





ENCYCLOPEDIA

OR

DICTIONNAIRE RAISONNÉ

DES SCIENCES

DES ARTS ET DES MÉTIERS

TOME CINQUIÈME

PAR
M. L. J. B. L.

ENCYCLOPÉDIE,
OU
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS.

TOME CINQUIÈME.

DO—ESY

ENCYCLOPÉDIE,

OU

DICIONNAIRE RAISONNÉ

DES SCIENCES,

DES ARTS ET DES MÉTIERS.

TOME CINQUIÈME.

DOFFY

ENCYCLOPÉDIE,
O U
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. *DIDEROT*, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse; & quant à la PARTIE MATHÉMATIQUE, par M. *D'ALEMBERT*, de l'Académie Française, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & de l'Institut de Bologne.

*Tantum series juncturaque pollet;
Tantum de medio sumptis accedit honoris!* HORAT.

TOME CINQUIÈME.



LIBRARY U.S.A.
146469
JAN 8 1847
SMITHSONIAN INSTITUTION

A PARIS,

Chez { *BRIASSON*, rue Saint Jacques, à la Science.
DAVID l'aîné, rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins.
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, rue de la Harpe.
DURAND, rue du Foin, vis-à-vis la petite porte des Mathurins.

M. DCC. LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

ENCYCLOPÉDIE OU Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une Société de Gens de Lettres.

M. en ordre & publié par M. DIDEROT, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, & par M. D'ALEMBERT, de l'Académie Française, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Berlin, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, & de l'Institut de Bologne.

Tantum series juncturaque polles,
Tantum de medio sumptis accedit honoris! HORAT.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS.

Chez
DELAISON, rue Saint Jacques, à la Science.
DAVID l'aîné, rue & vis-à-vis la Collé des Mathématiques.
LE BRETON, Intendant ordinaire du Roy, rue de la Harpe.
DURAND, rue du Foin, vis-à-vis la petite porte des Mathématiques.

MDCC.LV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

SANS vouloir prévenir le jugement du Public sur ce nouveau Volume, nous nous contenterons de dire que nous y avons apporté tous nos soins, & de nommer ici les hommes de Lettres qui nous ont secourus, indépendamment de nos Collegues ordinaires.

Nous mettrons du nombre de ces derniers M. le Chevalier *DE JAUCOURT*, M. *BOUCHER D'ARGIS*, Avocat au Parlement & Conseiller au Conseil souverain de Dombes, M. *VENEL*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & chargé par le Roi de l'Analyse des Eaux minérales du Royaume; & M. *DAUBENTON*, Subdélégué de Montbard. Nous les annoncerons aujourd'hui pour la dernière fois, avec la reconnaissance que nous leur devons; & nous espérons qu'ils voudront bien nous continuer leurs secours. On se souviendra que les articles de M. d'Argis sont marqués d'un (A), ceux de M. Venel d'un (b), & ceux de M. Daubenton d'un (c).

Nous annoncerons aussi pour la dernière fois un de nos plus habiles & de nos plus utiles collegues, M. *D'AUMONT*, Docteur & premier Professeur en Médecine dans l'Université de Valence, dont les articles sont marqués d'un (d).

L'Encyclopédie vient de faire une excellente acquisition en la personne de M. *BOURGELAT*, Ecuyer du Roi, chef de son Académie à Lyon, & Correspondant de l'Académie royale des Sciences de Paris. Il veut bien nous donner, à commencer à la lettre E, tous les articles qui concernent le *Manège*, la *Maréchallerie*, & les Arts relatifs. Ce Volume en renferme déjà un nombre considérable. Les connoissances profondes de M. Bourgelat, dans la matière dont il s'agit, nous répondent du soin avec lequel ces articles ont été faits; ils sont marqués d'un (e).

On a déjà annoncé dans l'Avertissement du quatrième Volume, que M. *DE VOLTAIRE* nous a donné pour celui-ci les articles *ESPRIT*, *ELOQUENCE*, *ELÉGANCE*, & veut bien nous en faire espérer d'autres; promesse que nous aurons soin de lui rappeler au nom de la Nation; que M. *PARIS DE MEYZIEU*, Directeur général des Etudes, & Intendant de l'Ecole Royale Militaire, en survivance, a donné l'article *ECOLE MILITAIRE*; M. *MORAND*, de l'Académie Royale des Sciences, &c. l'article *DORADILLE*, & M. *LAVIROTTE*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, &c. l'article *DOCTEUR EN MÉDECINE*.

M. *D'AUTHVILLE*, Commandant de Bataillon, est auteur des articles *EQUITATION* & *ESCADRON*; les volumes suivans contiendront encore des articles de la même main.

M. *RALLIER DES OURMES*, Conseiller d'honneur au Présidial de Rennes, a donné les articles *ECHELLES ARITHMETIQUES* & *ESCOMPTE*; & pour les Volumes suivans, *FRACTION*, *INTÉRÊT*, *IMPAIR*, &c.

M. *WATELET*, Receveur général des Finances, & honoraire de l'Académie Royale de Peinture, est auteur des articles *EFFET*, *ÉLÈVE*, *ENSEMBLE*, *EQUILIBRE*, *ESQUISSE*, *ESTAMPE*, &c. relatifs à cet art.

M. *MARMONTEL* a donné les articles *EGLOGUE*, *ELÉGIE*, *EPÎTRE*, *EPITAPHE*, *EPOPEE*, &c. & continuera d'enrichir par son travail les volumes suivans.

Tome V.

A

AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

M. *DUFOUR*, versé dans les matieres de Finances, a donné les mots *DROITS DU ROI*, *EMPRUNT*, & une partie de l'article *ESPECE*.

L'article de la *CIRCULATION DES ESPECES*, destiné à l'Encyclopédie par M. *DE FORBONEY*, est tiré de l'excellent ouvrage du même auteur, intitulé *Elémens du Commerce*; ouvrage qu'on doit savoir gré à l'Encyclopédie d'avoir fait naître.

M. *LE ROY*, Lieutenant des Chasses de Versailles, a donné le mot *ENGRAIS*; & pour les Volumes suivans *FAISANDERIE*, *FAUCONNERIE*, *FERME*, &c.

M. *LE ROMAIN* a continué de fournir pour ce Volume quelques articles, marqués de son nom.

M. *DE LAIRE* a donné l'article *EPINGLE*, où toute la manœuvre de cet art est détaillée avec beaucoup d'exactitude & de clarté. Le Public lui est redevable d'un ouvrage beaucoup plus important, *l'Analyse de la Philosophie du Chancelier Bacon*, qui vient de paroître.

M. *FAIGUET*, Maître de Pension, a donné l'article *EPARGNE*; le Volume suivant contiendra les articles *ETUDE & EXTRACTION DES RACINES*, du même auteur.

M. *DE VILLIERS* est auteur des articles *ESSAI*, en *Métallurgie*, *ECARTEMENT*, &c. & de quelques autres qu'on a marqués de la lettre (f).

M. *DE LA MOTTE-CONELANT*, Avocat au Parlement, a bien voulu donner encore quelques articles pour ce Volume, comme pour le précédent; ils sont marqués de son nom.

M. *DURAND*, habile Peintre en émail, a fourni des secours pour cet important article.

M. *FERDINAND BERTHOUD*, Horloger, a donné l'article *EQUATION*, en *Horlogerie*.

M. *GENSON* a fourni quelques articles de *Maréchallerie*, comme *CLOU DE RUE*, à la suite de l'article *ENCLOUEURE*, &c. on ne les trouvera point inférieurs à l'article *DESSO-LER*, que nous lui devons déjà.

Les articles d'*Orfèvrerie* ont été revus pour la plupart, ou fournis en entier, comme dans le Volume précédent, par M. *MAGIMEL*, qui exerce avec succès cette profession.

M. *PAPILLON*, Graveur en bois, est auteur des articles qui concernent son art.

M. *DURIVAL* l'ainé a continué de nous envoyer des observations utiles sur le Volume précédent. Nous prions tous les Gens de Lettres, & en général tous nos Lecteurs, de vouloir bien imiter son exemple.

M. *D'ARGENVILLE*, auteur des articles de *Jardinage*, nous a donné quelques articles omis dans les Volumes précédens, comme *GAUTERE*, &c. ils pourront entrer dans un supplément. Le même Auteur nous promet d'excellentes observations sur l'*Agriculture*, dûes aux travaux de M. l'Abbé Roger son ami.

Nous avons déjà reçu pour le Volume fixieme des secours importants, dont nous rendrons compte en publiant ce Volume.

L'Encyclopédie a perdu M. l'Abbé *LENGLET DU FRESNOY*. Nous prions les personnes qui l'ont connu particulièrement de nous faire parvenir des mémoires pour son éloge, que nous comptons placer à la tête du fixieme Volume. C'est un devoir que nous nous proposons de rendre dans la suite à tous ceux qui auront bien voulu nous aider; devoir que nous souhaiterions de n'avoir jamais à remplir. M. de Montesquieu sera le premier envers lequel nous nous en acquitterons. Sa famille a eu la bonté de nous fournir pour cela les mémoires dont nous avions besoin, & de nous remettre en même tems un article que ce grand Homme nous destinoit.





ELOGE

DE M. LE PRÉSIDENT

DE MONTESQUIEU.

L'INTÉRÊT que les bons citoyens prennent à l'ENCYCLOPÉDIE, & le grand nombre de Gens de Lettres qui lui consacrent leurs travaux, semblent nous permettre de la regarder comme un des monumens les plus propres à être dépositaires des sentimens de la Patrie, & des hommages qu'elle doit aux hommes célèbres qui l'ont honorée. Persuadés néanmoins que M. de Montesquieu étoit en droit d'attendre d'autres Panégyristes que nous, & que la douleur publique eût mérité des interprètes plus éloquens, nous eussions renfermé au-dedans de nous-mêmes nos justes regrets & notre respect pour sa mémoire; mais l'aveu de ce que nous lui devons nous est trop précieux pour en laisser le soin à d'autres. Bienfaiteur de l'Humanité par ses écrits, il a daigné l'être aussi de cet Ouvrage; & notre reconnoissance ne veut que tracer quelques lignes au pié de sa Statue.

CHARLES DE SECONDAT, BARON DE LA BREDE ET DE MONTESQUIEU, ancien Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Française, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse, & de la Société Royale de Londres, naquit au Château de la Brede près de Bordeaux, le 18 Janvier 1689, d'une famille noble de Guyenne. Son trisayeul, Jean de Secondat, Maître d'Hôtel de Henri II. Roi de Navarre, & ensuite de Jeanne, fille de ce Roi, qui épousa Antoine de Bourbon, acquit la Terre de Montesquieu d'une somme de 10000 liv. que cette Princesse lui donna par un acte authentique, en récompense de sa probité & de ses services. Henri III. Roi de Navarre, depuis Henri IV. Roi de France, érigea en Baronie la Terre de Montesquieu, en faveur de Jacob de Secondat, fils de Jean, d'abord Gentilhomme ordinaire de la Chambre de ce Prince, & ensuite Mestre de Camp du Régiment de Châtillon. Jean Gaston de Secondat, son second fils, ayant épousé la fille du Premier Président du Parlement de Bordeaux, acquit dans cette Compagnie une Charge de Président à Mortier; il eut plusieurs enfans, dont un entra dans le Service, s'y distingua, & le quitta de fort bonne heure: ce fut le pere de Charles de Secondat, auteur de l'Esprit des Lois. Ces détails paroîtront peut-être déplacés à la tête de l'Eloge d'un Philosophe dont le nom a si peu besoin d'Ancêtres; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sur elle.

Les succès de l'enfance, présage quelquefois si trompeur, ne le furent point dans Charles de Secondat: il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être; & son pere donna tous ses soins à cultiver ce génie naissant, objet de son espérance & de sa tendresse. Dès l'âge de vingt ans, le jeune Montesquieu préparoit déjà les matériaux de l'Esprit des Lois, par un Extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du Droit Civil; ainsi autrefois Newton avoit jetté dès sa premiere jeunesse les fondemens des ouvrages qui l'ont rendu immortel. Cependant l'étude de la Jurisprudence, quoique moins aride pour M. de Montesquieu que pour la plupart de ceux qui s'y livrent, parce qu'il la cultivoit en Philosophe, ne suffisoit pas à l'étendue & à l'activité de son génie; il approfondissoit dans le même tems des matieres encore plus importantes & plus délicates, & les discutoit dans le silence avec la sagesse, la décence, & l'équité qu'il a depuis montrées dans ses ouvrages.

Un oncle paternel, Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, Juge éclairé & citoyen vertueux, l'oracle de sa Compagnie & de sa Province, ayant perdu un fils unique, & voulant conserver dans son Corps l'esprit d'élévation qu'il avoit tâché d'y répandre, laissa ses biens & sa charge à M. de Montesquieu; il étoit Conseiller au Parlement de Bordeaux depuis le 24 Février 1714, & fut reçu Président à Mortier le 13 Juillet 1716. Quelques années après, en 1722, pendant la minorité du Roi, sa Compagnie le chargea de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt. Placé entre le Thrône & le Peuple, il remplit en sujet respectueux & en Magistrat plein de courage l'emploi si noble & si peu envié, de faire parvenir au Souverain le cri des malheureux; & la misère publique représentée avec autant d'habileté que de force, obtint la justice qu'elle demandoit.

Ce succès, il est vrai, par malheur pour l'Etat bien plus que pour lui, fut aussi passager que s'il eût été injuste; à peine la voix des peuples eut-elle cessé de se faire entendre, que l'impôt supprimé fut remplacé par un autre; mais le citoyen avoit fait son devoir.

Il fut reçu le 3 Avril 1716 dans l'Académie de Bordeaux, qui ne faisoit que de naître. Le goût pour la Musique & pour les ouvrages de pur agrément avoit d'abord rassemblé les membres qui la formoient. M. de Montesquieu crut avec raison que l'ardeur naissante & les talens de ses confreres pourroient s'exercer avec encore plus d'avantage sur les objets de la Physique. Il étoit persuadé que la nature, si digne d'être observée par-tout, trouvoit aussi par-tout des yeux dignes de la voir; qu'au contraire les ouvrages de goût ne souffrant point de médiocrité, & la Capitale étant en ce genre le centre des lumieres & des secours, il étoit trop difficile de rassembler loin d'elle un assez grand nombre d'écrivains distingués; il regardoit les Sociétés de bel esprit, si étrangement multipliées dans nos Provinces, comme une espece ou plutôt comme une ombre de luxe littéraire, qui nuit à l'opulence réelle sans même en offrir l'apparence. Heureusement M. le Duc de la Force, par un prix qu'il venoit de fonder à Bordeaux, avoit secondé des vûes si éclairées & si justes. On jugea qu'une expérience bien faite seroit préférable à un Discours foible ou à un mauvais Poème; & Bordeaux eut une Académie des Sciences.

M. de Montesquieu nullement empressé de se montrer au Public, sembloit attendre, selon l'expression d'un grand génie, *un âge mûr pour écrire*; ce ne fut qu'en 1721, c'est-à-dire âgé de trente-deux ans, qu'il mit au jour les *Lettres Persannes*. Le *Siamois des amusemens sérieux & comiques* pouvoit lui en avoir fourni l'idée; mais il surpassa son modele. La peinture des mœurs orientales réelles ou supposées, de l'orgueil & du flegme de l'amour asiatique, n'est que le moindre objet de ces Lettres; elle n'y sert, pour ainsi dire, que de prétexte à une satire fine de nos mœurs, & à des matieres importantes que l'Auteur approfondit en paroissant glisser sur elles. Dans cette espece de tableau mouvant, Usbek expose sur-tout avec autant de légereté que d'énergie ce qui a le plus frappé parmi nous ses yeux pénétrants; notre habitude de traiter sérieusement les choses les plus futiles, & de tourner les plus importantes en plaisanterie; nos conversations si bruyantes & si frivoles; notre ennui dans le sein du plaisir même; nos préjugés & nos actions en contradiction continuelle avec nos lumieres; tant d'amour pour la gloire joint à tant de respect pour l'idole de la faveur; nos Courtisans si rampans & si vains; notre politesse extérieure & notre mépris réel pour les Etrangers, ou notre prédilection affectée pour eux; la bisarrerie de nos goûts, qui n'a rien au-dessous d'elle que l'empressement de toute l'Europe à les adopter; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen, le Commerce & la Magistrature; nos disputes littéraires si vives & si inutiles; notre fureur d'écrire avant que de penser, & de juger avant que de connoître. A cette peinture vive, mais sans fiel, il oppose, dans l'apologue des Troglodites, le tableau d'un peuple vertueux, devenu sage par le malheur, morceau digne du Portique: ailleurs il montre la Philosophie long-tems étouffée, reparoissant tout-à-coup, regagnant par ses progrès le tems qu'elle a perdu, pénétrant jusques chez les Russes à la voix d'un génie qui l'appelle, tandis que chez d'autres Peuples de l'Europe, la superstition, semblable à une atmosphère épaisse, empêche la lumiere qui les environne de toutes parts d'arriver jusqu'à eux. Enfin, par les principes qu'il établit sur la nature des gouvernemens anciens & modernes, il présente le germe de ces idées lumineuses développées depuis par l'Auteur dans son grand ouvrage.

Ces différens sujets, privés aujourd'hui des graces de la nouveauté qu'ils avoient dans la naissance des *Lettres Persannes*, y conserveront toujours le mérite du caractère original qu'on a dû leur donner; mérite d'autant plus réel, qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain, & non du voile étranger dont il s'est couvert; car Usbek a pris, durant son séjour en France, non-seulement une connoissance si parfaite de nos mœurs, mais une si forte teinture de nos manieres mêmes, que son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance peut n'être pas sans dessein & sans adresse: en relevant nos ridicules & nos vices, il a voulu sans doute aussi rendre justice à nos avantages; il a senti toute la fadeur d'un éloge direct, & il s'en est plus finement acquitté, en prenant si souvent notre ton pour médire plus agréablement de nous.

Malgré le succès de cet Ouvrage, M. de Montesquieu ne s'en étoit point déclaré ouvertement l'auteur. Peut-être croyoit-il échapper plus aisément par ce moyen à la satire littéraire, qui épargne plus volontiers les écrits anonymes, parce que c'est toujours la personne, & non l'ouvrage, qui est le but de ses traits; peut-être craignoit-il d'être attaqué sur le prétendu contraste des *Lettres Persannes* avec l'austérité de sa place; espece de reproche, disoit-il, que les critiques ne manquent jamais, parce qu'il ne demande aucun effort d'esprit. Mais son secret étoit découvert, & déjà le Public le montrait à l'Académie Française. L'événement fit voir combien le silence de M. de Montesquieu avoit été sage. Usbek s'expri-

me quelquefois assez librement , non sur le fond du Christianisme , mais sur des matières que trop de personnes affectent de confondre avec le Christianisme même ; sur l'esprit de persécution dont tant de Chrétiens ont été animés ; sur les usurpations temporelles de la puissance ecclésiastique ; sur la multiplication excessive des monastères , qui enlève des sujets à l'Etat sans donner à Dieu des adorateurs ; sur quelques opinions qu'on a vainement tenté d'ériger en dogmes ; sur nos disputes de religion , toujours violentes , & souvent funestes. S'il paroît toucher ailleurs à des questions plus délicates , & qui intéressent de plus près la Religion Chrétienne , ses réflexions appréciées avec justice , sont en effet très-favorables à la révélation , puisqu'il se borne à montrer combien la raison humaine , abandonnée à elle-même , est peu éclairée sur ces objets. Enfin , parmi les véritables Lettres de M. de Montesquieu , l'Imprimeur étranger en avoit inséré quelques-unes d'une autre main , & il eût fallu du moins , avant que de condamner l'auteur , démêler ce qui lui appartenoit en propre. Sans égard à ces considérations , d'un côté la haine sous le nom de zèle , de l'autre le zèle sans discernement ou sans lumières , se soulevèrent & se réunirent contre les *Lettres Persannes*. Des délateurs , espece d'hommes dangereuse & lâche , que même dans un gouvernement sage on a quelquefois le malheur d'écouter , allarmerent par un extrait infidèle la piété du Ministre. M. de Montesquieu , par le conseil de ses amis soutenu de la voix publique , s'étant présenté pour la place de l'Académie Française vacante par la mort de M. de Sacy , le Ministre écrivit à cette Compagnie que S. M. ne donneroit jamais son agrément à l'Auteur des *Lettres Persannes* ; qu'il n'avoit point lû ce Livre , mais que des personnes en qui il avoit confiance , lui en avoient fait connoître le poison & le danger. M. de Montesquieu sentit le coup qu'une pareille accusation pouvoit porter à sa personne , à sa famille , à la tranquillité de sa vie. Il n'attachoit pas assez de prix aux honneurs littéraires , ni pour les rechercher avec avidité , ni pour affecter de les dédaigner quand ils se présentoient à lui , ni enfin pour en regarder la simple privation comme un malheur : mais l'exclusion perpétuelle , & sur-tout les motifs de l'exclusion lui paroissoient une injure. Il vit le Ministre , lui déclara que par des raisons particulières il n'avoit point les *Lettres Persannes* , mais qu'il étoit encore plus éloigné de désavouer un ouvrage dont il croyoit n'avoir point à rougir , & qu'il devoit être jugé d'après une lecture , & non sur une délation : le Ministre prit enfin le parti par où il auroit dû commencer ; il lut le livre , aima l'auteur , & apprit à mieux placer sa confiance ; l'Académie Française ne fut point privée d'un de ses plus beaux ornemens ; & la France eut le bonheur de conserver un sujet que la superstition ou la calomnie étoient prêtes à lui faire perdre : car M. de Montesquieu avoit déclaré au Gouvernement qu'après l'espece d'outrage qu'on alloit lui faire , il iroit chercher chez les étrangers qui lui tendoient les bras , la sûreté , le repos , & peut-être les récompenses qu'il auroit dû espérer dans son pays. La Nation eût déploré cette perte , & la honte en fût pourtant retombée sur elle.

Feu M. le Maréchal d'Estrées , alors Directeur de l'Académie Française , se conduisit dans cette circonstance en Courtisan vertueux & d'une ame vraiment élevée ; il ne craignit ni d'abuser de son crédit ni de le compromettre ; il soutint son ami & justifia Socrate. Ce trait de courage si précieux aux Lettres , si digne d'avoir aujourd'hui des imitateurs , & si honorable à la mémoire de M. le Maréchal d'Estrées , n'auroit pas dû être oublié dans son éloge.

M. de Montesquieu fut reçu le 24 Janvier 1728 ; son Discours est un des meilleurs qu'on ait prononcés dans une pareille occasion ; le mérite en est d'autant plus grand , que les Récipiendaires gênés jusqu'alors par ces formules & ces Eloges d'usage auxquelles une espece de prescription les assujettit , n'avoient encore osé franchir ce cercle pour traiter d'autres sujets , ou n'avoient point pensé du moins à les y renfermer ; dans cet état même de contrainte il eut l'avantage de réussir. Entre plusieurs traits dont brille son discours , on reconnoîtroit l'écrivain qui pense , au seul portrait du Cardinal de Richelieu , *qui apprit à la France le secret de ses forces , & à l'Espagne celui de sa faiblesse , qui ôta à l'Allemagne ses chaînes & lui en donna de nouvelles*. Il faut admirer M. de Montesquieu d'avoir sçu vaincre la difficulté de son sujet , & pardonner à ceux qui n'ont pas eu le même succès.

Le nouvel Académicien étoit d'autant plus digne de ce titre , qu'il avoit peu de tems auparavant renoncé à tout autre travail , pour se livrer entièrement à son génie & à son goût. Quelque importante que fût la place qu'il occupoit , avec quelques lumières & quelque intégrité qu'il en eût rempli les devoirs , il sentoit qu'il y avoit des objets plus dignes d'occuper ses talens ; qu'un Citoyen est redevable à sa Nation & à l'Humanité de tout le bien qu'il peut leur faire ; & qu'il seroit plus utile à l'une & à l'autre , en les éclairant par ses écrits , qu'il ne pouvoit l'être en discutant quelques contestations particulières dans l'obscurité : toutes ces réflexions le déterminèrent à vendre sa charge ; il cessa d'être Magistrat , & ne fut plus qu'Homme de Lettres.

Mais pour se rendre utile par ses ouvrages aux différentes Nations , il étoit nécessaire

qu'il les connût ; ce fut dans cette vûe qu'il entreprit de voyager. Son but étoit d'examiner par-tout le physique & le moral , d'étudier les Lois & la constitution de chaque pays , de visiter les Savans , les Ecrivains , les Artistes célèbres , de chercher sur-tout ces hommes rares & singuliers dont le commerce supplée quelquefois à plusieurs années d'observations & de séjour. M. de Montesquieu eût pû dire , comme Démocrite : « Je n'ai rien oublié pour » m'instruire ; j'ai quitté mon pays & parcouru l'univers pour mieux connoître la vérité : » j'ai vû tous les personnages illustres de mon tems » ; mais il y eut cette différence entre le Démocrite François & celui d'Abdere , que le premier voyageoit pour instruire les hommes , & le second pour s'en moquer.

Il alla d'abord à Vienne , où il vit souvent le célèbre Prince Eugene ; ce Héros si funeste à la France (à laquelle il auroit pû être si utile) , après avoir balancé la fortune de Louis XIV. & humilié la fierté Ottomane , vivoit sans faste durant la paix , aimant & cultivant les Lettres dans une Cour où elles sont peu en honneur , & donnant à ses maîtres l'exemple de les protéger. M. de Montesquieu crut entrevoir dans ses discours quelques restes d'intérêt pour son ancienne Patrie ; le Prince Eugene en laissoit voir sur-tout , autant que le peut faire un ennemi , sur les suites funestes de cette division intestine qui trouble depuis si long-tems l'Eglise de France : l'Homme d'Etat en prévoyoit la durée & les effets , & les prédit au Philosophe.

M. de Montesquieu partit de Vienne pour voir la Hongrie , contrée opulente & fertile , habitée par une nation fiere & généreuse , le fléau de ses Tyrans & l'appui de ses Souverains. Comme peu de personnes connoissent bien ce pays , il a écrit avec soin cette partie de ses voyages.

D'Allemagne , il passa en Italie ; il vit à Venise le fameux Law , à qui il ne restoit de sa grandeur passée que des projets heureusement destinés à mourir dans sa tête , & un diamant qu'il engageoit pour jouer aux jeux de hasard. Un jour la conversation rouloit sur le fameux système que Law avoit inventé ; époque de tant de malheurs & de fortunes , & sur-tout d'une dépravation remarquable dans nos mœurs. Comme le Parlement de Paris , dépositaire immédiat des Lois dans les tems de minorité , avoit fait éprouver au Ministre Ecoissois quelque résistance dans cette occasion , M. de Montesquieu lui demanda pourquoi on n'avoit pas essayé de vaincre cette résistance par un moyen presque toujours infaillible en Angleterre , par le grand mobile des actions des hommes , en un mot par l'argent : *Ce ne sont pas* , répondit Law , *des génies aussi ardens & aussi dangereux que mes compatriotes , mais ils sont beaucoup plus incorruptibles.* Nous ajouterons sans aucun préjugé de vanité nationale , qu'un Corps libre pour quelques instans , doit mieux résister à la corruption que celui qui l'est toujours ; le premier , en vendant sa liberté , la perd ; le second ne fait , pour ainsi dire , que la prêter , & l'exerce même en l'engageant ; ainsi les circonstances & la nature du Gouvernement font les vices & les vertus des Nations.

Un autre personnage non moins fameux que M. de Montesquieu vit encore plus souvent à Venise , fut le Comte de Bonneval. Cet homme si connu par ses aventures , qui n'étoient pas encore à leur terme , & flaté de converser avec un juge digne de l'entendre , lui faisoit avec plaisir le détail singulier de sa vie , le récit des actions militaires où il s'étoit trouvé , le portrait des Généraux & des Ministres qu'il avoit connus. M. de Montesquieu se rappelloit souvent ces conversations & en racontoit différens traits à ses amis.

Il alla de Venise à Rome : dans cette ancienne Capitale du monde , qui l'est encore à certains égards , il s'appliqua sur-tout à examiner ce qui la distingue aujourd'hui le plus , les ouvrages des Raphaëls , des Titiens , & des Michel - Anges : il n'avoit point fait une étude particulière des beaux arts ; mais l'expression dont brillent les chef-d'œuvres en ce genre , saisit infailliblement tout homme de génie. Accoutumé à étudier la nature , il la reconnoît quand elle est imitée , comme un portrait ressemblant frappe tous ceux à qui l'original est familier : malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les Artistes.

Après avoir parcouru l'Italie , M. de Montesquieu vint en Suisse ; il examina soigneusement les vastes pays arrosés par le Rhin ; & il ne lui resta plus rien à voir en Allemagne ; car FRÉDÉRIC ne regnoit pas encore. Il s'arrêta ensuite quelque tems dans les Provinces-Unies , monument admirable de ce que peut l'industrie humaine animée par l'amour de la liberté. Enfin il se rendit en Angleterre où il demeura deux ans : digne de voir & d'entretenir les plus grands hommes , il n'eût à regretter que de n'avoir pas fait plutôt ce voyage : Locke & Newton étoient morts. Mais il eut souvent l'honneur de faire sa cour à leur protectrice , la célèbre Reine d'Angleterre , qui cultivoit la Philosophie sur le trône , & qui goûta , comme elle le devoit , M. de Montesquieu. Il ne fut pas moins accueilli par la Nation , qui n'avoit pas besoin sur cela de prendre le ton de ses maîtres. Il forma à Londres des liaisons intimes avec des hommes exercés à méditer , & à se préparer aux grandes choses par des études profondes ; il s'instruisit avec eux de la nature du Gou-

vernement, & parvint à le bien connoître. Nous parlons ici d'après les témoignages publics que lui en ont rendu les Anglois eux-mêmes, si jaloux de nos avantages, & si peu disposés à reconnoître en nous aucune supériorité.

Comme il n'avoit rien examiné ni avec la prévention d'un enthousiaste, ni avec l'austérité d'un Cynique, il n'avoit remporté de ses voyages ni un dedain outrageant pour les étrangers, ni un mépris encore plus déplacé pour son propre pays. Il résulta de ses observations que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, & la France pour y vivre.

De retour enfin dans sa Patrie, M. de Montesquieu se retira pendant deux ans à sa terre de la Brede: il y jouit en paix de cette solitude que le spectacle & le tumulte du monde sert à rendre plus agréable; il vécut avec lui-même, après en être sorti si long-tems; & ce qui nous intéresse le plus, il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la grandeur & de la décadence des Romains*, qui parut en 1734.

Les Empires, ainsi que les hommes, doivent croître, dépérir, & s'éteindre; mais cette révolution nécessaire a souvent des causes cachées que la nuit des tems nous dérobe, & que le mystère ou leur petitesse apparente a même quelquefois voilées aux yeux des contemporains; rien ne ressemble plus sur ce point à l'Histoire moderne que l'Histoire ancienne. Celle des Romains mérite néanmoins à cet égard quelque exception; elle présente une politique raisonnée, un système suivi d'aggrandissement, qui ne permet pas d'attribuer la fortune de ce peuple à des ressorts obscurs & subalternes. Les causes de la grandeur Romaine se trouvent donc dans l'Histoire, & c'est au Philosophe à les y découvrir. D'ailleurs il n'en est pas des systèmes dans cette étude comme dans celle de la Physique; ceux-ci sont presque toujours précipités, parce qu'une observation nouvelle & imprévûe peut les renverser en un instant; au contraire, quand on recueille avec soin les faits que nous transmet l'Histoire ancienne d'un pays, si on ne rassemble pas toujours tous les matériaux qu'on peut désirer, on ne sauroit du moins espérer d'en avoir un jour davantage. L'étude réfléchie de l'Histoire, étude si importante & si difficile, consiste à combiner, de la manière la plus parfaite, ces matériaux défectueux: tel seroit le mérite d'un Architecte, qui, sur des ruines savantes, traceroit, de la manière la plus vraisemblable, le plan d'un édifice antique, en suppléant, par le génie & par d'heureuses conjectures, à des restes informes & tronqués.

C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager l'ouvrage de M. de Montesquieu: il trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail, & de la patrie, qu'on leur inspiroit dès l'enfance; dans la sévérité de la discipline militaire; dans ces dissensions intestines qui donnoient du ressort aux esprits, & qui cessoient tout-à-coup à la vue de l'ennemi; dans cette constance après le malheur, qui ne desespéroit jamais de la république; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires; dans l'honneur du triomphe, sujet d'émulation pour les Généraux; dans la protection qu'ils accordoient aux peuples révoltés contre leurs Rois; dans l'excellente politique de laisser aux vaincus leurs Dieux & leurs coutumes; dans celle de n'avoir jamais deux puissans ennemis sur les bras, & de tout souffrir de l'un jusqu'à ce qu'ils eussent anéanti l'autre. Il trouve les causes de leur décadence dans l'aggrandissement même de l'Etat, qui changea en guerres civiles les tumultes populaires; dans les guerres éloignées qui forçant les citoyens à une trop longue absence, leur faisoient perdre insensiblement l'esprit républicain; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de Nations, & qui ne fit plus du peuple Romain qu'une espèce de monstre à plusieurs têtes; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla qui avilirent l'esprit de la Nation, & la préparèrent à l'esclavage; dans la nécessité où les Romains se trouverent de souffrir des maîtres, lorsque leur liberté leur fut devenue à charge; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes, en changeant de gouvernement; dans cette suite de monstres qui regnerent, presque sans interruption, depuis Tibère jusqu'à Nerva, & depuis Commode jusqu'à Constantin; enfin, dans la translation & le partage de l'Empire, qui périt d'abord en Occident par la puissance des Barbares, & qui après avoir languir plusieurs siècles en Orient sous des Empereurs imbécilles ou féroces, s'anéantit insensiblement comme ces fleuves qui disparaissent dans des sables.

Un assez petit volume a suffi à M. de Montesquieu pour développer un tableau si intéressant & si vaste. Comme l'Auteur ne s'appesantit point sur les détails, & ne saisit que les branches fécondes de son sujet, il a su renfermer en très-peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement apperçus & rapidement présentés sans fatigue pour le Lecteur; en laissant beaucoup voir, il laisse encore plus à penser, & il auroit pu intituler son Livre, *Histoire Romaine à l'usage des hommes d'Etat & des Philosophes*.

Quelque réputation que M. de Montesquieu se fût acquise par ce dernier ouvrage & par ceux qui l'avoient précédé, il n'avoit fait que se frayer le chemin à une plus grande

entreprise, à celle qui doit immortaliser son nom & le rendre respectable aux siècles futurs. Il en avoit dès long-tems formé le dessein, il en médita pendant vingt ans l'exécution; ou, pour parler plus exactement, toute sa vie en avoit été la méditation continuelle. D'abord il s'étoit fait en quelque façon étranger dans son propre pays, afin de le mieux connoître; il avoit ensuite parcouru toute l'Europe, & profondément étudié les différens peuples qui l'habitent. L'Isle fameuse qui se glorifie tant de ses lois, & qui en profite si mal, avoit été pour lui dans ce long voyage, ce que l'Isle de Crete fut autrefois pour Lycurgue, une école où il avoit su s'instruire sans tout approuver; enfin, il avoit, si on peut parler ainsi, interrogé & jugé les nations & les hommes célèbres qui n'existent plus aujourd'hui que dans les annales du monde. Ce fut ainsi qu'il s'éleva par degrés au plus beau titre qu'un sage puisse mériter, celui de Législateur des Nations.

S'il étoit animé par l'importance de la matière, il étoit effrayé en même tems par son étendue: il l'abandonna, & y revint à plusieurs reprises; il sentit plus d'une fois, comme il l'avoue lui-même, tomber les mains paternelles. Encouragé enfin par ses amis, il ramassa toutes ses forces, & donna l'*Esprit des Lois*.

Dans cet important ouvrage, M. de Montesquieu, sans s'appesantir, à l'exemple de ceux qui l'ont précédé, sur des discussions métaphysiques relatives à l'homme supposé dans un état d'abstraction, sans se borner, comme d'autres, à considérer certains peuples dans quelques relations ou circonstances particulières, envisage les habitans de l'Univers dans l'état réel où ils sont, & dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir entr'eux. La plupart des autres Ecrivains en ce genre sont presque toujours ou de simples Moralistes, ou de simples Jurisconsultes, ou même quelquefois de simples Théologiens; pour lui, l'homme de tous les Pays & de toutes les Nations, il s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous que des moyens par lesquels on peut nous obliger de le remplir, de la perfection métaphysique des lois que de celle dont la nature humaine les rend susceptibles, des lois qu'on a faites que de celles qu'on a dû faire, des lois d'un peuple particulier que de celles de tous les peuples. Ainsi en se comparant lui-même à ceux qui ont couru avant lui cette grande & noble carrière, il a pu dire comme le Corrége, quand il eut vu les ouvrages de ses rivaux, *& moi aussi je suis Peintre* (a).

Rempli & pénétré de son objet, l'Auteur de l'*Esprit des Lois* y embrasse un si grand

(a) La plupart des Gens de Lettres qui ont parlé de l'*Esprit des Lois*, s'étant plus attachés à le critiquer qu'à en donner une idée juste, nous allons tâcher de suppléer à ce qu'ils auroient dû faire, & d'en développer le plan, le caractère, & l'objet. Ceux qui en trouveront l'analyse trop longue, jugeront peut-être après l'avoir lûe, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de bien faire: saisir la méthode de l'Auteur. On doit se souvenir d'ailleurs que l'histoire des écrivains célèbres n'est que celle de leurs pensées & de leurs travaux, & que cette partie de leur éloge en est la plus essentielle & la plus utile, sur-tout à la tête d'un ouvrage tel que l'*Encyclopédie*.

Les hommes dans l'état de nature, abstraction faite de toute religion, ne connoissant dans les différends qu'ils peuvent avoir, d'autre loi que celle des animaux, le droit du plus fort, on doit regarder l'établissement des sociétés comme une espèce de traité contre ce droit injuste; traité destiné à établir entre les différentes parties du genre humain une sorte de balance. Mais il en est de l'équilibre moral comme du physique, il est rare qu'il soit parfait & durable, & les traités du genre humain sont comme les traités entre nos Princes, une semence continuelle de divisions. L'intérêt, le besoin & le plaisir ont rapproché les hommes; mais ces mêmes motifs les poussent sans cesse à vouloir jouir des avantages de la société sans en porter les charges; & c'est en ce sens qu'on peut dire avec l'Auteur, que les hommes, dès qu'ils sont en société, sont en état de guerre. Car la guerre suppose dans ceux qui se la font, sinon l'égalité de force, au moins l'opinion de cette égalité, d'où naît le désir & l'espérance mutuel de se vaincre; or dans l'état de société, si la balance n'est jamais

parfaite entre les hommes, elle n'est pas non plus trop inégale: au contraire, ou ils n'auroient rien à se disputer dans l'état de nature, ou si la nécessité les y obligeoit, on ne verroit que la foiblesse fuyant devant la force, des oppresseurs sans combat & des opprimés sans résistance.

Voilà donc les hommes, réunis & armés tout-à-la-fois, s'embrassant d'un côté, si on peut parler ainsi, & cherchant de l'autre à se blesser mutuellement: les lois sont le lien plus ou moins efficace, destiné à suspendre ou à retenir leurs coups; mais l'étendue prodigieuse du Globe que nous habitons, la nature différente des régions de la Terre & des peuples qui la couvrent, ne permettant pas que tous les hommes vivent sous un seul & même gouvernement, le genre humain a dû se partager en un certain nombre d'Etats, distingués par la différence des lois auxquelles ils obéissent. Un seul gouvernement n'auroit fait du genre humain qu'un corps exténué & languissant, étendu sans vigueur sur la surface de la Terre; les différens Etats sont autant de corps agiles & robustes, qui en se donnant la main les uns aux autres, n'en forment qu'un, & dont l'action réciproque entretient par-tout le mouvement & la vie.

On peut distinguer trois sortes de gouvernemens; le Républicain, le Monarchique, le Despotique. Dans le Républicain, le peuple en corps a la souveraine puissance; dans le Monarchique, un seul gouverne par des lois fondamentales; dans le Despotique, on ne connoît d'autre loi que la volonté du Maître, ou plutôt du Tyran. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans l'Univers que ces trois espèces d'Etats; ce n'est pas à dire même qu'il y ait des Etats qui appartiennent uniquement & rigoureusement à quelque-une de ces formes; la plupart nombre

nombre de matieres, & les traite avec tant de briéveté & de profondeur, qu'une lecture assidue & méditée peut seule faire sentir le mérite de ce livre. Elle servira sur-tout, nous osons le dire, à faire disparoître le prétendu défaut de méthode dont quelques lecteurs ont accusé M. de Montesquieu; avantage qu'ils n'auroient pas dû le taxer légèrement

sont, pour ainsi dire, mi-partis ou nuancés les uns des autres: ici la Monarchie incline au despotisme; là le gouvernement monarchique est combiné avec le républicain; ailleurs ce n'est pas le peuple entier, c'est seulement une partie du peuple qui fait les lois. Mais la division précédente n'en est pas moins exacte & moins juste. Les trois especes de gouvernement qu'elle renferme sont tellement distinguées, qu'elles n'ont proprement rien de commun; & d'ailleurs tous les Etats que nous connoissons, participent de l'une ou de l'autre. Il étoit donc nécessaire de former de ces trois especes des classes particulieres, & de s'appliquer à déterminer les lois qui leur sont propres; il sera facile ensuite de modifier ces lois dans l'application à quelque gouvernement que ce soit, selon qu'il appartiendra plus ou moins à ces différentes formes.

Dans les divers Etats, les lois doivent être relatives à leur *nature*, c'est-à-dire à ce qui les constitue, & à leur *principe*, c'est-à-dire à ce qui les soutient & les fait agir; distinction importante, la clé d'une infinité de lois, & dont l'Auteur tire bien des conséquences.

Les principales lois relatives à la *nature* de la Démocratie sont, que le peuple y soit à certains égards le Monarque, à d'autres le Sujet; qu'il élise & juge ses Magistrats, & que les Magistrats en certaines occasions décident. La nature de la Monarchie demande qu'il y ait entre le Monarque & le peuple beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires, & un corps, dépositaire des lois, médiateur entre les sujets & le Prince. La nature du Despotisme exige que le Tyran exerce son autorité, ou par lui seul, ou par un seul qui le représente.

Quant au *principe* des trois gouvernemens, celui de la Démocratie est l'amour de la république, c'est-à-dire de l'égalité; dans les Monarchies, où un seul est le dispensateur des distinctions & des récompenses, & où l'on s'accoutume à confondre l'Etat avec ce seul homme, le principe est l'honneur, c'est-à-dire l'ambition & l'amour de l'estime; sous le Despotisme enfin, c'est la crainte. Plus ces principes sont en vigueur, plus le gouvernement est stable; plus ils s'altèrent & se corrompent, plus il incline à sa destruction. Quand l'Auteur parle de l'égalité dans les démocraties, il n'entend pas une égalité extrême, absolue, & par conséquent chimérique; il entend cet heureux équilibre qui rend tous les citoyens également soumis aux lois, & également intéressés à les observer.

Dans chaque gouvernement les lois de l'éducation doivent être relatives au *principe*; on entend ici par *éducation*, celle qu'on reçoit en entrant dans le monde, & non celle des parens & des maîtres, qui souvent y est contraire, sur-tout dans certains Etats. Dans les Monarchies, l'éducation doit avoir pour objet l'urbanité & les égards réciproques; dans les Etats despotiques, la terreur & l'avilissement des esprits; dans les républiques on a besoin de toute la puissance de l'éducation; elle doit inspirer un sentiment noble, mais pénible, le renoncement à soi-même, d'où naît l'amour de la patrie.

Les lois que le législateur donne, doivent être conformes au *principe* de chaque gouvernement; dans la république, entretenir l'égalité & la frugalité; dans la monarchie, soutenir la noblesse sans

écraser le peuple; sous le gouvernement despotique, tenir également tous les états dans le silence. On ne doit point accuser M. de Montesquieu d'avoir ici tracé aux Souverains les principes du pouvoir arbitraire, dont le nom seul est si odieux aux Princes justes, & à plus forte raison au Citoyen sage & vertueux: C'est travailler à l'anéantir que de montrer ce qu'il faut faire pour le conserver: la perfection de ce gouvernement en est la ruine; & le code exact de la tyrannie, tel que l'Auteur le donne, est en même tems la satire & le fléau le plus redoutable des tyrans. A l'égard des autres gouvernemens, ils ont chacun leurs avantages; le républicain est plus propre aux petits Etats, le monarchique aux grands; le républicain plus sujet aux excès, le monarchique aux abus; le républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des lois, le monarchique plus de promptitude.

La différence des principes des trois gouvernemens doit en produire dans le nombre & l'objet des lois, dans la forme des jugemens & la nature des peines. La constitution des Monarchies étant invariable & fondamentale, exige plus de lois civiles & de tribunaux, afin que la justice soit rendue d'une manière plus uniforme & moins arbitraire; dans les Etats modérés, soit Monarchies, soit Républiques, on ne sauroit apporter trop de formalités aux lois criminelles. Les peines doivent non-seulement être en proportion avec le crime, mais encore les plus douces qu'il est possible, sur-tout dans la Démocratie; l'opinion attachée aux peines fera souvent plus d'effet que leur grandeur même. Dans les Républiques, il faut juger selon la loi, parce qu'aucun particulier n'est le maître de l'altérer. Dans les Monarchies, la clémence du Souverain peut quelquefois l'adoucir; mais les crimes ne doivent jamais y être jugés que par les Magistrats expressément chargés d'en connoître. Enfin c'est principalement dans les Démocraties que les lois doivent être sévères contre le luxe, le relâchement des mœurs, & la séduction des femmes. Leur douceur & leur faiblesse même les rend assez propres à gouverner dans les Monarchies; & l'Histoire prouve que souvent elles ont porté la couronne avec gloire.

M. de Montesquieu ayant ainsi parcouru chaque gouvernement en particulier, les examine ensuite dans le rapport qu'ils peuvent avoir les uns aux autres, mais seulement sous le point de vue le plus général, c'est-à-dire sous celui qui est uniquement relatif à leur nature & à leur principe; envisagés de cette manière, les Etats ne peuvent avoir d'autres rapports que celui de se défendre ou d'attaquer. Les Républiques devant par leur nature renfermer un petit Etat, elles ne peuvent se défendre sans alliance, mais c'est avec des Républiques qu'elles doivent s'allier; la force défensive de la Monarchie consiste principalement à avoir des frontières hors d'insulte. Les Etats ont comme les hommes le droit d'attaquer pour leur propre conservation: du droit de la guerre dérive celui de conquête; droit nécessaire, légitime & malheureux, qui laisse toujours à payer une dette immense pour s'acquitter envers la nature humaine, & dont la loi générale est de faire aux vaincus le moins de mal qu'il est possible. Les Républiques peuvent moins conquérir que les Monarchies; des conquêtes immenses sup-

d'avoir négligé dans une matière philosophique, & dans un ouvrage de vingt années. Il faut distinguer le désordre réel de celui qui n'est qu'apparent. Le désordre est réel, quand l'analogie & la suite des idées n'est point observée; quand les conclusions sont élevées en principes, ou les précédent; quand le lecteur, après des détours sans nombre, se retrouve au

posent le despotisme ou l'assurent. Un des grands principes de l'esprit de conquête doit être de rendre meilleure, autant qu'il est possible, la condition du peuple conquis; c'est satisfaire tout-à-la-fois la loi naturelle & la maxime d'Etat. Rien n'est plus beau que le traité de paix de Gelon avec les Carthaginois, par lequel il leur défendit d'immoler à l'avenir leurs propres enfans. Les Espagnols, en conquérant le Pérou, auroient dû obliger de même les habitans à ne plus immoler des hommes à leurs Dieux; mais ils crurent plus avantageux d'immoler ces peuples mêmes. Ils n'eurent plus pour conquête qu'un vaste désert; ils furent forcés à dépeupler leur pays, & s'affoiblirent pour toujours par leur propre victoire. On peut être obligé quelquefois de changer les lois du peuple vaincu; rien ne peut jamais obliger de lui ôter ses mœurs ou même ses coutumes, qui sont souvent toutes ses mœurs. Mais le moyen le plus sûr de conserver une conquête, c'est de mettre, s'il est possible, le peuple vaincu au niveau du peuple conquérant, de lui accorder les mêmes droits & les mêmes privilèges: c'est ainsi qu'en ont souvent usé les Romains, c'est ainsi sur-tout qu'en usa César à l'égard des Gaulois.

Jusqu'ici, en considérant chaque gouvernement tant en lui-même que dans son rapport aux autres, nous n'avons eu égard ni à ce qui doit leur être commun, ni aux circonstances particulières tirées ou de la nature du pays, ou du génie des peuples: c'est ce qu'il faut maintenant développer.

La loi commune de tous les gouvernemens, du moins des gouvernemens modérés, & par conséquent justes, est la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir. Cette liberté n'est point la licence absurde de faire tout ce qu'on veut, mais le pouvoir de faire tout ce que les lois permettent. Elle peut être envisagée ou dans son rapport à la constitution, ou dans son rapport au citoyen.

Il y a dans la constitution de chaque Etat deux sortes de pouvoirs, la puissance législative & l'exécutrice; & cette dernière a deux objets, l'intérieur de l'Etat & le dehors. C'est de la distribution légitime & de la répartition convenable de ces différentes espèces de pouvoirs, que dépend la plus grande perfection de la liberté politique par rapport à la constitution. M. de Montesquieu en apporte pour preuve la constitution de la République Romaine, & celle de l'Angleterre. Il trouve le principe de celle-ci dans cette loi fondamentale du gouvernement des anciens Germains, que les affaires peu importantes y étoient décidées par les chefs, & que les grandes étoient portées au tribunal de la Nation, après avoir auparavant été agitées par les chefs. M. de Montesquieu n'examine point si les Anglois jouissent ou non de cette extrême liberté politique que leur constitution leur donne; il lui suffit qu'elle soit établie par leurs lois: il est encore plus éloigné de vouloir faire la satire des autres Etats; il croit au contraire que l'excès, même dans le bien, n'est pas toujours désirable; que la liberté extrême a ses inconvéniens comme l'extrême servitude, & qu'en général la nature humaine s'accommode mieux d'un état moyen.

La liberté politique considérée par rapport au citoyen, consiste dans la sûreté où il est à l'abri

des lois, ou du moins dans l'opinion de cette sûreté qui fait qu'un citoyen n'en craint point un autre. C'est principalement par la nature & la proportion des peines, que cette liberté s'établit ou se détruit. Les crimes contre la Religion doivent être punis par la privation des biens que la Religion procure; les crimes contre les mœurs, par la honte; les crimes contre la tranquillité publique, par la prison ou l'exil; les crimes contre la sûreté, par les supplices. Les écrits doivent être moins punis que les actions, jamais les simples pensées ne doivent l'être: accusations non-juridiques, espions, Lettres anonymes, toutes ces ressources de la tyrannie également honteuses à ceux qui en sont l'instrument & à ceux qui s'en servent, doivent être prosrites dans un bon gouvernement monarchique. Il n'est permis d'accuser qu'en face de la loi, qui punit toujours ou l'accusé ou le calomniateur. Dans tout autre cas, ceux qui gouvernent doivent dire avec l'Empereur Constance: *Nous ne saurions soupçonner celui à qui il a manqué un accusateur, lorsqu'il ne lui manquoit pas un ennemi.* C'est une très-bonne institution que celle d'une Partie publique qui se charge au nom de l'Etat de poursuivre les crimes, & qui ait toute l'utilité des délateurs sans en avoir les vils intérêts, les inconvéniens, & l'infamie.

La grandeur des impôts doit être en proportion directe avec la liberté. Ainsi dans les Démocraties, ils peuvent être plus grands qu'ailleurs sans être onéreux; parce que chaque citoyen les regarde comme un tribut qu'il se paye à lui-même, & qui assure la tranquillité & le sort de chaque membre. De plus, dans un Etat démocratique, l'emploi infidèle des deniers publics est plus difficile; parce qu'il est plus aisé de le connoître & de le punir, le dépositaire en devant compte, pour ainsi dire, au premier citoyen qui l'exige.

Dans quelque gouvernement que ce soit, l'espèce de tributs la moins onéreuse, est celle qui est établie sur les marchandises; parce que le citoyen paye sans s'en appercevoir. La quantité excessive de Troupes en tems de paix, n'est qu'un prétexte pour charger le peuple d'impôts, un moyen d'énerver l'Etat, & un instrument de servitude. La Régie des tributs qui en fait rentrer le produit entier dans le fisc public, est sans comparaison moins à charge au peuple, & par conséquent plus avantageuse, lorsqu'elle peut avoir lieu, que la Ferme de ces mêmes tributs, qui laisse toujours entre les mains de quelques particuliers une partie des revenus de l'Etat. Tout est perdu sur-tout (ce sont ici les termes de l'Auteur) lorsque la profession de Traitant devient honorable; & elle le devient dès que le luxe est en vigueur. Laisser quelques hommes se nourrir de la substance publique pour les dépouiller à leur tour, comme on l'a autrefois pratiqué dans certains Etats, c'est réparer une injustice par une autre, & faire deux maux au lieu d'un.

Venons maintenant, avec M. de Montesquieu, aux circonstances particulières indépendantes de la nature du gouvernement, & qui doivent en modifier les lois. Les circonstances qui viennent de la nature du Pays sont de deux sortes; les unes ont rapport au climat, les autres au terrain. Personne ne doute que le climat n'influe sur la disposition

point d'où il est parti. Le desordre n'est qu'apparent, quand l'Auteur mettant à leur véritable place les idées dont il fait usage, laisse à suppléer aux lecteurs les idées intermédiaires : & c'est ainsi que M. de Montesquieu a crû pouvoir & devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent, dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires & raisonnées.

habituelle des corps, & par conséquent sur les caractères ; c'est pourquoi les lois doivent se conformer au physique du climat dans les choses indifférentes, & au contraire le combattre dans les effets vicieux : ainsi dans les Pays où l'usage du vin est nuisible, c'est une très-bonne loi que celle qui l'interdit : dans les Pays où la chaleur du climat porte à la paresse, c'est une très-bonne loi que celle qui encourage au travail. Le gouvernement peut donc corriger les effets du climat, & cela suffit pour mettre l'Esprit des Lois à couvert du reproche très-injuste qu'on lui a fait d'attribuer tout au froid & à la chaleur ; car outre que la chaleur & le froid ne sont pas la seule chose par laquelle les climats soient distingués, il seroit aussi absurde de nier certains effets du climat, que de vouloir lui attribuer tout.

L'usage des Esclaves établi dans les Pays chauds de l'Asie & de l'Amérique, & réprouvé dans les climats tempérés de l'Europe, donne sujet à l'Auteur de traiter de l'Esclavage civil. Les hommes n'ayant pas plus de droit sur la liberté que sur la vie les uns des autres, il s'ensuit que l'esclavage, généralement parlant, est contre la loi naturelle. En effet, le droit d'esclavage ne peut venir ni de la guerre, puisqu'il ne pourroit être alors fondé que sur le rachat de la vie, & qu'il n'y a plus de droit sur la vie de ceux qui n'attaquent plus ; ni de la vente qu'un homme fait de lui-même à un autre, puisque tout citoyen étant redevable de sa vie à l'Etat, lui est à plus forte raison redevable de sa liberté, & par conséquent n'est pas le maître de la vendre. D'ailleurs quel seroit le prix de cette vente ? Ce ne peut être l'argent donné au vendeur, puisqu'au moment qu'on se rend esclave, toutes les possessions appartiennent au maître : or une vente sans prix est aussi chimérique qu'un contrat sans condition. Il n'y a peut-être jamais eu qu'une loi juste en faveur de l'esclavage, c'étoit la loi Romaine qui rendoit le débiteur esclave du créancier ; encore cette loi, pour être équitable, devoit borner la servitude quant au degré & quant au tems. L'esclavage peut tout au plus être toléré dans les Etats despotiques, où les hommes libres, trop foibles contre le gouvernement, cherchent à devenir, pour leur propre utilité, les esclaves de ceux qui tyrannisent l'Etat ; ou bien dans les climats dont la chaleur énerve si fort le corps & affoiblit tellement le courage, que les hommes n'y sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châtimement.

A côté de l'esclavage civil on peut placer la servitude domestique, c'est-à-dire celle où les femmes sont dans certains climats : elle peut avoir lieu dans ces contrées de l'Asie où elles sont en état d'habiter avec les hommes avant que de pouvoir faire usage de leur raison ; nubiles par la loi du climat, enfans par celle de la nature. Cette sujétion devient encore plus nécessaire dans les Pays où la polygamie est établie ; usage que M. de Montesquieu ne prétend pas justifier dans ce qu'il a de contraire à la Religion, mais qui dans les lieux où il est reçu (& à ne parler que politiquement) peut être fondé jusqu'à un certain point, ou sur la nature du Pays, ou sur le rapport du nombre des femmes au nombre des hommes. M. de Montesquieu

Tome V.

parle à cette occasion de la Répudiation & du Divorce ; & il établit sur de bonnes raisons, que la répudiation une fois admise, devroit être permise aux femmes comme aux hommes.

Si le climat a tant d'influence sur la servitude domestique & civile, il n'en a pas moins sur la servitude politique, c'est-à-dire sur celle qui soumet un peuple à un autre. Les peuples du Nord sont plus forts & plus courageux que ceux du Midi ; ceux-ci doivent donc en général être subjugués, ceux-là conquérans ; ceux-ci esclaves, ceux-là libres. C'est aussi ce que l'Histoire confirme : l'Asie a été conquise onze fois par les peuples du Nord ; l'Europe a souffert beaucoup moins de révolutions.

A l'égard des lois relatives à la nature du terrain, il est clair que la Démocratie convient mieux que la Monarchie aux Pays stériles, où la terre a besoin de toute l'industrie des hommes. La liberté d'ailleurs est en ce cas une espèce de dédommagement de la dureté du travail. Il faut plus de lois pour un peuple agriculteur que pour un peuple qui nourrit des troupeaux, pour celui-ci que pour un peuple chasseur, pour un peuple qui fait usage de la monnaie que pour celui qui l'ignore.

Enfin on doit avoir égard au génie particulier de la Nation. La vanité qui grossit les objets, est un bon ressort pour le gouvernement ; l'orgueil qui les déprisse est un ressort dangereux. Le Législateur doit respecter jusqu'à un certain point les préjugés, les passions, les abus. Il doit imiter Solon, qui avoit donné aux Athéniens, non les meilleures lois en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent avoir : le caractère gai de ces peuples demandoit des lois plus faciles ; le caractère dur des Lacédémoniens, des lois plus sévères. Les lois sont un mauvais moyen pour changer les manières & les usages ; c'est par les récompenses & l'exemple qu'il faut tâcher d'y parvenir. Il est pourtant vrai en même tems, que les lois d'un peuple, quand on n'affecte pas d'y choquer grossièrement & directement ses mœurs, doivent influencer insensiblement sur elles, soit pour les affermir, soit pour les changer.

Après avoir approfondi de cette manière la nature & l'esprit des Lois par rapport aux différentes espèces de Pays & de peuples, l'Auteur revient de nouveau à considérer les Etats les uns par rapport aux autres. D'abord, en les comparant entr'eux d'une manière générale, il n'avoit pu les envisager que par rapport au mal qu'ils peuvent se faire ; ici il les envisage par rapport aux secours mutuels qu'ils peuvent se donner : or ces secours sont principalement fondés sur le Commerce. Si l'esprit de Commerce produit naturellement un esprit d'intérêt opposé à la sublimité des vertus morales, il rend aussi un peuple naturellement juste, & en éloigne l'oisiveté & le brigandage. Les Nations libres qui vivent sous des gouvernemens modérés, doivent s'y livrer plus que les Nations esclaves. Jamais une Nation ne doit exclure de son commerce une autre Nation, sans de grandes raisons. Au reste la liberté en ce genre n'est pas une faculté absolue accordée aux Négocians de faire ce qu'ils veulent, faculté qui leur seroit souvent préjudiciable ; elle consiste à ne gêner les Négocians qu'en faveur du Commerce. Dans la Monarchie, la Noblesse ne doit point s'y adonner, encore moins le Prince. Enfin

B ij

L'ordre qui se fait appercevoir dans les grandes parties de l'Esprit des Loix, ne regne pas moins dans les détails : nous croyons que plus on approfondira l'ouvrage, plus on en sera convaincu. Fidele à ses divisions générales, l'Auteur rapporte à chacune les objets qui lui appartiennent exclusivement ; & à l'égard de ceux qui par différentes branches ap-

il est des Nations auxquelles le Commerce est défavantageux ; ce ne sont pas celles qui n'ont besoin de rien, mais celles qui ont besoin de tout : paradoxe que l'Auteur rend sensible par l'exemple de la Pologne, qui manque de tout, excepté de blé, & qui par le commerce qu'elle en fait, prive les Payfans de leur nourriture pour satisfaire au luxe des Seigneurs. M. de Montesquieu, à l'occasion des lois que le Commerce exige, fait l'histoire de ses différentes révolutions ; & cette partie de son livre n'est ni la moins intéressante, ni la moins curieuse. Il compare l'appauvrissement de l'Espagne, par la découverte de l'Amérique, au sort de ce Prince imbécille de la Fable, prêt à mourir de faim, pour avoir demandé aux Dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or. L'usage de la monnoie étant une partie considérable de l'objet du Commerce ; & son principal instrument, il a crû devoir, en conséquence, traiter des opérations sur la monnoie, du change, du payement des dettes publiques, du prêt à intérêt, dont il fixe les lois & les limites, & qu'il ne confond nullement avec les excès si justement condamnés de l'usure.

La population & le nombre des habitans, ont avec le Commerce un rapport immédiat ; & les mariages ayant pour objet la population, M. de Montesquieu approfondit ici cette importante matière. Ce qui favorise le plus la propagation, est la continence publique ; l'expérience prouve que les conjonctions illicites y contribuent peu, & même y nuisent. On a établi avec justice, pour les mariages, le consentement des peres ; cependant on y doit mettre des restrictions : car la loi doit en général favoriser les mariages. La loi qui défend le mariage des meres avec les fils, est (indépendamment des préceptes de la Religion) une très-bonne loi civile ; car sans parler de plusieurs autres raisons, les contractans étant d'âge très-différent, ces sortes de mariages peuvent rarement avoir la propagation pour objet. La loi qui défend le mariage du pere avec la fille, est fondée sur les mêmes motifs ; cependant (à ne parler que civilement) elle n'est pas si indispensablement nécessaire que l'autre à l'objet de la population, puisque la vertu d'engendrer finit beaucoup plus tard dans les hommes ; aussi l'usage contraire a-t-il eu lieu chez certains peuples, que la lumière du Christianisme n'a point éclairés. Comme la nature porte d'elle-même au mariage, c'est un mauvais gouvernement que celui où on aura besoin d'y encourager. La liberté, la sûreté, la modération des impôts, la proscription du luxe, sont les vrais principes & les vrais soutiens de la population ; cependant on peut avec succès faire des lois pour encourager les mariages, quand, malgré la corruption, il reste encore des ressorts dans le peuple qui l'attachent à sa patrie. Rien n'est plus beau que les lois d'Auguste pour favoriser la propagation de l'espece ; par malheur il fit ces lois dans la décadence, ou plutôt dans la chute de la République ; & les citoyens découragés, devoient prévoir qu'ils ne mettroient plus au monde que des esclaves : aussi l'exécution de ces lois fut-elle bien foible durant tout le tems des Empereurs payens. Constantin enfin les abolit en se faisant Chrétien, comme si le Christianisme avoit pour but de dépeupler la société,

en conseillant à un petit nombre la perfection du célibat.

L'établissement des hôpitaux, selon l'esprit dans lequel il est fait, peut nuire à la population, ou la favoriser. Il peut, & il doit même y avoir des hôpitaux dans un Etat dont la plupart des citoyens n'ont que leur industrie pour ressource, parce que cette industrie peut quelquefois être malheureuse ; mais les secours que ces hôpitaux donnent, ne doivent être que passagers, pour ne point encourager la mendicité & la fainéantise. Il faut commencer par rendre le peuple riche, & bâtir ensuite des hôpitaux pour les besoins imprévus & pressans. Malheureux les Pays où la multitude des hôpitaux & des monasteres, qui ne sont que des hôpitaux perpétuels, fait que tout le monde est à son aise, excepté ceux qui travaillent.

M. de Montesquieu n'a encore parlé que des lois humaines. Il passe maintenant à celles de la Religion, qui dans presque tous les Etats font un objet si essentiel du gouvernement. Par-tout il fait l'éloge du Christianisme, il en montre les avantages & la grandeur, il cherche à le faire aimer ; il soutient qu'il n'est pas impossible, comme Bayle l'a prétendu, qu'une société de parfaits Chrétiens forme un Etat subsistant & durable. Mais il s'est crû permis aussi d'examiner ce que les différentes Religions (humainement parlant) peuvent avoir de conforme ou de contraire au génie & à la situation des peuples qui les professent. C'est dans ce point de vue qu'il faut lire tout ce qu'il a écrit sur cette matière, & qui a été l'objet de tant de déclamations injustes. Il est surprenant sur-tout, que dans un siècle qui en appelle tant d'autres barbares, on lui ait fait un crime de ce qu'il dit de la tolérance ; comme si c'étoit approuver une religion, que de la tolérer ; comme si enfin l'Evangile même ne proscrivoit pas tout autre moyen de le répandre, que la douceur & la persuasion. Ceux en qui la superstition n'a pas éteint tout sentiment de compassion & de justice, ne pourront lire, sans être attendris, la remontrance aux Inquisiteurs, ce tribunal odieux, qui outrage la Religion en paroissant la venger.

Enfin après avoir traité en particulier des différentes especes de lois que les hommes peuvent avoir, il ne reste plus qu'à les comparer toutes ensemble, & à les examiner dans leur rapport avec les choses sur lesquelles elles statuent. Les hommes sont gouvernés par différentes especes de lois ; par le droit naturel, commun à chaque individu ; par le droit divin, qui est celui de la Religion ; par le droit ecclésiastique, qui est celui de la police de la Religion ; par le droit civil, qui est celui des membres d'une même société ; par le droit politique, qui est celui du gouvernement de cette société ; par le droit des gens, qui est celui des sociétés les unes par rapport aux autres. Ces droits ont chacun leurs objets distingués, qu'il faut bien se garder de confondre. On ne doit jamais régler par l'un ce qui appartient à l'autre, pour ne point mettre de désordre ni d'injustice dans les principes qui gouvernent les hommes. Il faut enfin que les principes qui prescrivent le genre des lois, & qui en circonscrivent l'objet, regnent aussi dans la manière de les composer. L'esprit de modération doit, au-

partiennent à plusieurs divisions à la fois , il a placé sous chaque division la branche qui lui appartient en propre ; par-là on apperçoit aisément , & sans confusion , l'influence que les différentes parties du sujet ont les unes sur les autres , comme dans un arbre ou système bien entendu des connoissances humaines , on peut voir le rapport mutuel des Sciences & des Arts. Cette comparaison d'ailleurs est d'autant plus juste , qu'il en est du plan qu'on peut se faire dans l'examen philosophique des lois , comme de l'ordre qu'on peut observer dans un arbre Encyclopédique des Sciences : il y restera toujours de l'arbitraire ; & tout ce qu'on peut exiger de l'Auteur , c'est qu'il suive sans détour & sans écart le système qu'il s'est une fois formé.

Nous dirons de l'obscurité qu'on peut se permettre dans un tel ouvrage , la même chose que du défaut d'ordre ; ce qui seroit obscur pour les lecteurs vulgaires , ne l'est pas pour ceux que l'Auteur a eus en vûe. D'ailleurs l'obscurité volontaire n'en est point une : M. de Montesquieu ayant à présenter quelquefois des vérités importantes , dont l'énoncé absolu & direct auroit pû blesser sans fruit , a eu la prudence loüable de les envelopper , & par cet innocent artifice , les a voilées à ceux à qui elles seroient nuisibles , sans qu'elles fussent perdues pour les sages.

Parmi les ouvrages qui lui ont fourni des secours , & quelquefois des vûes pour le sien , on voit qu'il a sur-tout profité des deux historiens qui ont pensé le plus , Tacite & Plutarque ; mais quoiqu'un Philosophe qui a fait ces deux lectures , soit dispensé de beaucoup d'autres , il n'avoit pas crû devoir en ce genre rien négliger ni dédaigner de ce qui pouvoit être utile à son objet. La lecture que suppose l'Esprit des Lois , est immense ; & l'usage raisonné que l'Auteur a fait de cette multitude prodigieuse de matériaux , paroitra encore plus surprenant , quand on saura qu'il étoit presque entièrement privé de la vûe , & obligé d'avoir recours à des yeux étrangers. Cette vaste lecture contribue non-seulement à l'utilité , mais à l'agrément de l'ouvrage : sans déroger à la majesté de son sujet , M. de Montesquieu fait en tempérer l'austérité , & procurer aux lecteurs des momens de repos , soit par des faits singuliers & peu connus , soit par des allusions délicates , soit par ces coups de pinceau énergiques & brillans , qui peignent d'un seul trait les peuples & les hommes.

Enfin , car nous ne voulons pas joier ici le rôle des Commentateurs d'Homere , il y a sans doute des fautes dans l'Esprit des Lois , comme il y en a dans tout ouvrage de génie , dont l'Auteur a le premier osé se frayer des routes nouvelles. M. de Montesquieu a été parmi nous , pour l'étude des lois , ce que Descartes a été pour la Philosophie ; il éclaire souvent , & se trompe quelquefois , & en se trompant même , il instruit ceux qui savent lire. La nouvelle édition qu'on prépare , montrera par les additions & corrections qu'il y a faites , que s'il est tombé de tems en tems , il a sù le reconnoître & se relever ; par-là , il acquerra du moins le droit à un nouvel examen , dans les endroits où il n'aura pas été de l'avis de ses censeurs ; peut-être même ce qu'il aura jugé le plus digne de correction , leur a-t-il absolument échappé , tant l'envie de nuire est ordinairement aveugle.

tant qu'il est possible , en dicter toutes les dispositions. Des lois bien faites seront conformes à l'esprit du Législateur , même en paroissant s'y opposer. Telle étoit la fameuse loi de Solon , par laquelle tous ceux qui ne prenoient point de part dans les séditions , étoient déclarés infames. Elle prévenoit les séditions , ou les rendoit utiles en forçant tous les membres de la République à s'occuper de ses vrais intérêts. L'Ostracisme même étoit une très-bonne loi ; car d'un côté elle étoit honorable au citoyen qui en étoit l'objet , & prévenoit de l'autre les effets de l'ambition ; il falloit d'ailleurs un très-grand nombre de suffrages , & on ne pouvoit bannir que tous les cinq ans. Souvent les lois qui paroissent les mêmes , n'ont ni le même motif , ni le même effet , ni la même équité ; la forme du gouvernement , les conjonctures & le génie du peuple changent tout. Enfin le style des lois doit être simple & grave : elles peuvent se dispenser de motiver , parce que le motif est supposé exister dans l'esprit du Législateur ; mais quand elles motivent , ce doit être sur des principes évidens ; elles ne doivent pas ressembler à cette loi , qui défendant aux aveugles de plaider , apporte pour raison qu'ils ne peuvent pas voir les ornemens de la magistrature.

M. de Montesquieu , pour montrer par des exemples l'application de ses principes , a choisi deux différens peuples , le plus célèbre de la terre , &

celui dont l'histoire nous intéresse le plus , les Romains & les François. Il ne s'attache qu'à une partie de la Jurisprudence du premier ; celle qui regarde les successions. A l'égard des François , il entre dans le plus grand détail sur l'origine & les révolutions de leurs lois civiles , & sur les différens usages abolis ou subsistans , qui en ont été la suite : il s'étend principalement sur les lois féodales , cette espece de gouvernement inconnu à toute l'antiquité , qui le fera peut-être pour toujours aux siècles futurs , & qui a fait tant de biens & tant de maux. Il discute sur-tout ces lois dans le rapport qu'elles ont à l'établissement & aux révolutions de la Monarchie Française ; il prouve , contre M. l'Abbé du Bos , que les Francs sont réellement entrés en conquérans dans les Gaules , & qu'il n'est pas vrai , comme cet Auteur le prétend , qu'ils ayent été appelés par les peuples pour succéder aux droits des Empereurs Romains qui les opprimoient : détail profond , exact & curieux , mais dans lequel il nous est impossible de le suivre , & dont les points principaux se trouveront d'ailleurs répandus dans différens endroits de ce Dictionnaire , aux articles qui s'y rapportent.

Telle est l'analyse générale , mais très-informe & très-imparfaite , de l'ouvrage de M. de Montesquieu ; nous l'avons séparée du reste de son éloge , pour ne pas trop interrompre la suite de notre récit.

Mais ce qui est à la portée de tout le monde dans l'Esprit des Lois, ce qui doit rendre l'Auteur cher à toutes les Nations, ce qui serviroit même à couvrir des fautes plus grandes que les siennes, c'est l'esprit de citoyen qui l'a dicté. L'amour du bien public, le desir de voir les hommes heureux s'y montrent de toutes parts; & n'eût-il que ce mérite si rare & si précieux, il seroit digne par cet endroit seul, d'être la lecture des peuples & des Rois. Nous voyons déjà, par une heureuse expérience, que les fruits de cet ouvrage ne se bornent pas dans ses lecteurs à des sentimens stériles. Quoique M. de Montesquieu ait peu survécu à la publication de l'Esprit des Lois, il a eu la satisfaction d'entrevoir les effets qu'il commence à produire parmi nous; l'amour naturel des François pour leur patrie, tourné vers son véritable objet; ce goût pour le Commerce, pour l'Agriculture, & pour les Arts utiles, qui se répand insensiblement dans notre Nation; cette lumière générale sur les principes du gouvernement, qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer. Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage, lui doivent peut-être plus qu'ils ne s'imaginent: l'ingratitude, au reste, est le moindre reproche qu'on ait à leur faire. Ce n'est pas sans regret, & sans honte pour notre siècle, que nous allons les dévoiler; mais cette histoire importe trop à la gloire de M. de Montesquieu, & à l'avantage de la Philosophie, pour être passée sous silence. Puissé l'opprobre qui couvre enfin ses ennemis, leur devenir salutaire!

A peine l'Esprit des Lois parut-il, qu'il fut recherché avec empressement, sur la réputation de l'Auteur; mais quoique M. de Montesquieu eût écrit pour le bien du peuple, il ne devoit pas avoir le peuple pour juge; la profondeur de l'objet étoit une suite de son importance même. Cependant les traits qui étoient répandus dans l'ouvrage, & qui auroient été déplacés s'ils n'étoient pas nés du fond du sujet, persuaderent à trop de personnes qu'il étoit écrit pour elles: on cherchoit un Livre agréable, & on ne trouvoit qu'un Livre utile, dont on ne pouvoit d'ailleurs sans quelque attention saisir l'ensemble & les détails. On traita légèrement l'Esprit des Lois, le titre même fut un sujet de plaisanterie; enfin, l'un des plus beaux monumens littéraires qui soient sortis de notre Nation fut regardé d'abord par elle avec assez d'indifférence. Il fallut que les véritables juges eussent eu le tems de lire: bien-tôt ils ramenerent la multitude toujours prompte à changer d'avis; la partie du Public qui enseigne, dicta à la partie qui écoute ce qu'elle devoit penser & dire; & le suffrage des hommes éclairés, joint aux échos qui le répéterent, ne forma plus qu'une voix dans toute l'Europe.

Ce fut alors que les ennemis publics & secrets des Lettres & de la Philosophie (car elles en ont de ces deux especes) réunirent leurs traits contre l'ouvrage. De-là cette foule de Brochures qui lui furent lancées de toutes parts, & que nous ne tirerons pas de l'oubli où elles sont déjà plongées. Si leurs auteurs n'avoient pris de bonnes mesures pour être inconnus à la postérité, elle croiroit que l'Esprit des Lois a été écrit au milieu d'un peuple de barbares.

M. de Montesquieu méprisa sans peine les Critiques ténébreuses de ces auteurs sans talent, qui soit par une jalousie qu'ils n'ont pas droit d'avoir, soit pour satisfaire la malignité du Public, qui aime la satire & la méprise, outragent ce qu'ils ne peuvent atteindre; & plus odieux par le mal qu'ils veulent faire que redoutables par celui qu'ils font, ne réussissent pas même dans un genre d'écrire que sa facilité & son objet rendent également vil. Il mettoit les ouvrages de cette espece sur la même ligne que ces Nouvelles hebdomadaires de l'Europe, dont les éloges sont sans autorité & les traits sans effet, que des Lecteurs oisifs parcourent sans y ajouter foi, & dans lesquelles les Souverains sont insultés sans le savoir, ou sans daigner se venger. Il ne fut pas aussi indifférent sur les principes d'irreligion qu'on l'accusa d'avoir semé dans l'Esprit des Lois. En méprisant de pareils reproches, il auroit cru les mériter, & l'importance de l'objet lui ferma les yeux sur la valeur de ses adversaires. Ces hommes également dépourvus de zèle & également empressés d'en faire paroître, également effrayés de la lumière que les Lettres répandent, non au préjudice de la Religion, mais à leur désavantage, avoient pris différentes formes pour lui porter atteinte. Les uns, par un stratagème aussi puéril que pusillanime, s'étoient écrit à eux-mêmes; les autres, après l'avoir déchiré sous le masque de l'Anonyme, s'étoient ensuite déchirés entre eux à son occasion. M. de Montesquieu, quoique jaloux de les confondre, ne jugea pas à propos de perdre un tems précieux à les combattre les uns après les autres, il se contenta de faire un exemple sur celui qui s'étoit le plus signalé par ses excès.

C'étoit l'auteur d'une Feuille anonyme & périodique, qui croit avoir succédé à Pascal, parce qu'il a succédé à ses opinions; panégyriste d'ouvrages que personne ne lit, & apologiste de miracles que l'autorité séculière a fait cesser dès qu'elle l'a voulu; qui appelle impiété & scandale le peu d'intérêt que les gens de Lettres prennent à ses querelles, & s'est aliéné, par une adresse digne de lui, la partie de la Nation qu'il avoit le plus d'intérêt de ménager. Les coups de ce redoutable athlète furent dignes des vûes qui l'inspirerent; il accusa M. de

Montesquieu de Spinofisme & de Déisme (deux imputations incompatibles) ; d'avoir suivi le système de Pope (dont il n'y avoit pas un mot dans l'ouvrage) ; d'avoir cité Plutarque qui n'est pas un Auteur Chrétien ; de n'avoir point parlé du Péché originel & de la Grace. Il prétendit enfin que l'Esprit des Lois étoit une production de la Constitution *Unigenitus* ; idée qu'on nous soupçonnera peut-être de prêter par dérision au Critique. Ceux qui ont connu M. de Montesquieu, l'ouvrage de Clément XI. & le sien, peuvent juger par cette accusation de toutes les autres.

Le malheur de cet écrivain dut bien le décourager : il vouloit perdre un sage par l'endroit le plus sensible à tout citoyen, il ne fit que lui procurer une nouvelle gloire comme homme de Lettres ; la *Défense de l'Esprit des Loix* parut. Cet ouvrage, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y regnent, doit être regardé comme un modèle en ce genre. M. de Montesquieu, chargé par son adversaire d'imputations atroces, pouvoit le rendre odieux sans peine ; il fit mieux, il le rendit ridicule. S'il faut tenir compte à l'agresseur d'un bien qu'il a fait sans le vouloir, nous lui devons une éternelle reconnoissance de nous avoir procuré ce chef-d'œuvre. Mais ce qui ajoute encore au mérite de ce morceau précieux, c'est que l'Auteur s'y est peint lui-même sans y penser ; ceux qui l'ont connu, croient l'entendre, & la postérité s'assurera, en lisant sa *défense*, que sa conversation n'étoit pas inférieure à ses écrits ; éloge que bien peu de grands hommes ont mérité.

Une autre circonstance lui assure pleinement l'avantage dans cette dispute : le critique qui pour preuve de son attachement à la Religion, en déchire les Ministres, accusoit hautement le Clergé de France, & sur-tout la Faculté de Théologie, d'indifférence pour la cause de Dieu, en ce qu'ils ne proscrivoient pas authentiquement un si pernicieux ouvrage. La Faculté étoit en droit de mépriser le reproche d'un Ecrivain sans aveu ; mais il s'agissoit de la Religion ; une délicatesse louable lui a fait prendre le parti d'examiner l'Esprit des Lois. Quoiqu'elle s'en occupe depuis plusieurs années, elle n'a rien prononcé jusqu'ici ; & fût-il échappé à M. de Montesquieu quelques inadvertances légères, presque inévitables dans une carrière si vaste, l'attention longue & scrupuleuse qu'elles auroient demandée de la part du Corps le plus éclairé de l'Eglise prouveroit au moins combien elles seroient excusables. Mais ce Corps, plein de prudence, ne précipitera rien dans une si importante matière : il connoit les bornes de la raison & de la foi ; il fait que l'ouvrage d'un homme de Lettres ne doit point être examiné comme celui d'un Théologien ; que les mauvaises conséquences auxquelles une proposition peut donner lieu par des interprétations odieuses, ne rendent point blamable la proposition en elle-même ; que d'ailleurs nous vivons dans un siècle malheureux, où les intérêts de la Religion ont besoin d'être ménagés, & qu'on peut lui nuire auprès des simples, en répandant mal-à-propos sur des génies du premier ordre le soupçon d'incrédulité ; qu'enfin, malgré cette accusation injuste, M. de Montesquieu fut toujours estimé, recherché & accueilli par tout ce que l'Eglise a de plus respectable & de plus grand ; eût-il conservé auprès des gens de bien la considération dont il jouissoit, s'ils l'eussent regardé comme un Ecrivain dangereux ?

Pendant que des Insectes le tourmentoient dans son propre pays, l'Angleterre élevoit un monument à sa gloire. En 1752, M. Daffier, célèbre par les Médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne. M. de la Tour, cet artiste si supérieur par son talent, & si estimable par son desintéressement & l'élévation de son ame, avoit ardemment désiré de donner un nouveau lustre à son pinceau, en transmettant à la postérité le Portrait de l'Auteur de l'Esprit des Lois ; il ne vouloit que la satisfaction de le peindre, & il méritoit, comme Apelle, que cet honneur lui fût réservé : mais M. de Montesquieu, d'autant plus avare du tems de M. de la Tour que celui-ci en étoit plus prodigue, se refusa constamment & poliment à ses pressantes sollicitations. M. Daffier essuya d'abord des difficultés semblables : « Croyez-vous, dit-il enfin à M. de Montesquieu, « qu'il n'y ait pas autant d'orgueil à refuser ma proposition » qu'à l'accepter » ? Désarmé par cette plaisanterie, il laissa faire à M. Daffier tout ce qu'il voulut.

L'Auteur de l'Esprit des Lois jouissoit enfin paisiblement de sa gloire, lorsqu'il tomba malade au commencement de Février. Sa santé, naturellement délicate, commençoit à s'altérer depuis long-tems par l'effet lent & presque infallible des études profondes, par les chagrins qu'on avoit cherché à lui susciter sur son ouvrage ; enfin par le genre de vie qu'on le forçoit de mener à Paris, & qu'il sentoit lui être funeste. Mais l'empressement avec lequel on recherchoit sa société étoit trop vif pour n'être pas quelquefois indiscret ; on vouloit, sans s'en appercevoir, jouir de lui aux dépens de lui-même. A peine la nouvelle du danger où il étoit se fut-elle répandue, qu'elle devint l'objet des conversations & de l'inquiétude publique ; sa maison ne desemplissoit point de personnes de tout rang qui venoient s'informer de son état, les unes par un intérêt véritable, les autres pour s'en donner

l'apparence, ou pour fuivre la foule. Sa Majesté, pénétrée de la perte que son Royaume alloit faire, en demanda plusieurs fois des nouvelles; témoignage de bonté & de justice qui n'honore pas moins le Monarque que le Sujet. La fin de M. de Montesquieu ne fut point indigne de sa vie. Accablé de douleurs cruelles, éloigné d'une famille à qui il étoit cher, & qui n'a pas eu la consolation de lui fermer les yeux, entouré de quelques amis, & d'un plus grand nombre de spectateurs, il conserva jusqu'au dernier moment la paix & l'égalité de son ame. Enfin, après avoir satisfait avec décence à tous ses devoirs, plein de confiance en l'Etre éternel auquel il alloit se rejoindre, il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien, qui n'avoit jamais consacré ses talens qu'à l'avantage de la vertu & de l'humanité. La France & l'Europe le perdirent le 10 Février 1755, à l'âge de soixante-six ans révolus.

Toutes les Nouvelles publiques ont annoncé cet événement comme une calamité. On pourroit appliquer à M. de Montesquieu ce qui a été dit autrefois d'un illustre Romain; que personne en apprenant sa mort n'en témoigna de joie, que personne même ne l'oublia dès qu'il ne fut plus. Les Etrangers s'empressèrent de faire éclater leurs regrets; & Mylord Chesterfield, qu'il suffit de nommer, fit imprimer dans un des Papiers publics de Londres un article en son honneur, article digne de l'un & de l'autre; c'est le portrait d'Anaxagore tracé par Périclès (a). L'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse, quoiqu'on n'y soit point dans l'usage de prononcer l'éloge des Associés étrangers, a cru devoir lui faire cet honneur, qu'elle n'a fait encore qu'à l'illustre Jean Bernoulli; M. de Maupertuis, tout malade qu'il étoit, a rendu lui-même à son ami ce dernier devoir, & n'a voulu se reposer sur personne d'un soin si cher & si triste. A tant de suffrages éclatans en faveur de M. de Montesquieu, nous croyons pouvoir joindre sans indiscretion les éloges que lui a donnés, en présence de l'un de nous, le Monarque même auquel cette Académie célèbre doit son lustre, Prince fait pour sentir les pertes de la Philosophie, & pour l'en consoler.

Le 17 Février, l'Académie Françoisé lui fit, selon l'usage, un Service solennel, auquel malgré la rigueur de la saison, presque tous les gens de Lettres de ce Corps, qui n'étoient point absens de Paris, se firent un devoir d'assister. On auroit dû, dans cette triste cérémonie, placer l'Esprit des Lois sur son cercueil, comme on exposa autrefois vis-à-vis le cercueil de Raphael son dernier Tableau de la Transfiguration. Cet appareil simple & touchant eût été une belle Oraison funebre.

Jusqu'ici nous n'avons considéré M. de Montesquieu que comme Ecrivain & Philosophe; ce seroit lui dérober la moitié de sa gloire que de passer sous silence ses agrémens & ses qualités personnelles.

Il étoit dans le commerce d'une douceur & d'une gaieté toujours égales. Sa conversation étoit légère, agréable, & instructive par le grand nombre d'hommes & de peuples qu'il avoit connus. Elle étoit coupée comme son style, pleine de sel & de saillies, sans amertume & sans satire; personne ne racontoit plus vivement, plus promptement, avec plus de grace & moins d'apprêt. Il savoit que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but; il se hâtoit donc d'y arriver, & produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable; il en sortoit toujours par quelque trait inattendu qui réveillait la conversation languissante; d'ailleurs elles n'étoient jamais, ni jouées, ni choquantes, ni importunes: le feu de son esprit, le grand nombre d'idées dont il étoit plein, les faisoient naître, mais il n'y tomboit jamais au milieu d'un entretien intéressant ou sérieux; le desir de plaire à ceux avec qui il se trouvoit, le rendoit alors à eux sans affectation & sans effort.

Les agrémens de son commerce tenoient non seulement à son caractère & à son esprit, mais à l'espèce de régime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde & long-tems soutenue, il n'épuisait jamais ses forces, il quittoit toujours le travail avant que d'en ressentir la moindre impression de fatigue.

(a) Voici cet éloge en anglois, tel qu'on le lit dans la gazette appelée *Evening-post* ou *Poste du soir*:

On the 10th of this month, died at Paris, universally and sincerely regretted, Charles Secondat, Baron of Montesquieu, and President a mortier of the Parliament of Bourdeaux. His virtues did honour to human nature, his writings justice. A friend to mankind, he asserted their undoubted and inalienable rights with freedom, even in his own country, whose prejudices in matters of religion

and government (il faut se ressouvenir que c'est un anglois qui parle) he had long lamented, and endeavoured (not without some success) to remove. He well knew, and justly admired the happy constitution of this country, where fix'd and known Laws equally restrain monarchy from Tyranny, and liberty from licentiousness. His Works will illustrate his name, and survive him, as long as right reason, moral obligation, and the true spirit of laws, shall be understood, respected and maintained.

Il étoit sensible à la gloire , mais il ne vouloit y parvenir qu'en la méritant ; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par ces manœuvres fourdes , par ces voies obscures & honteuses , qui deshonnorent la personne sans ajouter au nom de l'auteur.

Digne de toutes les distinctions & de toutes les récompenses , il ne demandoit rien , & ne s'étonnoit point d'être oublié ; mais il a osé , même dans des circonstances délicates , protéger à la Cour des hommes de Lettres persécutés , célèbres & malheureux , & leur a obtenu des graces.

Quoiqu'il vecût avec les grands , soit par nécessité , soit par convenance , soit par goût , leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit dès qu'il le pouvoit à sa Terre ; il y retrouvoit avec joie sa Philosophie , ses Livres , & le repos. Entouré de gens de la campagne dans ses heures de loisir , après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde & dans l'histoire des Nations , il l'étudioit encore dans ces ames simples que la Nature seule a instruites , & il y trouvoit à apprendre ; il conversoit gaiement avec eux , il leur cherchoit de l'esprit comme Socrate ; il paroissoit se plaisir autant dans leur entretien que dans les sociétés les plus brillantes , sur-tout quand il terminoit leurs différends & soulageoit leurs peines par ses bienfaits.

Rien n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivoit , & qu'on a osé trouver excessive dans un monde avare & fastueux , peu fait pour en pénétrer les motifs , & encore moins pour les sentir. Bienfaisant , & par conséquent juste , M. de Montesquieu ne vouloit rien prendre sur sa famille , ni des secours qu'il donnoit aux malheureux , ni des dépenses considérables auxquels ses longs voyages , la foiblesse de sa vue & l'impression de ses ouvrages l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans , sans diminution ni augmentation , l'héritage qu'il avoit reçu de ses peres ; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom & l'exemple de sa vie.

Il avoit épousé en 1715 Demoiselle Jeanne de Lartigue , fille de Pierre de Lartigue , Lieutenant-Colonel au Régiment de Maulévrier ; il en a eu deux filles & un fils , qui par son caractère , ses mœurs & ses ouvrages s'est montré digne d'un tel pere.

Ceux qui aiment la vérité & la patrie ne seront pas fâchés de trouver ici quelques-unes de ses maximes : il pensoit ,

Que chaque portion de l'Etat doit être également soumise aux lois ; mais que les privilèges de chaque portion de l'Etat doivent être respectés , lorsque leurs effets n'ont rien de contraire au droit naturel , qui oblige tous les citoyens à concourir également au bien public ; que la possession ancienne étoit en ce genre le premier des titres & le plus inviolable des droits , qu'il étoit toujours injuste & quelquefois dangereux de vouloir ébranler ;

Que les Magistrats , dans quelque circonstance & pour quelque grand intérêt de Corps que ce puisse être , ne doivent jamais être que Magistrats , sans parti & sans passion comme les lois , qui absolvent & punissent sans aimer ni haïr.

Il disoit enfin , à l'occasion des disputes Ecclésiastiques qui ont tant occupé les Empereurs & les Chrétiens Grecs , que les querelles Théologiques , lorsqu'elles cessent d'être renfermées dans les Ecoles , deshonnorent infailliblement une Nation aux yeux des autres : en effet , le mépris même des sages pour ces querelles ne la justifie pas ; parce que les sages faisant par-tout le moins de bruit & le plus petit nombre , ce n'est jamais sur eux qu'une Nation est jugée.

L'importance des ouvrages dont nous avons eu à parler dans cet Eloge , nous en a fait passer sous silence de moins considérables , qui servoient à l'auteur comme de délassement , & qui auroient suffi pour l'éloge d'un autre ; le plus remarquable est *le Temple de Gnide* , qui suivit d'assez près les Lettres Persannes. M. de Montesquieu , après avoir été dans celles-ci Horace , Théophraste , & Lucien , fut Ovide & Anacréon dans ce nouvel essai : ce n'est plus l'amour despotique de l'Orient qu'il se propose de peindre , c'est la délicatesse & la naïveté de l'amour pastoral , tel qu'il est dans une ame neuve que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. L'Auteur craignant peut-être qu'un tableau si étranger à nos mœurs ne parût trop languissant & trop uniforme , a cherché à l'animer par les peintures les plus riantes ; il transporte le lecteur dans des lieux enchantés , dont , à la vérité , le spectacle intéresse peu l'Amant heureux , mais dont la description flatte encore l'imagination quand les desirs sont satisfaits. Emporté par son sujet , il a répandu dans sa prose ce style animé , figuré , & poétique , dont le roman de Télémaque a fourni parmi nous le premier modele. Nous ignorons pourquoi quelques censeurs du Temple de Gnide ont dit à cette occasion , qu'il auroit eu besoin d'être en vers. Le style poétique , si on entend , comme on le doit , par ce mot , un style plein de chaleur & d'images , n'a pas besoin , pour être agréable , de la marche uniforme & cadencée de la versification ; mais si on ne fait consister ce style que dans une diction chargée d'épithetes oisives , dans les peintures froides & triviales des ailes & du carquois de l'Amour , & de semblables objets , la versification n'ajoutera

xvii] *ELOGE DE M. LE PRESIDENT DE MONTESQUIEU.*

presqu'aucun mérite à ces ornemens usés ; on y cherchera toujours en vain l'ame & la vie. Quoi qu'il en soit , le Temple de Gnide étant une espece de poëme en prose , c'est à nos écrivains les plus célèbres en ce genre à fixer le rang qu'il doit occuper : il mérite de pareils juges ; nous croyons du moins que les peintures de cet ouvrage soutiendroient avec succès une des principales épreuves des descriptions poétiques , celle de les représenter sur la toile. Mais ce qu'on doit sur-tout remarquer dans le Temple de Gnide , c'est qu'Anacréon même y est toujours observateur & philosophe. Dans le quatrième chant , il paroît décrire les mœurs des Sibarites , & on s'apperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres. La Préface porte sur-tout l'empreinte de l'auteur des Lettres Persannes. En présentant le Temple de Gnide comme la traduction d'un Manuscrit grec , plaisanterie défigurée depuis par tant de mauvais copistes , il en prend occasion de peindre d'un trait de plume l'ineptie des critiques & le pédantisme des Traducteurs , & finit par ces paroles dignes d'être rapportées : « Si les gens » graves desiroient de moi quelque ouvrage moins frivole , je suis en état de les satisfaire : » il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages , qui doit contenir tout ce que » nous savons sur la Métaphysique , la Politique , & la Morale , & tout ce que de très- » grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont publiés sur ces matieres ».

Nous regardons comme une des plus honorables récompenses de notre travail l'intérêt particulier que M. de Montesquieu prenoit à ce Dictionnaire , dont toutes les ressources ont été jusqu'à présent dans le courage & l'émulation de ses Auteurs. Tous les gens de Lettres , selon lui , devoient s'empressez de concourir à l'exécution de cette entreprise utile ; il en a donné l'exemple avec M. de Voltaire , & plusieurs autres Ecrivains célèbres. Peut-être les traverses que cet Ouvrage a essuyées , & qui lui rappelloient les siennes propres , l'intéressoient-elles en notre faveur. Peut-être étoit-il sensible , sans s'en appercevoir , à la justice que nous avions osé lui rendre dans le premier Volume de l'Encyclopédie , lorsque personne n'osoit encore élever sa voix pour le défendre. Il nous destinoit un article sur *le Goût* , qui a été trouvé imparfait dans ses papiers ; nous le donnerons en cet état au Public , & nous le traiterons avec le même respect que l'antiquité témoigna autrefois pour les dernières paroles de Sénèque. La mort l'a empêché d'étendre plus loin ses bienfaits à notre égard ; & en joignant nos propres regrets à ceux de l'Europe entière , nous pourrions écrire sur son tombeau :

Finis vitæ ejus nobis luctuosus , Patriæ tristis , extraneis etiam ignotisque non sine curâ fuit.
Tacit. in Agric. c. 43.





ENCYCLOPÉDIE,

OU

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS.

DOB



O, f. m. est le nom que les Italiens donnent en sifflant à la syllabe *ut*, dont ils trouvent avec raison le son trop sourd. Le même motif a fait entreprendre à plusieurs personnes, & entr'autres à M. Sauveur, de changer les noms de toutes les syllabes

de notre gamme ; mais l'ancien usage l'a toujours emporté. Voyez GAMME. (S)

DOBLAC, (Géog. mod.) ville d'Allemagne, au comté de Tirol, près du torrent de Rienz, au pied des Alpes.

DOBRZIN, (Géog. mod.) ville de la Mazovie en Pologne ; elle est située sur un rocher, proche de la Wislule. Long. 37. 35. lat. 52. 38.

DOCETES, f. m. pl. (Hist. ecclésiastiq.) certains hérétiques sectateurs de Marcion, qui furent ainsi nommés, parce qu'ils enseignoient que ce qui est dit de J. C. qu'il a souffert & qu'il est mort, n'est vrai que de l'apparence. Leur nom étoit tiré du mot grec *δοκέω*, qui signifie *je paroiss*, à cause qu'ils croyoient que les souffrances de J. C. n'avoient été qu'apparentes, & non pas réelles. Voyez les historiens ecclésiastiques. Chambers. (G)

DOCIMASIE, & plus exactement, quoique contre l'usage, DOCIMASTIQUE, f. f. (Chim. & Métallurg.) La *docimastie* est cette branche de la Chimie qui comprend l'art de faire des essais, ou d'évaluer par les produits du travail en petit, c'est-à-dire d'un procédé exécuté sur une petite quantité de matière, les produits & les avantages du travail en grand, c'est-à-dire du même procédé exécuté sur une grande quantité de matières semblables. C'est-là la définition la plus générale qu'on puisse donner de la *docimastie*. Cet art considéré dans cette étendue comprendroit tous les essais qu'on pourroit faire dans les différens

Tome V.

DOC

travaux de la Halothecnie, de la Zimothecnie, &c. mais on ne donne pas communément au mot *docimastie* un sens si général. En le prenant donc dans son acception la plus ordinaire, nous la définirons l'art d'examiner par des opérations chimiques une matière minérale composée quelconque, afin de connoître exactement l'espèce & la proportion des différentes substances dont elle est composée, & de déterminer les moyens les plus avantageux de les séparer.

« Cette partie de la Chimie est d'une nécessité indispensable dans le travail des mines & dans les » fonderies, si l'on veut les exploiter avec avantage ; » car c'est par l'essai du minéral qu'on a tiré de terre, » qu'on fait quels sont les métaux & les matières hétérogènes qu'il contient ; combien, par exemple, » un cent pesant de ce minéral peut donner au juste » de métal, & s'il convient de faire des dépenses » pour l'exploitation d'une pareille mine & pour la » construction d'une fonderie, & de tous les autres » bâtimens qui en dépendent.

« La *docimastie* indique aussi si l'on opère bien ou » mal dans une fonderie, & fait connoître si la fonte » des mines en grand rend tout ce qu'elle doit produire. Souvent il ne se trouve pas pour un seul métal dans une mine ; l'or, l'argent, le cuivre, le » plomb, y sont quelquefois confondus. C'est donc » en l'examinant par des essais, qu'on fait la quantité de chacun ; & par cet examen préliminaire on » s'assure de ce qu'on doit faire dans le travail en » grand, pour les séparer les uns des autres sans déchet.

« Outre l'examen des mines par les essais de la » *docimastie*, il est question souvent de séparer l'un » d'avec l'autre, les métaux qu'on en a tirés par ces » essais ; & quelquefois pour faire exactement cette » séparation, il faut les unir avec d'autres. Or ces » mélanges ne peuvent se faire sans un essai préliminaire.

A

» Les essais sont pareillement la base du travail des monnoies : sans eux elles ne seroient presque jamais au titre prescrit par le souverain. L'affinage des matieres d'or & d'argent, & le départ ou la séparation de ces deux métaux, sont aussi du ressort de la *docimastie* ; car sans un essai qui précède l'affinage, on ne peut savoir combien l'argent a de cuivre dans son alliage, ni par conséquent combien il faudra mettre de plomb sur la coupelle pour détruire ou scorifier cet alliage. C'est aussi par l'essai qu'on juge s'il y a assez d'argent joint à l'or dans le mélange de ces deux métaux, pour que l'eau-forte puisse en faire la séparation ». *M. Hellot sur Schlutter.*

Les objets particuliers sur lesquels la *docimastie* s'exerce, sont les mines proprement dites, les substances métalliques mêlées entr'elles ou à quelques matieres étrangères, telles que le soufre, les pyrites, les pierres ou terres alumineuses, nitreuses, &c.

Les principales opérations que la *docimastie* emploie, sont le lavage, le grillage, la scorification, l'affinage par la coupelle, la fusion, & la préparation des régules ou des culots métalliques, la liquation, la réduction, l'amalgamation, le départ par la voie sèche, la distillation, la sublimation, la solution par les menstrues humides qui comprend l'inquart, & les différens départs par la voie humide. *Voyez les articles particuliers.*

Les instrumens pour exécuter toutes ces différentes opérations, sont « un fourneau allemand à deux soufflets, où l'on puisse fondre en dix ou douze heures au moins un quintal réel de mine, avec les différentes matieres qu'on est obligé d'y ajoûter pour en extraire le fin.

» Un fourneau de reverbere à l'angloise ayant une chauffe, dont on puisse hausser ou baisser la grille pour le chauffer avec le charbon de terre ou avec le bois, & où l'on puisse fondre de même un quintal réel de mine en dix ou douze heures.

» Un fourneau de reverbere pour griller les mines, & dans lequel on puisse calciner à deux, trois & quatre feux, au moins quatre ou cinq quintaux de minéral crud, afin d'en avoir assez pour quatre ou cinq essais de fonte, à un quintal réel chacun, au cas que le produit du premier de ces essais ne réponde pas au produit de l'essai fait à l'ordinaire en petit.

» Un moyen fourneau d'affinage ayant une chauffe dont la grille puisse se hausser ou se baisser, afin qu'on y puisse, comme dans le second fourneau dont on vient de parler, employer le charbon de terre ou le bois ; il faut aussi qu'il soit construit de façon qu'on puisse y placer une coupelle à l'angloise, ou une coupelle ordinaire dite à l'allemande, de capacité suffisante pour litarger environ six quintaux de plomb.

» Deux fourneaux d'essai, dits *fourneaux de coupelle*, pour les essais en petit.

» Deux fourneaux de fonte : l'un fixe placé devant un soufflet double semblable à celui d'une forge, où l'on puisse fondre jusqu'à cent marcs d'argent ; un autre quarré, mobile, & beaucoup plus petit, destiné à la fonte des essais en petit, ayant deux especes de tuyeres vis-à-vis l'un de l'autre, afin qu'on puisse le chauffer avec deux soufflets, si le vent d'un seul ne suffit pas pour donner à la mine une fusion parfaite. On ne peut se passer de ce dernier fourneau à deux vents opposés, quand on veut savoir si une mine de fer contient de l'or & de l'argent, parce qu'un seul soufflet ne suffit pas pour lui donner la fluidité nécessaire à la précipitation de ces deux métaux.

» Un fourneau à distiller l'eau-forte & d'autres esprits acides par la cornue.

» Un fourneau avec un bain de sable pour le départ des matieres d'or & d'argent.

» Un autre fourneau avec bain de sable servant à la reprise de l'argent, c'est-à-dire à distiller l'eau-forte qui est chargée de l'argent pendant le départ.

» Trois ou quatre bassines de cuivre rouge dans lesquelles on puisse faire chauffer l'eau-forte qui est chargée de l'argent des départs pour en précipiter ce métal, en cas qu'on juge qu'il soit plus avantageux de le retirer par cette méthode que par la distillation de l'eau-forte.

» En cas qu'on précipite l'argent dissous par les bassines de cuivre rouge, il faut un fourneau long où l'on puisse placer plusieurs pots à beurre garnis de leurs chapiteaux & récipients pour distiller l'eau-forte affoiblie qu'on aura décantée des bassines, & qui en a dissous une partie du cuivre à la place de l'argent qu'elle tenoit d'abord en dissolution.

» Une grande balance sur laquelle on puisse peser jusqu'à deux cents marcs.

» Une moyenne balance propre à peser cinquante marcs.

» Une balance pour le poids de marc.

» Deux balances avec leurs pivots & leviers, l'une servant à peser la matiere des essais ; & l'autre à peser les grains ou petits culots provenans des essais de mines de cuivre, de plomb, de fer, &c.

» Deux balances d'essai montées dans une châsse ou lanterne garnie de verre blanc ou de glaces, pour les mettre à l'abri de toute agitation de l'air. On les monte sur leurs supports & poulies ; & avec un poids coulant sur la tablette de la lanterne, on les souleve. L'une sert pour les essais ordinaires des mines de plomb & de cuivre ; l'autre plus fine & plus délicate, ne s'emploie que pour peser le produit ordinairement peu considérable, qu'on donne ces sortes de mines en or & en argent. Cette balance s'appelle *balance docimastique*. *Voyez ESSAI.*

» Un bon poids de marc bien étalonné avec d'autres poids de cuivre jauné, jusqu'à la concurrence de deux cents marcs.

» Un poids de proportion. *Voyez POIDS.*

» Un poids de quintal, }

» Un poids de marc, } en petit.

» Un poids de karat, }

» Une couple de pinces de laiton, nommées *brusfelles*, pour prendre ces petits poids.

» Une couple de cuilleres, dont une petite & à longue queue.

» Une couple de moules de cuivre jaune ; l'un un peu grand, l'autre petit, pour verser le plomb des scorifications.

» Une douzaine de grands & de petits moules aussi de cuivre jaune, servant à faire des coupelles.

» Des tenailles à bec, des pincettes, & autres instrumens de fer destinés pour les fourneaux d'essai, foyer, fourneaux de fonte, ainsi que des soufflets.

» Une plaque de fer ou de cuivre rouge, garnie de petits creux en demi-sphere, de capacité suffisante pour contenir la matiere scorifiée d'un essai qu'on y verse, quand il est en parfaite fusion.

» Une enclume ou gros tas d'acier trempé & poli, avec deux marteaux aussi garnis d'acier bien poli.

» Un autre petit tas d'acier poli, & son marteau aussi poli.

» Une moyenne plaque de fer fondu bien unie, servant de porphyre, avec un marteau servant à broyer les matieres des essais.

» Un trepié de laiton ou de tole pour placer les petits matras qu'on met sur le feu pour faire bouillir l'eau-forte des essais d'or.

» Deux cones de cuivre jaune ou de fer de fonte, l'un grand, l'autre petit.

» Deux autres cones de fer.

- » Une bassine de fer pour verser l'argent en fusion & le mettre en culot.
- » Des lingotieres pour l'or & pour l'argent.
- » Trois ou quatre poëles à têt.
- » Un chauderon de cuivre rouge où l'on puisse gre-
» nailler l'argent, & qui puisse contenir au moins
» vingt seaux d'eau. Mais pour éviter les frais, on se
» sert en France d'un cuvier de bois, au fond duquel
» on met une moyenne bassine de cuivre pour rece-
» voir la grenaille qui a traversé l'eau du cuvier.
- » Deux ou trois bassines de cuivre rouge avec
» des anses de fer, contenant chacune un seau d'eau.
- » Il faut qu'elles soient de cuivre un peu épais, pour
» qu'on puisse s'en servir, si l'on veut, à précipiter
» l'argent de l'eau-forte qui a fait le départ de l'or.
- » Deux autres fortes bassines de cuivre rouge pour
» la même précipitation, lorsqu'on a une grande
» quantité de cette eau-forte chargée d'argent.
- » Une bassine pour laver & édulcorer la chaux
» d'or qui a été départie de l'argent, contenant sept
» à huit seaux d'eau.
- » Un bassin de cuivre servant à mettre les matie-
» res concassées, contenant onze pintes ou environ.
- » Des grandes & petites cuilleres un peu fortes
» en cuivre.
- » Des capsules de fer & de terre pour les bains de
» fable.
- » Des cucurbites ou matras de verre à fond large,
» qu'on puisse placer dans des chaudrons pleins d'eau,
» pour faire le départ au bain-marie.
- » Des cucurbites ordinaires de verre, pour le dé-
» part & la distillation de l'eau-forte & des cornues,
» encore meilleures pour ce dernier usage.
- » Des chapiteaux de verre.
- » Des récipients de verre ou balons, & des réci-
» piens de grais pour l'eau-forte.
- » De bons matras de différentes grandeurs, &
» plusieurs de petite capacité pour les essais d'or en
» petit.
- » Plusieurs bassins de verre ou de porcelaine.
- » Des entonnoirs de verre.
- » Des bassins de pierre ou de terre, souvent né-
» cessaires à certains départs.
- » Des bouteilles de verre avec des bouchons de
» cire pour les eaux-fortes.
- » Des creusets d'Ipfen ou couleur de plomb,
» grands & petits.
- » De petits têts ou creusets plats à scorifier ou à
» rôtir les mines, & de plus grands, pour chasser
» l'antimoine, lorsqu'on purifie l'or par ce minéral.
- » De grands scorificatoires servant à purifier les
» matieres par le vent du soufflet.
- » Des creusets de Hesse, bien choisis & de toute
» grandeur. *Nota.* Quelques fournalistes de Paris les
» font aussi bons au moins que ceux d'Allemagne.
- » On peut en faire venir aussi de Dieu-le-Fit, près
» de Montelimart, qui sont excellens; ceux de Sin-
» fançon, près de Beauvais, sont aussi très-bons pour
» la fonte de cuivre.
- » Des têts ou petits creusets ayant l'entrée étroi-
» te, & le milieu renflé, avec un pié pour les placer
» à-peu-près comme la patte d'un verre: ils servent
» en Allemagne aux essais des mines en petit. On ne
» peut les faire que sur le tour, & souvent ils sont
» poreux, & boivent une portion du métal réduit;
» on les nomme des *tutes*.
- » Des bonnes mofles de terre à creuset.
- » Des coupelles d'os ou de cendres depuis le poids
» de deux gros jusqu'à celui de quatre onces, & par
» conséquent de différente capacité.
- » Un petit & un grand mortier de fer.
- » Un ou deux mortiers de verre avec leurs pilons
» aussi de verre.
- » On ne peut se dispenser d'avoir dans un labo-
» *Tome V.*

- » ratoire des flux ou fondans de différentes sortes,
» tant pour les essais des mines, que pour les autres
» matieres que l'on veut fondre.
 - » 1°. Du plomb grenailé. *Voyez* PLOMB.
 - » 2°. De la litarge. *Voyez* PLOMB.
 - » 3°. Du verre de plomb. *Voyez* PLOMB.
 - » 4°. Du salpêtre purifié. *Voyez* NITRE.
 - » 5°. Du tartre blanc que Schlutter préfère au
» tartre rouge, prescrit pour le flux noir par tous les
» auteurs qui ont écrit sur l'art d'essayer les mines.
 - » 6°. De l'écume de verre nommée aussi *fiel* & *sel*
» de verre, ou *tendrole*. Celle qui est presque com-
» pacte, est préférable à celle qui est rare & friable.
 - » 7°. Du borax. Il faut le calciner & le remettre
» en poudre avant que de l'employer, parce qu'il
» boursofle dans les creusets, & peut en faire for-
» tir une partie de l'essai: ce qui n'arrive pas quand
» on a eu l'attention de le calciner auparavant.
 - » 8°. De la potasse. Plus elle est compacte, meil-
» leure elle est pour l'usage. Celle qu'on trouve au
» fond du pot de fer dans les fabriques de ce sel,
» dont il sera parlé dans la suite, est ordinairement
» la meilleure. Celle qui est par-dessus, & qui paroît
» plus spongieuse, n'est pas si bonne.
 - » 9°. Du sel alkali. Celui qui reste au fond d'une
» bassine de fer, après qu'on y a fait bouillir jusqu'à
» siccité la lessive des savoniers. On peut lui substi-
» tuer le sel de soude purifié. *Voyez* FONDANT.
 - » 10°. De la cendre gravelée, que Schlutter ne
» met point dans son catalogue des fondans, quoi-
» que c'en soit un excellent pour les mines ferrugi-
» neuses qui tiennent de l'or.
 - » 11°. Du *caput mortuum*. C'est ce qui reste au fond
» des cornues de fer ou de terre, dont on s'est ser-
» vi pour distiller l'eau-forte. *Voyez* NITRE.
 - » 12°. Du sel commun. *Voyez* SEL COMMUN.
 - » 13°. Du verre blanc.
 - » 14°. Du sable blanc calciné, broyé, passé par
» un tamis, & ensuite lavé & séché.
 - » 15°. De la poussière de charbon. On prend le
» charbon de jeune bois de hêtre ou de vieux cou-
» drier, qu'on fait piler & tamiser pour le conserver
» dans une boîte.
 - » 16°. Du flux crud ou flux blanc, du flux noir,
» & différens flux composés. *Voyez* FLUX & FON-
» DANT. *Extraits de l'ouvrage déjà cité.*
- Et enfin différens menstres, principalement l'eau-
forte précipitée, de l'esprit de sel rectifié, différen-
tes eaux régales, de l'huile de tartre, de l'esprit de
sel ammoniac, du mercure, & du soufre. *Voyez ces*
différens articles.
- Il ne suffit pas à l'essayeur d'être en état d'exé-
cuter les opérations que nous avons désignées plus
haut, & dont il sera traité dans des articles particu-
liers. Il ne suffit pas même qu'il sache former un pro-
cédé régulier de l'exécution successive d'un certain
nombre de ces opérations; procédé dont on trouve-
ra un exemple au mot *ESSAI*; il faut encore qu'il soit
au fait d'un certain calcul, au moyen duquel il dé-
termine la proportion dans laquelle, étoient entr'eux,
les différens principes qu'il a séparés, & le rapport
de ces produits avec ceux du travail en grand. Ce
calcul a été heureusement rendu très-simple, au
moyen de l'usage des poids fictifs, représentans, ou
idéaux, divisés dans des parties proportionnelles
aux parties des poids réels, qui sont en usage dans
chaque pays. Un petit poids quelconque étant pris,
par exemple, pour représenter le quintal de 100 liv.
qui est le plus communément en usage parmi nous;
on divisera ce poids fictif par livres, onces, gros,
&c. & comme il n'est jamais question dans la ré-
ponse du docimafiste de déterminer des quantités ab-
solues, mais toujours des quantités relatives, qu'on
ne lui demande jamais combien d'argent, par exem-
» *A ij*

ple, contient un morceau de mine qu'on lui présente, mais combien une pareille mine contient d'argent par quintal, le poids réel de son quintal fictif lui est absolument inutile à connoître. Celui qui est le plus en usage en France pèse pourtant ordinairement un gros réel. *Voyez l'article POIDS.*

Les petites portions du quintal fictif, telles que les gros, étant de très-petits poids réels, on conçoit combien il importe à l'exactitude de l'art que les poids & les balances de *docimastie* soient justes. On donnera au mot POIDS & au mot PESER la manière de faire ces poids, de les diviser, ou de les vérifier, aussi-bien que celle de s'assurer de l'exactitude & de la délicatesse des balances. *Voyez les articles POIDS & PESER.*

Les seuls auteurs originaux de *docimastie* que reconnoisse M. Cramer excellent juge en cette partie, sont le célèbre Georges Agricola qui le premier en a donné un traité méthodique dans le septième livre de son ouvrage *de re metallicâ*, achevé avant l'année 1550; Lazare Ercker qui a suivi Agricola de très-près dans un ouvrage écrit en allemand, & intitulé *aula subterranea*; & Modestin Fachs qui a aussi écrit en allemand, & qui a peu ajouté aux connoissances qu'il a puisées dans ses deux prédécesseurs.

Stahl & Henckel nous ont donné les connoissances les plus exactes & les plus philosophiques sur la nature des minéraux, & sur la théorie des changemens que l'art leur fait éprouver; le premier dans plusieurs de ses ouvrages, & sur-tout dans sa dissertation intitulée, *dissertatio Metallurgiae pyrotechnicae, & docimastiae metallicae fundamenta exhibens*, dont les derniers chapitres contiennent un traité abrégé & scientifique de *docimastie*; & Henckel dans sa pyritologie, son *flora saturnifans*, &c.

La bibliothèque du docimastiste doit être grossie aujourd'hui des élémens de *docimastie* de M. Cramer, & du traité de la fonte des mines de Schlutter, augmenté de plusieurs procédés & observations, & publié par M. Hellot. (b)

DOCKUM, (*Géog. mod.*) ville des Provinces-Unies, dans l'Ostergou en Frise. Elle est située à l'embouchure de l'Avert. Long. 23. 28. lat. 53. 18.

DOCTE, SÇAVANT ou plutôt SAVANT (car ce mot vient de *sapere*, & non de *scire*), *Gramm. Synon.* Docte ne se dit que lorsqu'il est question des matières d'érudition, & se dit des personnes plutôt que des ouvrages. *Savant* s'applique également aux matières d'érudition, aux matières de science proprement dite, & se dit également des personnes & des ouvrages. Ainsi on dit, un docte antiquaire, un *savant* géometre, une *savante* dissertation sur quelque point de Physique, de Littérature, &c. *Savant* s'étend encore à d'autres objets auxquels le mot docte ne peut s'appliquer. Ainsi on dit d'un grand Prince, qu'il est *savant*, & non qu'il est docte en l'art de régner. (O)

DOCTEUR, f. m. (*Hist. anc. & mod.*) titre honorifique qu'on donne particulièrement à ceux qui sont profondément versés dans la Théologie, la Jurisprudence, & le Droit.

DOCTEUR DE LA LOI, (*Hist. anc.*) étoit parmi les Juifs un titre d'honneur ou de dignité.

Il est certain que les Juifs eurent des docteurs longtemps avant Jesus-Christ. Leur investiture, si on peut parler ainsi, se faisoit en leur mettant dans les mains une clé & les tables de la loi. C'est pour cela, selon quelques auteurs, que J. C. leur dit, *Luc, xj. 52. Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez emporté la clé de science, que vous n'êtes point entrés vous-mêmes, & que vous avez empêché d'entrer ceux qui le vouloient.*

Les docteurs Juifs sont appelés autrement rabbins. *Voyez RABBIN. Chambers.*

DOCTEUR DE L'EGLISE, (*Hist. mod.*) est un nom qu'on a donné à quelques-uns des peres, dont la doctrine & les opinions ont été le plus généralement suivies & autorisées par l'Eglise.

On compte ordinairement quatre docteurs de l'Eglise grecque, & quatre de l'Eglise latine. Les premiers sont saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, & saint Chrysostôme; les autres sont saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, & saint Ambroise.

Dans le bréviaire romain il y a un office particulier pour les docteurs. Il ne diffère de celui des confesseurs, que par l'antienne de *Magnificat*, & les leçons.

DOCTEUR (*Histoire moderne.*) est une personne qui a passé tous les degrés d'une faculté, & qui a droit d'enseigner ou de pratiquer la science ou l'art dont cette faculté fait profession. *Voyez DEGRÉ.*

Le titre de docteur fut créé vers le milieu du douzième siècle, pour être substitué à celui de maître, qui étoit devenu trop commun & trop familier. On a cependant conservé le titre de maître dans les communautés religieuses à ceux qui sont docteurs en Théologie.

L'établissement du doctorat est ordinairement attribué à Irnerius. On croit que ce titre passa de la faculté de Droit dans celle de Théologie. *Voyez ci-après l'article DOCTEUR EN DROIT.*

Le premier exemple que nous en ayons, est dans l'université de Paris, où Pierre Lombard & Gilbert de la Porée furent créés docteurs en Théologie, *sacrae Theologiae doctores.*

D'autres prétendent au contraire que le titre de docteur n'a commencé à être en usage qu'après la publication des sentences de Pierre Lombard, & soutient que ceux qui ont expliqué les premiers ce livre dans les écoles, sont aussi les premiers qu'on ait appelés docteurs.

Il y en a qui font remonter cette époque beaucoup plus haut, & veulent que Bede ait été le premier docteur de Cambridge, & que Jean de Beverley, mort en 721, ait été le premier docteur d'Oxford. Mais Spelman soutient que le mot docteur n'a point été en usage en Angleterre, pour marquer un titre ou un degré, jusqu'au règne du roi Jean vers l'an 1207.

DOCTEUR en général, (*Hist. mod.*) est aussi un nom qu'on joint quelquefois avec différentes épithètes, qui expriment le principal mérite qu'ont eu ceux que l'on reconnoît pour maîtres dans les écoles, mais cependant avec une qualification particulière qui les distingue.

Ainsi Alexandre de Hales est appelé le docteur irréfragable & la fontaine de vie, comme dit Possevin. S. Thomas d'Aquin est nommé le docteur angélique; saint Bonaventure, le docteur séraphique; Jean Duns ou Scot, le docteur subtil; Raimond Lulle, le docteur illuminé; Roger Bacon, le docteur admirable; Guillaume Ocham, le docteur singulier; Jean Gerson & le cardinal Cusa, les docteurs chrétiens; Denis le Chartreux, le docteur extatique. Il en est de même d'une infinité d'autres, dont les écrivains ecclésiastiques font mention.

DOCTEUR, ΔΙΔΑΣΚΑΛΟΣ, est encore le nom d'un officier particulier de l'Eglise grecque, qui est chargé d'expliquer les écritures.

Celui qui explique les évangiles, est nommé docteur des évangiles; celui qui explique les épîtres de saint Paul, est appelé docteur de l'Apôtre; celui qui explique les psaumes, s'appelle docteur du psautilier. On les comprend tous sous ce titre de διδασκαλός, qui répond à ce que nous appelons théologal. Les évêques grecs, en conférant ces sortes d'offices, imposent les mains comme dans les ordinations, *Trév. & Chambers.*

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, (*Hist. ecclési.*) titre qu'on donne à un ecclésiastique qui a pris le degré de docteur dans une faculté de Théologie, en quelque université. *Voyez* DEGRÉS.

Le tems d'étude nécessaire pour parvenir à ce degré, la cérémonie de l'inauguration ou prise de bonnet, ne sont pas tout-à-fait les mêmes dans toutes les universités du royaume. Voici ce qui s'observe à ces deux égards dans la faculté de Théologie de Paris.

Le tems d'études nécessaire est de sept années; deux de Philosophie, après lesquelles on reçoit communément le bonnet de maître-ès-arts; trois de Théologie, qui conduisent au degré de bachelier en Théologie; & deux de licence, pendant lesquelles les bacheliers sont dans un exercice continu de theses & d'argumentations sur l'Ecriture, la Théologie scholastique, & l'Histoire ecclésiastique.

Lorsque les bacheliers ont reçu du chancelier de l'université la bénédiction de licence, ceux d'entre eux qui veulent prendre le bonnet de docteur, vont demander jour au chancelier, qui le leur assigne. Il faut être prêtre pour prendre le bonnet. Le licentié pour lors a deux actes à faire; l'un le jour même de la prise de bonnet, l'autre la veille. Dans celui-ci il y a deux theses: la première soutenue par un jeune candidat, qu'on appelle *aulicaire*. *Voyez* AULIQUE. Deux bacheliers du second ordre disputent contre lui; le licentié est auprès de lui; & le grand-maître d'études qui a ouvert l'acte en disputant contre le candidat, préside à cette these qu'on nomme *expectative*, & qui dure environ trois heures. Le second acte qui suit immédiatement, se nomme *vespérie*, *actus vesperiarum*, parce qu'il se fait toujours le soir. Deux docteurs qu'on appelle l'un *magister regens*, & l'autre *magister terminorum interpres*, y disputent contre le licentié, chacun pendant une demi-heure, sur un point de l'Ecriture-sainte, ou de la morale. L'acte est terminé par un discours que fait le grand-maître d'études, & qui roule ordinairement sur l'éloge du favoir & des vertus du licentié. *Voyez* EXPECTATIVE & VESPÉRIE.

Le lendemain matin sur les dix heures, le licentié revêtu de la fourrure de docteur, précédé des maffiers de l'université (& dans les maisons de Sorbonne & de Navarre, du cortège des bacheliers en licence, revêtus de leurs fourrures), & accompagné de son grand-maître d'études, se rend à la salle de l'archevêché; il se place dans un fauteuil, le chancelier ou le sous-chancelier à sa droite, & le grand-maître d'études à sa gauche. La cérémonie commence par un discours que prononce ou lit le chancelier, ou le sous-chancelier. Le récipiendaire y répond par un autre discours; après lequel le chancelier lui fait prêter les sermens accoutumés, & lui met son bonnet sur la tête. Il le reçoit à genoux, se relève, reprend sa place, & préside à une these qu'on nomme *aulique*, parce qu'on la soutient dans la salle (*aula*) de l'archevêché. Le nouveau docteur y dispute pendant environ une heure contre son aulicaire; ensuite il va dans l'église de Notre-Dame, à l'autel des martyrs, jurer sur les SS. Evangiles qu'il répandra son sang, s'il est nécessaire, pour la défense de la religion. Enfin son cortège le reconduit à sa maison.

Au *primâ mensis* suivant, c'est-à-dire à la plus prochaine assemblée de la faculté, il paroît, prête les sermens accoutumés, & dès-lors il est inscrit au nombre des docteurs. Mais il ne jouit pas encore pour cela de tous les privilèges, droits, émolumens, &c. attachés au doctorat; il ne peut ni assister aux assemblées, ni présider aux theses, ni exercer les fonctions d'examineur, censeur, &c. qu'au bout de six ans: alors il soutient une dernière these qu'on nomme *resumpta*, & il entre en pleine jouissance de tous les droits du doctorat. *Voyez* RESUMPTA.

Les fonctions des *docteurs en Théologie* dans l'intérieur de la faculté, sont d'examiner les candidats, de présider aux theses, d'y assister avec droit de suffrage en qualité de censeurs, qu'on nomme par semaine & en certain nombre; de diriger les études des jeunes théologiens, de veiller sur les mœurs des bacheliers en licence, d'assister aux assemblées ordinaires ou extraordinaires de la faculté, d'y opiner suivant leurs lumières & leur conscience sur la censure des livres, & les autres affaires qu'on y agite, &c.

Leurs fonctions par rapport à la religion & à la société, sont de travailler dans le saint ministère à instruire les peuples, d'aider les évêques dans le gouvernement de leurs diocèses, d'enseigner la Théologie, de consacrer leurs veilles à l'étude de l'Ecriture, des Peres, & du Droit canon; de décider des cas de conscience, de défendre la foi contre les hérétiques, & d'être par leurs mœurs l'exemple des fideles, comme par leurs lumières ils en sont les guides dans les voies du salut.

Les frais de la prise de bonnet de *docteur* montent à environ cent écus pour les réguliers, au double pour les séculiers-ubiquistes, & à près de cent pistoles pour les *docteurs* des maisons de Sorbonne & de Navarre. *Voyez* UBIQUISTE, NAVARRE, SORBONNE, THÉOLOGIE. (G)

DOCTEUR EN DROIT, (*Jurisprud.*) est celui qui après avoir obtenu les degrés de baccalauréat & de licence dans la faculté de Droit, y a ensuite obtenu le titre & le degré de *docteur*. Pour y parvenir, il est obligé de soutenir un acte public qu'on appelle la *these de doctorat*. Cet acte n'est point probatoire: on n'y donne point de suffrages; de sorte que ce n'est proprement qu'une these d'apparat qui précède la réception; le président de l'acte pourroit néanmoins, s'il ne trouvoit pas le récipiendaire assez instruit, remettre, de l'avis de la faculté, la séance à un autre tems. Il faut au moins un an d'intervalle entre le degré de licence & la these de doctorat.

Il y avoit autrefois trois sortes de *docteurs en Droit*: favoir des *docteurs en droit civil*, des *docteurs en droit canon*, & des *docteurs in utroque jure*, c'est-à-dire en Droit civil & canon. Mais depuis la révocation de l'édit de Nantes, on n'est plus admis à prendre des grades en droit civil seulement, quoiqu'on puisse en prendre en droit canon seulement; il y a pourtant une exception en faveur des étrangers faisant profession de la religion protestante, qui sont admis à prendre des degrés dans le seul droit civil; ce qui paroît résulter d'une déclaration du Roi du 14 Mai 1724: au moyen de quoi les regnicoles ne peuvent être que *docteurs in utroque jure*, ou bien seulement en droit canon, supposé qu'ils soient ecclésiastiques, & qu'ils ne prennent leurs degrés qu'en droit canonique. Leur grade & leur titre dépend des inscriptions qu'ils ont prises, & des actes qu'ils ont soutenus.

Ils reçoivent tous par les mains du professeur qui a présidé à l'acte de doctorat, d'abord la robe d'écarlate, telle que les *docteurs* la portoient anciennement, avec le chaperon herminé aussi suivant l'ancienne forme, ensuite la ceinture; puis le président leur remet entre les mains le livre, ce que l'on appelle *traditio libri*, c'est-à-dire le corps de Droit civil & canonique, qu'on leur présente d'abord fermé & ensuite ouvert; il leur donne après cela le bonnet de *docteur*, leur met au doigt un anneau, embrasse le récipiendaire, & déclare publiquement sa nouvelle qualité. Toute cette cérémonie est précédée d'un discours du président, lequel, en donnant au récipiendaire la robe de *docteur*, & les autres marques d'honneur, explique à mesure quel en est l'objet.

Le nouveau *docteur*, après avoir été embrassé par le président, va à son tour embrasser tous les autres membres de la faculté, & à l'assemblée suivante il

prête le serment de *docteur* ; jusques-là on ne le qualifie encore que de *licentié*, quoique ses lettres de *docteur* qu'on lui délivre le même jour, portent la date du jour de son acte.

Le titre de *docteur* est commun aux *docteurs* en Droit, avec ceux qui ont le même degré dans d'autres facultés, comme les *docteurs* en Théologie, les *docteurs* en Médecine.

Blondel a avancé qu'on ne parloit point de *docteurs* avant l'an 1138 ; mais Marcel Ancyran sur la décrétale, *super specula de magistris*, cite un canon du concile de Sarragosse tenu l'an 390, qui défend de prendre sans permission la qualité de *docteur*, ce qui prouve qu'il y avoit déjà des *docteurs* en Espagne.

Il paroît même qu'il y en avoit encore plus anciennement chez les Romains ; il en est fait mention dans Tacite & dans Pline : on donnoit volontiers le titre de *docteur* aux philosophes, *doctores sapientiæ*.

Il y avoit aussi dès-lors des *docteurs* en Droit, on plutôt, comme on disoit autrefois des *docteurs* es lois, *doctores legum*. Ils sont ainsi appelés au code de *professoribus & medicis* ; suivant la loi 6 de ce titre, qui est de l'empereur Constantin, ils étoient exempts, eux, leurs femmes, & leurs enfans, de toutes charges publiques.

La loi 7 du même titre veut que les maîtres des études & les *docteurs* soient distingués, premièrement par leurs mœurs, & ensuite par leur capacité, *moribus primum, deinde facundiâ*.

On voit par cette même loi qu'anciennement ils n'étoient point examinés sur leur capacité avant d'être reçus ; mais il fut ordonné qu'à l'avenir ils subiroient un examen, & ne seroient reçus que sur le suffrage de leur ordre : *quisquis docere vult, non repente nec temere proficiat ad hoc munus, sed judicio ordinis probatus, decretum curialium mereatur, optimorum conspirante consensu*.

Mais comme il n'y avoit chez les Romains, ni universités, ni facultés de gens de lettres, l'on ne connoissoit point aussi parmi eux de degrés proprement dits dans le sens que ce terme se prend aujourd'hui parmi nous ; de sorte que le titre de *docteur* es lois signifioit seulement alors un homme, qui étant versé dans la science du Droit, avoit la permission de l'enseigner publiquement : ce qui revient néanmoins assez au pouvoir que l'on donne aujourd'hui aux *docteurs* en Droit, & même aux *licentiés*. Il y avoit pourtant dès le tems de Justinien trois écoles publiques de Droit : l'une à Rome, l'une à Constantinople, & une à Beryte, qui approchoient beaucoup de nos facultés de Droit ; les étudiants y acquéroient successivement différens titres, desquels deux, savoir ceux de *λύταις* & de *πρόλυταις*, qui signifient *solutores*, ressembloient beaucoup à nos degrés de bachelier & de *licentié*. Ceux qui enseignoient étoient appelés, comme on l'a dit, *doctores legum* ou *antecessores* ; mais encore une fois ce titre de *docteur* es lois n'étoit point un degré proprement dit ; on peut plutôt le comparer au titre de *docteur-régent*, que portent aujourd'hui les professeurs en Droit.

Quelques-uns placent l'origine du doctorat en France en 460 : ce qui est de certain, c'est qu'en 835 il y avoit des *docteurs* es lois appelés *doctores legum*, de même que chez les Romains, dont les François avoient sans doute emprunté cet usage. Il se trouva de ces *docteurs* à Orléans en 835, pour juger le différend du prieuré de S. Benoît sur Loire, & de l'abbaye de S. Denis. *Rech. sur le dr. franc. p. 154*.

Il y a lieu de croire que le titre de *docteur* es lois suivit en France le sort du droit romain, lequel déchut beaucoup de son autorité sous la seconde race, à cause des capitulaires.

C'est dans la faculté de droit que le degré de *docteur* prit naissance dans l'école de Boulogne, vers

l'an 1130. On tient que ce fut Irnerius qui porta l'empereur Lothaire dont il étoit chancelier, à introduire dans les académies la création des *docteurs*, & qui en dressa la formule ; d'où vint que dès ce tems-là on promut solennellement au doctorat Bulgarus, Hugolin, Martin, Pileus, & quelques autres qui commencèrent à interpréter les lois romaines. Ces cérémonies commencèrent à Boulogne, & se répandirent de-là dans les autres universités, & passèrent de la faculté de Droit en celle de Théologie. Voyez Bayle, à l'article d'*Irnerius*.

Cet usage fut aussi adopté peu de tems après dans l'université de Paris, où l'on voit qu'il y avoit des *docteurs* en droit dès le tems de Philippe-Auguste, de S. Louis, & de Philippe-le-Bel : on les appelloit *doctores in utroque jure*, & rarement *doctores in legibus* ; on les appelloit aussi *doctores in decretis* ou *doctores decretorum*, *docteurs* en decret, ce qui signifioit ordinairement *docteur en droit canon*, sur-tout depuis que l'étude du droit civil eut été défendue, d'abord par Alexandre III. aux religieux profès, & ensuite par Honorius III. en 1220, à toutes sortes de personnes indistinctement. Cette défense ne fut pourtant point d'abord observée : on en trouve une preuve dans le serment prêté le lundi veille de la S. Jean-Baptiste 1251, par les maîtres de l'université de Paris, à la reine Blanche mere de S. Louis, où il est parlé des bacheliers lisans les décrétales & les lois dans l'université de Paris, dont on exigea même un serment particulier. Voyez Chopin, *lib. III. de dom. tit. xxvij. n. 3*. Dupuy, *tr. de la major. des rois* ; & aux *addit. & t. III. de l'hist. de l'université*, p. 240.

Mais le séjour que les papes firent à Avignon depuis l'an 1305 jusqu'en 1378, engagea beaucoup de personnes à étudier le droit canon préféablement au droit civil : on enseignoit néanmoins celui-ci dans quelques universités. A l'égard de celle de Paris, on ne l'y enseignoit pas, du moins ordinairement : il y eut beaucoup de variations à ce sujet ; & comme dans ces siècles d'ignorance les religieux & les ecclésiastiques étoient presque les seuls qui eussent quelque teinture des lettres, il ne faut pas s'étonner s'il y avoit alors beaucoup plus de *docteurs* en droit canon, qu'en droit civil.

Il est certain qu'en 1576 les *docteurs-régens* de la faculté de Paris n'étoient qualifiés que de *docteurs-régens* en droit canon, & que Cujas obtint une permission particulière d'y enseigner le droit civil, comme il faisoit auparavant en l'université de Bourges.

L'ordonnance de Blois en 1579, défendit encore plus expressement qu'auparavant de graduer en droit civil à Paris ; & l'étude de ce droit n'y fut rétablie ouvertement que cent ans après, par la déclaration du Roi du mois d'Avril 1679.

De tout ce qui vient d'être dit, l'on doit conclure que depuis la défense d'Honorius III. jusqu'en 1679, il y eut peu de *docteurs in utroque jure*, & sur-tout à Paris ; la plupart n'étoient *docteurs* qu'en droit canon : c'est pourquoi on les appelloit ordinairement *doctores in decretis*. On entendoit cependant aussi quelquefois par le terme de *decret*, tout le droit en général, tant civil que canonique.

Il y avoit aussi des *docteurs* es lois dans l'université de Toulouse, dès 1335 ; ils furent commis par Philippe de Valois, avec d'autres personnes, pour l'exécution d'un arrêt du parlement de Toulouse. Les lettres du roi les nomment *doctores legum*.

Ceux de l'université de Montpellier obtinrent au mois de Janvier 1350, des lettres du roi Jean, dans lesquelles ils sont qualifiés d'*université*, *collège*, & de *docteurs* en droit civil & canon, *ad supplicationem universitatis, collegii, doctorum & scholarium utriusque juris Montispeffulani*. Le roi les prend sous sa protection & sauve-garde, eux, leurs suppôts, & leurs

biens ; il attribue la connoissance de leurs causes au juge du petit-scel de Montpellier, & ordonne que les bedeaux du collège appelés *banquerii*, & qui servent *pro quolibet doctore actu regente in utroque jure*, ne pourront faire commerce de marchandises communes, tandis qu'ils rempliront cette fonction ; à moins que ce ne fût de livres servant à l'étude du Droit.

Dans quelques universités, comme à Orléans, ceux qui professent le droit romain prennent le titre de *docteurs-régens* ; comme cela se pratique aussi dans les facultés de Médecine.

A Paris, ceux qui professent publiquement le Droit, sont appelés communément *professeurs en Droit* : on les appelle cependant aussi quelquefois dans les actes publics, *docteurs-régens*, & en latin, *doctores actu regentes*, ou *antecessores* ; ce qui fait voir que *docteur-régent* & *professeur* sont synonymes. Il n'est cependant pas nécessaire d'être *docteur en droit* pour devenir professeur ; mais l'installation des professeurs, qui est une cérémonie semblable à celle du doctorat, leur confère le titre de *docteur-régent*.

Il y a dans la plupart des facultés de Droit, outre les professeurs, des *docteurs* agrégés, dont le premier établissement fut fait à Paris en vertu d'un décret de la faculté de Droit de l'an 1656, homologué au parlement : on les appelloit alors tous *docteurs honoraires*, agrégés à la faculté. Ils étoient d'abord vingt-deux, & ensuite furent au nombre de vingt-quatre. Comme la plupart de ces *docteurs honoraires* remplissoient aussi d'autres fonctions dans la magistrature & dans le barreau, & qu'ils négligeoient de venir à la faculté ; par un arrêt du conseil du 23 Mars 1680, il fut ordonné, sans toucher aux *docteurs honoraires*, que dans chaque faculté il y auroit un nombre de *docteurs* agrégés, qui feroit au moins le double de celui des professeurs. Par un autre arrêt du conseil du 16 Novembre suivant, le roi nomma douze *docteurs* pour être agrégés de la faculté de Paris, dont trois furent tirés du nombre des *docteurs honoraires*, sans rien innover aux droits utiles & prérogatives des professeurs, ni aux rangs & fonctions attribués aux vingt-quatre *docteurs honoraires* de ladite faculté par les arrêts & réglemens ; ce qui fut confirmé par la déclaration du 6 Août 1682 : & par la déclaration du 19 Janvier 1700, le nombre des *docteurs honoraires* fut réduit à douze pour l'avenir.

Ces *docteurs honoraires* agrégés, qu'on appelle communément *aggrégés d'honneur*, sont nommés sans concours par la faculté, à mesure qu'il y a quelque place vacante ; il doit y avoir deux ecclésiastiques, huit magistrats, & deux avocats au parlement, plaidans ou consultants au moins depuis vingt ans. La faculté élit tous les deux ans parmi ces *docteurs honoraires* un doyen d'honneur, lequel dans les assemblées & actes de la faculté, a la voix conclusive ou prépondérante. La fonction de ces *docteurs honoraires* est d'assister aux assemblées, cérémonies, concours, élections, & à tous actes de la faculté, avec droit de suffrage ; mais ils viennent rarement, si ce n'est aux discours qui se font à la rentrée & autres cérémonies publiques.

Le décret de 1656 porte aussi que les évêques & les conseillers-clercs au parlement, qui sont *docteurs* en droit de la faculté de Paris, ont le même droit que les *docteurs honoraires*.

Pour ce qui est des douze autres *docteurs* agrégés qu'on appelle aussi quelquefois simplement *aggrégés*, pour obtenir une de ces places, il faut être docteur *in utroque jure* ; & dans une des universités du royaume, il falloit autrefois, suivant l'arrêt du conseil du 23 Mars 1680, & la déclaration du 6 Août 1682, être âgé de trente ans accomplis, & avoir les deux tiers des voix de la faculté. Depuis, suivant la dé-

claration du 19 Janvier 1700, il faut avoir assisté assiduellement pendant un an aux thèses qui se soutiennent, & y avoir disputé dans l'ordre prescrit par le président ; ce que l'on appelle *faire son stage*. La même déclaration ordonne, que quand il y aura une place d'aggrégé vacante, on ouvrira un concours à tous les *docteurs* en droit qui se présenteront, pourvu qu'ils aient les qualités requises ; & qu'après les épreuves convenables, la place sera donnée à celui qui sera jugé le plus capable à la pluralité des voix. La déclaration du 7 Janvier 1703 a réduit à vingt-cinq ans accomplis l'âge nécessaire pour concourir à ces places.

La fonction de ces *docteurs* agrégés consiste à assister aux assemblées & cérémonies publiques de la faculté, & aux thèses & examens, où ils peuvent interroger & argumenter. Ils ont droit de suffrage dans toutes ces assemblées & actes de la faculté, avec cette restriction néanmoins, que comme les *docteurs* agrégés sont en plus grand nombre que les professeurs, ils n'ont voix qu'en nombre égal à celui des professeurs qui sont présens, suivant les déclarations de 1680, 1682, & 1700, que l'on a déjà citées.

Ils président aussi à leur tour alternativement avec les professeurs, aux thèses de baccalauréat, & non aux thèses de licence, sinon lorsqu'ils en sont requis par le professeur qui est en tour.

Ils exercent aussi en particulier les jeunes candidats qui sont sur les bancs.

Les fonctions & droits de ces *docteurs* agrégés ont été réglés tant par l'arrêt du conseil de 1680, que par plusieurs autres déclarations du Roi, que l'on peut consulter, notamment celles de 1680, 1682, & 1700, & par celle du 7 Janvier 1703.

Il y a aussi dans les autres universités un certain nombre de *docteurs* agrégés, qui est communément au moins du double de celui des professeurs, suivant l'arrêt du conseil du 23 Mars 1680. Il y a eu plusieurs réglemens particuliers pour les *docteurs* agrégés de ces universités, entre autres la déclaration du 30 Janvier 1704, pour les *docteurs* agrégés de l'université d'Aix ; & celle du 18 Août 1707, pour la faculté d'Orléans.

Les *docteurs* en droit ou autre faculté, qui ont obtenu des bénéfices en cour de Rome, *in forma dignum*, c'est-à-dire en forme commissoire, sont sujets à l'examen de l'ordinaire, telle que puisse être leur capacité. Cela est conforme au concile de Trente, *sess. xxjv. can. 12.* à l'article 75. de l'ordonnance de Moulins ; à l'article 12. de celle de Blois ; à l'édit de Melun, *art. 14.* & à celui de 1695, *art. 2.* lesquels n'exceptent personne de l'examen : ce qui a été sagement établi, parce qu'on peut avoir obtenu des degrés par surprise. Il ne suffit pas d'ailleurs qu'un *docteur* soit savant, il faut qu'il soit de bonnes mœurs & de bonne doctrine.

Ceux qui ont obtenu en cour de Rome des provisions en forme gracieuse, sont de même sujets à l'examen lorsqu'il s'agit d'une cure, vicariat perpétuel, ou autre bénéfice ayant charge d'ames. Voy. l'édit de 1695, *art. 3.*

Les *docteurs* en droit jouissent de plusieurs privilèges.

Par exemple, en fait de bénéfice, lorsque plusieurs gradués concourent, le *docteur* en droit est préféré au licencié ; & en cas de concurrence entre plusieurs *docteurs* en différentes facultés, le *docteur* en Théologie est préféré au *docteur* en droit, le *docteur* en droit canon est préféré au *docteur* en droit civil, le *docteur* en droit civil au *docteur* en Médecine : mais les professeurs en Théologie des maisons de Sorbonne & de Navarre, les professeurs en droit canonique & civil, & même tous régens septenai-

res, sont préférés aux *docteurs* en droit ou autre faculté.

Deux *docteurs* en droit ayant été reçus avocats le même jour, la préférence fut adjugée au plus ancien *docteur*, encore qu'il fût inscrit le dernier dans la matricule; & l'on ordonna qu'à l'avenir en pareil cas, le plus ancien *docteur* seroit inscrit le premier dans la matricule: cela fut ainsi jugé au parlement de Toulouse, le 24 Novembre 1671.

Les *docteurs* en droit portent la robe rouge. Cette prérogative leur est commune avec les licenciés, du moins dans certaines universités, comme à Toulouse, où les licenciés en droit sont dans l'usage de porter ainsi la robe rouge, comme font aussi à Paris les licenciés en Médecine; mais cette robe des licenciés & simples *docteurs* en droit, est en quelque chose différente pour la forme de celle des professeurs. Les *docteurs* agrégés portent ordinairement le chaperon rouge herminé; & lorsqu'ils président aux thèses, ils portent la même robe que les professeurs.

Un *docteur* en droit, mineur, est restituable pour cause de minorité, lorsqu'il se trouve lésé, de même que tout autre mineur; parce que la faiblesse de l'âge ne peut être suppléée par la science du Droit.

Sur les privilèges des *docteurs* en général, on peut voir les traités faits par Pierre Lefnandier, par Émilien Ferretus, & Everard Bronchorst. *Voyez aussi* Franc. Marc. tom. I. quest. 81. 360. 636. 650. 688 & 689. & tom. II. quest. 303. & 343. Jean Thau-mas, au mot *Docteur*.

Les *docteurs* en droit étant du corps de l'université, ont été long-tems sans pouvoir se marier, non plus que les principaux régens & autres membres de l'université; on regardoit alors ces places comme affectées à l'Eglise: ce qui fut exactement observé dans toutes les facultés, jusqu'à la réforme qui fut faite de l'université de Paris par le cardinal d'Etouteville, légat en France, lequel permit par privilège spécial aux *docteurs* en Médecine, de pouvoir être mariés. Les *docteurs* en decret présentèrent leur requête à l'université le 9 Décembre 1534, pour obtenir le même privilège; mais ils en furent déboutés, sauf à eux de se pourvoir en la cour de parlement, pour en être par elle ordonné ce que bon lui sembleroit. Ce qui pouvoit donner lieu à cette difficulté, est que ces *docteurs* n'étoient alors gradués qu'en droit canon seulement: depuis, le parlement permit le mariage à ces *docteurs* en decret; & le premier de cet ordre que l'on vit marié fut la Riviere, vers l'an 1552, qui fut depuis pourvu de l'état de lieutenant-général de Chatelleraud. *Voyez les recherches de Pasquier, liv. III. ch. xxix.*

DOCTEUR AGGRÉGÉ.

DOCTEUR EN DECRET ou *in*
Decretis.

DOCTEUR EN DROIT CANON.

DOCTEUR EN DROIT CIVIL.

DOCTEUR HONORAIRE AGGRÉGÉ.

DOCTEUR ÈS LOIS.

DOCTEUR-RÉGENT.

DOCTEUR *in utroque Jure.*

Voyez ci-
dev. DOC-
TEUR EN
DROIT.
(A)

DOCTEUR EN MÉDECINE; c'est le titre qu'on donne à ceux qui ont le droit d'enseigner toutes les parties de la Médecine, & de la pratiquer pour le bien de la société. Ce droit ne s'acquiert qu'en donnant des preuves authentiques de sa capacité devant des juges avoués par le public. Ces juges ne peuvent être que des Médecins. C'est à eux seuls qu'il appartient d'appréier le mérite & le savoir de ceux qui se destinent à l'exercice d'un art si important & si difficile. De-là vient qu'ils forment entre eux une faculté, l'une de celles qui composent ce qu'on nomme l'université. *Voyez* UNIVERSITÉ. Mais quoique la

faculté de Droit précède celle de Médecine, il n'y a entre les *docteurs* de ces deux facultés d'autre prééminence, que celle de l'ancienneté de leurs grades. Les Médecins ont toujours joui de toutes les prérogatives & immunités attachées aux Arts nobles & libéraux; ils peuvent, ainsi que les autres gradués, impêtrer des bénéfices ecclésiastiques. Le degré de *docteur* leur donne le droit de faire exécuter leurs ordonnances par tous ceux à qui ils ont confié l'administration des différens moyens qu'ils emploient pour conserver ou pour rétablir la santé. Le Chirurgien est chargé de l'application extérieure, & l'Apothicaire, de la préparation des remèdes; mais c'est au Médecin à les diriger & à présider à leurs travaux; c'est à lui à découvrir la source du mal, & à en indiquer le remède: il y a donc entre eux une subordination légitime, une subordination fondée sur la nature des choses, & sur l'objet même de leur étude; & c'est par-là qu'ils concourent au bien général des citoyens. S'il n'y a aucun art qui exige des connoissances plus étendues, & qui soit si important par son objet, que celui de la Médecine, on ne doit pas être étonné du grand nombre d'épreuves qu'on fait subir à ceux qui veulent acquérir le titre de *docteur* dans cette faculté; moins encore doit-on être surpris qu'on attribue à ces *docteurs* le droit exclusif de professer & d'exercer la Médecine: ce n'est que par des précautions si sages, qu'on peut garantir le peuple de la séduction de tant de personnes occupées sans cesse à imaginer différens moyens d'abuser de la crédulité, & de s'enrichir aux dépens de la santé & de la vie même des malades qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. *Voyez, à l'article* CHARLATAN, l'histoire des principaux empyriques qui ont trompé la cour & la ville.

Nous pourrions renvoyer à l'édit du Roi du mois de Mars 1707, portant règlement sur l'étude & l'exercice de la Médecine, ceux qui seroient curieux de voir toute la suite des examens & des épreuves publics, établis pour constater la capacité des candidats qui se destinent à la profession de cet art; ils y verroient l'attention que le monarque a apportée pour renouveler les défenses rigoureuses, par lesquelles il a interdit l'exercice de la Médecine à tous ceux qui n'ont ni le mérite, ni le caractère de Médecin, & pour ranimer la vigilance des facultés, & maintenir cette profession si nécessaire dans tout son lustre.

Il y a quelques facultés, telles que celles de Paris & de Montpellier, qui exigent de ceux qui veulent y prendre des degrés, bien plus d'actes probatoires qu'il n'en est ordonné par cet édit, & sa majesté n'a rien changé à leurs usages à cet égard; elle déclare même qu'ayant fait examiner les statuts de la faculté de Médecine de Paris, il a été reconnu qu'on n'y pouvoit rien ajouter pour le bon ordre & l'utilité publique; & en conséquence elle veut qu'ils soient observés à l'avenir, comme ils l'ont été par le passé. Nous allons indiquer ici la suite des thèses, des examens, & autres actes, qui préparent à recevoir le bonnet de *docteur* dans cette faculté, la plus rigoureuse sans contredit de toutes celles du royaume.

Cette école de Paris a été établie dans la rue de la Bucherie dès l'an 1472; mais elle est beaucoup plus ancienne. Elle se trouve actuellement composée de huit professeurs, que la faculté choisit tous les ans parmi ses membres, & qui enseignent dans leurs cours publics la Physiologie, la Pathologie, la Chimie & la Pharmacie, la Botanique, la Chirurgie latine, l'Anatomie, la Chirurgie française en faveur des jeunes Chirurgiens, & l'art des accouchemens pour l'instruction des sages-femmes.

Ceux qui veulent parvenir au degré de *docteur* dans cette faculté, doivent d'abord assister pendant quatre ans

ans aux leçons des cinq premiers professeurs nommés ci-dessus, qu'on nomme *les professeurs des écoles*, & prendre en même tems tous les six mois une inscription chez le doyen. Après ces quatre ans, si l'étudiant a atteint l'âge de vingt-trois ans au moins, il peut se présenter pour faire sa licence, pourvu qu'il soit muni de ses certificats d'étude en Médecine, & de ses lettres de maître ès Arts; & il ne peut en être dispensé que dans le cas où il seroit déjà *docteur* de quelque faculté de ce royaume. Ce cours de licence qui dure deux ans & demi, ne s'ouvre que tous les deux ans au mois de Mars, & le public en est averti par des affiches.

Les candidats commencent par subir quatre examens pendant quatre jours dans la salle d'assemblée des *docteurs-régens* de la faculté, qui y sont seuls admis. Le premier de ces examens est sur la Physiologie, ou sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé; le second sur l'Hygiène, ou sur tout ce qui a rapport à la conservation de la santé; le troisième sur la Pathologie, ou sur l'origine & la cause des maladies; le quatrième jour enfin on commente un aphorisme d'Hippocrate tiré au sort, & on répond aux objections dont les examinateurs le trouvent susceptible. Tout cela fini, les candidats qui en ont été jugés dignes, sont reçus & proclamés bacheliers. Ils assistent alors aux consultations qui se font tous les samedis dans cette faculté en faveur des pauvres, & écrivent les ordonnances.

Vers le mois de Juin suivant, les bacheliers se présentent à un examen sur la matière médicale, c'est-à-dire sur les substances tirées du règne végétal, minéral & animal, qui sont en usage en Médecine. Cet examen dure quatre jours, pendant lesquels ils répondent aux diverses questions de chacun des *docteurs*, sur l'Histoire naturelle, les propriétés & la manière d'agir de ces substances exposées aux yeux dans un ordre convenable.

Après la S. Martin commencent les thèses quodlibétaires; on les nomme ainsi parce que tous les bacheliers qui sont obligés d'assister à chacune de ces thèses, y répondent sur le champ à une question quelconque proposée par les *docteurs* argumentans. Cette thèse est une dissertation courte & précise sur un point de Physiologie, au choix du président ou du bachelier qui la soutient, & elle est de la composition de l'un des deux.

Au mois de Janvier ou de Février se fait l'examen d'Anatomie, qui dure une semaine entière. Les bacheliers y démontrent sur le cadavre toutes les parties de l'Anatomie; ils en expliquent la structure & les usages. Ils soutiennent ensuite, vers le tems du carême, leur thèse cardinale, ainsi appelée pour avoir été établie par le cardinal d'Estouteville, lorsqu'en 1452 il fut envoyé par le pape pour travailler à la réformation des universités. Cette thèse cardinale doit rouler sur une question d'Hygiène, & les bacheliers sont les seuls qui y proposent des arguments à celui d'entr'eux qui la soutient. Après la fête de S. Martin de cette seconde année, les bacheliers soutiennent une autre thèse quodlibétaire sur la Pathologie; & au mois de Décembre ou de Janvier suivant, ils subissent un examen sur toutes les opérations de Chirurgie, qu'ils exécutent de leurs propres mains sur des cadavres pendant six jours consécutifs. Vers le mois de Février ils soutiennent leur quatrième thèse, qui est aussi une quodlibétaire, comme les précédentes, & qui concerne une question Medico-chirurgicale.

Au mois de Juillet ou d'Août les bacheliers se présentent pour leur dernier examen, qui roule sur la pratique de la Médecine, comme étant l'objet de tous leurs travaux. Pendant cet examen, qui dure quatre jours, ils sont interrogés par chacun des *doc-*

Tome V.

teurs sur quelque maladie en particulier, dont ils exposent les causes, les signes, le pronostic & le traitement. Si après tous ces actes probatoires les bacheliers ont été jugés dignes d'être admis, ils sont présentés publiquement par le doyen de la faculté au chancelier de l'université, dont ils reçoivent ensuite la bénédiction de licence, suivant la forme usitée dans l'université de Paris. Les *docteurs* assignent alors à chacun de ces nouveaux licenciés le rang qui leur convient, suivant leur degré de mérite; & c'est dans cet ordre que leur nom se trouve placé sur la liste des *docteurs*, lorsqu'ils ont pris ce dernier degré. L'acte du doctorat n'est plus que la cérémonie avec laquelle le président donne le bonnet au licencié, & le nouveau *docteur* fait ensuite un discours de remerciement qui termine son triomphe. La veille de ce jour solennel il se fait un acte qu'on nomme *la vespérie*, dans lequel le licencié qui doit être couronné le lendemain, discute une question de Médecine qui lui est proposée par un des *docteurs*, & le président prononce ensuite un discours dont l'objet est de faire connoître au licencié toute l'importance des fonctions de l'art qu'il va professer, & de lui exposer toutes les qualités qu'il doit avoir pour se rendre utile à ses concitoyens, & mériter leur estime & leur confiance.

Tels sont les degrés par lesquels on est élevé à la dignité de *docteur* en Médecine; & pour acquérir les droits de régence, il suffit d'avoir présidé à une thèse: c'est ce dernier acte qui donne le titre de *docteur-régent*, & ce n'est qu'en cette qualité qu'on a voix délibérative aux assemblées de la Faculté, & qu'on peut y exercer toutes sortes d'actes magistraux.

Il semble que pour peu qu'on réfléchisse sur toute cette suite de travaux, qui sont autant de motifs propres à appuyer la confiance du public par rapport aux médecins, on ne pourra s'empêcher d'être étonné qu'il soit encore si souvent la dupe de tant d'empyriques aussi imposteurs qu'ignorans; mais la négligence où l'on vit sur sa santé, qu'on s'accorde cependant à regarder comme le bien le plus précieux, paroît être une conséquence si générale, que par-tout on la livre au premier venu, qu'on la sacrifie sans ménagement, & qu'on se consume en excès: en un mot, par-tout on trouve des charlatans; & quoiqu'il y en ait beaucoup à Paris, il y en a encore davantage à Londres, la ville de l'Europe où l'on se pique de penser le plus solidement. La plupart des hommes sont amoureux de la nouveauté, même en matière de Médecine; ils préfèrent souvent les remèdes qu'ils connoissent le moins; & ils admirent bien plus ceux qui annoncent une méthode singulière & déréglée, que ceux qui se conduisent en hommes sages, & suivent le cours ordinaire des choses. Cet article est de M. LAVIROTTE, docteur en Médecine.

DOCTORAT, s. m. (*Hist. mod.*) titre d'honneur qu'on donne dans les universités à ceux qui ont accompli le tems d'étude prescrit, & fait les exercices nécessaires pour être promûs à ce degré. Voyez les articles DOCTEUR, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, EN DROIT, EN MÉDECINE, &c.

DOCTRINE CHRÉTIENNE, (*Hist. ecclésiast.*) congrégation religieuse fondée par le B. César de Bus, natif de la ville de Cavaillon en Provence, dans le comté de Venaissin. La fin de cet institut est de catéchiser le peuple, & d'imiter les apôtres en enseignant les mystères de notre foi. Le pape Clément VIII. approuva cette congrégation par un bref solennel. Paul V. par un autre du 9 Avril 1616, permit aux *Doctrinaires* de faire des vœux, & unit leur compagnie à celle des clercs réguliers Somasques, pour former avec eux un corps régulier sous un même général. Depuis, par un troisième bref du pape Innocent

B

X. donné le 30 Juillet 1647, les prêtres de la *Doctrine chrétienne* furent desunis des Somaſques, & firent une congrégation ſeparée ſous un général particulier & françois. Cette grace leur fut accordée à la ſollicitation de Sa Majeſté très-chrétienne. Ils ont trois provinces en France; 1. la province d'Avignon; 2. de Paris; 3. de Toulouſe. La première a ſept maiſons & dix collèges; la province de Paris a quatre maiſons & trois collèges; & celle de Toulouſe a quatre maiſons & treize collèges. Il paroît que cet inſtitut avoit été en quelque maniere jugé néceſſaire, même avant ſa naiſſance; car le pape Pie V. par une bulle du 6 Octobre 1571, avoit ordonné que dans tous les diocèſes les curés de chaque paroiſſe feroient des congrégations de la *doctrine chrétienne*, pour l'inſtruction des ignorans, ce qui avoit été réglé ou inſinué au concile de Trente, ſeſſ. 24. ch. jv. Voyez *Moréry & Chambers.* (G)

DOCUMENTS, f. m. pl. (*Juriſprud.*) ſont tous les titres, pieces, & autres preuves qui peuvent donner quelque connoiſſance d'une choſe. (A)

DODART (LA), *dodartia*, f. f. (*Hiſt. nat. bot.*) genre de plante, dont le nom a été dérivé de celui de M. Dodart, de l'académie royale des Sciences. Les fleurs de ce genre ſont monopétales, anomales, en marque, tubulées & compoſées de deux levres, dont celle du deſſus eſt découpée en deux parties, & la levre du deſſous en trois. Il ſort du calice un piſtil qui entre comme un clou dans la partie poſtérieure de la fleur: ce piſtil devient dans la ſuite un fruit ou une coque arrondie, diviſée en deux loges, dans leſquelles il y a des ſemences qui ſont petites pour l'ordinaire. Tournefort, *inſtit. rei herb.* Voyez *PLANTE.* (I)

DODECAGONE, f. m. (*Géom.*) polygone régulier qui a douze angles égaux & douze côtés égaux. Voyez *POLYGONE.*

Le *dodecagone* ſe trace aſſément quand l'hexagone eſt tracé; car il n'y a qu'à diviſer en deux également chaque angle au centre de l'hexagone, & on voit que le côté de l'hexagone inſcrit au cercle eſt égal au rayon. Voyez *HEXAGONE.*

Une place entourée de douze baſtions eſt appelée *dodecagone* en terme de Fortification. (O)

DODECAHEDRE, f. m. eſt le nom qu'on donne, en *Géométrie*, à l'un des cinq corps réguliers, qui a ſa ſurface compoſée de douze pentagones égaux & ſemblables. Voyez *CORPS*, en *Géométrie.*

On peut conſidérer le *dodecahedre* comme conſiſtant en douze pyramides pentagones ou quinquangulaires, dont les ſommets ou pointes ſont au centre du *dodecahedre*, c'eſt-à-dire de la ſphere qu'on peut imaginer circonſcrite à ce ſolide; par conſéquent toutes ces pyramides ont leurs baſes égales & leurs hauteurs égales.

Pour trouver la ſolidité du *dodecahedre*, il ſuffit donc de trouver celle d'une de ces pyramides, & de la multiplier enſuite par 12. Or la ſolidité d'une des pyramides ſe trouve en multipliant ſa baſe par le tiers de la diſtance de cette baſe au centre; & pour trouver cette diſtance, il faut prendre la moitié de la diſtance entre deux faces parallèles. Voyez *l'article PYRAMIDE.*

Le diamètre de la ſphere étant donné, le côté du *dodecahedre* ſe trouve par ce théorème; le carré du diamètre de la ſphere eſt égal au rectangle ſous la ſomme des côtés du *dodecahedre* & de l'exahedre, inſcrit à la même ſphere, & le triple du côté du *dodecahedre*. Ainſi le diamètre de la ſphere étant 1, le côté du *dodecahedre* inſcrit ſera $(\sqrt{\frac{1}{3}} - \sqrt{\frac{1}{3}}) : 2$; par conſéquent ce côté eſt au diamètre de la ſphere :: $\sqrt{\frac{1}{3}} - \sqrt{\frac{1}{3}}$ eſt à 2, & le carré de ce côté au carré

du diamètre, comme $\frac{6-2\sqrt{5}}{3}$ eſt à 4. Par conſéquent le diamètre de la ſphere eſt incommenſurable, tant en grandeur qu'en puissance, au côté du *dodecahedre* inſcrit. Voyez *INCOMMENSURABLE.* (E)

DODECATEMORIE, f. f. (*Géom.*) ſignifie la douzième partie d'un cercle. Voyez *CERCLE*, *ARC*, &c.

Ce terme ſ'applique, principalement en *Aſtologie*, aux douze maiſons ou parties du zodiaque du premier mobile, pour les diſtinguer des 12 ſignes: mais l'*Aſtologie* étant aujourd'hui proſcrite & mépriſée, ce mot n'eſt plus en uſage.

Dodecatemorie, eſt auſſi le nom que quelques auteurs ont donné à chacun des 12 ſignes du zodiaque, par la raiſon que chacun de ces ſignes contient la douzième partie du zodiaque; mais ce mot eſt auſſi hors d'uſage. Chambers. Voyez *SIGNE.* (O)

DODONÉE, *dodonæa*, ſubſt. f. (*Hiſt. nat. bot.*) genre de plante, dont le nom a été dérivé de celui de Rombert Dodonée. La fleur des plantes de ce genre eſt monopétale, faite en forme de ſoucoupe, & diviſée en trois parties. Il s'élève du calice un piſtil, qui devient dans la ſuite un fruit mou ou une baie oblongue, qui renferme une ſemence de la même figure. Plumier, *nova plant. Americ. gener.* Voyez *PLANTE.* (I)

DODONÉEN, adj. (*Mytholog.*) ſurnom qu'on donnoit à Jupiter dans l'antiquité, parce qu'il étoit adoré dans le temple de Dodoné, bâti dans la forêt de même nom.

Dodone étoit une ancienne ville d'Epire, célèbre par ſa forêt, par ſon temple, & par une fontaine.

La forêt de Dodone étoit plantée de chênes conſacrés à Jupiter; dans cette forêt étoit un temple élevé en l'honneur du même dieu, & où il y avoit un oracle qui paſſoit pour le plus fameux & le plus ancien de tous les oracles de la Grece. V. *ORACLE.*

Mais ce n'étoit pas ſeulement dans le temple que ſe rendoient les oracles, les pigeons qui habitoient la forêt, paſſoient auſſi pour avoir le don de prédire l'avenir. On trouve dans Hérodote l'origine de cette fable. Cet auteur obſerve que le mot qui en langue theſſalienne veut dire un pigeon, ſignifie en grec une prophéteſſe ou devinereſſe; & un mot ſuffiſoit aux Grecs pour imaginer une fable. Ils accorderent auſſi le don de prophétie aux chênes de la forêt, dont quelques-uns étant creux, les prêtres impoſteurs pouvoient ſ'y cacher & rendre des réponſes au peuple ſuperſtitieux qui venoit les conſulter, & qui ſe tenant toujours par reſpect éloigné de ces arbres ſacrés, n'avoit garde de démêler la fourberie.

La fontaine de Dodone étoit dans le temple même de Jupiter. Les anciens naturaliſtes aſſurent qu'elle avoit la propriété de rallumer les torches nouvellement éteintes; ce qui, ou n'étoit pas vrai, ou venoit ſans doute de quelque vapeur ou fumée ſulphureuſe qui ſ'en exhaloit. On en diſoit autant d'une fontaine de Dauphiné, ſituée à trois lieues de Grenoble, dont parle S. Auguſtin dans le *XXI. liv. de la Cité de Dieu*, & qu'on appelloit la *fontaine ardente*, mais qui ne produit plus aujourd'hui les effets qu'en racontent les anciens; parce que depuis plus de deux cents ans elle s'eſt éloignée d'un petit volcan ſur lequel elle couloit, & qui jette encore de tems en tems de la fumée, & même quelques flammes, dit M. Lancelot témoin oculaire: on ajoûte auſſi que la fontaine de Dodone éteignoit les torches allumées, ce qui n'eſt pas fort étonnant; car en plongeant ces torches dans un endroit où le ſoufre étoit trop denſe, telles qu'étoient les eaux de cette fontaine, elles devoient naturellement s'éteindre. Chambers. (G)

* DODONIDES, f. f. (*Mythol.*) femmes qui

rendoient des oracles, tantôt en vers tantôt en prose, à Dodone ville d'Epire, fameuse dans le paganisme par son dieu, sa forêt, & sa fontaine. *Voyez CHAUDERONS DE DODONE.*

DODRANS, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit anciennement une des parties de l'as, qui en contenoit les $\frac{3}{4}$ ou 9 onces. *Voyez AS. (G)*

DOÉ ou DOÛÉ, (*Geog. mod.*) ville d'Anjou en France; elle est située à quatre lieues de la Loire. *Long. 17. 15. lat. 47. 18.*

DOESBOURG, (*Géog. mod.*) ville du comté de Zutphen, aux Provinces-Unies; elle est située sur la rive droite de l'Issel, au confluent du vieil Issel. *Long. 23. 42. lat. 52. 3.*

DOGADO ou DOGAT, (*Géog. mod.*) partie des états Venitiens, dans laquelle cette capitale est située.

DOGAN-BACHI, f. m. (*Hist. mod.*) nom que les Turcs donnent au grand fauconier du Sultan; on le nomme aussi *dochangi-bachi.*

DOG-BOOT ou DOGGER-BOOT, (*Comm.*) nom que les Hollandois donnent à de petits bâtimens plats, dont ils se servent pour la pêche sur le banc appelé *dogger-banck.*

DOGE DE GENES, f. m. (*Hist. mod.*) premier magistrat de la république, qu'on élit du corps des sénateurs; il gouverne deux ans, & ne peut rentrer dans cet emploi qu'après un intervalle de douze. Il lui est défendu de recevoir aucune visite, donner aucune audience, ni ouvrir les lettres qui lui sont adressées, qu'en présence de deux sénateurs qui demeurent avec lui dans le palais ducal. L'habit qu'il porte dans les jours de cérémonie, est une robe de velours ou de damas rouge à l'antique, avec un bonnet pointu de la même étoffe que sa robe. On le traite de sérénité, & les sénateurs d'excellence; c'est pourquoi quand il sort de charge, & qu'il se rend à l'assemblée des collèges convoqués pour recevoir la démission de sa dignité, le secrétaire de l'assemblée lui dit: *Vostre serenita ha fornita suo tempo; vostra eccellenza sene vadi à casa:* Votre sérénité a fait son tems; votre excellence peut se retirer chez elle. Son excellence obéit dans le moment. On procède quelques jours après à une nouvelle élection, & le doyen des sénateurs fait pendant l'interregne les fonctions du doge. *Article de M. le Chevalier DE JAUCCOURT.*

DOGE DE VENISE, f. m. (*Hist. mod.*) premier magistrat de la république, qu'on élit à vie, & qui est le chef de tous les conseils.

C'est en 709 que les Vénitiens se regardant comme une république, eurent leur premier doge, qui ne fut qu'un espece de tribun du peuple élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnerent leurs voix à ce premier doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent, dit M. de Voltaire, que la noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un souverain.

Le doge de la république accrut sa puissance avec celle de l'état; il prenoit déjà vers le milieu du x^e siècle le titre de duc de Dalmatie, *dux Dalmatiæ*; car c'est ce que signifie le mot de doge: dans le même tems Béranger reconnu empereur en Italie, lui accorda le privilège de battre monnaie. Aujourd'hui le doge de Venise n'est plus qu'un fantôme de la majesté du prince, dont la république aristocratique a retenu toute l'autorité, en décorant la charge d'une vaine ombre de dignité souveraine.

On traite toujours le doge de sérénité, & les Vénitiens disent que c'est un titre d'honneur au-dessus d'altesse. Tous les sénateurs se lèvent & saluent le doge quand il entre dans les conseils, & le doge ne

Tome V.

se lève pour personne, que pour les ambassadeurs étrangers. La république lui donne quatorze mille ducats d'appointemens pour l'entretien de sa maison, & pour les frais qu'il fait à traiter quatre fois l'année les ambassadeurs, la seigneurie, & les sénateurs qui assistent aux fonctions de ces jours-là. Son train ordinaire consiste en deux valets-de-chambre, quatre gondoliers, & quelques serviteurs. La république paye tous les autres officiers qui ne le servent que dans les cérémonies publiques. Il est vêtu de pourpre comme les autres sénateurs, mais il porte un bonnet de général à l'antique, de même couleur que la veste.

Il est protecteur *della Virginia*, collateur de tous les bénéfices de saint Marc, & nomme à quelques autres petites charges d'huissiers de sa maison, qu'on appelle *commandeurs du palais.* Sa famille n'est point soumise aux magistrats des pompes, & ses enfans peuvent avoir des estafiers & des gondoliers vêtus de livrée. Voilà les apanages du premier magistrat de Venise, dont la dignité est d'ailleurs tellement tempérée, qu'il n'est pas difficile de conclure que le doge est à la république, & non pas la république au doge.

Premierement on ne prend point le deuil pour la mort du doge, pour lui prouver qu'il n'est pas le souverain; mais nous allons faire voir par plusieurs autres détails qu'il est bien éloigné de pouvoir s'arroger ce titre.

Il est assujetti aux lois comme les autres citoyens sans aucune réserve; quoique les lettres de créance que la république envoie à ses ministres dans les cours étrangères, soient écrites au nom du doge, cependant c'est un secrétaire du sénat qui est chargé de les signer, & d'y apposer le sceau des armes de la république. Quoique les ambassadeurs adressent leurs dépêches au doge, il ne peut les ouvrir qu'en présence des conseillers, & même on peut les ouvrir & y répondre sans lui.

Il donne audience aux ambassadeurs, mais il ne leur donne point de réponse de son chef sur les affaires importantes; il a seulement la liberté de répondre comme il le juge à propos aux complimens qu'ils font à sa seigneurie, parce que de telles réponses sont toujours sans aucune conséquence.

Pour le faire ressouvenir qu'il ne fait que prêter son nom au sénat, on ne délibère & on ne prend aucune résolution sur les propositions des ambassadeurs & des autres ministres, qu'il ne se soit retiré avec ses conseillers. On examine alors la chose, on prend les avis des sages, & l'on dresse la délibération par écrit, pour être portée à la première assemblée du sénat, où le doge se trouvant avec ses conseillers, n'a comme les autres sénateurs que sa voix, pour approuver ou désapprouver les résolutions qu'on a prises en son absence.

Il ne peut faire de visites particulieres, ni rendre celles que les ambassadeurs lui font quelquefois dans des occasions extraordinaires, qu'avec la permission du sénat, qui ne l'accorde guere, que lorsqu'il manque de prétextes honnêtes pour la refuser. De cette façon, le doge vit chez lui d'une manière si retirée, qu'on peut dire que la solitude & la dépendance sont les qualités les plus essentielles de sa condition.

La monnaie de Venise qu'on appelle *ducat*, se bat au nom du doge, mais non pas à son coin ou à ses armes, comme c'étoit l'usage lorsqu'il avoit un pouvoir absolu dans le gouvernement.

Il est vrai qu'il préside à tous les conseils, mais il n'est reconnu prince de la république qu'à la tête du sénat, dans les tribunaux où il assiste, & dans le palais ducal de S. Marc. Hors de-là il a moins d'auto-

B ij

rité qu'un simple sénateur, puisqu'il n'oseroit se mêler d'aucune affaire.

Il ne fauroit sortir de Venise sans en demander une espece de permission à ses conseillers ; & si pour lors il arrivoit quelque desordre dans le lieu où il se trouveroit, ce seroit au podestat comme étant revêtu de l'autorité publique, & non au *doge*, à y mettre ordre.

Ses enfans & ses freres sont exclus des premieres charges de l'état, & ne peuvent obtenir aucun bénéfice de la cour de Rome, mais seulement le cardinalat qui n'est point un bénéfice, & qui ne donne point de juridiction.

Enfin si le *doge* est marié, sa femme n'est plus traitée en princesse ; le sénat n'en a point voulu couronner depuis le seizieme siecle.

Cependant quoique la charge de *doge* soit tempérée par toutes les choses dont nous venons de parler, qui rendent cette dignité onéreuse, cela n'empêche pas les familles qui n'ont point encore donné de *doge* à la république, de faire leur possible pour arriver à cet honneur, soit afin de se mettre en plus grande considération, soit dans l'espérance de mieux établir leur fortune par cette nouvelle décoration, & par le bien que ce preinier magistrat peut amasser s'il est assez heureux pour vivre long tems dans son emploi.

Aussi l'on n'éleve guere à cette dignité que des hommes d'un mérite particulier. On choisit ordinairement un des procureurs de S. Marc, un sujet qui ait servi l'état dans les ambassades, dans le commandement, ou dans l'exercice des premiers emplois de la république. Mais comme le sénat ne le met dans ce haut rang que pour gouverner en son nom, les plus habiles sénateurs ne sont pas toujours élus pour remplir cette place. L'âge avancé, la naissance illustre, & la modération dans le caractère, sont les trois qualités auxquelles on s'attache davantage.

La premiere chose qu'on fait après la mort du *doge*, c'est de nommer trois inquisiteurs pour rechercher sa conduite, pour écouter toutes les plaintes qu'on peut faire contre son administration, & pour faire justice à ses créanciers aux dépens de sa succession. Les obseques du *doge* ne sont pas plutôt finies, que l'on procede à lui donner un successeur par un long circuit de scrutins & de balotations, afin que le sort & le mérite concourent également dans ce choix. Pendant le tems que les électeurs sont enfermés, ils sont gardés soigneusement & traités à-peu-près de la même maniere que les cardinaux dans le conclave.

Le *doge* après son élection prête serment, jure l'observation des statuts, & se fait voir au peuple : mais comme la république ne lui laisse jamais goûter une joie toute pure, sans la mêler de quelque amertume qui lui fasse sentir le poids de la servitude à laquelle sa condition l'engage, on le fait passer en descendant par la salle où son corps doit être exposé après sa mort. C'est-là qu'il reçoit par la bouche du chancelier les complimens sur son exaltation.

Il monte ensuite dans une machine qu'on appelle le *puits*, & qui est conservée dans l'arsenal pour cette cérémonie : effectivement elle a la figure extérieure d'un puits, soutenu sur un brancard, qui est d'une longueur extraordinaire, & dont les deux bras se joignent ensemble. Environ cent hommes, & plus, soutiennent cette machine sur leurs épaules.

Le *doge* s'assied dans cette espece de litier, ayant un de ses enfans ou de ses plus proches parens qui se tient debout derriere lui. Il a deux bassins remplis de monnoie d'or & d'argent battue tout exprès pour cette cérémonie avec telle figure & telle inscription

qu'il lui plaît, & il la jette au peuple, pendant qu'on le porte tout autour de la place de S. Marc. Ainsi finit son installation.

Il résulte de ce détail, que quelle que soit la décoration apparente du *doge*, son pouvoir a été à-peu-près limité à ce qu'il étoit dans sa premiere origine ; mais la puissance est toujours une dans la main des nobles ; & quoiqu'il n'y ait plus de pompe extérieure qui découvre un prince despotique, les citoyens le sentent à chaque instant dans l'autorité du sénat. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DOGMATIQUE, adj. (*Gram. & Théol.*) ce qui appartient au dogme, ce qui concerne le dogme. On dit un jugement *dogmatique*, pour exprimer un jugement qui roule sur des dogmes ou des matieres, qui ont rapport au dogme. *Fait dogmatique*, pour dire un fait qui a rapport au dogme ; par exemple, de savoir quel est le véritable sens de tel ou tel auteur ecclésiastique. On a vivement disputé dans ces derniers tems à l'occasion du livre de Jansenius, sur l'infailibilité de l'Eglise quant aux *faits dogmatiques*. Les défenseurs de Jansenius ont prétendu que l'Eglise ne pouvoit porter de jugemens infailibles sur cette matiere, & qu'en ce cas le silence respectueux étoit toute l'obéissance qu'ils devoient à ces sortes de décisions. Mais les papes ont condamné ces opinions, & divers théologiens ont prouvé contr'eux que l'Eglise étoit infailible dans la décision des faits *dogmatiques*, & qu'on devoit à ces décisions une vraie soumission, c'est-à-dire un acquiescement de cœur & d'esprit, comme il est facile de le reconnoître dans les jugemens que l'Eglise a portés sur les écrits d'Arius, d'Origene, de Pelage, de Celestius, de Nestorius, de Théodore, de Théodore de Mopsueste, & d'Ibas, sur lesquels on peut consulter l'histoire ecclésiastique. *Voyez aussi ORIGÉNISTES, PÉLAGIANISME, & TROIS CHAPITRES. (G)*

DOGMATIQUE, adj. m. (*Medecine.*) signifie la méthode d'enseigner & d'exercer l'art de guérir les maladies du corps humain, fondée sur la raison & l'expérience.

Hippocrate est regardé comme l'auteur de la medecine *dogmatique* ou rationnelle, parce qu'il a le premier réuni ces deux fondemens, dont il a fait une doctrine particuliere qui n'étoit point connue avant lui ; car parmi les medecins de son tems les uns s'arrêtoient à la seule expérience, sans raisonner, & c'étoit le plus grand nombre, & les autres au seul raisonnement sans aucune expérience.

La Medecine fut donc alors délivrée du jargon philosophique, & de l'aveuglement avec lequel l'on se conduisoit dans le traitement des maladies ; l'observation éclairée par la raison fut cultivée avec toute la sagacité & toute l'exactitude imaginable par le fondateur de la vraie medecine, & à son exemple on s'y appliqua beaucoup plus qu'on n'avoit fait dans tous les siecles précédens, & qu'on n'a même fait dans la suite.

Ainsi tandis que quelques prétendus medecins ne se remplissoient la tête que de principes & de causes, qu'ils s'efforçoient de rendre raison de tout, & que d'autres livroient au hasard le sort des malades en les traitant, pour ainsi dire, machinalement, Hippocrate s'appliquoit à l'observation du véritable état de la fanté & des maladies, & de ce que les medecins appellent les *non-naturels* ; dans la vûe de découvrir en quoi ils consistent, & ce qui produit un changement si considérable, si surprenant, & si ordinaire néanmoins dans le corps humain.

De ce grand principe, que la Nature guérit elle-même les maladies, ou indique à ses ministres les voies qu'il faut suivre pour les guérir, il conclut bien-tôt qu'à l'imitation de la Nature il falloit traiter les maladies qui viennent de replétion par l'éva-

uation, & l' inanition par la réplétion ; qu' ainsi la Medecine n' est que l' art d' ajoûter ou de retrancher, &c.

Cette nouvelle doctrine d' Hippocrate lui attira bien-tôt des sectateurs, qui ayant embrassé sa méthode furent appelés *dogmatiques logiciens*, parce qu' ils joignoient, comme leur chef, l' analogie raisonnée à l' expérience.

Celse dans la préface de ses œuvres, *liv. I.* rapporte fort au long le raisonnement des medecins de cette secte si fameuse, pour défendre leur méthode contre celle des empiriques, autre secte de medecins opposés aux premiers.

Celle-ci soutenoit qu' il est inutile de raisonner dans la Medecine, & qu' il faut s' attacher uniquement à l' expérience.

La différence essentielle qu' il y avoit entre ces deux sectes, c' est que les *dogmatiques* ne se contentoient pas de connoître les maladies par le concours des accidens qui en désignoient l' espece, ils vouloient de plus pénétrer dans les causes de ces accidens, pour en tirer la connoissance des evenemens & des moyens de guérir ; au lieu que les empiriques ne s' embarrassoient point l' esprit de cette recherche, & s' occupoient uniquement de celle des remedes par la voie de l' expérience.

Les *dogmatiques* ne nioient pas qu' elle fût nécessaire, mais ils prétendoient qu' elle n' avoit jamais été faite sans être dirigée par le raisonnement ; que les essais que l' on faisoit des remedes, que l' on decouvroit par leur moyen, étoient une suite du raisonnement de ceux qui cherchoient à en faire l' application à propos ; que dans les maladies inconnues il falloit nécessairement que le raisonnement suppléât à l' expérience qui manque ; dans ces cas, que comme la plupart des maladies viennent du vice des parties internes, il est nécessaire d' en connoître la structure & l' action dans l' état naturel, & d' en tirer des conséquences pour l' état contre-nature.

C' est sur ce fondement qu' ils recommandoient beaucoup l' étude de l' anatomie du corps humain, pour laquelle ils vouloient que l' on ouvrît souvent des cadavres pour en visiter les entrailles, & même des hommes vivans, comme faisoient Herophyle & Erasistrate, qui obtenoient pour cet effet des souverains les criminels condamnés à mort.

M. de Maupertuis a proposé en 1751, dans une lettre sur le progrès des Sciences, un projet bien conforme à la façon de penser des *dogmatiques*, savoir, de rendre plus utiles les supplices des malfaiteurs en les bornant à des essais de medecine & de chirurgie, qui ne feroient que des opérations & des remedes qu' on éprouveroit sur les coupables ; ils y gagneroient la vie, si l' essai n' étoit pas meurtrier : mais il faudroit, selon la juste réflexion du journaliste de Trévoux, à ce sujet, (Août 1752, *art. xc.*) que l' essai ne fût pas flétrissant pour le chirurgien qui consentiroit à prêter sa main, afin de chercher, comme dit Celse *loc. cit.* des remedes pour une infinité d' honnêtes gens, en faisant justement souffrir un petit nombre de scélérats. Voyez EMPIRIQUE, ANATOMIE, MEDECINE. Voyez l' histoire de la Medecine de Leclerc, *seconde partie, liv. II. l' état de la Medecine ancienne & moderne* par Clifton. (d)

DOGMATISER, v. n. d' un mot grec qui signifie *enseigner*, terme qui se prend aujourd' hui en mauvaise part & dans un sens odieux pour exprimer l' action d' un homme qui seme des erreurs & des principes pernicioeux. Ainsi l' on dit que Calvin & Socin commencerent à *dogmatiser* en secret, & qu' enhardis par le nombre des personnes séduites, ils répandirent leurs opinions plus ouvertement. Voyez DOGME & DOGMATIQUE. (G)

DOGME, subst. m. du grec *δῶγμα*, (Gramm. &

Théol.) maxime, sentiment, proposition ou principe établi en matiere de religion ou de philosophie.

Ainsi nous disons les *dogmes* de la foi. Tel *dogme* a été condamné par tel concile. L' Eglise ne peut pas faire de nouveaux *dogmes* ; elle décide ceux qui sont révélés. Ce qui est *dogme* dans une communion paroît erreur ou impiété dans une autre. Ainsi la consubstantialité du verbe & la présence réelle de Jesus-Christ dans l' eucharistie, qui sont des *dogmes* pour les catholiques, révoltent étrangement, quoique sans raison, les ariens & les sacramentaires.

Les *dogmes* des Stoïciens étoient pour la plupart des paradoxes. Les *dogmes* spéculatifs qui n' obligent les hommes à rien, & ne les gênent en aucune maniere, leur paroissent quelquefois plus essentiels à la religion, que les vertus qu' elle les oblige à pratiquer. Ils se persuadent même souvent qu' il leur est permis de soutenir & de défendre les *dogmes* aux dépens des vertus. (G)

DOGRE ou DOGRE-BOS, f. m. (*Marine.*) c' est une sorte de petit bâtiment qui navigue vers le Dogre-bene, dans la mer d' Allemagne, c' est-à-dire aux côtes d' Hollande & de Jutlande, & dont on se sert pour la pêche. Les *dogres* ont une foque de beau-pré avec une grande voile, & un hunier au-dessus. Le pont est plat ; ils n' ont point de chambre à l' arriere, mais ils en ont une à l' avant : ils sont bas & étroits à l' avant & à l' arriere. (Z)

DOGUE, sorte de chien, voyez CHIEN.

DOGUE-D' AMURE, (*Marine.*) « Il y en a un de » chaque côté du vaisseau ; c' est un trou où il y a » par-dedans un taquet & une bordure par-dehors. » Un de ces trous est à basbord, & l' autre à tribord, » dans le plat-bord & à l' avant du grand mât, pour » amurer les coïets de la grande voile ; la distance » comprise entre l' étambrai du grand mât, & l' un » ou l' autre des *dogues-d' amure*, est égale à la longueur du maître-bau. Voyez la Planche I. de la Marine, le *dogue-d' amure* marqué par la lettre Q.

» On place ordinairement les *dogues-d' amures* aux » deux cinquiemes parties de la longueur du vaisseau » à prendre de l' avant, & justement au-dessus du » cond fabord ».

Le *dogue-d' amure* est une piece de bois ronde, plus ou moins grande, selon la grosseur du navire. Dans un vaisseau de cinquante canons, cette piece a environ huit pouces de large sur sept au moins d' épaisseur ; elle est percée de deux trous, le plus grand est de trois pouces & demi de large, & celui qui est au-dessus en doit avoir deux. La bordure qui l' entoure est ornée de sculpture. (Z)

DOGUIN, sorte de chien, voyez CHIEN.

DOIGT, f. m. (*Anat.*) Les *doigts* forment les dernières parties de la main. Ils sont naturellement au nombre de cinq à chaque main, nommés le pouce, l' index, le long *doigt* ou le *doigt* du milieu, l' annulaire, l' auriculaire ou le petit *doigt*. Voyez POUCE, INDEX, &c.

Le pouce est le plus gros de tous les *doigts*, après lui c' est le troisieme ; le second & le quatrieme sont moins longs & presque égaux, mais le quatrieme est un peu moins long que le second ; le cinquieme est le plus petit de tous. Leur rapport, leurs proportions, & leurs beautés perfectionnées par l' art, brillent dans les tableaux de Vandyck ; mais leur structure anatomique est représentée dans les planches d' Eustachi & de Vesale : c' est à ces planches que nous renvoyons le lecteur, car nous ne sommes ici qu' anatomistes.

En cette qualité nous remarquons d' abord que les *doigts* représentent comme autant de pyramides osseuses, composées, longues, menues, convexes d' un côté, legerement caves de l' autre, attachées par leur base au carpe & au métacarpe, d' où elles

vont ensuite en diminuant aboutir à une espèce de petite tête.

Les os des *doigts* sont au nombre de quinze, trois à chaque *doigt*; ces os sont disposés en trois ordres, qui portent le nom de *phalanges*. Voyez PHALANGE.

À l'extrémité de la dernière phalange de chaque *doigt*, il y a une petite tubérosité qui sert à appuyer l'ongle. Voyez ONGLE.

Les *doigts* ainsi composés de plusieurs pièces osseuses, sont rendus plus plians, & plus propres à faire différens mouvemens. Ils sont convexes par-dehors, concaves en-dedans, & un peu aplatis pour loger plus commodément les tendons des muscles fléchisseurs. Tout le long des côtes de leurs os, il y a une crête à laquelle est attachée une gaine cartilagineuse qui enveloppe les tendons fléchisseurs. La peau qui couvre les *doigts* se trouve comme collée aux endroits de la gaine qui répondent aux articulations de la seconde phalange avec la première & avec la troisième. Ces os étant joints par ginglyme, c'est-à-dire par de petites têtes & de petites cavités qui se reçoivent réciproquement, ils ont le mouvement de flexion & d'extension, & ils sont affermis les uns avec les autres par des ligamens. Leur articulation avec le métacarpe se fait par arthrodie; & cette manière d'articulation les rend capables de se mouvoir en tout sens. Les ligamens de toutes ces articulations étant lâches & capsulaires, facilitent tous leurs mouvemens. Les muscles qui y sont destinés, & qui les exécutent, ont été partagés en communs & en propres.

Les muscles communs sont ceux qui meuvent les quatre derniers *doigts*; & on a donné le nom de *muscles propres* à ceux qui font les mouvemens particuliers de certains *doigts*. Les uns & les autres portent aussi le nom de *fléchisseurs* ou d'*extenseurs*, d'*abducteurs* ou d'*adducteurs*, selon leurs différentes fonctions. Les muscles communs ont reçu les noms de *sublime*, *profond*, d'*extenseurs communs*, de *lombricaux*, & d'*interosseux*. V. SUBLIME, PROFOND, &c.

Les muscles propres des *doigts* appartiennent au pouce, au *doigt index*, & au *doigt auriculaire*. Voyez POUCE, INDEX, &c.

Voilà comme M. Winslow divise les muscles qui servent aux mouvemens des *doigts*; M. Lieutaud les distingue en muscles extenseurs, muscles fléchisseurs, & muscles latéraux; & cette dernière méthode nous paroît plus simple & plus conforme à la structure de la main. Passons aux vaisseaux & aux nerfs des *doigts*.

L'artère cubitale jette plusieurs rameaux le long des parties latérales des *doigts*, & principalement des quatre derniers. L'artère radiale fournit des rameaux au pouce; & se continuant derrière les tendons fléchisseurs des *doigts*, vient s'anastomoser avec un rameau de la cubitale. La veine céphalique forme des aréoles qui vont au pouce, aux muscles latéraux & interosseux des *doigts*, & communique avec un petit rejetton de la veine basilique, laquelle à l'égard des *doigts* suit à peu-près la route de l'artère de ce nom. Le nerf cubital, le nerf radial, & le nerf médian, donnent des rameaux à tous les *doigts* de la main. Mais quels sont les usages des *doigts*? ils sont infinis.

Outre l'utilité perpétuelle que nous en retirons dans presque toutes les choses de la vie, outre leur secours essentiel pour faire l'appréhension, ils sont le principal organe du toucher, non pas uniquement parce qu'ils ont à leur extrémité une plus grande quantité de houppes nerveuses, mais encore parce que ce sont des parties toutes mobiles, toutes flexibles, toutes agissantes en même tems, & obéissantes à la volonté, suivant la remarque de l'auteur de l'histoire naturelle de l'homme. Comme le tou-

cher n'est, dit-il, qu'un contact de superficie des corps, les *doigts* ont l'avantage d'embrasser à la fois avec un sentiment exquis une plus grande partie de la superficie des corps, & de les toucher par tous leurs points. Ils peuvent d'ailleurs s'étendre, se raccourcir, se plier, se séparer, se joindre, & s'ajuster à toutes sortes de surfaces, autre avantage pour rendre cette partie l'organe de ce sentiment exact & précis, qui est nécessaire pour nous donner l'idée de la forme des corps.

Si les mains des hommes avoient un plus grand nombre de *doigts*, ajoute le même auteur; si ces *doigts* avoient un plus grand nombre d'articulations & de mouvemens, il n'est pas douteux que le sentiment du toucher ne fût plus parfait, parce que la main pourroit alors s'appliquer plus immédiatement sur les différentes surfaces des corps; il n'est pas douteux aussi que le sentiment du toucher ne fût infiniment plus délicat par la plus grande quantité de houppes nerveuses, qui seroient affectées en même tems.

Supposons au contraire la main sans *doigts*, le sentiment du toucher seroit beaucoup plus grossier, & nous n'aurions que des notions très-imparfaites de la forme des corps les plus palpables; il nous faudroit beaucoup plus d'expériences & de tems pour acquérir ces notions. Reconnaissons donc la bonté & la sagesse de la Providence dans ce qu'elle donne & dans ce qu'elle refuse. Quel seroit l'usage d'un toucher plus délicat que le nôtre, si rendus extrêmement sensibles au moyen d'une telle organisation, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque *doigt*. Combien détesteriez-vous un présent si funeste!

On n'ignore guère que la nature exerce ici ses jeux. Il n'est pas rare de voir venir des enfans au monde avec plus de cinq *doigts*, soit aux mains, soit aux pieds. J'en tire le premier exemple de l'Ecriture-sainte. Voici le passage même: « Dans la quatrième » bataille qui se donna en Geph, il s'y trouva un » homme fort grand qui avoit six *doigts* à chaque » main & à chaque pied, c'est-à-dire vingt-quatre en » tout: il étoit de la lignée d'Etrapha, blasphéma » Israël, & fut tué par Jonathas fils de Samaa frère » de David ». II. liv. des rois, ch. xxj. vers. 20 & 21.

Plin le naturaliste parle d'une famille où étoient deux sœurs qui avoient six *doigts* aux mains, & qui pour cette raison furent appelées *sexdigites*, liv. xj. chap. 43.

Anne de Boulen si fameuse dans l'histoire d'Henri VIII. si séduisante par ses manières, si pleine de charmes, qu'il sembloit que tous les agrémens du monde se fussent réunis en sa personne, avoit six *doigts* à la main droite, une dent mal rangée à la mâchoire supérieure, & sur l'os de la gorge une petite élévation qu'elle cachoit avec beaucoup d'art. Larrey, hist. d'Angl.

En 1687, M. Saviard a vu à l'Hôtel-Dieu un enfant nouveau-né qui avoit dix *doigts* à chaque main, & autant aux pieds, dont les phalanges paroissent toutes rompues & blessées. Saviard, observ. chirurg.

Voici un cas plus étrange encore. Ruysch, dans le catalogue des choses rares, à la fin de son traité intitulé, *observationes anatomicæ & chirurgicæ*, a donné la description d'un squelette qui avoit un grand nombre de *doigts* surnuméraires, & qu'il appelle pour cela *skeleton polydactylon*; la main droite avoit sept *doigts*, la main gauche six; & outre cela le pouce étoit double; le pied droit avoit huit *doigts*, le pied gauche neuf; le métatarse droit six os, & le métatarse gauche sept. La figure & la description du même squelette se trouvent dans le traité de Kerkringius intitulé, *spicilegium anatomicum*; & M. Ruysch en parle encore dans ses derniers ouvrages intitulés *aversaria*, decad. 1. n. 8.

Mais je ne dois pas taire qu'en parcourant les fastes anatomiques, j'ai trouvé deux exemples de *doigts* surnuméraires sans difformité ni incommodité. Ces deux exemples curieux termineront mon article.

En 1743, MM. de l'académie des Sciences virent dans une de leurs assemblées un petit garçon âgé de seize mois, qui avoit six *doigts* à chaque main & à chaque pié; le sixieme *doigt* de la main droite étoit à côté du petit *doigt*, & articulé avec le même os du métacarpe, qui vers son extrémité étoit plus large qu'à l'ordinaire, & s'y terminoit par deux petites éminences, dont l'une soutenoit le petit *doigt* ordinaire, & l'autre le *doigt* surnuméraire. A la main gauche le *doigt* surnuméraire étoit aussi à côté du petit *doigt* ordinaire, mais articulé sur un os particulier ou surnuméraire du métacarpe; le sixieme *doigt* de chaque pié étoit comme aux mains à côté du petit *doigt*, & ils avoient chacun leur os propre de métatarsé; de sorte qu'au lieu de cinq os à l'ordinaire, chaque métatarsé en avoit six. Cette augmentation de *doigts* faisoit seulement paroître un peu plus de largeur aux mains & aux piés de l'enfant, mais sans difformité, & même il remuoit tous les *doigts* surnuméraires avec la même facilité que les autres. *Hist. de l'acad. année 1743.*

Thomas Bartholin dans les actes de Copenhague, rapporte un exemple tout semblable à celui-ci, d'un negre qui n'étoit point incommodé de cette multiplication de *doigts*, & qui paroissoit au contraire, dit Bartholin, l'avoir reçu de la nature pour un plus grand avantage. *Acta Hafniensia, vol. II. n. 32.*

Cependant il ne faut pas abuser des deux cas singuliers que nous venons de citer, pour laisser les *doigts* surnuméraires aux enfans qui viennent au monde, car il est certain qu'ils causent presque toujours une difformité & une incommodité qui demande leur extirpation; l'Anatomie souffre cette extirpation, & la Chirurgie l'exécute avec succès. Voyez l'article suiv. Article de M. le Chev. DE JAU COURT.

DOIGT. (*Chirurg.*) Les *doigts* sont sujets à quelques difformités de naissance, & pendant le cours de la vie à mille fâcheux accidens.

Les deux principaux défauts de conformation des *doigts* sont d'être doubles ou unis ensemble.

Les *doigts* surnuméraires ne sont presque jamais aussi-bien formés que les autres. Ils sont presque toujours inutiles ou incommodes; ils sont communément placés en-dehors de la main ou du pié, proche le petit *doigt*; ils n'ont pour l'ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles. Enfin ils sont comme des appendices charnues qui pendent à la main, & qui par conséquent demandent d'être extirpées; comme l'opération s'en fait avec succès, tout concourt à la mettre en pratique. Alors, s'il se trouve quelque phalange osseuse ou cartilagineuse qui attache ces sortes de *doigts* fortement, on peut se servir d'une petite tenaille incisive pour couper le tout à la fois. Le pansement étant le même que celui des plaies simples, il est inutile de nous y arrêter. Passons à l'union des *doigts* contre nature.

Personne n'ignore qu'il arrive quelquefois que les orteils & les *doigts* des enfans nouveau-nés, ne sont point séparés, mais tiennent ensemble: ce qui se fait en deux manieres, ou par union, ou par agglutination. On appelle *union*, quand l'enfant venant au monde, a les *doigts* adhérens & comme collés les uns avec les autres, ou attachés ensemble par une membrane intermédiaire en forme de patte d'oie. On appelle *agglutination*, lorsqu'après des ulcères ou quelque grande brûlure qui a dépouillé la main de sa peau, on laisse par négligence les *doigts* se coller & se joindre.

Comme une pareille cohésion défigure la main & cause plusieurs autres inconvéniens, le chirurgien

doit la séparer avec le plus de dextérité qu'il lui est possible: il a deux moyens d'y réussir; ou en coupant la tunique intermédiaire, soit avec des ciseaux, soit avec le scalpel; ou si les *doigts* tiennent ensemble, sans qu'il y ait de membrane, en les séparant les uns des autres avec un petit bistouri. Pour empêcher qu'ils ne se recollent durant la cure, il faut les envelopper séparément d'un doigtier, ou d'une petite bande de linge d'environ un travers de *doigt* de large, après l'avoir empregnée d'eau de chaux, d'esprit-de-vin, ou de quelque eau vulnéraire, jusqu'à ce que le malade soit parfaitement guéri.

Mais les vices de conformation sont peu de chose, si on les compare à la multitude des maux auxquels nos *doigts* sont exposés depuis la naissance. En effet ils peuvent être déjetés, luxés, courbés, coupés, fracturés, écrasés, gangrenés, gelés, cancrés, &c. Disons un mot de chacun de ces cas.

Le déjettement des *doigts* n'est pas communément dangereux; les enfans se les défigurent ainsi assez souvent, en se les tirillant pour les faire claquer. Cet amusement disloque les *doigts*, & les fait déjetter tantôt à droite, tantôt à gauche. Pour y remédier, il faut leur appliquer des lames de fer blanc enveloppées d'un linge, & les fixer par un bandage qui les tienne assujettis pendant quelque tems dans leur état naturel.

Les *doigts* de la main peuvent se luxer à chaque phalange, & en tout sens; cependant cette luxation est aussi facile à découvrir qu'à réduire; car comme les ligamens sont foibles, la graisse & les muscles peu épais, & les cavités des articulations superficielles, tout l'office du chirurgien se réduit à faire l'extension d'une main, & la réduction de l'autre, en y employant les bandages convenables.

Une main est très-défigurée par des *doigts* courbes & crochus; outre que cela est fort incommode pour celui qui les porte, parce que ne pouvant pas les étendre, ni trop bien les employer, il se trouve dans l'impuissance de s'en servir dans beaucoup d'occasions: & là où il le peut, c'est toujours de mauvaise grace. Cette difformité est presque ordinairement sans remède. On tâchera cependant, quand elle procède d'une anchilose dans les jointures, de l'amollir & de la traiter suivant les regles de l'art. Si la difformité vient d'une cicatrice mal faite qui empêche le *doigt* de se redresser, il faut le débrider, mettre ensuite deux petites éclisses droites, l'une dessus, l'autre dessous le *doigt*, qu'on maintiendra par un bandage, & qu'on ferrera tous les jours un peu plus, jusqu'à ce que le *doigt* ait repris sa figure naturelle.

Si on s'étoit coupé un *doigt* avec un instrument tranchant, sans qu'il fût entièrement séparé de la main, il faut, quelque considérable que soit la plaie, remettre le *doigt* dans son premier état, le panser, & le maintenir; & quand même la partie seroit presque séparée de la main, ne tenant plus qu'à un filet, pourvu que la plaie soit oblique & récente, les habiles chirurgiens conseillent toujours de remettre le *doigt* dans sa situation naturelle, de l'y retenir avec un emplâtre, & d'essayer de le réunir peu-à-peu; car il vaut encore mieux tenter la réunion des parties par ce moyen, quoiqu'elle réussisse peu souvent, que de couper par impatience le *doigt* qu'on eût pu sauver.

Lorsque les tendons extenseurs des *doigts* ont été coupés transversalement, les *doigts* perdent leur action, & le blessé ne peut les étendre. En ce cas quelques chirurgiens proposent de réunir les tendons divisés, au moyen de la suture enchevillée; mais cette espece de suture abandonnée par nos ancêtres, & renouvelée par feu M. Bienaise, est aujourd'hui pratiquée très-rarement. Presque tous les modernes la

regardent comme dangereuse & inutile. En effet la section en partie du tendon est suivie d'ordinaire d'accidens très-funestes, & qu'on ne fait cesser qu'en divisant totalement le tendon. Outre cela, les tendons servent à tirer une partie mobile qu'on peut mettre & maintenir dans une extension qui rapproche les parties divisées, & en procure la réunion. Pour faciliter le succès de cette pratique, à l'égard des extenseurs des *doigts* des mains, on se sert d'une machine de fer blanc composée d'une espece de gouttiere dans laquelle on pose l'avant-bras, & d'une plaque qu'on ajuste à la gouttiere par le moyen d'une charniere & d'une goupille. Cette dernière piece, qui est mobile, peut former avec la gouttiere un angle plus ou moins moufle, selon qu'il est nécessaire pour mettre la main, dont on applique le plat sur elle en une extension plus ou moins grande. On soutient cette piece par deux crochets qui y sont attachés, & deux cremailleres soudées à la gouttiere. M. Petit a inventé cette machine, & en a donné la figure.

Le but principal que doit avoir le chirurgien, quand il y a un ou plusieurs *doigts* de fracturés, est de rétablir dans leur situation les parties qui sont déplacées, & d'y faire ensuite un bandage, suivant les regles de l'art, avec un ruban étroit; mais quand par malheur la collision des *doigts* jointe au sphacele, est si considérable, qu'ils ne tiennent plus à la main, il faut les séparer tout-à-fait avec le bistouri ou avec les ciseaux; car il vaut mieux prendre alors tout d'un coup le parti de l'amputation, que de fatiguer le malade par une cure pénible, qui n'aura point de succès: d'ailleurs la gangrene ne permet pas de différer l'opération.

Il est bien rare qu'il y ait à un des *doigts* une plaie d'armes-à-feu, sans que ce *doigt* soit emporté en partie; il faut cependant tâcher de le conserver encore à cause de la nécessité dont il est à l'homme; & comme de telles blessures sont souvent accompagnées d'inflammation & d'abcès, qui s'étendent jusques dans la main, & même dans l'avant-bras, on prévient ces accidens, autant qu'il est possible, par des incisions, par des contre-ouvertures, par le régime, par les saignées, & par les topiques d'usage. A l'égard des plaies qui peuvent être faites à la première phalange du pouce, comme elles different de celles des autres *doigts*, à cause des gros muscles qui recouvrent cette première phalange, je remarque en passant qu'elles sont de la nature de toutes les plaies faites dans les parties où les os sont recouverts de beaucoup de muscles, & qu'elles demandent les mêmes secours de la part du chirurgien.

Dans l'écrasement des *doigts*, la première attention sera de conserver & la main & les *doigts*, & de ne les couper qu'à la dernière extrémité; car s'il reste encore quelque artere pour y porter la vie, & quelque veine pour entretenir la circulation du sang, il faut en différer l'extirpation. On tâchera de les garantir de la gangrene, ou du moins d'en empêcher le progrès par des fomentations de quelque liqueur spiritueuse & résolutive; d'heureux succès les plus inespérés ont confirmé cette méthode. Mais supposé qu'on ne voie plus d'espérance de rétablir dans leur premier état les *doigts* qui ont été écrasés; supposé qu'ils soient entièrement mortifiés, leur amputation devient nécessaire.

Enfin elle l'est malheureusement, 1^o quand l'un des *doigts* est cancéreux; 2^o quand la carie s'y porte, parce que son sentiment a été perdu par une forte gelée qui a étouffé la chaleur naturelle, & qu'on a tenté vainement de rappeler; 3^o quand ce sentiment est encore éteint par un sphacele confirmé. Dans ces cas desespérés, l'extirpation n'est plus douteuse; elle se fait de trois manieres, 1^o avec des ciseaux pour

des enfans, 2^o avec le ciseau & le maillet, 3^o avec le bistouri, en laissant assez de peau pour recouvrir l'os. Après l'amputation, on applique sur la plaie de la charpie & des compresses, & l'on assure le tout avec une bande roulée.

Pour ce qui concerne l'abcès qui vient à l'extrémité des *doigts*, & que les medecins nomment *panaris* (voyez PANARIS), c'est un mal très-commun, très-douloureux, fort compliqué, dont conséquemment il importe beaucoup d'indiquer les différentes especes, & leurs remedes. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

DOIGT, en *Astronomie*, est la douzieme partie du diametre apparent du Soleil ou de la Lune. Chaque *doigt* se divise en soixante minutes. On dit dans les éclipses de Lune ou de Soleil, qu'il y a tant de *doigts* d'éclipsés, & ces *doigts* éclipsés s'appellent *doigts écliptiques*, *digiti ecliptici*. Voyez ECLIPSE. (O)

DOIGT, (*Hist. anc.*) pris comme mesure parmi les Hébreux, qui l'appelloient *esbah*, contenoit un $\frac{67}{89}$ de pouce. Il y avoit quatre *doigts* dans le palme, & six palmes dans la coudée. Voyez COUDÉE. (G)

DOIGT, (*Commerce.*) se prend pour une des mesures des longueurs: c'est la plus petite après la ligne; elle contient quatre lignes, ce qui fait le tiers du pouce du roi. Voyez POUCE. *Dict. du Comm.* (G)

DOIGT (*travers de*), est une mesure qui a la longueur de deux grains d'orge mis l'un au bout de l'autre, ou de quatre posés en travers. Voy. MESURE.

DOIGT, (*Horlogerie.*) piece de la quadrature d'une montre ou d'une pendule à répétition: elle entre à quarré sur l'arbre de la grande roue de sonnerie, & sert à faire sonner les quarts, en ramenant la piece des quarts dans son repos. Voyez d, fig. 57. Pl. II. de l'Horlogerie. (T)

DOIGTER, est, en *Musique*, faire marcher d'une maniere convenable & réguliere les doigts sur quelque instrument, & principalement sur l'orgue & le clavecin, pour en joier le plus facilement & le plus nettement qu'il est possible.

Sur les instrumens à manche, tels que le violon & le violoncelle, le point principal du *doigter* consiste dans les diverses positions de main; c'est par-là que les mêmes passages peuvent devenir faciles ou difficiles, selon les positions & les cordes sur lesquelles on les prend; & c'est quand un symphoniste est parvenu à passer rapidement & avec précision & justesse par toutes ces différentes positions, qu'on dit qu'il possède bien son manche.

Sur l'orgue ou le clavecin, le *doigter* est autre chose. Il y a deux manieres de joier sur ces instrumens, savoir les pieces & l'accompagnement. Pour joier des pieces, on a égard à la facilité de l'exécution & à la bonne grace de la main. Comme il y a un nombre excessif de passages possibles, dont la plupart demandent une maniere particuliere de faire marcher les doigts, il faudroit pour donner des regles suffisantes sur cette partie, entrer dans des détails que cet ouvrage ne sauroit comporter, & sur lesquels l'habitude tient lieu de regle, quand une fois on a la main bien posée. Les préceptes généraux qu'on peut donner sont 1^o. de placer les deux mains sur le clavier, de maniere qu'on n'ait rien de gêné dans son attitude; ce qui oblige d'exclure communément le pouce de la main droite, parce que les deux pouces placés sur le clavier, & principalement sur les touches blanches, donneroient aux bras une situation contrainte & de mauvaise grace. 2^o. De tenir le poignet à la hauteur du clavier, les doigts un peu recourbés sur les touches, & un peu écartés les uns des autres, pour être prêts à tomber sur des touches différentes. 3^o. De ne point porter successivement le même doigt sur deux touches consécutives, mais d'employer tous les doigts de chaque main,

main, excepté, comme je l'ai déjà dit, le pouce de la main droite qui ne feroit qu'embarraffer les autres doigts, & ne doit être employé qu'à de grands intervalles, pour éviter la trop forte extension des doigts. 4°. De monter diatoniquement avec le troisième & le quatrième doigt de la main droite, marchant alternativement; la main gauche monte avec le quatrième doigt & le pouce, ou bien tous les doigts montent successivement. 5°. Pour descendre, c'est avec le troisième & le second doigt de la main droite, & avec le troisième & le quatrième de la gauche. Mais ces règles souffrent un si grand nombre d'exceptions, qu'on ne peut jamais les apprendre que par la pratique.

Pour l'accompagnement, le *doigter* de la main gauche est le même que pour les pièces, puisqu'il faut toujours que cette main joue les basses que l'on doit accompagner. Quant à la main droite, son *doigter* consiste à arranger les doigts, & à les faire marcher de manière à faire entendre les accords & leur succession; de sorte que quiconque entend bien la mécanique des doigts en cette partie, possède en même tems la science de l'accompagnement. M. Rameau a fort bien expliqué cette mécanique dans sa dissertation sur l'accompagnement, & nous croyons ne pouvoir mieux faire que de donner ici un précis de la partie de cette dissertation qui regarde le *doigter*.

Tout accord peut s'arranger par tierces. L'accord parfait, c'est-à-dire l'accord d'une tonique ainsi arrangé sur le clavier, est formé par trois touches, qui doivent être frappées du second, du quatrième, & du cinquième doigt. Dans cette situation, c'est le doigt le plus bas, c'est-à-dire le second, qui touche la tonique. Dans les deux autres faces, il se trouve toujours un doigt au-dessous de cette même tonique; il faut le placer à la quarte. Quant au troisième doigt qui se trouve au-dessus & au-dessous des deux autres, il faut le placer à la tierce de son voisin.

Une règle générale pour la succession des accords est qu'il doit y avoir liaison entre eux, c'est-à-dire que quelqu'un des sons de l'accord précédent se prolonge sur l'accord suivant, & entre dans son harmonie. C'est de cette règle que se tire toute la mécanique du *doigter*.

Puisque pour passer régulièrement d'un accord à un autre, il faut que quelque doigt reste en place, il est évident qu'il n'y a que quatre manières de succession régulière entre deux accords parfaits; savoir la basse fondamentale montant, ou descendant, de tierce, ou de quinte.

Quand la basse procède par tierces, deux doigts restent en place; en montant, ce sont ceux qui forment la tierce & la quinte, qui restent pour former l'octave & la tierce, tandis que celui qui formoit l'octave descend sur la quinte; en descendant, ce sont les doigts qui forment l'octave & la tierce, qui restent pour former la tierce & la quinte, tandis que celui qui faisoit la quinte, monte sur l'octave.

Quand la basse procède par quintes, un doigt seul reste en place, & les deux autres marchent; en montant, c'est la quinte qui reste pour faire l'octave, tandis que l'octave & la tierce descendent sur la tierce & sur la quinte; en descendant, l'octave reste pour faire la quinte, tandis que la tierce & la quinte montent sur l'octave & sur la tierce. Dans toutes ces diverses successions, les deux mains ont toujours un mouvement contraire.

En s'exerçant ainsi sur divers endroits du clavier, on se familiarise bien-tôt au jeu des doigts sur chacune de ces marches, & les suites d'accords parfaits ne peuvent plus embarrasser.

Pour les dissonances, il faut d'abord remarquer que tout accord dissonnant occupe les quatre doigts,

Tome V.

lesquels peuvent être arrangés tous par tierces: dans le premier cas, c'est le plus bas des doigts, c'est-à-dire le second doigt de la main, qui fait entendre le son fondamental de l'accord: dans le second cas, c'est le supérieur des deux doigts joints. Sur cette observation, on connoît aisément le doigt qui fait la dissonnance, & qui par conséquent doit descendre pour la sauver.

Selon les différens accords consonnans ou dissonnans qui suivent un accord dissonnant, il faut faire descendre un doigt seul, ou deux, ou trois. A la suite d'un accord dissonnant, l'accord parfait qui le sauve se trouve aisément sous les doigts. Dans une suite d'accords dissonnans, quand un doigt seul descend, comme dans la cadence interrompue, c'est toujours celui qui a fait la dissonnance, c'est-à-dire l'inférieur des deux joints, ou le supérieur de tous, s'ils sont arrangés par tierces. Faut-il faire descendre deux doigts, comme dans la cadence parfaite? ajoutez à celui dont nous venons de parler, son voisin au-dessous, & s'il n'en a point, le supérieur de tous: ce sont les deux doigts qui doivent descendre. Faut-il en faire descendre trois, comme dans la cadence rompue? conservez le fondamental sur sa touche, & faites descendre les trois autres.

La suite de toutes ces différentes successions bien étudiée, vous montre le jeu des doigts dans toutes les phrases possibles; & comme c'est des cadences parfaites que se tire la succession la plus commune de toutes les phrases harmoniques, c'est aussi à celle-là qu'il faut s'exercer davantage; on y trouvera toujours deux doigts marchant & s'y arrêtant alternativement; si les deux doigts d'en-haut descendent sur un accord où les deux inférieurs restent en place, dans l'accord suivant les deux supérieurs restent & les deux inférieurs descendent à leur tour; ou bien ce sont les deux doigts extrêmes qui font le même jeu avec les deux doigts moyens.

On peut trouver encore une succession d'harmonie ascendante, mais beaucoup moins commune que celles dont je viens de parler, moins prolongée, & dont les accords se remplissent rarement de tous leurs sons. Toutefois la marche des doigts auroit encore ici ses règles; & en supposant un entrelacement de cadences irrégulières, on y trouveroit toujours, ou les quatre doigts par tierce, ou deux doigts joints: dans le premier cas, ce seroit aux deux inférieurs à monter, & ensuite les deux supérieurs alternativement; dans le second, le supérieur des deux doigts joints doit monter conjointement avec celui qui est au-dessus de lui, & s'il n'y en a point, avec le plus bas de tous, &c.

On n'imagine pas jusqu'à quel point l'étude du *doigter* prise de cette manière, peut faciliter la pratique de l'accompagnement. Après un peu d'exercice, les doigts prennent insensiblement l'habitude de marcher tous seuls: ils préviennent l'esprit, & accompagnent machinalement avec une facilité qui a de quoi étonner. Mais il faut convenir que cette méthode n'est pas sans inconvénient; car sans parler des octaves & des quintes de suite qu'on y rencontre à tout moment, il résulte de tout ce remplissage une harmonie brute & dure, dont l'oreille est étrangement choquée, sur-tout dans les accords par supposition.

Les maîtres enseignent d'autres manières de *doigter*, fondées sur les mêmes principes, sujettes, il est vrai, à plus d'exceptions, mais par lesquelles, retranchant des sons, on gêne moins la main par trop d'extension, l'on évite les octaves & les quintes de suite, & l'on rend une harmonie, finon aussi bruyante, du moins plus pure & plus agréable. (S)

DOIGTIER, f. m. dé à l'usage des Rubaniers;

C

il est de figure cylindrique , percé d'outre en outre , de cuivre jaune ; il a une arrête aiguë en faille dans toute sa longueur ; il se met dans le doigt index de la main droite , & ne doit pas passer la seconde phalange de ce doigt. Son usage est de frapper la trame chaque fois que l'ouvrier l'a passée dans la tête de la frange , & à l'entour du moule. Il y en a de plus ou moins forts , suivant l'ouvrage ; lorsque ce sont de forts ouvrages , on se sert de la coignée. *Voyez COIGNÉE.*

DOIT, (*Comm.*) mot dont les marchands ou négocians timbrent ou intitulent en gros caractères les pages à main gauche de leur grand livre , ou livre d'extraît & de raison ; ce qu'ils nomment le côté du débit, ou des *dettes passives*, opposé à celui du crédit ou des *dettes actives*, qui a pour titre cet autre mot , avoir.

On intitule aussi de la même manière tous les autres livres des négocians , qui se tiennent en débit & crédit. *Voyez LIVRES. Voyez les dict. de Comm. & de Trév. & Chambers. (G)*

DOL, f. m. (*Jurisprud.*) en général est une ruse dont on se sert pour tromper quelqu'un. Cicéron , dans ses offices , liv. III. n. 14. le définit, *cum aliud esset simulatum , aliud actum.*

DOL BON , appelé en Droit *bonus dolus* , est celui qui est permis , comme de tromper les ennemis de l'état. On dit aussi qu'en mariage trompe qui peut. Par exemple , si un homme a fait entendre que ses biens étoient de plus grande valeur qu'ils ne sont en effet , il n'y a pas lieu pour cela à annuler le contrat de mariage ; parce que c'est à ceux qui contractent mariage à s'informer des facultés de celui avec qui ils contractent. (*A*)

DOL MAUVAIS , appelé en Droit *dolus malus* , est celui qui est commis à dessein de tromper quelqu'un. Cette distinction du *dol* bon & mauvais paroît assez étrange , vû que le terme de *dol* n'annonce rien que de mauvais ; cependant elle est usitée en Droit , à cause de certain *dol* qui est permis & comme tel réputé bon. *Voyez , au dig. le tit. de dolo malo. (A)*

DOL PERSONNEL , est celui qui vient du fait de la personne ; comme quand le vendeur , pour mieux vendre son héritage , fait paroître un bail simulé , & à plus haut prix que le bien n'étoit en effet. On se sert de ce terme , pour le distinguer du *dol réel*. (*A*)

DOL RÉEL , appelé en Droit *dolus reipsa* , est celui qui vient de la chose , plutôt que de la personne ; comme quand l'acquéreur croyant acquérir des biens d'une certaine valeur , s'est trompé dans l'opinion qu'il avoit de ces biens , & qu'ils se trouvent d'une valeur beaucoup moindre. Ce *dol réel* est improprement qualifié *dol* , puisqu'il ne vient pas de la personne , & qu'il n'y a pas de fraude. Ce *dol* est la même chose que ce qu'on appelle *lésion*. L'ordonnance de Charles IX. du mois d'Avril 1560 , concernant les transactions , veut que contre icelles nul ne soit reçu sous prétexte de lésion d'outre moitié , ou autre plus grande quelconque , ou ce qu'on dit en latin , *dolus reipsa*. *Voyez LÉSION & RESCISION , RESTITUTION EN ENTIER.*

Les principes , en matière de *dol* personnel , sont que tout *dol* de la nature de celui que les lois appellent *dolum malum* , n'est jamais permis , & que personne ne doit profiter de son *dol*.

On ne présume jamais le *dol* ; il faut qu'il soit prouvé : ce qui dépend du fait & des circonstances.

Celui contre lequel on usoit de *dol* avoit , chez les Romains , pour s'en défendre une exception appelée *doli mali*. Ces différentes formules d'actions & d'exceptions ne sont plus usitées parmi nous ; on propose ses exceptions & moyens en telle forme que l'on veut.

Le *dol* personnel est un moyen de restitution con-

tre les actes auxquels il a pu donner lieu , & même contre les transactions , suivant l'ordonnance de 1560.

Les lois prononcent aussi la peine d'infamie contre celui dont le *dol* est bien avéré ; chacun porte la peine de son *dol* : c'est pourquoi le mandant n'est point tenu du *dol* de son mandataire , mais les héritiers sont tenus du *dol* du défunt , de même que de ses autres faits.

Les pupilles ne sont pas présumés capables de *dol*.

On ne peut pas non plus en imputer à un majeur qui ne fait qu'user de son droit.

Voyez les lois 69 & 226. au dig. de dolo ; la loi 19 de verb. signif. les lois 23 & 24 , de regulis juris ; le tit. du dig. de doli mali & metus exceptione ; de dolo & contumaciâ extra , 2. 14. les lois civiles , liv. I. tit. xviii. sect. 3. Grimaudet , pag. 390. Carondas , rep. 32. Voyez FRAUDE. (A)

DOL , (*Géog. mod.*) ville de France , à la haute Bretagne ; elle est à deux lieues de la mer. Long. 15. 53. lat. 48. 33. 9.

DOLA-AQUA , (*Géog. mod.*) ville de Piémont au marquisat de même nom. Long. 25. 15. lat. 43. 52.

DOLE , (*Géog. mod.*) ville de la Franche-Comté en France ; elle est située sur le Doure. Long. 23^d. 10'. 6". lat. 47^d. 5'. 42".

DOLEAUX , f. m. pl. *Voyez l'article ARDOISE.*

DOLER les estavillons , terme de Gantier , qui signifie parer & amincir les morceaux de peaux destinés à faire des gants. Cette opération se fait avant que de tailler les doigts. *Voyez ESTAVILLON.*

DOLER , en terme de Tabletier-Cornetier , n'est autre chose qu'ébaucher à la hache ou à la serpe des cornes d'animaux , pour en faire des cornets à jouer aux dés , au trictrac , &c.

DOLER , en terme de Tonnelier , c'est dégrossir à la doloire le merrein & les douves des futailles.

* DOLICHENIUS , adj. (*Myth.*) surnom sous lequel on adoroit Jupiter à Comagene , en Syrie , & à Marseille ; il étoit représenté debout sur un tonneau , armé de pié en cap , & ayant à ses piés une aigle éployé.

* DOLICHODROME , f. m. (*Hist. anc.*) un coureur qui gageoit de faire deux dolichos , un en allant , & l'autre en revenant , dans un certain tems marqué.

DOLICHUS , f. m. (*Hist. anc.*) la longueur de deux stades ; d'autres disent de douze ; quelques-uns de vingt-quatre : mais le sentiment le plus commun est le premier.

DOLIMAN , f. m. (*Hist. mod.*) espèce de longue soutane des Mahométans , qui leur pend jusqu'aux piés , & dont les manches étroites se boutonnent auprès de la main. Voici donc , au rapport de MM. le Brun & Tournefort , la manière dont les Turcs s'habillent ; & ce n'est pas sur cet article que nous sommes devenus plus sensés qu'eux , en quittant notre habit long pour en prendre un autre aussi grotesque qu'incommode.

Les Turcs , hommes & femmes , mettent d'abord un caleçon sur leur corps nud ; ce haut-de-chausses ou caleçon se ferme par-devant au moyen d'une ceinture large de trois ou quatre pouces , qui entre dans une gaine de toile cousue contre le drap ; l'ouverture qui est par-devant , n'est pas plus fendue que celle qui est par-derrrière , parce que les Mahométans n'urinent qu'en s'accroupissant ; par-dessus le caleçon , ils ont une chemise qui est de toile de coton fort claire & fort douce , avec des manches plus larges que celles de nos femmes , mais sans poignets ; ils les troussent dans leurs ablutions au-dessus du coude , & ils les arrêtent avec beau-

coup de facilité ; ils mettent par-dessus la chemise le *doliman*, qui est une espece de soutane de boucassin, de bourre, de toile, de mouffeline, de fatin, ou d'une étoffe d'or, laquelle descend jusqu'aux talons. En hyver, cette soutane est piquée de coton : quelques Turcs en ont de drap d'Angleterre le plus fin.

Le *doliman* est assez juste sur la poitrine, & se boutonne avec des boutons d'argent doré, ou de soie, gros d'ordinaire comme des grains de poivre ; les manches sont aussi fort justes, & ferrées sur les poignets avec des boutons de même grosseur, qui s'attachent avec des ganfes de soie au lieu de boutonnières ; & pour s'habiller plus promptement, on n'en boutonne que deux ou trois d'espace en espace. Le *doliman* est ferré par une ceinture de soie de dix ou douze piés de long, sur un pié & un quart de large. Les plus propres se travaillent à Seis : on fait deux ou trois tours de cette ceinture, enforte que les deux bouts qui sont tortillés d'une maniere assez agréable, pendent par-devant. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DOLOIRE, f. f. (*Chirurgie.*) c'est une espece de bandage simple & inégal. *Voyez* BANDAGE.

Le *doloire* se fait lorsqu'un tour de bande succédant à celui qui vient d'être appliqué, le laisse à découvert d'une quatrieme partie, d'un tiers, ou de la moitié ; ce qui donne lieu de le diviser en grand, en moyen, & en petit. Moins les tours de bandes sont découverts par ceux qui leur succèdent, plus le bandage serre & comprime la partie, toutes choses d'ailleurs égales. (Y)

DOLOIRE, (*Tonnellier.*) est une espece de hache que font les Taillandiers, & dont les Tonnelliers se servent pour dégrossir les douves, & pour amincir les bouts des cerceaux à l'endroit où ils doivent être liés avec l'osier. La *doloire* est garnie d'un manche de bois fort pesant par le bout, pour lui servir de contre-poids : ce manche rentre en-dedans du côté de l'ouvrier, aussi-bien que le dos de la *doloire* où il est emmanché. *Voyez les Planches du Tonnellier.*

DOLTABAR, (*Géog. mod.*) ville de la province de Balagale dans les états du Mogol. *Long.* 94. 30. *lat.* 18. 40.

DOM ou DON, (*Hist. mod.*) titre d'honneur, originairement espagnol, & dont on se sert aujourd'hui en certaines occasions dans d'autres pays.

Il est équivalent à *maître, seigneur, lord, monsieur, seigneur, &c.*

Gollut, dans ses *mém. des Bourg. liv. V. chap. xj.* nous assure que *don* Pelage fut le premier à qui les Espagnols donnerent ce titre ; lorsqu'après avoir été mis en déroute par les Sarrafins, au commencement du huitieme siecle, ils se rallierent sur les Pyrénées, & élurent ce général pour roi.

En Portugal, personne ne peut sans la permission du roi prendre le titre de *don*, qui est dans ce pays une marque de noblesse.

Dom est en usage en France parmi certains religieux, comme les Charteux, Bénédictins, &c. Ainsi on dit : le R. P. *dom* Calmet, *dom* Alexis, *dom* Balthazar, &c. Au pluriel, on écrit *doms* avec une *s*, quand on parle de plusieurs ; comme les RR. PP. *doms* Claude du Rable, & Jacques Douceur : on y joint assez communément le nom de baptême, même quand on parle d'un seul, *dom* Jean Mabillon, *dom* Thierry Ruynart, *dom* Etienne Brice.

Ce mot est dérivé du mot latin *domnus* ou *dominus*, dont il n'est qu'une abbréviation. Le mot *domnus* se trouve dans plusieurs auteurs latins du moyen âge ; Onuphre assure que le titre *domnus* ne se donna d'abord qu'au pape ; qu'ensuite on le donna aux archevêques, évêques, abbés, & autres personnes qui étoient élevées en dignité dans

Tome V.

l'église, ou qui étoient recommandables par leur vertu : enfin *don* est resté aux moines seuls, & *don* aux Espagnols & aux Portugais.

Quelques auteurs prétendent que les religieux se sont abstenus par humilité de prendre le titre de *dominus*, comme appartenant à Dieu seul, & qu'ils y ont substitué celui de *domnus*, qu'ils ont regardé comme un diminutif, *quasi minor dominus*. Quoi qu'il en soit, le titre de *domnus* au lieu de *dominus* paroît fort ancien ; puisque Julia, femme de l'empereur Septime Sévere, est appelée sur les médailles, Julia *domna* au lieu de Julia *domina*. *Voyez le dict. de Trév. (G)*

DOMAINE, f. m. (*Hist. Rom.*) terres de la république romaine prises sur ses ennemis, & dont le produit formoit un fonds pour les besoins de l'état. Il en est trop parlé dans l'histoire romaine, pour n'en pas faire ici l'article.

Tous ceux qui connoissent cette histoire, savent que les Romains, quand ils avoient vaincu leurs ennemis, avoient coutume de leur ôter une partie de leur territoire ; qu'on affermoit quelquefois ces terres au profit de l'état, & que souvent aussi on les partageoit entre les pauvres citoyens, qui n'en payoient à la république qu'un léger tribut. Ce *domaine* public s'accrut avec la fortune de la république, des dépouilles de tant d'états que les Romains conquièrent dans les trois parties du monde. Rome possédoit des terres dans les différens cantons de l'Italie, en Sicile, & dans les îles voisines, en Espagne, en Afrique, dans la Grece, la Macédoine, & dans toute l'Asie. En un mot, on incorpora dans le *domaine* public le *domaine* particulier de tant de villes libres & des royaumes dont les Romains avoient fait leurs conquêtes. On en portoit le produit & le revenu dans l'épargne. C'étoit-là le fonds dont on tiroit la solde des troupes, & avec lequel on subvenoit à toutes les dépenses & à toutes les nécessités publiques.

César fut le premier qui osa s'en emparer pendant la guerre civile contre Pompée : il en tira pour son usage quatre mille cent trente livres d'or, & quatre-vingt mille livres d'argent. Dans la suite, les empereurs imiterent son exemple, & ne regarderent plus le *domaine* public que comme le leur. Enfin dans notre langue, le mot général de *domaine* est devenu particulier & propre au patrimoine des rois. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DOMAINE ÉMINENT, (*Droit polit.*) c'est le droit qu'a le souverain de se servir pour le bien public, dans un besoin pressant, des fonds & des biens que possèdent les sujets.

Ainsi, par exemple, quand la nécessité du bien public requiert de fortifier une ville, le souverain est autorisé à prendre les jardins, les terres, & les maisons des particuliers, qui se trouvent situés dans l'endroit où il faut faire les remparts, les fossés, & autres ouvrages de fortification que demande l'intérêt de l'état ; c'est pourquoi, dans un siège, le souverain abat & ruine souvent des édifices & des campagnes de ses propres sujets, dont l'ennemi pourroit sans cela retirer quelque grand avantage.

Il est incontestable que la nature même de la souveraineté autorise le prince à se servir, dans les cas urgens de nécessité, des biens que possèdent les sujets ; puisqu'en lui conférant l'autorité souveraine, on lui a donné en même tems le pouvoir de faire & d'exiger tout ce qui est nécessaire pour la conservation & l'avantage de l'état.

Il faut encore remarquer, que c'est une maxime de l'équité naturelle, que quand il s'agit de fournir ce qui est nécessaire à l'état, & à l'entretien d'une chose commune à plusieurs, chacun doit y contribuer à proportion de l'intérêt qu'il y a : mais com-

C ij

me il arrive quelquefois que les besoins présents de l'état & les circonstances particulières ne permettent pas que l'on suive cette règle à la lettre, c'est une nécessité que le souverain puisse s'en écarter, & qu'il soit en droit de priver les particuliers des choses qu'ils possèdent, mais dont l'état ne sauroit se passer dans les conjonctures pressantes où il se trouve : ainsi le droit dont il s'agit, n'a lieu que dans de telles conjonctures.

Poisons donc pour maxime, avec M. de Montesquieu, que quand le public a besoin du fonds d'un particulier, il ne faut jamais agir par la rigueur de la loi politique : mais c'est - là que doit triompher la loi civile, qui avec des yeux de mere, regarde chaque particulier comme toute la cité même.

« Si le magistrat politique veut faire quelque édifice public, quelque nouveau chemin, il faut qu'il indemnise noblement : le public est à cet égard comme un particulier qui traite avec un particulier. C'est bien assez qu'il puisse contraindre un citoyen de lui vendre son héritage, & qu'il lui ôte le grand privilège qu'il tient de la loi civile, de ne pouvoir être forcé d'aliéner son bien.

» Beaumanoir, qui écrivoit dans le douzième siècle, dit que de son tems quand un grand chemin ne pouvoit être rétabli, on en faisoit un autre, le plus près de l'ancien qu'il étoit possible ; mais qu'on dédommageoit les propriétaires aux frais de ceux qui tiroient quelque avantage du chemin : on se déterminoit pour lors par la loi civile ; on s'est déterminé de nos jours par la loi politique ».

Il est donc juste que dans les rares conjonctures où l'état a besoin de priver les particuliers de leurs biens, alors 1°. les propriétaires soient dédommés par leurs concitoyens, ou par le trésor public, de ce qui excède leur contingent, autant du moins que la chose est possible ; que si les citoyens eux-mêmes se sont exposés à souffrir cette perte, comme en bâtissant des maisons dans un lieu où elles ne sauroient subsister en tems de guerre, alors l'état n'est pas tenu à la rigueur de les indemniser, & ils peuvent raisonnablement être censés avoir consenti eux-mêmes aux risques qu'ils couroient.

2°. Le droit éminent n'ayant lieu que dans une nécessité d'état, il seroit injuste de s'en servir en tout autre cas ; ainsi le monarque ne doit user de ce privilège supérieur, qu'autant que le bien public l'y force, & qu'autant que le particulier qui a perdu ce qui lui appartenoit, en est dédommagé, s'il se peut, du fonds public, ou autrement : car d'un côté la loi civile, qui est le *palladium* de la propriété, & de l'autre la loi de nature, veulent qu'on ne dépouille personne de la propriété de ses biens, ou de tout autre droit légitimement acquis, sans y être autorisé par des raisons grandes & importantes. Si un prince en use autrement à l'égard de quelqu'un de ses sujets, il est tenu sans contredit de réparer le dommage qu'il lui a causé par-là, puisqu'il a donné atteinte à un droit d'autrui certain & incontestable ; il le doit même dans un gouvernement civil, qui quoique monarchique & absolu, n'est point despotique, & ne donne pas conséquemment au souverain sur ses sujets le même pouvoir qu'un maître s'arroe sur ses esclaves.

3°. Il s'ensuit de-là encore, qu'un prince ne peut jamais dispenser valablement aucun de ses sujets des charges auxquelles ils sont tous assujettis en vertu du *domaine éminent* ; car tout privilège renferme une exception tacite des cas de nécessité : & il paroît de la contradiction à vouloir être citoyen d'un état, & prétendre néanmoins avoir quelque droit dont on puisse faire usage au préjudice du bien public.

4°. Enfin, puisque le droit dont il s'agit ici est un droit malheureux & onéreux aux citoyens, on doit

bien se garder de lui donner trop d'étendue ; mais il faut au contraire tempérer toujours les privilèges de ce droit supérieur, par les règles de l'équité, & c'est d'après ces règles qu'on peut décider la plus grande partie des questions qui se sont élevées entre les politiques, au sujet du *domaine éminent*. Mais comme ces questions nous meneroient trop loin, & qu'elles sont d'une discussion trop délicate pour cet ouvrage, je renvoie le lecteur aux savans jurisconsultes qui les ont traités ; par exemple, à M. Buddœus dans son *histoire du droit naturel* ; à M. Boehmer, dans son *droit public universel* ; à Grotius & à Puffendorff. *Hic jura regum extremis digitis attigisse sat est.* Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

DOMAINE, (*Jurispr.*) en latin *dominium*, signifie ordinairement *propriété d'une chose*. Il se prend aussi quelquefois pour un corps d'héritages, & singulièrement pour une métairie & bien de campagne tenu en roture.

Le *domaine* en tant qu'on le prend pour la propriété d'une chose, est un droit qui dérive en partie du droit naturel, en partie du droit des gens, & en partie du droit civil, ces trois sortes de lois ayant établi chacune diverses manières d'acquérir le *domaine* ou propriété d'une chose.

Ainsi, suivant le droit naturel, il y a certaines choses dont le *domaine* est commun à tous les hommes, comme l'air, l'eau de la mer, & ses rivages ; d'autres, qui sont seulement communes à une société particulière ; d'autres, qui sont au premier occupant.

Les conquêtes & le butin que l'on fait sur les ennemis, les prisonniers de guerre, & la plupart de nos contrats, tels que l'échange, la vente, le louage, sont des manières d'acquérir le *domaine* d'une chose, suivant le droit des gens.

Enfin, il y a d'autres manières d'acquérir introduites par le droit civil, telles que les baux à rente & emphytéotiques, la prescription, la commise, & confiscation, &c.

On distingue deux sortes de *domaine* ou propriété, savoir le *domaine direct* & le *domaine utile*.

Le *domaine direct* est de deux sortes ; l'une qui ne consiste qu'en une espèce de propriété honorifique, telle que celle du seigneur haut-justicier, ou du seigneur féodal & direct, sur les fonds dépendans de leur justice ou de leur seigneurie : l'autre espèce de *domaine direct* est celle qui consiste en une simple propriété séparée de la jouissance du fond, & celle-ci est encore de deux sortes ; savoir celle du bailleur à rente ou à emphytéose, & celle du propriétaire qui n'a que la nue propriété d'un bien, tandis qu'un autre en a l'usufruit.

Le *domaine utile* est celui qui consiste principalement dans la jouissance du fonds, plutôt que dans une certaine supériorité sur le fonds, & ce *domaine utile* est aussi de deux sortes, savoir celui de l'emphytéote ou preneur à rente, & celui de l'usufruitier.

Il y a différentes manières d'acquérir le *domaine* d'une chose, qui sont expliquées aux *inst. de rer. divis. & acq. earum dominio*. Voyez les mots ACQUISITION & PROPRIÉTÉ. (A)

DOMAINE ANCIEN, est le *domaine* du roi, consistant en seigneuries, terres, bois, forêts, & autres héritages, & en droits domaniaux ; tels que les tailles, gabelles, doüanes, droits d'entrée & autres, qui sont aussi anciens que la monarchie, ou du moins qui de tems immémorial appartiennent à la couronne ; à la différence du *domaine*, qui consiste dans ce qui y est uni ou réuni nouvellement, soit par droit de conquête, soit par aubaine, confiscation, bâtardise & deshérence : ce qui forme d'abord un *domai-*

ne casuel & nouveau, lequel par succession de tems devient *ancien*. (A)

DOMAINE CASUEL, est tout ce qui appartient au Roi par droit de conquête, ou par acquisition; comme par succession, aubaine, confiscation, bâtardise, & deshérence.

Le *domaine casuel* est opposé au *domaine fixe*, qui est l'*ancien domaine*, lequel de sa nature est inaliénable & imprescriptible; au lieu que le *domaine casuel* peut être aliéné par le roi, & par une suite de ce principe il peut être prescrit. La raison est que le *domaine casuel*, tant qu'il conserve cette qualité, n'est pas considéré comme étant véritablement annexé à la couronne: c'est pourquoi nos rois en peuvent disposer par donation, vente, ou autrement.

Mais le *domaine casuel* devient fixe après dix années de jouissance, ou bien quand il a été joint au *domaine ancien* ou fixe par quelque édit, déclaration, ou lettres patentes. (A)

DOMAINE CONGÉABLE: on appelle ainsi en Bretagne un héritage dont le possesseur est obligé de se dessaisir à la volonté du seigneur, comme si on disoit que le seigneur en peut donner congé au possesseur.

Ces sortes de *domaines* sont sur-tout communs dans la basse Bretagne. Leur origine vient de ce que dans cette province il y avoit beaucoup de landes ou terres en friche & en bois, sans aucuns habitants, que les seigneurs concéderent à divers particuliers pour les défricher, à la charge d'une redevance annuelle, & à condition que le seigneur pourroit les congédier, c'est-à-dire reprendre ces héritages, en leur remboursant la valeur des impenses utiles qu'ils y auroient faites.

Ces concessions de *domaines congéables* ne sont pas translatives de propriété, comme les inféodations & baux à cens, attendu la faculté que le seigneur s'y réserve de déposséder le tenancier à sa volonté; il ne le peut faire néanmoins qu'en lui remboursant la valeur des bâtimens, fossés, arbres fruitiers, & autres impenses utiles & nécessaires.

On doutoit autrefois si ces sortes de *domaines*, ou les rentes qui en tiennent lieu, étoient réputés nobles à cause que ces concessions sont d'une nature singulière, qui ne ressemble point aux fiefs; cependant l'article 541 de la coutume de Bretagne, décide que ces biens se partagent noblement. Voyez Perchambaut sur cet article, & Belordeau, lett. D. art. 29. (A)

DOMAINE DE LA COURONNE. Le *domaine de la couronne*, qu'on appelle aussi *domaine du roi*, ou par excellence simplement le *domaine*, est le patrimoine attaché à la couronne, & comprend toutes les parties dont il est composé.

Origine du *domaine*. Le *domaine de la couronne* a commencé à se former aussi anciennement que la monarchie; dès le moment de l'entrée des Francs dans les Gaules. Ces peuples qui habitoient au-delà du Rhin dans l'ancienne France, se rendirent d'abord les maîtres de quelques contrées en-deçà de ce fleuve qui les séparoit de ce qu'ils possédoient au-delà: les villes de Cambrai & de Tournai se soumirent à eux, & cette dernière ville fut quelque tems la capitale de leur empire.

Le roi Clovis monté sur le throne, jeta des fondemens plus solides de la grandeur de cette couronne: à l'aide des troubles de l'empire, secondé de son courage & de la valeur de sa nation, & plus encore à la faveur du Christianisme qu'il embrassa, il devint maître d'abord des provinces qui étoient demeurées sous l'obéissance des Romains, ensuite des provinces confédérées qui s'en étoient soustraites, & chassa les Ostrogots. Clovis devenu ainsi le souverain des Gaules, entra aussi-tôt en possession des

droits de ceux qui en étoient les maîtres avant lui, & de tout ce dont y jouissoient les Romains, qui consistoit en quatre sortes de revenus.

La première espèce se tiroit des fonds de terre; dont la propriété appartenoit à l'état.

La seconde étoit l'imposition annuelle que chaque citoyen payoit à raison des terres qu'il possédoit, ou de ses autres facultés.

La troisième, le produit des péages & des traites ou doïanes.

La quatrième, les confiscations & les amendes.

Ces mêmes revenus qui ne furent point détachés de la souveraineté, formèrent la dot de la couronne naissante de nos rois, comme ils avoient formé le patrimoine de la couronne impériale; & telle fut l'origine de ce que nous appellons *domaine de la couronne*.

Ce *domaine* s'est augmenté dans la suite; & les lois qui lui sont propres, se sont établies peu-à-peu.

Les objets les plus importans à considérer par rapport au *domaine*, sont la nature & les différentes espèces de parties qui le composent, ses privilèges, la manière dont il peut être conservé, augmenté ou diminué, les formes successives de son administration, & sa juridiction.

Nature du *domaine*, & ses différentes espèces. Pour bien connoître la nature du *domaine*, il faut d'abord distinguer tous les revenus du Roi en deux espèces.

La première aussi ancienne que la monarchie, & connue sous le nom de *finance ordinaire*, comprend les revenus dépendans du droit de souveraineté, la seigneurie, & autres héritages dont la propriété appartient à la couronne, & les droits qui y sont attachés de toute ancienneté, tels que les confiscations, amendes, péages, & autres.

La seconde espèce plus récente comprend sous le nom de *finances extraordinaires*, les aides, tailles, gabelles, décimes, & autres subsides, qui dans leur origine ne se levoient point ordinairement, mais seulement dans certaines occasions, & pour les besoins extraordinaires de l'état.

Les Romains avoient deux natures de fisc, *alia reipublicæ*, *alia principis*, le public & le privé. Ce dernier qui appartenoit personnellement à l'empereur, étoit tellement séparé de l'autre, qu'il y avoit deux procureurs différens chargés d'en prendre le soin.

On faisoit en France la même distinction sous les deux premières races de nos rois. Le *domaine public* étoit composé de possessions attachées à leur couronne, des tributs ou impositions réelles qui se payoient alors en deniers, ou en fruits & denrées en nature, des péages sur les marchandises, des amendes dûes, soit par ceux qui n'alloient point à la guerre, ou par composition pour les crimes dont les accusés avoient alors la faculté de se racheter par argent. Le *domaine privé* étoit le patrimoine personnel du roi qui lui appartenoit lors de son avènement à la couronne, ou qui lui étoit échû depuis par succession, acquisition, ou autrement.

Cette distinction du *domaine public* & privé est aujourd'hui inconnue, comme l'observe Lebrét en son traité de la souveraineté, liv. III. chap. j. mais on fait plusieurs divisions du *domaine* pour distinguer les différens objets dont il est composé, & leur nature.

Entre les différentes sortes de biens qui composent le *domaine*, les uns sont domaniaux par leur nature, tels que la mer, les fleuves, & rivières navigables, les grands chemins, les murs, remparts, fossés, & contrescarpes de villes; les autres ne sont domaniaux, que parce qu'ils ont fait partie du *domaine* dès le commencement de la monarchie, ou qu'ils y ont été unis dans la suite.

De cette première division du *domaine*, il en naît

une seconde bien naturelle : on distingue le *domaine* ancien & le *domaine* nouveau.

Le *domaine* ancien est celui qui se forma dès le commencement de la monarchie, par le partage que nos rois firent des terres nouvellement conquises entr'eux, & les principaux capitaines qui les avoient accompagnés dans leurs expéditions. Dans cette classe sont les villes & les provinces dont nos rois ont joui dès l'établissement de la monarchie, les mouvances qui y sont attachées, & en général tout ce qu'ils possèdent, sans qu'on voie le commencement de cette possession. Or comme toute réunion suppose une union précédente, il faut y ajouter tout ce qui a été réuni à la couronne, sans qu'on voie l'origine de l'acquisition de nos rois, parce que cette ignorance du principe de leur possession fait supposer qu'elle a commencé au moment de leur conquête des Gaules.

Le *domaine* nouveau est composé des terres & biens qui ont été unis dans la suite au *domaine* ancien, soit par l'avenement du roi à la couronne, soit par les successions qui peuvent lui échoir, soit par les acquisitions qu'il peut faire à titre onéreux ou lucratif.

Les biens qui composent le *domaine*, soit ancien ou nouveau, consistent ou en immeubles réels, comme les villes, duchés, comtés, marquisats, fiefs, justices, maisons, ou endroits incorporels, comme le droit d'amortissement, ou autres semblables.

Les immeubles réels qui composent le *domaine*, donnent lieu à cette subdivision en grand & petit *domaine*.

Le grand *domaine* consiste en seigneuries ayant justice haute, moyenne & basse, telles que les duchés, principautés, marquisats, comtés, vicomtés, baronies, châellenies, prévôtés, vigueries, & autres, avec leurs mouvances, circonstances, & dépendances. Le petit *domaine* consiste en divers objets détachés, & qui ne font partie d'aucun corps de seigneuries. L'édit du mois d'Août 1708, met dans cette classe les moulins, fours, pressoirs, halles, maisons, boutiques, échopes, places à étaler, terres vaines & vagues, communes, landes, bruières, parais, paluds, marais, étangs, boqueteaux séparés des forêts, bacqs, péages, travers, parages, ponts, droits de minage, mesurage, aunage, poids, les grefes, tabellionage, prés, îles, ilots, cremens, atterrissements, accroissements; droits sur les rivières navigables, leur fond, lit, bords, quais, & marche-piés, dans l'étendue de vingt-quatre piés d'icelles, les bras, courans, eaux mortes, & canaux, soit que lesdits bras & canaux soient navigables, ou non, les places qui ont servi aux fossés, remparts & fortifications, tant anciennes que nouvelles de toutes les villes du royaume, & espace étant au-dedans desdites villes, près les murs d'icelles, jusqu'à concurrence de neuf piés, soit que les villes appartiennent au roi ou à des seigneurs particuliers.

Les immeubles réels peuvent être en la main du roi, ou hors sa main, ce qui forme une seconde subdivision de *domaine* engagé ou non engagé : le *domaine* engagé est celui que le roi a engagé à titre d'*engagement*, soit par concession en apanage sous condition de reversion à la couronne, soit par vente sous faculté de rachat perpétuel expresse ou tacite.

Les droits incorporels faisant partie du *domaine*, se subdivisent également suivant leur nature : les uns dépendent de la souveraineté, & sont domaniaux par leur essence, comme le droit de directe universelle, le droit d'amortissement, francs fiefs & nouveaux acquêts, d'aubaine, le droit de légitimer les bâtards par lettres patentes, & de leur succéder exclusivement hors les cas où les hauts justiciers y sont fondés; les droits d'annoblissement, de grande voirie, de varech, sur certains effets, de joyeux

avenement, de régale, de marc d'or, le droit appelé *domaine*, & barrage; droits sur les mines, droits des postes & messageries, le droit de créer des officés, d'établir les foires & marchés, d'imposer & concéder les octrois de ville, d'accorder des lettres de regret; droits de contrôle des exploits & des actes des notaires, & sous signature privée, d'insinuation, de centième denier & de petit scel.

Les autres droits incorporels ne sont point domaniaux par leur nature, & dépendent du droit de justice, comme les droits de deshérence, de confiscation, de gruerie, de grairie, de fisc & danger; les offices dépendans des terres domaniales, & pour cet effet appelés *domaniaux* ou *patrimoniaux*; les amendes, les droits de bannalité, de tabellionage, de poids-le-roi, de minage, le droit d'épave.

D'autres droits incorporels & domaniaux ne sont attachés, ni à la souveraineté, ni à la justice, tels que les redevances en argent ou en grain, ou autre espèce de prestation; les rentes foncières sur des maisons situées dans des villes ou sur des héritages de la campagne, les droits d'échange dans les terres des seigneurs particuliers.

On divise encore le *domaine* en *domaine* muable, dont le produit peut augmenter suivant les circonstances, qui s'affirme comme greffe, sceaux, tabellionage : *domaine* immuable, dont le produit n'augmente ni ne diminue, comme les cens & rentes : *domaine* fixe, dont l'existence est certaine & connue, & ne dépend d'aucun événement : *domaine* casuel, qui est attaché à des événements incertains, comme les droits de quint & requint, reliefs, rachats, lods & ventes, les successions des aubains & des bâtards, les amendes. Enfin on trouve dans les auteurs plusieurs autres espèces de *domaine*, telles que le *domaine* forain consistant en certains droits domaniaux qui se levent sur des marchandises lors de leur entrée ou sortie du royaume; le *domaine* en pariage, c'est-à-dire les seigneuries, & autres biens que le Roi possède en commun avec des seigneurs particuliers.

Privilèges du domaine. Les privilèges du fisc chez les Romains sont peu connus; le titre du code de *privilegio fisci*, n'a rapport qu'à un seul, qui est celui de la préférence qu'il peut avoir sur les biens d'un débiteur qui lui est commun avec d'autres créanciers; & on n'y explique même pas dans toute son étendue en quoi consiste cette préférence. Chopin, dans le titre *xxxix. du III. liv. du domaine*, pour suppléer au silence que ce titre du code garde sur les autres privilèges du fisc, a rassemblé ce qui se trouve sur ce sujet dispersé dans les autres titres du droit civil, & en a fait une longue énumération; mais la plupart des privilèges dont il fait mention, fondés sur les dispositions des lois romaines, sont inconnus parmi nous.

Dans notre droit on peut distinguer deux sortes de privilèges du *domaine*.

Les uns sont inhérens à sa nature, tel est celui de l'inaliénabilité, suite nécessaire de sa destination à l'usage du prince pour le bien public. Casa, Ragueau, & autres auteurs, ont observé que l'inaliénabilité du *domaine* est comme du droit des gens; que la prohibition d'aliéner le *domaine* n'a été établie par aucune loi spéciale, mais qu'elle est née, pour ainsi dire, avec la monarchie, & que chaque roi avoit coutume à son avenement de faire serment de l'observer. Ces principes ont été constans & consacrés irrévocablement dans l'ordonnance générale du *domaine* du mois de Février 1566.

Les autres privilèges du *domaine* sont établis sur les dispositions des ordonnances.

Ces privilèges peuvent avoir rapport, soit à la conservation du *domaine*, soit aux tribunaux où les causes qui les concernent doivent être traitées, soit

à la nature des actions qu'il peut intenter, ou dont il est exempt.

Les privilèges qui ont rapport à la conservation du *domaine*, consistent dans son affranchissement de la condition commune des autres héritages, suivant laquelle ils sont susceptibles de toute sorte de convention, donation, vente, échange, & autres dispositions, & sujets aux droits rigoureux de la prescription; au lieu que le *domaine* hors du commerce des hommes, ne peut être aliéné ni prescrit.

Les privilèges du *domaine* qui ont rapport aux tribunaux où les causes qui les concernent doivent être traitées, consistent en ce que la connoissance des causes qui intéressent le *domaine*, ne peut appartenir aux juges des seigneurs, ni même à tous officiers royaux, mais seulement à ceux à qui cette attribution a été spécialement faite, soit en première instance, soit par appel, ainsi qu'il sera dit plus au long en parlant de la juridiction du *domaine*: de-là la maxime attestée par tous les auteurs, que, quoique le *domaine* soit enclavé dans la justice d'un seigneur, il ne peut être soumis à sa justice, & qu'une terre qui y étoit soumise auparavant, cesse de l'être, lorsqu'elle est acquise par le roi, comme le décide Loiseau des seigneuries, chap. xij. n. 21 & 22. & Chopin, liv. du *domaine*, tit. 12. n. 3.

Les privilèges du *domaine* qui ont rapport à la nature des actions que le Roi peut intenter, sont la préférence sur les biens des fermiers de ses *domaines*, fixée par un édit du mois d'Août 1669 à trois différens objets, sur les meubles & deniers comptans, les immeubles & les offices: la contrainte par corps qui peut être exercée pour le paiement des revenus du *domaine*, aux termes de l'art. 3. du titre 34. de l'ordonnance de 1667: le droit de plaider main garnie, & d'obliger à la représentation de titres: le droit de se pourvoir même contre des arrêts contradictoires, ou par la voie des lettres de rescision, contre des actes passés, soit au nom du roi, soit au nom de celui qui l'a précédé, à quelque titre que ce puisse être: l'affranchissement de toutes dispositions des coutumes, ou la condition fixée par des lois générales & par les ordonnances du royaume.

Enfin les privilèges du *domaine* qui ont rapport à la nature des actions dont il est exempt, sont de ne pouvoir être sujet à aucune action de complainte; (car cette action qui suppose une voie de fait, une violence, & par conséquent une injustice, ne peut être intentée contre le Roi, qui est la source & le distributeur de toute justice, sans blesser la révérence due à la majesté du prince): de ne pouvoir également être sujet à l'action du retrait lignager: la raison en est que lorsque le roi acquiert un héritage, on doit présumer qu'il a en vue le bien & l'utilité de l'état, qui doit l'emporter sur l'objet qu'ont eu les coutumes de conserver les héritages dans les familles.

Aux exemples des actions qui ne peuvent être intentées contre le *domaine*, il faut ajouter ceux des exceptions qui ne peuvent lui être opposées, telles que la péremption d'instance, la compensation, la cession de biens, les lettres de répi, les lettres d'état, les lettres de bénéfice d'inventaire.

On terminera ce détail des privilèges du *domaine*, en ajoutant que les causes qui le concernent, ne peuvent être évoquées, même dans le cas où le procureur du roi n'est pas seule partie, mais seulement intervenant dans un instance qu'un autre auroit commencée, suivant la décision de Chopin, liv. II. du *domaine*, tit. xv. n. 13.

Il est aussi nécessaire d'observer que plusieurs de ces privilèges, tels que l'inaliénabilité & l'imprescriptibilité, n'ont lieu que pour le *domaine* ancien ou fixe, & ne conviennent point au *domaine* casuel,

c'est-à-dire aux biens qui étoient au roi par droit d'aubaine, bâtardise, deshérence, confiscation, épave, & autres semblables revenus casuels, dont il est libre au roi de disposer comme il le juge à propos, aussi long-tems qu'ils n'ont point acquis la qualité de *domaine* fixe.

La nature du *domaine* établie, les différentes espèces des parties dont il est composé étant distinguées, ses privilèges étant connus, il n'est pas moins utile de savoir comment il peut être conservé, augmenté, ou diminué.

Conservation du domaine. Pour assurer la conservation du *domaine*, outre les privilèges ci-dessus détaillés, on a en divers tems pris plusieurs précautions.

Il a été ordonné par un arrêt du conseil, du 19 Septembre 1684, que les fermiers, sous-fermiers, engagistes, ou autres possesseurs du *domaine*, remettraient leurs baux & sous-baux, avec les registres, & des états en détail des *domaines*, au greffe du bureau des finances de chaque généralité où les biens sont situés.

Une disposition d'un édit du mois d'Avril 1685, porte, article 6, que les receveurs généraux du *domaine* feront mention dans les états au vrai & comptes qu'ils rendront, de la consistance en détail, & par le menu, de tous les droits dépendans des *domaines* dans leurs généralités & départemens, tant de ceux qui sont entre les mains du roi, que de ceux qui sont aliénés; & par l'article 7, il est dit que les fermiers & engagistes des *domaines* seront tenus à la 1^{re} sommation de fournir aux receveurs généraux, des états en détail par eux dûment signés & certifiés, des *domaines* & droits domaniaux dont ils jouissent: même les engagistes & détempteurs des *domaines*, de donner une fois seulement à chaque mutation des copies en bonne forme de leurs titres & contrats, & des édits & déclarations, en vertu desquels les aliénations leur auront été faites; & de dix ans en dix ans, de pareils états, à cause des mutations qui y arrivent de tems en tems, signés & certifiés par eux; lesquels états, les receveurs généraux vérifieront sur les papiers-terriers qui auront été faits dans l'étendue de leurs généralités, & desquels ils prendront communication aux chambres des comptes & aux bureaux des finances, pour sur iceux & sur lesdits états dresser leurs comptes. Deux édits postérieurs du mois de Décembre 1701, art. 16, & de Décembre 1727, art. 8, renouvellent la même remise des états en détail des *domaines*, que le dernier prescrit de rapporter tous les cinq ans.

Dans cette même vue de la conservation du *domaine*, on a prescrit par rapport aux fiefs, que les actes de foi & hommage, & les aveux & dénombremens, seroient renouvelés non-seulement à chaque mutation de vassal, mais encore à l'avènement de chaque roi à la couronne, suivant l'arrêt du conseil du 20 Février 1722, & que tous les actes seroient déposés à la chambre des comptes de Paris. Par rapport aux rotures, on a ordonné de renouveler les terriers, & d'exiger de nouvelles déclarations des détempteurs: les arrêts les plus modernes, à l'égard de la ville & prévôté de Paris, sont du 28 Décembre 1666, & du 14 Décembre 1700.

A ces précautions prises pour la conservation du *domaine*, il faut ajouter celle de la création qui a été faite en différens tems, d'officiers chargés spécialement d'y veiller; tels que les receveurs & les contrôleurs généraux des *domaines* & bois créés par les édits des mois d'Avril 1685, & Décembre 1689.

Enfin par l'article 5 de l'édit du mois de Décembre 1701, on a ordonné l'enregistrement de tous les contrats & titres translatifs de propriété des hérita-

ges étant dans la directe du roi ; & cette nécessité a été étendue même aux provinces où l'ensaisinement n'a point lieu par les dispositions des coutumes, & dans les cas de changement de possession sans aucun acte passé, comme lors d'une succession. On a assujetti les héritiers ou autres, à faire leurs déclarations de ce changement, & à les faire enregistrer & contrôler, aux termes des arrêts du 7 Août 1703 & 22 Décembre 1706, dont les dispositions ont été confirmées depuis par un édit du mois de Décembre 1727, qui a assujetti les héritiers même en directe à la nécessité de ces déclarations.

Par rapport aux *domaines* qui ne sont pas dans la main du roi, on a pourvu à leur conservation en particulier, non-seulement par les offices dépendans des terres domaniales, cédées en apanage ou par engagement, mais encore par la création faite en différens tems d'offices de conservateurs des *domaines* aliénés ; au lieu desquels, par édit du mois de Juillet 1708, on a créé dans chaque généralité un office d'inspecteur-conservateur général des *domaines*, avec injonction de faire des états de tous les *domaines* étant en la main du roi, & de tenir des registres des *domaines* aliénés. Ces derniers offices ayant été encore supprimés, le Roi commit en 1717 deux personnes éclairées, pour poursuivre & défendre au conseil toutes les affaires de la couronne, sous le titre d'*inspecteurs-généraux du domaine* ; & depuis ce tems, cette fonction a continué d'être en commission. Enfin par plusieurs arrêts, & notamment par celui du 6 Juin 1722, les trésoriers de France ont été spécialement chargés de faire procéder aux réparations des *domaines* engagés, par faisie du revenu des engagistes.

Le *domaine* peut être augmenté en deux manières : par la réunion d'anciennes parties, & par l'union de nouvelles parties. La différence entre ces deux moyens est d'autant plus sensible, que la réunion n'est pas tant une augmentation que le retour d'une partie démembrée à son principe ; au lieu que l'union produit une augmentation véritable. Cette réunion s'opère de plein droit, la partie qui se réunit rentrant dans sa situation naturelle, qui est de n'avoir qu'un seul être avec le corps dont elle avoit été détachée pour un tems : le retour des fiefs démembrés du *domaine* concédé, ou pour un tems, ou pour un certain nombre de générations, fournit un exemple de cette réunion, qui n'est en quelque manière que la consolidation de l'usufruit à la propriété.

Il n'en est pas de même de l'union qui produit une augmentation véritable, & qui se peut faire expressement ou tacitement en plusieurs manières différentes.

L'union expresse s'opère par lettres patentes, qui l'ordonnent dans les cas où le souverain la juge nécessaire. Telle est l'union de terre érigée en duché, marquisat, ou comté, qui se réunissent au *domaine* par la mort du possesseur sans hoirs mâles, suivant l'édit du mois de Juillet 1566. Telles sont aussi les terres qui n'ont point encore été unies au *domaine*, échûes à nos rois à quelque titre que ce puisse être, inféodées pour un tems au profit d'un certain nombre de générations, à la charge de retour après l'expiration du terme. Cette nécessité de retour imposée lors de la concession, opère l'union la plus expresse, le cas arrivant, puisque ce retour ne peut avoir été stipulé qu'au profit du *domaine*.

L'union tacite se peut faire, ou de plein droit, comme par la voie de la conquête, ou par l'effet de la confusion des revenus d'une terre avec ceux du *domaine* pendant l'espace de dix ans, aux termes de l'ordonnance générale du *domaine* de 1566.

Le *domaine* peut encore s'augmenter par la voie du retrait féodal, de la commise, de la confiscation, par l'avènement du Roi à la couronne qui produit une union de droit, aux termes de l'édit du mois de Juillet, dont les termes sont remarquables. Henri IV. y déclare, *la seigneurie mouvante de la couronne tellement réunie au domaine d'icelle, que dès-lors dudit avènement elles sont advenues de même nature que son ancien domaine, les droits néanmoins des créanciers demeurant en leur état.* Enfin toutes les terres & biens fonds qui écheroient au Roi à titre de succession, ou qu'il acquiert à titre onéreux ou lucratif, sont de nature à procurer l'augmentation du *domaine*.

Aliénation du domaine. Si l'on considère le privilège de l'inaliénabilité du *domaine*, il ne paroît point pouvoir être susceptible de diminution : mais quelque étroite que soit la règle qui défend l'aliénation du *domaine*, elle reçoit cependant quelque exception que l'ordonnance même a autorisée.

La première est en faveur des puînés, fils de France : la nécessité de leur fournir un revenu suffisant pour soutenir l'éclat de leur naissance, qui est une charge de l'état, est le fondement de cette exception. Le fonds que l'on y emploie, qui est un démembrement du *domaine*, est appelé *apanage*, & est essentiellement chargé de la condition de réversion à défaut de mâles. Il faut cependant convenir que cet usage qui s'observe aujourd'hui, n'a pas toujours été suivi. Sous la première race de nos rois, chacun de leurs enfans mâles recueilloit une portion du royaume, entièrement indépendante de celle de ses frères. Les partages du royaume entre les quatre fils de Clovis, & ensuite entre ses quatre petits-fils, tous enfans de Clotaire roi de Soissons, qui avoit réuni les parts de ses trois frères, en fournissent la preuve. On en trouve plusieurs exemples semblables sous la seconde race, dans le partage du royaume entre les deux fils de Pepin le Bref, entre les trois fils de Charlemagne, & entre les quatre fils de Louis le Débonnaire. Mais sous la troisième race les puînés furent exclus du partage du royaume, & on leur assigna seulement des *domaines* pour leurs portions héréditaires ; d'abord en propriété absolue, comme le duché de Bourgogne donné par le roi Robert en apanage à Robert son second fils, qui fut la tige de la première branche de Bourgogne, qui dura 330 ans : ensuite sous la condition de réversion à la couronne à défaut d'hoirs, comme le comté de Clermont en Beauvoisis, accordé par le roi Louis VIII. à Philippe de France son frère, en l'année 1223 ; & enfin sous la condition de réversion à défaut d'hoirs mâles, à l'exclusion des filles, comme le comté de Poitou donné par Philippe le Bel en apanage à Philippe son frère, par son testament de 1311, sous la condition expresse de réversion à défaut d'hoirs mâles, suivant son codicile de 1314 : ce qui a été depuis reconnu en France comme une loi de l'état.

A l'égard des filles de France, Charles V. ordonna en 1374, qu'elles n'auroient point d'apanage, mais qu'elles seroient dotées en argent ; ce qui s'est ainsi pratiqué depuis : ou si on leur a donné quelquefois des terres en dot, ce n'a été qu'à titre d'engagement, & sous la faculté perpétuelle de rachat.

Une seconde exception à l'inaliénabilité du *domaine* a été produite par la nécessité de pourvoir aux charges accidentelles de l'état, telles que les frais de la guerre. L'ordonnance de 1566, qui a renouvelé cette règle, admet en effet l'exception de la nécessité de la guerre sous trois conditions : la première, que l'aliénation se fasse en deniers comptans, pour assurer la réalité du secours : la seconde, qu'elle soit fondée sur des lettres patentes registrées, pour empêcher qu'on ne puisse trop aisément employer cette ressource extraordinaire : la troisième, que

que l'aliénation soit faite sous la faculté de rachat perpétuel, pour assurer au roi le droit de rentrer dans un bien que la nécessité de l'état l'a forcé d'aliéner. On peut consulter Chopin, *liv. II. du domaine, titre 14.* où cette matière est traitée amplement.

Le premier engagement du *domaine* fut fait par François I. par lettres patentes du 1^{er} Mai 1519, selon la remarque de Chopin; & Mezerai en son abrégé sur l'an 1522, fixe aussi la même époque aux engagements. Ces aliénations se faisoient d'abord par actes devant notaires: cette forme s'observoit encore sous le regne d'Henri IV; mais ce prince donna une autre forme aux aliénations du *domaine*, en nommant des commissaires pour en faire des adjudications au plus offrant, & cette forme est celle qui a depuis été suivie dans ces sortes d'actes.

Les aliénations faites en vertu des édits de Mars 1619, Décembre 1652, & autres édits postérieurs, durèrent jusqu'en 1662, recommencerent en 1674 jusqu'en 1681. De nouveaux édits qui ordonnerent l'aliénation du *domaine*, des mois de Mars & Avril 1695, étendirent l'objet des précédens, en ordonnant le rachat des rentes dûes au *domaine*; l'aliénation des droits d'échange, la confirmation des précédens engagements, l'aliénation des places qui avoient servi aux fossés & remparts des villes. Deux édits des mois d'Avril 1702, & Août 1708, ordonnerent de nouveau l'aliénation du *domaine*.

Un autre édit postérieur du mois d'Août 1717, & une déclaration du 5 Mars 1718, en ont autorisé une nouvelle, tant en engagement qu'à vie. Enfin, par un arrêt du conseil du 13 Mai 1724, il a été ordonné que les offres & encheres pour la revente des *domaines* engagés, ne se feroient à l'avenir qu'en rentes payables au *domaine*, & à la charge de rembourser les précédens engagistes.

Une troisième manière dont le *domaine* peut être diminué, est l'aliénation par échange: car quoique le contrat d'échange ne soit pas une aliénation véritable, puisqu'au lieu du bien que l'on y abandonne, on en reçoit un autre de pareille valeur, cependant comme il peut arriver que le terme d'échange ne soit qu'un déguisement qui couvre une aliénation véritable, les ordonnances ont mis cette espèce de contrat au rang des aliénations du *domaine* qu'elles prohibent. On en trouve des exemples dans celles du 29 Juillet 1318, & 5 Avril 1321. Cependant l'égalité qui doit régner dans l'échange fait dire à Chopin, *liv. III. du domaine, tit. 16. n^o. 1.* que l'ordonnance de 1566 n'a pas entièrement reprouvé les échanges du *domaine*; dont il rapporte plusieurs exemples. Mais pour la validité de ces sortes d'échanges, il faut qu'il y ait nécessité ou utilité évidente pour le *domaine*; que les formalités nécessaires pour les aliénations y soient observées; qu'il y ait dans l'échange une égalité parfaite, de manière que le *domaine* du roi n'en soit point diminué; enfin que les lettres patentes qui autorisent cet échange, soient dûement registrées: alors les biens cédés au roi en contre-échange, prennent la place des biens domaniaux, & deviennent de même nature.

Une dernière manière d'aliéner le *domaine* provenoit autrefois des dons de la libéralité de nos rois. Pour la validité de ces dons, il étoit nécessaire qu'il en fût expédié un brevet en forme, & qu'il fût enregistré en la chambre du trésor: mais les dons étant de véritables aliénations, sont sujets à être révoqués, même lorsqu'ils sont faits pour récompense de service; ce qui s'est ainsi pratiqué de tout tems. En effet, on voit dans les formules de Marculfe que dès le tems de la première race, ceux qui avoient eu du roi des fonds en don, faisoient confirmer ces libéralités par les rois ses successeurs. On pratiquoit

Tome V.

aussi la même chose du tems de la seconde race; de sorte que le prince étoit censé faire une seconde libéralité, lorsqu'au lieu de révoquer le don fait par ses prédécesseurs, il vouloit bien le confirmer. On a tellement reconnu l'abus qui pouvoit résulter de ces sortes d'aliénations, que depuis plusieurs années nos rois en affermant sans réserve toutes les parties de leur *domaine*, soit fixes, soit casuelles, se sont privés de la liberté d'en pouvoir faire à l'avenir aucun don.

Administration du domaine. Pour ce qui est de l'administration du *domaine*, on n'entrera point ici dans le détail de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; il suffira d'observer que de tems immémorial, les biens du *domaine* ont toujours été donnés à ferme au plus offrant & dernier enchérisseur, même les émolumens des sceaux & ceux des écritures, c'est-à-dire des greffes & de tabellionage. On affermoit aussi le produit des prévôtés & bailliages: les anciennes ordonnances disent, que ces sortes de biens seront vendus par cris & subhastation, ce qui ne doit pas néanmoins s'entendre d'une vente proprement dite, mais d'un bail à ferme.

Suivant une ordonnance de Philippe le Long, du 27 Mai 1320, chaque receveur devoit faire procéder aux baux des *domaines* de sa baillie ou recette: les baux de justice & droits en dépendans, ne devoient être faits que pour un an & séparément de ceux des châteaux, que le receveur pouvoit affermer pour une ou plusieurs années, selon ce qui paroïssoit le plus avantageux au roi. Postérieurement l'usage établi par les déclarations du roi & les arrêts, a été que les trésoriers de France ne peuvent faire les baux du *domaine* pour plus de neuf années; autrement ces baux seroient considérés comme une aliénation qui ne peut être faite sans nécessité & sans être autorisée par des lettres patentes dûment registrées. Depuis plusieurs années, on ne voit plus de baux particuliers du *domaine*, & tous les *domaines* du roi sont compris dans un seul & même bail, qui fait partie du bail général des fermes.

On a établi dans chaque généralité des receveurs généraux des *domaines* & bois, auxquels les fermiers & receveurs particuliers sont obligés de porter le produit de leurs baux & de leurs recettes. Les receveurs généraux ont chacun des contrôleurs qui tiennent un double registre de tous les payemens faits aux receveurs. Les fermiers & receveurs du *domaine* sont obligés d'acquitter les charges assignées sur leur recette: leurs recettes & dépenses sont fixées par des états du roi, arrêtés tous les ans au conseil sur les états de la valeur & des charges du *domaine*, qui doivent être dressés & envoyés par les trésoriers de France. Ces états du roi sont adressés aux bureaux des finances de chaque généralité par des lettres patentes de commission, pour tenir la main à leur exécution. L'année de l'exercice expirée, les receveurs généraux sont tenus de compter par état, au vrai, de leur recette & dépense, d'abord au bureau des finances dans le ressort duquel est leur administration; ensuite au conseil, & enfin de présenter leurs comptes en la chambre des comptes, en y joignant les états du roi & les états au vrai arrêtés & signés.

Il se trouve à la chambre des comptes plusieurs anciennes ordonnances, qui portent, qu'entre les charges du *domaine*, on doit d'abord payer les plus anciens fiefs & aumônes, les gages d'officiers, les réparations, & que ces sortes de charges doivent passer avant les dons & autres assignations.

Les possesseurs des biens domaniaux sont aussi tenus d'en payer les charges accoutumées, quoique le contrat d'engagement n'en fasse pas mention: c'est la disposition des anciennes ordonnances, rappelées

D

dans une déclaration du 12 Octobre 1602, enforte néanmoins que les acquéreurs pussent retirer le dernier vingt du prix de leur acquisition, & ne soient point chargés au-delà.

Jurisdiction du domaine. La forme de l'administration du *domaine* ne pourroit long-tems subsister, si elle n'étoit soutenue par les lois établies pour sa conservation, & par les juges spécialement chargés d'y veiller, ce qui forme la jurisdiction du *domaine*.

On a exposé plusieurs des lois du *domaine* dans le détail des privilèges qui le concernent, & ce n'est point ici le lieu d'en faire une plus longue énumération : mais on ne peut se dispenser de donner une idée des juges auxquels cette jurisdiction a été confiée.

On a mis au rang des privilèges les plus essentiels du *domaine*, le droit de ne pouvoir être soumis à la justice des seigneurs particuliers, de n'être confié qu'aux juges royaux, & même d'avoir ses causes attribuées à certains juges royaux à l'exclusion de tous autres, soit en première instance, soit par appel.

Les trésoriers de France connoissoient d'abord seuls des affaires domaniales dans toute l'étendue du royaume : mais le *domaine* s'étant augmenté par les différens duchés & autres seigneuries qui furent unies à la couronne, les trésoriers de France souvent occupés près de la personne du roi, & ne pouvant toujours vaquer par eux-mêmes à l'expédition des affaires contentieuses, en commettoient le soin à des personnes versées au fait de judicature, qui faisoient la fonction de conseillers, sans néanmoins en prendre le titre. On en voit dès 1356, d'abord au nombre de quatre, ensuite de six : le premier de ces juges commis par les trésoriers de France étoit ordinairement un évêque ou autre grand seigneur. En 1380 l'évêque de Langres présidoit en qualité de conseiller *super facto domanii regis* : les jugemens & commissions émanés de ce juge étoient intitulés, *les conseillers & trésoriers au trésor*, comme on le voit par un ancien livre des causes par eux expédiées en 1379, & par le compte des changeurs du trésor.

Comme il étoit peu convenable que la connoissance du *domaine* de la couronne fût confiée à des personnes privées & sans caractère, le roi, en 1388, donna deux adjoints aux trésoriers de France, qui étoient alors au nombre de trois, & ordonna que deux d'entr'eux vaqueroient au fait de la distribution & gouvernement des deniers, & les trois autres à l'expédition des causes du *domaine* ; enforte que l'on distingua depuis ce tems le trésorier de France sur le fait des finances ou de la direction, & le trésorier de France sur le fait de la justice.

Il y eut plusieurs changemens dans leur nombre jusqu'en 1412, qui sont peu importants à connoître. En cette année, sur les remontrances des états du royaume, il fut établi par le roi un clerc conseiller du trésor, pour juger avec les trésoriers de France les affaires contentieuses du *domaine*. Depuis ce tems les trésoriers de France observerent entr'eux exactement de tenir deux séances différentes, l'une pour les affaires de finance ou de direction, que l'on ne traitoit plus qu'en la chambre de la finance, appelée depuis le *bureau des finances* ; l'autre pour les affaires contentieuses, qui se tenoit en une chambre appelée *chambre de la justice*, depuis *chambre du trésor*.

Les registres les plus anciens de ces chambres font mention des officiers des deux chambres, & des dépenses faites pour les menues nécessités de l'une & de l'autre : on y trouve que le 3 Février 1413, un procureur s'étant présenté en la chambre des finances, pour demander aux trésoriers de France la

main-levée de biens qu'ils avoient fait saisir sur un particulier, les trésoriers de France répondirent qu'ils iroient incessamment tenir l'audience en la chambre de la justice, & qu'ils y feroient droit sur sa requête.

Le 25 Mars de la même année le roi créa un second conseiller du trésor, reçu le 17 Avril suivant. Ses provisions portent qu'il est créé pour tenir l'auditoire & siège judiciaire au trésor. Dans le procès-verbal de réception d'un autre conseiller, le 23 Avril 1417, il est dit qu'il fut installé au bureau de la justice & auditoire du trésor, pour tenir & exercer le fait de la justice pour & au nom des trésoriers de France.

En l'année 1446 le roi créa un troisième office de conseiller du trésor. Un quatrième office fut créé le 4 Août 1463 ; & un cinquième office le fut de même le 26 Septembre 1477. Enfin, par une déclaration du 13 Août 1496, le nombre des conseillers du trésor fut fixé aux cinq qui étoient alors subsistans, & c'est à cette époque que l'on doit considérer l'établissement stable & permanent de la chambre du trésor, depuis appelée *chambre du domaine*. Le nombre des officiers de cette chambre fut dans la suite porté à dix, par la création de trois nouveaux offices de conseillers du trésor, par un édit du mois de Février 1543, & par celle postérieure d'un lieutenant général & d'un lieutenant particulier.

Pour connoître l'étendue de la jurisdiction de la chambre du trésor, il faut considérer ses époques différentes depuis la déclaration du 13 Août 1496, que l'on peut regarder comme son premier âge. Par cette déclaration, la chambre du trésor avoit le droit de connoître des affaires domaniales de tout le royaume. Tel étoit son territoire ; elle étoit l'unique tribunal où l'on pût porter ces sortes de contestations : mais comme les trésoriers de France avoient exercé la jurisdiction du trésor, & que cette jurisdiction étoit un démembrement de la leur, ils conserverent la prérogative de venir prendre place dans cette chambre, & d'y présider.

Le roi François I. parut donner atteinte à l'étendue de la jurisdiction de la chambre du trésor par l'édit de Crémieu, de l'année 1536, qui est le commencement du second âge de cette chambre : cet édit renferme deux clauses qu'il est nécessaire d'observer : la première, l'attribution aux baillis & sénéchaux des causes du *domaine* : la seconde, la prévention qu'on y réserve dans son entier à la chambre du trésor ; ainsi par cet édit la chambre du trésor partage ses fonctions, & a des concurrens ; mais conserve son territoire en entier : on ne borne point son étendue, & si on ne lui laisse point cette prévention & cette concurrence, elle est dépouillée entièrement, on ne lui laisse aucune jurisdiction, ce qui est contraire aux termes de l'édit, qui l'a réservé en son entier. Par rapport aux trésoriers de France, on n'en fait nulle mention dans cet édit : ils demeurèrent dans leur ancien état ; ils conservent leur séance d'honneur dans la jurisdiction du trésor.

Le concours donné aux baillis & sénéchaux par l'édit de 1536, fut modéré par un édit du mois de Février 1543, qui est le commencement du troisième âge de la chambre du trésor. Cet édit rendit à cette chambre une partie de sa jurisdiction, en lui attribuant la privative dans l'étendue de dix bailliages, & lui conservant la prévention dans le reste du royaume.

Tel étoit l'état auquel les trésoriers de France établis en corps de bureaux sous le titre de *bureaux des finances*, par un édit du mois de Juillet 1577, ont trouvé la chambre du trésor lors de cet établissement. Il n'y eut aucun changement à cet égard jusqu'en l'année 1627. Par un édit donné au mois

d'Avril de cette année, le roi Louis XIII. ôte aux baillis & sénéchaux la juridiction du *domaine*, qui leur avoit été attribuée par l'édit de 1536, pour la donner aux trésoriers de France, chacun dans l'étendue de leurs généralités, avec faculté de juger jusqu'à 250 livres en principal, & jusqu'à 10 livres de rente en dernier ressort, & le double de ces sommes par provision. Cet édit laisse la chambre du trésor dans le même état où elle se trouvoit, ne lui ôte rien expressément, & la maintient au contraire en termes formels; il substitue seulement les bureaux des finances aux bailliages, & conserve à la chambre du trésor la privative dans l'étendue de dix bailliages, la concurrence & la prévention dans tout le royaume, aux termes des édits de 1536 & 1543.

La chambre du trésor n'a souffert aucun changement jusqu'en l'année 1698, qui a formé ce qu'on peut appeler son quatrième & dernier âge. Le roi Louis XIV. par un édit donné au mois de Mars 1693, a fixé la juridiction du *domaine* en l'état où elle se trouve encore aujourd'hui. Cet édit contient deux dispositions différentes. L'édit de 1627 n'avoit pas été précisément exécuté dans la généralité de Paris, dans laquelle les baillis & sénéchaux s'étoient maintenus en possession, contre l'intention du roi, de connoître des contestations domaniales dans les bailliages qui n'étoient pas du ressort privatif de la chambre du trésor. Cet édit ne pouvoit y être exécuté sans que cette compétence se trouvât partagée entre deux juridictions, ce qui pouvoit produire de fréquens abus. Le roi, pour faire cesser les fréquens inconvéniens qui en pouvoient naître, dépouille les baillis & sénéchaux dans l'étendue de la généralité de Paris, de la possession dans laquelle ils s'étoient maintenus, & réunit en un même corps le bureau des finances & la chambre du trésor, à laquelle on substitua le nom de *chambre du domaine*. *Voulons que la juridiction du trésor demeure unie au corps des trésoriers de France; c'est la première disposition de l'édit: Avons attribué à nos trésoriers de France de Paris toute cour & juridiction, pour juger les affaires concernant notre domaine, dans l'étendue de notre généralité de Paris: c'est la seconde disposition de l'édit.*

Par rapport aux matières qui forment la compétence de la chambre du *domaine*, ce sont tous les biens & droits royaux & domaniaux, tels que les seigneuries domaniales & autres héritages dépendans du *domaine*, les bois de haute-futaie qui sont extans sur ces héritages, les droits de gruerie, tiers & danger, tout ce qui concerne les annoblissemens, amortissemens, francs-fiefs & nouveaux acquêts, les droits d'aubaine, bâtardise, deshérence, biens vacans, épaves, confiscations, amendes, droits de confirmations, dixmes inféodées, greffes, droits féodaux, tels que la foi & hommage, aveux & dénombremens, censives, lods & ventes, champarts, & autres droits de justice, de voiries, de tabellionage, de bannalité, de foires & marchés, de poids & mesures, péages, barrages, travers, & autres, & généralement tout ce qui a rapport au *domaine* engagé ou non engagé, à l'exception des apanages, & toutes les contestations qui les concernent, soit que le roi soit partie, soit que ce soit entre particuliers.

Le roi adresse à la chambre du *domaine* toutes les commissions qu'il délivre pour la confection du papier terrier dans la généralité de Paris, pour la recherche des droits domaniaux recelés ou usurpés, pour malversation des officiers du *domaine* ou de leurs commis.

Les seigneurs possédans des terres & seigneuries mouvantes immédiatement du roi, après avoir fait

Tome V.

la foi & hommage au lieu où elle est due, & fait recevoir leur aveu & dénombrement à la chambre des comptes, sont astraits à donner à la chambre du *domaine*, une déclaration sommaire qu'ils sont débiteurs de telle seigneurie; faire mention de quels cens, rentes, & autres droits & devoirs seigneuriaux & féodaux elles sont chargées; fournir des copies collationnées des actes de foi & hommage, aveux & dénombremens, & représenter les quittances des droits seigneuriaux qu'ils ont dû payer.

Les acquéreurs, propriétaires, & possesseurs de biens en roture, situés dans la censive du roi, sont également astraits à fournir de semblables déclarations à la chambre du *domaine*.

Ceux qui ne satisfont pas à cette formalité, y sont contraints à la requête du procureur du roi de la chambre du *domaine*, pour suite & diligence des fermiers, suivant l'ordonnance de Henri III, du 7 Septembre 1582.

Les lettres de naturalité & légitimation doivent être enregistrées au greffe de cette chambre, à peine de nullité; & jusqu'à ce qu'on y ait satisfait, il est défendu aux impétrans de s'en servir, & à tout juge d'y avoir égard, aux termes de la déclaration du 17 Septembre 1582. On y fait aussi l'enregistrement de tous les brevets de don accordés par le roi, de droits d'aubaine, bâtardise, deshérence, confiscations, droits seigneuriaux, & autre casuel, dépendans du *domaine*, & des lettres patentes expédiées sur ces brevets.

Le procureur du roi de la chambre du *domaine* fait procéder à sa requête par voie de saisie sur les biens & effets qui échoient au roi par droit d'aubaine, bâtardise, deshérence, confiscations, & autres semblables: on procède ensuite en ladite chambre aux baux & adjudications des immeubles provenans des successions adjudgées au roi pour raison de ces droits.

Le procureur du roi fait aussi saisir féodalement les fiefs mouvans du roi, faute par les vassaux d'avoir fait la foi, & d'avoir fourni leur aveu & dénombrement dans le tems prescrit par la coutume.

L'appel des jugemens de la chambre du trésor, a toujours ressorti nuement au parlement de Paris: il fut établi en 1570 une nouvelle chambre au parlement, qu'on appella la chambre du *domaine*, pour juger les appellations de la chambre du trésor; elle fut composée de deux conseillers de la grand'chambre, & de quatre des conseillers du trésor: mais depuis, cette chambre a formé la quatrième des enquêtes, & les appellations de la chambre du trésor, présentement chambre du *domaine*, ont ressorti à la grand'chambre du parlement.

On pourroit entrer dans un plus long détail de tous les objets différens qui composent la juridiction de la chambre du *domaine*; mais la réunion de cette juridiction aux autres matières, dont la connoissance appartient aux trésoriers de France de Paris, oblige de renvoyer cette partie à l'article THÉSORIERS DE FRANCE, où l'on réunira sous un même point de vue tout ce qui a rapport à leurs fonctions, soit comme trésoriers de France pour la direction du *domaine*, soit comme trésoriers de France pour la juridiction du *domaine*, soit comme ayant réuni les fonctions de la chambre du trésor, soit comme généraux des finances, soit comme grands-voyers en la généralité de Paris. On se contentera d'observer, que pour connoître l'origine & la compétence de la chambre du trésor ou *domaine*, & de ses officiers, on peut consulter le recueil des ordonnances de la troisième race; Chopin, du *domaine*, liv. II. tit. 15. Fontanon, tom. II. pag. 247. Rebuffe, liv. II. tit. 2. ch. ij. Joli, des offices de France, tom. I. pag. 5. Miraulmont, traité de la chambre

du *trésor & des trésoriers de France* ; Pasquier, *recherches de la France*, liv. II. ch. viij. Filleau, *part. II. tit. X. ch. ij. & suiv.* Henrys, *tom. I. liv. II. ch. jv. quest. 14.* Bacquet, *traité de la chambre du trésor*, & au mot *TRÉSORIERS DE FRANCE*.

DOMAINE DIRECT, signifie quelquefois la *seigneurie* d'un héritage, quelquefois la *simple propriété* opposée au *domaine utile*, tel que l'*usufruit*. Voyez *ci-devant* au mot *DOMAINE*. (A)

DOMAINE ENGAGÉ, est une portion du *domaine* de la couronne que le Roi a transférée à quelque particulier. Ce *domaine* ainsi engagé, est toujours réputé faire partie du *domaine* de la couronne, & la véritable propriété n'en appartient qu'au roi, attendu la faculté perpétuelle de rachat que le roi peut exercer. Voyez *ENGAGEMENT & ENGAGISTE*. (A)

DOMAINE FIXE ; c'est l'ancien *domaine* de la couronne, tel que les *seigneuries*, les *tailles*, & autres droits domaniaux qui ne dépendent point d'aucun événement casuel. Voyez *ci-devant* *DOMAINE ANCIEN & DOMAINE CASUEL*. (A)

DOMAINE FORAIN ; ce sont certains droits domaniaux qui se levent sur les marchandises qui entrent dans le royaume, ou qui en sortent. (A)

DOMAINE IMMUABLE, est celui dont le produit n'augmente ni ne diminue, comme les cens & rentes, à la différence du *domaine* muable, qui consiste en greffes, sceaux & autres choses qui s'afferment, & dont le prix peut augmenter ou diminuer selon les circonstances. Voyez *ci-devant* *DOMAINE DE LA COURONNE*. (A)

DOMAINE MUABLE, voyez ce qui en est dit *ci-devant* à *DOMAINE IMMUABLE*, & à *DOMAINE DE LA COURONNE*. (A)

DOMAINE NOBLE, est un héritage appartenant à un particulier, & tenu par lui noblement, c'est-à-dire en fief ou en franc-aleu noble. Voyez *FIEF & FRANC-ALEU*. (A)

DOMAINE NOUVEAU ; c'est celui qui est venu au Roi par conquête ou par acquisition, soit à prix d'argent ou par échange, ou par confiscation, commise, aubaine, bâtardise, deshérence. Voyez *ci-devant* *DOMAINE ANCIEN & DOMAINE DE LA COURONNE*. (A)

DOMAINE PARTICULIER DU ROI, est différent de celui de la couronne. Voyez ce qui en est dit *ci-devant* au mot *DOMAINE DE LA COURONNE*. (A)

DOMAINE PLEIN, signifie quelquefois la *pleine propriété*, c'est-à-dire celle à laquelle on joint l'*usufruit* : quelquefois il signifie la *mouvance* directe & immédiate d'un fief envers un autre seigneur, à la différence des arrières-fiefs qui ne relèvent pas en plein fief ou plein *domaine* du fief suzerain. (A)

DOMAINE DU ROI. Ce terme pris strictement, signifie le *domaine* particulier du roi, qui n'est point encore uni à la couronne ; néanmoins dans l'usage on entend souvent par-là le *domaine* de la couronne. Voyez *ci-devant* *DOMAINE DE LA COURONNE*. (A)

DOMAINE REVERSIBLE ; c'est un *domaine* du roi ou de la couronne, qui y doit retourner à défaut d'hoirs mâles, ou dans quelqu'autre cas ou au bout d'un certain tems, soit qu'il ait été donné à titre d'apanage ou à titre d'engagement. (A)

DOMAINE RÉUNI. On entend ordinairement par-là un *domaine* réuni à la couronne. Il y a différence entre un *domaine* uni & un *domaine* réuni ; le dernier suppose qu'il avoit été séparé de la couronne, au lieu qu'un *domaine* peut être uni à la couronne, sans y avoir jamais été uni précédemment. Voyez le *factum* de M. Hufson sur le *domaine* de Montbar. (A)

DOMAINE ROTURIER, est un héritage appartenant à un particulier, & par lui tenu en censive de quelque seigneur, ou en franc-aleu roturier. (A)

DOMAINE DU ROI, voyez *ci-devant* *DOMAINE*

DE LA COURONNE, & DOMAINE PARTICULIER DU ROI. (A)

DOMAINE DU SEIGNEUR ; c'est le corps de son fief. Réunir à son *domaine*, c'est réunir à son fief ; faire de son fief son *domaine*, c'est se jouir de son fief. (A)

DOMAINE UTILE ; c'est la jouissance d'un fonds détachée de la *seigneurie* & de la *simple propriété*. Le *domaine utile* est opposé au *domaine direct*. Un seigneur a le *domaine* direct d'un fonds, son censitaire en a le *domaine utile* ; de même le bailleur à rente ou à emphytéose, a le *domaine* direct de l'héritage, le tenancier a le *domaine utile*. Le propriétaire considéré par rapport à l'*usufruitier*, a le *domaine* direct, & l'*usufruitier* le *domaine utile*. Enfin on dit quelquefois que le fermier a le *domaine utile*, c'est-à-dire la possession. Voyez *ci-dev.* au mot *DOMAINE*. (A)

DOMANIAL, (*Jurispr.*) se dit de ce qui appartient au *domaine* du roi ou d'un seigneur particulier.

Bien *domanial*, est celui qui dépend du *domaine*.

Droit *domanial*, est celui qui fait partie du *domaine*, ou qui est retenu sur un bien *domanial*.

Causes *domaniales*, sont celles qui concernent le *domaine* du roi ou d'un seigneur. Voyez *ci-devant* *DOMAINE*. (A)

DOMAZLIZE, (*Géog. mod.*) ville de Bohême au cercle de Pilen, sur le torrent de Cadburz.

DOMBES, (*Géog. mod.*) principauté & souveraineté située en France, entre la Bresse, le Mâconnais, le Beaujolois & le Lyonnais ; Trévoux en est la capitale : elle a environ neuf lieues de longueur sur autant de largeur.

DOMÉ, s. m. terme d'*Architect.* espèce de comble de forme sphérique, lorsqu'il est décrit par un demi-cercle, & que sa hauteur égale la moitié du diamètre. On appelle aussi *domes*, ceux qui par imitation au précédent sont surbaissés ou surmontés dans leur élévation, aussi-bien que ceux qui sont quadrangulaires, à pan, ou elliptiques par leur plan. De tous ces genres de *domes*, ceux de plans circulaires & de formes paraboliques dans leur contour extérieur, sont les plus agréables & les plus universellement approuvés : tel est celui des Invalides à Paris, d'un galbe préférable par son élégance, à ceux du Val-de-Grace, de la Sorbonne, des Quatre-Nations, qui cependant ne sont pas sans mérite en comparaison de ceux des Filles sainte Marie & de l'église de l'Assomption, tout-à-fait circulaires ; je ne parle point ici de ceux de la Salpêtrière & des Grands-Jésuites, & d'une infinité d'autres qu'on remarque dans nos édifices sacrés, dont les plans de forme octogonale sont sans grace, sans proportion & sans goût.

On fait aussi usage des *domes* dans les édifices destinés à l'habitation : il s'en voit un quarré par son plan au palais des Tuileries ; il y en a de tout-à-fait circulaires au palais du Luxembourg, au pavillon de l'Aurore à Seaux, &c. &c.

Ce qui doit faire donner la préférence aux *domes* surmontés, formés par un demi-sphéroïde, à ceux décrits par un demi-cercle, c'est que ces derniers paroissent trop écrasés ; de manière que si les dimensions du bâtiment sembloient exiger cette forme de préférence à toute autre, il seroit nécessaire néanmoins de l'élever d'un sixième de plus que son diamètre, pour qu'il parût d'en-bas de forme sphérique ; autrement il seroit sans grace & d'une forme corrompue, & moins agréable à beaucoup près qu'un *dôme* surbaissé, décrit par une courbe elliptique, qui néanmoins ne peut convenir que dans des édifices de peu d'importance, où la majesté des formes, la beauté des contours & le succès des galbes, semblent plus indifférens.

La construction des *domes* se fait ordinairement de charpenterie couverte d'ardoise, de plomb ou autre métal, & est susceptible d'ornemens de sculpture & de dorure, tels qu'il s'en remarque à la plupart de ceux que nous venons de nommer : mais il faut observer que ces ornemens soient mâles & bien entendus ; qu'ils aient beaucoup de relief, & qu'ils soient d'une richesse relative à l'architecture qui les reçoit ; enfin qu'ils soient couronnés d'une lanterne, d'un amortissement, ou d'une plate-forme qui annonce l'usage intérieur du dedans des édifices que ces *domes* mettent à couvert.

On entend aussi sous le nom de *domes*, le dedans ou la partie concave d'une voûte, & l'intérieur d'un temple de forme circulaire, connu par le mot *coupole*. On dit communément le *dome des Invalides*, en voulant parler du dedans de l'église. Voyez COUPOLE. (P)

DOMÉ, (Chimie.) c'est ainsi qu'on appelle la partie supérieure de certains fourneaux. Voyez FOURNEAU.

DOMERIE, f. f. (Jurispr.) est un titre que prennent quelques abbayes en France. Les uns croient qu'elles ont été ainsi appelées, *quasi domus Dei*, parce que ce sont des espèces d'hôpitaux ou maisons-Dieu où la charité est exercée. D'autres croient que ce mot *domerie* vient du titre *dom*, diminutif de *dominus* que portent les religieux de certains ordres, tels que les Bénédictins ; qu'ainsi *domerie* signifie *seigneurie* ou la maison des seigneurs, comme en effet la plupart de ces abbayes ont la seigneurie temporelle de leur territoire. Voyez ABBAYE, HÔTEL-DIEU, HÔPITAL, LÉPROSERIE, ORDRES. (A)

DOMESTIQUE, f. m. (Hist. mod.) est un terme qui a un peu plus d'étendue que celui de *serviteur*. Ce dernier signifie seulement ceux qui *servent pour gages*, comme valets de pié, laquais, porteurs, &c. au lieu que le mot *domestique* comprend toutes les personnes qui sont subordonnées à quelqu'un, qui composent sa maison, & qui vivent ou sont censées vivre avec lui, comme secrétaires, chapelains, &c.

Quelquefois le mot *domestique* s'étend jusqu'à la femme & aux enfans ; comme dans cette phrase : tout son *domestique* renferme tout l'intérieur de la famille subordonnée au chef.

Robe domestique, *toga domestica*, voyez ROBE.

DOMESTIQUE, *domesticus*, étoit autrefois le nom d'un officier de la cour des empereurs de Constantinople.

Fabrot dans son glossaire sur Théophylax Simocatta, définit le *domestique*, une personne à qui on confie le maniment des affaires importantes ; un conseiller, *cujus fidei graviores alicujus curæ & sollicitudines committuntur*.

D'autres prétendent que les Grecs appelloient *domestici*, ceux qu'on appelloit à Rome *comites* ; & qu'ils commencèrent à se servir du mot *domesticus*, quand le mot de *comte* fut devenu un titre de dignité, & eut cessé d'être le nom d'un officier de la maison du prince. Voyez COMTE.

Les domestiques, *domestici*, étoient donc des personnes attachées au service du prince, & qui l'aideroient dans le gouvernement des affaires, tant de celles de sa maison que de celles de la justice ou de l'église, &c.

Le grand domestique, *Megadomesticus*, qu'on appelloit aussi simplement le *domestique*, servoit à la table de l'empereur, en qualité de ce que nous autres occidentaux appellons *dapifer*, maître d'hôtel. D'autres disent qu'il répondoit plutôt à ce que nous appellons *majordome*. Le *domesticus mensæ* faisoit l'office de grand sénéchal ou intendant.

Domesticus rei domesticæ faisoit l'office du grand maître de la maison.

Domesticus scholarum ou *legionum*, avoit le commandement du corps de réserve appelé *scholæ palatinæ*, & qui étoit chargé d'exécuter les ordres immédiats de l'empereur.

Domesticus murorum avoit la surintendance de toutes les fortifications.

Domesticus regionum, c'est-à-dire du levant & du couchant, avoit le soin des causes publiques.

Domesticus icanatorum, étoit le chef des cohortes militaires.

Il y avoit dans l'armée différens officiers portant le nom de *domesticus*, qui ne signifioit autre chose que commandant ou colonel ; ainsi le *domestique* de la légion appelée *optimates*, étoit le commandant de cette légion. Voyez LÉGION. Chambers. (G)

Les rois & les empereurs de la race de Charlemagne, qui ont porté la grandeur aussi loin qu'elle pouvoit raisonnablement aller, avoient pour *domestiques* des personnes des plus qualifiées de l'état, & beaucoup de grandes maisons du royaume font gloire de tirer leur origine des premiers *domestiques* de ces princes : c'est ce qu'on a depuis nommé *grands officiers de la couronne*. Ces *domestiques* avoient de grands fiefs, & la même chose s'est conservée dans l'empire d'Allemagne, où les électeurs sont toujours regardés comme officiers *domestiques* de l'empereur ; ainsi les archevêques de Mayence, Trèves, Cologne, sont ses chanceliers ; le roi de Bohême grand-échançon, l'électeur de Bavière grand-maître, &c. & dans l'élection de l'empereur ils font les fonctions de leurs charges : après quoi ils se mettent à table, non pas à celle de l'empereur, mais à d'autres tables séparées, & moins élevées que celle de l'empereur. (a)

Domesticus chori, ou chantre : il y en avoit deux dans l'église de Constantinople, un du côté droit, & l'autre du côté gauche. On les appelloit aussi *protopsaltes*.

On a distingué trois sortes de *domestiques* dans cette église ; savoir, *domestique* du clergé patriarchal ; *domestique* du clergé impérial, ou maître de la chapelle de l'empereur ; & *domesticus despinicus*, ou de l'imperatrice. Il y avoit encore un autre ordre de *domestiques*, inférieurs à chacun de ceux dont on vient de parler ; on les appelloit *domestiques patriarchaux*.

Domestiques, *domestici*, étoit aussi le nom d'un corps de troupes dans l'empire romain. Pancirolles prétend qu'ils étoient les mêmes que ceux qu'on appelloit *protectores*, qui avoient la garde immédiate de la personne de l'empereur, même avant les prétoriens ; & qui sous les empereurs chrétiens avoient le privilège de porter le grand étendard de la croix, ou le *labarum*. On croit qu'ils étoient au nombre de 3500 avant Justinien, & cet empereur les augmenta de 2000. Ils étoient divisés en différentes compagnies ou bandes, que les Latins appelloient *scholæ*, & dont on dit que quelques-unes furent établies par l'empereur Gordien. De ces compagnies, les unes étoient de cavalerie, les autres d'infanterie : leur commandant étoit appelé *comes domesticorum*. Voyez COMTE. Chambers. (G)

DOMESTIQUES, (Jurispr.) Ce terme pris dans un sens étendu, signifie tous ceux qui demeurent chez quelqu'un & en même maison ; ainsi dans ce sens tous les officiers du roi & des princes, qu'on appelle *commensaux*, & ceux des évêques, sont en quelque façon *domestiques*.

Mais on n'entend ordinairement par le terme de *domestiques*, que des serviteurs. Ceux-ci doivent à leur maître la soumission, le respect, & une grande fidélité.

En France où il n'y a point d'esclaves, tous les *domestiques* sont libres; ils peuvent quitter leur maître quand ils jugent à-propos, même dans les pays où il est d'usage que les *domestiques* se loient pour un certain tems. Si le *domestique* quitte son maître avant le tems convenu, le maître n'a qu'une action en dommages & intérêts.

Il y a néanmoins quelques exceptions à cette règle générale.

La première est que suivant une ordonnance de la prévôté de l'hôtel, du 14 Septembre 1720, il est défendu à tous valets & *domestiques* étant en service chez les officiers de la maison du Roi & des maisons royales, & des conseils, & ceux de la cour & suite de Sa Majesté, de quitter leur service sans le congé par écrit de leurs maîtres, à peine de déchéance de ce qui leur sera dû de leurs gages, & d'être suivis & punis comme vagabonds. Il leur est aussi défendu sous les mêmes peines, quand ils sortiront du service, même avec congé, & à ceux qui voudront y entrer, de rester à la suite de la cour & conseils du roi, plus de huit jours sans être entrés en service ou sans emploi. En entrant en service ils doivent déclarer leurs véritables noms & surnoms, le lieu de leur origine, s'ils sont mariés, s'ils sortent de quelque service; & en ce cas donner copie de leur congé par écrit, lequel doit contenir le tems qu'ils auront servi, à peine de punition corporelle contre ceux qui feront de fausses déclarations, ou qui fourniront de faux congés. En cas de refus de congés, les *domestiques* qui auront lieu de se plaindre, doivent se pourvoir devant le prévôt de l'hôtel; sans quoi ils ne peuvent quitter le service, sous les peines ci-dessus prescrites.

La seconde exception établie par plusieurs ordonnances militaires, est pour les valets d'officiers d'armée, lesquels en tems de guerre ne peuvent quitter leur maître pendant la campagne, quand ils l'ont servi pendant l'hyver précédent, à peine d'être punis comme vagabonds.

La troisième exception est que le roi accorde quelquefois, en faveur de certains établissemens, que les *domestiques* ne pourront quitter leur maître sans un congé par écrit; ou, en cas de refus de sa part, un congé de l'intendant, qui ne doit le donner qu'en connoissance de cause. Il y a un exemple récent d'un semblable privilège accordé à celui qui a inventé une nouvelle manière d'élever les moutons.

Les maîtres peuvent & même doivent reprendre leurs *domestiques*, lorsqu'ils s'écartent de leur devoir; mais ils ne doivent point les maltraiter. Si les *domestiques* commettent quelque délit considérable, soit envers leur maître ou autres, c'est à la justice à les en punir.

Le vol *domestique* est puni plus sévèrement qu'un simple vol, parce qu'il renferme un abus horrible de confiance, & que les maîtres sont obligés de laisser beaucoup de choses entre leurs mains.

Les maîtres sont responsables civilement des délits de leurs *domestiques*, c'est-à-dire des dommages & intérêts qui en peuvent résulter; ce qui ne s'entend néanmoins que des délits commis dans les lieux & fonctions où leurs maîtres les ont employés.

Il avoit été défendu par une déclaration de 1685, aux personnes de la R. P. R. d'avoir des *domestiques* catholiques; mais par une autre déclaration du 11 Janvier 1686, il leur fut au contraire défendu d'avoir pour *domestiques* d'autres que des catholiques.

L'ordonnance du Roi du 8 Avril 1717, porte qu'en conformité de la déclaration du premier Juillet 1713, tous les *domestiques* compris sous le nom de *gens de livrée*, seront tenus de porter sur leur juste-au-corps & surtout, un galon de livrée apparent; & il est

enjoint aux maîtres de veiller à ce que ces réglemens soient exécutés par leurs *domestiques*. Il seroit à souhaiter qu'ils le fussent en effet plus exactement qu'ils ne sont; ce seroit le moyen de contenir les *domestiques* dans le respect, & d'éviter aux maîtres beaucoup de superfluités que la plupart sont dans l'habillement de leurs *domestiques*.

Les serviteurs & *domestiques* doivent former leur demande pour leurs gages, dans l'année, à compter du jour qu'ils sont sortis de service. Si leur maître est décédé, & qu'il se trouve un registre de recette & dépense, ils peuvent demander trois années de leurs gages, suivant l'ordonnance de 1510; mais s'il n'y a point de registre, ils ne peuvent demander qu'une année, pour laquelle ils sont privilégiés sur les meubles.

Les *domestiques* sont capables de donations entre-vifs & à cause de mort de la part de leur maître, à moins que la libéralité ne fût exorbitante, & qu'il ne parût qu'elle fût un effet de l'obsession & de la séduction; y ayant quelquefois des *domestiques* qui acquièrent un certain empire sur l'esprit de leurs maîtres, & sur-tout lorsque ce sont des gens âgés & infirmes qui sont livrés à leurs *domestiques*.

Les maîtres peuvent aussi recevoir des libéralités de leurs *domestiques*, pourvu qu'elles ne paroissent point avoir été extorquées en vertu de l'autorité que les maîtres ont sur eux; & que par les circonstances il n'y ait aucun soupçon de suggestion, & que la disposition paroisse faite uniquement par un motif de reconnaissance.

Le témoignage des *domestiques* est rejeté dans tous les actes volontaires, tels que les contrats & les testamens, & dans les enquêtes; il est seulement admis dans les cas où ils sont témoins nécessaires, comme dans un cas d'incendie, naufrage, & en matière criminelle. Voyez la loi des XII. tables, tit. x. au digeste, liv. II. tit. iij. instit. lib. IV. tit. viij. & au code, liv. III. tit. xli. & liv. VI. tit. ij. le gloss. de Ducange, au mot *domesticus*; Constant sur l'ordonnance de François I. art. xxvij. Ricard, des donat. part. I. n. 484. & aux mots DÉLITS, GAGES, MAÎTRES, PRIVILÈGES, SERVITEURS, SERVANTES. (A)

DOMFRONT, (Géog. mod.) ville de Normandie en France. Long. 16. 58. lat. 48. 34.

DOMICELLI, (Hist.) petits seigneurs. Anciennement on donnoit ce nom aux seigneurs apanagés, pour les distinguer des aînés que l'on appelloit *domini*, seigneurs. Il y a encore aujourd'hui des chapitres en Allemagne où les chanoines du second ordre sont nommés *domicellarii*, pour les distinguer des chanoines du premier ordre, à qui ils sont subordonnés.

DOMICILE, f. m. (Jurisprud.) est le lieu où chacun fait sa demeure ordinaire, & où il a fixé son établissement & place, & le siège de sa fortune: *locus in quo quis sedem posuit larumque*, & *summam rerum suarum*. Lib. VII. cod. de incolis.

Pour constituer un véritable *domicile*, il faut que deux circonstances concourent: la demeure de fait ou habitation réelle, & la volonté de se fixer dans le lieu que l'on habite. Ainsi tout endroit où l'on demeure, même pendant long-tems, ne forme pas un véritable *domicile*; la volonté que l'on a de l'établir dans un certain lieu se connoît par les circonstances, comme quand on y a sa femme & ses enfans, que l'on y contribue aux charges publiques, qu'on y acquiert une maison pour l'habiter, que l'on y prend une charge ou emploi qui demande résidence, lorsque l'on y participe aux honneurs de la paroisse ou de la ville; qu'on y a ses habitudes, ses titres & papiers, la plus grande partie de ses meubles, en un mot le siège de sa fortune. Mais toutes

ces circonstances ne forment que des présomptions de la volonté auxquelles on ne s'arrête point, lorsqu'il y a des preuves d'une volonté contraire.

Ainsi un ambassadeur, un intendant de province, un prisonnier de guerre, un exilé par lettre de cachet, un employé dans les fermes du roi, n'acquiescent point de nouveau *domicile* par le séjour qu'ils font hors du lieu de leur ancienne demeure, quand ce séjour passager seroit de quarante ou cinquante ans.

C'est le lieu de la naissance qui donne dans ce lieu la qualité de citoyen; le *domicile* donne seulement la qualité d'habitant dans le lieu où l'on demeure.

La volonté ne suffit pas seule pour acquérir quelque part un *domicile*, mais elle suffit seule pour le conserver; elle ne suffit pas seule non plus pour le changer, il faut que le fait y soit joint, & que l'on change actuellement de demeure.

Quoique la demeure de fait doive concourir avec la volonté pour constituer le *domicile*, il est cependant plus de droit que de fait, *magis animi quàm facti*. C'est pourquoi ceux qui ne sont pas maîtres de leur volonté, ne peuvent se choisir un *domicile*; la femme par cette raison n'a point d'autre *domicile* que celui de son mari, à moins qu'elle ne soit séparée de corps & d'habitation. On dit quelquefois que le *domicile* de la femme est celui du mari, ce qui ne signifie pas que la femme puisse choisir son *domicile*, mais que le lieu où elle est établie du consentement de son mari, lorsque celui-ci ne paroît pas avoir de demeure fixe, forme le *domicile* de l'un & de l'autre.

Les mineurs, en changeant de demeure de fait, ne changent pas pour cela de *domicile*; ils conservent toujours celui que le dernier décédé de leurs pere & mere avoit au tems de son décès; les tuteurs, curateurs & parens, ne peuvent pas leur constituer un autre *domicile*, parce qu'il n'est pas permis de changer l'ordre de leur succession mobilière, qui se règle par la loi du *domicile*.

Il y a seulement un cas où le mineur peut changer de *domicile* avec effet, c'est lorsqu'il se marie hors du lieu de son *domicile* d'origine; alors la loi du lieu où il se marie règle les conventions matrimoniales, qui ne sont pas réglées par le contrat.

Le *domicile* actuel s'acquiert par une demeure d'un an & jour, jointe à la volonté de se fixer dans ce lieu.

Il n'y a personne qui n'ait un *domicile* au moins d'origine, à l'exception des vagabonds & gens sans aveu.

Chacun ne peut avoir qu'un *domicile* de fait; mais une même personne peut avoir en outre un *domicile* de droit ou de dignité, ainsi qu'on le dira ci-après en expliquant les différentes sortes de *domicile*. Ceux qui ont plusieurs *domiciles* sont censés présens dans chaque lieu, par rapport à la prescription. Voyez la glose sur la loi dernière de *prescript. longi temporis*.

Le *domicile* du roi & de la famille royale est censé être en la ville de Paris, de même que celui des princes du sang, ducs & pairs, maréchaux de France, & autres grands officiers de la couronne, & des capitaines des gardes servant près la personne du roi.

Les officiers de la maison du roi, des maisons des reines, enfans de France, & princes du sang employés sur les états registrés en la cour des Aides, & qui servent toute l'année, sont aussi domiciliés à Paris.

Ceux qui servent par semestre ou par quartier, ou seulement dans certaines occasions, sont domiciliés dans le lieu où ils font leur résidence ordinaire.

On a vu autrefois mettre sérieusement en question si un évêque avoit son *domicile* dans son diocèse ou dans le lieu où il se tenoit le plus souvent; mais depuis l'arrêt du 8 Mars 1667, rendu au sujet de la

succession de l'évêque de Coutance, on n'a plus osé proposer une pareille question.

On dit communément que les meubles & droits mobiliers, dettes actives & passives, & les rentes constituées à prix d'argent, suivent le *domicile*, c'est-à-dire que le tout est censé situé dans le lieu du *domicile*, & est régi par la loi de ce lieu. Voyez MEUBLES, RENTES.

C'est aussi la loi du *domicile* que le mari avoit au tems du mariage, qui règle les droits que les conjoints n'ont pas prévus par leur contrat.

Tous les exploits doivent être signifiés à personne ou à *domicile*, & le défendeur doit être assigné devant le juge de son *domicile*. V. EXPLOIT, AJOURNEMENT, ASSIGNATION. (A)

DOMICILE ACTUEL, est la demeure de fait & de droit que l'on a actuellement. On ne considère ordinairement que le *domicile actuel*; cependant lorsqu'il s'agit de savoir si une rente constituée est meuble ou immeuble en la personne du créancier, on consulte la loi du *domicile* qu'il avoit au tems de la création de la rente. (A)

DOMICILE ANCIEN, n'est pas celui où l'on a demeuré pendant long-tems, mais celui que l'on a eu précédemment. (A)

DOMICILE DES BÉNÉFICIAIRES, est de droit au lieu de leur bénéfice pour tous les actes qui concernent le bénéfice. Ordonnance de 1667, tit. ij. art. 3. (A)

DOMICILE CIVIL, c'est celui qui est établi par la loi, à cause de quelque dignité ou fonction que l'on a dans un lieu. Voyez M. de Perchambaut sur l'art. 475 de la coutume de Bretagne. (A)

DOMICILE CONTRACTUEL est celui qui est élu par un contrat à l'effet d'y faire un paiement des offres en quelque autre signification. Ce *domicile* est perpétuel & irrévocable; mais il n'a lieu qu'entre les contractans & leurs ayans cause, & n'est d'aucune considération à l'égard d'un tiers. Bacq. des droits de just. chap. VIII. n. 15. arrêts notables, arr. 29. (A)

DOMICILE CONVENTIONNEL, est celui qui est établi par convention; c'est la même chose que *domicile contractuel*. (A)

DOMICILE DERNIER; est celui qui a précédé le *domicile actuel*; il signifie aussi celui que quelqu'un avoit au tems de son décès. Ceux qui sont condamnés au bannissement ou aux galères à tems; ceux qui sont absens pour faillite, voyage de long cours, ou hors du royaume, doivent être assignés à leur dernier *domicile*. (A)

DOMICILE DE DIGNITÉ, est celui que l'on a nécessairement dans un lieu, à cause de quelque dignité qui demande résidence, comme celle d'évêque, celle de juge. (A)

DOMICILE DE DROIT, est celui qui est établi de plein droit par la loi, à cause de quelque circonstance qui le fixe nécessairement dans un lieu. Ainsi le *domicile de dignité* est un *domicile de droit*; mais tout *domicile de droit* n'est pas *domicile de dignité*; car, par exemple, le mineur a un *domicile de droit*, qui est le dernier *domicile* de ses pere & mere. (A)

DOMICILE ÉLU, est celui qui est choisi par un contrat ou par un exploit, à l'effet que l'on y puisse faire quelque acte. Ce *domicile* est souvent différent du véritable *domicile*: celui qui est élu par contrat est perpétuel; mais celui qui est élu par un exploit n'est quelquefois que pour vingt-quatre heures seulement, & sans attribution de juridiction. Tout saisissant & opposant est tenu d'élire *domicile* pour vingt-quatre heures dans le lieu de l'exploit, afin qu'on puisse lui faire des offres.

Les dévolutaires sont aussi tenus d'élire *domicile* dans le ressort du parlement où est le procès, & cela afin qu'on puisse les discuter plus facilement, s'ils viennent à succomber.

Ceux qui demeurent dans des châteaux ou maisons fortes, sont pareillement tenus d'élire domicile dans la ville la plus prochaine, & d'en faire enregistrer l'acte au greffe du lieu, sinon les exploits qui leur seront faits au domicile, ou aux personnes de leurs fermiers, juges, procureurs d'offices, & greffiers, valent comme s'ils étoient faits à leur personne. *Ordonnance de 1667, tit. des ajourn. art. 15. (A)*

DOMICILE DE FAIT, est le lieu où on demeure réellement & actuellement; mais cette demeure est improprement nommée domicile, si elle n'est accompagnée de la volonté d'y demeurer; il faut que le domicile soit de fait & de droit: ainsi un mineur est demeurant de fait chez son tuteur, & de droit réputé domicilié au lieu du dernier domicile de ses père & mère. *(A)*

DOMICILE DE FAIT ET DE DROIT, est le véritable domicile qui est établi par la demeure de fait, & par la volonté de demeurer dans le même lieu, ou par l'autorité de la loi qui le fixe dans ce lieu. *(A)*

DOMICILE LÉGAL, est celui que la loi attribue à quelqu'un: c'est la même chose que domicile civil ou domicile de droit. *(A)*

DOMICILE MATRIMONIAL, est celui dont la loi doit régler les conventions des conjoints, soit qu'il ait été élu à cet effet par le contrat, ou qu'il ait été élu par le mari avant le mariage ou immédiatement après: de manière que l'intention des conjoints paroisse avoir été, en se mariant, de se fixer dans ce lieu; car leurs conventions expresse ou tacites ne peuvent recevoir d'atteinte par aucun changement de domicile. *Voyez Dumolin, sur la loi cunctos populos. (A)*

DOMICILE MOMENTANÉ, est celui qui doit durer peu, comme un domicile élu pour vingt-quatre heures seulement; on appelle aussi domicile momentané, celui qui n'est qu'une demeure passagère, fût-elle de 30 ou 40 ans; de sorte que c'est plutôt une simple demeure de fait, qu'un vrai domicile. *(A)*

DOMICILE NAISSANT, est celui que l'on commence à acquérir: il est opposé au domicile ancien. *(A)*

DOMICILE NATUREL; on donne en quelques endroits ce nom au lieu où quelqu'un fait actuellement sa demeure, sans avoir néanmoins intention d'y demeurer toujours. Ainsi dans ce sens le domicile naturel est la même chose que la simple demeure de fait. *Voyez Perchambaut sur la coutume de Bretagne, art. 475. Quelquefois par domicile naturel on entend celui d'origine, le lieu où l'on est né: ce que les lois appellent municipium, à la différence du domicile actuel, qui est appelé incolatus. (A)*

DOMICILE D'OFFICE, est celui que l'officier a de droit dans le lieu où se fait l'exercice de son office ou commission. Ce domicile ne sert que pour les actes qui ont rapport à l'office ou commission. *Ordonnance de 1667, tit. ij. art. 3. (A)*

DOMICILE D'ORIGINE, est celui des père & mère que conservent ceux qui n'en acquièrent point de nouveau, comme les officiers & soldats, soit à l'armée, en quartier, ou garnison, les employés dans le lieu de leur commission. *(A)*

DOMICILE STATUTAIRE, est la même chose que le domicile de droit ou légal. *Voyez Tronçon sur l'art. 360 de la coutume de Paris. (A)*

Sur la matière des domiciles en général, voyez au digeste la loi 203 de verbor. significat. & le titre ad municipalem; au code les titres de municipibus & de incolis; Domat, liv. I. tit. xvij. sect. 3. Des maisons, lett. D. n. 10. Franç. Marc, tome I. quest. 634. de Ferrieres sur Paris, art. 173. les arrêts de M. de Lamoignon; Cujas, lib. I. observat. Dumolin sur Paris, article 166; Brodeau sur Louët, lett. C. somm. 17. Soëfve, tome I. cent. 3. chap. xcj. & cent. 4. ch. lvij.

tome II. cent. 3. chap. xcij. André Gaille, liv. II. obs. 35. Taifard sur la coût. de Bourgogne, tit. vij. art. 8. note 7. & tit. jx. art. 10. n. 4. Mornac, l. ult. §. senatores, ff. de senat. Arrêt du 6 Septembre 1670, au journal du palais; Bouchel au mot domicile; déclarat. des 9 Avril 1707 & 7 Décembre 1712, pour le domicile des officiers. *(A)*

DOMICILIÉ, adj. (*Jurispr.*) ce terme, pris littéralement, signifie celui qui a un domicile. Il n'y a personne qui n'ait un domicile, soit de droit ou de fait, & actuel ou d'origine; mais quand on dit, un homme domicilié, on entend par-là un homme qui a un établissement fixe & un domicile connu. *Voyez ci-devant DOMICILE. (A)*

* **DOMICIUS**, s. m. (*Myth.*) dieu qu'on invoquoit dans les noces, pour que la femme fût assidue dans sa maison, & complaisante pour son mari; & l'on étoit ordinairement exaucé, lorsque le mari étoit complaisant pour sa femme, & que la femme avoit eue de l'éducation.

* **DOMI-DUCA & DOMI-DUCUS**, (*Myth.*) Junon Domi-Duca étoit invoquée dans les noces, pour que les nouveaux époux arrivassent sains & saufs dans la maison qu'ils devoient habiter; & le dieu Domi-Ducus, pour qu'ils y vécussent en paix.

DOMIFICATION, s. f. en terme d'Astrologie, est l'action de partager le ciel en ses douze maisons; afin de dresser le thème ou l'horoscope de quelqu'un. *Voyez HOROSCOPE, DODECATÉMORIE, &c.*

Il y a différentes manières de domifier, selon les différens auteurs. Ces chimères ne méritent pas que nous nous y arrêtions plus long-tems: elles sont aujourd'hui prosrites, & l'Encyclopédie n'en fait mention que comme d'une des plus grossières, des plus anciennes, & des plus longues erreurs de l'esprit humain. *(O)*

DOMINANT, adj. (*Jurispr.*) on appelle fief dominant, celui dont relève un autre fief; & seigneur dominant, celui qui possède ce fief supérieur à l'autre. Ce terme est opposé à celui de fief servant. *Voyez FIEF & SEIGNEUR VASSAL. (A)*

DOMINANTE, adj. pris subst. en Musique, est des trois cordes essentielles du ton, celle qui est une quinte au-dessus de la tonique. La dominante & la tonique sont les deux cordes qui constituent le ton; elles y sont chacune la fondamentale d'un accord particulier: au lieu que la médiate qui constitue le mode, n'a point d'accord à elle, & fait seulement partie de celui de la tonique.

Accord de la dominante, appelé aussi dominant; sensible, est celui qui annonce la cadence parfaite. Tout accord parfait majeur devient dominant, dès qu'on lui ajoute la septième mineure.

Dominante, dans le plainchant, est la note qu'on rebat le plus souvent, à quelque degré de la tonique qu'elle soit. Il y a bien dans le plainchant dominante & tonique, mais point de médiate. *(S)*

On trouvera à la fin de l'article DISSONANCE, la raison de la dissonance qu'on ajoute à l'accord de dominante, dans les différentes notes qui portent ce non. Car on appelle en général dominante toute note qui porte accord de septième; & dominante tonique, celle qui porte une tierce majeure suivie de deux mineures. Les autres sont des dominantes simples ou imparfaites. *Voyez DOUBLE EMPLOI.*

L'auteur d'un ouvrage nouveau, qui a pour titre, Exposition de la théorie & de la pratique de la Musique, prétend que dans cette basse fondamentale, ut, la, ré, sol, ut, fa, si, mi, la, ré, sol, ut, dans laquelle toutes les notes, excepté les deux ut extrêmes, sont des dominantes, c'est-à-dire portent l'accord de septième; les notes la, ut, fa, si, mi, la, n'appartiennent point au mode d'ut, & ne sont proprement d'aucun mode.

Pour

Pour moi je pense qu'on peut regarder cette fuite de *dominantes* comme appartenant toute entière au mode d'*ut* ; par les raisons que j'ai apportées p. 161 de mes *éléments*, & par celles que j'y ai jointes dans la réponse que j'ai faite sur cet article aux objections de l'auteur, dans un des journaux économiques de l'année 1752. Il me paroît que le mode d'une basse fondamentale, ainsi que celui du chant qui en dérive, est toujours déterminé, ou au moins peut être supposé tel ou tel. Dire qu'une basse n'est dans aucun mode, ce feroit dire que le chant qui en dérive n'est & ne peut être dans aucun. Or je doute que les Musiciens approuvent cette façon de s'exprimer, qui renverse ce me semble tous les principes de l'harmonie. Si donc la basse dont il s'agit est dans quelque mode, il me paroît naturel de dire qu'elle est toute entière dans le mode d'*ut*, puisque toutes les notes sont de la gamme d'*ut*, & que les *dominantes* peuvent être regardées comme ajoutées par l'art à la basse fondamentale naturelle & primitive du mode d'*ut*. Au reste, ce que je dis ici est moins pour contredire l'auteur que j'attaque, que pour me défendre moi-même, & pour avoir occasion en même tems de rendre justice à son ouvrage, qui me paroît en général fait avec intelligence & avec clarté : c'est la seule réponse que je veuille opposer désormais à la critique du mien que l'auteur a publiée, & à laquelle je crois avoir suffisamment satisfait dans les volumes cités du journal économique.

Toute *dominante* doit descendre de quinte, excepté dans les licences de cadence rompue & interrompue. Voyez CADENCE.

Toute *dominante* tonique, c'est-à-dire qui porte la tierce majeure, suivie de deux sixtes mineures, doit descendre de quinte dans la basse fondamentale, & la note suivante peut être tout ce qu'on veut. Toute *dominante* simple doit descendre de quinte sur une autre *dominante* (je ne parle point ici des licences). V. les journaux économiques déjà cités, & mes *éléments de Musique*. V. aussi BASSE FONDAMENTALE. (O)

DOMINATIONS, f. f. (Théol.) anges du premier ordre de la seconde hiérarchie. Ils sont ainsi nommés, parce qu'on leur attribue quelque empire ou autorité sur les anges inférieurs. Voyez ANGES & HIÉRARCHIE. (G)

DOMINE (PIERRE DE), *Hist. nat.* espèce de pierre qui, au rapport des voyageurs Hollandois, se trouve dans une rivière qui passe près de la forteresse de Victoria, dans l'île d'Amboine. On prétend que c'est une espèce de marne qui pétrifie : *marga lapidescens*. On dit qu'elle est communément de la grosseur d'un œuf, & quelquefois du poing, remplie de bosses, & cependant lisse, très-tendre & facile à polir ; il en sort, dit-on, une matière visqueuse. Cette pierre est mouchetée & remplie de petites veines, qui la font ressembler à du marbre, ou à de la serpentine. C'est un ministre ou curé protestant, que les Hollandois nomment Dominés, qui le premier les a découverts & fait connoître ; on prétend même qu'il les faisoit mâcher aux malades. C'est apparemment ce ministre qui est cause du nom que cette pierre porte. Du reste on n'en peut rien dire, à moins qu'on n'ait occasion de la voir. *Dictionnaire universel de Hubner*. (—)

* DOMINER, (*Manuf. en soie*.) se dit d'une couleur qui se montre trop dans une étoffe, ou qui s'y montre plus que les autres, soit par nécessité, soit par défaut.

DOMINGUE, (SAINT) *Géog.* grande île de l'Amérique, la plus riche des Antilles. Sa longueur est d'environ 160 lieues ; sa moyenne largeur de 30, & sa circonférence d'environ 350, non compris les anses. Christophe Colomb la découvrit en 1492, le

Tome V.

6 Décembre. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières considérables ; les mines d'or y sont fréquentes & abondantes. Il y a aussi du crystal, &c.

DOMINGUE, (SAINT) capitale de l'île. Elle est située sur la rive méridionale de l'Ozama. Lon. 308. 20. lat. 18. 20.

DOMINICAINS, f. m. plur. (*Hist. ecclési.*) ordre religieux dont les membres sont appelés, en quelques endroits, Freres Prêcheurs, *Prædicatores*, & plus communément *Jacobins* ; parce que leur premier couvent de Paris fut bâti dans la rue S. Jacques, où il subsiste encore aujourd'hui. Voyez JACOBINS & PRÊCHEURS.

Les *Dominicains* ont pris ce nom de leur fondateur S. Dominique de Guzman, gentilhomme Espagnol, né en 1170 à Calarvega, bourg du diocèse d'Osma, dans la vieille Castille. Il fut d'abord chanoine & archidiacre d'Osma, & prêcha ensuite avec beaucoup de zèle & de succès contre les Albigeois en Languedoc, où il jeta les premiers fondemens de son ordre, qui fut approuvé en 1215 par Innocent III. & confirmé l'année suivante par une bulle d'Honorius III. sous la règle de S. Augustin, & sous des constitutions particulières : ce pontife lui donna le titre de l'ordre des *Freres Prêcheurs*.

Le premier couvent des *Dominicains* en France fut fondé à Toulouse par l'évêque de cette ville, & par le comte Simon de Montfort, dont S. Dominique avoit par son éloquence secondé les exploits contre les Albigeois. Deux ans après, ces religieux eurent une maison à Paris, proche de celle de l'évêque ; & quelque tems après, leur couvent de la rue S. Jacques dont nous avons parlé. Ils furent reçus de bonne-heure dans l'université de Paris.

S. Dominique ne donna d'abord à ses religieux que l'habit de chanoines réguliers ; savoir, une soutane noire & un rochet ; mais en 1219, il le changea en celui que les Jacobins portent aujourd'hui, & qui fut, dit-on, montré en révélation par la sainte Vierge au bienheureux Renaud d'Orléans. Cet habit consiste en une robe, un scapulaire, & un capuce blancs, pour l'intérieur de la maison ; & une chape noire, avec un chaperon de même couleur, pour sortir au-dehors.

Cet ordre est répandu par toute la terre. Il a quarante-cinq provinces sous un général qui réside à Rome, & douze congrégations particulières ou réformes, gouvernées par des vicaires-généraux. Il a donné à l'Eglise un grand nombre de saints, trois papes, plus de soixante cardinaux, plusieurs patriarches, six cents archevêques, plus de mille évêques, des légats, des nonces, des maîtres du sacré palais, à compter depuis S. Dominique, qui le premier a exercé cette fonction. La théologie, la chaire, les missions, la direction des consciences, & la littérature, ont assez fait connoître leurs talens. Ils tiennent pour la doctrine de S. Thomas, opposée à celle de Scot & de quelques autres théologiens plus modernes : ce qui leur a fait donner dans l'école le nom de *Thomistes*. Voyez THOMISTES. Ils ont été autrefois inquisiteurs en France, & il y a toujours à Toulouse un de leurs religieux revêtu de ce titre, mais sans fonction. Ils l'exercent cependant dans différens pays où est établi le tribunal de l'inquisition. Voyez INQUISITION (G)

DOMINICAINES, religieuses de l'ordre de saint Dominique. On les croit plus anciennes de quelques années que les Dominicains ; car S. Dominique avoit fondé à Prouilles en 1206, une congrégation de religieuses. Les *Dominicaines* ont été réformées par sainte Catherine de Sienne.

Il y a aussi un tiers-ordre de *Dominicains* & de *Dominicaines*, qui forme en plusieurs endroits des congrégations soumises à certaines règles de dévo-

tion. Voyez TIERS - ORDRE. Voyez le Dict. de Trév. Moréry & Chambers. (G)

DOMINICAL, f. m. (*Hist. mod.*) terme qui se trouve dans l'histoire ecclésiastique. Un concile d'Auxerre, tenu en 578, ordonne que les femmes communient avec leur *dominical*. Quelques auteurs prétendent que ce *dominical* étoit un linge dans lequel elles recevoient le corps de Jésus-Christ, pour ne pas toucher les espèces eucharistiques avec la main nue. D'autres disent que c'étoit un voile dont elles se couvroient la tête, quand elles approchoient de la sainte table. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que le *dominical* étoit un linge ou mouchoir dans lequel on recevoit le corps de Notre-Seigneur, & on le conservoit dans le tems des persécutions, pour pouvoir communier dans sa maison; comme il paroît par l'usage des premiers Chrétiens, & par le livre de Tertullien *ad uxorem*. (G)

DOMINICALE, adj. pris subst. (*Hist. eccléf.*) est le nom que l'on a donné anciennement dans l'Eglise aux leçons qui étoient lues & expliquées tous les dimanches, & que l'on tiroit tant de l'ancien que du nouveau Testament, mais particulièrement des évangiles & des épîtres des apôtres : ces explications étoient autrement nommées *homélies*. Dans les premiers siècles de l'Eglise, on commença d'y lire publiquement & par ordre les livres entiers de l'Ecriture sainte, comme nous l'apprenons de S. Justin martyr; d'Origène, en l'*homélie 15* sur Josué; de Socrate, *liv. V. de l'hist. eccléf.* & d'Isidore, de l'*office eccléf.* ce qui a duré long-tems, comme on le peut voir aussi dans le decret de Gratien, *dist. 15. can. sancta rom. eccléf.* Depuis on prit peu à peu la coutume de tirer de l'Ecriture des textes & passages particuliers, pour les lire & les expliquer aux fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension, & de la Pentecôte, parce qu'ils s'accommodoient mieux au sujet de ces grands mystères qu'à la lecture ordinaire, dont on interrompoit la suite durant ces jours-là; ce qui se voit dans S. Augustin, *sur la I. épître de S. Jean au commencement*. Dans la suite, on en fit autant les jours des fêtes des saints, & enfin tous les dimanches de l'année, aux quels selon les tems on appliquoit ces textes ou leçons, qui pour cette raison furent appelés *dominicales*. Cet ordre des leçons *dominicales* tel qu'on le voit aujourd'hui, est attribué par quelques-uns à Alcuin précepteur de Charlemagne; & par d'autres, à Paul diacre, mais sans autre fondement que parce qu'il a accommodé certaines homélies des peres à ces passages qu'on avoit tirés de l'Ecriture; d'où l'on peut juger que cette distribution est plus ancienne. S. Augustin, *de temp. serm. 256*; S. Grégoire, *lib. ad secund.* & le vénérable Bede, *atting. prob. theol. loc. 2*. Voyez Moréry, Trév. & Chambers.

De-là il a passé en usage de dire, qu'un prédicateur prêche la *dominicale*, quand il fait chaque dimanche un sermon dans une église ou paroisse. On appelle aussi *dominicale*, un recueil de sermons sur les évangiles de tous les dimanches de l'année.

Dans les chapitres où il y a un théologal, celui-ci est chargé de prêcher ou de faire prêcher tous les dimanches. Voyez THÉOLOGAL. (G)

DOMINICALE, (*lettre*) signifie, en Chronologie, une des sept lettres, *A, B, C, D, E, F, G*, dont on se sert dans les almanachs, les éphémérides, &c. pour marquer le jour du dimanche tout le long de l'année. Voyez DIMANCHE.

Ce mot vient de *dominica*, ou *dominicus dies*, dimanche, ou jour du Seigneur.

Les premiers Chrétiens introduisirent dans le calendrier les *lettres dominicales*, à la place des lettres mundinales du calendrier romain.

Ces lettres, comme nous l'avons déjà dit, sont au nombre de sept; & il est évident que dans le

cours d'une année commune ou non-bissextille, c'est toujours la même lettre qui marque le dimanche de chaque semaine; puisque le dimanche revient constamment de sept jours en sept jours.

Mais dans l'année bissextille, il n'en est pas de même : car à cause du jour intercalaire, il faut ou bien que les lettres changent de place dans toute la partie de l'année qui suit le jour intercalaire, de sorte que, par exemple, la lettre qui répond au premier de Mars, réponde aussi au jour suivant; ou bien que le jour intercalaire ait la même lettre que le jour précédent. Ce dernier expédient a été jugé le meilleur; & en conséquence les dimanches d'après le jour intercalaire, changent de *lettre dominicale*.

Donc 1°. comme l'année commune, Julienne, ou Grégorienne, est composée de 365 jours ou 52 semaines & un jour, le commencement ou le premier jour de l'année doit toujours aller en reculant d'un jour. Par exemple, si le premier jour d'une année a été un dimanche, le premier jour de l'année suivante doit être un lundi, celui de l'année d'après un mardi, &c. par conséquent si *A* est la *lettre dominicale* pour une année, *G* sera la *lettre dominicale* pour l'année suivante, &c.

2°. Comme l'année bissextille, Julienne, ou Grégorienne, est composée de 366 jours, ou 52 semaines & deux jours, le commencement de l'année qui suit l'année bissextille, doit arriver deux jours plus tard. Ainsi si la *lettre dominicale* au commencement de l'année bissextille est *A*, la *lettre dominicale* de l'année suivante fera *F*.

3°. Comme dans les années bissextilles le jour intercalaire tombe au 24 de Février, la *lettre dominicale* doit reculer d'une place après le 24 Février. Par exemple, si elle étoit *A* au commencement de l'année, après le 24 Février elle doit être *G*.

4°. Comme l'année bissextille revient tous les quatre ans, & qu'il y a sept *lettres dominicales*, il s'ensuit que le même ordre de lettres revient en sept fois quatre ans, ou vingt-huit ans; au lieu que sans ce dérangement causé par les bissextilles, cet ordre reviendrait tous les sept ans. Voyez BISSEXTILE.

5°. De-là est venue l'invention du cycle solaire de vingt-huit ans, à l'expiration duquel les *lettres dominicales* reviennent dans le même ordre, & aux mêmes jours des mois. Voyez CYCLE SOLAIRE.

Pour trouver la *lettre dominicale* d'une année proposée, cherchez le cycle solaire pour cette année, comme il est enseigné au mot CYCLE, & vous trouverez la *lettre dominicale* qui y répond. Lorsqu'il y a deux *lettres dominicales*, c'est une marque que l'année dont il s'agit est bissextille; & en ce cas la première des deux lettres sert jusqu'au 24 Février inclusivement, & l'autre est pour le reste de l'année.

Par la réformation du calendrier sous le pape Grégoire XIII. l'ordre des *lettres dominicales* a été dérangé dans l'année Grégorienne : car au commencement de l'année 1582, *G* étoit la *lettre dominicale*; mais par le retranchement qu'on fit de dix jours après le 4 d'Octobre, la *lettre dominicale* fut *C* pour le reste de l'année : de sorte que la *lettre dominicale* du calendrier Julien est quatre places avant celle du calendrier Grégorien, la lettre *A* du premier répondant à la lettre *D* du second. De plus, l'ordre des *lettres dominicales* dans le calendrier Grégorien n'est pas perpétuel; car l'année 1600 étant bissextille, & l'année 1700 ne l'étant pas, l'ordre des *lettres dominicales* a dû changer en 1700; il changera de même en 1800, en 1900, en 2100, &c. en un mot au commencement de chacun des siècles dont la première année n'est pas bissextille. C'est ce que nous avons expliqué fort au long dans l'article CYCLE SOLAIRE. Dans l'ouvrage qui a pour titre, *art de vérifier les dates* (Voyez CHRONOLOGIE), on trouve une table

de toutes les lettres dominicales des années de Jésus-Christ jusqu'en 1800. Voy. CALENDRIER & ANNÉE. Voyez aussi les élémens de Chronologie de Wolf, d'où Chambers a tiré une grande partie de cet article.

Pour trouver directement & sans le secours du cycle, la lettre dominicale d'une année proposée, par exemple 1755, il faut d'abord former une table du cycle solaire depuis 1701, en commençant par B ;

B	A	G	(F E)	D	C	B	(A G)	F	E	D
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
(C B)	A	G	F	(E D)	C	B	A	(G F)		
12	13	14	15	16	17	18	19	20		
E	D	C	(B A)	G	F	E	(D C)			
21	22	23	24	25	26	27	28			

Ensuite on prendra le nombre 55 qui divisé par 28, il reste 27 : donc E est la lettre dominicale ; s'il ne reste rien, la lettre dominicale sera DC. Voy. CYCLE.

On peut encore s'y prendre ainsi : rangez les sept lettres dominicales en cette sorte, B, A, G, F, E, D, C ; ajoutez à 55 le nombre 13, à cause des 13 années bissextiles écoulées depuis 1701 jusqu'à 1755 (exclusivement, c'est-à-dire sans compter 1755, bissextile ou non), & divisez par 7 ; le reste 5 donne E pour la lettre dominicale, qui est la cinquième de la petite table B, A, G, F, E, &c. Si l'année étoit bissextile, il faudroit joindre la lettre donnée par le reste avec la suivante ; par exemple en 1756, le reste 4 donnera D : donc DC fera la lettre dominicale.

La raison de cette opération est simple : 1°. en 1701 la lettre dominicale étoit B, la première de la table ci-dessus : 2°. si chaque année n'avoit qu'une lettre ; en ce cas, après avoir divisé par 7 le nombre des années depuis 1700, le quotient indiqueroit cette lettre : mais chaque année bissextile fait reculer l'année suivante d'une lettre ; par exemple 1705, au lieu d'avoir E a eu D. Donc deux années bissextiles font reculer de deux lettres ; & sept années bissextiles font reculer de sept lettres, c'est-à-dire recommencer. Voilà en substance la raison de cette opération. On voit que s'il n'y avoit point de reste, ce seroit la dernière lettre C qui seroit la dominicale : on voit aussi que la première lettre d'une année bissextile peut se trouver, en ajoutant au dividende le nombre d'années bissextiles écoulées jusqu'à celle-là exclusivement ; & la seconde, en ajoutant au dividende le nombre d'années bissextiles jusqu'à celle-là inclusivement.

Si on rangeoit les lettres dominicales dans leur ordre naturel renversé, G, F, E, D, C, B, A, il faudroit ajouter encore 5 au nombre des années depuis 1700, avant de faire la division ; parce que la lettre dominicale de 1701, seroit alors la sixième. (O)

DOMINIQUE, (Géog. mod.) l'une des Antilles, située au nord de la Martinique, dont elle n'est éloignée que de sept lieues ; sa longueur peut être de treize à quatorze lieues, sur une largeur inégale ; elle n'a point de port, mais il se trouve dans son circuit plusieurs anes & rades assez commodés : son terrain, quoiqu'excellent, est difficile à mettre totalement en valeur, étant occupé par de hautes montagnes, qui cependant laissent entr'elles de profondes vallées où coulent de petites rivières de bonne eau, bordées de grands bois, dans lesquels se trouvent en grand nombre des arbres d'une grandeur énorme, & propres à différens usages.

Dans la partie méridionale de l'île, est une solphatère ou soufrière, de laquelle on peut retirer abondamment de très-beau soufre minéral, naturellement sublimé dans la mine, & qu'on pourroit employer sans préparation.

La Dominique appartient aux Caraïbes, qui permettent aux Européens d'y venir travailler les bois dont ils ont besoin, tant pour la charpente de leurs

maisons, que pour construire des canots d'une seule pièce, qui ont quelquefois 40 piés de longueur. Cet article est de M. LE ROMAIN.

DOMINO, f. m. (Manufact. & Comm.) sorte de papier, dont le trait, les desseins, & les personnages sont imprimés avec des planches de bois grossièrement faites ; puis les couleurs mises dessus avec le patron, comme on le pratique pour les cartes à jouer. Le domino se fabrique particulièrement à Rouen & en d'autres villes de province. Il ne peut servir qu'aux payfans, qui en achètent pour garnir le haut de leurs cheminées. Tous les dominos sont sans goût, sans correction de desseins, encore plus mal enluminés ; & patronnés de couleurs dures. Article de M. PAPILLON.

DOMINOTIER, f. m. c'est l'ouvrier qui fait les dominos, les papiers marbrés, & les papiers unis d'une seule couleur. Voyez MARBREUR.

DOMINUS, f. m. (Hist. mod.) c'étoit autrefois un titre que l'on mettoit au-devant d'un nom, pour désigner la personne d'un chevalier ou d'un ecclésiastique.

On donnoit aussi quelquefois ce titre à un gentilhomme, qui n'étoit pas créé tel, particulièrement s'il étoit seigneur d'un manoir. Voyez DOM, MONSIEUR, GENTIL-HOMME. Monsieur se traduit en mauvais latin moderne par dominus.

Les Hollandois se servent encore aujourd'hui du mot latin dominus, pour désigner un ministre de l'église réformée. (G)

DOMITZ, (Géog. mod.) ville d'Allemagne, au cercle de basse Saxe. Elle est située au confluent de l'Elbe & l'Elve. Long. 29. 16. lat. 53. 25.

DOMMAGE, f. m. (Jurisprud.) signifie la perte qui est causée à quelqu'un par un autre, soit à dessein de nuire, ou par négligence ou impéritie, ou qui arrive par cas fortuit.

Celui qui cause le dommage, de quelque manière que ce soit, doit le réparer ; & s'il l'a fait malicieusement, il doit en outre être puni pour l'exemple public.

Quand le dommage arrive par cas fortuit ou par force majeure, la perte tombe sur le propriétaire sans aucun recours ; ainsi quand une maison est brûlée par le feu du ciel ou par les ennemis, le locataire n'en est pas responsable. Voyez au digeste, le titre ad leg. aquil. & aux instit. de leg. aquil. au ff. de his qui effuderint, de damno infecto. Voyez aussi DÉLIT & QUASI-DÉLIT.

DOMMAGE, signifie aussi le dégât que font les animaux dans les terres, prés, vignes, bois, &c.

Ce dommage doit être réparé par celui auquel appartient la bête qui l'a causé, à moins que le maître ne l'abandonne pour le dommage. Voyez aux instit. le titre si quadrupes ; & au ff. & instit. de noxalibus actionibus. (A)

DOMMAGES ET INTÉRÊTS, appelés en Droit id quod interest ou interesse potest, sont l'indemnité qui est due à celui qui a souffert quelque dommage par celui qui le lui a causé, ou qui en est responsable ; par exemple, pour le dégât fait par des animaux, pour l'inexécution d'une convention, pour une éviction que l'on souffre, & pour laquelle on a un recours de garantie, pour un emprisonnement injurieux.

On en adjuge aussi en matière criminelle, comme pour une blessure, pour une accusation injurieuse, &c.

Les juges d'église ne peuvent statuer sur les dommages & intérêts ; c'est un objet purement temporel qu'ils doivent renvoyer au juge laïc.

Les dommages & intérêts ont les mêmes privilèges & hypothèques que le principal, dont ils sont l'accessoire.

Ceux qui sont adjugés pour faits de charge, sont

privilegiés sur l'office, par préférence au vendeur même.

Le jugement qui accorde des *dommages*, les fixe ordinairement à une certaine somme : lorsqu'il ne les fixe pas, celui auquel ils sont adjugés en doit poursuivre la liquidation en la forme prescrite par l'ordonnance ; & pour cet effet il faut signifier au procureur du défendeur une déclaration ou état de ces *dommages & intérêts*, détaillés article par article, sur laquelle le défendeur doit faire des offres ; & si elles ne sont pas acceptées, on passe un appointement à produire pour débattre par écrit la déclaration.

La contrainte par corps a lieu après les quatre mois, pour *dommages & intérêts* montans à 200 livres, suivant l'article *xj. du tit. 34. de l'ordonnance de 1667.*

On peut se faire adjuger les intérêts de la somme à laquelle les *dommages & intérêts* ont été fixés ou liquidés, à compter du jour de la demande. (A)

DOMMAGES ET INTÉRÊTS PERSONNELS, sont ceux qui sont dûs pour le fait de la personne, comme pour avoir blessé ou injurié quelqu'un. Le mari est tenu des *dommages & intérêts personnels* dûs par sa femme, & non pas des réels. Voy. Carondas, *liv. X. rép. 37.* Voyez l'article suivant. (A)

DOMMAGES ET INTÉRÊTS RÉELS, sont ceux que l'on doit à cause de la chose, tels que la garantie dûe par une femme comme héritière, ou pour un héritage qu'elle a vendu avant son mariage. Ces sortes de *dommages & intérêts* sont une dette réelle à l'égard du mari, c'est-à-dire, qu'ils ne se prennent point sur la communauté, mais seulement sur les biens personnels de la femme. Voyez ci-devant DOMMAGES ET INTÉRÊTS PERSONNELS. (A)

DOMME, (*Géog. mod.*) ville du haut Périgord, en France : elle est située sur une montagne, proche de la Dordogne. *Long. 18. 54. lat. 45. 58.*

DOMO-D'OSCELLA, (*Géog. mod.*) ville du duché de Milan, en Italie ; elle est située au pié des Alpes, sur le torrent de Tofa.

DOM-REMY, village de France, au Barrois ; il est situé sur la Meuse, à 2 lieues de Neufchâteau, & à 3 lieues de Vauconleurs. C'est la patrie de la fameuse Jeanne d'Arc.

DOMPTER un cheval. Voyez RÉDUIRE.

DOMTE-VENIN, *asclepias*, f. m. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur monopétale, faite en forme de cloche, évalée & découpée : il sort du calice un pistil qui entre comme un clou dans la partie postérieure de la fleur, à laquelle correspond un chapiteau découpé en cinq parties. Le pistil devient dans la suite un fruit composé ordinairement de deux gaines membraneuses, qui s'ouvrent d'un bout à l'autre, & qui renferment plusieurs semences garnies d'aigrettes, & attachées à un placenta comme des écailles. Le *dompte-venin* diffère de l'apocin & du périploca, en ce qu'il ne rend point de liqueur laiteuse. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

DOMPTE-VENIN, (*Matiere medic. & Pharmacie.*) malgré le beau nom que porte cette plante, elle est peu en usage parmi nous ; on regarde cependant ses racines comme un excellent alexipharmaque, & on les recommande dans la peste & autres maladies malignes ; quelques-uns les célèbrent comme un emmenagogue puissant : on en prescrit la poudre ou la décoction ; la dose de la poudre est d'un gros, en décoction on peut en prendre jusqu'à une once. M. Tournefort préféroit cette décoction à celle de scorfonere, dans les petites véroles & la rougeole. M. Geoffroi dit que la racine de *dompte-venin*, excite quelquefois des nausées & un léger vomissement.

Paracelse loue la même décoction dans du vin pour l'hydropisie, & Fragus lui attribue la même propriété.

On vante beaucoup la racine & la feuille du *dompte-venin* écrasées, pilées, & appliquées sur les ulcères malins, & sur la morsure de la vipère & autres bêtes venimeuses ; nous croyons qu'on ne doit pas ajoûter beaucoup de foi à cette dernière vertu, nous avons des remèdes plus sûrs, auxquels il vaut mieux avoir recours. Voyez VIPERE.

La racine du *dompte-venin* entre dans le vinaigre thériacal de Charas, & dans l'orviétan de F. Hoffman. On prépare avec ses feuilles & ses racines un extrait qui entre dans la thériaque céleste.

DON, PRÉSENT, f. m. (*Gram.*) Ces deux mots signifient en général ce qu'on donne à quelqu'un sans y être obligé. Voici les nuances qui les distinguent : le *présent* est moins considérable que le *don*, & se fait à des personnes moins considérables, excepté dans un cas, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Ainsi on dira d'un prince, qu'il a fait *don* de ses états à un autre, & non qu'il lui en a fait *présent*. Par la même raison, un prince fait à ses sujets des *présens*, & les sujets font quelquefois des *dons* au prince, comme les *dons* gratuits du clergé & des états. Les princes se font des *présens* les uns aux autres par leurs ambassadeurs. Deux personnes se font par contrat un *don* mutuel de leurs biens. On dit au figuré le *don* des langues, le *don* des larmes, &c. & en général tout ce qui vient de Dieu s'appelle *don de Dieu* ; c'est une exception à la règle ci-dessus. On dit des talens de l'esprit ou du corps, qu'ils sont un *don* de la nature, & des biens de la terre, qu'ils en sont des *présens*. On dit les *dons* de Cérès ou de Pomone, & les *présens* de Flore, parce que les premiers sont de nécessité plus absolue, & les autres de pur agrément. (O)

DON, f. m. (*Jurisp.*) la libéralité ou le *don* gratuit est en général la voie la plus gracieuse pour acquérir ce que Loisel, en ses institutes, exprime par cette maxime, qu'il n'est si bel acquêt que le *don*.

Dans l'usage ordinaire, le terme de *don* ne se prend pas pour toutes sortes de donations indifféremment ; on ne l'applique qu'aux *dons* faits par le roi, aux *dons gratuits*, *dons mobiles*, *dons mutuels*.

Celui qui remet quelque chose à un autre, dit ordinairement dans l'acte de décharge, qu'il lui en fait *don & remise*. (A)

DON ABSOLU, dans la province de Hainaut, signifie l'avantage qui est fait par pere ou mere à quelqu'un de leurs enfans, sans aucune relation à la succession future du donateur, & uniquement pour la bonne amitié qu'il porte au donataire, en sorte que suivant l'usage de cette province, un tel *don* est un véritable acquêt en la personne du donataire, attendu qu'il a acquis la chose indépendamment de la disposition de la loi, & comme auroit pu faire quelqu'un étranger à la famille ; au moyen de quoi le feigneur est bien fondé en ce cas à demander au donataire un demi-droit pour la mutation, suivant la coutume de Hainaut, *chap. c. jv. art. 17.* ce qui est contraire au droit commun du pays coutumier, suivant lequel toute donation en ligne directe forme des propres, & n'est point sujette aux droits de mutation. Voyez la jurisprudence du Hainaut françois, par Antoine-François-Joseph Dumées procureur du roi de la ville d'Avesnes, imprimée en 1750, *tit. v. art. 3.* (A)

DON CHARITATIF : anciennement on a donné quelquefois cette qualification aux *dons* gratuits ou décimes extraordinaires, que le clergé paye au roi de tems en tems ; on les nommoit indifféremment *dons gratuits* ou *octrois charitatifs* équipollens à décimes, quoique le terme de *charitatif* soit encore plus impropre en cette occasion que le terme de *don gratuit* ; l'épithète de *charitatif* ne convient qu'à un certain subside, que le concile accorde quelquefois à

l'évêque pour son voyage. *Voyez ci-apr. DON GRATUIT & SUBSIDE CHARITATIF. (A)*

DONS CORROMPABLES : on appelloit ainsi dans l'ancien style, les présens qui pouvoient être faits aux magistrats & autres juges, pour les corrompre.

Ces sortes de présens ont toujours été réprouvés par toutes les lois divines & humaines.

L'écriture dit que *xenia & munera excæcant oculos judicum.*

Chez les Athéniens un juge qui s'étoit laissé corrompre par argent, étoit condamné à dédommager la partie lésée, en lui rendant le double de ce qu'il lui avoit fait perdre.

Les décemvirs qui rédigèrent la loi des douze tables, ne crurent point cette peine suffisante pour réprimer l'avidité des magistrats injustes; c'est pourquoi la loi des douze tables ordonna qu'un juge ou arbitre donné par justice, qui auroit reçu de l'argent pour juger, feroit puni de mort.

Cicéron dit dans sa quatrième Verrine, que de tous les crimes il n'y en a point de plus odieux ni de plus funeste à l'état, que celui des juges qui vendent leur suffrage.

Il étoit défendu aux magistrats de rien exiger de ceux qui leur étoient subordonnés; c'étoit le crime appelé *repetundarum*, c'est-à-dire de concussion. *Voyez CONCUSSION.*

Il n'étoit même pas permis aux juges de recevoir les présens qui leur étoient offerts volontairement, excepté *esculentum & poculentum*, c'est-à-dire des choses à boire & à manger, pourvu qu'elles fussent de peu de valeur, & qu'elles pussent se consommer en peu de jours, comme du gibier ou venaison; mais les lois condamnent absolument celui qui reçoit des présens un peu considérables. Il paroît néanmoins que l'on s'étoit relâché de la sévérité de la loi des douze tables. Lorsque le juge étoit convaincu d'avoir été corrompu par argent, & d'avoir rendu un jugement injuste, ou d'avoir pris de l'argent des deux parties; si c'étoit en cause civile, on le condamnoit à restituer le triple, & il étoit privé de son office; si c'étoit en matière criminelle, il étoit banni & son bien confisqué.

En France il a toujours été défendu aux magistrats & autres juges, d'exiger aucuns présens, ni même d'en recevoir de ceux qui ont des affaires pendantes devant eux.

Il paroît seulement que dans la disposition des anciennes ordonnances on n'avoit pas poussé si loin le scrupule & la délicatesse, que l'on fait présentement; ce que l'on doit imputer à la simplicité, ou, si l'on veut, à la grossièreté des tems où ces réglemens ont été faits.

L'ordonnance de Philippe-le-Bel, du 23 Mars 1302, *article 17*, défend aux conseillers du roi de recevoir des pensions d'aucune personne ecclésiastique ou séculière, ni d'aucune ville ou communauté; & veut que s'ils en ont, ils y renoncent au plutôt.

On voit par l'*article 40* de la même ordonnance, que les baillis, sénéchaux & autres juges devoient faire serment de ne recevoir directement ni indirectement ni or ni argent, ni autre *don* mobilier ou immobilier, à quelque titre que ce fût, excepté des choses à manger ou à boire. Ils ne devoient cependant en recevoir que modérément, selon la condition de chacun, & en telle quantité que le tout pût être consommé en un jour, sans dissipation.

S'ils recevoient du vin, ce ne pouvoit être qu'en barrils, ou en bouteilles ou pots, sans aucune fraude; & il ne leur étoit pas permis de vendre le superflu. C'est ce qu'ordonne l'*art. 42*.

Il leur étoit aussi défendu, *article 43*, d'emprunter de ceux qui avoient des causes devant eux, sinon jusqu'à concurrence de 50 liv. tournois; & à condi-

tion de les rendre dans deux mois, quand même le créancier voudroit leur faire crédit plus long-tems.

On leur faisoit aussi prêter serment de ne faire aucun présent à ceux qui étoient députés du conseil pour aller informer de leur administration; même de donner rien à leurs femmes, enfans, ou autres personnes subordonnées. *Art. 44.*

Il est défendu par l'*article 48* aux baillis & sénéchaux de recevoir des officiers, qui leur étoient subordonnés, aucun gîte, repas, droit de procuration, ni autres *dons*.

Enfin l'*article 49* leur défend de recevoir aucun présent des personnes religieuses domiciliées dans l'étendue de leur administration, non pas même des choses à manger ou à boire: l'ordonnance leur permet seulement d'en recevoir une fois ou deux l'année, au plus, & lorsqu'ils en seront requis avec grande instance, des chevaliers, seigneurs, bourgeois, & autres personnes riches & considérables.

L'ancienne formule du serment que prêtoit le chancelier de France au roi, porte qu'il ne recevra robes, pensions ou profits d'aucun autre seigneur ou dame, sans la permission du roi, & qu'il ne prendra aucun *don corrompable*.

On faisoit prêter le même serment à tous les officiers royaux. Il y a à la chambre des comptes une ordonnance de l'an 1454, qui défend à tous officiers de recevoir aucuns *dons corrompables*, sous peine de privation de leurs offices.

L'ordonnance d'Orléans, du mois de Janv. 1560, défend, *article 43*, à tous juges, avocats & procureurs, tant des cours souveraines que des sièges subalternes & inférieures, de prendre ni permettre être pris des parties plaidantes, directement, aucun *don* ou présent, quelque petit qu'il soit, de vivres ou autres choses quelconques, à peine de crime de concussion; mais cette ordonnance est encore imparfaite, en ce que le même article excepte la venaison ou gibier pris en forêts & terres des princes & seigneurs qui les donneront.

Cette même ordonnance est cependant moins indulgente pour plusieurs autres officiers.

En effet elle défend, *art. 77*, aux clercs ou commis des greffiers, d'exiger ni prendre des parties aucune chose que le droit des greffiers, non pas même ce qui leur seroit offert volontairement, à peine contre le greffier qui le permettra ou dissimulera, de privation de son office, & à l'égard du clerc qui exigeroit ou prendroit quelque chose, sous peine de prison & de punition exemplaire.

L'*art. 79* défend aux substituts d'exiger ni prendre des parties aucune chose pour la visitation des procès criminels, à peine d'être punis comme de crime de concussion.

L'*article 132* de la même ordonnance défend aux élus, procureurs du roi, greffiers, receveurs, & autres officiers des tailles & aydes, de prendre ni exiger des sujets du roi aucun *don*, soit en argent, gibier, volaille, bétail, grain, foin ou autre chose quelconque, directement ou indirectement, à peine de privation de leurs états; sans que les juges puissent modérer cette peine.

L'ordonnance de Moulins n'admet point, comme celle d'Orléans, d'exception d'aucuns présens, même modiques; elle défend purement & simplement, *article 19*, à tous juges de rien prendre des parties, sinon ce qui est permis par les ordonnances. L'*art. 20* fait la même défense aux avocats & procureurs du roi.

On pourroit encore faire quelque équivoque sur les termes de cette ordonnance; mais celle de Blois y a pourvu, *art. 114*, en défendant à tous officiers & autres ayant charge & commission du roi, de quelque état & condition qu'ils soient, de prendre ni

recevoir de ceux qui ont affaire à eux, aucuns *dons* & présens de quelque chose que ce soit, sur peine de concussion : ainsi aucun juge ne peut plus recevoir de présens, même de gibier, vin, ou autres choses semblables.

Les épices étoient dans leur origine, des présens volontaires de dragées & confitures que celui qui avoit gagné son procès, avoit coutume de faire aux juges ; ce qui passa en usage & devint de nécessité : elles furent ensuite converties en argent, & autorisées par divers réglemens. Voyez ÉPICES.

Sur les présens faits aux juges, ou qu'ils exigeroient des parties, voyez Bartol. in l. lex julia, §. ad. parent. ff. ad legem juliam repetund. l. plebiscito, ff. de off. præsid. l. solent. §. non vero, ff. de off. proconsul. (A)

DON GRATUIT, signifie en général ce qui est donné volontairement & sans nulle contrainte, par pure libéralité, & sans en retirer aucun intérêt ni autre profit.

On a donné le nom de *don gratuit* aux subventions que le clergé & quelques-uns des pays d'états payent au roi. Nous parlerons ci-après des *dons gratuits* du clergé.

Pour ce qui est des *dons gratuits* que certains pays d'états accordent au roi de tems en tems, c'est un usage qui paroît venir des *dons* & présens que la noblesse & le peuple faisoient tous les ans au roi sous les deux premières races. Ces pays d'états se sont conservés dans cet usage, & ont appelé *don gratuit* ce que la province paye tous les trois ans pour tenir lieu des impositions que payent les autres sujets du roi.

Il y a dans ces pays d'états un *don gratuit* ordinaire, qui est d'une somme fixe par an ; un *don gratuit* extraordinaire, dont l'intendant fait la demande aux états, & que l'on règle à une certaine somme pour les trois années.

Outre ces *dons gratuits*, la province paye encore au roi, dans les tems de guerre & autres besoins pressans de l'état, des secours extraordinaires.

C'est ainsi que l'on en use dans la province du duché de Bourgogne.

Les états de Bretagne & de Languedoc accordent aussi un *don gratuit* au roi.

Les états de la principauté souveraine de Dombes payoient aussi autrefois tous les sept ou huit ans un *don gratuit* au prince ; mais depuis quelques années l'imposition de la taille ayant été établie par l'autorité du prince, a pris la place de ce *don gratuit*. (A)

DON GRATUIT DU CLERGÉ, est une subvention ou secours d'argent que le clergé de France paye de tems en tems au roi pour les besoins de l'état.

On appelle ces *dons gratuits*, ce qui ne devroit signifier autre chose, sinon qu'ils ne sont point faits à titre de prêt, & que le clergé ne retire aucun intérêt des sommes qu'il paye au roi ; cependant l'idée que l'on a attachée communément aux termes de *don gratuit*, est que c'est une subvention offerte volontairement par le clergé, & non pas une imposition faite par le roi ; & c'est en ce sens que les subventions payées par le clergé, sont aussi nommées dans quelques anciennes ordonnances, *dons charitatifs*.

Il est certain que le clergé prévient ordinairement par des offres volontaires, les secours que le roi est en droit d'attendre de lui pour les besoins de l'état ; il y a néanmoins quelques exemples de sommes qui ont été imposées sur le clergé, en vertu seulement de lettres patentes du roi ou d'arrêts du conseil, ainsi qu'on le remarquera en son lieu.

Les subventions que le clergé fournit au roi, étoient autrefois toutes qualifiées d'*aides*, *dixièmes* ou *décimes*,

Depuis 1516, tems auquel les décimes devinrent ordinaires & annuelles, le clergé commença à les qualifier de *dons* & de *présens*, ou de *dons gratuits* & *charitatifs*, équipollens à *décimes*.

Lorsqu'on imposa en 1527 deux millions sur tous les sujets du roi, pour la rançon des enfans de François I. il fut question dans un lit de justice tenu à ce sujet le 20 Décembre de cette année, de régler comment le clergé contribueroit à cette imposition : le cardinal de Bourbon dit que l'église pourroit donner & faire présent au roi de 130000 liv. mais ces offres furent rejetées, & le clergé fut imposé comme les autres sujets du roi.

Le clergé ayant octroyé à François I. trois décimes en 1534, il y eut deux déclarations rendues à cette occasion les 28 Juillet & 19 Août 1535, dans lesquelles ces trois décimes sont qualifiées de *don gratuit* & *charitatif*, équipollent à trois décimes ; c'est-à-dire que ce *don* revenoit à ce que le clergé auroit payé pour trois années de décimes.

La déclaration d'Henri II. du 19 Mai 1547, au sujet des décimes, est adressée entr'autres personnes, à tous commissaires commis & à commettre pour faire payer les deniers-subsides, *dons* & octrois charitatifs qui pourroient ci-après être imposés sur le clergé.

Au lit de justice tenu par Henri II. le 12 Fév. 1551, le cardinal de Bourbon s'énonça encore à-peu-près comme en 1527. Il dit « que s'étant assemblés la » veille jusqu'à six cardinaux, & environ trente archevêques & évêques, tous d'un commun accord » avoient arrêté donner au roi si grande part en » leurs biens, qu'il auroit matière de contenter » ment ».

Henri II. par un édit du mois de Juin 1557, créa un receveur de toutes les impositions extraordinaires, y compris les *dons gratuits* des ecclésiastiques ; & par une déclaration du 3 Janvier 1558, il nomme cumulativement les décimes, *dons*, octrois charitatifs équipollens à icelles à lui accordées, & qu'il a ordonné être levées sur le clergé de son royaume.

Les *dons gratuits* proprement dits, dans le sens que ces termes s'entendent aujourd'hui, n'ont commencé à être distingués des décimes, que depuis le contrat passé entre le roi & le clergé le 11 Octobre 1561, appelé communément le *contrat de Poissy*.

Le clergé prit par ce contrat deux engagements différens.

L'un fut d'acquitter & racheter dans les dix années suivantes, le fort principal des rentes alors constituées sur la ville de Paris, montant à 7 millions 5 cents 60 mille 56 liv. 16 s. 8 d. & cependant d'en payer les arrérages en l'acquit du roi, à compter du premier Janvier 1568. C'est-là l'origine des rentes assignées sur le clergé, qui ont depuis été augmentées en divers tems, & dont le contrat se renouvelle avec le clergé tous les dix ans. Ce que le clergé paye pour cet objet, a retenu le nom de *décimes* : on les appelle aussi *anciennes décimes* ou *décimes ordinaires*, pour les distinguer des *dons gratuits* & autres subventions, que l'on comprend quelquefois sous le terme de *décimes extraordinaires*.

L'autre engagement que le clergé prit par le contrat de Poissy, fut de payer au roi pendant six ans la somme de 1600000 liv. par an ; revenant le tout à 9 millions 6 cents mille livres. C'est-là l'origine des *dons gratuits* proprement dits, dans le sens que ces termes s'entendent aujourd'hui. Il y a eu depuis ce tems de pareilles subventions fournies par le clergé à-peu-près tous les cinq ans ; & pour cet effet le clergé passe des contrats séparés de ceux des décimes. Il y a encore quelquefois d'autres *dons gratuits* ou subventions extraordinaires, qui se payent dans les besoins extraordinaires de l'état.

Pendant le cours des termes portés par le contrat de Poissy, le roi tira encore différens secours du clergé, & notamment par des subventions extraordinaires ou *dons gratuits* que le clergé paya au roi. Par exemple, en 1573 le clergé accorda au roi 800000 liv. pour les frais du voyage du duc d'Anjou frere du roi, qui étoit appelé à la couronne de Pologne, & qui fut depuis le roi Henri III. Le clergé accorda aussi deux millions en 1574, pour les besoins pressans de l'état.

Le contrat de 1580 fait mention d'un million de livres imposé en 1575, & d'une autre levée accordée à Blois pour la solde de quatre mille hommes de pié & de mille chevaux.

Par le contrat du 3 Juin 1586, le clergé promit de payer au roi un million, pour être employé aux frais de la guerre que le roi étoit contraint d'entretenir contre ceux qui vouloient s'opposer à l'exécution de son édit de réunion de tous ses sujets à l'Eglise catholique, apostolique & romaine. Cette levée devoit être faite en quinze mois sur les fruits, par forme de décimes; ou par constitution de rentes sur les bénéfices; ou par vente de bois, ou autre moyen licite que chaque bénéficié pourroit aviser; ou subsidiairement, par aliénation de quelque partie du temporel du bénéfice, faute d'autre moyen au bénéficié pour payer sa taxe.

Le contrat des décimes fut renouvelé en 1596, avec la clause qui est ordinaire dans tous ces contrats, de ne demander au clergé pendant les dix ans du contrat, aucunes décimes, emprunts ni *dons gratuits*; & il fut néanmoins expédié des lettres-patentes le 4 Mars 1598, pour lever deux décimes extraordinaires en la province de Dauphiné, sur tous les ecclésiastiques & bénéficiés de ce pays, pour subvenir à la dépense de la guerre. Ces décimes extraordinaires étoient la même chose que ce que l'on entend présentement par *don gratuit*; mais sur les représentations des agens du clergé, qui réclamèrent l'exécution des contrats de 1586 & de 1596, les deux décimes extraordinaires qui étoient demandées, furent révoquées par d'autres lettres patentes du 22 Avril suivant.

On avoit promis de même au clergé, par le contrat des décimes ordinaires fait en 1615, de ne lui demander aucunes autres décimes ni *dons gratuits* pendant les dix années du contrat; mais la guerre que le roi avoit à soutenir contre les religionnaires, l'obligea de demander au clergé en 1621, une subvention extraordinaire ou *don gratuit*, lequel par contrat du 2 Octobre de ladite année, fut réglé à 303064 livres de rente en fonds, au principal de 3 millions 6 cents mille livres, dont Sa Majesté ou ceux qui auroient ses droits, jouïroient du premier Janvier 1622.

Il fut passé un nouveau contrat entre le clergé & les commissaires du roi, le 11 Février 1626, par lequel les gens du clergé, pour ne pas demeurer seuls à donner quelque secours au roi pour le siège de la Rochelle, & faire paroître l'obéissance qu'ils vouloient rendre aux commandemens de S. M. firent cession & transport au roi de la somme de 1745500 liv. qui devoit provenir du contrat fait avec le receveur général du clergé, le 16 Décembre 1625.

Le clergé assemblé extraordinairement à Fontenay-le-Comte en 1628, accorda & donna au roi, par contrat du 17 Juin, trois millions de livres pour employer à la continuation du siège de la Rochelle.

L'assemblée qui devoit se tenir en 1630, ayant été remise en 1635, pour diminuer les dépenses du clergé, le contrat ne fut passé que le 9 Avril 1636. Le clergé accorda & consentit au profit du roi, à cause de la guerre étrangère, une subvention extraordi-

naire de 316000 livres de rente en fonds, pour en disposer par Sa Majesté comme il lui plairoit.

Il n'y eut point de subvention extraordinaire payée par le clergé, jusqu'au contrat passé à Mantes le 14 Août 1641, par lequel le clergé accorda au roi cinq millions cinq cents mille livres payables en trois années.

Le 19 Juillet 1646, environ quatre années après le contrat de Mantes, il en fut passé un autre à Paris, dans lequel on voit que les commissaires du roi exposèrent à l'assemblée, que S. M. les avoit chargés de lui demander, tant pour la révocation de plusieurs traités que l'on avoit proposé de faire par rapport au clergé, que pour un *don* extraordinaire, la somme de dix millions de livres. C'est la première fois, à ce qu'il paroît, que le roi, ou du moins ses commissaires ayent qualifié de *don* ces subventions. Les députés du clergé eux-mêmes ne se servirent pas de ce terme en cette occasion; ils alléguèrent seulement que le clergé étoit hors d'état de payer cette somme, & au lieu de dix millions en accorderent quatre. Les commissaires du roi accorderent de leur part que tous les articles qui regardent les immunités & privilèges de l'église, couchés dans les contrats, tant des *décimes ordinaires* que des *dons extraordinaires*, feroient ponctuellement observés. Et dans un autre contrat passé à cette occasion le 18 du même mois, pour les arrangemens du clergé avec son receveur général, cette subvention est qualifiée de *secours extraordinaire demandé & accordé à Sa Majesté*.

L'assemblée du clergé tenue en 1650 ne fit aucun contrat avec le roi; mais suivant la délibération du 25 Janvier 1651, il fut résolu d'un commun consentement, qu'attendu la dépense extraordinaire qu'il convenoit de faire pour le sacre du roi, d'accorder à S. M. un département de la somme de 600000 liv. payables en deux termes, savoir Octobre lors prochain, & Février 1652.

On voit par le contrat du 19 Mai 1657, que les commissaires du roi représenterent à l'assemblée du clergé le besoin que le roi avoit d'un *secours considérable* d'argent, par rapport à la continuation de la guerre, qu'il attendoit ce *secours du clergé*: ce sont leurs termes; le clergé accorda au roi deux millions sept cents mille liv. Un peu plus loin cette somme est qualifiée de *subvention*, & dans un autre endroit de *don*; mais il n'est pas encore qualifié de *gratuit*.

Le contrat que le clergé fit le 17 Juin 1661, est à-peu-près du même style que le précédent. Les commissaires du roi demanderent au clergé *assistance* de quatre millions, pour acquitter ce que le roi devoit de la récompense de l'Alsace, & pour un *don gratuit & ordinaire* dans les mariages de nos rois: c'est la première fois que les termes *don gratuit* ayent été employés dans ces contrats. Les députés du clergé, en parlant de cette subvention, ne la qualifièrent pas de *don gratuit*; ils dirent que le clergé avoit *donné* au roi des *secours extraordinaires*; ils ajoutent à la vérité que par le dernier contrat le roi s'étoit engagé à ne plus requérir l'église de lui faire aucun *don gratuit*, quoique la guerre continuât plus long-tems: mais cette clause du contrat de 1657 qu'ils rappellent, qualifie seulement de *secours* la subvention qui fut alors accordée par le clergé. Enfin après diverses observations, les députés conclurent que l'assemblée souhaitant témoigner à S. M. qu'elle ne cede point au zèle de quelques assemblées précédentes, lesquelles en des occasions semblables ont fait des *présens* aux rois, elle accorde deux millions.

Le préambule des députés du clergé dans le contrat du 16 Avril 1666, est encore le même que celui du précédent contrat, si ce n'est qu'en parlant de celui de 1646, ils ne se servent pas du terme de *don gratuit*, & disent seulement que le roi s'étoit engagé

à ne plus requérir l'église de lui faire *aucun don extraordinaire* ; mais l'assemblée considérant la guerre nouvellement déclarée contre les Anglois, protecteurs de l'hérésie & les anciens ennemis de l'état, accorde deux millions quatre cents mille liv. dont un million neuf cents mille liv. seroient imposées sur le clergé, & que pour parfaire le *don* fait à S. M. les 500000 liv. restantes seroient levées sur les officiers des décimes.

Lors du contrat qui fut passé avec le clergé à Pontoise en 1670, la guerre étoit finie ; mais comme le roi ne laissoit pas d'être obligé d'entretenir beaucoup de troupes sur terre & de vaisseaux sur les deux mers, & qu'il y avoit encore d'autres dépenses extraordinaires, on demanda au clergé un nouveau secours proportionné aux circonstances ; les députés répondirent d'abord entr'autres choses que le clergé étoit assez chargé par les décimes ordinaires qu'il paye annuellement & gratuitement, cependant ils accorderent encore pour cette fois deux millions deux cents mille livres.

Les dépenses extraordinaires pour lesquelles cette somme avoit été fournie continuant toujours, le roi demanda une nouvelle subvention au clergé en 1675 ; le contrat fut passé à Saint-Germain-en-Laye le 11 Septembre ; les députés du clergé observerent que jusqu'alors il avoit fait les derniers efforts pour secourir le roi dans tous ses besoins, &c. Mais considérant l'emploi si utile que S. M. faisoit des deniers du clergé, ils veulent bien, disent-ils, pour cette fois (clause qui étoit déjà dans le précédent contrat) préférer leur devoir & le zèle qu'ils ont pour le service du roi, & le bien de l'état, à la considération de leurs immunités & de leur impuissance ; & pour cet effet ils accordent au roi quatre millions cinq cents mille liv. & dans un autre endroit ils qualifient cette subvention de *don* simplement.

Il y eut encore dans les années suivantes trois contrats passés avec le clergé à Saint-Germain-en-Laye : par le premier, qui est du 10 Juill. 1680, le clergé accorda au roi une subvention extraordinaire de trois millions ; par le second, qui est du 21 Juillet 1685, la subvention fut de la même somme ; & par le troisième, qui est du 17 Juillet 1690, elle fut de douze millions. Ces trois contrats ne contiennent rien de particulier par rapport aux termes dont on s'est servi pour designer ces subventions.

L'assemblée du clergé tenue à Paris en 1693, accorda au roi quatre millions pour lui aider à subvenir aux dépenses de la guerre : il n'y eut point de contrat passé à ce sujet avec le roi.

La délibération du 8 Juillet 1695 porte entr'autres choses, que l'assemblée avoit ordonné que l'on pourvoiroit au remboursement de tous les ecclésiastiques qui avoient payé le tout ou partie de la taxe qui avoit été faite sur eux pour raison des bois.

Jusqu'ici les sommes fournies par le clergé au roi avoient été qualifiées tantôt de secours & de subvention, tantôt de présent ou *don* simplement : on s'étoit peu servi des termes de *don gratuit* ; mais dans la suite on les trouvera plus fréquemment employés, tant de la part des commissaires du roi que des députés du clergé : les uns & les autres se font cependant quelquefois exprimés autrement.

Par la délibération que le clergé fit le 30 Juin de la même année 1695, il accorda au roi la somme de dix millions ; il ne se sert pas en cet endroit du terme de *don gratuit* ; mais en parlant des quatre millions qui avoient été accordés en 1693, il les qualifie de *don gratuit*, quoique la délibération de 1693 ne se servit pas de cette expression ; & il est dit un peu plus loin que, moyennant les secours considérables que le clergé a accordés ci-devant, & qu'il donne encore à S. M. on ne pourra lui demander à l'avenir aucune chose.

Nous ne parlons pas ici d'une autre délibération qui fut faite en la même année, par laquelle le clergé accorda au roi quatre millions par an, pour & au lieu de la capitation qui venoit d'être établie, cette subvention extraordinaire ayant un objet particulier différent de celles que l'on appelle communément *dons gratuits*.

Dans le contrat du 24 Août 1700, les députés du clergé disent qu'ils ont fait jusqu'ici les derniers efforts pour secourir S. M. particulièrement dans la dernière guerre, dans le cours de laquelle, pour satisfaire au paiement des *dons gratuits* faits à S. M. par les assemblées de 1690, 1693 & 1695, & celui de la subvention extraordinaire accordée par la même assemblée de 1695, ils avoient payé sur leurs revenus courans dix-sept millions de liv. &c. . . . que considérant néanmoins l'emploi glorieux & utile que le roi a fait des deniers du clergé pour la défense de l'église & de l'ÉTAT, ils veulent oublier pour cette fois leur épuisement, & ne consulter que leur zèle pour le service de S. M. les députés reconnoissoient bien par-là que leurs subventions ne sont pas destinées seulement aux affaires de la religion, mais aussi à celles de l'état ; ils ajoutent que c'est dans l'espérance que la soumission aveugle que leur ordre a eue à tout ce qui porte le caractère de son autorité pendant la terrible guerre qui vient de finir, où on peut dire que la nécessité n'avoit point de loi, soit tiré dorénavant à conséquence contr'eux, & fasse ainsi une breche irréparable à leurs privilèges ; & pour cet effet ils accordent à S. M. la somme de trois millions cinq cents mille livres.

La guerre d'Espagne ayant obligé le roi de faire des dépenses extraordinaires, on demanda au clergé une subvention de six millions, ce qu'il accorda par sa délibération du 31 Juillet 1705, dans laquelle il ne donne aucune qualification particulière à cette subvention ; le contrat qui fut passé, relativement à cette délibération, le 12 Juillet suivant, annonce le desir que le roi avoit de procurer la paix à ses sujets ; que le moyen d'y parvenir étoit de mettre le roi en état de vaincre ses ennemis ; que le clergé le pouvoit, en contribuant de sa libéralité ordinaire à la subsistance de ses nombreuses armées : les députés répondirent que le clergé toujours attaché aux intérêts du roi, toujours touché des besoins de l'état, n'avoit de peine que de ne pouvoir donner à S. M. autant qu'il le souhaiteroit. Ils accordent ensuite au roi les six millions qui leur étoient demandés de sa part : savoir trois millions de *don gratuit*, & pareille somme pour prévenir la création des officiers des chambres ecclésiastiques diocésaines & supérieures ; le tout est énoncé de même dans des lettres patentes du 24 Septembre suivant, portant règlement pour la levée de cette subvention.

Les vingt-quatre millions que le clergé paya au roi en 1710, pour le rachat de la capitation, furent quelquefois qualifiés de *don gratuit* dans un discours des commissaires du roi ; mais dans le contrat qui fut passé à cette occasion le 5 Juillet 1710, on s'est exprimé autrement. Les commissaires y demandent au nom du roi la somme de vingt-quatre millions à titre de rachat de quatre millions de subvention ou secours extraordinaire tenant lieu de capitation. Les députés du clergé disent que les *dons* que le clergé fait au roi étant une juste contribution pour le bien de l'état, un hommage de sa reconnoissance pour S. M. & par-là un acte de justice & de religion, quelque breche qu'il fasse à ses affaires, elle se peut réparer, &c. Et après quelques autres réflexions, les députés accordent à S. M. de faire l'emprunt de vingt-quatre millions pour le rachat des quatre millions de subvention annuelle tenant lieu de capitation ; & il est dit qu'en considération de ce que le roi ne deman-

doit

doit pas de *don gratuit* (c'est-à-dire le *don* qui se paye ordinairement tous les cinq ans), le clergé ne demanderait point au roi les intérêts de ces vingt-quatre millions. Ces dernières expressions paroissent justifier ce que nous avons d'abord annoncé, que le sens naturel de ces termes *don gratuit*, est que c'est une somme que l'on donne sans en tirer d'intérêt.

Louis XIV. ayant par sa déclaration du 14 Octobre 1710, établi la levée du dixième des revenus de tous les biens du royaume sur tous ses sujets, le clergé n'y fut pas compris nommément, & obtint au mois d'Octobre 1711 une déclaration qui l'exempta de la retenue du dixième. Le roi fit dans le même tems demander au clergé une subvention de huit millions, qui lui fut accordée par contrat du 13 Juillet de ladite année; les députés du clergé en parlant de l'exemption du dixième, dirent que ce *nouveau bienfait* de S. M. demandoit seul toute leur reconnaissance, rien ne leur étant plus sensible que la juste distinction que le roi faisoit des biens ecclésiastiques, des biens temporels, & la bonté que S. M. avoit de laisser au clergé la liberté de lui offrir volontairement ce qui dépend de lui, & de vouloir bien recevoir de sa part comme des *dons*, ce qu'il exige de ses autres sujets comme des tributs... que l'assemblée connoissoit les pressans besoins de l'état, & étoit disposée à y contribuer autant qu'elle pourroit; qu'elle n'opposeroit point pour s'en défendre que le clergé avoit été déchargé l'année précédente du *don gratuit*, & que cette décharge n'avoit pas été *gratuite*, puisqu'elle fut le prix de la renonciation que fit l'assemblée à l'intérêt au denier 20 des vingt-quatre millions donnés pour le rachat de la subvention: c'est ainsi que les députés du clergé parlèrent de leurs *dons*.

L'assemblée suivante du clergé qui fut en 1715, accorda au roi douze millions de *don gratuit*; & l'on voit dans le contrat qui fut passé à ce sujet le 31 Octobre, que les commissaires du roi se servirent eux-mêmes du terme de *don gratuit*; mais ils se servirent des mêmes termes, en parlant de ce que devoient payer les autres sujets du roi, ajoutant que S. M. ne doutoit point qu'à l'exemple du clergé, les pays d'états, les généralités taillables, & les bonnes villes du royaume, se porteroient volontiers à fournir des *dons gratuits* proportionnés à la libéralité du clergé.

Pendant la régence qui vint ensuite, il n'y eut qu'une seule assemblée du clergé en 1723, dans laquelle il fut accordé au roi douze millions aussi par forme de *don gratuit*. Dans le contrat qui fut passé le 19 Août, les commissaires dirent qu'ils venoient exposer au clergé les besoins de l'état, & lui demander une partie des secours nécessaires pour les soulager; que les *dons* du clergé devoient être proportionnés à la situation présente de ses affaires;... que le clergé étoit le premier ordre de l'état, & qu'il s'étoit toujours empressé de donner l'exemple aux deux autres;... que tout le tems de la minorité s'étoit écoulé, sans qu'il eût été demandé aucun secours au clergé.

Le contrat du 8 Décembre 1726, par lequel le clergé accorda au roi cinq millions par forme de *don gratuit*, ne contient rien de particulier par rapport à cette qualification. Nous remarquerons seulement ici qu'à la séance du 18 Novembre 1726, il fut dit que les *dons gratuits* qui se payent par voie d'emprunt à constitution de rente, sans aucun fond pour le remboursement du capital, ont toujours été imposés un tiers, & même quelquefois davantage sur le pié du département de 1516, & le surplus sur le pié de celui de 1646; que les *dons gratuits* payés par voie d'emprunt à constitution de rente, avec un fond annuel pour le remboursement du capital, sont imposés à raison d'un quart sur le pié de 1516, &

Tome V.

trois quarts sur le pié de 1646: enfin que les *dons gratuits* qui se levent par impositions, sont imposés en entier sur le pié du département de 1641, rectifié en 1646.

Le *don gratuit* accordé au roi en 1730, ne fut que de quatre millions: on voit dans le contrat qui fut passé le 17 Septembre, que les commissaires du roi, après avoir observé que le clergé est de tous les corps de l'état celui qui a le plus d'intérêt à l'entretien de la paix, & qu'aucuns des sujets du roi ne doivent plus justement que le clergé fournir une partie des secours, dont la destination n'a d'autre but que la conservation de ceux à qui il les demande: les députés du clergé répondirent que le premier corps du royaume se feroit toujours gloire de donner aux autres sujets, l'exemple de la fidélité & de la soumission qui sont dûes (au roi), &c. que comme ministres du Seigneur ils croyoient toujours juste & légitime l'usage qu'ils feroient des biens, dont ils ne sont que les dépositaires, en les employant au secours du protecteur de la religion; que comme citoyens ils s'étoient fait dans tous les tems un devoir de partager les charges de l'état avec les autres membres qui le composent... que les besoins de l'état pour assurer la paix dont ils jouissoient, étant le motif de la demande faite de la part de S. M. il étoit juste qu'ils y contribuaient afin de se conserver un bien pour lequel ils ne cessent de faire des prières.

La guerre qui commença en 1733 ayant obligé le roi de demander au clergé un secours extraordinaire, le clergé accorda, en 1734, un *don gratuit* de 12 millions: les députés du clergé en passant le contrat, le 19 Mars, observerent seulement, que malgré les dettes immenses contractées par le clergé dans les dernières guerres, il ne consultoit que son empressement à donner à S. M. des preuves éclatantes de son fidele & respectueux attachement.

Lors de l'assemblée ordinaire du clergé, tenue en 1735, la guerre continuoit encore; ce fut un double motif pour demander au clergé un *don gratuit* de dix millions: le clergé alléguant d'abord l'épuisement de ses facultés, & néanmoins il accorda ce qui étoit demandé, comme il paroît par le contrat du 14 Septembre de ladite année.

Le contrat du 18 Août 1740, est encore plus simple que le précédent: les députés du clergé disent seulement que le clergé a été dans tous les tems jaloux de mériter la protection de ses souverains... ils prient les commissaires du roi d'assurer S. M. de toute la reconnaissance du clergé, & en conséquence l'assemblée accorde au roi trois millions cinq cents mille livres par forme de *don gratuit*.

La guerre qui avoit recommencé dès 1741, obligea encore le roi de demander au clergé, en 1742, un *don gratuit* extraordinaire de douze millions; il fut accordé par le clergé; & le roi, pour rendre ce *don gratuit* moins à charge au clergé, lui remit sur le *don gratuit* accordé en 1740 100000 livres pour l'année 1742, autant pour l'année 1743, & autant pour 1744; il promit même, si la guerre finissoit avant 1745, de remettre au clergé tout ce qu'il devoit en ce moment du *don gratuit* de 1740; mais cette clause demeura sans effet, la paix n'ayant été conclue qu'en 1748.

Nous ne nous arrêtons pas sur les derniers contrats passés par le clergé, qui ne contiennent rien de particulier pour notre objet; nous dirons seulement que l'assemblée ordinaire du clergé, tenue en 1745, accorda au roi un *don gratuit* de quinze millions; que le clergé assemblé extraordinairement en 1747, accorda encore au roi un *don gratuit* de onze millions, & que l'assemblée de 1748 en accorda un autre de seize millions; toutes ces subventions paroissent avoir été qualifiées de *don gratuit*, tant de la part

F.

des commissaires du roi, que des députés du clergé.

Dans l'assemblée tenue en 1750, il ne fut point parlé de *don gratuit* de la part des commissaires du roi; ils demandèrent de sa part au clergé sept millions cinq cents mille livres, dont la levée seroit faite par cinq portions égales, sur le pié de 1500000 liv. par an, à commencer dans cette même année, pour employer au remboursement des dettes du clergé: ils ajoutèrent que le roi toujours plein d'affection pour le clergé, n'entendoit rien changer dans l'ancien usage de lui confier le soin de faire la répartition & le recouvrement des sommes pour lesquelles il devoit contribuer aux besoins de l'état. . . . que c'est une distinction éminente, dont le clergé jouit depuis long tems; qu'elle le rend en cette partie dépositaire d'une portion de l'autorité du roi.

Les députés du clergé observerent dans leurs délibérations, que les commissaires du roi ne s'étoient point servis du terme de *don gratuit*; que la demande qu'ils étoient venus faire de sa part, ressembloit moins à une demande qui laissât la liberté des suffrages & le mérite de l'offre, qu'à un ordre absolu, après lequel il ne restoit plus qu'à imposer; l'assemblée écrivit au roi une lettre à ce sujet, & le corps du clergé fit, le 10 Novembre 1750, de très-humbles remontrances à S. M. sur la liberté de ses *dons*.

Le roi ayant fait connoître sa volonté au clergé, tant par plusieurs réponses verbales, que par deux lettres adressées à l'assemblée, en date du 15 Septembre de la même année, rendit le même jour un arrêt en son conseil d'état, portant qu'à commencer de ladite année 1750, il seroit imposé & levé en la manière & dans les termes accoutumés, sur les diocèses du clergé de France, par les bureaux diocésains, & conformément aux départemens sur lesquels sont assises les impositions actuelles du clergé de France, la somme de 1500000 liv. annuellement pendant le cours de cinq années; que par l'assemblée du clergé il seroit fait un département de ladite somme de 1500000 livres, dont le recouvrement seroit fait par le receveur général du clergé de France, & subordonnément par les receveurs des décimes, pour être ladite somme annuellement employée aux remboursemens des capitaux des rentes dûs par le clergé, & ajoutées à celles déjà destinées à ces remboursemens.

Le clergé fit encore des remontrances au roi sur cet arrêt; mais nous ne pouvons en détailler ici la suite, les pièces n'étant point encore devenues publiques. *Voyez ce qui a été dit aux mots CLERGÉ, DÉCIMES; voyez aussi les mémoires & procès-verbaux du clergé; les mémoires de Patru sur les assemblées du clergé, & sur les décimes. (A)*

DON MOBILE, en Normandie, est un avantage que la femme accorde ordinairement au mari sur sa dot.

Il ne peut être fait que par contrat de mariage, & en faveur d'icelui, c'est pourquoi quelques-uns l'appellent aussi *présent de nocces*; il ne peut être fait depuis le mariage, quand même il n'y auroit point d'enfans de ce mariage, ni espérance d'en avoir.

Le *don mobile* n'est point dû de plein droit, nonobstant quelques arrêts que l'on suppose avoir jugé le contraire; cela résulte des articles 74 & 79 du règlement de 1666, par lesquels il paroît que si l'on n'en a point promis au mari, il n'en peut point prétendre.

La femme donne ordinairement en *don mobile*, à son futur époux, la totalité de ses meubles en propriété, & le tiers de ses immeubles aussi en propriété: il n'est pas permis de donner plus, mais on peut donner moins, cela dépend du contrat de mariage.

Il est permis à la femme mineure, pourvu qu'elle

soit autorisée de ses parens, de faire le même avantage à son mari.

Mais une femme qui auroit des enfans d'un précédent mariage, ne pourroit donner à son second mari que jusqu'à concurrence d'une part d'enfant le moins prenant dans sa succession. *Art. 403. du règlement de 1666.*

Le *don mobile* n'est point réciproque, le mari ne pouvant donner à sa femme aucune part de ses immeubles, suivant l'*art. 73* du règlement de 1666.

Il n'est pas nécessaire pour la validité du *don mobile*, que le contrat de mariage soit insinué. *Règlement de 1666, article 74 & déclaration du 25 Juillet 1729.*

Le mari est saisi du *don mobile* du jour de la mort de sa femme, sans qu'il soit obligé d'en former la demande pour entrer en jouissance.

Quand le beau-père a promis à son gendre une somme pour *don mobile*, elle ne peut être prise sur les biens de la mère de la femme, au cas que ceux du père ne fussent pas.

On peut donner au mari, en paiement de son *don mobile*, des héritages de la succession du père de sa femme, & il ne peut pas exiger qu'on lui paye son *don mobile* en argent.

Le mari qui n'a point eu de *don mobile*, doit faire emploi de la moitié des meubles échûs à sa femme pendant le mariage. *Règlement de 1666, art. 79.*

Le *don mobile* n'est point détruit par la survenance d'enfans, soit du mariage en faveur duquel il a été promis, ou d'un mariage subséquent.

Le doüaire de la femme ne peut être pris sur les immeubles qu'elle a donnés en dot à son mari, que quand ils se trouvent en nature dans sa succession; car comme le *don mobile* est donné au mari pour lui aider à supporter les charges du mariage, il peut l'aliéner & en disposer, même du vivant de sa femme. *Voyez les commentateurs de la coutume de Normandie, sur les articles 390, 405, & sur les articles 73 & 39 du règlement de 1666. (A)*

DON MUTUEL, ce terme pris dans un sens étendu, peut comprendre toute libéralité que deux personnes se font réciproquement l'une à l'autre; mais le *don mutuel* proprement dit, est une convention faite entre mari & femme depuis le mariage, par laquelle ils consentent que le survivant d'eux jouira par usufruit, sa vie durant, de la moitié des biens de la communauté appartenante aux héritiers du prédécédé.

On ne doit pas confondre le *don mutuel* avec la donation mutuelle. Celle-ci peut être faite entre toutes sortes de personnes autres que les conjoints par mariage, & elle peut comprendre tous les biens dont il est permis par la loi de disposer. Les futurs conjoints peuvent aussi, par contrat de mariage, se faire de semblables donations mutuelles; au lieu que le *don mutuel* n'a lieu qu'entre conjoints, & ne comprend que l'usufruit de la moitié que le prédécédé avoit en la communauté. *Voyez ci-après DONATION MUTUELLE.*

Le *don mutuel*, entre les conjoints, étoit inconnu chez les Romains; les conjoints avoient toute liberté de s'avantager par testament, mais ils ne pouvoient rien se donner entre-vifs: il y a donc lieu de croire que l'usage du *don mutuel* vient plutôt des Germains; en effet, on le pratiquoit déjà en France dès le tems de la première race de nos rois, comme il paroît par les formules de Marculphe, *chap. xij. liv. I.* où M. Bignon applique l'*art. 280.* de la coutume de Paris, qui concerne le *don mutuel*.

Quelques anciens praticiens l'appellent *le soulas des mariés privés d'enfans*, parce qu'il ne peut avoir lieu que dans le cas où les conjoints n'ont point d'en-

fans ni autres descendans, soit de leur mariage commun ou d'un précédent mariage.

Il a été introduit afin que les conjoints qui n'ont point d'enfans ne se dégoûtent point de travailler pour le bien de la communauté, afin que le survivant n'ait point le chagrin de voir, de son vivant, passer à des collatéraux du prédécédé la moitié du fruit de leur commune élaboration, & afin que les deux conjoints concourent par leurs soins à augmenter la communauté, dans l'espérance que chacun d'eux peut avoir de jouir de la totalité en vertu du *don mutuel*.

Deux conjoints mineurs, ou dont l'un est mineur, peuvent se faire un *don mutuel*, parce que l'avantage est égal de part & d'autre.

Les conditions requises, suivant le droit commun, pour la validité du *don mutuel*, sont

1°. Que les conjoints soient en fanté lors de la passation du *don mutuel*, & qu'il y ait entr'eux communauté de biens. Le *don mutuel* fait par une femme enceinte est valable, quand même elle accoucherait peu de jours après, & que par l'événement elle viendrait à décéder.

2°. Que le *don mutuel* soit fait par les deux conjoints, par un même acte devant notaire, & qu'il y en ait minute.

3°. Qu'il y ait égalité, en sorte que chacun donne au survivant l'usufruit de sa part de la communauté, ou du moins la jouissance d'une portion égale à celle que lui donne l'autre conjoint; c'est pourquoi lorsqu'un des conjoints a tout donné à l'autre par contrat de mariage, ils ne peuvent plus faire de *don mutuel*, parce qu'il n'y aurait pas égalité.

4°. Que les conjoints ou l'un d'eux n'ayent point d'enfans ni autres descendans, ainsi qu'on l'a déjà expliqué.

5°. Le *don mutuel* doit être insinué dans les quatre mois du jour qu'il est fait, ou du moins du vivant des deux conjoints: l'insinuation faite à la diligence de l'un d'eux sert pour l'autre, & les quatre mois ne courent contre la femme que du jour du décès du mari.

Quelques coutumes requièrent encore qu'il y ait égalité d'âge entre les conjoints, comme Nivernois, Auxerre, & Senlis. Cette égalité ne se prend pas strictement & numériquement, il suffit qu'il n'y ait pas une trop grande disproportion d'âge; ainsi le *don mutuel* ne laisse pas d'être bon, quoiqu'un des conjoints ait douze ou quinze ans plus que l'autre; mais si la différence d'âge étoit plus grande, il n'y aurait plus d'égalité.

La coutume de Paris ne requiert pas l'égalité d'âge, mais seulement que les conjoints soient en fanté lors du *don mutuel*: il en doit être de même dans les autres coutumes qui n'exigent point l'égalité d'âge.

Chaque coutume règle les conditions du *don mutuel*, pour les biens situés dans son territoire, & ce qui doit entrer dans le *don mutuel*.

L'acceptation expresse n'est pas nécessaire dans le *don mutuel* comme dans les autres donations, parce que la réciprocité emporte implicitement une acceptation.

Le *don mutuel* étant insinué, ne peut plus être révoqué que du consentement mutuel des conjoints; mais la révocation n'est pas sujette à insinuation.

Le survivant donataire mutuel n'est point saisi de plein droit; il doit demander aux héritiers du prédécédé la délivrance de son *don mutuel*, & il ne peut l'avoir qu'en donnant bonne & suffisante caution; il doit aussi faire inventaire, mais il n'est pas obligé de faire vendre les meubles, parce qu'il a droit d'en jouir en nature, & à son décès on les rend en l'état qu'ils sont.

La renonciation de la femme ou de ses héritiers

Tome V.

à la communauté, n'empêche pas l'effet du *don mutuel*, mais la faculté de reprendre accordée aux héritiers du conjoint décédé rend le *don mutuel* inutile. Voyez Dumolin, tom. I. pag. 407. & son conseil 53. Ricard, t. II. traité 1. Franc. Marc, t. II. quest. 130. Coquille, tom. II. quest. 136. Auzanet, sur l'art. 280. de la coutume de Paris, liv. II. des arrêts, & aux arrêts. Voy. les autres commentateurs sur le même art. 280. & ceux des autres coutumes aux titres des donations & dons mutuels; Bouchel, au mot *don mutuel*. (A)

DONS DU ROI, sont les libéralités qu'il fait à ses sujets, soit par brevet ou par des lettres-patentes, par lesquels il leur confère quelque bénéfice, office ou commission; ou leur fait *don* de quelque confiscation, amende, ou biens échus par droit d'aubaine, deshérence ou bâtardise.

On voit par les lois du code, que du tems des empereurs il étoit défendu de demander les biens confisqués; il étoit seulement permis de les recevoir, quand le prince les donnoit *proprio motu*.

En France le roi ne peut donner aucune portion du domaine de la couronne; & lorsqu'il en a été fait quelques donations, elles ont été dans la suite révoquées.

Mais le roi peut donner ou disposer autrement des confiscations, amendes, & autres biens casuels qui n'ont pas encore été unis au domaine de la couronne.

Les dons excessifs qui avoient été surpris de la libéralité de quelques rois, ont été plusieurs fois révoqués, ou du moins réduits à moitié ou autre portion. Voyez les ordonnances, édits, déclarations & lettres-patentes cités dans le dictionnaire des arrêts, au mot *Dons du Roi*. (A)

DON (le) ou LE TANAÏS, un des fleuves principaux de l'Europe, qu'il sépare de l'Asie. Il prend sa source dans la province de Rezan en Moscovie, arrose un grand nombre de villes, & se jette dans le Palus-Méotide.

DONATAIRE, f. m. (*Jurisprud.*) est celui qui a reçu une donation de quelqu'un.

DONATAIRE À CAUSE DE MORT, est celui au profit de qui on a fait une donation à cause de mort.

DONATAIRE PAR CONTRAT DE MARIAGE, est celui auquel une donation est faite par contrat de mariage.

DONATAIRE ENTRE-VIFS, est celui auquel on a fait une donation conçue entre-vifs, c'est-à-dire qui n'est point faite en vue de la mort.

DONATAIRE MUTUEL, est celui auquel on a fait une donation réciproque & mutuelle, comme il en a fait une de sa part à son donateur. On peut être *donataire mutuel* par contrat de mariage, ou par un don mutuel proprement dit, fait depuis le mariage, ou par un autre acte qui n'ait point de rapport au mariage. Voyez ci-devant DON MUTUEL; & ci-après DONATION MUTUELLE.

DONATAIRE DU ROI, est celui auquel le roi a fait don de quelque chose, comme d'une confiscation, deshérence, &c.

DONATAIRE DE SURVIE, est celui qui par sa survie a gagné l'avantage qui avoit été promis au survivant de deux personnes, soit conjoints par mariage, ou autres. Voyez GAIN DE SURVIE.

DONATAIRE TESTAMENTAIRE, est celui auquel on a fait une donation par testament.

DONATAIRE UNIVERSEL, est celui auquel le donateur a donné tous ses biens, ou une universalité de biens, comme tous les meubles, &c. Voyez ci-devant DON, & ci-apr. DONATEUR & DONATION. (A)

DONATEUR, f. m. (*Jurisprud.*) est celui qui a fait ou qui fait actuellement quelque libéralité à un autre à titre de donation, soit entre-vifs ou à cause de

F ij

mort, soit par contrat de mariage ou autrement.

Comme les qualités de *donateur* & de *donataire* sont relatives, il y a autant de sortes de *donateurs* que de *donataires*; savoir *donateur* entre-vifs & à cause de mort, ou par testament; *donateur* par contrat de mariage; *donateur* mutuel, à titre de survie, &c. Voyez ci-devant DONATAIRE, & ci-après DONATION. (A)

DONATIF, f. m. (*Hist. anc.*) présent qu'on fait à une personne: en ce sens ce terme est vieux; on dit plutôt *gratification*. Il ne s'emploie proprement qu'en parlant des libéralités que les magistrats ou les consuls de Rome faisoient au peuple ou aux soldats.

Les Romains faisoient de grands *donatifs* à leurs soldats. Julia-Pia femme de l'empereur Severe, est appelée dans certaines médailles *mater castrorum*, à cause de sa bonté pour les soldats, & du soin qu'elle prenoit de faire augmenter leurs *donatifs*, &c.

Donatif signifioit proprement un *don* fait aux soldats; & *congiarium*, un *don* fait au peuple. Voyez CONGIAIRE.

Saumaïse dans les notes sur la vie d'Héliogabale par Lampride, parlant d'un présent ou *donatif* que cet empereur fit aux soldats de trois pieces d'or par tête, remarque que c'étoit le taux ordinaire auquel la loi fixoit ces sortes de dons.

Casaubon dans les notes sur la vie de Pertinax par Capitolin, dit que Pertinax promit 3000 deniers à chaque soldat, ce qui monte à environ trente écus de notre monnoie. Le même auteur ajoute que la loi fixoit ces présens à 20000 deniers, & qu'il n'étoit pas ordinaire de donner moins, sur-tout aux soldats prétoriens; que les centurions avoient le double, les tribuns à proportion, &c. *Dict. de Trév. & Chambers.* (G)

DONATIF, (*Hist. ecclési. d'Angl.*) se dit en Angleterre d'un bénéfice donné & conféré à une personne par le fondateur ou le patron, sans présentation, institution ou installation par l'ordinaire. Voyez BÉNÉFICE.

Si des chapelles fondées par des laïcs, ne sont point approuvées par le diocésain, ou, comme l'on dit, ne sont point spiritualisées, on ne les regarde pas comme de véritables bénéfices; elles ne peuvent être conférées par l'évêque, mais elles restent à la pieuse disposition des fondateurs ou de leurs héritiers, qui peuvent conférer ou donner ces chapelles sans l'évêque. Voyez CHAPELLE.

Gwin observe que le roi pouvoit anciennement fonder une chapelle libre, & l'exempter de la juridiction du diocésain; ainsi il peut par des lettres-patentes donner le pouvoir ou la liberté à une personne ordinaire de fonder une chapelle de cette espèce, & de la faire *donative* & non présentable: & le chapelain ou le bénéficiaire ne pourra être destitué que par le fondateur ou ses héritiers, & non par l'évêque; & il paroît que c'est de-là que les *donatifs* ont pris leur origine en Angleterre.

Anciennement tous les évêchés étoient *donatifs* par le roi. De plus, quand un évêque reçoit un bénéfice, cette collation est proprement un *donatif*, à cause que l'on ne peut présenter un évêque à lui-même. Voyez BÉNÉFICE, PATRON, PRÉSENTATION, COLLATION, &c. *Chambers.* (G)

DONATION, f. f. (*Jurisp.*) est une pure libéralité faite volontairement par une personne à une autre.

Le terme de *donation* est quelquefois pris pour l'acte qui contient cette libéralité.

L'usage de donner est de tous les tems & de tous les pays. Les Romains avoient fait plusieurs lois au sujet des *donations*, que nous suivons encore en partie. Nos rois ont aussi fait plusieurs réglemens sur

cette matière, & entr'autres une ordonnance expresse en 1731, appelée l'*ordonnance des donations*.

Les princes font des dons à ceux de leurs sujets qu'ils veulent gratifier ou récompenser de leurs services. Les peres & meres & autres ascendants font des *donations* à leurs enfans & petits-enfans, soit en faveur de mariage ou autrement. Les conjoints se font des *donations* avant ou après le mariage. Les parens, & même des étrangers, peuvent faire des *donations* pour la bonne amitié qu'ils portent au donataire. Et en général il est permis à toute personne majeure & saine d'entendement, de donner, & à toute personne majeure ou mineure de recevoir, à moins qu'il n'y ait quelque incapacité particulière en la personne du donateur ou du donataire.

Les causes qui empêchent de donner, sont lorsque le donateur ne jouit pas de ses droits; par exemple, si c'est un fils de famille, un muet & sourd de naissance, un interdit.

Ceux qui sont condamnés à mort naturelle ou civile; celui qui est *in reatu*, c'est-à-dire accusé d'un crime capital, ne peut donner; la *donation* est nulle, si par l'événement il est condamné. Dans le cas où le condamné appelle, & qu'il décède pendant l'appel, la *donation* vaut au préjudice du fisc. Il faut néanmoins excepter les coupables de lèse-majesté au premier chef, ou d'autres crimes publics pour lesquels on fait le procès à la mémoire du défunt, tels que l'homicide de soi-même, le duel.

Lorsque les condamnés par contumace meurent dans les cinq ans, les *donations* qu'ils ont faites devant & après subsistent.

Un tuteur, curateur, ou autre administrateur, ne peut donner pour celui dont il prend soin: le mari ne peut rien donner entre-vifs à sa femme, ni la femme à son mari.

Un mineur en général ne peut donner; mais celui qui se marie, ou qui est émancipé par justice, peut disposer de ses meubles à vingt ans accomplis.

Les religieux & religieuses ne peuvent donner après leur profession.

Les personnes auxquelles on ne peut pas donner, sont premièrement les conjoints qui ne peuvent rien se donner entre-vifs.

Les concubins & concubines, adulteres & bâtards, ne peuvent pareillement rien recevoir, si ce n'est de modiques objets à titre d'alimens.

Les juges & autres personnes qui exercent le ministère public, ne peuvent rien recevoir des accusés, ni même en général des parties: il ne leur est pas permis d'en recevoir même de legers présens, en quoi la jurisprudence est présentement plus délicate que n'étoit la disposition des anciennes ordonnances, qui permettoient aux juges de recevoir du vin, pourvu qu'il fût en bouteilles.

Les avocats, procureurs *ad lites*, gens d'affaires & sollicitateurs, ne peuvent recevoir aucune *donation* de ceux dont ils font les affaires, pendant que le procès dure; sauf ce qui peut leur être dû légitimement pour récompense de services.

Les intendans, mandataires & procureurs *ad negotia*, ne sont pas compris dans cette prohibition, parce que leur fonction n'est pas présumée leur donner assez d'empire pour pouvoir exiger une *donation*.

Un malade ne peut donner à son medecin, chirurgien & apoticaire, ni à leurs enfans, pendant sa maladie.

Les mineurs & autres personnes étant en la puissance d'autrui, ne peuvent donner directement ni indirectement à leurs tuteurs, curateurs, pédagogues, ou autres administrateurs ni à leurs enfans, durant le tems de leur administration, jusqu'à ce que ces tuteurs ou autres administrateurs aient rendu compte & payé le *reliqua*, si aucun est dû. Cette

prohibition est fondée sur l'ordonnance de François I. art. 131; la déclaration d'Henri II. sur cet article, en 1549; & l'art. 276 de la coutume de Paris, qui est en ce point conforme au droit commun.

On excepte néanmoins de cette prohibition les peres, meres, & autres ascendants qui sont tuteurs, curateurs, baillistes ou gardiens de leurs enfans, pourvu qu'ils ne soient pas remariés.

L'héritier présomptif qui se trouve tuteur ou curateur, est aussi excepté de la prohibition.

Le subrogé tuteur cesse aussi d'être prohibé dès que sa fonction est finie, c'est-à-dire après l'inventaire.

Après le décès du tuteur, le mineur peut donner à ses enfans.

Les parens des tuteurs & curateurs, autres que les enfans, ne sont point prohibés, à moins qu'il ne paroisse que ce soit un fidéicommiss tacite pour remettre à la personne prohibée.

Un apprenti ne peut donner à son maître; mais un compagnon le peut, parce que celui-ci n'est pas en la puissance du maître, comme l'apprenti.

Les domestiques peuvent aussi faire des donations à leur maître. Voyez ci-devant au mot DOMESTIQUE.

Les novices ne peuvent donner au monastere dans lequel ils font profession, ni même à aucun autre monastere, si ce n'est une dot, laquelle ne doit pas excéder ce que les réglemens permettent de donner. Voyez DOT DES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES.

Il n'est pas permis de faire aucun don considérable aux confesseurs ni aux directeurs de conscience, ni au monastere dont le confesseur ou directeur est religieux, s'il paroît qu'il y ait de la suggestion de la part de celui-ci.

Par rapport aux choses que l'on peut donner, celui qui a la capacité de disposer entre-vifs, peut, dans les pays de droit écrit, donner entre-vifs tous ses biens meubles & immeubles, pourvu que ce soit à personne capable, & sans fraude; & sauf le droit acquis aux créanciers, & la légitime des enfans du donateur, s'il en a.

La liberté de disposer n'est pas si grande en pays coutumier, il faut distinguer les meubles & les immeubles.

Quelques coutumes donnant au mineur une émancipation légale à l'âge de vingt ans, lui permettent à cet âge de disposer de ses meubles; quelques-unes même lui permettent de le faire plutôt: d'autres au contraire, où les émancipations légales ne sont point connues, ne permettent aucune disposition avant l'âge de vingt-cinq ans. Celle de Paris, article 272, permet à celui qui se marie, ou qui a obtenu bénéfice d'âge entheriné en justice, ayant l'âge de vingt ans accomplis, de disposer de ses meubles.

Il est permis communément de donner entre-vifs la totalité de ses meubles; il y a néanmoins quelques coutumes qui en restreignent la disposition à la moitié à l'égard du donateur qui a des enfans: d'autres, comme celle de Lodunois, qui ne permettent de disposer que du tiers des propres, veulent qu'à défaut de propres, les acquêts y soient subrogés; & qu'à défaut de propres & d'acquêts, ils soient représentés par les meubles, de manière qu'en ce cas on n'en peut donner que le tiers.

À l'égard des immeubles, il faut distinguer les acquêts & les propres.

La disposition des acquêts est en général beaucoup plus libre que celle des propres; il y a cependant quelques coutumes qui la restreignent, même pour les donations entre-vifs, soit en fixant purement & simplement la quotité que l'on en peut donner, soit en subrogeant les acquêts aux propres, comme fait la coutume de Lodunois. Voyez COUTUME DE SUBROGATION.

La plupart des coutumes permettent de donner entre-vifs la totalité des propres; il y en a néanmoins quelques-unes qui ne permettent d'en donner que le tiers ou autre quotité.

Aucune donation entre-vifs ne peut comprendre d'autres biens que ceux qui appartiennent au donateur dans le tems de la donation; & les donations de biens présens & à venir sont présentement nulles, même pour les biens présens, quand même elles auroient été exécutées en tout ou partie.

L'ordonnance déclare pareillement nulles les donations de biens présens, lorsqu'elles sont faites à condition de payer les dettes & charges de la succession du donateur en tout ou partie, ou autres dettes & charges que celles qui existoient lors de la donation; même de payer les légitimes des enfans du donateur, au-delà de ce dont ledit donataire peut être tenu de droit.

On observe la même chose pour toutes les donations faites sous des conditions dont l'exécution dépend de la seule volonté du donateur.

Au cas que le donateur se soit réservé la liberté de disposer d'un effet compris dans la donation, ou d'une somme fixe à prendre sur les biens donnés, cet effet ou cette somme ne sont point compris dans la donation, quand même le donateur seroit mort sans en avoir disposé; & en ce cas cet effet ou somme appartient aux héritiers du donateur, nonobstant toutes clauses contraires.

Les donations faites par contrat de mariage en faveur des conjoints ou de leurs descendans, même par des collatéraux ou par des étrangers, peuvent comprendre tant les biens à venir que les biens présens, en tout ou partie; & en ce cas il est au choix du donataire de prendre les biens tels qu'ils se trouvent au jour du décès du donateur, en payant toutes les dettes & charges, même celles qui seroient postérieures à la donation, ou de s'en tenir aux biens qui existoient dans le tems qu'elle a été faite, en payant seulement les dettes & charges qui étoient alors existantes.

L'ordonnance veut aussi que les donations des biens présens faites à condition de payer indistinctement toutes les dettes & charges de la succession du donateur, même les légitimes indéfiniment, ou sous d'autres conditions dont l'exécution dépendroit de la volonté du donateur, puissent avoir lieu dans les contrats de mariage en faveur des conjoints ou de leurs descendans, par quelques personnes que lesd. donations soient faites; & que le donataire soit tenu d'accomplir lesdites conditions, s'il n'aime mieux renoncer à la donation; & au cas que le donateur se fût réservé la liberté de disposer d'un effet compris dans la donation de ses biens présens, ou d'une somme fixe à prendre sur ces biens, s'il meurt sans en avoir disposé, cet effet ou somme appartiendra au donataire ou à ses héritiers, & sont censés compris dans la donation.

La capacité personnelle de disposer en général, se règle par la coutume du domicile du donateur; mais l'âge auquel on peut donner tels & tels biens, la qualité & la quotité des biens que l'on peut donner, les personnes auxquelles on peut donner, se règlent par la loi du lieu de la situation des biens.

Pour ce qui est des formalités & des conditions de la donation, il faut distinguer celles qui sont de la forme extérieure, & qui ne servent qu'à rendre l'acte probant & authentique, comme l'écriture & la signature, de celles qui sont de la substance de l'acte, & proprement des conditions attachées à la disposition des biens, telles que la tradition, l'acceptation, & l'insinuation. Les formalités de la première classe se règlent par la loi du lieu, où se passe l'acte; les autres se règlent par la loi de la situation des biens.

Il y a diverses especes de *donations* entre-vifs, selon les circonstances qui les accompagnent : telles sont les *donations* entre-vifs & à cause de mort ; les *donations* en faveur de mariage, les *donations* de survie, les *donations* rémunératoires, & autres, que l'on expliquera chacune en particulier dans les subdivisions de cet article.

Toute *donation* doit avoir une cause légitime : par exemple, on donne en faveur de mariage, ou en avancement d'hoirie, pour la bonne amitié que l'on porte au donataire, ou pour l'engager à faire quelque chose ; une *donation* sans cause seroit nulle, de même que toute autre obligation qui seroit infectée de ce vice.

Suivant la nouvelle ordonnance des *donations*, article 1, tous actes portant *donation* entre-vifs, doivent être passés devant notaire, & il en doit rester minute, à peine de nullité.

Les *donations* entre-vifs doivent être faites dans la forme ordinaire des contrats devant notaire, & revêtues des autres formalités qui sont requises par l'usage du lieu.

Toutes *donations* à cause de mort, à l'exception de celles qui se font par contrat de mariage, ne sont plus valables qu'elles ne soient revêtues des formalités prescrites pour les testaments ou codiciles ; & une *donation* entre-vifs qui ne seroit pas valable en cette qualité, ne peut valoir comme *donation* à cause de mort.

Les principales formalités intrinsèques des *donations* entre-vifs, sont la tradition, l'acceptation, & l'insinuation.

La tradition est réelle ou fictive : elle est réelle, lorsque le donateur remet en main la chose donnée, ce qui ne peut avoir lieu que pour des effets mobiliers ; & l'ordonnance des *donations*, art. 15, veut que si la *donation* renferme des meubles & effets mobiliers, dont elle ne contienne pas une tradition réelle, il en soit fait un état signé des parties, qui demeure annexé à la minute de la *donation* ; faute de quoi le donataire ne pourra prétendre aucun des meubles ou effets mobiliers, même contre le donateur ou ses héritiers.

La tradition fictive qui a lieu pour les immeubles, se fait en se dessaisissant par le donateur au profit du donataire, en remettant les titres de propriété, les clés de la maison.

Quelques coutumes exigent pour la tradition certaines formalités particulières, qu'on appelle *vest* & *devest*, ou *saisine* & *dessaisine* : il faut à cet égard suivre l'usage du lieu où sont les biens donnés.

Le donateur peut se réserver l'usufruit sa vie durant ; ce qui n'empêche pas qu'il y ait tradition actuelle de la propriété.

L'acceptation de la part du donataire est tellement essentielle dans les *donations* entre-vifs, que celles mêmes qui seroient faites en faveur de l'Eglise, ou pour cause pie, ne peuvent engager le donateur, ni produire aucun autre effet, que du jour qu'elles ont été acceptées par le donataire ou par son fondé de procuration générale ou spéciale, laquelle procuration doit demeurer annexée à la minute de la *donation*.

Si le donataire est absent, & que la *donation* ait été acceptée par une personne qui ait déclaré se porter fort pour lui, elle n'aura effet que du jour de la ratification expresse, faite par le donataire par acte passé devant notaire, & dont il doit rester minute.

Autrefois le notaire acceptoit pour le donataire absent ; mais la nouvelle ordonnance défend à tous notaires - tabellions de faire ces sortes d'acceptations, à peine de nullité.

L'acceptation doit être expresse, sans que les juges puissent avoir égard aux circonstances dont

on prétendrait induire une acceptation tacite ; & cela quand même le donataire auroit été présent à l'acte de *donation*, & qu'il l'auroit signé, ou qu'il se seroit mis en possession des biens donnés.

Lorsque le donataire est mineur de vingt-cinq ans, ou interdit par autorité de justice, l'acceptation peut être faite pour lui par son tuteur ou curateur, ou par ses père & mère ou autres ascendants, même du vivant du père ou de la mère, sans qu'il soit besoin d'aucun avis de parens pour rendre l'acceptation valable.

Les *donations* faites aux hôpitaux, & autres établissements de charité, doivent être acceptées par les administrateurs ; & celles qui sont faites pour le service divin, pour fondations particulières, ou pour la subsistance & le soulagement des pauvres d'une paroisse, doivent être acceptées par le curé & les marguilliers.

Les femmes mariées, même celles qui seroient non-communes en biens, ou qui auroient été séparées par sentence ou arrêt, ne peuvent accepter aucune *donation* entre-vifs sans être autorisées par leurs maris, ou par justice à leur refus : cette autorisation ne seroit cependant pas nécessaire pour les *donations* qui seroient faites à la femme à titre de paraphernal, dans les pays où les femmes peuvent avoir des biens de cette qualité.

Il y a encore plusieurs sortes de *donations*, dans lesquels l'acceptation n'est pas nécessaire ; savoir,

1°. Celles qui sont faites par contrat de mariage aux conjoints, ou à leurs enfans à naître, soit par les conjoints même, ou par les ascendants ou parens collatéraux, même par des étrangers.

2°. Lorsque la *donation* est faite en faveur du donataire & des enfans qui en naîtront, ou que le donataire est chargé de substitution au profit de ses enfans ou autres personnes nées ou à naître, elle vaut en faveur desdits enfans ou autres personnes, par la seule acceptation du donataire, encore qu'elle ne soit pas faite par contrat de mariage, & que le donateur soit un collatéral ou un étranger.

3°. Dans une *donation* faite à des enfans nés & à naître, l'acceptation faite par ceux qui étoient déjà nés au tems de la *donation*, ou par leurs tuteurs ou curateurs, père & mère, ou autres ascendants, vaut également pour les enfans qui naîtroient dans la suite, encore que la *donation* ne soit pas faite par contrat de mariage, & que le donateur soit un collatéral ou étranger.

4°. Les institutions contractuelles & les dispositions à cause de mort, qui seroient faites dans un contrat de mariage, même par des collatéraux, ou par des étrangers, ne peuvent pareillement être attaquées par le défaut d'acceptation.

Les mineurs, les interdits, l'église, les hôpitaux, les communautés, ou autres, qui jouissent des privilèges des mineurs, ne peuvent être relevés du défaut d'acceptation des *donations* entre-vifs ; ils ont seulement leur recours ; tel que de droit, contre leurs tuteurs, curateurs, ou autres personnes, qui pourroient être chargées de faire l'acceptation : mais la *donation* ne doit point être confirmée sous prétexte de l'insolvabilité de ceux contre lesquels ce recours est donné.

Les *donations* faites par contrat de mariage en ligne directe, ne sont pas sujettes à insinuation.

Mais toutes autres *donations*, même rémunératoires, mutuelles, ou égales, & celles qui seroient faites à la charge de services & de fondations, doivent être insinuées dans les quatre mois, suivant les ordonnances, à peine de nullité.

Cette peine n'a cependant pas lieu à l'égard des dons mobiles, augmens, contre-augmens, engagements, droits de retention, agencemens, gains de

noce & de survie, dans les pays où ils sont en usage ; le défaut d'insinuation de ces sortes de stipulations, fait seulement encourir les autres peines portées par les édits, notamment par la déclaration du 25 Juin 1729.

Il en est de même du défaut d'insinuation pour les *donations* de choses mobilières, quand il y a tradition réelle, ou quand elles n'excèdent pas la somme de 1000 liv. une fois payée.

Dans les cas où l'insinuation est nécessaire à peine de nullité, les *donations* d'immeubles réels, ou de ceux qui suivant la loi ont une assiette fixe & ne suivent pas la personne, doivent être insinuées aux greffes des bailliages, ou sénéchaussées royales, ou autre siège royal, ressortissant nuement aux cours du parlement, tant du domicile du donateur, que du lieu dans lequel les biens donnés sont situés, ou ont leur assiette.

A l'égard des *donations* de choses mobilières, même des immobilières, qui n'ont point d'assiette fixe & suivent la personne, on les fait seulement insinuer au greffe du bailliage, ou sénéchaussée royale, ou autre siège royal, ressortissant nuement au parlement, du domicile du donateur ; si le donateur est domicilié dans une pairie ou autre justice seigneuriale, ou que les biens donnés y soient situés, l'insinuation doit être faite au greffe du siège qui connoît des cas royaux dans le lieu du domicile, ou de la situation des biens.

La *donation* doit être transcrite en entier dans le registre des insinuations, ou du moins la partie de l'acte qui contient la *donation*, & ses charges, clauses, & conditions, sans rien omettre, à l'effet de quoi la grosse doit être représentée.

L'insinuation étant faite dans les quatre mois, même après le décès du donateur ou du donataire, la *donation* a son effet du jour de sa date, à l'égard de toutes sortes de personnes : elle peut néanmoins être insinuée après les quatre mois, même après le décès du donataire, pourvu que le donateur soit encore vivant ; mais en ce cas, elle n'a effet que du jour de l'insinuation.

Le défaut d'insinuation, lorsqu'elle est requise à peine de nullité, peut être opposé par tous ceux qui y ont intérêt, soit tiers acquéreurs & créanciers du donateur, ou par ses héritiers, donataires, ou légataires.

Il peut pareillement être opposé à la femme commune ou séparée de biens, & à ses héritiers, pour toutes les *donations* faites à son profit, même à titre de dot, sauf à elle ou à ses héritiers leur recours, s'il y a lieu, contre le mari ou ses héritiers, sans que l'insolvabilité de ceux-ci puisse couvrir le défaut d'insinuation.

Le mari n'est point garant de l'insinuation envers sa femme, quand il s'agit de *donations* à elle faites, pour lui tenir lieu de paraphernal, à moins qu'il n'en eût eu la jouissance du consentement de sa femme.

Les personnes qui ne peuvent exciper du défaut d'insinuation, sont :

1°. Le donateur, lequel ne peut l'opposer en aucun cas, encore qu'il se fût expressément chargé de faire insinuer la *donation*.

2°. Le mari, ni ses héritiers, ou ayans cause, ne peuvent aussi en aucun cas opposer le défaut d'insinuation à la femme ou à ses héritiers, à moins que la *donation* ne lui eût été faite à titre de paraphernal, & qu'elle n'en eût joui librement.

3°. Les tuteurs, curateurs, & autres, qui par leur qualité sont chargés de faire insinuer les *donations* faites, soit par eux ou par d'autres personnes, ne peuvent, ni leurs héritiers ou ayans cause, opposer le défaut d'insinuation.

Les mineurs, l'église, les hôpitaux, communau-

tés, & autres, qui jouissent du privilège des mineurs, ne peuvent être restitués contre le défaut d'insinuation, sauf leur recours contre ceux qui étoient chargés de faire insinuer, sans que l'insolvabilité de ceux-ci puisse faire admettre la restitution.

L'effet de la *donation* entre-vifs, lorsqu'elle est revêtue de toutes ses formalités, est d'être irrévocable.

Les engagements du donateur sont en conséquence d'exécuter la *donation*, en faisant jouir le donataire des choses données autant qu'il dépend de lui ; & même de les garantir, si la *donation* est faite sous cette condition.

Le donataire de sa part doit exécuter les clauses, charges, & conditions de la *donation* ; il doit user de reconnaissance envers le donateur, à peine d'être dépouillé de la *donation* pour cause d'ingratitude ; & si le donateur tombe dans l'indigence, il doit lui fournir des alimens.

Toutes *donations* sont aussi révoquées de plein droit par la survenance d'un enfant légitime au donateur, suivant la loi *si unquam* ; au code de *revocandis donationibus*, dont les dispositions sont expliquées par l'ordonnance.

Ce que l'on vient de dire, a lieu même pour les *donations* faites par contrat de mariage par autres que par les conjoints ou les ascendants.

La légitimation d'un enfant naturel du donateur par mariage subséquent, produit aussi le même effet.

La révocation a lieu, encore que l'enfant du donateur fût conçu au tems de la *donation*.

Elle demeure pareillement révoquée, quand même le donataire seroit entré en possession des biens donnés, & qu'il y auroit été laissé par le donateur depuis la survenance d'enfants : & dans ce cas, le donataire n'est point tenu de restituer les fruits par lui perçus, de quelque nature qu'ils soient, si ce n'est du jour que la naissance de l'enfant, ou sa légitimation par mariage subséquent, lui aura été notifiée juridiquement.

Les biens compris dans la *donation* révoquée de plein droit, rentrent dans le patrimoine du donateur, libres de toutes charges & hypothèques du chef du donataire, sans qu'ils puissent demeurer affectés, même subsidiairement, à la restitution de la dot de la femme du donataire, ni à ses reprises, dotiaire, & autres conventions matrimoniales : & cela a lieu quand même la *donation* auroit été faite en faveur du mariage du donataire, & insérée dans le contrat, & que le donateur se seroit obligé comme caution par la *donation*, à l'exécution du contrat de mariage.

Les *donations* une fois révoquées, ne peuvent revivre par la mort de l'enfant du donateur, ni par aucun acte confirmatif ; si le donateur veut donner les mêmes biens au même donataire, soit avant ou après la mort de l'enfant, par la naissance duquel la *donation* avoit été révoquée, il ne le peut faire que par une nouvelle disposition, & avec les mêmes formalités qui étoient requises pour la première *donation*.

Toute clause par laquelle le donateur auroit renoncé à la révocation de la *donation* pour survenance d'enfants, est regardée comme nulle, & ne peut produire aucun effet.

Le donataire, ses héritiers, ou ceux qui sont à ses droits pour les choses données, ne peuvent opposer la prescription pour faire valoir la *donation* révoquée par survenance d'enfants, qu'après une possession de trente années, qui ne commencent à courir que du jour de la naissance du dernier enfant du donateur, même posthume, sans préjudice des interruptions telles que de droit.

Lorsque les biens laissés par le donateur à son décès ne suffisent pas pour la légitime des enfants,

le supplément de la légitime se prend d'abord sur la dernière *donation*, & subsidiairement sur les précédentes, en suivant l'ordre des *donations*; & si quel qu'un des donataires sujets à ce recours se trouve du nombre des légitimaires, il a droit de retenir les biens donnés jusqu'à concurrence de sa légitime, & n'est tenu de celle des autres enfans, que pour l'excédent des biens qu'il possède comme donataire.

Les dots, même celles qui ont été fournies en deniers, sont aussi sujettes au retranchement pour la légitime, dans le même ordre que les autres *donations*; & cela a lieu, soit que la légitime des enfans soit demandée pendant la vie du mari, ou qu'elle ne le soit qu'après sa mort, & quand il auroit joui de la dot pendant plus de trente ans, ou quand même la fille dotée auroit renoncé à la succession par son contrat de mariage ou autrement, ou qu'elle en feroit excluse de droit, suivant la disposition des lois du pays.

Dans le cas d'une *donation* de tous biens présens & à venir, laquelle se peut faire par contrat de mariage, le donataire est tenu indéfiniment de payer les légitimes des enfans du donateur, soit qu'il en ait été chargé nommément par la *donation*, soit que cette charge n'y ait pas été exprimée: quand la *donation* n'est que d'une partie des biens présens & à venir, le donataire n'est obligé de payer les légitimes au-delà de ce dont il peut être tenu de droit, qu'en cas qu'il en ait été expressément chargé par la *donation* & non autrement; & dans le cas où il en a été chargé, il est tenu directement & avant tous les autres donataires, quoique postérieurs, d'acquitter les légitimes, suivant qu'il en a été chargé; & si l'on n'a pas expliqué pour quelle portion, elle sera fixée à une portion semblable à celle pour laquelle les biens présens & à venir se trouvent compris dans la *donation*, sauf au donataire dans tous les cas, à renoncer à la *donation*.

Mais si celui qui est donataire par contrat de mariage du tout ou de partie des biens présens & à venir, déclare qu'il s'en tient aux biens qui appartiennent au donateur au tems de la *donation*, & qu'il renonce aux biens acquis depuis par le donateur, comme il en a l'option, en ce cas les légitimes des enfans se prendront sur les biens postérieurement acquis, s'ils suffisent; sinon, ce qui s'en manquera sera pris sur tous les biens qui appartiennent au donateur au tems de la *donation*. Si elle comprend la totalité des biens, & si elle n'est que d'une partie des biens & qu'il y ait plusieurs donataires, les légitimaires auront leur recours contr'eux suivant l'ordre des *donations*, en commençant par les dernières, comme il a été dit ci-devant.

La prescription ne commence à courir en faveur des donataires contre les légitimaires que du jour de la mort de ceux sur les biens desquels la légitime est demandée.

Tels sont les principes communs aux *donations* en général; il ne reste plus qu'à donner quelques notions des différentes especes de *donations*. (A)

DONATION ALIMENTAIRE, est celle qui est faite à quelqu'un pour lui tenir lieu d'alimens. On ne peut faire que des *donations alimentaires* aux concubins & concubines & aux bâtards; mais on peut aussi en faire à des personnes non-prohibées en leur donnant à ce titre, afin que la chose donnée ait la faveur des alimens, & ne soit pas saisissable. (A)

DONATION ANTENUPTIALE, *donatio ante nuptias*, étoit dans l'ancien droit Romain la *donation* que les fiancés se faisoient en considération de leur futur mariage. Avant Constantin le Grand il n'y avoit aucune différence entre les *donations* en faveur de mariage & les *donations ordinaires*. On ne suppléoit point, comme on a fait depuis, dans les *donations* en

faveur de mariage la condition tacite qu'elles n'auroient lieu qu'en cas que le mariage s'accomplît, dès que les fiancés s'étoient fait une *donation*, même en faveur de leur futur mariage, elle étoit irrévocable comme toute autre *donation* entre-vifs, encore que le mariage n'eût pas suivi, à moins qu'il n'y eût clause expresse que la *donation* feroit révoquée si le mariage n'avoit pas lieu. Constantin fut le premier qui ordonna que les *donations* en faveur de mariage feroient révoquées de plein droit, en cas que le mariage n'eût pas lieu; & comme les conjoints ne pouvoient plus se faire aucune *donation*, les fiancés étoient obligés de se donner avant le mariage tout ce dont ils vouloient s'avantager; c'est pourquoi Constantin nomma ces sortes de *donations* entre fiancés *donationes ante nuptias*; elles différoient des *donations* appelées *propter nuptias*, que les conjoints faisoient depuis le mariage, mais qui ne furent permises que par les empereurs Justin & Justinien. Voy. ci-après DONATION À CAUSE DE NOCES. (A)

DONATION EN AVANCEMENT D'HOIRIE, c'est ce que les pere & mere & autres ascendants donnent entre-vifs à leurs enfans & autres descendans. Ces sortes de *donations* sont toujours réputées faites d'avance & en déduction sur la future succession des donateurs; c'est pourquoi elles sont sujettes à rapport. Voyez RAPPORT. (A)

DONATION DE BIENS PRÉSENS ET À VENIR. Ricard & autres auteurs ont prétendu que ces sortes de *donations* étoient nulles pour le tout, parce qu'on ne peut pas donner entre-vifs des biens à venir, & que la *donation* ne peut pas se diviser. D'autres, du nombre desquels est Henrys, ont pensé que la *donation* devoit se diviser; qu'elle étoit bonne pour les biens présens, & nulle pour les biens à venir, & cette opinion a paru autorisée par plusieurs arrêts conformes.

La nouvelle ordonnance des *donations* a tranché cette question, en défendant de faire dorénavant aucune *donation* de biens présens & à venir à peine de nullité de ces *donations*, même pour les biens présens.

Les *donations* qui ne comprendroient que les biens présens, sont pareillement déclarées nulles, lorsqu'elles sont faites à condition de payer les dettes & charges de la succession du donateur en tout ou en partie, ou autres dettes & charges que celles qui existoient lors de la *donation*, même de payer les légitimes des enfans du donateur au-delà de ce dont le donataire peut en être tenu de droit.

La même chose est ordonnée pour toutes les *donations* dont l'exécution dépend de la seule volonté du donateur.

Mais les *donations* faites par contrat de mariage en faveur des conjoints ou de leurs descendans, même par des collatéraux ou par des étrangers, peuvent comprendre, tant les biens à venir que les biens présens en tout ou en partie, auquel cas il est au choix du donataire de prendre les biens tels qu'ils se trouvent au jour du décès du donateur, payant toutes les dettes & charges, même celles qui seroient postérieures à la *donation*, ou de s'en tenir aux biens qui existoient dans le tems qu'elle aura été faite, en payant seulement les dettes & charges qui existoient alors.

Les *donations* de biens présens faites à condition de payer indistinctement toutes les dettes & charges de la succession du donateur, même les légitimes indéfiniment ou sous d'autres conditions dont l'exécution dépendroit de la volonté du donateur, sont aussi valables dans les contrats de mariage en faveur des conjoints ou de leurs descendans par quelques personnes que les *donations* soient faites, & le donataire est tenu d'accomplir ces conditions, si mieux il n'aime renoncer

renoncer à la *donation* ; & en cas que le donateur, par contrat de mariage, se soit réservé la liberté de disposer d'un effet compris dans la *donation* de ses biens présents ou d'une somme fixe à prendre sur ces biens, s'il meurt sans en avoir disposé, cet effet ou la somme appartient au donataire ou à ses héritiers, & sont censés compris dans la *donation*. (A)

DONATION DES BIENS QU'ON AURA AU JOUR DE SON DÉCÈS. Voyez ce qui en est dit dans l'article précédent sur les *donations* de biens présents & à venir. (A)

DONATION A CAUSE DE MORT est celle qui est faite en vue de la mort, & pour avoir lieu seulement après le décès du donateur, de manière qu'elle est toujours révocable jusqu'à son décès.

Chez les Romains les *donations* à cause de mort formoient une troisième espèce de disposition à titre gratuit, différente des *donations* entre-vifs & des testaments & codiciles.

Mais par l'ordonnance de 1731, les *donations* à cause de mort ont été abrogées, en sorte que toute *donation* faite pour être valable, doit être revêtue des formalités des *donations* entre-vifs ou de celles des testaments & codiciles.

L'ordonnance excepte seulement les *donations* à cause de mort, faites par contrat de mariage.

Toute *donation* entre-vifs qui n'est pas valable en cette qualité, ne peut valoir comme *donation* à cause de mort. (A)

DONATION A CAUSE DE NOCES, appelée chez les Romains *donatio propter nuptias*, étoit celle que les conjoints se faisoient, soit avant le mariage ou depuis.

Par l'ancien droit Romain les conjoints ne pouvoient se faire aucune *donation* entre-vifs ; les fiancés qui vouloient s'avantager, devoient le faire avant le mariage, c'est pourquoi ces *donations* s'appelloient *donationes ante nuptias*. Elles étoient réciproques entre les deux parties, c'est-à-dire, que l'on comprenoit également sous ce nom de *donatio ante nuptias*, & la dot que la future apportoit à son futur époux, & la *donation* que celui-ci faisoit à sa future en considération de la dot qu'elle lui apportoit. Justinien considérant que la dot de la femme étoit souvent beaucoup augmentée pendant le mariage, permit aussi d'augmenter pendant le mariage la *donation* faite à la femme à proportion de l'augmentation de sa dot. Justinien fit plus ; il permit de faire de telles *donations*, encore qu'il n'y en eût point de commencement avant le mariage, & en conséquence il ordonna que ces *donations* seroient à l'avenir appelées *donationes propter nuptias*.

Il n'est point parlé de ces *donations* dans le digeste, attendu qu'elles étoient absolument inconnues aux jurisconsultes, dont les livres servirent à composer le digeste. Cette matière est seulement traitée au code, aux institutes, & dans les nouvelles.

Les principes que l'on suivoit par rapport à ces *donations*, étoient que toute dot méritoit une *donation* à cause de nocés, mais la *donation* n'étoit due que quand la dot avoit été payée, ou à proportion de ce qui en avoit été payé. La *donation* devoit être réciproque, la dot étant regardée comme une *donation* que la femme faisoit au mari, la *donation* à cause de nocés devoit être égale à la dot ; le mari survivant gagnoit en certain cas la dot de sa femme, de même que la femme survivante gagnoit la *donation* à cause de nocés sur les biens du mari. La *donation* appartenoit en propriété au survivant, lorsqu'il n'y avoit point d'enfants ; & au cas qu'il y en eût, le survivant n'avoit que l'usufruit de la *donation* ou gain de survie. Si le survivant restoit en viduité, il gagnoit en outre une virile en propriété ; & s'il se re-

Tome V.

marioit, il perdoit tout droit de propriété dans la *donation*, & étoit réduit à l'usufruit.

Sous les derniers empereurs de Constantinople, les *donations* à cause de nocés proprement dites, tombèrent en non usage. Les Romains s'accoutumèrent insensiblement à pratiquer, au lieu de ces *donations*, un don de survie qui étoit usité chez les Grecs en faveur de la femme, appelé *hypobolon*, qui signifie *incrementum dotis*, d'où l'augment de dot qui est présentement usité dans les pays de droit écrit, tire son origine. (A)

DONATION POUR CAUSE PIE, est celle qui a pour objet quelque disposition pieuse & charitable. Voyez LEGS PIEUX. (A)

DONATION A CHARGE DE RETOUR, est celle que le donateur fait à condition que si le donataire décède le premier, les choses données retourneront au donateur.

Les *donations* d'immeubles qui se font à charge de retour, renferment ordinairement cette clause, qu'au cas que le donataire décède sans enfans avant le donateur, ce dernier rentrera de plein droit dans la propriété des choses données.

On ne supplée point cette clause contre un donataire étranger ou ses héritiers ; mais elle est toujours sous-entendue dans les *donations* d'immeubles que les ascendants font à leurs descendants.

La condition de retour, au cas que le donataire décède sans enfans, s'étend aussi au cas où les enfans & autres descendants décèdent sans enfans. (A)

DONATION CONDITIONNELLE, est celle dont l'accomplissement dépend de l'événement de quelque condition : par exemple, si le donateur ne donne au donataire, qu'au cas qu'il épouse une certaine personne. Voyez CONDITION & DISPOSITION CONDITIONNELLE. (A)

DONATION ENTRE CONJOINTS, est celle qui est faite par l'un des conjoints au profit de l'autre pendant le mariage, au lieu que la *donation* entre futurs conjoints est celle qui précède le mariage. Les futurs conjoints peuvent jusqu'à la célébration se faire telles *donations* qu'ils jugent à propos ; mais depuis la célébration ils ne peuvent plus se donner rien entre-vifs ; & même en pays coutumier ils ne peuvent se faire aucune libéralité par testament. (A)

DONATION PAR CONTRAT DE MARIAGE, est toute *donation* contenue dans ce contrat, soit qu'elle soit faite par un des futurs conjoints à l'autre, ou par un de leurs descendants ou autre parent, ou par un étranger. On peut par contrat de mariage faire toutes sortes de *donations* entre-vifs ou à cause de mort, de tous biens présents & à venir, & y apposer telles conditions que l'on veut, attendu que les contrats de mariage sont susceptibles de toutes sortes de clauses, qui ne sont point contraires aux bonnes mœurs ni à quelque statut prohibitif. (A)

DONATION EN FAVEUR DE MARIAGE, est celle qui est faite à l'un des conjoints ou à tous les deux, en considération de leur futur mariage. Ces sortes de *donations* peuvent être faites par un des futurs conjoints au profit de l'autre, ou par leurs parens & amis ; elles sont ordinairement faites par contrat de mariage, & peuvent néanmoins être faites par un acte séparé, soit avant ou après le contrat de mariage, pourvu que cet acte précède la célébration. Mais pour jouir des privilèges particuliers accordés par l'ordonnance à certaines *donations*, il faut qu'elles soient faites par contrat de mariage ; par exemple, si la *donation* en faveur de mariage est une *donation* à cause de mort, elle ne peut valoir, à moins qu'elle ne soit faite par le contrat de mariage. (A)

DONATION INOFFICIEUSE, est celle qui préjudicieroit à la légitime, si elle n'étoit révoquée ou retranchée jusqu'à concurrence de la légitime. Voy.

G

ce qui a été dit ci-devant de ce retranchement, en parlant des *donations* en général. (A)

DONATION EN LIGNE COLLATÉRALE, est celle qui est faite à un collatéral du donateur. (A)

DONATION EN LIGNE DIRECTE, est la *donation* faite par pere ou mere à leurs enfans, ou petits-enfans; ou par un descendant, au profit de son ascendant. (A)

DONATION MUTUELLE, est celle par laquelle deux personnes se donnent réciproquement tous leurs biens, ou du moins un certain genre de biens.

On distingue la *donation mutuelle* entre conjoints du don mutuel. La premiere se fait par le contrat de mariage, ou par quelque autre acte qui precede la célébration; elle peut être de tous biens; au lieu que le don mutuel se fait pendant le mariage, & ne comprend que la communauté. Elle differe aussi de la *donation* réciproque, en ce que celle-ci peut être inégale & d'objets différens. (A)

DONATION PIEUSE, est celle qui est faite au profit de quelque église, communauté ecclésiastique, hôpital, ou autre établissement de charité.

Il y a un code des *donations pieuses* par Aubert le Mire, qui concerne les fondations faites en Flandre. (A)

DONATION RÉCIPROQUE, est lorsque deux personnes se donnent chacune quelque chose. Toute donation mutuelle est réciproque, mais toute *donation réciproque* n'est pas mutuelle; parce que celle-ci suppose l'égalité: au lieu que la *donation réciproque* peut être inégale de part & d'autre. (A)

DONATION RÉMUNÉRATOIRE, est celle qui est faite pour récompense de services. Ces sortes de *donations* sont plutôt un paiement, qu'une *donation* proprement dite: cependant elles sont assujetties à la formalité de l'insinuation, comme les autres *donations*. (A)

DONATION DE SURVIE, est celle qui est faite au donataire, sous la condition qu'il survivra au donateur. Ces sortes de *donations* sont principalement usitées entre futurs conjoints dans certaines provinces de droit écrit, comme en Provence & en Bresse. Voyez le recueil de questions de M. Bretonnier, & au mot GAINS NUPTIAUX. (A)

DONATION TESTAMENTAIRE, est une *donation* à cause de mort, faite par testament. (A)

DONATION UNIVERSELLE, est celle qui comprend tous les biens du donateur, ou du moins tout un certain genre de biens, comme la totalité des meubles ou des immeubles, &c. Voyez au digeste, au code, & aux institutes, les titres de *donationibus*; le traité des *donations* de Ricard; & les commentateurs des coutumes, sur le titre des *donations*. (A)

DONATISTES, s. m. pl. (*Hist. ecclési.*) anciens schismatiques d'Afrique, ainsi nommés de Donat, chef de leur parti.

Ce schisme qui affligea long-tems l'Eglise, commença l'an 311 à l'occasion de l'élection de Cécilien, pour succéder à Mensurius dans la chaire épiscopale de Carthage. Quelque canonique que fût cette élection, une brigade puissante, formée par une femme nommée Lucille, & par Botrus & Célestius, qui avoient eux-mêmes prétendu à l'évêché de Carthage, la contesta, & lui en opposa une autre en faveur de Majorin, sous prétexte que l'ordination de Cécilien étoit nulle, ayant, disoient-ils, été faite par Félix évêque d'Aptonge, qu'ils accusoient d'être traître, c'est-à-dire d'avoir livré aux Payens les livres & les vases sacrés, pendant la persécution. Les évêques d'Afrique se partagerent pour & contre; ceux qui tenoient pour Majorin, ayant à leur tête un nommé Donat évêque des Cases-Noires, furent appelés *Donatistes*.

Cependant la contestation ayant été portée de-

vant l'empereur, il en remit le jugement à trois évêques des Gaules; savoir Maternus de Cologne, Reticius d'Autun, & Marin d'Arles, conjointement avec le pape Miltiade. Ceux-ci, dans un concile tenu à Rome, composé de quinze évêques d'Italie, & dans lequel comparurent Cécilien & Donat, chacun avec dix évêques de leur parti, décidèrent en faveur de Cécilien. Ceci se passa en 313; mais la division ayant bientôt recommencé, les *Donatistes* furent de nouveau condamnés par le concile d'Arles en 314, & enfin par un édit de Constantin du mois de Novembre 316.

Les *Donatistes*, qui avoient en Afrique jusqu'à trois cents chaires épiscopales, voyant que toutes les autres églises adhéroient à la communion de Cécilien, se précipiterent ouvertement dans le schisme; & pour le colorer, ils avancèrent des erreurs monstrueuses, entre autres; que la véritable église avoit péri par-tout, excepté dans le parti qu'ils avoient en Afrique, regardant toutes les autres églises comme des prostituées qui étoient dans l'aveuglement; 2°. que le baptême & les autres sacrements conférés hors de l'église, c'est-à-dire hors de leur secte, étoient nuls: en conséquence ils rebaptisoient tous ceux qui sortant de l'église Catholique entroient dans leur parti. Il n'y eut rien qu'ils n'employassent pour répandre leur secte: ruses, insinuations, écrits captieux, violences ouvertes, cruautés, persécutions contre les Catholiques; tout fut mis en usage, & à la fin réprimé par la sévérité des édits de Constantin, de Constance, de Théodose, & d'Honorius.

Ce schisme au reste étoit formidable à l'Eglise par le grand nombre d'évêques qui le soutenoient; & peut-être eût-il subsisté plus long-tems, s'ils ne se fussent d'abord eux-mêmes divisés en plusieurs petites branches, connues sous les noms de Claudianistes, Rogatistes, Urbanistes, & enfin par le grand schisme qui s'éleva entr'eux à l'occasion de la double élection de Priscien & de Maximien pour leur évêque, vers l'an 392 ou 393: ce qui fit donner aux uns le nom de *Priscianistes*, & aux autres celui de *Maximianistes*. S. Augustin & Optat de Mileve les combattirent avec avantage: cependant ils subsisterent encore en Afrique jusqu'à la conquête qu'en firent les Vandales, & l'on en trouve aussi quelques restes dans l'histoire ecclésiastique des vij. & vij. siècles.

Quelques auteurs ont accusé les *Donatistes* d'avoir adopté les erreurs des Ariens, parce que Donat leur chef y avoit été attaché; mais S. Augustin, dans son épître 185 au comte Boniface, les disculpe de cette accusation. Il convient cependant que quelques-uns d'entre eux pour se concilier les bonnes grâces des Goths qui étoient Ariens, leur disoient qu'ils étoient dans les mêmes sentimens qu'eux sur la Trinité; mais en cela même ils étoient convaincus de dissimulation par l'autorité de leurs ancêtres, Donat leur chef n'ayant pas été Arien. Les *Donatistes* sont encore connus, dans l'histoire ecclésiastique, sous les noms de *Circoncillions*, *Montensès*, *Campita*, *Rupita*, dont le premier leur fut donné à cause de leurs brigandages, & les trois autres, parce qu'ils tenoient à Rome leurs assemblées dans une caverne, sous des rochers, ou en plaine campagne. Voyez CIRCONCELLIONS; &c. (G)

DONAWERT, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne au cercle de Bavière: elle est située sur la rive septentrionale du Danube. Long. 29. 30. lat. 48. 46.

DONCHERY, (*Géog. mod.*) ville de la Champagne en France: elle est située sur la Meuse, dans le Rhetelois. Long. 22^d. 32'. 56". lat. 49^d. 41'. 51".

DONGO, royaume d'Afrique, proche celui d'Angola: il est dans l'Abyssinie. On le connoît peu.

DONJON, s. m. en Architecture, est un petit pavillon élevé au-dessus du comble d'une maison,

pour jouir de quelque belle vûe ; c'est aussi dans les anciens châteaux , une tourelle en maniere de guérite , élevée sur une grosse tour.

DONJON, terme de Fortification , est la partie la plus élevée d'un château bâti à l'antique , qui sert comme de guérite ou de place d'observation. Voyez CHATEAU. C'est aussi plus ordinairement une espede de petit fort renfermé dans un autre , qui sert de dernière retraite à ceux qui le défendent. On ne trouve plus de donjons que dans les vieux châteaux ou dans les anciennes fortifications.

Fauchet dérive ce mot de *domicilium* , parce que le donjon étant la partie la plus forte du château , étoit le logement du seigneur. Ménage le dérive de *dominionus* , qu'on trouve dans les anciens titres en cette signification. D'autres tiennent qu'il vient de *domus Julii Caesaris* , ou *domus jugi* ; & d'autres , de *domus Juliani* , l'empereur Julien ayant bâti plusieurs de ces châteaux dans les Gaules , dont il y en a encore un en Lorraine , qu'on appelle *dom Julien*. Ducange dit qu'on a ainsi appelé un château , *in duno aut colle edificatum* , & que les auteurs de la basse latinité l'ont appelé *donjo* , *dongeo* , *dongios* , *domgio* , & *domnio*.

En quelques châteaux , comme celui de Vincennes , le donjon est le lieu où on met les prisonniers qui sont les mieux gardés. Chambers. (Q)

DONJONNÉ, adj. en termes de Blason , se dit des tours & des châteaux qui ont des tourelles.

Castellant en Provence , de gueules à la tour donjonnée de trois pieces d'or.

DONNÉ, adj. terme dont se servent souvent les Mathématiciens , pour marquer ce que l'on suppose être connu.

Ainsi quand une grandeur est connue , ou quand on en peut assigner une autre qui lui est égale , on dit qu'elle est donnée de grandeur. Voyez GRANDEUR.

Quand on suppose que la position d'une ligne , &c. est connue , on dit qu'elle est donnée de position. On dit la même chose d'un point dont la place est donnée.

Par exemple , quand un cercle est actuellement décrit sur un plan , son centre est donné de position , sa circonférence est donnée de grandeur , & le cercle est donné tant de position que de grandeur.

Un cercle peut être donné de grandeur seulement , comme lorsqu'on n'a donné que son diamètre , & que le cercle n'est point décrit actuellement.

Quand l'espede de quelque figure est donnée , on dit qu'elle est donnée d'espede. Voyez SEMBLABLE.

Quand on connoît la proportion qu'il y a entre deux quantités , on dit qu'elles sont données de proportion. Harris & Chambers. (O)

DONNÉES, adj. pris subst. terme de Mathématique , qui signifie certaines choses ou quantités , qu'on suppose être données ou connues , & dont on se sert pour en trouver d'autres qui sont inconnues , & que l'on cherche. Un problème ou une question renferme en général deux sortes de grandeurs , les données & les cherchées , *data* & *quæsitæ*. V. PROBLÈME , &c.

Euclide a fait un traité exprès sur les données ; il se sert de ce mot pour désigner les espaces , les lignes , & les angles qui sont donnés de grandeur , ou auxquels on peut assigner des espaces , des lignes , ou des angles égaux.

Ce mot , après avoir d'abord été en usage dans les Mathématiques , a été ensuite transporté dans les autres Arts , comme la Philosophie , la Médecine , &c. On s'en sert dans ces sciences pour désigner les choses que l'on prend pour accordées , sans avoir de preuves immédiates de leur certitude , mais simplement pour servir de base aux raisonnemens : c'est aussi pour cette raison que dans les ouvrages de Physique , on appelle quelquefois *data* ,

Tome V.

données , les choses connues , par le moyen desquelles on parvient à la découverte des choses inconnues , soit dans la Philosophie naturelle , soit dans l'économie animale , soit dans l'opération des remèdes. V. DEMANDE. Harris & Chambers. (O)

DONNER, (Comm.) se dit assez ordinairement dans le négoce en détail , pour signifier que la vente des marchandises a été considérable , ou qu'elle n'a pas été bonne. En ce sens on dit : la vente a bien donné ou a mal donné.

DONNER DU TEMS , se dit parmi les Marchands , pour accorder du terme , du délai à un débiteur.

DONNER À LA GROSSE , c'est hasarder son argent sur un vaisseau , ou sur les marchandises de la cargaison , moyennant un intérêt de tant pour cent. Voyez GROSSE AVANTURE. Dict. de Commerce & de Trévoux. (G)

DONNER À LA COSTE , (Marine.) cela se dit lorsqu'on est forcé de s'échouer à terre , soit par la force du mauvais tems , soit pour se sauver lorsqu'on est poursuivi par quelque corsaire. (Z)

DONNER DES CULÉES , (Mar.) Voyez CULÉE.

DONNER UN GRAND HUNIER À UN VAISSEAU , (Marine.) on se sert de cette expression dans la Marine , en comparant la vitesse de deux vaisseaux , pour dire , que quand l'un n'auroit pas sa voile de grand hunier , il iroit aussi vite que l'autre qui l'auroit déployée. (Z)

DONNER VENT DEVANT , (Marine.) c'est mettre le vent sur les voiles , pour ensuite courir sur un autre air de vent , & changer sa route. Voyez VIRER VENT DEVANT. (Z)

DONNER DES DEUX à un cheval , en terme de Manège , c'est le frapper avec les deux éperons. Donner le pli , c'est la même chose que plier. Donner leçon à un cheval , c'est lui apprendre ses airs de Manège. Donner dans les cordes , se dit d'un cheval qu'on a attaché avec le caveçon entre les deux piliers. Il donne dans les cordes , lorsqu'en avançant entre les deux piliers , il tend également les deux cordes qui tiennent par un bout à son caveçon , & par l'autre à chaque pilier. Donner un coup de colier , se dit d'un cheval de voiture qui tire vigoureusement , sur-tout lorsqu'il faut faire sortir la voiture de quelque mauvais pas. Donner quatre doigts de bride , est une expression qui signifie qu'il faut lâcher un peu les renes au cheval. Donner l'herbe ou le verd à un cheval , c'est le nourrir dans l'écurie avec de l'herbe verte fraîche coupée , au lieu de foin & d'avoine ; ce qu'on fait pour le rafraîchir. Donner un coup de corne , c'est saigner un cheval au palais , au moyen d'un coup qu'on y donne avec le petit bout d'une corne de chamois ou de cerf. Donner des plumes à un cheval , c'est une opération à l'épaule. Donner la main ou donner la bride , c'est lâcher la bride.

Se donner de la peine , se dit d'un cheval qui n'ayant point de vitesse , galope en se donnant bien du mouvement , & cependant galope lourdement , & n'avance point. Voyez GALOPER.

DONNER HALEINE , (Maréc.) Voyez HALEINE.

DONNER LE CERF AUX CHIENS & les autres bêtes , (Vénerie.) c'est lancer & faire découpler les chiens sur les voies.

DONNEUR À LA GROSSE , dans le Commerce de mer , signifie celui qui fait un contrat ou obligation par écrit , pour assurer le corps ou les marchandises d'un vaisseau. Voyez DONNER À LA GROSSE , & ASSÛRER. Dict. du Comm. & de Trév. (G)

DONNEUR D'ORDRE , terme de commerce de lettres de change , celui qui passe son ordre au dos d'une lettre de change. Voyez ORDRE. Dict. de Comm. & de Trév. (G)

DONZELLE , (Hist. nat. Ichthiol. Ophidion, Plinii, Rondeletio ; poisson qui differe peu de l'anguille

ou du congre pour la figure du corps, si ce n'est qu'il est plus court à proportion de sa grosseur, plus aplati par les côtés, & d'une couleur plus pâle : cependant Rondelet le trouve parfaitement ressemblant au congre. Bellon rapporte que les pêcheurs de Rome le font passer pour le congre ; mais je l'ai toujours vu plus petit, & seulement de la longueur de huit pouces. Cet auteur ajoute que les poissons de cette espèce que l'on pêche dans la Méditerranée, n'ont au plus qu'une palme de longueur ; & Rondelet les met au nombre des petits poissons. La *donzelle* a le dos cendré, & le milieu des côtés du corps de couleur argentée ; ses écailles paroissent fort petites, & différent de celles des autres poissons en ce qu'elles sont oblongues & étroites, & qu'au lieu d'être posées les unes sur les autres, elles sont éparées & dispersées sans ordre ; la bouche est grande, les mâchoires sont hérissées d'un grand nombre de petites dents : il y a de plus trois éminences, composées de très-petites pointes fort près les unes des autres ; l'une de ces éminences est au-dessus du palais, & les deux autres au-dessous. Ce poisson a la langue pointue, l'iris de couleur argentée, & les yeux assez grands, & recouverts d'une membrane ; ce qui se trouve dans plusieurs autres poissons : celui-ci n'a, comme l'anguille, qu'une paire de nageoires, qui sont auprès des ouïes. Il y a sur le dos une nageoire qui commence à deux pouces & demi de distance de la tête, & qui se prolonge jusqu'à la queue ; une autre nageoire s'étend aussi jusqu'à la queue depuis l'an us. Le bord de ces deux nageoires, & celui de la queue, est noirâtre, comme dans le congre ; ce qui forme une ligne noire qui commence près de la tête, qui entoure la queue, & qui aboutit à l'an us. Il y a sous le menton quatre barbillons d'un pouce de longueur.

On trouve grand nombre de ces poissons à Venise ; leur chair est blanche & dure : Bellon la donne pour très-délicate.

Rondelet donne le nom de *donzelle* jaune, à un poisson qui se pêche dans l'île de Lérins ; il ne diffère de la *donzelle* dont on vient de donner la description, qu'en ce qu'il n'a point de barbillons, & qu'il est de couleur jaune. Willughby, *hist. pisc. Voyez POISSON. (I)*

DONZENAI, (*Géog. mod.*) ville du Limosin en France, à l'élection de Brives.

DONZY, (*Géog. mod.*) ville de France, capitale du Donzinois, petite contrée du Nivernois. *Lon. 20. 35. lat. 47. 22.*

Il y a une autre ville du même nom, dans l'élection de Roanne, généralité de Lyon.

DOOM'S-DAY-BOOK, (*Hist. mod.*) c'est-à-dire, *livre du jour du jugement*. Ces termes, consacrés dans l'histoire d'Angleterre, désignent le dénombrement fait par ordre de Guillaume I. de tous les biens de ses sujets : l'on nomma ce dénombrement *livre du jour du jugement*, apparemment pour signifier que les biens des Anglois étoient épluchés dans ce livre, comme les actions des hommes le seront dans cette grande journée. En effet, le roi n'oublia rien pour avoir le cens le plus exact de tous les biens de chaque habitant de son royaume ; les ordres sévères qu'il donna pour y parvenir, furent exécutés avec une fidélité d'autant plus grande, que les préposés aussi-bien que les particuliers, eurent raison de craindre un châtement exemplaire, s'ils ufoient de fraude ou de connivence en cette occasion.

Ce cens fut commencé l'an quatorzième, & fini le vingtième du règne de ce monarque. Il envoya en qualité de commissaires, dans toutes les provinces, quelques-uns des premiers comtes & évêques, lesquels après avoir pris le rapport des jurés, & autres personnes qui avoient prêté serment dans chaque

comté & centaine, mirent au net la description de tous les biens meubles & immeubles de chaque particulier, selon la valeur du tems du roi Edouard. Ce fait est exprimé dans le registre par les trois lettres *T. R. E.* qui veulent dire *tempore regis Eduardi*.

Comme cette description étoit principalement destinée à fournir au prince un détail précis de ses domaines, & des terres tenues par les tenanciers de la couronne, on voit qu'à l'article de chaque comté le nom du roi est à la tête, & ensuite celui des grands tenanciers en chef selon leur rang. Toute l'Angleterre, à la réserve du Westmoreland, Cumberland, & Northumberland, fut soigneusement décrite avec une partie de la principauté de Galles ; & cette description fut couchée sur deux livres, nommés le *grand* & le *petit livre du jour du jugement* : le petit livre renferme les comtés de Norfolk, de Suffolk, & d'Essex ; le grand contient le reste du royaume.

Ce registre général, qu'on peut appeler le *terrier d'Angleterre*, fut mis dans la chambre du trésor royal, pour y être consulté dans les occasions où l'on pourroit en avoir besoin, c'est-à-dire, suivant l'expression de Polidore Vergile, lorsqu'on voudroit savoir combien de laine on pourroit encore ôter aux brebis angloises. Quoi qu'il en soit, ce grand registre du royaume, qu'on garde toujours soigneusement à l'échiquier, a servi depuis Guillaume, & sert encore de témoignage & de loi dans tous les différens que ce registre peut décider.

Il faut convenir de bonne foi, de l'admirable utilité d'un tel dénombrement. Il est pour un état bien policé, ce qu'un livre de raison est pour un chef de famille, la reconnaissance de son bien, & la dépense plus ou moins forte qu'il est en état de faire en faveur de ses enfans : mais autant un journal tenu par ce motif est louable dans un particulier, autant le principe qui inspira Guillaume à former son dénombrement étoit condamnable. Ce prince ne voulut connoître le montant des biens de ses sujets, que pour les leur ravir ; regardant l'Angleterre comme un pays de conquête, il jugea que les vaincus devoient recevoir comme une grâce signalée ce qu'il voulut bien leur laisser. Maître du throne par le succès de ses armes, il ne s'y maintint que par la violence, bien différent de Servius Tullius, qui, après avoir le premier imaginé & achevé son dénombrement, résolut d'abdiquer la couronne, pour rendre la liberté toute entière aux Romains. *Artic. de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

DORADE ou DAURADE, ou HERBE DORÉE, subst. f. (*Hist. nat. bot.*) est une plante qu'on a ainsi nommée en Languedoc, parce qu'au grand soleil ses feuilles paroissent de couleur d'or. Elle est connue, en Botanique, sous le nom de *ceterach*, en arabe ; *as-jolenium*, en latin. *Voyez CAPILLAIRE & CETERACH. Voyez aussi la description suivante plus détaillée.*

C'est une espèce de capillaire, dont les feuilles ressemblent assez à celles du polipode, quoique plus petites ; elles sont découpées à leur bord, en partie rondes, & comme festonnées ; le dos en est rougeâtre ou jaune, & porte de petits fruits faits en boule membraneuse, qui s'ouvre en deux parties dans leur maturité ; alors elles répandent une poussière très-fine, qui est la vraie graine de la plante : c'est la même structure que dans les fougères. Les feuilles sont portées sur des tiges rondes & dures, qui se réunissent en une touffe, du milieu de laquelle, à-peu-près, sortent des racines menues & filamenteuses. Les feuilles coupées près de la tige venant à se dessécher, se croquent, & imitent alors par leur figure le corps & les pattes d'un insecte appelé *scolopendre* ; aussi quelques botanistes l'ont-ils appelé *scolopendria*, ou *scolopendrium verum*. Elle se nomme encore en castillan

doradilla, en portugais *douvadina*, en italien *hinderata*.

Ceux qui voudront voir la figure de cette plante, la trouveront gravée dans les institutions de Tournefort, à la planche 318, & dans un livre plus commun, qui est le traité des drogues simples par Lemery, à la planche viij. fig. 5. de la seconde édition.

La *doradille* croît dans les endroits pierreux, sur les murailles & les rochers, principalement dans les pays chauds. On vante sur-tout celle qui nous est apportée des montagnes d'Andalousie, Castille, Aragon, Catalogne, & Valence. Elle est plus abondante lorsque le tems a été pluvieux, & plus rare dans les grandes sécheresses. Elle contient, au rapport de Lemery, beaucoup d'huile & de sel essentiel, peu de phlegme.

Comme une des plantes capillaires, elle étoit généralement reconnue pour béchique ou pectorale. On la regardoit aussi comme apéritive, & propre aux maladies de la rate; c'est peut-être de-là qu'elle a été nommée *asplenium*, du mot latin *splen*, qui signifie la rate. On lui a découvert de plus la propriété d'un excellent diurétique; & elle est devenue fort à la mode depuis la guérison de M. le comte d'Auteuil chef d'escadre des armées navales d'Espagne, qui a permis qu'on le nommât, & qui s'en est servi avec grand succès contre la gravelle, qui le tourmentoît à l'excès.

L'on nous en envoie de deux especes; savoir, de toute entiere avec les feuilles, les tiges, & les racines, & de toute préparée, de façon que les feuilles sont séparées de la tige, & ce sont ces feuilles dont l'on se sert en Médecine.

La maniere d'en user, est d'en faire infuser une bonne pincée dans deux tasses d'eau bouillante comme on fait le thé; on les prend le matin à jeun, & plus ou moins long-tems, suivant les effets. Cela n'exclut point les remèdes qui seroient nécessaires en même tems pour d'autres indications.

Par les observations faites, sur-tout à Paris, à Verdun, & à Grenoble, où l'on en a fait beaucoup d'usage depuis peu, il paroît que ce remède charrie doucement les sables, dissipe les embarras dans les reins, qui accompagnent ordinairement les maladies néphrétiques, & adoucit les douleurs qu'elles causent dans les voies urinaires. Cet article est de M. MORAND, de l'académie royale des Sciences, & secrétaire perpétuel de l'académie royale de Chirurgie.

DORADE ou DAURADE, *aurata Rondeletii*, (*Hist. nat. Ichthiol.*) poisson de mer, dont le corps est large & aplati par les côtés; il ressemble à la breme, c'est pourquoi on l'a aussi appelé *breme* ou *breme* de mer. En Languedoc on donne différens noms aux *dorades* relativement à leur âge & à leur grandeur; les petites sont nommées *sauquenès*, celles qui ont une cou-dée de longueur portent leur vrai nom de *daurades*, & celles qui sont encore plus grandes celui de *subre-daurades*: elles parviennent rarement au poids de dix livres. Ce poisson a les écailles de médiocre grandeur; le dos est mêlé de couleur noirâtre & de bleu, les côtés sont d'une couleur fauve, qui a dans quelques endroits l'éclat de l'or; il y a du noir, & quelquefois du pourpre au-dessus des oüies & au-dessus des yeux, & une belle couleur d'or qui s'étend de l'un à l'autre. Les yeux sont assez grands, la bouche est médiocre, & la langue pointue. Ce poisson a des dents & des tubercules osseux aux deux machoires, & il écrase des coquilles de tellines & de peignès, dont il se nourrit. On a compté six dents en-haut & huit en-bas: elles sont recouvertes par des levres comme dans plusieurs autres poissons. Le dos est tranchant, & porte une nageoire qui s'étend sur presque toute sa longueur, & qui a vingt-quatre aiguillons, dont les onze premiers sont fermes & osseux, & les

autres flexibles & cartilagineux: la queue est fourchue & composée d'environ dix-sept aiguillons. Il y a entre la queue & l'anus une nageoire qui renferme quatorze aiguillons, dont les trois premiers sont osseux, & les autres cartilagineux. Les nageoires des oüies en ont dix-sept, & celles du ventre en ont six, dont le premier est très-fort. La *dorade* est bonne à manger; il y en a quantité dans les marchés de Venise, de Genes, de Rome, &c. Ce poisson se trouve dans l'Océan comme dans la Méditerranée: on en prend rarement en hyver, & il est bien meilleur en été. Willughby, *hist. pisc.* Voyez Rondelet, *lib. V. de pisc.* (1)

DORADE des Antilles, f. f. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) poisson que l'on rencontre communément dans la partie de l'Océan comprise entre les îles Canaries & les Antilles; rarement le voit-on sur les côtes; il se tient toujours en pleine mer, chassant continuellement aux poissons volans, dont il fait sa principale nourriture.

On peut mettre la *dorade* au nombre des poissons voraces; elle mange ceux de son espece, & se jette avec une extrême avidité sur l'amorce qu'on lui présente, lors même qu'elle a l'estomac déjà rempli d'autre chose: on la prend très-aisément en contre-faisant un poisson volant, au moyen d'un morceau de linge, ou bien en attachant tout simplement deux plumes aux côtés d'un hameçon.

Il se trouve des *dorades* qui ont cinq piés de long; elles sont taillées pour bien nager, étant plates sur les côtes, efflanquées, & tout le corps diminuant insensiblement vers la queue qui est fourchue: la tête est passablement grosse, s'arrondissant sur le devant depuis le haut du front jusqu'à la machoire inférieure; les joues sont très-applaties; les yeux, qui sont moyennement gros, se trouvent placés fort bas & près de la gueule, dont l'ouverture est assez grande, & bordée de petites dents aiguës comme de fines aiguilles.

Des deux côtés de la tête, fort près des oüies, sont des nageoires de médiocre grandeur, au-dessous desquelles il y en a deux autres beaucoup plus petites: sur le dos de la *dorade*, depuis la jonction de la tête au corps jusqu'à la naissance de la queue, s'élève une crête large de quatre à cinq pouces, composée d'une membrane mince, qui se tient élevée au moyen de plusieurs petites arrêtes déliées, un peu flexibles, paralleles entr'elles, sortant du dos de l'animal, & se terminant insensiblement à la partie supérieure de la crête. Sous le ventre est une autre membrane moins large & moins longue que la précédente, ne s'étendant que depuis l'ouverture par laquelle l'animal expulse les excréments jusqu'à la naissance de la queue.

Le dessus de la tête, la grande crête, & le dos sont d'un très-beau bleu d'azur; tout le reste du corps est doré & parsemé vers le haut des flancs de petites marques bleues, fort vives, qui se confondant avec le jaune de l'or, forment des nuances d'un verd doré très-éclatant, principalement lorsque le poisson est dans l'eau.

La chair de la *dorade* est blanche, courte, & quoiqu'un peu sèche, elle ne laisse pas d'avoir bon goût.

Il ne faut pas confondre la *dorade* de l'Océan avec un autre poisson de même nom, qu'on pêche dans la Méditerranée. Article de M. LE ROMAIN.

DORADILLE. Voyez DORADE ou DAURADE.

DORAGE, sub. m. terme de Chapelier; c'est parer un ouvrage, ou couvrir une étoffe commune d'une autre qui soit plus belle, afin de faire paroître le chapeau plus fin par le dehors. Le *dorage* est une tromperie que font les chapeliers, & cette manœuvre leur est expressément défendue par leurs statuts. V. l'article CHAPEAU.

DORAR, (*Géog. mod.*) ville de la Marche, en France. Elle est située sur la Sere. *Longit.* 18. 46. *lat.* 46. 10.

DORCAS; les Arabes appellent la gazelle, *algazel* ou *chevre*; & c'est apparemment la *dorcas* ou chevre lybique. *Voyez* GAZELLE.

DORCHELLET, (*Géog. mod.*) capitale de la province de Dorset, en Angleterre. Elle est située sur la Frosne. *Long.* 15. 10. *lat.* 50. 41.

DORDOGNE (LA), *Géographie mod.* riviere de France, qui prend sa source au Mont-d'or, en basse Auvergne, traverse la Guienne, & se joint à la Garonne au lac d'Ambès.

DORDRECHT ou DORI, (*Géog. mod.*) ville des Provinces-Unies, au comté de Hollande; elle est située dans une île, où la Merwe se jette dans la Meuse. *Long.* 22. 8. *lat.* 51. 50.

DORÉE, poisson de S. Pierre, *faber sive gallus marinus*, Rond. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) poisson de mer, dont le corps est fort large, applati par les côtés, & d'égale épaisseur dans toute son étendue. Il ressemble beaucoup, par la forme, aux poissons plats; cependant on ne peut le ranger dans ce genre, parce qu'il nage droit sur le ventre, & qu'il a un œil de chaque côté de la tête. La tête est fort grosse, & très-applatie par les côtés; l'ouverture de la bouche, les yeux, & la prunelle sont grands, & l'iris est jaune: les narines sont placées très-près des yeux. Les côtés du corps ont une couleur d'olive mêlée de blanc-bleuâtre: il y a sur le milieu de chacun des côtés une tache ronde de couleur noire, de la largeur d'une petite piece de monnoie. Les écailles de ce poisson sont fort petites: les os & les cartilages qui composent les levres & les mâchoires sont unis par des membranes très-minces; chaque mâchoire est garnie de dents pointues. Il y a sur la partie supérieure du palais une éminence raboteuse, de forme triangulaire, & sur la partie inférieure deux tubercules garnis aussi de pointes: la mâchoire supérieure est recouverte d'une sorte de lèvre formée par une membrane qui se replie en-haut. La langue est longue, pointue, & lisse. Les traits qui s'étendent sur les côtés sont courbes. Il y a deux nageoires sur le dos: la première est la plus élevée; elle a dix piquans, dont chacun est accompagné d'un aiguillon de consistance molle, qui s'écarte du piquant à quelque distance de la pointe, n'y tient que par une membrane, & se prolonge plus haut. La nageoire postérieure est composée de vingt-quatre aiguillons cartilagineux & flexibles; le douzième est le plus grand de tous. Il y a dans la queue quinze piquans branchus; lorsque le poisson l'étend, son extrémité est circulaire. Les nageoires des ouïes ont chacune quatorze aiguillons: celles du ventre sont placées un peu plus en-avant; elles contiennent chacune sept aiguillons, dont le premier est ferme, osseux, & garni de petites pointes; les autres sont cartilagineux & flexibles. Dans ce poisson l'anus est placé au milieu du corps. Il y a encore deux nageoires au-delà de l'anus; la première a quatre aiguillons fermes & unis par une membrane; ceux de la seconde nageoire sont flexibles & s'étendent presque jusqu'à la queue: on en compte jusqu'à vingt-deux. Il a de plus des épines de chaque côté des nageoires du dos, & de celles qui sont au-delà de l'anus. Il y en a aussi qui s'étendent en deux files depuis les ouïes jusqu'aux nageoires du ventre, & depuis ces nageoires jusqu'à l'anus. Il se trouve aussi des épines à l'occiput & à l'angle des ouïes. Ce poisson a la tête & le dos brun, les nageoires noirâtres, & les côtés de couleur d'or, d'où vient le nom de *dorée*. On lui a donné à Rome celui de *poisson S. Pierre*, parce qu'on a cru que S. Pierre avoit pris un poisson de cette espece par le commandement de Jesus-Christ, &

avoit tiré de sa bouche une piece de monnoie pour payer le tribut, & que l'empreinte de ses doigts avoit formé sur les côtés la tache que l'on y voit. On a trouvé de ces poissons qui avoient jusqu'à seize pouces de longueur: il y en a dans l'Océan & dans la Méditerranée: la chair en est tendre & facile à digerer. Wil. Rond. *hist. pisc.* *Voyez* POISSON. (I)

DORÉES, f. f. pl. (*Verrerie.*) se dit des fumées du cerf, lorsqu'elles sont jaunes.

DOR-ÉMUL, f. f. (*Comm.*) mouffeline à fleurs qui vient des Indes orientales, & qui porte seize aulnes de longueur sur trois quarts de largeur *Voyez les dictionn. du Comm. & de Trév.*

DORER, v. act. (*Mar.*) c'est donner le suif à un vaisseau. *Voyez* ESPALMER. (Z)

DORER, c'est en général couvrir d'or. On applique l'or sur les métaux, les bois, le papier, & presque toutes sortes de substances acres. *Voyez les articles suivans, & l'article DORURE.*

DORER SUR CUIR, est l'art d'appliquer l'or sur cette matiere, & d'en fabriquer des tapisseries; ce qui se fait en les imprimant d'abord entre une planche de bois gravée en creux, comme les cachets ou les poinçons des médailles; & une autre contre-planche enduite de ciment, auquel on a fait prendre la forme de la gravure, en l'imprimant dessus; ensorte que la planche de ciment rapporte en relief le dessin de celle qui est gravée en creux, comme l'empreinte d'un cachet. On imprime la peau de cuir entre la planche de bois gravée en creux, & entre celle de ciment qui est en relief, ce qui lui fait prendre la même forme. On se sert pour imprimer, d'une presse semblable à celle des imprimeurs en taille-douce, *voyez* IMPRIMEUR EN TAILLE-DOUCE, & la fig. 5, *Pl. du Doreur sur cuir.* Cette presse consiste en deux montans assemblés dans les traverses d'un châssis qui sert de base à la machine, où ils sont affermis chacun par deux étais ou jambes de force.

Chaque montant est percé de deux trous, pour recevoir les tourillons des rouleaux entre lesquels passent les planches que l'on veut imprimer. Ces trous sont garnis de boîtes & de pieces de carton, &c. comme ceux de la presse en taille-douce, *voyez* PRESSE EN TAILLE-DOUCE. Ces rouleaux sont mûs de même par deux moulinets attachés au rouleau supérieur.

Après que les cuirs sont imprimés, on *dore* ou *argente* les endroits qui doivent être dorés ou argentés, soit les fonds ou les reliefs, & on peint à l'huile ceux qui doivent être peints. Les couleurs doivent être à l'huile, aussi-bien que les affietes de l'or & de l'argent; des couleurs en détrempe ne tenant point sur le cuir.

La figure première de la Planche du Doreur sur cuir, représente un ouvrier qui peint une peau après qu'elle a été imprimée; il a sur son établi les vases qui contiennent les couleurs qu'il emploie.

La figure 2 argente sur l'affiette dont le cuir est peint; elle prend les feuilles d'argent avec les pincettes d'ébene, fig. 8, à la tête desquelles est attaché un morceau de queue de renard, dont on se sert pour étouper, c'est-à-dire pour presser les feuilles d'argent sur l'affiette à laquelle elle doit s'attacher.

La fig. 3 représente un ouvrier qui lisse une peau avec le brunissoir.

La figure 4 représente un ouvrier qui pare une bande de cuir sur la pierre à parer.

La figure 5 est la presse.

Les figures 6 & 7 sont le brunissoir & la pierre, qui est un caillou. On tient le brunissoir à deux mains, comme la figure 3 représente.

Figure 8, les pincettes d'ébene.

Figure 9, couteau à parer ou escarner.

Figure 10, livre dans lequel les Batteurs d'or transf-

vuident les feuilles d'argent fix à fix, comme on peut le voir dans la figure.

Figure 11, queue de renard à étouper.

Figure 12, couteau à détirer, c'est-à-dire à étendre les peaux sur une table de pierre.

Figure 13, planche de bois gravée en creux pour imprimer les cuirs.

Figure 14, fer à cifeler. C'est un poinçon dont la partie inférieure est gravée, & qu'on imprime sur les cuirs dorés ou argentés. On frappe sur le poinçon avec le maillet, fig. 15, qui est un morceau de bois carré & arrondi par un bout, qui sert de poignée.

DORER, en terme de Doreur; c'est l'action d'appliquer l'or, & de l'amalgamer avec le cuivre, de manière qu'il s'use plutôt qu'il ne s'enlève.

On dore en or moulu & en or en feuilles. Pour dorer de la première façon la pièce ciselée, recuite, dérochée dans de l'eau seconde pour en ôter toute la crasse, on l'avive, voyez AVIVER; ensuite on la fait sécher au feu; on la gratte-bosse, on la fait revenir; on la met en couleur, c'est-à-dire qu'on la frotte avec une brosse trempée dans une couleur préparée exprès; on la fait sécher une seconde fois, & on la brunit.

Pour dorer de la seconde manière, il ne faut que gratter, polir & nettoyer sa pièce, & y appliquer l'or à chaud. L'on ne se sert que de la sanguine pour brunir les pièces dorées d'or en feuilles. Voyez la Pl. du Doreur, qui représente les différentes opérations & les outils de cet art. Voyez aussi l'art. DORURE.

DORER, en terme de Doreur sur bois, s'entend de l'action d'appliquer de l'or en feuille & en quarteron sur des morceaux de sculpture, comme bordures de tableaux, piés de tables, garnitures de cheminées, &c.

Les artistes qui dorent, font corps avec les Peintres, Sculpteurs, &c. & sont soumis aux mêmes statuts.

Il y a dans cette communauté un juré de chacune des professions qui la composent, pour veiller aux intérêts de ceux qui l'exercent.

Cet art renferme plusieurs opérations, dont nous nous réservons à parler à leurs termes. Voyez la Pl. du Doreur.

La figure première représente une ouvrière qui vermillonne.

La figure 2, un ouvrier qui repare.

La figure 3, un ouvrier qui dore au chevalet.

La figure 4, un ouvrier qui adoucit.

La figure 5, un ouvrier qui blanchit. Voyez l'art. DORURE.

DORER, en terme de Tireur d'or, c'est appliquer plusieurs couches d'or en feuilles sur un lingot d'argent; ce qui se fait après avoir bruni l'argent à force de bras avec le brunissoir. On applique ensuite l'or sur autant de couches qu'on le juge à propos; on met le lingot ainsi chargé dans un grand feu, pour y attacher plus étroitement l'or; on le soude avec la pierre sanguine, qui le polit parfaitement, & l'incorpore sur l'argent on ne peut pas mieux. Si dans cette dernière opération on trouve sur le lingot des gonfles, voyez GONFLES, on les ouvre avec un couteau fait pour cela: on fait la même chose à l'égard des moules. Voyez MOULES.

DORER, les Pâtissiers se servent de ce terme pour signifier donner à la pâte une couleur jaune & luisante, par le moyen de jaunes d'œufs qu'on étend avec un pinceau.

DORER SUR TRANCHE, (Reliure.) Lorsqu'on applique l'or sur la tranche d'un livre, c'est ordinairement après l'avoir fait marbrer; il faut que la marbrure soit bien sèche, le livre rabaisé; ensuite on le met en presse par la gouttière, avec une tringle

de chaque côté entre le livre & le carton, comme on voit Pl. II. de la Reliure, fig. A. Voyez TRINGLE.

DORÉS, ou CHEVALIERS DORÉS, en latin *equites aurati*, (Histoire mod.) chevaliers d'Angleterre, & même dans les autres royaumes. On les a ainsi nommés, parce qu'on leur donne des éperons dorés pour marque de chevalerie. Autrefois on n'accordait cette distinction qu'à des gens d'épée qui l'avoient méritée par leurs services militaires; mais depuis on l'a conférée aussi à des gens de robe, de même que dans les universités on accorde quelquefois certains degrés à des gens d'épée: toutefois entre les personnes de robe on ne confère cet honneur qu'à des avocats ou des médecins, & non à des théologiens. Chamberlain, état de l'Angleterre. (G)

DORIA, (LA) Géog. mod. rivière du Piémont en Italie.

DORIEN, adj. en Musique. Le mode *dorien* étoit un des plus anciens modes de la musique des Grecs, & c'étoit le plus grave ou le plus bas de ceux qu'on a depuis appelés *authentiques*: on pourroit représenter sa fondamentale par notre *C-sol-ut*.

Le caractère de ce mode étoit sérieux & grave, mais d'une gravité tempérée, ce qui le rendoit propre pour la guerre & pour les sujets de religion.

Platon regarde la majesté du mode *dorien* comme très-propre à conserver les bonnes mœurs, & c'est pour cela qu'il en permet l'usage dans sa république.

Il s'appelloit *dorien*, parce que c'est chez les peuples de ce nom qu'il avoit été d'abord en usage. (S)

DORIQUE, terme de Grammaire. Le dialecte *dorique* est un des quatre dialectes ou manières de parler qui avoient lieu parmi les Grecs. Voyez DIALECTE.

Les Lacédémoniens, & particulièrement ceux d'Argos, furent les premiers qui s'en servirent; de là il passa dans l'Épire, la Libye, la Sicile, l'île de Rhodes & celle de Crète. C'est dans ce dialecte qu'ont écrit Archimède, Théocrite & Pindare.

Cependant on peut dire que le dialecte *dorique* étoit la manière de parler particulière aux Dorien, après qu'ils se furent retirés vers le mont Parnasse, & qu'il devint ensuite commun aux Lacédémoniens, qui le portèrent à d'autres peuples.

Quelques auteurs ont distingué le dialecte lacédémonien du dialecte *dorique*; mais ces deux dialectes ne font en effet que le même, si l'on en excepte quelques expressions particulières aux Lacédémoniens, comme l'a montré Rulandus dans son excellent traité de *linguâ græcâ ejusque dialectis*, lib. V.

Outre les auteurs dont nous avons déjà parlé, & qui ont écrit dans le dialecte *dorique*, on peut compter Archytas de Tarente, Dion, Callinus, Simonides, Bacchylides, Alcman, &c.

On trouve le dialecte *dorique* dans les inscriptions de plusieurs médailles des villes de la grande Grèce & de la Sicile, comme AMBRAKIONTAN. AΠΟΛΛΟΝΙΑΤΑΝ. AXEPONTAN. AXYPITAN. HPAXAEONTAN. TPAKINION. ΘEPMITAN. KATAONIAATAN. KOPIATAN. TAYPOMENITAN; ce qui prouve que ce dialecte étoit en usage dans toutes ces villes.

Voici les règles que la grammaire de Port-royal donne pour discerner le dialecte *dorique*:

D'ΗΤΑ, d'ω grand, d'ε, d'ω & d'ε l'α fait le dore.

D'ει fait ΗΤΑ, d'ε, & d'ω α fait encore.

Ote 1 de l'infini, & pour le singulier

Se sert au féminin du nombre pluriel.

Voyez le dictionn. de Trév. & Chambers. (G)

DORIQUE, terme d'Architecture, voyez ORDRE.

DORMANT, f. m. (Marine.) ce sont les bouts de quelques cordages qui manœuvrent souvent, lesquels sont fixes, quoique le reste du cordage ait du mouvement, & puisse être tarqué ou filé, suivant l'occasion. Les cargues-point, les bras, les driffes,

les écoutes, ont des *dormans*, c'est-à-dire un bout de cordage fixe & arrêté.

Les *dormans* des écoutes passent dans une moque dont l'estrop est amarré au premier hauban de misaine de l'avant à la troisième enfléchure; le bout s'engage dans l'estrop de la poulie d'écoute, qui a un œillet, après quoi on lui fait deux amarrages. L'écoute passe dans la dernière poulie, & ensuite par un roüet qui est dans le bord, par le travers de l'échelle, au-dessous de celui de l'écoute de misaine. Un bout fait *dormant* à une boucle qui est en avant du roüet en-dehors du vaisseau. (Z)

DORMANT, adj. c'est un terme de *Blason* qui se dit de la posture d'un lion ou d'une autre bête, que l'on met dans l'écu des armoiries dans l'attitude d'un animal qui dort. (V)

DORMANT, (*Art méchan.*) chassis de bois scellé dans le mur, qui reçoit les ventaux des croisées; & dans une pompe les *dormans*, par leurs feuillures, reçoivent le chassis à coulisses de l'équipage des corps de pompe, & servent à les monter en-haut pour les réparer. (K)

DORMANT, (*Géog. mod.*) ville de la Champagne en France; elle est située sur la Marne. Long. 21. 22. lat. 49. 3.

DORMILLÉOUSE, voyez TORPILLE.

* DORMIR, v. n. état de l'homme, qui partage toute sa vie avec l'état du sommeil, comme le jour & la nuit partagent toute la durée. Voy. SOMMEIL.

DORMIR, (*Jurispr.*) ce terme est usité en cette matière en plusieurs sens différens.

C'est une maxime en fait de mouvance féodale, que tant que le vassal *dort* le seigneur veille, & que tant que le seigneur *dort* le vassal veille; c'est à-dire, comme l'explique l'art. 62 de la coutume de Paris, que le seigneur ne fait point les fruits siens avant qu'il ait faisi, & qu'après la faisie il gagne les fruits jusqu'à ce que le vassal ait fait son devoir, en renouvelant toutefois par le seigneur la faisie de trois ans en trois ans.

On dit aussi en style de palais, que quand la cour se leve le matin, elle *dort* l'après-dinée, pour dire que quand elle a été obligée de lever l'audience du matin plutôt qu'à l'ordinaire, pour quelque cérémonie ou affaire publique, il n'est pas d'usage qu'elle entre de relevée.

On dit aussi en parlant d'un usage pratiqué dans certaines provinces, comme en Bretagne, laisser *dormir* sa noblesse; c'est-à-dire que sans y déroger pour toujours, elle demeure en suspens, avec intention de la reprendre au bout d'un certain tems; ce qui arrive lorsqu'un gentilhomme qui veut faire commerce, déclare, pour ne pas perdre sa noblesse, qu'il n'entend faire le commerce que pendant un certain tems. Voyez DÉROGEANCE, GENTILHOMME, NOBLE, NOBLESSE. (A)

DORNEBOURG, (*Géog. mod.*) ville de la haute Saxe en Allemagne; elle est située sur le bord occidental de la Sale.

DORNHAN ou DORNHEIM, (*Géog. mod.*) ville du duché de Wirtemberg, dans la Forêt-noire en Allemagne.

DORNOIK, (*Géog. mod.*) capitale du comté de Sutherland en Écosse. Long. 14. 10. lat. 57. 58.

DORNSTAT, (*Géog. mod.*) ville de Souabe en Allemagne; elle est au duché de Wirtemberg.

DOROIRE à pâtisserie, sub. m. en terme de *Vergettier*; c'est un faïceau de foie de porc monté sur du fer-blanc, du cuivre, ou autre matière semblable. Voyez l'article PATISSERIE.

* DORON, f. m. (*Hist. anc.*) mesure des Grecs; c'est ce que nous appelons un *empan*, ou la longueur de l'extrémité du pouce à l'extrémité du petit doigt ou du doigt du milieu.

DORONIC, *doronicum*, f. f. (*Histoire nat. Botanique.*) genre de plante à fleur radiée, dont le disque est composé de plusieurs fleurons. La couronne est formée par des demi-fleurons qui tiennent tous à des embrions, & qui sont entourés par un calice fait en forme de bassin découpé par les bords. Les embrions deviennent dans la suite des semences garnies d'aigrettes, & attachées à la couche. Ajoûtez aux caractères de ce genre, que les fleurs paroissent avant les feuilles. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

DORONIC, plante, (*Médecine.*) *Doronicum majus officinarum*.

Cette plante croît sur les montagnes, en Suisse proche de Geneve, en Allemagne, en Provence, en Languedoc, d'où on nous apporte ses racines seches & mondées de leurs fibres. Elles doivent être choisies grosses comme de petites noisettes, charnues; jaunâtres en-dehors, blanches en-dedans; d'un goût douceâtre & astringent: elles contiennent beaucoup d'huile & de sel essentiel.

Elles sont propres pour résister au venin, pour fortifier le cerveau & le cœur, & pour chasser par la transpiration les humeurs peccantes.

On dit que Gesner périt pour avoir pris le matin à jeun un peu de *doronic*. Matthioli prétend qu'il n'a rien de venimeux. Chambers.

DORQUE, voyez ÉPAULARD.

DORSAL, f. m. (*Anatom.*) c'est le nom que les Anatomistes ont donné particulièrement à deux muscles, dont l'un est appelé le *grand dorsal*, & l'autre le *long dorsal*, à cause de leur situation sur le dos.

Le *grand DORSAL*, *latissimus dorsi*, est un muscle ainsi nommé à cause de son étendue: il couvre presque tout le dos.

Il vient de la partie postérieure de la crête de l'os des îles, des épines supérieures de l'os *sacrum*, de toutes les épines des vertèbres des lombes, & de celles des sept ou huit vertèbres inférieures du dos, des extrémités osseuses des quatre ou cinq dernières côtes. Il passe ensuite sur l'angle inférieur de l'omoplate, auquel il s'attache quelquefois par un plan de fibres charnues, & va se terminer avec le grand rond par un fort & large tendon ou rebord qui répond à la petite tubérosité de la tête de l'*humerus*, au moyen de quoi il tire le bras en-bas.

Ce muscle est nommé aussi *torche-cul*, parce qu'il porte le bras vers l'anus. (L)

Le *long DORSAL*, *longissimus dorsi*, est un muscle du dos, qui est si étroitement uni avec le sacro-lombaire, qu'on a de la peine à les distinguer. Il vient avec lui de la partie postérieure de l'os des îles, de l'os *sacrum*, & de la première vertèbre des lombes.

Ensuite il s'avance en-haut le long du dos, & s'attache en son chemin par des tendons plats ou apophyses épineuses de la dernière vertèbre du dos, des cinq des lombes, & de la première de l'os *sacrum*; & par sa partie inférieure, qui est toute charnue, à l'os *sacrum* & à la grosse tubérosité de l'os des îles, en finissant avec le sacro-lombaire, à toutes les apophyses transverses des vertèbres lombaires. Ensuite il s'attache par des plans plus ou moins charnus, entre le condyle & l'angle de chaque côté. Voyez CÔTE, &c.

Il se détache de ce muscle un plan de fibres qui s'unit avec le digastrique du cou. Voyez DIGASTRIQUE.

Le moyen DORSAL, V. SACRO-LOMBAIRE. (L)

La glande DORSALE est placée environ vers la cinquième vertèbre du dos dans la poitrine; elle est adhérente à la partie postérieure de l'œsophage: elle avoit été décrite par Vésale & d'autres anciens anatomistes. Cette glande varie, quant au volume; elle est

est pour l'ordinaire de la grosseur d'une amande : elle est quelquefois si petite, qu'à peine peut-on la trouver : quelquefois on en remarque deux. (L)

Les nerfs DORSAUX sont au nombre de douze paires : ils ont cela de commun ensemble, que dès leur sortie d'entre les vertèbres du dos ils jettent deux filets, au moyen desquels ils communiquent avec le nerf intercostal.

La première paire entre dans la composition des nerfs brachiaux : les six paires suivantes vont tout le long de la levre interne & inférieure des vraies côtes, jusqu'au *sternum*, & se distribuent aux muscles intercostaux, &c. la septième paire & les cinq dernières paires se distribuent aux muscles intercostaux & à ceux du bas-ventre. (L)

DORSESSHERT, (*Géog. mod.*) province d'Angleterre, qui a Dorchester pour capitale.

DORSTEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne au cercle de Westphalie : elle est située sur la Lippe. Long. 24. 38. lat. 51. 38.

DORSTENIA, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante dont le nom a été dérivé de celui de Théodorice Dorsténius médecin allemand. La fleur des plantes de ce genre est monopétale, irrégulière, charnue, ressemblante à une patte d'oye. La fleur devient un fruit charnu de la même figure, dans lequel il y a plusieurs semences arrondies, & terminées par un crochet pointu. Plumier, *nova plant. amer. gener.* Voyez PLANTE. (I)

DORTMUND, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne au cercle de Westphalie : elle est située sur l'Emser. Long. 25. 6. lat. 51. 30.

DORTOIR, f. m. (*Architect.*) corps de logis simple, ou aile de bâtiment destinée dans une maison religieuse à contenir les cellules ou corridors qui les dégagent. Les dortoirs doivent avoir des issues commodées, & être distribués de manière qu'à leurs extrémités soient placés de grands escaliers bien éclairés, doux & à repos, pour la facilité de la plupart des personnes âgées ou infirmes qui ordinairement habitent ces bâtimens. Les dortoirs en général doivent être placés au premier étage, pour plus de salubrité ; ceux de l'abbaye de S. Denys, de S. Martin des Champs, de S. Germain des Prés, &c. sont situés ainsi, & peuvent servir d'exemple & d'autorité en pareille circonstance. Voyez les dortoirs de l'abbaye de Panthemont, *Planches d'architecture.* (P)

DORURE, f. f. (*Art méchan.*) c'est l'art d'employer l'or en feuilles & l'or moulu, & de l'appliquer sur les métaux, le marbre, les pierres, le bois & diverses autres matières. Voyez OR.

Cet art n'étoit point inconnu aux anciens, mais ils ne l'ont jamais poussé à la même perfection que les modernes.

Pline assure que l'on ne vit de dorure à Rome qu'après la destruction de Carthage, sous la censure de Lucius Mummius, & que l'on commença pour lors à dorer les plafonds des temples & des palais ; mais que le capitol fut le premier endroit que l'on enrichit de la sorte. Il ajoute que le luxe monta à un si haut point, qu'il n'y eut point de citoyen dans la suite, sans en excepter les moins opulens, qui ne fit dorer les murailles & les plafonds de sa maison.

Ils connoissoient, comme nous, selon toute apparence, la manière de battre l'or & de le réduire en feuilles ; mais ils ne portèrent jamais cet art à la perfection qu'il a atteint parmi nous, s'il est vrai, comme dit Pline, qu'ils ne tiroient d'une once d'or que sept cents cinquante feuilles de quatre travers de doigt en quarré. Il ajoute, il est vrai, que l'on pouvoit en tirer un plus grand nombre ; que les plus épaisses étoient appelées *bractea prænestinae*, à cause que la statue de la fortune à Préneste étoit dorée avec

ces feuilles ; & les plus minces, *bractea questoriae*. Voyez BATTRE L'OR.

Les Doreurs modernes emploient des feuilles de différentes épaisseurs ; mais il y en a de si fines, qu'un millier ne pèse pas quatre ou cinq dragmes. On se sert des plus épaisses pour dorer sur le fer & sur divers autres métaux, & les autres pour dorer sur bois.

Mais nous avons un autre avantage sur les anciens dans la manière d'appliquer l'or ; & le secret de la peinture à l'huile, découvert dans les derniers tems, nous fournit les moyens de rendre notre dorure à l'épreuve des injures des tems, ce que les anciens ne pouvoient faire. Ils n'avoient d'autre secret pour dorer les corps qui ne pouvoient endurer le feu, que le blanc d'œufs & la colle, qui ne sauroient résister à l'eau ; de sorte qu'ils bornoient la dorure aux endroits qui étoient à couvert de l'humidité de l'air.

Les Grecs appelloient la composition sur laquelle ils appliquoient leur or dans la dorure sur bois, *leucophæum* ou *leucophorum*. On nous la représente comme une espèce de terre gluante qui seroit vraisemblablement à attacher l'or, & à lui faire endurer le poli : mais les Antiquaires & les Naturalistes ne s'accordent point sur la nature de cette terre, ni sur sa couleur, ni sur les ingrédients dont elle étoit composée.

Il y a différentes sortes de dorures parmi nous, savoir la dorure à l'huile, la dorure en détrempe, & la dorure au feu, qui est propre aux métaux & pour les livres.

Manière de dorer à l'huile. La base ou la matière sur laquelle on applique l'or dans cette méthode, n'est autre chose, suivant M. Félibien, que de l'or couleur, c'est-à-dire ce reste des couleurs qui tombe dans les pinceliers ou godets dans lesquels les peintres nettoient leurs pinceaux. Cette matière qui est extrêmement grasse & gluante, ayant été broyée & passée par un linge, sert de fond pour y appliquer l'or en feuille. Elle se couche avec le pinceau comme les vraies couleurs, après qu'on a encollé l'ouvrage, & si c'est du bois, après lui avoir donné quelques couches de blanc en détrempe.

Quelque bonne que puisse être cette méthode, les doreurs Anglois aiment mieux se servir d'un mélange d'ocre jaune broyé avec de l'eau, qu'ils font sécher sur une pierre à craie, après quoi ils le broient avec une quantité convenable d'huile grasse & dessiccative pour lui donner la consistance nécessaire.

Ils donnent quelques couches de cette composition à l'ouvrage qu'ils veulent dorer ; & lorsqu'elle est presque sèche, mais encore assez onctueuse pour retenir l'or, ils étendent les feuilles par-dessus, soit entières, soit coupées par morceaux ; se servant pour les prendre de coton bien doux & bien cardé, ou de la palette des doreurs en détrempe, ou même simplement du couteau avec lequel on les a coupées, suivant les parties de l'ouvrage que l'on veut dorer, ou la largeur de l'or qu'on veut appliquer.

A mesure que l'or est posé, on passe par-dessus une brosse ou gros pinceau de poil très-doux, ou une patte de lievre, pour l'attacher & comme l'incorporer avec l'or couleur ; & avec la même pinceau ou un autre plus petit, on le ramende, s'il y a des cassures, de la même manière qu'on le dira de la dorure qui se fait avec la colle.

C'est de la dorure à l'huile que l'on se sert ordinairement pour dorer les dômes & les combles des églises, des basiliques, & des palais, & les figures de plâtre & de plomb qu'on veut exposer à l'air & aux injures du tems.

Dorure en détrempe. Quoique la dorure en détrempe se fasse avec plus de préparatifs, & pour ainsi dire avec plus d'art que la dorure à l'huile ; il n'en est pas moins constant qu'elle ne peut être employée en tant

d'ouvrages que la première, les ouvrages de bois & de stuc étant presque les seuls que l'on dore à la colle, encore faut-il qu'ils soient à couvert, cette *dorure* ne pouvant résister, ni à la pluie, ni aux impressions de l'air qui la gâtent & l'écaillent aisément.

La colle dont on se sert pour dorer, doit être faite de rognures de parchemin ou de gants, qu'on fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elle s'épaississe en consistance de gelée. *Voyez COLLE.*

Si c'est du bois qu'on veut dorer, on y met d'abord une couche de cette colle toute bouillante, ce qui s'appelle *encoller le bois*. Après cette première façon, & lorsque la colle est sèche, on lui donne le blanc, c'est-à-dire qu'on l'imprime à plusieurs reprises d'une couleur blanche détrempée dans cette colle, qu'on rend plus foible ou plus forte avec de l'eau, suivant que l'ouvrage le demande.

Ce blanc est de plusieurs sortes : quelques doreurs le font de plâtre bien battu, bien broyé & bien tamisé ; d'autres y emploient le blanc d'Espagne ou celui de Roïen. Il y en a qui se servent d'une espèce de terre blanche qu'on tire des carrières de Seve, près Paris, qui n'est pas mauvaise quand elle est affinée.

On se sert d'une brosse de poil de sanglier pour coucher le blanc. La manière de le mettre & le nombre des couches sont différens, suivant l'espèce des ouvrages. A ceux de sculpture il ne faut que sept ou huit couches ; aux ouvrages unis, il en faut jusqu'à douze. A ceux-ci elles se mettent en adoucissant, c'est-à-dire en traînant la brosse par-dessus ; aux autres, on les donne en tapant, c'est-à-dire en frappant plusieurs coups du bout de la brosse, pour faire entrer la couleur dans tous les creux de la sculpture.

L'ouvrage étant parfaitement sec, on l'adoucit ; ce qui se fait en le mouillant avec de l'eau nette, & & en le frottant avec quelques morceaux de grosse toile, s'il est uni ; & s'il est de sculpture, en se servant de légers bâtons de sapin, auxquels sont attachés quelques lambeaux de cette même toile, pour pouvoir plus aisément suivre tous les contours, & pénétrer dans tous les enfoncemens du relief.

Le blanc étant bien adouci, on y met le jaune ; mais si c'est un ouvrage de relief, avant de le jaunir, on le repare, on le recherche, on le coupe, & on le bretelle ; toutes façons qui se donnent avec de petits outils de fer, comme les fermails, les gouges, & les ciseaux, qui sont des instrumens de sculpteurs, ou d'autres qui sont propres aux doreurs ; tels que sont le fer quarré qui est plat, & le fer à retirer qui est crochu.

Le jaune qu'on emploie est simplement de l'ocre commun bien broyé & bien tamisé, qu'on détrempe avec la même colle qui a servi au blanc, mais plus foible de la moitié. Cette couleur se couche toute chaude ; elle supplée dans les ouvrages de sculpture à l'or qu'on ne peut quelquefois porter jusque dans les creux & sur les revers des feuillages & des ornemens.

L'affiette se couche sur le jaune, en observant de n'en point mettre dans les creux des ouvrages de relief. On appelle *affiette*, la couleur ou composition sur laquelle doit se poser & s'asseoir l'or des doreurs. Elle est ordinairement composée de bol d'Arménie, de sanguine, de mine de plomb, & d'un peu de suif : quelques-uns y mettent du savon & de l'huile d'olive ; & d'autres du pain brûlé, du bistre, de l'antimoine, de l'étain de glace, du beurre, & du sucre candi. Toutes ces drogues ayant été broyées ensemble, on les détrempe dans de la colle de parchemin toute chaude, & raisonnablement forte ; & l'on en applique sur le jaune jusqu'à trois couches, les dernières ne se donnant que lorsque les premières sont parfaitement sèches. La brosse pour coucher l'affiette

te doit être douce ; mais quand elle est couchée, on se sert d'une autre brosse plus rude pour frotter tout l'ouvrage à sec, ce qui enlève les petits grains qui pourroient être restés, & facilite beaucoup le brunissement de l'or.

Lorsqu'on veut dorer, on a trois sortes de pinceaux ; des pinceaux à mouiller, des pinceaux à ramender, & des pinceaux à matter ; il faut aussi un couffinet de bois couvert de peau de veau ou de mouton, & rembourré de crin ou de bourre, pour étendre les feuilles d'or battu au fortir du livre ; un couteau pour les couper, & une palette ou un bilboquet pour les placer sur l'affiette. Le bilboquet est un instrument de bois plat par-dessous, où est attaché un morceau d'étoffe, & rond par-dessus pour le prendre & manier plus aisément.

On se sert d'abord des pinceaux à mouiller pour donner de l'humidité à l'affiette, en l'humectant d'eau, afin qu'elle puisse aspirer & retenir l'or ; on met ensuite les feuilles d'or sur le couffinet qu'on prend avec la palette, si elles sont entières, ou avec le bilboquet ou le couteau même dont on s'est servi pour les couper, & on les pose & étend doucement sur les endroits de l'affiette que l'on vient de mouiller.

Lorsque l'or vient à se casser en l'appliquant, on le ramende en bouchant les cassures avec des petits morceaux d'or, qu'on prend au bout des pinceaux à ramender ; & avec les mêmes pinceaux ou de semblables, mais un peu plus gros, on l'unit par-tout ; & on l'enfonce dans tous les creux de la sculpture où on le peut porter avec la palette ou avec le bilboquet.

L'or en cet état, après qu'on l'a laissé parfaitement se sécher, se brunit ou se matte.

Brunir l'or. C'est le polir & le lisser fortement avec le brunissoir, qui est ordinairement une dent de loup ou de chien, ou bien un de ces cailloux qu'on appelle *Pierre de sanguine*, emmanché de bois, ce qui lui donne un brillant & un éclat extraordinaire. *Voyez BRUNIR.*

Matter l'or. C'est passer légèrement de la colle ou détrempe, dans laquelle on délaye quelquefois un peu de vermillon sur les endroits qui n'ont pas été brunis ; on appelle aussi cela *repasser* ou *donner couleur* à l'or. Cette façon le conserve & l'empêche de s'écorcher, c'est-à-dire de s'enlever quand on le manie.

Enfin pour dernière façon, on couche le vermillon dans tous les creux des ornemens de sculpture, & l'on ramende les petits défauts & gersures avec de l'or en coquille, ce qui s'appelle *boucher d'or moulu*.

La composition à laquelle on donne le nom de *vermeil*, est faite de gomme gutte, de vermillon, & d'un peu de brun rouge, broyés ensemble, avec le vernis de Venise & l'huile de terebenthine. Quelques doreurs se contentent de laque fine ou de sang de dragon en détrempe, ou même à l'eau pure.

Quelquefois au lieu de brunir l'or, on brunit l'affiette, & l'on se contente de le repasser à la colle, comme on fait pour matter. On se sert ordinairement de cette manière de dorer pour le visage, les mains, & les autres parties nues des figures de relief. Cet or n'est pas si brillant que l'or brun ; mais il l'est beaucoup plus que celui qui n'est que simplement matté.

Quand on dore des ouvrages où l'on conserve des fonds blancs, on a coutume de les recampir, c'est-à-dire de coucher du blanc de céruse détrempé avec une légère colle de poisson dans tous les endroits des fonds, sur lesquels le jaune ou l'affiette ont pu couler.

Manière de dorer au feu. On dore au feu de trois

manieres : favoir en or moulu , en or simplement en feuille , & en or haché.

La *dorure* d'or moulu se fait avec de l'or amalgamé avec le mercure dans une certaine proportion , qui est ordinairement d'une once de vif-argent sur un gros d'or.

Pour cette opération on fait d'abord rougir le creuset ; puis l'or & le vif-argent y ayant été mis , on les remue doucement avec le crochet jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que l'or soit fondu & incorporé au vif-argent. Après quoi on les jette ainsi unis ensemble dans de l'eau , pour les appurer & laver ; d'où ils passent successivement dans d'autres eaux , où cet amalgame qui est presque aussi liquide , que s'il n'y avoit que du vif-argent , se peut conserver très-long-tems en état d'être employé à la *dorure*. On sépare de cette masse le mercure qui n'est point uni avec elle , en le pressant avec les doigts à-travers un morceau de chamois ou de linge.

Pour préparer le métal à recevoir cet or ainsi amalgamé , il faut dérocher , c'est-à-dire dégrasser le métal qu'on veut dorer ; ce qui se fait avec de l'eau-forte ou de l'eau seconde , dont on frotte l'ouvrage avec la grate-boësse : après quoi le métal ayant été lavé dans l'eau commune , on l'écure enfin légèrement avec du sablon.

Le métal bien déroché , on le couvre de cet or mêlé avec du vif-argent que l'on prend avec la grate-boësse fine ou bien avec l'avivoir , l'étendant le plus également qu'il est possible , en trempant de tems en tems la grate-boësse dans l'eau claire , ce qui se fait à trois ou quatre reprises : ce qu'on appelle *parachever*.

En cet état le métal se met au feu , c'est-à-dire sur la grille à dorer ou dans le panier , au-dessous desquels est une poêle pleine de feu qu'on laisse ardent jusqu'à un certain degré , que l'expérience seule peut apprendre. A mesure que le vif-argent s'évapore , & que l'on peut distinguer les endroits où il manque de l'or , on repare l'ouvrage , en y ajoutant de nouvel amalgame où il en faut. Enfin il se grate-boësse avec la grosse brosse de laiton ; & alors il est en état d'être mis en couleur , qui est la dernière façon qu'on lui donne , & dont les ouvriers qui s'en mêlent conservent le secret avec un grand mystère : ce qui pourtant ne doit être guere différent de ce qu'on dira dans l'article du MONNOYAGE , de la maniere de donner de la couleur aux especes d'or.

Une autre méthode , c'est de faire tremper l'ouvrage dans une décoction de tartre , de soufre , de sel , & autant d'eau qu'il en faut pour le couvrir entièrement , & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait acquis la couleur qu'on desire , après quoi on le lave dans l'eau froide.

Pour rendre cette *dorure* plus durable , les doreurs frottent l'ouvrage avec du mercure & de l'eau-forte , & le dorent une seconde fois de la même maniere. Ils réiterent cette opération jusqu'à trois ou quatre fois , pour que l'or qui couvre le métal soit de l'épaisseur de l'ongle.

Dorure au feu avec de l'or en feuille. Pour préparer le fer ou le cuivre à recevoir cette *dorure* , il faut les bien grater avec le grateur , & les polir avec le polissoir de fer , puis les mettre au feu pour les bleuir , c'est-à-dire pour les échauffer , jusqu'à ce qu'ils prennent une espece de couleur bleue. Lorsque le métal est bleui , on y applique la première couche d'or que l'on ravale légèrement avec un polissoir , & que l'on met ensuite sur un feu doux.

On ne donne ordinairement que trois couches ou quatre au plus , chaque couche étant d'une seule feuille d'or dans les ouvrages communs , & de deux dans les beaux ouvrages ; & à chaque couche qu'on donne , on les remet au feu. Après la dernière coi-

Tome V.

che , l'or est en état d'être bruni clair. Voyez les Pl. du doreur qui représentent tous les outils & opérations dont il est parlé dans cet article. Voyez aussi Félibien , *dictionn. d'Architect. Peint. Sculpt.* Voyez enfin le *dictionn. du Comm. & Chamb.* Tous ces auteurs se sont suivis.

DORURE sur parchemin , cuir , & autres ouvrages dont l'on fait tapisseries & tranches de livres : prenez trois livres d'huile de lin ; vernis , de poix greque , de chaque une livre ; demi-once de poudre de safran : faites bouillir tout ceci en une poêle plombee , jusqu'à ce qu'y trempant une plume , vous la retiriez comme brûlée ; alors vous ôterez votre mixture de dessus le feu , & vous prendrez une livre d'aloès hépatique , bon & bien pulvérisé , & la jetterez peu à peu dedans , observant de remuer avec un bâton , car autrement le mélange monteroit : si malgré le mouvement il montoit , vous l'ôteriez du feu , & le laisseriez reposer ; puis le remettiez , le laissant derechef bouillir , remuant toujours avec le bâton. Lorsque tout sera bien incorporé , vous l'ôterez du feu , le laisserez reposer , puis le passerez par un linge dans un autre vaisseau , dans lequel vous le garderez. Quand vous voudrez l'employer pour dorer parchemin ou cuir , vous donnerez d'abord une assiette de blanc d'œuf ou de gomme ; vous appliquerez ensuite une feuille d'étain ou d'argent ; vous coucherez par-dessus votre vernis tout chaud , & vous aurez aussi-tôt une couleur très-belle , que vous laisserez sécher au soleil : après quoi , vous imprimerez ou peindrez les couleurs qu'il vous plaira.

Maniere de dorer la tranche des livres. Pour dorer la tranche des livres , prenez la grosseur d'une noix de bol d'Arménie , la grosseur d'un pois de sucre candi , broyez bien le tout à sec & ensemble ; ajoutez-y un peu de blanc d'œuf bien battu , puis broyez derechef. Cela fait , prenez le livre que vous voudrez dorer sur la tranche ; qu'il soit relié , collé , rogné , & poli ; ferrez-le fortement dans la presse à rogner , le plus droit & égal que faire se pourra ; ayez un pinceau , donnez une couche de blanc d'œuf battu , que cette couche soit legere , laissez-la sécher , donnez une couche de la composition susdite ; quand elle sera bien seche , polissez & raclez-la bien ; & lorsque vous voudrez mettre l'or dessus , mouillez la tranche d'un peu d'eau claire avec le pinceau ; puis sur le champ y appliquez les feuilles d'or ou d'argent : quand elles seront seches , vous les polirez avec la dent de loup. Cela fait , vous pourrez travailler dessus , tel ouvrage , marbrure , &c. qu'il vous plaira.

Article de M. PAPILLON.

DORURE sur cuir , sur argent , étain , & verre. Prenez un pot neuf bien plombé , de la grandeur qu'il vous plaira ; ayez un fourneau ; mettez dans le pot trois livres d'huile de lin au moins , & laissez cette huile sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit cuite , ce que vous connoîtrez en trempant une plume dedans ; si la plume se pele , l'huile est cuite : alors ajoutez-y de racine de pin huit onces , de sandarach huit onces , d'aloès hépatique quatre onces , le tout bien broyé ; mettez tout cela à la fois , en remuant bien avec une spatule , augmentant le feu sans cesser de remuer , jusqu'à ce que tout se fonde & devienne liquide ; laissez cuire lentement ; éprouvez de tems en tems sur papier ou sur l'ongle la consistance ; si le mélange vous paroît trop clair , ajoutez-y une once & demie d'aloès cicotrin ; quand il vous semblera cuit , retirez-le de dessus le feu : ayez deux sachets appareillés , en forme de collatoire , coulez dedans ces sachets le mélange avant qu'il soit refroidi ; ce qui n'aura point été fondu , restera dans le premier ; le reste passera dans le second , & sera le vernis à dorer. Vous le garantirez de la poussiere ; plus il sera vieux , meilleur il deviendra. Quand vous voudrez

H ij

l'employer sur verre, pour lui donner couleur d'or, il faudra que le verre ou la dorure soit chaude, & vous l'étendrez avec le pinceau. *Article de M. PAILLON.*

Procédé, suivant lequel on parvient à retirer l'or qui a été employé sur le bois dans la dorure à colle. Il faut mettre les morceaux de bois dorés dans une chaudière, où l'on entretiendra de l'eau très-chaude; on les y laissera tremper un quart-d'heure; on les transférera ensuite dans un autre vaisseau qui contiendra aussi de l'eau, mais en petite quantité, & moins chaude que celle de la chaudière: c'est dans l'eau du second vaisseau que l'on fera tomber l'or, en brochant la dorure avec une brosse de soie de sanglier, que l'on trempera dans l'eau presque à chaque coup que l'on donnera; on aura soin d'avoir des brosses de plusieurs sortes, afin de pénétrer plus facilement dans le fond des ornemens, s'il s'en trouve; & l'on observera que les soies en soient courtes, afin qu'elles soient fermes. Quand on aura par ce moyen dedoré une quantité suffisante de bois, on fera évaporer jusqu'à siccité l'eau dans laquelle on aura broché l'or; ce qui restera au fond du vase, sera mis dans un creuset, au milieu des charbons, jusqu'à ce qu'il ait rougi, & que la colle & la graisse qui s'y trouvent mêlées, soient consumées par le feu: alors l'eau régale & le mercure pourront agir sur l'or qui y est contenu. On préférera le mercure, parce que la dépense sera moindre. On mettra donc la matière à traiter, un peu chaude, dans un mortier avec du mercure très-pur; on la triturera d'abord avec le pilon pendant une heure; puis on y versera de l'eau fraîche en très-petite quantité, & l'on continuera de triturer très-long-tems, jusqu'à ce qu'on présume que le mercure s'est chargé de l'or contenu dans la matière. Alors on lavera le mercure à plusieurs eaux; on le passera à-travers la peau de chamois, dans laquelle il restera un amalgame d'or & de mercure; on mettra l'amalgame dans un creuset; on en chassera le mercure par un très-petit feu; & il restera une belle chaux d'or, aussi pure qu'on la puisse définir. Si l'on a une grande quantité de matière à triturer, on pourra se servir du moulin des affineurs de la monnoie, en observant de mêler un peu de sable très-pur dans la matière, afin de faire mieux pénétrer l'or dans le mercure. Pour faire évaporer le mercure, on pourra, afin d'en perdre moins, se servir d'une cornue & d'un matras. Ce procédé est l'extrait d'un mémoire sur la même matière, présenté à l'académie des Sciences par M. d'Arclay de Montamy, premier maître-d'hôtel de M^{gr}. le duc d'Orléans.

* DORURE, (*Manuf. en soie.*) on appelle ainsi les matières or ou argent, propres à être employées dans les étoffes riches. Il y en a de plusieurs sortes. Il y a l'or lis de deux espèces; l'or frisé de deux espèces, l'un très-fin, l'autre moins fin; le clinquant; la lame; la canetille, & le sorbec. Le clinquant est une lame filée avec un frisé; la lame est le trait ou battu ou écaché sous le moulin du Lymptier; la canetille est un trait filé sur une corde à boyau, qu'on tire ensuite; le sorbec est une lame filée sur des soies de couleur.

DORURE, (*Pâtiss.*) c'est un appareil de jaunes d'œufs, dont les Pâtissiers se servent pour mettre leurs ouvrages en couleur.

DORYCNium, f. m. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleurs papilionacées; le pistil sort du calice, & devient dans la suite une filique courte, qui renferme des semences arrondies: ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont profondément découpées. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (D)

* DORYPHORES, f. m. (*Hist. anc.*) gardes des

empereurs; ils étoient armés de piques. Leur poste étoit important; il conduisoit aux plus éminentes dignités. Ils faisoient serment de fidélité.

DOS, f. m. *terme d'Anatomie*; qui se dit de la partie postérieure du thorax.

DOS DE LA MAIN ET DU PIÉ, c'est le côté extérieur de la main & du pié, ou cette partie opposée à la paume & à la plante du pié. Voyez PAUME; voy. aussi MAIN & PIÉ.

DOS DU NEZ, c'est le sommet du nez qui règne tout le long de cette partie. Voyez NEZ.

Dans ces nez que l'on appelle nez à la Romaine, le dos est plus haut ou plus en bosse vers le milieu, que dans tout le reste: cette partie est appelée l'épine. Voyez EPINE. (L)

DOS D'ANE, (*Marine.*) c'est une ouverture que l'on fait en demi-cercle à quelques vaisseaux; afin de couvrir le passage de la manuelle.

Le dos d'âne d'un vaisseau de cinquante canons s'étend à dix-huit pouces du fronteau, & il a quinze pouces de large; il va en s'étrécissant, & finit à un pié & demi du bord. Ses côtés sont faits d'une planche coupée de travers, d'un pouce & demi d'épaisseur, & il est épais de planches épaisses d'un pouce.

Le dos d'âne n'est pas d'usage pour tous les vaisseaux. Voyez la manuelle cotée 81. fig. 1. Planc. IV. (Z)

Dos, (*Manege.*) Le dos du cheval va depuis le garrôt jusqu'aux reins; c'est la partie du corps du cheval, sur laquelle on met la selle. Voyez GARROT.

Monter un cheval à dos ou à dos nud, c'est le monter à poil & sans selle.

* Dos, (*Arts & Métiers.*) terme relatif à devant, & quelquefois synonyme à derrière. Il a d'autres corrélatifs, comme tranche; car on dit le dos & la tranche d'un livre; tranchant, car on dit le dos & le tranchant d'un rasoir, &c. On apprend à connoître ces corrélatifs par l'usage. Il faut seulement observer en général, que dans toutes les occasions où l'on distingue les côtés par des noms différens, & où l'on donne à l'un de ces côtés le nom de dos; ce côté appelé dos est toujours l'opposé de celui où l'on a pratiqué une des formes principales & remarquables de la chose.

Dos, (*Manuf. en laine.*) on dit mieux faite: c'est dans une étoffe le côté opposé aux lisères.

DOSE, f. f. (*Pharm.*) se dit de la quantité déterminée par poids ou par mesure, des différens ingrédients dont certains médicamens sont composés.

On se sert aussi de ce terme pour exprimer la quantité d'un médicament que doit prendre un malade.

La façon de déterminer la dose d'un remède est quelquefois assez vague, mais suffisante pourtant pour les remèdes dont on n'a pas à redouter la trop grande activité, comme les altérans ordinaires, ou les évacuans légers. Les sirops de cette classe, par exemple, se donnent par cuillerées; les décoctions, les infusions, par tasses, par gobelets; on prend d'une opiate assez communément la grosseur d'une noisette, d'une noix muscade; on prescrit la quantité qu'on doit prendre de certaines poudres, par ce qu'il en peut tenir sur la pointe d'un couteau, sur le manche d'une cuillère, &c. Mais pour les remèdes plus énergiques, comme l'émétique, les purgatifs, les narcotiques, &c. il faut absolument fixer leur dose par le poids, du moins la méthode en est-elle plus sage & plus exacte. (b)

DOSITHÉENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) ancienne secte parmi les Samaritains. Voyez SAMARITAIN.

On connoît peu les dogmes, ou les erreurs des Dosithéens. Ce que nous en ont appris les anciens, se réduit à ceci: que les Dosithéens pouvoient si loin le principe, qu'il ne falloit rien faire le jour du sabbat, qu'ils demeuroient dans la place & dans la posture

où ce jour les surprenoit, sans se remuer, jusqu'au lendemain : qu'ils blâmoient les secondes nocces ; & que la plupart d'entre eux, ou ne se marioient qu'une fois, ou gardoient le célibat.

Il est fait mention dans Origene, S. Epiphane, S. Jérôme, & plusieurs autres peres Grecs & Latins, d'un certain Dosithée, chef de secte parmi les Samaritains : mais les savans ne sont point d'accord sur le tems où il vivoit. S. Jérôme, dans son dialogue contre les Lucifériens, le met avant Jesus-Christ, en quoi ce pere a été suivi par Drusus, qui dans sa réponse à Serrarius, place Dosithée vers le tems de Sennachérib roi d'Assyrie ; mais Scaliger prétend que Dosithée a été postérieur à Jesus-Christ. En effet Origene semble insinuer que Dosithée étoit contemporain des apôtres, & ajoute qu'il vouloit persuader aux apôtres qu'il étoit le Messie prédit par Moïse : peut-être cet auteur l'a-t-il confondu avec Simon le Magicien qui eut les mêmes prétentions, & dont quelques disciples porterent aussi le nom de *Dosithéens*.

Quoi qu'il en soit, ce Dosithée eut un grand nombre de sectateurs, & sa secte subsistoit encore à Alexandrie du tems du patriarche Eulogius, comme il paroît par un décret de ce patriarche, publié par Photius. Dans ce décret Eulogius accuse Dosithée d'avoir parlé d'une manière injurieuse des anciens patriarches & des prophetes, & de s'être attribué à lui-même l'esprit de prophétie. Il le fait contemporain de Simon le Magicien ; le taxe d'avoir corrompu le Pentateuque en plusieurs endroits, & d'avoir composé divers ouvrages impies.

Le savant Usherius croit que Dosithée est l'auteur de tous les changemens faits dans le Pentateuque Samaritain ; ce qu'il prouve par l'autorité d'Eulogius. Cependant tout ce qu'on peut inférer du témoignage de ce dernier, c'est que Dosithée corrompit les exemplaires samaritains, dont sa secte fit usage depuis lui. Mais il n'y a pas d'apparence que cette corruption se soit étendue à toutes les autres copies, puisque celles que nous avons aujourd'hui ne diffèrent que fort peu du Pentateuque juif. Voyez PENTATEUQUE.

C'est dans ce sens qu'on doit entendre un passage de la chronique samaritaine, où il est dit que Doufis, c'est-à-dire Dosithée, fit différentes altérations à la loi de Moïse. L'auteur de cette chronique, qui étoit Samaritain de religion, ajoute que le grand-prêtre des Samaritains envoya différentes personnes pour se saisir de Doufis & de sa copie corrompue du Pentateuque. S. Epiphane prétend que Dosithée étoit Juif de naissance, & qu'il abjura le Judaïsme pour passer dans le parti des Samaritains. Il croit aussi qu'il fut chef de la secte des Sadducéens ; en ce cas Dosithée auroit dû vivre avant Jesus-Christ. Le pere Serrarius Jésuite, prétend aussi que Dosithée fut maître de Sadoc, qui, selon l'opinion commune, fut le chef des Sadducéens. Voyez SADDUCÉENS.

Tertullien parlant de ce même Dosithée, remarque qu'il fut le premier qui osa rejeter l'autorité des prophetes, & nier leur inspiration : mais l'erreur particuliere qu'il attribue à ce chef de secte & à ses disciples, c'étoit de ne reconnoître pour inspirés que les cinq livres de Moïse. *Dict. de Trév. Moréry, & Chambers.* (G)

DOSSE, f. f. en Charpenterie, c'est la premiere & la dernière planches qui se levent, lorsqu'on fait débiter une piece de bois quarrée : les deux rives sont les deux *dos*.

DOSSES, f. f. pl. (Hydraul.) Voyez PAL-PLANCHES.

DOSSE, terme de riviere, grosse planche qui sert à échaffauder & voûter, qu'on pose sur les cintres des ponts.

Dosse de bordure, est celle qui sert à retenir le pavé d'un pont de bois.

DOSSERET, f. m. (Architecture.) jambage formant le pié droit d'une porte ou d'une croisée. C'est aussi une espece de pilastre, d'où un arc doubleau prend naissance de fond. (P)

DOSSERET ou DOSSIER DE CHEMINÉE, exhaussement au-dessus d'un mur de pignon ou de face avec aîles, pour tenir une souche de cheminée. (P)

DOSSIER, f. m. (Jurispr.) est une feuille de papier qui couvre une liasse de pieces pliées en deux, avec lesquelles elle est attachée.

Quelquefois le terme de *dossier* se prend pour toute la liasse des pieces ; c'est en ce sens que le juge ordonne que les parties, les avocats, ou leurs procureurs, se communiqueront leurs *dossiers*, ou qu'ils les remettront entre les mains du juge, ou sur le bureau.

On marque ordinairement sur le *dossier* quel est l'objet des pieces qu'il contient.

Les procureurs font autant de *dossiers* qu'ils ont de parties ; & souvent pour une même partie, ils forment autant de *dossiers* qu'il y a d'adversaires, ou qu'il y a de nouvelles demandes qui ont chacune un objet particulier.

Ils marquent sur le *dossier* d'abord le tribunal où l'affaire est pendante, ensuite les noms & qualités des parties, la date des exploits, le nom de l'avocat, & au bas du *dossier*, les noms des procureurs : celui auquel est le *dossier*, met son nom à droite, & met le nom de son confrère à gauche.

Ils marquent aussi quelquefois sur le *dossier* la date de leur présentation, celle des sentences par défaut, la date des principaux titres & procédures à cet égard. Il n'y a point d'usage uniforme, chacun suit son idée.

Dans les tribunaux inférieurs où les affaires d'audience sont ordinairement peu chargées de procédures, & s'expédient promptement, on se contente d'envelopper les pieces sous des *dossiers* ; mais dans les instances appointées, & dans les appellations, soit verbales ou par écrit, qui se portent au parlement, il est d'usage pour la conservation des pieces, de les enfermer dans des sacs, sur l'étiquette desquels on marque si c'est une cause, instance, ou procès, le nom du tribunal, les qualités des parties, le nom du rapporteur s'il y en a un, & celui des procureurs : cela n'empêche pas que les pieces enfermées dans le sac ne soient encore enveloppées d'un *dossier*, dont la suscription est semblable à celle de l'étiquette. Un même sac renferme souvent plusieurs *dossiers*, soit contre différentes parties, si c'est dans une cause d'audience, ou différentes cotes & liasses de production, si c'est dans une affaire appointée. On change la suscription du *dossier*, suivant l'état de l'affaire ; on ne l'intitule d'abord qu'*exploit*, jusqu'à ce que l'affaire soit portée à l'audience ; ensuite lorsqu'on poursuit l'audience, on l'intitule *cause* : dans les affaires appointées, le *dossier* est intitulé *production* ; & s'il y a plusieurs productions, la premiere est intitulée *production principale*, & les autres, *production nouvelle*. On change les noms des procureurs en cause d'appel sur le *dossier*, quand ce ne sont pas les mêmes qui occupoient en cause principale.

On appelle quelquefois *cote du dossier*, la feuille qui enveloppe les pieces, à cause que l'on y cote les noms des parties. Dans les affaires qui se suivent par expédient, soit par l'avis des gens du roi, soit par l'avis d'un ancien avocat, ou par l'avis d'un ancien procureur ; celui devant qui l'affaire est portée, écrit sommairement son appointement ou avis sur la cote du *dossier* de l'avocat ou procureur, qui obtient à ses fins ; & lorsque l'appointe-

ment est expédié en conséquence, & qu'on le veut faire parapher à celui qui a jugé, il faut lui représenter la cote du *dossier*, pour voir si ce qu'on lui présente est conforme à son arrêté; & après cette vérification, il bâtonne ce qu'il avoit écrit sur le *dossier*. (A)

DOSSIER, (Horlog.) Voyez LIME A DOSSIER.

* DOSSIER, (Serrurerie.) espece de chape composée de deux branches de fer continues, un peu coudées par la tête, ferrées l'une contre l'autre, & terminées en pointe par leurs extrémités, qui sont reçues dans un manche de lime à l'ordinaire. On passe une lime à refendre entre les deux branches du *dossier*, en sorte que la queue de la lime entre à force dans le manche entre les deux extrémités des branches, & que son bout est appuyé contre la tête du *dossier*: par ce moyen la lime à refendre, qui est foible, est soutenue sur toute sa longueur, & ne risque plus de se casser ni de se fausser sous la main de l'ouvrier. C'est-là l'usage du *dossier*.

Il y a deux autres especes de *dossiers*, l'une plus simple; c'est un morceau de fer battu, plat & mince, replié sur toute sa longueur, & un peu coudé par l'extrémité, qui doit entrer dans le manche avec la queue de la lime à refendre: cette lime est placée dans le pli du *dossier*, qui la couvre sur toute sa longueur, depuis son extrémité jusqu'à celle de sa queue.

L'autre plus composée, dont les deux branches ne sont pas continues; ce sont deux regles de fer plat, environ d'un pouce de large, & d'une ligne environ d'épaisseur. L'une de ces regles a une queue, pour être fixée dans le manche; elle a aussi un épaulement à-peu-près de la même épaisseur que la seconde regle. Cette seconde regle se fixe sur la première, depuis l'épaulement jusqu'à son extrémité, par quatre vis distribuées sur toute la longueur. Ces vis ont leur écrou dans le corps ou l'épaisseur de la regle à épaulement. A l'aide de ces vis on serre entré les regles la lime à refendre, qu'on ne laisse déborder que de la quantité qu'on veut qu'elle entre dans la piece à refendre.

DOSSIERE, f. f. terme de Bourrelier; c'est une partie du harnois des chevaux de brancart, qui consiste en une bande de cuir fort large, qui passe sur la selle du cheval, recourbée par les deux extrémités, de manière qu'elle a à chaque bout une ouverture dans laquelle on fait entrer les deux brancarts. L'usage de la *dossiere* est de soutenir les brancarts toujours à la même hauteur; elle contribue aussi à faciliter au cheval les moyens de traîner la chaise ou la charrette. Voyez les Planches du Bourrelier.

DOT, f. f. (Jurisp.) Ce terme se prend en plusieurs sens différens; on entend communément par-là, ce qu'une femme apporte en mariage; quelquefois au contraire *dot* signifie ce que le mari donne à sa femme en faveur de mariage. On appelle aussi *dot*, ce que les peres, meres & autres ascendants donnent à leurs enfans, soit mâles ou femelles, en faveur de mariage; ce que l'on donne pour la fondation & entretien des églises, chapitres, séminaires, monastères, communautés, hôpitaux & autres établissemens de charité; & ce que l'on donne à un monastere pour l'entrée en religion. Nous expliquerons séparément ce qui concerne chacune de ces différentes sortes de *dots*, en commençant par celle des femmes. (A)

DOT de la femme, signifie ordinairement ce qu'elle apporte à son mari pour lui aider à soutenir les charges du mariage. Ce terme est aussi quelquefois pris pour une donation à cause de nocces, que lui fait son mari, ou pour le dotiaire qu'il lui constitue.

C'étoit la coutume chez les Hébreux, que les hommes qui se marioient, étoient obligés de constituer une *dot* aux filles qu'ils épousaient, ou à leurs

peres: c'est ce que l'on voit en plusieurs endroits de le Genese, entr'autres ch. xxix v. 18. ch. xxxj. v. 15 & 16. & ch. xxxvj. v. 12.

On y voit que Jacob servit quatorze ans Laban, pour obtenir Lia & Rachel ses filles.

Sichem demandant en mariage Dina fille de Jacob, promet à ses parens de lui donner tout ce qu'ils demanderont pour elle: *Inveni gratiam*, dit-il, *coram vobis*, & *quacumque statueritis dabo*. *Augete dotem & munera postulate*, & *libenter tribuam quod petieritis*; *tantum date mihi puellam hanc uxorem*. Ce n'étoit pas une augmentation de *dot* que Sichem demandoit aux parens par ces mots, *augete dotem*; il entendoit au contraire parler de la donation ou dotiaire qu'il étoit dans l'intention de faire à sa future, & laissoit les parens de Dina maîtres d'augmenter cette donation, que l'on qualifioit de *dot*, parce qu'en effet elle en tenoit lieu à la femme.

David donna cent prépuces de Philistins à Saïl, pour la *dot* de Michol sa fille, Saïl lui ayant fait dire qu'il ne vouloit point d'autre *dot*. Reg. ch. xvij.

C'est encore une loi observée chez les Juifs, que le mari doit doter sa femme, & non pas exiger d'elle une *dot*.

Lycurgue roi des Lacédémoniens, établit la même loi dans son royaume; les peuples de Thrace en usoient de même, au rapport d'Hérodote, & c'étoit aussi la coutume chez tous les peuples du Nord. Frothon roi de Danemarck, en fit une loi dans ses états.

Cette loi ou coutume avoit deux objets; l'un de faire en sorte que toutes les filles fussent pourvues, & qu'il n'en restât point, comme il arrive présentement, faute de biens; l'autre étoit que les maris fussent plus libres dans le choix de leurs femmes, & de mieux contenir celles-ci dans leur devoir: car on a toujours remarqué que le mari qui reçoit une grande *dot* de sa femme, semble par-là perdre une partie de sa liberté & de son autorité, & qu'il a communément beaucoup plus de peine à contenir sa femme dans une sage modération, lorsqu'elle a du goût pour le faste: *ita istæ solent quæ viros subvenire sibi postulant*, *dote fretæ feroces*, dit Plaute in *Mænech*.

La quotité de la *dot* que le mari étoit ainsi obligé de donner à sa femme, étoit différente, selon les pays: chez les Goths c'étoit la dixieme partie des biens du mari; chez les Lombards la quatrieme; en Sicile c'étoit la troisieme.

Il n'étoit pas non plus d'usage chez les Germains, que la femme apportât une *dot* à son mari, c'étoit au contraire le mari qui dotoit sa femme; elle lui faisoit seulement un léger présent de nocces, lequel, pour se conformer au goût belliqueux de cette nation, consistoit seulement en quelques armes, un cheval, &c. c'est ce que rapporte Tacite en parlant des mœurs des Germains de son tems: *dotem non uxor marito, sed uxori maritus offert*. *Inter sunt parentibus & propinquis, ac munera probant; munera non ad delicias muliebres quaesita, nec quibus nova nupta comatur, sed bovem & frænatum equum, cum frumēto gladioque*.

Présentement en Allemagne l'usage est changé; les femmes y apportent des *dots* à leurs maris, mais ces *dots* sont ordinairement fort modiques, surtout pour les filles de qualité. Par exemple, les princesses de la maison électoral de Saxe ont seulement 30000 écus; celles des autres branches de la même maison, 20000 florins; les princesses des maisons de Brunswic & de Bade, 15000 florins, & une somme pour les habits, les bijoux & l'équipage.

Chez les Romains l'usage fut toujours de recevoir des *dots* des femmes; & en considération de leur *dot* ils leur faisoient un avantage réciproque & propor-

tionné, connu sous le nom de *donation à cause de nocces*.

Cette même jurisprudence fut observée chez les Grecs, depuis la translation de l'empire à Constantinople, comme il paroît par ce que dit Harmenopule de l'*hypobolon* des Grecs, qui étoit une espece de donation à cause de nocces, que l'on régloit à proportion de la *dot*, & dont le *morghengeba* des Allemands paroît avoir tiré son origine.

César en ses commentaires parlant des mœurs des Gaulois, & de ce qui s'observoit de son tems chez eux entre mari & femme pour leurs conventions matrimoniales, fait mention que la femme apportoit en *dot* à son mari une somme d'argent; que le mari de sa part prenoit sur ses biens une somme égale à la *dot*; que le tout étoit mis en commun; que l'on en conservoit les profits, & que le tout appartenoit au survivant des conjoints: *quantas pecunias ab uxoribus dotis nomine acceperunt, tantas ex his bonis aestimatione factâ cum dotibus communicant; hujus omnis pecuniæ conjunctim ratio habetur; fructusque servantur; uter eorum vitâ superavit, ad eum pars utriusque cum fructibus superiorum temporum pervenit.*

Lorsque les Francs eurent fait la conquête des Gaules, ils laissèrent aux Gaulois la liberté de vivre suivant leurs anciennes coutumes; pour eux ils retinrent celles des Germains dont ils tiroient leur origine: ils étoient donc dans l'usage d'acheter leurs femmes, tant veuves que filles, & le prix étoit pour les parens, & à leur défaut au roi, suivant le titre 46 de la loi salique. Les femmes donnoient à leurs maris quelques armes, mais elles ne leur donnoient ni terres ni argent; c'étoient au contraire les maris qui les dotoient. Tel fut l'usage observé entre les Francs sous la première & la seconde race de nos rois. Cette coutume s'observoit encore vers le x^e siècle, comme il paroît par un cartulaire de l'abbaye de S. Pierre-en-Vallée, lequel, au dire de M. le Laboureur, a bien sept cents ans d'antiquité. On y trouve une donation faite à ce couvent par Hildegarde comtesse d'Amiens, veuve de Valeran comte de Vexin; elle donne à cette abbaye un aleu qu'elle avoit reçu en se mariant de son seigneur, suivant l'usage de la loi salique, qui oblige, dit-elle, les maris de doter leurs femmes.

On trouve dans Marculphe, Sirmond & autres auteurs, plusieurs formules anciennes de ces constitutions de *dots* faites par le mari à sa femme; cela s'appelloit *libellus dotis*. C'est de cette *dot* constituée par le mari, que le douaire tire son origine; aussi plusieurs de nos coutumes ne le qualifient point autrement que de *dot*: c'est pourquoi nous renvoyons au mot DOUAIRE ce qui a rapport à ce genre de *dot*, & nous ne parlerons plus ici que de celle que la femme apporte à son mari.

Cette espece de *dot* avoit toujours été usitée chez les Romains, ainsi qu'on l'a déjà annoncé; mais suivant le droit du digeste, & suivant les lois de plusieurs empereurs, la *dot* & les instrumens dotaux n'étoient point de l'essence du mariage; on en trouve la preuve dans la loi 4. ff. de pignoris; l. 31. in princip. ff. de donat. & l. 9. 13 & 22. cod. de nupt. Ulpien dit néanmoins sur la loi 11. ff. de pactis, qu'il est indigne qu'une femme soit mariée sans *dot*.

Mais en l'année 458, selon Contius, ou en 460, suivant Halvander, Majorien par sa nouvelle de *sanctimonialibus & viduis*, déclara nuls les mariages qui seroient contractés sans *dot*. Son objet fut de pourvoir à la subsistance & éducation des enfans: il ordonna que la femme apporteroit en *dot* autant que son mari lui donneroit de sa part; que ceux qui se marieroient sans *dot*, encourroient tous deux une note d'infamie, & que les enfans qui naîtroient de ces mariages, ne seroient pas légitimes.

L'empereur Justinien ordonna que cette loi de Majorien n'auroit lieu que pour certaines personnes marquées dans ses *novelles* 11. chap. jv. & 74. ch. jv.

Les papes ordonnerent aussi que les femmes seroient dotées, comme il paroît par une épître attribuée faussement à Evarest, *can. consanguin. caus. 4. quæst. 3. §. 1.*

L'église gallicane qui se régloit anciennement par le code théodosien, & par les nouvelles qui sont imprimées avec ce code, suivit la loi de Majorien, & ordonna, comme les papes, que toutes les femmes seroient dotées: *nullum sine dote fiat conjugium*, dit un concile d'Arles en 524: *juxta possibilitatem fiat dos*; Gratian. 30. quæst. 5. can. nullum.

La *dot* ayant été ainsi requise en France dans les mariages, les prêtres ne donnoient point la bénédiction nuptiale à ceux qui se présentoient, sans être auparavant certains que la femme fût dotée; & comme c'étoient alors les maris qui dotoient leurs femmes, on les obligea de le faire suivant l'avis des amis communs, & du prêtre qui devoit donner la bénédiction nuptiale: & afin de donner à la constitution de *dot* une plus grande publicité, elle se faisoit à la porte de l'église; mais ceci convient encore plutôt au douaire qu'à la *dot* proprement dite.

Dans l'usage présent la *dot* n'est point de l'essence du mariage; mais comme la femme apporte ordinairement quelque chose en *dot* à son mari, on a établi beaucoup de regles sur cette matiere.

Les privilèges de la *dot* sont beaucoup plus étendus dans les pays de droit écrit, que dans les pays coutumiers: dans ceux-ci tout ce qu'une femme apporte en mariage, ou qui lui échet pendant le cours d'icelui, compose sa *dot*, sans aucune distinction; au lieu que dans les pays de droit écrit la *dot* peut à la vérité comprendre tous les biens présents & à venir, mais elle peut aussi ne comprendre qu'une partie des biens présents ou à venir, & il n'y a de biens dotaux que ceux qui sont constitués à ce titre; les autres forment ce qu'on appelle *des biens paraphernaux*, dont la femme demeure la maîtresse.

Les femmes avoient encore à Rome un troisième genre de biens qu'on appelloit *res receptitiæ*, comme le remarquent Ulpien & Aulu-Gelle; c'étoient les choses que la femme apportoit pour son usage particulier. Ces biens n'étoient ni dotaux ni paraphernaux; mais cette troisième espece de biens est inconnue parmi nous, même en pays de droit écrit.

Dans les pays où l'usage est que la femme apporte une *dot* à son mari, usage qui est à-présent devenu presque général, on a fait quelques réglemens pour modérer la quotité de ces *dots*.

Démotenes écrit que Solon avoit déjà pris cette précaution à Athenes.

Les Romains avoient aussi fixé les *dots*, du moins pour certaines personnes, comme pour les filles des décurions; & suivant la nouvelle 22, la *dot* la plus forte ne pouvoit excéder 100 liv. d'or: c'est pourquoi Cujas prétend que quand les lois parlent d'une grande *dot*, on doit entendre une somme égale à celle dont parle la nouvelle 22; mais Accurse estime avec plus de raison, que cela dépend de la qualité des personnes.

Il y a eu aussi en France quelques réglemens pour les *dots*, même pour celles des filles de France.

Anciennement nos rois demandoient à leurs sujets des dons ou subfides pour les doter.

Dans la suite on leur donnoit des terres en apanage, de même qu'aux enfans mâles; mais Charles V. par des lettres du mois d'Octobre 1374, ordonna que sa fille Marie se contenteroit des 100 mille francs qu'il lui avoit donnés en mariage, avec tels estoremens & garnisons, comme il appartient à une fille de France, & pour tout droit de partage ou apanage;

qu'Isabelle son autre fille auroit pour tout droit de partage ou apanage, 60 mille francs, avec les estoimens & garnisons convenables à une fille de roi ; & que s'il avoit d'autres filles, leur mariage seroit réglé de même : & depuis ce-tems on ne leur donne plus d'apanage ; ou si on leur donne quelquefois des terres, ce n'est qu'en paiement de leurs deniers dotaux, & non à titre d'apanage, mais seulement par forme d'engagement toujours sujet au rachat.

Les *dots* étoient encore plus modiques dans le siècle précédent. Marguerite de Provence qui épousa S. Louis en 1234, n'eut que 20 mille livres en *dot* ; toute la dépense du mariage coûta 2500 liv. Cela paroît bien modique ; mais il faut juger de cela eu égard au tems, & au prix que l'argent avoit alors.

Par rapport aux *dots* des particuliers, je ne trouve que deux réglemens.

Le premier est une ordonnance de François I. donnée à Château-Briand le 8 Juin 1532, laquelle, *art. 2*, en réglant le train des financiers, veut qu'ils ne donnent à leurs filles dons & mariage excédans la dixième partie de leurs biens ; ayant toutefois égard au nombre de leurs fils & filles, pour les hausser & diminuer, au jugement & avis de leurs parens, sur peine d'amende arbitraire. Si ce réglemeut eût été exécuté, c'étoit une manière indirecte de faire donner aux financiers une déclaration du montant de leurs biens.

L'autre réglemeut est l'ordonnance de Roussillon, du mois de Janvier 1563, laquelle, *art. 17*, dit que les peres ou meres, ayeuls ou ayeules, en mariant leurs filles, ne pourront leur donner en *dot* plus de 10000 l. tournois, à peine contre les contrevenans de 3000 livres d'amende. Cet article excepte néanmoins ce qui seroit venu aux filles par succession ou donation d'autres que de leurs ascendans.

Mais cet article n'est pas non plus observé. Dans le siècle dernier Hortense Mancini duchesse de Mazarin, avoit eu en *dot* vingt millions, somme plus considérable que toutes les *dots* des reines de l'Europe ensemble.

Dans les pays de droit écrit, le pere est obligé de doter sa fille selon ses facultés, soit qu'elle soit encore en sa puissance ou émancipée ; & si après la mort du mari il a retiré la *dot* en vertu de quelque clause du contrat de mariage, ou par droit de puissance paternelle, il est obligé de la redoter une seconde fois en la remariant, à moins que la *dot* n'eût été perdue par la faute de la femme.

Lorsque le pere dote sa fille, on présume que c'est du bien du pere, & non de celui que la fille peut avoir d'ailleurs.

La *dot* ainsi constituée par le pere s'appelle *profec-tice*, à cause qu'elle vient de lui, à la différence de la *dot adventice*, qui est celle qui provient d'ailleurs que des biens du pere.

La fille mariée décédant sans enfans, la *dot* profec-tice retourne au pere par droit de reversion, quand même il auroit émancipé sa fille ; mais la *dot adventice* n'est pas sujette à cette reversion.

Si le pere est hors d'état de doter sa fille, l'ayeul est tenu de le faire pour lui, & à leur défaut le bis-ayeul paternel ; & ces ascendans ont, comme le pere, le droit de retour.

Mais les autres parens ou étrangers qui peuvent doter celle qui se marie, n'ont pas le droit de retour ou reversion.

Les lois disent que la cause de la *dot* est perpétuelle, c'est-à-dire que la *dot* est donnée au mari, pour en jouir par lui tant que le mariage durera.

L'action qui appartient au mari pour demander le paiement de la *dot* à ceux qui l'ont constituée, dure trente ans, comme toutes les autres actions personnelles ; mais si ayant donné quittance de la

dot, quoiqu'il ne l'ait pas reçue, il est dix ans sans opposer l'exception, *non numeratæ dotis*, il n'y est plus ensuite recevable ; il en est aussi responsable envers sa femme, lorsqu'il a négligé pendant dix ans d'en demander le payement.

Les revenus de la *dot* appartiennent au mari, & sont destinés à lui aider à soutenir les charges du mariage, telles que l'entretien des deux conjoints, celui de leurs enfans, & autres dépenses que le mari juge convenables.

Le mari a seul l'administration de la *dot*, & la femme ne peut la lui ôter ; il peut agir seul en justice pour la conservation & le recouvrement de la *dot* contre ceux qui en sont débiteurs ou détempteurs, ce qui n'empêche pas que la femme ne demeure ordinairement propriétaire des biens par elle apportés en *dot*.

La femme peut cependant aussi, suivant notre usage, agir en justice pour ses biens dotaux, soit lorsqu'elle est séparée de biens d'avec son mari, ou lorsqu'elle est autorisée à cet effet par lui, ou à son refus par justice.

Lorsque la *dot* consiste en deniers, ou autres choses mobilières qui ont été estimées par le contrat, le mari en devient propriétaire ; c'est-à-dire qu'au lieu de choses qu'il a reçues en nature, il devient débiteur envers sa femme ou ses héritiers du prix de l'estimation.

Il en est de même en pays de droit écrit des immeubles apportés en *dot* par la femme, lorsqu'ils ont été estimés par le contrat ; car cette estimation forme une véritable vente au profit du mari, & la *dot* consiste dans le prix convenu, tellement que si les choses ainsi estimées viennent à périr ou à se détériorer, la perte tombe sur le mari comme en étant devenu propriétaire.

Au contraire en pays coutumier l'estimation de l'immeuble dotal n'en rend pas le mari propriétaire ; il ne peut en disposer sans le consentement de sa femme, & doit le rendre en nature après la dissolution du mariage.

La loi *Julia*, ff. *de fundo dotali*, défend aussi au mari d'aliéner la *dot* sans le consentement de sa femme, & de l'hypothéquer même avec son consentement ; mais présentement dans les pays de droit écrit du ressort du parlement de Paris, les femmes peuvent, suivant la déclaration de 1664, s'obliger pour leurs maris, & à cet effet aliéner & hypothéquer leur *dot* ; ce qui a été ainsi permis pour la facilité du commerce de ces provinces.

Dans les autres pays de droit écrit, la *dot* ne peut être aliénée sans nécessité, comme pour la subsistance de la famille ; il faut aussi en ce cas plusieurs formalités, telle qu'un avis de parens & une permission du juge.

Après la dissolution du mariage, le mari ou ses héritiers sont obligés de rendre la *dot* à la femme & à son pere conjointement, lorsque c'est lui qui a doté sa fille. Si le pere dotateur est décédé, ou que la *dot* ait été constituée par un étranger, elle doit être rendue à la femme ou à ses héritiers.

Quand la *dot* consiste en immeubles, elle doit être rendue aussi-tôt après la dissolution du mariage ; lorsqu'elle consiste en argent, le mari ou ses héritiers avoient par l'ancien droit trois ans pour la payer en trois payemens égaux, *annuâ, bimâ, trimâ die* : par le nouveau droit, elle doit être rendue au bout de l'an, sans intérêt pour cette année ; mais les héritiers du mari doivent pendant cette année nourrir & entretenir la femme selon sa condition.

Il n'est pas permis en pays de droit écrit de stipuler, même par contrat de mariage, des termes plus longs pour la restitution de la *dot*, à moins que ce ne soit du consentement du pere dotateur, & que la

filles soit dans la suite héritière de son père. Un étranger qui dote la femme, peut aussi mettre à sa libéralité telles conditions que bon lui semble.

Le mari ou ses héritiers peuvent retenir sur la *dot* la portion que le mari en a gagnée à titre de *survie*, soit aux termes du contrat de mariage, ou en vertu de la coutume ou usage du pays, lequel gain s'appelle en quelques endroits *contre-augment*, parce qu'il est opposé à l'augment de *dot*.

On doit aussi laisser au mari une portion de la *dot*, lorsqu'il n'a pas de quoi vivre d'ailleurs.

La loi *affiduis*, au code *qui potiores*, donne à la femme une hypothèque tacite sur les biens de son mari pour la répétition de sa *dot*, par préférence à tous autres créanciers hypothécaires, même antérieurs au mariage. Mais cette préférence sur les créanciers antérieurs n'a lieu qu'au parlement de Toulouse; & elle n'est accordée qu'à la femme & à ses enfans, & non aux autres héritiers; il faut aussi que la quittance de *dot* porte numération des deniers; & les créanciers antérieurs sont préférés à la femme, lorsqu'ils lui ont fait signifier leurs créances avant le mariage.

Dans les autres pays de droit écrit, la femme a seulement hypothèque du jour du contrat, ou s'il n'y en a point, du jour de la célébration.

Pour ce qui est des meubles du mari, la femme y est préférée pour sa *dot* à tous autres créanciers.

À défaut de biens libres, la *dot* se répète sur les biens substitués, soit en directe ou en collatérale.

En pays coutumier, la mère est obligée aussi-bien que le père, de doter sa fille: si le père dote seul, cela se prend sur la communauté; ainsi la mère y contribue.

Tous les biens que la femme apporte en mariage, sont censés dotaux, & le mari en a la jouissance, soit qu'il y ait communauté, ou non, à moins qu'il n'y ait dans le contrat clause de séparation de biens.

Pour empêcher que la *dot* mobilière ne tombe toute en la communauté, on en stipule ordinairement une partie propre à la femme; les différentes gradations de ces sortes de stipulations, & leur effet, seront expliqués au mot PROPRES.

Les intérêts de la *dot* courent de plein droit tant contre le père, & autres qui l'ont constituée, que contre le mari, lorsqu'il est dans le cas de la rendre.

La femme autorisée de son mari peut vendre, hypothéquer, même donner entre-vifs ses biens dotaux, sauf son action pour le emploi ou pour l'indemnité.

La restitution de la *dot* doit être faite aussi-tôt après la dissolution du mariage, & les intérêts courent de ce jour-là.

L'hypothèque de la femme pour la restitution de sa *dot* & pour ses emplois & indemnités, qui en font une suite, a lieu du jour du contrat; & s'il n'y en a point, du jour de la célébration: elle n'a aucune préférence sur les meubles de son mari.

On peut voir sur la *dot* les titres du digeste, *soluto matrimonio quemadmodum dos petatur*, de jure dotium, de pactis dotalibus, de fundo dotali, pro dote, de collatione dotis, de impensis in res dotalis factis; & au code de dotis promissione, de dote cautâ & non numeratâ, de inofficiosis dotibus, de rei uxoria actione, &c. Il y a aussi plusieurs nouvelles qui en traitent, notamment les nouvelles 18, 61, 91, 97, 100, 117.

Plusieurs auteurs ont fait des traités exprès sur la *dot*, tels que *Jacobus Brunus*, *Baldus novellus*, *Joannes Campegius*, *Vincent de Paleotis*, *Constantin*, *Rogierius*, *Anton. Guibert*, & plusieurs autres. (A)

DOT DU MARI, est ce que le mari apporte de sa part en mariage, ou plutôt ce qui lui est donné en faveur de mariage par ses père & mère, ou autres

personnes. Il est peu parlé de la *dot* du mari dans les livres de Droit, parce que la femme n'étant point chargée de la *dot* de son mari, il n'y avoit pas lieu de prendre pour lui les mêmes précautions que les lois ont prises en faveur de la femme pour sa *dot*. Celle du mari ne passe qu'après celle de la femme.

En pays coutumier, les propres du mari qui font partie de sa *dot*, se reprennent sur la communauté après ceux de la femme. Voyez COMMUNAUTÉ & PROPRES. (A)

DOT ou DOTATION RELIGIEUSE, (*Jurispr.*) est ce que l'on donne à un monastère pour y faire profession.

La discipline ecclésiastique a varié plusieurs fois par rapport à ces sortes de conventions, & l'on distingue à cet égard trois tems différens.

Le premier dans lequel il étoit absolument défendu de rien exiger, & seulement permis de recevoir ce qui étoit offert volontairement.

C'est ce qui résulte du canon 19 du second concile de Nicée tenu en 789, qui défend la simonie pour la réception dans les monastères, sous peine de déposition contre l'abbé, & pour l'abbesse d'être tirée du monastère & mise dans un autre. Mais ce même canon ajoute que ce que les parens donnent pour *dot*, ou que le religieux apporte de ses propres biens, demeurera au monastère, soit que le moine y reste ou qu'il en sorte, à moins que ce ne fût par la faute du supérieur.

Le chapitre *veniens 19 extr. de simon.* tiré du canon 5 du concile de Tours tenu en 1163, défend toute convention pour l'entrée en religion, sous peine de suspension & de restitution de la somme à un autre monastère du même ordre, où l'on doit transférer celui qui a donné l'argent, supposé qu'il l'ait fait de bonne foi, & non pour acheter l'entrée en religion, autrement il doit être transféré dans un monastère plus rigide. Le chapitre xxx. *cod.* permet de prendre les sommes offertes volontairement. Le troisième concile général de Latran tenu sous Alexandre III. en 1179, ordonna que celui dont on auroit exigé quelque chose pour sa réception dans un monastère, ne seroit point promu aux ordres sacrés, & que le supérieur qui l'auroit reçu seroit suspendu pour un tems de ses fonctions.

L'usage d'exiger des *dots* s'étant aussi introduit dans les monastères de filles, sous prétexte que le monastère étoit pauvre.

Le chapitre xl. *extra de simonia*, tiré du concile général de Latran 3^e tenu en 1215, défend aussi d'exiger des *dots* à l'avenir, & ordonne que si quelque religieuse contrevient à cette loi, on chassera du monastère celle qui aura été reçue & celle qui l'aura reçue, sans espérance d'y être rétablies, & qu'elles seront renfermées dans un couvent plus austère pour y faire pénitence toute leur vie.

Le concile ajoute que ce décret sera aussi observé par les moines, & autres réguliers, & que les évêques le feront publier tous les ans dans leurs diocèses, à ce que l'on n'en ignore.

Le chap. xli. du même concile veut que les évêques qui exigeront des présens pour l'entrée en religion, comme quelques-uns étoient dans l'usage de le faire, seront obligés de rendre le double au profit du monastère.

L'extravagante commune, *sanè in vineâ Domini*, traite de pactations simoniaques les sommes même les plus légères que l'on auroit données, soit sous prétexte de repas, ou autrement; elle défend de rien exiger directement ni indirectement, & permet seulement de recevoir, ce qui sera offert librement.

Enfin le concile de Trente, *sess. 25. chap. iij.* défend de donner au monastère des biens du novice, sous peine d'anathème contre ceux qui donnent ou

qui reçoivent, sous quelque prétexte que ce soit, pendant le tems du noviciat, excepté ce qui est nécessaire pour la nourriture & entretien du novice.

Dans le second tems, il étoit toujours défendu aux novices de disposer de leurs biens au profit du monastere, comme il est dit par l'*art. 19* de l'ordonnance d'Orléans; & par l'*art. 28* de l'ordonnance de Blois, on permit seulement aux monasteres de stipuler des pensions modiques.

Le concile de Sens tenu en 1528, auquel présidoit le cardinal Duprat alors archevêque de Sens, donna lieu à cette nouvelle discipline; il ordonne, *can. 28*, que dans les monasteres de filles on n'en reçoive qu'autant que la maison en peut nourrir commodément, & défend de rien exiger de celles qui seront ainsi reçues, sous quelque prétexte que ce soit; mais si quelque personne se présente pour être reçue dans ces monasteres, outre le nombre compétent, le concile permet de la recevoir, pourvu qu'elle apporte avec elle une pension suffisante pour sa nourriture; il ne veut pas néanmoins qu'elle puisse succéder à une des religieuses numéraires, mais qu'en cas de décès de celles-ci, elles soient remplacées par d'autres pauvres filles.

Le concile de Tours tenu en 1583, *tit. xvij.* permet pareillement de recevoir des religieuses furnuméraires avec des pensions.

La faculté de Paris avoit déjà décidé en 1471, que ces pensions ne pouvoient être reçues que quand le monastere étoit pauvre, & qu'il étoit mieux de ne recevoir aucune religieuse furnuméraire. Denis le Chartreux, *de simon. lib. II. tit. j.* n'excepte aussi de la regle que les monasteres pauvres.

Au second concile de Milan en 1573, S. Charles Borromée consentit à cette exception en faveur d'un grand nombre de filles de son diocèse, qui voulant faire profession, ne trouvoient point de places vacantes; mais il ordonna que l'évêque fixeroit la pension. Cette facilité augmenta beaucoup le nombre des religieuses & les biens des monasteres.

Les parlemens tinrent aussi la main à ce que l'on n'exigeât pas des sommes excessives. Celui de Paris, par arrêt du 11 Janvier 1635, défendit à toutes supérieures de couvent de filles de prendre ou souffrir être prise aucune somme de deniers d'entrée pour la réception ou profession d'aucune religieuse, mais seulement une pension viagere modérée: ce qui ne pourroit pour les plus riches excéder la somme de 500 liv. tournois, à peine de nullité & de restitution desdites sommes.

Il intervint même un arrêt de règlement le 4 Avril 1667, qui réitéra les défenses faites à toutes religieuses d'exiger ni de prendre aucune somme de deniers, ni présent, bienfait temporel ou pension viagere, sous prétexte de fondation, ou quelque autre que ce fût, pour la réception des novices à l'habit ou profession, à peine de restitution du double au profit des hôpitaux; mais on ne voit pas que cet arrêt ait été ponctuellement exécuté.

Le parlement de Dijon ne reçut en 1626 les religieuses de Châlons-sur-Saone, qu'à la charge que les filles jouissant d'un bien de 12000 liv. & au-dessus, ne pourroient en donner que 3000 liv. & que celles qui ne jouiroient que d'un bien au-dessous de 12000 liv. ne pourroient en donner le quart; & encore à la charge que quand le monastere auroit 4000 liv. de rente, elles ne pourroient plus recevoir de pension viagere.

Le parlement d'Aix, par un arrêt du 3 Août 1646, déclara nulle une clause, portant qu'en cas de décès de la novice sans avoir fait profession, la *dot* ou partie d'icelle seroit acquise au couvent.

Le troisieme tems ou époque que l'on distingue dans cette matiere, & qui forme le dernier état, est

celui qui a suivi la déclaration du roi, du 28 Avril 1693; sur quoi il est important d'observer que l'éditeur du commentaire de M. Dupuy, sur les libertés de l'église Gallicane, *t. II. édit. de 1715*, a rapporté une autre prétendue déclaration aussi datée du mois d'Avril 1693, & qu'il suppose avoir été enregistrée le 24 du même mois. Cette prétendue déclaration permet à toutes les communautés de filles, dans les villes où il y a parlement, de prendre des *dots*: mais c'est par erreur que l'éditeur a donné pour une loi formée, ce qui n'étoit qu'un simple projet, lequel fut réformé & mis en l'état où l'on voit la véritable déclaration du 28 Avril 1693; & la prétendue déclaration & enregistrement du 24 Avril, ont été supprimés par arrêt rendu en la grand-chambre le... Mai 1746, au rapport de M. Severt, sur les conclusions de M. le procureur général.

La déclaration du 28 Avril 1693, enregistrée le 7 Mai suivant, qui est la véritable, ordonne d'abord que les saints decrets, ordonnances, & réglemens, concernant la réception des personnes qui entrent dans les monasteres pour y embrasser la profession religieuse, seront exécutés; en conséquence défend à tous supérieurs & supérieures d'exiger aucune chose directement ou indirectement, en vue de la réception, prise d'habit, ou de la profession. Mais le roi admet quatre exceptions.

1°. Il permet aux Carmelites, Filles de Sainte-Marie, Ursulines, & autres qui ne sont point fondées, & qui sont établies depuis l'an 1600, en vertu de lettres patentes bien & dûment enregistrées aux cours de parlement, de recevoir des pensions viagères pour la subsistance des personnes qui y prennent l'habit & y font profession; il est dit qu'il en sera passé acte devant notaires avec les peres, meres, tuteurs, ou curateurs; que les pensions ne pourront sous quelque prétexte que ce soit, excéder 500 liv. par an à Paris & dans les autres villes où il y a parlement, & 350 liv. dans les autres villes & lieux du royaume; que pour sûreté de ces pensions, on pourra assigner des fonds particuliers dont les revenus ne seront pas saisissables, jusqu'à concurrence de ces pensions, pour dettes créées depuis leur constitution.

2°. La déclaration permet aussi à ces monasteres de recevoir pour les meubles, habits, & autres choses absolument nécessaires pour l'entrée des religieuses, jusqu'à la somme de 2000 liv. une fois payée, dans les villes où il y a parlement, & 1200 l. dans les autres villes & lieux, dont il sera passé acte devant notaire.

3°. Au cas que les parens & héritiers des personnes qui entrent dans les monasteres ne soient pas en disposition d'assurer une pension viagere, les supérieurs peuvent recevoir une somme d'argent ou des immeubles, pourvu que la somme ou valeur des biens n'excede pas 8000 liv. dans les villes où il y a parlement, & ailleurs celle de 6000 liv. que si on donne une partie de la pension, & le surplus en argent ou en fonds, le tout sera réglé sur la même proportion; que les biens ainsi donnés, seront estimés préalablement par experts nommés d'office par les principaux juges des lieux, lesquels promettent de recevoir ces biens, & qu'il sera passé acte de la délivrance devant notaire.

4°. Il est permis aux autres monasteres, même aux abbayes & prieurés qui ont des revenus par leurs fondations, & qui prétendent ne pouvoir entretenir le nombre de religieuses qui y sont, de représenter aux archevêques & évêques des états de leurs revenus ou de leurs charges, sur lesquels ils donneront les avis qu'ils jugeront à-propos touchant les monasteres de cette qualité, où ils estimeront que l'on pourra permettre de recevoir des pensions, des

sommes d'argent, & des immeubles de la valeur ci-dessus exprimée, & sur le nombre des religieuses qui y feront reçues à l'avenir, au-delà de celui qu'ils croient que ces monasteres peuvent entretenir de leurs revenus, pour sur ces avis des archevêques & évêques, être pourvu ainsi qu'il appartiendra.

La déclaration de 1693 porte encore que les pensions promises avant ou depuis l'année 1667, auront lieu, à moins qu'elles ne fussent excessives, auquel cas elles seroient réduites aux termes de cette déclaration.

Pour obvier aux fraudes que l'on pourroit commettre dans la vûe d'éluder cette loi, le roi défend aux femmes veuves & filles qui s'engagent dans les communautés séculières, dans lesquelles l'on conserve sous l'autorité de la supérieure la jouissance & la propriété de ses biens, d'y donner plus de 3000 l. en fonds, outre des pensions viagères, telles qu'elles sont ci-dessus expliquées.

Il est aussi défendu aux pere, mere, & à toutes autres personnes, de donner directement ni indirectement aux monasteres & communautés, aucune chose autre que ce qui est permis par cette déclaration, en considération des personnes qui font profession & s'engagent, à peine de 3000 liv. d'aumône contre les donateurs; & à l'égard des monasteres, ils perdront les choses à eux données, ou la valeur, si elles ne sont plus en nature : le tout applicable aux hôpitaux des lieux.

Enfin le Roi déclare qu'il n'entend pas comprendre dans cette prohibition les *dotations* qui seroient faites aux monasteres, pour une rétribution juste & proportionnée des prières qui y pourroient être fondées, quand même les fondateurs y auroient des parens, à quelque degré que ce puisse être.

Cette déclaration a lieu contre les communautés d'hommes, de même que contre les communautés de filles.

Elle n'est pas observée à la rigueur au grand-conseil à l'égard des religieuses d'ancienne fondation; on y juge qu'elles peuvent recevoir pour *dot religieuse* des sommes modiques.

Il nous reste encore quelques observations à faire sur cette matiere.

La premiere, que les parens qui héritent des biens d'une fille qui se fait religieuse, doivent contribuer à proportion de l'émolument au payement de sa *dot*, soit en pension, ou en une somme à une fois payer, ou en fonds; parce que c'est une charge réelle qui affecte toute la succession.

La seconde observation est qu'un convent qui a renvoyé une religieuse, ou qui ne la veut plus recevoir, ne peut retenir sa *dot*.

La troisieme est qu'en cas de translation dans un ordre plus austere, sa *dot* la suit, sur-tout si cela a été ainsi stipulé.

La quatrieme est que la *dot* doit être rendue au religieux ou religieuse qui a été relevé de ses vœux. Voyez les lois ecclésiast. de M. d'Héricourt, tit. des vœux solennels; le recueil de jurispr. can. de M. Lacombe; & aux mots RELIGIEUX, PROFESSION, SIMONIE, VŒUX. (A)

DOTAL, adj. (*Jurispr.*) se dit de ce qui appartient à la dot: on dit un bien ou fond *dotal*, des deniers *dotaux*, c'est-à-dire qui font partie de la dot. Voyez ci-devant DOT. (A)

DOTATION, f. f. (*Jurispr.*) signifie l'action de doter. Il se prend aussi pour les biens donnés en dot. On ne se sert ordinairement de ce terme que pour exprimer ce qui est donné aux églises, hôpitaux, communautés, & aux religieux & religieuses, pour leur ingression en religion.

Les conciles & les ordonnances ont pourvu à la

Tome V.

dotation des cures. Voyez ce que dit à ce sujet M. Huet, liv. II. ch. x.

La *dotation* d'un bénéfice est un des moyens par lesquels on en acquiert le droit de patronage. Voyez PATRONAGE.

On distingue en certains cas les biens provenans de la premiere *dotation* ou fondation d'une église, de ceux qui lui ont été donnés depuis; par exemple, en matiere de dixme, l'ancien domaine de la cure en est exempt envers les décimateurs, mais non pas les fonds donnés à la cure depuis sa premiere *dotation*. Voyez ci-devant DIXME & DOT. (A)

DOTERELLE, f. f. (*Hist. nat. Ornith.*) *morinellus angl.* Willughby, espece d'oiseau dont les mâles sont plus petits que les femelles, au moins pour les individus que l'auteur a observés. La femelle pesoit quatre onces, & le mâle à peine trois onces & demie; il n'avoit que neuf pouces & demi de longueur, & la femelle presque dix pouces, & un pié six pouces d'envergure, au lieu que celle du mâle n'étoit que d'un pié 5 pouces 3 lignes. Le bec avoit un pouce de longueur, prise depuis sa pointe jusqu'aux coins de la bouche. La couleur des plumes de la tête étoit mêlée de blanc & de noir, disposés par taches, & la couleur noire occupoit le milieu de la plume. Il y avoit au-dessus des yeux une longue bande blanchâtre. Le menton étoit de la même couleur, & la gorge de couleur blanche mêlée de gris cendré, avec de petites bandes brunes. La couleur des plumes de la poitrine & de celles de la face inférieure des ailes, étoit jaunâtre; & celle des plumes du ventre, blanchâtre. Il y avoit dans chaque aile environ vingt-cinq grandes plumes; la premiere étoit la plus longue, & la dixieme la plus courte; les dix suivantes avoient à peu-près la même longueur, & les quatre dernieres étoient plus longues que celles qui les précédoient. La premiere de toutes avoit un tuyau ferme, large, & de couleur blanchâtre; les trois plumes extérieures étoient plus foncées que les autres qui avoient une couleur brune, à l'exception des bords de la pointe qui étoient blanchâtres. Les petites plumes des ailes étoient d'une couleur plus brune que celle des grandes plumes qu'elles recouroient; leurs bords étoient blanchâtres & mêlés de jaune. L'espace qu'il y a entre les deux épaules étoit presque de même couleur que les petites plumes des ailes; mais les plumes du croupion avoient une couleur plus cendrée. La longueur de la queue étoit de deux pouces & demi; il y avoit douze plumes, celles du milieu étoient un peu plus longues que les autres: toutes ces plumes avoient une couleur cendrée à la base, & blanche à la pointe, & tout le reste étoit noirâtre. La premiere plume de chaque côté avoit de plus que les autres les bords blanchâtres. Les pattes étoient dégarnies de plumes jusqu'au-dessus du genou; elles avoient une couleur jaune mêlée de verd, & celle des doigts & des ongles étoit noire. Le doigt extérieur tenoit par une membrane épaisse au doigt du milieu, jusqu'au bout de la 1^{re} phalange. Cet oiseau n'a point de doigt de derriere, non plus que le pluvier. Le bec étoit noir, droit, & semblable à celui du pluvier. La *doterelle* se nourrit de scarabés. Le mâle est si ressemblant à la femelle par les couleurs & par le port extérieur, qu'il n'est presque pas possible de les distinguer. Cet oiseau est fort paresseux; lorsqu'on a tendu des filets pour le prendre, il faut l'y conduire en choquant deux pierres l'une contre l'autre: au premier bruit, il semble s'éveiller, il étend une aile & une patte. Les chasseurs, par un préjugé assez ridicule, sont dans l'usage d'imiter alors les mouvemens de cet oiseau, en étendant un bras ou une jambe: mais il

n'y a pas lieu de croire que ce jeu contribue en rien à cette sorte de chasse. Willughby, *hist. avium*. (I)

DOTTO, (*Hist. nat.*) pierre dont on ne nous apprend rien, sinon qu'elle est verte & transparente. Ludovico Dolce prétend que c'est une variété de la chrysolite. Voyez Boèce de Boot.

DOUADE, f. f. (*Jurisprud.*) dans le pays de la Marche, c'est la corvée d'un homme pendant un jour. Voyez le traité de la chambre des comptes, in-12. pag. 97. (A)

DOUAI, (*Géog. mod.*) ville de la Flandre françoise aux Pays-Bas : elle est située sur la Scarpe, & communique avec la Deule par un canal. Long. 20^d. 44'. 47". lat. 50^d. 22'. 10".

DOUAIRE, f. m. (*Jurisprud.*) est une espèce de pension alimentaire pour la femme qui survit à son mari ; & dans la plupart des coutumes, c'est aussi une espèce de légitime pour les enfans qui survivent à leurs père & mère, & ne sont point héritiers de leur père.

Quelques auteurs ont défini le *doüaire*, *præmium defloratæ virginis* : définition qui n'est point juste, puisque le *doüaire* est accordé aux veuves qui se remariaient, aussi bien qu'aux filles ; ce seroit plutôt, *præmium delibatæ pudicitie*. En effet autrefois la femme ne gagnoit son *doüaire* qu'au coucher, c'est-à-dire après la consommation du mariage. Il y a encore quelques coutumes qui y apposent cette condition : celle de Chartres, art. 52, dit que le *doüaire* s'acquiert dès la première nuit que la femme a couché avec son mari : celle de Normandie, art. 367 ; de Clermont, art. 259 ; Boulonois, art. 98, s'expriment de même : celle de Ponthieu, art. 32, requiert seulement que la femme ait passé les pieds du lit pour coucher avec son mari : celle de Bretagne, art. 450, dit que la femme gagne son *doüaire* ayant mis le pied au lit après être épousée avec son seigneur & mari, encore qu'il n'ait jamais eu affaire avec elle, pourvu que la faute n'en advienne par impuissance naturelle & perpétuelle de l'un ou l'autre des mariés, pour laquelle le mariage ait été déclaré nul. Mais dans le plus grand nombre des coutumes, le *doüaire* est acquis à la femme du moment de la bénédiction nuptiale, quand même le mariage n'auroit pas été consommé, & que la femme n'auroit pas couché avec son mari.

Ce droit est qualifié de *dot* en quelques coutumes, comme dans celle d'Angoumois, art. 81 ; & dans la basse latinité, il est appelé *dotarium*, *doarium*, *dotalitium*, *vitalitium*.

Les deux objets pour lesquels il a été établi, savoir d'assurer à la femme une subsistance honnête après la mort de son mari, & aux enfans une espèce de légitime, ont mérité l'attention de presque toutes les lois ; mais elles y ont pourvu différemment.

Le *doüaire* n'est usité que dans les pays coutumiers, & n'a point lieu dans les pays de droit écrit, à moins que ce ne fût en vertu d'une stipulation expresse portée par contrat de mariage. Cet usage étoit absolument inconnu aux Romains, du moins jusqu'au tems du bas empire ; en sorte qu'il n'en est fait aucune mention, ni dans le code Théodosien, ni dans les lois de Justinien.

L'avantage que les Romains faisoient ordinairement à leurs femmes, étoit la donation appelée d'abord antenuptiale, & ensuite donation à cause de nocces, *donatio propter nuptias*, depuis qu'il fut permis de la faire, même après le mariage : mais cette donation n'avoit pas lieu si elle n'étoit stipulée, & elle se regloit à proportion de la dot ; de sorte que celle qui n'avoit point de dot, ou dont la dot n'avoit pas été payée, n'avoit point de donation à cause de nocces.

Si la femme survivante n'avoit pas de quoi subsister de son chef, on lui donnoit, suivant l'authen-

tique *præterea*, la troisième partie des biens du mari, lorsqu'il n'y avoit que trois enfans & au-dessous ; s'il y en avoit plus, elle avoit autant que l'un des enfans.

Depuis que le siège de l'empire eut été transféré à Constantinople, les Romains s'accoutumèrent à pratiquer une convention qui étoit usitée chez les Grecs, appelée *υποβόλον*, id est *incrementum dotis*, & en françois *augment de dot* ; c'étoit aussi un avantage que le mari faisoit à sa femme en considération de sa dot. Cet augment étoit d'abord de la moitié de la dot ; il fut ensuite réduit au tiers. L'usage de l'augment a été reçu dans les pays de droit écrit ; mais la quotité de cet avantage n'est pas par-tout la même.

Les Allemands ont aussi leur *moryhangeba*, qui est comme l'*hypobolon* des Grecs, une donation que le futur époux fait le jour du mariage, avant la célébration, à la future.

Tous ces différens avantages ont en effet quelque rapport dans leur objet avec le *doüaire* : mais du reste celui-ci est un droit différent, soit pour la quotité & les conditions, soit pour les autres règles que l'on y observe.

Il n'est pas douteux que l'usage du *doüaire* vient des Gaulois. César & Tacite, en parlant des mœurs de ces peuples, désignent le *doüaire* comme une dot que le mari constituoit à sa femme. *Dotem*, dit Tacite, *non uxor marito, sed uxori maritus offert*.

Cet usage fut confirmé par les plus anciennes lois, qui furent rédigées par écrit dans les Gaules. La loi Gomberte, tit. xliij & lxij, dit que la femme qui se remarioit, conservoit sa vie durant l'usufruit de la dot qu'elle avoit reçue de son mari, la propriété demeurant réservée aux enfans.

La loi Salique, tit. xlvj, fit de cet usage une loi expresse, à laquelle Clovis se soumit en épousant Clotilde.

Dans une chartre du roi Lothaire I. le *doüaire* est appelé *dotarium* & *dotalitium*.

Les formules du moine Marculphe qui vivoit dans le vij. siècle, justifient que ce *doüaire* qualifié alors de *dot*, étoit toujours usité.

On constituoit le *doüaire* à la porte du moustier, c'est-à-dire de l'église ; car comme les paroisses étoient alors la plupart desservies par les moines, on les confondoit souvent avec les monastères, que l'on appelloit alors *moustier* par corruption du latin *monasterium*. L'usage de constituer le *doüaire* à la porte de l'église, donna lieu à la juridiction ecclésiastique de connoître du *doüaire*, & des autres conventions matrimoniales. Le prêtre étoit le témoin de ces conventions, attendu qu'il n'y avoit point encore d'acte devant notaire. C'est encore par un reste de cet ancien usage, qu'entre les cérémonies du mariage, le futur époux dit en face du prêtre à sa future épouse : *je vous doüe du doüaire qui a été convenu entre vos parens & les miens*. L'anneau qu'il met au doigt de son épouse en disant ces paroles, est la marque de la tradition. Les termes de *doüaire convenu*, marquent qu'il n'y avoit alors d'autre *doüaire* que le préfix.

On voit pourtant par une chartre du xij. siècle, que l'on regardoit le *doüaire* comme un droit fondé tant sur la coutume, que sur la loi Salique : Edelgarde, veuve de Walneram, donne un aleu qu'elle avoit eu, dit-elle, de son mari : *secundum legem Salicam*, & *secundum consuetudinem*, *quâ viri proprias uxores dotant*.

Il étoit donc d'usage de donner à la femme un *doüaire* ; mais la quotité n'en étant point réglée, il dépendoit d'abord entièrement de la convention, jusqu'à ce que Philippe-Auguste, par une ordonnance ou édit de l'an 1214, le regla à la jouissance de la

moitié des biens que le mari avoit au jour du mariage, ce qui comprenoit tant les biens féodaux que roturiers; & ce fut-là l'origine du *doüaire* coutumier ou légal, & de la distinction de ce *doüaire* d'avec le préfix ou conventionnel.

Henri II. roi d'Angleterre, qui possédoit une grande partie de la France, établit la même chose dans les pays de son obéissance, excepté qu'il fixa le *doüaire* à la jouissance du tiers des biens, dont Philippe-Auguste avoit accordé à la femme la moitié; ce qui fut confirmé par les établissemens de S. Louis, *ch. xjv. & cxxxj.*

Le *doüaire* de Marguerite de Provence, veuve de S. Louis, fut assigné sur les Juifs, qui lui payoient 219 liv. 7 sous 6 den. par quartier, ce qui faisoit 877 liv. 10 sous par an. Ce *doüaire* étoit proportionné à sa dot, & à la valeur que l'argent avoit alors, comme nous l'avons observé au mot DOT.

Lorsque les coutumes furent rédigées par écrit, ce que l'on commença dans le xv. siècle, on y adopta l'usage du *doüaire* qui étoit déjà établi par l'ordonnance de Philippe-Auguste; mais cette ordonnance ne fut pas par-tout suivie ponctuellement pour la quotité du *doüaire*, laquelle fut réglée différemment par les coutumes.

Dans celles qui sont en-deçà de la Loire, le *doüaire* est communément de la moitié des biens qui y sont sujets.

Au contraire, dans les provinces qui sont au-delà de la Loire, le *doüaire* est demeuré fixe au tiers de ces mêmes biens, comme il l'avoit été par Henri II. roi d'Angleterre, lorsque ces provinces étoient soumises à sa domination.

Il seroit trop long d'entrer ici dans le détail des différentes dispositions des coutumes, par rapport à la qualité des biens sujets au *doüaire*, & pour les conditions auxquelles il est accordé: c'est pourquoi nous nous bornerons à exposer les principes qui sont reçus dans l'usage le plus général.

La femme a ordinairement un *doüaire* préfix; mais s'il n'est pas stipulé, elle prend le *doüaire* coutumier.

Il y a quelques coutumes, comme celle de Saintonge, *art. 76*, & Angoumois, *art. 82*, qui n'accordent point de *doüaire* coutumier entre roturiers; mais dans ces coutumes la veuve d'un noble, quoique roturière, peut demander le *doüaire* coutumier.

Suivant le droit commun la femme qui a stipulé un *doüaire* préfix, ne peut plus demander le coutumier, à moins que cela ne fut expressément réservé par le contrat de mariage; néanmoins les coutumes de Chauny, Meaux, Chaumont, Vitry, Amiens, Noyon, Ribemont, Grand-Perche, & Poitou, lui donnent l'option du *doüaire* coutumier ou préfix, à moins qu'elle n'eût expressément renoncé à cette option par contrat de mariage.

Pour avoir droit de prendre l'un ou l'autre, il faut que le mariage produise les effets civils, autrement il n'y auroit point de *doüaire*, même coutumier.

A Paris, & dans un grand nombre de coutumes, le *doüaire* de la femme, lorsqu'il n'a point été réglé autrement par le contrat, est de la moitié des héritages que le mari possédoit lors de la bénédiction nuptiale, & qui lui sont échus pendant le mariage en ligne directe.

Ce que la femme peut prendre à titre de *doüaire* coutumier, se règle par chaque coutume pour les biens qui y sont situés.

Quoique la coutume donne à la femme un *doüaire*, dans le cas même où il n'y en a point eu de stipulé, la femme y peut cependant renoncer, tant pour elle que pour ses enfans; mais il faut que cette renonciation soit expresse, auquel cas la mère n'ayant point de *doüaire*, les enfans n'en peuvent pas non plus demander; quand même on n'auroit pas parlé d'eux.

Pour ce qui est des biens sur lesquels se prend le *doüaire* coutumier, on n'y comprend point les héritages provenus aux ascendants de la succession de leurs descendans.

Mais les héritages donnés en ligne directe pendant le mariage, y sont sujets.

Il en est de même des biens échus aux enfans, soit à titre de *doüaire*, soit à titre de substitution, même faite par un collatéral, pourvu que l'héritage soit échû en ligne directe.

Les biens échûs par droit de reversion, sont pareillement sujets au *doüaire*, pourvu que cette reversion se fasse à titre successif de la ligne directe descendante ou collatérale.

Les héritages que le mari possède à titre d'engagement ou par bail emphytéotique, sont sujets au *doüaire*, de même que ceux dont il a la propriété incommutable.

Si le mari est évincé par retrait féodal, lignager, ou conventionnel, d'un héritage qu'il possédoit au jour du mariage, les deniers provenans du retrait sont sujets au *doüaire*, comme l'auroit été l'héritage qu'ils représentent.

Dans les coutumes où les rentes constituées sont immeubles, elles sont sujettes au *doüaire* coutumier aussi-bien que les rentes foncières, quand même elles seroient rachetées depuis le mariage.

A défaut de biens libres suffisans pour fournir le *doüaire*, il se prend subsidiairement sur les biens substitués, tant en directe qu'en collatérale; & s'il n'y a point eu d'enfans du premier mariage du grevé de substitution, les biens substitués sont aussi sujets au *doüaire* de la seconde femme, & ainsi des autres mariages subséquens; ce qui est fondé sur le principe, *qui vult finem, vult & media*, qui a son application à la substitution faite par un collatéral, aussi-bien qu'à celle qui a été faite par un ascendant.

Les offices, soit domaniaux ou autres, sont sujets au *doüaire* coutumier, de même que les autres immeubles; mais il en faut excepter les offices de la maison du roi & de la reine, & des princes du sang, qui sont plutôt des dons personnels que des biens patrimoniaux.

Les deniers donnés à un fils par ses père & mère en faveur de mariage, pour être employés en achat d'héritage, ou lui tenir nature de propre, sont aussi sujets au *doüaire* coutumier, soit que l'emploi des deniers ait été fait ou non.

Si au contraire le mari a ameubli par contrat de mariage quelqu'un de ses propres, la femme n'y peut prétendre *doüaire*.

Lorsqu'un homme a été marié plusieurs fois, le *doüaire* coutumier de la première femme & des enfans du premier lit, est, comme on l'a dit, de la moitié des immeubles qu'il avoit lors du premier mariage, & qui lui sont advenus pendant icelui en ligne directe. Le *doüaire* coutumier du second mariage est du quart des mêmes immeubles, & de la moitié, tant de la portion des conquêts appartenans au mari, faits pendant le premier mariage, que des acquêts par lui faits depuis la dissolution du premier mariage jusqu'au jour de la consommation du second, & la moitié des immeubles qui lui échéent en ligne directe, & ainsi conséquemment des autres mariages; c'est ainsi que ces *doüaires* sont réglés par l'*art. 253* de la coutume de Paris, & par plusieurs autres coutumes.

Si les enfans du premier mariage meurent avant leur père pendant le second mariage, la veuve & les enfans du second mariage qui leur ont survécu, n'ont que tel *doüaire* qu'ils auroient eu si les enfans du premier mariage étoient vivans, en sorte que par la mort des enfans du premier mariage, le *doüaire* de la femme & enfans du second mariage n'est point

augmenté, & ainsi conséquemment des autres mariages. *Coûtume de Paris, art. 254.*

Le mari ne peut rien faire au préjudice du *doüaire* de sa femme, soit par aliénation ou par une renonciation faite en fraude ou autrement.

La femme autorisée de son mari peut consentir à l'aliénation de quelques héritages sujets au *doüaire*; mais en ce cas elle en doit être indemnisée sur les autres biens de son mari.

L'hypothèque de la femme & des enfans pour le *doüaire* est du jour du contrat de mariage, s'il y en a un, sinon il y a une hypothèque légale du jour de la bénédiction nuptiale.

La dot, la reprise des deniers stipulés propres, & le remploi des propres, dont l'aliénation a été forcée, sont préférés au *doüaire*; mais il passe avant le remploi des aliénations volontaires, & avant les indemnités & autres reprises de la femme.

Le *doüaire* coutumier ou préfix saisit, sans qu'il soit besoin de le demander en jugement, & les fruits & arrérages courent du jour du décès du mari.

Il n'y a ouverture au *doüaire* que par la mort naturelle du mari; la longue absence, la faillite, la séparation de corps & de biens, & même la mort civile du mari, ne donnent pas lieu au plein *doüaire*; on accorde seulement en ces cas à la femme une pension, qui est ordinairement fixée à la moitié du *doüaire*, & que l'on appelle le *mi-doüaire* ou *demi-doüaire*.

Au cas que la femme ne se remarie pas, elle doit avoir délivrance de son *doüaire* à sa caution juratoire; mais si elle se remarie, elle doit donner bonne & suffisante caution, tant pour le *doüaire* coutumier que pour le préfix; à moins que celui-ci ne fût stipulé sans retour, auquel cas il ne seroit point dû de caution, excepté dans le cas où il y auroit des enfans, & que la mere se remarieroit, attendu qu'elle perd la propriété de son *doüaire*.

Il y a des cas où la femme est privée de son *doüaire*, par exemple, lorsqu'elle suppose un enfant à son mari, ou si elle se remarie dans l'an du deuil, avant qu'il y ait du moins neuf mois écoulés; ce qui est sujet à des inconvéniens, *propter turbationem sanguinis & incertitudinem prolis*. Il en est de même lorsque la femme est condamnée à quelque peine qui emporte mort civile & confiscation.

La profession religieuse de la femme opere aussi l'extinction du *doüaire*, à moins qu'elle ne l'ait réservé par forme de pension alimentaire.

Dans quelques coutumes le *doüaire* préfix ne peut excéder le coutumier: dans celles qui ne contiennent point une semblable prohibition, il est libre de faire sur le *doüaire* telles conventions que l'on juge à propos, comme de donner à la femme l'usufruit de tous les biens de son mari pour son *doüaire*, ou de le stipuler sans retour; & toutes ces conventions ne sont point sujettes à insinuation, le *doüaire* coutumier ou préfix n'étant point considéré comme une donation du mariage, mais comme une convention ordinaire.

La femme pour son *doüaire* prend les héritages du mari en l'état qu'ils se trouvent, & profite des fruits pendans par les racines, sans être tenue de rembourser les labours & semences, si ce n'est la moitié qu'elle en doit, au cas qu'elle accepte la communauté.

En qualité de *doüairière*, elle est obligée d'acquitter toutes les charges réelles, & d'entretenir les héritages de toutes réparations viagères, ce qui comprend toutes les réparations d'entretien hors les quatre gros murs, poutres, couvertures entières & voûtes; mais l'héritier est tenu de lui donner ces lieux en état.

Le *doüaire* préfix en rente ou deniers, se prend

sur la part du mari, sans aucune confusion de la communauté & hors part.

Lorsque la femme *doüée* de *doüaire* préfix d'une somme de deniers à une fois payer, ou d'une rente, est en même tems donataire mutuelle, elle prend son *doüaire* & sa donation sans aucune diminution ni confusion.

S'il n'y a point de propres du mari, en ce cas la femme donataire mutuelle prend son *doüaire* sur le fond des conquêts, qu'elle peut faire vendre à la charge de l'usufruit.

Le légataire universel contribue avec l'héritier des propres, chacun à proportion de l'émolument, au paiement du *doüaire* préfix, qui est en deniers ou rente; mais le fils aîné n'en paye pas plus que chaque puîné, nonobstant les avantages qu'il a comme aîné; telle est la disposition de l'article 334 de la coutume de Paris.

Le *doüaire* coutumier ou préfix, soit en espèce ou rente, n'est que viager à l'égard de la femme, à moins qu'il n'y ait clause au contraire.

Si le *doüaire* est d'une somme d'argent, il doit en être fait emploi, afin que la veuve ait la jouissance des revenus, & que le fond retourne aux enfans ou autres héritiers.

Les héritages retournent aux héritiers du mari en l'état qu'ils se trouvent lors du décès de la *doüairière*, sans que ses héritiers puissent rien prétendre dans les fruits pendans par les racines; mais les héritiers du mari sont obligés de rendre les frais des labours & semences.

Selon le droit commun, le *doüaire* coutumier ou préfix est propre aux enfans, c'est-à-dire qu'il leur est affecté dès l'instant du mariage, & qu'il doit leur advenir après la mort des pere & mere.

Dès que la femme en a la jouissance, il est aussi ouvert pour les enfans quant à la propriété, tellement, qu'ils peuvent dès-lors faire tous actes de propriétaire, & doivent veiller à la conservation de leur droit, dont la prescription peut commencer à courir contre eux dès ce moment.

Une autre conséquence qui résulte de cette maxime, que le *doüaire* est propre aux enfans, c'est que les pere & mere ne le peuvent vendre, engager, ni hypothéquer à leur préjudice, au cas que les enfans se portent seulement *doüairiers*; car s'ils étoient héritiers de leurs pere & mere, ils seroient tenus de leurs faits.

Il y a néanmoins quelques coutumes singulières & exorbitantes du droit commun, où le *doüaire* n'est qu'à la vie de la femme seulement, & ne passe point aux enfans; telles sont les coutumes de Meaux, Sens, Vitry, & Poitou.

En Normandie, ce qui forme le *doüaire* coutumier de la mere s'appelle *tiers coutumier* en la personne des enfans, le *doüaire* étant du tiers des biens qui y sont sujets. Quoique la femme ait un *doüaire* préfix, les enfans ont toujours le tiers coutumier; ils ont aussi un tiers coutumier ou espèce de *doüaire* sur les biens de la mere. Voyez la *Coût. de Normandie, art. 399, & suiv.*

Dans les autres coutumes le *doüaire* des enfans est le même que celui de la mere: ils ont aussi la même option qu'avoit eu leur mere, si elle ne l'a pas consommée.

Si les enfans viennent à décéder avant le pere, le *doüaire* est propre aux petits-enfans.

Pour pouvoir prendre le *doüaire* à ce titre, il faut renoncer à la succession de celui sur les biens duquel on demande ce *doüaire*; car il est de principe qu'on ne peut être héritier & *doüairier*, soit qu'il s'agisse d'un *doüaire* coutumier ou d'un *doüaire* préfix.

Néanmoins l'héritier bénéficiaire ayant le privilège de ne pas confondre ses droits, peut, en ren-

dant compte aux créanciers du contenu en l'inventaire, retenir sa part afférente du *doüaire*.

Celui qui veut avoir le *doüaire* doit rapporter ce qu'il a eu de son pere en mariage, & autres avantages, ou moins prendre sur le *doüaire*; il est aussi obligé de rapporter ce qui a été donné à ses enfans, attendu que c'est la même chose que si on avoit donné au pere.

Mais l'enfant n'est point obligé d'imputer ce qu'il a reçu de son ayeul, sur le *doüaire* qu'il prend dans la succession de son pere.

Le rapport qui se fait à la succession pour prendre le *doüaire*, doit comprendre les fruits depuis le décès du pere.

Les parts des enfans qui renoncent au *doüaire*, n'accroissent point aux autres enfans qui se portent *doüairiers*, elles demeurent confuses dans la succession.

Lorsqu'il s'agit de fixer la part qu'un enfant peut prendre dans le *doüaire*, on compte tous les enfans habiles à succéder, même ceux qui ont renoncé au *doüaire* & à la succession; mais on ne compte pas l'exhéredé, lequel n'a pas de part au *doüaire*, & n'est pas habile à succéder.

Les héritages & rentes que les enfans ont pris à titre de *doüaire* coutumier ou préfix, forment en leur personne des propres de succession.

Pour ce qui est du *doüaire* préfix d'une somme de deniers, dès qu'il est parvenu aux enfans il est réputé mobilier, & les plus proches héritiers des enfans y succèdent.

Le decret des héritages & le sceau pour les offices purgent le *doüaire*, lorsqu'il est ouvert, tant à l'égard de la femme que des enfans, quoique ceux-ci n'en aient encore que la nue propriété, parce qu'ils peuvent & doivent également y veiller, quoiqu'un autre en ait l'usufruit.

DOUAIRE ACCORDÉ : quelques coutumes se servent de cette expression pour désigner le *doüaire* préfix ou conventionnel.

DOUAIRE EN BORDELAGE, est celui qui se prend sur les héritages chargés envers le seigneur de la prestation annuelle appelée *bordeleage*, usitée dans quelques coutumes, comme Nivernois. La femme ne peut prendre son *doüaire* sur ces sortes d'héritages, à moins qu'il n'y ait un héritier, parce qu'autrement l'héritage retourne au seigneur. Voyez Coquille, *quest. 61*.

DOUAIRE CONVENTIONNEL ou PRÉFIX, est celui qui est fondé sur le contrat de mariage, & dont la quotité est fixée par le contrat, soit en argent, soit en fonds ou en rentes. Voyez ce qui est dit ci-devant sur le *doüaire* en général.

DOUAIRE COUTUMIER ou LÉGAL, est celui qui est fondé uniquement sur la disposition de la coutume, ou pour lequel les parties s'en sont rapportées dans le contrat de mariage à la disposition de la coutume. Voyez ce qui est dit ci-devant du *doüaire* en général.

DOUAIRE DIVIS, est la même chose que *doüaire conventionnel* ou *préfix*. Ce nom ne lui convient néanmoins que quand le *doüaire* est fixé à la jouissance de quelqu'héritage, rente ou somme d'argent; de manière que la femme n'ait rien en commun avec les héritiers. Voyez Taissant sur la coutume de Bourgogne, *tit. jv. art. 8*.

DOUAIRE, (demi-) ou MI-DOUAIRE; c'est ainsi que l'on appelle une pension alimentaire que l'on donne à la femme en certains cas, pour lui tenir lieu de *doüaire*, lorsque le mari est encore vivant, & conséquemment que le *doüaire* n'est pas ouvert. Ce *mi-douaire* s'adjuge à la femme, en cas de mort civile, faillite ou longue absence du mari, lorsque l'on n'a point de certitude de sa mort naturelle. Dans

les séparations volontaires on engage ordinairement le mari à donner à sa femme une pension égale au *mi-douaire*, ou au tiers du *doüaire*; cela dépend de la convention. Voyez ci-après **MI-DOUAIRE**.

DOUAIRE ÉGARÉ : on donne quelquefois de nom au *doüaire* ordinaire, soit coutumier ou préfix, tandis que le mari, la femme ou les enfans vivent, à cause de l'incertitude de l'événement de ce *doüaire*, soit pour la femme, soit pour les enfans. Voyez Loyfel en ses *inst. coutum. liv. II. tit. iij. n. 37*.

DOUAIRE ENTIER, est opposé au *mi-douaire*, qui a lieu en certains cas. Voyez ci-devant **DEMI-DOUAIRE**, & ci-après **MI-DOUAIRE**.

DOUAIRE EN ESPECE, ne signifie pas un *doüaire* préfix en deniers; c'est au contraire le *doüaire* coutumier, lorsqu'il se prend en nature d'héritage. Voy. la coutume de Paris, *art. 263*.

DOUAIRE LÉGAL, est la même chose que le coutumier.

DOUAIRE LIMITÉ, se dit dans quelques coutumes pour *doüaire* préfix.

DOUAIRE DU MARI : par la coutume de Lorraine, *tit. iij. art. 12*, le mari en quelques lieux prend *doüaire* sur les biens de sa femme. Voyez **CONTRE-AUGMENT**.

DOUAIRE, (mi-) ou DEMI-DOUAIRE, voyez ci-dessus **DEMI-DOUAIRE**. Il y a une autre sorte de *mi-douaire* qui a lieu en quelques coutumes, comme en celle d'Anjou, *art. 303*, qui porte que la femme, après le décès des pere & mere de son mari, prend pour *doüaire* le tiers de ce que son mari auroit eu dans leur succession; mais que si les pere & mere ont consenti au mariage, ils seront contraints de donner à la femme provision sur leur terre, savoir la moitié du tiers qui seroit échû au mari. Cette moitié du tiers destiné au *doüaire*, est appelée *mi-douaire* par Dupineau & par les autres commentateurs. Voy. aussi la coutume de Péronne, *art. 150*.

DOUAIRE OUVERT, est celui que la femme ou enfans sont en état de demander; ce qui n'arrive, à l'égard de la femme, que par la mort de son mari; à l'égard des enfans, il est ouvert en même tems pour la propriété; mais il ne l'est pour l'usufruit qu'après la mort de leur mere.

DOUAIRE, (plein) est la même chose que *doüaire* entier, & est opposé au *mi-douaire*. Voyez la coutume de Péronne, *art. 150*, & aux mots **DEMI-DOUAIRE** & **MI-DOUAIRE**.

DOUAIRE PRÉFIX ou CONVENTIONNEL, est celui qui est fixé par le contrat de mariage à une certaine somme ou rente, ou à la jouissance déterminée de quelqu'héritage.

DOUAIRE PROPRE AUX ENFANS, est celui que la coutume assure aux enfans après la mort de la mere, ou qui est stipulé tel par le contrat de mariage. Ce terme *propre* ne veut pas dire que ce *doüaire* forme un propre de ligne, mais que la propriété en est assurée aux enfans.

DOUAIRE SANS RETOUR, est un *doüaire* conventionnel ou préfix que la femme gagne en pleine propriété, sans qu'il doive retourner à ses enfans ni aux autres héritiers du mari; ce qui dépend des clauses du contrat de mariage, le *doüaire* étant naturellement propre aux enfans, & à leur défaut, réversible aux autres héritiers du mari, à moins que la coutume ne dise le contraire.

DOUAIRE RÉVERSIBLE, est celui dont la femme n'a que l'usufruit sa vie durant, & qui doit retourner aux enfans ou aux héritiers du mari.

DOUAIRE VIAGER, est celui qui n'est que pour la vie de la femme, & ne doit point passer aux enfans à titre de *doüaire*. Voyez le traité du *doüaire* de Renusson, & les commentateurs des coutumes, au titre des *doüaires*. (A)

DOUANNE, f. f. (*Finances.*) c'est le nom que l'on donne aux principaux bureaux des cinq grosses fermes, établis dans le royaume pour percevoir les droits suivant les tarifs arrêtés par le conseil. Il y a trois bureaux en France, portant principalement le nom de *doianne*; celui de Paris, celui de Lyon, & celui de Valence.

L'ordonnance de 1687 sur le fait des cinq grosses fermes, règle ce qui est de la régie des bureaux des fermes; tout ce qui y est contenu, est commun à toutes les *doiannes*, l'essentiel de la régie & des opérations se faisant par-tout de même. Nous allons rapporter quelques particularités des *doiannes* de Lyon & de Valence, & nous reviendrons à celle de Paris.

La *doianne* de Lyon est considérable par les droits sur les étoffes d'or, d'argent & de soie, de passemens & autres marchandises qui viennent d'Espagne, d'Italie, & qui entrent en France. Charles IX. l'établit en 1563, & en 1571 il déclara les traites foraines droit domanial, & créa un contrôleur des registres. Henri III. en 1577 fit un nouveau règlement. Enfin la *doianne* de Lyon a un tarif particulier, du 27 Novembre 1632. Les droits sont levés, tant dans la ville de Lyon, sur les marchandises destinées pour ladite ville, & sur celles qui devoient y être conduites avant d'être déchargées dans les lieux de leur destination, que dans les bureaux établis dans les provinces du Lyonnais, Forès, Dauphiné, Provence & Languedoc, même le comté d'Avignon, les marchandises qui sont amenées à ces bureaux, étant dispensées de passer par la *doianne* de Lyon, pour la facilité du commerce.

Lorsque les marchandises séjournent à la *doianne* par le défaut des marchands, après les trois jours de la descente desdites marchandises, elles doivent 4 den. tournois par quintal & par jour, pour droit de garde.

La *doianne* de Valence a un tarif du 14 Décembre 1651, & un du 15 Janvier 1659: les droits en sont levés sur les marchandises & denrées qui entrent en Dauphiné, qui traversent la province ou qui en sortent; sur celles qui montent, descendent ou traversent le Rhone, depuis les rivières d'Ardeche jusqu'aux roches qui sont au-dessus de Vienne; & depuis Saint-Genis, qui est le dernier lieu de la Savoie, jusqu'à Lyon; sur celles qui viennent du Levant, Italie, Espagne, Languedoc, Vivarais, Roïergue, Velay, Provence, ville & comtat d'Avignon, principauté d'Orange, Bresse, Savoie & Piémont, pour être transportées à Lyon & en Lyonnais, Forès & Beaujolois, par les bureaux établis en Provence, Dauphiné, Forès & Lyonnais; & sur celles qui sortiront de Lyon, Lyonnais, Forès & Beaujolois, pour être portées dans les pays de Roïergue, Velay, Vivarais, Languedoc, Provence, Allemagne, Franche-Comté, Suisse, Savoie, Piémont, Geneve, Italie, Espagne, & Levant.

La *doianne* de Paris observe les tarifs de 1664 & 1667, & autres édits, déclarations, arrêts & réglemens depuis intervenus, lesquels sont aussi communs aux autres *doiannes*. Ce bureau est regardé comme le premier des fermes du roi, à cause de ce qu'il est dans la capitale, & que son arrondissement comprend toutes les provinces des cinq grosses fermes.

Il y a des bureaux établis dans certaines villes, soit par rapport à certaines formalités de régie, soit pour la facilité du commerce, qui ne sont pas appelés *doiannes*, mais qui ont la même régie.

Il y a des bureaux établis à toutes les extrémités des provinces qui forment chaque arrondissement; il y a une autre ligne de bureaux moins avancée, & d'autres encore plus près du centre, en troisième ligne. Ces bureaux se contrôlent les uns les autres. Les bureaux qui sont aux extrémités, se nomment

premiers bureaux d'entrée ou *derniers bureaux de sortie*; & les autres, *premiers bureaux de sortie*, ou *derniers bureaux d'entrée*.

Il y a quelques routes où il ne se trouve qu'un bureau, auquel les marchandises entrant ou sortant acquittent également; c'est pourquoi on les appelle *bureaux d'entrées* ou *de sorties*.

Tous ces bureaux sont chacun composés d'un receveur, un ou plusieurs contrôleurs ou visiteurs, suivant la conséquence du commerce.

Les bureaux de conserve sont de petits bureaux établis dans les lieux détournés des grandes routes, & par lesquels néanmoins il peut entrer & sortir des marchandises de différens endroits; il n'y a ni contrôleurs ni visiteurs, mais seulement un receveur, lequel ne doit percevoir les droits que sur les marchandises du crû du lieu & des environs; & à l'égard des marchandises qui pénètrent plus avant, ils doivent délivrer des acquits à caution, pour assurer le paiement des droits au premier bureau de recette de la route.

Les marchands ou voituriers qui amènent des marchandises, doivent les conduire directement au bureau pour y être visitées, y représenter les acquits, congés & passavants, à peine de confiscation des marchandises, & de l'équipage qui aura servi à les conduire. Si par la vérification des marchandises sur les expéditions qui les accompagnent, il se trouve que des droits aient été mal perçus aux bureaux d'entrée & sur la route, on fait payer le supplément des droits; on y perçoit aussi les droits sur les marchandises qui n'ont point été visitées pendant leur route, & ont été expédiées par acquit à caution au premier bureau.

On y perçoit pareillement les droits de sortie sur les marchandises qu'on va déclarer pour passer à l'étranger, ou aux provinces réputées étrangères; on y expédie par acquit à caution, celles destinées pour les quatre lieues des limites de la ferme; celles pour le commerce des îles françoises de l'Amérique, de Guinée, ainsi que celles qui dans les différens cas particuliers doivent être de même expédiées par acquit à caution.

Tous les ballots, caisses ou valises, &c. contenant les marchandises ou autres choses qui s'y expédient, soit par acquit à paiement, soit par acquit à caution, y sont plombées, & ne doivent être ouvertes qu'au dernier bureau de la route, si ce n'est en cas de fraude.

Il est à observer qu'il n'y a pas d'obligation de la part des négocians & autres particuliers, d'aller faire leurs déclarations en ce bureau, ni d'y conduire les marchandises qu'ils font enlever des villes où ces bureaux sont établis; c'est une chose qui dépend de leur volonté: s'ils ne le font pas alors, il faut souffrir la visite au premier bureau de sortie, y déclarer les marchandises, y acquitter les droits, & elles doivent être représentées & visitées au dernier bureau de sortie, où l'acquit du premier bureau doit être retenu par les commis, qui délivrent un brevet de contrôle *gratis*, même de ceux du papier du timbre.

Les voituriers sont tenus, à peine de confiscation & de 100 liv. d'amende, de conduire directement les marchandises à tous les bureaux de la route, d'y représenter leurs acquits, pour faire mettre le vû. Ils sont encore tenus de les représenter sur la route aux commis & gardes, qui peuvent les retenir en délivrant *gratis* un brevet de contrôle; sans toutefois que la visite des ballots & ouverture en puisse être faite ailleurs que dans les bureaux, au cas qu'elle n'ait point été faite: car les marchandises une fois visitées, ne peuvent plus l'être qu'au dernier bureau.

Les *doiïannes* & autres bureaux des fermes sont régis en conséquence d'ordonnances qui ont eu pour but de laisser au commerce toute la facilité qui lui est nécessaire pour ne pas être gêné. Dans tous les états où il y a du commerce, il y a des *doiïannes*. L'objet du commerce est l'exportation & l'importation des marchandises de la manière la plus favorable à l'état ; & l'objet des *doiïannes* est un certain droit sur cette même importation & exportation, qu'il s'agit de retirer aussi en faveur de l'état.

On peut affirmer que la France est parvenue au point de perfection qu'il soit le plus possible d'atteindre, pour retirer de ses *doiïannes* tout l'avantage qu'on en peut tirer sans altérer son commerce ; & l'on peut dire que les *doiïannes* sont en France, par rapport au commerce, comme le pouls dans le corps de l'homme, par rapport à la santé, puisque c'est par elle que l'on peut juger de la vigueur du commerce.

Les injustices peuvent être réprimées ; les vexations sont punies rigoureusement ; les droits établis par des réglemens sagement médités, qui reglent les formalités que les négocians de bonne-foi ne trouvent point onéreuses ni de difficile exécution.

Ces réglemens sont suivant les principes que l'auteur de l'*esprit des lois* établit, lorsqu'il parle des tributs ; on ne peut rien dire de mieux, voici ses propres paroles :

« Les droits sur les marchandises sont ceux que » les peuples sentent le moins, parce qu'on ne leur » en fait pas une demande formelle. Ils peuvent » être si sagement ménagés, que le peuple presque » ignore qu'il les paye. Pour cela il est d'une grande » conséquence que ce soit celui qui vend les marchandises, qui paye les droits, il fait bien qu'il ne » les paye pas pour lui ; & l'acheteur qui dans le » fond les paye, les confond avec le prix. Il faut » garder le négociant comme le débiteur général de » l'état, & comme le créancier de tous les particuliers ; il avance à l'état le droit que l'acheteur lui » payera quelque jour, & il a payé pour l'acheteur » le droit qu'il a payé pour la marchandise : d'où il » s'ensuit que plus on peut engager les étrangers à » prendre de nos denrées, plus ils rembourseront de » droits, ce qui fait un vrai profit pour l'état. » Cet article est de M. DUFOUR.

DOUANNIER, f. m. (Comm.) fermier ou commis de la doiïanne. Ce terme est peu usité en France, où l'on dit plus communément *employé* ou *commis* dans les fermes du roi. *Dict. du Comm.* (G)

DOUAIRIER, f. m. (Jurisprud.) signifie un des enfans ou petits-enfans qui pour ses droits dans la succession du pere décédé, prend le doiïaire de sa mere.

Pour savoir comment on peut être doiïairier, voy. ce qui est dit ci-devant au mot DOUAIRE. (A)

DOUBLAGE, f. m. (Jurisp.) est un droit que le seigneur prend extraordinairement en certain cas, dans quelques coutumes, sur ses hommes ou sujets. On appelle ce droit *doublage*, parce qu'il consiste ordinairement à prendre en ce cas, le double de ce que le sujet a coutume de payer à son seigneur.

Ce droit est connu sous ce nom dans les coutumes d'Anjou & du Maine ; dans d'autres il est usité sous le nom de *double-cens*, *double-taille*, &c.

La coutume d'Anjou, article 128, dit que la coutume entre nobles est que le seigneur noble peut doubler ses devoirs sur ses hommes, en trois cas ; pour sa chevalerie, pour le mariage de sa fille aînée emparagée noblement, & pour payer sa rançon... que le sujet est tenu payer à son seigneur, dans ces cas, pour le *doublage* de tous ses devoirs, tels qu'ils soient, après la prochaine fête d'Août, jusqu'à la somme de 25 sols tournois & au-dessous. Ce *doublage* s'entend de manière que si le sujet sur qui le

Tome V.

devoir sera doublé, doit avoine, blé, vin, & plusieurs autres cens, rentes ou devoirs à son seigneur de fief, montans à plus grande somme que 25 sols tournois, il ne fera pourtant tenu de payer pour le *doublage* de tous ces devoirs, que 25 sols tournois ; si au contraire il doit un denier, deux deniers, ou autre somme de moins que les 25 sols tournois, il ne doublera que le devoir qu'il doit à la prochaine fête après Août : & s'il est dû cens, service & rente pour raison d'une même chose, le cens & service se pourront doubler, & non la rente.

L'article suivant porte que pour les trois causes du *doublage* expliquées en l'article précédent, l'homme de foi simple doit le double de la taille annuelle qu'il doit ; ce qui s'entend de la taille seigneuriale ; que s'il ne doit point de taille, il payera le double du devoir ou service annuel qu'il doit à son seigneur, auquel sera dû le double ; & que s'il ne doit ni taille, ni devoir ou service annuel, il fera tenu de payer 25 sols pour le *doublage*.

Enfin l'article 130 porte que les hommes de foi lige doivent payer au seigneur auquel sera dû le *doublage*, les tailles jugées & abonnées qu'ils lui doivent ; que s'ils ne doivent point de tailles jugées, ils payeront chacun 25 sous tournois pour le *doublage* ; & qu'en payant ces *doublages*, les hommes de foi simple & lige peuvent contraindre leurs sujets coutumiers à leur payer autant qu'ils payent à leur seigneur, & non plus.

La coutume du Maine contient les mêmes dispositions, art. 138, 140 & 141.

L'article 139 contient une disposition particulière sur le *doublage*, qui n'est point en la coutume d'Anjou ; savoir, qu'à l'égard du *doublage* appelé *relief*, dont on use en quelques baronies & châtellenies du pays du Maine, qui est le double du cens ou rente qui se paye par l'héritier par le trépas de son prédécesseur tenant l'héritage à cens, ceux qui l'ont par titres & aveux, en jouiront & prendront le droit de *doublage*, tel qu'ils ont accoutumé user. Voyez les commentateurs de ces coutumes sur lefd. articles, & ci-apr. DOUBLE CENS, DOUBLE DEVOIR, DOUBLE RELIEF, DOUBLE TAILLE. (A)

DOUBLAGE, (Marine.) c'est un second bordage ou revêtement de planches qu'on met par-dehors aux fonds des vaisseaux qui vont dans des voyages de long cours, où l'on craint que les vers qui s'engendrent dans ces mers ne percent le fond des vaisseaux. Ces planches ont ordinairement un pouce & demi d'épaisseur ; on les prend de chêne, mais plus communément de sapin. Lorsqu'on pose le *doublage*, on met entre lui & le franc-bord du navire une composition qui est une espèce de courroi qu'on appelle *plac* : pour bien défendre le vaisseau contre la piquûre des vers, on y met quelquefois des plaques de cuivre. Il faut que le *doublage* soit bien arrêté, & que les clous n'y soient point épargnés. Mais il y a une incommodité, c'est qu'il rend le vaisseau plus pesant, en gêne les façons, & retarde beaucoup le filage. (Z)

DOUBLAGE, terme d'Imprimerie, c'est lorsqu'un mot ou plusieurs mots, une ligne ou plusieurs lignes sont marquées à deux différentes fois sur une feuille de papier imprimé, ce qui est un défaut de la presse ou de l'ouvrier.

DOUBLAGE, (Manufact. en soie.) c'est l'action de joindre deux fils simples de soie, pour en faire un fil composé.

DOUBLE, adj. (Géom.) Une quantité est *double* d'une autre, lorsqu'elle la contient deux fois ; *sous-double*, lorsqu'elle en est la moitié. Une raison est *double* quand l'antécédent est *double* du conséquent, ou quand l'exposant du rapport est *double*. Ainsi le

K

rapport de 6 à 3 est une raison double. Voyez RAI-
SON ou RAPPORT.

La raison sous-double a lieu, quand le conséquent est double de l'antécédent, ou que l'exposant du rapport est $\frac{1}{2}$. Ainsi 3 est à 6 en raison sous-double. Voy. RAPPORT ou RAISON. (O)

DOUBLE, (Point) est un terme fort en usage dans la haute Géométrie. Lorsqu'une courbe a deux branches qui se coupent, le point où se coupent ces branches est appelé point-double. On trouve des points doubles dans les lignes du troisième ordre & dans les courbes d'un genre plus élevé. Il n'y en a point dans les sections coniques. Voyez COURBE.

Si on cherche la tangente d'une courbe au point double, par la méthode que l'on verra à l'art. TANGENTE, l'expression de la foûtangente devient alors ∞ . On trouvera dans la section neuvième des infinités petits de M. de l'Hôpital, ce qu'il faut faire alors pour déterminer la position de la tangente; & on peut voir aussi plusieurs remarques importantes sur cette matière dans les mém. de l'acad. de 1716 & 1723, ainsi que dans les usages de l'analyse de Descartes, par M. l'abbé de Gua, & dans les mém. de l'académie de 1747. Nous parlerons de tout cela plus au long au mot TANGENTE, où nous expliquerons en peu de mots la méthode des tangentes aux points multiples. En attendant, voyez les ouvrages cités. (O)

DOUBLE FEUILLE, f. f. (Hist. nat. bot.) ophris, genre de plante à fleur anomale, composée de six pétales différens les uns des autres. Les cinq du dessus sont disposés de façon qu'ils représentent en quelque sorte un casque. Le pétale du dessous a une figure de tête, ou même une figure approchant de la figure humaine. Le calice devient un fruit, qui ressemble en quelque façon à une lanterne ouverte par trois côtés, dont les panneaux sont chargés de semences aussi menues que de la sciure de bois. Tournefort, inst. rei herb. Voyez PLANTE. (I)

DOUBLE-MARCHEUR, f. m. (Hist. nat. Zoolog.) amphibæna, serpent qui est ainsi nommé, parce qu'on croit qu'il marche en arrière comme en avant. On a aussi cru qu'il avoit deux têtes, à cause de la grosseur de la queue. Il est de couleur brune. On le trouve en Libye & dans l'île de Lemnos. Ray, syn. anim. quad. page 288. (I)

DOUBLE, (Jurispr.) Les lois romaines contiennent plusieurs dispositions sur cette matière: par exemple, la loi 1. au code liv. VII. tit. xlvij, explique la manière dont le double étoit estimé, & comment il pouvoit être payé pour les intérêts & à titre d'éviction: mais en ce dernier cas, il n'étoit pas dû, s'il s'agissoit de biens substitués, & que l'acheteur eût connoissance de la substitution. Celui qui offroit le libelle, & ne contesloit pas dans deux mois, devoit payer le double, suivant l'authent. libellum. L'offre du double faite par le vendeur, n'étoit pas un moyen pour faire rescinder la vente. Code 4. t. xlvj. l. 6. Voyez LÉSION, RESCISION, RESTITUTION.

On stipuloit aussi quelquefois la peine du double dans les arrhes que se donnoient les fiancés, en cas d'inexécution de la promesse de mariage. Cod. 5. t. j. l. 1. §. 1. Voyez ci-devant DÉBIT.

Dans notre usage, le double se considère par rapport à plusieurs objets, comme on va l'expliquer dans les subdivisions suivantes. (A)

DOUBLE ACTION, s'entend de trois manières: 1°. De l'action qui tendoit à faire payer le double de la chose, appelée actio in duplum, comme cela avoit lieu en certains cas chez les Romains; par exemple, pour l'action du vol commis par adresse & sans violence, appelée actio furti nec manifesti. Ces sortes d'actions étoient opposées aux actions, simples, triples, ou quadruples.

2°. On appelle aussi en droit action double, celle qui résulte d'un contrat qui produit action respectivement au profit de chacun des contractans contre l'autre, comme dans le loiage ou dans la vente.

3°. On appelle double action, lorsqu'un titre produit deux actions différentes au profit de la même personne, & contre le même obligé, comme quand l'action personnelle concourt avec l'action hypothécaire. (A)

DOUBLE D'AOÛT, est un droit singulier usité dans la coutume de la Marche, qui est tel que tous les serfs du seigneur ou autres, qui tiennent de lui quelques héritages à droit de servitude, sont obligés de lui payer en une année le double d'Août, qui est une somme pareille à ce qu'ils lui doivent en deniers de taille ordinaire, rendable au mois d'Août. Dans l'autre année ils doivent la quête courant, qui en totalité est égale au double d'Août: mais le seigneur en peut donner à l'un de ses hommes pour l'année, plus qu'il ne doit de double d'Août, si ses facultés le comportent; & à un autre de ses sujets qui devroit plus de double d'Août, il le peut imposer moins de quête courant, le fort portant le faible.

Il est au choix du seigneur de prendre chaque année le double d'Août ou la quête courant une année, & le double d'Août en l'autre.

L'année que le seigneur leve la taille aux quatre cas, il ne peut lever quête courant, mais bien le double d'Août.

L'homme qui tient héritage mortuaire, ne doit à l'église qui lui a donné l'héritage, ni double d'Août, ni quête courant, ni taille aux quatre cas; & si tel tenant mortuaire revient en main-laye, il retourne à sa première nature touchant le double d'Août, & autres droits. Voyez la cout. de la Marche, art. 126. 127. 129. & 141. (A)

DOUBLE BREVET, c'est lorsqu'il y a deux originaux d'un acte passé devant notaire en brevet. Voy. BREVET & NOTAIRE. (A)

DOUBLE CENS, est le droit qui est dû dans quelques coutumes au seigneur, pour la mutation de l'héritage roturier. Ce droit consiste au double de ce que l'héritage paye annuellement de devoir censuel. Voyez la cout. de Berri, tit. vj. art. 1. & 4; celle du Grand-Perche, art. 82 & 84. Voyez ci-devant DOUBLAGE, & ci-après DOUBLE DEVOIR, DOUBLE RELIEF.

Par l'ancienne coutume de Mehun-sur-Evre, t. vj. le cens doubloit au profit du seigneur dans l'année où le possesseur avoit manqué de le payer au lieu, jour, & heure accoutumés. Voy. CENS & AMENDE.

Dans la coutume de Hesdin, le double cens, rente ou censive d'héritage cottier, est dû au seigneur par celui qui lui délaisse l'héritage. Il est encore dû en quelques autres cas. Voyez les art. 11. 14. & 15. (A)

DOUBLE DU SURCENS, dans l'ancienne coutume de Boulonois, art. 92, étoit dû pour le relief au seigneur féodal, par le seigneur fircottier ou sur censier. (A)

DOUBLE DEVOIR, est lorsque la taille ordinaire, le cens, ou autre redevance annuelle, double au profit du seigneur. Voyez ce qui est dit ci-dev. au mot DOUBLAGE, DOUBLE CENS, & la cout. de Bourbonnois, art. 345 & 346. (A)

DOUBLE DROIT, est une peine pécuniaire qui a lieu, en certains cas, contre ceux qui ont manqué à faire quelque chose dans le tems prescrit; comme de faire insinuer un acte, ou payer le centième denier, droit de contrôle, ou autre semblable. Il dépend du fermier de ces droits, de remettre ou modérer la peine du double ou triple droit qui a été encourue. (A)

DOUBLE ECRIT ou FAIT DOUBLE, est un écrit sous signature privée, dont il y a deux originaux con-

formes l'un à l'autre, & tous deux signés des parties qui s'y engagent. (A)

DOUBLE EMPLOI, est une partie qui a été portée deux fois en recette ou en dépense dans un compte. L'ordonnance de 1667, tit. xxix, de la reddition des comptes, art. 21, porte qu'il ne sera procédé à la revision d'aucun compte; mais que s'il y a des erreurs, omissions de recette, ou *faux emplois*, les parties pourront en former leur demande, ou inter-jetter appel de la clôture du compte, & plaider leurs prétendus griefs en l'audience. Cet article ne parle pas nommément des *doubles emplois*, à moins qu'on ne les comprenne sous le terme de *faux emplois*, quoique *faux emploi* soit différent de *double emploi*, en ce que tout *emploi double* est faux; au lieu qu'un *emploi* peut être faux, sans être *double*: par exemple, si la partie employée ne concerne point l'oyant. Quoi qu'il en soit, il est certain, dans l'usage, que les *doubles emplois* ne se couvrent point, non plus que les faux emplois, ni les erreurs de calcul & omissions. (A)

DOUBLE LIEN, (*Jurispr.*) est la parenté qui se trouve entre deux personnes, lesquelles sont jointes *ex utroque latere*, c'est-à-dire tant du côté paternel que du côté maternel, comme les freres & sœurs qui sont enfans des mêmes pere & mere, & que l'on appelle *freres & sœurs germains*; à la différence de ceux qui sont de même pere seulement, que l'on appelle *consanguins*; & de ceux qui sont seulement d'une même mere, que l'on appelle *freres & sœurs utérins*.

Dans quelques provinces, les freres & sœurs consanguins & utérins sont appelés demi-freres, demi-sœurs, *quasi juncti ex uno tantum latere*. Cette expression est adoptée dans la coutume de S. Aventin.

La distinction du *double lien* n'a lieu dans quelques pays que pour les freres & sœurs seulement, & pour leurs enfans. Dans d'autres pays, elle s'étend plus loin: c'est ce que l'on expliquera, après avoir parlé de l'origine du *double lien*.

Le privilège ou prérogative attaché au *double lien* dans les pays où il a lieu, consiste en ce que celui qui est parent du défunt *ex utroque latere*, est préféré dans sa succession à celui qui est seulement parent du côté de pere ou de mere.

Cette distinction du *double lien* étoit absolument inconnue dans l'ancien droit romain. Il n'en est fait aucune mention dans le digeste, ni dans les institutes; on y voit seulement que l'on distinguoit dans l'ancien droit, deux sortes de parens & d'héritiers en collatérale, savoir les *agnats* & les *cognats*; que les premiers appelés *agnati* ou *consanguinei*, étoient tous les parens mâles ou femelles qui étoient joints du côté du pere: il étoit indifférent qu'ils vinssent aussi de la même mere que le défunt, cette circonstance n'ajoutoit rien à leur droit. Les *cognats*, *cognati*, étoient tous les parens du côté maternel.

Les agnats les plus proches étoient appelés à la succession, à l'exclusion des cognats mâles ou femelles, quoiqu'en même degré.

Par rapport aux agnats entre eux, la loi des douze tables n'avoit établi aucune distinction entre les mâles & les femelles du côté paternel; mais la jurisprudence avoit depuis introduit, que les mâles étoient habiles à succéder en quelque degré qu'ils fussent, pourvu qu'ils fussent les plus proches d'entre les agnats; au lieu que les femelles, même du côté paternel, ne succédoient point, à moins que ce ne fussent des sœurs du défunt.

Les préteurs corrigerent cette jurisprudence, en accordant la possession des biens aux femmes, qui n'avoient pas le droit de consanguinité comme les sœurs.

Enfin Justinien rétablit les choses sur le même pié

Tome V.

qu'elles étoient par la loi des douze tables, en ordonnant que tous les parens mâles ou femelles, descendans du côté paternel, viendroient en leur rang à la succession, & que les femelles ne feroient point exclues sous prétexte qu'elles ne feroient point sœurs du pere du défunt, & quoique *consanguinitatis jura sicut germanæ non haberent*. Instit. lib. III. tit. ij. §. 3.

Il ajoûta, que non-seulement le fils & la fille du frere viendroient à la succession de leur oncle, mais que les enfans de la sœur germaine-consanguine & de la sœur utérine y viendroient aussi concurremment.

On voit ici les termes de *germain*, *consanguin*, & *utérin*, employés pour les freres & sœurs; mais on ne distinguoit point alors les freres & sœurs simplement consanguins, de ceux que nous appelons *germains*: on leur donnoit ces deux noms confusément, parce que les germains n'avoient pas plus de droit que les consanguins.

Ainsi jusque-là le privilège du *double lien* étoit totalement inconnu; il n'y avoit d'autre distinction dans les successions collatérales, que celle des agnats & des cognats; distinction qui fut abrogée par la nouvelle 118, qui les admit tous également à succéder, selon la proximité de leur degré.

Pour ce qui est de la distinction & prérogative du *double lien*, quelques auteurs, du nombre desquels est Guiné lui-même, qui a fait un traité du *double lien*, supposent mal-à-propos que cette distinction ne tire son origine que des nouvelles de Justinien.

En effet elle commença à être introduite par plusieurs lois du code. Il est vrai qu'elle n'étoit pas encore connue sous plusieurs empereurs, dont les lois sont insérées dans le code; ce qui fait qu'il se trouve quelque contradiction entre ces lois & celles qui ont ensuite admis le *double lien*. Par exemple, la loi 1^{re} au code de *legitimis hæredibus*, qui est de l'empereur Alexandre Severe, décide que les freres & sœurs succèdent également, quoiqu'ils ne soient pas tous d'une même mere: ainsi l'on ne connoissoit point encore le *double lien*.

La plus ancienne loi qui en fasse mention, est la loi *quæcumque* 4^e, au code de *bonis quæ liberis*, &c. Cette loi est des empereurs Leon & Anthemius, qui tenoient l'empire en 468, soixante ans avant Justinien. Elle ordonne que tous les biens advenus aux enfans ou petits-enfans, mâles ou femelles, d'un premier, second, ou autre mariage, soit à titre de dot ou donation, ou qu'ils ont eu par succession, legs, ou fidei-commis, appartiendront, quant à l'usufruit, au pere qui avoit les enfans en sa puissance; que la propriété appartiendra aux enfans ou petits-enfans, mâles & femelles, du défunt, quoiqu'ils ne fussent pas tous procréés du même mariage dont les biens sont provenus à leurs pere ou mere.

Que si quelqu'un desdits freres ou sœurs decède sans enfans, sa portion appartiendra à ses autres freres & sœurs survivans, qui seront conjoints des deux côtés.

Que s'il ne reste plus aucun de ces freres & sœurs germains, alors ces biens passeront aux autres freres & sœurs qui sont procréés d'un autre mariage.

Voilà certainement la distinction & la prérogative du *double lien* bien établies par cette loi, du moins pour le cas qui y est prévu. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont dit Guiné & quelques autres auteurs, que le privilège du *double lien* ait été introduit par Justinien; il ne s'agissoit plus que de l'étendre aux biens dont l'empereur Leon n'avoit pas parlé: c'est ce qui a été fait par deux autres lois du code, & par trois des nouvelles.

La seconde loi qui est de l'empereur Justinien, est la loi *sancimus* onzieme & dernière, au code com-

K ij

munia de successione. Cette loi, dans l'arrangement du code, se trouve précédée par la troisième, dont on parlera dans un moment : mais elle est la plus ancienne dans l'ordre des dates & de la publication.

Justinien y rappelle d'abord ce qui avoit été réglé pour l'ordre de succéder aux biens que les fils de famille avoient recueilli de leur mariage. Il paroît qu'il a eu en vue la loi *quæcumque* de l'empereur Leon : l'analyse qu'il en fait n'est cependant pas parfaitement exacte, car il suppose que cette loi ne parle que des biens que le fils de famille a acquis à l'occasion de son mariage : cependant elle comprend aussi dans sa disposition, ceux qui sont advenus au fils de famille par succession, legs, ou fidei-commis.

Quoi qu'il en soit, Justinien ordonne que le même ordre qui a été établi pour la succession aux biens que le fils de famille a gagnés à l'occasion de son mariage, sera observé pour les biens qui lui sont échûs de la ligne maternelle, à quelque titre ou occasion que ce soit, entre-vifs, à cause de mort, ou *ab intestat* : il détaille même cet ordre à peu-près dans les mêmes termes que l'empereur Leon, & par-là adopte expressément l'usage du *double lien*.

La troisième loi qui est aussi de l'empereur Justinien, est la loi *de emancipatis* 13, au code *de legitimis hæredibus* ; elle ordonne que si un fils de famille, émancipé par son pere, decede *ab intestat* & sans enfans, sa succession sera réglée suivant ce qui avoit déjà été ordonné pour les biens maternels & autres. Il paroît qu'en cet endroit il veut parler de la loi *sancimus* : « Le pere, dit-il, aura » l'usufruit des biens sa vie durant, & les freres & » sœurs la propriété, excepté néanmoins les biens » maternels qui appartiendront aux freres & sœurs » procréés de la même mere, à l'exclusion des autres freres & sœurs ».

La dernière partie de cette loi, si on la prend à la lettre, semble à la vérité établir la distinction des biens & des lignes, plutôt que la prérogative du *double lien* ; & c'est pourquoi l'explication de cette loi a beaucoup partagé les docteurs. La plus saine partie a soutenu que cette disposition ne pouvoit s'entendre que des freres & sœurs germains, & non des utérins, qui n'ont pas encore le droit de succéder concurremment avec les consanguins ; & pour être convaincu de la solidité de cette interprétation, sans entrer dans une longue discussion à ce sujet, il suffit d'observer que dans la première partie la loi se réfère aux deux lois précédentes, qui établissent suffisamment la prérogative du *double lien*, & qu'il n'y a pas d'apparence que Justinien ait entendu dans la dernière partie de cette loi, ordonner quelque chose de contraire à la première partie, & aux deux lois précédentes qu'il a laissé subsister. Les lois 14 & 15 du même titre, confirment encore ce que l'on vient de dire ; car elles appellent les freres & sœurs consanguins & utérins, & leurs enfans concurremment, dans les cas qui y sont exprimés.

Quoi qu'il en soit, il est certain, de l'aveu des auteurs, que la nouvelle 118, qui appelle indistinctement après les freres germains, tous ceux d'un seul côté, abolit en sa préface toutes lois contraires ; au moyen de quoi elle auroit dérogé à la distinction des biens & des lignes, supposé qu'elle eût été établie par la loi *de emancipatis*.

Nous ne parlons point en cet endroit des authentiques qui font mention de la prérogative du *double lien*, & que l'on a insérées en différens titres du code, étant plus convenable, pour voir les progrès de la jurisprudence, de remonter d'abord aux nouvelles qui en font la source, & de rapporter sous chacune les authentiques qui en ont été tirées.

Il est singulier que Guiné & quelques autres auteurs qui ont traité du *double lien*, n'aient fait mention que de la nouvelle 118, & n'aient rien dit des nouvelles 84 & 127, dont l'une précède la nouvelle 118, & l'autre a pour objet de l'interpréter.

La nouvelle 84 est composée d'une préface & de deux chapitres.

Dans la préface l'empereur propose l'espece d'un homme qui ayant des enfans d'un premier mariage, convole en secondes nocces, dont il a des enfans qui sont, dit-il, consanguins à l'égard de ceux du premier lit, mais non pas utérins. Cet homme passe ensuite à un troisième mariage, & en a des enfans : après sa mort sa femme se remarie, & a de son second mariage des enfans qui sont freres utérins de ceux de son premier mari, mais non pas consanguins. La mere étant décédée, un des enfans du troisième mariage meurt aussi, sans enfans & *ab intestat*, laissant plusieurs freres, les uns consanguins, les autres utérins, d'autres consanguins & utérins : ce sont les termes de la nouvelle. Il fut question de savoir si tous les freres du défunt, germains, consanguins & utérins, devoient être admis tous ensemble à la succession.

Dans le chapitre j. Justinien dit qu'ayant examiné toutes les lois anciennes, & celles qu'il avoit faites lui-même, il n'en avoit point trouvé qui eût décidé la question ; que des freres du défunt, les uns (c'est-à-dire les utérins) avoient les droits de cognation, que l'empereur avoit fait concourir avec les héritiers légitimes (c'est-à-dire les freres consanguins, qui succédoient en vertu de la loi) ; que les uns tenoient au défunt du côté du pere, d'autres du côté de la mere ; enfin que d'autres étoient procréés des mêmes pere & mere, & *undique veluti quoddam signum eis germanitatis resplendebat*.

Il y a apparence que plusieurs de nos coutumes ont tiré de-là le nom de *freres & sœurs germains*. On trouve bien dans quelques lois du code les termes de sœurs germanes-consanguines, *germanæ consanguinæ*, ou *germanæ* simplement ; mais ces termes ne signifioient encore autre chose que des *sœurs consanguines* : on les appelloit *germanas, quasi ex eodem germine natas* ; c'est pourquoi *germanæ & consanguinæ* étoient des termes synonymes, & même souvent conjoints.

La nouvelle décide que les freres germains doivent être préférés aux freres consanguins & utérins.

Justinien donne pour motif de cette décision, la loi qu'il avoit déjà faite pour les biens maternels, qui est la loi *sancimus*, dont il rappelle les dispositions ; & il ajoute que puisque cette loi avoit lieu au profit des freres germains, dans le cas où le pere étoit encore vivant, à plus forte raison devoit-elle avoir lieu lorsque le pere étoit mort, & que ce qui avoit été ordonné, tant pour les biens maternels que pour ceux que le défunt avoit gagnés à l'occasion de son mariage, & autres dont le pere n'avoit pas la propriété, auroit lieu pareillement pour tous les autres biens du frere défunt ; c'est-à-dire que les freres germains seroient préférés aux freres consanguins & utérins, pour tous les biens, sans aucune distinction, de côté paternel & maternel.

Il ordonne encore que la même regle sera observée, au cas que le pere n'eût contracté que deux mariages, & *excludant duplici utentes jure eos qui uno solo uti possunt* : c'est sans doute de-là qu'on a pris l'idée du terme de *double lien*.

Enfin dans le chapitre ij. il ordonne que s'il ne se trouve point de freres germains, mais seulement des freres consanguins ou utérins, la succession sera réglée entr'eux suivant les anciennes lois ; par où il paroît avoir eu en vue les lois du code, dont on a ci-devant fait l'analyse.

Cette nouvelle ne parle, comme on voit, que des freres germains ; mais le motif étant le même pour les sœurs germaines, & la nouvelle se référant aux précédentes lois, qui mettent en même rang les freres & les sœurs, il est évident que les sœurs sont aussi comprises tacitement dans la disposition que l'on vient de rapporter.

Ce doute est d'ailleurs pleinement levé par la nouvelle 118, qui fait mention des sœurs comme des freres.

Il est dit dans le chapitre ij. de cette nouvelle, que si le défunt meurt sans enfans & autres descendans ; il aura pour héritiers ses pere & mere, ou, à leur défaut, les autres ascendans les plus proches, à l'exclusion de tous collatéraux, excepté néanmoins les freres germains, *fratribus ex utroque parente conjunctis defuncto*, comme il sera dit ensuite ; ce qui est relatif au §. *si vero*, où il est parlé des sœurs.

Ce paragraphe explique que si avec les ascendans il se trouve des freres & sœurs germains, ils succéderont concurremment & par égales portions : *Si vero cum ascendentibus inveniuntur fratres aut sorores ex utrisque parentibus conjuncti defuncto, cum proximis gradu ascendentibus vocabuntur . . . differentiâ nullâ servandâ inter personas istas, sive feminæ, sive masculi fuerint qui ad hæreditatem vocantur.*

C'est de ce chapitre qu'a été tirée l'authentique *defuncto*, qui a été insérée au code *ad s. c. Tertullian.* elle porte pareillement que *fratres utrinque defuncto conjuncti vocantur cum ascendentibus . . . exclusâ prorsus omni differentiâ sexûs*, &c.

Le chapitre iij. qui traite du cas où il n'y a que des collatéraux, porte que la succession sera d'abord dévolue aux freres & sœurs germains, *primum ad hæreditatem vocamus fratres & sorores ex eodem patre & ex eadem matre natos.*

Au défaut de ceux-ci, la loi appelle les freres qui ne sont joints que d'un côté, soit par le pere ou par la mere : *Fratres ad hæreditatem vocamus qui ex uno parente conjuncti sunt defuncto, sive per patrem solum, sive per matrem.*

Si le défunt a laissé des freres, des enfans de quelque autre frere ou sœur, ces enfans viendront avec leurs oncles & tantes paternels ou maternels, & auront la même part que leur pere auroit eue.

Mais si le pere de ces enfans étoit un frere germain du défunt, ils seront préférés à leurs oncles, qui ne seroient que des freres consanguins ou utérins du défunt : *Si fortè præmortuus frater cujus filii vivunt per utramque partem nunc defunctæ personæ jungebatur ; superstites autem fratres per patrem solum, forsan aut matrem ei jungebantur, præponantur istius filii propriis Thii, licet in tertio gradu sint, sive à patre, sive à matre sint Thii, & sive masculi, sive feminæ sint, sicut eorum parens præponeretur, si viveret.*

Si au contraire le frere survivant est germain du défunt, & que l'autre frere prédécédé ne fût joint que d'un côté, les enfans de ce dernier sont exclus par leur oncle : c'est encore la disposition littérale de la nouvelle.

Il est encore dit que ce privilège n'est accordé qu'aux enfans mâles ou femelles des freres & des sœurs, & non aux autres collatéraux.

Enfin la nouvelle déclare que les enfans mêmes des freres ne jouissent de ce privilège que quand ils sont appelés avec leurs oncles & tantes ; que si avec les freres du défunt il se trouve des ascendans, les enfans d'un autre frere ou sœur ne peuvent être admis avec eux à la succession, quand même les pere ou mere de ces enfans auroient été freres ou sœurs germains du défunt, le droit de représentation n'étant alors accordé aux enfans, que lorsqu'ils concourent avec leurs oncles & tantes seulement, & non pour concourir avec leurs ascendans ; ce qui a été

depuis réformé par la nouvelle 127, dont il nous reste à parler.

De ce troisieme chapitre de la nouvelle 118 ont été tirées deux authentiques qui parlent du *double lien*.

La premiere qui commence par ces mots, *cessante successione*, a été insérée au code *de legitimis hæredibus* ; elle porte qu'à défaut de descendans & ascendans du défunt, les freres & les enfans des freres prédécédés succèdent : *Dico autem de fratre ejusque fratris filiis qui ex utroque parente contingunt, eum de cujus . . . quo personæ veniunt, & sine . . . parentibus & cum proximis gradu ascendentibus, & quidem prædicti fratris filius, etsi tertio gradu sit, præfertur gradibus defunctis qui ex uno tantum parente cognati sunt ; in hac successione omnis differentia sexûs . . . cessat.*

La seconde authentique insérée au même titre, est l'authentique *fratres*, qui porte qu'après les freres germains & leurs enfans, on admet les freres & sœurs conjoints d'un côté seulement, &c.

Cette nouvelle a d'abord pour titre, *ut fratrum filii succedunt pariter ad imitationem fratrum, etiam ascendentibus extantibus.*

L'empereur annonce dans le préambule, qu'il n'a point honte de corriger ses propres lois, lorsqu'il s'agit du bien de ses sujets. Il rappelle ensuite dans le chap. j. la disposition de la nouvelle 118, qui excluait les enfans des freres, lorsqu'ils concouroient avec des ascendans. Il ordonne que si le défunt laisse des ascendans, des freres & des enfans d'un autre frere prédécédé, ces enfans concourront avec les ascendans & les freres, & auront la même part que leur pere auroit eue, s'il eût vécu. Enfin il est dit que cette décision ne doit s'appliquer qu'aux enfans des freres germains.

Le premier chapitre de cette nouvelle a servi avec le troisieme chapitre de la 118^e, à former l'authentique *cessante*, dont on a parlé il y a un moment.

Telles sont les dispositions des lois romaines au sujet du *double lien*, par lesquelles on voit que ce n'est point Justinien qui a le premier introduit ce privilège, que les empereurs Léon & Anthemius avoient déjà commencé à introduire, & que Justinien ne fit qu'étendre ce droit ; que la nouvelle 118 de cet empereur n'est pas non plus la premiere loi qu'il fit sur cette matiere ; qu'il avoit déjà réglé plusieurs cas, tant par les lois *sancimus* & *de emancipatis*, que par la nouvelle 84, qui fut suivie des nouvelles 118 & 127, qui acheverent d'établir le privilège du *double lien*.

Aux termes de la nouvelle 118, les enfans des freres germains excluent leurs oncles consanguins ou utérins ; mais elle ne décide pas s'ils ont le même droit contre les enfans des freres consanguins ou utérins.

Les opinions sont partagées sur cette question. Ceux qui soutiennent l'affirmative, disent que les enfans des freres germains excluant leurs oncles consanguins & utérins, à plus forte raison doivent-ils exclure les enfans de ces mêmes freres, suivant la regle *si vinco vincentem te, à fortiori te vinco*. Cujas sur cette nouvelle ; Henrys, tome I. liv. V. quest. 56. Dumolin sur l'article 155 de la coutume de Blois, & sur le 90^e de celle de Dreux, sont de cet avis.

Ceux qui tiennent la négative, disent que les nouvelles sont de droit étroit, & ne s'étendent point d'un cas à un autre ; de ce nombre sont le Brun, des succ. liv. I. ch. vj. sect. 2. n. 8. & Dolivet, liv. V. ch. xxxv. qui rapporte quatre arrêts du parlement de Toulouse, qu'il dit avoir jugé pour son opinion.

La premiere nous paroît néanmoins mieux fondée, par une raison bien simple ; savoir que les enfans des oncles consanguins ou utérins, ne peuvent avoir plus de droit que leur pere.

L'usage des Romains par rapport au *double lien*, a été adopté en France dans les pays que l'on appelle

de droit écrit, & dans quelques-uns des pays coutumiers ; mais l'époque de cet usage en France ne peut guere remonter plus haut que la fin du xij^e siècle. En effet, jusques-là on ne connoissoit en France que le code théodosien, lequel ne faisoit point mention du *double lien* ; & les livres de Justinien, qui avoient été long-tems perdus, ne furent retrouvés en Italie que vers le milieu du xij^e siècle, d'où ils se répandirent ensuite dans le reste de l'Europe.

Ainsi nos coutumes n'ayant commencé à être rédigées par écrit que vers le milieu du xv^e siècle, il est évident que celles qui ont adopté l'usage du *double lien*, l'ont emprunté du code de Justinien & de ses nouvelles.

Les coutumes peuvent à cet égard être partagées en dix classes différentes ; savoir,

1^o. De celles qui rejettent expressément le *double lien*, comme celle de Paris, art. 340, qui fait concourir les freres consanguins & utérins avec les freres germains. L'art. 341 ordonne la même chose pour les autres collatéraux. Il y a encore d'autres coutumes semblables, telles que Melun, art. 360 ; Châlons, art. 89 ; Etampes, art. 127 ; Sens, art. 83 ; Auxerre, art. 240 ; Senlis, art. 168, & quelques autres. Dans ces coutumes il n'y a de préférence qu'à l'égard des propres, pour ceux qui sont de la ligne dont ils precedent.

2^o. Quelques coutumes rejettent indirectement le *double lien*, en ce qu'elles partagent les meubles & acquêts entre les héritiers paternels & les maternels, donnant les trois quarts des meubles & acquêts au frere germain, & un quart à l'utérin ou au consanguin : telles sont les coutumes du Maine, art. 286. celle d'Anjou, celle de Lodunois, ch. ix. art. dernier. On pourroit néanmoins dire de ces coutumes, qu'elles restreignent seulement l'effet du *double lien*, plutôt qu'elles ne le rejettent.

3^o. Plusieurs coutumes ne font aucune mention du *double lien*, & dans celles-là il n'a point lieu ; telles sont les coutumes d'Amiens, de Bretagne, & autres.

4^o. Quelques-unes au contraire l'admettent expressément, conformément à la disposition du droit, telles que Berry, tit. XIV. article 6. Bayonne, titre XII. art. 12. Saintonge, art. 98. Tours, art. 289.

5^o. Il s'en trouve d'autres qui limitent ce privilège aux freres & sœurs germains, sans l'étendre à leurs enfans : telles sont les coutumes de Poitou, art. 295. Troyes, tit. VI. art. 93. Chaumont, tit. VI. art. 80. Saint-Quentin, art. 50. Grand-Perche, art. 153. Châteauneuf, art. 126. Dreux, article 90. la Rochelle, art. 51. la Doust, tit. XII. article 6. Bar, art. 129. Artois, art. 105.

6^o. Quelques coutumes loin de restreindre l'exercice de ce privilège, l'étendent jusqu'aux cousins germains, telles que les coutumes du duché de Bourgogne, tit. vij. art. 18, Nivernois, ch. xxjv. art. 16.

7^o. D'autres portent ce privilège jusqu'aux oncles & tantes ; telles sont les coutumes de Cambrai, titre ij. art. 5, & Orléans, art. 330, qui porte que les collatéraux, conjoints des deux côtés, excluent en pareil degré ceux qui sont conjoints d'un côté seulement, jusqu'au degré des oncles & tantes, neveux & nieces du decédé inclusivement. M. Berroyer a prétendu que cet article étoit mal conçu, & que dans cette coutume l'oncle ne peut prétendre le privilège du *double lien* ; il a fait à ce sujet une dissertation qui est à la fin du second tome des arrêts de Bardet, cependant les auteurs qui ont commenté la coutume d'Orléans, tiennent pour le texte de la coutume.

8^o. Dans quelques coutumes le *double lien* a lieu à l'infini ; telles sont les coutumes de Perrone, article 189 ; celle de Montargis, ch. xv. art. 12 ; celle de Blois, art. 155 ; Bourbonnois, art. 317 ; Poitou, art. 295.

9^o. Le *double lien*, dans quelques coutumes, n'est admis que pour certains biens. La coutume de Berry, par exemple, ne l'admet que pour les propres, sans parler des meubles & acquêts, & celle de Saint-Quentin au contraire ne l'admet point pour les propres, ce qui est conforme au droit commun, qui n'admet ce privilège que pour les meubles & acquêts.

10^o. Ce privilège est fixé dans quelques coutumes à une certaine quotité de biens, comme dans celle de Reims, article 311, qui donne les trois quarts des meubles & acquêts au frere germain, & un quart seulement au consanguin : les coutumes de la seconde classe semblent aussi rentrer dans celle-ci.

11^o. Enfin le *double lien* est admis pour tous les biens sans distinction dans quelques coutumes, telles que celle du duché de Bourgogne, tit. vij. art. 18, & Bayonne, tit. xij. art. 12.

Outre le traité de Guiné sur le *double lien*, on peut voir encore celui de Jean Vineau, de jure præcipuo duplicis vinculi, & ce qu'en disent quelques auteurs, tels qu'André Gaill. liv. II. observ. 151, où il traite la question, an in feudo frater utrinque conjunctus excludat fratrem ex uno latere tantum ; Lebrun, des success. liv. I. ch. vj. sect. 2 ; Henrys, tom. I. liv. V. chap. jv. quest. 25, & liv. VI. quest. 1 ; le recueil de questions de M. Bretonnier, au mot *double lien*, & les commentateurs sur les coutumes qui en parlent. (A)

DOUBLE-LIGNE, est la même chose que *double lien* ; ce terme est usité en quelques coutumes, comme celle d'Artois, art. 105. Voyez ci-devant DOUBLE-LIEN. (A)



DOUBLE D'UNE MANŒUVRE : (Marine.) hale sur le double, cela se dit lorsqu'une manœuvre est arrêtée par le bout, & qu'on veut faire force & tirer dessus sans la détacher : on la prend par le milieu ou par quelqu'autre partie, sur laquelle plusieurs hommes tirent de concert, tandis que le bout demeure roüé & dans sa place. (Z)

DOUBLE, f. m. (Musique.) intervalles doubles ou redoublés, sont, en Musique, tous ceux qui excèdent l'étendue de l'octave. Voyez INTERVALLE.

On appelle aussi doubles, des airs, simples en eux-mêmes, qu'on figure par l'addition de plusieurs notes, qui varient & ornent le chant sans le gêner. C'est ce que les Italiens appellent *variazioni*. Voyez VARIATIONS.

Il y a cette différence des doubles aux broderies ou fleuris, que ceux-ci sont à la liberté du musicien, qu'il peut les faire ou les abandonner quand il lui plaît pour reprendre le simple : mais le double ne se quitte point, & dès qu'on l'a commencé, il faut nécessairement le poursuivre jusqu'à la fin de l'air. (S)

DOUBLE-CROCHE, *semi-chroma*, (Musique.) est une note de musique qui ne vaut que le quart d'une noire, ou la moitié d'une croche. Il faut seize doubles-croches pour une ronde, ou pour une mesure à quatre tems. Voyez MESURE, VALEUR DES NOTES.

La double-croche se figure ainsi  quand elle est seule, ou ainsi  quand elle est liée, & suit en cela les mêmes regles que la croche. Voyez CROCHE.

Elle s'appelle double-croche, à cause du double crochet par lequel on la désigne. (S)

DOUBLE-FUGUE, (Musique.) est, en Musique, une seconde fugue d'un dessein différent, qu'on fait entrer à la suite d'une fugue déjà annoncée, & il faut que cette seconde fugue ait sa réponse ainsi que la première. Voyez FUGUE. On peut même faire entendre à la fois un plus grand nombre encore de dif-

férentes figures ; mais la confusion est toujours à craindre , & c'est le chef-d'œuvre de l'art de les bien traiter. Pour cela il faut , dit M. Rameau , observer autant qu'il est possible , de ne les faire entrer que l'une après l'autre , sur-tout la première fois , que leur progression soit renversée , qu'elles soient caractérisées différemment , & que si elles ne peuvent être entendues ensemble , au moins une portion de l'une s'entende avec une portion de l'autre.

DOUBLE EMPLOI, (*Musique.*) M. Rameau appelle ainsi les deux différentes manières d'employer l'accord de sous-dominante. Prenons , par exemple , la sous-dominante *fa* , du mode d'*ut* : l'accord de la sous-dominante est *fa la ut ré* , accord de grande sixte , dans lequel *ré* est la dissonnance , ou considérée comme telle ; cette dissonnance *ré* étant portée au-dessous de *fa* , donnera l'accord de 7^e *ré fa la ut* , dans lequel *ré* devient un son fondamental , & *ut* est dissonnance. Cet accord *ré fa la ut* , qui n'est que l'accord *fa la ut ré* renversé , peut être substitué à l'accord *fa la ut ré* dans certaines occasions où l'accord *fa la ut ré* ne peut être employé ; ainsi de l'accord parfait d'*ut* , on peut aller à *ré fa la ut* , pour descendre ensuite à l'accord de la dominante *sol* : mais on ne pourroit aller de l'accord parfait d'*ut* , à l'accord de la dominante *sol* par le moyen de l'accord de sous-dominante *fa la ut ré*. Voyez DOMINANTE. Dans le mode mineur , par exemple , dans celui de *la* , la sous-dominante *ré* donne de même l'accord de sixte *ré fa la si* , qui se renverse de même en accord de septième *si ré fa la*. Voyez dans les chapitres *xij.* & *xiiij.* de mes élémens de Musique théorique & pratique , un plus grand détail sur le double emploi , sur ses règles & sur ses usages.

Un des principaux est de pouvoir porter la succession du mode diatonique jusqu'à l'octave , c'est-à-dire de pouvoir donner à notre échelle diatonique *ut ré mi fa sol la si ut* , une basse fondamentale qui soit toute entière dans le même mode ; & cette basse sera celle-ci , *ut sol ut fa ut ré sol ut* , dans laquelle le *ré* portera l'accord de septième. V. ECHELLE , MODE , &c. Dans cette basse fondamentale tout est dans le même mode ; car on suppose que les deux *sol* y portent l'un & l'autre l'accord de septième ou dominante tonique *sol si ré fa* (voyez DOMINANTE) , & que la note *fa* y porte l'accord de sous-dominante *fa la ut ré* (voyez SOUS-DOMINANTE) ; l'accord du double emploi *ré fa la ut* , porté par la note *ré* , n'est que l'accord de sous-dominante renversé.

L'accord parfait *ut mi sol ut* peut être suivi de *ré fa la ut* substitué à *fa la ut ré* , pourvu que la dissonnance *ut* de l'accord *ré fa la ut* soit ensuite sauvée suivant les règles ordinaires (voyez DISSONNANCE & SAUVER) ; mais *ré fa la ut* ne peut être suivi d'*ut mi sol ut* , parce que la dissonnance *ut* ne seroit plus sauvée. Voyez mes élémens de Musique , page 80 , article CXXX. (O)

DOUBLE-OCTAVE, (*Musique.*) est un intervalle de musique composé de deux octaves , qu'on appelle autrement *quinzième* , & que les Grecs appelloient *disdiapason*. Voyez ce mot.

La *double-octave* est en raison double de l'octave simple , c'est-à-dire , comme 1 est à 4 ; & à mesure qu'on ajoute de nouvelles octaves , les raisons vont toujours en doublant , progression qui n'appartient qu'à l'octave. Voyez INTERVALLE , OCTAVE. (S)

DOUBLE, f. m. On appelle de ce nom , à l'opéra ,

les acteurs en sous-ordre , qui remplacent les premiers acteurs dans les rôles qu'ils quittent par maladie ou défaut de zèle , ou lorsqu'un opéra est sur ses fins , & qu'on en prépare un autre. On dit de l'acteur en sous-ordre qui prend le rôle que remplissoit le premier , *il a doublé* , *il double un tel rôle*.

Chaque première actrice & chaque premier acteur ont leurs *doubles* , & ceux-ci ont les leurs à leur tour ; en sorte que l'opéra à Paris , quelque accident qui survienne , est représenté constamment pendant toute l'année aux jours marqués.

Il y a aussi des *doubles* dans la danse. Les premiers danseurs sont *doublés* par d'autres , lorsqu'ils sont hors d'état de danser leurs entrées.

Le nombre des sujets dont l'opéra de Paris est composé , son établissement stable , ses ressources , ses revenus , & le goût des François pour ce spectacle , sont de grands moyens pour le porter à un point de perfection & de magnificence auquel il n'est point encore parvenu , & qui semble ne dépendre maintenant que de très-peu de circonstances. Voyez OPÉRA. (B)

DOUBLE COUPE, (*Coupe des pierres.*) On peut appeler ainsi l'appareil suivant : soit une plate-bande *AB* (figure 2.) sur le bord saillant du palier *FE*, *BA*. Tous les claveaux de la plate-bande doivent être en coupe pour s'opposer à la pesanteur vers un point *R* pris en contre-bas à une distance convenable , & d'autant plus grande que les butées *AB* seront plus fortes ; & les claveaux du plat-fond , en coupe vers un point *G* , en sorte que le mur *FE* & la plate-bande *AB* leur servent de butées , ainsi que cela se pratique ordinairement. Il est évident que les claveaux du plat-fond font effort contre la plate-bande , & la poussent à vuide vers un point *P* où rien ne s'oppose à leur effort ; pour y remédier il ne faut que mettre les joints de la plate-bande en coupe vers un point *P* pris au niveau de la plate-bande , & d'autant plus éloigné d'elle , que l'effort des claveaux du plat-fond sera moindre. C'est ce qu'on appelle être en *double coupe* , parce que les claveaux de la plate-bande sont voûtés de deux sens différens , l'un contre la pesanteur de la plate-bande , dont la direction est perpendiculaire à l'horison , & l'autre contre l'effort des claveaux du plat-fond , que l'on peut regarder comme une pesanteur horizontale , puisqu'il n'est qu'une décomposition de la pesanteur verticale des claveaux du plat-fond , & que sa direction est parallèle à l'horison. (D)

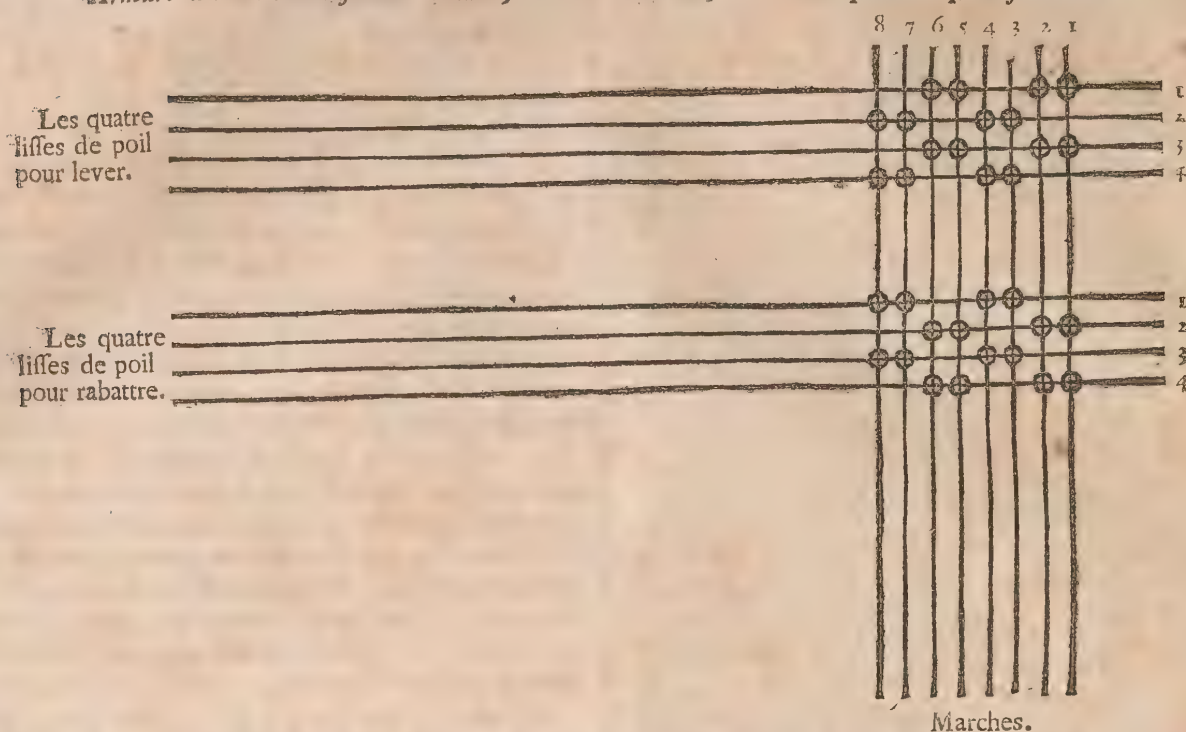
DOUBLE-BIDET. Voyez BIDET. Le *rein double* , se dit des reins du cheval lorsqu'ils sont fort larges.

* **DOUBLE-FOND** , f. m. (*Manufacture en soie.*) étoffe composée de 90 portées de chaîne , sur 8 lisses à l'ordinaire , & de 45 portées de poil , pour exécuter une figure sur le fond , de manière qu'à chaque deux fils de chaîne , il y en a un de poil.

Le poil est monté sur quatre lisses de poil pour lever , & sur quatre lisses de poil pour rabattre.

On fait de *doubles-fonds* courans , lisérés , & brochés. On observe pour l'armure le même ordre que dans les lustrines de pareille espèce , courante , lisérée , ou brochée. Ainsi nous nous contenterons de renvoyer ici à l'article LUSTRINE ; & de démontrer seulement de l'armure , ce qui concerne la figure du poil , le reste n'ayant rien de particulier.

Armure d'un double-fond courant, à une navette, démontrée pour le poil seulement.



Quand il y a un liféré ou deux navettes, la seconde marche ne baisse point de poil ; mais il y a une lisse de liage à l'ordinaire.

DOUBLÉ, adj. (*Arithmétique & Algèbre.*) raison doublée, c'est le rapport qui est entre deux quarrés ; ainsi la raison doublée d' a à b , est le rapport d' a^2 à b^2 , ou du quarré de a au quarré de b . Voyez l'article QUARRÉ.

Dans une progression géométrique le premier terme est au troisième en raison doublée du premier au second, ou comme le quarré du premier est au quarré du second : ainsi dans la progression 2, 4, 8, 16, le rapport de 2 à 8 est doublé de celui de 2 à 4, c'est-à-dire que 2 est à 8, comme le quarré de 2 au quarré de 4. Voyez PROGRESSION.

Souvent les commençans confondent la raison doublée avec la raison double ; quelques auteurs même se servent indifféremment de ces expressions, rien n'est cependant plus différent ; la raison de 8 à 4 est une raison double, parce que 8 est double de 4 ; la raison de 16 à 4 est doublée de celle de 4 à 2, c'est-à-dire est la raison du quarré de 4 au quarré de 2. Il faut de même distinguer raison sous-doublée de sous-double ; la raison de 4 à 8 est sous-double, celle de 2 à 4 est sous-doublée de 4 à 16, c'est-à-dire comme la racine quarrée de 4 est à celle de 16. (O)

DOUBLEAU, (*Architecture.*) Voyez ARC-DOUBLEAU.

DOUBLEMENT, f. m. (*Jurisprud.*) est une enchère qui se fait au-dessus de celle qu'on appelle tiercement.

En matière d'eaux & forêts le demi-tiercement n'est reçu que sur le tiercement ; mais on peut d'une seule enchère faire le tiercement & demi-tiercement, ce qui s'appelle doublement : telle est la disposition de l'ordonnance des eaux & forêts, titre xv. article 35.

Mais en fait d'adjudication des fermes & domaines du roi, le doublement s'entend autrement ; car comme dans ces sortes d'adjudications le tiercement est de trois fois en sus de l'enchère, le doublement, qu'on appelle aussi triplement, est de six fois le montant de la première enchère ; par exemple, si l'enchère est de 10000 livres, le doublement est de 90000 livres. Voyez l'arrêt du 12 Juin 1725, qui prescrit les délais pour faire les tiercemens & doublemens sur les adjudications des domaines. (A)

DOUBLER, v. act. (*Spectacle.*) pour prendre la place, ou pour tenir la place, terme d'Opéra. Les premiers acteurs sont doublés par les seconds, &

ceux-ci par les troisièmes ; en sorte que quelqu'accident qui arrive, l'opéra de Paris est toujours représenté.

Les acteurs en sous-ordre ne paroissent guère que dans ces occasions, c'est-à-dire que ceux qui auroient le plus de besoin d'exercer leur talent pour le développer, sont précisément ceux qui sont les plus oisifs ; c'est pourtant par le travail, par l'exercice, par l'exercice, qu'il est possible de former des acteurs. En supposant quelque talent dans les sujets, il faudroit donc 1°. les forcer au travail, leur offrir perpétuellement les modèles qu'ils doivent suivre, & les exercer pour les rompre au théâtre ; 2°. tirer un avantage de ce nombre d'acteurs, presque toujours inutiles, pour l'embellissement réel du spectacle.

Les chœurs sont toujours sans action sur le théâtre ; & le moyen de procurer le plus grand plaisir au spectateur, seroit de les faire agir suivant les choses qu'ils chantent. Voyez CHŒURS. Mais l'expédient sur & d'embellir le spectacle, & de donner du mouvement aux chœurs, est de mettre à leur tête, & en-avant, tous les doubles hommes & femmes. Plus rompus à l'action que la multitude des choristes, il seroit aisé de leur faire faire les mouvemens nécessaires. Les chœurs les suivroient comme une compagnie de soldats suit les mouvemens de ses officiers.

Ces acteurs se romproient eux-mêmes chaque jour davantage à l'action, & présens forcément à la représentation, ils auroient sans cesse devant les yeux les modèles sur lesquels ils peuvent se former. Leurs habits plus distingués que ceux des chœurs, ajouteroient à la magnificence du spectacle, & cet ordre rendroit toutes les belles idées qu'on veut peindre, lorsque les chœurs se rassemblent sur le théâtre. Les difficultés à vaincre sur cette partie, doivent être bien foibles à côté de l'autorité, du desir de l'embellissement du spectacle, & du besoin qu'on a toujours de former des sujets. Voyez DOUBLE, SPECTACLE. (B)

DOUBLER. L'action de doubler, en terme militaire, c'est lorsque de deux rangs ou de deux files de soldats l'on n'en fait qu'une. Voyez RANG & FILE.

Quand le commandement dit, doublez vos rangs, alors les second, quatrième & sixième rangs doivent marcher dans le premier, le troisième, & le cinquième ; de manière que de six rangs on n'en fait que

que trois, en laissant les intervalles *doubles* de ce qu'ils étoient auparavant. Il en va autrement quand on *double* les demi-fils, parce qu'alors trois rangs demeurent, & les trois autres viennent les *doubler*; c'est-à-dire que le premier, le second, & le troisième sont *doublés* par le quatrième, le cinquième, & le sixième; ou au contraire.

Doubez vos files : à ces mots chaque file doit marcher à celle qui la suit immédiatement sur la droite ou sur la gauche, selon le commandement; auquel cas des six rangs l'on en fait douze, c'est-à-dire qu'alors les soldats sont à douze de profondeur, la distance entre les files étant *double* de ce qu'elle étoit auparavant. *Chambers. (Q)*

DOUBLER LES FILES; c'est, dans l'*art militaire*, *doubler* le nombre des soldats de chaque file: pour cela on fait entrer chaque file de la droite dans celle qui est immédiatement à sa gauche, ou chaque file de la gauche dans celle qui la précède immédiatement à droite. *(Q)*

DOUBLER LES RANGS, c'est, dans l'*art militaire*, faire entrer les soldats du second rang dans le premier rang, ceux du quatrième dans le troisième, & ainsi de suite, si les troupes sont rangées sur six ou huit rangs. *(Q)*

DOUBLER UN VAISSEAU, (*Marine.*) c'est lui donner un doublage ou revêtement de planches. *Voyez SOUFFLER. (Z)*

DOUBLER UN CAP ou UNE POINTE, PARER UN CAP, (*Marine.*) c'est passer au-delà de ce cap & le laisser derrière. *(Z)*

DOUBLER, c'est, en *terme de Blondier*, l'action d'assembler un ou plusieurs fils de soie, pour n'en faire qu'un seul. On se sert pour cela d'un doublet & d'un roüet. *Voyez DOUBLETs.* On observera en *doublant*, de ne point tordre les fils, ce qui rendroit les filets ronds, & les toilés ne feroient pas aplatis comme ils doivent être.

DOUBLER, en *terme de Cirier*, c'est assembler plusieurs brins de coton en les tournant sur un tour, pour en faire des meches. *Voyez TOUR.*

DOUBLER ou DOUBLER LARGE, en *termes de Manège*, c'est tourner son cheval vers la moitié du manège, & le conduire droit à l'autre muraille sans changer de main. *Doubler étroit*, c'est tourner son cheval en lui faisant décrire un quarré à un coin du manège, ou aux quatre coins. *Doubler les reins*, est un faut que le cheval fait en voûtant son dos.

DOUBLER, (*Relieur.*) les Relieurs appellent *doubler le carton en-dedans*, lorsqu'ayant relié un livre en marroquin, ils garnissent le dedans du carton d'un marroquin de la même couleur, ou d'une couleur différente.

* DOUBLER, (*Manufactur. en soie.*) c'est accoupler deux ou plusieurs brins de soie.

DOUBLETs, f. m. (*Art méchan.*) fausses pierres, ou pierres précieuses imitées avec deux morceaux de crystal, entre lesquels on renferme ou une feuille, ou des couleurs empâtées de mastic & de terebenthine. Voici la maniere de faire les *doublets*; elle est tirée de l'*art de la verrerie de Kunckel*, p. 285. & suiv.

On fera fondre ensemble dans un vaisseau d'argent ou de cuivre jaune, du mastic en larmes & de la terebenthine: on prendra telle matiere colorante qu'on voudra, comme du verd-de-gris, du sang-dragon, de la laque de Florence, &c. suivant les pierres précieuses qu'on voudra imiter: on réduira ces couleurs en une poudre très-fine par la trituration: on joindra celle qu'on aura choisie avec le mélange fondu de mastic & de terebenthine. Pour mettre ces couleurs dans un état de division encore plus grand, Kunckel conseille d'avoir une boîte de bois de tilleul, qui soit de la forme d'un gland, & dont

Tome V.

le fond soit tourné si mince qu'il soit presque transparent: on met dans cette boîte le mélange de couleur de mastic & de terebenthine; on couvre la boîte de son couvercle, & on la suspend au soleil en été, ou sur un feu de charbon en hyver, ce qui fait fuinter au-travers de la boîte la partie la plus déliée du mélange, qu'on détachera pour s'en servir. La couleur étant ainsi préparée, on aura deux morceaux de crystal bien polis, & qui puissent se joindre bien exactement: on chauffera le mélange indiqué ci-dessus, aussi-bien que les crystal, desorte que le tout soit à un point de chaleur égale; on portera la couleur sur le côté poli d'un des crystal avec un petit pinceau; on appliquera promptement l'autre crystal sur le premier; on les pressera pendant qu'ils sont échauffés; on les laissera refroidir, & on montera ces *doublets* de la façon qu'on jugera convenable. Pour reconnoître les *doublets*, & les distinguer des vraies pierres précieuses colorées, il suffira d'interposer un des angles de la pierre entre l'œil & le jour; si c'est un *douplet* on verra que la pierre est blanchée & transparente, au lieu qu'une vraie pierre est colorée par-tout. *Voyez l'art. VERRERIE. (—)*

DOUBLET, en *terme de Blondier*; c'est l'instrument avec lequel on double, *voyez DOUBLER.* Il est composé d'un petit banc, de la même forme que celui des tournettes, & surmonté à chaque bout d'un bâton percé de distance en distance, les trous de l'un répondant à ceux de l'autre. On passe dans ces trous des bobines qui y jouent aisément, & les fils séparés de toutes ces bobines remplissent au moyen du roüet une autre bobine, sur laquelle ils sont rassemblés tous en un. Ces deux bâtons s'ôtent & se remettent quand on y a passé les bobines, qui sont immobiles sur leurs boulons.

DOUBLET, en *terme de faiseur de cartes*; c'est un instrument de bois quarré, terminé d'un bout par une espee de poignée, & de l'autre d'une espee de tête armée de deux plaques de fer postiches, & appliquées sur le bois avec deux clous à vis. L'une de ces plaques excède le bois d'un demi-pouce, & forme par cette extrémité un bourlet arrondi seulement du côté qui répond à l'autre plaque. Celle-ci, moins haute que la première, mais plus que le bois, est percée au niveau du fust, jusqu'à deux lignes des bords. On passe le fil dans cette fente, & il est retenu par l'autre plaque; enforte qu'en le pliant sur la carne intérieure de la fente, & sur l'extérieure, le fil se partage en deux branches égales, & une courbure à deux angles également distans.

Il y a un autre *douplet*, qui n'est autre chose qu'une piece de bois quarrée, dans laquelle est enfoncé un morceau de fer percé de la profondeur d'une ligne & demie, avec lequel on plie le fil pour la seconde fois. Il y a apparence que ces deux outils sont ainsi appellés, parce qu'ils doublent en quelque sorte la matiere qu'ils façonnent. *Voyez les Planches.*

DOUBLET, (*Jeu.*) c'est un coup de jeu de billard, par lequel on fait frapper la bille de son adversaire seulement contre une des bandes du billard, d'où elle va entrer dans une belouise. Si c'est dans une des belouises du milieu, le coup s'appelle un *douplet du milieu*; & *douplet du coin*, quand la bille va tomber dans une des belouises des coins.

DOUBLET, c'est au jeu du *trictrac*, un jet de dés, par lequel on amène le même point des deux dés, comme deux as, deux 4, deux 3, &c.

DOUBLETTE, f. f. jeu d'orgue, (*Luth.*) ce jeu est d'étain, & sonne l'octave au-dessus du prestant, *voyez l'art. ORGUE*, où sa facture est expliquée, & la table du repos de l'étendue des jeux de l'orgue; & la figure 4. Pl. de l'Orgue, qui représente le plus gros tuyau de la *doulette* sonnant *ut*, dont la longueur est de deux piés. Ce jeu a quatre octaves.

L

* DOUBLOIR, f. m. (*Manuf. en soie.*) machine qui sert à soutenir les rochets sur lesquels est dévidée la soie qu'on veut doubler. *V. l'art.* DOUBLET du Blondier.

DOUBLON, f. m. (*Comm.*) monnaie d'or d'Espagne, qui vaut deux pistoles d'Espagne. *Voyez* PISTOLE.

DOUBLON, terme d'Imprimerie; c'est la répétition d'un mot ou de plusieurs mots, d'une ligne ou d'une phrase, que le compositeur a faite dans sa composition; faute qu'il est obligé de corriger en remaniant, pour éviter ce qu'on appelle colombier. *Voyez* REMANIER, COLOMBIER, &c.

DOUBLURE, f. f. (*Orfèvr.*) défaut qui provient de la fonte & du mal forgé des métaux: de la fonte, parce que lorsque l'on coule l'or & l'argent, il arrive souvent qu'ils bouillonnent, & produisent des concavités que le marteau applatit, & dont on ne s'aperçoit souvent qu'au fini de l'ouvrage, parce qu'alors une des deux épaisseurs se trouvant usée par le travail, dont elle aura plus souffert que l'autre, se détache, & découvre des faletés renfermées entre deux.

Du mal forgé, parce qu'un ouvrier mal-adroit replie souvent avec son marteau une partie de la matière sur elle-même, & continue de la forger jusqu'à ce que ses pièces soient d'épaisseur, sans y faire attention.

Il est aisé de remarquer celles qui viennent de la fonte ou de la mal-adresse de l'ouvrier; les premières renferment toujours des faletés, comme des fels ou des terres; & les secondes présentent un champ lisse.

DOUBLURE, (*Orfèvr.*) se dit de l'or ou de l'argent qui revêt intérieurement les tabatieres d'écaille, de vernis ou autres, dont le dessus n'est pas du même métal. La *doublure* diffère de la gorge, en ce que celle-ci ne revêt que les fermetures des tabatieres, & que la *doublure* les revêt entièrement; en sorte que ce n'est proprement qu'une batte & des fonds ajoutés à une gorge. *Voyez* GORGE.

DOUCE-AMERE ou DULCAMERE, *solanum scandens*, *dulcamara*, (*Mat. méd.*) *Voy.* MORELLE.

DOUCHE, f. f. terme de Chirurgie, chute d'une colonne d'eau minérale, naturelle ou artificielle, dirigée avec méthode sur une partie pour la guérison de quelque maladie.

Les *douches* sont très-efficaces dans bien des cas, comme dans les affections rhumatismales fixes, & surtout dans les ankyloses commençantes, pour détruire l'épaississement de la synovie qui soude les têtes des os dans les cavités qui les reçoivent. On va ordinairement prendre les *douches* à Bares, à Bourbon, au Mont-d'or, à Bourbonne, à Plombières, &c. La chute de l'eau, sa chaleur, & les parties salines dont les eaux thermales sont chargées, contribuent également à leur effet: il faut en continuer l'usage assez long-tems. Souvent il est nécessaire d'aller aux eaux plusieurs saisons de suite, pour achever des guérisons que les premières tentatives n'avoient que préparées.

C'est ici le lieu de louer M. Guérin de Montpellier, qui vient d'établir à Paris une machine aussi utile qu'ingénieuse, pour administrer commodément & efficacement toutes sortes de bains médicaux, tels que les bains entiers, les demi-bains, les bains de vapeurs, les étuves, les *douches* d'eaux minérales, naturelles ou factices, & les fumigations de toutes espèces. Grâce à l'industrie de l'auteur, on a sous la main tous les avantages qu'il faudroit aller chercher au loin avec beaucoup de dépense, & beaucoup d'incommodités pour les personnes mêmes qui ont le moyen de se procurer toutes leurs aises, autant que cela est possible, hors de leurs demeures ordinaires. (Y)

DOUCIN, *voyez* OURSIN.

DOUCIN, (*Jardin.*) greffer sur. *Voyez* GREFFER.

DOUCINE, terme d'Architecture, *V. MOULURE.*

DOUCINE, (*Ménis.*) est une espèce de rabot qui sert à faire des moulures. *Voyez* Pl. du Menuisier.

DOUCIR, v. act. Manœuvre du poli des glaces: on *doucit* à la roue & au moilon. *Voyez* l'art. VERRE.

DOUERO ou DOURO, (*Géogr. mod.*) rivière d'Espagne, qui a sa source dans la Sierra de Urbion, vieille Castille; traverse le Portugal, & se jette dans l'Océan près de Saint-Jean de Foz, après un trajet de 90 lieues d'orient en occident.

DOUGER, ciseau à douger, instrument à l'usage de ceux qui travaillent l'ardoise dans les ardoiseries. *Voyez* l'article ARDOISE.

DOUILLARD, f. m. (*Comm.*) mesure dont on se sert à Bordeaux & dans toute la Guienne, pour mesurer les charbons de terre d'Angleterre & d'Ecosse. Neuf *douillards* font le tonneau, composé de trente-six barriques, qui reviennent à soixante-douze barrils de la même mesure de ceux qui sont portés par les tarifs de 1664 & 1667. *Dict. de Com. & de Trév.* (G)

DOUILLE, f. f. (*Coupe des pierres.*) du latin *dolium*, signifie le parement intérieur d'une voûte ou d'un claveau creux; on l'appelle aussi *intrados*. La surface plane qui passe par la corde d'une *douille*, s'appelle *douille plate*: elle sert de préparation à la formation d'une *douille* concave. (D)

DOUILLE, (*Hydraul.*) c'est dans le genou d'un instrument pour travailler sur le terrain, une ou deux boîtes où entrent des bâtons ferrés & pointus qui soutiennent l'instrument. (K)

DOUILLE ou VIROLE, terme d'Art. comme Orfèvre. *Serrur.* &c. . . c'est un cylindre d'argent ou d'or, creux, dans lequel on passe le manche de la croix: il s'emboîte lui-même dans le vase; c'est aussi le cylindre d'un bouchon de flacon. On donne ce nom aux gorges des étuis, & en général à tout canal, anneau, tuyau de métal.

DOULENS ou DOURLENS, (*Géogr. mod.*) ville de la Picardie en France; elle est située sur l'Anthie.

DOULEUR, CHAGRIN, TRISTESSE, AFFLICTION, DESOLATION, synonymes. (*Gramm.*) Ces mots désignent en général la situation d'une âme qui souffre. *Douleur* se dit également des sensations désagréables du corps, & des peines de l'esprit ou du cœur; les quatre autres ne se disent que de ces dernières. De plus *tristesse* diffère de *chagrin*, en ce que le *chagrin* peut être intérieur, & que la *tristesse* se laisse voir au-dehors. La *tristesse* d'ailleurs peut être dans le caractère ou dans la disposition habituelle, sans aucun sujet; & le *chagrin* a toujours un sujet particulier. L'idée d'*affliction* ajoute à celle de *tristesse*, celle de *douleur* à celle d'*affliction*, & celle de *desolation* à celle de *douleur*. *Chagrin*, *tristesse* & *affliction* ne se disent guère en parlant de la *douleur* d'un peuple entier, sur-tout le premier de ces mots. *Affliction* & *desolation* ne se disent guère en poésie, quoiqu'*affligé* & *desolé* s'y disent très-bien. *Chagrin* en poésie, sur-tout lorsqu'il est au pluriel, signifie plutôt inquiétude & souci, que *tristesse* apparente ou cachée.

Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de rapporter ici un beau passage du quatrième livre des Tusculanes, dont l'objet est à-peu-près le même que celui de cet article, & dont j'ai déjà dit un mot dans l'article DICTIONNAIRE, à l'occasion des synonymes de la langue latine.

Ægritudo, dit Cicéron, chap. 7. est opinio recens mali presentis, in quo demitti contrahique animo rectum esse videatur *Ægritudini* subjiciuntur *angor*, *maior*, *luctus*, *arumna*, *dolor*, *lamentatio*, *sollicitudo*, *molestia*, *afflictio*, *desperatio*, & si qua sunt sub ge-

nere eodem. Angor est ægritudo premens, luctus ægritudo ex ejus qui carus fuerit, interitu acerbo; mæror, ægritudo flebilis; ærumna, ægritudo laboriosa; dolor, ægritudo crucians; lamentatio, ægritudo cum ejulatu; sollicitudo, ægritudo cum cogitatione; molestia, ægritudo permanens; afflictatio, ægritudo cum vexatione corporis; desperatio, ægritudo sine ullâ rerum expectatione meliorum. Nous invitons le lecteur à lire tout cet endroit, ce qui le suit & ce qui le précède; il y verra avec quel soin & quelle précision les anciens ont dû définir, quand ils en ont voulu prendre la peine. Il se convaincra de plus que si les anciens avoient pris soin de définir ainsi tous les mots, nous verrions entre ces mots une infinité de nuances qui nous échappent dans une langue morte, & qui doivent nous faire sentir combien le premier des humanistes modernes, morts ou vivans, est éloigné de savoir le latin. Voyez LATINITÉ, COLLEGE, SYNONYME, DICTIONNAIRE, &c. (O)

DOULEUR, f. f. *αλγος*, d'*αλγείν*, souffrir, se dit en Médecine d'une sorte de sentiment dont sont susceptibles toutes les parties du corps, tant internes qu'externes, dans lesquelles se fait une distribution de nerfs qui ayent la disposition naturelle de transmettre au cerveau les impressions qu'ils reçoivent.

Ce sentiment est une modification de l'ame, qui consiste dans une perception desagréable, occasionnée par un desordre dans le corps, par une lésion déterminée dans l'organe du sentiment en général. Cet organe doit être distingué de ceux des sens en particulier, soit par la nature de la sensation qui peut s'y faire, qui est différente de toute autre; soit parce qu'il est plus étendu qu'aucun autre organe, & qu'il est le même dans toutes les parties du corps.

Les organes des sens sont distingués les uns des autres par une structure singulièrement industrieuse; au lieu que l'organe dont il s'agit, n'a d'autre disposition que celle qui est nécessaire pour l'exercice des sensations en général. Il suffit qu'une partie quelconque reçoive dans sa composition un plus grand ou un moins grand nombre de nerfs, pour qu'elle soit susceptible de douleur plus ou moins forte. Ce sentiment est aussi distingué de tout autre, parce qu'il est de la nature humaine de l'avoir tellement en aversion, que celui qui en est affecté, est porté, même malgré lui, à écarter, à faire cesser ce qu'il croit être la cause de la perception desagréable qui constitue la douleur, parce tout ce qui peut l'exciter, tend à la destruction de la machine, & parce que tout animal a une inclination innée à conserver son individu.

Ainsi l'organe de la douleur est très-utile, puisqu'il sert à avertir l'ame de ce qui peut affecter le corps d'une manière nuisible. Ce n'est donc pas une lésion peu considérable dans l'économie animale, que celle de cet organe: elle peut avoir lieu de trois manières, savoir lorsque la sensation en est abolie ou seulement diminuée, ou lorsqu'elle s'exerce sur-tout avec trop d'intensité & d'activité; ce qui en fait les différens degrés. 1°. Elle peut être abolie, si les nerfs qui se distribuent à une partie du corps, sont coupés ou détruits par quelque cause que ce soit; s'ils sont liés ou comprimés, de sorte qu'une sensation ne puisse pas se transmettre librement au *sensorium commune*; s'ils sont relâchés ou ramollis; s'ils sont tendus, trop roides ou endurcis; s'ils sont rendus calleux ou desséchés; si l'organe commun à toutes les sensations, n'est pas susceptible d'en recevoir les impressions. 2°. La sensation de la douleur peut être diminuée par toutes les causes qui peuvent l'abolir, si elles agissent à moindres degrés, excepté celle des nerfs coupés, qui, lorsqu'ils ne le sont qu'en partie, sont une des causes de la douleur, comme il sera dit en son lieu. 3°. L'organe de la sensation est aussi lésé lorsqu'il exerce sa fonction, qui consiste à recevoir

Tome V.

la sensation de la douleur plus ou moins forte, parce que la plupart des parties qui en sont susceptibles, n'en reçoivent jamais d'autre, puisqu'elles ne reçoivent pas même de l'impression par le contact des corps. En effet on ne s'aperçoit que par la douleur, que les chairs & toutes les parties internes sont susceptibles de quelque sorte de sentiment; en sorte que la faculté de sentir peut procurer infiniment plus de mal que de bien, puisqu'il est attaché à toutes les parties du corps où il y a des nerfs, d'être susceptibles de douleur, & très-peu le sont de plaisir: triste condition! Ainsi en considérant les nerfs en général, en tant qu'ils sont susceptibles de la sensation qui fait la douleur, & qu'ils en constituent l'organe, sans avoir égard à la structure & à la disposition particulière des différens organes des sens, on peut dire que l'exercice seul de la fonction de cet organe général en est une lésion, & que son état naturel est de n'être pas affecté du tout; de ne pas exercer le sentiment dont il est susceptible, qui n'est destiné qu'à avertir l'ame des effets nuisibles au corps, à la conservation duquel elle est chargée de veiller, ensuite des lois de l'union de ces deux substances: tout autre sentiment habituel auroit trop occupé l'ame de ce qui se feroit passé au-dedans du corps; elle auroit été moins attentive au-dehors, ce qui est cependant le plus utile pour l'économie animale.

L'homme le plus sain a en lui la faculté de percevoir quelques idées, à l'occasion du changement qui se fait dans ses nerfs; il ne peut aucunement empêcher l'exercice de cette faculté, posée la cause de la perception: un philosophe absorbé dans une profonde méditation; si on vient à lui appliquer un fer chaud sur quelque partie du corps que ce soit, changera bien-tôt d'idée, & il naîtra dans son ame une perception desagréable, qu'il appellera douleur. Mais en quoi consiste la nature de cette perception? C'est ce qu'il est impossible d'exprimer: on ne peut la connoître qu'en l'éprouvant soi-même, car on ne se représente pas quelque chose de différent de la pensée; mais il se fait une affection qui donne lieu à la perception. Personne ne pense lorsqu'il souffre, qu'il y ait quelque chose hors de lui qui soit semblable au sentiment qu'il a de la douleur; mais chacun, qui a ce sentiment, dit qu'il souffre de la douleur; & lorsqu'elle est passée, il n'est pas en pouvoir de celui qui l'a ressentie, de faire renaître la perception desagréable, en quoi elle consiste, si la cause qui affectoit l'ame de cette perception, lorsqu'elle étoit appliquée au corps, n'y produit encore un semblable effet. L'expérience a fait connoître quel est le changement qui se fait dans le corps, & quelles sont les parties qui l'éprouvent; d'où s'ensuit dans l'ame l'idée de la douleur.

Il est démontré par les affections du cerveau qui peuvent abolir la faculté de sentir de la douleur dans différentes parties du corps, que les nerfs qui en tirent leur origine, peuvent seuls être affectés de manière à produire dans l'ame la perception de la douleur; & le changement qui se fait dans ces nerfs, d'où résulte cette perception, paroît être une disposition telle, que si elle augmente considérablement, ou si elle dure long-tems la même, elle produit la solution de continuité dans les nerfs affectés par quelque cause que ce soit, & de quelque manière qu'elle agisse, pourvu qu'elle dispose à se rompre la fibre nerveuse, dont la communication avec le cerveau est sans interruption; plus la rupture sera prête à se faire, plus il y aura de la douleur, pourvu que la rupture ne soit pas entièrement faite: car alors la communication avec le cerveau ne subsistait plus dans tout le trajet du nerf, il ne seroit plus susceptible de transmettre aucune sensation à l'ame; elle n'en recevrait même pas, le nerf restant libre, si

L ij

l'organe commun des sensations dans le cerveau n'étoit pas susceptible, par quelque cause que ce soit, de recevoir les impressions qui lui seroient transmises.

Il faut donc que du changement fait dans le nerf, il s'ensuive un changement dans le cerveau, pour qu'il naisse l'idée de la *douleur*, qui peut même avoir lieu en conséquence de cette dernière condition seule, sans qu'aucun nerf soit affecté; s'il se fait dans le cerveau un changement semblable à celui qui a lieu conséquemment à la disposition d'un nerf, qui est en danger de se rompre: comme le prouvent les observations de Medecine, & entre autres celles qui se trouvent dans les œuvres de Ruysch, *epist. anatom. problematica xiv. & respons.* par lesquelles il compte qu'il arrive souvent à ceux qui ont souffert l'amputation de quelque membre des extrémités supérieures ou inférieures, de ressentir des *douleurs*, qu'ils rapportent, p. ex. aux doigts ou aux orteils du membre qui leur manque, comme s'il faisoit actuellement une partie de leur corps; ce qui a été observé non-seulement peu après l'amputation, mais encore après un long espace de tems depuis l'opération: d'où l'on peut conclure que la sensation de *douleur* excitée dans chaque partie du corps, se transmet à l'âme avec des modifications différentes, qui semblent lui indiquer déterminément la partie qui souffre.

Si quelqu'une de ces différentes modifications affecte le *sensorium commune* par une cause intérieure, indépendamment de l'impression faite sur les nerfs qui y prennent leur origine, il se fera une perception semblable à celle qui viendrait à l'âme par le moyen des nerfs; il y aura sentiment de *douleur*, tout comme si une cause suffisante pour le produire, avoit été appliquée à la partie à laquelle l'âme rapporte la *douleur*.

C'est à la facilité qu'a le *sensorium commune* dans bien des personnes, à être affecté & à produire des perceptions, que l'on doit attribuer plusieurs maladies douloureuses, que l'on croit être produites par des causes externes, & qui ne sont réellement causées que par la sensibilité de l'organe commun des sensations. C'est la réflexion sur ces phénomènes singuliers, qui a donné lieu à Sydenham d'imaginer, pour en rendre raison, son *homme intérieur*. Voyez sa *dissertation épistolaire*.

Il suit donc de tout ce qui vient d'être dit, que l'idée de la *douleur* est attachée à l'état de la fibre nerveuse, qui est en disposition de se rompre; en sorte cependant que cette perception peut aussi avoir lieu probablement, lorsque le cerveau seul est affecté par une cause intérieure, tout comme il le seroit par la transmission de l'affection d'une ou de plusieurs fibres nerveuses qui seroient dans cette disposition. On peut comparer cet effet à ce qui se passe dans les délires de toute espèce, où il se fait des représentations à l'âme de différens objets, & il en naît des idées & des jugemens aussi vifs, que si l'impression de ces objets avoit été transmise par les organes des sens, quoiqu'il n'y ait réellement aucune cause extérieure qui l'ait produite.

On doit donc regarder généralement comme cause de la *douleur*, tout ce qui produit un allongement dans le nerf, ou tout autre disposition qui le met en danger de se rompre; en sorte cependant que l'impression que le nerf reçoit dans cet état, soit transmise à l'âme. On peut de même comprendre parmi les causes de la *douleur*, tout ce qui peut produire un changement dans le cerveau, tel que celui qui résulteroit de l'impression transmise à cet organe d'un nerf en disposition de rupture prochaine: il n'importe pas que la *douleur* soit produite par une cause qui comprime les nerfs, qui les tire-trop, ou qui les

ronge, il en résultera toujours l'idée de la *douleur*; elle ne sera différente qu'à proportion de l'intensité ou de la durée de l'action de différentes causes sur les nerfs. D'ailleurs le sentiment fera toujours le même.

La différente manière d'agir de ces causes, établit quatre espèces de *douleur*; savoir la tensive, la gravative, la pulsative, & la pungitive: toute autre *douleur* n'est qu'une complication de ces différentes espèces; l'histoire des *douleurs* n'en a pas fait connaître d'autre jusqu'à présent.

1°. On appelle *douleur tensive*, celle qui est accompagnée d'un sentiment de distension dans la partie souffrante; elle est causée par tout ce qui peut tendre au-delà de l'état naturel, les nerfs & les membranes nerveuses qui entrent dans la composition de la partie, qui est le siège de la *douleur*. Tel est l'effet de la torture que l'on fait souffrir aux malfaiteurs, pour leur faire confesser leurs crimes, lorsqu'on les suspend par les bras, & qu'on attache à leurs pieds des poids, que l'on augmente peu à peu: ce qui allonge toutes les parties molles par degrés, & y augmente la *douleur* à proportion jusqu'à la rendre extrême, en mettant les nerfs dans une disposition de rupture prochaine; d'où résulte une *douleur* d'autant plus forte, qu'il y a plus de nerfs à la fois mis dans cet état. C'est la même espèce de *douleur* qu'éprouvent aussi ceux à qui on fait l'extension des membres, pour réduire les luxations. La *douleur* qui survient, lorsqu'un nerf, un tendon sont à demi-coupés, ou rompus, ou rongés par différentes causes, est aussi de cette espèce; parce que les nerfs, comme les tendons, ne sont pas composés d'une fibre simple: ils sont formés d'un faisceau de fibres contiguës, qui ont un degré de tension, qu'elles concourent toutes à soutenir. Si le nombre vient à diminuer, celles qui restent entières soutiennent tout l'effort: d'où elles seront plus tendues chacune en particulier, & par conséquent plus disposées à se rompre: d'où la *douleur* est plus ou moins grande, selon que le nombre des fibres retranchées est plus ou moins grand, respectivement à celles qui conservent leur intégrité. Ainsi la solution de continuité ne fait pas une cause de *douleur* dans les fibres coupées, mais dans celles qui restent entières & plus tendues. La distension des fibres nerveuses peut aussi être produite par une cause interne, qui agit dans différentes cavités du corps, comme l'effort du sang qui se porte dans une partie, qui en dilate les vaisseaux outre mesure, & en distend les fibres quelquefois jusqu'à les rompre: tant que dure l'action qui écarte les parois des vaisseaux, la *douleur* dure proportionnellement à l'intensité de cette action. C'est ce qui arrive dans les inflammations phlegmoneuses, érysipélateuses: une trop grande quantité de liquide renfermé dans une cavité, dont les parois résistent à leur dilatation ultérieure, produit le même effet, comme dans la rétention d'urine dans la vessie, comme dans l'hydrocele, dans la tympanite, dans la colique venteuse, &c. La *douleur tensive* prend différens noms, selon ses différens degrés & les diverses parties qui en sont affectées; elle est appelée *divulsive*, si la partie souffrante est tendue au point d'être bien-tôt déchirée; si elle a son siège dans le périoste, qui est naturellement fort tendu sur l'os, la cause de la *douleur* augmentant, la tension rend celle-là si violente, qu'il semble à celui qui souffre que ses os se rompent, se brisent: dans ce cas elle est appelée *osteocope*, &c.

2°. La *douleur gravative* est celle qui est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, qui occasionne la distension des fibres de la partie souffrante, comme fait l'eau ou tout autre liquide dans la cavité de la poitrine, du bas-ventre, du scrotum, ou dans le tissu

cellulaire de quelque autre partie : comme font un fœtus trop grand ou mort dans la matrice, un calcul dans les reins ou dans la vessie : comme on l'éprouve par le poids des viscères enflammés, obstrués, skirrheux ; ou par celui du sang, lorsqu'il est ramassé en assez grande quantité & sans mouvement dans quelqu'un de ses vaisseaux. C'est à cette espèce de *douleur* que l'on doit rapporter celle qu'éprouvent les voyageurs à pié, qui après s'être arrêtés, ressentent une lassitude gravative, occasionnée par une suite du relâchement qui se fait dans toutes les fibres charnues, pour avoir été trop tirailés par l'action musculaire trop long-tems continuée ; d'où résultent des engagements dans tous les membres, qui ne retenant pas ordinairement tant de fluides, éprouvent un sentiment de pesanteur extraordinaire par la distraction des fibres des vaisseaux engorgés. On appelle *stupeur gravative*, le sentiment que l'on éprouve après l'engourdissement d'un membre par compression d'un nerf qui s'y distribue, ou par quelque autre cause que ce soit.

3°. La *douleur pulsative* est produite par une distension de nerfs, augmentée par un mouvement distractile, qui répond à la pulsation des artères, c'est-à-dire à leur dilatation : celle-ci en est effectivement la cause immédiate, parce que le plus grand abord des fluides augmente le volume de la partie souffrante, lui donne plus de tension, & par conséquent distend aussi davantage les nerfs qui se trouvent dans son tissu. Cette espèce de *douleur* a principalement lieu dans les parties où il se fait une grande distribution de nerfs, comme dans la peau, les membranes, les parties tendineuses, rarement & presque point du tout dans les viscères mous, comme la rate, les poumons, &c. On appelle *lancinante*, la *douleur pulsative*, lorsqu'elle est augmentée au point de faire craindre à chaque pulsation que la partie ne s'entr'ouvre par une solution de continuité.

4°. Enfin la *douleur pungitive* est accompagnée d'un sentiment aigu, comme d'un corps dur & pointu qui pénètre la partie souffrante ; ainsi elle peut être causée par tout ce qui a de la disposition à piquer, à percer les parties nerveuses ; soit au-dehors par tous les corps ambients, tant mécaniques que physiques ; soit au-dedans par l'effet des humeurs âcres ; ou de celles qui réunissant leur action vers un seul point, ensuite du mouvement qui leur est communiqué dans un lieu resserré, écartent les fibres nerveuses, & produisent un sentiment approchant à la piquûre, comme il arrive dans l'éruption de certaines pustules. On donne aussi différens noms à la *douleur pungitive* ; on l'appelle *terebrante*, si la surface de la partie souffrante est plus étendue qu'une pointe, & que l'on se représente la *douleur* comme l'effet d'une tarière qui pénètre bien avant dans le siège de la *douleur* ; c'est ce qui arrive lorsque les furoncles sont sur le point de suppurer. La matière qui agit contre la pointe & tous les parois de l'abcès, cause un sentiment douloureux qui fait naître l'idée dans l'ame de l'action du trépan, appliqué à la peau dans toute son épaisseur. On appelle *fourmillement*, le sentiment qu'excite une piquûre légère, multipliée, & vague, qui a rapport à l'impression que peuvent faire des fourmis en marchant sur une partie sensible : on éprouve cette espèce de sentiment désagréable, à la suite des engourdissemens des membres, par le retour du sang & des autres liquides dans les vaisseaux, d'où ils avoient été détournés par la compression, &c. il se fait un écartement de leurs parties resserrées, qui en admettant les humeurs, éprouvent un léger tiraillement dans leurs tuniques nerveuses, contre lesquelles elles heurtent, pour les dilater. On appelle enfin *prurigineuse*, l'espèce de *douleur* qui représente à l'ame l'action d'une puissance,

qui cause une espèce d'érosion sur la partie souffrante : lorsque l'érosion est légère, on la nomme *démangeaison* : lorsqu'elle est plus forte, & accompagnée d'un sentiment de chaleur, on la nomme *douleur âcre* : lorsqu'elle est très-violente, on lui donne le nom de *douleur mordicante, corrosive*.

On peut aisément rapporter toute sorte de *douleur* à quelqu'une de celles qui viennent d'être mentionnées, selon qu'elle participe plus ou moins des unes ou des autres espèces, dans lesquelles la *douleur* peut être, ou continue ou intermittente, égale ou inégale, fixe ou erratique, &c.

Après avoir exposé les causes & les différences de la *douleur*, l'ordre conduit à dire quelque chose de ses effets, qui sont proportionnés à son intensité & aux circonstances qui l'accompagnent.

Comme il est de l'animal de faire tous ses efforts pour faire cesser un sentiment désagréable, sur-tout lorsqu'il tend à la destruction du corps, c'est ce qui fait que les hommes qui souffrent dans quelque partie que ce soit, cherchent par différentes situations & par une agitation continuelle à diminuer la cause de la *douleur*, dans l'espérance de trouver une attitude qui en empêche l'effet en procurant le relâchement aux parties trop tendues ; c'est pourquoi on se tient, le tronc plié, courbé dans la plupart des coliques, &c. de-là les inquiétudes & les mouvemens continuels de ceux qui éprouvent de grandes *douleurs* : de-là les insomnies, tout ce qui affecte vivement les organes des sens, empêche le sommeil ; à plus forte raison ce qui affecte le cerveau, pour y imprimer le sentiment de la *douleur* : toute irritation des nerfs peut produire la fièvre ; ainsi elle se joint souvent aux *douleurs* considérables, même dans les maladies qui par leur nature peuvent le moins y donner lieu, telles que les affections arthritiques, vénériennes, &c. parce que la trop grande tension des nerfs dans les parties souffrantes se communique à tout le genre nerveux, d'où il se fait un resserrement dans les vaisseaux qui gêne le cours des humeurs ; ce qui suffit pour établir une cause de fièvre, & des symptômes qui en sont une suite, tels que la chaleur, la soif, la sécheresse. Les violentes *douleurs* donnent aussi très-souvent lieu aux convulsions, sur-tout dans les personnes qui ont le genre nerveux susceptible d'être facilement irrité ; comme dans les enfans, les femmes, & particulièrement dans celles qui sont sujettes aux affections hystériques. Le délire, la fureur, sont souvent les effets des grandes *douleurs* ; l'éréthisme de tout le genre nerveux, dont elles sont souvent la cause, suspend aussi toutes les sécrétions & excrétions, trouble les digestions, l'évacuation des matières fécales, des urines, la transpiration. La gangrene même est souvent une suite de la *douleur*, lorsque la cause de celle-ci agit si fortement, qu'elle parvient bien-tôt à déchirer, à rompre les fibres nerveuses de la partie souffrante, ce qui y détruit le sentiment & le mouvement : cet effet constitue l'état d'une partie gangrenée, mortifiée ; c'est ce qui arrive sur-tout à la suite des violentes inflammations accompagnées de fièvre, comme dans la pleurésie, &c.

Le signe de la *douleur* est le sentiment même que la cause excite ; il ne peut y avoir de difficulté, que pour connoître le siège de cette cause, parce que la *douleur* est quelquefois idiopathique, & quelquefois sympathique ; quelquefois elle affecte certaines parties, que l'on ne distingue pas aisément des parties voisines. L'histoire des maladies doulorifiques apprend à connoître les différens signes qui caractérisent les différens sièges de la *douleur*, & les divers pronostics que l'on peut en porter.

On peut dire en général, que comme rien de ce qui peut causer de la *douleur* n'est salutaire, elle doit

toûjours être regardée comme nuisible par elle-même, soit qu'elle soit seule ou qu'elle se trouve jointe à quelqu'autre maladie, parce qu'elle abolit les forces, elle trouble les fonctions, elle empêche la coction des humeurs morbifiques, elle produit toûjours d'une manière proportionnée à son intensité quelques-uns des mauvais effets ci-dessus mentionnés. Toute *douleur* qui affecte un organe principal est très-pernicieuse, sur-tout si elle est très-forte & qu'elle tourmente beaucoup; si elle est continue & qu'elle subsiste long-tems; si elle fait perdre à la partie sa chaleur naturelle, & qu'elle la rende insensible. On regarde comme moins mauvaise, celle qui n'est pas considérable, qui n'est pas fixe, qui n'est pas durable, & qui n'a pas son siège dans un organe principal, mais dans une partie moins importante. Les *douleurs*, quoique toûjours pernicieuses de leur nature, servent cependant quelquefois dans les maladies aiguës à annoncer un bon effet, un événement salutaire; telles sont celles qui dans un jour critique où il paroît des signes de coction, surviennent dans une partie qui ne sert pas aux fonctions principales, comme les cuisses, les jambes. Les *douleurs* se font sentir au commencement des maladies, ou dans la suite: les premières sont ordinairement symptomatiques; & si elles ont leur siège dans les cavités qui contiennent les viscères, elles sont un signe d'inflammation, ou tout au moins de disposition inflammatoire, sur-tout lorsqu'elles sont accompagnées de fièvre, de tension dans la partie: celles de cette nature qui ne sont pas continues & qui se dissipent, après quelque effet qui en ait pû emporter la cause, comme après quelques évacuations que la nature ou l'art ont faites à-propos, ne sont pas dangereuses, sur-tout si elles ne sont accompagnées d'aucun mauvais signe, & dans le cas même où la fièvre subsisteroit après qu'elles paroîtroient dissipées, parce qu'elle est une continuation de l'effort qu'a fait la nature pour résoudre l'humeur morbifique. C'est sur ce fondement qu'Hippocrate a dit, *aphorisme 4, sect. 6*. « La fièvre qui survient à ceux qui » ont les hypocondres tendus avec *douleur*, guérit » la maladie; & ensuite dans l'*aphor. 52 sect. 7*, il ajoute: « ceux qui ont des *douleurs* aux environs du » foie, en sont bien-tôt délivrés si la fièvre sur- » vient. Pour ce qui est des *douleurs* qui sont guéries par quelque évacuation, il dit dans les *coacques, sect. 1, text. 32*: « ceux qui avec la fièvre ont des » *douleurs* de côté, guérissent par les déjections fré- » quentes de matières aqueuses mêlées de bile »; ainsi de bien d'autres pronostics de cette nature, qu'Hippocrate rapporte sur les *douleurs* dans ses différens ouvrages. Il n'est pas moins riche d'observations, par lesquelles il porte, d'après les *douleurs*, des jugemens défavantageux, tels que ceux-ci, *aphorisme 62, sect. 4*: « s'il survient dans les fièvres une » grande chaleur à l'estomac avec *douleur* vers l'o- » rifice supérieur, c'est un mauvais signe »; & dans l'*aphorisme suivant*: « les convulsions & les *douleurs* » violentes autour des viscères, qui surviennent » dans les fièvres continues, sont de très-mauvais » augure »; dans les *prognostics, text. 36*: « la dou- » leur aiguë des oreilles dans une fièvre violente, est » un mauvais signe, parce qu'il y a lieu de craindre » qu'il ne survienne un délire ou une défaillance ». Ces exemples doivent suffire pour exciter à consulter ce grand maître dans l'art de prédire les événements des maladies, dans ses œuvres mêmes ou dans celles de ses excellens commentateurs, tels que Prosper Alpin, de *præfag. vitæ & mortis*, Duret, in *coacas*, & autres.

Tout ce qui peut faire cesser la disposition des nerfs, qui sont en danger de se rompre, peut faire cesser la *douleur*; mais comme cette disposition peut

être occasionnée par un si grand nombre de causes différentes, les remèdes anodins sont aussi différens entr'eux, puisqu'ils doivent être appropriés à chacune de ces causes: il est donc absolument nécessaire de les bien connoître, avant que de déterminer ce qu'il convient d'employer pour en faire cesser l'effet: mais avant toutes choses il faut prescrire le régime convenable, attendu que les *douleurs*, pour peu qu'elles soient considérables, troublent toutes les fonctions, il est nécessaire d'observer une diète d'autant plus sévère, que les *douleurs* sont plus grandes. Cela posé, dans le cas où la *douleur* provient d'une trop forte distension de la partie souffrante, il faut en procurer le relâchement ou mécaniquement ou physiquement: dès qu'on cesse l'extension & la contre-extension des membres dont on veut réduire la luxation, la *douleur* cesse aussi. Si on ne peut pas faire cesser la distension des fibres, on doit faire en sorte qu'elle puisse subsister sans que la rupture s'ensuive; c'est ce qu'on peut obtenir par le moyen des émolliens aqueux, huileux, appliqués à la partie affectée de *douleur*. Une verge de bois sec se rompt aisément lorsqu'on la fléchit; si elle est humectée on peut la plier sans la rompre: de même la tension d'une partie enflammée qui cause une *douleur* insupportable, se relâche considérablement par l'application des cataplasmes humectans, des fomentations lénitives, de la vapeur de l'eau tiède par les bains; en un mot, tous les remèdes qui peuvent produire le relâchement des parties solides, conviennent contre la *douleur*, de quelque cause qu'elle puisse provenir, parce qu'elle est toûjours l'effet d'une trop grande tension des fibres nerveuses; ils peuvent par conséquent être regardés presque comme universels en ce genre; il est très-peu de cas où ils soient contr'indiqués. Voyez EMOLLIENS.

Lorsque la *douleur* provient d'une matière qui obstrue un vaisseau quelconque, en distend trop les parois, on doit s'appliquer à faire cesser cette cause, en procurant la résolution ou la suppuration de la matière de l'obstruction (voyez OBSTRUCTION, RÉSOLUTIF, SUPPURATIF); en diminuant le mouvement, l'effort & la quantité de la matière qui fait la distension du vaisseau par de copieuses & de fréquentes saignées, autant que les forces du malade le peuvent permettre: les autres évacuans peuvent aussi être employés dans ce cas comme les purgatifs, &c. s'il n'y a point de contr'indication; mais on doit éviter soigneusement tout remède irritant, & qui peut agiter, échauffer, en déterminant l'évacuation.

Il n'est pas moins nécessaire de diminuer le mouvement des humeurs par le repos & par les moyens ci-dessus mentionnés, lorsque ce sont des matières âcres appliquées aux parties souffrantes, qui sont cause de la *douleur*; parce que l'action des irritans sur les nerfs est proportionnée à la force avec laquelle ils sont portés contre les parties sensibles, & à la réaction de celles-ci qui se portent contr'eux: les caustiques les plus forts ne font rien sur un cadavre: on doit aussi s'assurer de l'espèce d'acrimonie dominante, pour la corriger par les spécifiques, comme lorsqu'elle est acide, on oppose les alkalis ou les absorbans terreux; ou si on ne peut pas bien s'assurer du caractère de l'âcre, on se borne à lui opposer les remèdes généraux propres à émousser les pointes, comme la diète lactée, les huileux, les graisseux, les inviscans, &c. mais la *douleur* provient rarement d'un tel vice dominant dans toute la masse des humeurs, alors il agiroit dans toutes les parties du corps avec la même énergie, & le cerveau en seroit détruit avant qu'il pût produire des effets marqués sur les autres parties: l'acrimonie n'a communément lieu, comme cause de *douleur*, que dans les

premières voies, dans les endroits où se trouvent des humeurs arrêtées, croupissantes, pourries, alors le mal est topique : les boissons chaudes, copieuses, farineuses, détersives, légèrement diaphoretiques, sont employées avec succès pour délayer, émousser, & dissiper les matières acrimonieuses lorsqu'on ne peut pas y apporter remède extérieurement.

Si la douleur provient d'un corps étranger qui distend ou irrite les nerfs, il faut tâcher d'en faire l'extraction, si elle est possible, par les secours de la Chirurgie, ou en excitant autour la suppuration, qui en opère l'expulsion.

La manière la plus parfaite de guérir la douleur, est d'en emporter la cause sans qu'il se fasse aucune altération dans les organes du sentiment : mais quelquefois on ne connoît pas cette cause, même dans les plus grandes douleurs ; ou si on la connoît, on ne peut pas la détruire. Dans le cas où la douleur presse le plus, il faut cependant y apporter quelque remède, ce qui ne peut se faire qu'en rendant les nerfs affectés insensibles, ou en ôtant au cerveau la faculté de recevoir les impressions qui lui sont transmises de la partie souffrante.

On peut obtenir le premier effet par la section, ce qui est souvent l'unique remède dans les plaies où il y a des nerfs ou des tendons coupés en partie ; il faut en rendre la solution de continuité totale, pour faire cesser la trop grande tension des fibres qui restent entières. On emploie quelquefois le feu pour détruire le sentiment de la partie souffrante, en brûlant le nerf avec un fer chaud, comme on pratique pour les grandes douleurs des dents, ou avec des huiles caustiques. Hippocrate & les anciens médecins faisoient grand usage du feu actuel contre les douleurs, comme il en consiste par leurs œuvres : les Asiatiques y ont encore souvent recours, comme curatif & comme préservatif, pour les douleurs de goutte & autres ; ils se servent pour cet effet d'une espèce de coton en forme de pyramide, qu'ils font avec des feuilles d'armoïse, qu'ils appellent *moxa* ; ils l'enflamment après l'avoir appliqué sur la partie souffrante ; voyez *MOXA*. C'est un problème à résoudre, de déterminer si l'on a bien ou mal fait d'abandonner l'usage des cauteris actuels ; voyez *CAUTERE*. La compression est aussi très-efficace pour engourdir le nerf qui se distribue à la partie souffrante, par exemple, dans les amputations des membres.

Mais lorsqu'on ne peut pas détruire le nerf, ou qu'il ne convient pas de le faire ; lorsque l'on ne peut pas remédier à la douleur par aucun des moyens extérieurs ou intérieurs proposés, on n'a pas d'autre ressource que celle de rendre le cerveau inepte à recevoir les sensations, en sorte que le sentiment de la douleur cesse, quoique la cause subsiste toujours. On produit cet effet, ou en engourdissant toute la partie sensitive de l'animal par le moyen des remèdes appelés *narcotiques*, qui sont principalement tirés des pavots & de leurs préparations, comme l'opium, le laudanum, dont l'effet est généralement parlant aussi sûr & aussi utile lorsqu'ils sont employés à-propos & avec prudence, que leur manière d'agir est peu connue ; sans eux la Médecine seroit souvent en défaut, parce qu'il est presque toujours important de suspendre l'effet de la douleur, pour travailler ensuite plus aisément à en emporter la cause, si elle en est susceptible. Mais on doit avoir attention de faire précéder les remèdes généraux, sur-tout les saignées, dans les maladies inflammatoires, douloureuses, parce que les narcotiques augmentent le mouvement des humeurs ; d'ailleurs par l'effet de ces remèdes tous les symptômes de la douleur cessent, comme l'inquiétude, les agitations, l'insomnie : quoique la cause soit toujours appliquée, le relâchement des nerfs en diminue beaucoup l'effet topique, si la douleur est

accompagnée de spasme comme dans l'affection hystérique : on doit associer les anti-spasmodiques aux narcotiques, comme le castoreum, le succin, la poudre de Guttette, le sel sédatif de M. Homberg, &c. Voyez *CONVULSION*, *HYSTÉRICITÉ*, *SPASME*, *NARCOTIQUE*, *ANODIN*. Voyez sur la douleur en général, Wanfwieten, *comment, aphor.* Boerhaave, & Astruc, *pathol. therapeut.* Cet article est extrait en partie des ouvrages cités de ces auteurs.

DOULEUR D'ESTOMAC. Voyez *CARDIALGIE*.

DOULEUR DES INTESTINS. Voyez *COLIQUE*.

DOULEUR DE REINS. Voyez *REINS & NEPHRÉTIQUE*.

DOULEUR DE TÊTE. Voyez *l'art.* *CEPHALALGIE*.

DOULEUR DES MEMBRES. Voyez *RHUMATISME*, *GOUTTE*. (d)

* DOULEUR : (*Mytholog.*) la douleur étoit, dans la Mythologie, fille de l'Erebe & de la Nuit.

DOUNEKAJA-GAUHAH, (*Hist. nat.*) arbrisseau des Indes, dont les feuilles ont deux doigts de large, & jusqu'à six piés de longueur : elles sont, dit-on, hérissées de pointes des deux côtés.

DOURAK, (*Géog. mod.*) ville de Perse, située au confluent de l'Euphrate & du Tigre. Long. 74. 32. lat. 32. 15.

DOURDAN, (*Géog. mod.*) ville de l'île de France ; elle est située sur l'Orge. Longitude 19. 42. lat. 48. 30.

DOURLACH, (*Géog. mod.*) ville de la Souabe, en Allemagne ; elle est située sur la rivière de Gießen. Long. 27. 3. lat. 48. 58.

DOUROU, (*Hist. nat.*) plante des Indes, qui se trouve dans l'île de Madagascar, qui ressemble assez à un paquet de plumes : ses feuilles ont deux piés de large, & quatre ou cinq de long. Les Indiens nomment son fruit *voadourou* : on dit qu'il ressemble à une grappe de raisin, & est de la même longueur qu'un épi de blé de Turquie : on retire de l'huile des baies de cette plante, ou bien on les écrase pour les réduire en farine, qui mêlée avec du lait fait une espèce de bouillie qu'on mange. Hubner, *dictionn. universel*.

DOUTE, f. m. (*Log. & Mét.*) Les Philosophes distinguent deux sortes de doutes, l'un effectif & l'autre méthodique. Le doute effectif est celui par lequel l'esprit demeure en suspens entre deux propositions contradictoires, sans avoir aucun motif dont le poids le fasse pencher d'un côté plutôt que d'un autre. Le doute méthodique est celui par lequel l'esprit suspend son consentement sur des vérités dont il ne doute pas réellement, afin de rassembler des preuves qui les rendent inaccessibles à tous les traits avec lesquels on pourroit les attaquer.

Descartes naturellement plein de génie & de pénétration, sentant le vuide de la philosophie scholastique, prit le parti de s'en faire une toute nouvelle. Étant en Allemagne, & se trouvant fort desœuvré dans l'inaction d'un quartier d'hyver, il s'occupa plusieurs mois de suite à repasser les connoissances qu'il avoit acquises, soit dans ses études, soit dans ses voyages ; il y trouva tant d'obscurité & d'incertitude, que la pensée lui vint de renverser ce mauvais édifice, & de rebâtir, pour ainsi dire, le tout à neuf, en mettant plus d'ordre & de liaison dans ses principes.

Il commença par mettre à l'écart les vérités révélées, parce qu'il pensoit, disoit-il, que pour entreprendre de les examiner, & pour y réussir, il étoit nécessaire d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, & d'être plus qu'homme. Il prit donc pour première maxime de conduite, d'obéir aux lois & aux coutumes de son pays, retenant constamment la religion dans laquelle Dieu lui avoit fait la grâce

d'être instruit dès son enfance, & se gouvernant en toute autre chose selon les opinions les plus modérées; il crut qu'il étoit de la prudence de se prescrire par provision cette règle, parce que la recherche successive des vérités qu'il vouloit savoir, pouvoit être très longue, & que les actions de la vie ne souffrant aucun délai, il falloit se faire un plan de conduite; ce qui lui fit joindre une seconde maxime à la précédente, qui étoit d'être le plus ferme & le plus résolu dans ses actions qu'il le pourroit, & de ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsqu'il s'y feroit une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Sa troisième maxime fut de tâcher toujours de se vaincre plutôt que la fortune, & de changer plutôt ses desirs que l'ordre du monde.

Descartes s'étant assuré de ces maximes, & les ayant mises à part avec les vérités de foi, qui ont toujours été les premières en sa créance, jugea que pour tout le reste de ses opinions il pouvoit librement entreprendre de s'en défaire. En cela il a eu raison; mais il s'est trompé lorsqu'il a crû qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux & deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal, de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont; ainsi nos erreurs venant de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les fauroit prévenir. Il peut pendant un tems nous faire suspendre nos jugemens; mais enfin nous ne sortirons d'incertitude qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites; & par conséquent si elles sont vagues & mal déterminées, elles nous égarent comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile: chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable; car si l'on compare des idées familières & bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entr'elles: telles sont, par exemple, celles des nombres. Si l'on peut douter de tout, ce n'est que par un doute vague & indéterminé, qui ne porte sur rien du tout en particulier.

Si Descartes n'avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vû que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire aux sensations. La plus grande obligation que nous puissions avoir à ce philosophe, c'est de nous avoir laissé l'histoire des progrès de son esprit. Au lieu d'attaquer directement les scholastiques, il représente le tems où il étoit dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller; il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, & prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposoit d'établir. Je crois que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

Le doute introduit par Descartes, est bien différent de celui dans lequel se renferment les Sceptiques. Ceux-ci, en doutant de tout, étoient déterminés à rester toujours dans leur doute; au lieu que Descartes ne commença par le doute, que pour mieux s'affermir dans ses connoissances. Dans la philosophie d'Aristote, disent les disciples de Descartes, on ne doute de rien, on rend raison de tout, & néanmoins rien n'y est expliqué que par des termes barbares & intelligibles; & que par des idées obscures & confuses; au lieu que Descartes, s'il vous fait oublier même ce que vous connoissiez déjà, fait vous en dédommager abondamment, par les connoissances sublimes, auxquelles il vous mène par degrés; c'est pour quoi ils lui appliquent ce qu'Horace dit d'Homère:

*Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat.*

Il faut le dire ici, il y a bien de la différence entre douter & douter: on doute par emportement & par brutalité, par aveuglement & par malice, & enfin par fantaisie, & parce que l'on veut douter; mais on doute aussi par prudence & par défiance, par sagesse & par sagacité d'esprit. Les Académiciens & les Athées doutent de la première façon, les vrais Philosophes doutent de la seconde. Le premier doute est un doute de ténèbres, qui ne conduit point à la lumière, mais qui en éloigne toujours. Le second doute naît de la lumière, & il aide en quelque façon à la produire à son tour. C'est de ce doute qu'on peut dire qu'il est le premier pas vers la vérité.

Il est plus difficile qu'on ne pense de douter. Les esprits bouillans, dit un auteur ingénieux, les imaginations ardentes ne s'accommodent pas de l'indolence du sceptique; ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun, se tromper que de vivre incertains: soit qu'ils se méfient de leurs bras, soit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours suspendus à des branches dont ils sentent toute la foiblesse, & auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils assurent tout, bien qu'ils n'ayent rien soigneusement examiné; ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en ont ni la patience ni le courage: sujets à des lueurs qui les décident, si par hasard ils rencontrent la vérité, ce n'est point à tâtons, c'est brusquement & comme par révélation: ils sont entre les dogmatiques, ce que sont les illuminés chez le peuple dévot. Les individus de cette espèce inquiète ne conçoivent pas comment on peut allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision.

Il ne faut pas confondre le doute avec l'ignorance. Le doute suppose un examen profond & désintéressé; celui qui doute parce qu'il ne connoît pas les raisons de crédibilité, n'est qu'un ignorant.

Quoiqu'il soit d'un esprit bien fait de rejeter l'affertion dogmatique dans les questions qui ont des raisons pour & contre, & presque à égale mesure, ce seroit néanmoins agir contre la raison, que de suspendre son jugement dans des choses qui brillent de la plus vive évidence; un tel doute est impossible; il traîne après lui des conséquences funestes à la société, & ferme tous les chemins qui pourroient conduire à la vérité.

Que ce doute soit impossible, rien n'est plus évident; car pour y parvenir il faudroit avoir sur toutes sortes de matières des raisons d'un poids égal pour ou contre: or, je le demande, cela est-il possible? Qui a jamais douté sérieusement s'il y a une terre, un soleil, une lune, & si le tout est plus grand que sa partie? Le sentiment intime de notre existence peut-il être obscurci par des raisonnemens subtils & captieux? On peut bien faire dire extérieurement à sa bouche qu'on en doute, parce que l'on peut mentir; mais on ne peut pas le faire dire à son esprit. Ainsi le pyrrhonisme n'est pas une secte de gens qui soient persuadés de ce qu'ils disent; mais c'est une secte de menteurs: aussi se contredisent-ils souvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on peut le voir dans Montaigne, qui a tâché de le renouveler au dernier siècle.

Car après avoir dit que les Académiciens étoient différens des Pyrrhoniens, en ce que les Académiciens avoient qu'il y avoit des choses plus vraisemblables les unes que les autres, ce que les Pyrrhoniens ne vouloient pas reconnoître, il se déclare pour les Pyrrhoniens en ces termes; *or l'avis; dit-il, des Pyrrhoniens est plus hardi, & quant & quant plus*

plus vraisemblable. Il y a donc des choses plus vraisemblables que les autres ; & ce n'est point pour dire un bon mot qu'il parle ainsi, ce sont des paroles qui lui sont échappées sans y penser, & qui naissent du fond de la nature, que le mensonge des opinions ne peut étouffer.

D'ailleurs chaque action que fait un pyrrhonien, ne dément-elle pas son système ? car enfin un pyrrhonien est un homme qui dans ses principes doit douter universellement de toutes choses, qui ne doit pas même savoir s'il y a des choses plus probables les unes que les autres ; qui doit ignorer s'il lui est plus avantageux de suivre les impressions de la nature, que de ne pas s'y conformer. S'il suivoit ses principes, il devroit demeurer dans une perpétuelle indolence, sans boire, sans manger, sans voir ses amis, sans se conformer aux lois, aux usages & aux coutumes, en un mot se pétrifier & être immobile comme une statue. Si un chien enragé se jette sur lui, il ne doit pas faire un pas pour le fuir : que sa maison menace ruine, & qu'elle soit prête à s'écrouler & à l'engloutir sous ses ruines, il n'en doit point sortir ; qu'il soit défaillant de faim ou de soif, il ne doit manger ni boire : pourquoi ? parce qu'on ne fait jamais une action qu'en conséquence de quelques jugemens intérieurs, par lesquels on se dit qu'il y a du danger, qu'il est bon de l'éviter ; que pour l'éviter il faut faire telle ou telle chose. Si on ne le fait pas, c'est que l'esprit demeure dans l'inaction, sans se déterminer. Heureusement pour les Pyrrhoniens, l'instinct supplée avec usure à ce qui leur manque du côté de la conviction, ou plutôt il corrige l'extravagance de leur doute.

Mais il suffit, diront-ils, que le danger paroisse probable, pour qu'on soit obligé de le fuir : or nous ne nions pas les apparences ; nous disons seulement que nous ne savons pas que les choses soient telles en effet qu'elles nous paroissent. Mais cette réponse n'est qu'un vain subterfuge, par lequel ils ne pourront échapper à la difficulté qu'on leur fait. Je veux que le danger leur paroisse probable ; mais quelle raison ont-ils pour s'y soustraire ? Le danger qu'ils redoutent est peut-être pour eux un très-grand bien. D'ailleurs je voudrois bien savoir s'ils ont idée de danger, de doute, de probabilité ; s'ils en ont idée, ils connoissent donc quelque chose, savoir qu'il y a des dangers, des doutes, des probabilités : voilà donc pour eux une première marque de vérité. C'est un point fixe & constant chez eux, qu'il faut vivre comme les autres, & ne point se singulariser ; qu'il faut se laisser aller aux impressions qu'inspire la nature ; qu'il faut se conformer aux lois & aux coutumes. Mais où ont-ils pris tous ces principes ? Sceptiques dans leur façon de penser, comment peuvent-ils être dogmatiques dans leur manière d'agir ? Ce seul point qu'ils accordent, est un écueil où viennent se briser toutes leurs vaines subtilités.

Pyrrhon agissoit quelquefois en conséquence de son principe. Persuadé qu'il n'y avoit rien de certain, il portoit son indifférence en certaines choses aussi loin que son système le comportoit. On dit de lui qu'il n'aimoit rien, & ne se fâchoit de rien ; que quand il parloit, il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit ou si on ne l'écoutoit pas ; & qu'encore que ses auditeurs s'en lassassent, il ne laissoit pas de continuer. Si tous les hommes étoient de ce caractère, que deviendroient alors parmi eux la société ? Oiii, rien ne lui est plus contraire que ce doute. En effet, il détruit & renverse toutes les lois, soit naturelles, soit divines, soit humaines ; il ouvre un vaste champ à tous les desordres, & autorise les plus grands forfaits. De ce principe qu'il faut douter de tout, il s'ensuit qu'il est incertain s'il y a un être suprême, s'il y a une religion, s'il y a un culte qui nous soit nécessairement commandé. De ce principe qu'il faut dou-

Tome V.

ter de tout, il s'ensuit que toutes les actions sont indifférentes, & que les bornes sacrées qui sont posées entre le bien & le mal, entre le vice & la vertu, sont renversées.

Or qui ne voit combien ces conséquences sont pernicieuses à la société ? Jugez-en par Pyrrhon lui-même, qui voyant Anaxarque son maître tombé dans un précipice, passa outre, sans daigner lui tendre la main pour l'en retirer : Anaxarque qui étoit imbu des mêmes principes, loin de l'en blâmer, parut lui en savoir bon gré ; sacrifiant ainsi à l'honneur de son système, le ressentiment qu'il devoit avoir contre son disciple.

Ce doute n'est pas moins contraire à la recherche de la vérité ; car ce doute une fois admis, tous les chemins pour arriver à la vérité sont fermés, on ne peut s'assurer d'aucune règle de vérité : rien ne paroît assez évident pour n'avoir pas besoin de preuve ; ainsi dans cet absurde système il faudroit remonter jusqu'à l'infini, pour y trouver un principe sur lequel on pût asseoir sa croyance.

Je vais plus loin : ce doute est extravagant, & indigne d'un homme qui pense ; quiconque s'y conformeroit dans la pratique, donneroit assurément des marques de la plus insigne folie : car cet homme douteroit s'il faut manger pour vivre, s'il faut fuir quand on est menacé d'un danger pressant : tout doit lui paroître également avantageux ou désavantageux. Ce doute est encore indigne d'un homme qui pense, il l'abaisse au-dessous des bêtes mêmes ; car en quoi l'homme diffère-t-il des bêtes ? si ce n'est en ce qu'outre les impressions des sens qui lui viennent des objets extérieurs, & qui lui sont peut-être communes avec elles, il a encore la faculté de juger & de vouloir : c'est le plus noble exercice de sa raison, la plus noble opération de son esprit ; or le scepticisme rend ces deux facultés inutiles. L'homme ne jugera point, il s'est fait une loi de s'abstenir de juger, & ils appellent cela époque. Or si l'homme ne juge point, vous concevez que sa volonté n'a plus aucun exercice, qu'elle demeure dans l'inaction, & comme assoupie ou engourdie ; car la volonté ne peut rien choisir, que l'esprit n'ait connu auparavant ce qui est bon ou mauvais ; or un esprit imbu des principes pyrrhoniens est plongé dans les ténèbres. Mais il peut juger, dirat-on, qu'une chose lui paroît plus aimable que les autres. Cela ne doit point être dans leur système ; néanmoins en leur accordant ce point, on ne leur accorde pas en même tems qu'il y ait une raison suffisante pour se déterminer à poursuivre un tel objet ; cette raison ne sauroit être que la ferme conviction où l'on seroit, qu'il faut suivre les objets les plus aimables.

Que conclure de tout ceci ? sinon qu'un pyrrhonien réel & parfait parmi les hommes, est dans l'ordre des intelligences un monstre qu'il faut plaindre. Le pyrrhonisme parfait est le délire de la raison, & la production la plus ridicule de l'esprit humain. On pourroit douter avec raison s'il y a de véritables Sceptiques ; quelques efforts qu'ils fassent pour le faire croire aux autres, il est des momens, & ces momens sont fréquens, où il ne leur est pas possible de suspendre leur jugement ; ils reviennent à la condition des autres hommes : ils se surprennent à tous momens, aussi décidés que les plus fiers dogmatiques ; témoin Pyrrhon lui-même, qui se fâcha un jour contre sa sœur, parce qu'il avoit été contraint d'acheter les choses dont elle eut besoin pour offrir un sacrifice. Quelqu'un lui remontra que son chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faisoit profession. Pensez-vous, répondit-il, que je veuille mettre en pratique pour une femme cette vertu ? N'allez pas vous imaginer qu'il vouloit dire qu'il ne renonçoit pas à l'amour, ce n'étoit point sa

M

pensée ; il vouloit dire que toutes fortes de sujets ne méritoient pas l'exercice de son dogme, de ne se fâcher de rien. *Voyez* PYRRHONISME, SCEPTIQUE.

DOUTE, (*Belles-lettres.*) figure de rhétorique par laquelle l'orateur paroît en suspens & indéterminé sur ce qu'il doit dire & faire ; par exemple : *Que ferai-je ? aurai-je recours à ces amis que j'ai négligés ? m'adresserai-je à ceux qui m'ont à-présent oublié ?*

Il n'y a peut-être jamais eu de doute si marqué & en même tems si singulier, que ce commencement d'une lettre de Tibere au sénat, rapporté par Tacite, livre VI. de ses annales, n°. 6. *Quid scribam vobis, P. C. aut quomodo scribam, aut quid omnino non scribam hoc tempore, dii me deaque pejus perdant, quam perire quotidie sentio, si scio.* Ce n'étoit pas néanmoins pour faire une figure de rhétorique de propos délibéré, que ce prince écrivoit de la sorte ; ces expressions étoient la vive image de la perplexité, de l'agitation & des remords dont il étoit alors troublé : *Adeo*, ajoute l'historien, dont les paroles & la réflexion sont trop belles pour ne mériter pas place ici ; *adeo facinora atque flagitia sua ipsi quoque in supplicium verterant : neque frustra præstantissimus sapientiae firmare solitus est, SI RECLUDANTUR TYRANNORUM MENTES, POSSE ASPICI LANIATUS ET ICTUS, quando ut corpora verberibus, ita scævitia, libidine, malis consultis animus dilaceretur.* Quippe Tiberium, ajoute-t-il, non fortuna, non solitudines protegant quin tormenta pectoris suasque ipsæ penas fateretur. Le doute & la perplexité sont incontestablement le langage de la nature dans une conscience ainsi bourrelée. (G)

DOUTEUX, INCERTAIN, IRRÉSOLU, synonym. (*Gramm.*) Douteux ne se dit que des choses ; incertain se dit des choses & des personnes ; irrésolu ne se dit que des personnes, il marque de plus une disposition habituelle & tient au caractère. Exemple : le sage doit être incertain à l'égard des opinions douteuses, & ne doit jamais être irrésolu dans sa conduite. On dit d'un fait légèrement avancé, qu'il est douteux ; & d'un bonheur légèrement espéré, qu'il est incertain. Ainsi incertain se rapporte à l'avenir, & douteux au passé ou au présent. (O)

DOUTEUX (*à la Monnoie*) se dit d'un métal ou pièce de monnoie dont l'alloy n'est pas bien connu. Toute pièce, de quelque métal que ce soit, lorsqu'elle est douteuse, est cisailée. *Voyez* CISAILLER.

DOUVAIN, f. m. (*Æconom. rustiq.*) bois à faire des douves. *Voyez* DOUVE.

DOUVE, f. f. (*Hydraul.*) est le mur d'un bassin contre lequel l'eau bat. Il est bâti sur des racinaux de charpente, afin de laisser une communication du corroi du platfond avec celui des côtés. *Voyez* Construction des bassins au mot BASSIN. (K)

DOUVE, f. f. (*Reliure.*) c'est une planche dont on se sert pour ôter le tan du dedans des peaux de veau ; c'est une douve de cuvier des plus larges, sur laquelle on étend les veaux ; ainsi on dit la douve à ratifier les veaux. *Voyez* Planche I. figure 3 de la Reliure. A présent on se sert plus volontiers d'une planche un peu arrondie dans sa longueur.

DOUVES, terme de tonnelier ; ce sont de petites planches de chêne plus longues que larges, & minces, dont les ouvriers se servent pour fabriquer des tonneaux, barriques, muids, tonnes, & autres ouvrages de leur métier. On les appelle aussi quelquefois des Douelles. *Voyez* MAIRRAIN.

Douves à oreilles ; ce sont deux douves qui dans les tinettes sont plus longues que les autres, & sont percées d'un trou par l'extrémité qui excède le haut des autres douves de la tinette : ces deux douves sont placées vis-à-vis l'une de l'autre, de manière à pouvoir passer un bâton par les trous de ces deux douves.

DOWNE, (*Géogr. mod.*) capitale du comté de Downe, dans la province d'Ulster, en Irlande. Long. 11. 48. lat. 54. 23.

DOUVRES, ou DOVER, (*Géogr. mod.*) ville maritime d'Angleterre. De ce port à celui de Calais il n'y a que sept lieues. Cette ville est à 23 lieues sud-est d'Angleterre. Lat. 51. 7. 47. long. 18. 58. 57.

DOUX, (*Chimie.*) le corps doux est une substance particulière qui constitue une espèce dans la classe des corps que les Chimistes appellent muqueux. *Voyez* MUQUEUX.

Ces corps doux sont le miel, la pulpe ou le suc de plusieurs fruits, comme de casse, de certains pruneaux, de raisins, de poires, de pommes, &c. le suc de quelques plantes, des cannes à sucre, de toutes les graminées, de celui de quelques racines, comme des bêtes blanches & rouges, des panais, &c. les semences farineuses germées, certains sucres concrets ramassés sur les feuilles de quelques arbres, tels que la manne, le sucre de l'érable, &c. le suc tiré par incision du même arbre, celui du palmier, &c. en un mot ; toutes les matières végétales propres à produire sur l'organe du goût la même saveur qu'excitent celles que nous venons de nommer. Nous disons à dessein végétales, parce que les substances animales, dont le goût est le plus analogue à celui des corps doux végétaux, différent pourtant sensiblement de ceux-ci, même par la saveur : le lait, par exemple, dont la douceur est passée en proverbe, ne produit pas la saveur douce exquise ou sans mélange d'autre saveur ; la saveur du lait participe au contraire de deux autres, la fadeur & le gras ou onctueux, pingue. *Voyez* SAVEUR.

D'ailleurs ce n'est pas par la saveur douce que les corps doux des Chimistes sont essentiellement caractérisés, mais par une qualité plus intérieure ; savoir, la propriété d'être éminemment propres à la fermentation spiritueuse ; propriété que ne possède point le lait. *Voyez* FERMENTATION & LAIT.

La saveur du sel ou sucre de saturne & de quelques autres sels ne sauroit les faire ranger non plus parmi les corps doux, dont ils diffèrent à tant d'autres titres.

L'analyse par la violence du feu, qui est la seule qu'on ait employée jusqu'à présent à l'examen de la composition des corps doux, ne nous a rien appris sur leur constitution spécifique ; tous les produits qu'on en a retirés par cette voie, sont presque absolument communs à ces corps & à toutes les espèces de la classe. Les phénomènes & les produits de la fermentation nous ont éclairé davantage sur cet état spécifique. *Voyez* FERMENTATION & MUQUEUX. (b)

DOUX, terme de Métallurgie & de Docimastie. Mine douce, c'est ainsi qu'on appelle une mine aisée à fondre. La mine qui a la qualité contraire, s'appelle rebelle ou réfractaire.

Métal doux, c'est-à-dire malléable, ductile, flexible, non cassant ; le métal qui a la qualité opposée, s'appelle aigre. (b)

DOUX, (*Diète, matière médicinale & Pharmacie.*) On trouve dans les auteurs de Médecine peu de connoissances composées, exactes, sur les qualités des corps doux considérés comme aliment. Ils ont parlé davantage de quelques-uns de ces corps en particulier, comme du miel, du sucre, des fruits, des vins doux, &c. *Voyez* les articles particuliers.

Les alimens de ce genre ont été cependant accusés en général d'être échauffans, & même caustiques, épaississans, inviscans, bilieux, ennemis de la rate, propres à engendrer des vers, &c. C'est-là l'opinion que l'on en a assez communément, & c'est celle du plus grand nombre de Médecins.

Toutes ces prétentions sont ou fausses ou gratuites, ou pour le moins mal entendues : premierement,

la qualité échauffante n'est établie que sur une prétendue abondance d'esprits acres & ardens, de sels exaltés, déduite, on ne peut pas plus inconféquemment, de la pente des corps *doux* à la fermentation spiritueuse. Voyez FERMENTATION, MUQUEUX, DOUX, en Chimie.

Secondement, c'est en abusant de la même manière de quelques *demi-connoissances* chimiques, que quelques auteurs ont imaginé la causticité des corps *doux*, qui fournissent par la distillation, selon ce que ces auteurs ont entendu dire, un esprit très-caustique, une espèce d'eau-forte; fait d'abord faux en soi (les corps *doux* ne donnent par la distillation qu'un flegme acide très-foible) & dont on ne pourroit conclure, quand même il seroit vrai que les corps *doux* inaltérés pussent agir sur les organes de notre corps par ce principe. Voy. Analyse végétale au mot VÉGÉTAL. Voy. aussi SUCRE, dont quelques auteurs ont dit (ce qu'Hecquet a répété) que gardé pendant trente ans, il devenoit un puissant arsenic.

Troisièmement, les corps *doux*, comme tels, ou les *doux* exquis, ne sont absolument qu'alimenteux ou nourrissans, & ils ne sauroient par conséquent opérer que la nutrition dans les secondes voies, & point du tout l'épaississement ou l'invifcation des humeurs. D'ailleurs l'état des humeurs appelées *épaisses* & *visqueuses* dans la théorie moderne, n'est assurément rien moins que déterminé; & la réalité de cet état dans les cas où cette théorie l'établit, est encore moins démontrée. C'est donc au moins gratuitement que les alimens *doux* passent pour épaissifans & invifcans. Voyez NOURRISSANT.

Quatrièmement: quant à ce qui concerne la prétendue qualité bilieuse des corps *doux*, elle leur a été accordée par deux raisons; savoir, parce qu'on les a crus gras ou huileux; & en second lieu, parce qu'on a regardé la soif & l'épaississement de la salive, que les corps *doux* pris en abondance occasionnent en effet, comme un signe de la présence de la bile dans l'estomac. Mais premièrement les *doux* ne sont pas huileux: secondement, ce n'est qu'au peuple qu'il est permis d'appeler *bile* la salive épaisse & gluante. Au reste, on remédie très-efficacement & à coup sûr, à ces légers accidens, je veux dire la soif & l'épaississement de la salive, en bûvant quelques verres d'eau fraîche.

Cinquièmement: ce n'est plus rien pour nous, depuis long-tems, qu'une qualité splénique, ou anti-splénique.

Sixièmement: quoiqu'il faille avouer que l'abus des alimens *doux* est souvent suivi de différentes affections vermineuses, sur-tout chez les enfans; il n'est pourtant pas décidé jusqu'à quel point les *doux* sont dangereux à ce titre, & s'ils sont seuls & par eux-mêmes capables des maux qu'on met sur leur compte; s'il n'y auroit pas moyen, au contraire, en variant leur administration, d'en faire pour les enfans la nourriture la plus salutaire, & la plus propre à les préserver des vers. Quelques auteurs ont donné les *doux* pour des remèdes vermifuges. Voyez VERMIFUGE.

Nous n'établirons qu'avec beaucoup de circonspection, des préceptes diététiques sur l'usage des alimens *doux* en général. Nous avons déjà observé dans quelques articles particuliers de *diète*, que nous ne connoissons presque aucune qualité absolue des alimens, & que la manière dont ils affectoient les différens sujets varioit infiniment, ou au moins jusqu'à un point indéterminé. Voyez aussi DIGESTION. Nous pouvons cependant donner avec confiance pour des vérités d'expérience, les règles suivantes.

1°. Les personnes foibles, délicates, qui menent dans le sein des commodités les plus recherchées, une vie retirée, tranquille, sédentaire, soumise au

Tome V.

plus exact régime, dont l'âme affranchie du joug des passions vulgaires, n'est doucement remuée que par des affections purement intellectuelles; ces personnes, dis-je, peuvent user sans inconvéniens, & même avec avantage, des alimens *doux*; en sorte qu'une façon de parler assez commune, tirée de leur goût pour les sucreries, exprime une observation medicinale très-exacte.

La plupart des femmes, les gens de lettres, & tous les hommes qui sont éloignés par état des travaux & des exercices du corps, en un mot toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe qui n'ont que faire de vigueur, ou même qui perdroient à être vigoureuses, peuvent se livrer à leur goût pour les alimens *doux*, dès qu'ils auront observé que leur estomac n'en est point incommodé, sans se mettre en peine de leurs prétendus effets plus éloignés, qu'aucune observation ne peut leur faire raisonnablement redouter. La propriété de lâcher le ventre que tous ces alimens possèdent, est très-propre à entretenir chez ces personnes une certaine foiblesse de tempérament très-favorable à la délicatesse de la peau, & à l'exercice libre & facile de la faculté de penser. Voyez RÉGIME.

Au reste, ceci ne doit s'entendre que d'un certain excès dans l'usage des alimens *doux*, de l'habitude d'en manger comme du pain; car les *doux* pris en petite quantité à la fin du repas, & après d'autres mets, sont devenus par habitude des alimens à peu-près indifférens.

2°. Les payfans, les manoeuvres, les gens destinés à des travaux pénibles, à une vie dure, à des exercices violens, qui ont besoin d'un corps robuste, vigoureux, agile; ces gens-là ne sauroient s'accommoder des alimens *doux*. On peut assurer, malgré l'éloge que les anciens ont donné au miel, à qui ils ont attribué entre autres qualités celle de rendre les hommes, qui s'en nourrissoient, sains & vigoureux, que des payfans qui seroient nourris avec du miel dès leur enfance, seroient bien moins robustes que ceux qui se nourrissoient de viandes salées ou fumées, d'un pain lourd & massif, qui boivent des gros vins austères & tartareux, &c. & que si on donnoit des *doux* à ceux qui sont accoutumés à ces derniers alimens, non-seulement on les rendroit bientôt incapables de supporter leurs travaux ordinaires, mais même on procureroit à la plupart des indigestions, des diarrhées mortelles. Voy. RÉGIME.

3°. Il est facile de conclure des observations précédentes, que toutes les personnes qui sont sujettes à des dévoiement malades, ou qui en sont actuellement atteintes; que celles chez qui les organes de la digestion sont relâchés, affaiblis, embourbés, comme certains vieillards, certains paralytiques, &c. que ces personnes, dis-je, doivent éviter absolument l'usage des alimens *doux*.

4°. On doit diviser les *doux* en quatre espèces: le *doux* exquis ou pur, tel que le miel, le sucre, le moût, &c. le *doux* aigrelet, tel que celui des cerises, des oranges douces, le suc de citron ou groseille assaisonnés avec du sucre, &c. les *doux* aromatiques, tels que les confitures & les gelées parfumées; & enfin les *doux* spiritueux, tels que les vins doux, les ratafia très-sucrés qu'on appelle *gras*, les confitures à l'eau-de-vie, &c.

Le *doux* exquis a éminemment les propriétés dont nous avons parlé jusqu'à présent. Le *doux* aigrelet & le *doux* aromatique, & sur-tout le *doux* aigrelet & aromatique, tel que le cognac, sont des excellens analeptiques, restaurans, stomachiques, dont se trouvent très-bien les convalescens qui commencent à prendre quelque aliment un peu solide. Il faut observer que les fruits à noyau ont tous une vertu purgative, que l'on peut appeler *cachée*, c'est-à-dire

M. ij

qu'ils paroissent posséder indépendamment de leur douceur. Cette qualité rend les confitures qu'on en prépare ; moins propres que celles des fruits à pépin , à l'usage que nous venons d'assigner aux *doux aigres-lets & aromatiques*. On préférera donc le cognac , la gelée de groseille , la gelée de pomme bien parfumée , à la marmelade d'abricot , de pêche ou de prune.

Les *doux spiritueux* sont stomachiques & cordiaux. Leur usage modéré à la fin des repas , est fort utile , du moins fort agréable , & sans inconvénient bien prouvé ; mais c'est la partie spiritueuse dont le *doux* n'est proprement que le correctif , qui joue ici le principal rôle. Voyez VIN & ESPRITS ARDENS.

Galien a reconnu le *doux* pour l'aliment par excellence , & même pour l'unique aliment. Voy. *passim in oper.* & sur-tout de *simpl. Medic. facult. l. IV. c. xiv.* On peut , en aidant un peu au sens littéral de quelques passages d'Hippocrate , trouver aussi la connoissance de cette vérité chez ce pere de la Médecine écrite. Mais ces auteurs ont pris le mot *doux* dans un sens beaucoup plus général que nous ne venons de le faire , & dans la même extension que nous donnerons au mot *muqueux*. Voyez MUQUEUX.

Les *doux* considérés comme médicamens , sont rangés parmi les purgatifs lubréfiants ou lénitifs ; tous les corps *doux* sont en effet plus ou moins purgatifs , sur-tout pour les sujets qui n'y sont point accoutumés : mais quelques-uns de ces corps possèdent cette vertu en un degré si supérieur aux autres corps de la même classe , qu'on ne sauroit supposer qu'ils purgent comme *doux* , c'est-à-dire comme lubréfiants , comme relâchans , ou même comme altérés dans les premières voies , à la façon des corps *doux* en général. Les fruits à noyau , comme nous l'avons déjà observé , sont des corps éminemment purgatifs dans la classe des *doux* , & le pruneau est l'extrême dans ce genre ; la casse & la manne sont des purgatifs plus efficaces encore ; les figues sont émétiques. Voyez PURGATIF.

Les *doux* sont regardés comme de bons pectoraux , c'est-à-dire des remèdes propres à calmer la toux & à guérir les rhumes appelés de poitrine. Voyez PECTORAL. Les prétendus béchiques incraissans ne sont presque que des corps *doux*. Voy. INCRASSANT , & ce que nous avons déjà dit dans cet article sur l'épaississement & l'invivification des humeurs. Nous n'avons pas meilleure opinion d'une certaine faculté adoucissante , attribuée aux *doux* & à quelques autres remèdes , qu'à la vertu béchique incraissante.

La Pharmacie emploie très-utilement plusieurs corps *doux* , pour masquer le goût de plusieurs purgatifs , & sur-tout du séné. La décoction des figues , des raisins secs , des dattes , des jujubes , de la racine du polypode , corrige très-bien le goût de ce dernier purgatif. Voyez CORRECTIF. Cette correction est sur-tout avantageuse pour sauver à un malade le supplice de s'abreuver quatre fois par jour d'une liqueur détestable , lorsqu'on veut soutenir chez lui des évacuations , en lui donnant plusieurs potions purgatives légères dans la journée. L'infusion du séné dans la décoction bouillante de ces fruits , fournit un apôème purgatif , qui remplit très-bien cette indication.

Toutes les anciennes compositions officinales purgatives , soit tablettes , soit électuaires , soit sirops , contiennent des corps *doux* : les pulpes , le miel , la décoction des différens capillaires , &c.

Il est plusieurs façons de parler dans le langage ordinaire de la Médecine , dans lesquelles le mot *doux* est pris dans un sens figuré. On dit d'une purgation qui évacue sans fatiguer le malade , sans l'affoiblir , sans lui causer des tranchées , qu'elle est *douce* ; d'un remède qui n'agit pas assez efficacement , qu'il est trop *doux* , &c.

On dit de la chaleur considérée comme symptôme de la fièvre , qu'elle est *douce* , lorsqu'elle est modérée sans sécheresse de la peau , &c. Voyez CHALEUR ANIMALE & FIEVRE.

Tout le monde fait ce que c'est qu'un sommeil *doux* , qu'une peau *douce* , &c. (b)

DOUX , en Musique , est opposé à *fort* , & s'écrit au-dessus des portées , dans les endroits où l'on veut faire diminuer le bruit , tempérer & radoucir l'éclat & la véhémence du son ; comme dans les échos & dans les parties d'accompagnement. Les Italiens écrivent *dolce* , & plus communément *piano* dans le même sens ; mais leurs puristes en Musique prétendent que ces deux mots ne sont pas synonymes , & que c'est par abus que plusieurs auteurs les emploient comme tels. Ils disent que *piano* signifie simplement une *modération de son* , une *diminution de bruit* ; mais que *dolce* indique outre cela une manière de joier , *plus soave* , plus douce , plus agréable , répondant à peu-près au mot *louré* des François. (S)

DOUX , (Maréch.) On dit qu'un cheval a les allures *douces* , lorsqu'il ne tourmente point son homme. Voyez ALLURE.

DOUX , (à la Monnoie.) se dit d'un métal qui a reçu les préparations nécessaires pour n'être pas facile à se casser , tant en passant par les laminoirs , que par les coupoirs. L'or perd sa douceur , ce que l'on dit en termes de monnoyage *perdre son doux* , lorsqu'on le brasse avec le fer. Voyez BRASSOIR.

DOUX , (venir à) *Teinture* : on dit qu'une cuve *vient à doux* , quand elle jette du bleu à la surface.

DOUX , (le) Géog. mod. rivière de la Franche-Comté en France : elle prend sa source au mont Jura , & se jette dans la Saône en Bourgogne.

DOUZENS , (Géog. mod.) ville du Languedoc , au diocèse de Carcassonne , en France.

DOUZIEME , f. f. en Musique , est l'octave de la quinte , ou la quinte de l'octave. Cet intervalle est appelé *douzieme* , parce qu'il est formé d'onze degrés diatoniques , c'est-à-dire de douze sons. Voyez QUINTE , OCTAVE , INTERVALLE.

Toute corde sonore rend avec le son principal celui de la *douzieme* plutôt que celui de sa quinte , parce que cette *douzieme* est produite par une aliquote de la corde entière qui est le tiers : au lieu que les deux tiers qui donneroient la quinte , ne sont pas une aliquote de cette même corde. Voyez SON , INTERVALLE , CORDES. (S)

DOXOLOGIE , f. f. (Théol.) nom que les Grecs ont donné à l'hymne angélique ou cantique de loüange que les Latins chantent à la messe , & qu'on nomme communément le *Gloria in excelsis* ; parce qu'il commence en grec par le mot *δοξα* , c'est-à-dire gloire.

Ils distinguent dans leurs livres liturgiques , la grande & la petite *doxologie*. La grande *doxologie* est celle dont nous venons de parler. La petite *doxologie* est le verset *Gloria Patri & Filio* , &c. par lequel on termine le chant , ou la récitation de chaque pseaume dans l'office divin , & qui commence en grec par le même mot *δοξα*.

Philostorge , dans son III. livre , n°. 13 , nous donne trois formules de la petite *doxologie*. La première est *Gloire au Pere , au Fils , & au S. Esprit*. La seconde , *Gloire au Pere par le Fils dans le S. Esprit*. Et la troisième , *Gloire au Pere dans le Fils & le saint-Esprit*. Sozomene & Nicéphore en ajoutent une quatrième ; savoir , *Gloire au Pere & au Fils dans le saint-Esprit*.

La première de ces *doxologies* est celle qui est en usage dans les églises d'Occident. Elle fut instituée , selon quelques-uns , vers l'an 350 , par les catholiques d'Antioche ; mais S. Basile , dans son livre du S. Esprit , chap. xxvij & xxjx , remarque que cet

usage étoit beaucoup plus ancien, quoiqu'il ne fût pas universel. Les trois autres furent composées par les Ariens. La seconde étoit celle d'Eunomius & d'Eudoxe, & elle est adoptée par Philostorge qui étoit dans leurs sentimens. Ces trois formules furent faites vers l'an 341, au concile d'Antioche, où les Ariens qui commençoient à n'être plus d'accord entre eux, voulurent avoir des *doxologies* relatives à leurs divers sentimens. Philostorge attribue à Flavien, qui fut d'abord patriarche d'Antioche, la première origine de la *doxologie* des Catholiques; mais l'autorité de cet auteur Arien est fort suspecte sur un fait dont Sozomene & Théodoret ne disent rien. Il y eut effectivement à Antioche de grandes disputes sur la forme de la *doxologie*; les Catholiques retinrent la première; & les Ariens & autres Anti-trinitaires, quelqu'une des trois autres. Saint Basile a tâché de justifier la seconde.

Au reste, comme le remarque Bingham, la petite *doxologie* n'a pas toujours été uniforme dans les églises catholiques. Le quatrième concile de Tolède, tenu en 533, s'exprime ainsi à cet égard : *In fine omnium psalmorum dicimus, Gloria & honor Patri & Filio & Spiritui sancto, in sæcula sæculorum, amen*; où l'on omet ces paroles aujourd'hui & depuis longtemps reçues, *Sicut erat in principio & nunc & semper*, & où l'on ajoute le mot *honor*. Cette forme de *doxologie* n'étoit pourtant pas particulière à l'église d'Espagne, car l'église Greque s'en servit quelque tems, comme il paroît par le traité de S. Athanase de la Virginité. Strabon, de reb. eccles. c. xxv, rapporte que les Grecs la conçurent ensuite en ces termes : *Gloria Patri & Filio & Spiritui sancto, & nunc & semper, & in sæcula sæculorum, amen*; mais il ne marque pas l'époque de ce changement. Il paroît par le second concile de Vaison, tenu en 529, que ces mots, *Sicut erat in principio*, n'étoient pas encore universellement introduits dans la *doxologie* de l'église Gallicane, puisque les PP. du concile souhaitent qu'on les y insère pour prémunir les fideles contre l'erreur des Ariens, qui prétendoient que le Fils n'avoit pas été de toute éternité. Outre cette *doxologie* qui terminoit les psaumes, Bingham observe qu'il y en avoit anciennement une, dont il cite un exemple tiré des constitutions apostoliques, l. VIII. c. xij, par laquelle on terminoit les prières : *Omnis gloria, veneratio, gratiarum actio, honor, adoratio, Patri & Filio & Spiritui sancto nunc & semper & in infinita ac sempiterna sæcula sæculorum, amen*. Ou cette autre : *Per Christum cum quo tibi & Spiritui sancto gloria, honor, laus, glorificatio, gratiarum actio in sæcula, amen*. Et enfin celle-ci, par laquelle on concluoit les sermons ou homélies : *Ut obtineamus æternam vitam per Jesum Christum cui cum Patre & Spiritui sancto gloria & potestas in sæcula sæculorum, amen*. Bingham, orig. eccles. tom. VI. lib. XIV. c. xj. §. 1.

Quelques auteurs se servent du mot *hymnologie*, comme synonyme à *doxologie*; mais il y a entre ces deux mots une différence : *hymnologie* se dit des psaumes, cantiques, hymnes; &c. ou de la récitation de toutes ces choses : & *doxologie*, du dernier verset *Gloire au Pere*, &c. répété à la fin de chaque psaume. Cependant les rubricaires se servent communément du mot *doxologie*, pour exprimer la dernière strophe ou la conclusion de chaque hymne, où l'on rend gloire aux trois personnes de la sainte Trinité. Voyez HYMNE.

Quant à la grande *doxologie* ou au *Gloria in excelsis*, excepté les premières paroles que les évangélistes attribuent aux anges qui annoncerent aux bergers la naissance de Jesus-Christ, on ignore par qui le reste a été ajouté; & quoiqu'on appelle toute la pièce l'hymne angelique, les PP. ont reconnu que tout le reste étoit l'ouvrage des hommes. C'est ce qu'on

voit dans le 13^e canon du iv. concile de Tolède. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce cantique est très-ancien. S. Chrysostome observe que les Ascètes le chantoient à l'office du matin. Mais de toute antiquité, on l'a chanté principalement à la messe, non pas cependant tous les jours. La liturgie mozarabique veut qu'on le chante le jour de Noël avant les leçons, c'est-à-dire avant la lecture de l'épître & de l'évangile. Dans les autres églises, on ne le chantoit que le dimanche, à Pâques, & autres fêtes les plus solennelles; & encore aujourd'hui dans l'église Romaine, on ne le dit point à la messe les jours de férie & de fêtes simples, non plus que dans l'avenant depuis la septuagésime jusqu'au samedi saint exclusivement. Bingham, orig. eccles. tom. VI. l. XIV. c. xj. §. 2. (G)

DOYEN, (*Jurispr. & Hist. anc. & mod.*) signifie celui qui est au-dessus des autres membres de sa compagnie. Ce titre est commun à plusieurs sortes de fonctions & de dignités. Le terme latin *decanus*, que l'on rend en notre langue par celui de *doyen*, tire son étymologie des Romains, chez lesquels on appelloit *decanus* celui qui commandoit à dix soldats, à l'imitation de quoi les François établirent des dixainiers; usage qui s'est encore conservé parmi les officiers municipaux de la ville de Paris. On entendoit aussi quelquefois chez les Romains par le terme *decanus*, un juge inférieur qui rendoit la justice à dix villages. Il y avoit aussi dans le palais des empereurs de Constantinople, des doyens, *decani*, qui étoient préposés sur dix autres officiers inférieurs : il en est parlé dans le code théodosien, & dans celui de Justinien.

Le gouvernement de l'Eglise ayant été formé sur le modèle du gouvernement civil, l'Eglise eut aussi ses *doyens*; il y en avoit dans plusieurs églises grecques, & sur-tout dans celle de Constantinople. Ces premiers *doyens* étoient laïcs; on en établit ensuite d'ecclésiastiques dans les églises cathédrales & collégiales, & dans les monastères : cet usage passa en Occident.

Les compagnies séculières, & principalement celles de justice, ont aussi établi des *doyens*.

Nous allons expliquer plus particulièrement ce qui concerne ces différentes sortes de *doyens*, dans les subdivisions suivantes. (A)

DOYEN D'AGE, est celui qui se trouve le plus âgé de sa compagnie, *senior*. C'est par-là qu'ont commencé la plupart des seigneuries temporelles & des dignités ecclésiastiques. On déféroit à celui qui étoit le plus âgé, comme étant présumé avoir plus d'expérience, & plus capable de conduire les autres. La qualité de *doyen d'âge* donnoit autrefois quelque pouvoir dans les assemblées d'habitans & autres compagnies; mais depuis l'établissement des syndics & autres préposés, le *doyen d'âge* n'a plus d'autre distinction que le rang, & la préséance que sa qualité de *doyen* lui donne sur ceux qui sont moins âgés que lui, & la considération que son grand âge & son expérience peuvent lui attirer. On confond quelquefois, mais mal-à-propos, le *doyen d'âge* avec le *doyen d'ancienneté*, celui-ci n'étant pas toujours le plus âgé de sa compagnie, mais le plus ancien en réception. Voyez ci-après DOYEN D'ANCIENNETÉ. (A)

DOYEN D'ANCIENNETÉ, est celui qui est le plus ancien en réception de tous les membres de sa compagnie. Le *doyen d'ancienneté* n'est pas toujours le premier en dignité ni en fonction; il défère au *doyen* en charge, syndic ou autre préposé. Dans les compagnies où il y a un *doyen* en charge, le *doyen d'ancienneté* est ordinairement appelé l'ancien; pour le distinguer du *doyen* en charge : c'est ainsi que cela s'observe dans la faculté de Médecine de Paris. (A)

DOYEN DES AVOCATS, est celui qui est le pre-

mier inscrit dans la matricule. La manutention de la discipline de l'ordre n'appartient pas au *doyen*, mais au bâtonnier ou syndic ; & dans les assemblées le *doyen* ne siège qu'après le bâtonnier. Voy. AVOCATS & BASTONNIER. (A)

DOYEN DES BOURGEOIS, à Verdun est le premier officier du corps de ville, lequel est composé d'un *doyen* séculier, d'un maître échevin, de deux autres échevins, &c. Voyez l'hist. de Verdun, aux preuves, pag. 88 & 254. (A)

DOYEN DES CARDINAUX ou DU SACRÉ COLLEGE, est le plus ancien en promotion du collège des cardinaux. (A)

DOYEN D'UNE CATHÉDRALE, est celui qui est à la tête du chapitre d'une église cathédrale. Il y a des *doyens en dignité*, au bénéfice desquels ce titre est attaché : le *doyen* en dignité à rang au-dessus de tous les chanoines. On appelle *doyen d'ancienneté* le plus ancien chanoine, il n'a rang qu'après le *doyen* en dignité. V. ci-apr. DOYEN D'UN CHAPITRE, DOYEN D'UNE COLLÉGIALE, DOYEN D'UN MONASTÈRE. (A)

DOYEN D'UN CHAPITRE, est celui qui est à la tête du chapitre, soit comme étant le plus ancien en réception, ou comme étant le premier en dignité.

L'institution de la dignité de *doyen* dans les églises séculières & régulières, paroît remonter jusqu'aux premiers siècles de l'Église, du moins pour les cathédrales : en effet, outre l'archiprêtre qui étoit à la tête des prêtres, & l'archidiaque qui étoit établi sur les diacres, il y avoit le *primicerius*, comme qui diroit le premier clerc, qui étoit établi sur tout le clergé inférieur, & dont la dignité avoit quelque rapport avec celle de *doyen*. Il est fait mention de ces *primiciers* ou *doyens* ecclésiastiques, dans les canons arabiques du concile de Nicée ; & le x^e canon du concile de Merida, tenu en 666, ordonne à chaque évêque d'avoir dans sa cathédrale, outre l'archiprêtre & l'archidiaque, un *primicier* ; mais il ne dit pas quelles étoient ses fonctions. Cet ordre ne subsista pas long-tems : les *primiciers* furent abolis, excepté en quelques endroits, où ce nom est demeuré au chef du chapitre, comme à S. Marc de Venise, où le *doyen* prend la qualité de *primicier* ; & dans quelques compagnies séculières, telles que la faculté de Droit, le *doyen* prend en latin le titre de *primicerius*, ce qui confirme le rapport que la dignité de *primicier* avoit avec celle de *doyen*.

Ce qui est de singulier dans la dignité de *doyen*, c'est qu'étant à la tête du chapitre il n'est pas néanmoins du corps du chapitre, à moins qu'il ne soit en même tems prébendé, ou qu'il n'ait ce droit par un privilège spécial, ou en vertu de l'usage observé dans son église, ce qui est commun aux autres dignitaires des chapitres ; c'est pourquoi dans les actes qui intéressent le *doyen* aussi-bien que le chapitre, on a toujours soin de mettre le *doyen* nommément en qualité.

Les fonctions du *doyen* ne regardent que l'intérieur de l'église cathédrale ou collégiale dans laquelle il est établi ; elle ne s'étend point au gouvernement du diocèse, comme celle des archidiacres.

Il y a des *doyens* en dignité dans les églises régulières, aussi-bien que dans les séculières : ce n'étoient d'abord que des officiers destituables au gré des prélats ; ils se font dans la suite érigés en titre de bénéfices, d'abord dans les chapitres séculiers, & ensuite dans les monastères.

Le concile de Cologne, en 1260, distingue les *doyens* des prévôts résidans dans la cathédrale. La principale fonction de ces prévôts étoit de veiller à la conservation du temporel de l'église, & d'être les dépositaires des revenus ; au lieu que les *doyens* étoient les chefs de la discipline intérieure du chapitre : *consistente autem penes decanos ecclesiarum potes-*

tate, lege & gubernatione canonica disciplina exercendâ.

Dans quelques églises cathédrales le *doyen* est avant le prévôt ; dans d'autres le prévôt est la première dignité, ce qui dépend des titres & de la possession. La raison de cette différence vient communément de celle qui se trouve dans l'origine des églises. Dans celles qui étoient régulières *ab origine*, le prévôt est ordinairement le premier en dignité, parce que dès son institution il étoit préposé sur tout le chapitre ; au lieu que le *doyen* n'avoit que dix moines sous sa conduite.

Cet usage passa ensuite des monastères dans les églises cathédrales, en sorte qu'il y avoit anciennement plusieurs *doyens* dans un même chapitre. Le règlement qu'on prétend avoir été fait par Ebbon archevêque de Reims, pour les officiers de cette église, donne toute l'intendance spirituelle & temporelle au prévôt, sous lequel il y avoit plusieurs *doyens* soumis à l'autorité & à la juridiction du prévôt.

Dans la suite les différens *doyens* d'une même église ont été réduits à un seul ; il y a même quelques églises dans lesquelles il n'y a point de *doyen*, mais seulement un prévôt ou autre dignitaire. Dans les cathédrales qui sont séculières *ab origine*, le *doyen* est ordinairement le premier après l'évêque.

La juridiction & le pouvoir des *doyens* dépend des titres & de la possession qu'ils ont, & de l'usage des lieux ; car de droit commun le *doyen* n'est pas une dignité, & sa juridiction est plus de privilège que de droit commun : il est toujours nommé le premier avant les chanoines & le corps du chapitre, parce qu'il remplit la première place ; ce qui s'entend lorsqu'il est *doyen en dignité*.

La place de *doyen* n'est pas élective, si ce n'est par quelque coutume particulière ou statut du chapitre. Dumolin prétend que les *doyens* ne sont pas compris dans le concordat ; cependant, suivant les indults accordés par Clément IX. & Innocent XI. le roi a droit de nommer au pape des personnes capables pour les dignités majeures des églises cathédrales de Metz, Toul & Verdun, & aux principales dignités des collégiales, de quelque nom qu'on les appelle.

Le nouveau Droit canonique attribue au *doyen* une juridiction correctionnelle sur le chapitre, mais cela n'est point reçu en France ; un *doyen* n'y auroit pas le droit d'excommunier un des membres du chapitre, cela est réservé à l'évêque, qui a la pleine juridiction dans toutes les matières spirituelles.

Il y a néanmoins beaucoup d'églises collégiales où le *doyen* a une certaine juridiction avec droit de correction légère sur les chanoines & autres ecclésiastiques habitués dans son église, lesquels ne peuvent sortir du chœur sans la permission du *doyen*. Il peut infliger quelques peines légères à ceux qui manquent à leur devoir ; par exemple, les priver de l'entrée du chœur pendant quelque tems. Tel est le droit commun, dans lequel ils ont été maintenus par les arrêts. Dans quelques endroits cette juridiction appartient au *doyen* seul ; dans d'autres elle est commune au *doyen* & au chapitre ; dans d'autres enfin elle appartient au chapitre en corps. Dans les églises cathédrales il est rare que le *doyen* ait une juridiction : elle est ordinairement toute réservée à l'évêque, à moins qu'il n'y ait titre ou possession contraires.

Le *doyen* du chapitre est considéré comme le curé de tous les membres qui le composent, & des autres ecclésiastiques qui y sont attachés ; il exerce au nom du chapitre toutes les fonctions curiales envers eux.

Les autres fonctions les plus ordinaires des *doyens* dans les églises où ils forment la première dignité, comme cela se voit communément, sont d'officier aux fêtes solennelles, en l'absence de l'évêque ; d'être

à la tête du chapitre en toutes assemblées publiques & particulières ; d'y porter la parole , à l'exclusion de tous autres ; de présider au chœur & au chapitre ; d'y avoir la préférence & les honneurs , le droit d'y régler par provision tout ce qui concerne la discipline du chapitre , comme la décence des habits , la tonfure & les places de chacun , excepté pour ce dernier point dans les églises où ce droit est réservé au chantre en dignité , comme maître du chœur.

Quand les chanoines sont en possession d'assembler extraordinairement le chapitre , au refus ou en l'absence du *doyen* , pour quelques affaires urgentes , ils doivent y être maintenus , suivant un arrêt du parlement du 13 Juin 1690 , rapporté au journal des audiences.

On a dit , il y a un moment , que le *doyen* a droit de présider au chapitre ; à quoi il faut ajouter qu'il a droit d'y recueillir les suffrages , & d'y prononcer sur toutes affaires ; mais s'il n'est pas chanoine , il n'a pas de voix au chapitre , & doit s'en abstenir toutes les fois qu'il s'agit du revenu temporel & du règlement des prébendes : il peut néanmoins , quoique non prébendé , entrer & présider aux chapitres , pour toutes les affaires qui regardent la discipline & le service divin , les cérémonies extraordinaires , la correction des mœurs , & même lorsqu'il s'agit de présenter aux bénéfices dépendans du chapitre en corps , de la réception & installation des chanoines , insinuation des gradués , suivant les arrêts rapportés au journal des audiences , *tome III. liv. VI. ch. viij.* & par M. Fuet , *tiv. II. ch. iij.*

Le *doyen* a double voix , c'est-à-dire voix prépondérante , dans les délibérations du chapitre pour la nomination aux bénéfices ; mais dans toutes autres affaires il n'a qu'une seule voix , tant comme *doyen* que comme chanoine : cette distinction paroît établie par les arrêts rapportés par M. Fuet , *loco. cit.*

Sur les doyens ecclésiastiques , voyez ce qui est répandu dans les mémoires du clergé , aux endroits indiqués par l'abrégé , au mot DOYENNÉ. (A)

DOYEN EN CHARGE , est un des membres d'une compagnie séculière , qui fait pendant un certain tems la fonction de *doyen* , laquelle ne dure ordinairement qu'un an. C'est lui qui est chargé de veiller à la manutention de la discipline de la compagnie , & l'administration des affaires communes. On l'appelle *doyen en charge* , pour le distinguer du *doyen d'ancienneté* , qui est un simple titre sans aucune fonction particulière ; au lieu que le *doyen en charge* est électif , & chargé en cette qualité de prendre certains soins. (A)

DOYEN DU CHASTELET , est le plus ancien en réception des conseillers au châtelet de Paris. La préférence & la qualité de *doyen* ayant été contestées au sieur Petitpied conseiller-clerc au châtelet de Paris , sur le fondement que la place de *doyen* ne pouvoit être remplie que par un laïc , il intervint arrêt du conseil le 17 Mars 1682 , qui le maintint au droit de présider & de décaniser ; ce qui est conforme à l'usage de tous les présidiaux & de quelques autres compagnies. V. ci-apr. DOYEN DU PARLEMENT. (A)

DOYEN D'UNE COLLÉGIALE , est un ecclésiastique qui est à la tête d'un chapitre. Il y a , comme dans les cathédrales , des *doyens* en dignité & des chanoines qui sont *doyens* d'ancienneté. Voyez ci-devant DOYEN D'UN CHAPITRE. (A)

DOYEN D'UNE COMPAGNIE , est celui qui est le plus ancien en réception. Dans les compagnies de justice , les présidens & autres officiers qui ont un rang particulier , ne prennent point le titre de *doyen* , lors même qu'ils se trouvent les plus anciens en réception. Le titre de *doyen* , & les prérogatives qui y sont attachées , appartiennent à celui des conseillers qui est le plus ancien en réception. Le *doyen* est

ordinairement dispensé du service , en considération de son grand âge , & néanmoins il est réputé présent , desorte qu'il a part à tous les émolumens , quoiqu'il soit absent. Dans la plupart des cours souveraines , le *doyen* a ordinairement une pension du roi , en considération de ses services. Dans certaines compagnies dont le *doyen* est le chef , il a la voix conclusive ou prépondérante. Voy. ci-devant au mot DOCTEUR EN DROIT , & VOIX PRÉPONDÉRANTE. (A)

DOYEN DU CONSEIL , ou DU CONSEIL D'ÉTAT , ou DU CONSEIL DU ROI , voyez ce qui a été dit ci-devant à l'article du CONSEIL DU ROI. (A)

DOYEN DES CONSEILLERS , est le plus ancien en réception de tous les conseillers d'un siège. Ce n'est pas la date des provisions qui règle l'ancienneté , mais la réception & prestation de serment. Le *doyen des conseillers* , soit d'une cour souveraine ou autre siège , a le droit de présider en l'absence des présidens ou autres premiers magistrats : il peut aussi tenir l'audience , & s'y revêtir de la robe rouge , de la fourrure & du mortier , comme les présidens ont coutume de les porter à l'audience. C'est ce qu'observe la Rocheflavin en son traité des parlemens , *liv. II. ch. vj. n. 28.* Duluc en cite aussi un exemple , & dit que cela fut ainsi pratiqué à Paris en 1463. (A)

DOYEN DES CONSEILLERS-CLERCS , est le plus ancien d'entr'eux en réception. Au parlement de Paris , où les conseillers-clerks forment entr'eux une espece d'ordre à part pour monter à la grand'chambre , le plus ancien conseiller-clerc des enquêtes est le *doyen* , & le premier montant à la grand'chambre. (A)

DOYEN EN DIGNITÉ , est opposé à *doyen d'ancienneté*. On donne ce titre à celui qui par le droit attaché à son bénéfice , est à la tête d'un chapitre. Le *doyen* est ordinairement le premier en dignité du chapitre , comme à Paris ; il jouit en cette qualité de plusieurs droits honorifiques qui dépendent des titres & de la possession du *doyen* , & de l'usage de chaque église. Voyez au journal du palais , l'arrêt du 15 Juin 1622 , & celui du 17 Janvier 1673. (A)

DOYEN DES DOYENS , est le titre que l'on donne au plus ancien des maîtres des requêtes ; il est ainsi appelé , parce que les maîtres des requêtes servant par quartier au conseil & aux requêtes de l'hôtel , le plus ancien de chaque quartier prend le titre de *doyen* de son quartier ; & celui des quatre *doyens* qui est le plus ancien , s'appelle *grand-doyen* , ou *doyen des doyens*. Il y a au greffe des requêtes de l'hôtel un règlement fait par les maîtres des requêtes , du 11 Juin 1544 , qui le dispense du service. *Hist. du Conseil* , par Guillard , p. 122. Il a le titre de *conseiller d'état ordinaire* , & a toute l'année entrée , séance & voix délibérative au conseil du roi , suivant le règlement du conseil du 16 Juin 1644. Voyez l'*hist. du Conseil* , par Guillard , page 52. Voyez ce qui en est dit ci-devant au mot CONSEIL DU ROI , & ci-après au mot DOYEN DE QUARTIER. (A)

DOYEN D'UNE ÉGLISE , est la même chose que *doyen* d'un chapitre , c'est-à-dire d'une église cathédrale ou collégiale. Voyez ci-devant DOYEN D'UNE CATHÉDRALE , D'UN CHAPITRE , D'UNE COLLÉGIALE. (A)

DOYEN ÉLECTIF , est celui qui est élu par les membres de la compagnie à la tête de laquelle il doit être placé. Les *doyens* en charge de certaines compagnies séculières sont ordinairement électifs , tels que le *doyen* de la faculté de Médecine de Paris. Il y a aussi des chapitres où le *doyen* est électif , c'est-à-dire à la nomination du chapitre. (A)

DOYEN DES ENQUÊTES , c'est le conseiller le plus ancien en réception de tous ceux qui composent les chambres des enquêtes du parlement ; chaque chambre des enquêtes a son *doyen* particulier , & le plus

ancien de tous ces *doyens* est celui que l'on appelle le *doyen des enquêtes* : on entend par-là le plus ancien de tous les conseillers, soit laïcs ou clercs, excepté au parlement de Paris, où les conseillers-clercs forment un ordre à part pour monter à la grand'chambre, au moyen de quoi il y a deux *doyens des enquêtes* ; savoir, le *doyen* des conseillers-laïcs, & le *doyen* des conseillers-clercs ; l'un & l'autre est le premier montant à la grand'chambre lorsqu'il y vaque une place de son ordre. Le *doyen des enquêtes* a ordinairement une pension du roi, qu'il perd en montant à la grand'chambre ; il est néanmoins obligé d'y monter à son rang. (A)

DOYEN D'UNE FACULTÉ, est celui qui est à la tête de cette compagnie, soit par ancienneté ou par charge. Les *doyens* des facultés de Théologie, de Droit, & de Médecine, sont conseillers-nés du recteur de l'université, avec les quatre procureurs des quatre nations qui composent la faculté des Arts. Dans la faculté de Théologie de Paris, c'est le plus ancien des docteurs séculiers résidens à Paris, qui est le *doyen* de la faculté : il préside aux assemblées de la compagnie, recueille les suffrages, prononce les conclusions, & a séance au tribunal du recteur de l'université au nom de la faculté, laquelle s'élit outre cela tous les deux ans un syndic.

Dans la faculté de droit, le *doyen* ou ancien des six professeurs s'appelle *primicerius*. Ils élisent tous les ans entr'eux à tour de rôle, le jour de S. Matthias, un *doyen en charge*, qui assiste au tribunal du recteur & a voix conclusive dans les assemblées de la faculté. Ils élisent aussi tous les deux ans, le même jour, un *doyen d'honneur*, qui est une personne constituée en dignité, & choisie parmi les douze docteurs honoraires ou agrégés d'honneur.

La faculté de Médecine, outre son *doyen d'ancienneté*, a un *doyen en charge*, dont l'élection se fait tous les ans le premier samedi d'après la Toussaint ; il est ordinairement continué pendant deux années : c'est lui qui a place au tribunal du recteur. Ce *doyen en charge*, avec six autres docteurs, donnent *gratis* tous les samedis leurs consultations aux pauvres dans l'école supérieure de médecine. Il est aussi d'usage que ce *doyen* & douze docteurs s'y rendent tous les premiers samedis de chaque mois, pour conférer ensemble des maladies courantes, & sur-tout de celles où il y a de la malignité. (A)

DOYEN DE LA GRAND'CHAMBRE, est le plus ancien de tous les conseillers laïcs ou clercs de la grand'chambre du parlement. (A)

DOYEN D'HONNEUR, *honoris decanus*, est une personne constituée en dignité, choisie parmi les douze agrégés d'honneur. Voyez ce qui en est dit ci-devant à l'article DOYEN D'UNE FACULTÉ. (A)

DOYEN JUGE : il y avoit chez les Romains des juges qui étoient ainsi appelés, & à l'imitation des Romains, on en avoit établi de même en France du tems de la première race sous les ducs & les comtes. Voyez les lettres historiques sur le parlement, partie I. pag. 125. & ce qui a été dit ci-devant au commencement de ce mot DOYEN. (A)

DOYEN ou MAIRE ; dans les Vosges de Lorraine c'est le titre que l'on donne au chef d'un certain district ou mairie du domaine du prince, qu'on appelle *doyenné*, en sorte que *doyen* veut dire autant que *maire*. Voyez les mémoires sur la Lorraine & le Barrois, pag. 142. (A)

DOYEN DES MAISTRES DES REQUÊTES, ce titre se donne au plus ancien de chaque quartier : voyez ce qui a été dit ci-devant au titre DOYEN DES DOYENS. Le règlement du conseil du 3 Juin 1628, donne au *doyen* de chaque quartier séance aux conseils de direction & des parties, dans les trois mois qui suivent le quartier, pendant lequel ils sont de

service au conseil. Voyez Guillard, *hist. du conseil* ; p. 123. (A)

DOYEN D'UN MONASTÈRE, étoit un religieux établi sous l'abbé pour le soulager & avoir inspection sur dix moines. Il y avoit un *doyen* pour chaque dixaine. Dans quelques monastères ces *doyens* étoient bénis par l'évêque ou par l'abbé, ce qui leur donnoit lieu de s'égalier à l'abbé : ils étoient électifs & pouvoient être déposés après trois avertissemens. Comme les monastères sont présentement moins nombreux, l'abbé ou le prieur n'ont plus tant besoin d'aides ; c'est pourquoi il n'y a plus de *doyens* dans les monastères. Voyez la règle de S. Benoît, traduite par M. de Rancé, tom. II. ch. xxj. & ci-devant à l'article DOYEN D'UN CHAPITRE. (A)

DOYEN DU PARLEMENT, est le plus ancien en réception de tous les conseillers laïcs du parlement, tant de la grand'chambre que des enquêtes. Il arriva avant la révocation de l'édit de Nantes, que M. Madeleine, ci-devant *doyen* de la seconde des enquêtes, étant de la R. P. R. & ne pouvant par cette raison monter à la grand'chambre, le décanat fut déferé à celui qui le suivoit, & M. Madeleine fut obligé de descendre d'un degré. Guillard, *histoire du conseil*, pag. 180.

Les conseillers clercs ont quelquefois prétendu avoir le droit de *décaniser* à leur tour, lorsqu'ils se trouvoient plus anciens que les conseillers laïcs : pour soutenir leur prétention, ils alléguoient l'usage observé au conseil, dans plusieurs cours supérieures, & autres tribunaux : ils citoient aussi, pour le parlement de Paris, qu'en 1284 Michel Mauconduit conseiller clerc étoit *doyen* : mais il paroît constant que depuis il n'y a aucun exemple qu'un conseiller clerc ait *décanisé* en la grand'chambre, & les conseillers laïcs ont toujours été maintenus dans le droit de *décaniser* seuls à l'exclusion des conseillers clercs ; la question fut ainsi décidée par un arrêté du parlement en 1737, après la mort de M. Morel *doyen du parlement*, en faveur de M. de Canaye contre M. l'abbé Pucelle conseiller clerc, quoique celui-ci fût plus ancien que M. de Canaye. Le Roi accorda néanmoins une pension à M. l'abbé Pucelle en considération de son mérite personnel & de ses longs services.

Au parlement de Besançon l'usage est le même que dans celui de Paris : il y a même un règlement du parlement de Besançon, du 20 Juillet 1697, qui porte qu'un conseiller clerc n'y pourra jamais présider, parce que ce rang ne peut être occupé que par un laïc, le corps étant de cette qualité, comme l'observe de Ferrière en son traité des droits honorifiques, chapitre v. n. 11. & que l'on est informé que tel est l'usage des autres parlemens. Ce sont les termes du règlement de 1697, qui est exactement observé.

Il en est aussi de même aux parlemens de Toulouse, de Bordeaux, & de Dijon ; le fait est ainsi attesté dans les mémoires qui furent faits au conseil, pour M. de la Reynie contre M. l'archevêque de Reims au sujet du décanat.

Il faut néanmoins observer, pour le parlement de Dijon, qu'il est d'usage dans ce parlement que l'abbé de Cîteaux précède le *doyen*, & qu'en l'absence de l'abbé de Cîteaux un autre conseiller clerc a cette préséance ; mais cela n'ôte pas au *doyen* cette qualité.

La place de *doyen* de ce parlement est d'autant plus avantageuse, que M. de Pouffier mort *doyen*, en 1736, a laissé à ses successeurs *doyens* sa maison, ses meubles, & 40000 liv. de contrats, le tout de valeur de 6000 liv. de revenu, à la charge de présider à une société de savans, & de distribuer par an trois prix de 300 livres chacun. Voyez ce qui est dit de cette fondation dans le mercure de France du mois de Mai 1736, p. 1021.

Les mémoires que l'on vient de citer, mettoient dans la même classe le parlement de Roïen : on trouve néanmoins dans ceux qui furent faits au conseil pour l'abbé de Savary conseiller clerc au parlement de Metz, que MM. Brice & de Martel conseillers clercs au parlement de Roïen, y font morts *doyens*, & que le dernier y avoit rempli cette place pendant 20 ans.

On tient qu'il en est de même au parlement de Provence.

Quelques-uns croyoient ci-devant qu'au parlement de Metz les conseillers clercs ne pouvoient *décaniser*; mais le contraire a été jugé par arrêt du conseil du 28 Octobre 1713, en faveur de l'abbé Savary conseiller clerc.

Au parlement de Grenoble, où l'on a conservé les usages delphinaux, les laïcs & les clercs *décanisent* concurremment selon leur ancienneté. MM. Pilon, Morel & de Galles, conseillers clercs, y ont présidé & *décanisé* en leur rang d'ancienneté. M. Marnais de Rouffilière *doyen* de l'église de Notre-Dame de Grenoble, est décédé en 1707 *doyen* de ce parlement.

Il n'y a point de charges affectées à des ecclésiastiques dans les parlemens de Bretagne & de Pau, mais ils peuvent y posséder des charges de conseillers laïcs & *décaniser* à leur tour. Gabriel Constantin prêtre & *doyen* de l'église d'Angers, est mort *doyen* du parlement de Bretagne : de même dans celui de Pau, lorsqu'un ecclésiastique est le plus ancien des conseillers, il *décanise* & est à la droite du premier président.

Ces différens exemples font voir qu'il n'y a point de principe uniforme sur cette matière, & que le droit de *décaniser* dépend de l'usage & de la possession de chaque compagnie. (A)

DOYEN DES PRISONS, qu'on appelle aussi *prevôt*, est le plus ancien des prisonniers, c'est-à-dire celui qui est détenu le plus anciennement dans la prison où il est. L'ordonnance de 1670, *titre xiiij. art. 14.* défend à tous geoliers, greffiers, & guichetiers, & à l'ancien des prisonniers appelé *doyen* ou *prevôt*, sous prétexte de bien-venue, de rien prendre des prisonniers en argent ou vivres, quand même il seroit volontairement offert, ni de cacher leurs hardes, ou de les maltraiter & excéder, à peine de punition exemplaire. (A)

DOYEN DE QUARTIER, parmi les maîtres des requêtes, est celui qui se trouve le plus ancien en réception de tous ceux qui servent avec lui par quartier aux requêtes de l'hôtel. Le règlement de 1628 donne aux *doyens* de chaque quartier droit de séance au conseil du roi, pendant les trois mois qui suivent le quartier de leur service au conseil. Voyez Guillard, *hist. du conf. p. 51. & ci-dev.* DOYEN DES DOYENS, DOYEN DES MAISTRES DES REQUÊTES. (A)

DOYEN RURAL, est un curé de la campagne, qui a droit d'inspection & de visite dans un certain district du diocèse, qu'on appelle *doyenné rural*, lequel est composé de plusieurs cures. Chaque diocèse est divisé en deux, trois, ou quatre *doyennés ruraux*, plus ou moins, selon l'étendue du diocèse.

Les *doyens ruraux* sont pour la campagne ce que les archiprêtres sont dans quelques diocèses par rapport aux autres curés des villes; c'est pourquoi les décrétales les qualifient d'archiprêtres de la campagne, *cap. ministerium x. de officio archipresbyteri.*

L'institution des archiprêtres des villes est beaucoup plus ancienne que celle des *doyens ruraux*, dont on ne voit point qu'il soit parlé avant le xj. siècle. Le concile d'Aix-la-Chapelle, en 836, fait mention que les archiprêtres avoient chacun un département & un certain nombre de curés à la campagne sur lesquels ils devoient veiller. Ces départe-

mens étoient appelés *doyennés*, parce que les curés de chaque département faisoient des conférences entr'eux, & choisissoient un ancien ou *doyen* pour y présider; usage qui s'est encore conservé dans plusieurs diocèses.

Le concile de Pavie, en 850, *canon 6.* dit que c'étoit à eux d'exciter à la pénitence publique, ceux qui étoient coupables de crimes publics, & de nommer, conjointement avec les évêques, des prêtres & des curés pour recevoir les confessions des crimes secrets.

Le même concile, *can. 13.* recommande aux évêques de nommer des archiprêtres qui puissent les soulager, en portant une partie du pesant fardeau de l'épiscopat, dans l'instruction des fideles & dans la direction des curés; il paroît que les *doyens ruraux* n'étoient point encore alors distingués des archiprêtres.

Le capitulaire de Carloman, de l'an 883, oblige les évêques qui sortoient de leur diocèse, de laisser dans les villes des co-adjuteurs habiles, & d'établir dans la campagne des prêtres capables de suppléer, en leur absence, à l'instruction du peuple & à ce qui regarde le gouvernement du diocèse.

Leon IX. qui siégeoit en 1049, désigne encore les *doyens ruraux* sous le titre d'archiprêtres, de manière néanmoins que l'on voit clairement qu'il y avoit des archiprêtres pour la campagne, qui étoient chargés des mêmes soins qu'ont aujourd'hui les *doyens ruraux*. Il ordonne que *singulæ plebes archipresbyterum habeant* pour avoir soin du service de Dieu, non-seulement par rapport au vulgaire ignorant, mais aussi pour avoir inspection sur la conduite des curés de la campagne, qui sont désignés par ces mots, *presbyterorum qui per minores titulos habitant.*

Le concile provincial de Tours, qui se tint à Saurmur en 1253, charge les archiprêtres ou *doyens ruraux*, de veiller sur la décence religieuse avec laquelle il faut garder ou porter l'eucharistie & le saint-chrême, comme aussi d'avoir soin des fonts baptismaux, des saintes-huiles, & du saint-chrême, & de les faire enfermer sous la clé : il leur enjoint de se faire promouvoir à l'ordre de prêtrise au moins dans la première année de leur possession, sur peine de privation de leur bénéfice.

Au concile de Ponteau-de-mer, en 1279, il leur fut recommandé par le *canon 21.* de prendre garde dans leurs kalendes ou assemblées, que tous les ecclésiastiques de leur ressort portent la tonsure & l'habit ecclésiastique; il paroît même par ce dernier concile qu'ils avoient juridiction, puisque par le *canon 16.* il leur est défendu de suspendre & d'excommunier sans mettre leur sentence par écrit.

Le concile de Saintes, en 1280, ordonne aux prêtres d'avertir les *doyens ruraux* des crimes publics & scandaleux, afin qu'ils en informent l'archidiacre ou l'évêque; que si l'évêque en étoit averti par d'autres que par eux, ils seroient sujets aux peines canoniques.

Il y eut quelque changement dans la forme de cette discipline depuis les conciles de Milan, tenus sous S. Charles, qui établirent des vicaires forains des évêques, & les chargerent de toutes les fonctions qui étoient auparavant commises aux archiprêtres ou aux *doyens ruraux*, comme de tenir des assemblées tous les mois, d'y conférer avec les curés de leurs obligations communes, & des cas de conscience difficiles, de veiller sur la vie des curés & sur l'administration de leurs paroisses. Ces vicaires forains étoient amovibles au gré de l'évêque; ce n'étoient que des commissions qu'il révoquoit quand il jugeoit à-propos.

Il est parlé des *doyens ruraux* dans les décrétales, où ils sont encore appelés *archiprêtres de la campa-*

gne ; c'est la décrétale de Leon IX, *provideat etiam archipresbyter vitam sacerdotum cardinalium præceptis sui obtemperando episcopi, ne aliquando cedant aut scurrilitate torpeant. Cap. ministerium, x. de offic. archipresbyt.*

La discipline présente de l'église gallicane, est que chaque archidiaconé est divisé en plusieurs *doyennés*, qui ont chacun leur nom particulier, & auxquels on donne pour chef un des curés du district, que l'on appelle *doyen rural* ou *archiprêtre rural* ; par exemple, le diocèse de Paris est divisé en trois archidiaconés ; le premier appelé le *grand archidiaconé* ou *archidiaconé de Paris*, contient deux *doyennés*, savoir, celui de Montmorency & celui de Chelles ; l'archidiaconé de Josas a les *doyennés* de Montlhéry & de Châteaufort ; l'archidiaconé de Brie a trois *doyennés*, Lagny, le vieux Corbeil, & Champeaux.

Une des principales fonctions des *doyens ruraux*, est de veiller sur les curés de leur *doyenné*, & de rendre compte à l'évêque de toute leur conduite.

En général, les droits & les fonctions des *doyens ruraux* sont réglés par les statuts de chaque diocèse & par les termes de la commission qui leur est donnée. Leurs fonctions les plus ordinaires sont de visiter les paroisses de leur *doyenné* ou district, d'administrer les sacrements aux curés qui sont malades, de mettre en possession de leur bénéfice les nouveaux curés, de présider aux calendes ou conférences ecclésiastiques qui se tenoient autrefois au commencement de chaque mois, de distribuer aux autres curés les saintes huiles qui leur sont adressées par l'évêque, & de leur faire tenir ses ordonnances & mandemens. Au reste, quelque étendue que soit leur commission, ils ne doivent rien faire que conformément aux ordres qu'ils ont reçus de lui, & doivent lui rapporter fidelement tout ce qui se passe.

Comme les *doyens ruraux* ont également à répondre à leur évêque & à l'archidiacre dans le district duquel est leur *doyenné*, le droit commun est qu'ils doivent être nommés par l'évêque & par l'archidiacre conjointement. C'est pourquoi, dans la plupart des diocèses, l'évêque donne la commission de *doyen rural* sur la présentation de l'archidiacre ; il y a néanmoins des diocèses où l'évêque choisit seul les *doyens ruraux*, d'autres où ce choix appartient aux curés du *doyenné* qui présentent à l'évêque celui qu'ils ont élu.

La commission des *doyens ruraux* contient ordinairement la clause, qu'elle ne vaudra que tant qu'il plaira à l'évêque ; cette clause y est même toujours sous-entendue, en sorte que l'évêque peut les révoquer quand il juge à propos, à moins que l'archidiacre ou les curés du *doyenné* n'ayent eu quelque part à leur nomination, auquel cas ils ne pourroient être révoqués que du consentement de ceux qui les auroient nommés.

Il y a encore dans quelques églises cathédrales des archiprêtres de la ville épiscopale, qui ont sur les curés de la ville la même autorité que les *doyens ruraux* ont sur les curés de la campagne. A Verdun, l'archiprêtre est nommé *doyen urbain*. Voyez ci-après DOYEN URBAIN.

Sur les *doyennés ruraux*, voyez ce qui est dit dans les mémoires du Clergé. (A)

DOYEN DU SACRÉ COLLÈGE est la même chose que *doyen* des cardinaux ; c'est le plus ancien en promotion. (A)

DOYEN URBAIN est le titre que prend l'archiprêtre ou *princier* de l'église cathédrale de Verdun, *quasi primicerius*. Le *doyenné urbain* de cette ville comprend les dix paroisses de la ville & faubourgs. Voyez l'histoire de Verdun, liv. II. part. III. p. 119. (A)

DRABOURG, (Géogr. mod.) ville d'Allemagne, dans la basse Carinthie, aux frontières de la Stirie, sur la Drave.

DRACUNCULES ou DRAGONNEAUX, f. m. pl. terme de Médecine dont on se sert pour désigner de petits vers capillaires auxquels on a supposé une figure relative à ce nom, parce qu'ils semblent lever la tête sur la surface du corps comme de petits dragons. On les appelle aussi à cause de leur ressemblance avec des cheveux, *crinones* ; ils naissent sous la peau de différentes parties du corps des enfans sur-tout, & leur causent une maladie nommée par plusieurs auteurs improprement *morbus pilaris*, qui est un autre genre de maladie. Voyez POIL, PILAIRES.

Les enfans qui ont des *dragonneaux*, deviennent ordinairement très-maigres, quoiqu'ils paroissent d'ailleurs se bien porter ; ils tettent bien, ils mangent avec appétit, & cependant ils ne se nourrissent pas, quoiqu'il ne se présente aucune cause de maigreur ; ce qui fait soupçonner que leur peau est infectée de ces vers, qui sont nommés *comedones*, gloutons, parce qu'on croit communément qu'ils consomment le suc des alimens destiné à nourrir le corps, dans lequel ils s'engendrent.

Les *dracuncules* diffèrent des cirons, en ce que ceux-ci ressemblent à de très-petits poux qui naissent dans des pustules qui se forment sous l'épiderme de la paume des mains, & de la plante des pieds principalement.

Les *dragonneaux* paroissent avoir une figure allongée comme des fils ou des cheveux ; mais on a découvert, par le moyen du microscope, qu'elle n'est pas si simple. Ils ont une tête assez grosse, respectivement au reste du corps qui est allongé, & se termine en forme de queue un peu velue : ils sont de couleur cendrée, ils ont deux yeux ronds, assez grands, avec deux antennes assez longues : ils se tiennent ordinairement sur les parties charnues, particulièrement sur le dos, les épaules & les bras, de même que sur les cuisses & les jambes. Ils viennent aux enfans sur-tout, comme il a été dit, & à ceux d'entr'eux qui sont les plus jeunes & les moins robustes.

C'est l'insensible transpiration supprimée qui donne lieu à ce qu'il naissent des *dracuncules*, comme l'a soupçonné avec fondement Horstius, liv. IV. observat. 53. Si la matière de cette excrétion se trouve être d'une qualité peu acre, & qu'elle soit onctueuse, étant arrêtée dans les couloirs de la peau, elle y contracte un commencement de putréfaction qui donne occasion au développement des germes renfermés dans les œufs d'insectes infiniment petits & de différentes sortes, qui sont portés dans le sang, avec le lait, par rapport aux alimens d'où il provient ; ou avec les bouillies, ou autres préparations alimentaires, dont se nourrissent les enfans. Ces œufs, sans cet accident, n'auroient trouvé dans aucune partie du corps un levain propre à les faire éclore ; comme ceux qui sont posés sur des morceaux de viande en hyver, ne sont point fécondés par défaut de chaleur & de mouvement intestin, dans les sucs de cette portion d'animal qui sont nécessaires pour donner lieu au développement de l'insecte qui se trouve renfermé dans ces particules féminales.

Ces vermineux ainsi développés dans les pores cutanés, s'y remuent, & excitent un sentiment de démangeaison, de picotement extraordinaire, en irritant les fibres nerveuses des tégumens, qui sont fort sensibles : le prurit est presque continu, & plus ou moins fatigant ; ce qui rend les enfans inquiets, les fait plaindre, crier, s'agiter, leur procure des insomnies ; en sorte que malgré qu'ils prennent bien le tet-

ton, qu'ils l'épuisent même, ils ne laissent pas de maigrir sensiblement de plus en plus; vraisemblablement parce que leurs cris, leurs tourmens continuels empêchent qu'ils ne digèrent & qu'ils ne travaillent assez bien le chyle & le sang, pour le convertir en lymphé nourricière, de qualité convenable pour conserver leur embonpoint, d'où résulte peu-à-peu la consomption & le dessèchement: ainsi il y a tout lieu de penser que ce ne sont pas les vers eux-mêmes qui consomment la substance de ces petits infortunés.

Dès que l'on est assuré que le corps d'un enfant est infecté de *dracuncules* ou *crinons*, on peut l'en délivrer promptement, en le plongeant dans un bain tiède, où on le frotte bien avec du miel: cette opération excite la sueur, qui fait sortir ces vermineux sous la forme de gros cheveux; dès qu'ils montrent la tête hors de la peau, il faut les racler avec un rasoir ou une croûte de pain tranchante, & on les détruit ainsi. D'autres, au lieu d'oindre les parties affectées de miel, comme il vient d'être dit, mettent les enfans dans une lessive, dans laquelle on a fait bouillir dans un fagot de la fiente de poules: il faut les plonger jusqu'au cou jusqu'à ce qu'ils soient bien disposés à la sueur, ensuite on excite les *dracuncules* à sortir de dessous la peau, en la frottant légèrement avec la main un peu emmiellée; & dès qu'ils paroissent, on les ratifie de la manière mentionnée. Il faut répéter cette manœuvre pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il n'en paroisse plus.

Si les *dracuncules* sont trop abondans, ou qu'ils se régénèrent trop aisément pour qu'on puisse les détruire entièrement par les moyens qui viennent d'être exposés, il faut employer la méthode de Timæus, qu'il rapporte *in suis casibus in morbis infantium*, qui consiste à donner intérieurement de la teinture d'antimoine, ou, ce qui peut produire le même effet, de la poudre de vipère; à mettre les enfans dans le bain & les frotter de la manière ci-dessus prescrite, à les laver ensuite avec une eau aloétique faite avec deux livres d'eau d'absinthe, dans laquelle on ait dissout deux onces d'aloës hépatique: cette lotion tue sûrement tous ces vermineux, & fait cesser toute disposition à ce qu'il en renaisse. Voyez Etmuller, dans son traité intitulé *collegium practicum, de morbis infantium*, dans la dissertation qu'il appelle *valetudinarium infantile*; & dans une observation qu'il place à la fin du premier volume de ses œuvres, avec une planche qui représente les *dracuncules*, tels qu'on les voit au microscope. On peut aussi consulter les œuvres de Velschius, de *vermiculis capillaribus infantium & de vena medinensi*. Pierre à Castro, dans son Traité de *colostro*, recommande beaucoup la pratique des femmes portugaises contre les *dracuncules*, qui consiste à mêler de la suie de cheminée avec du lait & du miel, & en frotter la partie affectée de ces vermineux. On peut aussi employer avec succès dans ce cas, après le bain, la pommade mercurielle dont on fait usage contre la gale, pourvu que le mercure y entre à moindre dose.

Les chiques, qui attaquent les enfans de la Misnie, sont de véritables *dracuncules*.

Amatus Lusitanus, *cur. 64. cent. 7.* rapporte, comme témoin oculaire, une observation d'une substance en forme de vers, de trois coudées de longueur, tirée peu-à-peu, après plusieurs jours, du talon d'un jeune domestique Ethiopien, qui lui causoit de très-grandes douleurs. Le fait s'étant passé à Thessalonique, il vit à cette occasion un médecin arabe, qui lui dit que cette maladie est fort commune & très-dangereuse dans l'Egypte, dans l'Inde & tous les pays voisins: elle est appelée par Avicenne *vena Medina*, & par Galien *dracunculus*; mais il n'y a pas apparence que ce soit la même maladie

Tome V.

qui est désignée sous ces noms différens, parce que la veine de Medine, telle que l'observation d'Amatus en donne l'idée, est autre chose que les *dracuncules*, tels qu'Etmuller les décrit: ceux-ci sont très-courts respectivement, ils peuvent être tirés par morceaux, sans conséquence; ceux-là sont très-longs, plus solides; & si on vient à les rompre en les tirant, il s'ensuit des douleurs beaucoup plus violentes qu'auparavant.

Comme d'après la découverte des polypes d'eau douce on s'est convaincu que le *tania* n'est autre chose qu'un polype, & qu'il se reproduit par végétation, n'y auroit-il pas lieu de croire que les *dragonneaux* sont aussi de vrais polypes, puisque les portions qui restent sous les tégumens après la rupture de celles qui en ont été tirées, ne sont pas privées de mouvement, & sont aussi nuisibles que lorsque les vers sont encore entiers?

Parmi les observations de Médecine de la société d'Edimbourg, on en trouve une (*vol. VI. art. 75.*) par laquelle il conste que les *dragonneaux* de Guinée causent quelquefois des ulcères dans les parties qu'ils affectent, qui peuvent avoir des suites très-fâcheuses, & que l'on a tiré de différens endroits de la jambe d'un jeune homme, dans l'isle Bermade, des portions de ces vers jusqu'à la longueur de 90 pieds. Voilà un fait qui semble bien propre à confirmer l'analogie des *dracuncules* avec le *tania*.

Avant Etmuller, il ne paroît pas que l'on fût bien certain que les *dragonneaux* fussent des animaux; Ambroise Paré le nie, plusieurs autres établissent des doutes à ce sujet. Voy. Dudithius, *epist. 12. lib. XIII.* Wierius, *lib. II. observ. de varenis*, qui prétend que l'empereur Henri V. est mort de la maladie des *dracuncules*. Voyez aussi Sennert, qui traite *ex professo* ce sujet, *practic. lib. XI. part. 11.*

Ruisch fait mention, *thesaur. anat. lib. III. n° 14.* d'un ver de Guinée, de ceux qui affectent les pieds des habitans de ce pays avec de très-grandes douleurs. On parvient à le préparer, sans lui rien ôter de sa longueur qui est très-considérable, quoiqu'il soit très-délié, & à lui conserver aussi sa couleur au naturel.

Il y a bien des gens incommodés de ces vers dans l'Amérique méridionale. Voyez VER. (d)

DRACONITES ou DRACONTIA, (*Hist. nat.*) pierre fabuleuse, que Plin & quelques anciens Naturalistes ont prétendu se trouver dans la tête du dragon. Pour se procurer la *draconite*, il falloit l'endormir avant que de lui couper la tête; sans cette précaution, point de pierre. Ceux qui voudront connoître toutes les rêveries qu'on a débitées sur ce sujet, n'ont qu'à consulter Boèce de Boot, de *lapidibus & gemmis*, pag. 345. & suiv.

M. Stobœus croit que la *draconite* n'est autre chose que l'*astroïte*. Il prétend que les charlatans, pour en relever le prix, se sont imaginés de dire qu'elle venoit des Indes, & qu'elle avoit été tirée de la tête d'un dragon. La forme d'une étoile qu'on remarque dans l'*astroïte*, suffisoit d'ailleurs pour la rendre merveilleuse au peuple qui ne pouvoit manquer d'y appercevoir des marques d'une influence céleste. Une autre circonstance qui devoit encore frapper des gens peu instruits, c'est qu'en mettant du vinaigre sur cette pierre, on y appercevoit du mouvement: ce qui devient une chose assez naturelle, sur-tout si la pierre est du genre des calcaires, qui ont la propriété de se dissoudre dans tous les acides & d'y faire effervescence. Voyez *Stobæi opuscula*, p. 130. & suiv. Cependant la description que Plin donne du *dracontia*, ne paroît point avoir de rapport avec celle de l'*astroïte*, attendu qu'il dit que la première est blanche & transparente; au lieu que

cette dernière est opaque. *Voyez Plinii hist. nat. lib. XXXVII. cap. x. (-)*

DRACOCEPHALON, f. m. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur monopétale labiée. La levre supérieure est faite en casque ; l'inférieure est découpée en trois parties : ces deux pétales forment une sorte de gorge, & représentent en quelque façon la tête d'un dragon. Il sort du calice un pistil qui entre comme un clou dans la partie postérieure de la fleur. Il est environné de quatre embryons, qui deviennent dans la suite autant de semences enveloppées dans une capsule, qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *inst. rei herb. Voyez PLANTE.*

(1) **DRACONTIQUE**, adj. (*Astron.*) *Mois draconitique*, c'est l'espace de tems que la Lune employe à aller de son nœud ascendant, appelé *caput draconis*, tête du dragon, au même point de cette constellation. *Voyez TÊTE DU DRAGON & MOIS.* Ce mot n'est plus en usage. (O)

DRAGE, f. f. (*Brasserie.*) c'est ainsi que les Brasseurs appellent la farine ou le grain bruisiné, après qu'il est brassé. *Voyez BRASSERIE.*

* **DRAGÉE**, f. f. (*Fond. art méch.*) plomb fondu à l'eau ou coulé au moule, en grains plus ou moins gros, dont on charge les armes à feu pour la chasse. On appelle ces grains *dragées*, pour les distinguer des balles dont une seule remplit le calibre du fusil ; au lieu qu'il faut une quantité plus ou moins grande de *dragées* pour la charge d'une arme à feu, selon la nature de l'arme ou l'espèce de chasse, & la force ou la grosseur de la *dragée*. On évalue la charge ordinaire d'un fusil avec de la *dragée*, au poids d'une balle de six lignes de diamètre.

Il paroît par la définition que nous venons de donner de la *dragée*, qu'elle se fait de deux manières, ou à l'eau ou au moule. Nous allons expliquer ces deux manœuvres, après avoir observé d'abord qu'il peut arriver à la *dragée* fondue à l'eau d'être creuse, & par conséquent de perdre la vitesse qui lui est imprimée par la poudre beaucoup plus promptement, que ne la perd la *dragée* coulée au moule : mais d'un autre côté, elle est plus belle, plus exactement sphérique, & se fabrique plus facilement & plus vite.

De la dragée fondue à l'eau. Pour fondre le plomb à l'eau & le réduire en *dragée*, ayez une chaudière de fonte, environnée d'une maçonnerie d'un pié d'épaisseur, & soutenue sur quatre fortes barres de fer ; que le fond de la chaudière soit élevé au-dessus du foyer d'environ un pié ; qu'il y ait à la maçonnerie une ouverture d'un pié en quarré, par laquelle on puisse introduire le bois sous la chaudière ; & que le tout soit recouvert d'un grand manteau de cheminée, à la hauteur de cinq piés.

Vous pourrez mettre dans votre chaudière jusqu'à douze ou quinze saumons de plomb, faisant au total environ 1200 livres. Vous allumerez dessous un bon feu ; vous mêlerez parmi les saumons de la braise & des tisons, afin d'en accélérer la fonte ; & lorsque votre plomb sera dans une fusion convenable, c'est-à-dire lorsqu'en y plongeant une carte, elle ne tardera pas plus d'une minute à s'enflammer, vous prendrez une cuillère de fer ; vous rangerez dans un coin de la chaudière la grosse crasse, & les charbons qui nageront à la surface du plomb fondu, de sorte qu'elle paroisse claire & nette en cet endroit, où vous jetterez environ une demi-livre d'orpin grossièrement concassé ; vous brouillerez l'orpin avec le plomb, en puisant dans la chaudière quelques cuillerées de plomb fondu, & en les répandant dessus l'orpin, jusqu'à ce qu'il s'enflamme. S'il arrive à la flamme de s'élever de plus de quatre doigts, vous empêcherez l'orpin de brûler trop vite

avec des crasses que vous ramasserez sur la surface du plomb fondu, & que vous jetterez sur la flamme qui en fera en partie étouffée, & qui perdra par ce moyen un peu de sa trop grande activité. Vous réitérerez trois fois de suite cette manœuvre, & vous employerez sur une fonte de 1200 livres, telle que nous la supposons ici, une livre & demie d'orpin au plus. Cependant la proportion de la quantité d'orpin à la quantité du plomb, n'est pas fixe ; la qualité du plomb la fait varier. Il arrivera souvent à une fonte de 1200 livres de se préparer avec une livre ou cinq quarterons d'orpin ; mais quelquefois la même quantité de plomb en demandera jusqu'à une livre & demie, selon que le plomb sera plus ou moins pur, plus ou moins ductile, plus ou moins aigre.

Vous connoîtrez de la manière qui suit, si le plomb a reçu assez d'orpin, ou s'il lui en faut davantage pour se mettre bien en *dragée* ; en conduisant votre fonte, prenez une poêle percée, nettoyez la superficie de votre plomb, ayez une cuillère de fer, prenez avec cette cuillère environ une livre de plomb fondu dans votre chaudière, inclinez votre cuillère doucement au-dessus d'un vaisseau plein d'eau, faites tomber dans cette eau votre plomb fondu par un filet le plus menu & le plus lent que vous pourrez ; si vous avez donné à votre plomb de l'orpin en quantité suffisante, à mesure qu'il tombera dans l'eau, il se mettra en *dragées* rondes ; si au contraire il n'a pas eu assez d'orpin, les gouttes s'allongeront & prendront une figure de larmes ou d'aiguilles : dans ce dernier cas, vous ajouterez de l'orpin à votre plomb jusqu'à ce que vous soyez assuré que vous lui en avez donné en quantité suffisante, par la rondeur des grains qu'il formera.

Les essais faits, & la chaudière entretenue dans une chaleur égale, vous aurez un tonneau défoncé & plein d'eau ; vous le rangerez entre vous & la chaudière ; vous placerez sur ce tonneau une frette de fer d'environ onze pouces de diamètre, assemblée avec deux petites barres de fer assez longues pour porter d'un des bords du tonneau au bord opposé, & former une espèce de chassis ; vous asseurez sur ce chassis une passoire de fer battu, ou d'une toile mince ; que cette passoire soit ronde ou faite en culot, c'est-à-dire qu'elle forme une calote sphérique d'environ trois pouces de profondeur au plus, qu'elle soit percée de trous d'une ligne de diamètre ; que ces trous soient écartés les uns des autres d'un demi-pouce, & qu'ils soient tous bien unis & bien ébarbés.

Lorsque cette passoire sera posée sur la frette, de manière que son fond ne soit éloigné de la surface de l'eau contenue dans le tonneau que de quatre doigts au plus, vous puiserez du plomb fondu dans votre chaudière avec une cuillère de fer ; vous en prendrez jusqu'à sept livres à la fois ; vous le verserez dans la passoire, d'où il tombera en *dragées* de différens échantillons dans le tonneau ; vous écouterez si le bruit qu'il fera, en atteignant l'eau, sera égal & aigu ; si vous y remarquez de l'inégalité, & s'il se fait des petitemens sourds, vous en inférerez que votre plomb est trop chaud. La suite de cet inconvénient fera de mêler votre ouvrage d'une grande quantité de *dragées* creuses. Laissez-le donc un peu refroidir, & trempez dans l'eau le dessous de votre cuillère avant que de verser sur la passoire le plomb qu'elle contiendra, & que vous aurez puisé ; agitez aussi le plomb qui est en fusion dans la chaudière. Mais une longue expérience vous donnera un coup-d'œil si certain sur le degré de chaleur de votre plomb, que vous ne vous y tromperez jamais.

En vous conformant à cette manœuvre, votre plomb passera fort vite, & vous aurez de la grenaille depuis la cendrée la plus fine, jusqu'à la dra-

gée la plus forte ; mais si vous n'en vouliez fondre que de deux ou trois échantillons seulement , entre lesquels le gros plomb fût le dominant , vous écumeriez de cette crasse qui , dans la fonte du plomb , se forme toujours à sa surface ; vous la rependriez dans l'intérieur de votre passoire , de manière qu'il y en eût par-tout environ l'épaisseur d'un pouce ; vous verseriez là-dessus votre plomb fondu qui , se filtrant alors plus lentement à-travers cette écume que s'il n'y en avoit point , se réduiroit en plomb de deux à trois échantillons au plus.

Pendant que votre plomb dégouttera à-travers votre passoire , vous aurez l'attention d'examiner souvent par-dessous s'il dégoutte également par-tout , & s'il ne file point en quelques endroits ; si vous remarquez de l'inégalité dans la stillation , vous écraserez la chaudière avec votre cuillère , & vous étendrez l'écume écrasée aux endroits de la passoire , où le plomb vous paroîtra s'échapper trop vite & couler sans se granuler : vous rendrez ainsi la filtration plus lente , & votre grenaille plus ronde , plus égale , & sans aiguille.

Si vous avez commencé votre fonte de 1200 livres dans une demi-queue , & que votre eau se trouve un peu trop tiède ; lorsque vous y aurez coulé environ 600 livres de plomb , transportez votre chaffis & votre passoire sur un autre tonneau , & achevez-y votre fonte. Il ne faut pas que vous négligiez de donner attention à la chaleur de l'eau , parce que le plomb se fait moins rond dans une eau trop chaude. Il en fera de même , si vous tenez le dessous de votre passoire trop élevé au-dessus de la surface de l'eau. Alors la goutte de plomb qui forme la *dragée* , frappant apparemment avec trop de force la surface de l'eau , ne manquera pas de s'applatir. Avec un peu de soin , vous préviendrez tous ces petits inconvénients.

Pour connoître dans le commencement de la fonte la qualité & le plus ou moins de perfection du grain , & ne pas vous exposer à couler une fonte toute défectueuse , vous plongerez dans le tonneau , au-dessous de la passoire , à un pié de profondeur , une poêle dans laquelle vous recevrez la première *dragée* à mesure qu'elle se formera ; vous retirerez cette poêle de tems en tems , & vous examinerez si votre travail réussit , c'est-à-dire si votre plomb n'est point trop chaud ou trop froid , & s'il se met en *dragées* bien rondes.

Lorsque votre chaudière sera épuisée , vous ferez sécher votre grenaille , soit en l'exposant à l'air sur des toiles , soit en vous servant de la chaudière même où votre plomb étoit en fusion , & que vous tiendrez dans une chaleur douce & modérée. Votre *dragée* sèche , vous la séparerez avec des cribles de peau suspendus : ce qui s'appelle *mettre d'échantillon*.

Votre *dragée* mise d'échantillon fera terne. Pour l'éclaircir & lui donner l'œil brillant qu'elle a chez le marchand , vous en prendrez environ 300 livres d'un même échantillon , que vous mettrez dans une boîte à huit pans bien frettée , de la longueur de deux piés , d'un pié de diamètre , & traversée d'un effieu de fer d'un pouce en quarré , aux extrémités duquel il y aura deux manivelles ; vous supporterez cette boîte sur deux membrures scellées d'un bout dans le sol , & fixées de l'autre bout aux solives du plancher. Il y aura dans ces membrures ou jumelles deux trous où seront placés les tourillons de l'effieu qui traverse la boîte , & où il tournera. C'est par une ouverture d'environ trois pouces en quarré , que vous introduirez la *dragée* dans la capacité de la boîte : cette ouverture sera pratiquée dans le milieu d'une de ses faces. Sur 300 livres de plomb , vous mettrez une demi-livre de mine de plomb. Un ou deux hommes feront tourner cette boîte sur elle-même pendant l'es-

pace d'une bonne heure ; c'est par ce mouvement que la *dragée* , mêlée avec la mine de plomb , s'éclaircira , se lissera , deviendra brillante ; & c'est par cette raison qu'en la maniant avec les doigts , ils se chargeront d'une couleur de plomb.

De la dragée coulée au moule. Pour fabriquer la *dragée moulée* , faites fondre votre plomb dans une chaudière de fer , montée sur un fourneau de brique , comme vous le voyez *Planche de la fonte du plomb en dragée moulée* , fig. 1. *C* est le fourneau ; *A* la chaudière , autour de laquelle sont deux cercles de fer qui garantissent la maçonnerie du frottement des moules ; *D* l'ouverture du foyer ; *E* la cheminée ; *F* le manteau ; *B* un fondeur à l'ouvrage & ouvrant un moule dont il se dispose à faire sortir la branche avec des pinces qu'on appelle *bequettes*. Voyez l'article BEQUETTES. Il saisira la branche avec ces pinces , la tirera , & la posera à terre , comme vous en voyez en *G* à ses piés.

Quant au moule dont il se sert , il est représenté même *Planche* , fig. 3. & en voici la description. Il est composé de deux parties *AB* , *AC* : ces parties qui sont de fer , se meuvent à charnière en *A* ; elles sont emmanchées en bois , en *BD* , *CD*. Vous remarquerez à l'extrémité *E* de l'une une éminence ou tenon , qui se place dans l'ouverture *C* correspondante de l'autre. L'usage de ce tenon est de tenir les deux parties du moule quand il est fermé , appliquées de manière que les cavités semi-sphériques creusées d'un côté , tombent exactement sur les cavités semi-sphériques creusées de l'autre ; sans quoi les limites circulaires de ces cavités ne se rencontrant pas , le grain qui en sortiroit au lieu d'être rond , seroit composé de deux demi-sphères , dont l'une déborderoit l'autre : mais le tenon *E* pratiqué d'un côté , & l'ouverture *C* où il en entre de l'autre côté , empêchant les deux parties du moule de vaciller , & leur ôtant la liberté de diverger , la *dragée* vient nécessairement ronde , comme on le voit par une portion du moule coupé , & représenté fig. 4.

Les deux parties du moule ont été ébiselées à leurs arrêtes supérieures , inférieures , & intérieures ; en sorte que quand le moule est fermé , elles forment deux gouttières , qu'on appercevra fig. 4 , en supposant les deux coupes *A* , *B* , entièrement rapprochées l'une de l'autre.

Au-dessous des gouttières , sont les cavités semi-sphériques commencées avec une fraise , & finies à l'estampe avec un poinçon de même forme , elles sont placées à égale distance les unes des autres , & disposées sur une des parties exactement , de la même manière qu'elles le sont sur l'autre ; en sorte que quand le moule est fermé , elles forment en se réunissant des petites chambres concaves. C'est là le lieu où le plomb se moule en *dragée* ; il remplit en coulant fondu dans le moule , toutes ces petites cavités sphériques qu'on lui a ménagées.

Les chambres sphériques communiquent à la gouttière pratiquée le long des branches , par des espèces d'entonnoirs formés , moitié sur une des branches , moitié sur l'autre. Ces petits canaux ou entonnoirs servent de jets au plomb que l'on verse à un bout de la gouttière , qui se répand sur toute sa longueur , qu'il enfle , chemin faisant , tous les petits jets qu'on lui a ménagés , & qui va remplir toutes les petites chambres sphériques , & former autant de *dragées* ou de grains qu'il trouve de chambres.

Lorsque le plomb versé dans le moule est pris , on l'ouvre ; on en tire un morceau de plomb , qui porte sur toute sa longueur les grains ou les *dragées* attachées ; & ce morceau de plomb qu'on voit fig. 6 , s'appelle *une branche*.

On donne le nom de *tireur* à celui qui coule les

branches. Il puise dans la chaudiere le plomb fondu avec la cuillere *A*, fig. 5 & 6. Pl. 1. vous voyez qu'il est à-propos qu'on ait pratiqué un bec à cette cuillere, & qu'on lui ait fait un manche de bois.

Le même moule ayant deux gouttieres, l'une en-dessus, l'autre en-dessous, & deux rangs de chambres, donnera deux branches de *dragées*, ou de même échantillon, ou d'échantillons différens.

Lorsque les branches sont tirées du moule, elles passent entre les mains d'une coupeuse, c'est-à-dire d'une ouvriere qu'on voit en *A*, figure 2. qui les en sépare avec la tenaille tranchante de la figure 7. à laquelle il n'y a rien qui mérite d'être particulièrement remarqué, que le talon *D* qui sert à limiter l'approche des poignées *B*, *C*, & par conséquent à ménager les tranchans des parties *b*, *c*.

L'ouvriere *A* de la figure 2. est assise devant son établi; elle a à sa portée *G* des branches garnies de *dragées*: elle les prend de la main gauche, & les appuie d'un bout sur son établi; elle tient ses ciseaux de la droite, dont elle tranche les jets qui unissent les *dragées* à la branche. Les jets coupés, les *dragées* tombent dans un tablier de peau qui tient d'un bout à son établi, & qui de l'autre est étendu sur elle.

Lorsque la coupeuse a son tablier assez chargé de *dragées*, elle les ramasse avec une sebile de bois *F*, & les met dans le calot *D*. Le calot est un fond de vieux chapeau. Elle a devant elle une autre sebile *E*, dans laquelle il y a une éponge imprégnée d'eau; elle a l'attention d'y mouiller de tems en tems les tranchans de son ciseau ou de sa tenaille: elle en sépare plus facilement les *dragées* de la branche, le plomb devenant moins tenace ou moins gras, comme disent les ouvriers, sous les tranchans de la tenaille mouillée, que sous les tranchans secs. Les branches dégarnies de *dragées* retournent au fourneau.

Lorsque les *dragées* sont coupées, elles passent au moulin; c'est-là qu'elles se polissent, & que s'affaïssent ou du moins s'adouçissent les inégalités qui y restent de la coupe des jets par lesquels elles tenoient à la branche ou à leur jet commun.

Le moulin que vous voyez figure 8. est une caisse carrée, dont les ais sont fortement retenus par des frettes ou bandes de fer. Ils ont chacun un pié de large sur quinze pouces de long. La caisse est traversée dans toute sa longueur par un arbre terminé par deux tourillons; ces tourillons roulent dans les coussinets *M* des montans *MN* du pié de ce moulin: il est évident par l'assemblage des parties de ce pié, qu'il est solide. L'arbre est terminé en *F* par un carré qui est retenu à clavettes dans l'œil de la manivelle *LKF*. On met dans cette caisse trois à quatre cents de *dragées*; on la ferme avec le couvercle qu'on voit fig. 9. & qui s'ajuste au reste par des charnières & des boulons de fer: les boulons sont arrêtés dans les charnières avec des clavettes. Ces clavettes reçues dans un œil, fixent les boulons d'un bout; ils le font de l'autre par une tête qu'on y a pratiquée. Les parois intérieures de la boîte sont hérissées de grands clous. Un homme tourne la boîte par le moyen de la manivelle. Dans ce mouvement les *dragées* se frottent les unes contre les autres, & sont à chaque instant jettées contre les clous; & c'est ainsi qu'elles s'achevent, & qu'elles deviennent propres à l'usage auquel elles sont destinées.

La fabrique des balles ne differe de celle des *dragées* que par la grandeur des moules dont on se sert pour les fonder.

Ceux qui font ces fortes d'ouvrages s'appellent *bimblotiers*; ils sont de la communauté des Miroitiers. Ils jettent encore en moule tous les colifichets en plomb & en étain, dont les enfans décorent ces chappelles qu'on leur construit dans quelques maisons do-

mestiques, & où on leur permet de contrefaire ridiculement les cérémonies de l'église.

Il ne nous reste plus, pour finir cet article, qu'à donner la table des différentes fortes de balles & de *dragées* que les bimblotiers fabriquent au moule, & que les fondeurs de *dragées* fabriquent à l'eau.

La premiere forte, est la petite royale.	La sixieme, de la quatrieme.
La seconde, est la bâtarde.	La septieme, de la cinquieme.
La troisieme, est la grosse royale.	La huitieme, de la sixieme.
La quatrieme est appelée de la seconde forte.	La neuvieme, de la septieme.
La cinquieme, de la troisieme forte.	La dixieme, de la huitieme.

Les balles se comptent par leur nombre à la livre.

La premiere forte est des 16 à la livre.	La quatorzieme des 42.
La seconde des 18 à la livre.	La quinzieme des 44.
La troisieme des 20.	La seizieme des 46.
La quatrieme des 22.	La dix-septieme des 48.
La cinquieme des 24.	La dix-huitieme des 50.
La sixieme des 26.	La dix-neuvieme des 52.
La septieme des 28.	La vingtieme des 54.
La huitieme des 30.	La vingt-unieme des 56.
La neuvieme des 32.	La vingt-deuxieme des 58.
La dixieme des 34.	La vingt-troisieme des 60.
La onzieme des 36.	
La douzieme des 38.	
La treizieme des 40.	

De 60 à 80 il n'y a point de fortes de plomb intermédiaires, non plus que de 80 à 100, & de 100 à 120; 120 est la plus petite forte de balles. Ainsi il y a vingt-six fortes de balles, dont

La vingt-quatrieme est des 80.
La vingt-cinquieme des 100.
La vingt-sixieme des 120.

DRAGÉE, (*Confiseur.*) sont des especes de petites confitures seches faites de menus fruits, graines ou morceaux d'écorce ou racines odoriférantes & aromatiques, &c. incrustés ou couverts d'un sucre très-dur & très-blanc. Voyez CONFITURE, EPICIER, &c.

DRAGEOIR, f. m. (*Horlog.*) nom que plusieurs artistes, & les Horlogers en particulier, donnent à un filet formé de la maniere représentée dans le profil *ecf* de la fig. 51. Pl. X. de l'Horlogerie. Ils donnent encore ce nom à une rainure dont la forme répond à celle du filet, mais qui est faite dans l'intérieur d'un cercle, au lieu que la premiere est faite à l'extérieur.

La figure de ce filet ou de cette rainure sert à faire tenir ensemble deux pieces, comme le couvercle du barrillet d'une montre, & sa virole; la lunette d'une boîte de montre, avec la cuvette, quand il n'y a pas de ressort de boîte: c'est aussi, par le même moyen, que les deux parties d'une tabatiere sans charniere, circulaire ou ovale, bien faite, tiennent ensemble.

Pour faire entendre comment cet effet a lieu dans les deux cas, nous expliquerons seulement celui où la rainure est tournée en *drageoir*, parce que celui-ci bien entendu, l'autre sera facile à comprendre, n'en étant que l'inverse. Supposant donc que *ecf*, fig. 51. représente le profil d'une rainure tournée en *drageoir* dans une espece de boîte flexible, dont *bot* est la coupe ou section par le diametre; que *ll* plus grand que *cc*, soit aussi une section faite de la même façon d'une plaque ou couvercle que l'on veut faire entrer dans la rainure, & que son bord *l* soit plus mince que la hauteur *ef*, il est clair que le diametre *ll* de ce couvercle étant un peu plus grand que celui *cc* de

la rainure, on ne pourra l'y faire entrer sans exercer un effort qui fera plier un peu le couvercle, & fera de même ouvrir un peu la boîte; de manière par-là que le diamètre du premier diminuant, tandis que celui de la rainure augmente, le couvercle pourra y entrer, & parvenir jusqu'à son fond *ff*; mais l'effort ne subsistant plus, le couvercle & la boîte par leur propre ressort se rétabliront l'un & l'autre dans leur premier état: alors le couvercle étant plus grand que l'ouverture *cc* de la rainure, il y sera retenu fermement, & n'en pourra sortir que par un nouvel effort. On voit par-là que l'excès de la grandeur du couvercle sur celle de la rainure, est déterminé par la quantité dont ils peuvent plier l'un & l'autre, lorsque l'on fait effort pour faire entrer le premier dans le second.

On dit *tourner quelque chose en drageoir*, pour dire lui donner une forme semblable à celle du filet *fe c*. On dit aussi qu'une pièce s'ajuste dans une autre à *drageoir*, pour dire qu'elles tiennent ensemble de la manière que nous venons d'expliquer. (T)

DRAGEONNER, v. n. (*Jardinage*.) se dit d'un arbre qui pousse beaucoup de peuple à un pié. (K)

DRAGEONS, f. m. pl. (*Jardinage*.) est la même chose que boutures. Voyez BOUTURE. (K)

DRAGME, f. f. (*Hist. anc.*) ancienne monnaie d'argent qui avoit cours parmi les Grecs. Voy. MONNOIE.

Plusieurs auteurs croient que la *dragme* des Grecs étoit la même chose que le *denarius* ou denier des Romains, qui valoit quatre sesterces. Voyez DENIER.

Budée est de ce sentiment dans son livre de *asse*, & il s'appuie sur l'autorité de Pline, Strabon & Valère Maxime, qui tous font le mot *dragme* synonyme à *denarius*.

Mais cela ne prouve pas absolument que ces deux pièces de monnaie fussent précisément de la même valeur; car comme ces auteurs ne traitoient pas expressément des monnoies, il a pû se faire qu'ils substituassent le nom d'une pièce à celui d'une autre, lorsque la valeur de ces pièces n'étoit pas fort différente. Or c'est précisément ce qui arrivoit; car comme il y avoit 96 dragmes attiques à la livre, & qu'on comptoit 96 deniers à la livre romaine, on prenoit indifféremment la *dragme* pour le denier, & le denier pour la *dragme*. Il y avoit pourtant une différence assez considérable entre ces deux monnoies, puisque la *dragme* pesoit neuf grains plus que le denier; mais on les confondoit, puisqu'on recevoit l'une pour l'autre dans le commerce; & c'est apparemment en ce sens que Scaliger, dans la dissertation de *re nummariâ*, ne dit point absolument que le denier & la *dragme* fussent la même chose, mais il rapporte un passage grec d'une ancienne loi, *ch. xxvj. mandati*, où il est dit que la *dragme* étoit composée de six oboles; & il en conclut qu'au moins du tems de Severus, le denier & la *dragme* étoient la même chose, & voici en quel sens la *dragme* & le denier étoient à-peu-près égaux dans le commerce. Cent dragmes étoient égales pour le poids à cent douze deniers, & le huitième de cent douze est quatorze; ainsi on donnoit à la monnaie quatre-vingt-dix-huit deniers pour cent dragmes; & la *dragme* & le denier étant ainsi à-peu-près de même valeur, se recevoient indifféremment dans le commerce des denrées, dans le paiement des ouvriers, & dans toutes les affaires journalières & de peu de conséquence. Il falloit en effet que cette différence fût bien légère, puisque Fannius qui avoit étudié à fond, & évalué avec la dernière précision les monnoies grecques & latines, confond la *dragme* attique avec le denier romain, comme il paroît par ces vers:

*Accipe præterea parvo quam nomine Graii
Mvā vocitant, nostrique minam dixere priores.
Centum hæ sunt drachmæ; quod si decerpseris illis
Quatuor, efficies hanc nostram denique libram.*

Quatre-vingt-seize dragmes attiques faisoient la livre romaine; or il est démontré que la livre romaine étoit de quatre-vingt-seize deniers, & par conséquent la *dragme* attique & le denier romain étoient donc précisément la même chose.

Cette conséquence nous conduira naturellement à évaluer la *dragme* ancienne avec nos monnoies. Le denier romain, comme nous l'avons dit, valoit dix sous de France: la *dragme* attique ne valoit donc que dix sous. Six mille dragmes attiques valoient donc trois mille livres: or il falloit six mille dragmes pour faire le talent attique; & il est constant par le témoignage des auteurs qui ont le plus approfondi cette matière, que le talent attique valoit trois mille livres de notre monnaie.

Que la *dragme* après cela contienne sept onces, ou qu'elle ne soit que la huitième partie de l'once, comme M. Chambers l'insinue en rapportant des noms d'auteurs pour & contre; cela est très-propre à ne rien apprendre. On a dit, par ex. que la *dragme* contenoit sept onces, au lieu de dire que sept dragmes du poids requis, pesoient une once moins douze grains. Les medecins qui ont retenu cet ancien poids, comptent une *dragme* pour la huitième partie d'une once; ce qui réduit la *dragme* poids à la même valeur que notre gros, qui fait la huitième partie de l'once, avec cette différence qu'on divise diversement l'once. Elle est dans plusieurs endroits, comme à Paris, de soixante-douze grains; mais en Allemagne, en Angleterre, & dans les provinces méridionales de la France, elle ne se divise qu'en soixante. C'est à quoi il faut faire une attention particulière, quand on lit les pharmacopées angloises & allemandes. On dit plus communément à Paris gros que grain. Voyez GROS.

La *dragme* étoit aussi une ancienne monnaie chez les Juifs, qui portoit d'un côté une harpe, & de l'autre une grappe de raisin: il en est fait mention dans l'Évangile. Cette pièce valoit un demi-sicle, & la didragme valoit le double d'une *dragme*, ou un sicle. Voyez SICLE. (G)

DRAGON, f. m. en *Astronomie*, est une constellation de l'hémisphère septentrional, composée, selon Ptolomée, de 31 étoiles; de 32, selon Tycho; de 33, selon Bayer; & de 49, selon Flamsteed. (O)

DRAGON, terme d'*Astronomie*. La tête & la queue du dragon, *caput & cauda draconis*, sont les nœuds ou les deux points d'intersection de l'écliptique & de l'orbite de la Lune, qui fait avec l'écliptique un angle d'environ cinq degrés. Voyez ORBITE & NŒUD.

Il faut remarquer que ces points ne sont pas toujours au même endroit; qu'ils ont un mouvement propre dans le Zodiaque, par lequel ils retrogradent très-sensiblement, parcourant le cercle entier dans l'espace d'environ dix-neuf ans.

C'est dans ces points d'intersection, ou proche de ces points, que se font toutes les éclipses. Voyez ÉCLIPSE.

On les marque ordinairement par ces caractères, ♁, tête du dragon, & ♁, queue du dragon.

L'un de ces points, appelé tête du dragon, est celui par lequel la Lune passe pour entrer dans la partie septentrionale de son orbite; l'autre appelé queue du dragon, est celui par lequel la Lune passe pour entrer dans la partie méridionale de son orbite. On ne voit pas de trop bonnes raisons de cette dénomination; aussi les astronomes modernes l'ont abandon-

né, ils ne se servent plus que des mots de *nœud ascendant & descendant*. Voyez ces mots. (O)

DRAGON, *draco*, (*Hist. natur. Zoolog.*) animal fabuleux que l'on s'est représenté sous la forme d'un serpent avec des ailes & des piés. Les descriptions que les anciens en ont faites, varient pour la grandeur, la couleur & la figure de ce prétendu animal : il n'y a pas moins de contradictions par rapport aux mauvaises qualités qu'on lui a attribuées. On a distingué de grands & de petits dragons ; la longueur des derniers étoit de cinq coudées, & celle des autres alloit jusqu'à trente, 40 ou 50 : on a même crû qu'il s'en trouvoit de 100 coudées & plus. On a dit que les grands dragons avaloient des cerfs & d'autres bêtes. Ce fait, tout étonnant qu'il est, a été rapporté & confirmé par différens auteurs, au sujet des grands serpens des Indes, voyez SERPENT. L'origine que l'on a attribuée à certains dragons, en disant qu'ils étoient produits par l'accouplement d'un aigle avec une louve, est aussi fautive que merveilleuse. On a distingué les dragons mâles & les femelles, *dracones & draconæ*, en ce que les mâles étoient plus grands, plus forts & plus courageux que les femelles ; qu'ils avoient une crête, & qu'ils habitoient sur les plus hautes montagnes, d'où ils ne descendoient dans les plaines que pour chercher leur proie : les femelles au contraire restoient dans les lieux marécageux ; elles étoient lentes, & n'avoient point de crêtes. On a crû qu'il y avoit des dragons cendrés, de couleur dorée, de noirs, à l'exception du ventre qui étoit verdâtre. Je ne finirois pas si j'entreprendois de rapporter ce que l'on a dit de leur venin, de leur façon de vivre, de leur accouplement, &c. & de décrire les différentes figures sous lesquelles on a représenté les dragons, & celles que l'on fait de petites raies desséchées, & que l'on garde dans les cabinets d'histoire naturelle, sous les noms de dragons, de *basilics*, &c. Voyez Ald. de *serpentibus & draconibus*.

Il n'y a déjà dans les livres que trop de ces histoires fabuleuses de dragons : j'avoue qu'il y en a quelques-unes qui sont fondées sur de grandes autorités, & je ne suis pas éloigné de les croire vraies pour le fond, en mettant quelques modifications dans la forme. Je pense qu'on a donné indistinctement le nom de dragon aux animaux monstrueux du genre des serpens, des lézards, des crocodiles, &c. que l'on a trouvés en différens tems, & qui ont paru extraordinaires par leur grandeur ou par leur figure. On ne fait pas à quel degré d'accroissement un reptile peut parvenir ; s'il reste ignoré dans sa caverne pendant un très-long tems, sa figure doit changer avec l'âge, & dans la suite des générations il se trouve assez de difformités & de monstruosités pour faire un dragon d'un animal appartenant à une espèce ordinaire : par conséquent les dragons sont fabuleux, si on les donne comme une espèce d'animaux constante dans la nature ; mais on peut croire qu'il a existé des dragons, si on les regarde comme des monstres, ou comme des animaux parvenus à une grandeur extrême. (I)

DRAGON DE MER. Voyez VIVE.

* DRAGON, (*Hist. mod.*) ce fut une enseigne militaire des Perses, des Daces, des Parthes, & même des Romains ; & ce fut de-là qu'on appella *Draconnains* ceux qui la portoient.

* DRAGON, (*Myth.*) Le dragon qui mord sa queue fut, dans la Mythologie, le symbole de Janus. Elle avoit attelé des dragons au char de Cérès. Il fut aussi le symbole de Bacchus Bassarus. Elle employa un dragon à garder les pommes du jardin des Hespérides.

DRAGON RENVERSÉ, (*Hist. mod.*) ordre de cavalerie, institué par l'empereur Sigismond vers l'an 1418, après la célébration du concile de Constance, en mémoire de la condamnation des erreurs de Jean Hus & de Jérôme de Prague, à laquelle ce prince

contribua beaucoup par ses soins, son autorité, & son zèle. Cet ordre qui ne subsiste plus, a fleuri en Allemagne & en Italie. Les chevaliers portoient ordinairement une croix fleurdelisée de verd. Aux jours solennels ils revêtoient le manteau d'écarlate ; & sur un mantelet de soie verte, ils avoient une double chaîne d'or, de laquelle pendoit un dragon renversé, aux ailes abattues, émaillées de diverses couleurs. Favin, *théâtre d'honn. & de chev. Chambers*. (G)

DRAGONS, (*Hist. mod. & Art milit.*) il se dit d'une sorte de cavaliers qui marchent à cheval & qui combattent à pié, mais aussi quelquefois à cheval.

Menage dérive le mot dragon, du mot latin *dracoonarius*, dont Végece se sert pour désigner un soldat ; mais il y a plus d'apparence qu'il vient de l'allemand *tragen* ou *dragen* qui signifie porter, comme étant une infanterie portée à cheval.

Les dragons sont ordinairement postés à la tête du camp, & vont les premiers à la charge, comme une espèce d'enfans perdus. Ils sont réputés ordinairement du corps de l'infanterie, & en cette qualité ils ont des colonels & des sergens ; mais ils ont des cornettes comme la cavalerie. Dans les armées Françaises on dit que ce sont des cavaliers sans botte.

Les armes des dragons sont l'épée, le fusil, & la bayonnette. Dans le service de France, quand les dragons marchent à pié, leurs officiers portent la pique, & les sergens la hallebarde ; dans le service Anglois on ne se sert de l'un ni de l'autre. Chambers.

L'origine des dragons en France est assez ancienne, mais les anciens corps de ces troupes n'y ont pas été entretenus. Ceux d'aujourd'hui ont été créés par Louis XIV, qui leur avoit d'abord donné rang d'infanterie, avec laquelle ils servoient & avoient le commandement à grade égal suivant l'ancienneté de leurs régimens ; c'est à-dire que lorsqu'un régiment de dragons étoit plus ancien qu'un régiment d'infanterie, les capitaines du régiment de dragons commandoient à ceux du régiment d'infanterie moins ancien, & ainsi des autres officiers. Le roi donna ensuite rang aux dragons avec la cavalerie, & ils commandent les officiers de ce corps ou ils en sont commandés à grade égal, suivant l'ancienneté de leurs brevets. Si les brevets se trouvent du même jour, l'officier de cavalerie commande par préférence sur celui de dragons.

A l'armée les dragons sont quelquefois mêlés avec la cavalerie, & ils obéissent au commandement de la cavalerie. Ils sont aussi quelquefois corps entr'eux, & alors ils ont un commandant particulier.

Les dragons ont trois principaux officiers, qui sont le colonel général, le mestre de camp général, & le commissaire aussi général.

Quand les armées s'assemblent, il y a un major général pour les dragons, comme dans l'infanterie, au-dessus des majors des régimens, qui doivent prendre les ordres de lui. Cet officier reçoit l'ordre du maréchal général des logis de la cavalerie. (Q)

DRAGON & DRAGON VOLANT, (*Art militaire, Artillerie.*) ce sont des noms qu'on donnoit autrefois à des pièces de canon de 40 livres de balle, & de 32 : ces noms ni ces pièces ne sont plus en usage depuis long tems. (Q)

DRAGON, (*Maréchal.*) les Maréchaux appellent ainsi une maladie qui vient aux yeux des chevaux, & qui consiste en une tache blanche au fond de la prunelle : elle n'est pas au commencement plus grosse que la tête d'une épingle ; mais elle croît peu-à-peu au point de couvrir toute la prunelle. Le dragon vient d'obstruction & de l'engorgement d'une lymphe trop épaisse. Ce mal est incurable.

DRAGONADE, f. f. (*Hist. mod.*) nom donné par les Calvinistes à l'exécution faite contr'eux en France, en 1684. Vous trouverez dans l'histoire du siècle

de Louis XIV. l'origine du mot *dragonade*, & des détails sur cette exécution, que la nation condamne unanimement aujourd'hui. En effet, toute persécution est contre le but de la bonne politique, & ce qui n'est pas moins important, contre la doctrine, contre la morale de la religion, qui ne respire que douceur, que charité, que miséricorde. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DRAGONÉ, adj. *terme de Blason*: un lion dragonné, est celui dont la moitié supérieure ressemble à un lion, & l'autre se termine en queue de dragon. *Dragoné* se dit de tout autre animal.

Bretigny, d'or au lion dragonné de gueules, armé, lampassé, & couronné d'or.

DRAGUE, f. f. (*Marine.*) on dit *drague de canon*, c'est un gros cordage dont se servent les canonnières sur les vaisseaux, pour arrêter le recul des pièces quand elles tirent.

Drague d'avirons, c'est un paquet de trois avirons.

La *drague* est encore un gros cordage, dont on se sert pour chercher une ancre perdue au fond de la mer. *Voyez DRAGUER.* (Z)

* **DRAGUE**, (*Pêche.*) espèce de filet qu'on emploie à la pêche du poisson plat, & sur-tout des huîtres: alors la partie inférieure de la chausse est armée d'un couteau de fer, qui détache l'huître du fond; & tout le filet est traîné par un bateau, sur lequel le cablot ou le funin de la *drague* est amarré. *Voyez les articles CHAUSSE & CHALUT*, qui sont des sortes de *dragues*.

Les *dragues* de fer qui sont à l'usage des pêcheurs de l'amirauté de Vannes, avec lesquelles ils pêchent les huîtres, tant à la mer qu'à l'ouverture de la baie, & qui servent aux grands bateaux pêcheurs chassamarée, après que la pêche de la fardine a cessé, n'ont qu'un seul couteau, avec un sac quarré qu'un bâton rond tient ouvert; ce bâton est d'un pie plus long que l'ouverture ou que la monture de fer de la *drague*. Il arrive par ce moyen que le sac reçoit jusqu'au fond, tout ce qui est détaché par le couteau. *Voyez la drague* dans nos planches de Pêche, *Planche III. figure 2.*

DRAGUE, (*Brasserie.*) c'est l'orge ou autre grain cuit, qui demeure dans le brassin après qu'on en a tiré la bière. Elle peut servir de nourriture aux cochons, aux vaches, & même aux chevaux.

DRAGUE, (*Hydraul.*) est une grande pelle de fer, emmanchée d'une longue perche, dont les bords sont relevés par trois côtés, pour arrêter le sable ou les ordures qui se trouvent en curant un puits ou une citerne. Cette pelle est percée au fond de plusieurs trous, par lesquels elle donne passage à l'eau, & on l'a faite un peu tranchante par-devant, afin de fouiller & enlever le limon. (K)

DRAGUE pour signer, en *terme de Vitrier*, c'est-à-dire pour marquer le verre sur le carreau ou sur la table, est un poil de chevre long d'un doigt, attaché dans une plume avec un manche comme un pinceau: on le trempe dans le blanc broyé pour marquer les pièces.

DRAGUER L'ANCRE, (*Marine.*) c'est chercher une ancre perdue dans la mer, avec un gros cordage qu'on appelle *drague*. On attache cette drague par ses deux bouts aux côtés de deux chaloupes qui se présentent le flanc, & qui sont à quelques distances l'une de l'autre. Au milieu de la drague sont suspendus des boulets de canon, ou quelque autre chose qui pèse beaucoup, ce qui la fait enfoncer jusqu'au fond de la mer; enforte que les deux chaloupes voguant en-avant, entraînent la drague qui rase le fond, ce qui fait que si elle rencontre l'ancre que l'on cherche, elle l'accroche, & fait ainsi connoître l'endroit où elle est. (Z)

DRAGUER, v. act. *terme de Rivière*, c'est nettoyer le fond d'un canal, ou d'une rivière, ou d'un égoût

Tome V.

avec la pelle ou bêche de fer, qui s'appelle *drague*. *Voyez DRAGUE.*

DRAGUIGNAN, (*Géog. mod.*) ville de France, en Provence, sur la rivière de Pis. *Longit.* 24. 14. *lat.* 43. 34.

DRAMATIQUE, adj. m. f. *en Poésie*, épithète que l'on donne aux pièces écrites pour le théâtre, & aux poèmes dont le sujet est mis en action, pour les distinguer du poème épique, qui consiste partie en actions & partie en récit. *Voyez THÉÂTRE, DRAME, POÈME.*

Pour les lois & le style du poème *dramatique*, voyez **UNITÉ, ACTION, CARACTÈRE, FABLE, STYLE, COMÉDIE, TRAGÉDIE, &c.** (G)

DRAME, f. m. (*Belles-Lettres.*) pièce ou poème composé pour le théâtre. Ce mot est tiré du grec *drama*, que les Latins ont rendu par *actus*, qui chez eux ne convient qu'à une partie de la pièce; au lieu que le *drama* des Grecs convient à toute une pièce de théâtre, parce que littéralement il signifie *action*, & que les pièces de théâtre sont des actions ou des imitations d'action.

Un *drame*, ou comme on dit communément une pièce de théâtre, est un ouvrage en prose ou en vers, qui ne consiste pas dans un simple récit comme le poème épique, mais dans la représentation d'une action. Nous disons *ouvrage*, & non pas *poème*; car il y a d'excellentes comédies en prose, qui, si on les considère relativement à l'ordonnance de la fable, aux caractères, à l'unité des tems, de lieu, & d'action, sont exactement conformes aux règles, auxquelles cependant on n'a pas donné le nom de poème, parce qu'elles ne sont pas écrites en vers.

Les anciens comprenoient sous le nom de *drame*, la tragédie, la comédie, & la satire, espèce de spectacle moitié sérieux moitié bouffon. *Voyez COMÉDIE, SATYRE, & TRAGÉDIE.*

Parmi nous les différentes espèces de *drame* sont la tragédie, la comédie, la pastorale, les opéra, soit tragédie soit ballet, & la farce. On nommeroit peut-être plus exactement ces deux dernières espèces *spectacles*, car les véritables règles du *drame* y sont pour l'ordinaire ou violées ou négligées. *Voy. TRAGÉDIE, COMÉDIE, FARCE, OPÉRA, &c.*

Quelques critiques ont voulu restreindre le nom de *drame* à la tragédie seule; mais on a démontré contr'eux, que ce titre ne convenoit pas moins à la comédie, qui est aussi bien que la première la représentation d'une action; toute la différence naît du choix des sujets, du but que se proposent l'une & l'autre, & de la diction, qui doit être plus noble dans la tragédie; du reste, ordonnance, unité, intrigue, épisode, dénouement, tout leur est commun.

Le cantique des cantiques & le livre de Job ont été regardés par quelques auteurs comme des *dramas*; mais outre qu'il n'est rien moins que certain que les Hébreux aient connu cette espèce de poème, ces ouvrages tiennent moins de la nature du *drame* que de celle du simple dialogue.

Les principales parties du *drame* selon la division des anciens, sont la protase, l'épitase, la catastase, & la catastrophe; & ils comptoient pour parties accessoires l'argument ou le sommaire, le chœur, le mime, la satire ou l'atellane, qui étoient comme la petite pièce, & enfin l'épilogue où un acteur marquoit aux spectateurs le fruit qu'ils devoient retirer de la pièce, ou leur donnoit quelque autre avertissement de la part de l'auteur. Les modernes divisent les pièces de théâtre, quant aux parties essentielles, en exposition du sujet, qui répond à la protase des anciens; intrigue, c'est l'épitase; nœud, qui équivaut à la catastase, & qui n'est point distinct de l'intrigue, puisque c'est lui qui la constitue; & dénouement ou catastrophe. Quant aux parties acci-

dentelles, rarement employent-ils les prologues, & ne connoissent nullement les autres qui étoient en usage dans l'antiquité.

On divisoit encore l'ancien *drame*, selon Vossius, en dialogue & en chœur; le dialogue comprenant tous les discours que tenoient les personnages de l'action pendant le cours de la pièce, & le chœur consistant dans les chants que le chœur récitoit dans les intermedes, & dans quelques parties de discours qu'il adressoit aux acteurs dans certaines scènes. *Voss. instit. poetic. lib. II. cap. v. (G)*

* **DRANET**, f. m. (*Pêche.*) espece de petit coleret qui se traîne au col; c'est un diminutif de la feinne. Le *dragnet* est plus ferré; ses mailles n'ont que dix lignes au plus en quarré. *Voyez COLERET & SEINNE.* On tire quelquefois le *dragnet* à la suite du grand coleret, pour que le poisson qui s'est échappé à travers les grandes mailles de l'un, retombe dans l'autre, y soit retenu par ses mailles plus petites.

* **DRANGUELLE** ou **DRIGUELLE**, f. f. (*Pêche.*) c'est une espece de chauffe à l'usage des pêcheurs flamands & picards. Mais la *dranguelle* est beaucoup plus large & plus ouverte que la chauffe proprement dite. La première a neuf brasses d'entrée, & jusqu'à six de fond; ce qui lui donne la forme à peu près d'un grand guide ou d'une grosse chauffe quarrée dont on auroit coupé la queue. La partie inférieure de l'ouverture est percée. Ses pierres sont rondes, plates & percées, lorsqu'elles tiennent lieu du plomb. Elles font couler bas le filet, dont la tête est tenue ouverte par des flottes de liège. Il faut deux bateaux & deux hommes dans chacun pour pêcher à la *dranguelle*. La tête & le bas du filet ont de chaque côté une manœuvre ou un cordage d'environ la grosseur d'un pouce, & amarré à chaque bateau. On pêche en le laissant aller au courant; lorsqu'on a dérivé environ deux cents pas, les bateaux qui ont tiré chacun de leur côté, se rejoignent pour relever le filet, en ôter ce qui est pris, le jeter derechef, & continuer la pêche. Il y a deux sortes de *dranguelle*, la claire & l'épaisse ou ferrée. Les mailles de celle-là ont un pouce en quarré; les mailles de celle-ci n'ont que cinq lignes au plus.

* **DRANSES**, f. m. pl. (*Géogr. ancienne.*) anciens peuples de Thrace. On dit qu'ils s'affligeoient sur la naissance des enfans, & qu'ils se réjouissoient de la mort des hommes; la naissance étoit, selon eux, le commencement de la misère, & la mort en étoit la fin. Il étoit bien difficile que les *Dranse*s, qui regardoient la vie comme un mal, se crussent obligés de remercier les dieux de ce présent. Quoi qu'il en soit, l'opinion générale d'un peuple sur le malheur de la vie est moins une injure faite à la providence, qu'un jugement très-sévère de la manière dont ce peuple est gouverné. Ce n'est pas la nature, c'est la tyrannie qui impose sur la tête des hommes un poids qui les fait gémir & détester leur condition. S'il y avoit sur la surface de la terre un lieu où les hommes redoutassent le mariage, & où les hommes mariés se refusassent à cette impulsion si puissante & si douce qui nous convie à la propagation de l'espece & à la production de notre semblable, pour se porter à des actions illicites & peu naturelles, de peur d'augmenter le nombre des malheureux; c'est-là que le gouvernement feroit aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit.

* **DRAP**, f. m. (*Manufacture en laine.*) c'est une étoffe résistante, quelquefois toute laine, d'autres fois moitié laine, moitié fil; mêlée aussi d'autres matières propres à l'ourdissage; croisée; de toute qualité, & d'une infinité de largeurs & de longueurs différentes. *Voyez* ce qui concerne le travail des draps à l'article LAINE, & MANUFACTURE EN LAINE.

DRAP DE CURÉE, (*Venerie.*) c'est une toile sur laquelle on étend la mouée qu'on donne aux chiens, quand on leur fait la curée de la bête qu'ils ont prise. *Voyez l'article CERF.*

* **DRAPADES**, f. f. (*Commerce.*) étoffes ou plutôt serges qui se fabriquent à Sommieres. Il y en a de deux especes; les fines, qui ont trente-huit portées de quarante fils chacune, passées au seize, quatre pans de large en toile, & trois pans au sortir du foulon; & les communes, qui ont trente-six portées de quarante fils chacune, passées au seize, trois pans deux tiers de large en toile, & deux pans & demi au sortir du foulon. *Voyez les réglemens du commerce.*

* **DRAPANS**, f. m. (*Commerce.*) nom par lequel on distingue les ouvriers fabriquant les draps des marchands qui les vendent; on appelle les premiers *drapiers-drapans*, & les seconds *marchands-drapiers*.

DRAPANT, terme de *Papeterie*; c'est une espece de planche quarrée sur laquelle on couche les feuilles de papier les unes sur les autres, à mesure qu'on les leve de dessus les feutres pour les mettre une seconde fois en presse.

Le *drapant* est appuyé sur une espece de chevalet de la hauteur d'environ deux piés, & fait à-peu-près comme un chevalet de peintre. *Voyez nos Planches de Papeterie.*

Il y a encore dans les papeteries un autre *drapant* qu'on appelle le *drapant de la chaudiere*; c'est une planche posée au bord de la chaudiere, sur laquelle l'ouvrier fabriquant glisse la forme qu'il vient de couvrir de pâte, d'où elle est prise par l'ouvrier coucheur, qui remet à sa place la forme dont il a ôté le papier nouvellement fabriqué. *Voyez PAPETERIE.*

DRAPÉ & DRAPER, (*Manufact. en laine.*) c'est fouler, tondre & apprêter, comme on apprête le drap.

DRAPEAU, f. m. (*Hist. & Art milit.*) signe ou enseigne militaire, sous laquelle les soldats s'assemblent pour combattre, & pour les autres fonctions militaires. *Voyez ENSEIGNE.*

L'enseigne ou le *drapeau* chez les Romains, n'étoit d'abord qu'une botte de foin; on le fit ensuite de drap, d'où vient peut-être, dit d'Ablancourt, le mot de *drapeau*. Dans les différens royaumes de l'Europe il est de taffetas, attaché à une espece de lance ou de pique d'environ dix piés de longueur. Le *drapeau* est beaucoup plus grand que l'étendard, qui n'a guere qu'un pié & demi quarré (*voy. ETENDARD*); & suivant le P. Daniel, on ne remarque cette différence que depuis Louis XII. Les *drapeaux* ne servent que dans l'infanterie, la cavalerie a des étendards. Ces *drapeaux* sont portés par des officiers appelés *enseignes*. Chaque compagnie avoit autrefois son *drapeau* ou son enseigne, & l'on comptoit alors les compagnies d'infanterie par enseignes: on disoit, par exemple, qu'il y avoit dix enseignes en garnison dans une place, pour dire qu'il y avoit dix compagnies d'infanterie. Toutes les compagnies d'infanterie, excepté celles du régiment des gardes françoises & suisses, n'ont pas chacune un *drapeau*; il y en avoit trois par bataillon d'infanterie françoise avant la dernière paix d'Aix-la-Chapelle: on les a depuis réduits à deux.

De quelque manière que les compagnies d'un bataillon soient dispersées, les *drapeaux* qui lui appartiennent doivent rester ensemble. Quand le régiment n'est pas campé, les *drapeaux* sont portés chez l'officier qui le commande; ils sont toujours escortés par un détachement du régiment, avec un officier major à la tête. Chaque régiment a un *drapeau* blanc: c'étoit autrefois celui de la compagnie colonelle; mais comme depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, les colonels n'ont plus de compagnies, non plus que les lieutenans-colonels, le *drapeau* blanc est attaché à la

plus ancienne compagnie du régiment. Ce *drapeau* ne se porte jamais dans aucune garde, à moins que le colonel ne la monte lui-même pour le Roi ou pour monseigneur le Dauphin : alors il est d'usage de joindre au *drapeau* blanc un autre *drapeau* de couleur.

Les enseignes & les sous-lieutenans, lorsqu'il y en a, portent les *drapeaux* de leurs compagnies, & en leur absence les moins anciens du bataillon ; on en excepte les sous-lieutenans attachés aux compagnies des grenadiers. La même règle s'observe entre les lieutenans, lorsque les enseignes & les sous-lieutenans sont absens, ou qu'il n'y en a point : s'il n'y a point de lieutenant, le dernier capitaine porte le *drapeau* blanc lorsqu'on marche à l'ennemi. L'enseigne, ou celui qui porte le *drapeau*, ne doit jamais l'abandonner. *Le malheur avenant d'un désavantage*, dit l'auteur de l'alphabet militaire, *le taffetas lui doit servir de linceuil pour l'ensevelir.*

Il est d'usage de benir les *drapeaux* neufs que l'on donne aux régimens *Voyez l'article suiv. (Q)*

* *DRAPEAUX*, (*bénédiction des*) *Hist. ecclésiast. & cérém. relig.* Cette cérémonie se fait avec beaucoup d'éclat, au bruit des tambours, des trompettes, & même de la mousqueterie des troupes qui sont sous les armes. Si la bénédiction a lieu dans une ville, elles se rendent en corps en l'église cathédrale, ou du moins à la plus considérable du lieu : là l'évêque ou quelqu'ecclésiastique de marque benit & consacre les *drapeaux*, qui y ont été portés pliés, par des prières, des signes de croix, & l'aspersion de l'eau benite : alors on les déploie, & les troupes les remportent en cérémonie. *Voyez le détail dans les élémens de l'art militaire*, par M. d'Héricourt.

DRAPEAU, (*Medec.*) maladie des yeux, en latin *panniculus*.

Le *drapeau* est une espèce d'ongle ou d'excroissance variqueuse sur l'œil, entrelacée de veines & d'arteres gonflées d'un sang épais, & accompagnée d'inflammation, d'ulcération, de prurit & de douleur. C'est proprement le *sebet* des Arabes, & le plus fâcheux des trois espèces d'ongles. *Voyez ONGLE.*

Il provient ordinairement d'inflammation sur les yeux, de quelqu'épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, d'un ulcère, ou d'autres semblables maladies du grand angle, qui par la rupture des vaisseaux capillaires, ont donné occasion au sang de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux voisins ; de les gonfler par son séjour, & de les rendre variqueux.

Si ce mal est récent, & qu'il n'ait aucune malignité, ce qui est assez rare, on l'extirpera de la même manière que l'ongle ordinaire ; mais quand il est accompagné d'une cuisson & d'une démangeaison incommode, d'inflammation, de croûte, d'ulcère, flux de larmes acres ; quand les vaisseaux sont gros & durs, rouges ou noirs ; quand le *drapeau* est fort élevé, que la cornée transparente est trouble, que les paupières sont tuméfiées, que le malade ressent une grande douleur à l'œil, & qu'il ne peut souffrir le jour ; soit que tous ces symptômes se rencontrent en même tems, ou seulement en partie, il vaut mieux alors ne point entreprendre l'opération, & se contenter d'employer les collyres rafraîchissans & anodins, pour appaiser ou pour adoucir la violence des symptômes, pendant qu'on travaillera par les remèdes généraux à corriger la masse du sang, & à détourner l'humeur qui se jette sur les yeux. Voilà les seuls secours de l'art dans ce triste état. Heureux ceux qui y joindront les ressources de la patience ! *Art. de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DRAPEAUX, terme de *Papeterie* ; ce sont les drilles ou vieux morceaux de toile de chanvre ou de lin

Tome V.

que les chiffonniers ramassent, & dont on fabrique le papier. *Voyez PAPIER.*

DRAPEAU, terme de *Doreur-relieur de livres* ; c'est un linge avec lequel on essuie le dos & les bords, ou les parties où l'on a mis de l'or sur la couverture.

DRAPEAU, en terme de *Tireur d'or*, est un petit morceau de drap que le batteur tient entre ses doigts pour y faire passer le battu.

DRAPERIE, f. f. terme de *Peinture*. Dans l'art de la *Peinture*, dont le but est d'imiter tous les corps qui tombent sous le sens de la vue, l'objet le plus noble & le plus intéressant est la représentation de l'homme. L'homme, par un sentiment qui naît ou de la nécessité ou de l'amour propre, a l'usage de couvrir différentes parties de son corps ; l'imitation des différens moyens qu'il emploie pour cela, est ce qu'on désigne plus ordinairement par le mot *draperie* : mais comme les Peintres qui choisissent la figure humaine pour le terme de leurs imitations, sont divisés en plusieurs classes, l'art de draper me paroît susceptible d'une division par laquelle je vais commencer.

Peindre la figure est une façon générale de s'exprimer, qui s'applique à tous ceux qui s'exercent à peindre le corps humain. Les uns entreprennent d'imiter particulièrement les traits du visage & l'habitude du corps, qui nous font distinguer les uns des autres, & cela s'appelle *faire le portrait*. Les autres s'attachent à imiter les actions des hommes, plutôt que le détail exact de leurs traits différens ; mais ces actions sont de plusieurs genres : elles sont ou nobles ou communes, ou véritables & historiques, ou fabuleuses & chimériques, ce qui exige des différences dans la manière de draper. Les *draperies* doivent donc en premier lieu être convenables au genre qu'on traite ; & cette loi de convenance qui, en contribuant à la perfection des beaux-arts, est destinée à retenir chaque genre dans des bornes raisonnables, ne peut être trop recommandée aujourd'hui à ceux qui les exercent. Il seroit à souhaiter que gravée dans l'esprit du peintre de portrait, elle le fût aussi dans l'esprit de ceux qui se font peindre : ces derniers choisissant un vêtement convenable à l'état qu'ils exercent, éviteroient des inconvéniens & des contrastes bizarres & ridicules, tandis que le peintre asfortissant les étoffes, les couleurs & l'habillement à l'âge, au tempérament & à la profession de ceux qu'il représente, ajouteroit une plus grande perfection à ses ouvrages, par cet ensemble sur lequel il doit fonder leur succès.

Le second genre dont j'ai parlé, & qui s'exerce à représenter des actions communes, mais vraies, se sous-divise en une infinité de branches qu'il est inutile de parcourir. En général les peintres de cette classe doivent conformer leurs *draperies* aux modes regnantes, en donnant aux vêtemens qui sont à l'usage des acteurs qu'ils font agir, toute la grâce dont ils sont susceptibles, & la vérité qui peut en indiquer les différentes parties.

Je passe à l'ordre le plus distingué : c'est celui des artistes qui représentent des actions nobles, vraies ou fabuleuses ; on les appelle *peintres d'histoire*. Cette loi de convenance que j'ai recommandée, les oblige à s'instruire dans la science du *costume*. Cette exactitude historique fera honneur à leurs lumières, & rejaillira sur leur talent ; car sans entrer dans une trop longue digression, je dois dire à l'avantage des artistes qui se soumettent à la sévérité du *costume*, que très-souvent la gêne qu'il leur prescrit, s'étend sur l'ordonnance de leur composition : le génie seul est capable de surmonter cette difficulté, en alliant l'exactitude de certains habillemens peu favorables aux figures, avec la grâce qu'on est toujours en droit d'exiger dans les objets imités.

O ij

Ce n'est pas assez que les *draperies* soient conformes au *costume* de l'action représentée, il faut en second lieu qu'elles s'accordent au mouvement des figures; troisièmement, qu'elles laissent entrevoir le nud du corps, & que sans déguiser les jointures & les emmanchemens, elles les fassent sentir par la disposition des plis.

Reprenons cette division, qui embrassera les préceptes qui me paroissent les plus essentiels sur cette partie.

L'exactitude du *costume* ne doit pas être portée à un excès trop gênant: pour ne pas tomber dans cet abus, le peintre doit éviter également de s'en rapporter sur ce point aux savans qui font leur unique étude de l'antiquité, & aux gens du monde qui n'ont presque aucune idée de cette partie intéressante de l'histoire. Si trop docile il consulte ces hommes frivoles qui ne jugent que par un sentiment que les préjugés falsifient, & qui bornés au présent qui leur échappe sans cesse, n'ont jamais ajouté à leurs joissances le tems passé ni l'avenir: il habillera Cyrus indifféremment à la romaine ou à la greque; & Caton plein de l'idée de l'immortalité, se poignardant pour ne pas survivre à la république, sera paré du deshabilité d'un François de nos jours. D'un autre côté le savant critique qui passant sa vie à approfondir les points épineux d'une érudition obscure, a émouffé en lui le goût des arts & les sensations des plaisirs qu'ils procurent, sera plus choqué de voir dans un tableau manquer quelque chose aux armes que portoient les Horaces, qu'il ne sera touché de la vérité de leur action. Le milieu que le peintre peut garder, est de donner à une nation, aux Romains, par exemple, les vêtemens qu'ils portoient dans les tems les plus célèbres de la république. Il seroit injuste d'exiger de lui ces recherches longues & pénibles par lesquelles il pourroit suivre toutes les nuances que le luxe a répandues successivement sur les habillemens de ce peuple fameux. Il aura même encore plus de liberté, lorsque le sujet d'histoire qu'il traitera, remontera à des siècles moins connus, & les tems fabuleux lui laisseront le droit d'habiller suivant son génie les dieux & les héros dont il représentera les actions. J'ajouterai qu'un peintre est plus excusable quand ne consultant point le *costume* d'une nation, il lui donne des *draperies* idéales, que lorsqu'il lui prête celles d'un peuple fort différent. L'ignorance peut passer à la faveur de l'imagination, comme on voit un sexe aimable nous faire excuser ses caprices par les graces dont il les accompagne.

La seconde division de cet article renferme un précepte plus général que le précédent; les *draperies* doivent être conformes au mouvement des figures qui les portent, elles doivent l'être aussi au caractère du sujet que l'on traite.

Peu de personnes, à moins qu'elles ne soient initiées dans les mystères de l'art de peindre, imaginent de quelle importance est dans une composition la partie des *draperies*. Souvent c'est l'art avec lequel les figures d'un sujet sont drapées, qui est la base de l'harmonie d'un tableau, soit pour la couleur, soit pour l'ordonnance. Cet art contribue même à l'expression des caractères & des passions; & si quelqu'un venoit à douter de cette dernière proposition, qu'il réfléchisse un moment sur ce que les habits des hommes qui se présentent à nos yeux, ajoutent ou ôtent continuellement dans notre esprit à l'idée que nous prenons d'eux. Dans l'imitation des hommes, l'habillement concourra donc avec la passion d'une figure, à confirmer son caractère; conséquemment un ministre de la religion auquel vous voulez donner une expression respectable, sera vêtu de façon que les plis de ses *draperies* soient grands, nobles, ma-

jestueux, & qu'ils paroissent agités d'un mouvement lent & grave. Les vêtemens des vieillards auront quelque chose de lourd, & leur mouvement sera foible, comme les membres qui les agitent; au contraire le voile & la gaze dont une nymphe est à demi couverte, semblera le joiet des zéphirs, & leurs plis répandus dans les airs, céderont à l'impression d'une démarche vive & légère.

J'ai dit que cette disposition des *draperies* & leurs couleurs, renfermoient souvent la clé de l'harmonie d'un tableau: je vais rendre plus claire cette vérité, que ceux qui ne sont pas assez versés dans l'art de peindre, ne pourroient peut-être pas développer.

L'harmonie de la couleur dans la Peinture, consiste dans la variété des tons que produit la lumière, & dans l'accord que leur donnent les jours & les ombres. Il est des couleurs qui se font valoir, il en est qui se détruisent. En général les oppositions dures que produisent les couleurs tranchantes ou les lumières vives, & les ombres fortes brusquement rapprochées, blessent les regards, & sont contraires aux lois de l'harmonie. Le peintre trouve des secours pour satisfaire à ces lois, dans la liberté qu'il a de donner aux étoffes les couleurs propres à lier ensemble celles des autres corps qu'il représente, & à les rendre toutes amies: d'ailleurs pouvant disposer ses plis de manière qu'ils soient frappés du jour, ou qu'ils en soient privés en tout ou en partie, il rappelle à son gré la lumière dans les endroits où elle lui est nécessaire, ou bien la fait disparaître par les ombres que la faillie des plis autorise.

Il en est de même de l'harmonie de la composition ou de l'ordonnance du sujet. S'agit-il de grouper plusieurs figures? les *draperies* les enchaînent, pour ainsi dire, & viennent remplir les vuides qui sembleroient les détacher les unes des autres; elles contribuent à soutenir les regards des spectateurs sur l'objet principal, en lui donnant, pour ainsi dire, plus de consistance & d'étendue; elles lui servent de base, de soutien par leur ampleur. Un voile qui flotte au gré des vents & qui s'élève dans les airs, rend la composition d'une figure légère, & la termine agréablement. Mais c'en est assez sur le second précepte, passions au dernier.

Les *draperies* doivent laisser entrevoir le nud du corps, & sans déguiser les jointures & les emmanchemens, les faire sentir par la disposition des plis. Il est un moyen simple pour ne point blesser cette loi, & les excellens artistes le pratiquent avec la plus sévère exactitude. Ils commencent par dessiner nue la figure qu'ils doivent draper: ils avoient que sans cette précaution ils seroient sujets à s'égarer, & qu'ils pourroient ajouter ou retrancher, sans s'en appercevoir, à la proportion des parties dont le contour & les formes se perdent quelquefois dans la confusion des fils. La *draperie* n'est donc pas un moyen de s'exempter de l'exactitude que demande l'ensemble d'une figure, ni de la finesse qu'exige le trait.

Qu'un raccourci difficile à dessiner juste, embarrasse un artiste médiocre, il croit cacher sa négligence ou sa paresse sous un amas de plis inutiles. Il se trompe: l'œil du critique éclairé remarquera le défaut plutôt qu'il n'auroit fait peut-être, par l'affectation qu'on a mise à le cacher; & ceux, en plus grand nombre, qui jugeront par sentiment, seront toujours affectés désagréablement de ce qui n'est pas conforme à la nature. Le meilleur parti est de surmonter la difficulté du trait par une étude sérieuse du nud; alors la *draperie* devenue moins contrainte, prendra la forme que lui prescrira le contour des membres, & ses plis simples & débrouillés n'auront rien qui embarrasse les regards: cependant comme il est peu de préceptes dont on ne puisse abuser, en

les observant trop rigoureusement, il faut, en cherchant à se conformer à celui-ci, c'est-à-dire en s'efforçant de faire sentir le nud au-travers des *draperies*, ne pas tellement ferrer chaque partie du corps, que les membres gênés semblent servir de moule aux étoffes qui y paroîtroient collées. Évitez avec un semblable soin de donner aux vêtemens une telle ampleur, qu'une figure paroisse accablée sous le poids des étoffes; ou que nageant, pour ainsi dire, dans une quantité de plis, elle ne paroisse que l'accessoire, tandis que les *draperies* deviendroient l'objet principal.

C'est ici l'occasion de réfléchir un moment sur l'usage de ces petites figures, que les Peintres nomment *manequins*; parce que cet usage sembleroit devoir être au moins toléré pour l'étude des *draperies*: il semble même être consacré pour cet objet, par l'exemple de quelques habiles peintres qui s'en sont servis, comme le Poussin; mais si l'on doit juger de la bonté d'un moyen, n'est-ce pas en comparant les inconvéniens qui peuvent en résulter, avec l'utilité qu'on en peut retirer? Si cela est, je dois condamner une pratique dangereuse pour un art qui n'a déjà que trop d'écueils à éviter. Mais entrons dans quelques détails.

Les Peintres qui avouent qu'on ne peut parvenir à dessiner correctement la figure qu'en l'étudiant sur la nature, trouvent moyen de surmonter dans cette étude la difficulté qu'oppose à leurs efforts cette mobilité naturelle qui fait qu'une figure vivante ne peut demeurer dans une assiette invariable: ils surmontent aussi celle de l'instabilité de la lumière, qui pendant qu'ils peignent une figure nue, se dégrade, s'affoiblit, ou change à tout instant. Comment ces mêmes artistes regardent-ils comme insurmontables ces mêmes difficultés, lorsqu'elles ont pour objet l'étude d'une *draperie*? pourquoi la fixer sur une représentation incorrecte, froide, inanimée, &c, dans l'espérance d'imiter plus exactement la couleur & les plis d'un satin, renoncer à ce feu qui doit inspirer des moyens prompts de représenter ce qui ne peut être que peu d'instans sous les yeux?

Ce n'est pas tout: l'artiste s'expose à donner enfin dans les pièges que lui tend une figure, dont les formes ridicules parviennent insensiblement à se glisser dans le tableau, &c à rendre incorrectes, ou froides & inanimées, celles que le peintre avoit empruntées d'une nature vivante & régulière. Qu'arrive-t-il encore? L'étoffe étudiée sur le manequin, & bien plus finie que le reste du tableau, détruit l'unité d'imitation, dépare les différens objets représentés; & ce satin si patiemment imité, offre aux yeux clairvoyans une pesanteur de travail, ou une molesse de touche qui fait bien regretter le tems qu'un artiste a employé à ce travail ingrat. Ce n'est donc pas le Poussin qu'il faut suivre en cette partie; c'est Titien, Paul Veronese, & sur-tout Vandéik. Les *draperies* de ce dernier sont légères, vraies, & faites avec une facilité qui indique un artiste supérieur à ces détails. Examinez de près son travail & sa touche, vous voyez combien peu les étoffes les plus riches lui ont coûté; à la distance nécessaire pour voir le tableau, elles l'emportent sur les plus patients & les plus froids chefs-d'œuvre de ce genre. Le moyen d'arriver à ce beau faire, est d'étudier cette partie en grand, & de donner à chaque espèce d'étoffe la touche qui lui convient, sans se laisser égarer & se perdre dans la quantité de petites lumières, de reflets, de demi-teintes, & d'ombres que présente une *draperie* immuable apprêtée sur un manequin, & posée trop près de l'œil.

Je vais finir par une réflexion sur la manière de draper des sculpteurs anciens. Presque toutes leurs figures paroissent drapées d'après des étoffes mouillées. Ces étoffes sont distribuées en différens ordres

de petits plis, qui laissent parfaitement distinguer les formes du corps; ce qui n'est cependant pas si général, qu'il n'y ait quelques exceptions, & qu'on n'ait trouvé des morceaux de sculpture grecque traités dans une manière plus large pour les *draperies*, & telle qu'elle convient à la peinture. En conseillant aux Peintres de ne pas imiter servilement l'antique dans sa manière de draper, il s'en faut bien que je prétende la blâmer. Les anciens sont assez justifiés par ce qui est arrivé quelquefois à nos modernes, lorsque voulant affecter une grande manière & des plis grands & simples, ils ont laissé le spectateur incertain, si ce qu'il voyoit étoit l'imitation des accidens d'un rocher, ou des plis flexibles d'une étoffe. En effet rien n'étant plus éloigné de la flexibilité & de la légèreté d'une gaze ou d'un taffetas, que l'apparence que nous offre une surface de pierre & de marbre, il faut choisir dans les accidens des *draperies* ce qui doit caractériser davantage leur souplesse & leur mobilité, sur-tout ne pouvant y ramener l'esprit, par l'éclat, la variété des couleurs, & par le jeu de la lumière. Voyez DESSEIN. Cet article est de M. WATELET.

DRAPERIE, (*Comm.*) il se dit du commerce ou de la manufacture des draps. Voyez, à l'article LAINE, Manufacture en laine.

DRAPIER, voyez MARTIN-PÊCHEUR.

DRAPIER, s. m. (*Comm.*) marchand qui fabrique le drap, ou qui le vend. On appelle le premier *Drapier-drapant*, & le second marchand *Drapier*.

DRAPIERE, s. f. en terme d'Epinglier, est une grosse épingle courte, dont les marchands & les drapiers sur-tout se servent pour fermer leurs ballots.

DRASTIQUE, adj. (*Medecine.*) qui agit violemment & promptement. On donne ce nom aux purgatifs de cette espèce.

DRAVE, (LA) *Géog. mod.* rivière d'Allemagne dont la source est dans le cercle de Bavière, & qui se jette dans le Danube.

DRAYOIRE, s. f. terme de Corroyeur, instrument qui sert à drayer les cuirs. Voyez la Pl. du Corroyeur, & l'article CORROYEUR.

DRAYER, v. act. terme de Corroyeur, qui se dit de la façon par laquelle les ouvriers ôtent de dessus la vache, avec la drayoire, tout ce qui peut y être resté de la chair de l'animal. Les Tanneurs donnent aussi la même façon à leurs cuirs, mais ils l'appellent *écharner*, & l'instrument dont ils se servent pour cela, *écharnoir*. Voyez ECHARNER, ECHARNOIR, & l'article TANNERIE.

DRAYEURE, s. f. terme de Corroyeur, ce sont les rognures du cuir tanné, qui ont été enlevées de dessus la peau du côté de la chair. Les Corroyeurs se servent de ces rognures pour essuyer les cuirs, après qu'ils ont été crêpis. Voyez l'article CORROYEUR & CORROYER.

D R E

* DREGER, v. act. (*Econ. rust.*) c'est avec une espèce de peigne de fer, séparer la graine de la tige; ce qui se fait en passant le bout des branches, où sont les têtes & la graine, entre les dents de la *drege*. Cette manœuvre se pratique sur le lin; & l'on dit, *dreger le lin*.

DREGES ou SERANS, (*Econ. rust.*) Voyez SERANS.

DRENCHES, s. m. pl. (*Hist. mod.*) c'étoient, dans les anciennes coutumes d'Angleterre, des vassaux d'un rang au-dessus des vassaux ordinaires, qui relevoient d'un seigneur fuserain. On les appelloit autrement *drengi*.

Comme du tems du roi Guillaume le Conquérant il n'y avoit point encore en Angleterre de

chevaliers, mais seulement des *drenches*, ce prince fit créer ceux-ci chevaliers pour la défense du pays: en conséquence Lanfrancus fit ses *drenches* chevaliers, &c.

Ce fut le Conquérant qui donna le nom de *drenches* aux seigneurs des terres. Un certain Edoüard Sharbourn de Norfolk & quelques autres seigneurs, ayant été chassés de leurs terres, en formèrent leurs plaintes devant le roi, & représentèrent qu'ils n'avoient jamais pris parti contre lui; ce qui, après une enquête, s'étant trouvé véritable, le roi les rétablit dans leurs possessions, & ordonna qu'ils porteroient désormais le titre de *drenches*. Chambers.

DRENNE, f. f. *turdus viscivorus major*, (Hist. nat. Ornithol.) espèce de grive qui est la plus grosse de toutes. Cet oiseau pèse quatre onces & demie; il a onze pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix-huit pouces d'envergure. Le bec est droit, semblable à celui du merle, ou un peu plus court; la pièce supérieure est brune, & un peu plus longue que l'inférieure; la langue est dure, creusée en gouttière, fourchue, cartilagineuse, & transparente; le dedans de la bouche est jaune; les ouvertures des narines sont grandes, & presque ovales; l'iris des yeux est de couleur de noisette; les cuisses, les pattes sont longues, les ongles sont noirs; le doigt extérieur tient au doigt du milieu à sa naissance, sans qu'il y ait aucune membrane; la tête est de couleur brune, cendrée ou plombée, & le milieu des plumes est noirâtre; le dos, la queue, & le croupion, sont de la même couleur, avec quelques teintes de jaune. Les plumes de cet oiseau changent pendant l'été, & deviennent plus cendrées; la face inférieure est marquée de taches noirâtres assez grandes, depuis le bec jusqu'à la queue; le haut de la poitrine, les côtés, & le bas-ventre, sont jaunâtres; le dessous de la poitrine & le ventre sont blancs; chaque aile a dix-huit grandes plumes, dont la seconde est la plus longue: elle a cinq pouces; la pointe des petites plumes qui recouvrent les grandes est blanche. La queue a quatre pouces & demi de longueur; elle est composée de douze plumes. On trouve des chenilles dans l'estomac de cet oiseau. Il chante très-bien au printemps; & ordinairement il se perche au-dessus des arbres sur les chênes, les ormes, &c. Il reste toute l'année dans ce pays-ci; il y niche; il est solitaire; on n'en voit qu'une couple à la fois. Cet oiseau est le moins bon à manger de toutes les grives. Il se nourrit en hyver de baies de houx. On a remarqué que les *drennes* se tiennent chacune sur un arbre séparé, qu'elles ne s'en écartent pas loin, & qu'elles en éloignent les autres oiseaux. Willughby, Ornith. Voyez OISEAU. (I)

DRENTE, (LA) Géog. mod. contrée des Provinces-Unies, bornée à l'orient par la Westphalie, au septentrion par la province de Groningue & des Ommlandes, à l'occident par la Frise, & au midi par l'Owerisel, dont elle faisoit autrefois partie. Elle a pour capitale Coworde.

DRESDE, (Géog. mod.) ville d'Allemagne dans le cercle de haute-Saxe, capitale de la Misnie & de l'électorat de Saxe: elle est sur l'Elbe, qui la divise en vieille & en neuve. Long. 31. 26. lat. 51. 12.

DRESSÉE, f. f. (*Epinglier*.) ces ouvriers appellent une *dressée cueillie*, celle que l'on a ramassée & battue par un bout avec une planche, ou autre chose de cette nature, pour la rendre aussi égale qu'il est possible, avant de la couper en tronçons. Voyez dans les Pl. de l'Epinglier, la figure qui représente une *dressée cueillie* dans la boîte à cueillir, c'est-à-dire à mettre de même longueur. Voyez aussi l'article EPINGLE.

* DRESSER, ce terme a dans les Arts un grand

nombre d'acceptions différentes. Nous allons donner les principales, celles auxquelles on pourra rappeler les autres; en sorte que ce terme n'ait dans aucun article de ce Dictionnaire, un sens entièrement différent de tous ceux qu'on lui remarquera dans les articles suivans.

DRESSER UN MÉMOIRE, (*Commerce*.) c'est parmi les marchands en détail, extraire de leur livre journal, & écrire article par article les marchandises qui ont été fournies, avec leur qualité, leur poids, leur aunage, leur prix, & la date de leur fourniture, pour en demander le paiement à ceux à qui on les a délivrées à crédit. Voyez les dictionn. du Comm. & de Trév.

DRESSER UN INVENTAIRE, voyez INVENTAIRE.

DRESSER UN COMPTE, voyez COMPTE.

DRESSER UN CHEVAL, (*Maréch.*) c'est lui apprendre tous les exercices qu'on exige de lui.

Se dresser; un cheval qui se *dresse*, est celui qui se leve tout droit sur les pieds de derrière.

DRESSER, v. act. (*Jardinage*.) se dit d'un terrain, d'un parterre, d'une allée, d'une planche, que l'on unit ou de niveau, ou en pente douce, ou en la coupant par différentes chûtes qui forment des terrasses, suivant sa situation naturelle.

On commence par labourer tout le terrain à la charrue, pour couper les mauvaises herbes; on y passe ensuite la herse, pour araser les buttes & remplir les cavités. Cette terre ainsi ameublie, est plus facile à transporter. On fait ensuite, suivant l'alignement, des rigoles, des rayons, des repaires en cette manière: choisissez, à l'une des extrémités du terrain, l'endroit le plus uni; vous y poserez deux jalons à cinq ou six piés l'un de l'autre, & dont les têtes soient bien applaties, pour y placer une règle de maçon de 8 à 10 piés de long, & vous poserez dessus un niveau de maçon, qui établira vos deux jalons de niveau; ensuite à l'extrémité opposée du terrain, vous mesurerez le jalon qui a été posé dans l'alignement, & qui sera de quelques pouces plus haut ou plus bas que celui qui soutient votre niveau, en faisant butter ou décharger ce jalon à la hauteur de l'autre, vous aurez le moyen de faire apporter des terres suivant le cordeau, & de dresser avec le rateau une rigole d'un pié ou deux de large, qui vous servira de repaire pour tout le reste; vous enfoncerez rez-terre au pié des jalons, des piquets que l'on appelle *taquets*; multipliant ensuite ces rigoles en plusieurs endroits du terrain, & posant la règle & le niveau en-travers de l'un à l'autre, elles serviront à le dresser entièrement, en faisant apporter des terres de tous côtés, & ôtant ce qui est de trop dans certains endroits.

Les rigoles qu'on suppose à demi dressées, demandent d'être plombées en marchant dessus pour affermir la terre; ensuite on y passe le rateau fin jusqu'à ce que le cordeau touche & effleure également la superficie de la terre sans être forcé.

Quelquefois ces rigoles se coupent en terre ferme, quand le terrain est en pente, tel que seroit celui d'un talud; alors au lieu de faire apporter des terres, on les ôte & on les enlève suivant les repaires tracés.

Quand il s'agira de dresser un terrain en pente douce, il ne faudra point poser de règle, ni de niveau; il suffira de mettre plusieurs jalons à même hauteur sur un alignement pris sur les jalons des extrémités qui sont les points de sujétion qui reglent la ligne de pente; & en les examinant l'un après l'autre avec votre jalon d'emprunt (Voyez JALON), vous les ferez butter ou décharger suivant le besoin: vous dresserez ensuite des rigoles de pente dans toute l'étendue de votre terrain, ainsi qu'il vient d'être dit.

Si l'on coupe un terrain en terrasse, la manière

de le *dresser* reviendra à l'une des deux précédentes. On dresse un petit talud, soit d'une terrasse ou d'un boulingrin, dont les terres sont ou en masse, ou rapportées & plombées grossièrement, en alignant des piquets de deux toises en deux toises, & en mettant en pareil nombre & à même distance, des piquets sur la ligne d'en-bas qui termine le pié du talud. Tendez un cordeau de haut en bas d'un jalon à son opposé, & faites une rigole ou repaire d'un pié de large, suivant le cordeau; coupez la terre aussi par rigoles, en tendant le cordeau de piquet en piquet; pour achever de *dresser* ce talud qui est entrecoupé par des rigoles, passez la boucle du cordeau dans un piquet, il n'importe lequel; traînez & promenez ce cordeau de tous sens, & d'une rigole à une autre; faites suivre un homme qui coupera & arasera à la bêche les endroits où il y aura trop de terre, en suivant exactement le cordeau sans le forcer, ou bien en faisant rapporter de la terre dans les endroits où il en manquera: ainsi donnant communication d'une rigole à une autre, on unira & applanira tout le talud avec le rateau.

On ne donnera point ici la manière de *dresser* un coteau en amphithéâtre; comme ces morceaux sont composés de terrasses, de taluds, & de glacis de gazon, on n'aura qu'à suivre ce qui a été enseigné à ce sujet.

S'il s'agit de *dresser* un potager, on le coupera en différentes planches par le moyen du cordeau & de la toise, bien entendu que ces planches seront élevées un peu au-dessus des sentiers qui les entourent.

Quand la place du parterre a été *dressée* comme le reste du jardin, il convient de la passer au rateau fin; & s'il s'y trouve des pierres, on passera la terre à la claie pour la mettre en état d'être maillée, & qu'on y puisse aisément planter le buis.

On observera sur-tout de tenir le milieu des allées en dos-d'âne, afin de donner l'écoulement aux eaux. Voyez ALLÉES & SABLIER. (K)

DRESSER, en *Architecture*, c'est élever à plomb quelque corps, comme une colonne, un obélisque, une statue, &c. *Dresser d'alignement*, c'est lever un mur au cordeau. *Dresser de niveau*, c'est aplanir un terrain. *Dresser une pierre*, c'est l'équarrir, rendre ses paremens & ses faces opposées parallèles, & la disposer à recevoir le trait. (P)

DRESSER DE LIME, terme d'*Aiguillier*, c'est limer l'aiguille après que l'ouvrier en a formé la pointe avec la lime, & qu'il l'a marquée de son poinçon. La *dresser de marteau*, c'est la faire passer sous le marteau pour la redresser, après qu'elle a été recuite; car il arrive souvent que la fraîcheur de l'eau la fait déjetter ou tortuer. Voyez AIGUILLE.

DRESSER, chez les *Bijoutiers*, *Orfèvres*, *Metteurs-en-œuvre*, c'est rendre à la lime ou à l'échoppe des pièces de Bijouterie, assemblées ou non assemblées, exactement droites & plates sur toutes leurs faces.

DRESSER, chez les *Bottiers*, c'est polir la tige d'une botte encore en blanc, pour la cirer & la rendre plus claire, ce qui se fait en y passant la main à plusieurs reprises, après qu'elle a été rapée.

DRESSER, en terme de *Cardier*, c'est rendre les pointes égales & les renverser les unes autant que les autres, & toutes de même côté. On se sert pour cela d'un outil qui s'appelle *dresser*. Voyez les art. DRESSEUR & CARDES.

DRESSER, chez les *Chapeliers*, c'est donner au feutre la figure d'un chapeau, après qu'il a été foulé. Cette opération se fait en le mettant sur une forme de bois pour en faire la tête. On se sert pour cette manœuvre de la pièce, voyez PIÈCE; du choc, voy. CHOC; & de l'avaloire, voyez AVALOIRE. C'est avec ces instrumens qu'on fait descendre jusqu'au bas de la forme une ficelle qu'on avoit attachée en-

haut, & qui entraîne avec elle en descendant le feutre, & l'oblige à s'appliquer exactement sur la forme.

DRESSER, chez les mêmes ouvriers, c'est encore en unir & applanir les bords & le haut de la tête, en les tournant & passant souvent sur une plaque de fer ou de cuivre, qui est échauffée par un fourneau placé dessous.

Mais pour empêcher que la chaleur de la plaque ne brûle le chapeau & le rendre plus ferme, on prend la précaution d'étendre sur la plaque une feuille de papier, & de la couvrir d'une toile qu'on arrose de tems en tems avec le goupillon. V. l'art. CHAPEAU.

DRESSER, en terme de *Cloutier d'épingle*, c'est rendre le fil droit en le faisant passer sur l'engin entre plusieurs pointes de fer de côté & d'autre. Voyez ENGİN, & les fig. de la Pl. du Cloutier d'épingle.

DRESSER, se dit dans les cuisines, d'un potage & autre mets semblable. C'est verser le bouillon, le coulis, la sauce, sur le pain, ou plus généralement sur ce qui doit en être arrosé, trempé, humidifié.

DRESSER, c'est en terme d'*Épinglier*, tirer le fil de laiton de dessus le tourniquet & le faire passer entre les clous de l'engin, pour détruire les fortes de cercles ou orbes qu'il avoit pris sur la bobille, au tirage, & le réduire en brins parfaitement droits. La longueur de ces brins n'est ordinairement déterminée que par celle de la chambre où on les *resse*. On les coupe avec des tenailles tranchantes fort près de l'engin, & ils tombent au-dessous sur une planche qui est placée de sorte qu'elle leur fait faire un coude. Voyez TOURNIQUET, ENGİN, & BOBILLE, & les Planches de l'*Épinglier*; d l'engin fortement attaché sur une table dont les piés sont scellés en terre; e les tenailles avec lesquelles l'ouvrier tient le bout du fil de laiton pour le tirer; f f *dressées* déjà tirées & étendues de leur long par terre ou sur une planche. La fig. 17 de la même Planche représente l'engin en particulier; H l'engin, K I les pointes ou clous entre lesquels on fait passer le fil de laiton, en sorte qu'il forme plusieurs angles; G le tourniquet sur lequel est monté le fil que l'on veut redresser; t le pié du tourniquet posé & cloiié sur une partie de l'établi. Voyez l'article ÉPINGLIER.

DRESSER, en terme de *Charpentier*, *Menuisier*, *Tabletlier*, & ouvriers en bois, c'est unir les planches par les côtés, pour les rapprocher & les pouvoir mieux assembler.

DRESSER, se dit proprement chez les *Layettiers*, de la manœuvre par laquelle ils redressent les douves de tonneau, ce qu'ils exécutent par le moyen d'un feu sombre devant lequel ils les exposent.

DRESSER, en terme de *Graveur en pierres fines*, c'est polir le caillou sur une plaque de fer, de manière que tous les traits de la scie en soient effacés, & qu'il soit en état d'être ou gravé ou monté tout uni.

DRESSER, chez les *Serruriers*, *Taillandiers*, *Couteliers*, & presque tous les ouvriers en fer, c'est rendre droit, applanir, mettre toutes les faces de niveau, &c. ce qui se fait au feu ou à chaud, & à la forge & au marteau, ou à froid & à l'étau, & à la lime & au marteau, comme dans les cas où une pièce s'est déjettée à la trempe; ou à l'eau & à la meule, lorsqu'on commence l'ouvrage.

DRESSER, v. act. en terme de *Mâçon-Paveur*, c'est enfoncer le pavé également, en le battant avec la demoiselle, lorsqu'il est placé, & que les joints en sont garnis de sable.

DRESSER, chez les *Orfèvres en grosserie*, c'est unir au marteau de bois & achever de bien profiler, en applanissant les pièces à bouges & à contour.

DRESSER, chez les *Plumassiers*, c'est la première façon qu'on donne aux plumes, en les recevant de la première main. Cela se fait en pressant la plume de haut en bas entre les doigts, & en redressant la

côte, pour estimer sa largeur & sa longueur, & pouvoir lui donner telle forme & tel usage que l'ouvrier jugera à propos.

DRESSER, *en terme de Tabletier-Cornetier*, c'est donner la largeur, la grandeur & l'épaisseur à toutes les parties d'une pièce, avant de la mettre sur l'âne pour l'évider. *V. ANE & EVUIDER*. Ce qui se fait avec différens outils du tabletier, sur-tout avec l'écoïane. *Voyez ECOUANE*.

DRESSER, *en terme de Vergetier*, c'est restituer des foies tortues & mal tournées dans leur état naturel, en les laissant dans l'eau pendant quelque tems, en les peignant & les faisant sécher.

* DRESSER LES CANNES, (*Verr.*) c'est un préliminaire dont les garçons qui servent dans les verreries doivent s'occuper, avant que les maîtres se mettent à l'ouvrage. Voici en quoi il consiste. Si les cannes sont nouvellement raccommodées par le maréchal, le garçon les met dans l'ouvroir, & les laisse exposées au feu jusqu'à ce qu'elles soient presque blanches. Alors il plonge le bout blanc dans de l'eau; & quand il est refroidi, il ratiffe & enlève les pailles de fer qui se sont formées à sa surface. Cela fait, il cueille à verre. *Voyez l'article CUEILLER*. Il souffle afin que le vent n'entre pas dans la canne & n'en bouche pas le trou; il laisse refroidir la canne & la serre en cet état dans la cassette. Si les cannes ont servi, il les réchauffe aussi dans le four, puis il ôte le bouchon de verre qui est dans le bout de la canne; il se sert pour cela de la pincette, des bequettes ou du marteau. Si les cannes sont crochues, il les redresse, il cueille ensuite, il souffle, il laisse refroidir, & serre les cannes dans la cassette. Alors elles sont dressées & prêtes à servir.

DRESSEUR, *f. m. en terme de Cardier*, c'est un tuyau de fer creux, emmanché dans une petite poignée de bois, dont on se sert pour redresser les pointes qui se sont dérangées sous la pierre. *Voyez l'art. CARDES*.

DRESSEUR, (*Charbon de bois.*) On donne ce nom à celui qui arrange les bûches, de la manière dont il convient qu'elles le soient pour former le four à charbon. *Voyez l'article CHARBON*.

DRESSOIR, *f. m. ou FER À DRESSER, terme de Mirroirier*, c'est un instrument de fer en forme de demi-cercle, de huit ou dix pouces de large dans son grand diamètre, de quatre à cinq lignes d'épaisseur, uni & fort poli du côté de sa section, dont les ouvriers qui mettent les glaces au teint se servent pour étendre & dresser sur la pierre de liais la feuille d'étain qu'ils disposent à recevoir le vif-argent. *Voyez l'art. VERRIERIE*.

DRESSOIR, *en terme de Graveur en pierres fines*, c'est une plaque de fer extrêmement polie & dressée avec un autre morceau de même métal, sur laquelle on adoucit les cailloux, en les frottant dessus avec de la poudre d'émeril.

DRESSOIR, (*Cuisine.*) assemblage de planches arrêtees horizontalement entre deux montans, sur lequel celle qui est chargée dans les cuisines de tenir la vaisselle propre, la met égoutter & sécher, après l'avoir écurée. Le dressoir est proprement une armoire à différens rayons, qui n'a ni dessous, ni dessus, ni porte.

DREUX, (*Géog. mod.*) ville de l'île de France avec titre de comté. Elle est sur la Blaise, au pied d'une montagne. *Long. 19. 1'. 24". lat. 48. 44. 17.*

DREYEZ, *f. m. (Comm.)* petite monnaie qui a cours dans la Saxe & les états de Brandebourg; sa valeur n'est point partout la même; mais elle ne revient pas tout-à-fait à un sou de notre monnaie.

DREYLING ou DREYHELLER, (*Comm.*) monnaie de cuivre qui a cours dans le duché de Hol-

stein; elle vaut entre deux & trois liards, argent de France. Il y a, selon le dictionnaire de Commerce, un dreyling, mesure de liquides, qui contient vingt-quatre hecmers, & l'hecmer trente-deux achtelings. *Voyez ACHELING & HECMER*.

DRIE-BAND, (*Comm.*) c'est le lin que nous appelons lin à trois cordons.

DRIE-GULDENB, (*Comm.*) monnaie d'argent qui se fabrique en Hollande où elle vaut trois florins. *Voyez FLORINS*.

DRIESEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne dans la nouvelle marche de Brandebourg; elle est sur la Warte. *Long. 33. 36. lat. 52. 46.*

DRIFF, (*Alchim.*) C'est le nom qu'on a donné à la fameuse pierre de Buttlar, si vantée par Van Helmont; on la nommoit aussi *periapton salutis magneticum*. On la regardoit comme propre à attirer le venin; elle étoit, dit-on, composée d'*usnea*, ou de la mousse formée sur des têtes de mort, de sel marin, de vitriol cuivreux empâté avec de la colle de poisson. On a poussé le merveilleux jusqu'à prétendre qu'il suffisoit de goûter cette pierre du bout de la langue pour être guéri des maladies les plus terribles. *V. Woyt gazophylacium physico-medicum. (—)*

DRILLE, *f. m. (Bijoutier, Metteur-en-œuvre, & autres Artistes)* espèce de porte-foret. Cet outil est une branche de fer ou d'acier garnie vers les deux tiers d'une boule de cuivre, au-dessous de laquelle la branche devenue plus grosse & limée quarrément, est percée de même à l'intérieur pour y emmancher le foret que l'on enchâsse avec un repoussoir qui s'introduit par un trou qui traverse la branche au-dessus du foret.

Au-dessus de la boule est un morceau de bois qui traverse la branche, aux deux extrémités duquel s'attache une peau d'anguille qui passe par un anneau qui est en tête de la branche. Pour mettre le drille en jeu, il faut faire tourner l'arbre de fer jusqu'à ce que, reployant la peau d'anguille sur lui-même, la traverse de bois se soit élevée jusqu'à l'anneau de la tête. On appuie ensuite sur les deux extrémités de la traverse, & on la fait descendre rapidement. Entraîné pour lors par la force du mouvement orbiculaire, il n'a besoin que d'être aidé dans son action; en appuyant sur la traverse, lorsqu'elle se dévide, & allégeant la main, lorsqu'elle se relève. Le foret mû par cette force, agit directement & rapidement sur les parties que l'on veut percer; on s'en sert particulièrement pour percer les appliques.

Le drille se nomme encore *trépan*, par la ressemblance qu'il a avec les trépan des chirurgiens, du moins par sa partie inférieure; mais il est plus connu sous ce nom chez les Horlogers que chez les Metteurs-en-œuvre. *Voyez la Planche de Sculpture*.

DRILLES, *f. f. pl. terme de Papeterie*; ce sont de vieux drapeaux ou chiffons de toile, de chanvre ou de lin, qu'on emploie dans la fabrique du papier, & qui en font la principale matière. *Voyez PAPIER*.

DRILLIER, *f. m. terme de Papeterie*, celui qui ramasse les drilles ou vieux chiffons, & qui en fait commerce. On le nomme plus ordinairement chiffonnier. *Voyez CHIFFONNIER*.

DRIN, (*Géog. mod.*) rivière de la Turquie, en Europe; elle prend sa source au mont Marinati, sur la frontière de l'Albanie, & se jette dans le golfe de Drin, qui fait partie du golfe de Venise.

DRINAWARD, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie, en Europe, dans la Serbie, en une petite île du Drin.

DRISSE ou ISSAS, *f. f. (Marine.)* c'est un cordage

lage qui sert à hisser & amener la vergue ou le pavillon le long du mât. Il ne faut pas confondre l'itaque avec la *drisse*, ce que quelques-uns ont fait, parce que ces deux cordages aboutissent l'un sur l'autre, & semblent ne faire qu'une même manœuvre; les vergues sont faïties vers le milieu par un cordage appelé *itaque*, qui passe sur le chouquet du mât, & ensuite est amarré à la poulie de *drisse*. On appelle *drisse* la manœuvre qui sert à hisser par le moyen de l'itaque, & par conséquent à amener les vergues. Chaque vergue a sa *drisse*.

La *drisse* de la grande vergue (*Planche I. n° 97.*) aboutit au bas du grand mât sur le second pont; la grosse poulie à quatre roüets par où passe la *drisse*, & qu'on voit au pié du grand mât sur le pont quand la vergue est haute, s'appelle *poulie de drisse*. Voyez SEP DE DRISSE. On donne à cette *drisse* quatre fois la longueur du mât, prise de dessus le pont jusqu'à la hune.

La *drisse* de la vergue d'artimon (*Planc. I. n° 96.*) aboutit sur la dunette, en-dedans du cinquième hauban, à compter de l'arrière à l'avant, tribord ou bas-bord, car elle peut être mise d'un bord ou de l'autre; ordinairement c'est à bas-bord. On donne à cette *drisse* une fois $\frac{1}{2}$ la longueur de la vergue d'artimon.

La *drisse* de la vergue de misaine (*n° 98.*) aboutit au pié du mât de misaine sur le gaillard d'avant: on lui donne quatre fois la longueur du mât.

La *drisse* de la vergue du perroquet de fougue aboutit sur la dunette fort en-arrière; c'est la troisième manœuvre que l'on trouve en venant de l'arrière en avant sur la dunette, tribord ou bas-bord.

La *drisse* de la vergue du grand mât de hune (*Planche I. n° 100.*) aboutit en-arrière de tous les haubans, en-dehors du vaisseau à tribord: on lui donne trois fois la longueur de la grande vergue.

La *drisse* de la vergue du petit mât de hune (*Planche I. n° 101.*) aboutit auprès de l'amure en-arrière, & en-dehors des haubans à bas-bord: on lui donne trois fois la longueur de la vergue.

La *drisse* de la vergue de grand perroquet (*Planche I. n° 102.*) aboutit à côté & en-arrière de celle du grand hunier: elle a deux fois & demie la longueur de la grande vergue.

La *drisse* de la vergue du petit perroquet (*Planc. I. n° 103.*) aboutit à côté & en-arrière de la *drisse* du petit hunier, auprès de l'amure: elle a deux fois & demie la longueur de la vergue de misaine.

La *drisse* de la vergue de civadiere. (*n° 55.*)

La *drisse* du perroquet de beaupré. (*n° 104.*)

La *drisse* de chaque perroquet est à bas-bord ou à tribord, afin de pouvoir être hissée au vent; elle est donc sans dorman. La vergue sèche n'a point de *drisse*; elle est abossée au mât, aussi-bien que la vergue de beaupré.

Drisse de pavillon, c'est une petite corde qui sert à arborer & à amener le pavillon.

Allonge la drisse, terme de commandement pour faire étendre la *drisse*, afin que plusieurs hommes puissent la prendre & tirer tous ensemble. (Z)

D R O

DROGHEDA, (*Géog. mod.*) ville de la comté de Houth, dans la province d'Ulster, en Irlande: elle est sur la Boine. *Long. 11. 20. lat. 53. 53.*

DROGMAN ou DROGUEMAN, (*Hist. mod. & Commerce.*) on nomme ainsi dans le Levant les interprètes que les ambassadeurs des nations chrétiennes, résidens à la Porte, entretiennent près d'eux pour les aider à traiter des affaires de leurs maîtres. Les consuls ont aussi des *drogmans* entretenus, tant pour leur propre usage, que pour celui des marchands de leur nation, qui trafiquent dans les échel-

Tome V.

les du Levant, ou des étrangers qui y viennent sous la bannière de cette nation.

L'entremise des *drogmans* ou interprètes étant absolument nécessaire dans le commerce du Levant, dont le bon succès dépend en partie de leur fidélité & de leur habileté; Louis XIV, pour y pourvoir, donna au mois de Novembre 1669, un arrêt de son conseil en forme de règlement, qui ordonne qu'à l'avenir les *drogmans* & interprètes des échelles du Levant, résidens à Constantinople, Smyrne, & autres lieux, ne pourroient s'immiscer dans les fonctions de cet emploi, s'ils n'étoient François de nation, & nommés par une assemblée de marchands, qui se feroit en la présence des consuls, entre les mains desquels ils seroient tenus de prêter serment, dont il leur seroit expédié acte en la chancellerie des échelles.

Et afin qu'à l'avenir on pût être assuré de la fidélité & bonne conduite desdits interprètes & *drogmans*, sa majesté ordonna en outre par le même arrêt, que de trois ans en trois ans il seroit envoyé dans les échelles de Constantinople & de Smyrne six jeunes garçons de l'âge de huit à dix ans, qui voudroient y aller volontairement, lesquels seroient remis dans les couvens des peres Capucins desdits lieux, pour y être élevés & instruits dans la religion catholique, apostolique, & romaine, & dans la connoissance des langues, afin d'en former des *drogmans* & interprètes.

Un an après le même prince donna un second arrêt, par lequel en ordonnant l'exécution du premier, & pour l'interpréter autant que besoin seroit, il entend qu'il soit envoyé six de ces jeunes gens par chacune des trois premières années, afin qu'il pût s'en trouver en moins de tems un nombre suffisant pour le service de la nation, sans qu'il fût désormais besoin d'avoir recours à des étrangers: voulant néanmoins qu'après lesdites trois premières années il n'en soit plus envoyé que six de trois ans en trois ans.

Les pensions pour chacun de ces élèves furent réglées à la somme de trois cents livres, qui seroient payées par la chambre du commerce de Marseille, sur le droit de demi pour cent, appelé *cottimo*; à la charge par les peres Capucins de Smyrne & de Constantinople de les nourrir & entretenir, & les instruire dans la connoissance des langues. Ce dernier arrêt est du 31 Octobre 1670. *Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers.*

DROGUE, f. f. *terme de Commerce*; il se dit généralement des épices, & autres marchandises qui viennent des pays éloignés, & qui servent à la Médecine, à la Teinture, & aux Arts.

Les *drogues* dont se servent les Teinturiers sont de trois especes: il y en a de *colorantes*, qui donnent une teinture ou une couleur; de *non colorantes*, qui disposent seulement les étoffes à prendre mieux les couleurs, ou à rendre les couleurs plus brillantes; & de troisièmes, qui servent aux deux fins. V. TEINTURE.

DROGUE, (*Art. méchaniq.*) c'est ainsi que les Artistes appellent toute composition dont ils font un secret. Ainsi la *drogue* des Eventailistes n'est autre chose qu'un mélange de gomme arabique & de miel, délayés dans de l'eau. Voyez EVENTAIL.

* DROGUET, f. m. (*Manufact. en laine.*) étoffe ou toute laine, ou moitié fil & moitié laine, quelquefois croisée, plus souvent sans croisure. On y fait aussi entrer de la soie. Il y en a de tout fil teint ou peint. On fabrique ce genre d'étoffe dans un grand nombre de villes différentes; & il y en a d'autant d'especes que les combinaisons des matières, du travail, de la longueur & de la largeur peuvent fournir de variétés. V. LAINE, MANUFACTURE EN LAINE.

* DROGUET, (*Manuf. en soie.*) Le *droguet* se travaille à la petite tire, qui lui est proprement affectée; c'est le dessin qui en détermine l'espece. Selon

le dessein, cette étoffe est brillante, cannelée, lustrinée, satinée, réduite, non réduite, &c. mais on la distribue sous deux dénominations générales; le *droguet satiné*, & le *droguet brillanté*. Dans l'un & l'autre c'est le poil qui fait la figure. La chaîne en est ordinairement de 40 à 50 portées; il en est de même du poil. La chaîne se distribue communément sur deux ensuples; elle a été ourdie à deux fois, une des parties ayant plus de longueur que l'autre. La partie la plus longue s'appelle le *pivot*. Cette chaîne n'est point passée dans les maillons du corps; elle est sur quatre lisses, avec une armure en taffetas, de manière que le pivot est sur deux lisses, & l'autre partie de chaîne sur deux autres. De son côté, le poil n'est point passé dans les lisses, mais seulement dans le corps, à l'exception des *droguets* satinés, où il se trouve sur cinq lisses ordinaires. Le *droguet* se travaille à deux marches: l'une pour le coup de plein, l'autre pour le coup de tire. Dans les *droguets* satinés, les cinq lisses sont tirées par le bouton.

Comme l'armure de la chaîne ou du fond est en taffetas, on comprend sans peine qu'une marche fait lever la chaîne, & l'autre le pivot. Le coup de plein passe sur la chaîne, & le coup de tire sur le pivot. Cette précaution est nécessaire, en ce que le coup de tire grossissant & augmentant la soie qui leve, par l'union qui s'en fait avec les fils que la marche fait lever; le tout levant ensemble, il arrive que la soie de chaîne boit ou emboit davantage dans l'étoffe, & que s'il n'y avoit point de pivot, mais que la chaîne fût toute sur un ensuple, la partie de soie qui leveroit avec la tire du poil, leveroit plus que celle qui leve seule, & empêcheroit l'étoffe de ferrer.

Avant l'invention des pivots, ces ouvriers étoient obligés de changer le mouvement des quatre lisses de taffetas, à toutes les deux ou trois aunes d'étoffe fabriquée, faisant lever tour-à-tour les deux lisses dont la soie étoit plus tirante sur le coup de plein. Mais cette attention ne prévenoit pas toute détériorité; la mauvaise façon augmentoit même à mesure que la moitié de la chaîne étoit plus tendue que l'autre; & si le changement de lisses y remédioit, ce n'étoit pas du moins avec le même avantage que le pivot y remédie.

Outre les *droguets* de soie dont nous venons de parler, il y en a d'or & d'argent; ce sont des tissus courans, dont la dorure est liée par la découpure ou par la corde. Dans ce genre d'étoffe le dessein est communément petit, & l'armure la même qu'au ras de Sicile, parce qu'il ne se leve point de lisse au coup de dorure, de manière que quatre marches suffisent pour cette étoffe, deux pour le fond, deux pour l'accompagnement, qui doit être en taffetas ou gros de Tours, généralement pour toute étoffe liée par la corde ou par la découpure.

Il se fabrique aussi des *droguets* d'or brochés; ils sont montés & armés comme les précédens. Ils tiennent leurs noms du dessein, & leur qualité de l'armure & du travail.

DROGUETIER, f. m. (*Manuf. en laine.*) nom qu'on donne dans les manufactures en laine de la Bourgogne, à des ouvriers fabriquant le *droguet*.

DROGUIER, f. m. (*Pharm. & Hist. nat. med.*) c'est ainsi qu'on appelle une suite d'échantillon de drogues rangées dans un ordre méthodique.

La connoissance des drogues étant essentielle au medecin (*voyez* MEDECIN), celui qui se destine à exercer la Medecine, & qui n'a pas la commodité de voir habituellement les drogues en grand chez le droguiste ou chez l'apothicaire, doit se former de bonne heure un bon *droguier*, & le placer sous les yeux & sous la main; c'est un moyen sûr d'acquies sans travail, & presque sans s'en appercevoir, la connoissance que nous venons de recommander.

Les divers morceaux qui composent le *droguier*, doivent être renfermés dans des poudriers ou dans des bouteilles de verre blanc, afin qu'on puisse le voir commodément sans le déplacer; & ces vaisseaux doivent être fermés plus ou moins soigneusement, selon que l'exige la conservation de chaque drogue.

Voyez CONSERVATION. (b)

DROGUISTE, f. m. nom que l'on donne à ceux d'entre les épiciers qui vendent des drogues propres pour la pharmacie, la teinture, & les Arts.

DROGUEURS, (GRANDS) ou **GONDOLES**, terme de Pêche usité dans le ressort de l'amirauté de Fécamp.

DROIT, adj. se dit, en Géométrie, de ce qui ne se fléchit ou ne s'incline d'aucun côté.

Ainsi une ligne droite est celle qui va d'un point à un autre par le plus court chemin, sans se fléchir.

Droit pris dans ce premier sens, est opposé à courbe. *V.* COURBE, où nous avons fait des réflexions sur les définitions des mots *ligne droite* & *ligne courbe*.

L'angle droit est celui qui est formé par deux lignes perpendiculaires l'une à l'autre, c'est-à-dire qui ne s'inclinent d'aucun côté. *V.* PERPENDICULAIRE.

La mesure d'un angle droit est le quart de la circonférence, c'est-à-dire 90 degrés; par conséquent tous les angles droits sont égaux. *Voyez* ANGLE.

Le mot *droit* pris dans ce second sens, est opposé à oblique. *Voyez* OBLIQUE.

On dit d'une figure qu'elle est rectangle, lorsque ses côtés sont à angles droits, c'est-à-dire perpendiculaires les uns sur les autres. *Voyez* FIGURE.

Quelquefois une figure est entièrement rectangle, c'est-à-dire a tous ses angles droits, comme le carré & le parallélogramme: quelquefois elle n'est rectangle qu'en partie seulement, comme le triangle rectangle.

Cône droit, *voyez* CÔNE.

Sinus droit, *voyez* SINUS. Ce mot sert à distinguer le sinus droit du sinus verse.

La sphere droite est celle où l'équateur coupe l'horizon à angles droits, ou, ce qui est la même chose, celle qui a les poles à l'horizon, & l'équateur au zénith. *Voyez* SPHERE.

La sphere est droite pour tous les peuples qui habitent précisément sous l'équateur; d'où il suit que ces peuples n'ont aucune latitude ou élévation de pole. Ils peuvent voir les deux poles du monde à la fois à leur horizon, & toutes les étoiles se lever, passer par leur méridien, & se coucher. Le Soleil leur paroît toujours monter & descendre sur l'horizon à angles droits: enfin toutes leurs nuits sont égales à leurs jours. *V.* LATITUDE, ÉTOILE, LEVER, JOUR, NUIT, &c.

Dans la sphere droite l'horizon est un méridien; & si on suppose que la sphere tourne sur son axe, tous les méridiens deviennent successivement horizon l'un après l'autre. *Voyez* HORIZON.

L'ascension droite du Soleil ou d'une étoile, est le point de l'équateur, qui se leve avec le Soleil ou l'étoile, pour ceux qui ont la sphere droite. Les degrés d'ascension droite se comptent depuis le premier point d'Aries; c'est proprement la distance entre le 1^{er} point d'Aries, & le point où le méridien qui passe par l'astre, coupe l'équateur. *Voyez* ASCENSION.

Descension droite, *voyez* DESCENSION.

On appelle cercle droit dans la projection stéréographique de la sphere, un cercle qui tombe à angles droits sur le plan de projection, ou qui passe par l'œil du spectateur. Ce cercle se projette par une ligne droite. *Voyez* STÉRÉOGRAPHIQUE.

Navigation droite, *voyez* NAVIGATION. Harris & Chambers. (O)

DROIT, en Anatomie, est le nom que l'on donne à plusieurs muscles, à cause de leur direction parallèle au plan que l'on imagine diviser le corps en deux

parties égales & symétriques. Ils reçoivent plusieurs dénominations des parties auxquelles ils servent, comme *droit* de l'abdomen, *droit* de la cuisse, *droit* latéral de la tête, grand *droit* postérieur, petit *droit* postérieur, grand *droit* antérieur long, *droit* antérieur court, *droit* de l'œil, &c.

Le *droit* de l'abdomen est un muscle du bas-ventre qui est attaché au sternum, à l'extrémité des deux dernières côtes, & va s'insérer en droite ligne à l'os pubis. Voyez ABDOMEN, ANATOMIE, & nos Planches anatomiques.

Il a trois ou quatre, & rarement cinq énérvations ou coarctations tendineuses de ses fibres charnues, qui divisent son corps comme en autant de muscles séparés.

Le *droit* antérieur de la jambe est un muscle qui sortant de l'épine inférieure & antérieure des os des îles & du rebord de la cavité cotyloïde; & passant entre les deux vastes, va s'insérer à la rotule. Voyez FÉMUR, & nos Planches anatomiques.

Droits latéraux de la tête; ce sont deux muscles épais & charnus qui sortent de la partie supérieure de l'apophyse transversale de la première vertèbre du cou, & vont s'insérer à l'occiput. Voyez TÊTE.

Le grand *droit* postérieur de la tête; c'est une paire de muscles de la tête, qui naît tendineuse & charnue de la partie supérieure de l'apophyse épineuse de la seconde vertèbre du cou, d'où il monte un peu obliquement en-dehors, & s'attache à la partie postérieure de la ligne transversale inférieure de l'os occipital, à quelque distance de la crête ou épine de cet os.

Le petit *droit* postérieur de la tête; il sort de la partie postérieure de la première vertèbre du cou, & va s'insérer à la partie moyenne de l'os occipital.

Le grand *droit* antérieur de la tête, ou le long, vient de la partie antérieure des apophyses transversales des cinq ou six premières vertèbres du cou, & va s'insérer sous l'apophyse cunéiforme de l'occipital.

Le petit *droit* antérieur naît de la partie antérieure de la 1^{re} vertèbre du cou, & va s'insérer devant la racine de l'appendice de l'apophyse condyloïde de l'occipital, immédiatement au-dessous du premier.

Les muscles *droits* de l'œil prennent leur attache au fond de l'orbite, proche le trou optique; ils viennent de-là tous charnus, jusqu'à la plus grande circonférence de la convexité de l'œil; & s'élargissant par des tendons fort plats, ils se prolongent jusqu'à la cornée transparente, où ils se terminent. Ils forment par leur union depuis la grande circonférence jusqu'à la cornée, une espèce de membrane circulaire, à laquelle on a donné le nom de *membrane albuginée*. Voyez ALBUGINÉE.

Les muscles *droits* de l'œil sont distingués les uns des autres, par rapport à leur situation, en supérieur, inférieur, latéral interne, latéral externe; par rapport à leur usage, en releveur, abaisseur, adducteur & abducteur; enfin par rapport aux passions, en superbe, humble, liseur ou buveur, & dédaigneux.

Le *droit* antérieur de la cuisse vient de l'épine antérieure-inférieure de l'os des îles de la membrane capsulaire, & va se terminer, en s'unissant intimement avec les vastes & le crural, à la rotule. (L)

* DROIT NATUREL, (Morale.) L'usage de ce mot est si familier, qu'il n'y a presque personne qui ne soit convaincu au-dedans de soi-même que la chose lui est évidemment connue. Ce sentiment intérieur est commun au philosophe & à l'homme qui n'a point réfléchi; avec cette seule différence qu'à la question, *qu'est-ce que le droit?* celui-ci manquant aussi-tôt & de termes & d'idées, vous renvoie au tribunal de la conscience & reste muet; & que le premier n'est réduit au silence & à des réflexions plus profondes, qu'après avoir tourné dans un cercle vicieux qui le

ramène au point même d'où il étoit parti, ou le jette dans quelque autre question non moins difficile à résoudre que celle dont il se croyoit débarrassé par sa définition.

Le philosophe interrogé dit, *le droit est le fondement ou la raison première de la justice*. Mais qu'est-ce que la justice? c'est l'obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient. Mais qu'est-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre dans un état de choses où tout seroit à tous, & où peut-être l'idée distincte d'obligation n'existeroit pas encore? & que devroit aux autres celui qui leur permettroit tout, & ne leur demanderoit rien? C'est ici que le philosophe commence à sentir que de toutes les notions de la Morale, celle du *droit naturel* est une des plus importantes & des plus difficiles à déterminer? Aussi croirions-nous avoir fait beaucoup dans cet article, si nous réussissions à établir clairement quelques principes à l'aide desquels on pût résoudre les difficultés les plus considérables qu'on a coutume de proposer contre la notion du *droit naturel*. Pour cet effet il est nécessaire de reprendre les choses de haut, & de ne rien avancer qui ne soit évident, du moins de cette évidence dont les questions morales sont susceptibles, & qui satisfait tout homme sensé.

I. Il est évident que si l'homme n'est pas libre, ou que si ses déterminations instantanées, ou même ses oscillations, naissant de quelque chose de matériel qui soit extérieur à son âme, son choix n'est point l'acte pur d'une substance incorporelle & d'une faculté simple de cette substance; il n'y aura ni bonté ni méchanceté raisonnées, quoiqu'il puisse y avoir bonté & méchanceté animales; il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit. D'où l'on voit, pour le dire en passant, combien il importe d'établir solidement la réalité, je ne dis pas du *volontaire*, mais de la *liberté* qu'on ne confond que trop ordinairement avec le *volontaire*. Voyez les articles VOLONTÉ & LIBERTÉ.

II. Nous existons d'une existence pauvre, contentieuse, inquiète. Nous avons des passions & des besoins. Nous voulons être heureux; & à tout moment l'homme injuste & passionné se sent porter à faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît à lui-même. C'est un jugement qu'il prononce au fond de son âme, & qu'il ne peut se dérober. Il voit sa méchanceté, & il faut qu'il se l'avoue, ou qu'il accorde à chacun la même autorité qu'il s'arroge.

III. Mais quels reproches pourrions-nous faire à l'homme tourmenté par des passions si violentes, que la vie même lui devient un poids onéreux, s'il ne les satisfait, & qui, pour acquérir le droit de disposer de l'existence des autres, leur abandonne la sienne? Que lui répondrons-nous, s'il dit intrépidement: « Je sens que je porte l'épouvante & le trouble au milieu de l'espèce humaine; mais il faut ou que je sois malheureux, ou que je fasse le malheur des autres; & personne ne m'est plus cher que je me le suis à moi-même. Qu'on ne me reproche point cette abominable prédilection; elle n'est pas libre. C'est la voix de la nature qui ne s'explique jamais plus fortement en moi que quand elle me parle en ma faveur. Mais n'est-ce que dans mon cœur qu'elle se fait entendre avec la même violence? O hommes, c'est à vous que j'en appelle! Quel est celui d'entre vous qui sur le point de mourir, ne racheteroit pas sa vie aux dépens de la plus grande partie du genre humain, s'il étoit sûr de l'impunité & du secret? Mais, continuera-t-il, « je suis équitable & sincère. Si mon bonheur demande que je me débarrasse de toutes les existences qui me seront importunes; il faut aussi qu'un individu, quel qu'il soit, puisse se débarrasser de la mienne, s'il en est importuné. La raison le veut, & j'y souscris. Je ne suis pas

» assez injuste pour exiger d'un autre un sacrifice que
» je ne veux point lui faire ».

IV. J'apperois d'abord une chose qui me semble avouée par le bon & par le méchant, c'est qu'il faut raisonner en tout, parce que l'homme n'est pas seulement un animal, mais un animal qui raisonne; qu'il y a par conséquent dans la question dont il s'agit des moyens de découvrir la vérité; que celui qui refuse de la chercher renonce à la qualité d'homme, & doit être traité par le reste de son espèce comme une bête farouche; & que la vérité une fois découverte, qui-conque refuse de s'y conformer, est insensé ou méchant d'une méchanceté morale.

V. Que répondrons-nous donc à notre raisonneur violent, avant que de l'étouffer? que tout son discours se réduit à favoir s'il acquiert un droit sur l'existence des autres, en leur abandonnant la sienne; car il ne veut pas seulement être heureux, il veut encore être équitable, & par son équité écarter loin de lui l'épithète de *méchant*; sans quoi il faudroit l'étouffer sans lui répondre. Nous lui ferons donc remarquer que quand bien même ce qu'il abandonne lui appartiendrait si parfaitement, qu'il en pût disposer à son gré, & que la condition qu'il propose aux autres leur seroit encore avantageuse, il n'a aucune autorité légitime pour la leur faire accepter; que celui qui dit, *je veux vivre*, a autant de raison que celui qui dit, *je veux mourir*; que celui-ci n'a qu'une vie, & qu'en l'abandonnant il se rend maître d'une infinité de vies; que son échange seroit à peine équitable, quand il n'y auroit que lui & un autre méchant sur toute la surface de la terre; qu'il est absurde de faire vouloir à d'autres ce qu'on veut; qu'il est incertain que le péril qu'il fait courir à son semblable, soit égal à celui auquel il veut bien s'exposer; que ce qu'il permet au hasard peut n'être pas d'un prix proportionné à ce qu'il me force de hasarder; que la question du *droit naturel* est beaucoup plus compliquée qu'elle ne lui paroît; qu'il se constitue juge & partie, & que son tribunal pourroit bien n'avoir pas la compétence dans cette affaire.

VI. Mais si nous ôtons à l'individu le droit de décider de la nature du juste & de l'injuste, où porterons-nous cette grande question? où? devant le genre humain: c'est à lui seul qu'il appartient de la décider, parce que le bien de tous est la seule passion qu'il ait. Les volontés particulières sont suspectes; elles peuvent être bonnes ou méchantes, mais la volonté générale est toujours bonne: elle n'a jamais trompé, elle ne trompera jamais. Si les animaux étoient d'un ordre à-peu-près égal au nôtre; s'il y avoit des moyens sûrs de communication entr'eux & nous; s'ils pouvoient nous transmettre évidemment leurs sentimens & leurs pensées, & connoître les nôtres avec la même évidence: en un mot s'ils pouvoient voter dans une assemblée générale, il faudroit les y appeler; & la cause du *droit naturel* ne se plaideroit plus par-devant *l'humanité*, mais par-devant *l'animalité*. Mais les animaux sont séparés de nous par des barrières invariables & éternelles; & ils'agit ici d'un ordre de connoissances & d'idées particulières à l'espèce humaine, qui émanent de sa dignité & qui la constituent.

VII. C'est à la volonté générale que l'individu doit s'adresser pour favoir jusqu'où il doit être homme, citoyen, sujet, pere, enfant, & quand il lui convient de vivre ou de mourir. C'est à elle à fixer les limites de tous les devoirs. Vous avez le *droit naturel* le plus sacré à tout ce qui ne vous est point contesté par l'espèce entière. C'est elle qui vous éclairera sur la nature de vos pensées & de vos desirs. Tout ce que vous concevrez, tout ce que vous méditerez, sera bon, grand, élevé, sublime, s'il est de

l'intérêt général & commun. Il n'y a de qualité essentielle à votre espèce, que celle que vous exigez dans tous vos semblables pour votre bonheur & pour le leur. C'est cette conformité de vous à eux tous & d'eux tous à vous, qui vous marquera quand vous sortirez de votre espèce, & quand vous y resterez. Ne la perdez donc jamais de vue, sans quoi vous verrez les notions de la bonté, de la justice, de l'humanité, de la vertu, chanceler dans votre entendement. Dites-vous souvent: Je suis homme, & je n'ai d'autres *droits naturels* véritablement inaliénables que ceux de l'humanité.

VIII. Mais, me direz-vous, où est le dépôt de cette volonté générale? Où pourrai-je la consulter? . . . Dans les principes du droit écrit de toutes les nations policées; dans les actions sociales des peuples sauvages & barbares; dans les conventions tacites des ennemis du genre humain entr'eux; & même dans l'indignation & le ressentiment, ces deux passions que la nature semble avoir placées jusque dans les animaux pour suppléer au défaut des lois sociales & de la vengeance publique.

IX. Si vous méditez donc attentivement tout ce qui précède, vous resterez convaincu, 1°. que l'homme qui n'écoute que sa volonté particulière, est l'ennemi du genre humain: 2°. que la volonté générale est dans chaque individu un acte pur de l'entendement qui raisonne dans le silence des passions sur ce que l'homme peut exiger de son semblable, & sur ce que son semblable est en droit d'exiger de lui: 3°. que cette considération de la volonté générale de l'espèce & du desir commun, est la règle de la conduite relative d'un particulier à un particulier dans la même société; d'un particulier envers la société dont il est membre, & de la société dont il est membre, envers les autres sociétés: 4°. que la soumission à la volonté générale est le lien de toutes les sociétés, sans en excepter celles qui sont formées par le crime. Hélas, la vertu est si belle, que les voleurs en respectent l'image dans le fond même de leurs cavernes! 5°. que les lois doivent être faites pour tous, & non pour un; autrement cet être solitaire ressembleroit au raisonneur violent que nous avons étouffé dans le paragr. v°. 6°. que, puisque des deux volontés, l'une générale, & l'autre particulière, la volonté générale n'erre jamais, il n'est pas difficile de voir à laquelle il faudroit pour le bonheur du genre humain que la puissance législative appartint, & quelle vénération l'on doit aux mortels augustes dont la volonté particulière réunit & l'autorité & l'infailibilité de la volonté générale: 7°. que quand on supposeroit la notion des espèces dans un flux perpétuel, la nature du *droit naturel* ne changeroit pas, puisqu'elle seroit toujours relative à la volonté générale & au desir commun de l'espèce entière: 8°. que l'équité est à la justice comme la cause est à son effet, ou que la justice ne peut être autre chose que l'équité déclarée: 9°. enfin que toutes ces conséquences sont évidentes pour celui qui raisonne, & que celui qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qualité d'homme, doit être traité comme un être dénaturé.

DROIT, (*Jurispr.*) *jus*, s'entend de tout ce qui est conforme à la raison; à la justice & à l'équité, *ars æqui & boni*; on fait cependant à certains égards quelque différence entre la justice, le droit, l'équité & la jurisprudence.

La justice est prise ici pour une vertu, qui consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient: le droit est proprement la pratique de cette vertu: la jurisprudence est la science du droit.

L'équité est quelquefois opposée au droit, lorsque par ce dernier terme on entend la loi prise dans sa plus grande rigueur; au lieu que l'équité, supérieure à toutes les lois, s'en écarte lorsque cela paroît plus convenable.

Les préceptes du *droit* se trouvent tous renfermés dans ces trois points : vivre honnêtement , ne point offenser personne , & rendre à chacun ce qui lui appartient.

On appelle *regles de droit* ou *maximes de droit* , certaines décisions générales qui sont comme les fondemens de la jurisprudence.

Ce terme de *droit* a encore plusieurs autres significations , qui ont néanmoins quelque rapport à celle que l'on vient d'expliquer.

1°. *Droit* signifie quelquefois le lieu où se rend la justice. Voyez ff. & cod. de *in jus vocando*.

2°. Quelquefois il se prend pour la décision du juge. Voyez ff. *si quis jus dicenti non obtemperaverit*. C'est en ce sens que l'on dit parmi nous , *ouïr droit* , *ester à droit* , *faire droit* , &c.

3°. On entend aussi par-là une puissance accordée par le *droit* , ce que l'on dit être *sui juris* , c'est-à-dire être jouissant de ses *droits*.

4°. Le terme de *droit* est quelquefois opposé à celui de *fait* ; ainsi il y a possession de *droit* & possession de fait.

On fait plusieurs divisions du *droit* , selon les différens objets auxquels il s'applique.

Ainsi le *droit* est ou naturel , ou *droit* des gens , ou civil ; il est public ou privé , civil ou canonique , écrit ou coutumier , & ainsi de plusieurs autres divisions qui vont être expliquées dans les articles suivans. (A)

DROIT ÉLIEN , c'est ainsi qu'on appella chez les Romains l'explication des nouvelles formules inventées par les patriciens , qui fut donnée au public par Sextus-Ælius-Pætus-Catus , étant édile curule , l'an 533. Les premières formules inventées par Appius Claudius , le plus méchant des décemvirs , & qui étoient un mystère pour le peuple , ayant été divulguées par Cnæus Flavius , secrétaire d'Appius Claudius , cela fut appelé le *droit Flavian*. Les patriciens jaloux d'être toujours seuls dépositaires des formules , en inventèrent de nouvelles , qu'ils cachèrent encore avec plus de soin que les premières : ce furent ces nouvelles formules que Sextus Ælius rendit publiques , qu'on appelle *droit Élien*. Quelques-uns ont douté si ce *droit Élien* étoit la même chose que les tri-partites d'Ælius. Guillaume Grotius & Bertrand , dans leurs livres intitulés *vita jurisconsultorum & de jurisperitis* , ont prétendu que c'étoient deux ouvrages différens ; mais la loi 2 , §. 38 , ff. de *origine juris* , prouve que les formules furent comprises dans les tri-partites d'Ælius. Il y eut un autre Ælius , auteur de quelques ouvrages sur la Jurisprudence , mais qui n'ont rien de commun avec le *droit Élien*. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Les formules ayant été négligées sous les empereurs , & enfin entièrement abrogées par Théodose le jeune , pour toutes sortes d'actes , on en a cependant rassemblé quelques fragmens. Le recueil le plus ample qui en ait été fait , est celui du président Brisson , intitulé *de formulis & solemnibus populi Romani verbis*. Voyez l'*hist. de la jurispr. R.* par M. Terrasson , pag. 209 , & ci-après **DROIT FLAVIEN** , & au mot **FORMULES**. (A)

DROIT ALLEMAND : son origine remonte jusqu'au tems des Germains. Cet ancien *droit* ne consistoit que dans des coutumes non écrites , qui se conservoient chez ces peuples par tradition. Il ne nous est guère connu que par ce qu'en rapportent César & Tacite.

Le premier , dans ses commentaires de *bello Gallico* , dit que les Germains n'avoient point de druides comme les Gaulois ; que toute leur vie étoit partagée entre la chasse & la guerre. Ils s'attachoient peu à l'agriculture , & ne possédoient point de terre en propre : mais leurs magistrats & leurs princes

leur assignoient à chacun tous les ans une certaine étendue de terrain , & chaque année on les changeoit de lieu , afin qu'ils ne s'attachassent point trop à leurs établissemens , & qu'ils n'abandonnassent point les exercices militaires. En tems de guerre , on éliroit des magistrats pour commander , avec droit de vie & de mort : mais en tems de paix , il n'y avoit point de magistrats ; les princes de chaque canton y rendoient la justice. Le larcin n'emportoit aucune note d'infamie , pourvu qu'il fût commis hors du lieu que l'on habitoit ; ce qui avoit pour objet de rendre la jeunesse plus adroite. Il n'étoit pas permis de violer l'hospitalité. C'est à peu-près tout ce que l'on peut recueillir dans César sur les mœurs des Germains qui avoient rapport au *droit*.

Tacite en son livre de *situ , moribus & populis Germaniæ* , entre dans un détail un peu plus grand. L'Allemagne étoit alors partagée en plusieurs petits états qui avoient chacun leur roi , pour le choix desquels on avoit égard à la noblesse ; on choisissoit aussi des chefs , eu égard à leur courage. Le pouvoir de ces rois n'étoit pas sans bornes ; pour les affaires ordinaires , ils prenoient conseil des princes ; ou grands de la nation ; les affaires importantes se traitoient dans l'assemblée générale de la nation , laquelle se tenoit toujours dans un certain tems : chacun s'y rendoit avec ses armes ; là les affaires étoient proposées soit par le roi ou par quelque prince , selon la considération que l'âge , la noblesse , les services ou l'éloquence naturelle , donnoient à chacun d'eux. On y employoit la voie de la persuasion , plutôt que celle de l'autorité. Si la proposition déplaisoit au peuple , il le témoignoit aussi-tôt par un murmure général ; si au contraire elle lui étoit agréable , il le marquoit en frappant sur ses boucliers. C'étoit dans ces assemblées que l'on éliroit les princes qui rendoient la justice dans chaque lieu où le peuple campoit ; car ils n'avoient point de ville ni d'habitation fixe. On leur donnoit pour conseillers comites cent personnes choisies parmi le peuple , qui partageoient avec le prince l'autorité ; ils étoient toujours armés lorsqu'il s'agissoit de traiter quelque affaire publique ou particulière. La guerre & la chasse faisoient l'occupation principale de ces peuples , & leurs bestiaux leurs richesses ; en sorte que leurs différends ordinaires n'étoient que pour des querelles ou larcins : on les decidoit dans des assemblées publiques , ou sur les dépositions des témoins que l'on produisoit sur le champ , ou par le duel , ou par les épreuves de l'eau & du feu. Chaque canton avoit coutume de faire à son prince des présens d'armes , de chevaux , & autres bestiaux , de fruits ; & dans la suite elles donnoient aussi de l'argent. Tacite parle aussi des prêtres de ces peuples , & de la police qui s'observoit par rapport au culte de la religion. Il rapporte de quelle manière les différens crimes étoient punis ; les lois de leurs mariages n'y font pas non plus oubliées ; chaque homme n'avoit ordinairement qu'une seule femme , excepté un très-petit nombre de personnes qui en avoient plusieurs à la fois , non par débauche , mais par honneur. La femme n'apportoit point de dot à son mari ; c'étoit au contraire le mari qui dotoit sa femme. Les parens assistoient à ces conventions , & y donnoient leur consentement. C'étoit alors un cas bien rare que l'adultère ; la peine dépendoit du mari. Suivant l'usage , la femme nue & les cheveux épars , en présence de ses parens , étoit chassée de la maison de son mari , lequel la fouettoit de verges dans tout le lieu ; car pour les fautes de cette espece , ni la beauté , ni la jeunesse , ni les biens , ne pouvoient faire espérer de grace. C'étoit un crime capital de faire quelque chose pour diminuer le nombre de ses enfans. Tacite fait à cette

occasion un bel éloge des Germains, en disant que les bonnes mœurs avoient chez eux plus de force que n'en ont ailleurs les lois. Les testamens n'étoient point usités parmi eux; enforte que les successions étoient déferées *ab intestat*; d'abord aux enfans, & à défaut d'enfans, au parent le plus proche; d'abord aux freres, ensuite aux oncles. Ils traitoient doucement leurs esclaves; & néanmoins ils pouvoient les punir, soit en leur mettant des fers, ou en les chargeant de travaux pénibles: il leur arrivoit même quelquefois de les tuer, non pas par principe de justice ni de sévérité, mais par un mouvement de colère; & ces faits demeuroient impunis. Les terres étoient distribuées aux habitans de chaque canton, à proportion du nombre des cultivateurs; & ceux-ci les subdivisoient ensuite entre eux.

Telles étoient en substance les coutumes des Germains au tems dont parle Tacite, qui vivoit sous l'empire de Vespasien.

Les Romains avoient cependant déjà remporté quelques avantages sur certains peuples de la Germanie, mais ils ne les subjuguèrent jamais entièrement. Il est vrai que les peuples qui demeuroient entre l'Italie & le Rhin, furent soumis aux Romains du tems d'Auguste & de Tibere, ce qui a pu commencer à introduire le *droit* en Allemagne; mais après la mort de ces empereurs, les Romains ne purent conserver que les peuples qui portèrent les premiers le nom d'*Allemands*: encore ceux-ci se révolterent-ils vers l'an 200, & firent souvent des courses dans les Gaules. Le reste de l'Allemagne au-delà du Danube & de l'Elbe, ne fut jamais assujetti aux Romains; on voit au contraire que les Cimbres, les Saxons, les Huns, & autres peuples de Germanie, firent souvent des courses sur les terres de l'empire en Occident, & les occupèrent presque toutes; de sorte que les Germains conservèrent toujours leurs anciennes coutumes, à moins que le mélange qui se fit des vainqueurs avec les vaincus, ne contribuât encore à faire adopter insensiblement les lois romaines aux Germains.

Un des peuples de Germanie qui habitoit entre le Danube & le Rhin, ayant pris le nom d'*Allemand*, ce nom devint dans la suite celui de toute la nation Germanique; ce qui arriva vers le tems de l'empereur Frédéric.

Les coutumes & les lois des Francs qui étoient un mélange de différens peuples de Germanie, peuvent aussi être considérées comme des vestiges du *droit Allemand* ou de Germanie en général. En effet Clovis défit les Allemands proprement dits l'an 496; d'autres peuples de Germanie se soumirent à lui; Clotaire & Thierry fils de Clovis, défirent les Thuringiens en 530; & en 532 dans la suite, les successeurs de Thierry gouvernèrent par des ducs les peuples qu'ils avoient soumis en Allemagne.

On commença alors à rédiger par écrit les coutumes des Germains, & ces coutumes furent appelées *lois*: de ce nombre est la loi des Allemands, laquelle fut d'abord rédigée par écrit à Châlons-sur-Marne, conformément à la tradition, par ordre de Thierry roi de France, fils de Clovis. Elle fut ensuite corrigée par Childebert, & enfin par Clotaire: cette dernière rédaction porte en titre dans les anciennes éditions, qu'elle a été résolue par Clotaire, par ses princes ou juges, savoir par trente-quatre évêques, trente-quatre ducs, soixante-douze comtes, & partout le peuple. Les lois se faisoient alors dans l'assemblée générale de la nation.

Il ne faut pas croire cependant que la loi des Allemands fût le *droit* de toute la Germanie, ce n'étoit que la loi particulière des peuples d'Alsace & du haut Palatinat. Il y eut encore plusieurs autres lois qui furent rédigées par écrit pour chacune des prin-

cipales nations, dont la Germanie étoit composée; & qui étoient soumises aux Francs, où dont quelques détachemens les avoient suivis dans les Gaules.

Ainsi la loi Salique, faite de l'autorité des rois Childebert & Clotaire, enfans de Clovis, étoit la loi particulière des Francs, & par conséquent d'une partie des peuples de Germanie.

La loi des ripuaires ou des ripuariens, qui n'est quasi qu'une répétition de la loi Salique, étoit aussi pour les Francs; on croit seulement que la loi Salique étoit pour ceux qui habitoient entre la Loire & la Meuse, & que l'autre étoit pour ceux qui habitoient entre la Meuse & le Rhin.

On rédigea aussi dans le même tems la loi des Bavaois & celle des Saxons, tous peuples de Germanie.

Toutes ces différentes lois furent rédigées en latin par des Romains, qui étoient alors presque les seuls qui eussent l'usage des lettres. Elles sont remplies de mots allemands. Nous n'entreprendrons point ici d'entrer dans le détail de leurs dispositions, qui nous meneroit trop loin: on les peut voir toutes rassemblées dans le recueil intitulé, *codex legum antiquarum*. Nous observerons seulement qu'Agathias, *liv. I. pag. 18. édit. reg.* écrit que du tems de Justinien, les Allemands suivoient pour l'administration de la justice, les lois faites par les rois des Francs.

Pour ce qui est du *droit* observé présentement en Allemagne, il est de deux sortes: savoir, le *droit* commun à toute l'Allemagne; & le *droit* particulier de chaque état dont le corps Germanique est composé.

Le *droit commun* & général de l'empire est composé des constitutions anciennes, de la bulle-d'or, de la pacification de Passau, des traités de Westphalie & autres semblables, & du *droit romain*, lequel y a sans doute été introduit insensiblement, de même qu'en France, par le mélange des Allemands avec les Romains, & avec les Gaulois qui observoient le *droit romain*.

Lorsque Charlemagne parvint à l'empire d'Occident, il ordonna que l'on suivroit en Allemagne le code Théodosien dans tous les cas qui n'étoient pas décidés par les coutumes particulières, telles que celles des Saxons qui avoient leur loi, dans l'usage de laquelle il les confirma.

On suivit ainsi pendant plus d'un siècle en Allemagne le code Théodosien; ce code, les lois saxonnes, & les coutumes, formèrent pendant plus de 200 ans tout le *droit* observé en Allemagne.

Les lois de Justinien ne commencèrent à y être observées que depuis qu'on les eut retrouvées en Italie dans le douzième siècle. Irnerius, qui étoit Allemand de naissance, obtint de l'empereur Lothaire que les ouvrages de Justinien seroient cités dans le barreau, & qu'ils auroient force de loi dans l'empire à la place du code Théodosien. Il n'y avoit cependant point encore d'écoles de *droit* en Allemagne. Ce fut Haloander, aussi Allemand de naissance, lequel, vers l'an 1500, mit en vogue l'étude des lois romaines dans sa patrie.

La loi des Saxons, qui étoit l'ancien *droit* d'une grande partie de l'Allemagne, continua cependant d'y être observée dans les provinces qui l'avoient adoptée avant le recouvrement du digeste; mais le *droit romain* a été depuis ce tems considéré comme le *droit commun* du pays, auquel on a recours pour décider les cas qui ne sont pas nettement prévus par le *droit saxon*, ou par les coutumes particulières des villes ou des provinces, ou par les constitutions des souverains. Cet usage fut confirmé par un décret exprès de l'Empire du tems de Maximilien; cependant quelques novateurs ont contesté ce principe en Allemagne, comme on l'a contesté en France: mais

les gens les mieux instruits sont demeurés fermes dans l'ancienne doctrine, qui est aussi celle des cours de justice d'Allemagne.

Pour les matieres bénéficiales, on suit le concordat germanique fait entre le pape Nicolas V. l'empereur Frédéric III. & les princes d'Allemagne, le 16 Mars 1448. Voyez CONCORDAT GERMANIQUE.

A l'égard du droit particulier de chaque état d'Allemagne, il est composé des coutumes particulieres & statuts des provinces & villes, & des ordonnances des souverains. En Prusse, on a formé un nouveau corps de lois sous le nom de *code Frédéric*. Voy. ce qui en a été dit au mot CODE.

L'Allemagne a produit un grand nombre de jurisconsultes, qui ont fait divers traités sur le droit romain; tels que Wefenbec, Borcholten, Bredorode, & une infinité d'autres.

Sur l'origine & la nature du droit allemand, on peut voir Christ. Godef. Hoffman, *specim. conject. de origine & natura legum germanic.* p. 103. & Joan. Gotlich. Heineccius, *hist. juris roman. & german.* lib. II. cap. jv. §. 102. Struvius, *hist. jur. c. vj.* §. 39. & seq. Le *journ. de Trév. d'Avril 1715.* pag. 722. Voyez CONSTITUTION DE L'EMPIRE. (A)

DROIT ANCIEN, qui est opposé au droit nouveau, & que l'on observe actuellement, peut être considéré en plusieurs tems, de maniere que ce qui faisoit le nouveau droit, relativement à celui que l'on observoit plus anciennement, est devenu à son tour une partie de l'ancien droit, en cédant à un autre droit introduit depuis.

Ainsi, en fait de droit romain, le plus ancien est celui des lois royales, ou du code papyrien. La loi des douze tables forma dans son tems le nouveau droit, & elle est devenue elle-même une partie de l'ancien droit, relativement à tout ce qui a suivi; & toutes les lois postérieures, jusque & compris le code Théodosien, forment aujourd'hui l'ancien droit romain par rapport aux lois de Justinien, qui forment le dernier état de la jurisprudence romaine. Quelquefois par droit ancien on entend le digeste, eu égard au code dont la dernière rédaction est postérieure au digeste; & que par cette raison on appelle droit nouveau, comme on appelle *jus novissimum*, les nouvelles qui forment le dernier état du droit romain. Il y a comme on voit différens âges & différentes époques à distinguer, pour désigner justement ce que l'on entend par droit ancien.

Il en est de même par rapport au droit françois. On appelle ancien droit, la loi Salique ou des Francs, les lois ripuaires, & autres, qui sont recueillies dans le code des lois antiques; on met aussi dans cette classe les capitulaires, & toutes les lois faites jusqu'au commencement de la troisième race; il y a même des ordonnances des rois de cette race, que l'on peut aussi considérer comme un droit ancien relativement à une nouvelle jurisprudence qui peut s'être introduite depuis.

Quant au droit coutumier, l'ancien est celui qui s'observoit avant la rédaction ou la dernière réformation des coutumes; car il y en a quelques-unes qui ont été réformées plusieurs fois: de sorte que ce droit peut avoir plusieurs âges, de même que le droit romain & le droit françois. Voyez ci-après DROIT COUTUMIER, DROIT FRANÇOIS, DROIT ROMAIN. (A)

DROIT ANGLAIS. Les Bretons sortis des Gaules ayant été les premiers habitans de la Grande-Bretagne, appelée depuis Angleterre, il est sensible que ces peuples y porterent leurs mœurs & leurs coutumes; & en effet, Jules César qui fut le premier des Romains qui entra dans la Grande-Bretagne, trouva que la religion de ses habitans, leur langue & leurs coutumes étoient presque les mêmes que celles des Gaulois.

Les Bretons Anglois se révolterent au commencement de l'empire d'Auguste, & s'efforcèrent de secouer le joug des Romains; mais ils furent toujours vaincus. L'empereur Claude dompta pareillement les plus rebelles. Les légions romaines que l'on envoya dans leur pays les accoutumèrent insensiblement à une espèce de dépendance. Ils furent entièrement soumis sous l'empire de Domitien, & demeurèrent tributaires des Romains jusques vers l'an 446. Il est à croire que pendant ce tems ils emprunterent beaucoup d'usage des Romains, de même que les Gaulois.

Les habitans de la Grande-Bretagne étoient distingués en plusieurs peuples particuliers, tels que les Scots & les Pictes, avec lesquels les Bretons proprement dits étoient en guerre: ces peuples avoient chacun leurs coutumes particulieres. Les Bretons ayant appelé à leur secours les Saxons, qui étoient subdivisés en plusieurs peuples, dont le principal étoit les Angles, ces Saxons & Anglo-Saxons s'emparèrent peu-à-peu de toute la Grande-Bretagne, à laquelle ils donnerent le nom d'Angleterre; ils en chassèrent les Bretons, qui se réfugièrent dans la province de Bretagne en France.

Ces Saxons porterent en Angleterre les lois de leur pays, qu'on appelloit la loi des Saxons, & quelquefois celle des Angles; cette loi est la même qui fut confirmée par Charlemagne, lorsqu'il eut soumis les Saxons d'Allemagne.

Les Anglo-Saxons ayant conquis toute la Grande-Bretagne, il s'y forma jusqu'à sept royaumes différens, qui reçurent chacun de nouvelles lois de leur souverain. Le premier qui donna des lois par écrit à ses sujets, fut Ethelbert roi de la province de Kent, lequel commença à regner en 561: ces lois sont fort concises & assez grossieres. Inas, qui commença à regner l'an 712 sur les Saxons occidentaux, dans la province de West-Sex, leur donna aussi des lois. Offa roi de Mercie, qui regna l'an 758, en fit pareillement pour ses sujets. Enfin Egbert roi de West-Sex ayant réuni sous sa domination presque toute l'Angleterre, fit revoir les lois d'Ethelbert, d'Inas, & d'Offa; & ayant pris tout ce qui parut convenable, & supprimé le reste, il en composa une nouvelle loi; c'est pourquoi il est regardé comme l'auteur des lois Anglicanes: il mourut l'an 900. Cette nouvelle loi appelée *Westenelaga*, fut faite, dit un historien, *inter stridores lituorum & inter fremitus armorum*, c'est-à-dire dans l'assemblée de la nation, qui étoit toujours armée, comme c'étoit la coutume des Germains & des peuples qui en étoient sortis. La loi d'Egbert fut principalement observée dans les neuf provinces méridionales que la Tamise sépare du reste de l'Angleterre.

Les Danois s'étant emparés de l'Angleterre l'an 1017, y donnerent une loi nouvelle, qui fut appelée *denelaga*, c'est-à-dire loi des Danois; elle étoit suivie dans les quinze provinces orientales & septentrionales de l'Angleterre.

De ces trois sortes de lois, c'est-à-dire de celles des rois Merciens, des Saxons occidentaux & des Danois, Edgar surnommé le Pacifique, forma une loi nouvelle qu'on appella la loi commune: ce prince mourut l'an 975, n'ayant régné que 17 ans. Après sa mort, la loi qu'il avoit faite tomba dans l'oubli pendant 68 années, jusqu'au regne d'Edouard II, dit le Confesseur, lequel après l'avoir réformée par le conseil des barons d'Angleterre, la remit en vigueur; ce qui lui fit donner le nom de loi d'Edouard, quoiqu'il n'en fût pas le premier auteur.

Guillaume dit le Conquérant, duc de Normandie, ayant conquis l'Angleterre en 1065, donna de nouvelles lois à ce pays, composées, selon quelques auteurs, de celles des Morins, des Danois,

Anglois, & Normans. Il ordonna, dit-on, qu'elles fussent écrites en langage normand; ce furent l'archevêque d'Yorck & l'évêque de Londres qui les écrivirent de leur propre main: il voulut même que les causes fussent plaidées en langue normande, usage qui a subsisté jusqu'en 1361, que le parlement tenu à Westminster ordonna que tous actes de justice & plaidoiries se feroient en langue angloise.

Polydore Virgile dit, en parlant des nouvelles lois données à l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, & qui étoient rédigées en langage normand, que c'étoit une chose étrange, vû que ces lois qui devoient être connues de tout le monde, n'étoient cependant entendues ni des François ni des Anglois.

Quelques-uns tiennent que Guillaume le Conquérant ne donna point proprement de nouvelles lois à l'Angleterre, & qu'il ne fit que confirmer les anciennes, principalement la loi d'Edouard II, à laquelle il fit seulement quelques additions; qu'à la vérité son intention étoit de donner la préférence aux lois des Bavarrois & des Danois, parce que lui & ses principaux barons de Normandie tiroient leur origine de Danemark; mais que les Anglois l'ayant prié de les laisser vivre suivant leurs anciennes lois, c'est-à-dire suivant la loi d'Edouard, il leur accorda, sans néanmoins que l'on eût abrogé tout-à-fait les anciennes lois des Merciens, des Saxons occidentaux, & des Danois, dont on retint beaucoup de choses, sur-tout par rapport aux amendes & compositions, comme il paroît par différens chapitres de la loi d'Edouard, & par les lois que Guillaume fit.

Il est certain, en effet, que ce prince en donna de nouvelles aux Anglois, qui sont écrites en vieux langage françois, à l'exception de quelques chapitres qui se trouvent en latin. Le premier qui les ait données au public est Selden, dans ses notes sur Edmer, & ensuite Weloc dans sa collection des lois anglicanes, avec une traduction latine de Selden, laquelle n'étant point parfaitement exacte ni conforme au texte, fut dans la suite corrigée par le célèbre Ducange, à la prière de D. Gabriel Gerberon bénédictin, qui travailloit sur Selden.

Henri I. donna aussi de nouvelles lois à ses sujets, qui ont été publiées par Weloc.

Les différentes ordonnances, tant de ce prince que des autres rois d'Angleterre, ont depuis été recueillies en un volume appelé *la grande charte*, imprimé à Londres en 1618. Voyez ce qui a été dit de la grande charte au mot CHARTRE, pag. 222. col. 2.

Le droit observé présentement en Angleterre, est composé de ce qu'ils appellent *le droit commun*, des statuts, du *droit civil*, du *droit canon*, des lois forestières, des lois militaires, & des coutumes & ordonnances particulières.

Ils entendent par *droit commun* ou *loi commune*, la coutume générale du royaume, à laquelle le tems a donné force de loi: on l'appelle aussi *loi non écrite*, quoiqu'elle se trouve rédigée en vieux langage normand, parce qu'elle est fondée sur d'anciens usages, qui dans l'origine n'étoient point écrits. Edouard II. & ses successeurs ont confirmé ce *droit* par diverses ordonnances dont nous avons parlé, & ils y ont ajouté des statuts pour expliquer ce que cette loi ou coutume n'avoit pas prévu ou décidé nettement.

On supplée encore ce qui manque à ces deux sortes de lois, par ce qu'ils appellent *le droit civil*, qui est un précis de ce que les autres nations ont de plus équitable; ou pour parler plus juste, ce n'est autre chose que le *droit romain*, lequel étoit autrefois fort cultivé en Angleterre; mais présentement ce *droit* n'est plus observé que dans les cours ecclésiastiques, dans l'amirauté, dans l'université, & dans la cour du lord maréchal.

Le *droit canon* d'Angleterre, qu'on appelle *le droit*

ecclésiastique du roi, est composé de divers cantons des conciles, de plusieurs decrets des papes, & de passages tirés des écrits des peres, que les Anglois ont accommodés à leur créance dans le changement qui s'est fait dans leur église. Suivant la vingt-cinquième ordonnance d'Henri VIII, les lois ecclésiastiques ne doivent être contraires ni à l'écriture, ni aux droits du roi, ni aux statuts & coutumes ordinaires de l'état.

Les lois forestières concernent la chasse & les crimes qui se commettent dans les bois, & il y a sur cette matière des ordonnances d'Edouard III, & le recueil qu'il appellent *charta de foresta*.

La loi militaire n'a de force qu'en tems de guerre, & ne s'étend que sur les soldats & sur les matelots; elle dépend de la volonté du roi ou de son lieutenant général.

Le roi donne aussi pouvoir aux magistrats de quelques villes, de faire des lois particulières pour l'avantage des habitans, pourvu qu'elles ne soient point contraires aux lois du royaume; du reste il ne peut faire aucune autre loi, ni ordonner aucune levée d'argent sur son peuple, que conjointement avec le parlement assemblé.

Le gouvernement d'Angleterre est en partie monarchique & en partie républicain, le parlement devant concourir avec le roi lorsqu'il s'agit de faire de nouvelles lois, ou d'ordonner de nouvelles levées. Le roi a un conseil d'état, où il règle ce qui regarde le bien public & la défense du royaume, sans juger ce qui peut être décidé par les lois dans les cours de justice.

Ces cours sont au nombre de cinq; savoir, celle de la chancellerie, celle du banc du roi, des plaideurs communs, de l'échiquier, & du duché de Lancastre.

Quand il s'agit de fraudes & de complots, la chancellerie juge selon l'équité, & non selon la rigueur des lois.

Chaque ville ou bourg a haute, moyenne, & basse justice.

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur ce qui concerne les offices de judicature d'Angleterre, attendu que l'on parlera de chacun en son lieu.

Suivant la jurisprudence des Saxons, on punissoit rarement de mort les criminels; ils étoient condamnés à une amende, ou bien on les mutiloit de quelque membre.

Présentement les crimes que l'on punit de mort, sont ceux de haute trahison, de petite trahison, & de félonie.

Ceux qui sont coupables de haute trahison, sont traînés sur la claie, & ensuite pendus; mais avant qu'ils expirent on coupe la corde, on leur arrache les entrailles, qu'on brûle, & l'on sépare leurs membres pour être exposés en différens endroits.

Le crime de fausse monnoie y est aussi réputé de haute trahison, il n'est cependant pas puni si sévèrement; on laisse mourir le criminel à la potence.

Dans le cas de haute trahison, tous les biens du coupable sont confisqués au roi; la femme perd son doüaire, & les enfans la noblesse: la peine des autres crimes ne s'étend pas sur les héritiers des criminels.

La *misprision* ou crime de haute trahison que l'on commet en ne déclarant pas à l'état celui que l'on fait être coupable de haute trahison, n'est puni que de la prison perpétuelle.

Le crime de petite trahison a lieu lorsqu'un valet tue son maître, une femme son mari, un clerc son prélat, un sujet son seigneur: ces crimes sont punis du gibet, la femme est brûlée vive; on punit de même les forciers.

Les autres crimes capitaux, tels que le vol & le meurtre,

meurtre, font compris sous le terme de *félonie* ; on se contente de pendre le coupable : mais si le voleur a assassiné, on le suspend avec des chaînes au lieu où il a commis le meurtre, pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Ceux qui refusent de répondre ou d'être jugés selon les lois du pays, sont obligés de subir ce qu'ils appellent *peine forte & dure*. Le criminel est attaché par les bras & les jambes dans une basse-fosse, où on lui met quelque chose de fort pesant sur la poitrine ; le lendemain on lui donne trois morceaux de pain d'orge, le troisième jour on lui donne de l'eau, & on le laisse mourir en cet état. Dans le cas de haute trahison, quoique le criminel refuse de répondre, on ne laisse pas, s'il y a preuve d'ailleurs, de le juger à mort.

Celui qui commet un parjure, est condamné au pilori, & déclaré incapable de posséder aucun emploi, comme aussi d'être témoin.

Ceux qui frappent quelqu'un dans les cours de Westminster, & que l'on détient actuellement, sont condamnés à une prison perpétuelle, & leurs biens confisqués.

Les usages les plus singuliers en matière civile, sont, par exemple, qu'une femme noble ne déroge point en épousant un roturier ; & néanmoins si elle épouse un homme dont le rang est moindre que le sien, elle suit le rang de son mari.

Lorsque le mari & la femme commettent un crime ensemble, la femme n'est point réputée auteur ni complice du crime ; on présume qu'elle a été forcée par son mari d'agir comme elle a fait.

Le mari doit reconnoître l'enfant dont sa femme est accouchée pendant son absence, même depuis plusieurs années, pourvu qu'il ne soit pas sorti des quatre mers & des îles Britanniques.

Les pères peuvent disposer de tous leurs biens entre leurs enfans, & même donner tout à l'un d'eux au préjudice des autres ; quand il n'y a point de testament, l'aîné ne donne aux puînés que ce qu'il veut.

Les enfans mâles qui ont perdu leur père, peuvent, à 14 ans, se choisir un tuteur, demander leurs terres en roture, & disposer par testament de leurs meubles & autres biens : on peut à 15 ans les obliger de prêter serment de fidélité au roi, & à 21 ans ils sont majeurs.

Les filles à l'âge de 7 ans peuvent demander quelque chose pour leur mariage, aux fermiers & aux vassaux de leur père ; à neuf ans elles peuvent avoir un douaire, comme si elles étoient nubiles ; à douze ans elles peuvent ratifier le premier consentement qu'elles ont donné pour leur mariage ; & si elles ne le rompent pas à cet âge, elles sont liées irrévocablement ; à dix-sept ans elles sortent de tutelle, & à vingt-un ans elles sont majeures.

Il y a en Angleterre deux sortes de tenures en vasselage ; les unes dont la tenure est noble, les autres dont la tenure, & les hommes mêmes qui les afferment, sont serviles & soumis en tout au seigneur, jusqu'à lui donner tout ce qu'ils gagnent ; la loi les appelle *purfevillains*.

Ceux qui voudront s'instruire plus à fond des usages d'Angleterre, peuvent consulter les auteurs Anglois, comme Brito, Bracton, Cok, Cowel, Glanville, Lithleton, Stanford, Sikenæus, Thomas Smith, &c.

On ne doit pas oublier non plus un commentaire sur le *droit anglois*, intitulé *fleta*, composé en 1340 par quelques jurisconsultes détenus pour crime de concussion dans une prison de Londres ; nommée *fleta*, sous le règne d'Édouard I.

L'Irlande est soumise aux mêmes lois & coutumes que l'Angleterre, & la forme de l'administration de la justice est la même dans ces deux royaumes.

Tome V.

A l'égard de l'Ecosse, son *droit municipal* a aussi beaucoup de rapport avec celui d'Angleterre. Les lois romaines y ont beaucoup d'autorité ; mais dans les cas que le *droit municipal* du pays a prévu, il l'emporte sur les lois romaines. (A)

DROIT DU BARROIS, voyez DROIT DE LORRAINE ET BARROIS.

DROIT BELGIQUE, est celui qui s'observe dans les dix-sept provinces des Pays-bas & dans le pays de Liège : il est composé, 1^o des édits, placards, ordonnances & déclarations des souverains ; 2^o des coutumes particulières des villes & territoires ; 3^o des usages généraux de chaque province ; 4^o du *droit romain* ; 5^o des statuts & réglemens politiques des villes & autres communautés séculières ; 6^o des arrêts des cours souveraines ; 7^o des sentences des juges subalternes ; 8^o des avis & consultations d'avocats.

Les édits, placards & ordonnances des souverains, qui forment le principal *droit* des Pays-bas, ont deux époques par rapport au parlement de Flandres ; le tems qui a précédé la conquête ou cession de chaque place, & celui qui a suivi.

Les édits, placards & ordonnances qui ont précédé la première époque, sont actuellement observés au parlement de Flandres, nonobstant le changement de domination, à moins que le roi n'y ait dérogé par des déclarations particulières. Une grande partie de ces placards & ordonnances sont compris en huit volumes *in-folio* ; quatre sous le titre de *placards de Flandres*, & quatre sous celui de *placards de Brabant* : Anselme en a fait une espèce de repertoire sous le titre de *code belge*. Comme ce repertoire & la plupart de ces placards & ordonnances sont en flamand, ceux qui n'entendent pas cette langue, peuvent voir le traité que le même Anselme a donné sous le titre de *Tribonianus belgicus* : c'est un commentaire sur les placards qui méritent le plus d'attention. On peut aussi voir Zypeus de *notitiâ juris belgici*, où il rapporte plusieurs placards qui ont rapport aux matières qu'il traite. Le principal de ces placards est l'édit perpétuel des archiducs, du 12 Juillet 1711, & le plus important, soit par rapport à la quantité de cas, ou à la qualité des matières qu'on y trouve réglées. Anselme a fait un commentaire latin sur cet édit, & Rommelius une dissertation sur l'article 9 du même édit ; elle se trouve à la suite des œuvres du même Anselme.

Les édits & déclarations qui ont été donnés depuis que les places du parlement de Flandres sont sous la domination française, jusqu'en l'année 1700, se trouvent dans l'histoire du parlement de Flandres, composée par M. Pinault des Jaunaux, à son décès président à mortier de ce parlement. La suite de ces réglemens se trouve dans un recueil d'édits pour ce même parlement, depuis son établissement jusqu'en 1730, imprimé à Douai.

Il y a plusieurs coutumes particulières dans les Pays-bas ; les unes qui sont homologuées, d'autres qui ne le sont point encore.

Les premières, avant leur homologation, ne consistoient que dans un simple usage, sujet à être contesté. Ces homologations ont commencé du tems de Charles-Quint, & ont été finies du tems de Charles II. roi d'Espagne : depuis leur homologation elles ont acquis force de loi.

Il y a aussi, comme on l'a annoncé, plusieurs coutumes qui ne sont pas encore homologuées, entr'autres celles de la ville, châellenie & cour féodale de Warneton ; celle du bailliage de Tournay, Mortagne & Saint-Amand ; celle de la gouvernance de Douai, & celle d'Anvers ; desorte que si les usages en étoient contestés, il faudroit les prouver par tur-

bes, ce qui paroît encore usité au parlement de Flandres.

Les principales coutumes des Pays-bas sont celles d'Artois, de Lille, de Hainault, de Gand, de Malines, d'Anvers, Namur, & plusieurs autres.

La Hollande a aussi ses coutumes, & plusieurs villes ont leurs statuts particuliers.

Le pays de Liège est pareillement régi par une coutume qui lui est propre.

Quoique la Flandre soit un pays coutumier, le *droit romain* y a plus d'autorité que dans les autres pays coutumiers de France, où il n'est considéré que comme raison écrite; au lieu qu'en Flandres il est reçu comme une loi écrite, plusieurs coutumes de ce pays portant en termes exprès que pour les cas omis on se réglera suivant le *droit romain*.

Les statuts & ordonnances politiques que les magistrats municipaux font en droit de faire, sont aussi considérés comme une partie du *droit belge*; & comme dans ces pays les magistrats des villes changent tous les ans, quelques-uns ont prétendu que leurs réglemens devoient aussi être publiés tous les ans, ce qui néanmoins ne se pratique point: on en renouvelle seulement la publication lorsque ces réglemens deviennent anciens, & qu'ils paroissent tombés dans l'oubli par les contraventions journalières qui se commettent.

Les sentences des juges subalternes ont beaucoup d'autorité en Flandres, non-seulement lorsqu'elles sont passées en force de chose jugée, mais même en cause d'appel, lorsqu'il s'agit d'usages locaux, dont on présume toujours que les premiers juges sont bien informés: il étoit même autrefois d'usage au parlement, qu'en cas de partage sur un appel, on déféroit à la sentence des premiers juges; mais cela ne s'observe plus que sur les appels des conseillers-commissaires aux audiences.

Lorsque les avis & consultations des avocats ont été donnés après dénomination par le juge supérieur, pour des causes instruites pardevant des juges pédanés, ceux-ci sont obligés d'y déférer. Ces avis forment des espèces d'actes de notoriété.

Les nobles jouissent de plusieurs privilèges en Hainault, suivant la coutume générale de la province, où il est dit entr'autres choses, *chap. xxxvj. art. 2.* que quand tout le bien d'un noble est en arrêt, il doit obtenir provision de vivre. Ils jouissent aussi de plusieurs privilèges en Artois & dans la Flandre française; mais ils n'en ont aucun dans la Flandre flamande, où il n'y a aucune différence entre les nobles & les roturiers, quant à l'acquisition des fiefs, excepté que les nobles n'y sont pas sujets, comme les roturiers, au *droit* de nouvel acquêt, dans les endroits où ce *droit* est en usage.

Suivant l'ancien usage des Pays-bas, le *droit* d'aubaine appartenait aux seigneurs hauts-justiciers; mais présentement il appartient au souverain, privativement aux seigneurs.

On devient bourgeois d'une ville par la naissance, par résidence ou par rachat. Ceux qui ne résident pas dans le lieu de leur bourgeoisie, sont appelés *bourgeois forains*, & ne laissent pas de jouir des mêmes avantages que les bourgeois de résidence. Par la coutume de Liège la bourgeoisie foraine ne sert de rien, si le bourgeois ne demeure chaque année au moins six mois dans la franchise de Liège. Dans le Hainault il n'y a point de bourgeois forains, il leur est seulement permis de s'absenter pour vaquer à leurs affaires. Dans la Flandre flamande on ne peut pas jouir en même tems de deux bourgeoisies; quand on accepte une seconde bourgeoisie, on perd l'autre.

La puissance paternelle a lieu, même au-delà de la majorité, suivant le *droit romain*, dans certaines coutumes des Pays-bas, telles que celles de la ville

de Lille, de Bergues, Saint-Winoc, & de Courtray; dans quelques autres coutumes ses effets sont moins étendus.

Il y a quelques serfs de coutume dans la Flandre flamande, où les marques de l'ancien esclavage sont réduites au *droit* de meilleur catel que les seigneurs y levent à la mort de leurs serfs: il y en a aussi dans la coutume de Hainault.

Pour ce qui concerne les matières ecclésiastiques, il est défendu par un placard du 4 Octobre 1540, aux évêques des Pays-bas de fulminer des interdicts & des excommunications contre les juges séculiers, sans en communiquer auparavant aux gens du roi.

Toutes les règles de la chancellerie romaine ne sont pas reçues dans ces pays; celles qu'on y suit ordinairement, sont de *triennali possessore*, de *infirmis resignantibus*, de *publicandis*, de *verisimili notitia*, de *idiomate*, de *subrogando litigatore*. Celle des huit mois, & celle par laquelle le pape se réserve les bénéfices qui ont vaqué pendant les huit mois seulement, sont aussi reçues dans plusieurs églises des Pays-bas.

Quelques praticiens s'étant avisés de soutenir que la règle des huit mois étoit reçue par le *droit commun* en Flandres, comme pays d'obédience, il intervint arrêt du parlement de Flandres le 22 Décembre 1703, qui fit défenses aux avocats & à tous autres de dire que la Flandre soit un pays d'obédience.

Le concordat germanique fait en 1448 entre Nicolas V. & l'empereur Frédéric III. qui accorde entr'autres choses au saint siège la collation des bénéfices pendant six mois alternatifs contre les ordinaires, est reçu à Cambrai comme loi, & le pape ne peut y déroger.

La régale a lieu en Artois, & dans l'église de Notre-Dame de Tournay.

Quelques villes & communautés de Flandres jouissent du *droit* d'issue ou écart, qui consiste dans le dixième denier de ce que les étrangers viennent recueillir dans la succession d'un bourgeois de la province. Christin dit que ce *droit* doit son origine à Auguste; d'autres la tirent des Hébreux, qui payoient un certain *droit* lorsqu'ils changeoient de tribu, *inde jus migrationis*. Quelques villes & communautés jouissent de ce *droit* par l'homologation de leurs coutumes; d'autres par une concession particulière du souverain; d'autres par une possession immémoriale, comme à Lille. Dans la Flandre flamande le *droit* d'écart est dû pour tous les biens d'un bourgeois, qui se trouvent dans la province sous une même domination.

On distingue en Flandres trois sortes de biens; les fiefs, les mainfermes ou censives, & les terres allodiales.

Les conjoints pratiquent entr'eux des ravetissements semblables à nos dons mutuels.

Le *droit* de dévolution, si connu dans le Brabant, a lieu dans quelques-unes des coutumes de Flandres; c'est l'obligation que la coutume impose au survivant des conjoints, de conserver ses biens aux enfans & petits-enfans du premier mariage qui lui survivent, à l'exclusion des enfans des autres mariages suivans.

On y pratique aussi plusieurs sortes de retraits: outre le féodal & le lignager, il y a le retrait partiaire entre co-propriétaires, dont l'un vend sa part; & le *droit* de bourgeoisie que quelques coutumes accordent contre les étrangers qui viennent faire des acquisitions dans leur territoire.

Ceux qui voudront avoir une connoissance plus complète du *droit belge*, peuvent consulter l'institution faite par M. George de Ghewiet ancien avocat au parlement de Flandres, imprimé à Lille en 1736. (A)

DROIT DE BOHEME, on y suit les lois saxonnes; & au défaut de ces lois & des autres constitutions

municipales ; on y suit les lois romaines , comme *droit commun*. (A)

DROIT CANONIQUE ou **ECCLÉSIASTIQUE**, est un corps de préceptes tiré de l'Ecriture-sainte ; des conciles , des decrets & constitutions des papes , des sentimens des peres de l'Eglise , & de l'usage approuvé & reçu par tradition , qui établissent les regles de la foi & de la discipline de l'Eglise.

On appelle ce droit *canonique* , du terme *canon* , qui signifie *regle* , ou bien de ce qu'il est composé en grande partie des canons des apôtres & de ceux des conciles.

Le *droit canonique* romain est le corps de lois publiées par les papes , en quoi ils ont eu trois objets ; l'un , comme princes temporels , de faire une loi pour tous leurs sujets , laïcs & ecclésiastiques , sur toutes sortes de matieres , civiles & criminelles ; le second , comme évêques de Rome & comme chefs de l'Eglise , de donner aux fideles des principes en matiere de doctrine , conformément aux lois de Dieu & aux décisions de l'Eglise.

Le troisieme objet a été de donner aux ecclésiastiques des regles de discipline ; mais comme en cette matiere chaque église peut avoir ses usages , le *droit canonique* romain n'a pas toujours été le même à cet égard ; il a souffert divers changemens , selon la différence des tems , des lieux & des personnes , & n'est pas encore par-tout uniforme.

C'est par cette raison que l'on distingue le *droit canonique* françois du *droit canonique* romain ; le premier étant différent de l'autre , est ce qui se trouve contraire aux libertés de l'église gallicane & aux ordonnances du royaume.

Le *droit canonique* en général se divise en *droit écrit* & non écrit : le premier est celui qui a été rédigé par écrit , en vertu de l'autorité publique ; & l'autre est celui qu'un long usage a introduit , & qui consiste en maximes ou en traditions bien établies.

On distingue aussi deux sortes de *droit canon* écrit , savoir les saintes Ecritures & les canons.

Les saintes Ecritures sont celles que renferment l'ancien & le nouveau Testament , & qui sont du nombre de celles que le concile de Trente a reçues.

Les canons sont des regles tirées ou des conciles , ou des decrets & épîtres decretales des papes , ou du sentiment des saints peres adopté dans les livres du *droit canon*.

Le corps du *droit canonique* est composé de six collections différentes , savoir le decret de Gratien , les decretales de Gregoire IX. le sexte de Boniface VIII. les clémentines , les extravagantes de Jean XXII. & les extravagantes communes. Voyez CLÉMENTINES , CODE CANONIQUE , DECRET DE GRATIEN & DECRÉTALES ; & ci-après EXTRAVAGANTES & SEXTE.

Outre ces différentes lois qui forment le *droit canonique* commun , la France a , comme on l'a déjà annoncé , son *droit canonique* particulier , composé des libertés de l'église gallicane , des capitulaires de nos rois , des pragmatiques sanctions , du concordat passé entre Léon X. & François I. enfin de quelques édits de nos rois , antérieurs ou postérieurs à ces pieces. Voyez CAPITULAIRES , CONCORDAT , LIBERTÉ , PRAGMATIQUE SANCTION.

On confond assez ordinairement le *droit canonique* avec le *droit ecclésiastique* ; il y a cependant quelque différence , en ce que le terme de *droit ecclésiastique* est plus convenable pour exprimer certaines regles de l'église qui ne sont pas fondées précisément sur les canons.

Les auteurs les plus célèbres pour le *droit canonique* , sont Zoerius , Covarruvias , Pastor , Vanespen , Fagnan , Cabassutius , Doujat , Castet , le P. Thomassin , Lancelot , Fleury , Gibert , & plusieurs au-

Tome V.

tres. Voyez ci-après DROIT PUBLIC ECCLÉSIASTIQUE. (A)

DROIT CIVIL , est le *droit* particulier de chaque peuple , *quasi jus proprium cujusque civitatis* , à la différence du *droit naturel* & du *droit des gens* , qui sont communs à toutes la nations. Justinien nous dit dans le *titre j. des institutes* , que les lois de Solon & de Dracon formoient le *droit civil* des Athéniens ; que les lois dont les Romains se servoient , étoient leur *droit civil* ; & que quand on parloit du *droit civil* , sans ajouter de quel pays , c'étoit le *droit romain* , que l'on appelloit ainsi le *droit civil* par excellence. L'usage est encore le même à cet égard : cependant quelquefois on dit le *droit civil romain* , pour le distinguer du *droit canonique romain* , & de notre *droit civil françois* , qui est composé des lois propres à la France , telles que les ordonnances , édits & déclarations de nos rois , les coutumes , &c. (A)

Droit civil s'entend aussi quelquefois de celui qui est émané de la puissance séculière , & qui en ce sens est opposé au *droit canonique* , lequel est composé des lois divines , ou de celles qui sont émanées de l'église. Quand on parle de *droit civil* & de *droit canon* , on entend communément le *droit romain* de Justinien , & le *droit canonique* romain. (A)

Droit civil est pris aussi quelquefois pour les lois qui concernent les matieres civiles seulement , & en ce sens il est opposé au *droit criminel* , c'est-à-dire aux lois qui concernent les matieres criminelles. (A)

Droit civil flavien , voyez DROIT FLAVIEN.

Droit civil papyrien , voyez DROIT PAPYRIEN.

Droit civil romain , voyez ci-dessus le premier article DROIT CIVIL , & ci-après DROIT ROMAIN.

DROIT COMMUN , est celui qui sert à plusieurs nations , ou à une nation entiere , ou au moins à toute une province , à la différence du *droit particulier* , dont l'usage est moins étendu.

Le *droit des gens* , est le *droit commun* de toutes les nations policées , lesquelles ont d'ailleurs chacune leur *droit particulier*.

Le *droit commun* d'un état , par exemple de la France , est ce que toute la nation observe sur certaines matieres , quoique sur d'autres chaque province ait ses lois ou coutumes propres. Philippe le Bel dans une chartre de 1312 , portant établissement de l'université d'Orléans , dit qu'on a coutume en France de juger suivant les regles de l'équité & de la raison , quand les ordonnances & les coutumes n'ont pas décidé les questions qui se présentent. Il ne dit pas que le *droit romain* fût le *droit commun* ; mais c'est qu'alors on ne le professoit pas ordinairement à Paris , il avoit même été défendu de l'y enseigner : mais depuis que l'étude en a été rétablie dans toutes les universités , il a toujours été considéré comme le *droit commun* du royaume , tant parce qu'il est la loi municipale des provinces appelées *pays de droit écrit* , qu'à cause que dans les pays coutumiers même il supplée au défaut des coutumes. Le président Lizet , dans les coutumes qu'il a fait rédiger , le qualifie toujours de *droit commun* ; le président de Thou l'appelle la *raison écrite*. Voyez la dissertation de M. Bretonnier , tom. I. d'Henrys.

De même le *droit commun* d'une province , est la loi qui est suivie sur certains points par tous ses habitans , quoique sur d'autres matieres chaque ville ou canton ait ses statuts ou usages particuliers ; ainsi la coutume générale d'Auvergne fait le *droit commun* du pays , & le *droit particulier* est composé de toutes les coutumes locales. (A)

DROIT CONSULAIRE , ce sont les ordonnances , édits , déclarations , lettres patentes , & arrêts de réglemeint intervenus pour regler l'administration de

la justice dans les justices consulaires ou juridictions établies pour les affaires de commerce.

On entend aussi quelquefois par le terme de *droit consulaire*, la jurisprudence qui est suivie dans ces tribunaux, ce qui rentre dans la première définition de ce *droit*, auquel cette jurisprudence doit être conforme. *Voyez les institutes du droit consulaire, par Toubeau, Paris 1682, in-4°. (A)*

DROIT COÛTUMIER, est celui qui consiste dans l'observation des coutumes : il est opposé au *droit écrit*, qui est fondé sur des lois écrites dès le tems de leur établissement, au lieu que les coutumes, dans leur origine, n'étoient point écrites ; ce n'étoient point des lois émanées de la puissance publique, mais de simples usages que les peuples s'étoient accoutumés à suivre, & qui par leur ancienneté ont insensiblement acquis force de loi ; & comme chaque nation avoit ses mœurs & ses usages long-tems avant que l'écriture fût inventée, & que l'on eût rédigé des lois par écrit, il en résulte nécessairement que le *droit coutumier*, qui a pris naissance avec les coutumes, est beaucoup plus ancien que le *droit écrit*, c'est-à-dire que les lois écrites.

Dans les pays même où il y avoit déjà des lois écrites, il y avoit en même tems un autre *droit coutumier*, c'est-à-dire *non écrit* ; c'est ce qu'explique Justinien, *lib. I. tit. ij. des institutes*. Le *droit* dont se servent les Romains, est, dit-il, de deux sortes, écrit & non écrit ; & il en étoit de même chez les Grecs, qui avoient des lois écrites & d'autres non écrites. Le *droit* non écrit des Romains étoit celui qu'un long usage avoit introduit, *sine scripto jus venit quod usus comprobavit, nam diuturni mores consensu utentium comprobati legem imitantur*. Ce *droit* non écrit des Romains, étoit la même chose que notre *droit coutumier* avant que les coutumes fussent rédigées par écrit.

Il n'y a encore présentement guéré d'état dans lequel, outre les lois proprement dites, il n'y ait aussi des coutumes, & par conséquent un *droit coutumier*. Il y en a même dans les pays où l'on suit principalement le *droit écrit*, c'est-à-dire le *droit romain*, comme en Allemagne & dans les provinces de France, appelées *pays de droit écrit*, il ne laisse pas d'y avoir aussi quelques coutumes ou statuts ; de sorte que ces pays sont régis principalement par le *droit écrit*, & sur les matières prévues par la coutume, elles sont régies par leur *droit coutumier*.

Chaque coutume forme le *droit coutumier* particulier du pays qu'elle régit ; mais lorsque dans une même province ou dans un même état il y a plusieurs coutumes, elles forment toutes ensemble le *droit coutumier* de la nation ou de la province : celles de leurs dispositions qui sont d'un usage général, ou dont l'usage est le plus étendu, sont considérées comme *droit commun coutumier* du pays.

Le *droit coutumier* de France est composé de plus de 300 coutumes différentes, tant générales que locales. Il n'a commencé à être rédigé par écrit, du moins pour la plus grande partie, que vers le xv. siècle, à l'exception de quelques coutumes qui ont été écrites plutôt.

Le *droit coutumier* traite de plusieurs matières, qui ont aussi été prévues par le *droit romain*, comme les successions, testaments, donations, &c. mais il y a certaines matières qui sont propres au *droit coutumier*, telles que les fiefs, la communauté, le douaire, les propres, le retrait lignager, &c. *Voyez COÛTUMES. (A)*

DROIT DE DANEMARK, est composé des lois que Valdemire roi de ce pays, fit rassembler en un corps, & qu'il tira en partie du *droit romain*. Les Danois n'ayant jamais été soumis aux Romains, n'ont point été astraits à suivre leurs lois ; elles sont cependant en grand crédit dans ce pays, & l'on y a

recours au défaut du *droit municipal. (A)*

DROIT DIVIN, ce sont les lois & préceptes que Dieu a révélés aux hommes, & qui se trouvent renfermés dans l'Écriture-sainte ; tels sont les préceptes contenus dans le Décalogue, & autres qui se trouvent répandus dans l'Évangile.

Le *droit divin* est de deux sortes : l'un, fondé sur quelque raison, comme le commandement d'honorer ses père & mère ; l'autre, qu'on appelle *droit divin positif*, qui n'est fondé que sur la seule volonté de Dieu, sans que la raison en ait été révélée, tel que la loi cérémoniale des Juifs. Le terme de *droit divin* est opposé à celui du *droit humain*, qui est l'ouvrage des hommes.

On ne doit pas confondre le *droit ecclésiastique* ou canonique avec le *droit divin* ; le *droit canonique* comprend à la vérité le *droit divin*, mais il comprend aussi des lois faites par l'Eglise, lesquelles sont un *droit humain* aussi-bien que les lois civiles : les unes & les autres sont sujettes à être changées, au lieu que le *droit divin* ne change point.

La mission des évêques & des curés est de *droit divin*, c'est-à-dire d'institution divine.

Quelques auteurs prétendent aussi que les dixmes sont de *droit divin* ; d'autres soutiennent qu'elles sont seulement d'institution ecclésiastique, & autorisées par les puissances séculières. *Voyez DIXMES. (A)*

DROIT ECCLÉSIASTIQUE. *Voyez ci-dev. DROIT CANONIQUE, & ci-après DROIT PUBLIC ECCLÉSIASTIQUE.*

DROIT ÉCRIT, peut s'entendre en général de toutes les lois & usages qui sont actuellement rédigés par écrit : mais le sens le plus ordinaire dans lequel on prend ce terme, est qu'il signifie seulement les lois, qui dans leur origine ont été écrites, à la différence de celles qui ne l'ont été que long tems après, telles que nos coutumes. Les Grecs & les Romains avoient un *droit écrit* & un *droit non écrit* : le *droit écrit* consistoit dans les lois proprement dites ; le *droit non écrit* consistoit dans quelques usages non écrits, qui avoient force de loi. En France le *droit romain* est souvent appelé le *droit écrit*, quoique présentement nous ayons d'autres lois écrites ; la raison est que dans l'origine c'étoit la seule loi écrite qu'il y eût, les coutumes n'ayant commencé à être rédigées par écrit que long-tems après.

On appelle *pays de droit écrit*, ceux où le *droit romain* est observé comme loi. *Voyez DROIT COÛTUMIER. (A)*

DROIT D'ESPAGNE & DE PORTUGAL. Avant que ces pays fussent soumis aux Romains, ils n'avoient d'autres lois que leurs coutumes & usages, qui n'étoient point rédigés par écrit : on en voit encore des vestiges dans les lois que les rois d'Espagne ont faites dans la suite.

Depuis qu'Auguste eut rendu ces pays tributaires de l'Empire, on n'y connut que les lois romaines, jusqu'à ce que les Visigoths & les Vandales en ayant chassé les Romains, y introduisirent leurs lois ; & pour les mettre à portée d'être entendues des Espagnols, ils les firent traduire en latin, telles qu'on les voit rassemblées, en douze livres, dans le code des lois antiques. Les lois romaines n'y furent cependant pas abolies, & continuèrent d'y être observées conjointement avec celles des Goths jusqu'en 714, que les Maures & les Sarrafins s'emparèrent de l'Espagne, & en chassèrent les Goths. La domination des Maures & des Sarrafins dura dans plusieurs parties de l'Espagne pendant plus de sept siècles. Ce fut dans cet espace de tems, & dans le courant du xij. siècle, que le digeste fut retrouvé en Italie, & donna occasion de rétablir l'observation des lois de Justinien dans plusieurs états de l'Europe. Alphonse IX & Alphonse X les adoptèrent dans leur royaume d'Arragon ; ils

les firent même traduire en espagnol. Ferdinand V roi d'Arragon, & Isabelle de Castille ayant chassé les Sarrafins & les Maures en 1492, depuis ce tems on abandonna le *droit gothique*; & les rois d'Espagne se formerent un *droit* particulier, composé tant de leurs ordonnances que du *droit* romain & des anciennes coutumes, ce qui fut appelé *droit royal*. Quelques auteurs ont révoqué en doute que le *droit* romain fût le *droit* commun d'Espagne, y ayant, disent-ils, une loi qui défend sous peine de la vie de le citer. Mais cette loi, qui apparemment avoit été faite par Alaric I. roi des Goths, n'étant plus d'aucune autorité, on ne voit rien qui empêche de regarder le *droit* romain comme le *droit* commun. Les lois faites à Madrid en 1502, ordonnent même d'interpréter le *droit* d'Espagne par le *droit* romain. On suit les mêmes lois dans la partie des Indes qui appartient aux Espagnols. Voyez *las siete partidas del rey D. Alfonso & nono*, par Greg. Lopez, imprimé à Madrid en 1611, 3. vol. in-fol. le même *con la glossa del dottor Diet de Montalvo*, Lyon, 1638, in-fol. Hyeronim. de Coevallos, *hispani j. c. speculum opinionum communium*. L'Espagne a produit depuis le xvj. siècle un grand nombre d'autres jurisconsultes, dont M. Terrasson fait mention en son *histoire de la jurisprudence romaine*, p. 432. & suiv. (A)

DROIT ÉTRANGER, est celui qui est suivi par d'autres nations; ainsi le *droit* allemand, le *droit* espagnol, sont un *droit* étranger par rapport à la France, de même que le *droit* françois est étranger par rapport aux autres états. Voy. **DROIT ALLEMAND**, **ANGLOIS**, **BELGIQUE**, **ESPAGNOL**, &c. (A)

DROIT ÉTROIT, signifie la lettre de la loi prise dans la plus grande rigueur; au lieu que dans certains cas où la loi paroît trop dure, on juge des choses selon la bonne foi & l'équité. La loi 90, au ff. de *regulis juris*, ordonne qu'en toutes affaires, & surtout en jugement, on ait principalement égard à l'équité. La loi 3, au code de *judiciis*, s'explique encore plus nettement au sujet du *droit* étroit, auquel elle veut que l'on préfère la justice & l'équité: *placuit in omnibus rebus præcipuam esse justitiæ æquitatisque, quam stricti juris rationem*.

Il y avoit chez les Romains des contrats de bonne foi, & des contrats de *droit* étroit, *stricti juris*. Les premiers étoient les actes obligatoires de part & d'autre, & qui à cause de cette obligation réciproque, demandoient plus de bonne foi que les autres, comme la société: les contrats de *droit* étroit étoient ceux qui n'obligeoient que d'un côté, & dans lesquels on n'étoit tenu que de remplir strictement la convention, tels que le prêt, la stipulation, & les contrats innommés.

Il y avoit aussi plusieurs sortes d'actions, les unes appelées de *bonne foi*, d'autres *arbitraires*, d'autres de *droit* étroit. Les actions de *bonne foi* étoient celles qui dérhoient de contrats où la clause de *bonne foi* étoit apposée, au moyen de quoi l'interprétation s'en devoit faire équitablement. Les actions *arbitraires* dépendoient pour leur estimation de l'arbitrage du juge; au lieu que dans les actions de *droit* étroit, du nombre desquelles étoient toutes les actions qui n'étoient ni de *bonne foi* ni *arbitraires*, le juge devoit se régler précisément sur la demande du demandeur; il falloit lui adjuger tout ou rien, comme dans l'action de prêt; celui qui avoit prêté cent écus les demandoit, il n'y avoit point de plus ni de moins à arbitrer.

En France tous les contrats & les actions sont censés de *bonne foi*; il y a néanmoins certaines règles que l'on peut encore regarder comme de *droit* étroit, telles que les lois pénales, qui ne s'étendent point d'un cas à un autre, & les lois qui gênent la liberté du commerce, telles que celles qui admettent le re-

trait lignager, que l'on doit renfermer dans ses justes bornes, sans lui donner aucune extension. (A)

DROIT FLAVIEN: on donna ce nom, chez les Romains, à un ouvrage de Cnæus Flavius, qui contenoit l'explication des formules & des fastes.

Pour bien entendre quel étoit l'objet de cet ouvrage, il faut observer qu'après la rédaction de la loi des douze tables, Appius Claudius l'un des décemvirs fut chargé par les patriciens & par les pontifes, de rédiger des formules qui servissent à diriger les actions résultantes de la loi. Ces formules étoient fort embarrassantes, elles ressembloient beaucoup à notre procédure, & furent nommées *legis actiones*.

Outre ces formules il y avoit aussi les fastes, c'est-à-dire un livre dans lequel étoit marquée la destination de tous les jours de l'année, & singulièrement de ceux qu'on appelloit *dies fasti*, *dies nefasti*, *dies interdicti*, &c. Il contenoit aussi la liste des fêtes, les cérémonies des sacrifices, les formules des prières, les lois concernant le culte des dieux, les jeux publics, & les victoires, le tems des semailles, de la récolte, des vendanges, & beaucoup d'autres cérémonies & usages.

Les pontifes & les patriciens, qui étoient les dépositaires des formules & des fastes, en faisoient un mystère pour le peuple: mais Cnæus Flavius, qui étoit secrétaire d'Appius, ayant eu par son moyen communication des fastes & des formules, il les rendit publiques; ce qui fut si agréable au peuple, que Flavius fut fait tribun, sénateur, & édile curule, & que l'on appella son livre le *droit civil Flavius*; il en est parlé dans Tite-Live, *décad. 1. lib. IX.* & au digeste, de *origine juris*, leg. 2. § 7. (A)

DROIT FRANÇOIS, signifie les lois, coutumes, & usages que l'on observe en France.

On distingue ce *droit* en ancien & nouveau. L'ancien *droit* est composé des lois antiques, des capitulaires, & anciennes coutumes. Le *droit* nouveau est composé d'une partie de l'ancien *droit*, c'est-à-dire de ce qui en est encore observé; de partie du *droit* canonique & civil romain; des ordonnances, édits, déclarations, & lettres patentes de nos rois; des coutumes, des arrêts de règlement, & de la jurisprudence des arrêts; enfin des usages non écrits, qui ont insensiblement acquis force de loi.

Le plus ancien *droit* qui ait été observé dans les Gaules, est sans contredit celui des Gaulois, lesquels n'avoient point de lois écrites. M. Argou, en son *hist. du droit françois*, a touché quelque chose de leurs mœurs comme par simple curiosité, & a paru douter qu'il nous restât encore quelque *droit* qui vînt immédiatement des Gaulois.

Il est néanmoins certain que nous avons encore plusieurs coutumes ou usages qui viennent d'eux: tels que la communauté de biens, l'usage des propres & du retrait lignager. César, en ses commentaires de *bello gallico*, fait mention de la communauté; Tacite parle du doüaire: le retrait lignager, qui suppose l'usage des propres, vient aussi des Gaulois, comme le remarquent Pithou sur l'article 144 de la coutume de Troyes, & l'auteur des recherches sur l'origine du *droit françois*.

Lorsque Jules César eut fait la conquête des Gaules, il ne contraignit point les peuples qu'il avoit soumis à suivre les lois romaines: mais le mélange qui se fit des Romains avec les Gaulois, fut cause que ces derniers s'accoutumèrent insensiblement à suivre les lois romaines, lesquelles devinrent enfin la loi municipale des provinces les plus voisines de l'Italie, tellement qu'elles ne conserverent presque rien de leurs anciens usages.

Le premier *droit* romain observé dans les Gaules, fut le code théodosien avec les institutes de Caius, les fragmens d'Ulpian, & les sentences de Paul.

Les Visigoths, les Bourguignons, les Francs, & les Allemands, qui s'emparerent chacun d'une partie des Gaules, y apportèrent les usages de leur pays, c'est-à-dire des coutumes non écrites, qu'on qualifioit néanmoins de *lois* selon le langage du tems; de là vinrent la loi des Visigoths qui occupoient l'Espagne & une grande partie de l'Aquitaine; la loi des Bourguignons, lesquels sous le nom de Bourgogne occupoient environ un quart de ce qui compose le royaume de France; la loi Salique & la loi des Ripuariens, qui étoient les lois des Francs: l'une pour ceux qui habitoient entre la Loire & la Meuse: l'autre, qui n'est proprement qu'une répétition de la loi Salique, étoit pour ceux qui habitoient entre la Meuse & le Rhin; & la loi des Allemands, qui étoit pour les peuples d'Alsace & du haut Palatinat.

Comme tous ces peuples n'étoient occupés que de la guerre & de la chasse, leurs lois étoient fort simples.

Ils ne contraignirent point les Gaulois de les suivre; ils leur laissèrent la liberté de suivre leurs anciennes lois ou coutumes; chacun avoit même la liberté de choisir la loi sous laquelle il vouloit vivre, & l'on étoit obligé de juger chacun suivant la loi sous laquelle il étoit né, ou qu'il avoit choisie: les uns vivoient selon la loi romaine: d'autres suivoient celle des Visigoths: d'autres, la loi gombette ou les lois des Francs.

L'embarras & l'incertitude que caufoit cette diversité de lois qui, à l'exception des lois romaines, n'étoient point écrites, engagea à les faire rédiger par écrit; elles furent écrites en latin par des Gaulois ou Romains, & cela fut fait de l'autorité des rois de la première race: quelques-unes, après une première rédaction, furent ensuite réformées & augmentées; & elles ont été toutes recueillies en un même volume, que l'on a intitulé *codex legum antiquarum*, qui contient aussi les anciennes lois des Bavarois, des Saxons, des Anglois, des Frisons, &c. A ces anciennes lois succédèrent en France les capitulaires ou ordonnances des rois de la seconde race; de même que sous la troisième, les ordonnances, édits, déclarations, ont pris la place des capitulaires. *V. CAPITULAIRES, & LOI DES GOTHES, LOI SALIQUE, &c. & aux mots ORDONNANCE, EDIT, & DÉCLARATION.*

Les Gaulois & les Romains établis dans les Gaules suivoient la loi romaine, qui consistoit alors dans le code théodosien, dont Alaric fit faire un abrégé par Arien son chancelier; & dans le xij. siècle, les lois de Justinien ayant été retrouvées en Italie, furent aussi introduites en France, & observées au lieu du code théodosien. *Voyez CODE & DIGESTE.*

Les provinces les plus méridionales de la France, plus attachées au droit romain que les autres, l'ont conservé comme leur droit municipal, & n'ont point d'autre loi, si l'on en excepte quelques statuts locaux, & les ordonnances, édits, & déclarations, qui dérogent au droit romain; & comme les lois romaines étoient dans l'origine les seules qui fussent écrites, les provinces où ces lois sont suivies comme droit municipal, sont appelées *pays de droit écrit*. *Voyez DROIT ROMAIN & PAYS DE DROIT ÉCRIT.*

Dans les provinces les plus septentrionales de la France, les coutumes ont prévalu peu-à-peu sur le droit romain, de sorte qu'elles en forment le droit municipal; & le droit romain n'y est considéré que comme une raison écrite, qui supplée aux cas que les coutumes n'ont pas prévus; & comme ces provinces sont régies principalement par leurs coutumes, on les appelle *pays coutumiers*. *Voyez COUTUME.*

On voit donc que le *droit françois* n'est point une seule loi uniforme dans tout le royaume, mais un

composé du droit romain civil & canonique, des coutumes, des ordonnances, édits & déclarations, lettres patentes, arrêts de réglemens: il y a même aussi différens usages écrits qui ont force de loi; & qui font partie du *droit françois*.

Ainsi le droit romain, même dans les pays de droit écrit où il est observé, ne peut être appelé le *droit françois*, mais il fait partie de ce *droit*. Il en est de même des coutumes, ce droit n'étant propre qu'aux pays coutumiers, comme le droit romain aux pays de droit écrit.

Mais les ordonnances, édits, & déclarations, peuvent à juste titre être qualifiés de *droit françois*, attendu que quand les dispositions de ces sortes de lois sont générales, elles forment un droit commun pour tout le royaume.

Le *droit françois* se divise comme celui de tout autre pays, en *droit public* & *droit privé*.

On appelle *droit public françois*, ou de la France, celui qui a pour objet le gouvernement général du royaume, ou qui concerne quelque partie de ce gouvernement.

Le *droit françois privé* est celui qui concerne les intérêts des particuliers, considérés chacun séparément & non collectivement. *Voyez ci-après DROIT PUBLIC & DROIT PRIVÉ.*

On divise encore le *droit françois* en civil & canonique. Le premier est celui qui s'applique aux matières civiles. L'autre, qui a pour objet les matières canoniques & bénéficiales, est le *droit canonique* tel qu'il s'observe en France, c'est-à-dire conformément aux anciens canons, aux libertés de l'église Gallicane, & aux ordonnances du royaume.

M. l'abbé Fleury a fait une histoire fort curieuse du *droit françois*, qui est imprimée en tête de l'institution d'Argou, & dans laquelle il donne non-seulement l'histoire du *droit françois* en général, mais aussi des différentes parties qui le composent, c'est-à-dire des lois antiques, des capitulaires, du droit romain, des coutumes, & des ordonnances: mais comme ici ce qui est propre à chacun de ces objets doit être expliqué en son lieu, afin de ne pas tomber dans des répétitions, on s'est borné à donner une idée de ce que l'on entend par *droit françois* en général; & pour le surplus, on renvoie le lecteur à l'histoire de M. l'abbé Fleury, & aux articles particuliers qui ont rapport au *droit françois*.

Plusieurs auteurs ont fait divers traités sur le *droit françois*. Les uns ont fait des institutions au *droit françois*, comme Coquille & Argou; d'autres ont fait les règles du *droit françois*, comme Poquet de Livoniere: Lhommeau a donné les maximes générales du *droit* général; Jérôme Mercier a donné des remarques; Bouchel, la bibliothèque du *droit françois*; Automne, une conférence du *droit françois* avec le droit romain; Bourgeon a donné le *droit commun* de la France. Il y a encore une foule d'auteurs qui ont donné des traités *ex professo* sur le *droit françois*, ou qui en ont traité sous d'autres titres; ce qui seroit ici d'un trop long détail. Pour les connoître, on peut recourir aux meilleurs catalogues des bibliothèques.

L'étude du *droit françois* n'a été établie dans les universités qu'en 1680; auparavant on n'y enseignoit que le droit civil & canonique. *Voyez le discours* de M. Delaunay professeur en *droit françois*, prononcé à Paris pour l'ouverture de ses leçons, le 28 Décembre 1680. (A)

DROIT DES GENS, est une jurisprudence que la raison naturelle a établie sur certaines matières entre tous les hommes, & qui est observée chez toutes les nations.

On l'appelle aussi quelquefois *droit public des gens* ou *droit public* simplement; mais quoique l'on dis-

tingue deux sortes de *droit public*, l'un général qui est commun à toutes les nations, l'autre particulier qui est propre à un état seulement, le terme de *droit des gens* est plus ancien & plus usité, pour exprimer le *droit* qui est commun à toutes les nations.

Les lois romaines distinguent le droit naturel d'avec le *droit des gens*; & en effet le premier considéré dans le sens le plus étendu que ce terme présente, est un certain sentiment que la nature inspire à tous les animaux aussi-bien qu'aux hommes.

Mais si l'on considère le droit naturel qui est propre à l'homme, & qui est fondé sur les seules lumières de la raison, dont les bêtes ne sont pas capables, il faut convenir que dans ce point de vue le droit naturel est la même chose que le *droit des gens*, l'un & l'autre étant fondé sur les lumières naturelles de la raison: aussi voit-on que la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette matière, ont confondu ces deux objets; tels que le baron de Puffendorf, qui a intitulé son ouvrage *le droit de la nature & des gens*, ou système général de la morale, de la jurisprudence, & de la politique.

On distingueoit aussi chez les Romains deux sortes de *droit des gens*; savoir, l'un primitif appelé *primarium*, l'autre *secundarium*.

Le *droit des gens* appelé *primarium*, c'est-à-dire primitif ou plus ancien, est proprement le seul que la raison naturelle a suggéré aux hommes: comme le culte que l'on rend à Dieu, le respect & la soumission que les enfans ont pour leurs père & mère, l'attachement que les citoyens ont pour leur patrie, la bonne-foi qui doit être l'ame des conventions, & plusieurs autres choses semblables.

Le *droit des gens* appelé *secundarium*, sont de certains usages qui se sont établis entre les hommes par succession de tems, à mesure que l'on en a senti la nécessité.

Les effets du *droit des gens* par rapport aux personnes, sont la distinction des villes & des états, le droit de la guerre & de la paix, la servitude personnelle, & plusieurs autres choses semblables. Ses effets par rapport aux biens, sont la distinction des patrimoines, les relations que les hommes ont entre eux pour le commerce & pour les autres besoins de la vie; & la plupart des contrats, lesquels tirent leur origine du *droit des gens*, & sont appelés *contrats du droit des gens*, parce qu'ils sont usités également chez toutes les nations: tels que les contrats de vente, d'échange, de louage, de prêt, &c.

On voit par ce qui vient d'être dit, que le *droit des gens* ne s'applique pas seulement à ce qui fait partie du droit public général, & qui a rapport aux liaisons que les différentes nations ont les unes avec les autres, mais aussi à certains usages du droit privé, lesquels sont aussi regardés comme étant du *droit des gens*, parce que ces usages sont communs à toutes les nations, tels que les différens contrats dont on a fait mention; mais quand on parle simplement du *droit des gens*, on entend ordinairement le *droit public des gens*.

Le *droit primitif des gens* est aussi ancien que les hommes; & il a tant de rapport avec le droit naturel, qui est propre aux hommes, qu'il est par essence aussi invariable que le droit naturel. Les cérémonies de la religion peuvent changer, mais le culte que l'on doit à Dieu ne doit souffrir aucun changement: il en est de même des devoirs des enfans envers les pères & mères, ou des citoyens envers la patrie, & de la bonne-foi dûe entre les contractans; si ces devoirs ne sont pas toujours remplis bien pleinement, au moins ils doivent l'être, & sont invariables de leur nature.

Pour ce qui est du second *droit des gens* appelé par les Romains *secundarium*, celui-ci ne s'est for-

mé, comme on l'a déjà dit, que par succession de tems, & à mesure que l'on en a senti la nécessité: ainsi les devoirs réciproques des citoyens ont commencé lorsque les hommes ont bâti des villes pour vivre en société; les devoirs des sujets envers l'état ont commencé, lorsque les hommes de chaque pays qui ne composoient entre eux qu'une même famille soumise au seul gouvernement paternel, établirent au-dessus d'eux une puissance publique, qu'ils déférèrent à un ou plusieurs d'entre eux.

L'ambition, l'intérêt, & autres sujets de différends entre les puissances voisines, ont donné lieu aux guerres & aux servitudes personnelles: telles sont les sources funestes d'une partie de ce second *droit des gens*.

Les différentes nations, quoique la plupart divisées d'intérêt, sont convenues entre elles tacitement d'observer, tant en paix qu'en guerre, certaines règles de bienfaisance, d'humanité, & de justice: comme de ne point attenter à la personne des ambassadeurs, ou autres personnes envoyées pour faire des propositions de paix ou de trêve; de ne point empoisonner les fontaines; de respecter les temples; d'épargner les femmes, les vieillards, & les enfans: ces usages & plusieurs autres semblables, qui par succession de tems ont acquis force de loi, ont formé ce que l'on appelle *droit des gens*, ou droit commun aux divers peuples.

Les nations policées ont cependant plus ou moins de *droits* communs avec certains peuples qu'avec d'autres, selon que ces peuples sont eux-mêmes plus ou moins civilisés, & qu'ils connoissent les lois de l'humanité, de la justice & de l'honneur.

Par exemple, avec les sauvages antropophages, qui sont dans une profonde ignorance & sans forme de gouvernement, il y a peu de communication, & presque aucune sûreté de leur part. Il est permis aux autres hommes de s'en défendre, même par la force, comme des bêtes féroces; on ne doit cependant jamais leur faire de mal sans nécessité: on peut habiter dans leur pays pour le cultiver, & s'ils veulent trafiquer avec nous, les instruire de la vraie religion, & leur communiquer les commodités de la vie.

Chez les Barbares qui vivent en forme d'état, on peut trafiquer & faire toutes les autres choses qu'ils permettent, comme on feroit avec des peuples plus polis.

Avec les infidèles on peut faire tout ce qui ne tend point à autoriser leur religion, ni à nier ou déguiser la nôtre.

Les diverses nations mahométanes, quoiqu'attachées la plupart à différentes sectes & soumises à diverses puissances, ont entr'elles plusieurs *droits* communs qui forment leur *droit des gens*, l'alcoran étant le fondement de toutes leurs lois, même pour le temporel.

Les Chrétiens, lorsqu'ils sont en guerre les uns contre les autres, sont des prisonniers, comme les autres nations; mais ils ne traitent point leurs prisonniers en esclaves: c'est aussi une loi entr'eux, de se donner un mutuel secours contre les infidèles.

Le *droit des gens* qui s'observe présentement en Europe, s'est formé de plusieurs usages venus en partie des Romains, en partie des lois germaniques, & n'est arrivé que par degrés au point de perfection où il est aujourd'hui.

Les Germains, d'où sont sortis les Francs, ne connoissoient encore presque aucun *droit des gens* du tems de Tacite; puisque cet auteur, en parlant des mœurs de ces peuples, dit que toute leur politique à l'égard des étrangers, consistoit à enlever ouvertement à leurs voisins le fruit de leur labeur, ayant pour maxime qu'il y avoit de la lâcheté à n'acquiescer qu'à

force de travaux & de sueurs, ce que l'on pouvoit avoir en un moment au prix de son sang.

Les lois & les mœurs de la France s'étendirent depuis Charlemagne dans toute l'Italie, Espagne, Sicile, Hongrie, Allemagne, Pologne, Suède, Danemark, Angleterre, & généralement dans toute l'Europe, excepté ce qui dépendoit de l'empire de Constantinople. Dans tous ces pays le nom d'*empereur romain* a toujours été respecté; & celui qui en a le titre, tient le premier rang entre les souverains. On remarque aussi que dans ces différens états de l'Europe on use à-peu-près des mêmes titres de dignité; que dans chaque état il y a un roi ou autre souverain; que les principaux seigneurs portent partout les mêmes titres de princes, ducs, comtes, &c. que les officiers ont aussi les mêmes titres de connétables, chanceliers, maréchaux, sénéchaux, amiraux, &c. qu'il y a par-tout des assemblées publiques à-peu-près semblables, sous le nom de *parlemens*, *états*, *dietes*, *conseils*, *chambres*, &c. qu'on y observe par-tout la distinction des différens ordres, tels que le clergé, la noblesse, & le tiers-état; celle de la robe avec l'épée, celle des nobles d'avec les roturiers: enfin que toute la forme du gouvernement y est prise sur le même modele; ce qui vient de ce que ces peuples étoient tous sujets de Charlemagne, ou ses voisins, qui faisoient gloire de l'imiter.

C'est aussi de-là que plusieurs de ceux qui ont traité du *droit public* ou *droit des gens* de l'Europe, disent que la véritable origine de ce *droit* ne remonte qu'au tems de Charlemagne, parce qu'en effet les diverses nations de l'Europe étoient jusqu'alors peu civilisées, & observoient peu de regles entr'elles. C'est à cette époque mémorable du regne de Charlemagne, que commence le corps universel diplomatique du *droit des gens*, par Jean Dumont, qui contient en dix-sept tomes *in-folio* tous les traités d'alliance, de paix, de navigation & de commerce, & autres actes relatifs au *droit des gens* depuis Charlemagne.

D'autres prétendent que l'on ne doit reprendre l'étude du *droit des gens* qu'au tems de l'empereur Maximilien I. de Louis XI. & de Ferdinand le Catholique, tous deux rois, l'un de France, l'autre d'Espagne; que tout ce qui se trouve au-dessus de ce tems, sert moins pour l'instruction que pour la curiosité, & que ce n'est que depuis ces princes que l'on voit une politique bien formée & bien établie. Voyez l'*Europe pacifiée par l'équité de la reine de Hongrie*, p. 5.

Ce que dit cet auteur seroit véritable, si par le terme de *politique* on n'entendoit autre chose que la science de vivre avec les peuples voisins, & les regles que l'on doit observer avec eux; mais suivant l'idée que l'on attache communément au terme de *politique*, c'est une certaine prudence propre au gouvernement, tant pour l'intérieur que pour les affaires du dehors: c'est l'art de connoître les véritables intérêts de l'état, & ceux des puissances voisines; de cacher ses desseins, de prévenir & rompre ceux des ennemis; or en ce sens la politique est totalement différente du *droit public des gens*, qui n'est autre chose que certaines regles observées par toutes les nations entr'elles, par rapport aux liaisons réciproques qu'elles ont.

Le traité de Grotius, de *jure belli & pacis*, qui, suivant ce titre, semble n'annoncer que les lois de la guerre, lesquelles en font en effet le principal objet, ne laisse pas de renfermer aussi les principes du *droit naturel* & ceux du *droit des gens*. Il y traite du *droit* en général, des *droits* communs à tous les hommes, des différentes manières d'acquérir, du mariage, du pouvoir des peres sur leurs enfans, de celui des maîtres sur leurs esclaves, & des souverains sur

leurs sujets, des promesses, contrats, sermens, traités publics, du *droit* des ambassadeurs, des *droits* de sépulture; des peines, & autres matieres qui font du *droit des gens*. Les lois mêmes de la guerre & de la paix en font partie; c'est pourquoi il examine ce que c'est que la guerre, en quel cas elle est juste; ce qu'il est permis de faire pendant la guerre, & comment on doit garder la foi promise aux ennemis, de quelle maniere on doit traiter les vaincus.

Mais quoique cet ouvrage contienne d'excellentes choses sur le *droit des gens*, on ne peut le regarder comme un traité méthodique de ce *droit* en général; & c'est sans doute ce qui a engagé Puffendorf à composer son traité de *jure naturæ & gentium*, dans lequel il a observé plus d'ordre pour la distribution des matieres. Ce traité a été traduit en françois, comme celui de Grotius, par Barbeyrac, & accompagné de notes très-utiles: on en va faire ici une courte analyse, rien n'étant plus propre à donner une juste idée des matieres qu'embrasse le *droit des gens*.

L'auteur (Puffendorf) dans le premier livre cherche d'abord la source du *droit naturel* & des *gens* dans l'essence des êtres moraux, dont il examine l'origine & les différentes sortes. Il appelle *êtres moraux* certains modes que les êtres intelligens attachent aux choses naturelles ou aux mouvemens physiques: en vûe de diriger & de restreindre la liberté des actions volontaires de l'homme, & pour mettre quelque ordre, quelque convenance & quelque beauté dans la vie humaine, il examine ce que l'on doit penser de la certitude des Sciences morales, comment l'entendement humain & la volonté font des principes des actions morales: il traite ensuite des actions morales en général, & de la part qu'y a l'agent, ou ce qui fait qu'elles peuvent être imputées; de la regle qui dirige les actions morales, & de la loi en général; des qualités des actions morales, de la quantité ou de l'estimation de ces actions, & de leur imputation actuelle.

Après ces préliminaires sur tout ce qui a rapport à la morale, l'auteur, dans le livre second, traite de l'état de nature, & des fondemens généraux de la loi naturelle même. Il établit qu'il n'est pas convenable à la nature de l'homme de vivre sans quelque loi; puis il examine singulièrement ce que c'est que l'état de nature, & ce que c'est que la loi naturelle en général; quels sont les devoirs de l'homme par rapport à lui-même, tant pour ce qui regarde le soin de son ame, que pour ce qui concerne le soin de son corps & de sa vie; jusqu'où s'étendent la juste défense de soi-même, & les droits & privilèges de la nécessité.

Jusqu'ici il ne s'agit que du *droit naturel*; mais dans le livre troisieme l'auteur paroît avoir en vûe le *droit des gens*: en effet, il traite en général des devoirs absolus des hommes les uns envers les autres, & des promesses ou des conventions en général. Les principes qu'il établit, sont qu'il ne faut faire du mal à personne; que si l'on a causé du dommage, on doit le réparer; que tous les hommes doivent se regarder les uns les autres comme naturellement égaux, & à cette occasion il explique les devoirs communs de l'humanité; avec quelle fidélité inviolable on doit tenir sa parole, & accomplir les différentes sortes d'obligations; quelle est la nature des promesses & des conventions en général, ce qui en fait la matiere, & quel consentement y est requis; les conditions & autres clauses que l'on peut ajouter aux engagements, & comment on peut contracter par procureur.

Le quatrieme livre paroît se rapporter à deux principaux objets; l'un est l'obligation qui concerne l'usage de la parole & l'usage du serment: il traite aussi à cette occasion de la nature du mensonge. L'autre objet

objet est le *droit* de propriété, & les différentes manières d'acquérir : il explique à ce sujet les *droits* des hommes sur les choses, l'origine de la propriété des biens, les choses qui peuvent entrer en propriété, l'acquisition qui se fait par *droit* de premier occupant, celle des accessoires ; le *droit* que l'on peut avoir sur le bien d'autrui, les différentes manières d'aliéner, les dispositions testamentaires, les successions *ab intestat*, les règles de la prescription, enfin les devoirs qui résultent de la propriété des biens considérée en elle-même, & sur-tout à quoi est tenu un possesseur de bonne foi.

Puffendorf traite ensuite dans le *v^e* livre, du prix des choses, des contrats en général ; de l'égalité qu'il doit y avoir dans ceux qu'il appelle *intéressés de part & d'autre*, c'est-à-dire qui sont synallagmatiques ; des contrats qui contiennent quelque libéralité ; de l'échange & de la vente, qui sont les deux premières sortes de contrats synallagmatiques ; du louage, du prêt à consommation, qui est celui que l'on appelle en droit, *mutuum*, & des intérêts de la société ; des contrats aléatoires, des conventions accessoires ; comment on est dégagé des engagements où l'on est entré personnellement ; de quelle manière on doit interpréter les conventions & les lois, & comment se vident les différends survenus entre ceux qui vivent dans l'état de liberté naturelle.

Le sixième livre concerne le mariage, le pouvoir paternel, & le pouvoir des maîtres sur leurs serviteurs ou sur leurs esclaves.

Le septième traite des motifs qui ont porté les hommes à former des sociétés civiles, de la constitution intérieure des états, de l'origine & des fondemens de la souveraineté, de ses parties & de leur liaison naturelle, des diverses formes de gouvernement, des caractères propres & des modifications de la souveraineté, des différentes manières de l'acquiescer, enfin des *droits* & devoirs du souverain.

Dans le huitième & dernier livre l'auteur explique le pouvoir législatif qui appartient aux souverains, celui qu'ils ont sur la vie de leurs sujets à l'occasion de la défense de l'état, & celui qu'ils ont sur la vie & les biens de leurs sujets pour la punition des crimes & délits. Il traite aussi de l'estime en général, & du pouvoir qu'ont les souverains de régler le degré d'estime & de considération où doit être chaque citoyen ; en quel cas ils peuvent disposer du domaine de l'état & des biens des particuliers. Le *droit* de la guerre, qui fait aussi un des objets de ce livre, fait seul la matière du traité de Grotius. Les conventions que l'on fait avec les ennemis pendant la guerre, celles qui tendent à rétablir la paix, sont aussi expliquées par Puffendorf. Il termine ce livre par ce qui concerne les alliances & les conventions publiques faites sans ordre du souverain, les contrats & autres conventions ou promesses des rois ; comment on cesse d'être citoyen ou sujet d'un état, enfin des changemens & de la destruction des états.

Tel est le système de Puffendorf, & l'ordre qu'il a suivi dans son traité ; ouvrage rempli d'érudition, & sans contredit fort utile, mais dans lequel il y a plusieurs choses qui ne conviennent point à nos mœurs, comme ce qu'il dit du *droit* du premier occupant par rapport à la chasse ; & sur le mariage, singulièrement sur le divorce, à l'égard duquel il paroît beaucoup se relâcher.

M. Burlamaqui, dans ses *principes du droit naturel*, touche aussi quelque chose du *droit des gens*, & singulièrement dans le chapitre *vj. de la seconde partie*, où il examine comment se forment les sociétés civiles, & fait voir que l'état civil ne détruit pas l'état naturel ; qu'il ne fait que le perfectionner. Il explique ce que c'est que le *droit des gens*, la certitude de ce *droit*. Il distingue deux sortes de *droit des gens*, l'un

Tome V.

de nécessité & obligatoire par lui-même, l'autre arbitraire & conventionnel. Il discute aussi le sentiment de Grotius par rapport au *droit des gens*. On parlera plus au long ci-après de ce traité, par rapport au *droit* naturel. Voyez aussi le *codex juris gentium diplomaticus* de Leibnitz, & ci-après DROIT PUBLIC. (A)

DROIT HUMAIN, est celui que les hommes ont établi, à la différence du *droit divin*, qui vient de Dieu. Il est plus ou moins général, selon l'autorité qui l'a établi, & le consentement de ceux qui l'ont reçu. Lorsqu'il est rédigé par écrit & par autorité publique, il porte le titre de *loi* ou *constitution* : celui qui n'est pas écrit, s'appelle *coutume* ou *usage*.

Ce n'est pas seulement le *droit* civil qui est *humain*, il y a un *droit* ecclésiastique que l'on appelle *droit humain & positif*, pour le distinguer du *droit* ecclésiastique divin.

Le *droit* divin naturel est immuable, le *droit* humain positif est sujet à changer. Voyez l'*institut. au droit eccléf.* de M. Fleury, tome I. ch. ij. Voy. aussi ci-devant DROIT DIVIN, DROIT DES GENS, & ci-apr. DROIT NATUREL. (A)

DROIT D'ITALIE : les lois romaines forment le *droit* commun des différens états qui composent l'Italie ; mais outre ce *droit* principal, il n'y a presque point d'état qui n'ait ses constitutions particulières, telles que celles du royaume de Naples & Sicile, celles de Sardaigne & de Savoie, les statuts des républiques de Gènes, Venise, Lucques : il y a même beaucoup de villes qui ont des coutumes & statuts qui leur sont propres, tels que les statuts de la ville de Rome, ceux de Bénévent, de Padoue, de Vicence, de Ferrare, Boulogne, & beaucoup d'autres. (A)

DROIT DE LORRAINE ET BARROIS. Sans nous jeter dans une longue discussion sur le *droit* qui a pu être observé dans ces pays avant que leur gouvernement eût pris la forme à laquelle il se trouve réduit présentement, nous nous contenterons d'observer que sous la première race des rois de France, lors des partages faits entre les enfans de Clovis & de Clotaire, la Lorraine fit partie du royaume d'Austrasie, & fut par conséquent sujette aux mêmes lois. Sous la seconde race la Lorraine forma pendant quelque tems un royaume particulier : elle revint ensuite sous la domination de Charles-le-Simple ; puis l'empereur Henri s'en empara, & la divisa en deux duchés dont l'empereur donnoit l'investiture ; ce qui dura environ jusques vers le tems de Philippe-le-Bel, que les ducs de Lorraine s'exemptèrent de la foi & hommage qu'ils devoient à l'empereur.

Depuis ce tems les ducs de Lorraine eurent seuls le pouvoir de faire des lois dans leurs états.

Les lois ecclésiastiques de ce pays ne sont ni bien fixes, ni les mêmes par-tout ; la différence des ressorts des diocèses & des usages, les font varier (*mém. sur la Lorr.*) Nous observerons seulement que dans la disposition des bénéfices la Lorraine ne s'est jamais gouvernée par le concordat germanique ; qu'elle a reçu pour la discipline le concile de Trente dans toute son étendue, comme il paroît par le troisième arrêt rapporté au second tome du recueil de M. Augeard.

Les lois civiles sont, 1°. les ordonnances du souverain : le feu duc Léopold fit imprimer les siennes en 1701, voyez ce qu'on en a dit au mot CODE LÉOPOLD ; 2°. les différentes coutumes municipales ; 3°. la jurisprudence des tribunaux supérieurs ; 4°. dans quelques endroits on suit le *droit* romain, comme dans le pays toulousain.

La forme judiciaire est peu différente de celle de France.

Les coutumes qui forment le principal *droit* de la Lorraine, sont de trois sortes ; les unes pour la Lor-

R

raine, les autres pour le Barrois, d'autres pour les trois-évêchés de Metz, Toul & Verdun.

La coutume de Lorraine est intitulée *coutume générale du duché de Lorraine*. L'ancienne coutume fut réformée par le duc Charles III. dans les états assemblés à Nanci, le premier Mars 1594. Ce prince & le duc Léopold y ont fait depuis plusieurs changemens; elle a été commentée par Canon & par Florentin Thiriat, sous le nom de *Fabert*. Brayé a traité des donations & des fiefs; d'autres ont aussi écrit sur la coutume de Lorraine, & l'on assure que l'on travaille présentement à refondre tous ces commentaires en un seul.

Il y avoit autrefois une coutume particulière à Remiremont, mais elle a été abrogée depuis la rédaction de celle de Lorraine, que l'on suit dans tout le Bailliage de Remiremont; il y a néanmoins dans ce bailliage une coutume locale pour la seigneurie & justice de la Bresse: les habitans de ce canton se gouvernent par des coutumes qui sont l'image des anciens tems. Le duc Charles III. ordonna en 1595 qu'on les mît par écrit, & les homologua le 26 Février 1603; le duc Charles IV. les confirma en 1661, Léopold en 1699, François III. en 1730, & le roi Stanislas le 23 Mai 1749. Les habitans de la Bresse, à l'occasion d'un édit du roi Stanislas, du mois de Juin 1751, portant suppression des anciens bailliages, & création d'autres nouveaux, obtinrent le premier Juillet 1752 arrêt au conseil de Lunéville, portant qu'ils continueront de faire rendre la justice par leurs maire & échevins, suivant l'arrêt du même conseil du 7 Avril 1699, sauf les cas royaux & privilégiés, qui sont réservés au bailliage de Remiremont, de même que l'appel des jugemens de ces maire & échevins.

Les coutumes du bailliage de Saint-Mihiel furent rédigées & examinées à la cour des grands-jours & dans les états de 1571, en présence de Jean de Lenoncourt bailli de Saint-Mihiel, & en 1598 devant le bailli Théodore de Lenoncourt. Les trois états de ce bailliage ayant fait des représentations au duc Charles III. sur leurs coutumes, il ordonna le 5 Septembre 1607 à Théodore de Lenoncourt de les convoquer encore à ce sujet. Le 25 du même mois, ce qui ne fut pourtant fait que le 26 & jours suivans, les coutumes y furent réformées; mais le grand duc Charles étant mort en 1608, elles ne furent confirmées que le 23 Juillet 1609 par Henri-le-Bon son successeur. Henri Bouismard qui avoit exercé pendant vingt ans la profession d'avocat en la cour souveraine de Lorraine; s'étant ensuite établi à Saint-Mihiel, y travailla au commentaire de la coutume de ce bailliage. *Voyez ce qui en est dit dans l'hist. de Verdun, p. 65.*

Le Blamontois a ses coutumes particulières, homologuées par le duc Charles III. le 19 Mars 1596. On les avoit tellement négligées, que les praticiens même des lieux les ignoroient; mais par arrêt du conseil de Lunéville, du 22 Mars 1743, sur la requête du procureur général de la cour souveraine de Nanci, le roi Stanislas ordonna que ces coutumes feroient suivies & observées dans le comté de Blamont: il y a cependant quelques villages qui sont sous la coutume de Lorraine.

La coutume de Chaumont en Bassigni fut réformée dans le château de la Mothe en 1680 par les états de Bassigni, qui s'y étoient assemblés sur une ordonnance du grand-duc Charles, du premier Octobre de la même année, & vérifiée au parlement de Paris en 1685; elle est pour tout le Bassigni barrisien: mais le bailliage de Bourmont étant sous le ressort de la cour souveraine de Lorraine, & le surplus du Bassigni sous celui du parlement de Paris, ces deux cours expliquent chacune suivant leurs

principes, les difficultés qui s'élevèrent sur cette loi municipale.

Les anciens bailliages de Lorraine ont été supprimés par édit du roi Stanislas, du mois de Juin 1751, par lequel il a créé trente-cinq nouveaux bailliages royaux qui ont chacun un bailli d'épée par commission. Ces bailliages sont Nanci, Rozieres, Château-falin, Nomeni, Lunéville, Blamont, Saint-Diez, Vezelize, Commerci, Neuf-château, Mirecourt, Charme, Chaté, Epinal, Bruyeres, Remiremont, Darnei, Sarguemines, Dieuze, Boulay, Bouzonville, Bitche, Lixheim, Schambourg, Fenetrange, Bar-la-Marche, Bourmont, & Saint-Mihiel.

Il y a eu aussi sept prévôtés royales créées par le même édit, savoir Radonvilles, bailliage de Lunéville; Sainte-Marie aux Mines & Saint-Hippolyte, bailliage de Saint-Diez; Donipaire, bailliage de Darnei; Sarable & Boucquenon, bailliage de Sarguemines; Lignes, bailliage de Bar.

Le Barrois n'a pas toujours été sous la même domination que la Lorraine, & a été pendant long-tems soumis à des comtes & ducs particuliers. On le distingue présentement en Barrois mouvant, & Barrois non mouvant: le premier, composé des bailliages de Bar & de la Marche, & de la prévôté de Lignes, est sous le ressort du parlement de Paris: le Barrois non mouvant, dans le ressort duquel est enclavé le bailliage de Bourmont, est sous le ressort de la cour souveraine de Lorraine.

Depuis le traité de Bruges, en 1301, les comtes & ducs de Bar ont toujours fait la foi & hommage à la France pour le Barrois; ils ont cependant conservé sur ce pays tous les droits régaliens, du nombre desquels est le pouvoir législatif.

Lorsque le roi Jean érigea le comté de Bar en duché, en 1364, il confirma aux seigneurs de ce pays tous les droits royaux qui leur avoient été conservés par le traité de Bruges.

Louis XII, François I, Henri II, & François II, en usèrent de même.

Cependant, en 1555, lorsqu'on rédigea la coutume de Sens, le duc Charles y fut compris pour son duché de Bar: il en porta ses plaintes à Charles IX. cela fit la matière d'un grand procès au parlement de Paris; & cette dispute fameuse fut terminée par un concordat que le roi fit avec le duc Charles, le 25 Janvier 1571, par lequel le roi stipula, tant pour lui que pour ses successeurs, que le duc Charles & ses descendans pourroient jouir & user librement de tous droits de régale & de souveraineté sur le Barrois, à la charge seulement de l'hommage & du ressort.

Ce concordat fut enregistré au parlement le 21 Mars 1571; mais comme il étoit conçu en termes trop généraux, il s'éleva de nouvelles difficultés par rapport aux droits régaliens sur le comté de Bar: ce qui engagea Henri III. à donner une déclaration le 8 Août 1575, qui fut enregistrée au parlement de Paris le 17 du même mois, par laquelle le roi déclara, que sous la réserve de fief & de ressort portée au concordat de 1571, les rois de France ne prétendent autres droits que la féodalité & la connoissance des causes d'appel seulement, sans vouloir entreprendre sur les droits, us, styles, & coutumes du bailliage de Bar, & autres de la mouvance; que leur volonté & intention est que les ducs de Bar, leurs officiers, vassaux, & sujets, soient conservés en leur liberté, franchise, & immunité; & qu'au moyen du concordat de 1571, le duc de Bar jouisse sur ses sujets de tous droits de régale & de souveraineté; & qu'il lui soit loisible de faire en son bailliage de Bar & terres de la mouvance, toutes lois, ordonnances, & constitutions, pour lier & obliger ses sujets; d'établir coutumes générales, locales, & particulières, us,

& styles judiciaires, suivant lesquels les procès & causes de lui & de ses sujets, seront jugés & terminés, à peine de nullité; qu'il puisse faire & donner réglemens à ses officiers, justices & juridictions; convoquer états, imposer tailles & subsides, accorder lettres de grace & de justice, donner les amortissemens, créer les nobles, & généralement qu'il puisse jouir de tous les droits qui sont l'attribut de la souveraineté.

Les ducs de Lorraine & de Bar ont été confirmés dans tous leurs droits par tous les traités postérieurs, & notamment par les lettres patentes du roi du 7 Avril 1718; l'arrêt d'enregistrement de ces lettres portant la clause, que c'est sans préjudice des droits appartenans aux ducs de Bar, en vertu des concordats de 1571 & 1575.

Quoique cette question semble aujourd'hui moins intéressante pour la France, attendu que la Lorraine & le Barrois y doivent être un jour réunis, on a cru cependant devoir observer ici ce qui s'est passé par rapport au pouvoir législatif dans le Barrois, afin que l'on n'applique point au Barrois les lois de France avant le tems où elles pourront commencer à y être observées.

C'est en conséquence du pouvoir législatif des ducs de Bar, que la coutume de Bar-le-Duc fut rédigée de leur autorité: cette coutume fut formée vraisemblablement sur celle de Sens, présidial, où cette partie du Barrois ressortissoit avant l'établissement de celui de Châlons. Les anciennes coutumes de Bar furent rédigées dès 1506, par ordonnance des gens des trois états. Charles III. les fit réformer en 1579, en l'assemblée des états tenue devant le bailli René de Florainville. Le procureur général du parlement de Paris ayant appelé de cette rédaction, la cour ordonna par arrêt du 4 Décembre 1581, que les coutumes du bailliage de Bar seroient reçues & mises en son greffe, ainsi que les coutumes qui sont arrêtées par l'ordonnance & sous l'autorité du roi. Elles ont été commentées par Jean le Paige, maître des comptes du Barrois, qui fit imprimer son ouvrage d'abord à Paris en 1698, & depuis, avec des augmentations, à Bar même en 1711.

L'étroite alliance qui se trouve présentement entre le roi de France, & le roi de Pologne duc de Lorraine & de Bar, a donné lieu à plusieurs édits & déclarations de chacun des deux souverains, en faveur des sujets de l'autre; notamment un édit du roi Stanislas du 30 Juin 1738, & un du roi de France du mois de Juillet suivant, qui déclarent leurs sujets regnicoles de part & d'autre: le même édit du roi de France ordonne que les contrats passés en Lorraine, emporteront hypothèque sur les biens de France, & que les jugemens de Lorraine seront exécutés en France. Le roi Stanislas par une déclaration du 27 Juin 1746, & le roi de France par une déclaration du 9 Avril 1747, ont aussi ordonné que la discussion des biens d'un débiteur qui aura du bien en France & en Lorraine, sera faite pour le tout devant le juge du domicile du débiteur.

Les coutumes qui s'observent dans les trois évêchés de Metz, sont celle de Metz, celle de l'évêché, & celle de Remberviller qui en est locale, quoique Remberviller soit dans la souveraineté de Lorraine.

La coutume de Verdun comprend quelques endroits qui sont de Lorraine. L'original de cette coutume ayant été perdu, les gens de loi en rassemblèrent, & restituèrent de mémoire les dispositions. On l'imprima en 1678: elle n'avoit alors aucune authenticité, ni date certaine, & ne tiroit son autorité que du privilège d'imprimer accordé par Louis XIV. en 1677. Louis XV, en 1741, ordonna qu'elle seroit réformée: ce qui a été fait au mois de Février 1743, par un conseiller du parlement de Metz, en

l'assemblée des trois états. Cette rédaction approuvée par lettres patentes du roi de France en 1747, est présumée inconnue en Lorraine, où les changemens qui furent faits alors, ne sont point encore reçus: on y suit l'ancienne coutume. *Voyez les commentateurs des coutumes de Lorraine, & les nouveaux mémoires sur la Lorraine & le Barrois.*

DROIT MARITIME, ce sont les lois, regles, & usages que l'on suit pour la navigation, le commerce par mer, & en cas de guerre par mer.

Ce droit est public ou privé.

Le premier est celui qui regarde l'intérêt de la nation; & si son objet s'étend jusqu'aux autres nations, alors il fait partie du droit des gens.

Le plus ancien réglemeut que l'on trouve pour la marine de France, est un édit de François I. du mois de Juillet 1517, concernant la juridiction de l'amiral.

Il y a eu depuis quelques édits & déclarations, portant réglemeut pour les fonctions de différens officiers de la Marine.

Mais la premiere ordonnance générale sur cette matiere, est celle de Louis XIV. du 10 Décembre 1680, qu'on appelle *l'ordonnance de la Marine*: elle est divisée en cinq livres, & chaque livre en plusieurs titres, contenant différens articles.

Le premier livre traite des officiers de l'amirauté & de leur juridiction: le second, des gens & bâtimens de mer: le troisieme, des contrats maritimes: le quatrieme, de la police des ports, côtes, rades, & rivages de la mer: & le cinquieme, de la pêche qui se fait en mer.

Il y a encore une autre ordonnance pour la marine du 15 Avril 1689; mais celle-ci concerne les armées navales.

Outre ces deux grandes ordonnances, il y a encore eu depuis divers édits & déclarations sur cette matiere, qui sont indiqués dans le dictionnaire de Dechales au mot *Marine*, & dont plusieurs sont rapportés dans le recueil des édits & déclarations registrés au parlement de Dijon. *Voyez aussi ce qui a été dit au mot CONSEIL DES PRISES. (A)*

DROIT DE LA NATURE, ou **DROIT NATUREL**, dans le sens le plus étendu, se prend pour certains principes que la nature seule inspire, & qui sont communs à tous les animaux, aussi bien qu'aux hommes: c'est sur ce droit que sont fondés l'union du mâle & de la femelle, la procréation des enfans, & le soin de leur éducation; l'amour de la liberté, la conservation de son individu, & le soin que chacun prend de se défendre contre ceux qui l'attaquent.

Mais c'est abusivement que l'on appelle *droit naturel*, les mouvemens par lesquels se conduisent les animaux; car n'ayant pas l'usage de la raison, ils sont incapables de connoître aucun droit ni justice.

On entend plus souvent par *droit naturel*, certaines regles de justice & d'équité, que la seule raison naturelle a établies entre tous les hommes, ou pour mieux dire, que Dieu a gravées dans nos cœurs.

Tels sont ces préceptes fondamentaux du *droit* & de toute justice, de vivre honnêtement, de n'offenser personne, & de rendre à chacun ce qui lui appartient. De ces préceptes généraux dérivent encore beaucoup d'autres regles particulières, que la nature seule, c'est-à-dire la raison & l'équité, suggèrent aux hommes.

Ce *droit naturel* étant fondé sur des principes si essentiels, est perpétuel & invariable: on ne peut y déroger par aucune convention, ni même par aucune loi, ni dispenser des obligations qu'il impose; en quoi il diffère du droit positif, c'est-à-dire des regles, qui n'ont lieu que parce qu'elles ont été établies par des lois précises. Ce droit positif étant sujet à être changé de la même autorité qu'il a été éta-

bli, les particuliers peuvent même y déroger par une convention expresse, pourvu que la loi ne soit pas prohibitive.

Quelques-uns confondent mal-à-propos le *droit naturel* avec le droit des gens : celui-ci est bien aussi composé en partie des règles que la droite raison a établies entre tous les hommes ; mais il comprend de plus certains usages dont les hommes sont convenus entre eux contre l'ordre naturel, tels que les guerres, les servitudes : au lieu que le *droit naturel* n'admet rien que de conforme à la droite raison & à l'équité.

Les principes du *droit naturel* entrent donc dans le droit des gens, & singulièrement dans celui qui est primitif ; ils entrent aussi dans le droit public & dans le droit privé : car les préceptes de *droit naturel* que l'on a rapportés, sont la source la plus pure, & la base de la plus grande partie du droit public & privé. Mais le droit public & privé renferment aussi d'autres règles qui sont fondées sur des lois positives. Voyez DROIT DES GENS, DROIT POSITIF, DROIT PUBLIC, DROIT PRIVÉ.

De ces idées générales que l'on vient de donner sur le *droit naturel*, il résulte que ce *droit* n'est proprement autre chose que la science des mœurs qu'on appelle *morale*.

Cette science des mœurs ou du *droit naturel*, n'a été connue que très-imparfaitement des anciens ; leurs sages même & leurs philosophes n'en ont parlé la plupart que très-superficiellement ; ils y ont mêlé beaucoup d'erreurs & de vices. Pythagore fut le premier qui entreprit de traiter de la vertu. Après lui, Socrate le fit plus exactement & avec plus d'étendue : mais celui-ci n'écrivit rien ; il se contenta d'instruire ses disciples par des conversations familières : on le regarde néanmoins comme le père de la philosophie morale. Platon disciple de Socrate, a renfermé toute sa morale en dix dialogues, dont plusieurs ont singulièrement pour objet le *droit naturel* & la politique : tels que son traité de la république, celui des lois, celui de la politique, &c. Aristote, le plus célèbre des disciples de Platon, est le premier philosophe de l'antiquité qui ait donné un système de morale un peu méthodique ; mais il y traite plutôt des devoirs du citoyen, que de l'homme en général, & des devoirs réciproques de ceux qui sont citoyens de divers états.

Le meilleur traité de morale que nous ayons de l'antiquité, est le livre des offices de Cicéron, qui contient en abrégé les principes du *droit naturel*. Il y manque cependant encore bien des choses, que l'on auroit peut-être trouvées dans son traité de la république, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Il y a aussi de bonnes choses dans son traité des lois, où il s'attache à prouver qu'il y a un *droit naturel* indépendant de l'institution des hommes, & qui tire son origine de la volonté de Dieu. Il fait voir que c'est-là le fondement de toutes les lois justes & raisonnables ; il montre l'utilité de la religion dans la société civile, & déduit au long les devoirs réciproques des hommes.

Les principes de l'équité naturelle n'étoient pas inconnus aux jurisconsultes romains : quelques-uns d'entre eux faisoient même profession de s'y attacher, plutôt qu'à la rigueur du droit ; telle étoit la secte des Proculéiens : au lieu que les Sabinien s'attachoient plus à la lettre de la loi qu'à l'équité. Mais dans ce qui nous est resté des ouvrages de ce grand nombre de jurisconsultes, on ne voit point qu'aucun d'eux eût traité *ex professo* du *droit naturel*, ni du droit des gens.

Les livres mêmes de Justinien, à peine contiennent-ils quelques définitions & notions très-sommaires du *droit naturel* & des gens ; c'est ce que l'on

trouve au digeste de *justitia & jure*, & aux institutes de *jure naturali, gentium & civili*.

Entre les auteurs modernes, Melancthon, dans sa morale, a donné une ébauche du *droit naturel*. Benedict Wincler en touche aussi quelque chose dans ses principes du droit : mais il y confond souvent le droit positif avec le *droit naturel*.

Le célèbre Grotius est le premier qui ait formé un système du *droit naturel*, dans un traité intitulé de *jure belli & pacis*, divisé en trois livres. Le titre de cet ouvrage n'annonce qu'une matière du droit des gens ; & en effet la plus grande partie de l'ouvrage roule sur le droit de la guerre : mais les principes du *droit naturel* se trouvent établis, tant dans le discours préliminaire sur la certitude du Droit en général, que dans le chapitre premier, où après avoir annoncé l'ordre de tout l'ouvrage, & défini ce que c'est que la guerre, les différentes choses que l'on entend par le terme de *droit*, il explique que le *droit* pris pour une certaine règle, se divise en *droit naturel* & arbitraire. Le *droit naturel* consiste, selon lui, dans certains principes de la droite raison, qui nous font connoître qu'une action est moralement honnête ou deshonnête, selon la convenance ou disconvenance nécessaire qu'elle a avec une nature raisonnable & sociable ; & par conséquent que Dieu qui est l'auteur de la nature, ordonne ou défend une telle action. Il examine combien il y a de sortes de *droit naturel*, & comment on peut le distinguer d'avec certaines choses auxquelles on donne ce nom improprement. Il soutient que ni l'instinct commun à tous les animaux, ni même celui qui est particulier à l'homme, ne constituent point un *droit naturel* proprement dit. Il examine enfin de quelle manière on peut prouver les maximes du *droit naturel*.

Le surplus de cet ouvrage concerne principalement les lois de la guerre, & par conséquent le droit des gens & la politique. Il y a cependant quelques titres qui peuvent avoir aussi rapport au *droit naturel* ; comme de la juste défense de soi-même, des droits communs à tous les hommes, de l'acquisition primitive des choses, & des autres manières d'acquérir ; du pouvoir paternel, du mariage, des corps ou communautés, du pouvoir des souverains sur leurs sujets, & des maîtres sur leurs esclaves ; des biens des souverainetés, & de leur aliénation ; des successions *ab intestat*, des promesses & contrats ; du serment, des promesses & sermens des souverains, des traités publics faits par le souverain lui-même, ou sans son ordre, du dommage causé injustement, & de l'obligation qui en résulte ; du droit des ambassades, du droit de sépulture, des peines, & comment elles se communiquent d'une personne à l'autre.

Quelque tems après que le traité de Grotius eut paru, Jean Selden, célèbre jurisconsulte anglois, fit un système de toutes les lois des Hébreux qui concernent le *droit naturel* ; il l'intitula de *jure naturæ & gentium apud Hebræos*. Cet ouvrage est rempli d'érudition, mais sans ordre, & écrit d'un style obscur : d'ailleurs cet auteur ne tire pas les principes naturels des seules lumières de la raison ; il les tire seulement des sept préceptes prétendus donnés à Noé, dont le nombre est fort incertain, & qui ne sont fondés que sur une tradition fort douteuse ; il se contente même souvent de rapporter les décisions des rabbins, sans examiner si elles sont bien ou mal fondées.

Thomas Hobbes, un des plus grands génies de son siècle, mais malheureusement trop prévenu par l'indignation qu'excitoient en lui les esprits séditieux qui brouilloient alors l'Angleterre, publia à Paris en 1642, un traité du citoyen, où entr'autres opinions dangereuses, il s'efforce d'établir, suivant la morale d'Epicure, que le principe des sociétés est la con-

servation de soi-même, & l'utilité particulière; il conclut de-là que tous les hommes ont la volonté, les forces, & le pouvoir de se faire du mal les uns aux autres, & que l'état de nature est un état de guerre contre tous; il attribue aux rois une autorité sans bornes, non-seulement dans les affaires d'état, mais aussi en matière de religion. Lambert Verthuisen, philosophe des Provinces-unies, fit une dissertation pour justifier la manière dont les lois naturelles sont présentées dans le traité du citoyen; mais ce ne fut qu'en abandonnant les principes d'Hobbes, ou en tâchant d'y donner un sens favorable. Hobbes donna encore au public un autre ouvrage intitulé *le viathan*, dont le précis est que sans la paix il n'y a point de sûreté dans un état; que la paix ne peut subsister sans le commandement, ni le commandement sans les armes; que les armes ne valent rien, si elles ne sont mises entre les mains d'une personne, &c. Il soutient ouvertement, que la volonté du souverain fait non-seulement ce qui est juste ou injuste, mais même la religion; qu'aucune révélation divine ne peut obliger la conscience, que quand le souverain, auquel il attribue une puissance arbitraire, lui a donné force de loi.

Spinoza a eu depuis les mêmes idées de l'état de nature, qu'il fonde sur les mêmes principes.

On ne s'engagera pas ici à refuter le système pernicieux de ces deux philosophes, dont on apperçoit aisément les erreurs.

Le baron de Puffendorf ayant conçu le dessein de former un système du *droit de la nature & des gens*, suivit l'esprit & la méthode de Grotius; il examina les choses dans leurs sources, & profita des lumières de ceux qui l'avoient précédé; il y joignit ses propres découvertes, & donna d'abord un premier traité sous le titre d'*éléments de jurisprudence universelle*. Cet ouvrage, quoiqu'encore imparfait, donna une si haute idée de l'auteur, que l'électeur palatin Charles-Louis l'appella l'année suivante dans son université d'Heidelberg, & fonda pour lui une chaire de professeur en *droit de la nature & des gens*.

M. de Barbeyrac, dans la préface qu'il a mise en tête de la traduction du traité du *droit de la nature & des gens* de Puffendorf, fait mention d'un autre professeur allemand, nommé *Buddeus*, qui avoit été professeur en *droit naturel & en morale* à Hall en Saxe, & qui est auteur d'une histoire du *droit naturel*.

M. Burlamaqui auteur des *principes du droit naturel*, dont on parlera dans un moment, étoit auparavant professeur en *droit naturel & civil* à Geneve; ce qui donne lieu de remarquer en passant que dans plusieurs états d'Allemagne & d'Italie on a reconnu l'utilité qu'il y avoit d'établir une école publique du *droit naturel & des gens*, qui est la source du *droit civil*, public, & privé: il seroit à souhaiter que l'étude du *droit naturel & des gens*, & celle du *droit public*, fussent partout autant en recommandation: revenons à Puffendorf que nous avons quitté pour un moment.

Les éléments de jurisprudence universelle ne sont pas son seul ouvrage sur le *droit naturel*; il donna deux ans après son traité du *droit de jure naturæ & gentium*, qui a été traduit par Barbeyrac, & accompagné de notes; Puffendorf a aussi donné un abrégé de ce traité, intitulé *des devoirs de l'homme & du citoyen*. Quoique son grand traité soit également intitulé du *droit de la nature & des gens*, il s'étend néanmoins beaucoup plus sur le *droit des gens* que sur le *droit naturel*: on en a déjà donné l'analyse au mot DROIT DES GENS, auquel nous renvoyons le lecteur.

L'ouvrage le plus récent, le plus précis, & le plus méthodique que nous ayons sur le *droit naturel*, est celui que nous avons déjà annoncé de J. J. Burlama-

qui conseiller d'état, & ci-devant professeur en *droit naturel & civil* à Geneve, imprimé à Geneve en 1747, in-4°. Il est intitulé *principes du droit naturel*, divisé en deux parties.

La première a pour objet les principes généraux du *droit*; la seconde les lois naturelles: chacune de ces deux parties est divisée en plusieurs chapitres, & chaque chapitre en plusieurs paragraphes.

Dans la première partie, qui concerne les principes généraux du *droit*, après avoir défini le *droit naturel*, il cherche les principes de cette science dans la nature & l'état de l'homme; il examine ses différentes actions, & singulièrement celles qui sont l'objet du *droit*; il explique que l'entendement est naturellement droit, que sa perfection consiste dans la connoissance de la vérité, que l'ignorance & l'erreur sont deux obstacles à cette connoissance.

De-là il passe à la volonté de l'homme, à ses instincts, inclinations, passions, à l'usage qu'il fait de sa liberté par rapport au vrai & aux choses mêmes évidentes, par rapport au bien & au mal, & aux choses indifférentes.

L'homme est capable de direction dans sa conduite; il est comptable de ses actions, elles peuvent lui être imputées.

La distinction des divers états de l'homme entre aussi dans la connoissance du *droit naturel*; il faut considérer son état primitif par rapport à Dieu, par rapport à la société ou à la solitude; à l'égard de la paix & de la guerre, certains états sont accessoires & adventifs, tels que ceux qui résultent de la naissance & du mariage. L'état de faiblesse où l'homme est à sa naissance, met les enfans dans la dépendance naturelle de leurs père & mère: la position de l'homme par rapport à la propriété des biens & par rapport au gouvernement, lui constituent encore divers autres états accessoires.

Il ne seroit pas convenable que l'homme vécût sans aucune règle: la règle suppose une fin; celle de l'homme est de tendre à son bonheur; c'est le système de la providence; c'est un desir essentiel à l'homme & inséparable de la raison, qui est la règle primitive de l'homme.

Les règles de conduite qui en dérivent, sont de faire un juste discernement des biens & des maux; que le vrai bonheur ne sauroit consister dans des choses incompatibles avec la nature & l'état de l'homme; de comparer ensemble le présent & l'avenir; de ne pas rechercher un bien qui apporte un plus grand mal; de souffrir un mal léger lorsqu'il est suivi d'un bien plus considérable; donner la préférence aux biens les plus parfaits; dans certains cas se déterminer par la seule possibilité, & à plus forte raison par la vraisemblance; enfin prendre le goût des vrais biens.

Pour bien connoître le *droit naturel*, il faut entendre ce que c'est que l'obligation considérée en général. Le *droit* pris en tant que faculté produit obligation: les droits & obligations sont de plusieurs sortes; les uns sont naturels, les autres sont acquis, quelques-uns sont tels que l'on ne peut en user en toute rigueur, d'autres auxquels on ne peut renoncer: on les distingue aussi par rapport à leurs objets; savoir, le *droit* que nous avons sur nous-mêmes, qui est ce que l'on appelle *liberté*; le *droit* de propriété ou domaine sur les choses qui nous appartiennent; le *droit* que l'on a sur la personne & sur les actions des autres, qui est ce qu'on appelle *empire* ou *autorité*; enfin le *droit* que l'on peut avoir sur les choses appartenantes à autrui, qui est aussi de plusieurs sortes.

L'homme étant de sa nature un être dépendant, doit prendre pour règle de ses actions la loi, qui n'est autre chose qu'une règle prescrite par le souverain;

les véritables fondemens de la souveraineté sont la puissance, la sagesse, & la bonté jointes ensemble. Le but des lois n'est pas de gêner la liberté, mais de diriger convenablement toutes les actions des hommes.

Tels sont en substance les objets que M. Burlamaqui envisage dans la première partie de son traité ; dans la seconde, qui traite spécialement des lois naturelles, il définit la loi naturelle une loi que Dieu impose à tous les hommes, qu'ils peuvent découvrir & connoître par les seules lumières de leur raison, en considérant avec attention leur nature & leur état.

Le *droit naturel* est le système, l'assemblage, ou le corps de ces mêmes lois.

La jurisprudence naturelle est l'art de parvenir à la connoissance des lois de la nature, de les développer, & de les appliquer aux actions humaines.

On ne peut douter qu'il y ait des lois naturelles, puisque tout concourt à nous prouver l'existence de Dieu ; lequel ayant droit de prescrire des lois aux hommes, c'est une suite de sa puissance, de sa sagesse, & de sa bonté, de leur donner des règles pour se conduire.

Les moyens qui servent à distinguer ce qui est juste ou injuste, ou ce qui est dicté par la loi naturelle, sont 1°. l'instinct ou un certain sentiment intérieur qui porte à de certaines actions ou qui en détourne : 2°. la raison qui sert à vérifier l'instinct ; elle développe les principes, & en tire les conséquences : 3°. la volonté de Dieu, laquelle étant connue à l'homme devient sa règle suprême.

L'homme ne peut parvenir à la connoissance des lois naturelles, qu'en examinant sa nature, sa constitution, & son état.

Toutes les lois naturelles se rapportent à trois objets ; à Dieu, à soi, ou à autrui.

La religion est le principe de celles qui se rapportent à Dieu.

L'amour de soi-même est le principe des lois naturelles, qui nous concernent nous-mêmes.

L'esprit de société est le fondement de celles qui se rapportent à autrui.

Dieu a suffisamment notifié aux hommes les lois naturelles ; les hommes peuvent encore s'aider les uns les autres à les connoître. Ces lois sont l'ouvrage de la bonté de Dieu, elles ne dépendent point d'une institution arbitraire ; leur effet est d'obliger tous les hommes à s'y conformer ; elles sont perpétuelles & immuables, & ne souffrent aucune dispense.

Pour appliquer les lois naturelles aux actions, c'est-à-dire en porter un jugement juste, on doit consulter sa conscience, qui n'est autre chose que la raison ; & lorsqu'il s'agit d'imputer à quelqu'un les suites d'une mauvaise action, il faut qu'il ait eu connoissance de la loi & du fait, & qu'il n'ait pas été contraint par une force majeure à faire ce qui étoit contraire au *droit naturel*.

L'autorité des lois naturelles vient de ce qu'elles ont Dieu pour auteur ; la sanction de ces mêmes lois, c'est-à-dire ce qui tend à obliger les hommes de s'y soumettre, est que l'observation de ces lois fait le bonheur de l'homme & de la société ; c'est une vérité que la raison nous démontre, & dans le fait il est constant que la vertu est par elle-même le principe d'une satisfaction intérieure, comme le vice est un principe d'inquiétude & de trouble ; il est également certain que la vertu produit de grands avantages extérieurs, & le vice de grands maux.

La vertu n'a cependant pas toujours extérieurement des effets aussi heureux qu'elle devrait avoir pour celui qui la pratique : on voit souvent les biens & les maux de la nature & de la fortune distribués inégalement, & non selon le mérite de chacun, les

maux produits par l'injustice tomber sur les innocens comme sur les coupables, & quelquefois la vertu même attirer la persécution.

Toute la prudence humaine ne suffit pas pour remédier à ces desordres : il faut donc qu'une autre considération engage encore les hommes à observer les lois naturelles ; c'est l'immortalité de l'âme & la croyance d'un avenir, où ce qui peut manquer dans l'état présent à la sanction des lois naturelles s'exécutera dans la suite, si la sagesse divine le trouve à propos.

C'est ainsi que notre auteur établit l'autorité du *droit naturel* sur la raison & la religion, qui sont les deux grandes lumières que Dieu a données à l'homme pour se conduire.

L'avertissement qui est en tête de l'ouvrage, annonce que ce traité n'est que le commencement d'un ouvrage plus étendu, ou d'un système complet sur le *droit de la nature & des gens*, que l'auteur se proposoit de donner au public ; mais qu'ayant été traversé dans ce dessein par d'autres occupations & par la faiblesse de sa santé, il s'est déterminé à publier ce premier morceau. Quoique ce soit un précis excellent du *droit naturel*, on ne peut s'empêcher de désirer que l'auteur achève le grand ouvrage qu'il avoit commencé, où l'on verroit la matière traitée dans toute son étendue.

On peut encore voir sur cette matière, ce que dit l'auteur de *l'esprit des lois* en plusieurs endroits de son ouvrage, qui ont rapport au *droit naturel*. (A)

DROIT PAPYRIEN, est la même chose que le code Papyrien. Voyez au mot CODE.

DROIT PARTICULIER, est opposé au *droit commun* & général ; ainsi les coutumes locales ou les statuts d'une ville ou d'une communauté forment leur *droit particulier*.

DROIT PERPÉTUEL, *jus perpetuum*, est le nom que les empereurs Dioclétien & Maximien donnèrent à l'édit perpétuel ou collection des édits des préteurs faite par Salvius Julianus. Voyez EDIT PERPÉTUEL. (A)

DROIT POLITIQUE, qu'on appelle aussi quelquefois *politique* simplement, ce sont les règles que l'on doit suivre pour le gouvernement d'une ville, d'une province, ou d'un état, ce qui rentre dans l'idée du *droit public*. Voyez DROIT PUBLIC & DROIT DES GENS. (A)

DROIT DE POLOGNE, est composé de trois sortes de lois ; savoir, 1°. des lois particulières du pays, qui ont été faites par Casimir le Grand, Ladislas Jagello, Sigismond I. & Sigismond II. rois de Pologne ; il y a aussi quelques statuts & coutumes particulières pour certaines provinces ou villes. 2°. Au défaut de ces lois municipales on a recours au *droit saxon*. 3°. S'il s'agit d'un cas qui ne soit pas prévu par le *droit saxon*, ou sur lequel ce *droit* ne s'explique pas clairement, les juges n'ont pas le pouvoir de décider selon leurs lumières, ils sont obligés de se conformer au *droit romain*. Voyez l'histoire de la Jurisprudence romaine, par M. Terrasson, & ci-après DROIT SAXON, LOI DES SAXONS. (A)

DROIT DE PORTUGAL, est de deux sortes ; savoir, le *droit royal* composé des ordonnances des rois de Portugal, & le *droit romain* auquel on a recours pour suppléer ce que les lois du pays n'ont pas prévu. (A)

DROIT POSITIF, est celui qui est fondé sur une loi qui dépend absolument de la volonté de celui dont elle est émanée : on l'appelle ainsi par opposition au *droit naturel* propre aux hommes, lequel n'est autre chose que la lumière de la droite raison sur ce qui regarde la justice, ou qui consiste dans une loi fondée sur la raison ; ainsi sous la loi écrite la défense de manger certains animaux étoit de *droit*

positif, au lieu que le commandement d'honorer son pere & sa mere est de *droit naturel*. Le *droit positif* est sujet à changement ; mais le *droit naturel* est invariable, étant fondé sur la raison & la justice, qui sont immuables de leur nature.

Le *droit positif* est de deux sortes, savoir divin & humain.

On appelle *droit positif divin*, ce qu'il a plu à Dieu de commander aux hommes, soit qu'il leur en ait déclaré la raison, ou non. Pour qu'on puisse le qualifier *droit divin*, il faut que la révélation soit certaine, comme pour les autres points de morale & les articles de foi. Voyez DROIT DIVIN.

Le *droit positif humain* est ce qu'il a plu aux hommes d'établir entr'eux, soit avec raison, ou non ; mais étant établi il est raisonnable de l'observer, à moins qu'il ne fût contraire au *droit naturel* ou au *droit divin*.

On distingue deux sortes de *droit positif humain* : savoir celui qui est établi du consentement de plusieurs peuples, lequel forme un *droit des gens*, comme ce qui regarde le commerce, la navigation, la guerre ; & le *droit positif humain particulier* à un peuple, lequel forme un *droit civil*, & doit être établi par la puissance publique, souveraine du même peuple, après quoi tous les particuliers y sont obligés : tels sont les *droits* des mariages, des successions, des jugemens. Ces *droits*, quoique communs à la plupart des peuples, sont réglés différemment par chacun d'eux. Voyez DROIT DES GENS & DROIT NATUREL. (A)

DROIT PRÉTORIEN, chez les Romains étoit une jurisprudence fondée sur les édits des préteurs. On comprenoit aussi quelquefois sous ce terme les édits des édiles-curules, à cause que ces officiers étoient aussi qualifiés de *préteurs*. Les préteurs & les édiles accordoient par leurs édits certaines actions & privilèges que le *droit civil* refusoit ; en sorte que le *droit prétorien* étoit opposé au *droit civil* : par exemple, ceux qui ne pouvoient succéder comme héritiers, suivant le *droit civil*, prenoient en certains cas, en vertu du *droit prétorien*, la possession des biens, appelée en *droit bonorum possessio*.

Comme la fonction des préteurs étoit annale, leurs édits ne duroient aussi qu'un an, de même que les actions qui dérhoient de ces édits. Chaque nouveau préteur annonçoit par un nouvel édit gravé sur un carton blanc appelé *album pratoris*, qui étoit exposé au-dessus de sa porte, la maniere dont il exerceroit sa juridiction pendant son année. Le jurisconsulte Julien fit, par ordre de l'empereur Adrien, une compilation de tous ces édits, pour servir dorénavant de règle aux préteurs dans l'administration de la justice. Cette compilation fut appelée *édit perpétuel*. Voy. ci-apr. EDIT DES EDILES, EDIT PERPÉTUEL, & EDIT DU PRÉTEUR. (A)

DROIT PRIVÉ, est celui qui a directement pour objet l'intérêt des particuliers, considérés chacun séparément, & non collectivement.

Il est composé en partie du *droit naturel*, en partie du *droit des gens*, & du *droit civil*.

Ses dispositions s'étendent sur les personnes, sur les biens, sur les obligations & les actions. Voyez ce qui en est dit au digeste de *justitiâ & jure*, & aux institutes, *eodem tit.* Voyez aussi ce qui est dit du *droit* aux articles qui précèdent & à ceux qui suivent. (A)

DROIT PUBLIC, est celui qui est établi pour l'utilité commune des peuples considérés comme corps politique, à la différence du *droit privé*, qui est fait pour l'utilité de chaque personne considérée en particulier & indépendamment des autres hommes.

Le *droit public* est général ou particulier.

On appelle *droit public général*, celui qui règle les

fondemens de la société civile, commune à la plupart des états, & les intérêts que ces états ont les uns avec les autres.

Quelques-uns confondent le *droit public général* avec le *droit des gens*, ce qui n'est pourtant pas juste, du moins indistinctement ; car le *droit des gens* ayant, comme tout le *droit* en général, deux objets, l'utilité publique & celle des particuliers, se divise en *droit public* des gens & *droit privé* des gens : ainsi le *droit public* général est bien une partie du *droit des gens*, & la même chose que le *droit public* des gens ; mais il ne comprend pas tout le *droit des gens*, puisqu'il ne comprend pas le *droit privé* des gens. Voyez ci-devant DROIT DES GENS.

Le *droit public* particulier est celui qui règle les fondemens de chaque état ; en quoi il diffère & du *droit public* général, qui concerne les liaisons que les différens états peuvent avoir entr'eux, & du *droit privé* ou particulier simplement, qui concerne chacun des membres d'un état séparément.

Ce *droit public* particulier est composé en partie des préceptes du *droit divin* & du *droit naturel*, qui sont invariables ; en partie du *droit des gens*, qui change peu, si ce n'est par une longue suite d'années ; & enfin il est encore composé d'une partie du *droit civil* de l'état qu'il concerne, c'est-à-dire de la partie de ce *droit* qui a pour objet le corps de l'état : ainsi une partie du *droit public* particulier est fondée sur les anciennes coutumes écrites ou non écrites, sur les lois, ordonnances, édits, déclarations, chartres, diplômes, &c. Cette partie du *droit public* particulier étant fondée sur un *droit positif humain*, peut être changée, selon les tems & les conjonctures, par ceux qui ont la puissance publique.

L'objet du *droit public* particulier de chaque état, est en général d'établir & de maintenir cette police générale, nécessaire pour le bon ordre & la tranquillité de l'état ; de procurer ce qui est de plus avantageux à tous les membres de l'état, considérés collectivement ou séparément, soit pour les biens de l'ame, soit pour les biens du corps, ou pour les biens de la fortune.

La destination des hommes dans l'ordre de la providence, est de cultiver la terre, & d'aspirer au souverain bien. Les hommes qui habitent un même pays ayant senti la nécessité qu'ils avoient de se prêter un mutuel secours, se sont unis en société : c'est ce qui a formé les différens états.

Pour maintenir le bon ordre dans chacune de ces sociétés ou états, il a fallu établir une certaine forme de gouvernement ; & pour faire observer cette forme ou police générale, les membres de chaque société ou état ont été obligés d'établir au-dessus d'eux une puissance publique.

Cette puissance a été déferée à un seul homme ou à plusieurs, ou à tous ceux qui composent l'état, & en quelques endroits elle est perpétuelle ; dans d'autres ceux qui en sont revêtus, ne l'exercent que pendant un certain tems fixé par les lois : de-là vient la distinction des états monarchiques, aristocratiques, & démocratiques ou populaires.

Les *droits* de la puissance publique sont le pouvoir législatif ; le *droit* de faire exécuter les lois, ou d'en dispenser ; de rendre & faire rendre la justice ; d'accorder des grâces, distribuer les emplois & honneurs ; instituer des officiers & les destituer ; avoir un fisc ou patrimoine public, mettre des impositions, faire battre monnaie, permettre à certaines personnes de former ensemble un corps politique, régler les états, faire avec les étrangers des traités d'alliance, de navigation & de commerce ; faire fortifier les places, lever des troupes & les licencier, faire la guerre & la paix.

Ces *droits* s'étendent non-seulement sur ceux qui

sont membres d'un état ; mais la plupart de ces mêmes *droits* s'étendent aussi sur les étrangers, lesquels sont soumis aux lois générales de police de l'état pendant tout le tems qu'ils y demeurent & pour les biens qu'ils y possèdent, quand même ils n'y demeureroient pas.

Les engagements de celui ou ceux auxquels la puissance publique est déferée, sont de maintenir le bon ordre dans l'état.

Les membres de l'état doivent de leur part être soumis à la puissance publique, & aux personnes qui la représentent dans quelque portion du gouvernement ; ils doivent pareillement être soumis aux lois, & les observer.

Le bien commun & particulier de chacun des membres de l'état, qui forme en général l'objet du *droit public* particulier, renferme en soi plusieurs objets dépendans de celui-ci, & qui en forment quelque portion plus ou moins considérable.

Tout ce qui a rapport au gouvernement ecclésiastique civil, de justice militaire ou des finances, est donc du ressort du *droit public*.

Ainsi c'est au *droit public* à régler tout ce qui concerne la religion, à prévenir les troubles que peuvent causer les diverses opinions, faire respecter les lieux saints, observer les fêtes, & autres regles de discipline relatives à la religion ; conserver dans les cérémonies pieuses l'ordre & la décence convenable ; empêcher les abus qui peuvent se commettre à l'occasion des pratiques les plus saintes, & qu'il ne se forme aucuns nouveaux établissemens en matière de religion, sans qu'ils soient approuvés de ceux qui ont le pouvoir de le faire. Il faut seulement faire attention que le soin de maintenir la religion dans sa pureté, & d'en faire observer le culte extérieur, est confié aux deux puissances, la spirituelle & la temporelle, chacune selon l'étendue de son pouvoir.

On doit aussi comprendre sous ce même point de vue ce qui concerne le clergé en général, les différens corps & particuliers dont il est composé, soit séculiers ou réguliers, & tout ce qui a quelque rapport à la religion & à la piété, comme les universités, les collèges & académies pour l'instruction de la jeunesse, les hôpitaux, &c.

Le *droit public* envisage pareillement tout ce qui a rapport aux mœurs, comme le luxe, l'intempérance, les jeux défendus, la décence des spectacles, la débauche, le fréquentation des mauvais lieux, les juremens & blasphèmes, l'Astrologie judiciaire, & les imposteurs connus sous le nom de *devins*, *forçiers*, *magiciens*, & ceux qui ont la foiblesse de se laisser abuser par eux.

Comme le *droit public* pourvoit aux biens de l'ame, c'est-à-dire à ce qui touche la religion & les mœurs, il pourvoit aussi aux biens corporels : de-là les lois qui ont pour objet la santé, c'est-à-dire de conserver ou rétablir la salubrité de l'air & la pureté de l'eau, la bonne qualité des autres alimens, le choix des remèdes, la capacité des medecins, chirurgiens ; les précautions que l'on prend contre les maladies contagieuses.

C'est aussi une suite du même objet de pourvoir à ce qui concerne les vivres, comme le pain, le vin, la viande & les autres alimens, tant par rapport à la culture, pour ceux qui en demandent, que pour la garde, transport, vente & préparation que l'on en peut faire, même pour ce qui sert à la nourriture des animaux qui servent à la culture de la terre ou aux voitures.

La distinction des habits selon les états & qualités des personnes, & le soin de réprimer le luxe, sont pareillement des objets du *droit public* de chaque état.

Les lois contiennent aussi plusieurs regles par rapport aux habillemens, comme ce qui concerne la

qualité que les étoffes doivent avoir ; la distinction des habits selon les états, & ce qui tend à réprimer le luxe.

Il pourvoit encore à ce que les bâtimens soient construits d'une manière solide, & que l'on ne fasse rien de contraire à la décoration des villes ; que les rues & voies publiques soient rendues sûres & commodés, & ne soient point embarrassées : ce qui a produit une foule de réglemens particuliers, dont l'objet est de prévenir divers accidens qui pourroient arriver par l'imprudence des ouvriers, ou de ceux qui conduisent des chevaux ou voitures, &c.

Un des plus grands objets du *droit public* de chaque état, c'est l'administration de la justice en général ; mais tout ce qui y a rapport n'appartient pas également au *droit public* : il faut à cet égard distinguer la forme & le fond, les matières civiles & les matières criminelles.

La forme de l'administration de la justice est du *droit public*, en matière civile aussi-bien qu'en matière criminelle ; c'est pourquoi il n'est pas permis aux particuliers d'y déroger.

Mais la disposition des lois au fond pour ce qui touche les particuliers en matière civile, est du *droit privé* ; ainsi les particuliers y peuvent déroger par des conventions, à moins qu'il n'y ait quelque loi contraire, auquel cas cette loi fait partie du *droit public*.

Pour ce qui est de la punition des crimes & délits, elle est entièrement du ressort du *droit public* ; on ne comprend point dans cette classe certains faits qui n'intéressent que des particuliers, mais seulement ceux qui troublent l'ordre public directement ou indirectement, tels que les hérésies, blasphèmes, sacrilèges, & autres impiétés ; le crime de lèse-majesté, les rebellions à justice, assemblées illicites, ports d'armes, & voies de fait ; les duels, le crime de péculat, les concussions, & autres malversations des officiers ; le crime de fausse monnaie, les assassinats, homicides, empoisonnemens, parricides, & autres attentats sur la vie des autres ou sur la sienne ; l'exposition des enfans, les vols & larcins, les banqueroutes frauduleuses, le crime de faux, les attentats faits contre la pudeur, les libelles, & autres actes injurieux au gouvernement, &c.

On conçoit par ce qui vient d'être dit, que ce qui touche les fonctions des officiers de judicature, & autres officiers publics, est pareillement une matière de *droit public*.

Le *droit public* de chaque état a encore pour objet tout ce qui dépend du gouvernement des finances, comme l'assiette & levée des impositions, la proportion qui doit être gardée dans la répartition, les abus qui peuvent se glisser dans ces opérations ou dans le recouvrement.

Enfin ce même *droit* embrasse tout ce qui a rapport à l'utilité commune, comme la navigation & le commerce, les colonies, les manufactures, les sciences, les arts & métiers, les ouvriers de toute espèce, la puissance des maîtres sur leurs serviteurs & domestiques, & la soumission que ceux-ci doivent à leurs maîtres, & tout ce qui intéresse la tranquillité publique, comme les réglemens faits pour le soulagement des pauvres, pour obliger les mendiants valides de travailler, & renfermer les vagabonds & gens sans aveu.

Toutes ces matières seroient fort curieuses à détailler ; mais comme on ne le pourroit faire sans répéter une partie de ce qui fait la matière des articles CRIME, GOUVERNEMENT, PUISSANCE PUBLIQUE, & autres semblables, on se contentera de renvoyer à ces articles. (A)

DROIT PUBLIC ECCLÉSIASTIQUE, ce sont les lois qui ont pour objet le gouvernement général de l'Eglise

l'Eglise universelle; ou du moins le gouvernement de l'Eglise d'un certain état: par exemple, le *droit public ecclésiastique françois* est celui que l'on suit pour le gouvernement de l'Eglise gallicane.

Ce *droit public ecclésiastique* est opposé au *droit particulier ecclésiastique*, qui a bien aussi pour objet ceux qui font partie de l'Eglise, mais qui les considère chacun séparément, & non pas collectivement.

Ainsi une loi canonique qui prescrit quelque règle pour les résignations des bénéfices, est un *droit particulier ecclésiastique* qui est fait pour décider des intérêts respectifs d'une ou deux personnes; au lieu que les lois qui reglent la forme des conciles, ou quelque autre point de discipline, sont pour l'Eglise un *droit public*, de même que les lois civiles de police sont un *droit public* pour l'état en général.

Le *droit public ecclésiastique* de France n'est point recueilli séparément du reste du *droit canonique* ou *ecclésiastique*; il se trouve à la vérité quelques lois canoniques du nombre de celles qui sont observées en France, qui concernent principalement le gouvernement général de l'Eglise; mais il s'en trouve aussi beaucoup qui concernent en même tems les intérêts particuliers des membres de l'Eglise, soit que le même acte contienne plusieurs dispositions, les unes générales dans leur objet, les autres particulières, soit que la même disposition envisage tout à la fois la police générale de l'Eglise, & les intérêts des particuliers.

On ne doit pas confondre les libertés de l'Eglise gallicane avec le *droit public ecclésiastique* de France. En effet les libertés de l'Eglise gallicane consistant dans l'observation d'un grand nombre de points de l'ancienne discipline ecclésiastique que l'Eglise gallicane a toujours suivis, il s'en trouve beaucoup à la vérité qui s'appliquent au gouvernement général de l'Eglise de France; mais il y en a aussi plusieurs qui n'ont pour objet que le *droit des particuliers*; ces libertés d'ailleurs ne forment pas seules tout notre *droit canonique* ou *ecclésiastique*; & le *droit public* se trouve répandu dans les autres lois, aussi bien que dans nos libertés. (A)

DROIT PUBLIC FRANÇOIS, est une jurisprudence politique résultante des lois qui concernent l'état en général, à la différence de celles qui ne touchent que l'intérêt de chaque particulier considéré séparément.

Ce qui a été dit ci-devant du *droit public* en général, doit déjà servir à donner une idée de ce qu'est le *droit public* de la France, du moins pour ce qui lui est commun avec la plupart des autres états policés; c'est pourquoi l'on indiquera seulement ici ce qui paroît propre à ce *droit*.

On doit d'abord mettre dans cette classe certaines lois fondamentales du royaume aussi anciennes que la monarchie, qui touchent la constitution de l'état & la forme essentielle du gouvernement.

L'application que l'on a faite de la loi salique, par rapport à la succession à la couronne, fait aussi un point capital de notre *droit public*.

Les minorités de nos rois & les régence, les privilèges de leur domaine, les règles que l'on observe pour les conventions matrimoniales des reines, pour les apanages des enfans & petits-enfans de France, pour les dots des filles, & pour les mariages des princes & princesses du sang, sont autant d'objets de ce même *droit public*.

Mais comme chacune de ces matieres est traitée en son lieu, il seroit superflu de s'étendre davantage à ce sujet. Voyez APANAGE, DOT, DOUAIRE, MAJORITÉ, RÉGENCE, &c. (A)

DROIT ROMAIN, dans un sens étendu comprend toutes les lois civiles & criminelles faites pour le peuple romain; on comprend aussi quelquefois sous cette même dénomination le *droit canonique romain*;

Tome V.

mais plus communément on n'entend par le terme de *droit romain* simplement, que les dernières lois qui étoient en vigueur chez les Romains, & qui ont été adoptées par la plupart des différentes nations de l'Europe, chez lesquelles ces lois ont encore un usage plus ou moins étendu.

L'idée que l'on vient de donner du *droit romain* en général, annonce que l'on doit distinguer l'ancien *droit romain* de celui qui forme le dernier état; & l'on verra que dans ses progrès il a souffert bien des changemens.

Romulus, fondateur de Rome, après avoir dompté ses ennemis, fit différentes lois pour régler tout ce qui concernoit l'exercice de la religion, la police publique, & l'administration de la justice; il permit au peuple étant assemblé de faire aussi des lois.

Les successeurs de Romulus firent aussi plusieurs lois; mais comme toutes ces lois n'étoient point écrites, elles tomberent dans l'oubli sous le regne de Tarquin l'ancien, qui se mit peu en peine de les faire observer.

Servius Tullius son successeur s'appliqua au contraire à les faire revivre, & y en ajouta de nouvelles qui furent ensuite transcrites dans le code papyrien.

Sous Tarquin le Superbe, le sénat & le peuple concoururent à faire rédiger par écrit & à rassembler en un même volume les lois royales qui avoient été faites jusqu'alors; Sextus Papyrius qui étoit de race patricienne, fut chargé de faire cette collection, ce qui lui fit donner le nom de *code papyrien* ou de *droit civil papyrien*. On ne voit point si les lois qui avoient été faites par le peuple dans les comices, furent admises dans cette collection, à moins qu'elles ne fussent aussi comprises sous le nom de *lois royales*, comme prenant leur autorité de la permission que le roi donnoit au peuple de s'assembler pour faire ces lois.

Quoi qu'il en soit, peu de tems après que le code papyrien fut fait, il cessa d'être observé: ce qui donna lieu à un autre Papyrius surnommé Caius, qui étoit souverain pontife, de remettre en vigueur les lois que Numa Pompilius avoit faites concernant les sacrifices & la religion; mais cette collection particulière ne doit point être confondue avec le code papyrien, qui étoit beaucoup plus ample, puisqu'il comprenoit toutes les lois royales.

Ce code papyrien n'étant point parvenu jusqu'à nous, non plus que le commentaire de Granius Flaccus sur ce code, plusieurs jurisconsultes modernes ont essayé de rassembler quelques fragmens des lois qui étoient comprises dans le code papyrien. Baudouin en a rapporté dix-huit; mais Cujas a fait voir que ce n'est point l'ancien texte; & il en est évidemment de même des six autres que Prateius y a ajoutés.

M. Terrasson en son *histoire de la jurisprudence romaine*, a donné une compilation des fragmens du code papyrien beaucoup plus grande que toutes celles qui avoient encore paru; elle comprend quinze lois dont il rapporte l'ancien texte en langue osque, avec la traduction latine à côté, & vingt-une autres lois dont nous n'avons plus que le sens: ce qui fait en tout trente-six lois qu'il a divisées en quatre parties: la première contenant celles qui concernent la religion, les fêtes & les sacrifices; la seconde, les lois qui ont rapport au droit public & à la police; la troisième, les lois concernant les mariages & la puissance paternelle; la quatrième partie contient les lois sur les contrats, la procédure, & les funérailles.

Après l'expulsion des rois de Rome, les consuls qui leur succéderent ne laisserent pas de faire observer les anciennes lois; ils en firent aussi de leur part quelques-unes. Les tribuns du peuple s'arrogerent

S

une telle autorité, qu'au lieu que les plébiscites n'avoient eu jusqu'alors force de loi, qu'après avoir été ratifiées par le sénat, les décisions du sénat n'eurent elles-mêmes force de sénatusconsultes, qu'après avoir été confirmées par les tribuns.

Les contestations qui s'élevèrent entre le sénat & les tribuns sur l'étendue de leur pouvoir respectif, furent cause que pendant plusieurs années on ne suivit aucun droit certain. On s'accorda enfin à former un nouveau corps de lois, comme le peuple l'avoit demandé; & pour cet effet l'on envoya dans les principales villes de Grece dix députés, qui au bout de deux années rapportèrent une ample collection de lois.

A leur retour on supprima les consuls, & l'on créa dix magistrats qui furent appelés *decemvirs*, & que l'on chargea de rédiger ces lois. Ils les arrangerent en dix tables, qui furent d'abord gravées sur des planches de chêne, & non sur des tables d'ivoire, comme quelques-uns l'ont crû. On y ajouta l'année suivante encore deux tables pour suppléer ce qui avoit été omis dans les premières. Toutes ces tables furent gravées sur l'airain; & ce fut ce qui forma cette fameuse loi appelée la *loi des douze tables*.

La plus grande partie de ces tables ayant été consumées dans l'incendie de Rome qui arriva peu de tems après, les lois qu'elles contenoient furent rétablies, tant sur les fragmens qui avoient échappé aux flammes, que sur les copies que l'on en avoit tirées. On craignoit tant de les perdre encore, que pour prévenir cet inconvénient, on les faisoit apprendre de mémoire aux enfans. Elles subsistoient encore peu de tems avant Justinien; mais elles furent perdues quelque tems après, aussi-bien que les commentaires que Caius & quelques autres jurisconsultes avoient faits sur cette loi. On croit que cela arriva lors de l'invasion des Goths.

Ces fragmens, que Denis d'Halicarnasse, Tite-Live, Pline, Cicéron, Festus, & Aulugelle, nous ont conservés des lois qui étoient comprises dans ces douze tables, ont été recueillis & commentés par plusieurs jurisconsultes: tels que Rivallius, Obdenorp, Forster, Baudouin, Contius, Hotman, Denis & Jacques Godefroi, & autres. M. Terrasson, *loc. cit.* donne le projet d'une nouvelle compilation de ces fragmens, où il rassemble 105 lois, qu'il rapporte chacune à leur table. Nous aurons occasion d'en parler plus amplement au mot *LOI*.

Les *decemvirs* qui s'étoient rendus odieux au peuple, ayant été destitués, on créa de nouveau des consuls, qui firent quelques nouvelles lois; on dressa des formules appelées *legis actiones*, dont l'objet étoit de fixer la manière de mettre les lois en pratique, principalement pour les contrats, affranchissemens, émancipations, adoptions, cessions, & dans tous les cas où il s'agissoit de stipulation ou d'action. Ces formules étoient un mystère pour le peuple; mais Cnæus Flavius les ayant publiées avec la table des fastes, ce recueil fut appelé le *droit flavien*. Voy. *ci-devant* DROIT FLAVIEN.

Les nouvelles formules que les patriciens inventèrent encore, furent aussi publiées par Sextus Ælius; ce qui fut appelé *droit alien*. Voyez *ci-dev.* DROIT ÆLIEN.

Ces compilations, appelées *droit flavien* & *droit alien*, ne sont point parvenues jusqu'à nous; les formules qu'elles renfermoient, & celles que les jurisconsultes y avoient ajoutées, tombèrent peu-à-peu en non usage du tems des empereurs. Théodose le jeune les abrogea entièrement. Plusieurs savans en ont rassemblé les fragmens. Celui qui a le plus approfondi cette matière est le président Brisson, en son ouvrage de *formulis & solemnibus populi romani verbis*.

Outre les lois & les plébiscites, les Romains avoient encore d'autres réglemens; savoir les édits de leurs préteurs, & ceux de leurs édiles: les premiers formoient ce que l'on appelloit le *droit prétorien*. Voyez *ci-devant* DROIT PRÉTORIEN, & *ci-après* EDITS DES EDILES, EDITS DU PRÉTEUR, & PRÉTEUR.

Les sénatusconsultes, c'est-à-dire les decrets & décisions du sénat, faisoient aussi partie du *droit romain*. Ils n'acquéroient d'abord force de loi, que du consentement exprès ou tacite du peuple; mais sous l'empire de Tibère, ils commencerent à avoir par eux-mêmes force de loi, étant considérés comme faits sous l'autorité du prince, & en son nom. Voyez SENATUSCONSULTE.

Enfin les réponses des jurisconsultes qui avoient permission de décider les questions de *droit*, appelées *responsa prudentum*, firent encore une grande partie de la jurisprudence romaine. Voy. RÉPONSES DES JURISCONSULTES.

Dans les derniers tems de la république, trois personnes différentes entreprirent chacune séparément une compilation des lois romaines, savoir Cicéron, Pompée, & Jules César.

L'ouvrage de Cicéron étoit déjà commencé, car Aulugelle cite un livre de lui sur cette matière.

Pompée avoit formé le même dessein pendant son consulat. Il étoit lui-même auteur de plusieurs lois; mais les guerres civiles, la crainte qu'il eut que ses ennemis ne regardassent cet ouvrage avec envie, le lui firent abandonner, comme le remarque Isidore.

Jules César, auteur de plusieurs excellentes lois, la plupart surnommées de son nom *Julia*, commença aussi une compilation générale des lois, dans laquelle il avoit dessein de faire entrer les meilleures de celles qui avoient été publiées avant lui, ou de son tems; mais la mort prématurée de ce grand homme l'empêcha aussi d'exécuter ce projet.

Auguste étant demeuré maître de l'empire, le sénat & le peuple lui déférerent d'abord la puissance tribunicienne, que l'on rendit perpétuelle en sa personne; & au bout de son onzième consulat, on lui accorda le droit de proposer dans le sénat toutes les lois qu'il voudroit. Enfin par une loi qui fut appelée *regia*, apparemment parce qu'elle donnoit à l'empereur un pouvoir égal à celui des rois, on donna à Auguste le pouvoir de corriger les anciennes lois, & d'en faire de nouvelles. Tous ces réglemens & autres que le sénat & le peuple firent en faveur d'Auguste, furent dans la suite renouvelés en faveur de la plupart des empereurs.

En vertu de ce pouvoir législatif, Auguste fit un très-grand nombre de bonnes lois qui furent surnommées *Julia*, comme celles de César. Ce fut aussi de son tems que furent faites plusieurs lois célèbres, telles que les lois *falcidie*, *papia-poppæa*, *furia caninia*, &c.

Tibère au lieu d'user du pouvoir législatif qui lui avoit été décerné de même qu'à ses prédécesseurs, le remit au sénat comme un droit qui lui étoit à charge.

Sous les empereurs suivans, il y eut aussi différentes lois, faites soit par eux ou par le sénat. L'empereur Claude publia jusqu'à vingt édits en un seul jour; mais aucune des lois faites jusqu'au tems de l'empereur Adrien, ne se trouve rapportée dans le code de Justinien.

Quoique le pouvoir législatif eût été donné aux empereurs à l'exclusion de toutes autres personnes, on ne laissa pas de suivre encore long-tems les édits que les préteurs & les édiles avoient faits. Le jurisconsulte Offilius avoit même commencé du tems de Jules César à rassembler & commenter les édits des préteurs; mais cet ouvrage ne fut point revêtu de

l'autorité publique. Sulpitius avoit aussi déjà commencé un ouvrage fort succinct sur la même matiere. Il y en a un fragment dans le digeste de *inst. act.*

Du reste, les jurisconsultes qui jusqu'alors sembloient n'avoir eu qu'un même esprit, commencerent sous le regne d'Auguste à se diviser d'opinions, & formerent deux sectes, qui prirent les noms de leurs chefs, qui firent beaucoup de bruit dans la jurisprudence : l'une commencée par Labeo, & renouvelée par Proculus, & ensuite par Pegasus, fut appelée la *secte des Proculéiens* ou des *Pégasiens* ; l'autre formée d'abord par Attéius Capito, & renouvelée par deux de ses disciples successivement, fut appelée *Sabinienne* ou *Cassienne*.

Adrien étant parvenu à l'empire, commença par faire un grand nombre de bonnes lois ; il fit ensuite recueillir en un corps d'ouvrage tout ce qu'il y avoit de plus équitable dans les édits des préteurs. Cette compilation fut appelée *édit perpétuel*, pour la distinguer des édits qui n'étoient par eux-mêmes que des lois annuelles. *Voyez ci-après EDIT PERPÉTUEL.*

Un auteur dont le nom n'est pas connu, fit une autre compilation appelée *édit provincial*, c'est-à-dire à l'usage des provinces : c'étoit à peu-près la même chose que l'édit perpétuel, si ce n'est que l'auteur en ôta ce qui ne convenoit qu'à la ville de Rome, & ajouta plusieurs réglemens particuliers pour les provinces.

Ces deux compilations ne subsistent plus ; on en trouve seulement quelques fragmens dans le digeste.

Les lois n'ayant pas prévu tous les cas qui se présentent, Adrien introduisit une nouvelle forme pour les décider : c'étoit par des rescrits ou lettres par lesquels il marquoit sa volonté. Ces rescrits rendirent le droit fort arbitraire.

Quelquefois au lieu d'un simple rescrit, les empereurs donnoient un jugement appelé *decret*. Ils faisoient aussi de leur propre mouvement de nouvelles lois, qui furent appelées édits ou constitutions, *constitutiones principum*. Ce nom de *constitutiones* fut dans la suite commun à toutes les décisions émanées des empereurs.

Les empereurs manifestèrent encore leurs volontés en plusieurs autres manieres, selon les différentes occasions ; savoir, par des discours, *orationes principum*, qu'ils prononçoient à leur avènement, ou lorsqu'ils propoisoient quelque chose au sénat ; par des pragmatiques, *pragmaticæ sanctiones*, qui étoient des réglemens ou statuts accordés à la priere d'une communauté, d'une ville, ou d'une province ; par des lettres signées du prince, appelées *sacræ adnotationes*, qui contenoient quelque grace ou libéralité en faveur d'un particulier ; enfin par des lettres appelées *mandata principum*, que le prince adressoit de son propre mouvement aux gouverneurs & magistrats des provinces, à la différence des rescrits qui étoient des réponses aux lettres de ces officiers.

Quoique les empereurs usassent ainsi en plusieurs manieres du droit de législation, cela n'empêche pas que l'on ne fit encore quelquefois des senatusconsultes. On en trouve trois remarquables du tems d'Adrien ; savoir les senatusconsultes Apronien, Julien, & Tertullien. Il en fut fait aussi plusieurs sous les successeurs d'Adrien.

Ces princes ne s'appliquèrent pas tous également à faire des lois : cela dépendoit beaucoup de la durée & de la tranquillité de leur regne, & du goût qu'ils avoient pour la justice.

Antonin le Pieux fit plusieurs constitutions, dont quelques-unes sont rapportées dans le code, d'autres citées dans le digeste & dans les institutes.

Marc-Aurele & Lucius-Verus qui regnerent conjointement, firent beaucoup de lois, lesquelles fu-

Tome V.

rent rassemblées en vingt livres par Papyrius-Justus, du tems de Marc-Aurele ; mais il ne nous en reste que quatre, rapportées dans le code. Il y en a quelques autres citées dans le digeste.

C'est du tems de Marc-Aurele que vivoit le célèbre Gaius ou Caius : ce jurisconsulte fut auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le droit, dont aucun n'est parvenu en entier jusqu'à nous ; on en trouve seulement plusieurs fragmens dans le digeste. Il fit entre autres choses des institutes, que l'on donnoit à lire à ceux qui vouloient s'initier dans la science du Droit : ce fut peut-être ce qui donna à Justinien l'idée de faire ses institutes, dans lesquels il a employé plusieurs endroits de ceux de Caius. La plus grande partie de ces derniers se trouve perdue. Nous n'en avons que ce qui fut conservé dans l'abrégé qu'en fit Anien par ordre d'Alaric, roi des Visigoths en Espagne, & ce qu'un jurisconsulte moderne, nommé Jacques Oisellius, en a recherché dans le digeste & ailleurs. *Voyez INSTITUTES.*

Le célèbre Papyrien vécut sous l'empire de Septime Severe, & sous celui de Caracalla & Geta. Ses ouvrages furent tant estimés, que Théodose le jeune voulut que les juges donnassent la préférence aux décisions de ce jurisconsulte, lorsque les autres seroient partagés entre eux. On trouve plusieurs fragmens de ses ouvrages dans le digeste.

On y en trouve aussi plusieurs d'Ulpie, l'un des principaux disciples de Papyrien, & du jurisconsulte Paulus qui vivoit dans le même tems qu'Ulpie. Le surplus des ouvrages de Paulus qui étoient en grand nombre, n'est point parvenu jusqu'à nous, à l'exception de celui qui a pour titre, *receptarum sententiarum libri quinque*.

Nous ne parlerons pas ici de ce qui peut être personnel aux autres jurisconsultes Romains, soit parce qu'on en a déjà fait mention à l'article du *digeste*, soit parce que l'on aura encore occasion d'en parler à l'article des *réponses des jurisconsultes*.

Nous ne ferons pas non plus mention ici de quelques constitutions faites par les autres empereurs, qui régnerent jusqu'à Constantin, quoiqu'il y ait quelques-unes de ces constitutions insérées dans le code, ces lois ne formant qu'une legere partie du *droit romain*, si l'on excepte celle de Maximien, dont il y a près de six cents constitutions insérées dans le code.

L'empereur Constantin fit aussi un très-grand nombre de constitutions, dont il y en a environ 200 insérées dans le code de Justinien.

Mais avant la confection de ce code, il en fut fait deux autres du tems de Constantin par deux jurisconsultes nommés Grégorius & Hermogénien, d'où ces deux compilations furent appelées *codes grégorien & hermogénien*. Ces deux codes comprenoient les constitutions des empereurs, depuis Adrien jusqu'à Dioclétien & Maximien ; mais ces compilations ne furent point revêtues de l'autorité publique.

Les successeurs de Constantin firent la plupart diverses lois. Théodose le jeune est celui dont il est parlé davantage par rapport au nouveau code qu'il fit publier en 438, & qui fut appelé de son nom *code théodosien*. On y distribua en seize livres les constitutions des empereurs sur les principales matieres du *droit*. L'empereur ordonna qu'il ne seroit fait aucune autre loi à l'avenir, même par Valentinien III, son gendre : ce qui ne fut pourtant pas exécuté.

En effet depuis la publication de son code, il donna lui-même plusieurs nouvelles constitutions, pour suppléer ce qui n'avoit pas été prévu dans le code ; elles furent appelées *novelles*, du latin *novellæ constitutiones*. Cujas en a rassemblé jusqu'à 51, qu'il a mises en tête du code théodosien.

Valentinien III, gendre de Théodose, fit aussi

quelques nouvelles, une entre autres pour confirmer celles de Théodose. Il avoit déjà fait un grand nombre de constitutions, conjointement avec Théodose : mais elles précéderent. Il y a aussi quelques nouvelles de Marcien.

Le code théodosien & les nouvelles dont on vient de parler, furent donc la principale loi, observée dans tout l'empire jusqu'à la publication des livres de Justinien.

Alors ce code ayant cessé d'être observé, se perdit ; & il n'a été recouvré & rétabli dans la suite, que sur l'abrégé qu'Anien en avoit fait, & par le moyen des recherches de différens jurisconsultes.

Nous voici enfin parvenus au dernier état du *droit romain*, c'est-à-dire aux compilations des lois faites par ordre de Justinien, & par les soins de Tribonien & autres jurisconsultes.

La première de ces compilations qui parut en 528, fut le code, lequel fut formé des trois codes précédens, grégorien, hermogénien, & théodosien : cette édition du code fut depuis appelée *codex primæ prælectionis*, à cause d'une autre rédaction qui en fut faite quelques années après.

En 533, on publia les institutes de Justinien, divisées en quatre livres, qui font un précis de toute la jurisprudence romaine.

L'année suivante, on publia le digeste ou pandectes, qui font une compilation de toutes les décisions des anciens jurisconsultes, dont les ouvrages composoient plus de 2000 volumes. Voy. DIGESTE & PANDECTES.

En 534, Tribonien donna une nouvelle rédaction du code, qui fut appelé *codex repetita prælectionis*. Voyez ce qui en est dit au mot CODE.

Justinien pourvut aux cas qui n'avoient pas été prévus dans le code ni dans le digeste par des constitutions particulières appelées *novelles*, dont le nombre est controversé entre les auteurs : quelques-uns en comptent jusqu'à 168.

Ces nouvelles ayant été la plupart composées en grec, un auteur dont le nom est inconnu, en fit une traduction latine qui fut surnommée l'*authentique*, comme étant la version des véritables nouvelles.

On a aussi donné le nom d'*authentiques* à des extraits des nouvelles, qu'Irnerius a insérés en différens endroits du code auxquels ces extraits ont rapport.

Un auteur inconnu a changé l'ordre des nouvelles, & les a divisées en neuf collections, ce qui a gâté les nouvelles plutôt que de les éclaircir. Voyez NOVELLES.

Justinien donna aussi treize édits, qui se trouvent à la suite des nouvelles dans la plupart des éditions du corps de *droit* ; mais comme c'étoient des réglemens particuliers pour la police de quelques provinces de l'empire, ces édits ne sont proprement d'aucun usage parmi nous.

Théodose le jeune & Valentinien III. avoient établi une école de droit à Constantinople. Justinien, pour faciliter l'étude du droit, établit encore deux autres écoles, une à Rome, & l'autre à Beryte.

Les compilations faites par Justinien, furent suivies avec quelques nouvelles qu'y ajoutèrent Justin II. & Tibere II. son successeur.

Mais Phocas ayant ordonné que l'on se servît de la langue grecque dans les écoles & les tribunaux, fit traduire en grec les livres de Justinien. Les institutes furent traduits par Théophile en forme de paraphrase, & l'on n'enseigna plus d'autres institutes.

L'empereur Basile fit commencer un abrégé du corps de *droit* de Justinien, divisé par livres & par titres, mais sans diviser les titres par lois : il n'y en eut que quarante livres faits de son tems. Léon son fils, surnommé le Philosophe, fit continuer ce travail, & le publia en 60 livres sous le titre de *basili-*

ques. L'ouvrage fut revû & mis dans un meilleur ordre par Constantin Porphyrogenete, qui le publia de nouveau en 910 ; & depuis ce tems les lois de Justinien cessèrent d'être suivies, & les basiliques furent le droit observé dans l'empire d'Orient jusqu'à sa destruction. Ces basiliques n'étant point parvenues jusqu'à nous en entier, les jurisconsultes du seizième siècle, entre autres Cujas, ont travaillé à les rassembler ; & en 1647, Fabrot en a donné une édition en sept volumes *in-folio*, contenant le texte grec, avec une traduction latine. Il y a cependant encore plusieurs lacunes considérables, qui n'ont pu être remplies.

L'usage du *droit romain* fut entièrement aboli dans l'empire d'Orient, lorsque Mahomet II. se fut emparé de Constantinople en 1453.

Pour ce qui est de l'empire d'occident, les incursions des Barbares avoient empêché le *droit* de Justinien de s'établir en Italie & dans les Gaules, même du tems de Justinien ; le *droit romain* que l'on y suivoit étoit composé du code théodosien, des institutes de Caius, des fragmens d'Ulpian, & des sentences de Paul.

Charlemagne étant devenu empereur d'occident, ordonna que l'on suivroit le code théodosien en Italie & en Allemagne, & dans les provinces de France où on étoit dans l'usage de suivre le *droit romain*.

Le code théodosien & les autres ouvrages qui composoient ce que l'on appelloit alors la *loi romaine*, perdirent beaucoup de leur autorité sous la seconde race de nos rois à cause des capitulaires, & ce fut sans doute alors que ces lois qui n'étoient plus observées se perdirent.

Les compilations de Justinien étoient pareillement perdues, ou du moins presque entièrement oubliées.

Les pandectes de Justinien ayant été retrouvées dans le pillage de la ville d'Amalfi, vers le milieu du xij. siècle, l'empereur Lothaire en fit présent aux habitans de Pise, & ordonna que ces pandectes seroient suivies dans tout l'empire.

Au commencement du xv. siècle, les Florentins s'étant rendus maîtres de la ville de Pise, & ayant compris dans leur butin les pandectes, elles furent depuis ce tems surnommées *pandectes florentines*.

Dès que le digeste eut été retrouvé à Pise, Irnerius que Lothaire avoit nommé professeur de *droit* à Boulogne, obtint de l'empereur que tous les ouvrages de Justinien seroient cités dans le barreau, & auroient force de loi dans l'empire au lieu du code théodosien.

A-peu-près dans le même tems les lois de Justinien furent aussi adoptées en France au lieu du code théodosien, dans les provinces qui suivent le *droit écrit* ; en effet, on voit que dès le tems de Louis le Jeune il fut fait une traduction françoise du code de Justinien, & Placentin enseignoit à Montpellier les compilations du même empereur.

Il y a apparence qu'on les enseignoit aussi dès-lors dans d'autres villes, car on voit qu'un grand nombre d'ecclésiastiques & de religieux quitoient la théologie pour étudier la loi mondaine ; c'est ainsi qu'on appelloit alors le *droit civil*, tellement que le concile de Tours, en 1180, défendit aux religieux profès de sortir de leurs cloîtres pour étudier en Médecine ou en *Droit civil*.

Cette défense n'ayant pas été observée, Honorius III. la renouvella en 1225 par la décrétale *semper specula*, qui défend à toutes personnes d'enseigner ni écouter le *droit civil* à Paris, ni dans les villes & autres lieux aux environs. Les motifs allégués dans cette décrétale sont qu'en France & dans quelques provinces, les laïcs ne se servoient point des lois romaines, & qu'il se présentait peu de causes ecclésiastiques qui ne pussent être décidées par les canons.

Nous avons déjà remarqué en parlant des docteurs en *droit*, que cette décrétale ne fut pas d'abord observée; que quoique le crédit des ecclésiastiques eût beaucoup fait prévaloir le *droit canon*, cependant il y avoit plusieurs universités où l'on enseignoit le *droit civil*; qu'à Paris il y eut beaucoup de variations à ce sujet; que l'ordonnance de Blois réitéra les défenses de graduer en *droit civil* à Paris; enfin que l'étude de ce *droit* n'y fut rétablie ouvertement que par la déclaration du mois d'Avril 1679. Voyez CORPS DE DROIT, DOCTEUR EN DROIT, ECOLE DE DROIT, ETUDIANT EN DROIT, FACULTÉ DE DROIT, PROFESSEUR EN DROIT.

C'est une question fort controversée entre les auteurs, de savoir si le *droit romain* est le *droit commun* de la France, auquel on doit avoir recours au défaut des coutumes, ou si c'est à la coutume de Paris; M. Bretonnier & plusieurs autres auteurs ont fait de savantes dissertations sur cette matière. Comme la discussion des raisons pour & contre nous meneroit trop loin, nous nous contenterons d'observer que le *droit romain* est la loi municipale des provinces appelées *pays de droit écrit*; qu'à l'égard des pays coutumiers on ne doit y avoir recours que comme à une raison écrite au défaut des coutumes, & lorsqu'elles ne peuvent être interprétées les unes par les autres, ou qu'il s'agit de matières qu'elles n'ont point du tout prévues. Voyez PAYS DE DROIT ECRIT.

Le *droit romain* est encore le *droit commun* & général de presque tous les états d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, & de Portugal: on y a aussi quelquefois recours au défaut des lois du pays, en Pologne, en Angleterre, & en Danemark. A l'égard de la Suède, quoique le *droit romain* n'y soit pas inconnu, il ne paroît pas y être beaucoup suivi.

Toutes les nations policées, même celles qui ont des lois particulières, ont toujours regardé le *droit romain* comme un corps de principes fondés sur la raison & sur l'équité, c'est pourquoi on y a recours au défaut des lois particulières du pays.

Il faut néanmoins convenir que malgré toutes les beautés du *droit romain*, il a de grands défauts; en effet, le digeste n'est qu'un assemblage de fragmens tirés de différens livres des jurisconsultes, & le code n'est de même composé que de fragmens de différentes constitutions des empereurs. Quelque soin que l'on ait pris pour ajuster ensemble tous ces morceaux détachés, ils ne peuvent avoir entr'eux une suite bien juste; aussi trouve-t-on plusieurs lois entre lesquelles il paroît une espèce de contradiction.

Un autre défaut de ces lois, est que la plupart, au lieu de contenir des décisions générales, ne sont que des espèces singulières; & le tout ensemble ne forme point un système méthodique de jurisprudence, si l'on en excepte les institutes, mais qui sont trop abrégés pour renfermer tous les principes du *droit*.

Il se trouve d'ailleurs dans le digeste des lois qui ont été réformées par le code; l'un & l'autre renferment des lois qui ont été abrogées par les nouvelles, & les dernières nouvelles ont dérogé sur plusieurs points à quelques-unes des précédentes.

Enfin le *droit romain* renferme beaucoup de choses qui ne conviennent point à nos mœurs, par exemple, tout ce qui regarde le gouvernement politique & l'administration de la justice, les offices, les formules des actions, & autres actes, les esclaves, les adoptions, &c.

Mais malgré tous ces inconvéniens, il faut aussi convenir que le *droit romain* est la meilleure source où l'on soit à portée de puiser la science des lois, & qu'un jurisconsulte qui se borneroit à étudier les lois particulières de son pays, sans y joindre la connoissance du *droit romain*, ne feroit jamais qu'un

homme superficiel; disons plutôt qu'il ne mériteroit point le nom de jurisconsulte, & qu'il ne feroit au plus qu'un médiocre praticien.

Irnerius fut le premier qui mit de petites scholies en tête des textes du *droit romain*; ce qui a donné ensuite à d'autres jurisconsultes l'idée de faire des notes, des gloses, des commentaires: d'autres ont fait des paratitres ou abrégés. L'Italie, la France, l'Allemagne & l'Espagne ont produit un grand nombre de jurisconsultes, qui ont fait divers traités sur le *droit romain* ou sur quelqu'une de ses parties. Voy. JURISCONSULTE. (A)

DROIT DE SARDAIGNE: les états du roi de Sardaigne duc de Savoie, ne se gouvernent point par les constitutions impériales, mais par des lois particulières faites par les ducs de Savoie. Victor Amédée II. du nom, fit faire un code ou compilation des ordonnances de ses prédécesseurs & des siennes dans le goût du code de Justinien, où l'on a marqué en marge les anciennes ordonnances dont plusieurs articles ont été tirés. Ce code fut publié pour la première fois en 1723, sous le titre de *legi e constitutioni di S. M.* &c. Il a depuis été revû & augmenté d'un sixième livre; le tout est imprimé à deux colonnes; d'un côté le texte est italien, de l'autre la traduction française. Il est divisé en six livres: le premier traite de la Religion, & contient plusieurs titres qui concernent les Juifs: le second traite des fonctions de tous les officiers de justice; les derniers titres de ce livre regardent les juridictions consulaires & le commerce: le troisième traite de la procédure en matière civile: le quatrième, des crimes & de la procédure en matière criminelle: le cinquième, des successions, testamens, inventaires, biens de mineurs, donations, des droits des femmes, des ventes forcées, hypothèques, emphytéoses, cens & servitudes, redevances, lods, commise, transactions, prescriptions, des bâtimens & des eaux, des notaires & des infinuations: le sixième traite des matières du domaine & féodales, de l'allodialité des biens, &c. Ce code est la loi générale de tous les états du roi de Sardaigne, & au surplus n'a point dérogé aux usages & coutumes du duché d'Aoste. Voyez *codex Fabricianus*. (A)

DROIT DE SAVOIE. Voyez ci-devant DROIT DE SARDAIGNE.

DROIT DE SUEDE; suivant le témoignage des historiens, ce fut Zamolxis disciple de Pythagore, qui fut le premier auteur des lois de ce pays. Le roi Ingon II. y fit quelques changemens en 900, Canut en fit aussi en 1168, Jerlerus les corrigea en 1251: tous ces changemens furent faits à ces lois pour les accommoder à la religion Chrétienne: ces mêmes lois furent encore réformées par le roi Birgerus en 1295; enfin le roi Christophle, en 1441, fit rassembler toutes les lois suédoises en un seul code, qui fut confirmé en 1581. Le *droit romain* est peu cité en Suède. Pour donner quelque idée de l'esprit des lois du pays, on remarquera que pour la sûreté des acquéreurs l'on tient registre de toutes les ventes & aliénations, aussi-bien que de tous les actes obligatoires. Les biens d'acquêts & de patrimoine passent aux enfans par égale portion; le garçon en a deux & la fille une. Les parens ne peuvent disposer de leurs biens au préjudice de cette loi, à laquelle on ne peut déroger qu'en vertu d'une sentence judiciaire fondée sur la désobéissance des enfans; ils peuvent seulement donner un dixième de leurs acquêts aux enfans ou autres qu'ils veulent avantager. Lorsque la succession se trouve chargée de dettes, l'héritier a deux ou trois mois pour délibérer s'il acceptera ou non; & s'il renonce, la justice s'empare de la succession. Dans les matières criminelles, quand le fait n'est pas de la dernière évidence, le défendeur

est reçu à se purger par serment, auquel on ajoute souvent celui de six ou douze hommes qui répondent tous de son intégrité. Ceux qui sont coupables de trahison, de meurtre, de double adultère, les incendiaires, & autres chargés de crimes odieux, sont punis de mort; les hommes sont pendus, les femmes ont la tête tranchée; quelquefois on les brûle vifs ou on les écartelle, ou on les pend enchaînés selon la nature des crimes. Les gentils-hommes qui ont commis de grands crimes ont la tête cassée à coups de fusil. Le larcin étoit autrefois puni de mort, mais depuis quelque tems le coupable est condamné à une espèce d'esclavage perpétuel: on le fait travailler, pour le roi, aux fortifications ou autres ouvrages serviles; & de peur qu'il ne s'échappe, il a un collier de fer auquel tient une clochette qui sonne à mesure qu'il marche. Le duel entre gentils-hommes est puni de mort en la personne de celui qui survit; si personne n'est tué, les combattans sont condamnés à deux ans de prison au pain & à l'eau, & en outre en mille écus d'amende, ou un an de prison & deux mille écus d'amende. La justice est administrée en première instance par des jurés, & en dernier ressort par quatre parlemens ou cours nationales. (A)

DROIT ou **DROITS**, (*Jurisprud.*) signifie aussi fort souvent la *faculté* qui appartient à quelqu'un de faire quelque chose, ou de jouir de quelque chose de réel ou d'incorporel: tels sont par exemple les *droits* d'ainesse, d'amortissement, d'échange, de lods & vente, & autres semblables, que l'on expliquera chacun sous le terme qui leur est propre, comme **AÎNESSE**, **AMORTISSEMENT**, **ECHANGE**, **LODS ET VENTES**, &c. Nous ne parlerons ici que de ceux qui ont une épithète ou surnom, que l'on ne peut séparer du mot *droit* sans détruire l'idée que ces deux mots présentent conjointement: comme par exemple:

DROITS ABUSIFS, sont ceux qui ont quelque chose de contraire à la raison, à l'équité, & à la bienfaisance: tels, par exemple, que certains *droits* que quelques seigneurs s'étoient attribués sur leurs hommes, vassaux, & sujets: comme le *droit* que prétendoit l'évêque d'Amiens, d'obliger les nouveaux mariés de lui donner une somme d'argent, pour avoir la permission de coucher ensemble la première nuit de leurs noces, dont il fut débouté par arrêt du parlement, du 19 Mai 1409: tels étoient encore les *droits* de cullage ou cuillage, & de cuissage, en vertu desquels certains seigneurs prétendoient avoir la première nuit des nouvelles mariées; ce qui est depuis long-tems aboli. Il y a aussi des *droits abusifs* qui, sans être injustes ni contraires à l'honnêteté, sont ridicules; comme l'hommage de la Tire-veste dont il est parlé dans les plaidoyers célèbres de Bordeaux, dédiés à M. de Nesmond, pag. 157. On convertit ordinairement ces *droits* en quelque devoir plus sensé & plus utile, ainsi que cela fut fait dans le cas dont on vient de parler. (A)

DROIT ACQUIS, *jus quæsitum*, c'est-à-dire celui qui est déjà acquis à quelqu'un avant le fait ou acte qu'on lui oppose, pour l'empêcher de jouir de ce *droit*. C'est un principe certain que le *droit* une fois acquis à quelqu'un, ne peut lui être enlevé sans son fait, & que le fait d'un tiers n'y sauroit nuire: ce qui est fondé sur la loi *stipulatio*, au digeste de *jure dotium*. Ce principe est aussi établi par Arnouldus Reyger, in *thesauro juris*, verbo *jus quæsitum*; Gregorius Tolos. in *sintagm. juris univ. lib. XLI. p. 508*. Rebuff. gloss. 16. reg. cancell. de non tollendo *jus quæsitum*. (A)

DROIT COLONAIRE, *jus colonarium*, c'est le nom que la nouvelle 7 donne à une espèce de bail à cens, qui étoit usité chez les Romains entre particuliers. Loiseau en son traité du *déguerpiss. liv. I,*

chap. jv. n. 30, prétend que ce contrat revenoit à peu-près à celui qu'on appelloit *contrat libellaire* ou *datio ad libellam*, qui étoit un bail perpétuel de l'héritage. (A)

DROIT CURIAL, signifie quelquefois ce qui fait partie des fonctions du curé; quelquefois on entend par-là ce qui lui est dû pour son honoraire dans certaines fonctions. Voyez **CURIAL**. (A)

DROITS ECCLÉSIASTIQUES, signifient tout ce qui appartient aux ecclésiastiques, comme leurs fonctions, les honneurs, préférences, privilèges, exemptions, & droits utiles qui peuvent y être attachés.

DROITS ÉPISCOPAUX, sont ceux qui appartiennent à l'évêque en cette qualité, comme de donner le sacrement de confirmation & celui de l'ordre, de benir les saintes huiles, de consacrer un autre évêque, de faire porter devant soi la croix levée en signe de juridiction dans son territoire. Voyez **EPISCOPAL**, **EVÊCHÉ**, & **EVÊQUE**. (A)

DROIT EXORBITANT, est celui qui est contraire au droit commun. (A)

DROITS HONORIFIQUES, en général signifient tous les honneurs, prééminences, & prérogatives qui sont attachés à quelque qualité, office, commission, ou place; comme le titre de prince, de duc & pair, le droit de séance au parlement, le titre de président ou de conseiller du roi, le droit de porter la robe rouge, de prendre le titre de chevalier ou d'écuyer, de précéder toutes les personnes d'un ordre inférieur dans les assemblées & cérémonies publiques, & plusieurs autres droits semblables, qu'il seroit trop long de détailler; ils sont opposés aux *droits utiles*, qui n'ont pour objet que les profits & émolumens attachés à quelque place. (A)

DROITS HONORIFIQUES dans les églises, sont des distinctions & honneurs qui appartiennent à certaines personnes dans les églises auxquelles leur *droit* est attaché.

On distingue deux sortes de *droits honorifiques*; savoir les *grands droits honorifiques*, & les moindres honneurs.

Les *grands droits honorifiques*, appelés par les auteurs *honores majores*, & qui sont les seuls *droits honorifiques* proprement dits, sont le *droit* de litre ou ceinture funebre, les prières nominales, le banc dans le chœur, l'encens, & la sépulture au chœur.

Ces sortes de *droits* n'appartiennent régulièrement qu'à deux sortes de personnes, savoir le patron & le seigneur haut-justicier: ce dernier a droit de litre tant en dedans qu'au-dehors de l'église; le patron n'en peut avoir qu'au-dedans. Observez encore que le haut-justicier ne peut prétendre les *droits honorifiques* que dans les églises paroissiales, bâties dans sa haute-justice; au lieu que le patron jouit de ces mêmes *droits* dans toutes les églises & chapelles dont il est patron ou fondateur.

Le patron jouit de ces *droits*, en considération de ce qu'il a doté ou bâti l'église, ou donné le fonds pour la bâtir; le seigneur haut-justicier en jouit, en considération de ce qu'il a permis de bâtir l'église paroissiale dans son territoire, & comme ayant la puissance publique en vertu de laquelle il tient l'église sous sa protection.

En Bretagne & en Normandie, le patron a seul les *droits honorifiques*, à l'exclusion du haut-justicier; mais ailleurs le haut-justicier y participe aussi.

En concurrence du patron & du seigneur haut-justicier, le patron est préféré dans l'église paroissiale au haut-justicier; ainsi la litre du patron y est placée au-dessus de celle du haut-justicier: il est nommé le premier aux prières; il doit avoir la place la plus honorable pour son banc & pour sa sépulture, & reçoit l'encens le premier à l'offrande ou à la procession qui se fait dans l'église; il passe devant le

haut-justicier, mais hors de l'église, le haut-justicier est préféré au patron : c'est pourquoi il a seul *droit* de litre au-dehors de l'église ; & quand la procession sort de l'église, il a *droit* d'y prendre le pas sur le patron.

Les seigneurs qui n'ont la haute-justice que par engagement, ne jouissent pas des *droits honorifiques* proprement dits, mais seulement des moindres honneurs & simples, à moins que le roi n'ait engagé nommément les *droits honorifiques* : car l'engagiste n'est regardé que comme un seigneur temporaire, qui peut être dépossédé d'un moment à l'autre par la voie du rachat.

Il ne suffit pas non plus pour jouir des *droits honorifiques* d'avoir une haute-justice dans la paroisse, il faut être seigneur haut-justicier du terrain sur lequel l'église est bâtie.

La femme du patron & celle du haut-justicier, participent aux *droits honorifiques* dont jouissent leurs maris.

Les patrons & les seigneurs hauts-justiciers jouissent encore de quelques distinctions dans les églises ; comme d'y avoir les premiers & avec distinction l'eau-benite, d'aller les premiers à l'offrande recevoir le baiser de paix & le pain beni, de marcher les premiers à la procession : mais tous ces honneurs ne font pas partie des *grands droits honorifiques*, qui sont les seuls honneurs majeurs, *droits honorifiques* proprement dits ; ces distinctions ne sont que de simples préséances ou préférences, que les auteurs appellent les *moindres honneurs de l'église*, honneurs que les patrons & les hauts-justiciers reçoivent à la vérité les premiers, mais dont ils ne jouissent pas seuls ; attendu que les personnes constituées en dignité, ou qui peuvent mériter quelque considération, telles que les seigneurs moyens & bas-justiciers, les seigneurs de fiefs, & gentilshommes, les officiers royaux, les commensaux de la maison du roi, & autres personnes qualifiées, participent aussi à ces mêmes honneurs après les patrons & les hauts-justiciers, chacun selon leur dignité ou rang, titres & possession : au lieu que les vrais *droits honorifiques*, tels que le *droit* de litre, les prières nominales, l'encens, le *droit* de banc & de sépulture dans le chœur, n'appartiennent qu'au patron & au seigneur haut-justicier, & ne s'étendent à aucune autre personne, quelque qualifiée qu'elle puisse être.

On peut voir ce qui concerne chacun des *droits honorifiques* en particulier, aux mots EAU-BENITE, BANC, ENCENS, LITRE, CEINTURE FUNEBRE, PAIN-BENI, PATRON, PATRONAGE, PRIERES NOMINALES, PROCESSION, SÉPULTURE.

Voyez aussi sur cette matière, le *tr. des droits honorifiques*, par Maréchal ; les *observations sur le droit des patrons & des seigneurs*, par M. Guyot ; Loyseau, *tr. des seigneuries*, ch. xj. Bacquet, *des dr. de justice*, ch. xx. Charondas, liv. IV. rép. 99. Tournet, *lettre P. arr. 5* ; la *bibliothèque de Jover* ; Coquille, tome I. pag. 251. Leprestre, cent. 2. ch. xxxvj. Chenu, *en son tr. des off. tit. 40*. Bafnage, *sur la coût. de Norm.* art. 69. & 140. le *recueil d'arrêts* de M. Froland, les *défin. canon.* & la *biblioth. canon.* les *lois ecclésiast.* d'Héricourt ; les *mat. bénéf.* de Fuet ; les *mémoires du clergé*, I. édit. tom. II. part. II. chap. v. le *recueil de Borjon des bénéfices* ; les *arrêts* de M. le premier président de Lamoignon, *tit. des dr. honorif.* les *résolutions de plusieurs cas de consciences*, & des plus importantes questions du barreau, &c. par la Paluelle, part. II. On peut voir aussi les *traités du droit de patronage*, ou qui ont rapport à cette matière, comme celui de Chassaneus, *catalogus gloriae mundi* ; le *tr. des dr. honorif. & utiles des patrons & curés primitifs*, par M. Duperray ; & les *tr. du droit de patronage* de de Roye, & autres auteurs, & ceux de Simon & de Ferrière. (A)

DROITS IMMOBILIERS, sont ceux qui sont réputés immeubles par fiction en vertu de la loi ; comme les offices, les rentes, dans les coutumes où elles sont réputées immeubles.

DROITS INCORPORELS, sont ceux *quæ in jure tantum consistunt* ; ils sont opposés aux choses corporelles, que l'on peut toucher manuellement. Les *droits incorporels* sont de deux sortes : les uns mobiliers, comme les obligations & les actions, les deniers stipulés propres ; les autres qui sont réputés immobiliers, tels que les offices, les servitudes, les cens, rentes, champarts, & autres droits seigneuriaux, soit casuels, ou dont la prestation est annuelle, &c. (A)

DROITS LITIGIEUX, sont ceux sur lesquels il y a actuellement quelque contestation pendante & indéfinie, ou qui sont par eux-mêmes douteux & embarrassés, de manière qu'il y a lieu de s'attendre à essuyer quelque contestation avant d'en pouvoir jouir : tels sont par exemple, des créances mal établies, ou dont la liquidation dépend de comptes de société ou communauté fort compliqués ; tels sont aussi les *droits successifs*, lorsque la liquidation de ces *droits* dépend de plusieurs questions douteuses.

Les cessionnaires de *droits litigieux* sont regardés d'un oeil défavorable, parce qu'ils acquièrent ordinairement à vil prix des *droits* embarrassés ; & que pour en tirer du profit, ils vexent les débiteurs à force de poursuite. Ces sortes de cessions sont sur-tout odieuses, lorsque l'acquéreur est un officier de justice que l'on présume se prévaloir de la connoissance que sa qualité lui donne, pour traiter plus avantageusement de tels *droits*, & pour mieux parvenir au recouvrement : on ne permet pas non plus qu'un étranger vienne au moyen d'une cession de *droits successifs*, prendre connoissance du secret des familles.

C'est sur ces différentes considérations que sont fondées les lois *per diversas & ab anastasio*, au code *mandati* ; lois qui sont fameuses dans cette matière : c'est pourquoi nous en ferons ici l'analyse.

La première de ces lois dit : que des plaideurs de profession prennent des cessions d'actions ; que si c'étoient des *droits* incontestables, ceux auxquels ils appartiennent les poursuivroient eux-mêmes. L'empereur Anastase, de qui est cette loi, défend qu'à l'avenir on fasse de tels transports, & ordonne que ceux qui en auront pris, ne seront remboursés que du véritable prix qu'ils auront remboursé, quand même le transport feroit mention d'une plus grande somme.

Cette loi excepte néanmoins quatre cas différents.

1°. Elle permet à un co-héritier de céder à l'autre sa part des dettes actives de la succession.

2°. Elle permet aussi à tout créancier ou autre, qui possède la chose d'autrui, de prendre un transport de plus grands *droits* en paiement de son dû, ou pour la sûreté de la dette.

3°. Elle autorise aussi les co-légataires & fidéicommissaires à se faire entre eux des cessions de leur part des dettes actives qui leur ont été laissées en commun.

4°. Cette loi exceptoit aussi purement & simplement, le cas de la donation d'une dette litigieuse.

La loi *ab anastasio* qui suit immédiatement, & qui est de l'empereur Justinien ; après avoir d'abord rappelé la teneur de la loi précédente, dit que les plaideurs trouvoient moyen d'éluder cette loi, en prenant une partie de la dette à titre de vente, & l'autre partie par forme de donation simulée. Justinien suppléant ce qui manquoit à la constitution d'Anastase, défend que l'on use à l'avenir de pareils détours ; il permet les donations pures & simples de

droits & actions, pourvu que la donation ne fût point une vente ou cession, déguisée sous le titre de *donation* : autrement le donataire ou cessionnaire ne sera remboursé que de ce qu'il aura réellement payé pour le prix de l'acte, & il ne pourra tirer aucun avantage du surplus.

La disposition des lois *per diversas & ab anastasio*, étoit autrefois suivie purement & simplement au parlement de Paris. Présentement, quand le transport n'est pas nul, on n'est pas recevable à exclure le cessionnaire, en lui remboursant seulement le véritable prix du transport. Il y a cependant plusieurs cas où l'on ne rend que le véritable prix, & d'autres même où le transport est déclaré nul. Par exemple, quand un étranger acquiert des *droits* successifs qui sont communs & indivis avec les autres héritiers, ceux-ci peuvent l'exclure en lui remboursant le véritable prix du transport. Il en est de même à l'égard du tuteur qui acquiert des *droits* contre son mineur ; la nouvelle 72, *ch. ij.* prive même le tuteur de la somme au profit du mineur.

Il y a encore des personnes auxquelles il est défendu d'acquérir des *droits litigieux* ; ce qui s'observe dans tous les parlemens.

De ce nombre sont les juges : suivant la loi 46, *ff. de contrah. empt.* & la loi unique *C de contr. omn. judic.* leur défendoit de faire aucune acquisition dans leur ressort, pendant le tems de leur commission. Cela s'observoit aussi en France, suivant l'ordonnance de S. Louis de 1254 ; mais depuis que les charges de judicature sont devenues perpétuelles, on permet aux juges d'acquérir dans leur ressort : ce qui reçoit néanmoins deux exceptions.

La première, pour les *droits litigieux*, dont les droits sont pendans en leur siège ; que les ordonnances de 1356, de 1535, l'ordonnance d'Orléans, *article 54*, & celle de 1629, *art. 94*, leur défendent d'acquérir.

L'ordonnance d'Orléans étend cette prohibition aux avocats, procureurs, & sollicitateurs pour les affaires dont ils ont été chargés par les parties.

La seconde exception est pour les biens qui s'adjugent par decret ; le parlement de Paris, par un règlement du 10 Juillet 1665, *art. 13*, a fait défenses à tous juges de son ressort de se rendre adjudicataires des biens qui se decretent dans leur siège.

Les lois *per diversas & ab anastasio* ne sont pas observées d'une manière uniforme dans les autres parlemens.

Ceux de Bordeaux & de Provence jugent que la cession de droits & actions doit avoir son effet, quand la dette est claire & liquide.

DROITS LUCTITIEUX, *seu luctuosi*, en style de la chambre des comptes, sont des droits tristes : tels que les confiscations contre ceux qui quittent le service du roi, ou pour cause d'homicide ; ce qui a quelque rapport à ce que les lois romaines appelloient *successio luctuosa*, qui étoit lorsque le pere succédoit à son enfant. (A)

DROIT MOBILIER, est celui qui ne consiste qu'en quelque chose de mobilier, ou qui tend à recouvrer une chose mobilière, comme une créance d'une somme à une fois payer.

DROITS, NOMS, RAISONS, & ACTIONS, ce qu'en *Droit* on appelle *nomina & actiones* ; ce sont les *droits*, obligations actives, & les actions qui en résultent ; soit en vertu de la loi, ou de quelque convention expresse ou tacite ; les titres & qualités, en vertu desquels on peut être fondé, & toutes les prétentions que l'on peut avoir. Celui qui cède une chose, cède ordinairement tous les *droits, noms, raisons & actions* qu'il peut y avoir. (A)

DROIT PERSONNEL, est celui qui est attaché à la personne, comme la liberté, les *droits* de cité, la ma-

jorité, &c. à la différence des *droits* réels qui sont attachés à un fonds, comme les *droits* seigneuriaux, les *droits* de servitude, &c. (A)

DROIT RÉEL, voyez ci-devant **DROIT PERSONNEL**.

DROITS RÉGALIENS, sont tous ceux qui appartiennent au roi comme souverain ; tels que la distribution de la justice, le pouvoir législatif, le *droit* de faire la guerre & la paix, le *droit* de battre monnaie, de mettre des impositions, de créer des offices, &c. (A)

DROITS DU ROI : on comprend quelquefois sous ce terme tous les *droits* que le roi peut avoir, tels que les *droits* régaliens dont on vient de parler ; ou les *droits* qu'il a par rapport à son domaine & à ceux qui en dépendent : tels que les *droits* d'aubaine, de confiscation, &c. On entend aussi quelquefois par les termes de *droits du roi*, ce que chacun est obligé de payer à ses fermiers, receveurs, & autres préposés, à cause des impositions ordinaires ou extraordinaires. Voyez plus bas **DROITS DU ROY, Finance**. (A)

DROITS ROYAUX, sont la même chose que les *droits régaliens* ou *droits du roi*. Voyez ci-dev. **DROITS RÉGALIENS, & DROITS DU ROI**.

DROITS SEIGNEURIAUX, sont tous ceux qui appartiennent à un seigneur à cause de sa seigneurie, comme de se qualifier seigneur d'un tel endroit, le *droit* de chasse sur les terres de son fief. On entend aussi par *droits seigneuriaux*, les profits tant ordinaires que casuels des fiefs ; tels que les cens & rentes seigneuriales, les *droits* de champart, les *droits* de lods & ventes, relief, quint & requint, amende de cens ou de ventes non payées, &c. Voyez **FIEF, CENS, CHAMPART, LODS ET VENTES, RELIEF, QUINT, &c.** (A)

DROIT D'UN TIERS, est celui qui appartient à quelqu'un ; autres que ceux qui stipulent ou qui contractent les conventions que deux personnes font ensemble, ne peuvent préjudicier à un tiers. (A)

DROIT UTILE, est celui qui produit quelque profit ou émolument. Le terme de *droit utile* est opposé à *droit honorifique*. Les offices & les seigneuries ont des *droits* honorifiques & des *droits* utiles. Voyez ci-devant **DROITS HONORIFIQUES**. (A)

DROITS DU ROI, (*Finance*.) sont cet impôt que le Roi exige de ses peuples, & qui fait la principale partie des revenus de l'état ; ils furent établis pour subvenir aux frais que le roi étoit obligé de faire dans les tems de guerre, ou même en tems de paix, pour soutenir la majesté du trône, entretenir sa maison, les places fortes & les garnisons, payer les gages des officiers, & tous ceux qui ont des salaires publics, les ambassades, la construction & réparation des ponts & navigations, des rivières, des grands chemins, &c. lorsque les revenus du domaine ne se trouvent pas suffisans pour faire face à ces dépenses, qui peuvent être plus ou moins grandes suivant les tems.

Quand nos rois n'avoient de finance que leur domaine, ils avoient un contrôleur général appelé *contrôleur du trésor*.

Pepin pere de Charlemagne & Louis le Débonnaire n'avoient qu'un trésorier. Philippe Auguste commit la recette de ses finances à sept bourgeois de Paris ; Philippe le Bel la confia à Enguérand de Marigny.

Charles VII. & Louis XI. n'en avoient qu'un ; & il étoit suffisant aux opérations d'alors, les baillis ou prévôts levant dans les provinces les revenus du roi, qu'ils apportent à Paris dans les trois termes de la S. Remy, la Chandeleur, & l'Ascension.

Sous François premier les finances furent autrement administrées. Il créa en 1523 les intendans des finances à la suite de la cour, & deux receveurs, l'un des

des parties casuelles & l'autre de l'épargne ; il ordonna que les trésoriers feroient leur résidence dans les provinces & généralités.

Les différentes perceptions étant augmentées , il feroit trop long d'en parler ici ; voyez chacune à son article, & les mots RECEVEURS & TRÉSORIERES.

Les contributions pour les dépenses de l'état ne peuvent être prises que sur les personnes qui le composent ; la manière qui sera la plus juste & la plus naturelle , c'est-à-dire celle qui affectera toutes sortes de biens & assujettira toutes sortes de personnes indistinctement , doit être préférée , & est sans contredit la meilleure. Ce ne sont pas seulement les facultés générales du peuple qu'on doit considérer en imposant des *droits* sur les sujets ; il est de l'avantage de l'état & des particuliers , qu'on les leve sur le plus grand nombre d'objets divers qu'il est possible , sans gêner le commerce , que l'on doit toujours favoriser.

Le bien commun rend la levée des *droits* juste , & la nécessité de l'état la rend nécessaire. De cette justice & de cette nécessité , il s'ensuit l'obligation de les acquitter.

La fraude aux contributions étoit appelée un *crime* dans le droit romain ; & c'est d'autant plus un mal , qu'indépendamment du tort qu'en souffrent le public ou ceux qui en ont traité , on est obligé pour la prévenir à faire plus de frais , ce qui occasionne des dépenses qui seroient beaucoup moindres si chacun étoit fidele au devoir de payer le tribut.

Il seroit impossible de rapporter tous les cas où il est dû des *droits* ; parce que chaque action de la vie civile opérant un ou plusieurs *droits* , & toutes les espèces de denrées y étant sujettes , il seroit immense d'entrer dans un trop grand détail.

Les *droits du Roi* , suivant l'extension que nous leur donnons , sont ceux qui se levent sur les choses mobilières , dont la perception se fait sans rapport aux personnes à qui elles peuvent appartenir , sauf quelques privilèges qui dépendent des réglemens qui y ont pourvû.

Ces *droits* sont de différentes natures ; il y en a de purs & de simples , dont le motif a été de fournir de l'argent au roi , comme les aides , les entrées , &c.

D'autres ont eu pour motif un certain avantage pour le public , mais dont le but étoit cependant d'augmenter les finances , comme les revenus imposés sur différentes denrées attribués à divers officiers , à qui on les aliénoit à charge de rachat ; ces officiers furent supprimés par diverses opérations de finances , mais les *droits* établis pour payer leurs gages le furent rarement.

Il ne peut être imposé aucun *droit* , de quelque espèce qu'il soit , que par la volonté du Roi , qui doit être enregistrée en cour souveraine. C'est un cahos impénétrable que de rechercher l'origine des différents *droits* qui ont été établis , & les changemens qu'ils ont éprouvés. Le laps de tems & les différentes circonstances qui s'étoient succédés rapidement , avoient mis une telle confusion , que Louis XIV. jugea à-propos de rétablir le bon ordre ; ce fut sous le ministère de M. Colbert , & le succès rendit à jamais cette époque mémorable pour la gloire du ministre.

Les différentes ordonnances auxquelles cette réforme donna lieu , ont fait comme différentes classes des *droits* qui ont cours dans le royaume , nous nous y conformons.

En 1664 parut le fameux tarif pour les *droits* d'entrées & de sorties sur toutes sortes de marchandises ; ce tarif réunit une vingtaine d'impositions différentes , créées successivement depuis plus de quatre siècles , réduit même plusieurs articles à des prix médiocres pour favoriser différentes branches du com-

Tome V.

merce , lequel en général en retire un grand avantage dans les provinces où ce tarif a lieu , qui sont la Normandie , la Picardie , la Champagne , la Bourgogne , la Bresse , le Poitou , l'Aunis , le Berry , le Bourbonnois , l'Anjou , le Maine , le duché de Thouars , la châtellenie de Chantonceaux , & les lieux en dépendans : les autres provinces sont réputées étrangères par opposition à celles-ci , qui sont appelées *provinces des cinq grosses fermes* ; & les marchandises qui vont de ces dernières provinces dans celles réputées étrangères , sont sujettes aux *droits* de sortie du tarif ; & les marchandises au contraire qui viennent des provinces réputées étrangères dans celles des cinq grosses fermes , sont également sujettes aux *droits* d'entrée du tarif comme si elles étoient sous dominations différentes.

En différens tems ce tarif fut rectifié sur les mêmes principes avec quelques augmentations , cependant en 1687 , il fut rendu l'ordonnance sur le fait des cinq grosses fermes , en sorte que cette partie étoit dans le meilleur ordre ; le grand nombre d'arrêts , de décisions , & réglemens qui sont intervenus depuis , ont changé les premières dispositions en ajoutant de nouveaux *droits* , en supprimant quelques-uns des anciens , en ajoutant ou diminuant aux fixations : il seroit à désirer qu'une nouvelle ordonnance fît cesser les difficultés , qui ne sont pas moins préjudiciables au commerce qu'aux intérêts du Roi. Voyez TRAITES , CINQ GROSSES FERMES au mot FERMES DU ROI.

Au mois de Mai 1680 , le meilleur ordre fut établi sur ce qui concernoit les gabelles ; par l'ordonnance qui parut à cette fin elle a pourvû à tout , & elle s'observe encore presque en entier , y ayant eu peu de changement depuis qu'elle a été rendue. Voyez GABELLES.

Dans la même année , au mois de Juin , parut la nouvelle ordonnance des aides , qui étoit aussi nécessaire pour rétablir le bon ordre que celle de 1687 le fut pour les traites ; si elle ne procure pas un aussi grand avantage au commerce , ne portant que sur des *droits* qui touchent plus à la vie privée & à l'intérieur du royaume , elle n'est pas moins utile au public , en lui procurant la tranquillité à laquelle s'opposoit une infinité de réglemens dispersés , la plupart contraires les uns aux autres , & presque toujours à charge au public ; cette ordonnance fixe la quotité & l'ordre qui sera observé dans la levée de ces *droits* connus sous le nom d'aides , à laquelle furent joints plusieurs autres *droits*. Voyez FERME DES AIDES au mot FERMES DU ROI.

Ceux de marque sur le fer , acier , mines de fer , qui sont une ferme à part. Voyez FERME DE LA MARQUE DES FERS , au mot FERMES DU ROI.

Ceux sur le papier & parchemin timbré. Voyez FORMULE.

L'année suivante parut une nouvelle ordonnance , qui devoit servir comme pour mettre la dernière main à la réforme , à laquelle on avoit travaillé avec tant de soin : il fut statué dans cette ordonnance sur différens *droits* particuliers : on regla le commerce du tabac (voy. TABAC & FERMES DU ROI) : on fixa la perception & les *droits* de la marque sur l'or & l'argent ; voyez FERME DE LA MARQUE SUR L'OR & L'ARGENT.

Les octrois furent le sujet d'un des titres de cette ordonnance. Voyez OCTROIS.

On fit quelques changemens ou augmentations par cette même ordonnance sur des *droits* sur lesquels on avoit déjà statué.

Il fut réglé la manière dont on feroit l'adjudication & les enchères pour parvenir à faire le bail des fermes ; & le dernier titre fut destiné pour décider sur les points qui sont communs à toutes les fermes.

T

Une autre classe des *droits du Roi*, fort considérable pour le revenu, & qui fait une des principales parties des fermes du Roi, sont les domaines & *droits* y joints. Voyez DOMAINES DU ROI & FERMES DES DOMAINES au mot FERMES DU ROI.

Nous nous sommes bornés à donner un précis des *droits du Roi*, pris dans le sens le plus littéral : en observant cette distinction qui dans le fait est assez juste, les *droits* sont les revenus du Roi qui sont affermés.

Les impositions sont certaines & déterminées, & régies par des officiers en charge ou par commission. Voyez IMPOSITION & IMPÔTS.

Le clergé & les pays d'états étant sujets à peu ou point de *droits*, payent en équivalent des dons gratuits, des décimes, &c. dont ce n'est pas le cas de parler ici. Voyez DÉCIME, DON GRATUIT, &c. Cet article est de M. DUFOUR.

DROIT DE COPIE, terme de Librairie ; c'est le droit de propriété que le libraire a sur un ouvrage littéraire, manuscrit ou imprimé, soit qu'il le tienne de l'auteur même, soit qu'il ait engagé un ou plusieurs hommes de lettres à l'exécuter ; soit enfin que l'ouvrage ayant pris naissance & qu'ayant été originairement imprimé dans le pays étranger, le libraire ait pensé le premier à l'imprimer dans son pays. Il est appelé *droit de copie*, parce que l'auteur garde ou est censé garder l'original de son ouvrage, & n'en livrer au libraire que la copie sur laquelle il doit imprimer. L'auteur cède ses droits sur son ouvrage ; le libraire ne reçoit que la copie de cet ouvrage : de-là est venu l'usage de dire *droit de copie*, ce qui signifie proprement *droit de propriété sur l'ouvrage*. Ce terme a été établi pour le premier cas ; il a été adopté pour le second, parce qu'il lui convient également : quant au troisième, c'est par extension qu'on a appelé *droit de copie*, la propriété que le libraire acquiert sur un ouvrage déjà imprimé dans le pays étranger, & qu'il pense le premier à imprimer dans son pays ; mais cette extension a été jusqu'à présent autorisée par l'usage. Ce droit a de tous les tems été regardé comme incontestable par les Libraires de toutes les nations : il a cependant été quelquefois contesté. Pour expliquer avec clarté & faire entendre ce que c'est que ce droit, & en quoi il consiste, on parlera séparément des différentes manières dont un libraire devient ou peut devenir propriétaire d'un ouvrage littéraire. On parlera aussi des privilèges que les souverains accordent pour l'impression des livres, parce que c'est sur la durée limitée de ces privilèges que se sont quelquefois fondés ceux qui dans différentes circonstances ont disputé aux Libraires ce *droit de copie* ou de propriété.

Le droit de propriété du libraire sur un ouvrage littéraire qu'il tient de l'auteur, est le droit même de l'auteur sur son propre ouvrage, qui ne paroît pas pouvoir être contesté. Si en effet il y a sur la terre un état libre, c'est assurément celui des gens de lettres : s'il y a dans la nature un effet dont la propriété ne puisse pas être disputée à celui qui le possède, ce doivent être les productions de l'esprit. Pendant environ cent ans après l'invention de l'Imprimerie, tous les auteurs ou leurs cessionnaires ont eu en France la liberté d'imprimer, sans être assujettis à en obtenir aucune permission : il en a résulté des abus ; & nos rois, pour y remédier, ont sagement établi des lois sur le fait de l'Imprimerie, dont l'objet a été de conserver dans le royaume la pureté de la religion, les mœurs & la tranquillité publique. Elles exigent que tout ouvrage que l'on veut faire imprimer, soit revêtu d'une approbation, & d'une permission ou privilège du roi, voyez APPROBATION, CENSEUR, PERMISSION, PRIVILÈGE. L'approba-

tion est un acte de pure police, & le privilège un acte de justice & de protection, par lequel le souverain permet authentiquement au propriétaire l'impression & le débit de l'ouvrage qui lui appartient, & le défend à tous autres dans ses états. Cette exclusion est sans doute une grace du prince, mais qui, pour être accordée & reçue, ne change rien à la nature de la propriété : elle est fondée au contraire sur la justice qu'il y a à mettre le propriétaire en état de retirer seul les fruits de son travail ou de sa dépense.

Les souverains, avant l'origine des privilèges, ne prétendoient point avoir de *droits* sur les ouvrages littéraires encore dans le silence du cabinet ; ils n'ont rien dit depuis qui tendît à dépouiller les Auteurs de leur *droit* de propriété & de paternité, soit que leurs ouvrages fussent encore manuscrits & entre leurs mains, soit qu'ils fussent rendus publics par la voie de l'impression : les gens de lettres sont donc restés, comme ils l'étoient avant l'origine des privilèges, incontestablement propriétaires de leurs productions manuscrites ou imprimées, tant qu'ils ne les ont ni cédées ni vendues : l'auteur a donc dans cet état le droit d'en disposer comme d'un effet qui lui est propre, & il en use en le transportant à un libraire, ou par une cession gratuite, ou par une vente. Soit qu'il le donne gratuitement ou qu'il le vende, s'il transmet pour toujours ses *droits* de propriété, s'il s'en dépouille à perpétuité en faveur du libraire, celui-ci devient aussi incontestablement propriétaire & avec la même étendue, que l'étoit l'auteur lui-même. La propriété de l'ouvrage littéraire, c'est-à-dire le *droit* de le réimprimer quand il manque, est alors un effet commercable, comme une terre, une rente & une maison ; elle passe des pères aux enfans, & de Libraires à Libraires, par héritage, vente, cession ou échange ; & les *droits* du dernier propriétaire sont aussi incontestables que ceux du premier. Il y a cependant eu des gens de lettres qui les ont contestés, & qui ont prétendu rentrer dans la propriété de leurs ouvrages après les avoir vendus pour toujours, mais ç'a été jusqu'à présent sans succès : ils se fondoient singulièrement sur ce que les souverains mettent un terme à la durée des privilèges qu'ils accordent, & disoient que c'est pour se réserver le droit, après que ces privilèges sont expirés, d'en gratifier qui bon leur semble ; mais ils se trompoient, les souverains ne peuvent gratifier personne d'une propriété qu'ils n'ont pas, & le terme fixé à la durée des privilèges, a d'autres motifs : les princes, en la fixant, veulent se réserver le droit de ne pas renouveler la permission d'imprimer un ouvrage, si par des raisons d'état il leur convient de ne pas autoriser dans un tems des principes ou des propositions qu'ils avoient bien voulu autoriser dans un autre. La permission ou le refus de laisser imprimer ou réimprimer un livre, est une affaire de pure police dans l'état, & il est infiniment sage qu'elle dépende de la seule volonté du prince : mais sa justice ne lui permettroit pas à l'expiration d'un privilège qui seroit susceptible de renouvellement, de le refuser au propriétaire pour l'accorder à un autre. Les princes veulent encore, en fixant un terme à la durée de l'exclusion, qui fait partie du privilège & qui est une grace, forcer le propriétaire à remplir les conditions auxquelles elle est accordée ; & ces conditions sont la correction de l'impression, & les autres perfections convenables de l'art. Il s'ensuit de-là que ce n'est pas le privilège qui fait le droit du Libraire, comme quelques personnes ont paru le croire, mais que c'est le transport des droits de l'auteur.

Au reste, quelque solidement que soit établi par ces principes le *droit* du libraire sur un ouvrage littéraire qu'il tient de l'auteur, il est cependant vrai

que quoique celui-ci n'ait plus de propriété, il conserve néanmoins, tant qu'il vit, une sorte de droit d'inspection & de paternité sur son ouvrage; qu'il doit pour sa gloire avoir la liberté, lorsqu'on le réimprime, d'y faire les corrections ou augmentations qu'il juge nécessaires à sa perfection. Cela est juste & raisonnable, & le libraire ne doit pas s'y refuser. Il pourroit arriver que les augmentations de l'auteur fussent si considérables, qu'elles deviendroient en quelque sorte un nouvel ouvrage: c'est alors à l'honnêteté des procédés à régler les nouvelles conventions à faire entre l'auteur & le libraire, si celui-là en exige; mais s'il arrivoit qu'ils ne s'accordassent pas, l'auteur, s'il n'y avoit pas de conventions contraires, resteroit propriétaire de ses augmentations, & le libraire de ce qui lui auroit été précédemment cédé.

Il y auroit peut-être un moyen de prévenir les contestations qui pourroient s'élever encore dans la suite, entre les auteurs & les libraires pour raison des ouvrages littéraires que les uns vendent & que les autres achètent: ce seroit que l'auteur, quand c'est son intention, mit dans l'acte de cession qu'il fait au libraire, qu'il vend & cède pour toujours son ouvrage & son droit de propriété, auquel il renonce sans aucune restriction; si au contraire son intention est de ne vendre ou céder que pour un tems, il faudroit spécifier le tems, comme la durée d'un privilège ou le cours d'une ou de plusieurs éditions, &c. Il conviendrait aussi de statuer sur le cas où l'auteur pourroit donner par la suite des augmentations, & alors il ne resteroit point d'obscurité qui pût donner lieu à des contestations; car on ne présume pas que celles qui se font quelquefois élevées, aient jamais eu d'autre cause.

Les Libraires acquièrent encore ce droit de propriété sur un ouvrage, lorsqu'ils en ont proposé l'exécution à un ou plusieurs hommes de lettres, qui se sont chargés gratuitement ou sous des conditions convenues, de le composer. Le libraire ne tient alors ce droit que de lui-même & de ses avances. On n'a pas connoissance que la propriété du libraire ait jamais été contestée dans ce cas-là; mais s'il arrivoit un jour que des gens de lettres qui auroient contribué à un pareil ouvrage, prétendissent après l'entière exécution avoir quelque droit à la propriété, leurs prétentions seroient aussi peu justes & aussi peu légitimes, que le seroient celles d'un architecte sur un bâtiment qu'il a construit. Il y a plusieurs ouvrages littéraires dans ce cas. Le plus considérable en ce genre est celui-ci. Par les soins qu'on a pris & les dépenses qu'on a faites, afin que cette Encyclopédie devînt un ouvrage nouveau, sinon pour le plan, du moins pour l'exécution; il est certain qu'elle appartient à la France à plus juste titre que le *Chambers* n'appartient à l'Angleterre, puisque celui-ci n'est que que la compilation de tous nos dictionnaires.

Il y a enfin une troisième manière dont un libraire peut acquérir ce droit de propriété sur un ouvrage littéraire, c'est en pensant le premier à l'imprimer dans son pays, quand il a pris naissance dans le pays étranger, & qu'il y a déjà été imprimé; le libraire tient, comme dans le cas précédent, ce droit de son intelligence & de son industrie. En se procurant les avantages d'une entreprise utile, s'il réussit dans son choix, il sert l'état & ses compatriotes, en ce que d'une part il contribue à faire valoir les fabriques de son pays, & à empêcher l'argent que l'on mettroit à ce livre de passer chez l'étranger; d'autre part en ce qu'il procure aux gens de lettres de sa nation, avec facilité & moins de frais, un ouvrage souvent utile & quelquefois nécessaire. Au reste, quoique ce droit soit légitime à certains égards, parce que les Libraires des différentes nations sont dans l'usage de se faire respectivement cette espèce de tort, on doit cependant convenir qu'il est contre le droit des gens, puisqu'il nuit

Tome V.

nécessairement au premier entrepreneur. Il seroit à souhaiter que tous les libraires de l'Europe voulussent être assez équitables pour se respecter mutuellement dans leurs entreprises; le public n'y perdrait rien, les livres passeroient d'un pays dans un autre par la voie des échanges. Mais il y a des pays où les productions littéraires ne sont pas assez abondantes & assez du goût des autres nations, pour procurer par échanges aux libraires qui les habitent, tous les livres qu'ils peuvent débiter. Ils trouvent plus d'avantage à imprimer quelques-uns de ces livres qu'à les acheter; c'est ce qui s'est opposé jusqu'à présent, & ce qui s'opposera vraisemblablement toujours à l'accord équitable qui seroit à désirer entre les Libraires des différens pays. Dans l'état où sont les choses, ce droit de propriété fondé sur celui de premier occupant, est aussi solide que celui des deux autres cas, & mérite de la part du souverain la même protection; avec cette différence cependant que l'on interdit avec raison l'entrée & le débit des éditions étrangères d'un livre dans le pays où il a pris naissance, & que l'on devroit autoriser l'introduction d'une édition étrangère d'un livre, quand il vient du pays où il a été originairement imprimé, quelque privilège qui ait été accordé pour l'impression du même livre dans le pays où il arrive. C'est un usage établi en Hollande, & peut-être ailleurs: les Etats généraux ne refusent point de privilège pour l'impression d'un livre originaire de France, mais ils n'interdisent point chez eux l'entrée & le débit des éditions du même livre faites en France. Cela devroit être réciproque & seroit juste; ce seroit un moyen de diminuer le tort que l'on fait au premier entrepreneur, qui a seul couru tous les risques des événemens. Cet article est de M. DAVID, un des Libraires associés pour l'Encyclopédie.

DROIT, adj. est synonyme à perpendiculaire; dans l'Architecture & la Coupe des pierres, & en ce sens il est opposé à *incliné*. On dit un arc droit, quoique cet arc soit courbe, pour dire un arc dont le plan est perpendiculaire à la direction du berceau. (D)

DROIT, terme de Manege: on dit qu'un cheval est droit, pour dire qu'il ne boite point; qu'on le garantit droit chaud & froid, c'est-à-dire lorsqu'il est échauffé ou refroidi, pour dire qu'il ne boite point, ni quand on le monte & après qu'il est échauffé, ni après qu'il a été monté & qu'il s'est refroidi. Un cheval droit sur ses boulets, c'est la même chose qu'un cheval bouleté (voyez BOULETÉ), excepté que le pié n'est pas si reculé en-arrière. Droit sur ses jambes, signifie que les jambes de devant du cheval tombent bien à plomb lorsqu'il est arrêté; c'est la meilleure situation des jambes de devant: il y a des chevaux qui se posent de façon que leurs jambes de devant vont trop en-dessous, c'est-à-dire s'approchent trop de celles de derrière. Aller droit à la muraille, c'est changer de main, en termes de Manege, sans mener son cheval de côté. Aller par le droit, c'est mener son cheval par le milieu du manège sans s'approcher des murailles. Promener un cheval par le droit. Voy. PROMENER. Dictionn. de Garsault.

DROITURE, f. f. (Jurisp.) en Normandie signifie ligne directe. Art. 125. (A)

DROITURE, (Marine.) aller en droiture ou faire sa route en droiture, c'est faire sa route pour l'endroit destiné, sans aucun relâche ni sans s'arrêter en aucun endroit. (Z)

DROITWICH, (Géog. mod.) ville à marché, dans le Worcestershire, en Angleterre. Long. 15. 26. lat. 52. 20.

DROMADAIRE. Voyez CHAMEAU.

DROME, f. f. (Grosses Forges.) la pièce de char-

T ij

pente la plus forte qui soit employée dans les grosses forges à soutenir le marteau, à favoriser son action, & à résister à sa réaction. *Voyez l'article GROSSE FORGE.*

DROMORE, (*Géog. mod.*) ville du comté de Dow, dans la province d'Ulster, en Irlande. *Longit. 15. 26. lat. 52. 50.*

DRONERO, (*Géog. mod.*) ville du marquisat de Saluces, en Piémont, dans l'Italie. Elle est située aux piés des Alpes, sur le Maira.

DROPAX, f. m. (*Pharmacie.*) sorte d'emplâtre composé de poix & d'huile, auxquelles on ajoutoit quelquefois de la racine de pyrethre, du poivre, du sel, du soufre. Les anciens appliquoient cet emplâtre & l'arrachotent alternativement plusieurs fois de suite, dans le dessein de faire rougir la partie & d'attirer en-dehors les humeurs; & c'étoit pour rendre ce remède plus efficace, qu'ils y ajoutoient les poudres vésicatoires que nous avons nommées.

Le *dropax* étoit aussi employé pour faire tomber ou pour arracher le poil.

Le ceropissus dont parle Hippocrate, qui étoit aussi un emplâtre composé de cire & de poix, servoit à faire ces *dropax*; ce qui peut faire conclure que le nom de *dropax* ne se donnoit qu'à l'emplâtre étendu sur du linge & prêt à être appliqué, & que le ceropissus étoit la composition même. (b)

DROSOLITE, f. m. (*Hist. nat.*) pierre dont parle un naturaliste italien nommé Camillo Lionardo; on ne nous en apprend autre chose sinon qu'elle est de différentes couleurs, & que quand on l'approche du feu il en sort une liqueur qui ressemble à de la sueur. (—)

DROSSART ou DROST, (*Hist. mod.*) ce nom n'est guère en usage que dans les Pays-Bas & dans la basse-Saxe; on s'en sert pour désigner un bailli ou un officier qui rend la justice, & veille au maintien des lois dans un certain district.

DROSSE, TROSSE ou TRISSE ou PALAN DE CANON, (*Marine.*) ce sont les cordages ou palans qui servent à approcher ou à reculer une pièce de canon de son sabord. Les deux bouts de la *drosse* tiennent des deux côtés à deux boucles, en sorte que la pièce de canon ne puisse reculer que jusqu'à demitillac. (Z)

DROSSE, TROSSE, TRISSE: on donne aussi ces noms à un cordage qui serre le racage de la vergue d'artimon, & des autres vergues lorsqu'il s'y en trouve. Quelques-uns l'appellent *janier*, *drosse de vergue de civadiere*; c'est un palan qui saisit la vergue de civadiere des deux côtés entre les balancines & les haubans, pour leur aider à la soutenir & à la manœuvrer, c'est le palan debout; quelques-uns la nomment *trisse de beaupré*. (Z)

DROSSEUR, f. m. (*Manufacture en laine.*) ceux d'entre les ouvriers, qui, dans les Manufactures en laine, donnent l'huile aux draps, & les passent à la grande carde.

DROUILLES ou DREUILLES ou RIERE-LODS, (*Jurisprud.*) sont un droit que l'acquéreur paye en quelques endroits aux officiers du seigneur, pour l'enfaisinement de son contrat & la mise en possession, outre & par-dessus les lods & droits qui sont dûs au seigneur. M. Bretonnier en ses *observat. sur Henrys*, édit. de 1708, tome I. liv. III. chapit. iij. quest. 31, dit que *drouilles* est un terme gothique qui signifie *présent*; que dans le pays il signifie *arrhes* dans les achats & louages, pour marquer que la chose est consommée; que les châtelains de Forès sont en possession de percevoir ce droit sur toutes les ventes; que suivant Henrys ce droit est de 3 sols 4 den. pour livre, non pas du prix de l'acquisition, mais de la valeur des lods, ce qui fait environ le quinzième

du lods: mais M. Bretonnier dit qu'on lui a assuré dans la province, que ce n'est que la vingtième partie des lods; que cela se donne au châtelain pour la peine qu'il prend d'investir l'acquéreur, & que par cette raison on l'appelle aussi droit d'investison, *quasi jus investitionis*.

Les châtelains des justices seigneuriales ont prétendu avoir le même droit: mais leur prétention a été condamnée par un arrêt solennel du 22 Février 1684, rendu en la troisième des enquêtes, qui fait défenses à tous seigneurs dans l'étendue du comté de Forès, & à leurs officiers, de percevoir le droit de *drouilles*, s'ils n'ont d'anciens aveux & dénombremens ou reconnoissances passées par leurs emphytéotes ou autres titres valables faisant mention de ce droit.

Dans les statuts de Bresse & de Bugey, *artic. 83*, le mot *drouille* signifie les *étrennes* que l'on donne aux officiers du seigneur au par-dessus du prix de la vente. *Voyez le traité des fiefs de M. Guyot, tom. III. tit. du quint, & ch. xvij. p. 555. (A)*

* DROUILLETES, f. f. pl. *terme de Pêche*, espèce de filets dérivans qu'on appelle aussi *drivonettes*, *manets à sanfonnets*, *warnettes*, *marfaigues*, &c. ils sont chargés de plomb, au lieu que les manets de pêcheurs sont garnis par le pié de souillardures ou de mauvais rets hors de service qui les font caler. Ils ne peuvent jamais nuire au frai, parce que le liège qui est à la tête les tient élevés presque à fleur d'eau. Les petits manets, *drouillettes* ou *drivonettes*, ne sont faits que de fil simple; les manets de pêcheur des côtes de Caux, & autres, qui sont la pêche du maquereau, qu'ils appellent du *grand métier*, à l'île de Bas & à l'entrée de la Manche, & qui faient en mer leur poisson, sont faits de fil gros & retors. Les pièces des premiers ont soixante-quinze à quatre-vingt brasses de long sur environ une brasse & demie de hauteur. Des plates de plomb les font caler; des flotes de liège en élèvent la tête. Chaque homme de l'équipage en fournit trois pièces qui forment une longueur d'environ deux cents quarante brasses; le bateau en fournit autant: ce qui donne pour un bateau de huit hommes d'équipage une tiffure d'environ deux mille cent soixante brasses. Lorsque toutes les pièces de *drouillettes* sont assemblées, le bateau dérive à la marée, & la pêche se fait à environ deux lieues au large de la côte. Elle commence communément à la mi-Avril & finit avant la saint Jean, saison pendant laquelle les petits maquereaux ou sanfonnets paroissent à cette côte. Ils ne se prennent qu'en se maillant. Les mailles ont au plus douze à treize lignes en quarré; d'où l'on doit présumer que ces maquereaux sont beaucoup plus petits que ceux qui sont pêchés par les gens du grand métier, soit à l'ouverture de la Manche, soit par le travers de l'île du Bas, aux côtes de la Bretagne septentrionale.

DROUINE, f. f. *terme de Chauderonnier*. Les chauderonniers qui courent la campagne, nomment ainsi une espèce de havresac de cuir avec des bretelles, dans lequel ils portent sur leur dos leurs outils & une partie de leurs menus ouvrages. *Voyez CHAUDERONNIER. Dictionn. de Trév.*

DROUINEUR, f. m. *terme de Chauderonnier*. Les chauderonniers en boutique nomment ainsi par dérision ceux de leur métier qui vont par les villages, la drouine sur le dos, raccommoder la vieille chaudronnerie.

Les mots de *drouine* & de *drouineurs* viennent d'Auvergne, d'où il sort tous les ans quantité de ces petits chauderonniers.

DROUSSETTE, subst. f. *terme de Cardeur*; voyez CARDE.

DRUGEON, f. m. (*Econ. rustiq.*) bourgeon de

l'année, qui est tendre, qui pousse aux branches de la vigne, & qui fait avorter le raisin.

DRUIDE, f. m. (*Belles-Lettres.*) ministre de la religion chez les peuples de la Grande-Bretagne, les Germains, & les anciens Gaulois. Les *druides* réunissoient le sacerdoce & l'autorité politique, avec un pouvoir presque souverain.

Ils tenoient le premier rang dans les Gaules, tandis que les nobles occupoient le second, & que le peuple languissoit dans la servitude & dans l'ignorance. Diogene Laërce dit aussi qu'ils étoient chez les anciens Bretons dans le même rang que les philosophes étoient chez les Grecs, les mages chez les Persans, les gymnosophistes chez les Indiens, & les sages chez les Chaldéens; mais ils étoient bien plus que tout cela.

Rien ne se faisoit dans les affaires publiques, religieuses & civiles, sans leur avis. De plus ils présidoient à tous les sacrifices, & avoient soin de tout ce qui concernoit la religion dont ils étoient chargés. La jeunesse gauloise accouroit à leur école en très-grand nombre pour se faire instruire, & cependant ils n'enseignoient que les principaux & les plus distingués de cette jeunesse, au rapport de Mela. César nous apprend qu'ils jugeoient aussi toutes les contestations; car la religion ne leur fournissoit pas seulement un motif de prendre part au gouvernement, mais ils prétendoient encore qu'elle les autorisoit à se mêler des affaires des particuliers: c'est pourquoi ils connoissoient des meurtres, des successions, des bornes, des limites, & decernoient ensuite les récompenses & les châtimens.

Sous prétexte qu'il n'y a point d'action où la religion ne soit intéressée, ils s'attribuoient le droit d'exclure des sacrifices ceux qui refusoient de se soumettre à leurs arrêts; & ils se rendirent par ce moyen très-redoutables. L'espece d'excommunication qu'ils lançoient étoit si honteuse, que personne ne vouloit avoir commerce avec celui qui en avoit été frappé.

Au milieu des forêts où ils tenoient leurs assises, ils terminoient les différends des peuples. Ils étoient les arbitres de la paix & de la guerre, exempts de servir dans les armées, de payer aucun tribut, & d'avoir aucune sorte de charges, tant civiles que militaires. Les généraux n'osoient livrer bataille qu'après les avoir consultés; & Strabon assure qu'ils avoient eu quelquefois le crédit d'arrêter des armées qui couroient au combat, les faire convenir d'un armistice, & leur donner la paix. Leurs jugemens subsistoient sans appel; & le peuple étoit persuadé que la puissance & le bonheur de l'état dépendoient du bonheur des *druides*, & des honneurs qu'on leur rendoit.

Indépendamment des fonctions religieuses, de la législation, & de l'administration de la justice, les *druides* exerçoient encore la Médecine, ou si l'on veut, employoient des pratiques superstitieuses pour le traitement des maladies; il n'importe: c'est toujours à-dire, suivant l'excellente remarque de M. Duclos, qu'ils jouissoient de tout ce qui affermit l'autorité & subjugué les hommes, l'espérance & la crainte.

Leur chef étoit le souverain de la nation; & son autorité absolue fondée sur le respect des peuples, se fortifia par le nombre de prêtres qui lui étoient soumis; nombre si prodigieux, qu'Etienne de Byssance en parle comme d'un peuple. Après la mort du grand pontife, le plus considérable des *druides* parvenoit par élection à cette éminente dignité, qui étoit tellement brigüée, qu'il falloit quelquefois en venir aux armes, avant que de faire un choix.

Passons aux différens ordres des *druides*, à leur genre de vie, à leurs lois, leurs maximes, & leurs

dogmes. On ne peut s'empêcher d'y prendre encore un certain intérêt mêlé de curiosité.

Strabon distingue trois principaux ordres de *druides*; les *druides* proprement nommés qui tenoient le premier rang parmi les Gaulois, les *bardes*, les *vacerres*, & les *eubages*.

Les premiers étoient chargés des sacrifices, des prières, & de l'interprétation des dogmes de la religion: à eux seuls appartenoit la législation, l'administration de la justice, & l'instruction de la jeunesse dans les Sciences, surtout dans celle de la divination, cette chimere qui a toujours eu tant de partisans.

Les *bardes* étoient commis pour chanter des vers à la louange de la divinité, des dieux, si on l'aime mieux, & des hommes illustres. Ils jouoient des instrumens, & chantoient à la tête des armées avant & après le combat, pour exciter & louer la vertu des soldats, ou blâmer ceux qui avoient trahi leur devoir.

Les *vacerres* ou les *vates* offroient les sacrifices, & vaquerent à la contemplation de la nature, c'est-à-dire de la lune & des bois.

Les *eubages* tiroient des augures des victimes; ce sont peut-être les mêmes que les *saronides* de Diodore de Sicile, comme les *vacerres* étoient ceux auxquels on a donné le nom grec de *samothées*.

Il y avoit aussi des fonctions du sacerdoce, telle que la prophétie, la divination, exercées par les femmes de *druides* ou de la race des *druides*; & on les consultoit sur ce sujet, ainsi qu'on faisoit les prêtresses de Delphes. Les auteurs de l'histoire d'Auguste, & entr'autres Lampridius & Vopiscus, en parlent, & même les font prophétiser juste. Vopiscus rapporte qu'Aurélien consulta les femmes *druides* pour savoir si l'empire demeureroit dans sa maison, & qu'elles lui répondirent que le nom de nul autre ne seroit plus glorieux que celui des descendans de Claude. Ce fut une *druide* tongroise qui, selon le même Vopiscus, prédit à Dioclétien qu'il seroit empereur. Une autre *druide*, selon Lampridius, consultée par Alexandre Severe sur le sort qui l'attendoit, lui répondit qu'il ne seroit point heureux. Revenons aux *druides* mâles.

Leurs chefs portoient une robe blanche ceinte d'une bande de cuir doré, un rochet, & un bonnet blanc tout simple; leur souverain prêtre étoit distingué par une houpe de laine, avec deux bandes d'étoffes qui pendoient derrière comme aux mitres des évêques. Les *bardes* portoient un habit brun, un manteau de même étoffe attaché à une agraphe de bois, & un capuchon pareil aux capes de Béarn, & à peu près semblable à celui des récollets.

Ces prêtres, du moins ceux qui étoient revêtus du sacerdoce, se retiroient, hors les tems de leurs fonctions publiques, dans des cellules au milieu des forêts. C'étoit-là qu'ils enseignoient les jeunes gens les plus distingués qui venoient eux-mêmes se donner à eux, ou que leurs parens y pouissoient. Dans ce nombre, ceux qui vouloient entrer dans leur corps, devoient en être dignes par leurs vertus, ou s'en rendre capables par vingt années d'étude, pendant lequel tems il n'étoit pas permis d'écrire la moindre chose des leçons qu'on recevoit; il falloit tout apprendre par cœur, ce qui s'exécutoit par le secours des vers.

Le premier, & originairement l'unique collège des *druides* Gaulois, étoit dans le pays des Carnutes ou le pays chartrain, peut-être entre Chartres & Dreux. César nous apprend dans ses commentaires, liv. VI. que c'étoit-là que l'on tenoit chaque année une assemblée générale de tous les *druides* de cette partie de la Gaule, & qu'on l'appelloit *Gallia comata*. C'étoit-là qu'ils faisoient leurs sacrifices publics. C'étoit-là qu'ils coupoient tous les ans avec

tant d'appareil le gui de chêne, si connu par la description détaillée de Plin. Les *druides*, après l'avoir cueilli, le distribuoient par forme d'étrennes au commencement de l'année; d'où est venu la coutume du peuple chartrain de nommer les présens qu'on fait encore à pareil jour, *aiguilabes*, pour dire le *gui de l'an neuf*.

Leurs autres principales demeures chez les Gaulois étoient dans le pays des Héduens ou l'Autunois, & des Madubiens, c'est-à-dire l'Auxois. Il y a dans ces endroits des lieux qui ont conservé jusqu'à présent le nom des *druides*, témoin dans l'Auxois, le *mont Dru*.

Les états ou grands jours qui se tenoient réglément à Chartres tous les ans, lors du grand sacrifice, délibéroient & prononçoient sur toutes les affaires d'importance, & qui concernoient la république. Lorsque les sacrifices solennels étoient finis & les états séparés, les *druides* se retiroient dans les différens cantons où ils étoient chargés du sacerdoce; & là ils se livroient dans le plus épais des forêts à la prière & à la contemplation. Ils n'avoient point d'autres temples que leurs bois; & ils croyoient que d'en élever, c'eût été renfermer la divinité qui ne peut être circonscrite.

Les principaux objets des lois, de la morale, & de la discipline des *druides*, du moins ceux qui sont parvenus à notre connoissance, étoient:

La distinction des fonctions des prêtres.

L'obligation d'assister à leurs instructions & aux sacrifices solennels.

Celle d'être enseigné dans les bocages sacrés.

La loi de ne confier le secret des Sciences qu'à la mémoire.

La défense de disputer des matieres de religion & de politique, excepté à ceux qui avoient l'administration de l'une ou de l'autre au nom de la république.

Celle de révéler aux étrangers les mystères sacrés.

Celle du commerce extérieur sans congé.

La permission aux femmes de juger les affaires particulières pour fait d'injures. Nos mœurs, dit à ce sujet M. Duclos, semblent avoir remplacé les lois de nos ancêtres.

Les peines contre l'oisiveté, le larcin & le meurtre, qui en sont les suites.

L'obligation d'établir des hôpitaux.

Celle de l'éducation des enfans élevés en commun hors de la présence de leurs parens.

Les ordonnances sur les devoirs qu'on devoit rendre aux morts. C'étoit, par exemple, honorer leur mémoire, que de conserver leurs cranes, de les faire border d'or ou d'argent, & de s'en servir pour boire.

Chacune de ces lois fourniroit bien des réflexions; mais il faut les laisser faire.

Voici quelques autres maximes des *druides* que nous transcrivons nuement & sans aucune remarque.

Tous les peres de famille sont rois dans leurs maisons, & ont une puissance absolue de vie & de mort.

Le gui doit être cueilli très-respectueusement avec une serpe d'or, & s'il est possible, à la sixieme lune; étant mis en poudre, il rend les femmes fécondes.

La lune guérit tout, comme son nom celtique le porte.

Les prisonniers de guerre doivent être égorgés sur les autels.

Dans les cas extraordinaires il faut immoler un homme. Aussi Plin, *liv. XXX. chap. j.* Suétone dans la vie de Claude; & Diodore de Sicile, *liv. VI.* leur reprochent ces sacrifices barbares.

Il seroit à souhaiter que nous eussions plus de connoissance des dogmes des *druides* que nous n'en avons; mais les différens auteurs qui en ont parlé, ne s'accordent point ensemble. Les uns prétendent

qu'ils admettoient l'immortalité de l'ame, & d'autres qu'ils adoptoient le système de la métempsychose. Tacite de même que César, disent qu'ils donnoient les noms de leurs dieux aux bois ou bosquets dans lesquels ils célébroient leur culte. Origene prétend au contraire que la Grande-Bretagne étoit préparée à l'évangile par la doctrine des *druides*, qui enseignoient l'unité d'un Dieu créateur. Chaque auteur dans ces matieres n'a peut-être parlé que d'après ses préjugés. Après tout il n'est pas surprenant qu'on connoisse mal la religion des *druides*, puisqu'ils n'en écrivoient rien, & que leurs lois défendoient d'en révéler les dogmes aux étrangers. Quoi qu'il en soit, leur religion s'est conservée long-tems dans la Grande-Bretagne, aussi-bien que dans les Gaules; elle passa même en Italie, comme il paroît par la défense que l'empereur Auguste fit aux Romains d'en célébrer les mystères; & l'exercice en fut continué dans les Gaules jusqu'au tems où Tibere craignant qu'il ne devînt une occasion de révolte, fit massacrer les *druides* & raser tous leurs bois.

On s'est fort attaché à chercher l'origine du nom de *druide*, genre de recherche rarement utile, & presque toujours terminé par l'incertitude. Il ne faut pour s'en convaincre, que lire dans le dictionnaire de Trévoux la longue liste des diverses conjectures étymologiques imaginées sur ce mot, & encore a-t-on oublié de rapporter la plus naturelle, celle de M. Freret, qui dérive le nom de *druide* des deux mots celtiques *dé*, dieu, & *rhoud*, dire. En effet les *druides* étoient les seuls auxquels il appartenait de parler des dieux, les seuls interpretes de leurs volontés. D'ailleurs comme César nous apprend que ceux qui vouloient acquérir une connoissance profonde de la religion des *druides*, alloient l'étudier dans l'île britannique; il est vraisemblable qu'on doit chercher avec M. Freret dans la langue galloise & irlandaise, l'étymologie, l'orthographe, & la prononciation du nom de *druide*.

Mais quel que soit ce nom dans son origine, comme tout est sujet au changement, le Christianisme l'a rendu aussi odieux dans les royaumes de la Grande-Bretagne, qu'il avoit été jusqu'alors respectable. On ne le donne plus dans les langues galloise & irlandaise, qu'aux forciers & aux devins.

Au reste j'ai lu avec avidité quelques ouvrages qui ont traité cette matiere, à la tête desquels on peut mettre sans contredit un mémoire de M. Duclos. J'ai parcouru attentivement Diodore de Sicile, Plin, Tacite, César, Suétone, parmi les anciens; & entre les modernes, Picard de *priscâ celtopædiâ*, Vossius de *idolatriâ*; divers historiens d'Angleterre & de France, comme Cambden dans sa *Britannia*; Dupleix, *mémoires des Gaules*; Goulu, *mémoires de la Franche-Comté*; Rouillard, *histoire de Chartres*, &c. Mais se proposer de tirer de la plupart de ces auteurs des faits certains, sur le rang & les fonctions des *druides*, leurs divers ordres, leurs principes, & leur culte, c'est en créer l'histoire. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DRUNCAIRES, f. m. pl. (*Hist. anc.*) nom qu'on donnoit sous les empereurs de Constantinople aux officiers qui commandoient mille hommes, selon Leunclavius. L'empereur Léon le sage dit, dans son traité de *apparatibus bellicis*, que les chiliarques étoient ceux qui commandoient à mille hommes, & que les *druncaires* avoient la même fonction; parce que *druncus* signifie un corps de mille hommes. Ce mot paroît venir de *truncus*, qui signifie la même chose que *baculus*. Or le bâton étoit la marque de distinction des *druncaires*. Ainsi, ajoute Leunclavius, Druncus est un régiment de soldats, dont le chef s'appelle *druncaire*, qui répond au tribun militaire des Romains, & à nos colonels. Dans Vegece, le

mot *drungus* se prend pour un gros de soldats ou d'ennemis, sans en déterminer le nombre. Le titre de *drungarius* est donné, dans Luitprand, au chef d'une armée navale, & même à celui qui est chargé de l'armement d'une flotte ; & dans les écrivains de l'histoire byzantine, *drungarius vigilie*, ou *drungarius imperialis*, signifie l'officier chargé de poser les sentinelles, & de relever les postes dans le palais de l'empereur. *Chambers. (G)*

DRUSEN ou DRUSES, f. m. (*Hist. nat. Min.*) Les ouvriers qui travaillent aux mines en Allemagne, entendent par-là des filons poreux, spongieux, dépourvus de parties métalliques, & qui ressemblent assez à des os cariés ou vermoulus, ou à des rayons de mouches à miel. La rencontre de ces *druses* déplaît infiniment aux mineurs ; ils prétendent qu'elle leur annonce que le filon va devenir moins riche, joint à ce qu'ils s'attendent à trouver peu après un roc vif très-difficile à percer. Il y a lieu de croire que ces *druses* sont occasionnés ou par l'action du feu souterrain qui peut avoir volatilisé & dissipé les parties métalliques d'une portion du filon, ou par l'action de l'eau & des autres dissolvans du regne minéral, qui peuvent avoir dissous & entraîné les parties métalliques, en ne laissant que la pierre qui leur servoit de matrice ou d'enveloppe. *Voyez FILONS & EXHALAISONS MINÉRALES.*

Les Naturalistes allemands désignent encore très-fréquemment par *drusen*, un assemblage ou groupe de plusieurs cristaux, de quelque nature, forme & couleur qu'ils puissent être. C'est ainsi qu'ils appellent *spath-drusen*, druses de spath, un amas de cristaux spathiques, qu'en françois l'on nommeroit *crystallisation spathique* ; ainsi dans ce dernier sens, *drusen* signifie la même chose que le mot générique *crystallisation*. (—)

DRUSENHEIM, (*Géog. mod.*) ville d'Alsace sur la Moselle, près du Rhin.

* **DRUSES**, f. m. pl. (*Hist. & Géog. mod.*) peuples de la Palestine. Ils habitent les environs du mont Liban. Ils se disent Chrétiens ; mais tout leur christianisme consiste à parler avec respect de Jésus & de Marie. Ils ne font point circoncis. Ils trouvent le vin bon, & ils en boivent. Lorsque leurs filles leur plaisent, ils les épousent sans scrupule. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on les croit François d'origine, & qu'on assure qu'ils ont eu des princes de la maison de Maan en Lorraine. On fait là-dessus une histoire, qui n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance. Si les pères n'ont aucune répugnance à coucher avec leurs filles, on pense bien que les frères ne sont pas plus difficiles sur le compte de leurs sœurs. Ils n'aiment pas le jeûne. La prière leur paroît superflue. Ils n'attachent aucun mérite au pèlerinage de la Meque. Du reste, ils demeurent dans des cavernes ; ils sont très-occupés, & conséquemment assez honnêtes gens. Ils vont armés du sabre & du mousquet, dont ils ne sont pas mal-adroits. Ils sont un peu jaloux de leurs femmes, qui seules savent lire & écrire parmi eux. Les hommes se croient destinés par leur force, leur courage, leur intelligence, à quelque chose de plus utile & de plus relevé, que de tracer des caractères sur du papier ; & ils ne conçoivent pas comment celui qui est capable de porter une arme, peut s'amuser à tourner les feuillets d'un livre. Ils font commerce de soie, de vin, de blé & de salpêtre. Ils ont eu des démêlés avec le Turc qui les gouverne par des émirs qu'il fait étrangler de temps en temps. C'est le sort qu'eut à Constantinople Fexhered-den, qui se prétendoit allié à la maison de Lorraine.

D R Y

DRYADES, f. m. plur. dans la *Mythologie*, c'é-

toient les nymphes des bois, sorte de divinités imaginaires qui présidoient aux bois & aux arbres en général ; car le mot grec *drus*, qui signifie proprement un *chêne*, se prend aussi souvent pour tout arbre en général.

On feignoit donc que les forêts & les bois étoient spécialement sous la protection des *Dryades*, qu'on y supposoit errantes ; & c'étoit la différence qu'on mettoit entre elles & les Hamadryades, qui, selon les Poètes, habitoient aussi les bois, mais de manière qu'elles étoient chacune comme incorporée à un arbre, cachée sous son écorce, & qu'elles naissoient & périssent avec lui ; ce qu'on avoit imaginé pour empêcher les peuples de détruire trop facilement les forêts. Pour couper des arbres, il falloit que les ministres de la religion eussent déclaré que les nymphes qui y présidoient, s'en étoient retirées & les avoient abandonnés. Ovide & Lucain ont fondé sur ces idées alors dominantes, deux belles fictions ; & le Tasse, dans sa Jérusalem délivrée, fait trouver à Tancrede sa Clorinde, enfermée dans un pin, où elle est blessée d'un coup qu'il donne au tronc de cet arbre ; & Armide sous l'écorce d'un myrthe, lorsqu'il s'agit de couper la grande forêt occupée par les diables. Ces fictions sont une partie du merveilleux de son poëme. *Voyez HAMADRYADES.*

Quelques auteurs ont écrit qu'il y avoit chez les anciens Gaulois, des prophétesses ou devineresses appelées *Dryades* ; mais il ne faut entendre par-là que les femmes des druides qui habitoient les bois, & qui se mêloient de prédire l'avenir. *Voyez DRUIDES. Chambers. (G)*

DRYITES, (*Hist. nat.*) nom que quelques naturalistes donnent au bois de chêne pétrifié.

* **DRYOPES**, adj. f. pl. (*Myth.*) fêtes qu'on célébroit en Grèce, en l'honneur de Dryops fils d'Apollon. C'est tout ce qu'on en fait.

DRYPIS, f. f. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur en œillet, composée de plusieurs pétales disposés en rond, & découpés pour l'ordinaire en deux parties. Ces pétales sortent d'un calice fait en forme de tuyau, avec le pistil qui devient dans la suite un fruit arrondi & sec. Ce fruit n'a qu'une capsule, dans laquelle il se trouve une semence qui a la forme d'un rein. *Nova plant. Amer. gener. &c.* par M. Micheli. (1)

D U

DUALISME ou DITHÉISME, f. m. (*Théolog.*) opinion qui suppose deux principes, deux dieux, ou deux êtres indépendans & non créés, dont on regarde l'un comme le principe du bien, & l'autre comme le principe du mal.

Cette opinion est fort ancienne : on a coutume de la faire remonter aux mages des Persans. M. Hyde croit pourtant que l'opinion de deux principes indépendans, n'est qu'un sentiment particulier d'une secte de Persans, qu'il appelle *hérétiques*, & que l'ancien sentiment des mages étoit semblable à celui des chrétiens touchant le diable & ses anges. Il s'appuie en cela sur quelques auteurs orientaux, dont il rapporte les paroles : les curieux pourront le consulter. *De relig. vet. Pers. c. ix. art. 21.*

Le dualisme a été extrêmement répandu. Plutarque prétend que c'a été l'opinion constante de toutes les nations, & des plus sages d'entre les philosophes. Il l'attribue, dans son livre d'*Isis* & d'*Osiris*, non-seulement aux Persans, mais encore aux Chaldéens, aux Egyptiens, & aux Grecs, & en particulier à Pythagore, à Empédocle, à Héraclite, à Anaxagore, à Platon, & à Aristote. Il prétend sur-tout que Platon a été de ce sentiment. L'autorité de Plutarque est si grande, que bien des gens ont cru après lui, que c'étoit-là l'opinion générale de ceux d'entre les

Payens qui admettoient une divinité. Mais il est certain que Platon ne l'a point embrassée ; & il est encore moins probable que les autres philosophes que nous venons de nommer, l'aient suivie. Fauste le Manichéen nie même formellement que l'opinion de sa secte sur les deux principes ait été tirée des Payens ; comme on le peut voir dans S. Augustin, *contr. Faust. l. XX. cap. iij.* Il y a grande apparence que Plutarque a prétendu que cette opinion étoit généralement répandue, ou afin de donner plus de poids à son propre sentiment par ce consentement prétendu, ou parce qu'en étant fortement entêté, il s'imaginait la trouver par-tout où il en voyoit quelque légère ressemblance. On ne sauroit pourtant disconvenir que ce système n'ait eu grand nombre de partisans, & que Manès, qu'on regarde communément comme l'auteur de la secte des Manichéens, n'ait eû beaucoup de précurseurs. Écoutez là-dessus le savant Spencer, *de hirc. emissar. sect. 2. pag. 1487.* « Les anciens ont cru, dit-il, qu'il y a deux dieux opposés l'un à l'autre : le premier, créateur des biens ; le second, auteur des maux. Ils ont nommé le premier *Dieu* ; le second, *démon*. Les Égyptiens appelloient le dieu bon, *Osiris*, & le mauvais dieu, *Typhon*. Les Hébreux superstitieux ont donné à ces deux principes les noms de *Gad* & de *Meni* ; & les Persans, ceux d'*Oromasdes* & d'*Arimanius*. Les Grecs avoient de même leurs bons & leurs mauvais démons ; les Romains, leurs Joves & leurs Vejoves, c'est-à-dire leurs dieux bien-faisans & leurs dieux mal-faisans. Les Astrologues exprimerent le même sentiment par des signes ou des constellations favorables ou malignes ; les Philosophes, par des principes contraires ; & en particulier les Pythagoriciens, par leur monade & leur dyade. On ne doit pas être surpris qu'une erreur si grossière ait régné parmi des peuples qui étoient dans l'ignorance, puisqu'elle a fait des progrès étonnans parmi des nations éclairées, & qui avoient au moins de légères teintures du Christianisme ». Windet, dans sa dissertation *de vitâ functorum statu*, qu'on trouve dans la collection de Creminus, dit qu'on rencontre des vestiges bien marqués du dualisme dans tout l'orient, jusqu'aux Indes & à la Chine. Manès, Persan, qui parut dans le iij. siècle, a fait un système complet sur les deux principes, & sa secte a été fort nombreuse. On peut consulter la savante histoire qu'en a donné M. de Beaufobre. Voyez MANICHÉENS.

La première origine de ce système vient de la difficulté d'expliquer l'existence du mal dans le monde. En effet, rien n'a plus embarrassé les Philosophes en général, soit payens, soit chrétiens, que la question de l'origine du mal. Quoique les derniers aient eu les lumières de la révélation dont les Payens étoient privés, ils n'ont pas laissé que de sentir la difficulté d'expliquer la cause des maux. « Entre toutes les questions que les hommes agitent, dit Origène, *contr. Cels. liv. IV. pag. 207*, s'il y en a quelqu'une qui mérite nos recherches & qui soit en même temps très-difficile à décider, c'est celle de l'origine du mal ». S. Augustin en a pensé de même : « Rien de plus obscur, dit-il en écrivant contre Fauste ; rien de plus mal-aisé à expliquer que cette question : comment Dieu étant tout-puissant, il peut y avoir tant de maux dans le monde, sans qu'il en soit l'auteur ». Ce fut uniquement pour éviter une conséquence si impie, que les Philosophes payens, & après eux des philosophes, qui malgré leurs erreurs ne laissoient pas que de croire en Jésus-Christ, supposèrent deux principes éternels, l'un du bien, & l'autre du mal. De-là les égaremens de Basilide, de Valentin, de Marcion, de Bardesanes, qui n'étoient pas de moindres génies ; de-là le long attachement qu'eut

S. Augustin lui-même pour le Manichéisme. Le motif dans le fonds étoit loüable ; de toutes les hérésies, il n'y en a point qui mérite plus d'horreur que celle de faire Dieu auteur & complice des maux. Quelque hypothèse que l'on prenne pour expliquer la providence, la plus injurieuse à Dieu & la plus incompatible avec la religion, sera toujours celle qui donne atteinte à la bonté ou à la sainteté de Dieu, ces deux perfections étant la base de la foi & des mœurs. Cependant il n'est pas besoin de recourir à deux principes pour justifier sa providence, & rendre raison du mal : c'est ce qu'on peut voir dans les diverses réponses que d'habiles gens ont faites à M. Bayle, qui avoit affecté de faire valoir les difficultés des Manichéens, sans faire attention aux absurdités & aux inconséquences dont leur système est rempli. C'est aussi ce que nous montrons dans les articles BON & MAL. Cet article est pour la plus grande partie tiré des papiers de M. FORMEY, historiogr. de l'académie royale de Prusse. (G)

DUARE, (*Géog. mod.*) ville de Dalmatie, voisine du bord oriental de la Cetina : elle appartient aux Vénitiens.

DUB, (*Hist. nat.*) animal qui se trouve en Afrique, dans les déserts de la Libye. On dit qu'il ressemble à un grand lézard, ayant quelquefois deux à trois piés de long. On prétend qu'il ne boit jamais d'eau, & qu'une goutte seroit capable de le faire mourir. Cet animal n'est point venimeux, & l'on peut manger sa chair sans aucun risque. *Dictionn. de Hubner.*

DUBBELTJE, f. m. (*Commerce.*) petite monnoie d'argent qui a cours dans les Provinces-unies : elle vaut deux stuivers ou sous d'hollande, ce qui revient à environ quatre sous argent de France.

DUBEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne au duché de Saxe : elle est sur la Muide, près de Dautzen.

DUBLIN, (*Géog. mod.*) capitale de l'Irlande : elle est dans la province de Linster au comté de Dublin, sur le Liffi. *Long. 11. 15. lat. 53. 18.*

DUC, f. m. *bubo*, (*Hist. nat. Ornith.*) grand oiseau de proie qui ne va que la nuit, & qui a sur la tête des plumes allongées en forme d'oreilles. Aldrovande en donne trois figures & trois descriptions, que l'on peut rapporter à une seule espèce.

La première description est de Gefner. Le *duc* sur lequel elle a été faite, étoit à peu-près de la grandeur d'une oie ; il avoit environ deux piés trois pouces d'envergure. La tête de cet oiseau ressemble, par sa forme & par sa grosseur, à celle d'un chat ; ce qui lui a fait donner avec quelque fondement, le nom de *chat-huant*, c'est-à-dire *chat plaintif*. Les plumes qui s'élevoient au-dessus des oreilles étoient noirâtres ; elles avoient jusqu'à trois pouces de longueur. Les yeux étoient grands ; les plumes qui entouraient le croupion avoient plus d'une palme de longueur ; elles étoient fort touffues, & très-douces au toucher. Cet oiseau avoit environ deux piés & demi de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des pattes, ou de la queue. L'iris des yeux étoit d'une couleur d'orange brillant ; & le bec noir, court, & crochu. En écartant les plumes, on voyoit l'ouverture des oreilles qui étoit fort grande ; il y avoit des poils ou de petites plumes qui s'étendoient sur les narines. Les plumes de cet oiseau étoient parsemées de taches blanchâtres, noires, & roussâtres. Il avoit des ongles noirs, crochus, & fort pointus. Le pié étoit garni jusqu'au bout des doigts, de plumes blanchâtres qui avoient une teinte de roux.

La seconde description est d'Aldrovande. L'oiseau que cet auteur décrit, ressemble à celui de Gefner pour la grosseur, & il en diffère à d'autres égards.

égards. Il a les pattes garnies de plumes, comme le premier, jusque sur les doigts, mais elles sont plus courtes & plus minces. Cet oiseau est de couleur rousse, ou de couleur de rouille mêlée de cendré principalement sur la poitrine, où il y a aussi des taches noirâtres, oblongues, & dispersées sans ordre. Le dos & les ailes sont plus rousses que le reste du corps. Les grandes plumes des ailes & de la queue ont des bandes transversales, noirâtres, assez larges; celles de la queue sont terminées des deux côtés par d'autres bandes plus étroites; les ongles sont très-grands, fort pointus, & de couleur de corne.

Le troisième ressemble parfaitement au second, excepté qu'il n'a pas les pattes garnies de plumes, & qu'elles sont minces ainsi que les doigts.

L'oiseau que Marggrave décrit sous les noms de *jacurutu* du Brésil, est un *duc*. Ces oiseaux nichent au haut des rochers les plus escarpés; ils prennent non-seulement d'autres oiseaux, mais encore des lapins & des lievres, comme l'aigle. Aldrovande prétend qu'il n'y a pas d'oiseaux qui fasse autant de proie que le *duc* pendant la nuit, & sur-tout quand il a des petits; & sa provision est si grande, que non seulement il a de quoi se nourrir lui & ses petits, mais qu'il en reste encore pour ceux qui favent son nid, pourvu qu'ils aient attention de n'en approcher que dans le tems que l'oiseau est en campagne, & d'y laisser pour les petits une quantité suffisante de nourriture. Willughby, *Ornith.* Voyez OISEAU. (I)

DUC, (*petit*) f. m. *scops*, (*Hist. nat. Ornithol.*) oiseau de nuit, qui est peut-être le plus petit de tous les oiseaux de proie en ce genre. Il est moins gros que le hibou cornu, plus grand que la grive, & presque aussi gros que le pigeon; il a neuf pouces de longueur; sa tête est ronde, & recouverte de plumes de couleur livide, & le bec court, crochu, & noir. Les oreilles, ou plutôt les plumés qui s'élèvent en forme d'oreilles, sont apparentes quand l'oiseau est vivant, mais elles restent abaissées lorsqu'il est mort: chacune de ces prétendues oreilles ne consiste que dans une seule plume. La couleur dominante du corps est cendrée, & mêlée de teintes livides avec plusieurs taches blanchâtres: ce mélange fait un assez bel effet à l'œil, & rend le plumage de cet oiseau plus beau que celui d'aucun autre oiseau du même genre. Il y a sur les grandes plumes des ailes & sur celles de la queue, de petites taches blanches disposées par bandes transversales. On voit une teinte de roux presque sur tout le corps, & principalement sur le cou & sur la racine des ailes. Les plumes du ventre ont plus de blanc que celles des autres parties du corps; elles sont, comme toutes les autres plumes, de couleur noire à la racine, mais elles ont dans le milieu une couleur rousse: le reste est blanc & parsemé de très-petites taches noires. Les yeux brillent d'un jaune ardent, comme dans la plupart des oiseaux de nuit. Les pattes sont couvertes de plumes de couleur rousse cendrée, & les piés petits dégarnis de plumes, recouverts d'écailles, & de couleur brune mêlée d'une teinte livide. Il y a deux doigts en avant & deux autres en arrière, qui ont chacun un ongle de couleur brune. Cet oiseau est fort commun en Italie. Aldrovande fait mention d'un autre oiseau du même genre, qui se trouve en Allemagne, & qui ne diffère de celui dont il vient d'être fait mention, qu'en ce qu'il est plus blanc, & qu'il a la queue & les oreilles plus longues. Willughby, *Ornith.* Voyez OISEAU. (I)

DUC, f. m. (*Hist. mod.*) prince souverain sans titre ou sans qualité de roi. Tels sont le *duc* de Lorraine, le *duc* de Holstein, &c. Voyez PRINCE.

Ce mot est emprunté des Grecs modernes, qui appelloient *ducas* les personnes que les Latins nomment *dux*; comme *Constantin ducas*, &c.

Tome V.

On compte en Europe deux souverains qui portent le titre de *grand-duc*, comme le *grand-duc* de Toscane & le *grand-duc* de Moscovie, que l'on appelle à présent le *czar* ou l'empereur des Russies; & avant que la Lithuanie fût unie à la Pologne, on donnoit à son *duc* le titre de *grand-duc* de Lithuanie, que le roi de Pologne prend dans ses qualités. L'héritier du throne de Russie s'appelle aujourd'hui *grand-duc* de Russie. On connoît en Allemagne l'archiduc d'Autriche. Voyez ARCHIDUC.

DUC, *dux*, est aussi le titre d'honneur ou de noblesse de celui qui a le premier rang après les princes. Voyez NOBLESSE, PRINCE, PAIR, BARON, &c.

Le duché ou la dignité de *duc*, étoit une dignité romaine sous le bas empire; car auparavant le commandement des armées étoit amovible, & le gouvernement des provinces n'étoit conféré que pour un an. Ce nom vient à *ducendo*, qui conduit ou qui commande. Suivant cette idée, les premiers ducs, *duces*, étoient les *ductores exercituum*, commandans des armées; sous les derniers empereurs, les gouverneurs des provinces eurent le titre de *ducs*. Dans la suite on donna la même qualité aux gouverneurs des provinces en tems de paix.

Le premier gouverneur sous le nom de *duc*, fut un *duc* de la Marche rhétique ou du pays des Grisons, dont il est fait mention dans Cassiodore. On établit treize *ducs* dans l'empire d'Orient, & douze dans l'empire d'Occident.

En Orient.

Lybie.
Arabie.
Thebaïde.
Arménie.
Phénicie.
Moësie seconde.
Euphrate & Syrie.
Scythie.
Palestine.
Dace.
Osiroene.
Moësie première.
Mésopotamie.

En Occident.

Mauritanie.
Séquanique.
Tripolitaine.
Armorique.
Pannonique seconde.
Aquitannique.
Valerie.
Belgique seconde.
Pannonie première.
Belgique première.
Rhétie.
Grande-Bretagne.

La plupart de ces *ducs* étoient, ou des généraux Romains, ou des descendans des rois du pays, auxquels en ôtant le nom de *rois*, on avoit laissé une partie de l'ancienne autorité, mais sous la dépendance de l'empire.

Quand les Goths & les Vandales se répandirent dans les provinces de l'empire d'Occident, ils abolirent les dignités romaines par-tout où ils s'établirent; mais les Francs, pour plaire aux Gaulois qui avoient été long-tems accoutumés à cette forme de gouvernement, se firent un point de politique de n'y rien changer; ainsi ils divisèrent toutes les Gaules en duchés & comtés; & ils donnerent quelquefois le nom de *ducs*, & quelquefois celui de comtes, *comites*, à ceux qu'ils en firent gouverneurs. Voyez COMTE.

Cambden observe qu'en Angleterre, du tems des Saxons, les officiers & les généraux d'armées furent quelquefois appelés ducs, *duces*, sans aucune autre dénomination, selon l'ancienne manière des Romains.

Lorsque Guillaume le Conquérant vint en Angleterre, ce titre s'éteignit jusqu'au règne du roi Edouard III. qui créa *duc* de Cornouaille, Edouard qui avoit eu d'abord le nom de *prince noir*. Il érigea aussi en duché le pays de Lancastre en faveur de son quatrième fils; dans la suite on en institua plusieurs, de manière que le titre passoit à la postérité de ces *ducs*. On les créoit avec beaucoup de solennité *per cincturam gladii capæque*, & *circuli aurei in capite impositionem*,
V.

Et de-là sont venues les coutumes dont ils sont en possession de porter la couronne & le manteau ducal sur leurs armoiries.

Quoique les François eussent retenu les noms & la forme du gouvernement des *ducs*, néanmoins sous la seconde race de leurs rois il n'y avoit presque point de *ducs*; mais tous les grands seigneurs étoient appelés *comtes*, *pairs* ou *barons*, excepté néanmoins les *ducs* de Bourgogne & d'Aquitaine, & un *duc* de France; dignité dont Hugues Capet lui-même porta le titre, & qui revenoit à la dignité de maire du palais ou de lieutenant général du roi. Hugues le Blanc pere de Hugues Capet avoit été revêtu de cette dignité, qui donnoit un pouvoir presque égal à celui du souverain.

Par la foiblesse des rois, les *ducs* ou gouverneurs se firent souverains des provinces confiées à leur administration. Ce changement arriva principalement vers le tems de Hugues Capet, quand les grands seigneurs commencerent à démembrer le royaume, de maniere que ce prince trouva chez les François plus de compétiteurs que de sujets. Ce ne fut pas sans grande peine qu'ils parvinrent à le reconnoître pour leur maître, & à tenir de lui à titre de foi & hommage les provinces dont ils vouloient s'emparer; mais avec le tems, le droit des armes & les mariages, les provinces tant duchés que comtés qui avoient été démembrées de la couronne, y furent réunies par degrés; & alors le titre de *duc* ne fut plus donné aux gouverneurs des provinces.

Depuis ce tems-là le nom de *duc* n'a plus été qu'un simple titre de dignité, affecté à une personne & à ses hoirs mâles, sans lui donner aucun domaine, territoire ou juridiction sur le pays dont il est *duc*. Tous les avantages consistent dans le nom & dans la préséance qu'il donne. Ils sont créés par lettres patentes du roi qui doivent être enregistrées à la chambre des comptes. Leur dignité est héréditaire, s'ils sont nommés *ducs* & *pairs*. Ils ont alors séance au parlement; mais non, s'ils ne sont que *ducs à brevet*.

En Angleterre, les *ducs* ne retiennent de leur ancienne splendeur que la couronne sur l'écusson de leurs armes, qui est la seule marque de leur souveraineté passée. On les crée par lettres patentes, ceinture d'épée, manteau d'état, imposition de chapeau, couronne d'or sur la tête, & une verge d'or en leur main.

Les fils aînés des *ducs* en Angleterre sont qualifiés de *marquis*, & les plus jeunes sont appelés *lords*, en y ajoutant leur nom de baptême, comme *lord James*, *lord Thomas*, &c. & ils ont le rang de vicomte, quoiqu'ils ne soient pas aussi privilégiés par les lois des biens fonds.

Un *duc* en Angleterre a le titre de *grace* quand on lui écrit; on le qualifie en terme héraldique de *prince*, *le plus haut*, *le plus puissant*, *le plus noble*. Les *ducs* du sang royal sont qualifiés de *princes les plus hauts*, *les plus puissans*, *les plus illustres*.

En France, on donne quelquefois aux *ducs*, en leur écrivant, le titre de *grandeur* & de *monseigneur*; mais sans obligation; dans les actes on les appelle *très-haut* & *très-puissant seigneur*; en leur parlant on les appelle *monsieur le duc*.

Le nom de *duc* en Allemagne emporte avec soi une idée de souveraineté, comme dans les *ducs* de Deux-ponts, de Wolfembutel, de Brunswik, de Saxe-Weimar; & dans les autres branches de la maison de Saxe, tous ces princes ayans des états & séance aux dietes de l'empire. Le titre de *duc* s'est aussi fort multiplié en Italie, sur-tout à Rome & dans le royaume de Naples; mais il est inconnu à Venise & à Gènes, si ce n'est pour le chef de ces républiques, en Hollande, & dans les trois royaumes du nord, savoir la Suede, le Danemark, & la Pologne; car

dans celui-ci le titre de *grand-duc* de Lithuanie est inséparable de la couronne, aussi-bien qu'en Moscovie.

Duc-duc est une qualité que l'on donne en Espagne à un grand de la maison de Sylva, à cause qu'il a plusieurs duchés, réunissant en sa personne deux maisons considérables. Don Roderigo de Sylva fils aîné de don Rui Gomez de Sylva, & héritier de ses duchés & principautés, épousa la fille aînée du *duc* de l'Infantado; en vertu de ce mariage le *duc* actuel de Pastrana qui en est issu, & qui est petit-fils de don Roderigo de Sylva, a ajouté à ses autres grands titres celui de *duc-duc*, pour se distinguer des autres *ducs*, dont quelques-uns peuvent posséder plusieurs duchés, mais aucuns d'aussi considérables, ni les titres de familles si éminens. Chambers. (G)

DUCAL, adj. (*Hist. mod.*) les lettres patentes accordées par le sénat de Venise sont appelées *ducals*: on donne aussi le même nom aux lettres écrites aux princes étrangers au nom du sénat. V. DOGE.

Le nom *ducal* vient de ce qu'au commencement de ces patentes, le nom du duc ou doge étoit écrit en capitales: N. . . *Dei gratiâ dux Venetiarum*, &c.

La date des *ducals* est ordinairement en latin, mais le corps de la patente est en italien.

Un courrier fut dépêché avec un *ducal* à l'empereur, pour lui rendre grâces de ce qu'il avoit renouvelé le traité d'alliance de 1716, contre les Turcs, avec la république de Venise. Chambers. (G)

DUCAL, se dit aussi de tout ce qui appartient à un duc & caractérise sa dignité; ainsi l'on dit le palais *ducal*, un manteau *ducal*, la couronne *ducale*. Le manteau *ducal* est de drap d'or fourré d'hermine, chargé du blason des armoiries du duc. La couronne *ducale* est un cercle d'or, garni de pointes perpendiculaires, surmontées de fleurons de feuilles d'ache ou de perfil, & elle est ouverte, à moins qu'ils ne soient souverains. (G)

* DUCALES, f. f. pl. (*Manuf. en laine.*) serges, façon d'Aumale, ordonnées par les réglemens à dix-neuf buhots quarante-trois portées, à une demiaune un seize de roi de largeur au moins entre deux gardes, à vingt-deux aunes de longueur hors l'étille pour les blanches, & à vingt-deux aunes & demie pour les mêlées, afin qu'elles aient vingt aunes & demie toutes appointées.

DUCAT, f. m. (*Commerce.*) monnoie d'or qui a cours en Allemagne, en Hollande, en Hongrie, & presque dans tous les états de l'Europe; elle vaut cinq florins & cinq stuivers argent d'Hollande, ce qui fait environ dix livres dix sols argent de France. Mais comme il arrive que souvent les *ducats* ont été altérés, soit pour avoir été rognés par des fripons, soit pour avoir été usés, on ne les reçoit guère sans les avoir préalablement pesés.

En Italie il y a aussi des *ducats d'argent*, qui ne valent qu'environ trois livres argent de France.

DUCATON, f. m. (*Comm.*) monnoie d'argent d'Espagne & d'Hollande; elle vaut trois florins & trois stuivers argent d'Hollande, ce qui revient à environ six livres six sous argent de France. Cette monnoie est très-recherchée en Hollande; elle est d'un argent très-pur.

Il y a aussi des *ducations d'or*, c'est une piece d'or qui vaut trois ducats, ou quinze florins & quinze stuivers, environ trente-une livres dix sous de notre monnoie.

DUCENAIRE, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit anciennement un officier dans les armées romaines, qui avoit le commandement de deux cents hommes.

Les empereurs avoient aussi des *ducenarii* au nombre de leurs procureurs ou intendans, appelés *procuratores ducenarii*. Quelques-uns disent que c'étoit ceux dont la paye montoit à 200 sesterces, ainsi que dans les jeux du cirque, l'on appelloit *ducenarii* les

chevaux qu'on louoit 200 festerces : d'autres pensent que les *duccarii* étoient ceux qui levoient le deux centième denier, ou les officiers établis pour avoir l'inspection sur la levée de ce tribut. On rencontre fort souvent dans les inscriptions de Palmyre le titre de *duccaire*. Chambers. (Q)

DUCHÉ, f. m. (*Jurisprud.*) est une seigneurie considérable, érigée sous le titre de *duché*, & mouvante immédiatement de la couronne.

Il y a deux sortes de *duchés*; savoir, les *duchés-pairies*, & les simples *duchés non-pairies* : ces derniers sont héréditaires ou seulement personnels, quant au titre de *duché*, à la personne que le roi en a gratifié. Les uns & les autres peuvent être vérifiés au parlement ou n'avoir pas été vérifiés, ce qui opère une différence pour les prérogatives & droits qui y sont attachés.

Il y a aussi des *duchés* par simple brevet qui n'ont point été suivis de lettres d'érection en *duchés*.

Les honneurs & droits de la pairie n'appartiennent qu'à ceux dont les *duchés-pairies* ont été érigées par lettres dûment vérifiées en parlement.

Les *duchés-pairies* & les *duchés simples non-pairies* qui ne sont pas enregistrées, ne donnent, en faveur de ceux qui en ont obtenu le brevet ou les lettres d'érection, d'autre prérogative que les honneurs du loup & dans les maisons du Roi leur vie durant, & de même à leurs femmes ou veuves; l'antiquité du *duché* donne le rang à la cour, comme l'antiquité de la pairie le donne au parlement.

Le plus ancien *duché non-pairie* est celui de Bar, mouvant de la couronne, lequel, de comté qu'il étoit d'abord, fut ensuite érigé en *duché*.

L'édit du mois de Juillet 1566, porte qu'il ne sera fait aucune érection de terres & seigneuries en *duchés*, marquisats ou comtés, que ce ne soit à la charge qu'elles seront réunies à la couronne, à défaut d'hoirs mâles.

Cette disposition n'est cependant pas toujours observée; il dépend du roi d'apposer telles conditions qu'il juge à-propos à l'érection, mais il faut une dérogation expresse à l'édit de 1566.

Comme les terres érigées en *duché* relient immédiatement de la couronne, les seigneurs dont elles relevoient auparavant, sont en droit de demander une indemnité à celui qui a obtenu l'érection du *duché*.

La mouvance immédiate d'un *duché* étant une fois acquise à la couronne, ne retourne plus au précédent seigneur, même après l'extinction du titre de *duché*, suivant un arrêt du 28 Mars 1695.

L'édit du mois de Mai 1711, concernant les ducs & pairs, ordonne que ce qui est porté par cet édit pour les ducs & pairs, aura lieu pareillement pour les ducs non-pairs en ce qui peut les regarder. (A)

DUCHÉ-PAIRIE, (*Jurisprud.*) est tout à la fois un des grands offices de la couronne, un fief de dignité relevant de la couronne, & une justice seigneuriale du premier ordre avec titre de *pairie*. Ce n'est pas ici le lieu de traiter de tout ce qui appartient aux pairs & à la *pairie* en général, ainsi nous nous bornerons à ce qui est propre aux *duchés-pairies*, considérées sous les trois différens points de vue que l'on a annoncés, c'est-à-dire comme office, fief, & justice.

On dit d'abord que les *duchés-pairies* sont de grands offices de la couronne. Les *duchés*, dont l'usage venoit des Romains, étoient dans les commencemens de la monarchie des gouvernemens de provinces que le roi confioit aux principaux seigneurs de la nation, que l'on appelloit d'abord *princes*, ensuite *barons* & *ducs* ou *pairs*. Ces ducs réunissoient en leur personne le gouvernement militaire, celui des finances, & l'administration de la justice. Ils jugeoient souve-

rainement au nom du roi, avec les principaux de la ville où ils faisoient leur résidence, les appels des centeniers, qui étoient les juges royaux ordinaires. Un *duché* comprenoit d'abord douze comtés ou gouvernemens particuliers; cette répartition fut depuis faite différemment. Le titre de duc étoit si déchu sur la fin de la première race, que pendant la seconde, & bien avant dans la troisième, celui qui avoit un *duché* se faisoit appeler *comte*; dans la suite les titres de ducs & de *duchés* reprirent le dessus. Les ducs cessèrent de rendre la justice en personne, lorsqu'on institua les baillis & sénéchaux; de sorte que présentement la fonction des ducs & pairs, comme grands officiers de la couronne, est d'assister au sacre du roi & autres cérémonies considérables, & de rendre la justice au parlement avec les autres personnes dont il est composé.

L'office de duc & pair est de sa nature un office viril; il y a cependant eu quelques *duchés-pairies* érigées sous la condition de passer aux femmes à défaut de mâles : ces *duchés* sont appelés *duchés-pairies mâles & femelles* : il y en a même eu quelques-uns érigés pour des femmes ou filles, & ceux-ci ont été appelés simplement *duchés femelles*.

Anciennement les femmes qui possédoient une *duché-pairie*, faisoient toutes les fonctions attachées à l'office de pair. Blanche de Castille mère de S. Louis, pendant son absence, prenoit séance au parlement. Mahaut comtesse d'Artois étant nouvellement créée *pair*, signa l'ordonnance du 3 Octobre 1303 : elle assista en personne au parlement de 1314, pour y juger le procès du comte de Flandres & du roi Louis Hutin; elle assista au sacre de Philippe V. dit le Long, en 1316, où elle fit les fonctions de pair, & y soutint avec les autres la couronne du roi son gendre. Une autre comtesse d'Artois fit fonction de pair en 1364 au sacre de Charles V. Au parlement tenu le 9 Décembre 1378, pour le duc de Bretagne, la duchesse d'Orléans s'excusa par lettres de ce qu'elle ne s'y trouvoit pas. Présentement les femmes qui possèdent des *duchés-pairies*, ne siègent plus au parlement : il en est de même en Angleterre, où il y a aussi des *pairies* femelles.

Les *duchés-pairies* considérées comme fiefs, sont des seigneuries ou fiefs de dignité qui relient immédiatement de la couronne. Ces sortes de seigneuries tiennent le premier rang entre les offices de dignité.

Les premières érections des *duchés-pairies* remontent au moins jusqu'au tems de Louis le Jeune; d'autres les font remonter encore plus haut; c'est ce qui sera discuté plus amplement au mot PAIRIE.

Toutes les terres érigées en *pairies* n'ont pas le titre de *duché* : il y a aussi des *comtés-pairies*. Il y a eu plusieurs de ces *comtés-pairies* laïques, tels que le comté de Flandres, de Champagne, de Toulouse, & autres qui sont présentement réunis à la couronne.

Il y a encore trois *comtés-pairies* qui ont rang de *duchés*; savoir, le comté de Beauvais, celui de Châlons, & celui de Noyon, qui forment les trois dernières des six anciennes *pairies* ecclésiastiques.

Les autres seigneuries, soit comtés, marquisats, baronies ou autres qui sont érigées à l'instar des *pairies*, ne sont point des *pairies* proprement dites; & si quelques-unes en portent le titre, c'est abusivement, n'ayant d'autre prérogative que de ressortir immédiatement au parlement, comme les *duchés* & *comtés-pairies* dont on a parlé.

Depuis l'érection des grandes seigneuries en *pairies*, le titre de duc & pair est toujours attaché à la possession d'une *duché-pairie*; car la *pairie* qui étoit d'abord personnelle est devenue réelle.

L'édit du mois de Mai 1711, concernant les ducs & pairs, ordonne entr'autres choses, que par les ter-

mes d'hoirs & successeurs, & par les termes d'*ayans cause*, inserés tant dans les lettres d'érection précédemment accordées, que dans celles qui pourroient l'être à l'avenir, ne s'entendront que des enfans mâles de celui en faveur de qui l'érection aura été faite, & des mâles qui en seront descendus de mâle en mâle en quelque ligne & degré que ce soit.

Que les clauses générales inférées ci-devant dans quelques lettres d'érection de *duchés-pairies* en faveur des femelles, & qui pourroient l'être en d'autres à l'avenir, n'aient aucun effet qu'à l'égard de celle qui descendra & fera de la maison & du nom de celui en faveur duquel les lettres auront été accordées, & à la charge qu'elle n'épousera qu'une personne que le roi jugera digne de posséder cet honneur, & dont il aura agréé le mariage par des lettres patentes qui seront adressées au parlement de Paris, & qui porteront confirmation du *duché* en sa personne & descendants mâles, &c.

Ce même édit permet à ceux qui ont des *duchés-pairies*, d'en substituer à perpétuité le chef-lieu avec une certaine partie de leur revenu, jusqu'à 15000 livres de rente, auquel le titre & dignité desdits *duchés & pairies* demeurera annexé, sans pouvoir être sujet à aucunes dettes ni déductions de quelque nature qu'elles puissent être, après que l'on aura observé les formalités prescrites par les ordonnances pour la publication des ordonnances; à l'effet de quoi l'édit déroge à l'ordonnance d'Orléans, à celle de Moulins, & à toutes autres ordonnances & coutumes contraires.

Il permet aussi à l'aîné des mâles descendants en ligne directe de celui en faveur duquel l'érection des *duchés & pairies* aura été faite, ou à son défaut ou refus, à celui qui le suivra immédiatement, & ensuite à tout autre mâle de degré en degré, de les retirer des filles qui se trouveront en être propriétaires, en leur remboursant le prix dans six mois sur le pié du denier 25 du revenu actuel, & sans qu'ils puissent être reçus en ladite dignité qu'après en avoir fait le paiement réel & effectif.

L'édit ordonne encore, que ceux qui voudront former quelque contestation au sujet des *duchés-pairies*, &c. seront tenus de représenter au roi, chacun en particulier, l'intérêt qu'ils prétendent y avoir, afin d'obtenir du roi la permission de poursuivre l'affaire au parlement de Paris, &c.

La haute, moyenne, & basse justice qui est attachée aux *duchés-pairies*, est une justice seigneuriale.

Les fourches patibulaires de ces justices sont à fix piliers.

Anciennement lorsqu'une seigneurie étoit érigée en *duché*, c'étoit ordinairement à condition que l'appel de sa justice ressortiroit sans moyen au parlement. Il y a cependant quelques-unes des anciennes *pairies* ecclésiastiques qui ne ressortissent pas immédiatement au parlement, comme Langres, &c. Les érections de *duchés* étant devenues plus fréquentes, on met ordinairement dans les lettres, que *c'est sans distraction de ressort du juge royal*: ou si l'on déroge au ressort, c'est à condition d'indemniser les officiers de la justice royale; & jusqu'à ce que cette indemnité soit payée, la distraction de ressort n'a aucun effet.

Les nouveaux réglemens enregistrés au parlement sont envoyés par le procureur général aux officiers des *duchés-pairies* ressortissantes nuement au parlement, pour y être enregistrées, de même que dans les sièges royaux.

Ces justices des *duchés-pairies* n'ont pas néanmoins la connoissance des cas royaux; elle demeure toujours réservée au juge royal, auquel la *pairie* ressortissoit avant son érection.

Depuis la déclaration du 17 Février 1731, on ne peut plus faire aucune insinuation au greffe des *du-*

chés-pairies, non plus que dans les autres justices seigneuriales.

On tenoit autrefois des grands jours pour les *duchés*, en vertu de la permission qui en étoit accordée par des lettres patentes du roi. On permettoit même quelquefois de tenir ces grands jours à Paris; ces grands jours ont été supprimés & rétablis par différentes déclarations, & enfin supprimés définitivement. Voyez GRANDS JOURS & PAIRIES. (A)

DUCKSTEIN, (*Comm.*) espece de biere blanche, fameuse dans toute l'Allemagne, qui se brasse à Konigsflutter, dans le duché de Brunswic-Wolfenbutel; elle est d'un goût très-agréable: on prétend qu'elle est un bon remède contre la pierre & la gravelle. Il s'en fait un très-grand commerce. *Dictionn. universel* de Hubner.

DUCTILITÉ, f. f. *en Physique*, est une propriété de certains corps, qui les rend capables d'être battus, pressés, tirés, étendus sans se rompre, de manière que leur figure & leurs dimensions peuvent être considérablement altérées en gagnant d'un côté ce qu'elles perdent d'un autre.

Tels sont les métaux qui gagnent en long & en large, ce qu'ils perdent en épaisseur lorsqu'on les bat avec le marteau, ou bien qui s'allongent à mesure qu'ils deviennent plus minces & plus déliés, quand on les fait passer à la filiere.

Tels sont aussi les gommés, les glus, les résines, & quelques autres corps que l'on appelle *ductiles*, quoiqu'ils ne soient pas malléables; car si on les ramollit par l'eau, le feu, ou quelque menstrue, on peut les tirer en filets.

Par conséquent l'on a deux classes de corps *ductiles*, dont l'une est composée de corps durs, & l'autre de corps souples ou qui obéissent au toucher: nous allons donner quelques remarques sur chacune de ces especes.

La cause de la *ductilité* est très-obscuré, parce qu'elle dépend en grande partie de la dureté, dont la cause est une de celles que nous connoissons le moins. Il est vrai qu'ordinairement on rend raison de la dureté, en l'attribuant à la force d'attraction entre les particules des corps durs, & que l'on déduit la *ductilité* de la flexibilité des parties du corps *ductile*, qui sont parallèlement unies les unes aux autres; mais ces hypothèses ne sont guere satisfaisantes: car 1°. il ne paroît pas que l'attraction des parties de la matiere, quoiqu'établie par différentes expériences, puisse servir à rendre raison de la dureté; puisqu'en supposant des particules de matiere qui s'attirent, il restera encore à savoir si ces particules sont dures ou non, & on retombera dans la question de la dureté primitive, question qui paroît au-dessus de la portée de notre esprit: 2°. à l'égard de la *ductilité*, ce n'est point l'expliquer que de l'attribuer à la flexibilité des corps, puisqu'on demandera de nouveau d'où vient cette flexibilité. Voyez DURETÉ, COHÉSION, &c.

Au lieu de ces hypothèses imaginées pour expliquer la *ductilité*, nous allons entretenir ici notre lecteur de quelques expériences curieuses & surprenantes sur les corps *ductiles*, en prenant nos exemples dans l'or, le verre, la toile d'araignée.

Ductilité de l'or. Une des propriétés de l'or, est d'être le plus *ductile* de tous les corps: les Batteurs & les Tireurs d'or nous en fournissent un grand nombre d'exemples. Voyez OR. Le pere Merienne, M. Rohault, M. Halley, &c. en ont fait la supputation, mais ils se sont appuyés sur les rapports des ouvriers. M. de Reaumur, dans les mémoires de l'académie royale des Sciences en 1713, a pris une route plus sûre: il en a fait l'expérience lui-même: il trouve qu'un simple grain d'or, même dans nos feuilles d'or communes, peut s'étendre jusqu'à occuper 36 pouces

quarrés $\frac{1}{2}$; & une once d'or, qui mise en forme de cube n'est pas la moitié d'un pouce en épaisseur, longueur ou largeur, battue avec le marteau, peut s'étendre en une surface de 146 piés quarrés & $\frac{1}{2}$, étendue près de la moitié plus grande que celle que l'on pouvoit lui donner il y a 90 ans. Du tems du pere Merfenne on regardoit comme une chose prodigieuse, qu'une once d'or pût former 1600 feuilles, lesquelles réunies ne faisoient qu'une surface de 105 piés quarrés.

Mais la distension de l'or sous le marteau, quoique très-considérable, n'est rien en comparaison de celle qu'il éprouve en passant par la filiere. Il y a des feuilles d'or qui ont à peine l'épaisseur de $\frac{1}{360000}$ de pouce; mais $\frac{1}{360000}$ partie d'un pouce est une épaisseur considérable, en comparaison de l'épaisseur de l'or filé sur la soie dans nos galons d'or.

Pour concevoir cette *ductilité* prodigieuse, il est nécessaire de donner à nos lecteurs quelque idée de la maniere dont procedent les Tireurs d'or. Le fil que l'on appelle communément du *fil d'or*, & que tout le monde fait n'être autre chose qu'un fil d'argent doré ou recouvert d'or, se tire d'un gros lingot d'argent pesant ordinairement 45 marcs. On lui donne une forme de cylindre d'un pouce & demi environ de diametre, & long de 22 pouces. On le recouvre de feuilles préparées par le Batteur d'or, les posant l'une sur l'autre, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour faire une épaisseur beaucoup plus considérable que celle de nos dorures ordinaires: & néanmoins dans cet état cette épaisseur est très-mince, comme il est aisé de le concevoir par la quantité d'or que l'on employe à dorer les 45 marcs d'argent: deux onces en font ordinairement l'affaire, & fort souvent un peu plus qu'une. En effet, toute l'épaisseur de l'or sur le lingot excède rarement $\frac{1}{400}$ ou $\frac{1}{500}$ partie d'un pouce, & quelquefois elle n'en est pas la $\frac{1}{2000}$ partie.

Mais il faut que cette enveloppe d'or si mince le devienne bien d'une autre maniere. On fait passer successivement le lingot par les trous de différentes filieres, toujours plus petites les unes que les autres, jusqu'à ce qu'il devienne aussi fin ou même plus fin qu'un cheveu. Chaque nouveau trou diminue le diametre du lingot; mais il gagne en longueur ce qu'il perd en épaisseur, & par conséquent sa surface augmente; néanmoins l'or le recouvre toujours: il suit l'argent dans toute l'étendue dont il est susceptible; & l'on ne remarque pas même au microscope qu'il en laisse à découvert la plus petite partie. Cependant à quel point de finesse doit-il être porté, lorsqu'il est tiré en un filet dont le diametre est neuf mille fois plus petit que celui du lingot?

M. de Reaumur, par des mesures exactes & un calcul rigoureux, trouve qu'une once de ce fil s'allonge à 3232 piés, & tout le lingot à 1163520, mesure de Paris, ou 96 lieues françoises; étendue qui surpasse de beaucoup ce que Merfenne, Rohault, Halley, &c. avoient imaginé.

Merfenne dit qu'une demi-once de ce fil est longue de 100 toises. Sur ce pié une once de ce fil ne s'étendrait qu'à 1200 piés; au lieu que M. de Reaumur la trouve de 3232. M. Halley dit que six piés de fil ne pesent qu'un grain, & qu'un grain d'or s'étend jusqu'à 96 verges, & que par conséquent la dix-millieme partie d'un grain fait plus d'un tiers de pouce. Il trouve que le diametre du fil est une cent quatre-vingt-sixieme partie d'un pouce; & l'épaisseur de l'or une 154500^{me} partie d'un pouce. Mais ce compte est encore au-dessous de celui de M. de Reaumur; car sur ce principe l'once de fil ne devroit être que de 2680 piés.

Cependant le lingot n'est pas encore parvenu à sa plus grande longueur, la plus grande partie de l'or

trait est filé ou travaillé sur soie; & avant de le filer on l'applatit, en le faisant passer entre deux rouleaux ou roues d'un acier excessivement poli, ce qui le fait encore allonger de plus d'un septieme. M. de Reaumur trouve alors que la largeur de ces petites lames ou plaques n'est que la huitieme partie d'une ligne ou la 96^e partie d'un pouce, & leur épaisseur une 3072^e; l'once d'or est alors étendue en une surface de 1190 piés quarrés; au lieu que la plupart des batteurs d'or, ainsi que nous l'avons observé, ne l'étendent qu'à 146 piés quarrés.

Mais quelle doit être la finesse de l'or étendu d'une maniere si excessive? Suivant le calcul de M. de Reaumur, son épaisseur est la 175000^{me} partie d'une ligne ou la 2100000^{me} partie d'un pouce, ce qui n'est que la treizieme partie de l'épaisseur déterminée par M. Halley; mais il ajoûte que cela suppose l'épaisseur de l'or par-tout égale, ce qui n'est pas probable; car en battant les feuilles d'or, quelque attention que l'on y ait, il est impossible de les étendre également. C'est dequoi il est facile de juger par quelques parties qui sont plus opaques que d'autres; ainsi la dorure du fil doit être plus épaisse aux endroits où la feuille est plus épaisse.

M. de Reaumur supputant quelle doit être l'épaisseur de l'or aux endroits où elle est la moins considérable, la trouve seulement d'une 3150000^{me} partie d'un pouce; mais qu'est-ce qu'une 3150000^{me} partie d'un pouce? Ce n'est pourtant pas encore la plus grande *ductilité* de l'or; car au lieu de deux onces d'or que nous avons supposées au lingot, on peut n'y employer qu'une seule once; & alors l'épaisseur de l'or aux endroits les plus minces ne seroit que la 6300000^{me} partie d'un pouce.

Néanmoins quelque minces que soient les lames d'or, on peut les rendre deux fois plus minces, sans qu'elles cessent d'être dorées. En les pressant seulement beaucoup entre les roues, elles s'étendent au double de leur largeur, & proportionnellement en longueur; de maniere que leur épaisseur sera réduite enfin à une treize ou quatorze millionieme partie d'un pouce.

Quelque effrayante que soit cette ténuité de l'or, il recouvre parfaitement l'argent qu'il accompagne. L'œil le plus perçant & le plus fort microscope ne peuvent y découvrir le moindre vuide ou la moindre discontinuité. Le fluide le plus subtil & la lumiere elle-même ne peuvent y trouver un passage: ajoûtez à cela que si l'on fait dissoudre dans de l'eau-forte une piece de cet or trait ou de cet or laminé, on apercevra la place de l'argent tout excavée, l'argent ayant été dissous par l'eau-forte, & l'or tout entier en forme de petits tubes.

Quant à la *ductilité* des corps qui ont de la mollesse, elle ne va pas à un degré si surprenant; cependant le lecteur ne doit pas être surpris que, parmi les corps ductiles de cette classe, nous donnions la premiere place au verre, qui est de tous les corps durs le plus fragile.

Ductilité du verre. Tout le monde fait que quand le verre est bien pénétré de la chaleur du feu, les ouvriers peuvent le former & le façonner comme de la cire molle; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on peut le réduire en fils d'une finesse & d'une longueur excessive.

Nos fileurs ordinaires ne font pas leurs fils de soie; de lin, ou d'autres matieres semblables, avec autant d'aisance & de célérité à beaucoup près que nos fileurs de verre qui travaillent sur une matiere si fragile.

On a des plumets de cette matiere pour orner la tête des enfans; on en fait d'autres ouvrages beaucoup plus fins que les cheveux, qui se plient, qui se courbent, qui flotent comme eux au moindre vent.

Il n'y a rien de plus simple ni de plus aisé que la méthode de faire cette sorte d'ouvrage. On y emploie deux ouvriers : le premier tient une extrémité d'un morceau de verre sur la flamme d'une lampe ; & quand la chaleur l'a amolli, un second ouvrier applique un crochet de verre au morceau en fusion ; retirant ensuite le crochet, il amène un filet de verre, qui est toujours adhérent à la masse dont il sort. Après cela approchant son crochet sur la circonférence d'une roue d'environ deux piés & demi de diamètre, il tourne la roue aussi rapidement qu'il veut ; cette roue tire des filets qu'elle dévide sur sa circonférence, jusqu'à ce qu'elle soit couverte d'un écheveau de fil de verre, après un certain nombre de révolutions.

La masse qui est en fusion au-dessus de la lampe, diminue insensiblement, étant enveloppée, pour ainsi dire, comme un peloton sur la roue ; & les parties qui se refroidissent à mesure qu'elles s'éloignent de la flamme, deviennent plus cohérentes à celles qui les suivent, & ainsi de suite. Les parties les plus proches du feu sont toujours les moins cohérentes, & par conséquent elles cedent plus facilement à l'effort que fait le reste pour les tirer vers la roue.

La circonférence de ces filets est ordinairement une ovale plate, trois ou quatre fois aussi large qu'épaisse. Il y en a qui sont à peine plus gros que le fil d'un ver à soie, & qui ont une flexibilité merveilleuse.

De-là M. de Reaumur conclut que la flexibilité du verre croissant à proportion de la finesse des fils, si nous avions seulement l'art de tirer des fils aussi fins que ceux d'une toile d'araignée, on en pourroit faire des étoffes & des draps propres à s'habiller.

M. de Reaumur a fait quelques expériences à ce sujet ; & il est parvenu à faire des fils assez fins, & à ce qu'il croit aussi fins que ceux d'une toile d'araignée ; mais il n'a jamais pû les faire assez longs pour en fabriquer quelque chose. Voyez VERRE.

Ductilité des toiles d'araignée. L'auteur dont nous venons de parler, observe que la matière dont les araignées & les vers à soie font leurs fils, est fragile quand elle est en masse, semblable aux gommes seches. A mesure qu'elle est tirée de leur corps, elle acquiert une consistance, de même que les fils de verre se durcissent à proportion qu'ils s'éloignent de la lampe, quoique par une cause différente.

La ductilité de cette matière & l'appât qu'elle demande, étant beaucoup plus extraordinaires dans les araignées que dans les vers à soie, nous nous arrêterons seulement ici à considérer la matière de la toile d'araignée.

Vers l'anus de l'araignée il y a six mamelons ; on peut les voir à la vue simple dans les grosses araignées : les extrémités de ces différens mamelons sont percées de trous qui font la fonction de filières.

M. de Reaumur observe que dans une étendue égale à celle de la tête de la plus petite épingle, il y a un assez grand nombre de trous pour fournir une quantité prodigieuse de fils très-distincts. On connoît l'existence de ces trous par leurs effets : prenez une grosse araignée de jardin toute prête à pondre ses œufs ; & appliquant le doigt sur une partie de ses mamelons, en le retirant, il emportera une quantité prodigieuse de différens fils.

M. de Reaumur dit qu'il en a remarqué plusieurs fois soixante-dix ou quatre-vingt avec un microscope ; mais il s'est aperçu qu'il y en avoit infiniment plus qu'il ne pouvoit dire. En avançant que chaque extrémité d'un mamelon en fournit mille, il est persuadé qu'il feroit fort au-dessous de la réalité. Cette partie est divisée en une infinité de petites éminences, semblables aux yeux d'un papillon,

&c. Il est hors de doute que chaque éminence fournit plusieurs fils ; ou plutôt entre ces différentes éminences il y a des trous qui donnent passage aux fils ; l'usage de ces éminences ou protubérances est, selon toute apparence, de faire qu'à leur première sortie les filets soient séparés avant que l'air les ait durcis. Ces protubérances ne sont pas si sensibles dans quelques araignées ; mais en leur place il y a des touffes de poils qui font le même office, c'est-à-dire qui tiennent les filets séparés. Quoi qu'il en soit, il peut sortir des fils de plus de mille différens endroits dans chaque mamelon ; par conséquent l'araignée ayant six mamelons, elle a des trous ou des ouvertures pour plus de six mille fils. Ce n'est pas assez que ces ouvertures soient excessivement petites, mais les fils sont déjà formés avant d'arriver au mamelon, chacun d'eux ayant sa petite gaine ou canal dans lequel il est porté au mamelon d'assez loin.

M. de Reaumur les suit jusqu'à leur source, & il fait voir le mécanisme qui les produit. Vers l'origine du ventre il trouve deux petits corps mollets ; qui sont la première source de la soie ; leur forme & leur transparence ressemblent à celles des larmes de verre, par le nom desquels nous les désignerons dans la suite.

L'extrémité de chaque larme va en tournant ; elle fait une infinité de tours & de retours en allant vers le mamelon. De la base ou de la racine de la larme vient une autre branche beaucoup plus grosse, laquelle tournant de différentes manières forme différens nœuds, & prend son cours comme l'autre vers la partie postérieure de l'araignée. Dans ces larmes & dans leurs branches est contenue une matière propre à former la soie, si ce n'est qu'elle est trop molle.

Le corps de la larme est une espèce de réservoir, & les deux branches sont deux canaux qui en viennent. Un peu plus loin en arrière il y a deux autres larmes plus petites qui envoient chacune de leur sommet une seule branche. Outre cela, il y a trois autres vaisseaux plus grands de chaque côté de l'araignée, que M. de Reaumur prend pour les derniers réservoirs où la liqueur vient s'amasser. La plus grosse extrémité de chacun est vers la tête de l'insecte, & la plus petite vers l'anus. Ils se terminent chacun en pointe ; & c'est des trois pointes de ces trois réservoirs que vient au moins la plus grande partie des fils qui sortent par les trois mamelons. Chaque réservoir fournit à un mamelon ; enfin à la racine des mamelons on apperçoit plusieurs tubes charnus ; probablement il y en a autant que de mamelons. Lorsque l'on enlève la membrane où la pellicule qui semble recouvrir ces tubes, ils paroissent remplis de fils tous fort distincts les uns des autres, & qui par conséquent étant sous une enveloppe commune, ont chacun leur membrane particulière dans laquelle ils sont retenus comme des couteaux dans leur gaine. De la quantité immense des fils qui y sont contenus, M. de Reaumur conclut, en suivant leur cours, qu'ils ne viennent pas tous des pointes des réservoirs ; que quelques-uns viennent de tous les tours & de tous les angles, & même probablement de chacune de leurs parties. Mais il reste pourtant à découvrir par quels canaux la liqueur vient se rendre dans les grains, & de-là dans les réservoirs.

Nous avons déjà observé que le bout de chaque mamelon peut donner passage à plus de mille fils ; néanmoins le diamètre de ce mamelon n'excede pas la tête d'une petite épingle : mais nous ne considérons que les plus grosses araignées.

Si nous examinons les jeunes araignées, les araignées naissantes qu'elles produisent, nous verrons

qu'elles n'ont pas plutôt quitté leur œuf, qu'elles commencent à filer; à la vérité on peut à peine apercevoir leurs fils; mais les toiles qui en sont faites sont assez visibles. Elles sont fort souvent aussi épaisses & aussi ferrées que celles des araignées ordinaires; & cela ne doit pas surprendre; il y a souvent quatre ou cinq cents petites araignées qui concourent au même ouvrage. Quelle doit être l'énorme petitesse des trous de leurs mamelons? L'imagination peut à peine se représenter celle des mamelons même. La jeune araignée prise en entier, est plus petite qu'un des mamelons de la mère dont elle prend sa naissance. Il est facile de s'en convaincre. Chaque araignée grosse ou enceinte pond quatre ou cinq cents œufs: ces œufs sont tous enveloppés dans un sac; aussi-tôt que les jeunes araignées ont rompu leur sac ou leur enveloppe, elles se mettent à filer. Quelle doit être la finesse de leurs fils!

Cependant ce ne sont pas-là encore les bornes de la nature; il y a des espèces d'araignées si petites à leur naissance, qu'on ne sauroit les discerner qu'avec le microscope. On en trouve ordinairement une infinité en un peloton. Elles ne paroissent que comme une multitude de points rouges; il y a pourtant des toiles sous elles, quoiqu'elles soient presque imperceptibles. Quelle doit être la ténuité ou la finesse de l'un des fils de ces toiles? le plus petit cheveu doit être à l'un de ces fils ce que la barre la plus massive est au fil d'or le plus fin, dont nous avons parlé ci-dessus.

On a observé que la matière dont les fils sont formés, est un suc visqueux; les grains sont les premiers réservoirs où ce suc s'amasse, & l'endroit où il a le moins de consistance: il en a beaucoup plus quand il vient dans les six grands réservoirs où il est porté au moyen des canaux qui partent des premiers réservoirs; il acquiert beaucoup de cette consistance dans son passage, une partie de l'humidité se dissipant en chemin, ou la sécrétion s'en faisant par des organes destinés à cet usage.

Enfin la liqueur se sèche encore plus & devient fil dans le trajet qu'elle fait par les canaux respectifs des mamelons. Quand ces fils paroissent d'abord au-dehors des trous, ils sont encore glutineux, tellement que ceux qui sortent par les trous voisins, s'attachent ensemble. L'air achevé de les sécher.

Tout cela se prouve en faisant bouillir une araignée plus ou moins; la liqueur acquiert plus ou moins de consistance, qui la rend propre à être tirée en fils; car elle est trop fluide pour cet usage dans le tems qu'elle est renfermée dans ses réservoirs.

La matière contenue dans ces réservoirs, lorsqu'elle est bien sèche, ressemble à une gomme ou à une glu transparente, qui casse lorsqu'on la plie beaucoup; semblable au verre, elle ne devient flexible qu'en la divisant en fils très-fins; & c'est probablement dans cette vue que la nature lui a destiné ce nombre de trous si immense. Voyez DIVISIBILITÉ. Voyez ARAIGNÉE. Chambers. (O)

DUDERSTADT, (Géog. mod.) ville d'Allemagne sur la Wipper, au duché de Brunswick; elle est à l'électeur de Mayence. Long. 28. 1. lat. 51. 34.

DUEL, s. m. (Hist. anc. & mod. & Jurisprudence.) est un combat singulier entre deux ou plusieurs personnes. Notre objet n'est point de parler ici de ceux qui se faisoient seulement pour faire preuve d'adresse, ou en l'honneur des dames; nous ne parlerons que de ceux auxquels on avoit recours, comme à une preuve ou épreuve juridique, pour décider certains différends, & de ceux qui sont une suite des querelles particulières.

Anciennement ces sortes de combats étoient autorisés en certains cas: la justice même les ordonnoit quelquefois comme une preuve juridique, quand les

autres preuves manquoient; on appelloit cela, le jugement de Dieu, ou le plaît de l'épée, *placitum ensis*. On disoit aussi *gage de duel*, ou *gage de bataille*; parce que l'agresseur jettoit son gant ou autre gage par terre; & lorsque le défendeur le ramassoit en signe qu'il acceptoit le duel, cela s'appelloit *accepter le gage*.

Il y a eu ensuite diverses lois qui ont défendu ces sortes d'épreuves: on a aussi défendu les duels pour querelles particulières; mais les lois faites par rapport à ceux-ci, ont été mal observées jusqu'au tems de Louis XIV.

Cette coutume barbare venoit du Nord, d'où elle passa en Allemagne, puis dans la Bourgogne, en France, & dans toute l'Europe.

Quelques-uns prétendent qu'elle tiroit son origine de Gondebaud, roi des Bourguignons; lequel en effet ordonna par la loi gombette, que ceux qui ne voudroient pas se tenir à la déposition des témoins, ou au serment de leur adversaire, pourroient prendre la voie du duel: mais cette loi ne fit qu'adopter une coutume qui étoit déjà ancienne dans le Nord.

Cet usage fut aussi adopté peu après dans la loi des Allemands; dans celles des Bavares, des Lombards, & des Saxons; mais il étoit sur-tout propre aux Francs, comme il est dit dans la vie de Louis le Débonnaire, à l'an 831, de Bernard, lequel demanda à se purger du crime qu'on lui objectoit, par la voie des armes, *more Francis solito*.

Les assises de Jérusalem, les anciennes coutumes de Beauvaisis & de Normandie, les établissemens de S. Louis, & plusieurs autres lois de ces tems anciens, font mention du duel, pour lequel elles prescrivent différentes règles.

On avoit recours à cette épreuve, tant en matière civile que criminelle, comme à une preuve juridique pour connoître l'innocence ou le bon droit d'une partie, & même pour décider de la vérité d'un point de droit ou de fait, dans la présupposition que l'avantage du combat étoit toujours pour celui qui avoit raison. Le vaincu, en matière civile, payoit l'amende; d'où vint cette maxime adoptée dans quelques coutumes, & passée en proverbe, *que les battus payent l'amende*. En matière criminelle, le vaincu souffroit la peine que méritoit le crime déferé à la justice.

Le moine Sigebert raconte qu'Othon I^{er}. ayant, vers l'an 968, consulté les docteurs allemands pour savoir si en directe la représentation auroit lieu, ils furent partagés; que pour décider ce point, on fit battre deux braves; que celui qui soutenoit la représentation ayant eu l'avantage, l'empereur ordonna qu'elle auroit lieu.

Alphonse VI. roi de Castille, voulant abolir dans ses états l'office mosarabique, pour y substituer le romain: & n'ayant pu y faire consentir le clergé, la noblesse, ni le peuple; pour décider la chose, on fit battre deux chevaliers, l'un pour soutenir l'office romain, l'autre le mosarabique: le champion de l'office romain fut battu. On ne s'en tint pourtant pas à cette seule épreuve; on en fit une autre par le feu, en y jettant deux missels: le romain fut brûlé, & le mosarabe resta, dit-on, sain; ce qui le fit prévaloir sur le romain.

En France, le duel étoit pareillement usité pour la décision de toutes sortes d'affaires civiles & criminelles, excepté néanmoins pour larcin, & quand les faits étoient publics. Il fut aussi défendu de l'ordonner à Orléans pour une contestation de cinq sous, ou d'une moindre somme.

Il avoit lieu entre le créancier & le débiteur, & aussi entre le créancier & celui qui nioit d'être sa caution, lorsqu'il s'agissoit d'une somme considérable; entre le garant & celui qui prétendoit que la

chose garantie lui avoit été volée ; entre le seigneur & le vassal, pour la mouvance.

On pouvoit appeller en *duel* les témoins, ou l'un d'eux, même ceux qui déposoit d'un point de droit ou de coutume.

Les juges mêmes n'étoient pas exempts de cette épreuve, lorsqu'on prétendoit qu'ils avoient été corrompus par argent ou autrement.

Les freres pouvoient se battre en *duel*, lorsque l'un accusoit l'autre d'un crime capital ; en matiere civile, ils prenoient des avoués ou champions, qui se battoient pour eux.

Les nobles étoient aussi obligés de se battre, soit entre eux, ou contre des roturiers.

Les ecclésiastiques, les prêtres, ni les moines, n'en étoient pas non plus exempts ; seulement, afin qu'ils ne se foulassent point de sang, on les obligeoit de donner des gens pour se battre à leur place ; comme l'a fait voir le P. Luc d'Achery, dans le *VIII. tome* de son *spicilege*. Ils se battoient aussi quelquefois eux-mêmes en champ clos ; témoin Regnaud Chesnel, clerc de l'évêque de Saintes, qui se battit contre Guillaume, l'un des religieux de Geoffroi, abbé de Vendôme.

On ne dispensoit du *duel* que les femmes, les malades, les *mehaignés*, c'est-à-dire les blessés, ceux qui étoient au-dessous de vingt-un ans, ou au-dessus de soixante. Les Juifs ne pouvoient aussi être contraints de se battre en *duel*, que pour meurtre apparent.

Dans quelques pays, comme à Villefranche en Perigord, on n'étoit point obligé de se soumettre à l'épreuve du *duel*.

Mais dans tous les autres lieux où il n'y avoit point de semblable privilège, la justice ordonnoit le *duel* quand les autres preuves manquoient ; il n'appartenoit qu'au juge haut-justicier d'ordonner ces sortes de combats : c'est pourquoi des champions combattans, représentés dans l'auditoire, étoient une marque de haute justice, comme on en voyoit au cloître S. Merry, dans la chambre où le chapitre donnoit alors audience, ainsi que le remarque Ragueau, en son glossaire, au mot *champions* ; & Sauval, en ses *antiquités de Paris*, dit avoir vu de ces figures de champions dans les deux chambres des requêtes du palais, avant qu'on les eût ornées comme elles sont présentement.

Toutes sortes de seigneurs n'avoient même pas le droit de faire combattre les champions dans leur ressort ; il n'y avoit que ceux qui étoient fondés sur la loi, la coutume, ou la possession : les autres pouvoient bien ordonner le *duel*, mais pour l'exécution ils étoient obligés de renvoyer à la cour du seigneur supérieur.

Le roi & le parlement ordonnoient aussi souvent le *duel* ; il suffit d'en citer quelques exemples : tels que celui de Louis le Gros, lequel ayant appris le meurtre de Milon de Montlhéry, condamna Hugues de Crécy, qui en étoit accusé, à se purger par la voie du *duel*. Philippe-de-Valois en ordonna aussi un entre deux chevaliers appelés Vervins & Dubois.

Le 17 Février 1375, 3 Janvier 1376, & 9 Juillet 1396, on plaida au parlement des causes de *duel* en présence de Charles V. & de Charles VI.

Le parlement en ordonna un en 1256, sur une accusation d'adultère ; il le défendit à diverses personnes en 1306, 1308, 1311, 1333, 1334, & 1342 ; il en permit deux en 1354 & 1386, pour cause de viol ; & en 1404, on y plaida encore une cause de *duel* pour crime de poison.

L'Eglise même approuvoit ces épreuves cruelles. Quelquefois des évêques y assistoient ; comme on en vit au combat des ducs de Lancastre & de Brunswick. Les juges d'Eglise ordonnoient aussi le *duel*.

Louis le Gros accorda aux religieux de S. Maur des Fossés le droit d'ordonner le *duel* entre leurs serfs & des personnes franches.

Les monomachies ou *duels* ordonnés par le juge de l'évêque, se faisoient dans la cour même de l'évêché : c'est ainsi que l'on en ufoit à Paris ; les champions se battoient dans la première cour de l'archevêché, où est le siège de l'officialité. Ce fait est rapporté dans un manuscrit de Pierre le Chantre de Paris, qui écrivoit vers l'an 1180 : *quædam ecclesiæ, dit-il, habent monomachias, & indicant monomachiam debere fieri quandoque inter rusticos suos, & faciunt eos pugnare in curiâ ecclesiæ, in atrio episcopi vel archidiaconi, sicut fit Parisiis*. Il ajoûte que le pape Eugene (c'étoit apparemment Eugene III.) étant consulté à ce sujet, répondit *utimini consuetudine vestra. Descrip. du dioc. de Paris*, par M. Lebœuf.

Quant aux formalités des *duels*, il y en avoit de particulières pour chaque sorte de *duels* ; mais les plus générales étoient d'abord la permission du juge qui déclaroit qu'il *échoit gage*, c'est-à-dire qu'il y avoit lieu au *duel* ; à la différence des combats à outrance, qui se faisoient sans permission & souvent par défi de bravoure sans aucune querelle. Ces sortes de combats étoient ordinairement de cinq ou six contre un même nombre d'autres personnes, & rarement de deux personnes seulement l'une contre l'autre.

Dans le *duel* réglé, on obligeoit ceux qui devoient se battre, à déposer entre les mains du juge quelques effets en gage, sur lesquels devoient se prendre l'amende & les dommages & intérêts au profit du vainqueur. En quelques endroits, le gage de bataille étoit au profit du seigneur : cela dépendoit de la coutume des lieux.

Il étoit aussi d'usage que celui qui appelloit un autre en *duel*, lui donnoit un gage : c'étoit ordinairement son gant qu'il lui jettoit par terre, l'autre le ramassoit en signe qu'il acceptoit le *duel*.

On donnoit aussi quelquefois au seigneur des otages ou cautions, pour répondre de l'amende.

Les gages ainsi donnés & reçus, le juge renvoyoit la décision à deux mois, pendant lesquels des amis communs tâchoient de connoître le coupable, & de l'engager à rendre justice à l'autre ; ensuite on mettoit les deux parties en prison, où des ecclésiastiques tâchoient de les détourner de leur dessein ; si les parties persistoient, on fixoit le jour du *duel* ; on amenoit ce jour-là les champions à jeun devant le même juge qui avoit ordonné le *duel* ; il leur faisoit prêter serment de dire vérité : on leur donnoit ensuite à manger, puis ils s'armoient en présence du juge. On régloit leurs armes. Quatre parreins choisis avec même cérémonie les faisoient dépouiller, oindre le corps d'huile, couper la barbe & les cheveux en rond ; on les menoit dans un camp fermé & gardé par des gens armés : c'est ce que l'on appelloit *lices*, champ de bataille, ou champ clos ; on faisoit mettre les champions à genoux l'un devant l'autre, les doigts croisés & entrelassés, se demandant justice, jurant de ne point soutenir une fausseté, & de ne point chercher la victoire par fraude ni par magie. Les parreins visitoient leurs armes, & leur faisoient faire leur prière & leur confession à genoux ; & après leur avoir demandé s'ils n'avoient aucune parole à faire porter à leur adversaire, ils les laissoient en venir aux mains : ce qui ne se faisoit néanmoins qu'après le signal du héraut, qui crioit de dessus les barrières par trois fois, *laissez aller les bons combattans* ; alors on se battoit sans quartier.

A Paris, le lieu destiné pour les *duels* étoit marqué par le roi : c'étoit ordinairement devant le Louvre, ou devant l'hôtel-de-ville, ou quelque autre lieu spacieux. Le roi y assistoit avec toute sa cour. Quand le

Le roi n'y venoit pas, il envoyoit le connétable à sa place.

Il y avoit encore beaucoup d'autres cérémonies dont nous omettons le détail, pour nous attacher à ce qui peut avoir un peu plus de rapport à la Jurisprudence. Ceux qui voudront savoir plus à fond tous les usages qui s'observoient en pareil cas, peuvent voir Lacolombiere en son *traité des duels*; Sauval, en ses *antiquités de Paris*, & autres auteurs qui ont écrit des *duels*.

Le vaincu encouroit l'infamie, étoit traîné sur la claie en chemise, ensuite pendu ou brûlé, ou du moins on lui coupoit quelque membre; la peine qu'on lui infligeoit étoit plus ou moins grande, selon la qualité du crime dont il étoit réputé convaincu. L'autre s'en retournoit triomphant; on lui donnoit un jugement favorable.

La même chose s'observoit en Allemagne, en Espagne, & en Angleterre: celui qui se rendoit pour une blessure étoit infame; il ne pouvoit couper sa barbe, ni porter les armes, ni monter à cheval. Il n'y avoit que trois endroits dans l'Allemagne où on pût se battre; Witzbourg en Franconie, Uspach & Hall en Suabe: ainsi les *duels* y devoient être rares.

Ils étoient au contraire fort communs en France depuis le commencement de la monarchie jusqu'au tems de S. Louis, & même encore long-tems après.

Il n'étoit cependant pas permis à tout le monde indifféremment de se battre en *duel*: car outre qu'il falloit une permission du juge, il y avoit des cas dans lesquels on ne l'accordoit point.

Par exemple, lorsqu'une femme appelloit en *duel*, & qu'elle n'avoit point retenu d'avoué: car elle ne pouvoit pas se battre en personne.

De même une femme en puissance de mari ne pouvoit pas appeller en *duel* sans le consentement & l'autorisation de son mari.

Le *duel* n'étoit pas admis non plus, lorsque l'appellant n'avoit aucune parenté ni affinité avec celui pour lequel il appelloit.

L'appelé en *duel* n'étoit pas obligé de l'accepter, lorsqu'il avoit combattu pour celui au nom duquel il étoit appelé.

Si l'appellant étoit serf, & qu'il appellât un homme franc & libre, celui-ci n'étoit pas obligé de se battre.

Un ecclésiastique, soit l'appellant ou l'appelé, ne pouvoit pas s'engager au *duel* en cour-laye; parce qu'il n'étoit sujet à cette juridiction que pour la propriété de son temporel.

Le *duel* n'avoit pas lieu non plus pour un cas sur lequel il étoit déjà intervenu un jugement, ni pour un fait notoirement faux, ou lorsqu'on avoit d'ailleurs des preuves suffisantes, ou que la chose pouvoit se prouver par témoins ou autrement.

Un bâtard ne pouvoit pas appeller en *duel* un homme légitime & libre: mais deux bâtards pouvoient se battre l'un contre l'autre.

Lorsque la paix avoit été faite entre les parties, & confirmée par la justice supérieure, l'appel en *duel* n'étoit plus recevable pour le même fait.

Si quelqu'un étoit appelé en *duel* pour cause d'homicide, & que celui en la personne duquel l'homicide avoit été commis eût déclaré avant de mourir les auteurs du crime, & que l'accusé en étoit innocent, il ne pouvoit plus être poursuivi.

L'appellant ou l'appelé en *duel* étant mineur, on n'ordonnoit pas le *duel*.

Un lèpreux ou ladre ne pouvoit pas appeller en *duel* un homme qui étoit sain, ni un homme sain se battre contre un lèpreux.

Enfin il y avoit encore certains cas où l'on ne recevoit pas de gages de bataille entre certaines personnes, comme du pere contre le fils, ou du fils

contre le pere, ou du frere contre son frere. Il y en a une disposition dans les assises de Jérusalem.

Du Tillet dit que les princes du sang sont dispensés de se battre en *duel*: ce qui en effet s'observoit déjà du tems de Beaumanoir, lorsqu'il ne s'agissoit que de meubles ou d'héritages; mais quand il s'agissoit de meurtre ou de trahison, les princes, comme d'autres, étoient obligés de se soumettre à l'épreuve du *duel*.

On s'est toujours recrié, & avec raison, contre cette coutume barbare des *duels*.

Les papes, les évêques, les conciles, ont souvent condamné ces desordres: ils ont prononcé anathème contre les duellistes; entre autres le concile de Valence, tenu en 855; Nicolas I. dans une épître à Charles-le-Chauve; Agobard, dans ses livres contre la loi gombette & contre le jugement de Dieu; le pape Célestin III. & Alexandre III. & le concile de Trente, *sess. 25. chap. xix.* Yves de Chartres dans plusieurs de ses épîtres; l'auteur du livre appelé *fléta*, & plusieurs écrivains contemporains.

Les empereurs, les rois, & autres princes, ont aussi fait tous leurs efforts pour déraciner cette odieuse coutume. Luithprand, roi des Lombards, l'appelle *impie*, & dit qu'il n'avoit pû l'abolir parmi ses sujets, parce que l'usage avoit prévalu.

Frédéric I. dans ses constitutions de Sicile, défendit l'usage des *duels*. Frédéric II. accorda aux habitans de Vienne en Autriche le privilège de ne pouvoir être forcés d'accepter le *duel*. Edoüard, roi d'Angleterre, accorda le même privilège à certaines villes de son royaume. Guillaume comte de Flandre, ordonna la même chose pour ses sujets, en 1127.

En France, Louis VII. fut le premier qui commença à restreindre l'usage des *duels*: c'est ce que l'on voit dans des lettres de ce prince de l'an 1168, par lesquelles en abolissant plusieurs mauvaises coutumes de la ville d'Orléans, il ordonna entre autres choses que pour une dette de cinq sous ou de moins qui feroit niée, il n'y auroit plus bataille entre deux personnes, c'est-à-dire que le *duel* ne feroit plus ordonné.

S. Louis alla plus loin; après avoir défendu les guerres privées en 1245, par son ordonnance de 1260, il défendit aussi absolument les *duels* dans ses domaines, tant en matiere civile que criminelle; & au lieu du *duel*, il enjoignit que l'on auroit recours à la preuve par témoins: mais cette ordonnance n'avoit pas lieu dans les terres des barons, au moyen dequoi il étoit toujours au pouvoir de ceux-ci d'ordonner le *duel*; comme le remarque Beaumanoir qui écrivoit en 1283; & suivant le même auteur, quand le plaid étoit commencé dans les justices des barons, on ne pouvoit plus revenir à l'ancien droit, ni ordonner les gages de bataille. Saint Louis accorda aussi aux habitans de Saint-Omer, qu'ils ne seroient tenus de se battre en *duel* que dans leur ville.

Les seigneurs refuserent long-tems de se conformer à ce que S. Louis avoit ordonné dans ses domaines; le motif qui les retenoit, est qu'ils gagnoient une amende de 60 sous, quand le vaincu étoit un roturier, & de 60 liv. quand c'étoit un gentil-homme.

Alphonse, comte de Poitou & d'Auvergne, suivit néanmoins en quelque sorte l'exemple de S. Louis, en accordant à ses sujets, en 1270, par forme de privilège, qu'on ne pourroit les contraindre au *duel*; & que celui qui refuseroit de se battre, ne seroit pas pour cela réputé convaincu du fait en question, mais que l'appellant auroit la liberté de se servir des autres preuves.

Du reste, les bonnes intentions de S. Louis demeurèrent alors sans effet, même dans ses domaines, tant la coutume du *duel* étoit invétérée.

Philippe-le-Bel dit dans une ordonnance de 1306, qu'il avoit déjà défendu généralement à tous ses sujets toutes manières de guerre, & tous gages de bataille; que plusieurs malfaiteurs en avoient abusé, pour commettre secrètement des homicides, trahisons, & autres maléfices griefs, & excès qui demeuroient impunis faute de témoins: mais pour leur ôter toute cause de mal faire, il modifie ainsi sa défense; savoir que quand il apérera évidemment d'un crime méritant peine de mort, tel qu'un homicide, trahison, ou autres griefs, violences, ou maléfices, excepté néanmoins le larcin, & qu'il n'y aura pas de témoins ou autre preuve suffisante: en ce cas celui qui par indices ou fortes présomptions sera soupçonné d'avoir commis le crime, pourra être appelé en *duel*.

En conséquence de cette ordonnance, il fut fait un formulaire très-détaillé pour les *duels*, qui explique les cas dans lesquels on pouvoit adjuger le gage de bataille & les conditions préalables; de quelle manière le défendeur pouvoit se présenter devant le juge, sans être ajourné; les trois cris différens que faisoit le roi ou héraut d'armes, pour appeler les combattans & annoncer le *duel*; les cinq défenses qu'il faisoit aux assistans par rapport à un certain ordre qui devoit être observé dans cette occasion; les requêtes & protestations que les deux champions devoient faire à l'entrée du champ, & l'on voit que chacun d'eux pouvoit être assisté de son avocat; de quelle manière l'échaffaud & les lices du champ, & les pavillons des combattans, devoient être dressés; la teneur des trois différens sermens que faisoient ceux qui alloient combattre, une main posée sur la croix, & l'autre sur le canon de la messe; enfin les deux cas où il étoit permis de oultrier le gage de bataille, savoir lorsque l'une des parties confessoit sa culpabilité & étoit rendu, ou bien quand l'un mettoit l'autre hors des lices vif ou mort. Comme ce détail nous meneroit trop loin, nous renvoyons au *glossaire* de Ducange, & au *recueil des ordonnances de la troisième race*, où cette pièce est rapportée tout au long.

Ce qu'il y a encore de singulier, c'est que l'on traita juridiquement la question de savoir, si le *duel* devoit avoir lieu: ces sortes de causes se plaidoient au parlement par le ministère des avocats. C'est ce que l'on voit par l'ancien style du parlement, inséré dans les *œuvres* de Dumolin. Cet ouvrage fut composé par Guillaume Dubreuil avocat, vers l'an 1330, peu de tems après que le parlement eut été rendu sédentaire à Paris. Il contient un chapitre exprès de *duello*, où il est parlé de la fonction des avocats dans les causes de *duel*: quelques-uns ont cru que cela devoit s'entendre des avoués ou champions qui se battoient en *duel* pour autrui, & qu'on appelloit *advocatos* ou *advocatos*. Mais M. Hufon, en son traité de *advocato*, liv. I. ch. xij. a très-bien démontré que l'on ne devoit pas confondre ce qui est dit des uns & des autres; & pour être convaincu que les avocats étoient en cette occasion différens des avoués, il suffit de lire la question 89 de Jean Galli, qui dit avoir plaidé de ces causes de *duel*, & distingue clairement ce qui étoit de la fonction des avocats & de celle des avoués.

Le roi Jean fit aussi quelques réglemens au sujet des *duels*. On en trouve plusieurs dans les privilèges qu'il accorda aux habitans de Jonville sur Saône en 1354, & dans ceux qu'il accorda aux habitans de Pont-Orson, en 1366.

Les premières lettres, c'est-à-dire celles des habitans de Jonville, portent en substance: que quand un habitant de Jonville se fera engagé à un *duel*, il pourra s'en départir, même le faire cesser, quoique déjà commencé, moyennant une amende de soixante sous, s'il est déjà armé, de cent sous, s'il est armé

en-dedans des lices, & de dix livres, si le combat est commencé, & que les premiers coups nommés *les coups le roi* soient donnés; que dans tous ces cas il payera les dépenses faites par rapport au combat par le seigneur, par son conseil, & par son adversaire; & que celui qui sera vaincu dans un *duel*, sera soumis à la peine que le seigneur voudra lui imposer.

Les privilèges des habitans de Pontorson portent que s'il arrive une dispute & batterie un jour de marché entre des bourgeois de ce lieu, & que l'on donne un gage de bataille, celui qui aura porté sa plainte en justice payera douze deniers mansois; que si la querelle s'accommode devant le juge, on ne payera rien pour la demande qui a été faite du gage de bataille; que si la querelle se renouvelant, on demande une seconde fois un gage de bataille, il sera payé douze deniers, quand même la querelle s'accommoderoit ensuite sans combat: que si dans la dispute il y a eu du sang répandu, & que cela donne lieu à une contestation devant le juge, on payera douze deniers pour la première plainte; que si on soutient qu'il n'y a pas eu de sang répandu, c'est le cas du *duel*, que le vaincu payera cent neuf sous d'amende; que si après le *duel* la dispute se renouvelle, le coupable payera soixante livres d'amende, ou qu'il aura le poing coupé; que les mêmes peines auront lieu lorsqu'on renouvellera d'anciennes inimitiés. Il étoit permis au créancier d'appeler en *duel* son débiteur qui prétendoit ne lui rien devoir; l'engagement de se battre devoit être répété le troisième jour devant deux témoins. Quand on faisoit un serment, on mettoit une obole sur le livre sur lequel on le faisoit; & quand ce serment pouvoit être suivi d'un *duel*, on mettoit quatre deniers sur ce livre.

On trouve encore plusieurs autres lettres ou privilèges semblables, accordés aux habitans de différentes villes & autres lieux, qui reglent à-peu-près de même les cas du *duel*, & les amendes & autres peines qui pouvoient avoir lieu.

Sous Charles VI on se battoit pour si peu de chose, qu'il fit défense sur peine de la vie d'en venir aux armes sans cause raisonnable, comme le dit Monstrelet; & Juvenal des Ursins assure aussi qu'il publia une ordonnance en 1409, portant que personne en France ne fût reçu à faire gages de bataille, sinon qu'il y eût gage jugé par le roi ou par sa cour de parlement: il y avoit même déjà long-tems que le parlement connoissoit des causes de *duel*, témoins ceux dont on a parlé ci-devant, & entr'autres celui qu'il ordonna en 1386 entre Carouge & Legris; ce dernier étoit accusé par la femme de Carouge d'avoir attenté à son honneur. Legris fut tué dans le combat, & partant jugé coupable; néanmoins dans la suite il fut reconnu innocent par le témoignage de l'auteur même du crime, qui le déclara en mourant. Legris, avant de se battre, avoit fait prier Dieu pour lui dans tous les monastères de Paris. Voyez CHAMPION, EPREUVES.

L'église souffroit aussi que l'on dît des messes pour ceux qui alloient se battre; & l'on trouve dans les anciens missels le propre de ces sortes de messes, sous le titre *missa pro duello*. On donnoit même la communion à ceux qui alloient se battre, ainsi que cela fut pratiqué en 1404 à l'égard des sept François qui se battirent contre sept Anglois; & le vainqueur encore tout couvert du sang de son adversaire, venoit à l'église faire son action de grâces, offrir les armes de son ennemi, ou faire quelqu'autre offrande.

Le dernier *duel* qui fut autorisé publiquement, fut le combat qui se fit en 1547 entre Guy Chabot fils du sieur de Jarnac, & François de Vivonne sieur de la Chataigneraye: ce fut à Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi & de toute la cour. Les parties se battirent à pié avec l'épée; Vivonne y fut blessé,

& mourut de ses blessures : le roi Henri II. fit dès ce moment vœu de ne plus permettre les *duels*.

Mais quoiqu'on eût cessé de permettre en justice le *duel*, comme une preuve juridique pour décider les questions douteuses, les *duels* que les parties faisoient sans permission, & ordinairement pour des querelles d'honneur, furent pendant long-tems très-communs.

Le maréchal de Brissac en Piémont voyant la fureur des *duels*, imagina de les permettre, mais d'une façon si périlleuse, qu'il en ôta l'envie à ceux qui auroient pû l'avoir, ayant ordonné que l'on se battoit sur un pont entre quatre piques, & que le vaincu seroit jetté dans la rivière, sans que le vainqueur pût lui donner la vie.

L'édit de 1569 ordonna que nul ne pourroit poursuivre au sceau l'expédition d'aucune grace où il y auroit soupçon de *duel* ou rencontre préméditée, qu'il ne fût actuellement prisonnier à la suite du roi, ou bien dans la principale prison du parlement dans le ressort duquel le combat auroit été fait ; & qu'après qu'il auroit été vérifié qu'il n'étoit en aucune sorte contrevenu à l'édit, & que le roi auroit pris sur ce l'avis des maréchaux de France, Sa Majesté se réservoit d'accorder des lettres de remission en connoissance de cause.

L'ordonnance de Blois, art. 194, renouvela les défenses faites précédemment contre les *duels*, & d'expédier pour ces cas aucunes lettres de grace ; ajoutant que s'il en étoit accordé quelque une par importunité, les juges n'y auroient aucun égard, encore qu'elles fussent signées du roi, & contre-signées par un secrétaire d'état.

Le parlement de Paris défendit aussi sévèrement les *duels*, comme on voit par un arrêt de la tournelle du 26 Juin 1599, portant défenses à tous sujets du roi, de quelque qualité & condition qu'ils fussent, de prendre de leur autorité privée par *duels*, la réparation des injures & outrages qu'ils prétendroient avoir reçus ; leur enjoit de se pourvoir par-devant les juges ordinaires, sur peine de crime de lèse-majesté, confiscation de corps & de biens, tant contre les vivans que contre les morts ; ensemble contre tous gentilshommes & autres qui auroient favorisé ces combats & assisté aux assemblées faites à l'occasion des querelles, comme transgresseurs des commandemens de Dieu, rebelles au roi, infracteurs des ordonnances, violateurs de la justice, perturbateurs du repos & tranquillité publique ; & il fut enjoit à tous gouverneurs, baillis & autres officiers d'y tenir la main.

Les défenses contre les *duels* furent renouvelées par Henri IV. en 1609, par Louis XIII. en 1611, 1613, 1614, 1617 ; par un édit du mois d'Août 1623, & une déclaration du 26 Juin 1624, une autre de 1626, & un règlement du mois de Mai 1634.

Mais toutes ces lois multipliées furent sans aucun fruit jusqu'au tems de Louis XIV. lequel défendit les *duels* encore plus rigoureusement que ses prédécesseurs, & tint la main à l'exécution des réglemens, comme on voit par ses édits du mois de Juin 1643, & de 1651 ; par l'ordonnance de 1670, tit. xvj. art. 4. & par plusieurs déclarations des mois d'Août 1679, Décembre 1704, & 28 Décembre 1711.

La déclaration du mois d'Août 1679 peut être regardée comme le siège de la matière, étant le règlement le plus ample, & les autres réglemens postérieurs ne servant que d'explication à celui-ci. Le roi exhorte d'abord tous ses sujets à vivre en paix, de garder le respect convenable à chacun, selon sa qualité ; de faire tout ce qui dépendra d'eux pour prévenir tous différends, débats & querelles, sur-tout celles qui peuvent être suivies de voies de fait ; de se donner les uns aux autres tous les éclaircissimens né-

Tome V.

cessaires sur les plaintes qui pourroient survenir entre eux, déclarant que ce procédé sera réputé un effet de l'obéissance due au roi.

Les maréchaux de France, les gouverneurs des provinces, ou en leur absence les commandans & les lieutenans des maréchaux de France, sont chargés de terminer tous les différends qui pourroient arriver entre les sujets du roi, suivant le pouvoir qui leur en étoit déjà donné par les anciennes ordonnances.

Ceux qui assisteront ou se rencontreront, quoiqu'inopinément, aux lieux où se commettront des offenses à l'honneur, soit par des rapports ou discours injurieux, soit par des manquemens de promesse ou parole donnée, soit par démentis, coup de main ou autres outrages, sont obligés d'en avertir les maréchaux de France ou autres personnes dénommées ci-devant, à peine d'être réputés complices desdites offenses, & d'être poursuivis comme y ayant tacitement contribué, pour ne s'être pas mis en devoir d'en empêcher les suites.

Les maréchaux de France & leurs lieutenans, les gouverneurs ou commandans des provinces, ayant avis de quelque différend entre gentilshommes & autres faisant profession des armes, doivent aussi-tôt leur défendre toutes voies de fait, & les faire assigner devant eux, & s'ils craignent quelque infraction à ces ordres, leur envoyer des archers ou gardes de la connétablie, pour se tenir près des parties, & à leurs frais, jusqu'à ce qu'elles se soient rendues devant celui qui les aura fait appeler.

Les officiers dont on vient de parler ayant le pouvoir de rendre des jugemens souverains sur le point d'honneur & réparation d'offenses, doivent accorder à l'offensé une réparation dont il ait lieu d'être content.

Si l'offense blesse aussi le respect dû aux lois & ordonnances, le coupable pourra en outre être condamné à tenir prison ou au bannissement, & en une amende.

Les différends entre gentilshommes, pour la chasfe, les droits honorifiques des églises, & droits féodaux & seigneuriaux, seront réglés de même avec des arbitres convenus par les parties, le tout sans frais, sauf l'appel au parlement.

Au cas qu'un gentilhomme refuse ou diffère sans cause légitime d'obéir aux ordres des juges du point d'honneur, il y sera contraint, soit par garnison ou par emprisonnement, & s'il ne peut être pris, par saisie & annotation de ses biens.

Ceux qui ayant eu des gardes des maréchaux de France ou autres juges du point d'honneur, s'en seront dégagés, doivent être punis avec rigueur.

Celui qui se croyant offensé, fera un appel à qui que ce soit, demeurera déchû de toute satisfaction, tiendra prison pendant deux ans, & sera condamné en une amende qui ne pourra être moindre de la moitié d'une année de ses revenus, & sera suspendu de toutes ses charges, & privé du revenu d'icelles durant trois ans : ces peines peuvent même être augmentées, selon les circonstances.

Si celui qui est appelé, au-lieu de refuser l'appel & d'en donner avis aux officiers préposés pour cet effet, va sur le lieu de l'assignation, ou fait effort pour y aller, il sera puni des mêmes peines que l'appellant.

Ceux qui auront appelé pour un autre, ou qui auront accepté l'appel sans en donner avis, seront punis de même.

Si l'appel est fait par un inférieur à ceux qui ont droit de le commander, il tiendra prison pendant quatre ans, & sera privé pendant ce tems de l'exercice de ses charges, & de ses gages & appointemens. Si c'est un inférieur qui appelle un supérieur ou sei-

X ij

gneur, outre les quatre ans de prison il sera condamné à une amende au moins d'une année de son revenu ; & si les chefs ou supérieurs reçoivent l'appel, ils seront punis des mêmes peines.

Ceux qui seront cassés pour de tels crimes, en cas de vengeance contre ceux qui les auront remplacés, ou en cas de récidive ou qu'ils aient appelé des secours, tiendront prison six ans, & payeront une amende de six ans de leur revenu.

Si l'appellant & l'appelé en viennent au combat, encore qu'il n'y ait aucun de blessé ni tué, le procès leur sera fait ; ils seront punis de mort, leurs biens meubles & immeubles confisqués, le tiers applicable aux hôpitaux du lieu, & les deux autres tiers aux frais de capture & de justice, & à ce que les juges pourront accorder aux femmes & enfans pour alimens. Si c'est dans un pays où la confiscation n'a pas lieu, l'amende sera de la moitié des biens au profit des hôpitaux. Le procès doit aussi être fait aux morts, & leurs corps privés de la sépulture ecclésiastique.

Les biens de celui qui a été tué & du survivant, sont régis par les hôpitaux pendant le procès pour *duel*, & les revenus employés aux frais du procès.

Ceux qui se défiant de leur courage, auront appelé des seconds, tiers ou autre plus grand nombre de personnes, outre la peine de mort & de confiscation, seront dégradés de noblesse, déclarés incapables de tenir aucunes charges, leurs armes noircies & brisées publiquement par l'exécuteur de la haute justice : leurs successeurs seront tenus d'en prendre de nouvelles : les seconds, tiers ou autres assistants seront punis des mêmes peines.

Les roturiers non portant les armes, qui auront appelé en *duel* des gentilshommes, ou suscité contre eux d'autres gentilshommes, sur-tout s'il s'en est suivi quelque grande blessure ou mort, seront pendus, tous leurs biens confisqués, les deux tiers pour les hôpitaux, l'autre pour les frais du procès, alimens des veuve & enfans, & pour la récompense du dénonciateur.

Les domestiques & autres qui portent sciemment des billets d'appel, ou qui conduisent au lieu du *duel*, sont punis du fouet & de la fleur-de-lis pour la première fois. & en cas de récidive, des galères perpétuelles.

Ceux qui sont spectateurs du *duel*, s'ils y sont venus exprès, sont privés pour toujours de leurs charges, dignités & pensions ; s'ils n'en ont point, le quart de leurs biens est confisqué au profit des hôpitaux, ou si la confiscation n'a pas lieu, une amende de même valeur.

Les rencontres sont punies de même que les *duels* : on punit aussi rigoureusement ceux qui vont se battre hors du royaume.

Il est défendu de donner asyle aux coupables, à peine de punition.

Si les preuves manquent, les officiaux doivent décerner des monitoires.

Les cours de parlement peuvent aussi ordonner à ceux qui se seront battus en *duel*, de se rendre dans les prisons ; & en cas de contumace, ils peuvent être déclarés atteints & convaincus, & condamnés aux peines portées par les édits, leurs biens confisqués, même sans attendre les cinq années de la contumace ; leurs maisons seront rasées, & leurs bois de haute-futaie coupés jusqu'à certaine hauteur, suivant les ordres que le roi donnera, & les coupables déclarés infames & dégradés de noblesse.

Le procès pour crime de *duel* ne peut être poursuivi que devant les juges de ce crime, sans que l'on puisse former aucun règlement de juge.

Personne ne peut poursuivre l'expédition de let-

tres de grace, lorsqu'il y a soupçon de *duel* ou rencontre préméditée, qu'il ne soit actuellement dans les prisons, & qu'il n'ait été vérifié qu'il n'a point contrevenu au règlement fait contre les *duels*.

La déclaration de 1679, d'où sont tirées les dispositions que l'on vient de rapporter en substance, confirme aussi le règlement des maréchaux de France, du 22 Août 1653, & celui du 22 Août 1679.

Cette déclaration porte encore que lorsque dans les combats il y aura eu quelqu'un de tué, les parens du mort pourront se rendre parties dans trois mois contre celui qui aura tué ; & s'il est convaincu du crime, la confiscation du mort sera remise à celui qui aura poursuivi, sans qu'il ait besoin d'autres lettres de don.

Le crime de *duel* ne s'éteint ni par la mort, ni par aucune prescription de vingt ni de trente ans, ni autre, à moins qu'il n'y ait ni exécution, ni condamnation, ni plainte : il peut être poursuivi contre la personne, ou contre sa mémoire.

Enfin le roi par cette déclaration promet, foi de roi, de n'accorder aucune grace pour *duel* & rencontre, sans qu'aucune circonstance de mariage ou naissance de prince, ou autre considération, puisse y faire déroger.

Le règlement de MM. les maréchaux de France, du 22 Août 1653, porte entr'autres choses, que ceux qui seront appelés en *duel*, doivent répondre qu'ils ne peuvent recevoir aucun lieu pour se battre, ni marquer les endroits où on les pourroit rencontrer... qu'ils peuvent ajoûter que si on les attaque ils se défendront ; mais qu'ils ne croient pas que leur honneur les oblige à aller se battre de sang-froid, & contrevenir ainsi formellement aux édits de Sa Majesté, aux lois de la religion, & à leur conscience.

Que lorsqu'il y aura eu quelque démêlé entre gentilshommes, dont les uns auront promis & signé de ne point se battre, & les autres non, ces derniers seront toujours réputés agresseurs, à moins qu'il n'y ait preuve du contraire.

La déclaration du 28 Octobre 1711 adjuge aux hôpitaux la totalité des biens de ceux qui seront condamnés pour crime de *duel*.

Le Roi à-présent régnant fit serment à son sacre de n'exempter personne de la rigueur des peines ordonnées contre les *duels* ; & par un édit du mois de Février 1729, il renouvela les défenses portées par les précédens réglemens, & expliqua les dispositions auxquelles on auroit pu donner une fausse interprétation pour les éluder : & il est dit que comme les peines portées par les réglemens n'avoient pas été jusqu'alors suffisantes pour arrêter le cours de ces desordres, les maréchaux de France & autres juges du point d'honneur pourront prononcer des peines plus graves, selon l'exigence des cas.

Il y a encore une autre déclaration du 12 Avril 1723, concernant les peines & réparations d'honneur, à l'occasion des peines & menaces entre gentilshommes & autres. Nous ne nous étendrons pas ici sur cet objet, parce qu'on aura occasion d'en parler aux mots INJURE, MARÉCHAUX DE FRANCE, POINT D'HONNEUR & RÉPARATION.

L'analyse qui vient d'être faite des derniers réglemens concernant les *duels*, prouve que l'on apporte présentement autant d'attention à les prévenir & les empêcher, que l'on en avoit anciennement pour les permettre.

Les souverains des états voisins ont aussi défendu sévèrement les *duels* dans les pays de leur domination, comme on voit par un placard donné à Bruxelles le 23 Novembre 1667. (A)

DUFFEL, (*Géog. mod.*) ville du Brabant autrichien, dans les Pays-Bas ; elle est sur la Nefse, entre Liere & Malines.

DUISBOURG, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, au cercle de Westphalie, & au duché de Cleves; elle est sur la Roër proche le Rhin, & elle appartient au roi de Prusse. *Long.* 24. 25. *lat.* 51. 24.

* DUITÉ, f. f. (*Manufact. en laine, en soie, &c.*) c'est un terme général d'ourdisage. C'est ainsi qu'on appelle le jet de trame de chaque coup de navette, lorsqu'il sert à faire le corps de l'étoffe. Les Rubaniers me paroissent y attacher une autre idée, & entendre par la *duité* la portion de chaîne qui leve ou baisse à chaque mouvement de marche, ou même l'ouverture qui est formée alors par la portion qui leve ou baisse, & par la portion qui reste en repos.

* DUIT, f. m. pl. *terme de Pêche.* Les *duits* sont des pêcheries de pierre. Il y en a de construits à l'embouchure de la Loire. Ce sont des chaussées faites de pieux & de cailloux, sur une même direction tout-à-travers d'une rivière, mais sur-tout dans les lieux où le flot se fait sentir à chaque marée. Pour construire ces pêcheries, on enfonce des pieux, entre lesquels on place des pierres seches; ces pierres surmontent ordinairement d'un pié au moins la tête des pieux. On se livre à ce travail pendant l'été, lorsque les eaux basses donnent la facilité de former aisément ces pêcheries. Il y a dans le tems de la pêche, sur ces pêcheries, jusqu'à dix, douze, quinze à vingt piés d'eau; il y en a quelquefois à peine deux ou trois piés; & si les maigres eaux viennent au commencement de l'été, on voit souvent paroître le ventre des nasses. On a observé par-tout le tort qu'elles font à la pêche, & l'embarras qu'elles causent à la navigation. Le passage qu'elles laissent à une barque dans le milieu du canal de la rivière, ne s'étend pas au-delà de trois à quatre brasses au plus, & la négligence d'y tenir des balises occasionne de fréquens accidens.

La pêche des lamproies aux nasses sur les *duits*, commence à Noël, lorsque le tems est convenable, & qu'il n'y a point de glace.

Ces nasses ou paniers d'osiers ont environ 6 piés de long; l'ouverture en est large; elle est en forme de gueule de four ou d'ouverture de verveux; elles ont un gros ventre de la grosseur d'environ un tierçon, les tiges assez serrées pour qu'on ne puisse placer les doigts entre-deux sans les forcer un peu; le dessous plat, & le goulet, qui commence dès l'entrée, va presque jusqu'au bout, où la nasse forme une petite gorge, & où il y a une espece d'anse ou d'organeau aussi d'osier.

Il y a tout-à-fait au fond une ouverture bouchée, dans les unes d'un tampon de paille ou de foin, dans les autres d'une petite porte d'osier arrêtée avec une cheville; c'est par cette ouverture que les Pêcheurs tirent hors des nasses les lamproies qui se sont prises.

Pour tendre les nasses & les placer sur les *duits*, les Pêcheurs passent dans l'anse d'osier ou l'organeau un lien de bois ou d'osier tors, qu'ils nomment *treffeau*; ce lien est fait en forme de cordage; il est de la longueur de cinq à six brasses & plus; à l'autre bout du treffeau ils amarrent une grosse pierre de cent à cent cinquante livres pesant, & qu'une seule personne ne sauroit relever. Cette espece d'ancre est posée à mont du *duit*; chaque nasse a son treffeau & sa pierre; on l'arrête sur le *duit* de maniere que l'ouverture en est inclinée vers le fond de la rivière, & qu'il n'y a que le bout de la nasse élevé sur la pierre du *duit*; l'ouverture en est aval ou exposée à la mer; & comme pendant le tems de cette pêche il n'y a point de marée dans la rivière, au-dessus du pelerin, qui puisse refouler le courant, le cours de l'eau laisse sur le *duit* les nasses de la même maniere que les Pêcheurs les y ont placées. Ces instrumens restent trois ou quatre mois à l'eau: si ces pêcheurs n'imitoient

pas ceux qui font la pêche des éperlans à la nasse, en se servant de treffeau, les cordages de chanvre qu'ils employeroient seroient bien-tôt pourris.

Ils ont une toile ou un petit bateau lorsqu'ils relevent des nasses, & retirent les lamproies qui y sont entrées: ils accrochent avec une hampe ou gaffe le treffeau de la nasse, sans être obligés d'en remuer la pierre; & après qu'ils en ont tiré les lamproies, ils les replacent de même. Le nombre des nasses sur un *duit* est proportionné à sa longueur; elles se joignent l'une à l'autre côte à côte, & l'on en compte sur un même *duit*, quarante, cinquante, soixante, & plus.

Les Pêcheurs visitent leurs nasses une fois toutes les 24 heures.

Les lamproies qui proviennent de cette sorte de pêche, ne sont pas si estimées que celles qui se pêchent avec les rets coulans nommés *lampresses*, parce que le poisson est retiré de ces derniers filets sur le champ; au lieu que celui qui se prend dans les nasses peu de tems après qu'elles ont été visitées, s'y fatigue beaucoup par les efforts qu'il fait pour sortir, ce qui le maigrit extrêmement. Voyez les *explications de nos Planches de Pêche*, & dans ces *Planches la construction, la figure, & la disposition des duits*.

DULCIFICATION, f. f. (*Chimie.*) La *dulcification* est une opération par laquelle on a prétendu tempérer l'activité des acides minéraux, par le moyen de l'esprit-de-vin.

Les acides ainsi corrigés s'appellent *acides dulcifiés*; quelques anciens leur ont donné le nom d'*aqua temperata*.

Comme l'action réciproque de l'esprit-de-vin & de chacun des trois acides est très-différente, il n'est pas possible de statuer la moindre chose sur la *dulcification* en général. Voyez *acide de vitriol*, *acide de nitre*, *acide de sel marin*, aux mots VITRIOL, NITRE, SEL MARIN. (b)

DULCIGNO ou DOLCIGNO, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie en Europe, dans la haute Albanie; elle est sur le Drin, près de l'ancien *Dulcigno*. *Longit.* 37. 2. *lat.* 41. 54.

DULCINISTES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) hérétiques ainsi nommés de leur chef Dulcin ou Doucin, qui parut au commencement du xiv. siècle.

Cet hérésiarque se vantoit d'être envoyé du ciel pour annoncer aux hommes le regne de la charité; & il s'abandonnoit à toutes sortes d'impuretés, & les permettoit à ses sectateurs, comme un attrait pour multiplier ses partisans. Ils méprisoient, aussi-bien que lui, le pape & les ecclésiastiques, & regardoient Dulcin comme le chef du troisieme regne; car ils assûroient que celui du Pere avoit duré depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ; que celui du Fils étant expiré à l'an 1300, celui du Saint-Esprit commençoit alors sous la direction de Dulcin. Il fut pris & brûlé: mais ses erreurs, qu'il avoit semées dans les Alpes, lui survécurent; elles étoient à-peu-près les mêmes que celles des Vaudois, avec lesquels ils se confondirent dans les vallées de Dauphiné & de Piémont, & s'unirent enfin aux Protestans. Voyez VAUDOIS. *Chambers.* (G)

DULECH, (*Medecine.*) nom que Paracelse donne à la partie tartareuse du sang humain. Il prétend que c'est elle qui forme la pierre de la vessie, & les autres qui se forment dans les animaux.

DULMEN, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, au cercle de Westphalie, dans l'évêché de Munster; c'est le chef lieu de la contrée du même nom.

DULIE, f. f. (*Théologie.*) service ou servitude; terme usité parmi les Théologiens, pour exprimer le culte qu'on rend aux Saints. Le culte de *dulie* est un honneur rendu aux Saints à cause des dons excellens & des qualités surnaturelles dont Dieu les a favorisés. Les protestans ont affecté de confondre ce

culte, que les catholiques rendent aux Saints, avec le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu seul : mais outre que ceux-ci, en expliquant leur croyance, se sont fortement recriés sur l'injustice & la fausseté de cette imputation, on peut dire que l'Eglise a toujours pensé sur cet article, comme Saint Augustin le remontoit aux Manichéens : *Colimus ergo martyres*, dit ce pere, *eo cultu dilectionis & societatis quo & in hac vitâ coluntur sancti Dei homines. . . . at vero illo cultu qui græcè latria dicitur . . . cum sit quædam propriè divinitati debita servitus, nec colimus, nec colendum docemus nisi unum Deum. Lib. XX. contra Faustum, cap. xxj.* C'est le culte de la premiere espece, que les Catholiques appellent *culte de dulie*, & qu'ils rendent aux Saints; ce mot vient de δούλος, *esclave*. Le culte de la seconde espece n'est dû qu'à Dieu, & se nomme *latrie* Voyez **CULTE & LATRIE.** (G)

DUMBLANC, (Géog. mod.) ville d'Ecosse, dans le Monteith; elle est sur la Theſth. Long. 14. 16. lat. 56. 34.

DUMFERMLING, (Géog. mod.) ville d'Ecosse, dans la province de Fife. Long. 15. 15. lat. 55. 54.

DUN, (Géog. mod.) ville de France, au duché de Bar, sur la Meuse. Long. 22. 52. lat. 49. 22.

DUN-LE-ROI, (Géog. mod.) ville de France, dans le Berry, sur l'Aurone. Longit. 20^d. 14'. 6". lat. 46^d. 53'. 5".

DUNA (LA), Géog. mod. riviere de la Russie Européenne; elle a sa source au duché de Riscow, près de la source du Volga, & elle se jette dans le golfe de Riga, proche le fort de Dunamund.

DUNALMA, f. m. (Hist. mod.) fête des Turcs, qui dure sept jours & sept nuits. Ils la célèbrent à la premiere entrée du grand seigneur dans une ville, ou lorsqu'on a reçu la nouvelle de quelqu'événement heureux & intéressant pour l'état, comme le gain d'une bataille. Ils la nomment autrement *zine* ou *ezine*. Alors les travaux cessent. On fait des décharges d'artillerie, des salves de mousqueterie, & l'on tire des feux d'artifice. Les rues sont tapissées & jonchées de fleurs, & le peuple y fait des festins. Ricaut, de l'empire Ottoman, & Chambers. (G)

DUNBAR ou **DUMBAR**, (Géog. mod.) ville d'Ecosse, dans la province de Lothian. Long. 15. 23. lat. 56. 12.

DUNBARTON ou **DUNBRITTON**, (Géog. mod.) ville de l'Ecosse méridionale, capitale du comté de Lenox; elle est au confluent du Leven & de la Clyde. Long. 13. 15. lat. 56. 38

DUNDALKE, (Géog. mod.) ville d'Irlande, au comté de Louth, dans la province d'Ulster. Long. 11. 6. lat. 54. 1.

DUNDÉE, (Géog. mod.) ville de l'Ecosse septentrionale, dans la province d'Angus; elle est sur la Tay. Long. 15. 5. lat. 56. 42.

DUNEBOURG, (Géog. mod.) forteresse de la Livonie polonoise; elle est sur la Duna.

DUNEMONDE, (Géog. mod.) fort de Curlande; il est à l'embouchure de la Duna. Long. 42. lat. 57.

DUNES, f. f. pl. (Marine.) on donne ce nom à des hauteurs détachées les unes des autres ou petites montagnes de sable, qui se trouvent le long d'une côte sur le bord de la mer. (Z)

DUNETTE, f. f. (Marine.) c'est le plus haut étage de l'arrière d'un vaisseau. Voyez Pl. I. la *dunette* marquée H. (Z)

DUNFREIS, (Géog. mod.) ville de l'Ecosse méridionale, dans la province de Nithisdale; elle est sur le Nith. Long. 13. 50. lat. 55. 8.

DUNG, f. m. (Commerce.) petit poids de Perse, qui fait la sixieme partie du mescal. Il faut trois mille six cents *dungs* ou environ pour faire le petit batman de Perse, qu'on appelle *batman de tauris*, & à peu

près 7200 pour le grand batman, autrement *batman de roi* ou *cati*, à prendre le petit batman pour cinq livres quatorze onces, & le grand pour onze livres douze onces poids de marc.

Le *dung* a au-dessous de lui le grain d'orge, qui n'en vaut que la quatrieme partie; de sorte que le batman de tauris pese environ 14400 grains d'orge, & le batman de roi environ 28800. Voyez **BATMAN**. Voyez les dictionn. du Comm. de Trév. & de Chambers.

DUNGARRES, f. f. pl. (Comm.) toiles de coton qui viennent de Surate, sous les noms de *dungarris broun*, ou toiles de coton écruës; & de *dungarris whit*, ou toiles de coton blanches.

DUNGARVAN, (Géog. mod.) ville d'Irlande, dans la province de Munster, au comté de Waterfort. Long. 10. 12. lat. 52. 2.

DUNGEANNON ou **DUNCANNON**, (Géog. mod.) ville d'Irlande, au comté de Wexford, dans la province de Leinster.

DUNKEL, (Géog. mod.) ville d'Ecosse, en Perthshire; elle est sur le Tay. Long. 14. 10. lat. 56. 55.

DUNKERQUE, (Géog. mod.) ville de France, au comté de Flandres. Long. 20^d. 2'. 52". lat. 51^d. 2'. 4".

DUNLAUCASTLE, (Géog. mod.) ville d'Irlande, au comté d'Emtrim, dans la province d'Ulster; elle est située sur un rocher qui fait face à la mer, & elle est séparée de la terre ferme par un fossé.

DUNNEGAL ou **DUNGAL**, (Géog. mod.) ville d'Irlande, capitale du comté de même nom. Long. 9. 28. lat. 54. 36.

DUNOIS (LE), Géog. contrée de France, dans la Beauce, avec titre de comté; Châteaudun en est la capitale.

DUNS, (Géog. mod.) ville à marché, de l'Ecosse méridionale, au comté de Mers. Lat. 55. 58. Long. 15. 15.

DUO, f. m. (Musique.) en Musique s'entend en général de toute musique à deux parties; mais aujourd'hui on a restreint le sens de ce mot à deux parties récitantes, vocales ou instrumentales, à l'exclusion des accompagnemens qui ne sont comptés pour rien. Ainsi l'on appelle *duo* une Musique à deux voix, quoiqu'elles aient une troisieme partie pour la basse continue, & d'autres pour la symphonie. En un mot pour constituer un *duo*, il faut deux parties principales entre lesquelles le sujet soit également distribué.

Les regles du *duo*, & en général de la composition à deux parties, sont les plus rigoureuses de la Musique; on y défend plusieurs passages, plusieurs mouvemens qui seroient permis à un plus grand nombre de parties; car tel passage ou tel accord qui plaît à la faveur d'un troisieme ou d'un quatrieme son, sans eux choqueroit l'oreille. D'ailleurs on ne seroit pas pardonnable de mal choisir, quand on n'a que deux sons à prendre dans chaque accord. Ces regles étoient encore bien plus sévères autre fois; mais on s'est un peu relâché sur tout cela dans ces derniers tems, où tout le monde s'est mis à composer.

De toutes les parties de la Musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le *duo*, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la lettre sur Omphale a déjà remarqué que les *duo* sont hors de la nature; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain tems, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la tragédie où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est possible le *duo* en dialogue, & ce premier soin re-

garde le poëte ; ce qui regarde le musicien , c'est de trouver un chant convenable au sujet, & distribué de telle sorte, que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui doit se faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans & renforcés, le *fortissimo* de l'orchestre pour des instans de desordre & de transport, où les acteurs semblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une musique douce & affectueuse avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse ; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer ; & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les *duo* doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les opéra italiens.

Mais sans insister sur les *duo* tragiques, genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis citer un *duo* comique qui y est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, s'il a des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la *Serva Padrona*, *Lo conosco a quegli' occhietti*, &c. *Lettre sur la Musique Française.* (S)

DUODENAL, adj. en Anat. épithète de quelques parties relatives au duodenum. Voyez **DUODENUM**.

L'artere & la veine duodénale. L'une est la branche d'une artere que le duodenum reçoit de la cœliaque, à laquelle répond une veine du même nom, qui renvoie le sang à la veine-porte. Voyez **VEINE & ARTERE.** (L)

DUODENUM, f. m. terme d'Anatomie ; c'est le premier des intestins grêles ou petits boyaux, celui qui reçoit de l'estomac les alimens dont la chyli-fication est à moitié faite. Voyez l'article **INTESTINS**.

On l'appelle *duodenum*, à cause qu'il est long de douze doigts ; c'est pourquoi quelques-uns le nomment *dodecadactylum*.

Le *duodenum* vient du pylore ou de l'orifice droit de l'estomac ; de-là descendant vers l'épine de droit à gauche, il se termine où commencent les circonvolutions du reste.

Ses tuniques sont plus épaisses, & sa cavité ou canal moindre que ceux des autres intestins : à son extrémité la plus basse sont deux canaux qui s'ouvrent dans sa cavité ; l'un qui vient du foie & de la vésicule du fiel, appelé le *canal commun cholidoque* ; & l'autre qui vient du pancréas, appelé *pancréatique*. Voyez **CHOLIDOQUE & PANCRÉATIQUE**.

Le *duodenum* est parfaitement droit ; mais l'intestin jejunum fait différens tours & inflexions. La raison en est que la bile & le suc pancréatique se mêlant au commencement de ces intestins ou à l'extrémité du *duodenum*, précipiteroient trop rapidement sans ces circonvolutions non-seulement les parties grossières des excréments, mais encore le chyle lui-même. Voyez **BILE, EXCRÉMENT, &c. Chambers.** (L)

Maladies du duodenum. Cette première portion du canal intestinal est regardée par quelques auteurs, & particulièrement par Frédéric Hoffman, comme

un estomac succenturial, c'est-à-dire un substitut de ce viscere, en tant qu'il semble que l'ouvrage de la digestion qui a été bien avancé dans le ventricule se perfectionne principalement dans le *duodenum*.

Ce sentiment est fondé sur les considérations suivantes : cet intestin a de plus fortes tuniques ; & il est plus large que les autres intestins grêles, selon l'observation de plusieurs grands anatomistes, tels que Vesale, Weslingius, Diemerbroeck. Il a une courbure en forme de cul-de-sac propre à retarder le cours des matieres qui y sont contenues, telle qu'il ne s'en trouve point de semblable dans toute la suite des petits boyaux : il est garni d'un plus grand nombre de glandes qui fournissent une grande quantité de suc digestif salivaire, semblable au suc gastrique, plus fluide que la lymphe qui se sépare dans les autres glandes intestinales ; il n'a point de veines lactées ; il n'est point flotant dans la duplicature du mesentere, comme tous les autres boyaux.

Par tous ces caracteres le *duodenum* a beaucoup de rapport avec l'estomac : il a de plus que ce viscere trois différens menstres qui s'y répandent abondamment : savoir la bile hépatique, la cystique, & le suc pancréatique, qui en se mêlant avec la pâte alimentaire fournie par l'estomac, dissolvent les matieres grasses, résineuses, qui ont éludé l'action des sucs digestifs de l'estomac, qui n'ont pas les qualités propres pour les pénétrer. Les matieres salines, gommeuses, sont aussi ultérieurement dissoutes par la lymphe des glandes de Brunner & du pancréas ; en sorte que le chyme, après avoir éprouvé aussi l'action des parois musculaires de cet intestin qui exerce une sorte de trituration, qui tend à broyer & à mêler plus intimement les matieres inquitines avec les étrangères, sort du *duodenum* en état de commencer à fournir à la sécrétion du chyle, dans les premières veines lactées qui se trouvent dans le jejunum ; & la matiere alimentaire paroît avoir été plus changée, plus élaborée depuis qu'elle est sortie de l'estomac, qu'elle ne l'avoit été par toutes les puissances dont elle avoit précédemment éprouvé l'action combinée.

Ainsi autant que la fonction de cet intestin est importante dans l'économie animale saine, autant ses lésions peuvent-elles influer pour la troubler. C'est sur ce fondement que Vanhelmont & Sylvius Deleboë ont voulu en tirer la cause de presque toutes les maladies, & qu'ils ont tenté d'en rendre raison d'après leur système : ils raisonnaient sur de faux principes, en supposant l'effervescence de la bile avec le suc pancréatique ; mais les conséquences qu'ils en inféroient étoient conformes à l'expérience de tous les tems, qui a fait regarder le *duodenum* comme le foyer, le siège d'un grand nombre de causes morbifiques, par la disposition qui s'y trouve à ce que les matieres qui y sont contenues, y soient retenues, y crou-pissent, y contractent de mauvaises qualités, s'y pourrissent ; l'air dont elles sont imprégnées, s'en dégage, se gonfle, & y cause des flatuosités si ordinaires aux mélancholiques, aux hypocondriaques, aux hystériques : ce qui arrive sur-tout par la stagnation de la bile, ensuite du relâchement, ou même du resserrement spasmodique de ce boyau. D'où résultent quelquefois des douleurs très-vives qui répondent aux lombes, & que l'on prend souvent pour l'effet d'une colique néphrétique, des constipations opiniâtres, des suppressions de bile qui donnent lieu à la jaunisse ; des vertiges, des mouvemens convulsifs, des attaques d'épilepsie, des fièvres intermittentes, &c. La matiere de la transpiration diminuée ou supprimée, celle de la goutte rentrée dans la masse des humeurs, se portent aussi souvent par les pores biliaires ou pancréatiques dans la cavité du *duodenum*, dont elles irritent les tuniques par leur acri-

monie, & établissent la cause de la diarrhée, du téniesme, de la dysenterie. La colere qui agite fortement les humeurs, & fait couler la bile en abondance dans le *duodenum*, est par cette raison la cause de bien des maux qui en résultent.

Ce sont toutes ces considérations qui ont donné lieu à la règle de pratique, qui consiste à faire toujours beaucoup d'attention à l'état des premières voies, & particulièrement à celui de l'estomac & du *duodenum*; d'où on tire très-souvent l'indication de les vider des matières corrompues qui s'y sont fixées: ce que l'on fait principalement par le moyen des vomitifs employés avec prudence, qui sont dans plusieurs cas l'unique remède auquel on puisse avoir recours avec succès, & avec lequel on emporte souvent la cause de grandes maladies, s'ils sont placés au commencement. Il est plus court d'évacuer l'humeur morbifique par la voie du vomissement que de lui faire parcourir toute la longueur des boyaux; d'ailleurs elle élude souvent l'action des simples purgatifs.

Après l'usage des évacuans, on doit s'appliquer à corriger le vice dominant dans le *duodenum*; s'il pèche par un resserrement spasmodique, par trop de tension, par une disposition inflammatoire, par une irritation causée par l'acrimonie de la bile, il faut employer les délayans anodins, émolliens, adoucissans, nitreux, acidiuscules, qui doivent même être placés avant tout autre remède, si les évacuans vomitifs ou purgatifs sont contr'indiqués par l'ardeur & le sentiment douloureux, ou par la trop grande tension des tuniques intestinales, sur-tout dans la région épigastrique. Si c'est par le relâchement de ce boyau que les humeurs s'y ramassent & y dégèrent, il faut s'appliquer à rétablir le ressort de ses tuniques par tout ce qui est propre à les fortifier, à ranimer le mouvement péristaltique: ce que l'on pourra faire par le moyen des remèdes amers, tels que la rhubarbe, l'aloès, avec les martiaux; on pourra y joindre les absorbans, s'il y a de l'acidité prédominante, comme aussi des correctifs appropriés, tels que les précipitans alkalis: on employe les carminatifs, s'il y a beaucoup de ventosités, &c. Voyez la dissertation d'Hoffman de *duodeno multorum malorum causâ*, d'où cet article est extrait. Voyez aussi BILE, PANCRÉAS. (d)

DUPLICATA, f. m. (*Jurisprud.*) est un terme de la basse latinité qui signifie un double d'un acte. Cette façon de parler est venue du tems que l'on rédigeoit les actes en latin, ce qui s'est pratiqué jusqu'au tems de François I. Ducange dit que *duplicata* est synonyme de *diploma* ou *diploma*, qui vient du grec διπλόω, *duplico*; & en effet le diplome ou diplôme a été ainsi appelé de ce que le parchemin sur lequel l'acte est écrit, est ordinairement redoublé & forme un repli; dans notre usage on expédie par *duplicata* certains actes dont on a besoin d'avoir un double, ce qu'on appelle en Bretagne *un autan*. On se sert principalement de ce terme pour les secondes expéditions que les secrétaires d'état font des brevets, dépêches du roi, & autres actes semblables; on met aussi *pro duplicata* sur les secondes expéditions des lettres de chancellerie. On donne de même des quittances de capitation, & autres par *duplicata*, lorsqu'elles premières sont perdues, ou que l'on a besoin d'en avoir des doubles.

On fait dans l'usage une différence entre *duplicata* & copie collationnée. *Duplicata* est une double expédition tirée sur la minute, au lieu que la copie collationnée n'est ordinairement tirée que sur l'expédition. Cette différence se trouve confirmée dans l'arrêt du parlement de Paris du 2 Septembre 1715, concernant la régence du royaume; la cour ordonne que des *duplicata* de cet arrêt seront envoyés aux

autres parlemens du royaume, & des copies collationnées aux bailliages & sénéchaussées du ressort; pour y être lûes, publiées & registrées, &c. Le parlement de Paris, en envoyant ainsi aux autres parlemens des *duplicata*, leur communique ses arrêts pour les faire registrer; au lieu qu'en envoyant aux bailliages du ressort de simples copies collationnées, il ne fait que suivre la pratique ordinaire, qui est de leur faire exécuter tous les arrêts qu'il donne.

On entend encore quelquefois par *duplicata* le repli du parchemin qui est rendoublé en certaines lettres de chancellerie, & sur lequel on écrit les sentences & arrêts d'enregistrement & vérification, les prestations de serment, & autres mentions semblables. (A)

DUPLICATION, f. f. terme d'Arithmétique & de Géométrie; c'est l'action de doubler une quantité, c'est-à-dire la multiplication de cette quantité par le nombre 2. Voyez MULTIPLICATION.

La duplication du cube consiste à trouver le côté d'un cube, qui soit double en solidité d'un cube donné: c'est un problème fameux que les Géomètres connoissent depuis deux mille ans. Voyez CUBE.

On prétend qu'il fut d'abord proposé par l'oracle d'Apollon à Delphes, lequel étant consulté sur le moyen de faire cesser la peste qui desoloit Athènes, répondit qu'il falloit doubler l'autel d'Apollon qui étoit cubique. C'est pourquoi, dit-on, on l'appella dans la suite le problème deliaque. Nous ne prétendons point garantir cette histoire.

Eratosthenes donne à ce problème une origine plus simple. Un poète tragique, dit-il, avoit introduit sur la scène Minos élevant un monument à Glaucus; les entrepreneurs donnoient à ce monument cent palmes en tout sens; le prince ne trouva pas le monument assez digne de sa magnificence, & ordonna qu'on le fit double. Cette question fut proposée aux Géomètres, qu'elle embarrassa beaucoup jusqu'au tems d'Hippocrate de Chio, le célèbre quadrateur des lunules (voyez LUNULE); il leur apprit que la question se réduisoit à trouver deux moyennes proportionnelles, comme on le verra dans un moment.

Dans la suite l'oracle de Delphes demanda qu'on doublât l'autel d'Apollon; les entrepreneurs, pour exécuter l'ordre du dieu, consulterent l'école platonicienne, qui, comme l'on fait, faisoit une étude & une profession particulière de la Géométrie. Il n'est pas vrai, comme Valere Maxime le raconte, que Platon ait eu recours à Euclide pour résoudre la question: ce ne pouvoit être à Euclide le géometre qui a vécu cinquante ans après lui; ce ne peut être à Euclide de Megare, qui n'étoit occupé que de chimeres & de subtilités dialectiques. Voyez DIALECTIQUE. Ce pouvoit être à Eudoxe de Cnide, qui étoit contemporain de Platon; mais outre que l'histoire n'en parle pas, on fait que Platon donna une solution très-simple du problème; elle ne suppose que la géométrie élémentaire; & Platon étoit assez instruit & assez grand génie, pour trouver tout seul cette solution sans le secours de personne.

Ce problème ne peut être résolu qu'en trouvant deux moyennes proportionnelles entre le côté du cube & le double de ce côté: la première de ces moyennes proportionnelles feroit le côté du cube double. En effet si on cherche deux moyennes proportionnelles x , z , entre a & $2a$, a étant le côté du cube, on aura $a : x :: x : z$ ou $\frac{x}{a} : \frac{z}{a} :: \frac{x}{a} : \frac{z}{a}$; d'où l'on tire $x^3 = 2a^3$, c'est-à-dire que le cube dont le côté est x , sera double du cube dont le côté est a . Voyez MOYENNE PROPORTIONNELLE.

Les Géomètres, tant anciens que modernes, ont donné

Donné différentes solutions de cette question ; on en peut voir plusieurs dans *les élémens de Géométrie* du P. Lamy, & dans le *liv. X. des sections coniques* de M. de l'Hôpital. Mais toutes ces solutions sont mécaniques. Ce qu'on demande dans ce problème, c'est de trouver par des opérations géométriques & sans tâtonnement le côté du cube que l'on cherche. On ne peut en venir à bout par le seul secours de la règle & du compas ; car l'équation étant du troisième degré, ne peut être résolue par l'intersection d'une ligne droite & d'un cercle, l'équation qui résulte de cette intersection ne pouvant passer le second degré ; mais on peut y parvenir, en se servant des sections coniques, par l'intersection d'un cercle & d'une parabole ; car il n'y a qu'à construire l'équation cubique $x^3 = 2a^3$. On peut aussi y employer des courbes du troisième degré (*voyez CONSTRUCTION & EQUATION*) ; à l'égard des autres moyens dont on s'est servi pour résoudre ce problème, ils consistent dans différens instrumens plus ou moins compliqués, mais dont l'usage est toujours fautif & peu commode. La façon la plus simple & la plus exacte de résoudre la question, seroit de supposer que le côté du cube donné est exprimé en nombres ; par exemple, si l'on veut que ce côté soit de dix pouces, alors en faisant $a = 10$, & tirant la racine cube de $2a^3$ ou 2000 (*voyez APPROXIMATION & RACINE*), on aura aussi près qu'on voudra la valeur de x : cette solution suffira, & au-delà, pour la pratique. Il en est de ce problème comme de celui de la quadrature du cercle, qu'on peut résoudre sinon rigoureusement, du moins aussi exactement qu'on veut, & dont une solution exacte & absolue seroit plus curieuse qu'elle n'est nécessaire.

M. Montucla, très-versé dans la Géométrie ancienne & moderne, & dans leur histoire, vient de publier un ouvrage intitulé : *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*, &c. avec une addition concernant les problèmes de la duplication du cube & de la trisection de l'angle. L'auteur a détaillé avec soin & avec exactitude dans cet ouvrage, ce qui concerne l'histoire de la duplication du cube, & c'est le seul point dont nous parlerons ici, réservant le reste pour les mots QUADRATURE & TRISECTION. M. Montucla remarque avec raison que la solution du problème donnée par Platon, étoit mécanique & avec tâtonnement ; que celle d'Architas étoit au contraire trop intellectuelle & irréductible à la pratique ; que Menechme disciple de Platon & frere de Dinocrate si connu par sa quadratrice (*voyez QUADRATRICE*), donna une solution géométrique de ce problème, en employant les sections coniques ; mais que cette solution avoit le défaut d'employer deux sections coniques, au lieu de n'en employer qu'une seule avec un cercle, comme a fait depuis Descartes, *voy. CONSTRUCTION, COURBE, EQUATION, LIEU*, &c. M. Montucla parle ensuite de la solution d'Eudoxe de Cnide, dont il ne reste plus de trace, & qu'un commentateur d'Archimede semble avoir déprimé mal-à-propos, si on s'en rapporte à Eratosthenes, beaucoup meilleur juge. Ce dernier nous apprend que la solution d'Eudoxe consistoit à employer de certaines courbes particulieres, telles apparemment que la conchoïde, la cissoïde, &c. ou d'autres semblables. Eratosthenes donna aussi une solution du problème ; mais cette solution, quoiqu'ingénieuse, a le défaut d'être mécanique, ainsi que celles qui furent données ensuite par Héron d'Alexandrie & Philon de Byzance, & qui reviennent à la même, quant au fond. Apollonius en donna une géométrique & rigoureuse, par l'intersection d'un cercle & d'une hyperbole. Nicomede qui vivoit vers le second siècle avant J. C. entre Eratosthenes & Hipparque, imagina, pour résoudre ce problè-

Tome V.

me, la conchoïde. M. Montucla explique avec clarté & avec facilité, l'usage que Nicomede faisoit de cette courbe pour résoudre la question dont il s'agit ; & l'usage encore plus simple que M. Newton a fait depuis de cette même courbe dans son *Arithmétique universelle*, pour résoudre la même question. Pappus qui vivoit du tems de Théodose, avoit réduit le problème à une construction qui peut avoir donné à Dioclès l'idée de la cissoïde, supposé, comme cela est vraisemblable, que Dioclès ait vécu après Pappus. La solution de Dioclès par le moyen de la cissoïde, est très-simple & très-élégante, d'autant plus que la cissoïde est très-aisée à tracer par plusieurs points, & que M. Newton a donné même un moyen assez simple de décrire cette courbe par un mouvement continu. Voilà l'abrégé des recherches historiques de M. Montucla sur ce problème, dont nous parlerons plus au long à l'article MOYENNE PROPORTIONNELLE : *voyez aussi MESOLABE*. Nous faisons avec plaisir cette occasion de rendre la justice qui est due à l'ouvrage de M. Montucla ; il doit prévenir favorablement les Géometres pour l'histoire générale des Mathématiques que promet l'auteur, & que nous savons être fort avancée. (O)

DUPLICATURE, f. f. en terme d'Anatomie, se dit des membranes, ou d'autres parties semblables doublées ou pliées. *Voyez MEMBRANE*.

Telles sont les *uplicatures* du péritoine, de l'épiploon, de la plevre, &c. *Voyez PÉRITOINE, EPIPLOON, PLEVRE*, &c.

Dans l'histoire de l'académie des Sciences, année 1714, on a l'histoire d'un jeune homme qui mourut à l'âge de vingt-sept ans, en qui l'on trouva dans la *uplicature* de ses meninges, de petits os, qui sembloient sortir de la surface intérieure de la dure-mere, & qui piquoient la pie-mere avec leurs pointes aiguës.

Les anatomistes modernes ne trouvent point cette *uplicature* du péritoine, dans laquelle les anciens plaçoient la vessie.

Fabricius *ab Aqua pendente* a découvert le premier la *uplicature* de la cuticule. *Voyez CUTICULE, Chambers. (L)*

* DUPLICITÉ, f. f. (*Morale.*) c'est le vice propre de l'homme double ; & l'homme double est un méchant qui a toutes les démonstrations de l'homme de bien, c'est-à-dire belle apparence, & mauvais jeu. La *uplicité* de caractère suppose, ce me semble, un mépris décidé de la vertu. L'homme double s'est dit à lui-même qu'il faut toujours être assez adroit pour se montrer honnête homme, mais qu'il ne faut jamais faire la sottise de l'être. Je croirois volontiers qu'il y a deux sortes de *uplicité* ; l'une systématique & raisonnée, l'autre naturelle & pour ainsi dire animale : on ne revient guere de la première ; on ne revient jamais de la seconde. Je doute qu'il y ait eu un homme d'une *uplicité* assez consommée pour ne s'être point décelé. Il y a des circonstances où la finesse est bien voisine de la *uplicité*. L'homme double vous trompe ; & l'homme fin, au contraire, fait que vous vous trompez vous-même. Il faudroit quelquefois avoir égard au ton, au geste, au visage, à l'expression, pour savoir si un homme a mis de la *uplicité* dans une action, ou s'il n'y a mis que de la finesse. Quoi que l'on puisse dire en faveur de la finesse, elle fera toujours une des nuances de la *uplicité*.

DUPLIQUES, f. f. pl. (*Jurispr.*) sont des écritures que l'on fournit de la part du défendeur pour répondre aux répliques que le demandeur a fournies contre les premières défenses à sa demande.

Les *dupliques* étoient en usage chez les Romains ; comme on voit dans les *institutes*, *liv. IV. tit. xvj. §. 1.* où elles sont nommées *uplicatio*. Il est parlé au commencement de ce titre, des *répliques* que le de-

Y

mandeur fournit contre les défenses ou exceptions du défendeur ; & le §. 1. ajoute que comme il arrive quelquefois que la réplique peut contenir des choses fausses au préjudice du défendeur, il est besoin en ce cas d'une autre allégation pour sauver le défendeur, qui est ce que l'on appelle *réplique*. Le § suivant dit pareillement que si la *duplique* blesse le demandeur, il use d'une autre allégation qu'on appelle *triplicatio* ; & les commentateurs ajoutent, que contre les triplicques on donne des quadruplicques, & que *deinceps multiplicantur nomina, dum aut reus aut actor objicit*, comme il est dit dans la loi 2. ff. de *exceptionibus*.

Mais je ne fais pourquoi M. de Ferrieres dit, en son dictionnaire de Droit, que cette loi, & les lois 10 & 11, au code *eod. tit.* parlent des *dupliques* ; car la loi 2^{de} au ff. de *exceptionibus*, appelle *triplique* ce que les instituts appellent *duplique* : *sed & contra replicationem solet dari triplicatio*, dit cette loi. Pour ce qui est des deux lois du code, l'une ne parle que des *répliques*, & l'autre ne parle ni de *répliques*, ni de *dupliques*.

Il est vrai que la glose sur la loi 6 du même titre du code, applique aussi aux *dupliques* ce qui est dit des *répliques*, & c'est peut-être ce qu'il y a de plus important à remarquer sur un mot aussi stérile de lui-même, favoir que la *réplique* dure autant de tems que l'exception ; ainsi comme il y a des exceptions qui sont perpétuelles, les *répliques* à ces exceptions le sont aussi : sur quoi le sommaire & la glose disent, que *replicatio & duplicatio non expirant tempore*, ce qu'il faut entendre d'une nouvelle exception que l'on propose par les *dupliques* pour défenses aux *répliques*.

Les *dupliques*, *tripliques*, & autres écritures semblables, étoient autrefois usitées en France : on en trouve des formules dans les anciens praticiens. L'usage en a été abrogé par l'art. 3 du titre *xjv.* de l'ordonnance de 1667, qui défend à tous juges d'y avoir égard, & de les passer en taxe. Quelques praticiens ne laissent pas encore d'en faire, en les déguisant sous le titre de *dire* ou d'*exceptions*.

On appelle aussi *dupliques*, la réponse que l'avocat ou le procureur du défendeur fait verbalement à l'audience contre la *réplique* du demandeur. Comme la *réplique* est de grace, à plus forte raison la *duplique* ; aussi la permet-on rarement, si ce n'est dans de grandes causes où on ne peut pas tout prévoir dans les premières plaidoiries. (A)

DUPONDIUS, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit chez les Romains le nom d'un poids de deux livres, ou d'une monnoie de la valeur de deux as. Voyez AS.

Comme l'as pesoit d'abord une livre juste, le *dupondius* alors en pesoit deux ; c'est de-là que lui est venu son nom. Voyez LIVRE.

Et quoique le poids de l'as ait diminué dans la suite, & par conséquent aussi celui du poids appelé *dupondius*, celui-ci a toujours conservé sa dénomination primitive. *Dict. de Trév. & Chambers.* (G)

DUQUELA, (*Géog. mod.*) province d'Afrique, au royaume de Maroc. Azamor en est la capitale. Elle a trente lieues de long sur vingt-quatre de large.

DUR, adj. m. terme qui marque au simple une qualité physique, que nous appellons *dureté*. Voyez DURETÉ.

DUR, (*Maréch.*) on dit qu'un cheval est *dur* à l'éperon ou au fouet, pour signifier qu'il est insensible aux coups. *Mouvemens durs*, voyez MOUVEMENTS.

DUR, se dit, en *Écriture*, du bec d'une plume qui n'obéit pas sous les doigts.

DUR ET SEC, en *Peinture* ; un ouvrage est *dur & sec*, lorsque les choses sont trop marquées par des clairs & des ombres trop fortes, & trop près les unes des autres. Un dessein est *dur & sec*, quand les

parties du contour ou de l'intérieur sont trop prononcées, & que la peau ne recouvre ni les muscles, ni les mouvemens, ni les jointures : ce qui est souvent arrivé à d'habiles artistes, pour avoir été trop sensibles à l'anatomie. (R)

DURANCE, (LA) (*Géog. mod.*) rivière de France ; elle vient des Alpes, & se jette dans le Rhone, à une lieue au-dessous d'Avignon.

DURANGO, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne dans la Biscaye. *Long.* 14. 45. *lat.* 53. 18.

DURANGO, (*Géog. mod.*) ville de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Biscaye. *Long.* 271. 15. *lat.* 24. 30.

DURAS, (*Géog. mod.*) ville de France en Guienne, dans l'Agénois : elle est sur une rivière qui se jette dans le Drot ; elle a titre de duché. *Long.* 17. 45. *lat.* 45. 42.

DURAVEL, (*Géog. mod.*) ville du Quercy en France ; elle est sur le Lot, aux confins de l'Agénois. *Long.* 18. 40. *lat.* 45. 40.

DURAZZO, (*Géog.*) autrefois ville maritime de la Turquie européenne, dans l'Albanie, à dix-sept lieues S. O. de Scutari, à vingt-quatre N. E. de Brindisi. *Lon.* 37. 2. *lat.* 41. 25. Les Turcs l'appellent *Drazzi*. Son port libre & sa situation sur la mer Adriatique, la rendirent très-florissante dans ses premiers commencemens ; mais elle devint dans la suite odieuse aux Romains, parce qu'elle servit de passage aux Grecs, dans cette fameuse irruption qu'ils firent en Italie : dès-lors regardant le nom d'*Epidamné* qu'elle avoit comme étant de mauvais augure, ils l'appellerent *Dyrrachium*, & voulurent qu'elle portât ce nom lorsqu'ils y envoyèrent une colonie romaine. Je sais bien que Pétrone, dans son poème de la guerre civile, la nomme toujours *Epidamné*, puisqu'il dit à Pompée :

Romanas arces Epidamnia mœnia quære.

Mais cet écrivain satyrique se sert exprès de l'ancien nom, afin de charger le rival de César d'un plus grand opprobre, en lui reprochant de s'être enfui vers une ville *jam Romanis inauspicatam*. Baudrand, Corneille, Maty, Echard, & autres, n'ont fait que des erreurs en parlant de *Durazzo*, qui n'est depuis long-tems qu'un pauvre village, avec une forteresse ruinée. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

DURBU ou DURBUY, (*Géog. mod.*) petite ville des Pays-bas, au comté de même nom, dans le duché de Luxembourg ; elle est sur l'Outre. *Long.* 23. 18. *lat.* 50. 15.

DURCKEIM, (*Géog. mod.*) petite ville du Palatinat en Allemagne. *Long.* 25. 30. *lat.* 49. 26.

DURDO, voyez CORP.

DURE, DUREN, DUEREN, (*Géog. mod.*) ville du cercle de Westphalie, au duché de Juliers en Allemagne ; elle est sur la Roer. *Long.* 24. 15. *lat.* 50. 46.

DURÉE, TEMS, synon. (*Gram.*) ces mots diffèrent en ce que la *durée* se rapporte aux choses, & le *tems* aux personnes. On dit la *durée* d'une action, & le *tems* qu'on met à la faire. La *durée* a aussi rapport au commencement & à la fin de quelque chose, & désigne l'espace écoulé entre ce commencement & cette fin ; & le *tems* désigne seulement quelque partie de cet espace, ou désigne cet espace d'une manière vague. Ainsi on dit, en parlant d'un prince, que la *durée* de son regne a été de tant d'années, & qu'il est arrivé tel événement pendant le *tems* de son regne ; que la *durée* de son regne a été courte, & que le *tems* en a été heureux pour ses sujets. (O)

DURE-MERE ou MENINGE, en *Anatomie*, c'est une membrane forte & épaisse, qui tapisse ou qui couvre toute la cavité intérieure du crâne, & enveloppe tout le cerveau. La partie intérieure ou con-

cave de cette membrane est tapissée par la pie-mere ou petite meninge. *Voyez* MENINGE.

La *dure-mere* est très-adhérente à la base du crane & à ses sutures, par les fibres & les vaisseaux qu'elle envoie au péricrane. *Voyez* CERVEAU & CRANE.

Elle est attachée à la pie-mere & au cerveau par les vaisseaux qui passent de l'un à l'autre; elle fournit une tunique ou une enveloppe à tous les nerfs qui prennent leur origine du cerveau, aussi-bien qu'à la moelle de l'épine, & à tous les nerfs qui en viennent. *Voyez* NERF.

Sa surface est remplie d'inégalités du côté du crane, & unie du côté du cerveau: c'est une double membrane, tissue de fortes fibres, que l'on peut voir évidemment sur son côté intérieur, mais très-peu visibles sur son côté extérieur qui regarde le crane. Elle a trois allongemens faits par la duplicature de ses membranes internes: la première ressemble à une faux, c'est pourquoi on l'appelle *faulx*: la seconde sépare le cerveau du cervelet jusqu'à la moelle allongée, afin que le poids du cerveau ne puisse pas blesser le cervelet qui est dessous; cet allongement est très-fort & très-épais, & en grande partie osseux dans les animaux gloutons, à cause du mouvement violent de leur cerveau: la troisième est la plus petite, & sépare en deux protubérances la substance extérieure des parties postérieures du cervelet. *Voy.* DUPLICATION, FAULX, & CERVELET.

Il y a dans la *dure-mere* plusieurs sinus ou canaux qui vont entre ses membranes intérieures & extérieures: les quatre principaux sont, le sinus longitudinal; le second & le troisième sont appelés *sinus latéraux*, & le quatrième le *preffoir*, *torcular*.

Outre ceux-là, il y en a plusieurs moins considérables dont les Anatomistes, tels que Duverney, Ridley, &c. font mention. Leur usage est de recevoir le sang des parties adjacentes qui viennent des veines auxquelles elles servent comme autant de troncs, & de le décharger dans les jugulaires internes. *Voy.* SINUS & JUGULAIRE.

Les vaisseaux de la *dure-mere* sont d'abord une branche de la carotide, quand elle est dans son long canal qui est dispersé dans la partie antérieure & inférieure de la *dure-mere*: 2°. une artère qui entre par le trou du crane, appelé *trou épineux*, trou de l'artère de la *dure-mere*; elle est dispersée sur les côtés de cette membrane, & va aussi haut que le sinus longitudinal; la veine qui accompagne les branches de cette artère, sort du crane par le trou déchiré, *foramen laceratum*: 3°. une branche de l'artère & veine vertébrale, qui passent par le trou postérieur de l'apophyse occipitale, où ils se dispersent dans la partie postérieure de la *dure-mere*; elle a aussi des nerfs qui viennent des branches de la cinquième paire, ce qui lui donne un sentiment très-exquis.

Elle a un mouvement de systole & de diastole, qui est causé par les artères qui entrent dans le crane. Il n'y a pas de doute que le grand nombre des artères qui sont dans le cerveau, n'y contribuent plus que le petit nombre d'artères qui lui sont particulières, qui peuvent y aider un peu, quoique d'une manière assez peu sensible, à cause qu'elles sont petites & en petit nombre.

Pachioni, depuis la conjecture de Willis, ensuite Baglivi & ses sectateurs, Hoffman, Sanctorini, & la plupart des Stahlens, voyant la *dure-mere* garnie de fibres charnues, lui donnerent un mouvement propre, que le subtil Pachioni fait double, regardant la faux du cerveau comme l'antagoniste de celle du cervelet; de sorte que, selon le même auteur, tantôt le cerveau seroit pressé par l'élévation de la tente ou du plancher, lorsque la faux du cerveau se contracte au sinus longitudinal, & qu'en même tems il se fait un relâchement dans le cervelet: tantôt le cer-

velet subiroit la même gêne, lorsque la queue ou la faux tireroit le plancher, tandis que le cerveau est alors en liberté: Lancisi & Stancari donnerent dans cette hypothèse. Baglivi en imagina une autre; il affirma que la *dure-mere* étoit l'antagoniste du cœur. D'autres ne donnerent à la *dure-mere* qu'un mouvement communiqué par les artères. Fallope, Vieussens, Bourdon, & Ridley même, prirent ce dernier parti. D'autres pensent que les propres artères du cerveau lui donnent des secousses, & qu'il n'est point d'autres causes de ce mouvement d'espece de systole & de diastole, qu'ils croient observer dans le cerveau. Ridley, Litre, Bohn, Fanton, Coiter, & quelques autres, sont les partisans de cette opinion: Boerhaave accorde le battement aux seuls vaisseaux de la *dure-mere*, auxquels Ridley avoit presque refusé tout mouvement, & le refuse au cerveau, ainsi que Fallope & Bourdon qui attestent qu'ils ne lui en ont jamais vu. Nous croyons qu'il suffira d'observer ici, que la *dure-mere* tient très-fortement à toutes les sutures, au bord de l'os pétreux, aux éminences du crane qui soutiennent les sinus falciformes & transverses, ensuite toute la circonférence des os du front, du multiforme, du devant & du derrière de la tête, & des temples, très-fortement sur-tout dans les jeunes sujets, fortement aussi dans les adultes, ou par ses deux lames, comme on le remarque le plus souvent, ou par une seule, quand l'autre quitte l'os (comme dans les réservoirs, à la glande pituitaire & ailleurs, où il y a des sinus): de sorte qu'on ne connoît pas que la *dure-mere* puisse, dans l'homme sain, s'écarter de l'os & s'en rapprocher. On en voit même l'impossibilité, aussi évidente que le jour en plein midi. Les cloisons & la faux de la même membrane sont aussi immobiles, & le plancher se trouve plus souvent ossifié, dans les animaux principalement. Haller, *comment*.

L'usage de la *dure-mere* est d'envelopper le cerveau, la moelle de l'épine, & tous les nerfs; de séparer le cerveau en deux, & d'empêcher qu'il ne presse le cervelet.

Portion dure, *dura portio*; voyez l'article PORTION & NERF. (L)

DURETAL, (*Géog. mod.*) petite ville d'Anjou en France. Elle est sur le Loir.

DURETÉ, s. f. en Philosophie, désigne une qualité qui se trouve dans certains corps, & qui fait que leurs parties se tiennent ensemble, de sorte qu'elles résistent à leur séparation. *Voyez* COHÉSION.

Dans ce sens le mot de *dureté* répond à ce que nous appelons *solidité*, par opposition à *fluidité*. *V.* SOLIDITÉ & FLUIDITÉ.

A proprement parler, un corps est dur quand ses parties tiennent ensemble au point de ne pas plier, s'enfoncer ou se dissoudre à l'occasion d'une impulsion extérieure; de sorte que ces parties ne peuvent se mouvoir les unes par rapport aux autres, à moins qu'on ne brise le corps qu'elles composent.

Dans ce sens, *dureté* est opposé à *mollesse*, qualité des corps dont les parties se dérangent aisément.

Au reste nous ne connoissons dans l'univers aucun corps qui soit parfaitement dur; en effet, tous les corps dont nous avons connoissance peuvent être brisés & réduits en pièces; & pressés fortement ils changent de figure, sans en excepter même les diamans les plus durs, les cailloux & les pierres; soit communes, soit précieuses. Quelques auteurs ont même prétendu démontrer *a priori*, qu'il ne pouvoit y avoir de corps absolument durs dans la nature; sur quoi voyez l'article PERCUSSION, & l'éloge historique de M. Jean Bernoulli dans mes *Mélanges de littérature*, 1753. tome I. page 288. Voyez aussi les *mémoires de l'académie de Berlin*, pour l'année 1751, pag. 331 & suiv.

Les Péripatéticiens regardent la *dureté* comme une qualité secondaire, prétendant qu'elle est l'effet de la sécheresse, qui est une qualité première. *V. QUALITÉ.*

Les causes éloignées de la *dureté*, suivant les mêmes philosophes, sont le froid ou le chaud, selon la diversité du sujet : ainsi, disent-ils, la chaleur produit la sécheresse, & par conséquent la *dureté* dans la boue, & le froid fait le même effet sur la cire.

Les Epicuriens & les Corpusculaires expliquent la *dureté* des corps par la figure des parties qui les composent, & par la manière dont s'est faite leur union.

Suivant ce principe, quelques-uns attribuent la *dureté* aux atomes, aux particules du corps, qui, lorsqu'elles sont crochues, se tiennent ensemble & s'emboîtent les unes dans les autres ; mais cela s'appelle *donner pour réponse la question même* : car il reste à savoir pourquoi ces parties crochues sont dures.

Les Cartésiens prétendent que la *dureté* des corps n'est produite que par le repos de leurs parties ; mais le repos n'ayant point de force, on ne conçoit pas comment des parties qui sont simplement en repos les unes auprès des autres, peuvent être si difficiles à séparer.

D'autres attribuent la *dureté* à la pression d'un fluide ; mais comment cette pression cause-t-elle la *dureté* ? quel est d'ailleurs ce fluide ? voilà ce qu'on ne nous dit pas, ou qu'on nous explique fort mal : aussi les mêmes philosophes qui expliquent la *dureté* par l'action de ce fluide, s'en servent aussi pour expliquer la fluidité ; tant les explications vagues sont commodes pour rendre raison du pour & du contre.

Les Newtoniens croient que les particules premières de tous les corps, tant solides que fluides, sont dures, & même parfaitement dures, de sorte qu'elles ne peuvent être cassées ni divisées par aucune puissance qui soit dans la nature. *Voyez MATIÈRE, CORPS, ELEMENT, &c.*

Ils ajoutent que ces particules sont jointes & unies ensemble par une vertu attractive, & que, suivant les différentes circonstances de cette attraction, le corps est dur ou mou, ou même fluide. *Voyez ATTRACTION.*

Si les particules sont disposées & appliquées les unes sur les autres, de manière qu'elles se touchent par des surfaces larges, elles forment un corps dur, & cette *dureté* augmente à proportion de la largeur de ces surfaces : au contraire si les particules ne se touchent que par des surfaces très-petites, la faiblesse de l'attraction fait que le corps composé de telles particules, conserve toujours sa mollesse.

Ce sentiment est peut-être, à certains égards, le plus vraisemblable : en effet, on ne peut guère se dispenser d'admettre dans les particules des corps, une *dureté* originaire & primitive. On a beau dire que la *dureté* vient de l'union intime des parties, il reste à savoir si ces parties sont dures ; & la question demeure toujours la même, à moins qu'on n'admette dans ces particules une *dureté* essentielle, pour ainsi dire, & indépendante d'aucune cause extérieure.

J'ai dit plus haut que le sentiment des Newtoniens étoit, seulement à plusieurs égards, le plus vraisemblable ; car on pourroit n'être pas entièrement satisfait de cette *attraction* que les Newtoniens donnent pour la cause de la *dureté*. Nous avons déjà fait voir à l'article ADHÉRENCE, qu'on rapporte à l'attraction, peut-être sans beaucoup de fondement, la tenacité des parties des fluides : on peut appliquer à-peu-près le même raisonnement à la *dureté* des corps. Les particules intérieures d'un corps, celles qui ne sont pas fort près de sa surface, sont également attirées en tout sens, par conséquent dans le même cas que si elles ne l'étoient point du tout, & que si elles étoient dans un simple repos respectif les unes auprès des autres. On dira peut-être que les particules

qui sont proches de la surface, sont attirées vers le dedans du corps, & pressent par ce moyen toutes les autres. Mais supposons cette surface recouverte en tout sens d'une enveloppe détachée, de la même matière que le corps, & d'une épaisseur égale à la distance à laquelle l'attraction s'étend ; & que cette enveloppe, quoique détachée, s'ajuste exactement sur la surface du corps, en sorte qu'elle en soit aussi proche que si elle y étoit adhérente : alors, 1°. les parties de la surface du corps seront également attirées en tout sens, & par conséquent ne peseront plus sur les autres, & néanmoins le corps restera toujours dur : 2°. les parties de l'enveloppe paroîtroient devoir peser sur la surface, & y être fort adhérentes : c'est pourtant ce qui n'arrive pas.

Quelle est donc la cause de la *dureté* ? nous ferons à cette question la même réponse qu'à plusieurs autres : on n'en fait rien. (O)

DURETÉ, en termes de Médecine, signifie,

1°. Une espèce de constipation, dans laquelle on a le ventre dur ; ainsi on dit dans ce cas, *dureté de ventre*. *Voyez DÉJECTION & CONSTIPATION :*

2°. Une diminution considérable de l'exercice de l'ouïe, qui rend presque sourd ; on appelle cette lésion de fonction, *dureté d'oreille*. *Voyez OREILLE, OUIE, SURDITÉ :*

3°. On appelle aussi *duretés*, en Médecine, certaines tumeurs ou callosités qui viennent à la peau dans différentes parties du corps, mais particulièrement aux mains & aux pieds, où l'épiderme comprimé, froissé, se détache en partie de la peau, de manière qu'il s'en forme un nouveau par-dessous, sans que le vieux soit entièrement séparé. La compression ou le froissement continuant, détache encore la nouvelle couche d'épiderme ; il s'en forme une troisième, & ainsi de suite, ce qui forme un amas des différents feuillets d'épiderme fortement appliqués les uns aux autres, d'où résulte une élévation sur la surface de la peau, souvent circonscrite en forme de tumeur, qui devient quelquefois fort épaisse, profonde, & dure comme de la corne.

Il entre aussi des vaisseaux de la peau comprimés, oblitérés, dans la composition de ces sortes de tumeurs cutanées, lorsqu'elles sont considérables : elles se forment aux mains des travailleurs de terre, des ouvriers qui se servent d'instrumens d'une substance dure, qui compriment fortement & qui froissent la surface des parties molles des organes avec lesquels on les met en mouvement, en les serrant, en les pressant avec force. *Voyez DURILLON.*

Ceux qui marchent souvent & long-tems, surtout à pieds nus, ont des *duretés* calleuses à la peau du talon, particulièrement sur le bord postérieur.

Les cors qui viennent aux pieds, par la compression de la peau sur les os, faite par la chaussure, sont des *duretés* de cette espèce. *Voyez COR.*

L'effet de ces *duretés* de la peau, est d'empêcher l'exercice du tact dans les parties où elles se trouvent ; & si elles sont étendues sans circonscription sur toute la surface de la paume de la main ou de la plante des pieds, elles émoussent le sentiment de ces parties, comme si elles étoient revêtues de gants ou d'une chaussure de cuir ; tellement qu'elles ne reçoivent pas les impressions des corps solides ou liquides, assez chaudes pour exciter celle de brûlure sur toute autre partie à laquelle on les appliqueroit.

Ces *duretés* calleuses causent cependant quelquefois de la douleur, lorsqu'elles sont fortement pressées contre les parties molles sensibles auxquelles elles tiennent.

L'indication qui se présente pour la curation de ces affections cutanées, lorsqu'elles incommodent ou qu'elles blessent, consiste à employer tout qui est propre à les ramollir & à les emporter, en les raclant

ou en les coupant : au surplus voyez ce qui est dit des remèdes contre les cors , à l'article COR. (d)

DURGOUT, (Géog. mod.) ville de la Turquie asiatique , située à quinze lieues de Smyrne.

DURHAM, (Géog. mod.) capitale de la province d'Angleterre qui a le même nom ; elle est sur la Ware. Long. 15. 55. lat. 54. 45.

DURILLON, f. m. (Med. Chirurg.) callosité faillante de la peau qui a été pressée, foulée, endurcie par un exercice fréquent ou violent.

Les *durillons* viennent en plusieurs endroits du corps, sur-tout sous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main ; ce qui les distingue des cors qui naissent sur les doigts des pieds & entre les orteils. Voyez COR. Cependant les cors & les *durillons* sont d'une même nature, ont une même cause, & requièrent les mêmes remèdes.

En effet, les *durillons* ne sont autre chose que l'épaississement de divers feuillets de l'épiderme & du tissu de la peau, qui se sont étroitement collés par couches les uns sur les autres, tandis que les petits vaisseaux cutanés ont été détruits par une pression continuelle. Il arrive de-là des espèces de tubercules sans transpiration, qui font une callosité faillante en-dehors, pareille à de la corne ; & qui comprimant par leur accroissement & par la pression du foulier, les fibres nerveuses, produisent de la douleur par cette compression subsistante, & plus cependant dans de certains tems que dans d'autres.

La cause générale de ce mal est certainement la compression répétée par la chaussure & l'exercice ; car les personnes qui vont toujours en carrosse, & qui portent en même tems des fouliers doux & larges, ne connoissent guère les *durillons* : au contraire ceux qui ayant les pieds tendres & ferrés dans leurs fouliers, marchent sur des terrains raboteux, & plus encore ceux qui marchent beaucoup, y sont fort sujets : c'est par la même raison qu'il en vient aux fesses des gens qui courent souvent la poste à cheval. Les chapeliers en ont aux poignets, à force de fouler des chapeaux : il en est de même de plusieurs autres ouvriers. Les *durillons* des pieds font de la douleur en marchant, parce que venant à croître, ils compriment ou meurtrissent les chairs voisines, par la pesanteur du corps qui appuie dessus.

On indique cent moyens pour détruire cette incommodité ; chacun a son remède, dont il se sert volontiers par préférence aux autres : on éprouve ordinairement tous ceux qu'on enseigne, & on s'en tient à celui dont on croit avoir reçu le plus de soulagement.

Mais les médecins éclairés, qui remontent à l'origine & à la nature du mal, ont trouvé qu'il n'y avoit point d'autre parti que de commencer par ramollir les *durillons*, en trempant pendant quelque tems les pieds dans l'eau tiède ; ensuite avec un rasoir, ou un petit couteau fait exprès, on enlève le *durillon* feuille à feuille, comme font les maréchaux quand ils parent le pied d'un cheval. Il faut éviter seulement de ne point couper trop avant ; & si le *durillon* est sous quelque jointure d'un des doigts, il est bon d'employer un chirurgien stylé à cette opération, ou du moins quelqu'un de confiance. Si l'on veut se servir soi-même de l'instrument tranchant, on prendra garde de le conduire avec précaution, parce qu'il en peut arriver des inconvénients fâcheux, que quelques exemples justifient.

Quand on a une fois commencé à se parer les pieds, on continuera de le faire de tems en tems, parce que les *durillons* reviennent comme les ongles. On est averti de leur accroissement par la douleur qu'on sent en marchant ; cette douleur augmente à mesure que les *durillons* croissent & se durcissent, & on ne sauroit y remédier qu'en répétant l'opération. Vous ne

nous indiquez, me dira-t-on peut-être, qu'une cure passagère : je réponds qu'il n'y en a point d'autre, & qu'après tout cette méthode curative a l'avantage d'être facile & certaine.

Il est vrai qu'on voit fréquemment dans les grandes villes paroître des charlatans qui se vantent d'emporter toutes sortes de *durillons* sans retour ; mais je sais que ce sont de fausses promesses dont bien des gens sont successivement les dupes. L'expérience du passé ne corrige point les hommes, & cela fera toujours. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

DURY-AGRA, (Comm.) toile de coton rayée, bleue & blanche, qui vient des Indes orientales.

DUSCHAL, f. m. (Hist. mod.) c'est une liqueur dont on fait usage en Perse ; elle ressemble à du fyrop, dont elle a la consistance ; se fait avec du moût de vin, que l'on fait bouillir jusqu'à ce qu'il devienne épais : quelquefois on l'évapore jusqu'à siccité, afin de pouvoir le transporter. Quand on veut en faire usage, on le fait dissoudre dans de l'eau mêlée avec un peu de vinaigre ; ce qui est, dit-on, très-propre à appaiser la soif, sur-tout dans un pays où l'usage du vin est défendu. Voyez dictionn. de Hubner.

DUSIENS, f. m. pl. (Divination.) nom que les Gaulois donnoient à certains démons que les Latins nommoient *incubi* ou *fauni*, & que les Démonographes appellent communément *incubes*. V. INCUBES.

Saint Augustin, dans son ouvrage de la Cité de Dieu, liv. XV. ch. xxij. assure qu'il y avoit de ces sortes d'esprits qui prenant la figure d'hommes, se rendoient fort importuns aux femmes, dont ils abusoient quelquefois. Nous examinerons sous le mot INCUBE, ce qu'il faut penser de leur existence. (G)

DUSSELDORP, (Géog. mod.) ville du cercle de Westphalie, capitale du duché de Berg en Allemagne ; elle est sur un ruisseau près du Rhin. Long. 24. 28. lat. 51. 12.

DUSLINGE, DUSLINGEN, (Géog. mod.) ville de la Souabe en Allemagne ; elle est sur le Danube. Long. 26. 27. lat. 48. 8.

DUTGEN, f. m. (Comm.) petite monnoie courante en Danemark, qui vaut entre quatre ou cinq sous de notre argent.

DUVET, f. m. c'est la plume menue qui couvre tout le corps de l'oiseau. C'est le gerfaut qui fournit le fin duvet qu'on nomme *édredon* ; il est très-leger & très-chaud : on le tire du cou, du ventre, & de dessous les ailes.

Celui d'autruche, qu'on appelle autrement *laine-ploc* ou *poil d'autruche*, & par corruption *laine d'Autriche*, est de deux sortes ; l'une qu'on nomme simplement *fin d'autruche*, & qui sert dans la fabrique des chapeaux communs ; l'autre appelée *gros d'autruche*, dont on fait les lisieres des draps fins, blancs, qu'on destine à être teints en noir.

Les Plumassiers nomment aussi *duvet*, les petites plumes, celles de dessous, le rebut des plumes de l'autruche qu'ils frisent avec le couteau, & qu'ils employent à garnir des bonnets, à faire des palatines & autres ouvrages de cette nature.

DUVETEUX, f. m. (Fauconn.) se dit des oiseaux qui ont beaucoup de plumes molles & délicates proche la chair. Ce mot vient de *duvet* ; & l'on dit, *cet oiseau est bien duveteux*.

DUUMVIR, f. m. (Hist. anc.) nom général que les anciens Romains donnoient aux magistrats, aux commissaires, & aux officiers, quand il y en avoit deux pour la même fonction ; de sorte qu'ils avoient autant de *duumvirs* qu'il y avoit de commissions dans leur gouvernement, remplies par deux officiers.

Il y avoit des *duumvirs* avec inspection sur la construction, la réparation, & la consécration des temples & des autels ; des *duumvirs capitaux* qui connoissoient des crimes, & qui condamnoient à mort ;

des *duumvirs* de la marine ou des vaisseaux, &c. mais les plus considérables des *duumvirs*, & ceux que l'on appelloit ainsi par excellence, étoient les

Duumvirs des choses sacrées, *duumviri sacrorum*, furent créés par Tarquin pour faire les sacrifices, & pour la garde des livres des Sibylles. On les choissoit parmi la noblesse & les patriciens : leur office étoit à vie ; ils étoient exempts du service militaire, & des charges imposées aux autres citoyens : on ne pouvoit sans eux consulter les oracles des Sibylles. Voyez SIBYLLE.

Cette commission subsista jusqu'en l'année de Rome 388 ; alors, à la requête de C. Licinius & L. Sextius, les tribuns du peuple furent changés en *decemvirs*, c'est-à-dire qu'au lieu de deux personnes, à qui l'on confioit l'administration du bien public, on en créa dix, moitié patriciens moitié plebéiens. Voyez DECEMVIRS.

Sylla les augmenta de cinq, ce qui les fit appeller *quindecemvirs*. Leur corps s'accrut considérablement dans la suite, & monta jusqu'à 60 ; néanmoins ceux qui le composoient conserverent toujours le nom de *quindecemvirs*. Voyez QUINDECENVIR.

Ils furent entièrement abolis sous l'empereur Théodose, avec toutes les autres superstitions payennes.

Les *capitales duumviri*, *duumviri perduellionis*, *duumvirs* capitaux, *duumvirs* qui connoissoient des crimes de lèse-majesté, n'étoient pas des magistrats ordinaires ; on ne les créoit que dans certaines circonstances. Les premiers de cette espèce furent nommés pour juger Horace, qui survécut à ses frères, après avoir vaincu les Curiaces & tué sa sœur.

Il y avoit aussi des *duumvirs* dans les colonies Romaines, qui avoient dans leurs colonies le même rang & la même autorité que les consuls à Rome. On les prenoit du corps des *decurions* : ils portoient la *prætexte* ou la robe bordée de pourpre.

L'histoire parle encore de *duumvirs* municipaux, *duumviri municipales*, que Vigenere compare aux *schérifs* d'Angleterre, ou plutôt aux maires de ville. Ces *duumvirs* se faisoient précéder par deux huissiers portant des baguettes, & quelques-uns même s'arrogerent le droit d'avoir deux licteurs armés de faisceaux. Leur autorité ne duroit que cinq ans. Voyez le dictionn. de Trévoux & Chambers. (G)

DUUMVIRAT, f. m. (*Hist. anc.*) la magistrature, la charge ou la dignité de *duumvir*. Voy. DUUMVIR.

Le *duumvirat* subsista jusqu'en l'année de Rome 388, qu'il fut changé en *decemvirat*. Voyez DECEMVIR. Voyez dict. de Trév. & Chambers. (G)

DWINA (LA), *Géog. mod.* rivière de Russie : elle se forme des eaux de la Suchina & de l'Iuga à Oustoug, & se perd dans la mer blanche. C'est aussi une province, dont Archangel est la capitale. Elle est bornée au septentrion par la mer Blanche & la Jugorie, à l'orient par la Zirane, au midi par l'Oustoug, & à l'occident par les provinces de Vaga & d'Onega.

DUYT, f. m. (*Commerce.*) se prononce *deutte*, monnaie de cuivre, d'usage en Hollande & dans le reste des Pays-Bas ; elle vaut environ un liard argent de France.

D Y

DYCK-GRAVES, (*Hist. mod.*) c'est le nom qu'on donne, en Hollande, à ceux qui sont chargés du soin des digues & écluses d'un certain district, & qui sont obligés à en faire la visite en certains tems marqués.

* DYDIME, f. m. (*Géog. mod. & Divination.*) lieu célèbre dans l'île de Milet, par un oracle d'Apollon que Licinius consulta, dit-on, sur le succès de la guerre qu'il se proposoit de recommencer contre Constantin, & qui lui répondit en deux vers

d'Homère : *Malheureux, ne t'attaque point à de jeunes gens, toi que les forces ont abandonné, & qui es accablé sous le faix des années.* On ajoute que l'empereur Julien, qui n'étoit pas un petit génie, fit ce qu'il put pour remettre cet oracle en honneur, & qu'il prit lui-même le titre de prophète de l'oracle de *Dydime*. Mais il ne faut pas donner dans ces contes d'oracles. Quelle que soit l'autorité qui les appuie, elle ne supplée jamais entièrement à la vraisemblance qui leur manque par leur nature. Il faut s'en tenir fermement à l'expérience, qui leur est contraire dix mille fois, pour une seule où elles ne les autorise ni ne les contredit. Il faut bien se garder sur-tout de confondre ces faits, avec les faits naturels & historiques. Ceux-ci acquièrent de plus en plus de la certitude avec le tems ; les autres en perdent toujours de plus en plus. Le témoignage de la tradition & de l'histoire est par rapport aux uns & aux autres, comme le témoignage d'un homme que nous surprendrions en mensonge sur un certain genre de faits, toutes les fois que nous serions à portée de les vérifier, & qui nous diroit constamment la vérité sur un autre genre de faits. N'y auroit-il pas beaucoup d'apparence que cet homme auroit menti, même dans les occasions où nous n'aurions pu nous en assurer ; & cette seule réflexion ne suffit-elle pas pour renverser toutes les inductions que les esprits forts ont prétendu tirer des oracles & des autres miracles du paganisme ? Voy. ORACLES.

DYNAMIQUE, f. f. (*Ordre encycl. Entendement. Raison. Philosophie ou Science. Science de la Nature ; Mathématiques mixtes, Mécanique, Dynamique.*) signifie proprement la science des puissances ou causes motrices, c'est-à-dire des forces qui mettent les corps en mouvement.

Ce mot est formé du mot grec *δύναμις*, *puissance*, qui vient du verbe *δύναμαι*, *je peux*.

M. Leibnitz est le premier qui se soit servi de ce terme pour désigner la partie la plus transcendante de la mécanique, qui traite du mouvement des corps, en tant qu'il est causé par des forces motrices actuellement & continuellement agissantes. Le principe général de la *Dynamique* prise dans ce sens, est que le produit de la force accélératrice ou retardatrice par le tems est égal à l'élément de la vitesse ; la raison qu'on en donne est que la vitesse croît ou décroît à chaque instant, en vertu de la somme des petits coups réitérés que la force motrice donne au corps pendant cet instant ; sur quoi voyez l'article ACCÉLÉRATRICE & l'article CAUSE.

Le mot *Dynamique* est fort en usage depuis quelques années parmi les Géomètres, pour signifier en particulier la science du mouvement des corps qui agissent les uns sur les autres, de quelque manière que ce puisse être, soit en se poussant, soit en se tirant par le moyen de quelque corps interposé entre eux, & auquel ils sont attachés, comme un fil, un levier inflexible, un plan, &c.

Suivant cette définition, les problèmes où l'on détermine les lois de la percussion des corps, sont des problèmes de *Dynamique*. Voyez PERCUSSION.

A l'égard des problèmes où il s'agit de déterminer le mouvement de plusieurs corps, qui tiennent les uns aux autres par quelque corps flexible ou inflexible, & qui par-là altèrent mutuellement leurs mouvements, le premier qu'on ait résolu dans ce genre, est celui qui est connu aujourd'hui sous le nom du problème des centres d'oscillation.

Il s'agit dans ce problème de déterminer le mouvement que doivent avoir plusieurs poids attachés à une même verge de pendule ; pour faire sentir en quoi consiste la difficulté, il faut observer d'abord que si chacun de ces poids étoit attaché seul à la verge, il décrirait dans le premier instant de son mouvement, un petit arc dont la longueur seroit la même.

me, à quelque endroit de la verge qu'il fût attaché; car la verge étant tirée de la situation verticale, en quelqu'endroit de la verge que le poids soit placé, l'action de la pesanteur sur lui est la même & doit produire le même effet au premier instant. C'est pourquoy chacun des poids qui sont attachés à la verge, tend à décrire une petite ligne qui est égale pour tous ces poids. Or la verge étant supposée inflexible, il est impossible que ces poids parcourent tous des lignes égales au premier instant; mais ceux qui sont plus près du centre de suspension, doivent évidemment parcourir un plus petit espace, & ceux qui en sont plus éloignés doivent parcourir de plus grandes lignes. Il faut donc nécessairement que par l'inflexibilité de la verge, la vitesse avec laquelle chaque poids tendoit à se mouvoir, soit altérée, & qu'au lieu d'être la même dans tous, elle augmente dans les poids inférieurs, & diminue dans les supérieurs. Mais suivant quelle loi doit-elle augmenter & diminuer? voilà en quoi le problème consiste: on en verra la solution à l'article OSCILLATION.

M. Huyghens & plusieurs autres après lui, ont résolu ce problème par différentes méthodes. Depuis ce tems, & sur-tout depuis environ vingt ans, les Géometres se sont appliqués à diverses questions de cette espece. Les mémoires de l'académie de Petersbourg nous offrent plusieurs de ces questions, résolues par MM. Jean & Daniel Bernouilly pere & fils, & par M. Euler, dont les noms sont aujourd'hui si célèbres. MM. Clairaut, de Montigny, & d'Arcy, ont aussi imprimé dans les mémoires de l'académie des Sciences, des solutions de problèmes de *Dynamique*; & le premier de ces trois géometres a donné dans les *mém. acad.* 1742, des méthodes qui facilitent la solution d'un grand nombre de questions qui ont rapport à cette science. J'ai fait imprimer en 1743 un *traité de Dynamique*, où je donne un principe général pour résoudre tous les problèmes de ce genre. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la préface: « Comme cette partie de la mécanique n'est pas » moins curieuse que difficile, & que les problèmes » qui s'y rapportent composent une classe très-étendue, les plus grands géometres s'y sont appliqués » particulièrement depuis quelques années: mais » ils n'ont résolu jusqu'à présent qu'un très-petit » nombre de problèmes de ce genre, & seulement » dans des cas particuliers. La plupart des solutions » qu'ils nous ont données, sont appuyées outre cela » sur des principes que personne n'a encore démontrés d'une manière générale; tels, par exemple, » que celui de la *conservation des forces vives* (voyez » *conservation des forces vives* au mot FORCE). J'ai » donc crû devoir m'étendre principalement sur ce » sujet, & faire voir comment on peut résoudre toutes les questions de *Dynamique* par une même méthode fort simple & fort directe, & qui ne consiste » que dans la combinaison des principes de l'équilibre & du mouvement composé; j'en montre l'usage dans un petit nombre de problèmes choisis, dont quelques-uns sont déjà connus, d'autres sont entièrement nouveaux, d'autres enfin ont été mal résolus, même par de très-grands géometres ».

Voici en peu de mots en quoi consiste mon principe pour résoudre ces sortes de problèmes. Imaginons qu'on imprime à plusieurs corps, des mouvemens qu'ils ne puissent conserver à cause de leur action mutuelle, & qu'ils soient forcés d'altérer & de changer en d'autres. Il est certain que le mouvement que chaque corps avoit d'abord, peut être regardé comme composé de deux autres mouvemens à volonté (voyez DÉCOMPOSITION & COMPOSITION du mouvement), & qu'on peut prendre pour l'un des mouvemens composans celui que chaque corps doit prendre en vertu de l'action des autres

corps. Or si chaque corps, au lieu du mouvement primitif qui lui a été imprimé, avoit reçu ce premier mouvement composant, il est certain que chacun de ces corps auroit conservé ce mouvement sans y rien changer, puisque par la supposition c'est le mouvement que chacun des corps prend de lui-même. Donc l'autre mouvement composant doit être tel qu'il ne dérange rien dans le premier mouvement composant, c'est-à-dire que ce second mouvement doit être tel pour chaque corps, que s'il eût été imprimé seul & sans aucun autre, le système fût demeuré en repos.

De-là il s'ensuit que pour trouver le mouvement de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres, il faut décomposer le mouvement que chaque corps a reçu, & avec lequel il tend à se mouvoir, en deux autres mouvemens, dont l'un soit détruit, & dont l'autre soit tel & tellement dirigé, que l'action des corps environnans ne puisse l'altérer ni le changer. On trouvera aux articles OSCILLATION, PERCUSSION, & ailleurs, des applications de ce principe qui en font voir l'usage & la facilité.

Par-là il est aisé de voir que toutes les lois du mouvement des corps se réduisent aux lois de l'équilibre; car pour résoudre un problème quelconque de *Dynamique*, il n'y a qu'à d'abord décomposer le mouvement de chaque corps en deux, dont l'un étant supposé connu, l'autre le fera aussi nécessairement. Or l'un de ces mouvemens doit être tel, que les corps en le suivant ne se nuisent point, c'est-à-dire que s'ils sont, par exemple, attachés à une verge inflexible, cette verge ne souffre ni fracture ni extension, & que les corps demeurent toujours à la même distance l'un de l'autre; & le second mouvement doit être tel que s'il étoit imprimé seul, la verge, ou en général le système, demeurât en équilibre. Cette condition de l'inflexibilité de la verge, & la condition de l'équilibre, donnera toujours toutes les équations nécessaires pour trouver dans chaque corps la direction & la valeur d'un des mouvemens composans, & par conséquent la direction & la valeur de l'autre.

Je crois pouvoir assurer qu'il n'y a aucun problème *dynamique*, qu'on ne résolve facilement & presque en se jouant, au moyen de ce principe, ou du moins qu'on ne réduise facilement en équation; car c'est là tout ce qu'on peut exiger de la *Dynamique*, & la résolution ou l'intégration de l'équation est ensuite une affaire de pure analyse. On se convaincra de ce que j'avance ici, en lisant les différens problèmes de mon traité de *Dynamique*; j'ai choisi les plus difficiles que j'ai pû, & je crois les avoir résolus d'une manière aussi simple & aussi directe que les questions l'ont permis. Depuis la publication de mon traité de *Dynamique*, en 1743, j'ai eu fréquemment occasion d'en appliquer le principe, soit à la recherche du mouvement des fluides dans des vases de figure quelconque (voyez mon traité de l'équilibre & du mouvement des fluides, 1744), soit aux oscillations d'un fluide qui couvre une surface sphérique (voyez mes recherches sur les vents, 1746), soit à la théorie de la précession des équinoxes & de la mutation de l'axe de la Terre en 1749, soit à la résistance des fluides en 1752, soit enfin à d'autres problèmes de cette espece. J'ai toujours trouvé ce principe d'une facilité & d'une fécondité extrêmes; j'ose dire que j'en parle sans prévention, comme je ferois de la découverte d'un autre, & je pourrois produire sur ce sujet des témoignages très-authentiques & très-graves. Il me semble que ce principe réduit en effet tous les problèmes du mouvement des corps à la considération la plus simple, à celle de l'équilibre. Voyez EQUILIBRE. Il n'est appuyé sur aucune métaphysique mauvaise ou obscure; il ne considère dans le mouvement

que ce qui y est réellement, c'est-à-dire l'espace parcouru, & le tems employé à le parcourir; il ne fait usage ni des actions ni des forces, ni en un mot d'aucun de ces principes secondaires, qui peuvent être bons en eux-mêmes, & quelquefois utiles, pour abrégier ou faciliter les solutions, mais qui ne seront jamais des principes primitifs, parce que la métaphysique n'en fera jamais claire. (O)

DYNASTIE, f. f. (*Hist. anc.*) signifie une suite des princes d'une même race qui ont régné sur un pays. Les *dynasties* d'Egypte sont fameuses dans l'histoire ancienne, & ont fort exercé les savans. Pour en avoir une notion suffisante, il faut savoir qu'une ancienne chronique d'Egypte, dont parle George Syncelle, fait mention de trois grandes *dynasties* différentes. Celle des dieux, celle des demi-dieux ou héros, & celle des hommes ou rois. La première & la seconde ont duré, selon cette chronique, trente-quatre mille de x cents trente & un an. On sent à la seule inspection de cette chronologie, qu'elle doit son origine à l'entêtement qu'avoient les Egyptiens de passer pour les plus anciens peuples de la terre. Quant à celle des rois, on ne la fait que de deux mille trois cents vingt-quatre ans depuis le règne de Ménès premier roi d'Egypte, jusqu'à celui de Nectanebe II. sous lequel ce royaume fut conquis par Artaxerxès Ochus. Manethon prêtre égyptien, & qui a écrit l'histoire de sa patrie, compte 30 de ces *dynasties* de rois, & leur donne la durée de plus de cinq mille trois cents ans jusqu'au règne d'Alexandre. Il est pourtant facile de concilier son calcul avec le premier, en supposant qu'il a compté comme successives des *dynasties* qui concouroient ensemble, parce que plusieurs princes dont il fait mention ont régné dans le même tems sur diverses parties de l'Egypte; ainsi il faut les regarder comme contemporaines & collatérales. Les *dynasties* de Manethon se divisent en deux parties principales. La première, qui contient dix-sept *dynasties* depuis Ménès jusqu'au tems de Moïse, & dans ces dix-sept *dynasties* sept noms différens des familles de princes qui occuperent l'empire, & qui sont les Thinites, les Memphites, les Diospolites, les Héracléopolites, les Thanites, les Elephantins, & les Saïtes, ainsi nommés des villes de This, de Memphis, de Diopolis, d'Héracléopolis, de Thanis, d'Elephantide, & de Saïs, d'où sortoient ces princes, & où ils établirent le siège de leur domination. On compte deux *dynasties*, c'est-à-dire deux familles de Thinites, cinq de Memphites, quatre de Diospolites, deux d'Héracléopolites, deux de Tanites ou pasteurs, une d'Elephantins, & une de Saïtes. L'ordre, la durée du règne, & la succession de ces princes, est fort incertaine; & il n'y a pas moins d'obscurité sur les 13 dernières *dynasties*, qui sont celles des Diospolites, des Tanites, des Bubartites, des Saïtes, des Ethiopiens, des Perses, des Menderiens, & des Sebennites. Ces princes, dont le premier fut Amosis, posséderent toute la basse Egypte avec l'état de Memphis, qui avoit eu fort long-tems ses souverains particuliers. Il n'y eut que la haute Egypte ou la Thébaïde qui ne reconnut point leur puissance, parce qu'elle avoit ses rois séparés. Les différentes branches de ces princes ou se succédoient par mort, ou se déthronoient les unes les autres, ou étoient dépossédées par des étrangers, comme il arriva à la deuxième *dynastie* des Saïtes, de l'être par Cambyse roi des Perses, & à celle des Sebennites de l'être par Artaxerxès Ochus. On conçoit aisément que dans un état sujet à d'aussi fréquentes révolutions, & où les princes de différentes *dynasties* ont souvent porté le même nom, il n'est guère possible, sans une extrême attention, de ne pas confondre & les regnes & les personnages. Sur l'époque du règne de Ménès & la durée des *dynasties* d'Egypte, on peut s'en tenir à ce qu'en a écrit

le P. Pezron dans son livre de l'antiquité des tems; mais comme cet habile écrivain a varié, & a pris un système plus étendu dans sa défense de l'antiquité des tems, on peut aussi le corriger & le rectifier. Le chevalier Marsham dans son *canon chronicus*, a lui-même abrégé le tems de leur durée, & les fait commencer trop près du déluge. Ainsi cette question ne fera de long tems bien éclaircie. *Chambers.* (G)

DIONYSIAS, (*Hist. nat.*) pierre dont parle Pline. Il dit qu'elle est noire, remplie de taches rouges; il prétend que triturée avec de l'eau, elle lui donne le goût du vin; il lui attribue la vertu d'empêcher de s'enivrer. Ludovico Dolce prétend qu'elle se trouve en Orient, & qu'elle est de la couleur du fer, avec des taches blanches. Voyez Pline, *libro XXXVII. cap. x.* & Boece de Boot, *pag. 336.*

DYSARES, f. m. (*Hist. anc.*) dieu qui étoit adoré des anciens Arabes, & qu'on croit avoir été le même que Bacchus, ou le Soleil. On lit *Dysarès* dans Tertullien, *apologet. c. xxiv*, où il dit que chaque pays avoit son dieu particulier; que les Syriens adoroient Astarte, & les Arabes *Dysarès*. On trouve *Dusarès* dans Etienne; & Vossius prétend que ce nom vient du syriaque *duts* & *arets*, dont le premier signifie joie, & l'autre terre: comme si les Arabes eussent voulu dire que leur dieu les réjouissoit en rendant la terre féconde. (G)

* DYSCOLE, adj. (*Théolog.*) il est tiré du grec *dyscolos*, dur & fâcheux. Il n'est guère d'usage qu'en controverse. S. Pierre veut que les serviteurs chrétiens soient soumis à leurs maîtres, non-seulement lorsqu'ils ont le bonheur d'en avoir de doux & d'équitables, mais encore lorsque la providence leur en a donné de fâcheux & d'injustes ou *dyscoles*.

DYSPEPSIE, f. f. (*Med.*) digestion lente, foible dépravée, causée d'ordinaire par le vice des humeurs, ou par le manque de force dans les organes qui servent à la concoction des alimens.

Quand l'estomac est accablé d'une pituite grossière & visqueuse, de matieres crues, nidoreuses, acides, salines, alkalines, bilieuses, putrides, tenaces, il ne peut former, de l'affluence de pareils alimens, un chyle bien conditionné: la dépravation de la salive, de la bile, de la liqueur gastrique, du suc pancréatique, de la lymphe intestinale; le défaut de ces mêmes sucs, leur trop grande évacuation par la bouche ou par les selles, retardent, empêchent, ou dépravent la digestion. L'on corrigera la nature des humeurs vitiées, & l'on rétablira celles qui manquent, par des sucs analogues. S'il y a des vers dans les premières voies, l'on les détruira par le diagrede & le mercure.

L'affoiblissement particulier de l'estomac, ou le relâchement de ses fibres, procédant de la glotonerie, de la voracité dans la manducation, de l'abus des liqueurs spiritueuses, cause nécessairement une mauvaise chylication, qui demande pour remède le régime suivi des stomachiques. La trop grande abstinence produit le même effet sur l'estomac que la trop grande réplétion, & occasionne même un état plus fâcheux, en diminuant par l'inaction la force & le jeu de cet organe.

La *dyspepsie* qui provient de fautes commises dans les choses non-naturelles, comme dans le manque d'exercice, l'excès du sommeil & des veilles, &c. se rétablit par une conduite contraire. Mais si quelque matiere morbifique, en se jettant dans l'estomac & dans les intestins, altère leurs fonctions, on n'y peut obvier qu'en guérissant la maladie dont la mauvaise digestion est l'effet, en évacuant l'humeur morbifique, en la corrigeant, ou en l'attirant sur une autre partie. Nous ne connoissons point de méthode curative générale, elle doit varier dans son application conformément aux diverses causes; & c'est cette application

application des remèdes opposés aux causes ; qui distingue les médecins des empiriques & des bonnes-femmes.

La *dyspepsie* amène indispensablement à sa suite une nouvelle génération d'humeurs putrides, des crudités, des nausées, le vomissement, le dégoût, des coliques, des diarrhées, l'affection coeliaque, la dysenterie, la cachexie, la pâleur, la faiblesse, la langueur des organes de la respiration, le marasme, l'enflure, & plusieurs autres maladies. Il y a dans l'économie animale, comme dans l'économie politique, un enchaînement de maux qui naissent d'un premier vice dans le principe, dont la force entraîne tout. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DYSPNÉE, f. f. (*Medecine.*) terme d'art francisé, composé de *δύς*, *difficilement*, & de *πνέω*, *je respire*. La *dyspnée* est cet état dans lequel la respiration se fait avec quelque peine & fatigue. Si la difficulté de respirer est plus considérable, plus pénible, plus continue, ce mal prend alors le nom d'*orthopnée*. Ainsi pour éviter les répétitions, voyez le mot **ORTHOPNÉE** ; car il n'y a de différence dans ces deux états, que du plus au moins : c'est la même méthode curative, & ce sont les mêmes causes, seulement plus légères dans la *dyspnée*. Voyez encore les mots **RESPIRATION LÉSÉE**, **ASTHME**, **CATARRHE SUFFOQUANT**, & vous aurez la gradation & l'enchaînement d'un genre de maladies, dont la connoissance est très-importante au médecin, & pour le traitement desquelles il doit réunir toutes les lumières de la Physiologie. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DYSSENTERIE, f. f. (*Med.*) ce mot est employé en Médecine pour désigner une maladie des intestins : mais il est pris en différens sens par différens auteurs. Il est composé de deux mots grecs, *δύς* & *έντερος* : le premier est une particule que l'on place devant plusieurs mots de l'art ; elle signifie *difficulté*, *imperfection*, *malignité* : le second signifie *intestin*, *entrailles* ; ainsi le mot *dysenterie* ou *difficulté des intestins*, n'exprime proprement que la fonction lésée de cet organe.

Mais lorsqu'il se joint à la diarrhée des douleurs d'entrailles, qui sont appelées en grec *σπόφοι*, en latin *tormina*, des tranchées avec tenesme, c'est-à-dire de fréquentes envies d'aller à la selle, avec de violents efforts sans faire le plus souvent aucune déjection, il est reçu parmi les Médecins d'appeler alors spécialement cette affection *dysenterie*.

Et comme dans ce cas elle a lieu, à cause que la tunique interne des intestins étant dépouillée de la mucoité qui les enduit naturellement par la durée de la diarrhée, ou par l'âcreté des matières, est exposée à être excoriée, rongée, en sorte qu'il se mêle du sang avec la matière du cours de ventre, quelques auteurs ont souvent restreint la signification du mot *dysenterie*, pour exprimer seulement des fréquentes déjections des matières sanguinolentes.

La description que donne Celse de la *dysenterie*, qu'il appelle *tormina*, est favorable à ce sentiment. « Les intestins s'exulcerent intérieurement, dit-il : » il en coule du sang, tantôt avec des excréments » toujours liquides, tantôt avec des matières mu- » queuses : il s'évacue aussi quelquefois en même » tems comme des raclures de chair : on sent une » fréquente envie d'aller à la selle, & l'anus est dou- » loureux : on fait des efforts, lorsque la douleur de » cette partie est augmentée, & il sort très-peu de » chose, &c. » Et quoique Galien appelle *dysenterie* la simple exulcération des intestins, & qu'il ne donne point ce nom aux déjections des matières âcres, irritantes, qui précèdent l'exulcération (*comment. 2. lib. XI. in epidem.*), cependant il a donné ailleurs le nom de *dysenterie* sanglante, à l'évacua-

Tome V.

tion du sang par les intestins, quoiqu'il n'y ait point d'exulcération : il désigne même par ce nom le flux de sang par le fondement, qui arrive après la suppression de quelque évacuation ordinaire du sang, ou aux personnes mutilées, ou à celles qui deviennent pléthoriques par défaut d'exercice.

Mais cette espèce de déjection sanglante qui se fait sans douleur & sans tenesme, doit être rapportée à plus juste titre à la diarrhée.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, que le flux de sang par l'anus ne doit pas être regardé comme le signe caractéristique de la *dysenterie*, puisque dans cette maladie on observe que les déjections sont principalement mêlées des matières muqueuses, bilieuses, atrabilaires, avec un tenesme très-fatigant & des tranchées très-violentes : ce sont ces derniers symptômes qui la distinguent de la diarrhée proprement dite, & de toute autre maladie qui peut y avoir rapport, comme le flux hépatique, hémorrhoidal, &c. Voy. **FLUX HÉPATIQUE**, **HÉMORRHOÏDES**. Par conséquent on peut regarder la *dysenterie* comme une espèce de diarrhée, accompagnée de douleurs de tranchées & souvent de tenesme, avec exulcération des intestins.

La *dysenterie*, dit Sydenham, s'annonce ordinairement par un frisson, qui est suivi de chaleur ; on commence ensuite à ressentir des tranchées dans les boyaux : les déjections sont glaireuses, les malades souffrent beaucoup en allant à la selle, les matières sont mêlées de sang, & quelquefois il n'y en a point. Néanmoins si les déjections sont fréquentes, si les tranchées continuent avec l'évacuation des matières muqueuses, cette maladie doit toujours être regardée comme une *dysenterie* véritable ; par conséquent il n'est pas de l'essence de la *dysenterie* qu'elle soit accompagnée de flux de sang, qui peut aussi avoir souvent lieu, comme il a été dit, sans qu'il y ait *dysenterie*.

Tout ce qui peut causer une forte irritation aux fibres nerveuses des intestins, en excorier les tuniques, le plus souvent après avoir emporté la mucoité qui les tapisse & les défend contre l'impression des âcres ; tout ce qui peut produire cet effet au point d'exulcerer la cavité des boyaux, établit les causes de la *dysenterie* : ainsi elles peuvent être externes ou internes. Parmi les externes sont les alimens âcres, susceptibles de se corrompre aisément ; les fruits crus, dont on fait un usage trop fréquent, & pris trop copieusement ; les crudités des premières voies ; les boissons spiritueuses, fortes, caustiques ; les remèdes trop actifs, comme les purgatifs mochliques administrés mal-à-propos ; les poisons corrosifs ; & en un mot, tout ce qui peut dissoudre la mucoité des boyaux, & mettre leur surface interne à découvert, exposée à l'impression de tous les irritans qui peuvent être portés dans le canal intestinal, & qui constituent les causes internes de la *dysenterie*, telles que toutes les humeurs bilieuses, jaunes, vertes, noires, pures, ou différemment corrompues & mêlées avec d'autres humeurs âcres, rongeantes, qui peuvent être déposées dans cette cavité, ou dans les vaisseaux sécrétoires qui entrent dans la composition de ses parois, ou symptomatiquement, ou par l'effet de quelque crise, y étant dérivées de tous les viscères voisins, & de toutes les autres parties du corps, telles que les matières purulentes, acrimonieuses, jekoreuses, fanieuses, fournies par quelque abcès de la substance des intestins, ou des parties d'où elles peuvent y parvenir.

Les impressions douloureuses mordicantes qui se font sur les tuniques des intestins, sont à peu-près semblables à celles qui excitent sur la surface du corps des pustules en forme d'excoriations, qui dé-

rachent l'épiderme de la peau & l'affectent ; comme la brûlure ; & attendu que la tunique interne des intestins est beaucoup plus délicate que les tégumens, ces impressions produisent des effets bien plus considérables, le tissu étant moins solide, résistant moins aux efforts des fluides pénétrants qui tendent à le dissoudre.

Il est difficile de déterminer absolument quelle est la nature de la matiere morbifique qui établit la *dyssenterie*, & de la distinguer d'avec celle qui donne lieu aux diarrhées simples. On ne peut dire autre chose, sinon qu'elle est certainement plus âcre ; mais cela ne suffit pas : car il devroit en résulter qu'elle exciteroit plus fortement la contraction des intestins, & donneroit par-là lieu à ce qu'elle feroit évacuée plus promptement ; il faut donc qu'avec cette plus grande acrimonie, elle ait plus de tenacité, qu'elle soit plus grossiere, qu'elle s'attache plus fortement & plus opiniâtrément aux parois des intestins, qu'elle y fasse pour ainsi dire l'effet des vésicatoires, comme les cantharides, en sorte qu'elle puisse ronger la substance de leurs membranes, & les détruire ; comme il arrive lorsque la *dyssenterie* est à son plus haut degré de malignité.

Il y a lieu de soupçonner avec Sennert, en réfléchissant sur cette activité extraordinaire de l'humeur dyssenterique, qui quoiqu'en apparence moins viciée que bien d'autres humeurs que l'on rend par la voie des selles dans d'autres maladies, produit cependant des effets plus violens ; que cette humeur a une analogie particulière avec les parties sur lesquelles elle agit ; qu'elle les pénètre plus aisément qu'une autre. Comme le poisson appelé *lievre marin* a une qualité venéneuse, par laquelle il affecte plutôt les poulmons qu'aucun autre organe, les cantharides agissent plus particulièrement sur les reins ; les purgatifs portent leur action sur les boyaux, non-seulement quand ils sont avalés, mais appliqués extérieurement, flairés, &c. de même non-seulement l'humeur peccante qui est dans les boyaux, mais encore les miasmes qui contribuent à établir la contagion dyssenterique, tels que ceux qui s'exhalent des corps affectés de cette maladie, de leurs excréments, &c. également portés avec l'air sur la peau, sur la membrane pituitaire dans les poulmons, dans l'estomac, dans les intestins, n'agissent que sur ceux-ci.

On ne peut guere rendre raison de cette prédilection, mais il suffit d'être bien assuré que le fait est tel. La table des rapports de M. Geoffroy n'est pas contestée pour les expériences dont il y est question : mais la théorie n'en est pas mieux établie pour cela. L'attraction, l'analogie, ne sont encore presque que des mots, quand il s'agit de porter des lumières à l'esprit ; mais si l'attraction, l'analogie, ou les effets que l'on attribue à ces causes, que quelques physiciens veulent encore regarder comme occultes, sont bien démontrés, qu'importe le *comment* de ces opérations de la nature, pourvu que nous ayons des connoissances proportionnées à nos besoins ? Il est fort peu utile que notre simple curiosité soit satisfaite.

Ce qui vient d'être dit à l'égard de la *dyssenterie* contagieuse, peut aussi être appliqué à toutes autres maladies épidémiques, dont les unes semblent affecter une partie, les autres une autre ; comme l'expérience le prouve par rapport aux catarrhes, aux angines, aux péripneumonies, aux pleurésies, aux éruptions cutanées. La cause qui les produit agit, dans le tems où une de ces maladies règne, immédiatement sur la partie qui en devient le siège, & non sur toute autre. V. CONTAGION, ÉPIDÉMIE.

On observe dans la *dyssenterie*, que la matiere des déjections est presque toute muqueuse ; il s'en ramasse une grande quantité de celle qui est détachée

par l'action du virus dyssenterique de toute la surface des boyaux : d'ailleurs on peut regarder le plus souvent la *dyssenterie*, lorsqu'elle est épidémique surtout, comme un rhûme d'intestins, dans lequel il se fait, tout comme dans celui des narines & de toutes leurs cavités, une grande excrétion de morve, qui se filtre plus abondamment dans les glandes destinées à la sécrétion de la mucofité naturelle. L'action de l'humeur dyssenterique qui porte sur ces colatoires, les *émonge*, pour ainsi dire, en y attirant une plus grande quantité de fluide qui doit s'y filtrer, & en rendant par conséquent son excrétion plus prompte ; ce qui diminue la résistance pour celui qui s'y porte ensuite.

Dans les épidémies, & dans les cas où la *dyssenterie* est la maladie essentielle, la cause semble devoir principalement agir à l'extérieur des vaisseaux qui composent les tuniques des boyaux : mais lorsqu'elle est un symptôme de maladie, qu'elle a lieu par un transport de matiere morbifique dans les couloirs des intestins, alors il est vraisemblable qu'elle agit le plus communément dans l'intérieur même des vaisseaux ; elle y croupit, elle les ronge, les perce, & les vaisseaux voisins : d'où le flux de sang, qui suit les douleurs, les tranchées. Si la même chose arrive dans presque tous les points d'une certaine étendue de boyaux, il en résulte que n'y ayant presque aucun vaisseau entier, la partie sphacelée & gangrenée tombe en lambeaux, que l'on rend par les selles ; ce qui annonce la fin prochaine de la maladie & de la vie. Le même effet arrive cependant aussi par l'écoulement de la bile qui se répand sur la surface des intestins, avec des qualités morbifiques, âcres, corrosives, dans les fièvres malignes, &c.

Avant que de finir sur les causes de la *dyssenterie*, il y a quelque chose à dire de celles qu'on appelle *procathartiques* ou *occasionnelles*, telles que la mauvaise disposition de l'air en général ; ainsi Hippocrate annonce, *aphor. xj. sect. 3*, que si l'hiver est plus froid & plus sec qu'à l'ordinaire, & le printems pluvieux & assez chaud, il y aura des *dyssenteries* en été ; & *aphor. xij.* de la même section il ajoute : « Si le vent » du midi domine pendant l'hiver, & qu'il soit pluvieux ; que le printems soit sec & froid, ces saisons sont très-propres à produire des *dyssenteries* ». Il y a aussi une disposition particulière de l'air dans les constitutions épidémiques, qui dépend de certaines causes qui l'infectent d'une matiere particulière, qui est quelquefois très-pernicieuse & pestilentielle, par des exhalaisons qui se répandent dans l'atmosphère, par différentes altérations qu'éprouve cet élément dans ses parties hétérogenes, &c. L'air peut être encore plus particulièrement infecté par les exhalaisons des matieres des déjections, par le moyen des latrines.

Tout ce qui vient d'être dit des causes de la *dyssenterie*, est bien confirmé par les observations faites sur cette maladie, qui ont fourni les signes qui la caractérisent dans tous ses degrés, & par rapport aux différentes suites qu'elle peut avoir.

Charles Pison décrit de la maniere qui suit la *dyssenterie*. Dans cette maladie, dit-il, la matiere des déjections paroît d'abord être de la nature de la graisse mêlée de mucofités ; ensuite elle présente des pellicules à demi-dissoutes en forme de raclures, comme de petits lambeaux d'épiderme ; & enfin des portions de la propre substance de l'intestin, accompagnées des mucofités sanglantes, quelquefois d'une grande quantité des matieres purulentes ; en sorte que les intestins sont d'abord raclés, ensuite rongés, & à la fin ulcérés. Ces trois degrés ne s'observent pas dans toute *dyssenterie* ; ils ont lieu plus ou moins, selon le plus ou le moins de malignité de la cause.

La fièvre n'est pas aussi toujours jointe à cette ma-

ladie, sur-tout lorsqu'elle n'est que sporadique: elle s'y trouve presque toujours, lorsqu'elle est épidémique, & lorsque la matiere morbifique est fort âcre, agit en irritant fortement, ou lorsqu'elle n'est portée de quelqu'autre partie du corps dans les intestins, que par l'effet d'une grande agitation ou d'un grand trouble. La fièvre précède toujours la *dyssenterie*, lorsque celle-ci en est un symptôme.

Les *dyssenteriques* sont ordinairement pressés par la soif, sont fort dégoûtés: la douleur qu'ils ressentent, se fait ordinairement sentir au-dessus du nombril, dans les intestins supérieurs; elle est quelquefois si violente, qu'elle occasionne des défaillances avec sueurs, insomnies & grande foiblesse.

On peut savoir par les signes suivans, si l'exulcération a son siège dans les petits ou dans les gros intestins: la matiere qui vient des premiers est plus puante, & a plus de ressemblance avec la raclure de chair: celle qui vient des derniers, est distinguée par la douleur qui se fait sentir au-dessous du nombril, & par le sang qui sort avec les excréments, & n'est point mêlé avec eux, au lieu qu'il l'est lorsqu'il vient des boyaux grêles; & la raison s'en présente aisément, parce qu'il a roulé long-tems dans le canal intestinal avec tout ce qui y est contenu; & au contraire des gros.

On peut encore connoître le siège de la maladie, par la grandeur des pellicules rendues avec les excréments; si elles sont peu étendues & minces, elles ont été détachées des boyaux grêles; si elles sont larges & épaisses à proportion, elles appartiennent aux gros. Lorsque les petits intestins sont affectés, les déjections sont plus bilieuses, jaunâtres, verdâtres; elles sont plus mordicantes, plus fatigantes; & quand ils le sont dans le voisinage de l'estomac, la maladie est accompagnée de vomissemens, & d'une plus grande aversion pour les alimens, ce qui est une marque que ce viscere est aussi affecté. Lorsque c'est l'intestin *jejunum* qui est ulcéré, la matiere des déjections est plus crue, la soif est plus grande, & les nausées sont plus fréquentes. Quand le siège du mal est dans les gros, il y a moins d'intervalle de tems de la tranchée à la déjection; on ressent une douleur à l'anus, qui est plus forte dans ce cas.

La crudité & la coction en général, distinguent les différens tems de la maladie.

On peut établir sommairement le pronostic de la *dyssenterie* de la maniere qui suit. Le vomissement qui survient aux *dyssenteriques* est très-dangereux; c'est un signe que l'exulcération a son siège dans les petits intestins: le danger est plus grand, parce qu'ils sont d'un tissu plus délicat, attendu qu'ils ne sont pas destinés, comme les gros, à contenir des matieres susceptibles à contracter une putréfaction acrimonieuse; étant plus voisins du foie, ils en reçoivent la bile plus pure, par conséquent plus active, plus irritante: d'où une plus grande douleur.

Cependant la *dyssenterie* qui est produite par des alimens âcres & par la bile jaune, se guérit facilement; c'est le contraire, si elle provient d'une matiere pituiteuse, saline, parce qu'elle s'attache opiniâtrément aux tuniques des intestins, & agit constamment sur la même partie, qu'elle ronge & pénètre plus profondément.

La *dyssenterie* qui est produite par une matiere bilieuse, noirâtre, est mortelle, selon Hippocrate, *aphor. xxvj. sect. 4.* parce que l'ulcere qui s'ensuit approche de la nature du chancre, qui ne guérit presque jamais, quand même il a son siège sur des parties externes.

Si cependant c'est de l'atrabile portée par un mouvement de crise dans les intestins, qui occasionne la *dyssenterie*, la maladie n'est pas si dangereuse; mais il faut prendre garde à ne pas prendre pour de l'atra-

bile, du sang figé & noirâtre qui a long-tems séjourné dans les boyaux.

Si les *dyssenteriques* rendent par les selles des *caroncules*, c'est-à-dire de petites portions de chair, c'est un signe mortel, selon Hippocrate, *aphorisme xxvj. sect. 4.* il indique la profondeur de l'ulcere, qui détruit la substance même du boyau.

Les longues insomnies, la soif ardente, la douleur dans la région épigastrique, le hocquet, les déjections de matiere sans mélange, noires, puantes; l'évacuation abondante de sang, annoncent le plus souvent une *dyssenterie* mortelle. Ce dernier signe fait comprendre que les tuniques des intestins sont pénétrées assez avant pour que les vaisseaux sanguins en soient déchirés, ouverts.

Les goutteux & ceux qui ont des obstructions à la rate, sont soulagés lorsque la *dyssenterie* leur survient, selon Hippocrate dans les *prognostics*, & *aphor. xlvj. sect. 6.* mais dans ce cas est-ce une véritable *dyssenterie*, & n'est-ce pas plutôt une diarrhée critique, qui sert à évacuer la matiere morbifique?

Les enfans & les vieillards succombent plus facilement à la *dyssenterie*, que ceux du moyen âge, dit Hippocrate dans ses *prognostics*: la raison en est que les enfans sont d'un tissu lâche, sur lequel la matiere morbifique corrosive fait plus de progrès, & qu'ils sont plus difficiles à conduire dans le traitement de la maladie; & pour les vieillards, c'est qu'ils n'ont pas assez de force pour résister à un mal qui les épuise beaucoup, & qui occasionne un grand trouble dans l'économie animale, puisqu'ils ont moins de disposition que tous autres à produire l'humeur *dyssenterique*. Les femmes supportent aussi plus difficilement cette maladie que les hommes; cette différence vient de la constitution plus délicate des personnes du sexe: cependant si la *dyssenterie* survient aux femmes accouchées, elle n'est pas dangereuse, parce qu'elle sert à évacuer une partie des lochies.

La convulsion & le délire à la suite de la *dyssenterie*, & le froid des extrémités, annoncent une mort prochaine. S'il survient à un *dyssenterique* une inflammation à la langue, avec difficulté d'avaler, c'est fait du malade, on peut l'assurer aux assistans. Si la *dyssenterie* est mortelle, le malade périt quelquefois bientôt, comme dans la premiere semaine ou dans la seconde: quelquefois la maladie s'étend jusque dans la troisieme.

Lorsque la *dyssenterie* se termine par un ulcere avec suppuration, les malades rendent pendant long-tems des matieres purulentes par les selles; ils s'épuisent, & périssent enfin comme les phthisiques.

La *dyssenterie* bénigne dure quelquefois plusieurs mois sans avoir de suites bien fâcheuses; la maligne cause des symptomes très-violens, & fait périr plusieurs de ceux qui en sont attaqués: on l'appelle *pestilentielle*, lorsqu'il en meurt plus qu'il n'en échappe. *Extrait de Pison, Sennert, Riviere, Baglivi.*

La curation de la *dyssenterie* doit tendre à remplir les indications suivantes; savoir de corriger l'acrimonie des humeurs qui en est la cause, de les évacuer, de déterger les boyaux affectés, de consolider l'exulcération, & d'arrêter le flux de ventre. On peut employer à cette fin la diete & les remedes.

Pour ce qui regarde le premier de ces moyens, on doit d'abord avoir attention de placer le malade dans un lieu sec; il faut lui ordonner le repos & lui faciliter le sommeil: il doit éviter toute peine, toute contention d'esprit. A l'égard de la nourriture, il doit en prendre très-peu dans le commencement, la quantité doit être réglée par ses forces: en raison inverse, on doit toujours avoir attention que dans le cas même où il n'y auroit point de fièvre, il faudroit que le malade s'abstînt de manger, parce que ce

sont les organes qui doivent travailler à la digestion, qui sont affectés; ainsi on ne doit accorder que très-peu d'alimens, & fort légers, à plus forte raison s'il y a fièvre; ce qui doit être observé sur-tout pendant les trois premiers jours, après lesquels, si rien ne contre-indique, on peut donner du lait, qui non-seulement est une bonne nourriture, mais encore un bon remède pour la *dyssenterie*, sur-tout si on y ajoute quelque qualité dessiccative, comme d'y éteindre une pierre, un morceau de fer rougi au feu; si on le rend détersif, dessiccatif, en y délayant du miel, en le coupant avec la seconde eau de chaux: le petit-lait peut être aussi donné dans la même vûe; l'un & l'autre sont très-propres pour adoucir toutes les humeurs âcres qui se trouvent dans les boyaux, & pour en émousser l'activité corrosive. Le lait de chèvre doit être préféré, & à son défaut le lait de vache. S'il y a beaucoup de fièvre, on pourra couper le lait avec égale quantité d'eau de rivière; de cette manière il pourra être employé sans crainte de mauvais effets: s'il n'y a pas de fièvre, on pourra faire prendre au malade différentes préparations alimentaires, avec le lait, des soupes de différentes manières, avec de la farine du ris, &c. On peut aussi mêler des œufs avec du lait. Les légumes, comme les lentilles, les pois cuits dans le bouillon de viande, sont une bonne nourriture dans cette maladie; si elle est opiniâtre, on peut avoir recours aux alimens astringens. Si les forces sont bien diminuées, il faut employer des consommés, des gelées de vieux coq: on peut dans ce cas accorder un peu de bon vin, qui ne soit cependant pas violent, & assez modérément trempé. On conseille aussi le vin blanc avec l'eau ferrée, pour déterminer les humeurs âcres vers les couloirs des urines, & les évacuer par cette voie.

Venons à l'autre partie de la curation, qui doit être opérée par le moyen des remèdes. Pour remplir les indications qui se présentent, on doit, selon Sydenham, employer la saignée, pour faire révolution aux humeurs qui se portent dans les entrailles, & qui engorgent les vaisseaux de leurs membranes; il faut par conséquent détourner la fluxion avant que de travailler à la guérison de l'exulcération, à moins que le transport de l'humeur ne soit critique, & non symptomatique.

Ainsi dans le cas où le malade a des forces, paroît d'un tempérament sanguin, robuste, on doit tirer du sang dès le commencement de la maladie, avec ménagement & en petite quantité, parce que les fréquentes déjections, l'insomnie & l'inflammation qui accompagnent souvent la *dyssenterie*, affoiblissent beaucoup & promptement le malade: si elle provient d'une suppression d'hémorroïdes ou de menstrues, on doit donner la préférence à la saignée du pied: en un mot, ce n'est qu'en tirant du sang que l'on peut arrêter efficacement les progrès de la phlogose qu'excite dans les boyaux l'irritation causée par les humeurs âcres, rongeantes.

On doit ensuite s'occuper, aussi dès les premiers jours de la maladie, du soin d'évacuer les humeurs; car il seroit trop long de les corriger, sur-tout lorsqu'elles abondent: en restant appliquées à la partie souffrante, elles ne cesseroient pas de l'irriter jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement adoucies. D'ailleurs on doit encore se proposer par le moyen de la purgation, de diminuer l'engorgement des vaisseaux, & d'emporter les humeurs surabondantes. S'il y a quelque disposition au vomissement, on doit tenter de purger par cette voie, parce que non-seulement on diminue la matière morbifique, mais on fait une puissante diversion: c'est ce qu'enseigne Hippocrate, *aph. xv. sect. 6*. « Pendant le cours de ventre » opiniâtre, si le vomissement survient, il termine

» heureusement la maladie ». C'est, dit Gallien sur ce même aphorisme, un des exemples de ce que la nature s'efforce de faire utilement, que le médecin doit suivre: il doit donc placer dès le commencement les remèdes purgatifs, ou par haut ou par bas; & s'il ne peut pas les répéter tous les jours, il doit le faire de deux en deux jours, ou de trois en trois jours au moins. L'hypécacuanha & la rhubarbe sont principalement en usage pour remplir ces indications. Le premier de ces médicamens a la propriété de faire vomir, & même de purger par le bas, & le second produit sûrement ce dernier effet; mais outre ce, l'un & l'autre ont une vertu astringente sur la fin de leur action, qui est très-salutaire dans cette maladie, dans laquelle on regarde l'hypécacuanha comme un remède spécifique. Le simarouba n'est pas moins recommandable, parce qu'il a les mêmes propriétés, & qu'il a de plus celle de calmer les douleurs; ainsi il peut satisfaire presque à toutes les indications que l'on doit se proposer de remplir dans cette maladie.

Car Sydenham, qui en a si bien traité, conseille expressément de ne pas manquer d'employer un remède parégorique chaque nuit, soit après la saignée, soit après la purgation; il préfère pour cet effet le laudanum liquide, auquel seul il veut qu'on ait recours pour achever la curation, après avoir purgé le malade trois ou quatre fois.

On peut administrer quelques lavemens dans cette maladie, mais on ne doit les employer que par grands intervalles & à petite dose, sur-tout si le vice est dans les gros intestins, parce qu'en dilatant les boyaux ils augmentent la douleur: Sydenham conseille de les composer avec le lait & la thériaque. On peut aussi en employer qui ne sont qu'adoucisfants, lénitifs & détersifs; on use dans cette vûe du lait, du bouillon de tripes, de l'eau d'orge avec le beurre frais, l'huile d'olive bien douce, le miel, &c. sur la fin de la maladie on peut les rendre corroborans, astringens; on les prépare pour cela avec différentes décoctions appropriées, auxquelles on peut ajouter avec succès une certaine quantité de vin.

La diète satisfait, comme il a été dit, à l'indication d'adoucir l'acrimonie des humeurs, par l'usage du lait diversément employé. Si le malade ne peut pas le supporter, on aura recours à l'eau de poulet, ou d'orge, ou de ris, &c. aux tisanes émulsionnées. On s'est quelquefois bien trouvé de faire boire de la limonade dans cette maladie, lors sur-tout qu'elle ne provient que d'une effervescence de bile.

Si la maladie résiste aux remèdes ci-dessus mentionnés, & qu'elle affoiblisse beaucoup le malade, on doit employer la diète anoleptique, les cordiaux, les astringens, en poudre, en opiate, en décoctions, juleps, auxquelles on joindra toujours le laudanum liquide, si rien ne contre-indique. On peut aussi faire usage de fomentations, d'épithèmes appropriés.

Baglivi dit avoir employé avec succès dans les cours de ventre, *dyssenteries*, tenesme, chute de boyaux invétérée, la fumée de la térébenthine jetée sur les charbons ardents, & reçue par le fondement. Il recommande aussi en général de ne pas user de beaucoup de remèdes dans cette maladie, & de ne pas recourir trop tôt aux astringens, qui peuvent produire de très-mauvais effets lorsqu'ils sont employés mal-à-propos, comme le prouve fort au long Sennert, en alléguant l'expérience de tous les tems, & les observations des plus habiles praticiens. Au reste la *dyssenterie* admet presque tous les remèdes de la diarrhée bilieuse. Voyez DIARRHÉE. (d)

DYSTOCHIE, f. f. (*Med.*) accouchement difficile, laborieux, ou absolument impossible. Tout cela

s'exprime par le seul mot grec *dystochie*, fort connu en Médecine. Voyez ACCOUCHEMENT.

Nous employons avec raison pour faire nos articles, les termes d'Arts & de Sciences; & quoi qu'en puissent dire les gens du monde, si ces sortes de termes sont barbares pour eux, ce n'est pas notre faute: il y a quantité de mots de Cuisine, de Blason, de Manège, de Chasse, de Fauconnerie, d'Escrime, consacrés par l'usage, inconnus aux Médecins, sans qu'ils accusent ceux qui s'en servent de parler un jargon inintelligible.

On dit qu'un accouchement est laborieux, lorsque l'enfant met plus de tems à venir au monde que de coutume. Un travail ordinaire est d'une heure ou deux, souvent beaucoup moins; mais des causes particulières le rendent quelquefois beaucoup plus long. Alors ce n'est pas sans danger pour la femme grosse & pour son enfant, ni sans beaucoup d'attention, d'adresse, & de lumières de la part de l'accoucheur, que la délivrance finit heureusement.

Quelque nombreuses que soient les causes des accouchemens laborieux, on peut assez commodément les ranger sous trois classes, en les rapportant ou à la femme en couche, ou à l'enfant, ou au délivre, ou à ces trois choses réunies; & l'accouchement sera d'autant plus fâcheux, qu'un plus grand nombre de causes concourroient à le rendre tel. Je commence par celles qui peuvent de la part de la mere, rendre son accouchement pénible, ou même impossible.

1°. Il ne paroîtra pas étonnant que le premier accouchement d'une femme trop jeune, ou trop âgée, soit laborieux. On peut aussi le présager d'une femme foible, délicate, hystérique, fort pléthorique, très-maigre ou très-grasse, agitée de craintes ou d'autres passions dans le tems du travail, & tombant dans de fréquentes syncopes.

2°. L'inexpérience de la femme, à qui l'habitude d'accoucher n'a point encore appris à aider ses douleurs par des efforts à-propos; ou la femme qui se refuse aux sollicitations que la nature & l'accoucheur lui présentent dans les momens favorables, doit rendre son accouchement plus pénible.

3°. Les défauts de conformation essentielle dans les os du bassin, l'os coccyx, & particulièrement l'os sacrum, forment des accouchemens laborieux, ou impossibles, qui demandent l'opération césarienne. Il peut même arriver dans ces différens cas, que le bassin soit si étroit qu'il y ait impossibilité d'y introduire la main; cependant quand l'os coccyx se porte trop intérieurement, on tâchera de le presser en-bas avec la main dans le tems des efforts de la mere pour sa délivrance.

4°. Les parties naturelles extrêmement gonflées, séchées, endurcies, calleuses, hydropiques, enflammées, contusées, excoriées, ulcérées, mortifiées, présagent un accouchement difficile. La descente, la chute de matrice, l'hernie inguinale & ombilicale d'une femme grosse, doivent être réduites suivant les regles de l'art avant l'accouchement. La rupture de la matrice qui laisse couler le fœtus dans la cavité du bas-ventre, exige l'opération césarienne faite à tems.

5°. La situation oblique de la matrice, qui se découvre par le toucher, annonce une délivrance très-pénible, & demande les lumières de l'accoucheur. Si l'orifice de la matrice est fort distant du vagin; si cet orifice se ferme exactement dans le tems des douleurs; si l'enfant n'est que peu ou point dilaté; si l'enfant est prominent, épais & dur; si l'enfant est si ferme & si solide qu'il ne s'ouvre qu'avec beaucoup de peine, malgré le repos, les antispasmodiques, & les oignemens d'huile & de graisse, on a lieu d'apprehender un accouchement long & laborieux. S'il y a quelque membrane, quelque tumeur fongueuse, ou quelque ex-

croissance contre-nature qui obstrue & ferme le vagin, il en faut faire l'opération avec les instrumens convenables, pour éviter les efforts inutiles & le danger de l'accouchement. Passons au fœtus.

1°. Un enfant trop gros, monstrueux, mal conformed, attaqué d'hydrocéphale, foible, ou mort, cause un accouchement laborieux. Le même cas est à craindre lors de la naissance de deux jumeaux; mais le fœtus tombé dans le bas-ventre, dans la capacité de l'hypogastre, ou contenu dans les trompes, dans les ovaires, ne peut venir au monde que par la section césarienne.

2°. L'enfant qui sort de l'utérus dans la posture la plus naturelle, c'est-à-dire la tête la première, promet un travail facile, pourvu que la tête avancée au passage n'y demeure pas fixement arrêtée; car dans ce cas, pour éviter un événement funeste, il faut faire l'extraction prompte de l'enfant, soit avec les mains, soit avec les instrumens convenables.

3°. L'enfant qui est placé transversalement, & qui présente le visage, les épaules, le dos, le ventre, la poitrine, &c. formeroit un accouchement laborieux ou impossible, s'il n'étoit pas changé de posture & mis dans celle qui répond à la naturelle, ou plutôt si l'on n'a soin de le tirer par les piés; car c'est-là la meilleure méthode pour presque toutes les situations contre-nature, représentées dans les figures de Scipio Mercuri, de Welschius, de Guillemeau, de Mauriceau, de Voelterus, de Peu, de Viardel, de Sigemandin, de Deventer, de Mellius, de Chapman, & autres; alors, dis-je, la pratique qu'on vient de recommander vaut mieux que de perdre du tems à retourner le fœtus, parce que les momens sont chers.

4°. L'enfant qui présente d'abord l'une ou l'autre main hors de la matrice, ou même toutes les deux, offre un des plus difficiles accouchemens. Il faut repousser les parties qui sortent, retourner l'enfant, chercher les piés, & le tirer tout de suite par cette partie. Disons un mot des accouchemens laborieux en conséquence des eaux, du délivre, &c.

1°. La retention trop longue, ou la perte précoce des eaux, contribue beaucoup à augmenter le travail d'une femme en couche: en effet, s'il arrive que ces eaux qui sont destinées à arroser & à graisser, pour ainsi dire, le passage de l'enfant, sortent trop tôt ou s'écoulent peu-à-peu, le travail devient plus difficile & plus long, les parties ayant eu le tems de se sécher, sur-tout si les douleurs sont légères, & si dans l'intervalle la femme est plus foible que le travail avancé.

2°. Si les eaux sortent épaisses & noires; ce symptôme indiquant que le méconium y est délayé, que l'enfant est placé dans quelque situation contrainte, annonce un accouchement difficile.

3°. Quand le fœtus sort enfermé dans ses membranes, il faut les ouvrir pour empêcher la suffocation & faciliter l'accouchement.

4°. Le placenta qui sort d'abord, indique la séparation de l'utérus, l'hémorrhagie en est la suite, de sorte que l'extraction manuelle du fœtus est la seule ressource pour sauver la mere & l'enfant.

5°. Un accouchement facile par rapport à la bonne situation de l'enfant, deviendra difficile lorsque la femme n'aura point été aidée à-propos, qu'il y aura long tems que les eaux seront écoulées, & que les douleurs seront très-languissantes, ou même entièrement cessées.

6°. Enfin pour terminer ici les prognostics sur ce sujet, le premier accouchement laborieux, & qui a causé le déchirement des parties naturelles, du vagin, du périnée, leur contusion, leur mortification, &c. fait craindre la difficulté des autres accouchemens.

Telles sont les principales causes immédiates &

directes, qui tantôt de la part de la mere, tantôt par le fœtus, par le délivre, ou par toutes ces choses réunies, rendent les accouchemens difficiles, laborieux, ou impossibles, & requierent pour y remédier les connoissances, la main, & les instrumens d'un homme consommé dans cette science.

Cependant que l'assemblage de ces phénomènes cesse de nous allarmer ! le nombre infini d'accouchemens naturels & favorables comparé à ceux qui ne le sont pas ; les exemples de tant de personnes qui sortent tous les jours heureusement des couches les plus dangereuses ; l'expérience de tous les lieux & de tous les tems ; les secours d'un art éclairé sur cette matiere dans les cas de péril, & d'un art dont on peut étendre les progrès : toutes ces réflexions doivent consoler le beau sexe, ou du moins calmer ses frayeurs. En un mot les femmes sont faites pour accoucher, & la Nature toujours attentive à la conservation de l'espece, fait les porter par des lois invariables & par une force invincible, à concourir à ses fins. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

DYSURIE, f. f. (Medecine.) en latin *dysuria*, de

dys, difficilement, & de *σποῦ*, urine. La moindre teinture du grec donne l'intelligence de tous les mots de l'art qui commencent par *dys*.

La *dysurie* est une excrétion douloureuse & pénible de l'urine, ou, pour me servir des termes vulgaires, c'est l'action de pisser avec difficulté & avec une certaine sensation incommode de chaleur & de douleur.

Quand cette action ne s'opere que goutte à goutte, on l'appelle *strangurie*, qui n'est à proprement parler qu'un degré plus violent de *dysurie*, sans aucune différence pour les causes ni pour les remèdes. *Voyez STRANGURIE.*

Mais si la suppression d'urine est totale, elle prend le nom d'*ischurie*, dernier période du mal, qui met la vie dans le plus grand danger. C'est pourquoi nous parlerons de l'ischurie à son rang, conformément à l'attention qu'elle mérite : l'amour de l'humanité & l'ordre encyclopédique demandent que nous suivions une méthode aussi sensée, qui s'accorde d'ailleurs entièrement au but & au plan de cet ouvrage. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*



E



, E, e, f. m. c'est la cinquieme lettre de la plupart des alphabets, & la seconde des voyelles. Voy. les articl. ALPHABET, LETTRE, & VOYELLE.

Les anciens Grecs s'étant aperçus qu'en certaines syllabes de leurs mots l'e étoit moins long

& moins ouvert qu'il ne l'étoit en d'autres syllabes, trouverent à-propos de marquer par des caractères particuliers cette différence, qui étoit si sensible dans la prononciation. Ils désignerent l'e bref par ce caractère E, e, & l'appellerent *εψιλον*, *epsilon*, c'est-à-dire petit e; il répond à notre e commun, qui n'est ni l'e tout-à-fait fermé, ni l'e tout-à-fait ouvert: nous en parlerons dans la suite.

Les Grecs marquerent l'e long & plus ouvert par ce caractère Η, η, *êta*; il répond à notre e ouvert long.

Avant cette distinction quand l'e étoit long & ouvert, on écrivoit deux e de suite; c'est ainsi que nos peres écrivoient *aage* par deux a, pour faire connoître que l'a est long en ce mot: c'est de ces deux E rapprochés ou tournés l'un vis-à-vis de l'autre qu'est venue la figure H; ce caractère a été long-tems, en grec & en latin, le signe de l'aspiration. Ce nom *êta* vient du vieux syriaque *hetha*, ou de *heth*, qui est le signe de la plus forte aspiration des Hébreux; & c'est de-là que les Latins prirent leur signe d'aspiration H, en quoi nous les avons suivis.

La prononciation de l'êta a varié: les Grecs modernes prononcent *ita*; & il y a des savans qui ont adopté cette prononciation, en lisant les livres des anciens.

L'université de Paris fait prononcer *êta*. Voyez les preuves que la méthode de P. R. donne pour faire voir que c'est ainsi qu'il faut prononcer; & sur-tout lisez ce que dit sur ce point le P. Giraudeau jésuite, dans son *introduction à la langue grecque*; ouvrage très-méthodique & très-propre à faciliter l'étude de cette langue savante, dont l'intelligence est si nécessaire à un homme de lettres.

Le P. Giraudeau, dis-je, s'explique en ces termes, pag. 4. « L'êta se prononce comme un é long & ouvert, ainsi que nous prononçons l'é dans *procès*: » non-seulement cette prononciation est l'ancienne, » poursuit-il, mais elle est encore essentielle pour » l'ordre & l'économie de toute la langue grecque. »

En latin, & dans la plupart des langues, l'e est prononcé comme notre e ouvert commun au milieu des mots, lorsqu'il est suivi d'une consonne avec laquelle il ne fait qu'une même syllabe, *cæ-lèbs*, *mèl*, *pèr*, *pa-trèm*, *omnipo-tèn-tèm*, *pès*, *èt*, &c. mais selon notre manière de prononcer le latin, l'e est fermé quand il finit le mot, *mare*, *cubile*, *patre*, &c. Dans nos provinces d'au-delà de la Loire, on prononce l'e final latin comme un e ouvert; c'est une faute.

Il y a beaucoup d'analogie entre l'e fermé & l'i; c'est pour cela que l'on trouve souvent l'une de ces lettres au lieu de l'autre; *herè*, *heri*; c'est par la même raison que l'ablatif de plusieurs mots latins est en e ou en i, *prudente* & *prudenti*.

Mais passons à notre e françois. J'observerai d'abord que plusieurs de nos grammairiens disent que nous avons quatre sortes d'e. La méthode de P. R. au traité des lettres, p. 622, dit que ces quatre prononciations différentes de l'e, se peuvent remarquer en ce seul mot *détèrrement*; mais il est aisé de voir

E

qu'aujourd'hui l'e de la dernière syllabe *ment* n'est e que dans l'écriture.

La prononciation de nos mots a varié. L'écriture n'a été inventée que pour indiquer la prononciation, mais elle ne fauroit en suivre tous les écarts, je veux dire tous les divers changemens: les enfans s'éloignent insensiblement de la prononciation de leurs peres; ainsi l'ortographe ne peut se conformer à sa destination que de loin en loin. Elle a d'abord été liée dans les livres au gré des premiers inventeurs: chaque signe ne signifioit d'abord que le son pour lequel il avoit été inventé, le signe a marquoit le son a, le signe é le son é, &c. C'est ce que nous voyons encore aujourd'hui dans la langue grecque, dans la latine, & même dans l'italienne & dans l'espagnole; ces deux dernières, quoique langues vivantes, sont moins sujettes aux variations que la nôtre.

Parmi nous, nos yeux s'accoutument dès l'enfance à la manière dont nos peres écrivoient un mot, conformément à leur manière de le prononcer; de sorte que quand la prononciation est venue à changer, les yeux accoutumés à la manière d'écrire de nos peres, se sont opposés au concert que la raison auroit voulu introduire entre la prononciation & l'ortographe selon la première destination des caractères; ainsi il y a eu alors parmi nous la langue qui parle à l'oreille, & qui seule est la véritable langue, & il y a eu la manière de la représenter aux yeux, non telle que nous l'articulons, mais telle que nos peres la prononçoient, en sorte que nous avons à reconnoître un moderne sous un habillement antique. Nous faisons alors une double faute; celle d'écrire un mot autrement que nous ne le prononçons, & celle de le prononcer ensuite autrement qu'il n'est écrit. Nous prononçons a & nous écrivons e, uniquement parce que nos peres prononçoient & écrivoient e. Voyez ORTOGRAPHE.

Cette manière d'orthographier est sujette à des variations continuelles, au point que, selon le prote de Poitiers & M. Restaut, à peine trouve-t-on deux livres où l'ortographe soit semblable (*traité de l'Ortogr. franç. p. 1.*) Quoi qu'il en soit, il est évident que l'e écrit & prononcé a, ne doit être regardé que comme une preuve de l'ancienne prononciation, & non comme une espèce particulière d'e. Le premier e dans les mots *empereur*, *enfant*, *femme*, &c. fait voir seulement que l'on prononçoit *empereur*, *enfant*, *fême*, & c'est ainsi que ces mots sont prononcés dans quelques-unes de nos provinces; mais cela ne fait pas une quatrième sorte d'e.

Nous n'avons proprement que trois sortes d'e; ce qui les distingue, c'est la manière de prononcer l'e, ou en un tems plus ou moins long, ou en ouvrant plus ou moins la bouche. Ces trois sortes d'e sont l'e ouvert, l'e fermé, & l'e muet: on les trouve tous trois en plusieurs mots, *fèrmeté*, *honnéteté*, *évêque*, *sévère*, *échelle*, &c.

Le premier e de *fèrmeté* est ouvert, c'est pourquoi il est marqué d'un accent grave; la seconde syllabe *me* n'a point d'accent, parce que l'e y est muet; *té* est marqué de l'accent aigu, c'est le signe de l'e fermé.

Ces trois sortes d'e sont encore susceptibles de plus & de moins.

L'e ouvert est de trois sortes; I. l'e ouvert commun, II. l'e plus ouvert, III. l'e très-ouvert.

I. L'e ouvert commun: c'est l'e de presque toutes les langues; c'est l'e que nous prononçons dans les

premières syllabes de *père*, *mère*, *frère*, & dans *il appelle*, *il mène*, *ma nièce*, & encore dans tous les mots où l'*e* est suivi d'une consonne avec laquelle il forme la même syllabe, à moins que cette consonne ne soit l'*s* ou le *z* qui marquent le pluriel, ou le *nz* de la troisième personne du pluriel des verbes; ainsi on dit *examèn*, & non *examén*. On dit *tèl*, *bèl*, *cièl*, *chèf*, *brèf*, *Josèph*, *nèf*, *relièf*, *Israèl*, *Abèl*, *Babèl*, *réèl*, *Michèl*, *mièl*, *plurièl*, *criminèl*, *quèl*, *naturel*, *hôtèl*, *mortèl*, *mutuèl*, *l'hymèn*, *Sadducèèn*, *Chaldèèn*, *il viènt*, *il soutiènt*, &c.

Toutes les fois qu'un mot finit par un *e* muet, on ne sauroit soutenir la voix sur cet *e* muet, puisque si on la soutenoit, l'*e* ne seroit plus muet: il faut donc que l'on appuie sur la syllabe qui précède cet *e* muet; & alors si cette syllabe est elle-même un *e* muet, cet *e* devient ouvert commun, & sert de point d'appui à la voix pour rendre le dernier *e* muet; ce qui s'entendra mieux par les exemples. Dans *mener*, *appeller*, &c. le premier *e* est muet & n'est point accentué; mais si je dis je *mène*, j'*appelle*, cet *e* muet devient ouvert commun, & doit être accentué, je *mène*, j'*appelle*. De même quand je dis j'*aime*, je *demande*, le dernier *e* de chacun de ces mots est muet; mais si je dis par interrogation, *aimé-je?* *ne demandé-je pas?* alors l'*e* qui étoit muet devient *e* ouvert commun.

Je sai qu'à cette occasion nos Grammairiens disent que la raison de ce changement de l'*e* muet, c'est qu'il ne sauroit y avoir deux *e* muets de suite; mais il faut ajouter, à la fin d'un mot: car dès que la voix passe, dans le même mot, à une syllabe soutenue, cette syllabe peut être précédée de plus d'un *e* muet, *REdemander*, *REvenir*, &c. Nous avons même plusieurs *e* muets de suite, par des monosyllabes; mais il faut que la voix passe de l'*e* muet à une syllabe soutenue: par exemple, *de ce que je redemande* ce qui m'est dû, &c. voilà six *e* muets de suite au commencement de cette phrase, & il ne sauroit s'en trouver deux précisément à la fin d'un mot.

II. L'*e* est plus ouvert en plusieurs mots, comme dans la première syllabe de *fermeté*, où il est ouvert bref; il est ouvert long dans *grèffe*.

III. L'*e* est très-ouvert dans *accès*, *succès*, *être*, *tempête*, *il est*, *abbèssè*, *sans cèssè*, *profèssè*, *arrêt*, *forêt*, *trève*, *la Grève*, *il rêve*, *la tête*.

L'*e* ouvert commun au singulier, devient ouvert long au pluriel, *le chéf*, *les chëfs*; un mot *brëf*, les mots *brëfs*; un *autèl*, des *autèls*. Il en est de même des autres voyelles qui deviennent plus longues au pluriel. Voyez le traité de la Prosodie de M. l'abbé d'Olivet.

Ces différences sont très-sensibles aux personnes qui ont reçu une bonne éducation dans la capitale. Depuis qu'un certain esprit de justesse, de précision & d'exactitude s'est un peu répandu parmi nous, nous marquons par des accens la différence des *e*. Voyez ce que nous avons dit sur l'usage & la destination des accens, même sur l'accent perpendiculaire, au mot ACCENT. Nos protes deviennent tous les jours plus exacts sur ce point, quoi qu'en puissent dire quelques personnes qui se plaignent que les accens rendent les caractères hérissés; il y a bien de l'apparence que leurs yeux ne sont pas accoutumés aux accens ni aux esprits des livres grecs, ni aux points des Hébreux. Tout signe qui a une destination, un usage, un service, est respecté par les personnes qui aiment la précision & la clarté; ils ne s'élèvent que contre les signes qui ne signifient rien, ou qui induisent en erreur.

C'est sur-tout à l'occasion de nos *e* brefs & de nos *e* longs, que nos Grammairiens font deux observations qui ne me paroissent pas justes.

La première, c'est qu'ils prétendent que nos peres

ont doublé les consonnes, pour marquer que la voyelle qui précède étoit breve. Cette opération ne me paroît pas naturelle; il ne seroit pas difficile de trouver plusieurs mots où la voyelle est longue, malgré la consonne doublée, comme dans *grèffe* & *nèfle*: le premier *e* est long, selon M. l'abbé d'Olivet, *Prosod.* p. 74.

L'*e* est ouvert long dans *abbèssè*, *profèssè*, *sans cèssè*, malgré l'*s* redoublée. Je crois que ce prétendu effet de la consonne redoublée, a été imaginé par zèle pour l'ancienne orthographe. Nos peres écrivoient ces doubles lettres, parce qu'ils les prononçoient ainsi qu'on les prononce en latin; & comme on a trouvé par tradition ces lettres écrites, les yeux s'y sont tellement accoutumés, qu'ils en souffrent avec peine le retranchement: il falloit bien trouver une raison pour excuser cette foiblesse.

Quoi qu'il en soit, il faut considérer la voyelle en elle-même, qui en tel mot est breve, & en tel autre longue: l'*a* est bref dans *place*, & long dans *grace*, &c.

Quand les poètes latins avoient besoin d'allonger une voyelle, ils redoublaient la consonne suivante, *religio*; la première de ces consonnes étant prononcée avec la voyelle, la rendoit longue: cela paroît raisonnable. Nicot dans son dictionnaire, au mot *aage*, observe que « ce mot est écrit par double *aa*, pour » dénoter, dit-il, ce grand *A* françois, ainsi que l'*ω* » grec; lequel *aa* nous prononçons, poursuit-il, avec » une trainée de la voix en aucuns mots, comme en *Chaa-* » » lons ». Aujourd'hui nous mettons l'accent circonflexe sur l'*a*. Il seroit bien extraordinaire que nos peres eussent doublé les voyelles pour allonger, & les consonnes pour abrégier!

La seconde observation, qui ne me paroît pas exacte, c'est qu'on dit qu'anciennement les voyelles longues étoient suivies d'*s* muettes qui en marquoient la longueur. Les Grammairiens qui ont fait cette remarque, n'ont pas voyagé au midi de la France, où toutes ces *s* se prononcent encore, même celle de la troisième personne du verbe *est*; ce qui fait voir que toutes ces *s* n'ont été d'abord écrites que parce qu'elles étoient prononcées. L'orthographe a suivi d'abord fort exactement sa première destination; on écrivoit une *s*, parce qu'on prononçoit une *s*. On prononce encore ces *s* en plusieurs mots qui ont la même racine que ceux où elle ne se prononce plus. Nous disons encore *festin*, de *fête*; la *bastille*, & en Provence la *bastide*, de *bâtir*: nous disons *prendre une ville par escalade*, d'*échelle*; *donner la bastonnade*, de *bâton*: *ce jeune homme a fait une escapade*, quoique nous disions s'*échapper*, sans *s*.

En Provence, en Languedoc & dans les autres provinces méridionales, on prononce l'*s* de *Pasques*; & à Paris, quoiqu'on dise *Pâques*, on dit *pascal*, *Pasquin*, *pasquinade*.

Nous avons une espèce de chiens qu'on appelloit autrefois *espagnols*, parce qu'ils nous viennent d'Espagne: aujourd'hui on écrit *épagneuls*, & communément on prononce ce mot sans *s*, & l'*e* y est bref. On dit *prestole*, *presbytere*, de *prêtre*; *prestation* de serment; *prestesse*, *celeritas*, de *præsto esse*, être prêt.

L'*e* est aussi bref en plusieurs mots, quoique suivi d'une *s*, comme dans *presque*, *modeste*, *leste*, *terrestre*, *trimestre*, &c.

Selon M. l'abbé d'Olivet, *Prosod.* p. 79. il y a aussi plusieurs mots où l'*e* est bref, quoique l'*s* en ait été retranchée, *échelle*: *être* est long à l'infinitif, mais il est bref dans *vous êtes*, *il a été*. *Prosod.* p. 80.

Enfin M. Restaut, dans le Dictionnaire de l'orthographe françoise, au mot *registre*, dit que l'*s* sonne aussi sensiblement dans *registre* que dans *liste* & *funeste*; & il observe que du tems de Marot on prononçoit

épistre

épître comme *registre*, & que c'est par cette raison que Marot a fait rimer *registre* avec *épître* : tant il est vrai que c'est de la prononciation que l'on doit tirer les regles de l'ortographe. Mais revenons à nos *e*.

L'*e* fermé est celui que l'on prononce en ouvrant moins la bouche qu'on ne l'ouvre lorsqu'on prononce un *e* ouvert commun ; tel est l'*e* de la dernière syllabe de *fermeté*, *bonté*, &c.

Cet *e* est aussi appelé *masculin*, parce que lorsqu'il se trouve à la fin d'un adjectif ou d'un participe, il indique le masculin, *aisé*, *habillé*, *aimé*, &c.

L'*e* des infinitifs est fermé, tant que l'*r* ne se prononce point ; mais si l'on vient à prononcer l'*r*, ce qui arrive toutes les fois que le mot qui suit commence par une voyelle, alors l'*e* fermé devient ouvert commun ; ce qui donne lieu à deux observations. 1°. L'*e* fermé ne rime point avec l'*e* ouvert : *aimer*, *abîmer*, ne riment point avec la *mer*, *mare* ; ainsi madame des Houlrières n'a pas été exacte lorsqu'elle dans l'*idylle* du ruisseau elle a dit :

*Dans votre sein il cherche à s'abîmer ;
Vous & lui jusques à la mer
Vous n'êtes qu'une même chose.*

2°. Mais comme l'*e* de l'infinitif devient ouvert commun, lorsque l'*r* qui le suit est lié avec la voyelle qui commence le mot suivant, on peut rappeler la rime, en disant :

*Dans votre sein il cherche à s'abîmer ;
Et vous & lui jusqu'à la mer
Vous n'êtes qu'une même chose.*

L'*e* muet est ainsi appelé relativement aux autres *e* ; il n'a pas, comme ceux-ci, un son fort, distinct & marqué : par exemple, dans *mener*, *demander*, on fait entendre l'*m* & le *d*, comme si l'on écrivoit *mner*, *dmander*.

Le son foible qui se fait à peine sentir entre l'*m* & l'*n* de *mener*, & entre le *d* & l'*m* de *demander*, est précisément l'*e* muet : c'est une suite de l'air sonore qui a été modifié par les organes de la parole, pour faire entendre ces consonnes. Voyez CONSONNE.

L'*e* muet des monosyllabes *me*, *te*, *se*, *le*, *de*, est un peu plus marqué ; mais il ne faut pas en faire un *e* ouvert, comme font ceux qui disent *amène-là* : l'*e* prend plutôt alors le son de l'*eu* foible.

Dans le chant, à la fin des mots, tels que *gloire*, *fidèle*, *triomphe*, l'*e* muet est moins foible que l'*e* muet commun, & approche davantage de l'*eu* foible.

L'*e* muet foible, tel qu'il est dans *mener*, *demander*, se trouve dans toutes les langues, toutes les fois qu'une consonne est suivie immédiatement par une autre consonne ; alors la première de ces consonnes ne sauroit être prononcée sans le secours d'un esprit foible : tel est le son que l'on entend entre le *p* & l'*s* dans *pseudo*, *psalmus*, *psittacus* ; & entre l'*m* & l'*n* de *mina*, une mine, espèce de monnaie ; *Mnemosyne*, la mere des Muses, la déesse de la mémoire.

On peut comparer l'*e* muet au son foible que l'on entend après le son fort que produit un coup de marteau qui frappe un corps solide.

Ainsi il faut toujours s'arrêter sur la syllabe qui précède un *e* muet à la fin des mots.

Nous avons déjà observé qu'on ne sauroit prononcer deux *e* muets de suite à la fin d'un mot, & que c'est la raison pour laquelle l'*e* muet de *mener* devient ouvert dans *je mène*.

2°. Les vers qui finissent par un *e* muet, ont une syllabe de plus que les autres, par la raison que la dernière syllabe étant muette, on appuie sur la pénultième : alors, je veux dire à cette pénultième, l'oreille est satisfaite par rapport au complément du rythme & du nombre des syllabes ; & comme la dernière tombe foiblement, & qu'elle n'a pas un son

Tome V.

plein, elle n'est point comptée, & la mesure est remplie à la pénultième.

Jeune & vaillant héros, dont la haute sagesse.

L'oreille est satisfaite à la pénultième, *ges*, qui est le point d'appui, après lequel on entend l'*e* muet de la dernière syllabe *se*.

L'*e* muet est appelé *féminin*, parce qu'il sert à former le féminin des adjectifs ; par exemple, *saint*, *sainte* ; *pur*, *pure* ; *bon*, *bonne*, &c. au lieu que l'*e* fermé est appelé *masculin*, parce que lorsqu'il termine un adjectif, il indique le genre masculin, *un homme aimé*, &c.

L'*e* qu'on ajoute après le *g*, *il mangea*, &c. n'est que pour empêcher qu'on ne donne au *g* le son fort *ga*, qui est le seul qu'il devroit marquer : or cet *e* fait qu'on lui donne le son foible, *il manja* : ainsi cet *e* n'est ni ouvert, ni fermé, ni muet ; il marque seulement qu'il faut adoucir le *g*, & prononcer *je*, comme dans la dernière syllabe de *gagé* : on trouve en ce mot le son fort & le son foible du *g*.

L'*e* muet est la voyelle foible de *eu*, ce qui paroît dans le chant, lorsqu'un mot finit par un *e* muet moins foible :

*Rien ne peut l'arrêter
Quand la gloire l'appelle.*

Cet *eu* qui est la forte de l'*e* muet, est une véritable voyelle : ce n'est qu'un son simple sur lequel on peut faire une tenue. Cette voyelle est marquée dans l'écriture par deux caractères ; mais il ne s'ensuit pas de-là que *eu* soit une diphtongue à l'oreille, puisqu'on n'entend pas deux sons voyelles. Tout ce que nous pouvons en conclure, c'est que les auteurs de notre alphabet ne lui ont pas donné un caractère propre.

Les lettres écrites qui, par les changemens survenus à la prononciation, ne se prononcent point aujourd'hui, ne doivent que nous avertir que la prononciation a changé ; mais ces lettres multipliées ne changent pas la nature du son simple, qui seul est aujourd'hui en usage, comme dans la dernière syllabe de *ils* aimoient, *amabant*.

L'*e* est muet long dans les dernières syllabes des troisièmes personnes du pluriel des verbes, quoique cet *e* soit suivi d'*nt* qu'on prononçoit autrefois, & que les vieillards prononcent encore en certaines provinces : ces deux lettres viennent du latin *amant*, ils aiment.

Cet *e* muet est plus long & plus sensible qu'il ne l'est au singulier : il y a peu de personnes qui ne sentent pas la différence qu'il y a dans la prononciation entre *il aime* & *ils aiment*. (F)

E, (*Ecriture*.) dans l'italienne & la coulée, c'est la sixième & la septième partie de l'*o*, & sa première moitié. L'*e* rond est un demi-cercle, ou la moitié de l'*o*, auquel il faut ajouter un quart de cercle qui fasse la seconde partie de cet *e*. Les deux premiers *e* se forment d'un mouvement mixte des doigts & du poignet. L'*e* rond s'exécute en deux tems. Voyez les fig. de ces différens *e* dans nos Planches, & dans nos exemples d'écriture.

E A

* EACÉES, adj. f. pl. pris subst. (*Myth.*) étoient des fêtes solennelles qu'on célébroit à Egine en l'honneur d'Eaque qui en avoit été roi, & qu'on disoit avoir dans les enfers la fonction de juge, parce qu'il s'étoit distingué sur la terre par sa droiture & son équité. Voyez FÊTE, &c. ENFER.

* EALÉ, f. f. (*Hist. nat.*) animal à quatre piés dont Pline donne la description suivante, à la suite de celles du lynx, du sphynx, & d'autres animaux d'Ethiopie. « L'*éalé*, dit-il, est de la grandeur de

A a

» l'hippopotame (*voyez* HIPPOPOTAME); elle est
 » noire ou rousse; elle a la queue de l'éléphant
 » (*voyez* ELÉPHANT); la mâchoire de sanglier
 » (*voyez* SANGIER), & les cornes mobiles & lon-
 » gues d'une coudée & davantage; elle combat
 » tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, & s'en sert
 » comme d'une arme offensive & défensive ». Nous
 ne connoissons aucun animal qui ait cette mobilité
 de cornes.

* EAQUE, f. m. (*Myth.*) un des trois juges des
 enfers. Il étoit fils de Jupiter & d'Europe; d'autres
 disent d'Egine. Il se montra pendant sa vie si équita-
 ble envers les hommes, qu'après sa mort Pluton l'as-
 socia à Minos & à Rhadamante, pour les juger aux
 enfers. *Voyez* ENFER & EACÉES.

EARLDORMAN, f. m. (*Hist. d'Angl.*) le premier
 degré de noblesse chez les Anglo-Saxons. Comme
 l'origine de cette dignité, de ses fonctions, & de ses
 prérogatives, répand un grand jour sur les premiers
 tems de l'histoire de la Grande-Bretagne, il n'est pas
 inutile d'en fixer la connoissance, qui ne se trouve
 dans aucun dictionnaire françois.

Ce mot, qui dans son origine ne signifie qu'un
 homme âgé ou ancien, vint peu-à-peu à désigner les
 personnes les plus distinguées, apparemment parce
 qu'on choisissoit pour exercer les plus grandes char-
 ges, ceux qu'une longue expérience en pouvoit ren-
 dre plus capables : méthode que nous ne connois-
 sons guere. Ce n'est pas seulement parmi les Saxons
 que ces deux significations se trouvent confondues;
 on voit dans l'Écriture-sainte, que les anciens d'Is-
 rael, de Moab, de Madian, étoient pris parmi les
 principaux de ces nations. Les mots, *senator*, *sen-
 ator*, *signor*, *seigneur*, en latin, en espagnol, en ita-
 lien, & en françois, signifient la même chose.

Les *ealdormans* ou *earldormans* étoient donc en
 Angleterre les plus considérables de la noblesse,
 ceux qui exerçoient les plus grandes charges, & par
 une suite très-naturelle, qui possédoient le plus de
 biens. Comme on confioit ordinairement à ceux de
 cet ordre les gouvernemens des provinces; au lieu
 de dire le *gouverneur*, on disoit l'*ancien earldorman*
 d'une telle province : c'est de-là que peu-à-peu ce
 mot vint à désigner un gouverneur de province, ou
 même d'une seule ville.

Pendant le tems de l'heptarchie, ces charges ne
 duroient qu'autant de tems qu'il plaisoit au roi, qui
 dépouvoit les *earldormans* quand il le jugeoit à-pro-
 pos, & en mettoit d'autres en leur place. Enfin ces
 emplois furent donnés à vie, du moins ordinaire-
 ment : mais cela n'empêcha pas que ceux qui les
 possédoient, ne pussent être destitués pour diver-
 ses causes. Il y en a des exemples sous les regnes de
 Canut, & d'Edouard le Confesseur.

Après l'établissement des Danois en Angleterre,
 le nom d'*earldorman* se changea peu-à-peu en celui
 d'*earl*, mot danois de la même signification; ensuite
 les Normands voulurent introduire le titre de *comte*,
 qui bien que différent dans sa première origine, dé-
 signoit pourtant la même dignité : mais le terme da-
 nois *earl* s'est conservé jusqu'à ce jour, pour signi-
 fier celui qu'en d'autres pays on appelloit *comte*.
Voyez COMTE.

Il y avoit plusieurs sortes d'*earldormans* : les uns
 n'étoient proprement que des gouverneurs de pro-
 vince; d'autres possédoient leur province en pro-
 pre, comme un fief dépendant de la couronne, &
 qu'ils tenoient en foi & hommage; de sorte que cette
 province étoit toujours regardée comme membre de
 l'état. L'histoire d'Alfred le Grand fournit un exem-
 ple de cette dernière sorte d'*earldormans*, qui étoient
 fort rares en Angleterre. C'est ainsi qu'en France,
 vers le commencement de la troisième race de nos
 rois, les duchés & les comtés qui n'étoient aupara-

vant que de simples gouvernemens, furent donnés
 en propriété sous la condition de l'hommage.

Les *earldormans*, ou les comtes de cette espèce,
 étoient honorés des titres de *reguli*, *subreguli*, *prin-
 cipes*; il n'est pas même sans exemple, qu'on leur ait
 donné le titre de *rois* : quant aux autres, qui n'étoient
 que de simples gouverneurs, ils prenoient seulement
 le titre d'*earldormans* d'une telle province. Les pre-
 miers faisoient rendre la justice en leur propre nom :
 ils profitoient des confiscations, & s'approprioient
 les revenus de leur province. Les derniers rendoient
 eux-mêmes la justice au nom du roi; & ne retiroient
 que certains émolumens qui leur étoient assignés. Le
 comte Goodwin, quelque grand seigneur qu'il fût
 d'ailleurs, n'étoit que de ce second ordre.

A ces deux sortes de grands *earldormans*, on peut
 en ajouter une autre; savoir, de ceux qui sans avoir
 de gouvernement, portoient ce titre à cause de leur
 naissance, & parce qu'on tiroit ordinairement les
 gouverneurs de leur ordre : ainsi le titre d'*earldor-
 man* ne désignoit quelquefois qu'un homme de qua-
 lité.

Il y avoit encore des *earldormans* inférieurs dans
 les villes, & même dans les bourgs : mais ce n'é-
 toient que des magistrats subalternes qui rendoient
 la justice au nom du roi, & qui dépendoient des
 grands *earldormans*. Le nom d'*alderman*, qui subsiste
 encore, est demeuré à ces officiers inférieurs, pen-
 dant que les premiers ont pris le titre de *earl* ou de
comte.

La charge d'*earldorman* étoit civile, & ne donnoit
 aucune inspection sur les affaires qui regardoient la
 guerre. Il y avoit dans chaque province un *duc* qui
 commandoit la milice : ce nom de *duc*, pris du latin
dux, est moderne. Les Saxons appelloient cet offi-
 cier *heartogh* : celui-ci n'avoit aucun droit de se mê-
 ler des affaires civiles. Son emploi étoit entièrement
 différent & indépendant de celui de comte; on trou-
 ve néanmoins quelquefois dans l'histoire d'Angle-
 terre, que tantôt le titre de *duc*, tantôt celui de *com-
 te*, sont donnés à une même personne : mais c'est
 qu'alors les deux charges se trouvoient réunies dans
 un même sujet, comme elles le furent assez commu-
 nément vers la fin de l'heptarchie. *Article de M. le
 Chevalier DE JAUCOURT.*

EARNE, (*Géog. mod.*) lac d'Irlande dans la pro-
 vince d'Ulster, au comté de Fermanagh.

EAST-MEATH, (*Géog. mod.*) contrée d'Irlande
 dans la province de Leinster; elle a titre de comté :
 Kelly en est la capitale.

* EASTRÉE ou EASTRE, f. f. (*Myth.*) déesse des
 anciens Germains, en l'honneur de laquelle ils célé-
 broient une fête au mois d'Avril. Comme ce terme
Eastré vient de celui de *résurrection*, les détracteurs
 des fêtes de la religion chrétienne ont abusé de ce
 rapport, pour assurer que nous tenions la célébra-
 tion de la pâque des *Eastrées* gauloises : idée creute,
 s'il en fut jamais, dans ce genre de conjectures.

EAU, f. f. (*Phys.*) est un corps fluide, humide,
 visible, transparent, pesant, sans goût, sans odeur,
 qui éteint le feu, lorsqu'on en jette dessus en une cer-
 taine quantité, &c. *Voyez* FLUIDE, FEU, &c. Nous
 disons que l'eau est fluide & humide, car ces deux
 qualités ne sont pas identiques : le mercure, par
 exemple, est fluide sans être humide, &c. *Voyez* HU-
 MIDE.

Nous ne parlerons point ici de l'utilité de ce fluide :
 elle est assez connue. L'eau étoit un des quatre
 élémens des anciens, *voyez* ELÉMENTS; & Thalès la
 regardoit comme le principe de toutes choses. Cette
 opinion de Thalès étoit même plus ancienne que lui;
 & M. l'abbé de Canaye a prouvé, dans une excel-
 lente dissertation, tome X. des *mém. de l'académie des
 Belles-lettres*, que le mot grec *ἀρχή*, dont les parti-

sans de cette opinion se servoient pour désigner cette propriété prétendue de l'eau, signifie, non un principe purement mécanique & physique, mais une *cause efficiente & primitive*. Mais il ne s'agit point ici de ce que les philosophes anciens ou modernes ont pensé ou rêvé sur cette matière ; il s'agit de recueillir les faits les plus certains, & les propriétés physiques de l'eau les mieux connues.

On peut distinguer trois sortes d'eaux : *eau de pluie*, qui forme les mares, les citernes, & plusieurs lacs : *eau de source*, qui forme les fontaines, les puits, les rivières, &c. *eau de mer*, qui est bitumineuse, amère, salée, & impotable. De cette division, il s'ensuit que l'eau n'est jamais absolument pure. L'eau de pluie même, en traversant l'air, & l'eau de source en traversant les terres, se chargent nécessairement d'une infinité de parties hétérogènes. Voyez EAUX MINÉRALES. L'eau la plus pure est celle qui coule à travers un sable bien net & sur des cailloux. Ce sont les particules hétérogènes dont l'eau est remplie, qui se combinant avec les particules de certains corps, ou s'insinuant dans leurs pores, changent ces corps en pierre, le fer en cuivre, &c. Il y a lieu de croire que l'eau de mer contient quelque chose de plus que du sel ; car en jettant du sel dans de l'eau commune, on n'en fera jamais d'eau de mer. On purifie l'eau de diverses manières ; par filtration ou colature, voyez ces mots ; par congelation, parce que tout ce qu'il y a de spiritueux dans l'eau ne se gèle pas, & que la gelée sépare de l'eau la plus grande partie des corps hétérogènes qui s'y trouvent ; par l'évaporation, qui élève les parties aqueuses, & laisse tomber en-embas les parties grossières ; par clarification, en y mêlant des corps visqueux, comme des jaunes d'œuf, du lait, &c.

Si on met de l'eau pure dans des boules de métal que l'on soude ensuite, & qu'on veuille comprimer ces boules avec une presse, ou les applatir à coups de marteau, on trouvera que l'eau ne peut être condensée, mais qu'elle s'écoule en forme de rosée par les pores du métal : c'est-là le phénomène si connu qui prouve l'incompressibilité de l'eau. On peut conclure de-là, selon M. Musschenbroeck, que les particules de l'eau sont fort dures : ce que le même physicien prouve encore par la douleur qu'on sent en frappant vivement la surface de l'eau avec la main, & par l'applatissement des balles de fusil tirées dans l'eau.

Les parties de l'eau ont entr'elles beaucoup d'adhérence ; voyez ADHÉRENCE, COHÉSION, & les *mém. de l'ac. de 1731* : c'est pour cela que des feuilles de métal appliquées sur la surface de l'eau, ne descendent point, parce que la résistance des particules de l'eau à être divisées, est plus grande que l'excès de pesanteur spécifique de ces feuilles sur celle d'un pareil volume d'eau. M. Musschenbroeck, *article 607 de son essai de physique*, rapporte une expérience qui prouve qu'un morceau de bois d'un pouce carré, est attiré par l'eau avec une force de 50 grains.

La pesanteur spécifique de l'eau est à celle de l'or, comme 1000 est à 19640, ou environ comme un à 19 $\frac{1}{2}$. Mais l'eau est un peu plus pesante d'environ $\frac{1}{60}$ en hyver, qu'en été ; parce qu'en général la chaleur raréfie les corps. Voyez CHALEUR, DILATATION, &c. De-là il s'ensuit que l'eau a beaucoup plus de pores que de matière propre, au moins dans le rapport de 20 à 1, & probablement beaucoup au-delà. Voyez PORE, &c.

Les particules de l'eau, quoique très-fines, puisqu'elles pénètrent les métaux, ne peuvent presque pénétrer le verre. A l'égard du degré de finesse de ces parties & de leur figure, c'est ce que les Philosophes ne peuvent, & peut-être ne pourront jamais déterminer. L'eau échauffée se raréfie de la vingt-fixième partie de son volume, à compter du point d'où

Tome V.

elle commence à se geler ; jusqu'à ce qu'elle soit bouillante. Bacon a prétendu que l'eau bouillie s'évapore moins que celle qui ne l'est pas. L'eau s'évapore moins que l'eau-de-vie, mais plus que le mercure ; & l'eau courante, moins que l'eau dormante. La vapeur de l'eau échauffée a une grande vertu élastique. Voyez les mots EOLIPILE, DIGESTEUR, EBULLITION, FEU, VAPEUR, &c. Voyez aussi MACHINES HYDRAULIQUES, & POMPE. On trouve même que cette vapeur a une force supérieure à celle de la poudre à canon : c'est ce que M. Musschenbroeck prouve par une expérience, rapportée §. 873 de son *essai de physique* ; 140 livres de poudre ne font sauter que 30000 livres pesant ; au lieu qu'avec 140 livres d'eau changée en vapeur, on peut élever 77000 livres. Plus la vapeur est chaude, plus elle a de force. La cause de ce phénomène, ainsi que de beaucoup d'autres, nous est entièrement inconnue. La vapeur de l'eau, quoique comprimée par le poids de l'atmosphère, ne laisse pas de se dilater au point d'occuper un espace 14000 fois plus grand que celui qu'elle occupoit, & par conséquent elle se dilate bien plus que la poudre, puisque cette dernière, suivant les observations les plus favorables à sa raréfaction, ne se raréfie que 4000 fois au-delà de son volume. Il ne faut donc pas s'étonner si la vapeur de l'eau s'insinue si aisément dans les pores des corps. Sur les phénomènes de l'ébullition de l'eau voyez EBULLITION.

Lorsqu'on a pompé l'air de l'eau, si on y remet une bulle d'air, l'eau l'absorbe bien vite ; elle absorbera de même une seconde bulle, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait imprégnée d'air ; mais cet air ne se change jamais en eau, puisqu'on peut toujours l'en retirer : comme aussi l'eau ne donne jamais d'autre air que celui qui s'y trouvoit, ou qu'on y a mis. Il se trouve dans notre atmosphère divers fluides élastiques, qui s'insinuent aussi dans l'eau. L'eau pleine d'air ou sans air, est à peu-près de la même pesanteur spécifique ; mais l'eau pleine d'air est seulement un peu plus raréfiée : d'où M. Musschenbroeck conclut que l'air enfermé dans l'eau est à peu-près aussi dense que l'eau. Sur les phénomènes chimiques de l'eau, voyez la suite de cet article ; voyez aussi DISSOLUTION, EVAPORATION, &c.

L'eau éteint le feu, selon M. Musschenbroeck, parce que les corps ne brûlent qu'au moyen de l'huile qu'ils renferment, que l'huile brûlante a une chaleur de plus de 600 degrés, & que l'eau ne pouvant avoir une chaleur de plus de 212 degrés, n'en peut communiquer à l'huile. Il en rapporte encore d'autres raisons, qu'on peut voir dans son ouvrage, & que nous ne prétendons point garantir ; d'autant plus que l'eau jetée en petite quantité sur un grand feu, l'augmente au lieu de l'éteindre ; & qu'il y a des corps en feu, comme la poix, l'huile, &c. qu'on ne peut refroidir par le moyen de l'eau.

Sur les phénomènes de l'eau glacée, voyez CONGELATION, GLACE, GELÉE, & DÉGEL.

M. Mariotte prétend que l'état naturel de l'eau est d'être glacée, parce que la fluidité de l'eau vient du mouvement d'une matière étrangère qui agite les parties de l'eau, & que le repos de cette matière produit la glace. Il faudroit pour que cette raison fût bonne, 1°. que l'on connût bien certainement la cause de la congelation, 2°. que le repos fût un état plus naturel aux corps que le mouvement. Voy. l'*essai de physique* de M. Musschenbroeck, d'où nous avons extrait la plus grande partie de cet article. (O)

EAU, (Hydraul.) L'eau, de même que les autres liqueurs, se tient de niveau dans quelque position

A a ij

qu'on la puisse mettre, c'est-à-dire en égale distance du centre de la terre.

Les *eaux* viennent ordinairement de sources naturelles, de ruisseaux, ou de machines qui les élèvent des rivières, des puits, & des citernes.

« Excepté les minérales & les intercalaires, elles se distinguent en *eaux* naturelles, artificielles, courantes, plates, jaillissantes, forcées, vives, dormantes, folles, *eaux* de pluie ou de ravines.

» Les *eaux* naturelles sont celles qui sortant d'elles-mêmes de la terre, se rendent dans un réservoir & font jouir les fontaines continuellement.

» Les artificielles ou machinales sont élevées dans un réservoir par le moyen des machines hydrauliques.

» On appelle *eaux jaillissantes*, celles qui s'élèvent en l'air au milieu des bassins, & y forment des jets, des gerbes, & des bouillons d'eau.

» Les *eaux* plates sont plus tranquilles; elles fournissent des canaux, des viviers, des étangs, des miroirs, & des pièces d'eau sans aucun jet.

» Les *eaux* courantes, produites par une petite rivière ou ruisseau, forment des pièces d'eau & des canaux très-vivans.

» Les *eaux* vives & roulantes sont celles qui coulent rapidement d'une source abondante, & que leur extrême fraîcheur rend peu propres à la boisson.

» Celles qui fournissent aux jets d'eau sont appelées *forcées*; elles se confondent avec les jaillissantes.

» Les *eaux* dormantes, par leur peu de mouvement sujettes pendant l'été à exhaler de mauvaises odeurs, sont peu estimées.

» On appelle *eaux folles*, des pleurs de terre qui produisent peu d'eau, & sont regardées comme de fausses sources qui tarissent dans les moindres chaleurs.

» Les *eaux* de pluie ou de ravine sont les plus légères de toutes; elles ne sont pas les plus claires, mais elles se clarifient & s'épurent dans les citernes & les étangs qu'elles fournissent. *Théorie & pratique du Jardinage*, pag. 323. Voyez HYDRAULIQUES, DÉPENSE, &c. (K)

EAU, (*Jardin.*) L'eau ne sera point ici considérée comme élément, mais par rapport à sa bonne qualité pour la conservation des plantes & de la santé.

Elle doit être transparente, légère, insipide: on l'éprouve avec la noix de galle; & on observera qu'elle mousse avec le savon, & ne laisse aucune tache sur une assiette bien nette.

Par rapport au Jardinage, il faut expérimenter si les légumes y cuisent facilement; il y a de certaines qualités d'eau, où ils durcissent plutôt que de cuire.

On doit encore en consulter le goût, eu égard aux fruits, étant certain qu'ils conservent, ainsi que les légumes, celui que l'eau y a communiqué, en se filtrant à-travers les terres.

Dans le cas où les sources & l'eau de rivière manquent, on a recours aux *eaux* de pluie ramassées dans des citernes: elle est la plus légère, & imprégnée du nitre de l'air: elle est plus féconde & plus pure.

Si on est réduit à l'eau de puits, il faut absolument pour en corriger la crudité, la laisser dégourdir ou attiédir aux rayons du soleil dans un bassin, dans des cuvettes, ou dans des tonneaux défoncés & enfoncés dans la terre: on pourroit même y jeter un peu de colombine ou de crotin de mouton pour l'échauffer, avant que d'en arroser les plantes. (K)

EAU, (*Chimie.*) cette substance appartient à la Chimie à plusieurs titres:

Premièrement, comme principe constituant des corps naturels & des composés & mixtes artificiels,

& l'un des derniers produits de leur analyse absolue.

L'eau considérée sous cet aspect est un élément ou premier principe, un corps particulier, simple, pur, indivisible, improductible, & incommutable, que je prens ici dans son être solitaire & distinct, en un mot le corpuscule primitif de cet aggrégé que tout le monde connoît sous le nom d'eau, & dont les propriétés physiques ont été exposées dans l'article précédent.

J'observe 1°. à propos de la doctrine des *éléments* ou *premiers principes*, adoptée ici formellement, que cette doctrine est directement opposée à l'opinion régnante, qui admet une matière première, homogène, commune, universelle; mais qu'une pareille matière me paroît un être purement abstrait, & dont on doit nier l'existence dans la Nature. Voyez le mot PRINCIPLE.

J'observe 2°. à propos des qualités d'improductible & d'incommutable accordées à l'eau, que le dogme qui fait de cette substance le principe universel de tous les corps, & qui suppose par conséquent sa commutabilité, n'est qu'une opinion fondée sur des spéculations & des expériences illusoires; que l'histoire si connue du faule de Vanhelmont, qui paroît avoir dû son accroissement & sa formation à l'eau seule; celle de la citrouille élevée de la même manière par Boyle; le fait beaucoup plus décisif du chêne élevé dans l'eau par notre célèbre académicien M. Duhamel; les distillations répétées de l'eau, qui présentent toujours un petit résidu terreux: que tout cela, dis-je, ne prouve pas que l'eau puisse être changée en terre, fournir seule des sels & des huiles, &c. car il n'est pas difficile de déterminer l'origine de la terre qui a formé les *squelettes* de ces végétaux, & qui a concouru à la production de leurs sels & de leurs huiles (V. VÉGÉTATION): que les savantes recherches dont M. Eller a composé son second mémoire sur les éléments (*hist. de l'ac. roy. de Prusse*, ann. 1746.), ne paroissent point assez décisives contre le sentiment que je défens: que c'est évidemment la vapeur de l'eau, comme telle, & non pas de l'eau changée en air, qui a fait descendre le mercure dans la jauge appliquée à une machine pneumatique, dans le récipient de laquelle ce savant médecin introduisit de l'eau en vapeur après l'avoir vuide d'air: que c'est la vapeur de l'eau qui a constamment imposé, pour de l'air, à tous les physiciens qui ont cru que l'eau pouvoit être changée en air; que c'est la vapeur de l'eau, & point du tout un air produit par l'eau, ou même dégagé de l'eau, qui agit dans la pompe à feu. Voyez VAPEUR, POMPE À FEU.

Personne ne pense plus aujourd'hui que l'air puisse devenir de l'eau en se condensant; que les gouttes d'eau qui paroissent sur les vitres d'un appartement dans certaines circonstances, soient de l'air condensé; que les fontaines soient dûes à l'air condensé dans des concavités souterraines, &c. (voyez AIR, FONTAINE, & VAPEUR): tout ceci sera traité dans une juste étendue à l'article PRINCIPLE, où il trouvera sa place plus convenablement qu'ici, lorsque nous établirons dans cet article l'improductibilité & l'incommutabilité des *éléments* ou *premiers principes* en général. Voyez PRINCIPLE.

Je ferai encore une observation particulière sur les qualités de corps pur, simple, & existant solitairement, que j'attribue à l'eau principe: il faut remarquer que ce ne sont pas ici des considérations abstraites, mais que l'eau existe physiquement dans cet état de pureté & de division actuelle, absolue, & qu'on pourroit appeler radicale, & que toute combinaison réelle de ce corps suppose cette division & cette pureté. Voyez MENSTRUE & PRINCIPLE.

L'idée que la saine Chimie nous donne de l'eau

principe étant ainsi déterminée, voici l'histoire chimique de cette substance.

L'eau concourt comme principe essentiel à la formation des sels, des huiles, des esprits ardents, & de toutes les matières inflammables, de toutes les substances végétales & animales, & vraisemblablement des pierres proprement dites, & de tous les fossiles, excepté des substances métalliques.

L'eau constitue la base de toutes les humeurs animales; de la sève & de tous les suc végétaux, des vins, des vinaigres; de la rosée, & de toutes les matières connues en Physique sous le nom de *météores aqueux*. L'eau est essentielle à toute fermentation. Voyez SEL, HUILE, ESPRIT, FLAMME, PIERRE, FOSSILE, SUBSTANCES ANIMALES, VÉGÉTAL, SUBSTANCES MÉTALLIQUES, HUMEUR, SEVE, VIN, VINAIGRE, ROSÉE, PLUIE, NEIGE, GRÊLE, FERMENTATION.

Boerhaave, & plusieurs autres physiciens, disent que l'eau est cachée dans un grand nombre de corps où il est merveilleux de la trouver, & cela (car Boerhaave s'explique) parce que ces corps n'ont aucune des qualités extérieures de l'eau, qu'ils ne sont ni mous ni humides, mais au contraire très-fecs & très-compacts, tels que le plâtre employé, le vieux mortier, les parties très-dures des animaux, les bois les plus durs gardés dans des lieux secs & chauds pendant des siècles entiers, &c. Ceci est admirable en effet, comme tous les phénomènes naturels sont admirables, comme l'existence de l'univers est admirable, mais non pas étonnant, unique, incroyable; puisque c'est au contraire un fait dérivé très-naturellement de cette observation générale, que les principes constitutifs des corps ne sont jamais sensibles, tant qu'ils sont actuellement combinés, & que l'eau ne se manifeste pas plus par ses caractères sensibles dans l'esprit-de-vin rectifié, ou dans une huile, que dans le tartre ou la stalactite, quoique les premières substances soient liquides & humides, & que les dernières soient seches & consistantes: en un mot, que l'eau puisse être renfermée dans des corps secs & durs, cela n'est un phénomène isolé, un objet d'admiration, *stupendum, mirabile*, (Boerhaave, *el. chem. de aqua*, t. I. p. 314. ed. de Cavelier) que pour quiconque ne fait envisager un corps que sous l'image d'une masse revêtue de qualités sensibles, pour qui l'eau est toujours une substance molle & fluide (sous une certaine température), un corps physique, un aggrégé. Nous insistons sur les inconvénients de cette mauvaise & très-peu philosophique acception, toutes les fois que l'occasion s'en présente, parce qu'on ne sauroit trop rappeler aux amateurs de la Chimie (*lectori philochimico*), que la façon de concevoir contraire, est absolument propre & nécessaire au chimiste. Voyez la partie dogmatique de l'article CHIMIE.

Nous disons donc, mais sans annoncer cette vérité par une formule d'admiration, que l'eau est un des matériaux de la composition de plusieurs corps très-fecs & très-durs. Nous savons ceci très-positivement, soit parce que quelques-uns de ces corps se forment sous nos yeux, que nous disposons nous-mêmes leurs principes à la combinaison, comme lorsque nous gachons le plâtre, que nous préparons le mortier, &c. (voyez PLÂTRE, MORTIER); soit parce que nous savons retirer cette eau de ces produits de l'art, & de plusieurs corps naturels, par le moyen du feu, & que nous en retirons en effet du plus grand nombre des corps secs & solides, à la formation desquels nous avons avancé que l'eau concouroit comme principe essentiel; soit enfin parce que nous établissons par des analogies très-sévèrement déduites, l'origine de certains composés dont la Nature nous cache la formation, sur leur rapport

avec d'autres corps dont l'eau est un principe démontré; c'est ainsi que nous sommes fondés à admettre l'eau pour un des principes constitutifs de toutes les pierres qui ne sont pas produites ou altérées par le feu, par les phénomènes qui leur sont communs avec certaines substances salines. Voyez SEL & PIERRE.

Si l'on ne peut pas établir démonstrativement que l'eau fait dans ces corps *consistans*, la fonction d'une espèce de mastic, qu'elle est le vrai moyen d'union de leurs autres matériaux, qu'elle soutient & lie leur *aggrégation*; on peut au moins se représenter assez exactement, sous cette image, la manière de concourir à la formation de ces corps. Quoi qu'il en soit, c'est à ce titre que nous l'employons dans la préparation du plâtre, du mortier, des colles, &c.

Secondement, l'eau appartient à la Chimie comme menstrue ou dissolvant. Voyez MENSTRUE.

L'eau est le dissolvant de tous les sels, des extraits des végétaux, des gommes, des mucilages, des corps muqueux, de certaines couleurs végétales telles que celle des fleurs de violette, du bois de Brésil, &c. d'une partie des gommes-résines, des esprits ardents, des savons, des suc gélatineux & lymphatiques des animaux, & même de leurs parties solides, si on l'applique à ces dernières substances dans la machine de Papin. Voyez MACHINE DE PAPIN ou DIGESTEUR.

Quoique l'eau ne dissolve pas le corps entier des terres, cependant elle prend quelques parties dans la plupart des matières terrestres, & sur-tout dans les terres & pierres calcaires; elle agit très-efficacement sur la chaux (*V. CHAUX*); elle se charge de beaucoup de parties des terres & pierres gypseuses, calcinées ou non calcinées; elle a aussi quelque prise sur les chaux métalliques, & même sur les substances métalliques inaltérées, principalement sur le fer, le mercure, & l'antimoine, ce qui est prouvé par les vertus médicinales des décoctions de ces substances. Tous les métaux triturés avec l'eau, passent pour fournir un certain sel; l'or même, le plus fixe des métaux, par une longue trituration avec l'eau pure, fournit un sel jaune, selon la prétention de plusieurs habiles chimistes. M. Pott propose le doute suivant sur l'origine de ce produit, de l'existence duquel on pourroit peut-être douter aussi légitimement: *an hic effectus tantum diutino triturationis motui, sali etiam ut vocant insipido in aqua contento attribuendus sit, adhuc hæreo.* (Pott, *historia particular. corporum solutionis*, §. 3.) Bécher dit que l'eau distillée un grand nombre de fois devient si corrosive, qu'elle dissout les métaux. *Phys. subt. sect. V. cap. xj.* L'auteur de la chimie hydraulique a des prétentions singulières sur cet effet de la trituration avec l'eau. Voyez HYDRAULIQUE, (Chimie).

Quoique l'eau ne dissolve pas proprement le soufre, les huiles, les baumes, les résines, les graisses, les beurres, les bitumes, &c. elle extrait pourtant quelque chose de toutes ces substances, & principalement des huiles par expression, des baumes, & des bitumes. Voyez HUILE.

Les pierres vitrifiables, comme le vrai sable, le caillou, &c. le bon verre, les émaux, les terres argilleuses bien cuites, le charbon, ne donnent absolument rien à l'eau.

Il faut observer sur ce que nous venons de dire de l'eau considérée comme menstrue, 1^o. que selon la loi la plus générale de la dissolution (voyez MENSTRUE), l'eau ne dissout que des quantités déterminées de tous les corps consistans, que nous avons dit être entièrement solubles par ce menstrue; elle s'en charge jusqu'à un terme connu dans l'art sous le nom de *saturation*, & au-delà duquel la dissolution n'a plus lieu, tout étant d'ailleurs égal. Voyez SATURATION.

Le sucre est de tous les corps connus celui que l'eau dissout en plus grande quantité ; une partie d'eau tient deux parties de sucre en dissolution sous la température moyenne de notre climat ; car la même quantité d'eau très-chaude en dissout bien davantage (voyez MENSTRUE, SIROP). La quantité de la plupart des sels requise pour saturer une certaine quantité d'eau, a été observée Voyez SEL.

2°. Qu'on n'observe point une pareille proportion entre l'eau & les différens liquides avec lesquels elle fait une union réelle ; mais qu'au contraire une quantité d'eau quelconque se combine chimiquement avec une quantité quelconque d'un liquide auquel elle est réellement miscible. Un gros d'eau se distribue uniformément dans une pinte d'esprit-de-vin, & y éprouve une dissolution réelle, comme une pinte d'eau étend un gros d'esprit-de-vin, & contracte avec ce dernier liquide une union réelle ou chimique. En un mot, l'eau se mêle à tous les liquides solubles par ce menstrue, comme l'eau s'unit avec l'eau, l'huile avec l'huile, &c. Quelques chimistes, du nombre de ceux qui ont considéré les phénomènes chimiques le plus profondément, ont fait du mélange dont nous parlons, une espèce particulière d'union, qu'ils ont distinguée de la dissolution ou union menstruelle : mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner combien cette distinction est légitime. V. MENSTRUE.

C'est par la propriété qu'a l'eau de dissoudre certaines substances, qu'elle nous devient utile pour les separer de divers corps auxquels elles étoient unies. C'est par-là qu'elle fournit un moyen commode pour retirer les sels lixiviels de parmi les cendres, le nitre des platras, les extraits des végétaux, &c. en un mot, qu'elle est un instrument chimique de l'analyse menstruelle, dont l'application est très-étendue. Voyez MENSTRUELLE, (Analyse). C'est à ce titre qu'elle a mille usages économiques & diététiques ; qu'elle nous sert à blanchir notre linge, à dégraisser nos étoffes, à nous préparer des bouillons, des gelées, des fyrops, des boissons agréables comme orgeat, limonade, &c. qu'elle nous fournit plusieurs remèdes sous une forme commode, salubre, & agréable. Voyez EAU, Pharmacie.

Il est essentiel de se ressouvenir que l'eau que le chimiste emploie à titre de menstrue doit être pure, & que celle que la Nature peut lui fournir ne l'est pas ordinairement assez pour les opérations qui demandent beaucoup de précision. La distillation lui offre un moyen commode & suffisant pour retirer de l'eau la moins chargée de parties étrangères, telle que l'eau de neige, d'en retirer, dis-je, une eau qu'il peut employer comme absolument pure. L'eau de neige distillée est donc l'eau pure des laboratoires ; l'eau de pluie, l'eau de rivière, & même une eau commune quelconque, acquiert aussi par la distillation un degré de pureté qui peut être pris pour la pureté absolue.

L'ordre d'affinité de l'eau & de quelques-unes des substances que nous avons nommées, est tel que l'acide vitriolique & l'alkali fixe doivent être placés au premier rang, sans qu'on puisse leur assigner un ordre entr'eux ; car lorsqu'on verse un de ces deux corps sur une eau chargée de l'autre, il agit sur ce dernier avec tant d'énergie, qu'il est impossible de distinguer s'il en opère la précipitation avant la dissolution, comme cela s'observe sensiblement de l'alkali versé sur une dissolution de cuivre.

L'acide vitriolique a plus de rapport avec l'eau, que tous les autres acides ; il le leur enlève, il les concentre. L'ordre de tous ces autres acides entre eux, quant à leur affinité avec l'eau, n'est pas connu, & n'est peut-être pas connoissable.

Les esprits ardents (ordinairement représentés dans

les expériences chimiques par l'esprit-de-vin) occupent le second rang, du moins par rapport à l'alkali fixe ordinaire qui les déphlegme.

Je dis, du moins par rapport à l'alkali fixe, pour ne rien établir sur l'acide vitriolique, duquel on ne fait pas en effet s'il y a plus de rapport avec l'eau que l'esprit-de-vin ; car on n'apprend rien sur ce point par les phénomènes de la préparation de l'éther vitriolique (voyez ÉTHER VITRIOLIQUE), & je crois que personne ne s'est encore avisé de mêler de l'acide vitriolique concentré, à de l'esprit-de-vin faible, pour s'instruire du degré d'affinité dont il s'agit.

Je dis en second lieu, l'alkali fixe ordinaire ; car l'ordre de rapport de l'alkali fixe, de la soude, de l'eau, & de l'esprit-de-vin, n'a pas été observé que je sache, & il ne paroît pas qu'il doive être le même que celui de l'alkali fixe ordinaire.

L'alkali volatil uni à l'eau est précipité par l'esprit-de-vin rectifié, comme il est évident par la production de l'offa de Vanhelmont. Voyez OFFA DE VANHELMONT.

Plusieurs sels neutres dissous dans l'eau, sont précipités par l'esprit-de-vin.

Plusieurs sels neutres unis à l'eau, sont précipités par l'alkali fixe, selon les expériences de M. Baron. (Voyez mém. étr. de l'acad. roy. des Scienc. vol. I.) Les sels neutres ont donc moins de rapport avec l'eau, que l'alkali fixe & que l'esprit-de-vin. Ils ont aussi avec ce menstrue une moindre affinité sans doute, que tous les acides minéraux ; mais ceci n'a pas été déterminé par des expériences, non plus que l'ordre d'affinité de toutes les autres substances solubles par l'eau.

Le chimiste qui se proposera d'étendre autant qu'il est possible, la table des rapports de M. Geoffroy, nous fournira sans doute toutes ces connoissances de détail, & il aura fait un travail très-utile.

Nous retirons dans les travaux ordinaires quelques utilités pratiques du petit nombre de connoissances que nous avons sur cette matière : nous réduisons sous une forme concrète, des sels neutres très-avides d'eau, par le moyen de l'esprit-de-vin ; nous concentrons l'acide nitreux par l'acide vitriolique ; nous déphlegmons l'esprit-de-vin par le sel de tartre. Voyez la table des rapports au mot RAPPORT ; voyez PRÉCIPITATION.

Troisièmement, le chimiste emploie l'eau comme instrument mécanique, ou, si l'on veut, physique ; il l'interpose entre le feu & certains corps auxquels il veut appliquer un feu doux, & renfermé dans l'étendue des degrés de chaleur dont ce liquide est susceptible. Cet intermède (que j'appellerai faux, voy. INTERMEDE) est connu dans l'art sous le nom de bain-marie (voyez FEU, Chimie). L'eau sert de la même façon dans la cuite des emplâtres qui contiennent des chaux de plomb. Voyez EMPLÂTRE.

L'eau est l'instrument essentiel de la pulvérisation philosophique, qu'on appelle aussi pulvérisation à l'eau. Voyez PULVÉRISATION.

Le lavage par lequel on sépare une poudre plus légère d'une poudre plus pesante, est encore une opération mécanique que le chimiste exécute par le moyen de l'eau. Voyez LAVAGE.

Il est aisé d'apercevoir que l'eau, dans les derniers usages que nous venons de rapporter, agit comme liquide, & non pas comme liquide tel ; & voilà pourquoi elle est dans ces cas un agent physique, & non pas un agent chimique. Voyez la partie dogmatique de l'article CHIMIE. (b)

Eau douce ou eau commune. L'eau que la nature nous présente sous la forme d'un corps aggrégué, est encore un objet chimique, entant que les différentes substances dont elle est toujours mêlée, ne peuvent être découvertes & définies que par des moyens chimiques.

L'eau qui paroît la plus pure, c'est-à-dire la plus limpide, la plus inodore & la plus insipide, celle que tout le monde connoît sous le nom d'eau douce ou d'eau commune, n'est pas exempte de mélange, n'est pas un corps simple ou homogène. La distillation de la plus pure de ces eaux présente toujours un résidu au moins terreux.

Les Naturalistes & les Medecins distinguent les différentes especes d'eau douce par divers caracteres extérieurs, & sur-tout par leur lieu ou leur origine. Nous adoptons cette division, puisqu'en effet c'est du lieu & de l'origine des eaux que dépendent les différences qui les spécifient chimiquement.

Il faut remarquer que nous ne comptons point parmi les matieres qui alterent la simplicité de l'eau douce, celles qui la troublent, qui sont simplement confondues avec l'élément aqueux, qui en sont séparables par la filtration, comme on les sépare en effet des eaux qu'on destine à la boisson. Voyez FILTRE & FONTAINE DOMESTIQUE.

Les principales especes d'eau douce, selon cette division, sont l'eau de pluie & de neige, l'eau de fontaine, l'eau de puits, l'eau de riviere, & l'eau croupissante.

Nous exposerons dans un instant la composition la plus ordinaire de chacune de ces eaux, d'après les connoissances positives que nous avons acquises sur cette matiere par divers moyens chimiques; savoir la distillation, l'évaporation, & l'application de certains réactifs. Mais nous ne rapporterons ici que les résultats des recherches faites sur les eaux par ces moyens, nous réservant d'exposer leur emploi, leur usage & leur maniere d'agir, à l'article MINÉRALE, (Eau); car les eaux minérales étant plus manifestement & plus diversément composées que les eaux douces, les effets des moyens chimiques seront plus marqués, plus évidens, plus distincts.

La légereté de l'eau est un signe de sa pureté. On détermine la gravité spécifique d'une eau, en la comparant à l'eau très-pure des Chimistes; savoir l'eau distillée de pluie ou de neige, par le moyen de divers aréometres. Voyez ARÉOMETRE.

Il est, outre ces moyens exacts, quelques signes auxquels on peut reconnoître la pureté des eaux; & ces signes sont très-suffisans, quand il ne s'agit de la déterminer que relativement aux besoins ordinaires de la vie: les voici tels qu'ils sont rapportés dans Rieger, *introducô ad notitiâ rerum naturalium*, d'après les anciens auteurs de Medecine, d'Histoire naturelle & d'Économie rustique.

« Cette eau est bonne ou pure, qui étant roulée dans un vaisseau de cuivre, n'y laisse point de taches; qui ayant bouilli dans un chauderon, & en ayant été versée par inclination, après qu'on l'y a laissée reposer un certain tems, n'a laissé au fond de ce vaisseau ni sable ni limon; dans laquelle les légumes sont bientôt cuits; dans le cours de laquelle il ne naît ni mousse ni jonc, & qui n'y laisse aucune espece d'ordure; qui ne donne point un mauvais teint à ceux qui en font leur boisson ordinaire, qui les laisse jouir au contraire d'une santé robuste, d'une couleur fraîche & vermeille; qui n'affecte ni leurs jambes, ni leurs yeux, ni leur gorge. Une couleur parfaitement limpide, une insipidité parfaite, & un manque absolu d'odeur, sont encore des caracteres essentiels à la bonne eau; en sorte que Plin a eu raison de dire que la bonne eau devoit être en quelque maniere semblable à l'air.... Ajoutez à cela qu'elle dissout parfaitement le savon, qu'elle nettoye mieux le linge, qu'elle nourrit les meilleurs poissons, qu'elle tire mieux les teintures des diverses substances auxquelles on l'applique, comme le thé; qu'elle est la plus propre à faire du bon mortier; & qu'enfin on en prépare

la plus excellente biere. Les eaux qui réunissent toutes ces propriétés, sont appelées légères, vives, douces, subtiles, molles, mites, lenes; celles qui ont les qualités contraires, sont appelées dures, crues, pesantes ».

Eau de pluie & de neige. L'eau de pluie est ordinairement très-pure, elle a été élevée dans l'atmosphère par une véritable distillation; cependant, soit qu'elle ait volatilisé une partie des matieres auxquelles elle étoit unie avant son élévation, soit qu'après avoir été parfaitement épurée par ce moyen, elle se soit chargée de nouveau de diverses substances répandues dans l'air, il est démontré par de bonnes expériences, que l'eau de pluie, dans le plus grand état de pureté où il paroisse possible de l'obtenir, contient encore quelques principes étrangers.

Si l'on veut recueillir de l'eau de pluie dans la vue de l'examiner chimiquement, il faut pourvoir avec les soins les plus scrupuleux à ce qu'elle ne puisse contracter pendant cette opération le moindre mélange, la moindre altération: on doit la recevoir dans des vaisseaux de verre auparavant rincés avec de l'eau distillée, & exposés immédiatement à la pluie, après que l'air a été suffisamment purgé par une pluie précédente, dans un lieu écarté & découvert: on doit encore avoir soin d'enfermer cette eau dans des bouteilles de verre bien propres, dès qu'il a cessé de pleuvoir. C'est avec ces précautions que M. Marggraf a ramassé pendant l'hiver de 1751, l'eau de pluie sur laquelle ce savant chimiste a fait les expériences qu'il rapporte dans l'histoire de l'académie de Berlin, (année 1752) sous le titre d'*Examen chimique de l'eau*. Le résultat de cet examen, exécuté par le procédé le mieux entendu & le plus démonstratif, est que « cent mesures, chacune de trente-six onces d'eau de pluie, ont donné cent & quelques grains d'une terre blanche tirant sur le jaunâtre, & fort subtile, qui dans toutes ses relations & qualités ressembloit parfaitement à une véritable terre calcaire . . . un vrai sel en forme de petite pique, tout-à-fait semblable au nitre, & . . . quelques cristaux cubiques qui ne différoient en rien du sel commun de cuisine. Ces deux sels pesoient seulement quelques grains, & ils étoient d'une couleur brunâtre; indice clair que cette eau, malgré toutes les précautions prises pour la recueillir, étoit cependant encore mêlée de particules visqueuses & huileuses; ce qui ne pouvoit guere être autrement, puisque notre air en toute saison de l'année est abondamment rempli de diverses exhalaisons, comme les pluies de l'été le font très-souvent connoître par leur seule odeur.... Les parties salines & terrestres qui sont contenues dans l'eau de pluie recueillie très-pure, se découvrent assez manifestement, si on fait pourrir l'eau de pluie en l'exposant à la chaleur du soleil.... Je l'y exposai pendant les mois de Mai, Juin, Juillet, Août, jusqu'à la moitié de Sept. de l'année 1752, pendant lesquels mois il fit un tems assez chaud. Dans le commencement je n'observai aucun changement remarquable; mais au bout d'un mois j'aperçus un mouvement intérieur & de l'agitation: il s'élevoit de petites bulles, & on voyoit un limon verdâtre, assez semblable à celui qui couvre la surface de l'eau lorsqu'on dit qu'elle fleurit. Ce limon s'augmentoît de plus en plus, & s'attachoit en partie au fond, en partie aux côtés du vase. Si donc les parties susdites de notre eau de pluie étoient exemptes de mélange, & sur-tout que cette eau ne contiât point de parties mucilagineuses & huileuses, il n'y seroit arrivé aucune putréfaction; mais la lenteur avec laquelle cette putréfaction arrive, en comparaison de celle qu'éprouvent d'autres eaux plus impures, vient de ce qu'il ne s'y trouve qu'une

» très-petite quantité des parties sulfites : car l'eau » poussée par la concentration de la même eau de » pluie, faite en distillant, ayant été pareillement » exposée à une égale chaleur du soleil, ne laissa » pas appercevoir le moindre mouvement, bien loin » d'éprouver la putréfaction & la séparation des parties terrestres.

» Cent mesures d'eau de neige recueillie avec les » précautions dont nous venons de parler pour l'eau » de pluie, fournirent à M. Marggraf, par les mêmes » moyens, soixante grains d'une véritable terre calcaire, & quelques grains de sel qui tenoient plus » du sel de cuisine que du sel nitreux ; en quoi il » différoit du sel extrait de l'eau de pluie, lequel » avoit plus de rapport avec le nitre. Toute la différence donc entre l'eau de pluie & l'eau de neige, » n'est d'aucune importance, & se réduit à ce que » l'acide de l'eau de pluie est plus nitreux, & qu'elle » renferme plus de terre calcaire ; au lieu que l'eau » de neige a plutôt un acide salin que nitreux, & » contient une moindre quantité de terre calcaire. » Au reste le peu de sel que j'avois tiré de l'eau de » neige, étoit pareillement d'une couleur brunâtre ; » ce qui est un indice qu'il y a aussi des parties mucilagineuses & huileuses. Ayant exposé mon eau » de neige à la chaleur du soleil pendant l'été de cette » année, il lui arriva exactement les mêmes accidens qu'à l'eau de pluie, & elle vint aussi à putréfaction ».

Vanhelmont rapporte, & c'est un fait très-connu à-présent, que l'eau la plus pure dont on approvisionne nos navires, éprouve sous la ligne une véritable putréfaction ; qu'elle devient roussâtre, ensuite verdâtre, & enfin rouge ; que dans ce dernier degré d'altération elle répand une puanteur insupportable, & qu'elle se rétablit ensuite d'elle-même en peu de jours. Le même phénomène observé par M. Marggraf sur l'eau de neige & sur l'eau de pluie, l'une & l'autre beaucoup plus pure que celle qu'on charge sur nos vaisseaux, rend le premier beaucoup moins singulier. La putrescibilité de nos meilleures eaux est toujours cependant une de leurs propriétés qui mérite le plus d'attention. Voyez PUTRÉFACTION.

Voilà des expériences exactes, qui établissent une grande analogie entre l'eau de pluie & l'eau de neige ; en sorte que l'on doit au moins douter que l'opinion qui fait regarder l'eau de pluie comme très-salutaire pour la boisson, & l'eau de neige très-insalubre au contraire ; que cette opinion, dis-je, soit suffisamment fondée : ou penser au moins que l'insalubrité, la prétendue dureté, crudité, &c. des eaux des neiges ou des glaces fondues, dépendent de certains accidens arrivés à la neige pendant qu'elle couvrait la surface de la terre, qu'elle étoit retenue sur-tout pendant de longs hyvers sur le sommet des montagnes.

Au reste il est très-raisonnable de penser que la composition de la pluie & de la neige doivent varier dans les différens pays, dans les différentes saisons, par les différens vents, & par les autres circonstances qui modifient diversément l'état de l'atmosphère. M. Hellot recueillit au mois d'Aout 1735, dans des terrines isolées avec soin, de l'eau d'orage qui avoit une odeur sulphureuse, & qui précipitoit l'huile de chaux, comme auroit fait un esprit de vitriol très-affoibli. M. Grosse a eu du tartre vitriolé, en faisant dissoudre du sel de tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramassée à Passy en 1724. Voyez mémoire sur le phosphore de Kunckel, &c. à la fin ; mém. de l'académie royale des Sciences, année 1737.

L'eau de pluie & l'eau de neige se conservent très-bien, si on les ramasse avec les précautions rapportées à l'article CITERNE.

L'eau distillée de pluie ou de neige est inaltérable,

si on l'expose même à la chaleur du soleil & à l'abord libre de l'air, selon l'expérience de M. Marggraf, que nous avons rapportée ci-dessus en passant, & dont nous faisons mention ici plus expressément, pour confirmer ce que nous avons avancé de la pureté de cette eau dans l'article EAU, (Chimie.)

Eau de fontaine. Les variétés des eaux de fontaine sont très-considérables, parce que les entrailles de la terre que ces eaux parcourent, renferment une grande quantité de diverses matières dont l'eau peut se charger par une vraie dissolution. Si quelques-uns de ces principes sont contenus dans une eau de source en une proportion suffisante pour altérer sensiblement les qualités extérieures de l'eau pure, une pareille eau est appelée minérale, voyez MINÉRALE, (Eau.) Si au contraire elle n'est altérée par aucun principe qui se manifeste par des caractères sensibles, tels que l'odeur, la saveur, la couleur, certains dépôts, des vertus médicinales évidentes, &c. elle est rangée parmi les eaux douces.

On trouve des eaux de fontaine qui sont autant ou plus pures que l'eau de neige : celles-ci naissent ordinairement dans les contrées où les pierres de la nature des grais, des quartz, des cailloux, sont dominantes. Les sources d'eau douce qui sortent d'un banc d'argile pure, sont aussi communément assez simples. Les pays où l'on ne trouve que des pierres & des terres calcaires, comme marbre, pierres coquillères, craie, marne, &c. fournissent au contraire des eaux chargées d'une terre de ce genre, qui s'y trouve en partie nue, & en partie combinée avec un peu d'acide vitriolique sous la forme de selenite. La raison de ceci, c'est que la terre vitrifiable & la terre argilleuse ne sont que peu solubles, peut-être même absolument insolubles, par l'élément aqueux & par l'acide dont il peut être chargé, au lieu que les terres calcaires sont soumises à l'action de ces menstrues.

Eau de puits. Il paroît que l'eau de puits ne doit pas différer originairement de l'eau de fontaine, & que si on la trouve plus communément chargée de terre & de diverses substances salines, c'est qu'étant ramassée dans une espèce de bassin où elle est peu renouvelée, elle se charge de tout ce que l'eau qui vient de la surface de la terre, lui amène par une espèce de lixiviation, & des ordures que l'air peut lui apporter sous la forme de poussière. Cette conjecture est d'autant plus fondée, que c'est une ancienne observation que l'eau de puits devient d'autant plus pure, qu'elle est plus tirée.

L'eau des puits varie considérablement dans les différens pays, & dans les différens lieux du même pays ; nouvelle preuve que sa composition lui vient principalement des couches de terre supérieures à celle dans laquelle se trouvent les sources du toit. Quoi qu'il en soit, on trouve des puits qui fournissent une eau aussi pure que la meilleure eau de rivière, mais toujours avec la circonstance de les tirer sans interruption.

L'eau des puits de Paris est prodigieusement seleniteuse & chargée de terre calcaire ; dans quelques puits même, au point d'en être trouble. M. Marggraf a trouvé l'eau des puits de Berlin très-chargée de terre calcaire, & d'une petite portion de terre gypseuse : ces eaux lui ont fourni aussi du vrai sel marin & du nitre. Ce dernier produit mérite une considération particulière, relativement à une prétention sur l'origine du nitre, contredite par un fait rapporté dans les mémoires de l'académie royale des Sciences, & par celui-ci. Voyez NITRE.

Eau de rivière. La composition de l'eau de rivière, en exceptant toujours les matières qui la troublent après les inondations, est due 1°. aux principes dont se

se sont chargées, dans les entrailles de la terre, les diverses fontaines dont les rivières sont formées : 2°. aux matières solubles qu'elles peuvent détacher du fond même de leur lit : 3°. aux plantes qui végètent dans leur sein, & aux poissons qui s'y nourrissent : 4°. enfin aux diverses ordures, que les égoûts & les fossés qui s'y dégorgeant peuvent leur amener des lieux habités, des terres arrosées, &c.

Comme les *eaux* de fontaine pures sont plus ordinaires que celles qui sont très-terreuses, & que ces dernières se purifient vraisemblablement dans leur course, l'eau de rivière doit être peu chargée de matières détachées de l'intérieur de la terre ; elle varie davantage, selon la nature du terrain qu'elle parcourt. Celle qui coule sur un beau sable, sur des gros cailloux, ou sur une couche de pierre vitrifiable, est très-pure. Celles qui, comme la Marne, coulent dans un lit de craie, ou dans un terrain bas & marécageux, comme la plupart des rivières de la Hollande & celles de la Marche de Brandebourg, selon Fréd. Hoffman ; celles-ci, dis-je, sont très-impures. La rapidité des rivières est encore une cause très-efficace de la pureté de leurs *eaux*, tant parce qu'elles s'épurent, qu'elles éprouvent une précipitation spontanée, une vraie décomposition par le mouvement intérieur de leurs parties, que parce que les rivières rapides ne sont point poissonneuses, & qu'il ne peut croître que très-peu de plantes dans leur lit. Le Rhin, le Rhone, & presque toutes les grandes rivières du royaume, fournissent des *eaux* très-pures ; parce qu'elles coulent dans un beau lit, qu'elles sont rapides, & peu poissonneuses. Les rivières très-lentes & très-poissonneuses d'Hongrie, roulent une *eau* très-chargée de divers principes qui la disposent facilement à la corruption. Deux plantes dangereuses, l'*hippuris* & le *conserva*, ou mousse d'eau, s'étant extrêmement multipliées dans le lit de la Seine en l'année 1731, qui fut très-seche, il régna à Paris des maladies qui dépendoient évidemment de la qualité que ces plantes avoient communiquée à l'eau, selon l'observation de M. de Jussieu (*Mém. de l'acad. roy. des Sc. ann. 1733*). Toutes les immondices que les égoûts des villes peuvent porter dans une grande rivière, ne l'alterent pas au point qu'on l'imagine communément. L'eau de la Seine, prise au-dessous de l'hôtel-Dieu & de tous les égouts de Paris, & même dans le voisinage de ces égouts, & au-dessous des bateaux des blanchisseurs, n'est point sensiblement souillée ; la masse immense & continuellement renouvelée d'eau, dans laquelle ces ordures sont noyées, empêche qu'elles n'y soient sensibles : en un mot l'eau de la Seine, puisée sur le bord de la rivière, entre le pont-neuf & le pont-royal, sans la moindre précaution, est excellente pour la boisson & pour l'usage des arts chimiques ; & l'auteur des nouvelles fontaines domestiques a eu raison d'attribuer aux fontaines de cuivre, les dévoiements qu'éprouvent assez ordinairement, par la boisson de l'eau de la Seine, les étrangers nouvellement transplantés à Paris, au lieu d'en accuser l'impureté de cette eau.

Eau croupissante, stagnans. Le degré d'impureté auquel ces *eaux*-ci peuvent parvenir, n'a d'autres bornes que leur faculté de dissoudre, jusqu'à saturation, toutes les matières qu'elles peuvent attaquer, les plantes, les poissons, les insectes, les fumiers, & toutes les matières répandues sur la surface d'un terrain habité & cultivé. Leur état de composition se décele à la vue, à l'odeur, & au goût. Nous ne saurions entrer dans un plus grand détail sur cette matière. (b)

Eau salée, eau de la mer, des fontaines, & puits salans. Voyez MARIN (*Sel*), MER, Puits SALANT, & SALINE.

Tome V.

Eaux minérales & médicinales, voyez MINÉRALES (Eaux).

EAU COMMUNE, (*Pharm.*) l'eau sert d'excipient dans un très-grand nombre de préparations pharmaceutiques. Il est celui des potions, des apozèmes, des bouillons, des tisanes, &c. On la prescrit souvent dans les remèdes magistraux, sans dose déterminée, ou en s'en rapportant à l'expérience de l'apothicaire. *Aqua communis quantum satis*, ou *quantum sufficit*, dit-on dans ce cas : formule qui s'abrége ainsi, *Aq. C. Q. S. Dissolve*, dit-on encore, ou *coque in sufficienti quantitate aquae communis*, qu'on abrége ainsi, *in S. Q. Aq. C.* C'est souvent de l'eau de fontaine que les Médecins demandent dans ces cas ; & on trouve communément dans les ordonnances *aqua fontana*, au lieu d'*aqua communis* ; mais l'eau commune pure de fontaine, de citerne, ou de rivière, est également bonne pour tous les usages pharmaceutiques.

L'eau a un usage particulier dans la cuite des emplâtres. Voyez EMPLATRE.

Elle est la base des émulsions, du plus grand nombre de sirops, &c. Voyez EMULSION & SIROP. (b)

EAU, (*Med.*) L'eau douce, ou l'eau commune, appartient à la Médecine à deux titres : premièrement, comme chose non-naturelle, ou objet diététique : secondement, comme un remède. Nous allons la considérer sous ces deux points de vue dans les deux articles suivans.

EAU COMMUNE, (*Diète.*) Personne n'ignore les principaux usages diététiques de l'eau ; l'eau pure est la boisson commune de tous les animaux : & quoique les hommes l'aient chargée dès long-tems de diverses substances, comme miel, lait, extrait léger de quelques plantes, diverses liqueurs fermentées, &c. que plusieurs même lui aient absolument substitué ces dernières liqueurs, il est cependant encore vrai que l'eau pure est la boisson la plus générale des hommes.

Cette boisson salutaire a été de tout tems comblée des plus grands éloges par les Philosophes & par les Médecins ; la santé la plus constante & la plus vigoureuse a été promise aux buveurs d'eau, comme un ample dédommagement des plaisirs passagers que l'usage des liqueurs fermentées auroit pu leur procurer. La loi de la nature interprétée sur l'exemple des animaux, a fourni aux apologistes de l'eau un des argumens, sur lesquels ils ont insisté avec le plus de complaisance. Plusieurs médecins de ce siècle nous ont donné des explications physiques & mécaniques des bons effets de l'eau. Mais il est un autre ordre de médecins qui échangeroient volontiers ces savantes spéculations, contre une bonne suite d'observations exactes. Nous nous en tiendrons avec ceux-ci, à ce que nous apprend sur ce point important de diète, un petit nombre de faits dont la certitude est incontestable.

Premièrement, nous n'avons aucun moyen d'apprécier au juste l'utilité de l'eau, considérée génériquement comme boisson, mise en opposition avec la privation absolue de toute boisson. Les exemples des gens qui ne boivent point, sont trop rares pour que nous puissions évaluer contradictoirement les effets absolus de l'eau dans la digestion, la circulation, la nutrition, les sécrétions. Il est prouvé cependant par plus d'une observation, qu'on peut vivre & se bien porter sans boire.

Secondement : les buveurs d'eau, mis en opposition avec les buveurs de vin (selon la manière ordinaire de considérer les vertus diététiques de l'eau), jouissent plus communément d'une bonne santé que ces derniers. Les premiers sont moins sujets à la goutte, aux rougeurs des yeux, aux tremblemens de membres, & aux autres incommodités, que l'on compte

avec raison , parmi les suites funestes de l'usage des liqueurs spiritueuses. *Voyez VIN, (Diete).*

Les bûveurs d'eau sont peu sujets aux indigestions ; l'eau est , selon la maniere de parler vulgaire , le meilleur dissolvant des alimens. La plupart des personnes qui se portent bien , éprouvent après le repas , pendant lequel elles n'ont bû que de l'eau , cette légereté de corps & cette sérénité paisible de l'ame , qui annoncent la digestion la plus facile & la meilleure.

En mangeant des fruits ou des sucreries , il faut boire nécessairement de l'eau ; le palais même qui est le premier juge des boissons & des alimens , décide par un sentiment très-distinct en faveur de l'eau.

Les bûveurs d'eau passent pour très-vigoureux avec les femmes , dans l'exercice vénérien ; mais peut-être ne se font-ils fait une réputation à cet égard , que par la comparaison qu'on a faite de leur talent avec l'impuissance des hommes perdus d'ivrognerie. *Voyez VIN, (Diete).*

Au reste , il n'est personne qui n'aperçoive que ce sont moins ici les propriétés réelles de l'eau , que l'exemption des inconvéniens qu'entraîne l'usage immodéré des liqueurs fermentées. *Voyez l'article VIN, (Diete).*

Il n'est pas vrai que les payfans des pays où les liqueurs vineuses manquent , soient plus forts & plus laborieux que ceux où ces liqueurs sont si communes , que le payfan en peut faire sa boisson ordinaire. *Voyez VIN, (Diete), & CLIMAT, (Med.)*

En général , il vaut mieux boire l'eau froide que chaude. Dans le premier état , elle remplit mieux les vûes de la nature , c'est-à-dire , qu'elle pourvoit mieux au besoin que l'on cherche à satisfaire en bûvant de l'eau ; elle apaise la soif , & ranime davantage , *reficit* ; elle plaît à l'estomac sain , comme au palais. L'eau chaude , au contraire , ne defaltere point & ne ranime point ; elle ne plaît point à l'estomac , non plus qu'aux organes du goût : les nausées & le vomissement qu'elle excite , quand elle est échauffée à un certain degré , en sont une preuve. Cette observation générale n'empêche point que dans certains cas particuliers , dans celui où se trouvent , par exemple , les personnes qui ont l'estomac trop sensible , ou pour exprimer un état plus évident , les personnes qui ont éprouvé que l'eau froide dérangeoit leur digestion , ou même leur causoit des coliques , des hoquets , &c. accidens qu'on observe quelquefois chez des femmes vaporeuses , & chez certains mélancoliques , on ne doive user d'eau chaude. *V. COLIQUE, HOQUET, HISTÉRIQUE (Passion), MÉLANCOLIE, HIPPOCONDRIAQUE.*

Il n'est pas si évident que , dans le cas des simples rhûmes , où l'on est assez généralement dans l'usage de chauffer l'eau qu'on boit , cette pratique soit aussi nécessaire que dans le cas précédent. Dans le premier , elle est fondée sur un fait : dans le dernier , ce pourroit bien n'être que sur une prétention ; il fera cependant toujours prudent de boire chaud pendant qu'on est enrhumé , jusqu'à ce qu'il soit décidé par des bonnes observations , que la boisson de l'eau froide n'est pas dangereuse dans les rhûmes. On a prétendu en Angleterre , qu'elle étoit curative. *Voy. l'article suivant.*

Au reste , en continuant à réclamer les observations , nous établirons que dans les sujets sains , la boisson de l'eau froide , & même à la glace , ne produit aucun mal connu ; & que l'usage habituel de l'eau chaude (ou des infusions théiformes qui sont la même chose , à quelque legere nuance d'activité près) , affoiblit l'estomac , rend le corps lourd & paresseux , & l'esprit sans chaleur & sans force.

Ce que nous venons d'établir , ne détruit point cette sage loi diététique , qui défend de boire de l'eau

froide quand le corps est très-échauffé par un exercice violent : mais dans ce cas même , la boisson de l'eau froide est sujette à peu d'inconvéniens , si l'on continue à s'échauffer après avoir bû. Les chasseurs des pays chauds , suans à grosses gouttes , boivent sans s'arrêter de l'eau des fontaines qu'ils trouvent sur leur chemin , & ils prétendent qu'ils ne s'en sont jamais trouvés mal. Il ne seroit pourtant pas prudent de boire de l'eau trop froide , même avec cette précaution.

L'eau bûe en trop grande quantité pendant les chaleurs de l'été , dispose à fuer , & affoiblit singulièrement. *Voyez CLIMAT, (Med.)* Plus on la boit chaude , plus elle produit ces effets.

L'eau la plus pure est la meilleure pour la boisson. *Voyez ci-dessus , à l'article EAU DOUCE (Chimie),* quelle est la plus pure des différentes eaux douces , & à quels signes on la reconnoît. Nous n'en savons pas plus sur le choix des eaux , que ce qu'en ont écrit les anciens medecins. Nous sommes , avec raison ce semble , de l'avis de Celse sur cette matiere. Voici comme il s'en explique. L'eau la plus legere , dit-il , (c'est-à-dire la meilleure à boire , *levissima stomacho, minime gravis*) , est l'eau de pluie ; ensuite l'eau de source , de riviere , ou de puits ; celles que fournissent les neiges & les glaces fondues , viennent après celles-là. Les eaux de lac sont plus pesantes (sous-entendez à l'estomac) que celles-ci ; & les plus lourdes sont enfin les eaux d'étang ou de marais , *ex palude.*

Les eaux des neiges & des glaces fondues , passent pour la principale cause des goëtres & des tumeurs écrouilleuses , auxquelles sont sujets les habitans des montagnes. *Voyez GOETRE & ECROUELLES.* Les eaux croupissantes , *palustres* , causent aux hommes qui les boivent les maux suivans , qu'Hippocrate a très-bien observés & décrits dans son traité , *de aere, aquis & locis* : toute eau qui croupit , dit ce pere de la Medecine , doit être nécessairement chaude , lourde , & puante en été ; froide , & troublée par la neige & la glace (sur-tout par le dégel) en hyver ; ceux qui la boivent ont des rattes amples & engorgées , & les ventres durs , resserrés , & chauds ; les clavicules , les épaules , & la face déprimées ; ils sont maigres , mangeurs , & altérés ; leurs ventres ne peuvent être évacués que par les plus forts medecimens ; ils sont sujets en été à des dyssenteries , des cours de ventre & des fievres quartes : ces maladies étant prolongées , disposent de pareils sujets à des hydropisies mortelles. En hyver , les jeunes gens sont sujets à des péripneumonies , & à des délires ; & les vieillards , à des fievres ardentes , à cause de la dureté de leur ventre. Les femmes sont sujettes à des tumeurs oedémateuses ; elles conçoivent difficilement , & accouchent avec peine de foetus grands & bouffis : les enfans de ces pays sont sujets aux hernies ; les hommes aux varices & aux ulceres des jambes. Il est impossible que des sujets ainsi constitués , puissent vivre long-tems ; & en effet , ils vieillissent & meurent de bonne-heure , &c.

On a imaginé divers moyens de purifier les mauvaises eaux. Le meilleur & le plus praticable est de les faire bouillir après les avoir exposées à la putréfaction , & ensuite de les filtrer , ou de les laisser déposer par le repos. *Voyez FONTAINE DOMESTIQUE.* On peut aussi les faire bouillir , sans les avoir laissées pourrir ; mais la dépuration sera alors moins parfaite. *Voyez PUTRÉFACTION.*

L'application extérieure de l'eau est encore de notre sujet. L'immersion totale du corps dans l'eau est généralement connue sous le nom de *bain*. *Voyez BAIN.* L'habitude de laver tous les matins , ou dans d'autres intervalles réglés , les piés , les mains , & la tête avec de l'eau froide , a été célébrée par plu-

ieurs auteurs. Locke propose, dans son traité de l'éducation des enfans, de les y soumettre dès l'âge le plus tendre; cet illustre Anglois s'appuie sur l'exemple de tous les peuples du Nord, où on nous assure que c'est une pratique absolument établie depuis long-tems. Les partisans de cet usage prétendent que non-seulement il peut procurer au corps une vigueur peu commune, mais encore qu'il met presque absolument à l'abri de tous rhûmes, fluxions, douleurs, & autres incommodités qui sont dûes dans les sujets ordinaires, à leur sensibilité au froid, & à l'humidité de l'air, auxquels on est inévitablement exposé. Ces avantages sont très-grands assurément, & il paroît assez raisonnable de ne pas les regarder comme des promesses vaines. Nous avons déjà, ce qui est beaucoup, une forte présomption qu'au moins cette méthode est sujette à peu d'inconvéniens réels. Il est peu de personnes saines, qui ayant essuyé une longue pluie qui a percé leurs habits jusqu'au corps, aient été réellement incommodées par cet accident. L'habitude doit rendre l'application extérieure de l'eau froide, moins dangereuse encore sans contredit. On a poussé les prétentions plus loin, en faveur de l'application dont il s'agit; on l'a érigée en remède de la foiblesse de tempérament actuelle, même chez les enfans.

Les femmes, pendant le tems des regles ou des vuidanges, ne doivent point tremper les piés ou les mains dans l'eau froide, ni s'exposer d'aucune autre façon au contact immédiat de l'eau froide. On a vu souvent ces évacuations s'arrêter par cette cause, avec tous les accidens dont ne sont que trop souvent suivies ces suppressions. Voyez REGLES & VUIDANGES. C'est cependant encore ici une cause de maladie, que l'habitude rend sans effet. Les femmes du peuple font leur ménage, lavent leur linge, &c. sans inconvénient; pendant leurs regles & pendant leurs vuidanges: mais leur exemple en ceci, comme sur tous les autres points de régime, ne conclut rien pour les personnes élevées délicatement, pour les corps qui ne sont pas familiarisés avec ces sortes d'épreuves.

Tout le monde fait que les personnes qui sont exposées par état à souffrir la pluie, à garder long-tems des habits mouillés sur le corps, à dormir sur la terre humide, quelquefois dans une vraie boue, ou même dans l'eau, &c. tels que les soldats, les pêcheurs de profession, les chasseurs passionnés, ceux qui travaillent sur les rivières, &c. que ces personnes, dis-je, sont très-sujettes aux douleurs rhumatismales, & même à certaines paralysies. Voyez RHUMATISME & PARALYSIE.

Les ouvriers & les manoeuvres, qui ont continuellement les jambes dans l'eau, sont particulièrement sujets à une espèce d'ulceres malins qui attaquent cette partie, & qui sont connus sous le nom de lousps. Voyez LOUPS, (Chirurgie).

EAU COMMUNE, (Mat. med.) Ce n'est rien que les éloges qu'on a accordés à la boisson ordinaire de l'eau pure, dans l'état de santé, en comparaison de ceux qu'on lui a prodigués à titre de remède; elle a réuni les suffrages des Medecins de tous les siècles; Avicenne & ses disciples ont été les seuls qui aient paru en redouter l'usage dans les maladies.

C'est contre cette crainte systématique, qui avoit apparemment séduit quelques esprits au commencement de ce siècle, que Hecquet s'éleva avec tant de zèle & de bonne-foi. Personne n'ignore l'excès jusqu'auquel il poussa ses prétentions, plus systématiques encore, en faveur de la boisson de l'eau: la mémoire toute récente de sa méthode, & plus encore le portrait le plus ressemblant que nous a tracé l'ingénieux auteur de Gilblas, sous le nom du docteur Sangrado, rendent présente cette singulière époque

Tome V.

de l'histoire de la Medecine, à ceux même qui ne connoissent point les écrits aussi bisarres que fanatiques de ce medecin. Frédéric Hoffman entreprit à peu-près dans le même tems d'établir, dans une dissertation faite à dessein, que l'eau étoit la vraie medecine universelle: mais ce célèbre medecin, peut-être plus blamable en cela, mais cependant moins dangereux qu'Hecquet, ne pratiqua point d'après ce dogme; il employa beaucoup de remèdes, il eut même des secrets; il ne fut qu'un panégyriste rationnel de sa prétendue medecine universelle. Quelques auteurs modernes, beaucoup moins connus, nous ont donné aussi des explications physiques & mécaniques des effets de l'eau. L'opinion du public, & sur-tout des incrédules en Medecine, est encore très-favorable à ce remède; & enfin quelques charlatans en ont fait en divers tems un spécifique, un arcane.

En reduisant tous ces témoignages, & les observations connues à leur juste valeur, nous ne craindrons pas d'établir.

1°. Que la méthode de traiter les maladies aiguës par le secours de la boisson abondante des remèdes aqueux, des délayans dont l'eau fait le seul principe utile (V. DÉLAYANT), est vaine, inefficace, & souvent meurtrière; qu'elle mérite sur-tout cette dernière épithète, si on soutient l'action de la boisson par des fréquentes saignées; que l'eau n'est jamais un remède véritablement curatif.

2°. Que la nécessité, & même l'utilité de la boisson dans le traitement des maladies aiguës, à titre de secours secondaire, disposant les organes & les humeurs à se prêter plus aisément aux mouvemens de la nature, ou à l'action des remèdes curatifs; que l'utilité de la boisson, dis-je, à ce titre n'est rien moins que démontrée; qu'aucune observation claire & précise ne reclame en sa faveur; & qu'on trouveroit peut-être plus aisément des faits, qui prouveroient qu'elle est nuisible dans quelques cas.

3°. Que certaines méthodes particulières, nées hors du sein de l'art, & qui ont eu une vogue passagère dans quelques pays, telles que celle d'un ecclésiastique anglois nommé M. Hancock, & celle du P. Bernardo-Maria de Castrogiane capucin sicilien; que ces méthodes, dis-je, ne sauroient être tentées qu'avec beaucoup de circonspection, & même de méfiance, par les Medecins légitimes. Le premier des deux guérisseurs que nous venons de nommer, donnoit l'eau froide comme souverain fébrifuge; & il prétend avoir excité, dans tous les cas où il a éprouvé ce remède, des sueurs abondantes qui prévenoient les fièvres qui auroient été les plus longues & les plus dangereuses, telles que la fièvre maligne, &c. si on donnoit le remède à tems, c'est-à-dire dès le premier ou le second jour de la maladie, & qu'il l'enlevait même quelquefois lorsqu'elle étoit bien établie, c'est-à-dire si elle étoit déjà à son quatrième ou à son cinquième jour. Le capucin a guéri toutes les maladies aiguës & chroniques, en faisant boire de l'eau à la glace, & observer une diète plus ou moins sévère. M. Hancock guérissait par les sueurs; le capucin avoit grand soin de les éviter, il ne vouloit que des évacuations par les selles. On trouvera ces deux méthodes exposées dans le recueil intitulé *vertus de l'eau commune*; la première dans une dissertation fort sage & fort ornée d'érudition médicale; & la seconde avec tout l'appareil de témoignages qui annoncent le charlatanisme le plus décidé. Le remède anglois contre la toux, savoir quelques verres d'eau froide prise en se mettant au lit, qui est un rejetton du système du chapelain Hancock, dont quelques personnes font usage parmi nous, ne sauroit passer pour un remède éprouvé.

4°. Les vertus réelles & évidentes de l'eau se ré-

B b ij

duisent à celles-ci : l'eau chaude est réellement un sudorifique léger & innocent ; les infusions théiformes, qui ne sont que de l'eau dont la dégoutante faueur est corrigée, excitent doucement la transpiration de la peau & des poudrons (voyez SUDORIFIQUE) ; elles sont stomachiques (voyez STOMACHIQUE). L'eau tiède fait vomir certains sujets par elle-même, & facilite l'action des vomitifs irritans dans tous les sujets (voyez VOMITIF) ; prise en abondance elle nettoie l'estomac des restes d'une mauvaise digestion, & remédie quelquefois aux indigestions, en faisant passer dans le canal intestinal la masse d'alimens qui irritoit ou affaisoit l'estomac. L'eau froide calme, du moins pour un tems, la chaleur de l'estomac & les légères ardeurs d'entrailles ; elle apaise la soif ; elle rafraîchit réellement & utilement tout le corps, en certains cas, comme dans ceux où l'on a contracté une augmentation de chaleur réelle par l'action d'une chaleur extérieure, ou par l'usage des liqueurs fermentées ; elle remet très-efficacement l'estomac qui a été fatigué par un excès de vin, *hesternâ crapulâ*. Un ou deux verres d'eau fraîche pris deux heures après le repas, préviennent les mauvais effets des digestions fougueuses chez les personnes vaporeuses de l'un & de l'autre sexe (voy. PASSION HYSTÉRIQUE & MÉLANCOLIE HYPOCONDRIQUE). Des personnes qui avoient l'estomac foible & noyé de pituite ou de glaires, se sont fort bien trouvées de l'habitude qu'elles ont contractée d'avaler quelques verres d'eau fraîche le matin à jeun.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des effets de l'eau prise intérieurement ; ses usages extérieurs ne sont pas moins étendus, peut-être sont-ils plus réels, au moins plus efficaces. L'eau s'applique extérieurement sous la forme de bain (voyez BAIN & ses diverses especes, DEMI-BAIN, LOTION DES PIÉS, *pediluvium*, LOTION DES MAINS & DU VISAGE, aux articles BAIN & LOTION.

L'eau froide jettée avec force sur le visage, arrête les évanoüissemens (voyez EVANOUISSEMENT) ; elle produit quelquefois le même effet, au moins pour un tems, dans certaines hémorrhagies (voyez HÉMOSTATIQUE) ; mais plusieurs autres liqueurs froides procureroient le même soulagement. (b)

Eaux distillées, (Chimie médicale.) Les eaux distillées dont il est ici question, sont le produit le plus mobile de la distillation des végétaux & des animaux, celui qui se sépare de ces substances exposées au degré de chaleur de l'eau bouillante, & même à un feu inférieur à ce degré.

La base de ces liqueurs est de l'eau ; & même la partie qui n'est pas eau, dans celles qui sont le plus chargées de divers principes, est si peu considérable, qu'elle ne sauroit être déterminée par le poids ni par la mesure.

Les différens principes qui peuvent entrer dans la composition des eaux distillées, sont 1°. la partie aromatique des plantes & des animaux : 2°. une certaine substance qui ne peut pas être proprement appelée odeur ou parfum, puisqu'elle s'élève des substances même que nous appelons communément inodores, mais qui se rend pourtant assez sensible à l'odorat, pour fournir des caractères plus ou moins particuliers de la substance à laquelle elle a appartenu ; cette partie aromatique & cette substance beaucoup moins sensible, sont connues parmi les Chimistes sous le nom commun d'esprit recteur, que Boerhaave a remis en usage : 3°. les alkalis volatils spontanés des végétaux : 4°. la partie vive de plusieurs plantes, qui a imposé à Boerhaave & à ses copistes pour de l'alkali volatil, telle que celle de l'ail, de l'oignon, de la capucine, de l'estragon, &c. 5°. l'acide volatil spontané que j'ai découvert dans le marum,

& qu'on trouvera peut-être dans quelques autres plantes.

C'est pour l'usage médical que l'on prépare communément les eaux distillées, & l'on expose au feu les matières desquelles on les retire, dans un appareil tel qu'il est impossible de pousser la distillation au-delà de la production de ces eaux, qui sont l'unique objet de cette opération. L'artiste retire de cette méthode beaucoup de commodité, puisqu'il est toujours sûr de son opération, sans qu'il soit obligé à gouverner son feu avec une attention pénible, & qui pourroit souvent être insuffisante.

Les produits qu'un plus haut degré de feu détacherait des sujets de l'opération dont il s'agit, mêlés, quoiqu'en petite quantité, à une eau distillée, la coloreroient, lui donneroient une odeur d'empyreume, altéreroient ses vertus médicinales, & la disposeroient à une altération plus prompte : voilà précisément les inconvéniens qu'on évite dans le procédé que nous avons annoncé & que nous allons exposer.

On exécute cette opération dans deux appareils différens ; la manière de procéder par le premier appareil consiste à placer les matières à distiller dans une cucurbitte de cuivre étamé, ou d'étain pour le mieux, à adapter cette cucurbitte dans un bain-marie, à la recouvrir d'un chapiteau armé d'un réfrigérant, & à distiller par le moyen du feu appliqué au bain, jusqu'à ce que la liqueur qui passe soit trop peu chargée d'odeur ou trop peu sapide. V. les Pl. de Chim.

On peut exécuter aussi cette opération par l'application du feu nud, au moyen d'un ancien alembic appelé chapelle ou rosaire, voyez CHAPELLE, Boerhaave expose ses matières au feu nud ; voyez son premier procédé, *el. chim. tom. II.* & il est obligé de mesurer par le thermomètre le degré de chaleur qu'il emploie, ce qui est d'une pratique très-incommode.

Dans le second appareil on met les matières à distiller dans une cucurbitte de cuivre étamé ; on verse sur ces matières une certaine quantité d'eau ; on recouvre la cucurbitte d'un chapiteau armé de son réfrigérant, & on retire par le moyen du feu appliqué immédiatement à la cucurbitte, une certaine quantité de liqueur déterminée par une observation transmise d'artiste à artiste, & conservée dans les pharmacopées. Voyez les Planches de Chimie.

On traite ordinairement par le premier procédé les fleurs odorantes, telles que les roses, les œillets, la fleur d'orange, celle de muguet, de tilleul, &c. On distille toujours, selon le même procédé, le petit nombre de substances animales dont les eaux distillées sont en usage en Médecine ; savoir, le miel, le lait, la bouse de vache, le frai de grenouilles, l'arrière-faix, le jeune bois de cerf, les limaçons, &c.

Les eaux distillées de cette première manière, sont connues dans quelques livres sous le nom d'eaux essentielles.

On distille aussi au bain-marie, & sans addition, les plantes crucifères, telles que le cochlearia & le cresson, pour faire ce qu'on appelle les esprits volatils de ces plantes. On distille ces mêmes plantes par le même procédé, mais en ajoutant de l'esprit-de-vin pour faire leurs esprits volatils. On a coutume d'ajouter aussi un peu d'eau dans la distillation des fleurs d'orange au bain-marie.

On traite de la seconde manière toutes les autres substances végétales, dont on s'est avisé de retirer des eaux distillées, plantes fraîches & sèches, fleurs, calices, semences, écorces, bois, racines, &c. & même la plupart de celles que nous venons de donner pour les sujets ordinaires de la distillation au bain-marie.

Les produits de cette dernière opération s'appellent proprement eaux distillées.

Il faut observer que lorsque ces dernières *eaux* sont bien préparées, & sur-tout lorsqu'elles ont été très-chargées des principes volatils des plantes par des cohobations répétées (*voyez* COHOBATION); elles ne retiennent que bien peu de l'eau étrangère qui a été employée dans leur distillation, & qu'elles sont comprises par conséquent dans la définition que nous avons donnée des *eaux distillées* en général, qui paroîtroit, sans cette réflexion, ne convenir qu'aux *eaux* essentielles.

Les *eaux* essentielles, retirées des substances odorantes, sont cependant plus aromatiques & plus durables que celles qui sont retirées des mêmes substances par l'addition de l'eau. Cela vient, pour la partie aromatique, de ce que dans la première opération toute la partie aromatique du sujet traité passe avec l'eau essentielle; au lieu que dans la seconde, une partie de ce principe reste unie à une huile essentielle qui s'élève avec l'eau dans la distillation du plus grand nombre des plantes odorantes (*voyez* HUILE ESSENTIELLE). Les *eaux distillées* par la seconde méthode sont moins durables, parce que l'eau qu'on emploie à leur distillation, & le plus haut degré de feu qu'on leur applique, volatilisent une certaine matière mucilagineuse qui forme des espèces de réseaux ou nuages qui troublent après quelques mois la limpidité de ces *eaux*, & qui les corrompt à la fin, qui les fait graisser. Les *eaux* les plus sujettes à cette altération, sont celles qu'on retire des plantes très-aqueuses, insipides, & inodores; telles sont l'eau de laitue, l'eau de pourpier, de bourrache, de buglosse, &c.

Voilà donc les principales différences des deux opérations: l'addition d'une eau étrangère & un feu plus fort, distinguent la dernière de la première. On verra à l'article FEU, qu'un corps exposé à la chaleur de l'eau, dans l'appareil que nous appelons *bain-marie*, ne prend jamais le même degré de chaleur que le bain, & par conséquent qu'il ne contracte jamais celui de l'eau bouillante.

Après avoir donné une idée générale de ces opérations, voici les observations particulières que nous croyons les plus importantes.

Premièrement, il importe très-fort pour l'exactitude absolue de la préparation, & plus encore pour son usage médicinal, que les vaisseaux qu'on emploie à la distillation des *eaux* dont il s'agit, ne puissent leur communiquer rien d'étranger, & sur-tout de nuisible. C'est pour se conformer à cette règle (qui n'est qu'une application d'une loi générale du manuel chimique), que nous avons recommandé de se servir de cucurbites d'étain autant qu'il étoit possible: il est plus essentiel encore que les chapiteaux soient faits de ce métal, que les principes les plus actifs élevés dans la distillation dont nous parlons n'attaquent point, du moins sensiblement, au lieu que le cuivre est manifestement entamé par plusieurs de ces principes. *Voyez* CHAPITEAU.

La pauvreté chimique ne permet pas de penser aux chapiteaux d'argent ou d'or, qui seroient sans contredit les meilleurs. Les alembics de verre, recommandés dans la pharmacopée de Paris pour la distillation des plantes alkales, ne peuvent servir que pour un essai, ou dans le laboratoire d'un amateur, mais jamais dans celui d'un artiste qui exécute ces distillations en grand: car la fracture à laquelle ces vaisseaux sont sujets, la prodigieuse lenteur de la distillation dans des alembics dont on ne peut presque pas rafraîchir les chapiteaux, l'impossibilité d'en avoir d'une certaine capacité; tout cela, dis-je, rend cette opération à-peu-près impraticable. On a eu raison cependant de préférer les vaisseaux de verre aux vaisseaux de cuivre, malgré tous les inconvénients de l'emploi des premiers; mais l'étain, com-

me nous l'avons déjà observé, n'est pas dangereux comme le cuivre, & il en a toutes les commodités.

2°. Si le réfrigérant adapté au chapiteau d'étain, ne condense pas assez au gré de l'artiste certains principes très-volatils, il a la ressource du serpentín ajouté au bec du chapiteau. *Voyez* SERPENTIN.

3°. Si les substances à distiller sont dans un état sec ou solide, il est bon de les faire macérer à froid ou à chaud, pendant un tems proportionné à l'état de chaque matière. Les bois & les racines seches doivent être rapés, les racines fraîches pilées ou coupées par rouelles; les écorces seches, comme celles de canelle, concassées, &c. N. B. Que les bois, les racines, & les écorces se traitent par le second procédé.

4°. L'on doit avoir soin dans la distillation avec addition d'eau, de ne remplir la cucurbite que d'une certaine quantité de matière, telle que le plus grand volume qu'elle acquerra dans l'opération, n'excède pas la capacité de la cucurbite; car si ces matières en se gonflant passioient dans le chapiteau, non-seulement l'opération seroit manquée, mais même si le bec du chapiteau venoit à se boucher, ce qui arrive souvent, dans ce cas le chapiteau pourroit être enlevé avec effort, & l'artiste être blessé ou brûlé. Les plantes qu'on appelle *grasses*, & sur-tout celles qui sont mucilagineuses, sont sur-tout risquer cet accident.

5°. Aucun artiste n'observe les doses d'eau prescrites dans la plupart des pharmacopées, & il est en effet très-inutile d'en prescrire: la règle générale qu'ils se contentent d'observer, est d'employer une quantité d'eau suffisante, pour qu'il y ait au fond du vaisseau, sous la plante, le bois ou l'écorce traitée, toutes matières qui surnagent pour la plupart; qu'il y ait, dis-je, au fond de la cucurbite trois ou quatre pouces d'eau, plus ou moins, selon la capacité du vaisseau, ou un ou deux pouces au-dessus des bois plus pesants que l'eau, comme gayac, &c.

6°. On ne voit point assez à quoi peut être bonne l'eau demandée dans la pharmacopée de Paris, dans les distillations exécutées par notre premier procédé: il semble qu'il vaudroit mieux la supprimer.

Les *eaux distillées* sont ou simples ou composées. Les *eaux* simples sont celles qu'on retire d'une seule substance distillée avec l'eau: les *eaux* composées sont le produit de plusieurs substances distillées ensemble avec l'eau.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des *eaux distillées* proprement dites, c'est-à-dire de celles qui ne sont mêlées à aucun principe étranger, ou tout au plus à une petite quantité d'eau commune, qui est une substance absolument identique avec celle qui constitue leur base.

Il est outre cela dans l'art plusieurs préparations, soit simples soit composées, qui portent le nom d'eau spiritueuse, ou même d'eau simplement, & qui sont des produits de la distillation de diverses substances aromatiques avec les esprits ardents ou avec le vin; telles sont l'eau de canelle spiritueuse, l'eau de mélisse ou eau des carmes, l'eau de la reine d'Hongrie, &c. On prépare ces *eaux* comme les *eaux distillées* proprement dites: les règles de manuel sont les mêmes pour les deux opérations; il faut seulement ne pas négliger dans la distillation des *eaux* spiritueuses, les précautions qu'exige la distillation des esprits ardents. *Voyez* VIN.

Au reste, toutes les préparations de cette espèce ne sont pas connues dans l'art sous le nom d'eau; cette dénomination est bornée par l'usage à un certain nombre: plusieurs autres exactement analogues à celles-ci portent le nom d'esprit (*voyez* ESPRIT); ainsi on dit eau de canelle & esprit de lavande, de thim, de citron; eau vulnéraire & esprit carminatif

de Sylvius. *N. B.* qu'il faut se servir scrupuleusement de ces noms, quelque arbitraires qu'ils soient ; car si vous dites *eau de lavande*, par exemple, au lieu de dire *esprit de lavande*, vous désignerez une autre préparation très-arbitrairement nommée aussi, savoir la dissolution de l'huile de lavande dans l'esprit de vin.

On trouvera un exemple de distillation d'une *eau* essentielle à l'article ORANGE, d'une *eau distillée* simple au mot LAVANDE, d'une *eau distillée* composée proprement dite au mot MENTHE, d'une *eau spiritueuse* simple au mot ROMARIN, d'une *eau spiritueuse* composée à l'article MÉLISSE. On fera d'ailleurs mention des différentes *eaux distillées* dans les articles qui traiteront en particulier des matières dont on retire ces *eaux*, ou qui leur donnent leur nom. Les *eaux* qui sont connues sous des noms particuliers tirés des vertus qu'on leur attribue, ou de quelque autre qualité, auront leurs articles particuliers, du moins celles qui sont usuelles ou qui méritent de l'être ; car nous ne chargerons point ce Dictionnaire de la description d'une *eau* générale, d'une *eau* impériale, d'une *eau* prophylactique, d'une *eau* épileptique, d'une *eau* de lait alexitere, &c.

De tous les remèdes inutiles dont l'ignorance & la charlatanerie remplirent les boutiques des apothicaires, lors de la conquête que fit la Chimie, de la Médecine & de la Pharmacie, nul ne s'est multiplié avec tant d'excès que les *eaux distillées*. Les vûes chimériques de séparer le pur d'avec l'impur, de concentrer les principes des mixtes, d'exalter leurs vertus médicinales qu'on crut principalement remplir par la distillation ; ces vûes chimériques, dis-je, nous ont fourni plus d'*eaux distillées* parfaitement inutiles, que les connoissances réelles des propriétés de diverses plantes ne nous en ont procuré dont on ne fauroit trop célébrer les vertus.

Les *eaux distillées* des plantes parfaitement inodores, sont privées absolument de toute vertu médicinale ; aussi-bien que les *eaux distillées* des viandes, du lait, & des autres substances animales dont nous avons fait mention au commencement de cet article. Elles ne diffèrent de l'eau pure que par une faveur & une odeur herbacée, laiteuse, &c. & par la propriété de graisser, dont nous avons déjà parlé. Zwelfer a le premier combattu la ridicule confiance qu'on eut pour ces préparations, & sur-tout le projet de nourrir un malade avec de l'eau distillée de chapon (*Voyez* CHAPON, *Diete & Matière médicale*) ; & Gédéon Harvée a mis tous ces remèdes à leur juste valeur, dans l'excellente satire qu'il a faite de plusieurs secours inutiles employés dans la pratique ordinaire de la médecine, sous le titre de *Ars curandi morbos expectatione*. Les Apothicaires de bon sens ne distillent plus la laitue, la chicorée, la pariétaire, la trique-madame, ni toutes ces autres plantes dont on trouve une longue liste dans la nouvelle pharmacopée de Paris, p. 182. Au reste si on pouvoit se nourrir *expectatione*, comme on peut guérir *expectatione*, l'eau de chapon, dont la mode est passée, auroit bien pû être encore pendant quelques générations une grande ressource diététique, comme les *eaux distillées* inodores paroissent destinées à occuper encore pendant quelque tems un rang dans l'ordre des médicamens.

Les *eaux distillées* aromatiques sont cordiales, toniques, antispasmodiques, stomachiques, sudorifiques, emmenagogues, alexitères, & quelquefois purgatives, comme l'eau-rose (*voyez* ROSE.) *Voyez* ce que nous disons de l'usage particulier de chacune, connoissance plus positive que celle de toutes ces généralités, aux articles particuliers des différentes plantes odorantes employées en Médecine.

Les *eaux distillées* des plantes alkales ou cruci-

feres de Tournefort, sont principalement employées comme antiscorbutiques ; elles ont aussi plusieurs autres usages particuliers, dont il est fait mention dans les articles particuliers : *voyez* sur-tout COCHLÉARIA & CRESSON.

Les *eaux distillées* spiritueuses possèdent toutes les vertus des précédentes, & même à un degré supérieur ; & de plus elles sont employées dans l'usage extérieur, comme discutives, repercussives, vulnéraires, dissipant les douleurs : on les respire aussi avec succès dans les évanouissemens légers, les nausées, &c.

Outre toutes ces acceptions plus ou moins propres du mot *eau*, on l'emploie encore dans un sens bien moins exact pour désigner plusieurs substances chimiques & pharmaceutiques : on connoît sous ce nom des infusions, des décoctions, des dissolutions, des ratafiats, des préparations même dont l'eau n'est pas un ingrédient, telles que l'eau de Rabel, l'eau de lavande, &c. Les principales *eaux* chimiques ou pharmaceutiques très-improprement dites, sont les suivantes :

EAU ALUMINEUSE, n'est autre chose qu'une dissolution d'alun dans des *eaux* prétendues astringentes.

Prenez des *eaux distillées* de roses, de plantain & de renouée, de chacune une livre ; d'alun purifié trois gros : faites dissoudre votre sel, & filtrez : gardez pour l'usage.

EAUX ANTIPLEURETIQUES, (*les quatre*) sont les *eaux distillées* de scabieuse, de chardon-beni, de pissenlit, & de coquelicot.

On peut avancer hardiment que de ces quatre *eaux*, trois sont absolument incapables de remplir l'indication que les anciens médecins se proposoient en les prescrivant ; savoir d'exciter la sueur. Ces trois *eaux* sont celles de scabieuse, de pissenlit, & de coquelicot. Ces *eaux* ne sont chargées d'aucune partie médicamenteuse des plantes dont elles sont tirées (*voyez* EAU DISTILLÉE, SCABIEUSE, PISSENLIT, PAVOT ROUGE). L'eau distillée de chardon-beni (du moins celle du chardon-beni des Parisiens), a une vertu plus réelle. *Voyez* CHARDON-BENI.

Que peut-on espérer en général des premières & de la dernière dans le traitement de la pleurésie ? Ceci sera examiné à l'article *Pleurésie*. *Voy.* PLEURÉSIE.

EAU DE CAILLOUX : on appelle ainsi une *eau* dans laquelle on a éteint des cailloux rougis au feu. C'étoit autrefois un remède, aujourd'hui ce n'est rien.

EAU DE CHAUX (*première & seconde*) *voyez* CHAUX.

EAU DES CARMES ou DE MÉLISSE composée ; *voyez* MELISSE.

EAU DE CASSE-LUNETTE, (*Pharm.*) on a donné ce nom à l'eau distillée de la fleur de bluet. *Voy.* BLUET.

EAUX CORDIALES, (*les quatre*) les *eaux* qui sont connues sous ce nom dans les pharmacopées, sont celles d'endive, de chicorée, de buglose & de scabieuse. Ces *eaux* ne sont point cordiales ; elles sont exactement insipides, inodores & sans vertu. *Voyez* l'article EAUX DISTILLÉES, vers la fin.

EAU-FORTE : c'est un des noms de l'acide nitreux en général. Les matérialistes & les ouvriers qui emploient l'acide nitreux, appellent *eau-forte* l'acide retiré du nitre par l'intermède du vitriol. *V.* NITRE.

EAU DE GOUDRON, c'est une infusion à froid du goudron. *Voyez* GOUDRON.

EAU MERCURIELLE : les Chirurgiens appellent ainsi la dissolution de mercure par l'esprit de nitre, affoiblie par l'addition d'une certaine quantité d'eau distillée. *Voyez* MERCURE.

Il est essentiel d'employer l'eau distillée, pour étendre la dissolution du mercure dont il s'agit ici ;

car il est très-peu d'eaux communes qui ne précipitent cette dissolution.

EAU-MERE : on appelle ainsi, en Chimie, une liqueur saline *inconcréscible*, qui se trouve mêlée aux dissolutions de certains sels, & qui est le résidu de ces dissolutions épuisées du sel principal par des évaporations & des cristallisations répétées. Les *eaux-mères* les plus connues sont celle du nitre, celle du sel marin, celle du vitriol, & celle du sel de seignette. Voyez NITRE, SEL MARIN, VITRIOL, SEL DE SEIGNETTE.

EAU DE MILLE-FLEURS, (*Pharmac.*) on appelle ainsi l'urine de vache, aussi-bien que l'eau que l'on retire par la distillation de la bouse de cet animal. Voyez VACHE.

EAU PHAGEDENIQUE : prenez une livre d'eau première de chaux récente, trente grains de mercure sublimé corrosif, mêlés & agités dans un mortier de marbre : c'est ici un sel mercuriel précipité. Voyez MERCURE.

EAU DE RABEL, ainsi nommée du nom de son inventeur, qui la publia vers la fin du dernier siècle.

Prenez quatre onces d'huile de vitriol, & douze onces d'esprit de vin rectifié ; versez peu-à-peu dans un matras l'acide sur l'esprit-de-vin, en agitant votre vaisseau, & gardez votre mélange dans un vaisseau fermé, dans lequel vous pouvez le faire digérer à un feu doux.

L'eau de Rabel est l'acide vitriolique dulcifié. Voyez ACIDE VITRIOLIQUE, au mot VITRIOL.

EAU RÉGALE : le mélange de l'acide du nitre & de celui du sel marin, est connu dans l'art sous le nom d'eau régale. Voyez RÉGALE (Eau.)

EAU SAPHIRINE, EAU BLEUE, ou COLLYRE BLEU, (*Pharm. & mat. med. externe.*) Collyre, c'est-à-dire remède externe ou topique, destiné à certaines maladies des yeux. Voyez COLLYRE, TOPIQUE, MALADIE DES YEUX, sous le mot ŒIL.

En voici la préparation, d'après la pharmacopée universelle de Lemery.

Prenez de l'eau de chaux vive filtrée, une chopine ; de sel ammoniac bien pulvérisé, une dragme : l'une & l'autre mêlés ensemble, seront jettés dans un vaisseau de cuivre, dans lequel on les laissera pendant la nuit ; après quoi on filtrera la liqueur, qui sera gardée pour l'usage.

L'eau saphirine n'est autre chose qu'une eau chargée d'une petite quantité d'huile de chaux, & d'un peu d'alkali volatil, coloré par le cuivre qu'il a dissous. Voyez SEL AMMONIAC & CUIVRE.

Cette eau est un collyre irritant, tonique & desiccatif. Voyez les cas particuliers dans lesquels il convient, à l'article MALADIE DES YEUX, sous le mot ŒIL.

EAU VERTE ou EAU SECONDE : les ouvriers qui s'occupent du départ des matières d'or & d'argent, appellent ainsi l'eau-forte chargée du cuivre qu'on a employé à en précipiter l'argent. Voyez DÉPART.

EAU-DE-VIE, produit immédiat de la distillation ordinaire du vin. Voyez VIN.

EAU VULNÉRAIRE, V. VULNÉRAIRE, (Eau). (b)

EAU-DE-VIE, (*Art méchan.*) fabrication d'eau-de-vie. La chaudière dont on se sert pour cette distillation, est un vaisseau de cuivre en rond, de la hauteur de deux piés & demi, & de deux piés de diamètre ou environ, dont le haut se replie sur le dedans en talus montant, comme si elle devoit être entièrement fermée, & où pourtant il y a une ouverture de neuf à dix pouces de diamètre, avec un rebord de deux pouces ou à-peu-près : on appelle l'endroit où la chaudière se replie avec son rebord, le collet. Cette chaudière contient ordinairement quarante veltes, à huit pintes de Paris la velte. Cette mesure est différente en bien des endroits où l'on fa-

brique de l'eau-de-vie. Il y a des chaudières plus grandes & plus petites.

Cette chaudière est placée contre un mur, à un pié d'élévation du sol de la terre, dans une maçonnerie de brique jointe avec du mortier de chaux & de sable, ou de ciment, qui la joint & la couvre toute entière jusqu'au bord du tranchant du collet, sauf le fond qui est découvert. Cette chaudière est soutenue dans cette maçonnerie par deux ou trois ances de cuivre, longues chacune de cinq pouces, & d'un pouce d'épaisseur, qui sont adhérentes à la chaudière. Cette maçonnerie prend depuis le sol de la terre ; & le vuide qui reste depuis le sol de la terre jusqu'à la chaudière, s'appelle le fourneau. Ce fourneau a deux ouvertures, l'une dans le devant, & l'autre au fond : celle du devant est de la hauteur du fourneau, & d'environ dix à onze pouces de large : c'est par-là qu'on fait entrer le bois sous la chaudière. L'ouverture du fond est large d'environ quatre pouces en quarré ; elle s'élève dans une cheminée faite exprès, par où s'échappe la fumée. Il y a à chacune de ces ouvertures, une plaque de fer que l'on ôte & que l'on replace au besoin, pour modérer l'action du feu : on en parlera ci-après.

C'est cette chaudière qui contient le vin, où il boût par l'action du feu que l'on entretient dessous. On ne remplit pas en entier la chaudière de vin, parce qu'il faut laisser un espace à l'élévation du vin, quand il boût, afin qu'il ne surmonte pas au-dessus de la chaudière. L'ouvrier (que l'on nomme un brûleur, ce sont ordinairement des tonneliers) qui travaille à la conversion du vin en eau-de-vie, fait l'espace qu'il doit laisser vuide pour l'élévation du vin bouillant. La plupart de ces brûleurs, pour connoître ce vuide, appliquent leurs bras au pli du poignet sur le tranchant du bord de la chaudière, & laissent pendre leur main ouverte & les doigts étendus dans la chaudière ; & lorsqu'ils touchent du bout du doigt le vin qui est dans la chaudière, il y a assez de vin, & il n'y en a pas trop.

Ce vuide est toujours ménagé, quoiqu'on mette autre chose que du vin dans la chaudière ; car il faut savoir qu'après la bonne eau-de-vie tirée, il reste une quantité d'autre eau-de-vie (qu'on appelle seconde), qui n'a presque pas plus de force ni de goût que si on mêloit dans de bonne eau-de-vie $\frac{4}{5}$ d'eau commune ; dans laquelle seconde pourtant il y a encore une partie de bonne eau-de-vie que l'on ne veut pas perdre, & que l'on retire en la faisant bouillir une seconde fois avec de nouveau vin dans la chaudière : on appelle cette seconde fois, une seconde chauffe ou une double chauffe, parce qu'ordinairement on remet dans la chaudière tout ce qui est venu de la première chauffe, soit bonne eau-de-vie ou seconde ; ainsi il faut moins de vin à cette double chauffe qu'à la première. Il y a des gens qui à toutes les chauffes mettent à part la bonne eau-de-vie qui en vient : on appelle cela lever à toutes les chauffes. Pour la seconde chauffe ils ne mettent que la seconde qui est venue de la première chauffe : il y a quelquefois jusqu'à 60 ou 70 pintes de seconde, plus ou moins, suivant la qualité du vin. On dira ci-après comment on connoît qu'il n'y a plus d'esprit dans ce qui vient de la chaudière, & que ce qui y reste n'est bon qu'à être jetté dehors.

Lorsque la chaudière est remplie jusqu'où elle doit l'être, on met du feu sous le fourneau ; on se sert d'abord de bois fort combustible, comme du sarment de vigne, du bouleau ou autre menu bois, qui donnant plus de flamme que le gros bois, a une chaleur plus vive : on en met sous le fourneau, & on l'y entretient toujours vif, autant qu'il en faut pour faire bouillir cette chaudière ; on appelle cela, en termes de l'art, mettre en train. Quand la chaudière

commence à bouillir, c'est-à-dire quand elle est assez chaude pour ne pouvoir plus y souffrir la main, on la couvre d'un autre vaisseau que l'on appelle un *chapeau*. Ce chapeau est un vaisseau de cuivre fait en cone aplati, dont la partie étroite entre dans le bord du collet de la chaudiere, & s'y joint le plus juste qu'il est possible. Ce cone aplati & renversé, peut avoir douze à treize pouces. Le diametre de la partie étroite est celui du collet de la chaudiere, sauf la liberté d'entrer dans ce collet; & le diametre du haut peut avoir sept à huit pouces de plus. Il y a à ce chapeau une ouverture ronde, de quatre pouces de diametre, à laquelle est joint & bien soudé un tuyau de cuivre qu'on appelle la *queue du chapeau*, d'environ deux piés de long, qui va toujours en diminuant jusqu'à la réduction d'un pouce de diametre au bout.

On couvre cette chaudiere avec le chapeau : on appelle cela *coiffer la chaudiere*, pour empêcher l'exhalaison de la fumée du vin, parce que c'est dans cette fumée que se trouve l'esprit du vin qui fait l'*eau-de-vie*. On fait enforte qu'il ne reste entre le chapeau & le collet de la chaudiere aucune ouverture par où la fumée puisse s'échapper; & pour y réussir, après que le chapeau est entré & bien enfoncé dans le collet de la chaudiere, on met de la cendre seche autour du collet, pour la fermer presque hermétiquement.

Ce tuyau ou cette queue de chapeau va se joindre dans un autre vaisseau de cuivre ou d'étain, que l'on appelle *serpentine*, parce qu'elle est faite en serpent replié. C'est un ustensile fait de différens tuyaux adaptés & soudés les uns aux autres en rond & en spirale, qui n'en font qu'un. Ce tuyau peut avoir un pouce & demi de diametre à son embouchure, & est réduit à un pouce à son extrémité; il est composé de six à sept tournans en spirale, élevés les uns sur les autres d'environ six à sept pouces; enforte que la serpentine, dans toute sa hauteur appuyée sur ses tournans, peut avoir trois piés & demi ou environ. Ces tuyaux tournans sont assujettis par trois bandes de cuivre, ou du même métal dont est la serpentine, qui y sont jointes du haut en-bas pour en empêcher l'abaissement.

On unit la queue du chapeau à la serpentine, en faisant entrer le petit bout de la queue du chapeau dans l'ouverture du haut de la serpentine, où cette queue entre d'un pouce & demi ou environ : on l'utte bien l'un & l'autre avec du linge & de la terre grasse bien unie, afin qu'il ne sorte point de fumée qui vienne de la chaudiere.

Cette serpentine est, comme l'on doit le comprendre, éloignée du corps de la chaudiere & de la maçonnerie qui l'environne, de l'espace de dix pouces ou environ : elle est placée dans un tonneau ou autre vaisseau de bois fait en forme de tonneau, que l'on appelle *pipe* en bien des endroits. Cette serpentine y est posée debout & à-plomb, penchant néanmoins tant-soit-peu sur le devant, pour faciliter l'écoulement de la liqueur qui y passe : elle y est assujettie ou par des pattes de fer, des crampons & des pieces de bois qui, sans l'endommager, peuvent la rendre immobile & la tenir dans un état stable. Il y a à cette pipe trois trous ou ouvertures, l'un au haut, du côté de la chaudiere, par lequel sort de la longueur d'un pouce le bout d'en-haut de la serpentine; l'autre trou au bas, dans le devant de la pipe, par où sort de la longueur de trois pouces ou environ, le petit bout de la serpentine; & un autre trou dans le derriere de la pipe, où l'on a ajusté une fontaine ou gros robinet. Lorsque la serpentine est bien posée dans la pipe, & que la pipe elle-même est bien assujettie en équilibre, on bouche bien les trois trous de la pipe : on calfeutre les deux premiers avec de

l'étoüpe ou de vieilles cordes effilées ou épluchées, autour du tuyau sortant de la serpentine; & le troisième, qui est celui de derriere, doit être bien fermé par la fontaine que l'on y a fait entrer.

Pour savoir si la serpentine est bien posée & a assez de pente, on prend une balle de fusil qui ne soit pas d'un trop gros calibre, & on la laisse couler dans la grande ouverture de la serpentine; elle doit rouler aisément, faire tous les tours de la serpentine, & sortir par le petit bout : alors elle est bien posée. Si la balle s'arrête dans la serpentine, ce qui peut quelquefois être causé par un grain de soudure des tuyaux, que le poëlier aura laissé échapper dans le dedans des tuyaux, en la soudant, ou parce que la serpentine n'est pas bien soudée : il faut faire sortir cette balle; & pour y réussir, il faut mettre dans le trou de la serpentine la queue du chapeau renversé, c'est-à-dire son vuide en-dehors, & jeter dans ce chapeau environ un seau d'eau, laquelle s'écoulant à force dans cette serpentine, entraînera avec elle la balle qui y est restée; & si la pipe n'est pas droite ou posée comme il faut, il faut la rétablir, & remettre cette balle jusqu'à ce qu'elle passe.

Pour savoir s'il n'y a point de petits trous à la chaudiere, au chapeau ou à la serpentine, il faut, pour la serpentine, la remplir d'eau avant de la mettre dans la pipe, boucher bien le trou d'en-bas avec un bouchon de liège qui ferme bien juste, & souffler par le gros bout avec un soufflet qui prenne bien juste : s'il y a quelque sinus, l'eau sortira par-là, attendu que le vent du soufflet la presse vivement : alors il faut faire souder cet endroit avant de la mettre dans la pipe; s'il n'y a point de trou, on sentira que l'eau fait résistance au vent du soufflet : on le retire, parce que la serpentine est bien jointe & bien soudée. Pour le chapeau, il faut le mettre entre ses yeux & le jour, le vuide du côté des yeux; s'il y a des sinus, on les verra; s'il n'y en a point, le chapeau est en bon état. Pour la chaudiere on s'aperçoit qu'il y a un ou des trous, quand on voit dégoutter du vin dans le feu, ou quelqu'endroit de la maçonnerie mouillé : il faut alors demaçonner la chaudiere, pour réparer le mal.

Quand tous les ustensiles sont en ordre, on remplit la pipe d'eau froide, n'importe de quel fond elle vienne, soit de riviere, de puits, de pluie, ou de mer : celle de mer est la moins bonne, parce qu'elle est plutôt chaude. Il faut que l'eau surmonte la serpentine d'environ un pié. Cette eau sert à rafraîchir l'*eau-de-vie* qui sort bouillante de la chaudiere, en s'élevant en vapeur vers les parois du chapeau, s'écoule par l'ouverture du chapeau, passe dans la queue de ce chapeau, & de-là dans les tours de la serpentine, & en sort par le petit bout, où elle est reçue dans un bassiot couvert, qui est dans un trou en terre au bas de la pipe, & où elle entre au moyen d'un petit vase de cuivre ou d'autre métal, qui est fait en forme d'un petit entonnoir plat, que l'on place sur le petit bout de la serpentine : cet entonnoir est percé à l'autre bout d'un trou, sous lequel il y a une petite queue ou douille, qui entre dans un trou fait exprès au bassiot, par où se vuide l'*eau-de-vie* qui vient de la chaudiere. On appelle le trou en terre où l'on place le bassiot, *faux bassiot*. On donne à ces ustensiles les noms qui sont en usage dans la province où l'on s'en sert.

On a dit que cette eau dans la pipe sert à rafraîchir l'*eau-de-vie* avant qu'elle entre dans le bassiot; car quand elle y entre chaude, elle est ordinairement âcre, ce qui lui vient des parties du feu dont elle est remplie en sortant de la chaudiere; & plutôt elle se décharge de ces parties ignées, & plus l'*eau-de-vie* est douce & agréable à boire, sans rien perdre de sa force : ainsi il est à-propos de rafraîchir cette eau de

la pipe de tems en tems, en y en mettant de nouvelle, afin qu'elle soit toujours froide s'il est possible : car plus l'eau-de-vie vient froide, & meilleure elle est. Il faut toujours de nouvelle eau à toutes les chaufes.

Ce bassiot est fait avec des douves, comme sont celles des tonneaux ; il est lié avec des cerceaux, comme on lie les tonneaux ; il est fermé ou foncé dessus & dessous pour la conservation, & empêcher l'évaporation de l'eau-de-vie qui y entre. Ce bassiot a deux trous sur son fond d'en-haut, qui ont chacun leur bouchon mobile ; l'un des trous est celui où entre la queue du petit entonnoir, & l'autre sert pour sonder & voir combien il y a d'eau-de-vie de venue. Ce bassiot est jauge à la jauge d'usage dans le pays, afin que l'on puisse savoir précisément ce qu'il contient. On fait ce qu'il y a dedans d'eau-de-vie, quoiqu'il ne soit pas plein ; on a pour cela un bâton fait exprès, sur lequel on a mesuré exactement les pots & veltes de liqueur que l'on y a mise, à mesure qu'on l'a jauge, tellement que quand il n'y a dans le bassiot que quatre, cinq, six, sept pots plus ou moins de liqueur, en coulant le bâton dedans & l'appuyant au fond du bassiot, l'endroit où finit la hauteur de la liqueur qui est dans le bassiot, doit marquer sur le bâton le nombre des pots ou veltes qui y sont contenues, & cela par des marques graduées & numérotées, qui sont empreintes ou entaillées sur ce bâton. Ce bassiot doit être posé bien à-plomb & bien solide dans le faux bassiot. On fait que pour un pot il faut deux pintes, & que la veltte contient quatre pots.

On a dit qu'au fourneau qui est sous la chaudiere, il y avoit deux ouvertures ; l'une pour y faire entrer le bois, & l'autre pour laisser échapper la fumée. Ces deux ouvertures ont chacune leur fermeture de fer ; celle de devant par une plaque de fer, avec une poignée, pour la placer ou l'enlever à volonté : on appelle cette plaque, une *trappe*. L'ouverture de la fumée a également sa fermeture, mais elle n'est pas placée à l'orifice du trou ; on fait que par ce trou, la fumée du feu monte dans la cheminée pour se répandre dans l'air ; la fermeture de ce trou est placée au-dessus de la maçonnerie de la chaudiere, un peu sur le côté : en sorte que le tuyau de cette fumée, qui prend sous la chaudiere, est un peu dévoyé, pour gagner le conduit de la cheminée. Cette fermeture consiste dans une plaque de fer, longue environ d'un pié, & large de quatre pouces & demi, ce qui doit boucher le tuyau de la cheminée : ainsi ce tuyau ne doit avoir que cela de largeur, & être presque carré ; on appelle cette fermeture, une *tirette*, parce qu'on la tire pour l'ôter, & on la pousse pour la remettre, c'est-à-dire pour ouvrir & fermer ce trou, qui répond au-dehors au-dessus de la chaudiere par une fente, dans le mur du tuyau de la cheminée ; il ne faut pas néanmoins que cette tirette bouche tout-à-fait le tuyau de la cheminée, parce que pour l'entretien du feu, il faut qu'il s'en exhale un peu de fumée, sans quoi il seroit étouffé sous le fourneau : ainsi il peut rester autour de la tirette une ligne ou deux de vuide.

Ces deux plaques de fer servent pour entretenir le feu sous le fourneau dans un degré égal de chaleur ; & quand il n'y a pas assez d'air, on tire tant-soit-peu la tirette ; s'il y en a trop, on la pousse tout-à-fait : de façon que le feu qui est sous la chaudiere, n'étant point animé par un air étranger, brûle également, & entretient le bouillon de la chaudiere dans une égale effervescence, ce qui fait que l'eau-de-vie vient toujours presque également & doucement ; ce qui contribue beaucoup à sa bonté.

Quand la chaudiere est coiffée, on continue à mettre du menu bois sous le fourneau, jusqu'à ce

Tome V.

que la vapeur qui sort du vin, & qui monte au fond du chapeau, soit entrée dans la serpentine, & soit sur le point de gagner les tours de la serpentine ; ce que l'on connoît en mettant la main sur le bout de la queue du chapeau, du côté de la serpentine : s'il est bien chaud, c'est une preuve qu'il y a passé de la vapeur assez considérablement pour l'échauffer : alors on met du gros bois sous le fourneau ; ce sont des bûches coupées de longueur, pour ne pas excéder celle du fourneau, & ne pas empêcher que l'on n'en ferme bien l'ouverture avec la trape ; on y met de ce gros bois autant qu'il en faut pour remplir le fourneau presque en entier, & assez suffisamment pour faire venir toute la bonne eau-de-vie ; car le fourneau une fois fermé, on ne doit plus l'ouvrir : on laisse cependant parmi ces bûches assez de vuide pour l'agitation de l'air. On appelle cela, *garnir la chaudiere*. Lorsque le fourneau est rempli, on met la trape pour en boucher l'ouverture d'entrée, & on pousse la tirette pour en fermer l'ouverture de la cheminée : ce que l'on n'avoit pas fait, lorsque l'on mettoit la chaudiere en train ; l'eau-de-vie alors vient tranquillement, & le courant ne doit avoir qu'une demi-ligne ou environ de diametre ; plus le courant est fin, & plus l'eau-de-vie est bonne. C'est au brûleur, comme conducteur de la chaudiere, à voir comment ce courant vient : car quelquefois, surtout dans le commencement, il est trouble & gros, parce que l'on n'a pas garni & fermé les ouvertures assez tôt ; & le feu alors ayant trop d'activité, fait monter le vin de la chaudiere par son bouillon, par l'ouverture du chapeau, qui passe ainsi dans la serpentine, & en sort de même : quand on a un ouvrier entendu & soigneux, cela n'arrive point ; mais si cela arrivoit, il faudroit sur le champ jeter un peu d'eau froide sur le chapeau & sur la serpentine, pour arrêter & réprimer cette vivacité du feu : cela ordinairement ne dure qu'un bouillon, parce que le gros bois qu'on a mis dans le fourneau sous la chaudiere, & la suppression de l'air par les fermetures des trous, amortit cette vivacité. S'il étoit entré de cette liqueur trouble dans le bassiot, il faudroit l'ôter en la vidant, pour ne pas la laisser mêlée avec la bonne eau-de-vie, car cela la rendroit trouble & défectueuse. Lorsque c'est une premiere chauffe que l'on repasse une seconde fois dans la chaudiere, cette liqueur trouble mêlée avec l'autre, n'y fait rien : car on remettra le tout dans la chaudiere pour une seconde chauffe. L'on doit savoir que le grand nombre des brûleurs & de ceux qui font convertir leurs vins en eaux-de-vie, font deux chaufes pour une, la simple & la double ; la simple, c'est la premiere fois ; la double, c'est la seconde fois, dans laquelle on repasse tout ce qui est venu dans la premiere avec de nouveau vin, autant qu'il en faut pour achever de remplir la chaudiere jusqu'au point où elle doit l'être. Supposé que l'on s'apperçoive que le bois ne brûle point sous la chaudiere par le défaut de sa qualité, & qu'il n'a pas assez d'air, il faut lui en donner en tirant un peu la tirette : cela le ranimera ; mais d'abord que l'on s'apperçoit que l'eau-de-vie vient mieux, & par conséquent que le bois brûle mieux, il faut repousser cette tirette & fermer. Il ne faut presque jamais ôter la trape pendant que l'eau-de-vie vient, on courroit des risques de faire venir trouble : car le feu étant animé par l'air qui entre sous le fourneau, peut tellement donner de l'activité au feu, que le bouillon du vin en devienne trop élevé, & qu'il ne surmonte jusqu'au trou du chapeau, & de-là ne coule dans la serpentine. Il peut même arriver encore d'autres accidens plus funestes : car le bouillon du vin étant très-violent, peut faire sauter le chapeau de la chaudiere, & répandre le vin qui prend feu alors comme la poudre, ou comme l'eau-de-vie.

C c

même, ce qui peut mettre le feu dans la maison, brûler les personnes, & causer un incendie des plus fâcheux; car le feu prenant dans la chaudiere, il s'en élève une flamme que l'on ne peut éteindre qu'avec de très-grandes peines & beaucoup de danger, & tout ce qui se rencontre de combustible est incendié. Ce sont des malheurs qui arrivent quelquefois par l'ignorance, l'imprudence, ou la négligence de l'ouvrier brûleur; c'est à quoi il faut bien prendre garde, & on y veille dès qu'on coiffe la chaudiere, en assujettissant bien le chapeau, le calfeutrant bien avec de la cendre, & prenant dans la suite garde à ménager bien son feu: c'est pourquoi il faut bien visiter la serpentine & le chapeau, pour voir s'il n'y a point de trou; car s'il y en avoit un, quelque petit qu'il pût être, cela causeroit de la perte par l'écoulement de l'eau-de-vie, & exposeroit aux accidens du feu, qu'il faut éviter.

Quand la chaudiere est en bon train, que le bassiot pour la réception de l'eau-de-vie est bien posé, on laisse venir l'eau-de-vie tout doucement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'esprit supérieur dans le vin; car il faut savoir que dans le vin il y a trois sortes de choses, un esprit fort & supérieur, un esprit foible ou infirme, & une partie épaisse, compacte & flegmatique. L'esprit fort & supérieur, est celui qui forme l'eau-de-vie, qui est inflammable, évaporable, fort, brûlant, favorable, brillant comme du crystal, qui avec sa force a de la douceur qui est agréable à l'odorat & au goût, quoique violent: cet esprit, quand le feu le détache par son activité des parties grossieres qui l'enveloppent, forme une liqueur extrêmement claire, brillante, vive, & blanche; ce que nous appelons eau-de-vie, la bonne & forte eau-de-vie. L'esprit foible & infirme, est celui qui s'exhale des parties épaisses, après que l'esprit fort comme plus subtil est parti: cet esprit foible est assez clair, blanc, transparent; mais il n'a pas, comme l'esprit fort, cette vivacité, cette inflammabilité, cette faveur, ce bon goût & cette bonne odeur qu'a l'esprit fort: cet esprit n'est dit *foible & infirme*, que parce qu'il est composé de quelques parties d'esprit fort, & de parties aqueuses & flegmatiques, lesquelles étant supérieures de beaucoup à celles de l'esprit fort, l'absorbent & le rendent tel qu'on vient de le dire; & comme il y a encore dans ce mélange des particules de l'esprit fort que l'on veut avoir, & qui feront, comme le pur esprit fort, de bonne eau-de-vie, c'est ce qui fait qu'après la bonne eau-de-vie tirée, on laisse venir jusqu'à la fin cet esprit foible, pour le repasser dans une seconde chauffe. On appelle cet esprit foible, en terme de fabrication d'eau-de-vie, la *seconde*, c'est-à-dire la *seconde eau-de-vie*. La troisieme partie du vin, qui est le reste du dedans de la chaudiere, après que ces deux esprits en sont sortis, est une matiere liquide, trouble & brune, qui n'a aucune propriété pour tout ce qui regarde l'eau-de-vie: aussi la laisse-t-on couler dehors par des canaux faits exprès, où elle se vuide par un tuyau de cuivre long d'un pié & de deux pouces de diametre, qui est joint & soudé à la chaudiere sur le côté près le fond, afin que tout puisse se bien vuider; lequel tuyau est bien & solidement bouché pendant toute la chauffe. On appelle cette derniere partie du vin, la *décharge*, c'est-à-dire cette partie grossiere qui chargeoit les esprits du vin, & que le feu a séparée & divisée.

On laisse venir cette eau-de-vie dans le bassiot jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'esprit fort; & pour le connoître, on a une petite bouteille de crystal bien transparente, longue de quatre à cinq pouces, d'un pouce de diametre dans son milieu, & d'un peu moins dans ses extrémités: on l'appelle une *preuve*, parce qu'elle sert à éprouver; avec laquelle bouteille on

reçoit du tuyau même de la serpentine, cette eau-de-vie qui en vient; on emplit cette bouteille jusqu'aux deux tiers; & en mettant le pouce sur l'embouchure & frappant d'un coup ou deux ferme dans la paume de l'autre main, ou sur son genou, & non sur une matiere dure, parce qu'on casseroit la bouteille, on excite cette liqueur, qui devient bouillonnante, & qui forme une quantité de globules d'air dans le haut de cette liqueur: c'est par ce moyen & la disposition, grosseur, & stabilité de ces globules, que les connoisseurs savent qu'il y a encore, ou qu'il n'y a plus de cet esprit fort à venir; & même avant qu'il soit tout venu, c'est-à-dire quand il est proche de sa fin, ces globules de la preuve commencent à n'avoir plus le même oeil vif, la même grosseur, la même disposition, & la même stabilité; & quand tout cet esprit fort est venu, il ne se forme plus ou presque plus de globules dans la preuve; & quoique l'on frappe comme ci-devant, elle ne forme plus qu'une petite écume, qui est presque aussitôt passée qu'appercüe. Les ouvriers d'eau-de-vie appellent cela, la *perte*; ainsi on dit, la *chaudiere commence à perdre*, ou *est perdue*, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'esprit fort & de preuve à venir: & ce qui vient ensuite est la seconde.

Quand on veut avoir de l'eau-de-vie très-forte, on leve le bassiot dès qu'elle perd; on n'y laisse entrer aucune partie de seconde: on appelle cela, *couper à la serpentine*, ou de l'eau-de-vie *coupée à la serpentine*. Et pour recevoir ensuite la seconde, on place un autre bassiot où étoit le premier, qui reçoit cette seconde, comme le premier avoit reçu la bonne eau-de-vie.

Mais comme cette eau-de-vie coupée à la serpentine n'est pas une eau-de-vie de commerce, où on ne la demande pas si forte, quoiqu'on l'y reçoive bien; quand on la vend telle, les brûleurs-marchands-vendeurs y laissent venir une partie de la seconde, qui tempere le feu & la vivacité de cette premiere eau-de-vie.

Il y a eu dans une province du royaume (l'Aunis) où l'on fabrique beaucoup d'eau-de-vie, des contestations au sujet de ce mélange de la seconde avec la bonne eau-de-vie, ou de l'eau-de-vie forte; les acheteurs disoient qu'il y avoit trop de seconde, & que cela rendoit l'eau-de-vie extrêmement foible au bout de quelques jours, sur-tout après quelque transport & trajet sur mer; les vendeurs de leur côté disoient que non, & qu'ils fabriquoient l'eau-de-vie comme ils avoient toujours fait, & que s'il y avoit de la fraude, elle ne venoit pas de leur part: en sorte que cela mettoit dans ce commerce d'eau-de-vie des contestations qui le ruinoient; chacun crioit à la mauvaise foi, chacun se plaignoit, & peut-être les deux parties avoient raison de se plaindre l'une de l'autre. Sur ces contestations, & pour rétablir & faire refleurir cette branche du commerce, le Roi, par les soins & attentions de M. de Boismont, intendant de la province, a interposé son autorité; & par son arrêt du conseil du 10 Avril 1753, sa Majesté a ordonné, *art. 1.* que les eaux-de-vie seront tirées au quart, garniture comprise, c'est-à-dire que sur seize pots d'eau-de-vie forte il n'y aura que quatre pots de seconde. Pour entendre ceci, il faut se rappeler ce que l'on a ci-devant dit; que la forte eau-de-vie venoit dans le bassiot; qu'elle étoit forte jusqu'à ce qu'elle eût perdu; que pour savoir ce qui en étoit venu, & combien il y en avoit dans le bassiot, on avoit un bâton fait exprès, sur lequel il y avoit des marques numérotées qui indiquoient la quantité de liqueur qu'il y avoit dans le bassiot: ainsi supposant qu'en fondant avec le bâton, il marque qu'il y a de la liqueur jusqu'au n°. 20, cela veut dire qu'il y a vingt pots d'eau-de-vie dans le bassiot; ainsi y ayant vingt pots d'eau-de-vie forte, on peut la rendre & la

conserver bonne, marchande, & conforme à l'arrêt du conseil, en y laissant venir cinq pots de seconde, qui se mêlant avec les 20 pots d'eau-de-vie forte, en composent 25 : c'est ce qu'on appelle *lever au quart*, parce que le quart de 20 est 5, & que l'on ne leve le bassiot qu'après que ces 5 pots de seconde sont mêlés avec les 20 pots d'eau-de-vie forte : & ainsi soit qu'il y ait plus ou moins d'eau-de-vie forte de venue dans le bassiot, on prend le quart de ce qui est venu pour la laisser venir en seconde. Ces pots de seconde sont appelés *la garniture*, par l'arrêt du conseil.

Lorsque cette eau-de-vie est venue avec sa garniture, on leve le bassiot sur le champ pour y en placer un autre, afin de recevoir tout le reste de la seconde ; & l'on peut dès ce moment vider ce premier bassiot, & mettre cette bonne eau-de-vie dans un tonneau ou futaille, appelée *barrique* ou *piece* ; & l'on peut dire qu'il y a dans cette barrique 25 pots de bonne eau-de-vie marchande, & faite conformément aux intentions du Roi.

Cette futaille, piece, ou barrique, doit être fabriquée suivant le règlement porté par l'arrêt du conseil du 17 Août 1743, rendu aux instances de M. de Barentin, intendant alors de la province, qui vouloit soutenir ce commerce, où il voyoit dès-lors naître des contestations qui le ruineroient infailliblement, si l'on n'alloit au-devant par l'interposition de l'autorité souveraine ; ces futailles doivent donc être faites conformément à ce règlement, pour qu'elles puissent jauger juste & velter juste, en terme de commerce, ce qu'elles contiennent : ce que l'on fait par le moyen d'une jauge ou velte numérotée & graduée suivant toutes les proportions géométriques, & approuvée par la police des lieux, laquelle velte l'on glisse diagonalement dans la barrique par la bonde d'icelle.

Il y a pour ce commerce d'eau-de-vie des courtiers auxquels on peut s'adresser : ces gens-là sont chargés de la part des marchands-commissionnaires, ou autres, de l'achat de cette liqueur ; & comme dans les contestations réglées par l'arrêt du conseil de 1753, les courtiers avoient été compris dans les plaintes respectives, le Roi par son édit a établi dans la ville de la Rochelle des agréurs, pour l'acceptation & pour le chargement des eaux-de-vie : en sorte que sur le certificat des agréurs à l'acceptation, les eaux-de-vie sont réputées bonnes ; & sur le certificat des agréurs au chargement, les eaux-de-vie ont été embarquées & chargées bonnes, & cela afin de faire cesser les plaintes des marchands-commettans des provinces éloignées, qui se plaignoient qu'on leur envoyoit de l'eau-de-vie trop foible.

C'est ainsi que se fabrique & se commerce l'eau-de-vie, qui a un flux & reflux continu dans le prix.

Comme l'on veut conserver tout ce qui est esprit dans le vin que l'on brûle, on fait l'épreuve à la fin de la chauffe, pour savoir s'il y a encore quelque esprit dans ce qui vient de la chaudière ; & pour cela l'ouvrier brûleur reçoit du tuyau de la serpentine dans un petit vase, un peu de la liqueur qui vient ; & une chandelle flambante à la main, il verse de cette liqueur sur le chapeau brûlant de la chaudière, & présente la flamme de la chandelle au courant de cette liqueur versée : si le feu y prend, & qu'il y ait encore quelque peu de flamme bleuâtre qui s'élève, c'est une marque qu'il y a encore de l'esprit dans ce qui vient, & on attend qu'il n'y en ait plus. Quand la flamme de la chandelle n'y prend point, ce n'est plus qu'un flegme inutile : ainsi on leve le chapeau de la chaudière, & on laisse échapper par le tuyau qui est au-bas de la chaudière, toute la décharge, c'est-à-dire toute cette liqueur grossière, impure, & inutile qui reste dans la chaudière, qui s'écoule dehors, ou dans des trous ou fossés faits exprès, où elle

se perd dans les terres ; après quoi on recharge la chaudière avec de nouveau vin, on y met la seconde que l'on a reçue, & on fait la chauffe comme la première fois. Il faut 24 heures pour les deux chauffes, la simple & la double.

Lorsque l'on a deux chaudières, on les accole l'une contre l'autre ; mais il faut autant de façon à chacune, c'est-à-dire il faut les mêmes ustensiles, un fourneau à part, une cheminée à part, & une conduite & un gouvernement à part. Si on a plusieurs chaudières, on peut les construire dans le même endroit, mais toujours chacune doit être garnie de ses ustensiles particuliers.

Les termes dont on s'est servi pour la fabrication & le commerce de cette eau-de-vie, peuvent être différens dans les différentes provinces où l'on fait de l'eau-de-vie : mais le fond de la fabrique & du commerce, est toujours le même. Voyez l'article DISTILLATION, & la Planche du Distillateur.

EAUX-FORTES, (Chimie.) dans la préparation du salpêtre, & d'autres opérations de la même nature, on donne le nom d'eaux-fortes à celles qui sont très-chargées ou de sel, ou plus généralement des matières qui y sont en dissolution.

* EAUX SURES, (Teinture.) eau commune, aigrie par la fermentation du son : c'est une drogue non colorante. On donne le même nom au mélange d'alun & de tartre, qui sert à éprouver les étoffes par le débouilli. Voyez DÉBOUILLI & TEINTURE.

EAU DONNER, (Teinture.) c'est achever de remplir la cuve qui ne jette pas du bleu, & y mettre de l'indigo pour qu'elle en donne.

EAUX AMERES DE JALOUSIE, (Hist. anc.) il est parlé dans la loi de Moïse, d'une eau qui servoit à prouver si une femme étoit coupable ou non d'adultère.

Voici comment on procédoit : le prêtre présentoit à la femme l'eau de jalousie, en lui disant : » Si » vous vous êtes retirée de votre mari, & que vous » vous soyez souillée en vous approchant d'un autre » homme, &c. que le Seigneur vous rende un objet » de malédiction, & un exemple pour tout son peuple, en faisant pourrir votre cuisse & enfler votre » ventre ; que cette eau entre dans vos entrailles, » pour faire enfler votre ventre & pourrir votre » cuisse ». Et la femme répondra, ainsi soit-il. Le prêtre écrira ces malédictions dans un livre, & il les effacera ensuite avec l'eau amère. Lorsqu'il aura fait boire à la femme l'eau amère, il arrivera que si elle a été souillée, elle sera pénétrée par cette eau, son ventre s'enflera, & sa cuisse pourrira, &c. Que si elle n'a point été souillée, elle n'en ressentira aucun mal, & elle aura des enfans. Num. cap. v. Voilà une pratique qui prouve certainement que *Jehova* n'étoit pas seulement le Dieu des Juifs, mais qu'il en étoit encore le souverain, & que ces peuples vivoient sous une théocratie. Chambers. (G)

EAU LUSTRALE, (Myth.) ce n'étoit autre chose que de l'eau commune, dans laquelle on éteignoit un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Cette eau étoit mise dans un vase, qu'on plaçoit à la porte ou dans le vestibule des temples ; & ceux qui y entroient s'en lavoient eux-mêmes, ou s'en faisoient laver par les prêtres, prétendant avoir par cette cérémonie acquis la pureté de cœur nécessaire pour paroître en présence des dieux. Dans certains temples il y avoit des officiers préposés pour jeter de l'eau lustrale sur tous les passans ; & à la table de l'empereur, ils en répandoient quelques gouttes sur les viandes. Dans toute maison où il y avoit un mort, on mettoit à la porte un vase d'eau lustrale, préparée dans quelqu'autre lieu où il n'y avoit point de mort : on en lavoit le cadavre ; & tous ceux qui venoient à la maison du mort, avoient soin de s'af-

perger de cette *eau*, pour se préserver des souillures qu'ils croyoient contracter par l'attouchement ou par la vûe des cadavres. *Chambers. (G)*

EAU-BENITE, (*Hist. ecclésiast.*) *eau* dont on fait usage dans l'Eglise romaine après l'avoir consacrée avec certaines prières, exorcismes & cérémonies. Celle qu'on fait solennellement tous les dimanches dans les paroisses, sert pour effacer les péchés véniels, chasser les démons, préserver du tonnerre, &c. c'est ce que dit le *dictionnaire de Trévoux*.

Les évêques grecs ou leurs grands vicaires font le 5 Janvier sur le soir l'*eau-benite*, parce qu'ils croient que Jesus-Christ a été baptisé le 6 de ce même mois; mais ils n'y mettent point de sel, & ils trouvent fort à redire (on ne fait pas pourquoi) que nous en mettions dans la nôtre. On boit cette *eau-benite*, on en asperge les maisons, on la répand chez tous les particuliers; ensuite le lendemain jour de l'épiphanie, les papas font encore de l'*eau-benite* nouvelle qui s'emploie à benir les églises prophanées & à exorciser les possédés.

Les prélats arméniens ne font de l'*eau-benite* qu'une fois l'année; & ils appellent cette cérémonie le *baptême de la croix*, parce que le jour de l'épiphanie ils plongent une croix dans l'eau, après avoir récité plusieurs oraisons. Dès que l'*eau-benite* est faite, chacun en emporte chez soi; les prêtres arméniens, & sur-tout les prélats, retirent de cette cérémonie un profit très-considérable.

Il y avoit parmi les Hébreux une *eau d'expiation* dont parle le *chap. xix.* du livre des nombres. On prenoit de la cendre d'une vache rousse, on mettoit cette cendre dans un vase où l'on jettoit de l'eau, avec laquelle on faisoit des aspersions dans les maisons, sur les meubles, & sur les personnes qui avoient touché quelque chose d'immonde. Telle est apparemment l'origine de benir avec de l'eau, vers le tems de pâques, dans quelques pays catholiques, les maisons, les meubles, & même les alimens.

Enfin les Payens avoient aussi leur *eau sacrée*. Voyez l'article EAU LUSTRALE.

Il est assez vraisemblable, comme le prétend le P. Carmeli, que la connoissance qu'on avoit des vertus de l'eau, engagea les hommes à s'en servir pour les cérémonies religieuses. Ils observerent que cet élément entretenoit, nourrissoit & faisoit végéter les plantes; ils lui trouverent la propriété de laver, de nettoyer & de purifier les corps. Ils regarderent en conséquence les fleuves, les rivières & les fontaines, comme des symboles de la divinité; ils portèrent dès-lors jusqu'à l'idolatrie le respect qu'ils avoient pour l'eau, & lui offrirent un encens sacrilège. Enfin elle fut employée dans les rites sacrés presque par tous les peuples du monde; & cet usage est venu jusqu'à nous. Il ne faut donc point douter que l'eau d'expiation des Juifs, l'eau lustrale des Payens, & l'*eau-benite* des Chrétiens, ne partent du même principe; mais l'application en est bien différente, puisque nous ne sommes ni Juifs ni Payens. Article de M. le Chevalier DE JAVCOURT.

EAUX ET FORESTS, (*Jurispr.*) On comprend ici sous le terme d'*eaux* les fleuves, les rivières navigables, & autres; les ruisseaux, étangs, viviers, pêcheries. Il n'est pas question ici de la mer; elle fait un objet à part pour lequel il y a des reglemens & des officiers particuliers.

Le terme de *forêts* signifioit anciennement les *eaux* aussi-bien que les *bois*, présentement il ne signifie plus que les *forêts* proprement dites, les *bois*, *garennes*, *buissons*.

Sous les termes conjoints d'*eaux* & *forêts*, la Jurisprudence considère les *eaux*, & tout ce qui y a rapport, comme les moulins, la pêche, le curage des rivières; elle considère de même les *forêts*, &

tous les bois en général, avec tout ce qui peut y avoir rapport.

Les *eaux* & *forêts* du prince, ceux des communautés & des particuliers, sont également l'objet des lois, tant pour déterminer le droit que chacun peut avoir à ces sortes de biens, que pour leur conservation & exploitation.

On entend aussi quelquefois par le terme d'*eaux* & *forêts* les tribunaux & les officiers établis pour connoître spécialement de toutes les matières qui ont rapport aux *eaux* & *forêts*.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les *eaux* & *forêts* ont mérité l'attention des lois; il paroît que dans tous les tems & chez toutes les nations, ces sortes de biens ont été regardés comme les plus précieux.

Les Romains qui avoient emprunté des Grecs une partie de leurs lois, avoient établi plusieurs règles par rapport aux droits de propriété ou d'usage que chacun pouvoit prétendre sur l'eau des fleuves & des rivières, sur leurs rivages, sur la pêche, & autres objets qui avoient rapport aux *eaux*.

La conservation & la police des *forêts* & des *bois* paroît sur-tout avoir toujours mérité une attention particulière, tant à cause des grands avantages que l'on en retire par les différens usages auxquels les bois sont propres, & sur-tout pour la chasse, qu'à cause du long espace de tems qu'il faut pour produire les bois.

Aussi voit-on que dans les tems les plus reculés il y avoit déjà des personnes préposées pour veiller à la conservation des bois.

Salomon demanda à Hiram roi de Tyr, la permission de faire couper des cedres & des sapins du Liban pour bâtir le temple.

On lit aussi dans Esdras, *lib. II. cap. ij.* que quand Nehemias eut obtenu du roi Artaxercès surnommé *Longue-main*, la permission d'aller rétablir Jerusalem, il lui demanda des lettres pour Asaph garde de ses *forêts*, afin qu'il lui fît délivrer tout le bois nécessaire pour le rétablissement de cette ville.

Aristote en toute république bien ordonnée desirer des gardiens des *forêts*, qu'il appelle *ὕλητορες*, *sylvarum custodes*.

Ancus Martius quatrième roi des Romains, réunit les *forêts* au domaine public, ainsi que le remarque Suétone.

Entre les lois que les décemvirs apportèrent de Grece, il y en avoit qui traitoient de *glande*, *arboribus*, & *pecorum pastu*.

Ils établirent même des magistrats pour la garde & conservation des *forêts*, & cette commission étoit le plus souvent donnée aux consuls nouvellement créés, comme il se pratiqua à l'égard de Bibulus & de Jule-César, lesquels étant consuls, eurent le gouvernement général des *forêts*, ce que l'on désignoit par les termes de *provinciam ad sylvam & colles*; c'est ce qui a fait dire à Virgile: *Si canimus sylvas, sylvæ sunt consule dignæ*. Voyez Suétone en la vie de Jule-César.

Les Romains établirent dans la suite des gouverneurs particuliers dans chaque province pour la conservation des bois, & firent plusieurs lois à ce sujet. Ils avoient des forestiers ou receveurs établis pour le revenu & profit que la république percevoit sur les bois & *forêts*, & des préposés à la conservation des bois & *forêts* nécessaires au public à divers usages, comme Alexandre Severe, qui les réservoir pour les thermes.

Lorsque les Francs firent la conquête des Gaules, ce pays étoit pour la plus grande partie couvert de vastes *forêts*, ce que nos rois regarderent avec raison comme un bien inestimable.

La conservation des bois paroissoit dès-lors un

objet si important, que les gouverneurs ou gardiens de Flandres, avant Baudouin surnommé *Bras-de-fer*, étoient nommés *forestiers*, à cause que ce pays étoit alors couvert pour la plus grande partie de la forêt Chambroniére : le titre de *forestiers* convenoit d'ailleurs aussi-bien aux *eaux* qu'aux *forêts*.

Les rois de la seconde race défendirent l'entrée de leurs *forêts*, afin que l'on n'y commit aucune entreprise. Charlemagne enjoignit aux *forestiers* de les bien garder; mais il faut observer que ce qui est dit des *forêts* dans les capitulaires, doit quelquefois s'entendre des étangs ou garennes d'eau, qui étoient encore alors comprises sous le terme de *forêts*.

Aymoin fait mention que Thibaut Filetoute étoit *forestier* du roi Robert, c'est-à-dire inspecteur général de ses *forêts*. Il y avoit aussi dès-lors de simples gardes des *forêts*, appelés *saltuarios* & *sylvarios custodes*.

La plus ancienne ordonnance que l'on ait trouvée des rois de la troisième race, qui ait quelque rapport aux *eaux* & *forêts*, est une ordonnance de Louis VI. de l'an 1115, concernant les mesureurs & arpenteurs des terres & bois.

Mais dans le siècle suivant il y eut deux ordonnances faites spécialement sur le fait des *eaux* & *forêts*; l'une par Philippe-Auguste, à Gisors en Novembre 1219; l'autre par Louis VIII. à Montargis en 1223.

Les principaux réglemens faits par leurs successeurs, par rapport aux *eaux* & *forêts*, sont l'ordonnance de Philippe-le-Hardi, en 1280; celle de Philippe-le-Bel, en 1291 & en 1309; celle de Philippe V. en 1318, de Charles-le-Bel, en 1326; du roi Jean, en 1355; de Charles V. en 1376; de Charles VI. en 1384, 1387, 1402, 1407 & 1415; de François I. en 1515, 1516, 1518, 1520, 1523, 1534, 1535, 1539, 1540, 1543, 1544 & 1545; d'Henri II. en 1548, 1552, 1554, 1555, 1558; de Charles IX. en 1561, 1563, 1566 & 1573; d'Henri III. en 1575, 1578, 1579, 1583 & 1586; d'Henri IV. en 1597; de Louis XIII. en 1637; & de Louis XIV. au mois d'Août 1669.

Cette dernière ordonnance est celle qu'on appelle communément l'ordonnance des *eaux* & *forêts*, parce qu'elle embrasse toute la matière, & résume ce qui étoit dispersé dans les précédentes ordonnances. Elle est divisée en trente-deux titres différens, qui contiennent chacun plusieurs articles. Elle traite d'abord dans les quatorze premiers titres, de la compétence des officiers des *eaux* & *forêts*; savoir de la juridiction des *eaux* & *forêts* en général, des officiers des maîtrises, des grands-maîtres, des maîtres particuliers, du lieutenant, du procureur du roi, du garde-marteau, des greffiers, gruyers, huissiers-audienciers, gardes généraux, sergens & gardes des *forêts* & bois tenus en grueries, grairies, &c. des arpenteurs, des assises, de la table de marbre, des juges en dernier ressort, & des appellations.

Les titres suivans traitent de l'assiette, balivage & martelage, & vente des bois; des recellemens, des ventes, des chablis & des menus marchés; des ventes & adjudications; des panages, glandées & paillons; des droits de pâturage & panage; des chauffages & autres usages des bois, tant à bâtir qu'à réparer; des bois à bâtir pour les maisons royales & bâtimens de mer; des *eaux* & *forêts*, bois & garennes tenus à titre de doüaire, &c. des bois en gruerie, grairie, tiers & danger; des bois appartenans aux ecclésiastiques & gens de main-morte; des bois, prés, marais, landes, pâtis, pêcheries, & autres biens appartenans aux communautés & habitans des paroisses; des bois appartenans à des particuliers; de la police & conservation des *forêts*, *eaux* & rivières; des routes & chemins royaux &

forêts & marche-piés des rivières; des droits de péages, travers & autres; des chasses, de la pêche; enfin des peines, amendes, restitutions, dommages-intérêts & confiscations.

Nous avons crû ne pouvoir mieux faire que de rapporter ainsi les titres de cette ordonnance, pour faire connoître exactement quelles sont les matières qu'elle embrasse, & que l'on comprend sous les termes d'*eaux* & *forêts*.

Depuis l'ordonnance de 1669, il est encore intervenu divers édits, déclarations & arrêts de réglemens, pour décider plusieurs cas qui n'étoient pas prévus par l'ordonnance.

Les tribunaux établis pour connoître des matières d'*eaux* & *forêts*, & de tout ce qui y a rapport, sont, 1°. les juges en dernier ressort, composés de commissaires du parlement, & d'une partie des officiers de la table de marbre, pour juger les appellations des maîtrises, grueries royales, grueries particulières non royales, & de toutes les autres justices seigneuriales, sur le fait des réformations, usages, abus, délits & malversations commis dans les *eaux* & *forêts*, & sur les faits de chasse au grand-criminel; 2°. les tables de marbre du palais de Paris, de Rouen, Dijon, Bordeaux, Metz & autres, pour juger les appellations ordinaires des maîtrises; 3°. les maîtrises particulières; 4°. les grueries royales; 5°. les grueries en titre, non royales, & les autres justices seigneuriales, lesquelles, sans avoir le titre de *gruerie*, en ont tous les attributs.

La compétence de chacun de ces tribunaux sera expliquée en son lieu, aux mots GRUERIE, JUGES EN DERNIER RESSORT, MAÎTRISE, TABLES DE MARBRE, & JUSTICE SEIGNEURIALE.

Les officiers des *eaux* & *forêts* étoient anciennement nommés *forestiers*, *maîtres des garennes*, & depuis, *maîtres des eaux* & *forêts*.

Ceux qui ont présentement l'inspection & juridiction sur les *eaux* & *forêts*, sont les grands-maîtres, les maîtres particuliers, les gruyers, verriers.

Il y a aussi dans les tables de marbre, maîtrises & grueries, d'autres officiers, tels que des lieutenans, un procureur du roi, un garde-marteau, un greffier, des huissiers-audienciers, des sergens-garde-bois, des sergens-gardes-pêche, des arpenteurs, des receveurs & collecteurs des amendes, &c. Nous expliquerons ce qui concerne ces différens officiers, soit en parlant des tribunaux où ils exercent leurs fonctions, soit dans les articles particuliers de ces officiers, pour ceux qui ont une dénomination propre aux *eaux* & *forêts*, tels que les gardes-marteau, gardes-chasse, sergens-à-garde, sergens-forestiers, sergens-gardes-pêche.

Plusieurs matières des *eaux* & *forêts* se trouvent déjà expliquées ci-devant aux mots AIRE, ALLUVION, ATTÉRISSEMENT, BAC, BALIVEAUX, BATARDEAUX, BOIS, BRUYERES, BUCHERONS, BUCHES, CANAUX, CAPITAINERIES, CEPÉES, CHABLIS, CHARMES, CHASSE, CHEMINS, CHÊNE, CHOMMAGE, COLLECTEUR DES AMENDES, CORMIERS, COUPES, CURAGE, DANGER, DEFFENDS, DÉFRICHEMENT, DÉLITS, DOUBLEMENT.

Nous expliquerons le surplus ci-après, aux mots ECUISSE, ECLUSES, ENCROUER, ESHOUPER, ESSARTER, ETALON, ETANT, ETANG, FAUCHAISON, FLOTAGE, FORÊTS, FOSSE, FOUÉE, FRAY, FURTER, FUTAYE, GARENNES, GISANT, GLANDÉE, GORDS, HALOTS, HAUTE-FUTAYE, LANDES, LAPINS, LAYES, MARTEAU, MARTELAGE, MERREIN, MOULINS, NAVIGATION, PAISSONS, PALUDS, PANAGE, PARCS, PAROI, PATURAGE, PATIS, PÉAGES, PERTUIS, PÊCHE, PIÉS-COR-

MIERS, POCHES, POISSON, RABOUGRIS, RABOULIERES, RECEPAGE, RECOLLEMENS, RESERVES, RIVERAINS, RIVIERE, ROUTES, RUISSEAU, SEGRAIRIES, SOUCHETAGE, TAILLIS, TERRIERS, TIERS & DANGER, TIERS-LOT, TRIAGE, VENTE, VISITE, USAGE, USAGERS, & plusieurs autres termes qui ont rapport à cette matière. (A)

EAU, (*Jurispr.*) suivant le droit romain, l'eau de la mer, celle des fleuves & des rivières en général, & toute eau coulante, étoient des choses publiques dont il étoit libre à chacun de faire usage.

Il n'en est pas tout-à-fait de même parmi nous : il n'est pas permis aux particuliers de prendre de l'eau de la mer, de crainte qu'ils n'en fabriquent du sel, qui est un droit que nos rois se sont réservé.

A l'égard de l'eau des fleuves & des rivières navigables, la propriété en appartient au roi, mais l'usage en est public.

Les petites rivières & les eaux pluviales qui coulent le long des chemins, sont aux seigneurs hauts-justiciers ; les ruisseaux appartiennent aux riverains.

Il est libre à chacun de puiser de l'eau dans les fleuves, rivières & ruisseaux publics ; mais il n'est point permis d'en détourner le cours au préjudice du public ni d'un tiers, soit pour arroser ses prés, pour faire tourner un moulin, ou pour quelque autre usage, sans le consentement de ceux auxquels l'eau appartient.

Le droit actif de prise d'eau peut néanmoins s'acquérir par prescription, soit avec titre ou sans titre, comme les autres droits réels ; par une possession du nombre d'années requis par la loi du lieu.

Mais la faculté de prendre de l'eau ne se prescrit point par le non-usage, sur-tout tandis que l'écluse où l'on puisoit l'eau est détruite.

Celui qui a la source de l'eau dans son fonds, peut en disposer comme bon lui semble pour son usage ; au-lieu que celui dans le fonds duquel elle ne fait simplement que passer, peut bien arrêter l'eau pour son usage, mais il ne peut pas la détourner de son cours ordinaire. Voyez au code de *aquæduct.* Franç. Marc, tome I. quest. *dlxxxix* & *dxvii*. Henrys, tome II. liv. IV. quest. *xxxv* & *xxxvi*. Basset, tome II. liv. III. tit. *vij.* ch. 1 & 7. (A)

EAU BOUILLANTE, (*Jurispr.*) fervoit autrefois d'épreuve & de supplice. Voyez ci-après EPREUVE DE L'EAU BOUILLANTE, & aux mots BOUILLIR, PEINE, SUPPLICE.

EAU CHAUDE, voyez ci-dev. EAU BOUILLANTE.

EAU FROIDE, voyez ci-après EPREUVE DE L'EAU FROIDE. (A)

EAU, (*Marine.*) Faire de l'eau, en terme de marine, ou faire *aiguade*, c'est remplir des futailles destinées à contenir l'eau nécessaire pour les besoins de l'équipage pendant le cours du voyage. Il faut, autant qu'il est possible, ne choisir que des eaux de bonne qualité & saines, tant pour éviter les maladies que les mauvaises eaux peuvent causer, que parce qu'elles se conservent mieux, & sont moins sujettes à se corrompre.

Eau douce, on donne ce nom aux eaux de fontaine, de rivière, &c.

Eau salée, c'est l'eau de la mer.

Eau saumache, c'est de l'eau qui, sans avoir tout le sel & l'âcreté de l'eau de mer, en tient cependant un peu ; ce qui se trouve quelquefois, lorsqu'on est obligé de prendre de l'eau dans des puits que l'on creuse sur le bord de la mer : on ne s'en sert que dans un grand besoin.

Eau basse, eau haute ou haute eau, morte eau, se disent des eaux de la mer lorsqu'elle monte ou descend. Voyez MARÉE.

Faire eau, terme tout différent de faire de l'eau : il se dit d'un vaisseau où l'eau entre par quelque ou-

verture, de quelque cause qu'elle provienne, soit dans un combat par un coup de canon reçu à l'eau, c'est-à-dire dans les parties qui sont sous l'eau ; soit par quelques coutures qui s'ouvrent, ou toute autre voie par où l'eau pénètre dans la capacité du vaisseau.

Eau du vaisseau, c'est la trace que le navire laisse sur l'eau dans l'endroit où il vient de passer ; c'est ce qu'on appelle le *sillage*, l'*ouïaiche* ou la *seillure*. Lorsqu'on suit un vaisseau de très-près, & qu'on marche dans son sillage, on dit être dans ses eaux.

Mettre un navire à l'eau, c'est le mettre à la mer, ou le pousser à l'eau de dessus le chantier, après sa construction ou son radoub. Voyez LANCER. (Z)

EAU DE NEF, terme de Rivière, est la portion d'eau qui coule entre deux bateaux sur lesquels sont posées deux pièces de bois par-dessus lesquelles on décharge le vin.

EAU, (*Manège.*) envisagée par ses usages relativement aux chevaux.

1°. Elle en est la boisson ordinaire.

Je ne sais comment on pourroit accorder les idées d'Aristote, & de quelques écrivains obscurs qui n'ont parlé que d'après lui, avec celles que nous nous formons des effets que cet élément produit dans nos corps & dans celui des animaux. Ce philosophe, à l'étude & aux observations duquel Alexandre en soumit une multitude de toute espèce, ne me paroît point aussi supérieur dans les détails, qu'il l'a été par rapport aux vûes générales. A l'en croire, les chevaux & les chameaux boivent l'eau trouble & épaisse avec plus de plaisir que l'eau claire ; la preuve qu'il en apporte, est qu'ils la troublent eux-mêmes : il ajoute que l'eau chargée de beaucoup de particules hétérogènes, les engraisse, parce que dès-lors leurs veines se remplissent davantage.

La seule exposition des faits allégués par ce grand homme, & des causes sur lesquelles il les appuie, suffiroit aujourd'hui pour en démontrer la fausseté ; mais peut-être des personnes pénétrées d'une estime aveugle & outrée pour les opinions des anciens, me reprocheroient de n'avoir qu'un mépris injuste pour ces mêmes opinions : ainsi je crois devoir, en opposant la raison à l'autorité, me mettre à l'abri du blâme auquel s'exposent ceux qui tombent dans l'un ou dans l'autre de ces excès.

Il est singulier que le même naturaliste, qui, pour exprimer le plaisir que le cheval ressent en se baignant, le nomme animal *philolutron*, *philydron*, soit étonné de voir qu'il batte & qu'il agite communément l'eau au moment où il y entre, & n'impute cette action de sa part qu'au dessein & à la volonté de la troubler, pour s'en abreuver avec plus de satisfaction. Il me semble qu'en attribuant ces mouvements, que nous ne remarquons que rarement dans les chevaux accoutumés à boire dans la rivière, au desir naturel à l'animal *philolutron*, de faire rejaillir par ce moyen l'eau sur lui-même, ou de s'y plonger, on ne se feroit pas si éloigné de la vraisemblance.

L'expérience est mille fois plus sûre que le raisonnement. Présentez à l'animal de l'eau trouble, mais sans odeur ou mauvais goût, & de l'eau parfaitement limpide, il s'abreuvera indifféremment de l'une ou de l'autre : conduisez-le dans une rivière, dès qu'il fera véritablement altéré, il boira sur le champ, & ne cherchera point d'abord à en troubler l'eau : permettez-lui de la battre & de l'agiter à son gré, il s'y couchera infailliblement : examinez enfin ce dont ont été témoins nombre d'écrivains qui ont enrichi le recueil curieux qui a pour titre, *Scriptores rei rusticæ veteres*, &c. & ce dont vous pouvez vous assurer par vous-même, vous verrez que beaucoup de chevaux brûlant d'une soif ardente, ne sont point pressés de l'étancher, lorsqu'on ne leur offre à cet effet

qu'une eau sale & brouillée. Aristote, Crescentius, Ruellius & quelques autres, prêtent donc à l'animal une intention qu'il n'a point, & ont laissé échapper celle qu'il a réellement, & qui lui est suggérée par un instinct & par un goût qu'ils reconnoissoient néanmoins en lui.

Il n'est pas douteux que c'est ce même goût qui le sollicite & qui l'engage à plonger sa tête plus ou moins profondément dans l'auge ou dans le seau qui contient sa boisson. Cette action, à laquelle il ne se livre que lorsque l'altération n'est pas considérable, a cependant occasionné de nouveaux écarts. *Plin* en a conclu que les chevaux trempent les naseaux dans l'eau quand ils s'abreuvent. Jérôme Garambert, *quest. xlv.* a avancé qu'ils y plongent la tête jusqu'aux yeux, tandis que les ânes & les mulets hument du bord des levres. Un naturaliste moderne, qui sans doute n'a vérifié ni l'un ni l'autre de ces faits, & qui n'a peut-être prononcé que sur la foi des Naturalistes qu'il a consultés, n'a pas craint de regarder la froideur de l'eau qui frappe la membrane muqueuse de l'animal au moment où il boit, comme la cause d'une maladie dont la source n'est réellement que dans le sang : il suggère même un expédient assez particulier pour la prévenir. Il conseille à cet effet d'essuyer les naseaux du cheval chaque fois qu'il a bû. Telle est la triste condition de l'esprit humain, les vérités les plus sensibles se dérobent à lui ; & des écrits dans lesquels brillent l'érudition & le plus profond savoir, sont toujours semés d'une foule d'erreurs.

Ce n'en seroit pas une moins grossière que d'imaginer sur le nom & sur la réputation d'Aristote, que l'eau trouble engraisse le cheval, & lui est plus salutaire que d'autre. Pour peu que l'on soit éclairé sur le mécanisme des corps animés, on rejette loin de soi le principe pitoyable sur lequel est établie cette doctrine. Il seroit très-difficile de découvrir la sorte d'élaboration à la faveur de laquelle des corpuscules terrestres & grossiers aideroient à fournir un chyle balsamique, & propre à une assimilation d'où résulteroit une homogénéité véritable. Non-seulement le fluide aqueux dissout les humeurs visqueuses, entretient la fluidité du sang, tient tous les émonctoires convenables ouverts, débarrasse tous les conduits, & facilite merveilleusement la plus importante des excréations, c'est-à-dire la transpiration insensible ; mais sans son secours la nutrition ne sauroit être parfaitement opérée : il est le véhicule qui porte le suc nourricier jusque dans les pores les plus tenus & les plus déliés des parties. Il suit de cette vérité & de ces effets, que les seules eaux bienfaisantes seront celles qui, légères, pures, simples, douces & claires, passeront avec facilité dans tous les vaisseaux excrétoires ; & nous devons penser que celles qui sont crues, pesantes, croupissantes, inactives, terrestres, & imprégnées en un mot de parties hétérogènes grossières, forment une boisson très-nuisible, attendu la peine qu'elles ont de se frayer une route à-travers des canaux, à l'extrémité desquels elles ne parviennent jamais sans y causer des obstructions. J'avoue que celles-ci, eu égard à la construction de l'animal, à la force de ses organes digestifs, au genre d'alimens dont il se nourrit, &c. ne sont point aussi pernicieuses pour lui que pour l'homme : nous ne devons pas néanmoins nous dispenser de faire attention aux différentes qualités de celles dont nous l'abreuons. Les eaux trop vives suscitent de fortes tranchées, des avives considérables. Les eaux de neige provoquent ordinairement une toux violente, un engorgement considérable dans les glandes sublinguales & maxillaires ; elles excitent en même tems dans les jeunes chevaux un flux considérable par les naseaux, d'une humeur

plus ou moins épaisse, & d'une couleur plus ou moins foncée.

Le tems & la manière d'abreuver ces fortes d'animaux, sont des points qui importent essentiellement à leur conservation.

On ne doit jamais, & dans aucune circonstance, les faire boire quand ils ont chaud, quand ils sont essoufflés, & avant de les avoir laissé reposer plus ou moins long-tems. L'heure la plus convenable pour les abreuver, est celle de huit ou neuf heures du matin, & de sept ou huit heures du soir. En été on les abreuve trois fois par jour, & la troisième fois doit être fixée à environ cinq heures après la première. Il est vrai qu'en égard aux chevaux qui travaillent & aux chevaux qui voyagent, un pareil régime ne sauroit être exactement constant ; mais il ne faut point absolument s'écarter & se départir de la maxime qui concerne le cheval hors d'haleine, & qui est en sueur. Nos chevaux de manège ne boivent qu'une heure ou deux après que nos exercices sont finis ; le soir on les abreuve à sept heures, & toujours avant de leur donner l'avoine : cette pratique est préférable à celle de leur donner le grain avant la boisson, à moins que le cheval ayant eu très-chaud, on ne lui donne une mesure d'avoine avant & après qu'il aura bû.

Plusieurs personnes sont en usage d'envoyer leurs chevaux boire à la rivière ; cette habitude, blâmée d'un côté par Xénophon, & louée de l'autre par Camerarius, ne sauroit être improuvée, pourvu que l'on soit assuré de la sagesse de ceux qui les y conduisent, qu'on ne les y mène pas dans le tems le plus âpre de l'hiver, & qu'on ait l'attention à leur retour, non-seulement d'avalier avec les mains l'eau dont leurs quatre jambes sont encore mouillées, mais de leur essuyer & de leur sécher parfaitement les pieds.

Ceux qui abreuvent l'animal dans l'écurie doivent, en hiver, avoir grand soin de lui faire boire l'eau sur le champ & aussi-tôt qu'elle est tirée. Dans l'été au contraire il est indispensable de la tirer le soir pour le lendemain matin, & le même matin pour le soir du même jour. Je ne suis point sur ce fait d'accord avec Camerarius ; il invektive vainement les palefreniers qui offrent à boire à leurs chevaux de l'eau qui a séjourné dans un vase, parce qu'elle a été exposée à la chute de plusieurs ordures ; il veut qu'elle soit tirée fraîchement & présentée aussi-tôt à l'animal : mais les suites funestes d'une pareille méthode observée dans le tems des chaleurs, n'ont que trop énergiquement prouvé la sévérité avec laquelle elle doit être proscrite. On peut parer cependant à la froideur de l'eau & à sa trop grande crudité, soit en y trempant les mains, soit en y jettant du son, soit en l'exposant au soleil, soit en la mêlant avec une certaine quantité d'eau chaude, soit enfin en l'agitant avec une poignée de foin, autrement on courroit risque de précipiter le cheval dans quelque maladie sérieuse. J'ajouterai qu'il est essentiel de s'opposer à ce qu'il boive tout d'une haleine ; on doit l'interrompre de tems en tems quand il s'abreuve, de manière qu'il ne s'essouffle pas lui-même, & que sa respiration soit libre ; c'est ce que nous appelons *couper & rompre l'eau à l'animal*.

Une question à décider, est celle de savoir s'il convient mieux d'abreuver un cheval dans la route, ou d'attendre à cet effet que l'on soit arrivé au lieu où l'on doit s'arrêter. Si l'on consultoit M. de Soleyssel sur cette difficulté, on trouveroit qu'il a prononcé pour & contre. Dans le *chapitre xxjx.* de la seconde partie de son ouvrage, édition de l'année 1712, chez Emery, il charge le bon sens de conclure pour lui, que les chevaux doivent boire en chemin, par la raison que s'ils ont chaud en arrivant, on est un tems infini

fans pouvoir les faire boire, & que la soif les empêchant de manger, une heure ou deux s'écoulent, enforte qu'ils sont obligés de repartir n'ayant ni bû ni mangé, ce qui les met hors d'état de fournir le chemin. Dans le *chapitre suivant* il recommande expressément de prendre garde aux *eaux* que les chevaux boivent, particulièrement en voyage, *car de-là dépend*, dit-il, *la conservation de leur vie ou leur destruction*; or le bon sens indique ici une contradiction manifeste: en effet, si je dois d'une part abreuver mon cheval dans la route, plutôt que de patienter jusqu'au moment où j'arriverai; & si de l'autre il est très-important que je considère la nature des *eaux* dont je l'abreuve, je demande quels seront les moyens par lesquels je jugerai sagement de la différente qualité de celles que je rencontrerai en cheminant. Je crois donc que la seule inspection n'étant pas capable de donner des lumières suffisantes pour observer avec fruit, la prudence exige qu'on ne fasse jamais boire les chevaux à la première eau que l'on découvre. Il vaut mieux différer jusqu'à ce que l'on soit parvenu dans l'endroit où l'on s'est proposé de prendre du repos & de satisfaire ses autres besoins. Les habitans de ce lieu instruits par l'expérience des *eaux* plus ou moins favorables à l'animal, dissipent toutes nos inquiétudes & toutes nos craintes à cet égard; nous ne nous exposons point, en un mot, au danger d'abreuver nos chevaux d'une eau souvent mortelle pour eux, telles que celles de la rivière d'Essone sur le chemin de Fontainebleau à Paris, d'une autre petite rivière qui passe dans le Beaujolais, & d'une multitude de petits torrens dans lesquels nul cheval ne boit qu'il ne soit atteint de quelques maladies très-vives & très-aiguës. Le moyen de parer l'inconvénient de la trop grande chaleur & de la sueur de l'animal lorsqu'il arrive, est très-simple: il ne s'agit que de ralentir son allure environ une demi-lieue avant de terminer sa marche; alors il entre dans son écurie sans qu'on aperçoive aucuns signes de transpiration & de fatigue, & un quart-d'heure de repos suffit, pour qu'il puisse sans péril manger les alimens qu'on lui présente, & ensuite être abreuvé. On doit en user de même relativement aux chevaux de carosse, & aux autres chevaux de tirage. Il est rare qu'ils puissent boire commodément en route, les uns & les autres étant attelés; mais la précaution de les beaucoup moins presser à mesure que l'on approche de l'alte, est très-utile & très-sage. Celle d'abreuver les chevaux avant de partir, n'est bonne qu'autant que la boisson précède d'environ une heure l'instant du départ; des chevaux abreuvés que l'on travaille sur le champ, cheminent moins aisément, avec moins de vivacité & de legereté, & ont beaucoup moins d'haleine.

Selon Aristote, les chevaux peuvent se passer de boisson environ quatre jours; je ne contredis point ce fait dont je n'ai pas approfondi la vérité: il en est qui boivent naturellement moins les uns que les autres: il en est qui boivent trop peu, ceux-ci sont communément étroits de boyaux: il en est aussi que la fatigue, le dégoût, empêche de s'abreuver; en cherchant à aiguïser leur appétit par différentes sortes de masticatoires, on réveille en eux le desir de la boisson: il en est enfin que des maladies graves mettent hors d'état de prendre aucune sorte d'alimens solides ou liquides; nous indiquerons en parlant de ces maladies, & quand l'occasion s'en présentera, les moyens d'y remédier.

Je ne place point au rang de ces maux les excroissances qui surviennent dans la partie de la bouche que nous nommons le canal, & que l'on observe à chaque côté de la langue, précisément à l'endroit où se termine le repli formé par la membrane qui revêt intérieurement la mâchoire inférieure. Ces ex-

croissances, assez semblables par leur figure à des nageoires de poissons, sont ce que nous nommons *barbes* ou *barbillons*. On doit les envisager uniquement comme un allongement de cette membrane, qui toujours abreuvée par la salive, & plus humectée qu'ailleurs par la grande quantité d'humeurs que les glandes sublinguales filtrent & fournissent à cet endroit, peut se relâcher dans cette portion plus aisément que dans le reste de son étendue, le tissu en étant d'ailleurs naturellement très-foible. Ce prolongement empêche les chevaux de boire aussi librement qu'à l'ordinaire; ainsi lorsqu'ils témoignent non-seulement quelque répugnance pour la boisson, mais un desir de s'abreuver qu'ils ne peuvent satisfaire que difficilement & avec peine, il faut rechercher si les barbillons n'en sont pas l'unique cause; en ce cas on tient la bouche du cheval ouverte par le moyen du pas-d'âne (*voyez PAS-D'ÂNE*), & l'on retranche entièrement avec des ciseaux la portion prolongée de la membrane; on peut laver ensuite la bouche de l'animal avec du vinaigre, du poivre, & du sel: pour cet effet on trempe dans cet acide un linge entortillé au bout d'un morceau de bois quelconque; on en frotte la partie malade, après quoi on retire le pas-d'âne, & on fait mâcher le linge pendant un instant au cheval. Nombre de personnes ajoutent à cette opération, celle de lui donner un coup de corne (*voyez PHLEBOTOMIE*): dès-lors on n'emploie point le vinaigre; & on se contente, quand une suffisante quantité de sang s'est écoulée, de présenter du son sec à l'animal.

Pour opérer avec plus de succès, & sans offenser les parties voisines de celles qu'on doit couper, il est bon de se servir de ciseaux dont les branches soient tellement longues, que la main de l'opérateur ne soit point empêchée par les dents du cheval sur lequel il travaille; il faut encore que l'extrémité des lames au lieu d'être droite soit recourbée, non de côté, mais en-haut, & que chaque pointe de ces mêmes lames ait un bouton. *Voyez ONGLÉE*.

Il est des circonstances dans lesquelles nous sommes obligés de communiquer à l'eau simple & commune, dont nous abreuvons les chevaux, des vertus qu'elle n'auroit point, si nous n'y faisons quelques additions & des mélanges appropriés aux différens cas qui se présentent.

L'eau blanche est, par exemple, la boisson ordinaire des chevaux malades. Elle ne doit cette couleur qu'au son que nous y ajoutons; mais il ne suffit pas pour la blanchir d'en jeter, ainsi que plusieurs palefreniers le pratiquent, une ou deux mesures dans l'eau dont est rempli le seau ou l'auge à abreuver. Elle n'en reçoit alors qu'une teinture très-foible & très-legere; & elle participe moins de la qualité anodine, tempérante & rafraîchissante de cet aliment, dont elle est plutôt empreinte par la manière dont on l'exprime, que par la quantité que l'on en emploie très-inutilement. Prenez une jointée de son; trempez vos deux mains qui en sont saisies dans l'auge ou dans le seau; exprimez fortement & à plusieurs reprises l'eau dont le son que vous tenez est imbu, le liquide acquerra une couleur véritablement blanche; laissez ensuite tomber le son dans le fond du vase; reprenez, s'il en est besoin, une seconde jointée, & agissez-en de même, la blancheur du liquide augmentera; & le mélange sera d'autant plus parfait, que cette blancheur ne naît que de l'exacte séparation des portions les plus déliées du solide, lesquelles se sont intimement confondues avec celles de l'eau.

Nous n'en usons pas ainsi, lorsque pour soutenir l'animal dans des occurrences d'anéantissement, nous blanchissons sa boisson par le moyen de quelques poignées de farine de froment. Si nous précipitions sur

le champ la farine dans l'eau, elle se rassembleroit en une multitude de globules d'une grosseur plus ou moins considérable. Si nous l'y trempions comme le son, pour exprimer ensuite le fluide, il en résulteroit une masse que nous aurions ensuite une peine extrême à diviser; il faut donc, à mesure que l'on ajoûte le froment en farine, le broyer sec avec les doigts, & le laisser tomber en poudre, après quoi on agite l'eau & on la met devant l'animal, qui s'en abreuve quand il le peut ou quand il le veut.

L'eau miellée forme encore une boisson très-adoucissante; il ne s'agit que de mettre une plus ou moins forte dose de miel dans l'eau que l'on veut donner à boire au cheval, & de l'y délayer autant qu'il est possible. Il est néanmoins beaucoup de chevaux auxquels elle répugne, & qui n'en boivent point.

Souvent aussi la maladie & le dégoût font tels, que nous sommes contraints de ne nourrir l'animal qu'en l'abreuvent. Alors nous donnons à la boisson encore plus de consistance, en y faisant cuire ou de la mie de pain, ou de l'orge mondé, ou de la farine d'orge tamisée; nous passons ensuite ces especes de panades, & nous les donnons au cheval avec la corne.

Du reste nous employons les décoctions, les infusions, les eaux distillées, &c.

Je ne puis rapporter qu'un seul exemple de l'efficacité des eaux minérales données en boisson à l'animal; mais je suis convaincu qu'elles lui seroient très-salutaires, si on les prescrivoit à-propos, & si on ajoûtoit ce secours à tous ceux que nous avons tirés de la Médecine du corps humain. Il étoit question d'un cheval pousseux; les eaux minérales du Mont-d'or, très-propres à la cure de l'asthme, le rétablirent entierement.

2°. Les avantages que l'animal retire de l'usage extérieur de l'eau sont sensibles.

On peut dire que ses effets relativement à l'homme & au cheval sont les mêmes. Si l'eau froide excite dans les fibres une véritable constriction, si elle contraint les pores de la peau à se resserrer, c'en est assez pour pénétrer les raisons de la prohibition des bains entiers, eu égard à tout animal en fureur, & pour être instruit du danger éminent qu'il y auroit de le tenir alors le corps plongé dans une rivière. Si en même tems ce fluide doit être envisagé toujours à raison de sa froideur comme un repercutif, on ne doit point être étonné qu'on le prescrive dans les cas de fourbure, de crampes, d'entorses récentes, &c. & qu'on ordonne de l'employer en forme de bains pédilaves, lorsqu'à la suite d'un certain travail ou de trop de repos, ou d'autres causes quelconques, on veut prévenir ou dissiper l'engorgement des jambes en augmentant la force & la résistance des solides, & en les disposant à résister à l'affluence trop prompte & trop abondante des humeurs sur ces parties.

Ce seroit perdre un tems précieux, que de rechercher ce que les anciens ont écrit sur cette matière: quel fruit pourrions-nous en attendre? d'une part nous verrions Buellius soutenir gravement que dès les premiers cinq mois on doit mener le poulain à l'eau, & le faire souvent entrer entierement dans la rivière afin de lui enseigner à nager: de l'autre nous ne serions que surpris du ton dogmatique & important avec lequel Columelle & Camérarius énoncent tous les principes qu'ils ont affecté de répandre sur ce point; l'un dans son traité sur les chevaux, chapitre v; & l'autre dans son hippocom. Abandonnons donc ces auteurs; les propriétés que nous avons assignées à l'eau froide suffiront pour indiquer les cas où elle nous conduira à la guérison de l'animal.

Je ne conçois pas pourquoi nous bannissons ou nous oublions les bains d'eau chaude. Il est constant

Tome V.

qu'ils ne peuvent que ramollir des fibres roides, tendues, & resserrées par les spasmes; ils procurent un relâchement dans toute l'habitude du corps; ils facilitent la circulation, ouvrent les pores, raréfient le sang, facilitent la dilatation du cœur & des artères, & disposent enfin l'animal aux effets des médicaments qui doivent lui être administrés dans nombre de maladies. Je les ai employés très-souvent; & les épreuves que j'en ai faites m'ont persuadé que les succès qui suivroient cette pratique, sont tels qu'ils doivent nous faire passer sur les difficultés que nous offrent d'abord l'appareil & les préparations de ces sortes de remèdes. Les douches d'eau simple & commune, froide ou chaude, injectée de loin sur l'animal avec une longue & grande seringue, semblable à celle dont les Maréchaux se servent communément pour donner des lavemens, ou versée de haut par le moyen d'une forte éponge que l'on exprime, sont encore d'une ressource admirable dans une multitude d'occasions. Celles d'eau commune dans laquelle on a fait bouillir des plantes qui ont telles & telles qualités selon le genre des maux que l'on doit combattre, ne sont pas d'une moindre utilité; & personne n'ignore les effets salutaires des fomentations & des bains artificiels résolutifs, astringens, anodins, fortifiants, émolliens, &c. suivant les vertus communiquées à l'eau par les plantes médicinales auxquelles on l'associe. Plusieurs se servent de tems en tems du bouillon de tripe ou de l'eau dans laquelle on a lavé la vaisselle, *mit harspuolen*, pour laver les jambes des chevaux: ces especes de fomentations onctueuses ne sont pas à dédaigner; elles maintiennent les fibres dans un degré de souplesse qui en facilite le jeu, & elles préviennent ces retractions fréquentes des tendons qui arquent la jambe, & qui boutent ou boulettent presque tous les chevaux après un certain tems de service.

Les douches d'eaux minérales enfin, les applications des boues ou des sédiments épais de ces mêmes eaux, sont des remèdes recommandables. J'ai vû deux chevaux de prix entierement délaissés à la suite d'un effort de reins, auquel on n'avoit pû radicalement remédier, & qui pouvoient à peine traîner leur derrière lorsqu'ils avoient cheminé l'espace d'une demi-lieue; les douches des eaux d'Aix en Savoie leur rendirent toute leur force & toute leur vigueur.

Chevaux qui craignent l'eau; chevaux qui s'y couchent. Rien n'est plus incommode que le vice dont sont atteints les premiers, & rien n'est en même tems plus dangereux que le défaut des seconds; je suggérerai ici en peu de mots les moyens de corriger l'un & l'autre.

Les chevaux qui redoutent l'eau au point de se défendre vivement, lorsqu'on veut les faire entrer dans une rivière, soit pour les abreuver, soit pour les y baigner, ou pour la leur faire guérir dans une route, ne peuvent être la plupart affectés de terreur que conséquemment au bruit ou à la vivacité de son cours. Il ne s'agiroit que d'y accoutumer leurs oreilles & leurs yeux prudemment & avec patience: la dureté, les coups, la rigueur, la surprise, sont de vaines armes pour les vaincre; & l'expérience nous apprend que l'effroi des châtimens est souvent plus préjudiciable, que celui du premier objet appréhendé. Tâchons donc toujours de leur donner l'habitude de reconnoître & de sentir l'objet qu'ils craignent. Si nous n'imputons leur desobéissance qu'à l'étonnement que leur cause le bruit de l'eau lorsqu'ils en abordent, il est bon de les attacher pendant quelque tems dans le voisinage d'un moulin; insensiblement on les en approche, & enfin on les tient vis-à-vis la roue de ce même moulin, entre deux piliers, régulièrement une heure ou deux dans la journée, ayant soin de les flater & de leur don-

D d

ner du pain, ou quelques poignées d'avoine. On pratique ensuite la même chose, relativement à l'effroi qu'occasionne en eux la rapidité des *eaux* qui roulent; après quoi on tente de les conduire dans la rivière même, en observant d'y faire entrer un autre cheval avant eux, & de le leur faire suivre en les caressant. On doit avoir attention de ne les y point d'abord mener trop avant; il n'est question dans le commencement que de les déterminer à obéir: on les y maintient plus ou moins de tems, & on les ramène à l'écurie. On gagne par cette voie peu-à-peu l'animal; & non-seulement, si les coups n'ont pas précédé cette méthode & ne l'ont pas rebuté, il n'aura pas besoin de l'exemple d'un autre cheval pour se soumettre, mais il passera enfin sans peine la rivière entière, dès que le cavalier qui le monte l'en sollicitera.

Il en est qui par une forte exception au terme générique d'*animal philolutron*, se gendarment au moindre attouchement & à l'impression la plus légère de l'eau, ou de quelqu'autre liquide sur leur peau. Cette répugnance quelquefois naturelle, mais provenant le plus souvent de la brutalité des palefreniers qui les épongent, cessera de subsister, si on les mouille légèrement & avec douceur, & si les caresses accompagnent cette action, qu'il faut répéter dans l'écurie presque toutes les heures, & qui doit nécessairement précéder celle de les mener à l'eau. Au surplus, si cette crainte a sa source dans la nature de l'animal, il redoutera la rivière. Quand elle n'a pour cause que la rigueur des traitemens qu'il a essuyés, il y entre & y nage franchement sans aucun effroi: c'est ce dont j'ai été témoin plusieurs fois, & spécialement eu égard à un cheval qu'un écuyer sexagénaire s'occupoit à châtier & assommer de coups de fouet à l'écurie, sous prétexte de le mettre sur les hanches, & le tout tandis qu'on lui lavait les crins. Cet animal qu'il faisoit baigner trois fois par jour pendant une heure au moins, dans l'espérance, disoit-il, de l'appriivoiser, sembloit se plaire dans l'eau: mais dès qu'on l'abordoit en tenant une éponge, & qu'on vouloit sur-tout entreprendre d'en peigner & d'en mouiller la crinière, il se défendoit avec fureur. Ce même écuyer m'ayant consulté, & m'ayant ingénument avoué qu'il étoit l'auteur des desordres de son cheval, j'imaginai de l'en corriger, en l'exposant plusieurs jours sous une gouttière, de manière que l'eau qui en tomboit frappoit directement sur son encolure. Dans ce même tems, un palefrenier le flattoit, lui présentait du pain, lui manioit les crins; il y passa bien-tôt l'éponge & le peigne, & l'animal fut enfin réduit.

Quelquefois l'appréhension du cheval que l'on veut embarquer, naît de l'aspect seul du bateau: alors on doit le familiariser avec l'objet; quelquefois aussi elle est suscitée par le bruit que font les piés sur les planches: en ce cas il faut recourir à une partie de l'expédient que j'ai proposé dans mon *nouveau Newkastle*, pour dissiper la frayeur dont sont saisis quelques chevaux, qui refusent & se défendent, lorsqu'ils ont à peine fait deux pas sur un pont de bois: substituez des plateaux de chêne au pavé qui garnit la place qu'ils occupent dans l'écurie, le cheval étant sur ces plateaux, ses piés feront le même bruit que lorsqu'il entrera ou remuera dans le bateau, & il sera conséquemment forcé de s'y accoutumer.

On risque souvent sa vie avec ceux qui se couchent dans l'eau. Il en est qui se dérobent à cet effet si subtilement, & d'une manière si imperceptible, que le cavalier n'a pas même le tems de se servir de sa main & de ses jambes pour les soutenir & pour les en empêcher. On ne sauroit leur faire perdre ce vice sans une grande attention à leur mouvement, qu'il est nécessaire de prévenir. Je dois

néanmoins avertir qu'il est rare que les éperons & les autres châtimens fussent pour les en guérir; mais j'ai éprouvé sur un des plus beaux chevaux limousins, dont cette dangereuse habitude diminueoit considérablement le prix, un moyen qui le rendit très-docile, & qui lui ôta jusqu'au desir de se coucher. Je le montai, après m'être pourvu de deux ou trois flacons de verre recouverts d'osier, & remplis d'eau; je le menai à un ruisseau, & je saisis exactement le tems où il commençoit à fléchir les jambes, pour lui casser sur la nuque un de ces mêmes flacons: le bruit du verre, l'eau qui passoit au-travers de l'osier, & qui couloit dans ses oreilles, fit sur lui une telle impression, qu'il se hâta de traverser ce ruisseau; je le lui fis repasser, & j'usai du même châtiment: au bout de cinq ou six jours, l'animal gagnoit avec rapidité, & sans aucun dessein de s'arrêter, l'autre côté du torrent: & depuis cette leçon il n'a jamais donné le moindre signe de la plus légère envie de se plonger dans l'eau. On peut encore prendre, au lieu des flacons, deux balles de plomb, percées & suspendues à une petite ficelle; on les lui laisse tomber dans les oreilles, lorsqu'il est prêt à se coucher; & s'il continue son chemin, on les retire. (e)

EAUX, (*Manege & Maréchal.*) maladie cutanée qui tire sa dénomination du premier de ses symptômes, & à laquelle sont très-sujets les jeunes chevaux, qui n'ont pas jeté ou qui n'ont jeté qu'imparfaitement, ainsi que tous les chevaux de tout âge qui sont épais, dont les jarrets sont pleins & gras, dont les jambes sont chargées de poils, & qui ont été nourris dans des terrains gras & marécageux, &c.

Elle se décele par une humeur foetide, & par une sorte de sanie, qui sans ulcérer les parties, suintent d'abord à-travers les pores de la peau qui revêt les extrémités inférieures de l'animal, spécialement les postérieures. Dans le commencement, on les aperçoit aux paturons: à mesure que le mal fait des progrès, il s'étend, il monte jusqu'au boulet, & même jusqu'au milieu du canon; la peau s'amortit, devient blanchâtre, se détache aisément & par morceaux; & le mal cause l'enslure totale de l'extrémité qu'il attaque. Selon les degrés d'acrimonie & de purulence de la matière qui flue, & selon le plus ou le moins de corrosion des tégumens, la partie affectée est plus ou moins dégarnie de poil: l'animal qui ne boitoit point d'abord, souffre & boite plus ou moins: & il arrive enfin que la liaison du sabot & de la couronne à l'endroit du talon, est en quelque façon détruite.

Lorsque je remonte aux causes de la maladie dont il s'agit, je ne peux m'empêcher d'y voir & d'y reconnoître le principe d'une multitude d'autres maux que nous ne distinguons de celui-ci qu'attendu leur situation, & dont les noms & les divisions ne servent qu'à multiplier inutilement les difficultés, & qu'à éloigner le maréchal du seul chemin qui le conduiroit au but qu'il se propose. Tels sont les arrêtes ou les queues de rat, les grappes, les mules traversines, la crapaudine humorale, les crevasses, le peigne, le mal d'âne, &c. qui ne sont, ainsi que les *eaux*, que des maladies cutanées, produites par une même cause générale interne, ou par une même cause générale externe: quelquefois par l'une & l'autre ensemble.

Supposons, quant à la première, une lympe plus ou moins âcre, & plus ou moins épaisse; sa viscosité l'empêchant de s'évaporer par la transpiration, elle gonflera les tuyaux excrétoires de la peau, & elle ne pourra que séjourner dans le tissu de ce tégument, sur lequel elle fera diverses impressions, selon la différence de son caractère. Si elle n'est pas infiniment grossière & infiniment visqueuse, les embar-

ras & les engorgemens qu'elle formera, ne seront pas fort considérables : il en résultera une crasse farineuse, comme dans ce que nous nommons *peignes secs*. Est-elle chargée de beaucoup de parties sulphureuses, qui par l'évaporation de ce qu'il y avoit de plus tenu & de plus aqueux, s'unissent & se dessèchent, & ses sels sont-ils fortement embarrassés & émouffés par ces parties ? elle produira des croûtes : c'est-ce que nous voyons dans les arrêtes ou queues de rat crustacées. Enfin est-elle imprégnée de beaucoup de sels dont l'action se développe, attendu le peu de parties sulphureuses qu'elle contient, & qui seules pourroient y former obstacle ? elle déchirera, elle rongera le tissu de la partie où elle sera arrêlée, les houpes nerveuses & les petits vaisseaux cutanés, corrodés ; l'animal ressentira ou des douleurs ou des picotemens incommodés : il en découlera une sanie plus ou moins épaisse, & plus ou moins fétide : & telle est celle qui suinte dans la maladie qui fait l'objet de cet article, dans les arrêtes humides, dans les peignes avec écoulement, & dans toutes les autres affections qui ne partent que d'une seule & même source. Que si d'un autre côté ces maladies auxquelles non-seulement le vice de la lymphe, mais encore l'obstruction des tuyaux excrétoires donnent lieu, ont été simplement occasionnées par des causes externes, capables de favoriser cette obstruction, elles seront plus aisément vaincues ; & ces causes externes n'étant que la crasse, la boue, & d'autres matières irritantes, il s'ensuit que nous pouvons placer, sans crainte de nous égarer, les porreaux & les javarts dans la même catégorie, soit que nous les envisagions comme ayant leur principe dans l'intérieur, soit que nous les considérions comme provenant de l'extérieur. Du reste, s'il y a cause externe & cause interne tout ensemble, le mal sera plus rebelle : mais le succès ne sauroit en être douteux. J'avoue cependant que les *eaux* ont été quelquefois suivies de maux extrêmement dangereux, comme de fics, ou crapauds, de javarts encornés, &c. Mais cet événement n'a rien d'étonnant, lorsque l'on considère que toutes les maladies qui ont jusqu'ici extérieurement attaqué l'animal, n'ont été combattues qu'avec des remèdes externes, comme si la cause ne résidoit pas dans l'intérieur : or s'attacher simplement à dessécher des *eaux*, des solandres, des crevasses, &c. c'est pallier le mal, c'est négliger d'aller à son principe, c'est détourner seulement, & jeter sur d'autres parties l'humeur, qui ne peut acquérir que des degrés de perversion, capables de susciter des maladies véritablement funestes.

On doit débiter dans le traitement de celle-ci, par les remèdes généraux, & non par l'application des dessiccatifs, plutôt nuisibles dans les commencemens, que salutaires ; il faut conséquemment pratiquer une légère saignée à la jugulaire ; le même soir du jour de cette saignée, donner à l'animal un lavement émollient, afin de le disposer au breuvage purgatif qu'on lui administrera le lendemain matin, & dans lequel on n'oubliera point de faire entrer l'*aquila alba*, ou le mercure doux. Selon les progrès du mal, on réitérera le breuvage, que l'on fera toujours précéder par le lavement émollient. Le cheval suffisamment évacué, on le mettra à l'usage du *crocus metallorum*, donné chaque matin dans du son (car on lui retranchera l'avoine) à la dose de demi-once, dans laquelle on mêlera d'abord trente grains d'œthiops minéral fait sans feu, que l'on augmentera chaque jour de cinq grains jusqu'à la dose de soixante ; on continuera le *crocus* & l'*œthiops* à cette même dose de soixante grains, encore sept ou huit jours, plus ou moins, selon les effets de ces médicamens : effets dont on jugera par l'inspection des parties, sur lesquelles le mal avoit établi son siège. La tisane des

Tome V.

bois est encore, dans ces sortes de cas, d'un très-grand secours ; on fait bouillir de felsepareille, squine, saffrâs, gayac, égale quantité, c'est-à-dire trois onces de chacun, dans environ quatre pintes d'eau, jusqu'à réduction de moitié ; on passe cette décoction ; on y ajoute deux onces de *crocus metallorum* ; on remue, & l'on agite bien le tout ; on humecte le son que l'on présente le matin à l'animal, avec une chopine de cette tisane que l'on charge plus ou moins proportionnellement au besoin & à l'état du malade ; & si le cheval refusoit cet aliment ainsi détrempé, on lui donneroit la boisson avec la corne. La poudre de vipère n'est pas d'une moins grande ressource : on prend des vipères desséchées, on les pulvérise, & l'on jette la poudre d'une vipère entière, chaque jour, dans le son. Souvent elle répugne au cheval : alors on la mêle avec du miel, & l'on en fait plusieurs pilules, que l'on fait avaler à l'animal.

Quant aux remèdes qu'il convient d'employer extérieurement, on ne doit jamais en tenter l'usage, que lorsque l'animal a été suffisamment évacué, & qu'on l'a tenu quelques jours à celui du *crocus* & de l'*œthiops*, ou de la tisane, ou des vipères. Jusquelà il suffit de couper le poil, dégraisser la partie malade, & il est important de laisser fluer la matière morbifique ; mais une partie de cette même matière s'étant échappée au moyen des purgatifs, & par les autres médicamens qui ont provoqué une plus abondante sécrétion de l'humeur perspirable, il est tems alors d'en venir aux remèdes externes : ceux-ci ne peuvent être suggérés que par le plus ou le moins de malignité des symptômes qui se manifestent au-dehors. Il est rare qu'après l'administration des médicamens que j'ai prescrits, ils se montrent tels qu'on les a vus ; souvent l'enflure est dissipée, la partie se dessèche d'elle-même, & il ne s'agit alors que de la laver avec du vin chaud, & de la maintenir nette & propre : quelquefois aussi on aperçoit encore un léger écoulement : dans cette circonstance il s'agit de substituer au vin dont on se servoit, de l'eau-de-vie & du savon ; & si le flux est plus considérable, on bassinera l'extrémité affectée avec de l'eau, dans laquelle on aura fait bouillir de la couperose blanche & de l'alun, ou avec de l'eau seconde ; & l'on ne craindra pas de repurger l'animal, qui parviendra à une entière guérison sans le secours de cette foule de recettes d'*eaux*, d'emmiellures, & d'onguens, vainement prescrits par M. de Soleysel, & par Gaspard Saunier.

J'ai observé qu'il peut arriver que la liaison du sabot & de la couronne commence à se détruire : alors on desséchera les *eaux* à cet endroit seul, en y mettant de l'onguent pompholix, & on les laissera fluer par-tout ailleurs, jusqu'au moment où on pourra recourir aux remèdes externes que j'ai recommandés. Il peut se faire aussi qu'ensuite des érosions & des plaies faites conséquemment à la grande acrimonie de l'humeur, les chairs surmontent : alors on se servira de legers caustiques, que l'on mêlera avec de l'ægyptiac pour les consumer, & on suivra dans le traitement la même méthode que dans celui des plaies ordinaires.

Les *eaux* qui endommagent quelquefois la queue, qui occasionnent la chute des crins dont le tronçon est garni, & qui en changent la couleur, doivent être regardées comme une humeur dartreuse, contre laquelle on procédera en employant les remèdes avec lesquels on a combattu les autres *eaux*. Cette sorte de dartre qui reconnoît les mêmes causes, est quelquefois tellement opiniâtre, que je n'ai pu la dissiper qu'en frottant tout le tronçon dont j'avois fait couper les crins avec l'onguent napolitain, après néanmoins avoir administré intérieurement les remèdes généraux & spécifiques.

D d ij

La crainte de ne pas trouver l'occasion de parler dans le cours de cet ouvrage, des arrêtes ou queues de rat, des crevasses, & de la crapaudine humorale, m'oblige à en dire un mot ici; d'autant plus que ces maladies ayant, ainsi que je l'ai remarqué, le même principe que celle sur laquelle je viens de m'étendre, ne demandent pas un traitement différent.

Le siège des arrêtes ou queues de rat est fixé sur la partie postérieure de la jambe, c'est-à-dire le long du tendon. Il en est de deux espèces : les unes sont crustacées : les autres coulantes. Les premières sont sans écoulement de matière ; les secondes se distinguent par des croûtes humides & visqueuses, qui laissent des impressions dans le tissu de la peau, d'où il découle une sérosité ou une lymphé rousâtre, âcre, & corrosive, qui ronge communément les tégumens. Ces croûtes qui rarement affectent les extrémités antérieures, & qui sont plus ou moins élevées, sont appelées, par quelques personnes, des grappes.

Les crevasses sont situées dans le pli des paturons, soit au-devant, soit au derrière de l'animal ; elles sont comme autant de gerçures ou de fentes, d'où suintent des *eaux* plus ou moins fétides, & qui sont accompagnées souvent d'enslûre & d'une inflammation plus ou moins forte. Quelques-uns les confondent avec ce que nous nommons *mules transverses* : mais l'erreur est d'autant plus excusable, que les unes & les autres ne diffèrent que par la situation ; car les dernières s'annoncent par les mêmes signes dans le pli de l'articulation du paturon avec le boulet. L'onguent pompholix succédant aux remèdes intérieurs, est un dessiccateur des plus convenables & des plus efficaces.

La crapaudine humorale naît le plus souvent de cause interne, & elle est infiniment plus dangereuse que cette forte d'ulcère que nous appelons du même nom, & qui ne provient que d'une atteinte que le cheval se donne lui-même à l'extrémité du paturon sur le milieu de cette partie, en passant & en chevalant : cette atteinte se traite de la même manière que les plaies. Quant à la crapaudine dont il est question, elle est située comme l'autre sur le devant du paturon, directement au-dessus de la couronne : d'abord on aperçoit sur cette partie une espèce de gale d'environ un pouce de diamètre, le poil tombe, & la matière qui en découle est extrêmement puante ; elle est même quelquefois si corrosive & tellement âcre, qu'elle sépare l'ongle & qu'elle provoque la chute du sabot. Voyez PIÈS. On conçoit par conséquent combien il importe d'y remédier promptement, & d'en arrêter les progrès ; ce que l'on ne peut faire qu'au moyen des médicamens ordonnés pour les *eaux*. Elle produit encore des soies ou piés de bœuf. Voyez SOIES, PIÉS, &c. (e)

EAU, chez les Joailliers, est proprement la couleur ou l'éclat des diamans & des perles. Elle est ainsi appelée, parce qu'on croyoit autrefois qu'ils étoient formés d'eau. Voyez PIERRE PRÉCIEUSE, &c.

Ainsi on dit, cette perle est d'une belle eau. Voyez PERLE. L'eau de ce diamant est trouble. Voyez DIAMANT.

Ce terme s'emploie aussi quelquefois, quoique moins proprement, pour signifier la couleur d'autres pierres précieuses. Voyez PIERRE PRÉCIEUSE, &c. Chambers.

* EAU, (donner l') *Drap. Teintur. Tann. Chapel.* Cette manière de parler est synonyme à *lustrer* ou à *apprêter*. On lustre une étoffe en la mouillant légèrement, & en la passant, soit à la presse, soit à la calandre à froid ou à chaud.

EAU, (donner une) *Plumas.* c'est passer les plumes naturellement noires dans un bain de teinture, moins pour les teindre que pour les lustrer, & leur communiquer plus d'éclat.

EAU-FORTE, (jetter l') *Relieur.* On met l'eau-forte mitigée avec trois quarts d'eau sur le veau qui couvre les livres, lorsque l'on veut faire paroître sur le veau de grosses ou petites taches, ou d'autres figures, selon que le relieur la dirige. Elle imite aussi les taches du café au lait, quand la jaspure est plus ferrée.

Les cartons & le veau étant battus, on glaire le livre ; & quand la glaire est sèche, on jette l'eau-forte par grosses ou petites gouttes. On dit, jeter l'eau-forte.

EAU DE SENTEUR, (*Distillat.*) On appelle ainsi la partie odoriférante de différentes substances, telles que l'orange, la mille-fleur, le nard, le napfé, la rose, l'œillet, &c. qui en sont extraites par la distillation ou l'infusion, ou l'expression, que les distillateurs de profession & les parfumeurs vendent, ou dont ils se servent pour donner de l'odeur à leurs marchandises. Voyez l'article DISTILLATION.

EAUSE, (*Géog. mod.*) ville d'Armagnac en Gascogne. C'est la capitale de l'Eausan. Long. 17. 42. lat. 43. 56.

E B

EBARBER, v. act. *terme de Fondateur de caractères d'Imprimerie* ; c'est ôter avec un canif les bavures qui s'échappent quand le moule où l'on a fondu la lettre n'est pas exactement fermé, & que le visiteur content de la fonte de la lettre en a fait la rompure, c'est-à-dire qu'il a assez paré le jet de la lettre qui n'y tient que par un petit lien gros à peine d'une demi-ligne. Lorsque la lettre a été ébarbée, on l'écrene, si elle est de nature à être écrenée. Voyez ECRENER ; voyez aussi les Planches du Fondateur de caractères.

EBARBER, en *terme de Doreur*, c'est ôter les parties superflues qui excèdent le relief d'une pièce d'ouvrage. On ébarbe à la lime. Voyez LIME.

* EBARBER, (*Manufact. en drap.*) c'est couper au ciseau les grands poils qui excèdent les bords des lifices à toutes les étoffes en laine qui les ont étroites. On donne cette façon aux étoffes en blanc avant la teinture ; on ne la donne aux autres qu'au sortir de la presse : c'est communément l'ouvrage des garçons drapiers.

EBARBER, (à la Monnoie) c'est couper ou unir à-peu-près les lames brutes, après qu'elles sont refroidies & sorties des moules ; on se sert de serpes pour emporter les parties qui bavent le long des lames lors de la fonte.

EBARBER, *terme de Papeterie* ; c'est rogner légèrement avec de gros ciseaux les mains de papier, avant que de les emballer par rames. Voyez PAPIER.

EBARBOIR, f. m. (*Chauderonnerie, & autres Arts où le terme & l'opération d'ébarber ont lieu.*) petit instrument de fer un peu courbe par le bout & très-tranchant, à l'usage des droïneurs ou des petits chaudronniers qui courent la campagne. Ils s'en servent pour ébarber les cuillères & les tialières d'étain qu'ils fondent dans des moules de fer qu'ils portent avec eux. Voyez CHAUDRONNIER.

EBARBURES & REBARBES, f. f. pl. (*Gravure en cuivre.*) Ce sont de petites levres qui se forment sur la planche à chaque coup de burin que donne le graveur, & qu'il abat de tems en tems avec le ventre d'un burin tranchant.

EBAROI, adj. (*Marine.*) Vaisseau ébaroui se dit d'un bâtiment qui pour avoir été exposé trop longtemps aux grandes sécheresses & à l'ardeur du soleil, se trouve assez desséché pour que les bois travaillent, & que les bordages en se retirant fassent entr'ouvrir les coutures. Pour éviter cet inconvénient, on fait jeter beaucoup d'eau de tous côtés pour bien mouiller & abreuver les bois. (Z)

* EBAUCHE, ESQUISSE, f. f. *termes techniques*

L'*ébauche* est la premiere forme qu'on a donnée à un ouvrage; l'*esquisse* n'est qu'un modele incorrect de l'ouvrage même qu'on a tracé légèrement, qui ne contient que l'esprit de l'ouvrage qu'on se propose d'exécuter, & qui ne montre aux connoisseurs que la pensée de l'ouvrier. Donnez à l'*esquisse* toute la perfection possible, & vous en ferez un modele achevé. Donnez à l'*ébauche* toute la perfection possible, & l'ouvrage même sera fini. Ainsi quand on dit d'un tableau, *j'en ai vu l'esquisse*, on fait entendre qu'on en a vu le premier trait au crayon que le peintre avoit jeté sur le papier; & quand on dit, *j'en ai vu l'ébauche*, on fait entendre qu'on a vu le commencement de son exécution en couleur, que le peintre en avoit formée sur la toile. D'ailleurs le mot d'*esquisse* ne s'emploie guere que dans les Arts où l'on passe du modele à l'ouvrage; au lieu que celui d'*ébauche* est plus général, puisqu'il est applicable à tout ouvrage commencé, & qui doit s'avancer de l'état d'*ébauche* à l'état de perfection. *Esquisse* dit toujours moins qu'*ébauche*, quoiqu'il soit peut-être moins facile de juger de l'ouvrage sur l'*ébauche* que sur l'*esquisse*. Voyez ESQUISSE.

EBAUCHE, en *Architecture*; c'est la premiere forme qu'on donne à un quartier de pierre ou à un bloc de marbre avec le ciseau, après qu'il est dégrossi à la scie & à la pointe, suivant un modele ou un profil. C'est aussi un petit modele de terre ou de cire taillé au premier coup avec l'ébauchoir, pour en voir l'effet avant de le terminer. (P)

EBAUCHE, *ébauches en Gravure*, c'est l'action de préparer & de mettre par masses les ouvrages de gravure au premier trait de burin. Voyez MASSES.

EBAUCHE, *ébaucher en Peinture*, c'est disposer avec des couleurs les objets qu'on s'est proposé de représenter dans un tableau, & qui sont déjà dessinés sur une toile imprimée, sans donner à chacun le degré de perfection qu'on se croit capable de leur donner, en les finissant. Les peintres *ébauchent* plus ou moins arrêté; il y en a qui ne font qu'un léger lavis de couleur & de térébenthine, ou même de grisaille ou camayeu. Les Sculpteurs disent aussi, *ébaucher une figure, un bas-relief*. (R)

EBAUCHER, v. act. en terme d'*Epinglier* fabriquant d'aiguilles pour les Bonnetiers, est l'action d'aiguiser en pointe avec une lime rude l'aiguille du côté seulement où l'on fera le bec. Voyez BEC.

EBAUCHER, en terme d'*Epinglier*, c'est l'action de dégrossir la pointe d'une épingle sur une meule taillée en gros, pour la préparer à recevoir le degré de finesse qui lui est propre. Voyez la figure dans la I. Planche de l'*Epinglier*. On voit, même Planche, le tourneur qui fait tourner la meule par le moyen d'une grande roue sur laquelle & sur la poulie de la meule passe une corde sans fin. Voyez la figure de la meule représentée en particulier dans la Planche du Cloutier d'épingles.

EBAUCHER, en terme d'*Eventailiste*, c'est peindre d'une couleur un peu plus légère que celle dont on s'est servi pour couler; ou plutôt c'est former les premieres ombres. Voyez PEINTURE.

EBAUCHER, chez les *Filassiers*, se dit de la premiere façon qu'on donne à la filasse, en la faisant passer sur un seran dont les pointes sont fort grosses, & que l'on nomme *ébauchoir* de l'usage qu'on en fait; on donne d'abord cette préparation à la filasse pour commencer à fendre les pattes, & la faire passer successivement sur des serans plus fins.

EBAUCHER, c'est, en terme de *Formier*, l'action de dégrossir ou d'enlever du bois encore en bloc le plus gros, & lui donner la premiere apparence de forme.

EBAUCHER, en terme de *Lapidaire*, c'est donner la premiere façon aux pierres & aux crysiaux bruts

& grossiers sur une roue de plomb hachée, pour les préparer à être taillées dans la forme qu'on veut leur faire prendre.

EBAUCHER, en terme de *Planeur*, désigne proprement l'action d'éteindre les coups de tranche des marteaux à forger, de tracer les bouges, marlies, &c. de les dégager, & de donner à la piece en gros la forme qu'elle doit avoir après sa perfection. Voy. BOUGES, MARLIES, &c.

EBAUCHOIR, f. m. (*Arts mécaniq.*) outil commun à tous les ouvriers qui ébauchent leurs ouvrages, avant que de les finir.

EBAUCHOIR des *Charpentiers*, est un ciseau à deux biseaux qui leur sert à ébaucher les mortoises, les pas, les embrevemens. Voyez la Planche des outils du *Charpentier*.

EBAUCHOIR, c'est un seran que les *Filassiers* appellent ainsi, parce que ses dents assez rases & grossières ne sont propres qu'à ébaucher ou donner la premiere façon au chanvre. Voyez l'article SERAN, l'article CHANVRE, & les Planches du *Cordier*.

EBAUCHOIR, c'est une espece de ciseau à manche dont se servent les sculpteurs qui travaillent en stuc & en plâtre, pour ébaucher leurs ouvrages. Voyez l'article STUCCATEUR, & la Planche de Stuc, fig. 4.

EBAUCHOIRS, outils de *Sculpture*; ce sont de petits morceaux de bois ou de buis, qui ont environ sept à huit pouces de long; ils vont en s'arrondissant par l'un des bouts, & par l'autre ils sont plats & à onglets. Il y en a qui sont unis par le bout, qui est onglet, & ils servent à polir l'ouvrage; les autres ont des ondes ou dents. On les appelle *ébauchoirs bretelés*; ils servent à breter la terre. Voyez les Planches de *Sculpture*.

EBE ou JUSSANT, f. m. (*Marine*.) il se dit du mouvement des eaux lorsque la mer descend, & qu'elle reflue. (Z)

EBENE, f. m. (*Hist. nat.*) est une sorte de bois qui vient des Indes, excessivement dur & pesant, propre à recevoir le plus beau poli; c'est pour cela qu'on l'emploie à des ouvrages de mosaïque & de marqueterie, &c. Voyez BOIS, MOSAÏQUE, &c.

Il y a trois sortes d'ébenes; les plus en usage parmi nous, sont le noir, le rouge & le vert: on en voit de toutes ces especes dans l'île de Madagascar, où les naturels du pays les appellent indifféremment *hazon mainzhi*, c'est-à-dire *bois noir*. L'île de Saint-Maurice, qui appartient aux Hollandois, fournit aussi une partie des ébenes qu'on emploie en Europe.

Les auteurs & les voyageurs ne sont point d'accord sur l'arbre dont on tire l'ébene noir; suivant quelques-unes de leurs observations, on pourroit croire que c'est une sorte de palmier. Le plus digne de foi est M. de Flacourt, qui a résidé pendant plusieurs années à Madagascar en qualité de gouverneur. Il nous assure que cet arbre devient très-grand & très-gros; que son écorce est noire, & ses feuilles semblables à celles de notre myrte, d'un verd-brun foncé.

Tavernier nous atteste que les habitants des Isles ont soin d'enterrer leurs arbres lorsqu'ils sont abattus, pour les rendre plus noirs. Le P. Plumier parle d'un autre arbre d'ébene noir qu'il a découvert à Saint-Domingue, & qu'il appelle *spartium portulacæ foliis aculeatum ebeni materia*. L'île de Candie produit aussi un petit arbrisseau connu des Botanistes sous le nom d'*ebenus cretica*.

Plin & Dioscorides disent que le meilleur ébene vient d'Éthiopie, & le plus mauvais, des Indes; Théophraste préfère au contraire celui des Indes. De toutes les couleurs d'ébenes, le noir est le plus estimé. L'ébene le plus beau est noir comme jayet,

fans veine & fans-écorce, très-pesant, astringent, & d'un goût âcre.

Son écorce infusée dans de l'eau, est, dit-on, bonne pour la pituite & les maux vénériens; c'est ce qui a fait que Matthiolus a pris le guaiac pour une sorte d'*ebene*. Lorsqu'on en met sur des charbons allumés, il s'en exhale une odeur agréable. L'*ebene* verd prend aisément feu, parce qu'il est gras: lorsqu'on en frotte une pierre, elle devient brune. C'est de ce bois que les Indiens font les statues de leurs dieux & les sceptres de leurs rois. Pompée est le premier qui en ait apporté à Rome, après avoir vaincu Mithridate. Aujourd'hui que l'on a trouvé tant de manières de donner la couleur noire à des bois durs, on employe moins d'*ebene* qu'autrefois.

L'*ebene* verd se trouve à Madagascar, à Saint-Maurice, dans les Antilles, & sur-tout dans l'île de Tobago. L'arbre qui le produit est très-touffu; ses feuilles sont unies, & d'un beau verd: sous sa première écorce il y en a une seconde, blanche, de la profondeur de deux pouces; le reste, jusqu'au cœur, est d'un verd foncé, tirant sur le noir: quelquefois on y rencontre des veines jaunes. L'*ebene* ne sert pas seulement aux ouvrages de mosaïque, on l'employe encore dans la teinture, & la couleur qu'on en tire est un très-beau verd.

Quant à l'*ebene* rouge, appelée aussi *grenadille*, on n'en connoît guere que le nom.

Les Ebénistes, les Tabletiers, &c. font souvent passer pour de l'*ebene* le poirier & d'autres bois, en les ébénant ou leur donnant la couleur noire de l'*ebene*. Pour cet effet ils se servent d'une décoction chaude de noix de galle, de l'encre à écrire, d'une brosse rude, & d'un peu de cire chaude qui fait le poli; d'autres se contentent de les chauffer ou brûler. *Dict. de Comm. de Trévoux, & Chambers.*

EBENE FOSSILE, (*Hist. nat.*) Agricola & quelques autres Naturalistes ont donné ce nom à une espèce de terre alumineuse fort noire, à cause de sa ressemblance avec le bois d'*ebene*. Peut-être aussi est-ce une espèce de terre bitumineuse, analogue au jayet. (—)

EBENFORT, (*Géog. mod.*) ville de l'archiduché d'Autriche en Allemagne.

EBÉNISTE, f. m. Menuisier qui travaille en *ebene*. On donne le même nom à ceux qui font des ouvrages de rapport, de marqueterie & de placage, avec l'olivier, l'écaille & autres matières.

Ces matières coupées ou sciées par feuilles, sont appliquées avec de la bonne colle d'Angleterre sur des fonds faits de moindres bois, où elles forment des compartimens. Voyez MARQUETERIE.

Quand les feuilles sont plaquées, jointes & collées, on laisse la besogne sur l'établi; on la tient en presse avec des goberges, jusqu'à ce que la colle soit bien sèche. Les goberges sont des perches coupées de longueur, dont un bout porte au plancher, & dont l'autre est fermement appuyé sur la besogne avec une cale ou coin mis entre l'ouvrage & la goberge.

Les Ebénistes se servent des mêmes outils que les autres Menuisiers; mais comme ils employent des bois durs & pleins de nœuds, tels que les racines d'olivier, de noyer & autres, qu'ils appellent *bois rustiques*, ils ont des rabots autrement disposés que dans la Menuiserie ordinaire, qu'ils accommodent eux-mêmes selon qu'ils en ont besoin; ils en font dont le fer est demi-couché, d'autres où il est debout, & d'autres dont les fers ont des dents. Lorsqu'ils travaillent sur du bois rude, ils se servent de ceux dont le fer est à demi-couché: si le bois est extraordinairement rude & dur, ils employent ceux dont le fer est debout; & lorsque la dureté du bois est si excessive qu'ils craignent de l'éclater, ils se servent de ceux qui ont de petites dents, comme

des limes ou truelles bretées, afin de ne faire que comme limer le bois, ce qui sert aussi à le redresser.

Lorsqu'ils ont travaillé avec ces fortes d'outils, ils en ont d'autres qu'ils nomment *racloirs*, qui s'affutent sur une pierre à huile; ils servent à emporter les raies ou bretures que le rabot debout & celui à dents ont laissées, & à finir entièrement l'ouvrage. *Dict. de Comm. & Chambers.*

EBERBACH, (*Géog. mod.*) ville du palatinat du Rhin, sur le Neckre en Allemagne.

EBERSTEIN, (*Géog. mod.*) partie de la Souabe en Allemagne; elle a titre de comté: le château d'*Eberstein* en est le chef-lieu.

EBIONITES, f. m. pl. (*Théolol.*) anciens hérétiques qui parurent dans le premier siècle de l'Eglise, & qui entr'autres choses nioient la divinité de J. C. Voyez ARIENS. La plus commune opinion est que leur chef s'appelloit *Ebion*, & qu'ils en ont tiré leur nom: ils parurent vers l'an 75 de J. C.

Selon quelques-uns, le mot *Ebionites* vient du mot hébreu *ebion*, qui signifie *pauvre*, & fut donné à ces hérétiques à cause des idées basses qu'ils avoient de J. C. étymologie un peu forcée.

Les *Ebionites* se disoient disciples de S. Pierre, & rejettoient S. Paul, sur ce qu'il n'étoit pas Juif d'origine, mais un Gentil prosélyte. Ils observoient, comme les fideles, le dimanche, donnoient le baptême & consacroient l'Eucharistie, mais avec de l'eau seule dans le calice. Ils soutenoient que Dieu avoit donné l'empire de toutes choses à deux personnages, au Christ & au diable; que le diable avoit tout pouvoir sur le monde présent, le Christ sur le siècle futur; que le Christ étoit comme l'un des anges, mais avec de plus grandes prérogatives; que Jésus étoit né de Joseph & de Marie par la voie de la génération, & qu'ensuite, à cause de ses progrès dans la vertu, il avoit été choisi pour fils de Dieu par le Christ, qui étoit descendu en lui d'en-haut en forme de colombe. Ils ne croyoient pas que la foi en Jésus-Christ fût suffisante pour le salut, sans les observances légales, & se servoient de l'évangile de S. Matthieu, qu'ils avoient tronqué, sur-tout en retranchant la généalogie. Ils retranchoient aussi divers autres endroits des Ecritures, & rejettoient tous les prophètes depuis Josué, ayant en horreur les noms de David, Salomon, Isaïe, Ezéchiel, Jérémie, &c. ce qui, pour le dire en passant, prouve combien ils étoient différens des Nazaréens, avec lesquels on les a quelquefois confondus; car les Nazaréens recevoient comme Ecritures-saintes tous les livres contenus dans le canon des Juifs. Enfin les *Ebionites* adoroient Jérusalem comme la maison de Dieu: ils obligeoient tous leurs sectateurs à se marier, même avant l'âge de puberté, & permettoient la polygamie. Fleuri, *hist. ecclési.* tome I, liv. II. tit. xliij. pag. 236 & suiv. (G)

EBIZELER, dans l'Horlogerie & les autres arts mécaniques, signifie la même chose que *chamfriner*. Voyez CHAMFRINER.

EBOTTER, est le même qu'*éteter*. Voy. ETETER.

EBOULER, v. act. & neut. (*Jardin.*) se dit d'une terrasse, d'un mur ou d'une berge de terre tombée faute de soutien ou de bonne construction. (K)

* EBOUGEUSE, f. f. (*Manuf. en laine.*) femme qu'on employe dans ces manufactures, à ôter avec des pincettes de fer, les nœuds, pailles & bourats qui se trouvent aux étoffes au sortir du métier.

EBOURGEONNER, v. act. (*Jardin.*) L'ébourgeonnement est l'art de supprimer avec autant d'économie que de connoissance, les bourgeons superflus d'un arbre, pour lui donner une belle forme, contribuer à sa santé & à sa fertilité: c'est le but de l'ébourgeonnement.

C'est encore par le moyen de l'ébourgeonnement

qu'on ôte la confusion des branches d'un arbre pour le foulager, pour lui faire rapporter de plus beaux fruits, de meilleur goût, & pour le faire durer plus long-tems.

La Quintinie veut qu'on *ébourgeonne* les buissons comme les arbres d'espalier & de contr'espalier.

On ne doit *ébourgeonner* les arbres que quand les bourgeons ont environ un pié de long, pour laisser aux arbres jeter leur feu, pour ainsi dire, & *amuser la sève*; sans cette précaution l'ébourgeonnement est nuisible aux arbres.

Il faut couper avec la serpette, tout près de l'écorce, les bourgeons; ce qui fait aller de pair cette opération avec la taille. Ceux qui cassent avec les doigts & arrachent les bourgeons, laissant de petites esquilles, & faisant des plaies inégales à chaque endroit, occasionnent l'arrivée de la gomme aux fruits à noyau, ce qui cause leur perte certaine.

L'ébourgeonnement doit toujours être accompagné du palissage, il n'y a que les mauvais jardiniers qui en usent autrement. On doit *ébourgeonner* tout ce qui pousse par-devant & par-derrrière un arbre, pour le faire jeter des deux côtés. Les branches chiffonnes, celles de faux bois, font du nombre de celles qu'on doit *ébourgeonner*, à moins qu'il n'y ait une nécessité d'en laisser quelques-unes pour garnir l'arbre.

Si l'on faisoit réflexion à la quantité de branches que l'on coupe à un arbre, soit en le taillant, soit en l'*ébourgeonnant*, & en retranchant les branches de devant & de derrière à chaque pousse, on verroit qu'on en supprime au moins les trois quarts. Si donc à cette prodigieuse suppression de tant de parties d'un arbre, on joint encore celle des extrémités de tous les rameaux, il sera impossible qu'ils s'allongent: c'est le moyen de les faire souvent avorter, ou du moins de les rendre stériles.

Ces rameaux ainsi ménagés prennent de l'étendue, & procurent au centuple ce qu'ils ont coûtume de donner.

Il faut donc, en ôtant aux arbres toutes les branches de devant & de derrière, qui font la moitié d'eux-mêmes, les dédommager, en leur laissant pousser par les côtés les rameaux dans toute leur longueur, & les étendant suivant la force des arbres.

Quand on ôte à la sève les vaisseaux & les réci-piens qui sont les instrumens de son ressort & de son jeu, on lui ôte les moyens d'agir, & il faut nécessairement que la disette ou la mortalité suivent d'un pareil traitement.

Par le moyen de l'allongement des branches des côtés, on répare en quelque sorte, & autant qu'il est possible, ce qu'on est forcé de couper aux arbres par-devant & par-derrrière.

On doit *ébourgeonner* les vignes, alors ce mot doit s'entendre autrement que pour les arbres fruitiers: on *ébourgeonne* les vignes, non-seulement quand on supprime les bourgeons surnuméraires, mais encore quand on arrête par-en-haut les bourgeons. Il en est de même quand on détache en cassant les faux bourgeons qui poussent d'ordinaire à chaque nœud à côté des yeux, à commencer par le bas. (K)

EBOUZINER, en *Architecture*, c'est ôter d'une pierre ou d'un moilon, le *bouzin*, le tendre, les moies, & l'atteindre avec la pointe du marteau jusqu'au vif. (P)

EBRAISOIR, f. m. terme de *Chauff.* & d'autres ouvriers de la même espèce; espèce de pelle de fer dont on se sert pour tirer la braise des fourneaux; quand on veut en diminuer le feu, ou conserver la braise qui s'y consumeroit sans effet: on employe aussi le même instrument à attiser les bois, dont la flamme se réveille quand on en détache les charbons.

EBRANCHE, adj. (*Jardin.*) il se dit d'un arbre qui a une branche rompue, ou à qui l'on a coupé une branche. L'arbre est *ébranché*, lorsque la branche qui manque a été détruite par accident ou par la main du jardinier.

EBRANCHE, adj. en terme de *Blason*, se dit d'un arbre dont on a coupé les branches.

Dorgello en Westphalie, d'or à deux troncs d'arbre *ébranchés*, arrachés & écotés de fable en deux pals.

EBRASEMENT, f. m. (*Coupe des pierres.*) élargissement intérieur des côtés du jambage d'une porte ou d'une fenêtre. Les portes des anciennes églises de Paris & de Reims sont *ébrasées* en-dehors. (D)

* EBRANLER, verbe act. c'est par des secousses répétées communiquer du mouvement, & faciliter le déplacement d'un ou de plusieurs corps fortement arrêtés par des obstacles: il se dit aussi au figuré. On *ébranle* un homme fort; on *ébranle* un rocher. Dans cette métaphore l'effet des moyens moraux est comparé à celui des moyens physiques.

EBRANLER UN CHEVAL, (*Manège.*) terme qui n'est pas généralement adopté, & qui ne fauroit être regardé comme un des mots propres de l'art: quelques écuyers l'employent le plus souvent, relativement aux chevaux qu'ils mettent entre les piliers, soit qu'ils commencent à les faire ranger & mouvoir de côté & d'autre; soit qu'ensuite de cette première leçon, & après les avoir insensiblement fait donner dans les cordes, ils les attaquent légèrement de la chambrière, pour en tirer quelque tems de piaffer. Ceux-là pratiquent bien, parce qu'ils pratiquent avec ordre & avec douceur. J'en ai connu que l'on regardoit comme de grands hommes, sans doute parce qu'on en jugeoit par le rang qu'ils tenoient, qui débutoient en les assommant de coups, qui les gendarmoient, les estrapassoient, & en forçoient les reins & les jarrets, ne prétendant néanmoins que les *ébranler* par ce moyen. Voy. PILIERS. (e)

EBRASER, v. act. (*Architecture.*) c'est élargir en dedans la baie d'une porte ou d'une croisée, depuis la feuillure jusqu'au parpain du mur, en sorte que les angles de dedans soient obtus: latin, *explicare*. Les ouvriers disent *embraiser*. (P)

EBRBUHARITES ou EBIBUHARIS, f. m. pl. (*Hist. mod.*) sorte de religieux mahométans, ainsi nommés d'Ebrbuhar ou Ebibuhar leur chef. Ils sont grands contemplatifs, & passent presque toute leur vie dans leurs cellules à se rendre dignes de la gloire céleste, par un grand détachement des biens du monde, & par des mœurs fort austères. La pureté de leur ame les rend, disent-ils, le saint lieu de la Mecque aussi présent dans leur cellule, que s'ils en faisoient réellement le pèlerinage, dont ils se dispensent sous ce prétexte; ce qui les fait regarder comme des hérétiques par les autres Musulmans, chez qui le voyage de la Mecque est un des principaux moyens de salut. Ricaut, de l'Empire Ottoman. (G)

EBRE, (*Géog. mod.*) fleuve qui a sa source dans les montagnes de Santillane, sur les confins de la vieille Castille en Espagne; traverse l'Arragon & la Catalogne, & se jette dans la Méditerranée au-dessus de Tortose.

* EBRETAUDER, v. act. (*Drap.*) terme usité dans les manufactures de Normandie: c'est tondre une étoffe de laine en première voie, ou façon, ou coupe; car on dit l'un ou l'autre indistinctement.

EBREUIL, (*Géogr. mod.*) ville d'Auvergne en France; elle est sur la Scioule. Long. 20. 40. latit. 46. 5.

EBRILLADE, f. f. (*Manège.*) terme imaginé par Salomon de la Broue, le premier écuyer français

qui ait écrit sur la science du Manège. Il l'a employé pour exprimer le mouvement desordonné du cavalier qui tenant une rêne dans chaque main, n'agit que par secousse avec l'une ou l'autre de ces rênes, lorsqu'il veut retenir son cheval, ou plus communément lorsqu'il entreprend de le tourner. On conçoit que la barre sur laquelle se transmet l'impression de cet effort dur & subit, ne peut en être que vivement endommagée. Ce mot, dont la signification est restreinte à ce seul sens, a vieilli, ainsi que beaucoup d'autres : il est rarement usité parmi nous. Ce n'est pas que la main de nos piqueurs, & même celle de nombre d'écuyers qui pratiquent de nos jours, soit plus perfectionnée & moins cruelle que celle des piqueurs & des maîtres qui étoient contemporains de la Broue ; mais nous nous servons indifféremment du terme de *facade*, qu'il n'a néanmoins appliqué que dans le cas de la secousse des deux rênes ensemble, pour désigner toute action soudaine, brutale & non mesurée, capable d'égarer une bouche, ou tout au moins de falsifier l'appui ; soit qu'elle parte d'une main seule, soit qu'elle soit opérée par toutes les deux à la fois. Après ce détail, on trouvera peut-être singulier que plusieurs auteurs, & la Broue lui-même, aient conseillé de recourir aux *ébrillades*, comme à un châtiment très-propre à corriger le cheval dans une multitude d'occasions. (e)

EBROUEMENT, f. m. (*Manège*.) mouvement convulsif produit par l'irritation de la membrane pituitaire, soit en conséquence de l'acrimonie du mucus, soit ensuite de l'impression de certaines odeurs fortes, ou de certains médicamens que nous nommons *errines*.

Il ne peut & ne doit être véritablement comparé qu'à ce que nous appellons, relativement à l'homme, *éternuement*.

Aristote a recherché pourquoi de tous les animaux, celui qui étternue le plus souvent est l'homme. *Probl. sect. x. probl. 49. ibid. sect. xxxiiij. probl. 11.*

Cette même question a excité la curiosité d'Aphrodisee, *liv. I. prob. 144.*

Schoock, après avoir réfléchi sur la difficulté de désigner positivement les animaux dans lesquels cette sorte de convulsion a lieu, nomme les chiens, les chats, les brebis, les bœufs, les ânes, les renards, & les chevaux.

Quoi qu'il en soit, la comparaison de l'*ébrouement* & de l'*éternuement* me paroît d'autant plus juste, que le mécanisme de l'un & de l'autre n'a rien de dissemblable. D'abord la poitrine de l'animal est fortement dilatée, il inspire une grande quantité d'air ; mais cet air bientôt chassé, sort avec véhémence & avec impétuosité, en balayant les fosses nazales, & en emportant avec lui la mucosité qu'il rencontre sur son passage. Or je dis que les particules âcres du mucus, des ptarmiques, ou des corps odorans qui suscitent ce mouvement convulsif, appliquées sur le nerf nasal, y font une impression dont participent l'intercostal & le vague, & conséquemment tous les nerfs qui se distribuent aux muscles de la respiration. Ces nerfs agités, les uns & les autres de ces muscles se contractent, les inspireurs entrent les premiers en contraction ; de-là la dilatation subite & extraordinaire du thorax, dilatation qui est promptement suivie d'un resserrement violent : car les expirateurs, dont les nerfs toujours irrités augmentent la résistance, l'emportent bientôt sur les premiers, pressent le diaphragme, & compriment tellement les poumons, que l'air est expulsé avec une violence considérable. Il est vrai que la contraction & l'effort ne sont pas toujours aussi grands ; mais l'une & l'autre sont proportionnés à l'action des corps qui ont sollicité les nerfs : suivant la vivacité de cette action, le jeu des muscles sera plus ou moins sensible.

On ne doit pas confondre, au surplus, avec l'*ébrouement* proprement dit, cette expiration plus marquée qu'à l'ordinaire, & qui se manifeste dans certains chevaux à la vue de quelques objets qui les effrayent, à l'approche de quelques odeurs qu'ils craignent, ou lorsqu'ils sont enfin extrêmement animés ; ce qui est parfaitement exprimé dans la traduction & dans le commentaire de Castalio sur le texte du livre de Job, *ch. xxxjx.* de la conduite admirable de Dieu dans les animaux : *cum terror fit ejus nasibus decorus* ; à quoi il ajoute, *ad formidabilia fumat generosè nasibus, nihil formidans*. Munster & Mercier n'ont admis aucune différence entre l'*ébrouement* & l'expiration dont il s'agit. Le premier, que quelques-uns envisagent comme un des hommes les plus versés dans la langue hébraïque, traduit de cette manière le même passage hébreu, *virtus narium ejus*, & il l'explique ensuite en disant, *id est fremitus & sternutatio ejus*. Le second l'interprete dans sa glose, de façon à nous prouver qu'il ne distingue pas seulement l'*ébrouement* du hennissement : *vehemens sonitus quem sternutans edit, terrorem affert omnibus qui audiunt*. Il est certain néanmoins que plus un cheval est recherché, plus il a de l'ardeur, plus la respiration est forte & fréquente en lui ; & cette fréquence occasionnant dans les nazaux une plus vive collision de l'air, il expire avec bruit, il souffle : mais l'*ébrouement* n'est point réel. L'expiration est-elle plus remarquable à la vue d'un objet qui lui inspire de la crainte, l'émotion donnera lieu à une contraction dans laquelle on trouvera la raison de cette expiration augmentée : que si certaines odeurs l'occasionnent, ce n'est que parce que l'animal, par un instinct naturel, cherche à éloigner de lui les choses qui peuvent lui procurer une sensation nuisible ou désagréable.

L'*ébrouement* est un signe favorable dans un cheval qui touffe, voyez **POUSSIF** ; & dans les chevaux qui jettent, voyez **GOURME**, **FAUSSE GOURME**, **MORVE**. (e)

EBROUER, (s') *Manège* ; voyez **EBROUEMENT**.

EB SOM, (SEL DE) *Chimie & Matière médicale* ; c'est un sel vitriolique à base terreuse auquel un sel de cette nature retiré de la fontaine d'*Ebsom* en Angleterre, a donné son nom. On distribue dans les différentes parties de l'Europe, sous le nom de *sel d'Ebsom*, des sels de ce genre qui se ressemblent par plusieurs propriétés communes, mais qui diffèrent entr'eux par quelques caractères particuliers, mais moins essentiels. Nous parlerons de tous ces sels, de leurs qualités communes & de leurs différences dans un article destiné aux sels vitrioliques en général, que nous placerons après l'article **VITRIOL**. Voyez cet article.

EBULLITION, **EFFERVESCENCE**, **FERMENTATION**, (*Gramm. & Chimie*.) Ces trois mots ne sont point synonymes, quoiqu'on les confonde aisément. M. Homberg est un des premiers qui en a expliqué la différence, & qui en a fait l'exacte distinction.

On appelle en Chimie *ébullition*, lorsque deux matières en se pénétrant font paroître des bulles d'air, comme il arrive dans les dissolutions de certains sels par les acides.

On nomme *effervescence*, lorsque deux matières qui se pénètrent produisent de la chaleur, comme il arrive dans presque tous les mélanges des acides & des alkalis, & dans la plupart des dissolutions minérales.

On appelle enfin *fermentation*, lorsque dans un mixte il se fait naturellement une séparation de la matière sulphureuse avec la saline, ou lorsque par la jonction de ces deux matières il se compose naturellement un autre mixte.

Puisqu'ils

Puisqu'il y a, suivant les expériences de l'illustre Boyle, des *ébullitions*, même assez violentes, sans aucune chaleur, dont quelques-unes bien loin de s'échauffer, se refroidissent considérablement pendant l'*ébullition*, comme il arrive dans le mélange d'huile de vitriol & du sel armoniac, & que d'un autre côté il se trouve des *effervescences* très-considérables sans aucune *ébullition*, comme dans le mélange de l'huile de vitriol & de l'eau commune; il résulte que les *ébullitions* & les *effervescences* sont distinctes, & ne sont pas non plus des *fermentations*; parce que le caractère de la *fermentation* consiste dans une séparation naturelle de la matière sulphureuse d'avec la saline, ou dans une conjonction naturelle de ces deux matières, laquelle est souvent accompagnée d'*effervescence*: ce qui s'observe particulièrement lorsque la matière sulphureuse, aussi-bien que la saline, sont dans un haut degré de raréfaction.

Cependant la raison pourquoi on a confondu ces trois actions sous le nom de *fermentation*, est que les *fermentations* s'échauffent ordinairement, en quoi elles ressemblent aux *effervescences*, & qu'elles sont presque toujours accompagnées de quelque gonflement, en quoi elles ressemblent aux *ébullitions*. Art. de M. le Chevalier DE JAU COURT.

EBULLITION, f. f. (*Physique.*) est l'état de l'eau ou de toute autre fluide que la chaleur fait bouillir. Voyez BOUILLIR & EFFERVESCENCE.

Si l'eau bout dans un pot ouvert, elle a la plus grande chaleur qu'elle puisse recevoir, lorsqu'elle est comprimée par le poids de l'atmosphère. La chaleur de l'eau est indépendante de la violence de l'*ébullition* & de sa durée; l'eau moins comprimée par l'atmosphère bout plutôt, & elle bout fort vite dans le vuide. L'eau qui bout dans un pot ouvert reçoit ordinairement une chaleur de deux cents douze degrés au thermometre de Fahrenheit. Plus l'air est pesant, plus il faut que l'eau soit chaude pour bouillir. Ledessous d'un chauderon où l'eau bout est beaucoup moins chaud, qu'il ne l'est au moment où l'eau cesse de bouillir.

A l'égard de la cause de l'*ébullition*, nous avons rapporté historiquement au mot BOUILLIR celle que les physiciens en donnent ordinairement, & qu'ils attribuent à l'air qui se dégage des particules de l'eau; mais d'autres physiciens rejettent cette cause, & croient que l'*ébullition* vient des particules de l'eau même, qui sont changées par l'action du feu en vapeur très-dilatée, & qui s'élèvent du fond du vase à la surface. Voici en substance les raisons de leur opinion. 1°. L'*ébullition* se fait dans la machine du vuide, lorsqu'on y fait chauffer de l'eau auparavant purgée d'air. Ce n'est donc point l'air qui la produit; c'est dans ce cas la chaleur qui raréfie l'eau: ce sont les termes de M. Musschenbroek, §. 879 de ses *essais de Phys.* 2°. L'eau ne cesse point de bouillir qu'elle ne soit évaporée; or comment peut-on concevoir que l'air renfermé dans l'eau, & qui en fait au plus la trentième partie, puisse suffire à toute cette *ébullition*? 3°. Quoique les liqueurs ne contiennent pas toutes la même quantité d'air, toutes paroissent bouillir également. 4°. Plus l'eau est libre de s'évaporer, c'est-à-dire plus le vase dans lequel on la met est ouvert, moins elle soutient de degrés de chaleur sans bouillir. 5°. Plus une liqueur est subtile, & par conséquent facile à réduire en vapeur, moins il faut de chaleur pour la faire bouillir. Ainsi l'esprit-de-vin bout à une moindre chaleur que l'eau, & l'eau à une moindre chaleur que le mercure. Voy. tout cela plus en détail dans les *mém. & l'hist. de l'académ.* 1748. Voyez aussi DIGESTEUR & VAPEUR. La plus forte preuve (ajoute-t-on) qu'on allègue en faveur de l'opinion commune sur la cause de l'*ébullition*, est le phénomène de l'éolipyle; mais les

Tome V.

partisans de l'opinion dont nous rendons compte ici, prétendent dans leur système expliquer ce phénomène, du moins aussi-bien. Voyez EOLIPYLE. Encore une fois nous ne sommes ici qu'historiens, ainsi que dans la plupart des explications physiques que nous avons rapportées ou que nous rapporterons par la suite dans ce Dictionnaire. (O)

EBULLITION, (*Medecine.*) petites tumeurs qui se forment & s'élèvent sur la surface du corps en très-peu de tems; on les attribue ordinairement à l'effervescence du sang: c'est ce qui fait appeler cette éruption cutanée, *ébullition de sang*. Elles sont de différente espèce, & demandent par conséquent différents traitemens. Voyez EFFLORESCENCE, ERUPTION, EXANTHEME. (d)

EBULLITION, (*Manège & Maréchallerie.*) maladie légère que l'on nomme encore dans l'homme *échauboules*, *pustules sudorales*.

Elle se manifeste dans les chevaux par des élevures peu considérables, & qui sont simplement accompagnées de démangeaison. Ces élevures sont ou plus ou moins multipliées, & semées dans une plus ou moins grande étendue de la surface du corps. Quelquefois aussi elles arrivent seulement à de certaines parties, telles que l'encolure, les épaules, les bras, les côtes, & les environs de l'épine.

Il est aisé de les distinguer des boutons qui désignent & qui caractérisent le farcin, par la promptitude avec laquelle elles sont formées, & par la facilité avec laquelle on y remédie: 2°. elles ne sont jamais aussi volumineuses: 3°. elles n'en ont ni la dureté ni l'adhérence: 4°. elles sont circonscrites, n'ont point entr'elles de communication, & ne paroissent point en fusées: 5°. elles ne s'ouvrent & ne dégèrent jamais en pustules: 6°. enfin elles n'ont rien de contagieux.

Cette maladie suppose presque toujours une lymphe saline & grossière, dont les parties les plus aqueuses s'échappent sans aucun obstacle par la voie de la transpiration & de la sueur, tandis que la portion la moins subtile & la moins tenue ne peut se faire jour & se frayer une issue, lorsqu'elle est parvenue à l'extrémité des vaisseaux qui se terminent au tégument. Ces dernières particules poussées sans cesse vers la superficie par celles qui y abordent & qui les suivent, sont contraintes d'y séjourner. De leur arrêt dans les tuyaux capillaires qu'elles engorgent & qu'elles obstruent, résultent les tumeurs nombreuses qui sont dispersées à l'extérieur, & un plus grand degré d'acrimonie annoncé par la démangeaison inséparable de cette éruption, & qui ne doit être attribuée qu'à l'irritation des fibres nerveuses.

Un exercice outré, un régime échauffant, suscitent la rarefiance du sang & des humeurs: trop de repos en provoque l'épaississement, la transpiration interceptée par une crasse abondante qui bouche les pores, donne lieu au séjour de la matière perspirable, & même au reflux dans la masse, qui peut en être plus ou moins pervertie; & toutes ces causes différentes sont souvent le principe & la source des *ébullitions*.

On y remédie par la saignée, par une diète humectante & rafraîchissante, par des lavemens, par des bains; il ne s'agit que de calmer l'agitation désordonnée des humeurs, de diminuer leur mouvement intestin, de corriger l'acrimonie des suc lymphatiques, de les délayer; & bien-tôt les fluides qui occasionnoient les engorgemens reprenant leur cours, ou s'évacuant en partie par la transpiration, toutes les humeurs dont il s'agit s'évanouiront. (e)

E C

* ECACHER, v. act. Ce verbe marque une ma-

E e

niere de froisser, de briser par une pression violente.

ECACHER, *en terme de Cirier*, c'est pêtrir la cire, & la manier assez pour n'y point laisser de parties plus dures les unes que les autres, ce qui feroit rompre l'ouvrage. On n'écache que la cire qu'on veut travailler à la main; voyez TRAVAILLER À LA MAIN. On ne se fert quelquefois non plus que des mains, mais il y a des Ciriers qui écachent sur une espece de table qu'ils appellent brès.

ECACHER, *terme de Taillandier*, il se dit des faucilles, croissans, &c. Lorsque ces ouvrages sont forgés, au lieu de les blanchir à la lime, ils les dressent ou écachent sur la meule.

ECACHER, (*Tireur d'or.*) c'est une des opérations du fileur d'or; elle consiste à applatir le fil, en le faisant passer entre deux meules de son moulin. Voyez l'article OR.

ECASSER, v. act. chez les Vanniers, c'est aiguïser un pé par le bout, en sorte qu'il soit assez plat pour embrasser & faire plusieurs tours sur le moule de l'ouvrage.

ECAGNE, f. f. (*Rub.*) se dit d'une des portions d'un écheveau lorsqu'il se trouve trop gros & la soie ou le fil trop fins pour supporter le dévidage en toute sa grosseur; quand on met l'écheveau en écagnes, il faut prendre garde de ne faire que le moins de bouts qu'il est possible. L'écheveau se place pour cette opération sur les tournettes, & à force de chercher du jour pour parvenir à sa séparation, on en vient à bout; le tems que l'ouvrier semble perdre pour faire cette division, est bien racheté par la diligence & la facilité avec lesquelles il dévide ensuite ces petites portions d'un gros écheveau.

* ECAILLAGE, f. m. (*Saline.*) c'est une opération, qui, dans les fontaines salantes, suit celle qu'on appelle le *soquement*. Pour écailler, on commence par échauffer la poêle à sec, afin qu'elle résiste à la violence des coups qu'il faut lui donner pour briser & détacher les écailles qui y sont adhérentes, & qui ont quelquefois jusqu'à deux pouces d'épaisseur. L'écaillage se fait communément en trois quarts-d'heure de tems; mais on n'y emploie pas moins de trente ouvriers, qui frappent tous à la fois en divers endroits à grands coups de massue de fer; cependant il y a des écailles si opiniâtres, qu'il faut les enlever au ciseau.

ECAILLE, sub. f. (*Ichthologie.*) c'est en général cette substance toujours résistante & quelquefois fort dure, qui couvre un grand nombre de poissons, & qui peut s'en détacher par piece. On donne le même nom d'écaille, à cette substance dans la carpe ou le brochet, dans l'huître, & dans la tortue, quoiqu'elle soit fort différente pour la forme, la consistance, & les autres qualités, dans ces trois especes d'animaux. On a appelé dans plusieurs occasions *écaille*, tout ce qui se détachoit des corps en petites parties minces & legeres, par une métaphore empruntée de l'écaille des poissons.

ECAILLE, GRANDE ECAILLE, (*Hist. nat. Ichthologie.*) poisson commun en Amérique; on le prend dans les culs-de-sacs, au fond des ports, & dans les étangs qui communiquent avec la mer. Il s'en trouve quelquefois de 3 à 4 piés de longueur; ses écailles sont argentées, & ont donné au poisson le nom qu'il porte; elles sont beaucoup plus larges qu'un écu de 3 livres; c'est un des meilleurs poissons qu'on puisse manger à toutes sausses; sa chair est blanche, grasse, délicate, & d'un très-bon goût. *Cet article est de M. LE ROMAIN.*

ECAILLES D'HUÎTRE, (*Pharmacie, Matière méd.*) Voyez HUÎTRE.

ECAILLES, *en Architecture*, petits ornemens qui se taillent sur les moulures rondes en maniere d'écailles de poisson, coulées les unes sur les autres. On fait

aussi des couvertures d'ardoise en *écaille*, comme au dôme de la Sorbonne; ou de pierre avec des *écailles* taillées dessus, comme à un des clochers de Nôtre-Dame de Chartres; en latin *squamæ*. (P)

ECAILLES, (*Stucateur.*) éclats ou recoupes du marbre, dont on fait de la poudre de *stuc*; en latin *camenta marmorea*. (P)

ECAILLE D'HUÎTRE, (*Manège & Maréchallerie.*) Nous n'employons cette expression que pour mieux peindre la difformité de l'ongle des piés combles; elle peut être comparée avec raison à celle de ces *écailles*. Voyez PIÉ. (e)

ECAILLE, ECAILLÉ, (*Peinture.*) On dit qu'un tableau s'écaille, lorsqu'il s'en détache de petites parcelles qu'on appelle *écailles*. Les peintures à fresque sont sujettes à s'écailer. Le stuc s'écaille aisément. On dit, le tableau s'écaille, est tout écaillé. (R)

* ECAILLE, (*Art méchanique.*) il est commun à presque tous les ouvriers qui travaillent les métaux à la forge & au marteau; ce sont les pieces minces qui s'en séparent & qui se répandent autour de l'enclume.

* ECAILLE, (*Tapissierie.*) espece de bergame; ainsi nommée de sa façon, où l'on a imité l'écaille de poisson.

ECAILLÉ, *en termes de Blason*, se dit des poissons.

* ECAILLER, f. m. (*Commerce.*) gens qui vont prendre les huîtres à la barque, & qui les vendent en détail dans les rues.

ECAILLER, v. act. (*Saline.*) Voyez l'art. ECAILLAGE.

* ECAILLEUX, adj. (*Anatomie.*) qui a du rapport à l'écaille. Il y a la *suture écaillée*. Voyez les articles ARTICULATION & SUTURE.

ECAILLONS, f. m. pl. (*Manège & Maréchall.*) expression ancienne, inusitée aujourd'hui, & à laquelle nous avons substitué les termes de *crocs* ou de *crochets*. C'est ainsi que nous nommons à présent les quatre dents canines du cheval, que nos peres appelloient *ecaillons*. Ces quatre dents canines sont celles dont les jumens sont dépourvues, à l'exception de celles auxquelles nous donnons le nom de *brehaigne*. Voyez FAUX MARQUÉ. (e)

ECALÉ, *terme de Blondier*, c'est la cinquieme partie d'un tiers; voyez TIERS. Toutes les *écales* sont séparées les unes des autres, & contiennent chacune plusieurs centaines, dans lesquelles on les découpe encore. Ces centaines ne se voyent point; au contraire elles sont appliquées les unes aux autres, de distance en distance, par de legeres couches d'une gomme aussi blanche que la matiere; par-là on empêche la soie de s'écarter & de se mêler.

ECALÉ, f. f. (*à la Monnoie.*) au pié du balancier il y a une profondeur d'environ 3 piés, où le monnoyeur se place pour être à portée de mettre commodément les flancs sur les quarrés. Les ouvriers appellent cette profondeur *ecale* ou *fosse*. Voyez BALANCIER.

ECALLER, v. act. (*Jardinage.*) se dit des châtaignes, des noix, & autres fruits quand on les sort de leurs écailles. (K)

ECANG, f. m. (*Æcon. rustiq.*) morceau de bois dont on se fert quand on écangue le lin. Voy. ECANGUER.

* ECANGUER, v. act. (*Æconomie rustique.*) manœuvre qui se pratique sur le lin & autres plantes de la même espece, & dont l'écorce s'emploie au même usage. *Ecanguer*, c'est faire tomber toute la paille par le moyen d'une planche échancrée d'un côté à la hauteur de ceinture d'homme, & tenue droite sur une base. On fait passer la moitié de la longueur du lin dans l'échancrure; on empoigne l'autre, & l'on fait tomber toute la paille en frappant avec un morceau de bois, jusqu'à ce qu'il ne reste que la soie.

Quand on a *écangué* ce bout, on *écangue* l'autre. L'ouvrier qui fait cette opération, s'appelle l'*écangueur*, & le morceau de bois dont il se sert, *écang*. Voyez l'article LIN.

ECANGUEUR, f. m. (*Economie rustiq.*) ouvrier qui *écangue* le lin. Voyez ECANGUER.

* ECAQUEUR, f. m. (*Pêche.*) celui qui est chargé de caquer le hareng, dans la pêche au hareng. Voyez HARENG.

ECARISSOIR, f. m. en terme de Bijoutier & autres ouvriers en métaux, c'est une aiguille ou fil rond d'acier, dont on applatit & élargit un bout : on y forme une pointe, & on trempe cette partie de l'aiguille ; on forme ensuite sur la pierre à l'huile, le long des deux pans de cette partie large, deux tranchans, & on se sert de cet outil pour nettoyer le dedans des charnons des tabatieres ; cette opération rend les dedans des charnons exactement ronds, bien égaux de grosseur, & nettoyés d'impuretés.

ECARISSOIR, en terme de Cirier, c'est un instrument de buis à deux angles ou pans, avec lequel on forme ceux d'un flambeau, qui se roule d'abord en rond comme un cierge.

ECARISSOIR, terme de Doreur en feuilles, il se dit d'un foret aigu par les deux bouts, qui se monte sur le villebrequin, & ne diffère de l'alesoir qu'en ce que celui-ci ouvre le trou & l'élargit autant qu'on veut, & que l'*écarissoir* le continue tel qu'il l'a commencé sans l'élargir. Voyez Planche du Doreur.

ECARISSOIR, en termes d'Eperonnier, est un poinçon à pans, dont on se sert pour applatir une pièce & la rendre, pour ainsi parler, de niveau à sa surface. Voyez les Planches de l'Eperonnier.

ECARISSOIR, est un instrument de Vannier, composé de deux espèces de crochets tranchans, qu'on éloigne & qu'on approche autant que l'on veut l'un de l'autre par le moyen d'une vis, & entre lesquels on tire le brin d'osier qu'on veut équarir. Voyez les Planches du Vannier.

ECARLATE, (*Teint.*) c'est l'une des sept belles teintures en rouge. Voyez TEINTURE.

On croit que la graine qui la donne, appelée par les Arabes *kermès*, se trouve sur une espèce de chêne qui croît en grande quantité dans les landes de Provence & du Languedoc, d'Espagne & de Portugal : celle du Languedoc passe pour la meilleure ; celle d'Espagne est fort petite, & ne donne qu'un rouge blanchâtre. Cette graine doit se cueillir dès qu'elle est mûre ; elle n'est bonne que quand elle est nouvelle, & elle ne peut servir que dans l'année où on la cueille : passé ce tems, il s'y engendre une sorte d'insecte qui la ronge. Le P. Plumier qui a fait quelques découvertes sur la graine d'*écarlate*, a observé que le mot arabe *kermès*, qui signifie un petit vermisseau, convient assez bien à cette drogue, qui est l'ouvrage d'un insecte, & non pas une graine. L'*arbrisseau* sur lequel on la trouve, s'appelle *ilex aculeata cocci-glandifera*. On voit au printemps sur ses feuilles & sur ses rejettons, une sorte de vésicule, qui n'est pas plus grosse qu'un grain de mil ; elle est formée par la piquûre d'un insecte qui dépose ses œufs : à mesure que cette vésicule croît, elle devient de couleur cendrée, rouge en-dessous ; & quand elle est parvenue à sa maturité, ce qu'il est facile de connaître, on la recueille en forme de petites noix de galles. Voyez COCHENILLE.

La coque de ces noix est légère, fragile, & couverte tout autour d'une pellicule, excepté à l'endroit où elle sort de la feuille. Il y a une seconde peau sous la première, qui est remplie d'une poudre partie rouge & partie blanche. Aussitôt que ces noix sont cueillies, on en exprime le jus, & on les lave dans du vinaigre, pour ôter & faire mourir les insectes qui y sont logés : car sans cette précaution, ces petits

animaux se nourrissent de la poussière rouge qui y est renfermée, & on ne trouve plus que la coque.

La graine d'*écarlate* sert aussi en Médecine, où elle est connue sous le nom arabe de *kermès*. Voyez KERMÈS & TEINTURE. Chambers.

ECARLATE ou CROIX DE CHEVALIER, ou CROIX DE JÉRUSALEM, (*Jardin.*) *flos Crustantino-polus*, est une plante qui à l'extrémité de sa tige produit beaucoup de boutons formant un parasol, lesquels s'étant ouverts, semblent autant de petites croix d'*écarlate*. Elle demande une terre à potager, & beaucoup de soleil. Elle se multiplie par sa graine. (K).

ECARLINGUE, voyez CARLINGUE.

* ECART, f. m. (*Gram.*) on donne en général ce nom au physique, à tout ce qui s'éloigne d'une direction qu'on distingue de toute autre, par quelque considération particulière ; & on le transporte au figuré, en regardant la droite raison, ou la loi, ou quelque autre principe de Logique ou de Morale, comme des directions qu'il convient de suivre pour éviter le blâme : ainsi il paroît qu'*écart* ne se devoit jamais prendre qu'en mauvaise part. Cependant il semble se prendre quelquefois en bonne, & l'on dit fort bien : c'est un esprit servile qui n'ose jamais s'*écarter* de la route commune. Je crois qu'on parleroit plus rigoureusement en disant, *sortir* ou *s'éloigner* ; mais peut-être que *s'écarter* se prend en bonne & en mauvaise part, & qu'*écart* ne se prend jamais qu'en mauvaise : ce ne seroit pas le seul exemple dans notre langue où l'acception du nom seroit plus ou moins générale que celle du verbe, où même le nom & le verbe auroient deux acceptions tout-à-fait différentes.

ECART, (*Manège & Maréchal.*) terme employé dans l'hippiatrique, pour signifier la disjonction ou la séparation accidentelle, subite, & forcée du bras d'avec le corps du cheval ; & si cette disjonction est telle qu'elle ne puisse être plus violente, on l'appelle *entr'ouverture*.

Les causes les plus ordinaires de l'*écart* sont, ou une chute, ou un effort que l'animal aura fait en se relevant, ou lorsqu'en cheminant l'une de ses jambes antérieures, ou toutes deux ensemble, se seront écartées & auront glissé de côté & en-dehors. Cet accident qui arrive d'autant plus aisément, qu'ici l'articulation est très-mobile & jouit d'une grande liberté, occasionne le tiraillement ou une extension plus ou moins forte de toutes les parties qui assujettissent le bras, qui l'unissent au tronc, & qui l'en rapprochent : ainsi tous les muscles, qui d'une part ont leurs attaches au sternum, aux côtes, aux vertèbres du dos, & de l'autre à l'humerus & à l'omoplate, tels que le grand & le petit pectoral, le grand dentelé, le sous-scapulaire, l'adducteur du bras, le commun ou le peaucier, le grand dorsal, & même le ligament capsulaire de l'articulation dont il s'agit, ainsi que les vaisseaux sanguins, nerveux, & lymphatiques, pourront souffrir de cet effort, sur-tout s'il est considérable. Dans ce cas, le tiraillement est suivi d'un gonflement plus ou moins apparent ; la douleur est vive & continuelle ; elle affecte plus sensiblement l'animal, lorsqu'il entreprend de se mouvoir ; elle suscite la fièvre & un battement de flanc très-visible ; les vaisseaux capillaires sont relâchés ; quelques-uns d'entre eux, rompus & dilacérés, laissent échapper le fluide qu'ils contiennent, & ce fluide s'extravase ; les fibres nerveuses sont distendues ; & si les secours que demande cette maladie ne sont pas assez prompts, il est à craindre que les liqueurs stagnantes dans les vaisseaux, & celles qui sont extravasées, ne s'épaississent de plus en plus, ne se putréfient, & ne produisent en conséquence des tumeurs, des dépôts dans toutes ces parties lésées, dont le mouvement & le jeu toujours difficiles &

gènes, ne pourront jamais se rétablir parfaitement.

Il est certain que le gonflement & la douleur annoncée par la difficulté de l'action du cheval, sont les seuls signes qui puissent nous frapper. Or dans la circonstance d'une extension foible & légère, c'est-à-dire dans les *écarts* proprement dits, dont les suites ne sont point aussi funestes, le gonflement n'existant point, il ne nous reste pour unique symptôme extérieur, que la claudication de l'animal. Mais ce symptôme est encore très-équivoque, si l'on considère, 1°. combien il est peu de personnes en état de distinguer si le cheval boîte de l'épaule, & non de la jambe & du pié: 2°. les autres accidens qui peuvent occasionner la claudication, tels que les heurts, les coups, un appui forcé d'une selle qui auroit trop porté sur le devant, &c. Nous devons donc avant que de prescrire la méthode curative convenable, déceler les moyens de discerner constamment le cas dont il est question, de tous ceux qui pourroient induire en erreur.

Un cheval peut boîter du pié & de la jambe, comme du bras & de l'épaule. Pour juger sagement & avec certitude de la partie affectée, on doit d'abord examiner si le mal ne se montre point par des signes extérieurs & visibles, & rechercher ensuite quelle peut être la partie sensible & dans laquelle réside la douleur. Les signes extérieurs qui nous annoncent que l'animal boîte du pié ou de la jambe, sont toutes les tumeurs & toutes les maladies auxquelles ces parties sont sujettes; & quant aux recherches que nous devons faire pour découvrir la partie atteinte & vitiée, nous débuterons par le pié. Pour cet effet si l'on n'apperçoit rien d'apparent, on frappera d'abord avec le brochoir sur la tête de chacun des clous qui ont été brochés, & on aura en même tems l'œil sur l'avant-bras de l'animal, & près du coude; si le clou frappé occasionne la douleur, soit parce qu'il ferre, soit parce qu'il pique le pié (*V. ENCLOUURE*), on remarquera un mouvement sensible dans ce même avant-bras, & ce mouvement est un signe assuré que l'animal souffre. Que si en frappant ainsi sur la tête des clous il ne feint en aucune façon, on le déferrera: après quoi on ferrera tout le tour du pié, en appuyant un des côtés des triquoises vers les rivures des clous, & l'autre sous le pié à l'entrée de ces mêmes clous; dès qu'on verra dans l'avant-bras le mouvement dont j'ai parlé, on doit être certain que le siège du mal est en cet endroit. Enfin si en frappant sur la tête des clous, & si en pressant ainsi le tour du pié avec les triquoises, rien ne se découvre à nous, nous parerons le pié & nous le foudrons de nouveau. Ne dévoilons-nous dans cette partie aucune des causes qui peuvent donner lieu à l'action de boîter; remontons à la jambe, pressons, comprimons, tâtons le canon, le tendon: prenons garde qu'il n'y ait enflure aux unes ou aux autres des différentes articulations, ce qui dénoteroit quelque entorse, & de-là passons à l'examen du bras & de l'épaule; manions ces parties avec force, & observons si l'animal feint ou ne feint pas; faisons le cheminer: dans le cas où il y aura inégalité de mouvement dans ces parties, & où la jambe du côté malade demeurera en arrière & n'avancera jamais autant que la jambe saine, on pourra conclure que le mal est dans le bras & dans l'épaule. Voici de plus une observation infaillible. Faites marcher quelque tems l'animal; si le mal attaque le pié, il boîtera toujours davantage; si au contraire le bras est affecté, le cheval boîtera moins: mais le siège de ce même mal parfaitement reconnu, il s'agiroit encore de trouver un signe univoque pour s'assurer de la véritable cause de la claudication, & pour ne pas confondre celle qui suit & que suscitent un heurt, une contusion, un froissement quelconque, avec celle à laquelle l'é-

carte & l'entr'ouverture donnent lieu: or les symptômes qui caractérisent les premières, sont 1°. l'enflure de la partie; 2°. la douleur que l'animal ressent lorsqu'on lui meut le bras en avant ou en arrière: au lieu que lorsqu'il y a *écart*, effort, entr'ouverture, le cheval fauche en cheminant, c'est-à-dire qu'il décrit un demi-cercle avec la jambe; & ce mouvement contre nature qui nous annonce l'embarras qu'occasionnent les liqueurs stagnantes & extravasées, est précisément le signe non douteux que nous cherchions.

On procède à la cure de cette maladie différemment, en étayant sa méthode sur la considération de l'état actuel du cheval, & sur les circonstances qui accompagnent cet accident. Si sur le champ on est à portée de mettre le cheval à l'eau & de l'y baigner, de manière que toutes les parties affectées soient plongées dans la rivière, on l'y laissera quelque tems, & ce répercussif ne peut produire que de bons effets. Aussi-tôt après on saignera l'animal à la jugulaire, & non à l'ars, ainsi que nombre de maréchaux le pratiquent: car il faut éviter ici l'abord trop impétueux & trop abondant des humeurs sur une partie affoiblie & souffrante, & cette saignée dérivative seroit plus nuisible que salutaire. Quelques-uns d'entre eux font aussi des frictions avec le sang de l'animal, à mesure qu'il sort du vaisseau qu'ils ont ouvert; les frictions en général aident le sang extravasé à se dissiper, à rentrer dans les canaux déliés qui peuvent l'absorber, & consolent en quelque façon les fibres tirillées: mais je ne vois pas quelle peut être l'efficacité de ce fluide dont ils chargent l'épaule & le bras, à moins qu'elle ne réside dans une chaleur douce, qui a quelque chose d'analogue à la chaleur naturelle du membre affligé. Je crois, au surplus, qu'il ne faut pas une grande étendue de lumières pour improuver ceux de ces artisans, qui après avoir lié la jambe saine du cheval, de manière que le pié se trouve uni au coude, le contraignent & le pressent de marcher & de reposer son devant sur celle qui souffre (ce qu'ils appellent *faire nager à sec*), le tout dans l'intention d'échauffer la partie & d'augmenter le volume de la céphalique, ou de la veine de l'ars, qui ne se présente pas toujours clairement aux yeux ignorans du maréchal: une pareille pratique est évidemment pernicieuse, puisqu'elle ne peut que produire des mouvemens forcés, irriter le mal, accroître la douleur & l'inflammation; & c'est ainsi qu'un accident léger dans son origine & dans son principe, devient souvent funeste & formidable.

Quoi qu'il en soit, à la saignée, au bain, succéderont des frictions faites avec des répercussifs & des résolutifs spiritueux & aromatiques. Les premiers de ces médicamens conviennent lorsque les liqueurs ne sont point encore épanchées; appliqués sur le champ, ils donnent du ressort aux parties, préviennent l'amas des humeurs, & parent aux engorgemens considérables: quant aux résolutifs, ils atténueront, ils diviseront les fluides épaissis, ils remettront les liqueurs stagnantes & coagulées dans leur état naturel, & ils les disposeront à passer par les pores, ou à regagner le torrent: on emploiera donc ou l'eau-de-vie, ou l'esprit-de-vin avec du savon, ou l'eau vulnéraire, ou la lessive de cendre de farment, ou une décoction de romarin, de thym, de sauge, de serpolet, de lavande bouillie dans du vin; & l'on observera que les résolutifs médiocrement chauds, dans le cas d'une grande tension & d'une vive douleur, sont préférables à l'huile de laurier, de scorpion, de vers, de camomille, de romarin, de pétrole, de terebenthine, & à tous ceux qui sont doués d'une grande activité. Les lavemens émolliens s'opposeront encore à la fièvre que pourroit occasionner la douleur, qui exciteroit un éréthisme

dans tout le genre nerveux, & qui dérangerait la circulation. De plus, on doit avoir égard au plus ou moins de gonflement & d'enflure; ce gonflement ne peut être produit que par l'engorgement des petits vaisseaux qui accompagnent les fibres distendues, ou par l'extravasation des liqueurs qui circulent dans ces mêmes vaisseaux, & dont quelques-uns ont été dilacérés: or ces humeurs perdent bientôt leur fluidité, & se coagulent; & si l'on employé des remèdes froids & de simples répercussifs, ils ne pourroient qu'en augmenter l'épaississement. Dans quelque circonstance que l'on se trouve, la saignée est toujours nécessaire; elle apaise l'inflammation; elle calme la douleur; elle facilite enfin la résolution des liqueurs épanchées, en favorisant leur rentrée dans des canaux moins remplis.

La résolution est sans doute la terminaison la plus desirable; mais si le mal a été négligé, si les engorgemens ont été extrêmes, s'il y avoit surabondance d'humeurs dans l'animal au moment de l'écart ou de l'entr'ouverture, s'il n'avoit pas entièrement jeté la gourmie, si en un mot les liqueurs épaissies & extravasées ne peuvent pas être repompées; nous excluons les résolutifs, & nous aurons recours aux médicamens maturatifs, à l'effet de donner du mouvement à ces mêmes liqueurs, de les cuire, de les digérer, & de les disposer à la suppuration. On oindra donc & l'épaule & le bras en-dehors de côté, & principalement à l'endroit de l'ars en remontant, avec du basilicum; & si la douleur étoit trop forte, ainsi que la tension, on mêleroit avec le basilicum un tiers d'onguent d'althæa: cette partie, que l'on lavera chaque fois que l'on réitérera l'onction, avec une décoction émolliente, étant détendue, on examinera si l'on peut appercevoir quelque fluctuation; en ce cas, on fera ouverture dans le point le plus mou, pour procurer l'issue à la matière suppurée. Mais si cette voie ne s'offre point, on y passera un féton ou une ortie (*voyez ORTIE & SÉTON*): car il faut absolument dégager & débarrasser le membre d'une humeur qui lui ravit son action & son jeu. Le pus ainsi écoulé, on peut revenir aux répercussifs, non moins propres lorsque les dépôts sont prêts à être dissipés, que lorsqu'ils commencent à se former; après quoi on n'oublie point de purger l'animal, & l'on termine ainsi la cure.

Le régime qu'observera le cheval pendant le traitement, sera tel: qu'on le tiendra à l'eau blanche, au son; que le fourrage ne lui sera pas donné en grande quantité, & qu'on lui retranchera l'avoine. De plus, on lui accordera du repos, il ne sortira point de l'écurie, il y sera entravé; & si l'on craignoit le dessèchement de l'épaule (*Voy. EPAULE*), on pourra attacher au pié de l'extrémité affectée, un fer à patin (*Voyez FER*), mais seulement à la fin de la maladie, & pour ne l'y laisser que quelques heures par jour.

Ces fortes d'écart, ou d'entr'ouvertures anciennes ou mal traitées, ne sont jamais radicalement guéries; l'animal boite de tems en tems. Les Maréchaux alors tentent les secours d'une roue de feu. *V. FEU*. J'apprécierai dans cet article cette méthode; mais je puis assurer en attendant, que les boues des eaux minérales chaudes sont un spécifique admirable, & procurent l'entier rétablissement du cheval.

(e) ECART, (*Manège & Maréchal.*) Faire un écart, expression dont on se sert communément pour désigner l'action d'un cheval qui, surpris à l'occasion de quelque bruit ou de quelque objet dont il est subitement frappé, se jette tout-à-coup de côté. Les chevaux ombrageux & timides sont sujets à faire de fréquens écarts. Les chevaux qui se défendent sont aussi des écarts. *Voyez OMBRAGEUX & FANTAISIE.* (e)

ECART, en termes de Blason, se dit de chaque quartier d'un écu divisé en quatre: on met au premier & au quatrième écart, les armes principales de la maison; & celles des alliances, au second & au troisième.

ECART, terme de Jeu, se dit à l'hombre, au piquet & à d'autres jeux, des cartes qu'on rebute, & qu'on met à-bas pour en reprendre d'autres au talon, si c'est la loi du jeu; car il y a des jeux où l'on écarte sans reprendre.

ECARTELÉ, adj. terme de Blason qui se dit de l'écu divisé en quatre parties égales, en bannière ou en sautoir. *Voyez ECARTELER & SAUTOIR.*

Crevant, écartelé d'argent & d'azur.

ECARTELER, v. n. & act. en termes de Blason, c'est diviser l'écu en quatre quartiers ou davantage, ce qui arrive lorsqu'il est parti & coupé, c'est-à-dire divisé par une ligne perpendiculaire & une horizontale. *Voyez QUARTIER.*

On dit que quelqu'un porte écartelé, quand il porte l'écu ainsi parti & coupé.

On écartele en deux manières, en croix & en sautoir. L'écart en sautoir se fait par une ligne horizontale & une perpendiculaire, qui se croisent à angles droits. L'écart en sautoir se fait par deux lignes diagonales qui se coupent au centre de l'écu.

Quand l'écart est fait en croix en blasonnant, on nomme d'abord les deux quartiers du chef, premier & second; & ceux de la pointe, troisième & quatrième, en commençant par la droite.

Quand il est fait en sautoir, on nomme le chef & la pointe, premier & second quartiers; le côté droit est le troisième, le gauche est le quatrième.

Celui qui a amené l'usage d'écarteler, est, à ce qu'on dit, René roi de Sicile en 1435, qui écartela de Sicile, d'Arragon, de Jérusalem, &c. L'écartelure sert quelquefois à distinguer les puînés de l'ainé.

Colombière compte douze façons d'écarteler; d'autres en comptent davantage, dont voici les exemples. Parti en pal, quand l'écu est divisé du chef à la pointe; voyez PAL: parti en croix, quand la ligne perpendiculaire est traversée d'une horizontale d'un côté de l'écu à l'autre; voyez CROIX: parti de six pièces, quand l'écu est divisé en six parts ou quartiers: parti de dix, de douze, de seize, de vingt, & de trente-deux, quand il est divisé en dix, douze, &c. parties ou quartiers. *Voyez Chambers & Ménetr.*

ECARTELOURE, f. f. terme de Blason, division de l'écu écartelé. Lorsqu'elle se fait par une croix, le premier & le second écart ou quartier sont ceux d'en-haut, & les deux autres sont les quartiers d'en-bas, en commençant à compter par le côté droit. Si elle se fait par un sautoir, ou par le tranché & taillé, le chef & la pointe sont le premier & le second écart ou quartier; le flanc doit faire le troisième, & le gauche le quatrième. *Voyez ECARTELER. Ibid.*

ECARTEMENT, f. m. (*Docimastie.*) phénomène par lequel de petits grains d'argent se détachent d'un bouton d'essai, & sont poussés au loin. Cet inconvénient a lieu quand on le retire de dessous le moufle immédiatement après son éclair; & il vient de ce que l'air frappant le bouton, refroidit & condense sa surface, qui se resserrant sur elle-même, force l'argent qu'elle renferme de jaillir par la compression qu'elle lui fait éprouver. On juge bien que cet accident rend l'essai faux. *Voyez ESSAI. Article de M. DE VILLERS.*

ECARTER, METTRE À L'ECART, ELOIGNER, synonyme. (*Gramm.*) Ces trois verbes ont rapport à l'action par laquelle on cherche à faire disparaître quelque chose de sa vue, ou à en détourner son attention. Eloigner est plus fort qu'écarter, & écarter que mettre à l'écart. Un prince doit éloigner de soi les traîtres, & en écarter les flatteurs. On écarte ce dont

on veut se débarrasser pour toujours. On met à l'écart ce qu'on veut ou qu'on peut reprendre ensuite. Un juge doit écarter toute prévention, & mettre tout sentiment personnel à l'écart. (O)

ECARTER, (s^r) *Docimas*. se dit du bouton de fin, qui étant exposé à l'air aussitôt que l'essai est passé, petille & lance au loin de petits grains d'argent. C'est ce qui dans les monnoies se nomme *veffir*. Quand on a laissé figer le culot jusqu'à un certain point, alors il ne se veffit plus, il se ramésie. Voyez RAMÉSIE. Un très-petit regule d'argent, comme d'un trente-deuxième de grain, ne s'écarte point, mais il se boursofle, & il garde ordinairement la même figure qu'auparavant. Voyez ESSAI. Article de M. DE VILLERS.

* ECARTER, ELOIGNER, SÉPARER, (*Arts mécaniq.*) On éloigne sans effort un objet d'un autre. *Ecarter* semble supposer quelque lien qui donne de la peine à rompre. *Eloigner* marque une distance plus considérable qu'*écarter*. On *sépare* les choses mêlées ou du moins unies, & l'on n'a aucun égard à la distance. Les choses peuvent être *séparées* & contiguës.

ECARTER, *terme de Brasserie*; il se dit lorsque le cordon qui est formé sur le levain autour du dourvin, couvre toute la superficie de la cuve, & ne laisse aucune claière ni miroir.

ECARTER, v. act. à l'Hombre, au Piquet & autres Jeux; c'est séparer de son jeu les cartes qu'on juge mauvaises; il y a de l'habileté à bien écarter. Voyez ECART.

* ECATOR, (*Hist. anc.*) jurement des femmes dans l'antiquité, correspondant à l'*édepol*, le jurement des hommes. *Ecastor* signifie par le temple de *Castor*, & *édepol*, par le temple de *Pollux*. Voy. CASTOR & POLLUX.

ECATOIR, f. m. (*Fourbisseur*.) sorte de ciselet qui sert à fêler ou resserrer plusieurs pièces d'une garde d'épée l'une contre l'autre. Voyez la fig. dans la Pl. du Fourbisseur.

* ECATONPHONEUME, f. m. (*Myth.*) sacrifice qu'on faisoit à Mars lorsqu'on avoit défait cent ennemis de sa propre main. Les Athéniens & les Lemniens célébroient l'*ecatophoneume*; il consistoit à immoler un homme: deux Crétois & un Locrien eurent ce rare & cruel honneur. Mais le sacrifice d'un homme ayant révolté les Athéniens, ils substituèrent à cette victime un porc châtré, qu'il appellerent *néphrende*, *sine renibus*. L'*ecatophoneume* passa de la Grèce en Italie. *Sicinius Dentatus* offrit le premier dans Rome ce sacrifice, après être sorti vainqueur de cent vingt combats particuliers, avoir reçu plus de quarante blessures, avoir été couronné vingt-six fois, & avoir reçu cent quarante brasseliets.

ECBOLIQUE, f. m. (*Thérapeutique*.) remède destiné à provoquer la sortie du fœtus; son action est la même que celle des aristolochiques & des emmenagogues, dont les premiers se prescrivent pour faire couler les vuidanges, & les derniers pour provoquer le flux menstruel; ou plutôt ce n'est qu'un même médicament que l'on désigne sous l'un ou l'autre de ces trois noms, selon la vue qu'on se propose en l'ordonnant. Ils sont compris sous la dénomination commune d'*utérin*. Voyez UTÉRIN, (*Thérapeutique*.) (b)

* ECCLESIARQUE, f. m. (*Hist. ecclésiast.*) on donnoit anciennement ce titre à ceux qui étoient chargés de veiller à l'entretien des églises, de convoquer les paroissiens, d'allumer les cierges avant l'office, de lire, de chanter, de quêter, &c. en un mot de remplir toutes les fonctions de nos marguilliers qui leur ont succédé sous un nom différent, avec ce que le tems apporte en tout de mieux ou de pis.

ECCLESIASTE, f. m. (*Théolog.*) nom d'un des

livres de l'ancien Testament, ainsi appelé d'un mot grec qui signifie *prédicateur*, soit parce que l'auteur de l'*ecclesiaste* y prêche contre la vanité & le peu de solidité des choses du monde, soit parce qu'il recueille, comme un prédicateur, différentes sentences ou autorités des sages, pour prouver les vérités qu'il rassemble.

Les sentimens sont partagés sur l'auteur de ce livre; le plus grand nombre des savans l'attribue à Salomon: les Juifs ont assuré que c'étoit le dernier de ses livres, & un fruit de sa pénitence. Quoique l'Eglise n'ait pas adopté cette dernière opinion, elle croit pourtant que l'*ecclesiaste* a pour auteur Salomon; fondée, 1°. sur ce que le titre du livre porte que son auteur est fils de David & roi de Jérusalem; 2°. sur plusieurs passages qui s'y rencontrent, & qui ne peuvent être applicables qu'à ce prince particulièrement, &c.

Grotius s'est élevé contre un sentiment si unanime, prétendant que l'*ecclesiaste* est postérieur à Salomon, & qu'il a été écrit après la mort de ce prince, on ne fait par quels auteurs, qui, pour donner plus de crédit à leur ouvrage, l'ont publié sous le nom de Salomon, en observant d'y peindre & d'y faire parler ce roi comme un homme touché & pénitent de ses desordres passés; & la preuve qu'il en apporte, c'est qu'on trouve dans ce livre des termes qui ne se rencontrent que dans Daniel, Esdras, & les paraphrases chaldéennes: allégation bien frivole, car Grotius a-t-il prouvé que Salomon n'entendoit pas la langue chaldéenne? Ce prince qui surpassoit tous les hommes en science, & qui ayant commerce avec tous les potentats voisins de ses états, & avec leurs sages, pouvoit très-bien entendre la langue d'un peuple aussi proche de lui que l'étoient les Chaldéens. D'ailleurs la raison de Grotius iroit donc à prouver que Moïse n'est pas l'auteur de la Genèse, parce qu'on trouve dans ce livre deux ou trois mots qui ne peuvent venir que de racines arabes; & parce qu'on en trouve plusieurs dans le livre de Job qui sont dérivées de l'arabe, du chaldéen & du syriaque, il s'en suivroit donc qu'un Arabe, un Chaldéen & un Syrien seroient les auteurs de ce livre, qu'on n'attribue pourtant constamment qu'à une seule personne, soit Moïse, soit Salomon. Pour revenir à ce mélange si léger du chaldaïque avec l'hébreu dans l'*ecclesiaste*, quelques-uns croient qu'il pourroit venir d'Isaïe, à qui l'on attribue d'avoir recueilli & mis en ordre les ouvrages de Salomon.

Un professeur de Wirtemberg prétend que la véritable raison qui empêchoit Grotius de reconnoître Salomon pour auteur de l'*ecclesiaste*, c'est qu'il trouvoit que pour son tems il parloit trop clairement & trop précisément du jugement universel, de la vie éternelle & des peines de l'enfer; comme si ces vérités ne se trouvoient pas aussi nettement énoncées dans le livre de Job, dans les psaumes & dans le pentateuque, dont les deux derniers sont évidemment antérieurs à Salomon.

Quelques anciens hérétiques ont crû au contraire que l'*ecclesiaste* avoit été composé par un impie qui ne reconnoissoit point d'autre vie. Voyez le dictionn. de Trév. Moréry, & Chambers. (G)

ECCLESIASTE, *Prédicateur*: on trouve dans les historiens du xvj. siècle, que Luther, quand il commença à répandre ses erreurs, prit le titre d'*ecclesiaste* de Wirtemberg; & à son exemple quelques ministres protestans se le font aussi arrogé: c'étoient des prédicateurs sans mission légitime. Voyez MISSION. (G)

ECCLESIASTIQUE, f. m. (*Théolog.*) nom d'un des livres de l'ancien Testament, qu'on attribue à Jésus fils de Sirach: on n'est point d'accord sur le tems où il a été composé, l'original hébreu ne subsiste plus.

Les Juifs n'ont point mis cet ouvrage au rang des livres canoniques ; & dans les anciens catalogues des livres sacrés reconnus par les Chrétiens, il n'est mis qu'au nombre de ceux qu'on lisoit dans l'Eglise avec édification, & distingué des livres canoniques : cependant plusieurs peres des premiers siècles l'ont cité sous le nom d'*Ecriture-sainte*. Saint Cyprien, S. Ambroise & S. Augustin l'ont reconnu pour canonique, & il a été déclaré tel par les conciles de Carthage, de Rome sous le pape Gelase, & de Trente. Le P. Calmet en attribue la composition au traducteur du livre de la Sagesse.

On trouve souvent dans les manuscrits & dans les imprimés le livre de l'*ecclésiastique* cité par cette abréviation, *eccli.* pour le distinguer de l'*ecclésiaste* qu'on désigne par celle-ci, *ecclé.* ou *eccl.* (G)

ECCLÉSIASTIQUE, adj. se dit de tout ce qui appartient à l'Eglise. Voyez EGLISE.

Ainsi l'*histoire ecclésiastique* est l'histoire de ce qui est arrivé dans l'Eglise depuis son commencement ; M. Fleuri nous l'a donnée dans un ouvrage excellent qui porte ce titre : il a joint à l'ouvrage des discours raisonnés, plus estimables & plus précieux encore que son histoire. Ce judicieux écrivain, en développant dans ces discours les moyens par lesquels Dieu a conservé son Eglise, expose en même tems les abus de toute espèce qui s'y sont glissés. Il étoit avec raison dans le principe, « qu'il faut dire la vérité » toute entière ; que si la religion est vraie, l'histoire de l'Eglise l'est aussi ; que la vérité ne sauroit être opposée à la vérité, & que plus les maux de l'Eglise ont été grands, plus ils servent à confirmer les promesses de Dieu, qui doit la défendre jusqu'à la fin des siècles contre les puissances & les efforts de l'enfer ». (O)

Nouvelles ecclésiastiques, est le titre très-impropre d'une feuille, ou plutôt d'un libelle périodique, sans esprit, sans vérité, sans charité, & sans aveu, qui s'imprime clandestinement depuis 1728, & qui paroît régulièrement toutes les semaines. L'auteur anonyme de cet ouvrage, qui vraisemblablement pourroit se nommer sans être plus connu, instruit le public quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonsurés, de quelques sœurs converses, de quelques prêtres de paroisse, de quelques moines, de quelques convulsionnaires, appellans & réappellans ; de quelques petites fièvres guéries par l'intercession de M. Paris ; de quelques malades qui se sont crus soulagés en avalant de la terre de son tombeau, parce que cette terre ne les a pas étouffés, comme bien d'autres. A ces objets si intéressans le même auteur a joint depuis quelque tems de grandes déclamations contre nos académies, qu'il assure être peuplées d'incrédules, parce qu'on n'y croit pas aux miracles de saint Medard, qu'on n'y a point de convulsions, & qu'on n'y prophétise pas la venue d'Elie. Il assure aussi que les ouvrages les plus célèbres de notre siècle attaquent la religion, parce qu'on n'y parle point de la constitution *unigenitus*, & qu'ils font l'apologie du matérialisme, parce qu'on n'y soutient pas les idées innées. Quelques personnes paroissent surprises que le gouvernement qui réprime les faiseurs de libelles, & les magistrats qui sont exempts de partialité comme les lois, ne sévissent pas efficacement contre ce ramas insipide & scandaleux d'absurdités & de mensonges. Un profond mépris est sans doute la seule cause de cette indulgence : ce qui confirme cette idée, c'est que l'auteur du libelle périodique dont il s'agit est si malheureux, qu'on n'entend jamais citer aucun de ses traits ; humiliation la plus grande qu'un écrivain satyrique puisse recevoir, puisqu'elle suppose en lui la plus grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de tous. Voyez CONVULSIONNAIRES. (O)

ECCLÉSIASTIQUE, (*Jurisprud.*) il se dit des personnes & des choses qui appartiennent à l'Eglise.

Les personnes *ecclésiastiques* ont d'abord été appelées *clercs*, & on leur donne encore indifféremment ce nom, ou celui d'*ecclésiastiques* simplement. On comprend sous ce nom tous ceux qui sont engagés dans l'état *ecclésiastique*, c'est-à-dire qui sont destinés au service de l'Eglise, à commencer depuis le souverain pontife & les autres archevêques, évêques & abbés ; les prêtres, diacres, sous-diacres ; ceux qui ont les quatre ordres mineurs, & jusqu'aux simples clercs tonsurés.

Le nombre des clercs ou *ecclésiastiques* étoit autrefois réglé : il n'y avoit point d'ordination vague : chacun étoit attaché par son ordination à une Eglise particulière, aux biens de laquelle il participoit à proportion du service qu'il lui rendoit. Le concile de Nicée & celui d'Antioche ordonnent encore la stabilité des clercs dans le lieu de leur ordination.

Présentement ce ne sont ni les bénéfices ni les dignités & offices dans l'Eglise, qui donnent à ceux qui en sont pourvus la qualité de personnes *ecclésiastiques*, mais le caractère qu'ils ont reçu par le ministère de leur supérieur *ecclésiastique*. Pour avoir ce caractère, il suffit d'être engagé dans les ordres de l'Eglise, ou au moins d'avoir reçu la tonsure. Le nombre des clercs n'est plus limité, & l'on en reçoit autant qu'il s'en présente de capables, sans qu'ils aient aucun titre, c'est-à-dire aucun bénéfice ni patrimoine, excepté pour l'ordre de prêtrise, à l'égard duquel il faut un titre clérical. Voyez TITRE CLÉRICAL.

Les moines & religieux étoient autrefois personnes laïques ; ils ne furent appelés à la cléricature que par le pape Sirice, à cause de la disette qu'il y avoit alors de prêtres, par rapport aux persécutions que l'on faisoit souffrir aux chrétiens.

Dans le ix. siècle l'état des moines étoit regardé comme le premier degré de la cléricature. Photius fut d'abord fait moine, ensuite lecteur.

Présentement tous les religieux & religieuses, les chanoines réguliers, les chanoinesses, les sœurs & frères convers dans les monastères, les sœurs des communautés de filles qui ne font que des vœux simples ; même les ordres militaires qui sont réguliers ou hospitaliers, sont réputés personnes *ecclésiastiques*, tant qu'ils demeurent dans cet état.

On fait néanmoins une différence entre ceux qui sont engagés dans les ordres ou dans l'état *ecclésiastique*, d'avec ceux qui sont simplement attachés au service de l'Eglise ; les premiers sont les seuls *ecclésiastiques* proprement dits, & auxquels la qualité d'*ecclésiastiques* est propre : les autres, tels que les religieuses & chanoinesses, les frères & sœurs convers, les ordres militaires réguliers & hospitaliers, ne sont pas des *ecclésiastiques* proprement dits, mais ils sont réputés tels ; c'est pourquoi ils sont sujets à certaines règles qui leur sont communes avec les clercs ou *ecclésiastiques*, & participent aussi à plusieurs de leurs privilèges.

On distingue aussi deux sortes d'*ecclésiastiques* ; les uns qu'on appelle *séculiers*, d'autres *réguliers*. Les premiers sont ceux qui sont engagés dans l'état *ecclésiastique*, sans être astraits à aucune autre règle particulière. Les réguliers sont ceux qui, outre l'état *ecclésiastique*, ont embrassé un autre état régulier, c'est-à-dire qui les astraient à une règle particulière, comme les chanoines réguliers, tous les moines & religieux, & même ceux qui sont d'un ordre militaire régulier & hospitalier.

Les *ecclésiastiques* considérés collectivement, forment tous ensemble un ordre ou état que l'on appelle l'état *ecclésiastique*, ou de l'Eglise, ou le clergé.

Ceux qui sont attachés à une même Eglise, for-

ment le clergé de cette église ; si ce sont des chanoînes, ils forment une collégiale ou chapitre. Les *ecclésiastiques* de toute une province ou diocèse, forment le clergé de cette province ou diocèse.

Les *ecclésiastiques* de France forment tous ensemble le clergé de France.

Les assemblées que les *ecclésiastiques* forment entr'eux pour les affaires spirituelles, reçoivent différens noms selon la nature de l'assemblée.

Quand on assemble tous les prélats de la Chrétienté, c'est un concile œcuménique.

S'il n'y a que ceux d'une même nation, le concile s'appelle *national*.

Si ce sont seulement ceux d'une province, alors c'est un concile provincial.

Les assemblées diocésaines composées de l'évêque, des abbés, prêtres, diacres, & autres clercs du diocèse, sont nommées *synodes*. Voyez ce qui a été dit à ce sujet au mot CONCILE.

L'assemblée des membres d'une cathédrale ou collégiale ou d'un monastère, s'appelle *chapitre*. Voyez CHAPITRE.

Les *ecclésiastiques* ont toujours été soumis aux puissances, & obéissoient aux princes même payens, en tout ce qui n'étoit pas contraire à la vraie religion : si plusieurs d'entr'eux poussés par un esprit d'ambition & de domination ont en divers tems fait des entreprises pour se rendre indépendans dans les choses temporelles, & s'élever même au-dessus des souverains ; s'ils ont quelquefois abusé des armes spirituelles contre les laïcs, ce sont des faits personnels à leurs auteurs, & que l'Eglise n'a jamais approuvés.

Pour ce qui est de la puissance *ecclésiastique* par rapport au spirituel, on en parlera au mot PUISSANCE.

Dans la primitive Eglise, ses ministres ne subsistoient que des offrandes & aumônes des fidèles ; ils contribuoient cependant dès-lors, comme les autres sujets, aux charges de l'état. Jesus-Christ lui-même a enseigné que l'Eglise devoit payer le tribut à César ; il en a donné l'exemple en faisant payer ce tribut pour lui & pour S. Pierre : la doctrine des apôtres & celle de S. Paul, sont conformes à celle de Jesus-Christ, & celle de l'Eglise a toujours été la même sur ce point.

Depuis que l'Eglise posséda des biens fonds, ce que l'on voit qui avoit déjà lieu dès le commencement du *iv^e* siècle, & même avant Constantin le Grand, les clercs de chaque église y participoient selon leur état & leurs besoins ; ceux qui avoient un patrimoine suffisant, n'étoient point nourris des revenus de l'église : tous les biens d'une église étoient en commun, l'évêque en avoit l'intendance & la disposition.

Les conciles obligeoient les clercs à travailler de leurs mains pour tirer leur subsistance de leur travail, plutôt que de rien prendre sur un bien qui étoit consacré aux pauvres : ce n'étoit à la vérité qu'un conseil ; mais il étoit pratiqué si ordinairement, qu'il y a lieu de croire que plusieurs le regardoient comme un précepte. C'en étoit un du moins pour plusieurs des clercs inférieurs, lesquels étant tous mariés, & la distribution qu'on leur faisoit ne suffisant pas pour la dépense de leur famille, étoient souvent obligés d'y suppléer par le travail de leurs mains.

Il y a encore moins de doute par rapport aux moines, dont les plus jeunes travailloient avec assiduité, comme le dit Severe Sulpice en la vie de saint Martin.

Les plus grands évêques qui avoient abandonné leur patrimoine après leur ordination, travailloient des mains à l'exemple de S. Paul, du moins pour s'occuper dans les intervalles de tems que leurs fonctions leur laissoient libres.

Vers la fin du *iv^e* siècle, on commença en Occi-

dent à partager le revenu de l'Eglise en quatre parts ; une pour l'évêque, une pour son clergé & pour les autres *ecclésiastiques* du diocèse, une pour les pauvres, l'autre pour la fabrique : les fonds étoient encore en commun ; mais les inconvéniens que l'on y trouva, les firent bien-tôt partager aussi-bien que les revenus, ce qui forma les bénéfices en titre. Voyez BÉNÉFICES & DIGNITÉS, & ci-après EGLISE, OFFICE, PERSONNAT.

Chaque église en corps ou chaque clerc en particulier depuis le partage des revenus & des fonds, contribuoient de leurs biens aux charges publiques. Les *ecclésiastiques* n'eurent aucune exemption jusqu'au tems de Constantin le Grand. Cet empereur & les autres princes Chrétiens qui ont régné depuis, leur ont accordé différens privilèges, & les ont exemptés d'une partie des charges personnelles, exemptions qui ont reçu plus ou moins d'étendue, selon que le prince étoit disposé à favoriser les *ecclésiastiques*, & que les besoins de l'état étoient plus ou moins grands ; à l'égard des charges réelles qui étoient dûes à l'empereur pour la possession des fonds, les *ecclésiastiques* les payoient comme les autres sujets.

Ainsi Constantin le Grand accorda aux *ecclésiastiques* l'exemption des corvées publiques, qui étoient regardées comme des charges personnelles.

Sous l'empereur Valens cette exemption cessa ; car dans une loi adressée, en 370, à Modeste préfet du prétoire, il soumet aux charges de ville les clercs qui y étoient sujets par leur naissance, & du nombre de ceux qu'on nommoit *curiales*, à moins qu'ils n'eussent été dix ans dans l'état *ecclésiastique*.

Du tems de Théodose, ils payoient les charges réelles ; en effet, S. Ambroise évêque de Milan disoit à un officier de l'empereur : *Si vous demandez des tributs, nous ne vous les refusons pas ; les terres de l'Eglise payent exactement le tribut*. S. Innocent pape écrivoit de même, en 404, à S. Victrice évêque de Roïen, que les terres de l'Eglise payoient le tribut.

Honorius ordonna en 412, que les terres de l'Eglise seroient sujettes aux charges ordinaires, & les affranchit seulement des charges extraordinaires.

Justinien par sa *novelle* 37, permet aux évêques d'Afrique de rentrer dans une partie des biens dont les Ariens les avoient dépouillés, à condition de payer les charges ordinaires : ailleurs il exempte les églises des charges extraordinaires seulement ; il n'exempta des charges ordinaires qu'une partie des boutiques de Constantinople, dont le loyer étoit employé aux frais des sépultures, dans la crainte que s'il les exemptoit toutes, cela ne préjudiciât au public.

Les papes mêmes, & les fonds de l'église de Rome, ont été tributaires des empereurs romains ou grecs jusqu'à la fin du *viii^e* siècle ; & S. Gregoire recommandoit aux défenseurs de Sicile, de faire cultiver avec soin les terres de ce pays, qui appartenoient au saint siège, afin que l'on pût payer plus facilement les impositions dont elles étoient chargées. Pendant plus de 120 ans, & jusqu'à Benoit II, le pape étoit confirmé par l'empereur, & lui payoit 20 liv. d'or ; les papes ne sont devenus souverains de Rome & de l'exarcate de Ravenne, que par la donation que Pepin en fit à Etienne III.

Lorsque les Romains eurent conquis les Gaules, tous les *ecclésiastiques* y étoient gaulois ou romains, & par conséquent sujets aux tributs comme dans le reste de l'empire.

La monarchie françoise ayant été établie sur les ruines de l'empire, on suivit en France, par rapport aux *ecclésiastiques*, ce qui se pratiquoit du tems des empereurs.

Entre les *ecclésiastiques*, plusieurs étoient francs d'origine, d'autres étoient gaulois ou romains, & entre ceux-ci

ceux-ci quelques-uns étoient ingenus, c'est-à-dire libres; la plupart des autres étoient serfs comme une grande partie du peuple; plusieurs des évêques qui dégradèrent Louis le Débonnaire avoient été serfs.

Sous la première race de nos rois, les *ecclésiastiques* ne faisoient point au roi des dons à part, comme la noblesse & le peuple en faisoient chaque année; ils contribuoient néanmoins de plusieurs autres manières à soutenir les charges de l'état.

Nos rois les exemptèrent à la vérité, d'une partie des charges personnelles; mais les terres de l'Eglise demeurèrent sujettes aux charges réelles.

Il y avoit même des tributs ordinaires, auxquels les *ecclésiastiques* étoient sujets comme les laïcs.

Grégoire de Tours rapporte que Theodebert roi d'Austrasie, petit-fils de Clovis, déchargea les églises d'Auvergne de tous les tributs qu'elles lui payoient: il fait aussi mention que Childebart roi du même pays, & petit-fils de Clotaire premier, affranchit pareillement le clergé de Tours de toutes sortes d'impôts.

Clotaire I. ordonna, en 568 ou 560, que les *ecclésiastiques* payeroient le tiers de leur revenu; tous les évêques y souscrivirent, à l'exception d'Injuriosus évêque de Tours, dont l'opposition fit changer le roi de volonté.

Pasquier & autres auteurs remarquent aussi que Charles Martel prit une partie du temporel des églises, & sur-tout de celles qui étoient de fondation royale, pour récompenser la noblesse françoise qui lui avoit aidé à combattre les Sarrazins. Les *ecclésiastiques* contribuèrent encore de son tems, pour la guerre qu'il préparoit contre les Lombards. Loiseau tient que cette levée fut du dixième des revenus; & quelques-uns tiennent que ce fut là l'origine des décimes; mais on la rapporte plus communément au tems de Philippe Auguste, comme on l'a dit ci-devant au mot DÉCIMES.

Sous la seconde race de nos rois, les *ecclésiastiques* ayant été admis dans les assemblées de la nation, offroient au roi tous les ans un don, comme la noblesse & le peuple.

Il y avoit même une taxe sur le pié du revenu des fiefs-alleux & autres héritages que chacun possédoit. Les historiens en font mention sous les années 826 & suivantes.

Fauchet dit qu'en 833 Lothaire reçut à Compiègne les présens que les évêques, les abbés, les comtes, & le peuple faisoient au roi tous les ans; que ces présens étoient proportionnés au revenu de chacun: Louis le Débonnaire les reçut encore des trois ordres à Orléans, Worms, & Thionville en 835, 836, & 837.

Le roi tiroit quelquefois des grands seigneurs & des évêques certaines subventions de deniers, & les autorisoit ensuite à y faire contribuer ceux qui leur étoient subordonnés; ainsi les seigneurs faisoient des levées sur leurs vassaux & censitaires, & les évêques sur les curés & autres bénéficiers de leur diocèse; c'est sans doute de-là, que dans un concile de Toulouse, tenu en 846, on trouve que chaque curé étoit tenu de fournir à son évêque une certaine contribution, consistante en un minot de froment & un minot d'orge, une mesure de vin, & un agneau, le tout évalué deux sols; & l'évêque avoit le choix de le prendre en argent ou en nature.

L'empereur Charles le Chauve fit en outre, en 877, une levée extraordinaire de deniers, tant sur les *ecclésiastiques* que sur les laïcs, à l'occasion de la guerre qu'il entreprit à la prière de Jean VIII. contre les Sarrazins, qui ravageoient les environs de Rome & de toute l'Italie. Fauchet dit que les évêques levoient sur les prêtres, c'est-à-dire sur les curés & autres bénéficiers de leur diocèse, cinq sous d'or pour les plus riches, & quatre deniers d'argent pour les

Tome V.

moins aisés; que tous ces deniers étoient remis entre les mains des gens commis par le roi: on prit même quelque chose du trésor des églises pour payer cette subvention, laquelle paroît être la seule de cette espèce qui ait été levée sous la seconde race.

On voit aussi par les actes d'un synode, tenu à Soissons en 853, que les rois faisoient quelquefois des emprunts sur les fiefs de l'Eglise: en effet, Charles le Chauve, qui fut présent à ce synode, renonça à faire ce que l'on appelloit *præsturias*, c'est-à-dire de ces sortes d'emprunts, ou du moins des fournitures, devoirs, ou redevances, dont les fiefs de l'Eglise étoient chargés.

Les voyages d'outre-mer qui se firent pour les croisades & guerres saintes, furent proprement la source des levées, auxquelles on donna peu de tems après le nom de *décimes*.

Le premier & le plus fameux de ces voyages, fut celui qui se fit sous la conduite de Godefroi de Bouillon en 1096; les *ecclésiastiques* s'empressèrent comme les autres ordres de contribuer à cette sainte expédition.

Louis le Jeune le premier de nos rois qui se croisa, lorsqu'il partit en 1147, fit une levée de deniers sur les *ecclésiastiques* pour la dispense qu'il leur accorda de faire ce voyage. Ce fait est prouvé par trois pièces que rapporte Duchesne: 1°. un titre de l'abbaye de S. Benoît-sur-Loire, qui porte que cette abbaye fut d'abord taxée à 1000 marcs d'argent, ensuite à 500; qu'ensuite on s'accorda à 300 marcs & 500 beffans d'or: 2°. par une lettre d'un abbé de Ferrière à l'abbé Suger, alors regent du royaume en l'absence de Louis le Jeune, où cet abbé demande du tems pour payer le restant de sa taxe: 3°. une autre lettre du chapitre & des habitans de Brioude à Louis le Jeune, où ils parlent d'une couronne qu'ils avoient mise en gage pour payer au roi ce qu'ils lui avoient promis.

Une chronique de l'abbaye de Morigny nous apprend encore, qu'Eugène III. étant arrivé en France lorsque le roi étoit sur le point de partir pour la Terre-sainte, les églises du royaume firent tous les frais de son séjour, qui fut fort long, puisque le premier Avril 1148 il tint un concile à Reims.

Il n'est point fait mention d'aucune autre subvention extraordinaire fournie par les *ecclésiastiques*, jusqu'à la dixme ou décime saladinne sous Philippe Auguste, depuis lequel les subventions fournies par le clergé ont été appelées *décimes*, *dons gratuits*, & *subventions*, comme on l'a expliqué aux mots DÉCIMES & DONS GRATUITS, & qu'on le dira au mot SUBVENTION.

Outre les redevances & subventions que les *ecclésiastiques* payoient en argent, dès le commencement de la monarchie, ils devoient aussi au roi le droit de gîte ou procuration, & le service militaire.

Le droit de gîte consistoit à nourrir le roi & ceux de sa suite, quand il passoit dans quelque lieu où des *ecclésiastiques* séculiers ou réguliers avoient des terres; ils étoient aussi obligés de recevoir ceux que le roi envoyoit de sa part dans les provinces, & les ambassadeurs.

A l'égard du service militaire, ils le devoient comme sujets & comme propriétaires de biens fonds, long tems avant que l'on connût en France l'usage des fiefs & du service dû par les vassaux.

Hugues abbé de S. Bertin, l'un des fils de Charlemagne, qui étoit général de l'armée de Charles le Chauve son oncle, fut tué dans la bataille qu'il donna près de Toulouse le 7 Juin 844.

Abbon, parlant du siège de Paris par les Normans, dit qu'Ebolus abbé de Saint-Germain-des-Prez, alloit à la guerre avec Golenus évêque de Paris.

Lorsque les *ecclésiastiques* devinrent possesseurs de

fiefs, ce fut un titre de plus pour les obliger au service militaire, comme ils continuèrent en effet de le rendre. Dès qu'il y avoit guerre, les églises étoient obligées d'envoyer à l'armée leurs hommes ou vassaux, & un certain nombre de personnes, & de les y entretenir à leurs dépens : les évêques & abbés devoient être à la tête de leurs vassaux.

Il est dit dans les capitulaires, que l'on présenta une requête à Charlemagne, tendante à ce que les *ecclésiastiques* fussent dispensés du service militaire, & il paroît que c'étoient les peuples qui le demandoient, représentans au roi que les *ecclésiastiques* serviroient l'état plus utilement en restant dans leurs églises, & s'occupant aux prières pour le roi & ses sujets, qu'en marchant à l'ennemi & au combat, ce qui confirme que quand ils venoient en personne à l'armée, ils n'étoient pas ordinairement simples spectateurs du combat.

La réponse de Charlemagne fut qu'il accordoit volontiers la demande, mais que de telles affaires devoient être concertées avec tous les ordres.

Les prélats furent cependant dispensés de se trouver en personne à l'armée, à condition d'y envoyer leurs vassaux sous la conduite de quelqu'autre seigneur ; mais les évêques insisterent alors pour continuer à faire le service militaire en personne, craignant que s'ils le cessoient, cela ne leur fît perdre leurs fiefs & n'avilît leur dignité.

Il paroît même que les successeurs de Charlemagne rétablirent l'obligation du service militaire de la part des *ecclésiastiques* ; on en trouve en effet plusieurs preuves.

Rouillard, en son *histoire de Melun*, pag. 322. fait mention d'un *ecclésiastique*, lequel, sous Louis le Débonnaire, en 871, commandoit l'armée des Eclavons.

La chronique manuscrite de l'abbaye de Mouson, fait aussi mention d'Adalberon archevêque de Reims, qui assiégea le château de Vuarch en 971.

Ordericus Vitalis dit sur l'année 1094, que Philippe I. assiégeant la forteresse de Breval, les abbés y conduisirent leurs vassaux, & que les curés s'y trouverent à la tête de leurs paroissiens, chacun rangés sous leurs bannières.

Philippe Auguste, en 1209, confisqua les fiefs des évêques d'Auxerre & d'Orléans pour avoir quitté l'armée, prétendant qu'ils ne devoient le service que quand le roi y étoit en personne.

Joinville parle de son prêtre, qui se battoit vaillamment contre les Turcs.

Le pere Thomassin prétend que les évêques & les abbés n'étoient dans les armées, que pour contenir leurs vassaux & troupes à leur solde, & qu'ils ne faisoient pas le service de gens de guerre, ce qui est une erreur ; car outre les exemples que l'on a déjà rapportés du contraire, il est certain que les *ecclésiastiques* continuèrent encore long-tems de servir en personne, & que les plus valeureux se battoient réellement contre les ennemis, tandis que ceux qui étoient plus pacifiques levoient les mains au ciel : ceux qui se battoient, pour ne point tomber en irrégularité en répandant le sang humain, s'armoient d'une massue de bois pour étourdir & abattre ceux contre qui ils combattoient.

Ce fut Guérin, élu depuis peu évêque de Senlis, qui rangea l'armée avant la bataille de Bouvines, en 1214 ; il ne combattit cependant pas de la main à cause de sa qualité d'évêque ; mais Philippe cousin du roi & évêque de Beauvais, se souvenant que le pape l'avoit repris pour s'être déjà trouvé en un autre combat contre les Anglois, assommoit dans celui-ci les ennemis avec une massue, d'un coup de laquelle il terrassa le comte de Salisbury ; il s'imaginait par ce moyen être à couvert de tout repro-

che, prétendant que ce n'étoit pas répandre le sang, comme cela lui étoit défendu à cause de sa qualité d'évêque.

Quelques évêques & abbés obtenoient des dispenses de servir en personne, & envoyoient quelqu'un en leur place ; d'autres étoient dispensés purement & simplement du service, comme Philippe Auguste l'accorda en 1200 à l'évêque de Paris, & Philippe III. à Gerard de Moret abbé de S. Germain-des-Prez ; mais nos rois étoient fort retenus dans la concession de ces dispenses, qui tendoient à affoiblir les forces de l'état.

Pour être convaincu de l'usage constant où étoient les *ecclésiastiques* de faire le service militaire pour leurs fiefs, ou au moins d'envoyer quelqu'un en leur place, il suffit de parcourir les rôles des anciens bans & arriere-bans, qui sont rapportés à la suite du *traité de la noblesse* par de la Roque, dans lesquels sont compris les évêques, abbés, prieurs, chanoines, & autres bénéficiers, les religieux, & même les religieuses, & cela depuis Philippe Auguste jusque fort avant dans le xiv. siècle.

Philippe le Bel, en 1303, écrivit à tous les archevêques & évêques des lettres circulaires, qu'ils eussent à se rendre avec leurs gens à son armée de Flandre ; & par d'autres lettres de la même année, il demanda à tous les gens d'église un secours d'hommes & d'argent à proportion des terres qu'ils possédoient ; il ordonna encore, en 1304, à tous les *ecclésiastiques* de son royaume, de se trouver en personne à son armée à Arras, ainsi qu'ils y étoient obligés par le serment de fidélité.

De même Philippe V, dans des lettres du 4 Juin 1318, adressées au bailli de Vermandois, dit : Nous vous envoyons plusieurs lettres, par lesquelles nous requérons & semonnons les prélats, abbés, barons, nobles, & autres, ... qu'ils soient en chevaux & en armes appareillés suffisamment selon leur état, & le plus fortement qu'ils le pourront, à la quinzaine prochaine à Arras, &c.

Il y eut encore pendant long tems plusieurs prélats & autres *ecclésiastiques*, qui faisoient en personne le service militaire qu'ils devoient pour leurs fiefs.

On voit dans les registres de la chambre des comptes, qu'Henri de Thoire & de Villars, étant évêque de Valence & depuis archevêque de Lyon, porta les armes, avec Humbert sire de Thoire & de Villars, son frere aîné, dans les armées de Philippe de Valois en Flandres, dans les années 1337, 1338, 1340, 1341, & 1342, ayant six chevaliers & quatre-vingt-deux écuyers de leur compagnie.

Jean de Meulant évêque de Meaux, se trouva aussi en 1339 & 1340, dans les armées de Flandres.

Renaut Chauveau évêque de Châlons, assista à la bataille de Poitiers où il fut tué ; & Guillaume de Melun archevêque de Sens, y fut fait prisonnier.

A la bataille d'Azincourt, donnée le 25 Octobre 1415, Guillaume de Montaigu archevêque de Sens, qui fut le seul entre les *ecclésiastiques* qui se trouva en personne à cette journée, fit admirer son grand courage dont il avoit déjà donné des preuves en d'autres occasions ; il se porta dans celle-ci aux endroits les plus dangereux, & y perdit la vie.

Louis d'Amboise cardinal & évêque d'Alby, s'employa aussi fort utilement au siège de Perpignan l'an 1475.

Dans la suite, au moyen des contributions d'hommes & d'argent que les *ecclésiastiques* ont fournies, ils ont été peu-à-peu dispensés de servir en personne, & même entièrement exemptés du ban & de l'arriere-ban, tant par François I. le 4 Juillet 1541, que par contrat du 29 Avril 1636, sous le regne de Louis XIII.

Depuis le regne de Constantin, les *ecclésiastiques*

ont toujours été en grande considération chez tous les princes chrétiens, & singulièrement en France, où on leur a accordé plusieurs honneurs, distinctions, & privilèges, tant au clergé en corps, qu'à chacun des membres qui le composent.

Le second concile de Mâcon tenu en 585, porte que les laïcs honoreront les clercs majeurs, c'est-à-dire ceux qui avoient reçu le sous-diaconat ou un autre ordre supérieur; que quand ils se rencontrent, si l'un & l'autre étoient à cheval, le laïc ôteroit son chapeau; que si le clerc étoit à pié, le laïc descendroit de cheval pour le saluer.

Une des principales prérogatives que les *ecclésiastiques* ont dans l'état, c'est de former le premier des trois ordres qui le composent, & de précéder la noblesse dans les assemblées qui leur sont communes; quoique dans l'origine la noblesse fût le premier ordre, & même proprement le seul ordre considéré dans l'état.

Pour bien entendre comment les *ecclésiastiques* ont obtenu cette prérogative, il faut observer que les évêques eurent beaucoup de crédit dans le royaume, depuis que Clovis eut embrassé la religion chrétienne; ils furent admis dans ses conseils, & eurent beaucoup de part au gouvernement des affaires temporelles.

On croit aussi que tous les *ecclésiastiques* francs & tous ceux qui étoient ingénus & libres, furent admis de bonne-heure dans les assemblées de la nation; mais c'étoit d'abord sans aucune distinction, c'est-à-dire sans y former un ordre à part.

Ils ne tenoient point non plus alors d'assemblées réglées pour leurs affaires temporelles; s'ils s'assembloient quelquefois en pareil cas, l'affaire étoit terminée en une ou deux séances. Les assemblées que le clergé tient présentement de tems en tems, n'ont commencé à devenir fréquentes & à prendre une forme réglée, que depuis le contrat de Poissy en 1561. Voyez ce qui en a été dit aux mots CLERGÉ, DÉCIME, DON GRATUIT.

Mais si les *ecclésiastiques* n'étoient pas alors autorisés à tenir de telles assemblées, ils eurent l'avantage d'être admis dans les assemblées de la nation ou parlemens généraux.

Il y avoit trente-quatre évêques au parlement, où Clotaire fit refondre la loi des Allemands. Les abbés étoient aussi admis dans ces assemblées. Le nombre des *ecclésiastiques* y étoit quelquefois supérieur à celui des laïcs: c'est de-là que les historiens *ecclésiastiques*, comme Grégoire de Tours, donnent souvent à ces assemblées le nom de *synodes* ou *conciles*.

Mais il paroît que dès le tems de Gontran, on n'appelloit plus aux assemblées que ceux que l'on jugeoit à-propos: en effet, quoiqu'il fût question de juger deux ducs, on n'y appella que quatre évêques. Il est probable qu'on ne les appelloit tous à ces assemblées, que quand quelqu'un d'eux y étoit intéressé.

Ces assemblées ne subsistèrent pas long-tems dans la même forme, tant à cause des partages de la monarchie, qu'à cause des entreprises de Charles Martel, lequel irrité contre les *ecclésiastiques*, abolit ces assemblées pendant les vingt-deux ans de sa domination. Elles furent rétablies par Pepin-le-Bref, lequel y fit de nouveau recevoir les prélats, leur y donna le premier rang; & par leur suffrage, il gagna tout le monde. Il confia à ces assemblées le soin de la police extérieure; emploi que les prélats faisoient avec avidité, & qui changea la plupart des parlemens en conciles.

On distinguoit cependant dès le tems de Charlemagne deux chambres.

L'une pour les *ecclésiastiques*, où les évêques, les abbés, & les vénérables clercs, étoient reçus sans que les laïcs y eussent d'entrée: c'étoit-là que l'on

Tome V.

traitoit toutes les affaires *ecclésiastiques* ou réputées telles, dont les *ecclésiastiques* affecterent de ne point donner connoissance aux laïcs.

L'autre chambre où se traitoient les affaires du gouvernement civil & militaire, étoit pour les comtes & autres principaux seigneurs laïcs, lesquels de leur part n'y admettoient pas non plus les *ecclésiastiques*; quoique probablement ceux-ci consultaient, du moins comme casuistes ou jurisconsultes, pour la décision des affaires capitales, mais sans avoir part aux jugemens.

Ces deux chambres se réunissoient quand elles jugeoient à-propos, selon la nature des affaires qui paroissent mixtes, c'est-à-dire *ecclésiastiques* & civiles.

Les *ecclésiastiques*, tant du premier que du second ordre, s'étant ainsi par leur crédit attribué la séance avant les plus hauts barons, ils siégeoient même au-dessus du chancelier; mais le parlement, par un arrêt de 1287, rendit aux barons la séance qui leur appartenoit, & renvoya les prélats & autres gens d'église, dans un rang qui ne devoit point tirer à conséquence.

Philippe V. rendit une ordonnance le 3 Décembre 1319, portant qu'il n'y auroit dorénavant aucuns prélats députés au parlement, le roi se faisant conscience de les empêcher de vaquer au gouvernement de leur spiritualité. Il paroît néanmoins que cette ordonnance ne fut pas toujours ponctuellement exécutée; car le parlement, toutes les chambres assemblées le 28 Janvier 1471, ordonna que dorénavant les archevêques & évêques n'entreroient point au conseil de la cour sans le congé d'icelle, ou s'ils n'y étoient mandés, excepté les pairs de France, & ceux qui par privilège ancien y doivent & ont accoutumé y venir & entrer.

Les évêques qui possèdent les six anciennes pairies *ecclésiastiques*, siégent encore au parlement après les princes du sang, au-dessus de tous les autres pairs laïcs.

Pour ce qui est des conseillers-clercs qui sont admis au conseil du roi, dans les parlemens & dans plusieurs autres tribunaux, ils n'y ont rang & séance que suivant l'ordre de leur réception, excepté en la grand-chambre du parlement de Paris, où ils ont une séance particulière du côté des présidens à mortier.

Indépendamment de l'entrée & séance qui fut donnée aux *ecclésiastiques* dans les assemblées de la nation & parlemens, comme ils étoient presque les seuls dans les siècles d'ignorance qui eussent quelque connoissance des lettres, ils remplissoient aussi presque seuls les premières places de l'état, & celles des autres cours & tribunaux, & généralement presque toutes les fonctions qui avoient rapport à l'administration de la justice.

Tandis qu'ils s'occupoient ainsi des affaires temporelles, le relâchement de la discipline *ecclésiastique* s'introduisit bien-tôt parmi eux; ils devinrent la plupart chasseurs, guerriers, quelques-uns même concubinaires: ils prirent ainsi les mœurs des seigneurs qu'ils avoient supplantés dans l'administration & le crédit. Grégoire de Tours dit lui-même qu'il avoit peu étudié, & on le voit bien à son style.

Quand les *ecclésiastiques* de quelque ville ou autre lieu, ne pouvoient obtenir des laïcs ce qu'ils vouloient, ils portoient dans un champ les croix, les vases sacrés, les ornemens, & les reliques, formoient autour une enceinte de ronces & d'épines, & s'en alloient. La terreur que cet appareil inspiroit aux laïcs, les engageoit à rappeler les gens d'église & à leur accorder ce qu'ils demandoient. Cet usage ne fut aboli qu'au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X. vers l'an 1274.

En France, les *ecclésiastiques* séculiers étoient en

F f ij

si petit nombre dans les xij. & xiiij. siècles, que les évêques étoient obligés de demander aux abbés des moines pour desservir les églises; ce que les abbés n'accordoient qu'après de grandes instances, & souvent ils rappelloient leurs religieux sans en avertir l'évêque.

On ne parle pas ici des biens d'église ni de leur aliénation, étant plus convenable de traiter ces objets sous le mot EGLISE.

Pour ce qui est des privilèges des *ecclésiastiques* dont on a déjà touché quelques points, ils consistent :

1°. Dans ce qu'on appelle le *privilège de cléricature* proprement dit, ou le droit de porter devant le juge d'église les causes où ils sont défendeurs. *Voyez CLÉRICATURE, JUGE D'EGLISE, JURISDICTION ECCLÉSIASTIQUE, & PRIVILÈGE.*

2°. Ils ne sont point justiciables des juges de seigneur en matière de délits, mais seulement du juge d'église pour le délit commun, & du juge royal pour le cas privilégié. *Voyez CAS PRIVILÉGIÉ & DÉLIT COMMUN.*

3°. Ils sont assimilés aux nobles pour l'exemption de la taille, & pour plusieurs autres exemptions qui leur sont communes; ils sont exempts de logement de gens de guerre, de guet, & garde, &c.

4°. Les *ecclésiastiques* constitués aux ordres sacrés de prêtrise, diaconat, & sous-diaconat, ne peuvent être exécutés en leurs meubles destinés au service divin ou servant à leur usage nécessaire, de quelque valeur qu'ils puissent être, ni même en leurs livres qui doivent leur être laissés jusqu'à la somme de cent cinquante livres. *Ordonn. de 1667, tit. xxxiiij. art. 15.*

5°. La déclaration du 5 Juillet 1696, fait défense d'emprisonner les prêtres & autres *ecclésiastiques* pour dettes & choses civiles; & celle du mois de Juillet 1710, ordonne, à l'égard de ceux qui sont dans les ordres sacrés, qu'ils ne pourront être contraints par corps au paiement des dépens des procès dans lesquels ils succomberont.

Le 32^e canon du concile d'Agde, tenu en 506, excommunie les laïcs qui auront intenté quelque procès à un *ecclésiastique*, s'ils perdent leur cause: mais cela ne s'observe point.

Les canons défendent aussi aux *ecclésiastiques* de se mêler d'aucune affaire séculière; & en conséquence ils ne peuvent faire aucune fonction militaire, ni de finance, ni faire commerce d'aucunes marchandises: mais ils peuvent, suivant notre usage, faire les fonctions de juge tant dans les tribunaux *ecclésiastiques*, que dans les tribunaux séculiers, nonobstant une loi contraire faite par Arcadius, & insérée au code de Justinien, laquelle n'est point observée, non plus que la disposition des décrétales, qui leur défend de faire la fonction de juges dans les tribunaux séculiers.

Ils peuvent aussi faire la fonction d'avocats dans tous les tribunaux séculiers ou *ecclésiastiques*, en quoi notre usage est encore contraire au droit canon.

On n'observe pas non plus parmi nous les décrets des papes, qui détendent aux *ecclésiastiques* d'étudier en droit civil, les magistrats qui sont *ecclésiastiques* devant auparavant être reçus avocats, & par conséquent gradués *in utroque jure*.

Aucun de ceux qui sont engagés dans l'état *ecclésiastique*, ne peut présentement être marié; mais pour favoriser les progrès de la discipline à ce sujet, on renvoie au mot CÉLIBAT, où cette matière a été savamment traitée.

On peut aussi voir au mot CLERC ce qui concerne l'habillement des *ecclésiastiques*, & plusieurs autres points de leur discipline.

Il y a eu beaucoup de réglemens faits par rapport

aux mœurs des *ecclésiastiques*, & à la pureté qu'ils doivent observer, jusque-là que S. Lucius pape leur défendit d'aller seuls au domicile d'une femme.

Aux états de Languedoc en 1303, le tiers état fit de grandes plaintes sur certaines jeunes femmes que les curés retenoient auprès d'eux, sous le nom de *comeres*. *Annales de Toulouse*, par la Faille; *hist. des ouv. des Sav. Septemb. 1688*. Pour prévenir tous les abus & les scandales, les conciles ont défendu aux *ecclésiastiques* d'avoir chez eux des personnes du sexe qu'elles ne soient âgées au moins de 50 ans.

Le concile de Bordeaux, tenu en 1583, est un de ceux qui entre dans le plus grand détail sur ce qui concerne la modestie & la régularité des *ecclésiastiques* dans leurs habits, les jeux dont ils doivent s'abstenir, les professions & fonctions peu convenables à leur état; le grand soin qu'ils doivent avoir de ne point garder chez eux des personnes du sexe, capables de faire naître des soupçons sur leur conduite. Il décerne plusieurs peines contre les *ecclésiastiques* qui après en avoir été avertis, persisteront à retenir chez eux ces sortes de femmes.

Pour ce qui concerne le jeu spécialement, le droit canon, les conciles de Sens en 1460, 1485, & 1528, ceux de Toulouse & de Narbonne, & les statuts synodaux de plusieurs diocèses, leur défendent expressément de jouer avec les laïcs à quelque jeu que ce soit; de jouer en public à la paume, au mail, à la boule, au billard, ni autre jeu qui puisse blesser la gravité de leur état, même d'entrer dans aucun lieu public pour y voir jouer. Ceux qui n'ont d'autre revenu que celui de leur bénéfice, ne doivent point jouer du tout, attendu que ce seroit dissiper le bien des pauvres.

Les honoraires des *ecclésiastiques* ont été fixés par plusieurs réglemens, qui sont rapportés par Bruneau en son traité des *crées*, pag. 503.

L'article 27 de l'édit de 1695, dit que le règlement de l'honoraire des *ecclésiastiques* appartiendra aux archevêques & évêques, & que les juges d'église connoîtront des procès qui pourront naître sur ce sujet entre des personnes *ecclésiastiques*. Ce même article exhorte les prélats, & néanmoins leur enjoint d'y apporter toute la modération convenable, de même qu'aux rétributions de leurs officiaux, secrétaires, & greffiers des officialités.

Il y a eu un règlement fait par M. l'archevêque de Paris, pour l'honoraire des curés & autres *ecclésiastiques* de la ville & faubourgs de Paris; ce règlement a été homologué par un arrêt du 10 Juin 1693. *Voyez CLERC, CLERGÉ, CLÉRICATURE, CURÉS, & ci-après EGLISE, EVÊQUES, PRÉLATS, PRÊTRE, &c. (A)*

ECCLÉSIASTIQUES (*bénéfices*), *voyez BÉNÉFICES.*

ECCLÉSIASTIQUES (*biens*), *voyez EGLISE.*

ECCLÉSIASTIQUES (*cas ou délits*), *voyez DÉLIT COMMUN.*

ECCLÉSIASTIQUES (*censures*), *voyez CENSURE.*

ECCLÉSIASTIQUES (*chambres*), sont les chambres des décimes ou bureaux diocésains, & les chambres souveraines du clergé ou des décimes. *Voyez DÉCIMES.*

ECCLÉSIASTIQUE (*comput*), *voyez COMPUT.*

ECCLÉSIASTIQUE (*délit*), *voyez DÉLIT COMMUN.*

ECCLÉSIASTIQUE (*discipline*), *voyez DISCIPLINE, CLERC, CLÉRICATURE, CLERGÉ.*

ECCLÉSIASTIQUE (*dixme*), *voyez DIXME.*

ECCLÉSIASTIQUE (*état*), *voyez ci-après ETAT.*

ECCLÉSIASTIQUE (*habit*), *voyez CLERC & HABIT.*

ECCLÉSIASTIQUE (*jurisdiction*), *voyez JURISDICTION.*

ECCLÉSIASTIQUE (*ordre*), voyez CLERGÉ, ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE, & ORDRES SACRÉS.

ECCLÉSIASTIQUE (*patronage*), voyez PATRONAGE.

ECCLÉSIASTIQUE (*province*), voyez DIOCÈSE, MÉTROPOLE, & PROVINCE. (A)

* ECCOPROTQUES, adj. pris subst. (*Medec.*) c'est ainsi qu'on désigne les purgatifs doux, qui débarrassent seulement les intestins des excréments qui y sont retenus.

* ECDIQUE, f. m. (*Hist. anc.*) espece de magistrat dont les fonctions dans les villes grecques, n'étoient pas éloignées de celles qui sont exercées dans nos villes, par les officiers qu'on y appelle *syndics*. L'église de Constantinople avoit des *ecdiques*; mais il ne nous reste aucune notion des emplois qu'ils y avoient. Nous savons seulement qu'ils étoient soumis à un chef appelé *protecdique*.

* ECDYSIES, adj. pris subst. (*Myth.*) fêtes que les habitans de Phesto en Crete célébroient en l'honneur de Latone, & en mémoire du miracle qu'elle avoit fait en la personne d'une jeune fille qu'elle avoit changée en garçon, à la priere fervente de sa mere. Cette jeune Crétoise, qui avoit miraculeusement éprouvé les avantages des deux sexes, étoit fille de Galatée & de Lanprus; elle mourut sous l'habit d'homme.

ECHAFAUD, f. m. (*Hist. mod.*) assemblage de bois de charpente élevé en amphithéâtre, qui sert à placer commodément ceux qui assistent à quelque cérémonie.

Ce mot vient de l'allemand *schawhaus*, échafaud, composé de *schawen*, regarder, & de *haus*, maison: Guyet le dérive de l'italien *catafalco*, qui signifie la même chose: Ducange le fait venir du latin *echafaudus*, de la basse latinité, qui veut dire un tribunal ou un pupitre: d'autres disent qu'il vient de *cata*, machine de bois qui servoit à porter de la terre pour remplir des fossés, lorsque l'on vouloit donner un assaut; de-là les Italiens ont formé *catafalco*, & les Anglois *scaffold*; les moines *scaffaldus*, & les François *échafaud*. *Dictionn. de Trév. Etymol. & Chambers.*

ECHAFAUD, (*Architecture*) est un assemblage de planches soutenu par des cordes, ou par des pieces de bois enfoncées dans le mur, dont se servent les Peintres, les Maçons, les Sculpteurs, &c. lorsqu'ils travaillent à des lieux élevés: ces échafauds s'appellent *volans*.

On les fait aussi quelquefois monter de fond, c'est-à-dire pratiqués avec des pieces de bois qui vont depuis le sol jusqu'au sommet de l'édifice, que l'on tient plus ou moins solides, selon le fardeau qu'ils ont à porter; ou bien seulement avec des boulins, des échasses, des écoperches, &c. On dit *échafauder*, & on appelle *échafaudage* l'union de toutes ces différentes pieces de bois réunies ensemble. (P)

ECHAFAUD, (*Marine & Pêche*) lorsqu'on veut calfater ou donner le suif à un vaisseau, on fait avec des pieces de bois & des planches, une espece de plancher que l'on suspend avec des cordes sur les côtés du vaisseau, sur lequel se mettent les ouvriers & les calfats, & qu'ils appellent *échafaud*.

On donne aussi le nom d'*échafaud* aux endroits que l'on bâtit avec des planches sur le bord de la mer dans l'Amérique septentrionale, soit aux côtes de Terre-neuve ou ailleurs, pour y accommoder les morues que l'on veut faire sécher. (Z)

ECHAFAUD, terme de Riviere & de Commerce de bois, petite échelle double posée sur chaque part d'un train, sur laquelle montent les compagnons de riviere, afin qu'au passage des pertuis ils ne soient point dans l'eau.

ECHAFAUDAGE, f. m. (*Gramm.*) il s'entend

& de l'action de dresser son échafaud, & des pieces destinées à cet échafaud.

ECHAFAUDAGE, terme de Riviere, c'est l'assemblage des pieux nécessaires pour dresser des échafauds. Voyez ECHAFAUD.

ECHALAS, morceaux de cœur de chêne refendus quarrément par éclats d'environ un pouce de gros, & planés ou rabotés, qu'on navre quand ils ne sont pas droits. Il s'en fait de différentes longueurs; ceux de quatre pieds & demi servent pour les contr'espaliers & haies d'appui; & ceux de huit à neuf piés, ou de douze, &c. pour les treillages. En latin, *pedamen*. (P)

* ECHALASSER, v. act. (*Econom. rustiq.*) c'est attacher aux échalas; on le pratique en beaucoup d'endroits aux sèps des vignes, voyez l'art. VIGNE. On stipule dans les baux que les vignes seront rendues fumées, *échalassées* & en bon état.

* ECHALIER, f. m. (*Econ. rust.*) clôture champêtre; elle est faite de fagots fichés en terre, & liés ensemble par des gros osiers ou d'autres menus bois flexibles.

ECHALOTE, *ascalonia*, f. f. (*Hist. nat. & Jardinage*) cette racine bulbeuse a l'odeur de l'ail, mais un peu moins forte; elle pousse des tiges creuses & des feuilles longues qui ont le goût de leurs racines. Ses fleurs, en paquets, sont composées de six feuilles rangées en fleur-de-lys, auxquels succèdent des fruits ronds remplis de semences.

Les *échalotes* sont très-employées par les cuisiniers dans leurs ragoûts, & il y a peu de fauces où il n'y en entre.

On multiplie l'*échalote* par le moyen des gouffes ou cayeux qui viennent dans le tour de son pié.

Il y en a une espece appelée *échalote d'Espagne*, dont les tubercules se nomment *rocamboles*. Voyez ROCAMBOLE.

Cette plante doit être rapportée au genre des oignons. Voyez OIGNON. (K)

ECHALOTE, (*Diete.*) l'*échalote* possède exactement les mêmes propriétés que l'ail, mais dans un degré un peu inférieur. Voyez AIL.

* ECHAMPEAU, f. m. (*Pêche*) extrémité de la ligne où l'on attache l'hameçon dans la pêche des morues.

* ECHAMPER, v. act. (*Peinture*) c'est terminer les contours d'une figure, & les détacher d'avec le fond.

* ECHANCRURE, f. f. (*Art méchan.*) configuration introduite par l'art ou par la nature, ou par un accident, dans quelque corps dont on a enlevé, ou dont il semble qu'on ait soustrait une portion circulaire ou à-peu-près; ainsi il y a des os dont l'anatomiste dit que les bords sont *échancrés*: il dit les *échancrures des vertebres*, de l'os *sphénoïde*, de l'os *omoplate*, de l'os *maxillaire*, &c. Le tailleur *échancré* son étoffe au ciseau en plusieurs endroits, par exemple, à celui où il doit ajuster les manches. L'*entaille* a toutes sortes de figures; convient à toutes sortes de substances, & ne se dit point des choses naturelles. L'*encoche* est angulaire, & ne se dit point des métaux: l'*encoche* & le *cran* ont la même figure, mais le *cran* se dit des métaux, & des autres substances sur lesquelles l'*encoche* peut avoir lieu.

ECHANDOLE, f. f. (*Couvr.*) petit ais de merrein dont on couvre les maisons en différens lieux de France.

ECHANGE, f. m. (*Commerce*) troc que l'on fait d'une chose, d'une marchandise contre une autre.

Le premier commerce ne s'est fait que par *échange*, des choses en nature, & ce négoce subsiste encore dans le fond du Nord & en Amérique. Voyez COMMERCE.

Le commerce des lettres de change n'est mê-

me qu'un négoce de pur *échange* ; un vrai trêc d'argent contre d'autre argent. Voyez LETTRE DE CHANGE.

Echange se dit aussi parmi les gros négocians, surtout entre ceux qui trafiquent avec l'étranger, d'une espèce d'adoption mutuelle, mais seulement à tems, qu'ils font des enfans les uns des autres ; ce qui arrive, par exemple, quand un marchand de Paris voulant envoyer son fils à Amsterdam pour s'y instruire du commerce de Hollande, son correspondant dans cette dernière ville a pareillement un fils qu'il a dessein de tenir quelque tems à Paris pour apprendre le commerce de France. Ces deux amis font alors un *échange* de leurs enfans, qu'ils regardent ensuite chacun comme le sien propre, soit pour l'entretien, soit pour l'instruction. Voyez les *dictionn. du Comm. de Trév. & Chambers.* (G)

ECHANGER, TROQUER, PERMUTER, *syn.* (Gram.) ces trois mots désignent l'action de donner une chose pour une autre, pourvu que l'une des deux choses données ne soit pas de l'argent ; car l'*échange* qui se fait avec de l'argent s'appelle *vente* ou *achat*. On *échange* les ratifications d'un traité, on *troque* des marchandises, on *permut* des bénéfices. *Permuter* est du style du palais ; *troquer*, du style ordinaire & familier ; *échanger*, du style noble. *Permutation* se dit aussi en Mathématique, des changemens d'ordre qu'on fait souffrir à différentes choses que l'on combine entr'elles. Voyez ALTERNATION, COMBINAISON, & PERMUTATION. (O)

ECHANSON, (GRAND) *f. m. Hist. mod.* Cet officier se trouve & a rang aux grandes cérémonies, comme à celle du sacre du roi, aux entrées des rois & reines, aux grands repas de cérémonies, & à la cour le jeudi-saint, de même que le grand pannetier & le premier écuyer tranchant. Voyez GRAND PANNETIER & ECUYER TRANCHANT.

Les fonctions que remplissent ces trois officiers dans ces jours de remarque, sont celles que font journellement les gentilshommes servans ; mais ces derniers ne dépendent ni ne relèvent point des premiers.

Le *grand-échançon* a succédé au bouteiller de France, qui étoit l'un des grands officiers de la couronne & de la maison du roi. Voyez BOUTEILLER DE FRANCE, au mot BOUTEILLER.

Hugues bouteiller de France en 1060, signa à la cérémonie de la fondation du prieuré de S. Martin des Champs à Paris ; & un Adam, en qualité d'*échançon*, signa en 1067 à la cérémonie de la dédicace de cette même église. Il y avoit un *échançon* de France en 1288, & un maître *échançon* du roi en 1304, dans le même tems qu'il y avoit des bouteillers de France. Erard de Montmorency *échançon* de France, le fut en 1309 jusqu'en 1323, de même que Gilles de Soyecourt en 1329, & Briant de Montejean depuis 1346 jusqu'en 1351, quoiqu'il y eût aussi alors des bouteillers de France. Jean de Châlons III. du nom, comte d'Auxerre & de Tonnerre, est le premier qui ait porté le titre de *grand-bouteiller de France* : il l'étoit en 1350 au sacre du roi Jean. Il continua d'y avoir des *échançons* ; & Guy seigneur de Cousan prenoit la qualité de *grand-échançon de France* en 1385, Enguerrand sire de Coucy étant en même tems *grand-bouteiller*. En 1419 & 1421 il y avoit deux *grands-échançons* & un *grand-bouteiller* ; mais depuis Antoine Dulau seigneur de Châteauneuf, qui vivoit en 1483, revêtu de la charge de *grand-bouteiller*, il n'est plus parlé de cet office, mais seulement de celui de *grand-échançon*. La charge de *grand-échançon* est possédée actuellement, depuis le 28 Mai 1731, par André de Gironde comte de Buron, lieutenant général au gouvernement de l'Isle de France. (G)

ECHANSONNERIE, *f. f. (Hist. mod.)* lieu où

s'assembloient les officiers qui ont soin de la boisson du roi, & où elle se garde. Il y a l'*échançonnerie* bouche, & l'*échançonnerie* du commun : la première fait partie de l'office qu'on appelle *le gobelet* ; elle a son chef, qu'on appelle aussi *chef de gobelet*.

ECHANTIGNEUL ou ECHANTIGNOLE, *f. f. terme de Charron*, ce sont des morceaux de bois longs d'environ un pié, de l'épaisseur de trois pouces, qui sont emmortoisés pour recevoir l'essieu en-dessous, & qui servent pour l'affujettir & le tenir en place. Voyez les *Planches du Sellier*.

* ECHANTIGNOLE, *f. f. (Charp.)* ce sont des pièces qui soutiennent les taffaux, voyez TASSAUX. Il faut qu'elles soient embrevées, voy. EMBREVER, dans une entaille faite quarrément sur l'arbalétrier, voyez ARBALÉTRIER, à la profondeur d'environ un pouce par-en-bas, & bien arrêtées avec des chevilles de bois.

ECHANTILLER, *v. act. (Jurisp.)* confronter un poids avec l'étalon ou l'original. Voyez ESCANDILLONAGE. (A)

ECHANTILLON, *f. m. (Gramm. & Jurisprud.)* signifie un *modele* déterminé par les réglemens, & conservé dans un lieu public, pour servir à régler tous les poids & mesures dont les marchands se servent pour fixer la forme & qualité de certaines marchandises qu'il débitent. Voyez ci-devant ECHANTILLER, ECHANTILLONNER, & ci-apr. ESCANDILLONAGE, ETALON. (A)

ECHANTILLON, c'est, dans l'*Artillerie*, une pièce de bois garnie de fer d'un côté, sur lequel sont taillées les différentes moulures du canon : on s'en sert pour marquer ces moulures sur le moule du canon, en faisant tourner ce moule sous l'*échantillon*, par le moyen d'un moulinet attaché au bout du troussseau. Voyez TROUSSEAU & CANON. (Q)

ECHANTILLON, (Commerce.) terme qui dans le commerce en général a plusieurs significations applicables à différentes parties du négoce.

ECHANTILLON, est la contre-partie de la taille sur laquelle les marchands en détail marquent avec des hoches ou incisions, la quantité des marchandises qu'ils vendent à crédit.

ECHANTILLON signifie quelquefois *mesure, grandeur* : on dit des bois, des tuiles du grand, du petit *échantillon* ; de semblable, de différent *échantillon*.

ECHANTILLON se dit d'une certaine mesure réglée par les ordonnances pour diverses sortes de marchandises. Il y a des *échantillons* pour le bois de charpente & de chauffage, d'autres pour les pavés de grès, d'ardoise, &c. On appelle bois d'*échantillon*, pavés d'*échantillon*, ceux qui sont conformes à cette mesure. *Dictionn. du Commerce & Chambers.*

ECHANTILLON, (Mettre d') *Fonderie en plomb* : Voyez l'article DRAGÉE.

ECHANTILLON, *outil d'Horloger* ; il sert à égalet les dents des roues de rencontre.

Cet outil représenté Pl. XVI. fig. 63. d'*Horlogerie*, est composé de deux branches AB, AC, qui tendent toujours à s'écarter l'une de l'autre par leur ressort, & qui sont contenues à une distance déterminée par la vis V.

Voici comme on s'en sert. Ayant fait approcher les deux branches assez près l'une de l'autre pour que l'extrémité F de celle qui est marquée B, passe par-dessous l'autre au moins au-delà du point d, on le pose ensuite sur une des pointes des dents de la roue de rencontre, enforte que cette pointe s'appuie contre l'angle d ; alors, au moyen de la vis V, on éloigne ou l'on approche la branche B, jusqu'à ce que sa partie B aille raser & frotter imperceptiblement la pointe de la dent voisine. La distance entre le point d & l'extrémité B étant ainsi rendue égale à la distance entre deux pointes de dents, on

présente de nouveau l'instrument à d'autres dents, pour voir si leurs distances sont les mêmes; si elles ne le sont pas, on tâche de les rendre égales par les moyens ordinaires, & on continue de représenter l'échantillon, jusqu'à ce que son extrémité *B* rase également toutes les pointes des dents de la roue. Cette opération est fort délicate, & cependant fort nécessaire; car il est de la plus grande conséquence que les dents d'une roue de rencontre soient bien égales, afin qu'on puisse avoir des palettes larges & un échappement un peu juste, sans craindre cependant que la montre arrête par les accrochemens. Voyez ACCROCHEMENT, ECHAPPEMENT. (T)

ECHANTILLON, à la Monnoie, est l'étalon ou poids original de l'hôtel des monnoies de Lyon; ce que la cour des monnoies de Paris appelle *étalon original*. Voyez ETALON.

ECHANTILLON, (Rubanier & autres Arts méchan.) se dit d'une petite longueur de quelqu'ouvrage que ce soit; laquelle longueur est suffisante pour laisser voir entier au moins le dessein qu'il représente.

ECHANTILLONNER, ou ECHANTILLER, (Jurispr.) c'est confronter des poids ou mesures avec l'étalon ou original. Voyez ESCANDILLONAGE, & ci-après ETALON. (A)

ECHANTILLONNER, v. act. (Comm.) c'est couper les échantillons d'une piece d'étoffe, pour les faire voir aux marchands ou aux acheteurs.

Il signifie aussi *couper des morceaux de drap des pieces qui viennent de la teinture*, pour en faire le débouilli. Voyez TEINTURE.

Les maîtres & gardes Drapiers ont ce droit, & c'est à eux de faire *échantillonner* les draps, c'est-à-dire d'en faire couper des échantillons pour les mettre à l'épreuve du débouilli. Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers. (G)

* ECHANVROIR, f. m. (Econ. rust.) planche haute d'environ trois piés, & assemblée debout avec quelque morceau de bois. On prend le chanvre ou le lin poignée à poignée, on l'appuie sur cette planche, & on le bat avec une espee de couteau de bois d'éclisse qui en sépare les chenevottes, & rend la filasse lisse & belle. Il y a des *échanvroirs* de fer en forme de couplets émouffés.

ECHAPPADE, f. f. mot qui n'est dans aucun dictionnaire, & qui est cependant fort usité parmi les Graveurs en bois. C'est l'action ou l'accident d'enlever quelque trait avec le fermail, en dégageant les contours d'une planche gravée, soit parce que l'outil est entraîné dans le fil du bois, soit parce que ce trait n'aura pas été assez dégagé à sa base par le dégage-ment fait avec la pointe à graver, ou qu'on aura trop pris d'épaisseur de bois avec le fermail, ou bien parce qu'on n'aura pas eu soin d'appuyer le pouce de la main qui tient l'outil, contre celui de la main gauche, en dégageant, pour le tenir en respect, & par ce moyen éviter l'échappade. L'échappade a lieu aussi avec la gouge, quand on n'a pas la précaution d'appuyer le pouce droit contre le gauche, comme l'on vient de dire, ou quand on baisse trop horizontalement cet outil: alors il échappe en vuidant, & va tout à-travers la gravure faire breche à quantité de traits, de tailles ou de contours; accident d'autant plus desagréable, que n'y ayant d'autre remede que de mettre aux places ébrechées de petites pieces, il est presque impossible, sur-tout à des ouvrages délicatement gravés, qu'il n'y paroisse pas, si ce n'est aux premieres impressions, du moins à celles qui suivront, quand la planche aura été lavée, parce que l'eau fait renfler la piece plus que la superficie de la planche; de sorte que, quelque bien ajustée qu'elle ait été, il se forme presque toujours à l'estampe un trait blanc autour de cette piece, ce qui gâte

la gravure. Voyez PIECES. Cet article est de M. PAILLON, Graveur en bois.

ECHAPPÉ, adj. synon. (Gramm.) Nous croyons devoir avertir ici que ces mots, *est échappé*, *a échappé*, ne sont nullement synonymes. Le mot *échappé*, quand il est joint avec le verbe *est*, a un sens bien différent de celui qu'il a lorsqu'il est joint au verbe *a*: dans le premier cas il désigne une chose faite par inadvertance; dans le second une chose non faite par inadvertance ou par oubli. Ce mot m'est échappé, c'est-à-dire j'ai prononcé ce mot sans y prendre garde: ce que je voulois vous dire m'a échappé, c'est-à-dire j'ai oublié de vous le dire; ou dans un autre sens, j'ai oublié ce que je voulois dire.

S'ÉVADER, S'ENFUIR & S'ÉCHAPPER, different en ce que *s'évader* se fait en secret; *s'échapper* suppose qu'on a déjà été pris, ou qu'on est près de l'être; *s'enfuir* ne suppose aucune de ces conditions: on *s'échappe* des mains de quelqu'un, on *s'évade* d'une prison, on *s'enfuit* après une bataille perdue. (O)

ECHAPPÉ, (Marechallerie & Manège.) se dit en parlant d'un cheval provenant de race de cheval anglois, barbe, espagnol, &c. & d'une jument du pays; ainsi nous disons un *échappé* d'anglois, d'espagnol, de barbe, &c. Voyez HARAS: en ce cas le terme *échappé* est substantif.

Nous l'employons comme adjectif lorsqu'il s'agit de désigner un cheval qui s'est dégagé par quelque moyen que ce soit des liens qui le tenoient attaché, soit qu'il se soit délicoté, soit qu'il ait pu se dérober à l'homme qui le conduisoit en main.

Il est nombre de chevaux très-sujets à *s'échapper* dans l'écurie, après s'être délivrés de leurs licous. Il seroit sans doute superflu de détailler ici la multitude des accidens qui peuvent en résulter; nous nous contenterons d'observer que le licou dont on doit se servir par préférence à tout autre, eu égard à l'animal qui a contracté cette mauvaise habitude, est un licou de cuir à doubles-sous-gorges qui se croisent (voyez LICOU). Quant à celui que l'on mene en main & qui *s'échappe*, son évacion ne peut le plus souvent être attribuée, ou qu'à la négligence de celui qui le conduit, ou qu'à l'assujettissement dans lequel il le tient. Dans le premier cas le palefrenier ou le cavalier marchent sans attention, & n'ont dans leur main que le bout ou l'extrémité des rênes ou de la longe, de maniere que si le cheval est trop vif ou trop gai, ou si quelqu'objet l'effraye, il fait plusieurs pointes, & peut estropier l'homme qui est à cheval ou à pié; d'autres fois il se jette en-arriere, & tire si fort en se cabrant ou sans se cabrer, que la crainte saisit le palefrenier, ou que le cavalier monté sur un autre cheval est dans le risque évident de tomber, & c'est ainsi qu'on le lâche & qu'on l'abandonne. Ceux qui le contraignent trop, qui le mènent la longe ou les rênes trop raccourcies, principalement les palefreniers qui empoignent grossièrement les branches du mors, & les rapprochent en les ferrant de maniere à blesser l'animal, & qui de plus le fixent sans cesse en se retournant, s'exposent aux mêmes inconvéniens: pour les éviter, on doit observer un milieu entre le trop de gêne & le trop de liberté. L'homme qui est à cheval & qui est muni de la longe, en laissera à l'animal une juste longueur. Dès qu'il s'approchera trop de lui, il l'en éloignera; dès qu'il s'en éloignera trop, il l'en rapprochera, non en le tirant tout d'un coup, mais en le retenant légèrement, en rendant ensuite & en le ramenant ainsi insensiblement. Lorsqu'il employe une force subite, l'animal en oppose une plus grande, qui l'emporte bien-tôt. A l'égard du palefrenier, il tiendra les rênes d'une main, au-dessous des boucles qui empêchent qu'elles ne sortent & se dégagent des anneaux fixés au-bas des branches par un touret, & de l'ai-

tre par leurs extrémités. Dans cet état son bras étant éloigné de son corps, & sa main élevée à une hauteur non excessive, mais proportionnée, il marchera droit devant lui, sans jamais envisager, s'il m'est permis d'user ici de cette expression, le cheval qui lui fera confié. S'il sent que l'animal commence à tirer, il résistera dans le moment, & lui cédera aussi-tôt après; il résistera de nouveau, cédera encore, & le vaincra par ce moyen, quel que soit le genre de défenses qu'il médite. Du reste, comme il est très-peu de palefreniers en état de ménager une bouche, & que l'on doit sans cesse appréhender & redouter les facades de leur part, il faut dégourmer le cheval pour en diminuer les effets, toujours plus funestes lorsque ce second point de résistance n'est pas supprimé, & fixe plus violemment l'appui de l'embouchure sur les barres. (e)

ECHAPPÉE, sub. f. *en Architecture*, se dit d'une hauteur suffisante pour passer facilement au-dessous de la rampe d'un escalier, pour descendre ou monter. En latin, *diverticulum*. (P)

ECHAPPEMENT, f. m. (*Horlogerie*.) c'est une partie essentielle des horloges; il se dit en général de la mécanique par laquelle le régulateur reçoit le mouvement de la dernière roue, & ensuite le suspend ou réagit sur elle, afin de modérer & régler le mouvement de l'horloge.

Les artistes distinguent deux sortes d'échappemens; dans les uns, dont l'origine est très-ancienne & même inconnue, la roue de rencontre agit continuellement sur le régulateur, soit pour en accélérer, soit pour en retarder la vitesse: dans les autres, elle n'agit que pour accélérer les vibrations, & non pour les retarder, si ce n'est par les frottemens. Les roues & les aiguilles des horloges où les premiers sont employés, ont un mouvement retrograde à chaque vibration, en conséquence de quoi on les a nommés *échappemens à recul*: celles des horloges où l'on fait usage des derniers, ont toujours un mouvement progressif, excepté que chaque vibration est suivie d'un petit repos, ce qui les a fait nommer *échappemens à repos*; ceux-ci doivent leur naissance à l'invention du ressort spiral & du pendule, & peuvent s'appliquer en général à tous les régulateurs qui font des vibrations sans le secours de la force motrice. Leur disposition est telle, qu'elle ne peut avoir lieu pour les régulateurs, qui, comme le simple balancier, ne font des vibrations qu'à l'aide d'un moteur étranger; c'est ce que l'on concevra facilement par les descriptions suivantes.

Le but que les habiles artistes se proposent dans un *échappement* quelconque, c'est d'obvier aux défauts qui peuvent se rencontrer dans la puissance régulatrice & dans la force qui entretient son mouvement: c'est dans cette vue qu'ils disposent ces *échappemens*, de façon que le régulateur étant donné, il devienne aussi puissant & aussi actif qu'il est possible, & qu'il éprouve dans ses vibrations le moins de frottement qu'il se peut.

Les Horlogers ont aussi égard, dans la construction de leurs *échappemens*, à l'espèce de régulateur qu'ils emploient; par exemple, les petits arcs d'un pendule approchant beaucoup plus de l'isochronisme que les grands, les artistes intelligens font en sorte que l'*échappement* d'un pendule ne permette que de très-petits arcs; les grandes oscillations s'achevant en plus de tems que les petites, ils tâchent aussi de compenser par la même voie les erreurs qui pourroient naître de ces différences. Si l'horloge est destinée à éprouver du mouvement, ils font encore leurs efforts pour que son *échappement* la rende peu susceptible de variations par cette cause; s'ils prévoient qu'elle doive se trouver dans différentes situations, comme une montre qui tantôt est pendue,

tantôt sur le fond de sa boîte, & quelquefois sur le crystal, ils disposent l'*échappement* de manière qu'il ne soit sujet à aucun changement par ces différentes positions.

Les savans horlogers n'apportent pas de moindres attentions, pour que leur roiiage soit peu fatigué par le régulateur: cela donne à leur horloge d'excellentes propriétés; elle en devient plus durable, l'état de la machine reste plus constant, plus uniforme, & elle est par conséquent susceptible d'une plus grande régularité: ce sont des avantages considérables, qui se rencontrent particulièrement dans les *échappemens à repos*.

Les quatre *échappemens* dont on fait aujourd'hui le plus d'usage, réunissant assez parfaitement toutes les propriétés dont nous venons de parler, nous nous bornerons à leur description, sans entrer dans un détail inutile sur tous ceux qu'on a imaginés ou qu'on pourroit imaginer d'après les mêmes principes; tous ces *échappemens*, quoique différens en apparence des quatre premiers, étant toujours les mêmes pour le fond.

Description de l'échappement ordinaire ou à verge. Le plus ancien des *échappemens*, qui est en même tems le plus communément usité dans les montres, passe avec justice pour une des plus subtiles inventions que la mécanique ait produit. La roue de rencontre (*figure 27.*) est posée de telle sorte, que son axe coupe perpendiculairement la tige du balancier; sur cette tige, à laquelle on a donné le nom de *verge*, s'élevent deux petites ailes ou palettes qui forment entr'elles un angle d'environ 90 degrés. Elles viennent s'engager dans les dents de la roue, dont le nombre est impair, afin que l'axe du balancier répondant par sa partie supérieure, par exemple, à une de ces dents, il réponde par l'inférieure au point opposé entre deux de ces mêmes dents.

Effet de cette construction. La montre étant remontée, la pointe de la dent qui appuie sur l'une des palettes, la fait tourner jusqu'à ce qu'elle la quitte, pendant que la seconde palette, qui ne trouve aucun obstacle, s'avance en sens contraire dans les dents opposées, & rencontre la plus voisine de ces dents, au même instant ou un peu après que la première palette est abandonnée; alors le régulateur, par son mouvement acquis, fait retrograder la roue de rencontre & tous les autres mobiles, ce qu'il continue de faire, jusqu'à ce qu'ayant consumé toute sa force, il cède enfin à l'action de la roue, qui pour lors le chasse de nouveau, en agissant sur la seconde palette comme elle avoit fait sur la première; il en est ainsi du reste des dents.

Par cette disposition, le régulateur ne permet aux roues de se mouvoir, qu'autant qu'elles le mettent elles-mêmes en mouvement, & lui font faire des vibrations. Il suit de cette construction, 1°. que le balancier, ou tout autre modérateur, apporte une résistance au roiiage, qui l'empêche de céder trop rapidement à l'action de la force motrice: 2°. que les roues (abstraction faite de l'action du roiiage) s'échappant plus ou moins vite, selon la masse du régulateur ou le nombre de ses vibrations, on peut toujours déterminer par-là celles qui portent les aiguilles, à faire un certain nombre de tours dans un tems donné: enfin par le moyen de cet *échappement*, lorsque le régulateur a été mis en mouvement par la force motrice, il réagit sur les roues, & les fait retrograder proportionnellement à la force qui lui a été communiquée; d'où il résulte une sorte de compensation dans le mouvement des montres, indépendamment même du ressort spiral, la plus grande force motrice du roiiage qui devroit les faire avancer, étant toujours suivie d'une plus grande réaction du balancier qui tend à les faire retarder.

Nous pourrions entrer ici dans un examen purement

ment théorique de la nature de cet *échappement*, & de la manière la plus avantageuse de le construire ; mais comme dans les *échappemens* en général, & dans celui-ci en particulier, il se mêle beaucoup de choses qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer théoriquement, telles que les variations qui naissent des frottemens, des résistances, des huiles, des secousses, des différentes positions, &c. il faut dans ce cas-ci, comme dans tous les autres de cette nature où la théorie manque, avoir recours à l'expérience. C'est pourquoi en rapportant à la théorie, les choses qu'on y pourra rapporter, nous nous appuierons dans les autres, sur ce que l'expérience a appris aux Horlogers.

La propriété la plus remarquable de l'*échappement* ordinaire, c'est que l'action de la roue de rencontre sur le balancier, pour lui communiquer du mouvement, s'opère par de très-grands leviers ; au lieu que la réaction du balancier sur cette roue, se fait au contraire par de très-petits ; ce qui produit une grande liberté dans le régulateur, & augmente beaucoup sa puissance régulatrice.

Pour rendre ceci plus sensible, supposons que B (*figure 19.*) soit une puissance qui se meuve dans la direction constante BE , & qui pousse continuellement une palette CP , qui se meut circulairement autour du point C . Je dis que les efforts de cette puissance pour faire tourner la palette, seront entr'eux, dans les différentes situations CP , comme les quarrés des lignes CE , Cp , qui expriment les distances des points p & E au centre.

Pour le démontrer, imaginons que la puissance agissant perpendiculairement en E , parcoure un très-petit espace comme EG ; imaginons de plus la palette & la puissance parvenues en p , & supposons que la puissance parcoure comme auparavant un espace tp égal à l'espace EG ; l'arc décrit par le rayon p fera pd . Les arcs décrits par ces deux points des palettes p & E , dans ces différentes situations, seront donc comme les lignes pd & EG , ou son égal pt ; mais à cause des triangles semblables ECp , tpd , on voit que ces lignes sont entr'elles comme CE & cp ; ces arcs seront donc comme ces lignes. Or on fait par un des premiers principes de la mécanique, que les efforts d'une puissance sont en raison renversée des vitesses qu'elle communique : ces forces dans les points p & E seront donc en raison renversée de CE & de Cp , qui expriment les vitesses dans les points p & E , elles seront donc dans la raison de Cp à CE : mais de plus elles seront appliquées à des leviers, qui seront encore en même raison ; l'effort total dans les points E & p , fera donc comme le quarré d' EC est au quarré de pC .

Il suit de-là, que plus l'angle pCE , formé par la palette & par la perpendiculaire à la direction de la puissance augmente, plus la force de cette puissance augmente.

Il est facile à présent de faire l'application de cette proposition, à ce que nous avons avancé au sujet de la propriété de l'*échappement* ordinaire. Pour cet effet, qu'on imagine que la *figure 24* représente la projection orthographique d'une roue de rencontre & des palettes d'un balancier. Les dents a & b seront celles qui étoient les plus près de l'œil avant la projection, d & f celles qui en étoient les plus éloignées, & CP , CL représenteront la projection des palettes. Mais on peut regarder le mouvement des dents a & b dans la direction GM , comme ne différant pas beaucoup de leur mouvement circulaire, de même que celui des dents d & f en sens contraire de M en G ; cela étant posé, CM étant perpendiculaire à ces deux directions, il est clair, par ce que nous avons démontré plus haut, qu'à mesure que la roue mène la palette, sa force augmente, & qu'enfin elle est la plus grande

de toutes, lorsqu'elle est sur le point de la quitter, comme en P ; parce qu'alors l'angle de la palette avec la perpendiculaire à la direction de la roue est le plus grand, & qu'au contraire la dent d , qui va rencontrer l'autre palette L la pousse avec bien moins de force, puisque l'angle MCE formé par cette palette & par la perpendiculaire à la direction de la roue est beaucoup plus petit. Ceci prouve donc ce que nous avons avancé de la propriété de cet *échappement* ; savoir, que la roue de rencontre a beaucoup plus de force pour communiquer du mouvement au balancier, qu'elle n'en a pour lui résister lorsqu'il réagit sur elle. Cette force seroit comme le quarré des leviers sur lesquels la roue agit dans ces deux points P & t , si cette roue se mouvoit en ligne droite, comme nous l'avons supposé pour la facilité de la démonstration ; mais comme elle se meut circulairement, cette force croît dans un plus grand rapport ; car le levier de cette roue par lequel elle agit sur la palette, diminue à mesure que l'inclinaison de cette palette augmente ; puisque ce levier n'est autre chose que le sinus du complément de l'angle formé par le rayon de la roue, qui se termine à la pointe de la dent, & par celui qui est parallèle à l'axe de la verge, angle qui augmente toujours à mesure que la dent pousse la palette. La longueur de ce levier doit donc entrer aussi dans l'estimation de l'action de la roue de rencontre sur la palette : or plus le levier d'une roue diminue, plus sa force augmente. Il s'ensuit donc que le rapport des forces avec lesquelles la roue d'*échappement* agit sur la palette qu'elle quitte, & sur celle qu'elle rencontre, est dans la raison composée de la directe des quarrés des leviers des palettes par lesquels se fait cette action, & dans l'inverse des sinus des complémens des angles formés par le rayon qui le termine à la pointe de la dent, dans ces différentes positions, & par celui qui est parallèle à l'axe de la verge.

Cette propriété de l'*échappement* étoit trop avantageuse, pour que les habiles horlogers ne s'efforçassent pas d'en profiter ; aussi ne manquèrent-ils pas de faire approcher la roue de rencontre aussi près de l'axe du balancier qu'ils le purent, pour obtenir par ce moyen la plus grande différence entre les forces dans les points P & t (*voyez la même figure 24*) ; car par-là l'angle MCP devenant le plus grand, & l'autre MCE le plus petit, cet effet en résulteroit nécessairement. Mais bien-tôt ils s'aperçurent que cette pratique entraînoit de grands inconvéniens : 1°. le balancier décrivait par-là de trop grands arcs à chaque vibration, ce qui le rendoit sujet aux renversemens & aux battemens : 2°. cela donnoit lieu à des palettes étroites, qui rendoient la montre trop sujette à se déranger par les différentes situations, l'inconvénient du jeu des pivots dans leurs trous étant beaucoup plus grand par rapport à des palettes étroites qu'à des palettes larges.

Après donc un très-grand nombre de tentatives & d'expériences, où l'on varia la longueur des palettes, l'angle qu'elles font entr'elles, & la distance de la roue de rencontre à l'axe du balancier, on trouva que l'angle de 90 degrés étoit le plus convenable pour les palettes, & que la roue de rencontre devoit approcher assez près de l'axe du balancier, pour qu'une dent de cette roue étant supposée au point où elle tombe sur une palette, après avoir abandonné l'autre, cette dent pût faire parcourir à la palette, pour la quitter de nouveau, un arc de 40 degrés.

En réfléchissant sur cette matière, on pourroit imaginer qu'il seroit plus à propos que les palettes formassent entr'elles un angle au-dessus de 90 degrés, parce qu'alors l'arc total de réaction se feroit sur un plus petit levier. Mais comme des changemens iné-

vitables font décroître la grandeur des vibrations ; comme de plus l'échappement ne peut être parfaitement juste, & qu'il se fait toujours un peu de chute sur les palettes, quand le balancier commence à réagir, les Horlogers diminuent le levier par lequel la roue opere quand elle vient d'échapper : ce qu'ils ne peuvent faire sans augmenter celui qui se forme à la fin de la réaction. Ces deux leviers deviennent à très-peu près égaux, quand la montre a marché pendant un certain tems, le branle allant toujours en diminuant.

L'expérience a encore montré aux Horlogers que le régulateur des montres doit avoir avec la force motrice un certain rapport, sans lequel ou il n'est pas assez puissant pour corriger les variations de cette force, ou il lui apporte une trop grande résistance à surmonter, ce qui rend la montre sujette à s'arrêter. La méthode que la pratique a enseignée pour donner au régulateur une puissance également éloignée de l'un & l'autre inconvénient, c'est de faire marcher les montres sans ressort spiral, comme elles le faisoient avant l'invention de ce ressort, & de donner au balancier une masse telle, que sa résistance laisse parcourir à l'aiguille sur le cadran 27 minutes par heure, & que le ressort spiral étant ajouté, accélère dans un même tems d'une heure le mouvement de cette aiguille de 33 minutes. Il est bon de remarquer cependant que ce nombre de 27 minutes que doit aller une montre par heure sans ressort spiral, est conditionnel à la bonté de la montre ; car ces différentes imperfections du roïage rendant la force motrice, tantôt plus grande, tantôt plus petite, obligent de faire aller les montres médiocres plus de 27, comme 28 & même 30, pendant qu'on peut ne faire aller que 26, & même moins, celles qui sont très-bien faites.

Ayant apporté tous ses soins pour la disposition de l'échappement ordinaire, on y reconnoît trois propriétés considérables, la simplicité, la facilité d'exécution, & le peu de frottement qui se rencontre dans toutes les parties qui le composent. Il est fâcheux qu'avec tous ces avantages il ne puisse procurer une compensation suffisante des inégalités du roïage ; inconvénient qui vient de ce que les montres, comme nous venons de le dire, vont 27 minutes par heure sans le secours du ressort spiral & par la seule puissance de la force motrice. En doublant la force motrice d'une montre, on la fait avancer d'environ une heure en 24.

L'échappement à verge a encore plusieurs défauts. Le pivot qui porte la roue de rencontre est chargé de toute la pression d'un engrenage, de toute l'action & la réaction des palettes ; réaction d'autant plus grande, qu'elle se passe au-delà de ce pivot. D'ailleurs pour des raisons qu'on rapportera plus bas, on ne peut en faire usage dans les pendules ; c'est pourquoi on leur applique ordinairement ou l'échappement à deux verges, ou celui que l'on doit à la sagacité du docteur Hook.

Un autre échappement à recul qui ne diffère réellement que de nom du précédent, c'est l'échappement à piroüette. Voici en peu de mots en quoi il consiste. 1°. Les dents de la dernière roue formées comme celles d'une roue de champ, engrenent dans un pignon fixé sur l'axe du balancier. 2°. L'axe de la dernière roue (dans le cas précédent roue de rencontre), est ici une verge avec des palettes, lesquelles sont alternativement poussées par les dents de la roue de champ formées comme celles d'une roue de rencontre.

Sur ce simple exposé, il est aisé de voir que cet échappement ne diffère point du précédent, si ce n'est qu'au lieu de se faire entre la dernière roue & le balancier, il se fait entre la roue de champ & la der-

nière roue, qui par le moyen de son engrenage avec le pignon du balancier, fait faire à ce régulateur plusieurs tours à chaque vibration.

Le but qu'on se proposa dans cette construction fut de rendre les vibrations du balancier fort lentes comme d'une seconde, en lui laissant toujours le même mouvement. M. Sulli dit (*regle artificielle du tems*, page 241.) qu'il a vû de ces sortes de montres qui n'avoient point de ressort spiral, & qui employoient deux secondes de tems dans chaque vibration. Il semble, dit le même auteur, « qu'on ait imaginé cette » construction pour mieux imiter les vibrations d'une » pendule à seconde, qui étoit alors une invention nouvelle & peu connue. Il se peut, ajoute-t-il, » aussi que les premières montres à ressort spiral de » M. Huyghens, ayant leur échappement de cette manière, certains artistes antagonistes de cette nouveauté, dont ils ne comprenoient point la propriété, s'imaginèrent que ces montres à piroüette devoient leur régularité plutôt à la lenteur de leurs vibrations qu'à l'application de ce ressort dont ils essayèrent de se passer ».

Description de l'échappement du docteur Hook, ou de l'échappement à ancre.

Dans cet échappement, sur l'axe du mouvement du pendule sont deux branches ou bras (*fig. 25*) qui embrassent une partie du rochet : l'un se terminant par une courbe, dont la convexité est tournée extérieurement ; & l'autre aussi par une courbe dont la concavité est tournée intérieurement. Quand le rochet chasse le premier, le second situé de l'autre côté de l'axe est contraint de s'engager dans les dents qui lui sont correspondantes ; d'où étant bien-tôt chassé, il oblige à son tour l'autre de se représenter à l'action du rochet, &c. C'est ainsi que sont restituées les pertes de mouvement du pendule ; on va le voir plus amplement par le précis de la dissertation de M. Saurin (*mémoires de l'acad. ann. 1720.*) que nous allons rapporter.

« Tout le monde dit bien en général que c'est le » poids moteur qui entretient les vibrations du pendule ; mais comment les entretient-il ? c'est une demande qu'on ne s'est pas même avisé de se faire. L'expérience a conduit les Horlogers à donner à l'échappement la construction nécessaire pour cet effet ; cependant il y en a très-peu à qui tout l'art de cette construction soit connu, & qui ne fussent embarrassés du problème que je propose, *trouver la raison de la durée des vibrations* : il sera résolu par l'exposition que je vais donner.

« La *figure 25* représente une roue de rencontre » & une ancre avec son pendule dans l'état où ce régulateur est en repos. Il est alors vertical & l'ancre horizontal ; c'est-à-dire qu'une droite *AA* qui joindroit les deux extrémités des faces de l'échappement, feroit perpendiculaire à la verticale *CB*. D'un côté, une dent de la roue s'appuie sur le point *B* de l'une des courbes, dont une partie *AB* est engagée dans la dent ; de l'autre, une même partie *AB* s'avance entre deux dents, & est éloignée de l'une & de l'autre à peu-près de la même quantité.

« Le poids moteur étant remonté, il s'en faut » de beaucoup qu'il ait par lui-même la force de mettre le pendule en mouvement. Pour l'y mettre, il faut l'élever & le lâcher ensuite ; tombant alors par sa propre pesanteur, & accéléré dans sa chute par la dent *H* qui par supposition le pousse jusqu'en *A*, il remonte de l'autre côté. Pour lors la dent *N* rencontrant l'ancre en *F*, elle est contrainte de reculer un peu par le mouvement acquis du pendule ; celui-ci retombant de nouveau par l'effort de la pesanteur, est encore accéléré dans sa chute par la dent qui avoit reculé, & remonte

» ainsi du côté d'où il étoit premièrement descendu.
 » Alors la nouvelle dent qu'il y rencontre, après
 » avoir reculé, comme l'autre, le poursuit & le hâte
 » dans sa chute, comme ci-devant.

» Le pendule se mouvant dans le vuide, on fait
 » que dans ce cas, faisant abstraction des frottemens,
 » il remonteroit toujours à la même hauteur; met-
 » tant encore à part l'action des deux dents oppo-
 » sées, il est clair que ses vibrations demeureroient
 » constamment les mêmes & ne finiroient point.
 » Ajoutons présentement à la force de la pesanteur
 » celle des deux dents opposées du rochet; cette
 » dernière force agissant également de part & d'au-
 » tre sur le pendule, & se détruisant de même, les
 » vibrations demeureront encore les mêmes, sans
 » jamais diminuer ni cesser, rien n'empêchant le pen-
 » dule dans notre supposition de remonter toujours
 » à la hauteur d'où il est descendu. Mais il est évi-
 » dent que dans le plein il en doit être empêché par
 » la résistance de l'air; les vibrations iront donc en
 » diminuant, & cesseront enfin.

» Quelle est donc la cause des vibrations constan-
 » tes dans nos horloges? elle se rencontre précisé-
 » ment dans la construction de l'échappement, qui est
 » telle que le pendule étant en repos, une partie
 » AB de l'une des faces est engagée dans la dent H
 » qui la touche, non au point A , mais au point B ;
 » & une partie égale AB de l'autre courbe s'avan-
 » ce entre les deux dents NQ dans un éloignement
 » réglé de manière, que le pendule étant en mouve-
 » ment, lorsque la dent H échappe au point A , la
 » dent N rencontre la face opposée au point F , qui
 » donne BF égale BA ; & de même, lorsque la dent
 » N vient à échapper, la dent H rencontre l'autre
 » face en un semblable point F ; c'est-à-dire que la
 » distance AF est égale dans les deux faces, & dou-
 » ble de AB dans l'une & dans l'autre.

» Ce qu'il faut bien remarquer, c'est que la dent
 » H étant au point F , le poids du pendule est en L
 » à gauche; & la dent N étant au point semblable F
 » de l'autre côté, le poids du pendule est en L à
 » droite: de sorte que l'une & l'autre dent agissant
 » successivement d' F en B , accélèrent le pendule
 » dans sa chute d' L en D , & que continuant d'agir
 » sur la face de B en A , elles l'accélèrent encore
 » dans tout l'arc qu'il parcourt en montant de D en
 » L ; ainsi la force de la dent transmise au pendule,
 » ne l'abandonne pas à lui-même au point D , elle
 » continue d'exercer son effort sur lui jusqu'au point
 » L , & c'est précisément ce surcroît d'effort de D en
 » L en montant, qui est la cause de la durée & de la
 » constante égalité des vibrations: ce qu'il est aisé
 » de voir.

» Car supposons que l'arc SDS est celui que le
 » pendule parcourt dans ses vibrations constantes,
 » en tombant de S en D ; s'il n'y avoit ni résistance
 » d'air, ni frottement, l'accélération de son mouve-
 » ment, causée par la pesanteur & par l'action de la
 » dent qui le suit dans sa chute, lui donneroit bien
 » une vitesse suffisante pour le faire monter de l'au-
 » tre côté à la hauteur S , contre l'effort de la dent
 » opposée qu'il ne rencontre qu'en L : mais il est évi-
 » dent que les frottemens & la résistance de l'air
 » ayant diminué cette vitesse dans toute la descen-
 » te, & la diminuant encore quand le pendule mon-
 » te, il ne sauroit arriver au point S sans un nou-
 » veau secours: si donc il y parvient, c'est que ce
 » secours lui est donné par l'action de la dent, con-
 » tinuée sur lui depuis D jusqu'en L . Le point S
 » est tel que l'effort ajouté de D en L , égale préci-
 » sément la perte causée par les frottemens & la ré-
 » sistance de l'air dans tout l'arc parcouru SDS .

» Si pour mettre le pendule en mouvement on
 » l'avoit élevé à quelque point I plus haut que S ,

» l'effort de D en L de la dent ne se trouvant pas
 » assez grand pour réparer la perte, le pendule ne
 » monteroit de l'autre côté qu'au-dessous de I , &
 » les vibrations continueroient à diminuer jusqu'à
 » ce qu'il eût attrapé le point S , où l'effort ajouté
 » est égal à la perte.

» Il en feroit de même si on l'avoit élevé moins
 » haut que S ; l'effort ajouté étant alors plus grand
 » que la perte, le pendule monteroit plus haut que le
 » point d'où il feroit descendu, & les vibrations ne
 » cesseroient d'augmenter jusqu'à ce qu'elles eussent
 » atteint le point S .

Ce que M. Saurin vient de dire touchant le pen-
 dule & l'échappement à ancre, doit s'entendre des au-
 tres régulateurs, & de toutes sortes d'échappemens;
 dans tous il y a toujours une partie des palettes ou
 des courbes, telle que AB , qui engrene dans la
 roue de rencontre: & c'est cette partie qui est des-
 tinée à restituer le mouvement, que le régulateur
 perd par la résistance de l'air & des frottemens. Cela
 me paroît assez éclairci par ce qui précède: c'est
 pourquoi je ne m'arrêterai pas à faire remarquer la
 même chose dans les descriptions qui vont suivre.

Je reviens à l'ancre. Elle est accompagnée de plu-
 sieurs belles propriétés; ses courbes, comme mon
 pere l'a découvert, & comme M. Saurin l'a démon-
 tré, doivent être à très-peu près des développantes
 de cercle, au moyen dequoi elles compensent par-
 faitement les inégalités de la force motrice: parce
 que dans les plus grandes oscillations, la roue de
 rencontre agit par des leviers plus avantageux. Une
 autre propriété de cet échappement, c'est que les arcs
 de vibration du pendule peuvent être fort petits, &
 par conséquent très-isochnes, & la lentille du pen-
 dule fort pesante.

Deux inconvéniens considérables diminuent beau-
 coup tous ces avantages: le frottement que les dents
 du rochet occasionnent sur les courbes, & la diffi-
 culté de donner à celles-ci l'exactitude requise. Pour
 ces deux raisons, on lui préfère ordinairement l'é-
 chappement à deux verges, qui avec les mêmes avan-
 tages est beaucoup moins susceptible de frottement.

De l'échappement à deux verges. Les choses les plus
 ingénieuses & les plus utiles, sont souvent abandon-
 nées, & tombent après dans un profond oubli. C'est
 ce qui est arrivé à l'échappement dont nous faisons la
 description; il est fort ancien: cependant on n'en a
 guère fait usage que lorsque mon pere ayant recon-
 nu toutes ses propriétés, il entreprit de ne pas les
 laisser inutiles.

Cet échappement consistoit autrefois en deux por-
 tions de roue (fig. 20.) qui s'engreñoient l'une dans
 l'autre, & dont chacune étoit ajustée sur une tige,
 où l'on avoit adapté une palette. L'une de ces tiges
 portoit en outre la fourchette; & lorsque le rochet
 formé comme celui de l'échappement à ancre, écar-
 toit l'une des palettes, l'autre, au moyen de l'engre-
 nage qui la faisoit avancer en sens contraire, venoit
 se présenter à l'action du rochet, ainsi de suite: dans
 cet état on l'appelle échappement à patte de taupe.

Mon pere, après avoir fait plusieurs changemens
 dans la manière dont ces deux palettes se communi-
 quoient le mouvement, a réduit ces deux portions
 de roue à un cylindre ou rouleau mobile sur ces deux
 pivots, & qui a une espèce de fourche dans laquelle
 s'avance le cylindre; comme on le voit dans la fig.
 26. Après plusieurs tentatives & expériences, il par-
 vint aussi à lui procurer une compensation exacte des
 inégalités du moteur. Tâchons de découvrir com-
 ment s'opère cet effet, qui est peut-être aussi surpre-
 nant, qu'il est difficile à développer.

Tout pendule libre (voyez l'article PENDULE) dé-
 crit les grands arcs en plus de tems que les plus pe-
 tits; ainsi puisque dans le pendule appliqué à l'hor-

loge le surcroît de force motrice fait décrire de plus grands arcs, cette augmentation apporte nécessairement une cause de retard dans les oscillations : d'un autre côté, elle leur en procure en même tems une d'avancement ; car la plus grande force de la roue de rencontre oppose une plus grande résistance à la réaction des palettes, & leur communique en partie ce surcroît de vitesse que le moteur tend à leur imprimer. Si donc il est possible de rendre cette dernière cause d'accélération égale à la cause de retard qui provient des plus grands arcs, que la force motrice augmente ou diminue ; le tems des vibrations restera toujours le même.

Or (voyez PENDULE) le retardement qui naît par de plus grandes oscillations est d'autant moins considérable, que les arcs primitifs ont été plus petits. Quand le pendule s'éloigne peu de son centre de repos, ce retard devient insensible ; donc, puisque l'expérience a démontré qu'avec l'échappement précédent l'influence de la force motrice des horloges sur leur pendule, pouvoit être assez petite pour qu'elles retardassent par son augmentation, c'est-à-dire pour que la cause d'avancement résultante d'une plus grande force motrice, fût plus petite que celle de retard qui naît des plus grands arcs que cette force fait décrire, & que de plus, en vertu de l'échappement, on peut accroître ou diminuer cette dernière cause de retard à volonté, & donner aux arcs la grandeur que l'on souhaite, l'action de la force motrice restant cependant toujours la même ; il faut conclure que dans tout pendule il y a un arc quelconque, aux environs duquel les causes d'accélération & de retard ci-devant énoncées, se compensent parfaitement.

On fait que le moteur restant le même, plus les palettes de l'échappement sont longues, plus les arcs décrits par le régulateur sont petits, & ce régulateur pesant : qu'au contraire, plus elles sont courtes, plus ils sont grands & le régulateur léger ; cela ne souffre point de difficulté, la roue dans ce dernier cas menant par des points plus proches du centre de mouvement.

Or l'action d'une force motrice étant toujours dans un même rapport sur les pendules de même longueur, puisque par les raisons précédentes, si la lentille est plus légère, elle parcourt de plus grands arcs, & la roue de rencontre agit par des leviers moins avantageux ; il s'ensuit qu'il y a une certaine longueur de palettes où le pendule appliqué à l'horloge, décrit un certain arc aux environs duquel la cause de retard provenant des plus grands arcs, & celle d'avancement qui naît de l'augmentation de la force motrice, se détruisent réciproquement ; & où par conséquent il y a compensation des inégalités du moteur. C'est ce que l'expérience confirme. Pour le pendule à secondes, cette longueur est du demi-diamètre du rochet ; lorsqu'il a trente dents.

Avant de se servir de la méthode précédente, mon pere avoit déjà tenté la même compensation par l'échappement à roue de rencontre. Son principe capital a toujours été de ne recourir au composé, que quand le simple ne peut suffire : mais il s'aperçut bien-tôt qu'avec la longueur de palettes requise, la roue à couronne ne pouvoit donner un engrenage suffisant ; & cela, parce que chassant par un de ses côtés, elle agit en quelque façon (ainsi qu'on l'a vu plus haut), comme si son mouvement se faisoit en ligne droite.

Je ne m'étendrai point sur les avantages de la construction précédente, ni sur l'exactitude qu'on en peut attendre ; j'aurois trop à craindre que mon témoignage ne parût suspect. Il me suffira de rapporter ce que M. de Maupertuis en dit dans son livre de la figure de la terre, pag. 173. Voici ses propres termes :

Nous avons un instrument excellent ; c'étoit une pendule de M. Julien le Roy, dont l'exactitude nous a paru merveilleuse dans toutes les observations que nous avons faites avec.

Echappement à repos. Description de l'échappement des montres de M. Graham. Cet échappement est composé d'un cylindre creux *ACD*, fig. 23, entaillé jusqu'à l'axe du balancier sur lequel il tourne, & d'une roue de rencontre (*BAC*, fig. 22.) parallèle aux platines, dont les dents élevées sur l'un des plans, répondent au milieu de l'entaille du cylindre : ces dents sont de la grandeur de son diamètre interne, à très-peu près, & elles sont écartées l'une de l'autre de tout son diamètre extérieur ; leur courbure doit être telle, que leur force pour chasser les deux bords ou levres de ce cylindre, augmente en raison des plus grandes résistances du régulateur, & que la levée ou l'arc que le balancier parcourt, lorsque ces courbes lui sont appliquées, soit d'environ 36 degrés. Voici l'effet qu'elles produisent.

Le cylindre *DEK* (fig. 22.) étant dans l'intervalle de deux dents, & la montre remontée, l'une d'elles *AP*, par exemple, écarte au moyen de sa courbe une des levres, jusqu'à ce que lui ayant fait parcourir un arc de 18 degrés, le point *A* soit arrivé en *D*, & la pointe *P* vers *K* ; alors la levre *K*, comme il est marqué par la ponctuation, est avancée dans la roue d'une quantité égale à 18 degrés de l'arc cylindrique *KD*. Le point *A* parvenu au point *D*, la dent échappe, & la pointe *P* tombe dans l'intérieur du cylindre, en laissant un arc de 18 degrés entre elle & la levre *K* ; le régulateur continue sa vibration sans aucun obstacle, que celui du frottement sur son cylindre & sur ses pivots. Mais après qu'en cet état il a parcouru environ un arc de 72 degrés, sa vitesse acquise s'étant consumée à vaincre les frottemens susdits, & à tendre le ressort spiral, dont la résistance n'a cessé de s'augmenter, ce ressort réagit, & en se débandant fait tourner en arrière le cylindre, & ramène l'entaille : la dent chasse ensuite la seconde levre, comme la précédente ; ce qui ne se peut faire sans que la dent suivante *B* se trouve arrêtée par la circonférence convexe du cylindre, jusqu'à ce que par le retour de l'entaille, elle produise les mêmes effets que celle qui l'a devancée. Ainsi de suite.

Cet échappement a un grand avantage sur celui qu'on emploie dans les montres ordinaires ; c'est de compenser infiniment mieux les inégalités de la force motrice & du roilage. Cette excellente propriété lui vient de ce que les pointes de la roue de rencontre, en s'appuyant sur le cylindre & dans sa cavité, laissent le régulateur presque libre ; de sorte que l'augmentation ou la diminution de la force motrice, ne fait qu'augmenter ou diminuer les arcs de vibration, sans en changer sensiblement la durée : & que l'isochronisme des réciproquations du ressort spiral, ou du pendule qui oscille en cycloïde, peut n'y souffrir d'autres altérations que celles qui sont occasionnées par la quantité du frottement sur le cylindre & dans sa cavité ; frottement qui change selon les différentes forces motrices. Mais ces erreurs ne sont pas comparables à celles que les mêmes différences apportent dans les montres, dont les échappemens font rétrograder les roues.

L'échappement à cylindre a encore un avantage considérable ; par son moyen, le roilage, le ressort, toute la montre est moins sujette à l'usure ; la roue de rencontre ne rétrogradant pas, il en résulte bien moins de frottement sur les pivots, sur les dents des roues & des pignons.

Plusieurs défauts obscurcissent en quelque sorte toutes ces belles qualités, & font que ces sortes de montres, & en général toutes celles qui sont faites sur les mêmes principes, ne soutiennent pas toute la

régularité qu'elles ont quand elles sont récemment nettoyées ; d'abord il se fait , comme je l'ai dit , un frottement sur la portion cylindrique qui y produit de l'usure , & par conséquent des variations dans la justesse. Il est vrai que pour rendre ce frottement moins sensible , on met de l'huile au cylindre ; mais par-là le mouvement de la montre devient susceptible de toutes les variations auxquelles ce fluide est sujet.

Mon pere a imaginé un moyen de remédier en partie à ces accidens : c'est de placer les courbes de façon qu'elles touchent la circonférence du cylindre & ses levres à différentes hauteurs , en les éloignant plus ou moins du plan de la roue ; de façon que (fig. 23.) si l'une vient s'appuyer en *A* , par exemple , sa voisine agisse en *C* , une autre en *D* , &c. par-là , si le rochet a treize , les altérations dans la régularité , causées par l'usure , peuvent être diminuées dans le rapport de treize à l'unité ; mais il faut convenir que cela rend cette roue plus difficile à faire.

Echappement des pendules à secondes de M. Graham. On a vu (article CYCLOÏDE) que les petites oscillations du pendule approchent plus de l'isochronisme que les grandes , & qu'elles sont en même tems moins sujettes à être dérangées par les inégalités de la force motrice.

Pour jouir de ces avantages , M. Graham allonge considérablement les bras de l'ancre , auxquels il fait embrasser environ la moitié du rochet , & réserve en outre une distance (fig. 21.) *AB* de la circonférence de ce rochet au centre de mouvement de l'ancre : de plus les parties *CD* , *EF* sont des portions de cercle décrites du centre *B*.

Quand la roue a écarté , par exemple , le plan incliné *DP* que lui opposoit un des bras , l'autre branche lui présente la portion de cercle *EF* ; de façon que la dent reposant successivement sur des points toujours également distans du centre de mouvement *B* de l'ancre , le pendule peut achever sa vibration sans que le rochage rétrograde , comme avec l'ancre du docteur Hook.

Le témoignage avantageux que MM. les Académiciens qui ont été au Nord , ont rendu à la pendule de M. Graham , ne permet pas de douter que cet *échappement* ne soit un des meilleurs , quoiqu'il paroisse sujet à beaucoup de frottemens. On pourroit peut-être reprocher à l'auteur le retranchement des courbes compensatrices pratiquées sur les faces de l'ancre ordinaire. A cela il répondroit sans doute que les arcs étant extrêmement diminués , ces courbes deviendroient superflues. En effet , M. de Maupertuis a observé qu'en retranchant la moitié du poids moteur de cette pendule , ce qui réduit les arcs de quatre degrés vingt minutes à trois degrés , ces grandes différences ne causent qu'un avancement de trois secondes & demie à quatre secondes par jour : cette courbe seroit donc assez inutile , & moralement impossible à construire exactement.

Après avoir donné la description de ces différens *échappemens* de montre & de pendule , & après avoir fait mention des avantages & des inconvéniens de chacun d'eux en particulier , ce seroit ici le lieu de déterminer ceux qui sont les meilleurs , & qui doivent être employés préféablement aux autres. Mais si la chose est facile par rapport à ceux des pendules , l'*échappement* de M. Graham , & celui à deux verges perfectionné par mon pere , satisfaisant l'un & l'autre très-bien à tout ce que l'on peut exiger du meilleur *échappement* , il n'en est pas de même à l'égard des *échappemens* de montre ; car quoique l'*échappement* à roue de rencontre , & celui de M. Graham , ou à cylindre , réunissent diverses propriétés avantageuses , ils sont encore éloignés de la perfection requise ; leurs avantages & leurs inconvéniens

semblent même tellement se balancer , qu'il paroît que si l'un doit être préféré à l'autre , ce n'est pas qu'il procure aux montres une plus grande justesse , mais parce que celle qu'il leur procure est plus durable & plus constante.

En effet , on ne peut disconvenir que les montres à *échappement* à cylindre n'aillent avec beaucoup de justesse , & même quelquefois , lorsqu'elles sont nouvellement nettoyées , & qu'il y a de l'huile fraîche au cylindre , avec une justesse supérieure à celle des montres à roues de rencontre , parce qu'elles ne sont sujettes alors à d'autres irrégularités (n'étant point ici question de celles qui naissent de l'action de la chaleur sur le ressort spiral) , qu'à celles qui sont produites par les inégalités de la force motrice ; inégalités que cet *échappement* , comme nous l'avons remarqué plus haut , a la propriété de compenser. Mais cette justesse des montres à cylindre ne se soutient pas ; car les frottemens qui sont dans cet *échappement* , tant sur les levres du cylindre que sur ses circonférences convexes & concaves , augmentent dès que l'huile commence à se dessécher , & produisent des variations qui diminuent bientôt la justesse de ces montres. Devenus ensuite plus considérables , ces frottemens donnent lieu à l'usure ; & à mesure qu'elle fait du progrès & que l'huile se dessèche , les variations augmentent , & quelquefois à un tel point , qu'on a vu des montres à cylindre avancer ou retarder de cinq ou six minutes & plus en 24 heures , sans qu'il fût possible de parvenir à les régler.

Or les montres à *échappement* à roue de rencontre , bien faites , sont exemptes de pareils écarts ; leur régularité est plus durable , & elles sont moins sujettes aux influences du froid & du chaud. De tout cela il résulte que nonobstant que leur justesse ne soit pas si grande , comme nous l'avons dit , que celle que l'on observe quelquefois dans les bonnes montres à cylindre , cependant on peut dire que dans un tems donné , pourvu qu'il soit un peu long , elles iront mieux que celles-ci , c'est-à-dire que la somme de leurs variations sera moindre ; car rien n'est plus commun que de voir des montres à roue de rencontre aller très-bien pendant des deux ou trois ans sans être nettoyées ; ce qui est très-rare dans les montres à cylindre , leur justesse ne se soutenant pas si long-tems : il ne leur faut pas même quelquefois un tems si long pour qu'elles se mettent à varier. On en voit qui six mois après avoir été nettoyées , ont déjà perdu toute leur justesse ; ce qui arrive ordinairement lorsque l'*échappement* n'est pas bien fait , ou que le cylindre n'est pas aussi dur qu'il pourroit l'être : car alors il s'use , il se tranche , & il n'y a plus à compter sur la montre. L'*échappement* à roue de rencontre a encore cet avantage , qu'il est facile à faire , & les montres où on l'emploie faciles à raccommorder. L'*échappement* à cylindre est au contraire très-difficile à faire , il y a très-peu d'horlogers en état de l'exécuter dans le degré de perfection requis , & conséquemment un fort petit nombre capable de raccommorder les montres où il est adapté ; car étant peu instruits de ce qui peut rendre cet *échappement* plus ou moins parfait , ils sont dans l'impossibilité de remédier aux accidens qui peuvent y arriver , & aux changemens que l'usure ou quelqu'autre cause peut y produire. Il y a en effet si peu d'horlogers en état de bien raccommorder les montres à cylindre , qu'il y en a un très-grand nombre du célèbre M. Graham qui sont gâtées pour avoir passé par des mains peu habiles. Il résulte de tout ce que nous venons de dire , que les montres à *échappement* , à verge ou à roue de rencontre , sont en général d'un meilleur service que celles qui sont à cylindre , & que ces dernières ne doivent être préférées que par des astronomes ou des personnes qui ont besoin d'une montre

qui aille avec beaucoup de justesse pendant quelque tems, & qui sont à portée de les faire nettoyer souvent, & raccommorder par d'habiles horlogers: encore, pour qu'ils en obtiennent la justesse dont nous venons de parler, faut-il qu'elles soient très-bien faites.

Tel étoit donc l'état de l'échappement à cylindre en 1750, que nous écrivions cet article, que, tout bien examiné, nous croyions qu'il valoit mieux en général faire usage de l'échappement à roue de rencontre. Depuis, c'est-à-dire en 1753, M. Caron le fils l'a perfectionné, ou plutôt en a inventé un autre qui remédie si bien à un des principaux inconvénients qu'on lui reprochoit, que nous nous croyons obligés d'en ajouter ici la description.

Dans cet échappement, comme dans celui à cylindre, la roue de rencontre est parallèle aux platines. On donne à cette roue tel nombre de dents que l'on veut: ordinairement elle en a trente. Ces dents sont formées comme celles d'une roue ordinaire, excepté qu'elles sont un peu plus longues & plus déliées; elles portent à leur extrémité des chevilles qui, situées perpendiculairement à ses surfaces supérieure & inférieure, sont rangées alternativement sur ces deux surfaces, de sorte qu'il y en a quinze d'un côté de la roue, & quinze de l'autre. L'axe du balancier est une espèce de cylindre creux, entaillé de façon qu'il paroît composé de deux simples portions de cylindre réunies par une petite tige placée fort près de la circonférence convexe. Cette tige porte une palette en forme de virgule, dans laquelle on distingue deux parties: l'une circulaire & concave dans la suite de la concavité du cylindre, c'est sur elle que les chevilles de la roue de rencontre doivent se reposer; l'autre est droite, & sert de levée ou de levier d'impulsion aux mêmes chevilles, pour les vibrations du balancier. Au point diamétralement opposé à la tige, est un pédicule qui porte une virgule ou croissant semblable au premier, placé de façon que la roue de rencontre passe entre les deux palettes, & les rencontre alternativement par ses chevilles opposées.

D'après cette courte description, il est facile de concevoir comment se fait le jeu de cet échappement. On voit, par exemple, qu'une cheville de la roue agissant sur la levée du pédicule, elle la fait tourner de dehors en-dedans; ensuite de quoi cette cheville échappant, celle qui la suit tombe sur la partie circulaire concave qui appartient à l'autre croissant, sur laquelle elle s'appuie ou se repose jusqu'à ce que la vibration étant achevée, elle glisse & passe sur la levée de ce croissant, & la chasse de dedans en-dehors, & ainsi de suite. Il est clair par la nature & la construction de cet échappement, qu'il compense les inégalités du roûage & de la force motrice, comme celui de M. Graham, ou à cylindre, & (ce qui le rend de beaucoup supérieur à ce dernier) que ses levées ne sont point sujettes à l'usure, comme les levres du cylindre de M. Graham. Cette usure étant, comme nous l'avons observé, un des plus grands inconvénients de son échappement, on n'aura pas de peine à découvrir la cause de cet avantage du nouvel échappement, si l'on fait attention que l'usure étant produite uniquement par l'action répétée des dents de la roue de rencontre sur les levres du cylindre, elle ne peut avoir lieu dans l'échappement que nous venons de décrire; car les chevilles y parcourant toute la levée, il s'ensuit que le frottement qu'éprouve chacun des points de cette levée dans le tour de la roue, est à celui qu'éprouvent les levres du cylindre dans le même tour de sa roue, comme la surface des points des chevilles qui frottent sur cette levée, est à celle des faces des dents de cette même roue: or comme les chevilles peuvent être très-fines, & qu'ainsi cette surface peut n'être pas la

quarantième partie de celle des faces des dents de la roue à cylindre, le frottement sur ces levées ne fera pas la quarantième partie de celui qui se fait sur les levres du cylindre; & ainsi l'usure qui pourroit en résulter, sera insensible. Cet échappement a encore un autre avantage sur celui de M. Graham; c'est que les repos s'y font à égale distance du centre, puisqu'ils se font sur la circonférence concave du cylindre; au-lieu que dans celui de ce célèbre horloger ils se font à différentes distances du centre, les dents reposant tantôt sur la circonférence concave du cylindre, & tantôt sur sa circonférence convexe.

On pourroit objecter que dans cet échappement, & on l'a même fait, le diamètre intérieur du cylindre devant être égal à l'intervalle entre deux chevilles, plus une de ces chevilles, il devient plus gros par rapport à sa roue, que celui de l'échappement de Graham; mais on répondroit que cette grosseur du cylindre n'est point déterminée par la nature du nouvel échappement, & qu'on peut le faire plus petit (ce qui est encore un nouvel avantage), comme on l'a fait effectivement depuis qu'il a été découvert.

Il étoit bien flatteur pour un horloger d'avoir imaginé un pareil échappement; mais plus il avoit lieu de s'en applaudir, plus il avoit lieu de craindre que quelqu'un ne lui enlevât l'honneur de sa découverte: c'est aussi ce qui pensa arriver à M. Caron. Cependant M. le comte de Saint-Florentin ayant demandé à l'académie royale des Sciences son jugement sur la contestation élevée entre lui & un autre horloger qui vouloit s'attribuer l'invention du nouvel échappement, elle décida le 24 Février 1754, sur le rapport de MM. Camus & de Montigny (commisaires nommés pour examiner les différens titres des contendans), que M. Caron en étoit le véritable auteur, & que celui qui lui disputoit la gloire de cette découverte, n'avoit fait que l'imiter. C'est, je crois, le premier jugement de cette espèce que l'académie ait prononcé; cependant il seroit fort à souhaiter qu'elle décidât plus souvent de pareilles disputes, ou qu'il y eût dans la république des Lettres un tribunal semblable, qui en mettant un frein à l'envie qu'ont les plagiaires de s'approprier les inventions des autres, encourageroit les génies véritablement capables d'inventer, en leur assurant la propriété de leurs découvertes.

Au reste si nous avons rapporté cette anecdote au sujet de l'échappement de M. Caron, c'est que nous avons crû qu'elle ne seroit pas déplacée dans un ouvrage consacré, comme celui-ci, non-seulement à la description des Arts, mais encore à l'histoire des découvertes qu'on y a faites, & à en assurer, autant qu'il est possible, la gloire à ceux qui en sont les véritables auteurs. (T)

* *Echappement de M. Caron fils, corrigé.* Depuis la contestation élevée entre M. Caron & M. le Paute, sur l'invention de l'échappement à virgules, il en est survenu une autre sur sa perfection, entre l'inventeur & M. de Romilly habile horloger. Cette nouvelle contestation a été aussi portée au tribunal de l'académie des Sciences. Voici en abrégé les prétentions de M. de Romilly. 1°. Dans l'échappement de M. Caron, l'axe du balancier porte un cylindre qui avoit, lors de l'invention, pour diamètre intérieur l'intervalle de deux chevilles; c'est sur cette circonférence concave que se font les deux repos de l'échappement à virgules. Le cylindre est divisé en deux par une entaille perpendiculaire à son axe, & l'on ne réserve qu'une petite colonne qui tient assemblés les deux cylindres. M. de Romilly prétend avoir réduit le diamètre intérieur du cylindre à n'admettre qu'une cheville. 2°. Aux deux extrémités de l'intervalle sont deux plans en forme de

virgules formant un angle dont le sommet est sur la circonférence concave du cylindre, éloignés l'un de l'autre de l'épaisseur de la roue. M. de Romilly prétend avoir rendu le sommet de l'angle que forment les plans, plus près du centre, en réduisant la circonférence concave. 3°. La roue a des chevilles rapportées à l'extrémité de ses dents, & perpendiculaires à chacun de ses plans. M. de Romilly prétend avoir tenté le premier de construire la roue, de façon que chaque dent porte deux chevilles d'une seule pièce, ce qui lui permet d'échancrer les côtés de la dent pour l'utilité des grands arcs. 4°. Dans la marche d'une montre construite avec l'échappement à virgule, tel qu'il étoit lors de l'invention, les arcs, selon M. de Romilly, ne peuvent avoir plus de 150 ou 180 degrés d'étendue pour les plus grandes oscillations; au-lieu qu'il prétend que dans l'échappement corrigé, les plus petites oscillations sont toujours au-dessus de 240 degrés, & que les plus grandes vont à plus de 300; d'où M. de Romilly conclut qu'il y a diminution de frottement, meilleure économie de la force, plus de solidité, plus d'étendue dans les oscillations, dans l'échappement corrigé, &c. avantages qui sont sans doute très-réels, sans quoi M. Caron, content du mérite d'inventeur, ne revendiqueroit pas celui de réformateur; *sed adhuc sub judice lis est*. C'est apparemment ce qui a déterminé M. Le Roy, de qui est l'excellent article qui précède, à nous laisser le soin de cette addition. L'habile académicien a judicieusement remarqué qu'il ne lui seroit pas convenable de prévenir la compagnie, dont il est membre, dans la décision d'une question de fait portée devant elle: aussi ne la décidons-nous pas, nous nous contentons de l'annoncer par cet extrait du mémoire justificatif que M. de Romilly a présenté à l'académie. Si l'académie décide cette nouvelle contestation, & que nous ayons occasion de rapporter son jugement, nous n'y manquerons pas.

Echappement, ou *échappement de marteau*, se dit d'une petite palette ou levée ayant un canon qui entre à quarré ou se goupille sur les tiges des marteaux des montres ou pendules à répétition: c'est au moyen de ces *échappemens* que les dents de la pièce des quarts agissent sur ces marteaux, pour les lever & les faire frapper. (T)

Mettre une montre ou une pendule d'échappement ou dans son échappement, signifie, parmi les Horlogers, donner une situation au balancier au moyen du ressort spiral, ou au pendule au moyen de la position de l'horloge, en conséquence de quoi les arcs de levée (*voyez* LEVÉE) du balancier & du pendule, de chaque côté du point de repos, soient égaux.

On vient de voir par la description des différens *échappemens* des montres & des pendules, que les dents de la roue de rencontre agissent toujours sur des palettes des plans droits ou des courbes, pour faire faire des vibrations au balancier ou au pendule; ainsi, *mettre une montre ou un pendule d'échappement*, n'est autre chose que de placer le balancier ou le pendule, de façon que les dents de la roue de rencontre agissant successivement sur ces palettes ou sur ces courbes, se trouvent, dans l'instant qu'elles échappent, avoir fait parcourir au balancier ou au pendule un arc égal de part & d'autre du point de repos. Cette situation du balancier ou du pendule est fort importante; car sans cela, pour peu que l'un ou l'autre soient un peu trop pesans par rapport à la force motrice, la montre ou le pendule feront sujettées à arrêter, parce que du côté où l'arc est le plus grand, le régulateur s'opposant avec plus de force au mouvement de la roue, pour peu qu'il y ait d'inégalité dans celle du rouage, cette dernière force ne devient plus en état de surmonter la résistance du ré-

gulateur; ce qui fait arrêter l'horloge. (T)

ECHAPPEMENT, se dit encore, en Horlogerie, de petites pièces ajustées sur les tiges des marteaux d'une montre à répétition, & qui servent comme de levier à la pièce des quarts pour les faire sonner. *Voyez e e*, fig. 62. Pl. d'Horlogerie. (T)

ECHAPPER, (Marine.) *Voyez* RAMES & VOILES.

ECHAPPER, v. neut. (*Jardinage*.) se dit d'un arbre qui pousse avec trop de vigueur; & comme il seroit dangereux de le laisser agir si vivement, un habile jardinier doit l'arrêter en coupant toutes les branches qui s'échappent trop. *Voyez* TAILLE. (K)

ECHAPPER UN CHEVAL, LE PARTIR DE LA MAIN, (*Manège*.) expressions synonymes: c'est solliciter & exciter l'animal à une course violente, rapide, & furieuse. Elle doit être plus ou moins longue selon le besoin du cheval ou la volonté du cavalier; volonté qui suggérée, soit par la nécessité, soit par le goût, doit toujours se concilier avec la nature, l'inclination & la capacité de l'animal que l'on travaille & que l'on exerce.

Il n'est pas douteux que la résolution & la perfection de la course ne soient une des plus belles parties que le cheval puisse avoir: elle en garantit le courage, le nerf, la légèreté, l'obéissance, la franchise naturelle.

Son irrésolution dans cette action naît principalement des défauts opposés aux unes & aux autres de ces qualités. Elle peut donc reconnoître pour causes une timidité qui ne permet pas à l'animal de hasarder ses forces en courant; la défiance qu'il a de celle de ses membres, en conséquence de quelque imperfection accidentelle ou naturelle, un défaut de vûe, trop de pesanteur, une paresse qu'il ne peut vaincre, des courses trop fréquemment répétées, des châtimens cruels réitérés & administrés le plus souvent mal-à-propos dans cette même leçon, une foiblesse considérable, quelquefois encore la force de ses reins ou d'une esquine naturellement trop roide & trop retenue, le peu de liberté de ses épaules, de ses hanches, la malice, la fougue, &c.

Un cheval parfaitement mis & exercé, s'échappe non-seulement avec vigueur, sur le champ & au moindre desir du cavalier, mais il conserve son union & son ensemble, il ne s'abandonne point sur la main ou sur les épaules, sa tête est constamment ferme & bien placée.

Quand on veut réfléchir sur la véritable source & sur la différence des actions & des mouvemens dont cet animal est capable, on en découvre bien-tôt l'enchaînement & la dépendance. Le trot dérive du pas pressé, comme du pas écouté & soutenu; du trot déterminé & délié, comme du trot uni dérive encore le galop, & du galop dérive la course de vitesse.

Ces deux dernières allures ne sont autre chose qu'un fait en-avant. Quoique le nombre des foulées qui frappent nos oreilles, & la succession harmonique des jambes ne soient pas exactement les mêmes dans l'une & dans l'autre, ainsi que je l'ai démontré géométriquement dans un mémoire envoyé à l'académie royale des Sciences (*voyez* MANÈGE), il n'en est pas moins certain qu'elles ne sont effectuées que par l'élanement total de la machine entière en-avant, & cet élanement est encore plus apparent & plus visible dans le cheval *échappé*.

Si le galop est le fondement de la course, il s'enfuit qu'on ne doit entreprendre de partir de la main aucun cheval, qu'on ne l'ait long tems exercé à la leçon, qui est la base de celle dont il s'agit: or nous ne pouvons le conduire au galop, qu'autant que le trot vivement battu & diligemment relevé, lui en aura facilité l'exécution; qu'autant que ses membres

commenceront à être souples & libres ; qu'autant , en un mot , qu'il aura acquis une union au-dessus de la médiocre , & qu'il ne pesera ni ne tirera à la main : d'où l'on doit conclure que les maîtres qui se flattent de déterminer , de résoudre , de dénouer des poulains en les *échappant* , tombent dans l'erreur la plus grossière ; puisque d'un côté ils omettent la condition indispensable de la gradation des leçons indiquée par la gradation même , c'est-à-dire par l'ordre & la dépendance naturelle des mouvemens possibles à l'animal ; & que de l'autre ils ne tendent qu'à mettre ces poulains sur les épaules , à les éloigner de tout ensemble , à les énerver , à en forcer l'haleine , à donner atteinte à leurs reins encore foibles , à les appesantir , à leur offenser la bouche , & à leur fuger souvent une multitude infinie de défenses.

Non-seulement la leçon du galop doit précéder celle du *partir de la main* , mais on ne doit dans les commencemens *échapper* le cheval que du galop même : la raison en est simple. Toute action qui demande de la vitesse , ne peut être opérée que par la véhémence avec laquelle le derrière chasse le devant au moyen des flexions & des détentes successives des parties dont il est formé ; or le galop étant la plus prompte de toutes les allures , & ces flexions ainsi que ces détentes nécessaires étant la source de son plus de célérité , il est constant que l'animal qui galope , est plus disposé au *partir de la main* que dans toute autre marche. Je dis *plus* ; la course n'est à proprement parler , qu'un train de galop augmenté. Prenez en effet insensiblement cette dernière action , elle acquerra infailliblement des degrés de vélocité , & ces degrés de vélocité auxquels vous parviendrez insensiblement , vous donneront précisément ce que nous nommons véritablement *échappées* , *course de vitesse*. Par cette voie vous n'en serez point obligé de châtier l'animal , d'employer les éperons , qui très-souvent le gendarment , de vous servir de la gaule , de crier , d'user de votre voix pour le hâter , selon la manière ridicule de nombre d'écuyers étrangers : le tems , la pratique de la course détermineront votre cheval à cette diligence & à cette résolution qu'elle exige ; vous gagnerez son consentement , vous lui suggérerez le pouvoir d'obéir , vous lui donnerez une haleine suffisante , & vous n'accablerez pas indiscretement son naturel & sa force.

Les moyens d'accélérer ainsi l'action du galop , ne sont pas de rendre toute la main & d'approcher vivement les jambes ; ce seroit abandonner le cheval & le précipiter sur son devant. Le cavalier doit donc , son corps étant toujours en-arrière , diminuer peu-à-peu la fermeté de l'appui , & accompagner au même instant cette aide de celles des jambes. Celles-ci , qui consistent ou dans l'action de peser sur les étriers , ou d'approcher les gras de jambes , ou de pincer , seront appliquées relativement à la sensibilité de l'animal , que l'on châtiara prudemment & avec économie , lorsqu'elles ne suffiront pas , mais elles ne seront fournies qu'en raison de la diminution de l'appui , c'est-à-dire qu'elles n'augmenteront de force qu'à mesure du plus ou moins de longueur des rênes. Dès que ce contrebalancement ou cet accord de la main & des jambes n'est pas exactement observé , le *partir de la main* est toujours imparfait. La fermeté de la main l'emporte-t-elle ? le devant est trop retenu , & le derrière trop assujéti. L'un se trouve à chaque tems dans un degré d'élevation qui le prive de la faculté de s'étendre & d'embrasser librement le terrain , & l'autre dans une contrainte si grande , que les ressorts des reins & des jarrets , uniquement occupés du poids & du soutien des parties antérieures , ne sauroient se développer dans le sens propre à les porter ou à les pousser en-avant. La force des jambes au contraire est-elle supérieure ?

ni le devant ni le derrière ne sont assez captivés ; d'un côté , le devant n'étant nullement soutenu , ne quitte terre que par sa propre percussion , & seulement pour fuir plutôt que pour obéir à l'effort de l'arrière-main , qu'il n'effleure point sans danger : de l'autre part , ce même arrière-main continuellement obligé à cet effort par les jambes , qui ne cessent de l'y déterminer , & ne rencontrant dans le devant ou dans la main aucun point de soutien capable de réagir sur les parties , est malgré lui dans un état d'extension , & par conséquent hors de cette union & de cet ensemble qui doivent en maintenir la vigueur & l'activité ; le cavalier invite donc alors simplement l'animal à ce mouvement rapide , mais il l'abandonne & le prive par ce défaut , d'harmonie dans les parties qui doivent aider de tous les secours qui tendroient à lui rendre cette action moins difficile.

L'habitude de cette accélération étant acquise , on ne court aucun risque de l'exciter à la course la plus furieuse , en passant toujours par les intervalles qui séparent le galop & cette même course. Lorsqu'il y sera parfaitement confirmé , & qu'il fournira ainsi cette carrière avec aisance , on entreprendra de l'*échapper* tout d'un coup sans égard à ces mêmes intervalles , & pour cet effet les aides toujours dans une exacte proportion entr'elles seront plus fortes , plus promptes , sans néanmoins être dures , & sans qu'elles puissent encore en surprenant l'animal desordonner le *partir*.

Ce n'est que par l'obéissance du cheval & par la facilité de son exécution , que nous pouvons juger sainement de sa science & de ses progrès. Ce n'est aussi qu'en consultant ces deux points , que nous distinguerons le vrai tems de lui suggérer des actions qui lui coûteront davantage , & qui même le rebutteroient si nous n'en surmontions , pour ainsi dire , nous-mêmes toutes les difficultés , en l'y préparant & en l'y disposant dans la chaîne des leçons qu'il reçoit de nous.

Le cheval obéissant au *partir* , doit être également soumis à l'arrêt. Outre que le *partir* , qui lui est devenu facile , est un mouvement plus naturel , il l'offense moins que le parer , dans lequel , sur-tout après une course violente , ses reins , ses jarrets , & sa bouche sont en proie à des impressions souvent douloureuses : on doit donc user des mêmes précautions pour l'y amener insensiblement. La vitesse de la course sera pour cet effet peu-à-peu rallentie , & l'on suivra dans ce ralentissement ou dans cette dégénération , les mêmes degrés qui en marquoient l'augmentation , lorsqu'il s'agissoit d'y résoudre entièrement l'animal. Je m'explique , de la course la plus véhémente venez à une action moins rapide ; de cette action moins rapide , passez à un mouvement encore moins prompt ; rentrez , en un mot , dans celui qui constitue le galop , & formez votre arrêt. En parcourant de cette manière les espaces dont nous avons parlé , & en remontant ensuite successivement , & avec le tems , à ceux qui sont les plus voisins de l'action furieuse , vous accoutumerez enfin le cheval à parer nettement , librement , & sans aucun danger dans cette même action.

Lorsque du galop étendu ainsi que du galop raccourci il s'*échappe* sans peine & avec vigueur , on peut essayer de le *partir* sur le champ du trot déterminé & du trot uni. Si son obéissance est entière , on tentera de l'*échapper* du pas allongé , du pas d'école , de l'arrêt , du reculer , de l'instant même du repos. Les aides nécessaires alors ne diffèrent point de celles auxquelles on doit avoir recours pour l'enlever au galop dans les uns & dans les autres de ces cas (voyez GALOP) ; & celles qu'il faut employer pour le *partir de la main* au moment où il a été enlevé , sont précisément les mêmes que celles qu'on a

du pratiquer en l'échappant tout-à-coup de cette allure prompte & pressée.

Rien n'est plus remarquable que la différence des effets d'une seule & même leçon dispensée favamment, avec ordre, & avec patience, ou donnée sans connoissance & avec indiscretion. Les réflexions suivantes feront autant d'aphorismes de cavalerie, d'autant plus utiles sans doute, que l'on ne trouve dans les auteurs qui ont écrit sur notre art aucuns principes médités, & que les écuyers qui ne s'adonnent qu'à la pratique, ne sont pas moins stériles en maximes & en bons raisonnemens.

Les courses de vitesse doivent être plus ou moins longues & plus ou moins courtes.

Elles seront longues, relativement aux chevaux qui se retiennent. Si elles étoient courtes, bien loin de les déterminer, elles les retiendroient davantage, ils deviendroient rétifs ou ramingues; & non-seulement ils s'arrêteroient d'eux-mêmes, mais ils s'uniroient bien-tôt au moment où on voudroit les partir, & profiteroient de cet ensemble pour résister & pour desobéir.

Tout cheval qui se retient dans la course doit être chassé avec encore plus de vélocité, & l'on ne doit point l'arrêter, qu'il ne se soit déterminé, & qu'il n'ait répondu aux aides ou aux châtimens.

On doit craindre d'échapper avec violence dans les commencemens les chevaux éloignés de l'union, où pour lesquels l'ensemble est un travail, ainsi que ceux qui sont pesans & qui s'abandonnent. Souvent les uns & les autres ne peuvent, pour fuir avec promptitude & avec vélocité, débarrasser leurs jambes surchargées par le poids de leur corps & de leurs épaules; au moment où ils voudroient s'enlever, ils ressentent une peine extrême, & dans l'instant du partir ils se brouillent & tombent.

Il seroit encore dangereux de les arrêter trop tôt, en deux ou trois falcades ou tout d'un trait. Communément ils partent sur les épaules, & non sur les hanches; ainsi ils s'appuient totalement sur la main, qui ne peut supporter ce fardeau, & qui ne sauroit assez soutenir l'animal pour empêcher qu'il ne trébuche.

Quant aux chevaux ramingues & paresseux, on ne doit point redouter ces accidens, parce que l'un & l'autre de ces défauts les portent à s'unir; aussi devons-nous les partir beaucoup plutôt avec rapidité; nous y sommes même obligés pour leur enseigner à s'échapper comme il faut, & pour leur faire mieux entendre ce que nous exigeons d'eux.

Il en est de même des chevaux mal disciplinés & desobéissans. Il est nécessaire de les échapper librement, & qu'ils fuient avec véhémence quoiqu'ils soient desunis; ils se défendroient inévitablement si l'on exigeoit d'abord un ensemble, qu'ils acquerront d'autant plus facilement dans la suite, que les reins & les parties postérieures de l'animal, astringées dans la course à de grands mouvemens, se dénoient de plus en plus par cet exercice, deviennent plus légers & parviennent enfin à ce point de souplesse d'où dépend spécialement l'union.

Nombre de chevaux noyés en quelque façon, ne relèvent point assez en galopant. L'action de leurs jambes antérieures est accompagnée d'une roideur qui frappe tous les yeux: dans les uns elle ne part que de l'articulation du genou, & non de l'épaule; & dans les autres elle procède de l'épaule, & l'articulation du genou ne joue point. On eût remédié à ce vice naturel, par un trot d'abord déterminé & délié, & ensuite par un trot uni & exactement soutenu. S'il se trouve joint à celui d'être bas du devant, long de corps, & dur d'esquive, il est inutile d'espérer de tirer aucun parti de l'animal dans la course de vitesse; la peine qu'il a de se rassembler, l'impossibilité dans laquelle est le devant de répondre à l'ef-

fort du derrière, le peu de grâce, de facilité, & de sûreté dans son exécution au galop, doivent nous faire présumer qu'il est encore moins capable d'une allure, dans laquelle le danger d'une chute est plus pressant. Il arrive de plus que ces mêmes chevaux ne parent & ne s'arrêtent jamais du galop. Le derrière arrivant trop subitement sur le devant toujours lent, parce qu'il est embarrassé, les parties de celui-ci se trouvent si pressées, qu'elles ne peuvent se dégager ensemble; l'animal est donc forcé de passer à l'action du trot pour méditer son arrêt, & souvent encore n'en a-t-il pas le tems, & succombe-t-il malgré lui: or c'est une règle de ne jamais échapper un cheval, s'il n'a la connoissance & la liberté entière du parer; ainsi à tous égards la leçon du partir de la main ne sauroit convenir aux chevaux dont il s'agit.

Ceux qui sont déterminés, mais qui sont montre de beaucoup de paresse, doivent être exercés à des courses, plutôt courtes que longues, mais répétées plusieurs fois. On doit néanmoins faire attention que le partir & le repartir de la main furieusement & coup sur coup, sont contraires à la legereté & à la facilité de la bouche, & suggerent encore bien des défenses, telles que celles de forcer la main, de refuser de partir, de s'arrêter de soi-même, &c.

Les courses longues & répétées mettent un cheval sur la main & sur les épaules; elles épuisent encore ses forces, & lui font perdre nécessairement sa résolution: elles sont utiles à celui qui est embarrassé, & dans lequel des mouvemens trides dénotent un ensemble naturel. Il est même à propos de lui permettre de s'abandonner un peu, afin qu'il embrasse plus franchement le terrain; car plus ses membres s'étendront, plus il se développera, & moins il profitera de sa disposition à se trop asseoir pour desobéir.

La rigidité de l'esquive, la jonction trop intime des vertebres lombaires entr'elles, sont souvent la principale cause de la difficulté que le cheval a de s'unir dans les actions quelconques auxquelles le cavalier veut le porter. Il n'est pas de moyen plus sûr d'affouplir cette partie, que celui de le travailler dans des chemins déclives, après quoi on l'y échappe plus ou moins vivement & avec succès.

On ne doit point multiplier les partir de main pour les chevaux fougues, & qui se portent en-avant avec trop d'ardeur. Les chevaux coleres sont assez enclins par eux-mêmes à l'inquiétude, sans les y inciter par la violence de la course. A l'égard de ceux qui sont timides, paresseux, & flegmatiques, ils se résolvent difficilement à la diligence & à l'effort qu'elle exige; souvent aussi nous résistent-ils, & reculent-ils plutôt qu'ils n'avancent, lorsque pour les déterminer au moment du départ nous approchons nos jambes.

Il faut, relativement aux lieux, varier les leçons, les échappées, & les arrêts. Un cheval exercé constamment sur le même terrain, obéit communément moins par sentiment que par habitude; & pour peu qu'on lui demande quelque action différente de celle à laquelle il est accoutumé dans telle ou telle portion de ce terrain, il est prêt à se défendre.

Ceux qui consentent trop aisément à l'arrêt, quoique résolus & déterminés, parent souvent d'eux-mêmes, & s'offensent fréquemment les reins & les jarrets.

Un cheval fait doit être rarement échappé: on ne doit l'exercer au partir de main que pour maintenir sa vitesse, & il faut toujours le remettre au petit galop, & l'y finir.

Les chevaux vites & courageux qui ont fait de grandes courses, flageollent ordinairement sur leurs jambes.

La furie de la course précipite dans une fougue ex-

trème le cheval juste à quelque beau manège, elle le rend incapable d'obéissance & de précision, le déunit, le jette sur la main, & falsifie enfin son appui.

Cette leçon est encore d'une véritable inutilité aux chevaux de guerre; la vitesse leur est en effet moins nécessaire qu'une rapidité médiocre & écoutée, suivie d'une grande franchise de bouche; car on ne part pas à toute bride pour charger & pour attaquer l'ennemi, autrement les chevaux seroient hors d'haleine avant que les hommes en vinssent aux mains.

On *échappe des chevaux* qui falsifient leur galop. *V. GALOP.*

On les *part de la main*, pour en empêcher les défenses. *Voyez FANTAISIE. (e)*

ECHAPPER, (*Fauconn.*) se dit d'un oiseau qu'on a en main, & qu'on lâche en plaine campagne pour le faire voler aux oiseaux de proie.

ECHARA ou ESCHARA, f. m. (*Hist. nat.*) corps marin de substance pierreuse, de couleur blanche, & de figure très-singulière. Il est composé de lames plates contournées en différens sens, & criblé de trous disposés régulièrement comme ceux d'un réseau: c'est pourquoi on a donné à l'*eschara* le nom de *dentelle de mer*, ou de *manchette de Neptune*. On le regardoit comme une plante, avant que M. Peissonel médecin de Marseille, eût découvert qu'il étoit formé par des insectes de mer, comme bien d'autres prétendues plantes marines. *Voy. POLYPIER, plante marine. (I)*

ECHARDONNER, (*Jard.*) c'est ôter les chardons d'une terre. (*K*)

* ECHARDONNOIR, f. m. (*Econ. rustiq.*) petit crochet tranchant, emmanché au bout d'un bâton. On s'en sert pour nettoyer les terres des chardons & autres mauvaises herbes.

ECHARNER, v. act. *terme de Corroyeur*, le même que *drayer*. *Voyez DRAYER. Voyez aussi l'art. CORROYEUR.*

ECHARNURES, f. f. (*Corroyeur.*) morceau de cuir tanné, que le corroyeur a enlevé de dessus la peau qu'il corroye avec la drayoire, ou écharnoir. Les Corroyeurs se servent des *écharnures* pour essuyer le cuir quand il a été crêpi. *Echarnure* signifie aussi l'action de l'ouvrier qui *écharne*, & la façon qui se donne en *écharnant*.

ECHARNOIR, instrument de Corroyeur. *Voyez BOUTOIR, & les fig. 3 & 4. Pl. du Corroyeur.*

ECHARPE, f. f. *terme de Marchand de modes*, espèce d'ajustement. Il faut distinguer dans l'*écharpe* le corps & les pendans, quoique l'un & l'autre tiennent ensemble. Le corps est fait comme celui de la mantille, & est beaucoup plus long; il s'attache par en haut au collet de la robe par derrière, & vient par devant se poser tout le long du parement, où il est arrêté: cet ajustement forme la coquille par en-bas, & vient se poser sur la botte de la manche, ce qui forme avec le falbala, une manchette de taffetas découpé. Les devants sont assujettis avec deux cordons, qui se nouent par derrière en-dessous du corps de l'*écharpe*. Les pendans sont attachés par-devant, & descendent des deux côtés, & sont faits comme une étole; mais sont beaucoup plus larges, & garnis de falbalas, de frange de soie, ou de dentelle. Le derrière est aussi garni de plusieurs rangs de falbalas, de dentelle, &c.

La mode des *écharpes* est fort ancienne, & toutes les femmes en portoient autrefois.

* ECHARPE (*ordre de l'*) *Hist. mod.* pendant la guerre que se firent Jean I. roi de Castille, & Jean I. roi de Portugal, les Anglois ayant assiégé Palancia dans le royaume de Léon, qui se trouvoit alors dépourvue d'hommes; & toute la noblesse ayant suivi le

prince en campagne, les dames défendirent la ville, repoussèrent l'assaut de l'ennemi, le harcelèrent par des sorties, & le contraignirent de se retirer. Pour récompenser leur valeur, Jean leur permit de porter l'*écharpe d'or* sur le manteau, & leur accorda tous les privilèges des chevaliers de la bande ou de l'*écharpe*. La date de cet ordre est incertaine: on en place l'institution entre 1383 & 1390.

ECHARPE, espèce de bandage avec lequel on soutient la main, l'avant-bras, & le bras blessés.

Pour bien faire l'*écharpe*, on prendra une serviette fine, qui aura au moins deux tiers d'aune en carré; on la pliera d'un angle à l'autre par une diagonale, qui laissera à cette serviette la figure d'un triangle; on passera cette serviette ainsi pliée, entre le bras & la poitrine du malade, de manière que l'angle droit se trouve sous le coude, & le grand côté du triangle sous la main. Des deux angles aigus, l'un fera passer sur l'épaule saine, & l'autre en remontant, & recouvrant l'avant-bras & l'épaule malade, passera derrière le cou, pour venir joindre l'autre angle de l'*écharpe* sur l'épaule du côté opposé, où ces deux angles seront cousus ensemble & arrêtés à une hauteur convenable, pour tenir l'avant-bras plié presque en angle droit. On prendra ensuite à l'endroit du coude, les deux angles droits de la serviette; on les repliera proprement, pour en envelopper la partie inférieure du bras; & on les attachera ensemble, & avec le corps de l'*écharpe*, par le moyen d'une forte épingle.

Cette *écharpe* soutient exactement l'avant-bras & le coude; tout le membre se trouve enveloppé depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts, & l'on ne risque point que le malade en agissant imprudemment, dérange son appareil. (*Y*)

ECHARPE, (*Marine.*) on donne quelquefois ce nom, mais improprement, aux aiguilles de l'éperon. (*Z*)

ECHARPE, en termes de Blason, est une bande ou fasce, qui représente une espèce de ceinture ou de baudrier militaire.

Elle se porte comme le bâton fenestre; mais est plus large, & continuée hors des bords de l'écu: au lieu que le bâton se termine avec l'écu. Ainsi l'on dit: un tel porte d'agent à l'*écharpe* d'azur. *Voyez nos Pl. de Blason. Voyez aussi BATON.*

ECHARPE, en Architecture; c'est dans les machines une pièce de bois avancée au-dehors, à laquelle est attachée une poulie qui fait l'effet d'une demi-chevre, pour enlever un médiocre fardeau. Et c'est en Maçonnerie, une espèce de cordage pour retenir & conduire un fardeau en le montant. On dit aussi *écharper*. Pour haler & chabler une pièce de bois, voyez CABLE. (*P*)

ECHARPE, voyez CEINTURE. (*P*)

ECHARPE D'UNE POULIE, voyez CHAPE & POULIE.

ECHARPES, (*Hydraul.*) tranchées faites dans les terres en forme de croissant, pour ramasser les eaux dispersées d'une montagne, & les recueillir dans une pierre. (*K*)

ECHARPE, en terme de Menuisier; c'est une demi-croix de S. André. On en met derrière les portes entre les barres. *Voyez les Planches de Menuiserie.*

ECHARPÉ, adj. se dit dans l'Art militaire, pour avoir beaucoup souffert, ou beaucoup perdu par le feu ou le fer de l'ennemi. Ainsi l'on dit, un tel régiment fut *écharpé* dans une telle bataille, un tel combat, &c. lorsqu'il y a fait une grande perte.

On dit aussi qu'un ouvrage est *écharpé*, lorsqu'il peut être battu par un angle moindre que 20 degrés. *Voyez BATTERIE D'ECHARPE.* Les flancs du comte de Pagan, qui font un angle de plus de 100 degrés avec la courtine, peuvent être *écharpés* du chemin

couvert, opposé au bastion auquel ils appartiennent. *Voyez* FORTIFICATION. (Q)

ECHARS, f. m. (*à la Monnoie.*) il se dit de l'aloi d'une piece au-dessous du titre prescrit par les ordonnances. Une monnoie est en *échars*, lorsqu'elle est au-dessous du degré de fin qu'elle devroit avoir. *Voyez* ECHARSETÉ.

ECHARS, adj. (*Marine.*) on dit quelquefois *vent échars*, que le vent n'est ni favorable ni fixe, & qu'il faute de moment en moment d'un rhumb à l'autre. (Z)

ECHARSER, v. n. (*Mar.*) on dit le *vent écharse*, lorsqu'il est foible, inconstant, & peu favorable pour faire route. (Z)

ECHARSETÉ, adj. (*à la Monnoie.*) toute piece de monnoie qui est au-dessous du titre prescrit par les ordonnances, abstraction faite du remède de loi, est dite *écharseté*.

Les ordonnances sont formelles contre les *écharsetés*; le directeur qui en est convaincu est condamné à restitution, lorsqu'elles sont legeres: mais si l'*écharseté* est trop loin du remède, il est des punitions plus rigoureuses. *Echarseter*, c'est tromper & le roi & l'état. *Voyez* l'article MONNOIE.

ECHASSE, f. f. en *Architecture*, regle de bois mince en maniere de latte, dont les ouvriers se servent pour jager les hauteurs & les retombées des voussours, & les hauteurs des pierres en général. (P)

ECHASSES D'ÉCHAFAUD, (*Architecture.*) grandes perches debout, nommées aussi *baliveaux*, qui liées & entées les unes sur les autres, servent à échauffer à plusieurs étages, pour ériger les murs, faire les ravalements & les regrattemens. (P)

ECHASSE, (*Coupe des pierres.*) est une regle de bois de quatre piés de long & de trois pouces de large, divisée en piés, pouces, & lignes, dont les appareilleurs se servent pour y marquer les hauteurs, longueurs, épaisseurs dont ils ont besoin, pour les porter commodément dans le chantier, où ils voyent les pierres qui leur conviennent, & en donnent les mesures. (D)

ECHAUDÉ, f. m. (*Jard.*) figure triangulaire que l'on donne souvent à une piece de bois, lorsque le terrain ou quelque autre raison y assujettit. Les *échaudés* & gâteaux étoient autrefois triangulaires, ce qui aura pu donner le nom à cette figure. (K)

ECHAUDÉ, (*Pâtissier.*) c'est une petite piece de pâtisserie faite d'une pâte mollette, détremée dans du levain, du beurre, & des œufs. Il y a des *échaudés* au sel, dans lesquels on ne met que du sel, sans beurre ni œufs; au beurre, dans lesquels ni œufs ni sel; & aux œufs, dans lesquels on ne met que des œufs.

* ECHAUDOIR, f. m. (*Bouch.*) il se dit & des chaudières où les Bouchers Tripiers font cuire les abbatis de leurs viandes, & des lieux où sont placées ces chaudières.

* ECHAUDOIR, (*Teinture, Draperie, &c.*) il se dit aussi & des chaudières & des lieux où ces ouvriers dégraissent leurs laines.

ECHAUFFAISON, f. f. ECHAUFFEMENT, f. m. (*Medecine.*) on appelle ainsi vulgairement toute maladie qui est causée par une trop grande agitation du corps, qui en augmente la chaleur. (d)

ECHAUFFANT & ECHAUFFEMENT, (*Thérapeutique & Pathologie.*) La qualité *échauffante* est proprement attribuée à un remède, à un aliment, & même à toute cause non-naturelle, qui peut produire l'état de chaleur animale augmenté, que nous avons décrit à l'article CHALEUR ANIMALE CONTRE NATURE (*Med. prat.*); & l'*échauffement* est cet état.

Le véritable caractère de l'*échauffant*, pris dans ce sens précis, est que son action puisse s'étendre jusqu'à

Tome V.

exciter la fièvre dans le plus grand nombre de sujets.

Les effets manifestes de l'action plus modérée des remèdes *échauffans*, pour ne parler d'abord que des médicamens, doivent être de porter la chaleur animale à un degré intermédiaire, entre la chaleur naturelle & la chaleur fébrile; mais cet état qui seroit l'*échauffement* proprement dit, n'a pas été assez exactement déterminé: & peut-être lorsqu'il se soutient pendant un certain tems, ne diffère-t-il pas essentiellement de la fièvre.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas par l'augmentation réelle de chaleur que se détermine l'incommodité appelée communément *échauffement*. Un sentiment incommodé de chaleur dans toute l'habitude du corps, ou dans diverses parties; une disposition à la sueur, ou une sueur actuelle; la soif plus ou moins pressante; de fréquentes envies d'uriner, suivies d'une évacuation peu abondante d'urines rouges & fœtides, & qu'on trouveroit apparemment trop peu aqueuses; la constipation, les démangeaisons de la peau, les rougeurs au visage, le saignement de nez, les paroxysmes vifs & douloureux d'hémorrhoides seches; l'insomnie ou le sommeil léger, inquiet, & interrompu; une pente violente & continuelle aux plaisirs de l'amour; l'image la plus complete de ces plaisirs, souvent présentée dans les songes, avec ou sans émission de semence; les érections fréquentes: voilà les symptômes qui constituent l'incommodité généralement connue sous le nom d'*échauffement*.

Les remèdes qui peuvent produire tous ces symptômes, ou le plus grand nombre, sont: les corps actuellement chauds, soit qu'on les prenne intérieurement, tels que l'eau, le thé, & les autres boissons de cette espèce, avalées très-chaudes; soit qu'on les applique extérieurement, comme un bain très-chaud, les vins & liqueurs spiritueuses, les alkalis volatils, animaux, & végétaux; les sucs, les eaux distillées, les décoctions, les infusions, ou les extraits des plantes alkalisées; les plantes à saveur vive, analogue à celle des précédentes, comme ail, oignon, capucine, &c. les plantes aromatiques, âcres, ou ameres; les baumes, les huiles essentielles, les résines, & les gommes-résines, les martiaux ou préparations du fer, tous les vrais sudorifiques, & les diurétiques vraiment efficaces; tous les aphrodisiaques reconnus, comme les cantharides, dont la dangereuse efficacité n'est pas douteuse, les truffes, les artichaux, les champignons, &c. s'il est vrai ce que le proverbe publie de la merveilleuse vertu de ces végétaux, les épispastiques, & les caustiques appliqués extérieurement. *Voyez* tous ces articles particuliers.

Tous les remèdes que nous venons de nommer, sont des *échauffans légitimes*; ils en ont la propriété distinctive. Leur usage immodéré peut allumer la fièvre, & ils sont distingués par-là d'une foule de prétendus *échauffans*, connus dans les traités de matière médicale, & dans le jargon ordinaire de la Médecine, sous le nom d'*incisifs*, d'*atténuans*, de remèdes qui foientent, qui brisent le sang & la lymphe, &c. *Voyez* INCISIF. Parmi ces remèdes chauds exactement altérans, presque tous indifférens, ou du moins sans vertu démontrée, aucun n'est peut-être plus gratuitement qualifié que l'écrevisse ou la vipère. *Voyez* ECREVISSE & VIPERE.

Quant aux alimens *échauffans*, on ne fait point encore par expérience qu'il y ait des alimens proprement dits, qui possèdent d'autre propriété que la qualité nutritive. Ainsi tout ce que les auteurs des traités de diète nous ont dit sur la qualité *échauffante* de la chair de certains animaux; ce que des médecins d'une école très-célèbre pensent des bouillons de bœuf, qu'ils se garderoient bien de permettre

H h ij

dans les maladies aiguës ; ce qu'on nous raconte de la chair des vieux animaux, sur-tout des mâles des animaux lascifs : tout cela n'est pas plus réel, du moins plus constaté que les dogmes du galénisme sur la même matière. *Voyez GALÉNISME & QUALITÉ.*

Les alimens ne paroissent donc être réellement *échauffans*, que par les assaisonnemens ; & le médecin peut, en variant ces assaisonnemens, ou en les supprimant, prescrire un régime *échauffant*, rafraîchissant, indifférent, &c.

Au reste, les alimens quels qu'ils soient, même considérés avec leurs assaisonnemens, sont à-peu-près indifférens dans l'état sain, où ils le deviennent par l'habitude ; ce n'est que dans la maladie, dans la convalescence, ou pour un sujet foible & valétudinaire, qu'il importe de défendre ou de prescrire des alimens *échauffans*. *Voyez RÉGIME.*

Outre les médicamens & les alimens, il est plusieurs autres causes d'*échauffement* auquel notre corps est exposé. Un climat chaud, un jour chaud, une saison chaude, un soleil brûlant, en un mot la chaleur extérieure, *échauffe* réellement. *Voyez CLIMAT, ÉTÉ, & SOLEIL.* L'exercice violent *échauffe*, la veille *échauffe* ; l'exercice vénérien *échauffe*, mais plus encore l'appétit vénérien non-satisfait, surtout lorsqu'il est irrité par la présence de certains objets, ou qu'il s'est emparé d'une ame livrée à toute l'énergie de ce sentiment dans une retraite oisive ; l'étude opiniâtre, la méditation profonde & continue *échauffent* ; le jeûne *échauffe* ; les austérités, & sur-tout la flagellation, *échauffent* très-considérablement ; le jeu *échauffe* ; les fréquens accès de plusieurs passions violentes *échauffent*, &c. *Voyez tous ces articles particuliers, & CHALEUR ANIMALE CONTRE NATURE.* Il faut observer que toutes les causes dont il s'agit ici, sont des *échauffans* proprement dits ; mais qui diffèrent des médicamens *échauffans*, en ce que l'action des premiers n'est efficace qu'à la longue, & qu'ils procurent aussi un *échauffement* plus constant, plus opiniâtre, un *échauffement* chronique : au lieu que l'action des derniers est plus prompte, & qu'ils produisent aussi un effet plus passager, une incommodité qu'on pourroit appeller *aiguë*, en la comparant à la précédente.

Les *échauffans* sont très-redoutés dans la pratique moderne (*Voyez CHALEUR CONTRE NATURE*), & jamais on ne s'avise de prescrire un *échauffant* comme tel ; l'effet *échauffant* n'est jamais un bien, un secours indiqué ; l'*échauffement* n'est pas un changement avantageux que le praticien se propose : c'est toujours un inconvénient inévitable, attaché à un secours utile d'ailleurs.

Quant à la manière de remédier à l'effet excessif des *échauffans*, aux inconvéniens qui suivent leur application, à l'*échauffement* *maladif* en un mot, *voy. CHALEUR ANIMALE CONTRE NATURE. (b)*

ECHAUFFÉ, adj. (*Maréchallerie & Manège.*) bouche *échauffée*. On donne un coup de corne à un cheval qui a la bouche *échauffée*. *Voyez CORNE.*

* **ECHAUFFÉE**, f. f. (*Fontaines salantes.*) C'est ainsi qu'on nomme dans ces fontaines le premier travail du salinage.

ECHAUFFEMENT, subst. m. (*Maréchallerie.*) Un *échauffement* excessif cause la courbature aux chevaux. *Voyez COURBATURE.*

ECHAUFFER, v. act. (*Agriculture & Jardinage.*) un terrain, c'est l'amander par de bons engrais (K)

ECHAUFFER, s'**ECHAUFFER** SUR LA VOIE, (*Vénérerie.*) c'est la suivre avec ardeur.

ECHAUGUETTE, f. f. (*Fortificat.*) loge de sentinelle, loge de bois ou de maçonnerie faite pour garantir la sentinelle des injures de l'air.

Ces loges se placent ordinairement dans les fortifications sur les angles flanqués des bastions, sur

ceux de l'épaule, & quelquefois dans le milieu de la courtine. *Voyez GUÉRITE. Harris & Chambers. (Q)*

* **ECHAULER**, (*Économie rustique.*) c'est arroser le blé qu'on veut semer de chaux amortie dans de l'eau. Il y a des provinces où cela se pratique encore. Pour cet effet on met neuf à dix seaux d'eau froide dans un baquet ; on y jette environ vingt-trois livres de chaux vive. On ajoute là-dessus un seau d'eau chaude ; on remue jusqu'à ce que la chaux soit éteinte, alors on prend une corbeille d'osier ; on y met du blé ; on plonge la corbeille pleine dans le baquet ; l'eau de chaux y entre & comble le blé ; on a un morceau de bois, on tourne & retourne le blé dans cette eau ; on enlève la corbeille, l'eau s'enfuit ; on la laisse s'égoutter dans le baquet ; on ôte le grain de la corbeille ; on l'expose ou au soleil sur des draps, ou à l'air dans un grenier ; & l'on recommence la même opération sur de l'autre blé dans la même eau, jusqu'à ce qu'on en ait assez d'*échaulé*. On le laisse reposer quinze à seize heures ; passé ce tems on le remue toutes les quatre heures, jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Alors on le sème.

Il y a des laboureurs qui *échaulent* autrement. Ils font un lit de blé de l'épaisseur de deux pouces ; ils l'arrosent d'eau claire, puis ils répandent dessus un peu d'alun & de chaux pulvérisés ; ils font un second lit de la même épaisseur qu'ils arrosent pareillement d'eau claire, & sur lequel ils répandent aussi de l'alun & de la chaux pulvérisés, & ainsi de suite, *stratum super stratum*. Cela fait, ils remuent le tas, le relevant dans un coin, l'y laissent un peu suer, & s'en servent ensuite pour semer.

* **ECHAUX**, f. m. pl. (*Économie rustique.*) rigoles ou fossés destinés à recevoir les eaux, après qu'elles ont abreuvé une prairie. Les *échaux* veulent être entretenus avec soin, écurés de tems en tems. On les appelle aussi *fossés d'égouts*.

ECHÉANCE, f. f. (*Jurisprud.*) est le jour auquel on doit payer ou faire quelque chose.

L'*échéance* d'une obligation, promesse, lettre de change, est le terme auquel doit se faire le paiement sur l'*échéance* des lettres de change. *Voyez au mot LETTRES DE CHANGE.*

Dans les délais d'ordonnance, tels que ceux des ajournemens ou assignations, l'*échéance* est le jour qui suit l'extrémité du délai ; car on ne compte point le jour de l'*échéance* dans le délai, *dies termini non computatur in termino* ; de sorte, par exemple, qu'un délai de huitaine est de huit jours francs, c'est-à-dire que l'on ne compte point le jour de l'exploit, & que l'*échéance* n'est que le dixième jour. *Voyez DÉLAI.*

Au contraire dans les délais de coutume, le jour de l'*échéance* est compris dans le délai ; ainsi quand la coutume donne an & jour pour le retrait lignager, il doit être intenté au plus tard dans le jour qui suit l'année révolue, depuis qu'il y a ouverture au retrait. *Voyez RETRAIT. (A)*

ECHECS, f. m. pl. (*JEU DES*) Le jeu des *échecs* que tout le monde connoît, & que très-peu de personnes jouent bien, est de tous les jeux où l'esprit a part, le plus savant, & celui dans lequel l'étendue & la force de l'esprit du jeu peut se faire le plus aisément remarquer. *Voyez JEU.*

Chaque joueur a seize pièces partagées en six ordres, dont les noms, les marches, & la valeur sont différentes. On les place en deux lignes de huit pièces chacune, sur un échiquier divisé en soixante-quatre cases ou quarrés, qui ne peuvent contenir qu'une pièce à la fois. Chaque joueur a une pièce unique qu'on nomme le roi. De la conservation ou de la perte de cette pièce dépend le sort de la partie. Elle ne peut être prise, tant qu'il lui reste quelque moyen de parer les coups qu'on lui porte. La surprise n'a point lieu à son égard dans cette guerre ;

on l'avertit du danger où elle est par le terme d'*échec* ; & par-là on l'oblige à changer de place , s'il lui est possible , afin de se garantir du péril qui la menace. S'il ne lui reste aucun moyen de l'éviter , alors elle tombe entre les mains de l'ennemi qui l'attaquoit ; & par la prise du roi , la partie est décidée , ce que l'on exprime par les mots d'*échec & mat*.

Telle est l'idée générale du système de ce jeu : son excellence a tenté divers écrivains d'en chercher l'origine ; mais malgré l'érudition greque & latine qu'ils ont répandue avec profusion sur cette matière , ils y ont porté si peu de lumières , que la carrière est encore ouverte à de nouvelles conjectures. C'est ce qui a déterminé M. Freret à proposer les siennes dans un mémoire imprimé parmi ceux de l'académie des Belles-Lettres , dont le précis formera cet article. « J'étudie , comme Montagne , dis-je vers auteurs pour assister mes opinions pièce à pièce , seconder & servir. »

Plusieurs savans ont crû qu'il falloit remonter jusqu'au siège de Troye , pour trouver l'origine du jeu des *échecs* ; ils en ont attribué l'invention à Palamede , le capitaine grec qui périt par les artifices d'Ulysse. D'autres rejetant cette opinion , qui est en effet dénuée de tout fondement , se sont contentés d'assurer que le jeu des *échecs* avoit été connu des Grecs & des Romains , & que nous le tenions d'eux ; mais le jeu des soldats , *latrunculi* , ceux des jettons , *calculi* & *scrupuli* , qu'ils prennent pour celui des *échecs* , n'ont aucune ressemblance avec ce jeu , dans les choses qui en constituent l'essence , & qui distinguent les *échecs* de tous les autres jeux de *dames* , de *meubles* , de *jettons* , &c. avec lesquels ils le confondent. Voyez DAMES , JETTONS , &c.

Les premiers auteurs qui aient incontestablement parlé des *échecs* dans l'Occident , sont nos vieux romanciers , ou les écrivains de ces fabuleuses histoires des chevaliers de la table-ronde , & des braves de la cour du roi Artus , des douze pairs de France , & des paladins de l'empereur Charlemagne.

Il faut même observer que ceux de ces romanciers qui ont parlé des Sarrazins , les représentent comme très-habiles à ce jeu. La princesse Anne Comnene , dans la vie de son pere Alexis Comnene empereur de Constantinople dans le xj. siecle , nous apprend que le jeu des *échecs* , qu'elle nomme *zatrikion* , a passé des Persans aux Grecs ; ainsi ce sont les écrivains orientaux qu'il faut consulter sur l'origine de ce jeu.

Les Persans conviennent qu'ils n'en sont pas les inventeurs , & qu'ils l'ont reçu des Indiens , qui le portèrent en Perse pendant le regne de Cosroës dit le Grand , au commencement du vij. siecle. D'un autre côté les Chinois , à qui le jeu des *échecs* est connu , & qui le nomment le jeu de l'éléphant , reconnoissent aussi qu'ils le tiennent des Indiens , de qui ils l'ont reçu dans le vij. siecle. Le *Hai-Pien* ou grand dictionnaire chinois , dit que ce fut sous le regne de *Vouti* , vers l'an 537 avant J. C. ainsi on ne peut douter que ce ne soit dans les Indes que ce jeu a été inventé : c'est de-là qu'il a été porté dans l'Orient & dans l'Occident.

Disons maintenant en peu de mots , ce que les écrivains arabes racontent de la manière dont ce jeu fut inventé.

Au commencement du v. siecle de l'ère chrétienne , il y avoit dans les Indes un jeune monarque très-puissant , d'un excellent caractère , mais que ses flatteurs corrompirent étrangement. Ce jeune monarque oublia bientôt que les rois doivent être les peres de leur peuple ; que l'amour des sujets pour leur roi , est le seul appui solide du throne , & qu'ils sont toute sa force & toute sa puissance. Les brahmines & les rayals , c'est-à-dire les prêtres & les

grands , lui représenterent vainement ces importantes maximes ; le monarque enivré de sa grandeur , qu'il croyoit inébranlable , méprisa leurs sages remontrances. Alors un bramine ou philosophe indien , nommé *Siffa* , entreprit indirectement de faire ouvrir les yeux au jeune prince. Dans cette vûe il imagina le jeu des *échecs* , où le roi , quoique la plus importante de toutes les pieces , est impuissante pour attaquer , & même pour se défendre contre ses ennemis , sans le secours de ses sujets.

Le nouveau jeu devint bientôt célèbre ; le roi des Indes en entendit parler , & voulut l'apprendre. Le bramine *Siffa* , en lui en expliquant les regles , lui fit goûter des vérités importantes qu'il avoit refusé d'entendre jusqu'à ce moment.

Le prince , sensible & reconnoissant , changea de conduite , & laissa au bramine le choix de la récompense. Celui-ci demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de blé que produiroit le nombre des cases de l'échiquier , un seul pour la première , deux pour la seconde , quatre pour la troisième , & ainsi de suite , en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième. Le roi ne fit pas difficulté d'accorder sur le champ la modicité apparente de cette demande ; mais quand ses trésoriers eurent fait le calcul , ils virent que le roi s'étoit engagé à une chose pour laquelle tous ses trésors ni ses vastes états ne suffiroient point. En effet , ils trouverent que la somme de ces grains de blé devoit s'évaluer à 16384 villes , dont chacune contiendrait 1024 greniers , dans chacun desquels il y auroit 174762 mesures , & dans chaque mesure 32768 grains. Alors le bramine se servit encore de cette occasion pour faire sentir au prince combien il importe aux rois de se tenir en garde contre ceux qui les entourent , & combien ils doivent craindre que l'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

Le jeu des *échecs* ne demeura pas long-tems renfermé dans l'Inde ; il passa dans la Perse pendant le regne du grand Cosroës , mais avec des circonstances singulieres que les historiens persans nous ont conservées , & que nous supprimerons ici : il nous suffira de dire que le nom de *schatreingi* ou *schatrak* , qu'on lui donna , signifie le jeu de *schach* ou du roi : les Grecs en firent celui de *zatrikion* ; & les Espagnols , à qui les Arabes l'ont porté , l'ont changé en celui d'*axedres* , ou *al xadres*.

Les Latins le nommerent *seccorum ludus* , d'où est venu l'italien *scacchi*. Nos peres s'éloignent moins de la prononciation orientale , en le nommant le jeu des *échecs* , c'est-à-dire du roi. *Schah* en persan , *schek* en arabe , signifient roi ou seigneur. On conserva le terme d'*échec* , que l'on employe pour avertir le roi ennemi de se garantir du danger auquel il est exposé : celui d'*échec & mat* vient du terme persan *schakmat* , qui veut dire le roi est pris ; & c'est la formule usitée pour avertir le roi ennemi qu'il ne peut plus espérer de secours.

Les noms de plusieurs pieces de ce jeu ne signifient rien de raisonnable que dans les langues de l'Orient. La seconde piece des *échecs* , après le roi , est nommée aujourd'hui *reine* ou *dame* ; mais elle n'a pas toujours porté ce nom : dans des vers latins du xij. siecle elle est appelée *fercia*. Nos vieux poètes françois , comme l'auteur du roman de la rose , nomment cette piece *fierce* , *fierche* , & *fierge* , noms corrompus du latin *fercia* , qui lui-même vient du persan *ferz* , qui est en Perse le nom de cette piece , & signifie un *ministre d'état* , un *visir*.

Le goût dans lequel on étoit de moraliser toutes sortes de sujets dans les xij. & xij. siecles , fit regarder le jeu des *échecs* comme une image de la vie humaine. Dans ces écrits on compare les différentes conditions avec les pieces du jeu des *échecs* ; & l'on

tire de leur marche, de leur nom & de leur figure, des occasions de moraliser sans fin, à la maniere de ces tems-là. Mais on se persuada bientôt que ce tableau feroit une image imparfaite de cette vie humaine, si l'on n'y trouvoit une femme; ce sexe joue un rôle trop important, pour qu'on ne lui donnât pas une place dans le jeu: ainsi l'on changea le ministre d'état, le visir ou *ferz*, en *dame*, en *reine*; & insensiblement, par une suite de la galanterie naturelle aux nations de l'Occident, la *dame*, la *reine* devint la plus considérable piece de tout le jeu.

La troisieme piece des *échecs* est le *fou*; chez les Orientaux elle a la figure d'un éléphant, & elle en porte le nom, *fil*.

Les *cavaliers*, qui sont la quatrieme piece des *échecs*, ont la même figure & le même nom dans tous les pays: celui que nous employons, est la traduction du nom que lui donnent les Arabes.

La cinquieme piece des *échecs* est appelée aujourd'hui *tour*; on la nommoit autrefois *rok*, d'où le terme de *roquer* nous est demeuré. Cette piece qui entre dans les armoiries de quelques anciennes familles, y a conservé & le nom de *roc* & son ancienne figure, assez semblable à celle que lui donnent les Mahométans, dont les *échecs* ne sont pas figurés. Les Orientaux la nomment, de même que nous, *rokh*, & les Indiens lui donnent la figure d'un chameau monté d'un cavalier, l'arc & la fleche à la main. Le terme de *rok*, commun aux Persans & aux Indiens, signifie dans la langue de ces derniers, une espece de *chameau* dont on se sert à la guerre, & que l'on place sur les ailes de l'armée, en forme de cavalerie legere. La marche rapide de cette piece, qui saute d'un bout de l'échiquier à l'autre, convient d'autant mieux à cette idée, que dans les premiers tems elle étoit la seule piece qui eût cette marche.

La sixieme ou derniere piece est le *pion* ou le *fantassin*, qui n'a souffert aucun changement, & qui représente aux Indes, comme chez nous, les simples soldats dont l'armée est composée.

Voilà le nom des pieces du jeu des *échecs*: entrons dans le détail, qu'on comprendra sans peine en arrangeant ces pieces sur l'échiquier de la maniere que nous allons indiquer.

J'ai dit ci-dessus qu'il y a au jeu des *échecs* seize pieces blanches d'un côté, & seize pieces noires de l'autre. De ces seize pieces il y en a huit grandes & huit petites: les grandes sont le *roi*, la *reine* ou la *dame*; les deux *fous*, savoir le *fou du roi* & le *fou de la dame*; les deux *cavaliers*, l'un *du roi*, l'autre *de la dame*; & les deux *rocs* ou *tours du roi* & *de la dame*. Ces huit grandes pieces se mettent sur les huit cases de la premiere ligne de l'échiquier, lequel doit être disposé de telle sorte que la derniere case à main droite, où se met la *tour*, soit blanche.

Les huit petites pieces sont les huit *pions* qui occupent les cases de la seconde ligne. Les *pions* prennent leurs noms des grandes pieces devant lesquelles ils sont placés: par exemple, le *pion* qui est devant le *roi*, se nomme le *pion du roi*; celui qui est devant la *dame*, se nomme le *pion de la dame*; le *pion* qui est devant le *fou du roi* ou le *fou de la dame*, le *cavalier du roi* ou le *cavalier de la dame*, la *tour du roi* ou la *tour de la dame*, s'appelle le *pion du fou du roi*, le *pion du fou de la dame*; le *pion du cavalier du roi*, le *pion du cavalier de la dame*; le *pion de la tour du roi*, le *pion de la tour de la dame*.

L'on appelle la case où se met le *roi*, la *case du roi*; l'on nomme celle où est son *pion*, la *deuxieme case du roi*; celle qui est devant le *pion* est appelée la *troisieme case du roi*; & l'autre plus avancée, la *quatrieme case du roi*. Il en est de même de toutes les cases de la premiere ligne, qui retiennent chacune le nom des grandes pieces qui les occupent, comme

aussi des autres cases, qui portent celui de *deuxieme*, *troisieme* & *quatrieme case de la dame*, du *fou du roi*, du *fou de la dame*, & ainsi des autres.

Le *roi* est la premiere & la principale piece du jeu, il se met au milieu de la premiere ligne: si c'est le *roi blanc*, il occupe la quatrieme case noire; si c'est le *roi noir*, il se place à la quatrieme case blanche, vis-à-vis l'un de l'autre. Sa marche est comme celle de toutes les autres pieces, excepté celle du *chevalier*. Le *roi* ne fait jamais qu'un pas à la fois, si ce n'est quand il saute: alors il peut sauter deux cases, & cela de deux manieres seulement (toutes les autres manieres n'étant point en usage); savoir ou de son côté, ou du côté de sa *dame*. Quand il saute de son côté, il se met à la case de son *cavalier*, & la *tour* se met auprès de lui, à la case de son *fou*; & quand il saute du côté de sa *dame*, il se met à la case du *fou de la dame*, & la *tour de la dame* à la case de sa *dame*: on appelle ce saut qu'on fait faire au *roi*, *roquer*.

Il y a cinq rencontres où le *roi* ne peut sauter; la premiere, c'est lorsqu'il y a quelque piece entre lui & la *tour* du côté de laquelle il veut aller; la seconde, quand cette *tour*-là a déjà été remuée; la troisieme, lorsque le *roi* a été obligé de sortir de sa place; la quatrieme, quand il est en *échec*; & la cinquieme, lorsque la case par-dessus laquelle il veut sauter, est vûe de quelque piece de son ennemi qui lui donneroit *échec* en passant. Quoique les *rois* aient le pouvoir d'aller sur toutes les cases, toutefois ils ne peuvent jamais se joindre; il faut tout au moins qu'il y ait une case de distance entr'eux.

La *dame blanche* se met à la quatrieme case blanche, joignant la gauche de son *roi*: la *dame noire* se place à la quatrieme case noire, à la droite de son *roi*. La *dame* va droit & de biais, comme le *pion*, le *fou* & la *tour*; elle peut aller d'un seul coup d'un bout de l'échiquier à l'autre, pourvu que le chemin soit libre: elle peut aussi prendre de tous côtés, de long, de large & de biais, de près & de loin, selon que la nécessité du jeu le requiert.

Les *fous* sont placés, l'un auprès du *roi*, & l'autre près de la *dame*: leur marche est seulement de biais, desorte que le *fou* qui est une fois sur une case blanche, va toujours sur le blanc; & le *fou* dont la case est noire, ne marche jamais que sur le noir. Ils peuvent aller & prendre à droite & à gauche, & rentrer de même, tant qu'ils trouvent du vuide.

Les *cavaliers* sont postés, l'un auprès du *fou du roi*, l'autre joignant le *fou de la dame*: leur mouvement est tout-à-fait différent des autres pieces: leur marche est oblique, allant toujours de trois cases en trois cases, de blanc en noir & de noir en blanc, sautant même par-dessus les autres pieces. Le *cavalier du roi* a trois sorties; savoir à la deuxieme case de son *roi*, ou à la troisieme case du *fou de son roi*, ou bien à la troisieme case de sa *tour*. Le *cavalier de la dame* peut aussi commencer par trois endroits différens; par la deuxieme case de la *dame*, par la troisieme case du *fou de la dame*, & par la troisieme de sa *tour*: cela s'entend si les cases sont vuides; si elles étoient néanmoins occupées par quelque piece de l'ennemi, il a le pouvoir de les prendre. Le *cavalier* a deux avantages qui lui sont particuliers: le premier est que quand il donne *échec*, le *roi* ne peut être couvert d'aucune piece, & est contraint de marcher; le second, c'est qu'il peut entrer dans un jeu & en sortir, quelque serré & défendu qu'il puisse être.

Les *tours* sont situées aux deux extrémités de la ligne, à côté des *cavaliers*: elles n'ont qu'un seul mouvement qui est toujours droit; mais elles peuvent aller d'un coup sur toute la ligne qui est devant elle, ou sur celle qui est à leur côté, & prendre la

pièce qu'elles trouvent en leur chemin. La tour est la pièce la plus considérable du jeu, après la dame, parce qu'avec le roi seul elle peut donner *échec* & mat, ce que ne sauroient faire ni le fou ni le cavalier.

Les huit pions se placent sur les huit cases de la deuxième ligne : leur mouvement est droit de case en case : ils ne vont jamais de biais, si ce n'est pour prendre quelque pièce : ils ont le pouvoir d'aller deux cases, mais seulement le premier coup qu'ils jouent, après quoi ils ne marchent plus que case à case. Quand un pion arrive sur quelqu'une des cases de la dernière ligne de l'échiquier, qui est la première ligne de l'ennemi, alors on en fait une dame, qui a toutes les démarches, les avantages & les propriétés de la dame ; & si le pion donne *échec*, il oblige le roi de sortir de sa place. Il faut de plus remarquer que le pion ne peut pas aller deux cases, encore que ce soit son premier coup, quand la case qu'il veut passer est vûe par quelque pion de son ennemi. Par exemple, si le pion du chevalier du roi blanc est à la quatrième case du chevalier du roi noir, le pion du fou du roi noir ne peut pas pousser deux cases, parce qu'il passeroit par-dessus la case qui est vûe par le pion du cavalier du roi blanc, qui pourroit le prendre au passage. L'on en peut dire autant de tous les autres pions ; néanmoins le contraire se pratique quelquefois, & principalement en Italie, où l'on appelle cette façon de jouer, *passer bataille*.

La manière dont les pièces de ce jeu se prennent l'une l'autre, n'est pas en sautant par-dessus, comme aux dames, ni en battant simplement les pièces, comme l'on bat les dames au trictrac ; mais il faut que la pièce qui prend se mette à la place de celle qui est prise, en ôtant la dernière de dessus l'échiquier.

Échec est un coup qui met le roi en prise, mais comme par le principe de ce jeu il ne se peut prendre, ce mot se dit pour l'avertir de quitter la case où il est, ou de se couvrir de quelqu'une de ses pièces ; car en cette rencontre il ne peut pas sauter, comme nous avons dit ci-dessus. L'on appelle *échec double*, quand le roi le reçoit en même tems de deux pièces ; alors il ne s'en peut parer qu'en changeant de place, ou bien en prenant l'une de ces deux pièces sans se mettre en *échec* de l'autre. Le *pat* ou *mat suffoqué*, c'est quand le roi n'ayant plus de pièces qui se puissent joier, & se trouvant environné des pièces ennemies, sans être en *échec*, il ne peut pourtant changer de place sans s'y mettre, auquel cas on n'a ni perdu ni gagné, & le jeu se doit recommencer.

L'*échec* & *mat aveugle* est ainsi appelé, lorsque l'un des joueurs gagne sans le savoir, & sans le dire au moment qu'il le donne ; alors quand on joue à toute rigueur, il ne gagne que la moitié de ce qu'on a mis au jeu. Enfin l'*échec* & *mat* est ce qui finit le jeu, lorsque le roi se trouve en *échec* dans la case où il est, qu'il ne peut sortir de sa place sans se mettre encore en *échec*, & qu'il ne sauroit se couvrir d'aucune de ses pièces : c'est pour lors qu'il demeure vaincu, & qu'il est obligé de se rendre.

On conçoit aisément par le nombre des pièces la diversité de leurs marches, & le nombre des cases, combien ce jeu doit être difficile. Cependant nous avons eu à Paris un jeune homme de l'âge de 18 ans, qui jouoit à la fois deux parties d'*échecs* sans voir le damier, & gagnoit deux joueurs au-dessus de la force médiocre, à qui il ne pouvoit faire à chacun en particulier avantage que du cavalier, en voyant le damier, quoiqu'il fût de la première force. Nous ajouterons à ce fait une circonstance dont nous avons été témoins oculaires ; c'est qu'au milieu d'une de ses parties, on lui fit une fausse marche de propos délibéré, & qu'au bout d'un assez grand nombre de

coups, il reconnut la fausse marche, & fit remettre la pièce où elle devoit être. Ce jeune homme s'appelle M. Philidor ; il est fils d'un musicien qui a eu de la réputation ; il est lui-même grand musicien, & le premier joueur de dames polonoises qu'il y ait peut-être jamais eu, & qu'il y aura peut-être jamais. C'est un des exemples les plus extraordinaires de la force de la mémoire & de l'imagination. Il est maintenant à Paris.

On fait les pièces ou jeu des *échecs* d'os, d'ivoire, ou de bois, différemment tournées, pour les caractériser ; & de plus, chacun reconnoît ses pièces par la couleur qui les distingue. Autrefois on jouoit avec des *échecs* figurés, comme le font ceux qu'on conserve dans le trésor de Saint-Denis. A présent on y met la plus grande simplicité.

Il est singulier combien de gens de lettres sont attachés à rechercher l'origine de ce jeu ; je me contenterai de citer un Espagnol, un Italien, & un François. Lojes de Segura, de la *invention del juego del axedres* : son livre est imprimé à Alcalá, en 1661, in-4°. Dominico Tarsia, del' *invenzione degli scacchi*, à Venise, in-8°. *Opinions du nom & du jeu des échets*, par M. Sarrafin, Paris, in-12. N'oublions pas de joindre ici un joli poëme latin de Jérôme Vida, traduit dans notre langue par M. Louis des Mazures.

Les Chinois ont fait quelques changemens à ce jeu ; ils y ont introduit de nouvelles pièces, sous le nom de *canons* ou de *mortiers*. On peut voir le détail des règles de leurs *échecs*, dans la relation de Siam de M. de la Loubère, & dans le livre du savant Hyde, de *ludis orientalium*. Tamerlan y fit encore de plus grands changemens : par les pièces nouvelles qu'il imagina, & par la marche qu'il leur donna, il augmenta la difficulté d'un jeu déjà trop composé pour être regardé comme un délassement. Mais l'on a suivi en Europe l'ancienne manière de joier, dans laquelle nous avons eu de tems en tems d'excellens maîtres, entre autres le sieur Boi, communément appelé le *Syracusain*, qui par cette raison fut fort considéré à la cour d'Espagne du tems de Philippe II. & dans le dernier siècle, Gioachim Greco, connu sous le nom de *Calabrois*, qui ne put trouver son égal à ce jeu dans les diverses cours de l'Europe. On a recueilli de la manière de joier de ces deux champions, quelques fragmens dont on a composé un corps régulier, qui contient la science pratique de ce jeu, & qui s'appelle le *Calabrois*. Il est fort aisé de l'augmenter.

Mais ce livre ne s'étudie guère aujourd'hui, les *échecs* sont assez généralement passés de mode ; d'autres goûts, d'autres manières de perdre le tems, en un mot d'autres frivolités moins excusables, ont succédé. Si Montagne revenoit au monde, il approuveroit bien la chute des *échecs* ; car il trouvoit ce jeu niais & puérile : & le cardinal Cajétan, qui ne raisonne pas mieux sur cette matière, le mettoit au nombre des jeux défendus, parce qu'il appliquoit trop.

D'autres personnes au contraire frappées de ce que le hasard n'a point de part à ce jeu, & de ce que l'habileté seule y est victorieuse, ont regardé les bons joueurs d'*échecs* comme doctes d'une capacité supérieure : mais si ce raisonnement étoit juste, pourquoi voit-on tant de gens médiocres, & presque des imbécilles qui y excellent, tandis que de très-beaux génies de tous ordres & de tous états, n'ont pu même atteindre à la médiocrité ? Disons donc qu'ici comme ailleurs, l'habitude prise de jeunesse, la pratique perpétuelle & bornée à un seul objet, la mémoire machinale des combinaisons & de la conduite des pièces fortifiée par l'exercice, enfin ce qu'on nomme l'*esprit du jeu*, sont les sources de la science de celui des *échecs*, & n'indiquent pas d'autres talens ou d'au-

tre mérite dans le même homme. *Voyez* JEU. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* ECHECHIRIA, f. f. (*Myth.*) déesse des treves ou suspensions d'armes; elle avoit sa statue à Olympie; elle étoit représentée comme recevant une couronne d'olivier.

ECHEE, f. f. *en termes de Cardeur*, est une certaine quantité de fil devidé sur le devidoir; cette quantité est ordinairement de trois cents tours du devidoir.

* ECHELAGE, f. m. (*Jurispr.*) terme de coutume; c'est le droit de poser une échelle sur l'héritage d'autrui, pour relever quelque ruine. Ce qui est *droit d'échelage* d'un côté, est *servitude d'échelage* de l'autre.

* ECHELETTE, f. f. (*Archit. Econ. rust. & Arts méch.*) c'est une petite échelle. *V. l'article ECHELLE.* C'est ainsi qu'on nomme sur-tout celle qu'on place sur le dos des bêtes de sommes, pour y placer de la viande, du foin, de la paille, en un mot ce qu'on veut transporter; & celle qu'on place sur le devant d'une charrette ridelée, qui est plus large en bas qu'en-haut, & qui sert dans ces cas à contenir le foin dont la charrette est chargée.

ECHELIER ou RANCHER, f. m. (*Archit.*) c'est une longue piece de bois traversée de petits échelons, appelés ranches, qu'on pose à plomb pour descendre dans une carrière, & en arc-boutant pour monter à un engin, grue, gruaux, &c. (P)

ECHELIER, (*Hydr.*) *voyez* RANCHER. (K)

ECHELLE, f. f. *en Mathématiques*, consiste en une ou plusieurs lignes tirées sur du papier, du carton, du bois, du métal, ou toute autre matière, divisées en parties égales ou inégales. Ces échelles sont fort utiles, quand on veut représenter en petit & dans leur juste proportion, les distances que l'on a prises sur le terrain.

Il y a des échelles de différente espèce, appropriées à différens usages. Les principales sont.

L'échelle des parties égales, qui n'est autre chose qu'une ligne, telle que *AB* (*Planche d'Arp. fig. 37.*), divisée en un nombre quelconque de parties égales, par exemple 5 ou 10, ou davantage; une de ces parties est ensuite subdivisée en 10, ou un plus grand nombre de parties égales plus petites.

Quand une ligne est ainsi divisée; si une des plus grandes divisions représente 10 d'une mesure quelconque, par exemple 10 milles, 10 chaînes, 10 toises, 10 piés, ou 10 pouces, chacune des petites divisions que cette grande division contient, représentera un mille, une chaîne, une toise, un pié, ou un pouce.

L'usage de cette échelle est fort aisé à concevoir. Par exemple, si l'on veut représenter par son moyen une distance de 32 mille, ou de 32 perches, on prendra avec le compas l'intervalle de trois grandes divisions qui valent 30; & l'intervalle de deux petites divisions, pour les unités: en traçant cette longueur sur le papier, elle contiendra 32 parties de l'échelle, dont chacune est supposée valoir un mille ou une perche, ou &c. S'il s'agissoit de mesurer une ligne quelconque avec une échelle donnée, on prendroit la longueur de la ligne avec un compas; & appliquant une des pointes de cet instrument sur une des grandes divisions de l'échelle, on remarqueroit où tombe l'autre pointe: alors le nombre des grandes & des petites divisions, qui se trouveroit renfermé entre les pointes du compas, donneroit le nombre de milles, de perches, &c.

Les échelles proportionnelles, que l'on appelle aussi logarithmiques, sont des nombres artificiels ou des logarithmes; placés sur des lignes, afin d'avoir l'avantage de pouvoir multiplier, diviser, &c. avec le compas. *Voyez* LOGARITHME.

En Géographie & en Architecture, une échelle est une ligne divisée en parties égales, & placée au-bas d'une carte, d'un dessin, ou d'un plan, pour servir de commune mesure à toutes les parties d'un bâtiment, ou bien à toutes les distances & à tous les lieux d'une carte. *Voyez* CARTE.

Dans les grandes cartes, comme celles des royaumes & des provinces, &c. l'échelle représente ordinairement des lieues, des milles, &c. c'est ce qui fait que l'on dit une échelle de lieues, une échelle de milles, &c.

Dans les cartes particulières, comme celles d'une seigneurie, d'une ville, d'une ferme, &c. l'échelle représente ordinairement des perches, ou des toises subdivisées en piés.

Les échelles dont on fait ordinairement usage dans le Dessin, ou le plan d'un bâtiment, représentent des modules, des toises, des piés, des pouces, & autres mesures semblables.

Pour trouver sur une carte la distance entre deux villes, on en prend l'intervalle avec un compas; & appliquant cet intervalle sur l'échelle de la carte, on jugera par le nombre de divisions qu'il renferme, de la distance des deux villes. Par la même méthode, on trouve la hauteur d'un étage dans un plan de bâtiment.

L'échelle de front, en Perspective, est une ligne droite parallèle à la ligne horizontale, & divisée en parties égales, qui représentent des piés, des pouces, &c.

L'échelle fuyante est aussi une ligne droite verticale dans un dessin de perspective, & divisée en parties inégales, qui représentent des piés, des pouces, &c. *Harris & Chambers.* (E)

Pour en donner une idée plus précise, soit *Q N* (*fig. 15 de Perspect.*) une ligne horizontale divisée en parties égales *Q I, III, IIII, IIIIV*, &c. & soit tirée du point *P*, que je suppose être la place de l'œil, des lignes *PI, PII, PIII*, &c. qui coupent en 1, 2, 3, &c. la ligne verticale *Q R*. Il est aisé de s'assurer à l'œil, & de démontrer par la Géométrie, qu'en supposant la ligne horizontale *Q N* divisée en parties égales, les parties correspondantes *Q 1, 12, 23*, &c. de la verticale iront toujours en diminuant; & que menant *P O* horizontale, la verticale *Q O* fera l'échelle de toutes les parties de la ligne *Q N*, quelque grande qu'on suppose cette dernière ligne: c'est ce qui a fait donner à l'échelle *Q R* le nom d'échelle fuyante. Pour avoir le rapport d'une partie quelconque 23 de l'échelle fuyante à la partie correspondante *IIII*, on menera la verticale *II a*, & on considérera que 23 est à *II a* comme *P 2* est à *PII*, comme *M Q* est à *MII*, & que *II a* est à *IIII* comme *P M* est à *MIII*; donc 23 est à *IIII* comme *M Q* multiplié par *P M* est à *MII* multiplié par *MIII*; donc

$$23 = \frac{IIII \cdot MQ \cdot PM}{MII \cdot MIII} = \text{à très-peu-près } \frac{IIII \cdot MQ \cdot PM}{MII^2},$$

en supposant les parties *IIII* très-petites par rapport à la ligne entière. Donc les parties de l'échelle fuyante seront entr'elles à-peu-près dans la raison inverse des carrés des parties correspondantes *MII*; ou pour parler plus exactement, deux parties voisines 23, 34 de l'échelle fuyante, sont entr'elles comme *MIV* à *MII*, c'est-à-dire en raison inverse des parties *MII, MIV*. (O)

ECHELLES ARITHMÉTIQUES. Quoique nous ayons déjà traité cette matière aux mots ARITHMÉTIQUE, BINAIRE, CALCUL, DACTYLOLOGIE, DÉCIMAL, & autres, l'article suivant qui nous a été communiqué sur ce même objet nous paroît digne d'être donné au public. Il est de M. Rallier des Ourmes, conseiller d'honneur au présidial de Rennes, qui veut bien concourir à notre travail pour ce volume & les suivans, comme on le verra par plusieurs

seurs excellens articles qu'il nous a envoyés.

I. ECHELLE ARITHMÉTIQUE, dit-il, est le nom qu'on donne à une progression géométrique par laquelle se règle la valeur relative des chiffres simples, ou l'accroissement *graduel* de valeur qu'ils tirent du rang qu'ils occupent entr'eux.

Elle est formée de puissances consécutives d'un nombre r , toujours égal à celui des caractères numériques ou chiffres (y compris 0), auquel on a trouvé bon de se fixer dans le système de numération établi; & le premier & le plus petit terme en est r^0 .

II. Etant donc posée une telle progression, si l'on conçoit une suite de chiffres pris comme on voudra, qui lui corresponde terme à terme, on est convenu que la valeur relative de chacun d'eux seroit le produit de sa valeur propre ou absolue par la puissance de r qui lui correspond dans la progression. Cette idée heureuse nous met en état de représenter nettement & avec peu de caractères les nombres les plus grands & incapables par leur grandeur même d'être saisis par notre imagination.

III. Comme les rangs des chiffres se comptent dans le même sens qu'est dirigé le cours des exposans potentiels dans la progression, & que le premier exposant est 0, il suit que l'exposant de la puissance est toujours plus petit d'une unité que le rang du chiffre correspondant; en sorte que nommant n le rang qu'occupe un chiffre a quelconque dans sa suite, l'expression de sa valeur relative est généralement $a \times r^{n-1}$.

Si l'on cherche, par exemple, la valeur du 4 dans 437, relativement à notre échelle, où $r = 10$, & où les rangs se comptent de droite à gauche, on la trouvera $= 4 \times 10^{3-1} = 4 \times 10^2 = 4 \times 100 = 400$.

IV. Le nombre r est dit la *racine* de l'échelle; & c'est de lui que l'échelle même prend son nom. $r = 10$ fait nommer *denaire* celle dont nous nous servons; $r = 2$ donneroit l'échelle *binaire*; $r = 7$ la *septenaire*, &c.

V. La progression décuple qui constitue notre échelle, est croissante de droite à gauche, & nous supposons la même direction dans toutes les autres auxquelles nous pourrions la comparer; mais elle pouvoit l'être tout aussi-bien de gauche à droite. On eût pu même lui donner une direction verticale & la rendre croissante, soit de haut en-bas, soit de bas en-haut. En un mot l'*arbitraire* avoit lieu ici tout comme pour l'écriture: si nous dirigeons nos lignes de gauche à droite, d'autres peuples les ont dirigées & les dirigent encore de droite à gauche; d'autres de bas en-haut ou de haut en-bas.

VI. r trop petit nous eût réduit à employer beaucoup de caractères pour représenter un nombre assez médiocre. r trop grand nous eût obligé de multiplier les caractères, au risque de surcharger la mémoire & aux dépens de la simplicité. $r = 10$ semble entre ces deux extrêmes tenir un juste milieu. Ce n'est pas que quelques savans n'ayent pensé qu'on eût pu mieux choisir. Voyez BINAIRE. Pour mettre le lecteur en état de juger de leur prétention, nous allons donner le moyen de comparer entr'elles les diverses échelles arithmétiques. Tout peut se réduire aux cinq ou même aux trois problèmes ci-après:

VII. *Problème 1.* L'expression a d'un nombre étant donnée dans l'échelle usuelle, trouver l'expression du même nombre dans une autre échelle quelconque, dont la racine b est aussi donnée.

Solution. Cherchez la plus haute puissance de b qui soit contenue dans a . Nommant n l'exposant de cette puissance, $n + 1$ sera le nombre de chiffres de l'expression cherchée. Pour l'avoir, divisez a par b , le premier reste par b^{n-1} , le second reste par b^{n-2} , &c.

Tome V.

ainsi de suite jusqu'à b^{n-n} ou b^0 inclusivement. Tous ces quotiens pris en nombres entiers & écrits à la suite l'un de l'autre dans l'ordre qu'ils viendront, donneront l'expression cherchée dans l'échelle dont la racine est b ; en sorte que désignant le premier reste par r^1 , le second reste par r^2 , &c. la formule générale sera

$$\frac{a}{b^n} \cdot \frac{r^1}{b^{n-1}} \cdot \frac{r^2}{b^{n-2}} \cdot \dots \cdot \frac{r^n}{b^0}$$

Exemple. Un nombre exprimé par 4497 dans l'échelle usuelle, comment le fera-t-il dans la septenaire?

Substituant dans la for-

mule, on aura

$$a = 4497$$

$$b = 7$$

On trouve $n = 4$

$$\left\{ \begin{array}{l} \frac{4497}{2401} \cdot \frac{2026}{343} \cdot \frac{38}{49} \cdot \frac{38}{7} \cdot \frac{3}{1} = \\ 1.6.0.5.3 = 16053. \end{array} \right.$$

Le même nombre ne pourroit être exprimé dans l'échelle binaire par moins de treize caractères.

VIII. *Problème 2.* L'expression A d'un nombre étant donnée dans une échelle quelconque (autre que l'usuelle), dont la racine b est connue, trouver l'expression du même nombre dans l'échelle usuelle.

Solution. Soient les chiffres du nombre A représentés dans le même ordre par les indéterminées c, d, e, f, \dots, D .

Nommant $n + 1$ le nombre des chiffres de A , n sera ($n^0, 7$) l'exposant de la plus haute puissance de b qui y soit contenue. Cela posé, multipliez respectivement c par b^n , d par b^{n-1} , & ainsi de suite, jusqu'à b^0 inclusivement, la somme de tous ces produits fera dans l'échelle usuelle l'expression cherchée du nombre proposé, dont la formule générale sera $c b^n + d b^{n-1} + e b^{n-2} \dots + D b^0$.

Exemple. Un nombre exprimé par 16053 dans l'échelle septenaire, comment le fera-t-il dans l'échelle usuelle?

$$\left. \begin{array}{l} A = 16053 \\ \text{D'où } n = 4 \\ b = 7 \\ c = 1; d = b, \text{ \&c.} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{Substituant, on trouve} \\ 1 \times 7^4 + 6 \times 7^3 + 0 \times 7^2 \\ + 5 \times 7^1 + 3 \times 1 = 2401 \\ + 2058 + 0 + 35 + 3 = \\ 4497. \end{array}$$

IX. *Problème 3.* L'expression a d'un nombre étant donnée dans l'échelle usuelle, & l'expression A du même nombre dans une autre échelle, trouver la racine b de cette seconde échelle.

Solution. Par le problème précédent $c b^n + d b^{n-1} \dots + D b^0 = a$; d'où $c b^n + d b^{n-1} \dots + D b^0 - a = 0$, équation du degré n , laquelle étant résolue donnera la valeur de b . Voyez EQUATION.

Exemple. Le même nombre est exprimé par 4497 dans l'échelle usuelle, & par 16053 dans une autre échelle: quelle est la racine b de cette seconde échelle?

Substituant, on aura

$$\left. \begin{array}{l} a = 4497 \\ A = 16053 \\ \text{D'où } n = 4 \\ c = 1; d = b, \text{ \&c.} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{après la réduction} \\ b^4 + 6 b^3 + 5 b - 4494 \\ = 0 \dots \text{équation à résoudre.} \end{array}$$

Mais sans entrer dans aucun calcul, il est aisé de voir que b est d'un côté < 10 (puisque'il y a plus de chiffres dans A que dans a), & d'un autre côté > 6 (puisque 6 entre dans l'expression A); essayant donc les nombres entre 6 & 10, on trouve que 7 est celui qui convient, & qu'il résoud l'équation.

X. *Problème 4.* Etant données les racines b & r de deux échelles (toutes deux autres que l'usuelle) avec l'expression A d'un nombre dans la première, trouver l'expression du même nombre dans la seconde.

Problème 5. Etant données les expressions A & a

du même nombre en deux échelles autres que l'usuelle, avec la racine *b* de la première, trouver la racine de la seconde.

Solution commune. Si dans l'un & dans l'autre cas on réduit (par le problème II.) l'expression *A* à l'échelle usuelle, le problème IV. ne fera plus que le premier, ni le problème V. que le troisième.

Exemple pour le problème 4. Un nombre exprimé par 16053 dans l'échelle septenaire, comment le fera-t-il dans la duodénaire ?

16053 réduit (problème 2.) à l'échelle usuelle, devient 4497; puis cherchant (problème I.) l'expression de 4497 dans l'échelle duodénaire, on trouve 2729.

Exemple pour le problème 5. Le même nombre qui est exprimé par 16053 dans l'échelle septenaire, l'est par 2729 dans une autre échelle: quelle est la racine de cette seconde échelle ?

16053 réduit à l'échelle usuelle, devient 4497; puis opérant (problème 3.) sur 4497 & sur 2729, on trouve 12 pour la racine de la seconde échelle.

* ECHELLE, (*Anatomie.*) il se dit des deux rampes ou contours du limaçon. Voyez LIMAÇON.

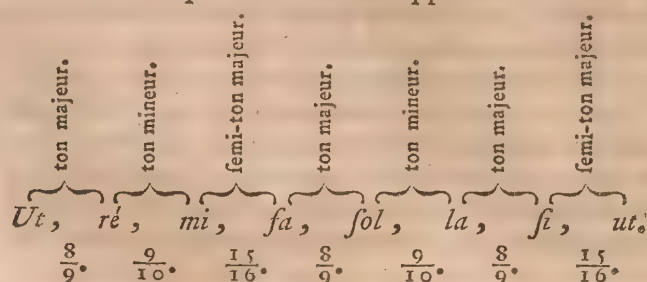
ECHELLE, c'est en *Musique*, le nom qu'on a donné à la succession diatonique de sept notes, *ut, ré, mi, fa, sol, la, si*; parce que ces notes se trouvent rangées en manière d'échelons sur les portées de la Musique.

Cette énumération de tous les sons de notre système rangés par ordre, que nous appellons échelle, les Grecs pour le leur l'appelloient *diagramme*. On peut voir au mot SYSTÈME, le diagramme complet de toute la Musique ancienne.

S. Grégoire fut le premier qui changea les tétracordes des anciens en un eptacorde, ou succession de sept notes; au bout desquelles commençant une autre octave, on trouve les mêmes sons répétés dans le même ordre. Cette découverte est très-belle; & il est singulier que les Grecs qui voyoient fort bien les propriétés de l'octave, ayent crû malgré cela devoir rester attachés à leurs tétracordes. Grégoire exprima ces sept notes avec les sept premières lettres de l'alphabet latin; Guy Aretin donna d'autres noms aux six premières: mais il négligea d'en donner un à la septième note, qu'en France nous avons depuis appelée *si*, & qui n'a point encore d'autre nom que *b* chez la plupart des peuples de l'Europe. Voyez GAMME.

Il ne faut pas croire que les rapports des tons & demi-tons dont l'échelle est composée, soient des choses arbitraires, & qu'on eût pu par d'autres divisions donner aux sons de cette échelle un ordre & des rapports différens, sans diminuer la perfection du système. Notre système est le meilleur, parce qu'il est engendré par les consonnances & par les différences qui sont entr'elles. « Que l'on ait entendu » plusieurs fois, dit M. Sauveur, l'accord de la quinte & celui de la quarte, on est porté naturellement à imaginer la différence qui est entre eux; elle s'unit & se lie avec eux dans notre esprit, & participe à leur agrément: voilà le ton majeur. Il en va de même du ton mineur, qui est la différence de la tierce mineure à la quarte, & du demi-ton majeur qui est celle de la même quarte à la tierce majeure.

» re ». Or le ton majeur, le ton mineur, & le demi-ton majeur, voilà les degrés diatoniques dont notre échelle est composée selon les rapports suivans.



Pour servir de preuve à ce calcul, il ne faut que composer tous ces rapports, & l'on trouvera le rapport total en raison double, c'est-à-dire, comme un est à deux: ce qui est en effet le rapport exact des deux termes extrêmes, ou de l'*ut* à son octave.

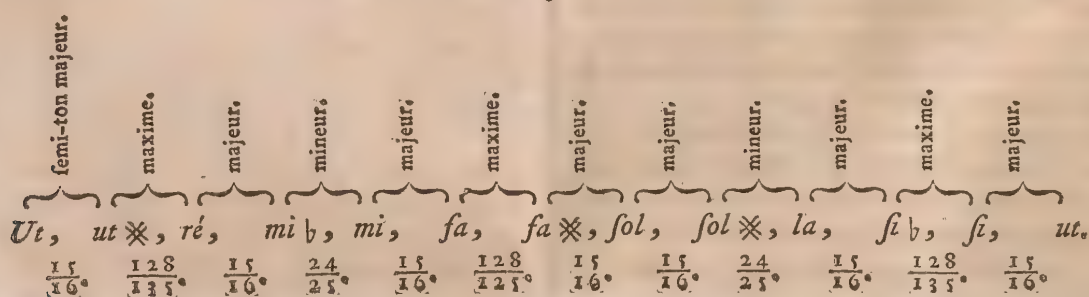
L'échelle dont nous venons de parler, est celle qu'on nomme *naturelle* ou *diatonique*; mais les modernes divisant ses degrés en d'autres intervalles plus petits, en ont tiré une autre échelle qu'ils ont appelée *échelle semi-tonique* ou *chromatique*; parce qu'elle procède par demi-tons.

Pour former cette échelle, on n'a fait que partager en deux intervalles égaux chacun des cinq tons entiers de l'octave; ce qui, avec les deux demi-tons qui s'y trouvoient déjà, fait une succession de douze demi-tons sur treize, d'une octave à l'autre.

L'usage de cette échelle est de donner les moyens de moduler sur telle note qu'on veut choisir pour fondamentale, & de pouvoir faire sur cette note un intervalle quelconque. Tant qu'on s'est contenté d'établir pour tonique une note de la gamme à volonté, sans s'embarrasser si les sons par lesquels devoit passer la modulation, étoient avec cette note dans les rapports convenables, l'échelle semi-tonique étoit peu nécessaire; quelque *fa* dièse, quelque *si* bémol, composoient tout ce qu'on appelloit les *feintes de la Musique*: c'étoient seulement deux touches à ajouter au clavier diatonique. Mais depuis qu'on a crû sentir la nécessité d'établir entre les divers tons une similitude parfaite, il a fallu trouver des moyens de transporter les mêmes chants & les mêmes intervalles, plus haut & plus bas, selon le ton qu'on choisissoit. L'échelle chromatique est donc devenue d'une nécessité indispensable, & c'est par son moyen qu'on porte un chant sur tel degré du clavier que l'on veut choisir, & qu'on le rend exactement, sur cette nouvelle position, tel qu'il peut avoir été imaginé sur une autre.

Ces cinq sons ajoutés ne forment pas dans la Musique de nouveaux degrés: mais ils se marquent tous sur le degré le plus voisin par un bémol, si ce degré est plus haut; par un dièse, s'il est plus bas; & la note prend toujours le nom du degré où elle est placée. Voyez BÉMOL & DIÈSE.

Pour assigner maintenant les rapports de ces nouveaux intervalles, il faut savoir que les deux parties ou demi-tons qui composent le ton majeur, sont dans les rapports de 15 à 16, & de 128 à 135; & que les deux qui composent aussi le ton mineur, sont dans les rapports de 15 à 16, & de 24 à 25: de sorte qu'en divisant toute l'octave selon l'échelle semi-tonique, on en a tous les termes dans les rapports suivans.



Il y a encore deux autres especes d'échelle femi-tonique, qui viennent de deux autres manieres de diviser l'octave par semi-tons.

La premiere se fait en prenant une moyenne arithmétique ou harmonique entre les deux termes du ton majeur, & un autre entre ceux du ton mineur : ce qui divise l'un & l'autre ton en deux semi-tons presque égaux. Ainsi le ton majeur 8 9 est divisé en 16 17, 17 18 arithmétiquement, les nombres représentant les longueurs des cordes : mais quand ils représentent les vibrations, les longueurs des cor-

Ut, ut ✕, ré, mi ♭, mi, fa, fa ✕, sol, sol ✕, la, si ♭, si, ut.
 $\frac{16}{17} \cdot \frac{17}{18} \cdot \frac{18}{19} \cdot \frac{19}{20} \cdot \frac{15}{16} \cdot \frac{16}{17} \cdot \frac{17}{18} \cdot \frac{18}{19} \cdot \frac{19}{20} \cdot \frac{16}{17} \cdot \frac{17}{18} \cdot \frac{15}{16}$

M. Salmon rapporte dans les transactions philosophiques, qu'il a fait en présence de la société royale, une expérience de cette échelle sur des cordes divisées exactement selon ces proportions, & qu'elles furent parfaitement d'accord avec d'autres instrumens, touchés par les meilleures mains. M. Malcolm ajoute qu'ayant calculé & comparé ces rapports, il en trouva un plus grand nombre de faux dans cette échelle, que dans la précédente : mais que les erreurs étoient considérablement plus petites ; ce qui fait compensation.

Enfin l'autre échelle femi-tonique est celle des Aristoxéniens, dont le P. Merfenne a traité fort au long, & que M. Rameau a tenté de renouveler dans ces derniers tems. Elle consiste à diviser géométriquement l'octave par onze moyennes proportionnelles en douze semi-tons, parfaitement égaux. Comme les rapports n'en sont pas rationels, nous ne donnerons point ici ces rapports, qu'on ne peut exprimer que par la formule même, ou par les logarithmes des termes de la progression entre les extrêmes 1 & 2. Voyez TEMPÉRAMENT. (S)

L'échelle diatonique des anciens n'étoit pas disposée de la même maniere que la nôtre ; elle procédoit ainsi, si ut ré mi fa sol la : d'où l'on voit 1°. qu'elle commençoit par un demi-ton, & par la note sensible de la tonique ut, & qu'elle n'alloit pas jusqu'à l'octave : 2°. qu'elle étoit composée de deux tétracordes conjoints si ut ré mi, mi fa sol la, & parfaitement semblables. Ces tétracordes s'appellent conjoints, parce qu'ils sont joints par la note mi, qui leur est commune ; de plus, ils sont semblables, parce que la basse fondamentale la plus simple du premier est sol ut sol ut, & que celle du second est ut fa ut fa, qui procede précisément de même par intervalles de quintes ; d'où il s'ensuit que la progression des sons mi fa sol la, est précisément la même que celle des sons si ut ré mi, en sorte que de mi à fa, il y a même rapport que de si à ut, de fa à sol, que de ut à ré, &c. 3°. on voit de plus pourquoi cette échelle n'enferme que sept tons ; car pour qu'elle allât jusqu'au si, il faudroit que ce si pût avoir sol pour basse fondamentale, ce sol étant la seule basse naturelle. Or le la précédent a pour basse fondamentale fa : on auroit donc fa sol de suite diatoniquement à la basse fondamentale, ce qui est contre les regles de cette basse (voyez BASSE FONDAMENTALE, LIAISON, &c. voy. aussi l'art. PROSLAMBANOMENE) : 4°. on voit enfin que dans cette échelle, la du second tétracorde est tierce de fa fa basse, comme mi du premier tétracorde l'est d'ut fa basse : 5°. enfin, on trouvera facilement par le calcul, suivant les méthodes connues & pratiquées ci-dessus, que du ré au la la quinte n'est pas parfaitement juste, mais qu'elle est altérée d'un comma (voyez ce mot) ; & que du ré au fa, la tierce est altérée de même.

Il est singulier que les Grecs, qui paroissent n'avoir eu aucune connoissance développée de la basse

Tome V.

des sont réciproques, & en proportion harmoniques, comme 1 $\frac{16}{17} \frac{8}{9}$; ce qui met le semi-ton majeur $\frac{16}{17}$ au grave, & le mineur $\frac{17}{18}$ à l'aigu, selon la propriété de la division harmonique. De la même maniere, le ton mineur 9 10 se divise arithmétiquement en deux semi-tons 18 19 & 19 20, ou réciproquement 1 $\frac{18}{19} \frac{9}{10}$: mais cette dernière division n'est pas harmonique.

Toute l'octave ainsi calculée, donne les rapports suivans.

fondamentale, l'ayent dévinée implicitement, pour ainsi dire, en formant leur système diatonique d'une maniere si simple & si conforme à la progression la plus naturelle & la moins composée de cette basse. On va voir que notre échelle est plus composée & moins exacte. 1°. Il faut l'arranger ainsi, ut ré mi fa sol, sol la si ut, & lui donner pour sa basse fondamentale la plus simple ut sol ut fa ut, sol ré sol ut. On voit déjà que cette basse est plus composée & moins simple que la précédente, puisqu'elle a un son ré de plus, & qu'outre cela elle est de neuf sons en tout. 2°. Le la, dans l'échelle diatonique, est quinte du ré ; & on trouvera que ce la ne fait pas avec fa une tierce majeure juste, ni avec ut une tierce mineure juste, ni une quarte juste avec mi, & que la tierce mineure de ré à fa est altérée aussi. Voilà donc quatre intervalles altérés ici ; au lieu que dans l'échelle des Grecs, il n'y en a que deux. Voyez sur cela les ouvrages de M. Rameau, entr'autres sa démonstration du principe de l'harmonie, le rapport des commissaires de l'académie imprimé à la suite, & mes élémens de musique. Dans l'échelle ut ré mi fa sol la si ut, les deux tétracordes ut ré mi fa, sol la si ut, sont disjoints, parce qu'ils n'ont aucun son commun. De plus, ces deux tétracordes, ou plutôt les deux parties ut ré mi fa sol, sol la si ut, de l'échelle moderne, sont réellement dans deux modes différens ; le premier dans celui d'ut, le second dans celui du sol (voy. MODE), au lieu que les deux tétracordes si ut ré mi, mi fa sol la, de l'échelle ancienne sont tous deux dans le mode d'ut.

En ne répétant point le son sol dans notre gamme, on peut lui donner cette basse fondamentale ut sol ut fa ut ré sol ut, dans laquelle le second ré & le second sol porteront accord de septieme (voyez DOUBLE EMPLOI) ; ainsi la basse ne sera point simplifiée par-là, excepté peut-être en ce que l'échelle entiere fera alors dans le même mode.

Quand l'échelle diatonique descend en cette sorte, ut si la sol fa mi ré ut, la basse fondamentale n'est point la même qu'en montant ; elle est alors ut sol ré sol ut sol ut, dans laquelle le second sol porte accord de septieme, & répond à la fois aux deux notes consécutives sol fa de l'échelle.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'échelle diatonique du mode majeur. On peut faire des raisonnemens analogues sur celle du mode mineur, & en remarquer les propriétés. Voyez MODE, GAMME, &c. Voyez aussi mes élémens de musique. (O)

ECHELLE, (Jurisprud.) est une espece de pilori ou carcan, & un signe ou marque extérieure de justice, apposé dans une place, carrefour, ou autre lieu public.

Le terme d'échelle doit être plus ancien & plus général que celui de pilori ; car la premiere échelle ou poteau tournant appelé pilori, est celui de Paris aux halles, qui fut ainsi nommé par corruption de puits lorri, parce qu'il y avoit autrefois dans ce lieu le

I i ij

puits d'un nommé *Lorri*. On a depuis appelé *piloris* les autres poteaux ou carcans semblables, & ce terme est souvent confondu avec celui d'*échelle*.

Bacquet, Loifel, & Despeiffes font cependant une différence entre pilori & *échelle*, non-seulement quant à la forme, mais quant au droit. Ils prétendent qu'un seigneur haut-justicier ne peut avoir pilori dans une ville où le roi en a un; qu'en ce cas le seigneur doit se contenter d'avoir une *échelle* ou carcan comme on en voit à Paris, & ainsi que l'observe l'auteur du grand coutumier, *tit. des droits appartenans au roi*; mais je crois plutôt que les seigneurs se font tenus à l'ancien usage, & à ce qu'il y avoit de plus simple.

Il y a ordinairement au haut de l'*échelle*, de même qu'au pilori, deux ais ou planches jointes ensemble, qui se séparent & se rapprochent quand on veut, & dans la jonction desquelles il y a des trous pour passer le cou, les mains, & quelquefois aussi pour les pieds des criminels, que l'on fait monter au haut de l'*échelle* afin de les donner en spectacle au peuple, & de les couvrir de confusion, & de leur faire encourir l'infamie de droit. Les criminels étoient aussi quelquefois fustigés au haut de l'*échelle*, ou punis de quelque autre peine corporelle, mais non capitale.

On confond quelquefois l'*échelle* avec la potence ou gibet, parce que les criminels y montent par une *échelle*: mais ici il s'agit des *échelles* qui servent seulement pour les peines non capitales; au lieu que la potence ou gibet, & les fourches patibulaires, servent pour les exécutions à mort.

On dit à la vérité quelquefois *échelle patibulaire*, mais ce dernier terme doit être pris dans le sens général de *patibulum*, qui signifie tout poteau où on attache les criminels.

Les *échelles*, piloris, carcans ou poteaux sont placés dans les villes & bourgs, au lieu que les gibets & fourches patibulaires sont communément placés hors l'enceinte des villes & bourgs; ce qui vient de l'ancien usage, suivant lequel on n'exécutoit point à mort dans les villes & bourgs, au lieu que les peines non capitales s'exécutoient dans les villes & bourgs pour l'exemple. Présentement on exécute à mort dans les villes & bourgs, mais les criminels n'y restent pas long-tems exposés; on les transporte ensuite aux gibets & fourches patibulaires, ou autres lieux hors des villes & bourgs, & les échafauds & autres instrumens patibulaires ne sont dressés que lorsqu'il s'agit de faire quelque exécution, au lieu que les *échelles*, piloris, carcans ou poteaux sont dressés en tout tems; il y a néanmoins quelques villes où il y a aussi des potences & échafauds toujours dressés, comme en Bretagne; il y en a aussi à Aix en Provence, & il y en avoit autrefois à Dijon.

On regarde communément les *échelles*, piloris, carcans ou poteaux comme un signe de haute justice, ce qui est apparemment fondé sur ce que quelques coutumes, telles qu'Auxerre, Nevers, Troyes, & Senlis, disent que le haut justicier peut avoir pilori ou *échelle*, ou qu'il peut pilorier, *escheller*, c'est-à-dire faire monter les coupables à l'*échelle*.

Mais comme celui qui a le plus, a aussi le moins, & que le seigneur haut justicier a aussi ordinairement les droits de moyenne & basse justice, le droit de pilori ou *échelle*, peut faire partie des droits appartenans au seigneur haut, moyen, & bas justicier, sans que ce soit un droit de haute justice; cela peut lui appartenir à cause de la moyenne justice.

En effet, il y a en France quelques lieux où les moyens justiciers ont droit d'*échelle* ou pilori, comme le dit Ragueau en son *glossaire* au mot *pilier* & *carcan*; Roguet, dans son *commentaire sur la coutume du comté de Bourgogne*, dit même qu'en sa province le carcan, qui est au fond la même chose que l'*echel-*

le, est un signe de la basse justice; & dans quelques-unes des coutumes même où l'*échelle*, pilori ou carcan semblent affectés au haut justicier, on voit qu'il est d'usage d'exposer au carcan les coupables de vols de fruits, ce qui est certainement un cas de moyenne justice, comme le remarque de Laistre sur l'article 2. de la coutume de Sens.

Aussi M. Bouhier, sur la coutume du duché de Bourgogne, *ch. lj, n. 66*, tient-il que dans sa province le moyen justicier ayant la connoissance des contraventions aux réglemens de police, il peut punir les contrevenans en les faisant mettre à l'*échelle* ou carcan; & tel est aussi l'avis de Chopin sur Anjou, *lib. II. part. II. cap. j. tit. jv. n. 7. in fine*.

Coquille, sur l'article 15 de la coutume de Nivernois, remarque que l'on use d'*échelles*, seulement dans les juridictions temporelles; il en donne pour exemple l'*échelle* du Temple à Paris & celle de S. Martin-des-Champs qui subsistoit aussi de son tems, & il ajoûte que l'on en use aussi en juridiction ecclésiastique, pour punir & rendre infames publiquement ceux qui sont convaincus d'avoir à leur escient épousé deux femmes en même tems.

Billon, sur la coutume d'Auxerre, *art. 1*, prétend même que l'*échelle* est une espèce de pilori ou carcan, qui est particulière pour les seigneurs hauts justiciers d'église; il se fonde sur ce qu'il y en a une à Paris, qui sert de signe patibulaire pour la justice du Temple.

Il est vrai que les juges ecclésiastiques ne pouvant condamner à mort, n'ont jamais eu de fourches patibulaires pour signe de leur haute justice, & que les ecclésiastiques qui avoient droit de haute justice, avoient chacun, en signe de cette justice, une *échelle* dressée dans quelque carrefour: non-seulement les juges temporels des ecclésiastiques usoient de ces *échelles*, mais même les officiaux, comme nous le dirons dans un moment, en parlant des différentes *échelles* qui étoient autrefois à Paris; mais il ne s'ensuit pas de-là que l'*échelle* fût un signe de justice qui fût particulier pour les juridictions ecclésiastiques, ni pour les justices temporelles des ecclésiastiques; & en effet, Sauval estima que la ville avoit autrefois une *échelle* à Paris; & sans nous arrêter à cette conjecture, il suffit de faire attention que les différentes *échelles* qui étoient autrefois à Paris n'appartenoient pas à des juridictions ecclésiastiques, mais à des justices temporelles appartenantes à des ecclésiastiques, ce qui est fort différent: d'ailleurs toutes les coutumes qui parlent d'*échelle*, attribuent ce droit aux seigneurs hauts justiciers en général, & non pas en particulier aux ecclésiastiques; la coutume d'Auxerre entr'autres dit que celui qui a haute justice peut pilorier, *écheller*, &c. ainsi je m'étonne que Billon en commentant cet article ait avancé que le droit d'*échelle* étoit particulier pour les juges des ecclésiastiques.

Les *échelles* étoient quelquefois appelées *échelles à mitres* ou à *mitrer*; Papon se sert de cette expression, *liv. I. de ses arrêts, tit. jv. arrêt 7*, ce qui vient de ce qu'autrefois il étoit d'usage de mettre à ceux que l'on faisoit monter au haut de l'*échelle* une mitre de papier sur la tête: il ne faut pas croire que ce fût pour faire allusion à la mitre des évêques, & encore moins pour la tourner en dérision. Cet usage pouvoit venir de deux causes différentes à la vérité, mais qui ont néanmoins quelque relation l'une à l'autre.

La première est qu'anciennement & jusque dans le xj. siècle, la mitre étoit la coiffure des nobles; elle n'a commencé à être regardée comme un ornement épiscopal que vers l'an 1000; ainsi lorsque l'on mettoit une mitre de papier sur la tête de celui que l'on faisoit monter au haut de l'*échelle*, c'étoit pour le tourner en dérision en lui mettant une mitre ridicule.

L'autre cause de cet usage pouvoit être, qu'anciennement le bourreau, suivant les mœurs des Germains, dont les Francs tiroient leur origine, n'étant point infame, portoit la mitre comme les nobles, ainsi que cela se pratique encore au pays des Vosges; & c'est sans doute de-là qu'en Normandie le peuple le nomme encore *mitre*, en sorte qu'il y a apparence que quand on mettoit une mitre sur la tête à celui qui montoit au haut de l'échelle, c'étoit le bourreau qui lui mettoit son bonnet sur la tête, ou du moins un semblable fait de papier, pour le couvrir de confusion; cette sorte de bonnet ayant apparemment cessé dès-lors d'être la coiffure des nobles, & la mitre des ecclésiastiques ayant été distinguée dans sa forme de cet ancien habillement de tête.

Quand l'échelle ou autre signe de justice est totalement ruiné, le seigneur le peut faire rétablir sans permission du roi, pourvu que ce soit dans l'année; car après l'an il faut des lettres patentes: elles ne feroient pourtant pas nécessaires s'il ne s'agissoit que d'une simple réparation.

Il y avoit autrefois plusieurs de ces échelles dans la ville de Paris.

L'évêque de Paris avoit la sienne dans le parvis, c'étoit-là que l'on exposoit ceux qui étoient condamnés à faire amende honorable; on leur faisoit en cet endroit une exhortation, & on leur mettoit la mitre, ce qui s'appelloit *prêcher & mitrer un criminel*. En 1344 Henri de Malhestret gentilhomme breton, diacre & maître des requêtes, criminel de lèse-majesté, fut mis par trois fois à cette échelle du parvis; & quoique l'official eût défendu sous peine d'excommunication de rien jetter à ce criminel, le peuple ne laissa pas de le couvrir de boue & d'ordures, & même de le blesser cruellement d'un coup de pierre: après quoi il fut remené en prison, où, comme on disoit alors, il fut mis en l'oubliette; & étant mort peu de tems après, son corps fut porté au parvis, comme il se pratiquoit à l'égard de tous ceux que l'official condamnoit au dernier supplice. On voit par-là que l'échelle du parvis étoit le signe de justice de l'officialité; mais la jurisprudence est changée à cet égard depuis long-tems, & est revenue aux vrais principes, suivant lesquels le juge d'église ne peut condamner à l'échelle ou pilori, ni à aucune amende honorable ou réparation, hors de son auditoire. Voyez le traité de la juridiction ecclésiastique, par Ducaffe, seconde partie, ch. xij.

Hugues Aubriot prévôt de Paris, accusé de judaïsme, & d'avoir fait beaucoup d'injures à l'université, fit en 1381 amende honorable sur un échafaud dressé à côté de l'échelle du parvis.

Un sergent du châtelet y fut prêché & mitré en 1406, pour avoir mal parlé de la foi; & ensuite il fut brûlé au marché aux pourceaux.

Nicolas Dorgemont chanoine de Notre-Dame, fut mis en 1416 à cette même échelle, pour avoir voulu tuer le roi de Sicile & autres seigneurs.

On y prêcha en 1430 deux femmes folles, c'est-à-dire dissolues, qui étoient hérétiques.

Dubreuil assure que dans sa jeunesse on y exposa un prêtre ayant écrit au dos en lettres majuscules, ces mots, *propter fornicationem*.

Quoique cette échelle soit depuis long-tems détruite, on ne laisse pas de mener toujours au parvis, où elle étoit, la plupart des criminels condamnés à faire amende honorable.

Le chapitre de Notre-Dame avoit son échelle au port S. Landry, laquelle fut rompue & emportée en 1410: on informa contre ceux qui étoient soupçonnés de ce fait.

L'abbé de sainte Genevieve avoit aussi la sienne, à laquelle en 1301 fut mise une maquerelle qui juroit vilainement,

Philippe-le-Long permit en 1320 aux bourgeois qui demeuroient près de l'église de S. Gervais, d'ériger une croix à la porte Baudets, à la place de l'échelle du prieuré de S. Eloi.

L'échelle du prieuré de S. Martin étoit entre la rue au Maire & la porte de l'église de S. Martin, qui étoit autrefois de ce côté; Coquille en fait mention sur l'art. xv. du ch. j. de la coutume de Nivernois, & en parle comme d'une chose qui subsistoit encore de son tems, c'est-à-dire vers le milieu du xvj. siècle.

Il est à présumer que la ville, les abbés de S. Maigloire & de S. Victor, le prieur de S. Lazare, & les autres seigneurs hauts-justiciers, avoient aussi chacun leur échelle.

Il n'en reste plus présentement dans Paris qu'une seule, qui est celle de la justice du temple, & qui a donné le nom à la rue où elle est posée. Pendant la minorité de Louis XIV. elle fut brûlée par de jeunes seigneurs qu'on appelloit *les petits-maitres*, & fut aussi-tôt rétablie. Elle étoit autrefois de l'autre côté de la rue de l'Echelle-du-temple, & avoit beaucoup plus de largeur; mais comme elle caufoit de l'embarras, elle fut diminuée en 1667, & placée où elle est présentement.

Billon sur l'art. 1. de la coutume d'Auxerre, dit qu'il y a trois trous au haut de cette échelle, pour y passer la tête du criminel; & l'auteur du journal des audiences, dans un arrêt du 9 Avril 1709, prétend que l'origine de cette échelle vient de ce que la justice du temple ne pouvoit avoir de gibet dans Paris, ni y exécuter à mort, à cause que le roi y a haute-justice; mais ce principe ne paroît pas juste, car ceux qui ont haute-justice dans Paris, peuvent condamner & faire exécuter à mort: & à l'égard de l'échelle, si l'on a pris pour eux ce signe de justice, c'est parce qu'il n'est pas d'usage ici de mettre des fourches patibulaires dans des villes. Voyez le président Bouhier sur la coutume de Bourgogne, ch. lj. n. 64 & suiv. (A)

Tour de l'échelle, voyez TOUR.

ECHELLE, (*Marine.*) on donne ce nom aux ports de la mer Méditerranée qui sont sous la domination de l'empire des Turcs, où les marchands François, Anglois, Hollandois & Génois, &c. vont commercer, & où ils entretiennent des consuls, facteurs, & commissionnaires. Ces lieux sont connus sous le nom d'échelles de Levant: les principales sont

Smirne.	Tripoli de Syrie.
Alexandrette.	Tunis.
Alep.	Alger.
Seyde.	Naples de Romanie.
Chypre.	La Morée,
Constantinople.	L'île de Négrepont.
Alexandrie.	L'île de Candie.
Le Caire.	Durazzo.
Le Milles.	Scio, & autres îles de
Naxis & Paros.	l'Archipel.
Miconi.	

ECHELLE, en terme de Marine, se dit en général des endroits faits pour monter & descendre dans un vaisseau.

Echelle de poupe, c'est une échelle de corde qui est pendue à l'arrière du vaisseau, pour la commodité des gens de la chaloupe.

Echelles d'entre deux ponts, ce sont celles par où l'on monte & l'on descend d'un pont à l'autre.

Echelles du milieu, voyez leur position auprès du grand mât, Pl. IV. fig. 1. n. 112 & 158. voyez aussi Pl. V. fig. 1. n. 158 & 112.

Echelle d'artimon, voyez Pl. IV. fig. 1. n. 111.

Au fond de cale des vaisseaux il y a quelquefois une poutre debout, qui monte jusqu'au pont, qui a des entailles; l'on met à côté un cordage qu'on ap-

pelle *tire-vieille*, & cette piece de bois sert d'échelle.

ECHELLE, instrument très-utile & très-commun. Il est composé de deux longues perches, percées sur toute leur longueur à la distance de 6, 7, 8, 9, 10 pouces, d'un même nombre de trous, & à la même hauteur. Ces trous servent de mortaises à autant de bâtons paralleles qui servent de degrés, qu'on monte les uns après les autres quand on veut atteindre à quelque hauteur considérable. L'échelle est principalement à l'usage des Couvreurs: il y en a de toute espece & de toute grandeur. Celles de bibliothèque sont construites autrement; au lieu de perches, ce sont des jumelles de bois; & au lieu des bâtons paralleles, ce sont des planches qui forment des marches larges & plates.

ECHELLE DE RUBANS, *en terme d'Aiguilletier*, ce sont des rubans larges, ferrés à un bout d'un fer à clavier, & à l'autre d'un fer ordinaire. Voyez FER À CLAVIER. Les femmes s'en lacent en forme d'échelle, ce qui lui a donné ce nom.

ECHELLE SIMPLE ET DOUBLE, (*Jardinage.*) Voyez à l'art. JARDINAGE, la liste & la description des outils.

* ECHELLE D'EAU, ou BAILLE, (*Pêche.*) sur la Loire une échelle d'eau est la même chose qu'un trait de Seine dans la riviere de Seine: c'est une certaine étendue sur laquelle on a un droit de pêche exclusif.

ECHELLE DE CORDE, (*Plombier, Charpentier, Couvreur.*) est une sorte d'échelle particuliere aux Plombiers. Ce n'est rien autre chose qu'un gros cable garni de nœuds de distance en distance, qui a un gros crochet de fer attaché à une de ses extrémités. On se sert de cette échelle pour aller couvrir & poser des plombs aux tours & aux clochers, ou pour s'en servir on l'arrête avec son crochet au poinçon de la charpente de ces bâtimens. Un autre cordage armé aussi de son crochet par un bout, & qui de l'autre a une petite planche suspendue à deux cordes pour asseoir l'ouvrier, ou des sangles en forme de bretelles au même usage, sert à le guinder & à l'arrêter le long des nœuds du grand cordage, qui tiennent lieu d'échelon à cette échelle.

ECHELLES, (*les*) *Géogr. mod.* ville de Savoie, à deux lieues de la grande Chartreuse. Long. 23. 25. lat. 45. 20.

ECHELLER, v. act. (*Jurispr.*) terme de coutumes qui signifie *exposer quelqu'un sur une échelle en public*, en punition de quelque crime. Voy. ci-devant ECHELLE. (A)

ECHELLETTE, f. f. (*Hist. nat. Ornith.*) pic de muraille, pic d'Auvergne, *picus murarius*; oiseau un peu plus grand que le moineau, & de la grosseur de l'étourneau. Le bec est long, mince & noir; la tête, le cou & le dos sont de couleur cendrée; la poitrine est blanchâtre, & les ailes sont en partie de couleur cendrée, & en partie rouges; la queue est courte; les grandes plumes des ailes, & celles qui recouvrent la partie inférieure du dos, sont noires, de même que le ventre & les cuisses, qui sont courtes, comme dans toutes les especes de pics. L'échellette a trois doigts en avant qui sont assez longs, & un seul en arriere; les ongles sont crochus & pointus. Aldrovande dit que cet oiseau est fort commun dans le Boulonnois: il vole à-peu-près comme la huppe; car il agit continuellement ses ailes, & il change souvent de place. On lui a donné le nom de *bec de muraille*, parce qu'il se tient dans des trous de murs & d'arbres, comme les pics. Il se nourrit de petits insectes qu'il cherche dans les fentes des arbres; on le voit souvent venir dans les villes, lorsqu'il y a des broutilards. Willugh. *Ornith.* Voy. OISEAU. (I)

ECHELLETTE, (*Jurispr.*) *compte par échellette*: lorsqu'il s'agit de compenser des fruits avec des réparations, les uns veulent que les fruits de chaque

année soient compensés avec les intérêts de chaque année; & s'il reste quelque chose, qu'il se compense sur le principal, ce qui souvent l'épuise avant ou lors de la clôture du compte: cela s'appelle *compter par échellette*. D'autres veulent que la liquidation des fruits & des intérêts se fasse à chaque année, mais que la compensation & imputation se fasse à la dernière année seulement. Chorier en sa jurisprudence de Guypape, p. 294. rapporte plusieurs arrêts pour l'une & l'autre maniere de compter. Le *compte par échellette* est le plus usité, & paroît le plus équitable. Voyez le *dictionn. de Brillon*, article Compte. (A)

ECHELLETTE, (*Manufact. en soie.*) voyez ESCALLETTE.

* ECHELLETES, f. f. pl. (*Musique & Luth.*) ce sont des morceaux de bois secs & durcis au feu, qui composent une espece d'instrument de percussion. Ces morceaux de bois ont été tournés au tour; ils sont de même grosseur, mais de longueurs inégales: on les a percés de deux trous, un à chaque bout: un cordon qui passe à droite & à gauche par ces trous, tient ces bâtons enfilés & suspendus parallelement au-dessus les uns des autres; celui d'en-haut est le plus court: on empêche qu'ils ne portent les uns sur les autres, soit en faisant deux nœuds au cordon pour chaque bâton, un nœud à chaque bout; soit en y enfilant deux grains de chapelet. Il y a douze bâtons, le plus bas & le plus long a communément dix pouces de longueur; le plus court & le plus haut, trois pouces & un tiers, c'est-à-dire qu'ils sont entr'eux comme 30 à 10, ou 3 à 1, ou qu'ils resonnent l'intervalle de douzieme. On peut faire le bâton le plus court seulement la moitié du plus long; mais alors il faut compenser les longueurs par les grosseurs, pour conserver entr'eux le même intervalle de son. Ces bâtons, au lieu d'être cylindriques, pourroient être ronds, parallelepipedes, prismatiques, &c. comme on voudra; pourvu qu'on connoisse le rapport de leurs longueurs & de leurs solidités, on les accordera comme on voudra.

ECHELON, f. m. c'est ainsi qu'on appelle chacun des pas de l'échelle; ainsi quand on dit qu'une échelle a vingt échelons, c'est-à-dire qu'elle a vingt pas, ou bâtons, ou marches, & que l'on peut par son moyen s'élever à environ vingt pieds de terre.

ECHELON, (*Jardinage.*) on dit qu'un arbre croît en échelon, lorsqu'il s'élève par étage. (K)

ECHENAL, f. m. (*Jurisprud.*) terme usité dans quelques coutumes pour exprimer une *gouttiere*, qui est ordinairement faite de chêne, que l'on met sous les toits des maisons, pour empêcher que l'eau de la pluie ne tombe sur le fonds des voisins. Dans le Bourbonnois on dit *échenal*; dans d'autres endroits on dit *échenex*, comme dans la coutume de Nivernois, *ch. x. art. 1.* (A)

ECHENEZ, (*Jurispr.*) voyez ECHENAL.

* ECHENICHERRIBASSI, f. m. (*Hist. mod.*) surintendant du fournil, le chef des maîtres de la boulangerie, des fours, & de tous ceux qui y travaillent. C'est un officier du ferrail; sa paye est de 50 apres par jour, d'une robe de brocard par an, & de quelques présens qu'il reçoit des grands de la cour du sultan, lorsqu'il leur présente des biscuits, des massépains, & autres patisseries qui se font dans son district.

ECHENILLER, ECHENILLOIR, voyez à l'art. JARDINIER, l'énumération & la description de ses outils.

ECHENO, f. m. *terme de Fonderie en grand*, est un bassin posé au-dessus de l'enterrage; les principaux jets de la figure à couler y aboutissent: on y fait passer le métal liquide au sortir du fourneau, pour qu'il le communique aux jets qui le distribuent

dans toute la figure. L'aire de l'écheno doit être fait de la même matière que l'enterrage : il est posé plus bas que l'aire du fourneau, afin que le métal ait sa pente pour y couler. Voy. les Planches de la Fonderie des figures équestres.

ECHESS, f. m. pl. (*Jurisp.*) est le nom que l'on donne en quelques provinces, à certaines redevances annuelles dûes au seigneur, soit en grain ou en argent ; elles sont ainsi nommées, comme étant ce qui *échet* tous les ans à un certain jour : ce terme est usité dans le Barrois. M. de Laurière en son *glossaire* rapporte l'extrait d'un ancien titre de la seigneurie de Verecourt, qui en fait mention. (A)

ECHETE, f. f. (*Jurisp.*) vieux mot qui signifioit ce qui *arrivoit* à quelqu'un par succession, héritage ou autre droit casuel. Ce terme se trouve fréquemment dans les anciennes coutumes, chartes, diplômes & anciens titres. Voyez ECHOIR & SCHOITE, ECHEUTE. (A)

ECHEVEAU DE FIL, (*Econ. rust. Manufact.* en laine, fil, soie, &c.) ce sont plusieurs fils qu'on a tournés & pliés les uns sur les autres sur un devidoir, en les ôtant de dessus la bobine. Les *écheveaux* sont noués par le milieu avec un nœud particulier que les Tisserands appellent *centaine*.

ECHEVINS, f. m. pl. (*Hist. & Jurispr.*) étoit le titre que l'on donnoit anciennement aux assesseurs ou conseillers des comtes.

Présentement ce sont des officiers municipaux établis dans plusieurs villes, bourgs & autres lieux, pour avoir soin des affaires de la communauté : en quelques endroits ils ont aussi une juridiction & autres fonctions plus ou moins étendues, selon leurs titres & possession, & suivant l'usage du pays.

Loyseau en son traité des offices, liv. V. ch. vij. dit que les *échevins* étoient magistrats, du moins municipaux, de même que ceux que les Romains choissoient entre les *décursions* : il les compare aussi aux *édiles*, & aux officiers que l'on appelloit *defensores civitatum* ; & en effet les fonctions de ces officiers ont bien quelque rapport avec celles d'*échevin*, mais il faut convenir que ce n'est pas précisément la même chose, & que le titre & les fonctions de ces sortes d'officiers, tels qu'ils sont établis parmi nous, étoient absolument inconnus aux Romains ; l'usage en fut apporté d'Allemagne par les Francs, lorsqu'ils firent la conquête des Gaules.

Les *échevins* étoient dès-lors appelés *scabini*, *scabinii* ou *scabinei*, & quelquefois *scavini*, *scabiniones*, *scaviones* ou *scapiones* : on les appelloit aussi indifféremment *racinburgi* ou *rachinburgi* : ce dernier nom fut usité pendant toute la première race, & en quelques lieux jusque sur la fin de la seconde.

On leur donnoit aussi quelquefois les noms de *sagi*, *barones*, ou *virii sagi*, & de *senatores*.

Le terme de *scabini*, qui étoit leur nom le plus ordinaire, & d'où l'on a fait en français *échevin*, vient de l'allemand *schabin* ou *scheben*, qui signifie *juge* ou *homme savant*. Quelques-uns ont néanmoins prétendu que ce mot tiroit son étymologie d'*eschever*, qui en vieux langage signifie *cavere* ; & que l'on a donné aux *échevins* ce nom, à cause des soins qu'ils prennent de la police des villes : mais comme le nom latin de *scabini* est plus ancien que le mot français *échevin*, il est plus probable que *scabini* est venu de l'allemand *schabin* ou *schaben*, & que de ces mêmes termes, ou du latin *scabini*, on a fait *échevins*, qui ne diffère guère que par l'aspiration de la lettre *s*, & par la conversion du *b* en *v*.

Le moine Marculphe qui écrivoit vers l'an 660, sous le règne de Clovis II. fait mention dans ses formules, des *échevins* qui assistoient le comte ou son viguier, *vigarius*, c'est-à-dire *lieutenant*, pour le jugement des causes. Ils sont nommés tantôt *scabini*,

tantôt *rachinburgi*. Aigulphe comte du palais sous le même roi, avoit pour conseillers des gens d'épée comme lui, qu'on nommoit *échevins* du palais, *scabini palatii*. Il est aussi fait mention de ces *échevins* du palais dans une chronique du tems de Louis-le-Debonnaire, & dans une charte de Charles-le-Chauve.

Les capitulaires de Charlemagne, des années 788, 803, 805 & 809 ; de Louis-le-Debonnaire en 819, 829 ; & de Charles-le-Chauve, des années 864, 867, & plusieurs autres, font aussi mention des *échevins* en général, sous le nom de *scabini*.

Suivant ces capitulaires & plusieurs anciennes chroniques, les *échevins* étoient élus par le magistrat même avec les principaux citoyens. On devoit toujours choisir ceux qui avoient le plus de probité & de réputation ; & comme ils étoient choisis dans la ville même pour juger leurs concitoyens, on les appelloit *judices proprii*, c'est-à-dire *juges municipaux*. C'étoit une suite du privilège que chacun avoit de n'être jugé que par ses pairs, suivant un ancien usage de la nation ; ainsi les bourgeois de Paris ne pouvoient être jugés que par d'autres bourgeois, qui étoient les *échevins*, & la même chose avoit lieu dans les autres villes. Ces *échevins* faisoient serment à leur réception, entre les mains du magistrat, de ne jamais faire sciemment aucune injustice.

Lorsqu'il s'en trouvoit quelques-uns qui n'avoient pas les qualités requises, soit qu'on se fût trompé dans l'élection, ou que ces officiers se fussent corrompus depuis, les commissaires que le roi envoyoit dans les provinces, appelés *missi dominici*, avoient le pouvoir de les destituer & d'en mettre d'autres en leur place. Les noms des *échevins* nouvellement élus étoient aussi-tôt envoyés au roi, apparemment pour obtenir de lui la confirmation de leur élection.

Leurs fonctions consistoient, comme on l'a déjà annoncé, à donner conseil au magistrat dans ses jugemens, soit au civil ou au criminel, & à le représenter lorsqu'il étoit occupé ailleurs, tellement qu'il ne lui étoit pas libre, au comte, ni à son lieutenant, de faire grâce de la vie à un voleur, lorsque les *échevins* l'avoient condamné.

Ils assistoient ordinairement en chaque plaid ou audience appelée *mallus publicus*, au nombre de sept ou au moins de deux ou trois. Quelquefois on en rassembloit jusqu'à douze, selon l'importance de l'affaire ; & lorsqu'il ne s'en trouvoit pas assez au siège pour remplir ce nombre, le magistrat devoit le suppléer par d'autres citoyens des plus capables, dont il avoit le choix.

Vers la fin de la seconde race & au commencement de la troisième, les ducs & les comtes s'étant rendus propriétaires de leur gouvernement, se déchargèrent du soin de rendre la justice sur des officiers qui furent appelés *baillis*, *vicomtes*, *prevôts*, & *châtelains*.

Dans quelques endroits les *échevins* conservèrent leur fonction de juges, c'est-à-dire de conseillers du juge ; & cette juridiction leur est demeurée avec plus ou moins d'étendue, selon les titres & la possession ou l'usage des lieux ; dans d'autres endroits au contraire le bailli, prevôt, ou autre officier, jugeoit seul les causes ordinaires ; & s'il prenoit quelquefois des assesseurs pour l'aider dans ses fonctions, ce n'étoit qu'une commission passagère. Dans la plupart des endroits où la justice fut ainsi administrée, les *échevins* demeurèrent réduits à la simple fonction d'officiers municipaux, c'est-à-dire d'administrateurs des affaires de la ville ou communauté ; dans d'autres ils conservèrent quelque portion de la police.

Il paroît que dans la ville de Paris la fonction des *échevins* qui existoient dès le tems de la première & de la seconde race, continua encore sous la troi-

sieme jusque vers l'an 1251; ils étoient nommés par le peuple & présidés par un homme du roi : ils portôient leur jugement au prévôt de Paris, lequel alors ne jugeoit point. Ces prévôts n'étoient que des fermiers de la prévôté; & dans les prévôtés ainsi données à ferme, comme c'étoit alors la coutume, c'étoient les *échevins* qui taxoient les amendes. Les *échevins* de Paris cessèrent de faire la fonction de juges ordinaires, lorsqu'Etienne Boileau fut prévôt de Paris, c'est-à-dire en 1251; alors ils mirent à leur tête le prévôt des marchands ou de la confrairie des marchands, dont l'institution remonte au tems de Louis VII.

Ce fut sous son regne, en 1170, qu'une compagnie des plus riches bourgeois de la ville de Paris y établit une confrairie des marchands de l'eau, c'est-à-dire fréquentans la riviere de Seine, & autres rivières affluentes; ils acheterent des religieuses de Haute-Bruyere une place hors la ville, qui avoit été à Jean Popin bourgeois de Paris; lequel l'avoit donnée à ces religieuses. Ils en formerent un port appelé *le port Popin*: c'est à présent un abreuvoir du même nom. Louis le Jeune confirma cette acquisition & établissement par des lettres de 1170; Philippe Auguste donna aussi quelque tems après des lettres pour confirmer le même établissement & régler la police de cette compagnie.

Les officiers de cette compagnie sont nommés dans un arrêt de la chandeleur en 1268 (au registre *præpositi mercatorum aquæ olim*); dans un autre de la pentecôte en 1273, ils sont nommés *scabini*, & leur chef *magister scabinorum*. Dans le recueil manuscrit des ordonnances de police de saint Louis ils sont dits *li prévôt de la confrairie des marchands*, & *li échevins*, *li prévôt & li jurés de la marchandise*, *li prévôt des marchands & li échevins de la marchandise*, *li prévôt & li jurés de la confrairie des marchands*.

On voit par un registre de l'an 1291, qu'ils avoient dès-lors la police de la navigation sur la riviere de Seine pour l'approvisionnement de Paris, & la connoissance des contestations qui survenoient entre les marchands fréquentans la même riviere, pour raison de leur commerce.

Ils furent maintenus par des lettres de Philippe le Hardi du mois de Mars 1274, dans le droit de percevoir sur les cabaretiers de Paris le droit du cri de vin, un autre droit appelé *finationes celariorum*, & en outre un droit de quatre deniers *pro dietâ suâ*. Ces lettres furent confirmées par Louis Hutin en 1315, par Philippe de Valois en 1345, & par le roi Jean en 1351.

On voit aussi que dès le tems du roi Jean, le prévôt des marchands & les *échevins* avoient inspection sur le bois qu'ils devoient fournir, l'argent nécessaire pour les dépenses qu'il convenoit faire à Paris en cas de peste; qu'ils avoient la connoissance des contestations qui s'élevoient entre les bourgeois de Paris, & les collecteurs d'une imposition que les parisiens avoient accordée au roi pendant une année; que quand ils ne pouvoient les concilier, la connoissance en étoit dévolue aux gens des comptes.

Il y auroit encore bien d'autres choses à dire sur ce qui étoit de la compétence des *échevins*; mais comme ces matieres sont communes au prévôt des marchands, qui est le chef des *échevins*, on en parlera plus au long *au mot* PREVÔT DES MARCHANDS.

Nous nous bornerons donc ici à exposer ce qui concerne en particulier les *échevins*, en commençant par ceux de Paris.

En 1382, à l'occasion d'une sédition arrivée en cette ville, le roi supprima la prévôté des marchands & l'échevinage, & unit leur juridiction à la prévôté de Paris, dont elle avoit été anciennement démembrée, en sorte qu'il n'y eut plus de prévôt de marchands ni d'*échevins* à Paris: ce qui demeura dans cet

état jusqu'en 1388, que la prévôté des marchands fut desunie de la prévôté de Paris; & depuis ce tems il y a toujours eu à Paris un prévôt des marchands & quatre *échevins*. Il paroît néanmoins que la juridiction ne leur fut rendue que par une ordonnance de Charles VI. du 20 Janvier 1411.

Ils sont élus par scrutin en l'assemblée du corps de ville, & des notables bourgeois qui sont convoqués à cet effet en l'hôtel-de-ville le jour de saint Roch. On élit d'abord quatre scrutateurs, un qu'on appelle *scrutateur royal*, qui est ordinairement un magistrat; le second est choisi entre les conseillers de ville, le troisieme entre les quartiniers, & le quatrieme entre les notables bourgeois.

La déclaration du 20 Avril 1617, porte qu'il y en aura toujours deux qui seront choisis entre les notables marchands exerçans le fait de marchandise; les deux autres sont choisis entre les gradués, & autres notables bourgeois.

La fonction des *échevins* ne dure que deux ans, & on en élit deux chaque année, en sorte qu'il y en a toujours deux anciens & deux nouveaux: l'un des deux qu'on élit chaque année, est ordinairement pris à son rang entre les conseillers de ville & les quartiniers alternativement; l'autre est choisi entre les notables bourgeois.

Au mois de Janvier 1704 il y eut un édit portant création de deux *échevins* perpétuels dans chacune des villes du royaume; mais par une déclaration du 15 Avril 1704, Paris & Lyon furent exceptés; & il fut dit qu'il ne seroit rien innové à la forme en laquelle les élections des *échevins* avoient été faites jusqu'alors. Quelques jours après l'élection des *échevins* de Paris, le scrutateur royal accompagné des trois autres scrutateurs & de tout le corps de ville, va présenter les nouveaux *échevins* au roi, lequel confirme l'élection; & les *échevins* prêtent serment entre ses mains, à genoux.

Les *échevins* sont les conseillers ordinaires du prévôt des marchands; ils siègent entr'eux suivant le rang de leur élection, & ont voix délibérative au bureau de la ville, tant à l'audience qu'au conseil; & en toutes assemblées pour les affaires de la ville, en l'absence du prévôt des marchands, c'est le plus ancien *échevin* qui préside.

Ce sont aussi eux qui passent conjointement avec le prévôt des marchands tous les contrats au nom du roi, pour emprunts à constitution de rente.

Le roi a accordé aux *échevins* de Paris plusieurs privilèges, dont le principal est celui de la noblesse transmissible à leurs enfans au premier degré. Ils en jouissoient déjà, ainsi que du droit d'avoir des armoiries timbrées, comme tous les autres bourgeois de Paris, suivant la concession qui leur en avoit été faite par Charles V. le 9 Août 1371, & confirmée par ses successeurs jusqu'à Henri III. lequel par ses lettres du premier Janvier 1577 réduisit ce privilège de noblesse aux prévôt des marchands & *échevins* qui avoient été en charge depuis vingt ans, & à ceux qui le feroient dans la suite.

Ils furent confirmés dans ce droit par deux édits de Louis XIV. du mois de Juillet 1656 & de Novembre 1706.

Suivant un édit du mois d'Août 1715, publié deux jours après la mort de Louis XIV. ils se trouverent compris dans la revocation générale des privilèges de noblesse accordés pendant la vie de ce prince; mais la noblesse leur fut rendue par une autre déclaration du mois de Juin 1716, avec effet rétroactif en faveur des familles de ceux qui auroient passé par l'échevinage pendant le tems de la suppression & suspension de ce privilège.

La déclaration du 15 Mars 1707 permet aux *échevins* de porter la robe noire à grandes manches & le bonnet;

bonnet, encore qu'ils ne soient pas gradués. Leur robe de cérémonie est moitié rouge, & moitié noire; le rouge ou pourpre est la couleur du magistrat, l'autre couleur est la livrée de la ville: il en est de même dans la plupart des autres villes.

Ils jouissent aussi, pendant qu'ils sont *échevins*, du droit de franc-salé, suivant plusieurs déclarations des 24 Décembre 1460, 16 Septembre 1461, 7 Mars 1521, Juillet 1599, & un édit du mois de Juillet 1610.

La déclaration du 24 Octobre 1465 les exempte de tous subside, aides, tailles & subventions, durant qu'ils sont en charge.

L'édit du mois de Septembre 1543 les exempte aussi du droit & impôt du vin de leur crû qui sera par eux vendu en gros & en détail, tant & si longuement qu'ils tiendront leurs états & offices.

Ils avoient autrefois leurs causes commises au parlement, suivant des lettres patentes du mois de Mai 1324; l'édit de Septembre 1543 ordonna qu'ils auroient leurs causes commises aux requêtes du palais ou devant le prévôt de Paris. L'article 15 du tit. jv. de l'ordonnance de 1669, les confirme dans le droit de *committimus* au petit sceau.

Dans la plupart des autres villes les *échevins* sont présidés par un maire.

Ils reçoivent ailleurs différens noms; on les appelle à Toulouse *capitouls*, à Bordeaux *jurats*; & dans la plupart des villes de Guienne *consuls*, en Picardie *gouverneurs*; & en quelques villes *pairs*, notamment à la Rochelle, *quia pari potestate sunt præditi*.

Les *échevins* de Lyon, ceux de Bourges, Poitiers, & de quelques autres principales villes du royaume, ont été maintenus, comme ceux de Paris, dans le privilège de noblesse. Voy. BUREAU DE LA VILLE, CONSERVATION DE LYON, CONSULS, CONSULAT, ECHEVINAGE, HÔTEL-DE-VILLE, MAIRE, PREVÔT DES MARCHANDS. (A)

ECHEVINAGE, (*Jurisp.*) en Artois, en Flandre, & dans tous les Pays-Bas, signifie la *seigneurie* & *justice* qui appartiennent à certaines villes, bourgs, & autres lieux, par concession des seigneurs qui leur ont accordé le droit de commune. On appelle le corps des officiers de l'*échevinage*, la *loi*, le *magistrat*, le *corps de ville*, l'*hôtel-de-ville*.

L'*échevinage* est ordinairement composé du grand bailli, maire, mayeur, prévôt ou autres officiers du seigneur, des *échevins* ou juges, du conseiller pensionnaire, du procureur de ville, & du greffier. Remarquez que les termes d'*échevins* ou *juges* ne sont synonymes que dans les lieux où les *échevins* ont la justice.

Les *échevinages* ont tous haute, moyenne, & basse justice, & la police; plusieurs connoissent aussi des matieres consulaires dans leurs territoires, tels que l'*échevinage* d'Arras, celui de la ville de Bourbourg, ceux de Gravelines, de Lens, Dunkerque, &c.

En Artois, l'*échevinage* ressortit communément au bailliage; cependant l'*échevinage* ou magistrat de S. Omer est en possession de ressortir immédiatement au conseil d'Artois; ce qui lui est contesté par le bailliage de S. Omer, qui révendique ce ressort, du moins pour certains objets: on peut voir ce qui est énoncé à ce sujet dans le procès-verbal de réformation des coutumes de S. Omer.

Ce que nous avons trouvé de plus détaillé & de plus remarquable par rapport à ces *échevinages*, est dans la liste de l'*échevinage* de S. Omer, qui est en tête du commentaire de la coutume d'Artois par M. Maillart; nous en rapporterons ici le précis, quoique tous les *échevinages* ne soient pas administrés précisément comme celui de S. Omer, parce que ce qui se pratique dans celui-ci, servira toujours à donner

une idée des autres, ces sortes de juridictions étant assez singulieres.

L'*échevinage* de S. Omer, nommé vulgairement le *magistrat*, est composé d'un mayeur & onze *échevins*, dont l'un est lieutenant de mayeur, de deux conseillers pensionnaires, d'un procureur du roi en l'hôtel-de-ville, & syndic de la même ville, d'un greffier civil, d'un greffier criminel, d'un substitut du procureur syndic, & d'un argentier.

Outre ces officiers il y a le *petit bailli*, pourvu en titre d'office par le roi, qui fait dans l'*échevinage* les fonctions de partie publique en matiere criminelle & d'exécution de la police; le procureur du roi du bailliage de S. Omer peut néanmoins faire aussi les fonctions de partie publique en matiere criminelle à l'*échevinage*, & y poursuivre les condamnations d'amendes, dans les cas où elles doivent être adjugées au roi: au surplus il faut voir les protestations qui ont été respectivement faites par ces officiers, dans le procès-verbal de réformation des coutumes de S. Omer.

Le bailli de S. Omer faisoit aussi autrefois une partie de ces fonctions à l'*échevinage*; mais présentement il ne les y exerce comme conservateur des droits du roi, que dans le concours avec l'*échevinage*, pour juger les entreprises qui se font sur les rues, places publiques, & rivières qui sont dans la ville; & dans ces cas le bailli se trouvant à l'hôtel-de-ville, la premiere place entre lui & le mayeur demeure vuide.

Le petit bailli a quatre sergens à masse, qui lui sont subordonnés, pour l'aider dans l'exécution de ses fonctions, notamment pour la capture des délinquans, & pour contraindre au payement des amendes & forfaitures adjugées par les mayeur & *échevins*.

Outre ces mayeur & *échevins* en exercice, & les autres officiers dont on a parlé ci-devant, il y a un second corps composé de l'ancien mayeur & des onze *échevins* qui étoient en exercice l'année précédente: on les nomme vulgairement *jurés au conseil*, parce que les *échevins* en exercice les convoquent pour donner leur avis dans les affaires importantes, comme quand il s'agit de faire quelque règlement de police, ou de statuer sur une dépense extraordinaire.

Il y a encore un troisieme corps composé de dix personnes choisies tous les ans dans les six paroisses de la ville: on les appelle les *dix jurés de la communauté*, & l'un d'eux prend le titre de mayeur. Ils sont établis principalement pour représenter la communauté, & doivent être convoqués aux assemblées de l'*échevinage* lorsqu'il s'agit d'affaires importantes qui intéressent la communauté.

Le siege de l'*échevinage* a quatre sergens à verge & deux *escauwetes* pour faire les actes & exploits de justice, à la réserve des saisies & exécutions mobilières ou immobilières, & des arrêts personnels à la loi privilégiée de la ville, qui se font par les amans ou baillis particuliers des différentes seigneuries qui sont dans la ville.

La juridiction contentieuse & de police est exercée par l'*échevinage* seul dans la ville & banlieue de S. Omer, en toutes matieres civiles & criminelles, excepté les cas royaux & privilégiés, dont la connoissance appartient exclusivement au conseil d'Artois.

Tous les habitans de la ville & banlieue de S. Omer, soit ecclésiastiques séculiers ou réguliers, nobles ou roturiers, sont soumis immédiatement à la juridiction de l'*échevinage*; il y a cependant quelques enclos dans la ville qui ont leur justice particuliere.

Les juridictions subalternes de l'*échevinage* de S. Omer, sont celles des seigneurs qui ont droit de justice dans la ville ou banlieue; il y en a même quel-

ques-unes domaniales, qui sont présentement engagées.

Anciennement le prince & les seigneurs ayant justice dans la ville, avoient chacun dans leur territoire leur aman ou bailli civil, avec un certain nombre d'échevins; mais en 1424 les mayeur & échevins de S. Omer, de l'avis des gens du prince, établirent dans l'hôtel-de-ville un siège ou auditoire commun pour quatre de ces amans, qui est ensuite aussi devenu commun à tous les autres amans de la ville. Ces amans ont douze échevins, qui sont pareillement communs pour toutes les différentes seigneuries & justices de la ville; c'est ce que l'on appelle le siège de *vierseaires*; ces officiers prêtent serment à l'échevinage de S. Omer.

Les échevins apposent le scellé, font les inventaires, les actes d'acceptation & de renonciation aux successions; ils arrêtent à la loi privilégiée de S. Omer, les personnes & biens des débiteurs forains trouvés dans cette ville, & connoissent des contestations qui peuvent naître de ces sortes d'arrêts sous le ressort immédiat des mayeur & échevins; ceux du siège des vierseaires doivent être assistés de l'aman de la seigneurie dans laquelle ils font acte de juridiction, ou d'un troisième échevin à défaut de l'aman, lorsqu'il s'agit d'arrêt de personne.

C'est aussi aux échevins qu'appartient le droit exclusif de procéder aux ventes & adjudications, soit volontaires ou forcées, de meubles & effets; ils font toutes celles des maisons mortuaires, c'est-à-dire après décès.

Les amans ont en particulier le droit de mettre à exécution les sentences des mayeur & échevins de S. Omer; ils font les saisies & exécutions de meubles, & les saisies réelles des immeubles situés dans cette ville.

Le petit bailli, dont nous avons déjà parlé, fait dans la banlieue où les seigneurs n'ont point d'aman, la fonction de cette charge, quant aux exécutions des sentences, aux saisies & exécutions de meubles, & aux saisies réelles.

Pour connoître plus particulièrement ce qui concerne les *échevinages*, on peut voir ce qui en est dit dans les coutumes anciennes & nouvelles d'Artois, & autres coutumes des Pays-Bas, & dans leurs procès-verbaux. (A)

ECHEUTE ou ECHUTE, f. f. (*Jurisprudence.*) échûte, est la même chose qu'*eschoite*, c'est-à-dire qu'on entend ordinairement par-là ce qui est échû par succession collatérale ou autre droit casuel.

Loyale échûte, est ce qui est échû au seigneur en vertu de la loi. Voyez la coutume du comté de Bourgogne, art. 100, & l'ancienne coutume d'Auxerre, art. 39, celle de Berry, tit. xxix. art. 16, & 33. Voy. ESCHOITE, ESCHETS. (A)

* ECHICK-AGASI-BACHI, f. m. (*Hist. mod.*) c'est, à la cour de Perse, le grand-maître des cérémonies. Il a le titre de *kan*, le gouvernement de Tékéran, avec le bâton couvert de lames d'or & garni de pierreries. Il est chef des officiers de la garde. Il précède le roi lorsqu'il monte à cheval, & il conduit par le bras les ambassadeurs lorsqu'ils sont admis à l'audience.

* ECHIDNA, (*Mythol.*) monstre qui naquit, selon la fable, de Chrysaor & de Callirhoé. C'étoit un composé de la femme, dont il avoit les parties supérieures; & du serpent, dont il avoit la queue & les parties inférieures. Les dieux le tinrent enfermé dans un antre de la Syrie; où il engendra, malgré leur prévoyance, Orcus, Cerbere, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, la Chimère, le lion de Nemée, & les autres monstres de la Mythologie, qui eurent Typhon pour pere, si on en croit Hésiode; mais Hérodote dit qu'Hercule ayant connu *Echidna* dans

un voyage qu'il fit chez les Hyperboréens, cette femme lui donna trois enfans, Agathyrse, Gelon, & Scythe; que ce dernier ayant pu seul tendre l'arc de son pere, elle chassa les deux autres, ainsi qu'elle en avoit reçu l'ordre d'Hercule, & qu'elle ne retint que le troisième, qui donna son nom à la Scythie.

* ECHIFFRE, f. m. (*Architecture.*) mur qui sert d'appui à un escalier, & qui en soutient toute la charpente. Il se dit aussi de la charpente même. D'*échiffre*, on a fait l'adjectif *échiffré*.

* ECHIGNOLE, f. f. (*Boutonnier Passementier.*) c'est le fuseau même dont ils se servent pour ourdir les soies qui entrent dans la composition de leurs ouvrages.

* ECHIM, f. m. (*Hist. mod.*) medecin du ferrail. Il y en a dix, parmi lesquels trois sont ordinairement juifs. La jalousie du souverain rend leurs fonctions très-dangereuses.

ECHIM-BASSI, (*Hist. mod. turq.*) c'est le nom du premier medecin du sultan & de son ferrail. Une des prérogatives de sa charge, est de marcher seul, le premier, & avant tout le monde, au convoi funebre des empereurs ottomans. Cette étiquette particulière à la Turquie est de bon sens, non pas parce que c'est le moment du triomphe du medecin, mais parce qu'il est juste de mettre à la tête d'une cérémonie funebre, celui qui a rendu les plus grands & les derniers services au mort pendant sa vie, & qui est censé avoir fait tous ses efforts pour conserver ses jours. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

* ECHINE, f. f. (*Architecture.*) membre du chapiteau de la colonne ionique, corinthienne, & composite: il est placé au haut: il est ovale, & il ressemble à des œufs ou châtaignes ouvertes, rangées les unes à côté des autres. *Echine* vient d'*ἐχινος*, qui signifie *châtaigne*.

ECHINITE, f. f. (*Hist. nat. fossil.*) On donne ce nom aux *echinus* ou *oursins pétrifiés* (voyez OURSIN). Il y a autant de variétés dans les *echinites* ou *oursins pétrifiés*, qu'il y en a dans les oursins naturels.

ECHINOPHORA, (*Hist. natur. botan.*) genre de plante à fleurs en rose, qui sont rassemblées en forme de parasol, & soutenues par un calice commun, qui devient dans la suite un fruit composé d'une seule capsule, dans laquelle il y a une semence oblongue. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

ECHIOIDES, (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleurs monopétales, faites en forme d'entonnoir, dont le bord est uniforme, ce qui les rend différentes de celles de la vipérine. Le pistil devient un fruit composé de quatre semences, qui ressemblent en quelque façon à des têtes de vipère. Tournefort, *inst. rei herb. corol.* Voyez PLANTE. (I)

ECHIQUETÉ, adj. terme de Blason, il se dit de l'écu & des pieces principales, & même de quelques animaux, comme les aigles & les lions, lorsqu'ils sont composés de pieces quarrées, alternées comme celles des échiquiers. Il faut que l'écu ait au moins vingt quarraux pour être dit *échiqueté*, autrement on l'appelle *équipolé*, quand il n'en a que neuf; & quand il n'en a que quinze, comme aux armoiries de Tolède & de Quinnone, on dit *quinze points d'échiquier*. Les autres pieces doivent pour le moins être *échiquetées* de deux tires, autrement on les nomme *composées*. Voyez COMPONÉ. Ménest. Trév. & Chambers.

Lotin de Charny à Paris, *échiqueté* d'argent & d'azur.

ECHQUIER, f. m. (*Hist. & Jurisp.*) *scacarium*, & non pas *statarium*, comme quelques-uns l'ont lu dans les anciens manuscrits. On a donné ce nom dans quelques pays, comme en Normandie & en Angleterre, à certaines assemblées de commissaires délégués pour réformer les sentences des juges inférieurs dans l'étendue d'une province.

Le nom d'*échiquier* vient de ce que le premier *échiquier*, qui fut celui de Normandie, se tenoit dans une salle dont le pavé étoit fait de pierres quarrées noires & blanches alternativement, comme les tabliers ou échiquiers qui servent à jouer aux échecs; d'autres prétendent que le nom d'*échiquier*, donné à ce tribunal, vient de ce qu'il y avoit sur le bureau un tapis échiqueté de noir & de blanc.

Les *échiquiers* ont quelque rapport avec les assises, avec cette différence néanmoins, que les jugemens des *échiquiers* sont en dernier ressort; ainsi ils ont plus de rapport avec les grands jours qui se tenoient par ordre du roi, & qui jugeoient aussi en dernier ressort.

Il y a plusieurs *échiquiers* en Normandie. Le roi de Navarre avoit le sien. Il y en a encore un en Angleterre, ainsi qu'on l'expliquera dans les subdivisions suivantes. Voyez le glossaire de Ducange, au mot *scacarium*, & celui de Lauriere, au mot *Echiquier*. (A)

ECHIQUEUR D'ALENÇON, étoit un *échiquier* particulier pour le bailliage d'Alençon, & indépendant de l'*échiquier* général de Normandie, qui se tenoit à Roüen. Ce tribunal fut établi lorsque le comté d'Alençon fut donné en apanage à des princes de la maison de France, ou peut-être même dès le tems que les comtes d'Alençon étoient vassaux des ducs de Normandie.

Lors de l'érection de l'*échiquier* de Normandie en cour de parlement, laquelle fut faite en 1515, le bailliage d'Alençon n'étoit point du ressort de l'*échiquier* de Normandie. Charles de Valois duc d'Alençon, qui en jouissoit à titre d'apanage, y faisoit tenir son *échiquier* indépendant de celui de Roüen.

Ce prince étant mort en 1525 sans enfans, la duchesse sa veuve, qui étoit Marguerite sœur unique de François I, demeura en possession de son *échiquier* jusqu'à sa mort, arrivée en 1548.

Le parlement de Roüen revendiqua alors son ancien ressort sur le bailliage d'Alençon, & députa au roi Henri II, pour demander la réunion de l'*échiquier* d'Alençon à celui de Roüen; mais il y eut opposition de la part du parlement de Paris à cause qu'Alençon étoit une pairie, & de la part des habitans d'Alençon, qui furent jaloux de conserver leur *échiquier* avec le droit de juger souverainement.

Le roi, sur le vû des titres produits par le parlement de Roüen, ordonna de faire une assemblée dans le bailliage d'Alençon, ce qui fut suivi de lettres patentes du mois de Juin ou Juillet 1550, par lesquelles toutes les causes du bailliage d'Alençon furent renvoyées au parlement de Roüen, pour y être jugées souverainement; le duché d'Alençon étoit alors retourné à la couronne, & réduit au ressort du parlement de Roüen. Les lettres y furent registrées, avec injonction aux juges du bailliage d'Alençon de faire tous les ans leur comparance en la cour, comme il se pratiquoit à l'égard des autres sièges.

Charles IX. ayant donné, en 1566, à François de France son frere, le duché d'Alençon pour son apanage, le parlement de Paris se donna des mouvemens pour se faire attribuer la connoissance des appels de ce bailliage, sur le fondement que ce duché étoit une pairie.

Le parlement de Roüen de sa part fit des remontrances au roi & une députation, pour représenter qu'Henri II, en 1550, avoit rétabli ce parlement dans ses anciens droits sur le bailliage d'Alençon; & l'on tient que le roi les assûra qu'il ne changeroit point l'état des choses, & que cela fut exécuté en 1570.

Il paroît néanmoins que le duc d'Alençon ayant voulu rétablir son apanage sur le même pié qu'il étoit sous Charles dernier duc, mort en 1525, obtint du

Tome V.

roi son frere, qu'il pourroit faire tenir un *échiquier* pour juger les procès en dernier ressort.

Le parlement de Roüen qui en fut informé, arrêta par une délibération du mois d'Août 1571, qu'il seroit fait de très-humbles remontrances au roi sur cette distraction de ressort: on ne voit point dans les registres du parlement; si ces remontrances furent faites, ni quel en fut le succès: ce qui est de certain, est que le parlement de Roüen ne rentra dans son droit de ressort sur le bailliage d'Alençon, qu'après la mort du duc, sous le regne d'Henri III. L'*échiquier* d'Alençon fut alors supprimé par des lettres patentes du mois de Juin 1584, qui énoncent que le duc avoit toujours joui du droit d'*échiquier* pour son apanage; par ce moyen le bailliage d'Alençon revint dans son premier état, c'est-à-dire que depuis ce tems il ressortit au parlement de Roüen. Voyez le commentaire de Beraut, à la fin; le glossaire de Lauriere au mot *échiquier*, le recueil des arrêts de Froland, p. 76. (A)

ECHIQUEUR D'ANGLETERRE ou COUR DE L'ECHIQUEUR, est une cour souveraine d'Angleterre, où l'on juge les causes touchant le thrésor & les revenus du roi, touchant les comptes, déboursemens, impôts, doïannes, & amendes; elle est composée de sept juges, qui sont le grand thrésorier, le chancelier ou sous-thrésorier de l'*échiquier*, qui a la garde du sceau de l'*échiquier*, le lord chef baron, les trois barons de l'*échiquier*, & le *curfitor* baron. Les deux premiers se trouvent rarement aux affaires que l'on doit juger suivant la rigueur de la loi; ils en laissent la décision aux cinq autres juges, dont le lord chef baron est le principal, il est établi par lettres patentes.

Le *curfitor* baron fait prêter serment aux sherifs & sous-sherifs des comtés, aux baillis, aux officiers de la doïanne, &c.

Cette cour de l'*échiquier* est divisée en deux cours: l'une, qu'on appelle *cour de loi*, où les affaires se jugent selon la rigueur de la loi; l'autre, qu'on appelle *cour d'équité*, où il est permis aux juges de s'écarter de la rigueur de la loi pour suivre l'équité. Les évêques & les barons du royaume avoient autrefois séance à la cour de l'*échiquier*; présentement les deux cours de l'*échiquier* sont tenues par des personnes qui ne sont point pairs, & qu'on appelle pourtant *barons*.

Sous le chancelier, sont deux chambellans de l'*échiquier*, qui ont la garde des archives & papiers, liques & traités avec les princes étrangers, des titres des monnoies, des poids & des mesures, & d'un livre fameux appelé le *livre de l'échiquier* ou le *livre noir*, composé en 1175 par Gervais de Tilbury neveu d'Henri II. roi d'Angleterre. Ce livre contient la description de la cour d'Angleterre de ce tems-là, ses officiers, leurs rangs, privilèges, gages, pouvoir & juridiction, les revenus de la couronne: ce livre est enfermé sous trois clés; on donne six schellings huit sous pour le voir, & quatre sous pour chaque ligne que l'on transcrit.

Outre ces deux cours de l'*échiquier*, il y en a encore une autre qu'on appelle le *petit échiquier*; celui-ci est le thrésor royal & la thrésorerie; on y reçoit & on y débourse les revenus du roi: le grand thrésorier en est le premier officier. (A)

ECHIQUEUR DES APANAGERS, ce sont les grands jours des princes, auxquels on avoit donné pour apanage des terres situées en Normandie. Chacun de ces *échiquiers* avoit son nom propre. Tels étoient les *échiquiers* particuliers des comtés d'Evreux, d'Alençon, & de Beaumont-le-Roger. Ces *échiquiers* étoient indépendans du grand *échiquier* de Normandie.

ECHIQUEUR DE L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN; les archevêques de cette ville ont prétendu avoir un *échiquier* particulier, & que leur juridiction n'étoit

K k ij

pas sujette à celle de l'échiquier général de Normandie.

On voit dans l'échiquier général, qui fut tenu en 1336 au nom de Jean dauphin de France, & duc de Normandie (qui fut depuis le roi Jean), que l'on fit lecture de lettres patentes que le dauphin avoit données à Pierre, archevêque de Rouen, pour la juridiction de Louviers.

Dix-sept ans après (en 1353) s'étant mû procès touchant la juridiction temporelle du palais archiepiscopal de Roïen, Jean, qui depuis trois ans avoit été sacré roi de France, accorda la juridiction toute entière, & sans aucune restriction, à Pierre de la Forest, qui avoit été son chancelier : mais ce privilège ne fut alors accordé que pour lui personnellement, & pour le tems seulement qu'il tiendrait cet archevêché.

Le dauphin Charles, auquel le roi Jean son pere avoit donné en 1355 le duché de Normandie, & qui fut depuis le roi Charles V. surnommé le Sage, confirma ce privilège, & le continua tant pour l'archevêque, que pour ses successeurs, par lettres patentes données à Roïen le 5 Octobre 1359. C'est de-là que les archevêques ont encore la juridiction appelée les *hauts jours*, où l'on juge les appellations des sentences des justices de Déville, Louviers, Gailion, Dieppe, &c. juridiction qui ressortit au parlement de Roïen.

Lorsque l'édit de 1499 déclara l'échiquier général de Normandie perpétuel, le cardinal d'Amboise archevêque de Roïen, remontra que ses prédécesseurs avoient toujours prétendu qu'il leur appartenait par chartres ou droits anciens, un échiquier particulier & cour souveraine, pour les causes qui pouvoient se mouvoir devant leurs officiers dépendans du temporel & aumône de l'archevêché, sans ressortir en aucune manière en la cour de l'échiquier de Normandie.

Louis XII. déclara à cette occasion, qu'il ne vouloit faire aucun préjudice aux droits du cardinal & des archevêques ses successeurs, ni aux siens propres, consentant qu'ils pussent faire telle poursuite qu'ils aviseroient bon être, soit en la cour de l'échiquier, ou ailleurs.

Mais il ne paroît pas que les archevêques de Roïen aient profité de cette clause ; on voit au contraire que le 2 Juillet 1515, le parlement de Roïen ordonna à ceux que l'archevêque commettrait pour tenir la juridiction temporelle de son archevêché, de qualifier cette juridiction du titre de *hauts jours*, & non de celui d'échiquier, comme ils avoient fait auparavant, & qu'il lui fût permis de faire expédier & juger extraordinairement par ces juges commis des hauts jours, ou par aucuns d'entre eux, les matières provisoires : & qu'en ce cas les juges intituleront leurs actes, *les gens commis à tenir pour l'archevêque de Roïen l'extraordinaire de ses hauts jours, pour le fait & regard de ses matières provisoires, & en attendant la tenue d'iceux*. Voyez le recueil d'arrêts de M. Froland. (A)

ECHIQUEUR (*Barons de l'*), voyez ce qui en a été dit ci-dev. à l'article ECHIQUEUR D'ANGLETERRE.

ECHIQUEUR DE BEAUMONT-LE-ROGER, étoit un échiquier particulier qui avoit été accordé à Robert d'Artois III. du nom, prince du sang, pour les terres de Beaumont-le-Roger, & autres situées en Normandie ; ce qui fut fait probablement en 1328, lorsqu'on lui donna ces terres à titre d'apanage. Cet échiquier ne devoit plus subsister depuis 1331, que les biens de ce même comte d'Artois, furent confisqués. On voit cependant qu'en 1338, il fut encore tenu, mais au nom du roi, & par les mêmes commissaires qui tinrent l'échiquier général de Normandie ; dans celui de 1346, où présida Jean alors duc de Normandie, qui fut depuis le roi Jean, on fit lec-

ture de lettres patentes de Philippe de Valois, qui enjoignoient à l'échiquier général de renvoyer toutes les causes du comté de Valois, Beaumont-le-Roger, Pontorson, & autres terres que possédoit en Normandie Philippe second fils du roi, aux hauts jours des mêmes terres qui se tenoient à Paris. Voyez l'hist. de la ville de Roïen, t. I. part. II. c. jv. p. 29. n. 30. (A)

ECHIQUEUR (*chambellans de l'*), voy. ECHIQUEUR D'ANGLETERRE.

ECHIQUEUR (*cour de l'*), voyez ECHIQUEUR D'ANGLETERRE & ECHIQUEUR DE ROUEN.

ECHIQUEUR DU COMTÉ D'EVREUX, voyez ci-devant ECHIQUEUR DES APANAGERS, & ci-apr. ECHIQUEUR DU ROI DE NAVARRE.

ECHIQUEUR (*maîtres de l'*), étoient les juges commis pour tenir la juridiction de l'échiquier. Il en est parlé dans une ordonnance du roi Jean du 5 Avril 1350, article 12, qui défend aux maîtres du parlement, de ses échiquiers, requêtes de son hôtel, de faire aucune prise pour eux dans tout le duché de Normandie. Voyez ECHIQUEUR & PRISE. (A)

ECHIQUEUR DU ROI DE NAVARRE, étoit un échiquier particulier, que Charles I. comte d'Evreux, roi de Navarre, dit le mauvais, força le roi de lui donner, pour les grands domaines qu'il possédoit en la province de Normandie. (A)

ECHIQUEUR DE NORMANDIE, voyez ci-après ECHIQUEUR DE ROUEN.

ECHIQUEUR (*petit*), voyez ci-devant ECHIQUEUR D'ANGLETERRE.

ECHIQUEUR DE ROUEN, étoit la cour souveraine de Normandie, instituée par Rollo ou Raoul, premier duc de cette province, au commencement du dixième siècle.

L'appel des premiers juges étoit porté à l'échiquier, qui décidoit en dernier ressort, tant au civil qu'au criminel ; mais comme cet échiquier ne se tenoit qu'en certains tems de l'année, quand il y avoit des matières provisoires, c'étoit au grand sénéchal de la province à les décider, en attendant la tenue de l'échiquier.

Pendant plusieurs siècles, cet échiquier fut ambulatorioire à la suite du prince, comme le parlement de Paris.

M. Froland en son recueil d'arrêts, part. I. ch. ij. pag. 48, dit avoir lû un abrégé historique manuscrit du parlement de Roïen, ouvrage d'un procureur général de ce parlement, où il est dit que cet échiquier ambulatorioire s'assembloit deux fois l'année, savoir à Pâques & à la Saint-Michel ; qu'il tenoit ses séances pendant six semaines ; que le grand-sénéchal de la province y présidoit ; qu'on y appelloit les principaux du clergé & de la noblesse des sept bailliages, lesquels y avoient voix délibérative ; que les baillifs & les officiers de ces mêmes sièges, ainsi que les avocats, étoient obligés d'y assister, afin de recorder l'usage & style de la coutume de Normandie, qui n'étoit point encore rédigée par écrit, ou du moins de l'autorité du prince, & que les jugemens de ce tribunal étoient sans appel & en dernier ressort.

Mais M. Froland craint que l'on n'ait confondu la forme de ces premiers échiquiers avec celle des échiquiers, qui ont été tenus depuis la réunion de la Normandie à la couronne ; & en effet il n'y a guère d'apparence que la forme fût d'abord la même qu'elle a été long-tems après, soit pour la qualité des personnes, soit pour l'ordre de la séance, la dignité des terres, & la nature des affaires : d'autant que Rollo qui ne fut baptisé qu'en 912, & mourut en 917, n'eut pas le tems de donner à ce nouvel établissement toute la perfection dont il étoit susceptible.

Il ne nous reste rien des registres ou actes des anciens échiquiers, tenus sous les ducs de Normandie ;

tout a été consumé par le tems, ou enlevé par les Anglois, lorsque Roüen se rendit à Philippe-Auguste, ou lorsque les Anglois s'emparèrent de la province en 1416 & 1417, ou enfin lorsqu'ils en furent chassés après la bataille de Formigny, gagnée sur eux par Charles VII. en 1450.

On croit même qu'il seroit difficile de trouver les premiers registres de l'échiquier, depuis la réunion de la Normandie à la couronne sous Philippe-Auguste, jusqu'au 23 Mars 1302, que Philippe-le-Bel pour le soulagement de ses sujets, ordonna qu'il se tiendrait par an deux échiquiers à Roüen : *quod duo parlamenta Parisiis, & duo scanaria Rothomagi, diesque trecentes bis tenebuntur in anno propter commodum subditorum, & expeditionem causarum.*

Cette ordonnance ne fut cependant pas toujours ponctuellement exécutée pour le lieu de la séance de l'échiquier : car quoique depuis ce tems il se tint ordinairement à Roüen, on le tenoit aussi quelquefois à Caën, & quelquefois à Falaise, sur-tout dans les tems de troubles & de l'invasion des Anglois.

Suivant l'ordonnance de Philippe-le-Bel, il dut y avoir depuis 1302 jusqu'en 1317, trente échiquiers : néanmoins on n'en trouve aucun de ce tems ; ce qui provient sans doute de l'éloignement des tems, des troubles & guerres civiles, & autres, & des changemens faits dans les dépôts publics.

Depuis 1317, il se trouve deux auteurs qui ont donné quelque éclaircissement sur les échiquiers ; savoir Guillaume le Rouillé d'Alençon, dans les notes qu'il a données en 1539 sur l'ancien coutumier, & M^e Fr. Favin prieur du Val, en son histoire de Roüen.

Le premier de ces auteurs, *part. II. ch. iij. jv. & v.* a donné le catalogue des échiquiers tenus à Roüen depuis 1317 jusqu'en 1397, qu'il dit avoir extrait des registres de l'échiquier, étant au greffe de la cour.

Suivant cet auteur, l'échiquier étoit proprement une assemblée de tous les notables de la province ; une espece de parlement ambulatoire, qui se tenoit deux fois par an pendant trois mois, savoir au commencement du printemps, & à l'entrée de l'automne. Il marque le nom des prélats & des nobles qui y avoient séance à cause de leurs terres ; le rang que chacun y tenoit ; ceux qui y avoient voix délibérative ; l'obligation où l'on étoit d'y appeler les baillis, lieutenans-généraux civils & criminels, les avocats & procureurs du roi des bailliages, les vicomtes, le grand-maître des eaux & forêts, les lieutenans de l'amirauté, les verdiers, les baillis & sénéchaux des hauts-justiciers, & les avocats & procureurs, pour recorder l'usage & style de la province.

Sur les hauts sièges du lieu où se tenoit l'échiquier, il n'y avoit que les présidens & autres juges députés par le roi, lesquels avoient seuls droit de juger : derrière eux à même hauteur, étoient à droite les abbés, doyens, & autres ecclésiastiques, & à gauche les comtes, barons, & autres nobles, qui avoient séance à l'échiquier. Toutes ces personnes avoient seulement séance en l'échiquier, & non voix délibérative, n'y étant appelés que pour y donner de l'ornement, comme il est dit dans l'échiquier de 1426.

Sur des sièges plus bas que ceux des juges, étoient les baillis, procureurs du roi, les vicomtes, & autres officiers, les avocats.

Aux derniers échiquiers, les ecclésiastiques & les nobles demandèrent d'être dispensés de comparoir en personne : ce qui leur fut accordé ; au lieu qu'autrefois on les condamnoit à l'amende, quand ils n'avoient point d'excuse légitime. En effet on trouve que dans un échiquier du 18 Avril 1485, Charles VIII. assisté du duc d'Orléans, du connétable, du duc de Lorraine, des comtes de Richemont, de Vendôme, & d'Albret, du prince d'Orange, du chance-

lier & de toute sa cour, étant en son lit de justice en l'échiquier de Roüen, condamna en l'amende le comte d'Eu pour ne s'y être pas trouvé, quoique son bailli d'Eu, qui étoit présent avec les autres officiers, l'eût excusé sur son grand âge & ses indispositions. On lui fit en même tems défense de tenir aucune juridiction durant les échiquiers, ni même à Arques, pendant les plaids suivans.

Il y avoit aussi quelques ecclésiastiques & nobles de la province de Bretagne, qui devoient comparoir à l'échiquier de Normandie, & qui furent appelés dans celui de 1485, & dans les suivans ; savoir les évêques de Saint-Brieux, de Saint-Malo, & de Dol : & pour les nobles, les barons de Rieux, de Guemené, & de Condé-sur-Noireau, le baron d'Erval Deslandelles, le vicomte de Pomers, baron de Marée.

Rouillé assure aussi que la plupart des échiquiers qu'il a vû au greffe du parlement de Roüen, sont en latin ; que le plus ancien registre commence au terme de la S. Michel 1317, & finit au même terme de l'an 1431 ; qu'il est intitulé, *arrêts de l'échiquier de Roüen*, du terme de S. Michel de l'an 1317.

Cet auteur n'a pas rapporté tous les échiquiers tenus depuis 1317, mais seulement les ordonnances qui furent faites dans plusieurs de ces échiquiers, soit avant l'érection de l'échiquier en cour sédentaire, en la ville de Roüen, ou depuis : ceux dont il fait mention, sont de l'an 1383 au terme de S. Michel ; 1426 1462, 1463, & 1464, tous au terme de Pâques ; 1469, 1487, & 1497, au terme de S. Michel ; & ceux de 1501 & 1507, qui sont postérieurs à l'érection de l'échiquier, en cour sédentaire.

Pour ce qui est de Favin, en son histoire de Roüen, il fait mention de 35 échiquiers tenus à Roüen ; mais il en manque dans les intervalles un grand nombre d'autres, qui ont apparemment été tenus ailleurs : ceux dont il parle sont des années 1317, 1336, 1337, 1338, 1342, 1343, 1344, 1345, 1346, 1348, 1390, 1391, 1395, 1397, 1398, 1399, 1400, 1401, 1408, 1423, 1424, 1426, 1453, 1454, 1455, 1456, 1464, 1466, 1469, 1474, 1484, 1485, 1490, & 1497. Il rapporte beaucoup de choses curieuses qui se sont passées dans plusieurs de ces échiquiers, & qui sont répandues dans le recueil d'arrêts de M. Froland.

L'échiquier, tandis qu'il fut ambulatoire, étoit sujet à beaucoup d'inconvéniens ; outre l'embarras pour les juges & les parties de se transporter tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre, les prélats & magistrats qui étoient commis pour le tenir, étant la plupart étrangers à la province, en connoissoient peu les usages, ou même les ignoient totalement : d'où il arrivoit souvent que les affaires restoient indécises. C'est pourquoi, dans l'assemblée des états généraux de Normandie, tenue en 1498, il avoit été délibéré de rendre l'échiquier perpétuel ; & en 1499, les prélats, barons, seigneurs, & premiers officiers, avec les gens des trois états de Normandie, demandèrent à Louis XII. qu'il lui plût d'ériger l'échiquier en cour sédentaire de la ville de Roüen. Le roi qui aimoit la Normandie dont il avoit été gouverneur, lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans, sollicité vivement d'ailleurs par le cardinal d'Amboise archevêque de Roüen, accorda la demande par un édit du mois d'Avril de la même année.

Suivant cet édit, le roi établit dans Roüen un corps de justice souveraine, sédentaire, & perpétuelle, composée de quatre présidens, dont le premier & le troisième devoient être clercs, & le second & le quatrième laïques ; de treize conseillers clercs, & quinze laïques ; deux greffiers, un pour le civil, un pour le criminel ; des notaires & se-

crétaires; fix huissiers, un audiencier, des avocats du roi, un procureur général, un receveur des amendes & payeur des gages.

Le roi nomma pour premier président Geoffroi Hebert, évêque de Coutances, & pour troisième, Antoine abbé de Saint-Ouen. Il se réserva la nomination & disposition des charges qui seroient vacantes.

Il fut ordonné que l'échiquier se tiendrait dans la grande salle du château de la ville, en attendant que le lieu destiné pour le palais eût été bâti.

Le même édit régla l'ordre de juger les procès, la manière de les distribuer, l'ordre des bailliages, la cessation des juridictions inférieures en certains tems, la comparence des baillis & autres officiers à la cour souveraine de l'échiquier; les privilèges & gages des présidens, conseillers, & autres officiers.

L'ouverture de l'échiquier perpétuel se fit le premier Octobre 1499.

Le roi avoit accordé au cardinal d'Amboise en considération de sa dignité & de ses grands services, le sceau de la chancellerie, avec le droit de présider à l'échiquier pendant sa vie.

L'échiquier perpétuel demeura au château pendant sept années; & ce ne fut qu'en 1506, le premier Octobre, qu'il commença à être tenu dans le palais, qui n'étoit même pas encore achevé.

Ce fut dans ce même tems que l'on établit à Rouen une table de marbre, pour juger les appellations des maîtrises d'eaux & forêts de la province, lesquelles jusque-là avoient été relevées directement à l'échiquier.

Par des lettres du mois d'Avril 1507, Louis XII. accorda à l'archevêque de Rouen & à l'abbé de Saint-Ouen, la qualité de conseillers nés en l'échiquier.

François I. à son avènement à la couronne, en 1515, confirma par des lettres patentes la cour de l'échiquier dans tous ses privilèges; & par d'autres lettres du mois de Février suivant, il voulut que le nom d'échiquier fût changé en celui de *cour de parlement*. La suite de ce qui concerne cette cour, sera ci-après sous le mot PARLEMENT, à l'article PARLEMENT DE NORMANDIE. Voyez le recueil d'arrêts de M. Froland, part. I. ch. ij. (A)

ECHIQUEUR ou QUINCONCE, f. f. (Jardinage.) on dit un lieu planté en échiquier, lorsqu'il est sur un trait carré formant des allées de tous côtés. Voyez QUINCONCE. (K)

*ECHIQUEUR, ou CARREAU, ou HUNIER, (Pêche.) espèce de filet carré dont on se sert dans les rivières. Il consiste en une grande pièce, dont la maille n'a que quatre à cinq lignes; on amarre autour une forte ligne; on tient le rets un peu lâche, de manière qu'il enfonce dans l'eau vers son milieu; on a réservé à chaque coin un petit œillet de la ligne, qui reçoit l'extrémité des petites perches légères qui suspendent le filet par ses coins. Ces petites perches font l'arc; au point où elles se réunissent toutes, est frappé un bout de corde, qui sert à amarrer cet engin de pêche à une longue perche de 7 à 8 piés. Cet équipage n'a lieu que quand on pêche à pié. Si l'on pêche en bateau, comme il arrive quelquefois, on met un bout dehors, soit au mât, soit au bord, à l'extrémité duquel est frappé une poulie, où passe un cordage attaché sur la perche du carreau; par le moyen de ce cordage, on guinde, élève, ou abaisse le carreau à volonté. On ne se sert de l'échiquier qu'à marée montante; alors on se place à l'entrée des gorges & des embouchures des rivières, où l'eau commence à se présenter avec quelque rapidité; le poisson se précipite dans le filet, & l'on tire ou retire le carreau pour prendre le poisson; ensuite on le rabaisse, & l'on continue la pêche.

Il y a une autre sorte d'échiquier, que les pêcheurs appellent *balutet* ou *petite caudrette*. Ce filet est monté comme l'échiquier, au bout d'une perche. La pêche n'en diffère pas de celle aux chaudières, dont se servent entre les rochers les pêcheurs à pié de Saint-Valeri; il n'y a de différence qu'au fond, qui aux chaudières est garni d'une toile, & non d'un rets. Quant à la manière d'amorcer, c'est la même; ils amarrent du poisson au fond du balutet. Ils pêchent toute l'année à la basse eau, ce qui occasionne quelque destruction du frai.

ECHIQUEUR, (Jeu.) c'est ainsi qu'on appelle le damier, lorsqu'il est occupé par un jeu d'échecs. Voyez ECHECS & DAMIER.

ECHMALOTARQUE, f. m. (Hist. anc.) prince ou chef des captifs; c'est le nom que les Juifs donnoient aux chefs des tribus ou gouverneurs du peuple hébreu, qui les éliroit pendant la captivité de Babylone, sous le bon plaisir des rois de Perse, qui avoient permis aux Israélites captifs de se gouverner selon leurs lois, & de choisir entr'eux des chefs pour les faire observer. Ils n'étoient élus que de la tribu de Juda & de la famille de David, au-lieu que les *nasi* ou princes de la synagogue dans la Terre-sainte, se prenoient dans toutes les tribus indifféremment. Après la captivité, le peuple de retour dans sa patrie, élut pour chef Zorobabel, & Josué pour grand-prêtre, & cette forme de gouvernement subsista jusqu'à ce que les Asmonéens montassent sur le throne de Judée. Selden, de *synedrüs*, & Chambers. (G)

ECHO, f. m. (Physiq.) son réfléchi ou renvoyé par un corps solide, & qui par-là se répète & se renouvelle à l'oreille. Voyez SON & RÉFLEXION. Ce mot vient du grec *ἦχος*, son.

Le son est répété par la réflexion des particules de l'air mises en vibration (voyez SON); mais ce n'est pas assez de la simple réflexion de l'air sonore pour produire l'écho, car cela supposé il s'ensuivroit que toute surface d'un corps solide & dur, seroit propre à redoubler la voix ou le son, parce qu'elle seroit propre à les réfléchir, ce que l'expérience dément. Il paroît donc qu'il faut pour produire le son, une espèce de voûte qui puisse le rassembler, le grossir, & ensuite le réfléchir, à-peu-près comme il arrive aux rayons de lumière rassemblés dans un miroir concave. Voyez MIROIR.

Lorsqu'un son viendra frapper une muraille derrière laquelle sera quelque voûte, quelqu'arche, &c. ce même son sera renvoyé dans la même ligne, ou dans d'autres lignes adjacentes.

Cela posé, pour qu'on puisse entendre un écho, il faut que l'oreille soit dans la ligne de réflexion; & pour que la personne qui a fait le bruit puisse entendre lui-même son propre son, il faut encore que cette même ligne soit perpendiculaire à la surface qui réfléchit; & pour former un écho multiple ou tautologique, c'est-à-dire qui répète plusieurs fois le même mot, il faut plusieurs voûtes, ou murs, ou cavités placées ou derrière l'une l'autre, ou vis-à-vis l'une de l'autre.

Quelques auteurs ont observé avec beaucoup d'attention plusieurs phénomènes de l'écho; nous allons rapporter historiquement, & sans prétendre absolument les adopter, leurs réflexions sur ce sujet. Ils remarquent que tout son qui tombe directement ou obliquement sur un corps dense dont la surface est polie, soit qu'elle soit plane ou courbe, se réfléchit, ou forme un écho plus ou moins fort; mais pour cela il faut, disent-ils, que la surface soit polie, sans quoi la réverbération de cette surface détruiroit le mouvement régulier de l'air, & par-là romproit & éteindroit le son. Lorsque toutes les circonstances que nous venons de décrire se réunis-

sont, il y a toujours un *écho*, quoiqu'on ne l'entende pas toujours; soit que le son direct soit trop faible pour revenir jusqu'à celui qui l'a formé, ou qu'il lui revienne si faible qu'il ne puisse le discerner; soit que le corps réfléchissant soit à trop peu de distance pour qu'on puisse distinguer le son direct d'avec le son réfléchi, ou que la personne qui fait le bruit se trouve mal placée pour recevoir le son réfléchi.

Si l'obstacle ou le corps réfléchissant est éloigné de celui qui parle, de 90 toises, le tems qui se passe entre le premier son & le son réfléchi, est d'une seconde, parce que le son fait environ 180 toises par seconde; desorte que l'*écho* répétera toutes les paroles ou les syllabes qui auront été prononcées dans le tems d'une seconde: ainsi lorsque celui qui parle aura cessé de parler, l'*écho* paroîtra répéter toutes les paroles qu'on aura prononcées. Si l'obstacle se trouve trop proche, l'*écho* ne redira qu'une syllabe.

Notre ame ne sauroit distinguer, à l'aide de l'organe de l'ouïe, des sons qui se succèdent les uns aux autres avec une grande célérité; il faut, pour qu'on puisse les entendre, qu'il y ait quelqu'intervalle entre les deux sons. Lorsque d'habiles joûeurs de violon jouent très-vîte, ils ne peuvent joûer dans une seconde que dix tons que l'on puisse entendre distinctement; par conséquent on ne sauroit distinguer l'*écho*, lorsque le son réfléchi succède au son direct avec plus de vîteesse qu'un ton n'est suivi d'un autre dans le *prestissimo*. On voit aussi pourquoi les grandes chambres & les caves voûtées resonnent si fort lorsqu'on parle, sans former cependant d'*écho*. Cela vient de la trop grande proximité des murailles, qui empêche de distinguer les sons réfléchis.

Tout ce qui réfléchit le son, peut être la cause d'un *écho*; c'est pour cela que les murailles, les vieux remparts de ville, les bois épais, les maisons, les montagnes, les rochers, les hauteurs élevées de l'autre côté d'une rivière, peuvent produire des *échos*. Il en est de même des rocs remplis de cavernes, des nuées, & des champs où il croît certaines plantes qui montent fort haut; car ils forment des *échos*: de-là viennent ces coups terribles du tonnerre qui gronde, & dont les *échos* répétés retentissent dans l'air.

Les *échos* se produisent avec différentes circonstances; car,

1°. Les obstacles plans réfléchissent le son dans sa force primitive avec la seule diminution que doit produire la distance.

2°. Un obstacle convexe réfléchit le son avec un peu moins de force & de promptitude qu'un obstacle plan.

3°. Un obstacle concave renvoie en général un son plus fort; car il en est à-peu-près du son comme de la lumière. Les miroirs plans rendent l'objet tel qu'il est, les convexes le diminuent, les concaves le grossissent.

4°. Si on recule davantage le corps qui renvoie l'*écho*, il réfléchira plus de sons que s'il étoit plus voisin.

5°. Enfin on peut disposer les corps qui font *écho*, de façon qu'un seul fasse entendre plusieurs *échos* qui diffèrent tant par rapport au degré du ton, que par rapport à l'intensité ou à la force du son: il ne faudroit pour cela que faire rendre les *échos* par des corps capables de faire entendre, par exemple, la tierce, la quinte & l'octave d'une note qu'on auroit jouée sur un instrument.

Telle est la théorie générale donnée par les auteurs de Physique sur les *échos*; mais il faut avouer que toute cette théorie est encore vague, & qu'il restera toujours à expliquer pourquoi des lieux qui, suivant ces regles, paroîtroient devoir faire *écho*, n'en font point; pourquoi d'autres en font, qui pa-

roîtroient n'en devoir point faire, &c. Il semble aussi que le poli de la surface réfléchissante, n'est pas aussi nécessaire à l'*écho* qu'à la réflexion des rayons de lumière: du moins l'expérience nous montre des *échos* dans des lieux pleins de rochers & de corps très-brutes & très-remplis d'inégalités. Il semble enfin que souvent des surfaces en apparence très-polies, ne produisent point d'*écho*; car quand elles réfléchiroient le son, il n'y a de véritable *écho* que celui qu'on entend. La comparaison des lois de la réflexion du son avec celles de la lumière, peut être vraie jusqu'à un certain point, mais elle ne l'est pas sans restriction, parce que le son se propage en tout sens, & la lumière en ligne droite seulement.

Echo se dit aussi du lieu où la répétition du son est produite & se fait entendre.

On distingue les *échos* pris en ce sens, en plusieurs especes.

1°. En *simples*, qui ne répètent la voix qu'une fois, & entre ceux-là il y en a qui sont toniques, c'est-à-dire qui ne se font entendre que lorsque le son est parvenu à eux dans un certain degré de ton musical; d'autres syllabiques, qui font entendre plusieurs syllabes ou mots. De cette dernière espece est le parc de Woodstock en Angleterre, qui, suivant que l'assûre le docteur Plott, répète distinctement dix-sept syllabes le jour, & vingt la nuit.

2°. En *multiples*, qui répètent les mêmes syllabes plusieurs fois différentes.

Dans la théorie des *échos* on nomme le lieu où se tient celui qui parle, *centre-phonique*; & l'objet où l'endroit qui renvoie la voix, *centre-phonocampique*, c'est-à-dire *centre qui réfléchit le son*. Voyez ces mots.

Il y avoit, dit-on, au sépulchre de Metella femme de Craffus, un *écho* qui répétoit cinq fois ce qu'on lui disoit. On parle d'une tour de Cyzique, où l'*écho* se répétoit sept fois. Un des plus beaux dont on ait fait mention jusqu'ici, est celui dont parle Barthius dans ses notes sur la Thébaïde de Stace, *liv. VI. v. 30.* & qui répétoit jusqu'à dix-sept fois les paroles que l'on prononçoit: il étoit sur le bord du Rhin, proche Coblents: Barthius assûre qu'il en a fait l'épreuve, & compté dix-sept répétitions; & au-lieu que les *échos* ordinaires ne répètent la voix que quelque tems après qu'on a entendu celui qui chante ou qui parle, dans celui-là on n'entendoit presque point celui qui chantoit, mais la répétition qui se faisoit de sa voix, & toujours avec des variations surprenantes: l'*écho* sembloit tantôt s'approcher, & tantôt s'éloigner: quelquefois on entendoit la voix très-distinctement, & d'autres fois on ne l'entendoit presque plus: l'un n'entendoit qu'une seule voix, & l'autre plusieurs: l'un entendoit l'*écho* à droite, & l'autre à gauche. Des murs parallèles & élevés produisent aussi des *échos* redoublés, comme il y en a eu autrefois dans le château Simonette, dont Kircher, Schott & Miffon ont donné la description. Il y avoit dans un de ces murs une fenêtre d'où on entendoit répéter quarante fois ce qu'on disoit. Addison & d'autres personnes qui ont voyagé en Italie, font mention d'un *écho* qui s'y trouve, & qui est encore bien plus extraordinaire, puisqu'il répète cinquante-six fois le bruit d'un coup de pistolet, lors même que l'air est chargé de brouillard. Nous rapportons tous ces faits sans prétendre les garantir.

Dans les mémoires de l'académie des Sciences de Paris, pour l'année 1692, il est fait mention d'un *écho* qui a cela de particulier, que la personne qui chante n'entend point la répétition de l'*écho*, mais seulement sa voix; au contraire ceux qui écoutent n'entendent que la répétition de l'*écho*, mais avec des variations surprenantes, car l'*écho* semble tantôt s'approcher, & tantôt s'éloigner: quelquefois on

entend la voix très-distinctement, & d'autres fois on ne l'entend presque plus : l'un n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs : l'un entend l'écho à droite, & l'autre à gauche : enfin, selon les différens endroits où sont placés ceux qui écoutent & celui qui chante, l'on entend l'écho d'une manière différente.

La plupart de ceux qui ont entendu cet écho, s'imaginent qu'il y a des voûtes ou des cavités souterraines qui causent ces différens effets ; mais la véritable cause de tous ces effets, est la figure du lieu où cet écho se fait.

C'est une grande cour située au-devant d'une maison de plaisance appelée *Genétai*, à six ou sept cents pas de l'abbaye de saint Georges auprès de Roïen. Cette cour est un peu plus longue que large, terminée dans le fond par la face du corps-de-logis, & de tous les autres côtés environnée de murs en forme de demi-cercle, comme l'on verra dans la fig. 27. *Pl. phys.* qui ne représente qu'une partie de la cour, le reste ne servant de rien au sujet dont il s'agit.

C I I C est le demi-cercle de la cour, dont *H* est l'entrée : *A D B* est l'endroit où se placent ceux qui écoutent : celui qui chante se met à l'endroit marqué *G* ; & ayant le visage tourné vers l'entrée *H*, il parcourt en chantant l'espace *G F*, qui est de 20 à 22 piés de longueur.

Sans avoir recours à des cavités souterraines, la seule figure demi-circulaire de cette cour suffit pour rendre raison de toutes les variations que l'on remarque dans cet écho.

1°. Lorsque celui qui chante est à l'endroit marqué *G*, sa voix est réfléchiée par les murs *C* de la cour au-dessus de *D*, vers *L* ; & les lignes de réflexion se réunissant en cet endroit *L*, l'écho se doit entendre de même que si celui qui chante y étoit placé. Mais comme ces lignes ne se réunissent pas précisément en un même point, ceux qui sont placés en *L*, doivent entendre plusieurs voix, comme si diverses personnes chantoient ensemble.

2°. A mesure que celui qui chante s'avance vers *E*, les lignes de réflexion venant de plus en plus à se réunir près de *D*, ceux qui sont placés en *D* doivent entendre l'écho comme s'il approchoit d'eux ; mais quand celui qui chante est parvenu en *E*, alors la réunion des lignes venant à se faire en *D*, ils entendent l'écho comme si l'on chantoit à leurs oreilles.

3°. Quand celui qui chante continue d'avancer de *E* en *F*, l'écho semble s'éloigner, parce que la réunion des lignes se fait de plus en plus au-dessous de *D*.

4°. Enfin lorsqu'il est arrivé en *F*, ceux qui sont placés en *D* n'entendent plus l'écho, parce que l'endroit *H*, d'où la réflexion se devoit faire vers *D*, est ouvert, & que par conséquent il ne se fait point de réflexion vers *D* ; c'est pourquoi l'écho ne s'y doit point entendre : mais comme il y a d'autres endroits d'où quelques lignes réfléchies se réunissent en *A* & en *B*, deux personnes placées en ces deux endroits, doivent entendre l'écho, l'une comme si l'on chantoit à gauche, & l'autre comme si l'on chantoit à droite. Ils ne le peuvent néanmoins entendre que foiblement, parce qu'il y a peu de lignes qui se réunissent en ces deux endroits.

5°. Ceux qui sont placés en *D* doivent entendre l'écho, lorsque celui qui chante est en *E*, parce que la voix est réfléchiée vers eux ; mais ils ne doivent entendre que foiblement la voix même de celui qui chante, parce que l'opposition de son corps empêche que sa voix ne soit portée directement vers eux : ainsi sa voix ne venant à eux qu'après avoir tourné à l'entour de son corps, est beaucoup moins forte en cet endroit que l'écho, qui par conséquent l'étouffe, & empêche qu'elle ne soit entendue. C'est à-peu-

près de même que si un flambeau est placé entre un miroir concave & un corps opaque ; car ceux qui sont derrière ce corps opaque, voyent par réflexion la lumière du flambeau, mais ils ne voyent pas directement le flambeau, parce que le corps opaque le cache.

6°. Au contraire celui qui chante étant placé vis-à-vis de l'entrée *H*, & ayant le visage tourné de ce côté-là, ne doit point entendre l'écho, parce que l'endroit *H* étant ouvert, il ne se trouve rien qui réfléchisse la voix vers *E* ; mais il doit entendre sa voix même, parce qu'il n'y a rien qui l'en empêche.

Nous avons tiré des mémoires cités cette description & cette explication, dont nous laissons le jugement à nos lecteurs : nous ignorons si cet écho subsiste encore. (O)

L'écho de Verdun (*Hist. de l'acad. des Sciences, ann. 1710*), est formé par deux grosses tours détachées d'un corps-de-logis, & éloignées l'une de l'autre de 26 toises : l'une a un appartement bas de pierre-de-taille, voûté ; l'autre n'a que son vestibule qui le soit : chacune a son escalier. Comme ce qui appartient aux échos peut être appelé la *catoptrique du son*, (*V. CATOPTRIQUE*), on peut regarder ces deux tours comme deux miroirs posés vis-à-vis l'un de l'autre, qui se renvoient mutuellement les rayons d'un même objet, en multipliant l'image, quoiqu'en l'affaiblissant toujours, & la font paroître plus éloignée ; ainsi lorsqu'on est sur la ligne qui joint les deux tours, & qu'on prononce un mot d'une voix assez élevée, on l'entend répéter douze ou treize fois par intervalles égaux, & toujours plus foiblement : si l'on sort de cette ligne jusqu'à une certaine distance, on n'entend plus d'écho, par la même raison qu'on ne verroit plus d'image, si l'on s'éloignoit trop de l'espace qui est entre les deux miroirs : si l'on est sur la ligne qui joint une des tours au corps-de-logis, on n'entend plus qu'une répétition, parce que les deux échos ne joient plus ensemble à l'égard de celui qui parle, mais un seul. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ECHO se dit aussi de certaines figures de voûte qui sont d'ordinaire elliptiques ou paraboliques, qui redoublent les sons, & font des échos artificiels. Voyez CABINETS SECRETS.

Vitruve dit qu'en divers endroits de la Grece & d'Italie on rangeoit avec art près le théâtre, en des lieux voûtés, des vases d'airain, pour contribuer à rendre plus clair le son de la voix des acteurs, & faire une espèce d'écho ; & par ce moyen, malgré le nombre prodigieux de ceux qui assistoient à ces spectacles, chacun pouvoit entendre avec facilité. Voyez les dictionnaires de Harris & de Chambers, d'où une partie de cet article est tirée, & l'essai de physique de Muffchenbroeck, §. 1460 & suiv. Voyez aussi CORNETS & PORTE-VOIX. (O)

ECHO, (*Poëse.*) sorte de poésie, dont le dernier mot ou les dernières syllabes forment en rime un sens qui répond à chaque vers : exemple,

Nos yeux par ton éclat sont si fort éblouis
Louis,

Que lorsque ton canon qui tout le monde étonne
Tonne, &c.

Cela s'appelle un écho ; nous n'en sommes pas les inventeurs, les anciens poètes grecs & latins les ont imaginés, & la richesse ainsi que la prosodie de leur langue, s'y prêtoit avec moins d'affectation. On en peut juger par la pièce de Gauradas, qu'on lit dans le livre IV. chap. x. de l'anthologie ; l'épigramme de Léonides, liv. III. ch. vj. de la même anthologie, est encore une espèce d'écho. Il y avoit des poètes latins, du tems de Martial, qui, à l'imitation des grecs, donnerent dans cette bisarrerie puérile, puis-

que

que cet auteur s'en moque, & qu'il ajoûte qu'on ne trouvera rien de semblable dans ses ouvrages.

Lors de la naissance de notre poésie, on ne manqua pas de saisir ces sortes de puérités, & on les regarda comme des efforts de génie. L'on trouve même plusieurs *échos* dans le poème moderne de la sainte-Baume du carme provençal : ce qui m'étonne, c'est que de pareilles inepties aient plû à des gens de lettres d'un ordre au-dessus du commun. M. l'abbé Banier cite comme une piece d'une naïveté charmante, le dialogue composé par Joachim du Bellay, entre un amant qui interroge l'écho, & les réponses de cette nymphe : voici les meilleurs traits de ce dialogue ; je ne transcrirai point ceux qui sont au-dessous.

Qui est l'auteur de ces maux venus ?
Venus.

Qu'étois-je avant d'entrer en ce passage ?
Sage.

Qu'est-ce qu'aimer, & se plaindre souvent ?
Vant.

Dis-moi quelle-est celle pour qui j'endure ?
Dure.

Sent-elle bien la douleur qui me point ?
Point.

Mais si ces fortes de jeux de mots faisoient sous les regnes de François I. & d'Henri II. les délices de la cour, & le mérite des ouvrages d'esprit des successeurs de Ronfard, ils ne peuvent se soutenir contre le bon goût d'un siècle éclairé. On fait la maniere dont Alexandre récompensa ce cocher, qui avoit appris, après bien des soins & des peines, à tourner un char sur la tranche d'un écu, il le lui donna. *Art. de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ECHO, en *Musique*, est le nom de ces fortes de pieces ou d'airs, dans lesquelles, à l'imitation de l'écho, on repete de tems en tems, & fort doux, un petit nombre de notes. C'est sur l'orgue qu'on emploie plus communément cette maniere de joier, à cause de la facilité qu'on a de faire les *échos* sur le second clavier.

L'abbé Broffard dit qu'on se sert aussi quelquefois du mot *écho*, en la place de *doux* ou de *piano*, pour marquer qu'il faut adoucir la voix ou le son de l'instrument comme pour faire un *écho*. Cet usage ne subsiste plus aujourd'hui. (S)

Il y a dans *Proserpine* un chœur en *écho*, qui a dû faire beaucoup d'effet dans la nouveauté de cet opéra. Tout le monde se souvient encore de l'air de l'écho, dans l'intermede italien du maître de musique. Cet air, qui a eu parmi nous un succès prodigieux, est pourtant d'un chant très-commun, quoiqu'assez agréable, & il est à tous égards très-inférieur à un grand nombre d'autres morceaux italiens de la première force, que les mêmes spectateurs ont reçu beaucoup plus froidement, ou même ont écouté sans plaisir. Mais cet air de l'écho avoit un grand mérite pour bien des oreilles ; il étoit assez facile à retenir & à frédonner tant bien que mal, & ressembloit plus à notre musique, que les airs admirables dont je parle. En France, la bonne musique est pour bien des gens, la musique qui ressemble à celle qu'ils ont déjà entendue. C'est ce qu'ils appellent de la *musique chantante*, & qui n'est trop souvent qu'une musique triviale & froide, sans expression & sans idée. (O)

ECHOITE, f. f. (*Jurisp.*) signifie ce qui est échû à quelqu'un par succession ou autrement. En fait de successions, il n'y a guere que les collatérales que l'on qualifie d'échoite, *quasi sorte obtigerint* ; au lieu que les successions directes, *ex voto naturæ liberis debentur*. Beaumanoir, dans ses anciennes coutumes de Beauvoisis, dit que l'échoite est, quand l'héritage descend de côté par défaut de ce que celui qui meurt

Tome V.

n'a point d'enfans ni autres descendans issus de ses enfans, de maniere que les héritages *échoient* à son plus proche parent.

Dans les provinces de Bresse & de Bugey, on appelle aussi *échoite* ; les héritages qui adviennent au seigneur par le décès du possesseur sans enfans, ou sans communication avec ses héritiers, c'est-à-dire lorsqu'il en a joui par indivis avec eux. *Voyez ci-apr. ECHUTE LOYALE. (A)*

ECHOME & ECHEOMES, sub. f. (*Marine.*) on donne ce nom à des chevilles de bois ou de fer d'environ un pié de long, qui servent à fixer la rame dans la même place lorsque l'on nage. (Z)

* ECHOMETRE, f. m. en *Musique*, est une espece d'échelle ou regle divisée en plusieurs parties, dont on se sert pour mesurer la durée ou longueur des sons, & pour trouver leurs intervalles & leurs rapports.

Ce mot vient du grec ἤχος, son, & de μέτρον, mesure.

Nous n'entrerons pas dans un plus long détail sur cette machine, parce qu'on n'en fera jamais aucun usage : il n'y a de bon *échometre*, qu'un homme qui soit rompu à battre la mesure, & qui soit né avec une oreille extrêmement délicate. Au reste ceux qui voudront en savoir davantage, n'ont qu'à consulter le mémoire de M. Sauveur, inséré parmi ceux de l'académie, année 1701 ; ils y trouveront deux échelles de cette espece ; l'une de M. Loulié, & l'autre de M. Sauveur. *Voyez CHRONOMETRE.*

ECHOPE, f. f. (*Commerce.*) petite boutique attachée contre un mur, où des marchands débitent des denrées de peu de conséquence.

Les *échopes* sont ordinairement appuyées aux murs extérieurs des églises & des grandes maisons. Elles sont faites de planches, & quelquefois enduites de plâtre, avec un petit toit en appenti aussi de bois ou de toile cirée : la plupart de celles-ci sont fixes, & se donnent à loyer.

Il y a aussi des *échopes* portatives & comme ambulatoires, qui sont pareillement de bois, & qu'on dresse sur quelques piliers au milieu des marchés & des places publiques, telles que sont les *échopes* des halles de Paris.

Enfin il y en a encore de plus legeres, & simplement couvertes & entourées de toile ; ce sont celles où les mercelots, vendeurs de pain d'épice, & autres, étalent leurs marchandises dans les foires & assemblées, fêtes de village, &c. *Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers. (G)*

ECHOPE, (*Gravure.*) Les graveurs en taille-douce appellent *échopes*, des petits outils qu'ils font eux-mêmes avec des aiguilles cassées de différentes grosseurs ; ils les emmanchent au bout d'un petit morceau de bois. *Voyez nos Planches de la Gravure.*

Pour les aiguiser & former, on pose l'aiguille obliquement sur la pierre à huile, la tenant ferme, & appuyant légèrement, en allant de la droite à la gauche, ce qui formant un biseau au bout de l'aiguille, lui donne une figure ovale, comme le représente celle de nos planches.

Il est important que la pierre à huile ait le grain fin & ne morde point trop fort ; car quand la pierre est rude, elle ne mange pas l'acier nettement, & laisse aux pointes un morfil qui est extrêmement préjudiciable en gravant sur le vernis.

Les *échopes* servent pour graver de gros traits. On les tient, en gravant, le biseau en-dessus, & l'on dégage la pointe lorsqu'on veut terminer la ligne par un trait fin : il est encore mieux de la terminer avec une pointe. Elles sont très-bonnes pour quelques parties de l'architecture, pour les paysages, les terrasses, &c. & comme il y a un côté fin à l'échope, un graveur adroit pourroit graver à l'eau-forte une

L 1

planche entiere avec cet outil, faisant attention à le bien ménager.

ECHOPES DES GRAVEURS EN RELIEF, EN CREUX, & EN CACHETS; ce sont des especes de burins qu'ils nomment *échopes*. Il y en a de plusieurs fortes & de différentes formes; les unes ont la pointe applatie, d'autres la pointe demi-ronde, & d'autres tranchantes. La partie *A* est celle qui caractérise l'*échope*, & la partie *B* sert à les emmancher comme les burins; on s'en sert aussi de la même maniere. Elles ne sont en effet qu'une espece particuliere de burins. Voyez *les figures des Planches de la Gravure*; la premiere est une *échope plate*, la seconde une *échope ronde*.

ECHOPE, en terme d'*Orfèvre*, est un instrument tranchant, dont ils se servent pour enlever les parties superflues d'une piece. Il y en a de plusieurs especes; savoir, des *échopes* rondes, des ongles, des *échopes* à pailler, &c. Voyez tous ces mots à leur article; voyez aussi *les Planches de Gravure*.

ECHOPE À ARRÊTER, en terme de *Metteur en œuvre*, c'est un morceau de fer plat quarré, monté sur une poignée de bois, ayant deux biseaux formant un tranchant, que l'on émouffe avec une lime, afin qu'en appuyant sur le métal on soit hors de risque de le couper: on s'en sert pour rabattre l'argent sur les pierres, lorsque la portée est formée, & qu'on est déterminé à fêter la pierre; c'est la premiere opération du fêter.

ECHOPE À CHAMPLEVER, (*Bijoutier*.) c'est une *échope* dont la partie tranchante est moins large que celle de dessus; elle sert à dépouiller les reliefs de la matiere qui les entoure, & à former les champs qui les font valoir, & tire son nom de son usage. Voyez **CHAMPLEVER**.

ECHOPE RONDE, en terme de *Bijoutier*; on se sert aussi quelquefois pour creuser les coulisses des porte-charnières, d'*échopes* formées d'un fil d'acier rond, tiré à la filiere & trempé.

ECHOPE À ÉPAILLER, (*Bijoutier*.) cette *échope* est plate en-dessus, & mi-ronde ou d'un rond applati en-dessous; elle sert à enlever les pailles d'une piece forgée.

ECHOPE PLATE, en terme de *Bijoutier*, est celle dont la branche est applatie, & dont le tranchant est continué d'un angle à l'autre. Il y en a de grandes & de petites, qui ont différens usages.

ECHOPE À REFENDRE, (*Metteur en œuvre*.) c'est un instrument d'acier, très-plat & évuidé sur le dos, dont on se sert pour former les angles des brisures des boucles d'oreilles. Voyez **BRISURES**. Voyez aussi *la Planche du Metteur en œuvre*.

ECHOPER, v. neut. il est d'usage dans tous les arts où l'on se sert de l'*échope*. Voyez **ECHOPE**.

ECHOPEUR, v. act. en terme de *Doreur*, c'est ôter avec l'*échope* ou le ciseau, les jets que le moule a fournis à la fonte, & que la lime n'a pu entierement enlever.

ECHOUAGE, f. m. (*Marine*.) c'est un endroit de la côte plat & uni, sur lequel il y a peu d'eau, où l'on peut pousser un bâtiment pour le faire échoier avec moins de danger, & d'où l'équipage puisse aisément se sauver à terre. V. **ECHOUEMENT**. (Z)

ECHOUEMENT, f. m. (*Marine*.) ce mot se dit d'un vaisseau qui va donner ou passer sur un haut-fond ou banc de sable, sur lequel il touche & est arrêté, parce qu'il n'y a pas assez d'eau pour le soutenir à flot, ce qui pour l'ordinaire le met en grand danger, & même le brise & cause sa perte lorsqu'il n'est pas assez heureux pour s'en relever & s'en tirer. On échoie à une côte, lorsqu'on approche trop près du rivage, & qu'on n'y trouve pas assez d'eau pour que le vaisseau y soit à flot, ou qu'on y est jetté par la tempête & le mauvais tems.

L'ordonnance de Louis XIV, donnée à Fontaine-

bleau en 1681, touchant la Marine, liv. IV. tit. jx. regle tout ce qui concerne les naufrages, bris, & échoiemens. Dans le premier article, le roi déclare qu'il prend sous sa protection & sauvegarde les vaisseaux, leur équipage & chargement, qui auront été jettés par la tempête sur les côtes de son royaume, ou qui autrement y auront échoié, & généralement tout ce qui sera échappé du naufrage.

Il regle par les autres articles tout ce qui doit se faire pour sauver les effets & marchandises, & les conserver aux propriétaires.

Et prononce peine de mort contre ceux qui auroient attenté contre la vie ou les biens de ceux qui sont naufrage. Voyez **BRIS**. (Z)

ECHOUER, v. neut. On dit d'un vaisseau qu'il a échoié, lorsqu'il a été porté sur un banc de sable, ou dans un endroit de la côte où il n'y a pas assez d'eau pour le tenir à flot. On peut échoier par accident, lorsque le vent ou le mauvais tems vous jettent à la côte. On peut s'échoier exprès, lorsqu'on est poursuivi par un vaisseau ennemi plus fort que soi, & qu'on le pousse à la côte pour pouvoir sauver l'équipage. Voy. **ECHOUAGE & ECHOUEMENT**. (Z)

ECHTEREN ou ECHTERNACH, (*Géog. mod.*) ville du duché de Luxembourg, dans les Pays-Bas, sur la riviere de Sour.

ECHUTE ou ECHOITE (LOYALE), est un terme usité dans les renonciations à toutes successions directes & collatérales que l'on fait faire aux filles dans certaines coutumes; en les mariant & dotant, elles renoncent à tous droits fors la *loyale échûte*.

Les auteurs sont partagés sur l'effet que doit produire cette reserve.

Les uns disent que la fille qui a ainsi renoncé, ne peut rien prétendre, sous quelque prétexte que ce soit, non pas même à titre de légitime ou de supplément d'icelle, dans les successions de ses pere & mere, qui auroient fait un testament & disposé de leurs biens entre leurs autres enfans: mais que si les pere & mere sont décédés *ab intestat*, la fille vient à leur succession avec ses freres & sœurs, parce qu'autrement la reserve de la *loyale échûte* seroit inutile, puisque la fille qui a renoncé succede à défaut d'enfans. Despeisses, tom. II. traité des success. part. II. n. 71. rapporte un arrêt de la chambre de l'édit à Castres, du 23 Octobre 1608, qui l'a ainsi jugé; & les arrêts du parlement de Grenoble y sont conformes, suivant le témoignage de Rabot & de Bonneton en leurs notes sur la quest. 192, de Guy-Pape & de M. Expilly en ses arrêts, ch. xjv. n. 13. Chorier en sa jurisprudence, liv. III. sect. vj. art. v. Henrys en ses arrêts, tom. II. p. 319. édition de 1708

D'autres ont dit que l'effet de cette reserve de la *loyale échûte*, est que les pere, mere, freres & sœurs peuvent donner, soit par contrat ou par testament, à celle qui a renoncé. Voyez Marc en ses décisions du parlement de Grenoble, part. I. décis. 147.

D'autres encore ont prétendu que cette reserve ne fait pas que la fille qui a renoncé puisse venir à la succession, *ab intestat*, de ses pere & mere, avec ses freres & sœurs, parce qu'autrement sa renonciation seroit sans effet: mais seulement qu'elle vient à leur succession à défaut de freres & à l'exclusion des héritiers étrangers; tel est le sentiment de Guy-Pape, décis. 192. n. 2. & de la Peyrere, lettre R, artic. 44. M. de Cambolas, liv. I. ch. jx. rapporte deux arrêts du parlement de Toulouse qui l'ont ainsi jugé.

Il paroît que cette reserve de la *loyale échûte*, ne se doit rapporter qu'aux successions collatérales; car *échûte ou échoite*, dans les coutumes, signifie *succession collatérale*; Anjou, art. 304. Maine, 317. Berry, titre jx. art. 5. Aussi Labbé sur Berry, tit. xjx. art. 33. dit-il que la renonciation faite avec cette reserve n'a

lieu que tant que vivront ceux au profit de qui la renonciation est faite : de sorte que les freres & sœurs de la fille qui a renoncé, venant à décéder sans enfans, elle leur succede comme à une succession collatérale. Mornac, sur la loi 3. au digest. pro socio, l'a ainsi expliqué. Voyez Bouchéul en son traité des conventions de succéder, ch. xxx. n. 51. & suiv. (A)

ECHYMOSE, f. f. terme de Chirurgie, tumeur superficielle, molle, qui rend la peau livide ou bleue, & qui est produite par du sang épanché dans les cellules du tissu graisseux : les modernes donnent le nom d'*infiltration* à cette sorte d'épanchement. Voyez INFILTRATION.

Les causes des *échymoses* sont les chûtes, les coups, les tiraillemens, les extensions violentes, les fortes compressions, les ligatures trop long-tems serrées, &c. Ces différentes causes extérieures occasionnent la rupture des vaisseaux du tissu graisseux, & produisent l'*échymose* par l'extravasation du sang, même sans déchirure extérieure. L'*échymose* est un accident de la contusion, voyez CONTUSION. Il peut se faire une *échymose* considérable à la suite d'une contusion légère ; il suffit pour cela qu'une veine rompue fournisse assez de sang pour remplir au loin les cellules du tissu adipeux. L'*échymose* ne paroît ordinairement que plusieurs heures après l'action de la cause qui l'occasionne.

Si l'on est appelé avant qu'il y ait eu beaucoup de sang extravasé, ou si celui-ci conserve encore sa fluidité, de manière qu'il puisse refluer aisément dans ses vaisseaux, on doit, pour prévenir une plus grande extravasation, appliquer des topiques astringens & repercussifs, tels que le bol d'Arménie avec de l'oxicrat, ou de l'alun dissous dans le blanc d'œuf, ou de l'eau faoulee de sel marin. J'ai souvent éprouvé avec le plus grand succès, l'application de la racine de racine de couleuvrée fraîche, dans ces *échymoses* des paupieres & de la conjonctive, connues du peuple sous le nom d'*œil poché*.

Pour peu que les extravasations soient considérables, on doit commencer la cure par la saignée. Si l'on n'est appelé que quelques jours après l'accident, il faut employer des discutifs avec les astringens ; ceux-ci fortifieront le ton des parties, & les premiers diviseront les humeurs grumelées, & les disposeront à la résolution. On remplira ces deux indications, en fomentant la partie avec une décoction de sommités de petite centaurée & d'absinthe, de fleurs de sureau, de camomille & de mélilot, cuites dans des parties égales de vin & d'eau. On peut appliquer en sachets les plantes qui ont servi à la décoction. La résolution des *échymoses* est annoncée par le changement de couleur ; la partie qui étoit noire, devient d'un rouge-brun ; le rouge s'éclaircit insensiblement, & la partie paroît ensuite d'un jaune-foncé qui prend successivement diverses nuances plus claires, jusqu'à ce que la peau soit dans son état naturel.

Il arrive quelquefois que la violence de la chute ou du coup suffoque la chaleur de la partie blessée, en y éteignant le principe de la vie : alors les topiques froids & repercussifs seroient très-nuisibles dans les commencemens ; ils produiroient la mortification. Dans ce cas on a recours aux scarifications, qu'on fait plus ou moins profondes, selon le besoin ; c'est l'étendue de l'extravasation du sang en profondeur, & la considération de la nature de la partie lésée, qui doivent régler sur cet objet la conduite d'un chirurgien éclairé. Si la quantité du sang extravasé est considérable, & qu'il soit impossible de le rappeler dans les voies de la circulation, on doit ouvrir la tumeur, pour donner issue au sang épanché ; c'est le seul moyen d'en prévenir la putréfaction, & peut-être la gangrene de la partie. Mais cette

Tome V.

ouverture ne doit point se faire imprudemment ni trop à la hâte : quoique la partie paroisse noire, on ne doit pas toujours craindre la mortification, ni croire l'impossibilité de la résolution, puisqu'il est naturel, dans ces cas, que la peau soit d'abord noire ou bleuâtre à la vûe. Il faut considérer attentivement si cette noirceur se dissipe pour un moment par l'impression du doigt, si elle est sans dureté, sans douleur & sans tumefaction considérables, & s'il reste encore une douce chaleur dans les parties affectées. Ces signes feront distinguer l'*échymose* de la gangrene ; & de cette connoissance on tirera des inductions pour la certitude du pronostic, & pour asseoir les indications curatives. Fabrice de Hilden ayant été appelé le quatrième jour pour voir un homme qui par une chute de cheval s'étoit fait une contusion considérable au *scrotum* & à la verge, trouva ces parties un peu enflées, & noires comme du charbon, sans cependant beaucoup de douleur, ni aucune dureté. Il fit d'abord une embrocation avec l'huile-rosat ; il saigna le malade, & appliqua le cataplasme suivant. Prenez des farines d'orge & de fèves, de chacune deux onces ; des roses rouges en poudre, une once : faites-les cuire dans le vin rouge avec un peu de vinaigre, jusqu'à la forme de cataplasme, auquel on ajoutera un peu d'huile-rosat & un œuf. On se servit de ce topique pendant quatre ou cinq jours, ensuite on fit des fomentations avec une décoction de racines de guimauve, de sommités d'absinthe, d'origan, d'aigremoine, de fleurs de roses, de sureau, de mélilot & de camomille, de semences d'anis, de cummin & de fénugrec, dans parties égales de vin & d'eau. On en bafinoit chaudement les parties affectées, trois ou quatre fois par jour, après quoi on les oignoit avec le liniment qui suit. . . . Prenez des huiles d'anet, de camomille & de vers, de chacune une once ; du sel en poudre très-fine, deux gros : mêlez. Avec ces secours les parties contuses se rétablirent dans leur premier état, malgré la noirceur dont elles étoient couvertes.

L'esprit-de-vin, ou l'eau-de-vie simple ou camphrée qu'on applique sans inconvénient sur des *échymoses* légères, sont capables d'irriter beaucoup celles qui seroient menacées d'une inflammation prochaine : le docteur Turner en a vu souvent les mauvais effets. Il rapporte à ce sujet l'histoire d'un homme de sa connoissance, grand amateur de la Chimie, & partisan très-zélé de l'esprit-de-vin. Cet homme s'étant meurtri les deux jambes en sortant d'un bateau, confia une de ses jambes à Turner, & livra l'autre à un chimiste, qui devoit prouver la grande efficacité de l'esprit-de-vin dans la cure des contusions avec extravasation de sang. La violence des accidens qui survinrent, fit rejeter ce traitement au bout de quelques jours ; & l'autre jambe, qui fut pansée avec un liniment composé de bol d'Arménie, avec l'huile-rosat & le vinaigre, étoit presque guérie.

Il y a des personnes si délicates, qu'on ne peut les toucher un peu fort sans leur causer une *échymose* ; on le remarque en saignant les personnes grasses. Peut-être la compression ne fait-elle dans ce cas que débilitier le ressort des vaisseaux, & y procurer un engorgement variqueux, sans extravasation.

On voit sur les bras & les jambes des scorbutiques, des grandes taches livides, qui sont des *échymoses* de cause interne. Voyez SCORBUT.

Il se fait sous les ongles, à l'occasion de quelque violence extérieure, un épanchement de sang qu'on peut mettre au rang des *échymoses*. Les topiques ne sont d'aucune utilité pour la résolution de ce sang ; le plus sûr est de lui procurer une issue en ouvrant l'ongle : pour cet effet on le ratifie avec un verre jusqu'à ce qu'il soit tellement émincé, qu'il cede sous le doigt : on en fait alors l'ouverture avec la pointe

L l ij

d'un canif ou d'un petit bistouri : le sang fort par cette ouverture : sans cette précaution il auroit pu se putréfier, & causer la chute de l'ongle. Cette petite opération n'exige aucun pansement ; il suffit au plus d'envelopper l'extrémité du doigt avec une bandelette de linge fin pendant quelques jours. (Y)

ECLAIR, f. m. (Phys.) on donne ce nom à une grande flamme fort brillante qui s'élance tout-à-coup dans l'air, & qui se répand de toutes parts, mais cesse sur le champ.

Il fait des éclairs lorsque le tems est beau & serein, & de même que lorsque l'air est couvert de nuages ; mais on en voit rarement, sans avoir eu auparavant un ou plusieurs jours chauds : ils paroissent souvent sans qu'il y ait de tonnerre.

La matière de l'éclair est composée de tout ce qu'il y a d'oléagineux & de sulfureux dans les vapeurs qui s'élèvent de la terre. La flamme est d'autant plus grande, que la quantité de matière réunie est plus considérable. Cette matière prend feu par le mélange des vapeurs, & c'est dans ce cas-là qu'elle peut causer quelque dommage.

Quand la flamme parcourt d'un bout à l'autre avec beaucoup de vitesse toute la traînée de la foudre, elle pousse ou emporte avec elle certaines parties qui ne sauroient s'enflammer avec la même vitesse : lorsqu'elle les a rassemblées, qu'elle les a en même-tems fort échauffées, en sorte qu'elles puissent s'enflammer avec l'autre matière, tout éclate & se disperse avec une violence étonnante, & on entend alors ce bruit qui retentit dans l'air, & auquel nous donnons le nom de tonnerre, & dont l'éclair est l'avant-coureur.

On voit souvent paroître dans l'air, avant qu'il fasse des éclairs & du tonnerre, des nuées épaisses & sombres, qui paroissent s'entre-choquer & se croiser en suivant toutes sortes de directions ; par où l'on peut juger sans peine du tems qu'on doit avoir bientôt après. La matière de la foudre vient-elle après cela à prendre feu, ces nuées se condensent encore beaucoup plus qu'auparavant, & dans l'instant elles se convertissent en gouttes d'eau qui tombent en manière de grosse pluie. Il est rare qu'un orage accompagné d'éclairs & de tonnerre, continue quelque tems sans qu'il survienne une grosse pluie. Lorsque ces sortes d'ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matière qui produit la foudre ; ce qui fait que l'orage cesse beaucoup plutôt lorsqu'il pleut, que lorsqu'il fait un tems sec.

La nuée est aussi quelquefois si épaisse, qu'elle empêche de voir la lumière de l'éclair ; de sorte qu'on entend alors le tonnerre gronder, sans que l'éclair ait paru auparavant. Muffch. *essai de Phys.* §. 1702 & suiv. Voyez FOUDRE, TONNERRE.

Par l'intervalle de tems qui se trouve entre l'éclair & le coup de tonnerre, on peut juger, quoiqu'à la vérité assez grossièrement, à quelle distance est le tonnerre : voici comment. On examinera sur une pendule à secondes, l'intervalle qui se trouve entre l'éclair & le coup ; & pour déterminer la distance où est le tonnerre, on prendra autant de fois 173 toises, qu'il y a de secondes écoulées entre le coup & l'éclair. Ce calcul est fondé sur ce que la lumière de l'éclair vient à nos yeux presque dans un instant, au lieu que le bruit du coup emploie un tems très-sensible pour arriver à notre oreille, le son ne parcourant qu'environ 173 toises par seconde. Au reste il est visible que ce moyen de déterminer la distance du tonnerre, ne peut être qu'assez grossier, comme nous l'avons dit ; car outre qu'une petite erreur dans l'observation du tems, en produit une de plusieurs toises, ce calcul suppose que le bruit du tonnerre

viennent toujours directement à nous, & non par réflexion, ce qui est rare. (O)

ECLAIR, (Chymie métall.) lumière ou fulguration vive & éblouissante que donne l'argent en bain, dans l'instant où il perd son état de fluidité. Pour donner une juste idée de ce phénomène, on ne peut mieux le comparer qu'aux derniers traits de feu dardés par une lumière ou un charbon prêt à s'éteindre. Il est à présumer qu'il est dû à des particules ignées pures, s'échappant avec rapidité hors du corps embrasé, soit par leur élasticité, soit par le rapprochement des parties de ce même corps ; & passant à-travers des pores, dans lesquels elles souffrent plusieurs réfractions, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans un fourneau dont le feu est animé par le jeu de l'air. Si l'on y examine un espace étroit formé par l'écartement de trois ou quatre charbons, ou même l'extérieur de certains charbons en particulier, on y voit la même chose de la part des rayons de feu lancés à-travers la couche légère de cendres qui revêtent leur surface. On conçoit aisément que l'éclair est plus sensible dans un gros bouton que dans un petit, & quand l'argent est pur, que quand il contient encore quelques portions de cuivre ou de plomb. Le cuivre fait aussi son éclair, mais d'une autre façon que l'argent. On appelle ainsi les belles couleurs d'iris qui circulent rapidement à sa surface, quand il est raffiné & sur le point de se congeler. Quant aux circonstances qui précèdent, accompagnent & suivent l'éclair, voyez les articles ESSAI, AFFINAGE & RAFFINAGE DE L'ARGENT. (f)

ECLAIR ou JET DE FLAMME, espèce d'Artifice dont voici la composition.

Toutes les liqueurs spiritueuses & sulfureuses, comme l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, & plusieurs autres, étant jettées sur le feu d'une chandelle, ou encore mieux d'une lance à feu, s'allument en l'air si subitement, que la flamme s'étend dans tout l'espace où elle se trouve dans l'instant qu'une de ses parties touche le feu, & se consume avant qu'elle ait eu le tems de retomber, ce qui produit l'effet d'un éclair ; ainsi pour en faire paroître un sur un théâtre d'artifice, il n'y a qu'à en pousser une bouffée avec une seringue par-dessus des lances à feu.

Il est une sorte d'eau plus propre à cet effet, qu'on appelle pour cette raison eau ardente, dont voici la composition.

On met dans une cornue ou dans un vase bien lutré, deux pintes de bon vinaigre, avec une bonne poignée de tartre de Montpellier, & autant de sel commun, & l'on fait distiller ce mélange pour en tirer l'eau ardente. Quelques-uns y ajoutent du salpêtre, sans cependant qu'on s'aperçoive d'un plus grand effet ; mais on peut en diversifier la flamme, en mêlant dans la composition, de l'ambre & de la colophane.

On prend de cette eau dans une seringue, & on la jette de loin sur des lumières de feu, de quelque espèce qu'elles soient ; elle s'enflamme en l'air, & disparoît dans un instant, comme un éclair.

ECLAIRCIE, f. f. (Marine.) on donne ce nom à ces intervalles de lumière, ou même à ces espaces du ciel qui se découvrent & qui passent avec vitesse, dans des tems de brume & de nuages. (Z)

ECLAIRCIR, EXPLIQUER, DEVELOPPER une matière, un livre, une proposition, &c. synonyme. (Gram.) On éclaire ce qui étoit obscur, parce que les idées y étoient mal présentées : on explique ce qui étoit difficile à entendre, parce que les idées n'étoient pas assez immédiatement déduites les unes des autres : on développe ce qui renferme plusieurs idées réellement exprimées, mais d'une manière si serrée, qu'elles ne peuvent être saisies d'un coup d'œil. (O)

ECLAIRCIR, en terme de Cloutier d'épingles, c'est polir les clous d'épingle, en les remuant dans un sac avec de la motte de tannerie, du son, &c. Voyez l'article CLOUTIER.

ECLAIRCIR UN CUIR, terme de Corroyeur, c'est lui donner le lustre avec l'épine-vinette. Voy. CORROYER.

ECLAIRCIR, (Jardinage.) c'est rendre un bois, une allée moins obscure, en l'élaguant & lui donnant de l'air.

On dit encore *éclaircir* un jeune bois, une pépinière, une planche de laitues, & autres graines qui ont été semées trop dru, quand on en leve une partie pour faire mieux profiter ce qui reste. (K)

ECLAIRCIR, v. act. (Teinture.) c'est diminuer le brun où le foncé de la couleur d'une étoffe. Voyez l'article TEINTURE.

ECLAIRCISSEMENT, f. m. (Belles-Lettres.) terme qui signifie proprement l'action de rendre une chose plus claire; il ne s'emploie plus que dans le sens figuré, pour l'explication d'une chose obscure ou difficile. Ce n'est pas le seul mot de notre langue qui a perdu sa signification au sens propre. Voyez ÉCRIVAIN, &c. (O)

ECLAIRE, f. f. (Hist. nat. botan.) *chelidonium*, genre de plante à fleurs composées de quatre pétales disposés en forme de croix; il sort du calice un pistil qui devient dans la suite un fruit ou une filique, qui n'a qu'une capsule dont les panneaux tiennent à un châssis, & qui renferme des semences arrondies pour l'ordinaire. Tournefort, *instit. rei herbar.* Voyez PLANTE. (I)

ECLAIRE, (Pharm. Matière médic.) ou GRANDE CHELIDOINE, *chelidonium majus*. L'éclair prise intérieurement, leve les obstructions, excite les urines & les sueurs, guérit la cachexie & l'hydropisie; est fébrifuge, & particulièrement destinée à la jaunisse, & cela originairement sans doute à cause de son suc jaune (voyez SIGNATURE.) On prescrit la poudre de la racine sèche, jusqu'à un demi-gros ou un gros, & une once de la racine fraîche infusée dans deux livres de vin, ou bouillie dans trois livres d'eau, & donnée à la dose de six onces. On mêle trois ou quatre gouttes du suc jaune de cette plante dans un verre de vin, ou dans quelque liqueur convenable.

Quelques-uns disent que la racine de cette plante étoit le remède spécifique de Vanhelmont contre l'hydropisie ascite.

Cette plante appliquée extérieurement, déterge & mondifie les ulcères & les plaies, sur-tout celles qui sont vieilles; on emploie dans ces cas, soit ses feuilles pilées, soit sa poudre, soit son suc jaune.

Si on applique la même plante écrasée sur la dartre milliaire, elle l'arrête efficacement, & la guérit. Geoffroy, *Mat. médic.*

Mais c'est sur-tout pour les maladies des yeux qu'on a vanté cette plante. Le suc jaune qui découle de la tige que l'on a rompue, introduit dans l'œil, est recommandé par quelques auteurs pour en déterger les ulcères, & pour en guérir les taies; mais comme il est fort âcre, on le mêle avec quelque liqueur convenable. L'eau distillée de la plante, passe aussi pour un merveilleux remède ophthalmique.

On tient dans les boutiques l'eau distillée de la plante, son extrait & sa racine séchée. Son eau est de la classe de ces eaux inutiles qui n'emportent de la plante qu'une odeur herbacée; c'est pourquoi on ne doit point du-tout ajouter foi à ce qu'on dit de ses vertus.

Quelques auteurs disent qu'il ne faut pas donner cette plante en trop grande dose; & Emanuel Kænig assure que si l'on fait prendre l'infusion de deux onces de sa racine, elle produit des symptômes horribles. Lobel croit qu'il faut rarement s'en servir pour l'usa-

ge intérieur, & Rai croit qu'il ne faut employer son suc, qui est très-âcre pour les maladies des yeux, qu'en y mêlant des remèdes qui peuvent réprimer son acrimonie.

C'est de cette plante que l'on croyoit (selon Dioscoride) que les hirondelles se servoient pour rendre la vûe à leurs petits à qui on avoit crevé les yeux; mais Celse a rejeté cette prétendue vertu, qu'il a traitée de fabuleuse.

Les feuilles d'éclair entrent dans l'onguent mondicatif d'ache, dans l'eau vulnéraire: sa racine, ses feuilles & son suc entrent dans l'emplâtre *diabotanium*. (b)

* **ECLAIRÉ**, **CLAIRVOYANT**, adj. (Gramm.) termes relatifs aux lumières de l'esprit. *Eclairé* se dit des lumières acquises; *clairvoyant*, des lumières naturelles: ces deux qualités sont entr'elles, comme la science & la pénétration. Il y a des occasions où toute la pénétration possible ne suggère point le parti qu'il convient de prendre; alors ce n'est pas assez que d'être *clairvoyant*, il faut être *éclairé*; & réciproquement, il y a des circonstances où toute la science possible laisse dans l'incertitude: alors ce n'est pas assez que d'être *éclairé*, il faut être *clairvoyant*. Il faut être *éclairé* dans les matières de faits passés, de lois prescrites, & autres semblables, qui ne sont point abandonnées à notre conjecture; il faut être *clairvoyant* dans tous les cas où il s'agit de probabilités, & où la conjecture a lieu. L'homme *éclairé* fait ce qui s'est fait; l'homme *clairvoyant* devine ce qui se fera: l'un a beaucoup lû dans les livres: l'autre fait lire dans les têtes. L'homme *éclairé* se décide par des autorités; l'homme *clairvoyant*, par des raisons. Il y a cette différence entre l'homme instruit & l'homme *éclairé*, que l'homme instruit connoît les choses, & que l'homme *éclairé* en fait encore faire une application convenable; mais ils ont de commun, que les connoissances acquises sont toujours la base de leur mérite; sans l'éducation, ils auroient été des hommes fort ordinaires: ce qu'on ne peut pas dire de l'homme *clairvoyant*. Il y a mille hommes instruits pour un homme *éclairé*; cent hommes *éclairés* pour un homme *clairvoyant*; & cent hommes *clairvoyants* pour un homme de génie. L'homme de génie crée les choses; l'homme *clairvoyant* en déduit des principes; l'homme *éclairé* en fait l'application; l'homme instruit n'ignore ni les choses créées, ni les lois qu'on en a déduites, ni les applications qu'on en a faites: il fait tout, mais il ne produit rien.

ECLAIRER, v. n. (Chimie métall.) ou faire l'éclair, se dit de l'état où un bouton de fin donne la lumière étincelante qui succède au rouge-blanc qu'il avoit auparavant, & qui annonce le commencement de sa congellation. On dit, par exemple, *le culot ne tardera pas à éclairer*; on dit aussi dans le même sens, *l'essai passe*. Voyez ESSAI. (f)

ECLAT, **LUEUR**, **CLARTÉ**, **SPLendeur**; synonym. (Gram.) *Eclat* est une lumière vive & passagère; *lueur*, une lumière foible & durable; *clarté*, une lumière durable & vive: ces trois mots se prennent au figuré & au propre; *splendeur* ne se dit qu'au figuré: la *splendeur d'un empire*. (O)

ECLAT, **ECLATANT**, (Peinture.) on dit qu'un tableau a de l'éclat, lorsqu'il est clair presque partout, & que quoiqu'il y ait très-peu d'ombres pour faire valoir les clairs, il est cependant extrêmement brillant. (R)

ECLATANT, adj. pris subst. (Bijoutier.) composition blanche dont l'éclat approche de celui du diamant, mais qui n'en a pas la solidité à beaucoup près: car c'est de toutes les pierres de composition la plus tendre.

ECLATANTE, adj. f. pris sub. les Artificiers appellent ainsi une espèce de fusée, chargée de com-

position de feu brillant, qui lui donne plus d'éclat que le seul charbon.

ECLATÉ, adj. *en termes de Blason*, se dit des lances & des chevrons rompus.

ECLATER, v. n. (*Metteur-en-œuvre*.) c'est enlever l'émail de dessus une pièce d'or émaillée : lorsqu'on veut le faire sans détériorer l'ouvrage & gâter le flinqué, on prend un mélange de tartre, de sel, & de vinaigre ; on en forme une pâte, dont on enduit de toutes parts & à plusieurs couches épaisses la pièce émaillée ; on expose ensuite la pièce à un feu couvert ; & lorsque le tout est bien rouge, on le plonge avec vivacité dans un vase plein de vinaigre ; l'amalgame se refroidit, se détache avec grand bruit, & emporte avec lui l'émail de dessus la pièce d'or, qui ne reçoit aucun dommage, & conserve son flinqué brillant.

ECLATER, (*Jard.*) se dit d'une branche que le vent a cassée, & qui a fait un éclat dans la tige. (K)

ECLECHES, f. f. pl. (*Jurispr.*) démembrements de fief. *Voyez l'article 57 de la coutume de Boulogne ; voyez DÉMEMBREMENT, ECLIPSE, & FIEF.* (A)

ECLECTIQUE, adj. (*Med.*) est le nom d'une secte de Médecins, dont Archigènes d'Apamée en Syrie, qui vivoit sous Trajan, étoit le chef.

Cinquante ou soixante ans avant lui, il y avoit eu un philosophe d'Alexandrie nommé Potamon (selon Diogène Laërce & Vossius), qui étoit auteur d'une secte de philosophes qu'on appelloit *Eclectique*, c'est-à-dire *choisissante*, dans laquelle on faisoit profession de choisir ce que chacune des autres avoit de meilleur : ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la Philosophie, Archigènes le fit dans la suite à l'égard de la Médecine ; on ne découvre point, par ce que dit Galien d'Archigènes & de sa secte, en quoi consistoit ce qu'ils pouvoient avoir recueilli des autres systèmes. On trouve dans Aëtius divers extraits des ouvrages du même Archigènes, qui font voir qu'il possédoit bien la pratique ; mais il n'y a rien aussi qui concerne le fond de son système, par rapport à la secte *Eclectique*. Ce médecin étoit contemporain de Juvénal, qui en parle de manière à faire voir qu'il étoit dans un grand emploi. *Extrait de le Clerc, hist. de la Médecine.*

On ne pouvoit que réussir dans cette secte, parce que dans toute chose le parti le plus judicieux est d'être *éclectique* : c'est de quoi sont convaincus aujourd'hui les médecins les plus raisonnables, qui travaillent à rendre, autant qu'il est possible, la Médecine libre de toute secte, de toute hypothèse ; en rejetant tout ce qui est avancé sans démonstration, & en ne proposant que ce que personne ne peut refuser d'admettre, d'après ce que les anciens & les modernes ont établi solidement & sans aucun doute, & ce que leur propre expérience leur fait trouver tel. *Voyez DÉMONSTRATION. Voyez aussi l'article suivant.* (d)

* ECLECTISME, f. m. (*Hist. de la Philosophie anc. & mod.*) L'éclectisme est un philosophe qui foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugue la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience & de sa raison ; & de toutes les philosophies, qu'il a analysées sans égard & sans partialité, s'en faire une particulière & domestique qui lui appartienne : je dis une philosophie particulière & domestique, parce que l'ambition de l'éclectisme est moins d'être le précepteur du genre humain, que son disciple ; de réformer les autres, que de se réformer lui-même ;

de connoître la vérité, que de l'enseigner. Ce n'est point un homme qui plante ou qui sème ; c'est un homme qui recueille & qui crible. Il jouiroit tranquillement de la récolte qu'il auroit faite, il vivroit heureux, & mourroit ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble, ne le faisoit sortir de son caractère.

Le sectaire est un homme qui a embrassé la doctrine d'un philosophe ; l'éclectique, au contraire, est un homme qui ne reconnoît point de maître : ainsi quand on dit des Eclectiques que ce fut une secte de philosophes, on assemble deux idées contradictoires, à moins qu'on ne veuille entendre aussi par le terme de *secte*, la collection d'un certain nombre d'hommes qui n'ont qu'un seul principe commun, celui de ne soumettre leurs lumières à personne, de voir par leurs propres yeux, & de douter plutôt d'une chose vraie que de s'exposer, faute d'examen, à admettre une chose fautive.

Les Eclectiques & les Sceptiques ont eu cette conformité, qu'ils n'étoient d'accord avec personne ; ceux-ci, parce qu'ils ne convenoient de rien ; les autres, parce qu'ils ne convenoient que de quelques points. Si les Eclectiques trouvoient dans le Scepticisme des vérités qu'il falloit reconnoître, ce qui leur étoit contesté même par les Sceptiques ; d'un autre côté les Sceptiques n'étoient point divisés entre eux : au lieu qu'un éclectique adoptant assez communément d'un philosophe ce qu'un autre éclectique en rejettoit, il en étoit de sa secte comme de ces sectes de religion, où il n'y a pas deux individus qui aient rigoureusement la même façon de penser.

Les Sceptiques & les Eclectiques auroient pu prendre pour devise commune, *nullius addictus jurare in verba magistri* ; mais les Eclectiques qui n'étaient pas si difficiles que les Sceptiques, faisoient leur profit de beaucoup d'idées, que ceux-ci dédaignoient, y auroient ajouté cet autre mot, par lequel ils auroient rendu justice à leurs adversaires, sans sacrifier une liberté de penser dont ils étoient si jaloux : *nullum philosophum tam fuisse inanem qui non viderit ex vero aliquid*. Si l'on réfléchit un peu sur ces deux espèces de philosophes, on verra combien il étoit naturel de les comparer ; on verra que le Scepticisme étant la pierre de touche de l'Eclectisme, l'éclectique devoit toujours marcher à côté du sceptique pour recueillir tout ce que son compagnon ne réduiroit point en une poussière inutile, par la sévérité de ses essais.

Il s'ensuit de ce qui précède, que l'Eclectisme pris à la rigueur n'a point été une philosophie nouvelle, puisqu'il n'y a point de chef de secte qui n'ait été plus ou moins éclectique ; & conséquemment que les Eclectiques sont parmi les philosophes ce que sont les souverains sur la surface de la terre, les seuls qui soient restés dans l'état de nature où tout étoit à tous. Pour former son système, Pythagore mit à contribution les théologiens de l'Egypte, les gymnosophistes de l'Inde, les artistes de la Phénicie, & les philosophes de la Grèce. Platon s'enrichit des dépouilles de Socrate, d'Héraclite, & d'Anaxagore ; Zénon pilla le Pythagorisme, le Platonisme, l'Héraclitisme, le Cynisme : tous entreprirent de longs voyages. Or quel étoit le but de ces voyages, sinon d'interroger les différens peuples, de ramasser les vérités éparpillées sur la surface de la terre, & de revenir dans sa patrie remplis de la sagesse de toutes les nations ? Mais comme il est presque impossible à un homme qui, parcourant beaucoup de pays, a rencontré beaucoup de religions, de ne pas chanceler dans la sienne, il est très-difficile à un homme de jugement, qui fréquente plusieurs écoles de philosophie, de s'attacher exclusivement à quelque parti,

& de ne pas tomber ou dans l'*Eclectisme*, ou dans le Scepticisme.

Il ne faut pas confondre l'*Eclectisme* avec le Sincréisme. Le sincréiste est un véritable sectaire ; il s'est enrôlé sous des étendards dont il n'ose presque pas s'écarter. Il a un chef dont il porte le nom : Ce sera, si l'on veut, ou Platon, ou Aristote, ou Descartes, ou Newton ; il n'importe. La seule liberté qu'il se soit réservée, c'est de modifier les sentimens de son maître, de resserrer ou d'étendre les idées qu'il en a reçues, d'en emprunter quelques autres d'ailleurs, & d'étayer le système quand il menace ruine. Si vous imaginez un pauvre insolent qui, mécontent des haillons dont il est couvert, se jette sur les passans les mieux vêtus, arrache à l'un sa casaque, à l'autre son manteau, & se fait de ces dépouilles un ajustement bizarre de toute couleur & de toute piece, vous aurez un emblème assez exact du sincréiste. Luther, cet homme que j'appellerois volontiers, *magnus autoritatis contemptor osorque*, fut un vrai sincréiste en matiere de religion. Reste à savoir si le Sincréisme en ce genre est une action vertueuse ou un crime, & s'il est prudent d'abandonner indistinctement les objets de la raison & de la foi au jugement de tout esprit.

Le Sincréisme est tout au plus un apprentissage de l'*Eclectisme*. Cardan & Jordanus Brunus n'allèrent pas plus loin ; si l'un avoit été plus sensé, & l'autre plus hardi, ils auroient été les fondateurs de l'*Eclectisme* moderne. Le chancelier Bacon eut cet honneur, parce qu'il sentit & qu'il osa se dire à lui-même, que la nature ne lui avoit pas été plus ingrate qu'à Socrate, Epicure, Démocrite, & qu'elle lui avoit aussi donné une tête. Rien n'est si commun que des Sincréistes ; rien n'est si rare que des Eclectiques. Celui qui reçoit le système d'un autre eclectique, perd aussitôt le titre d'*eclectique*. Il a paru de tems en tems quelques vrais eclectiques ; mais le nombre n'en a jamais été assez grand pour former une secte ; & je puis assurer que dans la multitude des philosophes qui ont porté ce nom, à peine en comptera-t-on cinq ou six qui l'aient mérité. Voyez les artic. ARISTOTÉLISME, PLATONISME, EPICURÉISME, BACONISME, &c.

L'*eclectique* ne rassemble point au hasard des vérités ; il ne les laisse point isolées ; il s'opiniâtre bien moins encore à les faire quadrer à quelque plan déterminé ; lorsqu'il a examiné & admis un principe, la proposition dont il s'occupe immédiatement après, ou se lie évidemment avec ce principe, ou ne s'y lie point du tout, ou lui est opposée. Dans le premier cas, il la regarde comme vraie ; dans le second, il suspend son jugement jusqu'à ce que des notions intermédiaires qui séparent la proposition qu'il examine du principe qu'il a admis, lui démontrent sa liaison ou son opposition avec ce principe : dans le dernier cas, il la rejette comme fautive. Voilà la méthode de l'*eclectique*. C'est ainsi qu'il parvient à former un tout solide, qui est proprement son ouvrage, d'un grand nombre de parties qu'il a rassemblées & qui appartiennent à d'autres ; d'où l'on voit que Descartes, parmi les modernes, fut un grand eclectique.

L'*Eclectisme* qui avoit été la philosophie des bons esprits depuis la naissance du monde, ne forma une secte & n'eut un nom que vers la fin du second siècle & le commencement du troisième. La seule raison qu'on en puisse apporter ; c'est que jusqu'alors les sectes s'étoient, pour ainsi dire, succédées ou souffertes, & que l'*Eclectisme* ne pouvoit guere sortir que de leur conflit : ce qui arriva, lorsque la religion chrétienne commença à les allarmer toutes par la rapidité de ses progrès, & à les révolter par une intolérance qui n'avoit point encore d'exemple.

Jusqu'alors on avoit été pyrrhonien, sceptique, cynique, stoïcien, platonicien, épicurien, sans conséquence. Quelle sensation ne dut point produire au milieu de ces tranquilles philosophes, une nouvelle école qui établissoit pour premier principe, qu'hors de son sein il n'y avoit ni probité dans ce monde, ni salut dans l'autre ; parce que sa morale étoit la seule véritable morale, & que son Dieu étoit le seul vrai Dieu ! Le soulèvement des prêtres, du peuple, & des philosophes, auroit été général, sans un petit nombre d'hommes froids, tels qu'il s'en trouve toujours dans les sociétés, qui demeurent long-tems spectateurs indifférens, qui écoutent, qui pesent, qui n'appartiennent à aucun parti, & qui finissent par se faire un système conciliateur, auquel ils se flattent que le grand nombre reviendra.

Telle fut à peu-près l'origine de l'*Eclectisme*. Mais par quel travers inconcevable arriva-t-il, qu'en partant d'un principe aussi sage que celui de recueillir de tous les philosophes, *tres, rutulus-ve fuat*, ce qu'on y trouveroit de plus conforme à la raison, on négligea tout ce qu'il falloit choisir, on choisit tout ce qu'il falloit négliger, & l'on forma le système d'extravagances le plus monstrueux qu'on puisse imaginer ; système qui dura plus de quatre cents ans, qui acheva d'inonder la surface de la terre de pratiques superstitieuses, & dont il est resté des traces qu'on remarquera peut-être éternellement dans les préjugés populaires de presque toutes les nations. C'est ce phénomène singulier que nous allons développer.

Tableau général de la philosophie eclectique.

La philosophie eclectique, qu'on appelle aussi le *Platonisme réformé* & la *philosophie alexandrine*, prit naissance à Alexandrie en Egypte, c'est-à-dire au centre des superstitions. Ce ne fut d'abord qu'un sincréisme de pratiques religieuses, adopté par les prêtres de l'Egypte, qui n'étant pas moins crédules sous le regne de Tibere qu'au tems d'Hérodote, parce que le caractère d'esprit qu'on tient du climat change difficilement, avoient toujours l'ambition de posséder le système d'extravagances le plus complet qu'il y eût en ce genre. Ce sincréisme passa de-là dans la morale, & dans les autres parties de la philosophie. Les philosophes assez éclairés pour sentir le foible des différens systèmes anciens, mais trop timides pour les abandonner, s'occupèrent seulement à les réformer sur les découvertes du jour, ou plutôt à les défigurer sur les préjugés courans : c'est ce qu'on appella *platoniser, pythagoriser*, &c.

Cependant le Christianisme s'étendoit ; les dieux du Paganisme étoient décriés ; la morale des philosophes devenoit suspecte ; le peuple se rendoit en foule dans les assemblées de la religion nouvelle ; les disciples même de Platon & d'Aristote s'y laissoient quelquefois entraîner ; les philosophes sincréistes s'en scandalisèrent, leurs yeux se tournèrent avec indignation & jalousie, sur la cause d'une révolution, qui rendoit leurs écoles moins fréquentées ; un intérêt commun les réunit avec les prêtres du Paganisme, dont les tempies étoient de jour en jour plus deserts ; ils écrivirent d'abord contre la personne de Jesus-Christ, sa vie, ses mœurs, sa doctrine, & ses miracles ; mais dans cette ligue générale, chacun se servit des principes qui lui étoient propres : l'un accordoit ce que l'autre nioit ; & les Chrétiens avoient beau jeu pour mettre les philosophes en contradiction les uns avec les autres, & les diviser ; ce qui ne manqua pas d'arriver ; les objets purement philosophiques furent alors entièrement abandonnés ; tous les esprits se jetterent du côté des matieres théologiques ; une guerre intestine s'alluma dans le sein de la Philosophie ; le Christianisme ne fut pas plus tranquille au-dedans de lui-même ; une fureur d'appliquer les notions de la Phi-

lophilie à des dogmes mystérieux, qui n'en permettoient point l'usage, fureur conçue dans les disputes des écoles, fit éclore une foule d'hérésies qui déchirèrent l'Eglise. Cependant le sang des martyrs continuoît de fructifier; la religion chrétienne de se répandre malgré les obstacles; & la Philosophie, de perdre sans cesse de son crédit. Quel parti prirent alors les Philosophes? celui d'introduire le Sincréisme dans la Théologie payenne, & de parodier une religion qu'ils ne pouvoient étouffer. Les Chrétiens ne reconnoissoient qu'un Dieu; les Sincréistes, qui s'appellerent alors *Eclésiastiques*, n'admirent qu'un premier principe. Le Dieu des Chrétiens étoit en trois personnes: le Pere, le Fils, & le S. Esprit. Les *Eclésiastiques* eurent aussi leur Trinité: le premier principe, l'entendement divin, & l'ame du monde intelligible. Le monde étoit éternel, si l'on en croyoit Aristote; Platon le disoit engendré; Dieu l'avoit créé, selon les Chrétiens. Les *Eclésiastiques* en firent une émanation du premier principe; idée qui concilioit les trois systèmes, & qui ne les empêchoit pas de prétendre comme auparavant, que rien ne se fait de rien. Le Christianisme avoit des anges, des archanges, des démons, des saints, des ames, des corps, &c. Les *Eclésiastiques*, d'émanations en émanations, tirèrent du premier principe autant d'êtres correspondans à ceux-là: des dieux, des démons, des héros, des ames, & des corps; ce qu'ils renfermerent dans ce vers admirable:

ἐνθεν ἄδην τρώσκει γενεαὶς πολυπλόκις ὕλη;

De-là s'élance une abondance infinie d'êtres de toute espèce. Les Chrétiens admettoient la distinction du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame, un autre monde, des peines & des récompenses à venir. Les *Eclésiastiques* se conformerent à leur doctrine dans tous ces points. L'Epicurisme fut pros crit d'un commun accord; & les *Eclésiastiques* conserverent de Platon, le monde intelligible, le monde sensible, & la grande révolution des ames à-travers différens corps, selon le bon ou le mauvais usage qu'elles avoient fait de leurs facultés dans celui qu'elles quitoient. Le monde sensible n'étoit, selon eux, qu'une toile peinte qui nous séparoit du monde intelligible; à la mort, la toile tomboit, l'ame faisoit un pas sur son orbe, & elle se trouvoit à un point plus voisin ou plus éloigné du premier principe, dans le sein duquel elle rentroit à la fin, lorsqu'elle s'en étoit rendue digne par les purifications théurgiques & rationnelles. Il s'en faut bien que les idéalistes de nos jours aient poussé leur extravagance aussi loin que les *Eclésiastiques* du troisieme & du quatrieme siècles: ceux-ci en étoient venus à admettre exactement l'existence de tout ce qui n'est pas, & à nier l'existence de tout ce qui est. Qu'on en juge sur ces derniers mots de l'entretien d'Eusebe avec Julien: ὡς ταῦτα εἶναι τὰ ὄντως ὄντα, αἰδὲ τὴν αἰδησιὴν ἀπατῶσαι μαγαλῆναι καὶ γοητεύουσαι, θαυματοποιῶν ἔργα: Il n'y a de réel que ce qui existe par soi-même (ou les idées); tout ce qui frappe les sens n'est que fausse apparence, & l'œuvre du prestige, du miracle, & de l'imposture. Les Chrétiens avoient différens cultes. Les *Eclésiastiques* imaginèrent les deux théurgies; ils supposèrent des miracles; ils eurent des extases; ils conférèrent l'enthousiasme, comme les Chrétiens conféroient le S. Esprit; ils crurent aux visions, aux apparitions, aux exorcismes, aux révélations, comme les Chrétiens y croyoient; ils pratiquerent des cérémonies extérieures, comme il y en avoit dans l'église; ils allierent la prêtrise avec la philosophie; ils adresserent des prières aux dieux; ils les invoquerent; ils leur offrirent des sacrifices; ils s'abandonnerent à toutes sortes de pratiques, qui ne furent d'abord que fantasmiques & extravagantes, mais qui ne tarderent

pas à devenir criminelles. Quand la superstition cherchoit les ténèbres, & se retire dans des lieux souterrains pour y verser le sang des animaux, elle n'est pas éloignée d'en répandre de plus précieux; quand on a cru lire l'avenir dans les entrailles d'une brebis, on se persuade bien-tôt qu'il est gravé en caracteres beaucoup plus clairs, dans le cœur d'un homme. C'est ce qui arriva aux Théurgistes pratiques; leur esprit s'égara, leur ame devint féroce, & leurs mains sanguinaires. Ces excès produisirent deux effets opposés. Quelques chrétiens séduits par la ressemblance qu'il y avoit entre leur religion & la philosophie moderne, trompés par les mensonges que les *Eclésiastiques* débitaient sur l'efficacité & les prodiges de leurs rites, mais entraînés sur-tout à ce genre de superstition par un tempérament pusillanime, curieux, inquiet, ardent, sanguin, triste, & mélancholique, regarderent les docteurs de l'Eglise comme des ignorans en comparaison de ceux-ci, & se précipiterent dans leurs écoles; quelques *ecclésiastiques* au contraire qui avoient le jugement sain, à qui toute la théurgie pratique ne parut qu'un mélange d'absurdités & de crimes, qui ne virent rien dans la théurgie rationnelle qui ne fût prescrit d'une manière beaucoup plus claire, plus raisonnable, & plus précise, dans la morale chrétienne, & qui, venant à comparer le reste de l'*Ecclésiastisme* spéculatif avec les dogmes de notre religion, ne pensèrent pas plus favorablement des émanations que des théurgies, renoncèrent à cette philosophie, & se firent baptiser: les uns se convertirent, les autres apostasièrent, & les assemblées des Chrétiens & les écoles du Paganisme se remplirent de transfuges. La philosophie des *Eclésiastiques* y gagna moins que la théologie des Chrétiens n'y perdit: celle-ci se mêla d'idées sophistiques, que ne proscrivit pas sans peine l'autorité qui veille sans cesse dans l'Eglise à ce que la pureté de la doctrine s'y conserve inaltérable. Lorsque les empereurs eurent embrassé le Christianisme, & que la profession publique de la religion payenne fut défendue, & les écoles de la philosophie *ecclésiastique* fermées; la crainte de la persécution fut une raison de plus pour les philosophes de rapprocher encore davantage leur doctrine de celle des Chrétiens; ils n'épargnerent rien pour donner le change sur leurs sentimens & aux PP. de l'Eglise & aux maîtres de l'état. Ils insinuerent d'abord que les apôtres avoient altéré les principes de leur chef; que malgré cette altération, ils différoient moins par les choses, que par la manière de les énoncer: *Christum nescio quid aliud scripserit, quam Christiani docebant, nihilque sensisset contra deos suos, sed eos potius magico ritu coluisse*; que Jesus-Christ étoit certainement un grand philosophe, & qu'il n'étoit pas impossible qu'initié à tous les mystères de la théurgie, il n'eût opéré les prodiges qu'on en racontoit, puisque ce don extraordinaire n'avoit pas été refusé à la plupart des *ecclésiastiques* du premier ordre. Porphyre disoit: *Sunt spiritus terreni minimi, loco quodam malorum demonum subiecti potestati*; ab his sapientes Hebræorum quorum unus etiam iste Jesus fuit, &c. Ils attribuoient cet oracle à Apollon, interrogé sur Jesus-Christ: *Θνητὸς ἐν κατὰ σάρκα σοφὸς τεταράδεν ἐργοῖς*: *Mortalis erat, secundum carnem philosophus ille miraculosis operibus clarus*. Alexandre Sévere mettoit au nombre des personnages les plus respectables par leur sainteté, *inter animas sanctiores*, Abraham, Orphée, Apollonius, & Jesus-Christ. D'autres ne cessoient de crier: *Discipulos ejus de illo fuisse revera mentitos, dicendo illum Deum, per quem facta sunt omnia, cum nihil aliud quam homo fuerit, quamvis excellentissimæ sapientiæ*. Ils ajoûtoient: *Ipse vero pius, & in cælum sicut pii, concessit*; *ita hunc quidem non blasphemabis*; *miserereberis autem hominum dementiam*. Porphyre se trompa;

ce qui fait grande pitié à un philosophe, c'est un éclectique tel que Porphyre, qui en est réduit à ces extrémités. Cependant les éclectiques réussirent par ces voies obliques à en imposer aux Chrétiens, & à obtenir du gouvernement un peu plus de liberté; l'Eglise même ne balança pas à élever à la dignité de l'épiscopat Synesius, qui reconnoissoit ouvertement la célèbre Hypatia pour sa maîtresse en philosophie; en un mot il y eut un tems où les Eclectiques étoient presque parvenus à se faire passer pour Chrétiens, & où les Chrétiens n'étoient pas éloignés de s'avouer Eclectiques. C'étoit alors que S. Augustin disoit des Philosophes : *Si hanc vitam illi Philosophi rursus agere potuissent, viderent profecto cujus autoritate facilius consuleretur hominibus, & paucis mutatis verbis, Christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt.* L'illusion dura d'autant plus long-tems, que les Eclectiques, pressés par les Chrétiens, & s'enveloppant dans les distinctions d'une métaphysique très-subtile à laquelle ils étoient rompus, rien n'étoit plus difficile que de les faire entrer entièrement dans l'Eglise, ou que de les en tenir évidemment séparés; ils avoient tellement quintessencié la théologie payenne, que prosternés aux piés des idoles, on ne pouvoit les convaincre d'idolatrie; il n'y avoit rien à quoi ils ne fissent face avec leurs émanations. Etoient-ils matérialistes? ne l'étoient-ils pas? C'est ce qui n'est pas même aujourd'hui trop facile à décider. Y a-t-il quelque chose de plus voisin de la monade de Leibnitz, que les petites spheres intelligentes, qu'ils appelloient *yunges* : *νοούμεναι ἰν γυνες πατρόθεν νοέσαι καὶ αἰσῆαι*; *βουλαῖς ἀφθέρητοις κινούμεναι ὥστε νοῆσαι* : *Intellecta yunges à patre, intelligunt & ipsæ, consiliis ineffabilibus motæ, ut intelligent.* Voilà le symbole des élémens des êtres, selon les Eclectiques; voilà ce dont tout est composé, & le monde intelligible, & le monde sensible, & les esprits créés, & les corps. La définition qu'ils donnent de la mort, a tant de liaison avec le système de l'harmonie préétablie de Leibnitz, que M. Brucker n'a pu se dispenser d'en convenir. Plotin dit : *L'homme meurt, ou l'ame se sépare du corps, quand il n'y a plus de force dans l'ame qui l'attache au corps*; & cet instant arrive, *perditâ harmoniâ quam olim habens, habebat & anima.* Et M. Brucker ajoute : *en vero harmoniam præstabilitam inter animam & corpus jam Plotino ex parte notam.*

On fera d'autant moins surpris de ces ressemblances, qu'on connoîtra mieux la marche desordonnée & les écarts du Génie poétique, de l'Enthousiasme, de la Métaphysique, & de l'Esprit systématique. Qu'est-ce que le talent de la fiction dans un poète, sinon l'art de trouver des causes imaginaires à des effets réels & donnés, ou des effets imaginaires à des causes réelles & données? Quel est l'effet de l'enthousiasme dans l'homme qui en est transporté, si ce n'est de lui faire appercevoir entre des êtres éloignés des rapports que personne n'y a jamais vus ni supposés? Où ne peut point arriver un métaphysicien qui, s'abandonnant entièrement à la méditation, s'occupe profondément de Dieu, de la nature, de l'espace, & du tems? à quel résultat ne sera point conduit un philosophe qui poursuit l'explication d'un phénomène de la nature à-travers un long enchaînement de conjectures? qui est-ce qui connoît toute l'immensité du terrain que ces différens esprits ont battu, la multitude infinie de suppositions singulières qu'ils ont faites, la foule d'idées qui se sont présentées à leur entendement, qu'ils ont comparées, & qu'ils se sont efforcés de lier. J'ai entendu raconter plusieurs fois à un de nos premiers philosophes, que s'étant occupé pendant long-tems d'un phénomène de la nature, il avoit été conduit par une très-longue suite de conjectures, à une explication sys-

tématique de ce phénomène, si extravagante & si compliquée, qu'il étoit demeuré convaincu qu'aucune tête humaine n'avoit jamais rien imaginé de semblable. Il lui arriva cependant de retrouver dans Aristote précisément le même résultat d'idées & de réflexions, le même système de déraison. Si ces rencontres des Modernes avec les Anciens, des Poètes tant anciens que modernes, avec les Philosophes, & des Poètes & des Philosophes entre eux, sont déjà si fréquentes, combien les exemples n'en feroient-ils pas encore plus communs, si nous n'avions perdu aucune des productions de l'antiquité, ou s'il y avoit en quelque endroit du monde un livre magique qu'on pût toujours consulter, & où toutes les pensées des hommes allaient se graver au moment où elles existent dans l'entendement? La ressemblance des idées des Eclectiques avec celles de Leibnitz, n'est donc pas un phénomène qu'il faille admettre sans précaution, ni rejeter sans examen; & la seule conséquence équitable qu'on en puisse tirer, dans la supposition que cette ressemblance soit réelle, c'est que les hommes d'un siècle ne diffèrent guère des hommes d'un autre siècle, que les mêmes circonstances amènent presque nécessairement les mêmes découvertes, & que ceux qui nous ont précédé avoient vu beaucoup plus de choses, que nous n'avons généralement de disposition à le croire.

Après ce tableau général de l'*Eclectisme*, nous allons donner un abrégé historique de la vie & des mœurs des principaux philosophes de cette secte; d'où nous passerons à l'exposition des points fondamentaux de leur système.

Histoire de l'Eclectisme.

La philosophie éclectique fut sans chef & sans nom (*ἀκεφαλος καὶ ἀνόνομος*) jusqu'à Potamon d'Alexandrie. L'histoire de ce Potamon est fort brouillée: on est très-incertain sur le tems où il parut; on ne fait rien de sa vie; on fait très-peu de chose de sa philosophie. Trois auteurs en ont parlé, Diogene Laerce, Suidas, & Porphyre. Ce dernier dit, à l'occasion de Plotin : *Samaison étoit pleine de jeunes garçons & de jeunes filles. C'étoient les enfans des citoyens les plus considérés par leur naissance & par leur fortune. Telle étoit la confiance qu'ils avoient dans les lumières & la vertu de ce philosophe, qu'ils croyoient tous n'avoir rien de mieux à faire en mourant, que de lui recommander ce qu'ils laissoient au monde de plus cher; de ce nombre étoit Potamon, qu'il se plaisoit à entendre sur une philosophie dont il jettoit les fondemens, ou sur une philosophie qui consiste à fondre plusieurs systèmes en un.* (*διὸ καὶ ἐπελήρωτο αὐτῷ ἡ οἰκία, παίδων καὶ παρθένων. ἐν τέτοις καὶ ἦν ὁ Ποτάμων, ὃς, τῆς παιδείας οὐρονίζων πολλὰν εἰς ἐν καὶ μεταποιεῖντος ἠκούσατο*); c'est un logogriphe que ce passage de Porphyre : *de ce nombre* (*ἐν τέτοις*) étoit Potamon. On ne fait si cela se rapporte aux peres ou aux enfans. Si c'est des peres qu'il faut entendre cet endroit, Potamon étoit contemporain de Plotin. Si c'est des enfans, il étoit postérieur à ce philosophe. Le reste du passage ne présente pas moins de difficultés : les uns lisent *πολλὰν εἰς ἐν καὶ*, qui ne présente presque aucun sens; d'autres, *πολλὰν εἰς μὲν οὐ πολλὰ εἰς ἐν*, que nous avons rendus par, *qu'il se plaisoit à entendre sur une philosophie dont il jettoit les fondemens, ou qui consiste à fondre plusieurs systèmes en un.* Suidas dit de son Potamon, *qu'il vécut avant & sous le règne d'Auguste* (*πρὸ καὶ μετὰ Ἀυγούστου*). En ce cas, ou cet auteur s'est trompé dans cette occasion, comme il lui est arrivé dans beaucoup d'autres; ou le Potamon dont il parle, n'est pas le fondateur de la secte éclectique; car Diogene Laerce dit de celui-ci, *qu'il avoit tiré de chaque philosophie ce qui lui convenoit; qu'il en avoit formé sa philosophie, & que cet éclectisme étoit tout nouveau* (*ἑτιδὲ πρὸ ὀλίγου καὶ ἐκλεκτικῆς αἵρε-*

οὐκ εἰσὶν ἄλλοι ὑπὸ ποταμόνους τῷ Ἀλεξανδρείῳ, ἐκλεξαμένοι τὰ ἀρεσάτα ἐξ ἑκάστης τῶν αἰρέσεων). Voilà le passage auquel il faut s'en tenir ; il l'emporte par la clarté sur celui de Porphyre, & par l'autorité sur celui de Suidas. D'où il s'ensuit que Potamon naquit sous Alexandre Severe, & que sa philosophie se répandit sous la fin du second siècle & le commencement du troisième. En effet si l'*éclectisme* étoit antérieur à ces tems, comment seroit-il arrivé à Galien, à Sextus Empiricus, à Plutarque sur-tout, qui a fait mention des sectes les plus obscures, de ne rien dire de celle-ci ?

Potamon pouvoit avoir autant de sens qu'il en falloit pour jeter les premiers fondemens de l'*Eclectisme* ; mais il lui manquoit, & l'impartialité nécessaire pour faire un bon choix parmi les principes des autres philosophes, & des qualités personnelles, telles que l'enthousiasme, l'éloquence, l'esprit, & même un extérieur intéressant, sans lesquelles on réussit difficilement à s'attacher un grand nombre d'auditeurs. Il avoit d'ailleurs pour le Platonisme, une prédilection incompatible avec son système ; il se renfermoit entièrement dans les matières purement philosophiques ; & grâces aux querelles des Chrétiens & des Payens, qui étoient alors plus violentes qu'elles ne l'ont jamais été, les seules matières de religion étoient à la mode. Telles furent les causes principales de l'obscurité dans laquelle la philosophie de Potamon tomba, & du peu de progrès qu'elle fit.

Potamon soutenoit, en *Metaphysique*, que nous avons dans nos facultés intellectuelles, un moyen sûr de connoître la vérité ; & que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; en *Physique*, qu'il y a deux principes de la production générale des êtres ; l'un passif, ou la matière ; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguoit dans les corps naturels, le lieu & les qualités ; & il demandoit d'une substance, quelle qu'elle fût, quelle en étoit la cause, quels en étoient les éléments, quelle étoit sa constitution & sa forme, & en quel endroit elle avoit été produite. Il réduisoit toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il étoit possible ; ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage des biens & des plaisirs.

Ammonius Saccas disciple & successeur de Potamon, étoit d'Alexandrie. Il professa la philosophie éclectique sous le règne de l'empereur Commode. Son éducation fut chrétienne ; mais un goût décidé pour la philosophie régnante, ne tarda pas à l'entraîner dans les écoles du paganisme. A peine eut-il reçu les premières leçons d'*Eclectisme*, qu'il sentit qu'une religion telle que la sienne, étoit incompatible avec ce système. En effet, le Christianisme ne souffre aucune exception. Rejeter un de ses dogmes, c'est n'en admettre aucun. Ammonius apostasia, & revint à la religion autorisée par les lois, ce qu'ils appelloient τὴν κατὰ νόμους πολιτείαν, c'est-à-dire qu'à parler exactement il n'en avoit point ; car celui à qui l'on demande quelle est sa religion, & qui répond, la religion du prince, se montre plus courtisan que religieux. Ammonius l'éclectique n'écrivit point, ce qui le distingue de l'Ammonius d'Eusebe. Il imposa à ses disciples un profond silence sur la nature & l'objet de ses leçons. Il craignoit que les disputes, qui ne manquoient pas de s'élever entre ses disciples & les autres philosophes, n'augmentassent le mépris de la Philosophie & le scandale des petits esprits ; ce qui est très-conforme à ce que nous lisons de lui dans Hierocles : Cum hæcenus magna inter platonicos & aristotelicos, cæterosque philosophos exstiterent contentiones, quorum insania ed usque erat provecta, ut scripta quoque præceptorum suorum depravarent, quo magis viros hos inter se pugnantem sisterent, astu quodam raptus ad philosophiam Ammonius, vir θεοδιδάκτος, rejectis, quæ philosophiæ contentui erant & opprobrio, opinionum dissentionibus,

perpurgatisque & resectis, quæ utrinque excreverant nugis, in præcipuis quibusque & maxime necessariis dogmatibus concordem esse Platonis & Aristotelis philosophiam demonstravit, sicque philosophiam à contentionibus liberam suis discipulis tradidit. Ammonius dit donc à ses disciples : « Commençons par nous séparer de » ces auditeurs oisifs, dont nous n'avons aucun » cours à attendre dans la recherche de la vérité ; ils » se sont amusés assez long tems aux dépens d'Aristote & de Platon ; méditons dans le silence ces » precepteurs du genre humain. Attachons-nous » particulièrement à ce qui peut étendre l'esprit, purifier » l'âme, élever l'homme au-dessus de sa condition, » & l'approcher des immortels. Que ces sources fécondes de doctrine, ne nous fassent ni mépriser ni » négliger celles où nous espérons de puiser encore une seule goutte d'instruction solide. Tout ce » que les hommes ont produit de bon, nous appartient. Si la secte intolérante qui nous persécute aujourd'hui, peut nous procurer quelques lumières sur Dieu, sur l'origine du monde, sur l'âme, sur sa condition présente, sur son état à venir, sur le bien, sur le mal moral, profitons-en. Aurions-nous la mauvaise honte de rejeter des principes qui tendroient à nous rendre meilleurs, parce qu'ils seroient renfermés dans les livres de nos ennemis ? Mais avant tout, engageons-nous à ne révéler notre philosophie, à ces hommes que le torrent de la superstition nouvelle entraîne, que quand ils seront capables d'en profiter. Que le serment en soit fait à la face du ciel ». Cette philosophie conciliatrice, paisible & secrète, qui s'imposoit un silence rigoureux, & qui étoit toujours disposée à écouter & à s'instruire, plut beaucoup aux hommes sensés. Elle fut aussi favorisée par le gouvernement, qui ne demandoit pas mieux de voir les esprits se porter de ce côté : non qu'il se souciât beaucoup que telle secte prévalût sur telle autre, mais il n'ignoroit pas que tous ceux qui entroient dans l'école d'Ammonius, étoient perdus pour celle de Jésus-Christ. Ammonius eut un grand nombre de disciples. Ils gardèrent, du moins pendant la vie de leur maître, un silence si religieux sur sa doctrine, que nous n'en parlerions que par conjecture. Cependant Ammonius s'étant proposé de donner à l'*Eclectisme* toute la faveur possible, il est certain qu'il eut de l'indulgence pour le goût dominant de son tems, & que ses leçons furent mêlées de théologie & de philosophie. Ce mélange monstrueux produisit dans la suite les plus mauvais effets. L'*Eclectisme* dégénéra, sous les successeurs d'Ammonius, en une théurgie abominable. Ce ne fut plus qu'un rituel extravagant d'exorcismes, d'incantations, d'évocations & d'opérations nocturnes, superstitieuses, souterraines & magiques ; & ses disciples ressemblerent moins à des philosophes qu'à des sorciers.

Denis Longin, ce rhéteur célèbre de qui nous avons un traité du sublime, fut un des philosophes de l'école d'Ammonius. Longin voyagea ; les voyages étoient beaucoup selon l'esprit de la secte éclectique. Il conféra avec les orateurs, les philosophes, les grammairiens, & tous ceux, qui, de son tems, avoient quelque réputation dans les lettres. Il eût passé pour un grand philosophe, s'il n'eût pas été le premier philologue du monde : mais il excella tellement dans les lettres, qu'on ne parla point de lui comme philosophe. Eunapius nous le donne encore comme un homme profondément versé dans l'histoire. Il l'appelle βιβλιοθήκην τινὰ ἐμψύχον, bibliothèque vivante, éloge qu'on a donné depuis à tant d'autres. Il eut pour disciples Porphyre & Zénobie reine d'Orient. L'honneur d'enseigner la philosophie & les lettres à une reine, lui coûta la vie. Zénobie, seule maîtresse du trône des Palmyréniens, après le meurtre d'Edenathe son mari, envahit l'Egypte & quel-

quies provinces de l'empire. Aurélien marcha contre elle, la vainquit, & la fit prisonnière. Longin soupçonné d'avoir mal conseillé Zénobie, fut condamné à mort par l'empereur. Il apprit l'ordre de son supplice avec fermeté, & il employa l'art dans lequel il excelloit, à relever le courage de ses complices, & à les détacher de la vie. Il avoit beaucoup écrit; les fragmens qui nous restent de son traité du sublime, fussent pour nous montrer quelle étoit la trempe de son esprit.

Herennius & Origene sont les deux éclectiques de l'école d'Ammonius, que l'histoire de la secte nous offre immédiatement après Longin. Nous ne savons d'Herennius qu'une chose, c'est qu'il viola le premier le secret qu'il avoit juré à Ammonius, & qu'il entraîna par son exemple Origene & Plotin à divulguer la philosophie éclectique. Cet Origene n'est point celui des Chrétiens. L'éclectique mourut âgé de soixante-dix ans, peu de tems avant la fin du règne des empereurs Gallus & Volusien.

Voici un des plus célèbres défenseurs de l'école Ammonienne, c'est Plotin; Porphyre son condisciple & son ami nous a laissé sa vie. Mais quel fond peut-on faire sur le récit d'un homme qui s'étoit proposé de mettre Plotin en parallèle avec Jésus-Christ; & qui étoit assez peu philosophe pour s'imaginer qu'il les placeroit de niveau dans la mémoire des hommes, en attribuant des miracles à Plotin? Si l'on rendoit justice à Porphyre sur cette misérable supercherie, loin d'ajouter foi aux miracles de Plotin, on regarderoit son historien, malgré toute la violence avec laquelle on fait qu'il s'est déchaîné contre la religion chrétienne, comme peu convaincu de la fausseté des miracles de Jésus-Christ. Plotin naquit dans l'une des deux Lycopolis d'Egypte, la treizième année du règne d'Alexandre Severe, & se livra à l'étude de la philosophie à l'âge de vingt-huit ans. Il suivit les maîtres les plus célèbres d'Alexandrie; mais il sortit chagrin de leurs écoles. C'étoit un homme mélancolique & superstitieux; & comme les philosophes qu'il avoit écoutés, faisoient assez peu de cas des mystères de son pays, il les regarda comme des gens qui promettoient la sagesse sans la posséder. Le dégoût de leurs principes, le conduisit dans l'école d'Ammonius. A peine eut-il entendu celui-ci diffuser du grand principe & de ses émanations, qu'il s'écria: voilà l'homme que je cherchois. Il étudia sous Ammonius pendant onze ans. Il ne se détermina à quitter son école, que pour parcourir l'Inde & la Perse, & s'instruire plus à fond des rêveries mystiques & des opérations théurgiques des Mages & des Gymnosophistes; car il prenoit ces choses pour la seule véritable science. Une circonstance qu'il regarda comme favorable à son dessein, ce fut le départ de l'empereur Gordien pour son expédition contre les Parthes: mais Gordien fut tué dans la Mésopotamie, & notre philosophe risqua plusieurs fois de perdre la vie avant que d'avoir regagné Antioche. Il passa d'Antioche à Rome; il avoit alors quarante ans; il se trouvoit sur un grand théâtre; rien ne l'empêchoit de s'y montrer, que le serment qu'il avoit fait à Ammonius; l'indiscrétion d'Herennius leva cet obstacle; Plotin se croyant dégagé de son serment par le parjure d'Herennius, professa publiquement l'Eclectisme pendant dix ans, mais seulement de vive voix, sans rien dicter. On l'interrogeoit, & il répondoit. Cette manière de philosopher devenant de jour en jour plus bruyante, par les disputes qu'elle excitoit entre ses disciples, & plus fatigante pour lui par la nécessité où il se trouvoit à chaque instant de répondre aux mêmes questions, il prit le parti d'écrire. Il commença la première année de Galien; & la dixième il avoit composé vingt & un ouvrages sur différens sujets. On ne se les

Tome V.

procuroit pas facilement: pour conserver encore quelques vestiges de la discipline philosophique d'Ammonius, on ne les communiquoit qu'à des élèves bien éprouvés, qu'aux éclectiques d'un jugement sain & d'un âge avancé. C'étoit, comme on le verra dans la suite, tout ce que la Métaphysique peut avoir de plus entortillé & de plus obscur, la Dialectique de plus subtil & de plus ardu, un peu de morale, & beaucoup de fanatisme & de théurgie. Mais s'il y avoit peu de danger à lire Plotin, il y en avoit beaucoup à l'entendre. La présence d'un auditoire nombreux élevoit son esprit; sa bile s'enflammoit; il voyoit en grand; on se laissoit insensiblement entraîner & séduire par la force des idées & des images qu'il déployoit en abondance; on partageoit son enthousiasme; & comme l'on jugeoit de la vérité & de la beauté de ce qu'on venoit d'entendre, par la violence de l'émotion qu'on en avoit éprouvée, on s'en retournoit convaincu que Plotin étoit le premier homme du monde; & en effet c'étoit une tête de la trempe de celle de nos Cardans, de nos Kircher, de nos Malbranches, de ces hommes moins utiles que rares: *Quorum ingenium miro ardore inflammatum, & nescio quâ ambitione ductum, se se judicii habentis coerceri ægre fert & indignatur; qui objectorum magnitudine capti & abrepti sibi sæpe ipsi non sunt præsentis; ex horum numero qui non quid dicant sentiantve perpendunt, sed cogitationum vividissimarum fertillissimarumque fluctibus obvoluti, amplectuntur; quidquid æstuanti imaginationi occurrat altum, singulare & ab aliis diversum, fundamento fulciatur aliquo vel nullo; dummodo mentibus aliorum attonitis offeratur aliquid portentosum & enorme.* Voilà ce que Plotin possédoit dans un degré surprenant; sa figure d'ailleurs étoit imposante & noble. Tous les mouvemens de son ame venoient se peindre sur son visage; & lorsqu'il parloit, il s'échappoit de son regard, de son geste, de son action & de toute sa personne, une persuasion dont il étoit difficile de se défendre, sur-tout quand on apportoit de son côté quelque disposition naturelle à l'enthousiasme. C'est ce qui arriva à un certain Rogatien; les discours de Plotin lui échauffèrent tellement la tête, qu'il abandonna le soin de ses affaires, chassa ses domestiques, méprisa des dignités auxquelles il étoit désigné, & tomba dans une misère affreuse, mais au milieu de laquelle il eut le bonheur de conserver sa frénésie.

Avec des qualités telles que celles que l'histoire accorde à Plotin, on ne manque pas de disciples; aussi en eut-il beaucoup, parmi lesquels on nomme quelques femmes. Ses vertus lui méritèrent la considération des citoyens les plus distingués; ils lui confierent en mourant la fortune & l'éducation de leurs enfans. Pendant les vingt-six ans qu'il vécut à Rome, il fut l'arbitre d'un grand nombre de différends, qu'il termina avec tant d'équité, que ceux-mêmes qu'il avoit condamnés devinrent ses amis. Il fut honoré des grands. L'empereur Galien & sa femme Salonine en firent un cas particulier. Il ne leur demanda jamais qu'une grâce, qu'il n'obtint pas; c'étoit la souveraineté d'une petite ville de la Campanie, qui avoit été ruinée, & du petit territoire qui en dépendoit. La ville devoit s'appeller *Platonopolis* ou la ville de Platon. Plotin s'engageoit à s'y renfermer avec ses amis, & à y réaliser la république de ce philosophe: mais il arriva alors ce qui arriveroit encore aujourd'hui; les courtisans tournèrent ce projet en ridicule, traduisirent Plotin comme une espèce de fou, en dégoûtèrent l'empereur, & empêchèrent qu'une expérience très-intéressante ne fût tentée.

Ce philosophe vivoit durement, ainsi qu'il convenoit à un homme qui regardoit ce monde comme le lieu de son exil, & son corps comme la prison de son ame; il professoit la philosophie sans relâche; il abu-

M m ij

soit trop de sa fanté pour se bien porter, & il en faisoit trop peu de cas pour appeler le medecin quand il étoit indisposé; il fut attaqué d'une esquinancie, dont il mourut à l'âge de 66 ans, la seconde année du regne de l'empereur Claude. Il disoit en mourant : *equidem jam enitor quod in nobis divinum est, ad divinum ipsum quod viget in universo, adjungere* : « je » m'efforce de rendre à l'ame du monde, la particule » divine que j'en tiens séparée ». Il admettoit la météphysique, comme une maniere de se purifier; mais il mourut convaincu que son ame étoit devenue si pure par l'étude continuelle de la Philosophie, qu'elle alloit rentrer dans le sein de Dieu, sans passer par aucune épreuve nouvelle. Sa philosophie fut généralement adoptée, & l'école d'Alexandrie le regarda comme son chef, quoiqu'il eût eu pour prédécesseurs Ammonius & Potamon.

Amelius successeur de Plotin avoit passé ses premières années sous l'institution du stoicien Lifimaque. Il s'attacha ensuite à Plotin. Il travailla pendant vingt-quatre ans à débrouiller le cahos des idées moitié philosophiques, moitié théurgiques, de ce vertueux & singulier fanatique. Il écrivit beaucoup; & quand ses ouvrages n'auroient servi qu'à reconcilier Porphyre avec l'*Eclectisme* de Plotin, ils n'auroient pas été inutiles au progrès de la secte.

Porphyre, cet ennemi si fameux du nom chrétien, naquit à Tyr la douzième année du regne d'Alexandre Severe; 233 ans après la naissance de J. C. il apostasia pour quelques coups de bâton que des chrétiens lui donnerent mal-à-propos. Il étudia à Athenes sous Longin, qui l'appella *Porphyre*; Malchus, son nom de famille, paroïsoit trop dur à l'oreille du rhéteur. Malchus ou Porphyre avoit alors dix-huit ans; il étoit déjà très-versé dans la Philosophie & dans les Lettres. À l'âge de vingt ans il vint à Rome étudier la Philosophie sous Plotin. Une extrême sobriété, de longues veilles, des disputes continuelles lui brûlerent le sang, & tournerent son esprit à l'enthousiasme & à la mélancholie. J'observerai ici en passant, qu'il est impossible en Poésie, en Peinture, en Eloquence, en Musique, de rien produire de sublime sans enthousiasme. L'enthousiasme est un mouvement violent de l'ame, par lequel nous sommes transportés au milieu des objets que nous avons à représenter; alors nous voyons une scene entiere se passer dans notre imagination, comme si elle étoit hors de nous : elle y est en effet, car tant que dure cette illusion, tous les êtres présens sont anéantis, & nos idées sont réalisées à leur place : ce ne sont que nos idées que nous appercevons, cependant nos mains touchent des corps, nos yeux voyent des êtres animés, nos oreilles entendent des voix. Si cet état n'est pas de la folie, il en est bien voisin. Voilà la raison pour laquelle il faut un très-grand sens pour balancer l'enthousiasme. L'enthousiasme n'entraîne que quand les esprits ont été préparés & soumis par la force de la raison; c'est un principe que les Poètes ne doivent jamais perdre de vue dans leurs fictions, & que les hommes éloquens ont toujours observé dans leurs mouvemens oratoires. Si l'enthousiasme prédomine dans un ouvrage, il répand dans toutes ses parties je ne sai quoi de gigantesque, d'incroyable & d'énorme. Si c'est la disposition habituelle de l'ame, & la pente acquise ou naturelle du caractère, on tient des discours alternativement insensés & sublimes; on se porte à des actions d'un héroïsme bizarre, qui marquent en même tems la grandeur, la force, & le desordre de l'ame. L'enthousiasme prend mille formes diverses : l'un voit les cieus ouverts sur sa tête, l'autre les enfers s'ouvrir sous ses piés : celui-ci se croit au milieu des esprits célestes, il entend leurs divins concerts, il en est transporté; celui-là s'adresse aux furies, il voit leurs torches allumées,

il est frappé de leurs cris; elles le poursuivent; il fuit effrayé devant elles. Porphyre n'étoit pas éloigné de cet état enchanteur ou terrible, lorsque Plotin, qui le suivoit à la piste, l'atteignit; il étoit assis à la pointe du promontoire de Lilybée; il versoit des larmes; il tiroit de profonds soupirs de sa poitrine; il avoit les yeux fixement attachés sur les eaux; il repouffoit les alimens qu'on lui présentait; il craignoit l'approche d'un homme; il vouloit mourir. Il étoit dans un accès d'enthousiasme, qui grossissoit à son imagination les miseres de la nature humaine, & qui lui représentoit la mort comme le plus grand bonheur d'un être qui pense, qui sent, qui a le malheur de vivre. Voici un autre enthousiaste; c'est Plotin, qui fortement frappé du péril où il apperçoit son disciple & son ami, éprouve sur le champ un autre accès d'enthousiasme qui sauve Porphyre de la fureur tranquille & sourde dont il est possédé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que celui-ci se prend pour un homme tenté : écoutez-le; *studium nunc istud, ô Porphyri, tuum, non sanæ mentis est, sed animi atrâ bile furentis*. Un troisième qui eût été témoin, de sang froid, de l'action outrée & du ton emphatique de Plotin, n'auroit-il pas été tenté de lui rendre à lui-même son apostrophe, & de lui dire en imitant son action & son emphase : *studium nunc istud, ô Plotine, tuum, honestæ revera mentis est, sed animi splendida bile furentis*. Au reste, si un accès d'enthousiasme peut être réprimé, c'est par un autre accès d'enthousiasme. La véritable éloquence seroit en pareil cas foible, froide, & resteroit sans effet : il faut un choc plus violent, & la secousse d'un instrument plus analogue. Porphyre follement persuadé que le Christianisme rend les hommes méchans & misérables (méchans, disoit-il, en multipliant les devoirs à l'infini & en pervertissant l'ordre des devoirs; misérables, en remplissant les ames de remords & de terreurs) écrivit quinze livres pour les détromper. Je crains bien que Théodose ne leur ait fait trop d'honneur par l'édit qui les supprima; & j'oserois presque assurer, sur les fragmens qui nous en restent dans les Peres qui l'ont refuté, qu'il y avoit beaucoup plus d'éloquence & d'enthousiasme que de bon sens & de philosophie. Il m'a semblé que l'enthousiasme étoit une maladie épidémique particuliere à ces tems, qui n'avoit pas entièrement épargné les hommes les plus respectables par leurs talens, leurs connoissances, leur état, & leurs mœurs. L'un croyoit avoir répondu à Porphyre, lorsqu'il lui avoit dit qu'il étoit l'ami intime du diable; un autre prenoit, sans s'en appercevoir, le ton de Porphyre, lorsqu'il l'appelloit impie, blasphémateur, fou, calomniateur, impudent, sycophante. La cause du Christianisme étoit trop bonne, & les Peres avoient trop de raisons pour accumuler tant d'injures. Cet endroit ne sera pas le seul de cet article où nous aurons lieu de remarquer, pour la consolation des ames foibles & la nôtre, que dans les plus grands saints l'homme perce toujours par quelque endroit. Porphyre vécut beaucoup plus long tems qu'on ne pouvoit l'espérer d'un homme de son caractère. Il atteignit l'âge de soixante & douze ans, & ne mourut que l'an 305 de J. C.

Jamblique disciple de Porphyre, fut une des lumieres principales de l'école d'Alexandrie. Le Paganisme menaçoit ruine de toutes parts, lorsque ce philosophe théurgiste parut; il combattit pour ses dieux, & ne combattit pas sans succès. C'est une chose remarquable que l'aversion presque générale des philosophes éclectiques pour le Christianisme, & leur attachement opiniâtre à l'idolatrie. Pouvoit-il donc y avoir un système plus ridicule que celui de la Mythologie? S'il étoit naturel que le sacrifice exigé dans la religion chrétienne, de l'esprit de l'homme par des mystères, de son corps par des jeûnes & des

mortifications, de son cœur par une abnégation entière de soi-même, en éloignant des hommes charnels & des raisonneurs orgueilleux, l'étoit-il qu'un Poramon, un Ammonius, un Longin, un Plotin, un Jamblique, ou fermaient les yeux sur les absurdités de l'histoire de Jupiter, ou ne les apperçussent point ? Jamblique étoit de Chalcis ville de Céléfyrie ; il descendoit de parens illustres : il eut pour instituteur Anatolius, philosophe d'un mérite peu inférieur à Porphyre. Il fut d'un caractère doux, un peu renfermé, ne s'ouvrant guere qu'à ses disciples ; moins éloquent que Porphyre ; & l'éloquence ne devoit pas être comptée pour peu de chose dans des écoles où l'on professoit particulièrement la théurgie, système auquel il étoit impossible de donner quelques couleurs séduisantes, sans le secours du sublime & de l'enthousiasme : cependant il ne manqua pas d'auditeurs, mais il les dut moins à ses connoissances qu'à son affabilité. Il avoit de la gaieté avec ses amis, & il leur en inspiroit : ceux qui avoient une fois goûté le charme de sa société, ne pouvoient plus s'en détacher. L'histoire ne nous a rien raconté de nos Mystiques, que nous ne retrouvions dans celle de Jamblique. Il avoit des extases, son corps s'élevoit dans les airs pendant ses entretiens avec les dieux ; ses vêtemens s'éclaircissent de lumière, il prédisoit l'avenir, il commandoit aux démons, il évoquoit des génies du fond des eaux. Jamblique écrivit beaucoup ; il laissa la vie de Pythagore, une exposition de son système théologique, des exhortations à l'étude de l'*Eclectisme*, un traité des Sciences mathématiques, un commentaire sur les institutions arithmétiques de Nicomaque, une exposition des mystères égyptiens. Parmi ces ouvrages il y en a plusieurs où l'on auroit peine à reconnoître un prétendu faiseur de miracles ; mais qui reconnoîtroit Newton dans un commentaire sur l'Apocalypse ? & qui croiroit que cet homme qui a rassemblé tout Londres dans une église, pour être témoin des résurrections qu'il promet sérieusement d'opérer, est le géometre Fatio ? Jamblique mourut l'an de Jesus-Christ 333, sous le règne de Constantin. La conversion de ce prince à la Religion chrétienne, fut un événement fatal pour la Philosophie ; les temples du Paganisme furent renversés, les portes des écoles éclectiques fermées, les philosophes dispersés : il en coûta même la vie à quelques-uns de ceux qui osèrent braver les conjonctures.

Tel fut le sort de Sopatre disciple de Jamblique ; il étoit d'Apamée ville de Syrie : Eunape en parle comme d'un homme éloquent dans ses écrits & dans ses discours. Il ajoûte que l'étendue de ses connoissances lui avoit acquis parmi les Grecs la réputation du premier philosophe de son tems (τὸν ἐπιστημώτατον τὸν τὴ παρ' ἑλλήνων ἐπὶ παιδεύσει γεγεννημένον.) Voici le fait tel qu'on le lit dans Eunape. Constantinople ou Byzance (car c'est la même ville sous deux noms différens) fournissoit anciennement l'Attique de vivres, & il est incroyable la quantité de grains que cette province de la Grece en tiroit ; mais il arriva dans ces tems que les vaisseaux qui venoient chargés d'Egypte, & que toutes les provisions qu'on tiroit de la Syrie, de la Phénicie, de l'Asie entière, & d'une infinité d'autres contrées nourricières de l'empire, ne purent suffire aux besoins de la multitude innombrable de prisonniers que l'empereur avoit rassemblés dans Byzance, & cela par la vanité puérile de recueillir au théâtre un plus grand nombre d'applaudissemens : & de quelle sorte encore, & de quels gens ? d'une populace pleine de vin, d'hommes à qui l'ivresse ne permettoit ni de parler ni de se tenir debout, de barbares & d'étrangers qui savoient à peine prononcer son nom. Mais telle étoit la situation du port de Constantinople, que couvert par des montagnes, il

n'y avoit qu'un seul vent qui en favorisât l'entrée ; & ce vent ayant cessé de souffler, & suspendu trop long-tems l'arrivée des vivres dans une conjoncture où la ville, qui regorgeoit d'habitans, en avoit un besoin plus pressant, la famine se fit sentir. On se rendit à jeun au théâtre ; & comme il n'y avoit presque point de gens ivres, il y eut peu d'applaudissemens, au grand étonnement de l'empereur, qui n'avoit pas rassemblé tant de bouches pour qu'elles restassent muettes. Les ennemis de Sopatre & des philosophes, attentifs à saisir toutes les occasions de les desservir & de les perdre, crurent en avoir trouvé une très-favorable dans ce contre-tems : *C'est ce Sopatre, dirent-ils au crédule empereur, cet homme que vous avez comblé de tant de bienfaits, & qui est parvenu par sa politique, à s'asseoir sur le trône à côté de vous ; c'est lui qui, par les secrets de sa philosophie malfaisante, tient les vents enchaînés, & s'oppose à votre triomphe & à votre gloire, tandis qu'il vous séduit par les faux éloges qu'il vous prodigue.* L'empereur irrité ordonne la mort de Sopatre, & le malheureux philosophe tombe sur le champ frappé d'un coup de hache. Hélas ! il étoit arrivé à la cour dans le dessein de défendre la cause des philosophes, & d'arrêter, s'il étoit possible, la persécution qu'on exerçoit contre eux. Il avoit présumé quelque succès de la force de son éloquence & de la droiture de ses intentions, & en effet il avoit réussi au-delà de ses espérances : l'empereur l'avoit admis au nombre de ses favoris, & les philosophes commençoient à prendre crédit à la cour, les courtisans à s'en allarmer, & les intolérans à s'en plaindre. Ceux-ci s'étoient apparemment déjà rendus redoutables au prince même, qu'ils avoient entraîné dans leurs sentimens, puisqu'il paroît que Sopatre fut une victime qu'il leur immola malgré lui, afin de calmer les murmures qui commençoient à s'élever. « Pour dissiper les soupçons » qu'on pourroit avoir que celui qui avoit accueilli » favorablement un hiérophante, un théurgiste, ne » fût un néophite équivoque, il se détermina (dit » Suidas) à faire mourir le philosophe Sopatre, » ut fideret se non amplius religioni gentili addictum esse. Ablabius courtisan vil, sans naissance, sans ame, sans vertu, un de ces hommes faits pour capter la faveur des grands par toutes sortes de voies, & pour les déshonorer ensuite par les mauvais conseils qu'ils leur donnent en échange des bienfaits qu'ils en reçoivent, étoit devenu jaloux de Sopatre, & ce fut cette jalousie qui accéléra la perte du philosophe. Pourquoi faut-il que tant de rois commandent toujours, & ne lisent jamais !

Edesius étoit de Cappadoce ; sa famille étoit considérée, mais elle n'étoit pas opulente. Il se livra à l'étude de la philosophie dans Athenes, où on l'avoit envoyé pour y apprendre quelque art lucratif : c'étoit répondre aussi mal qu'il étoit possible aux intentions de ses parens, qui auroient donné pour une piece d'or tous les livres de la république de Platon. Cependant sa sagesse, sa modération, son respect, sa patience, ses discours, parvinrent à réconcilier son pere avec la philosophie ; le bonhomme conçut enfin qu'une science qui rendoit son fils heureux sans les richesses, étoit préférable à des richesses qui n'avoient jamais fait le bonheur de personne sans cette science. La réputation de Jamblique appella Edesius en Syrie ; Jamblique le chérit, l'instruit, & lui conféra le grand don, le don par excellence, le don d'enthousiasme. Les Théurgistes ne pouvoient donner de meilleures preuves du cas infini qu'ils faisoient de la Religion chrétienne, que de s'attacher à la copier en tout. Les Apôtres avoient conféré le saint Esprit, ou cette qualité divine en vertu de laquelle on persuade fortement ce dont on est fortement persuadé : les Eclectiques parodierent ces effets avec

leur enthousiasme. Cependant la persécution que l'empereur exerçoit contre les philosophes, augmentoit de jour en jour ; Edeus épouvanté eut recours aux opérations de la Théurgie, pour en être éclairci sur son sort : les dieux lui promirent ou la plus grande réputation, s'il demeurait dans la société ; ou une sagesse qui l'égaleroit aux dieux, s'il se retiroit d'entre les hommes. Edeus se disposoit à prendre ce dernier parti, lorsque ses disciples s'assembloient en tumulte, l'entourent, le prient, le conjurent, le menacent, & l'empêchent d'aller, par une crainte indigne d'un philosophe, se reléguer dans le fond d'une forêt, & de priver les hommes des exemples de sa vertu & des préceptes de sa philosophie, dans un tems où la superstition, disoient-ils, s'avançoit à grands pas, & entraînoit la multitude des esprits. Edeus établit son école à Pergame : Julien le consulta, l'honora de son estime, & le combla de présens : la promesse des dieux qu'il avoit consultés s'accomplit ; son nom se répandit dans la Grece, on se rendit à Pergame de toutes les contrées voisines. Il avoit un talent particulier pour humilier les esprits fiers & transcendans, & pour encourager les esprits foibles & timides. Les ateliers des artistes étoient les endroits qu'il fréquentoit le plus volontiers au sortir de son école ; ce qui prouve que l'enthousiasme & la théurgie n'avoient point éteint en lui le goût des connoissances utiles. Il professa la philosophie jusque dans l'âge le plus avancé.

Eustathe disciple de Jamblique & d'Edeus, fut un homme éloquent & doux, sur le compte duquel on a débité beaucoup de sottises. J'en dis autant de Sosipatra ; des vieillards la demandent à son pere, & lui prouvent par des miracles qu'il ne peut en conscience la leur refuser : le pere cede sa fille, les vieillards s'en emparent, l'initient à tous les mystères de l'*Eclésiisme* & de la théurgie, lui conferent le don d'enthousiasme & disparaissent, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étoient devenus. J'en dis autant d'Antonin fils de Sosipatra ; je remarquerai seulement de celui-ci, qu'il ne fit point de miracles, parce que l'empereur n'aimoit pas que les philosophes en fissent. Il y eut un moment où la frayeur pensa faire ce qu'on devoit attendre du sens commun ; ce fut de séparer la Philosophie de la Théurgie, & de renvoyer celle-ci aux diseurs de bonne-aventure, aux saltinbanques, aux fripons, & aux prestigitateurs. Eusebe de Minde en Carie, qui parut alors sur la scene, distingua les deux especes de purifications que la Philosophie ecclésiastique recommandoit également ; il appella l'une *théurgique*, & l'autre *rationnelle*, & s'occupa sérieusement à décrier la premiere ; mais les esprits en étoient trop infectés : c'étoit une trop belle chose que de commercer avec les dieux, que d'avoir les démons à son commandement, que de les appeler à foi par des incantations, ou de s'élever à eux par l'extase, pour qu'on pût détromper facilement les hommes d'une science qui s'arrogeoit ces merveilleuses prerogatives. S'il y avoit un homme alors auprès duquel la philosophie d'Eusebe devoit réussir, c'étoit l'empereur Julien ; cependant il n'en fut rien : Julien quitta ce philosophe sensé, pour se livrer aux deux plus violens théurgistes que la secte ecclésiastique eût encore produits, Maxime d'Ephese & Chrysanthius.

Maxime d'Ephese étoit né de parens nobles & riches ; il eut donc à fouler aux piés les espérances les plus flatteuses, pour se livrer à la Philosophie : c'est un courage trop rare pour ne pas lui en faire un mérite. Personne ne fut plus évidemment appelé à la Théurgie & à l'*Eclésiisme*, si l'on regarde l'éloquence comme le caractère de la vocation. Maxime paroissoit toujours agité par la présence intérieure de quelque démon ; il mettoit tant de force dans ses

pensées, tant d'énergie dans son expression, tant de noblesse & de grandeur dans ses images, je ne fais quoi de si frappant & de si sublime, même dans sa deraison, qu'il ôtoit à ses auditeurs la liberté de le contredire : c'étoit Apollon sur son trépied, qui maîtrisoit les ames & commandoit aux esprits. Il étoit savant ; des connoissances profondes & variées fournisoient un aliment inépuisable à son enthousiasme : il eut Edeus pour maître, & Julien pour disciple. Il accompagna Julien dans son expédition de Perse : Julien périt, & Maxime tomba dans un état déplorable ; mais son ame se montra toujours supérieure à l'adversité. Valentinien & Valens irrités par les Chrétiens, le font charger de chaînes, & jeter dans le fond d'un cachot : on ne l'en tire que pour l'exposer sur un théâtre, il y paroît avec fermeté. On l'accuse, il répond sans manquer à l'empereur, & sans se manquer à lui-même. On prétendoit le rendre responsable de tout ce qu'on reprenoit dans la conduite de Julien, il intéressa l'empereur même à rejeter cette accusation : *s'il est permis, disoit-il, d'accuser un sujet de tout ce que son souverain peut avoir fait de mal, pourquoi ne le louera-t-on pas de tout ce qu'il aura fait de bien ?* On cherchoit à le perdre, chose surprenante ! on n'en vint point à bout. Dans l'impossibilité de le convaincre, on lui rendit la liberté ; mais comme on étoit persuadé qu'il s'étoit servi de son crédit auprès de Julien pour amasser des trésors, on le condamna à une amende exorbitante qu'on réduisit à très-peu de chose, ceux qu'on avoit chargé d'en poursuivre le paiement, n'ayant trouvé à notre philosophe que sa besace & son bâton. La présence d'un homme avec lequel on avoit de si grands torts, étoit trop importune pour qu'on la souffrît ; Maxime fut relégué dans le fond de l'Asie, où de plus grands malheurs l'attendoient. La haine implacable de ses ennemis l'y suivit ; à peine est-il arrivé au lieu de son exil, qu'il est saisi, emprisonné, & livré à l'inhumanité de ces hommes que la justice employe à tourmenter les coupables, & qui corrompus par ses persécuteurs, inventerent pour lui des supplices nouveaux : ils en firent alternativement l'objet de leur brutalité & de leur fureur. Maxime lassé de vivre, demanda du poison à sa femme, qui ne balança pas à lui en apporter ; mais avant que de le lui présenter, elle en prit la plus grande partie & tomba morte : Maxime lui survécut. On cherche, en lisant l'histoire de ce philosophe, la cause de ses nouveaux malheurs, & l'on n'en trouve point d'autre que d'avoir déplû aux défenseurs de certaines opinions dominantes ; leçon terrible pour les Philosophes, gens raisonneurs qui leur ont été & qui leur seront suspects dans tous les tems. La providence qui sembloit avoir oublié Maxime depuis la mort de Julien, laissa tomber enfin un regard de pitié sur ce malheureux. Cléarque, homme de bien, que par hasard Valens avoit nommé préfet en Asie, trouva, en arrivant dans sa province, le philosophe exposé sur un chevalet, & prêt à expirer dans les tourmens : il vole à son secours, il le délivre, il lui procure tous les soins dont il étoit pressé dans le déplorable état où on l'avoit réduit : il l'accueille, il l'admet à sa table, il le réconcilie avec l'empereur, il fait subir à ses ennemis la peine du talion, il le rétablit dans le peu de fortune qu'il devoit à la commiseration de ses amis & de ses parens ; il y ajoute des bienfaits, & le renvoie triomphant à Constantinople, où la considération générale du peuple & des grands sembloit lui assurer du moins quelque tranquillité pour les dernières années de sa vie ; mais il n'en fut pas ainsi. Des mécontents formerent une conspiration contre Valens ; Maxime n'étoit point du nombre, mais il avoit eu malheureusement d'anciennes liaisons avec la plupart d'entr'eux. On le soupçonna d'avoir eu con-

noissance de leur dessein ; ses ennemis insinuerent à l'empereur qu'il avoit été consulté, en qualité de théurgiste, & le proconsul Festus eut ordre de l'arrêter & de le faire mourir, ce qui fut exécuté. Telle fut la fin tragique d'un des plus habiles & des plus honnêtes hommes de son siècle, à qui l'on ne peut reprocher que son enthousiasme & sa théurgie. Festus ne lui survécut pas long-tems, son esprit s'altéra, il crut voir en songe Maxime qui le traînoit par les cheveux devant les juges des enfers ; ce songe le suivit partout, il en perdit tout-à-fait le jugement, & mourut fou. Le peuple oubliant les disgrâces cruelles auxquelles les dieux avoient abandonné Maxime pendant sa vie, regarda la mort de Festus comme un exemple éclatant de leur justice. Festus étoit odieux ; Maxime n'étoit plus, la vénération qu'on lui portoit en devint d'autant plus grande : le moyen que le peuple ne vît pas du surnaturel dans le songe du proconsul, & dans une mort qui le surprend, sans aucune cause apparente, au milieu de ses prospérités ! On n'est pas communément assez instruit pour savoir qu'un homme menacé de mort subite, sent de loin des mouvemens avant-coureurs de cet événement ; ce sont des atteintes sourdes, qu'il néglige, parce qu'il n'en prévoit ni n'en craint les suites ; ce sont des frissons passagers, des inquiétudes vagues, de l'abattement, de l'agitation, des accès de pusillanimité. Qu'au milieu de ces approches secrètes un homme superstitieux & méchant ait la conscience chargée de quelque crime atroce & récent, il en voit les objets, il en est obsédé ; il prend cette obsession pour la cause de son malaise : & au-lieu d'appeler un medecin, il s'adresse aux dieux : cependant le germe de mort qu'il portoit en lui-même se développe & le tue, & le peuple imbécille crie au prodige. C'est faire injure à l'être suprême, c'est s'exposer même à douter de son existence, que de chercher dans les afflictions & les prospérités de ce monde, des marques de la justice ou de la bonté divine. Le méchant peut avoir tout, excepté la faveur du ciel.

Prisque, ami & condisciple de Maxime, étoit de Thesprotie. Il avoit beaucoup étudié la Philosophie des anciens ; il s'accordoit avec Eusebe de Minde à regarder la Théurgie comme la honte de l'*Eclectisme* ; mais né taciturne, renfermé, ennemi des disputes scholastiques, ayant à-peu-près du vulgaire l'opinion qu'il en faut avoir, c'est-à-dire n'en faisant pas assez de cas pour lui dire la vérité, ce fut un homme peu propre à s'attacher des disciples & à répandre ses opinions. Cette manière de philosopher tranquille & retirée jeta sur lui une obscurité salutaire, les ennemis de la Philosophie l'oublièrent. Les autres eclectiques en furent réduits ou à se donner la mort à eux-mêmes, ou à perdre la vie dans les tourmens ; Prisque ignoré acheva tranquillement sa vie dans les temples deserts du Paganisme.

Chrysanthius disciple d'Edeus & instituteur de Julien, joignit l'étude de l'Art oratoire à celle de la Philosophie : *C'est assez pour soi*, disoit-il, *de connaître la vérité ; mais pour les autres il faut encore savoir la dire & la faire aimer. La philanthropie est le caractère distinctif de l'homme de bien ; il ne doit pas se contenter d'être bon ; il doit travailler à rendre ses semblables meilleurs : la vertu ne le domine pas assez fortement, s'il peut la contenir au-dedans de lui-même. Lorsque la vertu est devenue la passion d'un homme, elle remplit son ame d'un bonheur qu'il ne sauroit cacher, & que les méchants ne peuvent seindre. C'est à la vertu qu'il appartient de faire de véritables enthousiastes ; c'est elle seule qui connoît le prix des biens, des dignités & de la vie, puisqu'il n'y a qu'elle qui sache quand il convient de les perdre ou de les conserver.* La Théurgie si fatale à Maxime, servit utilement Chrysanthius ; ce dernier s'en tint avec

fermeté à l'inspection des victimes & aux regles de la divination, qui lui annonçoient les plus grands malheurs s'il quittoit sa retraite ; ni les instances de Maxime, ni les invitations réitérées de l'empereur, ni des députations expresses, ni les prières d'une épouse qu'il aimoit tendrement, ni les honneurs qu'on lui offroit, ni le bonheur qu'il pouvoit se promettre, ne purent l'emporter sur ses sinistres pressentimens, & l'attirer à la cour de Julien. Maxime partit, résolu, disoit-il, *de faire violence à la nature & aux destins.* Julien se vengea des refus de Chrysanthius en lui accordant le pontificat de Lydie, où il l'exhortoit à relever les autels des dieux, & à rappeler dans leurs temples les peuples que le zèle de ses prédécesseurs en avoit éloignés. Chrysanthius, philosophe & pontife, se conduisit avec tant de discrétion dans sa fonction délicate, qu'il n'excita pas même le murmure des intolérans ; aussi ne fut-il point enveloppé dans les troubles qui suivirent la mort de Julien. Il demeura desolé, mais tranquille au milieu des ruines de la secte eclectique & du paganisme ; il fut même protégé des empereurs chrétiens. Il se retira dans Athenes, où il montra qu'il étoit plus facile à un homme comme lui de supporter l'adversité, qu'à la plupart des autres hommes de bien user du bonheur. Il employoit ses journées à honorer les dieux, à lire les auteurs anciens, à inspirer le goût de la théurgie, de l'*Eclectisme* & de l'enthousiasme à un petit nombre de disciples choisis, & à composer des ouvrages de Philosophie. Les tendons de ses doigts s'étoient retirés à force d'écrire. La promenade étoit son unique délassement ; il le prenoit dans les rues spacieuses, marchant lentement, gravement, & s'entretenant avec ses amis. Il évita le commerce des grands, non par mépris, mais par goût. Il mit dans son commerce avec les hommes tant de douceur & d'aménité, qu'on le soupçonna d'affecter un peu ces qualités. Il parloit bien ; on le louoit sur-tout de savoir prendre le ton des choses. S'il ouvroit la bouche, tout le monde restoit en silence. Il étoit ferme dans ses sentimens : ceux qui ne le connoissoient pas assez, s'exposèrent facilement à le contredire ; mais ils ne tardèrent pas à sentir à quel homme ils avoient affaire. Nous serions étonnés qu'avec ces qualités de cœur & d'esprit, Chrysanthius ait été un des plus grands défenseurs du Paganisme, si nous ne savions combien le mystère de la Croix est une étrange folie pour des esprits orgueilleux. Il jouissoit à l'âge de quatre-vingts ans d'une santé si vigoureuse, qu'il étoit obligé d'observer des saignées de précaution ; Eunape étoit son medecin ; cependant une de ces saignées faite imprudemment en l'absence d'Eunape, lui coûta la vie : il fut saisi d'un froid & d'une langueur dans tous les membres, qu'Oribase dissipa pour le moment par des fomentations chaudes, mais qui ne tardèrent pas à revenir, & qui l'emportèrent.

Julien, le fléau du Christianisme, l'honneur de l'*Eclectisme*, & un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, fut élevé par les soins de l'empereur Constance ; il apprit la Grammaire de Nicoclès, & l'Art oratoire d'Eubole : ses premiers maîtres étoient tous chrétiens, & l'eunuque Mardonius avoit l'inspection sur eux. Il ne s'agit ici ni du conquérant ni du politique, mais du philosophe. Nous préviendrons seulement ceux qui voudront se former une idée juste de ses qualités, de ses défauts, de ses projets, de sa rupture avec Constance, de ses expéditions contre les Parthes, les Gaulois & les Germains, de son retour à la religion de ses ayeux, de sa mort prématurée, & des événemens de sa vie, de se méfier également & des éloges que la flatterie lui a prodigués dans l'histoire profane, & des injures que le ressentiment a vomies contre lui dans l'histoire de l'Eglise.

C'est ici qu'il importe sur-tout de suivre une règle de critique, qui dans une infinité d'autres conjonctures conduiroit à la vérité plus sûrement qu'aucun témoignage ; c'est de laisser à l'écart ce que les auteurs ont écrit d'après leurs passions & leurs préjugés, & d'examiner d'après notre propre expérience ce qui est vraisemblable. Pour juger avec indulgence ou avec sévérité du goût effrené de Julien pour les cérémonies du Paganisme ou de la Théurgie, ce n'est point avec les yeux de notre siècle qu'il faut considérer ces objets ; mais il faut se transporter au tems de cet empereur, & au milieu d'une foule de grands hommes, tous entêtés de ces doctrines superstitieuses ; se sonder soi-même, & voir sans partialité dans le fond de son cœur, si l'on eût été plus sage que lui. On craignoit de bonne heure qu'il n'abandonnât la Religion chrétienne ; mais l'on étoit bien éloigné de prévoir que la médiocrité de ses maîtres occasionneroit infailliblement son apostasie. En effet, lorsque l'exercice assidu de ses talens naturels l'eut mis au-dessus de ses instituteurs, la curiosité le porta dans les écoles des philosophes. Ses maîtres fatigués d'un disciple qui les embarrassoit, ne répondirent pas avec assez de scrupule à la confiance de Constance. Il fréquenta à Nicomédie ce Libanius avec lequel l'empereur avoit si expressément défendu qu'il ne s'entretînt, & qui se plaignoit si amèrement d'une défense qui ne lui permettoit pas, disoit-il, de répandre un seul grain de bonne semence dans un terrain précieux dont on abandonnoit la culture à un misérable rhéteur, parce qu'il avoit le talent si petit & si commun de médire des dieux. Les disputes des Catholiques entr'eux & avec les Ariens, acheverent d'étouffer dans son cœur le peu de christianisme que les leçons de Libanius n'en avoient point arraché. Il vit le philosophe Maxime. On prétend que l'empereur n'ignora pas ces démarches inconsidérées ; mais que les qualités supérieures de Julien commençant à l'inquiéter, il imagina, par un pressentiment qui n'étoit que trop juste, que pour la tranquillité de l'empire & pour la sienne propre, il valoit mieux que cet esprit ambitieux se tournât du côté des Lettres & de la Philosophie, que du côté du gouvernement & des affaires publiques. Julien embrassa l'*Eclésiastisme*. Comment se seroit-il garanti de l'enthousiasme avec un tempérament bilieux & mélancolique, un caractère impétueux & bouillant, & l'imagination la plus prompte & la plus ardente ? Comment auroit-il senti toutes les puérilités de la Théurgie & de la Divination, tandis que les sacrifices, les évocations, & tous les prestiges de ces espèces de doctrines, ne cessoient de lui promettre la souveraineté ? Il est bien difficile de rejeter en doute les principes d'un art qui nous appelle à l'empire ; & ceux qui méditeront un peu profondément sur le caractère de Julien, sur celui de ses ennemis, sur les conjonctures dans lesquelles il se trouvoit, sur les hommes qui l'environnoient, seront peut-être plus étonnés de sa tolérance que de sa superstition. Malgré la fureur du Paganisme dont il étoit possédé, il ne répandit pas une goutte de sang chrétien ; & il seroit à couvert de tout reproche, si pour un prince qui commande à des hommes qui pensent autrement que lui en matière de religion, c'étoit assez que de n'en faire mourir aucun. Les Chrétiens demandoient à Julien un entier exercice de leur religion, la liberté de leurs assemblées & de leurs écoles, la participation à tous les honneurs de la société, dont ils étoient des membres utiles & fideles ; & en cela ils avoient juste raison. Les Chrétiens n'exigeoient point de lui qu'il contraignît par la force les Payens à renoncer aux faux dieux, ils n'avoient garde de lui en accorder le droit : ils lui reprochoient au contraire, sinon la violence, du moins les voies indi-

rectes & sourdes dont il se servoit pour déterminer les Chrétiens à renoncer à Jésus-Christ. *Abandonnez à elle-même*, lui disoient-ils, *l'œuvre de Dieu : les lois de notre Eglise ne sont point les lois de l'empire, ni les lois de l'empire les lois de notre Eglise. Punissez-nous, s'il nous arrive jamais d'enfreindre celles-là ; mais n'imposez à nos consciences aucun joug. Mettez-vous à la place d'un de vos sujets payens, & supposez à votre place un prince chrétien : que penseriez-vous de lui, s'il employoit toutes les ressources de la politique pour vous attirer dans nos temples ? Vous en faites trop, si l'équité ne vous autorise pas ; vous n'en faites pas assez, si vous avez pour vous cette autorité.* Quoi qu'il en soit, si Julien eût réfléchi sur ce qui lui étoit arrivé à lui-même, il eût été convaincu qu'au-lieu d'interdire l'étude aux Chrétiens, il n'avoit rien de mieux à faire que de leur ouvrir les écoles de l'*Eclésiastisme* : ils y auroient été infailliblement attirés par l'extrême conformité des principes de cette secte avec les dogmes du Christianisme ; mais il ne lui fut pas donné de tendre un piège si dangereux à la Religion. La Providence qui répandit cet esprit de ténèbres sur son ennemi, ne protégea pas le Christianisme d'une manière moins frappante, lorsqu'elle fit sortir des entrailles de la terre ces tourbillons de flammes qui dévorèrent les Juifs qu'il employoit à creuser les fondemens de Jérusalem, dont il se proposoit de relever le temple & les murs. Julien trompé derechef dans la malice de ses projets, consumma la prophétie qu'il se proposoit de rendre mensongère, & l'endurcissement fut sa punition & celle de ses complices. Il persévera dans son apostasie ; les Juifs qu'il avoit rassemblés, se dispersèrent comme auparavant ; Ammien-Marcellin qui nous a transmis ce fait, n'abjura point le paganisme ; & Dieu voulut qu'un des miracles les plus grands & les plus certains qui se soient jamais faits, qui met en défaut la malheureuse dialectique des philosophes de nos jours, & qui remplit de trouble leurs ames incrédules, ne convertît personne dans le tems où il fut opéré. On raconte de cet empereur superstitieux, qu'assistant un jour à une évocation de démons, il fut tellement effrayé à leur apparition, qu'il fit le signe de la croix, & qu'aussi-tôt les démons s'évanouirent. Je demanderois volontiers à un chrétien s'il croit ce fait, ou non : s'il le nie, je lui demanderai encore si c'est ou parce qu'il ne croit point aux démons, ou parce qu'il ne croit point à l'efficacité du signe de la croix, ou parce qu'il ne croit point à l'efficacité des évocations ; mais il croit aux démons, il ne peut être assez convaincu de l'efficacité du signe de la croix ; & pourquoi douteroit-il de l'efficacité des évocations, tandis que les livres saints lui en offrent plusieurs exemples ? Il ne peut donc se dispenser d'admettre le fait de Julien, & conséquemment la plupart des prodiges de la Théurgie : & quelle raison auroit-il de nier ces prodiges ? J'avoue, pour moi, que je n'accuserois point un bon dialecticien bien instruit des faits, de trop présumer de ses forces, s'il s'engageoit avec le pere Balthus de démontrer à l'auteur des oracles, & à tous ceux qui pensent comme lui, qu'il faut ou donner dans un pyrrhonisme général sur tous les faits surnaturels, ou convenir de la vérité de plusieurs opérations théurgiques. Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'histoire de Julien ; ce que nous pourrions ajouter d'intéressant, seroit hors de notre objet. Julien mourut à l'âge de trente-trois ans. Il faut se souvenir en lisant son histoire, qu'une grande qualité naturelle prend le nom d'un grand vice ou d'une grande vertu, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en a fait ; & qu'il n'appartient qu'aux hommes sans préjugés, sans intérêt & sans partialité, de prononcer sur ces objets importants.

Eunape fleurit au tems de Théodose ; disciple de
Maxime

Maxime & de Chrisanthius, voilà les maîtres sous lesquels il avoit étudié l'art oratoire & la philosophie alexandrine. Les empereurs exerçoient alors la persécution la plus vive contre les Philosophes. Il se présenteroit ici un problème singulier à résoudre ; c'est de savoir pourquoi la persécution a fait fleurir le Christianisme, & éteint l'*Eclectisme*. Les philosophes théurgistes étoient des enthousiastes : comment n'en a-t-on pas fait des martyrs ? les croyoit-on moins convaincus de la vérité de la Théurgie, que les Chrétiens de la vérité de la résurrection ? Oui, sans doute. D'ailleurs, quelle différence d'une croyance publique, à un système de philosophie ? d'un temple, à une école ? d'un peuple, à un petit nombre d'hommes choisis ? de l'œuvre de Dieu, aux projets des hommes ? La Théurgie & l'*Eclectisme* ont passé ; la religion chrétienne dure & durera dans tous les siècles. Si un système de connoissances humaines est faux, il se rencontre tôt ou tard un fait, une observation, qui le renverse. Il n'en est pas ainsi des notions qui ne tiennent à rien de ce qui se passe sur la terre ; il ne se présente dans la nature aucun phénomène qui les contredise ; elles s'établissent dans les esprits presque sans aucun effort, & elles y durent par prescription. La seule révolution qu'elles éprouvent, c'est de subir une infinité de métamorphoses, entre lesquelles il n'y en a jamais qu'une qui puisse les exposer ; c'est celle qui leur faisant prendre une forme naturelle, les rapprocheroit des limites de notre foible raison, & les soumettroit malheureusement à notre examen. Tout est perdu, & lorsque la Théologie dégénère en philosophie, & lorsque la Philosophie dégénère en théologie : c'est un monstre ridicule qu'un composé de l'une & de l'autre. Et telle fut la philosophie de ces tems ; système de purifications théurgiques & rationnelles, qu'Horace n'auroit pas mieux représenté, quand il l'auroit eu en vûe, au commencement de son *Art poétique* : n'étoit-ce pas en effet une tête d'homme, un cou de cheval, des plumes de toute espèce, les membres de toutes sortes d'animaux, *undique collatis ut turpiter atrum definat in piscem, mulier formosa superne* ? Eunape séjourna à Athenes, voyagea en Egypte, & se transporta par-tout où il crut appervoir de la lumière, semblable à un homme égaré dans les ténèbres, qui dirige ses pas où des bruits lointains & quelques lueurs intermittentes lui annoncent le séjour des hommes ; il devint medecin, naturaliste, orateur, philosophe, & historien. Il nous reste de lui un commentaire sur les vies des Sophistes, qu'il faut lire avec précaution.

Hiéroclès succéda à Eunape ; il professa la philosophie alexandrine dans Athenes, à peu-près sous le règne de Théodose le jeune. Sa tête étoit un chaos d'idées platoniciennes, aristotéliques, & chrétiennes ; & ses cahiers ne prouvoient clairement qu'une chose, c'est que le véritable *Eclectisme* demandoit plus de jugement que beaucoup de gens n'en avoient. Ce fut sous Hiéroclès que cette philosophie passa d'Alexandrie dans Athenes. Plutarque, fils de Nestorius, l'y professa publiquement après la mort d'Hiéroclès. C'étoit toujours un mélange de dialectique, de morale, d'enthousiasme, & de théurgie : *humanum caput & cervix equina*. Plutarque laissa sa chaire en mourant à Syrianus, qui eut pour successeur Hermès ou Hermeas, bon homme s'il en fut ; c'est lui qui prouvoit un jour à un Egyptien moribond, que l'âme étoit mortelle, par un argument assez semblable à celui d'un luthérien mal instruit, qui diroit à un catholique ou à un protestant, à qui il se proposeroit de faire croire l'impanation : *Nous admettons tous les deux l'existence du diable ; eh bien, mon cher ami, que le diable m'emporte, si ce que je vous dis n'est pas vrai*. Hermeas avoit un frere qui n'étoit pas si

honnête homme que lui ; mais qui avoit plus d'esprit. Hermeas enseigna l'*Eclectisme* à Edesia sa femme, à l'arithméticien Dominus, & à Proclus le plus fou de tous les Eclectiques. Il s'étoit rempli la tête de gymnosophisme, de notions hermétiques, homériques, orphéiques, pythagoriciennes, platoniques, & aristotéliques ; il s'étoit appliqué aux mathématiques, à la grammaire, & à l'art oratoire ; il joignoit à toutes ces connoissances acquises, une forte dose d'enthousiasme naturel. En conséquence, personne n'a jamais commercé plus assidûment avec les dieux, n'a débité tant de merveilles & de sublime, & n'a fait plus de prodiges. Il n'y avoit que l'enthousiasme qui pût rapprocher des idées aussi disparates que celles qui remplissoient la tête de Proclus, & les rendre éloquentes sans le secours des liaisons. Lorsque les choses sont grandes, le défaut d'enchaînement achève de leur donner de l'élévation. Il est inconcevable combien le dessein de balancer les miracles du Christianisme par d'autres miracles, a fait débiter de rêveries, de mensonges, & de puérilités, aux Philosophes de ces tems. Un philosophe eclectique se regardoit comme un pontife universel, c'est-à-dire comme le plus grand menteur qu'il y eût au monde : *Dicere philosophum*, dit le sophiste Marinus, *non unius cujusdam civitatis, neque cæterarum tantum gentium institutorum ac rituum curam egere, sed esse in universum totius mundi sacrorum antistitem*. Voilà le personnage que Proclus prétendoit représenter : aussi il faisoit pleuvoir quand il lui plaisoit, & cela par le moyen d'un yunge, ou petite sphere ronde ; il faisoit venir le diable ; il faisoit en aller les maladies : que ne faisoit-il pas ? *Quæ omnia eum habuerunt finem ut purgatus defæcatusque, & natiuitatis suæ victor, ipse adytâ sapientiæ feliciter penetraret ; & contemplator factus beatorum ac revera existentium spectaculorum, non amplius prolixis dissertationibus indigeret ad colligendam sibi earum rerum sapientiam ; sed simplici intuitu fruens & mentis actu spectans exemplar mentis divinæ, assequeretur virtutem quam nemo prudentiam dixerit, sed sapientiam*. J'ai rapporté ce long passage mot pour mot, où l'on retrouve les mêmes prétentions absurdes, les mêmes extravagances, les mêmes visions, le même langage, que dans nos mystiques & nos quietistes ; afin de démontrer que l'entendement humain est un instrument plus simple qu'on ne l'imagine, & que la succession des tems ramène sur la surface de la terre jusqu'aux mêmes folies & à leur idiome.

Proclus eut pour successeur son disciple Marinus, qui eut pour successeurs & pour disciples Hegias, Isidore, & Zenodote, qui eut pour disciple & pour successeur Damascius, qui ferma la grande chaîne platonicienne. Nous ne savons rien d'important sur Marinus. La Théurgie déplut à Hegias ; il la regardoit comme une pédanterie de sabbat. Zenodote prétendoit être eclectique, sans prendre la peine de lire : *Toutes ces lectures*, disoit-il, *donnent beaucoup d'opinions, & presque point de connoissances*. Quant à Damascius, voici le portrait que Photius nous en a laissé : *Fuisse Damascium summe impium quoad religionem*, c'est-à-dire qu'il eut le malheur de n'être pas chrétien ; & *novis atque anilibus fabulis scripturam suam replevisse*, c'est-à-dire qu'il avoit rempli sa philosophie de révélations, d'extases, de guérisons de maladies, d'apparitions, & autres sottises théurgiques : *Sanctamque fidem nostram, quamvis timide tæteque, allatravisse*. Les Payens injurioient les Chrétiens ; les Chrétiens le leur rendoient quelquefois. La cause des premiers étoit trop mauvaise ; & les seconds étoient trop ulcérés des maux qu'on leur avoit faits, pour qu'ils pussent ni les uns ni les autres se contenir dans les bornes étroites de la modération. Si les temples du Paganisme étoient renver-

fés, ses autels détruits, & ses dieux mis en pièces, la terre étoit encore trempée & fumante du sang chrétien : *Eis etiam, quos ob eruditionem summis laudibus extulerat, rursus detraxisse* ; c'étoit alors comme aujourd'hui. On ne disoit le bien que pour faire croire le mal : *Seque eorum judicem constituendo, nullum non perstrinxisse ; in singulis quos laudarat aliquid desiderando, & quos in cælum evexerat, humi rursus alidendo*. C'est ainsi qu'il en usoit avec ses bons amis. Je ne crois pas qu'il eût tant de modération avec les autres.

Les Eclectiques comptèrent aussi des femmes parmi leurs disciples. Nous ne parlerons pas de toutes ; mais nous mériterions les plus justes reproches de la partie de l'espece humaine à laquelle nous craignons le plus de déplaire, si nous passions sous silence le nom de la célèbre & trop malheureuse Hypatie. Hypatie naquit à Alexandrie, sous le regne de Théodose le jeune ; elle étoit fille de Théon, contemporain de Pappus son ami, & son émule en Mathématiques. La nature n'avoit donné à personne, ni une âme plus élevée, ni un génie plus heureux, qu'à la fille de Théon. L'éducation en fit un prodige. Elle apprit de son pere la Géométrie & l'Astronomie ; elle puisa dans la conversation & dans les écoles des Philosophes célèbres, qui fleurissoient alors dans Alexandrie, les principes fondamentaux des autres sciences. De quoi ne vient-on point à-bout avec de la pénétration & de l'ardeur pour l'étude ? Les connoissances prodigieuses qu'exigeoit la profession ouverte de la philosophie eclectique, n'effrayèrent point Hypatie ; elle se livra toute entière à l'étude d'Aristote & de Platon ; & bien-tôt il n'y eut personne dans Alexandrie qui possédât comme elle ces deux philosophes. Elle n'eut pas plutôt approfondi leurs ouvrages, qu'elle entreprit l'examen des autres systèmes philosophiques ; cependant elle cultivoit les beaux arts & l'art oratoire. Toutes les connoissances qu'il étoit possible à l'esprit humain d'acquérir, réunies dans cette femme à une éloquence enchanteresse, en firent un phénomène surprenant, je ne dis pas pour le peuple qui admire tout, mais pour les Philosophes même qu'on étonne difficilement. On vit arriver dans Alexandrie une foule d'étrangers qui s'y rendoient de toutes les contrées de la Grece & de l'Asie, pour la voir & l'entendre. Peut-être n'eussions-nous point parlé de sa figure & de son extérieur, si nous n'avions eu à dire qu'elle joignoit la vertu la plus pure à la beauté la plus touchante. Quoiqu'il n'y eût dans la capitale aucune femme qui l'égalât en beauté, & que les Philosophes & les Mathématiciens de son tems lui fussent très-inférieurs en mérite, c'étoit la modestie même. Elle jouissoit d'une considération si grande, & l'on avoit conçu une si haute opinion de sa vertu, que, quoiqu'elle eût inspiré de grandes passions & qu'elle rassemblât chez elle les hommes les plus distingués par les talens, l'opulence, & les dignités, dans une ville partagée en deux factions, jamais la calomnie n'osa soupçonner ses mœurs & attaquer sa réputation. Les Chrétiens & les Payens qui nous ont transmis son histoire & ses malheurs, n'ont qu'une voix sur sa beauté, ses connoissances, & sa vertu ; & il regne tant d'unanimité dans leurs éloges, malgré l'opposition de leurs croyances, qu'il seroit impossible de connoître, en comparant leurs récits, quelle étoit la religion d'Hypatie, si nous ne savions pas d'ailleurs qu'elle étoit payenne. La providence avoit pris tant de soin à former cette femme, que nous l'accuserions peut-être de n'en avoir pas pris assez pour la conserver, si mille expériences ne nous apprennent à respecter la profondeur de ses desseins. Cette considération même dont elle jouissoit à si juste titre parmi ses concitoyens, fut l'occasion de sa perte.

Celui qui occupoit alors le siège patriarchal d'Alexandrie, étoit un homme impérieux & violent ; cet homme entraîné par un zèle mal-entendu pour sa religion, ou plutôt jaloux d'augmenter son autorité dans Alexandrie, avoit médité d'en bannir les Juifs. Un différend survenu entre eux & les Chrétiens, à l'occasion des spectacles publics, lui parut une conjoncture propre à servir ses vûes ambitieuses ; il n'eut pas de peine à émouvoir un peuple naturellement porté à la révolte. Le préfet, chargé par état de la police de la ville, prit connoissance de cette affaire, & fit saisir & appliquer à la torture un des partisans les plus séditieux du patriarche ; celui-ci outré de l'injure qu'il croyoit faite à son caractère & à sa dignité, & de l'espece de protection que le magistrat sembloit accorder aux Juifs, envoya chercher les principaux de la synagogue, & leur enjoit de renoncer à leurs projets, sous peine d'encourir tout le poids de son indignation. Les Juifs, loin de redouter ses menaces, excitent de nouveaux tumultes, dans lesquels il y eut même quelques citoyens massacrés. Le patriarche ne se contenant plus, rassemble un grand nombre de chrétiens, marche droit aux synagogues, s'en empare, chasse les Juifs d'une ville où ils étoient établis depuis le regne d'Alexandre le Grand, & abandonne leurs maisons au pillage. On présuamera sans peine que le préfet ne vit pas tranquillement un attentat commis évidemment sur ses fonctions, & la ville privée d'une multitude de riches habitans. Ce magistrat & le patriarche portèrent en même tems cette affaire devant l'empereur ; le patriarche se plaignant des excès des Juifs, & le préfet, des excès du patriarche. Dans ces entre-faites, cinq cents moines du mont de Nitrie persuadés qu'on en vouloit à la vie de leur chef, & qu'on méditoit la ruine de leur religion, accourent furieux, attaquent le préfet dans les rues, & non contents de l'accabler d'injures, le blessent à la tête d'un coup de pierre. Le peuple indigné se rassemble en tumulte, met les moines en fuite, saisit celui qui avoit jeté la pierre, & le livre au préfet, qui le fait mourir à la question. Le patriarche enlève le cadavre, lui ordonne des funérailles, & ne rougit point de prononcer en l'honneur d'un moine séditieux, un panégyrique, dans lequel il l'éleve au rang des martyrs. Cette conduite ne fut pas généralement approuvée ; les plus sensés d'entre les Chrétiens, en sentirent & en blâmerent toute l'indiscrétion. Mais le patriarche s'étoit trop avancé pour en demeurer là. Il avoit fait quelques démarches pour se réconcilier avec le préfet ; ces tentatives ne lui avoient pas réussi, & il portoit au-dedans de lui-même le ressentiment le plus vif contre ceux qu'il soupçonnoit de l'avoir traversé dans cette occasion. Hypatie en devint l'objet particulier. Le patriarche ne put lui pardonner ses liaisons étroites avec le préfet, ni peut-être l'estime qu'en faisoient tous les honnêtes gens ; il irrita contre elle la populace. Un certain Pierre, lecteur dans l'église d'Alexandrie, un de ces vils esclaves sans doute, tels que les hommes en place n'en ont malheureusement que trop autour d'eux, qui attendent avec impatience & saisissent toujours avec joie l'occasion de commettre quelque grand forfait qui les rende agréables à leur supérieur ; cet homme donc ameuté une troupe de scélérats, & se met à leur tête ; ils attendent Hypatie à sa porte, fondent sur elle comme elle se disposoit à rentrer, la saisissent, l'entraînent dans l'église appelée la *Césarée*, la dépouillent, l'égorgent, coupent ses membres par morceaux, & les réduisent en cendres. Tel fut le sort d'Hypatie, l'honneur de son sexe, & l'étonnement du nôtre.

L'empereur auroit fait rechercher & punir les auteurs de cet assassinat, si la faveur & l'intrigue ne

s'en étoient point mêlées ; l'historien Socrate & le sage M. Fleuri qu'on en croira facilement, disent que cette action violente, indigne de gens qui portent le nom de Chrétien & qui professent notre foi, couvrit de deshonneur l'église d'Alexandrie & son patriarche. Je ne prononcerai point, ajoute M. Brucker dans son histoire critique de la Philosophie, s'il en faut rassembler toute l'horreur sur cet homme ; je fais qu'il y a des historiens qui ont mieux aimé la rejeter sur une populace effrénée : mais ceux qui connoissent bien la hauteur de caractère de l'impétueux patriarche, croiront le traiter assez favorablement en convenant que, s'il ne trempa point ses mains dans le sang innocent d'Hypatie, du moins il n'ignora pas entièrement le dessein qu'on avoit formé de le répandre. M. Brucker oppose à l'innocence du patriarche, des présomptions assez fortes ; telles que le bruit public, le caractère impétueux de l'homme, le rôle turbulent qu'il a fait de son tems ; la canonisation du moine de Nitrie, & l'impunité du lecteur Pierre. Ce fait est du regne de Théodose le jeune, & de l'an 415 de Jesus-Christ.

La secte éclectique ancienne finit à la mort d'Hypatie : c'est une époque bien triste. Cette philosophie s'étoit répandue successivement en Syrie, dans l'Egypte, & dans la Grece. On pourroit encore mettre au nombre de ces Platoniciens réformés, Macrobe, Chalcidius, Ammian Marcellin, Dexippe, Thémistius, Simplicius, Olimpiodore, & quelques autres ; mais à considérer plus attentivement Olimpiodore, Simplicius, Thémistius, & Dexippe, on voit qu'ils appartiennent à l'école péripatéticienne, Macrobe au platonisme, & Chalcidius à la religion chrétienne.

L'*Eclectisme*, cette philosophie si raisonnable, qui avoit été pratiquée par les premiers génies long-tems avant que d'avoir un nom, demeura dans l'oubli jusqu'à la fin du seizième siècle. Alors la nature qui étoit restée si long-tems engourdie & comme épuisée, fit un effort, produisit enfin quelques hommes jaloux de la prérogative la plus belle de l'humanité, la liberté de penser par soi-même : & l'on vit renaître la philosophie éclectique sous Jordanus Brunus de Nole, Jérôme Cardan, *V. Philosophie de Cardan* à l'art. CARDAN ; François Bacon de Verulam, *voyez l'article BACONISME* ; Thomas Campanella, *voyez l'article Philosophie de Campanella*, à l'article CAMPANELLA ; Thomas Hobbes, *voyez l'article HOBBSISME* ; René Descartes, *voyez l'article CARTÉSISME* ; Godefrid, Guillaume Leibnitz, *voyez l'article LÉIBNITZISME* ; Christian Thomafius, *voyez l'article Philosophie de Thomafius*, au mot THOMASIIUS ; Nicolas Jérôme Gundlingius, François Buddée, André Rudigerus, Jean Jacques Syrbius, Jean Leclerc, Mallebranche, &c.

Nous ne finirions point, si nous entreprenions d'exposer ici les travaux de ces grands hommes, de suivre l'histoire de leurs pensées, & de marquer ce qu'ils ont fait pour le progrès de la Philosophie en général, & pour celui de la philosophie éclectique moderne en particulier. Nous aimons mieux renvoyer ce qui les concerne aux articles de leurs noms, nous bornant à ébaucher en peu de mots le tableau du renouvellement de la philosophie éclectique.

Le progrès des connoissances humaines est une route tracée, d'où il est presque impossible à l'esprit humain de s'écarter. Chaque siècle a son genre & son espèce de grands hommes. Malheur à ceux qui destinés par leurs talens naturels à s'illustrer dans ce genre, naissent dans le siècle suivant, & sont entraînés par le torrent des études régnantes, à des occupations littéraires, pour lesquelles ils n'ont point reçu la même aptitude ; ils auroient travaillé avec suc-

cès & facilité ; ils se feroient fait un nom ; ils travailleroient avec peine, avec peu de fruit, & sans gloire, & meurent obscurs. S'il arrive à la nature, qui les a mis au monde trop tard, de les ramener par hasard à ce genre épuisé dans lequel il n'y a plus de réputation à se faire, on voit par les choses dont ils viennent à bout, qu'ils auroient égalé les premiers hommes dans ce genre, s'ils en avoient été les contemporains. Nous n'avons aucun recueil d'Académie qui n'offre en cent endroits la preuve de ce que j'avance. Qu'arriva-t-il donc au renouvellement des lettres parmi nous ? On ne songea point à composer des ouvrages : cela n'étoit pas naturel, tandis qu'il y en avoit tant de composés qu'on n'entendoit pas ; aussi les esprits se tournèrent-ils du côté de l'art grammatical, de l'érudition, de la critique, des antiquités, de la littérature. Lorsqu'on fut en état d'entendre les auteurs anciens, on se proposa de les imiter, & l'on écrivit des discours oratoires & des vers de toute espèce. La lecture des Philosophes produisit aussi son genre d'émulation ; on argumenta, on bâtit des systèmes, dont la dispute découvrit bien-tôt le fort & le foible : ce fut alors qu'on sentit l'impossibilité & d'en admettre & d'en rejeter aucun en entier. Les efforts que l'on fit pour relever celui auquel on s'étoit attaché, en réparant ce que l'expérience journalière détruisoit, donna naissance au Sincrétisme. La nécessité d'abandonner à la fin une place qui tomboit en ruine de tout côté, de se jeter dans une autre qui ne tardoit pas à éprouver le même sort, & de passer ensuite de celle-ci dans une troisième, que le tems détruisoit encore, détermina enfin d'autres entrepreneurs (pour ne point abandonner ma comparaison) à se transporter en rase campagne, afin d'y construire des matériaux de tant de places ruinées, auxquels on reconnoîtroit quelque solidité, une cité durable, éternelle, & capable de résister aux efforts qui avoient détruit toutes les autres : ces nouveaux entrepreneurs s'appellerent *éclectiques*. Ils avoient à peine jetté les premiers fondemens, qu'ils s'aperçurent qu'il leur manquait une infinité de matériaux ; qu'ils étoient obligés de rebouter les plus belles pierres, faute de celles qui devoient les lier dans l'ouvrage ; & ils se dirent entre eux : *mais ces matériaux qui nous manquent sont dans la nature, cherchons-les donc* ; ils se mirent à les chercher dans le vague des airs, dans les entrailles de la terre, au fond des eaux, & c'est ce qu'on appella *cultiver la philosophie expérimentale*. Mais avant que d'abandonner le projet de bâtir & que de laisser les matériaux épars sur la terre, comme autant de pierres d'attente, il fallut s'assurer par la combinaison, qu'il étoit absolument impossible d'en former un édifice solide & régulier, sur le modèle de l'univers qu'ils avoient devant les yeux : car ces hommes ne se proposent rien de moins que de retrouver le porte-feuille du grand Architecte & les plans perdus de cet univers ; mais le nombre de ces combinaisons est infini. Ils en ont déjà essayé un grand nombre avec assez peu de succès ; cependant ils continuent toujours de combiner : on peut les appeller *éclectiques systématiques*.

Ceux qui convaincus non seulement qu'il nous manque des matériaux, mais qu'on ne fera jamais rien de bon de ceux que nous avons dans l'état où ils sont, s'occupent sans relâche à en rassembler de nouveaux ; ceux qui pensent au contraire qu'on est en état de commencer quelque partie du grand édifice, ne se lassent point de les combiner, & ils parviennent à force de tems & de travail, à soupçonner les carrières d'où l'on peut tirer quelques-unes des pierres dont ils ont besoin. Voilà l'état où les choses en sont en Philosophie, où elles demeureront encore long-tems, & où le cercle que nous avons tracé les rameneroit nécessairement, si par un événement qu'on ne con-

coit guere, la terre venoit à se couvrir de longues & épaisses ténèbres, & que les travaux en tout genre fussent suspendus pendant quelques siècles.

D'où l'on voit qu'il y a deux sortes d'*Eclectisme*; l'un expérimental, qui consiste à rassembler les vérités connues & les faits donnés, & à en augmenter le nombre par l'étude de la nature; l'autre systématique, qui s'occupe à comparer entr'elles les vérités connues & à combiner les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomène, ou l'idée d'une expérience. L'*Eclectisme* expérimental est le partage des hommes laborieux, l'*Eclectisme* systématique est celui des hommes de génie; celui qui les réunira, verra son nom placé entre les noms de Démocrite, d'Aristote & de Bacon.

Deux causes ont retardé les progrès de cet *Eclectisme*; l'une nécessaire, inévitable, & fondée dans la nature des choses; les autres accidentelles & conséquentes à des événements que le tems pouvoit ou ne pas amener, ou du moins amener dans des circonstances moins défavorables. Je me conforme dans cette distinction à la manière commune d'envisager les choses, & je fais abstraction d'un système qui n'entraîneroit que trop facilement un homme qui réfléchit avec profondeur & précision, à croire que tous les événements dont je vais parler, sont également nécessaires. La première des causes du retardement de l'*Eclectisme* moderne, est la route que suit naturellement l'esprit humain dans ses progrès, & qui l'occupe invinciblement pendant des siècles entiers à des connoissances qui ont été & qui seront dans tous les tems antérieures à l'étude de la Philosophie. L'esprit humain a son enfance & sa virilité: plutôt au ciel qu'il n'eût pas aussi son déclin, sa vieillesse & sa caducité. L'érudition, la littérature, les langues, les antiquités, les beaux arts, sont les occupations de ses premières années & de son adolescence; la Philosophie ne peut être que l'occupation de sa virilité, & la consolation ou le chagrin de sa vieillesse: cela dépend de l'emploi du tems & du caractère; or l'espece humaine a le sien; & elle aperçoit très-bien dans son histoire générale les intervalles vuides, & ceux qui sont remplis de transactions qui l'honorent ou qui l'humilient. Quant aux causes du retardement de la Philosophie eclectique, dont nous formons une autre classe, il suffit d'en faire l'énumération. Ce sont les disputes de religion qui occupent tant de bons esprits; l'intolérance de la superstition qui en persécute & décourage tant d'autres; l'indigence qui jette un homme de génie du côté opposé à celui où la nature l'appelloit; les récompenses mal placées qui l'indignent & lui font tomber la plume des mains; l'indifférence du gouvernement qui dans son calcul politique fait entrer pour infiniment moins qu'il ne vaut, l'éclat que la nation reçoit des lettres & des arts d'agrément, & qui négligeant le progrès des arts utiles, ne fait pas sacrifier une somme aux tentatives d'un homme de génie qui meurt avec ses projets dans sa tête, sans qu'on puisse conjecturer si la nature réparera jamais cette perte: car dans toute la suite des individus de l'espece humaine qui ont existé & qui existeront, il est impossible qu'il y en ait deux qui se ressemblent parfaitement; d'où il s'ensuit pour ceux qui savent raisonner, que toutes les fois qu'une découverte utile attachée à la différence spécifique qui distinguoit tel individu de tous les autres, & qui le constituoit tel, ou n'aura point été faite, ou n'aura point été publiée, elle ne se fera plus; c'est autant de perdu pour le progrès des Sciences & des Arts, & pour le bonheur & la gloire de l'espece. J'invite ceux qui seront tentés de regarder cette considération comme trop subtile, d'interroger là-dessus quelques-uns de nos illustres contemporains; je m'en rapporte à leur ju-

gement. Je les invite encore à jeter les yeux sur les productions originales, tant anciennes que modernes, en quelque genre que ce soit, à méditer un moment sur ce que c'est que l'originalité, & à me dire s'il y a deux originaux qui se ressemblent, je ne dis pas exactement, mais à de petites différences près. J'ajouterai enfin la protection mal placée, qui abandonne les hommes de la nation, ceux qui la représentent avec dignité parmi les nations subsistantes, ceux à qui elle devra son rang parmi les peuples à venir, ceux qu'elle révere dans son sein, & dont on s'entretient avec admiration dans les contrées éloignées, à des malheureux condamnés au personnage qu'ils font, ou par la nature qui les a produits médiocres & méchants, ou par une dépravation de caractère qu'ils doivent à des circonstances telles que la mauvaise éducation, la mauvaise compagnie, la débauche, l'esprit d'intérêt, & la petitesse de certains hommes pusillanimes qui les redoutent, qui les flattent, qui les irritent peut-être, qui rougissent d'en être les protecteurs déclarés, mais que le public à qui rien n'échappe, finit par compter au nombre de leurs protégés. Il semble que l'on se conduise dans la république littéraire par la même politique cruelle qui régnoit dans les démocraties anciennes, où tout citoyen qui devenoit trop puissant, étoit exterminé. Cette comparaison est d'autant plus juste que, quand on eut sacrifié par l'ostracisme quelques honnêtes gens, cette loi commença à deshonorner ceux qu'elle épargnoit. J'écrivois ces réflexions, le 11 Février 1755, au retour des funérailles d'un de nos plus grands hommes, desolé de la perte que la nation & les lettres faisoient en sa personne, & profondément indigné des persécutions qu'il avoit essuyées. La vénération que je portois à sa mémoire, gravoit sur son tombeau ces mots que j'avois destinés quelque tems auparavant à servir d'inscription à son grand ouvrage de l'Esprit des lois: *alto quæsit cælo lucem, ingemuitque repertâ*. Puissent-ils passer à la postérité, & lui apprendre qu'allarmé du murmure d'ennemis qu'il redoutoit, & sensible à des injures périodiques, qu'il eût méprisées sans doute sans le sceau de l'Autorité dont elles lui paroïssent revêtues, la perte de la tranquillité de cet homme né sensible, fut la triste récompense de l'honneur qu'il venoit de faire à la France, & du service important qu'il venoit de rendre à l'univers!

Jusqu'à présent on n'a guere appliqué l'*Eclectisme* qu'à des matières de Philosophie; mais il n'est pas difficile de prévoir à la fermentation des esprits, qu'il va devenir plus général. Je ne crois pas, peut-être même n'est-il pas à souhaiter, que ses premiers effets soient rapides; parce que ceux qui sont versés dans la pratique des Arts ne sont pas assez raisonnateurs, & que ceux qui ont l'habitude de raisonner, ne sont ni assez instruits, ni assez disposés à s'instruire de la partie mécanique. Si l'on met de la précipitation dans la réforme, il pourra facilement arriver qu'en voulant tout corriger, on gâtera tout. Le premier mouvement est de se porter aux extrêmes. J'invite les Philosophes à s'en méfier; s'ils sont prudents, ils se résoudront à devenir disciples en beaucoup de genres; avant que de vouloir être maîtres; ils hasarderont quelques conjectures, avant que de poser des principes. Qu'ils songent qu'ils ont affaire à des especes d'automates, auxquels il faut communiquer une impulsion d'autant plus ménagée, que les plus estimables d'entre eux sont les moins capables d'y résister. Ne seroit-il pas raisonnable d'étudier d'abord les ressources de l'art, avant que de prétendre aggrandir ou resserrer ses limites? c'est faute de cette initiation, qu'on ne fait ni admirer ni reprendre. Les faux amateurs corrompent les artistes; les demi-connoisseurs les découragent: je parle des arts libéraux, Mais tan-

dis que la lumière qui fait effort en tout sens, pénétrera de toutes parts, & que l'esprit du siècle avancera la révolution qu'il a commencée, les arts mécaniques s'arrêteront où ils en sont, si le gouvernement dédaigne de s'intéresser à leurs progrès d'une manière plus utile. Ne seroit-il pas à souhaiter qu'ils eussent leur académie? Croit-on que les cinquante mille francs que le gouvernement employeroit par an à la fonder & à la soutenir, fussent mal employés? Quant à moi, il m'est démontré qu'en vingt ans de tems il en feroit cinquante volumes in-4°. où l'on trouveroit à peine cinquante lignes inutiles; les inventions dont nous sommes en possession, se perfectionneroient; la communication des lumières en feroit nécessairement naître de nouvelles, & recouvrer d'anciennes qui se sont perdues; & l'état présenteroit à quarante malheureux citoyens qui se sont épuisés de travail, & à qui il reste à peine du pain pour eux & pour leurs enfans, une ressource honorable & le moyen de continuer à la société des services plus grands peut-être encore que ceux qu'ils lui ont rendus, en consignat dans des mémoires les observations précieuses qu'ils ont faites pendant un grand nombre d'années. De quel avantage ne seroit-il pas pour ceux qui se destineroient à la même carrière, d'y entrer avec toute l'expérience de ceux qui n'en sortent qu'après y avoir blanchi? Mais faute de l'établissement que je propose, toutes ces observations sont perdues, toute cette expérience s'évanouit, les siècles s'écoulent, le monde vieillit, & les arts mécaniques restent toujours enfans.

Après avoir donné un abrégé historique de la vie des principaux Eclectiques, il nous reste à exposer les points fondamentaux de leur philosophie. C'est la tâche que nous nous sommes imposée dans le reste de cet article. Malgré l'attention que nous avons eu d'en écarter tout ce qui nous a paru intelligible (quoique peut-être il ne l'eût pas été pour d'autres), il s'en faut beaucoup que nous ayons réussi à répandre sur ce que nous avons conservé, une clarté que quelques lecteurs pourront désirer. Au reste, nous conseillons à ceux à qui le jargon de la philosophie scholastique ne sera pas familier, de s'en tenir à ce qui précède; & à ceux qui auront les connoissances nécessaires pour entendre ce qui suit, de ne pas s'en estimer davantage.

Philosophie des Eclectiques.

Principes de la dialectique des Eclectiques. Cette partie de leur philosophie n'est pas sans obscurité; ce sont des idées aristotéliques si quintessenciées & si raffinées, que le bon sens s'en est évaporé, & qu'on se trouve à tout moment sur les confins du verbiage: au reste, on est presque sûr d'en venir-là toutes les fois qu'on ne mettra aucune sobriété dans l'argumentation, & qu'on la poussera jusqu'où elle peut aller. C'étoit une des règles du Scepticisme. Si vous suiviez le sceptique, il vous égardoit dans des ténèbres inextricables; si vous refusiez de le suivre, il tiroit de votre pusillanimité des inductions assez vraisemblables, & contre votre thèse en particulier, & contre la philosophie dogmatique en général. Les Eclectiques disoient:

1. On ne peut appeler véritablement *être*, que ce qui exclut absolument la qualité la plus contraire à l'entité, la privation d'entité.

2. Il y a dans le premier être, des qualités qui ont pour principe l'unité; mais l'unité ne se comptant point parmi les genres, elle n'empêche point l'être premier d'être premier, quoiqu'on dise de lui qu'il est un.

3. C'est par la raison que tout ce qui est un, n'est ni même, ni semblable, que l'unité n'empêche pas l'être premier d'être le premier genre, le genre *suprême*.

4. Ce qu'on apperçoit d'abord, c'est l'existence, l'action, & l'état; ils sont un dans le sujet; en eux-mêmes, ils sont trois.

Voilà les fondemens sur lesquels Plotin élève son système de dialectique. Il ajoute:

5. Le nombre, la quantité, la qualité, ne sont pas des êtres premiers entre les êtres; ils sont postérieurs à l'essence: car il faut commencer par être possible.

6. La féité ou le soi, la quiddité ou le ce, l'identité, la diversité, ou l'altérité, ne sont pas, à proprement parler, les qualités de l'être; mais ce sont ses propriétés, des concomitans nécessaires de l'existence actuelle.

7. La relation, le lieu, le tems, l'état, l'habitude, l'action, ne sont point genres premiers; ce sont des accidens qui marquent composition ou défaut.

8. Le retour de l'entendement sur son premier acte lui offre nombre, c'est-à-dire un & plusieurs; force, intensité, remission, puissance, grandeur, infini, quantité, qualité, quiddité, similitude, différence, diversité, &c. d'où découlent une infinité d'autres notions. L'entendement se joue en allant de lui-même aux objets, & en revenant des objets à lui-même.

9. L'entendement occupé de ses idées, ou l'intelligence est inhérente à je ne sais quoi de plus général qu'elle.

10. Après l'entendement, je descends à l'ame qui est une en soi, & en chaque partie d'elle-même à l'infini. L'intelligence est une de ses qualités; c'est l'acte pur d'elle une en soi, ou d'elle une en chaque partie d'elle-même à l'infini.

11. Il y a cinq genres analogues les uns aux autres, tant dans le monde intelligible, que dans le monde corporel.

12. Il ne faut pas confondre l'essence avec la corporité, ou matérialité; celle-ci enferme la notion de flux, & on l'appelleroit plus exactement *génération*.

13. Les cinq genres du monde corporel, qu'on pourroit réduire à trois, sont la substance, l'accident qui est dans la substance, l'accident dans lequel est la substance, le mouvement, & la relation. *Accident* se prend évidemment ici pour mode; & l'*accident dans lequel est la substance*, est selon toute apparence, le lieu.

14. La substance est une espèce de base, de support; elle est par elle-même, & non par un autre; c'est ou un tout, ou une partie: si c'est une partie, c'est la partie d'un composé qu'elle peut compléter, & qu'elle complete, tant que le tout est tout.

15. Il est essentiel à une substance qu'on ne puisse dire d'elle qu'elle est un sujet. *Sujet se prend ici logiquement.*

16. On seroit conduit à la division des substances génériques en espèces, par les sensations, ou par la considération des qualités simples ou composées, par les formes, les figures, & les lieux.

17. C'est le nombre & la grandeur qui constituent la quantité; c'est la relation qui constitue le tems & l'espace. Il ne faut point compter ces êtres parmi les quantités.

18. Il faut considérer la qualité en elle-même dans son mouvement & dans son sujet.

19. Le mouvement sera ou ne sera pas un genre, selon la manière dont on l'envisagera; c'est une progression de l'être, la nature de l'être restant la même ou changeant.

20. L'idée de progression commune à tout mouvement, entraîne l'idée d'exercice d'une puissance ou force.

21. Le mouvement dans les corps est une tendance d'un corps vers un autre, qui doit en être sollicité.

au mouvement. Il ne faut pas confondre cette tendance avec les corps mus.

22. Pour rencontrer la véritable distribution des mouvemens, il vaut mieux s'attacher aux différences intérieures, qu'aux différences extérieures, & distinguer les forces en forces animées & forces inanimées; ou mieux encore, en forces animées par l'art ou par la sensation.

23. Le repos est une privation, à moins qu'il ne soit éternel.

24. Les qualités actives & passives, ne sont que des manières différentes de se mouvoir.

25. Quant à la relation, elle suppose pluralité d'êtres considérés par quelque qualité qui naît essentiellement de la pluralité.

Voilà le système des genres ou des prédicamens que la secte éclectique avoit adopté. On ne disconvient pas, si l'on se donne la peine de le lire avec attention, qu'à-travers bien des notions obscures & puériles, il n'y en ait quelques-unes de fortes & de très-philosophiques.

Principes de la métaphysique des Eclectiques. Autre labyrinthe d'idées sophistiques, où Plotin se perd lui-même, & où le lecteur nous pardonnera bien de nous égarer quelquefois. Les Eclectiques disoient :

1. Il y a les choses & leur principe; le principe est au-dessus des choses; sans le principe, les choses ne seroient pas. Tout procède de l'être principe; cependant c'est sans mouvement, division, ni multiplication de lui-même. Voilà la source des émanations éclectiques.

2. Ce principe est l'auteur de l'essence & de l'être; il est premier; il est un; il est simple: c'est la cause de l'existence intelligible. Tout émane de lui, & le mouvement & le repos; cependant il n'a besoin ni de l'un ni de l'autre. Le mouvement n'est point en lui, & il n'y a rien en quoi il puisse se reposer.

3. Il est indéfinissable. On l'appelle *infini*, parce qu'il est un; parce que l'idée de limite n'a rien d'analogue avec lui, & qu'il n'y a rien à quoi il aboutisse: mais son infinitude n'a rien de commun avec celle de la matière.

4. Comme il n'y a rien de meilleur que le principe de tout ce qui est, il s'ensuit que ce qu'il y a de meilleur, est.

5. Il est de la nature de l'excellent de se suffire à soi-même. Qu'appellerons-nous donc *excellent*, si ce n'est ce qui étoit avant qu'il y eût rien, c'est-à-dire avant que le mal fût.

6. L'excellent est la source du beau; il en est l'extrême; il doit en être la fin.

7. Ce qui n'a qu'une raison d'agir, n'en agit pas moins librement: car l'unité de motif n'offre point l'idée de privation, quand cette unité émane de la nature de l'être; c'est un corollaire de son excellence. Le premier principe est donc libre.

8. La liberté du premier principe n'a rien de semblable dans les êtres émanés de lui. Il en faut dire autant de ses autres attributs.

9. Si rien n'est au-dessus de ce qui étoit avant tout, il ne faut point remonter au-delà; il faut s'arrêter à ce premier principe, garder le silence sur sa nature, & tourner toutes ses recherches sur ce qui en est émané.

10. Ce qui est identique avec l'essence, prédomine sans ôter la liberté; l'acte est essentiel, sans être contraint.

11. Lorsque nous disons du premier principe qu'il est juste, excellent, miséricordieux, &c. cela signifie que sa nature est toujours une & la même.

12. Le premier principe posé, d'autres causes sont superflues; il faut descendre de ce principe à l'entendement, ou à ce qui conçoit, & de l'entendement

à l'ame: c'est-là l'ordre naturel des êtres. Le genre intelligible est borné à ces objets; il n'en renferme ni plus ni moins. Il n'y en a pas moins, parce qu'il y a diversité entr'eux. Il n'y en a pas davantage, parce que la raison démontre que l'énumération est complète. Le premier principe tel que nous l'admettons, ne peut être simplifié; & l'entendement est, mais simplement, c'est-à-dire sans qu'on puisse dire qu'il soit ou en repos, ou en mouvement. De l'idée de l'entendement à l'idée de raison, & de celle-ci à l'idée d'ame, il y a procession ininterrompue; on ne conçoit aucune nature moyenne entre l'ame & l'entendement. Plotin file ces notions avec une subtilité infinie, & les dirige contre les Gnostiques, dont il bouleverse les éons & toutes les familles divines. Mais ce n'étoit-là que la moitié de son but; il en déduit encore une trinité hypostatique, qu'il oppose à celle des Chrétiens.

13. Il y a un centre commun entre les attributs divins: ces attributs sont autant de rayons qui en émanent; ils forment une sphère, au-delà des limites de laquelle rien n'est lumineux: tout veut être éclairé.

14. Il n'y a que l'être simple, premier & immobile qui puisse expliquer comment tout est émané de lui; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour s'en instruire, non par une prière vocale, mais par des élans réitérés qui portent l'ame au-delà des espaces ténébreux qui la séparent du principe éternel dont elle est émanée. Voilà le fondement de l'enthousiasme éclectique.

15. Lorsqu'on applique le terme de *génération* à la production des principes divins, il en faut écarter l'idée du tems. Il s'agit ici de transactions qui se sont passées dans l'éternité.

16. Ce qui émane du premier principe, s'en émane sans mouvement. S'il y avoit mouvement dans le premier principe, l'être émané seroit le troisième être mu, & non pas le second. Cette émanation se fait sans qu'il y ait dans le premier principe, ni répugnance, ni consentement.

17. Le premier principe est au centre des êtres qui s'en émanent; en repos, comme le soleil au centre de la lumière & du monde.

18. Ce qui est fécond & parfait, engendre de toute éternité.

19. L'ordre de perfection suit l'ordre d'émanation; l'être de la première émanation est l'être le plus parfait après le principe: cet être fut l'entendement, *v85*.

20. Toute émanation tend à son principe; c'est un centre où il a été nécessaire qu'elle se reposât pendant toute la durée, où il n'y avoit d'être qu'elle & son principe: alors ils étoient réunis, mais distingués, car l'un n'étoit pas l'autre.

21. L'émanation première est l'image la plus parfaite du premier principe; elle est de lui, sans intermède.

22. C'est de cette émanation la première, la plus pure, la plus digne du premier principe, qui n'a pu naître que de ce principe, qui en est la vive image, qui lui ressemble plus que la lumière au corps lumineux, que sont émanés tous les êtres, toute la sublimité des idées, tous les dieux intelligibles.

23. Le premier principe d'où tout est émané, réabsorbe tout; c'est en rappelant les émanations dans son sein, qu'il les empêche de dégénérer en matière.

24. L'entendement ou la première émanation, ne peut être stérile, si elle est parfaite. Qu'a-t-elle donc engendré? L'ame, seconde émanation moins parfaite que la première, plus parfaite que toutes les émanations qui l'ont suivie.

25. L'ame est un hypostase du premier principe; elle y est inhérente, elle en est éclairée, elle la ré-

présente ; elle est féconde à son tour , & laisse échapper d'elle des êtres à l'infini.

26. Ce qui entend est différent de ce qui est entendu ; mais de ce que l'un entend , & l'autre est entendu , sans être identiques , ils sont co-existans ; & celui qui entend a en soi tout ce qu'il peut avoir de ressemblance & d'analogie , avec ce qu'il entend : d'où il s'ensuit :

27. Qu'il y a je ne sai quoi de suprême qui n'entend rien ; une première émanation qui entend ; une seconde qui est entendue , & qui conséquemment n'est pas sans ressemblance & sans affinité avec ce qui entend.

28. Où il y a intelligence , il y a multitude. L'intelligent ne peut être ce qu'il y a de premier , de simple , & d'un.

29. L'intelligent s'applique à lui-même & à sa nature ; s'il rentre dans son sein & qu'il y consume son action , il en découlera la notion de duité , de pluralité , & celle de tous les nombres.

30. Les objets des sens sont quelque chose ; ce sont les images d'êtres ; l'entendement connoît & ce qui est en lui , & ce qui est hors de lui , & il fait que les choses existent , sans quoi il n'y auroit point d'images.

31. Les intelligibles different des sensibles , comme l'entendement differe des sens.

32. L'entendement est en même tems une infinité de choses , dont il est distingué.

33. Autant que le monde a de principes divers de fécondité , autant il a d'ames différentes , autant il y a d'idées dans l'entendement divin.

34. Ce que l'on entend , devient intime ; il s'institue une espèce d'unité entre l'entendement & la chose entendue.

35. Les idées sont d'abord dans l'entendement ; l'entendement en acte ou l'intelligence , s'applique aux idées. La nature de l'entendement & des idées est donc une ; si nous les divisons , si nous en faisons des êtres essentiellement différens , c'est une suite de la marche de notre esprit , & de la manière dont nous acquérons nos connoissances. Voilà le principe fondamental de la doctrine des idées innées.

36. L'entendement divin agit sur la matière par ses idées , non d'une action extérieure & mécanique , mais d'une action intérieure & générale , qui n'est toutefois ni identique avec la matière , ni séparée d'elle.

37. Les idées des irrationnels sont dans l'entendement divin : mais elles n'y sont pas sous une forme irrationnelle.

38. Il y a deux espèces de dieux dans le ciel incorporel ; les uns intelligibles , les autres intelligens : ceux-ci sont les idées , ceux-là des entendemens beautifiés par la contemplation des idées.

39. Le troisième principe émané du premier , est l'ame du monde.

40. Il y a deux Vénus , l'une fille du ciel , l'autre fille de Jupiter & de Dioné ; celle-ci préside aux amours des hommes ; l'autre n'a point eu de mère : elle est née avant toute union corporelle , car il ne s'en fait point dans les cieux. Cette Vénus céleste est un esprit divin ; c'est une ame aussi incorruptible que l'être dont elle est émanée ; elle réside au-dessus de la sphere sensible ; elle dédaigne de la toucher du pied : que dis-je du pied , elle n'a point de corps ; c'est un pur esprit , c'est une quintessence de ce qu'il y a de plus subtil ; inférieure , mais co-existante à son principe. Ce principe vivant la produit ; elle en fut un acte simple ; il étoit avant elle ; il l'a aimée de toute éternité ; il s'y complait ; son bonheur est de la contempler.

41. De cette ame divine en sont émanées d'autres ; quoiqu'elle soit une ; les ames qui en sont éma-

nées , sont des parties d'elle-même , qui pénètrent tout.

42. Elle se repose en elle-même ; rien ne l'agite & ne la distrait ; elle est toujours une , entière , & par-tout.

43. Il n'y a point eu de tems où l'ame manquât à cet univers ; il ne pouvoit durer sans elle ; il a toujours été ce qu'il est. L'existence d'une masse informe ne se conçoit pas.

44. S'il n'y avoit point de corps , il n'y auroit point d'ame. Un corps est le seul lieu où une ame puisse exister ; elle n'a aucun mouvement progressif sans lui ; elle se meut , dégénere , & prend un corps en s'éloignant de son principe , comme un feu allumé sur une haute montagne , dont l'éclat va toujours en s'affaiblissant jusqu'où les ombres commencent.

45. Le monde est un grand édifice , co-existant avec l'architecte : mais l'architecte & l'édifice ne sont pas un , quoiqu'il n'y ait pas une molécule de l'édifice où l'architecte ne soit présent. Il a fallu que ce monde fût ; il a fallu qu'il fût beau ; il a fallu qu'il le fût autant qu'il étoit possible.

46. Le monde est animé , mais il est plutôt en son ame , que son ame n'est en lui ; elle le renferme ; il lui est intime ; il n'y a pas un point où elle ne soit appliquée , & qu'elle n'informe.

47. Cette ame si grande par sa nature , suit le monde par-tout ; elle est par-tout où il est.

48. La perfection des êtres , auxquels l'ame du monde est présente , est proportionnée à la distance du premier principe.

49. La beauté des êtres est en raison de l'énergie de l'ame en chaque point ; ils ne sont que ce qu'elle les fait.

50. L'ame est comme assoupie dans les êtres inanimés : mais ce qui s'allie à un autre , tend à se l'assimiler ; c'est ainsi qu'elle vivifie autant qu'il est en elle , ce qui de soi n'est point vivant.

51. L'ame se laisse diriger sans effort ; on la captive en lui offrant quoi que ce soit qu'elle puisse supporter , & qui la contraigne à céder une portion d'elle-même ; elle n'est pas difficile sur ce qu'on lui expose , un miroir n'admet pas plus indistinctement la représentation des objets.

La nature universelle contient en soi la raison d'une infinité de phénomènes ; & elle les produit , quand on fait la provoquer.

Voilà les principes d'où Plotin & les Eclectiques déduisirent leur enthousiasme , leur trinité , & leur théurgie spéculative & pratique ; voilà le labyrinthe dans lequel ils s'égarèrent. Si l'on veut en suivre tous les détours , on conviendra qu'il leur en auroit coûté beaucoup moins d'efforts pour rencontrer la vérité.

Principes de la psychologie des Eclectiques. Ce que l'on enseignoit dans l'école alexandrine sur la nature de l'ame de l'homme , n'étoit ni moins obscur ni plus solide que ce qu'on y débitoit sur la nature du premier principe , de l'entendement divin , & de l'ame du monde.

1. L'ame de l'homme & l'ame du monde ont la même nature , ce sont comme les deux sœurs.

2. Cependant les ames des hommes ne sont pas à l'ame du monde , ce que les parties sont au tout ; autrement l'ame du monde divisée , ne feroit pas toute entière par-tout.

3. Il n'y a qu'une ame dans le monde , mais chaque homme a la sienne. Ces ames different , parce qu'elles n'ont pas été des écoulemens de l'ame universelle. Elles y reposoient seulement , en attendant des corps ; & les corps leur ont été départis dans le tems , par l'ame universelle qui les domine toutes.

4. Les essences vraies ne résident que dans le monde intelligible ; c'est aussi le séjour des ames ; c'est de-

là qu'elles passent dans notre monde : ici, elles sont unies à des corps ; là, elles en attendent & n'en ont point encore.

5. L'entendement est la plus importante des essences vraies. Il n'est ni divisé ni discret. Les ames lui sont co-existantes dans le monde intelligible ; aucun intervalle ne les sépare ni de lui, ni les unes des autres. Si les ames éprouvent une sorte de division, ce n'est que dans ce monde, où leur union avec les corps les rend susceptibles de mouvement. Elles sont présentes, absentes, éloignées, étendues ; l'espace qu'elles occupent a ses dimensions ; on y distingue des parties, mais elles sont indivisibles.

6. Les ames ont d'autres différences que celles qui résultent de la diversité des corps : elles ont chacune une manière propre de sentir, d'agir, de penser. Ce sont les vestiges des vies antérieures. Cela n'empêche point qu'elles n'aient conservé des analogies qui les portent les unes vers les autres. Ces analogies sont aussi dans les sensations, les actions, les passions, les pensées, les goûts, les desirs, &c.

7. L'ame n'est ni matérielle ni composée, autrement on ne pourroit lui attribuer ni la vie ni l'intelligence.

8. Il y a des ames bonnes, il y en a de mauvaises. Elles forment une chaîne de différens ordres. Il y a des ames du premier, du second, du troisième ordre, &c. cette inégalité est en partie originelle, en partie accidentelle.

9. L'ame n'est point dans le corps, comme l'eau dans un vase. Le corps n'en est point le sujet ; ce n'est point non plus un tout dont elle soit une partie ; nous savons seulement qu'elle y est présente, puisqu'elle l'âme.

10. A parler exactement, l'ame est moins dans le corps que le corps n'est dans l'ame. Entre les fonctions de l'homme, la faculté de sentir & de véger est du corps ; celle d'appercevoir & de réfléchir est de l'ame.

11. Les puissances de l'ame sont toutes sous chaque partie du corps ; mais l'exercice en chaque point est analogue à la nature de l'organe.

12. L'ame séparée du corps ne reste point ici, où il n'y a point de lieu pour elle : elle rentre dans le sein du principe d'où elle est émanée : les places n'y sont pas indifférentes : la raison & la justice les distribuent.

13. L'ame ne prend point les formes des corps : elles ne souffrent rien des objets. S'il se fait une impression sur le corps, elle s'en aperçoit ; & appercevoir, c'est agir.

14. L'ame est la raison dernière des choses du monde intelligible, & la première raison des choses de celui-ci. Alternativement citoyenne de l'une & de l'autre, elle ne fait que se souvenir de ce qui se passoit dans l'un, quand elle croit apprendre ce qui se passe dans l'autre.

15. C'est l'ame qui constitue le corps. Le corps ne vit point ; il se dissout. La vie & l'indissolubilité ne sont que de l'ame.

16. Le commerce de l'ame avec le corps élève à l'existence de quelqu'être, qui n'est ni le corps ni l'ame ; qui réside en nous ; qui n'a point été créé ; qui ne perit point, & par lequel tout persevere & dure.

17. Cet être est le principe du mouvement. C'est lui qui constitue la vie du corps, par une qualité qui lui est essentielle, qu'il tient de lui-même, & qu'il ne perd point. Les Platoniciens l'appelloient *αὐτοκίνητος*, *autoquinésie*.

18. Les ames sont alliées par le même principe éternel & divin qui leur est commun.

19. Le vice & la peine leur sont accidentelles. Celui qui a l'ame pure ne doute point de son immortalité.

20. Il regne entre les ames la même harmonie que dans l'univers. Elles ont leurs révolutions, comme les astres ont leur apogée & leur périégée. Elles descendent du monde intelligible dans le monde matériel, & remontent du monde matériel dans le monde intelligible ; de-là vient qu'on lit au ciel leurs destinées.

21. Leur révolution périodique est un enchaînement de transformations, à-travers lesquelles elles passent d'un mouvement tantôt accéléré tantôt retardé. Elles descendent du sein du premier principe jusqu'à la matière brute, & remontent de la matière brute jusqu'au premier principe.

22. Dans le point de leur orbe le plus élevé, il leur reste de la tendance à descendre ; dans le point le plus bas il leur en reste à remonter. Dans le premier cas, c'est le caractère d'émanation qui ne peut jamais être détruit : dans le second, c'est le caractère d'émanation divine qui ne peut jamais être effacé.

23. L'ame, en qualité d'être créé, souffre & se détériore ; en qualité d'être éternel, elle reste la même, sans souffrir, s'améliorer, ni se détériorer. Elle est différente ou la même, selon qu'on la considère dans un point distinct de sa révolution périodique, ou relativement à son entière révolution ; elle se détériore en descendant du premier principe vers le point le plus bas de son orbe ; elle s'améliore en remontant de ce point vers le premier principe.

24. Dans son périégée, elle est comme morte. Le corps qu'elle informe est une espèce de sépulcre où elle conserve à peine la mémoire de son origine. Ses premiers regards vers le monde intelligible qu'elle a perdu de vue, & dont elle est séparée par des espaces immenses, annoncent que son état stationnaire va finir.

25. La liberté cesse, lorsque la violence de la sensation ou de la passion ôte tout usage de la raison : on la recouvre à mesure que la sensation ou la passion perd de sa force. On est parfaitement libre, lorsque la passion & la sensation gardent le silence, & que la raison parle seule ; c'est l'état de contemplation : alors l'homme s'aperçoit, se juge, s'accuse, s'absout, se reforme sur ce qu'il observe dans son entendement. Ainsi la vertu n'est autre chose qu'une obéissance habituelle de la volonté, à la lumière & aux conseils de l'entendement.

26. Tout acte libre change l'état de l'ame, soit en bien soit en mal, par l'addition d'un nouveau mode. Le nouveau mode ajouté la détériore toujours lorsqu'elle descend dans sa révolution, s'éloignant du premier principe, s'attachant à ce qu'elle rencontre, en conservant en elle le simulacre. Ainsi dans la contemplation qui l'améliore & qui la ramène au premier principe, il faut qu'il y ait abstraction de corps & de tout ce qui y est analogue. C'est le contraire dans tout acte de la volonté qui altère la pureté originelle & première de l'ame ; elle fuit l'intelligible ; elle se livre au corporel ; elle se matérialise de plus en plus ; elle s'enfonce dans ce tombeau ; l'énergie de l'entendement pur & de l'habitude contemplative s'évanouit ; l'ame se perd dans un enchaînement de métamorphoses qui la défigurent de plus en plus, & d'où elle ne reviendrait jamais, si son essence n'étoit indestructible. Reste cette essence vivante, & avec elle une sorte de mémoire ou de conscience ; ces germes de la contemplation éclosent dans le tems, & commencent à tirer l'ame de l'abîme de ténèbres où elle s'est précipitée, & à l'élancer vers la source de son émanation ou vers Dieu.

27. Ce n'est ni par l'intelligence naturelle, ni par l'application, ni par aucune des manières d'appercevoir les choses de ce monde, que nous nous élevons à la connoissance & à la participation de Dieu ; c'est par la présence intime de cet être à notre ame, lumière

lumière bien supérieure à toute autre. Nous parlons de Dieu ; nous nous en entretenons ; nous en écrivons ; ces exercices excitent l'ame , la dirigent , la préparent à sentir la présence de Dieu ; mais c'est autre chose qui la lui communique.

28. Dieu est présent à tous , quoiqu'il paroisse absent de tous. Sa présence n'est sensible qu'aux ames qui ont établi entr'elles & cet être excellent , quelque analogie , quelque similitude , & qui par des purifications réitérées , se sont restituées dans l'état de pureté originelle & première qu'elles avoient au moment de l'émanation : alors elles voyent Dieu , autant qu'il est visible par sa nature.

29. Alors les voiles qui les enveloppoient sont déchirées , les simulacres qui les obsédoient & les éloignoient de la présence divine se sont évanouïs. Il ne leur reste aucune ombre qui empêche la lumière éternelle de les éclairer & de les remplir.

30. L'occupation la plus digne de l'homme , est donc de séparer son ame de toutes les choses sensibles , de la ramener profondément en elle-même , de l'isoler , & de la perdre dans la contemplation jusqu'à l'entier oubli d'elle-même & de tout ce qu'elle connoît. *Le quietisme est bien ancien , comme on voit.*

31. Cette profonde contemplation n'est pas notre état habituel , mais c'est le seul où nous atteignons la fin de nos desirs , & ce repos délicieux où cessent toutes les dissonnances qui nous environnent , & qui nous empêchent de goûter la divine harmonie des choses intelligibles. Nous sommes alors à la source de vie , à l'essence de l'entendement , à l'origine de l'être , à la région des vérités , au centre de tout bien , à l'océan d'où les ames s'élèvent sans cesse , sans que ces émanations éternelles l'épuisent , car Dieu n'est point une masse : c'est-là que l'homme est véritablement heureux ; c'est-là que finissent ses passions , son ignorance , & ses inquiétudes ; c'est-là qu'il vit , qu'il entend , qu'il est libre , & qu'il aime : c'est-là que nous devons hâter notre retour , foulant aux piés tous les obstacles qui nous retiennent , écartant tous ces phantômes trompeurs qui nous égarent & qui nous jouent , & bénissant le moment heureux qui nous rejoint à notre principe , & qui rend au tout éternel son émanation.

32. Mais il faut attendre ce moment. Celui qui portant sur son corps une main violente l'accélére- roit , auroit au moins une passion ; il emporteroit encore avec lui quelque vain simulacre. Le philosophe ne chassera donc point son ame ; il attendra qu'elle forte , ce qui arrivera lorsque son domicile déperissant , l'harmonie constituée de toute éternité entre elle & lui cessera. *On retrouve ici des vestiges du Leibnizianisme.*

33. L'ame séparée du corps reste dans ses révolutions à-travers les cieux , ce qu'elle a le plus été pendant cette vie , ou rationnelle , ou sensitive , ou végétale. La fonction qui la dominoit dans le monde corporel , la domine encore dans le monde intelligible ; elle tient ses autres puissances inertes , engourdies , & captives. Le mauvais n'anéantit pas le bon , mais ils co-existent subordonnés.

34. Exerçons donc notre ame dans ce monde à s'élever aux choses intelligibles , si nous ne voulons pas qu'accompagnée dans l'autre de simulacres vitiés , elle ne soit précipitée de rechef du centre des émanations , condamnée à la vie sensible , animale , ou végétale , & assujettie aux fonctions brutales d'engendrer & de croître.

35. Celui qui aura respecté en lui la dignité de l'espèce humaine , renaîtra homme : celui qui l'aura dégradée , renaîtra bête ; celui qui l'aura abrutie , renaîtra plante. Le vice dominant déterminera l'espèce. Le tyran planera dans les airs sous la forme de quelque oiseau de proie.

Tome V.

Principes de la Cosmologie des Eclectiques. Voici ce qu'on peut tirer de plus clair de notre très-inintelligible philosophe Plotin.

1. La matière est la base & le support des modifications diverses. Cette notion a été jusqu'à présent commune à tous les Philosophes ; d'où il s'ensuit qu'il y a de la matière dans le monde intelligible même ; car il y a des idées qui sont modifiées ; or tout mode suppose un sujet. D'ailleurs le monde intelligible n'étant qu'une copie du monde sensible , la matière doit avoir sa représentation dans l'un , puisqu'elle a son existence dans l'autre ; or cette représentation suppose une toile matérielle , à laquelle elle soit attachée.

2. Les corps mêmes ont dans ce monde sensible un sujet qui ne peut être corps ; en effet leurs transformations ne supposent point diminution , autrement les essences se réduiroient à rien ; car il n'est pas plus difficile d'être réduit à rien qu'à moins ; d'ailleurs ce qui renaît ne peut renaître de ce qui n'est plus.

3. La matière première n'a rien de commun avec les corps , ni figure , ni qualité , ni grandeur , ni couleur ; d'où il s'ensuit qu'on n'en peut donner qu'une définition négative.

4. La matière en général n'est point une quantité ; les idées de grandeur , d'unité , de pluralité , ne lui sont point applicables , parce qu'elle est indéfinie ; elle n'est jamais en repos ; elle produit une infinité d'espèces diverses , par une fermentation intestine qui dure toujours & qui n'est jamais stérile.

5. Le lieu est postérieur d'origine à la matière & au corps ; il ne lui est donc pas essentiel : les formes ne sont donc pas des attributs nécessaires de la quantité corporelle.

6. Qu'on ne s'imagine pas sur ces principes , que la matière est un vain nom : elle est nécessaire : les corps en sont produits. Elle devient alors le sujet de la qualité & de la grandeur , sans perdre ses titres d'invisible & d'indéfinie.

7. C'est n'avoir ni sens ni entendement , que de rapporter l'essence & la production de l'univers au hasard.

8. Le monde a toujours été. L'idée qui en étoit le modèle , ne lui est antérieure que d'une priorité d'origine & non de tems. Comme il est très-parfait , il est la démonstration la plus évidente de la nécessité & de l'existence d'un monde intelligible ; & ce monde intelligible n'étant qu'une idée , il est éternel , inaltérable , incorruptible , un.

9. Ce n'est point par induction , c'est par nécessité que l'univers existe. L'entendement agissoit sur la matière , qui lui obéissoit sans effort ; & toutes choses naissoient.

10. Il n'y a nul effet contradictoire dans la génération d'un être par le développement de son germe ; il y a seulement une multitude de forces opposées les unes aux autres , qui réagissent & se balancent. Ainsi dans l'univers une partie est l'antagoniste d'une autre ; celle-ci veut , celle-là se refuse ; elles disparaissent quelquefois les unes & les autres dans ce conflit , pour renaître , s'entrechoquer , & disparaître encore ; & il se forme un enchaînement éternel de générations & de destructions qu'on ne peut reprocher à la nature , parce que ce feroit une folie que d'attaquer un tout dans une de ses parties.

11. L'univers est parfait ; il a tout ce qu'il peut avoir ; il se suffit à lui-même : il est rempli de dieux , de démons , d'ames justes , d'hommes que la vertu rend heureux , d'animaux , & de plantes. Les ames justes répandues dans la vaste étendue des cieux , donnent le mouvement & la vie aux corps célestes.

12. L'ame universelle est immuable. L'état de tout ce qui est digne , après elle , de notre admira-

O o

tion & de nos hommages, est permanent. Les ames circulent dans les corps, jusqu'à ce que exaltées & portées hors de l'état de génération, elles vivent avec l'ame universelle. Les corps changent continuellement de formes, & sont alternativement ou des animaux, ou les plantes qui les nourrissent.

13. Il n'y a point de mal absolu : l'homme injuste laisse à l'univers sa bonté ; il ne l'ôte qu'à son ame, qu'il dégrade dans l'ordre des êtres. C'est la loi générale à laquelle il est impossible de se soustraire.

14. Cessons donc de nous plaindre de cet univers ; tâchons d'être bons ; plaignons les méchants, & laissons à la raison universelle des choses, le soin de les punir & de tirer avantage de leur malice.

15. Les hommes ont les dieux au-dessus d'eux, & les animaux au-dessous ; & ils sont libres de s'élever à l'état des dieux par la vertu, ou de s'abaisser par le vice à la condition des animaux.

16. La raison universelle des choses a distribué à chacune toute la bonté qui lui convenoit. Si elle a placé des dieux au-dessus des démons, des démons au-dessus des ames, des ames au-dessus des hommes, des hommes au-dessus des animaux, ce n'est ni par choix ni par prédilection ; la nature de son ouvrage l'exigeoit, ainsi que l'enchaînement & la nécessité des transmutations le démontrent.

17. Le monde renfermant tout ce qui est possible, ne pouvant ni rien perdre ni rien acquérir, il durera éternellement tel qu'il est.

18. Le ciel & tout ce qu'il contient est éternel. Les astres brillent d'un feu inépuisable, uniforme, & tranquille. Il n'y a dans la nature aucun lien aussi fort que l'ame, qui lie toutes ces choses.

19. C'est l'ame des cieux qui peuple la terre d'animaux ; elle imprime au limon une ombre de vie, & le limon sent, respire, & se meut.

20. Il n'y a dans les cieux que du feu ; mais ce feu contient de l'eau, de la terre, de l'air, en un mot toutes les qualités des autres élémens.

21. Comme il est de la nature de la chaleur de s'élever, la source des feux célestes ne tarira jamais. Il ne s'en peut rien dissiper sans effort, & le mouvement circulaire y ramène tout ce qui s'en dissipe.

22. Les astres changent dans leurs aspects & dans leurs mouvemens ; mais leur nature ne change point.

23. C'est parce que les astres annoncent l'avenir, que leur marche est réglée, & qu'ils portent les empreintes des choses. L'univers est plein de signes ; le sage les connoît & en tire des inductions : c'est une suite nécessaire de l'harmonie universelle.

24. L'ame du monde est le principe des choses naturelles, & elle a parsemé l'étendue des cieux de corps lumineux qui l'embellissent & qui annoncent les destinées.

25. L'ame qui s'éloigne du premier principe, est soumise à la loi des cieux dans ses différens changemens de domicile ; il n'en est pas ainsi de l'ame qui s'en rapproche ; elle fait elle-même sa destinée.

26. L'univers est un être vivant qui a son corps & son ame ; & l'ame de l'univers, qui n'est attachée à aucun corps particulier, exerce une influence générale sur les ames attachées à des corps.

27. L'influence céleste n'engendre point les choses ; elle dispose seulement la matiere aux phénomènes, & la raison universelle les fait éclore.

28. La raison universelle des êtres n'est point une intelligence, mais une force intestine & agitatrice qui opere sans dessein, & qui exerçant son énergie de quelque point central met tout en mouvement, comme on voit des ondulations naître dans un fluide les unes des autres, & s'étendre à l'infini.

29. Il faut distinguer dans le monde les dieux des démons. Les dieux sont sans passions, les démons ont des passions : ils sont éternels comme les dieux,

mais inférieurs d'un degré ; dans l'échelle universelle des êtres, ils tiennent le milieu entre nous & les dieux.

30. Il n'y a point de démon dans le monde intelligible : ce qu'on y appelle des démons sont des dieux.

31. Ceux qui habitent la région du monde sensible, qui s'étend jusqu'à la Lune, sont des dieux visibles, des dieux du second ordre : ils sont aux dieux intelligibles, ce que la splendeur est aux étoiles.

32. Ces démons sont des sympathies émanées de l'ame qui fait le bien de l'univers ; elle les a engendrées, afin que chaque partie eût dans le tout la perfection & l'énergie qui lui conviennent.

32. Les démons ne sont point des êtres corporels, mais ils mettent en action l'air, le feu, & les élémens : s'ils étoient corporels, ce seroient des animaux sensibles.

33. Il faut supposer une matiere générale intelligible, qui soit un véhicule, un intermede entre la matiere sensible & les êtres auxquels elle est subordonnée.

34. Il n'y a point d'élémens que la terre ne contienne. La génération des animaux & la végétation des plantes démontrent que c'est un animal ; & comme la portion d'esprit qu'elle renferme est grande, on est bien fondé à la prendre pour une divinité ; elle ne se meut point d'un mouvement de translation, mais elle n'est pas incapable de se mouvoir. Elle peut sentir, parce qu'elle a une ame, comme les astres en ont une, comme l'homme a la sienne.

Principes de la Théologie éclectique, tels qu'ils sont répandus dans les ouvrages de Jamblique, le théologien par excellence de la secte.

1. Il y a des dieux : nous portons en nous-mêmes la démonstration de cette vérité. La connoissance nous en est innée : elle existe dans notre entendement, antérieure à toute induction, à tout préjugé, à tout jugement. C'est une conscience simultanée de l'union nécessaire de notre nature avec sa cause génératrice ; c'est une conséquence immédiate de la co-existence de cette cause avec notre amour pour le bon, le vrai, & le beau.

2. Cette espece de contact intime de l'ame & de la divinité ne nous est pas subordonné ; notre volonté ne peut ni l'altérer, ni l'éviter, ni le nier, ni le prouver. Il est nécessairement en nous ; nous le sentons, & il nous convainc de l'existence des dieux par ce que nous sommes, quelque chose que nous soyons.

3. Mais l'idée des compagnons immortels des dieux ne nous est ni moins intime, ni moins innée, ni moins perceptible que celle des dieux. La connoissance naturelle que nous avons de leur existence est immuable, parce que leur essence ne change point. Ce n'est point non plus une vérité de conséquence & d'induction : c'est une notion simple, pure, & première, puisée de toute éternité dans le sein de la divinité, à laquelle nous sommes restés unis dans le tems par ce lien indissoluble.

4. Il y a des dieux, des démons, & des héros, & ces êtres célestes sont distribués en différentes classes. Les ressemblances & les différences qui les distinguent & qui les rapprochent, ne nous sont connues que par analogie. Il faut, par exemple, que la bonté leur soit une qualité commune, parce qu'elle est essentielle à leur nature. Il en est autrement des ames, qui participent seulement à cet attribut par communication.

5. Les dieux & les ames sont les deux extrêmes des choses célestes. Les héros constituent l'ordre intermédiaire. Ils sont supérieurs en excellence, en nature, en puissance, en vertu, en beauté, en grandeur, & généralement en toute bonne qualité, aux ames qu'ils touchent immédiatement, & avec les-

quelles ils ont de la ressemblance & de la sympathie par la vie qui leur a été commune. Il faut encore admettre une sorte de génies subordonnés aux dieux, & ministres de leur bienfaisance dont ils sont épris, & qu'ils imitent. Ils sont le milieu à-travers lequel les êtres célestes prennent une forme qui nous les rend visibles; le véhicule qui porte à nos oreilles les choses ineffables, & à notre entendement l'incompréhensible; la glace qui fait passer dans notre ame des images qui n'étoient point faites pour y pénétrer sans son secours.

6. Ce sont ces deux classes qui forment le lien & le commerce des dieux & des ames, qui rendent l'enchaînement des choses célestes indissoluble & continu, qui facilitent aux dieux le moyen de descendre jusqu'aux hommes, des hommes jusqu'aux derniers êtres de la nature, & à ces êtres de remonter jusqu'aux dieux.

7. L'unité, une existence plus parfaite que celle des êtres inférieurs, l'immutabilité, l'immobilité, la puissance de mouvoir sans perdre l'immobilité, la providence, sont encore des qualités communes des dieux. On peut conjecturer par la différence des extrêmes, quelle est celle des intermédiaires. Les actions des dieux sont excellentes, celles des ames sont imparfaites. Les dieux peuvent tout, également, en même tems, sans obstacle, & sans délai. Il y a des choses qui sont impossibles aux ames; il leur faut du tems pour toutes celles qu'elles peuvent; elles ne les exécutent que séparément, & avec peine. La divinité produit sans effort, & gouverne: l'ame se tourmente pour engendrer, & sert. Tout est soumis aux dieux, jusqu'aux actions & à l'existence des ames: ils voyent les essences des choses, & le terme des mouvemens de la nature. Les ames passent d'un effet à un autre, & s'élèvent par degré. La divinité est incompréhensible, incommensurable, illimitée. Les ames éprouvent toutes sortes de passions & de formes. L'intelligence qui préside à tout, la raison universelle des êtres est présente aux dieux sans nuage & sans réserve, sans raisonnement & sans induction, par un acte pur, simple, & invariable. L'ame n'en est éclairée qu'imparfaitement & par intervalle. Les dieux ont donné les lois à l'univers: les ames suivent les lois données par les dieux.

8. C'est la vie que l'ame a reçue dans le commencement, & le premier mouvement de sa volonté, qui ont déterminé l'espece d'être organique qu'elle informeroit, & la tendance qu'elle auroit à se perfectionner ou à se détériorer.

9. Les choses excellentes & universelles contiennent en elles la raison des choses moins bonnes & moins générales. Voilà le fondement des révolutions des êtres, de leurs émanations, de l'éternité de leur principe élémentaire, de leur rapport indélébile avec les choses célestes, de leur dépravation, de leur perfectibilité, & de tous les phénomènes de la nature humaine.

10. Les dieux ne sont attachés à aucune partie de l'univers: ils sont présents même aux choses de ce monde: ils contiennent tout & rien ne les contient: ils sont partout; tout en est rempli. Si la divinité s'empare de quelque substance corporelle, du ciel, de la terre, d'une ville sacrée, d'un bois, d'une statue, son empire & sa présence s'en répandent au-dehors, comme la lumière s'échappe en tout sens du soleil. La substance en est pénétrée. Elle agit au-dedans & à l'extérieur, de près & au loin, sans affoiblissement & sans interruption. Les dieux ont ici bas différens domiciles, selon leur nature ignée, terrestre, aérienne, aquatique. Ces distinctions & celles des dons qu'on en doit attendre, sont les fondemens de la théurgie & des évocations.

12. L'ame est impassible; mais sa présence dans

Tome V.

un corps rend passible l'être composé. Si cela est vrai de l'ame, à plus forte raison des héros, des démons, & des dieux.

11. Les démons & les dieux ne sont pas également affectés de toutes les parties d'un sacrifice; il y a le point important, la chose énergique & secrète: ils ne sont pas non plus également sensibles à toutes sortes de sacrifices. Il faut aux uns des symboles, aux autres ou des victimes, ou des représentations, ou des hommages, ou de bonnes œuvres.

12. Les prières sont superflues. La bienfaisance des dieux, qui connoît nos véritables besoins, est attentive à prévenir nos demandes. Les prières ne sont qu'un moyen de s'élever vers les dieux, & d'unir son esprit au leur. C'est ainsi que le prêtre se garantit des passions, conserve sa pureté, &c.

13. Si l'idée de la colère des dieux étoit mieux connue, on ne chercheroit point à l'appaiser par des sacrifices. La colère céleste n'est point un ressentiment de la part des dieux, dont la créature ait à craindre quelque mauvais effet; c'est une aversion de sa part pour leur bienfaisance. Les holocaustes ne sont utiles, que quand elles sont la marque de la résipiscence. C'est un pas que le coupable a fait vers les dieux dont il s'étoit éloigné: le méchant fuit les dieux, mais les dieux ne le poursuivent point; c'est lui seul qui se rend malheureux, & qui se perd par sa méchanceté.

14. Il est pieux d'attendre des dieux tout le bien qu'il leur est imposé par la nécessité de leur nature. Il est impie de croire qu'on leur fait violence. Il ne faut donc s'adresser aux dieux, que pour se rendre meilleur soi-même. Si les lustrations ont écarté de dessus nos têtes quelques calamités imminentes, c'étoit afin que nos ames n'en reçussent aucune tache.

15. Ce n'est point par des organes que les dieux nous entendent; c'est qu'ils ont en eux la raison & les effets de toutes les prières des hommes pieux, & sur-tout de leurs ministres. Ils sont présents à ces hommes consacrés, & nous parlons immédiatement aux dieux par leur intermission.

16. Les astres que nous appelons des *dieux*, sont des substances très-analogues à ces êtres immatériels; mais c'est à ces êtres qu'il faut spécialement s'adresser dans les astres qu'ils informent. Ils sont tous bienfaisans; il s'en écoule sur les corps des influences indélébiles. Il n'y a pas un point de l'espace où leurs vertus ne fassent sentir leur énergie; mais leur action sur les parties de l'Univers est proportionnée à la nature de ces parties. Elle répand de la diversité; mais elle ne produit jamais aucun mal absolu.

17. Ce n'est pas que ce qui est excellent, relativement à l'harmonie universelle, ne puisse devenir nuisible à quelque partie en particulier.

18. Les dieux intelligibles qui président aux sphères célestes, sont des êtres originaires du monde intelligible; & c'est par l'attention qu'ils donnent à leurs propres idées, en se renfermant en eux-mêmes, qu'ils gouvernent les ciels.

19. Les dieux intelligibles ont été les paradigmes des dieux sensibles. Ces simulacres une fois engendrés ont conservé sans aucune altération l'empreinte des êtres divins dont ils étoient les images.

20. C'est cette ressemblance inaltérable que nous devons regarder comme la base du commerce éternel qui regne entre les dieux de ce monde & les dieux du monde supérieur. C'est par cette analogie indestructible que tout ce qui en émane revient à l'être unique dont il est l'émanation & en est réabsorbé. C'est l'identité qui lie les dieux entr'eux dans le monde intelligible & dans le monde sensible; c'est la similitude qui établit le commerce des dieux d'un monde aux dieux de l'autre.

21. Les démons ne sont point perceptibles soit à la vue soit au toucher. Les dieux sont plus forts que tout obstacle matériel. Les dieux gouvernent le ciel, l'univers & toutes les puissances secrètes qui y sont renfermées. Les démons n'ont l'administration que de quelques portions qui leur ont été abandonnées par les dieux. Les démons sont alliés & presque inséparables des êtres qui leur ont été concédés. Les dieux dirigent les corps, sans leur être présents. Les dieux commandent. Les démons obéissent, mais librement.

22. La génération des démons est le dernier effort de la puissance des dieux : les héros en sont émanés comme une simple conséquence de leur existence vivante ; il en est de même des ames. Les démons ont la faculté génératrice ; c'est à eux que le soin d'unir les ames aux corps a été remis. Les héros vivifient, inspirent, dirigent, mais n'engendrent point.

23. Il a été donné aux ames, par une grace spéciale des dieux, de pouvoir s'élever jusqu'à la sphère des anges. Alors elles ont franchi les limites qui leur étoient prescrites par leur nature. Elles la perdent ; & prennent celle de la nouvelle famille dans laquelle elles ont passé.

24. Les apparitions des dieux sont analogues à leurs essences, puissances & opérations. Ils se montrent toujours tels qu'ils sont. Ils ont leurs signes propres, leurs caractères & leurs mouvemens distinctifs, leurs formes phantastiques particulières ; & le phantôme d'un dieu n'est point celui d'un démon, ni le phantôme d'un démon celui d'un ange, ni le phantôme d'un ange celui d'un archange, & il y a des spectres d'ames de toutes sortes de caractères. L'aspect des dieux est consolant ; celui des archanges, terrible ; celui des anges, moins sévère ; celui des héros, attrayant ; celui des démons, épouvantable. Il y a dans ces apparitions encore une infinité d'autres variétés, relatives au rang de l'être, à son autorité, à son génie, à sa vitesse, à sa lenteur, à sa grandeur, à son cortège, à son influence... *Jamblique détaille toutes ces choses avec l'exactitude la plus minutieuse, & nos Naturalistes n'ont pas mieux vu les chenilles, les mouches, les pucerons, que notre philosophe éclectique, les dieux, les anges, les archanges, les démons, & les génies de toutes les espèces qui voltigent dans le monde intelligible & dans le monde sensible.* Si l'on commet quelque faute dans l'évocation théurgique, alors on a un autre spectre que celui qu'on évoquoit. Vous comptiez sur un dieu, & c'est un démon qui vous vient. Au reste, ce n'est point la connoissance des choses saintes qui sanctifie. Tout homme peut se sanctifier ; mais il n'est donné d'évoquer les dieux qu'aux Théurgistes, aux hommes merveilleux qui tiennent dans leurs mains le secret des deux mondes.

25. La prescience nous vient d'en-haut ; elle n'a rien en soi ni d'humain ni de physique. Il n'en est pas ainsi de la révélation. C'est une voix foible qui se fait entendre à nous, sur le passage de la veille au sommeil. Cela prouve que l'ame a deux vies ; l'une unie avec le corps, l'autre séparée. D'ailleurs, comme sa fonction est de contempler, & qu'elle contient en elle la raison de tous les possibles, il n'est pas surprenant que l'avenir lui soit connu. Elle voit les choses futures dans leurs raisons préexistantes. Si elle a reçu des Dieux une pénétration sublime, un pressentiment exquis, une longue expérience, la facilité d'observer, le discernement, le génie, rien de ce qui a été, de ce qui est, & de ce qui sera n'échappera à sa connoissance.

26. Voici les vrais caractères de l'enthousiasme divin. Celui qui l'éprouve est privé de l'usage commun de ses sens ; sa veille ne ressemble point à celle

des autres hommes ; son action est extraordinaire ; il ne se possède plus ; il ne pense plus & ne parle plus par lui-même ; la vie qui l'environne est absente pour lui ; il ne sent point l'action du feu, ou il n'en est point offensé ; il ne voit ni ne redoute la hache levée sur sa tête ; il est transporté dans des lieux inaccessibles, il marche à-travers la flamme ; il se promène sur les eaux &c. . . . Cet état est l'effet de la divinité qui exerce tout son empire sur l'ame de l'enthousiaste, par l'entremise des organes du corps ; il est alors le ministre d'un dieu qui l'obsède, qui l'agite, qui le poursuit, qui le tourmente, qui en arrache des voix, qui vit en lui, qui s'est emparé de ses mains, de ses yeux, de sa bouche, & qui le tient élevé au-dessus de la nature commune.

27. On a consacré la Poésie & la Musique aux dieux. En effet, il y a dans les chants & dans la versification, toute la variété qu'il convient d'introduire dans les hymnes qu'on destine à l'évocation des dieux. Chaque dieu a son caractère. Chaque évocation a sa forme & exige sa mélodie. L'ame avoit entendu l'harmonie des cieux, avant que d'être exilée dans un corps. Si quelques accens analogues à ces accens divins, dont elle ne perd jamais entièrement la mémoire, viennent à la frapper, elle tressaillit, elle s'y livre, elle en est transportée. *Jamblique se précipite ici dans toutes les espèces de divinations, soit ses magnifiques à-travers lesquelles nous n'avons pas le courage de le suivre.* On peut voir dans cet auteur ou dans l'histoire critique de la philosophie de M. Brucker, toutes les rêveries de l'Éclectisme théologique, sur la puissance des dieux, sur l'illumination, sur les invocations, la magie, les prêtres, & la nécessité de l'action de la fumée des victimes sur les dieux, &c.

28. La justice des dieux n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle & de son état présent. Les dieux la définissent relativement à ses existences successives & à l'universalité de nos vies.

29. La plupart des hommes n'ont point de liberté, & sont enchaînés par le destin, &c.

Principes de la Théogonie éclectique. 1. Il est un Dieu de toute la nature, le principe de toute génération, la cause des puissances élémentaires, supérieur à tous les dieux, en qui tout existe, immatériel, incorporel, maître de la nature, subsistant de toute éternité par lui-même, premier, indivisible & indivisé, tout par lui-même, tout en lui-même, antérieur à toutes choses, même aux principes universaux & aux causes générales des êtres, immobile, renfermé dans la solitude de son unité, la source des idées, des intelligibles, des possibilités, se suffisant, père des essences & de l'entité, antérieur au principe intelligible. Son nom est Noetarque.

2. Emeth est après Noetarque ; c'est l'intelligence divine qui se connoît elle-même, d'où toutes les intelligences sont émanées, qui les ramène toutes dans son sein, comme dans un abysme ; les Egyptiens plaçoient Eicton avant Emeth ; c'étoit la première idée exemplaire ; on adoroit Eicton par le silence.

3. Après ces dieux, viennent Amem, Ptha & Osiris, qui président à la génération des êtres apparents, dieux conservateurs de la sagesse, & ses ministres dans les tems où elle engendrait les êtres & produisoit la force secrète des causes.

4. Il y a quatre puissances mâles & quatre puissances femelles au-dessus des élémens & de leurs vertus. Elles résident dans le soleil. Celle qui dirige la nature dans ses fonctions génératrices a son domicile dans la lune.

5. Le Ciel est divisé en deux, ou quatre, ou trente-fix régions, & ces régions en plusieurs autres; chacune a sa divinité, & toutes sont subordonnées à une divinité qui leur est supérieure. De ces principes, il faut descendre à d'autres, jusqu'à ce que l'univers entier soit distribué à des puissances qui émanent les unes des autres & toutes d'une première.

6. Cette première puissance tira la matière de l'essence, & l'abandonna à l'intelligence qui en fabriqua des sphères incorruptibles. Elle employa ce qu'il y avoit de plus pur à cet ouvrage; elle fit du reste les choses corruptibles & l'universalité des corps.

7. L'homme a deux âmes; l'une qu'il tient du premier intelligible, & l'autre qu'il a reçue dans le monde sensible. Chacune a conservé des caractères distinctifs de son origine. L'âme du monde intelligible retourne sans cesse à sa source, & les loix de la fatalité ne peuvent rien sur elle; l'autre est asservie aux mouvemens des mondes.

8. Chacun a son démon, il préexistoit à l'union de l'âme avec le corps. C'est lui qui l'a unie à un corps. Il la conduit, il l'inspire. C'est toujours un bon génie. Les mauvais génies sont sans district.

9. Ce démon n'est point une faculté de l'âme; c'est un être distingué d'elle & d'un ordre supérieur au sien, &c.

Principes de la Philosophie morale des Eclectiques. Voici ce qu'on en recueillera de plus généralement admis, en feuilletant les ouvrages de Porphyre & de Jamblique.

1. Il ne se fait rien de rien. Ainsi l'âme est une émanation de quelque principe plus noble.

2. Les âmes existoient avant que d'être unies à des corps. Elles sont tombées, & l'exil a été leur châtiment. Elles ont depuis leur chute passé successivement en différens corps, où elles ont été retenues, comme dans des prisons.

3. C'est par un enchaînement de crimes & d'impies, qu'elles ont rendu leur esclavage plus long & plus dur. C'est à la Philosophie à l'adoucir & à le faire cesser. Elle a deux moyens; la purification rationnelle, & la purification théurgique, qui élèvent les âmes successivement à quatre différens degrés de perfection, ont le dernier est la théopatie.

4. Chaque degré de perfection a ses vertus. Il y a quatre vertus cardinales, la prudence, la force, la tempérance & la justice; & chaque vertu a ses degrés.

5. Les qualités physiques qui ne sont que des avantages de conformation, & dont l'usage le plus noble seroit d'être employés, comme des instrumens, pour s'élever aux autres qualités, sont au dernier rang.

6. Les qualités morales & politiques, sont celles de l'homme sensé, qui supérieur à ses passions, après avoir travaillé long-tems à se rendre heureux par la pratique de la vertu, s'occupe à procurer le même bonheur à ses semblables. Ces qualités sont pratiques.

7. Les qualités spéculatives sont celles qui constituent proprement le philosophe; il ne se contente pas de faire le bien, il descend encore en lui-même, il s'y renferme, & médite, afin de connoître la vérité des principes par lesquels il se conduit.

8. Les qualités expurgatives ou sanctifiantes, ce sont toutes celles qui élèvent l'homme au-dessus de sa condition, par la privation de tout ce qui est au-delà des besoins de la nature les plus étroits. Dans cet état, l'homme a sacrifié tout ce qui peut l'attacher à cette vie; son corps lui devient un fardeau onéreux; il en souhaite la dissolution; il est mort philosophiquement. Or la mort philosophique par-

faite est le point de la perfection humaine le plus voisin de la vie des dieux.

9. Les qualités spéculatives consistent dans la contemplation habituelle du premier principe, & dans l'imitation la plus approchée de ses vertus.

10. Les qualités théurgiques sont celles par lesquelles on est digne dès ce monde de commercer avec les Dieux, les démons, les héros & les âmes libres.

11. L'homme peut avec le secours des seules forces qu'il a reçues de la nature, s'élever successivement de la dégradation la plus profonde, jusqu'au dernier degré de perfection; car la loi de la nécessité n'a point d'empire invincible sur l'énergie du principe divin qu'il porte en lui-même, & avec lequel il n'y a point d'obstacle qu'il ne puisse surmonter.

12. Si la séparation de l'âme & du corps s'est faite avant que l'âme ne se soit relevée de son état d'avilissement, & qu'elle ait emporté avec elle des traces secrètes de dépravation; elle éprouve le supplice des enfers, en rentrant dans un nouveau corps qui devient pour elle une prison plus cruelle que le corps qu'elle a quitté, qui l'éloigne davantage de son premier principe, & qui rend sa grande révolution plus longue & plus difficile.

Voilà ce que nous avons trouvé de plus important & de moins obscur dans la philosophie des *Eclectiques* anciens. Pour s'en instruire à fond, il faut aller puiser dans les sources, & feuilleter ce qui nous reste de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, d'Ammian Marcellin, &c. . . . sans oublier l'histoire critique de la philosophie de M. Brucker, & la foule des auteurs tant anciens que modernes, qui y sont cités.

ECLEGME, f. m. *en Médecine*, c'est un remède pectoral, qui a la consistance d'un sirop épais; on l'appelle aussi *looch*. Voyez l'article **SIROP**. Voyez aussi **LOOCH**, &c.

Ce mot est grec; il vient du mot *λείχω*, je lèche, à cause que le malade doit prendre ce remède en léchant le bout d'un petit bâton de réglisse que l'on y trempe; afin qu'en le prenant ainsi peu à peu, il puisse rester plus long-tems dans son passage, & mieux humecter la poitrine.

Il y a des *éclegmes* de pavot, d'autres de lentilles, & d'autres de squilles, &c. Ils servent à guérir ou à soulager les poumons dans les toux, les péri-pneumonies, &c. Ils sont ordinairement composés d'huiles incorporées avec des sirops. *Chambers*.

ECLIPSE, f. f. *en Astronomie*, c'est une privation passagère, soit réelle, soit apparente, de lumière, dans quelqu'un des corps célestes, par l'interposition d'un corps opaque entre le corps céleste & l'œil, ou entre ce même corps & le Soleil. Les *éclipses* de Soleil sont dans le premier cas; les *éclipses* de Lune & des satellites sont dans le second: car le Soleil est lumineux par lui-même, & les autres planètes ne le sont que par la lumière qu'ils en reçoivent. Les *éclipses* des étoiles par la Lune ou par d'autres planètes, s'appellent proprement *occultations*. Lorsqu'une planète, comme Vénus & Mercure, passe sur le Soleil, comme elle n'en couvre qu'une petite partie, cela s'appelle *passage*. Voyez **OCCULTATION** & **PASSAGE**.

Le mot *éclipse* vient du grec, *ἐκλειψις*, défaillance. Les Romains se servoient aussi du mot *deficere*, pour désigner les *éclipses*. (O)

L'ignorance de la Physique a fait rapporter dans tous les lieux & dans tous les tems, à des causes animées, les effets dont on ne connoissoit pas les principes; ainsi les prêtres débiterent en Grèce, que Diane étoit devenue amoureuse d'Endimion, & que les *éclipses* devoient s'attribuer aux visites nocturnes

que cette déesse rendoit à son amant dans les montagnes de la Carie : mais comme ses amours ne durent pas toujours, il fallut chercher, dit l'abbé Bannier, une autre cause des *éclipses*.

On publia que les forcieres, sur-tout celles de Thessalie, avoient le pouvoir par leurs enchantemens d'attirer la Lune sur la terre ; c'est pourquoi on faisoit un grand vacarme avec des chauderons & autres instrumens, pour la faire remonter à sa place. Les Romains entre autres suivoient cet usage, & allumoient un nombre infini de torches & de flambeaux, qu'ils élevoient vers le ciel, pour rappeler la lumière de l'astre éclipsé. Juvénal fait allusion au grand bruit que faisoit à ce sujet le peuple de Rome sur des bassins d'airain, lorsqu'il dit d'une femme babillarde, qu'elle fait assez de bruit pour secourir la Lune en travail : *Una laboranti poterit succurrere Lunæ.*

Si l'on vouloit remonter à la source de cette coutume, on trouveroit qu'elle venoit d'Egypte, où Isis, symbole de la Lune, étoit honorée avec un bruit pareil de chauderons, de tymbales, & de tambours.

L'opinion des autres peuples étoit, que les *éclipses* annonçoient de grands malheurs, ou menaçoient la tête des rois & des princes. On a eu long-tems la même idée des comètes. Les Mexiquains effrayés jeûnoient pendant les *éclipses*. Les femmes durant ce tems-là se maltraitoient elles-mêmes, & les filles se tiroient du sang des bras. Ces gens-là s'imaginoient que la Lune avoit été blessée par le Soleil, pour quelque querelle qu'ils avoient eue ensemble.

Les Indiens croyent aussi par ce principe, que la cause des *éclipses* vient de ce qu'un dragon maléfaisant veut dévorer la Lune ; c'est pourquoi les uns font un grand vacarme, pour lui faire lâcher prise, pendant que les autres se mettent dans l'eau jusqu'au cou, pour supplier le dragon de ne pas dévorer entièrement cette planète. Lisez encore là-dessus, dans les mémoires du P. le Comte, les idées particulières des Chinois.

Anaxagore contemporain de Périclès, & qui mourut la première année de la soixante-huitième olympiade, fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment sur les diverses phases de la Lune, & sur ses *éclipses* ; je dis, comme Plutarque, *très-hardiment*, parce que le peuple ne souffroit pas encore volontiers les Physiciens. Aussi les ennemis de Socrate réussirent à le perdre, en l'accusant de chercher par une curiosité criminelle à pénétrer ce qui se passe dans les cieux, comme si la raison & le génie pouvoient s'élever trop haut. On n'a depuis que trop souvent renouvelé par le même artifice, des accusations semblables contre des hommes du premier mérite. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

Les généraux romains se sont servis quelquefois des *éclipses* pour contenir leurs soldats, ou pour les encourager dans des occasions importantes. Tacite dans ses annales, liv. I. ch. xxviiij. parle d'une *éclipse* dont Drusus se servit pour appaiser une sédition très-violente, qui s'étoit élevée dans son armée. Tite-Live rapporte que Sulpitius Gallus, lieutenant de Paul Émile dans la guerre contre Persée, prédit aux soldats une *éclipse* qui arriva le lendemain, & prévint par ce moyen la frayeur qu'elle auroit causée. Ce fait n'a pas été raconté assez exactement à l'article ASTRONOMIE, où même par une faute du copiste ou de l'imprimeur, on a mis les *Perses* au lieu de *Persée*. Plutarque dit que Paul Émile sacrifia à cette occasion onze veaux à la Lune, & le lendemain vingt-un bœufs à Hercule, dont il n'y eut que le dernier qui lui promit la victoire.

Aujourd'hui non-seulement les Philosophes, mais le peuple même est instruit de la cause des *éclipses* ; on sait que les *éclipses* de Lune viennent de ce que

cette planète entre dans l'ombre de la Terre, & ne peut être éclairée par le Soleil durant le tems qu'elle la traverse, & que les *éclipses* de Soleil viennent de l'interposition de la Lune, qui cache aux habitans de la Terre une partie du Soleil, ou même le Soleil tout entier. Les Astronomes observent dans les satellites de Jupiter & de Saturne, des *éclipses* semblables à celles de notre Lune, mais à la vérité plus fréquentes ; parce que ces satellites tournent autour de Jupiter en bien moins de tems que la Lune autour de nous.

La durée d'une *éclipse* est le tems entre l'immersion & l'émerfion.

L'immersion dans une *éclipse* est le moment auquel le disque du Soleil ou de la Lune, commence à se cacher. *Voyez IMMERSION.*

L'émerfion est le moment où le corps lumineux éclipsé commence à reparoître. *Voyez EMERSION.*

Au reste, les mots d'*immersion* & d'*émersion* sont encore plus d'usage dans les *éclipses* de Lune, que dans celles de Soleil ; parce que dans les *éclipses* de Lune, la Lune se plonge véritablement (*se immergit*) dans l'ombre de la terre, & s'obscurcit : au lieu que dans les *éclipses* de Soleil, cet astre ne tombe pas dans l'ombre de la Lune, mais nous est seulement caché par la Lune.

S'il y a quelque chose dans l'Astronomie qui puisse nous faire connoître les efforts dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il s'agit de recherches subtiles & qui demandent une grande sagacité, c'est assurément la théorie des *éclipses* & la justesse avec laquelle on est parvenu depuis long-tems à les calculer & à les prédire ; cette justesse sert à nous convaincre de la certitude & de la précision des calculs astronomiques ; & ceux qui s'étonnent qu'on puisse mesurer les mouvemens & les distances des corps célestes malgré l'éloignement où ils sont, n'ont rien à répondre à l'accord si parfait qui se trouve entre le calcul des *éclipses* & le moment où elles arrivent.

Pour déterminer la grandeur des *éclipses*, il est d'usage de diviser le diamètre des corps lumineux éclipsés en douze parties égales, appelées *doigts*. *Voyez DOIGT.*

Les *éclipses* se divisent en *éclipses totales*, *partiales*, *annulaires*, &c. ce qui sera détaillé plus bas.

Eclipse de Lune, c'est un manque de lumière dans la Lune, occasionné par une opposition diamétrale de la terre entre le Soleil & la Lune. *Voyez LUNE.*

On peut voir (*Planc. astron. fig. 34.*) la manière dont se fait cette *éclipse*. A représente la terre, & B ou C la Lune.

On demandera peut-être pourquoi on n'observe point d'*éclipses* dans toutes les planètes : pourquoi, par exemple, la Terre, lorsqu'elle passe entre Mars & le Soleil, n'obscurcit pas quelquefois le disque de Mars. A cela on répond que la Terre étant un corps beaucoup plus petit que le Soleil, son ombre ne doit point s'étendre à l'infini, mais doit se terminer en pointe à une certaine distance en forme de cône. Il n'y a que la Lune qui soit assez proche de la Terre pour pouvoir entrer dans son ombre & la couvrir de la sienne ; il en est de même des satellites de Jupiter & de Saturne par rapport à ces planètes.

Quand toute la lumière de la Lune est interceptée, c'est-à-dire quand tout son disque est couvert, on dit que l'*éclipse* est *totale* ; & on dit qu'elle est *partiale*, quand il n'est couvert qu'en partie. Si l'*éclipse* totale dure quelque tems, on dit qu'elle est *totalis cum mora*, totale avec durée. Si elle n'est qu'instantanée, elle est dite *totalis sine mora*, totale sans durée.

Les *éclipses* de Lune n'arrivent que dans le tems de la pleine Lune, parce qu'il n'y a que ce tems où la Terre soit entre le Soleil & la Lune. Il n'y a cepen-

dant pas des *éclipses* à chaque pleine Lune ; ce qui vient de l'obliquité du cours de la Lune par rapport à celui du Soleil. En effet le cercle ou l'orbite dans lequel la Lune se meut est élevé au-dessus du plan de l'orbite terrestre, de sorte que quand le Soleil, la Terre, & la Lune se trouvent dans le même plan perpendiculaire au plan de l'écliptique, la Lune ne se trouve pas toujours pour cela dans la même ligne droite avec le Soleil & la Terre ; elle est souvent assez élevée, pour laisser l'ombre de la Terre au-dessous ou au-dessus d'elle, & n'y pas entrer : & pour lors il n'y a point d'*éclipse*. Il n'y en a que dans les pleines Lunes qui arrivent aux nœuds, ou proche des nœuds, c'est-à-dire lorsque la Lune se trouve dans l'écliptique, ou très-proche de l'écliptique : car alors la somme des demi-diamètres apparens de la Lune & de l'ombre de la Terre, est plus grande que la latitude de la Lune, ou la distance entre le centre de la Lune & celui de l'ombre ; d'où l'on voit que la Lune doit entrer au moins en partie dans l'ombre de la Terre, & être par conséquent éclipsée. Voyez NŒUD.

Comme la somme des demi-diamètres de la Lune & de l'ombre de la Terre, est plus grande que la somme des demi-diamètres du Soleil & de la Lune (puisque la première somme dans le cas où elle est la plus petite, étant $5\frac{1}{2}$, la seconde, lorsqu'elle est la plus grande, est à peine $3\frac{1}{2}$), il s'ensuit que les *éclipses* lunaires peuvent arriver dans une plus grande latitude de la Lune, & à une plus grande distance des nœuds que les *éclipses* solaires, & que par conséquent on doit les observer plus souvent.

Les *éclipses totales* & celles de la plus longue durée, arrivent dans les vrais nœuds de l'orbite lunaire, par la raison que la portion de l'ombre de la Terre, qui tombe alors sur la Lune, est considérablement plus grande que le disque de la Lune : il peut aussi arriver des *éclipses totales* à une petite distance des nœuds ; mais plus la Lune s'en éloigne, plus la durée des *éclipses* diminue. C'est par cette même raison qu'il y en a de partiales ; & quand la Lune est trop éloignée des nœuds, il n'y a point du tout d'*éclipse*. En un mot l'*éclipse* est totale, si la latitude de la Lune est plus petite, ou égale à la différence du demi-diamètre de l'ombre & du demi-diamètre de la Lune : dans le premier cas, elle sera totale avec durée : dans le second, totale sans durée ; elle sera partielle, si la latitude de la Lune est plus petite que la somme des deux demi-diamètres, mais moindre que leur différence ; enfin elle sera nulle, où il n'y en aura point, si la latitude de la Lune surpasse ou égale la somme des deux demi-diamètres.

Toutes les *éclipses* de Lune sont universelles, c'est-à-dire visibles dans toutes les parties du globe, qui ont la Lune sur leur horizon ; elles paroissent en tous lieux de la même grandeur ; elles commencent & finissent dans le même tems pour tous ces endroits. Il est évident que cela doit être ainsi : car l'*éclipse* de Lune vient de ce que cet astre est obscurci par l'ombre de la Terre : or il entre dans l'ombre en même tems & au même instant, pour tous les peuples de la Terre. L'*éclipse* doit donc commencer au même moment pour tous ces peuples, à-peu-près comme une lumière qu'on éteint dans une chambre, disparoît au même moment pour tous ceux qui y sont. Aussi l'observation des *éclipses* de Lune est utile par cette raison, pour la découverte des longitudes. Voy. LONGITUDE.

La Lune devient sensiblement plus pâle & plus obscure, avant que d'entrer dans l'ombre de la Terre ; ce qui vient de la pénombre de la Terre. Voyez PÉNOMBRE.

Astronomie des éclipses lunaires, ou méthode d'en calculer le tems, le lieu, la grandeur, & les autres phénomènes. 1°. Pour trouver la longueur du cône d'om-

bre de la Terre, trouvez la distance du Soleil à la Terre pour le tems donné ; voyez SOLEIL & DISTANCE : alors connoissant en demi-diamètres de la Terre, le diamètre du Soleil, vous trouverez la longueur du cône par les règles données à l'*artic. OMBRE*.

Supposant, par exemple, que la plus grande distance du Soleil à la Terre soit de 34996 demi-diamètres de la Terre, & que le demi-diamètre du Soleil soit à celui de la Terre, comme 153 est à 1, on trouvera la longueur du cône d'ombre = $230\frac{1}{4}$.

D'où il suit que comme la plus petite distance de la Lune à la Terre est à peine de 56 demi-diamètres, & la plus grande de 64 au plus, la Lune en opposition avec le Soleil, lorsqu'elle est dans les nœuds, ou qu'elle en approche, tombera dans l'ombre de la Terre, quoique le Soleil & la Lune soient dans leur apogée ; & à plus forte raison s'ils sont dans leur périgée, ou qu'ils en approchent, à cause que l'ombre est alors plus longue, & que la Lune est plus proche de la base du cône.

Les Astronomes ne sont pas d'accord entre eux, ni sur la distance du Soleil, ni sur son diamètre ; mais quelle que soit sa distance, & quel que soit son diamètre, on trouve & on doit voir facilement que l'angle au sommet du cône d'ombre de la Terre, est à peu-près égal à l'angle sous lequel nous voyons le Soleil, c'est-à-dire est d'environ 32 minutes ; & que la longueur du cône d'ombre vaut environ 110 diamètres de la Terre, ou 220 demi-diamètres : ce qui diffère peu des 230 trouvés ci-dessus.

2°. Pour trouver le demi-diamètre apparent de l'ombre terrestre, à l'endroit du passage de la Lune, pour un tems donné quelconque, trouvez la distance du Soleil & de la Lune à la Terre, & leurs parallaxes horizontales ; faites une somme des parallaxes ; ôtez de cette somme le demi-diamètre apparent du Soleil : le reste est le demi-diamètre apparent de l'ombre.

Ainsi, supposez la parallaxe de la Lune horizontale = $56' 48''$; celle du Soleil $6''$: la somme est $56' 54''$; d'où retranchant $16' 5''$, le demi-diamètre apparent du Soleil, il reste $41' 49''$ pour le demi-diamètre de l'ombre. On peut, si l'on veut, ne point faire entrer dans ce calcul la parallaxe du Soleil, comme n'étant presque d'aucune considération.

3°. La latitude de la Lune AL , au tems de son opposition, avec l'angle qu'elle fait au nœud B , étant donnée, on trouvera ainsi l'arc AI compris entre les centres A , I , & l'arc IL (fig. 35.). Puisque dans le triangle AIL , rectangle en I , le côté AL est donné, de même que l'angle ALI , qui est le complément de l'angle LAI ou B à un droit ; on trouvera facilement par la Trigonométrie l'arc compris entre les centres AI . Or l'angle LAI est égal à l'angle B , chacun d'eux composant un angle droit avec IAB . Donc, puisque la latitude AL de la Lune est donnée, on trouvera de même par la Trigonométrie l'arc LI .

Il est bon d'observer que la ligne NI , ou la portion de l'orbite que la Lune paroît parcourir pendant une *éclipse*, n'est point son orbite véritable. En effet si dans les nouvelles ou pleines Lunes aux tems des *éclipses*, le Soleil n'avoit point ce mouvement apparent que l'on observe chaque jour d'occident en orient, & qui est causé par le mouvement propre de la Terre sur son orbite, la route de la Lune à l'égard du Soleil seroit exactement la même que celle qui convient à l'inclinaison de son orbite sur le plan de l'écliptique. Mais comme dans le même intervalle de tems que la Lune nous paroît avancer sur son orbite, le Soleil s'avance aussi, quoique beaucoup moins vite, sur le plan de l'écliptique, la route apparente de la Lune à l'égard du Soleil doit donc être

différente de celle qu'elle décrit réellement, & par conséquent la ligne qui désigne cette route aura une plus grande inclinaison sur le plan de l'écliptique. Pour trouver la route apparente de la Lune par rapport au Soleil, il faut se servir de ce principe d'Optique; que si deux corps *A* & *B* se meuvent avec des directions & des vitesses données, & qu'on veuille trouver le mouvement apparent du corps *A* par rapport au corps *B*, il faut transporter au corps *A* le mouvement du corps *B*, dans une direction parallèle & en sens contraire, & chercher ensuite par la loi de la composition des mouvemens, le mouvement du corps *A* qui résulte de son mouvement propre & primitif, combiné avec le mouvement du corps *B* qu'on lui a transporté. Le mouvement qui résulte des deux dont nous parlons, sera le mouvement apparent du corps *A* à l'égard du corps *B*. Ainsi on transportera à la Lune le mouvement du Soleil en sens contraire, & dans le plan de l'écliptique; & combinant ce mouvement avec le mouvement propre de la Lune dans son orbite, on aura son mouvement apparent par rapport au Soleil. Voyez APPARENT, ABERRATION, DÉCOMPOSITION, &c.

Déterminer les limites d'une éclipse de Lune. Puisqu'il n'est pas possible qu'il y ait éclipse, à moins que la somme des demi-diamètres de l'ombre & de la Lune ne soit plus grande que la latitude de la Lune (car sans cela la Lune ne tombera point dans l'ombre), faites une somme des demi-diamètres apparens de la Lune périgée & de l'ombre, en supposant la Terre aphélie, pour avoir le côté *MO* (figure 36.) Alors dans le triangle sphérique *MNO*, ayant l'angle donné au nœud, l'angle droit *M*, & le côté *MO*, trouvez la distance *NO* de la Lune au nœud, ce qui est le terme le plus éloigné, au-delà duquel l'éclipse ne peut plus avoir lieu. De la même manière ajoutant les demi-diamètres apparens de la Lune apogée & de l'ombre de la Terre périhélie périgée, on aura par ce moyen le côté *LH* dans le triangle *NLH*; on trouvera par la trigonométrie sphérique la distance de la Lune au nœud ascendant *HN*, ce qui est le terme où la Lune fera nécessairement éclipse.

Déterminer la quantité d'une éclipse ou le nombre des doigts éclipsez. Ajoutez le demi-diamètre *IK* de la Lune (fig. 35.) au demi-diamètre de l'ombre *AM*, alors vous aurez $AM + IK = AI + IM + IK = AI + MK$: ôtez de cette somme l'arc compris entre les centres *AI*, le reste donne les parties du diamètre éclipsez *MK*. Dites donc: comme le diamètre de la Lune *KH*, est aux parties du diamètre éclipsez *MK*, ainsi le nombre 12 est aux doigts éclipsez.

Trouver la demi-durée d'une éclipse, ou l'arc de l'orbite lunaire que le centre de cette planète décrit depuis le commencement de l'éclipse jusqu'à son milieu. Ajoutez les demi-diamètres de l'ombre & de la Lune; soit leur somme *AN* (fig. 35.); du carré d'*AN* ôtez le carré d'*AI*, le reste est le carré d'*IN*, & la racine carrée de ce reste est l'arc *IN* que l'on demande.

Trouver la demi-durée d'une éclipse totale (fig. 37). Ôtez le demi-diamètre *SV* de la Lune, du demi-diamètre de l'ombre *AV*; le reste est *AS*: c'est pourquoi dans le triangle *AIS*, rectangle en *I*, on a l'arc *AS* donné par la dernière méthode, & l'arc entre les centres *AI*; ainsi l'on trouve l'arc *IS*, comme dans le dernier problème.

Trouver le commencement, le milieu, & la fin d'une éclipse de Lune. Dites: comme le mouvement horaire de la Lune, qui l'écarte du Soleil, est à 3600 secondes horaires, ainsi les secondes de l'arc *LI* (fig. 35.) sont aux secondes horaires équivalentes à cet arc: ôtez ces secondes dans le premier & le troisième quart de l'anomalie du tems de la pleine Lune; ajou-

tez-les au contraire à ce même tems dans le second & le quatrième quart; le résultat est le tems du milieu de l'éclipse. Dites alors, comme le mouvement horaire de la Lune par rapport au Soleil est à 3600 secondes, ainsi les secondes de la demi-durée *IN* sont au tems de la demi-durée, dont le double donne la durée entière. Enfin ôtez le tems de la demi-durée du tems du milieu de l'éclipse, le reste sera le commencement de l'éclipse; & si vous ajoutez le tems de la demi-durée au tems du milieu de l'éclipse, la somme donnera la fin de l'éclipse.

Calculer une éclipse de Lune. 1°. Pour le tems donné d'une pleine Lune moyenne, calculez la distance de la Lune au nœud, afin de savoir s'il y a éclipse ou non, ainsi qu'il est enseigné dans le premier problème.

2°. Calculez le tems de la pleine Lune vraie, avec le vrai lieu du Soleil & de la Lune réduit à l'écliptique.

3°. Pour le tems de la pleine Lune vraie, calculez la véritable latitude de la Lune, la distance du Soleil & de la Lune à la Terre, avec les parallaxes horizontales & les demi-diamètres apparens.

4°. Pour le même tems, trouvez le mouvement horaire vrai du Soleil & de la Lune.

5°. Trouvez le demi-diamètre apparent de l'ombre.

6°. Trouvez les lignes *AI* & *LI*.

7°. Calculez l'arc de demi-durée *IN*.

Et de-là 8°. déterminez le commencement, le milieu, & la fin de l'éclipse.

Enfin trouvez les doigts éclipsez, d'où vous déduirez la quantité de l'éclipse, comme il est enseigné aux problèmes précédens.

Tracer sur un plan la figure d'une éclipse lunaire.

1°. que *CD* (figure 38.) représente l'écliptique, & que le centre de l'ombre soit en *A*, tirons par ce centre une ligne droite *GQ* perpendiculaire à *DC*. Supposons l'orient en *D*, l'occident en *C*, le midi en *G*, & le nord en *Q*.

2°. Du point *A* avec l'intervalle de la somme *AN* du demi-diamètre de l'ombre *AP* & de la lune *PN*, soit décrit un cercle *DGCQ*; & avec l'intervalle du demi-diamètre de l'ombre *AP* tracez un autre cercle concentrique *EF*, qui représentera la section de l'ombre dans le passage de la Lune.

3°. Soit *AL* égale à la latitude de la Lune au commencement de l'éclipse; élevez *LN* perpendiculairement en *L*, qui rencontre la plus grande circonférence en *N* vers l'occident; le centre de la Lune au commencement de l'éclipse sera donc en *N*.

4°. Pareillement faites *AS* égale à la latitude de la Lune à la fin de l'éclipse, élevez en *S* la perpendiculaire *OS*, parallèle à *DC*, le centre de la Lune sera en *O* à la fin de l'éclipse.

5°. Joignez les points *O*, *N* par une ligne droite, *ON* fera l'arc de l'orbite que le centre de la Lune décrit durant l'éclipse.

6°. Des points *O* & *N* avec l'intervalle du demi-diamètre de la Lune décrivez les cercles *PV* & *TX*, qui représenteront la Lune au commencement & à la fin de l'éclipse.

7°. Après cela, du point *A* abaissez sur *ON* une perpendiculaire *AI*, le centre de la Lune sera en *I*, au milieu de l'éclipse.

C'est pourquoi avec l'intervalle du demi-diamètre de la Lune décrivez enfin le cercle *HK*, il représentera la Lune dans son plus grand obscurcissement, & en même tems la quantité de l'éclipse. Voyez les élémens d'Astronomie de Wolf, d'où Chambers a extrait cet article que nous avons abrégé, & où vous trouverez des exemples de tous les problèmes ci-dessus. Voyez aussi les institutions astronomiques de M. le Monnier.

Eclipse de Soleil, est une occultation du corps du Soleil, occasionnée par l'interposition diamétrale de la Lune entre le Soleil & la Terre.

L'*éclipse* de Soleil se divise, comme celle de la Lune, en totale & partielle. Il faut y ajouter une troisième espèce appelée *annulaire*.

Quelques auteurs ont observé que les *éclipses* de Soleil seroient plus proprement appelées *éclipses de Terre*. Voyez TERRE.

En effet l'*éclipse* de Soleil est réellement une *éclipse* de Terre, puisque la Terre se trouve alors dans l'ombre de la Lune. C'est la Terre qui se trouve véritablement obscurcie par la privation de la lumière du Soleil sur la partie que la Lune empêche d'être éclairée; & le Soleil, sans rien perdre de sa lumière, nous est seulement caché.

Comme la Lune a sensiblement une parallaxe de latitude, les *éclipses* du Soleil arrivent seulement quand la latitude de la Lune vûe de la Terre est plus petite que la somme des demi-diamètres apparens du Soleil & de la Lune. C'est pourquoi les *éclipses* de Soleil arrivent quand la Lune est en conjonction avec le Soleil, dans les nœuds ou proche les nœuds, c'est-à-dire aux nouvelles Lunes.

Il n'y a pas d'*éclipse* à chaque nouvelle Lune, parce que le cours de la Lune ne se fait pas précisément dans le plan de l'écliptique; il est oblique à ce cercle, & il ne le coupe que deux fois à chaque période; de sorte qu'il ne peut y avoir des *éclipses* à toutes les nouvelles Lunes. Il n'y en a que quand la nouvelle Lune arrive près de l'écliptique, c'est-à-dire aux nœuds ou proche des nœuds.

Si la Lune est dans les nœuds, c'est-à-dire n'a pas de latitude visible, l'occultation est totale, & avec quelque durée, quand le disque de la Lune péricée paroît plus grand que celui du Soleil apogée, de sorte que l'ombre de la Lune s'étend au-delà de la surface de la Terre; & l'*éclipse* est sans durée, lorsque la Lune est dans ses moyennes distances, & que le sommet ou la pointe de l'ombre lunaire touche simplement la surface de la Terre. Enfin les *éclipses* de Soleil sont partiales, lorsque l'ombre de la Lune n'atteint pas la Terre.

Les autres circonstances des *éclipses* solaires sont, 1°. qu'il n'y en a point d'universelles, c'est-à-dire qu'il n'y en a aucune qui soit vûe par tout l'hémisphère terrestre, au-dessus duquel est alors le Soleil; le disque de la Lune étant beaucoup trop petit & trop près de la Terre, pour cacher le Soleil à tout le disque de la Terre, qui est quinze fois plus grande que la Lune.

2°. Une *éclipse* ne paroît pas la même dans toutes les parties de la Terre où elle est vûe; mais quand elle paroît totale dans un endroit, elle n'est que partielle dans un autre.

De plus quand la Lune près des nœuds paroît plus petite que le Soleil, le sommet de l'ombre lunaire n'atteignant pas la Terre, il arrive que la Lune a une conjonction centrale ou presque centrale avec le Soleil, sans néanmoins couvrir entièrement son disque; alors tout le limbe du Soleil paroît semblable à un anneau lumineux. C'est pourquoi on appelle cette *éclipse* une *éclipse annulaire*.

3°. L'*éclipse* de Soleil n'arrive pas en même tems à tous les lieux où elle est visible; mais elle paroît plutôt aux parties occidentales de la Terre, & plus tard aux parties orientales.

4°. Dans la plupart des *éclipses* solaires, le disque obscurci de la Lune paroît couvert d'une lumière foible. On en attribue ordinairement la cause à la lumière que réfléchit sur la Lune la partie éclairée de la Terre. Voyez sur un phénomène à-peu-près semblable l'article CROISSANT.

Tome V.

Astronomie ancienne des éclipses de Soleil. Déterminer les limites d'une éclipse solaire.

Si la parallaxe de la Lune étoit insensible, on détermineroit les limites des *éclipses* solaires, de même que l'on a fait celles des *éclipses* lunaires; mais comme la parallaxe est sensible, il faut y procéder d'une manière un peu différente. Ainsi

1°. Faites une somme des demi-diamètres apparens de la Lune & du Soleil apogée & péricée.

2°. Comme la parallaxe diminue la latitude septentrionale, à la somme ci-dessus ajoutez la parallaxe de latitude la plus grande qu'il soit possible; & parce que la parallaxe augmente la latitude méridionale, ôtez de cette même somme la plus grande parallaxe de latitude; ainsi dans l'un & l'autre cas vous aurez la véritable latitude, au-delà de laquelle il ne peut pas y avoir d'*éclipse*.

Cette latitude étant donnée, vous trouverez la distance de la Lune aux nœuds, hors de laquelle les *éclipses* ne sauroient avoir lieu, ainsi qu'on l'a déjà prescrit par rapport aux *éclipses* de Lune.

Comme les différens auteurs suivent différentes hypothèses par rapport aux diamètres apparens de la Lune & du Soleil, & la plus grande parallaxe de latitude, ils ne s'accordent pas parfaitement sur la détermination des limites où les *éclipses* solaires peuvent arriver.

Trouver les doigts éclipsés. Faites une somme des demi-diamètres du Soleil & de la Lune; ôtez-en la latitude apparente de la Lune, le reste donne les parties du diamètre éclipsé. Après cela dites: comme le demi-diamètre du Soleil est aux parties éclipsées, ainsi six doigts réduits en minutes, ou 360 minutes, sont aux doigts éclipsés.

Trouver les parties de demi-durée ou la ligne d'immersion. C'est la même méthode que celle que nous avons exposée pour les *éclipses* lunaires.

Déterminer la durée d'une éclipse solaire. Trouvez le mouvement horaire par lequel la Lune s'écarte du Soleil pour une heure avant la conjonction, & une autre heure après; après quoi dites: comme le premier mouvement horaire est aux secondes d'une heure, ainsi les parties de demi-durée sont au tems d'immersion; & comme l'autre mouvement horaire est aux mêmes secondes, ainsi les mêmes parties de demi-durée sont au tems d'immersion. Enfin prenant la distance entre le tems d'immersion & celui d'émersion, on a la durée totale.

On trouvera par des méthodes semblables, le commencement, le milieu & la fin d'une *éclipse* solaire: c'est sur quoi on peut consulter les *Elémens* de Wolf, déjà cités.

Astronomie moderne des éclipses de Soleil. Il est évident par les problèmes précédens, que tout l'embarras du calcul vient des parallaxes, sans quoi le calcul des *éclipses* de Soleil seroit précisément le même que celui des *éclipses* de Lune.

Aussi plusieurs auteurs ont-ils mieux aimé considérer les *éclipses* de Soleil comme des *éclipses* de Terre, ainsi que nous l'avons déjà dit, parce que cette manière de les considérer en abrège le calcul; elle a été inventée par Kepler, & mise successivement en pratique par Bouillaud, Wren, Cassini, Halley, Flamsteed, & de la Hire. En traitant les *éclipses* de Soleil comme des *éclipses* de Terre, on évite la parallaxe, comme il arrive aux *éclipses* de Lune. En effet, dans ces dernières la parallaxe de l'ombre, à mesure qu'elle varie, est toujours la même que celle de la Lune, ainsi elle ne sauroit causer d'embarras ni d'obstacles; & c'est ce qui fait que dans toutes les régions de la Terre d'où on apperçoit la Lune, l'*éclipse* paroît précisément de la même grandeur. Il en doit donc être de même des *éclipses* de Terre, si on suppose pour un moment que l'œil du spectateur qui les observe, soit placé dans

P p

la Lune : ainsi toute la difficulté se réduit à trouver dans quel moment un spectateur placé dans la Lune, verroit telle ou telle partie de la terre éclipsée ou couverte de la pénombre ; car on saura par ce moyen à quelle heure cette partie de la Terre aura l'éclipse, soit totale, soit partielle, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin, &c. Il est vrai qu'à cause de la rondeur de la Terre, & de son mouvement autour de son axe, qui fait que toutes ses parties entrent successivement dans l'ombre de la Lune, cette recherche rendra encore le calcul des éclipses de Terre plus composé que celui des éclipses de Lune. Mais plusieurs habiles astronomes nous ont facilité les moyens de résoudre tous ces problèmes ; & parmi les auteurs qui ont traité cette matière, personne ne paroît l'avoir fait avec plus de clarté que Jean Keill dans son *Introductio ad veram Astronomiam*, où il emploie plusieurs chapitres à la développer & à l'expliquer. Comme le détail de cette méthode seroit trop long, nous ne pouvons l'exposer ici : nous croyons que ceux de nos lecteurs qui voudront se mettre au fait de la matière dont il s'agit, ne feroient s'en instruire plus à fond & avec plus de facilité, que dans l'ouvrage dont nous parlons, ou dans les *Institutions astronomiques* de M. le Monnier, qui en font en partie la traduction. Nous nous contenterons de dire que cette méthode consiste à projeter par différentes ellipses sur le disque de la Terre qu'on suppose vû de la Lune, le mouvement apparent des différens points de la Terre, vû de cette même planète ; à déterminer le chemin de l'ombre de la Lune & de sa pénombre sur ce même disque ; à trouver les instans où un lieu quelconque de la Terre entre dans une partie assignée de l'ombre ou de la pénombre, & à fixer par ce moyen le commencement, la fin & les phases de l'éclipse pour un lieu quelconque.

Avant que de finir cet article des éclipses de Soleil & de Lune, il ne fera pas inutile de faire quelques remarques au sujet d'un phénomène assez singulier, & dont il est facile d'expliquer la véritable cause.

Dans les éclipses totales de Lune, même dans celles qu'on nomme *centrales*, parce que le centre de la Lune passe exactement par le centre de l'ombre, on s'apperçoit presque toujours que cet astre est éclairé d'une lumière, très-foible à la vérité, mais du moins assez vive pour que la Lune ne disparoisse pas tout-à-fait, comme il semble qu'elle le devrait faire dès qu'elle est entièrement plongée dans l'ombre de la Terre, & tout-à-fait privée de la lumière du Soleil. Quelques auteurs, pour expliquer cette apparence, ont prétendu que cette lumière étoit propre à la Lune même, ou bien que c'étoit la lumière des planètes & des étoiles fixes qui se trouvoit réfléchiée par la Lune ; mais il est inutile de réfuter ces deux opinions : la vraie cause de ce phénomène a été découverte peu de tems après que l'on a connu les réfractions astronomiques. La Terre étant environnée de l'air, ou d'une atmosphère sphérique qui est fort épaisse, cette atmosphère brise & détourne continuellement de leur direction les rayons du Soleil ; car tous les rayons y sont rompus dès qu'ils y entrent obliquement, & ils y sont rompus de manière qu'ils se plient vers la terre, & tombent en partie dans l'ombre ; desorte que cette ombre n'est pas entièrement privée de lumière ; & c'est la cause de cette lueur foible & rougeâtre que l'on observe sur la Lune dans les éclipses totales. La seule inspection de la figure 38. n^o. 2. suffit pour faire connoître de quelle manière les rayons du Soleil se répandent en partie dans l'ombre de la Terre, après avoir été rompus en traversant l'atmosphère terrestre. Voyez OMBRE.

Au reste, comme l'atmosphère intercepte aussi la

plus grande partie des rayons du Soleil, & change la grandeur du cône d'ombre de la Terre, c'est pour cette raison que M. de la Hire augmente dans le calcul des éclipses le diamètre de l'ombre d'environ une minute, parce que l'atmosphère fait à-peu-près le même effet qu'une couche de matière opaque qui environneroit la Terre, & augmenteroit pour ainsi dire son diamètre d'environ $\frac{1}{190}$.

La Lune prend même successivement différentes couleurs dans les éclipses ; car l'atmosphère étant inégalement chargée de vapeurs & d'exhalaisons, les rayons qui la traversent par-tout, & vont tomber sur la Lune, sont tantôt plus, tantôt moins abondans, plus ou moins rompus, plus ou moins séparés, plus ou moins dirigés par la réfraction vers l'axe de l'ombre & de la pénombre ; or ces différences sont autant de sources de différentes couleurs : par cette raison, dans la même éclipse la Lune vûe de divers endroits au même tems, paroît avoir différens degrés d'obscurité, différentes couleurs, comme il est arrivé dans l'éclipse du 23 Décembre 1703, observée à Arles, à Avignon, à Marseille. Les exhalaisons ou vapeurs différentes, sont comme des verres inégalement épais & diversement teints, au travers desquels le même objet paroît différent.

La Lune s'éclipse quelquefois en présence du Soleil, lorsque ces deux astres paroissent près de l'horizon, la Lune à son lever, & le Soleil à son coucher. On a vû de ces éclipses horizontales en divers tems. On en avoit observé du moins une du tems de Plin. On en vit une autre le 17 Juillet 1590 à Tubinge ; une troisième à Tarascon, le 3 Novembre 1648, une quatrième en l'île de Gorgone, le 16 Juin 1666. La Lune & le Soleil ne sont pas alors tous deux en effet sur l'horizon ; mais la réfraction, qui élève les objets, élevant ces astres plus qu'ils ne sont élevés effectivement, les fait paroître tous deux en même tems sur l'horizon. Voyez COUCHER. Voyez aussi RÉFRACTION.

Eclipses des satellites, voyez SATELLITES DE JUPITER.

Voici les principales circonstances que l'on y observe. 1^o. Les satellites de Jupiter souffrent deux ou trois sortes d'éclipses ; celles de la première espèce leur sont propres, elles arrivent quand le corps de Jupiter est directement posé entr'eux & le Soleil : il y en a presque tous les jours. MM. Flamsteed & Cassini nous en ont donné des tables, dans lesquelles les immersions des satellites dans l'ombre de Jupiter, aussi-bien que leurs émergences, sont calculées en heures & en minutes.

La seconde espèce d'éclipses qu'éprouvent les satellites, sont plutôt des occultations ; cela arrive quand les satellites s'approchant trop du corps de Jupiter, se perdent dans sa lumière. De plus, le satellite qui est le plus proche de Jupiter, produit une troisième sorte d'éclipse, lorsque son ombre, sous la forme d'une macule ou d'une tache noire arrondie, passe sur le disque de Jupiter : c'est ainsi que les habitans de la Lune verroient son ombre projetée sur la Terre.

Pour trouver la longitude, il n'y a point jusqu'à présent de meilleur moyen que les éclipses des satellites de Jupiter ; celles du premier satellite en particulier sont beaucoup plus sûres que les éclipses de Lune, & d'ailleurs elles arrivent beaucoup plus souvent : la manière d'en faire usage est fort aisée. Voyez LONGITUDE. (O)

ECLIPSER, OBSCURCIR, synonyme. (*Gramm.*) Ces deux mots sont pris ici au figuré : ils diffèrent alors, en ce que le premier dit plus que le second. Le faux mérite est *obscurci* par le mérite réel, & *éclipse* par le mérite éminent. On doit encore remarquer que le mot *éclipse* signifie un *obscurcissement* pas-

fager, au lieu que le mot *éclipser* qui en est dérivé ; désigne un *obscurcissement* total & durable, comme dans ce vers :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier. (O)

ECLIPSE LE FIEF, ou L'ECLICHER, (Jurispr.) c'est-à-dire le démembrer. *Coûtume de Melun*, article 100. *Le fief ne peut être démembré ou éclipse*, &c. Voy. ECLIPSE & ECLICHER, voyez DÉMEMBREMENT & FIEF. (A)

ECLIPTIQUE, *eclipticus*, pris adj. (Astronomie.) se dit de ce qui appartient aux éclipses. Voyez ECLIPSE.

Toutes les nouvelles & pleines Lunes ne sont pas *écliptiques*, c'est-à-dire qu'il n'arrive pas des éclipses à toutes les nouvelles & pleines Lunes. Voyez-en la raison au mot ECLIPSE.

Termes *écliptiques*, *termini ecliptici*, signifient l'espace d'environ quinze degrés, à compter des nœuds de la Lune, dans lequel quand la Lune se trouve en conjonction ou en opposition avec le Soleil, il peut y avoir une éclipse de Soleil ou de Lune, quoiqu'elle ne soit pas précisément dans les nœuds. Voyez ECLIPSE.

Doigts écliptiques. Voyez DOIGT & ECLIPSE.

ECLIPTIQUE, sub. f. se dit plus particulièrement d'un cercle ou d'une ligne sur la surface de la sphère du monde, dans laquelle le centre du Soleil paroît avancer par son mouvement propre : ou bien, c'est la ligne que le centre du Soleil paroît décrire dans sa période annuelle. Voyez SOLEIL, &c.

Dans le système de Copernic qui est aujourd'hui presque généralement reçu, le Soleil est immobile au centre du monde : ainsi c'est proprement la terre qui décrit l'*écliptique* ; mais il revient au même quant aux apparences, que ce soit la Terre ou le Soleil qui la décrive.

L'*écliptique* se nomme autrement *orbite terrestre*, ou *orbite annuelle*, ou *grand orbe*, en tant qu'on la regarde comme le cercle que la Terre décrit par son mouvement annuel. Elle est divisée en douze signes ou parties égales, dont on peut voir les noms à l'article ZODIAQUE, & dont la Terre parcourt environ un par mois. L'*écliptique* a aussi un axe, qui est perpendiculaire à ce grand cercle, & qui est différent de l'axe du monde ou de l'équateur, & les extrémités de cet axe s'appellent les *poles de l'écliptique*.

On appelle *nœuds* les endroits où l'*écliptique* est coupée par les orbites des planètes.

L'*écliptique* est ainsi nommée, à cause que toutes les éclipses arrivent quand la lune est dans ou proche les nœuds, c'est-à-dire proche de l'*écliptique*. Voyez ECLIPSE.

L'*écliptique* est placée obliquement par rapport à l'équateur, qu'elle coupe en deux points, c'est-à-dire, au commencement d'*Aries* & de *Libra*, & en deux parties égales : ainsi le Soleil est deux fois chaque année dans l'équateur ; le reste de l'année il est du côté du nord ou du côté du sud. Ces points qu'on nomme *équinoxiaux*, ne sont pas fixes, mais rétrogradent d'environ 50" par an. V. EQUINOXE & PRÉCESSION.

Comme le point de l'*écliptique* qui a la plus grande déclinaison, par rapport à l'équateur, est le point qui est éloigné d'un quart de cercle des points *équinoxiaux*, la distance de ce point à l'équateur est la mesure ou la quantité de l'obliquité de l'*écliptique*, c'est-à-dire, de l'angle formé par l'intersection de l'équateur & de l'*écliptique*.

L'obliquité de l'*écliptique*, ou l'angle qu'elle fait avec l'équateur, est d'environ 23° 29' : les points de la plus grande déclinaison de chaque côté s'appellent *points solsticiaux*, par lesquels passent les

Tome V.

deux tropiques. Voyez SOLSTICE, TROPIQUE & OBLIQUITÉ.

Voici la méthode d'observer la plus grande déclinaison de l'*écliptique* : vers le tems de l'un des solstices, observez avec l'exactitude la plus rigoureuse la plus grande hauteur méridienne, pendant plusieurs jours successivement ; de la plus grande hauteur observée, ôtez la hauteur de l'équateur ; le reste donne la plus grande déclinaison au point solsticial.

C'a été une grande question parmi les astronomes modernes, de savoir si l'obliquité de l'*écliptique* est fixe ou changeante. Il est certain que les observations des anciens astronomes la donnent considérablement plus grande que celles des modernes ; c'est pourquoi Purbachius, Regiomontanus, Copernic, Longomontanus, Tycho, Snellius, Lansberge, Bouillaud, & plusieurs autres, ont cru qu'elle étoit variable.

Pour déterminer cette question, il a fallu comparer bien exactement les observations des Astronomes de tous les tems ; les principales sont celles de Pytheas, l'an avant J. C. 324, qui fait l'obliquité de l'*écliptique* = 23° 52' 41" ; celle d'Eratosthène, l'an 230, la donne de 23° 51' 20" ; & celle d'Hipparque, 140 ans avant J. C. la détermine à 23° 51' 20" : celle de Ptolomée, 140 ans après J. C. fait cette obliquité de 23° 51' 20" ; celle d'Albatégnius, en 880, de 23° 35' : Regiomontanus, en 1460, de 23° 30' : Walterus, en 1476, de 23° 30' : Copernic, en 1525, de 23° 28' 24" : Rothmannus, en 1570, de 23° 30' 20" : Tycho, en 1587, de 23° 30' 22" : Kepler, en 1627, de 23° 30' 30" : Gassendi, en 1636, de 23° 31' : Riccioli, en 1646, de 23° 30' 20" : Hevelius de 23° 30' 20" : Mouton de 23° 30' : & de la Hire, en 1702, de 23° 29'.

Après tout ce que l'on vient de dire, quoique les plus anciennes observations donnent une plus grande obliquité à l'*écliptique* que celle d'aujourd'hui, beaucoup d'astronomes ont cru néanmoins qu'elle étoit immuable : car ce ne fut que par méprise qu'Eratosthène conclut de ses observations que la plus grande déclinaison de l'*écliptique* étoit de 23° 51' 20" : par ces mêmes observations il n'auroit dû la mettre qu'à 23°, 31' 50" : ainsi que Riccioli l'a fait voir. Gassendi & Peiresec ont remarqué la même inadvertance dans l'observation de Pytheas : Hipparque & Ptolomée ont suivi les erreurs d'Eratosthène & de Pytheas : & c'est ce qui a donné occasion aux auteurs dont nous avons parlé ci-dessus, de conclure que cette obliquité étoit continuellement décroissante.

Néanmoins le chevalier de Louville ayant examiné de nouveau cette question, fut d'un autre avis. Le résultat de ses recherches, qu'il a publiées dans les mém. de l'acad. royale des Sciences, pour l'année 1716, est que l'obliquité de l'*écliptique* diminue à raison d'une minute tous les cent ans. Les anciens n'avoient point égard aux réfractions dans leurs observations ; & de plus, selon eux, la parallaxe horizontale du Soleil étoit de 3', au lieu que les astronomes modernes la font de quelques secondes. Ces deux inexactitudes produisent beaucoup d'erreurs dans leurs observations ; aussi M. de Louville a-t-il été obligé de les corriger avant de pouvoir y compter.

Suivant une ancienne tradition des Egyptiens, dont Hérodote fait mention, l'*écliptique* avoit été autrefois perpendiculaire à l'équateur. Par les observations d'une longue suite d'années, ils estimerent que l'obliquité de l'*écliptique* diminuoit continuellement, ou, ce qui revient au même, que l'*écliptique* s'approchoit continuellement de l'équateur ; c'est ce qui leur fit conjecturer qu'au commencement ces

P p ij

deux cercles étoient écartés l'un de l'autre autant qu'il est possible. Diodore de Sicile rapporte que les Chaldéens comptoient 403000 ans depuis leurs premières observations jusqu'au tems où Alexandre fit son entrée dans Babylone. Ce calcul peut avoir quelque fondement, en supposant que les Chaldéens ont compté sur la diminution de l'obliquité de l'*écliptique* d'une minute tous les cent ans. M. de Louville prenant cette obliquité telle qu'elle doit avoir été au tems qu'Alexandre fit son entrée dans Babylone ; & remontant, dans cette supposition, au tems où l'*écliptique* doit avoir été perpendiculaire à l'équateur, il trouve actuellement 402942 années égyptiennes ou chaldéennes, ce qui n'est que de 58 ans plus court que la première époque.

En général, on ne peut pas rendre raison de l'antiquité fabuleuse des Egyptiens, des Chaldéens, &c. d'une manière plus probable, qu'en supposant des périodes célestes parcourues d'un mouvement très-lent, dont ils avoient observé une petite partie, & d'où ils calculoient le commencement de la période, en ne donnant à leur propre nation d'autre commencement que celui du monde. Si le système de M. de Louville est vrai, dans 140000 ans l'*écliptique* & l'équateur ne feront qu'un seul & même cercle.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de rapporter ce que dit sur cette question M. le Monnier dans ses *Institut. astron.* Les Arabes ayant déterminé vers l'an 820 l'obliquité de $23^{\circ} 33'$, le calife Almamoun fit encore construire un plus grand instrument pour cette recherche, avec lequel Ali fils d'Isa, habile mécanicien, & quelques-uns de ceux qui avoient travaillé à la mesure de la Terre, observerent à Damas l'obliquité de $23^{\circ} 33' 52''$, la même année que le calife mourut en conduisant son armée contre les Grecs. En 1269 Nassir Oddin l'observa fort exactement proche de Tauris, de $23^{\circ} 30'$. En 1437 on a trouvé à Sarmakand, avec un instrument dont le rayon surpassoit 100 piés, construit par ordre d'Ulug Beigh prince Tartare, l'obliquité de $29^{\circ} 30' 17''$. Enfin dans le siècle précédent la plupart des astronomes ont fait l'obliquité de l'*écliptique* de $23^{\circ} 31'$ ou $30'$; ensuite ayant égard aux tables de réfraction & de parallaxe pour corriger les distances apparentes du Soleil au zénith, & les réduire aux véritables, ils ont établi cette obliquité de $23^{\circ} 29'$, ou $23^{\circ} 28' 50''$: dans ces derniers tems on l'a observée de $23^{\circ} 28' 30''$ ou $20''$; ce qui a fait imaginer à quelques astronomes qu'elle diminueoit, sans examiner quelle pouvoit être la précision à laquelle on tâchoit de parvenir il y a soixante ans dans une recherche aussi délicate. D'ailleurs ils ont adopté les observations faites avec des gnomons, ne considérant pas que ces sortes d'instrumens ne doivent guère être employés que pour observer les latitudes géographiques, puisqu'il est constant qu'avec les plus grands gnomons, comme de 60 à 80 piés de hauteur perpendiculaire, on ne sauroit répondre d'un tiers de minute vers le solstice d'été ; au lieu qu'avec les quarts de cercle garnis de lunettes, on peut connoître les hauteurs absolues à $2'' \frac{1}{2}$ ou $5''$ au plus, parce que le disque du Soleil est terminé dans la lunette, ce qui n'arrive jamais aux gnomons ; en effet, la pénombre y rend toujours l'image confuse vers les bords, & par cette raison l'observation de la hauteur trop incertaine. M. le Monnier traite cette matière encore plus au long & avec plus de détail, dans la préface de l'ouvrage que nous venons de citer.

Pour remédier au défaut principal des gnomons, il a placé en 1744, dans le plan même du gnomon de l'église de S. Sulpice, un peu au-dessous de l'ouverture du trou par où passent les rayons du Soleil, un verre objectif de 80 piés de foyer. Par la dispo-

sition & la grandeur de ce verre, il a transformé son gnomon en une espèce de grande lunette, qui doit donner à-peu-près la même précision que les lunettes garnies de quarts de cercle, & qui à plusieurs autres égards est infiniment plus avantageuse, parce que le verre est placé dans un mur inébranlable, & qu'on peut compter avec assez de certitude sur son immobilité, & sur celle du marbre qui doit recevoir l'image du Soleil au solstice (*voyez MÉRIDienne*). Il a marqué soigneusement sur ce marbre les termes de l'image au solstice d'été de l'année 1745 ; & il espère qu'en comparant dans la suite le lieu de l'image du Soleil au terme fixe auquel cette image est parvenue au solstice d'été de l'année 1745, on pourra reconnoître par-là si l'obliquité de l'*écliptique* est sujette en effet à quelques variations : en attendant il nous avertit que le terme où le Soleil étoit parvenu l'année précédente, a paru le même que celui qu'on a fait graver sur le marbre au mois de Juin 1745.

Au reste, quand l'obliquité de l'*écliptique* ne diminueroit pas constamment, il est certain qu'elle a un mouvement de nutation que M. Bradley a observé le premier. *Voyez NUTATION*, & mes recherches sur la précession des équinoxes ; voyez aussi PRÉCESSION, ZODIAQUE, &c.

Enfin il est bon de remarquer encore que l'*écliptique*, c'est-à-dire l'orbite que la Terre décrit autour du Soleil, n'est pas parfaitement plane ; l'action de la Lune sur la Terre écarte la Terre de ce plan, tantôt en-dessus, tantôt en-dessous, de la valeur d'environ $13''$. (*voyez mes recherches sur le système du monde, II. part. ch. ij. art. 201 & suiv.*) Il est vrai que ces $13''$ sont très-difficiles à observer ; & qu'en supposant même les observations astronomiques encore plus exactes, on trouveroit une quantité beaucoup moindre pour la variation de la Terre en latitude, parce que le centre de gravité de la Terre & de la Lune décrit très-sensiblement une ellipse dans un même plan autour du Soleil ; que la Terre ne s'écarte de ce dernier plan que d'environ $1''$, & que par la nature des observations astronomiques, ce plan doit presque toujours être confondu avec l'*écliptique*. Mais il n'en est pas moins vrai que la Terre peut s'écarter du plan réel de l'*écliptique* d'environ $13''$. Je traiterai plus en détail cette question dans une troisième partie de mon ouvrage, que je me prépare à publier ; & je ne fais ici cette remarque d'avance, que pour répondre à une objection très-plausible qui m'a été faite sur ce sujet. (O)

ECLIPTIQUE, en Géographie, &c. c'est un grand cercle du globe, qui coupe l'équateur sous un angle d'environ $23^{\circ} 29'$ (*voyez GLOBE*) ; c'est pourquoi l'*écliptique* terrestre est dans le plan de l'*écliptique* céleste : elle a comme elle ses points équinoctiaux & solstitiaux, & elle est terminée par les tropiques. *Voyez EQUATEUR, SOLSTITIAL, EQUINOCTIAL, TROPIQUE, &c.* (O).

ECLISSES, f. f. en Chirurgie, sont des morceaux de bois dont on se sert pour assujettir des membres cassés : on les nomme aussi attelles.

Les *éclisses* s'appellent en latin *ferulae*, parce qu'on employoit autrefois l'écorce de la fêrûle pour en faire : Hippocrate s'en est servi, comme on peut le voir dans son livre des fractures.

La matière des *éclisses* est différente, suivant les praticiens : le bois, suivant les uns, est une substance trop dure, qui ne se prête point assez à la configuration des parties ; on en fait cependant des petites planchettes légères & flexibles, telles que les Fourbisseurs en emploient pour les fourreaux d'épées. D'ailleurs on ne met point ces fêrûles à nud ; on les garnit de linge, & le membre est lui-même déjà couvert de compresses & d'une suite de circon-

volutions de la première bande, lorsqu'on les applique. Quelques praticiens font des attelles de fer-blanc, qui sont fort légèrement cambrées pour s'accommoder à la partie : d'autres mettent un carton mince dans la compresse : enfin il y en a qui n'emploient que des compresses languettes, & assez épaisses pour servir d'*éclisses* ; elles doivent avoir la longueur de la partie principale du membre : si l'os est fracturé vers son milieu, on en met trois ou quatre pour entourer la circonférence de la partie, il y a des raisons anatomiques & chirurgicales pour en régler la position. On ne doit point appliquer une *éclisse* sur le trajet des vaisseaux ; elle nuirait à la circulation du sang, & ferait une cause d'accidens qui pourroient devenir funestes. On met une attelle de chaque côté du cordon des principaux vaisseaux ; ainsi à l'intention de maintenir les extrémités fracturées de l'os dans leur niveau, se joindra celle d'empêcher que le bandage, qui doit être médiocrement ferré, n'agisse avec autant de force sur les vaisseaux que sur les autres parties. Dans les fractures compliquées de plaie, on a l'attention de ne point mettre d'*éclisse* vis-à-vis de la plaie, & si la disposition du membre l'exigeoit, comme, par exemple, dans la fracture de la jambe, si la plaie étoit sur la surface interne du tibia, il faudroit poser une compresse languette & épaisse le long de cette surface interne, au-dessus de la plaie, & une autre au-dessous ; l'*éclisse* qu'on poseroit ensuite, porteroit à faux à l'endroit de la plaie. L'exercice de la Chirurgie exige dans presque tous les appareils, des petites variations que l'industrie suggère dans l'occasion aux praticiens attentifs & éclairés par les lumières de l'Anatomie, & qui ont du jugement ; mais la Chirurgie suppose ce jugement, & ne le donne point. Voyez FRAC-TURE. (Y)

ECLISSES, (*Manège, Maréch.*) en latin *ferula*, parce qu'anciennement on employoit à cet effet l'écorce de la fêrûle. Je ne sais si c'est de cette espèce de fêrûle dont Plin rapporte que le bois étoit si ferme & en même tems si léger, que les vieillards s'en servoient en forme de canne ou de bâton, par préférence à tout autre.

Quoi qu'il en soit, nous appellons *éclisses* dans la Maréchallerie, ce que dans la Chirurgie on appelle de ce nom & de celui d'*attelles*. La seule différence des *éclisses* du chirurgien & de celles du maréchal, naît en général du moins de flexibilité & de souplesse des dernières. Celles-ci sont en effet communément plus épaisses, d'un bois moins pliant, & elles sont même le plus souvent faites avec de la toile ; un bois mince & délié, des écorces d'arbres, des lames de fer-blanc, du carton, n'auroient pas assez de force & de soutien pour remplir nos vûes.

Nous en faisons un usage d'autant plus fréquent, que nous contenons toujours par leur moyen, les appareils que nous sommes obligés de fixer sur la sole, c'est-à-dire sous le pié de l'animal.

Nous les plaçons ordinairement de deux manières, en plein ou en X : en plein, lorsque les ingrédients qui entrent dans la composition du topique appliqué, & que nous couvrons avec des étoupes, ont trop de fluidité, & ne sont point assez liés ; en X ou en croix, lorsqu'ils ont une certaine consistance.

Si dans le premier cas nous usons des *éclisses* qui sont faites avec de la toile, nous n'en prendrons que deux ; l'une d'elles garnira toute la partie, & aura par conséquent la figure d'une ovale tronquée. Nous l'engagerons en frappant légèrement avec le brochoir, en sorte qu'elle sera arrêtée par ses côtés & par son extrémité antérieure ; entre les branches, la voûte du fer, & le pié. La seconde, dont la forme ne différera point des *éclisses* ordinaires, fera intro-

duite en talon entre l'éponge & les quartiers, & sera poussée le plus près qu'il sera possible de l'étampiere voisine, afin de maintenir très-solidement la première, sur laquelle elle sera posée transversalement ; car nous ne nous servons jamais ici de bandage : on observera qu'elle ne débordé point le fer, attendu que l'animal en marchant pourroit se blesser, se couper ou s'entre-tailler.

Si nos *éclisses* sont de bois, nous en employerons quatre ; trois d'entr'elles seront taillées de manière, qu'étant unies elles représenteront la même ovale figurée par la grande *éclisse* de toile : on les engagera pareillement l'une après l'autre, après quoi on les fixera par le moyen de la quatrième, ainsi que je l'ai dit ci-dessus.

Quelques personnes prétendent qu'on devroit au lieu d'*éclisses* avoir recours à un fer entièrement couvert ; mais elles ne prévoient pas sans doute les inconvéniens qui suivroient l'obligation de déferer & de ferrer continuellement l'animal, sur-tout dans des circonstances où il peut être atteint de douleurs violentes, & où nous sommes contraints de réitérer souvent les pansemens : je conviens qu'on n'attache alors le fer qu'avec quatre clous, mais ces inconvéniens ne subsistent pas moins.

Il n'est pas difficile de concevoir, au surplus, comment nous maintenons les *éclisses* en X ou en croix. Celle qui est engagée dans le côté droit de la voûte du fer, est prise par son autre extrémité dans l'éponge gauche, tandis que celle qui est engagée dans le côté gauche de cette même voûte, est arrêtée par son autre bout dans l'éponge droite : l'une & l'autre sont posées diagonalement.

Il est encore des occasions où des *éclisses* plus longues & plus fortes nous sont nécessaires. Voy. FRAC-TURES. (e)

ECLISSE, en terme de Boisselier ; c'est une planche légère dont ils se servent pour leurs divers ouvrages.

ECLISSES, (*Luth.*) ce sont dans les soufflets de l'Orgue, les pièces triangulaires *EE*, fig. 24. Pl. d'Orgue, qui sont les plis des côtés des soufflets. Ce sont des planches d'un quart de pouce d'épaisseur, lesquelles sont doublées de parchemin du côté qui regarde l'intérieur du soufflet, & qui sont assemblées les unes avec les autres avec des bandes de peau de mouton parée, & avec les têtieres par les aines & demi-aines. Elles doivent toujours être de chaque côté du soufflet en nombre parement pair. Voyez l'art. SOUFFLETS D'ORGUE.

* ECLISSE, (*Æconom. rustiq.*) petit panier fait d'osier, sur lequel on place les fromages nouvellement faits, à-travers lesquels ils s'égouttent. Les *éclisses* de terre, de fayence & d'étain (car il y en a de cette sorte), sont trouées par le fond & par les côtés : il faut tenir ces vaisseaux propres, & en avoir de toutes grandeurs.

ECLISSE, c'est parmi les *Vanniers*, une baguette d'osier fendue en deux ou plusieurs branches fort minces.

ECLOPÉS, adj. pl. (*Art milit.*) c'est ainsi qu'on appelle à la guerre les soldats & les cavaliers incommodés qui suivent l'armée.

On appelle aussi de ce même nom les cavaliers dont les chevaux ne peuvent marcher avec la troupe & porter le cavalier, à cause de quelque maladie. Les cavaliers menent ces chevaux tranquillement à pié par la bride : on les fait partir à part après l'armée, lorsqu'elle marche vers l'ennemi ; & auparavant, lorsqu'elle s'en éloigne. Il y a un officier nommé pour commander les *éclopés*, & les faire marcher en ordre. (Q)

ECLOPÉ, en termes de Blason, se dit d'une partition dont une pièce paroît comme rompue.

ECLUSE, du mot latin *excludere*, empêcher, en

Architecture, se dit généralement de tous les ouvrages de maçonnerie & de charpenterie qu'on fait pour soutenir & pour élever les eaux ; ainsi les digues qu'on construit dans les rivières pour les empêcher de suivre leur pente naturelle, ou pour les détourner, s'appellent *des écluses* en plusieurs pays : toutefois ce terme signifie plus particulièrement une espèce de canal enfermé entre deux portes ; l'une supérieure, que les ouvriers nomment *porte de tête* ; & l'autre inférieure, qu'ils nomment *porte de mouille*, servant dans les navigations artificielles à conserver l'eau, & à rendre le passage des bateaux également aisé en montant & en descendant ; à la différence des pertuis qui n'étant que de simples ouvertures laissées dans une digue, fermées par des aiguilles appuyées sur une brise, ou par des vannes, perdent beaucoup d'eau, & rendent le passage difficile en montant, & dangereux en descendant.

ECLUSE À TAMBOUR, est celle qui s'emplit & se vuide par le moyen de deux canaux voûtés, creusés dans les joiillères des portes, dont l'entrée, qui est peu au-dessus de chacune, s'ouvre & se ferme par le moyen d'une vanne à coulisse, comme celle du canal de Briare.

ECLUSE À VANNES, celle qui s'emplit & se vuide par le moyen de *vannes* à coulisse pratiquées dans l'assemblage même des portes, comme celles de Strasbourg & de Meaux.

ECLUSE QUARRÉE, celle dont les portes d'un seul ventail se ferment *quarrément*, comme les *écluses* de la rivière de Seine à Nogent & à Pont, & celles de la rivière d'Ourque. Voyez CANAL & DIGUE. (P)

* ECLUSE, (*Pêche.*) c'est ainsi qu'on nomme dans l'île d'Oleron, les pêcheries appelées par les pêcheurs du canal, *parcs de pierre* ; elles sont bâties de pierres seches, sans mortier ni ciment : les murailles en sont épaisses & larges ; elles ont du côté de la mer sept à huit piés de hauteur : elles sont moins fortes & moins hautes, à mesure qu'elles approchent de la terre : les pêcheurs n'y prendroient pas un poisson, si elles étoient construites selon les ordonnances. L'exposition de la côte & la violence de la marée, sont qu'elles sont toutes au moins à quatre cents brasses du passage ordinaire des vaisseaux. Si l'on a l'attention de les arrêter-là, elles ne gêneront point la navigation ; les bâtimens qui aborderoient à cette côte, seroient en pièces avant que d'atteindre aux *écluses*. Il seroit à souhaiter qu'elles fussent multipliées, & que la côte en fût couverte ; elles formeroient une digue qui romproit la brise & les lames qui rongent sans cesse le terrain, & minent peu-à-peu l'île. Ces pêcheries ont différentes figures ; les unes sont quarrées, d'autres arrondies ; il y en a d'ovales & d'irrégulières : il y en a qui n'ont qu'un de ces égouts, que les pêcheurs appellent *passes*, *gorres* ou *bouchots* ; d'autres en ont deux, & même trois : on y place des bourgues & bourgnons, où sont arrêtés les poissons, gros & petits. On appelle *bourgues*, ces tonnes, baches ou gonnatres que les pêcheurs de la baie du Mont-Saint-Michel mettent au fond de leurs pêcheries. On appelle *bourgnons*, les paniers, nasses & baschons qui retiennent par la petitesse des intervalles de leurs claies, tout ce qui s'échappe des bourgues. Le poisson reste à sec dans les bourgnons, quand la mer est retirée. Le bourgnon est soutenu par un clayonnage bas & petit, de dix-huit pouces de hauteur. S'il est bon de conserver les *écluses*, il est encore mieux de supprimer les bourgues & bourgnons. Les *écluses* sont d'autant moins nuisibles aux côtes de l'île, que ces côtes sont ferrées & sur fond de roche, où le frai se forme rarement, & où le poisson du premier âge ne séjourne guère. Les *écluses* qui sont quarrées, ont leurs *gorres* ou *passes* placées aux angles. Ces passes ont deux

à trois piés de large ; c'est toute la hauteur du mur ; & une claie de bois les ferme. Les murs sont exactement contigus aux bourgues. Ces bourgues sont enlacées d'un clayonnage qui traverse par le haut l'ouverture de la passe : or pour rendre la pêche & plus sûre & plus facile, on élève en-dedans de l'*écluse* un petit mur appelé *les bras de l'écluse* ; il est de pierre seche, & va en se rétrécissant à mesure qu'il s'avance vers l'ouverture de la bourgne : c'est ainsi que le poisson y est conduit, & y reste quand la marée se retire. Les tems orageux sont les plus favorables pour la pêche des *écluses*, le poisson allant toujours contre le vent, & le vent le plus favorable étant celui qui souffle de terre vers la pêcherie. Pendant les mortes-eaux on ne prend rien ; les pêcheries ne découvrent point en été & dans les grandes chaleurs, le gain ne vaudroit pas la peine.

ECLUSE ou SLUIS, (*Géogr. mod.*) ville du comté de Flandres, aux Pays-bas hollandois. Long. 20. 54. lat. 51. 18.

Il y a une autre ville du même nom dans la Flandre wallonne.

ECLUSÉE, f. f. (*Hydraul.*) est le terme du tems que l'on employe à remplir d'eau le sas d'une écluse pour faire passer les bateaux ; on dit de cette manière qu'on a fait tant d'*éclusées* dans l'espace d'un jour ; & que la manœuvre qui se fait dans une écluse est si facile, qu'on y peut faire tant d'*éclusées* par jour. Voyez ECLUSE & CANAL. (K)

ECLUSÉE, terme de Rivière, se dit d'un demi-train de bois propre à passer dans une écluse.

ECLUSIER, f. m. (*Hydraul.*) est celui qui gouverne l'écluse, & qui a soin de la manœuvrer quand il passe des bateaux qui montent ou qui descendent le canal de l'écluse. Ce métier demande un homme entendu, qui sache ménager son eau de manière qu'il s'en dépense le moins qu'il peut à chaque *éclusée*, pour en avoir suffisamment pour fournir à tous les bâtimens qui se présentent dans le courant du jour. (K)

ECNEPHIS, f. m. (*Physique.*) forte d'ouragan. Voyez OURAGAN. Voyez aussi la description du cap de Bonne-Espérance par M. Kolbe, *troisième partie* ; supposé pourtant que cette description ne soit pas aussi fautive que l'assure M. l'abbé de la Caille. (O)

ECOBANS ou ECUBIERS, voyez ECUBIERS.

* ECOBUER, verbe act. (*Agricult.*) Lorsqu'un champ est resté plusieurs années en friche, on coupe, on brûle les bruières, les genets & autres brossailles qui s'y trouvent ; on pele ensuite la surface de ce champ, à-peu-près comme on pele celle des prés dont on veut enlever le gazon pour en orner des jardins, on y met seulement plus de peine. *Peler* ainsi la terre, c'est l'*écobuer*.

* ECOCHELER, v. act. (*Æconom. rustiq.*) c'est ramasser le grain coupé ou fauché, avec des fourches & fauchets, & en faire des tas qu'on mettra ensuite en gerbes.

* ECOFROI ou ECOFRAL, f. m. terme de Cordonnier, de Bourrelier, de Sellier, &c. c'est la table sur laquelle ils travaillent, posent leurs outils, & taillent leurs ouvrages.

ECOINÇON, f. m. en *Architecture* ; c'est dans le piédroit d'une porte ou d'une croisée, la pierre qui fait l'encoignure de l'embrasure, & qui est jointe avec le lancia, quand le piédroit ne fait pas parpin. (P)

ECOLATRE, f. m. (*Jurisp.*) est un ecclésiastique pourvu d'une prébende dans une église cathédrale, à laquelle est attaché le droit d'institution & de juridiction sur ceux qui sont chargés d'instruire la jeunesse.

On l'appelle en quelques endroits *maître d'école*.

en d'autres *escolat*, en d'autres *scholastic*, & en latin *scholasticus*; en d'autres on l'appelle *chancelier*. Dans l'acte de dédicace de l'abbaye de la Sainte Trinité de Vendôme, qui est de l'an 1040, il est parlé du *scholastique*, qui y est nommé *magister*, *scholaris*, *scholasticus*; ce qui fait connoître qu'anciennement l'*écolatre* étoit lui-même chargé du soin d'instruire gratuitement les jeunes clercs & les pauvres écoliers du diocèse ou du ressort de son église; mais depuis, tous les *écolatres* se contentent de veiller sur les maîtres d'école.

Dans quelques églises il étoit chargé d'enseigner la Théologie, aussi-bien que les Humanités & la Philosophie: dans d'autres il y a un théologal chargé d'enseigner la Théologie seulement; mais la dignité d'*écolatre* est ordinairement au-dessus de celle de théologal.

La direction des petites écoles lui appartient ordinairement, excepté dans quelques églises, où elle est attachée à la dignité de chantre, comme dans l'église de Paris.

L'intendance des écoles n'est pourtant point un droit qui appartienne exclusivement aux églises cathédrales dans toute l'étendue du diocèse; quelques églises collégiales jouissent du même droit dans le lieu où elles sont établies. Le chantre de l'église de S. Quiriac de Provins fut maintenu dans un semblable droit par arrêt du 15 Février 1653, rapporté dans les mémoires du clergé.

L'*écolatre* ne peut pas non plus empêcher les curés d'établir dans leurs paroisses des écoles de charité, & d'en nommer les maîtres indépendamment de lui.

La fonction d'*écolatre* est une dignité dans plusieurs églises: en d'autres ce n'est qu'un office.

L'établissement de l'office ou dignité d'*écolatre* est aussi ancien que celui des écoles, qui se tenoient dans la maison même de l'évêque, & dans les abbayes, monastères & autres principales églises. V. ECOLE.

On trouve dans les ij. jv. conciles de Tolède, dans celui de Mérida, de l'an 666, & dans plusieurs autres fort anciens, des preuves qu'il y avoit déjà des ecclésiastiques qui faisoient la fonction d'*écolatres* dans plusieurs églises.

Il est vrai que dans ces premiers tems ils n'étoient pas encore désignés par le terme de *scholasticus* ou *écolatre*; mais ils étoient désignés sous d'autres noms.

Le synode d'Ausbourg, tenu en 1548, marque que la fonction du scholastique étoit d'instruire tous les jeunes clercs, ou de leur donner des précepteurs habiles & pieux, afin d'examiner ceux qui devoient être ordonnés.

Le concile de Tours, en 1583, charge les scholastiques & les chanceliers des églises cathédrales, d'instruire ceux qui doivent lire & chanter dans les offices divins, & de leur faire observer les points & les accens. Ce concile contient plusieurs réglemens par rapport aux qualités que devoient avoir ceux qui étoient préposés sur les écoles.

Le concile de Bourges, en 1584, tit. xxxiiij. can. 6. voulut que les scholastiques ou *écolatres* fussent choisis d'entre les docteurs ou licentiés en Théologie ou en Droit canon. Le concile de Trente ordonne la même chose, & veut que ces places ne soient données qu'à des personnes capables de les remplir par elles-mêmes, à peine de nullité des provisions. Quoique ce concile ne soit pas suivi en France, quant à la discipline, on suit néanmoins cette disposition dans le choix des *écolatres*.

Barbosa & quelques autres canonistes ont écrit que la congrégation établie pour l'interprétation des decrets de ce concile, a décidé que l'on ne doit pas comprendre dans ce decret l'office ou dignité d'*écolatre*, dans les lieux où il n'y a point de séminaire, ni même ceux où il y en a, lorsqu'on y a établi

d'autres professeurs que les *écolatres* pour y enseigner; mais cela est contraire à la discipline observée dans toutes les églises cathédrales qui sont dans le ressort des parlemens où l'ordonnance de 1606 a été vérifiée, & où l'*écolatre* est une dignité.

Le concile de Mexique, tenu en 1585, les oblige d'enseigner par eux-mêmes, ou par une personne à leur place, la Grammaire à tous les jeunes clercs, & à tous ceux du diocèse.

Celui de Malines, en 1607, titre xx. canon 4. les charge de visiter tous les six mois les écoles de leur dépendance, pour empêcher qu'on ne lise rien qui puisse corrompre les bonnes mœurs, ou qui ne soit approuvé par l'ordinaire.

L'*écolatre* doit accorder *gratis* les lettres de permission qu'il donne pour tenir école.

Dans les villes où l'on a établi des universités, on y a ordinairement conservé à l'*écolatre* une place honorable, avec un pouvoir plus ou moins étendu, selon la différence des lieux: par exemple, le scholastique de l'église d'Orléans, & le maître d'école de l'église d'Angers, sont tous deux chanceliers-nés de l'université.

On ne doit pas confondre la dignité ou office d'*écolatre*, avec les prébendes préceptoriales instituées par l'article 9 de l'ordonnance d'Orléans, confirmée par celle de Blois; car outre que les *écolatres* sont plus anciens, la prébende préceptorale peut être possédée par un laïc. Voyez PRÉBENDE PRÉCEPTORIALE. Voyez aussi les mémoires du clergé, tome I. & tome X. & le traité des matieres bénéfic. de Fuet. (A)

ECOLE, f. f. lieu public où l'on enseigne les Langues, les Humanités, les Sciences, les Arts, &c.

Ce mot vient du latin *schola*, qui selon Ducange signifie discipline & correction. Le même auteur ajoute que ce mot étoit autrefois en usage pour signifier tout lieu où s'assembloient plusieurs personnes, soit pour étudier, soit pour converser, & même pour d'autres usages. Ainsi, selon lui, on nommoit *schola palatina*, les différens postes où les gardes de l'empereur étoient placés. On distinguoit aussi *schola sentariorum*, *schola gentiliū*, comme nous distinguons aujourd'hui différentes cours ou salles des gardes chez les souverains; ce nom passa même depuis jusqu'aux magistrats civils: c'est pourquoi l'on trouve dans le code *schola chartulariorum*, *schola agentium*. Et enfin aux ecclésiastiques: car on disoit *schola cantorum*, *schola sacerdotum*, &c.

On dit aujourd'hui dans le même sens, une école de Grammaire, une école d'Ecriture, une école de Philosophie, &c.

ECOLE se dit aussi d'une faculté, d'une université; d'une secte entière; comme l'école de Théologie de Paris, l'école de Salerne, l'école de Platon, l'école de Tibériade, si fameuse pour les anciens Juifs, & de laquelle on tient que nous vient la massore. Voy. MASSORE & MASSORETES.

Dans la primitive église, les écoles étoient dans les églises cathédrales, & sous les yeux de l'évêque. Depuis, elles passèrent dans les monastères; il y en eut de fort célèbres: telles que celles des abbayes de Fulde & de Corbie. Mais depuis l'établissement des universités, c'est-à-dire depuis le douzième siècle, la réputation de ces anciennes écoles s'est obscurcie, & ceux qui les tenoient ont cessé d'enseigner. De cet ancien usage viennent les noms d'*écolatre* & de *scholastique*, qui se sont encore conservés dans quelques cathédrales. Dictionn. étym. Trév. & Chambers.

ECOLE (Théologie de l'), est ce qu'on appelle autrement la *scholastique*. Voyez SCHOLASTIQUE. Et l'on dit en ce sens, le langage de l'école, les termes de l'école, quand on employe certaines expressions scientifiques & consacrées par les Théologiens. (G)

ECOLE (Philosophie de l'); on désigne par ces mots

l'espece de philosophie, qu'on nomme autrement & plus communément *scholastique*, qui a substitué les mots aux choses, & les questions frivoles ou ridicules, aux grands objets de la véritable Philosophie; qui explique par des termes barbares des choses intelligibles; qui a fait naître ou mis en honneur les universaux, les catégories, les prédicaments, les degrés métaphysiques, les secondes intentions, l'horreur du vuide, &c. Cette philosophie est née de l'esprit & de l'ignorance. On peut rapporter son origine, ou du moins sa plus brillante époque, au douzième siècle, dans le tems où l'université de Paris a commencé à prendre une forme éclatante & durable. Le peu de connoissances qui étoit alors répandu dans l'univers, le défaut de livres, d'observations, & le peu de facilité qu'on avoit à s'en procurer, tournerent tous les esprits du côté des questions oisives; on raisonna sur les abstractions, au lieu de raisonner sur les êtres réels: on créa pour ce nouveau genre d'étude une langue nouvelle, & on se crut savant parce qu'on avoit appris cette langue. On ne peut trop regretter que la plupart des auteurs scholastiques aient fait un usage si misérable de la sagacité & de la subtilité extrême qu'on remarque dans leurs écrits; tant d'esprit mieux employé, eût fait faire aux Sciences de grands progrès dans un autre tems; & il semble que dans les grandes bibliothèques on pourroit écrire au-dessus des endroits où la collection des scholastiques est renfermée, *ut quid perditio hæc?*

C'est à Descartes que nous avons l'obligation principale d'avoir secoué le joug de cette barbarie; ce grand homme nous a détrompés de la philosophie de l'école (& peut-être même, sans le vouloir, de la sienne; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici). L'université de Paris, grace à quelques professeurs vraiment éclairés, se délivre insensiblement de cette lepre; cependant elle n'en est pas encore tout-à-fait guérie. Mais les universités d'Espagne & de Portugal, grace à l'inquisition qui les tyrannise, sont beaucoup moins avancées; la Philosophie y est encore dans le même état où elle a été parmi nous depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècles; les professeurs jurent même de n'en jamais enseigner d'autre: cela s'appelle prendre toutes les précautions possibles contre la lumière. Dans un des journaux des savans de l'année 1752, à l'article des *nouvelles littéraires*, on ne peut lire sans étonnement & sans affliction, le titre de ce livre nouvellement imprimé à Lisbonne (au milieu du dix-huitième siècle): *Systema aristotelicum de formis substantialibus*, &c. *cum dissertatione de accidentibus absolutis*. Ulyssipone 1750. On seroit tenté de croire que c'est une faute d'impression, & qu'il faut lire 1350. Voyez ARISTOTÉLISME, SCHOLASTIQUE, &c.

Nous seroit-il permis d'observer que la nomenclature inutile & fatigante, dont plusieurs sciences sont encore chargées, est peut-être un mauvais reste de l'ancien goût pour la philosophie de l'école? Voy. BOTANIQUE, MÉTHODE, &c. (O)

ÉCOLES DE DROIT, (*Jurispr.*) sont des lieux où l'on enseigne publiquement la Jurisprudence.

Il n'y avoit point encore d'école publique de cette espece, sous les premiers empereurs romains; les jurisconsultes qu'ils avoient autorisés à répondre sur le droit, n'avoient d'autre fonction que de donner des consultations à ceux qui leur en demandoient, & de composer des commentaires sur les lois.

Ceux qui s'adonnoient à l'étude de la Jurisprudence, s'instruisoient par la lecture des lois & des ouvrages des jurisconsultes, & en conversant avec eux.

Quelques-uns de ces jurisconsultes, tels que Quintus-Mucius, & peu après Trébatius, Cascélius, &

Ofilus, tenoient chez eux des assemblées qui étoient en quelque sorte publiques par le concours de ceux qui y venoient pour apprendre sous eux la Jurisprudence.

Le jurisconsulte Ofilus avoit formé un élève nommé Atteius Capiton, & Trébatius avoit de même formé Antistitius Labeo; ces deux élèves furent chacun auteurs d'une secte fameuse: savoir, Capiton de la secte des Sabinien, ainsi appelée de Massurius Sabinus, premier disciple de Capito & premier chef de cette secte: Labeo fut auteur de la secte des Proculéiens, ainsi appelée de Proculus, un de ses sectateurs.

Ces assemblées des jurisconsultes avec leurs élèves & leurs sectateurs, formoient des especes d'écoles, mais qui n'étoient point publiques.

La loi 5, au ff. *de extraord. cogn.* parle néanmoins de professeurs en droit civil, qui sont appelés *professores juris civilis*; mais ce n'étoient pas des professeurs publics: on les appelloit aussi *juris studiosi*, nom qui leur étoit commun avec leurs élèves & avec les assesseurs des juges.

L'école de Beryte ou Beroé, ville de Phénicie; paroît être la plus ancienne école publique de droit: c'est de-là qu'elle est nommée *nutrix legum* dans la constitution de Justinien, *de ratione & methodo juris*, §. 7. On ne fait pas précisément en quel tems elle fut fondée. Justinien en parle comme d'un établissement déjà ancien, qui avoit été fait par ses prédécesseurs; & on la trouve déjà établie dans la loi première, au code *qui aetate vel professione se excusant*, laquelle est des empereurs Dioclétien & Maxime, qui regnoient en 285. Nicéphore Calliste, Sozomene, & Sidoine Apollinaire, en font aussi mention. Mais le premier qui en ait parlé, selon que le remarque M. Menage en ses *amenités de droit*, est Grégoire Thaumaturge, lequel vivoit sous Alexandre Severe, dont l'empire commença en 222. Cette école étoit une des plus florissantes, & distinguée des autres en ce qu'il y avoit alors quatre professeurs en droit: au lieu que dans les autres dont on va parler, il n'y en avoit que deux. Les incendies, les inondations, & les tremblemens de terre, qui ruinerent Beryte en divers tems, entre autres le tremblement de terre qui arriva du tems de l'empereur Constant, n'empêcherent pas que l'école de droit ne s'y rétablît. Elle le fut de nouveau par Justinien, & étoit encore célèbre dans le septième siècle, & qualifiée de *mere des lois*, comme on voit dans Zacharie de Mytilene.

Les empereurs Théodose le jeune & Valentinien III. établirent une autre école de droit à Constantinople en 425. Cette école étoit remplie par deux professeurs, dont l'un nommé Léontius, fut honoré des premiers emplois.

Quelques-uns ont avancé, mais sans preuve, que les mêmes empereurs avoient aussi établi deux professeurs de droit à Rome; il paroît seulement que l'école de Rome étoit déjà établie avant Justinien.

En effet, cet empereur voulant que l'étude du droit fût mieux réglée que par le passé, refraignit la faculté d'enseigner le droit aux trois écoles ou académies qui étoient déjà établies dans les trois principales villes de l'empire, qui étoient Rome, Constantinople, & Beryte. Théodore & Cratinus furent professeurs à Constantinople; Dorothee & Anatolius, à Beryte; ceux de Rome furent sans doute aussi choisis parmi les jurisconsultes, auxquels Justinien adresse sa constitution au sujet de l'étude du droit.

Pour animer le zèle de ces professeurs & leur attirer plus de considération, Justinien les fit participer aux premières charges de l'empire; Théophile fut fait conseiller d'état, Cratinus trésorier des libéralités du prince, Anatolius consul: tous furent

affranchis

affranchis des charges publiques, & on leur accorda les mêmes privilèges qu'aux professeurs des autres sciences.

Avant Justinien, l'étude du droit se bornoit à une legere explication de quelques ouvrages des jurisconsultes; le cours du droit duroit néanmoins quatre années.

Dans la premiere, on expliquoit les principaux titres des institutes de Caius & de quatre traités, de *vetere re uxoriâ*, de *tutelis*, de *testamentis*, & de *legatis*. A la fin de cette année, les étudiants étoient appelés *dupondii*; ce qui, selon quelques-uns, signifioit gens qui ne valoient encore que deux dragmes, c'est-à-dire gens qui étoient encore peu avancés; d'autres pensent qu'on les appelloit ainsi, parce que dans cette année on leur apprenoit à faire la supputation des parties de l'as romain, pour l'intelligence du partage des successions, & à faire le *dupondius*, c'est-à-dire la duplication de l'as, que l'on divisoit quelquefois en vingt-quatre onces au lieu de douze; ce que l'on appelloit *dupondium facere*.

La seconde année se passoit à voir deux traités, l'un de *judiciis*, l'autre de *rebus*.

La troisième étoit employée à leur expliquer les titres de ces mêmes traités que l'on avoit omis de leur expliquer l'année précédente; on y voyoit aussi les principaux endroits des huit premiers livres de Papinien.

La quatrième & dernière année n'étoit plus proprement une année de leçons; car les étudiants travailloient seuls sur les réponses du jurisconsulte Paul, dont ils apprenoient par cœur & récitoient les titres les plus importants.

Il étoit assez ordinaire que les étudiants au bout de ce cours de droit, séjournassent encore plusieurs années dans la même ville où étoit l'école, afin de s'instruire plus à fond de la Jurisprudence; c'est pourquoi la loi 2, au code de *incolis*, décide qu'ils pouvoient séjourner dix ans dans ce lieu sans y acquérir de domicile.

Justinien régla que le cours de droit seroit de cinq années au lieu de quatre, & changea le plan des études.

Depuis ce tems, dans la premiere année on enseignoit aux étudiants d'abord les institutes de Justinien: le reste de cette année, on leur expliquoit les quatre premiers livres du digeste; à la fin de cette année, on les appelloit *Justiniani novi*, titre que l'empereur lui-même leur attribua pour les encourager.

Les leçons de la seconde année rouloient sur les sept livres de *judiciis*, ou sur les huit livres de *rebus*, au choix des professeurs; on y joignoit les livres du digeste qui traitent de la dot, des tutelles & curatelles, des testamens, & des legs; & à la fin de cette année, les étudiants prenoient le nom d'*édictees*, ce qui étoit déjà d'usage, & fut seulement confirmé par Justinien, lequel dit que ce nom *ex edicto eis erat antea positum*.

Dans la troisième année, on repassoit d'abord ce que l'on avoit vu dans la précédente; on expliquoit ensuite les vingt & vingt-un livres du digeste, dont le premier contient beaucoup de réponses de Papinien; on voyoit aussi l'un des huit livres qui traitent de *rebus*; & pour graver dans la mémoire des étudiants le souvenir de Papinien, en l'honneur duquel ils célébroient un jour de réjouissance, Justinien leur conserva le titre de *Papinianistæ*, qu'ils portoient déjà auparavant.

On employoit la quatrième année à expliquer les réponses du jurisconsulte Paul, & les livres qui formoient les quatrième & cinquième parties du digeste, suivant la division que Justinien en avoit fait en sept parties. On faisoit faire aux étudiants pendant cette année, des exercices à-peu-près sembla-

Tome V.

bles aux examens & aux theses d'aujourd'hui, dans lesquels ils répondoient aux questions qui leur étoient proposées, d'où ils étoient appelés *λύται*, ou suivant Turnebe, *λύται*, c'est-à-dire *solutores*.

Enfin dans la cinquième année, les professeurs expliquoient le code de Justinien; & à la fin de cette année, les étudiants étoient appelés *πρόλυται*, c'est-à-dire gens en état d'enseigner les autres: ce qui revient assez à nos licenciés.

Phocas étant parvenu à l'empire, fit composer en grec par Théophile, une paraphrase sur les institutes de Justinien; il fit aussi traduire en grec le digeste & le code; & depuis ce tems, les leçons publiques de droit furent faites en grec sur ces trois ouvrages.

L'empereur Basile & ses successeurs substituerent aux livres de Justinien la compilation du droit, qu'ils firent faire sous le titre de *basiliques*.

L'étude du droit romain fut abolie en Orient, depuis 1453 que Mahomet II. s'empara de Constantinople.

Pour ce qui est de l'Italie, quoique Justinien eût confirmé l'établissement d'une école de droit à Rome, & qu'il eût intention d'y faire enseigner & observer ses lois, les incursions que les barbares firent en ce pays peu de tems après sa mort, furent cause que les livres de Justinien se perdirent presque aussitôt qu'on avoit commencé à les connoître; de sorte que l'on continua d'y enseigner le code théodosien, les institutes de Caius, les fragmens d'Ulpien, les sentences de Paul.

Lorsque le digeste fut retrouvé à Amalphi, ville d'Italie, ce qui arriva vers le milieu du douzième siècle, Papon professoit le droit à Boulogne; Warner, appelé en latin *Irnerius*, fut mis à sa place & se mit à enseigner le digeste: ce professeur étoit Allemand de naissance. Il n'y avoit pourtant point encore d'écoles de droit en Allemagne; Haloander jurisconsulte du même pays, fut le premier qui vers l'an 1500, mit en vogue l'étude des lois romaines dans sa patrie.

En France l'étude du droit romain eut à-peu-près le même sort qu'en Italie.

Il y eut une école de droit, établie à Paris peu de tems après celle de théologie. On peut la regarder comme une suite de celle de Boulogne. Elle existoit dès le tems de Philippe Auguste. Il en est fait mention dans Rigord, qui vivoit peu après sous Louis VIII.

Pierre Placentin jurisconsulte, natif de Montpellier, y établit une école de droit, où il enseignoit les lois de Justinien dès l'année 1166. Il alla ensuite à Boulogne, où il professa quatre ans avec succès; puis revint à Montpellier.

Il y a apparence que l'on enseignoit aussi le droit romain dans plusieurs autres villes de France, puisque le concile de Tours défendit aux religieux d'étudier en droit civil, qu'on appelloit alors la *loi mondaine*.

Cette défense n'ayant point été suivie, Honorius III. la renouvella en 1225, par la fameuse décrétale *super specula*; en conséquence de laquelle il fut long-tems défendu d'enseigner le droit civil dans l'université de Paris, & dans les autres villes & lieux voisins.

Depuis cette défense, on n'enseignoit plus à Paris que le droit canon. Philippe-le-Bel, en 1312, rétablit l'étude du droit civil à Orléans; elle fut aussi établie dans la suite en plusieurs autres universités: mais elle ne fut rétablie dans celle de Paris, que par la déclaration du roi du mois d'Avril 1679.

L'étude du droit françois fut établie dans les écoles de Paris, par une déclaration de l'année suivante.

Quant aux divers lieux où l'on a tenu les écoles de droit; cette école de droit étoit d'abord dans le parvis de Notre-Dame, sous la direction du chapitre de Notre-Dame & du chancelier de cette église.

Qq

Elle fut ensuite transférée au clos Bruneau, *in vi-co clofi Brunelli*, qui est la rue S. Jean de Beauvais. On présume que ce changement arriva peu de tems après le regne de S. Louis, & peut-être même dès 1270, attendu qu'il en est parlé dans des statuts que l'on croit faits en ladite année, qui sont rappelés dans ceux de 1370 : on l'appelloit alors l'école du clos Bruneau.

En 1380, le chapitre de Notre-Dame voulut rappeler l'école de droit dans le cloître ; ce qui fit la matière d'un procès au parlement entre le chapitre & la faculté. Le pape Clément VII. donna une bulle qui permit au chapitre de faire faire des leçons de droit canonique, pourvu que ce fût par un chanoine reçu docteur dans les écoles de la faculté. Il y eut ensuite transaction conforme entre les parties, qui fut homologuée au parlement ; mais on ne voit point que le chapitre ait fait usage de la permission qui lui fut accordée.

Sauval, en ses *antiquités de Paris*, dit qu'en 1384 Gilbert & Philippe Ponce établirent une école de droit à la rue de S. Jean de Beauvais, dans le même lieu où le célèbre Robert-Etienne tint son imprimerie au commencement du xvj. siècle ; c'étoit vis-à-vis du lieu où est présentement le bâtiment des anciennes écoles.

Il paroît que vers le commencement du xv. siècle les écoles de droit furent transportées dans le lieu où elles sont présentement. Voici ce qui y donna occasion. Il y avoit anciennement dans l'église de S. Hilaire une chapelle sous le vocable de S. Denis, fondée par un nommé Hemon Langadou, bedeau de la faculté de droit ; le lieu où sont présentement les anciennes écoles, appartenoit à cette chapelle. Le chapelain avoit fait construire en 1415 un bâtiment pour loger les écoles sous le titre d'écoles doctorales, grandes, premières, & secondes écoles. Il avoit loué ce bâtiment à la faculté de droit, moyennant une certaine redevance, à la charge par lui de faire toutes les réparations nécessaires à ce bâtiment, même aux bancs & pulpitres des écoles. Ces charges étoient si onéreuses, que dans la suite le chapelain ne voulant pas les acquitter, la faculté de droit obtint de l'évêque de Paris, du chapitre de la même église, & de l'archidiacre de Jofas, l'extinction de la chapelle de S. Denis, & la réunion à la faculté pour rebâtir les écoles. L'union est du 26 Novembre 1461. Les écoles furent réparées en 1464 ; & par une inscription peinte en l'une des vitres, on voyoit que Miles d'Illiers docteur en droit, évêque de Chartres, qui mourut en 1493, l'avoit fait faire la vingt-huitième année de sa régence.

Les leçons se font dans les écoles de droit par des professeurs, dont le nombre est plus ou moins considérable, selon les universités. A Paris il y a six professeurs. Voyez PROFESSEURS EN DROIT.

Ceux qui veulent prendre des degrés en droit, sont obligés de s'inscrire sur les registres de la faculté ; & pour y être admis, il faut être âgé du moins de seize ans accomplis. Voyez INSCRIPTION.

Le cours de droit qui n'étoit autrefois que de deux années, fut fixé à trois ans par une déclaration du mois d'Avril 1679 ; il avoit été depuis réduit à deux années. Mais par une dernière déclaration du 18 Janvier 1700, il a été remis à trois années.

Les étudiants en droit doivent être assidus aux leçons, y assister en habit décent. Il leur est défendu par les statuts de porter l'épée, ni aucun habillement militaire.

Les regnicoles qui veulent être admis au degré de licence, sont obligés de rapporter des preuves de catholicité.

On soutient aux écoles différens actes, pour parvenir à avoir des degrés ; savoir, des examens &

des thèses. Voyez BACHELIER, DOCTEUR EN DROIT, EXAMEN, LICENCIÉ, PROFESSEUR EN DROIT, THESE. Voyez l'histoire de l'université, par du Boulay, & les antiquités de Sauval. (A)

ECOLES DE THÉOLOGIE, (*Théol.*) ce sont dans une université, les écoles où des professeurs particuliers enseignent la Théologie : on entend même par ce terme toutes les études de Théologie, depuis leur commencement jusqu'à leur terme, ou les théologiens-scholastiques qui enseignent tels ou tels sentimens. C'est en ce sens qu'on dit qu'on soutient telle ou telle opinion dans les écoles. Voyez SCHOLASTIQUE & THÉOLOGIE.

Les écoles de Théologie, dans la primitive Eglise, n'étoient autre chose que la maison de l'évêque, où l'évêque lui-même expliquoit l'Ecriture à ses prêtres & à ses clercs. Quelquefois les évêques se reposoient de ce soin sur des prêtres éclairés. On voit dès le ij. siècle Pantene, & S. Clément surnommé *Alexandrin*, chargés de cette fonction dans l'église d'Alexandrie. De-là sont venues dans nos églises cathédrales les dignités de *théologal* & d'*écolatre*. Voyez THÉOLOGAL & ECOLATRE.

Depuis l'origine de l'Eglise jusqu'au xij. siècle, ces écoles ont toujours subsisté dans les églises cathédrales ou dans les monastères ; mais les scholastiques qui parurent alors, formèrent peu-à-peu les écoles de Théologie, telles que nous les voyons subsister. D'abord Pierre Lombard, puis Albert le Grand, S. Thomas, S. Bonaventure, Scot, &c. firent des leçons publiques ; & par la suite les papes & les rois fondèrent des chaires particulières, & attachèrent des privilèges aux fonctions de professeur en Théologie.

Dans l'université de Paris, outre les écoles des réguliers qui sont du corps de la faculté de Théologie, on compte deux écoles célèbres ; celle de Sorbonne, & celle de Navarre. L'une & l'autre n'avoient point autrefois de lecteurs ou professeurs en Théologie fixes & permanens : seulement ceux qui se préparoient à la licence, y lisoient ou commentoient l'Ecriture, les écrits de Pierre Lombard, qu'on nomme autrement le maître des sentences, ou les différentes parties de la somme de S. Thomas. La méthode de ce tems-là consistoit en questions métaphysiques, & l'on convient que ce n'étoit pas la meilleure route qu'on pût suivre pour étudier le dogme & la morale.

Ce n'a été qu'au renouvellement des Lettres sous François I. que les écoles de Théologie ont commencé à prendre à-peu-près la même forme qu'elles ont aujourd'hui ; ce n'est même que sous Henri III. que la première chaire de Théologie de Navarre a été fondée, & occupée par le fameux René Benoît, depuis curé de S. Eustache.

La méthode actuelle des écoles de Théologie dans la faculté de Paris, est que les professeurs enseignent à différentes heures, des traités qu'ils dictent & qu'ils expliquent à leurs auditeurs, & sur lesquels ils les interrogent ou les font argumenter. On sait que depuis cinquante ans sur-tout, ils se sont beaucoup plus attachés à la positive qu'à la pure scholastique. Voy. POSITIVE.

Ces traités roulent sur l'Ecriture, la Morale, la Controverse, & il y a des chaires affectées pour ces différens objets.

Dans quelques universités étrangères, sur-tout en Flandres dans les facultés de Louvain & de Douai, on suit encore l'ancienne méthode ; le professeur lit un livre de l'Ecriture, ou la somme de S. Thomas, ou le maître des sentences, & fait de vive voix un commentaire sur ce texte. C'est ainsi que Jansenius, Titius & Sylvius ont enseigné la Théologie. Les commentaires du premier sur les évangiles, ceux du second sur les quatre livres du maître des sentences,

sur les épîtres de S. Paul, & sur les endroits les plus difficiles de l'Ecriture, & ceux de Sylvius sur la somme de S. Thomas, ne sont autre chose que leurs explications recueillies qu'on a fait imprimer.

Les *écoles de Théologie* de la Minerve & du collège de la Sapience à Rome, celles de Salamanque & d'Alcala en Espagne, sont fameuses parmi les Catholiques. Les Protestans en ont aussi eu de célèbres, telles que celles de Saumur & de Sedan. Celles de Genève, de Leyde, d'Oxford, & de Cambridge, conservent encore aujourd'hui une grande réputation.

ECOLE DE MEDECINE, voyez DOCTEUR EN MEDECINE & FACULTÉ.

ECOLE MILITAIRE. L'*école royale militaire* est un établissement nouveau, fondé par le Roi, en faveur des enfans de la noblesse françoise dont les peres ont consacré leurs jours & sacrifié leurs biens & leur vie à son service.

On ne doit pas regarder comme nouvelle, l'idée générale d'une institution purement militaire, où la jeunesse pût apprendre les élémens de la guerre. On a senti de tout tems qu'un art où les talens supérieurs sont si rares, avoit besoin d'une théorie aussi solide qu'étendue. On fait avec quels soins les Grecs & les Romains cultivoient l'esprit & le corps de ceux qu'ils destinoient à être les défenseurs de la patrie : on n'entrera point dans un détail que personne n'ignore ; mais on ne peut s'empêcher de faire une réflexion aussi simple que vraie. C'est sans doute à l'excellente éducation qu'ils donnoient à leurs enfans, que ces peuples ont dû des héros précoces qui commandoient les armées avec le plus grand succès, à un âge où les mieux intentionnés commencent à présent à s'instruire : tels furent Scipion, Pompée, César, & mille autres qu'il seroit aisé de citer.

Les paralleles que nous pourrions faire dans ce genre, ne nous seroient peut-être pas avantageux ; & les exemples, en très-petit nombre, que nous ferions en état de produire à notre avantage, ne devroient peut-être se considérer que comme un fruit de l'éducation réservée aux grands seuls, & par conséquent ne feroient point une exception à la regle.

On ne parlera pas non plus de ce qui s'est pratiqué long-tems dans la monarchie ; tout le monde, pour ainsi dire, y étoit guerrier : les troubles intérieurs, les guerres fréquentes avec les nations voisines, les querelles particulieres même, obligeoient la noblesse à cultiver un art dont elle étoit si souvent forcée de faire usage. D'ailleurs la constitution de l'état militaire étoit alors si différente de ce qu'elle est à présent, qu'on ne peut admettre aucune comparaison. Tous les seigneurs de fiefs, grands ou petits, étoient obligés de marcher à la guerre avec leurs vassaux ; & le même préjugé qui leur faisoit mépriser toute autre profession que celle des armes, les engageoit à s'instruire de ce qui pouvoit les y faire distinguer. On n'oseroit pourtant pas affirmer que la noblesse alors cherchât à approfondir beaucoup les mystères d'une théorie toujours difficile ; mais c'est peut-être aussi à cette négligence, qu'on doit imputer le petit nombre de grands généraux que notre nation a produits dans les tems dont je parle.

Quoi qu'il en soit, l'état militaire étant devenu un état fixe, & l'art de la guerre s'étant fort perfectionné, principalement dans deux de ses plus importantes parties, le Génie & l'Artillerie, les opérations devenues plus compliquées, ont plus besoin d'être éclairées par une théorie solide, qui puisse servir de base à toute la pratique.

Depuis très-long-tems tous les gens éclairés ont peut-être senti la nécessité de cette théorie, quelques-uns même ont osé proposer des idées générales. Le célèbre la Noue, dans ses *discours politiques & militaires*, fait sentir les avantages d'une éducation

Tome V.

propre à former les guerriers : il fait plus ; il indique quelques moyens analogues aux mœurs de son tems, & à ce qui se pratiquoit alors dans le peu de troupes réglées que nous avions. Ces discours furent estimés ; mais l'approbation qu'on leur donna fut bornée à cette admiration stérile, qui depuis a été le sort de quantité d'excellentes vûes enfantées avec peine, souvent loüées, & rarement suivies.

Le cardinal Mazarin est le seul qu'on connoisse, après la Noue, qui ait tenté l'exécution d'une institution militaire. Lorsqu'il fonda le collège qui porte son nom, il eut intention d'y établir une espèce d'*école militaire*, si l'on peut appeller ainsi quelques exercices de corps qu'il vouloit y introduire, & qui semblent se rapporter plus directement à l'art de la guerre, quoiqu'ils soient communs à tous les états. Ses idées ne furent pas accueillies favorablement par l'université de Paris, & la mort du cardinal termina la dispute. Cet établissement est devenu un simple collège, & à cet égard on ne croit pas qu'il ait eu aucune distinction, si ce n'est que la premiere chaire de Mathématiques qui ait été fondée dans l'université, l'a été au collège Mazarin.

Une idée aussi frappante ne devoit pas échapper à M. de Louvois : aussi ce ministre eut-il l'intention d'établir à l'hôtel royal des Invalides, une *école* propre à former de jeunes militaires. On ignore les raisons qui s'opposèrent à son dessein, mais il est sûr qu'il n'eut aucune exécution.

Il étoit difficile d'abandonner entièrement un projet dont l'utilité étoit si démontrée. Vers la fin du dernier siècle on proposa l'établissement des cadets gentilshommes, comme un moyen certain de donner à la jeune noblesse une éducation digne d'elle, & qui devoit contribuer nécessairement aux progrès de l'art militaire. Les différentes compagnies qui furent établies alors, après diverses révolutions furent réunies en une seule à Metz, & en 1733 le Roi jugea à-propos de la supprimer. Cette institution pouvoit sans doute avoir de grands avantages ; mais on ne sauroit dissimuler aussi qu'elle avoit de grands inconvéniens. Il seroit superflu d'entrer dans ce détail, il suffit de dire que depuis ce tems l'*école* des cadets n'a point été rétablie.

En 1724, un citoyen connu par son zèle, par ses talens & par ses services, ne craignit pas de renouveler un projet déjà conçu plusieurs fois, & toujours échoué : il avoit des connoissances assez vastes pour trouver les moyens d'exécuter de grands dessein ; & l'on comptoit sans doute sur son génie, lorsqu'on adopta l'idée qu'il présenta d'un collège académique, dont le but étoit non-seulement d'instruire la jeunesse dans l'art de la guerre, mais aussi de cultiver tous les talens, & de mettre à profit toutes les dispositions qu'on trouveroit, dans quelque genre que ce pût être. La Théologie, la Jurisprudence, la Politique, les Sciences, les Arts, rien n'en étoit exclu. Toutes les mesures étoient prises pour l'exécution : la place indiquée pour le bâtiment, étoit dans la plaine de Billancourt ; les plans étoient arrêtés, la dotation étoit fixée, lorsque des circonstances particulieres firent évanouir ce projet. Quelques soins qu'on se soit donné, il n'a pas été possible de recouvrer les mémoires qui avoient été faits à cette occasion ; l'on y auroit trouvé sans doute des recherches dont on auroit profité, & que l'on regrette encore tous les jours.

S'il est permis cependant de faire quelques réflexions sur un dessein aussi vaste, on ne peut s'empêcher d'avouer que le succès en étoit bien incertain : on oseroit presque ajouter que le but en étoit assez inutile à bien des égards. En effet, n'y a-t-il pas assez d'*écoles* où l'on enseigne la Théologie & la Jurisprudence ? manque-t-on de secours pour s'instruire

Q q ij

dans toutes les Sciences & dans tous les Arts ? S'il s'est glissé quelques abus dans ces institutions, il est plus aisé de les réformer que de faire un établissement nouveau, qui ne pourroit que difficilement suppléer à ce qui est fait. La partie militaire sembloit donc être la seule qui méritât l'attention du souverain ; & il y a bien de l'apparence que dans la suite on s'y feroit borné, si l'établissement du collège académique avoit eu quelque succès.

Après des conquêtes aussi glorieuses que rapides, le Roi venoit de rendre la paix à l'Europe ; occupé du bonheur de ses sujets, ses regards se portoient successivement sur tous les objets qui pouvoient y contribuer, & sembloient sur-tout chercher avidement des occasions de combler de bienfaits ceux qui s'étoient distingués pendant la guerre & sous ses yeux. Les dispositions du Roi n'étoient ignorées de personne. Déjà les militaires que le hasard de la naissance n'avoit pas favorisés, venoient de trouver dans la bonté de leur Souverain la récompense de leurs travaux ; la noblesse jusqu'alors refusée à leurs desirs, fut accordée à leur mérite : ils tinrent de leur valeur une distinction qui n'en est pas une à tous les yeux, quand on ne la doit qu'à la naissance.

Mais cette faveur étoit bornée, & nes'étendoit que sur un certain nombre d'officiers. Ceux qui avoient prodigué leur sang & sacrifié leur vie, avoient laissé des successeurs, héritiers de leur courage & de leur pauvreté. Ces successeurs, victimes respectables & glorieuses de l'amour de la patrie, redemandoient un pere, qu'ils ne pouvoient pas manquer de trouver dans un Souverain plus grand encore par ses vertus que par sa puissance.

Animé d'un zèle toujours constant, & qui fait son bonheur, un citoyen frere de celui dont nous avons parlé, occupé dans sa retraite de ce qui étoit capable de remplir les vûes de son Maître, crut pouvoir faire revivre en partie un projet, échoüé peut-être parce qu'il étoit trop vaste.

Le plan d'une *école militaire* lui parut aussi praticable qu'utile ; il en conçut le dessein, mais il en prévint les difficultés. Il étoit plus aisé de le faire goûter que de le faire connoître, on n'approche du thronne que comme on regarde le soleil.

Personne ne connoissoit mieux les dispositions & la volonté du Roi, que madame la marquise de Pompadour ; l'idée ne pouvoit que gagner beaucoup à être présentée par elle : elle ne l'avoit pas seulement conçue comme un effet de la bonté & de l'humanité du Roi ; elle en avoit apperçû tous les avantages, elle en avoit senti toute l'étendue, elle en avoit approfondi toutes les conséquences. Touchée d'un projet qui s'accordoit si bien avec son cœur, elle se chargea du soin glorieux de présenter au Roi les moyens de soulager une noblesse indigente. Il ne lui fut pas difficile de montrer dans tout son jour une vérité dont elle étoit si pénétrée. Pour tout dire en un mot, c'est à ses soins généreux que l'*école royale militaire* doit son existence. Le projet fut agréé ; le Roi donna ses ordres, fit connoître ses volontés par son édit de Janvier 1751 ; & c'est d'après cela qu'on travailla à un plan détaillé, dont nous allons tâcher de donner une esquisse.

S'il n'est pas aisé de former un système d'éducation privée, il est plus difficile encore de se former des regles certaines & invariables pour une institution qui doit être commune à plusieurs : on oseroit presque dire qu'il n'est pas possible d'y parvenir. En effet, nous avons un assez grand nombre d'ouvrages dans lesquels on trouve d'excellens préceptes, très-propres à diriger l'instruction d'un jeune homme en particulier ; nous en connoissons peu dont le but soit de former plusieurs personnes à-la-fois. Les hommes les plus éclairés sur cette matiere, se contentent tous

d'une pratique confirmée par une longue expérience. La diversité des génies, des dispositions, des goûts, des destinations, est peut-être la cause principale d'un silence qui ne peut qu'exciter nos regrets. L'éducation, ce lien si précieux de la société, n'a point de lois écrites ; elles sont déposées dans des mains qui savent en faire le meilleur usage, sans en laisser approfondir l'esprit. L'amour du bien public auroit sans doute délié tant de langues savantes, s'il eût été possible de déterminer des préceptes fixes, qui fussent en même tems propres à tous les états.

Il n'y a point de Science qui n'ait des regles certaines ; tout ce qu'on a écrit pour les communiquer aux hommes, tend toujours à la perfection, c'est le but de tous ceux qui cherchent à instruire : mais comme il n'est pas possible d'embrasser tous les objets, la prudence exige qu'on s'attache particulièrement à ceux qui sont essentiels à la profession qu'on doit suivre. L'état des enfans n'étant pas toujours prévu, il n'est pas facile de fixer jusqu'à quel point leurs lumieres doivent être étendues sur telle ou telle Science. La volonté d'un pere absolu peut dans un instant déranger les études les mieux dirigées, & faire un évêque d'un géometre.

Cet inconvénient inévitable dans toutes les éducations, ne subsiste point dans l'*école royale militaire* ; il ne doit en sortir que des guerriers, & la Science des armes a trop d'objets pour ne pas répondre à la variété des goûts. Voilà le plus grand avantage que l'on ait eu en formant un plan d'éducation militaire. Seroit-il sage de desirer qu'il en fût ainsi de toutes les professions ? Si nos souhaits étoient contredits, nous ne croyons pas que ce fût par l'expérience. Mais avant que de donner l'esquisse d'un tableau qui ne doit être fini que par le tems & des épreuves multipliées, nous pensons qu'il est nécessaire de faire quelques observations.

Le seul but qu'on se propose, est de former des militaires & des citoyens ; les moyens qu'on met en usage pour y parvenir, ne produiront peut-être pas des savans, parce que ce n'est pas l'objet. On ne doit donc pas comparer ces moyens aux routes qu'auroient suivies des gens dont les lumieres très-respectables d'ailleurs, ne rempliroient pas les vûes qui nous sont prescrites.

On doit remarquer aussi que l'*école royale militaire* est encore au berceau ; qu'on se croit fort éloigné du point de perfection ; qu'on n'ose se flatter d'y arriver qu'avec le secours du tems, de la patience, & sur-tout des avis de ceux qui voudront bien redresser des erreurs presque nécessaires dans un établissement nouveau : il intéresse toute la nation ; tout ce qui a l'esprit vraiment patriotique, lui doit ses lumieres ; ce seroit avec le plus grand empressement qu'on chercheroit à en profiter. C'est principalement dans cette attente que nous allons mettre sous les yeux le fruit de nos réflexions & de notre travail, toujours prêts à préférer le meilleur au bon, & à corriger ce qu'il y auroit d'inutile ou de mauvais dans nos idées.

Dans toutes les éducations on doit se proposer deux objets, l'esprit & le corps. La culture de l'esprit consiste principalement dans un soin particulier de ne l'instruire que de choses utiles, en n'employant que les moyens les plus aisés, & proportionnés aux dispositions que l'on trouve.

Le corps ne mérite pas une attention moins grande ; & à cet égard il faut avouer que nous sommes bien inférieurs, non-seulement aux Grecs & aux Romains, mais même à nos ancêtres, dont les corps mieux exercés, étoient plus propres à la guerre que les nôtres. Cette partie de notre éducation a été singulièrement négligée, sur un principe faux en lui-même. On convient, il est vrai, que la force du

corps est moins nécessaire, depuis qu'elle ne décide plus de l'avantage des combattans ; mais outre qu'un exercice continuel l'entretient dans une santé vigoureuse, desirable pour tous les états, il est constant que les militaires ont à essuyer des fatigues qu'ils ne peuvent surmonter qu'autant qu'ils sont robustes. On soutient difficilement aujourd'hui le poids d'une cuirasse, qui n'auroit fait qu'une très-legere partie d'une armure ancienne.

Nous venons de dire que l'esprit ne devoit être nourri que de choses utiles. Nous n'entendons pas par-là que tout ce qui est utile, doive être enseigné ; tous les génies n'embrassent pas tous les objets, les connoissances nécessaires n'ont peut-être que trop d'étendue : ainsi dans le détail que nous allons faire, il sera facile de distinguer par la nature des choses, ce qui est essentiel de ce qui est avantageux, en un mot ce qui est bon de ce qui est grand.

Religion. La Religion étant sans contredit ce qu'il y a de plus important dans quelqu'éducation que ce soit, on imagine aisément qu'elle a attiré les premiers soins. M. l'archevêque de Paris est supérieur spirituel de l'école royale militaire ; lui-même est venu voir cette portion précieuse de son troupeau. Il se chargea de diriger les instructions qui lui étoient nécessaires ; il en fixa l'ordre & la méthode ; il déterminait les heures & la durée des prières, des catéchismes, & généralement de tous les exercices spirituels, qui se pratiquent avec autant de décence que d'exactitude. Ce prélat a confié le soin de cette importante partie à des docteurs de Sorbonne dont il a fait choix : on ne pouvoit les chercher dans un corps ni plus éclairé, ni plus respectable.

Les exercices des jours ouvriers commencent par la prière & la messe ; ils sont terminés par une prière d'un quart-d'heure. Les instructions sont réservées pour les dimanches & fêtes, elles sont aussi simples que lumineuses ; l'on y interroge régulièrement tous les élèves, sur ce qui fait la base de notre croyance. M. l'archevêque connoît parfaitement l'étendue & les bornes que doit avoir la science d'un militaire dans ce genre-là. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail à ce sujet ; ce que nous venons de dire est suffisant pour tranquilliser l'esprit de ceux qui ont crû trop légèrement que cette partie pourroit être négligée ; un établissement militaire n'a pas à cet égard les mêmes dehors & le même extérieur que bien d'autres.

Après la religion, le sentiment qui succède le plus naturellement, a pour objet le Souverain. Il est si facile à un François d'aimer son Roi, que ce seroit l'insulter que de lui en faire un précepte. Outre ce penchant commun à toute la nation, les élèves de l'école royale militaire ont des motifs de reconnaissance, sur lesquels il ne faut que réfléchir un moment pour en être pénétré. Si on leur parle souvent de leur Maître & de ses bienfaits, c'est moins pour réveiller dans leur cœur un sentiment qu'on ne cesse jamais d'y appercevoir, que pour redoubler leur zèle & leur émulation ; c'est principalement à ce soin qu'on doit les progrès qu'ils ont faits jusqu'ici : on n'y a encore remarqué aucun ralentissement.

Etudes. La Grammaire, les langues françoise, latine, allemande, & italienne ; les Mathématiques, le Dessin, le Génie, l'Artillerie, la Géographie, l'Histoire, la Logique, un peu de Droit naturel, beaucoup de Morale, les ordonnances militaires, la théorie de la guerre, les évolutions ; la Danse, l'Escrime, le Manège, & ses parties, sont les objets des études de l'école royale militaire. Disons un mot de chacun en particulier.

Grammaire. La Grammaire est nécessaire & commune à toutes les langues ; sans elle on n'en a jamais qu'une connoissance fort imparfaite. Ce que chaque

langue a de particulier, peut être considéré comme des exceptions à la Grammaire générale par laquelle on commence ici les études. On juge aisément qu'elle ne peut s'enseigner qu'en françois. C'est d'après les meilleurs modeles qu'on a tâché de se restreindre au plus petit nombre de regles qu'il a été possible. Les premières applications s'en font toujours à la langue françoise, parce que les exemples sont plus frappans & plus immédiatement sensibles. Lorsqu'une fois les élèves sont assez fermes sur leurs principes, pour appliquer facilement l'exemple à la regle & la regle à l'exemple, on commence à leur faire voir ce qu'il y a de commun entre ces principes appliqués aux langues latine & allemande. On y parvient d'autant plus aisément, que toutes ces leçons se font de vive voix. On pourroit se contenter de citer l'expérience pour justifier cette méthode, fort commune par-tout ailleurs qu'en France ; un moment de réflexion en fera sentir les avantages. Ce moyen est beaucoup plus propre à fixer l'attention que des leçons dictées, qui font perdre un tems considérable & toujours précieux. Nous nous assurons par cette voie que nos regles ont été bien entendues ; parce que, comme il n'est pas naturel que des enfans puissent retenir exactement les mêmes mots qui leur ont été dits, lorsqu'on les interroge, ils sont obligés d'en substituer d'équivalens, ce qu'ils ne font qu'autant qu'ils ont une connoissance claire & distincte de l'objet dont il s'agit : si l'on remarque quelque incertitude dans leurs réponses, c'est une indication certaine qu'il faut répéter le principe, & l'expliquer d'une façon plus intelligible. Il faut convenir que cette méthode est moins faite pour la commodité des maîtres, que pour l'avantage des élèves. Il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire, que le raisonnement a plus de part à cette forme d'instruction que la mémoire. Lorsqu'après des interrogations répétées & retournées de plusieurs manières, on s'est bien assuré que les principes sont clairement conçus, chaque élève en particulier les rédige par écrit comme il les a entendus, le professeur y corrige ce qu'il pourroit y avoir de défectueux, & passe à une autre matière qu'il traite dans le même goût.

Nous observerons deux choses principales sur cette méthode : la première, c'est qu'elle n'est peut-être praticable qu'avec peu d'élèves ou beaucoup de maîtres ; la seconde, est que l'esprit des enfans se trouvant par-là dans une contention assez forte, la durée des leçons doit y être proportionnée. Nous croyons qu'il y a de l'avantage à les rendre plus courtes, & à les répéter plus souvent.

Après avoir ainsi jeté les premiers fondemens des connoissances grammaticales, après avoir fait sentir ce qu'il y a d'analogie & de différent dans les langues ; après avoir fixé les principes communs à toutes en général, & caractéristiques de chacune en particulier, l'usage à notre avis, est le meilleur moyen d'acquérir une habitude suffisante d'entendre & de s'exprimer avec facilité ; & c'est tout ce qui est nécessaire à un militaire.

Langues. On sent aisément la raison du choix qu'on a fait des langues latine, allemande, & italienne. La première est d'une utilité si généralement reconnue, qu'elle est regardée comme une partie essentielle de toutes les éducations. Les deux autres sont plus particulièrement utiles aux militaires, parce que nos armes ne se portent jamais qu'en Allemagne ou en Italie.

La langue italienne n'a rien de difficile, particulièrement pour quelqu'un qui fait le latin & le françois. Il n'en est pas de même de l'allemand, dont la prononciation sur-tout ne s'acquiert qu'avec peine ; mais on en vient à-bout à un âge où les organes se prêtent facilement : c'est dans la vue de surmonter

encore plus aisément ces obstacles, qu'on n'a donné aux élèves que des valets allemands; ce moyen est assez communément pratiqué, & ne réussit pas mal. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail sur ce qui regarde l'étude des langues. Nous en pourrions faire un jour le sujet d'un ouvrage particulier, si le succès répond à nos idées & à nos espérances.

Mathématiques. Entre toutes les sciences nécessaires aux militaires, les Mathématiques tiennent sans doute le rang le plus considérable. Les avantages qu'on peut en retirer sont aussi grands que connus. Il seroit superflu d'en faire l'éloge dans un tems où la Géométrie semble tenir le sceptre de l'empire littéraire. Mais cette Géométrie transcendante & sublime, moins respectable peut-être par elle-même que par l'étendue du génie de ceux qui la cultivent, mérite plus notre admiration que nos soins. Il vaut mieux qu'un militaire sache bien faire construire une redoute, que calculer le cours d'une comète.

Si les découvertes géométriques faites dans notre siècle ont été très-utiles à la société, on ne peut pas dire que ce soit dans la partie militaire. Nous en excepterons pourtant ce que nous devons aux excellentes écoles d'Artillerie, qui semblent avoir décidé notre supériorité sur nos ennemis. Il n'en a pas, à beaucoup près, été de même du Génie; nous avons encore des Valieres, & nous n'avons plus de Vaubans. Heureusement cette négligence a mérité l'attention du ministère. L'école de Génie établie depuis quelques années à Mezieres, nous rendra sans doute un lustre que nous avons laissé ternir, & dont nous devrions être si jaloux.

C'est par des considérations de cette espece, qu'on s'est déterminé à n'enseigner des Mathématiques dans l'école militaire, que ce qui a un rapport direct & immédiat à l'art de la guerre. L'Arithmétique, l'Algebre, la Géométrie élémentaire, la Trigonométrie, la Mécanique, l'Hydraulique, la Construction, l'Attaque & la Défense des places, l'Artillerie, &c. Mais on observe sur-tout de joindre toujours la pratique à la théorie: on ne néglige aucuns détails; il n'y en a point qui ne soit important.

Quant à la méthode synthétique ou analytique, si l'une est plus lumineuse, l'autre est plus expéditive; on a suivi les conseils des plus éclairés en ce genre; & c'est en conséquence qu'on fait usage de toutes les deux. C'est aussi ce qui nous a engagé à donner les élémens du calcul algébrique immédiatement après l'Arithmétique. Les progrès que nous voyons à cet égard, ne nous permettent pas de douter de la justesse de la décision.

Au reste l'école royale militaire jouira du même avantage que les écoles d'Artillerie & de Génie, c'est-à-dire que toutes les opérations se feront en grand sur le terrain, dans un espace fort vaste, particulièrement destiné à cet objet. Il est inutile de remarquer que des secours de cette espece ne peuvent se trouver que dans un établissement royal.

Nous craindrions d'être prolixes, si nous entrions dans un plus grand détail sur cette matiere; nous pensons que ceci suffit pour en donner une idée assez exacte. Nous finirons cet article par quelques réflexions qui naissent de la nature du sujet, & qui peuvent néanmoins s'étendre à des objets différens.

On demande assez communément à quel âge on doit commencer à enseigner la Géométrie aux enfans. Quelques partisans enthousiastes de cette science se persuadent qu'on ne peut pas de trop bonne heure en donner les premiers élémens. Ils fondent principalement leur opinion sur ce que la Géométrie n'ayant pour base que la vérité, & l'évidence pour résultat, il s'ensuit naturellement que l'esprit s'accoutume à la démonstration, & la démonstration est la fin que se propose le raisonnement. Ne parler

qu'avec justesse, ne juger que par des rapports combinés avec autant d'exactitude que de précision, est sans doute un avantage qu'on ne peut acquérir trop tôt; & rien n'est plus propre à le procurer, qu'une étude prématurée de la Géométrie.

Nous n'entreprendrons point de combattre un sentiment soutenu par de très-habiles gens; on nous permettra d'observer seulement qu'ils ont peut-être confondu la Géométrie avec la méthode géométrique. Cette dernière, il est vrai, nous paroît fort propre à former le jugement, en lui faisant parcourir successivement & avec ordre tous les degrés qui conduisent à la démonstration: l'expérience au contraire nous a quelquefois convaincus que des géomètres, même très-profonds, s'égaroient assez aisément sur des sujets étrangers à la Géométrie.

Nous croyons moins fondés encore, ceux qui soutenant un sentiment opposé, prétendent que l'étude de cette science doit être réservée à des esprits déjà formés. Cette opinion étoit plus commune, lorsque les géomètres étoient moins savans & moins nombreux. Ils faisoient une espece de secret des principes de leurs connoissances en ce genre, & ne négligeoient rien pour se faire considérer comme des hommes extraordinaires, dont les talens étoient le fruit de la raison & du travail.

Plus habiles en même tems & plus communicatifs, les grands géomètres de nos jours n'ont pas craint d'aplanir des routes, qu'à peine ils avoient trouvé frayées; leur complaisance a quelquefois été jusqu'à y semer des fleurs. On a vû disparaître des difficultés, qui n'étoient telles que pour le préjugé & l'ignorance. Les principes les plus lumineux y ont succédé, & presque tous les hommes peuvent aujourd'hui cultiver une science, qui passoit autrefois pour n'être propre qu'aux génies supérieurs.

Nous pensons qu'il ne seroit pas prudent de prononcer sur l'âge auquel on doit commencer l'étude de la Géométrie; cela dépend principalement des dispositions que l'on trouve dans les élèves. Les esprits trop vifs n'ont pas d'affiette; ceux qui sont trop lents conçoivent avec peine, & se rebutent aisément. Le plus sage, à notre avis, est de les disposer à cette étude par celle de la Logique.

Logique. Si l'on veut bien ne pas oublier que ce sont des militaires seulement que nous avons à instruire; on ne trouvera peut-être pas étrange que nous abandonnions quelquefois des routes connues, pour en préférer d'autres que nous croyons plus propres à notre objet.

Il n'est pas question de discuter ici le plus ou le moins d'utilité de la Logique qu'on enseigne communément dans les écoles. La méthode est apparemment très-bonne, puisqu'on ne la change pas: mais qu'on nous permette aussi de la croire parfaitement inutile dans l'école royale militaire. L'espece de logique dont nous pensons devoir faire usage, consiste moins dans des regles, souvent inintelligibles pour des enfans, que dans le soin de ne les laisser s'arrêter qu'à des idées claires, & dans l'attention à laquelle on peut les accoutumer de ne jamais se précipiter soit en portant des jugemens, soit en tirant des conséquences.

Pour parvenir à donner à un enfant des idées claires, il faut l'exercer continuellement à définir & à diviser; c'est par-là qu'il distinguera exactement chaque chose, & qu'il ne donnera jamais à l'une ce qui appartient à l'autre. Cela peut se faire aisément sans préceptes; la seule habitude suffit. De-là il n'est pas difficile de le faire passer à la considération des idées & des jugemens qui regardent nos connoissances, comme les idées de vrai, de faux, d'incertain, d'affirmation, de négative, de conséquence, &c. Si l'on établit ensuite quelques vérités, de la certitude des-

quelles dépendent toutes les autres ; on l'accoutumera insensiblement à raisonner juste ; & c'est le seul but de la Logique.

Cette méthode nous paroît propre à tous les âges, & peut être employée sur tous les objets d'étude ; elle exige seulement beaucoup d'attention de la part des maîtres, qui ne doivent jamais laisser dire aux enfans rien qu'ils n'entendent, & dont ils n'ayent l'idée la plus claire qu'il est possible. Nous ne pouvons nous étendre davantage sur un sujet qui demanderoit un traité particulier. Ceci nous paroît suffisant pour faire connoître nos vûes.

Géographie. La Géographie est utile à tout le monde ; mais la profession qu'on embrasse doit décider de la manière plus ou moins étendue dont il faut l'étudier. En la considérant comme une introduction nécessaire à l'Histoire, il seroit difficile de lui assigner des bornes, autres que celles qu'on donneroit à l'Histoire même. On a tant écrit sur cette matière, qu'on ne s'attend pas sans doute à quelque chose de nouveau de notre part. Nous nous contenterons d'observer que des militaires ne sauroient avoir une connoissance trop exacte des pays qui sont communément le théâtre de la guerre. La Topographie la plus détaillée leur est nécessaire. Au reste la Géographie s'apprend aisément, & s'oublie de même. On emploie utilement la méthode de rapporter aux différens lieux les traits d'histoire qui peuvent les rendre remarquables. On juge bien que les faits militaires sont toujours préférés aux autres, à moins que ceux-ci ne soient d'une importance considérable. Par ce moyen on fixe davantage les idées ; & la mémoire, quoique plus chargée, en devient plus ferme.

Histoire. L'Histoire est en même tems une des plus agréables & des plus utiles connoissances que puisse acquérir un homme du monde. Nous ignorons par quelle bizarrerie singulière on ne l'enseigne dans aucune de nos écoles. Les étrangers pensent sur cela bien différemment de nous ; ils n'ont aucune université, aucune académie, où l'on n'enseigne publiquement l'Histoire. Ils ont d'ailleurs peu de professeurs qui ne commencent leurs cours par des prolégomènes historiques de la science qu'ils professent ; & cela suffit pour guider ceux qui veulent approfondir davantage. S'il est dangereux d'entreprendre l'étude de l'Histoire sans guides, comme cela n'est pas douteux, il doit paroître étonnant qu'on néglige si fort d'en procurer à la jeunesse française. Sans nous arrêter à chercher la source du mal, tâchons d'y apporter le remède.

La vie d'un homme ne suffit pas pour étudier l'Histoire en détail ; on doit donc se borner à ce qui peut être relatif à l'état qu'on a embrassé. Un magistrat s'attachera à y découvrir l'esprit & l'origine des lois, dont il est le dispensateur : un ecclésiastique n'y cherchera que ce qui a rapport à la religion & à la discipline : un savant s'occupera de discussions chronologiques, dans lesquelles un militaire doit le laisser s'égarer ou s'instruire, & se contenter d'y trouver des exemples de vertu, de courage, de prudence, de grandeur d'ame, d'attachement au souverain, indépendamment des détails militaires dont il peut tirer de grands secours. Il remarquera dans l'histoire ancienne cette discipline admirable, cette subordination sans bornes, qui rendirent une poignée d'hommes les maîtres de la terre. L'histoire de son pays, si nécessaire & si communément ignorée, lui fera connoître l'état présent des affaires & leur origine, les droits du prince qu'il sert, & les intérêts des autres souverains ; ce qui seroit d'autant plus avantageux, qu'il est assez ordinaire aujourd'hui de voir choisir les négociateurs dans le corps militaire. Ces connoissances approcheroient plus de la perfection, si l'on donnoit au moins à

ceux en qui on trouveroit plus de capacité, des principes un peu étendus du droit public.

Droit naturel. Mais si l'on ne va pas jusque-là, le droit de la guerre au moins ne doit pas être ignoré ; cette connoissance sera précédée d'une teinture un peu forte du droit naturel, dont l'étude très-négligée est beaucoup plus utile qu'on ne pense. On ne sera pas surpris que cette étude ait été abandonnée, si l'on considère combien peu elle flatte nos passions ; sa morale très-conforme à celle de la Religion, nous présente des devoirs à remplir ; les préceptes austères de la loi naturelle sont propres à former l'honnête homme suivant le monde ; mais quoi qu'on en dise, c'est un miroir dans lequel on craint souvent de se regarder.

Morale. La Morale étant du ressort de la Religion, cette partie est plus particulièrement confiée aux docteurs chargés des instructions spirituelles ; mais s'il leur est réservé d'en expliquer les principes, il est du devoir de tout le monde d'en donner des exemples ; rien ne fait un si grand effet pour les mœurs. Il est plus facile à des enfans de prendre pour modèle les actions de ceux qu'ils croient sages, que de se convaincre par des raisonnemens ; la Morale est encore une de ces sciences où l'exemple est préférable aux préceptes, mais malheureusement il est plus aisé de les donner que de les suivre.

Ordonnances militaires. C'est à toutes ces connoissances préliminaires, que doit succéder l'étude attentive & réfléchie de toutes les ordonnances militaires. Elles contiennent une théorie savante, à laquelle on aura soin de joindre la pratique autant qu'on le pourra. Par exemple, l'ordonnance pour le service des places fera non-seulement l'objet d'une instruction particulière faite par les officiers, elle sera encore pratiquée dans l'hôtel comme dans une place de guerre. Le nombre des élèves dans l'établissement provisoire, ne permet, quant à présent, d'en exécuter qu'une partie.

Il en fera de même de chaque ordonnance en particulier. Il est inutile de s'étendre beaucoup sur l'importance de cet objet, tout le monde peut la sentir. Le détail en seroit aussi trop étendu pour que nous entreprenions d'y entrer ; nous dirons seulement un mot de l'exercice & des évolutions.

Exercice, évolutions. Tous ceux qui connoissent l'état actuel du service militaire, conviennent de la nécessité d'avoir un grand nombre d'officiers suffisamment instruits dans l'art d'exercer les troupes. Il est constant qu'un usage continuel est un moyen efficace pour y parvenir. C'est d'après cette certitude fondée sur l'expérience, que les élèves de l'école royale militaire sont exercés tous les jours, soit au maniement des armes, soit aux différentes évolutions qu'ils doivent un jour faire exécuter eux-mêmes. Les jours de dimanche & fêtes sont pourtant plus particulièrement consacrés à ces exercices. D'après les soins qu'on y prend, & l'habileté de ceux qu'on y emploie, il n'y a pas lieu de douter que cette école ne devienne une pépinière d'excellens officiers majors, dont on commence à sentir tout le prix, & dont on ne peut pas se dissimuler la rareté.

Tactique. Ce n'est qu'après ces principes nécessaires, qu'on peut passer à la grande théorie de l'art de la guerre. On conçoit aisément que les grandes opérations de Tactique ne sont praticables qu'à un certain point par un corps peu nombreux ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse en enseigner la théorie, sauf à en borner les démonstrations aux choses possibles. Après tout, on ne prétend pas qu'en sortant de l'école royale militaire, un élève soit un officier accompli ; on le prépare seulement à le devenir. Il est certain au moins qu'il aura des facilités que d'autres n'ont ni peuvent avoir.

La théorie de l'art de la guerre a été traitée par de grands hommes, qui ont bien voulu nous communiquer des lumières, fruits de leurs méditations & de leur expérience. S'ils n'ont pas atteint la perfection en tout, s'ils ont négligé quelques parties, il nous semble qu'on doit tout attendre du zèle & de l'émulation qui paroissent aujourd'hui avoir pris la place de l'ignorance & de la frivolité. Cette manière de se distinguer mérite les plus grands éloges, & doit nous faire concevoir les plus flatteuses espérances : s'il nous est permis d'ajouter quelque chose à nos souhaits, c'est qu'elle devienne encore plus commune.

Après avoir parcouru succinctement tous les objets qui ont un rapport direct à la culture de l'esprit, nous parlerons plus brièvement encore des exercices propres à rendre les corps robustes, vigoureux & adroits.

Danse. La Danse a particulièrement l'avantage de poser le corps dans l'état d'équilibre le plus propre à la souplesse & à la légèreté. L'expérience nous a démontré que ceux qui s'y sont appliqués, exécutent avec beaucoup plus de facilité & de promptitude tous les mouvemens de l'exercice militaire.

Escrime. L'Escrime ne doit pas non plus être négligée ; outre qu'elle est quelquefois malheureusement nécessaire, il est certain que ses mouvemens vifs & impétueux augmentent la vigueur & l'agilité. C'est ce qui nous fait penser qu'on ne doit pas la borner à l'exercice de l'épée seule, mais qu'on fera bien de l'étendre au maniement des armes, même qui ne sont plus en usage, telles que le fleau, le bâton à deux bouts, l'épée à deux mains, &c. Il ne faut regarder comme inutile rien de ce qui peut entretenir le corps dans un exercice violent, qui pris avec la modération convenable, peut être considéré comme le pere de la santé.

Art de nager. Il est surprenant que les occasions & les dangers n'aient pas fait de l'art de nager une partie essentielle de l'éducation. Il est au moins hors de doute que c'est une chose souvent utile, & quelquefois nécessaire aux militaires. On en sent trop les conséquences, pour négliger un avantage qu'il est si facile de se procurer.

Manège. Il nous reste à parler du Manège & de ses parties principales. Sans entrer dans un détail superflu, nous nous contenterons d'observer que si l'art de monter à cheval est utile à tout le monde, il est essentiel aux militaires, mais plus particulièrement à ceux qui seroient destinés au service de la cavalerie.

Il est aisé de concevoir tout l'avantage qu'il y auroit à avoir beaucoup d'officiers assez instruits dans ce genre, pour former eux-mêmes leurs cavaliers. Ce soin n'est point du tout indigne d'un homme de guerre. Ce n'est que par une bisarrerie fort singulière, que quelques personnes y ont attaché une idée opposée. Elle est trop ridicule pour mériter d'être réfutée ; le sentiment des autres nations sur cet article est bien différent. On en viendra peut-être un jour à imiter ce qui se pratique chez plusieurs ; nous nous en trouverions sûrement mieux.

Nous ne parlons point de l'utilité qu'il y a d'avoir beaucoup de bons connoisseurs en chevaux ; cela n'est ignoré de personne. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roi a fait choix de ce qu'on connoît de plus habile pour former des écuyers capables de remplir ses vûes, en les attachant à son *école militaire*. On peut juger par-là que cette partie de l'éducation sera traitée dans les grands principes, & qu'on est fondé à en concevoir les plus grandes espérances.

Après avoir indiqué l'objet & la méthode des études de l'*école royale militaire*, il ne nous reste plus qu'à donner un petit détail de ce qui compose l'hô-

tel ; & c'est ce que nous ferons en peu de mots.

Par une disposition particulière de l'édit de création, le secrétaire d'état ayant le département de la guerre, est sur-intendant né de l'établissement ; rien n'est plus naturel ni plus avantageux à tous égards. Le Roi n'a pas jugé à-propos qu'il y eût de gouverneur dans l'établissement provisoire qui subsiste ; Sa Majesté s'est réservé d'en nommer un quand il sera tems. C'est quant à-présent un lieutenant de roi, officier général, qui y commande ; les autres officiers sont un major, deux aides-major, & un sous-aide-major. Il y a outre cela un capitaine & un lieutenant à la tête de chaque compagnie d'élèves : on imagine bien que le choix en a été fait avec la plus grande attention. Ce sont tous des militaires, aussi distingués par leurs mœurs, que par leurs services. Les sergens, les caporaux, & les anspessades de chaque compagnie, sont choisis parmi les élèves mêmes, & cette distinction est toujours le prix du mérite & de la sagesse.

Il y a tous les jours un certain nombre d'officiers de piquet. Leur fonction commence au lever des élèves ; & de ce moment jusqu'à ce qu'ils soient couchés, ils ne sortent plus de dessous leurs yeux. Ces officiers président à tous les exercices, & y maintiennent l'ordre, le silence, & la subordination. On doit convenir qu'il faut beaucoup de patience & de zèle pour soutenir ce fardeau. On juge aisément de ce que doivent être les fonctions de l'état-major, sans que nous entrions à cet égard dans aucun détail.

Nous venons de dire que les élèves sont continuellement sous les yeux de quelqu'un : la nuit même n'en est pas exceptée. A l'heure du coucher, l'on pose des sentinelles d'invalides dans les salles où sont distribuées leurs chambres une à une ; & toute la nuit il se fait des rondes, comme dans les places de guerre. On peut juger par cette attention, du soin singulier que l'on a de prévenir tout ce qui pourroit donner occasion au moindre reproche. C'est dans la même vûe qu'un des premiers & des principaux articles des réglemens, porte une défense expresse aux élèves d'entrer jamais, sous quelque prétexte que ce soit, dans les chambres les uns des autres, ni même dans celles des officiers & des professeurs, sous peine de la prison la plus sévère.

On sent bien que nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ces réglemens ; il y en a de particuliers pour les officiers, pour les élèves, pour les professeurs & maîtres, pour les commensaux de l'hôtel, pour les valets de toute espèce. Chacun a ses règles prescrites ; elles ont été rédigées par le conseil de l'hôtel, dont nous parlerons après avoir dit un mot de ce qui compose le reste de l'établissement.

L'intendant est chargé de l'administration générale des biens de l'*école royale militaire*, sous les ordres du sur-intendant ; c'est lui qui dirige aussi la partie économique : il a sous ses ordres un contrôleur-inspecteur général, & un sous-contrôleur, qui lui rendent compte ; ceux-ci sont chargés du détail, & ont sous eux un nombre suffisant d'employés. C'est aussi l'intendant qui expédie les ordonnances sur le trésorier, pour toutes les dépenses de l'hôtel, de quelque nature qu'elles soient. Ce trésorier ne rend compte qu'au conseil d'administration de l'hôtel.

Le Roi a jugé à-propos d'établir dans son *école militaire* un directeur général des études : ses fonctions se devinent aisément.

Il y a un professeur ou un maître, pour chaque science ou art dont nous avons parlé. Ils ont chacun un nombre suffisant d'adjoints, dont ils font eux-mêmes le choix. Cette règle étoit nécessaire pour établir la subordination & l'uniformité dans les instructions ; les uns & les autres dans la partie qui leur est confiée, ne reçoivent d'ordres que du directeur général des études. Le

Le conseil est composé du ministre de la guerre sur-intendant, du lieutenant de roi commandant, de l'intendant, & du directeur des études. Un secrétaire du conseil de l'hôtel y tient la plume.

Le Roi, par une ordonnance particulière, a fixé trois sortes de conseils dans l'école royale militaire; un conseil d'administration, un conseil d'économie, & un conseil de police.

Dans le premier qui se tient tous les mois, & auquel préside toujours le ministre, on traite de toutes les affaires qui concernent l'administration générale de l'établissement; on y entend les comptes du trésorier; le ministre y confirme les délibérations qui ont été faites dans son absence par le conseil d'économie & de police, &c.

Le conseil d'économie est particulièrement destiné à régler tout ce qui a rapport aux fournitures, aux dépenses courantes, &c. car il est bon d'observer, que quoique la partie économique soit dirigée par l'intendant de l'hôtel, il ne passe aucun marché, ni n'alloue aucune dépense qui ne soit visée & arrêtée au conseil d'économie, & ratifiée ensuite par le ministre au conseil d'administration.

Le conseil de police a principalement pour objet de réprimer & de punir les fautes des élèves. Les officiers n'ont d'autre autorité sur eux, que celle de les mettre aux arrêts; cette précaution étoit nécessaire pour éviter des petites prédilections, qui ne sont que trop communes dans les éducations ordinaires. L'officier rapporte la faute par écrit, & le conseil prononce la punition. Les hommes sont si sujets à se laisser prendre par l'extérieur, qu'on ne doit pas être surpris qu'il en impose aux enfans. D'ailleurs en fermant la porte au caprice & à l'humeur, cela leur donne une idée de justice qu'on ne peut leur rendre respectable de trop bonne heure. Au reste on a retranché de l'école militaire toutes ces punitions, qui pour être consacrées par l'usage, n'en deshonnorent pas moins l'humanité. Si des remontrances sentées & raisonnables ne fussent pas, il est assez de moyens de punir sévèrement, sans en venir à ces extrémités qui abaissent l'ame, au lieu d'élever le courage. Nous avons fait usage, avec le plus grand succès, de la privation même de l'étude & des exercices: ce ne peut être l'effet que d'une grande émulation. Raisonnons toujours avec les enfans, si nous voulons les rendre raisonnables.

C'est à-peu-près là le plan du plus bel établissement du monde. Il est digne de toute la grandeur du Monarque; la postérité y reconnoîtra le fruit le plus précieux de sa bonté & de son humanité; & la noblesse de son royaume, élevée par ses soins, perpétuée par ses bienfaits, lui consacrera des jours & des talens, qu'elle aura l'honneur & la gloire de tenir du plus grand & du meilleur des rois.

Cet article nous a été donné par M. PARIS DE MEYZIEU, directeur général des études, & intendant de l'école royale militaire, en survivance de M. PARIS DU VERNEY, conseiller d'état.

ÉCOLE D'ARTILLERIE, (*Art milit.*) ce sont des écoles établies par le roi, pour l'instruction des officiers & des soldats de Royal Artillerie. Voici un précis de ce qui concerne ces écoles.

Le Roi ayant voulu former un seul corps de différentes troupes qui dépendoient de l'artillerie, a partagé ce corps en cinq bataillons, comme on peut le voir au mot ARTILLERIE, qui furent placés à Metz, Strasbourg, Grenoble, Laferre, & Perpignan: ce dernier a depuis été envoyé à Besançon.

Sa Majesté a établi des écoles de théorie & de pratique dans chacune de ces villes.

L'école de théorie se tient trois jours de la semaine le matin, depuis huit heures jusqu'à onze. Messieurs les officiers, à commencer par les capitaines en se-

cond, lieutenans, sous-lieutenans, & cadets, sont obligés de s'y trouver, aussi-bien qu'un grand nombre d'officiers d'artillerie, qui sont entretenus dans chaque école, dans lesquelles on veut bien recevoir les jeunes gens de famille volontaires dans l'artillerie, ou Royal Artillerie, pour y profiter des instructions, & remplir les emplois vacans, quand on les en juge dignes.

L'on commande tous les jours de mathématiques un capitaine en premier, pour présider à l'école, afin d'y maintenir le bon ordre; il y a aussi une sentinelle à la porte, pour empêcher que pendant la dictée l'on ne fasse du bruit dans le voisinage. Ces dictées sont remplies par des traités d'arithmétique, d'algebre, de géométrie, des sections coniques, de trigonométrie, de mécanique, d'hydraulique, de fortification, de mines, de l'attaque & de la défense des places, & de mémoires sur l'artillerie.

Comme, suivant l'ordonnance du Roi, il ne peut être mis à la tête des bataillons du régiment Royal Artillerie, soit pour lieutenant-colonel, major, ou capitaine, que des officiers élevés dans le corps, & que les officiers d'artillerie qui sont aux écoles ne se ressentent des grâces du grand-maître de l'artillerie, qu'autant qu'ils s'attachent à s'instruire des choses qu'on enseigne, il se fait un examen tous les six mois par le professeur de mathématiques, en présence des commandans de l'artillerie & du bataillon, où les officiers sont interrogés les uns après les autres sur toutes les parties du cours de mathématiques, dont ils démontrent les propositions qui leur sont demandées; & après qu'ils ont satisfait à l'examen, le professeur dicte publiquement l'apostille de celui qui a été examiné; & comme l'inégalité des âges & des génies, & même de la bonne ou mauvaise volonté de la plupart, peut faire beaucoup de différence dans un nombre de près de cent officiers qu'il y a dans chaque école, l'état de l'examen est divisé en trois classes. Dans la première sont ceux qui se distinguent le plus par leur application: dans la seconde, ceux qui sont de leur mieux: & dans la troisième, ceux dont on n'espère pas grand'chose. Cet état est ensuite envoyé à la cour, qui a par ces moyens une connoissance exacte des progrès de chacun.

Pour l'école de pratique qui se fait les trois autres jours, où l'on n'enseigne point de théorie; elle consiste principalement à exercer les canonniers, les bombardiers, les mineurs, & les sappeurs, à tirer du canon, jeter des bombes, à apprendre les manœuvres de l'artillerie, qui sont proprement des pratiques de mécanique; à construire des ponts sur des rivières, avec la même promptitude qu'on les fait à l'armée; à conduire des galeries de mines & de contre-mines, des tranchées & des sapes. Comme tous ces exercices ont pour principal objet l'art d'attaquer & de défendre les places, l'on a élevé dans chaque école un front de fortification, accompagné des autres ouvrages détachés d'une grandeur suffisante pour être attaqués & défendus, comme dans une véritable action; ce qui s'exécute par un siège que l'on fait tous les deux ans, qui dure deux ou trois mois de l'été.

C'est ainsi que joignant la théorie à la pratique dans les écoles, chacun travaille à se perfectionner dans le métier de la guerre. Voyez la préface du cours de mathématique de M. Belidor, le règlement entier ou le plan d'étude de ces écoles, dans le code militaire de M. Briquet, ou dans le premier volume des mémoires d'artillerie de Saint-Remi, troisième édition. (Q)

ÉCOLE, (*Archit.*) c'est un bâtiment composé de grandes salles, où des professeurs donnent publiquement des leçons sur les Mathématiques, la Guerre, l'Artillerie, la Marine, la Peinture, l'Architecture, &c. Il diffère de l'académie, en ce que celle-ci est

un lieu où s'assembler des hommes choisis pour leur savoir & leur expérience, pour concourir ensemble au progrès des Sciences & des Arts (*voyez* ACADEMIE); au lieu qu'une école est le lieu où s'enseignent ces mêmes sciences & ces mêmes arts, par des hommes reconnus capables chacun en son genre. C'est ainsi qu'en 1740, fut établie celle de M. Blondel, rue des Cordeliers, à-présent rue de la Harpe à Paris; établissement qui fut approuvé le 6 Mai 1743, par l'académie royale d'Architecture, & autorisé par le ministère en 1750.

L'étude de l'Architecture étant l'objet principal de cette école, M. Blondel y enseigne tout ce qui regarde l'art de bâtir relativement à la théorie & à la pratique, & de plus, toutes les parties des arts & des sciences qui ont rapport à l'Architecture. Il fait choix des professeurs les plus habiles, pour montrer les mathématiques, la coupe des pierres, la perspective, le dessin, tant pour la figure, que pour le paysage & l'ornement; de sorte que chaque élève intelligent peut marcher à pas égal, de la connoissance des Sciences à celle des beaux Arts, de la partie du goût à celle des principes élémentaires, & de la spéculation à l'expérience.

Par ce moyen, ceux qui se destinent en entrant dans cette école à un genre particulier, se trouvent munis, lorsqu'ils en sortent, des connoissances générales des autres parties; connoissances qui leur assurent de plus grands succès dans la profession qu'ils ont choisie.

Quant à la méthode que l'on suit dans les leçons d'Architecture, l'on commence par développer les élémens de l'art; puis on les fait appliquer à des compositions faciles, qui excitent à de plus grands efforts dans la théorie; & lorsque les élèves sont en état de découvrir, par l'aspect de nos monumens, la source des beautés ou des licences qu'on y remarque, ils travaillent à des productions plus importantes, qu'on leur facilite en les aidant des meilleures leçons, de démonstrations convaincantes, & de manuscrits; par-là on leur applanit les difficultés qu'entraîne la nécessité de concilier la construction, la distribution, & la décoration, & qui se rencontrent infailliblement, lorsqu'on veut marcher avec sûreté dans la carrière d'un art si vaste & si étendu. Après être entré dans la discussion des opinions des anciens & des modernes, chacun des élèves est envoyé pendant la belle saison dans les bâtimens que l'on construit dans les différens quartiers de cette capitale, pour qu'il acquerre les connoissances de pratique, la partie du détail, & l'économie du bâtiment.

Pour approcher de plus en plus leurs études du point de perfection où l'on voudroit les porter; au retour des ateliers, ils concourent tour-à-tour plusieurs ensemble, à qui remplira le mieux divers programmes qui leur sont donnés; les uns pour l'architecture, les autres pour les mathématiques; ceux-ci pour le dessin, ceux-là pour la coupe des pierres; & on décerne un prix à ceux qui ont réussi avec le plus de succès dans chaque genre. Ce prix consiste en une médaille, qui leur est distribuée en présence de nombre d'amateurs, d'académiciens, & d'artistes du premier ordre, lesquels se font un plaisir de féconder l'émulation qu'on voit regner dans cette école, en décidant du mérite des ouvrages qui ont concouru, & en adjugeant eux-mêmes les prix qui sont distribués en leur présence, & d'après leur suffrage.

Un établissement si intéressant a paru encore insuffisant à son auteur. Pour le rendre plus utile, & les connoissances de l'Architecture plus universelles, il a fondé dans cette école douze places gratuites pour autant de jeunes citoyens qui, favorisés de la nature plus que de la fortune, annoncent d'heureuses dispositions, & des talens décidés pour for-

mer des sujets à l'état; & il a ouvert plusieurs cours publics, qu'il donne régulièrement; & pour que ses leçons devinssent utiles à tous, il a envisagé cet art sous trois points de vue, savoir les élémens, la théorie, & la pratique; & en conséquence tous les jeudis & samedis de chaque semaine, depuis trois heures après midi jusqu'à cinq, il donne un cours élémentaire d'Architecture spéculative, composé de quarante leçons, destinées pour les personnes du premier ordre, qui ont nécessairement besoin de faire entrer les connoissances de cet art dans le plan de leur éducation. Après ces quarante leçons, ils sont conduits par l'auteur dans les édifices de réputation, pour apprendre à discerner l'excellent, le bon, le médiocre, & le défectueux. Ce cours est renouvelé successivement, & il est toujours ouvert par un discours, qui a pour objet quelque dissertation importante sur l'Architecture, ou sur les Arts en général.

Tous les dimanches de l'année, après midi & à la même heure, il donne un cours de théorie sur l'Architecture, dans lequel il explique & démontre avec soin, & dicte avec une sorte d'étendue les principes fondamentaux de l'art à l'usage des jeunes architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs, & généralement de tous les entrepreneurs de bâtimens, qui étant fort occupés pendant toute la semaine dans leurs ateliers, se trouveroient privés de ces leçons utiles, s'ils ne pouvoient les prendre le jour de leur loisir.

Enfin tous les dimanches matin, il donne un cours de Géométrie pratique, de principes d'Architecture & de dessin, aux artisans, qui reçoivent tous les leçons dont ils ont besoin relativement à leur profession, soit pour la Maçonnerie, la Charpenterie, la Serrurerie, la Menuiserie, &c.

Ces différens exercices sont aussi ouverts en faveur de ceux qui ont besoin du dessin en particulier; tels que les Horlogers, Ciseleurs, Fondeurs, Orfèvres, &c. qui y trouvent les instructions convenables & nécessaires pour perfectionner leur goût & leurs talens. (P)

ECOLE, (*Peint.*) ce terme est ordinairement employé pour signifier la classe, ou la suite des Peintres qui se sont rendus célèbres dans un pays, & en ont suivi le goût; cependant on se sert aussi quelquefois du mot d'école, pour désigner les élèves d'un grand peintre, ou ceux qui ont travaillé dans sa manière: c'est pourquoi on dit dans ce dernier sens, l'école de Raphaël, des Carraches, de Rubens, &c. Mais en prenant le mot d'école dans sa signification la plus étendue, on compte huit écoles en Europe; savoir, l'école romaine, l'école florentine, l'école lombarde, l'école vénitienne, l'école allemande, l'école flamande, l'école hollandoise, & l'école françoise.

Rassemblons sous chacune les principaux artistes qu'elles ont produit; leur histoire tient à celle de l'art même, & n'en peut être détachée. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ECOLE ALLEMANDE, (*Peint.*) les ouvrages de cette école se caractérisent à une représentation fidèle de la nature, telle qu'on la voit avec ses défauts, & non comme elle pourroit être dans sa pureté. Il semble de-là que les peintures de l'école allemande ne doivent pas différer de celles des Hollandois & des Flamands, à qui l'on reproche également de représenter la nature sans l'annoblir; cependant il règne encore à cet égard une grande distance pour le mérite entre les ouvrages des uns & des autres. Les scènes champêtres, les fêtes de village, les bambochades, & autres petits sujets de ce genre, traités par les peintres allemands, n'ont point généralement cette touche, cette expression, cette élégance, cet esprit, ce caractère de vérité, cette naïveté pleine de charmes, enfin ce fini précieux, qu'on trouve dans les ouvra-

ges des peintres des Pays-bas. Je parle ici en général, & non pas sans exception.

Durer, (Albert) doué d'un génie vaste, qui embrassoit tous les arts, naquit à Nuremberg en 1470, & mourut dans la même ville en 1528. Albert Durer, tel que je viens de le dépeindre, jeta les fondemens de l'école allemande, & se rendit extrêmement célèbre par ses premiers ouvrages. Les souverains rechercherent ses tableaux avec empressement, & le comblèrent d'éloges, d'honneurs, & de biens. Les estampes de ce fameux maître devinrent même précieuses aux peintres italiens, qui en tirèrent un grand avantage. Cet homme illustre a gravé de grands morceaux en bois & en cuivre. On a aussi gravé d'après lui. On fait qu'Albert Durer a écrit sur la Géométrie, la Perspective, les Fortifications, & les proportions du corps humain.

Holbein, (Jean) né à Bâle en 1498, mort à Londres en 1554. Ce peintre célèbre que je mets dans la classe des peintres allemands, quoiqu'il soit né en Suisse, n'eut pour maître que son père; mais secondé d'un heureux génie, il parvint à s'élever au rang des grands artistes dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Il travailloit également en miniature, à gouache, en détrempe, & à huile. Il s'est immortalisé par les ouvrages de sa main, qu'on voit à Bâle & à Londres. S'ils ne sont pas comparables pour la Poésie aux tableaux des élèves de Raphael, du moins leur sont-ils supérieurs pour le coloris.

Rothenamer, (Jean) naquit à Munich en 1564, développa ses talens dans son séjour en Italie, & s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages, au nombre desquels on met son tableau du banquet des dieux, qu'il fit pour l'empereur Rodolphe II. le bal des nymphes qu'il peignit pour Ferdinand duc de Mantoue, & son tableau de tous les Saints, qu'on voit à Ausbourg. Sa manière tient du goût flamand & du goût vénitien; ses airs de têtes sont gracieux, son coloris est brillant, son travail est assez fini; mais on lui reproche de manquer de correction dans le dessin.

Elshaimer, (Adam) né à Francfort en 1574, mort à Rome en 1620. Sa composition est ingénieuse, & son travail d'un grand fini; il n'a presque traité que de petits sujets, & représentoit admirablement des effets de nuit, & des clairs de Lune; sa touche est spirituelle & gracieuse; il entendoit très-bien le clair obscur, & ses figures sont rendues avec beaucoup de goût & de vérité. Ses tableaux sont rares & précieux.

Bachuyfen, (Ludolphe) né à Embden en 1631, mourut en 1709. Cet artiste rendit la nature avec une grande précision; il a représenté des marines, & sur-tout des tempêtes, avec beaucoup d'intelligence.

Netscher, (Gaspard) né à Prague en 1636, mort à la Haye en 1684, s'est distingué par le portrait, par son art à traiter de petits sujets, & par un talent singulier, à peindre les étoffes & le linge. Sa coutume étoit de répandre sur ses tableaux un vernis, avant que d'y mettre la dernière main; il remanoit ensuite les couleurs, les lioit, & les fondoit ensemble.

Mignon, (Abraham) né à Francfort en 1640, mort en 1679: c'est le Van-Huysum de l'école allemande. Ses ouvrages sont précieux par l'art avec lequel il représentoit les fleurs dans tout leur éclat, & les fruits avec toute leur fraîcheur; par le choix qu'il en faisoit, par sa manière ingénieuse de les grouper, par son intelligence du coloris qui paroît transparent & fondu sans sécheresse, enfin par son talent à imiter la rosée & les gouttes d'eau que la nature répand sur les fleurs & les fruits. Ce charmant artiste a laissé deux filles, qui ont peint dans son goût. Les

Tome V.

Hollandois font grand cas des ouvrages du père, & les ont enlevés tant qu'ils ont pû.

Merian, (Marie Sibille) née à Francfort en 1647, morte à Amsterdam en 1717, est célèbre par son goût pour l'histoire des insectes, par l'intelligence avec laquelle elle a su les dessiner & les peindre, par ses voyages dans les Indes à ce sujet, & enfin par ses ouvrages, imprimés avec figures qui en ont été la suite.

Kneller, (Godéfrui) né à Lübeck en 1648, mort à Londres en 1717; il s'est rendu célèbre en Angleterre, & s'est enrichi dans le portrait. Il a fait aussi quelques tableaux d'histoire, où regnent une touche ferme sans dureté, & un coloris onctueux. Le fond de ces tableaux est pour l'ordinaire orné de paysages ou d'architecture.

Klingslet, (né à Riga en 1657, mort à Paris en 1734, a excellé dans la miniature. Ses ouvrages sont pour l'ordinaire à l'encre de la Chine. Il a donné dans des sujets extrêmement libres. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ECOLE FLAMANDE, (Peint.) On distingue les ouvrages de cette école & de celle de Hollande, à une parfaite intelligence du clair-obscur, à un travail fini sans sécheresse, à une union savante de couleurs bien assorties, & à un pinceau moelleux. Pour ses défauts, ils lui sont communs avec ceux de l'école hollandoise. C'est grand dommage que les peintres de ces deux écoles, imitateurs trop serviles de la Nature, l'aient rendue telle qu'elle étoit, & non comme elle pouvoit être; mais ces reproches ne tombent point sur certains grands maîtres, & singulièrement sur Rubens & Vandeyk.

Hubert & Jean Van-Eyck, peuvent être regardés comme les fondateurs de l'école flamande. Jean, qu'on appella depuis *Jean de Bruges*, du nom de cette ville où il s'étoit retiré, y trouva dans le xiv. siècle le secret admirable de la peinture à huile, qu'il communiqua à Antoine de Messine, & celui-ci le fit passer en Italie. Voyez PEINTURE À HUILE, ECOLE ROMAINE, ECOLE VÉNITIENNE.

Steenwyck, né en Flandres vers l'an 1550, mort en 1603, peignoit à merveille les perspectives intérieures des églises: ses effets de lumières sont admirables, & ses tableaux très-finis: Péternefs fut son élève.

Bril, (Paul) né à Anvers en 1554, mourut à Rome en 1626. Son goût le conduisit en Italie, pour y connoître les ouvrages des meilleurs maîtres. Ses paysages, dans lesquels il a excellé, sont sur-tout recommandables par les arbres, les sites & les lointains charmans; par un pinceau moelleux, une touche légère, une manière vraie: Annibal Carrache se plaisoit quelquefois à y mettre des figures de sa main. Paul Bril peignit aussi dans sa vieillesse des paysages sur cuivre, qui sont précieux par leur fini & leur délicatesse. Ses desseins sont fort recherchés, on y remarque une touche spirituelle & gracieuse.

Pourbus le fils, (François) né à Anvers vers l'an 1560, mort à Paris en 1622, a parfaitement réussi dans le portrait, & a traité quelques sujets d'histoire avec succès. Il a mis de la noblesse & de la vérité dans ses expressions; son coloris est bon, ses draperies bien jettées, & ses ordonnances assez bien entendues. On voit dans l'hôtel de ville de Paris deux tableaux de sa main, représentant, l'un le prévôt des marchands & les échevins à genoux aux pieds de Louis XIII. encore enfant, l'autre la majorité de ce prince. Le portrait en grand d'Henri IV. qu'on voit au palais royal, est peint par ce maître.

Breugel, (Jean) surnommé *Breugel de velours*, parce qu'il s'habilloit de cette étoffe, est né en 1575, & mort en 1632. Il étoit fils de Pierre Breugel le vieux, & le surpassa de beaucoup. Ce charmant artiste a

R r ij

fait des payfages admirables, dans lesquels il y a souvent des fleurs, des fruits, des animaux & des voitures représentés avec une intelligence finguliere. Il a auffi peint en petit des fujets d'hiftoire. Sa touche eft pleine d'efprit, fes figures font correctes, & fes ouvrages d'un fini qui ne laiffe rien à defirer. Ses deffeins ne font pas moins précieux que fes tableaux. Il fe fervoit du pinceau avec une adrefle infinie, pour feuiller les arbres.

Breugel, (Pierre) fon frere, furnommé *le jeune*, a fuivi un autre goût; les fujets ordinaires de fes tableaux font des incendies, des feux, des fiéges, des tours de diables & de magiciens. Ce genre de peinture, dans lequel il excelloit, l'a fait furnommer *Breugel d'enfer*.

Rubens (Pierre-Paul) originaire d'Anvers, d'une très-bonne famille, naquit à Cologne en 1577, & mourut à Anvers en 1640. C'eft le restaurateur de l'école flamande, le Titien & le Raphaël des Pays-bas. On connoît fa vie privée; elle eft illuftre, mais nous la laiffons à part.

Un goût dominant ayant porté Rubens à la Peinture, il le perfectionna en Italie, & y prit une maniere qui lui fut propre. Son génie vafte le rendit capable d'exécuter tout ce qui peut entrer dans la riche compofition d'un tableau, par la connoiffance qu'il avoit des Belles-Lettres, de l'Hiftoire & de la Fable. Il inventoit facilement, & fon imagination lui fourniffoit plufieurs ordonnances également belles. Ses attitudes font variées, & fes airs de têtes font d'une beauté finguliere. Il y a dans fes idées une abondance, & dans fes expreffions une vivacité furprenante. Son pinceau eft moëlleux, fes touches faciles & legeres; les carnations fraîches, & fes draperies jettées avec art.

Il a traité fupérieurement l'Hiftoire; il a ouvert le bon chemin du coloris, n'ayant point trop agité fes teintes en les mêlant, de peur que venant à fe corrompre par la grande fonte de couleurs, elles ne perdiffent trop leur éclat. D'ailleurs la plupart de fes ouvrages étant grands, & devant par conféquent être vus de loin, il a voulu y conferver le caractère des objets & la fraîcheur des carnations. Enfin on ne peut trop admirer fon intelligence du clair-obscur, l'éclat, la force, l'harmonie & la vérité qui regnent dans fes compofitions.

Si l'on confidere la quantité étonnante de celles que cet homme célèbre a exécutées, & dont on a divers catalogues, on ne fera pas furpris de trouver souvent des incorrections dans fes figures; mais quoique la nature entraîna plus Rubens que l'antique, il ne faut pas croire qu'il ait été peu favant dans la partie du Deffein; il a prouvé le contraire par divers morceaux deffeinés d'un goût & d'une correction que les bons peintres de l'école romaine ne defavoueroient pas.

Ses ouvrages font répandus par-tout, & la ville d'Anvers a mérité la curiofité des étrangers par les feuls tableaux de ce rare génie. On vante en particulier fingulierement celui qu'elle poffede du crucifiement de Notre Seigneur entre les deux larrons.

Dans ce chef-d'œuvre de l'art, le mauvais larron qui a eu fa jambe meurtrie par un coup de barre de fer dont le bourreau l'a frappé, fe fouleve fur son gibet; & par cet effort qu'a produit la douleur, il a forcé la tête du clou qui tenoit le pié attaché au poteau funefte: la tête du clou eft même chargée des dépouilles hideufes qu'elle a emportées en déchirant les chairs du pié à-travers lequel elle a paffé. Rubens qui favoit fi-bien en imposer à l'œil par la magie de fon clair-obscur, fait paroître le corps du larron fortant du coin du tableau dans cet effort, & ce corps eft encore la chair la plus vraie qu'ait peint ce grand colorifte. On voit de profil la tête du fupplécié, &

la bouche, dont cette fituation fait encore mieux remarquer l'ouverture énorme; fes yeux dont la prunelle eft renverfée, & dont on n'apperçoit que le blanc fillonné de veines rougeâtres & tendues; enfin l'action violente de tous les mufcles de fon vifage, font prefque ouïr les cris horribles qu'il jette. *Réflex. fur la Peint. tome I.*

Mais les peintures de la galerie du Luxembourg, qui ont paru gravées au commencement de ce fiécle, & qui contiennent vingt-deux grands tableaux & trois portraits en pié, ont porté la gloire de Rubens par tout le monde; c'eft auffi dans cet ouvrage qu'il a le plus développé fon caractère & fon génie. Perfonne n'ignore que ce riche & fuperbe portique, femblable à celui de Verfailles, eft rempli de beautés de deffein, de coloris, & d'élégance dans la compofition. On ne reproche à l'auteur trop ingénieux, que le grand nombre de fes figures allégoriques, qui ne peuvent nous parler & nous intérefler; on ne les devine point fans avoir à la main leur explication donnée par Félibien & par M. Moreau de Mautour. Or il eft certain que le but de la Peinture n'eft pas d'exercer notre imagination par des énigmes; fon but eft de nous toucher & de nous émouvoir. Mon fentiment là-deffus, conforme à celui de l'abbé du Bos, eft fi vrai, que ce que l'on goûte généralement dans les galeries du Luxembourg & de Verfailles, eft uniquement l'exprefion des paffions. « Telle eft » l'exprefion qui arrête les yeux de tous les fpectateurs fur le vifage de Marie de Medicis qui vient » d'accoucher; on y apperçoit diftinctement la joie » d'avoir mis au monde un dauphin, à-travers les » marques fenfibles de la douleur à laquelle Eve fut » condamnée ».

Au refte M. de Piles, admirateur de Rubens, a donné fa vie, consultez-la.

Fouquieres (Jacques) né à Anvers vers l'an 1580, mort à Paris en 1621, excellent payfagifte, s'il n'eût pas trop bouché fes payfages, & s'il y eût mis moins de vert. Il etudia quelque tems fous Breugel de velours; fes peintures ne font pas fi finies, mais elles ne font pas moins vraies ni moins bien coloriées que celles de fon maître.

Krayer, (Gaspard) né à Anvers en 1585, mort à Gand en 1669. Ce maître a peint avec fuccès des fujets d'Hiftoire; on trouve dans fes ouvrages une belle imitation de la Nature, une exprefion frappante, un coloris féduifant. Krayer a fait un grand nombre de tableaux de chevalet, & de tableaux d'autels; les villes d'Oftende, de Gand, de Dendermonde, & en particulier de Bruxelles, font enrichies de fes compofitions. Son chef-d'œuvre eft un tableau de plus de vingt piés de haut, qu'on voit dans la galerie de Duffeldorp, dont il fait un des beaux ornemens: l'électeur Palatin l'acheta 60000 livres des moines qui le poffédoient. Ce tableau représente la Vierge foutenue par des Anges, extrêmement bien groupés. S. André appuyé fur fa croix, admire avec d'autres Saints la gloire de la Mere de Notre Seigneur, &c. Il regne dans cet ouvrage un coloris fuaive, une grande intelligence du clair-obscur, une belle difpofition de figures & d'attitudes.

Snyders, (François) né à Anvers en 1587, mort dans la même ville en 1657, n'a guere été furpaffé par perfonne dans l'art de représenter des animaux. Ses chaffes, fes payfages, & les tableaux où il a peint des cuifines, font auffi fort eftimés. Sa touche eft legere, fes compofitions variées, & fon intelligence des couleurs donne encore du prix à fes ouvrages. Cet artifte a gravé un livre d'animaux.

Jordaans, (Jacques) né à Anvers en 1594, mort dans la même ville en 1678, eft un des plus grands peintres de l'école flamande; fon pinceau peut être comparé à celui de Rubens même. Les douze ta-

bleaux de la Passion de Notre Seigneur, qu'il fit pour Charles Gustave roi de Suede, sont très-estimés. Le tableau de quarante piés de haut, qu'il peignit à la gloire du prince Frédéric Henri de Nassau, est un ouvrage magnifique. Ce maître a aussi excellé dans des sujets plaisans : on connoît son morceau du *roi-boit*. Enfin il embrassoit par ses talens tous les genres de Peinture.

Vandeyk, (*Antoine*) né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641, comblé de faveurs & de bienfaits par Charles I. Vandeyk est le second peintre de l'école flamande, & le roi du portrait. On reconnoît dans toutes ses compositions les principes par lesquels Rubens se conduisoit. Il a fait aussi des tableaux d'Histoire extrêmement estimés. Voyez, par exemple, sur son tableau de Belisaire, les réflexions de M. l'abbé du Bos.

Braur ou *Brower*, né à Oudenarde en 1608, mort à Anvers en 1640. Il a travaillé dans le goût de Téniers avec un art infini. Les sujets ordinaires de ses ouvrages, sont des scènes plaisantes de payfans. Il a représenté des querelles de cabaret, des filous joüant aux cartes, des fumeurs, des yvrognes, des noces de village, &c. Etant en prison à Anvers, il peignit avec tant de feu & de vérité des soldats espagnols occupés à joüer, que Rubens ayant vû ce tableau, en fut frappé, en offrit aussi-tôt 600 flor. & employa son crédit pour obtenir la liberté de Braur. Les tableaux de cet artiste sont rares ; il donnoit beaucoup d'expression à ses figures, & rendoit la nature avec une vérité frappante. Il avoit une grande intelligence des couleurs ; sa touche est d'une legereté & d'une finesse peu communes : enfin il étoit né peintre.

Téniers le jeune, (*David*) naquit à Anvers en 1610, & mourut dans la même ville en 1694. C'est un artiste unique en son genre ; ses paysages, ses fêtes de villages, ses corps-de-garde, tous ses petits tableaux, & ceux qu'on nomme des *après-soupers*, parce qu'il les commençoit & les finissoit le soir même, sont les ornemens des cabinets des curieux.

Louis XIV. n'aimoit point le genre de peinture de Téniers ; il appelloit les tableaux de cet artiste, des *magots* : aussi il n'y a dans la collection du Roi qu'un tableau de ce peintre, représentant les œuvres de miséricorde ; mais M. le duc d'Orléans en possède plusieurs. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Téniers : il a lui-même gravé divers morceaux. Ses desseins sont fort recherchés, pour l'esprit & la legereté qui y brillent. Enfin aucun peintre n'a mieux réussi que lui dans les petits sujets ; son pinceau étoit excellent ; il entendoit très-bien le clair-obscur, & il a surpassé tous ses rivaux dans la couleur locale : mais Téniers, lorsqu'il a voulu peindre l'Histoire, est demeuré au-dessous du médiocre. Il réussissoit aussi mal dans les compositions sérieuses, qu'il réussissoit bien dans les compositions grotesques ; ainsi un corps-de-garde de ce peintre nous attache bien plus qu'un tableau d'Histoire de sa main.

Van-der-Meer, (*Jean*) né à Lille en 1627, avoit, ainsi que son frere, dit *le jeune* (*de Joughe*), un talent supérieur pour peindre des vûes de mer, des paysages & des animaux. Le jeune Van-der-Meer excelloit en particulier à peindre des moutons, dont il a représenté la laine avec un art séduisant. Tout est fondu & d'un accord parfait dans ses petits tableaux.

Van-der-Meulen, (*Antoine-François*) né à Bruxelles en 1634, mourut à Paris en 1690. Il avoit un talent singulier pour peindre les chevaux ; sa touche est pleine d'esprit, & approche de celle de Téniers. Ce maître est non-seulement connu par ses charmans paysages, mais encore par de grands tableaux qui

sont l'ornement de Marly & des autres maisons royales. Ses tableaux particuliers sont des chasses, des sièges, des combats, des marches ou des campemens d'armées.

Vleughels, (*Le chevalier*) né en Flandres vers le milieu du dernier siècle ; cultiva la Peinture dès sa tendre jeunesse, vint en France, & se rendit ensuite en Italie, où ses talens, son esprit & son savoir le firent nommer par le roi, directeur de l'académie de S. Luc établie à Rome. Il n'a guere peint que de petits tableaux de chevalet ; mais ses compositions sont ingénieuses, & il s'est particulièrement attaché à la maniere de Paul Veronese. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ÉCOLE FLORENTINE, (*Peint.*) Les peintres de cette école, qui mettent à leur tête Michel-Ange & Léonard de Vinci, se sont rendus recommandables par un style élevé, par une imagination vive & féconde, par un pinceau en même tems hardi, correct & gracieux. Ceux qui sont sensibles au coloris, reprochent également aux peintres de Florence, comme à ceux de Rome, d'avoir ordinairement négligé cette partie, qui rend le peintre le plus parfait imitateur de la nature. Voyez ÉCOLE ROMAINE.

Les beaux-Arts éteints dans l'Italie par l'invasion des Barbares, franchirent en peu de tems un long espace, & sauterent de leur levant à leur midi. Le sénat de Florence fit venir des peintres de la Grece, pour rétablir la Peinture oubliée, & Cimabué fut leur premier disciple dans le xij. siècle ; ainsi l'on vit paroître en Toscane, dans la patrie de Léon X. la premiere lueur de ce bel Art, qui avoit été couvert d'épaisses ténèbres pendant près de mille ans ; mais il jeta bientôt la plus éclatante lumière.

Cimabué, né à Florence en 1213, & mort en 1294, eut donc la gloire d'être le restaurateur de la Peinture en Italie. Il a peint à fresque & à détrempe, car on fait que la peinture à l'huile n'étoit pas trouvée. On voyoit encore à Florence dans le dernier siècle, des restes de la peinture à fresque de Cimabué.

Léonard de Vinci, né de parens nobles dans le château de Vinci près de Florence en 1455, mourut à Fontainebleau entre les bras de François I. en 1520. Cet homme célèbre étoit un de ces heureux génies qui découvrent de bonne heure les plus grands talens pour leur profession. Il a la gloire d'être le premier, depuis la renaissance des Arts, qui ait immortalisé son nom dans la Peinture. Il poussa la pratique presque aussi loin que la théorie, & se montra tout ensemble grand dessinateur, peintre judicieux, expressif, naturel, plein de vérité, de graces & de noblesse. Au bout de quelques années d'étude il peignit un Ange si parfaitement dans un tableau de Verrochio son maître, que celui-ci confondu de la beauté de cette figure, qui effaçoit toutes les siennes, ne voulut plus manier le pinceau.

La Cène de Notre Seigneur, que Léonard de Vinci représenta dans le réfectoire des Dominicains de Milan, étoit un ouvrage si magnifique par l'expression, que Rubens qui l'avoit vû avant qu'il fût détruit, reconnoît qu'il est difficile de parler assez dignement de l'auteur, & encore plus de l'imiter : l'estampe que Soëtmans en a gravée, ne rend point les beautés de l'original ; mais on en voit à Paris, à S. Germain l'Auxerrois, une excellente copie, qu'on doit vraisemblablement à François I.

Les tableaux de ce maître se trouvent dispersés dans toute l'Europe, & la plupart sont des morceaux très-gracieux pour le faire. Il n'est personne qui ne connoisse de nom sa fameuse Gioconde, qui est peut-être le portrait le plus achevé qu'il y ait au monde ; le Roi en est le possesseur.

Les desseins de Léonard de Vinci, à la mine de plomb, à la sanguine, à la pierre noire, & sur-tout

à la plume, sont recherchés par les curieux.

Enfin son esprit étoit orné d'un grand nombre de connoissances sur son art, mais on ne peut le louer du côté du coloris ; il n'a pas connu cette partie de la Peinture, parce que le Giorgion & le Titien n'avoient pas encore produit leurs ouvrages. Les carnations de Léonard sont d'un rouge de lie, & trop de fini dans ses tableaux y répand la sécheresse.

Michel-Ange Buonarotta, de la maison des comtes de Canosses, aussi grand peintre que sculpteur, & aussi grand sculpteur qu'architecte, naquit près d'Arezzo en Toscane l'an 1474, & mourut l'an 1564. Il fera toujours l'admiration de l'univers, tant que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture subsisteront avec honneur.

Ses progrès rapides qui devancerent ses années, lui firent la plus haute réputation ; il se donna des soins incroyables pour l'acquérir, & ne s'occupait toute sa vie qu'à l'étendre. A toutes les sollicitations dont ses parens l'accablèrent pour l'engager à se marier, il répondit toujours qu'il ne vouloit avoir d'autres enfans que ses ouvrages.

Celui qui a fait le plus de bruit dans le monde, est son *Jugement universel* ; tableau unique en son genre, plein de feu, de génie, d'enthousiasme, de beautés, & de licences très-condamnables. Je n'ai garde de les excuser. Mais à ne considérer que la Peinture en elle-même, il faut convenir que c'est un morceau surprenant, par le grand goût de dessein qui y domine, par la sublimité des pensées, & par des attitudes extraordinaires qui forment un spectacle singulier, frappant & terrible.

Michel-Ange mourut à Rome, rassasié de gloire & d'années. Le duc Côme de Médicis, après l'avoir fait déterrer en secret, fit transporter son corps à Florence, où l'on voit son tombeau en marbre, qui consiste en trois figures d'une grande beauté, la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, toutes trois de la même main, de celle de Michel-Ange. Nous avons aussi trois vies particulières de ce grand homme, & c'est ce qui m'oblige d'abrégier son article.

André del Sarto, né à Florence en 1488, mourut de la peste dans la même ville en 1530. Son pere étoit un Tailleur d'habits, d'où lui est venu le surnom *del Sarto*. Les sujets de la vie de S. Jean Baptiste, & celle de S. Philippe Bénézzi, qu'on voit à Florence, le placent au rang des célèbres artistes. Il étoit grand dessinateur, bon coloriste, entendoit bien le nud, le jet des draperies, & l'art de disposer ses figures.

Il avoit aussi le talent d'imiter les originaux dans la dernière perfection. On fait qu'il fit cette fameuse copie du portrait de Léon X. qui trompa Jules-Romain lui-même, quoique l'original fût de Raphaël son maître, & que Jules en eût fait les draperies. On estime extrêmement les desseins d'André au crayon rouge, & on a beaucoup gravé d'après lui.

Pontorme, (*Jacques*) *Giacomo Carucci*, car c'étoit son véritable nom, naquit à Florence en 1493, & mourut dans la même ville en 1556. Il montra dans ses premiers ouvrages un talent supérieur, & ne remplit point dans les derniers, les idées avantageuses qu'il avoit données de lui. Il sortit de son genre, où il acquéroit une grande réputation, pour prendre le goût allemand ; c'est à cette bisarrerie qu'il faut attribuer cette grande différence qui est entre ses premiers ouvrages, fort estimés, & entre ses derniers, dont on ne fait aucun cas ; mais ses desseins sont recherchés. Il employa douze années de soins & de peines à peindre à Florence la chapelle de S. Laurent ; & la contrainte où il mit son génie, à force de limer son travail, lui glaça tellement l'imagination, qu'il ne fit qu'un ouvrage fort médiocre, & se trouva même incapable de l'achever.

Le Rosso, que nous avons nommé *maître Roux*, naquit à Florence en 1496, & finit ses jours à Fontainebleau en 1531. Ce peintre, qui n'eut de maître que l'étude particulière des ouvrages de Michel-Ange & du Parmésan, est un des restaurateurs de la Peinture en France, où se trouvent la plus grande partie de ses ouvrages. La galerie de Fontainebleau a été construite sur ses desseins & embellie par ses peintures, par les frises & les ornemens de stuc qu'il y fit. Maître Roux possédoit le clair-obscur, ne manquoit pas de génie dans ses compositions, dans ses expressions & dans ses attitudes ; mais il travailloit de caprice, consultoit peu la nature, & aimoit le bisarre & l'extraordinaire. On a gravé d'après lui, entr'autres pièces, les amours de Mars & de Vénus, qu'il fit pour le poète Aretin.

Volterre, (*Daniel Ricciarelli de*) né en 1509 à Volterre, ville de la Toscane, mort à Rome en 1566. Michel-Ange lui montra les secrets de la Peinture, qui lui procurèrent beaucoup de gloire & de travail. Les ouvrages qu'il a faits à la Trinité du Mont, sur-tout dans la chapelle des Ursins, sont fort estimés ; mais en particulier sa descente de Croix passe pour un chef-d'œuvre de l'art, & pour un des plus beaux morceaux qui soient à Rome. On voit aussi une descente de Croix de Volterre dans l'église de l'hôpital de la Pitié à Paris, & une troisième dans la collection du palais royal. Les desseins de ce peintre sont dans la manière de Michel-Ange : enfin il s'est distingué dans la Sculpture.

Civoli ou *Cigoli*, (*Ludovico*) né au château de Cigoli en Toscane, en 1559, mort à Rome en 1613, a donné plusieurs ouvrages, qui sont à Rome & à Florence. Un *Ecce Homo* qu'il fit en concurrence avec le Baroque & Michel-Ange de Caravage, se trouva fort supérieur aux tableaux des deux autres maîtres. Le Civoli avoit un grand goût de dessein, du génie, & un pinceau vigoureux.

Cortone, (*Piètre de*) né à Cortone dans la Toscane en 1596, mourut à Rome en 1669. Il montra peu de disposition pour son art dans les commencemens, mais un travail assidu développa son génie. Il se fit connoître par l'enlèvement des Sabines & par une bataille d'Alexandre, qu'il peignit dans le palais Sacchetti. Il augmenta sa réputation par les peintures à fresque du palais Barberin. Enfin le grand-duc Ferdinand II. employa ce célèbre artiste pour décorer de ses ouvrages son palais ducal & ses galeries.

Son tableau de la Trinité est dans la chapelle du S. Sacrement de S. Pierre de Rome. La chapelle de Sixte, au Vatican, est ornée, entr'autres peintures, d'une Notre-Dame de pitié, du Cortone. On voit de ce maître à l'hôtel de Toulouse, le Romulus sauvé, présenté par Faustule à Acca Laurentia : morceau précieux. Cet excellent artiste s'est encore distingué dans l'Architecture. Il fut inhumé dans l'église de sainte Martine, qu'il avoit bâtie, & à laquelle il laissa cent mille écus romains.

Romanelli, (*Jean-François*) né à Viterbe en 1617, mort dans la même ville en 1662. Il entra dans l'école de Piètre de Cortone, & s'y distingua. Le cardinal Mazarin le fit venir en France, où le Roi le combla d'honneurs & de bontés. Ses principaux ouvrages sont à fresque ; on en voit encore au vieux Louvre, dans les lambris du cabinet de la Reine. Romanelli étoit habile dessinateur, bon coloriste, & gracieux dans ses airs de têtes ; mais ses compositions manquent de feu & d'expression. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ECOLE FRANÇOISE, (*Peint.*) il est difficile de caractériser en général cette école ; car il paroît que les Peintres de cette nation ont été dans leurs ouvrages assez différens les uns des autres. Dans le séjour que les jeunes élèves ont fait en Italie, les

uns ont pris le goût romain, d'autres qui se sont arrêtés plus long-tems à Venise, en sont revenus avec une inclination particulière pour la maniere de ce pays-là. Les uns ont suivi le goût de l'antique, pour le dessein; & d'autres, celui d'Annibal Carrache. On reproche à quelques-uns des plus célèbres Peintres françois, un coloris assez trivial; mais ils ont d'ailleurs tant de belles parties, que leurs ouvrages serviront toujours d'ornement au royaume, & seront admirés de la postérité.

Le Primatice, maître Roux, Nicolo, & plus encore Léonard de Vinci, ont apporté le bon goût dans ce royaume sous le regne de François I. On fait assez qu'avant eux, tout ce que nous faisons dans les Arts, étoit barbare & gothique.

Coufin, (Jean) né à Soucy près de Sens, dans le xvj. siecle, doit être regardé comme le premier peintre françois qui se soit fait quelque réputation; mais il s'attacha davantage à peindre des vitres, que des tableaux: cependant il en a fait quelques-uns. Le plus considérable est le jugement universel, qui est dans la sacristie des Minimes de Vincennes. Quoique Coufin fût bon dessinateur, & qu'il ait mis beaucoup d'expression dans ses têtes, sa maniere sèche, jointe à un certain goût gothique, le fera toujours distinguer des peintres qui l'ont suivi.

Freminet, (Martin) né à Paris en 1567, mort dans la même ville en 1619, montra après son retour d'Italie, une maniere qui tenoit de celle de Michel Ange. Il étoit savant, & assez bon dessinateur. On découvre de l'invention dans ses tableaux; mais les expressions fortes de ses figures, des muscles, & des nerfs durement prononcés, & les actions de ses personnages trop recherchées, ne sauroient plaire. L'ouvrage le plus considérable de Freminet, est le plafond de la chapelle de Fontainebleau.

Plusieurs peintres succéderent à ce maître; mais loin de perfectionner sa maniere, ils laissèrent tomber pour la seconde fois notre peinture dans un goût fade, qui dura jusqu'au tems que Voïet revint d'Italie.

Voïet, (Simon) né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1641. Il fit un long séjour en Italie; & à son retour en France, Louis XIII. le nomma son 1^{er} peintre. On peut le regarder comme le fondateur de l'école françoise, & la plupart de nos meilleurs maîtres ont pris de ses leçons. On compte parmi ses élèves, le Sueur, le Brun, Mignard, Mole, Testelin, du Fresnoy, &c. Voïet inventoit facilement, & consultoit le naturel; mais accablé de travail, il se fit une maniere expéditive par de grandes ombres, & par des teintes générales peu recherchées.

Il y auroit lieu de s'étonner de la prodigieuse quantité de ses ouvrages, si l'on ne savoit qu'un grand nombre de ses élèves travailloit sur ses desseins, que Voïet se contentoit de retoucher ensuite. Les ouvrages de ce peintre manquent, non-seulement par le dessein qui n'est point terminé, mais sur-tout par le coloris qui est généralement mauvais; d'ailleurs l'on ne voit dans ses figures aucune expression des passions de l'ame, & ses têtes ne disent rien. Le plus grand mérite des ouvrages de cet artiste, vient de ses plafonds, qui ont donné à ses disciples l'idée de faire beaucoup mieux.

Poussin, (Nicolas) né en 1594 à Andely en Normandie, mourut à Rome en 1665. On peut le nommer le *Raphael de la France*. Il étoit de son tems le premier peintre de l'Europe. Un beau & heureux génie, joint au travail le plus assidu, le firent marcher à grands pas dans la route du sublime. Son mérite avoit déjà éclaté, lorsqu'il partit pour l'Italie. Uniquement animé du desir de se perfectionner dans son art, il vécut pauvre, mais content. On l'a nommé le *peintre des gens d'esprit & de goût*; on pourroit aussi

l'appeller le *peintre des savans*. Aucun maître particulier n'eut la gloire de le former, & il n'a lui-même fait aucun élève. On admire sa grande maniere, sans oser l'imiter; soit qu'on la trouve inaccessible, soit qu'on craigne en y entrant de n'en pas soutenir le caractère.

Le jugement, la sagesse, & en même tems la noblesse de ses compositions, l'expression, l'érudition, la convenance, & la poésie de l'art, brillent dans tous les sujets qu'il a traités. Ses inventions sont des plus ingénieuses; son style est fort, grand, héroïque. Ses premiers tableaux sont bien colorisés; mais dans la suite il a paru craindre que le charme du coloris ne lui fît négliger le dessein, & n'ôtât à ses productions le fini qu'il y vouloit mettre. On dit qu'il inventoit encore, quand il n'avoit plus les talens nécessaires à l'exécution de ses inventions. Son génie avoit survécu à la dextérité de sa main.

Ce génie le portoit plus souvent au caractère noble, mâle, & sévère, qu'au gracieux. Son dessein est presque aussi correct que celui de Raphael. On prétend que sa passion pour l'antique est si sensible, qu'on pourroit quelquefois indiquer les statues qui lui ont servi de modèles. De-là vient le trop grand nombre de plis de ses étoffes, & un peu trop d'uniformité dans ses attitudes & dans ses airs de têtes. Il semble encore que le nud de ses figures y fait desirer cette délicatesse de chair, que Rubens & le Titien présentent pleine de sang & de vie.

On voit à Rome divers ouvrages du Poussin; mais la plus grande partie est heureusement revenue en France. L'église de S. Germain-en-Laye possède la belle cène de ce célèbre maître.

Les Jésuites du Noviciat à Paris ont le S. Xavier ressuscitant un mort; tableau admirable! Le Poussin dans ce tableau a disposé ses figures, en sorte qu'elles voyent toutes le miracle, & a remué leurs passions avec un jugement & une adresse toute particulière; il a conduit leur douleur & leur joie par degrés, à proportion des degrés du sang & de l'intérêt. Une femme, qui au chevet du lit soutient la tête de la personne ressuscitée, est placée & courbée dans cette action avec une science merveilleuse. Jesus-Christ dans le ciel honore ce miracle de sa présence; l'attitude en est majestueuse, & la figure est si finie, qu'il semble qu'il n'y a que Raphael qui en pût faire une semblable.

On fait avec quel esprit le Poussin nous a fait connaître Agrippine, dans son tableau de la mort de Germanicus: autre chef-d'œuvre de son art, sur lequel je renvoie à l'abbé du Bos.

La collection du palais royal offre, entre plusieurs morceaux de ce fameux maître, outre le ravissement de S. Paul, tableau d'un beau coloris, & qui fait un digne pendant avec la vision d'Ezéchiel de Raphael, les sept sacremens du Poussin; suite très-précieuse, dont M. le régent paya 120000 livres.

Enfin on connoît le beau paysage nommé *Arcadie*, & celui du palais du Luxembourg, qui représente le déluge. Dans le premier, en même tems que des bergers & des bergeres parés de guirlandes de fleurs, nous enchantent; le monument qu'on aperçoit d'une jeune fille morte à la fleur de son âge, fait naître dans notre esprit mille autres réflexions. Dans le second paysage, nous sommes accablés de l'événement qui s'offre à nos yeux, & du bouleversement du monde; nous croyons voir la nature expirante. En effet ce grand homme a aussi bien peint dans le paysage tous les effets de la nature, que les passions de l'ame dans ses tableaux d'histoire. Voyez PAYSAGE.

Les curieux peuvent lire dans la vie de cet homme célèbre, donnée par Félibien en françois, & en italien par Bellori, beaucoup d'autres détails sur ses ouvrages.

Stella, (*Jacques*) né à Lyon en 1596, mort à Paris en 1657. Il fit le voyage d'Italie pour se perfectionner, & le grand duc Côme de Medicis l'arrêta sept ans à Florence. Enfin il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin. On rapporte qu'ayant été mis en prison sur de fausses accusations, il s'amusa à dessiner une vierge tenant l'enfant Jésus : depuis ce tems-là les prisonniers ont dans cet endroit une lampe allumée, & y viennent faire leurs prières. Le cardinal de Richelieu l'ayant attiré à Paris, le roi le nomma son premier peintre. L'étude qu'il fit d'après l'antique, lui donna un goût de dessin correct. Sa manière dans le petit, est gracieuse & finie. Il a parfaitement rendu des jeux d'enfants & des pastorales. Mais ses ouvrages dans le grand sont froids, & son coloris crud donne trop dans le rouge.

Blanchard, (*Jacques*) né à Paris en 1600, mort dans la même ville en 1638. Il fit à Venise une étude particulière du coloris ; & c'est aussi un de nos meilleurs coloristes. Il avoit du génie, & donnoit une belle expression à ses figures. La salle de l'académie de S. Luc conserve de ce peintre un S. Jean dans l'île de Pathmos. Deux de ses tableaux ornent l'église de Notre-Dame ; l'un représente S. André à genoux devant la croix ; & l'autre la descente du saint-Esprit, morceau estimé.

Lorrain, (*Claude Gelée* dit *Claude le*) naquit en 1600 en Lorraine, mourut à Rome en 1682. Né de parens fort pauvres, il se rendit en Italie pour y gagner sa vie. Sa bonne fortune le fit entrer chez le Tassi, & il y fut long-tems sans pouvoir rien comprendre des principes de la Peinture ; enfin un rayon de lumière perça le nuage qui enveloppoit son esprit. Dès-lors il fit des études continuelles, & devint un grand paysagiste. Sa coutume étoit de fonder ses touches, & de les noyer dans un glacis qui couvre ses tableaux ; mais il n'avoit point de talent pour peindre les figures. La plupart de celles qu'on voit dans ses ouvrages, sont de Lauri ou de Courtois. Ses desseins sont excellens pour le clair-obscur.

Valentin, né en Brie l'an 1600, est mort tout jeune aux environs de Rome en 1632. Il imita le style du Caravage, ses ombres fortes & noires, & s'attacha cependant à représenter des concerts, des joieurs, des soldats, des bûveurs, & des bohémiens. Il fit aussi quelques tableaux d'histoire & de dévotion, qui sont fort estimés. Il peignit dans l'église de saint Pierre à Rome le martyre des SS. Proesse & Martinien, qui est un chef-d'œuvre de l'art. Sa touche est légère ; son coloris vigoureux ; ses figures sont bien disposées : mais il n'a point consulté les graces ; ses expressions sont dures, & il a souvent péché contre la correction du dessin.

Champagne, (*Philippe de*) né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674. Il avoit de l'invention, & un bon ton de couleur : mais ses compositions sont froides. Son crucifix qu'il a représenté dans l'église des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, passe pour un chef-d'œuvre de perspective. L'on voit encore de ses ouvrages dans les églises de Paris ; par exemple le dôme de l'église de la Sorbonne est de sa main.

Hire, (*Laurent de la*) né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1656. Son coloris est frais, les teintes des fonds de ses tableaux sont bien noyées, sa touche est légère, son style gracieux, sa composition sage : mais on lui reproche de n'avoir pas assez consulté la nature. Ses tableaux de chevalet & ses desseins sont estimés.

Mignard, (*Pierre*) surnommé *Mignard le Romain*, pour le distinguer de son frere, & à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en Champagne en 1610, & mourut à Paris en 1695. Il quitta l'école de Vouet pour voir l'Italie, & lia une intime amitié avec du Fresnoy. Il possédoit éminemment le

talent du portrait, peignit le pape, la plupart des cardinaux, des princes, & des seigneurs. A son retour en France, il eut l'honneur de peindre dix fois Louis XIV. & plusieurs fois la maison royale.

Il avoit un génie élevé, & donnoit à ses figures des attitudes pleines de noblesse ; son coloris est frais, sa touche est légère & facile, & ses compositions sont gracieuses : mais elles manquent de feu, & son dessin n'est pas correct. Les ouvrages qui sont le plus d'honneur à ce maître, sont la galerie de Saint-Cloud, & la coupole du Val-de-Grace, que Molière a célébré magnifiquement. Cependant Mignard voulut la retoucher au pastel ; ce qui a changé le bon ton de couleur qui regnoit d'abord, en une autre qui tire sur le violet. Il fut le rival de le Brun pendant quelque tems : mais il ne l'est pas aux yeux de la postérité, comme le dit M. de Voltaire.

Mignard mourut comblé d'années, d'honneurs, & de gloire. Il laissa une fille d'une grande beauté, qu'il a peinte plusieurs fois dans ses ouvrages, & qu'il avoit mariée au comte de Feuquieres. Cette dame, loin d'avoir eu la sottise & barbare vanité de rougir d'être la fille d'un célèbre artiste, lui a fait ériger un beau mausolée dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré. Ce monument en marbre est de la main de Girardon. La comtesse y paroît à genoux au-dessous du buste de son pere : tout le reste a été exécuté par le Moine le fils.

Robert, (*Nicolas*) né à Langres vers l'an 1610, s'attacha à Gaston de France duc d'Orléans. Ce prince non content de pensionner quelques célèbres botanistes, & de faire fleurir dans ses jardins les plantes rares, voulut encore orner son cabinet de leurs peintures. Dans ce dessin, il y employa Robert, dont personne n'a jamais égalé le pinceau en cette partie. Cet habile artiste peignit chaque plante sur une feuille de vélin, de la grandeur d'un *in-folio*, avec une exactitude merveilleuse, & représenta sur de semblables feuilles, les oiseaux & les animaux rares de la ménagerie du prince ; en sorte que Gaston se trouva insensiblement un assez grand nombre de ces miniatures, pour en former divers porte-feuilles, dont la vûe lui servoit de recreation.

Ces porte-feuilles, après son décès arrivé en 1660, furent acquis par Louis XIV. qui nomma Robert peintre de son cabinet ; & à l'exemple de Gaston, lui donna cent francs de chaque nouvelle miniature. L'argent étoit alors à 32 livres le marc. Robert flatté par ces distinctions, s'appliqua si fidelement à son objet, que par un travail assidu d'environ vingt ans qu'il vécut encore, il forma de sa main un recueil de peintures, d'oiseaux, & de plantes aussi singulieres par leur rareté, que par la beauté & l'exactitude de leur dessin.

Robert mourut en 1684 ; mais son ouvrage qui a été continué par les sieurs Joubert, Aubriet, & autres, & qui se continue toujours, fait le plus beau recueil qui soit au monde en ce genre. Il est déposé dans la bibliothèque du roi, où les curieux peuvent le voir : toutes les miniatures sont rangées par les classes & les genres auxquelles elles peuvent se rapporter ; méthode également utile aux amateurs, & à ceux qui seront chargés du soin de faire peindre dans la suite les plantes & animaux qu'on voudra y ajoûter. Voyez les *mémoires de l'académie des Sciences*, ann. 1727.

Fresnoy, (*Charles Alphonse du*) né à Paris en 1611, mort en 1665. Il a fait peu de tableaux, & c'est dommage : car ceux qu'on connoît de sa main sont loués pour la correction du dessin, & la beauté du coloris ; mais il s'est immortalisé par son poëme latin de la Peinture.

Bourdon, (*Sébastien*) né à Montpellier en 1616, mort à Paris en 1671, faisoit en Italie la manière du Caravage

Caravage & du Bamboche. Il avoit une imagination pleine de feu, une grande facilité, & un goût quelquefois bizarre : sa touche est legere, & son coloris brillant. Ses compositions sont ingénieuses, souvent extraordinaires ; ses expressions sont vives, & ses attitudes variées. On lui reproche de n'être pas correct. Il finissoit peu ses tableaux : mais les moins finis sont les plus recherchés.

Le Bourdon a embrassé tous les genres de Peinture. Ses paysages sont estimés par le coloris & par une bisarrerie piquante. On voit encore de cet habile artiste des pastorales, des bambochades, des corps-de-garde, outre des sujets d'histoire. Trois des meilleurs tableaux qui ornent l'église de S. Pierre de Rome, sont du Poussin, du Valentin, & du Bourdon. Le fameux tableau du martyr de S. Pierre, est de ce dernier.

Sueur, (*Eustache le*) né à Paris en 1617, mourut à la fleur de son âge dans la même ville, en 1655 ; c'est un des plus grands maîtres de l'école française. On connoît les peintures dont il a orné le petit cloître des Chartreux, & qui ont été gâtées par quelques envieux de son rare mérite. Cet ouvrage consiste en 22 tableaux, où la vie de S. Bruno est représentée : le 7, le 13, & le 21, sont les plus beaux ; le dernier sur-tout étoit traité d'une manière très-favante, pour la disposition des figures & les différentes expressions des religieux qui regardent leur pere expirer. La lumière des flambeaux se voyoit répandue sur tous les corps, avec une entente admirable. Les flambeaux du Zeuxis des François ont été déchirés par la jalousie.

Brun, (*Charles le*) né à Paris en 1619, décéda dans la même ville en 1690. Il fut un de ces hommes destinés à faire la gloire de leur patrie, par l'excellence de leurs talens. Le Brun, à l'âge de 3 ans, tiroit les charbons du feu pour dessiner sur le plancher, & à douze, il fit le portrait de son ayeul : tableau estimé. On conserve dans la collection du palais royal, deux morceaux qu'il peignit à quinze ans ; l'un est Hercule affomant les chevaux de Diomedé ; l'autre représente ce héros en sacrificateur.

Mais les ouvrages qu'il exécuta après son retour d'Italie, le mirent au rang des premiers peintres de l'Europe : ils sont tous marqués au coin d'un très-grand maître, & peut-être n'a-t-il manqué à la gloire de ce célèbre artiste, qu'un peu moins d'uniformité dans ses productions, & un coloris plus varié & plus vigoureux ; il n'avoit qu'un pas à faire pour arriver à la perfection. Aucun peintre, depuis le Poussin, n'a mieux observé le costume que le Brun, ni possédé plus éminemment la poétique de l'art, & le talent de rendre les passions de l'ame.

Son tableau du massacre des Innocens nous émeut & nous attendrit, sans laisser des idées funestes qui nous importunent. Un morceau de sa main, encore au-dessus pour l'expression & le coloris, est la *Magdeleine pénitente*, qu'on voit à Paris dans une des chapelles des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques ; on ne peut se lasser de considérer & d'admirer cet ouvrage.

Le roi a deux galeries peintes de la main de le Brun, & remplies de morceaux qui lui auroient valu des autels dans l'antiquité : on y remarque sur-tout ses batailles d'*Alexandre*, gravées d'après ses desseins par Gérard Audran ; les estampes n'en sont pas moins recherchées, que celles des batailles de Constantin par Raphael & par Jules Romain.

Si la famille de *Darius* est effacée par le coloris des *Pèlerins d'Emmaüs* de Paul Veronese, placés vis-à-vis, le François surpasse l'Italien par la beauté & la sagesse de la composition & du dessin : consultez le parallèle raisonné qu'en a fait M. Perrault.

Enfin toutes les peintures dont le Brun a décoré

Tome V.

la grande galerie de Versailles, & les deux salons qui l'accompagnent, sont l'objet de l'admiration des connoisseurs. Jamais ouvrage ne mérita mieux d'être gravé, comme il l'a été en 1753 sur les desseins & par les soins de M. Macé, peintre du roi. Ce recueil d'estampes, qui immortalise le nom de cet habile artiste, lui a coûté trente années de travail le plus assidu.

Coyvel, (*Noël*) né à Paris en 1629, mort dans la même ville en 1717. Ses principaux ouvrages sont dans nos églises, aux Tuileries, à Versailles, à Trianon, &c. On voit dans l'église de Notre-Dame un beau tableau de sa main représentant le martyr de S. Jacques. Il a peint au palais royal, dans le plafond de la salle des gardes, le lever du Soleil.

Forest, (*Jean*) né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, est un des meilleurs paysagistes français. Eleve de Pietro Francisco Mola, il l'égalait dans le paysage. Il alla deux fois en Italie, & y resta sept ans dans le premier voyage. On remarque dans ses tableaux une touche hardie, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair-obscur & d'ombre, un style assez élevé, & des figures bien dessinées. On fait aussi grand cas de ses desseins.

Fosse, (*Charles de la*) né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1716. Il étoit oncle de l'auteur de *Manlius*, entra dans l'école de le Brun, & se montra un élève digne de ce célèbre artiste. Il acquit à Venise une peinture moëlleuse, & une intelligence du clair-obscur, qui le place au rang des bons coloristes, ses carnations ne sont pourtant point dans le ton de la nature : on lui reproche encore d'avoir fait ses figures trop courtes, & d'avoir mal jeté ses draperies. Ses principaux ouvrages sont à Londres, à Paris, & dans les palais du roi. C'est lui qui a peint la coupole de l'église des Invalides. Il brilloit dans le fresque. Son tableau de réception à l'académie de Peinture, est l'enlèvement de Proserpine ; beau morceau qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

Jouvenet, né à Roïen en 1644, mort à Paris en 1717. Il étudia la nature avec une application & un discernement, qui le mettent au rang des plus fameux artistes. Le tableau de *Mai*, dont le sujet est la guérison du paralytique, annonça l'excellence de ses talens ; & ce qui est bien singulier, c'est qu'étant devenu lui-même sur la fin de ses jours paralytique du côté droit, à la suite d'une attaque d'apoplexie, il dessinait encore de la main droite, quoiqu'avec beaucoup de difficulté ; enfin il s'habituait tellement à se servir de la main gauche, qu'on voit plusieurs belles peintures qu'il a exécutées de cette main, entre autres le tableau appelé le *Magnificat*, qui est dans le chœur de Notre-Dame.

Ses ouvrages en grand nombre se trouvent dans toutes les autres églises de Paris. On connoît en particulier les quatre morceaux qu'il composa pour l'église de S. Martin des Champs, & qui ont été exécutés en tapisserie ; ils sont singulièrement estimés pour la grandeur de la composition, la hardiesse, & la correction du dessin, la fierté du pinceau, & l'intelligence du clair-obscur. On connoît aussi de sa main la guérison de plusieurs malades sur le lac de Gènesareth ; tableau excellent, qui est dans l'église des Chartreux. Il a peint à fresque de la plus grande manière, les douze apôtres qui sont au-dessous de la coupole de l'église des Invalides. M. Restout est l'élève & le neveu de cet habile homme, dont il fait revivre les talens.

Parrocel, (*Joseph*) né en 1648 en Provence, mort à Paris en 1704. Il se rendit de bonne-heure en Italie, rencontra à Rome le Bourguignon, se mit sous sa discipline, & le surpassa même à représenter des batailles. Il étudia à Venise le coloris des savans ma-

tres qui ont embelli cette ville. Il a peint avec succès des sujets d'histoire & de caprice. Sa touche est d'une légèreté charmante, & son coloris d'une grande fraîcheur. Son fils Charles Parrocel, mort en 1752, a excellé dans le genre de son pere.

Les Boullongne, freres, (Bon & Louis) ont rendu leurs noms célèbres dans l'école française. Bon Boullongne, né à Paris en 1649, mourut dans cette ville en 1717. Il étudia en Italie les ouvrages des plus grands artistes, & s'acquitt beaucoup de facilité à saisir leur manière. A son retour en France, Louis XIV. l'employa long-tems à décorer plusieurs de ses palais. Il étoit habile dessinateur & excellent coloriste.

Louis Boullongne, né à Paris en 1654, & mort dans la même ville en 1733, s'est distingué dans la Peinture, quoique moins éminemment que son frere.

Santerre, (Jean-Baptiste) né près de Pontoise en 1651, mort à Paris en 1717; a fait d'excellens tableaux de chevalet, d'un coloris vrai & tendre. Il a excellé à peindre des sujets d'histoire & de caprice, principalement des têtes de fantaisie, & des demi-figures. Ses morceaux de peinture les plus estimés, sont *les Femmes qui lisent à la chandelle, celle qui dessine à la lumière, la Femme voilée, la Coupeuse de choux, l'Uranie, les trois Parques* en trois tableaux, *le Chasseur, le Ramonneur, la Dormeuse, la Géométrie, la Peinture, la Susanne*, qui est son tableau pour l'académie; *la Chanteuse, la Pèlerine, les Curieuses, la Coquette, la Femme en colere, la Femme qui rend un billet, le Fumeur, une descente de Croix, &c.*

Cet ingénieux artiste avoit un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche fine. Il donnoit à ses têtes une expression gracieuse: ses teintes sont brillantes, & ses carnations fraîches. Ses attitudes sont encore d'une grande vérité; mais le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages. Il avoit un recueil de dessins de femmes nues, de la dernière beauté; il crut devoir le supprimer dans une maladie, & c'est une perte pour les beaux-Arts. On a beaucoup gravé d'après Santerre.

Largilliere, (Nicolas de) né à Paris en 1656, mort dans la même ville en 1746. C'est un de nos bons peintres en portraits, pour la ressemblance, les mains & les draperies. On a beaucoup gravé d'après ce maître, ami & rival de Rigault. M. Oudry peintre de mérite, a été un des élèves de Largilliere.

Coypel, (Antoine) né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1722. Il est fils de Noël Coypel, & l'a surpassé: on admire dans ses ouvrages la beauté de son génie, & l'éclat de son pinceau. M. le duc d'Orléans devenu régent du royaume, l'employa à peindre la galerie du palais royal, où il a représenté l'histoire d'Enée.

Desportes, (François) né en Champagne en 1661, mort à Paris en 1743. Il étoit habile dans le portrait & dans la perspective aérienne; mais il excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses: son pinceau guidé par la nature, en suivit la variété. Sa touche est vraie, légère, facile, & ses couleurs locales bien entendues. Il regne dans ses tableaux, qui sont pour la plupart distribués dans les châteaux du Roi, une harmonie, une fécondité, un bon goût auquel on ne peut refuser des éloges. Voyez le dict. des beaux-Arts.

Rigault, (Hyacinthe) né à Perpignan en 1663, mort à Paris en 1743. On le nomme le *Vandyck de la France*; en effet, aucun de nos peintres ne l'a surpassé pour le portrait. Il a été comblé de bienfaits & de faveurs de la Cour. Il a peint les mains à merveille, & les étoffes avec un art séduisant. Ses couleurs & ses teintes sont d'une vivacité & d'une fraîcheur admirables.

Il n'a composé que quelques tableaux d'Histoire; mais celui où il a représenté le cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte, est un chef-d'œuvre égal aux beaux ouvrages de Rubens. Cependant on remarque dans les tableaux du dernier tems de Rigault, des contours secs, & un ton de couleur qui tire sur le violet. On lui reproche aussi d'avoir mis trop de fracas dans ses draperies, ce qui détourne l'attention dûe à la tête du portrait.

Troy, (Jean-François de) fils & élève de François de Troy, naquit à Paris en 1676, & mourut à Rome en 1752. C'est un des grands peintres de l'école française. Il regne dans ses ouvrages un excellent goût de dessin, un très-beau fini, un coloris suave & piquant, une belle ordonnance, & des expressions nobles & frappantes.

Raoux, (Jean) né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734. Il est inégal; mais quand il a réussi dans ses morceaux de caprice, il a presque égalé le Rembrandt. Ses Vestales sont charmantes, & son satin est admirable; mais son coloris est foible.

Vanloo, (Jean-Baptiste) né à Aix en 1684, mort dans la même ville en 1745. Cet illustre artiste est fameux dans le portrait, mais il a aussi très-bien réussi à peindre l'Histoire: nos églises sont ornées de ses belles productions.

Louis-Michel & Charles-Amédée-Philippe Vanloo, sont ses fils & ses élèves: celui-là premier peintre du roi d'Espagne, & celui-ci premier peintre du roi de Prusse, font revivre avec distinction les grands talens de leur pere & de leur maître. Enfin ce nom célèbre dans la Peinture, acquiert un nouvel éclat par le mérite de M. Charles-André Vanloo le jeune, frere & élève de Jean-Baptiste. Il est un des professeurs de l'académie de Peinture de Paris.

Watteau, (Antoine) né à Valenciennes en 1684, mort près de Paris en 1721. C'est le peintre des fêtes galantes & champêtres; il a été dans le gracieux, à-peu-près ce que Téniers a été dans le grotesque. Tout devient charmant sous le pinceau de Watteau; il rendoit la nature avec une vérité frappante, & a parfaitement touché le paysage: ses dessins sont admirables. On a considérablement gravé d'après cet aimable artiste.

Moine, (François le) né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1737. Son génie, & les études qu'il fit en Italie d'après les plus grands maîtres, l'ont conduit au sommet du parnasse; car les peintres montent sur le parnasse, aussi-bien que les poètes. Il a immortalisé son pinceau par l'apothéose d'Hercule: la plupart de ses autres ouvrages sont dans nos églises. On fait le sujet de sa triste mort; envié de ses confreres, & se croyant mal récompensé de M. le cardinal de Fleury, il tomba dans une noire mélancolie, & se tua de desespoir.

C'est sous ce grand maître qu'ont étudié MM. Natoire & Boucher; l'un compositeur plein d'esprit, dessinateur élégant; l'autre correct, facile, & toujours gracieux.

Lancrer, (Nicolas) né à Paris en 1690, est décédé dans la même ville en 1745. Elève de Watteau, il ne l'a pas égalé; mais il a fait des choses agréables, & d'une composition riante. On a gravé d'après lui des morceaux gracieux.

Coypel, (Noël-Nicolas) né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1735. Il étoit frere d'Antoine Coypel; & quoiqu'il ne l'ait pas égalé, il mérite cependant un rang distingué parmi nos peintres. Son dessin est correct, son pinceau moelleux; sa touche est légère, & ses compositions sont riches.

Coypel, (Charles) né en 1699, mort à Paris en 1752. Héritier d'un grand nom dans les Arts & dans la Peinture, il le soutint avec dignité: ses ouvrages pittoresques sont la plupart d'une belle composition,

d'une touche facile, & d'un brillant coloris. Cét artiste ingénieux & très-instruit des Belles-Lettres, s'est encore fait honneur par ses discours académiques, & par des pieces de théâtre connues seulement de ses amis dans Paris; & à la Cour, de monseigneur le Dauphin. *Article de M. le Chevalier DE JAV-COURT.*

ECOLE HOLLANDOISE, (*Peinture.*) Voici, ce me semble, le précis des meilleures observations qui ont été faites sur les ouvrages de cette école, plus recherchés aujourd'hui qu'ils ne l'étoient sous le siecle de Louis XIV. Ils tiennent du goût & des défauts des Flamands & des Allemands, au milieu desquels vivoient les peintres de la Hollande. On les distingue à une représentation de la nature, telle qu'on la voit avec ses défauts; à une parfaite intelligence du clair-obscur; à un travail achevé; à une propreté charmante; à une exactitude singulière; à un art admirable dans la représentation des payfages, des perspectives, des ciels, des animaux, des fleurs, des fruits, des insectes, des sujets de nuit, des vaisseaux, des machines, & autres objets qui ont rapport au Commerce & aux Arts; mais il ne faut pas chercher chez eux la beauté de l'ordonnance, de l'invention & de l'expression, qu'on trouve dans les ouvrages de France & d'Italie.

Nous voyons quantité de peintres hollandois doüés d'un génie rare pour la mécanique de leur art, & sur-tout d'un talent merveilleux, soit pour le paysage, soit pour imiter les effets du clair-obscur dans un petit espace renfermé. Ils ont l'obligation de ce talent à une présence d'esprit & à une patience singulière, laquelle leur permet de s'attacher long-tems sur un même ouvrage, sans être dégoûtés par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un tempérament plus vif, quand ils voyent leurs efforts avorter plusieurs fois de suite.

Ces peintres flegmatiques & laborieux ont donc la persévérance de chercher par un nombre infini de tentatives, souvent répétées sans fruit, les teintes, les demi-teintes, enfin toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets, & ils sont ainsi parvenus à peindre la lumière même. On est enchanté par la magie de leur clair-obscur; les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux. Mais ces peintres amusans ont assez mal réussi dans les autres parties de l'art, qui ne sont pas les moins importantes: sans invention dans leurs expressions, incapables pour l'ordinaire de s'élever au-dessus de la nature qu'ils ont devant les yeux, ils n'ont guere peint que des passions basses, ou bien une nature ignoble, & ils y ont excellé.

La scene de leurs tableaux est une boutique, un corps-de-garde, ou la cuisine d'un payfan; leurs héros sont des *faquins*, si je puis le dire avec l'abbé du Bos. Ceux des peintres hollandois dont je parle, qui ont fait des tableaux d'Histoire, ont peint des ouvrages admirables pour le clair-obscur, mais bien foibles pour le reste: les vêtemens de leurs personnages sont extravagans, & les expressions de ces personnages sont encore basses & comiques. Ces peintres peignent Ulysse sans finesse, Susanne sans pudeur, & Scipion sans aucun trait de noblesse ni de courage. Le pinceau de ces froids artistes fait perdre à toutes les têtes illustres leur caractère connu.

Nos Hollandois, au nombre desquels je n'ai garde de comprendre ici tous les peintres de leur nation, mais dans le nombre desquels je comprends la plupart des peintres flamands, ont bien connu la valeur des couleurs locales, mais ils n'en ont pas su tirer le même avantage que les peintres de l'école vénitienne. Le talent de colorier comme l'a fait le Titien,

Tome V.

demande de l'invention, & il dépend plus d'une imagination fertile en expédiens pour le mélange des couleurs, que d'une persévérance opiniâtre à refaire dix fois la même chose. Ces réflexions de l'abbé du Bos sont très-justes: cependant la persévérance opiniâtre dans le travail, est une qualité qui a produit des morceaux admirables dans tous les tems & dans tous les lieux; c'est par elle que le Dominiquin & tant d'autres, malgré le mépris de leurs confreres, ont porté leurs ouvrages à la perfection que nous leur connoissons. Je passe au caractère particulier des principaux peintres de l'école hollandoise.

Lucas de Hollande, né à Leyden en 1494, mort en 1533, peut être regardé comme le fondateur de l'école hollandoise. La nature le doüa de génie & de grands talens, qu'il perfectionna par une si forte application au travail, qu'elle altéra sa santé, & le conduisit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Lucas s'occupoit jour & nuit à la peinture & à la gravûre; il grava quantité d'estampes au burin, à l'eau-forte, & en bois: il peignit à l'huile, à gouache, & sur le verre.

Rival & ami d'Albert Durer, ils s'envoyoient réciproquement leurs ouvrages, & travailloient concurremment souvent sur les mêmes sujets, par pure émulation. Albert desfinoit mieux que Lucas, mais ce dernier mettoit plus d'accord dans ses ouvrages; & comme il les finissoit extrêmement, il a porté dans sa nation ce goût pour le fini, dont elle est toujours éprise: elle lui doit encore la magie du clair-obscur, qu'elle a si bien perfectionnée. Il ne faut pas chercher dans les ouvrages de Lucas un pinceau moëlleux, l'art des draperies, ni la correction du dessein; mais il a donné beaucoup d'expression à ses figures; ses attitudes sont naturelles, & il a choisi un bon ton de couleur. Ses desseins ont été autrefois fort recherchés, & le Roi a des tentures de tapisserie faites d'après les desseins de ce maître.

Vanius, (*Otto*) ou plutôt *Octave Van-Veen*, né à Leyden en 1556, mort à Bruxelles en 1634. Après avoir été élevé dans les Belles-Lettres, il s'attacha à la Peinture, & demeura sept ans en Italie pour s'y perfectionner: ensuite il se retira à Anvers, & orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. On trouve dans ses ouvrages une grande intelligence du clair-obscur, un dessein correct, des draperies bien jettées, une belle expression dans ses figures, & beaucoup de graces dans ses airs de têtes. On estime particulièrement son *triomphe de Bacchus*, & la *cène* qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers. On peut ajoûter à sa gloire, qu'il a eu Rubens pour disciple.

Poëlemburg, (*Corneille*) né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660. Il fit à Rome de bonnes études d'après nature, & d'après les meilleurs ouvrages qui embellissent cette capitale. Le grand-duc de Florence, & le roi d'Angleterre Charles I. ont employé long-tems le pinceau de ce maître. Le goût de Poëlemburg le portoit à travailler en petit, & ses tableaux dans cette forme sont précieux.

Heem, (*Jean-David de*) né en 1604, mort à Anvers en 1674. Ce maître s'attacha particulièrement à peindre des fleurs, des fruits, des vases, des instrumens de Musique, & des tapis de Turquie. Il rend ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement est d'y porter la main; son coloris est frais, & sa touche d'une legereté singulière: les insectes paroissent être animés dans ses tableaux.

Rembrandt Van-Ryn, fils d'un Meûnier, né en 1606 dans un village sur le bras du Rhin, mort à Amsterdam en 1674. Cet homme rare, sans avoir fait aucune étude de l'antique, dont il se moquoit, avoit tant de goût & de génie pour la Peinture, qu'il

S s ij

est compté parmi les plus célèbres artistes. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes; cependant on ne peut se lasser d'admirer l'effet merveilleux que ses tableaux font de loin, son intelligence du clair-obscur, l'harmonie de ses couleurs, le relief de ses figures, la force de ses expressions, la fraîcheur de ses carnations, enfin le caractère de vie & de vérité qu'il donnoit aux parties du visage: ses gravûres formées de coups écartés, irréguliers & égratignés, font un effet très-piquant.

Van-Ostade, (*Adrien*) né à Lubec en 1610, mort à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément *le bon Ostade*, pour le distinguer de son frere. Les tableaux d'Ostade présentent ordinairement des intérieurs de cabarets, de tavernes, d'hôtelleries, d'habitations rustiques, & d'écuries. Cet habile artiste avoit une parfaite intelligence du clair-obscur, sa touche est legere & spirituelle: il a rendu la nature avec une vérité piquante; mais son goût de dessein est lourd, & ses figures sont trop courtes. Il a fait une belle suite de desseins coloriés, qui est actuellement dans le cabinet des curieux hollandois. On a aussi gravé d'après Van-Ostade.

Dow, (*Gérard*) né à Leyden en 1613. Rembrandt lui montra la Peinture, quoique Gérard ait pris une maniere d'opérer opposée à celle de son maître; mais il lui devoit l'intelligence de ce beau coloris qu'on admire dans ses tableaux. On admire encore le travail étonnant, le goût singulier pour la propreté, le fini, la vérité, l'expression, & la parfaite connoissance que ce célèbre artiste avoit du clair-obscur. Ses ouvrages augmentent tous les jours de prix.

Laar, (*Pierre de*) né à Laar en 1613, village près de Naarden, mort à Harlem en 1675. Pierre de Laar est encore plus connu sous le nom de *Bamboche*, qui lui fut donné à cause de la singuliere conformation de sa figure. Bamboche étoit né peintre dans son genre; il n'a traité que de petits sujets, des foires, des jeux d'enfans, des chasses, des paysages, des scenes gaies & champêtres, des tabagies & autres sujets plaisans, qui, depuis lui, ont été nommées *des bambochades*. En effet, personne n'a touché ce genre de peinture avec plus de force, d'esprit & de vérité, que l'a fait cet artiste.

Metzu, (*Gabriel*) né à Leyden en 1615, mort à Amsterdam en 1658. Ce maître a fait peu de tableaux; mais ceux qu'on voit de lui sont très-précieux, par l'art avec lequel il a su rendre les beautés de la nature: la finesse & la legereté de la touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur & l'exactitude du dessein, se font également sentir dans ses ouvrages. Ce maître ne peignoit qu'en petit, & la plupart de ses sujets sont de caprice. On vante son tableau qui représente une visite de couches, comme aussi celui de la demoiselle qui se lave les mains au-dessus d'un bassin que tient sa servante, tandis qu'un jeune homme qui entre alors, lui fait la révérence. Le Roi a un seul tableau de Metzu; il représente une femme tenant un verre à la main, & un cavalier qui la salue. On a gravé d'après ce charmant artiste.

Wouwermans, (*Philippe*) né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668. C'est un des maîtres hollandois dont la maniere a été le plus universellement goûtée, & c'est en particulier un paysagiste admirable. Voyez le *dictionn. des Beaux-Arts*, & *Houbraken dans sa vie des Peintres hollandois*.

Berghem, (*Nicolas*) né à Amsterdam en 1624, mort à Harlem en 1683. C'est un des plus grands paysagistes de la Hollande. Ses ouvrages brillent par la richesse & la variété de ses compositions, par la

vérité & le charme de son coloris, par la liberté & l'élégance de sa touche, par des effets piquans de lumieres, par son habileté à peindre les ciels, enfin par l'art & l'esprit avec lesquels il a dessiné les animaux.

Miéris, dit *le vieux*, (*François*) né à Leyden en 1635, mort dans la même ville en 1681, à la fleur de son âge. Il eut pour maître Gérard Dow; plusieurs connoisseurs prétendent qu'il l'a égalé pour le précieux fini, & l'a surpassé par le goût & la correction du dessein, par l'élégance de ses compositions, & enfin par la suavité des couleurs. Quoi qu'il en soit, ses tableaux sont très-rares, & d'un grand prix; il les vendoit lui-même une somme considérable. Ce charmant artiste excelloit à représenter des étoffes, & se servoit, à l'exemple de Gérard Dow, d'un miroir convexe pour arrondir les objets.

Van-del-Verde, (*Adrien*) né à Amsterdam en 1639, mort en 1672. On estime ses paysages & ses tableaux d'animaux. Il a excellé dans le petit, mais ses ouvrages demandent du choix: ceux de son bon tems charment par la fraîcheur du coloris, & le moëlleux du pinceau; sa couleur est en même tems fondue & vigoureuse, ses petites figures sont naïves & bien dessinées: enfin ce maître fait les délices des curieux qui sont partisans des morceaux peints avec amour.

Il y a eu plusieurs autres Van-del-Verde peintres hollandois, dont il seroit trop long de parler ici; il me suffira de dire qu'ils se sont tous distingués à toucher le paysage, les animaux, les marines, & les combats de mer. Voyez MARINE, PAYSAGE, &c.

Scalken, (*Godefroi*) né à Dordrecht en 1643, mort à la Haye en 1706. Eleve de Gérard Dow, il excelloit à faire des portraits en petit, & des sujets de caprice: ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lueur d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumiere qu'il a savamment distribués, un clair-obscur admirable, des teintes parfaitement fondues, & des expressions rendues avec art, donnent beaucoup de prix à ses ouvrages.

Van-der-Werff, (*Adrien*) né à Rotterdam en 1659, mort dans la même ville en 1727. Ses ouvrages sont très-chers, par leur rareté & leur fini. Il a travaillé dans le goût & avec le même soin que Miéris. Son dessein est assez correct, sa touche est ferme, ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations sont fades, & approchent de l'yvoire: ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au beau fini. Il a traité quelques sujets d'Histoire. L'électeur Palatin qui goûtoit sa maniere, le combla de biens & d'honneurs. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorp dans la collection de cet électeur; on y voit entr'autres les quinze tableaux qu'a faits Van-der-Werff sur les mystères de la Religion, & qui sont les chefs-d'œuvres de cet artiste.

Van-Huysum, (*Jean*) né à Amsterdam en 1682, mort dans la même ville en 1749, le peintre de Flore & de Pomone. Il n'a point eu de maître dans l'art de représenter des fleurs & des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, la fraîcheur & le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savoit donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre unique en son genre; mais il n'y a que des princes ou de riches particuliers qui puissent les acquérir. Nous possédons depuis quelque tems en France, deux des plus beaux tableaux de ce célèbre artiste; M. de Voyer d'Argenson qui desiroit les avoir, les couvrit d'or pour se les procurer. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

ECOLE LOMBARDE, (*Peint.*) Le grand goût de dessein formé sur l'antique & sur le beau naturel, des contours coulans, une riche ordonnance, une belle expression, des couleurs admirablement fon-

dues, un pinceau léger & moëlleux, enfin une touche savante, noble & gracieuse, caractérisent les célèbres artistes de cette école. Soit que l'on ne regarde pour lombards que les ouvrages qui ont précédé la galerie Farnese, soit que l'on comprenne avec nous dans l'école lombarde celle de Bologne, qui fut établie par les Carraches, il fera toujours vrai de dire que les grands maîtres qui se succéderent ici consécutivement, se sont également immortalisés par des routes différentes, & toujours si belles, qu'on seroit fâché de ne les pas connoître.

Mais la manière du Corregge, fondateur de l'école lombarde proprement dite, est le produit d'un heureux génie qui reçut son pinceau de la main des grâces; cependant on ne sauroit s'empêcher d'admirer les grands artistes qui parurent après lui: le Parmesan, dont les figures charmantes attachent les regards, & dont les draperies semblent être agitées par le vent; les Carraches, gracieux ou corrects, & sévères dans le dessin mêlé du beau naturel & de l'antique; le Caravage, qui prenant une route opposée, tirée de son caractère, peint la nature avec tous ses défauts, & cependant avec tant de force & de vérité, qu'il laisse le spectateur dans l'étonnement; le Guide, qui se fit une manière originale si goûtée de tout le monde; l'Albane, qui nous enchante par ses idées poétiques, & par son pinceau riant & gracieux; Lanfranc, né pour l'exécution des plus grandes entreprises; le Dominiquin, qui a fourni par ses travaux une source inépuisable de belles choses; enfin le Guerchin, qui, même sans la correction du dessin, sans aucun agrément, plaît encore par son style dur & terrible. Voilà les hommes qu'a produits l'école lombarde pendant sa courte durée, c'est-à-dire dans l'espace d'un siècle; & dans cet intervalle il ne vint point de taillis ni à côté, ni au milieu de ces grands chênes.

Corregge, (Antoine Allégri, dit le) né, selon Vasari, à Correggio dans le Modénois, l'an 1475; &, selon d'autres, plus vraisemblablement en 1494, mourut dans la même ville en 1534. Ce puissant génie, ignorant ses grands talens, mettoit un prix très-modique à ses ouvrages, & les travailloit d'ailleurs avec beaucoup de soin; ce qui joint au plaisir qu'il prenoit d'assister les malheureux, le fit vivre lui-même dans la misère. Etant un jour allé à Parme recevoir le prix d'un de ses tableaux, qui se montoit à 200 livres, on le paya en monnoie de cuivre: l'empressement de porter cette somme à sa pauvre famille, l'empêcha de faire attention à la pesanteur du fardeau, à la chaleur de la saison, au chemin qu'il avoit à faire à pié; il s'échauffa, & gagna une pleurésie dont il mourut à la fleur de son âge.

Il ne paroît pas que le Corregge ait rien emprunté de personne; tout est nouveau dans ses ouvrages, ses compositions, son dessin, sa couleur, son pinceau: & quelle admirable nouveauté! ses pensées sont très-élevées, sa couleur enchante, & son pinceau paroît manié par la main d'un ange. Il est vrai que ses contours ne sont pas corrects, mais ils sont d'un grand goût; ses airs de têtes sont gracieux & d'un choix singulier, principalement ceux des femmes & des petits enfans. Si l'on joint à tout cela l'union qui paroît dans le travail du Corregge, & le talent qu'il avoit de remuer les cœurs par la finesse de ses expressions, on n'aura pas de peine à croire que ces belles parties lui venoient plutôt de la nature que d'aucune autre source.

Le Corregge n'étant pas encore sorti de son bourg, quoiqu'il fût déjà un peintre du premier ordre, fut si rempli de ce qu'il entendoit dire de Raphaël, que les princes combloient à l'envi de présens & d'honneurs, qu'il s'imagina que cet artiste qui faisoit un si grand bruit, devoit être d'un mérite bien supé-

rieur au sien, qui ne l'avoit pas encore tiré de la médiocrité. En homme sans expérience du monde, il jugeoit de la supériorité du mérite de Raphaël sur le sien, par la différence de leurs fortunes. Enfin le Corregge parvint à voir un tableau de ce peintre si célèbre; après l'avoir examiné avec attention, après avoir pensé ce qu'il auroit fait, s'il avoit eu à traiter le même sujet que Raphaël avoit traité, il s'écria: *Je suis un peintre aussi-bien que lui*, & il l'étoit en effet. Il ne se vantoit pas, puisqu'il a produit des ouvrages sublimes, & pour les pensées, & pour l'exécution. Il osa le premier mettre des figures véritablement en l'air, & qui plafonnent, comme disent les Peintres. Pour ses tableaux de chevalet, ils sont d'un prix immense.

Parmesan, (François Mazzuoli, dit le) né à Parme en 1504, & mort dans la même ville en 1540. Il exécuta, n'ayant que seize ans, des tableaux qui auroient pû faire honneur à un bon maître. A l'âge de vingt ans, l'envie de se perfectionner, & d'étudier avec tout le soin possible les ouvrages de Michel-Ange & de Raphaël, le conduisit à Rome. On rapporte que pendant le sac de cette ville en 1527, il travailloit avec tant d'attachement & de sécurité, que les soldats espagnols qui entrèrent chez lui en furent frappés; les premiers se contenterent de quelques desseins, les suivans enleverent tout ce qu'il possédoit. Protogene se trouva à Rhodes dans des circonstances pareilles, mais il fut plus heureux. Voyez Protogene, au mot PEINTRES ANCIENS.

Le Parmesan contraint de céder à la force, & privé de ses richesses pittoresques, vint à Bologne, où il partageoit son goût entre la Gravûre & la Peinture, quand son graveur lui vola ses planches & ses desseins. Cette nouvelle perte mit le Parmesan au désespoir, quoiqu'il eût assez promptement le bonheur de recouvrer une partie du vol. Il quitta Bologne & se rendit à Parme, où trouvant des secours & de la consolation, il fit dans cette ville de grands & de beaux ouvrages; mais enfin s'avisant de donner dans les prétendus secrets de l'Alchimie, il perdit à les chercher, son tems, son argent, sa santé, & mourut misérable à l'âge de trente-six ans.

La vivacité de l'esprit, la facilité du pinceau, la fécondité du génie, toujours tourné du côté de l'agrément & de la gentillesse; le talent de donner beaucoup de grâces à ses attitudes aussi-bien qu'à ses têtes; un beau choix des mêmes airs & des mêmes proportions, qu'on aime quoiqu'il soit souvent réitéré; des draperies légères & bien contrastées, sont les parties qui caractérisent les ouvrages de cet aimable maître.

Ses desseins pour la plupart à la plume, & surtout en petit, sont précieux: on y remarque quelques incorrections & quelques affectations, sur-tout à faire des doigts extrêmement longs; mais on ne voit guère ailleurs une touche plus légère & plus spirituelle. Enfin dans les tours de ses figures il regne une flexibilité qui fait valoir ses desseins, lors même qu'ils pechent par la justesse des proportions.

Les Carraches, qui ont acquis tant de gloire & de réputation, étoient Louis, Augustin, & Annibal Carrache, tous trois de Bologne.

Carrache, (Louis) né à Bologne en 1555, décéda dans la même ville en 1619. Louis Carrache étoit un de ces génies tardifs, lents à se développer, mais qui venant à leur point de maturité, brillent tout-à-coup, & laissent le spectateur dans un étonnement mêlé de plaisir. Là vûe des merveilles de l'art jointe à un travail soutenu, l'égalèrent aux plus grands peintres d'Italie. Au goût maniéré qui regnoit de son tems à Rome, Louis Carrache opposa l'imitation de la nature & les beautés de l'antique. Dans cette vûe il établit à Bologne une académie de Pein-

ture dont il devint le chef, & conduisit les études d'Augustin & d'Annibal Carrache ses cousins. Voilà l'école de Bologne, dont les Carrache & leurs disciples ont rendu le nom si célèbre dans la Peinture.

L'histoire de saint Benoît & celle de sainte Cécile, que Louis Carrache a peintes dans le cloître saint Michelin *Bosco* à Bologne, forme une des belles suites qu'il y ait au monde. Ce grand maître avoit un esprit fécond, un goût de dessin noble & toujours gracieux : il mettoit beaucoup de correction dans ses ouvrages ; sa manière est non-seulement savante, mais pleine de graces, à l'imitation du Corrège. Ses dessins arrêtés à la plume, sont précieux ; il y regne une agréable simplicité, beaucoup d'expression, de correction, jointes à une touche délicate & spirituelle.

Carrache, (Augustin) né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1602. Il étoit frère aîné d'Annibal, & cousin de Louis. Son goût le portoit également à toutes les Sciences & à tous les beaux Arts, mais il s'appliqua particulièrement à la Gravure & à la Peinture. Corneille Cort le guida dans la gravure, & il s'est fait encore plus connoître en ce genre, que par ses tableaux. Cependant sa composition est savante ; il donnoit à ses figures beaucoup de gentillesse, mais ses têtes n'ont point la fierté de celles d'Annibal. Ses grands ouvrages de peinture se voyent à Bologne, à Rome & à Parme.

Carrache, (Annibal) le grand Carrache, né à Bologne en 1560, mort en 1609. Son père le destinoit à sa profession de Tailleur d'habits : mais la nature l'avoit destiné à en faire un des premiers peintres de l'Europe. Louis Carrache son cousin, lui montra les principes de son art. L'étude qu'Annibal Carrache fit en même tems des ouvrages du Corrège, du Titien, de Michel-Ange, de Raphael, du Parmesan, & des autres grands maîtres, lui donna un style noble & sublime, des expressions frappantes, un goût de dessin correct, fier, & majestueux, qu'il augmenta même à mesure qu'il diminua dans le goût du coloris : ainsi ses derniers ouvrages sont d'un dessin plus prononcé, mais d'un pinceau moins tendre, moins fondu, & moins agréable.

Il a aussi excellé dans le paysage ; ses arbres sont d'une forme exquise, & d'une touche très-legère. Les dessins qu'il en a faits à la plume, ont un caractère & un esprit merveilleux. Il excelloit encore à dessiner des caricatures, c'est-à-dire des portraits, qui en conservant la vraisemblance d'une personne, la représentent avec un air ridicule ; & tel étoit son talent en ce genre, qu'il favoit donner aux animaux & même à des vases, la figure d'un homme qu'il vouloit critiquer.

La galerie du cardinal Farnese, ce magnifique chef-d'œuvre de l'art, lui coûta huit années de travail le plus opiniâtre, le plus pénible, & le plus fini ; il y prit des soins incroyables, pour mettre cet ouvrage au plus haut point de perfection : cependant il en fut récompensé, non comme un artiste qui venoit de faire honneur par ses rares talens à l'humanité & à sa patrie, mais comme un artisan dont on toise le travail. Cette espèce de mépris le pénétra de douleur, & causa vraisemblablement sa mort, qui arriva quelque tems après.

Les dessins d'Annibal sont d'une touche également ferme & facile. La correction est la plus exacte dans ses figures ; la nature y est parfaitement rendue. Il avoit un dessin fier, mais moins gracieux que celui de Louis Carrache. Ce célèbre peintre a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets, avec autant d'esprit que de goût. On a aussi gravé d'après lui. Ses grands morceaux de peinture sont à Bologne, à Parme, & à Rome. La chapelle de S. Grégoire *in monte Celio da Soria*, est de sa main. On admire la chambre

qu'il a peinte à *Monte Cavallo*, palais de Rome que les papes habitent ordinairement l'été. On voit un S. Xavier d'Annibal Carrache dans l'église de la maison professe des Jésuites à Paris. Le S. Antoine, & le S. Pierre en pleurs de ce maître, sont au palais Borghese.

Schidone, (Bartholomeo) né à Modene vers l'an 1560, mort à Parme en 1616. Il se mit sous la discipline d'Annibal Carrache, & s'attacha cependant à imiter le style du Corrège, dont il a beaucoup approché. Sa passion pour le jeu, plaisir amer & si souvent funeste, le réduisit au point de mourir de douleur de ne pouvoir payer ce qu'il y perdit en une nuit. Les tableaux de ce charmant artiste sont très-rare ; ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour les graces & la délicatesse de sa touche, pour le choix & la beauté de ses airs de têtes, pour la tendresse de son coloris, & la force de son pinceau ; ses dessins sont pleins de feu & de goût. Il a fait en portraits une suite des princes de la maison de Modene.

Michel Ange de Caravage, (appelé communément Michel Ange Amérigi) naquit en 1569 au château de Caravage, situé dans le Milanès, & mourut en 1609. Ce peintre s'est rendu très-illustre par une manière extrêmement forte, vraie, & d'un grand effet, de laquelle il est auteur. Il peignoit tout d'après nature, dans une chambre où la lumière venoit de fort haut. Comme il a exactement suivi ses modèles, il en a imité les défauts & les beautés : car il n'avoit point d'autre idée que l'effet du naturel présent.

Son dessin étoit de mauvais goût ; il n'observoit ni perspective, ni dégradation ; ses attitudes sont sans choix, ses draperies mal jetées ; il n'a connu ni les graces, ni la noblesse ; il peignoit ses figures avec un teint livide, des yeux farouches, & des cheveux noirs. Cependant tout étoit ressenti ; il détachoit ses figures, & leur donnoit du relief par un savant artifice du clair-obscur, par un excellent goût de couleurs, par une grande vérité, par une force terrible, & par un pinceau moëlleux, qui ont rendu son nom extrêmement célèbre.

Le caractère de ce peintre, semblable à ses ouvrages, s'est toujours opposé à son bonheur. Il eut une affaire fâcheuse à Milan ; il en eut une autre à Rome avec le Jofépin ; il insulta à Malte un chevalier de l'ordre ; en un mot il se fit des affaires avec tout le monde, fut misérable toute sa vie, & mourut sans secours sur un grand chemin. Il mangeoit seul à la taverne, où n'ayant pas un jour de quoi payer, il peignit l'enseigne du cabaret, qui fut vendue une somme considérable.

Ses dessins sont heurtés d'une grande manière, la couleur y est rendue ; un goût bizarre, la nature imitée avec ses défauts, des contours irréguliers, & des draperies mal jetées, peuvent les caractériser.

Ses portraits sont très-bons. Le roi de France a celui du grand maître de Vignacourt que ce peintre fit à Malte. Il y a, je crois, un de ses tableaux aux Dominicains d'Anvers, que Rubens appelloit son maître. On vante singulièrement un cupidon du Caravage, & son tableau de l'incrédulité de S. Thomas, qu'il a gravé lui-même. Mais que dirons-nous de son Prométhée attaché au rocher ? on ne peut regarder un moment cette peinture sans détourner la tête, sans frissonner, sans ressentir une impression qui approche de celle que l'objet même auroit produite.

Le Caravage a fait pendant son séjour à Malte, pour l'église de ce lieu, la décollation de S. Jean. Le grand autel de l'église de S. Louis à Rome, est peint par le Caravage ; il a peint un Christ porté au sépulchre, dans l'église de sainte Marie *in Vallicella*. Tous ces morceaux ont un relief étonnant.

Guido Rénì, que nous appellons le *Guide*, naquit à Bologne en 1575, & mourut dans la même ville en 1642. Denis Calvart fut son premier maître ; il passa ensuite sous la discipline des Carraches, & ne fut pas long-tems sans se distinguer par la supériorité de son génie. Le pape Paul V. exerça ses talens, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Il lui donna pour preuve de son estime particulière, un équipage & une forte pension.

Alors le *Guide* vivoit honorablement, & jouissoit de sa renommée ; mais semblable au *Schidone*, l'amour du jeu vint par malheur s'emparer de son ame : il y faisoit des pertes considérables, qui le mettoient continuellement dans l'indigence, & qu'il réparoit néanmoins par sa facilité prodigieuse à manier le pinceau : obligé de satisfaire aux ouvrages qu'on lui demandoit de tous côtés, il reçut long-tems un prix considérable des chefs-d'œuvre, qui sortoient de son atelier avec une promptitude étonnante. Enfin devenu vieux, & ne trouvant plus dans son pinceau la même ressource qu'il lui procuroit dans le fort de l'âge, d'ailleurs poursuivi par ses créanciers, abandonné, comme il est trop ordinaire, par ceux même qu'il mettoit au nombre de ses amis, ce célèbre artiste mourut de chagrin.

La grandeur, la noblesse, le goût, la délicatesse, & par-tout une grace inexprimable, sont les marques distinctives qui caractérisent toutes les productions de cet aimable peintre, & qui les rendent l'objet d'une admiration générale.

Les ouvrages que le *Guide* a laissés à Rome & à Bologne, sont ce qu'il a fait de plus considérable. On vante beaucoup son crucifix, qui est dans la chapelle de l'Annonciade ; *S. Laurent in Lucina*, son Ariane, sa Vierge qui coud, David vainqueur de Goliath, & l'enlèvement d'Helene par Paris : ces deux derniers tableaux sont à l'hôtel de Toulouse, & pechent néanmoins du côté de l'expression, qui n'est point assez vive ni assez animée. Mais le couvent des Carmelites du fauxbourg Saint-Jacques possède un admirable tableau du *Guide*, dont le sujet est une Annonciation. Son martyre des Innocens est connu de tout le monde. La famille Ludovisio à Rome possède quatre beaux tableaux du *Guide*, une Vierge, une Judith, une Lucrece, & la conversion de *S. Paul*. Enfin le tableau de ce grand maître, qui a fait le plus de bruit dans Rome, est celui qu'il peint en concurrence du *Dominiquin* dans l'église de *S. Grégoire*.

Il travailloit également bien à huile & à fresque. Il se plaisoit à la musique, & à sculpter. Il a gravé à l'eau-forte beaucoup de sujets de piété, d'après *Annibal Carrache*, le *Parmesan*, &c. On a aussi beaucoup gravé d'après le *Guide*.

Ses desseins se font connoître par la franchise de sa main, par la legereté de sa touche, par un grand goût de draperies joint à la beauté de ses airs de têtes. Il ne faut pas croire, dit *M. Mariette* à ce sujet, que le *Guide* se soit élevé si haut, sans s'être assujéti à un travail opiniâtre : l'on s'en aperçoit aisément, & sur-tout dans les desseins qu'il a faits en grand pour ses études. Tout y est détaillé avec la dernière précision ; l'on y voit un artiste qui consulte perpétuellement la nature, & qui ne se fie point à l'heureux talent qu'il a de l'embellir.

Albane, (*François*) né à Bologne en 1578, mort dans la même ville en 1660. Son pere, marchand de soie, voulut inutilement le faire de sa profession. La passion dominante du fils, le décida pour la Peinture. Il se mit d'abord chez *Denis Calvart* dont nous avons parlé ci-dessus, & pour son bonheur il y trouva le *Guide*. Ils se lièrent d'une étroite amitié, & ne tarderent pas à passer ensemble dans l'école des *Carraches* ; ensuite ils se rendirent à Rome, où l'*Albane*

perfectionna ses talens, & devint un des plus agréables & des plus savans peintres du monde. Il cultiva toute sa vie l'étude des belles-lettres, & se servit utilement & ingénieusement des lumieres qu'elles lui fournirent, pour enrichir ses inventions des ornemens de la Poésie.

Il épousa en secondes noces une femme qui lui apporta en dot peu de richesses, mais une grande beauté. Elle servit plus d'une fois de modele à l'*Albane*, qui la peignoit tantôt en nymphe, tantôt en *Vénus*, tantôt en déesse. Il en eut douze enfans, & prit le même plaisir à les peindre en amours ; sa femme les tenoit dans ses bras, ou les suspendoit avec des bandelettes, & les lui présentait dans toutes les attitudes touchantes qu'il a si bien exprimées dans ses petits tableaux. De-là vient qu'ils se sont dispersés comme des pierres précieuses par toute l'Europe, & ont été payés très-chèrement : il ne faut pas s'en étonner ; la legereté, l'enjouement, la facilité, & la grace, caractérisent les ouvrages de l'*Albane*.

Lanfranc, (*Jean*) né à Parme de parens pauvres en 1581, mort à Rome dans l'opulence en 1647. Disciple des *Carraches*, il fit des progrès rapides qui lui acquirent promptement de la célébrité, des richesses, & beaucoup d'occupation. Il excelloit dans les grandes machines, & se montra dans ce genre un des premiers peintres du monde. La voûte de la premiere chapelle de l'église de *S. Pierre*, & la coupole de *S. André della Vallé* à Rome, justifient la hardiesse & l'étendue de son génie.

Les papes *Paul V.* & *Urbain VIII.* comblèrent *Lanfranc* de biens & d'honneurs ; mais sur-tout un caractère doux & tranquille, une femme aimable, & des enfans qui réunissoient tous les talens d'agrément, le rendirent heureux.

Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Naples, & à Plaisance. Toute la chapelle de *S. Jean-Baptiste* à Rome, est de sa main.

Dominiquin, (*Dominique Zampieri*, dit *le*) né à Bologne en 1581, mort en 1641. Il se mit sous la discipline des *Carraches*, & remplit la prophétie d'*Annibal* son maître, qui prédit que le *Dominiquin* nourrirait un jour la Peinture. Cependant ses études furent tournées en ridicule, ses premieres productions méprisées, sa persévérance traitée de tems perdu, & son silence de stupidité.

En effet la nature lui donna un esprit paresseux ; pesant, & stérile ; mais par son opiniâtreté dans le travail, il acquit de la facilité, de la fécondité, de l'imagination, j'allois presque dire du génie : du moins sa persévérance opiniâtre, la bonté cachée de son esprit, & la solidité de ses réflexions, lui tenant lieu du don de la nature, que nous appellons *génie*, ont fait produire au *Dominiquin* des ouvrages dignes de la postérité.

Absorbé dans son art, il amassa peu-à-peu un trésor de science, qui se découvrit en son tems. Son esprit enveloppé comme un ver à soie l'est dans sa coque, après avoir long-tems travaillé dans la solitude, se développa, s'anima, prit l'effort, & se fit admirer non-seulement de ses confreres qui avoient tâché de le dégoûter, mais des *Carraches* même qui l'avoient soutenu. En un mot, les pensées du *Dominiquin* s'éleverent insensiblement au point qu'il s'en faut peu qu'elles ne soient arrivées jusqu'au sublime, si l'on ne veut pas convenir qu'il y a porté quelques-uns de ses ouvrages ; comme le martyre de *S. André*, la communion de *S. Jérôme*, le *S. Sébastien* qui est dans la seconde chapelle de l'église de saint Pierre, le Musée, & autres morceaux admirables, qu'il a faits à Rome à la chapelle du trésor de Naples, & à l'abbaye de *Grotta Ferrata* ; monumens éternels de sa capacité.

Je crois bien que les parties de la peinture que

possédoit cet homme rare, font la récompense de ses soins, de ses peines, & de ses travaux assidus, plutôt que les fruits de son génie ; mais travail ou génie, ce que ce grand maître a exécuté servira toujours de modèle à tous les peintres à venir.

Les compagnons d'étude du Dominiquin, après l'avoir méprisé, devinrent ses rivaux, ses envieux, & furent enfin si jaloux de son rare mérite, qu'ils tâchèrent de détruire ses ouvrages par des moyens aussi honteux, que ceux qui furent employés en France dans le même siècle contre les peintures de le Sueur.

Le Dominiquin a parfaitement réussi dans les fresques ; ses tableaux à l'huile ne sont pas pour la plupart aussi bons ; le travail se fait sentir dans les desseins & les études qu'il a fait à la pierre noire & à la plume ; sa touche en est peignée, & leur médiocrité donneroit quelquefois lieu de douter du nom de leur auteur.

Guerchin, (*Jean-François Barbiéri da Cento*, dit *le*) né à Cento près de Bologne en 1590, mort en 1666. Le surnom de *Guercino* ou de *Guerchin* lui fut donné parce qu'il étoit louche. L'école des Carraches, la vûe des ouvrages des grands maîtres, & son génie, le firent marcher dans le chemin de la renommée.

Il s'attacha à la manière du Caravage, préférablement à celle du Guide & de l'Albane, qui lui parut trop foible. Quoiqu'il ait peint avec peu de correction & d'agrément, & qu'il eût été à souhaiter qu'il eût joint à son grand goût de composition, à son dessin, à la fierté de son style, plus de noblesse dans les airs de tête, & plus de vérité dans les couleurs locales ; cependant ces défauts ne peuvent empêcher que le Guerchin ne passe pour un grand maître dans l'esprit des connoisseurs.

Le nombre de ses ouvrages répandus dans toute l'Italie, est presque incroyable ; personne n'a travaillé avec plus de facilité & de promptitude ; il a peint beaucoup à fresque ; il a fait aussi une quantité prodigieuse de desseins, qui sont à la vérité de simples esquisses, mais pleines de feu & d'esprit.

Mola, (*Pietro Francesco*) né dans le Milanès en 1621, mort à Rome en 1666. Il entra dans l'école de l'Albane, & se rendit ensuite à Venise, où il prit du Bassan & du Titien le goût du coloris. Il étoit bon dessinateur, & excellent paysagiste. On remarque dans ses peintures du génie, de l'invention, & beaucoup de facilité. Ses principaux ouvrages sont à Rome.

Cignani, (*Carlo*) né à Bologne en 1628, mort à Forlì en 1719. Disciple de l'Albane, il acquit une grande réputation dans son art. La coupole de la *Madona del Fuoco* de la ville de Forlì, où cet artiste a représenté le paradis, fait admirer la beauté de son génie. Il eut dix-huit enfans, dont un seul lui survécut, & aucun d'eux ne devint peintre. Le Cignani étoit correct dans son dessin, gracieux dans son coloris, élégant dans ses compositions. Il peignoit avec facilité, drapait avec goût, & manquoit seulement de feu dans l'expression des passions de l'ame. Ses demi-figures sont finies, & ses Vierges très-belles. La douceur des mœurs, jointe à la bonté, à l'humanité, & à la générosité, caractérisoient son ame. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, & à Forlì. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ECOLE ROMAINE, (*Peinture.*) On trouve dans les ouvrages des habiles maîtres de cette école un goût formé sur l'antique, qui fournit une source inépuisable de beautés du dessin, un beau choix d'attitudes, la finesse des expressions, un bel ordre de plis, un style poétique embelli par tout ce qu'une heureuse imagination peut inventer de grand, de pathétique, & d'extraordinaire. La touche de cette école est facile, savante, correcte & gracieuse ; sa

composition est quelquefois bizarre, mais élégante.

Le coloris est la partie qu'elle a négligée davantage, défaut commun à presque tous ceux qui ont correctement dessiné. Ils ont crû qu'ils perdroient le fruit de leurs tableaux, s'ils laissoient ignorer au monde à quel point ils possédoient cette partie, & qu'on leur pardonneroit aisément tout ce qui leur manqueroit d'ailleurs, quand on seroit content de la régularité de leurs desseins, de la correction dans les proportions, de l'élégance dans les contours, & de la délicatesse dans les expressions, objets essentiels de l'art.

Mais les intentions de cet art ne se trouvent pas moins dans le coloris que dans le dessin ; car le peintre qui est l'imitateur de la nature, ne sauroit imiter cette nature, que parce qu'elle est visible ; & elle n'est visible, que parce qu'elle est colorée. Disons donc que si le dessin est le fondement du coloris, s'il subsiste avant lui, c'est pour en recevoir sa perfection. Le peintre ébauche d'abord son sujet par le moyen du dessin ; mais il ne peut le finir que par le coloris, qui, répandant le vrai sur les objets dessinés, y jette en même tems toute la perfection dont la peinture est susceptible.

Les peintres de l'école romaine ont le bonheur de nommer Raphaël à leur tête ; & il est certain que son mérite éminent, & les disciples qu'il a formés, font la plus grande gloire de cette école. D'ailleurs les plus célèbres artistes du monde, à commencer par Michel-Ange, ont embelli Rome de leurs chefs-d'œuvre, afin de s'immortaliser eux-mêmes. En effet toutes les églises & tous les palais de cette capitale sont ornés des merveilles de l'art & de la nature. On ne peut voir sans étonnement la multitude de belles choses que Rome possède, malgré la perte de celles que les richesses des pays étrangers lui ont enlevées & lui enlèvent journellement. Ses ruines seules lui procurent sans cesse d'admirables morceaux de sculpture antique, des statues, des colonnes, des bas-reliefs, &c. En un mot il n'y a qu'à profiter dans son séjour pour ceux qui veulent s'instruire des beaux Arts ; aussi vient-on de toutes parts les y étudier. C'est un noble hommage, dit M. de Voltaire, que rend à Rome ancienne & moderne le desir de l'imiter ; & l'on n'a point encore cessé de lui rendre cet hommage pour la peinture, quoiqu'elle soit dénuée depuis un tems considérable de peintres, dont les ouvrages puissent passer à la postérité. Plus cette dernière réflexion est vraie, plus ma liste de l'école romaine doit devenir moins nombreuse, en y comprenant même le curieux Antoine de Messine, qui porta de Flandres en Italie la découverte de la peinture à l'huile.

Antoine de Messine, ainsi nommé de cette ville sa patrie, florissoit vers l'an 1430. Il a été le premier des Italiens qui ait peint à l'huile. Ayant eu l'occasion de voir à Naples un tableau que le roi Alphonse venoit de recevoir de Flandres, il fut si surpris de la vivacité, de la force, & de la douceur des couleurs de ce tableau, qu'il quitta toutes ses affaires pour aller trouver Jean Van-Eyck, qu'on lui avoit dit être l'auteur de ce bel ouvrage. On fait quelles furent les suites du voyage d'Antoine ; Van-Eyck lui communiqua noblement son secret : de retour à Venise, Bellin le lui arracha adroitement, & le rendit public dans cette ville.

Cependant Antoine l'avoit confié à un de ses élèves nommé *Dominique*. Ce Dominique appelé à Florence, en fit part généreusement à André del Castagno, qui par la plus noire ingratitude & par l'avidité du gain assassina son ami & son bienfaiteur. Tous ces événemens arrivant coup sur coup, répandirent promptement le mystère de la peinture à l'huile dans toute l'Italie. Les écoles de Venise & de Florence en firent

firent usage les premières ; mais celle de Rome ne tarda pas long-tems à les imiter.

Perugin, (*Pierre*) né à Perouse en 1446, mort dans la même ville en 1524. Elevé dans la pauvreté, il résolut, pour s'en tirer, de s'attacher à la peinture, dont les merveilles occupoient l'Italie, sur-tout depuis la divulgation du secret de la Peinture à l'huile. Le Perugin, après avoir étudié le dessin, se rendit à Florence où il prit des leçons avec Léonard de Vinci d'André Verrochio, qui florissoit alors dans cette ville. Une longue vie lui permit de faire un grand nombre d'ouvrages ; & d'un autre côté beaucoup d'économie, le mirent dans l'opulence, dont l'avarice l'empêcha de jouir. Enfin un filou lui ayant dérobé sa cassette, dans laquelle il portoit toujours son argent avec lui, la douleur de cette perte causa sa mort. L'incendie du bourg de S. Pierre représentée dans la chapelle de Sixte au vatican, passe pour le chef-d'œuvre du Perugin. Mais sa plus grande gloire est d'avoir eu Raphaël pour disciple : je dis encore que c'est sa plus grande gloire, parce qu'il en profita lui-même, & qu'il devint le disciple à son tour. On voit par les tableaux que le Perugin a faits à la chapelle de Sixte au vatican, qu'il avoit appris de Raphaël.

Raphael Sanzio, né à Urbain en 1483, mort à Rome en 1520. Voilà le roi de la peinture depuis le rétablissement des beaux Arts en Italie ! Il n'a point encore eu d'égal, quoique l'art de la Peinture renferme présentement une infinité d'observations & de connoissances, qu'il ne renfermoit pas du tems de ce grand génie. Ses ouvrages ont porté son nom par tout le monde ; ils sont presque aussi connus que l'Enéide de Virgile. Voyez ce que dit l'abbé Dubos du tableau de l'école d'Athènes, de celui d'Attila, de celui où Jésus-Christ donne les clés à S. Pierre, du tableau appelé *la messe du pape Jules* ; enfin du tableau de la transfiguration de Notre-Seigneur qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre ; j'allois dire de la Peinture, si le souvenir des ouvrages de l'antiquité & le jugement du Poussin n'avoient arrêté mon enthousiasme.

Digne rival de Michel Ange, jamais personne ne reçut peut-être en naissant plus de goût, de génie, ni de talens pour la peinture que Raphaël ; & peut-être personne n'apporta-t-il jamais plus d'application à cet art ; Perugin n'est connu que pour avoir été maître de Raphaël. Mais bien-tôt cet artiste laissa le Perugin & sa manière, pour ne prendre que celle de la belle nature. Il puisa les beautés & les richesses de son art dans les chefs-d'œuvres de ses prédécesseurs. Sur le bruit des ouvrages que Léonard de Vinci faisoit à Florence, il s'y transporta deux fois pour en profiter. Il continua de former la délicatesse de son goût sur les statues & sur les bas-reliefs antiques, qu'il dessina long-tems avec l'attention & l'assiduité la plus soutenue. Enfin il joignit à cette délicatesse de goût portée au plus haut point, une grandeur de manière, que la vue de la chapelle de Michel Ange lui inspira tout d'un coup. Le pape Jules II. le fit travailler dans le Vatican sur la recommandation de Bramante ; & c'est alors qu'il peignit les ouvrages immortels dont j'ai parlé ci-dessus, outre ceux que ses disciples firent sur ses dessins.

Indépendamment de l'étude que Raphaël faisoit d'après les sculptures & les plus beaux morceaux de l'antique qui étoient sous ses yeux, il entretenoit des gens qui dessinoient pour lui tout ce que l'Italie & la Grece possédoient de rare & d'exquis.

On remarque qu'il n'a laissé que peu ou point d'ouvrages imparfaits, & qu'il les finissoit extrêmement, quoique promptement. C'est pour cela qu'on voit de lui un crayon de petites parties, comme des mains, des pieds, des morceaux de draperies, qu'il dessinoit

Tome V.

trois ou quatre fois pour un même sujet, afin d'en faire un choix convenable.

Il mourut à la fleur de son âge, n'ayant que trente-sept ans, épuisé par l'amour qu'il avoit pour les femmes, & mal gouverné par les medecins à qui il avoit caché la cause de son mal. Les grands peintres ne sont pas ceux qui ont couru la plus longue carrière ; le Parmesan, Watteau, le Sueur, Lucas de Leyden, le Corrège, sont morts entre trente-six & quarante ans ; Vandyck à quarante-deux ans, le Valentin & le Giorgion à trente-deux & trente-trois ans.

Raphaël refusa de se marier avec la niece d'un cardinal, parce qu'il se flatoit de le devenir, suivant la promesse que Léon X. lui en avoit faite.

Un heureux génie, une imagination féconde, une composition simple, & en même tems sublime, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâces & de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel & d'expression dans les attitudes ; tels sont les traits auxquels on peut reconnoître la plupart de ses ouvrages. Pour le coloris, il est fort au-dessous du Titien ; & le pinceau du Corrège est sans doute plus moëlleux que celui de Raphaël.

Ce célèbre maître manioit parfaitement le crayon ; ses dessins sont singulièrement recherchés : on peut les distinguer à la hardiesse de sa main, aux contours coulans de sa figure, & sur-tout à ce goût élégant & gracieux qu'il mettoit dans tout ce qu'il faisoit.

Le Roi possède quelques tableaux de chevalet de Raphaël, entr'autres une vierge connue sous le nom de *la belle jardiniere*. Il y a deux beaux morceaux de ce savant maître au palais royal : savoir une sainte famille, tableau d'environ deux piés & demi de haut sur vingt pouces de large, & S. Jean dans le desert ; M. le duc d'Orléans régent du royaume paya vingt mille livres ce dernier tableau de Raphaël. Enfin on a beaucoup gravé d'après ce grand homme. Voyez *sa vie*, vous y trouverez bien d'autres détails.

On compte parmi ses disciples, Jules Romain, Perrin del Vaga, & plusieurs autres ; mais on doit compter pour peintres tous ceux qui ont su profiter des ouvrages de Raphaël.

Primatice, né à Bologne en 1490, mort à Paris en 1570. Jules Romain perfectionna ses principes ; le duc de Mantoue l'employa à décorer son beau château du T. Les ouvrages de stuc qu'il y fit donnerent une si grande idée de ses talens, qu'il fut appelé à la cour par François I. Il a embelli Fontainebleau de statues qui furent jettées en bronze, de ses peintures, & de celles que Nicolo, & plusieurs autres élèves, ont faites sur ses dessins ; mais le peu d'ouvrages qui nous restent de cet artiste (car la plupart ne subsistent plus), méritent seulement d'être loués pour le coloris & les attitudes des figures. On voit sans peine qu'ils sont peints de pratique, & manquent de correction ; cependant c'est réellement à lui & à maître Roux, que la France est redevable du bon goût de la peinture.

Jules Romain (son nom de famille est *Julio Pippi*), né à Rome en 1492, mort à Mantoue en 1546. Il a été le premier & le plus savant des disciples de Raphaël. Sujets d'histoire, tableaux de chevalet, ouvrages à fresque, portraits, paysages ; il excella dans tous ces genres. Il se montra un peintre également sage, spirituel & gracieux, comme simple imitateur de Raphaël. Ensuite se livrant tout à coup à l'effort de son génie, & se traçant une route nouvelle, il ne mérita pas de moindres éloges. Aucun maître n'a mis dans ses tableaux plus d'esprit & de savoir ; en un mot ses ouvrages, malgré les défauts qu'on peut leur reprocher, feront toujours l'admiration du public.

Ce célèbre artiste embellit le château du T du duc de Mantoue, comme architecte & comme peintre.

T t

Les chefs-d'œuvre qu'il y fit contribuerent non seulement à sa fortune par les bienfaits dont le prince le combla, mais encore à sa sûreté par la puissante protection du duc. Elle sauva Jules des recherches qu'on faisoit de lui pour ses desseins des estampes dissolues, gravées par Marc Antoine, & que l'Arétin accompagna de sonnets non moins condamnables. L'orage tomba sur le graveur, qui auroit perdu la vie, sans la faveur & le crédit du cardinal de Medicis.

Les desseins que Jules a lavés au bistre, sont très-estimés ; on y remarque beaucoup de correction & d'esprit. Il y a aussi beaucoup de liberté & de hardiesse dans les traits qu'il faisoit toujours à la plume, de fierté & de noblesse dans ses airs de tête ; mais il ne faut point rechercher dans ses desseins des contours coulans, ni des draperies riches & d'un bon goût. Les batailles de Constantin de ce grand maître sont dans la chapelle de Sixte au vatican. Le martyr de St Etienne qu'on voit à Genes au maître autel de la petite église de saint Etienne, est admirable pour l'observation de la vraisemblance poétique.

Perrin del Vaga, né dans la Toscane en 1500, mort à Rome en 1547. Il vint fort jeune dans cette capitale par goût pour la peinture, & se mit à dessiner avec beaucoup d'assiduité. Raphaël remarquant ses talens & son génie, en fit son élève, & lui procura des ouvrages considérables. Après sa mort, Jules Romain & François Penni partagerent avec lui les peintures, dont ils avoient la direction. La sale d'audience du vatican, celle où l'on reçoit les ambassadeurs des têtes couronnées, est presque entièrement de ce maître ; mais il n'a pas peint les trois tableaux de cette même sale qu'on y voit toujours, & qui représentent l'affreux massacre de la S. Barthelemi.

*Objectare oculis monstra indignantibus auso
Horruit aspectu pietas, &c.*

Perrin del Vaga s'est distingué particulièrement à décorer les lieux selon leur usage, genre dans lequel il a excellé.

Nicolo del Abbate, né à Modène en 1512, mort à Paris vers l'an 1580. Eleve du Primatice, ce peintre l'engagea de venir en France avec lui, & ils travaillèrent ensemble à peindre à fresque dans le château de Fontainebleau la galerie d'Ulysse ainsi nommée, parce que les aventures du roi d'Ithaque étoient représentées dans cette galerie en cinquante-huit tableaux. L'ouvrage est presque entièrement détruit. Les seuls desseins qui étoient de la main du Primatice, doivent subsister encore ; du moins ils faisoient un des ornemens du cabinet de M. Crozat avant sa mort.

Baroque, (*Frédéric*) né à Urbain en 1528, mort dans la même ville en 1612. Le cardinal *della Rovere* prit sous sa protection ce célèbre artiste, qui n'avoit encore que vingt ans, & l'occupa dans son palais. C'est un des plus gracieux, des plus judicieux, & des plus aimables peintres d'Italie. Il a fait beaucoup de tableaux d'histoire, mais il a surtout réussi dans les sujets de dévotion. Il se servoit pour ses vierges d'une sœur qu'il avoit, & pour le petit christ d'un enfant de cette même sœur.

L'usage du *Baroque* étoit de modeler d'abord en cire les figures qu'il vouloit peindre, ou bien il faisoit mettre des personnes choisies de l'un & de l'autre sexe dans les attitudes propres à son sujet. On reconnoît dans ses ouvrages le style, & les graces du Corrége ; mais quoiqu'il dessinât plus correctement que cet aimable peintre, ses contours n'étoient ni d'un si grand goût ni si naturels ; il outroit les attitudes de ses figures, & prononçoit trop les parties du corps.

L'on a gravé d'après lui, & lui-même a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte, qui petillent de feu &

de génie. Ses tableaux sont un des ornemens des cabinets des curieux.

Feti, (*Dominique*) né à Rome en 1589, mort à Venise en 1624 à la fleur de son âge ; sa passion pour les femmes abrégea sa carrière. Il fut disciple de Civoli, mais il perfectionna son goût par l'étude des ouvrages des premiers maîtres de Rome. Il avoit une grande manière, de la finesse dans ses pensées, une expression vive, une touche piquante, & quelque chose de moelleux ; on lui desireroit seulement plus de correction, & un ton de couleur moins noir : ses tableaux sont fort goûtés des amateurs. Le palais du duc de Mantoue a été embelli des peintures du Feti. Ses desseins sont extrêmement rares ; & heurtés d'un grand goût. Il a fait des études admirables peintes à l'huile sur du papier.

Sacchi, (*André*) né à Rome en 1599, mort dans la même ville en 1661. On retrouve dans ses ouvrages les graces & la tendresse du coloris qu'on admire dans les tableaux de l'Albane, dont il fut élève. Ses figures brillent par l'expression, ses draperies par la simplicité ; ses idées sont nobles, & sa touche finie sans être peignée. Ses desseins sont aussi très-précieux ; une belle composition, des expressions vives, une touche facile, des ombres & des clairs bien ménagés, en caractérisent le mérite.

Michel-Ange des Batailles, né à Rome en 1602, mort dans la même ville en 1660. Son nom de famille étoit *Cercozzî*. Son surnom *des Batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisoit aussi à peindre des fleurs, des fruits, surtout des pastorales, des marchés, des foires, en un mot des bambochades ; ce qui le fit encore appeler *Michel-Ange des Bambochades*.

Il avoit une imagination vive, une grande prestesse de main, & mettoit beaucoup de force & de vérité dans ses peintures ; son coloris est bon, & sa touche très-légère ; rarement il faisoit le dessin ou l'esquisse de son tableau. On a gravé quelques batailles d'après ce maître dans le *Strada de Bello Belgico* de l'édition de Rome in-folio.

Maratte, (*Carle*) né en 1625 à Camerano dans la Marche d'Ancone, mort à Rome en 1713. André Sacchi le reçut dans son école, où *Carle Maratte* resta 19 ans. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carraches, & du Guide, & se fit d'après ces grands maîtres, une manière qui le mit dans une haute réputation. Il devint un des plus gracieux peintres de son temps, & ses tableaux très-recherchés pendant sa vie, n'ont point perdu de leur mérite depuis sa mort.

Ce maître a excellé à peindre des vierges ; il étoit fort instruit de toutes les parties de son art, possédoit bien la perspective, avoit un bon coloris, & un dessin très-correct. On a de lui plusieurs planches gravées à l'eau-forte, où il a mis beaucoup de goût & d'esprit. Ses principaux ouvrages sont à Rome. La maison professe des jésuites de Paris a un S. Xavier de ce maître, indépendamment de celui d'Annibal Carrache ; on peut les comparer : mais n'oublions pas un trait à son honneur, rapporté par l'abbé Dubos. Carle Maratte ayant été choisi comme le premier peintre de Rome, pour mettre la main au plafond du palais Farnese, sur lequel Raphaël a représenté l'histoire de Psyché, il n'y voulut rien retoucher qu'au pastel, afin, dit-il, que s'il se trouve un jour quelqu'un plus digne que moi d'associer son pinceau avec celui de Raphaël, il puisse effacer mon ouvrage pour y substituer le sien.

ECOLE VÉNITIENNE, (Peint.) Un savant coloris, une grande intelligence du clair-obscur, des touches gracieuses & spirituelles, une imitation simple & fidèle de la nature, qui va jusqu'à séduire les yeux ; voilà en général les parties qui caractérisent spécialement les beaux ouvrages de cette école. On repro-

che à l'école romaine d'avoir négligé le coloris, on peut reprocher à l'école vénitienne d'avoir négligé le dessin & l'expression. Comme il y a très-peu d'antiques à Venise, & très-peu d'ouvrages du goût romain, les peintres vénitiens se sont attachés à représenter le beau naturel de leur pays; ils ont caractérisé les objets par comparaison, non seulement en faisant valoir la véritable couleur d'une chose, mais en choisissant dans cette opposition, une vigueur harmonieuse de couleur, & tout ce qui peut rendre leurs ouvrages plus palpables, plus vrais, & plus surprenans.

Il est inutile d'agiter ici la question sur la prééminence du coloris, ou sur celle du dessin & de l'expression; jamais les personnes d'un sentiment opposé ne s'accorderont sur cette prééminence, dont on juge toujours par rapport à soi-même: suivant que par des yeux plus ou moins voluptueux, on est plus ou moins sensible au coloris, ou bien à la poésie pittoresque par un cœur plus ou moins facile à être ému, on place le coloriste au-dessus du poète, ou le poète au-dessus du coloriste. Le plus grand peintre pour nous, est celui dont les ouvrages nous font le plus de plaisir, comme le dit fort bien l'abbé du Bos. Les hommes ne sont pas affectés également par le coloris ni par l'expression, parce qu'ils n'ont pas le même sens également délicat, quoiqu'ils supposent toujours que les objets affectent intérieurement les autres, ainsi qu'ils en sont eux-mêmes affectés.

Celui, par exemple, qui défend la supériorité du Poussin sur le Titien, ne conçoit pas qu'on puisse mettre au-dessus d'un poète, dont les inventions lui donnent un plaisir extrême, un artiste qui n'a su que disposer les couleurs, dont l'harmonie & les richesses, lui font un plaisir médiocre. Le partisan du Titien de son côté, plaint l'admirateur du Poussin, de préférer au Titien, un peintre qui n'a pas su charmer les yeux, & cela pour quelque invention, dont il juge que tous les hommes ne doivent pas être touchés, parce que lui-même ne l'est que faiblement. Chacun opine donc, en supposant comme une chose décidée, que la partie de la peinture qui lui plaît davantage, est la partie de l'art qui doit avoir le pas sur les autres. Mais laissons les hommes passionnés, s'accuser respectivement d'erreur ou de mauvais goût, il sera toujours vrai de dire, que les tableaux les plus parfaits & les plus précieux, seront ceux qui réuniront les beautés de l'école romaine & florentine à celles de l'école lombarde & vénitienne. Je vais présentement nommer les principaux artistes de cette dernière école.

Les Bellino, freres, (Gentil & Jean) en jetterent les fondemens; mais c'est le Titien & le Giorgion qu'il faut mettre à la tête des célèbres artistes de cette école: ce sont eux qui méritent d'en être regardés comme les fondateurs.

Bellin, (Gentil) né à Venise en 1421, mort en 1501 fit beaucoup d'ouvrages, la plupart à détrempe, qu'on recherchoit alors avec empressement, & qui ne subsistent plus aujourd'hui. Mais on n'a point oublié ce qui se passa entre Bellin & Mahomet II. Ce fameux conquérant qui dessinoit & qui aimoit la peinture, ayant vu des tableaux du peintre de Venise, pria la république de le lui envoyer. Gentili partit pour Constantinople, & remplit l'idée que sa hauteesse avoit conçue de ses talens. Il fit pour ce prince la décollation de S. Jean-Baptiste, où le grand seigneur remarqua seulement, que la peau du cou dont la tête venoit d'être séparée, n'étoit pas exactement rendue; & pour prouver, dit-on, la justesse de sa critique, il offrit de faire décapiter un esclave. « Ah seigneur, répliqua vivement Bellin, dispensez-moi d'imiter la nature, » en outrageant l'humanité. « Ce trait d'histoire

Tome V.

pourroit n'être pas vrai; mais il n'en est pas de même de la manière dont le sultan paya Bellin; il le traita comme Alexandre avoit fait Apelles. Tout le monde fait qu'il le congédia en lui mettant une couronne d'or sur la tête, une chaîne d'or au col, & une bourse de trois mille ducats d'or entre les mains. La république de Venise contente de la conduite de Bellino, lui assigna une forte pension à son retour, & le nomma chevalier de S. Marc.

Bellin, (Jean) né à Venise en 1422, mourut dans la même ville en 1512. Curieux de savoir le nouveau secret de la peinture à l'huile, il s'habilla en noble vénitien, vint trouver sous ce déguisement Antoine de Messine qui ne le connoissoit pas, & lui fit faire son portrait: après avoir ainsi découvert le mystère que ce peintre cachoit avec soin, & dont il tiroit toute sa gloire, il le rendit public dans sa patrie. On voit encore par quelques ouvrages de Jean & de Gentil Bellin, qui sont à Venise, que Jean manioit le pinceau plus tendrement que son frere, quoiqu'il y ait beaucoup de sécheresse dans ses peintures; mais il a travaillé le premier à joindre l'union à la vivacité des couleurs, & à donner un commencement d'harmonie, dont le Giorgion & le Titien ses élèves ont su faire un si bel usage. Le goût du dessin de Bellin est gothique, & ses attitudes sont forcées, il ne s'est montré que servile imitateur de la nature; cependant il a mis de la noblesse dans ses airs de têtes. On n'apperçoit point de vives expressions dans ses tableaux; aussi la plupart des sujets qu'il a traités, sont des vierges. Le roi a le portrait des deux Bellino freres.

Titien Vecelli, naquit à Cador, dans le Frioul, l'an 1477, & mourut en 1576. Ce peintre, un des plus célèbres du monde, étoit occupé depuis long-tems chez Bellin à copier servilement le naturel, lorsqu'entendant louer de toutes parts le coloris des ouvrages du Giorgion, qui avoit été son ancien camarade, il ne songea plus qu'à cultiver son amitié, pour profiter de sa nouvelle manière. Le Giorgion le reçut d'abord sans défiance: s'appercevant ensuite des progrès rapides de son émule, & du véritable sujet de ses fréquentes visites, il rompit tout commerce avec lui. Cependant le Titien eut peu de tems après le champ libre dans la carrière de la peinture, par la mort prématurée de son rival de gloire. Ce fut alors que redoublant ses soins, ses réflexions & ses travaux, il parvint à surpasser le Giorgion dans la recherche des délicatesses du naturel, & dans l'art d'appriivoiser la fierté du coloris, par la fonte & la variété des teintes. On fait quels ont été ses succès.

On le chargea des ouvrages les plus importants à Venise, à Padoue, à Vicence & à Ferrare. Il se distingua presque également dans tous les genres, traitant avec la même facilité les grands & les petits sujets. Personne en Italie n'a mieux entendu le paysage, ni rendu la nature avec plus de vérité. Son pinceau tendre & délicat représente encore si bien les femmes & les enfans, ses touches sont si spirituelles & si conformes au caractère des objets, qu'elles piquent le goût des connoisseurs beaucoup plus que les coups sensibles d'une main hardie.

Le talent singulier qu'il avoit pour le portrait, augmenta sa renommée auprès des souverains & des grands seigneurs, qui tous ambitionnerent d'être peints de sa main. Le cardinal Farnèse l'engagea de venir à Rome pour faire le portrait du pape. Pendant son séjour dans cette ville, il y fit de petits tableaux qui furent admirés de Vasari, & même de Michel-Ange. Le Titien peignit trois fois Charles V. qui disoit à ce sujet, qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité du Titien.

Ce prince le combla de biens & d'honneurs; il le

T t ij

créa chevalier, comte Palatin, & joignit à ces titres une pension viagère fort considérable. Les poètes célébrèrent à l'envi ses talens. Le Giorgion mort jeune, le débarrassa d'un rival : son opulence le mit en état de vivre avec les grands, & de les recevoir à sa table avec splendeur ; son caractère doux & obligeant lui procura des amis sincères ; son humeur gaie & enjouée écarta de son âme les chagrins & les soucis ; son mérite le rendit respectable à tout le monde ; & sa fanté qu'il a conservée jusqu'à 99 ans, fema de fleurs tous les instans de sa vie ; en un mot, s'il étoit permis de juger du bonheur de quelqu'un par les apparences trompeuses du dehors, on pourroit, ce me semble, mettre le Titien au nombre de ces hommes rares, dont les jours ont été heureux.

On rapporte que sur la fin de sa carrière, sa vue s'étant affoiblie, il vouloit retoucher ses premiers tableaux, qu'il ne croyoit pas d'un coloris assez vigoureux ; mais ses élèves mirent dans ses couleurs de l'huile d'olive qui ne sèche point, & effaçoient son nouveau travail pendant son absence. C'est ainsi qu'ils nous ont conservé plusieurs chefs-d'œuvre du Titien.

Les églises de Venise sont toutes embellies de ses productions. On y voit les morceaux précieux de la présentation de la Sainte Vierge, un S. Marc admirable, le martyre de S. Laurent, de S. Paul, & tant d'autres. Mais son tableau le plus connu & le plus vanté, est celui qui représente S. Pierre martyr, religieux Dominiquain, massacré par les Vaudois ; il est non-seulement précieux par la richesse des couleurs locales, mais plus encore parce que l'action de ce tableau est intéressante, & que le Titien l'a traité avec plus de vraisemblance, & avec une expression de passions plus étudiée que celle de ses autres ouvrages. Enfin si les peintres de l'école de Rome & de Florence ont surpassé le Titien en vivacité de génie & par le goût du dessin, personne au moins ne lui dispute l'excellence du coloris.

Giorgion, (*Georges*) né dans le Trévise en 1478, mort en 1511. Malgré son goût & ses talens pour la Musique, la Peinture eut encore pour lui plus d'attrait, il s'y livra tout entier, & surpassa bientôt Jean Bellin son maître : l'étude que le Giorgion fit des ouvrages de Leonard de Vinci, & surtout l'étude de la nature qu'il n'a jamais perdu de vue, acheva de le perfectionner ; mais une maîtresse qu'il chérissoit & qui lui devint infidèle, fut la cause de sa mort qui l'enleva à l'âge de 33 ans, au milieu de sa gloire & de sa réputation. Il comptoit déjà parmi ses disciples Pordenon, Sébastien del Piombo, & Jean d'Udine, trois peintres célèbres.

Il entendoit parfaitement le clair-obscur, & cet art si difficile de mettre toutes les parties dans une parfaite harmonie. Son goût de dessin est délicat, & a quelque chose de l'école Romaine ; ses carnations sont peintes d'une grande vérité. Il n'y employoit que quatre couleurs capitales, dont le judicieux mélange faisoit toute la différence des âges & des sexes ; il donnoit beaucoup de rondeur à ses figures ; ses portraits sont vivans, ses paysages sont d'un goût exquis.

Il a fait un très-petit nombre de tableaux de chevalier, ce qui les rend d'autant plus précieux. Le roi & M. le duc d'Orléans possèdent quelques morceaux de ce célèbre artiste, qui suffiroient seuls à sa gloire. En un mot par le peu d'ouvrages qu'on connoît de cet excellent maître, on voit que dans l'espace d'une courte vie, il a porté la peinture à un degré surprenant de perfection ; personne encore n'a pu l'atteindre pour la force & la fierté du coloris.

Sébastien del Piombo, aussi connu sous le nom

de *Sébastien de Venise*, & de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise en 1485, & mourut en 1527. Sébastien reçut les principes de la peinture du Giorgion, duquel il prit le bon goût de couleur qu'il n'a jamais quitté. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange, qui lui montra par reconnaissance les secrets de son art. Alors soutenu par un si grand maître, il sembla vouloir disputer le prix de la peinture à Raphaël même ; mais il s'en falloit infiniment qu'il eût ni le génie ni le goût de dessin du rival avec lequel il osoit se compromettre.

Le tableau de la résurrection de Lazare, dont on peut suivre les apparences, attribuer l'invention & le dessin sur la toile, au grand Michel-Ange, & que Sébastien ne fit peut-être que peindre pour l'opposer au tableau de la transfiguration, est un ouvrage précieux à plusieurs égards, & certainement admirable pour le grand goût de couleur ; cependant il ne prévalut point sur celui de Raphaël : la cabale de Michel-Ange ne fit que suspendre pendant quelque tems les suffrages. Mais voici un fait singulier qui a résulté du défi de Fra-Bastien : son tableau de la résurrection du Lazare, qui devoit naturellement rester sur les lieux, a passé en France, il est actuellement au palais royal ; & le tableau de la transfiguration que Raphaël avoit fait pour François I. n'est pas sorti de Rome ; l'Italie jalouse de se conserver ce trésor de peinture, n'a jamais voulu s'en désaisir.

Del Piombo travailloit bien, mais difficilement, & son irrésolution lui fit commencer plusieurs ouvrages qu'il n'a pu terminer. Cependant les peintures de la première chapelle à droite de l'église de S. Pierre *in montorio*, lui ont acquis un honneur singulier : il employoit quelquefois le marbre, & autres pierres semblables, pour faire servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. Il est le premier qui ait peint à l'huile sur les murailles ; & comme il avoit beaucoup de génie, il inventa un composé de poix, de mastic & de chaux vive, afin d'empêcher les couleurs de s'altérer.

Les dessins de ce célèbre maître travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange.

Bordone, (*Paris*) né sur la fin du XV. siècle, de parens nobles, à Trévise ville d'Italie, mort à Venise âgé de 75 ans. Le Titien & le Giorgion lui montrèrent les secrets de leur art. Il vint à Paris sous le règne de François I. en 1538, & eut l'honneur de peindre ce monarque. Il ne dédaigna point pendant son séjour en France d'exercer son pinceau à tirer le portrait de quelques seigneurs & dames de la première qualité, qui lui demandèrent cette distinction. Au retour de ses voyages, il se fixa à Venise, où ses richesses, son amour pour les belles-lettres, son goût pour la Musique, & ses talens pour la Peinture, lui firent mener une vie délicieuse. Il fit aussi quelques ouvrages pittoresques pour sa réputation. Le plus considérable de tous est celui où il représenta l'aventure prétendue du pêcheur de Venise.

Bassan, (*Jacques du Pont*, connu sous le nom de) né en 1510 à Bassano, est mort à Venise en 1592. Le lieu où il prit naissance, lui donna son nom. Les ouvrages des grands maîtres, & surtout l'étude de la nature, développèrent ses talens. Il ne les tourna pas avec gloire au genre héroïque ni historique ; mais il excella dans la représentation des plantes, des animaux ; dans le paysage & autres sujets semblables naturels & artificiels. Il emprunta du Titien & du Giorgion la beauté du coloris, & il y joignit une grande connoissance du clair-obscur. Il a traité avec le même succès beaucoup de sujets

de nuit : l'habitude qu'il avoit prise de marquer ses ombres fortes, peut avoir aussi contribué à celles qu'il a employées quelquefois hors de propos dans des sujets de jour.

Il a renouvelé les miracles qu'on raconte des peintres Grecs. Parmi les simples qu'il cultivoit, il mettoit des figures de serpens & d'animaux représentés avec tant d'art, qu'il étoit difficile de ne point s'y laisser abuser. Annibal Carrache lui-même étant venu chez le Bassan, fut tellement trompé par la représentation d'un livre que ce peintre avoit fait sur le mur, qu'il alla pour le prendre. Enfin personne peut-être ne l'a surpassé pour la vérité qu'il donnoit aux différens objets de ses tableaux, par leurs couleurs, leur fraîcheur & leur brillant.

Ses ouvrages en grand nombre, même ceux d'histoire, se sont répandus dans tous les cabinets de l'Europe; tant est puissant le charme du coloris, qu'il nous fait aimer les tableaux historiques de ce peintre, nonobstant les fautes énormes, dont ils sont remplis contre l'ordonnance & le dessein, contre la vraisemblance poétique & pittoresque.

Ses desseins sont pour la plupart heurtés & indécis; on en reconnoît l'auteur à ses figures rustiques, & à une manière d'ajustement qui lui est propre.

Tintoret, (*Jacques Robusti* surnommé le) né à Venise en 1512, mort dans la même ville en 1594. On le nomma le Tintoret, parce qu'il étoit fils d'un teinturier; mais ses parens lui virent tant de goût pour la peinture, qu'ils se prêterent à ses desseins; alors il se proposa dans ses études de suivre Michel-Ange pour le dessein, & le Titien pour le coloris. En même tems, l'amour qu'il avoit pour sa profession, lui fit rechercher avec ardeur tout ce qui pouvoit le rendre habile. De tous les peintres vénitiens, il n'en est point dont le génie ait été si fécond & si facile, que celui du Tintoret. Il a rempli Venise de ses belles peintures; & si parmi l'abondance de ses ouvrages, il y en a de médiocres & de *strapassés*, pour me servir d'un terme de l'art, il faut avouer qu'il s'en trouve aussi d'admirables, qui mettent avec raison le Tintoret au rang des plus célèbres peintres d'Italie.

Véronèse, (*Paul*) son nom de famille est *Caliari*; né à Vérone en 1532, il mourut en 1588, à Venise, où il a fait tant de belles choses, qu'on le met au rang des plus grands peintres de l'Europe.

Rival du Tintoret, chargé avec lui des grandes entreprises, il a toujours balancé la réputation de son collègue; & s'il ne mettoit point tant de force dans ses ouvrages, il rendoit la nature avec plus d'éclat & de majesté. Il faisoit encore honneur à son art par la noblesse avec laquelle il l'exerçoit, par sa politesse, & par sa vie splendide: c'étoit dans les grandes machines que Paul Véronèse excelloit; on remarque dans ses peintures une imagination féconde, vive & élevée, beaucoup de dignité dans ses airs de têtes, un coloris frais, & un bel accord dans ses couleurs locales; il a donné à ses draperies un brillant, une variété & une magnificence qui lui sont particulières; la scène de ses tableaux est ornée des plus belles fabriques; & l'apparat superbe de l'architecture qu'il y a introduit, donne de la grandeur à ses ouvrages.

Ceux qu'il a faits au palais de S. Marc ont immortalisé son nom. On estime surtout ses banquets, & ses pèlerins d'Emmaüs: mais les noces de Cana représentées dans le réfectoire de S. Georges majeur du palais S. Marc, forment un des plus beaux morceaux qui soit au monde.

Ce grand maître a pourtant ses défauts; il a peint quelquefois de pratique, ce qui fait que ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté: il pèche souvent contre la convenance dans ses compo-

sitions; on désireroit plus de choix dans ses attitudes, plus de finesse dans ses expressions, plus de goût & de correction dans le dessein, & plus d'intelligence du clair-obscur, dont il paroît qu'il n'a jamais bien compris l'artifice.

La plupart de ses desseins arrêtés à la plume & lavés au bistre, ou à l'encre de la chine, sont terminés. Ils sont les délices des amateurs, pour la richesse de l'ordonnance, la beauté des caractères de têtes, le grand goût des draperies, &c.

Le roi de France possède plusieurs tableaux de Paul Véronèse, entr'autres celui des pèlerins d'Emmaüs, & le repas chez Simon le lépreux, que la république de Venise a envoyé en présent à Louis XIV.

Ce célèbre artiste a eu un frere, (*Benoît*) *Caliari*, & un fils nommé *Charles*, qui se sont attachés à la peinture, & comme ils ont suivi la manière de *Paul*, on ne sauroit garantir que tous les ouvrages qu'on lui attribue, soient pour cela de sa main; on en voit en effet plusieurs sous son nom, qui ne sont pas dignes de son génie, ni de son pinceau.

Palme le jeune, (*Jacques*) né à Venise en 1544, mort dans la même ville en 1628. Il fut disciple du Tintoret; & sa réputation s'augmentant avec sa fortune, l'amour du gain lui fit expédier ses tableaux. On remarque dans ceux qu'il a travaillés avec soin, une touche hardie, de bonnes draperies, & un coloris agréable; ses desseins sont recherchés; sa plume est fine & légère.

Palme le vieux, (*Jacques*) né à Seniralta, territoire de Bergame, en 1548, mort à Venise en 1596, peintre inégal. Dans ses ouvrages terminés avec patience, les couleurs y sont admirablement fondues & unies; mais on n'y trouve ni la correction, ni le bon goût de dessein; cependant on voit à Venise quelques peintures de *Palme le vieux* qui sont très-estimées, entr'autres une tempête représentée dans la chambre de l'école de S. Marc, & la Sainte Barbe qui orne l'église de *Sancta Maria Formosa*. Art. de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

L'auteur de cet article nous en avoit communiqué un beaucoup plus étendu, dont celui-ci n'est que l'extrait: la nature de notre ouvrage, & les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire, ne nous ont pas permis de le donner en entier. L'Encyclopédie doit s'arrêter légèrement sur les faits purement historiques, parce que ces sortes de faits ne sont point son objet essentiel & immédiat. Mais nous croyons qu'on nous permettra d'ajouter à cet abrégé historique, quelques réflexions sur les écoles de Peinture, & en général sur le mot *école*, lorsqu'il s'applique aux beaux Arts.

ECOLE, dans les *beaux Arts*, signifie proprement une *classe d'artistes* qui ont appris leur art d'un maître, soit en recevant ses leçons, soit en étudiant ses ouvrages, & qui en conséquence ont suivi plus ou moins la manière de ce maître, soit à dessein de l'imiter, soit par l'habitude qui leur a fait adopter ses principes. Une habitude si ordinaire a des avantages sans doute, mais elle a peut-être encore de plus grands inconvéniens. Ces inconvéniens, pour ne parler ici que de la Peinture, se font principalement sentir dans la partie de la couleur, si j'en crois les habiles artistes & les connoisseurs vraiment éclairés. Selon eux, cette espèce de convention tacite formée dans une *école*, pour rendre les effets de la lumière par tels ou tels moyens, ne produit qu'un peuple servile d'imitateurs qui vont toujours en dé-généralant; ce qu'on pourroit prouver aisément par les exemples.

Une seconde observation non moins importante, que je dois aux mêmes connoisseurs, c'est qu'il est très-dangereux de porter un jugement général sur les ouvrages sortis d'une *école*; ce jugement est rare-

ment assez exact pour satisfaire celui qui le porte, à plus forte raison pour satisfaire les autres. Les ouvrages de Peinture changent tous les jours, ils perdent l'accord que l'artiste y avoit mis; enfin ils ont, comme tout ce qui existe, une espece de vie dont le tems est borné, & dans laquelle il faut distinguer un état d'enfance, un état de perfection, du moins au degré où ils peuvent l'avoir, & un état de caducité: or ce n'est que dans le second de ces deux états qu'on peut les apprécier avec justice.

On dit pour l'ordinaire que l'école romaine s'est principalement attachée au dessein, l'école vénitienne au coloris, &c. On ne doit point entendre par-là que les peintres de ces écoles ayent eu le projet formé de préférer le dessein à la couleur, ou la couleur au dessein: ce seroit leur attribuer des vûes qu'ils n'eurent sans doute jamais. Il est vrai que par le résultat des ouvrages des différentes écoles, il s'est trouvé que certaines parties de la Peinture ont été plus en honneur dans certaines écoles que dans d'autres; mais il seroit très-difficile de démêler & d'assigner les causes de ces différences: elles peuvent être physiques & très-cachées, elles peuvent être morales & non moins obscures.

Est-ce à ces causes physiques ou aux causes morales, ou à la réunion des unes & des autres, qu'on doit attribuer l'état de langueur où la Peinture & la Sculpture sont actuellement en Italie? L'école de Peinture françoise est aujourd'hui, de l'aveu général, supérieure à toutes les autres. Sont-ce les récompenses, les occasions, l'encouragement & l'émulation, qui manquent aux Italiens? car ce ne sont pas les grands modeles. Ne seroit-ce point plutôt un caprice de la nature, qui, en fait de talens & de génie, se plaît, pour ainsi dire, à ouvrir de tems en tems des mines, qu'elle referme ensuite absolument pour plusieurs siècles? Plusieurs des grands peintres d'Italie & de Flandres ont vécu & sont morts dans la misère: quelques-uns ont été persécutés, bien loin d'être encouragés. Mais la nature se joue de l'injustice de la fortune, & de celle des hommes; elle produit des génies rares au milieu d'un peuple de barbares, comme elle fait naître les plantes précieuses parmi des Sauvages qui en ignorent la vertu.

On se plaint que notre école de Peinture commence à dégénérer, sinon par le mérite, au moins par le nombre des bons artistes: notre école de Sculpture au contraire se soutient; peut-être même, par le nombre & le talent des artistes, est-elle supérieure à ce qu'elle a jamais été. Les Peintres prétendent, pour se justifier, que la Peinture est sans comparaison plus difficile que la Sculpture; on juge bien que les Sculpteurs n'en conviennent pas, & je ne prétends point décider cette question: je me contenterai de demander si la Peinture avoit moins de difficultés lorsque nos peintres égaloient ou même surpassaient nos sculpteurs. Mais j'entrevois deux raisons de cette inégalité des deux écoles: la première est le goût ridicule & barbare de la nation pour les magots de porcelaine & les figures estropiées de la Chine. Comment avec un pareil goût aimera-t-on les sujets nobles, vastes & bien traités? Aussi les grands ouvrages de Peinture se sont-ils aujourd'hui réfugiés dans nos églises, où même on trouve rarement les occasions de travailler en ce genre. Une seconde raison non moins réelle que la première, & qui mérite beaucoup plus d'attention, parce qu'elle peut s'appliquer aux Lettres comme aux Arts, c'est la vie différente que menent les Peintres & les Sculpteurs. L'ouvrage de ceux-ci demandant plus de tems, plus de soins, plus d'affiduité, les force à être moins répandus: ils sont donc moins sujets à se corrompre le goût par le commerce, les vûes & les conseils

d'une foule de prétendus connoisseurs, aussi ignorans que présomptueux. Ce seroit une question bien digne d'être proposée par une de nos académies, que d'examiner si le commerce des gens du monde a fait plus de bien que de tort aux gens de Lettres & aux artistes. Un de nos plus grands sculpteurs ne va jamais aux spectacles que nous appellons sérieux & nobles, de crainte que la maniere étrange dont les héros & les dieux y sont souvent habillés, ne déranger les idées vraies, majestueuses & simples qu'il s'est formées sur ce sujet. Il ne craint pas la même chose des spectacles de farce, où les habillemens grotesques ne laissent dans son ame aucune trace nuisible. C'est à-peu-près par la même raison que le P. Malebranche ne se délassoit qu'avec des jeux d'enfant. Or je dis que le commerce d'un grand nombre de faux juges est aussi dangereux à un artiste, que la fréquentation de nos grands spectacles le seroit à l'artiste dont on vient de parler. Notre école de Peinture se perdra totalement, si les amateurs qui ne sont qu'amateurs (& combien peu y en a-t-il qui soient autre chose?) prétendent y donner le ton par leurs discours & par leurs écrits. Toutes leurs dissertations n'aboutiront qu'à faire de nos artistes de beaux esprits manqués & de mauvais peintres. Raphaël n'avoit guere lû d'écrits sur son art, encore moins de dissertations; mais il étudia la nature & l'antique. Jules II. & Léon X. laissoient faire ce grand homme, & le récompensent en souverains, sans le conseiller en imbécilles. Les François ont peut-être beaucoup plus & beaucoup mieux écrit que les Italiens sur la Peinture, les Italiens n'en sont pas moins leurs maîtres en ce genre. On peut se rappeler à cette occasion l'histoire de ces deux architectes qui se présentèrent aux Athéniens pour exécuter un grand ouvrage que la république vouloit faire. L'un d'eux parla très-long-tems & très-disertement sur son art, & l'autre se contenta de dire après un long silence: *ce qu'il a dit, je le ferai.*

On auroit tort de conclure de ce que je viens d'avancer, que les Peintres, & en général les artistes, ne doivent point écrire sur leur art; je suis persuadé au contraire qu'eux seuls en sont vraiment capables: mais il y a un tems pour faire des ouvrages de génie, & un tems pour en écrire: ce dernier tems est arrivé, quand le feu de l'imagination commence à être ralenti par l'âge; c'est alors que l'expérience acquise par un long travail, a fourni une matiere abondante de réflexions, & l'on n'a rien de mieux à faire que de les mettre en ordre. Mais un peintre qui dans sa vigueur abandonne la palette & les pinceaux pour la plume, me paroît semblable à un poète qui s'adonneroit à l'étude des langues orientales; dès ce moment la nullité ou la médiocrité du talent de l'un & de l'autre est décidée. On ne songe guere à écrire sur la poétique, quand on est en état de faire l'Iliade.

La supériorité généralement reconnue, ce me semble, de l'école ancienne d'Italie sur l'école françoise ancienne & moderne, en fait de peinture, me fournit une autre réflexion que je crois devoir présenter à mes lecteurs. Si quelqu'un vouloit persuader que nos peintres effacent ceux de l'Italie, il pourroit raisonner en cette sorte: Raphaël & un grand nombre de dessinateurs italiens, ont manqué de coloris; la plupart des coloristes ont péché dans le dessein: Michel-Ange, Paul Veronese, & les plus grands maîtres de l'école italienne, ont mis dans leurs ouvrages des absurdités grossières. Nos Peintres françois au contraire ont été sans comparaison plus raisonnables & plus sages dans leurs compositions. On ne voit point dans les tableaux de le Sueur, du Poussin, & de le Brun, des contre-sens & des anachronismes ridicules; & dans les ouvrages de ces

grands hommes la sagesse n'a point nui à la beauté : donc notre école est fort supérieure à celle d'Italie. Voilà un raisonnement très-faux, dont pourtant tout est vrai, excepté la conséquence. C'est qu'il faut juger les ouvrages de génie, non par les fautes qui s'y rencontrent, mais par les beautés qui s'y trouvent. Le tableau de la famille de Darius est le chef-d'œuvre de le Brun; cet ouvrage est très-estimable par la composition, l'ordonnance, & l'expression même : cependant, de l'avis des connoisseurs, il se fôûtient à peine auprès du tableau de Paul Veronese, qu'on voit à côté de lui dans les appartemens de Versailles, & qui représente les pèlerins d'Emmaüs, parce que ce dernier tableau a des beautés supérieures, qui font oublier les fautes grossières de sa composition. La *Pucelle*, si j'en crois ceux qui ont eu la patience de la lire, est mieux conduite que l'*Enéide*, & cela n'est pas difficile à croire; mais vingt beaux vers de Virgile écrasent toute l'ordonnance de la *Pucelle*. Les pièces de Shakespear ont des grossièretés barbares; mais à-travers cette épaisse fumée brillent des traits de génie que lui seul y pouvoit mettre; c'est d'après ces traits qu'on doit le juger, comme c'est d'après *Cinna* & *Polieucte*, & non d'après *Tite* & *Bérénice*, qu'on doit juger Corneille. L'école d'Italie, malgré tous ses défauts, est supérieure à l'école française, parce que les grands maîtres d'Italie sont sans comparaison en plus grand nombre que les grands maîtres de France, & parce qu'il y a dans les tableaux d'Italie des beautés que les Français n'ont point atteintes. Qu'on ne m'accuse point ici de rabaisser ma nation, personne n'est plus admirateur que moi des excellens ouvrages qui en sont sortis; mais il me semble qu'il seroit aussi ridicule de lui accorder la supériorité dans tous les genres, qu'injuste de la lui refuser dans plusieurs.

Sans nous écarter de notre sujet (car il s'agit ici des écoles des beaux Arts en général), nous pouvons appliquer à la Musique une partie de ce que nous venons de dire. Ceux de nos écrivains qui dans ces derniers tems ont attaqué la Musique italienne, & dont la plupart, très-féconds en injures, n'avoient pas la plus légère connoissance de l'art, ont fait contr'elle un raisonnement précisément semblable à celui qui vient d'être réfuté. Ce raisonnement transporté de la Musique à la Peinture, eût été, ce me semble, la meilleure réponse qu'on pût opposer aux adversaires de la Musique italienne. Il ne s'agit pas de savoir si les Italiens ont beaucoup de mauvaise Musique, cela doit être, comme ils ont sans doute beaucoup de mauvais tableaux; s'ils ont fait souvent des contre-sens; cela doit être encore (*voy. CONTRE-SENS*); si leurs points d'orgue sont déplacés ou non (*voyez POINT D'ORGUE*); s'ils ont prodigué ou non les ornemens mal-à-propos (*voyez GOUT*): il s'agit de savoir si dans l'expression du sentiment & des passions, & dans la peinture des objets de toute espèce, leur Musique est supérieure à la nôtre, soit par le nombre, soit par la qualité des morceaux, soit par tous les deux ensemble. Voilà, s'il m'est permis de parler ainsi, l'énoncé du problème à résoudre pour juger la question. L'Europe semble avoir jugé en faveur des Italiens, & ce jugement mérite d'autant plus d'attention, qu'elle a tout-à-la-fois adopté généralement notre langue & nos pièces de théâtre, & pros crit généralement notre Musique. S'est-elle trompée, ou non? c'est ce que notre postérité décidera. Il me paroît seulement que la distinction si commune entre la Musique française & l'italienne, est frivole ou fautive. Il n'y a qu'un genre de Musique : c'est la bonne. A-t-on jamais parlé de la Peinture française & de la Peinture italienne? La nature est la même par-tout, ainsi les

arts qui l'imitent, doivent aussi être par-tout semblables.

Comme il y a en Peinture différentes écoles, il y en a aussi en Sculpture, en Architecture, en Musique, & en général dans tous les beaux Arts. En Musique, par exemple, tous ceux qui ont suivi le style d'un grand maître (car la Musique a son style, comme le discours), sont ou peuvent être regardés comme de l'école de ce maître. L'illustre Pergolèse est le Raphaël de la Musique italienne; son style est celui qui mérite le plus d'être suivi, & qui en effet l'a été le plus par les artistes de sa nation : peut-être commencent-ils à s'écarter un peu trop du ton vrai, noble & simple, que ce grand homme avoit donné. Il semble que la Musique en Italie commence à approcher aujourd'hui du style de Seneque; l'art & l'esprit s'y montrent quelquefois un peu trop; quoiqu'on y remarque encore des beautés vraies, supérieures, & en grand nombre.

Les Français n'ont eu jusqu'ici que deux écoles de Musique, parce qu'ils n'ont eu que deux styles; celui de Lulli, & celui du célèbre M. Rameau. On fait la révolution que la musique de ce dernier artiste a causée en France; révolution qui peut-être n'a fait qu'en préparer une autre : car on ne peut se dissimuler l'effet que la Musique italienne a commencé à produire sur nous. Lulli causa de même une révolution de son tems, il appliqua à notre langue la Musique que l'Italie avoit pour lors; on commença par déclamer contre lui, & on finit par avoir du plaisir, & par se taire. Mais ce grand homme étoit trop éclairé pour ne pas sentir que de son tems l'art étoit encore dans l'enfance : il avoit en mourant, qu'il voyoit beaucoup plus loin qu'il n'avoit été : grande leçon pour ses admirateurs outrés & exclusifs. *Voyez MUSIQUE, PEINTURE, &c. (O)*

ECOLE, (*Manège.*) Nous désignons dans nos manèges, la haute, la moyenne, & la basse école. Les chefs des académies se chargent des élèves les plus avancés; & les instructions des autres, qu'ils ne perdent pas de vue, est confiée à des écuyers qui sont sous leurs ordres.

Cette division relative aux gentilshommes, en suppose une semblable relativement aux chevaux; l'une & l'autre sont également nécessaires. Si d'une part les académistes ne peuvent faire de véritables progrès qu'autant qu'on leur fera parcourir une chaîne de principes qui naissent les uns des autres, & qui se fortifient mutuellement, il est indispensable d'un autre côté de leur fournir des chevaux mis & ajustés de manière à leur en faire sentir l'évidence.

Dès les premières leçons il ne s'agit que de prescrire au cavalier les règles d'une belle assiette & d'une juste position; mais ces règles sont bientôt oubliées, si l'on ne frappe l'intelligence du disciple par l'explication des raisons sur lesquelles elles sont appuyées : peut-être que la plupart des maîtres négligent trop ce point important. Quoi qu'il en soit, on comprend qu'un cheval fixé dans les piliers, & auquel on ne demande qu'une action de piaffer dans une seule & même place, dérangera moins un académiste uniquement occupé du soin de se placer conformément aux préceptes qu'on lui a déduits, que si on l'obligeoit à monter sur le champ un cheval en liberté, qu'il redouteroit, qu'il voudroit retenir ou conduire, & qui le distrairoit des unques objets sur lesquels son attention doit se fixer.

Ce n'est que lorsqu'il a connu quel doit être l'arrangement des différentes parties de son corps, & que l'on apperçoit qu'elles se présentent en quelque façon à sa volonté, que l'on peut lui donner un second cheval accoutumé à cheminer au pas. Alors on lui indique les différens mouvemens de la main,

afin qu'il puisse librement tourner son cheval à droite & à gauche, le laisser aller en-avant, l'arrêter, & même le reculer : on observe sans cesse en même tems les défauts de sa position, & on les lui indique scrupuleusement, dans la crainte qu'il ne contracte de mauvaises habitudes, qu'il est très-difficile de corriger dans la suite. Plusieurs écuyers ne font aucune distinction des élèves qui leur sont soumis ; ils different néanmoins beaucoup, si l'on considère le plus ou le moins de facilité de leur esprit, & la disposition plus ou moins favorable de leur corps : ainsi tel d'entr'eux dont la conception est heureuse, ne sera point troublé par un énorme détail de fautes qu'on lui reproche, tandis qu'un autre cessera de nous entendre, si nous le reprenons de deux défauts à la fois. Tel fera de vains efforts pour se plier de manière à rencontrer l'attitude qu'on exige de lui, & dont une construction plus ou moins difforme, ou une inaptitude naturelle l'éloigne. C'est donc au maître à se mettre à la portée des élèves, à juger de ce qu'il est d'abord essentiel de ne pas faire, & à leur faciliter, par l'exacte connoissance qu'il doit avoir de la relation & de la sympathie du jeu des parties dont leur corps est formé, les moyens d'exécuter & d'obéir. Un autre abus est de les obliger trop promptement à trotter ; parce que dès-lors ils ne sont attentifs qu'à leur tenue, & qu'ils ne pensent plus ni à l'exactitude de la position, ni aux mouvemens d'une main à laquelle ils s'attachent. En second lieu, on n'est point scrupuleux sur le plus ou le moins de dureté ou de vitesse du mouvement des chevaux ; il est cependant très-constant que l'on devrait observer des degrés à cet égard : l'animal, dont les ressorts sont lians, & dont l'action n'est point pressée, offre toujours moins de difficultés à l'élève, qui peut se rendre raison à lui-même de ce qu'il est capable de faire & d'entreprendre. Ne souffre-t-il en effet aucun dérangement à raison d'une telle célérité ? il peut toujours augmenter de plus en plus la vitesse : conserve-t-il sa fermeté dans le trot le plus étendu ? on doit lui donner un cheval qui dans cette allure ait moins d'union & plus de reins, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait acquis par cet exercice continué, ce que nous nommons proprement *le fond de la selle*. J'ajouterai que les leçons au trot doivent toujours être entremêlées des leçons au pas. Celles-ci sont les seules où nous puissions exactement suivre nos élèves, les rectifier, leur proposer une multitude de lignes différentes à décrire, & les occuper par conséquent sans cesse, en mettant continuellement leur main à l'épreuve, & en faisant accompagner les aides qui en partent, de celles de l'une & de l'autre jambe séparément ou ensemble. La pratique de ces opérations étant acquise par ce moyen, ces mêmes leçons se répètent au trot ; du trot on passe aux chevaux dressés au galop, & de ceux-ci aux sauteurs dans les piliers, & à ceux qui travaillent en liberté au son de la voix, ou à l'aide de l'écuyer. C'est ainsi que se termine la marche de la basse école ; marche dont on ne peut s'écarter sans craindre de précipiter les élèves dans une roideur, une contention, une incapacité à laquelle ils devraient préférer leur première ignorance.

Guidés & conduits suivant cette méthode, non-seulement ils ont reconnu cet équilibre nécessaire, mesuré & certain d'où dépend la finesse, la précision, & la sûreté de l'exécution ; mais ils ont appris en général les effets de la main & des jambes, & leurs membres sont, pour ainsi dire, dénoûés, puisqu'on a fait fréquemment mouvoir en eux toutes les parties dont l'action doit influencer sur l'animal.

A toutes ces leçons succèdent celles d'où dépend la science de faire manier des chevaux de passage. Ici tous les principes déjà donnés, reçoivent un nou-

veau jour, & tout concourt à en démontrer la certitude : de plus il en dérive d'autres, & le disciple commence à s'apercevoir de la chaîne & de la liaison des regles. Comme il ne s'agit plus de la position & de la tenue, on peut lui développer les raisons de tout ce qu'il fait, & ces raisons lui feront entrevoir une multitude de choses à apprendre & à exécuter. On exige plus de finesse & plus d'harmonie dans ses mouvemens, plus de réciprocité dans le sentiment de sa main & dans celui de la bouche du cheval, plus d'union dans ses aides, un plus grand ensemble, plus d'obéissance, plus de précision de la part de l'animal. Les demi-arrêts multipliés, les changemens de main, les voltes, les demi-voltes de deux pistes, les angles de manège scrupuleusement observés, l'action de la croupe ou de la tête au mur, la plus grande justesse du partir, du parer, & du reculer, le pli dans lequel on assujettit le cheval, &c. sont un acheminement à de nouvelles lumières qui doivent frapper l'académiste, lorsqu'après s'être convaincu de la vérité de toutes les maximes dont on a dû lui faire sentir toutes les conséquences, soit au passage sur des chevaux successivement plus fins, plus difficiles, & dressés différemment, soit au trot, soit au galop, il est en état de passer à la haute école.

Alors il n'est pas simplement question de ce que l'on entend communément par l'accord de la main & des jambes, il faut aller plus loin à cet égard, c'est-à-dire faire rechercher à l'élève la proportion de la force mutuelle & variée des renes ; l'obliger à n'agir que par elles ; lui faire comprendre les effets combinés d'une seule rene mûe en deux sens, les effets combinés des deux renes ensemble mûes en même sens, ou en sens contraire ; & le convaincre de l'insuffisance réelle de l'action des jambes, qui ne peut être regardée comme une aide principale, à moins qu'il ne s'agisse de porter & de chasser le derrière en avant, mais qui dans tout autre cas n'est qu'une aide subsidiaire à la main. La connoissance de ces différentes proportions & de tous ces effets, ne suffit pas encore. La machine sur laquelle nous opérons, n'est pas un être inanimé ; elle a été construite par la nature, avec la faculté de se mouvoir ; & cette mere commune a disposé ses parties de manière que l'ordre de ses mouvemens, constant, invariable, ne peut être interverti sans danger ou sans forcer l'animal à la désobéissance. Il est donc important d'instruire notre disciple de la succession harmonique de ces mêmes mouvemens, de leurs divisions en plusieurs tems, & de lui indiquer tous les instans possibles, instans qu'il doit nécessairement saisir dès qu'il voudra juger clairement de l'évidence des effets sur lesquels il a été éclairé, conduire véritablement le cheval de tête, diriger toutes ses actions, & non les déterminer seulement, & rapporter enfin à lui-même toutes celles auxquelles il le contraint & le livre. Voyez MANÈGE.

Ce n'est qu'avec de tels secours que nous pouvons abréger les routes de la science, & dévoiler les mystères les plus secrets de l'art. Pour en parcourir tous les détours, nous suivrons la même voie dans les leçons sur tous les airs relevés ; nous ferons ensuite l'application de tous les principes donnés sur des chevaux neufs ; que nos disciples entreprendront sous nos yeux ; & il n'est pas douteux que dès-lors ils sortiront de nos écoles avec moins de présomption, plus de capacité, & qu'ils pourront même nous laisser très-loin derrière eux, s'ils persévèrent dans la carrière que nous leur aurons ouverte, & dans laquelle on ne doit avoir d'autre guide que la patience la plus constante & le raisonnement le plus profond. (e)

ECOLE, terme de Jeu : on fait une école au trictrac, quand on ne marque pas exactement ce que l'on gagne ;

gne; je dis *exactly*, parce qu'il faut marquer ce que l'on gagne, qu'il ne faut marquer ni plus ni moins, & qu'il faut le marquer à tems. Si vous ne marquez pas ce que vous gagnez, ou que vous ne le marquez pas à tems, votre adversaire le marque pour vous; si vous marquez trop, il vous démarque le trop, & le marque pour lui; si vous ne marquez pas assez, il marque pour lui ce que vous oubliez. On n'envoie point à l'école de l'école. Voyez TRICTRAC.

ECOLETER, v. act. (*Orfèvre.*) opération de la retraite; c'est élargir au marteau sur la bigorne, toute piece d'orfèvrerie dont le haut est à forme & profil de vase, comme gobelet, pot à l'eau, calice, burette, &c. Pour cet effet on a soin en retraignant la piece, & en la montant droite, de réserver la force en haut; ensuite quand on a enflé le bas, & formé l'étranglement que l'on appelle *colet*, on part de ce collet pour élargir le haut, & lui donner le profil évafé.

ECOLIER, DISCIPLE, ELEVE, syn. (*Gram.*) ces trois mots s'appliquent en général à celui qui prend des leçons de quelqu'un. Voici les nuances qui les distinguent. *Eleve* est celui qui prend des leçons de la bouche même du maître; *disciple* est celui qui en prend des leçons en lisant ses ouvrages, ou qui s'attache à ses sentimens; *écolier* ne se dit, lorsqu'il est seul, que des enfans qui étudient dans les collèges, un *écolier*; il se dit aussi de ceux qui étudient sous un maître un art qui n'est pas mis au nombre des Arts libéraux, comme la Danse, l'Escrime, &c. mais alors il doit être joint avec quelque autre mot qui désigne l'art ou le maître. Un maître d'armes a des *écoliers*; un peintre a des *élèves*; Newton & Descartes ont eu des *disciples*, même après leur mort. *Eleve* est du style noble; *disciple* l'est moins, surtout en Poésie; *écolier* ne l'est jamais. (O)

ECOLIERS, (*Jurisp.*) les réglemens leur défendent de porter des cannes, ni des épées.

Un *écolier*, quoique mineur, peut s'obliger pour sa pension, son entretien, & autres dépenses ordinaires aux étudiants.

Comme les *écoliers* sont dans une espece de dépendance de leurs régens, précepteurs, & autres préposés pour les instruire & les gouverner; les donations qu'ils font à leur profit, soit entre-vifs, ou par testamens, sont nulles.

Ce que les parens ont dépensé pour les études de leurs enfans, & même pour leur faire obtenir des degrés, n'est point sujet à rapport dans leur succession; à l'exception des frais du doctorat en Médecine, parce que ces frais sont considérables, & servent à procurer un établissement utile. Voyez ci-apr. ETUDIANS EN DROIT. (A)

ECOLIERS JURÉS DE L'UNIVERSITÉ, sont ceux qui, après y avoir étudié six mois, ont obtenu des attestations de leur tems d'étude, & jouissent du privilège de scholarité. Voyez SCHOLARITÉ. (A)

ECONOMIE ou ŒCONOMIE, (*Morale & Politique.*) ce mot vient de *oînos*, maison, & de *vômos*, loi, & ne signifie originairement que le sage & légitime gouvernement de la maison, pour le bien commun de toute la famille. Le sens de ce terme a été dans la suite étendu au gouvernement de la grande famille, qui est l'état. Pour distinguer ces deux acceptions, on l'appelle dans ce dernier cas, *économie générale*, ou *politique*; & dans l'autre, *économie domestique*, ou *particulière*. Ce n'est que de la première qu'il est question dans cet article. Sur l'*économie domestique*, voyez PERE DE FAMILLE.

Quand il y auroit entre l'état & la famille autant de rapport que plusieurs auteurs le prétendent, il ne s'ensuivroit pas pour cela que les regles de conduite propres à l'une de ces deux sociétés, fussent conve-

Tome V,

nables à l'autre: elles different trop en grandeur pour pouvoir être administrées de la même maniere, & il y aura toujours une extrême différence entre le gouvernement domestique, où le pere peut tout voir par lui-même, & le gouvernement civil, où le chef ne voit presque rien que par les yeux d'autrui. Pour que les choses devinssent égales à cet égard, il faudroit que les talens, la force, & toutes les facultés du pere, augmentassent en raison de la grandeur de la famille, & que l'ame d'un puissant monarque fût à celle d'un homme ordinaire, comme l'étendue de son empire est à l'héritage d'un particulier.

Mais comment le gouvernement de l'état pourroit-il être semblable à celui de la famille dont le fondement est si différent? Le pere étant physiquement plus fort que ses enfans, aussi long-tems que son secours leur est nécessaire, le pouvoir paternel passe avec raison pour être établi par la nature. Dans la grande famille dont tous les membres sont naturellement égaux, l'autorité politique purement arbitraire quant à son institution, ne peut être fondée que sur des conventions, ni le magistrat commander aux autres qu'en vertu des lois. Les devoirs du pere lui sont dictés par des sentimens naturels, & d'un ton qui lui permet rarement de désobéir. Les chefs n'ont point de semblable regle, & ne sont réellement tenus envers le peuple qu'à ce qu'ils lui ont promis de faire, & dont il est en droit d'exiger l'exécution. Une autre différence plus importante encore, c'est que les enfans n'ayant rien que ce qu'ils reçoivent du pere, il est évident que tous les droits de propriété lui appartiennent, ou émanent de lui; c'est tout le contraire dans la grande famille, où l'administration générale n'est établie que pour assurer la propriété particulière qui lui est antérieure. Le principal objet des travaux de toute la maison, est de conserver & d'accroître le patrimoine du pere, afin qu'il puisse un jour le partager entre ses enfans sans les appauvrir; au lieu que la richesse du fisc n'est qu'un moyen, souvent fort mal entendu, pour maintenir les particuliers dans la paix & dans l'abondance. En un mot la petite famille est destinée à s'éteindre, & à se résoudre un jour en plusieurs autres familles semblables; mais la grande étant faite pour durer toujours dans le même état, il faut que la première s'augmente pour se multiplier: & non-seulement il suffit que l'autre se conserve, mais on peut prouver aisément que toute augmentation lui est plus préjudiciable qu'utile.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le pere doit commander dans la famille. Premièrement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere; mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2°. Quelque legeres qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme; comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté: car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire panacher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme; parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans, qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari. 3°. Les enfans doivent obéir au pere, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4°. A l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il leur donne; sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir. Je ne parle point de l'esclavage; parce qu'il

V v

est contraire à la nature , & qu'aucun droit ne peut l'autoriser.

Il n'y a rien de tout cela dans la société politique. Loin que le chef ait un intérêt naturel au bonheur des particuliers, il ne lui est pas rare de chercher le sien dans leur misère. La magistrature est-elle héréditaire, c'est souvent un enfant qui commande à des hommes : est-elle élective, mille inconvénients se font sentir dans les élections, & l'on perd dans l'un & l'autre cas tous les avantages de la paternité. Si vous n'avez qu'un seul chef, vous êtes à la discrétion d'un maître qui n'a nulle raison de vous aimer ; si vous en avez plusieurs, il faut supporter à la fois leur tyrannie & leurs divisions. En un mot, les abus sont inévitables & leurs suites funestes dans toute société, où l'intérêt public & les lois n'ont aucune force naturelle, & sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel & les passions du chef & des membres.

Quoique les fonctions du pere de famille & du premier magistrat doivent tendre au même but, c'est par des voies si différentes ; leur devoir & leurs droits sont tellement distingués, qu'on ne peut les confondre sans se former de fausses idées des lois fondamentales de la société, & sans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, si la voix de la nature est le meilleur conseil que doive écouter un bon pere pour bien remplir ses devoirs, elle n'est pour le magistrat qu'un faux guide qui travaille sans cesse à l'écarter des siens, & qui l'entraîne tôt ou tard à sa perte ou à celle de l'état, s'il n'est retenu par la plus sublime vertu. La seule précaution nécessaire au pere de famille, est de se garantir de la dépravation, & d'empêcher que les inclinations naturelles ne se corrompent en lui ; mais ce sont elles qui corrompent le magistrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à consulter son cœur ; l'autre devient un traître au moment qu'il écoute le sien : sa raison même lui doit être suspecte, & il ne doit fuir d'autre règle que la raison publique, qui est la loi. Aussi la nature a-t-elle fait une multitude de bons pères de famille ; mais il est douteux que depuis l'existence du monde, la sagesse humaine ait jamais fait dix bons magistrats.

De tout ce que je viens d'exposer, il s'ensuit que c'est avec raison qu'on a distingué l'économie publique de l'économie particulière, & que l'état n'ayant rien de commun avec la famille que l'obligation qu'ont les chefs de rendre heureux l'un & l'autre, les mêmes règles de conduite ne sauroient convenir à tous les deux. J'ai cru qu'il suffiroit de ce peu de lignes pour renverser l'odieux système que le chevalier Filmer a tâché d'établir dans un ouvrage intitulé *Patriarcha*, auquel deux hommes illustres ont fait trop d'honneur en écrivant des livres pour le réfuter : au reste, cette erreur est fort ancienne, puisqu'Aristote même a jugé à-propos de la combattre par des raisons qu'on peut voir au premier livre de ses *Politiques*.

Je prie mes lecteurs de bien distinguer encore l'économie publique dont j'ai à parler, & que j'appelle *gouvernement*, de l'autorité suprême que j'appelle *souveraineté* ; distinction qui consiste en ce que l'une a le droit législatif, & oblige en certains cas le corps même de la nation, tandis que l'autre n'a que la puissance exécutive, & ne peut obliger que les particuliers. Voyez POLITIQUE & SOUVERAINETÉ.

Qu'on me permette d'employer pour un moment une comparaison commune & peu exacte à bien des égards, mais propre à me faire mieux entendre.

Le corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant, & semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête ; les lois & les coutumes sont

le cerveau, principe des nerfs & siège de l'entendement, de la volonté, & des sens, dont les juges & magistrats sont les organes ; le commerce, l'industrie, & l'agriculture, sont la bouche & l'estomac qui préparent la subsistance commune ; les finances publiques sont le sang qu'une sage économie, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture & la vie ; les citoyens sont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre, & travailler la machine, & qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé.

La vie de l'un & de l'autre est le moi commun au tout, la sensibilité réciproque, & la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, & les parties contiguës à n'appartenir plus l'une à l'autre que par juxtaposition ? l'homme est mort, ou l'état est dissous.

Le corps politique est donc aussi un être moral qui a une volonté ; & cette volonté générale, qui tend toujours à la conservation & au bien-être du tout & de chaque partie, & qui est la source des lois, est pour tous les membres de l'état par rapport à eux & à lui, la règle du juste & de l'injuste ; vérité qui, pour le dire en passant, montre avec combien de sens tant d'écrivains ont traité de vol la subtilité prescrite aux enfans de Lacédémone, pour gagner leur frugal repas, comme si tout ce qu'ordonne la loi pouvoit ne pas être légitime. Voy. au mot DROIT, la source de ce grand & lumineux principe, dont cet article est le développement.

Il est important de remarquer que cette grande règle de justice, par rapport à tous les citoyens, peut être fautive avec les étrangers ; & la raison de ceci est évidente : c'est qu'alors la volonté de l'état, quoique générale par rapport à ses membres, ne l'est plus par rapport aux autres états & à leurs membres, mais devient pour eux une volonté particulière & individuelle, qui a sa règle de justice dans la loi de nature, ce qui rentre également dans le principe établi : car alors la grande ville du monde devient le corps politique dont la loi de nature est toujours la volonté générale, & dont les états & peuples divers ne sont que des membres individuels.

De ces mêmes distinctions appliquées à chaque société politique & à ses membres, découlent les règles les plus universelles & les plus sûres sur lesquelles on puisse juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, & en général, de la moralité de toutes les actions humaines.

Toute société politique est composée d'autres sociétés plus petites, de différentes espèces dont chacune a ses intérêts & ses maximes ; mais ces sociétés que chacun apperçoit, parce qu'elles ont une forme extérieure & autorisée, ne sont pas les seules qui existent réellement dans l'état ; tous les particuliers qu'un intérêt commun réunit, en composent autant d'autres, permanentes ou passagères, dont la force n'est pas moins réelle pour être moins apparente, & dont les divers rapports bien observés sont la véritable connoissance des mœurs. Ce sont toutes ces associations tacites ou formelles qui modifient de tant de manières les apparences de la volonté publique par l'influence de la leur. La volonté de ces sociétés particulières a toujours deux relations ; pour les membres de l'association, c'est une volonté générale ; pour la grande société, c'est une volonté particulière, qui très-souvent se trouve droite au premier égard, & vicieuse au second. Tel peut être prêtre dévot, ou brave soldat, ou patricien zélé, & mauvais citoyen. Telle délibéra-

tion peut être avantageuse à la petite communauté, & très-pernicieuse à l'état. Il est vrai que les sociétés particulières étant toujours subordonnées à celles qui les contiennent, on doit obéir à celle-ci préféralement aux autres, que les devoirs du citoyen vont avant ceux du sénateur, & ceux de l'homme avant ceux du citoyen : mais malheureusement l'intérêt personnel se trouve toujours en raison inverse du devoir, & augmente à mesure que l'association devient plus étroite & l'engagement moins sacré ; preuve invincible que la volonté la plus générale est aussi toujours la plus juste, & que la voix du peuple est en effet la voix de Dieu.

Il ne s'ensuit pas pour cela que les délibérations publiques soient toujours équitables ; elles peuvent ne l'être pas lorsqu'il s'agit d'affaires étrangères ; j'en ai dit la raison. Ainsi, il n'est pas impossible qu'une république bien gouvernée fasse une guerre injuste. Il ne l'est pas non plus que le conseil d'une démocratie passe de mauvais decrets & condamne les innocens : mais cela n'arrivera jamais, que le peuple ne soit séduit par des intérêts particuliers, qu'avec du crédit & de l'éloquence quelques hommes adroits sauront substituer aux siens. Alors autre chose sera la délibération publique, & autre chose la volonté générale. Qu'on ne m'oppose donc point la démocratie d'Athènes, parce qu'Athènes n'étoit point en effet une démocratie, mais une aristocratie très-tyrannique, gouvernée par des savans & des orateurs. Examinez avec soin ce qui se passe dans une délibération quelconque, & vous verrez que la volonté générale est toujours pour le bien commun ; mais très-souvent il se fait une scission secrète, une confédération tacite, qui pour des vûes particulières fait éluder la disposition naturelle de l'assemblée. Alors le corps social se divise réellement en d'autres dont les membres prennent une volonté générale, bonne & juste à l'égard de ces nouveaux corps, injuste & mauvaise à l'égard du tout dont chacun d'eux se démembre.

On voit avec quelle facilité l'on explique à l'aide de ces principes, les contradictions apparentes qu'on remarque dans la conduite de tant d'hommes remplis de scrupule & d'honneur à certains égards, trompeurs & fripons à d'autres, foulant aux piés les plus sacrés devoirs, & fideles jusqu'à la mort à des engagemens souvent illégitimes. C'est ainsi que les hommes les plus corrompus rendent toujours quelque sorte d'hommage à la foi publique ; c'est ainsi (comme on l'a remarqué à l'article DROIT) que les brigands mêmes, qui sont les ennemis de la vertu dans la grande société, en adorent le simulacre dans leurs cavernes.

En établissant la volonté générale pour premier principe de l'économie publique & règle fondamentale du gouvernement, je n'ai pas cru nécessaire d'examiner sérieusement si les magistrats appartiennent au peuple ou le peuple aux magistrats, & si dans les affaires publiques on doit consulter le bien de l'état ou celui des chefs. Depuis long-tems cette question a été décidée d'une manière par la pratique, & d'une autre par la raison ; & en général ce seroit une grande folie d'espérer que ceux qui dans le fait sont les maîtres, préféreront un autre intérêt au leur. Il seroit donc à propos de diviser encore l'économie publique en populaire & tyrannique. La première est celle de tout état, où regne entre le peuple & les chefs unité d'intérêt & de volonté ; l'autre existera nécessairement par-tout où le gouvernement & le peuple auront des intérêts différens & par conséquent des volontés opposées. Les maximes de celle-ci sont inscrites au long dans les archives de l'histoire & dans les satyres de Machiavel. Les autres ne se trouvent que dans les

écrits des philosophes qui osent réclamer les droits de l'humanité.

I. La première & plus importante maxime du gouvernement légitime ou populaire, c'est-à-dire de celui qui a pour objet le bien du peuple, est donc, comme je l'ai dit, de suivre en tout la volonté générale ; mais pour la suivre il faut la connoître, & sur-tout la bien distinguer de la volonté particulière en commençant par soi-même ; distinction toujours fort difficile à faire, & pour laquelle il n'appartient qu'à la plus sublime vertu de donner de suffisantes lumières. Comme pour vouloir il faut être libre, une autre difficulté qui n'est guère moindre, est d'assurer à la fois la liberté publique & l'autorité du gouvernement. Cherchez les motifs qui ont porté les hommes unis par leurs besoins mutuels dans la grande société, à s'unir plus étroitement par des sociétés civiles ; vous n'en trouverez point d'autre que celui d'assurer les biens, la vie, & la liberté de chaque membre par la protection de tous ; or comment forcer des hommes à défendre la liberté de l'un d'entre eux, sans porter atteinte à celle des autres ? & comment pourvoir aux besoins publics sans altérer la propriété particulière de ceux qu'on force d'y contribuer ? De quelques sophismes qu'on puisse colorer tout cela, il est certain que si l'on peut contraindre ma volonté, je ne suis plus libre, & que je ne suis plus maître de mon bien, si quelqu'autre peut y toucher. Cette difficulté, qui devoit sembler insurmontable, a été levée avec la première par la plus sublime de toutes les institutions humaines, ou plutôt par une inspiration céleste, qui apprit à l'homme à imiter ici-bas les decrets immuables de la divinité. Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'assujettir les hommes pour les rendre libres ? d'employer au service de l'état les biens, les bras, & la vie même de tous ses membres, sans les contraindre & sans les consulter ? d'enchaîner leur volonté de leur propre aveu ? de faire valoir leur consentement contre leur refus, & de les forcer à se punir eux-mêmes, quand ils font ce qu'ils n'ont pas voulu ? Comment se peut-il faire qu'ils obéissent & que personne ne commande, qu'ils servent & n'aient point de maître ; d'autant plus libres en effet que sous une apparente sujétion, nul ne perd de sa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre ? Ces prodiges sont l'ouvrage de la loi. C'est à la loi seule que les hommes doivent la justice & la liberté. C'est cet organe salutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'est cette voix céleste qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raison publique, & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent ; car si-tôt qu'indépendamment des lois, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

Le plus pressant intérêt du chef, de même que son devoir le plus indispensable, est donc de veiller à l'observation des lois dont il est le ministre, & sur lesquelles est fondée toute son autorité. S'il doit les faire observer aux autres, à plus forte raison doit-il les observer lui-même qui jouit de toute leur faveur. Car son exemple est de telle force, que quand même le peuple voudroit bien souffrir qu'il s'affranchît du joug de la loi, il devroit se garder de profiter d'une si dangereuse prérogative, que d'autres s'efforceroient bien-tôt d'usurper à leur tour, & souvent à son préjudice. Au fond, comme tous les engagemens de la société sont réciproques par leur

nature, il n'est pas possible de se mettre au-dessus de la loi sans renoncer à ses avantages, & personne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à personne. Par la même raison nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée à quelque titre que ce puisse être dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie doivent être récompensés par des honneurs & jamais par des privilèges : car la république est à la veille de sa ruine, si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux lois. Mais si jamais la noblesse ou le militaire, ou quelqu'autre ordre de l'état, adoptoit une pareille maxime, tout seroit perdu sans ressource.

La puissance des lois dépend encore plus de leur propre sagesse que de la sévérité de leurs ministres, & la volonté publique tire son plus grand poids de la raison qui l'a dictée : c'est pour cela que Platon regarde comme une précaution très-importante de mettre toujours à la tête des édits un préambule raisonné qui en montre la justice & l'utilité. En effet, la première des lois est de respecter les lois : la rigueur des châtimens n'est qu'une vaine ressource imaginée par de petits esprits pour substituer la terreur à ce respect qu'ils ne peuvent obtenir. On a toujours remarqué que les pays où les supplices sont le plus terribles, sont aussi ceux où ils sont le plus fréquens ; de sorte que la cruauté des peines ne marque guère que la multitude des infractions, & qu'en punissant tout avec la même sévérité, l'on force les coupables de commettre des crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

Mais quoique le gouvernement ne soit pas le maître de la loi, c'est beaucoup d'en être le garant & d'avoir mille moyens de la faire aimer. Ce n'est qu'en cela que consiste le talent de régner. Quand on a la force en main, il n'y a point d'art à faire trembler tout le monde, & il n'y en a pas même beaucoup à gagner les cœurs ; car l'expérience a depuis long-tems appris au peuple à tenir grand compte à ses chefs de tout le mal qu'ils ne lui font pas, & à les adorer quand il n'en est pas haï. Un imbécille obéit peut comme un autre punir les forfaits : le véritable homme d'état fait les prévenir ; c'est sur les volontés encore plus que sur les actions qu'il étend son respectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fit bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef d'œuvre de ses travaux seroit de pouvoir rester oisif. Il est certain, du moins, que le plus grand talent des chefs est de déguiser leur pouvoir pour le rendre moins odieux, & de conduire l'état si paisiblement qu'il semble n'avoir pas besoin de conducteurs.

Je conclus donc que comme le premier devoir du législateur est de conformer les lois à la volonté générale, la première règle de l'économie publique est que l'administration soit conforme aux lois. C'en sera même assez pour que l'état ne soit pas mal gouverné, si le législateur a pourvu comme il le devoit à tout ce qu'exigeoient les lieux, le climat, le sol, les mœurs, le voisinage, & tous les rapports particuliers du peuple qu'il avoit à instituer. Ce n'est pas qu'il ne reste encore une infinité de détails de police & d'économie, abandonnés à la sagesse du gouvernement : mais il a toujours deux règles infaillibles pour se bien conduire dans ces occasions ; l'une est l'esprit de la loi qui doit servir à la décision des cas qu'elle n'a pu prévoir ; l'autre est la volonté générale, source & supplément de toutes les lois, & qui doit toujours être consultée à leur défaut. Comment, me dira-t-on, connoître la volonté générale dans les cas où elle ne s'est point expliquée ? Faudra-t-il assembler toute la nation à chaque événement imprévu ? Il faudra d'autant moins l'assembler,

qu'il n'est pas sûr que sa décision fût l'expression de la volonté générale ; que ce moyen est impraticable dans un grand peuple, & qu'il est rarement nécessaire quand le gouvernement est bien intentionné : car les chefs savent assez que la volonté générale est toujours pour le parti le plus favorable à l'intérêt public, c'est-à-dire le plus équitable ; de sorte qu'il ne faut qu'être juste pour s'assurer de suivre la volonté générale. Souvent quand on la choque trop ouvertement, elle se laisse appercevoir malgré le frein terrible de l'autorité publique. Je cherche le plus près qu'il m'est possible les exemples à suivre en pareil cas. A la Chine, le prince a pour maxime constante de donner le tort à ses officiers dans toutes les altercations qui s'élèvent entr'eux & le peuple. Le pain est-il cher dans une province ? l'intendant est mis en prison : se fait-il dans une autre une émeute ? le gouverneur est cassé, & chaque mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer ; & l'empereur persuadé que la clameur publique ne s'élève jamais sans sujet, démêle toujours au-travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse.

C'est beaucoup que d'avoir fait régner l'ordre & la paix dans toutes les parties de la république ; c'est beaucoup que l'état soit tranquille & la loi respectée : mais si l'on ne fait rien de plus, il y aura dans tout cela plus d'apparence que de réalité, & le gouvernement se fera difficilement obéir s'il se borne à l'obéissance. S'il est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient ; l'autorité la plus absolue est celle qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme, & ne s'exerce pas moins sur la volonté que sur les actions. Il est certain que les peuples sont à la longue ce que le gouvernement les fait être. Guerriers, citoyens, hommes, quand il le veut ; populace & canaille quand il lui plaît : & tout prince qui méprise ses sujets se deshonoré lui-même en montrant qu'il n'a pas su les rendre estimables. Formez donc des hommes si vous voulez commander à des hommes ; si vous voulez qu'on obéisse aux lois, faites qu'on les aime, & que pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire. C'étoit là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces tems reculés où les philosophes donnoient des lois aux peuples, & n'employoient leur autorité qu'à les rendre sages & heureux. De-là tant de lois somptuaires, tant de reglemens sur les mœurs, tant de maximes publiques admises ou rejetées avec le plus grand soin. Les tyrans mêmes n'oublioient pas cette importante partie de l'administration, & on les voyoit attentifs à corrompre les mœurs de leurs esclaves avec autant de soin qu'en avoient les magistrats à corriger celles de leurs concitoyens. Mais nos gouvernemens modernes qui croient avoir tout fait quand ils ont tiré de l'argent, n'imaginent pas même qu'il soit nécessaire ou possible d'aller jusque-là.

II. Seconde règle essentielle de l'économie publique, non moins importante que la première. Voulez-vous que la volonté générale soit accomplie ? faites que toutes les volontés particulières s'y rapportent ; & comme la vertu n'est que cette conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même chose en un mot, faites régner la vertu.

Si les politiques étoient moins aveuglés par leur ambition, ils verroient combien il est impossible qu'aucun établissement quel qu'il soit, puisse marcher selon l'esprit de son institution, s'il n'est dirigé selon la loi du devoir ; ils sentiroient que le plus

grand ressort de l'autorité publique est dans le cœur des citoyens, & que rien ne peut suppléer aux mœurs pour le maintien du gouvernement. Non-seulement il n'y a que des gens de bien qui sachent administrer les lois, mais il n'y a dans le fond que d'honnêtes gens qui sachent leur obéir. Celui qui vient à bout de braver les remords, ne tardera pas à braver les supplices; châtement moins rigoureux, moins continuel, & auquel on a du moins l'espoir d'échapper; & quelques précautions qu'on prenne, ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire, ne manquent guère de moyens d'éluder la loi ou d'échapper à la peine. Alors comme tous les intérêts particuliers se réunissent contre l'intérêt général qui n'est plus celui de personne, les vices publics ont plus de force pour énerver les lois, que les lois n'en ont pour réprimer les vices; & la corruption du peuple & des chefs s'étend enfin jusqu'au gouvernement, quelque sage qu'il puisse être: le pire de tous les abus est de n'obéir en apparence aux lois que pour les enfreindre en effet avec sûreté. Bientôt les meilleures lois deviennent les plus funestes: il vaudroit mieux cent fois qu'elles n'existassent pas; ce seroit une ressource qu'on auroit encore quand il n'en reste plus. Dans une pareille situation l'on ajoûte vainement édits sur édits, réglemens sur réglemens. Tout cela ne sert qu'à introduire d'autres abus sans corriger les premiers. Plus vous multipliez les lois, plus vous les rendez méprisables; & tous les surveillans que vous instituez ne font que de nouveaux infractions destinés à partager avec les anciens, ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage: les hommes les plus vils sont les plus accrédités; plus ils sont grands, plus ils sont méprisables; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils sont deshonorés par leurs honneurs. S'ils achètent les suffrages des chefs ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir & l'état; & le peuple qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs, murmure & s'écrie en gémissant: » Tous mes maux ne viennent que de ceux que je paye » pour m'en garantir ».

C'est alors qu'à la voix du devoir qui ne parle plus dans les cœurs, les chefs sont forcés de substituer le cri de la terreur ou le leurre d'un intérêt apparent dont ils trompent leurs créatures. C'est alors qu'il faut recourir à toutes les petites & méprisables ruses qu'ils appellent *maximes d'état*, & *mystères du cabinet*. Tout ce qui reste de vigueur au gouvernement est employé par ses membres à se perdre & supplanter l'un l'autre, tandis que les affaires demeurent abandonnées, ou ne se font qu'à mesure que l'intérêt personnel le demande, & selon qu'il les dirige. Enfin toute l'habileté de ces grands politiques est de fasciner tellement les yeux de ceux dont ils ont besoin, que chacun croie travailler pour son intérêt en travaillant pour *le leur*; je dis *le leur*, si tant est qu'en effet le véritable intérêt des chefs soit d'anéantir les peuples pour les soumettre, & de retirer leur propre bien pour s'en assurer la possession.

Mais quand les citoyens aiment leur devoir, & que les dépositaires de l'autorité publique s'appliquent sincèrement à nourrir cet amour par leur exemple & par leurs soins, toutes les difficultés s'évanouissent, l'administration prend une facilité qui la dispense de cet art ténébreux dont la noirceur fait tout le mystère. Ces esprits vastes, si dangereux & si admirés, tous ces grands ministres dont la gloire se confond avec les malheurs du peuple, ne sont plus regrettés: les mœurs publiques suppléent au génie des chefs; & plus la vertu regne, moins les talens sont nécessaires. L'ambition même est mieux servie par le devoir que par l'usurpation: le peuple

convaincu que ses chefs ne travaillent qu'à faire son bonheur, les dispense par sa déférence de travailler à affermir leur pouvoir; & l'histoire nous montre en mille endroits que l'autorité qu'il accorde à ceux qu'il aime & dont il est aimé, est cent fois plus absolue que toute la tyrannie des usurpateurs. Ceci ne signifie pas que le gouvernement doive craindre d'user de son pouvoir, mais qu'il n'en doit user que d'une manière légitime. On trouvera dans l'histoire mille exemples de chefs ambitieux ou pusillanimes, que la mollesse ou l'orgueil ont perdus, aucun qui se soit mal trouvé de n'être qu'équitable. Mais on ne doit pas confondre la négligence avec la modération, ni la douceur avec la faiblesse. Il faut être sévère pour être juste: souffrir la méchanceté qu'on a le droit & le pouvoir de réprimer, c'est être méchant soi-même.

Ce n'est pas assez de dire aux citoyens, soyez bons; il faut leur apprendre à l'être; & l'exemple même, qui est à cet égard la première leçon, n'est pas le seul moyen qu'il faille employer: l'amour de la patrie est le plus efficace; car comme je l'ai déjà dit, tout homme est vertueux quand sa volonté particulière est conforme en tout à la volonté générale, & nous voulons volontiers ce que veulent les gens que nous aimons.

Il semble que le sentiment de l'humanité s'évapore & s'affoiblisse en s'étendant sur toute la terre, & que nous ne saurions être touchés des calamités de la Tartarie ou du Japon, comme de celles d'un peuple européen. Il faut en quelque manière borner & comprimer l'intérêt & la commiseration pour lui donner de l'activité. Or comme ce penchant en nous ne peut être utile qu'à ceux avec qui nous avons à vivre, il est bon que l'humanité concentrée entre les concitoyens, prenne en eux une nouvelle force par l'habitude de se voir, & par l'intérêt commun qui les réunit. Il est certain que les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie: ce sentiment doux & vif qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos faibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas; les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis; & l'amour de la patrie plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse, ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant: mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton: l'un étoit plus philosophe, & l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier: Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur; il ne vivoit que pour elle & ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes: mais entre César & Pompée, Caton semble un dieu parmi des mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, & meurt pour la vérité: l'autre défend l'état, la liberté, les lois contre les conquérans du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains; un digne émule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier seroit son bonheur, le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un & conduits par l'autre, & cela seul décideroit de la préférence; car on n'a jamais fait un

peuple de sages , mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples soient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, si la patrie n'est rien de plus pour eux que pour des étrangers , & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne ? Ce seroit bien pis s'ils n'y jouïssent pas même de la sûreté civile , & que leurs biens , leur vie ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissans , sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les lois. Alors soumis aux devoirs de l'état civil , sans jouir même des droits de l'état de nature & sans pouvoir employer leurs forces pour se défendre , ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver des hommes libres, & le mot de *patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule. Il ne faut pas croire que l'on puisse offenser ou couper un bras, que la douleur ne s'en porte à la tête ; & il n'est pas plus croyable que la volonté générale consente qu'un membre de l'état quel qu'il soit en blesse ou détruise un autre , qu'il ne l'est que les doigts d'un homme usant de sa raison aillent lui crever les yeux. La sûreté particulière est tellement liée avec la confédération publique , que sans les égards que l'on doit à la faiblesse humaine , cette convention seroit dissoute par le droit , s'il périssoit dans l'état un seul citoyen qu'on eût pu secourir ; si l'on en retenoit à tort un seul en prison , & s'il se perdoit un seul procès avec une injustice évidente : car les conventions fondamentales étant enfreintes , on ne voit plus quel droit ni quel intérêt pourroit maintenir le peuple dans l'union sociale ; à moins qu'il n'y fût retenu par la seule force qui fait la dissolution de l'état civil.

En effet , l'engagement du corps de la nation n'est-il pas de pourvoir à la conservation du dernier de ses membres avec autant de soin qu'à celle de tous les autres ? & le salut d'un citoyen est-il moins la cause commune que celui de tout l'état ? Qu'on nous dise qu'il est bon qu'un seul périsse pour tous , j'admurerai cette sentence dans la bouche d'un digne & vertueux patriote qui se consacre volontairement & par devoir à la mort pour le salut de son pays : mais si l'on entend qu'il soit permis au gouvernement de sacrifier un innocent au salut de la multitude , je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventée , la plus fautive qu'on puisse avancer , la plus dangereuse qu'on puisse admettre , & la plus directement opposée aux lois fondamentales de la société. Loin qu'un seul doive périr pour tous , tous ont engagé leurs biens & leurs vies à la défense de chacun d'eux , afin que la faiblesse particulière fût toujours protégée par la force publique , & chaque membre par tout l'état. Après avoir par supposition retranché du peuple un individu après l'autre , pressez les partisans de cette maxime à mieux expliquer ce qu'ils entendent par *le corps de l'état* , & vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui ne sont pas le peuple , mais les officiers du peuple , & qui s'étant obligés par un serment particulier à périr eux-mêmes pour son salut , prétendent prouver par-là que c'est à lui de périr pour le leur.

Veut-on trouver des exemples de la protection que l'état doit à ses membres , & du respect qu'il doit à leurs personnes ? ce n'est que chez les plus illustres & les plus courageuses nations de la terre qu'il faut les chercher , & il n'y a guère que les peuples libres où l'on sache ce que vaut un homme. A Sparte , on fait en quelle perplexité se trouvoit toute la république lorsqu'il étoit question de punir un citoyen coupable. En Macédoine , la vie d'un homme étoit une affaire si importante , que dans toute la

grandeur d'Alexandre , ce puissant monarque n'eut osé de sang froid faire mourir un Macédonien criminel , que l'accusé n'eût comparu pour se défendre devant ses concitoyens , & n'eût été condamné par eux. Mais les Romains se distinguèrent au-dessus de tous les peuples de la terre par les égards du gouvernement pour les particuliers , & par son attention scrupuleuse à respecter les droits inviolables de tous les membres de l'état. Il n'y avoit rien de si sacré que la vie des simples citoyens ; il ne falloit pas moins que l'assemblée de tout le peuple pour en condamner un : le sénat même ni les consuls , dans toute leur majesté , n'en avoient pas le droit , & chez le plus puissant peuple du monde le crime & la peine d'un citoyen étoit une desolation publique ; aussi parut-il si dur d'en verser le sang pour quelque crime que ce pût être , que par la loi *Porcia* la peine de mort fut commuée en celle de l'exil , pour tous ceux qui voudroient survivre à la perte d'une si douce patrie. Tout respiroit à Rome & dans les armées cet amour des concitoyens les uns pour les autres , & ce respect pour le nom romain qui élevoit le courage & animoit la vertu de quiconque avoit l'honneur de le porter. Le chapeau d'un citoyen délivré d'esclavage , la couronne civique de celui qui avoit sauvé la vie à un autre , étoient ce qu'on regardoit avec le plus de plaisir dans la pompe des triomphes ; & il est à remarquer que des couronnes dont on honoroit à la guerre les belles actions , il n'y avoit que la civique & celle des triomphateurs qui fussent d'herbe & de feuilles , toutes les autres n'étoient que d'or. C'est ainsi que Rome fut vertueuse , & devint la maîtresse du monde. Chefs ambitieux ! Un pâtre gouverne ses chiens & ses troupeaux , & n'est que le dernier des hommes. S'il est beau de commander , c'est quand ceux qui nous obéissent peuvent nous honorer : respectez donc vos concitoyens , & vous vous rendrez respectables ; respectez la liberté , & votre puissance augmentera tous les jours : ne passez jamais vos droits , & bien-tôt ils seront sans bornes.

Que la patrie se montre la mere commune des citoyens , que les avantages dont ils jouissent dans leurs pays le leur rende cher , que le gouvernement leur laisse assez de part à l'administration publique pour sentir qu'ils sont chez eux , & que les lois ne soient à leurs yeux que les garants de la commune liberté. Ces droits , tout beaux qu'ils sont , appartiennent à tous les hommes ; mais sans paroître les attaquer directement , la mauvaise volonté des chefs en réduit aisément l'effet à rien. La loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive , & de bouclier contre le foible , & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire , & peut-être de plus difficile dans le gouvernement , c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous , & sur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déjà fait , quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des lois ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre ; le premier les élude , le second leur échappe ; l'un brise la toile , & l'autre passe au-travers.

C'est donc une des plus importantes affaires du gouvernement , de prévenir l'extrême inégalité des fortunes , non en enlevant les trésors à leurs possesseurs , mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler , ni en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres , mais en garantissant les citoyens de le devenir. Les hommes inégalement distribués sur le territoire , & entassés dans un lieu tandis que les autres se dépeuplent ; les arts d'agrément & de pure indus-

trie favorisés aux dépens des métiers utiles & pénibles ; l'agriculture sacrifiée au commerce ; le publicain rendu nécessaire par la mauvaise administration des deniers de l'état ; enfin la vénalité poussée à tel excès, que la considération se compte avec les pistoles, & que les vertus mêmes se vendent à prix d'argent : telles sont les causes les plus sensibles de l'opulence & de la misère, de l'intérêt particulier substitué à l'intérêt public, de la haine mutuelle des citoyens, de leur indifférence pour la cause commune, de la corruption du peuple, & de l'affaiblissement de tous les ressorts du gouvernement. Tels sont par conséquent les maux qu'on guérit difficilement quand ils se font sentir, mais qu'une sage administration doit prévenir, pour maintenir avec les bonnes mœurs le respect pour les lois, l'amour de la patrie, & la vigueur de la volonté générale.

Mais toutes ces précautions seront insuffisantes, si l'on ne s'y prend de plus loin encore. Je finis cette partie de l'économie publique, par où j'aurois dû la commencer. La patrie ne peut subsister sans la liberté, ni la liberté sans la vertu, ni la vertu sans les citoyens : vous aurez tout si vous formez des citoyens ; sans cela vous n'aurez que de méchants esclaves, à commencer par les chefs de l'état. Or former des citoyens n'est pas l'affaire d'un jour ; & pour les avoir hommes, il faut les instruire enfans. Qu'on me dise que quiconque a des hommes à gouverner, ne doit pas chercher hors de leur nature une perfection dont ils ne sont pas susceptibles ; qu'il ne doit pas vouloir détruire en eux les passions, & que l'exécution d'un pareil projet ne seroit pas plus desirable que possible. Je conviendrai d'autant mieux de tout cela, qu'un homme qui n'auroit point de passions seroit certainement un fort mauvais citoyen : mais il faut convenir aussi que si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, il n'est pas impossible de leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, & ce qui est véritablement beau, plutôt que ce qui est difforme. Si, par exemple, on les exerce assez-tôt à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'Etat, & à n'apercevoir, pour ainsi dire, leur propre existence que comme une partie de la sienne, ils pourront parvenir enfin à s'identifier en quelque sorte avec ce plus grand tout, à se sentir membres de la patrie, à l'aimer de ce sentiment exquis que tout homme isolé n'a que pour soi-même, à élever perpétuellement leur ame à ce grand objet, & à transformer ainsi en une vertu sublime, cette disposition dangereuse d'où naissent tous nos vices. Non-seulement la Philosophie démontre la possibilité de ces nouvelles directions, mais l'Histoire en fournit mille exemples éclatans : s'ils sont si rares parmi nous, c'est que personne ne se soucie qu'il y ait des citoyens, & qu'on s'avise encore moins de s'y prendre assez-tôt pour les former. Il n'est plus tems de changer nos inclinations naturelles quand elles ont pris leur cours, & que l'habitude s'est jointe à l'amour propre ; il n'est plus tems de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le moi humain concentré dans nos cœurs y a acquis cette méprisable activité qui absorbe toute vertu & fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffent ? & que reste-t-il pour les concitoyens d'un cœur déjà partagé entre l'avarice, une maîtresse, & la vanité ?

C'est du premier moment de la vie, qu'il faut apprendre à mériter de vivre ; & comme on participe en naissant aux droits des citoyens, l'instant de notre naissance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des lois pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enseignent à obéir aux autres ; & comme on ne laisse pas la rai-

son de chaque homme unique arbitre de ses devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumières & aux préjugés des pères l'éducation de leurs enfans, qu'elle importe à l'état encore plus qu'aux pères ; car selon le cours de nature, la mort du père lui dérobe souvent les derniers fruits de cette éducation, mais la patrie en sent tôt ou tard les effets ; l'état demeure, & la famille se dissout. Que si l'autorité publique en prenant la place des pères, & se chargeant de cette importante fonction, acquiert leurs droits en remplissant leurs devoirs, ils ont d'autant moins sujet de s'en plaindre, qu'à cet égard ils ne sont proprement que changer de nom, & qu'ils auront en commun, sous le nom de citoyens, la même autorité sur leurs enfans qu'ils exerçoient séparément sous le nom de pères, & n'en seront pas moins obéis en parlant au nom de la loi, qu'ils l'étoient en parlant au nom de la nature. L'éducation publique sous des règles prescrites par le gouvernement, & sous des magistrats établis par le souverain, est donc une des maximes fondamentales du gouvernement populaire ou légitime. Si les enfans sont élevés en commun dans le sein de l'égalité, s'ils sont imbus des lois de l'état & des maximes de la volonté générale, s'ils sont instruits à les respecter par-dessus toutes choses, s'ils sont environnés d'exemples & d'objets qui leur parlent sans cesse de la tendre mère qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens inestimables qu'ils reçoivent d'elle, & du retour qu'ils lui doivent, ne doutons pas qu'ils n'apprennent ainsi à se chérir mutuellement comme des frères, à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à substituer des actions d'hommes & de citoyens au stérile & vain babil des sophistes, & à devenir un jour les défenseurs & les pères de la patrie dont ils auront été si long-tems les enfans.

Je ne parlerai point des magistrats destinés à présider à cette éducation, qui certainement est la plus importante affaire de l'état. On sent que si de telles marques de la confiance publique étoient légèrement accordées, si cette fonction sublime n'étoit pour ceux qui auroient dignement rempli toutes les autres le prix de leurs travaux, l'honorable & doux repos de leur vieillesse, & le comble de tous les honneurs, toute l'entreprise seroit inutile & l'éducation sans succès ; car par-tout où la leçon n'est pas soutenue par l'autorité, & le précepte par l'exemple, l'instruction demeure sans fruit, & la vertu même perd son crédit dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. Mais que des guerriers illustres courbés sous le faix de leurs lauriers prêchent le courage ; que des magistrats intègres, blanchis dans la pourpre & sur les tribunaux, enseignent la justice ; les uns & les autres se formeront ainsi de vertueux successeurs, & transmettront d'âge en âge aux générations suivantes, l'expérience & les talens des chefs, le courage & la vertu des citoyens, & l'émulation commune à tous de vivre & mourir pour la patrie.

Je ne sache que trois peuples qui aient autrefois pratiqué l'éducation publique ; savoir, les Crétois, les Lacédémoniens, & les anciens Perses : chez tous les trois elle eut le plus grand succès, & fit des prodiges chez les deux derniers. Quand le monde s'est trouvé divisé en nations trop grandes pour pouvoir être bien gouvernées, ce moyen n'a plus été praticable ; & d'autres raisons que le lecteur peut voir aisément, ont encore empêché qu'il n'ait été tenté chez aucun peuple moderne. C'est une chose très-remarquable que les Romains aient pu s'en passer ; mais Rome fut durant cinq cents ans un miracle continu, que le monde ne doit plus espérer de revoir. La vertu des Romains engendrée par l'horreur de la tyrannie & des crimes des tyrans, & par l'amour inné de la patrie, fit de toutes leurs maisons autant

d'écoles de citoyens ; & le pouvoir sans bornes des pères sur leurs enfans , mit tant de sévérité dans la police particulière , que le père plus craint que les magistrats étoit dans son tribunal domestique le censeur des mœurs & le vengeur des lois. *Voyez* EDUCATION.

C'est ainsi qu'un gouvernement attentif & bien intentionné , veillant sans cesse à maintenir ou rappeler chez le peuple l'amour de la patrie & les bonnes mœurs , prévient de loin les maux qui résultent tôt ou tard de l'indifférence des citoyens pour le sort de la république , & contient dans d'étroites bornes cet intérêt personnel , qui isole tellement les particuliers , que l'état s'affoiblit par leur puissance & n'a rien à espérer de leur bonne volonté. Par-tout où le peuple aime son pays , respecte les lois , & vit simplement , il reste peu de chose à faire pour le rendre heureux ; & dans l'administration publique où la fortune a moins de part qu'au sort des particuliers , la sagesse est si près du bonheur que ces deux objets se confondent.

III. Ce n'est pas assez d'avoir des citoyens & de les protéger ; il faut encore songer à leur subsistance ; & pourvoir aux besoins publics , est une suite évidente de la volonté générale , & le troisième devoir essentiel du gouvernement. Le devoir n'est pas , comme on doit le sentir , de remplir les greniers des particuliers & les dispenser du travail , mais de maintenir l'abondance tellement à leur portée , que pour l'acquiescer le travail soit toujours nécessaire & ne soit jamais inutile. Il s'étend aussi à toutes les opérations qui regardent l'entretien du fisc , & les dépenses de l'administration publique. Ainsi après avoir parlé de l'économie générale par rapport au gouvernement des personnes , il nous reste à la considérer par rapport à l'administration des biens.

Cette partie n'offre pas moins de difficultés à résoudre , ni de contradictions à lever que la précédente. Il est certain que le droit de propriété est le plus sacré de tous les droits des citoyens , & plus important à certains égards que la liberté même ; soit parce qu'il tient de plus à la conservation de la vie ; soit parce que les biens étant plus faciles à usurper & plus pénibles à défendre que la personne , on doit plus respecter ce qui se peut ravir plus aisément ; soit enfin parce que la propriété est le vrai fondement de la société civile , & le vrai garant des engagements des citoyens : car si les biens ne répondoient pas des personnes , rien ne seroit si facile que d'éluder ses devoirs & de se moquer des lois. D'un autre côté , il n'est pas moins sûr que le maintien de l'état & du gouvernement exige des frais & de la dépense ; & comme quiconque accorde la fin ne peut refuser les moyens , il s'ensuit que les membres de la société doivent contribuer de leurs biens à son entretien. De plus , il est difficile d'assurer d'un côté la propriété des particuliers sans l'attaquer d'un autre , & il n'est pas possible que tous les réglemens qui regardent l'ordre des successions , les testamens , les contrats , ne gênent les citoyens à certains égards sur la disposition de leur propre bien , & par conséquent sur leur droit de propriété.

Mais outre ce que j'ai dit ci-devant de l'accord qui regne entre l'autorité de la loi & la liberté du citoyen , il y a par rapport à la disposition des biens une remarque importante à faire , qui leve bien des difficultés. C'est , comme l'a montré Puffendorf , que par la nature du droit de propriété , il ne s'étend point au-delà de la vie du propriétaire , & qu'à l'instant qu'un homme est mort , son bien ne lui appartient plus. Ainsi lui prescrire les conditions sous lesquelles il en peut disposer , c'est au fond moins altérer son droit en apparence , que l'étendre en effet.

En général , quoique l'institution des lois qui re-

glent le pouvoir des particuliers dans la disposition de leur propre bien n'appartienne qu'au souverain , l'esprit de ces lois que le gouvernement doit suivre dans leur application , est que de père en fils & de proche en proche , les biens de la famille en sortent & s'aliénent le moins qu'il est possible. Il y a une raison sensible de ceci en faveur des enfans , à qui le droit de propriété seroit fort inutile , si le père ne leur laissoit rien , & qui de plus ayant souvent contribué par leur travail à l'acquisition des biens du père , sont de leur chef associés à son droit. Mais une autre raison plus éloignée & non moins importante , est que rien n'est plus funeste aux mœurs & à la république , que les changemens continuels d'état & de fortune entre les citoyens ; changemens qui sont la preuve & la source de mille désordres , qui bouleversent & confondent tout , & par lesquels ceux qui sont élevés pour une chose , se trouvent destinés pour une autre : ni ceux qui montent ni ceux qui descendent ne peuvent prendre les maximes ni les lumières convenables à leur nouvel état , & beaucoup moins en remplir les devoirs. Je passe à l'objet des finances publiques.

Si le peuple se gouvernoit lui-même , & qu'il n'y eût rien d'intermédiaire entre l'administration de l'état & les citoyens , ils n'auroient qu'à se cotiser dans l'occasion , à proportion des besoins publics & des facultés des particuliers ; & comme chacun ne perdrait jamais de vue le recouvrement ni l'emploi des deniers , il ne pourroit se glisser ni fraude ni abus dans leur maniement : l'état ne seroit jamais obéré de dettes , ni le peuple accablé d'impôts , ou du moins la sûreté de l'emploi le consoleroit de la dureté de la taxe. Mais les choses ne sauroient aller ainsi ; & quelque borné que soit un état , la société civile y est toujours trop nombreuse pour pouvoir être gouvernée par tous ses membres. Il faut nécessairement que les deniers publics passent par les mains des chefs , lesquels , outre l'intérêt de l'état , ont tous le leur particulier , qui n'est pas le dernier écouté. Le peuple de son côté , qui s'aperçoit plutôt de l'avidité des chefs & de leurs folles dépenses , que des besoins publics , murmure de se voir dépouiller du nécessaire pour fournir au superflu d'autrui ; & quand une fois ces manœuvres l'ont aigri jusqu'à certain point , la plus intégrale administration ne viendrait pas à bout de rétablir la confiance. Alors si les contributions sont volontaires , elles ne produisent rien ; si elles sont forcées , elles sont illégitimes ; & c'est dans cette cruelle alternative de laisser périr l'état ou d'attaquer le droit sacré de la propriété , qui en est le soutien , que consiste la difficulté d'une juste & sage économie.

La première chose que doit faire , après l'établissement des lois , l'instituteur d'une république , c'est de trouver un fonds suffisant pour l'entretien des magistrats & autres officiers , & pour toutes les dépenses publiques. Ce fonds s'appelle *ararium* ou *fisc* , s'il est en argent ; *domaine public* , s'il est en terres , & ce dernier est de beaucoup préférable à l'autre , par des raisons faciles à voir. Quiconque aura suffisamment réfléchi sur cette matière , ne pourra guère être à cet égard d'un autre avis que Bodin , qui regarde le domaine public comme le plus honnête & le plus sûr de tous les moyens de pourvoir aux besoins de l'état ; & il est à remarquer que le premier soin de Romulus dans la division des terres , fut d'en destiner le tiers à cet usage. J'avoue qu'il n'est pas impossible que le produit du domaine mal administré , se réduise à rien ; mais il n'est pas de l'essence du domaine d'être mal administré.

Préalablement à tout emploi , ce fonds doit être assigné ou accepté par l'assemblée du peuple ou des états du pays , qui doit ensuite en déterminer l'usage.

ge. Après cette solennité, qui rend ces fonds inaliénables, ils changent, pour ainsi dire, de nature, & leurs revenus deviennent tellement sacrés, que c'est non-seulement le plus infame de tous les vols, mais un crime de lèse-majesté, que d'en détourner la moindre chose au préjudice de leur destination. C'est un grand deshonneur pour Rome, que l'intégrité du questeur Caton y ait été un sujet de remarque, & qu'un empereur récompensant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu soin d'ajouter que cet argent venoit du bien de sa famille, & non de celui de l'état. Mais s'il se trouve peu de Galba, où chercherons-nous des Catons ? & quand une fois le vice ne deshonorera plus, quels seront les chefs assez scrupuleux pour s'abstenir de toucher aux revenus publics abandonnés à leur discrétion, & pour ne pas s'en imposer bientôt à eux-mêmes, en affectant de confondre leurs vaines & scandaleuses dissipations avec la gloire de l'état, & les moyens d'étendre leur autorité, avec ceux d'augmenter sa puissance ? C'est sur-tout en cette délicate partie de l'administration, que la vertu est le seul instrument efficace, & que l'intégrité du magistrat est le seul frein capable de contenir son avarice. Les livres & tous les comptes des régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités qu'à les couvrir ; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laissez donc les registres & papiers, & remettez les finances en des mains fideles ; c'est le seul moyen qu'elles soient fidelement régies.

Quand une fois les fonds publics sont établis, les chefs de l'état en font de droit les administrateurs ; car cette administration fait une partie du gouvernement, toujours essentielle, quoique non toujours également : son influence augmente à mesure que celle des autres ressorts diminue ; & l'on peut dire qu'un gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption, quand il n'a plus d'autre nerf que l'argent : or comme tout gouvernement tend sans cesse au relâchement, cette seule raison montre pourquoi nul état ne peut subsister si ses revenus n'augmentent sans cesse.

Le premier sentiment de la nécessité de cette augmentation, est aussi le premier signe du desordre intérieur de l'état ; & le sage administrateur, en songeant à trouver de l'argent pour pourvoir au besoin présent, ne néglige pas de rechercher la cause éloignée de ce nouveau besoin : comme un marin voyant l'eau gagner son vaisseau, n'oublie pas en faisant jouer les pompes, de faire aussi chercher & boucher la voie.

De cette règle découle la plus importante maxime de l'administration des finances, qui est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins, qu'à augmenter les revenus ; de quelque diligence qu'on puisse user, le secours qui ne vient qu'après le mal, & plus lentement, laisse toujours l'état en souffrance : tandis qu'on songe à remédier à un inconvénient, un autre se fait déjà sentir, & les ressources mêmes produisent de nouveaux inconvénients ; de sorte qu'à la fin la nation s'obere, le peuple est foulé, le gouvernement perd toute sa vigueur, & ne fait plus que peu de chose avec beaucoup d'argent. Je crois que de cette grande maxime bien établie, découloient les prodiges des gouvernements anciens, qui faisoient plus avec leur parcimonie, que les nôtres avec tous leurs trésors ; & c'est peut-être de-là qu'est dérivée l'acception vulgaire du mot d'*économie*, qui s'entend plutôt du sage ménage de ce qu'on a, que des moyens d'acquiescer ce que l'on n'a pas.

Indépendamment du domaine public, qui rend à l'état à proportion de la probité de ceux qui le ré-

gissent, si l'on connoissoit assez toute la force de l'administration générale, sur-tout quand elle se borne aux moyens légitimes, on seroit étonné des ressources qu'ont les chefs pour prévenir tous les besoins publics, sans toucher aux biens des particuliers. Comme ils sont les maîtres de tout le commerce de l'état, rien ne leur est si facile que de le diriger d'une manière qui pourvoie à tout, souvent sans qu'ils paroissent s'en mêler. La distribution des denrées, de l'argent & des marchandises par de justes proportions, selon les tems & les lieux, est le vrai secret des finances, & la source de leurs richesses, pourvu que ceux qui les administrent sachent porter leurs vues assez loin, & faire dans l'occasion une perte apparente & prochaine, pour avoir réellement des profits immenses dans un tems éloigné. Quand on voit un gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la sortie des blés dans les années d'abondance, & pour leur introduction dans les années de disette, on a besoin d'avoir de tels faits sous les yeux pour les croire véritables, & on les mettroit au rang des romans, s'ils se fussent passés anciennement. Supposons que pour prévenir la disette dans les mauvaises années, on proposât d'établir des magasins publics, dans combien de pays l'entretien d'un établissement si utile ne feroit-il pas de prétexte à de nouveaux impôts ? A Geneve ces greniers établis & entretenus par une sage administration, sont la ressource publique dans les mauvaises années, & le principal revenu de l'état dans tous les tems ; *Alit & ditat*, c'est la belle & juste inscription qu'on lit sur la façade de l'édifice. Pour exposer ici le système économique d'un bon gouvernement, j'ai souvent tourné les yeux sur celui de cette république : heureux de trouver ainsi dans ma patrie l'exemple de la sagesse & du bonheur que je voudrois voir regner dans tous les pays.

Si l'on examine comment croissent les besoins d'un état, on trouvera que souvent cela arrive à-peu-près comme chez les particuliers, moins par une véritable nécessité, que par un accroissement de desirs inutiles, & que souvent on n'augmente la dépense que pour avoir un prétexte d'augmenter la recette ; de sorte que l'état gagneroit quelquefois à se passer d'être riche, & que cette richesse apparente lui est au fond plus onéreuse que ne feroit la pauvreté même. On peut espérer, il est vrai, de tenir les peuples dans une dépendance plus étroite, en leur donnant d'une main ce qu'on leur a pris de l'autre, & ce fut la politique dont usa Joseph avec les Egyptiens ; mais ce vain sophisme est d'autant plus funeste à l'état, que l'argent ne rentre plus dans les mêmes mains dont il est sorti, & qu'avec de pareilles maximes on n'enrichit que des fainéants de la dépouille des hommes utiles.

Le goût des conquêtes est une des causes les plus sensibles & les plus dangereuses de cette augmentation. Ce goût, engendré souvent par une autre espèce d'ambition que celle qu'il semble annoncer, n'est pas toujours ce qu'il paroît être, & n'a pas tant pour véritable motif le desir apparent d'aggrandir la nation, que le desir caché d'augmenter au dedans l'autorité des chefs, à l'aide de l'augmentation des troupes, & à la faveur de la diversion que font les objets de la guerre dans l'esprit des citoyens.

Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est que rien n'est si foulé ni si misérable que les peuples conquérans, & que leurs succès mêmes ne font qu'augmenter leurs misères : quand l'histoire ne nous l'apprendroit pas, la raison suffiroit pour nous démontrer que plus un état est grand, & plus les dépenses y deviennent proportionnellement fortes & onéreuses ; car il faut que toutes les provinces fournissent

leur contingent , aux frais de l'administration générale , & que chacune outre cela fasse pour la sienne particulière la même dépense que si elle étoit indépendante. Ajoutez que toutes les fortunes se font dans un lieu & se consomment dans un autre ; ce qui rompt bientôt l'équilibre du produit & de la consommation , & appauvrit beaucoup de pays pour enrichir une seule ville.

Autre source de l'augmentation des besoins publics , qui tient à la précédente. Il peut venir un tems où les citoyens ne se regardant plus comme intéressés à la cause commune , cesseroient d'être les défenseurs de la patrie , & où les magistrats aimeroient mieux commander à des mercenaires qu'à des hommes libres , ne fût-ce qu'afin d'employer en tems & lieu les premiers pour mieux assujettir les autres. Tel fut l'état de Rome sur la fin de la république & sous les empereurs ; car toutes les victoires des premiers Romains , de même que celles d'Alexandre , avoient été remportées par de braves citoyens , qui savoient donner au besoin leur sang pour la patrie , mais qui ne le vendoient jamais. Marius fut le premier qui dans la guerre de Jugurtha deshonna les légions romaines , en y introduisant des affranchis , vagabonds , & autres mercenaires. Devenus les ennemis des peuples qu'ils s'étoient chargés de rendre heureux , les tyrans établirent des troupes réglées , en apparence pour contenir l'étranger , & en effet pour opprimer l'habitant. Pour former ces troupes il fallut enlever à la terre des cultivateurs , dont le défaut diminua la quantité des denrées , & dont l'entretien introduisit des impôts qui en augmentèrent le prix. Ce premier désordre fit murmurer les peuples : il fallut pour les réprimer multiplier les troupes , & par conséquent la misère ; & plus le désespoir augmentoit , plus on se voyoit contraint de l'augmenter encore pour en prévenir les effets. D'un autre côté ces mercenaires , qu'on pouvoit estimer sur le prix auquel ils se vendoient eux-mêmes , fiers de leur avilissement , méprisant les lois dont ils étoient protégés , & leurs frères dont ils mangeoient le pain , se crurent plus honorés d'être les satellites de César que les défenseurs de Rome ; & dévoués à une obéissance aveugle , tenoient par état le poignard levé sur leurs concitoyens , prêts à tout égorger au premier signal. Il ne seroit pas difficile de montrer que ce fut-là une des principales causes de la ruine de l'empire romain.

L'invention de l'artillerie & des fortifications a forcé de nos jours les souverains de l'Europe à rétablir l'usage des troupes réglées pour garder leurs places ; mais avec des motifs plus légitimes , il est à craindre que l'effet n'en soit également funeste. Il n'en faudra pas moins dépeupler les campagnes pour former les armées & les garnisons ; pour les entretenir il n'en faudra pas moins fouler les peuples ; & ces dangereux établissemens s'accroissent depuis quelque tems avec une telle rapidité dans tous nos climats , qu'on n'en peut prévoir que la dépopulation prochaine de l'Europe , & tôt ou tard la ruine des peuples qui l'habitent.

Quoi qu'il en soit , on doit voir que de telles institutions renversent nécessairement le vrai système économique qui tire le principal revenu de l'état du domaine public , & ne laissent que la ressource fâcheuse des subsides & impôts , dont il me reste à parler.

Il faut se ressouvenir ici que le fondement du pacte social est la propriété ; & sa première condition , que chacun soit maintenu dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient. Il est vrai que par le même traité chacun s'oblige , au moins tacitement , à se cotiser dans les besoins publics ; mais cet engagement ne pouvant nuire à la loi fondamentale , &

supposant l'évidence du besoin reconnue par les contribuables , on voit que pour être légitime , cette cotisation doit être volontaire , non d'une volonté particulière , comme s'il étoit nécessaire d'avoir le consentement de chaque citoyen , & qu'il ne dût fournir que ce qu'il lui plaît , ce qui seroit directement contre l'esprit de la confédération , mais d'une volonté générale , à la pluralité des voix , & sur un tarif proportionnel qui ne laisse rien d'arbitraire à l'imposition.

Cette vérité , que les impôts ne peuvent être établis légitimement que du consentement du peuple ou de ses représentans , a été reconnue généralement de tous les philosophes & jurisconsultes qui se sont acquis quelque réputation dans les matieres de droit politique , sans excepter Bodin même. Si quelques-uns ont établi des maximes contraires en apparence ; outre qu'il est aisé de voir les motifs particuliers qui les y ont portés , ils y mettent tant de conditions & de restrictions , qu'au fond la chose revient exactement au même : car que le peuple puisse refuser , ou que le souverain ne doive pas exiger , cela est indifférent quant au droit ; & s'il n'est question que de la force , c'est la chose la plus inutile que d'examiner ce qui est légitime ou non.

Les contributions qui se lèvent sur le peuple font de deux sortes ; les unes réelles , qui se perçoivent sur les choses ; les autres personnelles , qui se payent par tête. On donne aux unes & aux autres les noms d'*impôts* ou de *subsides* : quand le peuple fixe la somme qu'il accorde , elle s'appelle *subside* ; quand il accorde tout le produit d'une taxe , alors c'est un *impôt*. On trouve dans le livre de l'*esprit des lois* , que l'imposition par tête est plus propre à la servitude , & la taxe réelle plus convenable à la liberté. Cela seroit incontestable , si les contingens par tête étoient égaux ; car il n'y auroit rien de plus disproportionné qu'une pareille taxe , & c'est sur-tout dans les proportions exactement observées , que consiste l'esprit de la liberté. Mais si la taxe par tête est exactement proportionnée aux moyens des particuliers , comme pourroit être celle qui porte en France le nom de *capitation* , & qui de cette manière est à la fois réelle & personnelle , elle est la plus équitable , & par conséquent la plus convenable à des hommes libres. Ces proportions paroissent d'abord très-faciles à observer , parce qu'étant relatives à l'état que chacun tient dans le monde , les indications sont toujours publiques ; mais outre que l'avarice , le crédit & la fraude savent éluder jusqu'à l'évidence , il est rare qu'on tienne compte dans ces calculs , de tous les élémens qui doivent y entrer. Premièrement on doit considérer le rapport des quantités , selon lequel , toutes choses égales , celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre , doit payer dix fois plus que lui. Secondement , le rapport des usages , c'est-à-dire la distinction du nécessaire & du superflu. Celui qui n'a que le simple nécessaire , ne doit rien payer du tout ; la taxe de celui qui a du superflu , peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. A cela il dira qu'en égard à son rang , ce qui seroit superflu pour un homme inférieur , est nécessaire pour lui ; mais c'est un mensonge : car un Grand a deux jambes , ainsi qu'un bouvier , & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus , ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang , que s'il faisoit y renoncer pour un sujet loisible , il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosternerait devant un ministre qui iroit au conseil à pié , pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'état. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne , & la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Un troisième rapport qu'on ne compte jamais , &

qu'on devroit toujours compter le premier, est celui des utilités que chacun retire de la confédération sociale, qui protège fortement les immenses possessions du riche, & laisse à peine un misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains. Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans & les riches ? tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls ? toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées ? & l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes & les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, & dont au bout de six mois il n'est plus question ? Que ce même homme soit volé, toute la police est aussitôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il soupçonne. Passe-t-il dans un lieu dangereux ? voilà les escortes en campagne : l'essieu de sa chaise vient-il à rompre ? tout vole à son secours : fait-on du bruit à sa porte ? il dit un mot, & tout se tait : la foule l'incommode-t-elle ? il fait un signe, & tout se range : un charretier se trouve-t-il sur son passage ? ses gens sont prêts à l'assommer ; & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires feroient plutôt écrasés, qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou ; ils sont le droit de l'homme riche, & non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse : toutes les portes lui sont fermées, même quand il a droit de les faire ouvrir ; & si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce : s'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence ; il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune duc : en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer ; mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable, & un puissant voisin.

Une autre attention non moins importante à faire, c'est que les pertes des pauvres sont beaucoup moins réparables que celles du riche, & que la difficulté d'acquérir croît toujours en raison du besoin. On ne fait rien avec rien ; cela est vrai dans les affaires comme en Physique : l'argent est la semence de l'argent, & la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. Il y a plus encore : c'est que tout ce que le pauvre paye, est à jamais perdu pour lui, & reste ou revient dans les mains du riche ; & comme c'est aux seuls hommes qui ont part au gouvernement, ou à ceux qui en approchent, que passe tôt ou tard le produit des impôts, ils ont, même en payant leur contingent, un intérêt sensible à les augmenter.

Résumons en quatre mots le pacte social des deux états. *Vous avez besoin de moi, car je suis riche & vous êtes pauvre ; faisons donc un accord entre nous : je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.*

Si l'on combine avec soin toutes ces choses, on trouvera que pour repartir les taxes d'une manière équitable & vraiment proportionnelle, l'imposition n'en doit pas être faite seulement en raison des biens des contribuables, mais en raison composée de

la différence de leurs conditions & du superflu de leurs biens. Opération très-importante & très-difficile que font tous les jours des multitudes de commis honnêtes gens & qui savent l'arithmétique, mais dont les Platons & les Montesquieus n'eussent osé se charger qu'en tremblant & en demandant au ciel des lumières & de l'intégrité.

Un autre inconvénient de la taxe personnelle ; c'est de se faire trop sentir & d'être levée avec trop de dureté, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit sujette à beaucoup de non-valeurs, parce qu'il est plus aisé de dérober au rôle & aux poursuites sa tête que ses possessions.

De toutes les autres impositions, le cens sur les terres ou la taille réelle a toujours passé pour la plus avantageuse dans les pays où l'on a plus d'égard à la quantité du produit & à la sûreté du recouvrement, qu'à la moindre incommodité du peuple. On a même osé dire qu'il falloit charger le paysan pour éveiller sa paresse, & qu'il ne feroit rien s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule : c'est en Hollande, en Angleterre où le cultivateur paye très-peu de chose, & sur-tout à la Chine où il ne paye rien, que la terre est le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ, il le laisse en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car pour qui perd le fruit de sa peine, c'est gagner que ne rien faire ; & mettre le travail à l'amende, est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

De la taxe sur les terres ou sur le blé, sur-tout quand elle est excessive, résultent deux inconvéniens si terribles, qu'ils doivent dépeupler & ruiner à la longue tous les pays où elle est établie.

Le premier vient du défaut de circulation des espèces, car le commerce & l'industrie attirent dans les capitales tout l'argent de la campagne : & l'impôt détruisant la proportion qui pouvoit se trouver encore entre les besoins du laboureur & le prix de son blé, l'argent vient sans cesse & ne retourne jamais ; plus la ville est riche, plus le pays est misérable. Le produit des tailles passe des mains du prince ou du financier dans celles des artistes & des marchands ; & le cultivateur qui n'en reçoit jamais que la moindre partie, s'épuise enfin en payant toujours également & recevant toujours moins. Comment voudrait-on que pût vivre un homme qui n'auroit que des veines & point d'arteres, ou dont les artères ne porteroient le sang qu'à quatre doigts du cœur ? Chardin dit qu'en Perse les droits du roi sur les denrées se payent aussi en denrées ; cet usage, qu'Herodote témoigne avoir autrefois été pratiqué dans le même pays jusqu'à Darius, peut prévenir le mal dont je viens de parler. Mais à moins qu'en Perse les intendans, directeurs, commis, & gardes-magazin ne soient une autre espèce de gens que par-tout ailleurs, j'ai peine à croire qu'il arrive jusqu'au roi la moindre chose de tous ces produits, que les blés ne se gâtent pas dans tous les greniers, & que le feu ne consume pas la plus part des magasins.

Le second inconvénient vient d'un avantage apparent, qui laisse aggraver les maux avant qu'on les apperçoive. C'est que le blé est une denrée que les impôts ne renchérissent point dans le pays qui la produit, & dont, malgré son absolue nécessité, la quantité diminue, sans que le prix en augmente ; ce qui fait que beaucoup de gens meurent de faim, quoique le blé continue d'être à bon marché, & que le laboureur reste seul chargé de l'impôt qu'il n'a pu défalquer sur le prix de la vente. Il faut bien faire attention qu'on ne doit pas raisonner de la

taille réelle comme des droits sur toutes les marchandises qui en font hauffer le prix, & sont ainsi payés moins par les marchands, que par les acheteurs. Car ces droits, quelque forts qu'ils puissent être, sont pourtant volontaires, & ne sont payés par le marchand qu'à proportion des marchandises qu'il achete; & comme il n'achete qu'à proportion de son débit, il fait la loi au particulier. Mais le laboureur qui, soit qu'il vende ou non, est contraint de payer à des termes fixes pour le terrain qu'il cultive, n'est pas le maître d'attendre qu'on mette à sa denrée le prix qu'il lui plaît? & quand il ne la vendroit pas pour s'entretenir, il seroit forcé de la vendre pour payer la taille, de sorte que c'est quelquefois l'énormité de l'imposition qui maintient la denrée à vil prix.

Remarquez encore que les ressources du commerce & de l'industrie, loin de rendre la taille plus supportable par l'abondance de l'argent, ne la rendent que plus onéreuse. Je n'insisterai point sur une chose très-évidente, savoir que si la plus grande ou moindre quantité d'argent dans un état, peut lui donner plus ou moins de crédit au-dehors, elle ne change en aucune manière la fortune réelle des citoyens, & ne les met ni plus ni moins à leur aise. Mais je ferai ces deux remarques importantes: l'une, qu'à moins que l'état n'ait des denrées superflues & que l'abondance de l'argent ne vienne de leur débit chez l'étranger, les villes où se fait le commerce, se sentent seules de cette abondance, & que le paysan ne fait qu'en devenir relativement plus pauvre; l'autre, que le prix de toutes choses haussant avec la multiplication de l'argent, il faut aussi que les impôts haussent à proportion, de sorte que le laboureur se trouve plus chargé sans avoir plus de ressources.

On doit voir que la taille sur les terres est un véritable impôt sur leur produit. Cependant chacun convient que rien n'est si dangereux qu'un impôt sur le blé payé par l'acheteur: comment ne voit-on pas que le mal est cent fois pire quand cet impôt est payé par le cultivateur même? N'est-ce pas attaquer la subsistance de l'état jusque dans sa source? N'est-ce pas travailler aussi directement qu'il est possible à dépeupler le pays, & par conséquent à le ruiner à la longue? car il n'y a point pour une nation de pire disette que celle des hommes.

Il n'appartient qu'au véritable homme d'état d'élever ses vûes dans l'assiette des impôts plus haut que l'objet des finances, de transformer des charges onéreuses en d'utiles réglemens de police, & de faire douter au peuple si de tels établissemens n'ont pas eu pour fin le bien de la nation plutôt que le produit des taxes.

Les droits sur l'importation des marchandises étrangères dont les habitans sont avides sans que le pays en ait besoin, sur l'exportation de celles du cru du pays dont il n'a pas de trop, & dont les étrangers ne peuvent se passer, sur les productions des arts inutiles & trop lucratifs, sur les entrées dans les villes des choses de pur agrément, & en général sur tous les objets du luxe, rempliront tout ce double objet. C'est par de tels impôts, qui soulagent la pauvreté & chargent la richesse, qu'il faut prévenir l'augmentation continuelle de l'inégalité des fortunes, l'asservissement aux riches d'une multitude d'ouvriers & de serviteurs inutiles, la multiplication des gens oisifs dans les villes, & la désertion des campagnes.

Il est important de mettre entre le prix des choses & les droits dont on les charge, une telle proportion que l'avidité des particuliers ne soit point trop portée à la fraude par la grandeur des profits. Il faut encore prévenir la facilité de la contrebande,

en préférant les marchandises les moins faciles à cacher. Enfin il convient que l'impôt soit payé par celui qui emploie la chose taxée, plutôt que par celui qui la vend, auquel la quantité des droits dont il se trouveroit chargé, donneroit plus de tentations & de moyens de les frauder. C'est l'usage constant de la Chine, le pays du monde où les impôts sont les plus forts & les mieux payés: le marchand ne paye rien; l'acheteur seul acquitte le droit, sans qu'il en résulte ni murmures ni séditions; parce que les denrées nécessaires à la vie, telles que le ris & le blé, étant absolument franches, le peuple n'est point foulé, & l'impôt ne tombe que sur les gens aisés. Au reste toutes ces précautions ne doivent pas tant être dictées par la crainte de la contrebande, que par l'attention que doit avoir le gouvernement à garantir les particuliers de la séduction des profits illégitimes, qui, après en avoir fait de mauvais citoyens, ne tarderoit pas d'en faire de mal-honnêtes gens.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les glaces, lustres, & ameublemens, sur les étoffes & la dorure, sur les cours & jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espèce, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions & en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement & d'oisiveté, qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que leur seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vûs. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'une absolue nécessité: c'est bien mal connoître les hommes que de croire qu'après s'être une fois laissés séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au nécessaire & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne fera qu'une nouvelle raison pour la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose & des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres, & l'état ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré que sur cette distinction.

Par la même raison l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les Finances, ranimeroit l'Agriculture, en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un état. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une: ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'état; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures lois somptuaires; les dépenses de l'état auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; & le fisc ne sauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à déboursier: ou si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit pour pourvoir aux besoins réels de l'état. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense qu'il a de moins à faire; dans le second, il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Ajoutons à tout ceci une importante distinction en matière de droit politique, & à laquelle les gouvernemens, jaloux de faire tout par eux-mêmes, de-

vraient donner une grande attention. J'ai dit que les taxes personnelles & les impôts sur les choses d'absolue nécessité, attaquant directement le droit de propriété, & par conséquent le vrai fondement de la société politique, sont toujours sujets à des conséquences dangereuses, s'ils ne sont établis avec l'express consentement du peuple ou de ses représentans. Il n'en est pas de même des droits sur les choses dont on peut s'interdire l'usage; car alors le particulier n'étant point absolument contraint à payer, sa contribution peut passer pour volontaire; de sorte que le consentement particulier de chacun des contribuans supplée au consentement général, & le suppose même en quelque manière: car pourquoi le peuple s'opposeroit-il à toute imposition qui ne tombe que sur quiconque veut bien la payer? Il me paroît certain que tout ce qui n'est ni pros crit par les lois, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'usage des carrosses, il peut à plus forte raison imposer une taxe sur les carrosses, moyen sage & utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors on peut regarder la taxe comme une espèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

Quelqu'un m'objectera peut-être que ceux que Bodin appelle *imposeurs*, c'est-à-dire ceux qui imposent ou imaginent les taxes, étant dans la classe des riches, n'auront garde d'épargner les autres à leurs propres dépens, & de se charger eux-mêmes pour soulager les pauvres. Mais il faut rejeter de pareilles idées. Si dans chaque nation ceux à qui le souverain commet le gouvernement des peuples, en étoient les ennemis par état, ce ne seroit pas la peine de rechercher ce qu'ils doivent faire pour les rendre heureux. *Article de M. ROUSSEAU, citoyen de Genève.*

* **ECONOMIE RUSTIQUE**; c'est l'art de connoître tous les objets utiles & lucratifs de la campagne, de se les procurer, de les conserver, & d'en tirer le plus grand avantage possible. Cette manière de s'enrichir est d'une étendue prodigieuse: c'est un tribut imposé sur tous les êtres de la nature; les élémens même n'en sont pas exceptés. Ce seroit un ouvrage considérable que l'exposition seule des choses qui sont comprises dans l'*économie rustique*. Voici les principales. Celui qui vivra à la campagne, & qui voudra mettre son séjour à profit, connoîtra l'agriculture & le jardinage dans tous leurs détails; il n'ignorera rien de ce qui concerne les bâtimens nécessaires pour lui, pour sa famille, pour ses domestiques, pour ses animaux, & pour ses différentes récoltes; la chasse, la pêche, la fauconnerie, les haras, les eaux, les forêts, les différens travaux rustiques; plusieurs manufactures, telles que celles de la fayence, de la poterie, de la chaux, de la brique, du fer, &c. Quelle que soit l'opinion vulgaire sur la vie d'un homme qui se livre tout entier à ces objets, je n'en connois aucune, sans exception, qui soit plus conforme à la nature, à la santé, à l'étendue des connoissances utiles, à l'élévation de l'esprit, à la simplicité des mœurs, au goût des bonnes choses, à la vertu, au bien public, à l'honnêteté & au bon sens. *Voyez en différens endroits de ce dictionnaire ce qui a rapport à l'économie rustique, & consultez les articles CHASSE, PÊCHE, AGRICULTURE, FAISANDERIE, FAUCONNERIE, JARDINAGE, CULTURE DES TERRES, &c.*

ECOPE, f. f. *terme de Rivière*; espèce de pelle de bois un peu creuse avec laquelle on vuide l'eau qui entre dans les bateaux sur les rivières. Ducange dit que le mot vient de *scopa* ou *ascopa*, vaisseau portatif où l'on met de l'eau.

ECOPÉ, f. f. *terme de Chirurgie*; fracture ou solu-

tion de continuité du crâne faite par un instrument tranchant qui a frappé perpendiculairement. Il est rare que la division de l'os ne s'étende pas par une fracture prolongée plus loin que la partie que l'instrument a touchée. Son poids ou l'action de celui qui a donné le coup, fait que l'instrument agit souvent comme corps contondant.

Les accidens de l'*écopé* sont les mêmes que ceux des plaies de tête en général. On les divise en primitifs & en consécutifs. Les primitifs sont l'effet de la commotion, & exigent des saignées copieuses. *Voy. COMMOTION*. Les consécutifs indiquent des défordres survenus depuis le coup, comme sont les épanchemens, les abcès, &c. ils exigent l'opération du trepan. Mais la fracture du crâne, indépendamment de tout accident, demande qu'on pratique l'opération du trepan, à moins qu'il n'y ait une division suffisante & placée convenablement pour l'évacuation des matières qui pourroient s'épancher. *Voyez PLAIE DE TÊTE & TREPANNER. (Y)*

ECOPERCHE, f. f. *en Architecture*; pièce de bois avec une poulie qu'on ajoute au bec d'une grue ou d'un engin, pour lui donner plus de volée.

On nomme aussi *écoperche* toutes pièces de bois de brin qui servent à porter les échafauts. Les plus petites *écoperches* se nomment *boulins*. *V. BOULIN. (P)*

* **ECORCE**, f. f. (*Jard. & Physiq.*) on donne le nom d'*écorce* à cette partie du bois qui enveloppe l'arbre extérieurement, qui l'habille depuis l'extrémité de sa racine, jusqu'à celle de ses branches, & qui s'en peut détacher dans le tems de la sève. Elle est composée de plusieurs couches. La plus extérieure est quelquefois un épiderme mince; les autres sont formées par des fibres ligneuses, qui s'étendent suivant la longueur du tronc, & qui l'enveloppent comme d'un réseau: car ces fibres sont divisées par faisceaux, qui en se joignant & en se séparant à diverses reprises, forment des mailles qui sont remplies par le parenchyme, qui se prolonge aussi entre les couches. Ceci est commun à toutes les lames d'*écorce*; mais celles qui sont les plus intérieures, approchent plus de la nature du bois que les extérieures, qui sont d'autant plus succulentes & herbacées, qu'elles sont plus voisines de l'épiderme.

Ce n'est pas une des moindres parties de l'arbre (*voyez ARBRE*); elle sert à porter une portion du suc nourricier: le reste se répand dans le bois & la moëlle de la tige; ce qui est confirmé par l'expérience d'une grosse branche pliée tout autour de la largeur de quatre doigts près du tronc, & qui n'est point morte pendant tout un été. C'est entre l'*écorce* & ce bois qu'est l'aubier. *Voyez AUBIER.*

On fait dans plusieurs arts usage de l'*écorce* des arbres; la Médecine tire aussi de cette partie un grand nombre de remèdes. *Voyez l'article suivant.*

ECORCE, (*Pharm.*) Les *écorces* usitées en Pharmacie se conservent toujours en nature ou en poudre; elles sont presque toutes exotiques, & on nous les apporte seches, & en état d'être gardées longtemps, sur-tout lorsqu'elles sont huileuses & aromatiques. *Voyez les articles particuliers.*

L'*écorce* de frêne, qui est la seule *écorce* de notre pays réputée médicinale, & qu'on gardoit autrefois dans quelques boutiques, ne se trouve plus dans aucune, & la Médecine y perd peu assurément.

Dans les formules, tant officinales que magistrales, on doit prescrire les *écorces* après les bois & les racines ligneuses, & avant les semences, les feuilles, les fleurs, &c. soit qu'il s'agisse d'un aposème, d'un bouillon ou d'une poudre composée. *V. FORMULE.*

On emploie très-peu d'*écorces* en Médecine; le quinquina, la canelle, l'*écorce* de Winter, le *cassia lignea*, l'*écorce* de gayac, celle de fimarrouba, la cascarille, sont presque les seules.

La dose des *écorces* se détermine toujours par le poids. Voyez ECORCE DU PÉROU au mot QUINA. (b)

ECORCE DE WINTER, (*Bot. exotiq.*) c'est une grosse *écorce* roulée en tuyaux, de couleur de cendres, molle, fongueuse, inégale, & ayant plusieurs petites crevasses à son extérieur ; intérieurement elle est solide, dense, rousâtre, d'un goût âcre, aromatique, piquant, brûlant, & d'une odeur très-pénétrante.

Le capitaine Winter qui s'embarqua avec François Drake en 1578, & qui fit le tour du monde avec ce grand homme de mer, dont l'Angleterre n'oubliera jamais les belles expéditions, rapporta du détroit de Magellan l'an 1580, une *écorce* aromatique qui avoit été fort utile à tous ceux qui étoient sur son vaisseau ; elle leur avoit servi d'épices pour leurs mets, & d'excellent remède contre le scorbut. Clusius ayant reçu de cette *écorce*, lui donna le nom du capitaine qui l'avoit fait connoître en Europe ; il l'appella *cortex Winteranus*, & dénomma l'arbre *Magellanica aromatica arbor*. Voy. *Clusii exoticor. pag. 75*. Gaspard Bauhin l'a nommée *laurifolia Magellanica, cortice acri*. Ensuite Sebald de Weert s'étant trouvé sur un des vaisseaux hollandois, qui firent voile pour le détroit de Magellan en 1599, a appelé cet arbre *lauro similis arbor, licet procerior, cortice piperis modo, acri & mordenti*.

Enfin M. Georges Handyside, qui est revenu de ce pays-là dans notre siècle, a non-seulement décrit cet arbre très-exactement, mais il a même apporté de sa graine en Angleterre, avec un échantillon de ses feuilles & de ses fleurs sur une petite branche, à l'inspection desquelles le chevalier Hans-Sloane range le cannellier de Winter sous la classe des *pereclymenum*, & l'appelle *pereclymenum rectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico*.

Suivant M. Handyside, c'est un arbre d'une grandeur médiocre, approchant en quelque manière du pommier, plus touffu qu'il n'est haut, & jettant des racines qui s'étendent beaucoup. Son *écorce* est grosse, cendrée en-dehors, de couleur de rouille de fer en-dedans. Ses feuilles sont longues d'un pouce & demi, larges d'un pouce dans le milieu, pointues des deux côtés, obtuses à l'extrémité qui est comme partagée en deux ; elles sont en-dessus d'un verd clair, & soutenues sur une queue d'un demi-pouce de longueur. Il s'élève des aîles des feuilles, deux, trois, quatre fleurs, & même davantage, attachées à un pédicule commun d'un pouce de long : elles sont très-blanches, à cinq pétales, semblables en quelque façon aux fleurs du *pereclymenum*, & d'une odeur agréable de jasmin. Lorsque les fleurs sont tombées, il leur succede un fruit oval composé de deux, trois, ou plusieurs pepins attachés à un pédicule commun, & ramassés ensemble ; d'un verd pâle, marquetés de noir. Ce fruit contient des graines noires, aromatiques, inégales, & un peu semblables aux pepins de raisin. Cet arbre croît dans les contrées situées vers le milieu du détroit de Magellan. Voyez *phil. Transf. n°. 204*.

M. Handyside a rapporté au chevalier Hans-Sloane, qu'on se servoit avec succès des feuilles de cet arbre jointes à d'autres herbes en fomentations, dans différentes maladies ; mais rien ne le frappa davantage que l'énergie de son *écorce*, prise avec quelques semences carminatives, pour le scorbut. Il ordonna le même remède à plusieurs personnes qui avoient mangé imprudemment d'un veau marin véneneux, & cependant fort commun dans le détroit, où on l'appelle le *lion marin*. Quoique ce mets les eût rendu malades au point que la plupart perdoient la peau qui se levoit peu-à-peu de dessus leur corps par

lambeaux ; cependant elles se trouverent fort bien de son remède.

L'*écorce* de Winter se prescrit en poudre jusqu'à deux dragmes ; en infusion ou en décoction, jusqu'à une once ; elle donne dans la distillation une huile essentielle, pesante, comme les autres substances végétales exotiques : c'est de-là que dépendent ses bons effets dans le scorbut acide & muriatique, & dans les cas où il s'agit de fortifier la débilité de l'estomac. On peut donc lui attribuer avec raison une vertu stimulante, subastringente, corroborative, & résolutive.

Mais on trouve très-rarement dans les boutiques cette *écorce*, & l'on fournit toujours sous son nom la canelle blanche. Quoique leurs arbres, les lieux où ils croissent, & leur forme extérieure, n'ayent presque rien de commun ; cependant comme les deux *écorces* s'accordent à avoir à-peu-près la même odeur & le même goût, l'usage reçu & pour ainsi dire convenu entre le medecin & l'apothicaire, est la substitution de la canelle blanche qui est commune, à l'*écorce* de Winter qui est très-rare. Voilà un petit secret que je ne me fais point scrupule de révéler. Art. de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

* ECORCER, v. act. (*Econ. rust.*) c'est enlever l'*écorce*. On pratique cette opération aux arbres dont l'*écorce* est utile, & le bois découvert s'appelle *bois pelard*. On choisit pour *écorcer* le tems le plus fort de la sève.

* ECORCHÉ, adj. il se dit en général de tout trait inégal, & dont les bords sont en scie, qui défigure la surface d'un corps. On accorde plus ou moins de largeur à l'*écorchure*. Elle se prend même quelquefois pour la séparation entière de la peau du corps de l'animal : ainsi on dit un cheval *écorché*, un *écorcheur*. L'*écorchure*, sans cette exception, seroit en général l'impression faite à la surface d'un corps, par l'action ou la pression violente d'un autre qui en détache des parties.

ECORCHÉ, terme de Blason, qui se dit des loupes de gueule, ou de couleur rouge.

ECORCHER, v. act. (*Jard.*) on se sert de ce mot pour marquer que les racines sont blessées, & on dit qu'elles sont *écorchées*. (K)

ECORCHER, (*Stuccateur.*) on dit *écorcher* une figure de terre ou de cire qui doit servir de noyau, lorsqu'on la ratisse pour la diminuer & lui ôter de sa grosseur.

ECORCHURE, f. f. (*Med.*) dépouillement de la surpeau par une cause externe. Le remède est d'oindre la partie *écorchée* de quelque doux balsamique huileux, couvert d'un bandage pour éviter le frottement & les injures de l'air. Voyez de plus grands détails au mot EXCORIATION. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

* ECORCHURE, (*Manuf. en soie.*) on appelle ainsi l'endroit d'un fil d'organin, où il manque un brin.

On dit changer une *écorchure*, pour tordre par-devant un bout de la jointe au fil *écorché* entre le corps & le remisse ; d'où il arrive que le fil se trouve passé par-tout où il doit l'être. On change aussi des *écorchures* sur la longueur.

ECORCIER, f. m. (*Tannerie.*) c'est près d'un moulin à tan un bâtiment servant de magasin pour contenir les *écorces* de chêne.

ECORE, f. f. terme de Marine & de Rivière, il se dit d'une côte qui est escarpée & presque coupée à pic. On remarque qu'auprès des côtes *écors* & élevées, on trouve presque toujours beaucoup de fond.

Le bord ou les extrémités d'un banc de sable, ou de tout autre danger, s'appellent les *écors*, & on les distingue en *écors* de l'est & de l'ouest, du nord ou du sud. Le banc de Terre-neuve a ses *écors* de l'est,

lorsqu'on vient de France pour entrer sur ce banc ; & ses *écors* de l'ouest, lorsqu'on l'a traversé pour aller à l'île de Terre-neuve, ou à l'île royale. (Z)

ECORES, (Marine.) ce sont aussi des étaies qui soutiennent un navire, lorsqu'on le construit, ou qu'on y fait des réparations. Voyez ACCORES. (Z)

ECORE, terme de rivière, pièce de bois que l'on appuie d'un bout contre le plat bord d'un bateau, & l'autre contre la berge, pour empêcher qu'il ne se brise. A Vauterre, c'est une espèce d'étrécillon.

ECORER UN BATEAU, terme de rivière, c'est mettre des écores le long du plat bord.

* ECORNURE, f. f. (Architect.) l'on donne ce nom aux éclats qui se détachent par accident aux arrêtes des pierres, soit en les taillant, soit après qu'elles sont taillées.

ECOSSE, (Géog.) royaume d'Europe dans l'île de la grande Bretagne, de laquelle il occupe la partie septentrionale. Il est connu par les anciens sous le nom de *Calédonie* & de *Pictes*. Il est séparé de l'Angleterre par les rivières de Twed, d'Esk, & de Solway, & par les montagnes de Cheviot. Le plus grand jour y est de dix-huit heures deux minutes, & le plus court de cinq heures quarante-cinq minutes ; ce qui fait que dans les plus grands jours d'été, il n'y a point de nuit, mais un crépuscule très-lumineux entre le coucher & le lever du Soleil. L'*Ecosse* a environ cinquante-cinq lieues marines de long, sur vingt de large ; elle a un grand nombre de lacs, de rivières, de montagnes, & de forêts ; on n'y manque point d'eaux minérales ; elle abonde en oiseaux sauvages & domestiques ; on y trouve quelques mines de fer, de plomb, d'étain, & de cuivre. On voit dans le prodrome de l'histoire naturelle d'*Ecosse* du chevalier Sibbald, que ce pays produit un grand nombre de pierres précieuses & de cristaux. La religion dominante est la Protestante, sur le modèle de celle de Genève. On divise cet état en trente-cinq petites provinces, que l'on distingue en méridionales & septentrionales, par rapport au Tay qui les sépare. Edinbourg en est la capitale.

L'*Ecosse* a eu ses rois particuliers jusqu'en 1603, que Jacques Stuart VI. succéda aux couronnes d'Angleterre & d'Irlande, auxquelles sous le nom de Jacques I. il joignit celle d'*Ecosse*, & prit alors la qualité de *roi de la grande Bretagne*. Ses successeurs ont possédé ces trois couronnes, dont l'union est devenue encore plus intime sous le règne d'Anne I. qui en 1707, a mis l'Angleterre & l'*Ecosse* sous un même parlement. Par cette union, l'*Ecosse* envoie au parlement de la grande Bretagne un certain nombre de députés, selon la proportion qu'elle a avec l'Angleterre, laquelle est réduite à seize pairs & quarante-cinq membres pour la chambre des communes. Les revenus du royaume d'*Ecosse* furent évalués, par le traité d'union, à 160000 livres sterling, qui est à-peu-près la quarantième partie des subsides des deux royaumes. Elle a été redoutable tant qu'elle n'a pas été incorporée avec l'Angleterre ; mais comme dit M. de Voltaire, un état pauvre, voisin d'un riche, devient vénéral à la longue, & c'est aussi le malheur que l'*Ecosse* éprouve. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ECOSSE NOUVELLE, (Géog. mod.) Voyez ACADIE.

ECOSSER, v. act. (Jard.) c'est tirer un légume de son cosset, de sa gousse, &c. On écosse les pois, les fèves, &c.

* ECOT, f. m. (Eaux & forêts & Blason.) c'est ainsi qu'on appelle des grosses branches qui n'ont pas été dépouillées de leurs rameaux, assez ras ; en sorte qu'il reste sur leurs longueurs des bouts excédents de ces rameaux, qui leur donnent une fi-

gure hérissée & épineuse. *Ecot* a la même acception dans le Blason.

ECOTARD ou PORTE-HAUBAN, voyez PORTE-HAUBAN.

ECOTÉ, adj. terme de Blason : il se dit des troncs & des branches d'arbres dont on a coupé les mêmes branches. On appelle *croix écotée*, celle dont le montant & les branches ont plusieurs chicots ou nœuds. On le dit aussi d'un cheval, dont l'écot d'une fouche a parié le pié. *Ménétr. Trév. & Chambers.*

Lecheraine en Savoie, d'azur à la bande écotée d'or.

* ECOUANNE, outil commun à un grand nombre d'ouvriers. Les Arquebusiers ont leur *écoianne* ou *écoiaine* ; c'est un morceau de fer ou d'acier trempé, dont la queue fait coude, avec le reste qui est emmanché, qui a le dessus cannelé en large, où les cannelures sont un peu élevées les unes au-dessus des autres, & un peu tranchantes. Les Arquebusiers s'en servent pour raper & raboter les moulures sur du bois. Ils en ont de plates & de convexes, de plus grandes & de plus petites. Les Facteurs ou Luthiers ont leurs *écoiannes*. Les Menuisiers s'en servent pour pousser des moulures. C'est à la monnaie une des limes des ajusteurs, pour diminuer le flanc quand il est trop fort de poids.

Celle du Potier-d'Étain est un morceau de fer de deux piés à deux piés & demi de long, & environ un pouce de large sur un peu moins d'épaisseur, garni de dents de deux côtés, faites à la lime, distantes de deux lignes l'une de l'autre. Il s'en sert pour raper ou limer les inégalités que font les gouttes d'étain sur la superficie des pièces où on a rebouché des trous, & dont on a épilé les jets avant que de les tourner ou réparer. Son *écoianne* pour les pots est ordinairement droite, & a d'un côté les dents plates, & de l'autre demi-rondes ; & celle pour la vaisselle est plus large & plus courbée.

Il a d'autres *écoiannes* plus petites, dont les dents sont plus ferrées ; il leur donne le nom de *rape* : elles servent plus souvent à achever qu'à apprêter, & à réparer. Voyez ces mots.

L'*écoianne* du Tabletier-Cornetier est une espèce de lime dont les dents, même dans les plus petites, sont plus grosses que celles des plus grosses limes. Il en a de plates, de triangulaires, &c. Celle des autres Tabletiers & des ouvriers en Marqueterie est la même. Voyez les Planches de ces différents arts ; vous y trouverez leurs *écoiannes*. Les ouvriers que nous venons de nommer ne sont pas les seuls qui se servent de cet outil ; mais il n'a rien de particulier dans leurs boutiques : il n'y varie que par la longueur & la largeur, & par la petitesse ou la force des dents. Ce n'est que la matière à écoianner qui occasionne ces différences.

ECOUANETTE, f. f. en terme de Tabletier-Cornetier, est une plaque de fer à grosses dents, montée à plat sur un manche un peu recourbé en-dessus. L'*écoiannette* sert à planeter les morceaux de corne dont on veut faire des peignes.

ECOUETS, ECOITS, voyez COUETS.

ECOULEMENT, f. m. (Gramm.) terme qui se dit du mouvement d'un fluide en général, qui passe ou s'échappe d'un lieu où il étoit ramassé.

ECOULEMENT se dit, en Physique, des corpuscules insensibles qui s'échappent d'un corps. Voyez EMANATION.

ECOULEMENS, (Hydraul.) L'eau s'écoule ordinairement par des ouvertures circulaires, quand on l'a amassée dans un regard de prise ou château d'eau ; & alors on la mesure, pour en connaître la quantité, au ponce & à la ligne circulaire, qui sont percées dans la jauge, lesquelles mesures sont toujours plus petites que les quarrées.

L'expérience fait connoître que l'eau courante qui n'est point forcée, étant tenue au-dessus de l'orifice du canon, d'un ponce percé dans la jauge, ou bien à 7 lignes de son centre, l'eau qui s'écoule par le trou circulaire d'un ponce, dépense pendant l'espace d'une minute 13 pintes $\frac{1}{2}$ mesure de Paris; ce qui donne par heure deux muids d'eau $\frac{3}{4}$ & 40 pintes, le pié cube étant de 35 pintes, huitième du muid; & ce même ponce par jour fournira 69 muids 120 pintes, sur le pié de 280 pintes le muid. Si le muid étoit de 288 pintes, qui est la grande mesure, le pié cube feroit de 36 pintes, & cela changeroit le calcul de l'écoulement; le ponce d'eau donneroit alors par heure 2 muids $\frac{3}{4}$ & 18 pintes, & par jour 67 muids $\frac{1}{2}$, chaque muid étant augmenté de 8 pintes.

La ligne d'eau tombant, sans être forcée, dans le réservoir, donne par heure environ 5 pintes $\frac{1}{2}$, & $\frac{1}{7}$ qu'on peut prendre pour $\frac{1}{8}$, qui fera la huitième partie d'une pinte, qui est une roquille; ainsi cette ligne donne en une heure cinq pintes $\frac{1}{2}$ & roquille, & en un jour 135 pintes mesure de Paris; parce que la ligne quarrée n'étant que la 144^e partie d'un ponce quarré, elle ne doit fournir dans l'espace d'une heure que la 144^e partie de l'eau que fournit un ponce dans le même espace de tems. *Voyez DÉPENSE.* (K)

ECOULER LE CUIR, terme de Corroyeur, c'est l'égoutter ou en faire sortir l'eau dont il s'est chargé dans le tonneau, ou lorsqu'on l'a foulé aux piés: c'est avec l'estire qu'on écoule les cuirs.

* **ECOURGEON**, f. m. (*Æconom. rust.*) espèce d'orge qu'on appelle encore *orge quarré*, *orge d'automne*, *orge de prime*: *orge quarré*, parce qu'il a comme quatre angles; *orge d'automne*, parce qu'on le sème en cette saison; *orge de prime*, parce que c'est le premier grain qu'on moissonne: il se sème avec le méteil, & demande une terre forte.

ECOUTE, f. f. en *Architecture*: on appelle ainsi les tribunes à jalousies dans les écoles publiques, où se tiennent les personnes qui ne veulent pas être vûes. (P)

ECOUTÉ, **ECOUTÉE**, adj. (*Manège.*) épithète que nous employons en général pour désigner toute action soutenue, juste & cadencée, & dans laquelle tous les tems sont exactement égaux entr'eux, & parfaitement distincts & mesurés. *Les mouvemens de ce cheval sont écoutés & très-bien suivis, il exécute avec beaucoup de précision.* Quelques auteurs ne paroissent cependant avoir fait usage de cet adjectif que pour distinguer le *pas* d'école du *pas* de campagne (*voyez PAS*); mais il s'applique également à toutes les allures & à tous les airs, la justesse & l'harmonie des mouvemens de l'animal dépendant toujours de l'attention du cavalier à saisir & à écouter tous les tems des jambes du cheval qu'il travaille, & de celle de l'animal à écouter & à obéir promptement aux aides du cavalier qui l'exerce. *V. MANÈGE & TEMS.* (e)

ECOUTER, verbe act. (*Physiolog.*) c'est prêter l'oreille pour ouïr, ou c'est exercer actuellement celui des sens externes qu'on appelle *ouïe*, par le moyen des organes renfermés dans l'oreille, disposés à recevoir les impressions de l'air qui transmettent le son. *Voyez OUÏE, SON.* (d)

ÉCOUTES, f. f. (*Marine.*) ce sont des cordages qui forment deux branches, & qui sont amarrés aux coins des voiles par en-bas; elles servent à ranger la voile suivant la manière la plus convenable pour recevoir le vent. Il y a des *écoutes* à queue de rat, c'est-à-dire qui vont en diminuant vers le bout. *Voy. COUETS.*

Toutes les voiles ont des *écoutes*, & ces cordages portent le nom de la voile à laquelle ils sont attachés. *Voyez Planche I. de Marine.*

Grandes écoutes, qui servent à border la grande voile, n^o. 37.

Écoute d'artimon, c'est celle qui borde la voile d'artimon à la poupe du vaisseau, n^o. 36. Pour manœuvrer cette voile il n'y a qu'une *écoute* qui serve à la fois.

Écoute de misene, n^o. 38.

Écoute du petit hunier, n^o. 38.

Écoute du perroquet de misene, n^o. 60.

Écoute de la fivadiere, n^o. 30. Les *écoutes* de la fivadiere font l'office des boulines & des coüets, cette voile n'en ayant point; elles viennent se rendre à deux ou trois piés des *écoutes* de misaine, au lieu que toutes les autres manœuvres de beaupré répondent au château d'avant.

Écoutes de perroquet de beaupré, n^o. 61.

Écoutes des bonnettes en étui, c'est ce qu'on appelle *fausses écoutes*; elles sont tenues par les arc-boutans.

On fait plusieurs manœuvres différentes avec les *écoutes*, dont voici les principales:

Haler sur les écoutes, c'est bander & roidir ces cordages.

Aller entre deux écoutes, c'est avoir le vent en poupe.

Avoir les écoutes largues, c'est lorsque les *écoutes* ne sont point halées, & que le vent est favorable sans l'avoir en poupe.

Larguer ou filer l'écoute; larguer l'écoute en douceur; filer toute l'écoute: cette manœuvre se fait de gros tems, & lorsqu'il survient quelque grain dont on craint que la voile ne soit déchirée ou emportée.

Naviguer l'écote à la main, c'est lorsqu'étant par un gros tems dans une chaloupe, on est contraint de tenir l'écoute, pour la larguer selon qu'il en est besoin.

Border les écoutes, c'est les étendre & les tirer.

Border plat les écoutes, c'est les haler & les border autant qu'elles le peuvent être. (Z)

ECORTE DE REVERS, *voyez REVERS.*

File l'écoute de revers, terme de commandement. (Z)

ECOUTEUX, adj. (*Manège.*) *Cheval écouieux*, se dit, selon les auteurs du dictionnaire de Trévoux, d'un cheval *retenu*, qui ne part pas franchement de la main, qui saute au lieu d'aller en avant, qui ne fournit pas tout ce qu'on lui demande, &c.

Cette définition n'est pas la seule dans cet ouvrage qui ne soit pas exacte & correcte. D'abord, il y a une très-grande différence entre un cheval *retenu* & un cheval qui se retient; le premier est toujours censé n'être assujéti & captivé que par le cavalier qui le monte; le second au contraire est celui qui naturellement, ou conséquemment à quelques causes accidentelles qui affectent quelques parties de son corps, refuse de se déterminer & d'obéir avec franchise: c'est ce que nous appellons proprement *se retenir*; & dès-lors le principe de son irrésolution est dans lui-même, & non dans une force étrangère qui le contraint & l'asservit. Il ne faut donc pas confondre les termes d'*écouteux* & de *retenu*, & les regarder comme synonymes. D'ailleurs, *tout cheval qui ne part pas franchement de la main, qui saute au lieu d'aller en avant, qui ne fournit pas tout ce qu'on lui demande*, est en général un cheval, 1^o. qui se retient, 2^o. qui se défend & tient du rétif, 3^o. qui peut pécher par le défaut de force, de science ou de volonté, lorsqu'il ne fournit pas autant que l'on exige de lui; & l'épithète d'*écouteux* ne s'applique point en nous l'idée de tous ces différens cas. Pour la retravailler dans sa vraie signification, on ne doit l'appliquer que dans celui où le cheval en action, & distrait par quelque bruit ou par quelque objet, ralentit son

son allure ou son air, & partage son attention entre le bruit ou l'objet qui le frappe, & les impressions qui résultent des opérations de celui qui l'exerce. Soit que le sens de l'ouïe, soit que le sens de la vue soient émûs, la distraction de l'animal est désignée non-seulement par son ralentissement, mais par le mouvement de ses oreilles qu'il présente, & qu'il porte ensemble ou séparément en avant ou en arrière; & c'est précisément cet indice constant dans de pareilles circonstances qui lui a mérité l'épithète d'*écouteux*.

Rien n'est plus important au surplus que de maintenir les chevaux que l'on travaille, dans une telle attention, qu'ils puissent parfaitement entendre & comprendre ce que l'on exige d'eux; & l'on reconnoît le véritable homme de cheval, à l'attention qu'il apporte lui-même pour en être lui seul écouté: il n'y parvient qu'autant que toutes ses actions sont mesurées & proportionnées à la nature de l'animal, & qu'il fait les lui faire goûter, les lui rendre agréables, & non les lui faire craindre: que si, malgré toutes les précautions qu'il prend pour y réussir, le cheval tombe de tems en tems dans des distractions, il doit soigneusement l'avertir en approchant plus ou moins les jambes, en lui faisant redouter les châtimens qui suivent les aides de ces parties, quand elles sont administrées en vain; & en le châtiât enfin avec le fer, supposé qu'il persiste & qu'il persévère dans son inapplication. Du reste on doit penser qu'il est des chevaux plus distraits les uns que les autres; il faut aussi beaucoup plus de tems pour frapper leur mémoire & leur intelligence. (e)

* *ECOUTILLE*, f. f. (*Marine*.) ouverture du tillac, par laquelle on descend dans l'intérieur du vaisseau. On donne le nom d'*écoutillon* à une petite ouverture pratiquée dans les *écoutilles* mêmes. Voyez l'article *ECOUTILLON*. C'est par les *écoutilles* qu'on tire les gros fardeaux. C'est par les *écoutillons* que les personnes passent. Il y a l'*écoutille* de la fosse aux cables, entre le mât de misaine & la proue; l'*écoutille* des soutes, entre l'artimon & la poupe; la grande *écoutille*, entre le mât de misaine & le grand mât; & l'*écoutille* des vivres, ou du maître valet, entre le grand mât & l'artimon.

L'*écoutille* est une ouverture carrée & faite comme une trape, pour descendre sous le pont: elle est bordée par les hiloires. Voyez l'article *HILOIRE*. Les *écoutilles* pratiquées dans un vaisseau, & dont on vient de nommer les principales, ont pour objet de faciliter la communication avec les différentes parties, comme on peut le voir dans la *Pl. IV. Marine*, fig. 1. à laquelle nous allons renvoyer pour voir la disposition de ces différentes *écoutilles*.

La grande *écoutille*, cottée 79. entre le grand mât & le mât de misaine, plus près du premier.

L'*écoutille aux cables*, cottée 80. plus près du mât de misaine.

L'*écoutille aux vivres*, 81. entre le grand mât & l'arrière.

L'*écoutille aux poudres*, 82. à l'arrière.

Écoutille de la fosse aux lions, 83. à l'avant.

Écoutille de la soute du canonier, 84. à la poupe.

Fermer les *écoutilles*, c'est fermer le fond de cale d'un vaisseau, afin qu'on ne puisse y entrer; ce que l'on fait ordinairement lorsqu'un armateur fait une prise. L'ordonnance de la Marine de 1681, tit. ix. ordonne au capitaine-armateur qui s'est rendu maître d'un vaisseau, d'en faire fermer les *écoutilles*; & lorsque le navire est arrivé dans un port, les officiers de l'amirauté doivent les sceller de leur sceau, pour empêcher le divertissement des marchandises & effets qui se trouvent dans les prises. (Z)

ECOUTILLON, f. m. (*Marine*.) ce sont des diminutifs des *écoutilles*, que l'on fait dans les pan-

Tome V.

neaux, c'est-à-dire dans les trapes ou portes qui ferment les *écoutilles*. (Z)

ECOUVILLON, f. m. (*Art milit.*) instrument qui sert à nettoyer l'ame ou l'intérieur du canon. Il est composé d'une tête, masse ou boîte de bois (car on lui donne tous ces noms), couverte d'une peau de mouton, montée sur un long bâton ou hampe. On s'en sert aussi pour rafraîchir l'ame du canon, quand il a tiré. Voyez *CANON & CHARGE*. Voyez aussi *Pl. VI. de l'Art milit.* fig. 6. la figure de l'*écouvillon*.

Les *écouvillons I & G* sont composés de peau de mouton formant une espèce de balai; & l'*écouvillon H*, qui est le plus ordinaire, d'une espèce de brosse cylindrique attachée au bout de la hampe. (Q)

ECOUVILLON, en terme de *Boulangier*, est un paquet de vieux linge lié au bout d'une perche, avec lequel on balaye les cendres qui sont dans le four. Voyez la figure 8. *Planche du Boulangier*.

ECOUVILLONNER, v. act. ou neut. c'est nettoyer ou rafraîchir le canon devant ou après qu'il a tiré.

ECOUVILLONNER, v. act. terme de *Boulangerie*, c'est balayer les cendres du four.

ECPIESME, f. f. en *Chirurgie*, c'est une espèce de fracture au crane, où il y a plusieurs petites esquilles d'os qui compriment & blessent les membranes qui enveloppent le cerveau. Il faut enlever toutes ces pièces, & panser le trépan accidentel que forme l'enlèvement des esquilles, comme on fait l'opération du trépan qu'on auroit pratiqué suivant les règles de l'art. Voyez *TRÉPANNER*. (Y)

* *ECPHRACTIQUES*, adj. pris subst. médicamens apéritifs, auxquels on attribue la vertu d'ouvrir & de débarrasser les conduits excrétoires. Voy. *APÉRITIFS*.

ECRAIN ou *ECRIN*, f. m. (*Arts*.) terme synonyme à *baguier*; petit coffre où les dames mettent leurs pierreries, & les curieux leurs pierres gravées.

Dans les beaux jours de la Grèce & de Rome, les amateurs des pierres gravées desirant de les tenir continuellement en garde contre les frottemens, l'usage, & autres accidens qui pouvoient leur arriver, les conservoient précieusement avec leurs anneaux, leurs bagues & leurs cachets, dans une cassette portative qu'ils appelloient *δακτύλιοθηκη*, *dactyliotheca*. Nous ignorons comment étoient faites ces cassettes, mais cela nous importe fort peu.

Les *écrains* ou *baguiers* de nos jours, sont de petits coffrets ordinairement couverts de chagrin, dont l'intérieur est distribué en plusieurs rangs de petites cellules parallèles; & dressées en manière de fillons. On y place les bagues & pierres gravées, de façon que le jonc posé debout, entre dans le fond du fillon, & la pierre ou le chaton pose horizontalement sur les rebords du fillon, dont les intervalles sont pour l'ordinaire couverts de velours. On a soin que le couvercle de l'*écrain* soit doublé d'étoffe mollette, & même garni d'une coïete ou de coton, afin que venant à se rabattre sur les pierres gravées, la compression ni le frottement ne puissent leur nuire.

Quand on ne possède pas un grand nombre de pierres gravées, on se contente de ces sortes d'*écrains* ou *baguiers*; mais si la collection qu'on a faite de pierres gravées est nombreuse, on ne peut se dispenser de les ranger dans des layettes, c'est-à-dire dans de petits tiroirs plats, qui seront placés au-dessus l'un de l'autre dans une armoire faite exprès.

Ces layettes seront distribuées en-dedans, comme les *écrains*, & les pierres y seront disposées de la même manière. Les gravures qui ne sont environnées que d'un cercle en façon de médaillon, seront mises dans quelques-uns de ces tiroirs qu'on aura réservés vuides, & sans aucunes loges, & y seront seule-

Y y

ment assujetties avec de petits clous, pour empêcher qu'elles ne se déplacent, & qu'elles ne se brisent ou ne s'écornent en démarrant.

De cette maniere les pierres gravées d'un curieux occuperont moins de place, il les pourra faire voir plus commodément & plus honorablement pour lui; & réunies toutes ensemble, elles pourront être gardées sous une seule clé: car pourquoi ne les mettroit-il pas en sûreté & sous la clé? elles font ses plaisirs, du moins pour l'art du travail, avec autant de fondement que les pierreries font les délices des femmes du monde; & il y trouve de plus des portraits, des figures qui, sans être un vain appareil de luxe, servent à entretenir & à cultiver le goût, & rappellent souvent des faits à la mémoire. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* **ECRAMER**, v. act. *terme de Verrerie.* Pour entendre ce terme, il faut savoir que dans les foudes de Varech, qui font le fondant des matieres qui entrent dans la composition du verre à vitre, il se trouve des pierres & des cailloux; lorsque les matieres qui remplissent les pots sont affinées, ces pierres montent avec le bouillon à la surface du pot. Avant donc de commencer l'ouvrage, le maître tiseur prend avec un ferret à déboucher, de la matiere dans un pot; il l'applatit sur le marbre; il en forme une espece de rateau qu'il promene sur la surface du pot, pour en tirer les pierres qui s'y attachent; ce qu'il fait à différentes reprises, jusqu'à ce qu'il n'apparçoive plus ni pierres ni cailloux. Le ferret dont on se sert alors s'appelle aussi *ferret à écramer*, & l'opération *écramer*. C'est un serviteur qui *écrame*.

ECRAN, f. m. petit meuble fait ordinairement de carton, qui sert à garantir les yeux de la trop grande ardeur du feu. Il y en a de différente grandeur & de différente forme.

ECRAN, (Chimie.) il differe de l'ordinaire par une ouverture qu'il a dans son milieu, & en ce qu'il n'est communément destiné à garantir que la vûe de l'action du feu. Et en effet, il faudroit être bien mal informé, pour croire que des hommes qui se font honneur de passer pour être plus que négligés dans leur extérieur, enveloppés & imprégnés d'une atmosphère empoisonnée, enfumés & barbouillés de charbon, pensassent à conserver autre chose qu'un organe, qui ne leur est même cher, que parce qu'il leur est nécessaire à observer les progrès & les changemens de leurs opérations. La nécessité de l'exposer à ce sujet pendant un tems considérable à l'action d'un feu vif, a fait imaginer aux artistes de faire au milieu de leur *écran*, une fente large d'une ligne ou deux tout-au-plus, afin qu'il ne parvînt à leurs yeux qu'un très-petit nombre de rayons ignés, suffisant pour leurs observations, mais incapables de les éblouir. Cette fente est transversale ou verticale, & doit avoir une embrasure considérable du côté qu'on présente au feu, afin que la vûe puisse s'étendre de haut en-bas si la fente est transversale, ou de droite à gauche si elle est verticale. Cet instrument est fait d'une planche mince, à-peu-près large d'un pié en tout sens. On conçoit assez que la figure en doit être arbitraire; peu importe qu'il soit rond ou carré, & que les bords en soient unis ou découpés: on y attache un manche d'environ six pouces de long. On en voit un à fente perpendiculaire dans le septieme livre de la *métallique* d'Agricola; Evonymus & Cramer le figurent transversal: Libavius en représente de deux façons, pag. 177, de *scevastica artis*. Mais l'*écran* dont on vient de parler ne remplit qu'en partie les vûes qu'on se propose; les yeux sont encore exposés aux étincelles & au feu, quoique la quantité de rayons qui leur en parvient soit moins considérable. Il est donc plus à propos de les faire passer à-travers un verre bien poli, afin qu'il ne leur

occasionne point de réfractions. Il est vrai que le bois en se coiffant par le feu peut le rompre, mais il faut lui substituer le carton. Le manche nécessaire en pareil cas, a une partie faite en fer-à-cheval, divisée en deux par un trait de scie, pour embrasser le carton, que l'on fixe au moyen d'un petit clou à chaque branche; & pour lors au lieu d'une fente étroite, on pratique une ouverture rectangulaire, longue de 4 ou 5 pouces, & large de 2 ou 3 pour loger un verre de mêmes dimensions: on a soin de noircir cet ustensile, afin que les yeux ne reçoivent point de rayons étrangers, qui les fatiguent & les détournent de l'objet principal. Quoique les Chimistes aient occasion de se servir d'*écran* dans beaucoup d'opérations, néanmoins ils n'en font presque d'usage que dans les essais, auxquels il semble être plus particulièrement destiné. Ce n'est pas que la plupart des opérations ordinaires de la Chimie ne demandent des attentions & de l'assiduité; mais on n'y a pas la vûe si continuellement exposée à l'ardeur du feu, que dans les essais, sur-tout quand ceux-ci se font dans le fourneau de Coupelle, qui est le plus en usage en Docimastique. Il est aisé de concevoir qu'une mouffle environnée de charbons de toutes parts, doit lancer par son ouverture des rayons de feu d'autant plus vifs, que sa construction les rend moins divergens. *Voyez nos Planches de Chimie, & l'article ESSAI. (f)*

* **ÉCRAN**, (Verrerie.) portion de cerceau, qui entoure la tête des gentilshommes qui font le verre à vitre. Elle finit par deux cornes, au-bout desquelles est attaché un linge qui pend pour parer les yeux & le visage, pendant qu'on travaille.

* **ECRASER**, v. act. (*Manufacture en soie.*) c'est trop frapper son étoffe. Dans une étoffe à fleurs qui a ce défaut, les fleurs qui devroient être rondes sont applaties, & ont plus de largeur que de longueur; les autres perdent de leurs dimensions naturelles, & se défigurent en proportion.

* **ECREMER**, v. act. (*Economie rustiq.*) c'est enlever la creme de dessus le lait; on l'a transporté à d'autres liquides.

ECREMOIRE, f. f. les Artificiers appellent ainsi un morceau de corne ou de fer-blanc, de deux à trois pouces de long & de large, dont ils se servent pour rassembler les matieres broyées, ou les prendre dans les boîtes où on les conserve. *Dictionn. de Trévoux.*

ECRENER, *terme de Fondateur de caractères d'Imprimerie*, c'est évider le dessous des lettres qui sont de nature à être évidées du côté de l'œil, avec l'*écrenoir*, qui est un canif ou un autre petit instrument d'acier bien tranchant, lequel a un petit manche de bois. On évide ces sortes de lettres, de maniere que le massif des lettres voisines puisse se placer dessous. On n'*écrene* que les lettres longues, comme les *fi* & les *s*, ce qui fait qu'il y a davantage de lettres à *écrener* dans le caractère italique que dans le caractère romain. *Voyez l'art. du FONDEUR DE CARACTERES. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ECREVISSE, f. f. (*Hist. nat.*) *astacus*, animal crustacé. Il y en a de deux especes, elles ne portent pas le même nom en françois: l'une se trouve dans la mer, *astacus marinus*, *gammarus*; on connoît cet animal sous le nom d'*hommar* (*voyez HOMMAR*): l'autre vit dans les rivières & dans toutes les eaux courantes, *astacus fluviatilis*, c'est l'*écrevisse*. Elle a le corps oblong; sa partie antérieure est plus étroite que la postérieure, & terminée par la tête qui a peu d'apparence; la bouche est garnie de dents. Cet animal a deux yeux & deux cornes fort allongées & très-minces, sur-tout à l'extrémité; elles ont grand nombre d'articulations qui les rendent flexibles. L'*écrevisse* a deux bras & cinq jambes de chaque côté; les bras sont placés entre la tête & les premières jam-

bes. On leur donne le nom de *bras*, parce que leur conformation est différente de celle des jambes, & que l'animal ne s'en sert que pour marcher. La première jambe de chaque côté est composée de cinq parties distinguées par des articulations : la dernière partie a une ferre composée de deux pinces ; elle est fort grosse en comparaison des autres parties, qui sont d'autant plus minces, qu'elles se trouvent placées plus près du corps : on voit souvent que la grosseur de l'une des ferres est bien différente de celle de l'autre. Les autres jambes sont plus courtes & plus minces ; la seconde & la troisième de chaque côté sont fourchues à l'extrémité, les autres sont terminées par une seule pointe. La queue est large, allongée, convexe par-dessus, & creusée en gouttière par-dessous ; elle est recouverte par cinq écailles en forme de tables transversales.

Les grosses jambes des *écrevisses* étant beaucoup plus minces près du corps qu'à l'extrémité, c'est peut-être ce qui les fait casser, même lorsque l'animal ne se donne que des mouvemens à l'ordinaire. La jambe se casse entièrement dans la quatrième partie près de la quatrième jointure. Cette séparation ne se fait pas à l'endroit de l'articulation, quoiqu'il ne soit recouvert que par une membrane plus mince que du parchemin, mais dans l'écaille qui forme la quatrième partie de la jambe. Cette écaille est composée de plusieurs pièces réunies par deux & quelquefois trois sutures ; c'est dans ces sutures, surtout dans celles du milieu, que la jambe se casse : l'adhérence de ces sutures est si foible, qu'il ne faut pas un grand effort pour les ouvrir ; aussi lorsqu'on tient une *écrevisse* par la pince, elle se casse la jambe en tâchant de la dégager.

Il n'y a rien de surprenant dans cette fracture, mais le phénomène qui la suit est très-merveilleux : la portion de la jambe qui a été séparée du reste se reproduit de nouveau, & devient avec le tems parfaitement semblable à l'ancienne ; soit que la fracture ait été faite par un mouvement de l'animal, soit qu'on lui ait coupé ou cassé la jambe de dessein prémédité, à l'endroit où elle se casse ordinairement ou dans un autre endroit, il renaît toujours une portion semblable à celle qui a été enlevée. Mais lorsqu'on ne la casse qu'à la première, à la seconde, ou même à la troisième articulation, la reproduction se fait beaucoup plus lentement que dans le cas où la jambe a été cassée dans la quatrième partie près de la quatrième articulation ; & il arrive pour l'ordinaire, que la jambe se casse une seconde fois dans cet endroit avant que la reproduction se fasse.

Les jours les plus chauds sont les plus propres à cette reproduction, par conséquent les progrès sont proportionnés à la température de la saison. Lorsqu'on casse la jambe d'une *écrevisse* dans les mois de Juin ou de Juillet, deux jours après on voit une espèce de membrane plane & rougeâtre sur les chairs qui sont à l'endroit de la fracture ; au septième jour la membrane est convexe, & ensuite elle s'allonge dans le milieu. Cette membrane enveloppe, pour ainsi dire, le germe de la nouvelle portion de jambe, qui ne paroît au-dehors que comme une excroissance conique, dont la longueur est quelquefois de trois lignes à dix jours ; alors la membrane devient blanche : au bout de douze ou quinze jours l'excroissance se recourbe vers la tête de l'animal, ensuite sa courbure augmente, & elle commence à prendre la figure d'une jambe d'*écrevisse*. A un mois ou cinq semaines, si c'est en été, ou après huit ou neuf mois si c'est dans une autre saison, sa longueur est de six ou sept lignes : on y distingue quelques jointures, sur-tout la première, & on voit une ligne qui marque la séparation des deux pinces. Alors la membrane se déchire, & la jambe paroît à découvert ;

Tome V.

elle est encore molle, mais en peu de jours elle se recouvre d'une écaille aussi dure que celle de la jambe de l'autre côté, & elle n'en diffère que par la longueur & la grosseur. Cette portion de jambe nouvellement reproduite, n'a qu'environ la moitié de la longueur de celle qui a été enlevée ; elle est fort déliée : cependant elle est capable de toutes ses fonctions, & il y a lieu de croire qu'elle grossit dans la suite & dans le tems où l'autre jambe ne prend plus d'accroissement. De cette façon elles peuvent se trouver aussi grosses & aussi longues l'une que l'autre, & on peut expliquer la différence de grosseur qui se trouve entre les jambes de plusieurs *écrevisses*. Les cornes, les bras, les petites jambes, & plusieurs autres parties de l'*écrevisse* se reproduisent à-peu-près comme les grosses jambes ; mais on a tenté inutilement de faire reparoître une nouvelle queue, & on ne fait pas combien de fois de suite la reproduction d'une même partie peut se faire sur le même animal.

La mue des *écrevisses* n'est pas moins digne de l'attention des Naturalistes, que la reproduction de ses membres. Par cette mue, ces animaux se dépouillent chaque année, non-seulement de leur écaille, mais aussi de toutes leurs parties cartilagineuses & osseuses : ils sortent de leur écaille, & la laissent entièrement vuide. La mue ne se fait jamais avant le mois de Mai, ni après le mois de Septembre. Les *écrevisses* cessent de prendre de la nourriture solide quelques jours avant leur dépouillement ; alors si on appuie le doigt sur l'écaille, elle plie, ce qui prouve qu'elle n'est plus soutenue par les chairs. Quelque tems avant l'instant de la mue, l'*écrevisse* frotte ses jambes les unes contre les autres, se renverse sur le dos, replie & étend sa queue à différentes fois, agite ses cornes, & fait d'autres mouvemens sans doute afin de se détacher de l'écaille qu'elle va quitter. Pour en sortir, elle gonfle son corps ; & il se fait entre la première des tables de la queue & la grande écaille qui s'étend depuis la queue jusqu'à la tête, une ouverture qui met à découvert le corps de l'*écrevisse* ; il est d'un brun foncé, tandis que la vieille écaille est d'un brun verdâtre. Après cette rupture l'animal reste quelque tems en repos ; ensuite il fait différens mouvemens, & gonfle les parties qui sont sous la grande écaille ; la partie postérieure de cette écaille est bien-tôt soulevée, & l'antérieure ne reste attachée qu'à l'endroit de la bouche ; alors il ne faut plus qu'un demi-quart-d'heure ou un quart-d'heure pour que l'*écrevisse* soit entièrement dépouillée. Elle tire sa tête en-arrière, dégage ses yeux, ses cornes, ses bras, & successivement toutes ses jambes. Les deux premières paroissent les plus difficiles à dégainer, parce que la dernière des cinq parties dont elles sont composées, est beaucoup plus grosse que l'avant-dernière ; mais on conçoit aisément cette opération, quand on fait que chacun des tuyaux écailleux qui forment chaque partie, est de deux pièces longitudinales, qui s'écartent l'une de l'autre dans le tems de la mue. Enfin, l'*écrevisse* se retire de dessous la grande écaille, & aussi-tôt elle se donne brusquement un mouvement en-avant, étend la queue, & la dépouille de ses écailles. C'est ainsi que finit l'opération de la mue, qui est si violente, que plusieurs *écrevisses* en meurent, sur-tout les plus jeunes ; celles qui y résistent sont très-foibles. Après la mue leurs jambes sont molles, & l'animal n'est recouvert que d'une membrane ; mais en deux ou trois jours, & quelquefois en 24 heures, cette membrane devient une nouvelle écaille aussi dure que l'ancienne. Cet accroissement est très-prompt : les observations suivantes ont donné lieu de croire que la matière, qui est nécessaire pour consolider la nouvelle écaille, vient des pierres que l'on appelle communément *yeux d'écrevisse* à cause de leur figure ron-

Y y ij

de (*voyez YEUX D'ÉCREVISSE*). Il y a deux de ces pierres dans chaque *écrevisse*; elles ne sont point dans le cerveau, mais dans l'estomac, qui est placé au-dessous; on ne les y trouve pas en tout tems; leurs différens degrés d'accroissement sont sensibles, lorsqu'on ouvre des *écrevisses* en différens états; ces pierres grossissent jusqu'au tems de la mue, & subsistent pendant la mue; mais le jour qui la suit elles diminuent de grosseur, & ensuite disparaissent lorsque la nouvelle écaille a pris son accroissement, & dans la suite cette écaille ne devient ni plus dure ni plus épaisse, ni peut-être plus grande. De sorte que le corps de l'*écrevisse* qui augmente de volume chaque année étant gêné dans son écaille au-bout de l'an, est contrainte d'en sortir; aussi la nouvelle écaille se trouve toujours plus grande que l'ancienne; mais cette différence n'est pas considérable, sur-tout au rapport de certains pêcheurs, qui ont assuré qu'une *écrevisse* de six à sept ans n'est encore qu'une *écrevisse* de grosseur médiocre.

Ces animaux sont très-voraces; ils se nourrissent de chairs pourries des poissons & d'insectes aquatiques, & même ils se mangent les uns les autres après la mue, lorsque la nouvelle écaille n'est pas encore formée; mais pendant sept ou huit mois de l'année, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mai, ils mangent peu, & peut-être ne prennent-ils aucune nourriture. Pendant l'hiver ils restent dans des trous plusieurs ensemble, & en sortent rarement avant le printemps. Rondelet, *histoire des poissons de riviere*, chap. xxxij. *Mém. de l'acad. roy. des Scienc. années 1709, 1712, & 1718.*

Willis, *tract. de anim. brut. cap. viij.* observe que les *écrevisses*, les crabes, les hommars, les squilles, &c. qui se portent en-arrière lorsqu'ils nagent ou qu'ils marchent, au lieu de se porter en-avant comme les autres animaux, sont aussi conformés différemment de ceux-ci, en ce que les écailles qui leur tiennent lieu d'os, sont en-dehors au lieu d'être en-dedans, & que le foie, l'estomac, &c. sont placés au-dessus du cœur, &c. Les *écrevisses* ont les parties de la génération doubles, tant les mâles que les femelles, celles-ci portent leurs œufs amoncelés sous la queue. L'*écrevisse* femelle a deux ovaires sous la grande écaille qui couvre le corps & la tête; chaque ovaire est terminé par un petit canal qui entre dans la première partie de la troisième jambe, & il y a dans cette première partie une ouverture à-peu-près ronde par laquelle sortent les œufs. Cette ouverture se trouve sur la face inférieure de l'écaille, & est recouverte par une membrane qui s'ouvre du côté du ventre de l'animal. La ponte se fait en Novembre & Décembre; & on trouve aussi les œufs attachés à la queue dans les mois de Janvier & de Février, & quelquefois en Mars. *Voyez anat. cancri fluvial. D. Luc. Aut. Portii misc. acad. cur. nat. dec. 1. an. 5. obs. 19. Voyez CRUSTACÉES. (I)*

* ÉCREVISSE, (*Pêche de l'*) On pêche l'*écrevisse* de plusieurs manières; une des plus simples, c'est d'avoir des baguettes fendues, de mettre dans la fente de l'apas, comme de la tripaille, des grenouilles, &c. de les disperser le long du ruisseau où l'on fait qu'il y a des *écrevisses*, de les y laisser reposer assez long-tems pour que les *écrevisses* soient attachées à l'apas, d'avoir un panier ou une petite truble, d'aller lever les baguettes legerement, de glisser sous l'extrémité opposée la truble & le panier, & d'enlever le tout ensemble hors de l'eau; à peine l'*écrevisse* se verra-t-elle hors de l'eau, qu'elle se détachera de l'apas, mais elle sera reçue dans le panier. D'autres les prennent à la main, ils entrent dans l'eau, ils s'y couchent & étendent leurs bras en tous sens vers les trous où ils supposent les *écrevisses* cachées. Il y en a qui mettent le ruisseau à sec; les *écrevisses* qui man-

quent d'eau sont forcées de sortir de leurs trous & de se faire prendre. Un piège qui n'est pas moins sûr, c'est celui qu'on tend à leur voracité; on laisse pourrir un chat mort, un chien, un vieux lievre, ou l'on prend un morceau de cheval mort, on le jette dans l'eau, on l'entoure d'épines, on l'y laisse long-tems; il attire toutes les *écrevisses* que l'on prend en traînant à soi la charogne & les épines avec un crochet. Comme elles aiment beaucoup le sel, des sacs qui en auroient été remplis feroient le même effet que la charogne.

ÉCREVISSE DE RIVIERE, (*Matiere médicale, Pharmacie & diete.*) L'*écrevisse* est généralement regardée comme un aliment médicamenteux, ou comme un médicament alimentaire, qui purifie le sang, qui le *foïette*, qui le divise, qui dispose les humeurs aux excréations, qui ranime les oscillations des vaisseaux & le ton des solides en général, en un mot, comme un remède incisif & tonique: on l'ordonne à ce titre dans les maladies de la peau *ab humorum lentâ mucagine*, c'est-à-dire (pour faire signifier quelque chose à ces mots qui sont de Boerhaave) dans les maladies de la peau dont le caractère n'est point inflammatoire ou du moins qui ne sont point aiguës comme le sont les phlegmons considérables, les érysipeles étendus, &c. *Voyez maladies de la peau* au mot PEAU. On les emploie encore dans les obstructions, la cachexie, la leucophlegmatie, les bouffissures, &c. On prépare dans tous ces cas des bouillons dans lesquels on fait entrer cinq ou six *écrevisses*; ces bouillons d'*écrevisse* sont avec les bouillons de vipere, le pendant des bouillons de grenouille, des bouillons de tortue & du lait, & le complément des secours vraisemblablement aussi inutiles que généralement employés contre les maladies chroniques. *Voyez MÉDICAMENT altérant, au mot MÉDICAMENT, & le mot NOURRISSANT.*

Mais pour nous restreindre ici à l'usage des *écrevisses* en particulier, n'est-il pas singulier, pour ne rien dire de plus, qu'on prétende apporter un changement utile dans la constitution actuelle d'un malade, en lui faisant prendre la décoction ou bouillon de cinq ou six *écrevisses*, tandis qu'il n'est peut-être pas une seule personne pour qui une ou plusieurs douzaines d'*écrevisses* ne soient un aliment indifférent pour les secondes voies dont il s'agit seulement ici; tandis que le malade même à qui l'on prescrit ce bouillon a peut-être mangé cent fois en sa vie des *écrevisses* à douzaines dans le même repas sans en éprouver ni bien ni dommage, & qu'il pourroit les manger sans avantage & sans inconvénient.

Au reste ce n'est pas seulement sur cette considération toute concluante qu'elle est, qu'on peut établir l'inutilité médicinale des *écrevisses*; on ose avancer, & ceci est plus direct, que les bouillons d'*écrevisse* n'ont jamais guéri personne, quoiqu'il puisse bien être souvent arrivé que des malades ont été guéris pendant ou après l'usage des bouillons d'*écrevisse*; car guérir par un remède ou guérir en prenant un remède, n'est pas la même chose assurément: le régime & l'expectation ou les droits de la nature, ont dans tous ces traitemens par le secours des altérans, une influence qu'on ne doit pas perdre de vue. *Voyez EXPECTATION & RÉGIME.*

Quoiqu'il en soit, voici comme on s'y prend pour préparer les bouillons d'*écrevisse*: prenez de racines, bois, écorces, semences, herbes & fleurs prétendues atténuantes, apéritives, incisives (*Voyez INCISIF*), celles que vous voudrez à la dose ordinaire de chacune (*Voyez leurs art. particul.*); faites bouillir avec suffisante quantité d'eau commune ces substances végétales, en les introduisant successivement dans l'eau selon l'art; sur la fin de l'ébullition, jetez dans votre vaisseau cinq, six ou huit *écrevisses* de

riviere, que vous aurez auparavant écrasées dans un mortier de marbre; donnez encore quelques bouillons, passez & exprimez, & votre bouillon est fait.

Il faut observer que jamais on ne prescrit les *écrevisses* seules, mais toujours avec plusieurs plantes altérantes, & quelquefois avec les vipères, ce qui est une nouvelle raison pour qu'on ignore au moins l'efficacité des *écrevisses* en particulier, quand même ce bouillon composé auroit quelque effet réel. *Voyez COMPOSITION.*

Nous n'avons aucune bonne observation sur l'usage diététique des *écrevisses*; il m'a paru cependant qu'elles étoient d'assez facile digestion, c'est-à-dire, que le plus grand nombre d'estomacs s'en accommodent assez. J'en ai vu manger des quantités considérables à des personnes qui n'étoient pas accoutumées à cet aliment, & je ne les ai point vues s'en trouver mal. J'ose assurer sur-tout que je n'ai jamais aperçu leur effet échauffant, quoique le sel & le poivre dont on relève leur goût qui est fort plat sans cet assaisonnement, soient fort propres à procurer cet effet, & qu'il fallût même le leur attribuer absolument chez les personnes qui se trouvoient échauffées par l'usage des *écrevisses* salées & épicées.

Quant au jus d'*écrevisse* qu'on fait entrer dans des bisques, des coulis &c, il ne fait qu'augmenter la quantité des parties alimenteuses de ces mets; c'est proprement de l'aliment vrai ajouté à celui que fournissent les viandes dans l'assaisonnement desquelles on le fait entrer. Nous ne connoissons jusqu'à présent au jus d'*écrevisse* que sa qualité générique d'aliment. (b)

ECREVISSE, (*yeux d'*) (*Mat. med.*) *Voyez ci-dessus au mot ECREVISSE*, ce qu'on appelle ainsi. Nous ne connoissons aux yeux d'*écrevisse* que les propriétés communes à tous les absorbans ou alkalis terreux. *Voyez médicament terreux*, sous le mot TERREUX.

On ordonne toujours les yeux d'*écrevisse* préparés: leur préparation consiste à les mettre en poudre dans un mortier de fer, à les porphyriser ensuite & à les former en petits trochisques pour les garder.

On prépare avec les yeux d'*écrevisse* & l'esprit de vinaigre un sel & un magistère absolument analogues au sel & au magistère de corail. *Voyez CORAIL.*

Si on unit les yeux d'*écrevisse* au suc de citron, on a la composition comme dans les boutiques d'Allemagne sous le nom d'*oculi cancerorum citrati*; composition fort peu usitée en France & qui est fort analogue au sel d'*yeux d'écrevisse* & au sel de corail dont nous venons de parler.

On prépare des tablettes avec les yeux d'*écrevisse* de la manière suivante: prenez des yeux d'*écrevisse* préparés, une once; de suc blanc en poudre fine, quatre onces: mêlez les avec soin en les agitant ensemble dans un mortier de marbre, & faites-en une masse avec suffisante quantité de gomme tragacanth tirée avec l'eau de fleurs d'orange: formez de cette masse des tablettes ou pastilles selon l'art.

Les yeux d'*écrevisse* entrent dans les compositions suivantes qui se trouvent dans la pharmacopée de Paris; la poudre de *chelis cancerorum*, la poudre absorbante, la poudre d'*arum* composée, les tablettes absorbantes & fortifiantes, la confection d'*hiacynthe*. (b)

ECREVISSE, (*Mat. med.*) *Canceri marini maximi apicibus chelarum nigricantibus*, bouts noirs des grosses pattes d'*écrevisses* de mer; les *apices chelarum nigricantes* sont ce qui a donné leur nom à une poudre absorbante & prétendue alexitere & cordiale connue dans les pharmacopées sous le nom de *pulvis à chelis cancerorum* dont voici la dispensation, prise de la pharmacopée de Paris. Prenez, *apicum nigrorum chelarum cancerorum* ou des bouts noirs des grosses pattes d'*écrevisse*, trois onces; d'*yeux d'écrevisse* de riviere préparés, de corail rouge préparé, de succin

blanc préparé, de corne-de-cerf préparée philosophiquement, de chacun une once; de perles préparées, de besoard oriental en poudre, de chacun demi-once; de gelée de vipères une suffisante quantité: mêlez toutes ces drogues pour en faire une masse que vous diviserez en petites boules qu'il faut sécher avec précaution.

ECREVISSE, f. f. (*Astronom.*) nom que l'on donne quelquefois à la constellation du Cancer. *Voyez CANCER.*

* ECRILLE, f. m. (*Econ. rustiq.*) clayonnage dont on ferme les décharges des étangs, pour empêcher le poisson d'en sortir.

ECRIRE, v. act. peindre ou tracer avec la plume sur le papier & avec de l'encre, des caractères propres à faire connoître sa pensée, ou à conserver la mémoire de ce qu'on veut ne pas oublier. *Voyez ECRITURE.* Il signifie aussi faire savoir sa volonté à quelqu'un par un billet ou par une lettre.

On se sert du terme *écrire* parmi les marchands, négocians & banquiers en tous ces sens..

Ecrire sur le journal, sur le grand livre, &c. c'est porter sur ces registres en recette ou dépense les différentes parties de débit & de crédit qui se font journellement dans le négoce, & qu'on a écrites auparavant sur le brouillon. *Voyez BROUILLON & LIVRES.*

Ecrire sur son agenda, c'est mettre en forme de mémoire sur une espèce de petit registre ou sur des tablettes que les négocians exacts ont toujours sur eux, les choses les plus importantes qu'ils ont à faire chaque jour, & qu'ils pourroient oublier dans le grand nombre d'affaires qui les occupent. *Voyez AGENDA.*

Ecrire une partie en banque, c'est en terme de virement de parties, *écrire* sur le registre de la banque le nom du marchand, négociant, banquier ou autres à qui il a été cédé quelque partie ou somme de banque pour achat de marchandise en gros, paiement de lettres de change ou autrement. *Voyez BANQUE & VIREMENT DE PARTIE.*

Ecrire, se dit encore des dépêches & lettres missives que les personnes d'un négoce tant-soit-peu considérable sont obligés d'*écrire* à leurs correspondans, associés & autres. *Dictionn. de Commerce, de Trev. & Chambers. (G)*

ECRIT, f. m. dans le commerce, acte ordinairement sous seing privé que les marchands passent entr'eux pour convenir de quelque chose ou pour en assurer l'exécution & en régler les conditions. *Dict. de Com. de Trev. & Chambers. (G)*

ECRITAUX ou ECLITAUX, terme de riviere, c'est ainsi qu'on appelle des pièces servant à retenir les boulons d'un bateau fonceur.

ECRITEAU, EPIGRAPHE, INSCRIPTION, (*Gramm.*) Il y a de la différence entre ces trois mots. L'*écriteau* n'est qu'un morceau de papier ou de carton sur lequel on écrit quelque chose en grosses lettres, pour donner un avis au public. L'*inscription* se grave sur la pierre, sur le marbre, sur des colonnes, sur un mausolée, sur une médaille, ou sur quelque autre monument public, pour conserver la mémoire d'une chose ou d'une personne. L'*épigraphe* est une courte inscription gravée d'ordinaire en onglet sur les bâtimens particuliers, ou au bas des estampes. *Voyez EPIGRAPHE.*

Les *écriteaux* sont faits pour étiqueter les boîtes des épiciers, ou pour servir d'enseigne aux maîtres d'écriture; les *inscriptions* pour transmettre l'histoire à la postérité, & les *épigraphes* pour l'intelligence d'une estampe ou l'ornement d'un livre.

Les tableaux d'histoire auroient souvent besoin d'une *épigraphe*. La célèbre Phryné qui scut avec tant d'art découvrir & obtenir de Protogène son *Satyre* & son *Cupidon*, offrit de relever les murailles de

Thebes, à condition qu'on gravât à sa gloire cette inscription : *Alexander diruit, sed meretrix Phryne fecit* ; Alexandre a démoli les murs de Thèbes, & la courtisane Phryné les a rebâtis. Voilà où le mot *inscription* est à sa place : mais ce n'est pas bien parler que d'avoir employé ce terme dans une des bonnes traductions du nouveau Testament où l'on s'exprime ainsi : *Ils marquerent le sujet de la condamnation de J. C. dans cette inscription qu'ils mirent au-dessus de sa tête : Celui-ci est le roi des Juifs*. Il falloit se servir dans cet endroit du mot *écriteau* au lieu d'*inscription*. La raison du terme préféré par les traducteurs, vient peut-être de ce qu'ils ont considéré l'objet plus que la nature de la chose. Ce n'étoit réellement qu'un *écriteau* ; les Juifs traitèrent en cette occasion l'innocence même comme le crime. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ECRITOIRE, f. f. (*Ecrivain.*) c'est le réservoir de tous les instrumens propres à l'écrivain. Il y en a de bien des sortes : les unes ne reçoivent que le canif & les plumes ; les autres ont de plus un fablier ; une troisième espèce contient le pain à cacheter : ces trois premières peuvent être portatives. Il y en a une quatrième espèce qui n'est point portative ; c'est à-peu-près un nécessaire distribué en cassetins, où se trouvent plume, canif, fable, cire d'Espagne, cachet, crayon, règle, sandarach. *Voyez la première Planche de l'Ecrivain.*

ECRITOIRE, (*Jurispud.*) Bureau de l'écritoire, greffiers de l'écritoire. *Voyez GREFFIERS DE L'ECRITOIRE. (A)*

ECRITURE, sub. f. (*Hist. anc. Gramm. & Arts.*) Nous la définirons avec Brebeuf :

Cet art ingénieux

*De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.*

La méthode de donner de la couleur, du corps, ou pour parler plus simplement, une sorte d'existence aux pensées, dit Zilia (cette Péruvienne pleine d'esprit, si connue par ses ouvrages), se fait en traçant avec une plume, de petites figures que l'on appelle *lettres*, sur une matière blanche & mince que l'on nomme *papier*. Ces figures ont des noms ; & ces noms mêlés ensemble, représentent les sons des paroles.

Développons, avec M. Warburton, l'origine de cet art admirable, ses différentes sortes, & ses changemens progressifs jusqu'à l'invention d'un alphabet. C'est un beau sujet philosophique, dont cependant les bornes de ce livre ne me permettent de prendre que la fleur.

Nous avons deux manières de communiquer nos idées : la première, à l'aide des sons : la seconde, par le moyen des figures. En effet l'occasion de perpétuer nos pensées & de les faire connoître aux personnes éloignées, se présente souvent ; & comme les sons ne s'étendent pas au-delà du moment & du lieu où ils sont proférés, on a inventé les figures & les caractères, après avoir imaginé les sons, afin que nos idées pussent participer à l'étendue & à la durée.

Cette manière de communiquer nos idées par des marques & par des figures, a consisté d'abord à définir tout naturellement les images des choses ; ainsi pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a représenté la forme de l'un ou de l'autre. Le premier essai de l'*écriture* a été, comme on voit, une simple peinture ; on a su peindre avant que de savoir écrire.

Nous en trouvons chez les Mexiquains une preuve remarquable. Ils n'employoient pas d'autre méthode que cette *écriture* en peinture, pour conserver leurs lois & leurs histoires. *Voyez le voyage autour du monde, de Gemelli Carreri ; l'histoire naturelle & mo-*

rale des Indes, du P. Acosta, les voyages de Thevenot, & d'autres ouvrages.

Il reste encore aujourd'hui un modèle très-curieux de cette *écriture* en peinture des Indiens, composé par un Mexiquain & par lui expliqué dans sa langue, après que les Espagnols lui eurent appris les lettres. Cette explication a été ensuite traduite en espagnol, & de cette langue en anglois. Purchas a fait graver l'ouvrage, qui est une histoire de l'empire du Mexique, & y a joint l'explication. Je crois que l'exemplaire original est à la bibliothèque du roi.

Voilà la première méthode, & en même tems la plus simple, qui s'est offerte à tous les hommes pour perpétuer leurs idées.

Mais les inconvéniens qui résultoient de l'énorme grosseur des volumes dans de pareils ouvrages, porteroient bien-tôt les nations plus ingénieuses & plus civilisées à imaginer des méthodes plus courtes. La plus célèbre de toutes est celle que les Egyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'*hiéroglyphique*. Par son moyen, l'*écriture* qui n'étoit qu'une simple peinture chez les Mexiquains, devint en Egypte peinture & caractère ; ce qui constitue proprement l'*hiéroglyphe*. *Voyez ce mot & l'article suivant ECRITURE DES EGYPTIENS*, qui est entièrement lié à celui-ci.

Tel fut le premier degré de perfection qu'acquît cette méthode grossière de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois manières, qui à consulter la nature de la chose, prouvent qu'elles n'ont été trouvées que par degrés, & dans trois tems différens.

La première manière consistoit à employer la principale circonstance d'un sujet, pour tenir lieu du tout. Les Egyptiens vouloient-ils représenter deux armées rangées en bataille : les hiéroglyphes d'Horapollon, cet admirable fragment de l'antiquité, nous apprennent qu'ils peignoient deux mains, dont l'une tenoit un bouclier, & l'autre un arc.

La seconde manière imaginée avec plus d'art, consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose, à la chose même. Un œil & un sceptre représentoient un monarque. Une épée peignoit le cruel tyran Ochus ; & un vaisseau avec un pilote, désignoit le gouvernement de l'univers.

Enfin on fit plus : pour représenter une chose, on se servit d'une autre où l'on voyoit quelque ressemblance ou quelque analogie ; & ce fut la troisième manière d'employer cette *écriture*. Ainsi l'univers étoit représenté par un serpent roulé en forme de cercle, & la bigarrure de ses taches désignoit les étoiles.

Le premier objet de ceux qui imaginèrent la peinture hiéroglyphique, fut de conserver la mémoire des événemens, & de faire connoître les lois, les réglemens, & tout ce qui a rapport aux matières civiles. Par cette raison, on imagina des symboles relatifs aux besoins & aux productions particulières de l'Egypte. Par exemple, le grand intérêt des Egyptiens étoit de connoître le retour ou la durée du vent étésien, qui amonceloit les vapeurs en Ethiopie, & causoit l'inondation en soufflant sur la fin du printemps du nord au midi. Ils avoient ensuite intérêt de connoître le retour du vent de midi, qui aidait l'écoulement des eaux vers la Méditerranée. Mais comment peindre le vent ? Ils choisirent pour cela la figure d'un oiseau ; l'épervier qui étend ses ailes en regardant le midi, pour renouveler ses plumes au retour des chaleurs, fut le symbole du vent étésien, qui souffle du nord au sud ; & la huye qui vient d'Ethiopie, pour trouver des vers dans le limon, à la suite de l'écoulement du Nil, fut le symbole du retour des vents de midi, propres à faire écouler les eaux. Ce seul exemple peut donner une idée de l'*écriture symbolique* des Egyptiens.

Cette *écriture symbolique*, premier fruit de l'Astronomie, fut employée à instruire le peuple de toutes les vérités, de tous les avis, & de tous les travaux nécessaires. On eut donc soin dans les commencemens de n'employer que les figures, dont l'analogie étoit le plus à portée de tout le monde ; mais cette méthode fit donner dans le raffinement, à mesure que les Philosophes s'appliquèrent aux matières de spéculation. Aussi-tôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractères des figures dont le rapport aux choses qu'ils vouloient exprimer, n'étoit point connu. Pendant quelque tems ils se bornèrent aux figures dont la nature offre des modèles ; mais dans la suite, elles ne leur parurent ni suffisantes, ni assez commodés pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formèrent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de parties de divers animaux ; ce qui rendit ces figures tout-à-fait énigmatiques.

Enfin l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, & le dessein d'en faire quelquefois un secret & un mystère, engagea à représenter les modes mêmes des substances par des images sensibles. On exprima la franchise par un lièvre, l'impureté par un bouc sauvage, l'impudence par une mouche, la science par une fourmi ; en un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de forme. On se contenta dans ces occasions d'un rapport quelconque : c'est la manière dont on s'étoit déjà conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

Jusque-là l'animal ou la chose qui servoit à représenter, avoit été dessinée au naturel ; mais lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'*écriture symbolique*, eut porté les savans d'Egypte à écrire sur beaucoup de sujets, ce dessein ayant trop multiplié les volumes, parut ennuyeux. On se servit donc par degré d'un autre caractère, que nous pouvons appeler l'*écriture courante des hiéroglyphes* ; il ressembloit aux caractères chinois ; & après avoir été formé du seul contour de la figure, il devint à la longue une sorte de marque.

L'effet naturel que produisit cette *écriture courante*, fut de diminuer beaucoup de l'attention qu'on donnoit au symbole, & de la fixer à la chose signifiée ; par ce moyen l'étude de l'*écriture symbolique* se trouva fort abrégée, puisqu'il n'y avoit alors presque autre chose à faire qu'à se rappeler le pouvoir de la marque symbolique : au lieu qu'auparavant il falloit être instruit des propriétés de la chose ou de l'animal qui étoit employé comme symbole ; en un mot, cela réduisit cette sorte d'*écriture* à l'état où est présentement celle des Chinois. Voy. plus bas ECRITURE CHINOISE.

Ce caractère courant est proprement celui que les anciens ont appelé *hiéroglyphique*, & que l'on a employé par succession de tems dans les ouvrages qui traitoient des mêmes sujets que les anciens hiéroglyphes. On trouve des exemples de ces caractères hiéroglyphiques dans quelques anciens monumens ; on en voit presque à tous les compartimens de la table isiaque, dans les intervalles qui se rencontrent entre les plus grandes figures humaines.

L'*écriture* étoit dans cet état, & n'avoit pas le moindre rapport avec l'*écriture* actuelle. Les caractères dont on s'étoit servi, représentoient des objets ; celle dont nous nous servons, représente des sons : c'est un art nouveau. Un génie heureux, on prétend que ce fut le secrétaire d'un des premiers rois de l'Egypte, appelé Thoït, Thoôt, ou Thot, sentit que le discours, quelque varié & quelque étendu qu'il

puisse être pour les idées, n'est pourtant composé que d'un assez petit nombre de sons, & qu'il ne s'agissoit que de leur assigner à chacun un caractère représentatif. Il abandonna donc l'*écriture* représentative des êtres, qui ne pouvoit s'étendre à l'infini, pour s'en tenir à une combinaison, qui quoique très-bornée (celle des sons), produit cependant le même effet.

Si on y réfléchit (dit M. Duclos, le premier qui ait fait ces observations qui ne sont pas moins justes que délicates), on verra que cet art ayant été une fois conçu, dut être formé presque en même tems ; & c'est ce qui relève la gloire de l'inventeur. En effet, après avoir eu le génie d'apercevoir que les sons d'une langue pouvoient se décomposer & se distinguer, l'énumération dut en être bien-tôt faite ; il étoit bien plus facile de compter tous les sons d'une langue, que de découvrir qu'ils pouvoient se compter. L'un est un coup de génie ; l'autre un simple effet de l'attention. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'alphabet complet, que celui de l'inventeur de l'*écriture*. Il est bien vraisemblable que s'il n'y eut pas alors autant de caractères qu'il nous en faudroit aujourd'hui, c'est que la langue de l'inventeur n'en exigeoit pas davantage. L'orthographe n'a été parfaite qu'à la naissance de l'*écriture*.

Quoi qu'il en soit, toutes les espèces d'*écritures* hiéroglyphiques, quand il falloit s'en servir dans les affaires publiques, pour envoyer les ordres du roi aux généraux d'armée & aux gouverneurs des provinces éloignées, étoient sujettes à l'inconvénient inévitable d'être imparfaitement & obscurément entendues. Thoôt, en faisant servir les lettres à exprimer des mots, & non des choses, evita tous les inconvéniens si préjudiciables dans ces occasions, & l'écrivain rendit ses instructions avec la plus grande clarté & la plus grande précision. Cette méthode eut encore cet avantage, que comme le gouvernement chercha sans doute à tenir l'invention secrète, les lettres d'état furent pendant du tems portées avec toute la sûreté de nos chiffres modernes. C'est ainsi que l'*écriture* en lettres, appropriée d'abord à un pareil usage, prit le nom d'*épistolique* : du moins je n'imagina pas, avec M. Warburton, qu'on puisse donner une meilleure raison de cette dénomination.

Le lecteur apperçoit à présent que l'opinion commune, qui veut que ce soit la première *écriture* hiéroglyphique, & non pas la première *écriture* en lettres, qui ait été inventée pour le secret, est précisément opposée à la vérité ; ce qui n'empêche pas que dans la suite elles n'aient changé naturellement leur usage. Les lettres sont devenues l'*écriture* commune, & les hiéroglyphiques devinrent une *écriture* secrète & mystérieuse.

En effet, une *écriture* qui en représentant les sons de la voix peut exprimer toutes les pensées & les objets que nous avons coutume de désigner par ces sons, parut si simple & si féconde qu'elle fit une fortune rapide. Elle se répandit par-tout ; elle devint l'*écriture* courante, & fit négliger la symbolique, dont on perdit peu-à-peu l'usage dans la société, de manière qu'on en oublia la signification.

Cependant, malgré tous les avantages des lettres, les Egyptiens long-tems après qu'elles eurent été trouvées, conservèrent encore l'usage des hiéroglyphes : c'est que toute la science de ce peuple se trouvoit confiée à cette sorte d'*écriture*. La vénération qu'on avoit pour les hommes, passa aux caractères dont les savans perpétuèrent l'usage ; mais ceux qui ignoroient les Sciences, ne furent pas tentés de se servir de cette *écriture*. Tout ce que put sur eux l'autorité des savans, fut de leur faire regarder ces caractères avec respect, & comme des choses propres à embellir les monumens publics, où l'on con-

tinua de les employer ; peut-être même les prêtres égyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu-à-peu ils se trouvoient seuls avoir la clé d'une *écriture* qui conservoit les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglyphes renfermoient les plus grands mystères. *Voyez l'article HIÉROGLYPHE.*

On voit par ces détails comment il est arrivé que ce qui devoit son origine à la nécessité, a été dans la suite du tems employé au secret, & enfin cultivé pour l'ornement. Mais par un effet de la vicissitude continuelle des choses, ces mêmes figures qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en mystères, ont repris à la longue leur premier usage. Dans les siècles florissans de la Grece & de Rome, elles étoient employées sur les monumens & sur les médailles, comme le moyen le plus propre à faire connoître la pensée ; de sorte que le même symbole qui cachoit en Egypte une sagesse profonde, étoit entendu par le simple peuple en Grece & à Rome.

Tandis que ces deux nations savantes déchiffoient ces symboles à merveille, le peuple d'Egypte en oublioit la signification ; & les trouvant consacrés dans les monumens publics, dans les lieux des assemblées de religion, & dans le cérémonial des fêtes qui ne changeoient point, il s'arrêta stupidement aux figures qu'il avoit sous ses yeux. N'allant pas plus loin que la figure symbolique, il en manqua le sens & la signification. Il prit cet homme habillé en roi, pour un homme qui gouvernoit le ciel, ou regnoit dans le Soleil ; & les animaux figuratifs, pour des animaux réels. Voilà en partie l'origine de l'idolâtrie, des erreurs, & des superstitions des Egyptiens, qui se-transmirent à tous les peuples de la terre.

Au reste le langage a suivi les mêmes révolutions & le même sort que l'*écriture*. Le premier expédient qui a été imaginé pour communiquer les pensées dans la conversation, cet effort grossier dû à la nécessité, est venu de même que les premiers hiéroglyphes, à se changer en mystères par des figures & des métaphores, qui servirent ensuite à l'ornement du discours, & qui ont fini par l'élever jusqu'à l'art de l'éloquence & de la persuasion. *Voyez LANGAGE, FIGURE, APOLOGUE, PARABOLE, ENIGME, MÉTAPHORE.* Voy. le parallèle ingénieux que fait Warburthton entre les figures & les métaphores d'un côté, & les différentes espèces d'*écritures* de l'autre : ces diverses choses qui paroissent si éloignées d'aucun rapport, ont pourtant ensemble un véritable enchaînement. *Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.*

ÉCRITURE CHINOISE. Les hiéroglyphes d'Egypte étoient un simple raffinement d'une *écriture* plus ancienne, qui ressembloit à l'*écriture* grossière en peinture des Mexiquains, en ajoutant seulement des marques caractéristiques aux images. L'*écriture chinoise* a fait un pas de plus : elle a rejeté les images, & n'a conservé que les marques abrégées, qu'elle a multiplié jusqu'à un nombre prodigieux. Chaque idée a sa marque distincte dans cette *écriture* ; ce qui fait que semblable au caractère universel de l'*écriture* en peinture, elle continue aujourd'hui d'être commune à différentes nations voisines de la Chine, quoiqu'elles parlent des langues différentes.

En effet, les caractères de la Cochinchine, du Tongking, & du Japon, de l'aveu du P. du Halde, sont les mêmes que ceux de la Chine, & signifient les mêmes choses, sans toutefois que ces peuples en parlant s'expriment de la même sorte. Ainsi quoique les langues de ces pays-là soient très-différentes, & que les habitans ne puissent pas s'entendre les uns les autres en parlant, ils s'entendent fort bien en écrivant, & tous leurs livres sont communs,

comme sont nos chiffres d'arithmétique ; plusieurs nations s'en servent, & leur donnent différens noms : mais ils signifient par-tout la même chose. L'on compte jusqu'à quatre-vingts mille de ces caractères.

Quelque déguisés que soient aujourd'hui ces caractères, M. Warburthton croit qu'ils conservent encore des traits qui montrent qu'ils tirent leur origine de la peinture & des images, c'est-à-dire de la représentation naturelle des choses pour celles qui ont une forme ; & qu'à l'égard des choses qui n'en ont point, les marques destinées à les faire connoître ont été plus ou moins symboliques, & plus ou moins arbitraires.

M. Freret au contraire soutient que cette origine est impossible à justifier, & que les caractères chinois n'ont jamais eu qu'un rapport d'institution avec les choses qu'ils signifient. *Voyez son idée sur cette matiere, mém. académiq. des Belles-Lett. tome VI.*

Sans entrer dans cette discussion, nous dirons seulement que par le témoignage des PP. Martini, Magaillans, Gaubil, Semedo, auxquels nous devons joindre M. Fourmont, il paroît prouvé que les Chinois se sont servis des images pour les choses que la peinture peut mettre sous les yeux, & des symboles, pour représenter par allégorie ou par allusion, les choses qui ne le peuvent être par elles-mêmes. Suivant les auteurs que nous venons de nommer, les Chinois ont eu des caractères représentatifs des choses, pour celles qui ont une forme & des signes arbitraires, pour celles qui n'en ont point. Cette idée ne feroit-elle qu'une conjecture ?

On pourroit peut-être, en distinguant les tems, concilier les deux opinions différentes au sujet des caractères chinois. Celle qui veut qu'ils aient été originairement des représentations grossières des choses, se renfermeroit dans les caractères inventés par Tsang-kié, & dans ceux qui peuvent avoir de l'analogie avec les choses qui ont une forme ; & la tradition des critiques chinois, citée par M. Freret, qui regarde les caractères comme des signes arbitraires dans leur origine, remonteroit jusqu'aux caractères inventés sous Chun.

Quoi qu'il en soit : s'il est vrai que les caractères chinois aient essuyé mille variations, comme on n'en peut douter, il n'est plus possible de reconnoître comment ils proviennent d'une *écriture* qui n'a été qu'une simple peinture ; mais il n'en est pas moins vraisemblable que l'*écriture* des Chinois a dû commencer comme celle des Egyptiens. *Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.*

ÉCRITURE DES ÉGYPTIENS, (*Histoire anc.*) Les Egyptiens ont eu différens genres & différentes espèces d'*écritures*, suivant l'ordre du tems dans lequel chacune a été inventée ou perfectionnée. Comme toutes ces différentes sortes d'*écritures* ont été confondues par les anciens auteurs & par la plupart des modernes, il est important de les bien distinguer, d'après M. Warburthton, qui le premier a répandu la lumière sur cette partie de l'ancienne littérature. On peut rapporter toutes les *écritures des Egyptiens* à quatre sortes : indiquons-les par ordre.

1°. L'*hiéroglyphique*, qui se subdivisoit en *curieuse*, dont l'*écriture* étoit plus grossière ; & en *tropique*, où il paroissoit plus d'art.

2°. La *symbolique*, qui étoit double aussi ; l'une plus simple, & *tropique* ; l'autre plus mystérieuse, & *allégorique*.

Ces deux *écritures*, l'*hiéroglyphique* & la *symbolique*, qui ont été connues sous le terme générique d'*hiéroglyphes*, que l'on distinguoit en *hiéroglyphes propres* & en *hiéroglyphes symboliques*, n'étoient pas formées avec les lettres d'un alphabet ; mais elles l'étoient par des marques ou caractères qui tenoient lieu des choses, & non des mots.

3°. L'*épistolique*, ainsi appelée parce qu'on ne s'en servoit que dans les affaires civiles.

4°. L'*hiérogrammatique*, qui n'étoit d'usage que dans les choses relatives à la religion.

Ces deux dernières écritures, l'*épistolique* & l'*hiérogrammatique*, tenoient lieu de mots, & étoient formées avec les lettres d'un alphabet.

Le premier degré de l'*écriture hiéroglyphique*, fut d'être employé de deux manières; l'une plus simple, en mettant la partie principale pour le tout; & l'autre plus recherchée, en substituant une chose qui avoit des qualités ressemblantes, à la place d'une autre. La première espèce forma l'*hiéroglyphe curiologique*; & la seconde, l'*hiéroglyphe tropique*. Ce dernier vint par gradation du premier, comme la nature de la chose & les monumens de l'antiquité nous l'apprennent; ainsi la Lune étoit quelquefois représentée par un demi-cercle, quelquefois par un cynocéphale. Dans cet exemple le premier hiéroglyphe est *curiologique*; & le second, *tropique*. Les caractères dont on se sert ordinairement pour marquer les signes du zodiaque, découvrent encore des traces d'origine égyptienne; ce sont en effet des vestiges d'hiéroglyphes curiologiques réduits à un caractère d'*écriture courante*, semblable à celle des Chinois: cela se distingue plus particulièrement dans les marques astronomiques du *Bélier*, du *Taureau*, des *Gémeaux*, de la *Balance*, & du *Verseau*.

Toutes les écritures où la forme des choses étoit employée, ont eu leur état progressif, depuis le plus petit degré de perfection jusqu'au plus grand, & ont facilement passé d'un état à l'autre; en sorte qu'il y a eu peu de différence entre l'*hiéroglyphe propre* dans son dernier état, & le *symbolique* dans son premier état. En effet, la méthode d'exprimer l'hiéroglyphe *tropique* par des propriétés similaires, a dû naturellement produire du raffinement au sujet des qualités plus cachées des choses: c'est aussi ce qui est arrivé. Un pareil examen fait par les savans d'Égypte, occasionna une nouvelle espèce d'*écriture zoographique*, appelée par les anciens *symbolique*.

Cependant les auteurs ont confondu l'origine de l'*écriture hiéroglyphique* & *symbolique* des Égyptiens, & n'ont point exactement distingué leurs natures & leurs usages différens. Ils ont présumé que l'hiéroglyphe, aussi-bien que le symbole, étoient une figure mystérieuse; & par une méprise encore plus grande, que c'étoit une représentation de notions spéculatives de Philosophie & de Théologie: au lieu que l'hiéroglyphe n'étoit employé par les Égyptiens que dans les écrits publics & connus de tout le monde, qui renfermoient leurs réglemens civils & leur histoire.

Comme on distinguoit les hiéroglyphes propres en *curiologiques* & en *tropiques*, on a distingué de même en deux espèces les hiéroglyphes symboliques; savoir en *tropiques*, qui approchoient plus de la nature de la chose; & en *énigmatiques*, où l'on appercevoit plus d'art. Par exemple, pour signifier le *Soleil*, quelquefois les Égyptiens peignoient un faucon; c'étoit-là un *symbole tropique*: d'autres fois ils peignoient un scarabée avec une boule ronde dans ses pattes; c'étoit-là un *symbole énigmatique*. Ainsi les caractères proprement appelés *symboles énigmatiques*, devinrent à la longue prodigieusement différens de ceux appelés *hiéroglyphes curiologiques*.

Mais lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'*écriture symbolique*, eut porté les savans d'Égypte à écrire beaucoup, ils se firent, pour abréger, d'un caractère courant, que les anciens ont appelé *hiéroglyphique*, ou *hiéroglyphique abrégé*, qui conduisit à la méthode des lettres par le moyen d'un alphabet, d'après laquelle méthode l'*écriture épistolique* a été formée.

Tome V.

Cependant cet alphabet *épistolique* occasionna bientôt l'invention d'un alphabet *sacré*, que les prêtres égyptiens réservèrent pour eux-mêmes, afin de servir à leurs spéculations particulières. Cette *écriture* fut nommée *hiérogrammatique*, à cause de l'usage auquel ils l'ont approprié.

Que les prêtres égyptiens aient eu pour leurs rites & leurs mystères une pareille écriture, c'est ce que nous assûre expressément Hérodote, liv. II. ch. xxxvj. & il ne nous a pas toujours rapporté des faits aussi croyables. Celui-ci doit d'autant moins nous surprendre, qu'une *écriture sacrée*, destinée aux secrets de la religion, & conséquemment différente de l'*écriture ordinaire*, a été mise en pratique par les prêtres de presque toutes les nations: telles étoient les *lettres ammonéennes*, non entendues du vulgaire, & dont les prêtres seuls se servoient dans les choses sacrées: telles étoient encore les *lettres sacrées* des Babyloniens, & celles de la ville de Méroé. Théodoret parlant des temples des Grecs en général, rapporte qu'on s'y servoit de lettres qui avoient une forme particulière, & qu'on les appelloit *sacerdotales*. Enfin M. Fourmont & d'autres savans sont persuadés que cette coutume générale des prêtres de la plupart des nations orientales, d'avoir des caractères *sacrés*, destinés pour eux uniquement, & des caractères *profanes* ou d'un usage plus vulgaire, destinés pour le public, regnoit aussi chez les Hébreux. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE, voyez ci-dessus ÉCRITURE DES ÉGYPTIENS. Voyez aussi HIÉROGLYPHE.

ÉCRITURE-SAINTÉ, (Théol.) nom que les Chrétiens donnent aux livres canoniques de l'ancien & du nouveau Testament, inspirés par le S. Esprit. On l'appelle aussi l'*Écriture* simplement, & par excellence, comme on dit la Bible, *Biblia*, les *Livres* par excellence.

On a déjà traité fort au long dans les volumes précédens, un grand nombre de questions concernant l'*Écriture-sainte*, aux articles BIBLE, CANON, CANONIQUES, CHRONOLOGIE SACRÉE, DEUTÉRO-CANONIQUES, &c. auxquels nous renvoyons les lecteurs, pour ne pas tomber dans des redites. Nous nous bornerons uniquement ici à quelques notions générales communes à tous les livres dont la collection forme l'*Écriture-sainte*, ou le canon des *Écritures*; savoir, I. à l'authenticité des Livres saints, II. à la divinité de leur origine, III. à la distinction des divers sens qui s'y rencontrent, IV. à l'autorité de l'*Écriture-sainte* en matière de doctrine.

I. L'authenticité des Livres saints n'a besoin d'autres preuves pour les Chrétiens, que le jugement & la décision de l'Eglise, qui, en inférant ces Livres dans le canon ou catalogue des *Écritures*, a déclaré avec une autorité suffisante pour les fideles, & sur des motifs bien fondés, que ces Livres avoient été inspirés, écrits par les auteurs dont ils portent le nom; & qu'ils n'avoient été ni supposés dans leur origine, ni interpolés ou corrompus dans la suite des siècles. Mais cette assertion ne suffit pas contre l'incrédule, & il faut lui démontrer par les règles ordinaires de la critique, que ces Livres que nous nommons *divins*, n'ont été ni supposés ni altérés, & qu'ils ne sont point le pur ouvrage des hommes: sans cela, quelle force tous les argumens tirés des Livres saints, auroient-ils aux yeux de l'homme disposé & même intéressé à tout contester? La grande difficulté, c'est que ces Livres cités à tout propos, dit-il, par les Chrétiens & par les Juifs, en preuve du dogme ou de la morale reçue chez les uns & chez les autres, ou chez ces deux peuples ensemble, n'ont jamais été connus ni conservés que chez eux; qu'ils avoient trop d'intérêt à ne les pas diviniser, pour

justifier des dogmes qui révoltent la raison, ou une morale contraire à l'humanité. Quel vestige, ajoutent-ils, trouve-t-on dans l'antiquité profane, de ces Livres relégués dans un coin du monde, ou ensevelis dans l'obscurité du Judaïsme, & même du Christianisme naissant? D'ailleurs, disent-ils, qui nous répondra que ces Livres tous divins dans leur origine, n'ont point été altérés par l'intérêt, la mauvaise foi, l'esprit de parti, & les autres passions des hommes? manque-t-on d'exemples en ce genre? Enfin ces écrits considérés en eux-mêmes, portent-ils l'empreinte & le sceau de la divinité? le fond des choses, & le style, n'annoncent-ils pas suffisamment qu'ils sont le pur ouvrage des hommes, & même quelquefois d'écrivains assez médiocres?

Ces difficultés méritent d'autant mieux une réponse solide, qu'on les lit ou qu'on les entend tous les jours proposer. Je dis donc en général à l'incrédule, qu'à moins de tomber dans un pyrrhonisme historique universel, il ne peut nier l'authenticité des Livres divins, parce qu'ils ont été conservés, non pas uniquement (remarquez ceci), mais singulièrement, par une seule nation intéressée à les citer en confirmation de sa doctrine. Tout peuple policé n'a-t-il pas sa religion? ne conserve-t-il pas dans ses archives, les titres & les monumens qui déposent en faveur de sa religion? doit-il en aller chercher les preuves dans les actes publics d'une nation étrangère ou à lui inconnue? & seroit-on recevable de dire à un Musulman que l'alcoran n'est pas authentique, parce que dès son origine les Mahométans en font dépositaires, qu'ils le citent en preuve de leur doctrine, qu'ils le conservent avec respect, tandis qu'il est l'objet de la pure curiosité ou du mépris des sectateurs de toute autre religion? Il n'y auroit sans doute ni équité ni justice dans un pareil raisonnement, & il ne prouveroit nullement que l'alcoran n'a point été écrit par Mahomet, ou rédigé par ses premiers disciples. 2°. L'authenticité d'un livre, ou sa supposition, ne dépend pas de la nature des choses qu'il contient; vraies ou fausses, absurdes ou probables, claires ou obscures, mystérieuses ou intelligibles, cela ne fait rien à la question: il s'agit uniquement de décider par qui & en quel tems tel ou tel ouvrage a été écrit. Dès qu'une tradition écrite & perpétuée d'âge en âge dans un peuple ou dans une société qui professe une religion quelconque, remonte jusqu'à l'origine de l'ouvrage, qu'elle en cite l'auteur, & qu'une foule d'écrivains déposent constamment en sa faveur, c'en est assez pour décider tout homme sensé. A-t-on jamais nié, par exemple, que Tite-Live ait écrit l'histoire qu'on lui attribue, quoiqu'elle renferme des traits merveilleux & incroyables, qu'il a plu des pierres, que des statues ont parlé, ou sué du sang, &c.? A-t-on révoqué en doute que Plutarque soit l'auteur des vies des hommes illustres, parce qu'il y narre des prodiges ou des faits qui choquent la vraisemblance, tels que les batailles de Marathon, de Platée, d'Orchomene, &c. où une poignée de monde a défait des armées innombrables, & jonché la terre de plus de cinquante mille morts, sans perdre plus de mille hommes? La certitude morale n'étant fondée que sur l'uniformité des témoignages, les mêmes règles de critique qui prouvent l'authenticité des auteurs profanes, prouvent en faveur des écrivains sacrés. On fait quel succès a eu à cet égard la prétention d'un critique moderne, qui soutenoit que tous les ouvrages profanes étoient des écrits supposés par des imposteurs. 3°. Quand les auteurs payens n'auroient fait nulle mention des Livres sacrés, ce silence ne formeroit qu'un argument négatif, qui ne balanceroit que très-faiblement la solidité des preuves positives. Mais il faut être bien peu versé dans l'étude

de l'antiquité, pour avancer que les Livres divins, soit des Juifs, soit des Chrétiens, ont été inconnus aux Payens: car sans parler des Livres du nouveau Testament, dont Celse & Porphyre avoient entrepris une réfutation suivie, & que Julien, dans quelques-unes de ses lettres, attribue sans détour aux Évangélistes ou aux autres Apôtres dont ils portent les noms; arrêtons-nous aux Livres de l'ancien Testament; & parmi ceux-ci, au plus ancien de tous, je veux dire le *Pentateuque*. Quelle foule d'écrivains profanes qui reconnoissent & l'existence de Moïse, & l'antiquité de ses Livres! Tels sont Manethon prêtre d'Égypte, Cléodeme, Apollonius Molon, Cheremon Égyptien, Nicolas de Damas, Appion d'Alexandrie, contre lequel a écrit l'historien Josèphe; Philochore d'Athènes, Castor de Rhodes, & Diodore de Sicile, cités par S. Justin dans l'*exhortation aux Grecs*; Ptolémée de Mendès, cité par S. Clément d'Alexandrie, *lib. I. Stromat.* Eupoleme, Alexandre Polyhistor & Numénus, cités par Eusebe, *liv. IX. de la préparat. évangél.* Strabon, *Géograph. liv. XVI.* Juvenal, *satyr. xiv.* Tacite, *hist. liv. V.* Galien de Pergame, *de different. puls. lib. III. & de usu partium, lib. XI. cap. xiv.* Longin, *traité du sublime, ch. vij.* Chalcidius, Porphyre, Julien l'Apostat & divers autres, dont les textes sont rapportés par M. Huet dans sa *démonstrat. évangél.* ou par Grotius dans son excellent traité de la vérité de la religion chrétienne. L'allégation des incrédules, fondée sur le silence des écrivains profanes, est donc une allégation évidemment fautive; mais quand on la supposeroit aussi fondée qu'elle l'est peu, elle ne prouveroit encore rien contre l'authenticité des divines Écritures. 4°. Envain ajoute-t-on que ces Livres ont pu être altérés, corrompus ou falsifiés par l'intérêt, la mauvaise foi, l'esprit de parti, &c. cela, j'en conviens, peut arriver, & n'est pas même sans exemple pour un ouvrage obscur, indifférent, qui n'intéresse pas essentiellement toute une société: mais pour un ouvrage consigné dans les archives de la nation, distribué, pour ainsi dire, à tous les particuliers; qui est tout-à-la-fois & le dépôt du dogme & le code des lois, comment pourroit-il être susceptible de corruption ou d'altération? En effet, cette altération ou corruption seroit le résultat d'un complot de toute la société, ou l'exécution d'un projet formé par quelques particuliers: or l'un & l'autre sont impossibles. Choisissons pour exemple le *Pentateuque*. Le voilà reconnu du vivant de Moïse, pour un Livre divin. Supposons qu'après sa mort tout le peuple hébreu ait conspiré à interpoler ou à altérer ce Livre: ce peuple étoit donc bien mal habile, puisqu'il y a laissé subsister tout ce qui pouvoit le couvrir d'une éternelle infamie; les crimes de ses pères, & ses propres attentats; l'inceste de Juda, les cruautés des enfans de Jacob contre les Sichimites, leur perfidie & leur barbarie envers leur frère Josèphe; & après la sortie d'Égypte, leurs murmures contre Dieu dans le desert, leurs fréquentes révoltes & leurs séditions contre Moïse, leur penchant à l'idolatrie, leur opiniâtreté, & mille autres traits également deshonorans: voilà ce que la passion, l'intérêt & l'esprit de parti, pour peu qu'ils eussent été éclairés, n'auroient pas manqué de supprimer, du consentement général de la nation. La chose devint encore plus impossible depuis le schisme des dix tribus. Le royaume d'Israël & celui de Juda conservoient également le *Pentateuque*; pour peu que l'une des deux nations eût voulu l'altérer, l'autre eût réclamé sur le champ, avec cette véhémence que donne la diversité d'opinions en matière de religion. La même raison est d'un poids égal pour les tems qui suivirent la captivité. Les dix tribus qui étoient restées en Assyrie, & les nouveaux habitans

de la Samarie, qui conservoient le Pentateuque écrit en anciens caracteres hébraïques, n'eussent pas manqué de convaincre Esdras d'imposture, s'il eût changé la moindre chose dans la nouvelle édition du Pentateuque, qu'il donna aux Juifs en lettres chaldéennes. L'altération du Pentateuque faite du consentement général de toute la nation juive, est donc une chimere. Il est encore plus insensé de prétendre qu'elle ait été l'ouvrage de quelques particuliers. De quelle autorité auroient-ils entrepris une pareille innovation? personne n'auroit-il réclamé? Par quelle voie auroient-ils sans contradiction altéré tous les exemplaires, tant ceux dont chaque citoyen étoit possesseur, que ceux qui étoient déposés dans les archives publiques, & notamment dans l'arche d'alliance? Les mêmes raisons sont exactement applicables aux Livres du nouveau Testament: les églises qui en étoient dépositaires, n'auroient pu les falsifier d'un commun consentement, sans soulever contre elles les Hérétiques mêmes, qui dès le premier siècle de l'Eglise conservoient des exemplaires authentiques de ces Livres; à plus forte raison les particuliers n'auroient-ils osé tenter une pareille innovation; un cri général se seroit élevé contre un tel attentat, ainsi qu'il s'est pratiqué toutes les fois que les Juifs ou les Hérétiques ont voulu altérer tant soit peu le sens des Livres divins. C'est donc une these insoutenable que celle de cette altération prétendue, dont on n'articule d'ailleurs ni le tems, ni le lieu, ni les auteurs, ni la maniere, & qui n'a d'autre fondement que la présomption avec laquelle on l'avance, soit quant au fond, soit quant aux circonstances. 5°. Enfin la difficulté tirée du style des *Ecritures*, n'est pas plus solide; car, comme nous l'exposerons dans un instant, ou le S. Esprit, en inspirant les écrivains sacrés sur le fond des choses, les a laissés libres sur le choix des expressions, ou il les a inspirés également quant à l'un & à l'autre point: l'une & l'autre de ces opinions est libre; les Interpretes & les Théologiens sont partagés à cet égard, sans que la foi périscrite. Or dans l'un ou l'autre sentiment, les *Ecritures* sont à couvert des objections des incrédules: dans le premier elles sont divines quant à leur principe, & quant au fond des choses: dans le second elles le sont même quant au coloris dont les choses sont revêtues. Falloit-il, en effet, que pour en démontrer la divinité ou l'authenticité, tout ce que contiennent les divines *Ecritures* fût exprimé d'une maniere sublime? nullement. Les mystères sont exposés avec une sorte d'obscurité, parce qu'ils sont du ressort de la foi, & non de la raison ou de l'évidence. Les vérités de pratique sont exprimées d'une maniere claire, précise & sentencieuse, comme autant de préceptes ou de conseils qu'on a besoin de graver aisément dans sa mémoire, pour se les rappeler sur le champ. Les faits y sont racontés avec cette noble simplicité si connue des anciens, si propre à peindre sans prévention comme sans affectation, & si peu propre en même tems à masquer la vérité. Enfin quand il s'agit d'annoncer aux peuples leurs destinées, à Israël sa réprobation, à l'univers son libérateur, quels traits, quelles images dans les Prophetes! A parler humainement, je demande à l'incrédule ce qu'il trouve de mieux dans les écrivains profanes; & si l'éloquence du cantique de Moysé, de David, d'Isaïe, de S. Jean-Baptiste, de Jesus-Christ, & de saint Paul, ne vaut pas bien l'atticisme ou l'urbanité de Platon, la véhémence de Démosthène, & l'élégance abondante de Cicéron. Il faut avoir des regles de goût bien peu sûres ou d'étranges préjugés pour admirer ces derniers, quand on traite les écrivains sacrés d'auteurs quelquefois médiocres. Mais nous examinons encore cet article plus à fond dans un moment.

II. La solution de la question de la divinité des *Ecritures* dépend d'un seul point, du sentiment qu'on prend sur la maniere dont elles sont émanées de Dieu comme cause premiere ou efficiente, ou des hommes comme cause seconde ou instrumentale. Tous les chrétiens, en effet, conviennent que l'*Ecriture sainte* est la parole de Dieu, mais les Théologiens sont partagés sur la maniere que Dieu lui-même a choisi pour la transmettre aux hommes. Les uns prétendent que tous les livres de l'*Ecriture* ont été inspirés par le Saint-Esprit aux écrivains sacrés non-seulement quant au fonds & aux pensées, mais encore quant au style & aux expressions: d'autres soutiennent que l'inspiration s'est bornée aux pensées, sans s'étendre jusqu'au style que l'Esprit-Saint a laissé au choix des autres. D'autres théologiens modernes ont avancé sur la fin du seizieme siècle, qu'il suffisoit pour la divinité des *Ecritures* d'une simple direction ou assistance du Saint-Esprit; mais que l'inspiration proprement dite, n'étoit nullement nécessaire pour toutes les sentences & vérités contenues dans les livres saints. Ils allerent plus loin & prétendirent qu'un livre, tel que peut être le second des Machabées, écrit par une industrie humaine, devient écriture sainte, si le Saint-Esprit témoigne ensuite qu'il ne contient rien de faux. C'étoit réduire à bien peu de chose la divinité des *Ecritures*: aussi la faculté de théologie de Louvain s'éleva-t-elle contre cette doctrine qu'elle censura en 1588. Grotius n'admettoit dans les écrivains sacrés qu'un pieux mouvement, mais sans inspiration ni direction ou assistance. Spinoza dans son traité théologo-politique, chap. xj. & xij. ne reconnoît nulle inspiration, même dans les prophetes. M. Simon dans son histoire critique du nouveau Testament, chap. xxij. & xxjv. s'est déclaré contre les docteurs de Louvain. Néanmoins il reconnoît que le Saint-Esprit est auteur de toute l'*Ecriture sainte*, soit par l'inspiration, soit par un instinct ou secours particulier dont M. Simon n'a pas assez développé la nature: quoi qu'il en soit, il soutient que l'esprit de Dieu a tellement assisté les auteurs sacrés, non-seulement dans les pensées, mais encore dans le style, qu'ils ont été garantis de toute erreur qui auroit pu venir de l'oubli ou du défaut d'attention. M. le Clerc a avancé sur l'origine des *Ecritures* un système hardi, & qui ne diffère presque en rien de celui de Spinoza. Voici en substance ce qu'on en trouve dans un recueil de lettres imprimées sous le titre de *Sentimens de quelques théologiens de Hollande*, lettre xj. L'auteur anonyme (M. le Clerc) dont le sentiment est rapporté dans cette lettre, prétend qu'on ne doit reconnoître dans les écrivains sacrés aucun secours surnaturel ou assistance particuliere, à moins que ce ne soit dans des cas fort rares & fort singuliers. Il dit que les historiens sacrés n'ont eu besoin que de leur mémoire en employant d'ailleurs tout le soin & l'exactitude que l'on demande dans ceux qui se mêlent d'écrire l'histoire: à l'égard des prophetes, il reconnoît qu'il y a eu du surnaturel dans les visions dont ils ont été favorisés, & que le Seigneur leur a apparu pour leur manifester certaines vérités cachées, ou leur révéler quelques grands mystères: mais il ne voit rien que de naturel dans la maniere dont les prophetes ont écrit leurs visions; ils n'ont eu besoin, selon lui, que de leur mémoire pour se souvenir de ce qui leur avoit été montré pendant qu'ils veilloient, ou dans le sommeil. Il étoit inutile, ajoute-t-il, que leur mémoire fût aidée d'aucun secours surnaturel: on retient aisément ce qui a fait une impression vive sur l'imagination, & ce qui a été gravé profondément dans la mémoire; les visions que Dieu accordoit aux prophetes produisoient naturellement ces effets. Cet auteur prétend encore que ce que les prophetes disoient naturellement &

sans inspiration, étoit une véritable prophétie dans un autre sens, auquel le prophète ne faisoit aucune attention; & il allègue en preuve l'exemple du grand-prêtre Caïphe, qui prophétisa contre son intention & sans pénétrer le sens de ce qu'il disoit, lorsqu'il proféra cette parole touchant Jésus-Christ, *Il est expédient qu'un homme meure pour tout le peuple.* Tel est le système de M. le Clerc.

Avant que d'entrer en preuve sur l'inspiration des *Écritures* & sur son objet, il est bon d'expliquer quelques termes relatifs à cette matière, & que nous avons déjà employés, & de faire quelques distinctions nécessaires pour éviter la confusion des idées.

On entend par *révélation* la manifestation d'une chose inconnue, soit qu'on l'ait toujours ignorée, soit qu'on l'ait oubliée après l'avoir connue.

L'*inspiration* est un mouvement intérieur du Saint-Esprit qui détermine un auteur à écrire & le conduit de telle manière lorsqu'il écrit, qu'il lui suggère au moins les pensées, & le préserve de tout danger de s'écarter de la vérité.

L'*assistance* ou direction est un secours de Dieu, par lequel celui qui prononce sur quelques vérités de la religion ne peut s'égarer, ni se tromper dans la décision. C'est ce secours que les catholiques reconnoissent avoir été promis à l'Eglise, & qui la rend infaillible, lorsqu'elle décide dans les conciles généraux, ou que sans être assemblée elle donne son consentement à ce qui a été décidé par le saint siège ou dans quelque concile particulier; comme il est arrivé à l'égard des décisions du second concile d'Orange sur les matières de la grâce.

Le pieux mouvement admis par Grotius & par d'autres, vient du ciel; il excite l'auteur à écrire, & lui donne la pensée & la volonté de ne point se tromper de dessein prémédité, sans cependant qu'il soit assuré d'une protection spéciale qui le préserve de toute erreur.

On distingue dans l'*Écriture* les choses & les termes qui énoncent les choses. Les choses contenues dans l'*Écriture* sont des histoires, ou des prophéties, ou des doctrines; & celles-ci sont ou philosophiques, qui ont pour objet le mécanisme ou la structure du monde; ou théologiques, qui se divisent en *spéculatives*, quand elles ont Dieu pour objet, sans influencer sur les mœurs, & en *pratiques*, quand elles ont pour objet les devoirs de l'homme. Les termes de l'*Écriture* sont les paroles dont les auteurs sacrés se sont servis. L'ordre & la liaison des termes forment ce qu'on appelle le *style des Livres saints*.

Ces notions présupposées, les théologiens catholiques conviennent assez généralement que quant aux choses & aux pensées les Livres saints ont été divinement inspirés, ou que pour les écrire l'assistance & le pieux mouvement n'ont pas suffi aux écrivains sacrés, mais qu'il leur a fallu une inspiration proprement dite. Mais comme c'est un point qui n'est pas susceptible de démonstration par les seules lumières de la raison; ils ont recours, pour le prouver, à l'autorité de l'*Écriture* même, & à celle des pères. 1°. L'*Écriture* se rend à elle-même ce témoignage qu'elle a été inspirée de Dieu. Toute *Écriture* divinement inspirée, dit S. Paul, *épit. ix chap. iij. §. 16*, (en grec *θεόπνευστος*, communiquée par le souffle divin) est utile pour enseigner, &c. Il appelle encore l'*Écriture* la parole de Dieu, les oracles de Dieu. *eloquia Dei, τὰ λόγια τοῦ Θεοῦ*. De-là ces expressions si usitées dans les prophètes: *factus est sermo Domini, factum est verbum Domini, hæc dicit Dominus*, &c. S. Pierre dit en particulier des prophéties dans sa seconde épître, *chap. j. §. 21*. *Ce n'a point été par la volonté des hommes que les prophéties nous ont été anciennement apportées; mais qu'a été par l'inspiration du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu*

ont parlé. La vulgate porte: *Spiritu sancto inspirati*; & on lit dans le grec *θεοπνεύμενοι*, *acti*, *impulsi*, ce qui marque un mouvement d'un ordre supérieur à la simple assistance ou direction, & au pieux mouvement imaginé, ou du moins soutenu par Grotius. 2°. Les textes des pères ne sont pas moins précis sur cette matière. Les uns, tels qu'Athenagoras, saint Justin, Théophile d'Antioche, S. Irénée, Tertullien, Origène, Eusèbe, &c. disent que les écrivains sacrés ont écrit par l'*impulsion du Saint-Esprit*, par l'*inspiration du Verbe*, qu'ils sont les organes de la Divinité: ils les comparent à des instrumens de musique qui ne rendent des sons que par le souffle du musicien qui les embouche, ou par l'impulsion de l'archet qui forme des vibrations sur leurs cordes. Les autres, tels que S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Grégoire de Nyssse, S. Jérôme, S. Augustin, S. Grégoire-le-Grand, &c. disent que les auteurs sacrés ont été poussés par le *souffle de Dieu*, que l'*Esprit saint est l'inspirateur des Écritures*, qu'il en est l'auteur, &c. On peut consulter les textes dans les pères mêmes ou dans les interprètes & les théologiens.

Mais, dit-on, est-il probable, n'est-il pas même indigne de la science infinie & de la majesté de Dieu, d'avancer qu'il a inspiré aux écrivains sacrés tant de choses peu exactes, pour ne pas dire absurdes, en fait de physique? Quelle nécessité de recourir à l'inspiration pour les événemens historiques, dont ces auteurs ont été témoins oculaires, ou qu'ils ont pu apprendre par une tradition écrite ou orale?

C'est ici qu'il faut se rappeler les définitions que nous avons données des différentes sortes de secours que les Théologiens ont cru plus ou moins nécessaires aux écrivains sacrés pour composer les livres qui portent leurs noms, & les distinctions que nous avons mises entre les divers objets sur lesquels les plumes de ces écrivains se sont exercées. C'est ici, dis-je, qu'il faut bien discerner la révélation de la simple inspiration. Dieu, sans doute, a révélé aux prophètes les événemens futurs, parce que la vue de l'homme foible & bornée ne peut percer dans l'avenir, qui ne se dévoile qu'aux yeux de celui pour qui tout est présent; il leur a révélé ainsi qu'aux apôtres les vérités spéculatives, ou pratiques, qui devoient faire le fonds ou l'essence de la religion: mais pour ces connoissances de pure curiosité, dont la connoissance ou l'ignorance n'influe ni sur le bonheur ou le malheur réel des hommes, & dont l'acquisition ou la privation ne va point à les rendre meilleurs; on peut assurer sans crainte de déprimer la majesté de Dieu, ou de rien diminuer de sa bonté, qu'il n'a point révélé ces sortes d'objets aux écrivains sacrés. Le but des *Écritures* étoit de rendre les hommes bons, vertueux, justes, agréables aux yeux de Dieu; & que fait à cela tel ou tel système de physique? D'ailleurs il n'est peut-être pas sûr que la physique de l'*Écriture* en general, ne soit pas la vraie physique; mais quelle qu'elle soit enfin, Dieu n'en a pas moins inspiré les écrivains sacrés sur ce qui concernoit le sort des hommes, par rapport à l'éternité; & il n'est pas démontré qu'ils soient dans l'erreur, même relativement aux connoissances philosophiques. Je dis la même chose des événemens historiques. Non, sans doute, Moïse n'a pas eu besoin d'une révélation spéciale pour connoître & décrire les playes de l'Égypte, les campemens des Israélites dans le desert, les miracles que Dieu opéra par son ministère, les victoires ou les défaites de son peuple; en un mot toutes les merveilles de sa mission & de la législation. S. Luc en écrivant les actes des apôtres, atteste à son ami Théophile, qu'après avoir été informé très-exactement, & depuis leur premier commencement, des choses qu'il va décrire, il doit lui en représenter toute la suite, afin qu'il connoisse la vérité de tout

ce qui a été annoncé. S. Jean ne dit-il pas également : *épît. 1. c. j. §. 1. Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'attestons ou nous vous l'annonçons.* Le témoignage oculaire, auriculaire, ou fondé sur des traditions écrites ou orales, n'exclut donc que la nécessité ou la réalité d'une révélation, & nullement celle d'une inspiration, qui déterminât la volonté de l'écrivain sacré, & qui en le préservant de tout danger de s'écarter de la vérité, lui suggérât au moins les pensées qui forment le fonds de son ouvrage.

Je dis au moins les pensées; car M. l'abbé de Vence, connu par son érudition, dans une dissertation sur l'inspiration des Livres saints, imprimée à la tête de la nouvelle édition de la traduction de la bible par le pere des Carrieres, soutient que non-seulement les choses contenues dans les Livres saints, mais encore les expressions dont elles sont revêtues, ont été inspirées par le Saint-Esprit. Ce sentiment a ses défenseurs, & voici les principales raisons sur lesquelles l'appuie M. l'abbé de Vence.

1°. que les textes de l'*Ecriture* & des peres ne distinguant point entre les pensées & les expressions, lorsqu'il s'agit de l'inspiration des Livres saints, on peut en conclure que les termes qu'ont employés les auteurs sacrés ne leur ont pas été moins suggérés par le Saint-Esprit, que les pensées ou les choses énoncées par ces termes. 2°. Qu'on peut dire qu'à l'égard du style, tous les prophetes & les écrivains sacrés sont égaux, & qu'il n'est pas vrai que l'un écrive plus élégamment que l'autre, s'il ne s'agit que de se servir des termes qui sont propres à exprimer les choses qu'ils ont dessein d'écrire. 3°. La vraie éloquence, dit l'auteur que nous analysons, « consista proprement dans les idées plus élevées, dans les pensées plus sublimes, & dans les figures de l'art, qui ne peuvent être séparées des pensées. Or il est certain que les pensées des auteurs sacrés sont inspirées : ainsi le raisonnement qu'on tire de la différence du style de ces auteurs, regardé du côté de l'éloquence, ne prouve rien contre le sentiment de ceux qui croient que les termes mêmes ont été inspirés. Dans Amos, par exemple, ce n'est point le mauvais choix des mots & des termes qui a fait dire à S. Jérôme que ce prophete étoit grossier & peu instruit pour la parole : c'est à cause de ses comparaisons tirées de choses assez basses & communes, ou bien parce qu'il n'a pas des idées si nobles ni si élevées que le prophete Isaïe. Or tout cela consiste dans des pensées, & il n'y en a aucune qui ne soit digne de l'esprit de Dieu qui les a inspirées. Si quelques-unes nous paroissent moins nobles ou plus communes, c'est par goût & selon nos idées que nous en jugeons ». Mais cela peut-il faire une règle, pour dire que l'une est plus digne de Dieu que l'autre ?

Les défenseurs du même sentiment citent en leur faveur des textes précis de S. Chrysostôme, de S. Basile, de S. Augustin, de Théodoret & de saint Bernard, qui disent expressément que les écrivains sacrés ont été les plumes de l'*Esprit-Saint*, qu'ils ont écrit, pour ainsi parler, sous sa dictée, & qu'il n'y a pas dans l'*Ecriture* une lettre, une syllabe qui ne renferme des mystères ou des trésors cachés : d'où ils concluent que le style des livres saints n'est pas moins inspiré que le fond des choses.

A ces autorités & à ces raisonnemens, les partisans de l'opinion contraire, soutenue d'abord dans le ix. siècle par Agobard archevêque de Lyon, opposent l'autorité de l'*Ecriture*, des peres, & des argumens dont nous allons donner le précis.

1°. L'auteur du second livre des Machabées assure qu'il n'est que l'abréviateur de l'ouvrage de Ja-

son le Cyrénéen, qui comprenoit cinq livres; que la rédaction de cet ouvrage lui a coûté beaucoup de travail. Il prie ses lecteurs de l'excuser s'il n'a pas atteint la perfection du style historique : donc le Saint-Esprit ne lui a pas inspiré les termes qu'il a employés. De simples copistes à qui l'on dicte, ne peuvent faire sonner bien haut leur travail, ni exagérer leur peine. Dans l'hypothèse de l'inspiration, étendue jusqu'aux termes de l'*Ecriture*, l'excuse que demande l'auteur du second livre des Machabées est injurieuse au Saint-Esprit, qui est infailible, à qui les expressions propres ne manquent jamais, & qui n'a pas besoin qu'on excuse la faiblesse de son génie ou celle de son langage.

II. Origenes, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, & S. Jérôme ont remarqué qu'il y avoit dans l'évangile des fautes de langage; ils ne les attribuent point au S. Esprit, mais aux apôtres, qui, nés ignorans & grossiers, ne se piquoient point d'écrire ou de parler élégamment. *Imperitus sermone sed non scientia*, disoit de lui-même S. Paul, quoiqu'il eût été instruit dans toutes les doctrines des Juifs aux pieds de Gamaliel. Le S. Esprit a donc laissé à ces écrivains le choix des expressions.

III. Si l'Esprit saint avoit dicté aux historiens sacrés le style qui forme leurs écrits, pourquoi rapportent-ils en différens termes, qui reviennent au même sens, la substance des mêmes faits? S. Augustin en donne la raison, *lib. III. de consensu evangelist. cap. xij. Ut quisque evangelistarum meminerat*, dit ce pere, & *ut cuique cordi erat, vel brevius vel prolixius eandem explicare sententiam manifestum est.* Ils ont donc été libres sur le choix des termes & sur leur construction.

IV. S. Paul cite quelquefois les propres paroles des poètes profanes, pourquoi n'auroit-il pas employé son propre style pour écrire ses épîtres? Et en effet, suivant la différence des matieres ne portent-elle pas une empreinte différente? Le mystere de la prédestination dans les épîtres aux Romains & aux Ephésiens, & celui de l'Eucharistie dans la premiere aux Corinthiens, sont bien d'un autre ton de couleur, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les conseils qu'il donne à Tite & à Timothée. Il affor-tifioit donc son style aux matieres.

V. Et c'étoit le grand argument d'Agobard, dans sa lettre à Fredegise abbé de S. Martin de Tours. Le style de tous les prophetes n'est pas le même : celui d'Isaïe est noble & élevé, celui d'Amos au contraire est bas & rampant. Ils annoncent l'un & l'autre la chute du royaume de Juda, mais chacun d'eux s'exprime d'une maniere bien différente. On trouve dans Amos des expressions populaires & proverbiales, parce qu'il étoit berger. L'éloquence & la noblesse du style se manifestent par-tout dans Isaïe, parce qu'il étoit prince du sang de David, & qu'il vivoit à la cour des rois de Juda. Or si le S. Esprit eût dicté à ces deux prophetes jusqu'aux expressions qu'ils ont employées, il pouvoit faire parler Amos comme Isaïe, puisque cet esprit divin délie la langue des muets, & peut rendre éloquente la bouche même des enfans. La diversité du style des prophetes est donc une preuve sensible que Dieu leur a laissé le choix des expressions, selon la diversité de leurs talens naturels. Il faut pourtant avouer à l'égard des prophetes, que quelquefois le S. Esprit leur a dicté certaines expressions, comme lorsqu'il a révélé à Isaïe le nom de Cyrus très-long tems avant la naissance de ce conquérant.

On peut consulter sur cette matiere tous les interpretes & commentateurs de l'*Ecriture*, entr'autres la dissertation de M. l'abbé de Vence, le dictionnaire de la bible de Calmet au mot *Inspiration*, & l'introduction à l'*Ecriture-sainte* du P. Lamy.

III. Les interpretes distinguent deux sortes de sens dans l'*Ecriture* ; un sens littéral & historique , & un sens mystique , spirituel & figuré.

1°. On entend par *sens littéral & historique* , celui qui résulte de la force des termes dont les auteurs sacrés se sont servis.

Le sens littéral se subdivise en sens propre & en sens métaphorique.

Le sens littéral propre est celui qui résulte de la force naturelle des termes , & qui conserve aux expressions leur signification grammaticale : l'*Ecriture* , par exemple , dit (*Matt. chap. iij.*) que Jesus-Christ a été baptisé par S. Jean dans le Jourdain. Le sens littéral & propre de ce passage , c'est qu'un homme appelé *Jean* , a réellement plongé Jesus-Christ dans le fleuve appelé *Jourdain*. Voyez SENS.

Le sens littéral métaphorique est celui qui résulte des termes , non pris dans leur signification naturelle & grammaticale , mais pris selon ce qu'ils signifient , ce qu'ils représentent , & ce qu'ils figurent dans l'intention de ceux qui s'en servent. L'*Ecriture* (*S. Jean, ch. j. vers. 29.*) nomme Jesus-Christ *agneau* ; le terme *agneau* , pris en lui-même , présente à l'esprit l'idée d'un animal propre à être coupé & mangé. Or il est visible que cette signification ne convient pas au terme *agneau* appliqué à Jesus-Christ : on doit donc le prendre dans un autre sens. L'*agneau* est le symbole & l'emblème de la douceur. Jesus-Christ étoit la douceur par essence , & c'est précisément à cause de cette prérogative , que les auteurs sacrés lui ont donné par métaphore la dénomination d'*agneau*. On lit dans les livres saints (*Exod. ch. xxxij. vers. 31. Job, ch. x. v. 8.*) que Dieu a des mains , des yeux , &c. ces termes pris en eux-mêmes , représentent des membres composés d'os , de chair , de fibres , de tendons , &c. la raison découvre d'elle-même qu'ils ne peuvent avoir ce sens lorsqu'ils sont appliqués à Dieu , puisqu'il est un être purement spirituel. Les yeux sont l'emblème de la science , & la main est celui de la toute-puissance. Or c'est précisément à cause de cette analogie , que l'*Ecriture* donne à Dieu par métaphore des mains & des yeux. Voyez MÉTAPHORE & MÉTAPHORIQUE.

2°. On entend par *sens mystique , spirituel , & figuré* , celui qui est caché sous l'écorce du sens littéral qui résulte de la force naturelle des termes. Un passage a un sens mystique , spirituel & figuré , quand son sens littéral cache une peinture mystérieuse & quelque événement futur , ou , ce qui revient au même , quand son sens littéral présente à l'esprit quelque autre chose que ce qu'il présente de lui-même & du premier coup d'œil. Voyez MYSTIQUE , FIGURÉ.

Le sens mystique se subdivise en allégorique , en tropologique ou moral , & en anagogique.

Le sens mystique allégorique est celui qui , caché sous le sens littéral , a pour objet quelque événement futur qui regarde Jesus-Christ & son Eglise. L'*Ecriture* (*Genes. chap. xxij. v. 6.*) nous apprend qu'Isaac porta sur ses épaules le bois qui devoit servir à son sacrifice. Ce fait , selon les figuristes , dans l'intention même du Saint-Esprit , est une image parlante du mystère de la passion du Sauveur. Voyez ALLÉGORIE & ALLÉGORIQUE.

Le sens mystique tropologique ou moral est celui qui , caché sous l'écorce de la loi , a pour objet quelque vérité qui intéresse les mœurs & la conduite des hommes (voyez MORAL & TROPOLOGIQUE). C'est dans ce sens que la loi (*Deuter. xxv. vers. 4.*) qui défend de lier la bouche du bœuf qui foule le grain , marque dans l'intention du saint-Esprit , l'obligation où les Chrétiens sont de fournir aux ministres de l'évangile , tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance.

Le sens mystique anagogique est celui qui , caché

sous le sens littéral , a pour objet les biens célestes & la vie éternelle. Les promesses des biens temporels , selon les Figuristes , ne sont dans l'intention du Saint-Esprit , que des images & des emblèmes des biens spirituels. Voyez ANAGOGIE & ANAGOGIQUE.

De la distinction de ces divers sens , il résulte qu'on peut interpréter différemment les *Ecritures* : mais il y a en cette matière deux excès à éviter ; l'un , de se borner au sens littéral , sans vouloir admettre aucun sens spirituel & figuré ; l'autre , de vouloir trouver des figures dans tous les textes des livres saints. Le milieu qu'il faut tenir entre ces deux écueils , est de reconnoître par-tout un sens littéral dans l'*Ecriture* , & d'admettre des sens figurés dans quelques-unes de ses parties.

Que l'*Ecriture* ait un sens littéral , c'est une vérité facile à démontrer par la nature des choses qu'elle renferme & par leur destination. L'*Ecriture* contient l'histoire du peuple de Dieu & de sa religion , & des vérités dogmatiques , soit de spéculation , soit de pratique : sa destination est de régler la croyance & les mœurs des hommes , & de les conduire à leur terme , à l'éternité. Or tout cela exige de la part d'un législateur infiniment sage , que ses mystères , ses volontés , ses lois , les prophéties qui attestent sa toute-science , les miracles qui confirment la vérité de sa religion , soient exprimés dans un sens littéral , qui résulte de la propriété des termes qui en forment le style , sans quoi ses leçons deviendroient inutiles & infructueuses , pour ne rien dire de plus , puisque d'un côté l'obscurité de l'ouvrage , & de l'autre la curiosité & le fanatisme autoriseroient l'imagination à y trouver tout ce qu'il lui plairait.

Mais que ce sens littéral renferme quelquefois un sens mystique , c'est ce que nous prouverions encore aisément par plusieurs exemples de l'*Ecriture* : nous n'en choisirons qu'un. Ces paroles du psaume cxj. *le Seigneur a dit à mon Seigneur , asseyez-vous à ma droite* , s'entendent à la lettre de David , lorsqu'il désigna Salomon pour son successeur ; cependant elles ont un sens spirituel , plus sublime & plus relevé , puisqu'elles doivent aussi s'entendre du Messie , qui , quoique fils de David selon la chair , devoit être appelé *son Seigneur* , selon l'esprit , c'est-à-dire respectivement à sa nature divine , ainsi que Jesus-Christ l'apprit aux Juifs : *Quomodo ergo David in spiritu vocat eum Dominum, dicens, dixit Dominus Domino meo, &c.* Néanmoins de ce qu'il y a plusieurs sens mystiques & spirituels dans l'*Ecriture* , on en concluroit mal que toutes les phrases & les parties de l'*Ecriture* renferment toujours un pareil sens.

De cette dernière prétention est né le système des Figuristes , sous prétexte que Jesus-Christ est prédit & figuré dans les *Ecritures* , & que ce sont elles qui rendent témoignage de lui , selon S. Jean , *ch. v. vers. 45* ; que les prophéties ont été accomplies en J. C. que , selon S. Paul aux Romains , *ch. x. vers. 4* , *Jesus-Christ est la fin & le terme de la loi* ; que , selon le même apôtre aux Corinthiens , *épi. I. chap. x. vers. 11* , tout ce qui arrivoit aux anciens Juifs n'étoit qu'une figure , un emblème de ce qui devoit s'accomplir en Jesus-Christ & dans la loi nouvelle : *hæc autem omnia in figurâ contingebant illis*. Enfin , sous prétexte que suivant la doctrine constante des Peres , *la lettre tue* , & qu'on demeure dans la mort avec les Juifs , lorsqu'on s'arrête à l'écorce de l'*Ecriture* ; que l'Esprit vivifie , & qu'il faut avoir recours à l'intelligence spirituelle & au sens figuré : sous ce prétexte , dis-je , les Figuristes soutiennent que tout est symbolique ou allégorique dans les *Ecritures*.

Mais outre que l'absurdité de ce système est palpable par l'abus que le fanatisme peut faire , & ne fait que trop , d'une pareille méthode , il est clair que

quoique Jesus-Christ soit dépeint & annoncé dans les *Ecritures*, il ne l'est pas dans toutes les parties de ces livres sacrés; que Jesus-Christ est la fin de la loi, non entant qu'il y est figuré par-tout, mais entant qu'il est auteur de la grace & de la justice intérieure que la loi seule ne pouvoit donner : *lex per Moysen data est*, dit S. Jean, *ch. j. vers. 17, gratia & veritas per Jesum-Christum facta est*. Il n'est pas moins évident qu'on prend à contre-sens le passage de l'apôtre, *hæc autem omnia in figurâ contingebant illis (Judæis)*, comme si tout absolument étoit figuratif dans l'ancienne loi; car dans ce texte le mot latin *figura*, répond au terme grec *τύπος*, qui signifie *exemple, modele*, comme Vatable & Menochius l'ont fort bien remarqué. Or dans ce cas S. Paul veut simplement dire : *toutes les choses qui sont arrivées aux Juifs, sont des exemples pour nous; elles doivent nous régler dans ce qui nous arrive aujourd'hui; c'est pour notre instruction qu'elles ont été écrites*. Il se propose en effet, dans le chapitre ix. d'exciter la vigilance des Chrétiens & la correspondance à la grace par son propre exemple : *corpus meum castigo & in servitutem redigo, ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*. Or c'est ce qu'il confirme dans le chap. x. par l'exemple des Hébreux, qui, malgré les bienfaits dont Dieu les avoit comblés au sortir de l'Egypte, étoient devenus prévaricateurs, & l'objet des vengeances divines : *non in pluribus eorum beneplacitum est Deo, nam prostrati sunt in deserto* : puis il conclut, *hæc autem omnia in figurâ contingebant illis*, c'est-à-dire tous ces événemens sont autant d'exemples frappans pour les Chrétiens, de ne pas se prévaloir & de ne point abuser des bienfaits de Dieu, mais de persévérer & de lui être fides. Aussi ajoute-t-il incontinent : *ces faits ont été écrits pour notre instruction, à nous autres qui nous trouvons à la fin des tems; que celui donc qui croit être ferme, prenne bien garde à ne pas tomber*. Je ne prétens pas au reste, que ce texte soit absolument exclusif de tout sens figuré, puisque ce dixieme chapitre contient des figures que l'apôtre explique, telle que celle-ci : *bibebant de spiritali consequente eos petra, petra autem erat Christus*. Mais en conclure que tout est figure dans l'ancien Testament, c'est une chimère & une illusion. Enfin les Peres ne sont pas plus favorables que les *Ecritures* au figurisme moderne. Ils ont dit, à la vérité, que la *lettre tue*, mais en quel sens? lorsqu'on s'attache si rigoureusement à la signification littérale des termes, qu'on rejette absolument tout sens métaphorique, ainsi qu'il est arrivé aux Anthropomorphites, qui, sous prétexte qu'ils lisoient dans l'*Ecriture* que Dieu a des piés, des mains, des yeux, &c. ont soutenu que Dieu étoit corporel : ou lorsqu'à l'exemple des Juifs l'on ne veut reconnoître sous le sens littéral aucun sens spirituel, qui ne convienne qu'à Jesus-Christ & à son Eglise, & qu'on en borne l'accomplissement à des personnages purement historiques. Voyez FIGURE, FIGURÉ, FIGURISME, ANTHROPOMORPHITES, PROPHÉTIES.

Il y a encore un système soutenu par quelques théologiens modernes, après Grotius, sur le sens des prophéties en particulier, & qui consiste à dire qu'elles ont été accomplies littéralement & dans leur sens propre avant Jesus-Christ, & qu'elles ont été aussi accomplies dans la personne de cet homme Dieu, mais dans un sens plus sublime, & d'une manière plus noble & plus distinguée. Nous en donnerons l'exposition & la réfutation à l'article PROPHÉTIE.

On sent assez que pour éviter les écarts où peut jeter une imagination échauffée, tant pour l'universalité du sens figuré à chaque page & à chaque mot de l'*Ecriture*, que pour ce double sens qu'on prétend trouver dans toutes les prophéties, il est nécessaire de recourir à une autorité suffisante pour

fixer & déterminer le sens des *Ecritures*; autrement chaque particulier peut être l'auteur seul, & tout ensemble, le seul sectateur de la religion qu'il lui plaira d'établir & de suivre. Cette réflexion nous conduit naturellement à discuter la quatrième question générale que nous nous sommes proposé d'éclaircir; savoir de quelle autorité est l'*Ecriture-sainte* en matière de doctrine.

IV. A l'exception des incrédules qui rejettent toute révélation, tout le monde convient que l'*Ecriture-sainte* étant la parole de Dieu, elle est la règle de notre foi : mais en est-elle l'unique règle? c'est sur quoi l'on se partage.

Les Catholiques conviennent unanimement, 1^o. que l'*Ecriture-sainte* est une des règles de notre foi; mais non pas l'unique : 2^o. qu'outre la parole de Dieu écrite, il faut encore admettre la tradition ou la parole de Dieu non écrite par des écrivains inspirés, que les apôtres ont reçue de la propre bouche de Jesus-Christ, qu'ils ont transmise de vive-voix à leurs successeurs, qui est passée de main en main jusqu'à nous, par l'enseignement des ministres & des pasteurs, dont les premiers ont été instruits par les apôtres, c'est-à-dire qu'elle s'est conservée pure par la prédication des SS. docteurs qui ont écrit sur les matières de la religion : 3^o. ils ajoutent que la fixation des vérités chrétiennes dépendant essentiellement de la connoissance des doctrines renfermées dans l'*Ecriture* & dans la tradition, & que chaque particulier pouvant se tromper dans l'examen & dans l'interprétation du sens des saints livres & des écrits des peres, il faut recourir à une autorité visible & infaillible dans le discernement des vérités catholiques, autorité qui n'est autre que l'Eglise enseignante, ou le corps des premiers pasteurs, avec lesquels Jesus-Christ a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles. V. TRADITION & EGLISE.

Les Protestans au contraire prétendent que l'*Ecriture* est l'unique source, l'unique dépôt des vérités de foi. La raison seule, selon eux, est le seul juge souverain des différens sens des livres saints. Ce n'est pas qu'ils rejettent ou méprisent tous également l'autorité de la tradition. Les plus savans théologiens d'Angleterre, & entr'autres Bullus, Fell archevêque d'Oxford, Pearson évêque de Chester, Dodwel, Bingham, &c. nous ont montré le cas qu'ils faisoient des ouvrages des peres. Mais en général les Calvinistes & les Luthériens ne reconnoissent pour règle de la foi que l'*Ecriture* interprétée par ce qu'ils appellent l'*esprit particulier*, c'est-à-dire suivant le degré d'intelligence de chaque lecteur. Cette exclusion de toute autorité visible & souveraine en fait de doctrine, paroît absolument incompatible avec les diverses confessions de foi qu'ont dressées les églises réformées au nom de tous les particuliers, avec les synodes qu'elles ont tenus en différentes occasions pour adopter, ou maintenir, ou proscrire telle ou telle doctrine. Voyez ARMINIANISME & ARMINIEN.

Les Sociniens, nés dans le sein du Protestantisme & encouragés par l'exemple de leurs peres, ont encore été plus loin qu'eux. Ils reçoivent, à la vérité, l'*Ecriture*; mais au lieu de régler leur croyance sur le sens naturel qu'elle présente à l'esprit, ils s'efforcent de l'adapter à leurs propres idées. Qu'on leur propose, par exemple, le mystère de la Trinité, comme faisant partie des vérités évangéliques, ils commencent par l'examiner au tribunal de la raison; & comme les lumières naturelles leur paroissent ne pas convenir avec les différentes parties de ce mystère, ils le rejettent hautement. Dieu, auteur de la raison naturelle, ne peut, disent-ils, être opposé à lui-même comme auteur de la religion révélée; ainsi dès que la raison n'admet pas la vérité qui semble résulter directement de l'*Ecriture*, il est démontré que ce

n'est point là son sens, & qu'il faut lui en donner un autre, quelque éloigné qu'il puisse être du sens littéral & naturel. Ils en ont usé de même pour attaquer les dogmes de l'Incarnation, de la Satisfaction de Jésus-Christ, de la Présence réelle, comme on peut le voir dans Socin, Crellius, Schlittingius, & dans ce vaste recueil de leurs auteurs, connu sous le titre de *bibliothèque des frères Polonois*. Mais pour sentir en même tems combien ces interprétations, pour la plupart métaphoriques, sont dures & forcées, il suffit d'ouvrir la démonstration évangélique de M. Huet, le traité de l'Incarnation du P. Petau, les traités de la Trinité & de l'Incarnation de M. Vitasse, les ouvrages de Hoornebek, de Turretin, & de plusieurs autres théologiens protestans, auxquels nous devons cette justice, qu'ils ont combattu le Socinianisme avec beaucoup de force & de succès. Voyez SOCINIANISME.

Nous nous arrêterons d'autant moins ici à combattre la méthode des Sociniens, que les raisons que nous allons proposer contre celles des Protestans, ont une force égale contre les excès du Socinianisme dont nous traiterons en son lieu avec une juste étendue. Voyez SOCINIENS & SOCINIANISME.

Nos controversistes prouvent donc contre les Protestans, que l'*Ecriture sainte* n'est pas l'unique règle de notre foi, & que pour en découvrir le véritable sens l'esprit particulier est un guide infidèle, mais qu'il faut recourir & s'en tenir à l'autorité de l'Eglise de J. C. seule juge infallible en matière de doctrine. Ils le prouvent, dis-je, 1°. par l'obscurité de l'*Ecriture*. Une loi, disent-ils, obscure & difficile à entendre, susceptible de sens différens & même contraires, exige un interprète & un juge infallible qui en démêle, qui en fixe le véritable sens, & qui puisse décider souverainement les disputes qui s'élèvent sur le fond même de cette loi, & sur les points de doctrine qui appartiennent à la foi. Or qui peut révoquer en doute l'obscurité de l'*Ecriture* en bien des points ? sans cela pourquoi tant de commentaires, de gloses, d'interprétations, de dissertations qui ont exercé la pénétration des peres & des plus beaux génies ? mais en même tems que de visions, que d'erreurs, quand on n'a voulu suivre que ses propres lumières & qu'on s'est soustrait à la voie de l'autorité ? Tous les interprètes tant orthodoxes qu'hétérodoxes reconnoissent cette obscurité. Ces seules paroles, par exemple, *hoc est corpus meum*, ont donné lieu chez les Protestans à un nombre infini d'interprétations différentes. Luther y voit clairement la présence réelle, & Calvin y voit clairement l'absence réelle. L'*Ecriture* seule pourra-t-elle décider entr'eux ? Oûi, répond-on, en éclaircissant les passages obscurs par de moins obscurs ou d'une netteté évidente. Mais s'il arrive que l'un des deux partis conteste la prétendue clarté de ces passages, & quand on les aura tous épuisés, qui est-ce qui décidera ? La raison ou l'esprit particulier ? On fait l'usage ou plutôt l'abus que les Sociniens ont fait à cet égard de la raison ; & quant à l'esprit particulier, Luther n'aura-t-il pas autant de droit que Calvin de prétendre qu'il possède dans un degré éminent le don d'entendre & d'interpréter les *Ecritures*, lui qui au rapport de M. Bosluet, *hist. des Variat. tom. I. liv. II. n. 28* s'exprimoit de la sorte : *Je dirai sans vanité, que depuis mille ans l'Ecriture n'a jamais été ni si repurgée, ni si bien expliquée, ni mieux entendue qu'elle l'est maintenant par moi*. On sent donc que par ces deux voies la dispute deviendrait interminable.

Les peres, dont ce n'est pas assurément outrer l'éloge que de dire qu'ils ont eû le sens naturel aussi pénétrant que Luther & Calvin, & qu'ils ont au moins égalé ces deux novateurs par la variété & la profondeur des connoissances acquises, nous ont tracé une voie bien différente. En reconnoissant d'une part

l'obscurité des *Ecritures*, ils ont insisté sur la nécessité de recourir à une autorité extérieure & infallible, seule capable de fixer le sens des Livres saints, & de décider souverainement des matières de foi. *Hic forsitan requirer aliquis*, dit Vincent de Lérins dans son avertissement chap. ij, *cum sit perfectus scripturarum canon, sibi que ad omnia satis superque sufficiat, quid opus est ut ei ecclesiastica intelligentia jungatur autoritas ? Quia videlicet Scripturam-sacram pro ipsa sua altitudine non uno eodemque sensu universi accipiunt ; sed ejusdem eloquia aliter alius atque alius interpretatur, ut penè quot homines sunt, tot illinc sententia erui posse videantur. Aliter namque Novatianus, aliter Sabellius &c. exponit : atque idcirco multum necesse est propter tantos tam varii erroris anfractus ut prophetica & apostolica interpretationis linea secundum ecclesiastici & catholici sensus normam dirigatur*. Or la règle dont parle ici Vincent de Lérins, n'est autre que le jugement & la décision infallible de l'Eglise. S. Augustin n'est pas moins précis sur cette matière : voici comme il s'exprime *lib. III. de doct. Christ. cap. ij. n. 2. Cum verba propria faciunt ambiguum Scripturam, primò videndum est ne malè distinxerimus aut pronunciamus ; cum ergo adhibita intentio incertum esse perviderit, quomodo distinguendum aut quomodo pronunciamum sit, consulat regulam fidei quam de Scripturarum planioribus locis & Ecclesie autoritate percepit*. S. Augustin ne condamne pas, il approuve, il recommande même le travail & les recherches pour découvrir le vrai sens des *Ecritures* ; il reconnoît que les passages clairs peuvent & doivent servir à éclaircir les endroits obscurs & difficiles : mais avec cela feroit-on à couvert de toute erreur, de toute méprise ? non, il reste encore une règle la seule infallible : l'autorité de l'Eglise : *consulat regulam fidei quam de Ecclesie autoritate percepit*. L'obscurité seule de l'*Ecriture* prouve donc suffisamment que l'*Ecriture* n'est pas l'unique règle de notre foi, & qu'il faut une autorité extérieure & infallible qui détermine & fixe le sens des livres saints.

2°. L'*Ecriture sainte* seule & par elle-même est insuffisante pour terminer toutes les disputes en matière de foi. En effet, sans parler des disputes qui se sont élevées depuis la naissance de l'Eglise & même parmi les Protestans, soit sur le texte original, soit sur les versions de l'*Ecriture*, sur la canonicité des livres saints, sur le vrai sens d'une infinité de passages ; combien de points de foi que les Protestans admettent conjointement avec les Catholiques, quoiqu'ils ne soient pas expressément contenus dans l'*Ecriture* ? Où trouvent-ils par exemple, dans les livres saints, qu'il n'y a que quatre évangiles ; que le pere éternel, la première personne de la sainte Trinité, n'a pas été engendré ; que Marie a conservé sa virginité après son enfantement ; qu'on peut baptiser les enfans nouveau-nés ; que leur baptême est valide ; que le baptême des hérétiques est bon & valide ? Ils ne peuvent que répondre ainsi que nous avec Tertullien dans son livre de la Couronne. chap. jv. *Harum & aliarum ejusmodi disciplinarum, si legem expostules scripturarum, nullam invenies : traditio sibi pretendetur auctrix, consuetudo confirmatrix, & fides observatrix* : & avec S. Augustin dans son livre du Baptême contre les Donatistes, chap. xxij n. 31. *sunt multa quæ universa tenet Ecclesia, & ob hoc ab apostolis præcepta benè creduntur, quanquam scripta non reperiantur*. Or si l'Eglise est juge du sens de l'*Ecriture*, comme nous venons de le montrer, à plus forte raison l'est-elle de ses traditions non écrites qu'elle conserve dans son sein lorsqu'elle les trouve fondées, ou qu'elle rejette lorsqu'elles lui paroissent suspectes ou mal-établies.

3°. De l'aveu même des protestans, l'*Ecriture* est loi en matière de doctrine ; comment pourroit-elle être en même tems juge des points controversés & contenus

contenus dans le corps de la loi ? Dans toute république bien réglée le juge & la loi sont deux choses très-distinguées. La loi prescrit à la vérité ce qu'il faut faire, ou défend ce qu'il ne faut pas faire ; mais c'est une règle morte pour ainsi dire ; il faut encore une règle vivante, une autorité qui explique le sens de la loi, qui applique l'esprit de la loi aux différens cas, qui dans le cas de partage entre deux contendans qui cherchent à trouver dans la loi un sens favorable à leur cause, déclare & décide souverainement que l'un des deux se trompe, ou même que tous deux sont dans l'erreur : car cette loi est claire, précise, ou ne l'est pas : si elle l'est, suivant la prétention des Protestans, pourquoi donc les Luthériens & les Calvinistes ont-ils vu naître avec eux sur le sens de cette loi des contestations qui probablement ne finiront qu'avec eux ? si elle ne l'est pas, il faut donc un interprète, un juge qui l'éclaircisse, qui en détermine le vrai sens : ce ne peut être l'esprit particulier, borné, foible, inconstant, sujet à l'erreur, abondant en son sens. Il faut donc une autorité établie de Dieu même & infaillible, qui puisse décider souverainement du sens de la loi : autrement J. C. auroit bien mal pourvu à l'établissement & au maintien de sa religion.

4°. Aussi, soit dans l'ancienne, soit dans la nouvelle loi, la sagesse divine a-t-elle établi un tribunal visible, toujours subsistant, infaillible & juge souverain en matière de doctrine, & elle a commandé aux fideles de consulter cette autorité & de se soumettre à ses décisions. La chose est évidente pour l'ancien Testament par un texte du *Deuteronom.* cap. xvij vers. 8 & suiv. texte si connu qu'il n'est pas besoin de le citer. L'existence & l'autorité souveraine & infaillible de ce tribunal dans la loi nouvelle, n'est pas moins évidemment attestée par ce peu de paroles que J. C. adressa aux apôtres & à leurs successeurs : *Matth. cap. ult. Omnis potestas data est mihi in cælo & in terrâ : ite ergo, docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris & Filii & Spiritûs sancti, docentes eos servare quæcumque præcepi vobis : & ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Promesse dont le grand Bossuet a si bien compris toute l'énergie, qu'il ne craint pas de dire, *Instruct. II. sur l'Eglise, pag. 3 :* « Que J. C. avoit mis en cinq ou six lignes de son Evangile tant de fa- » gesse, tant de lumière, tant de vérité, qu'il y a » de quoi convertir tous les errans, pourvu seule- » ment qu'ils veuillent bien prêter une oreille qui » écoute, & ne pas fermer volontairement les yeux. » Qu'il y a dans ces six lignes de quoi trancher tous » les doutes par un principe commun & universel. » Que J. C. y a préparé un remède efficace aux con- » testations qui peuvent jamais s'élever, & qu'en- » fin cette promesse emporte les décisions de toutes » les controverses qui sont nées ou qui pourront naître. » Or la plupart de ces contestations ont eu pour objet le sens des *Ecritures*. L'Eglise seule étoit donc le juge compétent & infaillible qui pût & dût en décider en dernier ressort, & non l'esprit particulier qui ne peut que nous séduire & nous égarer.

Les Protestans ne manquent pas de subtilités pour éluder la force de ces argumens. On peut voir dans les savans ouvrages des cardinaux Bellarmin, du Perron & de Richelieu, dans les controverses du P. Veron Jésuite, & dans celles de M. de Wallembourg, dans les instructions pastorales de M. Bossuet, enfin dans les livres de MM. Arnaud, Nicole, Pelisson, &c. les réponses solides qu'ils ont opposées aux subterfuges & aux chicanes des ministres. Au reste cet article n'est pas destiné à convertir des gens moins attachés peut-être à leurs opinions par conviction que par entêtement. Mais comme ce dictionnaire tombera infailliblement entre les mains de personnes que je suppose éclairées jusqu'à un certain

point, & qui professent de bonne foi les erreurs dans lesquelles elles se trouvent engagées par le malheur de leur naissance; aux preuves que je viens de proposer, & dont je les prie de peser la force dans la balance du sanctuaire, je n'ajouterai qu'un préjugé qui pourra faire sur elles quelque impression : « De bonne » foi, leur dirois-je, pensez-vous avoir plus d'étendue de génie pour découvrir & pénétrer le sens des » *Ecritures* qu'un S. Augustin ? vous croiriez - vous » plus favorisé que lui de l'opération intérieure & des » mouvemens du S. Esprit qui peuvent en faciliter » l'intelligence ? Et bien, écoutez ce que dit ce docteur si éclairé, si profond, si pieux, si versé dans » l'*Ecriture* des livres saints : non, dit-il, je ne crois point à l'évangile, si je n'étois touché & déterminé par l'autorité de l'Eglise catholique : *ego » verò evangelio non crederem, nisi me Ecclesie catholice » cæ commoveret autoritas. Lib. contr. epist. fundam. » cap. jx. n. 8.* Décidez maintenant vous-même, » conclurois-je, si vous devez vous en rapporter en » matière de doctrine, à l'autorité seule de l'*Ecriture* » interprétée par vous-même, & oser ce que tant de » grands hommes n'ont osé ; être juge dans votre » propre cause, & dans la cause la plus intéressante » qui fut jamais. Voyez EGLISE. (G)

ECRITURES, (*Comparaison d'*) *Jurisprud.* Voyez COMPARAISON D'ECRITURES. Comme cet article de Jurisprudence est traité complètement au renvoi qu'on vient de citer, nous nous contenterons de remarquer ici sur cette importante matière, que nonobstant tous les moyens des plus habiles experts pour discerner les *écritures*, leur art est si fautif, & l'incertitude de cet art pour la vérification des *écritures* est si grande, que les nations plus jalouses de protéger l'innocence que de punir le crime, défendent à leurs tribunaux d'admettre la preuve par *comparaison d'écritures* dans les procès criminels.

Ajoûtons que dans les pays où cette preuve est reçue, les juges en dernier ressort ne doivent jamais la regarder que comme un indice. Je ne rappellerai point ici le livre plein d'érudition fait par M. Rolland le Vayer ; tous nos juriscultes connoissent ce petit ouvrage, dans lequel ce savant avocat tâche de justifier que la preuve par *comparaison d'écritures* doit être très-suspecte. Il nous semble que l'expérience de tous les tems confirme cette opinion.

En vain dit-on que les traits de l'*écriture* aussi bien que ceux du visage, portent avec eux un certain air qui leur est propre, & que la vue saisit d'abord. Je réponds qu'on peut par l'art & l'habitude contrefaire & imiter parfaitement cet air & ces traits. Les experts qui assurent que telles & telles *écritures* sont semblables & partent d'une même main, ne peuvent jamais se fonder que sur une apparence, un indice ; or la vraisemblance de l'*écriture* n'est pas moins trompeuse que celle du visage. On a vu des faussaires abuser les juges, les particuliers, & les experts même, par la conformité des *écritures*. Je n'en citerai que quelques exemples.

L'*écriture* & la signature du faux Sébastien qui parut à Venise en 1598, ne furent-elles pas trouvées conformes à celles que le roi Sébastien de Portugal avoit faites en 1578, lorsqu'il passa en Afrique contre les Maures ? *Hist. septent. liv. IV. p. 249.*

En l'année 1608, un nommé François Fava médecin, reçut la somme de 10000 ducats à Venise sur de fausses lettres de change d'Alexandre Bossa banquier à Naples, neveu & correspondant de celui à qui elles étoient adressées.

En 1728, un François reçut à Londres du banquier du sieur Charters, si connu par ses vices & par ses crimes, une somme de trois à quatre mille livres sterling, sur de fausses lettres de change que le François avoit faites de Spa à ce banquier au nom

du dit Charters, après d'autres lettres d'avis très-détaillées; & quand Charters vint en Angleterre, peu de tems après, il refusa de les acquitter, sachant bien ne les avoir pas écrites: & cependant il se trompa à la présentation que le banquier lui fit desdites fausses lettres de change. Il les prit pour être de son écriture, quoiqu'elles fussent en réalité de l'autre fripon, qui avoit si bien su l'imiter. C'est un trait fort singulier de la vie de ce scélérat lui-même, que Pope oppose si bien au vertueux Béthel. *Essai sur l'homme, épît. jv. v. 128.*

Mais nous avons un exemple célèbre & plus ancien que tous les précédens. Nous lisons dans l'histoire secrète de Procope une chose surprenante d'un nommé *Priscus*; il avoit contrefait avec tant d'art l'écriture de tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité dans la ville qu'il habitoit, & l'écriture même des plus célèbres notaires, que personne n'y reconnut rien jusqu'à ce qu'il l'avoit.

L'histoire remarque que la foi qu'on ajoûtoit aux contrats de ce faussaire, fut le sujet d'une constitution de Justinien. Aussi cet empereur déclare dans la *novelle 73*, qu'il avoit été convaincu par les yeux des inconvéniens de la preuve de la *comparaison de l'écriture*.

D'ailleurs cette *comparaison d'écritures* ne fait pas foi par sa propre autorité; on n'en tire rien que par induction, & elle a besoin des conjectures des experts: un juge donc ne peut trop se précautionner contre les apparences trompeuses: il n'est pas nécessaire pour cela qu'il soit un pirrhonien qui doute de tout; mais il faut que, comme le sage, il donne une légère créance à tout ce qui est de soi-même incertain.

Le sieur Raveneau, écrivain juré à Paris, s'est fait connoître dans le dernier siècle, par un livre très-curieux sur cette matière. Il composa & fit imprimer en 1666 un traité intitulé, *des inscriptions en faux, & des reconnoissances d'écriture & de signature*, dont il déclare que la comparaison est très-incertaine par les règles de l'art. Il découvre aussi dans ce livre le moyen d'effacer l'écriture, & de faire revivre celles qui sont anciennes & presque effacées. Ce moyen consiste dans une eau de noix de galles broyées dans du vin blanc, & ensuite distillée, dont on frotte le papier.

Enfin le même auteur indique les artifices dont les faussaires se servent pour contrefaire les écritures; non content d'en instruire le public, il mit la pratique en usage, & se servit lui-même si bien ou si mal de son secret, qu'il fut arrêté prisonnier en 1682, & condamné à une prison perpétuelle. On défendit le débit de son livre, parce qu'on le regarda comme pernicieux pour ceux qui en voudroient faire un mauvais usage, & cette défense étoit juste.

Cependant puisque le livre, l'art, & les faussaires subsistent toujours, il faut, pour ne point risquer de s'abuser dans une question délicate, remonter aux principes. En voici un incontestable. L'écriture n'est autre chose qu'une peinture, c'est-à-dire une imitation de traits & de caractères; conséquemment il est certain qu'un grand peintre en ce genre peut si bien imiter les traits & les caractères d'un autre, qu'il en imposera aux plus habiles. Concluons, que l'on ne sauroit être trop réservé dans les jugemens sur la preuve par *comparaison d'écritures*, soit en matière civile, soit plus encore en matière criminelle, où il n'est pas permis de s'abandonner à la foi trompeuse des conjectures & des vraisemblances. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ECRITURE, (*Jurisprud.*) est de plusieurs sortes.

Ecriture authentique, est celle qui fait foi par elle-même, jusqu'à inscription de faux, de tout ce qui y est énoncé avoir été dit ou fait en présence de ceux qui ont reçu l'acte. Ces sortes d'écritures sont ordinaire-

ment appelées *publiques & authentiques*; parce qu'elles sont reçues par une ou plusieurs personnes publiques: ce qui leur donne le caractère d'authenticité. Tels sont les jugemens & les actes passés par-devant notaire, &c.

Ecriture privée signifie celle qui est du fait d'un particulier, comme une promesse ou billet sous signature privée. L'écriture privée est opposée à l'écriture publique; elle n'a point de date certaine, & n'emporte point d'hypothèque que du jour qu'elle est reconnue en justice. Quand elle est contestée, on procède à sa vérification tant par titres que par témoins, & par comparaison d'écritures. Voyez COMPARAISON D'ECRITURES, & RECONNOISSANCE.

On a établi un contrôle des écritures privées. Voy. au mot CONTRÔLE.

Ecriture publique, est celle qui est reçue par un officier public, tel qu'un greffier ou notaire, un huissier, &c. La date de ces sortes d'écritures est réputée certaine, & leur contenu est authentique. Voyez ci-devant *Ecriture authentique*. (A)

ECRITURES, (*Jurispr.*) dans les anciennes ordonnances signifie quelquefois les greffes & les *tabellionages*. L'ordonnance de Philippe V. dit le Long, du 18 Juillet 1318, *article 15*, dit que les sceaux & écritures sont du propre domaine du roi; & l'*article 30* ordonne que dorénavant ils seront vendus par enchères (c'est-à-dire affermés) à de bonnes gens, & convenables, comme cela avoit déjà été autrefois ordonné: il y a apparence que ce fut du tems de S. Louis, qui ordonna que les prévôts seroient données à ferme. Philippe le Long ajoûte, que ceux auxquels il auroit été fait don des sceaux & écritures, en auroient récompense en montrant leurs lettres.

Dans une autre ordonnance de Philippe le Long du 28 des mêmes mois & an, ces écritures sont appelées *notairies*; & il est dit pareillement qu'elles seront vendues à l'enchère.

Charles-le-Bel, dans un mandement du 10 Novembre 1322, semble distinguer les greffiers des autres scribes, *ut scripturæ, sigilli, scribariæ, stylli, memorialia processuum . . . ad firmam . . . exponantur & vendantur.*

L'ordonnance de Philippe VI. dit de Valois, du mois de Juin 1338, porte que les écritures des cours du roi, c'est-à-dire les greffes que l'on vendoit ordinairement, ou que l'on donnoit à ferme dans certaines sénéchaussées par-delà la Loire, seront données à gouverner à des personnes capables.

Dans quelques autres actes, les écritures ou greffes sont nommés *clergies*; comme dans un mandement de Philippe-de-Valois, du 13 Mai 1347, où il ordonne que les elergies des bailliages & les prévôts royaux soient données en garde, & que les clergies des prévôts soient laissées aux prévôts en diminution de leurs gages.

A ces termes d'écritures & de clergies, on a depuis substitué le terme de greffe. (A)

ECRITURES, (*Jurisprud.*) dans la pratique judiciaire, sont certaines procédures faites pour l'instruction d'une cause, instance, ou procès.

Les défenses, répliques, exceptions, sont des écritures, mais on les désigne ordinairement chacune par le nom qui leur est propre, & l'on ne qualifie communément d'écritures, que celles qui sont fournies en conséquence de quelque appointement, & qui ne sont pas en forme de requête.

Écritures d'avocats sont celles qui sont du ministère des avocats, exclusivement aux procureurs: telles que les griefs, causes d'appel, moyens de requête civile, réponses, contredits, salvations, avertissemens, à la différence des inventaires, causes d'opposition, productions nouvelles, comptes, brefs-états, déclaration de dommages & intérêts, & au-

ires qui sont du ministère des procureurs. Il est défendu par plusieurs réglemens, aux procureurs de faire les *écritures* qui sont du ministère des avocats, notamment par l'arrêt du 17 Juillet 1693.

Ce même arrêt ordonne que les *écritures* du ministère des avocats n'entreront point en taxe, si elles ne sont faites & signées par un avocat du nombre de ceux qui sont sur le tableau, & qu'ils ne pourront faire d'*écritures* qu'ils n'aient au moins deux années de fonctions.

Par un dernier arrêt de règlement du 5 Mai 1751, aucun avocat ne peut être mis sur le tableau qu'il n'ait fait auparavant la profession pendant quatre ans, au moyen de quoi on ne peut pas non plus faire des *écritures* avant ce tems. (A)

ÉCRITURES, (*Commerce.*) c'est, parmi les marchands, négocians, & banquiers, tout ce qu'ils écrivent concernant leur commerce. On le dit plus particulièrement de la manière de tenir les livres, par rapport aux différentes monnoies qui ont cours dans les pays où on les tient. Ainsi on dit : en France les *écritures* se tiennent par livres, sous, & deniers tournois ; & en Angleterre, par livres, sous, & deniers sterlings. Voyez LIVRES.

ÉCRITURES, (*Comm.*) ce sont aussi tous les papiers, registres, journaux, passeports, connoissances, lettres, & enfin tout ce qui se trouve dans un vaisseau d'écrits qui peuvent donner des éclaircissements sur la qualité de ceux qui le montent, sur les marchandises, vivres, munitions, &c. dont est composée sa cargaison.

ÉCRITURES DE BANQUE, (*Comm.*) on nomme ainsi dans les banques où se font des viremens de partie, les billets que les marchands, banquiers, & autres, se donnent réciproquement, pour se céder en acquit des lettres de change ou autres dettes, une partie ou le tout en compte de banque. Voyez BANQUE. *Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers.*

* ÉCRITURE, (*Art méch.*) c'est l'art de former les caractères de l'alphabet d'une langue, de les assembler, & d'en composer des mots, tracés d'une manière claire, nette, exacte, distincte, élégante, & facile ; ce qui s'exécute communément sur le papier, avec une plume & de l'encre. Voyez les articles PAPIER, PLUME, & ENCRE.

Nous observerons d'abord qu'on néglige trop dans l'éducation l'art d'écrire. Il est aussi ridicule d'écrire mal ou d'affecter ce défaut, qu'il le seroit ou d'avoir ou d'affecter une mauvaise prononciation ; car l'on ne parle & l'on n'écrit que pour se faire entendre. Il n'est pas nécessaire qu'un enfant qui a de la fortune sache écrire comme un maître d'école ; mais celui qui a des parens pauvres & qui trouve l'occasion de se perfectionner dans l'*écriture*, ne connoît pas toute l'importance de cette ressource, s'il la néglige. Pour une circonstance où l'on seroit bien-aisé d'avoir un homme qui sût dessiner, il y en a cent où l'on a besoin d'un homme qui sache écrire. Il n'y a presque aucune place fixe destinée au dessinateur ; il y en a une infinité pour l'écrivain. Il n'y a que quelques enfans à qui l'on fasse apprendre le dessin : on apprend à écrire à tous.

Pour écrire, il faut 1°. commencer par avoir une plume taillée.

On taille la plume grosse ou menue, selon la force du caractère qu'on se propose de former, & selon la nature de ce caractère.

Pour les *écritures* ronde, posée, grosse, moyenne, & petite, qu'elle soit fendue d'un peu moins de deux lignes, évidée à la hauteur de la fente, & cavée au-dessous des deux carnes qui séparent le grand tail du bec de la plume, de manière que le bec de la plume soit de la longueur de la fente ; que la carne du bec qui correspond au pouce soit plus longue & plus lar-

Tome V.

ge que l'autre pour toute *écriture* posée ; que le bec de la plume soit coupé obliquement, & que le grand tail ait deux fois la longueur du bec.

Pour la bâtarde, que la fente ait environ deux lignes, ou l'ait un peu plus longue que pour la ronde ; que les côtés du bec soient moins cavés ; que le grand tail ait une fois & demie la longueur du bec, & que l'extrémité du bec soit aussi coupée obliquement, comme pour la ronde.

Pour l'expédiée grosse, moyenne, & petite, & pour les traits de la ronde & de la bâtarde, que la fente ait jusqu'à trois lignes de longueur ; que les côtés soient presque droits ; que les angles des carnes soient égaux, & que le grand tail soit de la même longueur que le bec ou la fente.

Le petit instrument d'acier dont on se sert pour tailler la plume, s'appelle un *canif*. Voyez l'article CANIF.

2°. Se placer le corps. Les maîtres veulent que le côté gauche soit plus près de la table que le côté droit ; que les coudes tombent mollement sur la table ; que le poids du corps soit soutenu par le bras gauche ; que la jambe gauche soit plus avancée sous la table que la jambe droite ; que le bras gauche porte entièrement sur la table ; que le coude corresponde au bord, & soit éloigné du corps d'environ cinq doigts ; qu'il y ait quatre à cinq doigts de distance entre le corps & le bras droit ; que la main gauche fixe & dirige le papier ; que la main droite porte légèrement sur la table, de sorte qu'il y ait un jour d'environ le diamètre d'une plume ordinaire entre l'origine du petit doigt & le plan de la table, pour l'*écriture* ronde, & que cet intervalle soit un peu moindre pour la bâtarde ; que la main penche un peu en-dehors pour celle-ci ; qu'elle soit un peu plus droite pour la première ; que la position du bras ne varie qu'autant que la direction de la ligne l'exigera ; que des cinq doigts de la main, les trois premiers soient employés à embrasser la plume ; que les deux autres soient couchés sous la main, & séparés des trois premiers d'environ un demi-travers de doigt ; que le grand doigt soit légèrement fléchi ; que son extrémité porte un peu au-dessous du grand tail de la plume ; qu'il y ait entre son ongle & la plume la distance d'environ une ligne ; que l'index mollement allongé s'étende jusqu'au milieu de l'ongle du grand doigt ; que l'extrémité du pouce corresponde au milieu de l'ongle de l'index, & laisse entre son ongle & la plume l'intervalle d'environ une ligne ; que la plume ne soit tenue ni trop inclinée, ni trop droite ; que le poignet soit très-légerement posé sur la table ; & qu'il soit dans la direction du bras, sans faire angle ni en-dedans ni en-dehors.

3°. Faire les mouvemens convenables. On n'en distingue à proprement parler que deux, quoiqu'il y en ait davantage : le mouvement des doigts, & celui du bras ; le premier, pour les lettres mineures & quelques majuscules ; le second, pour les capitales, les traits, les passes, les entrelas, & la plus grande partie des majuscules.

J'ai dit qu'il y en avoit davantage, parce qu'il y a des occasions qui exigent un mouvement mixte des doigts & du poignet, des doigts & du bras. Le premier a lieu dans plusieurs majuscules ; & le second, dans la formation des queues des grandes lettres, telles que l'*F* & le *G*.

4°. Connoître les effets de la plume. Ils se réduisent à deux ; les pleins, & les déliés. On appelle en général *plein*, tout ce qui n'est pas produit par le seul tranchant de la plume ; & *délié*, le trait produit par ce tranchant ; la direction n'y fait rien. Le délié est le trait le plus menu que la plume produise ; tout ce qui n'est pas ce trait est plein : d'où l'on voit

A a a ij

qu'en rigueur il n'y a qu'un délié, & qu'il y a une infinité de pleins.

5°. Distinguer les situations de la plume. Il n'est pas possible que ces situations ne varient à l'infini : mais l'art les réduit à trois principales ; & la plume est ou de face, ou oblique, ou de travers. La plume est de face, lorsqu'en allongeant & pliant les doigts verticalement, elle produit un plein perpendiculaire qui a toute la largeur du bec ; il est évident qu'alors mue horizontalement, son tranchant tracera un délié. La plume est oblique dans toutes les situations où le jambage qu'elle produit est moindre que celui qu'elle donne de face, & plus fort que le délié ; il est évident qu'alors il faut la mouvoir obliquement, pour lui faire tracer un délié. La plume est de travers, dans la situation diamétralement contraire à la situation de face ; c'est-à-dire qu'alors mue horizontalement, elle produit un trait qui a toute la largeur du bec ; & que mue perpendiculairement, elle trace un délié.

6°. Appliquer convenablement ces situations de plume. On n'a la plume de face, que pour quelques lettres majeures ou terminées par un délié ; quelques lettres mineures, telles que l'*S* & le *T*. Il en est de même de la situation de travers. D'où l'on voit que la situation oblique qui est toujours moyenne entre les deux autres, qu'on peut regarder comme ses limites, est la génératrice de toutes les écritures.

7°. Ecrire. Pour cet effet, il faut s'exercer longtemps à pratiquer les préceptes en grand, avant que de passer au petit ; commencer par les traits les plus simples & les plus élémentaires, & s'y arrêter jusqu'à ce qu'on les exécute très-parfaitement ; former des déliés & des pleins, ou jambages ; tracer un délié horizontal de gauche à droite, & le terminer par un jambage perpendiculaire ; tracer un délié horizontal de droite à gauche, & lui associer un jambage perpendiculaire ; former des lignes entières de déliés & de jambages, tracés alternativement & de suite ; former des espaces quarrés de deux pleins parallèles, & de deux déliés parallèles ; passer ensuite aux rondeurs, ou apprendre à placer les déliés & les pleins ; exécuter des lettres ; s'instruire de leur forme générale, de la proportion de leurs différentes parties, de leurs déliés, de leurs pleins, &c. assembler les lettres, former des mots, tracer des lignes.

On rapporte la formation de toutes les lettres, à celle de l'*I* & de l'*O*. Voyez les articles des lettres *I* & *O*. On appelle ces deux voyelles lettres radicales. Voyez l'article LETTRES.

On distingue plusieurs sortes d'écritures, qu'on appelle ou ronde, ou bâtarde, ou coulée, &c. Voyez ces articles. Voyez aussi nos Planches d'Écritures, où vous trouverez des alphabets & des exemples de toutes les écritures maintenant en usage parmi nous.

Nous terminerons cet article par un moyen de vivifier l'écriture effacée, lorsque cela est possible. Prenez un demi-poisson d'esprit-de-vin ; cinq petites noix de galle (plus ces noix seront petites, meilleures elles seront) ; concassez-les, réduisez-les en une poudre menue ; mettez cette poudre dans l'esprit-de-vin. Prenez votre parchemin, ou papier ; exposez-le deux minutes à la vapeur de l'esprit-de-vin échauffé. Ayez un petit pinceau ; ou du coton ; trempez-le dans le mélange de noix de galle & d'esprit-de-vin, & passez-le sur l'écriture. L'écriture effacée reparoîtra, s'il est possible qu'elle reparoisse.

ECRIVAIN, AUTEUR, synonyme. (*Gramm.*) Ces deux mots s'appliquent aux gens de lettres, qui donnent au public des ouvrages de leur composition. Le premier ne se dit que de ceux qui ont donné des ouvrages de belles lettres, ou du moins il ne se dit que par rapport au style : le second s'applique à tout genre d'écrire indifféremment ; il a plus de

rapport au fond de l'ouvrage qu'à la forme ; de plus, il peut se joindre par la particule *de* aux noms des ouvrages. Racine, M. de Voltaire, sont d'excellents écrivains, Corneille est un excellent auteur ; Descartes & Newton sont des auteurs célèbres ; l'auteur de la Recherche de la vérité, est un écrivain du premier ordre.

Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion un abus de notre langue. Le mot *écrire* ne s'emploie presque plus dans un grand nombre d'occasions, que pour désigner le style ; le sens propre de ce mot est alors pros crit.

On dit qu'une lettre est bien écrite, pour dire qu'elle est d'un très-bon style ; si on veut dire que le caractère de l'écriture est net & agréable à la vue, on dit qu'elle est bien peinte. Cet usage paroît ridicule, mais il a prévalu. Cependant il faut avouer, que du moins dans le cas dont nous venons de parler, on a un mot (très-impropre à la vérité) pour exprimer le sens propre. Mais il est d'autres cas où il n'y a plus de mot pour exprimer le sens propre, & où le sens figuré seul est employé ; par exemple dans les mots *basseffe*, *aveuglement*, &c. J'avertis de cet abus, afin que les gens de lettres tâchent d'y remédier, ou du moins afin qu'il ne se multiplie pas. (O)

ECRIVAIN. f. m. (*Arts.*) espèce de peintre ; qui avec la plume & l'encre, peut tracer sur le papier toutes sortes de beaux traits & de caractères.

Comme l'Encyclopédie doit tout aux talents, & que l'histoire parle de gens singulièrement habiles dans l'art d'écrire, il est juste de ne pas supprimer les noms de quelques-uns de ceux qui se sont distingués dans cet art admirable, & qui sont parvenus à notre connoissance.

On rapporte que Rocco (Girolomo) vénitien, qui vivoit au commencement du xvij. siècle, étoit un homme supérieur en ce genre ; il dédia un livre manuscrit, gravé sur l'airain, au duc de Savoie l'an 1603, orné d'un si grand nombre de caractères, & tirades de sa main si excellemment faites, dit Jean Marcel, que le prince admirant l'industrie de cet homme, lui mit sur le champ au col une chaîne d'or du prix de 125 écus. Nous avons eu, ajoute le même auteur, beaucoup de braves écrivains qui ont fait à la plume des livres étonnans de toutes sortes de caractères, comme en France le Gagneur, Lucas, Jofferand ; en Italie D. Augustin de Sienne, M. Martin de Romagne, Camille Buonadio de Plaisance, Créci Milanois, le Curion Romain, le Palatin, le Verune, le sieur M. Antoine Gênois. Il y avoit un peintre Anglois nommé Ceillard, lequel faisoit avec un pinceau de pareils ouvrages que les autres à la plume, & même pour les caractères extrêmement fins & déliés, ce qui est encore plus difficile, car le pinceau ne se soutient pas comme une plume à écrire. Mais Sinibaldo Seorza, né à Gênes en 1591, & mort à l'âge de 41 ans, mérite un éloge particulier pour l'adresse de sa main ; entr'autres preuves de ses talents, il copioit à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connoisseurs d'Italie, qui les croyoient gravées, ou qu'ils prenoient pour les originaux même.

Enfin, il est certain que quelque belle que soit l'impression, les traits d'une main exercée sont encore au-dessus. Nous avons des manuscrits qu'on ne se lasse point de considérer par cette raison. La fonderie ne peut rien exécuter de plus menu que le caractère qu'on nomme la *Perle*, mais l'adresse de la main surpasse la fonderie. Il y a dans tous les pays des personnes qui savent peindre des caractères encore plus fins, aussi nets, aussi égaux, & aussi bien formés. Dans le xvj. siècle, un religieux Italien, surnommé *Frere Alunno*, renferma tout le symbole des apôtres avec le commencement de l'Evangile

S. Jean que l'on appelle l'*In principio*, dans un espace grand comme un denier ; cet ouvrage fut vû de l'empereur Charles V. & du pape Clément VII. qui ne purent s'empêcher de l'admirer. Spannuccio, gentilhomme Siennois qui vivoit sur la fin du xvij. siècle, tenta la même entreprise, & l'exécuta, dit-on, tout aussi parfaitement. J'ai d'autant plus lieu de le croire, qu'un gendarme (le sieur Vincent), qui me fait l'amitié de transcrire quelquefois des articles pour cet ouvrage, met le *Pater* en françois, sur un papier de la forme & de la grandeur de l'ongle, & cette écriture vûe à la loupe, présente une netteté charmante de lettres égales, distinctes, bien liées, avec les intervalles entre chaque mot, les accens, les points & les virgules. En un mot l'art d'écrire à la plume produit de tems en tems, comme l'art de faire des caracteres d'Imprimerie, ses Colins, ses Garamond, ses Granjean, ses de Bé, ses Sanlecque, ses Luz, & ses Fournier ; mais ceux qui possèdent ces talens, sont ignorés, & se gâtent même promptement la main par l'inutilité qu'il y auroit pour eux de la perfectionner. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ECRIVAIN, est aussi celui qui écrit pour le public, qui dresse des mémoires, fait les copies & doubles des comptes, & autres semblables écritures pour les marchands, négocians & banquiers qui n'ont pas de commis, ou dont les commis sont trop occupés pour pouvoir copier & mettre au net les comptes ou mémoires qu'ils ont dressés.

Il y a à Paris quantité de ces écrivains, dont les plus considérables travaillent en chambre & les autres dans de petites boutiques, répandues en plusieurs quartiers, principalement dans la cour du palais & sous les charniers du cimetière des SS. Innocens. *Diction. de Comm. de Trev. & Chambers. (G)*

ECROTAGE. f. m. (*Fontaines salantes.*) Il se dit de l'action d'enlever la superficie de la terre des ouvriers, ou de cette terre même lorsqu'elle est enlevée, & de celle qui borde les terres ; qu'on passe à la fonte sous le titre de *deblais*. *Voyez SALINE.*

ECROU, f. m. (*Art. méch.*) C'est un trou pratiqué dans quelque matière solide, dont la surface est creusée par un trait spiral, qui commence à un des bords de ce trou, & se termine à l'autre bord ; ce trait spiral creux est destiné à recevoir les pas en relief d'une vis ; ainsi il faut que le trait spiral & les pas de la vis soient correspondans. *Voyez* à FILIERE, la manière d'établir cette correspondance ; *voyez* aussi à ÉTAU & d'autres machines. On appelle cette vis intérieure, *cochlea mas*, ou simplement *vis*. Quand l'écrou est immobile, c'est lui qui soutient ou est censé soutenir la résistance ; c'est au contraire la vis, quand l'écrou est mobile, mais le calcul de cette machine est le même dans l'un & l'autre cas. *Voyez l'art. VIS.* L'écrou est une partie importante de la plupart des machines. Celui d'une presse d'Imprimerie est un bloc de cuivre quarré en tout sens, mais creusé dans une de ses faces, relativement à la grosseur, à la figure, & au nombre de filets de la vis à laquelle il est destiné. Un écrou doit être fondu sur sa vis, afin que les filets de la vis, qui sont en relief, impriment dans l'intérieur de l'écrou, un même nombre de filets creux qui emboîtent exactement ceux de la vis, dans leur dimension, leur proportion & leur figure. L'écrou est enchâssé dans le milieu du sommier, & y est maintenu par le moyen de deux vis qui traversent le sommier, à l'extrémité desquelles est une patte qui porte sur le bord de l'écrou. Il est ouvert en sa partie supérieure, & cette ouverture répond à un trou qui est au sommier ; c'est par ce trou qu'on verse de tems en tems un peu d'huile d'olive, qui se répand dans l'intérieur de l'écrou, pour faciliter le jeu de la vis. *Voyez SOMMIER.*

Il y a des écrous plats, & il y en a à oreilles ; les écrous à oreilles ont deux éminences à leur surface ; ces éminences leur servent de poignée ; en prenant ces éminences entre les doigts, on serre ou l'on desserre l'écrou. Les écrous varient à l'infini pour leurs grandeurs & leurs formes : mais le caractère général, c'est d'avoir en dedans un trait creux correspondant au pas en relief d'une vis, & destiné à la recevoir.

ECROU. (*Hydrauliq.*) *Voyez BRIDE.*

ECROUE, f. m. (*Jurisprud.*) En matière criminelle, est la mention que le greffier des prisons fait sur son registre du nom, surnom & qualité de la personne qui a été amenée dans la prison, & des causes pour lesquelles elle a été arrêtée, & la charge que l'huissier porteur donne aux greffier & geolier de la dite personne. *Ecrouer* quelqu'un, c'est le constituer prisonnier & en faire mention sur le registre des prisons.

Bruneau dans ses observations & maximes sur les matières criminelles, dit que ce mot *écroue* vient du latin *scrobs*, qui signifie *fosse* ; & en effet on disoit anciennement *fosse* pour *prison*, parce que la plupart des prisons étoient plus basses que le rez-de-chaussée. On appelle encore *basse-fosse* les cachots qui sont sous terre. Il ne seroit pas fort extraordinaire que de *scrobs* on eût fait *écroës*, & ensuite *écrouës*.

D'autres, comme Cujas sur la loi 1. *cod. de excusat. artific.* Guenois, *tit. des prisons*, & Bornier sur l'art. 9. du tit. xij. de l'Ordonnance criminelle, tirent l'étymologie de ce mot du grec *εμπουειν* qu'ils traduisent par *contrudere vel deicere in carcerem* : je ne vois pas néanmoins que ce mot signifie autre chose que *pulsare* ; ainsi *écroue* signifieroit *contrainte*, l'acte par lequel on conduit la personne en prison.

D'autres encore prétendent qu'*écroue* vient d'*écrire* ou *écrire*, & en effet le terme d'*écroue* est employé pour *écriture* en plusieurs occasions ; par exemple, dans l'édit d'établissement de l'échiquier de Normandie, les écritures qui contiennent les faits & raisons des parties, sont appelées *écroues* ; il est dit aussi que les sergens ne doivent bailler leurs exploits par *écroues*, c'est-à-dire, *par écrit*.

Mais l'étymologie de Cujas paroît beaucoup plus naturelle.

Dans l'ancien style, *écroue* signifie aussi *déclaration*, rôle ou état. La coutume de Normandie, art. 192. celle de S. Paul-sous-Artois, sur l'art. 27. de cette coutume, se servent des termes d'*escroës* (ou *écroue*) & *déclaration* comme synonymes en matière de censive. Les rôles ou états de la maison du roi s'appellent *écroue*, & en latin *commentarius*, ce qui revient assez au rôle des prisons, dont le greffier est nommé *commentariensis*, *quia in commentaria custodias refert* ; & Cujas, en parlant de ces rôles des prisons, qu'il désigne par le terme de *commentaria*, dit que c'est ce qu'on appelle en françois *écrou*.

Je crois que l'*écroue* ou *écrou*, comme quelques-uns l'écrivent, mais irrégulièrement, étoit dans l'origine le rôle ou le registre de la prison, l'état des prisonniers ; & que dans la suite on a pris la partie pour le tout, en appliquant le terme d'*écroue* à chaque article de prisonnier, qui est mentionné sur le registre : de sorte que ce qu'on appelle *écroue*, par rapport au prisonnier, ne devoit être qualifié que comme un article ou extrait de l'*écroue* ou registre des prisons ; mais l'usage a prévalu au contraire.

Bruneau suppose que le terme d'*écroue* signifie aussi l'*acte d'élargissement & déchargé*. M. de Laurière en son *glossaire*, au mot *écroue*, est de même sentiment ; il prétend que le mot *εμπουειν* signifie *extrudere, dimovere, eximere, liberare, potius quam contrudere aut conjicere in carcerem*, soit que le sergent exploitant se décharge du prisonnier en la geôle, ou

que le geolier en soit déchargé par le juge ou par le créancier, pour la délivrance du prisonnier.

En effet, dans l'ordonnance de Charles VI. de l'an 1413, *art. 20*, les termes d'*écroues* & *décharges* paroissent synonymes.

Cela paroît encore mieux marqué dans l'ordonnance de Louis XII. du mois de Mars 1498, qui distingue la mention de l'emprisonnement d'avec l'*écroue*, qui est dit pour *élargissement*.

L'*art. 103* de cette ordonnance porte que le geolier ou garde des chartres & prisons fera un grand registre, dont chaque feuillet sera ployé par le milieu; que d'un côté seront écrits, & de jour en jour, les noms & surnoms, états & demeurances des prisonniers qui seront amenés en la chartre; par qui ils seront amenés; pourquoi, à la requête de qui, & de quelle ordonnance: & si c'est pour dette, & qu'il y ait obligation sous scel royal, la date de l'obligation; & que le domicile du créancier y sera aussi enregistré.

L'ordonnance du même prince, en 1507, *article 182*. celle de François I. en 1535, *ch. xiiij. art. 19.* & celle d'Henri II. en 1549, *article 3*, s'expliquent à-peu-près de même. La dernière dit que le geolier, suivant les anciennes ordonnances, fera tenu de faire un rôle au vrai de tous les prisonniers amenés en la conciergerie.

L'*art. 104* de l'ordonnance de 1498, ajoute que de l'autre côté de la marge du feuillet sera enregistré l'*écrou*, élargissement ou décharge des prisonniers, telle qu'elle lui sera envoyée & donnée par le greffier, sur le registre dudit emprisonnement; sans qu'il puisse mettre hors ou délivrer quelque prisonnier, soit à tort ou droit, sans avoir ledit *écroue*.

La même chose est répétée dans les ordonnances de Louis XII. en 1507; de François I. en 1535, *ch. xiiij. art. 20.* & *ch. xxj. art. 12.*

Enfin l'*art. 105*. de l'ordonnance de 1498, porte que le greffier aura un registre, où il écrira la délivrance, élargissement, & toutes autres expéditions de chaque prisonnier, en bref, mettant le jour de son emprisonnement, par qui, & comment il sera expédié; qu'incontinent l'expédition faite, le greffier donnera ou enverra au geolier un *écroue* ou brevet, contenant le jour & forme de l'expédition; & que le greffier aura pour chacun *écroue* & expédition, 15 deniers tournois, & non plus; ou moins, selon les coutumes des lieux, &c.

Les ordonnances de Louis XII. en 1507, *article 156*. de François I. en 1535, *ch. xiiij. art. 21*. portent la même chose.

Enfin l'*article 128*. de l'ordonnance de 1498, qui défend à tous juges de prendre plus de 5 s. tournois pour les élargissemens des prisonniers, ne se sert point du terme d'*écroue*; ce qui confirme que ce terme ne signifioit point alors *emprisonnement*, mais au contraire *décharge*, comme on disoit alors *donner écroue à un receveur*, c'est-à-dire lui donner quittance & décharge de sa recette.

La discussion dans laquelle nous sommes entrés sur l'étymologie de ce mot, ne doit pas être regardée comme une simple curiosité; elle est nécessaire pour l'intelligence des anciennes ordonnances, dans lesquelles le terme d'*écroue*, en matière criminelle, paroît avoir eu successivement trois significations différentes. Il signifioit d'abord, comme on l'a vu, la *contrainte* qui s'exerce contre celui que l'on pousse en prison; ce qui a fait croire mal-à-propos à quelques-uns, que ce mot signifioit *décharge*, sous prétexte que l'huissier qui fait l'emprisonnement, se décharge de celui qu'il a arrêté, en le remettant au geolier, qui s'en charge. On voit qu'ensuite ce même terme signifioit l'*élargissement* du prisonnier: & enfin on est revenu au premier & véritable sens

que ce terme avoit, suivant son étymologie, c'est-à-dire que l'*écroue* est la mention qui est faite de la contrainte par corps & emprisonnement sur le registre des prisons.

Suivant l'ordonnance criminelle de 1670, *tit. ij. art. 6*. les archers des prévôts des maréchaux peuvent *écrouier* les prisonniers arrêtés en vertu de leurs decrets.

L'*article 7*. du même titre porte qu'ils feront tenus de laisser au prisonnier qu'ils auront arrêté, copie du procès-verbal de capture & de l'*écroue*, sous les peines portées par l'*art. 1*. Cette disposition doit être observée par tous huissiers & sergens, & autres ayant pouvoir d'arrêter & constituer prisonnier.

L'*article 9* du titre *x* des decrets, ordonne qu'après qu'un accusé pris en flagrant délit ou à la clameur publique, aura été conduit prisonnier, le juge ordonnera qu'il sera arrêté & *écroué*, & que l'*écroue* lui sera signifié parlant à sa personne.

Il faut néanmoins observer que l'on dépose quelquefois dans les prisons, pour une nuit ou autre bref délai, ceux qui sont arrêtés à la clameur publique, jusqu'à ce qu'ils aient été interrogés: en ce cas ils ne sont point *écroués*; & s'il n'y a pas lieu à les décréter de prise de corps, ils doivent être élargis dans les vingt-quatre heures.

Les procureurs du roi dans les justices ordinaires, doivent, suivant l'*art. 10* du même titre, envoyer aux procureurs généraux, chacun dans leur ressort, aux mois de Janvier & de Juillet de chaque année, un état signé par les lieutenans criminels & par eux, des *écroues* & recommandations faites pendant les six mois précédens dans les prisons de leurs sièges, & qui n'auront point été suivies de jugement définitif, contenant la date des decrets, *écroues* & recommandations, &c. à l'effet de quoi tous actes & *écroues* seront par les greffiers & geoliers délivrés gratuitement, & l'état porté par les messagers sans frais, à peine d'interdiction contre les greffiers & geoliers, & de 100 liv. d'amende envers le roi, & de pareille amende contre les messagers. La même chose doit être observée par les procureurs des justices seigneuriales, à l'égard des procureurs du roi des sièges où elles relient.

Ces dispositions sont encore expliquées par les arrêts de règlement du parlement de Paris, des 18 Juin & premier Septembre 1717.

L'ordonnance de 1670, *tit. xiiij. art. 6*. ordonne que les greffiers des geoles, où il y en a, sinon les géoliers-concierges; seront tenus d'avoir un registre relié, cotté & paraphé par le juge dans tous ses feuillets, qui seront séparés en deux colonnes pour les *écroues* & recommandations, & pour les élargissemens & décharges. Le terme d'*écroue* signifie en cet endroit *emprisonnement*.

L'*art. 9* défend aux greffiers & geoliers, à peine des galères, de délivrer des *écroues* à des personnes qui ne seront point actuellement prisonnières; ni de faire des *écroues* ou décharges sur feuilles volantes, cahiers, ni autrement que sur le registre cotté & paraphé par le juge. Le mot *ou* dont se sert cet article en parlant des *écroues* ou décharges, n'est pas conjonctif, mais alternatif; ainsi ces mots ne sont pas synonymes.

L'*art. 10* défend aussi aux greffiers & geoliers de prendre aucuns droits pour emprisonnement, recommandation & décharge; mais qu'ils pourront seulement, pour les extraits qu'ils délivreront, recevoir ceux qui seront taxés par le juge, &c.

Ce dernier article parle d'emprisonnement, sans employer le terme d'*écroue*; & en effet l'*écroue* n'est pas l'emprisonnement même, mais la mention qui est faite de l'emprisonnement sur le registre de la geole.

L'art. 13 veut que les *écroues* & recommandations fassent mention des arrêts, jugemens & autres actes en vertu desquels ils seront faits ; du nom, surnom & qualité du prisonnier ; de ceux de la partie qui les fera faire, comme aussi du domicile qui sera par lui élu au lieu où la prison est située, sous peine de nullité ; & il est dit qu'il ne pourra être fait qu'un *écrou*, encore qu'il y eût plusieurs causes de l'emprisonnement.

Enfin l'art. 15 ordonne au geolier ou greffier de la geole, de porter incessamment, & dans les vingt-quatre heures au plûtard, au procureur du roi ou à celui du seigneur (si c'est dans une justice seigneuriale), copie des *écroues* & recommandations qui seront faits pour crime.

Quand le juge déclare un emprisonnement nul, tortionnaire & déraisonnable, il ordonne que l'*écrou* sera rayé & biffé. Voyez ci-après EMPRISONNEMENT, PRISON, PRISONNIER, RECOMMANDATION. (A)

ECROUE, (*Jurisprud.*) en matière civile, signifie tantôt rôle ou état, tantôt *aveu* & déclaration, & quelquefois *quittance* & *décharge*. Voyez ce qui est dit dans l'article précédent. (A)

ECROUELLES, s. f. *terme de Chirurgie*, tumeurs dures & indolentes qui se terminent assez ordinairement par la suppuration. Le mot d'*écrouelles* vient du latin *scrophulæ*, formé de *scropha*, truie. Les Grecs l'appellent *χοιπάδες*, de *χοίρος*, *porceau*, parce que ces animaux sont sujets à de pareilles tumeurs sous la gorge. On appelle aussi cette maladie *strumæ*, à *struendo*, amasser en tas, à cause que les *écrouelles* sont le plus souvent composées de plusieurs tumeurs ramassées ou entassées les unes auprès des autres.

Les *écrouelles* viennent de l'épaississement de la lymphe par de mauvais alimens, comme viandes salées, fruits verts, lait grossier, eaux bourbeuses, &c. Les enfans y sont fort sujets, parce qu'ils vivent de lait qui par sa partie caseuse fournit la matière de ces sortes de tumeurs. La cause formelle des *écrouelles* est en effet une congestion de lymphe gela-tineuse, épaissie & déposée dans les vaisseaux de certaines glandes, & dans les cellules du tissu folliculeux, qui les avoisinent. Les glandes du mésentère sont ordinairement engorgées & dures dans les enfans scrophuleux, & cela les fait mourir de consommation précédée d'un dévoiement chyleux, parce que le chyle ne peut plus passer par les vaisseaux lactées, que compriment les glandes tuméfiées. Les *écrouelles* naissent communément sous les oreilles & sous la mâchoire inférieure, aux aisselles, aux aînes, autour des articulations, &c. Quoique ces tumeurs soient dures comme les skirrhes, elles suppurent assez volontiers, & elles ne dégèrent point en cancer, comme les skirrhes qui s'ulcerent ; ce qui prouve bien que la matière des *écrouelles* est d'une autre nature que celle qui forme les skirrhes. Les tumeurs de ce dernier genre sont produites par la lymphe albumineuse, qui est susceptible d'un mouvement spontané, par lequel elle devient alcaline & très-corrosive. On voit quelquefois des tumeurs scrophuleuses, malignes & ulcérées, qui participent un peu de la nature du cancer : Celse a connu cette espèce, il la nomme *struma cancrodes*.

La cure des *écrouelles* s'accomplit par des remèdes généraux & particuliers : la saignée n'est utile que comme remède préparatoire ; la purgation, les bains, les bouillons de veau & de poulet avec les plantes altérantes, telles que le creffon, la fumeterre, &c. le petit-lait, les eaux minérales, enfin tous les humectans & délayans dont on accompagne l'usage de celui des bols fondans & apéritifs avec les cloportes, l'œthiops minéral ; les purgatifs fondans, comme l'*aquila alba*. Les pilules de savon ont

beaucoup de succès, & sont des moyens presque sûrs dans les *écrouelles* naissantes, sur-tout lorsque ces secours sont administrés dans une saison favorable, qu'on les continue assez long-tems, & qu'il n'y a aucune mauvaise complication.

Lorsque les tumeurs sont considérables, il est difficile d'en obtenir la résolution, sur-tout si la matière est fort épaisse, parce qu'elle n'est pas soumise à l'action des vaisseaux ; & elles s'ulcerent assez communément, malgré l'application des emplâtres émolliens & résolutifs, qu'on emploie dans toute autre intention que de faire suppurer. Le fond des ulcères scrophuleux est dur & calleux ; & les chairs qui végètent de leur surface, sont molles, blanches, & jettent un pus épais & visqueux. On se sert de remèdes escharotiques pour détruire les callosités & consumer les chairs, qui pullulent souvent avec plus de force après l'usage de ces remèdes. J'ai observé qu'on abusoit souvent des caustiques dans le traitement de cette maladie. Il n'est pas nécessaire de poursuivre opiniâtrément l'éradication complète de ces tumeurs avec des caustiques dont l'application répétée est un tourment pour les malades. Dès que la tumeur est ulcérée jusque dans son centre, les discuffifs & les fondans extérieurs en procurent l'affaiblissement en proportion du dégorgeement qu'ils déterminent & qu'ils accélèrent. Parmi ces remèdes on peut joier la fumigation de vinaigre jetté sur des cailloux ardens ou sur une brique rougie au feu ; les gommes ammoniacques de galbanum, de sagapenum, dissoutes dans le vinaigre & appliquées sur la tumeur ; l'emplâtre de ciguë dissoute dans l'huile de cappres, &c. Les ulcères compliqués de carie des os, doivent être traités relativement à cette complication. V. CARIE & EXFOLIATION. En général, il faut beaucoup attendre de la nature & du tems. Il y a dans les hôpitaux, non pas dans ceux où l'on ne reçoit que des malades dont on souhaite être promptement débarrassé, pour qu'ils fassent place à d'autres, mais dans ces asyles où la pauvreté & la misère trouvent un domicile constant avec tous les besoins de la vie, il y a des salles uniquement destinées pour les personnes écrouelleuses. J'y ai suivi la marche de la nature. On ne fait presque point de remèdes à la plupart de ces personnes ; on les saigne & on les purge deux fois l'année. On panse simplement les tumeurs ulcérées avec un onguent suppuratif ; elles se consomment peu-à-peu, & les malades guérissent à la longue. Les *écrouelles* ne sont donc point incurables ; & si l'on voit tant de guérisons par les seules forces de la nature, combien n'a-t-on pas lieu d'en attendre lorsque les secours de l'art bien dirigés, aideront les efforts de la nature souvent trop foibles. Si les malades & les chirurgiens étoient aussi patients que cette maladie est opiniâtre, on en viendrait à bout. J'ai pansé avec obstination des ulcères scrophuleux, compliqués de carie dans les articulations des grands os, que j'ai enfin guéris après deux ans de soins assidus. La longueur d'un pareil traitement est fort rebutante, il faut que notre patience en inspire aux malades ; car s'ils ne se prêtent point, on juge incurables des maux qui ne le sont point : l'efficacité des premiers secours opère encore pendant & après l'application du remède d'un charlatan auquel on se livre ensuite par caprice ou par ennui, & qui retire fort souvent tout l'honneur de la cure. Les gens les plus raisonnables jugent en faveur du succès, & ils ne veulent l'attribuer qu'au dernier moyen. (Y)

ECROUELLES, (*Histoire.*) Le Roi de France jouit du privilège de toucher les *écrouelles*. Le vénérable Guibert abbé de Nogent, a écrit que Philippe I. qui monta sur le throne en 1060, usoit du droit de toucher les *écrouelles*, mais que quelque crime le lui fit perdre.

Raoul de Presles en parlant au roi Charles V. qui commença à regner en 1364, lui dit : « Vous avez » telle vertu & puissance qui vous est donnée de » Dieu, que vous garissez d'une très-horrible mala- » die qui s'appelle les *écroüelles* ».

Etienne de Conti religieux de Corbie, du xv. siècle, décrit dans son *Histoire de France* (n°. 520 des *manuscrits de la bibliothèque de S. Germain des Prés*), les cérémonies que Charles VI. qui regnoit depuis l'an 1380, observoit en touchant les *écroüelles*. Après que le roi avoit entendu la messe, on apportoit un vase plein d'eau ; & Sa Majesté ayant fait ses prières devant l'autel, touchoit le mal de la main droite, le lavoit dans cette eau, & le malade en portoit pendant neuf jours de jeûne : en un mot, suivant toutes les annales des moines, les rois de France ont eu la prérogative de toucher les *écroüelles* depuis Philippe I.

Les anciens historiens anglois attribuent de leur côté cette prérogative, & même exclusivement, à leurs rois ; ils prétendent qu'Edouard-le-Confesseur, qui monta sur le throne en 1043, le reçut du ciel à cause de ses vertus & de sa sainteté, avec la gloire de la transmettre à tous ses successeurs. Voilà pourquoi, ajoute-t-on, les *écroüelles* s'appellent de tems immémorial *la maladie du Roi*, la maladie qu'il appartient au Roi seul de guérir par l'attouchement, *king's-evil*. Aussi étoit-ce un spectacle assez singulier de voir le roi Jacques III. fugitif en France, s'occupant uniquement à toucher les *écroüelleux* dans nos hôpitaux.

Mais que les Anglois nous permettent de leur faire quelques difficultés contre de pareilles prétentions : 1°. comme ce privilège fut accordé à Edouard-le-Confesseur, suivant les historiens, en qualité de saint, & non pas en qualité de roi, on n'a point sujet de croire que les successeurs de ce prince qui n'ont pas été des saints, aient été favorisés de ce don céleste.

2°. Qu'on nous apprenne quand & comment ce privilège est renouvelé aux rois qui montent sur le throne ; si c'est par la naissance qu'ils l'obtiennent, ou en vertu de leur piété, ou en conséquence de leur couronne, comme les rois de France.

3°. Il n'y a point de raison qui montre pourquoi les rois d'Angleterre auroient ce privilège exclusivement aux autres princes chrétiens.

4°. Si le ciel avoit accordé un pareil pouvoir aux rois de la Grande-Bretagne, il feroit naturel qu'ils l'eussent dans un degré visible à tout le monde, & que du moins quelquefois la guérison suivît immédiatement l'attouchement.

5°. Enfin ils feroient inexcusables de ne pas user de leurs prérogatives pour guérir tous les *écroüelleux* qu'on pourroit rassembler, car c'est malheureusement une maladie fort commune : cela est si vrai, qu'en France même, au rapport de l'historiographe de la ville de Paris, Jacques Moyon ou Moyon, Espagnol, né à Cordoue, faiseur d'aiguilles, & établi dans cette capitale, demanda en 1576 à Henri III. la permission de bâtir dans un fauxbourg de la ville, un hôpital pour les *écroüelleux*, qui, dans le dessein de se faire toucher par le Roi, arrivoient en foule des provinces & des pays étrangers à Paris, où ils n'avoient aucune retraite. . . . Mais les desordres des guerres civiles firent échoüer ce beau projet.

Nous lisons dans l'histoire que Pyrrhus avoit la vertu de guérir les rateux, c'est-à-dire les personnes attaquées du mal de rate, en pressant seulement de son pié droit ce viscère des malades couchés sur le dos ; & qu'il n'y avoit point d'homme si pauvre ni si abject, auquel il ne fît ce remède toutes les fois qu'il en étoit prié. C'est donc une vieille mala-

die des hommes, & une très-ridicule maladie des Anglois, de croire que leurs rois ont la vertu exclusive de guérir certains malades en les touchant, puisqu'en voici un exemple qui remonte à environ deux mille ans. Mais après nos réflexions, & la vûe de ce qui se passe aujourd'hui à Londres, il seroit ridicule de vouloir soutenir la vérité de cette prétendue vertu de Pyrrhus ; aussi les Cotta du tems de Cicéron s'en mocquoient hautement, & vraisemblablement les Cotta de la Grande-Bretagne ne sont pas plus crédules. *Art. de M. le Chevalier DE JAU-COURT.*

ECROUIR, v. act. (*Arts mécaniq. & Ouvriers en métaux.*) c'est proprement durcir au marteau la matière jusqu'à ce qu'elle ait perdu sa ductilité ; alors il faut la lui rendre en la rougissant au feu ; car si lorsqu'elle est *écroüie*, on forçoit le forgé, on s'exposeroit à la faire casser : d'où l'on voit que les deux termes *dur* & *cassant* sont fort bien rendus par celui d'*écroüi*.

* ECRU, adj. (*Manufacture en fil & en soie.*) On donne cette épithète au fil & à la soie qui n'ont point été décrusés ni mis à l'eau bouillante. *Voyez l'article DÉCRUSÉ.* On appelle aussi quelquefois *toiles écrues*, celles qui n'ont point été mouillées. Il est défendu de mêler la soie cuite avec l'*écrue*. Les belles étoffes se font de la première, & les petites étoffes de la seconde. Comme les toiles *écrues* se retirent, il n'en faut rien doubler de ce qui ne peut souffrir le retrécissement, comme les tapisseries.

ECTHESE, f. f. dans l'*Histoire ecclésiastique*, est le nom d'un édit fameux rendu par l'empereur Héraclius l'an de Jésus-Christ 639.

Ce mot est grec, & signifie à la lettre *exposition*.

L'*ecthèse* d'Héraclius étoit en effet une confession ou exposition de foi en forme de loi portée par cet empereur, pour calmer les disputes qui s'étoient élevées dans l'Eglise, pour savoir s'il y avoit en Jésus-Christ deux volontés, comme le soutenoient les Catholiques, ou s'il n'y en avoit qu'une, selon l'opinion des Monothélites. Ce prince la publia à l'instigation d'Athanase chef des Jacobites, de Cyrus patriarche d'Alexandrie, & de Sergius patriarche de Constantinople, tous partisans déclarés ou fauteurs secrets du Monothélisme. Dès que cette pièce parut, elle excita dans l'Eglise, tant d'Orient que d'Occident, un soulèvement si général, que l'empereur la désavoua, & l'attribua à Sergius qui en étoit véritablement l'auteur, & qui avoit surpris la religion de ce prince. Constant son successeur la supprima, mais seulement en apparence, lui en ayant substitué une autre sous le nom de *type*, qui n'étoit pas moins favorable aux Monothélites. L'*ecthèse* fut condamnée dans le concile de Latran tenu en 649, & l'on anathématisa quiconque la recevroit aussi-bien que le *type*. *Voyez TYPE & MONOTHÉLITES. (G)*

ECTROPIUM, autrement ERAILLEMENT DES PAUPIERES, (*Médecine, Chirurg.*) affection des paupieres dans laquelle elles sont retirées ou rebroussées, de manière que la surface intérieure & rouge de la peau qui les tapisse, est apparente, saillante, & ne couvre pas suffisamment l'œil. Cette indisposition est donc une inversion véritable ou rebroussement des paupieres, comme l'indique le terme composé de *εκ* & *τρέπω*, je tourne.

Lorsque c'est la paupiere supérieure qui est renversée, les Grecs appellent ce mal *lagophthalmie* ou *œil de lièvre* (*Voyez LAGOPHTHALMIE*) ; & selon ces auteurs, l'*ectropium* désigne la même affection, mais seulement à la paupiere inférieure.

En me conformant à leur distinction, je définirai l'*ectropium* l'érailement de la paupiere inférieure, dans lequel elle se renverse & se retire en-dehors, en sorte qu'elle ne peut remonter pour couvrir le blanc

blanc de l'œil. Il n'y a quelquefois qu'une simple rétraction de la paupière sans aucun renversement.

Cette affection est produite par diverses causes que nous tâcherons d'indiquer avec exactitude : 1° par le relâchement de la partie intérieure de la paupière, à la suite d'un trop long usage de remèdes émolliens, & quelquefois par la seule foiblesse du muscle orbiculaire dans l'âge avancé ; 2° par une grande inflammation seule ou suivie de quelque excroissance de chair au-dedans de la paupière ; 3° par la paralysie de cette partie ; 4° par les cicatrices qui résultent de plaies, d'ulcères, de brûlures de cette partie, ce qui est fort ordinaire.

Difons encore que cet accident peut provenir de l'usage des remèdes ophthalmiques violemment astringens, qui ont resserré & raccourci la peau ; de l'extirpation d'un tubercule, de la cautérisation des paupières, enfin de l'accroissement contre-nature des parties charnues de la paupière même.

Lorsque cette maladie procède d'un relâchement de la partie intérieure de la paupière, à l'occasion d'un long usage de remèdes émolliens, on tentera de corriger ce vice par les remèdes fortifiants, astringens & desséchans ; c'est aussi des liqueurs, des esprits, des baumes, & des onguens corroborans, qu'il faut attendre le plus de succès, lorsque la foiblesse ou le relâchement du muscle orbiculaire occasionne le rebroussement de la paupière inférieure dans la vieillesse.

Quand ce mal provient d'une inflammation violente, suivie d'excroissances fongueuses & superflues au-dedans de la paupière, on calmera d'abord l'inflammation par des remèdes bien choisis ; ensuite si l'excroissance est petite, on tâchera de la consumer & de la dessécher par de doux cathérétiques : de cette manière la difformité disparaîtra, & la paupière se remettra dans son état naturel.

Si l'excroissance est grosse, vieille, dure (sans être néanmoins cancéreuse), on tentera de l'emporter, en prenant soigneusement garde d'offenser le corps de la paupière. Pour cet effet on peut passer une aiguille enfilée au-travers de la base du tubercule, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on élèvera le tubercule, pendant qu'on le coupera petit-à-petit, ou avec le bistouri courbe, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux. S'il reste quelque petite racine, on la consumera en la touchant légèrement avec un caustique ; enfin on appliquera, pour dessécher, l'onguent de tuthie, ou quelques collyres dessiccatifs.

Si cependant le mal est invétéré, on n'a guère lieu de compter sur le succès d'aucun remède ; car alors les paupières se font peu-à-peu à la distorsion, oublient, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, leur conformation naturelle, & ne peuvent plus y être ramenées. Enfin lorsque la distorsion est excessive, quoique récente, il ne faut point songer à l'opération.

Si le rebroussement est une suite de l'encanthis, de l'hyperfarcofe, du sarcome, il faut se contenter de traiter ces dernières maladies, ainsi que nous l'indiquerons à leurs articles.

L'érailement causé par des cicatrices à la suite de plaies, d'ulcères, de brûlures de cette partie, me paroît n'admettre aucun remède. Je n'ignore pas cependant les diverses méthodes d'opérer que les modernes conseillent, & par lesquelles ils prétendent guérir de tels érailemens, en rétablissant la paupière dans sa grandeur naturelle ; mais outre que toutes les opérations sur cette partie sont difficiles à exécuter pour le chirurgien, douloureuses & cruelles pour le patient, il arrive presque toujours que, loin d'être avantageuses, elles ne font qu'augmenter la maladie.

Tome V.

L'érailement de naissance, & l'érailement causé par une paralysie de la paupière, sont absolument incurables.

On voit encore une espèce d'*ectropium* ou d'érailement commun aux deux paupières, par la solution de continuité de la peau ou des cartilages qui les bordent ; laquelle solution de continuité est ou un vice de la première conformation, ou la suite de la brûlure des cartilages, de leur coupure, & de l'opération de la fistule lacrymale.

Dans l'*ectropium* qui succède à la brûlure, la paupière forme souvent une sorte de bec d'aiguière ; dans celui-ci, qui est occasionné par la coupure du cartilage & de la peau qui le recouvre, la paupière représente communément une espèce de bec-de-lièvre ; l'érailement qui suit quelquefois l'opération de la fistule lacrymale, consiste dans la desunion des cartilages du côté du nez, ce qui donne lieu à l'extrémité du cartilage inférieur de s'enfoncer dans l'endroit opéré. En un mot, comme dans tous ces cas cette maladie a quelque rapport au bec-de-lièvre, ou aux fentes, ou aux mutilations des oreilles & des ailes du nez, les Grecs appellent cette difformité *νωλοσμία*, & les François *mutilation*.

Quelque nom qu'on donne à cet accident, de quelque cause qu'il procède, soit de naissance, soit d'une brûlure, ou d'une blessure qui a coupé le cartilage & la peau ; pour peu que ce défaut soit considérable, tout le monde convient qu'on ne sauroit tenter de le guérir, sans rendre l'œil encore plus difforme. On le comprendra sans peine par l'érailement qui succède à l'opération de la fistule lacrymale ; car alors il arrive que la cicatrice étant trop profonde, elle tire à soi le cartilage inférieur, & s'oppose à la réunion avec le supérieur.

Plusieurs auteurs croient que quand la mutilation est une simple fente dans laquelle il n'y a rien d'emporté, on la peut guérir par une opération semblable à celle que l'on fait pour les becs-de-lièvre ; Heister paroît être de cette opinion ; cependant quelque confiance que méritent ses lumières, il est difficile de ne pas regarder toute mutilation comme incurable ; parce que la paupière a trop peu d'épaisseur, pour pouvoir être retaillée, unie, consolidée, & remise dans l'état qu'elle doit avoir naturellement. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ECTYPE, f. m. *terme de Médaille*, c'est l'empreinte d'un cachet, d'un anneau ou d'une médaille, ou une copie figurée de quelque inscription ou autre monument antique. *Voyez TYPE.*

Ce mot est aujourd'hui peu usité dans ce sens, du moins dans notre langue françoise ; celui d'*empreinte* est plus en usage. (G)

ECTYPE CRATICULAIRE. *Voyez CRATICULAIRE & ANAMORPHOSE.*

ECU de *Sobieski*, (*Astronom.*) constellation placée dans l'hémisphère austral assez proche de l'équateur, entre Antinoüs, le Sagittaire & le Serpenteaire. On peut la voir dans les deux planisphères de M. le Monnier. *Inst. astron. pag. 63. (O)*

ECU, f. m. (*Art. milit. & hist. ant.*) bouclier plus grand que les boucliers ordinaires & plus long que large, de sorte qu'il couvrait un homme presque tout entier. Il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, puisqu'on pouvoit rapporter dessus ceux qui avoient été tués. De-là venoit cet ordre que donna une femme de Lacédémone à son fils qui partoît pour la guerre : *ou rapportez ce bouclier, ou revenez dessus.* Ce bouclier différoit de celui qui étoit appelé *clypeus*, en ce que ce dernier étoit rond & plus court, & que l'autre ou l'*écu* formoit une espèce de carré long. *Voyez BOUCLIER & ARMES. (Q)*

ECU, *terme de Blason*, qui se dit du champ où l'on pose les pièces & les meubles des armoiries. Il

B b b

est de figure quarrée à la reserve que le côté d'en-bas est un peu arrondi, & a une petite pointe au milieu. L'écu des filles a la figure d'un losange.

L'écu est appelé de divers noms suivant ses divisions. L'écu *adextré* est celui où la ligne perpendiculaire qui le divise est sur la droite & au tiers de l'écu; le *senestré*, quand elle est sur la gauche; le *tiercé* en pal quand elle est double & divise tout l'écu en trois parties égales. Elle fait le *palé* & le *vergeté* quand elle est multipliée à distance égale, au nombre de six, de huit ou de dix pieces. La ligne horizontale fait le *chef*, lorsqu'elle occupe la tierce partie d'en-haut; la *pleine*, quand elle est au bas au tiers de l'écu. Quand elle est double sur le milieu à distance égale des extrémités, elle fait la *face* & le *tiercé* en face. Quand on la multiplie, elle fait le *facé* & le *burrelé*, quand il y a huit ou dix espaces égaux ou plus; les *triangles*, lorsque le nombre en est impair. La ligne diagonale du droit du chef au gauche de la pointe fait le *tranché*; la contraire fait le *taillé*. Si on les double à distance égale, l'une fait le *bandé* & le *tiercé* en bande, & l'autre la *barre* & le *tiercé* en barre. En multipliant la premiere, on fait le *bandé* & le *cotticé*, & en multipliant la seconde, le *barré* & le *traversé*. Les autres divisions de l'écu sont *écartelé*, *contr'écartelé* en abîme, &c. *Ménétr. Trév. & Chambers.*

ECU, (*Commerce.*) pièce d'argent qui a maintenant cours en France. Il y a l'écu de trois livres & l'écu de six francs. L'écu de trois livres vaut soixante sols; l'écu de six francs vaut le double.

ECUAGE, (*Jurisprud.*) Voyez ECUAGE.

ECUBIERS, f. m. pl. (*Marine.*) ce sont deux trous de chaque côté de l'étrave au-dessus du premier pont par lequel passent les cables; on les double de plomb pour empêcher l'eau de couler entre les membres. Voyez *Marine, Planche jv. fig. 1. n. 95.* la situation des *écubiers*. Ces trous sont ordinairement ronds, & on leur donne plus ou moins de diametre suivant la grosseur du navire; pour un navire de 50 ou 60 canons, ils doivent avoir au moins 12 pouces de diametre. (Z)

ECUEIL, f. m. (*Marine.*) c'est une roche sous l'eau ou hors de l'eau, située en plaine mer ou le long d'une côte, contre laquelle un navire peut se briser & faire naufrage. (Z)

ECUELLE, f. f. (*Mechan.*) On donne ce nom à une plaque de fer un peu creuse sur laquelle pose le cylindre du cabestan, & sur laquelle il tourne. Voyez CABESTAN.

Quelques géometres ont appelé *écuelle* le solide formé par une partie de couronne circulaire (Voyez COURONNE) qui tourne au tour d'un diametre; ce solide a en effet la figure à-peu-près semblable à celle d'une *écuelle*. On en trouve la solidité en cherchant celle des deux portions de sphere formées par les deux segmens circulaires, & en retranchant la plus petite portion de la plus grande. (O)

ECUELLE D'EAU HYDROCOTYLE, (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleurs en forme de roses disposées en ombelle & composées de six petales placés en rond & posés sur un calice qui devient un fruit où il y a deux semences plates & à demi-rondes. Tournefort, *Inst. rei. herb.* Voyez PLANTE. (I)

ECUELLE DE CABESTAN, (*Marine.*) c'est une plaque de fer sur laquelle tourne le pivot du cabestan. Quelques-uns l'appellent *noix*.

ECUELLE A VITRIFIER, (*Docimastie.*) Voy. SCORIFICATOIRE.

ECUIAGE, f. m. (*Hist. & Jurisprud.*) *scutagium* ou *scritium scuti*, service d'écuage, c'est-à-dire celui qui se fait avec l'écu. Tenir sa terre ou son fief par *écuiage*, c'est devoir le service d'écuyer comme il est dit au *Traité des tenures*, liv. II. chap. iij. Ce service pouvoit être dû à des seigneurs particuliers de

même qu'au roi: quelques-uns disent que le vassal qui venoit par *écuiage* devoit le service de chevalier. Littleton, *sect. 95.* Le terme d'*écuiage* signifie aussi quelquefois un *droit en argent* que le vassal étoit obligé de payer à son seigneur pour tenir lieu du service militaire, lorsqu'il ne le faisoit point en personne, & qu'il n'envoyoit personne à sa place. Voyez le *gloss.* de Ducange au mot *scutagium.* (A)

ECUISSER, v. act. (*Jurisprud.*) terme d'eaux & forêts qui signifie *diminuer* un arbre par le bas pour l'abattre. L'ordonnance des eaux & forêts, *tit. xv. art. 42.* ordonne de couper les bois à la coignée & à fleur de terre, sans les *écuisser* ni éclater. Quelques auteurs ont regardé ces termes comme synonymes; il paroît néanmoins qu'ils ont chacun un objet différent. (A)

ECULON, f. m. *terme de Blanchisserie*, machine ou vase de cuivre rond, profond, à deux becs & garni de deux poignées. On s'en sert pour emplir les planches à pain. Voyez PLANCHE A PAIN. & la fig. 5. Pl. du *blanchissage des cires*, & l'article BLANCHIR, où son usage est expliqué.

ECUME, f. f. (*Medec.*) se dit de toutes les humeurs du corps humain tant *recrementitielles* qu'*excrementitielles*, qui étant extravasées ou évacuées, paroissent sous la forme d'un assemblage de petites bulles blanches & très-legeres, semblable à ce qui furnage l'eau battue avec du savon, produit par l'agitation ou la chaleur des parties aqueuses & huileuses devenues visqueuses par leur mélange, & propres à retenir dans leurs interstices cellulux l'air qui s'y infinue.

La qualité écumeuse des différentes humeurs est un signe diagnostique ou prognostique dans diverses maladies. Ainsi dans les crachemens de sang, on juge qu'il sort des poumons lorsqu'il est écumeux: dans l'anguine avec étranglement & dans l'apoplexie, si les malades ont la bouche écumante, c'est un signe mortel: dans les épileptiques, dans les hystériques, l'écume de la bouche est un signe que le cerveau est notablement affecté: les urines fort écumeuses hors de l'excrétion, ou celles qui étant secouées dans un vase, restent long-tems écumeuses, sont un signe que la coction des humeurs morbifiques se fait difficilement & que la matiere en est fort tenace: si l'écume de l'urine battue dans un vase se dissipe promptement environ le septieme jour d'une maladie aiguë, le malade est hors de danger: Boerhaave dit ne s'être jamais trompé dans le jugement qu'il portoit en conséquence de cette observation. *Prælection. institut. edit. ab Haller.* Voyez URINE.

Les déjections de matiere écumeuse sont aussi de mauvais présage; elles annoncent une grande chaleur d'entrailles dans les maladies aiguës, & elles marquent dans les chroniques un défaut de bile dans les intestins qui y laisse les alimens & les autres fucs trop visqueux parce qu'ils n'ont pas éprouvé l'action de leur dissolvant naturel dans le travail de la digestion. Voyez DIGESTION. (d)

ECUME DE MER, (*Hist. nat. bot.*) On a donné ce nom à l'*alcyonium*. Voyez l'art. ALCYONIUM.

ECUME DE NITRE, *aphronitrum* (*Chimie.*) une espèce de nitre dont les anciens font mention, & que l'on suppose en être l'écume ou la partie la plus legere & la plus subtile qui furnage sur ce genre de sel. Voy. NITRE. Ce mot est composé du grec *ἀφρός*, *écume*, & *νίτρον*, *nitre*. Quelques naturalistes modernes veulent prendre l'ancien aphronitre pour un salpêtre naturel qui s'amasse comme en fleurissant sur de vieilles murailles, & maintenant appelé *salpêtre de roche*. Voyez SALPÊTRE. Chambers.

ECUME, (*Manege.*) On appelle vulgairement *bouche fraîche* celle dans laquelle on apperçoit une grande quantité d'écume. Cette écume n'est autre cho-

se que la salive du cheval qui sort en abondance, & qui par le moyen de la mastication est fortement exprimée des glandes destinées à filtrer cette humeur & à la séparer du sang artériel. Le cheval en goûtant son mors & en le mâchant pour ainsi dire sans cesse, la bat en effet & l'agite continuellement : d'ailleurs n'étant à proprement parler qu'un savon foïeté, & ayant, attendu son huile, une certaine viscosité, l'air y forme facilement de petites bulles dont l'assemblage constitue ce que réellement nous nommons *écume*.

Il est des bouches fourdes, des bouches dures, des bouches trop sensibles qui ne goûtent point l'appui, & celles-là sont toujours seches : pour y faire entrevoir de la fraîcheur, les maquignons ont soin avant de monter l'animal & en lui mettant le mors dans la bouche, de lui donner du sel : ce sel est une espece d'apophlegmatifant qui fait sortir la matiere salivaire & la muscosité de tout le tissu glanduleux du gosier, par une mécanique semblable à celle qui fait sortir la muscosité des glandes de la membrane pituitaire, en conséquence de l'usage des errhines ou sternutatoires, c'est-à-dire en picotant & en irritant la membrane de ces parties.

Le défaut de fraîcheur de bouche provient encore aussi souvent de la main du cavalier que du fond de la bouche même. Il n'est que trop de mains ignorantes, dures, cruelles, & qui par leurs mouvemens faux & forcés sont capables de desesperer un cheval. C'est dans des bouches belles, pleines d'action & soumises à des mains liantes & savantes, que l'on trouve cette quantité de salive en *écume* ; & ce sont ainsi que je l'ai dit, ces bouches que l'on a improprement appelées *bouches fraîches*, parce qu'elles sont humectées.

A l'égard de l'*écume* que l'on aperçoit à la superficie du corps du cheval en sueur, il faut remarquer que l'humeur perspirante est beaucoup plus épaisse dans l'animal que dans l'homme, & son moins de subtilité peut être vraisemblablement imputé au diamètre plus considérable des vaisseaux, & à la nature même du sang du cheval lequel est infiniment plus visqueux. Cette humeur qui s'exhale sans cesse s'arrête facilement à la surface du cuir, vû les poils qui le recouvrent, & son desséchement forme la crasse que l'on enleve à chaque panséement. Or dès qu'à raison d'un exercice plus violent l'excrétion est augmentée, la sueur qui résulte de l'abondance de l'humeur transpirante detrempera le corps blanchâtre qui n'est autre chose que cette crasse ; & si dans cet instant il y a dans un endroit quelconque frottement ou des parties les unes contre les autres, ou de quelqu'harnois comme des renes du bridon & de la bride sur l'encolûre, de la têtîere, de la croupiere, du poitrail, &c. l'air agité par ce frottement qui ne fait pas une impression directe, immédiate & continue sur le cuir, pénétrera dans les intervalles qui sont entre les poils & la peau, & divisant ainsi que le frottement la crasse detrempée, produira cette *écume* qu'il me semble qu'on ne peut attribuer à d'autre cause. (e)

ECUME, à la Monnoie, est le nom que les ouvriers donnent à la litarge. Voyez LITARGE.

ECUMES, en terme de Rafineur, sont proprement les excréments & toutes les malpropretés mêlées avec le sang de bœuf & l'eau de chaux, qu'on a tirées du sucre en le clarifiant. Voyez CLARIFIER.

Faire des écumes, c'est en séparer les sirops qu'on a levés avec elles, de cette sorte. On met de l'eau de chaux à moitié une chaudiere ; quand elle est chaude, on verse les écumes, que l'on remue ou mouve fortement, pour les empêcher de s'attacher au fond. Quand elles ont bouilli pendant quelque tems, on les jette dans des paniers placés au-dessus des

Tome V.

chaudieres, sur des planches couchées sur ces élévations qui les séparent. Ces paniers sont couverts d'une poche que l'on lie quand ils sont pleins, & ont un peu égoutté. Voyez POCHÉ. On met un rond de bois sur ces poches : plusieurs poids qui pesent sur le rond & les poches, en font couler le sirop. On les laisse égoutter en cet état environ pendant douze heures ; ensuite ce qui est sorti se raccourcit, pour être clarifié avec du sucre fin. Voy. CLARIFIER & RACCOURCIR.

* ECUMES PRINTANIERES, (*Econ. rust.*) c'est ainsi qu'on appelle à la campagne ces filamens blancs qu'on voit voltiger dans les airs, sur-tout dans le beau tems, & qui s'attachent à toutes les plantes qu'elles rencontrent : on les regarde comme un présage de chaleur. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pluie les abat & les fait disparaître. On en attribue la formation à des exhalaisons grossieres qui les composent en se réunissant, quoiqu'elles ressemblent beaucoup mieux à cette espece de foie dont les chenilles & d'autres insectes s'enveloppent ; que la chaleur a séchée, & que l'agitation de l'air a détachée des arbres, & emportée.

ECUMER, v. act. (*Pharmacie.*) c'est enlever de la surface d'un liquide bouillant, des impuretés qui s'en sont séparées par l'ébullition, & qui le furnagent.

La despumation est un des moyens dont on se sert en Pharmacie pour purifier certains corps, & principalement le miel, le sucre, les sirops & les sucres. Voyez ces articles. Quelquefois on ajoute au secours de l'ébullition, celui de la clarification par le blanc d'œuf. Voyez CLARIFICATION.

On passe ordinairement les liquides qu'on a écumés, à la chauffe ou à l'étamine, pour enlever le reste de l'écume, & des impuretés moins grossieres qui sont suspendues dans la masse entiere de la liqueur. Voyez CHAUSSE & ETAMINE.

On peut se contenter de la simple despumation, & se dispenser de clarifier & de passer à la chauffe le sucre, le miel ou les sirops destinés à la préparation des compositions qui ne doivent pas être transparentes, telles que les électuaires, les tablettes purgatives, &c. il est mieux cependant d'écumer & de passer dans tous les cas. (b)

ECUMER, (*Marine.*) on dit que la mer écume, quand elle est agitée, & qu'il s'élève sur sa surface une espece d'écume blanchâtre. (Z)

ECUMER LA MER, (*Marine.*) pirater, se dit des forbans qui volent & pillent les navires marchands qu'ils rencontrent à la mer. (Z)

ECUMER, (*Faucon.*) se dit de l'oiseau, 1^o quand il passe sur sa proie sans s'y arrêter ; 2^o lorsqu'il a poussé la perdrix dans le buisson, sans s'y arrêter ; 3^o lorsqu'il court sur le gibier que les chiens lancent.

ECUMERESSE, f. f. en terme de Rafineur de sucre, est une platine de cuivre jaune, coupée en rond, percée de plusieurs trous dans toute son étendue comme une écumoire, & montée sur un grand manche de bois arrêté dans une douille qui, en diminuant de largeur, ne forme plus qu'une verge qui se termine par une fourchette qui s'étend jusqu'à six pouces sur chaque côté de l'écumeresse, ce qui la rend plus solide. Elle sert à lever les écumes de dessus les matieres que l'on clarifie. Voyez CLARIFIER.

ECUMEURS DE MER, voyez PIRATES.

ECUMOIRE, f. f. (*Econom. dom. & Cuis.*) c'est une espece de poêle de fer ou de cuivre, très-platte, percée de trous, avec un long manche, dont on se sert pour enlever l'écume & les autres matieres excrémentitielles qui s'élèvent de dessus les matieres qu'on met en fusion & qu'on clarifie, ou de dessus celles qu'on cuit ou qu'on fait bouillir. Les Fondeurs ont aussi leur écumoire ; ils s'en servent pour écarter la

B b b ij

crasse de la surface des métaux fondus, avant d'en verser dans les moules. Cette cuillère est percée de plusieurs trous, qui laissent passer le métal fondu, & retiennent les scories que l'ouvrier jette dans un coin du fourneau. Voyez la fig. 8. Pl. du Fondeur en sable, & l'article FONDEUR EN SABLE.

ECURER, en terme de Doreur, c'est froter une piece avec du grais, au point d'en ôter le poli.

* ECURER, v. act. (*Manufact. en drap.*) Il se dit du chardon dont il faut ôter la bourre-lanisse qui s'y est attachée en lainant : cela s'exécute avec la curette. V. MANUFACTURE EN LAINE, & CURETTE.

ECURETTE, f. f. (*Luth.*) sorte de grattoir dont les Façteurs de musettes se servent pour gratter certains endroits des chalumeaux & des bourdons. Voyez la Pl. X. fig. 15. de Lutherie.

ECUREUIL, f. m. (*Hist. natur. zoolog.*) *sciurus vulgaris*, animal quadrupede, un peu plus gros qu'une belette, sans être plus long. La tête & le dos sont de couleur fauve, & le ventre blanc ; cependant il y a des *écureuils* noirs : on en voit de gris & de couleur cendrée en Pologne & en Russie. La queue de ces animaux est longue & garnie de grands poils, ils la portent recourbée sur le dos.

L'*écureuil* s'assied, pour ainsi dire, lorsqu'il veut manger : dans cette attitude le corps est dans une position verticale, & les pattes de devant sont libres ; aussi les piés lui servent de mains pour tenir & porter à sa bouche les noix, les noisettes & les glands, qui sont ses alimens les plus ordinaires : il préfère les noisettes, & en fait provision pendant l'été pour les manger en hyver. Cet animal habite dans des creux d'arbres, & y élève ses petits. Il est si agile qu'il faute d'une branche à l'autre, & même il s'élance d'un arbre à un autre. On croit que les anciens le désignoient par le nom de *mus ponticus*, seu *varius*. Rai, *synop. anim. quadrup.* pag. 214.

M. Linnæus met l'*écureuil* dans la classe des animaux qui ont deux dents incisives allongées ; tels sont les hérissons, les porc-épics, les lievres, les lapins, les castors, les rats, &c. Selon cet auteur, les caractères génériques de l'*écureuil* consistent en ce qu'il a quatre doigts dans les piés de devant, & cinq dans ceux de derrière ; que ses piés sont propres à grimper & à sauter, & qu'il n'a point de dents canines. *Syst. nat. Lipsiæ*, 1748.

Par la méthode de M. Rai, l'*écureuil* est au nombre des animaux vivipares fissipedes qui se nourrissent de végétaux, & qui ont deux longues dents incisives à chaque mâchoire. Ils sont rassemblés sous un genre appelé *genus leporinum*, à cause du lievre qui en est la première espèce ; les autres sont le lapin, le porc-épic, le castor, les rats, la marmotte, &c.

L'*écureuil* de Virginie, *sciurus virginianus*, *cine-reus major*, est presque aussi gros qu'un lapin, & n'en diffère pas beaucoup pour la couleur, car il est gris ; il a quatre doigts dans les piés de devant, & cinq dans ceux de derrière. *Synop. anim. quadrup.*

Les auteurs font mention d'autres *écureuils* étrangers ; savoir s'ils sont de la même espèce que l'*écureuil* ordinaire, ou si c'est improprement qu'on leur a donné le nom d'*écureuil* : pour s'en assurer il faudroit avoir des descriptions exactes de ces animaux. L'abus des noms n'est que trop fréquent en histoire naturelle ; nous en avons un exemple frappant dans l'*écureuil* volant, qui est un vrai chat si ressemblant à de certains rats, qu'on seroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé *écureuil*, n'avoient jamais vu ni *écureuils*, ni loirs, ni lerots. Voyez LEROT, QUADRUPÈDE. (I)

ECURIE, f. f. (*Manège & Maréchal.*) bâtiment construit à l'effet de servir de logement aux chevaux. Il doit avoir plus ou moins de longueur, selon le nombre des chevaux que l'on se propose d'y re-

tirer, & selon la manière dont on a dessein de les séparer les uns des autres. Sa largeur, soit qu'on l'ait destiné pour en contenir un ou deux rangs, doit être telle qu'il y ait toujours un espace d'environ douze piés pour la place de l'auge, du ratelier, & de chaque cheval dans sa longueur ; & il est nécessaire de ménager encore un intervalle d'environ dix piés, pour laisser un libre passage derrière ces rangs à ceux que la curiosité conduit, ou qui sont préposés au service de ces animaux. Quant à la hauteur de ce vaisseau, elle doit être proportionnée à sa grandeur. Du reste les voûtes sont préférables aux planchers, aux plafonds même ; elles maintiennent l'*écurie* plus chaude en hyver, & plus fraîche en été ; & d'ailleurs dans des cas d'incendie elles s'opposent aux progrès funestes du feu. Il faut que le sol sur lequel on bâtit cette sorte d'édifice, soit sec & élevé ; un terrain bas & humide en feroit une habitation malsaine, & les chevaux y seroient exposés à des fluxions, à des refroidissemens d'épaule, &c. J'ajouterai que les *écuries* qui sont dans une exposition véritablement favorable, sont celles qui sont orientées à l'est, parce qu'elles sont moins en butte aux vents de sud & de nord, & que l'air y est beaucoup plus tempéré.

Communément elles sont pavées dans toute leur étendue ; quelquefois aussi on substitue aux pavés, des madriers de chêne posés transversalement, intimement unis, & semés de hachures pratiquées, pour éviter que les chevaux ne glissent ; ce qui seroit infiniment dangereux & très-aisé, sur-tout lorsqu'ils se campent pour uriner. Ces planches ou le pavé, en cet endroit, doivent toujours présenter depuis le devant de l'auge, une légère pente qui se termine à la croupe des chevaux, ou plutôt au commencement du chemin tracé derrière eux. Elle doit aboutir à une sorte de ruisseau qui reçoit l'urine & les eaux quelconques, dont elle facilite l'écoulement ; elle relève encore le devant du cheval, & le met dans une situation dans laquelle ce même devant est très-soulagé, & qui rend l'animal beaucoup plus agréable aux yeux du spectateur. Ce ruisseau doit être conduit hors de l'*écurie*. Je remarquerai qu'outre la propriété qui résulte des plate-formes, on n'a point à redouter que les chevaux deviennent rampins ; ce dont on ne doit point se flatter lorsqu'ils sont sédentaires sur un terrain pavé ; car dès qu'ils en rencontrent les joints, ils y implantent la pince des piés de derrière, & s'accoutument à ne se reposer que sur cette partie, de manière que la rétraction des tendons de leurs jambes postérieures est inévitable.

Les murs vis-à-vis desquels sont tournées les têtes des chevaux, sont meublés d'une auge & d'un ratelier qui regnent dans toute la longueur de l'*écurie*. L'auge est une espèce de canal d'environ quinze pouces de profondeur sur un pié de large, clos & fermé par ses deux bouts. Le bord supérieur de sa paroi antérieure est élevé d'environ trois piés & demi. Lorsqu'elle est construite en bois, on doit observer que les planches qui la forment, soient tellement jointes dans leur assemblage, qu'il n'y ait pas entre elles le moindre intervalle par où l'avoine ou le son que l'on distribue au cheval, puisse s'échapper & tomber ; & ce même bord de la paroi antérieure sera armé de feuilles de tole ou de quelque autre métal, afin d'empêcher l'animal de mordre, de ronger le bois, & de contracter la mauvaise habitude de tiquer. Les auges de pierre n'exigent pas toutes ces précautions. Quelques-uns leur donnent la préférence sur les premières : ils se décident d'abord eu égard à leur solidité ; secondement, eu égard à l'aisance avec laquelle elles peuvent être lavées & nettoyées ; enfin relativement à la commodité de s'en servir pour abreuver les chevaux, lorsqu'on est à portée d'y con-

duire de l'eau & de les en remplir ; ce qui suppose d'une part, & à une de leurs extrémités, un réservoir qui peut s'y dégorger dès qu'on ouvre un robinet qui y est placé à cet effet ; & d'un autre côté ou à l'autre bout, un second robinet pour l'écoulement du fluide quand les chevaux ont bû. Au moyen de cette irrigation, une auge de cette matière est toujours plus propre & plus nette. Les consoles ou les piés-droits qui servent d'appui & de soutien aux auges de bois ou de pierre, sont espacées de manière qu'ils ne se rencontrent point dans le milieu des places qu'occupent les chevaux ; car non-seulement ils priveroient dès-lors les palefreniers de la facilité de relever la litière, & de la ranger sous l'auge ; mais l'animal pourroit s'atteindre, se blesser les genoux, & se couronner. Enfin au-dessous du bord de la paroi antérieure dont j'ai parlé, on attache dans les auges de bois, & l'on scelle dans les auges de pierre, trois anneaux à distances égales : celui qui est dans le milieu, sert à soutenir la barre ; les deux autres, à attacher ou à passer les longes des licols, une d'un côté, & la seconde de l'autre : & l'on comprend que l'anneau du milieu devient inutile, si l'on sépare les chevaux par des cloisons. Il en est qui au lieu d'anneaux pratiquent trois trous, mais cette méthode ne tend qu'à affaiblir le bois, & qu'à endommager la pierre ; & de plus, si les longes ne sont arrêtées que par des boules posées à leurs extrémités, elles coulent & glissent alors bien moins aisément.

Les espèces de grilles que nous nommons des *rateliers*, ont communément deux piés & demi de hauteur, & sont placées de façon qu'elles sont ou droites ou inclinées. Dans le premier cas, leur saillie en dedans de l'écurie est d'environ dix-huit pouces ; elles reposent par leur extrémité inférieure contre la paroi postérieure de l'auge, & leur distance du mur est remplie par un autre grillage plus ferré, appuyé & arrêté d'une part contre cette même extrémité ; & de l'autre, accoté & fixé à la muraille. Ce grillage livre un passage à la poussière du foin, qui tombe alors en-arrière même de l'auge. Les autres rateliers sont inclinés par leur extrémité supérieure en avant. Cette même extrémité est soutenue par des tirans de fer qui partent horizontalement du mur, & qui l'en maintiennent éloignée d'environ quinze pouces, tandis que l'autre en est si rapprochée, qu'elle y est scellée très-solidement : la mangeoire dès-lors n'en est point séparée. Ceux-ci, que l'on ne doit élever & mettre en usage qu'autant que l'on est gêné par le défaut du terrain, n'offrant aucune issue à la poussière & aux autres ordures qui peuvent se rencontrer dans le fourrage, s'en déchargent sur la tête, sur le cou & sur la crinière de l'animal. Les fuseaux des uns & des autres de ces rateliers doivent être distans de trois ou quatre pouces seulement. Si l'espace étoit plus grand, le cheval tireroit & perdrait trop de foin ; s'il étoit moindre, il n'en tireroit pas assez, ou n'en tireroit que difficilement : & du reste il est bon que ces fuseaux arrondis tournent & roulent dans les cavités qui les contiennent, parce qu'ils n'opposent point autant de résistance à la sortie du fourrage. Il est des écuries sans rateliers, d'autres qui ont des rateliers sans auge. Celles-ci sont d'usage dans quelques haras ; on y retire les chevaux pendant la nuit & à leur retour du pâturage, sans les y attacher. Voyez HARAS. Les autres qui sont dépourvues de ratelier, demandent une attention, une assiduité de la part des palefreniers, sur laquelle il est rare de pouvoir compter ; car ils ne sauroient étendre dans l'auge une assez grande quantité de fourrage à la fois, & il est absolument nécessaire de le renouveler très-souvent, sans parler de l'inconvénient de la perte qui s'en fait, soit à rai-

son du dégoût dont sont saisis bien des chevaux, pour peu que leur souffle ait échauffé leur nourriture ; soit attendu l'impossibilité de les maintenir, dès qu'on est privé du secours qu'offrent les rateliers, & qu'on l'abandonne totalement à la discrétion de l'animal, qui s'en remplit la bouche, & qui en laisse tomber une grande partie. Cette construction ne peut donc convenir qu'à ceux qui alimentent leurs chevaux avec des fourrages hachés, seuls, ou mêlés avec le grain, ainsi qu'on le pratique dans quelques pays.

Chaque place se trouve séparée ou par des barres ou par des cloisons. Les barres doivent être unies, arrondies, & percées par les deux bouts. On les suspend par l'une de leurs extrémités, au moyen d'une corde passée dans un des trous à l'anneau du milieu, scellé ou attaché à l'auge ; par l'autre, au moyen d'une même corde au pilier qui est placé en-arrière vis-à-vis cet anneau, & que l'on a percé à cinq pouces au-dessous de l'espèce de boule qui en décore le sommet, pour qu'il puisse recevoir la longe qui doit porter la barre. La manière la plus sûre d'arrêter cette corde, qui sort en-arrière hors du trou de ce pilier, est de la noier en y faisant une boucle coulante : cette précaution importe d'autant plus, qu'il est alors infiniment plus aisé de dégager promptement & sur le champ un cheval embarré, puisque le palefrenier, en tirant avec une force même légère, l'extrémité de la longe, défait tout-à-coup le nœud, & laisse couler la corde. Il est essentiel encore d'observer que la barre soit suspendue, de manière qu'elle soit à une hauteur qui réponde à six ou sept doigts environ au-dessus des jarrets du cheval ; & par le bout qui regarde l'auge, au milieu de son avant-bras. Dès qu'elle sera moins élevée, le cheval s'embarrassera fréquemment ; & si elle l'est davantage, il pourra rendre inutile la séparation : car les chevaux qui l'avoisineront, seront dans le risque d'en être estropiés, & pourront le blesser lui-même. Quelques personnes aussi ne suspendent les barres en-arrière, que par une corde qui est arrêtée au plancher ou à la voûte. Il est facile de comprendre que le jeu qu'elles ont dès-lors est trop considérable ; elles ne sauroient donc garantir parfaitement les coups de piés que les chevaux se donnent mutuellement, elles les amortissent tout au plus. D'ailleurs il est très-dangereux d'aborder des animaux vifs & sujets à ruer, lorsqu'ils sont séparés ainsi, à moins qu'on n'ait l'attention de se saisir de la barre ; autrement, en vacillant elle frapperoit & heurteroit le cheval, qui détacheroit une ruade capable de tuer celui qui en approcheroit, & qui ne seroit pas en garde contre cet accident. Dans les écuries d'une foule de maquignons, les barres ne sont élevées que du côté de l'auge ; l'autre bout repose à terre & sur le sol. Il seroit sans doute superflu de détailler ici les commodités qu'ils prétendent en retirer ; je leur laisse le soin de se rappeler les suites funestes des embarrures, des coups de pié, des heurts, des contusions, des entorses, des fractures même que cette manière a occasionnés. Quoi qu'il en soit, les piliers sont l'unique & le meilleur moyen d'assujettir les barres : ils doivent être également ronds & polis ; les inégalités, les fentes y sont nuisibles, en ce que les crins s'y engagent & se rompent. On les place debout de distance en distance, ils limitent l'étendue du terrain destiné à chaque cheval : élevés hors de terre d'environ quatre piés, ils y sont enfoncés à deux piés & demi de profondeur, en sorte qu'ils sont extrêmement stables. S'ils n'étoient point plantés assez en-arrière, ils se trouveroient trop à la portée de l'animal, qui pourroit en profiter pour frotter sa queue, & souvent aussi pour appuyer ses piés de derrière, sur la pince desquels il se reposeroit con-

tinuellement, pour peu qu'il y eût de disposition. Je ne puis approuver au reste que l'on fixe aux deux côtés de chaque pilier un anneau de fer, à l'effet d'y attacher les rennes du filet ou du masticadour, lorsqu'on tourne le cheval de façon que sa croupe soit à l'auge. En premier lieu, ces anneaux peuvent demeurer relevés & non aplatis contre les piliers, sans qu'on s'en aperçoive; & le cheval qui rentre à sa place avec vivacité, pourroit s'y prendre & s'y engager par quelques parties de son harnois, ou se heurter & se blesser. D'une autre part il faut convenir qu'ils sont dès-lors multipliés sans nécessité; car un seul anneau placé au-devant du pilier, environ deux pouces & demi au-dessus du trou dont nous avons parlé, suffiroit assurément pour contenir la longe droite & la longe gauche de deux chevaux qui sont voisins, & l'on éviteroit les risques des heurts, des contusions & des déchiremens de quelques portions de l'équipage de l'animal. A l'égard du crochet posé au-dessus du lieu que je prescris, & que j'assigne à cet anneau, il peut être utile pour suspendre un moment une bride, un bridon, &c. mais il n'est pas si nécessaire qu'on ne puisse s'en passer.

Au moyen des séparations pratiquées selon que je viens de l'expliquer, on peut ne laisser qu'un intervalle de quatre piés pour la place de chaque cheval; mais celles que forment de véritables cloisons seroient trop étroitement espacées, si cet intervalle ne comprenoit que cinq piés de terrain. Ces cloisons sont communément en bois de chêne; les planches en sont exactement assemblées & languetées; nul clou ne peut porter atteinte au cheval; nulle fissure, nulle aspérité, n'endommagent ni ses crins ni ses poils; une de leurs extrémités est insérée par coulisse dans le pilier; l'autre est arrêtée à l'auge, & elles montent depuis le sol pavé ou parqueté, jusqu'à la hauteur des piliers & des fuseaux du ratelier. Outre la sûreté dans laquelle cet arrangement constitue les chevaux, il est certain que leurs places sont toujours plus propres, sur-tout si elles sont garnies de madriers; & ils se trouvent pour ainsi dire emboîtés, de manière qu'ils sont à l'abri d'une multitude d'accidens qui ne sont que trop fréquens, lorsqu'on n'établit que des barres entre eux. On ne doit pas au surplus oublier de garnir les murs qui terminent les rangs d'une semblable cloison; elle garantit le cheval de toute humidité, n'entame pas son poil, & ne porte aucune atteinte à ses crins dans le cas où il entreprend de se froter.

Dans la distribution des jours qui doivent éclairer les écuries, il est d'une nécessité absolue d'avoir égard aux yeux de ces animaux. En les exposant aux traits d'une lumière vive & continue, leur vue se perd bien-tôt, ou s'affoiblit. Les écuries simples, ou à un seul rang, présentent à cet égard moins de difficultés que les autres. Il est aisé d'y pratiquer des fenêtres dans le mur qui fait face aux croupes, & l'on a de plus la commodité d'y fixer des chevalets pour y placer les selles, d'y implanter des crochets ou des crochets au-dessous des mêmes chevalets, à l'effet de suspendre les brides, bridons, &c. & de ranger en un mot derrière les chevaux tout ce qui est d'usage pour leur service.

On ne peut jouir des mêmes avantages dans la construction des écuries à double rang, les croupes se trouvant vis-à-vis les unes des autres. En premier lieu, les palefreniers ne sauroient avoir sous leurs mains tout ce qui, eu égard à ce même service, devroit être à leur portée, à moins qu'on ne ménage d'espace en espace selon la longueur du vaisseau, une plus ou moins grande étendue de terrain, à l'effet d'y receler tous les équipages & tous les instrumens nécessaires. En second lieu, on ne peut y être

tellement maître des jours, que les yeux des chevaux n'en soient incommodés, sur-tout si ce même vaisseau est médiocrement élevé.

Quant aux écuries à double rang, les têtes placées vis-à-vis les unes des autres, au moyen d'une séparation quelconque, élevée dans le milieu même du vaisseau à une hauteur convenable, il est certain qu'elles ne diffèrent point des écuries simples, puisqu'une seule de celles-là en compose en quelque façon deux de celles-ci. On en voit une à Naples, qui prouve que quelque décorées & quelque embellies qu'elles puissent être, elles n'offrent jamais aux yeux un spectacle aussi satisfaisant, que celui que leur présentent les premières écuries à double rang dont j'ai parlé.

Je n'examinerai point si ces sortes d'édifices en général ont acquis, relativement à l'Architecture, toute la beauté & toute la perfection dont ils peuvent être susceptibles; mais persuadé de l'importance d'observer dans des constructions de cette espèce, une multitude de points également essentiels à la sûreté, à la conservation des chevaux, à la commodité des hommes auxquels on en confie le soin, & qui ne sont que trop fréquemment rebutés à l'aspect des travaux les moins pénibles, j'imagine que ces mêmes points sont le principal objet que l'on doit envisager dans le plan que l'on forme, & dont on médite l'exécution.

On doit à M. Soufflot architecte du roi, le fragment d'écurie, qui occupera une place dans les Planches de cet ouvrage. Je m'empresserois ici de lui rendre l'hommage le plus légitime par un tribut d'éloges, dont un mérite réel & connu garantirait la sincérité, & que l'amitié ne sauroit rendre suspects, si d'une part ce même mérite ne l'élevait au-dessus des louanges qu'on ne peut refuser à des talens supérieurs, & si de l'autre, la discussion de ses idées sur ce genre de bâtiment ne suffisoit pas à sa gloire.

La stabilité de l'édifice & la nécessité de le mettre à l'abri de l'incendie, paroissent avoir d'abord fixé son attention. L'écurie qu'il propose est voûtée en arc surbaissé, & a une hauteur proportionnée. Au-dessous de cette voûte est pratiqué le fenil; il l'a recouvert d'une voûte gothique, qui sans l'entremise d'aucune charpente, porte les tuiles destinées à couvrir ce vaste bâtiment. Ces voûtes ne pouvoient se soutenir que par une épaisseur de mur très-dispendieuse, ou par des contre-butes difformes & très-défectueuses à la vue; mais ces deux inconvéniens, bien loin d'étonner M. Soufflot, n'ont été pour lui qu'une occasion de déployer son génie, & de démontrer que les vrais maîtres de l'art trouvent dans les difficultés mêmes les plus grandes ressources. Il a en effet lié jusqu'au premier cordon, par des murs médiocrement épais, ces butes les unes aux autres, & n'a laissé paroître de leur faillie que ce qui convient à des pilastres, dont elles tiennent lieu dans la décoration extérieure qui annonce l'incombustibilité de son ouvrage. Supérieurement à ce premier cordon, ces butes sont liées par une balustrade, au-dessus de laquelle on n'aperçoit que le mur intérieur sur lequel ces voûtes sont assises; & c'est dans ces renfoncemens que sont pratiqués les deux ordres de fenêtres qui éclairent l'écurie & le fenil. Par cette manière d'obvier à la difformité & à la dépense que l'élévation des deux voûtes sembloit nécessairement entraîner, M. Soufflot s'est encore ménagé les moyens d'une construction aussi singulière qu'avantageuse; il a placé entre le mur intérieur & le mur extérieur, des corridors à différens étages, qui regnent autour de son édifice. Celui qui est le plus élevé, a pour plafond les dessous des chéneaux de pierre qui reçoivent les eaux pluviales du toit; il sert à visiter ces

chéneaux, à les réparer dans le besoin ; & comme il est lui-même pavé avec beaucoup de précaution, il conduit les eaux qu'ils peuvent avoir laissées filtrer, dans des tuyaux de descente destinés à leur écoulement. Le second, qui n'est proprement qu'une espece de galerie couverte, interrompue par les buttes dans la faille desquelles il a pratiqué des communications, est un passage pour arriver aux vitraux, pour les ouvrir, & pour les fermer ; & ces vitraux étant placés dans les lunettes de la voûte, la direction de la lumière est telle qu'elle ne frappe que la croupe des chevaux. Quant aux jours du grenier au foin, ils sont au-dessus de ceux-ci. Enfin le troisième corridor qui est fermé de toutes parts, est éclairé par des fenêtres percées dans le soubassement de l'édifice ; il communique avec l'écurie par autant d'ouvertures qu'il est de places cloisonnées, & avec le dehors, par des portes distribuées avec symétrie dans l'ordre des fenêtres pratiquées : ces portes servent à pousser au-dehors les ordures & la poussière dont on le nettoie, & ces ouvertures, à la distribution du fourrage nécessaire aux chevaux.

En considérant l'intérieur du bâtiment, on voit que M. Soufflot s'est à-peu-près conformé aux mesures que nous avons fixées, relativement à l'espace que doit occuper chaque cheval, & eu égard à l'étendue du terrain qui livre un passage derrière eux, & qui se trouve entre deux ruisseaux, suivans parallèlement toute la longueur de l'écurie : chaque place est construite en plate forme. Nous avons, malgré les objections qui nous ont été faites, persévéré dans la préférence que nous donnons aux madriers sur le pavé, de quelque espece qu'il puisse être ; parce que nous ne croyons pas que l'expérience soit d'accord avec les idées de ceux qui prétendent que des chevaux sédentaires sur des planches, souffrent ensuite dans leur marche, & redoutent les terrains durs & pierreux. L'ongle du cheval en effet ne peut jamais que se ressentir du fer dont son contour est inférieurement garni, sur laquelle la masse repose, & qui garantit le pié de l'impression & du heurt direct de tous les corps quelconques qu'il rencontre : la seule partie de ce même ongle qu'il ne défend point, & qui n'est autre chose que la sole, n'est point exposée au contact du pavé ; car il en arriveroit des contusions, telles que celles qui ont lieu lorsque l'animal a cheminé sans fer, & que nous appelons *sole battue* : ainsi l'usage du plancher nous présente non-seulement tous les avantages dont j'ai parlé, & qui ne peuvent être détruits ou balancés par aucun inconvénient, mais celui de garantir l'animal de l'humidité du terrain ; humidité qui perce toujours, quelle que soit la litière qu'on puisse faire.

M. Soufflot a appuyé les cloisons qui forment les séparations, d'une part, sur les trumeaux, & de l'autre, sur un pilier semblable à ceux qui servent communément à soutenir les barres ; il en a élevé la partie, qui répond à la tête du cheval, jusqu'à la hauteur de la traverse supérieure du ratelier. Ce sacrifice de la beauté du coup-d'œil lui a d'autant moins coûté, qu'il importoit à la sûreté des chevaux, qui dès-lors ne fauroient s'entremordre, porter la tête hors de l'intervalle qui leur est assigné, se gratter, se frotter, &c. & il l'a d'ailleurs habilement compensé, puisqu'il met toutes les croupes à la portée de la vue, en contournant supérieurement ces cloisons en une doucine terminée par la boule des piliers, dans lesquels elles sont engagées.

L'auge est de pierre. Les carnes en sont exactement abattues & arrondies. Le milieu de chacun des piés droits qui la soutiennent, répond à chaque cloison, & contribue à l'affermir. Il a donné à ce canal, dont la profondeur est telle que celle que j'ai désignée, une légère pente de chaque côté ; & au moyen

d'un réservoir placé dans le milieu de l'écurie, un seul homme peut dans un moment, en tournant un robinet, le remplir d'eau pour abreuver tout un rang de chevaux, & l'en désemplir ensuite, en tournant à chaque extrémité la clé d'un autre robinet, par lequel cette même eau, dont on peut encore profiter de la retraite pour laver exactement l'auge, sera bien-tôt écoulée.

Ici les rateliers ne sont point saillans ; il en est un pour chaque cheval à fleur de mur, & placé entre deux trumeaux qui laissent un enfoncement capable de contenir le fourrage que l'on distribue de dehors.

Pour donner l'intelligence de la manière dont se fait ce service, j'observerai d'abord que M. Soufflot a creusé dans l'épaisseur des buttes qui sont entre chaque fenêtre, des puits ou couloirs. Les uns partent du corridor supérieur, & renferment les tuyaux de descente des eaux pluviales ; les autres, qui répondent inférieurement au corridor le plus bas, & supérieurement au fenil, par un passage terminé par une mardelle, par-dessus laquelle on jette librement le fourrage, servent à couler également & le foin & l'avoine jusque sur ce même corridor, qui n'en est point embarrassé, puisque les bottes de foin & l'avoine ne fauroient s'y répandre, & n'en sortent qu'autant & à mesure que les palefreniers les en tirent.

Les enfoncemens ou les espees de niches fermées dans l'intérieur de l'écurie par les rateliers, & du côté du corridor, par des portes qui ne s'ouvrent qu'à la hauteur de la traverse supérieure de ces mêmes rateliers, sont le lieu dans lequel chaque portion nécessaire à l'animal est déposée. Un glacié, qui du haut de la paroi postérieure de l'auge incline dans le corridor, laisse échapper au-dehors la poussière du fourrage, inférieurement soutenu par un grillage dont la largeur égale la profondeur des niches.

M. Soufflot indique encore un autre moyen. Il masquerait en quelque façon ces mêmes niches ; la face du mur qui seroit ouverte en coulisse inclinée, & fermée du côté du corridor par un bon volet à double feuillure, descendroit jusque sur la traverse supérieure des rateliers, & le foin par son propre poids glisseroit dans cette coulisse contre leurs fuseaux ; la grille du fond seroit assemblée par charnière avec la traverse inférieure ; & il suffiroit au palefrenier de pouvoir y introduire la tête & les bras pour relever cette même grille contre le ratelier, à l'effet d'enlever toutes les ordures provenant des débris & de la poussière du foin ou de la paille.

L'empire qu'usurpe l'habitude, la tyrannie qu'exerce l'usage, l'ascendant en un mot des vieilles erreurs sur l'esprit de la plupart des hommes, sont autant d'obstacles à combattre lorsqu'on a le courage de s'écarter des routes ordinaires ; les innovations même les plus sensées les révoltent & les blessent. Celle-ci tend d'une part à maintenir la propreté de l'écurie, qui n'est par ce moyen semée d'aucun brin de foin, & la propreté des chevaux, dont ni les crins ni le corps ne peuvent être chargés de la poussière du fourrage, comme quand on les sert de l'intérieur. D'un autre côté, elle obvie à la perte qui se fait de ce même fourrage, lorsqu'on est obligé de le jeter du fenil hors de l'édifice pour le transporter ensuite dans l'écurie, & pour le distribuer encore à chaque cheval ; elle supplée à ces communications dont une sage économie avoit suggéré l'idée, & que nous connoissons vulgairement sous le nom d'*abat foin*, mais qu'on ne pratique plus dans des constructions bien ordonnées, & qu'on n'apperçoit aujourd'hui que dans les écuries des hôtelleries, des cabarets, & de quelques particuliers ; en un mot elle pare au désagrément qui résulte ; pour des personnes que la curiosité peut attirer, de la rencontre de nombre de palefreniers occupés du soin de distribuer chaque

portion, & qui marchent, cheminent, & reviennent sans cesse dans le lieu du passage ménagé derrière les chevaux. Quels que soient ces avantages, M. Soufflot n'imagine pas que son projet soit à l'abri des contradictions; aussi propose-t-il dans le cas où la dépense des corridors pourroit effrayer, & où l'on seroit obligé de préférer les incommodités auxquelles ils remédient aux facilités qu'ils procurent, de les retrancher entièrement: mais il conseille du moins de pratiquer, ainsi qu'on l'a déjà fait en quelques endroits, vis-à-vis de chaque cheval, dans l'épaisseur du mur, un renfoncement en niche, lequel seroit plus haut que le ratelier, & descendroit derrière l'auge jusque sur le sol. Ce renfoncement seroit fermé par le ratelier qu'on appliqueroit contre ses montans, & supérieurement ouvert pour laisser passer le fourrage que l'on donneroit alors selon l'usage ordinaire, & qui seroit pareillement soutenu par un grillage placé au niveau de la partie la plus élevée de la paroi postérieure de la mangeoire. Ce grillage permettroit un libre passage aux ordures & à la poussière, qui dès-lors tomberoient sur le terrain en-arrière du ratelier même.

Quant à la distribution de l'avoine, il eût été facile à M. Soufflot de l'introduire du corridor dans l'auge. Il a craint cependant que des animaux que l'homme n'apprivoise & ne rend familiers qu'autant qu'il leur fait sentir le besoin qu'ils ont de lui, & qu'il les habitue à recevoir leur nourriture de sa main, ne devinssent en quelque façon sauvages & féroces dès qu'elle leur seroit donnée de manière qu'il n'en seroit point aperçu: ainsi cette partie des alimens qu'ils préfèrent à toute autre, sera servie dans l'écurie même d'autant plus facilement qu'on pourra passer des corridors inférieurs aux extrémités, & même dans le milieu de l'édifice, par les portes de communication qu'on aura ménagées à cet effet.

Du reste, M. Soufflot ne présente ici qu'un fragment, & non un bâtiment entier & complet. Il pourroit décorer son écurie par trois avant-corps, dont l'un la diviserait en deux portions égales, & dont les deux autres la termineroient. Ces avant-corps auroient différens étages, dans lesquels on pratiqueroit des logemens convenables aux écuyers, aux commandans de l'écurie, aux maîtres palefreniers, aux piqueurs, aux personnes chargées de délivrer le fourrage, aux maîtres des gardes-meubles, aux cochers, & aux palefreniers, & il en mesureroit les dispositions relativement à l'utilité & à la commodité du service. Outre ceux qu'il construiroit & qu'il ajusteroit dans les rez-de-chaussée, il y établiroit des gardes-meubles & des selleries, dans lesquels il placeroit des cheminées nécessaires pour garantir les selles & les harnois de l'humidité qui leur nuit. Dans l'intérieur de ces vestibules qui formeroient dès-lors les différentes entrées de l'écurie, il pourroit encore sceller des chevalets rangés en échiquiers, pour y poser les selles dont on fait le plus d'usage; & au-dessus de ces chevalets seroient des médaillons, dans lesquels seroient répétés les noms des chevaux auxquels ces mêmes selles seroient appropriées, comme il en est vis-à-vis chaque cheval, supérieurement à chaque niche & à chaque ratelier.

Dans quelques écuries l'équipage de chaque cheval est situé directement au-dessus de sa tête, contre le mur, & à côté de l'inscription qu'on y remarque. Nous ne saurions approuver un semblable arrangement; premièrement, ce même équipage est exposé à la poussière du fourrage, & les sièges des selles sont toujours garnis d'une multitude de brins de foin: secondement, les palefreniers ne pouvant atteindre à la hauteur des chevalets, sont obligés de monter sur la paroi antérieure de l'auge, & de s'ai-

der de la main avec laquelle ils faisoient les fuseaux du ratelier qu'ils ébranlent; & soit qu'il faille prendre la selle ou la replacer, le service est très-lent, très-peu sûr, & très-difficile. Il arrive même fréquemment que des chevaux en sont effrayés, surtout lorsque des palefreniers naturellement maladroits laissent tomber l'équipage sur la tête ou sur le corps de ces animaux qui s'aculent, tirent sur leurs licous, en rompent les cuirs ou les longes, & s'ils ne sont pas dans un très-grand danger de s'estropier, du moins ces fortes d'accidens occasionnent-ils toujours des desordres. Il est vrai qu'on pourroit pratiquer entre les cloisons dont j'ai parlé, une autre cloison qui offriroit un chemin d'environ un pié & demi de large, dans lequel on élèveroit un escalier pour monter aisément jusqu'à ces chevalets; mais en obviant à une difficulté, nous ne parerions pas aux autres; d'ailleurs l'espace d'un pié & demi de terrain que nous serions contraints de prendre en pareil cas, retrancheroit dans un vaisseau d'une certaine longueur une quantité considérable de places; les chevaux seroient les uns & les autres dans un trop grand éloignement, & M. Soufflot contrediroit une des principales vues qu'il a eu dans la construction dont il s'agit, puisqu'en rassemblant, pour ainsi dire, aux environs de chaque cheval une foule de petits objets, son idée a été de ne rien faire perdre à l'œil du volume, de la masse, & de la taille de chaque animal, taille qui, quelque colossale qu'elle soit & qu'elle puisse être, paroît réduite à celle d'un bidet, dans de vastes édifices que l'on n'admire sans doute que parce que leur étendue en impose.

Je disposerois encore dans des cours attenantes à celles-ci des auges en pierre, dont les unes seroient placées très-près des portes par lesquelles on communiqueroit des gardes-meubles & des selleries avec ces cours, tandis que les autres seroient sous des hangars destinés à panser les chevaux, à les desseler, à leur abattre la sueur, &c. par ce moyen les palefreniers & les maîtres du garde-meuble jouiroient facilement du lieu & de l'eau nécessaire pour laver d'une part les crins & les extrémités de l'animal, & pour nettoyer de l'autre tous les harnois & tous les équipages. On pourroit de plus construire dans ces mêmes cours des remises, des retraites pour le fumier; il seroit très-important d'y bâtir des especes d'infirmes pour les chevaux malades, & de les distribuer de manière qu'ils pussent être totalement séparés des autres dans le cas où ils seroient affectés de maladies contagieuses. D'un côté de cette infirmerie seroit une pharmacie garnie de tous les fourneaux, de tous les ustensiles, de tous les médicamens convenables, &c. de l'autre seroient une ou deux forges & des travaux de toute espece, qui seroient recouverts & à l'abri des injures du tems: enfin on n'omettroit aucune des constructions indispensables, pour faciliter le traitement de l'animal sain & malade, & même pour l'exercer & pour le travailler, puisqu'on pourroit encore élever un manège, qui, dans l'autre face de l'édifice, répondroit à ces cours supposées. Voyez MANÈGE, (Architecture.) Voyez aussi MARÉCHAL.

Les instrumens en usage dans une écurie de cette sorte sont 1°. tous ceux dont le palefrenier se sert pour panser un cheval, tels sont l'étrille (voyez ETRILLE), l'épouffette (voyez EPOUSSETTE), la brosse ronde, la brosse longue, le peigne, l'éponge, le bouchon de foin. Voyez PANSER. Il doit être muni encore de plusieurs paires de ciseaux ou de rasoirs, d'une pince à poil, d'un cure-pié, (voyez PANSER), d'un couteau de chaleur (voyez SUEUR); en un mot elle seroit pourvue de plusieurs torchenés (voyez TORCHENÉ), de plusieurs pelles, de plusieurs balais, de plusieurs fourches de bois, & non de fer,

car les palefreniers pourroient bleffer les chevaux s'ils s'en servoient pour l'arrangement de la litiere, de plusieurs cribles, de plusieurs mesures (*voyez NOURRITURE*), de plusieurs civieres ou brouettes, de plusieurs lunettes, filets, mastigadours (*voyez LUNETTES, EMBOUCHURES*), de plusieurs chapelets (*voyez FARCIN*), de plusieurs hachoirs (*voyez HACHOIRS*), &c.

Tel est le plan que M. Soufflot a conçu d'après les foibles lumieres que je lui ai communiquées. Nous n'avons garde d'en proposer les différens points, comme des lois auxquelles on ne peut se dispenser de se conformer; & nous serons assez récompensés de nos soins, si notre exemple peut du moins engager d'autres artistes & d'autres écuyers à se concilier relativement aux détails & aux observations qu'exige un édifice, dont l'ordonnance ne peut être parfaite qu'autant que l'architecte & l'écuyer réuniront leurs connoissances & seront éclairés l'un par l'autre. (e)

ECUSSON, f. m. (*Pharm.*) l'*écusson* est une espece d'épitheme (*V. EPITHEME*), fait ordinairement avec de la thériaque, dans laquelle on ajoûte encore des poudres aromatiques, des huiles essentielles, & qu'on étend sur de la peau, à laquelle on donne ordinairement la forme d'un cœur ou d'un ovale, ce qui lui a fait donner le nom de *scutum*, écu, bouclier.

L'*écusson* s'applique principalement sur l'estomac, dans l'intention de le fortifier, d'exciter la digestion, d'arrêter un vomissement. *Voyez* ce qu'on peut raisonnablement espérer de ces applications fort peu usitées dans la medecine moderne, au mot *TOPIQUE*. (b)

ECUSSON, (*Marine.*) *écu d'armes*; c'est un ornement qu'on met à l'arriere des vaisseaux, à la partie de la dunette qui regarde la mer, & qui pour l'ordinaire sert à placer des figures ou des armes qui indiquent le nom du vaisseau (*voyez Mar. Planc. III. fig. 1.*) la vûe de la poupe d'un vaisseau du premier rang, où l'on voit derriere la dunette une figure de Jupiter en relief lançant le tonnerre, & au-dessous l'écu des armes de France, & plus-bas le nom de *tonnant* que ce vaisseau porte. Plusieurs donnent à cette partie le nom de *miroir* ou de *fronteau*. *Voyez MIROIR*. (Z)

ECUSSON, à la *Monnoie*, est le revers ou côté opposé à celui d'effigie. En France, les louis, écus, &c. ont pour *écusson* les armes de France. On appelloit autrefois *pile* ce côté; *voyez PILE*.

Sur l'*écusson* on trouve le millésime & la marque du graveur, & au-dessous de l'*écusson*, celle de l'hôtel où la piece de monnoie a été fabriquée.

ECUSSON, en terme de *Blason*, se dit d'un petit écu dont on charge un plus grand. *Voyez ECU*.

ECUSSON (*greffe en*), *Voyez GREFFER*.

ECUSSONNER, est le même que *greffer en écusson*. *Voyez GREFFER*.

ECUSSONNOIR, f. m. (*Jardinage.*) petit instrument tranchant & pointu, qui a la forme d'un couteau, & qui porte à l'autre bout du manche une espece de spatule propre à l'opération de la greffe en écusson.

ECUYERS, f. m. pl. (*Belles-Lett.*) on appelloit ainsi, dans l'ancienne *Milice*, des gentilshommes qui faisoient le service militaire à la suite des chevaliers, avant que de parvenir à la dignité de chevalier.

Leurs fonctions étoient d'être assidus auprès des chevaliers, & de leur rendre certains services à l'armée & dans les tournois.

Ils portoient les armes du chevalier, jusqu'à ce qu'il voulût s'en servir. Ils étoient à pié ou à cheval; selon que les chevaliers alloient eux-mêmes. Ils n'avoient pas le droit de se vêtir aussi magnifi-

Tome V.

quement que les chevaliers; & de quelque haute naissance qu'ils fussent, quand ils se trouvoient en compagnie avec les chevaliers, ils avoient des sièges plus bas qu'eux & un peu écartés en-arriere. Ils ne s'asséioient pas même à table avec les chevaliers, fussent-ils comtes ou ducs. Un écuyer qui auroit frappé un chevalier, si ce n'étoit en se défendant, étoit condamné à avoir le poing coupé.

Il y avoit une autre espece d'écuyers; sur-tout dans les états des rois d'Angleterre, qui portoient ce nom à cause de la qualité de leurs fiefs.

Ecuage, est appelé en latin *scutagium*, c'est-à-dire *servitium scuti*. *Voyez l'article suivant ECUYER (Jurisprud.) (Q)*

M. de la Curne de Sainte-Palaye nous a donné, sur la chevalerie dont il s'agit ici, cinq excellens mémoires, qui forment une partie considérable du volume XX. de l'académie des Belles-Lettres. Nous regrettons beaucoup que la nature & les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'en donner un extrait détaillé; mais nous ne pouvons du moins nous dispenser de rendre justice aux savantes & curieuses recherches de l'auteur, & de réparer l'omission qui a été faite à ce sujet dans le troisieme volume de l'Encyclopédie à l'article CHEVALIER.

Dès qu'un jeune gentilhomme avoit atteint l'âge de sept ans, on le faisoit d'abord page. On lui donnoit des leçons sur l'amour de Dieu, sur les devoirs qu'il faut rendre aux dames, & sur le respect dû à la chevalerie; on le formoit à toutes sortes d'exercices. De là il passoit au titre d'écuyer, qu'on lui donnoit avec certaines cérémonies, & dans lequel il y avoit différens grades successifs, dont les fonctions sont aujourd'hui abandonnées aux domestiques. A l'âge de 21 ans, il pouvoit être reçu chevalier. On peut voir dans l'excellent ouvrage de M. de Sainte-Palaye, la maniere dont se pratiquoit cette cérémonie, les devoirs que la qualité de chevalier imposoit, les occasions principales où l'on créoit des chevaliers, la description & les particularités des tournois qu'ils donnoient, les récompenses par lesquelles la politique encourageoit les chevaliers à remplir avec honneur leurs engagements, enfin les abus que la chevalerie entraînoit, & qui ont été cause de sa chute. Nous renvoyons nos lecteurs, sur tous ces points purement historiques, aux cinq mémoires de M. de Sainte-Palaye; ils perdroient trop d'ailleurs à être présentés ici dans un raccourci qui leur feroit tort. (O)

ECUYER, *eques*, (*Jurisprudence.*) titre d'honneur & qualité que les simples nobles & gentilshommes ajoûtent après leurs noms & surnoms pour marque de leur noblesse, à la différence de la haute noblesse, qui porte le titre de *chevalier*, pour marquer l'ancienneté de son extraction, & qu'elle descend de personnes qui avoient été faits chevaliers.

Quelques-uns prétendent que le terme d'écuyer vient du latin *equus*, & que l'on a dit *escuyer*, quasi *equarius*; mais en ce cas on auroit dû écrire *équier*, c'est le titre que devoient prendre ceux qui ont l'inspection des écuries des princes & autres grands seigneurs, & non pas comme ils l'écrivent *écuyer*; mais cette étymologie ne peut convenir aux *écuyers* militaires ou nobles, lesquels sont nommés en latin *scutarii*, ou *scutiferi*, *scutati*, *scutatores*.

M. de Boullainvilliers, dans ses lettres sur les parlemens, tome I. page 109, tient que le mot latin *scutarius*, vient de l'allemand *shutter*, qui signifie *tireur de fleches*, & conclut de-là, que dès-que l'usage des armures de fer a commencé, les hommes d'armes étoient accompagnés d'archers comme ils l'ont été dans les derniers tems.

On tient communément qu'*escuyer* vient du latin *scutum*, d'où l'on a fait *scutarius* ou *scutifer*; que les *écuyers* furent ainsi nommés, parce qu'ils portoient

C c c

l'écu des chevaliers dans les joutes & les tournois.

L'usage de l'écu dont ils paroissent avoir pris leur dénomination, est même beaucoup plus ancien que les joutes & tournois ; puisqu'il nous vient des Romains.

L'écu étoit plus petit que le bouclier, parce que celui-ci étoit pour les cavaliers, au lieu que l'autre étoit pour les gens de pié.

Les *écuyers* romains étoient des compagnies de gens de guerre armés d'un écu & d'un javelot. Ils étoient fort estimés, mais néanmoins inférieurs pour le rang à d'autres gens de guerre, qu'on appelloit gentils, *gentiles* ; ceux-ci étoient certaines bandes ou compagnies de soldats prétoriens, c'est-à-dire destinés à la garde & défense du prétoire ou palais de l'empereur. Le maître des offices avoit sous lui deux écoles différentes, l'une pour les gentils, l'autre pour les *écuyers*.

Il est parlé des uns & des autres avec distinction dans Ammian Marcellin, *liv. XIV. XVI. XVII. XX. & XXVII. & in notitiâ imperii Romani.*

Pasquier en ses recherches, *tome I. liv. II. ch. xvj.* remarque que sur le déclin de l'empire romain, il y eut deux sortes de gens de guerre qui furent sur tous les autres en réputation de bravoure ; savoir, les gentils & les *écuyers*, dont Julien l'apostat faisoit grand cas lorsqu'il séjournoit dans les Gaules ; c'est pourquoi Ammian Marcellin, *liv. XVII.* rapporte que ce prince fut assiégé dans la ville de Sens par les Sicambriens, parce qu'ils faisoient *scutarios non adesse nec gentiles*, ces troupes ayant été répandues en divers lieux pour les faire subsister plus commodément.

Scintule, comte de l'étable de César, eut ordre de choisir les plus alertes d'entre les *écuyers* & les gentils, ce qui fait voir que c'étoit l'élite des troupes ; & Pasquier observe que les *écuyers* n'étoient point soumis ordinairement au comte de l'étable, qu'ils avoient leur capitaine particulier, appelé *scutarium rector*, & que ce fut une commission extraordinaire alors donnée à Scintule.

Procopé rapporte que vingt-deux de ces *écuyers* défirent trois cens Vandales.

Les empereurs faisant consister la meilleure partie de leurs forces dans les gentils & les *écuyers*, & voulant les récompenser avec distinction, leur donnerent la meilleure part dans la distribution qui se faisoit aux soldats des terres à titre de bénéfice.

Les princes qui vinrent de Germanie établir dans les Gaules la monarchie françoise, imiterent les Romains pour la distribution des terres conquises à leurs principaux capitaines ; & les Gaulois ayant vû sous l'empire des Romains les gentils & les *écuyers* tenir le premier rang entre les militaires, & posséder les meilleurs bénéfices, appellerent du même nom ceux qui succéderent aux mêmes emplois & bénéfices sous les rois françois.

L'état d'*écuyer* n'étoit même pas nouveau pour les Francs : en effet Tacite en son *livre des mœurs des Germains*, *n. 5.* dit que quand un jeune homme étoit en âge de porter les armes, quelqu'un des princes, ou bien le pere ou autre parent du jeune homme, lui donnoit dans l'assemblée de la nation un écu & un javelot, *scuto trameaque juvenem ornant.* Ainsi il devenoit *scutarius*, *écuyer*, ce qui relevoit beaucoup sa condition ; car jusqu'à cette cérémonie les jeunes gens n'étoient considérés que comme membres de leur famille ; ils devenoient ensuite les hommes de la nation. *Ante hoc domus pars videntur, mox reipublicæ.*

Ce fut sans doute de-là qu'en France ces *écuyers* furent aussi appelés gentils-hommes, *quasi gentis homines*, ou bien de ceux que l'on appelloit *gentiles*. La première étymologie paroît cependant plus na-

turelle ; car on écrivoit alors *gentishome*, & non pas *gentil-homme*.

Quoi qu'il en soit, comme les gentils-hommes & *écuyers* n'étoient chargés d'aucune redevance pécuniaire, pour raison des bénéfices ou terres qu'ils tenoient du prince, mais seulement de servir le roi pour la défense du royaume, on appella *nobles* tous les gentils-hommes & *écuyers*, dont la profession étoit de porter les armes, & qui étoient distingués du reste du peuple, qui étoit serf.

Ainsi la plus ancienne noblesse en France est venue du service militaire & de la possession des fiefs, qui obligeoient tous à ce service, mais de différentes manières, selon la qualité du fief.

Celui que l'on appelloit *vexillum* ou *feudum vexilli*, bannière, ou *fief banneret*, obligeoit le possesseur, non-seulement à servir à cheval, mais même à lever bannière ; le chevalier étoit appelé *miles*.

Le fief de haubert, *feudum lorica*, obligeoit seulement le chevalier à servir avec une armure de fer.

Enfin les fiefs appelés *feuda scutiferorum*, donnerent le nom aux *écuyers* qui étoient armés d'un écu & d'un javelot ; on les appelloit aussi *armigeri* ou *nobiles*, & en françois *nobles*, *écuyers* ou *gentils-hommes*.

Ces *écuyers* ou gentils-hommes combattoient d'abord à pié ; ensuite, lorsqu'on leur substitua les sergens que fournirent les communes, on mit les *écuyers* à cheval & on leur permit de porter des écus comme ceux des chevaliers ; mais ceux-ci étoient les seuls qui pussent porter des éperons dorés, les *écuyers* les portoient blancs, c'est-à-dire d'argent, & les vilains ou roturiers n'en portoient point, parce qu'ils servoient à pié.

Ainsi les *écuyers* ou possesseurs de simples fiefs avoient au-dessus d'eux les simples chevaliers qu'on appelloit aussi *bacheliers-bannerets*.

Le titre de *noble* ou *écuyer* s'acquéroit par la naissance ou par la possession d'un fief, lorsqu'il étoit parvenu à la tierce foi : mais pour pouvoir prendre le titre de *chevalier*, il falloit avoir été reconnu tel ; & pour devenir banneret, il falloit avoir servi pendant quelque tems d'abord en qualité d'*écuyer*, & ensuite de chevalier ou bachelier.

Suivant une convention faite entre le roi Philippe de Valois & les nobles en 1338, l'*écuyer* étoit au-dessus des sergens & arbalétriers : il étoit aussi distingué du simple noble ou gentil-homme qui servoit à pié.

L'*écuyer*, *scutifer*, qui avoit un cheval de vingt-cinq livres, avoit par jour six sols six deniers tournois.

Le chevalier banneret en avoit par jour vingt tournois.

Le simple chevalier dix sols tournois.

L'*écuyer* qui avoit un cheval de quarante livres, avoit sept sols six deniers.

Le simple gentil-homme, *nobilis homo-pedes*, armé de tunique, de gambiere & de bassinet, avoit deux sols, & s'il étoit mieux armé, deux sols six deniers.

L'*écuyer* avec un cheval de vingt-cinq livres ou plus, non couvert, avoit par-tout sept sols tournois, excepté dans les sénéchaussées d'Auvergne & d'Aquitaine, où il n'avoit que six sols six deniers tournois.

Le chevalier qui avoit double bannière, & l'*écuyer* avec bannière, avoit par tout le royaume la solde ordinaire.

On voit par ce détail, que la qualité d'*écuyer* n'étoit pas alors le terme usité pour désigner un noble, que c'étoit le terme *nobilis* ou *miles* pour celui qui étoit chevalier, que l'*écuyer* étoit un noble qui n'étoit pas encore élevé au grade de chevalier, mais

qui combattoit à cheval ; qu'il y en avoit de mieux montés les uns que les autres ; qu'il y en avoit même quelques-uns qui portoient bannière, & qu'on les payoit à proportion de leur état.

Dutems du roi Jean, les *écuyers* servoient en qualité d'hommes d'armes comme les chevaliers ; il en est fait mention dans une ordonnance de ce prince, du 20 Avril 1363.

Comme anciennement les nobles ou gentils-hommes faisoient presque tous profession de porter les armes, & que la plupart d'entre eux faisoient le service d'*écuyer* ou en avoient le rang ; ils prenoient communément tous le titre d'*écuyer* : de sorte qu'insensiblement ce terme a été regardé comme synonyme de *noble* ou de *gentil-homme*, & qu'il est enfin devenu le titre propre que les nobles ajoutent après leurs noms & surnoms, pour désigner leur qualité de nobles. Il n'y a cependant guere plus de deux siècles que la qualité d'*écuyer* a prévalu sur celle de *noble* ; & l'ordonnance de Blois, de l'année 1579, est la première qui ait fait mention de la qualité d'*écuyer*, comme d'un titre de noblesse.

Depuis que la qualité d'*écuyer* eut prévalu sur celle de *noble*, le titre de *noble homme*, loin d'annoncer une noblesse véritable dans celui qui la prenoit, dénotoit au contraire qu'il étoit roturier.

Il est cependant également défendu par les ordonnances de prendre la qualité de *noble*, comme celle d'*écuyer*.

La noblesse qui s'acquiert par les grands offices, & sur-tout par le service dans les cours souveraines, ne donnoit point anciennement la qualité d'*écuyer*, qui ne paroïssoit point compatible avec un office dont l'emploi est totalement différent de la profession des armes.

Les présidens & conseillers de cours souveraines ne prenoient d'abord d'autre titre que celui de *maître*, qui équivaloit à celui de *noble* ou d'*écuyer* ; c'est pourquoi l'on observe encore de ne point prendre la qualité de *maître* avec celle d'*écuyer* : les hommes d'armes mêmes ou gendarmes, qui étoient constamment alors tous nobles ou réputés tels, étoient qualifiés de *maîtres* ; on disoit *tant de maîtres* pour dire *tant de nobles* ou *cavaliers*. Dans la suite les gens de robe & autres officiers qui jouïssent du privilège de noblesse, prirent les mêmes titres que la noblesse d'épée ; il y eut des présidens du parlement qui furent faits chevaliers es lois, & depuis ce tems tous les présidens ont pris les qualités de *messire* & de *chevalier*.

Les conseillers de cour souveraine & autre officiers qui jouïssent de la noblesse, ont pareillement pris le titre d'*écuyer* ; il y en a même beaucoup qui prennent aussi les qualités de *messire* & de *chevalier*, qui n'appartiennent néanmoins régulièrement qu'à ceux qui les ont par la naissance, ou à l'office desquels ces qualités ont été expressément attribuées.

L'article 25. de l'édit de 1600. défend à toutes personnes de prendre le titre d'*écuyer* & de s'inscrire au corps de la noblesse, s'ils ne sont issus d'un ayeul & d'un pere qui ayent fait profession des armes ou servi le public en quelques charges honorables, de celles qui par les lois & les mœurs du royaume peuvent donner commencement de noblesse à la postérité, sans avoir jamais fait aucun acte vil ni dérogeant à ladite qualité, & qu'eux aussi en se rendant imitateurs de leurs vertus, les ayent suivis en cette louable façon de vivre, à peine d'être dégradés avec deshonneur du titre qu'ils avoient osé indûment usurper,

La déclaration du mois de Janvier 1624 a encore poussé les choses plus loin, car l'art. 2. défend à toutes personnes de prendre ladite qualité d'*écuyer* &

Tome V.

de porter armoiries timbrées, à peine de deux mille livres d'amende, s'ils ne sont de maison & extraction noble : il est enjoint aux procureurs généraux & à leurs substituts de faire toutes poursuites nécessaires contre les usurpateurs des titres & qualité de *noble*.

La déclaration du 30 Mai 1702 ordonna une recherche de ceux qui auroient usurpé indûment les titres de *chevalier* & d'*écuyer* ; on a ordonné de tems en tems de semblables recherches.

Il n'est pas permis non plus aux *écuyers* ou nobles de prendre des titres plus relevés, qui ne leur appartiennent pas ; ainsi par arrêt du 13 Août 1663, rapporté au journal des audiences, faisant droit sur les conclusions du procureur général, il fut défendu à tous gentils-hommes de prendre la qualité de *messire* & de *chevalier*, si non en vertu de bons & de légitimes titres, & à ceux qui ne sont point gentils-hommes, de prendre la qualité d'*écuyers* ni de timbrer leur armes, le tout à peine de quinze cents livres d'amende.

Malgré tant de sages réglemens, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup d'abus tant de la part de ceux qui étant nobles, au lieu de se contenter du titre d'*écuyer*, usurpent ceux de *messire* & de *chevalier*.

Ce n'est pas un acte de dérogeance d'avoir omis de prendre la qualité d'*écuyer* dans quelques actes.

Mais si celui qui veut prouver sa noblesse n'a pas de titres constitutifs de ce droit, & que la plupart des actes qu'il rapporte ne fassent pas mention de la qualité d'*écuyer*, prise par lui ni par ses auteurs, en ce cas on le présume roturier ; parce que les nobles sont ordinairement assez jaloux de cette qualité pour ne la pas négliger.

Il y a certains emplois dans le service militaire & quelques charges qui donnent le titre d'*écuyer*, sans attribuer à celui qui le porte une noblesse héréditaire & transmissible, mais seulement personnelle ; c'est ainsi que la déclaration de 1651, & l'arrêt du grand-conseil, dit que les gardes du corps du roi peuvent se qualifier *écuyer*. Les commissaires & contrôleurs des guerres & quelques autres officiers prennent aussi de même le titre d'*écuyer*. (A)

Voyez le glossaire de Ducange au mot *scutarius* ; celui de Laurière au mot *écuyer*, le traité de la noblesse par de la Roque, le code des tailles. (A)

ECUYER, GRAND-ECUYER DE FRANCE, (*Hist. mod.*) Le sur-intendant des écuries de nos premiers rois étoit nommé *comte* ou *préfet de l'étable* ; il veilloit sur tous les officiers de l'écurie ; il portoit l'épée du roi dans les grandes occasions, ce qui le faisoit nommer le *protospataire* : en son absence il y avoit un officier qui remplissoit ses fonctions, que l'on nommoit *spataire*. Lorsque le commandement absolu des armées fut donné au connétable & aux maréchaux de France, le *spataire*, qui sous eux étoit maître de l'écurie, en eut toute la sur-intendance. Il y avoit sous Philippe-le-Bel, en 1294, un Roger surnommé l'*écuyer* à cause de son emploi, qui étoit qualifié de *maître de l'écurie du roi* ; titre qui a passé à ses successeurs. En 1316 Guillaume Pifdoë fut créé premier *écuyer* du corps, & maître de l'écurie du roi. On connoissoit dès-lors quatre *écuyers* du roi : deux devoient être toujours par-tout où étoit la cour ; l'un pour le corps, c'est le premier *écuyer* ; l'autre pour le tynel, c'est-à-dire pour le commun, qui se qualifioit aussi de *maître de l'écurie du roi* ; avec cette différence pourtant, que ceux du tynel dépendoient des maîtres de l'hôtel, & ne pouvoient s'éloigner sans leur congé ; au lieu que celui du corps ne prenoit congé que du roi. Le titre qu'avoit porté Guillaume Pifdoë, fut donné à ses successeurs jusqu'à Philippe de Geresmes, qui par lettres-patentes du 19 Septembre 1399, fut créé *écuyer* du corps, & grand-maître de

C c c ij

l'écurie du roi. Tanneguy du Chastel pourvu de la même charge sous Charles VII. fut quelquefois qualifié de *grand-écuyer*. Jean de Garguesalle se donnoit cette qualité en 1470. Au commencement du regne de Louis XI. Alain Goyon fut honoré par le roi du titre de *grand-écuyer de France*, & ce titre est resté à tous ses successeurs en la même charge.

Le *grand-écuyer* prête serment entre les mains du Roi, & presque tous les autres officiers des écuries le prêtent entre les siennes. Il dispose des charges vacantes de la grande & petite écurie, & de tout ce qui est dans la dépendance des écuries, ce qui est très-considérable, tel que des charges & offices d'*écuyers* de la grande écurie de Sa Majesté, des *écuyers-cavalcadours*, des gouverneurs, sous-gouverneurs, précepteurs & maîtres des pages, &c.

La grande écurie a particulièrement soin des chevaux de guerre & des chevaux de manège; elle entretient néanmoins nombre de coureurs pour les chasses, que le Roi monte quand il le juge à-propos. Le *grand-écuyer* ordonne de tous les fonds qui sont employés aux dépenses de la grande écurie du Roi & du haras, de la livrée de la grande & petite écurie, & des habits de livrée pour plusieurs corps d'officiers de la maison du Roi.

Nul *écuyer* ne peut tenir à Paris ni dans aucune ville du royaume, académie de gentilshommes pour monter à cheval, & autres exercices, sans la permission formelle du *grand-écuyer* de France.

Le Roi fait quelquefois l'honneur au *grand-écuyer* de lui donner place dans son carrosse; & il peut marcher proche la personne de Sa Majesté, quand le Roi est à cheval à la campagne. Le *grand-écuyer* se sert des pages, des valets-de-pié & des chevaux de la grande écurie.

Aux entrées que le Roi fait à cheval dans les villes de son royaume, ou dans des villes conquises où il est reçu avec cérémonie, le *grand-écuyer* marche à cheval directement devant la personne du Roi, portant l'épée royale de Sa Majesté dans le fourreau de velours bleu, parsemée de fleurs-de-lis d'or, avec le baudrier de même étoffe, son cheval caparaçonné de même: de-là vient qu'il met cette épée royale aux deux côtés de l'écu de ses armes.

Le *grand-écuyer* marche de cette sorte à la cérémonie faite à la majorité de Louis XIV. en 1651, à l'entrée de Leurs Majestés en 1660. Il a aussi séance au lit de justice à côté du grand-chambellan, qui s'assied toujours aux pieds du Roi dans ces sortes de cérémonies; ce qui s'est pratiqué au lit de justice pour la majorité du Roi le 22 Février 1723, où l'on a vu le *grand-écuyer* immédiatement devant S. M. portant l'épée royale, s'asseoir à la droite du Roi, au bas des premiers degrés du lit de justice.

Le *grand-écuyer de France* d'aujourd'hui, est Louis-Charles de Lorraine, comte de Brionne, neveu de feu Charles de Lorraine comte d'Armagnac, que l'on nommoit le *prince Charles*, qui avoit succédé dans cette même charge à M. le comte d'Armagnac son pere. M. le comte de Brionne a prêté serment entre les mains du Roi le 25 Mars 1745.

ECUYER-COMMANDANT LA GRANDE ECURIE DU ROI. La fonction de cette charge est de commander en l'absence du *grand-écuyer de France*, la grande écurie & tous les officiers qui en dépendent. Cet officier prête serment de fidélité entre les mains du *grand-écuyer*. Il a droit de se servir des pages de la grande écurie, de faire porter la livrée du Roi à ses domestiques, & a son logement à la grande écurie. Indépendamment de l'*écuyer-commandant*, il y a trois *écuyers* ordinaires de la grande écurie, cinq *écuyers* de cérémonie, & trois *écuyers-cavalcadours*.

ECUYER, *premier Ecuyer*. La charge de *premier écuyer* du Roi est très-ancienne: par les titres de la

chambre des comptes, principalement par les comptes des trésoriers des écuries, on voit qu'il y a eu distinctement une petite écurie du Roi. Cette charge est depuis le 10 Janvier 1645 dans la maison de Beringhen, originaire des Pays-bas; elle est possédée aujourd'hui par Henri Camille marquis de Beringhen, qui a prêté serment entre les mains de Sa Majesté le 7 Février 1724.

Le *premier écuyer* commande la petite écurie du Roi, c'est-à-dire les chevaux dont Sa Majesté se sert le plus ordinairement; les carrosses, les calesches, les chaises roulantes & chaises à porteurs: il commande aux pages & valets-de-pié attachés au service de la petite écurie, desquels il a droit de se servir, comme aussi des carrosses & chaises du Roi.

Une des principales fonctions du *premier écuyer*, est de donner la main à Sa Majesté, si Elle a besoin d'aide pour monter en carrosse ou en chaise; & quand le Roi est à cheval, de partager la croupe du cheval de Sa Majesté avec le capitaine des gardes, ayant le côté gauche, qui est celui du montoir.

C'est le *premier écuyer*, lorsqu'il se fait quelque détachement de la petite écurie pour aller sur la frontière conduire ou chercher un prince ou une princesse, qui présente au Roi l'*écuyer* ordinaire de Sa Majesté, ou un *écuyer* de quartier, pour être commandant de ce détachement.

Dans les occasions où le Roi fait monter quelqu'un dans son carrosse, il fait l'honneur à son *premier écuyer* de lui donner place.

Le *premier écuyer* a place au lit de justice, conjointement avec les capitaines des gardes-du-corps & le capitaine des cent-suisses, qui le précédent, sur un banc particulier au-dessous des pairs ecclésiastiques: cela s'est pratiqué ainsi, le Roi étant en son lit de justice, le 12 Septembre 1715, & le 22 Février 1723.

Sous le *premier écuyer* sont un *écuyer* ordinaire commandant la petite écurie, deux autres *écuyers* ordinaires, des *écuyers-cavalcadours*, & vingt *écuyers* en charge, qui servent pour la personne du Roi par quartier. Il ne faut pas confondre les *écuyers* du Roi avec ceux dont il est parlé du tems de Charles VI. sous le nom d'*écuyers du corps du Roi*; car ceux-ci étoient une garde à cheval composée d'*écuyers*, c'est-à-dire de gentilshommes, qu'on appelloit dans ce tems *écuyers du corps*. *Hist. de la milice françoise, tome II. Annotations sur l'histoire de Charles VI.* sous l'an 1410.

Les *écuyers* du Roi ont seuls les fonctions du *grand* & du *premier écuyer*, en leur absence, pour le service de la main.

Les *écuyers* du Roi servans par quartier, prêtent serment de fidélité entre les mains du grand-maître de la maison du Roi. L'*écuyer* de jour doit se trouver au lever & au coucher du Roi, pour savoir si Sa Majesté monte à cheval. Si le Roi va à la chasse & prend ses bottes, l'*écuyer* doit lui mettre ses éperons; il les lui ôte aussi. Soit que le Roi monte à cheval ou en carrosse, l'*écuyer* le suit à cheval. Pendant la journée les *écuyers* suivent & entrent par-tout où le Roi est, excepté le tems où le Roi tiendrait conseil ou fouhaiteroit être seul; alors l'*écuyer* se tient dans le lieu le plus prochain de celui où est le Roi. L'*écuyer* suit toujours immédiatement le cheval ou le carrosse de Sa Majesté. Le Roi venant à tomber, l'*écuyer* soutient ou relève le Roi; il présenteroit son cheval, si celui de Sa Majesté étoit blessé, boiteux ou rendu, soit à la chasse, soit à la guerre.

Dans la marche ordinaire, & au cas que le *grand* ou *premier écuyer* n'y soient pas, l'*écuyer* de jour partage la croupe du cheval que le Roi monte, avec l'officier des gardes; mais il prend le côté gauche, qui est celui du montoir. Dans un détroit, dans un

défilé, il suit immédiatement, parce qu'en cette rencontre, & à cause du service, l'officier des gardes le laisse passer avant lui. Le Roi passant sur un pont étroit, l'*écuyer* met pied à terre & vient tenir l'étrier de Sa Majesté, de crainte que le cheval du Roi ne bronche ou ne fasse quelque faux pas. Si le *grand* ou le *premier écuyer* suivait le Roi, il tiendrait l'étrier de la droite, & l'*écuyer* de quartier ou de jour, celui de la gauche.

Si-tôt que le Roi a des éperons, s'il ne met pas son épée à son côté, l'*écuyer* de jour la prend en sa garde. Si le Roi de dessus son cheval laisse tomber quelque chose, c'est à l'*écuyer* à la lui ramasser, & à la lui remettre en main. A l'armée l'*écuyer* du Roi sert d'aide de camp à Sa Majesté : un jour de bataille, c'est à l'*écuyer* à mettre au Roi sa cuirasse & ses autres armes.

ECUYER, *premier Écuyer-tranchant*, (*Histoire mod.*) Le *premier écuyer-tranchant* exerce, ainsi que le grand-panetier & le grand-échançon, aux grands repas de cérémonie, comme à celui du sacre du Roi, le jour de la cène; & aux jours d'une grande célébrité, tel que seroit le jour d'une entrée du Roi & de la Reine.

Dans le nombre des gentilshommes-servans pour le service ordinaire du Roi, il y a douze gentilshommes-panetiers, douze gentilshommes-échançons, & douze appelés *écuyers-tranchans*. Voyez **GENTILSHOMMES-SERVANS**.

Les provisions de M. de la Chesnaye de Rougemont, aujourd'hui *premier écuyer-tranchant*, sont de *porte-cornette blanche* & *premier tranchant*.

On voit dans une ordonnance de Philippe-le-Bel, de 1306, que le premier valet-tranchant, que nous appelons aujourd'hui *premier écuyer-tranchant*, avoit la garde de l'étendard royal, & qu'il devoit dans cette fonction marcher à l'armée « le plus prochain » derrière le Roi, portant son panon qui doit aller » ça & là par-tout où le Roi va, afin que chacun » connoisse où le Roi est ».

Ces deux charges étoient possédées par la même personne sous Charles VII. & sous Charles VIII. & l'ont presque toujours été depuis. C'étoit sous cet étendard royal, nommé depuis *cornette-blanche*, que combattoient les officiers commensaux du Roi, les seigneurs & gentilshommes de sa maison, & les gentilshommes volontaires.

Les charges de *premier écuyer-tranchant* & de *porte-cornette blanche*, étoient possédées en 1660 jusqu'en 1678, par le marquis de Vandœuvre, du surnom de *Mesgrigny*. En 1680 le comte de Hombourg avoit la charge de *premier écuyer-tranchant*, sans avoir celle de *porte-cornette blanche*, comme il paroît par l'état de la France de cette année; ce qui dénote que le marquis de Vandœuvre pourroit lui avoir vendu l'une & s'être réservé l'autre.

Après sa mort, en 1685, ces deux charges furent réunies en la personne de M. de la Chesnaye, en faveur de qui M. le comte de Hombourg se démit de celle de *premier tranchant*; c'est ce que portent les provisions de M. de la Chesnaye, qui marquent en même tems que la charge de *cornette-blanche* étoit vacante par le décès du marquis de Vandœuvre. *Edit. de l'état de la France*, de 1749.

ECUYER-BOUCHE : la fonction de cet officier est lorsque le Roi mange à son grand couvert en grande cérémonie, de poser en arrivant sur une table dressée à un des coins de la salle, du côté de la porte, les plats, pour les présenter proprement aux gentilshommes-servans qui sont près de la table du Roi. Ceux-ci font faire l'essai de chaque plat à chacun de ces officiers de la bouche en présence de Sa Majesté, à mesure qu'ils les leur remettent pour être présentés sur la table du Roi.

ECUYER, (*Manège*.) titre dont on seroit plus avare & que l'on prostitueroit moins, si l'on conféroit tous les devoirs auxquels il engage, & tous les talens qu'il suppose. Non-seulement on l'accorde aux personnes à l'état & à la place desquelles il est attaché, mais on le donne libéralement à tous ceux à qui l'on confie le soin d'un équipage, qui courent & galopent des chevaux; & qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir acquis par l'habitude, la tenue & la fermeté dont nos moindres piqueurs sont capables. Nous voyons même que les auteurs du dictionnaire de Trévoux, dont les décisions à la vérité n'ont pas toujours force de loi, qualifient ainsi les personnes du sexe : *On dit aussi d'une femme qui monte hardiment à cheval, que c'est une bonne écuyère*.

Il semble qu'on n'a jamais fait attention aux suites ridicules de notre facilité & de notre foiblesse à souscrire à l'usurpation des titres. Ils satisfont l'amour propre, & cet objet une fois rempli, la plupart des hommes ne veulent rien de plus : ainsi, tant que l'épigrammatiste sera regardé comme poète, le déclamateur ou le rhéteur de collège comme orateur, le répétiteur d'expériences comme physicien, le disléqueur comme anatomiste, l'empyrique comme médecin, le maçon comme architecte, le journaliste comme un critique éclairé, le palefrenier ou le piqueur comme *écuyer*, &c. les progrès des Sciences, des Lettres & des Arts feront toujours très-lents; en effet ces progrès ne dépendront alors que d'un très-petit nombre de génies privilégiés, moins curieux & moins jaloux d'un nom qui les confondroit avec le peuple du monde littéraire, que de l'avantage de penser, d'approfondir & de connoître. (e)

ECUYER, (*Jardin*.) est une perche ou un piquet mis à un arbre pour le conduire. (K)

ECUYER, (*Æcon. rust.*) faux bourgeon qui croît au pied d'un cep de vigne; quelquefois il réussit, & répare le ravage de la gelée.

ECUYER, (*Vén.*) c'est un jeune cerf qui souvent en accompagne un vieux.

E D

EDAM, (*Géog. mod.*) ville des Pays-bas hollandais sur le Zuiderzée. Long. 52. 33. latit. 22. 28.

* **EDEN**, f. m. (*Géog. & Hist.*) contrée d'Orient où étoit le paradis terrestre. Ceux qui dérivent l'étymologie de Jourdain des mots *jôr*, & *adet*, ruisseau, & *aden* ou *eden*, prétendent que l'*Eden* étoit situé sur les bords du Jourdain & du lac de Genesareth, ou de *gennar-sara*, c'est-à-dire *le jardin du prince*. Les Musulmans admettent aussi l'*Eden*; ç'a été l'occasion pour leurs docteurs de débiter beaucoup de visions. *Eden* est encore une ville du mont Liban, située dans un lieu très-agréable. Voy. l'art. **PARADIS TERRESTRE**.

* **EDESSE**, f. f. (*Géog. anc. & mod.*) ville de la Mésopotamie, fondée par Séleucus-le-Grand dans l'Osrhoène, environ 400 ans avant J. C. Abgar roi d'*Edeffe*, converti, dit-on, par saint Thomas, avoit commencé, dit-on, à croire en J. C. sur sa seule réputation; les Grecs du bas empire ont débité là-dessus bien des fables. *Edeffe* s'appelle aujourd'hui *Orsa*.

EDHEMITES ou **EDHEMIS**, f. m. (*Hist. eccléf.*) sorte de religieux mahométans, ainsi nommés d'Ibrahim Edhem leur instituteur, dont ils racontent des choses fort singulières, & entr'autres qu'en méditant l'alcoran il prononçoit souvent cette prière : « O Dieu ! tu m'as donné tant de lumières, que je » connois évidemment que tu prends soin de ma con- » duite, & que je suis sous ta protection; c'est pour- » quoi je me voue à la méditation de la Philosophie,

» & me résouds à mener une vie faine, afin de » t'être agréable ». Ses sectateurs se nourrissent de pain d'orge, prient & jeûnent souvent. Ils portent un bonnet de laine entouré d'un turban, & sur le cou un linge blanc marqueté de rouge. Leurs supérieurs s'adonnent à l'étude, pour se rendre capables de prêcher. On voit peu de ces moines à Constantinople, leurs principales maisons sont en Perse dans le Chorazan. Ricaut, *de l'Empire Ottom.* & Guer. *mœurs des Turcs*, tom. I. (G)

EDIFICE, f. m. (*Architect.*) s'entend en général de tout monument considérable, tel qu'une église, un grand palais, un hôtel-de-ville, un arsenal, un arc de triomphe, &c. quoique le mot latin *ædes*, dont il est dérivé, signifie *maison*, qui désigne plutôt l'habitation des hommes, que les bâtimens érigés pour la piété des fideles ou pour la magnificence des souverains. Voyez MAISON. (P)

EDILE, f. m. (*Hist. anc.*) chez les Romains étoit un magistrat qui avoit plusieurs différentes fonctions, mais entr'autres la surintendance des bâtimens publics & particuliers, des bains, des aqueducs, des chemins, des ponts & chaussées, &c.

Ce nom vient d'*ædes*, temple ou maison; il fut donné à ces magistrats à cause de l'inspection qu'ils avoient sur les édifices.

Leurs fonctions étoient à-peu-près les mêmes que celles des *agoranomes* & *astynomes* en Grece. Voyez AGORANOMES & ASTYNOMES.

Les *édiles* avoient aussi inspection sur les poids & mesures. Ils fixoient le prix aux vivres, & veilloient à ce qu'on ne fit point d'exactions sur le peuple. La recherche & la connoissance des débauches & des desordres qui se passaient dans les maisons publiques, étoient aussi de leur ressort. Ils avoient la charge de revoir les comédies & de donner au peuple les grands jeux à leurs dépens.

C'étoit encore aux *édiles* qu'appartenoit la garde des ordonnances du peuple. Ils pouvoient même faire des édits sur les matieres qui étoient de leur compétence, & peu-à-peu ils se procurèrent une juridiction très-considérable, & la connoissance d'une infinité de causes.

Leur charge étoit si ruineuse par les dépenses qu'elle obligeoit de faire, que du tems d'Auguste il y avoit jusqu'à des sénateurs qui refusoient l'édilité pour cette raison.

Les fonctions qui mirent les *édiles* en si grande considération, appartenoient dans les commencemens aux *édiles* plébéiens ou petits *édiles* qui étoient d'abord les seuls *édiles* qu'il y eût : ils n'étoient que deux & avoient été créés la même année que les tribuns : car ceux-ci se trouvant accablés par la multitude des affaires, demanderent au sénat des officiers sur qui ils pussent se décharger des affaires de moindre importance : en conséquence le sénat créa deux *édiles*, qu'on nommoit tous les ans à la même assemblée que les tribuns. Voyez TRIBUN.

Mais ces *édiles* plébéiens ayant refusé dans une occasion célèbre de donner les grands jeux, par la raison qu'ils n'étoient pas en état d'en supporter la dépense; des patriciens offrirent de les donner pourvu qu'on leur accordât les honneurs de l'édilité.

On accepta leurs offres, & on en créa deux *édiles* l'an de Rome 388, on les appella *édiles majeurs* ou *curules*, parce qu'en donnant audience ils avoient droit de s'asseoir sur une chaise curule ornée d'ivoire; au lieu que les *édiles* plébéiens étoient assis sur des bancs.

De plus, les *édiles* curules avoient part à toutes les fonctions ordinaires des *édiles* plébéiens, & étoient chargés spécialement de donner au peuple Romain les grands jeux, des comédies & des combats de gladiateurs.

Voici un fait qui mérite bien d'être rapporté : les *édiles* sur la fin de la république donnoient des couronnes d'or aux acteurs, aux musiciens, aux joieurs d'instrumens & aux autres artistes qui servoient aux jeux : Caton engagea Favonius à ne distribuer dans son édilité que des couronnes de branches d'olivier, suivant l'usage qui se pratiquoit aux jeux olympiques; cependant Curion le premier *édile* donnoit dans un autre théâtre des jeux magnifiques & des présens proportionnés; mais comme Caton présidoit aux jeux de Favonius, les acteurs, les musiciens, les joieurs d'instrumens, en un mot tout le peuple, quitta les jeux magnifiques de Curion pour voler à ceux de son collègue, tant la seule présence de Caton influoit encore dans l'état.

Dans la suite, pour soulager ces quatre *édiles*, César en créa deux nouveaux sous le nom d'*édiles* céréaux, *ediles cereales*, parce que leur principal emploi fut de prendre soin des blés que les Romains appelloient don de Cérès, *donum Cereris*; parce qu'ils croyoient que cette déesse avoit appris aux hommes l'agriculture. Ces *édiles* créés les derniers étoient aussi tirés d'entre les patriciens.

Il y avoit encore des *édiles* dans les villes municipales qui y avoient la même autorité que les *édiles* de Rome dans la capitale de l'empire.

On apprend aussi par plusieurs inscriptions, qu'il y avoit un *édile* alimentaire; ce qui est marqué par ces commencemens de mots, *edil. alim.* dont la fonction étoit, à ce qu'on croit, de pourvoir à la nourriture des personnes qui étoient à la charge de l'état, quoique quelques-uns leur en assignent une autre.

On a aussi trouvé sur une ancienne inscription le mot *edilis castrorum*, *édile de camp*; soit que ce fût un officier chargé de la police du camp, soit qu'il ne dût se mêler que de ce qui concernoit la subsistance des troupes, comme nos munitionnaires généraux & nos intendans d'armée. On ne trouve plus d'*édiles* dans l'histoire depuis Constantin : cette charge étoit dans la république celle par laquelle commençoit la carrière des honneurs, & comme un degré pour parvenir aux premiers. Chambers. (G)

EDILING, f. m. (*Hist. mod.*) c'est un ancien nom de la noblesse parmi les Anglo-Saxons. Voyez NOBLESSE.

La nation saxonne, dit Nithard, *Hist. I. IV.* est divisée en trois ordres ou classes de peuple; les *édiling*, les *frilingi*, & les *lazzi*; ce qui signifie la noblesse, les bourgeois, & les vassaux ou serfs.

Au lieu d'*édiling*, on trouve quelquefois *atheling* ou *atheling*: on attribue aussi cette qualité au fils du roi & à l'héritier présomptif de la couronne. Voyez ATHELING. Chambers. (G)

EDINBOURG, (*Géog.*) capitale de l'Ecosse, le siège de ses rois avant la mort d'Elisabeth reine d'Angleterre, & celui de son Parlement avant l'union des deux royaumes. La marée monte environ jusqu'à vingt milles de ses murs. Sa situation est à une lieue & demie de la mer dans un terrain agréable & fertile. Elle est commandée par un château très-fort appelé *Mayden-castle*, c'est-à-dire le château des vierges, parce que les rois des Pictes y gardoient leurs filles. Son université est un bâtiment spacieux, où les professeurs & les étudiants sont bien logés. Les sciences & la médecine en particulier y fleurissent avec honneur. Sa bibliothèque possède 105 sceaux des princes de Bohême, de Moravie & autres, avec l'original de la protestation des Bohémiens contre le concile de Constance, qui malgré le sauf-conduit, brûla Jean Hus & Jérôme de Prague en 1417. Le nombre de ses habitans va aujourd'hui (1755), à plus de 33000 âmes. Long. 14^d 34' 55" lat. 55° 55'. Art. de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

se que la salive du cheval qui sort en abondance , & qui par le moyen de la mastication est fortement exprimée des glandes destinées à filtrer cette humeur & à la séparer du sang artériel. Le cheval en goûtant son mors & en le mâchant pour ainsi dire sans cesse, la bat en effet & l'agite continuellement : d'ailleurs n'étant à proprement parler qu'un savon foïetté, & ayant, attendu son huile, une certaine viscosité, l'air y forme facilement de petites bulles dont l'assemblage constitue ce que réellement nous nommons *écume*.

Il est des bouches fourdes, des bouches dures, des bouches trop sensibles qui ne goûtent point l'appui, & celles-là sont toujours seches : pour y faire entrevoir de la fraîcheur, les maquignons ont soin avant de monter l'animal & en lui mettant le mors dans la bouche, de lui donner du sel : ce sel est une espece d'apophlegmatifant qui fait sortir la matiere salivale & la muscosité de tout le tissu glanduleux du gosier, par une mécanique semblable à celle qui fait sortir la muscosité des glandes de la membrane pituitaire, en conséquence de l'usage des errhines ou sternutatoires, c'est-à-dire en picotant & en irritant la membrane de ces parties.

Le défaut de fraîcheur de bouche provient encore aussi souvent de la main du cavalier que du fond de la bouche même. Il n'est que trop de mains ignorantes, dures, cruelles, & qui par leurs mouvemens faux & forcés sont capables de desesperer un cheval. C'est dans des bouches belles, pleines d'action & soumises à des mains liantes & savantes, que l'on trouve cette quantité de salive en *écume* ; & ce sont ainsi que je l'ai dit, ces bouches que l'on a improprement appelées *bouches fraîches*, parce qu'elles sont humectées.

A l'égard de l'*écume* que l'on apperçoit à la superficie du corps du cheval en sueur, il faut remarquer que l'humeur perspirante est beaucoup plus épaisse dans l'animal que dans l'homme, & son moins de subtilité peut être vraisemblablement imputé au diamètre plus considérable des vaisseaux, & à la nature même du sang du cheval lequel est infiniment plus visqueux. Cette humeur qui s'exhale sans cesse s'arrête facilement à la surface du cuir, vû les poils qui le recouvrent, & son desséchement forme la crasse que l'on enleve à chaque pansément. Or dès qu'à raison d'un exercice plus violent l'excrétion est augmentée, la sueur qui résulte de l'abondance de l'humeur transpirante détrempa le corps blanchâtre qui n'est autre chose que cette crasse ; & si dans cet instant il y a dans un endroit quelconque frottement ou des parties les unes contre les autres, ou de quelque harnois comme des rennes du bridon & de la bride sur l'encolûre, de la têtiere, de la croupiere, du poitrail, &c. l'air agité par ce frottement qui ne fait pas une impression directe, immédiate & continue sur le cuir, pénétrera dans les intervalles qui sont entre les poils & la peau, & divisant ainsi que le frottement la crasse détrempée, produira cette *écume* qu'il me semble qu'on ne peut attribuer à d'autre cause. (e)

ECUME, à la Monnoie, est le nom que les ouvriers donnent à la litarge. Voyez LITARGE.

ECUMES, en terme de Rafineur, sont proprement les excréments & toutes les malpropretés mêlées avec le sang de bœuf & l'eau de chaux, qu'on a tirées du sucre en le clarifiant. Voyez CLARIFIER.

Faire des écumes, c'est en séparer les sirops qu'on a levés avec elles, de cette sorte. On met de l'eau de chaux à moitié une chaudiere ; quand elle est chaude, on verse les écumes, que l'on remue ou mouve fortement, pour les empêcher de s'attacher au fond. Quand elles ont bouilli pendant quelque tems, on les jette dans des paniers placés au-dessus des

chaudieres, sur des planches couchées sur ces élévations qui les séparent. Ces paniers sont couverts d'une poche que l'on lie quand ils sont pleins, & ont un peu égoutté. Voyez POCHÉ. On met un rond de bois sur ces poches : plusieurs poids qui pesent sur le rond & les poches, en font couler le sirop. On les laisse égoutter en cet état environ pendant douze heures ; ensuite ce qui est sorti se raccourcit, pour être clarifié avec du sucre fin. Voy. CLARIFIER & RACCOURCIR.

* ECUMES PRINTANIERES, (Econ. rust.) c'est ainsi qu'on appelle à la campagne ces filamens blancs qu'on voit voltiger dans les airs, sur-tout dans le beau tems, & qui s'attachent à toutes les plantes qu'elles rencontrent : on les regarde comme un présage de chaleur. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pluie les abat & les fait disparaître. On en attribue la formation à des exhalaisons grossieres qui les composent en se réunissant, quoiqu'elles ressemblent beaucoup mieux à cette espece de soie dont les chenilles & d'autres insectes s'enveloppent ; que la chaleur a séchée, & que l'agitation de l'air a détachée des arbres, & emportée.

ECUMER, v. act. (Pharmacie.) c'est enlever de la surface d'un liquide bouillant, des impuretés qui s'en sont séparées par l'ébullition, & qui le fumaigent.

La despumation est un des moyens dont on se sert en Pharmacie pour purifier certains corps, & principalement le miel, le sucre, les sirops & les sucres. Voyez ces articles. Quelquefois on ajoute au secours de l'ébullition, celui de la clarification par le blanc d'œuf. Voyez CLARIFICATION.

On passe ordinairement les liquides qu'on a écumés, à la chauffe ou à l'étamine, pour enlever le reste de l'écume, & des impuretés moins grossieres qui sont suspendues dans la masse entière de la liqueur. Voyez CHAUSSE & ETAMINE.

On peut se contenter de la simple despumation, & se dispenser de clarifier & de passer à la chauffe le sucre, le miel ou les sirops destinés à la préparation des compositions qui ne doivent pas être transparentes, telles que les électuaires, les tablettes purgatives, &c. il est mieux cependant d'écumer & de passer dans tous les cas. (b)

ECUMER, (Marine.) on dit que la mer écume ; quand elle est agitée, & qu'il s'élève sur sa surface une espece d'écume blanchâtre. (Z)

ECUMER LA MER, (Marine.) pirater, se dit des forbans qui volent & pillent les navires marchands qu'ils rencontrent à la mer. (Z)

ECUMER, (Faucon.) se dit de l'oiseau, 1^o quand il passe sur sa proie sans s'y arrêter ; 2^o lorsqu'il a poussé la perdrix dans le buisson, sans s'y arrêter ; 3^o lorsqu'il court sur le gibier que les chiens lancent.

ECUMERESSE, f. f. en terme de Rafineur de sucre, est une platine de cuivre jaune, coupée en rond, percée de plusieurs trous dans toute son étendue comme une écumoire, & montée sur un grand manche de bois arrêté dans une douille qui, en diminuant de largeur, ne forme plus qu'une verge qui se termine par une fourchette qui s'étend jusqu'à six pouces sur chaque côté de l'écumeresse, ce qui la rend plus solide. Elle sert à lever les écumes de dessus les matieres que l'on clarifie. Voyez CLARIFIER.

ECUMEURS DE MER, voyez PIRATES.

ECUMOIRE, f. f. (Econ. dom. & Cuis.) c'est une espece de poêle de fer ou de cuivre, très-plate, percée de trous, avec un long manche, dont on se sert pour enlever l'écume & les autres matieres excrémentielles qui s'élèvent de dessus les matieres qu'on met en fusion & qu'on clarifie, ou de dessus celles qu'on cuit ou qu'on fait bouillir. Les Fondeurs ont aussi leur écumoire ; ils s'en servent pour écarter la

& billets à ordre ou au porteur, des marchands, négocians, & gens d'affaires, seront contrôlés avant qu'on en puisse faire aucune demande en justice. Voyez CONTRÔLE DES ACTES SOUS SIGNATURE PRIVÉE.

Edit du Contrôle pour les dépens. Voyez CONTRÔLE DES DÉPENS. (A)

EDIT DE CREMIEU, est un règlement donné par François I. à Cremieu le 19 Juin 1536, composé de 31 articles, qui règle la juridiction des baillifs, sénéchaux, & sièges présidiaux, avec les prévôts, châtelains, & autres juges ordinaires, inférieurs, & les matieres dont les uns & les autres doivent connoître. Ce règlement commence par ces mots : *A tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut, &c.* & est daté à la fin, du jour, du mois, & de l'année : ce qui est la forme ordinaire des déclarations. Cependant ce règlement est universellement appelé l'*édit de Cremieu. (A)*

EDIT DES DUELS, c'est-à-dire contre les duels. Il y a eu anciennement plusieurs *édits* pour restreindre l'usage des duels, & même pour les défendre absolument ; mais celui auquel on donne singulièrement le nom d'*édit des duels* est un *édit* de Louis XIV. du mois d'Août 1679, qui a renouvelé encore plus étroitement les défenses portées par les précédentes ordonnances. Il y a aussi un *édit des duels* donné par Louis XV. au mois de Février 1723, qui ordonne l'exécution du précédent, & contient plusieurs dispositions nouvelles. Voyez ci-devant au mot DUEL. (A)

EDITS DES EDILES, *edilitia edicta*, étoient des réglemens que les édiles - curules faisoient pour les particuliers sur les matieres dont ils avoient la connoissance : telles que l'ordonnance des jeux, la police des temples, des chemins publics, des marchés, & des marchandises, & sur tout ce qui se passoit dans la ville. Ce fut par ces *édits* que s'introduisirent les actions que l'on a contre ceux qui vendent des choses défectueuses.

Comme la compétence des préteurs & celle des édiles n'étoient pas trop bien distinguées, & que les édiles étoient souvent appelés *préteurs*, on confondoit aussi quelquefois les *édits des édiles* avec ceux des préteurs.

Ces *édits* n'étoient, comme ceux des préteurs, que des lois annuelles, que chaque édile renouvelloit pendant son administration suivant qu'il le jugeoit à-propos.

Il paroît que le pouvoir de faire des *édits* fut ôté aux édiles par l'empereur Adrien, lorsqu'il fit faire l'*édit* perpétuel, ou la collection de tous les *édits* des préteurs & des édiles. Voyez ci-après EDIT PERPÉTUEL. (A)

EDIT DES EMPEREURS ROMAINS, appelés aussi *constitutiones principum*, étoient de nouvelles lois qu'ils faisoient de leur propre mouvement, soit pour décider les cas qui n'avoient pas été prévus, soit pour abolir ou changer quelques lois anciennes. Ces lois étoient différentes des rescrits & des decrets, les rescrits n'étant qu'une réponse à quelques lettres d'un magistrat, & les decrets des jugemens particuliers. Ces *édits* ou constitutions ont servi à former les différens codes grégorien, hermogénien, théodosien, & justinien. Voyez CODE, & ci-après EDITS DE JUSTINIEN. (A)

EDIT DES FEMMES ; Loiseau, en son *traité des off. liv. II. chap. x. n. 17*, dit que plusieurs donnent ce nom à l'*édit* du 12 Décembre 1604, portant établissement du droit annuel, ou paulette, qui se paye pour les offices ; que cet *édit* a été ainsi nommé, parce qu'il tourne au profit des femmes, en ce que par le moyen du paiement de la paulette, les offices de leurs maris leur sont conservés après leur mort. (A)

EDIT DES INSINUATIONS est de deux sortes, savoir des insinuations ecclésiastiques, & des insinuations laïques.

Edit des Insinuations ecclésiastiques. Le premier *édit* qui ait établi l'insinuation en matiere ecclésiastique, est celui d'Henri II. du mois de Mars 1553, portant création de greffiers des insinuations ecclésiastiques, qui fut suivi d'un autre *édit* de 1595, par lequel ces greffiers furent érigés en offices royaux. Il est aussi parlé d'enregistrement ou insinuation dans l'*édit* du contrôle de 1637, par rapport aux bénéfices. Mais l'*édit* appelé communément *édit des insinuations*, ou des *insinuations ecclésiastiques*, est celui de Louis XIV. du mois de Décembre 1691, enregistré au parlement de Paris & au grand-conseil, portant suppression des anciens offices de greffiers des insinuations ecclésiastiques, & création de nouveaux pour insinuer tous les actes concernant les titres & capacités des ecclésiastiques, toutes procurations pour résigner ou permuter des bénéfices, les actes de présentation ou nomination des patrons, les provisions des ordinaires, prises de possession, bulles de cour de Rome, lettres de degré, &c. Voyez INSINUATIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Edit des Insinuations laïques, est l'*édit* du mois de Décembre 1703, qui a étendu la formalité de l'insinuation à tous les actes translatifs de propriété & autres dénommés dans cet *édit* ; au lieu qu'elle ne se pratiquoit auparavant que pour les donations & les substitutions. Cet *édit* a été surnommé des *insinuations laïques*, pour le distinguer de l'*édit* des insinuations du mois de Décembre 1691, qui concerne les insinuations ecclésiastiques. Voy. CENTIEME DENIER, & INSINUATIONS LAÏQUES. (A)

EDIT DE JUILLET, est l'*édit* fait par Charles IX. contre les religionnaires, au mois de Juillet 1561. La raison pour laquelle on le désigne ainsi seulement par le nom du mois où il a été donné, est expliqué ci-devant à l'article EDIT D'AOÛT. (A)

EDITS DE JUSTINIEN, sont treize constitutions ou lois de ce prince, que l'on trouve à la suite des nouvelles dans la plupart des éditions du corps de Droit. On peut voir ci-devant ce que nous avons dit des *édits* des empereurs en général ; mais il faut observer sur ceux de Justinien en particulier, qu'étant postérieurs à la dernière rédaction de son code, ils n'ont pû y être compris. Ces *édits* n'ayant pour objet que la police de plusieurs provinces de l'empire, ne sont d'aucun usage parmi nous, même dans les pays de droit écrit. (A)

EDIT DE MARS, voyez ce qui est dit ci-devant à l'article EDIT D'AOÛT.

EDIT DE MELUN, est un règlement donné à Paris par Henri III. au mois de Février 1580. Il a été surnommé *édit de Melun*, parce qu'il fut fait sur les plaintes & remontrances du clergé de France assemblé par permission du roi en la ville de Melun.

La discipline ecclésiastique fait l'objet de cet *édit*. Il est composé de 31 articles, qui traitent de l'obligation de tenir les conciles provinciaux tous les 3 ans ; de la visite des monasteres ; des réparations des bénéfices, & des curés qui doivent y contribuer ; de la saisie du temporel faute de résidence ; de l'emploi des revenus ecclésiastiques ; des provisions *in formâ dignum* ; de la nécessité d'exprimer les causes des refus de provisions ; des dévolutaires ; des privilèges & exemptions des ecclésiastiques ; de la maniere d'instruire contre eux les procès criminels ; que les juges royaux doivent donner assistance pour l'exécution des jugemens ecclésiastiques. Enfin il traite aussi des terriers des ecclésiastiques, des droits curiaux, des dixmes, & des bois des ecclésiastiques. Cet *édit* fut enregistré, les grand-chambre & tournelle assemblées, avec quelques modifications que l'on peut voir

voir dans l'arrêt d'enregistrement, qui est du 5 Mars de la même année. (A)

EDIT DES MERES, est un *édit* de Charles IX. donné à Saint-Maur au mois de Mai 1567, ainsi appelé parce qu'il règle l'ordre dans lequel les meres doivent succéder à leurs enfans. On l'appelle aussi *édit de Saint-Maur*, du lieu où il fut donné.

Par l'ancien droit-romain, les meres ne succédoient point à leurs enfans. La rigueur de ce droit fut adoucie par les empereurs, en accordant aux meres qu'elles succéderaient à leurs enfans.

La dernière constitution par laquelle Justinien paroïssoit avoir fixé l'ordre de cette sorte de succession, donnoit à la mere le droit de succéder à ses enfans, non-seulement en leurs meubles & conquêts, mais aussi dans les biens patrimoniaux provenus du côté paternel.

Cette loi fut ponctuellement observée dans les pays de droit écrit jusqu'à l'*édit des meres*, qui regla que dorénavant les meres succédantes à leurs enfans, n'auroient en propriété que les biens-meubles & les conquêts provenus d'ailleurs que du côté paternel; & que pour tout droit de légitime dans les biens paternels, elles auroient leur vie durant l'usufruit de la moitié de ces biens.

Le motif allégué dans cet *édit*, étoit de conserver dans chaque famille le bien qui en provenoit.

Cet *édit* fut enregistré au parlement de Paris, & observé dans les pays de droit écrit de son ressort.

Mais les parlemens de droit écrit, lorsque l'*édit* leur fut adressé, supplièrent le roi, & encore depuis, de trouver bon qu'ils continuassent à suivre pour la succession des meres leurs anciennes lois.

Quoique le parlement d'Aix n'eût pas non plus enregistré cet *édit*, les habitans de Provence parurent cependant d'abord assez disposés à s'y conformer. Mais les contestations qui s'y éleverent sur le véritable sens de cet *édit*, donnerent lieu à une déclaration en 1575, qui ne fut adressée qu'au parlement d'Aix. Elle fut même bientôt suivie de lettres patentes, qui lui défendoient d'y avoir égard dans le jugement d'une affaire qui y étoit pendante: ce qui donna lieu dans la suite à ce parlement d'introduire une jurisprudence qui tenoit le milieu entre les lois romaines & l'*édit des meres*, & qui parut même autorisée par un arrêt du conseil. Cependant, au préjudice de cette jurisprudence observée dans ce parlement pendant plus d'un siècle, on voulut y faire revivre la déclaration de 1575, qui paroïssoit abrogée par un long usage. Cette difficulté engagea le parlement d'Aix à supplier le Roi à présent régnant, de faire un règlement sur cette matière: ce qui a été fait par un *édit* du mois d'Août 1729, dont la disposition s'étend à tous les parlemens du royaume qui ont dans leur ressort des provinces régies par le droit écrit.

Par cet *édit*, le roi révoque celui de Saint-Maur du mois de Juillet 1567, & ordonne qu'à compter de la publication du nouvel *édit*, le précédent soit regardé comme non fait & non avenu dans tous les pays du royaume où il a été exécuté; & en conséquence que les successions des meres à leurs enfans ou des autres ascendans, & parens les plus proches desdits enfans du côté maternel, qui seront ouvertes après le jour de la publication de cet *édit*, seront déferées, partagées, & réglées, suivant la disposition des lois romaines, ainsi qu'elles l'étoient avant l'*édit* de Saint-Maur.

Le roi déclare néanmoins que son intention n'est pas de déroger aux coutumes ou statuts particuliers qui ont lieu dans quelques-uns des pays où le droit écrit est observé, & qui ne sont pas entièrement conformes aux dispositions des lois romaines sur lesdites successions. Il ordonne que ces coutumes ou

Tome V.

statuts seront suivis & exécutés comme ils l'étoient avant ce dernier *édit*.

Il est encore dit que dans les pays où l'*édit* de Saint-Maur a été observé en tout ou partie, les successions ouvertes avant la publication du nouvel *édit*, soit qu'il y ait des contestations formées ou non, seront déferées, partagées, & réglées, comme elles l'étoient suivant l'*édit* de Saint-Maur & la jurisprudence des parlemens.

Enfin il est dit que les arrêts & sentences passées en force de chose jugée, & les transactions ou autres actes équivalens, intervenus sur des successions de cette qualité avant le nouvel *édit*, seront exécutés selon leur forme & teneur, sans préjudice néanmoins aux moyens de droit.

Il y a un commentaire sur l'*édit des meres*, qui est inséré dans la compilation des commentateurs de la coutume de Paris, sur l'article 312. M. Loüet, *lettre M. n. 12. & 22*, traite aussi plusieurs questions à l'occasion de cet *édit des meres*: mais tout cela est peu utile présentement, depuis la révocation de cet *édit*. (A)

EDIT DE NANTES, ainsi appelé parce qu'il fut donné à Nantes par Henri IV. le dernier Avril 1598, est un des *édits* de pacification qui furent accordés aux Religionnaires. Il résume en 92 articles tous les privilèges que les précédens *édits* & déclarations de pacification avoient accordés aux Religionnaires.

Il confirme l'amnistie qui leur avoit été accordée; fixe les lieux où ils auroient le libre exercice de leur religion; la police extérieure qu'ils devoient y observer, les cérémonies de leurs mariages & enterremens, la compétence de la chambre de l'*édit*, dont nous parlerons à la suite de cet article; enfin il prescrit des règles pour les acquisitions qu'ils pourroient avoir faites.

Henri IV. leur accorda en outre 47 articles, qu'il fit registrer au parlement, mais qu'il ne voulut pas insérer dans son *édit*.

Il y eut encore depuis quelques *édits* de pacification accordés aux Religionnaires.

Mais Louis XIV. par son *édit* du mois d'Octobre 1685, révoqua l'*édit de Nantes* & tous les autres semblables, & défendit l'exercice de la religion prétendue réformée dans son royaume: ce qui a depuis été toujours observé, au moyen de quoi l'*édit de Nantes* & les autres *édits* semblables ne sont plus en vigueur. Voyez ci-après EDITS DE PACIFICATION.

EDITS DE PACIFICATION, sont des *édits* de quelques-uns de nos rois, que la nécessité des tems & des circonstances fâcheuses les obligèrent d'accorder, par lesquels ils tolérèrent alors l'exercice de la religion prétendue réformée dans leur royaume.

Les violences qui se commettoient de la part des Religionnaires contre les Catholiques, & de la part de ceux-ci contre les Religionnaires, engagèrent Charles IX. d'aviser aux moyens d'y apporter une salutaire provision, ce sont ses termes; & pour y parvenir il donna, le 27 Janvier 1561, le premier *édit de pacification*, intitulé, *pour appaiser les troubles & sédition sur le fait de la religion*.

Les Religionnaires se prévalant de leur grand nombre & des chefs puissans qui étoient de leur parti, exigèrent que l'on étendît davantage les facilités que le roi avoit bien voulu leur accorder; de sorte que Charles IX. en interprétation de son premier *édit*, donna encore six autres déclarations ou *édits*, qui portent tous pour titre, *sur l'édit de pacification*; savoir une déclaration du 14 Février 1561, un *édit* & déclaration du 19 Mars 1562, déclaration du 19 Mars 1563, & trois *édits* des 23 Mars 1568, Août 1570, & Juillet 1573.

Henri III. fit aussi quatre *édits* à ce sujet, & intitulés comme ceux de Charles IX; le premier est du

D d d

mois de Mai 1576 ; le second du 7 Septembre 1577 ; le troisieme du dernier Février 1579 : celui-ci contient les articles de la conférence tenue à Nerac entre la reine mere du roi, le roi de Navarre, & les députés des Religioneux qui étoient alors assez audacieux, pour capituler avec le roi ; le quatrieme édit du 26 Décembre 1580, contient les articles de la conférence de Flex & de Coutras.

Le plus célèbre de tous ces *édits de pacification* est l'édit de Nantes du dernier Avril 1598. Voyez ci-devant EDIT DE NANTES.

Louis XIII. donna aussi un *édit de pacification* au mois de Mai 1616, par lequel il accorda aux Religioneux 15 articles qui avoient été arrêtés à la conférence de Loudun. Cet édit fut suivi de plusieurs déclarations, toutes confirmatives des *édits de pacification*, en date des mois de Mai 1617, 19 Octobre 1622, 17 Avril 1623 ; des articles accordés à Fontainebleau au mois de Juillet 1625 ; de ceux accordés aux habitans de la Rochelle en 1626 ; d'un édit du mois de Mars de la même année, & d'une déclaration du 22 Juillet 1627.

Depuis la prise de la Rochelle, les Religioneux commencerent à être plus soumis, & leurs demandes furent moins fréquentes.

Cependant Louis XIV. leur accorda encore quelques *édits* & déclarations, entre autres une déclaration du 8 Juillet 1643, une autre du premier Février 1669 ; mais par édit du mois d'Octobre 1685, il révoqua l'édit de Nantes & tous les autres semblables, & défendit l'exercice de la religion prétendue réformée dans son royaume : au moyen de quoi les *édits de pacification* qui avoient été accordés aux Religioneux, ne servent plus présentement que pour la connoissance de ce qui s'est passé lors de ces *édits*.

EDIT (*Chambres de l'*). Notre intention étoit de placer cet article en son rang au mot CHAMBRE ; mais ayant été omis en cet endroit, nous réparerons ici cette omission : aussi bien les *chambres de l'édit* furent-elles établies en conséquence des *édits de pacification*.

Nous avons déjà dit au mot CHAMBRES MI-PARTIES, que les Religioneux obtinrent en 1576 que l'on établît dans chaque parlement une chambre particulière, que l'on appella *chambre mi-partie*, parce qu'elle étoit composée moitié de juges catholiques, & moitié de protestans.

L'année suivante, il fut établi dans chaque parlement de nouvelles chambres, où le nombre des Catholiques étoit plus fort que celui des Religioneux. L'édit qui est du mois de Septembre 1577, ne détermine point leur nom ; mais il paroît qu'elles furent dès-lors appelées *chambres de l'édit*, c'est-à-dire chambres établies par l'édit de 1577 : car quand on disoit l'édit simplement, c'étoit de cet édit que l'on entendoit parler, comme il paroît par un autre édit d'Henri III. du dernier Février 1579, art. 12, & par plusieurs autres réglemens postérieurs, où ces chambres sont appelées *chambres de l'édit*.

Il y en avoit cependant encore quelques-unes que l'on appelloit *mi-parties* ou *tri-parties*, selon qu'il y avoit plus ou moins de catholiques & de religionnaires.

Toutes ces chambres furent supprimées par Henri III. au mois de Juillet 1585 ; mais cet édit ayant été révoqué, il fut rétabli au parlement de Paris une nouvelle *chambre de l'édit*, en vertu d'une déclaration du mois de Janvier 1596. Elle étoit d'abord tant pour le ressort du parlement de Paris, que pour ceux de Roien & de Toulouse : mais en 1599, il en fut établi une à Roien ; il y en avoit aussi une à Castres pour le parlement de Toulouse, & d'autres dans les parlemens de Grenoble & de Bordeaux : cette dernière étoit à Nerac, on l'appelloit quelquefois la *chambre de l'édit de Guienne*.

Les *chambres de l'édit* de Paris & de Roien furent supprimées par l'édit du mois de Janvier 1669 ; celle de Guienne le fut par édit du mois de Juillet 1699 ; toutes les autres *chambres de l'édit* ou *mi-parties* furent de même supprimées peu-à-peu, soit avant la révocation de l'édit de Nantes faite en 1685, ou lors de cette révocation. Voyez CHAMBRE MI-PARTIE & TRI-PARTIE. (A)

EDIT DE PAULET ou DE LA PAULETTE, est celui du 12 Décembre 1604, qui établit le droit annuel pour les offices. Voyez ANNUEL & PAULETTE. (A)

EDIT DES PETITES DATES, est un édit qui fut donné par Henri II. au mois de Juin 1550, & enregistré au parlement le 24 Juillet suivant, pour réprimer l'abus qui se commettoit par rapport aux *petites dates* que l'on retenoit de France à Rome pour résignation de bénéfices ; en ce que les impétrans retenoient ces dates sans envoyer la procuration pour résigner. Il ordonne, dans cette vûe, que les banquiers expéditionnaires de cour de Rome ne pourront écrire à Rome pour y faire expédier des procurations sur résignations, à moins que par le même courrier ils n'envoient les procurations pour résigner. Il ordonne aussi que les provisions expédiées sur procurations surannées seront nulles.

On verra plus au long ce qui donna lieu à cet édit, & ce qui se passa ensuite, à l'article *Dates en abrégé* ou *petites Dates*, qui est ci-devant au mot DATES. (A)

EDIT PERPÉTUEL, qu'on appelloit aussi *jus perpetuum* ou *édit du préteur* par excellence, étoit une collection ou compilation de tous les *édits*, tant des préteurs que des édiles curules. Cette collection fut faite, non pas par l'empereur Didius Julianus, comme quelques-uns l'ont cru, mais par le jurisconsulte Salvius Julianus, qui fut choisi à cet effet par l'empereur Adrien, & qui s'en acquitta avec de grands éloges. Comme les *édits* des préteurs & des édiles n'étoient que des lois annuelles, & que ces réglemens, qui s'étoient beaucoup multipliés, causoient beaucoup de confusion & d'incertitude ; Adrien voulut que l'on en formât une espece de code qui servît de regle pour l'avenir aux préteurs & aux édiles dans l'administration de la justice, & il leur ôta en même tems le pouvoir de faire des réglemens.

Il paroît par les fragmens qui nous restent de l'*édit perpétuel*, que le jurisconsulte Julien y avoit suppléé beaucoup de décisions qui ne se trouvoient point dans les *édits* dont il fit la compilation.

Les empereurs Dioclétien & Maximien qualifièrent cet ouvrage de *droit perpétuel*.

Plusieurs anciens jurisconsultes ont fait des commentaires sur cet édit.

On en fit un abrégé pour les provinces, qui fut appelé *édit provincial*. Voyez ci-après EDIT PROVINCIAL. (A)

Édit perpétuel, est aussi un réglement que les archiducs Albert & Isabelle firent pour tous les pays de leur domination le 12 Juillet 1611. Cet édit contient quarante-sept articles sur plusieurs matières, qui ont toutes rapport au droit des particuliers & à l'administration de la justice. Anselme a fait un commentaire sur cet édit. (A)

EDIT DES PRÉSIDIAUX, est un édit d'Henri II. de l'an 1551, portant création des présidiaux, & qui détermine leur pouvoir en deux chefs, qu'on appelle *premier* & *second chef* de l'édit.

Le premier leur donne le pouvoir de juger définitivement en dernier ressort jusqu'à deux cents cinquante livres pour une fois payer, & jusqu'à dix livres de rente, & des dépens à quelque somme qu'ils puissent monter.

Le second chef les autorise à juger par provision, nonobstant l'appel, jusqu'à cinq cents livres pour une fois payer, & vingt livres de rente, en donnant caution pour celui qui aura obtenu lesdites sentences provisoires.

Il y a un *édit* d'ampliation du pouvoir des présidiaux, du mois de Juillet 1580. Voyez PRÉSIDIAUX. (A)

EDIT DU PRÉTEUR, étoit un règlement que chaque préteur faisoit pour être observé pendant l'année de sa magistrature. Les patriciens jaloux de voir que le pouvoir législatif résidoit en entier dans deux consuls, dont l'un devoit alors être plébéien, firent choisir entr'eux un *préteur*, auquel on transmit le droit de législation.

Dans la suite le nombre des *préteurs* fut augmenté ; il y en avoit un pour la ville, appelé *prætor urbanus*, d'autres pour les provinces, d'autres qui étoient chargés de quelques fonctions particulières.

La fonction de ces *préteurs* étoit annale ; il y avoit sur la porte de leur tribunal une pierre blanche appelée *album prætoris*, sur laquelle chaque nouveau *préteur* faisoit graver un *édit*, qui annonçoit au peuple la manière dont il se proposoit de rendre la justice.

Avant de faire afficher cet *édit*, le *préteur* le donnoit à examiner aux tribuns du peuple.

Ces sortes d'*édits* ne devant avoir force de loi que pendant une année, on les appelloit *leges annuæ* : il y avoit même des *édits* ou réglemens particuliers, qui n'étoient faits que pour un certain cas, au-delà duquel ils ne s'étendoient point.

Les *préteurs* au reste ne pouvoient faire de lois ou réglemens que pour les affaires des particuliers & non pour les affaires publiques.

Du tems d'Adrien on fit une collection de tous ces *édits*, que l'on appella *édit perpétuel*, pour servir de règle aux *préteurs* dans leurs jugemens, & dans l'administration de la justice ; mais l'empereur ôta en même tems aux *préteurs* le droit de faire des *édits*.

L'*édit perpétuel* fut aussi appelé quelquefois l'*édit du préteur* simplement. Voyez EDIT PERPÉTUEL.

EDIT PROVINCIAL, *edictum provinciale*, étoit un abrégé de l'*édit perpétuel* ou collection des *édits* des *préteurs*, qui avoit été faite par ordre de l'empereur Adrien. L'*édit perpétuel* étoit une loi générale de l'empire, au lieu que l'*édit provincial* étoit seulement une loi pour les provinces & non pour la ville de Rome ; c'étoit la loi que les proconsuls faisoient observer dans leurs départemens. Comme dans cet abrégé on n'avoit pas prévu tous les cas, cela obligeoit souvent les proconsuls d'écrire à l'empereur pour savoir ses intentions. On ne fait point qui fut l'auteur de l'*édit provincial*, ni précisément en quel tems cette compilation fut faite ; Ezéchiél Spanham en son ouvrage intitulé *orbis Romanus*, conjecture que l'*édit provincial* peut avoir été rédigé du tems de l'empereur Marcus. Henri Dodwel *ad spartian. Hadrian.* soutient au contraire que ce fut Adrien qui fit faire cet abrégé ; il n'est cependant dit en aucun endroit que le jurisconsulte Julien qu'il avoit chargé de rédiger l'*édit perpétuel*, fût aussi l'auteur de l'*édit provincial* ; peut-être n'en a-t-on pas fait mention, à cause que l'*édit provincial* n'étoit qu'un abrégé de l'*édit perpétuel*, dont on avoit seulement retranché ce qui ne pouvoit convenir qu'à la ville de Rome. On y avoit aussi ajouté des réglemens particuliers, faits pour les provinces, qui n'étoient point dans l'*édit perpétuel*. Au surplus ces deux *édits* étoient peu différens l'un de l'autre, comme il est aisé d'en juger en comparant les fragmens qui nous restent des commentaires de Caius sur l'*édit provincial*, avec ce qui nous a été conservé de l'*édit perpétuel* ; plusieurs de ces fragmens ont été insérés dans le digeste ; Godefroi & autres juriscôn-

sultes les ont rassemblés en divers ouvrages. Voyez ce qu'en dit M. Terrasson en son *Histoire de la Jurisprudence Romaine*, p. 259. (A)

EDIT DE ROMORENTIN, est un *édit* qui fut fait dans cette ville par François II. au mois de Mai 1560, au sujet des religionnaires, par lequel la connoissance du crime d'hérésie fut ôtée aux juges séculiers, & toute juridiction à cet égard attribuée aux ecclésiastiques. Cet *édit* fut donné pour empêcher que l'inquisition ne fût introduite en France, comme les Guises s'efforçoient de le faire. Cet *édit* fut révoqué bien-tôt après par un autre de la même année, par lequel la recherche & punition de ceux qui faisoient des assemblées contre le repos de l'Etat, ou qui publioient par prédications ou par écrit de nouvelles opinions contre la doctrine catholique, fut renouvelée, avec attribution de juridiction aux juges présidiaux pour en connoître en dernier ressort au nombre de dix ; & s'ils n'étoient pas ce nombre, il leur étoit permis de le remplir des avocats les plus fameux de leur siège ; ce qui étoit conforme à l'*édit* de Château-briant, du 27 Juin 1551.

Il y eut ensuite des *édits* de pacification, dont il est parlé ci-devant. (A)

EDIT DE S. MAUR, est la même chose que l'*édit* des meres du mois de Mai 1567, auquel on donne aussi ce nom, parce qu'il fut donné à S. Maur-des-Fossés, près Paris. Voyez ci-devant, EDIT DES MERES. (A)

EDIT DES SECONDES NOCES, est un règlement fait par François II. au mois de Juillet 1560, touchant les femmes veuves qui se remariaient, pour les empêcher de faire des donations excessives à leurs nouveaux maris, & les obliger de réserver aux enfans de leur premier mariage, les biens à elles acquis par la libéralité de leur premier mari.

Cet *édit* fut fait par le conseil du chancelier de l'Hôpital, à l'occasion du second mariage de dame Anne d'Alegré, laquelle étant veuve & chargée de sept enfans, épousa M^{re} Georges de Clermont, & lui fit une donation immense.

En effet, le préambule & le premier chef de cet *édit* ne parlent que des femmes qui se remariaient. Le motif exprimé dans le préambule, est que les femmes veuves ayant enfans, sont souvent invitées & sollicitées à de nouvelles nocces ; qu'elles abandonnent leur bien à leurs nouveaux maris, & leur font des donations immenses, mettant en oubli le devoir de nature envers leurs enfans ; desquelles donations, outre les querelles & divisions d'entre les meres & les enfans, s'ensuit la desolation des bonnes familles, & conséquemment la diminution de la force de l'état public ; que les anciens empereurs y avoient pourvu par plusieurs bonnes lois : & le roi, pour la même considération, & entendant l'infirmité du sexe, loue & approuve ces lois, & adopte leurs dispositions par deux articles que l'on appelle les premier & second chefs de l'*édit* des secondes nocces.

Le premier porte que les femmes veuves ayant enfans, ou enfans de leurs enfans, si elles passent à de nouvelles nocces, ne pourront, en quelque façon que ce soit, donner de leurs biens meubles, acquêts, ou acquis par elles d'ailleurs par leur premier mariage ; ni moins leurs propres à leurs nouveaux maris, pere, mere, ou enfans desdits maris, ou autres personnes qu'on puisse présumer être par dol ou fraude interposées, plus qu'à un de leurs enfans, ou enfans de leurs enfans ; & que s'il se trouve division inégale de leurs biens, faite entre leurs enfans ou enfans de leurs enfans, les donations par elles faites à leurs nouveaux maris, seront réduites & mesurées à raison de celui qui en aura le moins.

Quoique ce premier chef de l'*édit* ne parle que des femmes, la jurisprudence l'a étendu aux hom-

mes, comme il paroît par les arrêts rapportés par M. Louët, *lett. N. n. 1. 2 & 3.*

Il est dit par le second chef, qu'au regard des biens à icelles veuves acquis par dons & libéralités de leurs défunts maris, elles n'en pourront faire aucune part à leurs nouveaux maris; mais qu'elles feront tenues de les réserver aux enfans communs d'entr'elles & leurs maris, de la libéralité desquels ces biens leur seront venus: que la même chose sera observée pour les biens venus aux maris par dons & libéralités de leurs défunes femmes, tellement qu'ils n'en pourront faire don à leurs secondes femmes, mais feront tenus les réserver aux enfans qu'ils ont eus de leurs premières. Ce même article ajoute que l'*édit* n'entend pas donner aux femmes plus de pouvoir de disposer de leurs biens, qu'il ne leur est permis par les coutumes du pays. *Voyez SECONDES NOCES. (A)*

EDIT DE LA SUBVENTION DES PROCÈS: on donna ce nom à un *édit* du mois de Novemb. 1563, portant que ceux qui voudroient intenter quelque action, seroient tenus préalablement de consigner une certaine somme, selon la nature de l'affaire. Cet *édit* fut révoqué par une déclaration du premier Avril 1568: il fut ensuite rétabli par un autre *édit* du mois de Juillet 1580; mais celui-ci fut à son tour révoqué par un autre *édit* du mois de Février 1583, portant établissement d'un denier parisis durant neuf ans, pour les épices des jugemens des procès. Il y eut des lettres patentes pour l'exécution de cet *édit*, le 26 Mai 1583. *Voyez Fontanon, tome IV. p. 706. Corbin, rec. de la cour des aides, pag. 54. (A)*

EDIT D'UNION: on donna ce nom à un *édit* du 12 Février 405, que l'empereur Honorius donna contre les Manichéens & les Donatistes, parce qu'il tendoit à réunir tous les peuples à la religion catholique. Il procura en effet la réunion de la plus grande partie des Donatistes. *Voyez l'Hist. ecclésiast. à l'année 405. (A)*

* ÉDITEUR, f. m. (*Belles-Lett.*) on donne ce nom à un homme de Lettres qui veut bien prendre le soin de publier les ouvrages d'un autre.

Les Bénédictins ont été *éditeurs* de presque tous les peres de l'Eglise. Les PP. Lallemand & Hardouin ont donné des éditions des conciles. On compte parmi les *éditeurs* du premier ordre, les docteurs de Louvain, Scaliger, Petau, Sirmond, &c.

Il y a deux qualités essentielles à un *éditeur*; c'est de bien entendre la langue dans laquelle l'ouvrage est écrit, & d'être suffisamment instruit de la matière qu'on y traite.

Ceux qui nous ont donné les premières éditions des anciens auteurs grecs & latins, ont été des hommes savans, laborieux & utiles. *Voyez l'art. CRITIQUE. Voyez aussi ERUDITION, TEXTE, MANUSCRIT, COMMENTATEURS, &c.*

Il y a tel ouvrage dont l'édition suppose plus de connoissances qu'il n'est donné à un seul homme d'en posséder. L'Encyclopédie est singulièrement de ce nombre. Il semble qu'il faudroit pour sa perfection, que chacun fût *éditeur* de ses articles; mais ce moyen entraîneroit trop de dépenses & de lenteur.

Comme les *éditeurs* de l'Encyclopédie ne s'arrogent aucune sorte d'autorité sur les productions de leurs collègues, il seroit aussi mal de les blâmer de ce qu'on y pourra remarquer de foible, que de les louer de ce qu'on y trouvera d'excellent.

Nous ne dissimulerons point qu'il ne nous arrive quelquefois d'appercevoir dans les articles de nos collègues, des choses que nous ne pouvons nous empêcher de désapprouver intérieurement, de même qu'il arrive, selon toute apparence, à nos collègues d'en appercevoir dans les nôtres, dont ils ne peuvent s'empêcher d'être mécontents.

Mais chacun a une manière de penser & de dire qui lui est propre, & dont on ne peut exiger le sacrifice dans une association où l'on n'est entré que sur la convention tacite qu'on y conserveroit toute sa liberté.

Cette observation tombe particulièrement sur les éloges & sur les critiques. Nous nous regarderions comme coupables d'une infidélité très-repréhensible envers un auteur, si nous nous étions jamais servis de son nom pour faire passer un jugement favorable ou défavorable; & le lecteur seroit très-injuste à notre égard, s'il nous en soupçonnoit.

S'il y a quelque chose de nous dans cet ouvrage que nous fassions scrupule d'attribuer à d'autres, c'est le bien & le mal que nous pouvons y dire des ouvrages. *Voyez ELOGE.*

ÉDITION, f. f. (*Belles-Lett.*) ce mot est relatif au nombre de fois que l'on a imprimé un ouvrage, ou à la manière dont il est imprimé. On dit dans le premier sens, *la première, la seconde édition*; & dans le second, *une belle édition, une édition fautive*. Les gens de Lettres doivent rechercher les *éditions* correctes. La recherche des belles *éditions* n'est qu'une espèce de luxe; & quand elle est poussée à l'excès, elle n'est plus qu'une branche de la bibliomanie. *Voyez BIBLIOMANIE.*

Souvent on a la fureur d'insérer dans les *éditions* qu'on publie des ouvrages d'un auteur après sa mort, quantité de productions qu'il avoit jugées indignes de lui, & qui lui ôtent une partie de sa réputation. Ceux qui sont à la tête de la Librairie, ne peuvent apporter trop de soin pour prévenir cet abus; ils montreront par leur vigilance dans cette occasion, qu'ils ont à cœur l'honneur de la nation, & la mémoire de ses grands hommes. (O)

* ÉDITION, (*Hist. anc.*) L'*édition* des Latins se disoit de ces spectacles que le peuple avoit imposés à certains magistrats, qu'ils donnoient à leurs frais, qu'on désignoit par *munus editum, edere munus*, dont ils étoient appelés les *éditeurs, editores*, & qui en ruinèrent un si grand nombre. Les questeurs, les préteurs, &c. étoient particulièrement obligés à cette dépense. S'il arrivoit à un magistrat de s'absenter, le fisc la faisoit pour lui, & en poursuivoit le remboursement à son retour. Ceux qui s'y soumettoient de bonne grace, indiquoient le jour par des affiches, le nombre & l'espèce des gladiateurs, le détail des autres jeux, & cela s'appelloit *munus ostendere, prænuntiare*. Cette largesse donnoit le droit de porter ce jour la prétexte, de se faire précéder de licteurs, de traverser le cirque sur un char à deux chevaux, & quelquefois l'honneur de manger à la table de l'empereur. Si les spectacles étoient poussés fort avant dans la nuit, on étoit obligé de faire éclairer le peuple avec des flambeaux.

* ÉDITUE, f. m. (*Histoire anc.*) celui à qui la garde des temples du Paganisme étoit confiée: ils y exerçoient les mêmes fonctions que nos sacristains: ils étoient appelés *éditui*, du mot *ædes*, temple.

EDMONDSBURY, (*Géograph. mod.*) ville de la province de Suffolk en Angleterre. *Longit. 18. 30. latit. 52. 20.*

* EDONIDES, f. f. plur. (*Mythol.*) Bacchantes qui célébroient les mystères du dieu auquel elles étoient attachées, sur le mont Edon, aux confins de la Thrace & de la Macédoine. *Voyez BACCHUS & BACCHANTES.*

EDREDON ou EDERDON, f. m. (*Ornitholog.*) duvet que l'on tire d'un canard de mer appelé *éider*. Worm l'a désigné par ces mots, *anas plumis mollissimis*, canard à plumes très-douces. Le mâle ressemble beaucoup à un canard ordinaire, pour la figure; il a le bec noir & applati, plus ressemblant au bec de l'oie qu'à celui du canard. Ce bec est dentelé sur

les côtés ; il a dans le milieu deux trous oblongs qui servent à la respiration , & sa longueur est de trois pouces. Deux bandes très-noires s'étendent de chaque côté au-dessous des yeux , depuis les ouvertures du bec jusqu'à l'occiput : ces taches sont sur des plumes très-douces , & il se trouve entre-deux une ligne blanchâtre qui va jusqu'à la partie supérieure du cou , où on voit une couleur verte très-pâle ; le reste du cou , la partie inférieure de la tête , la poitrine & la partie supérieure du dos & des ailes , sont blancs. Les grandes plumes des ailes & le croupion sont noirs , de même que la queue , dont la longueur est de trois pouces. Les pieds sont aussi de la même couleur ; ils ont trois doigts en-avant , & une membrane qui les réunit d'un bout à l'autre : il y a un quatrième doigt en-arrière , qui a une membrane pareille à celle des autres doigts. Ils ont tous des ongles crochus & pointus. La femelle est aussi grosse que le mâle , & n'en diffère que par les couleurs.

Ces oiseaux font leurs nids dans les rochers , leurs œufs sont très-bons. Les habitans du pays ne parviennent à ces nids qu'avec beaucoup de risque ; ils y descendent sur des cordes , & ramassent les plumes dont ces oiseaux se dépouillent tous les ans , & que nous appelons l'*éderdon*. On le préfère à toute autre sorte de plumes pour faire des lits , parce qu'il se renfle beaucoup , & qu'il est fort léger & très-chaud. Worm , *mus. lib. III. pag. 310.* Willughb. *Ornith. Voyez OISEAU. (I)*

EDUCATION , f. f. terme abstrait & métaphysique ; c'est le soin que l'on prend de nourrir , d'élever & d'instruire les enfans ; ainsi l'éducation a pour objets , 1^o la santé & la bonne conformation du corps ; 2^o ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit ; 3^o les mœurs , c'est-à-dire la conduite de la vie , & les qualités sociales.

De l'éducation en général. Les enfans qui viennent au monde , doivent former un jour la société dans laquelle ils auront à vivre : leur éducation est donc l'objet le plus intéressant , 1^o pour eux-mêmes , que l'éducation doit rendre tels , qu'ils soient utiles à cette société , qu'ils en obtiennent l'estime , & qu'ils y trouvent leur bien-être : 2^o pour leurs familles , qu'ils doivent soutenir & décorer : 3^o pour l'état même , qui doit recueillir les fruits de la bonne éducation que reçoivent les citoyens qui le composent.

Tous les enfans qui viennent au monde , doivent être soumis aux soins de l'éducation , parce qu'il n'y en a point qui naisse tout instruit & tout formé. Or quel avantage ne revient-il pas tous les jours à un état dont le chef a eu de bonne heure l'esprit cultivé , qui a appris dans l'Histoire que les empires les mieux affermis sont exposés à des révolutions ; qu'on a autant instruit de ce qu'il doit à ses sujets , que de ce que ses sujets lui doivent ; à qui on a fait connoître la source , le motif , l'étendue & les bornes de son autorité ; à qui on a appris le seul moyen solide de la conserver & de la faire respecter , qui est d'en faire un bon usage ? *Erudimini qui judicatis terram. Psalm. ij. v. 10.* Quel bonheur pour un état dans lequel les magistrats ont appris de bonne heure leurs devoirs , & ont des mœurs ; où chaque citoyen est prévenu qu'en venant au monde il a reçu un talent à faire valoir ; qu'il est membre d'un corps politique , & qu'en cette qualité il doit concourir au bien commun , rechercher tout ce qui peut procurer des avantages réels à la société , & éviter ce qui peut en déconcerter l'harmonie , en troubler la tranquillité & le bon ordre ! Il est évident qu'il n'y a aucun ordre de citoyens dans un état , pour lesquels il n'y eût une sorte d'éducation qui leur seroit propre ; éducation pour les enfans des souverains , éducation pour les enfans des grands , pour ceux des magistrats , &c. éducation pour les enfans de la cam-

pagne , où , comme il y a des écoles pour apprendre les vérités de la religion , il devroit y en avoir aussi dans lesquels on leur montrât les exercices , les pratiques , les devoirs & les vertus de leur état , afin qu'ils agissent avec plus de connoissance.

Si chaque sorte d'éducation étoit donnée avec lumière & avec persévérance , la patrie se trouveroit bien constituée , bien gouvernée , & à l'abri des insultes de ses voisins.

L'éducation est le plus grand bien que les pères puissent laisser à leurs enfans. Il ne se trouve que trop souvent des pères qui ne connoissant point leurs véritables intérêts , se refusent aux dépenses nécessaires pour une bonne éducation , & qui n'épargnent rien dans la suite pour procurer un emploi à leurs enfans , ou pour les décorer d'une charge ; cependant quelle charge est plus utile qu'une bonne éducation , qui communément ne coûte pas tant , quoiqu'elle soit le bien dont le produit est le plus grand , le plus honorable & le plus sensible ? il revient tous les jours ; les autres biens se trouvent souvent dissipés ; mais on ne peut se défaire d'une bonne éducation , ni , par malheur , d'une mauvaise , qui souvent n'est telle que parce qu'on n'a pas voulu faire les frais d'une bonne :

*Sint Mæcenates , non deerunt , Flacce , Marones.
Martial , lib. VIII. epig. lvj. ad Flacc.*

Vous donnez votre fils à élever à un esclave , dit un jour un ancien philosophe à un père riche , hé bien , au lieu d'un esclave vous en aurez deux.

Il y a bien de l'analogie entre la culture des plantes & l'éducation des enfans ; en l'un & en l'autre la nature doit fournir le fonds. Le propriétaire d'un champ ne peut y faire travailler utilement , que lorsque le terrain est propre à ce qu'il veut y faire produire ; de même un père éclairé , & un maître qui a du discernement & de l'expérience , doivent observer leur élève ; & après un certain tems d'observations , ils doivent démêler ses penchans , ses inclinations , son goût , son caractère , & connoître à quoi il est propre , & quelle partie , pour ainsi dire , il doit tenir dans le concert de la société.

Ne forcez point l'inclination de vos enfans , mais aussi ne leur permettez point légèrement d'embrasser un état auquel vous prévoyez qu'ils reconnoîtront dans la suite qu'ils n'étoient point propres. On doit , autant qu'on le peut , leur épargner les fausses démarches. Heureux les enfans qui ont des parens expérimentés , capables de les bien conduire dans le choix d'un état ! choix d'où dépend la félicité ou le mal-aise du reste de la vie.

Il ne fera pas inutile de dire un mot de chacun des trois chefs qui sont l'objet de toute éducation , comme nous l'avons dit d'abord. On ne devroit proposer personne à l'éducation d'un enfant de l'un ou de l'autre sexe , à moins que cette personne n'eût fait de sérieuses réflexions sur ces trois points.

I. *La santé.* M. Bronzet , médecin ordinaire du Roi , vient de nous donner un ouvrage utile sur l'éducation médicale des enfans (à Paris chez Cavelier , 1754). Il n'y a personne qui ne convienne de l'importance de cet article , non-seulement pour la première enfance , mais encore pour tous les âges de la vie. Les Payens avoient imaginé une déesse qu'ils appelloient *Hygie* ; c'étoit la déesse de la santé , *dea salus* : de-là on a donné le nom d'*hygiène* à cette partie de la Médecine qui a pour objet de donner des avis utiles pour prévenir les maladies , & pour la conservation de la santé.

Il seroit à souhaiter que lorsque les jeunes gens sont parvenus à un certain âge , on leur donnât quelques connoissances de l'anatomie & de l'économie animale ; qu'on leur apprît jusqu'à un certain point ce

qui regarde la poitrine, les poulmons, le cœur, l'estomac, la circulation du sang, &c. non pour se conduire eux-mêmes quand ils seront malades, mais pour avoir sur ces points des lumières toujours utiles, & qui sont une partie essentielle de la connoissance de nous-mêmes. Il est vrai que la Nature ne nous conduit que par instinct sur ce qui regarde notre conservation; & j'avoue qu'une personne infirme, qui connoîtroit autant qu'il est possible tous les ressorts de l'estomac, & le jeu de ces ressorts, n'en feroit pas pour cela une digestion meilleure que celle que feroit un ignorant qui auroit une complexion robuste, & qui jouïroit d'une bonne santé. Cependant les connoissances dont je parle sont très-utiles, non-seulement parce qu'elles satisfont l'esprit, mais parce qu'elles nous donnent lieu de prévenir par nous-mêmes bien des maux, & nous mettent en état d'entendre ce qu'on dit sur ce point.

Sans la santé, dit le sage Charron, la vie est à charge, & le mérite même s'évanouit. Quel secours apportera la sagesse au plus grand homme, continue-t-il, s'il est frappé du haut-mal ou d'apoplexie? La santé est un don de nature; mais elle se conserve, poursuit-il, par sobriété, par exercice modéré, par éloignement de tristesse & de toute passion.

Le principal de ces conseils pour les jeunes gens, c'est la tempérance en tout genre: le vice contraire fait périr un plus grand nombre de personnes que le glaive; *plus occidit gula quam gladius.*

On commence communément par être prodigue de sa santé; & quand dans la suite on s'avise de vouloir en devenir oëconome, on sent à regret qu'on s'en est avisé trop tard.

L'habitude en tout genre a beaucoup de pouvoir sur nous; mais on n'a pas d'idées bien précises sur cette matière: tel est venu à bout de s'accoutûmer à un sommeil de quelques heures, pendant que tel autre n'a jamais pu se passer d'un sommeil plus long.

Je fais que parmi les sauvages, & même dans nos campagnes, il y a des enfans nés avec une si bonne santé, qu'ils traversent les rivières à la nage, qu'ils endurent le froid, la faim, la soif, la privation du sommeil, & que lorsqu'ils tombent malades, la seule nature les guérit sans le secours des remèdes: de là on conclut qu'il faut s'abandonner à la sagesse prévoyante de la nature, & que l'on s'accoutûme à tout; mais cette conclusion n'est pas juste, parce qu'elle est tirée d'un dénombrement imparfait. Ceux qui raisonnent ainsi, n'ont aucun égard au nombre infini d'enfans qui succombent à ces fatigues, & qui sont la victime du préjugé, *que l'on peut s'accoutûmer à tout.* D'ailleurs, n'est-il pas vraisemblable que ceux qui ont soutenu pendant plusieurs années les fatigues & les rudes épreuves dont nous avons parlé, auroient vécu bien plus long tems s'ils avoient pu se ménager davantage?

En un mot, point de mollesse, rien d'efféminé dans la manière d'élever les enfans; mais ne croyons pas que tout soit également bon pour tous, ni que Mithridate se soit accoutûmé à un vrai poison. On ne s'accoutûme pas plus à un véritable poison, qu'à des coups de poignard. Le Czar Pierre voulut que ses matelots accoutûmassent leurs enfans à ne boire que de l'eau de la mer, ils moururent tous. La convenance & la disconvenance qu'il y a entre nos corps & les autres êtres, ne va qu'à un certain point; & ce point, l'expérience particulière de chacun de nous doit nous l'apprendre.

Il se fait en nous une dissipation continuelle d'esprits & de sucs nécessaires pour la conservation de la vie & de la santé; ces esprits & ces sucs doivent donc être réparés; or ils ne peuvent l'être que par des alimens analogues à la machine particulière de chaque individu.

Il feroit à souhaiter que quelque habile physicien, qui joindroit l'expérience aux lumières & à la réflexion, nous donnât un traité sur le pouvoir & sur les bornes de l'habitude.

J'ajouterais encore un mot qui a rapport à cet article, c'est que la société qui s'intéresse avec raison à la conservation de ses citoyens, a établi de longues épreuves, avant que de permettre à quelque particulier d'exercer publiquement l'art de guérir. Cependant malgré ces sages précautions, le goût du merveilleux & le penchant qu'ont certaines personnes à s'écarter des règles communes, fait que lorsqu'ils tombent malades, ils aiment mieux se livrer à des particuliers sans caractère, qui conviennent eux-mêmes de leur ignorance, & qui n'ont de ressource que dans le mystère qu'ils font d'un prétendu secret, & dans l'imbécillité de leurs dupes. *Voyez la lettre judicieuse de M. de Moncrif, au second tome de ses œuvres, pag. 141; au sujet des empyriques & des charlatans.* Il feroit utile que les jeunes gens fussent éclairés de bonne heure sur ce point. Je conviens qu'il arrive quelquefois des inconvéniens en suivant les règles, mais où n'en arrive-t-il jamais? Il n'en arrive que trop souvent, par exemple, dans la construction des édifices; faut-il pour cela ne pas appeler d'architecte, & se livrer plutôt à un simple manœuvre?

II. Le second objet de l'éducation, c'est l'esprit qu'il s'agit d'éclairer, d'instruire, d'ornier, & de régler. On peut adoucir l'esprit le plus féroce, dit Horace, pourvu qu'il ait la docilité de se prêter à l'instruction.

*Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit,
Si modo cultura patientem commodet aurem.*

Hor. I. ep. 1. v. 39.

La docilité, condition que le poète demande dans le disciple, cette vertu, dis-je, si rare, suppose un fond heureux que la nature seule peut donner, mais avec lequel un maître habile mène son élève bien loin. D'un autre côté, il faut que le maître ait le talent de cultiver les esprits, & qu'il ait l'art de rendre son élève docile, sans que son élève s'aperçoive qu'on travaille à le rendre tel, sans quoi le maître ne retirera aucun fruit de ses soins: il doit avoir l'esprit doux & liant, savoir saisir à propos le moment où la leçon produira son effet sans avoir l'air de leçon; c'est pour cela que lorsqu'il s'agit de choisir un maître, on doit préférer au savant qui a l'esprit dur, celui qui a moins d'érudition, mais qui est liant & judicieux: l'érudition est un bien qu'on peut acquérir; au lieu que la raison, l'esprit insinuant, & l'humeur douce, sont un présent de la nature. *DOCENDI recte sapere est principium & fons;* pour bien instruire, il faut d'abord un sens droit. Mais revenons à nos élèves.

Il faut convenir qu'il y a des caractères d'esprit qui n'entrent jamais dans la pensée des autres; ce sont des esprits durs & inflexibles, *dura cervice... & cordibus & auribus.* *Act. ap. c. vij. v. 51.*

Il y en a de gauches, qui ne saisissent jamais ce qu'on leur dit dans le sens qui se présente naturellement, & que tous les autres entendent. D'ailleurs, il y a certains états où l'on ne peut se prêter à l'instruction; tel est l'état de la passion, l'état de dérangement dans les organes du cerveau, l'état de la maladie, l'état d'un ancien préjugé, &c. Or quand il s'agit d'enseigner, on suppose toujours dans les élèves cet esprit de souplesse & de liberté qui met le disciple en état d'entendre tout ce qui est à sa portée, & qui lui est présenté avec ordre & en suivant la génération & la dépendance naturelle des connoissances.

Les premières années de l'enfance exigent, par

rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément, en sorte qu'il est souvent bien difficile dans la suite d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues par les discours & les exemples des personnes peu sentées & peu éclairées, qui étoient auprès de lui dans ces premières années.

Dès qu'un enfant fait connoître par ses regards & par ses gestes qu'il entend ce qu'on lui dit, il devoit être regardé comme un sujet propre à être soumis à la juridiction de l'éducation, qui a pour objet de former l'esprit, & d'en écarter tout ce qui peut l'égarer. Il seroit à souhaiter qu'il ne fût approché que par des personnes sentées, & qu'il ne pût voir ni entendre rien que de bien. Les premiers acquiescemens sensibles de notre esprit, ou pour parler comme tout le monde, les premières connoissances ou les premières idées qui se forment en nous pendant les premières années de notre vie, sont autant de modèles qu'il est difficile de réformer, & qui nous servent ensuite de règle dans l'usage que nous faisons de notre raison : ainsi il importe extrêmement à un jeune homme, que dès qu'il commence à juger, il n'acquiesce qu'à ce qui est vrai, c'est-à-dire qu'à ce qui est. Ainsi loin de lui toutes les histoires fabuleuses, tous ces contes puérils de Fées, de loup-garou, de juif errant, d'esprits follets, de revenans, de forciers, & de sortilèges, tous ces faiseurs d'horoscopes, ces diseurs & diseuses de bonne aventure, ces interpretes de songes, & tant d'autres pratiques superstitieuses qui ne servent qu'à égarer la raison des enfans, à effrayer leur imagination, & souvent même à leur faire regretter d'être venus au monde.

Les personnes qui s'amuse à faire peur aux enfans, sont très-repréhensibles. Il est souvent arrivé que les foibles organes du cerveau des enfans, en ont été dérangés pour le reste de la vie, outre que leur esprit se remplit de préjugés ridicules, &c. Plus ces idées chimériques sont extraordinaires, & plus elles se gravent profondément dans le cerveau.

On ne doit pas moins blâmer ceux qui se font un amusement de tromper les enfans, de les induire en erreur, de leur en faire accroire, & qui s'en applaudissent au lieu d'en avoir honte : c'est le jeune homme qui fait alors le beau rôle ; il ne fait pas encore qu'il y a des personnes qui ont l'ame assez basse pour parler contre leur pensée, & qui assurent d'insignes faussetés du même ton dont les honnêtes gens disent les vérités les plus certaines ; il n'a pas encore appris à se défier ; il se livre à vous, & vous le trompez : toutes ces idées fausses deviennent autant d'idées exemplaires, qui égarent la raison des enfans. Je voudrois qu'au lieu d'appriivoiser ainsi l'esprit des jeunes gens avec la séduction & le mensonge, on ne leur dît jamais que la vérité.

On devoit leur faire connoître la pratique des arts, même des arts les plus communs ; ils tireroient dans la suite de grands avantages de ces connoissances. Un ancien se plaint que lorsque les jeunes gens sortent des écoles, & qu'ils ont à vivre avec d'autres hommes, ils se croient transportés en un nouveau monde : *ut cum in forum venerint, existiment se in alium terrarum orbem delatos*. Qu'il est dangereux de laisser les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe acquiescer eux-mêmes de l'expérience à leurs dépens, de leur laisser ignorer qu'il y a des séducteurs & des fourbes, jusqu'à ce qu'ils aient été séduits & trompés ! La lecture de l'histoire fourniroit un grand nombre d'exemples, qui donneroient lieu à des leçons très-utiles.

On devoit aussi faire voir de bonne heure aux jeunes gens les expériences de Physique.

On trouveroit dans la description de plusieurs ma-

chines d'usage, une ample moisson de faits amusans & instructifs, capables d'exciter la curiosité des jeunes gens ; tels sont les divers phosphores, la pierre de Boulogne, la poudre inflammable, les effets de la pierre d'aimant & ceux de l'électricité, ceux de la raréfaction & de la pesanteur de l'air, &c. Il ne faut d'abord que bien faire connoître les instrumens, & faire voir les effets qui résultent de leur combinaison & de leur jeu. *Voyez-vous cette espece de boule de cuivre (l'éolipile) ? elle est vuide en-dedans, il n'y a que de l'air ; remarquez ce petit tuyau qui y est attaché & qui répond au-dedans, il est percé à l'extrémité ; comment seriez-vous pour remplir d'eau cette boule, & pour l'en vuider après qu'elle en auroit été remplie ? je vais la faire remplir d'elle-même, après quoi j'en ferai sortir un jet-d'eau*. On ne montre d'abord que les faits, & l'on diffère pour un âge plus avancé à leur en donner les explications les plus vraisemblables que les Philosophes ont imaginées. En combien d'inconvéniens des hommes qui d'ailleurs avoient du mérite, ne sont-ils pas tombés, pour avoir ignoré ces petits mystères de la Nature !

Je vais ajouter quelques réflexions, dont je fais que les maîtres qui ont du zèle & du discernement pourront faire un grand usage pour bien conduire l'esprit de leurs jeunes élèves.

On fait bien que les enfans ne sont pas en état de saisir les raisonnemens combinés ou les assertions, qui sont le résultat de profondes méditations ; ainsi il seroit ridicule de les entretenir de ce que les Philosophes disent sur l'origine de nos connoissances, sur la dépendance, la liaison, la subordination & l'ordre des idées, sur les fausses suppositions, sur le dénombrement imparfait, sur la précipitation, enfin sur toutes les sortes de sophismes : mais je voudrois que les personnes que l'on met auprès des enfans, fussent suffisamment instruites sur tous ces points, & que lorsqu'un enfant, par exemple, dans ses réponses ou dans ses propos, suppose ce qui est en question, je voudrois, dis-je, que le maître fût que son disciple tombe dans une pétition de principe, mais que sans se servir de cette expression scientifique, il fût sentir au jeune élève que sa réponse est defectueuse, parce que c'est la même chose que ce qu'on lui demande. Avoiez votre ignorance ; dites, *je ne sais pas*, plutôt que de faire une réponse qui n'apprend rien ; c'est comme si vous disiez que le sucre est doux parce qu'il a de la douceur, est-ce dire autre chose sinon *qu'il est doux parce qu'il est doux* ?

Je voudrois bien que parmi les personnes qui se trouvent destinées par état à l'éducation de la jeunesse, il se trouvât quelque maître judicieux qui nous donnât la *logique des enfans en forme de dialogues à l'usage des maîtres*. On pourroit faire entrer dans cet ouvrage un grand nombre d'exemples, qui disposeroient insensiblement aux préceptes & aux règles. J'aurois voulu rapporter ici quelques-uns de ces exemples, mais j'ai craint qu'ils ne parussent trop puérils.

Nous avons déjà remarqué, d'après Horace, qu'il n'y a parmi les jeunes gens que ceux qui ont l'esprit souple, qui puissent profiter des soins de l'éducation de l'esprit. Mais qu'est-ce que d'avoir l'esprit souple ? c'est être en état de bien écouter & de bien répondre ; c'est entendre ce qu'on nous dit, précisément dans le sens qui est dans l'esprit de celui qui nous parle, & répondre relativement à ce sens.

Si vous avez à instruire un jeune homme qui ait le bonheur d'avoir cet esprit souple, vous devez sur-tout avoir grande attention de ne lui rien dire de nouveau qui ne puisse se lier avec ce que l'usage de la vie peut déjà lui avoir appris.

Le grand secret de la didactique, c'est-à-dire de l'art d'enseigner, c'est d'être en état de démêler la

subordination des connoissances. Avant que de parler de dixaines, sachez si votre jeune homme a idée d'un; avant que de lui parler d'armée, montrez-lui un soldat, & apprenez-lui ce que c'est qu'un capitaine, & quand son imagination se représentera cet assemblage de soldats & d'officiers, parlez-lui du général.

Quand nous venons au monde, nous vivons, mais nous ne sommes pas d'abord en état de faire cette réflexion, *je suis, je vis*, & encore moins celle-ci, *je sens, donc j'existe*. Nous n'avons pas encore vu assez d'êtres particuliers, pour avoir l'idée abstraite d'exister & d'existence. Nous naissons avec la faculté de concevoir & de réfléchir; mais on ne peut pas dire raisonnablement que nous ayons alors telle ou telle connoissance particuliere, ni que nous fassions telle ou telle réflexion individuelle, & encore moins que nous ayons quelque connoissance générale, puisqu'il est évident que les connoissances générales ne peuvent être que le résultat des connoissances particulières: je ne pourrais pas dire que *tout triangle a trois côtés*, si je ne savais pas ce que c'est qu'un triangle. Quand une fois, par la considération d'un ou de plusieurs triangles particuliers, j'ai acquis l'idée exemplaire de triangle, je juge que tout ce qui est conforme à cette idée est triangle, & que ce qui n'y est pas conforme n'est pas triangle.

Comment pourrais-je comprendre qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, si je ne savais pas encore ce que c'est que rendre, ce que c'est qu'être dû, ni ce que c'est que chacun? L'usage de la vie nous l'a appris, & ce n'est qu'alors que nous avons compris l'axiome.

C'est ainsi qu'en venant au monde nous avons les organes nécessaires pour parler & tous ceux qui nous serviront dans la suite pour marcher; mais dans les premiers jours de notre vie nous ne parlons pas & nous ne marchons pas encore: ce n'est qu'après que les organes du cerveau ont acquis une certaine consistance, & après que l'usage de la vie nous a donné certaines connoissances préliminaires; ce n'est, dis-je, qu'alors que nous pouvons comprendre certains principes & certaines vérités dont nos maîtres nous parlent; ils les entendent ces principes & ces vérités, & c'est pour cela qu'ils s'imaginent que leurs élèves doivent aussi les entendre; mais les maîtres ont vécu, & les disciples ne font que de commencer à vivre. Ils n'ont pas encore acquis un assez grand nombre de ces connoissances préliminaires que celles qui suivent supposent: « Notre ame, dit le P. Buffier, jésuite, dans son *Traité des premières vérités*, III. part. pag. 8. notre ame n'opere qu'autant que notre corps se trouve en certaine disposition, par le rapport mutuel & la connexion réciproque qui est entre notre ame & notre corps. La chose est indubitable, poursuit ce savant métaphysicien, & l'expérience en est journaliere. Il paroît même hors de doute, dit encore le P. Buffier, au même *Traité*, I. part. pag. 32. & 33. que les enfans ont acquis par l'usage de la vie un grand nombre de connoissances sur des objets sensibles, avant que de parvenir à la connoissance de l'existence de Dieu: c'est ce que nous infinue l'apôtre S. Paul par ces paroles remarquables: *invisibilia enim ipsius Dei à creaturâ mundi per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur*, ad Rom. cap. j. v. 20. Pour moi, ajoute encore le P. Buffier à la page 271. je ne connois naturellement le Créateur que par les créatures: je ne puis avoir d'idée de lui qu'autant qu'elles m'en fournissent. En effet les cieux annoncent sa gloire; *cæli enarrant gloriam Dei*, psal. 18. v. 1. Il n'est guere vraisemblable qu'un homme privé dès l'enfance de l'usage de tous ses sens, pût aisément s'élever jusqu'à l'idée de Dieu; mais

quoique l'idée de Dieu ne soit point innée, & que ce ne soit pas une première vérité, selon le P. Buffier, il ne s'ensuit nullement, ajoute-t-il, *ibid.* pag. 33. que ce ne soit pas une connoissance très-naturelle & très-aisée. Ce même pere très-respectable dit encore, *ibid.* III. part. p. 9. que comme la dépendance où le corps est de l'ame ne fait pas dire que le corps est spirituel, de même la dépendance où l'ame est du corps, ne doit pas faire dire que l'ame est corporelle. Ces deux parties de l'homme ont dans leurs opérations une connexion intime; mais la connexion entre deux parties ne fait pas que l'une soit l'autre. En effet, l'aiguille d'une montre ne marque successivement les heures du jour que par le mouvement qu'elle reçoit des roues, & qui leur est communiqué par le ressort: l'eau ne fauroit bouillir sans feu; s'ensuit-il de-là que les roues soient de même nature que le ressort, & que l'eau soit de la nature du feu?

Nous appercevons clairement que l'ame n'est point le corps, comme le feu n'est point l'eau, dit le P. Buffier, *Traité des premières vérités* III. part. pag. 10. ainsi nous ne pouvons raisonnablement nier, ajoute-t-il, que le corps & l'esprit ne soient deux substances différentes.

C'est d'après les principes que nous avons exposés, & en conséquence de la subordination & de la liaison de nos connoissances, qu'il y a des maîtres persuadés que pour faire apprendre aux jeunes gens une langue morte, le latin, par exemple, ou le grec, il ne faut pas commencer par les déclinaisons latines ou les grecques; parce que les noms françois ne changeant point de terminaison, les enfans en disant *musa, musæ, musam, musarum, musis*, &c. ne sont point encore en état de voir où ils vont; il est plus simple & plus conforme à la maniere dont les connoissances se lient dans l'esprit, de leur faire étudier d'abord le latin dans une version interlinéaire où les mots latins sont expliqués en françois, & rangés dans l'ordre de la construction simple, qui seule donne l'intelligence du sens. Quand les enfans disent qu'ils ont retenu la signification de chaque mot, on leur présente ce même latin dans le livre de répétition où ils le retrouvent à la vérité dans le même ordre, mais sans françois sous les mots latins: les jeunes gens sont ravis de trouver eux-mêmes le mot françois qui convient au latin, & que la version interlinéaire leur a montré. Cet exercice les anime & écarte le dégoût, & leur fait connoître d'abord par sentiment & par pratique la destination des terminaisons, & l'usage que les anciens en faisoient.

Après quelques jours d'exercice, & que les enfans ont vu tantôt *Diana*, tantôt *Dianam*, *Apollon*, *Apollinem*; &c. & qu'en françois c'est toujours *Diane*, & toujours *Apollon*; ils sont les premiers à demander la raison de cette différence, & c'est alors qu'on leur apprend à décliner.

C'est ainsi que pour faire connoître le goût d'un fruit, au lieu de s'amuser à de vains discours, il est plus simple de montrer ce fruit & d'en faire goûter; autrement c'est faire deviner, c'est apprendre à définir sans modele, c'est vouloir retirer d'un champ ce qu'on n'y a pas semé.

Dans la suite, à mesure qu'ils voyent un mot qui est ou au même cas que celui auquel il se rapporte, ou à un cas différent, *Diana soror Apollinis*, on leur explique le rapport d'identité, & le rapport ou raison de détermination. *Diana soror*, ces deux mots sont au même cas, parce que *Diane* & *sœur* c'est la même personne: *soror Apollinis*, *Apollinis* détermine *soror*, c'est-à-dire, fait connoître de qui *Diane* étoit *sœur*. Toute la syntaxe se réduit à ces deux rapports comme je l'ai dit il y a long-tems. Cette méthode de commencer

commencer par l'explication, de la maniere que nous venons de l'exposer, me paroît la seule qui suive l'ordre, la dépendance, la liaison & la subordination des connoissances. Voyez CAS, CONSTRUCTION, & les divers ouvrages qui ont été faits pour expliquer cette méthode, pour en faciliter la pratique, & pour répondre à quelques objections qui furent faites d'abord avec un peu trop de précipitation. Au reste il me souvient que dans ma jeunesse je n'aimois pas qu'après m'avoir expliqué quelques lignes de Cicéron, que je commençois à entendre, on me fît passer sur le champ à l'explication de dix ou douze vers de Virgile; c'est comme si pour apprendre le françois à un étranger, on lui faisoit lire une scene de quelques pieces de Racine, & que dans la même leçon on passât à la lecture d'une scene du misantrope ou de quelqu'autre piece de Moliere. Cette pratique est-elle bien propre à faire prendre intérêt à ce qu'on lit, à donner du goût, & à former l'idée exemplaire du beau & du bon?

Poursuivons nos réflexions sur la culture de l'esprit.

Nous avons déjà remarqué qu'il y a plusieurs états dans l'homme par rapport à l'esprit. Il y a sur-tout l'état du sommeil qui est une espece d'infirmité périodique, & pourtant nécessaire, où, comme dans plusieurs autres maladies, nous ne pouvons pas faire usage de cette souplesse & de cette liberté d'esprit qui nous est si nécessaire pour démêler la vérité de l'erreur.

Observez que dans le sommeil nous ne pouvons penser à aucun objet, à moins que nous ne l'ayons vu auparavant, soit en tout, soit en partie: jamais l'image du soleil ni celle des étoiles, ni celle d'une fleur, ne se présenteront à l'imagination d'un enfant nouveau-né qui dort, ni même à celle d'un aveugle-né qui veille. Si quelquefois l'image d'un objet bizarre qui ne fut jamais dans la nature se présente à nous dans le sommeil, c'est que par l'usage de la vue nous avons vu en divers tems & en divers objets, les membres différens dont cet être chimérique est composé: tel est le tableau dont parle Horace au commencement de son art poétique; la tête d'une belle femme, le cou d'un cheval, les plumes de différentes especes d'oiseaux, enfin une queue de poisson; telles sont les parties dont l'ensemble forme ce tableau bizarre qui n'eut jamais d'original.

Les enfans nouveau-nés qui n'ont encore rien vu, & les aveugles de naissance, ne sauroient faire de pareilles combinaisons dans leur sommeil; ils n'ont que le sentiment intime qui est une suite nécessaire de ce qu'ils sont des êtres vivans & animés, & de ce qu'ils ont des organes où circulent du sang & des esprits, unis à une substance spirituelle, par une union dont le Créateur s'est réservé le secret.

Le sentiment dont je parle ne sauroit être d'abord un sentiment réfléchi, comme nous l'avons déjà remarqué, parce que l'enfant ne peut point encore avoir d'idée de sa propre individualité, ou du MOI. Ce sentiment réfléchi du moi ne lui vient que dans la suite par le secours de la mémoire qui lui rappelle les différentes sortes de sensations dont il a été affecté; mais en même tems il se souvient & il a conscience d'avoir toujours été le même individu, quoiqu'affecté en divers tems & différemment; voilà le MOI.

Un indolent qui après un travail de quelques heures s'abandonne à son indolence & à sa paresse, sans être occupé d'aucun objet particulier, n'est-il pas, du moins pendant quelques momens, dans la situation de l'enfant nouveau-né, qui sent parce qu'il est vivant, mais qui n'a point encore cette idée réfléchie, *je sens?*

Tome V.

Nous avons déjà remarqué avec le P. Buffier, que notre ame n'opere qu'autant que notre corps se trouve en certaine disposition (*Traité des premieres vérités, III. part. pag. 8.*): la chose est indubitable & l'expérience en est journaliere, ajoute ce respectable philosophe. (*Ibid.*)

En effet, les organes des sens & ceux du cerveau ne paroissent-ils pas destinés à l'exécution des opérations de l'ame en tant qu'unie au corps? & comme le corps se trouve en divers états selon l'âge, selon l'air des divers climats qu'il habite, selon les alimens dont il se nourrit, &c. & qu'il est sujet à différentes maladies, par les différentes altérations qui arrivent à ses parties; de même l'esprit est sujet à diverses infirmités, & se trouve en des états différens, soit à l'occasion de la disposition habituelle des organes destinés à ses fonctions, soit à cause des divers accidens qui surviennent à ces organes.

Quand les membres de notre corps ont acquis une certaine consistance, nous marchons, nous sommes en état de porter d'abord de petits fardeaux d'un lieu à un autre; dans la suite nous pouvons en soulever & en transporter de plus grands; mais si quelqu'obstruction empêche le cours des esprits animaux, aucun de ces mouvemens ne peut être exécuté.

De même, lorsque parvenus à un certain âge, les organes de nos sens & ceux du cerveau se trouvent dans l'état requis pour donner lieu à l'ame d'exercer ses fonctions à un certain degré de rectitude, selon l'institution de la nature, ce que l'expérience générale de tous les hommes nous apprend; on dit alors qu'on est parvenu à l'âge de raison. Mais s'il arrive que le jeu de ces organes soit troublé, les fonctions de l'ame sont interrompues: c'est ce qu'on ne voit que trop souvent dans les imbécilles, dans les insensés, dans les épileptiques, dans les apoplectiques, dans les malades qui ont le transport au cerveau, enfin dans ceux qui se livrent à des passions violentes.

*Cette fiere raison dont on fait tant de bruit,
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.*

Des Houlières, *Idyle des moutons.*

Ainsi l'esprit a ses maladies comme le corps, l'indocilité, l'entêtement, le préjugé, la précipitation, l'incapacité de se prêter aux réflexions des autres, les passions, &c.

Mais ne peut-on pas guérir les maladies de l'esprit, dit Cicéron? on guérit bien celles du corps, ajoute-t-il. *His nulla-nè est adhibenda curatio? an quodd corpora curari possint, animorum medicina nulla sit?* Cic. *Tusc. lib. III. cap. ij.* Une multitude d'observations physiques de medecine & d'anatomie, dit le savant auteur de l'économie animale, *tom. III. pag. 215. deuxième édit. à Paris chez Cavalier 1747.* nous prouvent que nos connoissances dépendent des facultés organiques du corps. Ce témoignage joint à celui du P. Buffier & de tant d'autres savans respectables, fait voir qu'il y a deux sortes de moyens naturels pour guérir les maladies de l'esprit, du moins celles qui peuvent être guéries; le premier moyen, c'est le régime, la tempérance, la continence, l'usage des alimens propres à guérir chaque sorte de maladie de l'esprit (*voyez la médecine de l'esprit*, par M. le Camus, chez Ganneau, à Paris, 1753), la suite & la privation de tout ce qui peut irriter ces maladies. Il est certain que lorsque l'estomac n'est point surchargé, & que la digestion se fait aisément, les liqueurs coulent sans altération dans leurs canaux, & l'ame exerce ses fonctions sans obstacle.

Outre ces moyens, Cicéron nous exhorte d'écouter & d'étudier les leçons de la sagesse, & sur-tout d'avoir un desir sincere de guérir. C'est un

E e e

commencement de santé qui nous fait éviter tout ce qui peut entretenir la maladie. *Animi sanari voluerint, præceptis sapientum paruerint; fiet ut sine ulla dubitatione sanentur.* Cic. III. *Tusc. cap. iij.*

Quand nous sommes en état de réfléchir sur nos sensations, nous nous apercevons que nous avons des sentimens dont les uns sont agréables, & les autres plus ou moins douloureux; & nous ne pouvons pas douter que ces sentimens ou sensations ne soient excités en nous par une cause différente de nous-mêmes, puisque nous ne pouvons ni les faire naître, ni les suspendre, ni les faire cesser précisément à notre gré. L'expérience & notre sentiment intime ne nous apprennent-ils pas que ces sentimens nous viennent d'une cause étrangère, & qu'ils sont excités en nous à l'occasion des impressions que les objets font sur nos sens, selon un certain ordre immuable établi dans toute la nature, & reconnu par-tout où il y a des hommes?

C'est encore d'après ces impressions que nous jugeons des objets & de leurs propriétés; ces premières impressions nous donnent lieu de faire ensuite différentes réflexions qui supposent toujours ces impressions, & qui se font indépendamment de la disposition habituelle ou actuelle du cerveau, & selon les lois de l'union de l'ame avec le corps. Il faut toujours supposer l'ame dans l'état de la veille, où elle sent bien qu'elle n'est pas ensevelie dans les ténèbres du sommeil; il faut la supposer dans l'état de santé, en un mot dans cet état où dégagée de toute passion & de tout préjugé, elle exerce ses fonctions avec lumière & avec liberté: puisque pendant le sommeil, ou même pendant la veille, nous ne pouvons penser à aucun objet, à moins qu'il n'ait fait quelque impression sur nous depuis que nous sommes au monde.

Puisque nous ne pouvons par notre seule volonté empêcher l'effet d'une sensation, par exemple, nous empêcher de voir pendant le jour, lorsque nos yeux sont ouverts, ni exciter, ni conserver ni faire cesser la moindre sensation: Puisque c'est un axiome constant en Philosophie que notre pensée n'ajoute rien à ce que les objets font en eux-mêmes, *cogitare tuum nil ponit in re*: Puisque tout effet suppose une cause: Puisque nul être ne peut se modifier lui-même, & que tout ce qui change, change par autrui: Puisque nos connoissances ne sont point des êtres particuliers, & que ce n'est que nous connoissant, comme chaque regard de nos yeux n'est que nous regardant, & que tous ces mots, *connoissance, idée, pensée, jugement, vie, mort, néant, maladie, santé, vue*, &c. ne sont que des termes abstraits que nous avons inventés sur le modele & à l'imitation des mots qui marquent des êtres réels, tels que *Soleil, Lune, Terre, Etoiles*, &c. & que ces termes abstraits nous ont paru commodes pour faire entendre ce que nous pensons aux autres hommes, qui en font le même usage que nous, ce qui nous dispense de recourir à des périphrases & à des circonlocutions qui feroient languir le discours; par toutes ces considérations, il paroît évident que chaque connoissance individuelle doit avoir sa cause particulière, ou son motif propre.

Ce motif doit avoir deux conditions également essentielles & inséparables.

1°. Il doit être extérieur, c'est-à-dire qu'il ne doit pas venir de notre propre imagination, comme il en vient dans le sommeil: *cogitare tuum nil ponit in re.*

2°. Il doit être le motif propre, c'est-à-dire celui que telle connoissance particulière suppose, celui sans lequel cette pensée ne seroit jamais venue dans l'esprit.

Quelques philosophes de l'antiquité avoient imaginé qu'il y avoit des Antipodes; les preuves qu'ils

donnoient de leur sentiment étoient bien vraisemblables, mais elles n'étoient que vraisemblables; au lieu qu'aujourd'hui que nous allons aux Antipodes, & que nous en revenons; aujourd'hui qu'il y a un commerce établi entre les peuples qui y habitent & nous, nous avons un motif légitime, un motif extérieur, un motif propre, pour assurer qu'il y a des Antipodes.

Ce Grec qui s'imaginoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au port de Pyrée lui appartenoient, ne jugeoit que sur ce qui se passoit dans son imagination & dans le sens interne, qui est l'organe du consentement de l'esprit; il n'avoit point de motif extérieur & propre: ce qu'il pensoit n'étoit point en rapport avec la réalité des choses: *cogitare tuum nil ponit in re.* Une montre marque toujours quelqu'heure; mais elle ne va bien que lorsqu'elle est en rapport avec la situation du Soleil: notre sentiment intime, aidé par les circonstances, nous fait sentir le rapport de notre jugement avec la réalité des choses. Quand nous sommes éveillés, nous sentons bien que nous ne dormons pas; quand nous sommes en bonne santé, nous sommes persuadés que nous ne sommes pas malades: ainsi lorsque nous jugeons d'après un motif légitime, nous sommes convaincus que notre jugement est bien fondé, & que nous aurions tort de porter un jugement différent. Les ames qui ont le bonheur d'être unies à des têtes bien faites, passent de l'état de la passion, ou de celui de l'erreur & du préjugé, à l'état tranquille de la raison, où elles exercent leurs fonctions avec lumière & avec liberté.

Il seroit aisé de rapporter un grand nombre d'exemples, pour faire voir la nécessité d'un motif extérieur, propre, & légitime dans tous nos jugemens, même de ceux qui regardent la foi: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*, dit S. Paul. (*Rom. c. x. 17.*) « Dans des points si sublimes, dit le Pere » Buffier (*tr. des premieres vérités, III. part. p. 237*), » on trouve un motif judicieux & plausible, certain, » qui ne peut nous égarer, de soumettre nos foibles » lumieres naturelles à l'intelligence infinie de Dieu » qui a révélé certaines vérités, & à la sage » autorité de l'Eglise qui nous apprend que Dieu les » a effectivement révélées. Si l'on faisoit attention » à ces premieres vérités dans la science de la Théologie, ajoute le P. Buffier (*ibid.*), l'étude en deviendrait beaucoup plus facile & plus abrégée, & le fruit en seroit plus solide & plus étendu ».

Ce seroit donc une pratique très-utile de demander souvent à un jeune homme le motif de son jugement, dans des occasions même très-communes, sur-tout quand on s'aperçoit qu'il imagine, & que ce qu'il dit n'est pas fondé.

Quand les jeunes gens sont en état d'entrer dans des études sérieuses, c'est une pratique très-utile, après qu'on leur a appris les différentes sortes de gouvernemens, de leur faire lire les gazettes, avec des cartes de géographie & des dictionnaires qui expliquent certains mots que souvent même le maître n'entend pas. Cette pratique est d'abord désagréable aux jeunes gens; parce qu'ils ne sont encore au fait de rien, & que ce qu'ils lisent ne trouve pas à se lier dans leur esprit avec des idées acquises: mais peu-à-peu cette lecture les intéresse, sur-tout lorsque leur vanité en est flatée par les louanges que des personnes avancées en âge leur donnent à-propos sur ce point.

Je connois des maîtres judicieux qui pour donner aux jeunes gens certaines connoissances d'usage, leur font lire & leur expliquent l'état de la France & l'almanach royal: & je crois cette pratique très-utile.

Il resteroit à parler des mœurs & des qualités so-

ciales : mais nous avons tant de bons livres sur ce point, que je crois devoir y renvoyer.

Nous avons dans l'école militaire un modèle d'éducation, auquel toutes les personnes qui sont chargées d'élever des jeunes gens, devraient tâcher de se rapprocher ; soit à l'égard de ce qui concerne la santé, les alimens, la propreté, la décence, &c. soit par rapport à ce qui regarde la culture de l'esprit. On n'y perd jamais de vue l'objet principal de l'établissement, & l'on travaille en des tems marqués à acquérir les connoissances qui ont rapport à cet objet : telles sont les Langues, la Géométrie, les Fortifications, la science des Nombres, &c. ce sont des maîtres habiles en chacune de ces parties, qui ont été choisis pour les enseigner.

A l'égard des mœurs, elles y sont en sûreté, tant par les bons exemples, que par l'impossibilité où les jeunes gens se trouvent de contracter des liaisons qui pourroient les écarter de leur devoir. Ils sont éclairés en tout tems & en tout lieu. Une vigilance perpétuelle ne les perd jamais de vue : cette vigilance est exercée pendant le jour & pendant la nuit, par des personnes sages qui se succèdent en des tems marqués. Heureux les jeunes gens qui ont le bonheur d'être reçus à cette école ! ils en sortiront avec un tempérament fortifié, avec l'esprit de leur état, & un esprit cultivé, avec des mœurs qu'une habitude de plusieurs années aura mises à l'abri de la séduction : enfin avec les sentimens de reconnoissance, dont on voit qu'ils sont déjà pénétrés ; premièrement à l'égard du Roi puissant, qui leur procure en pere tendre de si grands avantages ; en second lieu envers le ministre éclairé, qui favorise l'exécution d'un si beau projet ; 3°. enfin à l'égard des personnes zélées qui président immédiatement à cette exécution, qui la conduisent avec lumière, avec sagesse, avec fermeté, & avec un desintéressement qu'on ne peut assez louer. Voyez ECOLE MILITAIRE, ETUDE, CLASSE, COLLÈGE, &c. (F)

EDULCORATION, f. f. (Chimie.) on entend en Chimie par le mot d'édulcoration, la lotion de certaines matieres pulvérulentes & insolubles, ou du moins très-peu solubles, par l'eau, pour leur enlever différens sels avec lesquels elles sont confondues.

Les sujets de cette opération sont les précipités, soit vrais, soit spontanés ; les chaux métalliques, préparées par le moyen du nitre ; celles qui sont fournies par la calcination, ou la distillation des sels métalliques ou terreux ; les crysiaux des sels peu solubles, formés dans la dissolution d'un sel beaucoup plus soluble, &c.

Les règles du manuel de cette opération se réduisent à deux. 1°. Il faut laver avec le plus grand soin toutes les chaux & tous les précipités véritablement insolubles, & dans ce cas on peut employer l'eau bouillante. 2°. Dans l'édulcoration des matieres solubles au contraire, comme dans celle du tartre vitriolé séparé d'une dissolution de potasse, celle du précipité blanc, &c. il ne faut laver qu'une ou deux fois, & employer de l'eau froide ; sans cette précaution, & si l'on répète trop souvent les lotions, on perd inutilement une partie de la matiere qu'on se proposoit de purifier : comme il arrive assez souvent aux apothicaires ignorans & dirigés par des mauvaises lois, qui y perdent seuls à la vérité, ce qui fait par conséquent un fort petit malheur, & tel même qu'il seroit à souhaiter pour le bien de la société, qu'il fût une suite inévitable de l'ignorance & de l'inexactitude : car ces artistes apprendroient apparemment leur métier, s'ils étoient obligés de le faire sous peine de se ruiner.

Voici la description détaillée de cette opération : on met la matiere à édulcorer dans une terrine, ou tel autre vaisseau commode de terre ou de verre : on

Tome V.

verse de l'eau dessus, qu'on agite & qu'on trouble par le moyen d'une spatule : on laisse reposer, & l'eau étant devenue claire, on la rejette par inclination : on répète cette manœuvre autant de fois qu'il est nécessaire, & il ne reste plus qu'à faire sécher la matiere édulcorée.

Au reste il ne faut pas confondre l'édulcoration avec la dulcification. Voyez DULCIFIÉ ou DULCIFICATION. (b)

EDULCORATION PHILOSOPHIQUE, (Chimie.) Quelques chimistes ont appelé de ce nom la décomposition des sels neutres métalliques, ou la séparation des acides d'avec les métaux qu'ils avoient dissous ; séparation opérée par la violence du feu. (b)

EDULCORER, v. act. (Pharm.) signifie ajouter du sucre ou un sirop à certains remèdes liquides destinés pour l'usage intérieur, dans la vue de les rendre plus agréables au goût.

On édulcore des tisanes, des infusions, des décoctions, des émulsions, des potions, &c. L'édulcoration du petit-lait se fait très-souvent avec le sirop de violette ; celle des émulsions avec le sirop des cinq racines apéritives, de nymphaea, &c. Les potions anti-hystériques s'édulcorent presque toujours avec le sirop d'armoïse ; les béchiques avec celui de capillaire ou de guimauve, de pas-d'âne, &c. (b)

* EDUSIE, EDULIE, EDUQUE, EDUSE, f. f. (Myth.) déesse dont la fonction étoit d'apprendre à manger aux enfans lorsqu'on les sevroit. On se concilioit sa protection, en lui offrant des premiers mets qu'on destinoit à l'enfant, après qu'on l'avoit privé du lait. Il y a des mythologues qui font deux déesses différentes, d'Eduque & d'Eulie. Ils prétendent que la première présidoit à l'éducation, & la seconde au sevrage.

E E

EEN-TOL-BRIEF, (Commerce.) On nomme ainsi à Amsterdam & dans les autres villes des Provinces-Unies, des lettres de franchise que les bourgeois de quelques-unes de ces villes obtiennent de leurs bourguemestres, par lesquelles ces magistrats certifient que tels ou tels sont en cette qualité exempts de quelques droits de péage. Ces lettres ne durent qu'un an & six semaines, & après ce terme on est obligé de les renouveler. Voyez ENTRÉE & SORTIE. Diction. de Comm. & Chambers. (G)

E F

ÉFAUFILER, v. act. (Rubann.) c'est tirer d'un bout de ruban entamé quelques brins de la trame, pour en connoître la qualité. Il se dit aussi des étoffes en soie, des draps en laine, &c. C'est un terme commun à tout ouvrage ourdi.

EFFACER, RATURER, RAYER, BIFFER ; syn. (Gram.) Ces mots signifient l'action de faire disparaître de dessus un papier ce qui est adhérent à sa surface. Les trois derniers ne s'appliquent qu'à ce qui est écrit ou imprimé : le premier peut se dire d'autre chose, comme des taches d'encre, &c. Rayer est moins fort qu'effacer ; & effacer, que raturer. On raze un mot en passant simplement une ligne dessus ; on l'efface lorsque la ligne passée dessus est assez forte pour empêcher qu'on ne lise ce mot aisément ; on le rature, lorsqu'on l'efface si absolument qu'on ne peut plus lire, ou même lorsqu'on se sert d'un autre moyen que la plume, comme d'un canif, grattoir, &c. On se sert plus souvent du mot rayer, que du mot effacer, lorsqu'il est question de plusieurs lignes ; on dit aussi qu'un écrit est fort raturé, pour dire qu'il est plein de ratures, c'est-à-dire de mots effacés. Le mot rayer s'emploie en parlant des mots supprimés

E e ij

dans un acte, ou du nom de quelqu'un qu'on a ôté d'une liste, d'un tableau, &c. Le mot *biffer* est absolument de style d'arrêt; on ordonne, en parlant d'un accusé, que son écrou soit *biffé*, &c. Lorsque la partie ôtée d'un écrit est considérable, on se sert du mot de *supprimer* ou *ôter*, & non d'aucun des quatre qui font le sujet de cet article. Enfin *effacer* est du style noble, & s'emploie en ce cas au figuré: *effacer le souvenir*, &c. (O)

EFFACER, v. act. & neut. (*Escrime.*) c'est déplacer par un mouvement de corps le point que l'ennemi ajuste.

Pour *effacer*, on tourne l'axe des épaules à gauche dans l'instant qu'on pare au-dedans des armes, & à droite, dans l'instant qu'on pare au-dehors. Voyez PARER QUARTE ET TIERCE, &c.

On ne doit pas entendre par *effacer*, cacher une partie de son corps à l'ennemi, mais bien une partie de son corps à la direction de son estocade; c'est pourquoi il faut indispensablement *effacer* sur tous les coups qu'il porte.

EFFARÉ ou EFFRAYÉ, adj. en termes de Blason, se dit d'un animal qu'on représente s'élevant sur les piés de derrière, comme s'il étoit effrayé.

Gleispach en Allemagne, d'azur au cheval effaré d'argent, mouvant d'une monticule de synople.

EFFECTIF, adj. qui est réel & positif. Dans le Commerce, un payement effectif est celui qui se fait véritablement & en deniers comptans, ou effets équivalens. *Diction. de Comm. de Trév. & de Chamb.* (G)

EFFECTION, f. f. en termes de Géométrie, signifie la construction des problèmes ou équations. Voyez CONSTRUCTION, LIEU, COURBE. Ce terme commence à n'être plus fort en usage. (O)

EFFECTIVEMENT, EN EFFET, synonym. (*Gram.*) ces deux mots différent, 1^o en ce que le second est plus d'usage dans le style noble, & le premier dans la conversation: 2^o en ce que le premier sert seulement à appuyer une proposition par quelque preuve, & que le second sert de plus à opposer la réalité à l'apparence. On dit: *il est vertueux en apparence*, & *virtueux en effet*. (O)

EFFECTUER, EXÉCUTER, synon. (*Gram.*) ces deux mots différent en ce que le premier ne se dit guère que dans la conversation, & en parlant d'une parole qu'on a donnée. On dit *effectuer sa promesse*, & *exécuter une entreprise*. (O)

*EFFEMINÉ, adj. qui tient du caractère foible & délicat de la femme. Le reproche est réciproque; on n'aime point à rencontrer dans une femme les qualités extérieures de l'homme, ni dans l'homme les qualités extérieures de la femme. L'expérience nous a fait attacher à chaque sexe un ton, une démarche, des mouvemens, des linéamens qui leur sont propres, & nous sommes choqués de les trouver déplacés. Dans les langues anciennes orientales l'acception de ce mot étoit fort différente; on appelloit *effeminés*, des hommes consacrés à de fausses divinités en l'honneur desquelles ils se prostituoient: ces victimes singulières avoient des loges au fond des forêts, connues sous le nom d'*edicula effeminatorum*.

EFFENDI, f. m. (*Hist. mod.*) en langue turque signifie maître. On donne quelquefois ce titre au musti & aux émirs; les secrétaires ou maîtres d'écriture le prennent aussi, & il semble désigner particulièrement leur office. En général, tous ceux qui ont étudié, les prêtres des mosquées, les gens de lettres, & les jurisconsultes ou gens de robe, sont décorés de ce titre. On nomme le grand chancelier de l'empire, *rai effendi*. Ricaut, de l'Empire Ottoman, & Chambers. (G)

EFFERDING, (*Géog. mod.*) ville de la Haute-Autriche en Allemagne. Long. 31. 48. lat. 48. 18.

EFFERVESCENCE, f. f. (*Chimie.*) Les Chimistes désignent par ce mot l'agitation intérieure qu'éprouve un liquide dans le sein duquel s'opère actuellement l'union chimique de certaines substances.

Les substances connues qui s'attachent avec *effervescence*, sont l'eau en masse jetée sur la chaux vive, & les acides appliqués aux alkalis, soit salins, soit terreux; aux substances métalliques, aux matières huileuses, & à certains sels neutres.

L'*effervescence* a lieu, soit que les deux matières qui contractent union, soient avant leur mélange résolues en liqueur; soit que l'une des deux seulement soit liquide. Mais il est essentiel à l'*effervescence* que l'une de ces deux substances soit liquide; premièrement, parce que c'est une circonstance nécessaire pour la dissolution ou union (*V. MENSTRUE*); secondement, parce que l'*effervescence* ne peut avoir lieu proprement que dans un liquide, comme il paroît par la définition, & comme on va le voir clairement.

Le mouvement de l'*effervescence* consiste en la formation d'un nombre considérable de bulles qui se succèdent rapidement, & qui s'élèvent à la surface du liquide, où elles crevent en lançant à une certaine distance des molécules du même liquide. La surface du liquide *effervescent* est sensiblement couverte d'un nombre prodigieux de petits jets, ou d'une pluie qui s'en détache, & qui y retombe.

Cet effet est dû manifestement à l'éruption d'un fluide léger & élastique. M. Musschenbroeck qui a fait sur les *effervescences* des expériences dont nous allons parler dans un instant, l'appelle une *matière élastique semblable à de l'air*: M. Hales a démontré que c'étoit du véritable air.

Je pense que l'air dégagé dans les *effervescences*, étoit uni, lié, combiné chimiquement avec l'un des deux corps qui contractent union, ou avec tous les deux, & par cela même fixe, ou non élastique (*voyez MIXTION*); & non pas entortillé, dévidé, ou roulé sur les parties de ces corps, & qu'il étoit dégagé par leur union, selon les lois de la précipitation ou des affinités. C'est sur ce point de vue que j'ai considéré l'*effervescence*, lorsque je l'ai appelée une *précipitation d'air*, dans un mémoire sur les eaux minérales de Selters, présenté à l'académie royale des Sciences en 1750. *Voyez mém. présentés à l'acad. royale des Sciences, tome II. analyse des eaux minérales de Selters, premier mémoire.*

C'est donc se faire une idée très-fausse de l'*effervescence*, que de regarder le mouvement qui la constitue, comme l'effet de la grande force d'attraction avec laquelle les deux corps à unir tendent l'un vers l'autre, des chocs violens qu'ils operent & qu'ils essuient, des rejaillissemens, &c. & en général, que de l'attribuer directement aux corps mêmes qui s'unissent (*voyez l'article CHIMIE, pag. 415. col. 2.*); car il existe des unions sans *effervescence*, quoiqu'elles soient opérées bien plus rapidement que celle de plusieurs corps qui se dissolvent avec *effervescence*: celle de l'huile de vitriol & de l'eau de la première espèce. Je cite à dessein celle-ci, parce que quelques auteurs ont appelé *effervescence* l'action réciproque de l'eau & de l'huile de vitriol, que Frideric Hoffman, par exemple, propose comme une découverte la qualification d'*effervescence* qu'il a donnée à cette action.

L'*effervescence* est ordinairement accompagnée d'une espèce de sifflement ou de pétilllement, & de chaleur: je dis ordinairement, parce que les *effervescences* légères ne sont pas accompagnées d'un bruit sensible, & qu'on a observé des *effervescences* sans production de chaleur, & même avec production réelle de froid.

Le pétilllement s'explique bien aisément par l'é-

ruption violente d'un fluide élastique ; tel que l'air rassemblé en bulles.

On ne fait absolument rien sur la production de la chaleur, ni sur celle du froid. Cette chaleur est quelquefois telle, qu'elle produit l'inflammation dans les matieres convenables ; celle qui s'excite par l'action de l'acide nitreux concentré, & de plusieurs matieres huileuses, est de ce dernier genre (*voy. INFLAMMATION DES HUILES*). On a prétendu que la chaux s'étoit échauffée dans certaines circonstances, jusqu'à allumer du bois (*voyez CHAUX*). L'acide du vinaigre versé sur les alkalis terreux, non calcinés, produit des *effervescences* froides.

La fameuse *effervescence* froide qui produit des vapeurs chaudes (phénomene effectivement fort singulier), est celle qui est excitée par le mélange de l'acide vitriolique & du sel ammoniac.

Les expériences de M. Musschenbroeck, que nous avons déjà annoncées, consistent à avoir excité des *effervescences* par un grand nombre de divers mélanges, à avoir observé la quantité de matiere élastique qu'elles produisoient dans le vuide, & à avoir comparé la violence du mouvement & le degré de chaleur excités par le même mélange dans l'air & dans le vuide. Il a résulté de ces expériences, que la plupart des *effervescences* produisoient de la matiere élastique & de la chaleur ; que le mouvement & la chaleur produits par ce mélange, étoient différens dans l'air & dans le vuide ; & qu'il n'y avoit aucune proportion entre ces trois phénomènes, le mouvement, la production de la matiere élastique, & la chaleur. *Voyez additamenta ad tentamina experim. nat. captorum in acad. del Cimento.*

Les expériences de M. Hales nous ont instruit davantage, parce qu'étant faites dans un volume d'air déterminé, & dont on a pû mesurer l'augmentation & la diminution réelle, on a pû déterminer l'absorption aussi-bien que la production de l'air, ce qui est impossible en faisant ces expériences dans le vuide. Les expériences de M. Hales nous ont appris donc, que les matieres qui excitent par leur mélange une violente *effervescence*, produisent d'abord de l'air, mais que la plupart en absorbent ensuite ; circonstance qui empêche de savoir si la quantité d'air produit est proportionnelle à la violence de l'*effervescence*, comme cela devoit être naturellement : car la cause de l'absorption & celle de la production de l'air peuvent agir dans le même tems, & se détruire réciproquement, du moins quant aux effets apparens. Les causes matérielles de l'absorption de l'air, sont des vapeurs qui s'élèvent des corps *effervescens*, & que nous connoissons sous le nom de *clissus* (*voyez CLISSUS*). Pour mettre la dernière main aux ingénieuses expériences de M. Hales sur cette matiere, il faudroit donc trouver le moyen de mettre l'air produit par les *effervescences*, à l'abri de l'action des *clissus* élevés en même tems, ou constater l'efficacité spécifique de ces *clissus* sur l'air, leur point de saturation ; ce qui est assez difficile, mais non pas impossible. *Voyez l'analyse de l'air, de M. Hales, p. 174. de la traduct. franç. sous ce titre : Expériences sur les différentes altérations de l'air dans les fermentations ; & pag. 186. sous ce titre : Effets de la fermentation des substances minérales sur l'air.* On trouvera dans ces articles plusieurs expériences très-intéressantes sur les *effervescences*, parmi plusieurs expériences sur les fermentations ; car l'auteur confond ces deux phénomènes sous le même titre.

L'*effervescence* differe essentiellement de la fermentation, sur-tout par ses produits, quoiqu'elle ait avec la fermentation plusieurs propriétés communes (*voy. FERMENTATION*). L'*effervescence* ne ressemble en rien à l'ébullition ou bouillonnement des liquides par l'action du feu (*voyez EBULLITION*). L'*efferves-*

cence est un des signes auxquels on reconnoît le point de saturation dans la préparation des sels neutres. *Voyez NEUTRE (Sel), & SATURATION. (b)*

EFFERVESCENCE, (*Medecine.*) est un terme aussi employé par certains medecins, pour signifier un mouvement intestin qu'ils supposent dans les humeurs du corps humain, tel, par exemple, que celui qui est produit par le mélange de deux liqueurs, dont l'une est acide & l'autre alkaline. Il n'existe point de semblable mouvement dans l'économie animale ; on peut le démontrer *à priori*, parce qu'il n'y a rien dans nous qui puisse causer une *effervescence*. Il n'y a point dans notre corps de sel acide, ni de sel lixiviel, dont le concours puisse produire un semblable effet ; il en coûte par expérience : car le sang qui se répand d'un corps dont on vient de couper la tête, ou qui sort d'une artere ouverte, reçu dans un vase, ne donne aucune marque de mouvement intestin particulier, il paroît sans agitation sensible dans aucune de ses parties. Cependant il est reçu de tout le monde, que le mouvement d'*effervescence* est de nature à tomber évidemment sous les sens. *Voyez les préleçons de Boerhaave sur les instituts & les notes d'Haller, §. 176. dont cet article est extrait. (d)*

EFFET, f. m. (*Logique.*) le produit d'une cause agissante. *Voyez AGIR.*

Après avoir considéré les choses par rapport à ce qu'elles sont, on doit les étudier par rapport à ce qu'elles peuvent ; & si l'on découvre que l'une soit capable de produire l'autre, ou seulement de la varier, on conçoit entre le terme agissant & ce qu'il fait naître, une relation de cause & d'effet.

Cette relation de la cause & de l'effet est de la plus vaste étendue, car toutes les choses qui existent ou peuvent exister, y ont part ; ainsi nous appellons cause ce qui donne l'existence, ce dont la vertu produit une chose ; & ce qui est produit, ce qui reçoit son existence, ce qui tient sa naissance de la cause, porte le nom d'effet. Par exemple, dès que nous voyons que dans la substance que nous appelons cire, la fluidité qui n'y étoit pas auparavant, y est constamment produite par l'application de certain degré de chaleur, nous donnons à l'idée simple de chaleur le nom de cause, par rapport à la fluidité qui est dans la cire ; & celui d'effet à cette fluidité.

Les choses donc qui reçoivent une existence qu'elles n'avoient pas auparavant, sont des effets ; & celles qui procurent cette existence, sont des causes. *Voyez CAUSE.*

Les notions claires & familières de cause & d'effet entraînent cette conséquence, que rien ne se fait sans cause, & qu'aucune chose ne peut se produire d'elle-même.

Il convient de s'assurer de l'existence des effets, avant que d'en chercher les causes ; c'est pourquoi toutes les fois qu'il s'agit de découvrir les causes des effets extraordinaires que l'on rapporte, il faut examiner avec soin si ces effets sont véritables ; car souvent on se fatigue inutilement à imaginer des raisons de choses qui ne sont point, & il y en a une infinité qu'il faut résoudre de la même manière que Plutarque résout cette question qu'il se propose : *Pourquoi les poulains qui ont été courus par les loups, vont plus vite que les autres ?* Après avoir dit que c'est peut-être parce que ceux qui étoient plus lents, ont été pris par les loups, & qu'ainsi ceux qui sont échappés couroient le mieux ; ou bien que la peur leur ayant donné une vitesse extraordinaire, ils en ont contracté l'habitude. En un mot, après toutes ces dépenses d'esprit il donne la bonne solution de la question : *C'est peut-être, dit-il, que cela n'est pas vrai.*

C'est peu de chose de s'être assuré de l'existence d'un effet ; il faut pour arriver à la découverte de la

cause, s'assurer aussi des indices convaincans que cette *cause* existe dans la nature ; que c'est elle qui opere l'*effet* qu'on lui attribue.

Dans la pratique & dans la conduite de la vie, la découverte des *causes* qui ont produit les *effets* que nous voyons arriver, est souvent de la dernière importance. Or comme les événemens d'ici-bas sont pour l'ordinaire fort compliqués, il arrive aisément de prendre le change, l'accessoire & les circonstances, pour la *cause* de cet *effet* que nous considérons. L'ignorance, la petitesse d'esprit, la superstition, l'intérêt, les préjugés, en un mot toutes nos passions, nous abusent & nous précipitent dans de faux jugemens : aussi voit-on que rien n'est plus ordinaire dans les malheurs de la vie, que de les attribuer à de fausses causes, & de s'aveugler sur les véritables. On fait la réponse du duc de Vendôme à un courtisan du duc de Bourgogne dans la campagne de Flandres de 1708. Voyez l'*histoire du siècle de Louis XIV. Art. de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

EFFET, (*Jurispr.*) c'est ce qu'opere une loi, une convention, une action. Ce qui est nul ne produit aucun *effet*. Voyez **NULLITÉ**.

Effets civils, sont les droits accordés à ceux qui participent aux avantages de la société civile, selon les lois politiques & civiles de l'état. Ces droits consistent à pouvoir intenter des actions en justice, à pouvoir succéder, disposer de ses biens par testament, posséder des offices & bénéfices dans le royaume : tout cela s'appelle la *vie civile* ou les *effets civils*, c'est-à-dire ce que peuvent faire ceux qui jouissent des avantages du droit civil.

Les regnicoles sont en général capables de tous les *effets civils*, au lieu que les aubains n'en jouissent point : ceux qui sont morts civilement ne les ont pas non plus.

Un mariage clandestin ne produit point d'*effets civils*, c'est-à-dire qu'il n'en résulte aucun droit de communauté ni de douaire pour la femme.

Effet rétroactif, est celui qui remonte à un tems antérieur à la cause qui le produit, comme quand une loi ordonne que sa disposition sera observée, tant pour les actes antérieurs à cette loi, que pour ceux qui seront postérieurs.

Effet se prend aussi quelquefois pour tout ce qui est *in bonis* ; ainsi dans ce sens on dit qu'une maison, une terre, une rente, une obligation, un billet, de l'argent comptant, des meubles, sont des *effets* de la succession.

Effet caduc, est celui qui est de nulle valeur.

Effet commun, est celui qui appartient à plusieurs personnes.

Effet douteux, se dit de celui dont le recouvrement est incertain.

Effets, ou *effets royaux*, est le nom que l'on a donné aux rentes créées par le Roi, & aux billets & autres papiers qui ont été introduits en différens tems dans le commerce. (*A*)

EFFET, terme de Peinture. *Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem.* L'*effet*, en Peinture, est pour le spectateur cette volupté, ce plaisir qu'il cherche & qu'il s'attend à ressentir. Pour l'artiste l'*effet* est le concours des différentes parties de l'art, qui excite dans l'esprit de celui qui voit un ouvrage, le sentiment dont le peintre étoit rempli en le composant.

Il est inutile de s'étendre sur la première signification de ce mot. Le plaisir est fait pour être senti ; mais les moyens d'exciter cette sensation, sont intéressans pour les artistes. Voici quelques réflexions sur cette matière.

L'art de la Peinture est composé de plusieurs parties principales, comme on le verra dans un plus grand détail au mot **PEINTURE**. Chacune de ces par-

ties est destinée à produire une impression particulière, qui est son *effet* propre.

L'*effet* du dessin est d'imiter les formes ; celui de la couleur, de donner à chaque objet la nuance qui le distingue des autres. Le clair-obscur imite les *effets* de la lumière, ainsi des autres. La réunion de ces différens produits cause une impression qu'on nomme l'*effet du tout ensemble*.

Il est donc essentiel pour parvenir à conduire un tableau à un *effet* juste, que toutes ses parties tendent à un seul projet. Mais quelle est celle qui doit commander, qui doit marquer le but auquel elles doivent arriver ? c'est sans doute celle qu'on nomme *invention*, puisque c'est elle qui naît la première dans l'esprit du peintre, lorsqu'il médite un ouvrage ; & que celui qui commenceroit à peindre sans savoir ce qu'il veut représenter, ressembleroit à un homme qui voudroit, sans ouvrir les yeux, se livrer à ses fonctions ordinaires.

L'invention qui regne sur tous les genres de peindre, qui les a créés, & qui les reproduit dans chaque ouvrage, décide donc de l'*effet* qu'ils doivent avoir. Le tableau d'histoire doit faire consister son *effet* dans l'expression exacte des actions ; le portrait, dans la ressemblance des traits ; le paysage, dans la représentation des sites ; & la peinture d'une marine, dans celle des eaux.

Mais dans chacune des parties qui constituent l'art de peindre, on entend plus particulièrement par le mot *effet*, une expression grande, majestueuse, forte. Ainsi l'*effet* dans le dessin, est un contour hardi qui exprime des formes que l'artiste connoît parfaitement ; la liberté, la confiance avec laquelle il indique leur place, leur figure, leur proportion, fait ressentir un juste *effet*. C'est ainsi que Michel-Ange en dessinant une figure, aura exprimé par le secours du simple trait, la conformation des membres, leur juste emmanchement, l'apparence des muscles, les enchaînemens des yeux, les plans sur lesquels les os de la tête sont placés, enfin le caractère de l'action qui doit infailliblement résulter de la justesse de toutes ces combinaisons. Il aura fait plus encore ; il aura indiqué aux yeux exercés dans l'art de la peinture l'*effet* du clair-obscur, & l'on pourroit dire même celui de la couleur : ce dessin se nommera un *dessin d'effet*.

L'*effet* particulièrement appliqué au coloris, est celui qui porte l'imitation des couleurs locales à un point de perfection capable de faire une illusion sensible. La couleur locale est la couleur propre & distinctive de chaque objet : elle a, dans la nature, une force & une valeur que l'art a bien de la peine à imiter. Des organes justes & bien exercés peuvent y prétendre ; mais l'écueil funeste, qui sur cette mer difficile est le plus fameux par les naufrages, c'est cette habitude de tons & de nuances qui s'enracine, sans que les peintres s'en aperçoivent, par une pratique répétée ; & qui renaissant dans tous leurs ouvrages, fait dire de presque tous les artistes, qu'ils ont peint gris, ou roux ; que leur couleur ressemble à la brique, qu'elle est rouge, ou noire, ou violette. Ce défaut si favorable à ceux qui sans principes, veulent distinguer les manières des maîtres, est une preuve de l'infériorité de l'imitation de l'artiste. La nature n'est, en effet, ni dorée, ni argentée ; elle n'a point de couleur générale : ses nuances sont des mélanges de couleurs rompues, réfléchées, variées ; & celui qui aspire à l'*effet* par la route de la couleur, n'en doit avoir aucune à lui.

On peut favoriser l'*effet* de la couleur, par la disposition des lumières, qui produit l'*effet du clair-obscur* : mais quelques périls menacent encore ceux qui se fondent sur ce secours. Le desir d'exciter l'attention par des *effets*, inspira au Carravage d'é-

clairer ses modes d'une manière qui se rencontre rarement dans la nature. Le jour qu'il faisoit descendre par des ouvertures ménagées avec art, offroit à ses yeux des lumières vives, mais tranchantes; il en résulta, dans les imitations qu'il en fit, des effets plus singuliers qu'agréables. Les oppositions trop dures, les ombres devenues noires, ont rendu, avec le tems, ses tableaux de deux seules couleurs; le blanc & le noir y dominent; & ces ombres ténébreuses que son affectation a répandues sur ses ouvrages, ont enveloppé dans leur obscurité les parties excellentes, dont cet habile artiste devoit tirer sa gloire. Il est donc de justes bornes qui renferment la perfection en tout genre, & les excès sont ses ennemis redoutables.

Au reste, un tableau dont l'effet est juste, produit sur tout le monde une sensation intéressante; comme une pièce de théâtre dans laquelle les caractères sont vrais, produit sur tous les spectateurs une satisfaction générale. Ces caractères doivent être exprimés par les principaux traits qui les distinguent, & par les oppositions qui les font valoir. Les détails trop approfondis, quoique la nature en offre les modèles, sont un obstacle à l'effet théâtral, qui a des rapports infinis avec les effets dont j'ai parlé. Mais la réussite ne consiste pas seulement à soustraire ces détails; elle exige encore qu'on choisisse ceux qui sont essentiels, & qui constituent principalement le caractère qu'on représente.

Les distinguer, c'est le propre d'un génie grand, qui embrasse toutes les circonstances d'un objet, sans que leur nombre l'embarrasse. Il ne se laisse point séduire; il ne perd pas de vue le but où il tend, il distingue ce qui est plus propre à assurer ses succès. Un peintre d'effet, est ordinairement un homme de génie; & dans tous les arts, le génie qui ordinairement enfante la facilité, conduit à la science des effets. La Poésie, ainsi que la Peinture; la Musique, ainsi que ses deux sœurs, ne pourront jamais prétendre que par cette voie à des succès éclatans, & à cette approbation générale, qui est si flatteuse; les autres parties auront des admirateurs, les grands effets réuniront tous les suffrages; l'hommage qu'on leur rend, est, pour ainsi dire, involontaire; il ne doit rien à la réflexion: c'est un premier mouvement. Voyez DESSEIN, DRAPERIE. Cet article est de M. WATELET.

EFFET, (Manège.) Personne n'ignore que le terme dont il s'agit, ne signifie que le produit d'une cause quelconque. Les auteurs du dictionnaire du Trévoux semblent néanmoins le restreindre, quant à la science du Manège, aux seules suites des actions de la main du cavalier. Effet, en terme de Manège, se dit des mouvemens de la main, qui servent à conduire un cheval; ils expliquent ensuite savamment ces effets. Je prendrai la liberté de leur faire observer que nous disons non-seulement les effets de la main, mais les effets des jambes, les effets des aides du corps, les effets de la gaine, des châtimens, du cavesson, des piliers, de telles ou telles leçons: ainsi nous appliquons ce mot, en matière d'équitation, indifféremment à tout ce qui peut être regardé comme le résultat d'une multitude de principes différens. Il étoit par conséquent inutile d'en faire un article, eu égard à notre art, dans lequel il n'a pas plus d'acception particulière que dans tous les autres. (e)

EFFEUILLER. v. act. (Jardinage.) c'est ôter toutes les feuilles d'un arbre, ainsi que l'on fait à un pêcher tardif, planté dans une terre humide; on effeuille encore un arbre pour que son fruit profite de tout le soleil, qu'il acquierre, en mûrissant, de la beauté, de la couleur & du goût. (K)

EFFICACE, adj. se dit en général d'une chose qui produit certainement & infailliblement son effet,

comme d'un remède, d'une grace, &c. Voyez REMÈDE, GRACE. (O)

EFFIGIE. f. f. (Jurisprud.) est un tableau ignominieux, où est représentée la figure du criminel absent, condamné à mort par contumace: l'exécution par effigie est celle qui se fait en attachant à la potence le tableau dont on vient de parler. Les condamnations flétrissantes, mais qui n'emportent pas peine de mort, telles que l'amende honorable, le bannissement, les galères, sont aussi écrites dans un tableau, mais sans effigie, c'est-à-dire sans désignation de figure. A Paris les tableaux qui servent d'effigie, ne sont qu'un dessin grossier fait à la plume, qui représente un homme pendu ou sur la roue, selon la condamnation; mais dans les provinces où les exécutions sont plus rares, les effigies sont ordinairement peintes & coloriées à la ressemblance de l'accusé, le mieux qu'il est possible; on le représente avec ses habits ordinaires, & autres choses qui peuvent le caractériser, afin que cela fasse plus d'impression au peuple.

L'usage des exécutions par effigie, tire son origine des sacrifices & triomphes des anciens, lesquels au lieu de sacrifier la personne même, sacrifioient quelquefois seulement son effigie, comme le rapporte Plutarque en la 32^e & 86^e demandes des choses romaines.

L'exécution par effigie, en matière criminelle, vient particulièrement des Grecs, chez lesquels on faisoit le procès aux absens, & on les exécutoit par effigie, ou bien on écrivoit leurs noms avec la condamnation en des colonnes, comme le remarque Ayrault, liv. II. de sa pratique judiciaire, art. 1. n. 23.

A Rome au contraire les exécutions figuratives ou en effigie n'étoient pas en usage, d'autant que l'on n'y condamnoit jamais les absens à aucune peine capitale: il leur paroïssoit ridicule d'exécuter quelqu'un en peinture; & si Trebellius Pollio rapporte de Celsus le tyran qu'il fut pendu en effigie, *cujus imago suspensa est quasi celsus ipse videretur*; cela fut fait, comme le remarque cet auteur, *novo injuriæ genere*: il y avoit cependant des cas à Rome, où l'on écrivoit dans des colonnes, comme chez les Grecs, le nom des absens qui étoient condamnés; mais cela n'avoit pas lieu pour peines capitales; ainsi il n'y avoit point d'exécution par effigie.

Les anciennes ordonnances font mention des effigies sous le terme de tableaux. L'ordonnance de François I. du mois d'Août 1536, pour la Bretagne, ch. ij. art. 29. dit que la condamnation faite par contumace & le forban donné, l'on fera attacher aux portes & entrées des lieux les tableaux & cordeaux au desir de la coutume, &c. Celle de Charles IX. de 1566 art. 25. porte que les noms des appelés & ajournés à ban, & poursuivis & condamnés par contumace, seront inscrits aux tableaux qui seront affichés aux portes des villes, des sièges, des auditoires, des lieux d'où les decrets seront émanés, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

L'ordonnance de 1670, tit. xvij. art. 16. distingue trois manières d'exécuter les jugemens par contumace, selon la nature des peines qui sont prononcées; il est dit par cet article, que les seules condamnations de mort naturelle seront exécutées par effigie; que celles des galères, amende honorable, bannissement perpétuel, flétrissure, & du fouet, seront seulement écrites dans un tableau sans aucune effigie; que les effigies & les tableaux seront attachés dans la place publique; que toutes les autres condamnations par contumace, seront seulement signifiées & baillées copie au domicile ou résidence du condamné, si aucune il a dans le lieu de la juridiction, si non affichée à la porte de l'auditoire.

Suivant l'art. 29. du même titre, ceux qui sont

condamnés à mort par contumace, aux galeres perpétuelles ou au bannissement perpétuel hors du royaume, & qui décèdent après les cinq années sans s'être représentés ou avoir été constitués prisonniers, sont réputés morts civilement du jour de l'exécution, de la sentence de contumace; laquelle exécution doit être faite par *effigie*, si la condamnation est à mort naturelle.

L'exécution par *effigie* a deux objets : l'un d'imprimer une plus grande ignominie sur l'accusé; l'autre est afin que cet appareil inspire au peuple plus d'horreur du crime.

L'effet de l'exécution par *effigie*, dans le cas où elle est nécessaire, est que le crime ne se prescrit plus que par trente ans; au lieu que sans cette exécution il auroit pu être prescrit par vingt ans; il en est de même des autres sortes d'exécutions, dans le cas où elles ont lieu. (A)

EFFIGIE, à la Monnoie, c'est le côté de la piece où l'on voit gravé en relief l'image du prince régnant. Autrefois on ne mettoit l'*effigie* du prince qu'aux médailles, ou autre piece frappée conséquemment à quelque bataille gagnée, province conquise, ou aux événemens remarquables, alliance, fête, &c. Sur la monnoie de cours pour le commerce il y avoit une croix; c'est de-là que ce côté étoit appelé *croix*, & le revers, *pile*. Voyez CROIX, PILE.

EFFIGIER, v. act. (Jurisprud.) c'est *exposer le tableau* ou *effigie* du condamné dans la place publique; c'est l'exécution figurative du condamné, qui se fait par *effigie* ou représentation lorsque le condamné est absent. Voyez ci-devant EFFIGIE. (A)

EFFILÉ, (Manège & Maréchal.) se dit par plusieurs personnes d'un cheval mince, long de corps, étroit de boyau. On se sert encore de cette épithète pour désigner le défaut d'une encolure molle, foible, trop déliée; défaut directement opposé à celui d'une encolure courte, épaisse, trop charnue & trop chargée. Les encolures *effilées* sont molles & foibles, & le cheval ne peut par conséquent soutenir un appui ferme, aussi bat-il sans cesse à la main, & donne-t-il à chaque moment des coups de tête. Voyez ENCOLURE. (e)

EFFILÉ. Voyez MIGNARDISE.

EFFILÉ, adj. (Rub.) Les *effilés* servent ordinairement, dans le deuil, à border les garnitures, manchettes, & fichus; ils ont la même origine que les franges (voyez FRANGES), & de plus, un reste de l'ancienne coutume où l'on étoit autrefois de déchirer les vêtements lors de la mort de ses proches en signe de sa douleur: il y en a de plusieurs sortes & de différentes matières, de soie crue, de fil retord ou plat. Ils se font à deux ou à quatre marches, & au battant: celui à deux marches est appelé *effilé à deux pas*; celui à quatre marches est appelé *effilé à carreau*, parce qu'ayant deux coups de navette qui entrent dans la même duite, cela forme ce qu'on appelle le *carreau*: ce travail le fait paroître plus garni, de sorte qu'un *effilé* qui seroit tramé & avec huit brins, seroit dit être en seize. Ces diverses sortes d'*effilés* se font deux à la fois; il y a dans le milieu six & même huit brins de gros fil de Bretagne qui se travaillent avec le reste, quoiqu'ils ne doivent pas y demeurer. Quand cet ouvrage est ôté de dessus le métier, on le coupe dans la longueur au milieu des six ou huit fils de Bretagne, qui n'y ont été mis que pour ce seul usage: après l'avoir coupé on ôte l'un après l'autre ces brins de fil de Bretagne, qui redeviendront au même usage tant qu'ils dureront. Si l'on vouloit avoir deux *effilés* de diverses hauteurs, il n'y auroit qu'à laisser en le coupant un brin de fil de plus d'un côté que de l'autre. Il se fait des *effilés* plus composés, & qui ont jusqu'à huit ou dix têtes: ils se font

par le moyen des retours, & sont appelés *effilés à l'angloise*.

EFFILÉ, (Jardinage.) se dit d'une branche ou d'un arbre trop menu.

EFFILER, (Tailleur.) ôter quelques fils du tissu d'une toile, d'une étoffe, &c.

Il y a des étoffes qui s'*effilent* par l'endroit où elles ont été coupées. Les Tailleurs ont coutume d'y remédier en les bougiant, c'est-à-dire en arrêtant les fils avec la cire d'une bougie allumée, avec laquelle ils les collent. Mais la pratique la plus ordinaire pour empêcher les étoffes de s'*effiler*, c'est de faire de distance à autre des entailles dans la coupe de l'étoffe avec des ciseaux.

EFFILOQUES, f. f. pl. (Rubanier.) s'entend de toutes les soies non torfées, qui par ce défaut sont aussi appelées *soies folles* par leur extrême légèreté, qui ne leur permet pas de soutenir le moindre effort; elles ne sont le plus souvent bonnes à rien pour ce métier, & sont toutes mises au rebut pour en faire des oüïates. On entend encore par ce mot, toutes les superfluités qui se trouvent sur les lisieres ou même sur l'ouvrage, qu'il faut avoir soin de purger de ses *effiloques*.

EFFLANQUÉ, adj. se dit particulièrement d'un cheval accidentellement & non naturellement coufu, c'est-à-dire d'un cheval dont le flanc s'est retiré ensuite d'un voyage plus ou moins long, ou pour avoir été surmené, estrapassé, fatigué, &c. Le repos, la bonne nourriture le rétabliront aisément & lui redonneront du corps, pourvu que sa conformation soit telle, qu'il ait la côte bien tournée. V. FLANC. (e)

EFFLANQUER, v. act. terme d'Horlogerie, passer entre les ailes d'un pignon une lime formée en couteau ou à *efflanquer*. Cette opération se fait pour donner aux faces de ces ailes la figure convenable, & pour rendre le pignon plus vuide, c'est-à-dire pour diminuer l'épaisseur des ailes. On dit qu'un pignon est trop *efflanqué* lorsque les ailes sont trop minces ou trop maigres, & sur-tout quand elles le sont trop vers le bout. Voyez PIGNON, LIME À EFFLANQUER, &c. (T)

EFFLEURAGE, f. m. (Chamois.) c'est l'action de détacher avec le couteau à effleurer, du côté de la peau où étoit le poil, toutes les parties de sa surface qui empêchent qu'elle ne soit douce & maniable: cette façon se donne sur le chevalet, lorsque la peau a été planie & lavée. Voyez CHAMOISEUR.

EFFLEURURES, f. f. pl. (Parfumeur.) c'est, en terme de Ganterie, une tache qu'on voit dans une peau à l'endroit d'où le cannepin, c'est-à-dire cette pellicule mince qui touche à la chair de l'animal, est ôté.

EFFLORESCENCE, (Chimie.) V. MOISSURE. Outre cette acception, qui est la plus générale, ce mot est encore particulièrement affecté par les chimistes, à une altération à laquelle sont sujettes certaines pyrites martiales, que l'on appelle dans l'art *efflorescentes*, à cause de cette propriété; altération qui leur fait perdre l'union & la continuité de leurs parties. Voyez PYRITE.

Les sels qui perdent à l'air l'eau de leur cristallisation, comme le sel de Glauber, le vitriol, éprouvent une *efflorescence* de cette dernière espèce. Voyez SEL, SEL DE GLAUBER, VITRIOL.

EFFLORESCENCE, (Médecine.) ce mot signifie en général toute sorte d'éruption de petites tumeurs humorales superficielles, qui se fait sur la peau en peu de tems, & qui est souvent suivie de la solution de continuité des tégumens, comme dans les boutons de petite vérole, dans les pustules, & autres semblables; d'autres fois l'*efflorescence* n'est suivie d'aucune solution de continuité, & il se fait seulement

ment avec changement de couleur de la peau, comme dans la rougeole, les taches scorbutiques, & autres de cette nature. Voyez EXANTHEME. (d)

EFFLOTÉ, adj. (Marine.) se dit d'un navire qui s'est écarté d'une flotte avec laquelle il alloit de compagnie; mais ce terme n'est guere d'usage. (Z)

EFFLUVES, f. m. pl. *effluvia*, se dit quelquefois en Physique, pour désigner la même chose qu'on entend par *émanations*. Voyez EMANATIONS. Ce mot est formé des mots *ex*, de, & *fluo*, je coule. (O)

EFFONDRER, v. act. (Jardinage.) une terre, un jardin, c'est renverser la terre sens-dessus-dessous, y mettant au fond un lit de fumier & la comblant des meilleures terres du pays. On peut encore mettre à part celles du dessus, pour les jeter dans le fond, & mettre les mauvaises dessus, qui, par ce remuement & les bons engrais qu'on leur donnera, deviendront comme les autres. Ce travail s'est fait de tous tems; Cicéron, de *senect. lib. VI.* en a fait mention. Voyez AMÉLIORER. (K)

EFFORT, f. m. (Méchan.) terme fréquemment usité parmi les Philosophes & les Mathématiciens, pour désigner la force avec laquelle un corps en mouvement tend à produire un effet, soit qu'il le produise réellement, soit que quelque obstacle l'empêche de le produire.

On dit en ce sens qu'un corps qui se meut suivant une courbe, fait *effort* à chaque instant pour s'échapper par la tangente; qu'un coin qu'on pousse dans une piece de bois fait *effort* pour la fendre, &c.

L'*effort* paroît être, suivant quelques auteurs, par rapport au mouvement, ce que le point est par rapport à la ligne; au moins ont-ils cela de commun tous les deux, que comme le point est le commencement de la ligne ou le terme par où elle commence, l'*effort* est aussi, selon ces auteurs, le commencement de tout mouvement: mais cette dernière idée ne peut s'appliquer tout au plus qu'aux *efforts* qui tendent à produire une vitesse infiniment petite dans un instant, comme l'*effort* de la pesanteur, celui de la force centrifuge, &c. Si l'on veut entendre par le mot *effort* toute tendance au mouvement, ce qui est bien plus exact & plus naturel, alors la mesure de l'*effort* fera la quantité de mouvement qu'il produit ou qu'il produiroit si un obstacle ne l'en empêchoit, ou, ce qui est la même chose, le produit de la masse par la vitesse actuelle du corps ou par sa vitesse virtuelle, c'est-à-dire par la vitesse qu'il auroit sans la résistance de l'obstacle. Voyez FORCE, ACTION, PERCUSSION, PESANTEUR, &c. (O)

EFFORT, (Médecine.) ce terme est employé dans la physique du corps humain, pour signifier les *mouvements extraordinaires* de la nature, tendant à opérer des effets utiles pour le bien de l'économie animale; ou à procurer des changemens avantageux, en surmontant, en écartant les résistances qui empêchent l'ordre dans l'exercice des fonctions lésées; en expulsant ou en corrigeant les causes morbifiques, par la coction & les crises qui la suivent.

C'est sur ce principe, fondé sur l'histoire des maladies exactement recueillie pendant plusieurs siècles, « que la nature a la faculté de faire, & fait » réellement des *efforts* salutaires dans le cours des » maladies; & que les mouvements en quoi consistent ces *efforts*, s'opèrent avec un certain ordre, » tant que la puissance qui les produit, conserve la » faculté d'agir », in *quantum superest natura sana in corpore aegro*. C'est sur ce principe, dis-je, que la plupart des anciens & des plus célèbres médecins d'entre les modernes, qui en ont été convaincus par leurs propres observations, ont établi leur méthode de traiter les maladies. Ils ont subordonné les secours de l'art aux indications que fournit la nature, c'est-à-dire qu'ils ont borné ces secours à seconder

les *efforts* qu'elle emploie pour détruire les causes des maladies. Ils ont distingué soigneusement parmi les phénomènes qui ne subsistent constamment que dans le cas de lésion de fonctions, ceux qui ne sont que des *efforts* salutaires auxquels la cause morbifique donne lieu, mais qu'elle ne produit pas, d'avec les symptômes, qui sont des effets immédiats de cette cause, qui sont par conséquent toujours nuisibles, qu'il est aussi toujours nécessaire de faire cesser. Ils ont laissé agir la nature, dans tous les cas où elle a & où elle emploie des moyens suffisans pour combattre efficacement les causes morbifiques, par les différens *efforts* qu'elle fait. Ils n'ont fait que suppléer à son défaut, par les secours propres à lever les obstacles qui rendent ses *efforts* inutiles; ils ont secondé, aidé, excité ceux qu'elle peut faire avec avantage, lorsqu'elle a cependant besoin d'être renforcée, d'être réveillée; en sorte que les effets de l'art ne sont jamais qu'une imitation de la méthode que suit la nature lorsqu'elle se suffit à elle-même, ainsi qu'il arrive dans la guérison d'une infinité de maladies, qu'elle opère sans aucun secours: méthode que le médecin doit connoître avant toutes choses.

La fièvre, les spasmes, les convulsions, sont les trois espèces de mouvemens extraordinaires auxquels on peut rapporter ceux qui forment les différens *efforts* que la nature emploie pour détruire les diverses causes morbifiques. Ces trois sortes de mouvemens ne doivent cependant être regardés, & ne sont en effet qu'une augmentation, une *intensité* plus ou moins considérables, diversément combinées, des mouvemens *systaltique*, *tonique*, & *musculaire*, qui sont les agens nécessaires de la vie saine, & de sa conservation; d'où il suit que par une admirable disposition de la Providence, ce qui paroît un désordre dans l'économie animale, est très-souvent un effet des moyens employés par la nature pour réparer ce désordre.

En effet, la cause de la maladie étant établie, c'est-à-dire la matière morbifique qui cause la fièvre, par exemple, étant formée dans le corps, il est plus nécessaire, par la disposition de la machine, que les *efforts* de la nature, c'est-à-dire les mouvemens extraordinaires des organes de la circulation du sang, à laquelle cette cause morbifique est opposée; que ces *efforts*, dis-je, soient employés, qu'il n'est nécessaire que les alimens étant portés dans l'estomac, il s'excite dans cet organe des mouvemens propres à en procurer la digestion: en sorte que lorsqu'on arrête, qu'on empêche de quelque manière que ce soit les *efforts* fébriles, avant que la coction de la matière morbifique soit faite, on cause un désordre plus réel que n'étoit la fièvre elle-même; & on peut dire de ce désordre qu'il est plus grand dans les secondes voies, que ne feroit dans les premières celui que l'on y causeroit en suspendant l'ouvrage de la digestion par quelque moyen que ce puisse être.

Tout se passe en mouvemens digestifs dans toutes les parties du corps humain. La chylication, la sanguification, les sécrétions & excrétions, sont autant de différentes digestions. Tant que rien ne s'oppose à ces mouvemens & à leurs effets naturels, ils sont modérés, & conformes aux règles de la santé. Dès que ces mouvemens trouvent de la résistance, qui tend à les diminuer ou à les faire cesser, au détriment de l'économie animale, la *puissance motrice*, par une plus grande dépense de forces, augmente ces mouvemens, les rend plus considérables que dans l'état de santé, à proportion des obstacles à vaincre: dès-lors ce sont des *efforts*, *conamina*. Ainsi, comme toutes les différentes digestions (dénomination sous laquelle on peut comprendre, comme il vient d'être dit, toutes les préparations des hu-

meurs animales dans l'état naturel), sont les effets de ces mouvemens ordinaires, de même toutes les différentes coctions (les élaborations, les maturations) des humeurs morbifiques, sont le résultat des mouvemens extraordinaires des *efforts*, que ces coctions produisent. Tous les *efforts* de la nature dans les maladies, tendent à opérer des coctions. *Voyez* NATURE, PUISSANCE MOTRICE, ECONOMIE ANIMALE, MOUVEMENT ANIMAL, (SYSTALTIQUE, TONIQUE, MUSCULAIRE), & FIEVRE, SPASME, COCTION, CRISE. (d)

EFFORT ou RÉSISTANCE, en *Hydraulique*, c'est la violence que fait l'eau pour passer dans les endroits trop resserrés des brides, des robinets, soupapes, coudes, jarrets, fourches; ce qui occasionne beaucoup de frottemens. (K)

EFFORT, (*Voix*.) défaut qui est dans le *Chant*, le contraire de l'aisance. On le fait par une contraction violente de la glote: l'air poussé hors des poumons s'élance dans le même tems, & le son alors semble changer de nature; il perd la douceur dont il étoit susceptible, acquiert une dureté fatigante pour l'auditeur, défigure les traits du chanteur, le rend vacillant sur le ton, & souvent l'en écarte.

C'est de tous les défauts qu'on peut contracter dans le chant le plus dangereux, & celui dont on revient le moins dès qu'on l'a une fois contracté. Il ne faut pas même dissimuler que c'est celui vers lequel on a plus de motifs de pencher dans notre chant dramatique; tels sont les cris au théâtre de la comédie française.

Le volume, les grandes voix sont à-peu-près tout ce qu'approuve la multitude; elle est surprise par un grand son, comme elle est ébranlée par un cri. Les acteurs médiocres crient pour lui plaire, les chanteurs communs forcent leurs voix pour le surprendre.

On reviendra tôt ou tard, en France, de l'erreur des grandes voix; mais il faut attendre que le chant du théâtre ait pris les accroissemens dont il est susceptible. Dès qu'il cessera d'être lourd, il faudra bien qu'on croie qu'il n'y a de vraies voix que celles qui sont légères. *Voyez* RÉCITATIF, LÉGERETÉ. (B)

EFFORT, (*Manège, Maréchallerie*.) terme usité parmi nous, & par lequel nous désignons non-seulement le mouvement forcé d'une articulation quelconque, mais l'indisposition qui en résulte, & qui consiste dans une extension violente de quelques-uns des muscles, des tendons & des ligamens de l'article affecté. Cette dénomination qui devoit par conséquent s'étendre à ce que nous entendons par *entorse*, est néanmoins restreinte aux seuls cas où les reins, les hanches, les jarrets, reçoivent une pareille atteinte; car ceux qui concernent l'épaule & le bras s'expriment par les mots d'*écart*, d'*entr'ouverture*. *Voyez* ECART.

Les *efforts* de reins doivent donc être envisagés comme une extension plus ou moins considérable des ligamens qui servent d'attache aux dernières vertèbres dorsales & aux vertèbres lombaires, accompagnée d'une forte contraction de quelques muscles du dos & des muscles des lombes.

Les causes de cette maladie sont toujours externes; ainsi une chute, des fardeaux trop pesans, un *effort* fait par l'animal, soit en voulant sortir d'un mauvais pas, soit en glissant, soit en sautant dans le manège, & y étant retenu & attaqué à contre-tems, soit en se relevant dans l'écurie même, peuvent l'occasionner.

Les signes auxquels on la reconnoît, se tirent des mouvemens & de la démarche de l'animal. L'*effort* n'est-il pas violent? le cheval ressent une peine infinie & une vive douleur en reculant; sa croupe est bernée, elle chancelle, elle balance quand il trotte;

mais le mal est-il tel que l'extension ait été extrême? bien loin qu'il soit libre de reculer, il peut à peine faire quelques pas en avant; & pour peu qu'on veuille l'y contraindre, son derrière qu'il traîne, fléchit & se montre sans cesse prêt à tomber.

On n'est pas toujours assuré de remédier radicalement à cette maladie. Les chevaux s'en ressentent long-tems, & même tant qu'ils existent, d'autant plus que dans l'animal qui travaille, le derrière est infiniment plus occupé que le devant. On ne peut donc se flatter constamment d'en opérer la guérison entière, à moins que l'espèce du mal soit d'une si petite conséquence, qu'on puisse le regarder comme un simple & léger détour dans les reins.

Ce n'est qu'à l'ignorance des maréchaux que l'on peut rapporter l'idée des *efforts* des hanches. Lorsque je vois des hommes qui depuis des siècles entiers se laissent conduire par des ouvriers assez téméraires pour vouloir réparer les desordres d'une machine, dont ils ne connoissent ni l'organisation, ni la structure, je ne puis m'empêcher de douter si réellement la pensée n'est pas moins l'apanage de l'humanité que la faiblesse & l'aveuglement. Les hanches sont incontestablement formées par les os des îles; or les os des îles ou les os innommés sont composés de trois os de chaque côté, c'est-à-dire de l'iléum, de l'ischion, & du pubis. Ces os, exactement distincts dans le poulain, sont tellement unis dans le cheval, qu'ils ne peuvent point se séparer. De plus ils sont joints supérieurement à l'os *sacrum* appelé par quelques hypoostéologues méprisables l'os de la cariole: celui-ci en forme le milieu, & leur sert comme de clé. Cette jonction est si intime & si étroite, au moyen de nombre de ligamens, & spécialement d'un cartilage intermédiaire, qu'il est de toute impossibilité qu'ils puissent être disjoints; elle étoit même si nécessaire, que le moindre dérangement auroit notablement nui aux viscères contenus dans le bassin, & qui importent essentiellement à la vie; rien n'est conséquemment plus absurde que la supposition d'une extension violente & forcée dans cette partie: elle n'a été imaginée que parce que l'on a confondu & que l'on confond encore la cuisse & les hanches. Si l'on avoit observé que le fémur est supérieurement articulé avec ces mêmes os innommés, on auroit sans doute compris que cette articulation seule est susceptible d'extension; & dès-lors l'*effort* auroit été considéré non dans les hanches, mais dans la cuisse.

Il sera causé par une chute, un écart qui le plus communément se fait en-dehors. Les ligamens capsulaires qui entourent l'article, & qui d'une part sont attachés à la circonférence de la cavité cotiloïde destinée à loger la tête du fémur, & de l'autre à la circonférence du cou de ce même os, ainsi que le ligament rond caché dans l'articulation même, qui d'un côté a son attache à la tête du fémur, & de l'autre part au fond de cette cavité cotiloïde, auront été dans le moment de l'écart (je veux dire dans le tems où l'os s'est extrêmement éloigné de sa situation ordinaire) plus ou moins tirillés & plus ou moins distendus, selon le plus ou le moins de violence & de promptitude de ce mouvement contre nature. Les muscles mêmes qui les entourent, & qui assujettissent le fémur, tels que le psoas, l'iliaque, le pectiné, le triceps, les obturateurs, les jumeaux, pourront en avoir souffert: il y aura peut-être encore rupture de plusieurs vaisseaux sanguins, de plusieurs fibres, soit musculaires, soit ligamenteuses, & conséquemment perte de ressort & de mouvement dans les unes & dans les autres: ce qui, joint à une douleur plus ou moins vive, symptômes affectés à ces accidens, rend cette maladie très-fâcheuse.

Dans cet état l'animal boite plus ou moins bas; il

semble baisser la hanche en cheminant, & traîne toute la partie lésée. Quelques personnes examinent s'il tourne la croupe en trotant; mais ce signe est équivoque dans cette circonstance, & n'est univoque que dans celle des *efforts* de reins.

Celui du jarret ne peut naître que d'une flexion ou d'une extension forcée; car il s'agit ici d'une articulation par charnière, & conséquemment cette partie n'est capable que de ces deux mouvemens. Les ligamens antérieurs ou postérieurs, le ligament capsulaire & les différens tendons auxquels elle livre un passage, & qui s'y arrêtent, pourront avoir été distendus; & nous ajouterons, en ce cas, à toutes les autres causes des *efforts* dont nous avons parlé, celle qui résulte de la contrainte dans laquelle on n'assujettit que trop souvent les chevaux, dans le travail ou autrement, à l'effet de les ferrer.

L'enflure, la douleur, la claudication, l'action de traîner la jambe, de s'y appuyer faiblement, la chaleur de la partie, sont les symptômes les plus ordinaires de l'affection dont il s'agit.

Souvent aussi la corde tendineuse qui répond au jarret, & qui est connue par tous les maréchaux sous le nom de *gros nerf*, essuie elle seule un *effort*. Il faut m'expliquer plus clairement. Le muscle sublime où le perforé s'attache supérieurement au fémur entre les deux condyles au-dessous des jumeaux. Il se termine bien-tôt en un tendon assez fort qui se porte en-dessus, & passe sur le tendon de ces mêmes jumeaux pour gagner la tête ou la pointe du jarret. Là il s'élargit & forme une espèce de poulie, qui dans les mouvemens de cette partie, glisse sur cette pointe. Ce que les maréchaux & une multitude de prétendus sçavans qui nous accablent, appellent *gros nerf*, est donc une partie composée des tendons dépendans des jumeaux & du sublime: ils forment une espèce de corde qui peut être comparée au tendon d'Achille, & qui sera susceptible d'*effort* toutes les fois qu'il arrivera à ces muscles une contraction assez violente pour produire une rupture ou une forte distension dans les fibres musculaires & tendineuses. Cet accident aura lieu, par exemple, lorsque les mouvemens de l'animal seront d'une véhémence extrême, lorsqu'il éparera avec trop de force, comme aussi dans une falcade précipitée, dans un tems où le cheval, trop assis, sera prêt à s'aculer: dans toutes ces actions également forcées, les fibres portées au-delà de leur état naturel, perdront leur ressort & leur jeu, les filamens nerveux seront tirillés; de-là l'engorgement & la douleur, engorgement attendu le relâchement des parties, douleur ensuite du tiraillement des nerfs, & conséquemment difficulté & quelquefois impuissance dans le mouvement; ce qui se manifeste encore par l'inspection de la jambe ou du canon qui demeure comme suspendu, & qui ne peut se mouvoir lorsque le cheval range sa croupe.

Les *efforts* du grasset ne trompent que trop fréquemment; ils ont souvent été confondus avec les *efforts* de la cuisse. Ils arrivent plus rarement, & les suites en sont moins funestes que dans d'autres articulations plus ferrées & dont les ligamens sont plus nombreux. Ils ne peuvent être occasionnés que par un mouvement particulier & extraordinaire. La rotule, en effet, n'est point articulée avec les os qu'elle recouvre, c'est-à-dire, avec le fémur & avec le tibia; elle roule, elle glisse, elle est vacillante, & n'est nullement assujettie que par les tendons des muscles extenseurs de la jambe dans lesquels elle est contenue & comme enchaînée; de sorte que selon leur contraction & selon que ces tendons l'entraînent & la déterminent, elle change aisément de situation & ne peut faire souffrir aucune distension à ces parties: or dans le cas de l'*effort* dont nous parlons, la rotule ne doit point être envisagée, l'extension vio-

lente est seulement dans les fibres des ligamens ou capsulaires ou latéraux, ou dans les fibres mêmes des muscles & des tendons extenseurs: ainsi en rendant à ces fibres & leur ton & leur jeu, l'animal sera bien-tôt remis. Ce mal s'annonce toujours par le peu de mouvement que l'on observe dans cette partie lorsque le cheval chemine, par la contrainte dans laquelle il est de la porter en-dehors, & par l'obligation où sont les parties inférieures à celle-ci de traîner & de rester en arrière.

En général dans le traitement des *efforts*, on doit se proposer de ramener les parties lésées à leur ton; de prévenir l'engorgement des liqueurs dans les tuyaux qui auront souffert de l'extension, de le dissiper, s'il y en a, en facilitant la résolution de l'humeur, & de calmer enfin l'inflammation & la douleur. Les répercussifs sont convenables dès qu'ils sont appliqués sur le champ; mais ils fixeroient l'humeur & ne pourroient qu'augmenter la douleur & le gonflement, si on les employoit dans le progrès du mal: quant à la saignée elle ne doit jamais être oubliée, & l'on doit ménager prudemment l'usage des émolliens & des résolutifs.

Un simple détour dans les reins peut être guéri par l'eau froide, par de légères frictions faites avec l'esprit-de-vin, ou l'eau-de-vie & le savon; mais un véritable *effort* demande que la saignée soit plus ou moins répétée, & des résolutifs plus forts; ainsi on frote la partie malade avec l'essence de térébenthine, & l'on charge les reins d'un ciroine, pour me servir des termes de l'art, lequel sera composé de poix blanche, cire neuve, & térébenthine en gomme, parties égales. Souvent la fièvre accompagne l'*effort*: c'est au maréchal à décider sur la multiplication des saignées; il administrera trois fois par jour des lavemens émolliens, tiendra l'animal au son & à l'eau blanche, lui donnera peu de fourrage, & il terminera la cure par les résolutifs aromatiques, tels que l'origan, le pouliot, la sauge, le romarin, le thim, &c. qu'il fera bouillir dans du gros vin, & dont il lavera le siège du mal plusieurs fois dans la journée, observant alors de faire promener au petit pas de tems en tems l'animal; & selon les accidens qui auront accompagné celui-ci, on purgera l'animal une fois seulement.

L'*effort* peut avoir été négligé & mal-traité; de plus, lorsqu'il a été violent, il est rare que les chevaux n'en ressentent toujours une impression; mais les boues & les douches des eaux minérales d'Aix y remédieroient entièrement. Voyez EAU envisagée par rapport à ses usages relativement au cheval.

L'*effort* de la cuisse exige les mêmes soins & les mêmes remèdes que celui dont nous venons de prescrire le traitement; & le ciroine sera appliqué sur l'articulation du fémur avec l'os des hanches, que les maréchaux appellent savamment *la noix*. Ils y appliquent le feu, ils pratiquent des orties. Voyez FEU, ORTIES.

L'*effort* du grasset cède souvent à une saignée, aux résolutifs spiritueux, aromatiques; & dans le cas où la maladie seroit opiniâtre, on pourroit se conduire par les vûes que nous avons suggérées en parlant des autres.

Celui du jarret mérite beaucoup plus d'attention; car quelque légers que soient les défauts de cette partie, ils sont toujours considérables. Un cheval n'est & ne peut être agréable qu'autant que le poids de son corps est contrebalancé sur son derrière, & que ce même derrière supporte une partie du poids de devant & la plus grande charge; de plus, le mouvement progressif de l'animal n'est opéré que par la voie de la percussion, & la machine entière ne peut être mue & portée en avant qu'autant que les parties de l'arrière-main l'y déterminent; or tout ce qui

tendra à les affoiblir & à diminuer la force & le jeu du jarret, qui d'ailleurs & en conséquence de sa structure, est toujours plus vivement & plus fortement occupé, ne sauroit être envisagé comme un accident médiocre.

Les bains d'eau de rivière lorsqu'on est à portée d'y conduire le cheval sur le champ, & d'autres répercussifs, ne sont pas ici moins nécessaires. On doit saigner pareillement : mais soit que le tendon dont j'ai parlé, soit principalement affecté, soit que l'extension ait eu sur-tout lieu dans les ligamens antérieurs ou postérieurs, dans le ligament capsulaire, &c. il faut scrupuleusement considérer l'état actuel de la partie. Si la douleur & la chaleur sont très-vives, si le gonflement est considérable, s'il est accompagné de dureté, les résolutifs feroient alors plus nuisibles que salutaires. On aura donc d'abord recours aux émolliens, qui relacheront & amolliront les solides & augmenteront la fluidité des liqueurs. Ces médicamens peuvent être employés de plusieurs manières, ou en bains, ou en cataplasme, ou en onguent. Faites bouillir mauve, pariétaire, althæa, bouillon-blanc, mercuriale, &c. dans suffisante quantité d'eau commune, & baignez fréquemment la jambe & la partie affligée avec la décoction de ces plantes. Leur application en substance fera plus efficace ; prenez donc leurs feuilles bouillies & réduites en pulpe, fixez-les sur le mal par un bandage convenable, & arrosez de tems en tems l'appareil avec cette même décoction, ou ce qui est encore plus simple, frottez toute la partie avec l'onguent d'althæa. L'inflammation, la douleur étant moindres, & le gonflement ramolli, mêlez les résolutifs aux émolliens ; ajoutez à la décoction de l'esprit-de-vin, de l'essence de térébenthine d'abord en petite quantité, & ensuite plus abondamment ; faites bouillir avec les plantes relachantes quelques herbes aromatiques ; unissez à l'althæa la térébenthine en gomme ; fortifiez ainsi peu-à-peu les émolliens, & excluez-les enfin pour ne vous servir que des remèdes capables d'opérer la résolution. Je pourrois indiquer encore d'autres moyens, mais ceux-ci suffiront lorsque le traitement sera conduit sagement & avec prudence. Ce n'est pas dans l'abondance des recettes que consiste le savoir, mais dans la connoissance du tems précis & de l'ordre dans lequel les médicamens doivent être appliqués. (e)

EFFOUEIL, f. m. (*Jurisp.*) dans la coutume d'Anjou, art. 103. c'est le part ou croît du bétail. Voy. Brodeau sur l'art. 48. n. 6. de la coutume de Paris. (A)

EFFRACTION, f. f. (*Gramm.*) est l'action de rompre ou forcer quelque chose, comme une porte, une cloison, une armoire, une serrure ; & on appelle vol avec *effraction* celui qui a été commis en brisant ainsi quelque chose. Voyez VOL. (A)

EFFRAIE ou FRASAIE, f. f. (*Hist. nat. Ornithol.*) *aluco minor*, oiseau de nuit de la grosseur d'un pigeon. Celui sur lequel on a fait cette description pesoit onze onces & demie, il avoit quatorze pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; l'envergure étoit de trois piés un pouce & demi. Le bec avoit presque un pouce & demi de longueur, il étoit blanc & crochu à l'extrémité. Cet oiseau avoit la langue un peu fourchue & les narines oblongues. Il portoit une espece de collier composé de plumes blanches & douces au toucher, entouré de plumes jaunes & roides, qui commençoit de chaque côté des narines, qui environnoit les yeux & le menton, & qui étoit posé sur la tête de l'oiseau à-peu-près comme une sorte de coëffure de femme, de façon que les yeux paroissent au fond d'une cavité formée par les plumes hérissées de ce collier. La base des plumes des angles antérieurs des yeux étoit de couleur fauve. Il y avoit sur l'ouverture des oreilles une sorte de couvercle. La poitrine,

le ventre & le dessous des ailes étoient blancs avec des taches brunes & quarrées. La tête, le col, le dos & le dessus des ailes jusqu'aux grandes plumes avoient plusieurs couleurs, du roux, du blanc & du noir, qui rendoient le plumage plus beau que celui des autres oiseaux de nuit. Les grandes plumes des ailes étoient au nombre de vingt-quatre dans chacune ; elles avoient des taches rouffes & des points noirâtres. Les ailes pliées contre le corps s'étendoient aussi loin & même plus loin que la queue qui avoit quatre pouces & demi de longueur ; elle étoit composée de douze plumes qui avoient les mêmes couleurs que celles des ailes. Les pattes étoient couvertes jusqu'aux piés par une sorte de duvet, & il ne se trouvoit que quelques poils sur les doigts. L'ongle de celui du milieu étoit dentelé sur le côté intérieur, il n'y avoit qu'un doigt en arrière ; mais le doigt extérieur de devant pouvoit se diriger en arrière jusqu'à un certain point. Willughby, *ornith.* Voyez OISEAU. (i)

EFFRAISER, v. act. (*Jardin.*) quelques auteurs ont employé ce mot pour *prendre la terre avec les doigts* ; & avant que d'arroser une plante empotée, en remplir les fentes que la sécheresse ou la mauvaise qualité de la terre ont pu occasionner ; ce travail fait que l'eau se communique en s'étendant à toutes les parties de la plante, & empêche qu'elle ne passe trop vite par les fentes de la terre. (K)

EFFRAYANT, EFFROYABLE, TERRIBLE, EPOUVANTABLE, synonymes. (*Gram.*) Ces mots désignent en général tout ce qui excite la crainte ; *effrayant* est moins fort qu'*épouvantable*, & celui-ci qu'*effroyable*, par une bifarrerie de la langue, *épouvanté* étant encore plus fort qu'*effrayé*. De plus, ces trois mots se prennent toujours en mauvaise part, & *terrible* peut se prendre en bonne part, & supposer une crainte mêlée de respect : ainsi on dit un cri *effrayant*, un bruit *épouvantable*, un monstre *effroyable*, un dieu *terrible*. Il y a encore cette différence entre ces mots, qu'*effrayant* & *épouvantable* supposent un objet présent qui inspire de la crainte ; *effroyable*, un objet qui inspire de l'horreur, soit par la crainte, soit par un autre motif ; & que *terrible* peut s'appliquer à un objet non présent. Exemple. La pierre est une maladie *terrible*, les douleurs qu'elle cause sont *effroyables*, les seuls préparatifs de l'opération sont *effrayans*, & l'opération même est *épouvantable* à voir. (O)

EFFRAYÉ, EPOUVANTÉ, ALLARMÉ, synonymes. (*Gram.*) ces mots désignent en général l'état actuel d'une personne qui craint, & qui témoigne sa crainte par des signes extérieurs. *Epouvanté* est plus fort qu'*effrayé*, & celui-ci qu'*alarmé*. On est *alarmé* d'un danger qu'on craint, *épouvanté* d'un danger présent, *effrayé* d'un danger passé qu'on a couru sans s'en apercevoir. L'*alarme* produit des efforts pour éviter le mal dont on est menacé ; l'*effroi* se borne à un sentiment vif & passager ; l'*épouvante* est plus durable, & ôte presque toujours la réflexion. (O)

EFFRAYÉ, adj. en termes de Blason, se dit d'un cheval qu'on peint dans une action rampante.

EFFRITÉ, adj. (*Jard.*) s'applique à une terre trop épuisée de sels, & qui demande à être améliorée. (K)

EFFRONTÉ, AUDACIEUX, HARDI, synonymes. (*Gram.*) ces trois mots désignent en général la disposition d'une ame qui brave ce que les autres craignent. Le premier dit plus que le second, & se prend toujours en mauvaise part ; & le second dit plus que le troisième, & se prend aussi presque toujours en mauvaise part. L'homme *effronté* est sans pudeur ; l'homme *audacieux* sans respect, ou sans réflexion ; l'homme *hardi* sans crainte. La *hardiesse* avec laquelle on doit toujours dire la vérité, ne doit jamais dégénérer

en *audace*, & encore moins en *effronterie*. *Hardi* se prend aussi au figuré ; une *voûte hardie*. *Effronté* ne se dit que des personnes. *Hardi* & *audacieux* se disent des personnes, des actions, & des discours. (O)

* **EFFRONTÉS**, adj. pris subst. (*Hist. ecclésiast.*) hérétiques qui parurent en 1534. Ils se prétendoient chrétiens, sans avoir reçu le baptême. Le S. Esprit, selon eux, n'étoit point une personne divine ; l'adoration qu'on lui rendoit étoit une idolatrie ; il n'étoit que la figure des mouvemens qui élèvent l'âme à Dieu. Ils alloient le front raclé avec un fer jusqu'au sang, & pansé avec de l'huile : cérémonie dans laquelle ils faisoient apparemment consister le baptême.

EFFUMER, v. act. terme de Peinture qui signifie rendre des objets moins sensibles, les moins prononcés, pour qu'ils appellent moins la vue. On dit, il faut *effumer* telle partie, ce contour, &c.

* **EFFUSION**, f. f. (*Gram.*) c'est l'action de verser ou répandre d'un vaisseau un liquide qui est contenu en quelque quantité, ou avec quelque degré de vitesse. Voyez FLUIDE.

* **EFFUSION**, (*Astron.*) c'est la partie du signe du Verseau qui est renfermée dans les globes & dans les planisphères célestes, par l'eau qui sort de l'urne du Verseau. Voyez VERSEAU.

* **EFFUSION**, (*Hist. anc.*) on faisoit dans les anciens sacrifices des Payens différentes *effusions*, qu'on nommoit *libations*. Voyez LIBATIONS.

* **EFFUSION DE LA FARINE**, (*Histoire anc.*) c'est ainsi que les anciens appelloient une de leurs danses burlesques, dont il ne nous est resté que le nom avec la connoissance du caractère.

EFFUSION, (*Med.*) écoulement des humeurs qui s'épanchent par leurs vaisseaux ou leurs réservoirs blessés ou rompus, dans la membrane cellulaire, dans d'autres cavités du corps, ou hors du corps.

Le sang & la lymphe répandus dans la membrane cellulaire par la blessure ou la rupture des vaisseaux sanguins, est une espèce d'*effusion* à laquelle se rapportent l'anévrysme faux & l'échymose, qui succède à une saignée. Il faut encore rapporter ici l'épanchement du chyle, des excréments, de l'urine, de la bile, occasionné par quelque rupture ou quelque blessure de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, de la vessie, & de la vésicule du fiel. Enfin la chute du fœtus dans le bas-ventre par la rupture de l'utérus, est une forte d'*effusion*.

Tout ce qui peut blesser, former des contusions, des ruptures, de violentes distensions, causera l'*effusion* des humeurs, comme aussi si l'on ôte l'appui & le soutien des parties.

Par l'*effusion* 1°. la partie ou le corps est privé de son humeur naturelle : 2°. l'humeur épanchée comprime par son poids les parties voisines : 3°. cette humeur se corrompant par le séjour, produit plusieurs autres maux.

Il faut donc réunir & consolider, s'il est possible, le vaisseau ou le réservoir ouvert ; ôter l'humeur extravasée ; soutenir la partie qui a été ouverte, afin d'empêcher un nouvel écoulement. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

EFFOURCEAU, f. m. assemblage massif & fort d'un timon, de deux roues, & de leur essieu, dont on se sert pour le transport des gros fardeaux, comme corps d'arbres, poutres, &c. On suspend ces poids à l'essieu avec des chaînes.

E G

EGAGROPILE, f. f. (*Hist. nat.*) pelote de poil qui se forme dans l'estomac des animaux ruminans, tels que ceux de l'espèce du taureau, du bœuf, du bouc, &c. Comme ils se lechent fort souvent, sur-

tout dans le tems qu'ils sont en repos, ils s'enlèvent le poil & l'avalent en grande quantité. Cette substance ne peut se digérer ; elle reste dans la panse qui est le premier des quatre estomacs des ruminans, s'y pelotonne, & se revêt avec le tems d'une croûte brune assez solide, qui n'est cependant qu'un mélange épaissi, mais qui par le frottement & la coccion, devient dur & luisant. *Hist. nat. gen. & part. tome IV. p. 469.* Il y a au cabinet d'histoire naturelle du Roi une *égagropile* qui a quatre pouces & demi de diamètre. (I)

* **EGAGROPILES**, f. f. pl. (*Mat. med.*) elles n'ont aucune propriété médicinale. Cependant combien ne leur en a-t-on pas attribué ? Avant qu'on en connût la nature, elles étoient bonnes pour le flux de sang, pour les hémorrhagies ; elles avoient la vertu de toutes les plantes dont on les croyoit composées ; elles guérissent du vertige & des étourdissemens. Quand la nature en a été connue, elles n'ont plus été bonnes à rien. Il est donc de la dernière importance de ne rien assurer sur la formation & les élémens des choses, qu'après un grand nombre d'expériences. Quand on a obtenu de l'expérience tout ce qu'on pouvoit en attendre sur la nature des choses, il en faut faire de nouvelles sur leurs propriétés, si l'on ne veut pas prendre les substances pour ce qu'elles ne sont pas, ordonner des masses de poil & d'herbes pour des spécifiques, & tomber dans le ridicule de Velschius qui a composé un livre des propriétés de l'*égagropile*.

EGAL, adj. (*Géom.*) ce terme exprime, dit-on, un rapport entre deux ou plusieurs choses qui ont la même grandeur, la même quantité, ou la même qualité. Wolf définit les choses *égales*, celles dont l'une peut être substituée à l'autre sans aucune altération dans leur quantité. Je crois pour moi que toutes ces définitions ne sont pas plus claires que la chose définie, & que le mot *égal* présente à l'esprit une idée plus précise & plus nette que tout autre mot ou phrase synonyme qu'on voudroit faire servir à l'expliquer. Voyez DÉFINITION & ELÉMENTS.

C'est une axiome en Géométrie, que deux choses *égales* à une même troisième sont *égales* entre elles ; que si de choses *égales* on ôte des choses *égales*, ou qu'on les leur ajoute, les restes ou les sommes feront encore des quantités *égales*, &c. Le même M. Wolf dont nous venons de parler, a pris la peine de démontrer ces axiomes dans son *Onthologie*, §. 349-396, comme il a démontré dans son *Cours de mathématique* que le tout est plus grand que la partie, par un raisonnement si métaphysique, qu'on ne fait plus que penser de la vérité de la proposition. Démontrer des choses si claires, c'est le moyen de les rendre douteuses, si elles pouvoient le devenir.

Les cercles *égaux* en Géométrie, sont ceux dont les diamètres sont égaux. Voyez CERCLE.

Les angles *égaux* sont ceux dont les côtés sont inclinés les uns aux autres de la même manière, ou qui sont mesurés par des arcs *égaux* d'un même cercle, ou par des arcs semblables de cercles différens. Voy. ARC, ANGLE, & DEGRÉ.

Les figures *égales* sont celles dont les aires sont *égales*, soit que ces figures soient semblables ou non. Voyez FIGURE.

Les segmens d'une sphère ou d'un cercle sont dits d'une *égale* concavité, lorsqu'ils ont le même rapport aux diamètres des sphères ou des cercles dont ils font partie. Voyez SEGMENT.

Les solides *égaux* sont ceux qui contiennent autant d'espace l'un que l'autre, c'est-à-dire dont les solidités ou capacités sont *égales*. Voyez SOLIDE.

Les rapports géométriques *égaux* sont ceux dont les seconds termes sont de semblables parties aliquotes ou aliquantes de leurs premiers termes. Voyez RAPPORT.

Les rapports arithmétiques *égaux* sont ceux dans lesquels la différence des deux plus petits termes est *égale* à la différence des deux plus grands. Voy. RAPPORT. (O)

EGAL, *æquabilis*, terme de Mécanique ; mouvement *égal* ou uniforme, est celui par lequel un corps se meut en conservant toujours la même vitesse, sans être ni accéléré, ni retardé. Voyez MOUVEMENT. (O)

EGAL est aussi un terme d'Optique, en tant qu'il s'applique à des choses dont l'égalité n'est qu'apparente, & non réelle. Ainsi on dit, dans l'ancienne Optique, que les choses qui sont vues sous des angles *égaux*, paroissent *égales* ; que des parties *égales* du même intervalle, ou de la même grandeur, vues sous des angles inégaux, paroissent inégales ; que des objets *égaux* vus à *égale* distance, paroissent inégaux, lorsque l'un est placé directement, & l'autre obliquement ; & que celui qui est placé directement paroît le plus grand.

Toutes ces propositions, que l'on regardoit anciennement comme générales & sans restriction, ne sont vraies que quand on compare des objets extrêmement éloignés de nos yeux : car alors leur grandeur apparente dépend principalement & presque uniquement de l'angle visuel ; en sorte que si les angles visuels sont *égaux* ou inégaux, les objets paroîtront *égaux* ou inégaux, quelle que soit d'ailleurs leur égalité ou leur inégalité réelle. Voyez APPARENT & VISION. (O)

EGAL, (Med.) ce terme s'applique en Médecine à tout ce qui conserve toujours le même état, à tout ce qui est toujours le même en soi & dans toutes ses parties.

Ainsi l'on dit du pus qu'il est *égal*, ou d'une consistance *égale*, lorsqu'il n'est point mêlé de sanie, & qu'il est le même dans toute sa substance.

Un tempérament est *égal*, lorsqu'il n'est point sujet à des altérations, lorsqu'il est toujours le même.

Le pouls est *égal*, lorsqu'il marche avec une teneur *égale* & successive sans variation, soit par rapport au tems, soit par rapport à la manière dont l'artère bat en se dilatant, & s'affaïsse en se resserrant.

L'urine est *égale*, lorsqu'elle conserve toujours la même apparence ; quand la couleur, la consistance, les matières qu'elle contient, & son sédiment, sont toujours les mêmes ; lorsque toutes ses parties paroissent homogènes.

Les maladies sont *égales*, lorsque les symptômes & circonstances qui les accompagnent, ne présentent aucune révolution ni changement qui produisent une altération considérable, ou une différence notable dans le jugement que l'on doit porter de la maladie.

(d) EGALÉ, adj. (Astron.) anomalie *égalée*, *anomalía æquata*, est celle qu'on appelle autrement *anomalie vraie* ; c'est la distance du lieu vrai d'une planète au lieu vrai de son apogée ou aphélie. Voyez ANOMALIE. (O)

EGALÉ, (Fauconnerie.) synonyme à *moucheté*. EGLEMENT, s. m. (Jurispr.) signifie ce qui se fait pour observer ou rétablir l'égalité entre enfans, ou entre plusieurs héritiers, soit directs ou collatéraux.

Par exemple les père & mère ou autres ascendants, peuvent faire un *églement* entre leurs enfans & petits-enfans, en les dotant en faveur de mariage, ou en leur faisant quelque autre donation en avancement d'hoirie. Ils peuvent les égaier, en les gratifiant tous à la fois *églement*, & en observant entre eux une parfaite égalité ; ou bien, si l'un d'eux a reçu d'eux quelque chose, ou que l'un ait reçu plus que l'autre, ils peuvent les égaier en donnant autant à celui qui n'a rien reçu, ou qui a reçu moins que l'autre.

Ces *égalemens* peuvent se faire, soit par acte entre-vifs, ou par testament.

Lorsque les père, mère, ou autres ascendants, ne l'ont pas fait à l'égard de leurs enfans & petits-enfans, & que la succession se trouve ouverte dans une coutume d'égalité parfaite : si les enfans donataires au lieu de remettre à la masse ce qu'ils ont reçu, aiment mieux le retenir & précompter ; en ce cas, avant de procéder au partage des biens, on commence par faire l'*égatement* ou *régatement*, c'est-à-dire que l'on donne à ceux qui n'ont rien reçu ou qui ont moins reçu, autant qu'au donataire le plus avantage : ensuite les autres biens se partagent par *égales* portions.

L'*égatement* doit être fait le plus exactement qu'il est possible, non-seulement eu égard à la quotité des biens, mais aussi eu égard à leur qualité, de manière que chacun ait autant d'immeubles & d'argent comptant que les autres héritiers ou co-partageans. (A)

EGALER ou EGALIR, signifie en général, parmi les Horlogers, rendre les dents d'une roue *égales* entre elles, de même que les fentes qui les séparent. Ils appellent aussi *égaler une roue*, passer simplement dans ses dents une lime à *égaler*. Voyez CALIBRE À PIGNON, ECHANTILLON, LIME À EGALER, PIGNON, &c.

Egaler la fusée au ressort se dit encore parmi eux, de l'opération que l'on fait, lorsqu'en variant la bande du ressort, ou en diminuant les parties de la fusée par lesquelles il a le plus d'action, on parvient à le faire tirer avec la même force depuis le sommet de la fusée jusqu'à sa base.

L'outil dont on se sert pour reconnoître si cette force est toujours *égale*, s'appelle *levier*. Voyez LEVIER, FUSÉE, RESSORT, BANDE, &c. (T)

EGALEURS, s. m. plur. (Hist. mod.) nom qu'on donna en Angleterre pendant les troubles qui agiterent ce royaume sous Charles I. à un parti de factieux qui vouloient égaier toutes les conditions des habitans de la grande Bretagne ; de sorte que les lois pussent obliger *égatement* toutes sortes de personnes, & que ni la naissance ni la dignité ne pût dispenser qui que ce fût des poursuites de la justice. Ils furent défaits & dissipés par Fairfax en 1649, dans le comté d'Oxford. Chambers. (G)

EGALITÉ, f. f. (Log.) On peut définir l'*égalité* en fait de raisonnement, une ressemblance de quantité, découverte par l'opération de l'esprit : ainsi lorsque l'esprit mesurant le *plus* ou le *moins* de deux objets, trouve que la même idée qui lui découvre le *plus* ou le *moins* de l'un, c'est-à-dire les degrés de sa quantité, lui manifeste de même le *plus* ou le *moins*, c'est-à-dire la quantité de l'autre ; cette conformité d'idées dont l'esprit se sert pour les mesurer, fait donner à ces deux objets le nom d'*égaux*. Mais il ne faut pas confondre ce rapport d'*égalité* avec la ressemblance & la proportion. Voyez RESSEMBLANCE & PROPORTION. Article de M. le Chevalier DE JAVCOURT.

EGALITÉ, en Astronomie ; cercle d'*égalité* ou *équant*, est un cercle dont on fait beaucoup d'usage dans l'astronomie ptolémaïque, pour expliquer l'excentricité des planètes, & la réduire plus aisément au calcul. Voyez EQUANT.

Raison d'*égalité* en Géométrie, est la raison ou le rapport qu'il y a entre deux quantités *égales*. Voyez EGAL & RAPPORT.

Proportion d'*égalité* ordonnée, ou *ex æquo ordinata*, est celle dans laquelle deux termes d'un rang ou d'une suite sont proportionnels à autant d'autres termes d'un autre rang ou d'une autre suite, chacun à son correspondant dans le même ordre, savoir le premier au premier, le second au second, &c. Par

exemple soit $a : b :: c : d$ & $e : b :: f : d$, on aura en proportion ordonnée $a : c :: e : f$.

Proportion d'égalité troublée, est celle dans laquelle plus de deux termes d'un rang sont proportionnels à autant de termes d'un autre rang, dans un ordre renversé & interrompu : par exemple, le premier d'un rang au second d'un autre, le second de ce dernier rang au quatrième du premier rang. Par exemple si $a : b :: c : d$ & $b : e :: f : c$, on aura en proportion troublée $a : e :: f : d$, &c. Voyez PROPORTION.

Egalité, en Algebre, est la même chose qu'*équation*. Voyez ce mot, qui est aujourd'hui plus en usage, quoique l'autre ne soit pas proscrit. (O)

ÉGALITÉ NATURELLE, (*Droit nat.*) est celle qui est entre tous les hommes par la constitution de leur nature seulement. Cette *égalité* est le principe & le fondement de la liberté.

L'*égalité naturelle* ou *morale* est donc fondée sur la constitution de la nature humaine commune à tous les hommes, qui naissent, croissent, subsistent, & meurent de la même manière.

Puisque la nature humaine se trouve la même dans tous les hommes, il est clair que selon le droit naturel, chacun doit estimer & traiter les autres comme autant d'êtres qui lui sont naturellement égaux, c'est-à-dire qui sont hommes aussi bien que lui.

De ce principe de l'*égalité naturelle* des hommes, il résulte plusieurs conséquences. Je parcourrai les principales.

1°. Il résulte de ce principe, que tous les hommes sont naturellement libres, & que la raison n'a pu les rendre dépendans que pour leur bonheur.

2°. Que malgré toutes les inégalités produites dans le gouvernement politique par la différence des conditions, par la noblesse, la puissance, les richesses, &c. ceux qui sont les plus élevés au-dessus des autres, doivent traiter leurs inférieurs comme leur étant naturellement égaux, en évitant tout outrage, en n'exigeant rien au-delà de ce qu'on leur doit, & en exigeant avec humanité ce qui leur est dû le plus incontestablement.

3°. Que quiconque n'a pas acquis un droit particulier, en vertu duquel il puisse exiger quelque préférence, ne doit rien prétendre plus que les autres, mais au contraire les laisser jouir également des mêmes droits qu'il s'arroge à lui-même.

4°. Qu'une chose qui est de droit commun, doit être ou commune en jouissance, ou possédée alternativement, ou divisée par égales portions entre ceux qui ont le même droit, ou par compensation équitable & réglée; ou qu'enfin si cela est impossible, on doit en remettre la décision au sort : expédient assez commode, qui ôte tout soupçon de mépris & de partialité, sans rien diminuer de l'estime des personnes auxquelles il ne se trouve pas favorable.

Enfin pour dire plus, je fonde avec le judicieux Hooker sur le principe incontestable de l'*égalité naturelle*, tous les devoirs de charité, d'humanité, & de justice, auxquels les hommes sont obligés les uns envers les autres; & il ne seroit pas difficile de le démontrer.

Le lecteur tirera d'autres conséquences, qui naissent du principe de l'*égalité naturelle* des hommes. Je remarquerai seulement que c'est la violation de ce principe, qui a établi l'esclavage politique & civil. Il est arrivé de-là que dans les pays soumis au pouvoir arbitraire, les princes, les courtisans, les premiers ministres, ceux qui manient les finances, possèdent toutes les richesses de la nation, pendant que le reste des citoyens n'a que le nécessaire, & que la plus grande partie du peuple gémit dans la pauvreté.

Cependant qu'on ne me fasse pas le tort de suppo-

ser que par un esprit de fanatisme, j'approuvassé dans un état cette chimère de l'*égalité* absolue, que peut à peine enfanter une république idéale; je ne parle ici que de l'*égalité naturelle* des hommes; je connois trop la nécessité des conditions différentes, des grades, des honneurs, des distinctions, des prérogatives, des subordinations, qui doivent régner dans tous les gouvernemens; & j'ajoute même que l'*égalité naturelle* ou *morale* n'y est point opposée. Dans l'état de nature, les hommes naissent bien dans l'*égalité*, mais ils n'y sauroient rester; la société la leur fait perdre, & ils ne redeviennent égaux que par les lois. Aristote rapporte que Phaléas de Chalcédoine avoit imaginé une façon de rendre égales les fortunes de la république où elles ne l'étoient pas; il vouloit que les riches donnassent des dots aux pauvres, & n'en reçussent pas, & que les pauvres reçussent de l'argent pour leurs filles, & n'en donnassent pas. « Mais (comme le dit l'auteur de l'*esprit des lois*) aucune république s'est-elle jamais accommodée d'un règlement pareil? Il met les citoyens sous des conditions dont les différences sont si frappantes, qu'ils haïroient cette *égalité* même que l'on chercheroit à établir, & qu'il seroit fou de vouloir introduire ». Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

ÉGALITÉ, (*Jurisp.*) dans les successions & partages, est lorsqu'aucun des héritiers n'est plus avantage que les autres.

Il y a des coutumes qu'on appelle *coutumes d'égalité*. Voyez au mot COUTUMES. (A)

ÉGALITÉ, (*Voix.*) c'est une des qualités les plus essentielles à la voix. Il n'en est point qu'on puisse appeler *belle*, si tous les sons qu'elle peut rendre dans l'étendue qui lui est propre, ne sont entr'eux dans une parfaite *égalité*. C'est ainsi que la nature a donné à l'homme l'organe qu'elle a destiné au chant, & aux oreilles françoises que la satiété n'a point encore gâtées, la faculté de le sentir & de l'apprécier. L'art, qui ne doit que l'embellir, & qui quelquefois l'exagère, n'a pas encore porté en France la manie de forcer la voix humaine par-delà les sons qui constituent sa beauté. Voyez ETENDUE.

L'*égalité* est un don rare de la nature; mais l'art peut y suppléer, lorsqu'il s'exerce de bonne heure sur un organe que l'âge n'a pas roidi. Voy. MAÎTRE À CHANTER, ETENDUE, VOIX. (B)

ÉGALITÉ s'emploie aussi dans l'*Ecriture*. Ce caractère est bien égal, c'est-à-dire qu'il est par-tout uniforme en grosseur, situation, hauteur, largeur; qu'il y a par-tout la même distance entre les lettres, les mots & les lignes.

ÉGALURES, f. f. pl. (*Fauconn.*) se disent des mouchetures blanches qui sont sur le dos de l'oiseau. On dit : il a le dos tout parsemé d'égalures.

EGANDILLER, v. act. (*Comm.*) terme usité en Bourgogne pour signifier ce qu'on entend ailleurs par *étalonner*, c'est-à-dire marquer des poids ou des mesures, après les avoir vérifiés sur les étalons. Voyez ETALON & ETALONNER. Dictionn. de Comm. de Trévoux, & Chambers.

EGARDS, MENAGEMENT, ATTENTIONS, CIRCONSPÉCTION, synon. (*Gramm.*) ces mots désignent en général la retenue qu'on doit avoir dans ses procédés. Les *égards* sont l'effet de la justice; les *ménagemens*, de l'intérêt; les *attentions*, de la reconnaissance ou de l'amitié; la *circonspection*, de la prudence. On doit avoir des *égards* pour les honnêtes gens, des *ménagemens* pour ceux de qui on a besoin, des *attentions* pour ses parens & ses amis, de la *circonspection* avec ceux avec qui l'on traite. Les *ménagemens* supposent dans ceux pour qui on les a, de la puissance ou de la faiblesse; les *égards*, des qualités réelles; les *attentions*, des liens qui les attachent

à nous ; la *circonspection*, des motifs particuliers ou généraux de s'en défier. Voyez *CONSIDÉRATION*.

Les *égards* réciproques que les hommes se doivent les uns aux autres, sont un des devoirs les plus indispensables de la société. Les hommes étant réellement tous égaux, quoique de conditions différentes, les *égards* qu'ils se doivent sont égaux aussi, quoique de différente espèce. Les *égards* du supérieur, par exemple, envers son inférieur, consistent à ne jamais laisser appercevoir sa supériorité, ni donner lieu de croire qu'il s'en souvient : c'est en quoi consiste la véritable politesse des grands, la simplicité en doit être le caractère. Trop de démonstrations extérieures nuisent souvent à cette simplicité ; elles ont un air de faveur & de grace sur lequel l'inférieur ne se méprend pas, pour peu qu'il ait de finesse dans le sentiment ; il croit entendre le supérieur lui dire par toutes ces démonstrations : *je suis fort au-dessus de vous, mais je veux bien l'oublier un moment, parce que je vous fais l'honneur de vous estimer, & que je suis d'ailleurs assez grand pour ne pas prendre avec vous tous mes avantages*. La vraie politesse est franche, sans apprêt, sans étude, sans morgue, & part du sentiment intérieur de l'égalité naturelle ; elle est la vertu d'une âme simple, noble, & bien née : elle ne consiste réellement qu'à mettre à leur aise ceux avec qui l'on se trouve. La civilité est bien différente ; elle est pleine de procédés sans attachement, & d'attention sans estime : aussi ne faut-il jamais confondre la civilité & la politesse ; la première est assez commune, la seconde extrêmement rare ; on peut être très-civil sans être poli, & très-poli sans être civil. (O)

EGARDÉ ou *ESGARDÉ*, adj. *termes de Manuf.* une pièce *esgardée* est celle qui a été visitée par les *esgards* ou *égards*, c'est-à-dire jurés. Voyez *EGARDS* ou *ESGARDS*.

EGARDISE ou *ESGARDISE*, f. f. ce terme n'est guère en usage que dans la fayetterie d'Amiens, où les jurés des communautés sont appelés *égards* ou *esgards* ; ainsi en ce sens *égardise* ou *esgardise* est la même chose que *jurande*. Voyez *JURANDE*.

Egardise se prend aussi pour le tems où les *égards* font leurs visites. Voyez le *dictionn. du Comm.*

EGARDS ou *ESGARDS*, f. m. pl. (*Comm.*) est le nom qu'on donne à Amiens à ceux qu'on appelle ailleurs *maîtres* & *gardes*, & *jurés*. Ce sont eux qui ont soin d'aller en visite chez les fabriquans & foulons, & qui doivent se trouver certains jours aux halles pour examiner les étoffes de laine, ou de laine mêlée de soie, de fil, & autres matières qui se font dans la fayetterie, & voir si elles sont fabriquées en conformité des réglemens. Ces *égards* sont choisis & élus de tems en tems par les marchands ou maîtres de leurs communautés.

On appelle *esgards-ferreurs* ceux qui apposent les plombs aux étoffes, parce qu'on appelle *fers* dans la fayetterie d'Amiens, ce qu'on nomme ailleurs des *coins* & des *poignons*. De ces *esgards-ferreurs* il y en a de ferreurs-fayetteurs en blanc, d'autres en noir, d'autres en guelede. Les premiers prennent leur nom des halles où ils ferment les étoffes ; les autres, de ce qu'ils ferment chez les teinturiers. Voyez *SAYETTEUR* & *HAUTELISSEUR*, les *dictionn. de Comm.* & de Trév. & les réglemens sur les manufactures.

EGARÉ, adj. (*Maréch.*) une bouche *égarée* est celle qui se refuse aux justes impressions de l'embouchure, dont l'appui est véritablement faux & falsifié, & qui ne consent franchement à aucuns mouvemens de la main, quelque doux & quelque tempérés qu'ils puissent être.

Cette incertitude procède souvent d'une sensibilité & d'une foiblesse naturelles, d'un défaut de proportion dans les parties de la bouche, de la confor-

mation irrégulière de quelques-unes de celles du corps de l'animal, de quelques maux dont elles peuvent être atteintes, de la dureté des premières embouchures, de la forte application des gourmettes mal ordonnées, des efforts excessifs d'une main dont le sentiment a été aussi cruel qu'importun, ou de la lenteur ou de la foiblesse de celle qui n'ayant aucune fermeté, a permis au cheval de se livrer à mille mouvemens vagues, dans lesquels il s'est offensé lui-même en s'appuyant inconfidamment des leçons données sans ordre & sans jugement, des arrêts trop subtils & trop précipités, &c.

Dans cet état le cheval dérobe sans cesse les barres, bégaye, se déplace, tourne la tête de côté & d'autre, se retient, s'arrête, bat & tire à la main, ou la force, pour peu que le cavalier veuille le solliciter à quelque action.

On ne peut se décider sur le choix des moyens de parer à tous ces desordres, si d'une part on n'envisage & on ne distingue les véritables causes de cette irrésolution, & si de l'autre on ne s'attache à découvrir l'inclination & le caractère de l'animal.

Quelle que soit la source & le principe dont il s'agit, l'entreprise de ramener une bouche aussi soupçonneuse à un appui solide & assuré, demande beaucoup d'art, & un grand fond de lumières & de patience. Quelle attention n'exige pas la nécessité de ménager une partie débile ou lésée, en rejetant une portion du poids dont elle devrait être chargée, sur celle qui est saine, & qui jouit d'une plus grande force ? Que de recherches pour démêler au milieu de tant de dérèglemens, ce point unique dans lequel le sentiment de la main est infiniment confondu avec celui de la bouche, & où le cavalier & le cheval sont pour ainsi dire également affectés d'un plaisir réciproque & si marqué, que l'animal semble préférer la contrainte à la liberté ? Quel art ne faut-il pas pour rencontrer ce juste tempérament dans la fermeté duquel résident en même tems & la douceur & la résistance ? Que de connoissances enfin pour varier les leçons & les aides à-propos, & toujours relativement à la diverse nature des chevaux.

Les embouchures les plus douces, telles que le simple canon, les branches droites & longues, les gourmettes les plus grosses, placées de manière qu'elles gênent peu, & qu'elles asservissent légèrement, sont d'abord les premières armes que nous devons employer. Il n'est pas question en effet ici de recourir à la force ; ce seroit se proposer de remédier à un vice par la cause même qui le produit presque toujours : ainsi cette voie que quelques écuyers choisissent ; puisqu'ils font forger des embouchures dans l'intention de casser les barres, ne serviroit qu'à confirmer le cheval dans son incertitude, & le précipiteroit encore dans de nouveaux desordres.

Nous ne pouvons nous promettre de véritables succès dans des circonstances aussi délicates, qu'autant que nous saurons tâter, s'il m'est permis d'user de cette expression, la bouche de l'animal, en partant du point d'appui le plus léger, & en l'augmentant toujours imperceptiblement ; car des mains qui n'ont aucune méthode, dont les mouvemens n'ont aucune mesure, dont les impressions sont subites, & qui ignorent en un mot l'art de chercher, occasionnent plutôt l'*égarement* qu'elles ne le corrigent.

Dans le chemin que parcourt cette main qui sonde en quelque façon la bouche, il n'est pas douteux qu'il est un période où le sentiment exercé est moins désagréable à l'animal. Ce période se distingue en ce que le cheval moins étonné, moins surpris lorsque la main y est parvenue, ne témoigne point autant d'inquiétude, & c'est à ce point qu'il faut se fixer & s'arrêter : dès qu'on l'a reconnu, il est inutile de ten-

rière de l'outre-passer ; mais comme un appui constant, & qui persévère dans le même degré, échauffe inévitablement la barre, on le diminuera insensiblement, pour le reprendre de même ; attendu que si on vouloit y revenir tout-à-coup, outre qu'on ne pourroit le saisir que par hasard, on courroit risque par une action trop forte, de susciter les mouvemens desordonnés que l'on a dessein de réprimer, & auxquels on donneroit encore incontestablement lieu, si la diminution nécessaire dont j'ai parlé, n'étoit pareillement opérée d'une manière imperceptible.

Cette main liante, & dont les effets ne peuvent être goûtés qu'autant qu'elle est attentive à rappeler sans cesse le sentiment qu'elle a découvert, seroit néanmoins insuffisante. C'est une erreur que d'imaginer de pouvoir juger exactement de la qualité d'une bouche quelconque, & en scruter le fond par le seul secours des rênes ; le véritable point d'appui ne se manifeste que dans l'ensemble de l'animal, & nous ne le saisissons jamais parfaitement, qu'autant que le devant & le derrière sont justement contre-balancés : aussi n'y parvenons-nous dans la plupart des chevaux que nous travaillons, que par le rapport & l'harmonie des aides de la main & des jambes.

Ici principalement il est essentiel que ces aides se soutiennent & s'accompagnent. Au moment où les rênes agissent & opèrent, les jambes doivent donc solliciter en juste raison le derrière en-avant, & pousser l'action du cheval contre l'appui : par ce moyen l'animal retenu d'un côté & chassé de l'autre, se trouvera nécessairement soulagé, en ce qu'il fera moins sur son devant, & plus uni ; & l'effet de la main en étant même adouci, ne lui paroîtra plus aussi violent & aussi insupportable.

On doit cependant, eu égard à ce rapport & à cette harmonie, considérer la disposition de l'animal. Il faut que l'effort des jambes l'emporte sur celui de la main, & même le précède, si le cheval est porté à se retenir ; car en ce cas la main opérant la première, l'arrêteroit ou l'aculeroit, & ne pourroit trouver dans la bouche ce degré perfectionné de résistance que le cavalier se propose d'y rencontrer. J'ajouterai que si dans la même circonstance l'action de cette main n'étoit avancée, ou avoit lieu dans le tems précis où les jambes sont mises en opposition, l'animal renfermé & contraint de toutes parts, se gendarmeroit & se défendrait en multipliant les pointes ; & l'on conçoit d'ailleurs qu'on ne peut évaluer & mesurer ces différentes forces, que relativement au plus ou moins de sensibilité du cheval, & au plus ou moins de difficulté qu'il témoigne lorsqu'on entreprend de le déterminer en-avant.

Quant aux chevaux qui embrassent le terrain avec franchise, & dont l'irrésolution n'est que dans leur bouche vaine & égarée, on prendra le parti contraire : la main précédera le mouvement des jambes. Ceux-ci en effet s'offrent eux-mêmes à l'appui, & il seroit très-possible, en profitant subtilement de l'impatience avec laquelle souvent ils s'abandonnent & précipitent leurs allures, de le leur faire goûter sans employer d'autres aides. Il n'en est pas de même du cheval pesant & chargé d'épaules, les jambes & la main doivent se réunir pour le contre-balancer ; car si l'on ne lui suggère une certaine union, vainement espéreroit-on de le résoudre à cette fermeté & à cette assurance dont il est si fort éloigné.

En général, le pas averti me paroît l'action la plus favorable au cavalier qui entreprend de faire industrieusement sentir & reconnoître au cheval les effets de la main. Dans une allure vive & prompte, l'animal est plus distrait, moins patient ; il chemine & n'écoute point, & se dérobe plus aisément à l'attention de celui qui l'exerce. Ce n'est donc que dans

Tome V.

cette marche lente & pesée, pour ainsi dire, qu'il convient d'abord de mettre en usage les divers moyens que j'ai indiqués : si cependant le cheval se retenoit, on seroit obligé de débiter par le trot, sans s'attacher absolument à la recherche de sa bouche ; car le premier pas à faire, est de le résoudre. Après l'avoir quelque tems travaillé ainsi, & lorsqu'il aura acquis plus de franchise, on entre-mêlera cette même leçon & celle du pas, sauf à le remettre à la première, supposé qu'elle n'eût point produit encore tout l'effet que nous en désirions. La plupart des chevaux qui se retiennent, & dont la bouche est fautive & soupçonneuse, s'arment & s'encapuchonnent ; les autres portent au contraire au vent : or l'un & l'autre de ces défauts, ou plutôt l'une & l'autre de ces défenses sont d'autant plus nuisibles, que si la tête n'est placée, l'appui ne peut être que faux & desordonné ; ainsi dès que l'animal voudra sortir en-arrière de la ligne perpendiculaire, on éloignera la main du corps, pour le mettre dans l'attitude où il doit être ; & on aura recours aux châtimens qui partent des jambes, dont on modérera les aides, souvent très-propres, en rejetant le derrière sur le devant, à solliciter l'animal à ce vice. A l'égard de ceux qui entreprennent de tendre le nez, dès qu'ils se présenteront pour sortir en-avant de cette même ligne, s'ils rencontrent la main du cavalier, & s'ils se heurtent en quelque façon les barres contre le point de résistance qu'elle leur opposera, il n'est pas douteux qu'enfin ils se corrigeront, sur-tout si la fermeté de cette même main, & les degrés de la tension des rênes, sont tels que l'animal soit toujours assuré de s'exposer à la douleur du heurt & de la pression, en se déplaçant ; & de n'éprouver aucune sensation désagréable, en se maintenant dans la position que l'on exige de lui. Ce même principe est encore d'une très-grande ressource dans le bégayement, & dans le cas où le cheval bat, tire à la main, & la force.

La bouche de l'animal en quelque manière rassurée dans l'action du pas, il sera question de le présenter au trot. Celle-ci commencera à l'obliger à souffrir constamment l'appui. Pour le raffermir entièrement, passez ensuite au galop ; conduisez-le sur un terrain un peu penchant : dans la contrainte où il sera de se ramener sur les hanches, & cherchera un soutien dans votre main, il ne tentera point de s'opposer à ses effets. L'action de soutenir peu-à-peu la descente du galop sur un terrain même uni, sera d'une égale utilité.

Toutes ces leçons doivent être données d'abord par le droit, non sur un terrain étroit & mesuré, quand il s'agit de chevaux indéterminés, mais dans les lieux limités, lorsqu'il est question de ceux qui ont d'ailleurs de la fougue & de la résolution. Si vous y ajoutez celles de l'arrêt, & quelque tems après celles du reculer, l'obéissance & la facilité de la bouche renaîtront bientôt entièrement (voy. PARER & RECULER), pourvu néanmoins que vous n'entrepreniez pas tout-à-coup, que vous observiez des gradations, que vous ne reculiez pas trop tôt, que vous le fassiez repartir pendant quelque tems, sans le précipiter dès l'instant qu'il aura paré ; car de tels arrêts aisés, étendus, & continués à l'aide d'une bonne main, seroient eux seuls capables de lui ôter tout soupçon. Pratiquez de plus avec jugement, avec prudence ; n'exigez pas trop d'un cheval faible, n'abusez point de celui qui a beaucoup de force ; un long travail ne pourroit qu'offenser davantage l'animal, & qu'augmenter en lui l'égarement.

(e) EGAROTTE, adj. (*Manège & Maréchal.*) terme qui a été substitué au vieux mot *enrainé*, dont on se servoit très-anciennement pour désigner un cheval blessé sur le garot. Quelques-uns employent indiffé-

G g g

remment l'épithète d'*égarotté*, soit que la blessure soit légère, soit qu'il s'agisse d'une plaie véritablement dangereuse & considérable; elle ne convient néanmoins proprement que dans ce dernier cas. Les causes de ces blessures, leurs progrès, leurs suites, leurs terminaisons, sont différentes. Voyez GAROT.

(e)

EGAYER, v. act. (*Jardinage.*) on dit *égayer un arbre*, quand on le palisse si proprement que ses branches couvrent également les murs de l'espallier sans confusion, parce que celles qui étoient superflues ont été coupées. On *égaye* encore un buisson, un arbre de tige, quand on lui ôte les branches qui le rendent confus. (K)

* EGÉE, adj. (*Géogr.*) c'est la partie de la Méditerranée qu'on appelle communément l'*Archipel*. Voyez ARCHIPEL. Ce nom lui vient, à ce qu'on dit, d'Egée père de Thésée, qui croyant son fils mort, sur les voiles noires qu'on avoit oublié de changer au vaisseau qui le ramenoit victorieux du minotaure, s'y précipita, & lui donna son nom.

* EGERIE, f. f. (*Mythol.*) déesse qui présidoit à la naissance de l'enfant & à l'action de l'accouchement; c'étoit elle qu'on en remercioit, s'il étoit heureux & facile; ou contre laquelle on blasphémoit, s'il étoit laborieux & pénible. Il y a des mythologues qui prétendent qu'Egérie & Junon est la même divinité sous deux noms différens.

* EGERIE, f. f. (*Mythol.*) nymphe de la forêt d'Aricie, qu'Ovide donne pour épouse à Numa Pompilius; mais qui, selon d'autres, n'étoit qu'une divinité tutélaire, qu'il feignoit d'aller consulter dans sa retraite sur les lois qu'il proposoit aux Romains: il ne faisoit descendre des cieux les lois, & ne leur attribuoit une origine céleste, que pour disposer adroitement les esprits à les respecter, & cette mauvaise ruse lui réussit. Après la mort de Numa, les Romains convaincus que le pieux & sage législateur s'entretenoit avec Egérie, allèrent chercher la nymphe dans sa forêt, où ils ne trouverent qu'une fontaine, en laquelle ils imaginèrent qu'elle avoit été métamorphosée par la commisération de Diane, touchée des pleurs continuelles qu'elle répandoit depuis la mort de Numa. Au reste Numa craignant avec juste raison qu'on ne se méfiât de la réalité de ses entretiens avec une divinité, résolut de la prouver par un miracle, & il en fit un qui ne fut rejeté en doute que par quelques esprits forts; au nombre desquels on peut mettre Denis d'Halicarnasse, dans les antiquités duquel ceux qui aiment les contes merveilleux pourront lire le détail du miracle opéré par Numa Pompilius, pour la vérité de ses entretiens avec Egérie, & la divinité de ses lois.

EGIALE. (*Myth.*) une des trois grâces. Voyez l'article GRACES.

EGIDE, f. f. (*Mythol.*) L'*égide* étoit le bouclier, ou la cuirasse des dieux, sur-tout de Jupiter & de Pallas. Mais en parlant des hommes, ce mot désigne seulement la pièce d'armure qui couvroit la poitrine, c'est-à-dire la cuirasse.

Anciennement tous les boucliers des dieux, sur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chèvre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit son nom, s'appelloient des *égides*; car *αἶξ*, *αἶγος* en grec, signifie *chèvre*; ensuite Minerve ayant tué un monstre nommé *Egide*, qui vomissoit du feu par la bouche, & faisoit beaucoup de ravage dans la Phrygie, la Phénicie, l'Egypte, & la Lybie, elle couvrit son bouclier de la peau de ce monstre, & dès-lors le nom d'*égide* fut consacré au seul bouclier de la déesse.

Peut-être que Minerve fit périr quelque fameux brigand qui ravageoit le pays, & que c'est ce qui a donné lieu à la fable; mais comme les Grecs rendoient toujours des raisons fabuleuses de leurs an-

ciennes cérémonies; il vaut mieux, ce me semble, sur cet article, s'en tenir avec M. l'abbé Banier à Hérodote, qui prétend (*liv. iv.*) que les Grecs ont emprunté des Lybiens l'habit & le bouclier de la déesse Minerve, qui étoit fort honorée dans ce pays, sur-tout aux environs du lac Tirtou, où l'on croyoit qu'elle étoit née. Le nom même d'*égide*, marque bien que cette sorte de bouclier est venue de Lybie, où les habitans portent sous leurs habits des peaux de chèvre corroyées, que les Grecs appelloient des *égides*.

Les Grecs embellirent cette fable à leur manière, & supposèrent que Minerve avoit fait graver la tête de la Gorgone environnée de serpens sur ce terrible bouclier, & qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir d'horreur; ce qui donna lieu dans la suite, de dire que sa vue changeoit les hommes en pierres.

D'un autre côté, les poètes travaillèrent à l'envi à consacrer cette fiction à l'immortalité; mais Homère & Virgile ont surpassé de bien loin tous leurs rivaux, dans les descriptions qu'ils nous ont laissées du bouclier de Minerve.

*Ægidaque horrificam, turbata Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant:
Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.*

Æneid. lib. viij. v. 435.

Voici celle d'Homère. *Iliad. lib. v.* « Elle (Minerve) couvre ses épaules de son *égide* terrible, d'où pendent cent houppes d'or, & autour de laquelle on voit la terreur, la discorde, la fureur des attaques, les poursuites, le carnage & la mort. Elle avoit au milieu la tête de la Gorgone, cet énorme & formidable monstre, dont on ne sauroit soutenir la vue; prodige étonnant du père des immortels ! Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

* EGIDE, (*Myth.*) monstre qui ravagea la Phrygie, la Phénicie, l'Egypte & la Lybie. Il vomissoit le feu par la bouche: Jupiter ordonna à Minerve de le combattre, Minerve obéit à son père, vainquit le monstre & en étendit la peau sur son bouclier. Il ne seroit pas difficile de séparer ce que la poésie a mis de fabuleux dans cet événement, & de le rapprocher, par la conjecture, de la vérité historique. *Egide* fut quelque brigand de ces tems reculés, qui se répandit dans les contrées dont nous'avons parlé, la flamme & le fer à la main: conséquemment le prince régnant fera Jupiter; le général sage & prudent, auquel il ordonna de marcher contre le brigand, sera représenté par Minerve; la peau sera l'emblème des dépouilles de l'ennemi, que le général distribua à ses soldats; ou pour parler le langage de la poésie, qu'il étendit sur son bouclier, qui en devint une arme très-redoutable.

* EGIPANS ou ÆGIPANS, (*Myth.*) surnom des divinités champêtres, que les payens croyoient habitantes des forêts ou des montagnes; qu'ils peignoient sous la figure de petits hommes velus, cornus, fourchus, & ornés d'une queue par derrière.

On donnoit encore ce nom, selon Pline, à des monstres de Lybie, à museau de chèvre & à queue de poisson. C'est ainsi qu'on représentoit le capricorne, un des signes du zodiaque, & la figure s'en trouve dans des monumens égyptiens & romains. Les antiquaires appellent aussi cette figure *égipan*.

EGIRE, f. f. (*Mythol.*) une des huit Hamadryades. Voyez HAMADRYADES.

EGLANDER, v. act. (*Manège, Maréchallerie.*) extirper une glande, expressions synonymes. Je ne parlerai de cette opération recommandée par M. de Soleysel, dans la plupart des circonstances où un défaut de lumières & de succès le portoit à tout tenter,

que pour prouver qu'elle est souvent abusive, & que les cas où elle pourroit être indiquée, sont très-rare. En premier lieu, elle ne peut être pratiquée que relativement aux glandes sublinguales & maxillaires. 2°. On ne doit l'entreprendre que lorsque les moyens de résoudre ont été insuffisants, & qu'il y a une véritable induration; & même dès que la glande dans cet état ne sauroit incommoder l'animal, la tentative est inutile. 3°. Le corps glanduleux, dont nous proposons l'extirpation, doit être seul, détaché & nullement adhérent à des parties qu'il seroit dangereux d'intéresser. 4°. Enfin, si le gonflement de ce même corps est un symptôme de quelque maladie qui affecte toute la masse des humeurs, il est facile de comprendre que cette opération n'y remédiera point, puisque nous négligerons de remonter à la véritable source; nous pourrions d'ailleurs donner lieu à une fistule, ou à un ulcère abreuvé de l'humeur dégénérée, & dont les suites seroient plus funestes que celles que nous aurions pu redouter de l'état de la glande extirpée.

Voici néanmoins le manuel de cette opération. Je suppose que le cheval soit placé & assujéti dans une attitude convenable. Pincez, soulevez, & détachez la peau de la glande. Coupez-la de manière que votre incision soit longitudinale, & que l'ouverture soit proportionnée au volume & à la forme du corps glanduleux. Saisissez ensuite un des bords de cette même incision, & avec un scalpel séparez parfaitement le tégument de ce même corps. Revenez à l'autre bord, & agissez-en de même; la superficie de la glande étant nettement à découvert, prenez-la avec une égrigne, tirez-la à vous, faites écarter par un aide les bords de la peau incisée; disséquez cette petite masse dans toute sa circonférence & dans sa partie inférieure; emportez-la enfin entièrement. Le pansement qui suit l'opération est très-simple, & se fait à sec; introduisez donc dans la plaie une certaine quantité de charpie que vous maintiendrez, en refermant l'ouverture avec des fils que vous aurez passés dans les bords du tégument coupé. Si vous appercevez une régénération surabondante, dorez votre charpie avec l'égyptiac, levez votre appareil tous les jours, en un mot traitez cette plaie comme vous traiteriez une plaie simple. (e)

EGLANTIER, ou ROSIER SAUVAGE, *cynorrhodos*, (*Jardinage*.) est une espèce de rosier assez haut, épineux, qui croît dans les haies & dans les buissons: ses feuilles ressemblent à celles du rosier, sa fleur est simple, à cinq feuilles de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes. Le fruit qui lui succède est oblong, assez gros, & devient rouge en mûrissant. On l'appelle *grattecul* ou *cynorrhodon*; il renferme des semences entourées de poil qui s'attachent aux doigts, & y causent des démangeaisons. (K)

EGLANTIER ou ROSIER SAUVAGE, connu aussi dans les boutiques sous le nom grec de *cynorrhodon*, qui signifie *rose de chien*. (*Pharmacie & Matière médicale*.) Les fleurs de cet arbrisseau, ses fruits, ses semences, sa racine, & l'éponge qui croît sur ses branches, sont célébrées par tous les Pharmacologistes.

Les fleurs passent pour être astringentes; l'eau que l'on en retire par la distillation est réputée excellente dans les maladies des yeux.

Les fruits, communément appelés *grattecul*, sont estimés pour être légèrement astringens, & en même tems apéritifs & diurétiques. On en fait la conserve connue sous le nom de *conserve de cynorrhodon*. Elle se prépare ainsi:

Prenez des fruits d'églantier mûrs, autant que vous voudrez; partagez-les par le milieu, & séparez-en exactement les pepins & le duvet qui les accompa-

gne; étant mondés, mettez-les dans un vase & arrosez-les d'un peu de vin. Gardez-les en cet état deux ou trois jours, pendant lesquels un petit mouvement de fermentation qu'ils éprouveront, les amollira au point de pouvoir facilement, après avoir été pilés dans un mortier de marbre, passer à-travers un tamis de crin, à la manière des pulpes.

Prenez de cette pulpe ainsi passée au tamis, une demi-livre; de sucre blanc, deux livres: pilez-le fortement avec la pulpe pour l'y mêler exactement; & si la conserve vous paroît trop molle, faites-la dessécher à petit feu jusqu'à ce qu'elle ait la consistance requise. Voyez CONSERVE. On peut aussi faire cuire le sucre avec un peu d'eau jusqu'à ce qu'il soit en consistance de tablette. Voyez TABLETTE. Alors on le mêlera avec la pulpe décrite ci-dessus; par ce moyen on aura une conserve plus unie, plus glacée. La Pharmacopée de Paris prescrit, au lieu d'eau, une décoction de racine d'églantier pour faire la cuite du sucre. Cette conserve est fort en usage parmi nous, mais bien moins à titre de remède qu'à titre d'excipient. Voyez EXCIPIENT. On l'emploie dans les bols, dans les pilules, dans les opiates, dont elle lie très-bien les ingrédients.

Comme cette conserve est d'un doux-aigrelet fort agréable au goût, on peut en donner aux convalescens à titre d'analeptique, sur-tout dans les cas où l'on voudroit exciter un peu les urines. Voyez DOUX, DIURÉTIQUE, & RÉGIME.

Les semences ou pepins qui se trouvent dans le grattecul sont vantés par quelques auteurs comme un excellent remède contre la gravelle. Dans ce cas, on fait une émulsion avec deux gros de ces pepins & quelque décoction ou infusion appropriée, ou bien on les donne en poudre au poids d'un gros dans un verre de vin.

Il y a des observateurs qui assurent avoir guéri des hydropiques désespérés, par l'usage d'une tisane faite avec les fruits entiers de cynorrhodon.

La racine de l'églantier a été recommandée par les anciens comme un excellent antidote contre la morsure des animaux enragés, & contre l'hydrophobie qui en est la suite. On la fait prendre intérieurement rapée au poids d'un gros, d'un gros & demi, ou bien on en prescrit la décoction; on donne même à manger la racine fraîche au malade.

L'éponge d'églantier que l'on appelle *bedeguar*, est employée par quelques médecins comme un astringent, soit en substance, soit en infusion. On en fait des gargarismes pour les ulcères de la bouche & du gosier: on la célèbre aussi comme un spécifique contre les goîtres, si après l'avoir brûlée dans un pot de terre fermé & l'avoir réduite en poudre, on en met tous les soirs en se couchant une pincée sous la langue. On continue ce remède pendant plusieurs mois, & on prétend qu'il opère des cures singulières. Cette préparation n'est qu'une poudre de charbon. Voyez la fin de l'article CHARBON. (b)

EGLISE, f. f. (*Théolog.*) selon les Théologiens catholiques, c'est l'assemblée des fideles unis par la profession d'une même foi & par la communion des mêmes sacrements, sous la conduite des légitimes pasteurs; c'est-à-dire, des évêques, & du pape successeur de S. Pierre & vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

La plupart des hérétiques ont défini l'Eglise conformément à leurs opinions, ou de manière à faire croire que leurs sociétés particulières étoient la véritable Eglise. Les Pélagiens disoient que c'étoit une société d'hommes parfaits, qui n'étoient souillés d'aucun péché. Les Novariens, qu'elle n'étoit composée que des justes qui n'avoient pas péché grièvement contre la foi. Les Donatistes n'y admettoient que les personnes vertueuses & exemptes des grands

crimes; Wiclef, que les prédestinés; Luther, que les saints, qui croyent & qui obéissent à Jesus-Christ. Calvin & ses sectateurs ont admis tantôt une *Eglise* extérieure & visible, tantôt une *Eglise* invisible, composée des élus. Jurieu l'a composée de toutes les sectes chrétiennes qui n'errent pas dans les articles fondamentaux. Tous se sont accordés à en exclure le gouvernement hiérarchique du pape & des évêques. L'hérésie fut toujours ennemie de la subordination.

Les Anglicans conviennent pourtant avec nous de la nécessité d'un chef visible dans l'*Eglise*. Mais au lieu que nous reconnoissons le pape en cette qualité, ils la déferent à leur roi, qui en effet dans ses titres prend celui de *chef de l'église anglicane*. Voyez SUPRÉMATIE.

Le mot *Eglise* vient originairement du grec *ἐκκλησία*, qu'on a dit en général pour une *assemblée publique*, quelle qu'elle fût, & quelquefois aussi pour le lieu même de l'*assemblée*. On le trouve employé en ce dernier sens par les écrivains sacrés & ecclésiastiques, mais plus ordinairement ils le restreignent à l'*assemblée des Chrétiens*; de même que le terme *synagogue*, qui d'abord signifioit une *assemblée* en général, a été ensuite consacré par l'usage à signifier une *assemblée de Juifs*. Voyez SYNAGOGUE.

Ainsi dans le nouveau Testament le mot *Eglise* n'est guere employé qu'en parlant des Chrétiens, tantôt pour le lieu où ils s'assembloient pour prier, comme dans la première épître aux Corinthiens, *ch. xiv. v. 34.* tantôt pour l'*assemblée des fideles* répandus par toute la terre, comme dans l'épître aux Ephésiens, *ch. v. v. 24. & 26.* quelquefois pour les fideles d'une ville ou d'une province en particulier, comme dans la première épître aux Corinthiens, *ch. j. v. 1. & 2.* & dans la seconde aux Corinthiens, *ch. viij. v. 1.* quelquefois pour une seule famille, comme dans l'épître aux Romains, *ch. xvj. v. 5.* & enfin pour les pasteurs & les ministres de l'*Eglise*, comme dans S. Matthieu, *ch. xvij. v. 17.*

L'*Eglise* universelle est la société de toutes les *églises* particulières unies par la même profession de foi, la participation aux mêmes sacrements, & la même soumission à la voix des pasteurs légitimes, c'est-à-dire, du pape & des évêques. On y distingue deux parties; l'une extérieure & visible, qu'on nomme *son corps*; l'autre intérieure & invisible, qu'on appelle *son âme*. Le corps est la profession extérieure de la foi & la communion des sacrements. L'âme, ce sont les dons intérieurs du S. Esprit, la foi, l'espérance, la charité, &c. De cette distinction, l'on conclut que les hérétiques qui font profession ouverte d'une doctrine contraire à celle de Jesus-Christ, les infidèles, les schismatiques, les excommuniés, ne sont ni de l'âme ni du corps de l'*Eglise*. Mais les pécheurs, les méchants, les infidèles & les hérétiques cachés, les réprouvés même sont de son corps. Les justes & les élus appartiennent seuls proprement à son âme; les cathécumènes & les pénitents sont de son corps, mais imparfaitement, parce qu'ils aspirent ou à y être reçus, ou à y rentrer.

Les qualités ou caractères de l'*Eglise* marqués dans le symbole du concile de Constantinople, sont qu'elle est une, sainte, catholique, & apostolique. Une, par l'union de tous ses membres sous un même chef invisible qui est Jesus-Christ, & sous un même chef visible qui est le pape, & par l'unité de sa doctrine qu'elle tient de Jesus-Christ & des apôtres, & par la tradition des peres. L'*Eglise* est sainte par la sainteté de sa doctrine, de ses sacrements, & parce qu'il n'y a & ne peut y avoir de saints que dans sa société. Catholique, c'est-à-dire, qu'elle n'est bornée ni par les tems ni par les lieux, & qu'elle est plus étendue qu'aucune des sectes qui se sont séparées d'elle; &

enfin *apostolique*, tant parce qu'elle professe la doctrine qu'elle a reçue des apôtres, que parce que ses pasteurs sont par une suite non interrompue les légitimes successeurs des apôtres. A quoi il faut ajouter trois autres avantages fondés sur les promesses de Jesus-Christ; savoir, 1°. sa visibilité, 2°. son indéfectibilité ou sa perpétuité, 3°. son infaillibilité dans ses décisions, soit qu'elle soit dispersée, soit qu'elle soit assemblée. Nos plus habiles théologiens & controversistes ont prouvé contre les Protestans, que ces caractères & ces avantages convenoient parfaitement à l'*Eglise* romaine, & ne convenoient qu'à elle seule. On peut en voir les preuves dans les savans ouvrages de MM. Bossuet, Nicole, de Wallembourg, Pellisson, &c. Voyez APOSTOLIQUE, CATHOLICITÉ, UNITÉ, &c.

Quoique toutes les *églises* catholiques aient toujours été considérées comme une seule & même *Eglise*, cependant les *églises* particulières ont eu leur dénomination propre, comme l'*église* d'Orient, l'*église* d'Occident, l'*église* d'Afrique, l'*église* gallicane, &c.

L'*église* d'Orient ou l'*église* greque signifioit autrefois simplement les *églises* des Grecs ou d'Orient, & non pas une *église* particulière & séparée de communion de l'*église* latine, & elle comprenoit toutes les provinces qui étoient anciennement soumises à l'empire grec ou empire d'Orient, & dans lesquelles on parloit grec, c'est-à-dire tout l'espace depuis l'Illyrie jusqu'à la Mésopotamie & la Perse, y compris l'Egypte. Le schisme commencé par Photius, consommé par Michel Cerularius, a séparé de l'*église* latine cette partie de l'Orient, autrefois si féconde en grands hommes; & quoiqu'on en ait tenté la réunion en divers conciles, elle n'a jamais réussi, à l'exception du patriarcat de Jérusalem: ceux d'Antioche & d'Alexandrie sont demeurés dans le schisme avec celui de Constantinople, que le grand-seigneur confère ordinairement au plus offrant, & dont par cette raison les titulaires sont souvent destitués, soit par l'avarice des Turcs, soit par l'avidité du premier concurrent qui donne au grand-visir ou aux autres ministres de la Porte des sommes plus considérables que celles qu'ils ont reçues du patriarcat qui est en place.

L'*église* d'Occident comprenoit autrefois les *églises* d'Italie, d'Espagne, d'Afrique, des Gaules, & du Nord, en un mot de toutes les provinces où l'on parloit la langue des Romains. La Grande Bretagne, une partie des Pays-bas, de l'Allemagne, & du Nord, s'en sont séparées depuis plus d'un siècle, & forment des sociétés à part, que leurs sectateurs appellent *églises réformées*, mais qui dans le vrai sont un schisme aussi réel que celui des Grecs. Voyez RÉFORMATION & SCHISME. Cette *église* réformée se divise elle-même en *église* luthérienne, calviniste, & anglicane, qui n'ont aucun point fixe de créance & de communion uniforme entr'elles que leur déchaînement contre l'*Eglise* catholique. Tandis que celle-ci souffroit ces pertes en Europe, elle faisoit de nouvelles conquêtes dans les Indes, le Japon, la Chine, & le nouveau Monde, où la religion a fait des établissemens très-considérables. Au reste l'indéfectibilité n'est promise à aucune *église* en particulier, même nationale. Les *églises* d'Afrique & d'Angleterre n'en fournissent qu'une trop triste expérience. Voy. INDÉFECTIBILITÉ, INFAILLIBILITÉ, &c.

L'*église* romaine est la société des Catholiques unis de communion avec le pape, successeur de S. Pierre. On l'a appelée la mère & la maîtresse des autres *églises* dès le tems de S. Irénée au second siècle, parce qu'en effet presque toutes celles de l'Occident sont émanées d'elle, & qu'on l'a regardée comme le centre de l'unité catholique. Quiconque ne commu-

nique pas avec l'évêque de Rome, est comme séparé de cette unité : c'a toujours été la marque distinctive du schisme que de rompre avec l'église de Rome, soit dans l'unité de doctrine, soit dans l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique. Voyez SCHISME, PRIMAUTE, PAPE, UNITÉ, &c.

L'église d'Afrique avoit un grand nombre de chaires épiscopales, comme il paroît par l'histoire des Donatistes. Quelques-uns en comptent jusqu'à huit cents ; elle a donné à l'Eglise des docteurs illustres. Il suffit de nommer S. Cyprien, S. Augustin, S. Fulgence, pour rappeler au lecteur l'idée du génie sublime réuni à celle de la plus éminente piété. L'irruption des Goths & des Vandales attachés à l'Arianisme, & chassés à leur tour de cette partie du monde par les Sarrazins, y a aboli la véritable religion. Dieu retranche à son gré les lumieres, & permet les ténèbres, sur-tout quand on rejette les unes, & qu'on appelle les autres.

L'église gallicane a de tout tems été une des portions des plus florissantes de l'Eglise universelle. Son attachement constant au S. Siege, sans altérer celui qu'elle devoit à l'ancienne discipline de l'Eglise ; son zèle contre les hérésies, égal à celui qu'elle a témoigné contre les innovations, contraires à l'esprit des conciles & des canons ; sa fidélité pour nos rois ; la protection qu'elle a accordée aux bonnes lettres, & le nombre infini d'hommes célèbres par leur savoir & par leur piété qu'elle a produits dans tous les tems, feront à jamais des monumens de sa gloire. Le P. de Longueval, jésuite, nous en a donné une histoire, continuée par les PP. de Fontenay, Brumoy, Berthier, ses confreres. Voyez BIBLE.

EGLISE, considérée par rapport à l'Architecture, est un grand édifice oblong, destiné parmi les Chrétiens à la priere publique. Elle est ordinairement en forme de vaisseau, & a un chœur, un autel, une nef, des bas côtés, des chapelles, une tour ou clocher. Voyez chacun de ces mots à sa place.

Les anciens ont mis quelque différence entre l'Eglise prise pour l'assemblée de la société des fideles, & le lieu de cette assemblée ; & ils appelloient la premiere ἐκκλησία, & l'autre ἐκκλησιαστικόν. Aliud est, dit Isidore de Pelisse, ἐκκλησία, aliud ἐκκλησιαστικόν ; nam ea ex immaculatis animis constat, hæc autem ex lapidibus & lignis exædificatur. Ils donnoient aussi différens noms aux églises ; les Grecs les nommoient κυριακόν, d'où les Latins ont fait dominium & domus Dei ; les Saxons, kyrik ou kyrch ; les Ecoissois & les Anglois, kyrk ou church, noms fort approchans du grec. Tertullien appelle l'Eglise la maison de la colombe, domus columbæ, pour marquer la simplicité & la pureté des mystères qu'on y célébroit au grand jour, par opposition aux abominations que commettoient les Valentinieniens dans leurs assemblées. On les appelloit aussi oratoires ou maisons de priere ; basiliques ou palais du Roi des rois. On ne leur donna jamais le nom de temples avant le quatrième siècle, parce que ce titre étoit affecté aux lieux où les Payens adoroient leurs idoles ; encore moins ceux de delubrum ou de sanum, si particulièrement affectés au paganisme. On trouve dans plusieurs peres les églises désignées par les noms de synodi, concilia, conciliabula, conventicula, termes relatifs aux assemblées qu'y tenoient les Chrétiens. Dans d'autres elles sont nommées martyria, memorie, apostolea, prophetea, soit parce que les corps des martyrs, des apôtres ou des prophetes y étoient inhumés, soit parce qu'elles étoient dédiées sous leur nom : on les trouve aussi, mais plus rarement, appellées cimetières, cameteria ; & tables, mensæ ; & aires ou places, areæ. Le premier de ces noms vient de ce que dans la persécution les fideles s'assembloient dans des cavernes ou souterrains où l'on avoit déjà en-

terré des martyrs. Le second tire son origine de la table ou de l'autel destiné au sacrifice ; & le troisième signifie encore un lieu destiné aux sépultures, areæ sepulcrarum, dit Tertullien, ad Scapul. c. iij. On les appelloit encore caës, casæ, parce que les premieres églises étoient souvent des maisons particulières, & situées à l'écart ou à la campagne ; tropæa, trophées des apôtres & des martyrs qui avoient courageusement défendu la foi ; titres, tituli, parce que, dit Baronius, étant marquées du signe de la croix, elles appartenoient à ce titre à Jesus-Christ ; ou, selon Joseph Mede, parce qu'en les dédiant on y inscrivoit le nom de Jesus-Christ, comme on désignoit les maisons & autres biens temporels, par les noms de leurs possesseurs. Enfin on les trouve, mais beaucoup plus rarement, nommés monasteres & tabernacles, monasteria & tabernacula. Bingham, orig. ecclesiastiq. tom. III. lib. VIII. cap. j. §. 1. 2. 3. 4. & seq.

Une église simple, est celle qui consiste uniquement en une nef & un chœur.

Une église à bas côtés, est celle qui a à droite & à gauche une ou plusieurs rangs de portiques en maniere de galeries voûtées, avec des chapelles dans son pourtour.

Eglise en croix greque, est celle dont la longueur de la croisée est égale à celle de la nef. On la nomme ainsi, parce que la plupart des églises greques sont bâties de cette maniere.

Eglise en croix latine, est celle dont la nef est plus longue que la croisée, telles que sont la plupart des églises gothiques.

Eglise en rotonde, est celle dont le plan est un cercle parfait, à l'imitation du panthéon. Voyez ROTONDE.

Pour la forme des anciennes églises des Grecs, voici quelles étoient leurs parties, lorsqu'il n'en manquoit aucune. Voyez la Planc. parmi celles d'antiquités. L'église étoit séparée, autant qu'il se pouvoit, de tous les édifices profanes ; éloignée du bruit, & environnée de tous côtés de cours, de jardins, ou de bâtimens dépendans de l'église même, qui tous étoient renfermés dans une enceinte de murailles. D'abord on trouvoit un portail ou premier vestibule, par où l'on entroit dans un péristyle, c'est-à-dire une cour carrée, environnée de galeries ouvertes, comme sont les cloîtres des monasteres. Sous ces galeries se tenoient les pauvres, à qui l'on permettoit de mandier à la porte des églises ; & au milieu de la cour étoit une ou plusieurs fontaines, pour se laver les mains & le visage avant la priere : les benitiers y ont succédé. Au fond étoit le porche ou portique, qu'ils appelloient προαὶος, qui étoit orné de colonnes en-dehors, & fermé en-dedans d'une muraille, au milieu de laquelle étoit une porte par laquelle on entroit dans un second portique. Le premier étoit destiné pour les énergumenes & les pénitens qui étoient encore dans la premiere classe. Le second étoit beaucoup plus large, & destiné pour les pénitens de la seconde classe, & pour les catéchumenes : on l'appelloit ναὸς ἑξῆς, serula, parce que ceux qui étoient dans ce portique, commençoient à être sujets à la discipline de l'église. Ces deux portiques prenoient à-peu-près le tiers de la longueur totale de l'église. Près de la basilique, en-dehors, étoient deux bâtimens séparés ; savoir le baptistère & le diaconium, sacristie, ou thresor. Du narthex on entroit par trois portes dans l'église, qui étoit partagée en trois, selon la largeur, par deux rangs de colonnes qui soutenoient des galeries des deux côtés, & dont le milieu formoit la nef : c'étoit où se plaçoit le peuple, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Avant que d'arriver à l'autel, étoit un retranchement de bois qu'on nommoit en grec χοῶς, & en

latin *cancelli*, pour placer les chantres. A l'entrée de ce chancel étoit l'ambon, c'est-à-dire un jubé ou tribune élevée, où l'on montoit des deux côtés pour faire les lectures publiques. Si l'ambon étoit unique, il étoit placé au milieu; mais quelquefois on en faisoit deux, pour ne point cacher l'autel. A la droite de l'évêque & à la gauche du peuple, étoit le pupitre de l'évangile; de l'autre côté celui de l'épître: quelquefois il y en avoit un troisième pour les prophéties. Après l'ambon étoit le chœur, garni des deux côtés de sièges & de stalles, dont la première, à droite près du sanctuaire, étoit la plus honorable. Voyez CHŒUR.

Du chœur on montoit par des degrés au sanctuaire, où l'on entroit par trois portes. Le sanctuaire avoit trois absides dans sa longueur, & le maître-autel étoit placé au milieu sous l'abside la plus élevée, couronné d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes. Voyez ABSIDE, SANCTUAIRE, BALDAQUIN.

Sous chacune des moindres absides étoit une table ou crédence en forme de buffet, pour mettre les oblations ou les vases sacrés.

Derrière l'autel enfin étoit le sanctuaire ou presbytere, où les prêtres étoient assis en demi-cercle, l'évêque au milieu d'eux sur une chaise plus élevée que les sièges des prêtres. Tous les sièges ensemble s'appelloient en grec *συνήγορος*, en latin *confessus*. Quelquefois aussi on le nommoit *tribunal*, & en grec *βέμα*, parce qu'il ressembloit aux tribunaux des juges séculiers dans les basiliques. Voy. BASILIQUES; Fleury, *mœurs des Chrét. tit. xxv*. Vehler, *de templis veterum*; Leo Allatius, Mabillon, &c.

Il est vrai que parmi les églises grecques qui subsistent encore, il y en a peu qui aient toutes les parties que nous venons de décrire, parce qu'elles ont été la plupart ruinées ou converties en mosquées. Voyez MOSQUÉE.

Quant à la forme des églises latines, quoiqu'elle ne soit pas bien constante, on peut les réduire à trois classes; celles qui sont en forme de vaisseau; celles qui sont en croix; & celles qui ne forment qu'un dome, sont absolument de forme ronde: mais celles-ci sont les plus rares.

M. Frezier ingénieur du Roi, & le P. Cordemoy chanoine régulier, ont disputé avec beaucoup d'érudition l'un & l'autre sur la forme des églises anciennes & modernes, & sur la meilleure manière d'en construire; ils ont tous deux donné à ce sujet des dissertations fort intéressantes, qu'on trouve dans les mémoires de Trévoux.

EGLISE signifie aussi *un temple bâti & consacré en l'honneur de Dieu*, & pour l'ordinaire sous l'invocation de quelque saint; ainsi l'on dit *l'église de saint Pierre de Rome*, de *S. Jean de Latran*, de *Notre-Dame de Paris*. Les anglicans même ont conservé ce titre, puisqu'ils disent *l'église de S. Paul à Londres*. Mais les autres réformés ont poussé leur aversion contre l'Eglise romaine, jusqu'à abolir le nom d'église, auquel ils ont substitué celui de *prêcher*, inconnu à toute l'antiquité, pour désigner leurs lieux d'assemblée pour les exercices de religion.

Les églises prises en ce sens ont différens noms, selon leur rang, leur usage, & la manière dont elles se gouvernent, comme *église métropolitaine*, *église cathédrale*, *église paroissiale*, *église cardinale*, *église collégiale*, &c. Voyez MÉTROPOLITAINE, CATHÉDRALE, &c.

On trouve quelquefois dans les auteurs ecclésiastiques le terme de *grande église*, pour signifier la *principale église* d'un endroit. Ce terme est singulièrement employé dans la liturgie-grecque, pour désigner l'église de sainte Sophie à Constantinople, qui étoit le siège patriarchal; elle avoit été commencée par

Constantin, elle fut finie & consacrée sous Justinien. Cette église étoit alors d'une telle magnificence, qu'on dit que pendant la cérémonie de la consécration ce prince s'écria: *ἐνίκησα σε Σολομών*, *je t'ai surpassé, ô Salomon!* Le dome, qui est, dit-on, le premier qu'on ait jamais construit, a 330 piés de diamètre: les Turcs en ont fait leur principale mosquée. Voyez DOME & MOSQUÉE.

Fitz Herbert prétend que dans les anciens livres de droit anglois le mot *église*, *ecclesia*, signifie proprement *une paroisse desservie par un prêtre ou curé en titre*; c'est pourquoi, ajoûte-t-il, si l'on faisoit une présentation à une chapelle, comme à une *église*, en employant le mot *ecclesia*, la chapelle changeoit de nom, & étoit dès-lors érigée en titre d'église ou de paroisse. Quand il s'agissoit de savoir si c'étoit une *église* ou une chapelle annexe à quelque *église*, on demandoit si elle avoit *baptisterium & sepulturam*, c'est-à-dire des fonts baptismaux & le droit d'inhumation; & sur l'affirmative la justice decidoit qu'elle avoit le titre d'église. Chambers, *dictionn. lett. E.* au mot *Ecclesia*.

Quelques auteurs prétendent que la première église qui ait été bâtie publiquement par les Chrétiens, a été celle de S. Sauveur à Rome, fondée par Constantin. D'autres soutiennent que plusieurs églises qui ont porté le nom de *S. Pierre le Vif*, avoient été bâties en l'honneur de cet apôtre dès son vivant. Ce dernier sentiment est absurde, & contraire à la discipline ecclésiastique de tous les siècles. D'ailleurs, si l'on juge du nom des églises consacrées sous ce titre, par une très-ancienne qui se trouve dans un des faubourgs de Sens, & que le peuple appelle *S. Pierre le Vif*, son véritable nom est *S. Pierre le Vic*, *sancti Petri Vicus*, ou l'église de saint Pierre du Vic, *sancti Petri de Vico*, c'est-à-dire *du bourg* ou *du faubourg*; nom qui peut bien avoir été altéré par le peuple en celui de *vif*, & avoir donné lieu à l'erreur dont nous venons de parler. (G)

EGLISE MATRICE ou MERE, voyez MATRICE.

EGLISE, (*Jurisp.*) ce terme a dans cette matière plusieurs significations différentes; il s'entend quelquefois de l'assemblée des fideles, quelquefois du corps des ecclésiastiques de toute la chrétienté, ou de ceux d'une nation, d'une province, d'une ville, d'une église particulière: on entend enfin quelquefois par *église*, l'édifice où les ecclésiastiques font le service divin. Voyez EGLISE (*Architecture*).

L'Eglise peut être considérée par rapport à la foi & au dogme, ou par rapport à la célébration du service divin & à l'administration des sacrements; ou par rapport à la discipline ecclésiastique pour ces matières. Voyez aux mots DOGME, FOI, SERVICE DIVIN, SACREMENTS, ECCLÉSIASTIQUES, DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE.

Il y a des biens d'église, c'est-à-dire attachés à chaque église particulière, pour la subsistance de ses ministres.

Jésus-Christ a fondé l'Eglise dans l'état de pauvreté. Les apôtres vivoient des libéralités des fideles. Dans l'Eglise naissante à Jérusalem, qui est le véritable lieu de son origine extérieure, les fideles prévoyant les persécutions, vendoient leurs biens, & mettoient le prix entre les mains des apôtres, dont ils vivoient en commun.

Mais on tient que cette vie commune ne s'étendit pas hors de Jérusalem, & qu'elle cessa dès que le nombre des fideles se fut assez multiplié pour que la vie commune devint difficile à pratiquer. Les fideles donnoient cependant toujours une partie de leurs biens pour la subsistance des ministres de l'Eglise & des pauvres.

Les apôtres faisoient d'abord eux-mêmes la distribution de ces aumônes & oblations; mais voyant

les murmures que cela excitoit contr'eux, dès la seconde assemblée qui se tint à Jérusalem, ils instituèrent sept diacres qu'ils chargèrent de ce soin, afin de vaquer plus librement à la prédication & à la prière. Voyez *DIACRE*.

Quelque tems après l'*Eglise* commença à posséder des biens-fonds, les uns provenant de la libéralité des fideles, d'autres de l'abdication qu'en faisoient ceux que l'on admettoit dans le ministère de l'*église*. Il paroît que ce fut sous Urbain I. qui siégeoit en 220, que l'*Eglise* romaine commença à posséder des terres, prés & autres héritages, lesquels étoient communs, & les fruits distribués pour les gens d'*église*, les pauvres, & les protonotaires qui écrivoient les actes des martyrs.

Dioclétien & Maximien ordonnerent la confiscation de tous les immeubles que possédoit l'*Eglise*, ce qui ne fut pourtant pas exécuté par-tout.

Huit ans après, Maxence fit rendre ceux qui avoient été confisqués. Constantin & Licinius permirent à l'*Eglise* d'acquérir des biens-meublés & immeubles, soit par donation ou par testament.

La paix que Constantin donna à l'*Eglise*, la fit bientôt croître en honneur, en puissance & en richesses. Les empereurs & autres princes firent des libéralités immenses aux *églises*; & les fideles, à leur exemple, donnerent les prémices, les dixmes & oblations, & souvent même leurs immeubles. Les fondations devinrent communes dès le vij. siècle, & elles furent encore faites avec plus de profusion dans les ix. x. xj. xij. & xiii. siècles, dans lesquels plusieurs personnes publièrent que la fin du monde étoit prochaine, & par-là jetterent la terreur dans l'esprit des fideles.

L'*Eglise* ayant été ainsi dotée de quantité de biens-fonds, on fit attention en France & dans plusieurs autres états, que cela mettoit ces biens hors du commerce, & sur-tout depuis l'établissement des fiefs. On considéra que le roi & les autres seigneurs étoient par-là privés de leurs droits; c'est pourquoi il fut ordonné aux gens d'*église* & autres gens de main-morte, de vider dans l'an & jour leurs mains des fonds qu'ils possédoient. Mais sous la troisième race de nos rois on commença à leur donner des lettres d'amortissement, en payant au roi un droit pour la main-morte, & un droit aux seigneurs pour leur indemnité.

On leur permit dans la suite, non-seulement de garder les fonds qui leur étoient donnés, mais même aussi d'en acquérir. Cette liberté indéfinie d'acquérir a depuis été restreinte en France, par une déclaration du mois d'Août 1749. Voy. *AMORTISSEMENT & GENS DE MAIN-MORTE*.

Tous les biens d'une même *église* étoient d'abord communs, tant pour le fonds que pour le revenu; l'évêque en avoit l'intendance, & confioit la recette & le maniement des deniers à des prêtres & diacres, auxquels ils pouvoient ôter cette administration, lorsqu'il y avoit quelque raison légitime pour le faire.

On continua dans l'*église* d'Orient de vivre ainsi en commun, suivant l'ancien usage: mais dans celle d'Occident on commença vers la fin du jv. siècle à partager les revenus en quatre parts; la première pour l'évêque, la seconde pour le clergé de son *église* & du diocèse, la troisième pour les pauvres, & la quatrième pour la fabrique de l'*église*. Ce partage fut même ainsi ordonné par le pape Simplicius, qui siégeoit en 467.

Lorsqu'on eut ainsi partagé les revenus, on ne tarda pas à partager aussi les fonds, pour éviter les inconvéniens que l'on trouvoit à jouir en commun. Ce fut-là l'origine des bénéfices en titre, dont il est parlé dès le commencement du vj. siècle. Il est pro-

bable que ce partage fut d'abord fait pour les cures de la campagne, à cause de leur éloignement. Cet exemple fut bientôt suivi pour les *églises* des villes.

Lorsque l'*Eglise* commença à posséder des biens-fonds, il lui étoit libre de les vendre ou aliéner autrement; mais l'abus que quelques pasteurs en firent, engagea les laïcs à défendre ces aliénations. L'empereur Léon, en 470, défendit à l'*église* de Constantinople toute aliénation. En 483, sous le regne d'Odoacre, Basilius Cecina préfet du prétoire à Rome, ordonna pendant la vacance du siège pontifical, que les biens de l'*église* romaine ne pourroient être aliénés.

Les trois pontifes suivans ne critiquerent point ce decret; mais en 502 Odoacre étant mort, le pape Symmaque dans un concile annulla le decret de Basilius, & néanmoins il fut ordonné que le pape ni les autres ministres de cette *église* ne pourroient aliéner les biens qui lui appartenoient; mais il fut dit que cela ne regardoit pas les autres *églises*.

L'empereur Anastase étendit le decret de Léon à toutes les *églises* subordonnées au patriarche de Constantinople.

Justinien, en 533, ordonna la même chose pour toutes les *églises* d'Orient, Occident & Afrique, à moins que l'aliénation ne fût pour nourrir les pauvres ou pour racheter les captifs.

Les lois de l'*Eglise* ont elles-mêmes défendu l'aliénation de leurs propres biens, excepté dans certains cas de nécessité ou utilité évidente pour l'*église*: c'est ce que l'on voit au decret de Gratien, *cause xij. quest.* & aux décrétales, *tit. de rebus ecclesiæ alienandis, vel non*.

Dans les cas même où l'aliénation est permise, elle ne peut être faite sans certaines formalités, qui sont, 1^o le consentement de ceux qui y ont intérêt, 2^o une enquête *de commodo aut incommodo*, 3^o un procès-verbal de visite & estimation, 4^o la publication en justice & dans les lieux voisins, 5^o l'autorité de l'évêque ou autre supérieur ecclésiastique, 6^o des lettres-patentes du Roi homologuées en la justice royale du lieu.

L'*église* jouit du privilège des mineurs, desorte qu'elle est restituée contre les aliénations par elle faites sans formalités, & où elle se trouve lésée; mais le défaut de formalités n'est pas seul un moyen suffisant de restitution: l'*église* n'est restituée, de même que les mineurs, qu'autant qu'elle est lésée.

Il y a eu dans des tems de trouble beaucoup d'abus commis par rapport aux *églises* & aux biens qui en dépendent. Charles Martel s'étant emparé du bien des *églises*, pour soutenir la guerre contre les Sarrasins, le distribua aux officiers; c'est de-là que quelques-uns tirent l'origine des dixmes inféodées.

Depuis ce tems on donnoit des abbayes & autres bénéfices à des laïcs, sous prétexte de les tenir en commende, c'est-à-dire sous leur protection.

On faisoit ouvertement commerce des bénéfices, tellement que dans des actes publics des laïcs ne rougissoient point d'avoir qu'ils avoient acheté une *église*, comme on voit dans un cartulaire de l'*église* de Macon, où il est parlé d'une donation de la moitié de l'*église* de S. Genis, diocèse de Lyon, faite par Erlebad & Gissard, qui étoit, disent-ils, de leur conquête.

Par une suite de ce desordre on donnoit aussi aux filles en dot des *églises*, même des cures, dont elles affermoient la dixme & le casuel.

Cependant sous le regne des rois Robert & Henri I, à la sollicitation des papes, tous les biens d'*église* dont on pût reconnoître l'usurpation, furent rendus par les seigneurs & autres qui en jouissoient.

Pour la conservation des biens de l'*église*, on ne s'est pas contenté d'en interdire l'aliénation, on a

aussi établi que la prescription n'a lieu contre l'église que par 40 ans, ce qui s'entend pour le fonds; car les profits & revenus se prescrivent par 30 ans contre le titulaire.

Une église peut pareillement prescrire contre une autre église, des biens & droits qui en dépendent. Voyez PRESCRIPTION.

Pour ce qui concerne la construction des édifices matériels des églises chrétiennes, l'usage en est presque aussi ancien que le christianisme. On prétend que l'église de Glastenbury en Angleterre, est la première église chrétienne qui ait été bâtie dans le monde, 31 ans après la mort de Notre-Seigneur.

Il est du moins certain qu'il y en eut de bâties dans les villes dès l'an 110, & qu'en 400 on commença à en bâtir dans les villages.

Sixte II. ordonna en 264 de construire les églises & les autels vers l'orient; en 314 commença la coutume de les benir, & en 483 celle de les dédier.

Quand une église est polluée par effusion de sang ou par quelque autre scandale, l'évêque l'interdit jusqu'à ce qu'elle soit réconciliée par une nouvelle bénédiction. V. POLLUTION & RÉCONCILIATION.

On tient communément que jusque vers l'an 1000, la plupart des églises n'étoient que de bois: on en trouve une preuve dans la chronique de Reginon, où il est dit que du tems de Charles le Chauve, les Normans poursuivis par Robert gouverneur d'Anjou & par Robert comte de Poitiers, se retirèrent dans une grande église bâtie de pierre. Suivant une charte de l'an 932, Pierre I. évêque de Poitiers donna à l'abbaye de S. Cyprien, *alodum suum cum ecclesia lignea*. L'église cathédrale de Chartres étoit aussi originairement de bois; ce fut Yves de Chartres qui la fit reconstruire en pierre: il ne faut pas s'étonner après cela, s'il ne se trouve point d'église plus ancienne que le x^e siècle.

Ceux qui fondent des églises, ont ordinairement soin de les doter; cet usage paroît avoir été pratiqué dès le v^e siècle, tant par nos rois que par leurs vassaux, & par les simples propriétaires de terres, gaulois ou romains.

Le patronage d'une église s'acquiert par l'une de ces trois voies, *dos, ædificatio, fundus*; c'est-à-dire ou en donnant le fonds sur lequel est construite l'église, ou en la faisant construire à ses dépens, ou en la dotant. Ceux qui ont donné quelque chose à l'église depuis la première dotation ne sont pas patrons, mais seulement bienfaiteurs. Voyez PATRON, PATRONAGE.

Quand une église tombe en ruine par vétusté ou accident, il n'est pas permis d'en employer les matériaux à des usages profanes, ainsi que cela fut défendu par le pape Hyginus.

Les réparations & reconstructions des églises doivent être faites sur les revenus qui y sont attachés: à l'égard des églises paroissiales, les réparations & reconstructions de la nef se font sur les revenus de la fabrique; ou s'ils ne sont pas suffisans, on oblige les paroissiens de contribuer à la dépense.

La translation des églises d'un lieu dans un autre, c'est-à-dire du titre de l'église & du bénéfice, & de l'office qui s'y faisoit, ne peut être valable sans l'autorité du supérieur ecclésiastique; il faut aussi le concours de la puissance temporelle, attendu que l'église n'a point de territoire.

La puissance qu'elle tient de Jésus-Christ est purement spirituelle, elle ne s'étend que sur les âmes, & pour se faire obéir elle ne peut employer d'autres armes que les censures & les excommunications.

L'église n'a donc par elle-même aucune juridiction proprement dite; mais les princes chrétiens par respect pour l'église, lui ont permis de connoître de certaines affaires qui concernent les ecclésiastiques.

Il y a aussi des justices purement temporelles attachées à certaines églises, à cause des fiefs qu'elles possèdent. Voyez TEMPORALITÉS.

Chaque évêque a droit de visite sur les églises de son diocèse, excepté celles qui sont exemptes de l'ordinaire. Voyez EVÊQUE, EXEMPTION & VISITE.

Nos rois comme protecteurs de l'église ont fait divers réglemens, tant par rapport au temporel des églises, que pour la manutention de la discipline ecclésiastique, & pour faire observer le respect qui est dû dans les églises.

Il y a aussi plusieurs réglemens au sujet des droits honorifiques & préséances que certaines personnes peuvent prétendre dans les églises. Voyez DROITS HONORIFIQUES & PRÉSÉANCE. (A)

EGLISE ABBATIALE, est celle qui a pour chef un abbé, & qui est attachée à une abbaye.

EGLISE D'AFRIQUE, c'étoit le corps des églises de cette partie du monde; elle faisoit partie de l'église latine.

EGLISE ANGLICANE, ne s'entend que de l'église hérétique & schismatique d'Angleterre, depuis que Henri VIII. s'en déclara le chef; auparavant lorsqu'elle étoit catholique, on disoit l'église d'Angleterre.

EGLISE-ANNEXE, est celle qui est jointe à une autre. Voyez ANNEXE & SUCCURSALE.

EGLISE ARCHIÉPISCOPALE, est celle qui forme le siège d'un archevêché.

EGLISE ARCHIPRESBYTERALE, c'est une église paroissiale, dont le curé a le titre d'archiprêtre du diocèse, ou de la ville, ou d'un des doyennés de la campagne. Il y a à Paris deux églises archipresbytorales; savoir, la Madeleine en la cité, & S. Severin en l'université.

EGLISE CARDINALE, c'est le nom que l'on donnoit autrefois aux églises paroissiales dans lesquelles il y a un curé & des prêtres pour administrer les sacremens au peuple.

EGLISE CATHÉDRALE. Voyez CATHÉDRALE.

EGLISE CATHOLIQUE ou UNIVERSELLE: Théodose attribua ce nom par un édit aux églises qui suivoient le concile de Nicée, à l'exclusion de toutes les autres; présentement ce terme ne désigne point aucune église en particulier, mais la foi & la religion romaine, & l'universalité de l'église répandue chez toutes les nations de la terre.

EGLISE COLLÉGIALE. Voyez COLLÉGIALE & CHAPITRE.

EGLISE-CURE, ce titre est commun aux paroisses & aux autres églises où l'on fait les fonctions curiales comme les annexes, succursales, & les églises enclavées dans des lieux exceptés de l'ordinaire.

EGLISES EPISCOPALES, c'est ainsi que l'on appelloit autrefois celles qui étoient le siège d'un évêque; on les appelle aujourd'hui cathédrales. Voyez CATHÉDRALE.

EGLISE FILLE D'UNE AUTRE EGLISE: on appelle ainsi certaines églises, qui sont comme des colonies émanées d'une autre église supérieure de laquelle elles dépendent d'une manière plus particulière que les autres églises, comme à Paris les filles de M. l'archevêque, qui sont S. Marcel, S. Honoré, S^{te}. Opportune: le chapitre de S. Germain de l'Auxerrois, à présent réuni à Notre-Dame, étoit une quatrième fille de M. l'archevêque. Les quatre filles de Notre-Dame sont S. Etienne des grès, S. Benoît, S. Merry, & le Sepulchre: l'église abbatiale de Cîteaux a aussi ses quatre filles, qui sont quatre abbayes subordonnées à celle de Cîteaux, savoir Clairvaux, la Ferté, Pontigny, & Morimon.

EGLISE GALLICANE, c'est l'église de France, à laquelle on donna ce nom dès le premier établissement du Christianisme dans les Gaules; elle fait partie

tie de l'église latine ou d'occident : l'église gallicane a ses libertés, dont il sera parlé au mot LIBERTÉ.

EGLISE GREQUE ou EGLISE D'ORIENT, on comprend sous ce nom toutes les églises des pays qui ont été soumis à l'empire des Grecs, & où ils avoient porté leur langue : elle est opposée à l'église latine. Tout le monde chrétien est de l'église greque ou de l'église latine ; ces deux églises n'ont cependant qu'un même chef & une même croyance, si ce n'est depuis le schisme des Grecs, qui commença en 867 du tems de Photius patriarche de Constantinople, à l'occasion de la préférence qu'il prétendoit avoir. L'empereur Baudouin ayant fait élire un patriarche latin, réunit l'église d'orient à celle d'occident, mais cela ne dura que 55 ans comme l'empire latin ; Michel Paleologue ayant repris Constantinople en 1261 se sépara de Rome : ce schisme dura jusqu'au concile de Florence en 1439. Cette réunion faite par le besoin que l'empereur avoit du pape, fut même défavouée par l'empire & n'eut guere d'effet ; ce fut le dernier état de la religion dans l'église greque, & elle en fut totalement bannie en 1453, lorsque Mahomet II. s'empara de Constantinople.

EGLISE LATINE : on comprend sous ce nom toutes les églises d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, de tout le Nord, d'Afrique, & de tous les pays où les Romains avoient établi leur langue. On l'appelle aussi église d'Occident. Voyez ci-devant EGLISE GREQUE.

EGLISE-MATRICE ou MERE-EGLISE, est celle dont d'autres sont émanées, & à laquelle elles obéissent. Voyez ci-devant EGLISE-FILLE, &c.

EGLISE-MERE. Voyez ci-dev. EGLISE-MATRICE.

EGLISE MÉTROPOLITAINE, est celle qui est le siège de l'archevêque ou métropolitain, & de laquelle plusieurs autres évêques sont suffragans.

EGLISE D'OCCIDENT, est la même chose que l'église latine.

EGLISE D'ORIENT, est la même que l'église greque.

EGLISE PAROISSIALE, est celle qui est érigée en titre de paroisse, & qui a un territoire dont les habitans doivent remplir dans cette église leur devoir de paroissiens. Voyez PAROISSE.

EGLISE PRIMATIALE, est celle qui forme le siège du primat, comme l'église cathédrale de Lyon.

EGLISE PRIMITIVE, se prend quelquefois pour les premiers chrétiens qui vivoient à la naissance de l'Eglise. On entend aussi quelquefois par-là une église plus ancienne qu'une autre qui en dépend, & qui a retenu sur cette église à elle subordonnée les droits de primitive, c'est-à-dire quelques honneurs & retributions en reconnaissance de sa supériorité.

EGLISE PRINCIPALE, est celle qui est la plus considérable d'une ville, comme la cathédrale, s'il y en a une, ou une collégiale, ou à défaut de collégiale, la plus ancienne paroisse, &c.

EGLISE PRIORALE, est celle à laquelle est attaché le titre de prieuré.

EGLISE RÉGULIÈRE, est celle qui est affectée à des réguliers, soit religieux ou chanoines réguliers.

EGLISE ROMAINE, ne s'entend pas seulement de la cathédrale de Rome, mais de tout le corps des églises qui sont de la même communion que l'église romaine.

EGLISE SÉCULARISÉE, est celle qui a été autrefois régulière.

EGLISE SÉCULIÈRE, est celle qui est affectée à des ecclésiastiques séculiers.

EGLISE SCHISMATIQUE, est celle où l'on ne reconnoît point le pape pour chef de l'Eglise.

EGLISE SUCCURSALE, est celle qui sert d'aide à une église paroissiale lorsque son territoire se trouve trop étendu. Voyez SUCCURSALE.

EGLISE UNIVERSELLE, c'est la même chose que

Tome V.

l'église romaine, c'est-à-dire le corps de toutes les églises catholiques, apostoliques, & romaines. (A)

EGLISE (*Etat d'*), *Géog. mod.* contrée de l'Italie, que le pape possède en souveraineté. Elle a environ 90 lieues de long, sur 44 de large. Elle est au midi de l'état de Venise, à l'occident du royaume de Naples & du golfe de Venise, au nord de la mer de Toscane, à l'orient de la Toscane, & duchés de Modene, de la Mirandole, & de Mantoue ; elle se divise dans les douze provinces suivantes, la campagne de Rome, la Sabine, le patrimoine de S. Pierre, le duché de Castro, l'Orviétan, le Perugin, les duchés de Spolète & d'Urbino, la marche d'Ancone, la Romagne, le Boulonnois, & le Ferrarois.

EGLISES (*les cinq*), *Géog. mod.* ville de la basse Hongrie, à 10 lieues du Danube. *Long.* 36. 35. *lat.* 46. 6.

EGLISOU ou EGLISAU, (*Géog. mod.*) ville du canton de Zurich, en Suisse, sur la rive droite du Rhin. *Long.* 26. 15. *lat.* 47. 45.

EGLOGUE, f. f. (*Belles-Lettres.*) poésie bucolique, poésie pastorale, trois termes différens qui ne signifient qu'une même chose, l'imitation, la peinture des mœurs champêtres.

Cette peinture noble, simple, & bien faite, plaît également aux philosophes & aux grands : aux premiers, parce qu'ils connoissent le prix du repos & des avantages de la vie champêtre ; aux derniers, par l'idée que ce genre de poésie leur donne d'une certaine tranquillité dont ils ne jouissent point, qu'ils recherchent cependant avec ardeur, & qu'on leur présente dans la condition des bergers.

C'est la peinture de cette condition, que les Poètes toujours occupés à plaire, ont saisi pour un objet de leur imitation, en l'annoblissant avec cet art qui fait tout embellir. Ils ont jugé avec raison qu'ils ne manqueroient point de réussir par de petites pièces dramatiques, dans lesquelles introduisant pour acteurs des bergers, ils en feroient voir l'innocence & la naïveté, soit que ces personnages chantassent leurs plaisirs, soit qu'ils exprimassent les mouvemens de leurs passions.

Cette sorte de poésie est pleine de charmes ; elle ne rappelle point à l'esprit les images terribles de la guerre & des combats ; elle ne remue point les passions tristes par des objets de terreur ; elle ne frappe & ne saisit point notre malignité naturelle par une imitation étudiée du ridicule : mais elle rappelle les hommes au bonheur d'une vie tranquille, après laquelle ils soupirent vainement.

Rien n'est plus propre que ce genre de poésie à calmer leurs inquiétudes & leurs ennuis, parce que rien n'a plus de proportion avec l'état qui peut faire leur félicité. C'est pour cette raison que les anciens, voulant assigner un lieu où la vertu fût couronnée dans une autre vie, ont imaginé, non des palais superbes & éclatans par l'or & par les pierreries, mais simplement des campagnes délicieuses entrecoupées de ruisseaux, mais l'obscurité & la fraîcheur des bois ; en un mot, ils ont feint que les hommes vertueux auroient pour récompense, sous un soleil différent, ce que la plupart des hommes méprisent sous celui-ci :

*Nulli certa domus : lucis habitamus opacis,
Riparumque toros, & prata recentia rivis
Incolimus :*

dit Anchise à son fils Enée dans le VI. liv. de l'Eneid. vers 673.

Développons donc avec l'abbé Fraguier, le caractère de ce genre de poème pastoral dont nous venons de faire l'éloge, le lieu de la scène, les acteurs, les choses qu'ils doivent dire, & la manière dont ils doivent les dire. Je ferai court autant que cette matière un peu approfondie pourra le permettre, & je

H h h

renvoyera le lecteur aux réflexions intéressantes de M. Marmontel, qui suivent immédiatement cet article.

Le mot d'*églogue* ou d'*éclogue*, est tout grec : le latin l'a adopté ; soit en grec soit en latin ; il ne signifie autre chose qu'un *choix*, un *triage*, & il ne s'applique pas seulement à des pièces de poésie, il s'étend à toutes les choses que l'on choisit par préférence, pour les mettre à part comme les plus précieuses. On le dit des ouvrages de prose ainsi que des ouvrages de poésie, jusque-là que les anciens l'ont employé en parlant des œuvres d'Horace. Servius est peut-être le premier qui lui ait donné en latin, le sens que nous lui donnons en françois, & qui ait appelé *églogue* les idyles bucoliques de Théocrite.

Ainsi le mot *églogue*, dont la signification étoit vague & indéterminée, a été restreinte parmi nous aux poésies pastorales, & n'a conservé dans notre langue que cette seule acception. Nous devons ce terme, de même que celui d'*idyle*, aux grammairiens grecs & latins ; car les dix pièces de Virgile que l'on nomme *églogues*, ne sont pas toutes des pièces pastorales. Mais je me servirai du mot d'*églogue* dans le sens reçu parmi nous, qui désigne uniquement un poème bucolique.

L'*églogue* est une espèce de poème dramatique où le poète introduit des acteurs sur une scène & les fait parler. Le lieu de la scène doit être un paysage rustique, qui comprend les bois, les prairies, le bord des rivières, des fontaines, &c. & comme pour former un paysage qui plaise aux yeux, le peintre prend un soin particulier de choisir ce que la nature produit de plus convenable au caractère du tableau qu'il veut peindre, de même le poète bucolique doit choisir le lieu de sa scène conformément à son sujet.

Quoique la poésie bucolique ait pour but d'imiter ce qui se passe & ce qui se dit entre les bergers, elle ne doit pas s'en tenir à la simple représentation du vrai réel qui rarement seroit agréable ; elle doit s'élever jusqu'au vrai idéal qui tend à embellir le vrai tel qu'il est dans la nature, & qui produit soit en poésie, soit en peinture, le dernier point de perfection.

Il en est de la poésie pastorale comme du paysage, qui n'est presque jamais peint d'après un lieu particulier, mais dont la beauté résulte de l'assemblage de divers morceaux réunis sous un seul point de vue ; de même que les belles antiques ont été ordinairement copiées, non d'après un objet particulier, mais ou sur l'idée de l'ouvrier, ou d'après diverses belles parties prises sur différens corps, & réunies en un même sujet.

Comme dans les spectacles ordinaires la décoration du théâtre doit faire en quelque sorte partie de la pièce qu'on y représente, par le rapport qu'elle doit avoir avec le sujet ; ainsi dans l'*églogue*, la scène & ce que les acteurs y viennent dire, doivent avoir ensemble une sorte de conformité qui en fasse l'union, afin de ne pas porter dans un lieu triste des pensées inspirées par la joie, ni dans un lieu où tout respire la gaieté, des sentimens pleins de mélancolie & de désespoir. Par exemple, dans la seconde *églogue* de Virgile, la scène est un bois obscur & triste, parce que le berger que le poète y veut conduire, vient s'y plaindre des chagrins que lui donne une passion malheureuse.

*Tantum inter densas, umbrosa cacumina fagos
Assidue veniebat. Ibi, hæc incondita solus
Montibus & sylvis studio jactabat inani.*

Il en est de même d'une infinité d'autres traits qu'il seroit trop long de citer.

Après avoir préparé les scènes, nous y pouvons maintenant introduire les acteurs.

Ce sont nécessairement des bergers ; mais c'est ici

que le poète qui les fait parler, doit se ressouvenir, que le but de son art est de ne se pas tromper dans le choix de ses acteurs & des choses qu'ils doivent exprimer. Il ne faut pas qu'il aille offrir à l'imagination la misère & la pauvreté de ces pasteurs, lorsqu'on attend de lui qu'il en découvre les vraies richesses, l'aïssance & la commodité. Il ne faut pas non plus, qu'il en fasse des personnages plus subtils en tendresse que ceux de Gallus & de Virgile ; des chantres pleins de métaphysique amoureuse, & qui se montrent capables de commenter l'art qu'Ovide professoit à Rome sous Auguste.

Ainsi, suivant la remarque de l'abbé du Bos, l'on ne sauroit approuver ces *porte-houlettes doucereux* qui disent tant de choses merveilleuses en tendresse, & sublimes en fadeur, dans quelques-unes de nos *églogues*. Ces prétendus bergers ne sont point copiés ni même imités d'après nature ; mais ils sont des êtres chimériques, inventés à plaisir par des poètes qui ne consultoient jamais que leur imagination pour les forger. Ils ne ressemblent en rien aux habitans de nos campagnes & à nos bergers d'aujourd'hui ; malheureux payfans, occupés uniquement à se procurer par les travaux pénibles d'une vie laborieuse, de quoi subvenir aux besoins les plus pressans d'une famille toujours indigente !

L'âpreté du climat sous lequel nous sommes les rend grossiers, & les injures de ce climat multiplient encore leurs besoins. Ainsi les bergers languoureux de nos *églogues* ne sont point d'après nature ; leur genre de vie dans lequel ils font entrer les plaisirs délicats entremêlés des soins de la vie champêtre & sur-tout de l'attention à bien faire paître leur cher troupeau, n'est pas le genre de vie d'aucun de nos concitoyens.

Ce n'est point avec de pareils phantômes que Virgile & les autres poètes de l'antiquité ont peuplé leurs aimables paysages ; ils n'ont fait qu'introduire dans leurs *églogues* les bergers & les payfans de leur pays & de leur tems un peu annoblis. Les bergers & les pasteurs d'alors étoient libres de ces soins qui dévoient les nôtres. La plupart de ces habitans de la campagne étoient des esclaves que leur maître avoit autant d'attention à bien nourrir qu'un laboureur en a du moins pour bien nourrir ses chevaux. Aussi tranquilles sur leur subsistance que les religieux d'une riche abbaye, ils avoient la liberté d'esprit nécessaire pour se livrer au goût que la douceur du climat, dans les contrées qu'ils habitoient, faisoit naître en eux. L'air vif & presque toujours serain de ces régions subtilisoit leur sang, & les disposoit à la musique, à la poésie, & aux plaisirs les moins grossiers.

Aujourd'hui même, quoique l'état politique de ces contrées n'y laisse point les habitans de la campagne dans la même aïssance où ils étoient autrefois ; quoiqu'ils n'y recoivent plus la même éducation, on les voit encore néanmoins sensibles à des plaisirs fort au-dessus de la portée de nos payfans. C'est avec la guitare sur le dos que ceux d'une partie de l'Italie gardent leurs troupeaux, & qu'ils vont travailler à la culture de la terre ; ils savent encore chanter leurs amours dans des vers qu'ils composent sur le champ, & qu'ils accompagnent du son de leur instrument ; ils les touchent sinon avec délicatesse, du moins avec assez de justesse ; & c'est ce qu'ils appellent *improviser*.

Il faut donc choisir, élever, annoblir l'état d'un berger, parce que si anciennement les enfans des rois étoient bergers, les bergers d'aujourd'hui ne sont plus que de vils mercénaires ; mais le poète ne doit peindre en eux que des hommes, qui séparés des autres, vivent sans trouble & sans ambition ; qui vêtus simplement, avec leur houlette & leurs chiens, s'occupent de chansons & de démelés innocens.

Après avoir établi & le lieu de la scène & le caractère des personnages, déterminons à-peu-près combien dans une *églogue* on peut admettre de bergers sur le théâtre rustique.

Un seul berger fait une *églogue* ; souvent l'*églogue* en admet deux : un troisième y peut avoir place en qualité de juge des deux autres. C'est ainsi que Théocrite & Virgile en ont usé dans leurs pièces bucoliques ; & cette conduite est conforme à la vraisemblance qui ne permet pas de mettre une multitude dans un désert. Elle est aussi conforme à la vérité, puisque les auteurs qui ont écrit des choses rustiques, nous apprennent qu'on ne donnoit qu'un berger à un troupeau souvent fort considérable.

Mais, de quoi peuvent s'entretenir des bergers ? sans doute c'est principalement des choses rustiques & de celles qui sont entièrement à leur portée ; de sorte que dans le repos dont ils jouissent, leur premier mérite doit être celui de leurs chansons. Ils chantent donc à l'envi, & font voir que les hommes sont toujours sensibles à l'émulation, puisqu'elle naît avec eux, & que même dans les retraites les plus solitaires, elle ne les abandonne pas. Mais quoique l'amour fasse nécessairement la matière de leurs chansons, il ne doit pas avoir trop de violence ; il ne faut pas d'une *églogue* faire une tragédie.

Quant aux choses libres que Théocrite & Virgile, mais beaucoup plus Théocrite, se sont quelquefois permises dans leurs *églogues*, on ne sauroit les justifier. Comme un peintre seroit blâmable, s'il remplissoit un paysage d'objets obscènes ; aussi l'on blâmera un poète qui fera tenir à des bergers des discours contraires à l'innocence qu'on doit supposer dans des hommes qu'Astrée n'a encore qu'à peine abandonnés.

La connoissance des bergers & leur savoir s'étend à leurs troupeaux, aux lieux champêtres, aux montagnes, aux ruisseaux, en un mot à tout ce qui peut entrer dans la composition du paysage rustique. Ils connoissent les rossignols & les oiseaux les plus remarquables par leur plumage ou par leur chant ; ils connoissent les abeilles qui habitent le creux des arbres, ou qui sorties de leurs ruches, voltigent sur l'émail des fleurs ; ils connoissent les fleurs qui couvrent les prairies ; ils connoissent les lieux & les herbes propres à leurs troupeaux, & de ces seules connoissances ils tirent leurs discours & toutes leurs comparaisons.

S'ils connoissent des héros, ce sont des héros de leur espèce. Dans Théocrite rien n'est plus célèbre que le berger Daphnis. Les malheurs que lui attira son peu de fidélité avoient passé en proverbe ; les bergers célébroient avec joie ou le bonheur de sa naissance, ou les charmes de sa personne, ou les cruels déplaisirs qui lui causèrent enfin la mort. Dans les *églogues* de Virgile on trouve des noms fameux parmi les bergers.

Il résulte de ce détail, que ce genre de poésie est renfermé dans des bornes assez étroites : aussi les grands maîtres ont fait un petit nombre d'*églogues*. Les critiques n'en comptent que dix dans le recueil de Théocrite, & que sept ou huit dans celui de Virgile ; encore peut-on indiquer celles où le poète latin a imité le poète grec. En un mot, nous n'avons dans l'antiquité qu'un très-petit nombre d'*églogues* qu'on puisse nommer ainsi, suivant l'acception françoise de ce mot. Il y en a bien moins encore dans les auteurs modernes : car pour ceux qui croient avoir fait une jolie *églogue*, lorsque dans une pièce de vers à laquelle ils donnent ce titre, ils ont ingénieusement démêlé les mystères du cœur, & manié avec finesse les sentimens & les maximes de la galanterie la plus délicate ; ils ont beau nommer *bergers*, les personnages qu'ils introduisent sur la scène ; ils n'ont

Tome V.

point fait une *églogue*, ils n'ont point rempli leur titre ; non plus qu'un peintre, qui ayant promis un paysage rustique, nous offriroit un tableau où il auroit peint avec soin les jardins de Marly, de Versailles, ou de Trianon, ne rempliroit point ce qu'il auroit promis.

Mais quoiqu'il soit très-difficile de bien traiter l'*églogue*, on est assez d'accord sur le genre du style qui lui convient. Il doit être simple, parce que les bergers parlent simplement ; il ne doit point être trop concis, parce que l'*églogue* reçoit les détails des petites choses, qui font partie du loisir de la campagne & du caractère des bergers ; ils peuvent par cette raison se permettre des digressions, parce que leurs momens ne sont point comptés, parce qu'ils jouissent d'un loisir tranquille, & qu'il s'agit ici de peindre leur vie. Concluons que le style bucolique doit être moins orné qu'élégant ; les pensées doivent être naïves, les images riantes ou touchantes, les comparaisons naturelles & tirées des choses les plus communes, les sentimens tendres & délicats, le tour simple, les vers libres, & leur cadence harmonieuse.

Théocrite a observé cette cadence dans presque tous les vers qui composent ses pièces bucoliques ; la variété infinie & l'harmonie des mots grecs, lui en donnoient la facilité. Virgile n'a pu mesurer ses vers avec la même exactitude ; parce que la langue latine n'est ni si féconde, ni si cadencée que la grecque. La langue françoise est encore plus éloignée de cette cadence. L'italienne en approche davantage, & les *églogues* de leurs poètes l'emportent à tous égards sur les nôtres. L'établissement de l'académie des Arcadiens à Rome, dont les commencemens sont de l'an 1690, a renouvelé dans l'Italie le goût de l'*églogue*, établie par Aquilano dans le xv. siècle, mais qui étoit abandonné. Cependant ils n'ont pu s'empêcher de faire parler leurs bergers avec un esprit, une finesse, une délicatesse qui n'est point dans le caractère pastoral.

Les François n'ont pas mieux réussi. Ronfard est fastidieux par son jargon & son pédantisme ; il fait faire dans une de ses *églogues*, l'éloge de Budée & de Vatable, par la bergère Margot : ces savans-là ne devoient point être de la connoissance de Margot. Il a suivi le mauvais goût de Clément Marot, le premier de nos poètes qui ait composé des *églogues*, & il a faisi son ton en appelant Charles IX. *Carlin*, Henri II. *Henriot*, &c. En un mot il s'est rendu ridicule en fredonnant des idyles gothiques.

*Et changeant, sans respect de l'oreille & du son ;
Lycidas en Pierrot, & Phylis en Toinon.* Despr.

Honorat de Beuil marquis de Racan, né en Touraine en 1589, l'un des premiers de l'académie françoise, mort en 1670, & M. de Segrais (Jean Renaud) né à Caën l'an 1624, décédé à Paris en 1701, sont les seuls qui, depuis le renouvellement de la poésie françoise par Malherbe, aient connu en partie la nature du poème bucolique. Les bergeries de l'un, & mieux encore les *églogues* de l'autre, sont avant celles de M. de Fontenelle, ce que nous avons de meilleur en ce genre, & cependant ce sont des ouvrages pleins de défauts. Si M. Despréaux les a loués, ce n'est que par comparaison, & il étoit bien éloigné d'en être content. Il trouvoit que tous les auteurs ont avoient follement entonné la trompette, ou étoient abjects dans leur langage, ou se métamorphosoient en bergers imaginaires, entêtés de métaphysique amoureuse. Enfin convaincu qu'aucun poète françois n'avoit saisi l'esprit, le génie, le caractère de l'*églogue*, il en a donné lui-même le véritable portrait, par lequel je terminerai cet article. *Suivez*, dit-il, pour vous éclairer de la nature de ce genre de poème :

H h h ij

*Suivez pour la trouver, Théocrite & Virgile !
Que leurs tendres écrits, par les graces dictés,
Ne quittent point vos mains jour & nuit feuilletés :
Seuls dans leurs doctes vers, ils pourront vous
apprendre,*

*Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers,
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encore l'églogue quelquefois,
Rend dignes d'un consul la campagne & les bois.
Telle est de ce poëme & la force & la grace.*

Art poët. chant II.

Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

Réflexions sur la Poésie pastorale.

L'églogue étant l'imitation des mœurs champêtres dans leur plus belle simplicité, on peut considérer les bergers dans trois états : ou tels qu'ils ont été dans l'abondance & l'égalité du premier âge, avec la simplicité de la nature, la douceur de l'innocence, & la noblesse de la liberté : ou tels qu'ils sont devenus depuis que l'artifice & la force ont fait des esclaves & des maîtres ; réduits à des travaux dégoûtans & pénibles, à des besoins douloureux & grossiers, à des idées basses & tristes : ou tels enfin qu'ils n'ont jamais été, mais tels qu'ils pouvoient être, s'ils avoient conservé assez long-tems leur innocence & leur loisir pour se polir sans se corrompre, & pour étendre leurs idées sans multiplier leurs besoins. De ces trois états le premier est vraisemblable, le second est réel, le troisième est possible. Dans le premier, le foin des troupeaux, les fleurs, les fruits, le spectacle de la campagne, l'émulation dans les jeux, le charme de la beauté, l'attrait physique de l'amour, partagent toute l'attention & tout l'intérêt des bergers ; une imagination riante, mais timide, un sentiment délicat, mais ingénu, regnent dans tous leurs discours : rien de réfléchi, rien de raffiné ; la nature enfin, mais la nature dans sa fleur. Telles sont les mœurs des bergers pris dans l'état d'innocence.

Mais ce genre est peu vaste. Les Poètes s'y trouvant à l'étroit, se sont répandus, les uns comme Théocrite, dans l'état de grossièreté & de bassesse ; les autres comme quelques-uns des modernes, dans l'état de culture & de raffinement : les uns & les autres ont manqué d'unité dans le dessein, & se sont éloignés de leur but.

L'objet de la poésie pastorale a été jusqu'à présent de présenter aux hommes l'état le plus heureux dont ils leur soit permis de jouir, & de les en faire jouir en idée par le charme de l'illusion. Or l'état de grossièreté & de bassesse n'est point cet heureux état. Personne, par exemple, n'est tenté d'envier le sort de deux bergers qui se traitent de voleurs & d'infames (Virg. *égl.* 3). D'un autre côté, l'état de raffinement & de culture ne se concilie pas assez dans notre opinion avec l'état d'innocence, pour que le mélange nous en paroisse vraisemblable. Ainsi plus la poésie pastorale tient de la rusticité ou du raffinement, plus elle s'éloigne de son objet.

Virgile étoit fait pour l'orner de toutes les graces de la nature, si au lieu de mettre ses bergers à sa place, il se fût mis lui-même à la place de ses bergers. Mais comme presque toutes ses *églogues* sont allégoriques, le fond perce à-travers le voile & en altere les couleurs. À l'ombre des hêtres on entend parler de calamités publiques, d'usurpation, de servitude : les idées de tranquillité, de liberté, d'innocence, d'égalité, disparaissent ; & avec elles s'évanouit cette douce illusion, qui dans le dessein du poète devoit faire le charme de ses pastorales.

« Il imagina des dialogues allégoriques entre des » bergers, afin de rendre ses pastorales plus intéressantes », a dit l'un des traducteurs de Virgile. Mais ne confondons pas l'intérêt relatif & passager des allusions, avec l'intérêt essentiel & durable de la chose. Il arrive quelquefois que ce qui a produit l'un pour un tems, nuit dans tous les tems à l'autre. Il ne faut pas douter, par exemple, que la composition de ces tableaux où l'on voit l'Enfant-Jésus caressant un moine, n'ait été ingénieuse & intéressante pour ceux à qui ces tableaux étoient destinés. Le moine n'en est pas moins ridiculement placé dans ces peintures allégoriques.

Rien de plus délicat, de plus ingénieux, que les *églogues* de quelques-uns de nos poètes ; l'esprit y est employé avec tout l'art qui peut le déguiser. On ne fait ce qui manque à leur style pour être naïf : mais on sent bien qu'il ne l'est pas ; cela vient de ce que leurs bergers pensent au lieu de sentir, & analysent au lieu de peindre.

Tout l'esprit de l'*églogue* doit être en sentimens & en images ; on ne veut voir dans les bergers que des hommes bien organisés par la nature, & à qui l'art n'ait point appris à composer & à décomposer leurs idées. Ce n'est que par les sens qu'ils sont instruits & affectés, & leur langage doit être comme le miroir où ces impressions se retracent. C'est-là le mérite dominant des *églogues* de Virgile.

Ite meæ, felix quondam pecus, ite capellæ.

*Fortunate senex, hic inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.*

« Comme on suppose ses acteurs (a dit la Motte » en parlant de l'*églogue*) dans cette première ingénuité que l'art & le raffinement n'avoient point encore altérée, ils sont d'autant plus touchans, qu'ils » sont plus émus, & qu'ils raisonnent moins . . . » Mais qu'on y prenne garde : rien n'est souvent si » ingénieux que le sentiment ; non pas qu'il soit jamais recherché, mais parce qu'il supprime tout » raisonnement ». Cette réflexion est très-fine & très-séduisante. Essayons d'y démêler le vrai. Le sentiment franchit le milieu des idées ; mais il embrasse des rapports plus ou moins éloignés, suivant qu'ils sont plus ou moins connus : & ceci dépend de la réflexion & de la culture.

*Je viens de la voir ; qu'elle est belle ! . . .
Vous ne sauriez trop la punir. Quinault.*

Ce passage est naturel dans le langage d'un héros ; il ne le seroit pas dans celui d'un berger.

Un berger ne doit appercevoir que ce qu'appercevoit l'homme le plus simple sans réflexion & sans effort. Il est éloigné de sa bergère ; il voit préparer des jeux, & il s'écrie :

Quel jour ! quel triste jour ! & l'on songe à des fêtes. Fontenelle.

Il croit toucher au moment où de barbares soldats vont arracher ses plans ; il se dit à lui-même :

Infere nunc, Melibæe, pyros, pone ordine vites. Virg.

La naïveté n'exclut pas la délicatesse : celle-ci consiste dans la sagacité du sentiment, & la nature la donne. Un vif intérêt rend attentif aux plus petites choses.

Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris. Font.

Et comme les bergers ne sont guère occupés que d'un objet, ils doivent naturellement s'y intéresser davantage. Ainsi la délicatesse du sentiment est essentielle à la poésie pastorale. Un berger remarque

que sa bergere veut qu'il l'aperçoive lorsqu'elle se cache.

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri. Virg.

Il observe l'accueil qu'elle fait à son chien & à celui de son rival.

*L'autre jour sur l'herbette
Mon chien vint te flater ;
D'un coup de ta houlette,
Tu fus bien l'écarter.
Mais quand le sien, cruelle ;
Par hasard suit tes pas,
Par son nom tu l'appelles.
Non, tu ne m'aimes pas.*

Combien de circonstances délicatement faïties dans ce reproche ! c'est ainsi que les bergers doivent développer tout leur cœur & tout leur esprit sur la passion qui les occupe davantage. Mais la liberté que leur en donne la Motte, ne doit pas s'étendre plus loin.

On demande quel est le degré de sentiment dont l'églogue est susceptible, & quelles sont les images dont elle aime à s'embellir.

L'abbé Desfontaines nous dit, en parlant des mœurs pastorales de l'ancien tems : « Le berger n'aime pas plus sa bergere, que ses brebis, ses pâtures & ses vergers . . . & quoiqu'il y eût alors » comme aujourd'hui des jaloux, des ingrats, des infidèles, tout cela se pratiquoit au moins modérément » Quoi de plus positif que ce témoignage ? Il assure de même ailleurs, « que l'hyperbolique est » l'ame de la poésie que l'amour est fade & » doux dans la *Bérénice* de Racine qu'il » ne seroit pas moins insipide dans le genre pastoral & qu'il ne doit y entrer qu'indirectement & en passant, de peur d'affadir le lecteur ». Tout cela prouve que ce traducteur de Virgile voyoit aussi loin dans les principes de l'art, que dans ceux de la nature.

Écoutons M. de Fontenelle, & la Motte son disciple. « Les hommes (dit le premier) veulent être » heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Il » leur faut quelque mouvement, quelque agitation ; » mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, » s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède : & c'est ce qui se trouve le plus heureusement » du monde dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, » jaloux, furieux, désespéré ; mais tendre, simple, » délicat, fidèle, & pour se conserver dans cet état, » accompagné d'espérance : alors on a le cœur rempli, & non pas troublé, &c. ».

« Nous n'avons que faire (dit la Motte) de changer nos idées pour nous mettre à la place des bergers amans & à la scène & aux habits près, » c'est notre portrait même que nous voyons. Le » poète pastoral n'a donc pas de plus sûr moyen de » plaire, que de peindre l'amour, ses desirs, ses emportemens, & même son désespoir. Car je ne crois pas cet excès opposé à l'églogue : *Et quoique ce soit le sentiment de M. de Fontenelle, que je regarderai toujours comme mon maître, je fais gloire encore d'être son disciple dans la grande leçon d'examiner, & de ne souscrire qu'à ce qu'on voit* ». Nous citons ce dernier trait pour donner aux gens de lettres un exemple de noblesse & d'honnêteté dans la dispute. Examinons à notre tour lequel de ces deux sentimens doit prévaloir.

Que les emportemens de l'amour soient dans le caractère des bergers pris dans l'état d'innocence, c'est ce qu'il seroit trop long d'approfondir ; il faudroit pour cela distinguer les purs mouvemens de la nature, des écarts de l'opinion, & des raffinemens de la vanité. Mais en supposant que l'amour dans

son principe naturel soit une passion fougueuse & cruelle, n'est-ce pas perdre de vue l'objet de l'églogue ; que de présenter les bergers dans ces violentes situations ? La maladie & la pauvreté affligent les bergers comme le reste des hommes ; cependant on écarte ces tristes images de la peinture de leur vie. Pourquoi ? parce qu'on se propose de peindre un état heureux. La même raison doit en exclure les excès des passions. Si l'on veut peindre des hommes furieux & coupables, pourquoi les chercher dans les hameaux ? pourquoi donner le nom d'églôgues à des scènes de tragédie ? Chaque genre a son degré d'intérêt & de pathétique : celui de l'églogue ne doit être qu'une douce émotion. Est-ce à dire pour cela qu'on ne doive introduire sur la scène que des bergers heureux & contents ? Non : l'amour des bergers a ses inquiétudes ; leur ambition a ses revers. Une bergere absente ou infidèle, un vent du midi qui a flétri les fleurs, un loup qui enlève une brebis chérie, sont des objets de tristesse & de douleur pour un berger. Mais dans ses malheurs même on admire la douceur de son état. Qu'il est heureux, dira un courtisan, de ne souhaiter qu'un beau jour ! Qu'il est heureux, dira un plaideur, de n'avoir que des loups à craindre ! Qu'il est heureux, dira un souverain, de n'avoir que des moutons à garder !

Virgile a un exemple admirable du degré de chaleur auquel peut se porter l'amour, sans altérer la douce simplicité de la poésie pastorale. C'est dommage que cet exemple ne soit pas honnête à citer.

L'amour a toujours été la passion dominante de l'églogue, par la raison qu'elle est la plus naturelle aux hommes, & la plus familière aux bergers. Les anciens n'ont peint de l'amour que le physique : sans doute en étudiant la nature, ils n'y ont trouvé rien de plus. Les modernes y ont ajouté tous ces petits raffinemens, que la fantaisie des hommes a inventés pour leur supplice ; & il est au moins douteux que la Poésie ait gagné à ce mélange. Quoi qu'il en soit, la froide galanterie n'auroit dû jamais y prendre la place d'un sentiment ingénu. Passons au choix des images.

Tous les objets que la nature peut offrir aux yeux des bergers, sont du genre de l'églogue. Mais la Motte a raison de dire, que *quoique rien ne plaise que ce qui est naturel, il ne s'ensuit pas que tout ce qui est naturel doive plaire*. Sur le principe déjà posé que l'églogue est le tableau d'une condition digne d'envie, tous les traits qu'elle présente doivent concourir à former ce tableau. De-là vient que les images grossières, ou purement rustiques, doivent en être bannies ; de-là vient que les bergers ne doivent pas dire, comme dans Théocrite : *je hais les renards qui mangent les figes, je hais les escarbots qui mangent les raisins*, &c. De-là vient que les pêcheurs de Sannazar sont d'une invention malheureuse ; la vie des pêcheurs n'offre que l'idée du travail, de l'impatience & de l'ennui. Il n'en est pas de même de la condition des laboureurs : leur vie, quoique pénible, présente l'image de la gaieté, de l'abondance, & du plaisir ; le bonheur n'est incompatible qu'avec un travail ingrat & forcé ; la culture des champs, l'espérance des moissons, la récolte des grains, les repas, la retraite, les danses des moissonneurs, présentent des tableaux aussi riens que les troupeaux & les prairies. Ces deux vers de Virgile en sont un exemple :

*Testilis & rapido fessis messoribus æstu
Alia, serpillumque, herbas contundit olentes.*

Qu'on introduise avec art sur la scène des bergers & des laboureurs, on verra quel agrément & quelle variété peuvent naître de ce mélange.

Mais quelque art qu'on emploie à embellir & à varier l'églogue, sa chaleur douce & tempérée ne

peut soutenir long-tems une action intéressante. De là vient que les bergeries de Racan sont froides à la lecture, & le seroient encore plus au théâtre; quoique le style, les caracteres, l'action même de ces bergeries s'éloignent de la simplicité du genre pastoral. L'*Amince* & le *Pastor-fido*, ces poèmes charmans, languiroient eux-mêmes, si les mœurs en étoient purement champêtres. L'action de l'*églogue*, pour être vive, ne doit avoir qu'un moment. La passion seule peut nourrir un long intérêt; il se refroidit s'il n'augmente. Or l'intérêt ne peut augmenter à un certain point, sans sortir du genre de l'*églogue*, qui de sa nature n'est susceptible ni de terreur, ni de pitié.

Tout poème sans dessein, est un mauvais poème. La Motte, pour le dessein de l'*églogue*, veut qu'on choisisse d'abord une vérité digne d'intéresser le cœur & de satisfaire l'esprit; & qu'on imagine ensuite une conversation de bergers, ou un événement pastoral, où cette vérité se développe. Nous tombons d'accord avec lui que suivant ce dessein on peut faire une *églogue* excellente, & que ce développement d'une vérité particulière seroit un mérite de plus. Mais nous ajoutons qu'il est une vérité générale, qui suffit au dessein & à l'intérêt de l'*églogue*. Cette vérité, c'est l'avantage d'une vie douce, tranquille & innocente, telle qu'on peut la goûter en se rapprochant de la nature, sur une vie mêlée de trouble, d'amertume & d'ennui, telle que l'homme l'éprouve depuis qu'il s'est forgé de vains desirs, des intérêts chimériques, & des besoins factices. C'est ainsi, sans doute, que M. de Fontenelle a envisagé le dessein moral de l'*églogue*, lorsqu'il en a banni les passions funestes; & si la Motte avoit saisi ce principe, il n'eût proposé ni de peindre dans ce poème les emportemens de l'amour, ni d'en faire aboutir l'action à quelque vérité cachée. La fable doit renfermer une moralité: & pourquoi? parce que le matériel de la fable est hors de toute vraisemblance. Voyez FABLE. Mais l'*églogue* a sa vraisemblance & son intérêt en elle-même, & l'esprit se repose agréablement sur le sens littéral qu'elle lui présente, sans y chercher un sens mystérieux.

L'*églogue* en changeant d'objet, peut changer aussi de genre; on ne l'a considérée jusqu'ici que comme le tableau d'une condition digne d'envie, ne pourroit-elle pas être aussi la peinture d'un état digne de pitié? elle peindroit d'après nature des mœurs grossières & de tristes objets; mais ces images, vivement exprimées, n'auroient-elles pas leur beauté, leur pathétique, & sur-tout leur bonté morale? Ceux qui panchent pour ce genre naturel & vrai, se fondent sur ce principe, que tout ce qui est beau en peinture, doit l'être en poésie; & que les payfans de Teniers ne le cèdent en rien aux bergers de Pater, & aux galans de Vateau. Ils en concluent que Colin & Collette, Mathurin & Claudine, sont des personnages aussi dignes de l'*églogue*, dans la rusticité de leurs mœurs & la misère de leur état, que Daphnis & Timarete, Aminthe & Lcidas, dans leur noble simplicité & dans leur aisance tranquille. Le premier genre sera triste, mais la tristesse & l'agrément ne sont point incompatibles. On n'auroit ce reproche à effuyer que des esprits froids & superficiels, espece de critiques qu'on ne doit jamais compter pour rien. Ce genre, dit-on, manqueroit de délicatesse & d'élégance; pourquoi? les payfans de la Fontaine ne parlent-ils pas le langage de la nature, & ce langage n'a-t-il point une élégante simplicité? Quel est le critique qui trouvera trop recherché le *castaneæ molles & pressi copia lactis* de Virgile? D'ailleurs ce langage inculte auroit du moins pour lui l'énergie de la vérité. Il y a peu de tableaux champêtres plus forts, plus intéressans pour l'imagination & pour l'ame, que ceux que la Fontaine

nous a peints dans la fable du payfan du Danube. En un mot il n'y a qu'une sorte d'objets qui doivent être bannis de la Poésie, comme de la Peinture: ce sont les objets dégoûtans, & la rusticité peut ne pas l'être. Qu'une bonne payfanne reprochant à ses enfans leur lenteur à puiser de l'eau, & à allumer du feu pour préparer le repas de leur pere, leur dise: » Savez-vous, mes enfans, que dans ce moment » même votre pere, courbé sous le poids du jour, » force une terre ingrate à produire de quoi vous » nourrir? Vous le verrez revenir ce soir accablé de » fatigue & degouttant de sueur, &c. cette *églogue* fera aussi touchante que naturelle.

L'*églogue* est un récit, ou un entretien, ou un mélange de l'un & de l'autre: dans tous les cas elle doit être absolue dans son plan, c'est-à-dire, ne laisser rien à désirer dans son commencement, dans son milieu ni dans sa fin: regle contre laquelle peche toute *églogue*, dont les personnages ne savent à quel propos ils commencent, continuent, ou finissent de parler. Voyez DIALOGUE.

Dans l'*églogue* en récit, ou c'est le poète, ou c'est l'un de ses bergers qui raconte. Si c'est le poète, il lui est permis de donner à son style un peu plus d'élégance & d'éclat: mais il n'en doit prendre les ornemens que dans les mœurs & les objets champêtres; il ne doit être lui-même que le mieux instruit, & le plus ingénieux des bergers. Si c'est un berger qui raconte, le style & le ton de l'*églogue* en récit ne differe en rien du style & du ton de l'*églogue* dialoguée. Dans l'un & l'autre il doit être un tissu d'images familières, mais choisies; c'est-à-dire, ou gracieuses ou touchantes: c'est-là ce qui met les pastorales anciennes si fort au-dessus des modernes. Il n'est point de galerie si vaste, qu'un peintre habile ne pût orner avec une seule des *églogues* de Virgile.

C'est une erreur assez généralement répandue, que le style figuré n'est point naturel: en attendant que nous essayons de la détruire, relativement à la Poésie en général (Voyez IMAGE), nous allons la combattre en peu de mots à l'égard de la poésie champêtre. Non-seulement il est dans la nature que le style des bergers soit figuré, mais il est contre toute vraisemblance qu'il ne le soit pas. Employer le style figuré, c'est à-peu-près, comme Lucain l'a dit de l'écriture,

Donner de l'ame aux corps, & du corps aux pensées;

& c'est ce que fait naturellement un berger. Un ruisseau serpente dans la prairie; le berger ne pénètre point la cause physique de ses détours: mais attribuant au ruisseau un penchant analogue au sien, il se persuade que c'est pour caresser les fleurs & couler plus long-tems au-tour d'elles, que le ruisseau s'égare & prolonge son cours. Un berger sent épanouir son ame au retour de sa bergere; les termes abstraits lui manquent pour exprimer ce sentiment. Il a recours aux images sensibles: l'herbe que ranime la rosée, la nature renaissante au lever du soleil, les fleurs écloses au premier souffle du zéphir, lui prêtent les couleurs les plus vives pour exprimer ce qu'un métaphysicien auroit bien de la peine à rendre. Telle est l'origine du langage figuré, le seul qui convienne à la pastorale, par la raison qu'il est le seul que la nature ait enseigné.

Cependant autant que des images détachées sont naturelles dans le style, autant une allégorie continue y paroîtroit artificielle. La comparaison même ne convient à l'*églogue*, que lorsqu'elle semble se présenter sans qu'on la cherche, & dans des momens de repos. De-là vient que celle-ci manque de naturel, employée comme elle est dans une situation qui ne permet pas de parcourir tous ces rapports.

*Nec lacrymis crudelis amor, nec gramine rivi;
Nec cytho saturantur apes, nec fronde capellæ.*

Le dialogue est une partie essentielle de l'*églogue* ; mais comme il a les mêmes règles dans tous les genres de poésie, voyez *DIALOGUE*. Article de M. MAR-MONTEL.

* *EGOBOLÉ*, f. m. (*Mythol.*) sacrifice de la chevre à la grand'mère Cybele. Voyez *CYBELE*.

EGOGER, v. act. (*Tannerie*.) c'est séparer avec le couteau tranchant d'une peau de veau les oreilles, le bout des piés, de la queue, en un mot toutes les extrémités superflues.

EGOISME, f. m. (*Morale*.) défaut de ces personnes qui, pleines de leur mérite, & croyant jouer un rôle dans la société, se citent perpétuellement, parlent d'elles avec complaisance, & rapportent tout, grossièrement ou finement, à leur individu.

Ce défaut tire son origine d'un amour propre desordonné, de la vanité, de la suffisance, de la petitesse d'esprit, & quelquefois d'une mauvaise éducation. Il suffit d'en indiquer les sources, pour juger de son ridicule, & du mépris qu'il mérite.

On y tombe de deux manières, par ses discours & par ses écrits ; mais ce défaut est inexorable dans des ouvrages, quand il vient de la présomption & d'une pure vanité d'auteur, qui ne doit parler de lui, qu'autant que l'exige la matière qu'il traite, ou la défense de ses sentimens, de ses biens, de sa conduite.

MM. de Port-royal ont généralement banni de leurs écrits l'usage de parler d'eux-mêmes à la première personne, dans l'idée que cet usage, pour peu qu'il fût fréquent, ne procédoit que d'un principe de vaine gloire & de trop bonne opinion de soi-même. Pour en marquer leur éloignement, ils l'ont tourné en ridicule sous le nom d'*égoïsme*, adopté depuis dans notre langue, & qui est une espèce de figure inconnue à tous les anciens rhéteurs.

Pascal portoit cette règle générale de MM. de Port-royal, jusqu'à prétendre qu'un chrétien devoit éviter de se servir du mot *je* ; & il disoit sur ce sujet que l'humilité chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache & le supprime.

Cependant cette sévérité poussée jusqu'au scrupule, seroit extrême, & quelquefois ridicule ; car il y a plusieurs rencontres où la gêne de vouloir éviter ces mots *je* ou *moi*, seroit mal placée ou impossible.

On est fâché de trouver perpétuellement l'*égoïsme* dans Montagne ; il eût sans doute mieux fait de puiser ses exemples dans l'histoire, que d'entretenir ses lecteurs de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus, & de ses vices.

Il est vrai qu'il tâche, autant qu'il peut, d'éloigner de lui le soupçon d'une vanité basse & populaire, en parlant librement de ses défauts aussi-bien que de ses bonnes qualités ; mais, on l'a dit avant moi, en découvrant ses défauts ou ses vices, il semble n'agir ainsi, que parce qu'il les regardoit comme des choses à-peu-près indifférentes.

Si l'*égoïsme* est excusable, soit en conversation, par lettres, ou par écrit, c'est seulement quand il s'agit d'un très-grand objet qui a roulé sur nous, & qui intéressoit le salut de la patrie. Cependant quelques contemporains de Cicéron étoient mêmes blessés (quoique peut-être à tort) de l'entendre répéter d'avoir sauvé la république ; & ils remarquoient que Brutus n'auroit pas eu moins de droit de parler des idées de Mars, sur lesquelles il gardoit le silence, que le consul de Rome pouvoit en avoir de rappeler l'époque des nones de Décembre. Le lecteur fait bien qu'il s'agit ici des deux grandes époques de la conjuration de Catilina & de la mort de César. Art. de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EGOISTES, adj. pl. pris subst. (*Philosophie*.) On appelle ainsi cette classe de philosophes qui ne reconnoissent d'autre vérité que celle de leur propre existence ; qui croient qu'il n'y a hors de nous rien de réel, ni de semblable à nos sensations ; que les corps n'existent point, &c. L'*Égoïsme* est le *Pyrrhonisme* poussé aussi loin qu'il peut aller. Berkley, parmi les modernes, a fait tous ses efforts pour l'établir. Voyez *CORPS*. Les *égoïstes* sont en même tems les plus extravagans des Philosophes, & les plus difficiles à convaincre ; car comment prouver l'existence des objets, si ce n'est par nos sensations ? & comment employer cette preuve contre ceux qui croient que nos sensations ne supposent point nécessairement qu'il y ait quelque chose hors de nous ? Par quel moyen les fera-t-on passer de l'existence de la sensation à celle de l'objet ? Voyez *EVIDENCE*, §. 15, 16, 17, 18, 42, 43—51. (O)

* *EGOPHORE*, adj. (*Mythologie*.) surnom de Junon ; elle fut ainsi appelée de la chevre que lui sacrifia Hercule dans le temple qu'il lui éleva à Lacédémone, en reconnoissance de ce qu'elle ne s'étoit point opposée à la vengeance qu'il avoit tirée de ses ennemis. *Egophore* signifie *porte-chevre*.

* *EGOUGEOR*, f. m. (*Métallurgie*.) c'est ainsi qu'on appelle dans l'exploitation de la calamine les endroits des galeries, par lesquels les eaux se perdent.

EGOUT, f. m. (*Hydrauliq.*) canal destiné à recevoir & à emporter les eaux sales & les ordures. Voy. *CLOAQUE*.

Quelque pièce d'eau que l'on ait, soit canal, soit bassin, il faut toujours un écoulement, tant pour la conservation de la pièce que pour la nettoyer & laisser un passage à l'eau superflue. Si c'est un étang, un vivier, la bonde se leve, & on vuide l'eau pour avoir le poisson, & rétablir la chaussée. (K)

Dans l'usage ordinaire *égout* est distingué de *cloaque*, en ce que dans un *égout* les eaux & immondices s'écoulent, & qu'elles croupissent dans un *cloaque*. Ainsi le canal d'un *égout* doit avoir une pente suffisante, pour que les immondices soient facilement emportées par les eaux. On prétend que l'*égout* de la ville de Paris, construit il y a quelques années sous la prévôté de M. Turgot, ouvrage très-estimable d'ailleurs & très-utile, n'a pas tout-à-fait assez de pente.

EGOUT SIMPLE ; il se dit dans la couverture d'une maison de ce qui se met sur les entablemens : il est de trois tuiles.

EGOUT DOUBLE, est celui qui est de cinq tuiles.

EGOUT, terme de *Fonderie*, sont des tuyaux de cire qu'on attache à la figure, & qui étant renfermés dans le moule de potée, & fondus ainsi que les cires de la figure, laissent par cette cuisson dans le moule de potée des canaux qui servent à faire couler toutes les cires. V. les *fonderies des fig. équestres*.

EGOUT, terme de *Miroitier*. Les ouvriers qui mettent les glaces au teint, appellent de la sorte une grande table de bois sans chassis, sur laquelle ils mettent la glace vingt-quatre heures après qu'elle a été étamée, pour en faire égoutter le vif-argent.

Cette table proportionnée aux glaces du plus grand volume, a des crochets de fer à chaque encognure, qui servent à l'élever & à la tenir suspendue diagonalement, c'est-à-dire en panchant autant & si peu qu'il est nécessaire pour l'écoulement de ce minéral.

Pour que cet écoulement se fasse, sans que le teint encore frais, & comme liquide, ne puisse se rider ni s'écailler, on élève tous les jours l'un des bouts de la table d'un demi-pié, ou environ, en l'attachant par le moyen de ses crochets aux noeuds des cordes qui sont pendues au plancher, directement au-des-

fus de chaque angle de l'égout. Voyez l'article VER-
RERIE. *Dictionn. du Comm. & Chambers.*

EGOUT, en terme de Raffineur de sucre, est une eau teinte de la couleur du sirop, mais où il y en a beaucoup moins que de sucre. On tire l'égout des pots sur lesquels on a changé les pains en les plamotant, & on les refond avec les matieres primitives. Voyez PLAMOTER & CHANGER.

EGOUTTER, terme de Chapelier, qui exprime la façon qu'on donne aux chapeaux avec la piece de cuivre, lorsqu'encore tous chauds & tous mouillés, après être sortis de la foule, on les met sur la forme de bois, afin de les dresser & de les enformer. Voyez CHAPEAU. *Dictionn. du Comm.*

EGOUTTER UNE GLACE, terme de Miroitier; c'est en faire écouler le vif-argent qu'on a mis de trop sur la feuille d'étain avec laquelle on l'étame. On égoutte la glace en deux différens tems. Premièrement dans le moment qu'elle vient d'être mise sur le vif-argent, & qu'on l'a arrêtée avec les boulets de canon, ce que l'on fait en retirant un peu les coins qui tiennent la pierre de liais de niveau sur l'établi. En second lieu, vingt-quatre heures après qu'elle a été étamée, en l'ôtant de dessus la pierre, & la portant sur la table de l'égout. Voyez EGOUT. *Dictionn. du Comm.*

EGOUTTOIR, f. m. (Marine.) c'est un treillis dont on se sert pour mettre égoutter le cordage qui vient d'être gaudronné. Voyez Marine, Pl. X & XI. le plan & la vûe d'une étuve pour les cables. (Z)

EGOUTTOIR, terme de Cartonier; ce sont des ais assemblés les uns contre les autres, mais qui ne sont pas joints tout-à-fait, sur lesquels on pose les formes de carton quand elles ont été dressées. Ces ais sont quelquefois troiés de distance en distance. Voyez CARTONNIER. On s'en sert aussi dans quelques manufactures de papier. *Dictionn. du Comm.*

EGOUTTOIR, chez les Cartoniers, est un grand chaffis de bois de cinq ou six piés de long & de trois ou quatre piés de large, qui a un rebord tout-au-tour & d'espace en espace des traverses de bois. On pose les formes sur l'égouttoir à mesure qu'on les fabrique; & l'eau qui en découle va fortir par une espece de gouttiere pratiquée à un des coins de l'égouttoir, & tomber dans une espece de tonneau appelé le tonneau du bout, parce qu'il est placé au bout de l'égouttoir. Voyez les Planches du Cartonier.

EGOUTTOIR, instrument dont les Marbreurs se servent pour égoutter les feuilles de papier en forçant du baquet.

Les Marbreurs ont deux sortes d'égouttoirs différens: les uns se servent d'une claie à-peu-près de la grandeur d'une feuille de grand papier qu'ils posent obliquement au-dessus d'un baquet, & sur laquelle ils appliquent la feuille du papier qui vient d'être marbrée. L'eau dont la feuille étoit chargée s'égoutte & retombe dans le baquet.

L'autre espece d'égouttoir est une espece de double chaffis fait de petites lames de bois entre-lacées, sur chaque côté duquel on peut appliquer quatre feuilles de papier: ces deux chaffis sont assemblés à charnières par en-bas, & s'ajustent sur une auge ou gouttiere portée sur deux petits treteaux. L'eau qui découle des feuilles de papier tombe dans la gouttiere, & va se rendre dans un seau qu'on a mis au-dessous. Voyez la Planche du Marbreur.

EGRA, (Géog.) ville de Boheme sur la riviere d'Eger, à l'extrémité du royaume & des frontieres du haut Palatinat. Elle étoit autrefois impériale, & elle est présentement sujette à la maison d'Autriche; sa distance est à quatre milles d'Allemagne, d'Elnbogen, à neuf d'Amberg, à vingt de Prague, à quatre-vingt-deux N. O. de Vienne. Long. 31. lat. 50. 2.

Cette ville a été brûlée en 1270, a souffert de

grands malheurs pendant les guerres civiles de religion, & a été prise & reprise dans les dernières campagnes de Boheme de 1742. En 1350 on y extermina cruellement tous les Juifs; malheureuse nation dont on s'est joié sans pitié dans tous les pays de l'Europe! En 1634 l'empereur Ferdinand II. y fit assassiner le célèbre Albert Walstein, sous prétexte d'une conjuration que le tems n'a jamais développée. Gaspard Bruschius poète & historien, né à Egra en 1518, y fut pareillement assassiné par quelques gentilshommes en 1559. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EGRAINÉ, adj. (Comm.) est un terme qui se dit des pieces d'étoffes qui ne sont point emballées, & il n'est guere usité que dans la province de Berry. Je vous envoie dix pieces de serge égrainée, c'est-à-dire qui n'ont point d'emballage. *Dictionn. de Commerce & de Trévoux.*

EGRAPPER, v. act. (Jardinage.) c'est ôter la grappe ou la rape d'un muscat, d'un chasselas, d'un raisin, pour en faire du vin plus exquis. (K)

EGRATIGNÉE, (MANIERE) Peint. espece de peinture à fresque que les Italiens nomment en un seul mot, *sgraffitto*.

C'est un genre de peinture qui consiste dans la préparation d'un fond noir de stuc, sur lequel on applique un enduit blanc; & en ôtant cet enduit avec une pointe de fer, on découvre par hachure le noir qui fait les ombres, ce qui forme une espece de clair-obscur imitant l'estampe.

Les gens de l'art savent que Polidore de Caravage, qui a exécuté la plupart de ses ouvrages à fresque & d'une même couleur, à l'imitation des bas-reliefs, s'est souvent servi dans cette sorte de peinture, de la maniere égratignée. Cette maniere a beaucoup de force, & résiste mieux aux injures du tems que toute autre; mais elle a un effet si dur & si desagréable à la vûe, que tout le monde a pris le parti de l'abandonner. André Cosimo, qui a le premier employé les ornemens dans les ouvrages de peinture moderne, est aussi, je crois, le premier qui ait travaillé de clair-obscur dans la maniere égratignée. Voyez les écrits sur la Peinture; le dictionnaire des Beaux-Arts; de Piles, &c. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EGRATIGNER, v. act. en terme de Découpeur, c'est former sur une piece de satin diverses figures, en effleurant la superficie de l'étoffe, & la coupant selon les desseins qu'on y a tracés, avec des instrumens à-peu-près comme des canifs ébréchés, & dentelés de la même maniere qu'une scie.

EGRATIGNER; il se dit dans l'Art d'écrire, d'une main peu exercée qui forme des jambages maigres, parce qu'elle ne manie pas sa plume librement; qu'elle n'a pas le pouce ferme; le transport du bras facile, le mouvement des doigts aisé; ou que le papier étant d'un trop gros grain, ou verni, la plume a peine à couler.

EGRATIGNOIR, f. m. en terme de Découpeur; c'est un instrument fort tranchant & dentelé comme une scie, dont on se sert pour découper seulement la superficie d'une piece de satin. V. EGRATIGNER, & la Planche du Découpeur.

EGRAVILLONNER, v. act. (Jardinage.) est une opération que l'on fait aux arbres encaissés, après leur avoir retranché leur motte tout-autour & au-dessous, d'environ les deux tiers. On retire d'entre les racines, avec la pointe de la serpette ou avec une cheville de fer, une grande partie de la terre, afin que les racines puissent mieux goûter la bonne terre dont on le regarnira, & prendre une nouvelle vigueur. (K)

EGREFIN ou EGLEFIN, (Hist. nat. Ichthiolog.) *æglefinus*; poisson de mer dont la tête, la bouche &

& les yeux sont fort grands : le dessus de la tête est convexe sur sa longueur, & le bout de la mâchoire inférieure terminé par un filet charnu & pendant. Ce poisson a quatre oïies de chaque côté, deux nageoires près des oïies, deux au-dessous, trois le long du dos, & deux autres entre l'anus & la queue; le corps est marqué de quelques taches noires. L'*églefin* est fréquent en Angleterre & en Ecosse : sa chair est molle. Rond. *hist. des poissons. Voyez POISSON. (I)*

EGRISER, en terme de *Diamantaire*, c'est froter deux diamans cimentés chacun sur un bâton, pour les ébaucher, & leur faire les pans & les facettes qu'on veut leur donner : c'est la seule manière de les tailler, rien ne mangeant le diamant que lui-même. *Voyez Pl. I. du Diamantaire, vig. fig. 1.* qui représente un ouvrier qui *égrise*; & la *fig. 6.* du bas de la Planche, qui représente deux *égrifoirs* & leurs appartenances. Sur l'un des *égrifoirs* sont les deux mains d'un ouvrier qui tient deux bâtons à *égriser* appuyés contre les chevilles de l'*égrifoir*, & qui frote les deux diamans montés avec du ciment l'un contre l'autre, pour en abattre le superflu. *Voyez EGRISOIR.*

EGRISOIR, f. m. en terme de *Diamant*, est une double boîte, au-dessus de l'une desquelles on frote les diamans montés au bout des bâtons, l'un contre l'autre, pour en abattre le superflu. *Voyez la fig. 1. Planche I. du Diamantaire, & la figure 6. de la même Planche.*

B B B B, est la boîte de bois partagée en deux par une planche qui traverse d'un côté à l'autre, & fortement arrêtée sur l'établi par le moyen de trois pattes de fer. **E**, la boîte dans laquelle on ferre les éclats de diamans qui n'ont pas pu passer par le fond criblé de la première boîte au-dessus de laquelle on *égrise*. Cette première boîte est fermée par un couvercle qui glisse dans deux rainures pratiquées en queues d'aronde. Dans l'autre boîte **D** on met une boîte de cuivre **I**, qui en occupe le fond; & par-dessus celle-ci une autre du même métal **F**, dont le fond est criblé d'un grand nombre de trous, au-travers desquels passe la poudre de diamans, qui tombe dans la première boîte **I** ou **G**. La *fig. H* représente la seconde boîte **F** vûe par-dessous, pour mieux voir les trous dont le fond est criblé. Environ au milieu des longs côtés de la boîte **D**, sont fixées deux chevilles de fer **C C**, contre lesquelles on appuie les deux bâtons à *égriser*, ainsi que la figure le représente; en sorte que l'autre extrémité du bâton sert de levier, qu'on fait agir avec les deux mains.

EGRUGEOIR, f. m. (*Corderie*.) instrument qui ressemble à un banc, qui n'a que deux piés à un de ses bouts, & qui est garni à cette extrémité d'une rangée de dents semblables à celles d'un rateau : l'autre bout qui porte par terre, est chargé d'une pierre. En peignant l'extrémité du chanvre femelle avec les dents de l'*égrugeoir*, on fait tomber le chénevi avec ses enveloppes. *Voyez l'article CHANVRE, & les figures de Corderie.*

EGUE-LE-CUINGIL, (*Géogr. mod.*) ville de la province de Héa, au royaume de Maroc en Afrique.

EGUILLES D'EPERON, (*Marine*.) DE TRÉ ou TREVIER. *Voyez AIGUILLES. (Z)*

EGUILLE, AIGUILLE ou POINÇON, dans les formes des combles, voyez POINÇON, & la figure 17. Planche du Charpentier, n°. 20.

EGUILLE ou AIGUILLE de Peintres en émail. Ces *aiguilles* ont environ quatre pouces de longueur : elles sont d'acier.

Un peintre en doit avoir au moins deux, dont l'une soit pointue par un bout, un peu plate, & faite en dard, grosse par le milieu comme une moyenne plume à écrire; & l'autre bout en forme de spatule,

Tome V.

large comme l'ongle du doigt, & à-peu-près de l'épaisseur d'un sou-marqué, mais fort polie.

L'autre doit être pointue par les deux bouts, dont l'un comme une *aiguille* à coudre, & l'autre un peu plus gros & tant-soit-peu plat par la pointe. Le bout pointu sert pour étendre les teintes sur les ouvrages, & l'autre pour les prendre & les porter à leur place, quand il en faut une certaine quantité; ce que la pratique apprendra mieux que tout ce qu'on pourroit dire.

On se sert aussi d'une *aiguille* de buis; c'est un petit morceau de buis bien sec, à-peu-près de la longueur des *aiguilles* d'acier, qui doit être très-pointu par un bout, & par l'autre un peu moufle & rondet : celui-ci sert à effacer les défauts, & le côté pointu à approprier les parties de l'ouvrage qui quelquefois se trouvent boïeuses & mal unies, ce que vous connoîtrez à la pratique.

EGUILLE À COUDRE, (*Reliure*.) les couturieres cousent les feuilles des livres avec de grandes *éguailes* courbes. *Voyez COUDRE, & Pl. I. de Reliure, figure 5.*

EGUILLETER LES CANONS, (*Marine*.) c'est les amarrer différemment & plus fortement, pour résister au mauvais tems, ou lorsqu'on croit pouvoir être du tems sans en faire usage. (*Z*)

EGUILLETES ou AIGUILLETES, (*Marine*.) on donne ce nom à des mâts dont on se sert lorsqu'on carenne un vaisseau, pour soutenir & renforcer les mâts de ce vaisseau : ce sont aussi les mâts qui renforcent celui d'une machine à mâter.

On appelle aussi *éguailettes*, de menues cordes qui servent à divers usages dans le navire

Eguilletis de voiles, ce sont des boffes (ou cordages) qui servent à tenir la tête des grandes voiles dans les rateaux.

Eguillettes de bonnettes, ce sont les mêmes cordes qui servent à lacer les bonnettes aux voiles. (*Z*)

EGUILLETES, (*Mar.*) ce sont des pièces qu'on met sur le ferrage, comme les allonges sont dessous, pour renforcer tout vaisseau qui porte beaucoup de canons : elles font une nouvelle liaison entre le bas & le haut du bâtiment, & fortifient les endroits que la quantité de sabords affoiblit, étant pour cet effet posées entre chaque sabord. *Voyez MARINE; Planc. VI. fig. 47.* la forme d'une *éguailette*; & *Planche V. figure 1. n°. 30.* la manière dont les *éguailettes* sont placées. (*Z*)

* **EGUILLETES**, terme de Pêche, sorte de poisson appelé ainsi dans la Bretagne, & que l'on nomme ailleurs *orphie*. *Voyez ORPHIE.* Voici la manière de faire cette pêche, qui dure depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin, plus ou moins, suivant l'établissement & l'exposition des côtes, que ce poisson vient ranger, comme tous ceux du même genre qui sont en troupes & par bandes. Les pêcheurs se mettent la nuit quatre dans un de leurs bateaux; l'un est placé à l'avant avec un brandon de paille enflammée dont l'éclat attire les orphies, & les trois autres ont des foïannes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche est reçu. Ces instruments ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de six pouces de haut, & fort pressées. La tête du rateau n'a au plus que treize à quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix à douze piés. Quand les pêcheurs voyent les orphies ou *éguailettes* attroupées, ils lancent leur dard, & en prennent souvent plusieurs d'un seul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les orphies. Les pêcheurs qui sont les plus heureux, en peuvent prendre jusqu'à douze ou quinze cents dans une seule nuit; mais il faut qu'elle soit fort obscure, & que le tems soit de calme plat; ainsi que pour toutes les autres pê-

ches qui se font au feu dans l'obscurité de la nuit.

Dans la manœuvre de la pêche de l'orphie avec les filets, les pêcheurs sont pareillement quatre dans un petit bateau, les grands bateaux n'étant point propres pour cette pêche. Le brandon est aussi placé à l'avant. Les filets sont tendus comme dans la pêche du hareng. Chaque piece peut avoir environ quarante brasses de longueur, & une brasse & demie de chute. Ces rets dérivent comme les seines aux harengs ; ils sont flottés de manière que la tête du rets puisse toujours être à fleur d'eau : le pié cale par le propre poids du filet, ou de celui de la ligne dont il est garni. Les *aiguillettes* se mailent dans les filets que les pêcheurs de Basse-Normandie nomment *orphilieres*, & dont ils se servent pour faire la pêche du même poisson, excepté qu'ils ne pêchent qu'à la dérive, & non au feu. Il faut toujours un tems calme & obscur pour pêcher avec succès.

Le produit de cette pêche s'emploie principalement à faire des apas ou de la boite pour garnir les hameçons des lignes, le surplus sert à la nourriture du pauvre peuple. Voyez FAVILLON & ORPHIE.

ÉGUILLETTE, *noier l'éguillette* ; il se dit, en termes de Manège, d'un cheval-fauteur qui s'épare & rue entierement du train de derriere, allongeant les jambes également & de toute leur étendue. Un cheval qui ne noie pas l'éguillette, n'est point propre à faire des caprioles. Voyez CAPRIOLE.

ÉGUILLETES, (*Corderie.*) menues cordes terminées en pointe, servant à divers usages.

EGYPTE, (*Géog. mod.*) contrée d'Afrique, qui a environ deux cents lieues de long sur cinquante de large ; bornée au midi par la Nubie, au nord par la Méditerranée, à l'orient par la mer Rouge & l'isthme de Suez, & à l'occident par la Barbarie. Elle se divise en haute, moyenne & basse. La haute comprend l'ancienne Thébaidé ; la basse s'étend jusqu'au Caire, & la moyenne, depuis le Caire jusqu'à Bénéfouef. L'*Egypte* n'est plus aussi merveilleuse qu'autrefois. Il y a moins de canaux, moins d'aqueducs. C'étoit jadis un pays d'admiration ; c'en est un aujourd'hui à étudier. Il est habité par les Cophtes, les Maures, les Arabes, les Grecs & les Turcs : ces derniers en sont les souverains. C'a été le berceau de la superstition payenne, des Sciences & des Arts. Elle a eu long-tems ses rois. Elle a été successivement la conquête des Perses, des Macédoniens, des Romains, & des Musulmans. Elle a eu ses soudans. Les Mammelins l'ont gouvernée jusqu'en 1517 ; elle est depuis ce tems aux Turcs. C'est Selim I. qui s'en est rendu maître. Le Nil la traverse du midi au septentrion. Le Caire en est la capitale.

EGYPTIAC, adj. (*Pharmacie.*) est un nom qu'on donne à divers onguens détersifs ou corrosifs. Voyez ONGUENT, &c.

On trouve dans les dispensaires un onguent *egyptiac* noir, un rouge, un blanc, un simple, un composé.

L'*egyptiac* simple, qui est celui que l'on trouve ordinairement dans les boutiques, est composé de verd-de-gris, de vinaigre & de miel, bouillis ensemble jusqu'à ce qu'ils aient de la consistance ; cette formule est de Mezué : on croit ordinairement qu'il tire son nom de la couleur brune, qui est celle des Egyptiens. On lui donne improprement le nom d'*onguent*, puisqu'il n'y entre ni huile ni graisse. Quelques-uns aiment mieux l'appeller *miel égyptiac*. Il s'emploie principalement pour ronger les chairs corrompues, & nettoyer les ulcères froids, surtout les ulcères vénériens du gosier, &c. il détruit aussi les chancres qui viennent à la bouche des enfans ; mais je regarderois alors son application comme fort dangereuse. Chambers.

* EGYPTIENS, (PHILOSOPHIE DES) *Histoire de*

la Philosophie. L'histoire de l'Egypte est en général un cahos où la chronologie, la religion & la philosophie sont particulièrement remplies d'obscurités & de confusion.

Les *Egyptiens* voulurent passer pour les peuples les plus anciens de la terre, & ils en imposèrent sur leur origine. Leurs prêtres furent jaloux de conserver la vénération qu'on avoit pour eux, & ils ne transmirent à la connoissance des peuples, que le vain & pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur sagesse prétendue devenoit d'autant plus grande, qu'ils en faisoient plus de mystère ; & ils ne la communiquèrent qu'à un petit nombre d'hommes choisis, dont ils s'assurèrent la discrétion par les épreuves les plus longues & les plus rigoureuses.

Les *Egyptiens* eurent des rois, un gouvernement, des lois, des Sciences, des Arts, long-tems avant que d'avoir aucune écriture ; en conséquence, des fables accumulées pendant une longue suite de siècles, corrompirent leurs traditions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hyéroglyphe ; mais l'intelligence n'en fut ni assez facile ni assez générale pour se conserver.

Les différentes contrées de l'Egypte souffrirent de fréquentes inondations, ses anciens monumens furent renversés, ses premiers habitans se dispersèrent, un peuple étranger s'établit dans ses provinces desertes ; des guerres qui succéderent, répandirent parmi les nouveaux *Egyptiens*, des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connoissances, les coutumes, les usages, les cérémonies, les idiomes, se mêlèrent & se confondirent. Le vrai sens de l'hyéroglyphe, confié aux seuls prêtres, s'évanouit ; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnerent naissance à une multitude incroyable d'opinions & de sectes. Les historiens écrivirent les choses comme elles étoient de leur tems ; mais la rapidité des événemens jeta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions ; on chercha à concilier sur une même date, ce qu'il falloit rapporter à plusieurs époques. On étoit égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles ; on en compliqua les détours pour soi-même & pour la postérité, par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Egypte étoit devenue une énigme presque indéchiffrable pour l'*Egyptien* même, voisin encore de la naissance du monde, selon notre chronologie. Les pyramides portoient, au tems d'Hérodote, des inscriptions dans une langue & des caractères inconnus ; le motif qu'on avoit eu d'élever ces masses énormes, étoit ignoré. A mesure que les tems s'éloignoient, les siècles se projettoient les uns sur les autres ; les événemens, les noms, les hommes, les époques, dont rien ne fixoit la distance, se rapprochoient imperceptiblement, & ne se distinguoient plus ; toutes les transactions sembloient se précipiter pêle-mêle dans un abysme obscur, au fond duquel les hiérophantes faisoient appercevoir à l'imagination des naturels & à la curiosité des étrangers, tout ce qu'il falloit qu'ils y vissent pour la gloire de la nation & pour leur intérêt.

Cette supercherie soutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la sagesse en Egypte. Les prêtres *egyptiens* eurent pour disciples Moïse, Orphée, Linus, Platon, Pythagore, Démocrite, Thalès, en un mot tous les philosophes de la Grece. Ces philosophes, pour accréditer leurs systèmes, s'appuyèrent de l'autorité des hiérophantes. De leur côté, les hiérophantes profitèrent du témoignage même des philosophes, pour s'attribuer leurs découvertes. Ce fut ainsi que les opinions qui divisoient les sectes de la Grece, s'établirent successivement dans les gymnases de l'E-

gypte. Le platonisme & le pythagorisme sur-tout y laissèrent des traces profondes ; ces doctrines portèrent des nuances plus ou moins fortes sur celles du pays ; les nuances qu'elles affectèrent d'en prendre, acheverent la confusion. Jupiter devint Osiris ; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'adès & l'amenthès. On fonda de part & d'autre l'identité sur les analogies les plus légères. Les philosophes de la Grece ne consulterent là-dessus que leur sécurité & leurs succès ; les prêtres de l'Egypte, que leur intérêt & leur orgueil. La sagesse versatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres sacrés, seuls initiés à la connoissance des caracteres dans lesquels ils étoient écrits, séparés du reste des hommes & renfermés dans des séminaires dont la puissance des souverains faisoit à peine entr'ouvrir les portes, rien ne les compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs mystères quelque esprit naturellement ennemi du mensonge & de la charlatanerie, ils le corrompoient & le déterminoient à féconder leurs vûes, ou ils le rebutoient par des devoirs pénibles & un genre de vie austère. Le néophyte le plus zélé étoit forcé de se retirer ; & la doctrine ésotérique ne transpiroit jamais.

Tel étoit à peu-près l'état des choses en Egypte, lorsque cette contrée fut inondée de Grecs & de Barbares qui y entrèrent à la suite d'Alexandre ; source nouvelle de révolutions dans la théologie & la philosophie égyptiennes. La philosophie orientale pénétra dans les sanctuaires d'Egypte, quelques siècles avant la naissance de Jesus-Christ. Les notions judaïques & cabalistiques s'y introduisirent sous les Ptolémées. Au milieu de cette guerre intestine & générale que la naissance du Christianisme suscita entre toutes les sectes de philosophes, l'ancienne doctrine égyptienne se défigura de plus en plus. Les hiérophantes devenus syncrétistes, chargerent leur théologie d'idées philosophiques, à l'imitation des philosophes qui remplissoient leur philosophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le système nouveau en caracteres sacrés ; & bien-tôt ce système fut le seul dont les hiérophantes confererent quelque connoissance. Ce fut dans ces circonstances que Sanchoniaton, Manethon, Asclépiade, Palefate, Cheremon, Hécatée, publierent leurs ouvrages. Ces auteurs écrivoient d'une chose que ni eux ni personne n'entendoient déjà plus. Qu'on juge par-là de la certitude des conjectures de nos auteurs modernes, Kircher, Marsham, Witsius, qui n'ont travaillé que d'après des monumens mutilés & que sur les fragmens très-suspects des disciples des derniers hiérophantes.

Theut, qu'on appelle aussi *Thoyt* & *Thoot*, passe pour le premier fondateur de la sagesse égyptienne. On dit qu'il fut chef du conseil d'Osiris ; que ce prince lui communiqua ses vûes ; que Thoot imagina plusieurs arts utiles ; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la nature ; qu'il apprit aux hommes à conserver la mémoire des faits par la voie du symbole ; qu'il publia des lois ; qu'il institua les cérémonies religieuses ; qu'il observa le cours des astres ; qu'il cultiva l'olivier ; qu'il inventa la lyre & l'art palestrique, & qu'en reconnaissance de ses travaux, les peuples de l'Egypte le placerent au rang des dieux, & donnerent son nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grece, & c'est au sentiment de Cicéron, le cinquieme Mercure des Latins. Mais à juger de l'antiquité de ce personnage par les découvertes qu'on lui attribue, Marsham a raison de prétendre que Cicéron s'est trompé.

L'Hermès fils d'Agathodemon & pere de Tat, ou le second Mercure, succede à Thoot dans les anna-

les historiques ou fabuleuses de l'Egypte. Celui-ci perfectionna la Théologie ; découvrit les premiers principes de l'arithmétique & de la géométrie ; sentit l'inconvénient des images symboliques ; leur substitua l'hyérogliphe ; & éleva des colonnes sur lesquelles il fit graver dans les nouveaux caracteres qu'il avoit inventés, les choses qu'il crut dignes de passer à la postérité ; ce fut ainsi qu'il se proposa de fixer l'inconstance de la tradition ; les peuples lui dressèrent des autels & célébrèrent des fêtes en son honneur.

L'Egypte fut desolée par des guerres intestines & étrangères. Le Nil rompit ses digues ; il se fit des ouvertures qui submergerent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodemon furent renversées ; les sciences & les arts se perdirent ; & l'Egypte étoit presque retombée dans sa premiere barbarie, lorsqu'un homme de génie s'avisa de recueillir les débris de la sagesse ancienne ; de rassembler les monumens dispersés ; de rechercher la clé des hyéroglyphes, d'en augmenter le nombre & d'en confier l'intelligence & le dépôt à un college de prêtres. Cet homme fut le troisieme fondateur de la sagesse des *Egyptiens*. Les peuples le mirent aussi au nombre des dieux, & l'adorerent sous le nom d'*Hermès Trismégiste*.

Tel fut donc, selon toute apparence, l'enchaînement des choses. Le tems qui efface les défauts des grands hommes & qui releve leurs qualités, augmenta le respect que les *Egyptiens* portoient à la mémoire de leurs fondateurs, & ils en firent des dieux. Le premier de ces dieux inventa les arts de nécessité. Le second fixa les événemens par des symboles. Le troisieme substitua au symbole l'hyérogliphe plus commode ; & s'il m'étoit permis de pousser la conjecture plus loin, je ferois entrevoir le motif qui déterminait les *Egyptiens* à construire leurs pyramides ; & pour vanger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je représenterois ces masses énormes dont on a tant blâmé la vanité, la pesanteur, les dépenses & l'inutilité, comme les monumens destinés à la conservation des sciences, des arts & de toutes les connoissances utiles de la nation égyptienne.

En effet, lorsque les monumens du premier ou du second Mercure eurent été détruits, de quel côté se dûrent porter les vûes des hommes, pour se garantir de la barbarie dont on les avoit retirés, conserver les lumieres qu'ils acquéroient de jour en jour, prévenir les suites des révolutions fréquentes auxquelles ils étoient exposés dans ces tems reculés où tous les peuples sembloient se mouvoir sur la surface de la terre, & obvier aux événemens destructeurs dont la nature de leur climat les menaçoit particulièrement ? Fut-ce de chercher un autre moyen, ou de perfectionner celui qu'ils possédoient ? fut-ce d'affirmer de la durée à l'hyérogliphe, ou de passer de l'hyérogliphe à l'écriture ? mais l'intervalle de l'hyérogliphe à l'écriture est immense. La métaphysique qui rapprocheroit ces découvertes & qui les enchaîneroit l'une à l'autre, seroit mauvaise. La figure symbolique est une peinture de la chose. Il y a le même rapport entre la chose & l'hyérogliphe : mais l'écriture est une expression des voix. Ici le rapport change ; ce n'est plus un art inventé qu'on perfectionne, c'est un nouvel art qu'on invente, & un art qui a ce caractère particulier que l'invention en dut être totale & complete. C'est une observation de M. Duclôs, de l'Académie françoise, qui me paroît avoir jetté sur cette matiere un coup-d'œil plus philosophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare, capable de réduire à un nombre borné l'infinie variété des sons d'une langue, de leur donner des signes, de fixer pour lui-même la valeur de ces signes, & d'en rendre aux autres l'intelligen-

ce commune & familière, ne s'étant point rencontré parmi les *Egyptiens*, dans la circonstance où il leur auroit été le plus utile; ces peuples pressés entre l'inconvénient & la nécessité d'attacher la mémoire des faits à des monumens, ne dûrent naturellement penser qu'à en construire d'assez solides pour résister éternellement aux plus grandes révolutions. Tout semble concourir à fortifier cette opinion; l'usage antérieur de confier à la pierre & au relief l'histoire des connoissances & des transactions; les figures symboliques qui subsistent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde, celles de Persepolis où elles représentent les principes du gouvernement ecclésiastique & civil; les colonnes sur lesquelles Theut grava les premiers caractères hiéroglyphiques; la forme des nouvelles pyramides sur lesquelles on se proposa, si ma conjecture est vraie, de fixer l'état des sciences & des arts dans l'Egypte; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde & qu'on a employés à cet usage; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu se tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la scie: la distance des carrières d'où ils ont été tirés, aux lieux où ils ont été mis en œuvre; la prodigieuse solidité des édifices qu'on en a construits; leur simplicité, dans laquelle on voit que la seule chose qu'on se soit proposée, c'est d'avoir beaucoup de solidité & de surface; le choix de la figure pyramidale ou d'un corps qui a une base immense & qui se termine en pointe; le rapport de la base à la hauteur; les frais immenses de la construction; la multitude d'hommes & la durée du tems que ce travail a consommés; la similitude & le nombre de ces édifices; les machines dont ils supposent l'invention; un goût décidé pour les choses utiles, qui se reconnoît à chaque pas qu'on fait en Egypte; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute sagesse des peuples. Tout bon esprit qui pèsera ces circonstances, ne doutera pas un moment que ces monumens n'aient été construits pour être couverts un jour de la science politique, civile & religieuse de la contrée; que cette ressource ne soit la seule qui ait pu s'offrir à la pensée, chez des peuples qui n'avoient point encore d'écriture & qui avoient vu leurs premiers édifices renversés; qu'il ne faille regarder les pyramides comme les bibles de l'Egypte, dont les tems & les révolutions avoient peut-être détruit les caractères plusieurs siècles avant l'invention de l'écriture; que c'est la raison pour laquelle cet événement ne nous a point été transmis; en un mot que ces masses loin d'éterniser l'orgueil ou la stupidité de ces peuples, sont des monumens de leur prudence & du prix inestimable qu'ils attachoient à la conservation de leurs connoissances. Et la preuve qu'ils ne se sont point trompés dans leur raisonnement, c'est que leur ouvrage a résisté pendant une suite innombrable de siècles, à l'action destructive des élémens qu'ils avoient prévu; & qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes contre laquelle les sages *egyptiens* ou n'ont point pensé à prendre des précautions, ou ont senti l'impossibilité d'en prendre de bonnes. Tel est notre sentiment sur la construction des pyramides de l'Egypte; il seroit bien étonnant que dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices, personne n'eût rencontré une conjecture qui se présente si naturellement.

Si l'on fait remonter l'institution des prêtres *egyptiens* jusqu'au tems d'Hermès Trismégiste, il n'y eut dans l'état aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre ecclésiastique; & si l'on examine avec attention quelques-unes des lois fondamentales de cette institution, on verra combien il étoit impossible que l'ordre des hiérophantes ne devînt pas nombreux, puissant, redoutable, & qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Egypte fut desolée.

Il n'en étoit pas dans l'Egypte ainsi que dans les autres contrées du monde payen où un temple n'avoit qu'un prêtre & qu'un dieu. On adoroit dans un seul temple *egyptien* un grand nombre de dieux. Il y avoit un prêtre au moins pour chaque dieu, & un séminaire de prêtres pour chaque temple. Combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aisément sans rien faire; où placé à côté de l'autel, on partageoit l'hommage avec l'idole, & l'on voyoit les autres hommes prosternés à ses pieds; où l'on en imposoit aux souverains mêmes; où l'on étoit regardé comme le ministre d'en-haut & l'interprete de la volonté du ciel; où le caractère sacré dont on étoit revêtu permettoit beaucoup d'injustices, & mettoit presque toujours à couvert du châtimement; où l'on avoit la confiance des peuples; où l'on dominoit sur les familles dont on possédoit les secrets; en un mot où l'on réunissoit en sa personne, la considération, l'autorité, l'opulence, la fainéantise & la sécurité. D'ailleurs il étoit permis aux prêtres *Egyptiens* d'avoir des femmes, & il est d'expérience que les femmes des ministres sont très-fécondes.

Mais pour que l'hyérophantisme engloutît tous les autres états & ruinât plus sûrement encore la nation, la prêtrise égyptienne fut une de ces professions dans lesquelles les fils étoient obligés de succéder à leurs peres. Le fils d'un prêtre étoit prêtre-né; ce qui n'empêchoit point qu'on ne pût entrer dans l'ordre ecclésiastique sans être de famille sacerdotale. Cet ordre enlevait donc continuellement des membres aux autres professions, & ne leur en restituoit jamais aucun.

Mais il en étoit des biens & des acquisitions ainsi que des personnes. Ce qui avoit appartenu une fois aux prêtres ne pouvoit plus retourner aux laïcs. La richesse des prêtres alloit toujours en croissant comme leur nombre. D'ailleurs la masse des superstitions lucratives d'une contrée fuit la proportion de ses prêtres, de ses devins, de ses augures, de ses diseurs de bonne aventure, & de tous ceux en général qui tirent leur subsistance de leur commerce avec le ciel.

Ajoutons à ces considérations qu'il n'y avoit peut-être sur la surface de la terre aucun sol plus favorable à la superstition que l'Egypte. Sa fécondation étoit un prodige annuel. Les phénomènes qui accompagnoient naturellement l'arrivée des eaux, leur séjour & leur retraite portoient les esprits à l'étonnement. L'émigration régulière des lieux bas vers les lieux hauts; l'oisiveté de cette demeure; le tems qu'on y donnoit à l'étude de l'astronomie; la vie sédentaire & renfermée qu'on y menoit; les météores, les exhalaisons, les vapeurs sombres & malfaines qui s'élevoient de la vase de toute une vaste contrée, trempée d'eau & frappée d'un soleil ardent; les monstres qu'on y voyoit éclore; une infinité d'événemens produits dans le mouvement général de toute l'Egypte s'enfuyant à l'arrivée de son fleuve, & redescendant des montagnes à mesure que les plaines se découvroient; tant de causes ne pouvoient manquer de rendre cette nation superstitieuse; car la superstition est par-tout une suite nécessaire des phénomènes surprenans dont les raisons sont ignorées.

Mais lorsque dans une contrée le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va toujours en diminuant, il faut à la longue que les bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oisifs, & que la condition de la fainéantise y devienne onéreuse à elle-même. Ce fut aussi ce qui arriva en Egypte; mais le mal étoit alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choses à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence & l'esprit d'intérêt engen-

drerent parmi les prêtres l'esprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les gnûs ; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai dieu que le crocodile. Ceux-ci ne prêchèrent que le culte des chats, & anathématisèrent le culte des oignons. Ceux-là condamnèrent les mangeurs de fèves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étoient ridicules, plus les prêtres y mirent de chaleur. Les séminaires se soulevèrent les uns contre les autres ; les peuples crurent qu'il s'agissoit du renversement des autels & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit question entre les prêtres que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples. On prit les armes, on se battit, & la terre fut arrosée de sang.

L'Egypte fut superstitieuse dans tous les tems ; parce que rien ne nous garantit entièrement de l'influence du climat, & qu'il n'y a guere de notions antérieures dans notre esprit à celles qui nous viennent du spectacle journalier du sol que nous habitons. Mais le mal n'étoit pas aussi général sous les premiers dépositaires de la sagesse de Trismégiste, qu'il le devint sous les derniers hyérophantes.

Les anciens prêtres de l'Egypte prétendoient que leurs dieux étoient adorés même des barbares. En effet le culte en étoit répandu dans la Chaldée, dans presque toutes les contrées de l'Asie, & l'on en retrouve encore aujourd'hui des traces très-distinctes parmi les cérémonies religieuses de l'Inde. Ils regardoient Osiris, Isis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames célestes qui avoient généreusement abandonné le séjour de la félicité suprême, pris un corps humain & accepté toute la misère de notre condition, pour converser avec nous, nous instruire de la nature du juste & de l'injuste, nous communiquer les sciences & les arts, nous donner des lois, & nous rendre plus sages & moins malheureux. Ils se disoient descendans de ces êtres immortels, & les héritiers de leur divin esprit. Doctrine excellente à débiter aux peuples ; aussi n'y avoit-il anciennement aucun culte superstitieux dont les ministres n'eussent quelque prétention de cette nature ; ils réunirent quelquefois la souveraineté avec le sacerdoce. Ils étoient distribués en différentes classes employées à différens exercices, & distinguées par des marques particulières. Ils avoient renoncé à toute occupation manuelle & prophane. Ils erroient sans cesse entre les simulacres des dieux, la démarche composée, l'air austère, la contenance droite, & les mains renfermées sous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales étoit d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les usages du pays ; & ils avoient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observoient le ciel pendant la nuit ; ils avoient des purifications pour le jour. Ils célébroient un office qui consistoit à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi, & le soir. Ils remplissoient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & de la physique expérimentale, *περί τὴν ἐμπειρίαν*. Leur vêtement étoit propre & modeste ; c'étoit une étoffe de lin. Leur chaussure étoit une natte de jonc. Ils pratiquoient sur eux la circoncision. Ils se rasoient tout le corps. Ils s'abluoient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvoient peu de vin. Ils s'interdisoient le pain dans les tems de purification, ou ils y mêloient de l'hyssope. L'huile & le poisson leur étoient absolument défendus. Ils n'osoient pas même fumer des fèves. Voici l'ordre & la marche d'une de leurs processions.

Les chantres étoient à la tête, ayant à la main quelques symboles de l'art musical. Les chantres étoient particulièrement versés dans les deux livres de Mercure qui renfermoient les hymnes des dieux & les maximes des rois.

Ils étoient suivis des tireurs d'horoscopes, portant la palme & le cadran solaire, les deux symboles de l'astrologie judiciaire. Ceux-ci étoient savans dans les quatre livres de Mercure sur les mouvemens des astres, leur lumière, leur coucher, leur lever, les conjonctions & les oppositions de la lune & du soleil.

Après les tireurs d'horoscopes, marchaient les scribes des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écrivoire, l'encrier & le jonc à la main. Ils avoient la connoissance de l'hyéroglyphe, de la cosmologie, de la géographie, du cours du soleil, de la lune & des autres planètes, de la topographie de l'Egypte & des lieux consacrés, des mesures, & de quelques autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Après les horoscopistes venoient ceux qu'on appelloit les *stolites*, avec les symboles de la justice, & les coupes de libations. Ils n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la discipline des temples, le culte divin, les cérémonies de la religion, les sacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les fêtes, les pompes publiques, & autres matières qui composoient dix des livres de Mercure.

Les prophètes fermoient la procession. Ils avoient la poitrine nue ; ils portoient dans leur sein découvert l'*hydria* ; ceux qui veilloient aux pains sacrés les accompagnoient. Les prophètes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des dieux & à l'esprit des lois ; ils présidoient à la répartition des impôts ; & les livres sacerdotaux, qui contenoient leur science, étoient au nombre de dix.

Toute la sagesse égyptienne formoit quarante-deux volumes, dont les six derniers, à l'usage des pastophores, traitoient de l'Anatomie, de la Médecine, des maladies, des remèdes, des instrumens, des yeux, & des femmes. Ces livres étoient gardés dans les temples. Les lieux où ils étoient déposés, n'étoient accessibles qu'aux anciens d'entre les prêtres. On n'initioit que les naturels du pays, qu'on faisoit passer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un souverain contraignoit à admettre dans un séminaire quelque personnage étranger, on n'épargnoit rien pour le rebuter. On enseignoit d'abord au néophyte l'épistolographie, ou la forme & la valeur des caractères ordinaires. De-là il passoit à la connoissance de l'écriture-sainte ou de la science du sacerdoce, & son cours de théologie finissoit par les traités de l'hyéroglyphe ou du style lapidaire, qui se divisoit en caractères parlans, symboliques, imitatifs, & allégoriques.

Leur philosophie morale se rapportoit principalement à la commodité de la vie & à la science du gouvernement. Si l'on considère qu'au sortir de leur école, Thalès sacrifia aux dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle & de mesurer le triangle ; & que Pythagore immola cent bœufs, pour avoir découvert la propriété du quarré de l'hypothénuse, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur astronomie se réduisoit à la connoissance du lever & du coucher des astres, des aspects des planètes, des solstices, des équinoxes, des parties du zodiaque ; connoissance qu'ils appliquoient à des calculs astrologiques & généthliques. Eudoxe publia les premières idées systématiques sur le mouvement des corps célestes ; Thalès prédit la première éclipse : soit que ce dernier en eût inventé la méthode, soit qu'il l'eût apprise en Egypte, qu'étoit-ce que l'astronomie égyptienne ? il y a toute apparence que leurs observations ne devoient leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faisoit ailleurs. La gamme de leur musique avoit trois tons, & leur lyre trois cordes. Il y avoit long-tems que Pythagore avoit cessé d'être leur disciple, lorsqu'il s'occupoit encore à chercher les rapports des intervalles des sons. Un long usage d'em-

baumer les corps auroit dû perfectionner leur médecine ; cependant ce qu'on en peut dire de mieux , c'est qu'ils avoient des medecins pour chaque partie du corps & pour chaque maladie. C'étoit du reste un tissu de pratiques superstitieuses , très-commodes pour pallier l'inefficacité des remedes & l'ignorance du medecin. Si le malade ne guériffoit pas, c'est qu'il avoit la conscience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chimie , n'est qu'un délire érudit ; il est démontré que la question de la transmutation des métaux n'avoit point été agitée avant le regne de Constantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué de tems immémorial l'astrologie judiciaire ; mais les en estimerons-nous beaucoup davantage ? Ils ont eu d'excellens magiciens , témoin leur querelle avec Moïse en présence de Pharaon , & la métamorphose de leurs verges en serpens. Ce tour de forcier est un des plus forts dont il soit fait mention dans l'Histoire. Ils ont eu deux théologies , l'une ésotérique & l'autre exotérique. La premiere consistoit à n'admettre d'autre dieu que l'univers , d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Osiris étoit le soleil , la lune étoit Isis. Ils disoient : au commencement tout étoit confondu : le ciel & la terre n'étoient qu'un ; mais dans le tems les élémens se séparèrent. L'air s'agita : sa partie ignée portée au centre , forma les astres & alluma le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement. Il se roula sur lui-même , & la terre parut. Le soleil échauffa cette masse inerte ; les germes qu'elle contenoit fermenterent , & la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde , ajoûtoient-ils , a ses révolutions périodiques , à chacune desquelles il est consumé par le feu. Il renaît de sa cendre , pour subir le même sort à la fin d'une autre révolution. Ces révolutions n'ont point eu de commencement & n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique. Les astres sont des amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production & à la diversité des corps terrestres. Dans les éclipses de lune , ce corps est plongé dans l'ombre de la terre. La lune est une espece de terre planétaire.

Les *Egyptiens* persisterent dans le matérialisme , jusqu'à ce qu'on leur en eut fait sentir l'absurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent , l'ame du monde , présent à tout , animant tout , & gouvernant tout selon des lois immuables. Tout ce qui étoit , en émanoit ; tout ce qui cessoit d'être , y retournoit : c'étoit la source & l'abyssme des existences. Ils furent successivement Déistes , Platoniciens , Manichéens , selon les conjonctures & les systêmes dominans. Ils admirent l'immortalité de l'ame. Ils prièrent pour les morts. Leur amenthès fut une espece d'enfer ou d'élysée. Ils faisoient aux moribonds la recommandation de l'ame en ces termes : *Sol omnibus imperans , vos dii universi qui vitam hominibus largimini , me accipite ; & diis æternis contubernalem futurum reddite*. Selon eux les ames des justes rentroient dans le sein du grand principe , immédiatement après la séparation d'avec le corps. Celles des méchans se purifioient ou se dépravoient encore davantage , en circulant dans le monde sous de nouvelles formes. La matiere étoit éternelle ; elle n'avoit été ni émanée , ni produite , ni créée. Le monde avoit eu un commencement , mais la matiere n'avoit point commencé & ne pouvoit finir. Elle existoit par elle-même , ainsi que le principe immatériel. Le principe immatériel étoit l'être éternel qui informe ; la matiere étoit l'être éternel qui est informé. Le mariage d'Osiris & d'Isis étoit une allégorie de ce systême. Osiris & Isis engendrèrent Orus ou l'univers , qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe passif.

La maxime fondamentale de leur théologie exotérique , fut de ne rejeter aucune superstition étrangère ; conséquemment il n'y eut point de dieu persécuté sur la surface de la terre , qui ne trouvât un asyle dans quelque temple *égyptien* ; on lui en ouvroit les portes , pourvu qu'il se laissât habiller à la maniere du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes , & à d'autres êtres de la nature , fut une suite assez naturelle de l'hyéroglyphe. Les figures hyéroglyphiques représentées sur la pierre , désignerent dans les commencemens différens phénomènes de la nature ; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité , lorsque l'intelligence en fut perdue & qu'elles n'eurent plus de sens ; de-là cette foule de dieux de toute espece , dont l'Egypte étoit remplie ; de-là ces contestations sanglantes qui s'élevèrent entre les prêtres , lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut plus en état de fournir à ses propres besoins , & en même tems aux besoins de la portion oisive. *Summus utrimque inde furor , vulgò quod numina vicinorum odit uterque locus , cum solos dicat habendos esse deos quos ipse colit*.

Ce seroit ici le lieu de parler des antiquités *égyptiennes* , & des auteurs qui ont écrit de la théologie & de la philosophie des *Egyptiens* : mais la plupart de ces auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie ; ce qui nous en reste est apocryphe , si l'on en excepte quelques fragmens conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniaton est sans autorité. Manéthon étoit de Diospolis ou de Sébennis : il vécut sous Ptolémée Philadelphie. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la philosophie & de la théologie des *Egyptiens*. Voici le jugement qu'Eusebe a porté de ses ouvrages : *ex columnis*, dit Eusebe , *in syriadicâ terrâ positis , quibus sacrâ dialecto sacræ erant notæ insculptæ à Thoot , primo Mercurio ; post diluvium verò ex sacrâ linguâ in græcam notis ibidem sacris versæ fuerunt ; interque libros in adita ægyptia relata ab Agatho demone , altero Mercurio patre Tat ; unde ipse ait libros scriptos ab avo Mercurii Trismegisti . . .* Quel fond pourrions-nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hyéroglyphes , d'hyéroglyphes en caracteres *égyptiens* sacrés , de caracteres *égyptiens* sacrés en lettres greques sacrées , de lettres greques sacrées en caractere ordinaire , quand l'ouvrage de Manéthon seroit parvenu jusqu'à nous ?

La table Isiaque est une des antiquités *égyptiennes* les plus remarquables. Pierre Bembe la retira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avoit jettée parmi d'autres mitrailles. Elle passa de-là dans le cabinet de Vincent duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparèrent de Mantoue en 1630 , & la table Isiaque disparut dans le sac de cette ville : un medecin du duc de Savoie la recouvra long-tems après , & la renferma parmi les antiquités de son souverain , où elle existe apparemment. Voyez-en la description *au mot ISIAQUE*. Que n'a-t-on point vu dans cette table ? c'est un nuage où les figures se sont multipliées , selon qu'on avoit plus d'imagination & de connoissances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lapons , Fabricius les signes du zodiaque & les mois de l'année , Herwart les propriétés de l'aimant & la polarité de l'aiguille aimantée , Kircher , Pignorius , Witfius , tout ce qu'ils ont voulu ; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux d'y voir encore tout ce qu'ils voudront ; c'est un morceau admirable pour ne laisser aux modernes , de leurs découvertes , que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux anciens.

EGYPTIENS , ou plutôt BOHÉMIENS , s. m. plur. (*Histoire mod.*) espece de vagabonds déguisés , qui , quoiqu'ils portent ce nom , ne viennent cependant ni d'Egypte , ni de Bohême ; qui se déguisent sous des habits grossiers , barbouillent leur visage & leur corps , & se font un certain jargon ; qui rodent çà

& là, & abusent le peuple sous prétexte de dire la bonne-aventure & de guérir les maladies, font des dupes, volent & pillent dans les campagnes.

L'origine de cette espece de vagabonds, qu'on nomme *Egyptiens*, mais plus souvent *Bohémiens*, est un peu obscure, & on n'a rien de bien certain sur l'étymologie de ce nom.

Il est vrai que les anciens *Egyptiens* passaient pour de grands fourbes, & étoient fameux par la finesse de leurs impostures. Peut-être cette idée a-t-elle consacré ce nom dans d'autres langues pour signifier *fourbe*, comme il est très-certain que les Grecs & les Latins l'ont employé en ce sens; les anciens *Egyptiens* étant très-versés dans l'Astronomie, qu'on ne distinguait guère alors de l'Astrologie, peut-être encore aura-t-on pu sur ce fondement donner le nom d'*Egyptiens* à ces diseurs de bonne-aventure.

Quoi qu'il en soit, il est peu de nations en Europe qui n'aient de ces *Egyptiens*; mais ils ne portent cependant pas par-tout le même nom.

Les Latins les appelloient *ægyptii*, & les Anglois les ont imités; les Italiens les nomment *zingari* ou *zingeri*, les Allemands *ziengner*, les François *Bohémiens*, d'autres *Sarrasins*, & d'autres *Tartares*.

Monsther dans sa géographie, *liv. III. ch. v.* rapporte que ces vagabonds parurent pour la première fois en Allemagne en 1417, fort basanés & brûlés du soleil, & dans un équipage pitoyable, à l'exception de leurs chefs qui étoient assez bien vêtus, quoiqu'ils affectassent un air de qualité, traînant avec eux, comme des gens de condition, une meute de chiens de chasse. Il ajoute qu'ils avoient des passeports du roi Sigismond de Bohême, & d'autres princes. Ils vinrent dix ans après en France, d'où ils passèrent en Angleterre. Paquier dans ses recherches, *liv. IV. chap. xix.* rapporte en cette sorte leur origine: « Le 17 Avril 1427, vinrent à Paris douze pénitents, c'est-à-dire pénitens, comme ils disoient, un duc, un comte, & dix hommes à cheval, qui se qualifioient chrétiens de la basse Egypte, chassés par les Sarrasins, qui étant venus vers le pape, confesserent leurs péchés, reçurent pour pénitence d'aller sept ans par le monde sans coucher en lit. Leur suite étoit d'environ 120 personnes, tant hommes que femmes & enfans, restans de douze cents qu'ils étoient à leur départ. On les logea à la Chapelle, où on les alloit voir en foule: ils avoient les oreilles percées où pendoit une boucle d'argent, leurs cheveux étoient très-noirs & crépés: leurs femmes très-laidés, forcieres, larronnes, & diseuses de bonne-aventure. L'évêque les obligea à se retirer, & excommunia ceux qui leur avoient montré leur main ».

Par l'ordonnance des états d'Orléans de l'an 1560, il fut enjoint à tous ces imposteurs, sous le nom de *Bohémiens* ou *Egyptiens*, de vider le royaume à peine des galères. Ils se divisèrent alors en plus petites compagnies, & se répandirent dans toute l'Europe. Le premier tems où il en soit fait mention en Angleterre, c'est après ce troisième règlement, savoir en 1565.

Raphaël de Volterre en fait mention, & dit que cette sorte de gens venoit originairement des Euxiens peuple, de Perse. *Dictionnaire de Trévoux & Chambers.* (G)

E H

EHANCHÉ, adj. (*Manège & Maréchal.*) cheval *ehanché*: on désigne par cette expression un cheval dont les hanches sont ou paroissent inégales, ce dont on juge par l'inspection des os iléon à l'endroit de leur faillie.

Quelques-uns ont attribué cette inégalité à quelque heurt, quelques coups, quelques contusions,

dont ils l'ont envisagé comme une suite; mais ils se font empressés de nous rassurer, en ajoutant que ce défaut n'occasionne aucune claudication, & ne nuit jamais à l'animal.

En supposant que le vice d'une hanche plus basse que l'autre puisse, quoiqu'il ne nuise point au cheval, n'être pas rapporté à sa première conformation & être déclaré accidentel, il s'ensuit qu'il ne consiste que dans une dépression, un affaissement à l'os qui faillit extérieurement; ce qui aura plutôt lieu dans le poulain que dans le cheval, parce que dans le premier les os sont moins compacts, & que d'ailleurs ceux dont il s'agit, plus spongieux que la plupart de ceux qui servent de base à l'édifice du corps de l'animal, peuvent en conséquence d'une violente contusion, avoir été affaiblis à leur pointe.

Du reste, l'expression dont il est question me paroît fort impropre; car elle n'offre en aucune façon l'idée de la signification qu'on lui donne. (e)

EHEM, f. m. (*Marine.*) canot dont les Nègres se servent. *Voyez* CANOT. (Z)

EHENHEIM, (*Géog. mod.*) ville d'Alsace. Elle est située sur l'Ergel, à une lieue de Strasbourg.

EHINGEN, (*Géog. mod.*) Il y a deux villes de ce nom dans la Souabe en Allemagne, l'une proche le Danube, l'autre sur le Neckre: celle-ci a *long. 27. 20. lat. 48. 18.*

EHOUPE ou HOUPER, (*Jurispr.*) l'ordonnance des eaux & forêts défend d'*ehouper*, c'est-à-dire *ébrancher* & deshonoré les arbres. *Voyez* le titre xxxij. art. 2. (A)

EJACULATEUR, f. m. pris adj. en *Anatomie*, nom qu'on donne à différentes parties relatives à celles de la génération, & qui tirent leur nom de l'usage dont elles sont dans l'éjaculation de la semence.

Les muscles *éjaculateurs* naissent du sphincter de l'anus, & s'avancent le long de l'urethre jusqu'à son milieu, où ils s'insèrent latéralement.

On donne aussi ce nom à deux muscles du clitoris, qui viennent du sphincter de l'anus, se portent latéralement & s'insèrent à côté du clitoris. *Voyez* GÉNÉRATION.

Les conduits *éjaculateurs* ont environ un pouce de longueur; ils sont larges près des vésicules, & diminuent à mesure qu'ils approchent de l'urethre, qu'ils percent ensemble.

Quelques auteurs donnent aussi le nom d'*éjaculateurs*, aux canaux déférens. *Voyez* DÉFÉRENT. (L)

EJACULATOIRES, *voyez* DÉFÉRENT.

EJACULATION, f. f. (*Med. Physiol.*) est l'action par laquelle la liqueur spermatique réservée dans les vésicules séminales, & l'humeur prostatique contenue dans ses propres couloirs, sont exprimées dans l'urethre, & poussées hors de ce canal par l'extrémité de la verge dans le coït, ou dans toute autre circonstance qui y est relative.

Cette action s'exécute, dans l'état naturel, par le mécanisme dont voici l'exposition. Les vésicules séminales étant formées de différentes membranes, entre lesquelles il en est une composée de fibres musculaires, susceptibles par conséquent de contraction, qui diminue leur capacité; cette contraction se fait dans le moment où toutes les conditions, & entr'autres l'érection de la verge, ont lieu pour occasionner l'émission de la semence, qui étant comprimée en tout sens par l'action de ces fibres contre la vessie dont le sphincter est contracté & leur fournit un point fixe, se porte où il y a le moins de résistance; l'orifice qui répond au canal déférent, se ferme par la disposition de la valvule qui s'y trouve: ainsi le fluide pressé de tous côtés, excepté vers l'orifice du canal éjaculatoire, qui est

comme la continuation du canal déferent, destiné à porter la liqueur séminale dans l'urethre, ce fluide y est porté avec force, & injecté avec une grande célérité dans l'urethre, auprès du verumontanum. En même tems la membrane musculeuse qui enveloppe les glandes prostates, se contracte comme de concert avec les vésicules séminales. Les muscles prostatiques agissent aussi dans le même instant; & par le concours de ces puissances combinées qui sont mises en jeu par un mouvement comme convulsif qui se communique à toutes les parties du corps, & y excite souvent une espèce de tremblement épileptique, l'humeur prostatique est exprimée de ses conduits excrétoires, & est aussi injectée dans l'urethre autour des orifices des conduits éjaculatoires de la semence. Ces deux fluides se mêlent dans la partie de ce canal dilatée, pour les recevoir, par les muscles destinés à cet effet. Mais cette dilatation n'est qu'instantanée: car le muscle accélérateur & le transverse de l'urethre se mettent en contraction pour presser ce qui est contenu dans ce canal, & l'obliger à sortir tout d'un trait & sans discontinuité pour chaque jet, dont il se fait plusieurs de suite par la répétition de l'action convulsive de tous les organes qui viennent d'être mentionnés. La force & la célérité avec laquelle ces fluides sont poussés, les peuvent faire jaillir à plusieurs pouces de distance de l'extrémité du membre viril selon que l'érection de cette partie est plus grande, & qu'il y a une quantité plus considérable à injecter des fluides, qui distendent davantage les canaux par lesquels ils passent, & qui donnent conséquemment plus d'étendue à l'action des muscles contracteurs: en sorte que les premiers jets sont les plus impétueux, & que la vitesse de l'injection des derniers est beaucoup moindre à proportion. C'est de cette prompte éjaculation, jointe à la chaleur & à la subtilité des fluides qui parcourent l'urethre dans cette voluptueuse opération de la nature, que dépend le chatouillement délicieux qu'éprouve la membrane d'un sentiment très-exquis qui tapisse ce canal. Voy. ERECTION, COÏT, GÉNÉRATION. (d)

EJAMBER, v. act. (*Manuf. de tabac.*) c'est séparer de chaque feuille la grosse côte qui la traverse. Les Negres & autres ouvriers employés à ce travail, *éjambent* avec les ongles & les dents.

EICETES ou HEICETES, f. m. pl. (*Hist. ecclési. & Théolog.*) hérétiques qui parurent dans le vij. siècle, & qui faisoient profession de la vie monastique. Ils croyoient qu'il étoit impossible de bien louer Dieu qu'en dansant & en sautant; ce qu'ils fondoient sur l'exemple de Moïse & des enfans d'Israël qui, après le passage de la mer Rouge, avoient marqué leur reconnaissance au Seigneur par un cantique accompagné de danses, &c. (G)

EICHEFELD, (*Géog.*) pays d'Allemagne situé entre la Hesse, la Thuringe, & le duché de Brunswick.

EIFFEL, (*Géog. mod.*) pays d'Allemagne situé entre le duché de Juliers, l'électorat de Trèves, le duché de Luxembourg, & l'électorat de Cologne.

EIMBECK, (*Géog. mod.*) ville de la basse Saxe en Allemagne. C'est la capitale du Grubenhagen. Elle est proche de l'Ilme. Long. 17. 38. lat. 51. 46.

EIRENE, f. f. (*Myth.*) déesse de la paix chez les Grecs. Voyez PAIX. (*Myth.*)

EISENACH, (*Géog. mod.*) ville capitale d'une contrée de même nom, dans la Thuringe en Allemagne. Elle est sur la Hesse, Long. 28. 6. lat. 50. 59.

* EISCTERIES, adj. pris subst. (*Hist. anc.*) fêtes dans lesquelles on sacrifioit à Jupiter & à Minerve, pour le salut de la république.

EISLEBEN, (*Géog. mod.*) ville de haute Saxe au

comté de Mansfeld en Allemagne. Lon. 29. 45. lat. 55. 40.

EITDEVET, (*Géog. mod.*) ville de la province de Heac au royaume de Maroc en Afrique. Elle est située sur une montagne, entre deux autres, & sur deux rivières.

E K

EKELENFORD, (*Géog. mod.*) ville du duché de Sleswig sur la mer Baltique, dans le Danemark. Long. 27. 55. lat. 54. 40.

E L

ELABORATION, f. f. se dit, en Médecine, de l'action naturelle par laquelle les humeurs récrémentielles, telles que le chyle, le sang, la lymphe, & toute autre de cette nature, subissent des changemens dans la disposition des parties qui composent leur substance, par lesquels elles se perfectionnent & acquièrent les qualités convenables pour les usages auxquels elles sont destinées. Ces changemens consistent en ce que certaines parties se dissolvent, & d'autres se réunissent. Ainsi dans l'élaboration du chyle qui se convertit en sang, les parties hétérogènes sont séparées, & les homogènes sont rassemblées & appliquées les unes aux autres.

Toute élaboration, dans l'économie animale, s'opère par l'action mécanique des solides sur les fluides, & par la réaction de ceux-ci qui dépend cependant de la première. Voyez CHILIFICATION, SANGUIFICATION, SÉCRÉTION. (d)

ELÆOTHERIUM, (*Hist. anc.*) pièce ou appartement des anciens Gymnases. Voyez ALIPTERION.

* ELAGABALE, f. m. (*Myt.*) dieu qu'on adoroit à Emèse, ville de la haute Syrie, sous la figure d'un grand cône de pierre. On croit que c'étoit un emblème du Soleil. Antonin qui avoit pris le nom d'*Elagabale* ou d'Héliogabale, & qui en avoit été prêtre dans sa jeunesse, fit apporter le dieu conique à Rome, & lui bâtit un temple, où il plaça le feu de Vesta, la statue de Cybele, les boucliers de Mars, en un mot tout ce que la ville pouvoit avoir de reliques précieuses. On ne conçoit guère le besoin qu'un cône de pierre peut avoir de femme; cependant Antonin lui en fit venir une de Carthage: ce fut la statue de la déesse Céléste. On maria le cône d'Emèse avec la Céléste de Carthage; on célébra cette fête dans toute l'Italie; personne ne fut dispensé des présens de nocces: mais le culte d'*Elagabale* & de Céléste ne dura qu'autant que le règne d'Antonin. Son successeur sépara ces époux, renvoya le dieu cône à Emèse, laissa Céléste seule sur son pié-d'estal, & ferma la porte du temple.

ELAGUER, v. act. (*Jard.*) Voyez EMONDER.

ELAN, ALÉE, (*voyez ALÉE*) *Hist. nat. Zoologie.* animal quadrupède du genre des ruminans. M. Perault a donné la description d'un élan qui étoit à-peu-près de la grandeur d'un cerf. Il avoit cinq piés & demi de longueur, depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue. C'étoit une femelle; elle n'avoit point de cornes. La longueur & la largeur du cou n'étoit que de neuf pouces; les oreilles avoient aussi neuf pouces de longueur, & quatre de largeur; le poil étoit gris, à-peu-près comme celui de l'âne, mais plus long: il avoit trois pouces de longueur, & il étoit aussi gros que le plus gros crin de cheval. Cet animal avoit la levre supérieure fort grande, & détachée des gencives; les piés ressembloient à ceux du cerf, excepté qu'ils étoient beaucoup plus gros. *Mém. pour servir à l'hist. des animaux, I. partie.*

L'élan est plus haut qu'un cheval; il a le corps fait comme celui d'un cerf, mais plus gros; il porte de très-

très-grandes cornes, qui sont cylindriques à leur origine, ensuite elles s'élargissent beaucoup, & forment une table plate qui a sur ses bords plusieurs prolongemens en forme de doigts. Ces cornes sont très-pesantes, elles tombent comme celles du cerf. Les *élans* restent dans les pays septentrionaux de l'Europe; il y en a aussi en Amérique, on leur donne le nom d'*original*; & il s'en trouve en Afrique qui sont plus gros que ceux d'Europe & d'Amérique. Ils ont pour l'ordinaire cinq piés de hauteur; les cornes n'ont qu'environ un pié de longueur; le poil est doux & de couleur cendrée; la chair est aussi bonne à manger que celle du bœuf. L'*élan* habite les hautes montagnes où il y a de bons pâturages; il est fort agile, & grimpe avec beaucoup de vitesse sur les rochers les plus escarpés. Kolbe, *desc. du cap de Bonne-Espérance*.

On prétend que l'*élan* a l'odorat plus fin qu'aucun autre animal, & on a observé que ses nerfs olfactifs sont très-gros. Cet animal est fort timide, mais il a beaucoup de force; il se défend contre les chiens & contre les loups, en les frappant avec les piés de devant. On dit qu'il est sujet à l'épilepsie, & que pour remède il porte le pié dans son oreille: c'est pourquoi on attribue à son pié la propriété de guérir de cette maladie; mais cette opinion n'a aucun fondement: au contraire on ne croit pas que l'*élan* puisse porter le pié à son oreille, parce que les jointures des jambes n'ont pas assez de souplesse pour se prêter à cette attitude. D'ailleurs la prétendue propriété du pié d'*élan* contre l'épilepsie, n'est pas prouvée. En Norvege où l'épilepsie est aussi fréquente qu'ailleurs, & les piés d'*élans* beaucoup plus communs, les gens éclairés n'en font aucun cas; tandis que les autres, lorsqu'ils voyent tomber un *élan* & qu'ils soupçonnent que sa chute est causée par un accès d'épilepsie, sont fort attentifs à observer quel pié il portera à son oreille, & le coupent aussi-tôt pour le garder comme un remède qui a une vertu spécifique. *Mém. pour servir à l'hist. nat. des anim. I. part. & plusieurs relations de voyages. Voyez QUADRUPÈDE. (I)*

ELAN, (*Pharm. & Mat. med.*) on faisoit autrefois beaucoup de cas de la corne du pié de cet animal, sur-tout du gauche de derrière, qu'on croyoit être un remède spécifique contre l'épilepsie. On ne se contentoît pas de faire prendre de la poudre de ce pié gauche, on en portoit aussi en amulette un morceau suspendu au cou, ou bien on en faisoit des anneaux qu'on portoit au doigt. Mais aujourd'hui on est revenu de cette erreur; & on croit que ce remède, si c'en est un, est peu efficace dans la maladie pour laquelle on le vantoit tant, & que l'ongle du pié de bœuf ou de cerf a tout autant de vertu. La Pharmacopée de Paris le fait entrer cependant encore dans la poudre anti-spasmodique & dans celle de guttete, sans doute pour se conformer à l'ancien usage, qui étoit de le prescrire dans toutes les maladies spasmodiques. (*b*)

ELAN, (*Art méch. Chamois.*) La peau de l'*élan* se passe en huile comme les buffles; & pour lors les faiseurs de colletins de buffle, de baudriers, & de ceinturons, les Gantiers & autres ouvriers, l'employent aux différens ouvrages de leurs métiers. *Voy. CHAMOIS & CHAMOISEUR.*

ELANCÉ, adj. (*Jard.*) se dit d'une branche velue & languette qui ne peut se soutenir.

ELANCÉ, (*Man. & Maréch.*) cheval *élané*, *efflanqué*, *effilé*: ces épithètes sont synonymes. *Voyez EFFILÉ, EFFLANQUÉ. (e)*

ELANCÉ, en termes de *Blason*, se dit d'un cerf courant. *Seguiran en Provence, d'azur au cerf élané d'or.*

ELANCEMENT, f. m. (*Marine.*) c'est la longueur du vaisseau qui excède celle de la quille. *V. QUÊTE. (Z)*

Tome V.

* ELAPHEBOLIES, adj. pris subst. (*Mytholog.*) fêtes célébrées en l'honneur de Diane par les habitans de la Phocide, & en mémoire d'une action dans laquelle ils avoient eu l'avantage sur les Thessaliens, & où ils avoient dû en partie la victoire aux secours qu'ils avoient reçus de leurs femmes. Les Athéniens avoient aussi des fêtes du même nom; c'étoient des especes d'agapes, pendant lesquelles ils se régaloient particulièrement avec des gâteaux paitris de graisse, de miel, & de sésame. D'autres prétendent qu'on y sacrifioit à Diane des cerfs, parce qu'elle se plaisoit particulièrement à la chasse de cet animal.

* ELAPHEBOLION, f. m. (*Hist. anc.*) Les Athéniens appelloient ainsi leur neuvième mois. C'est un mot composé d'*ελαφος*, cerf, & de *ελλαω*, je frappe; parce qu'on faisoit alors particulièrement la chasse du cerf, ou plutôt parce qu'on le sacrifioit à Diane; ou même selon d'autres, qu'on mangeoit dans cette saison une sorte de gâteaux, qu'ils appelloient *élaphe*. Quoi qu'il en soit, il avoit vingt-neuf jours, & il étoit précédé de l'anthystérion & suivi du munichion. *Voyez AN.*

ELARGIR UN CHEVAL, (*Manège.*) terme de l'art; c'est le contraindre & le solliciter par tous les moyens possibles d'embrasser un espace plus considérable de terrain.

Cet espace ne peut être limité; il doit être plus ou moins large, ou plus ou moins étroit, selon la roideur du cou, la dureté de la bouche, l'obstination, l'obéissance, la conformation, la franchise, & la disposition de l'animal.

On peut attribuer en général une grande partie des défenses des chevaux au peu de soin qu'ont ceux qui les exercent, de les travailler large, & de les empêcher de se retrécir. Trotez un poulain à la longe; si vous n'avez pas l'attention de l'éloigner du piqueur qui la tient, c'est-à-dire du centre de la volte, dont vous ne pourrez qu'augmenter la rondeur & l'espace en *élargissant* l'animal, il est fort à craindre que le trop d'assujettissement & de contrainte ne le révolte, & n'opère des effets totalement contraires à ceux que vous vous promettez. *Voyez LONGE.*

Il en est de même lorsqu'on le monte & qu'on le conduit par le droit dans un espace trop court & trop retréci. Les angles qui terminent les lignes droites qu'on lui fait parcourir sont trop près, & sont si voisins les uns des autres, qu'ils semblent en quelque façon se multiplier; il est donc obligé de tourner plus fréquemment. Or cette action lui coûte sans contredit davantage que celle de cheminer devant lui, sur-tout s'il n'a point été suffisamment *élargi* sur les cercles à la longe; & dès qu'elle sera continuellement répétée, il arrivera que la leçon qu'on lui donne dans l'unique dessein de le déterminer & de le résoudre, ne servira qu'à lui apprendre à se défendre & à se retenir. Que l'on tourne encore le poulain, quoique très-bien exercé à la longe & par le droit, trop étroit & sur lui-même hors des voltes marquées & réglées, & seulement pour le mener sur une nouvelle ligne, ses reins seront tellement occupés, ses jarrets si fort assujettis, son derrière en un mot, si chargé, que la douleur qu'il ressentira inévitablement le rendra bien-tôt entier à l'une ou à l'autre main, & peut-être à toutes les deux ensemble. *Voy. ENTIER.* Il importe donc essentiellement de le constamment *élargir*, quels que soient l'action & le mouvement auxquels on l'invite, parce que tout mouvement & toute action retrécie lui est toujours plus difficile & moins supportable.

L'observation de ce principe ne doit pas être moins rigoureuse, relativement à la plupart des chevaux que nous entreprenons, & qui ont acquis toutes leurs forces; ce seroit en abuser que de vouloir

K k k

en profiter pour les gêner & pour les contraindre tout-à-coup.

Il en est en qui le derriere est trop foible : ceux-ci, attendu cette foiblesse, se retrécissent presque toujours d'eux-mêmes ; ce retrécissement qui ne provient que de l'impuissance de la partie débile qui devroit nécessairement chasser le devant, occasionne le rejet du poids du corps sur cette même partie, & la surcharge ; de-là les desordres outrés de l'animal, desordres auxquels nous ne pouvons remédier, & que nous ne pouvons prévenir qu'en l'*élargissant*.

Nous avons les mêmes inconvéniens à redouter de la part des chevaux ramingues. Ils sont ennemis de toute justesse & de toute proportion, ainsi que les chevaux coleres & de mauvaise inclination, & doivent être travaillés beaucoup plus large que les chevaux naturellement desunis, engourdis, pesans, qui s'abandonnent sur le devant & sur la main. Un terrain étroit ne convient point encore à des chevaux vifs qui ont de l'ardeur, ni à ceux dont la croupe est fautive, légère, mal assurée, qui se déplacent, tirent à la main, la forcent, & fuient ou se dérobent, qui ont de la disposition à être entiers, qui n'ont aucune souplesse, aucune facilité dans l'exécution, &c.

Tout cheval peut se retrécir & mettre le cavalier dans la nécessité de l'*élargir*, soit qu'il marche par le droit, soit qu'il décrive des voltes d'une ou de deux pistes, soit qu'il exécute des changemens de mains larges ou étroits ; & cette falsification du terrain peut avoir lieu de trois manieres, ou par le port des épaules, ou par le port des hanches, ou par le port des épaules & des hanches à la fois dans le centre ou dans le dedans.

Si cheminant par le droit, il cherche à diminuer l'espace qu'il parcourt, en amenant insensiblement en-dedans son épaule, croisez votre rene de dedans, c'est-à-dire portez-la en-dehors, vous maintiendrez cette même épaule sur la ligne, ou vous l'y reconduirez, supposé qu'elle en soit sortie. S'il commence à l'abandonner des hanches seules, mettez cette même rene de dedans à vous dans une direction droite & non oblique, vous fixerez le poids du corps sur la hanche du même côté, & conséquemment il lui sera impossible de se traverser & de s'y jeter ; que s'il l'a entièrement quittée, aidez en même tems de la rene de dehors en la croisant, ces deux moyens réunis obligeront la croupe à sortir ; & dans le cas où ils ne suffiroient pas, vous recourrez à un troisieme secours, en agissant de la jambe de dedans, & vous proportionnerez la force de cette aide au besoin & à la desobéissance de l'animal. Souvent la ligne étant falsifiée par les hanches, les épaules s'éloignent de la piste qu'elles marquoient pour venir sur la nouvelle ligne décrite par le derriere ; le cheval est donc alors retréci des épaules & des hanches à la fois de la même maniere que si toute la masse s'étoit jetée en dedans ; servez-vous alors de la rene de dedans qui opérera sur l'épaule dans le sens propre à lui faire regagner le dehors dès que vous la croiserez, & n'employez votre rene de dehors que pour soutenir legerement l'animal ; rendez ensuite & agissez de la jambe de dedans qui se feroit opposée à l'effet de votre main, si vous l'eussiez appliquée au même instant que la rene de dedans opéreroit, réitérez successivement ces différentes aides de la main & des jambes, vous remettrez insensiblement le cheval, sans le gendarmer & sans même qu'il s'en apperçoive, sur le terrain dont il s'est écarté ; ce qui lui arrive très-fréquemment lorsque nous commençons à le plier le long des murs & à le travailler la tête en dedans, la croupe échappée ; leçon imaginée par le savant duc de Newcastle, & qui est précisément la même que celle à laquelle M.

de la Guerinierie a crû devoir donner le nom de l'*épaule en-dedans*. J'expliquerai amplement les raisons des effets de toutes ces aides au mot MANÈGE, cet article devant contenir tous les principes de notre art.

Elles doivent être pareillement employées sur le cheval qui retrécit les voltes ou les cercles à quelques sortes d'airs ou de manèges qu'il travaille, & soit que les hanches en soient assujetties ou ne le soient pas. Il est certain d'ailleurs que les épaules doivent toujours mener & entamer : or en les maintenant dans une exacte liberté, je veux dire en les forçant sans cesse de précéder les hanches par l'aide de la rene opposée au côté sur lequel on veut *élargir* l'animal, on n'a point lieu d'appréhender que la croupe s'engage & devance, & le retrécissement est impraticable. Nous en avons une preuve dans les changemens de main larges & étroits, les hanches étant observées ; si une grande partie des chevaux d'école ajustés par les maîtres qui ont le plus de réputation n'embrassent pas franchement le terrain, se retiennent, resserrent leur piste, & faussent la diagonale qui doit être suivie dans les uns & dans les autres changemens, ce n'est assurément que parce qu'ils contraignent trop le derriere par le moyen de la jambe avec laquelle ils chassent ; & parce que la force de cette aide l'emportant sur celle de la rene qui opere directement sur les épaules, les hanches mues & conduites par la jambe marchent avant ces parties. Voyez ENTABLER. Du reste il faut remarquer que les mouvemens de la main doivent être exactement d'accord avec ceux de la jambe de l'animal, autrement il n'en résultera qu'un effet très-médiocre, encore cet effet tendra-t-il le plus souvent alors à causer le plus grand resserrement de la volte, à augmenter la difficulté de tourner, à aculer l'animal, à le porter à entr'ouvrir son devant, à lui suggérer enfin des défenses ; d'où l'on doit juger de la nécessité de rechercher les tems des jambes, & de mesurer nos actions à ces tems. Voyez MANÈGE.

La voie la plus certaine de prévenir un cheval que l'on veut mettre au passage, ou à un air quelconque sur les voltes, est de lui en faire d'abord reconnoître la rondeur ; on le travaille ensuite en l'*élargissant* plus ou moins, ainsi que je l'ai dit, & sans attendre même qu'il tombe dans le défaut de ceux qui falsifient le terrain en se retrécissant. Habitué à être *élargi* à une main, on l'*élargit* à l'autre ; & lorsqu'il est véritablement libre & soumis à toutes les deux, on lui fait reserrer sa piste jusqu'à la premiere proportion du cercle d'où il est parti, on le range ainsi sous les lois d'une entiere obéissance ; en effet non-seulement on l'*élargit*, mais on le retrécit, & les aides données, par exemple, pour procurer l'*élargissement* à main droite, ne seront autre chose que celles que j'emploierai pour en venir au retrécissement, le cheval étant occupé sur les cercles à gauche ; deux actions opposées & dissemblables en apparence seront donc produites en quelque façon par un seul & même moyen. Cette leçon n'est cependant bonne & ne doit être continuée que relativement à des chevaux d'une certaine nature, que l'on peut & que l'on doit toujours travailler également aux deux mains : il est le plus souvent des cas où nous devons *élargir* le cheval à l'une & le retrécir à l'autre ; nous le ferons sur celle où il s'*élargit* de lui-même, & nous l'*élargissons* à celle où il se reserre.

J'insisterai au surplus sur l'obligation & sur l'importance de varier & les leçons & la place où on les donne. Tel cheval trop long-tems retenu & sollicité à un même mouvement, se rebute & se soustrait enfin à la dépendance dans laquelle on le tient : tel autre qui travailloit sur les voltes sans se retrécir

en un lieu seul, se resserre quand on l'exerce dans un autre auquel il n'est point accoutumé, en un mot tout homme de cheval doit consulter à cet égard l'inclination, la mémoire & le naturel de l'animal qu'il se propose d'ajuster, & se ressouvenir qu'il n'en est point qui soit plus capable d'atteindre à la perfection de l'exécution, que ceux qui sont toujours, pour ainsi dire, avertis & attentifs à l'action, à la volonté & aux aides du cavalier qui les monte.

Il est en aussi qui préviennent & cette volonté & cette action, ils tournent sans y être invités. On doit avant de les tourner à une main, les *élargir* un peu, en feignant de vouloir les tourner à l'autre; cette feinte les corrigera insensiblement, & ils n'en seront que plus soigneux à se conformer au desir de celui qui les guide & qui les conduit. Elle est encore très-utile pour remédier au vice du cheval ramingue qui se retient ou se dérobe pour prendre la volte avant qu'il en ait été sollicité; elle fixera de plus, elle assurera ceux dont les croupes sont légères ou fausses, qui ne veulent point consentir à la fermeté des hanches, qui s'*élargissent* trop du derrière sur la volte, qui se penchent en *élargissant* les jambes postérieures & en les jettant en-dehors, & qui tournent impatiemment & d'eux-mêmes. L'*élargissement* du derrière en effet ne consiste que dans la promptitude avec laquelle les hanches fuient du côté opposé à celui sur lequel auroit été mû & tourné le devant: or en retournant sur le champ le devant du côté où la croupe est prête à se jeter, les uns & les autres perdront incontestablement la mauvaise habitude de falsifier de cette sorte le terrain, & on les réduira aux plus grandes justesses. Soumettre ainsi les chevaux, c'est les vaincre véritablement par art; & cette méthode est sans doute préférable à celle de n'employer que la dureté & les châtimens; d'autant plus que si nous *élargissons* avec trop de rigueur l'animal, il se jette, il ne conserve ni proportion ni mesure, il obéit avec fougue & avec précipitation, il dérobe l'épaule & fuit, comme lorsque nous le retrécissons brusquement, il rompt son air, il perd sa cadence, il porte soudainement sa croupe si fort endedans, qu'il serre la volte en allant trop large de devant & presque de travers ainsi que s'il étoit entier.

Elargir; cette expression est encore en usage en parlant de la position des jambes de l'animal en action. Toutes les fois que dans un mouvement quelconque les jambes de devant sont obligées de se joindre & de se rapprocher comme quand il chevale, qu'il tourne, &c. nous disons qu'il est *élargi*. Un principe constant, & qui ne souffre aucune exception, est celui dont nous avons tous les jours des preuves sous nos yeux; le derrière ne peut être retréci que le devant ne s'*élargisse*, & il ne peut être *élargi* que ce même devant ne se retrécisse. La raison de cette nécessité indispensable se découvre bien-tôt, & à la seule inspection de la structure du cheval. (c)

ELARGIR, v. pass. (Marine.) un vaisseau s'*élargit*, se dit quelquefois pour signifier qu'il prend le large, & fait route soit pour joindre un autre vaisseau, ou pour le fuir. (Z)

ELARGISSEMENT, ELARGISSURE, fynon. augmentation de largeur. On dit l'*élargissement d'une maison*, l'*élargissement des rues*; mais *élargissure* n'est usité qu'en parlant des meubles & des vêtements: l'*élargissure d'un rideau*, d'une chemise, d'un juste-au-corps. Article de M. le Chevalier DE JAUVOURT.

ELARGISSEMENT. f. m. (Jurisprud.) est la liberté que l'on donne à un prisonnier de sortir de prison.

On distingue deux sortes d'*élargissemens*; savoir, l'*élargissement définitif*, & l'*élargissement provisoire*, qui n'est fait qu'à la charge par le prisonnier de se représenter dans un certain tems.

La déclaration de Charles VI. du 20 Avril 1402,

Tome V.

défend à tous officiers du roi & autres personnes, d'*élargir* ou faire *élargir* aucun prisonnier détenu par ordonnance de justice, sous prétexte d'aucun commandement du roi; à moins qu'il n'y ait des lettres patentes scellées du grand sceau, & que la partie & le ministère public ne soient ouïs.

Il y a néanmoins quelque distinction à faire entre l'*élargissement* des prisonniers pour dettes, & celui des prisonniers pour crime.

Les prisonniers pour dettes peuvent être *élargis* sur deux formations faites, à différens jours, aux créanciers qui seront en demeure de fournir la nourriture au prisonnier; & trois jours après la seconde formation, le juge pourra ordonner l'*élargissement*, partie présente ou dûement appelée; c'est la disposition de l'ordonnance de 1670, tit. xviii. art. 24.

L'art. 5. de la déclaration du 10 Janvier 1680, a depuis établi que quand les causes de l'emprisonnement n'excèdent pas deux mille livres, il n'est pas besoin de formations; le prisonnier peut, après la quinzaine du défaut de consignation, présenter requête au commissaire des prisons, à l'effet d'obtenir son *élargissement*, mais le commissaire ne peut *élargir* de son autorité; il faut que la requête soit rapportée en la chambre; & qu'il intervienne un jugement. Le préambule de cette déclaration fait connoître qu'elle est en faveur du prisonnier; qu'ainsi il peut avant les quinze jours demander sa liberté, en faisant deux formations, conformément à l'ordonnance.

Celui qui a été *élargi* faute de paiement de ses alimens, ne peut plus être emprisonné à la requête du même créancier, afin de punir la dureté de ce créancier, & que la disposition de l'ordonnance ne devienne pas illusoire.

Il en est de même de celui qui a été *élargi*, en payant un tiers ou un quart des deniers de la charité, parce que ce paiement fait une preuve d'insolvabilité; à moins qu'il ne soit survenu du bien au débiteur depuis son *élargissement*.

Les prisonniers détenus pour dettes, peuvent aussi être *élargis* sur le consentement des parties qui les ont fait arrêter ou recommander, passé devant notaire, qui sera signifié aux geoliers ou greffiers des geoles, sans qu'il soit besoin d'obtenir aucun jugement. Ordonnance de 1670, tit. xiiij. art. 31.

L'article suivant porte que la même chose sera observée à l'égard de ceux qui auront confié es mains du geolier ou greffier de la geole, les sommes pour lesquelles ils seront détenus. Ils doivent être mis hors des prisons, sans qu'il soit besoin de le faire ordonner.

A l'égard de l'*élargissement* des prisonniers détenus pour crime, l'ordonnance de 1670, tit. x. des decrets, ordonne que les accusés contre lesquels il y aura eu originairement decret de prise de corps, seront *élargis* après l'interrogatoire, s'il ne survient de nouvelles charges; ou par leur reconnoissance, ou par la déposition de nouveaux témoins.

Aucun prisonnier pour crime ne peut être *élargi* même par les cours ou autres juges, encore qu'il se fût rendu volontairement prisonnier, sans avoir vû les informations, l'interrogatoire, les conclusions du procureur du roi ou du procureur fiscal; si c'est dans une justice seigneuriale, & les réponses de la partie civile, s'il y en a, ou les formations de répondre.

Les prisonniers pour crime ne peuvent être *élargis*, que cela ne soit ordonné par le juge; encore que la partie publique & la partie civile y consentent.

On ne doit pas non plus *élargir* les accusés, après le jugement, lorsqu'il porte condamnation de peine afflictive, ou que les procureurs du roi, ou ceux des seigneurs en appellent; quand même les parties civiles y consentiroient, & que les amendes, aumônes, & réparations auroient été consignées.

K k k ij

L'art. 29 du tit. xiiij, que nous avons déjà cité, porte que tous greffiers, même des cours, & ceux des seigneurs, sont tenus de prononcer aux accusés les arrêts, sentences & jugemens d'absolution ou d'élargissement, le même jour qu'ils auront été rendus; & s'il n'y a point d'appel par le procureur du roi ou du seigneur dans les vingt-quatre heures, ils doivent mettre les accusés hors des prisons, & l'écrire sur le registre de la geole.

On doit pareillement, aux termes du même article, élargir ceux qui n'auront été condamnés qu'en des peines & réparations pécuniaires; en consignat entre les mains du greffier les sommes adjugées pour amendes, aumônes, & intérêt civils; sans que, faute de paiement d'épices, ou d'avoir levé les arrêts, sentences & jugemens, les prononciations & les élargissements puissent être différés.

Enfin l'article xxx. défend aux geoliers, greffiers des geoles, guichetiers & cabaretiers ou autres, d'empêcher l'élargissement des prisonniers, pour frais, nourriture, gîte, geolage, ou aucune autre dépense. Voyez PRISON, PRISONNIER. (A)

ELASTICITÉ f. f. ou FORCE ELASTIQUE, en Physique, propriété ou puissance des corps naturels, au moyen de laquelle ils se rétablissent dans la figure & l'étendue que quelque cause extérieure leur avoit fait perdre. Voyez ELASTIQUE.

Cette propriété se trouve à un degré plus ou moins grand dans presque tous les corps, il y en a même dont l'élasticité est presque parfaite, c'est-à-dire qui paroissent reprendre exactement la même figure qu'ils avoient avant la compression; tels sont l'ivoire, l'acier trempé, le verre, &c. cependant il paroît presque impossible qu'il se trouve des corps absolument doités d'une parfaite élasticité. En effet, lorsqu'un corps se bande & se débände, il faut de nécessité que quelques-unes des parties solides qui se touchent mutuellement, se repoussent & se retirent, & qu'elles souffrent de cette manière un frottement considérable; ce qui produit un très-grand obstacle au mouvement, & doit nécessairement faire perdre une partie de la force. Voyez DENSITÉ.

Il semble que l'élasticité soit différente, à proportion que les parties des corps sont plus ou moins compactes; car plus on bat les métaux, plus ils deviennent compactes & élastiques. L'acier trempé a beaucoup plus d'élasticité que l'acier qui est mou, il est aussi beaucoup plus compacte; car la pesanteur de l'acier trempé est à celle de l'acier non trempé, comme 7809 à 7738.

Outre cela, un corps paroît avoir d'autant plus d'élasticité qu'il est plus froid, apparemment parce que ses parties sont alors plus resserrées; ainsi une corde de violon retentit avec plus de force en hiver qu'en été. L'élasticité de tous les corps reste constamment la même dans le vuide que dans l'air, pourvu seulement qu'on ait soin que ces corps ne deviennent ni humides, ni secs, ni froids, ni chauds. Muffchenbr. *essai de Phys.* §. 448. & suiv.

On est fort partagé sur la cause de cette propriété des corps: les Cartésiens la déduisent d'une matière subtile qui fait effort, selon eux, pour passer à-travers des pores devenus plus étroits; ainsi, disent-ils, en bandant ou comprimant un corps élastique, par exemple un arc, ses particules s'éloignent l'une de l'autre du côté convexe, & s'approchent du côté concave, & par conséquent les pores se rétrécissent du côté concave; de sorte que s'ils étoient ronds auparavant, ils deviennent ovales; & la matière du second élément tâchant de sortir des pores ainsi rétrécis, doit en même tems faire effort pour rétablir le corps dans l'état où il étoit lorsque les pores étoient plus ouverts & plus ronds, c'est-à-dire avant que l'arc fût bandé. Voyez CARTÉSIANISME.

D'autres philosophes expliquent l'élasticité à-peu-près comme les Cartésiens; mais avec cette légère différence, qu'au lieu de la matière du second élément des Cartésiens, ils substituent l'éther, ou un milieu très-subtil qui traverse librement les pores. Voyez ETHER.

Ces explications vagues sont bien éloignées de nous apprendre d'une manière claire & distincte la cause de l'élasticité: car si les pores sont rétrécis d'un côté, ils sont élargis de l'autre, de l'aveu des Cartésiens; par conséquent la matière subtile qui sort d'un côté, ira remplir les espaces qui lui sont pour ainsi dire ouverts à la surface convexe; & elles les remplira avec d'autant plus de facilité, que cette matière, selon les Cartésiens, est capable de prendre toutes sortes de figures, & ne tend à en conserver aucune.

C'est pourquoi le corps restera dans l'état de compression où il a été mis, & dont la matière subtile ne peut avoir aucune action pour le tirer. D'ailleurs il paroît difficile d'expliquer par l'action de cette matière, les vibrations successives des corps élastiques; car une corde de violon, par exemple, qui a été frappée, ne se rétablit pas d'abord dans son premier état: quand elle est lâchée, non-seulement elle se débände, mais elle se jette du côté opposé, où elle forme une nouvelle courbure, & revient ensuite, en passant au-delà de son état de repos, pour former une nouvelle courbe: or comment par le simple écoulement d'un liquide, un corps peut-il faire autre chose que de se remettre dans la situation où il étoit?

D'autres philosophes, à la tête desquels est le P. Malebranche, ont attribué l'élasticité à de petits tourbillons de matière, dont ils ont supposé que tous les corps étoient remplis. Ces tourbillons, selon eux, sont aplatis par la compression, & changent leur figure sphérique en une figure ovale: alors leur force centrifuge les rétablit dans leur premier état, aussi bien que les parties des corps dans lesquelles ils sont engagés. Mais sur quoi est fondée l'existence de ces petits tourbillons? elle n'est pas appuyée sur des fondemens plus solides que celle des grands tourbillons de Descartes. Voyez TOURBILLON. D'ailleurs, pourquoi l'action de ces tourbillons n'est-elle pas la même dans tous les corps, & pourquoi tous les corps dans ce système ne sont-ils pas élastiques?

D'autres philosophes ont attribué l'élasticité à l'action de l'air; mais ce sentiment tombe de lui-même, puisque l'élasticité subsiste dans la machine du vuide.

D'autres ont crû que la matière subtile, ou l'éther, étoit lui-même élastique; mais ce n'est pas là une explication: car on demandera de nouveau d'où peut provenir l'élasticité de l'éther, & la difficulté restera toujours la même.

D'autres enfin abandonnant la supposition gratuite de la matière subtile, déduisent la cause de l'élasticité de l'attraction, cette grande loi de la nature, qui est, selon eux, la cause de la cohésion des solides & des corps durs. Voyez COHÉSION.

Supposons, disent-ils, qu'un corps dur soit frappé ou bandé de façon que les parties composantes sortent un peu de leur place, & s'éloignent un peu les unes des autres, mais sans se quitter tout-à-fait, & sans se rompre ou se séparer assez pour sortir de la sphère de cette force attractive qui les fait adhérer les unes aux autres; alors il faudra nécessairement, lorsque la cause extérieure cessera d'agir, que toutes ces parties retournent à leur état naturel. Voyez ATTRACTION.

Cette explication ne paroît guère plus fondée que les précédentes à bien des philosophes; car, disent-ils, il faudroit d'abord prouver l'existence de cette attraction entre les particules des corps terrestres.

Voyez ATTRACTION. Il faudroit prouver de plus que cette attraction produit l'adhérence des parties. *Voyez* ADHÉRENCE, COHÉSION, & DURETÉ. D'ailleurs, en attribuant l'élasticité à l'attraction des parties, il resteroit à faire voir comment l'attraction ne produit l'élasticité que dans certains corps. Rien n'est si contraire à l'avancement de la Physique, que les explications vagues & sans précision. Il faut savoir douter & suspendre notre jugement dans les effets dont nous ne connoissons point les causes, & l'élasticité paroît être de ce nombre.

Ce que nous venons de dire ne s'adresse qu'aux philosophes audacieux, qui prenant les phantômes de leur imagination pour les secrets de la nature, croient rendre raison des phénomènes par des hypothèses hasardées & sans fondement, qu'ils regardent comme des démonstrations. Il n'en est pas de même de ceux qui portant dans l'étude de la nature la sagacité & la sagesse de l'esprit observateur, ont la modestie de ne donner que pour de simples conjectures, des vûes souvent heureuses & fécondes. Telles sont celles que propose M. Diderot sur la cause de l'élasticité, dans ses *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, ouvrage plein de réflexions profondes & philosophiques.

M. Diderot remarque d'abord que quand on frappe une corde d'instrument divisée en deux parties par un léger obstacle, il s'y forme des ventres & des nœuds. Il pense qu'il en est de même de tout corps élastique; que ce phénomène a plus ou moins lieu dans toute percussion; que les parties oscillantes & les nœuds sont les causes du frémissement qu'on éprouve au toucher dans un corps élastique frappé; que ce frémissement, ainsi que celui des cordes frappées, est plus ou moins fort, suivant la violence du coup, mais toujours isochrone; qu'ainsi on devoit appliquer au choc des corps élastiques, les lois des vibrations des cordes. *Voyez* CORDE & PERCUSSION.

De plus, imaginons que des molécules de matière qui agissent les unes sur les autres par attraction, c'est-à-dire en général par quelque cause inconnue (car M. Diderot ne considère ici l'attraction que sous ce point de vûe), se disposent entr'elles d'une certaine manière par leur action mutuelle; il est visible que si on dérange ces particules, elles tendront à se remettre dans leur premier état, ou du moins à se coordonner entr'elles relativement à la loi de leur action, & à celle de la force perturbatrice. Le système formé de telles particules, & que M. Diderot appelle *A*, est un corps élastique; & en ce sens, dit-il, l'univers en seroit un: idée neuve, & qu'on peut adopter à bien des égards. Le système *A* dans le vuide sera indestructible, dans l'univers une infinité de causes tendront à l'altérer. Un corps élastique plié se rompra, quand les parties qui le constituent seront écartées par la force perturbatrice au-delà de la sphère de leur action; il se rétablira quand l'écartement sera moins fort, & permettra à l'action mutuelle des particules de produire un effet.

Si les particules sont de différente matière, de différente figure, & agissent suivant différentes lois, il en résultera une infinité de corps élastiques mixtes, c'est-à-dire des systèmes composés de deux ou plusieurs systèmes de particules différentes par leurs qualités & leur action. Si on chasse de ce composé un ou plusieurs systèmes, ou qu'on y en ajoute un nouveau, la nature du corps changera; ainsi le plomb diminuera d'élasticité, si on le met en fusion, c'est-à-dire si on coordonne entre ses particules un autre système composé de molécules d'air & de feu, qui le constituent plomb fondu. *Voyez* dans l'ouvrage cité, l'explication détaillée des conjectures de M. Diderot, que nous exposons ici dans un raccourci qui leur fait tort.

Lois de l'élasticité. Pour venir à bout de découvrir la nature & les lois de l'élasticité, nous en considérerons les phénomènes. Nous supposerons donc d'abord que tous les corps dans lesquels on observe cette puissance, soient composés ou puissent être conçus composés de petites cordes ou fibres qui par leur union constituent ces corps; & pour considérer l'élasticité dans le cas le plus simple, nous prendrons pour exemple les cordes de musique.

Les fibres n'ont d'élasticité qu'autant qu'elles sont étendues par quelque force, comme on voit par les cordes lâches, qu'on peut faire changer facilement de position, sans qu'elles puissent reprendre la première qu'elles avoient, quoique cependant on n'ait pas encore déterminé exactement par expérience, quel est le degré de tension nécessaire pour faire apercevoir l'élasticité.

Quand une fibre est trop tendue, elle perd son élasticité. Quoiqu'on ne connoisse pas non plus le degré de tension qu'il faudroit pour détruire l'élasticité, il est certain au moins que l'élasticité dépend de la tension, & que cette tension a des limites où l'élasticité commence & où elle cesse.

Si cette observation ne nous fait pas connoître la cause propre & adéquate de l'élasticité, elle nous fait voir au moins la différence qu'il y a entre les corps élastiques & les corps non-élastiques; comment il arrive qu'un corps perd son élasticité, & comment un corps destitué de cette force, vient à l'acquérir. Ainsi une plaque de métal devient élastique à force d'être battue; & si on la fait chauffer, elle perd cette propriété.

Entre les limites de tension qui sont les termes de l'élasticité, on peut compter différens degrés de force nécessaires pour donner différens degrés de tension, & pour tendre les cordes à telle ou telle longueur. Mais quelle est la proportion de ces forces par rapport aux longueurs des cordes? c'est ce qu'on ne sauroit déterminer que par des expériences faites avec des cordes de métal; & comme les allongemens de ces cordes sont à peine sensibles, il s'ensuit de-là qu'on ne sauroit mesurer directement ces proportions; mais qu'il faut pour cela se servir d'un moyen particulier & indirect. Gravesande s'est donné beaucoup de peine pour déterminer ces lois: voici le résultat des expériences qu'il a faites pour cela.

1°. Les poids qu'il faut pour augmenter une fibre par la tension jusqu'à un certain degré, sont dans différens degrés de tension, comme la tension même. Si, par exemple, nous supposons trois fibres de même longueur & de même épaisseur, dont les tensions soient comme 1, 2, 3, des poids qui seront dans la même proportion les tendront également.

2°. Les plus petits allongemens des mêmes fibres feront entr'eux à-peu-près comme les forces qui les allongent; proportion qu'on peut appliquer aussi à leur inflexion.

3°. Dans les cordes de même genre, de même épaisseur & également tendues, mais de différentes longueurs, les allongemens produits en ajoutant des poids égaux, sont les uns aux autres comme les longueurs des cordes; ce qui vient de ce que la corde s'allonge dans toutes ses parties, & que par conséquent l'allongement d'une corde totale est double de l'allongement de sa moitié, ou de l'allongement d'une corde soûdouble.

4°. On peut comparer de la même manière les fibres de même espèce, mais de différente épaisseur, en comparant d'abord un plus ou moins grand nombre de fibres déliées de la même épaisseur; & prenant ensuite le nombre total des fibres, en raison de la solidité des cordes, c'est-à-dire comme les quarrés des diamètres des cordes, ou comme leur poids, lorsque

leurs longueurs sont égales. De telles cordes doivent donc être étendues également par des forces que l'on supposera en raison des quarrés de leurs diamètres. Le même rapport doit aussi se trouver entre les forces qu'il faut pour courber des cordes, de façon que les fleches de la courbure soient égales dans des fibres données.

5°. Le mouvement d'une fibre tendue suit les mêmes lois que celui d'un corps qui fait ses oscillations dans une cycloïde ; & quelque'inégales que soient les vibrations, elles se font toujours dans un même tems. *Voyez CYCLOÏDE & CORDE.*

6°. Deux cordes étant supposées égales, mais inégalement tendues, il faut des forces égales pour les fléchir également : on peut comparer leurs mouvemens à ceux de deux pendules, auxquels deux forces différentes feroient décrire des arcs semblables de cycloïde, & par conséquent les quarrés des tems des vibrations des fibres sont les uns aux autres en raison inverse des forces qui les fléchissent également, c'est-à-dire des poids qui tendent les cordes. *Voyez PENDULE.*

7°. On peut encore comparer d'une autre manière les mouvemens des cordes semblables également tendues, avec ceux des pendules ; car comme on fait attention aux tems des vibrations, il faut aussi faire attention aux vitesses avec lesquelles les cordes se meuvent : or ces vitesses sont entr'elles en raison composée de la directe des poids qui fléchissent les cordes, & de l'inverse des quantités de matières contenues dans les cordes, c'est-à-dire de la longueur de ces cordes. Les vitesses sont donc en raison inverse des quarrés des longueurs, & des quarrés des tems des vibrations.

Les lames ou plaques élastiques peuvent être considérées comme un amas ou faisceau de cordes élastiques parallèles. Lorsque la plaque se fléchit, quelques-unes des fibres s'allongent, & les différens points d'une même plaque sont différemment allongés.

On explique l'élasticité d'un fluide, en supposant à toutes ses parties une force centrifuge ; & M. Newton (*Princ. math. prop. xxij. liv. II.*) prouve, d'après cette supposition, que les particules qui se repoussent ou se fuient mutuellement les unes les autres par des forces réciproquement proportionnelles aux distances de leur centre, doivent composer un fluide élastique dont la densité soit proportionnelle à sa compression ; & réciproquement, que si un fluide est composé de parties qui se fuient & s'évitent mutuellement les unes les autres, & que sa densité soit proportionnelle à la compression, la force centrifuge de ces particules fera en raison inverse de leurs distances. *Voyez FLUIDE.*

Au reste il faut regarder cette démonstration comme purement mathématique, & non comme déduite de la véritable cause physique de l'élasticité des fluides. Quelle que soit la cause de cette élasticité, il est constant qu'elle tend à rapprocher les parties desunies ou éloignées, & que par conséquent on peut la réduire, quant aux effets, à l'action d'une force centrifuge par laquelle les particules du fluide se repoussent mutuellement, sans qu'il soit nécessaire de supposer l'existence réelle d'une pareille force centrifuge. La démonstration subsiste donc, quelle que soit la cause physique de l'élasticité des fluides.

M. Daniel Bernoulli a donné dans son *Hydrodynamique*, les lois de la compression & du mouvement des fluides élastiques. Il en tire la théorie de la compression de l'air, & de son mouvement en passant par différens canaux ; de la force de la poudre pour mouvoir les boulets de canon, &c. Dans mon traité de l'équilibre & du mouvement des fluides, imprimé à Paris en 1744, j'ai aussi donné les lois de

l'équilibre & du mouvement des fluides élastiques. J'y remarque que le mouvement d'un fluide élastique diffère principalement de celui d'un fluide ordinaire, par les lois des vitesses de ses différentes couches. Ainsi quand un fluide non-élastique se meut dans un vase cylindrique, toutes les couches de ce fluide se meuvent avec une égale vitesse ; mais il n'en est pas de même quand le fluide est élastique ; car si ce fluide se meut dans un cylindre dont un des bouts soit fermé, la vitesse de ses tranches est d'autant plus grande, qu'elles sont plus éloignées de ce fond, à-peu-près comme il arrive à un ressort fixé par une de ses extrémités, & dont les parties parcourent en se débandant d'autant plus d'espace, qu'elles sont plus éloignées du point fixe. Du reste la méthode pour déterminer les lois du mouvement des fluides élastiques, est la même que pour déterminer celles des autres fluides. M. Bernoulli, dans ses recherches sur le mouvement des fluides élastiques, avoit supposé la chaleur du fluide constante, & l'élasticité proportionnelle à la densité. Pour moi j'ai supposé que l'élasticité agit suivant telle loi qu'on voudra.

M. Jacques Bernoulli, dans les *mém. acad.* 1703, où il donne la théorie de la tension des fibres élastiques de différentes longueurs, ou de leur compression par différens poids, remarque avec raison que la compression des fibres élastiques n'est pas exactement proportionnelle au poids comprimant ; & la preuve démonstrative qu'il en apporte, c'est qu'une fibre élastique ne peut pas être comprimée à l'infini ; que dans son dernier état de compression elle a encore quelque'étendue ; & que quelque poids qu'on ajoutât alors au poids comprimant, la compression ne pourroit pas être plus grande : d'où il s'ensuit évidemment que la compression n'augmente pas généralement en raison du poids.

Or ce que nous venons de remarquer d'après M. Jacques Bernoulli, sur la règle des pressions proportionnelles aux poids, a lieu dans les fluides élastiques ; par conséquent la règle qui fait les compressions proportionnelles aux poids dans les fluides élastiques (*voyez AIR & ATMOSPHERE*), ne sauroit être qu'une règle approchée. J'aimerois mieux dire, & ce seroit peut-être parler plus exactement, que la différence des compressions de l'air est proportionnelle aux poids comprimans ; mais que comme la compression de l'air est fort petite lorsque le poids comprimant = 0, c'est-à-dire comme l'air dans son état naturel est extrêmement dilaté, les expériences ont fait croire que les compressions de l'air étoient comme les poids, quoique cette proportion n'ait pas lieu rigoureusement : car soit P la compression de l'air dans son état naturel, & $P + A$, & $P + B$ les compressions de ce même air par les deux poids a , b ; comme on suppose A & B fort grandes par rapport à P , il est évident qu'au lieu de la proportion $a : b :: A : B$, on peut prendre la proportion approchée $a : b :: P + A : P + B$. *Voyez mes recherches sur la cause des vents, art. 81.*

Sur les phénomènes de l'élasticité de l'air, voyez les mots AIR & ATMOSPHERE. C'est l'élasticité de l'air, & non son poids, qui est la cause immédiate de la suspension du mercure dans le barometre ; car l'air d'une chambre soutient le mercure en vertu de son ressort : ainsi plus le ressort ou l'élasticité de l'air augmentent, plus le mercure doit monter, & au contraire. Les variations du barometre sont donc l'effet du changement de l'élasticité dans l'air, autant que du changement qui arrive dans son poids ; & comme, outre le poids de l'air, il y a une infinité de causes qui peuvent faire changer l'élasticité de l'air, comme la chaleur, l'humidité, le froid, la sécheresse, il s'ensuit que toutes ces causes concourent à la suspension plus ou moins grande du mercure.

Voyez RESSORT, FLUIDE, BAROMÈTRE, &c. (O)

ELASTICITÉ, (*Physiologie.*) dans l'économie animale, se dit de la force par laquelle les parties, dont on conçoit que la fibre simple est composée, tendent à rester unies entr'elles; ou à se réunir, si elles sont séparées, sans solution de continuité: si cette force vient à excéder par quelle cause que ce soit, elle rend les fibres roides; si elle est trop diminuée, elle donne lieu à la débilité des fibres. Voyez FIBRE, ELASTIQUE, & l'article suivant. (d)

ELASTIQUE, adj. (*Physique.*) corps élastique ou à ressort, est celui qui étant frappé ou étendu perd d'abord sa figure, mais fait effort par sa propre force pour la reprendre; ou qui, quand il est comprimé, condensé, &c. fait effort pour se mettre en liberté, & pour repousser les corps qui le compriment, comme une lame d'épée, un arc, &c. qui se bandent aisément, mais qui reviennent bien-tôt après à leur première figure & à leur première étendue. Voy. ELASTICITÉ. Tel est encore un balon plein d'air.

Les corps élastiques sont ou naturels ou artificiels. Les principaux parmi les artificiels, pour le degré de force élastique, sont les arcs d'acier, les boules d'airain, d'ivoire, de marbre, &c. les cuirs & les peaux, les membranes, les cordes ou fils d'airain, de fer, d'argent & d'acier, les nerfs, les boyaux, les cordes de lin & de chanvre.

Les principaux entre les naturels sont les éponges, les branches d'arbres verts, la laine, le coton, les plumes, &c. On dispute si l'eau a ou n'a point de force élastique, plusieurs philosophes croient qu'elle n'en a point ou peu par elle-même, & que si elle en montre quelquefois, on doit l'attribuer à l'air qui y est contenu. Voyez EAU.

Les principaux phénomènes qu'on observe dans les corps élastiques, sont qu'un corps élastique (nous supposons ici ce corps parfaitement élastique, & nous imaginons qu'il y en ait de tels) fait effort pour se remettre dans l'état où il étoit avant la compression, avec la même quantité de force qui a été employée à le presser ou à le bander; car la force avec laquelle on tire une corde, est la même que celle avec laquelle cette corde résiste à la traction; de même un arc reste bandé, tant qu'il y a équilibre entre la force qui est employée à le bander & celle avec laquelle il résiste.

2°. Les corps élastiques exercent également leur force en tout sens, quoique l'effet se fasse principalement appercevoir du côté où la résistance est la moins forte, ce qui se voit évidemment dans l'exemple d'un arc qui lance une fleche, du canon lorsque le boulet en sort, &c. Voyez RECUL.

3°. Les corps élastiques sonores, de quelque manière qu'on les frappe ou qu'on les pousse, font toujours à-peu-près les mêmes vibrations; ainsi une cloche rend toujours un même son de quelque manière ou de quelque côté qu'on la frappe. De même une corde de violon rend toujours le même son à quelqu'endroit qu'on la pousse avec l'archet. Or les différens sons consistent, comme l'on fait, dans la fréquence plus ou moins grande des vibrations du corps sonore. Voyez CORDE & SON.

4°. Un corps parfaitement fluide, s'il y en a de tels, ne sauroit être élastique parce que ses parties ne sauroient être comprimées. Voyez FLUIDE.

5°. Un corps parfaitement solide, s'il y en avoit de tels, ne sauroit être parfaitement élastique, parce que n'ayant point de pores il ne sauroit être susceptible de compression. Voyez SOLIDE.

6°. Les corps durs, longs & flexibles propres à acquérir de l'élasticité, l'acquerent principalement de trois manières, par leur extension, leur contraction, ou leur tension.

7°. Lorsque les corps se dilatent par leur force

élastique, ils employent pour cela une moindre force dans le commencement de leur dilatation que vers la fin, parce que c'est à la fin qu'ils sont le plus comprimés, & que leur résistance est toujours égale à la compression.

8°. Le mouvement par lequel les corps comprimés se remettent dans leur premier état, est ordinairement un mouvement accéléré. Voyez DILATATION. Quant aux lois du mouvement & de la percussion dans les corps élastiques, voyez sur cela les articles MOUVEMENT & PERCUSSION. Voyez aussi RESSORT.

Je ferai seulement ici les deux observations suivantes:

1°. On suppose ordinairement qu'un corps élastique à ressort parfait qui vient frapper un plan inébranlable, reçoive par le débandement du ressort une vitesse précisément égale & en sens contraire à celle qu'il avoit en frappant le plan. Il faut cependant remarquer qu'un corps élastique peut se rétablir parfaitement dans sa figure, en perdant beaucoup de sa vitesse: en voici la preuve. Supposons deux corps *A*, *B*, durs, unis ensemble par un ressort attaché à tous les deux, & supposons que ce système vienne à frapper perpendiculairement un plan inébranlable avec la vitesse *a*; il est certain que le corps antérieur *A* perdra d'abord tout son mouvement, qu'ensuite le corps *B* avancera contre le plan & contre le corps *A*, en comprimant le ressort avec la vitesse *a*, & que ce ressort en se débandant lui rendra la vitesse *a*, laquelle étant partagée aux deux masses *A*, *B*, deviendra $\frac{Aa}{A+B}$; donc la vitesse du système des deux corps

A, *B*, fera moindre après le choc qu'auparavant; quoique le système conserve la même figure. Pour qu'un corps élastique ne perdît rien de sa vitesse par le choc, il faudroit supposer que le ressort dont il est pourvu rendît ses parties susceptibles de division à l'infini, en sorte que quand il choque un plan, il n'y eût que la partie infiniment petite contiguë au plan, qui perdît tout-à-coup sa vitesse, les autres parties ne perdant la leur que par degrés insensibles. Or on sent bien que cette supposition est plus mathématique que physique; en effet l'expérience prouve que les corps élastiques les plus parfaits perdent quelque partie de leur vitesse par le choc, sans que leur figure soit aucunement altérée.

2°. M. Mariotte, dans son traité du choc des corps, dit que si on frappe un cerceau avec un bâton pour le faire avancer, la partie du cerceau opposée à la partie choquée avancera vers le bâton & s'applatera, tandis que le cerceau entier ira en avant; ce phénomène est aisé à expliquer par les principes qu'on peut lire au mot DYNAMIQUE. Le cerceau étant en repos au moment du choc, on peut regarder son repos actuel comme composé de deux mouvemens égaux & contraires, l'un progressif & l'autre opposé à celui-là, & contraire à l'impulsion du bâton; donc en vertu de ce dernier mouvement le cerceau est dans le même état que s'il étoit poussé directement contre le bâton. Or dans ce cas il est évident qu'il doit s'applater par la partie la plus éloignée du bâton. Donc, &c. Voyez PERCUSSION.

Les mots élastique, élasticité, viennent du grec *ελαστός*, pousser, chasser. (O)

ELASTIQUE, adj. pris subst. ou COURBE ELASTIQUE, (*Géométrie & Méchan.*) est le nom que M. Jacques Bernoulli a donné à la courbe que forme une lame de ressort fixée horizontalement par une de ses extrémités à un plan vertical, & chargée à l'autre extrémité d'un poids qui par sa pesanteur oblige cette lame de se courber; la détermination de cette courbe est un problème de la plus sublime Géométrie. On peut voir l'analyse que M. Jacques Bernoulli en

a donnée dans les *mémoires de l'académie des Sciences de Paris de 1703*. Plusieurs savans géometres ont donné depuis ce tems différentes solutions de ce problème ; on en trouve plusieurs très-élégantes dans le *tome III. des mémoires de l'académie de Petersbourg*.

Cette courbe est la même que celle que formeroit un linge *ACB* (*fig. 67. Méchaniq.*) parfaitement flexible, fixé horizontalement par ses deux extrémités *A, B*, & chargé d'un fluide qui rempliroit la cavité *ACB*. Voyez cette proposition démontrée dans l'essai de M. Jean Bernoulli sur une nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux, imprimé à Bâle en 1714, & réimprimé depuis à Laufanne, 1743, dans le recueil in-4°. des œuvres de M. Jean Bernoulli. Je dis 1743, quoique le titre porte 1742 ; parce qu'il y a au commencement du premier volume deux écrits de M. Bernoulli & de l'éditeur, datés de 1743.

On peut voir aussi dans le *tome IV. des œuvres de M. Jean Bernoulli, page 242*, une solution du problème de l'élastique ; elle est fondée sur ces deux principes : 1° que le poids tendant exerce sur chaque point de l'élastique une force proportionnelle à sa distance : 2° que la courbure dans chaque point est en raison de la force tendante ; d'où il s'ensuit que si on nomme *x* la distance d'un point quelconque à la ligne de direction du poids tendant, on aura le rayon de la développée $\left(\frac{dx^2 + dy^2}{-dx dy} \right)^{\frac{1}{2}} = \frac{x}{y}$; d'où l'on tire en regardant *dx* comme constant, $\frac{xx}{2} = -\frac{dy}{\sqrt{dy^2 + dx^2}}$ & $\frac{xx dx}{\sqrt{4 - x^2}} = dy$, équation de l'élastique. Or il est

évident que cette courbe est la même que celle du linge dont il a été parlé ci-dessus, puisque la pression dans chaque point du linge est proportionnelle à *x*, c'est-à-dire à la hauteur, & que cette pression est de plus proportionnelle à la courbure, ou en raison inverse du rayon de la développée. Voy. COURBURE, DÉVELOPPÉE, & OSCULATEUR. (O)

ELATERISTES, adj. plur. (*Physique.*) terme de M. Boyle, pour désigner ceux qui tiennent pour l'élasticité & la pesanteur de l'air. Ces deux propriétés de l'air étant généralement reconnues aujourd'hui, les *Elatéristes* ne font plus une secte. (O)

ELATERIUM, (*Pharmacie & Matière médicale.*) Ce mot qui vient du grec *ἐλαύω, ἐλαω, je chasse avec force*, étoit employé par Hippocrate pour exprimer les purgatifs violens ; on le donna ensuite au concombre sauvage, & enfin il fut consacré pour exprimer une préparation du suc de cette plante ; préparation fort usitée chez les anciens, & dont Hippocrate même fait mention.

Il paroît qu'on apportoit beaucoup d'attention à la préparation de ce remède ; que les différens auteurs qui nous l'ont transmise ont décrit cependant d'une manière si confuse & si peu uniforme, qu'ils ne nous ont pas appris ce que c'étoit précisément.

Dioscoride, qui paroît en avoir parlé le plus clairement, dit qu'il faut aller sur le lieu où sont les concombres sauvages, dont les fruits touchent à leur parfaite maturité, les mettre dans l'instant qu'on les a cueillis sur un tamis, les y fendre en deux, recevoir dans un bassin posé sous le tamis le suc qui coulera, en séparer quand il sera tout ramassé & reposé la partie claire d'avec l'épaisse & mucilagineuse, & garder celle-ci, qui étant desséchée, étoit le véritable & le meilleur *elaterium*.

Comme les fruits du concombre sauvage ne mûrissent que les uns après les autres, qu'il falloit les prendre au moment précis, pour ainsi dire, qui précédoit leur maturité parfaite, parce qu'un moment plus tard ils tomboient d'eux-mêmes & dardoient leurs graines & leur suc, ce qui les rendoit inutiles ; M. Boulduc, *mém. de l'acad. royale des Sciences, an-*

née 1719, juge que la pratique des anciens devoit être fort pénible, si elle n'étoit quelque chose de plus.

Galien, ou du moins l'auteur de l'ouvrage intitulé *de dynamidiis*, donne la façon de faire l'*elaterium* en ces termes : exprimez, dit-il, le suc du concombre sauvage tandis qu'il n'est pas encore mûr, après quoi versez ce suc exprimé dans un vase plein d'eau ; ramassez ce qui furnagera, & le faites sécher au soleil.

Mais quoi qu'il en soit de la façon de préparer l'*elaterium*, on ne s'en sert plus aujourd'hui parmi nous, malgré tous les travaux de M. Boulduc, qui s'est attaché à en faire un qui pût produire les effets qu'en promettoient les anciens ; objet qu'il a rempli en tirant de la racine sèche de concombre sauvage, par une simple décoction, un extrait qu'il préféreroit à celui de toutes les autres parties de la même plante, & qu'il a reconnu par expérience pour un hydragogue fort doux, mais puissant à la dose de 24 jusqu'à 30 grains. Le même M. Boulduc recommande aussi le fruit du concombre sauvage, séché & pulvérisé, comme un bon hydragogue.

Les expériences de notre académicien lui ont appris que le concombre sauvage ne contenoit presque pas de principe résineux, & que c'étoit une plante purement extractive.

Les anciens faisoient prendre l'*elaterium* depuis 4 grains jusqu'à 12, à cette dose il purgeoit par le vomissement & par les selles. Voyez CONCOMBRE SAUVAGE. (b)

ELAVÉ, adj. (*Venerie.*) il se dit d'un poil mollaşe & blafart en couleur ; en fait de bête à chasser & de chiens, c'est une marque de foiblesse en eux.

ELBE, (*Géog. mod.*) île située sur la côte de Toscane, vis-à-vis de Piombino.

ELBE, (*Géog. mod.*) fleuve qui a sa source aux monts des Géans, sur les confins de la Bohême & de la Silésie ; il traverse la Misnie & la Saxe, & se jette dans la mer au-dessus de Hambourg.

ELBEUF, (*Géog. mod.*) gros bourg de Normandie, en France ; il a titre de duché-pairie : il est situé sur la Seine. Long. 18. 38. lat. 49. 20.

ELBING, (*Géog. mod.*) capitale de la contrée de Hockerland, à la Prusse royale, au palatinat de Mariembourg, en Pologne : elle n'est pas éloignée de la mer Baltique. Long. 37. 40. lat. 54. 12.

ELBOURG, (*Géog. mod.*) ville du duché de Gueldres, aux Provinces-Unies : elle est située sur le Zuiderzée. Long. 23. 20. lat. 54. 12.

ELCATIF, (*Géog. mod.*) ville de l'Arabie heureuse, sur la côte occidentale du golfe Persique, en Asie. Long. 70. 40. lat. 26.

ELCESAITES, HELCESAITES ou ELCESAIENS, comme les appelle Théodoret, f. m. plur. (*Théol. & Hist. ecclési.*) hérétiques qui parurent au commencement du second siècle de l'Eglise, & qui prirent leur nom d'Elcesaïe ou d'Elxaï leur chef. Il vivoit du tems de Trajan.

On connoitra leurs principaux dogmes, par les rêveries que débitoit ce fanatique. Elxaï étoit Juif d'origine & de sentimens, mais il n'observoit pas la loi. Il se prétendit inspiré, composa un livre où il ordonnoit à ses sectateurs une forme de serment mystérieux par le sel, l'eau, la terre, le pain, le ciel, l'air, & le vent. D'autres fois il leur ordonnoit de prendre sept autres témoins de la vérité, le ciel, l'eau, les esprits, les SS. anges de la prière, l'huile, le sel, & la terre. Des livres du nouveau Testament & de ceux de l'ancien, il n'admettoit que quelques passages détachés. Ce prétendu prophète contraignoit ses sectateurs au mariage. Il disoit qu'on pouvoit, sans pécher, céder à la persécution, adorer les idoles, & dissimuler sa foi au-dehors, pourvu que le cœur n'y eût point de part. Il reconnoissoit le Christ pour

pour le grand roi; mais il ne paroïssoit pas clairement par son livre, si sous ce nom il désignoit J. C. ou s'il en entendoit un autre. Il défendoit de prier vers l'orient, & vouloit qu'on tournât le visage vers Jérusalem en quelque pays que l'on fût. Il condamnoit les sacrifices comme indignes de Dieu, & ne lui ayant, disoit-il, été offerts ni par les peres, c'est-à-dire les patriarches, ni en vertu de la loi. Il défendoit de manger de la chair comme faisoient les Juifs, & rejettoit l'autel & le feu; mais il croyoit que l'eau étoit bonne, ce qui pourroit faire conjecturer qu'il admettoit une sorte de baptême.

Elxai décrivait le Christ comme une vertu céleste qui, née dès le commencement du monde, avoit paru de tems en tems sous divers corps, & il en décrivait ainsi les dimensions: Vingt-quatre schoenes en longueur, c'est-à-dire quatre-vingt-seize mille pas; six schoenes en largeur, ou vingt-quatre mille pas, & l'épaisseur à proportion. Ces mesures semblent avoir été forgées sur une interprétation grossière de ces paroles de S. Paul aux Ephesiens, *ch. iij. v. 18. ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, & longitudo, & sublimitas, & profundum*. Par une erreur semblable, il donnoit au saint Esprit le sexe féminin, parce qu'en Hébreu *rouats* ou *rouach*, qui signifie *esprit*, est de ce genre. Il le faisoit semblable au Christ & posé devant lui, droit comme une statue, sur un nuage entre deux montagnes, & toutefois invisible. Il donnoit à l'un & à l'autre la même mesure, & prétendoit l'avoir connue par la hauteur des montagnes, parce que leurs têtes y atteignoient. Enfin, il enseignoit dans son livre une prière en termes barbares, dont il défendoit de chercher l'explication, & que S. Epiphane traduit ainsi: *la bassesse, la condamnation, l'oppression, la peine de mes peres est passée par la mission parfaite qui est venue*. Ce pere, Origene, & Eusebe ont parlé des *Elcesaites*. Le premier les nomme aussi *Samseens*, du mot hébreu *sames*, qui signifie *le soleil*. Scaliger s'est trompé en prétendant qu'Elxai étoit le même qu'Essai ou Ezen; & par une suite de sa première erreur, il a confondu les *Elcesaites* avec la secte des Esséens. Les disciples d'Elxai se joignirent à ceux d'Ebion, & gardoient comm'eux la circoncision; ils subsisterent plusieurs siècles, quoiqu'Eusebe, *liv. VI. ch. xxxviij.* assure le contraire. Fleury, *hist. ecclésiast. liv. I. tom. II. pag. 291. & 92.* (G)

ELCHE, (*Géog. mod.*) ville du royaume de Valence en Espagne. Elle est située sur la Segre. *Long. 17. 25. lat. 38. 10.*

* ELÉATIQUE, (SECTE) *Hist. de la Philosophie*. La secte éléatique fut ainsi appelée d'Elée, ville de la grande Grece, où naquirent Parménide, Zénon, & Leucippe, trois célèbres défenseurs de la philosophie dont nous allons parler.

Xénophane de Colophone passe pour le fondateur de l'Eléatisme. On dit qu'il succéda à Telaugé fils de Pythagore, qui enseignoit en Italie la doctrine de son pere. Ce qu'il y a de certain, c'est que les *Eléatiques* furent quelquefois appelés *Pythagoriciens*.

Il se fit un grand schisme dans l'école éléatique, qui la divisa en deux sortes de philosophes qui conservèrent le même nom, mais dont les principes furent aussi opposés qu'il étoit possible qu'ils le fussent; les uns se perdant dans des abstractions, & élevant la certitude des connoissances métaphysiques aux dépens de la science des faits, regarderent la physique expérimentale & l'étude de la nature comme l'occupation vaine & trompeuse d'un homme qui, portant la vérité en lui-même, la cherchoit au-dehors, & devenoit de propos délibéré le jouet perpétuel de l'apparence & des phantômes: de ce nombre furent Xénophane, Parménide, Mélisse, & Zénon; les autres, au contraire, persuadés qu'il n'y a de vérité que dans

Tome V.

les propositions fondées sur le témoignage de nos sens, & que la connoissance des phénomènes de la nature est la seule vraie philosophie, se livrerent tout entiers à l'étude de la Physique: & l'on trouve à la tête de ceux-ci les noms célèbres de Leucippe, de Démocrite, de Protagoras, de Diagoras, & d'Anaxarque. Ce schisme nous donne la division de l'histoire de la philosophie éléatique, en histoire de l'*Eléatisme* métaphysique, & en histoire de l'*Eléatisme* physique.

Histoire des éléatiques métaphysiciens. Xénophane vécut si long-tems, qu'on ne fait à quelle année rapporter sa naissance. La différence entre les historiens est de vingt olympiades: mais il est difficile d'en trouver une autre que la cinquante-sixième, qui satisfasse à tous les faits donnés. Xénophane, né dans la cinquante-sixième olympiade, put apprendre les éléments de la Grammaire; tandis qu'Anaximandre fleurissoit; entrer dans l'école pythagoricienne à l'âge de vingt-cinq ans, professer la philosophie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze, être témoin de la défaite des Perses à Platée & à Marathon, voir le regne d'Hiéron, avoir Empédocle pour disciple, atteindre le commencement de la quatre-vingt-unième olympiade, & mourir âgé de cent ans.

Xénophane n'eut point de maître. Persécuté dans sa patrie, il se retira à Zancle ou à Catane dans la Sicile. Il étoit poète & philosophe. Réduit à la dernière indigence, il alla demander du pain à Hiéron. Demander du pain à un tyran! il valoit encore mieux chanter ses vers dans les rues; cela eût été plus honnête & plus conforme aux mœurs du tems. Indigné des fables qu'Homère & Hésiode avoient débitées sur le compte des dieux, il écrivit contre ces deux poètes; mais les vers d'Hésiode & d'Homère sont parvenus jusqu'à nous, & ceux de Xénophane sont tombés dans l'oubli. Il combattit les principes de Thales & de Pythagore; il harcela un peu le philosophe Epiménide; il écrivit l'histoire de son pays; il jeta les fondemens d'une nouvelle philosophie dans un ouvrage intitulé *de la nature*. Ses disputes avec les philosophes de son tems, servirent aussi d'aliment à la mauvaise humeur de Timon; je veux dire que le misanthrope s'en réjouissoit intérieurement, quoiqu'il en parût fâché à l'extérieur.

Nous n'avons point les ouvrages des *Eléatiques*; & l'on accuse ceux d'entre les anciens qui ont fait mention de leurs principes, d'avoir mis peu d'exactitude & de fidélité dans l'exposition qu'ils nous en ont laissée. Il y a toute apparence que les *Eléatiques* avoient la double doctrine. Voici tout ce qu'on a pu recueillir de leur métaphysique & de leur physique.

Métaphysique de Xénophane. Rien ne se fait de rien. Ce qui est a donc toujours été: mais ce qui est éternel est infini; ce qui est infini est un: car où il y a dissimilitude, il y a pluralité. Ce qui est éternel, infini, un, par-tout le même, est aussi immuable & immobile: car s'il pouvoit changer de lieu, il ne seroit pas infini; & s'il pouvoit devenir autre, il y auroit en lui des choses qui commenceroient, & des choses qui finiroient sans cause; il se feroit quelque chose de rien, & rien de quelque chose; ce qui est absurde. Il n'y a qu'un être qui soit éternel, infini, un, immuable, immobile, tout; & cet être est Dieu. Dieu n'est point corps; cependant sa substance s'étendant également en tout sens, remplit un espace immense sphérique. Il n'a rien de commun avec l'homme. Dieu voit tout, entend tout, est présent à tout; il est en même tems l'intelligence, la durée, la nature; il n'a point notre forme; il n'a point nos passions; ses sens ne sont point tels que les nôtres.

Ce système n'est pas éloigné du Spinozisme. Si Xénophane semble reconnoître deux substances dont l'union intime constitue un tout, qu'il appelle l'*uni-*

vers ; d'un autre côté l'une de ces substances est figurée , & ne peut , selon ce philosophe , se concevoir distinguée & séparée de l'autre que par abstraction. Leur nature n'est pas essentiellement différente ; d'ailleurs cette ame de l'univers que Xénophane paroît avoir imaginée , & que tous les Philosophes qui l'ont suivi ont admise , n'étoit rien de ce que nous entendons par un esprit.

Physique de Xénophane. Il n'y a qu'un univers ; mais il y a une infinité de mondes. Comme il n'y a point de mouvement vrai , il n'y a en effet ni génération , ni dépérissement , ni altération. Il n'y a ni commencement , ni fin de rien , que des apparences. Les apparences sont les seules processions réelles de l'état de possibilité à l'état d'existence , & de l'état d'existence à celui d'annihilation. Les sens ne peuvent nous élever à la connoissance de la raison première de l'univers. Ils nous trompent nécessairement sur ses lois. Il ne nous vient de science solide que de la raison ; tout ce qui n'est fondé que sur le témoignage des sens est opinion. La Métaphysique est la science des choses ; la Physique est l'étude des apparences. Ce que nous appercevons en nous , est ; ce que nous appercevons hors de nous , nous paroît. Mais la seule vraie philosophie est des choses qui sont , & non de celles qui paroissent.

Malgré ce mépris que les *Eléatiques* faisoient de la science des faits & de la connoissance de la nature , ils s'en occupoient sérieusement ; ils en jugeoient seulement moins favorablement que les philosophes de leur tems. Ils auroient été d'accord avec les Pyrrhoniens sur l'incertitude du rapport des sens ; mais ils auroient défendu contre eux l'infailibilité de la raison.

Il y a , disoient les *Eléatiques* , quatre élémens ; ils se combinent pour former la terre. La terre est la matière de tous les êtres. Les astres sont des nuages enflammés : ces gros charbons s'éteignent le jour & s'allument la nuit. Le Soleil est un amas de particules ignées , qui se détruit & se reforme en 24 heures ; il se leve le matin comme un grand brasier allumé de vapeurs récentes : ces vapeurs se consomment à mesure que son cours s'avance ; le soir il tombe épuisé sur la terre ; son mouvement se fait en ligne droite : c'est la distance qui donne à l'espace qu'il parcourt , une courbure apparente. Il y a plusieurs Soleils ; chaque climat , chaque zone a le sien. La Lune est un nuage condensé ; elle est habitée ; il y a des régions , des villes. Les nuées ne sont que des exhalaisons , que le Soleil attire de la surface de la terre ; est-ce l'affluence des mixtes qui se précipitent dans les mers qui les sale ? Les mers ont couvert toute la terre ; ce phénomène est démontré par la présence des corps marins sur sa surface & dans ses entrailles. Le genre humain finira lorsque la terre étant entraînée au fond des mers , cet amas d'eau se répandra également par-tout , détrempera le globe , & n'en formera qu'un borborygme ; les fleuves s'écouleront , l'immense borborygme se séchera , & les hommes renaîtront. Voilà la grande révolution de tous les êtres.

Ne perdons point de vue au milieu de ces puérités , plusieurs idées qui ne sont point au-dessous de la philosophie de nos tems ; la distinction des élémens , leur combinaison , d'où résulte la terre ; la terre , principe général des corps ; l'apparence circulaire , effet de la grande distance ; la pluralité des mondes & des Soleils ; la Lune habitée ; les nuages formés des exhalaisons terrestres ; le séjour de la mer sur tous les points de la surface de la terre. Il étoit difficile qu'une science qui en étoit à son alphabet , rencontrât un plus grand nombre de vérités ou d'idées heureuses.

Tel étoit l'état de la philosophie *éléatique* , lorsque Parménide naquit. Il étoit d'Elée. Il eut Zénon pour disciple. Il s'entretint avec Socrate. Il écrivit sa phi-

lophilie en vers ; il ne nous en reste que des lambeaux si décousus , qu'on n'en peut former aucun ensemble systématique. Il y a de l'apparence qu'il donna aussi la préférence à la raison sur les sens ; qu'il regarda la Physique comme la science des opinions , & la Métaphysique comme la science des choses , & qu'il laissa l'*Eléatisme* spéculatif où il en étoit ; à moins qu'on ne veuille s'en rapporter à Platon , & attribuer à Parménide tout ce que le Platonisme a débité depuis sur les idées. Parménide se fit un système de physique particulier. Il regarda le froid & le chaud , ou la terre & le feu , comme les principes des êtres ; il découvrit que le Soleil & la Lune brilloient de la même lumière , mais que l'éclat de la Lune étoit emprunté ; il plaça la terre au centre du monde ; il attribua son immobilité à sa distance égale en tout sens , de chacun des autres points de l'univers. Pour expliquer la génération des substances qui nous environnent , il disoit : le feu a été appliqué à la terre , le limon s'est échauffé , l'homme & tout ce qui a vie a été engendré ; le monde finira ; la portion principale de l'ame humaine est placée dans le cœur.

Parménide naquit dans la soixante-neuvième olympiade. On ignore le tems de sa mort. Les Eléens l'appellerent au gouvernement ; mais des troubles populaires le dégoûtèrent bien-tôt des affaires publiques , & il se retira pour se livrer tout entier à la Philosophie.

Méliste de Samos fleurit dans la 84^e olympiade. Il fut homme d'état , avant que d'être philosophe. Il eût peut-être été plus avantageux pour les peuples qu'il eût commencé par être philosophe , avant que d'être homme d'état. Il écrivit dans sa retraite de l'*être & de la nature*. Il ne changea rien à la philosophie de ses prédécesseurs : il croyoit seulement que la nature des dieux étant incompréhensible , il falloit s'en taire , & que ce qui n'est pas est impossible ; deux principes , dont le premier marque beaucoup de retenue , & le second beaucoup de hardiesse. On croit que ce fut notre philosophe qui commandoit les Samiens , lorsque leur flotte battit celle des Athéniens.

Zénon l'*éléatique* fut un beau garçon , que Parménide ne reçut pas dans son école sans qu'on en médit. Il se mêla aussi des affaires publiques , avant que de s'appliquer à l'étude de la philosophie. On dit qu'il se trouva dans Agrigente , lorsque cette ville gémissoit sous la tyrannie de Phalaris ; qu'ayant employé sans succès toutes les ressources de la philosophie pour adoucir cette bête féroce , il inspira à la jeunesse l'honnête & dangereux dessein de s'en délivrer ; que Phalaris instruit de cette conspiration , fit saisir Zénon & l'exposa aux plus cruels tourmens , dans l'espérance que la violence de la douleur lui arracheroit les noms de ses complices ; que le philosophe ne nomma que le favori du tyran ; qu'au milieu des supplices , son éloquence réveilla les lâches Agrigentins ; qu'ils rougirent de s'abandonner eux-mêmes , tandis qu'un étranger expiroit à leurs yeux , pour avoir entrepris de les tirer de l'esclavage ; qu'ils se soulevèrent brusquement , & que le tyran fut assommé à coups de pierre. Les uns ajoûtent qu'ayant invité Phalaris à s'approcher , sous prétexte de lui révéler tout ce qu'il desiroit savoir , il le mordit par l'oreille , & ne lâcha prise qu'en mourant sous les coups que les bourreaux lui donnerent. D'autres que , pour ôter à Phalaris toute espérance de connoître le fond de la conjuration , il se coupa la langue avec les dents , & la cracha au visage du tyran. Mais quelque honneur que la Philosophie puisse recueillir de ces faits , nous ne pouvons nous en dissimuler l'incertitude. Zénon ne vécut ni sous Phalaris , ni sous Denis ; & l'on raconte les mêmes choses d'Anaxarque.

Zénon étoit grand dialecticien. Il avoit divisé sa

logique en trois parties. Il traitoit dans la première de l'art de raisonner ; dans la seconde , de l'art de dialoguer ; & dans la troisième , de l'art de disputer. Il n'eut point d'autre métaphysique que celle de Xénophane. Il combattit la réalité du mouvement. Tout le monde connoît son sophisme de la tortue & d'Achille. « Il disoit, si je souffre sans indignation l'injure du méchant, je serai insensible à la louange de l'honnête homme ». Sa physique fut la même que celle de Parménide. Il nia le vuide. S'il ajouta au froid & au chaud l'humide & le sec, ce ne fut pas proprement comme quatre différens principes, mais comme quatre effets de deux causes, la terre & le feu.

Histoire des Eléatiques physiciens. Leucippe d'Abdere, disciple de Mélisse & de Zénon, & maître de Démocrite, s'aperçut bien-tôt que la méfiance outrée du témoignage des sens détruisoit toute philosophie, & qu'il valoit mieux rechercher en quelles circonstances ils nous trompoient, que de se persuader à soi-même & aux autres par des subtilités de Logique qu'ils nous trompent toujours. Il se dégoûta de la métaphysique de Xénophane, des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des sophismes de Zénon, & s'abandonna tout entier à l'étude de la nature ; à la connoissance de l'univers, & à la recherche des propriétés & des attributs des êtres. Le seul moyen, disoit-il, de réconcilier les sens avec la raison, qui semblent s'être brouillés depuis l'origine de la secte éléatique, c'est de recueillir des faits & d'en faire la base de la spéculation. Sans les faits, toutes les idées systématiques ne portent sur rien : ce sont des ombres inconstantes qui ne se ressemblent qu'un instant.

On peut regarder Leucippe comme le fondateur de la philosophie corpusculaire. Ce n'est pas qu'avant lui on n'eût considéré les corps comme des amas de particules ; mais il est le premier qui ait fait de la combinaison de ces particules, la cause universelle de toutes choses. Il avoit pris la métaphysique en une telle aversion, que pour ne rien laisser, disoit-il, d'arbitraire dans sa philosophie, il en avoit banni le nom de Dieu. Les philosophes qui l'avoient précédé, voyoient tout dans les idées ; Leucippe ne voulut rien admettre que ce qu'il observeroit dans les corps. Il fit tout émaner de l'atome, de sa figure, & de son mouvement. Il imagina l'atomisme ; Démocrite perfectionna ce système ; Epicure le porta jusqu'où il pouvoit s'élever. Voyez ATOMISME.

Leucippe & Démocrite avoient dit que les atomes différoient par le mouvement, la figure, & la masse, & que c'étoit de leur co-ordination que naissoient tous les êtres. Epicure ajouta qu'il y avoit des atomes d'une nature si hétérogène, qu'ils ne pouvoient ni se rencontrer, ni s'unir. Leucippe & Démocrite avoient prétendu que toutes les molécules élémentaires avoient commencé par se mouvoir en ligne droite. Epicure remarqua que si elles avoient commencé à se mouvoir toutes en ligne droite, elles n'auroient jamais changé de direction, ne se feroient point choquées, ne se feroient point combinées, & n'auroient produit aucune substance : d'où il conclut qu'elles s'étoient mûes dans des directions un peu inclinées les unes aux autres, & convergentes vers quelque point commun, à-peu-près comme nous voyons les graves tomber vers le centre de la terre. Leucippe & Démocrite avoient animé leurs atomes d'une même force de gravitation. Epicure fit graviter les siens diversément. Voilà les principales différences de la philosophie de Leucippe & d'Epicure, qui nous soient connues.

Leucippe disoit encore : l'univers est infini. Il y a un vuide absolu, & un plein absolu : ce sont les deux portions de l'espace en général. Les atomes se meu-

vent dans le vuide. Tout naît de leurs combinaisons. Ils forment des mondes, qui se résolvent en atomes. Entraînés autour d'un centre commun, ils se rencontrent, se choquent, se séparent, s'unissent ; les plus légers sont jettés dans les espaces vuides, qui embrassent extérieurement le tourbillon général. Les autres tendent fortement vers le centre ; ils s'y hâtent, s'y pressent, s'y accrochent, & y forment une masse qui augmente sans cesse en densité. Cette masse attire à elle tout ce qui l'approche ; de-là naissent l'humide, le limoneux, le sec, le chaud, le brûlant, l'enflammé, les eaux, la terre, les pierres, les hommes, le feu, la flamme, les astres. Le Soleil est environné d'une grande atmosphère, qui lui est extérieure. C'est le mouvement qui entretient sans cesse le feu des astres, en portant au lieu qu'ils occupent des particules qui réparent les pertes qu'ils font. La Lune ne brille que d'une lumière empruntée du Soleil. Le Soleil & la Lune souffrent des éclipses, parce que la terre panche vers le midi. Si les éclipses de Lune sont plus fréquentes que celles de Soleil, il en faut chercher la raison dans la différence de leurs orbes. Les générations, les dépérissements, les altérations, sont les suites d'une loi générale & nécessaire, qui agit dans toutes les molécules de la matière.

Quoique nous ayons perdu les ouvrages de Leucippe, il nous est resté, comme on voit, assez de connoissance des principes de sa philosophie, pour juger du mérite de quelques-uns de nos systématiques modernes ; & nous pourrions demander aux Cartésiens, s'il y a bien loin des idées de Leucippe à celles de Descartes. Voyez CARTÉSIANISME.

Leucippe eut pour successeur Démocrite, un des premiers génies de l'antiquité. Démocrite naquit à Abdere, où sa famille étoit riche & puissante. Il fleurissoit au commencement de la guerre du Peloponèse. Dans le dessein qu'il avoit formé de voyager, il laissa à ses frères les biens fonds, & il prit en argent ce qui lui revenoit de la succession de son père. Il parcourut l'Egypte, où il apprit la Géométrie dans les séminaires ; la Chaldée ; l'Ethiopie, où il conversa avec les Gymnosophistes ; la Perse, où il interrogea les mages ; les Indes, &c. *Je n'ai rien épargné pour m'instruire*, disoit Démocrite ; *j'ai vu tous les hommes célèbres de mon tems ; j'ai parcouru toutes les contrées où j'ai espéré rencontrer la vérité : la distance des lieux ne m'a point effrayé ; j'ai observé les différences de plusieurs climats ; j'ai recueilli les phénomènes de l'air, de la terre, & des eaux : la fatigue des voyages ne m'a point empêché de méditer ; j'ai cultivé les Mathématiques sur les grandes routes, comme dans le silence de mon cabinet ; je ne crois pas que personne me surpasse aujourd'hui dans l'art de démontrer par les nombres & par les lignes, je n'en excepte pas même les prêtres de l'Egypte.*

Démocrite revint dans sa patrie, rempli de la sagesse de toutes les nations, mais il y fut réduit à la vie la plus étroite & la plus obscure ; ses longs voyages avoient entièrement épuisé sa fortune ; heureusement il trouva dans l'amitié de Damasis son frère, les secours dont il avoit besoin. Les loix du pays refusoient la sépulture à celui qui avoit dissipé le bien de ses pères. Démocrite ne crut pas devoir exposer sa mémoire à cette injure : il obtint de la république une somme considérable en argent, avec une statue d'airain, sur la seule lecture d'un de ses ouvrages. Dans la suite, ayant conjecturé par des observations météorologiques, qu'il y auroit une grande disette d'huile, il acheta à bon marché toute celle qui étoit dans le commerce, la revendit fort cher, & prouva aux détracteurs de la philosophie, que le philosophe savoit acquérir des richesses quand il le vouloit. Ses concitoyens l'appellerent à l'administration des affaires publiques : il se conduisit à la tête

du gouvernement, comme on l'attendoit d'un homme de son caractère. Mais son goût dominant ne tarda pas à le rappeler à la contemplation & à la philosophie. Il s'enfonça dans les lieux sauvages & solitaires; il erra parmi les tombeaux; il se livra à l'étude de la morale, de la nature, de l'anatomie & des mathématiques; il consuma sa vie en expériences; il fit dissoudre des pierres; il exprima le suc des plantes; il disséqua les animaux. Ses imbécilles concitoyens le prirent alternativement pour magicien & pour insensé. Son entrevue avec Hippocrate, qu'on avoit appelé pour le guérir, est trop connue & trop incertaine, pour que j'en fasse mention ici. Ses travaux & son extrême sobriété n'abrégerent point ses jours. Il vécut près d'un siècle. Voici les principes généraux de sa philosophie.

Logique de Démocrite. Démocrite disoit: il n'existe que les atomes & le vuide; il faut traiter le reste comme des simulacres trompeurs. L'homme est loin de la vérité. Chacun de nous a son opinion; aucun n'a la science. Il y a deux philosophies; l'une sensible, l'autre rationnelle; il faut s'en tenir à la première, tant qu'on voit, qu'on sent, qu'on entend, qu'on goûte & qu'on touche; il ne faut poursuivre le phénomène à la pointe de l'esprit, que quand il échappe à la portée des sens. La voie expérimentale est longue, mais elle est sûre; la voie du raisonnement a le même défaut, & n'a pas la même certitude.

D'où l'on voit que Démocrite s'étoit un peu rapproché des idées de Xénophane en métaphysique, & qu'il s'étoit livré sans réserve à la méthode de philosopher de Leucippe en physique.

Physiologie de Démocrite. Démocrite disoit: rien ne se fait de rien; le vuide & les atomes sont les causes efficientes de tout. La matière est un amas d'atomes, ou n'est qu'une vaine apparence. L'atome ne naît point du vuide, ni le vuide de l'atome: les corps existent dans le vuide. Ils ne diffèrent que par la combinaison de leurs élémens. Il faut rapporter l'espace aux atomes & au vuide. Tout ce qui est plein est atome; tout ce qui n'est pas atome est vuide. Le vuide & les atomes sont deux infinis; l'un en nombre, l'autre en étendue. Les atomes ont deux propriétés primitives, la figure & la masse. La figure varie à l'infini; la masse est la plus petite possible. Tout ce que nous attribuons d'ailleurs aux atomes comme des propriétés, est en nous. Ils se meuvent dans le vuide immense, où il n'y a ni haut ni bas, ni commencement, ni milieu, ni fin; ce mouvement a toujours été & ne cessera jamais. Il se fait selon une direction oblique, telle que celle des graves. Le choc & la cohésion sont des suites de cette obliquité & de la diversité des figures. La justice, le destin, la providence, sont des termes vuides de sens. Les actions réciproques des atomes, sont les seules raisons éternelles de tout. Le mouvement circulaire en est un effet immédiat. La matière est une: toutes les différences émanent de l'ordre, de la figure & de la combinaison des atomes. La génération n'est que la cohésion des atomes homogènes: l'altération n'est qu'un accident de leur combinaison; la corruption n'est que leur séparation; l'augmentation, qu'une addition d'atomes; la diminution, qu'une soustraction d'atomes. Ce qui s'aperçoit par les sens, est toujours vrai; la doctrine des atomes rend raison de toute la diversité de nos sensations. Les mondes sont infinis en nombre: il y en a de parfaits, d'imparfaits, de semblables, de différens. Les espaces qu'ils occupent, les limites qui les circonscrivent, les intervalles qui les séparent, varient à l'infini. Les uns se forment, d'autres sont formés; d'autres se résolvent & se détruisent. Le monde n'a point d'ame, ou l'ame du monde est le mouvement igné. Le feu est un amas d'atomes sphériques. Il n'y a d'autres différences entre les atomes

constitutifs de l'air, de l'eau & de la terre, que celle des masses. Les astres sont des amas de corpuscules ignés & légers, mus sur eux-mêmes. La lune a ses montagnes, ses vallées & ses plaines. Le soleil est un globe immense de feu. Les corps célestes sont emportés d'un mouvement général d'orient en occident. Plus leur orbe est voisin de la terre, plus il se meut lentement. Les comètes sont des amas de planètes si voisines, qu'elles n'excitent que la sensation d'un tout. Si l'on resserre dans un espace trop étroit une grande quantité d'atomes, il s'y formera un courant; si l'on disperse au contraire les atomes dans un vuide trop grand pour leur quantité, ils demeureront en repos. Dans le commencement, la terre fut emportée à-travers l'immensité de l'espace d'un mouvement irrégulier. Elle acquit dans le tems de la consistance & du poids; son mouvement se ralentit peu-à-peu, puis il cessa. Elle doit son repos à son étendue & à sa gravité. C'est un vaste disque qui divise l'espace infini en deux hémisphères, l'un supérieur, & l'autre inférieur. Elle reste immobile par l'égalité de force de ces deux hémisphères. Si l'on considère la section de l'espace universel relativement à deux points déterminés de cet espace, elle sera droite ou oblique. C'est en ce sens que l'axe de la terre est incliné. La terre est pleine d'eau: c'est la distribution inégale de ce fluide dans ses immenses & profondes concavités, qui cause & entretient ses mouvemens. Les mers décroissent sans cesse, & tariront. Les hommes sont sortis du limon & de l'eau. L'ame humaine n'est que la chaleur des élémens du corps; c'est par cette chaleur que l'homme se meut & qu'il vit. L'ame est mortelle, elle se dissipe avec le corps. La partie qui réside dans le cœur, réfléchit, pense & veut; celle qui est répandue uniformément par-tout ailleurs, sent seulement. Le mouvement qui a engendré les êtres détruits, les reformera. Les animaux, les hommes & les dieux, ont chacun leurs sens propres. Les nôtres sont des miroirs qui reçoivent les images des choses. Toute sensation n'est qu'un toucher. La distinction du jour & de la nuit est une expression naturelle du tems.

Théologie de Démocrite. Il y a des natures composées d'atomes très-subtils, qui ne se montrent à nous que dans les ténèbres. Ce sont des simulacres gigantesques: la dissolution en est plus difficile & plus rare que des autres natures. Ces êtres ont des voix: ils sont plus instruits que nous. Il y a dans l'avenir des événemens qu'ils peuvent prévoir, & nous annoncer; les uns sont bienfaisans, les autres malfaisans. Ils habitent le vague des airs; ils ont la figure humaine. Leur dimension peut s'étendre jusqu'à remplir des espaces immenses. D'où l'on voit que Démocrite avoit pris pour des êtres réels les phantômes de son imagination; & qu'il avoit composé sa théologie de ses propres visions; ce qui étoit arrivé de son tems à beaucoup d'autres, qui ne s'en doutoient pas.

Morale de Démocrite. La santé du corps & le repos de l'ame sont le souverain bien de l'homme. L'homme sage ne s'attache fortement à rien de ce qui peut lui être enlevé. Il faut se consoler de ce qui est, par la contemplation du possible. Le philosophe ne demandera rien, & méritera tout; ne s'étonnera guère, & se fera souvent admirer. C'est la loi qui fait le bien & le mal, le juste & l'injuste, le décent & le deshonnête. La connoissance du nécessaire est plus à désirer que la jouissance du superflu. L'éducation fait plus d'honnêtes gens que la nature. Il ne faut courir après la fortune, que jusqu'au point marqué par les besoins de la nature. L'on s'épargnera bien des peines & des entreprises, si l'on connoît ses forces, & si l'on ne se propose rien au-delà, ni dans son domestique, ni dans la société. Celui qui s'est fait un

caractère, fait tout ce qui lui arrivera. Les lois n'ôtent la liberté qu'à ceux qui en abuseroient. On n'est point sous le malheur, tant qu'on est loin de l'injustice : le méchant qui ignore la dissolution finale, & qui a la conscience de sa méchanceté, vit en crainte, meurt en transe, & ne peut s'empêcher d'attendre d'une justice ultérieure qui n'est pas, ce qu'il a mérité de celle qui est & à laquelle il n'ignore pas qu'il échappe en mourant. La bonne fanté est dans la main de l'homme. L'intempérance donne de courtes joies & de longs déplaisirs, &c.

Démocrite prit pour disciple Protagoras, un de ses concitoyens ; il le tira de la condition de portefaix, pour l'élever à celle de philosophe. Démocrite ayant considéré avec des yeux mécaniciens l'artifice singulier que Protagoras avoit imaginé pour porter commodément un grand fardeau, l'interrogea, conçut sur ses réponses bonne opinion de son esprit ; & se l'attacha. Protagoras professa l'éloquence & la philosophie. Il fit payer chèrement ses leçons : il écrivit un livre de la nature des dieux, qui lui mérita le nom d'impie, & qui l'exposa à des persécutions. Son ouvrage commençoit par ces mots : *Je ne fais s'il y a des dieux ; la profondeur de cette recherche, jointe à la brièveté de la vie, m'ont condamné à l'ignorer toujours.* Protagoras fut banni, & ses livres recherchés, brûlés, & lus. *Punitis ingeniis gliscit autoritas.*

Ce qu'on nous a transmis de sa philosophie, n'a rien de particulier ; c'est la métaphysique de Xénophane, & la physique de Démocrite.

L'éleatique Diagoras de l'île de Melos, fut un autre impie. Il naquit dans la 38^e olympiade. Les défordres qu'il remarqua dans l'ordre physique & moral, le déterminèrent à nier l'existence des dieux. Il ne renferma point sa façon de penser, malgré les dangers auxquels il s'exposoit en la laissant transpirer. Le gouvernement mit sa tête à prix. On éleva une colonne d'airain, par laquelle on promettoit un talent à celui qui le tueroit, & deux talents à celui qui le prendroit vivant. Une de ses imprudences fut d'avoir pris, au défaut d'autre bois, une statue d'Hercule pour faire cuire des navets. Le vaisseau qui le portoit loin de sa patrie, ayant été accueilli par une violente tempête ; les matelots, gens superstitieux dans le danger, commencèrent à se reprocher de l'avoir pris sur leur bord ; mais le philosophe leur montrant d'autres bâtimens, qui ne couroient pas moins de danger que le leur, leur demanda avec un grand sang froid, si chacun de ces vaisseaux portoit aussi un Diagoras. Il diroit dans une autre conjoncture à un Samothrace de ses amis, qui lui faisoit remarquer dans un temple de Neptune, un grand nombre d'*ex voto* offerts au dieu par des voyageurs qu'il avoit sauvés du naufrage, que les prêtres ne seroient pas si fiers, si l'on avoit pu tenir registre des prières de tous les honnêtes gens que Neptune avoit laissé périr. Notre athée donna de bonnes lois aux Mantinéens, & mourut tranquillement à Corinthe.

Anaxarque d'Abdere fut plus fameux par la licence de ses mœurs, que par ses ouvrages. Il jouit de toute la faveur d'Alexandre : il s'occupait à corrompre ce jeune prince par la flatterie. Il parvint à le rendre inaccessible à la vérité. Il eut la bassesse de le consoler du meurtre de Clitus. *An ignoras, lui disoit-il, jus & fas Jovi assidere, ut quidquid rex agat, id fas justumque putetur.* Il avoit long-tems sollicité auprès d'Alexandre la perte de Nicocreon tyran de l'île de Chypre. Une tempête le jeta entre les mains de ce dangereux ennemi. Alexandre n'étoit plus. Nicocreon fit piler Anaxarque dans un mortier. Ce malheureux mourut avec une fermeté digne d'un plus honnête homme. Il s'écrioit sous les coups de pilon : *Anaxarchi culeum, non Anaxarchum tundis.* On dit aussi de lui, qu'il se coupa la langue avec les dents, & qu'il la cracha au visage du tyran.

ELECTEURS, f. m. pl. (*Hist. & droit public d'Allemagne.*) On donne ce nom en Allemagne à des princes qui sont en possession du droit d'élire l'empereur. Les auteurs ne s'accordent pas sur l'origine de la dignité électoral dans l'Empire. Pafquier dans ses recherches, croit qu'après l'extinction de la race des Carlovingiens, l'élection des empereurs fut commise à six des princes les plus considérables de l'Allemagne auxquels on ajoutoit un septième en cas que les voix fussent partagées également. Quelques-uns prétendent que l'institution des électeurs doit être rapportée au tems d'Othon III. d'autres au tems d'Othon IV. d'autres à celui de Frédéric II. Il s'est aussi trouvé des écrivains qui ont cru que c'étoit le pape de qui les électeurs dériveroient leur droit ; mais c'est une erreur, attendu que le souverain pontife n'ayant jamais eu aucun droit sur le temporel de l'Empire, n'a jamais pu conférer le privilège d'élire un empereur. Le sentiment le plus vraisemblable, est que le collège électoral prit naissance sous le regne de Frédéric II. & qu'il s'établit du consentement tacite des autres princes & états de l'Empire, qui avoient lieu d'être fatigués des troubles, de la confusion & de l'anarchie qui depuis long-tems agitoient l'Allemagne ; ces malheurs étoient des suites nécessaires des longs interregnes qui arrivoient lorsque l'élection de l'empereur se faisoit par tous les états de l'Empire. Cependant il y a des auteurs qui prétendent que les électeurs se sont arrogés pour toujours un droit qui ne leur avoit été originairement déferé que par la nécessité des circonstances & seulement pour un tems, & que toutes choses étant rentrées dans l'ordre, les autres états de l'Empire devroient aussi rentrer dans le droit de concourir à donner un chef à l'Empire. Ce qu'il y a de certain, c'est que la bulle d'or est la première loi de l'Empire qui fixe le nombre des électeurs, & assigne à chacun d'eux ses fonctions : par cette loi leur nombre est fixé à sept, dont trois ecclésiastiques, & quatre laïcs. Mais en 1648, par le traité de Westphalie on créa un cinquième électorat séculier en faveur du duc de Bavière ; enfin en 1692, on en créa un sixième en faveur du duc de Brunswick-Lunebourg, sous le nom d'*électorat de Hanovre* ; mais ce prince ne fut admis sans contradiction dans le collège électoral qu'en 1708 ; de sorte qu'il y a présentement neuf électeurs, trois ecclésiastiques, savoir ceux de Mayence, de Trèves & de Cologne, & six séculiers qui sont, le roi de Bohême, le duc de Bavière, le duc de Saxe, le Margrave de Brandebourg, le comte Palatin du Rhin, & le duc de Brunswick-Hanovre. Ces électeurs sont en possession des grands offices de l'Empire qu'on appelle *archi-officia Imperii*.

L'électeur de Mayence est *archi-chancelier* de l'Empire en Germanie. L'électeur de Trèves a le titre d'*archi-chancelier* de l'Empire pour les Gaules & le royaume d'Arles ; l'électeur de Cologne est *archi-chancelier* de l'Empire pour l'Italie. Ces trois électeurs sont archevêques.

Le roi de Bohême est *archi-pincerna*, c'est-à-dire, grand échançon de l'Empire. L'électeur de Bavière est *archi-dapifer*, grand-maitre d'hôtel. L'électeur de Saxe est *archi-marescallus*, grand-maréchal. L'électeur de Brandebourg est *archi-camerarius*, grand-chambellan. L'électeur Palatin est *archi-thesaurarius*, grand-trésorier de l'Empire. Quant à l'électeur de Hanovre, on ne lui a point encore assigné d'office. Il y a tout lieu de croire que la dignité électoral ou le droit d'élire l'empereur n'a été attaché aux grands offices de la couronne, que parce que dans les commencemens c'étoit les grands officiers qui annonçoient l'élection qui avoit été faite par tous les états de l'Empire. Le jour du couronnement, les électeurs sont tenus d'exercer leurs fonctions auprès de l'em-

pereur par eux-mêmes ou par leurs substitués, dont les offices sont héréditaires dans certaines familles. Voyez l'art. EMPEREUR, où l'on trouvera les formalités qui se pratiquent à l'élection & au couronnement d'un empereur.

Les *électeurs* ecclésiastiques parviennent à la dignité électorale par le choix des chapitres qui en élisent un archevêque, le font *électeur*; d'où l'on voit que souvent un simple gentilhomme qui est chanoine d'une des trois métropoles de Mayence, de Trèves, ou de Cologne, peut parvenir à cette éminente dignité. Pour que les *électeurs* ecclésiastiques puissent jouir du droit d'élire un empereur, il suffit qu'ils aient été élus ou postulés légitimement sans qu'il soit besoin d'attendre la confirmation du pape.

Les électorats séculiers s'acquièrent par le droit de naissance: ils sont héréditaires, ne peuvent se partager, mais appartiennent en entier aux premiers nés des maisons électorales; ils sont majeurs à l'âge de 18 ans, & durant leur minorité, c'est le plus proche des agnats qui est leur tuteur.

Les *électeurs* forment le corps le plus auguste de l'Empire; on le nomme le *college électoral*. Voyez cet article, & l'article DIETE. Ils jouissent d'un grand nombre de prérogatives très-considérables qui les mettent au-dessus des autres princes d'Allemagne. 1°. Ils ont le droit d'élire un empereur & un roi des Romains, seuls & sans le concours des autres états de l'Empire. 2°. Ils peuvent s'assembler pour former une diète électorale, & délibérer de leurs affaires particulières & de celles de tout l'Empire, sans avoir besoin pour cela du consentement de l'empereur. 3°. Ils exercent dans leurs électorats une juridiction souveraine sans que leurs vassaux & sujets puissent appeler de leurs décisions aux tribunaux de l'Empire, c'est-à-dire à la chambre impériale & au conseil aulique, c'est ce qu'on appelle en Allemagne *privilegium de non appellando*. 4°. L'empereur ne peut pas convoquer la diète sans le consentement du college électoral, qui lui est aussi nécessaire dans les affaires pressées & qui ne souffrent point de délai. 5°. Chaque *électeur* a le droit de présenter deux assesseurs ou juges de la chambre impériale. 6°. Les *électeurs* sont exempts de payer des droits à la chancellerie impériale, lorsqu'ils prennent l'investiture de leurs états.

Les *électeurs* prétendent marcher de pair avec les têtes couronnées, & même ils ne cedent point le pas aux rois à la cour de l'empereur; ils ont le droit d'envoyer des ambassadeurs. L'empereur, quand il leur écrit, traite les *électeurs* ecclésiastiques de *neveux*, & les séculiers d'*oncles*. Ils veulent être seuls en droit de dresser les articles de la capitulation impériale: mais ce droit leur est contesté par les autres princes & états de l'Empire; cependant jusqu'à présent ils en sont demeurés en possession. Voyez CAPITULATION IMPÉRIALE.

Outre ces privilèges qui sont communs à tous les *électeurs*, il y en a encore d'autres qui sont particuliers à chacun d'eux, & que l'on peut voir dans les auteurs qui ont écrit sur le droit public d'Allemagne. Voyez *Vitriarii Institut. juris publ.*

Les attributs de la dignité électorale, sont le bonnet & le manteau fourrés d'hermine, l'épée & la crosse pour les ecclésiastiques, &c. On leur donne le titre d'*altesse électorale*. Le fils aîné d'un *électeur* séculier se nomme *prince électoral*. (—)

ELECTEUR, s. m. (*Jurisprud.*) est celui qui donne son suffrage pour l'élection qui se fait de quelque personne, soit pour un bénéfice, soit pour un office, commission, ou autre place. Voyez ci-après ELECTION. (A)

ELECTIF, adj. (*Hist. mod.*) chose qui se fait ou qui se passe par élection. Voyez ELECTION.

L'empire d'Allemagne étoit héréditaire du tems de Charlemagne & de ses successeurs jusqu'à la mort de l'empereur Louis IV. en 912. L'Empire commença dès-lors à être *électif* en la personne de Conrad I. & depuis ce tems-là l'Empire, quoique quelquefois héréditaire, fut censé *électif*, parce que les fils n'y succédoient à leurs pères que du consentement du corps germanique. D'ailleurs cette dignité passa en différentes maisons, sans égard au prétendu droit de succession. Jusqu'au tems de l'empereur Frédéric II. en 1212, l'Empire a toujours été *électif*, jusqu'à ce que la maison d'Autriche, en le laissant tel en apparence, l'ait rendu réellement héréditaire, comme on l'a vu depuis Charles-quinz jusqu'à Charles VI.

Il y a des bénéfices *électifs*. Les charges municipales sont généralement *électives* en Angleterre, & vénales en Espagne. La Pologne est un royaume *électif*. Avant le concordat, les évêchés étoient *électifs* en France, & sont maintenant à la nomination du Roi, &c. Chambers & Trév. (G)

ELECTION, (*Arithm. & Alg.*) dans les nombres & les combinaisons, est la différente manière de prendre quelques nombres ou quantités données, ou séparément, ou deux à deux, ou trois à trois, sans avoir égard à leurs places. Ainsi les quantités *a, b, c*, peuvent être prises de sept façons différentes, comme *abc, ab, ac, bc, & a, b, c*. Voyez COMBINAISON, ALTERNATION, PERMUTATION. (O)

ELECTION, *electio*, en Théologie, signifie quelquefois *prédestination à la grace & à la gloire*, & quelquefois *à la grace seulement*, ou *à la gloire seulement*. Voyez PRÉDESTINATION.

C'est un article de foi, que l'*élection* à la grace est purement gratuite & absolument indépendante de la prévision des mérites de l'homme. Mais c'est une question sur laquelle les Théologiens sont partagés, que de savoir si l'*élection* à la gloire est antécédente ou conséquente à la prévision des mérites de l'homme.

Ceux qui soutiennent qu'elle est conséquente à cette prévision, ont pour eux plusieurs textes de l'Ecriture qui paroissent décisifs. Leurs adversaires trouvent dans la tradition, & sur-tout dans les écrits de S. Augustin, un grand nombre de passages favorables à l'*élection* antécédente à la prévision de nos bonnes œuvres: c'est ce qu'on appelle en termes d'école, *electio* ou *prædestinatio ante vel post prævisam meritam*. Voyez PRÉDESTINATION. (G)

ELECTION IMPÉRIALE. Voyez EMPEREURS & ELECTEURS.

ELECTION D'AMI ou EN AMI (*Jurisprud.*); ce terme est usité dans quelques provinces pour exprimer la déclaration que celui qui paroît être acquéreur ou adjudicataire d'un immeuble fait du nom du véritable acquéreur pour éviter doubles droits seigneuriaux. Le style usité dans quelques provinces est que l'acquéreur ou adjudicataire déclare dans le contrat ou dans l'adjudication, qu'il acquiert *pour lui, son ami élu* ou *à élire*; ce qu'il stipule ainsi, afin de pouvoir faire ensuite son *élection en ami* ou déclaration du nom de celui au profit duquel l'acquisition doit demeurer. Les *élections en ami* sont usitées dans toutes les adjudications de biens qui se font par justice, ces sortes d'adjudications se faisant toujours à un procureur, lequel à l'instant ou par un acte séparé déclare que l'adjudication à lui faite est pour un tel: ces *élections en ami* ont aussi lieu dans les ventes volontaires.

Au moyen de la déclaration ou *élection en ami*, il n'y a qu'une vente, & il n'en est point dû doubles droits; mais il faut pour cela que l'*élection en ami* ou déclaration soit faite dans le tems fixé par la loi,

coutume ou usage des lieux ; autrement la déclaration seroit regardée comme une revente qui produiroit de nouveaux droits au profit du seigneur. Suivant le président Faber, l'acquéreur ou adjudicataire ne doit avoir que quarante jours pour faire sa déclaration, conformément aux lois du code, liv. jv. tit. 50. *Si quis alteri vel sibi sub alterius nomine vel aliâ pecuniâ emerit.* Dans quelques endroits, l'acquéreur a un an pour faire l'élection en ami ; dans d'autres, deux ans ou plus. (A)

ELECTION EN MATIERE BÉNÉFICIALE (*Jurisp.*) est le choix qui est fait par plusieurs personnes d'un ecclésiastique, pour remplir quelque bénéfice, office ou dignité ecclésiastique.

Cette voie est la plus ancienne de toutes celles qui sont usitées pour remplir ces sortes de places, & elle remonte jusqu'à la naissance de l'Eglise.

La premiere election qui fut faite de cette espece, fut après l'ascension de J. C. Les apôtres s'étant retirés dans le cénacle avec les autres disciples, la sainte Vierge, les saintes femmes, & les parens du Seigneur, S. Pierre leur proposa d'élire un apôtre à la place de Judas. Après avoir invoqué le Seigneur, ils tirèrent au fort entre Barfabas & Mathias, & le fort tomba sur ce dernier. L'assemblée où cette election fut faite, est comptée pour le premier concile de Jérusalem : tous les fideles, même les femmes, eurent part à l'élection.

Au second concile de Jérusalem, tenu dans la même année, on fit l'élection des premiers diacres.

Ce fut aussi dans le même tems & par voie d'élection que S. Jacques, surnommé le Mineur ou le Juste, fut établi premier évêque de Jérusalem.

A mesure que l'on établit des évêques dans les autres villes, ils furent élus de la même maniere, c'est-à-dire par tous les fideles du diocèse assemblés à cet effet, tant le clergé que le peuple. Cette voie parut d'abord la plus naturelle & la plus canonique pour remplir les sièges épiscopaux, étant à présumer que celui qui réuniroit en sa faveur la plus grande partie de suffrages du clergé & du peuple, seroit le plus digne de ce ministère, & qu'on lui obéiroit plus volontiers.

Optat dit de Cécilien, qui fut Evêque de Carthage en 311, qu'il avoit été choisi par les suffrages de tous les fideles.

Ce fut le peuple d'Alexandrie qui voulut avoir S. Athanase, lequel fut fait évêque de cette ville en 326 ; & ce saint prélat dit, en parlant de lui-même, que s'il avoit mérité d'être déposé, il auroit fallu, suivant les constitutions ecclésiastiques, appeler le clergé & le peuple pour lui donner un successeur.

S. Léon, qui fut élevé sur le saint siège en 440, dit qu'avant de consacrer un évêque il faut qu'il ait l'approbation des ecclésiastiques, le témoignage des personnes distinguées, & le consentement du peuple.

S. Cyprien, qui vivoit encore en 545, veut que l'on regarde comme une tradition apostolique, que le peuple assiste à l'élection de l'évêque, afin qu'il connoisse la vie, les mœurs & la conduite de celui que les évêques doivent consacrer.

Cet usage fut observé tant en Orient que dans l'Italie, en France & en Afrique : le métropolitain & les évêques de la province assistoient à l'élection de l'évêque ; & après que le clergé & le peuple s'étoient choisi un pasteur, s'il étoit jugé digne de l'épiscopat, il étoit sacré par le métropolitain qui avoit droit de confirmer l'élection. Celle de métropolitain étoit confirmée par le patriarche ou par le primat, & l'élection de ceux-ci étoit confirmée par les évêques assemblés comme dans un concile ; le nouvel évêque, aussi-tôt après sa consécration, écrivoit une lettre au pape pour entretenir l'union de son église avec celle de Rome.

L'élection des évêques fut ainsi faite par le clergé & le peuple pendant les douze premiers siècles de l'Eglise. Cette forme fut autorisée en France par plusieurs conciles, notamment par le cinquième concile d'Orléans en 549, par un concile tenu à Paris en 614 ; & Yves de Chartres assure dans une de ses lettres, qu'il n'approuvera pas l'élection qui avoit été faite d'un évêque de Paris, à moins que le clergé & le peuple n'ait choisi la même personne, & que le métropolitain & les évêques ne l'aient approuvée d'un consentement unanime.

On trouve néanmoins beaucoup d'exemples dans les premiers siècles de l'Eglise, d'évêques nommés sans election ; le concile de Laodicée défendit même que l'évêque fût élu par le peuple.

Il y eut aussi un tems où les elections des évêques furent moins libres en France ; mais elle fut rétablie par un capitulaire de Louis le Débonnaire de l'an 822, que l'on rapporte au concile d'Astigni, n'ignorant pas, dit l'empereur, les sacrés canons ; & voulant que l'Eglise jouisse de sa liberté, nous avons accordé que les évêques soient élus par le clergé & par le peuple, & pris dans le diocèse, en considération de leur mérite & de leur capacité, gratuitement & sans acception de personnes.

Les religieux avoient part à l'élection de l'évêque de même que les autres ecclésiastiques, tellement que le vingt-huitième canon du concile de Latran tenu en 1139, défend aux chanoines (de la cathédrale) sous peine d'anathème, d'exclure de l'élection de l'évêque les hommes religieux.

Il faut néanmoins observer que dans les tems même où les évêques étoient élus par le consentement unanime du clergé, des moines, & du peuple, les souverains avoient dès-lors beaucoup de part aux elections, soit parce qu'on ne pouvoit faire aucune assemblée sans leur permission, soit parce qu'en leur qualité de souverains & de protecteurs de l'Eglise ils ont intérêt d'empêcher qu'on ne mette point en place sans leur agrément, des personnes qui pourroient être suspectes ; le clergé de France a toujours donné au Roi dans ces occasions des marques du respect qu'il lui devoit.

On trouve dès le tems de la premiere race, des preuves que nos rois avoient déjà beaucoup de part à ces elections. Quelques auteurs prétendent que les rois de cette race conféroient les évêchés à l'exclusion du peuple & du clergé, ce qui paroît néanmoins trop général. En effet, les lettres que Dagobert écrivit au sujet de l'ordination de Saint-Dizier de Cahors, à S. Sulpice & aux autres évêques de la province, font mention expresse du consentement du peuple ; & dans les conciles de ce tems on recommandoit la liberté des elections, qui étoit souvent mal observée ; ainsi l'usage ne fut pas toujours uniforme sur ce point.

Il est seulement certain que depuis Clovis jusqu'en 590, aucun évêque n'étoit installé, sinon par l'ordre ou du consentement du Roi.

Grégoire de Tours, qui écrivoit dans le même siècle, fait souvent mention du consentement & de l'approbation que les rois de la premiere race donnoient aux évêques qui avoient été élus par le clergé & par le peuple ; & Clotaire II. en confirmant un concile de Paris qui déclare nulle la consécration d'un évêque faite sans le consentement du métropolitain, des ecclésiastiques & du peuple, déclara que celui qui avoit été ainsi élu canoniquement, ne devoit être sacré qu'après avoir obtenu l'agrément du roi.

Dans les formules du moine Marculphe qui vivoit dans le septième siècle, il y en a trois qui ont rapport aux elections. La premiere est l'ordre ou précepte par lequel le roi déclare au métropolitain,

qu'ayant appris la mort d'un tel évêque, il a résolu, de l'avis des évêques & des grands, de lui donner un tel pour successeur. La seconde est une lettre pour un des évêques de la province. La troisième est la requête des citoyens de la ville épiscopale, qui demandent au roi de leur donner pour évêque un tel dont ils connoissent le mérite; ce qui suppose que l'on attendoit le consentement du peuple, mais que ce n'étoit pas par forme d'élection.

Il y eut même sous la première race plusieurs évêques nommés par le roi sans aucune *élection* précédente, comme S. Amant d'Utrecht & S. Leger d'Autun. La formule du mandement que le roi faisoit expédier sur cette nomination, est rapportée par Marculphe. Il y est dit que le roi ayant conféré avec les évêques & principaux officiers de sa cour, avoit choisi un tel pour remplir le siège vacant.

Cette manière de pourvoir aux évêchés étoit quelquefois nécessaire, pour empêcher les brigues & la simonie : c'étoit aussi souvent la faveur seule qui terminoit la nomination.

Charlemagne & Louis le Débonnaire firent tous leurs efforts pour rétablir l'ancienne discipline sur les *élections*. Le premier disposa néanmoins de plusieurs évêchés, par le conseil des prélats & des grands de sa cour, sans attendre l'*élection* du clergé & du peuple. Plusieurs croyent qu'il en usa ainsi du consentement de l'Eglise, pour remédier aux maux dont elle étoit alors affligée : il rendit même à plusieurs églises la liberté des *élections*, par des actes exprès.

Il y eut sous cette seconde race plusieurs canons & capitulaires, faits pour conserver l'usage des *élections*; mais ce fut toujours sans donner atteinte aux droits. On tenoit alors pour principe qu'en cas de trouble & d'abus le roi pouvoit nommer à l'évêché; tellement que l'évêque-visiteur avertissoit ceux qui devoient élire, que s'ils se laissoient séduire par quelque moyen injuste, l'empereur nommeroit sans contrevvenir aux canons.

Les choses changerent bien de forme sous la troisième race; les chapitres des cathédrales s'attribuerent le droit d'élire seuls les évêques, privativement au reste du clergé & au peuple. Au commencement du xiiij. siècle ils étoient déjà en possession d'élire ainsi seuls l'évêque & les métropolitains; de confirmer seuls l'*élection*, sans appeler leurs suffragans, comme il paroît par le concile de Latran, tenu en 1215. Les papes, auxquels on s'adressoit ordinairement lorsqu'il y avoit contestation sur la confirmation des évêques, firent de ce droit une cause majeure réservée au saint siège : les droits du roi furent cependant toujours conservés.

Lorsque Philippe Auguste partit pour son expédition d'outre-mer, entre les pouvoirs qu'il laissa pour la régence du royaume à sa mère & à l'archevêque de Reims, il marqua spécialement celui d'accorder aux chapitres des cathédrales la permission d'élire un évêque.

S. Louis accorda le même pouvoir à la reine sa mère, lorsqu'il l'établit régente du royaume. Il ordonna cependant par la pragmatique sanction qu'il fit dans le même tems, en 1268, que les églises cathédrales & autres auroient la liberté des *élections*.

L'*élection* des abbés étoit réglée sur les mêmes principes que celle des évêques. Les abbés étoient élus par les moines du monastère qu'ils devoient gouverner. Ils étoient ordinairement choisis entre les moines de ce monastère; quelquefois néanmoins on les choisissoit dans un monastère voisin, ou ailleurs. Avant de procéder à l'*élection*, il falloit obtenir le consentement du roi; & celui qui étoit élu abbé, ne pouvoit aussi avoir l'agrément du roi, avant d'être confirmé & beni par l'évêque.

Les autres bénéfices, offices & dignités étoient conférés par les supérieurs ecclésiastiques; savoir les bénéfices séculiers par l'évêque, & les réguliers par les abbés, chacun dans leur dépendance. Les uns & les autres n'agissoient dans leur choix qu'avec connoissance de cause, & ne se déterminoient que par le mérite du sujet. L'évêque choissoit ordinairement des prêtres & des clercs entre les plus saints moines; les abbés y consentoient pour le bien général de l'église, qu'ils préféroient à l'avantage particulier de leur monastère.

Il y avoit dans le xij. siècle une grande confusion dans les *élections* pour les prélatures; chaque église avoit ses règles & ses usages, qu'elle changeoit selon les brigues qui prévalaient.

Ce fut pour remédier à ces desordres, que le quatrième concile de Latran, tenu en 1215, fit une règle générale, suivant laquelle on reconnoît trois formes différentes d'*élections*, qui sont rapportées aux décrétales, *liv. I. tit. vj. capit. quia propter*.

La première est celle qui se fait par scrutin.

La seconde est de nommer des commissaires, auxquels tout le chapitre donne pouvoir d'élire en son lieu & place.

La troisième forme d'*élection* est celle qui se fait par une espèce d'inspiration divine, lorsque par acclamation tous les électeurs se réunissent pour le choix d'un même sujet.

Ce même concile de Latran, celui de Bourges en 1276, celui d'Ausch en 1300; les conciles provinciaux de Narbonne & de Toulouse, tenus à Lavaur en 1368, déclarent nulle toute *élection* faite par abus de l'autorité séculière ou ecclésiastique.

La liberté des *élections* ayant encore été troublée en France par les entreprises des papes, sur-tout depuis que Clément V. eut transféré le saint siège à Avignon, le concile de Constance en 1418, & celui de Bâle en 1431, tentèrent toutes sortes de voies pour rétablir l'ancienne discipline.

Les difficultés qu'il y eut par rapport à ces conciles, firent que Charles VII. convoqua à Bourges en 1438 une assemblée de tous les ordres du royaume, dans laquelle fut dressée la pragmatique sanction, laquelle entr'autres choses rétablit les *élections* dans leur ancienne pureté. L'assemblée de Bourges permit aux rois & aux princes de leur sang, d'employer leurs recommandations auprès des électeurs, en faveur des personnes qui auroient rendu service à l'état.

Nos rois continuèrent en effet d'écrire des lettres de cette nature, & de nommer des commissaires pour assister à l'*élection*.

Les papes cependant firent tous leurs efforts pour obtenir la révocation de la pragmatique, ainsi qu'on le dira au mot PRAGMATIQUE.

Enfin en 1516 François I. voulant prévenir les suites fâcheuses que les différends de la cour de France avec celle de Rome pouvoient occasionner, fit avec Léon X. une espèce de transaction, connue sous le nom de *concordat*.

On y fait mention des fraudes & des brigues qui se pratiquoient dans les *élections*, & il est dit que les chapitres des églises cathédrales de France ne procéderont plus à l'avenir, le siège vacant, à l'*élection* de leurs évêques; mais que le roi sera tenu de nommer au pape, dans les six mois de la vacance, un docteur ou licentié en Théologie ou en Droit canonique, âgé de 27 ans au moins, pour en être pourvu par le pape; que si la personne nommée par le roi n'a pas les qualités requises, le roi aura encore trois mois pour en nommer une autre, à compter du jour que le pape aura fait connoître les causes de récusation; qu'après ces trois mois il y sera pourvu par le pape; que les *élections* qui se feront au préjudice de ce traité, seront

seront nulles ; que les parens du roi , les personnes éminentes en savoir & en doctrine , & les religieux mandians , ne sont point compris dans la rigueur de cet article ; que pour les abbayes & prieurés conventuels vraiment électifs , il en sera usé comme aux évêchés , à l'exception de l'âge , qui sera fixé à vingt-trois ans ; que si le roi nomme aux prieurés un séculier ou un religieux d'un autre ordre , ou un mineur de vingt-trois ans , le pape se réserve le droit de le refuser , & d'en nommer un autre après les neuf mois passés , en deux termes , comme dans les évêchés. Il est dit que l'on n'entend pas néanmoins déroger par cet article , aux privilèges dont jouissent quelques chapitres & quelques monastères qui se sont maintenus en possession d'élire leurs prélats & leurs supérieurs , en gardant la forme prescrite par le chapitre *quia propter*.

Sur la manière dont le Roi en use pour les nominations , voyez EVÊCHÉS & NOMINATION ROYALE.

Le clergé de France a renouvelé en plusieurs occasions ses vœux pour le rétablissement des élections à l'égard des évêchés , abbayes & autres prélatures ; comme on le voit dans le cahier qu'il présenta aux états d'Orléans en 1560 ; dans celui qu'il dressa pour être présenté aux états de Blois ; dans le concile de Roien en 1581 , celui de Reims en 1583 , le cahier de l'assemblée générale du clergé en 1595 , & celui de l'assemblée de 1605.

L'article 1. de l'ordonnance d'Orléans , en 1560 , porte que les archevêques & évêques seront désormais élus & nommés ; savoir , les archevêques par les évêques de la province & par le chapitre de la métropole ; les évêques , par l'archevêque , les évêques de la province , & les chanoines de l'église cathédrale appelés avec eux ; douze gentils-hommes qui seront élus par la noblesse du diocèse , & douze notables bourgeois élus en l'hôtel de la ville archiepiscopale ou episcopale : tous lesquels s'accorderont de trois personnages de qualités requises , âgés au moins de trente ans , qu'ils présenteront à Sa Majesté , qui choisira l'un des trois.

L'exécution de cette ordonnance a été commandée par l'art. 36 de celle de Rouffillon ; cependant cet article de l'ordonnance d'Orléans & plusieurs autres ne s'observent point.

Ainsi les évêchés ne sont plus électifs.

A l'égard des abbayes , toutes celles qui étoient électives , sont assujetties par le concordat à la nomination royale , à l'exception seulement des chefs d'ordre & des quatre filles de Cîteaux. On suit encore dans ces abbayes , pour les élections , les regles prescrites par la pragmatique sanction.

Pour ce qui est des dignités des chapitres , qui sont électives , des généraux d'ordres réguliers qui n'ont pas le titre d'abbés , & des abbayes triennales électives , les élections dépendent en partie des usages & statuts particuliers de chaque église , congrégation ou communauté.

Il y a néanmoins plusieurs regles tirées du droit canonique , qui sont communes à toutes les élections.

On ne peut valablement faire aucun acte tendant à l'élection d'un nouvel abbé , ou autre bénéficiaire ou officier , jusqu'à ce que la place soit vacante , soit par mort ou autrement.

Avant de procéder à l'élection dans les abbayes qui sont électives , il faut que le chapitre obtienne le consentement du roi , lequel peut nommer un commissaire pour assister à l'élection , à l'effet d'empêcher les brigues , & de faire observer ce qui est prescrit par les canons & les ordonnances du royaume.

Pour que l'élection soit canonique , il faut y appeler tous ceux qui ont droit de suffrage ; les absents doivent être avertis , pourvu qu'ils ne soient pas hors du royaume.

Tome V.

Ceux qui sont retenus ailleurs par quelque empêchement légitime , ne peuvent donner leur suffrage par lettres ; mais ils peuvent donner leur procuration à cet effet à un ou plusieurs des capitulans , pourvu néanmoins qu'ils donnent à chacun d'eux solidairement le droit de suffrage ; & dans ce cas le chapitre peut choisir entr'eux celui qu'il juge à-propos , pour représenter l'absent. Celui-ci peut aussi donner pouvoir à quelqu'un qui n'est pas *de gremio* , si le chapitre veut bien l'agréer. Le fondé de procuration ne peut nommer qu'une seule personne , soit que la procuration marque le nom de la personne qu'il doit nommer , ou qu'elle soit laissée à son choix.

Si l'on omettoit d'appeler un seul capitulant , ou qu'il n'eût pas été valablement appelé , l'élection seroit nulle , à moins que pour le bien de la paix il n'approuvât l'élection.

Il suffit au reste d'avoir appelé à l'élection ceux qui y ont droit de suffrage ; s'ils négligent de s'y trouver , ou si après y avoir assisté , ils se retirent avant que l'élection soit consommée , & même avant d'avoir donné leur suffrage , ils ne peuvent sous ce prétexte contester l'élection.

Les chapitres des monastères doivent procéder à l'élection de l'abbé dans les trois mois de la vacance ; à moins qu'il n'y ait quelque empêchement légitime ; autrement le droit d'y pourvoir est dévolu au supérieur immédiat.

Le tems fixé par les canons pour procéder à l'élection , court contre les électeurs , du jour qu'ils négligent de faire lever l'empêchement qui les arrête.

Le concile de Basle veut que les électeurs , pour obtenir du ciel les lumières & les grâces dont ils ont besoin , entendent avant l'élection la messe du saint Esprit ; qu'ils se confessent & communient ; & que ceux qui ne satisferont pas à ces devoirs , soient privés de plein droit de la faculté d'élire , pour cette fois.

Chaque électeur doit faire serment entre les mains de celui qui préside , qu'il choisira celui qu'il croira en conscience pouvoir être le plus utile à l'Eglise pour le spirituel & le temporel , & qu'il ne donnera point son suffrage à ceux qu'il aura avoir promis ou donné directement ou indirectement quelque chose de temporel pour se faire élire. L'abus ne seroit pas moins grand de donner ou promettre dans la même vue quelque chose de spirituel.

Ceux qui procedent à l'élection , doivent faire choix d'une personne de bonnes mœurs , qui ait l'âge , & les autres qualités & capacités prescrites par les canons , & par les autres lois de l'église & de l'état.

Il est également défendu par les canons , d'élire ou d'être élu par simonie : outre l'excommunication que les uns & les autres encourent par le seul fait , les électeurs perdent pour toujours le droit d'élire ; & ceux qui sont ainsi élus , sont incapables de remplir jamais la dignité , le bénéfice ou office auxquels ils ont aspiré.

Lorsque les suffrages ont été entraînés par l'impression de quelque puissance séculière , l'élection est nulle : les électeurs doivent même être suspens pendant trois années de leur ordre & bénéfices , même du droit d'élire ; & si celui qui a été ainsi élu , accepte sa nomination , il ne peut sans dispense être élu pour une autre dignité , office ou bénéfice ecclésiastique. Mais on ne regarde point comme un abus les lettres que le roi peut écrire aux électeurs , pour leur recommander quelque personne affectionnée au service de l'église , du roi & de l'état.

Les novices ni les freres convers ne donnent point ordinairement leurs voix pour l'élection d'un abbé ou autre supérieur : il y a néanmoins des monastères de filles , tels que ceux des Cordelières , où les sœurs

M m m

converſes ſont en poſſeſſion de donner leur voix pour l'élection de l'abbéſſe.

Quant à la forme de l'élection, on doit ſuivre une des trois qui ſont preſcrites par le jv. concile de Latran, ſuivant ce qui a coûtume de s'observer dans chaque église ou monaſtere.

On diſtingue dans les élections la voix active & la voix paſſive ; la premiere eſt le ſuffrage même de chaque electeur, conſidéré par rapport à celui qui le donne, & en tant qu'il a droit de le donner ; la voix paſſive eſt ce même ſuffrage conſidéré par rapport à celui en faveur duquel il eſt donné. Il y a des capitulans qui ont voix active & paſſive, c'eſt-à-dire qui peuvent élire & être élus ; d'autres qui ont voix active ſeulement, ſans pouvoir être élus, tels que ceux qui ont paſſé par certaines places auxquelles ils ne peuvent être promûs de nouveau, ou du moins ſeulement après un certain tems : enfin ceux qui ſont de la maiſon, ſans être capitulans, n'ont point voix active ni paſſive ; ceux qui ſont ſuſpens ne peuvent pareillement élire ni être élus.

Ceux qui ont voix active, doivent tous donner leurs ſuffrages en même tems & dans le même lieu.

Les ſuffrages doivent être purs & ſimples ; on ne reçoit point ceux qui ſeroient donnés ſous condition, ou avec quelqu'alternative ou autre clause qui les rendroit incertains.

L'élection doit être publiée en la forme ordinaire, auſſi-tôt que tous les capitulans ont donné leurs ſuffrages, afin d'éviter toutes les brigues & les fraudes ; & ce ſeroit une nullité de différer la publication, pour obtenir préalablement le conſentement de celui qui eſt élu.

L'élection étant notifiée à celui qui a été élu, il doit dans un mois, à compter de cette notification, accepter ou reſuſer ; ce délai expiré, il eſt déchû de ſon droit, & le chapitre peut procéder à une nouvelle election.

Ce délai d'un mois ne court à l'égard des réguliers élus, que du jour qu'ils ont pû obtenir le conſentement de leur ſupérieur.

Quand le ſcrutin eſt publié, les electeurs ne peuvent plus varier ; & ceux qui ont donné leur voix à celui qui eſt élu, ou qui ont conſenti à l'élection, ne peuvent l'attaquer ſous prétexte de nullité, à moins que ce ne ſoit en vertu de moyens dont ils n'avoient pas connoiſſance lorsqu'ils ont donné leur ſuffrage ou conſentement.

Il ne ſuffit pas pour être élu, d'avoir le plus grand nombre de voix, il faut en avoir ſeul plus de la moitié de la totalité. Si les voix ſont partagées entre pluſieurs, de maniere qu'aucun d'eux n'en ait plus de la moitié, il faut procéder à une nouvelle election, quand même la plus grande partie du chapitre ſe réuniroit depuis la publication du ſcrutin, en faveur de celui qui avoit ſeulement le plus grand nombre de voix.

Néanmoins dans l'élection d'une abbéſſe, quand le plus grand nombre de voix données à une même perſonne, ne fait pas la moitié, les autres religieuſes peuvent s'unir au plus grand nombre, même après le ſcrutin ; & ſ'il y en a aſſez pour faire plus de la moitié des voix, celle qui eſt élue peut être confirmée par le ſupérieur, ſauf à faire juger l'appel, ſi les oppoſantes à l'élection & confirmation veulent le ſoutenir.

Si dans ce même cas les religieuſes ne ſe réunifſent pas juſqu'à concurrence de plus de la moitié, le ſupérieur, avant de confirmer & benir celle qui a eu le plus de voix, doit examiner l'élection, & les raiſons de celles qui ne veulent pas s'unir ; & néanmoins par proviſion la religieuſe nommée par le plus grand nombre, gouverne le temporel & le ſpirituel ; mais elle ne peut faire aucune aliénation, ni recevoir de religieuſes à la profeſſion.

La plus grande partie du chapitre nommant une perſonne indigne, eſt privée pour cette fois de ſon droit d'élire ; & dans ce cas l'élection faite par la moindre partie, ſubſiſte.

Quoiqu'un des capitulans ait nommé une perſonne indigne, il n'eſt point privé de ſon droit d'élire, ſi le ſcrutin où il a donné ſa voix, n'eſt point ſuivi d'une election valable.

Quand les electeurs ont nommé un ou pluſieurs compromiſſaires, ils doivent reconnoître celui que les compromiſſaires ont nommé, pourvu qu'il ait les qualités requiſes.

Les compromiſſaires ayant commencé à procéder à l'élection, le chapitre ne peut plus les révoquer, attendu que les choſes ne ſont plus entieres.

Si les compromiſſaires choiſſent une perſonne indigne, le droit d'élire retourne au chapitre : il en eſt de même lorsque celui qui eſt nommé reſuſe d'accepter.

Mais lorsque les compromiſſaires négligent de faire l'élection dans le tems preſcrit par les canons, alors le droit d'élire eſt dévolu au ſupérieur, & non au chapitre, qui doit ſ'imputer de ſ'en être rapporté à des mandataires négligens.

L'élection étant faite par des compromiſſaires, un d'entr'eux doit auſſi-tôt la publier.

S'il arrive que l'élection ſoit caſſée par un défaut de forme ſeulement, & non pour incapacité de la perſonne élue, la même perſonne peut être élue de nouveau.

En cas d'appel de l'élection, on ne peut procéder à une nouvelle, qu'il n'ait été ſtatué ſur la premiere.

Quand la premiere election n'a pas lieu, ſans que les electeurs ſoient déchûs de leur droit, ils ont pour procéder à une nouvelle election, le même délai qu'ils avoient eu pour la premiere, à compter du jour qu'il a été conſtant que celle-ci n'auroit point d'effet.

Ceux qui ne peuvent être élus peuvent être poſtulés, c'eſt-à-dire demandés au ſupérieur, quand les qualités qui leur manquent ſont telles, que le ſupérieur en peut diſpenſer ; mais le même electeur ne peut pas élire & poſtuler une même perſonne. Voyez POSTULATION.

Il n'eſt pas permis à celui qui eſt élu, de faire aucune fonction avant d'être confirmé, à peine de nullité. Le pape eſt le ſeul qui n'ait pas beſoin de confirmation. Voyez au mot PAPE.

Avant de confirmer celui qui eſt élu, le ſupérieur doit d'office examiner ſ'il eſt de bonnes mœurs & de bonne doctrine ; ſ'il a les qualités & capacités requiſes, quand même perſonne ne critiqueroit l'élection.

Cette information de vie & mœurs doit ſe faire dans les lieux où celui qui eſt élu demeureroit depuis quelques années.

Il y a des abbés dont l'élection doit être confirmée par l'évêque diocéſain, d'autres par leur général, d'autres par le pape dont ils relevent immédiatement.

Le chapitre, ſede vacante, a droit de confirmer les élections que l'évêque auroit confirmées.

Les abbés triennaux n'ont pas beſoin de confirmation pour gouverner le ſpirituel, non plus que pour le temporel.

La confirmation doit être demandée par celui qui eſt élu, dans les trois mois du jour du conſentement qu'il a donné à l'élection, à moins qu'il ne ſoit retenu par quelqu'empêchement légitime ; autrement il eſt déchû de ſon droit, & l'on peut procéder à une nouvelle election.

Telles ſont les regles générales que l'on ſuit pour les élections ; elles reçoivent néanmoins diverſes ex-

ceptions, suivant les statuts particuliers, privilèges & coutumes de chaque monastere, pourvu que ces usages soient constants, & qu'ils n'ayent rien de contraire au droit naturel ni au droit divin.

Il y a des bénéfices électifs, sur lesquels il faut la confirmation du supérieur; d'autres qui sont purement collatifs; d'autres enfin qui sont électifs-collatifs, c'est-à-dire que le chapitre confere en élisant, sans qu'il soit besoin d'autre collation.

Sur les élections, voyez aux decretales le titre de *electione & electi potestate*; la bibliotheque canonique de Bouchel, & les definitions canoniques & la jurisprudence canonique, au mot ELECTION; l'hist. du droit ecclésiastique, par M. Fleury, tome I. chap. x. les lois ecclésiastiques de M. d'Héricourt, titre de l'élection. (A)

ELECTION DE DOMICILE, (*Jurispr.*) est le choix que l'on fait d'un domicile momentané ou *ad hoc*, c'est-à-dire qui n'est pas le vrai & actuel domicile, mais qui a seulement pour objet d'indiquer un lieu où on puisse faire des offres ou autres actes. Ces élections de domicile se font dans les exploits, dans les contrats. Voyez DOMICILE ÉLU.

ELECTION D'HÉRITIER, (*Jurispr.*) est le choix de celui qui doit recueillir une succession. Ce choix est ordinairement fait par celui qui dispose de ses biens par son testament; quelquefois il est fait par contrat de mariage; ou bien le pere mariant un de ses enfans, se réserve la liberté de nommer pour héritier tel de ses enfans qu'il jugera à-propos.

Quelquefois le testateur defere par testament le choix de son héritier à une autre personne, soit en lui indiquant plusieurs personnes entre lesquelles elle pourra choisir, soit en lui laissant la liberté entière de choisir qui bon lui semblera; & quelquefois cette même personne à laquelle le testateur donne pouvoir d'élire, est par lui d'abord instituée héritière, à la charge de remettre l'hoirie à un de ceux qui sont indiqués, ou à telle personne qu'elle jugera à-propos.

Le testateur peut aussi instituer héritier celui qui sera nommé par la personne à laquelle il donne ce pouvoir.

Ces sortes de dispositions sont fort usitées dans les pays de droit écrit, où il est assez ordinaire que le mari & la femme s'instituent réciproquement héritier, à la charge de remettre l'hoirie à tel de leurs enfans que le survivant jugera à-propos.

Lorsque celui qui avoit le pouvoir d'élire, decede sans avoir fait son choix, tous les héritiers présomptifs succedent également.

Le conjoint survivant qui avoit le pouvoir d'élire, ne le perd point en se remariant.

Quand un des enfans éligibles vient à deceder, le pere ou la mere qui a le droit d'élire, peut choisir l'enfant de celui qui étoit éligible. Voyez la trente-quatrième consultation de Cochin, tome II.

L'élection étant une fois consommée par un acte entre-vifs, celui qui l'a faite ne peut plus varier; mais si c'est par testament, l'élection est révocable jusqu'au decès de celui qui l'a faite, de même que le surplus de son testament. Voyez Henrys, tome I. liv. IV. ch. vj. quest. 67. & liv. V. quest. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 61. 62. & tome II. liv. V. quest. 10. 12. 51. 52. 53. 58. & liv. VI. quest. 52. & son quatrième plaidoyer; le traité des élections d'héritier contractuelles & testamentaires, par M. Vulfon conseiller au parlement de Grenoble. (A)

ELECTION DE TUTEUR ou CURATEUR, est le choix qui est fait d'un tuteur ou curateur par les parens & amis de celui auquel on le donne. Voyez CURATEUR & TUTEUR. (A)

ELECTION D'UN OFFICIER, est la nomination qui est faite de quelqu'un à un office public par le suffrage de plusieurs personnes.

Tome V.

Romulus accorda au peuple le droit de se choisir ses magistrats, même les sénateurs, ce qui se faisoit dans ces assemblées publiques appelées *comices*; & lorsque l'état monarchique de Rome fut changé en république, le peuple éliroit aussi lui-même les consuls, qui étoient chargés du gouvernement général de l'état.

Comme il étoit difficile d'assembler souvent le peuple, il n'éliroit que les grands officiers, & ceux-ci commettoient chacun dans leur département les moindres officiers qui leur étoient subordonnés.

Les empereurs ayant ôté au peuple le droit d'élection, conféroient les grands offices par l'avis des principaux de leur cour, afin de conserver encore quelque forme d'élection, c'est pourquoi ils appelloient *suffrages* les avis & recommandations des courtisans.

On en usa d'abord de même en France pour les offices, c'est-à-dire que nos rois y nommoient par l'avis de leur conseil, ce qui étoit une espece d'élection.

Quand le parlement eut été rendu sédentaire à Paris, Philippe de Valois, par des lettres du mois de Février 1327, donna pouvoir au chancelier, en appelant avec lui quatre conseillers au parlement & le prévôt de Paris, de nommer, c'est-à-dire d'élire entr'eux les conseillers au châtelet.

Charles V. ordonna en 1355, que le chancelier, les présidens, & conseillers du parlement seroient élus par scrutin au parlement; Charles VI. ordonna encore la même chose en 1400, ce qui dura jusqu'au mariage d'Henri roi d'Angleterre avec Catherine de France fille de Charles VI; alors le parlement nomma trois personnes au roi qui donnoit des provisions à l'un des trois; mais comme le parlement pour se conserver l'élection nommoit ordinairement deux sujets inconnus & incapables afin de faire tomber la nomination sur le troisième, Charles VII. lui ôta les élections, & rentra en possession de nommer aux places vacantes du parlement de même qu'aux autres offices, & nos rois choisissoient les officiers de l'avis de leur conseil, ce qui dura ainsi jusqu'à la vénalité des charges.

Dès le premier tems de la monarchie, il y avoit dans chaque ville & bourg des officiers municipaux qui étoient électifs, appelés en quelques endroits *échevins*, en d'autres *jurés* ou *jurats*, en d'autres *consuls*, & à Toulouse *capitouls*. Ces officiers sont encore la plupart élus par le peuple, conformément aux intentions du roi.

Les élus qui étoient autrefois choisis par les trois états pour le gouvernement des aides & tailles, ont depuis été érigés en titre d'office: il y a néanmoins encore des élus dans les pays d'états qui sont électifs. Voyez ELECTIONS, ELUS, & ETATS. (A)

ELECTION, (*Jurisprud.*) ce sont des juridictions royales, ainsi nommées à cause des élus qui y connoissent en premiere instance des contestations qui s'élevent au sujet des tailles, de toutes matieres d'aides, & autres impositions & levées des deniers du roi, tant aux entrées des villes que des fermes du roi, à l'exception des domaines & droits domaniaux, droits de gabelle, capitation, dixieme, vingtieme, cinquantieme, & deux sous pour livre, lorsque ces impositions ont lieu.

Ils connoissoient cependant aussi autrefois des gabelles; mais depuis long tems il y a des juges particuliers pour cet objet, excepté dans quelques endroits où les greniers à sel sont unis aux élections.

Il y a aussi en certains endroits des juges des traites foraines, & des juges pour la marque des fers.

Avant l'institution des élus c'étoient les maire & échevins des villes qui se mêloient de faire l'affiete & levée des impositions, ils en étoient même res-

M m m ij

ponfables ; mais dans la fuite ne pouvant vaquer à cette levée, & étant occupés à d'autres affaires de la commune, on fit choix dans le peuple d'autres personnes pour prendre soin de l'affiete & levée des impositions ; & ces personnes furent nommées *élus* à cause qu'on les établissoit par *élection*.

L'origine des *élections* est la même que celle des *élus* ou juges, dont ces tribunaux sont composés.

Quelques-uns rapportent ce premier établissement des *élus* à celui des aides du tems du roi Jean ; il est néanmoins certain qu'il y avoit déjà depuis longtemps des *élus* pour veiller sur les impositions ; mais comme il n'y avoit point encore d'impositions ordinaires, & que nos rois n'en levoient qu'en tems de guerre ou pour d'autres dépenses extraordinaires, la commission de ces *élus* ne duroit que pendant la levée de l'imposition.

Dès le tems de Louis IV. Denis Hesselin étoit élu à Paris, ainsi que le remarque l'auteur du traité de la pairie, pag. 158.

S. Louis voulant que les tailles fussent imposées avec justice, fit en 1270 un règlement pour la manière de les asséoir dans les villes royales ; il ordonna qu'on élirait trente hommes ou quarante plus ou moins, bons & loyaux par le conseil des prêtres, c'est-à-dire des curés de leurs paroisses, & des autres hommes de religion, ensemble des bourgeois & autres prudhommes, selon la grandeur des villes ; que ceux qui seroient ainsi élus jureroient sur les saints évangiles d'élire, soit entr'eux ou parmi d'autres prudhommes de la même ville, jusqu'à douze hommes, qui seroient les plus propres à asséoir la taille ; que les douze hommes nommés jureroient de même de bien & diligemment asséoir la taille, & de n'épargner ni grever personne par haine, amour, prière, crainte, ou en quelqu'autre manière que ce fût ; qu'ils asséoiroient ladite taille à leur volonté la livre également ; qu'avec les douze hommes dessus nommés seroient élus quatre bons hommes, & seroient écrits les noms secrètement ; & que cela seroit fait si sagement, que leur *élection* ne fût connue de qui que ce fût jusqu'à ce que ces douze hommes eussent assis la taille. Que cela fait, avant de mettre la taille par écrit, les quatre hommes élus pour faire loyalement la taille n'en devoient rien dire jusqu'à ce que les douze hommes leur eussent fait faire serment pardevant la justice de bien & loyalement asséoir la taille en la manière que les douze hommes l'auroient ordonné.

Il paroît suivant cette ordonnance, que les trente ou quarante hommes qui étoient d'abord élus, sont aujourd'hui représentés par les officiers des *élections* ; les douze hommes qu'on élisoit ensuite étoient proprement les asséeurs des tailles, dont la fonction est aujourd'hui confondue avec celle des collecteurs ; enfin les quatre bons hommes élus étoient les vérificateurs des rôles.

Les tailles furent donc la matière dont les élus ordonnerent d'abord ; mais outre que les tailles n'étoient pas encore ordinaires, la forme prescrite pour leur assiete ne fut pas toujours observée ; car Philippe III, dans une ordonnance du 29 Novembre 1274, dit que les consuls de Toulouse devoient s'abstenir de la contribution qu'ils demandoient aux ecclésiastiques pour les tailles, à moins que ce ne fût une charge réelle & ancienne : il sembleroit par-là que c'étoient les consuls qui ordonnoient de la taille, soit ancienne ou nouvelle lorsqu'elle avoit lieu, ce qui fait penser qu'il y avoit alors des tailles non royales imposées de l'ordre des villes pour subvenir à leurs dépenses particulières, ce qui est aujourd'hui représenté par les octrois.

Louis Hutin, dans une ordonnance du mois de Décembre 1315, & Philippe V. dans une autre du mois

de Mars 1316, disent que les clercs non mariés ne contribueront point aux tailles, & que les officiers du roi, *officiales nostri*, entant qu'à eux appartient, ne les y contraindront point & ne permettront pas qu'on les y contraigne. Ces ordonnances ne font point mention des élus, ce qui donne lieu de croire qu'ils n'avoient point encore de juridiction formée, & que pour les contraintes on s'adressoit aux juges ordinaires ; & en effet on a vu que c'étoit devant eux que les élus prêtoient serment.

Il y avoit encore des élus du tems de Philippe de Valois pour la taille non royale qui se levoit dans certaines villes, comme il paroît par une ordonnance de ce prince du mois de Mars 1331, touchant la ville de Laon, où il est parlé des élus de cette ville : ces officiers n'étoient pas seulement chargés du soin de cette taille ; l'ordonnance porte que dorénavant, de trois en trois ans, le prévôt fera assembler le peuple de Laon, & en sa présence fera élire six personnes convenables de ladite ville, dont ils en feront trois leurs *procureurs* pour conduire toutes les affaires de la ville, que les trois autres élus avec le prévôt visiteroient chaque année autant de fois qu'il seroit nécessaire les murs, les portes, les fortesses, les puits, fontaines, chaussées, pavés, & autres aïssances communes de la ville, & verroient les réparations nécessaires, &c.

Que toutes les fois qu'il seroit métier de faire taille, le prévôt avec ces trois élus exposeroit au peuple les causes pour lesquelles il conviendrait faire taille, qu'ensuite le prévôt & lesdits élus prendroient de chaque paroisse deux ou trois personnes de ceux qui peuvent le mieux savoir les facultés de leurs voisins ; lesquelles personnes & lesdits élus ayant prêté serment sur les saints évangiles de ne charger ni décharger personne à leur escient, contre raison, le prévôt feroit imposer & asséoir la taille sur toutes les personnes qui en sont tenues ; que l'imposition seroit levée par les trois élus, qui en payeroient les rentes & les dettes de la ville ; qu'à la fin des trois années susdites ils compteroient de leur recette, tant des tailles que d'ailleurs, pardevant le prévôt ou bailli de Vermandois, qui viendrait oïr ce compte à Laon & y appelleroit les bonnes gens de la ville ; enfin que le compte rendu & appuré seroit envoyé par le bailli en la chambre des comptes pour voir s'il n'y avoit rien à corriger. On voit que ces élus faisoient eux-mêmes la recette des tailles pendant trois ans, c'est pourquoi ils étoient comptables, & en cette partie ils sont représentés par les receveurs des octrois, qui comptent encore aujourd'hui à la chambre.

A l'égard des subventions qui se levoient pour les besoins de l'état par le ministère des élus de chaque ville ou diocèse, on établissoit quelquefois au-dessus d'eux une personne qualifiée, qui avoit le titre d'*élu* de la province, pour avoir la surintendance de la subvention ; c'est ainsi que lors de la guerre de Philippe de Valois contre les Anglois, Gaucher de Chatillon connétable de France fut élu par la province de Picardie, pour avoir la surintendance de la subvention qu'on y levoit, ce qu'il accepta sous certains gages ; l'auteur du traité de la pairie, pag. 58, dit en avoir vu les quittances, où il est qualifié d'*élu* de la province.

Il est encore parlé de tailles dans des lettres de Philippe de Valois, du mois d'Avril 1333, mais il n'y est pas parlé d'élus. Ces lettres, qui ont principalement pour objet la répartition d'une imposition de cent cinquante mille livres sur la sénéchaussée de Carcassonne, ordonnent seulement au sénéchal de faire appeler à cet effet pardevant lui ceux des bonnes gens du pays qu'il voudra.

On établit aussi des députés ou élus à l'occasion

des droits d'aides, dont la levée fut ordonnée sur toutes les marchandises & denrées qui seroient vendues dans le royaume, par une ordonnance du roi Jean, du 28 Décembre 1355. Il y avoit bien eu déjà quelques aides ou subventions levées en tems de guerre sur tous les sujets du roi à proportion de leurs biens; mais ces nouveaux droits d'aides auxquels ce nom est dans la suite demeuré propre, étoient jusqu'alors inconnus.

L'ordonnance du roi Jean porte que pour obvier aux entreprises de ses ennemis (les Anglois), il avoit fait assembler les trois états du royaume, tant de la Languedoil que du pays coutumier, que la guerre avoit été résolue dans l'assemblée des états; que pour faire l'armée & payer les frais & dépens d'icelle, les états avoient avisé que *par tout le pays coutumier* il seroit mis une gabelle sur le sel, & aussi sur tous les habitans marchandans & *repairans* en icelui, il seroit levé une imposition de huit deniers pour livre sur toutes choses qui seroient vendues audit pays, excepté vente d'héritages seulement, laquelle seroit payée par le vendeur; que ces gabelle & imposition seroient levées selon certaines instructions qui seroient faites sur ce; que par les trois états seroient ordonnées & députées certaines personnes bonnes & honnêtes, solvables, loyales, & sans aucun soupçon, qui par les pays ordonneroient les choses dessus dites, qui auroient receveurs & ministres selon l'ordonnance & instruction qui seroit sur ce faite; qu'outre les commissaires ou députés particuliers des pays & des contrées seroient ordonnés & établis par les trois états neuf personnes bonnes & honnêtes, qui seroient généraux & superintendans sur tous les autres, & qui auroient deux receveurs généraux.

Qu'aux députés dessus dits, tant généraux que particuliers, seroient tenus d'obéir toutes manières de gens de quelque état ou condition qu'ils fussent & quelque privilège qu'ils eussent; qu'ils pourroient être contraints par lesdits députés par toutes voies & manières que bon leur sembleroit; que s'il y en avoit aucun rebelle que les députés particuliers ne pussent contraindre, ils les ajourneroient pardevant les généraux superintendans, qui les pourroient contraindre & punir selon ce que bon leur sembleroit, & que ce qui seroit fait & ordonné par les généraux députés vaudroit & tiendrait comme arrêt de parlement.

Il est encore dit un peu plus loin, que lesdites aides & ce qui en proviendrait ne seroient levées ni distribuées par les gens (du roi) ni par les trésoriers & officiers, mais par autres bonnes gens, sages, loyaux, & solvables, ordonnés, commis, & députés par les trois états, tant es frontieres qu'ailleurs où il conviendrait de les distribuer; que ces *commis* & *députés* jureroient au roi ou à ses gens, & aux députés des trois états, que quelque nécessité qui advint, ils ne donneroient ni ne distribueroient ledit argent au roi ni à autres, fors seulement aux gens d'armes & pour le fait de la guerre susdite.

Le roi promet par cette même ordonnance, & s'engage de faire aussi promettre sur les saints évangiles par la reine, par le dauphin, & tous les grands officiers de la couronne, superintendans, receveurs généraux & particuliers, & autres qui se mêleront de recevoir cet argent, de ne le point employer à d'autres usages, & de point adresser de mandemens aux députés, *ni à leurs commis*, pour distribuer l'argent ailleurs ni autrement; que si par importunité ou autrement quelqu'un obtenoit des lettres ou mandemens au contraire, lesdits députés, commissaires ou receveurs jureront sur les saints évangiles de ne point obéir à ces lettres ou mandemens, & de ne point distribuer l'argent ailleurs ni autrement; que

s'ils le faisoient, quelques mandemens qui leur vinssent, ils seroient privés de leurs offices & mis en prison fermée, de laquelle ils ne pourroient sortir ni être élargis par cession de biens ou autrement jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement payé & rendu tout ce qu'ils en auroient donné; que si par aventure quelqu'un des officiers du roi ou autres sous prétexte de tels mandemens vouloient ou s'efforçoient de prendre ledit argent, lesdits députés & receveurs leur pourroient & seroient tenus de résister de fait, & pourroient assembler leurs voisins des bonnes villes & autres, selon ce que bon leur sembleroit, pour leur résister comme dit est.

On voit par cette ordonnance qu'il y avoit deux sortes de députés élus par les états, savoir les députés généraux, & les députés particuliers; les uns & les autres étoient élus par les trois états, c'est pourquoi les députés généraux étoient quelquefois appelés *les élus généraux*; mais on les appelloit plus communément *les généraux des aides*: ceux-ci ont formé la cour des aides.

Les députés particuliers furent d'abord nommés *commis*, *commissaires* ou *députés particuliers sur le fait des aides*: ils étoient commis ou ordonnés, c'est-à-dire *élus* par les trois états, c'est pourquoi dans la suite le nom d'*élus* leur demeura propre.

On en établit dès-lors en plusieurs endroits du royaume, tant sur les frontieres qu'ailleurs où cela parut nécessaire.

Ils prêtoient serment tant au roi qu'aux états, étant obligés de conserver également les intérêts du roi & ceux des états qui les avoient préposés.

Il ne paroît pas qu'ils fussent chargés de la recette des deniers, puisqu'ils avoient sous eux des receveurs & ministres à cet effet.

Leur fonction étoit seulement d'ordonner de tout ce qui concernoit les aydes, & de contraindre les redevables par toutes voies que bon leur sembleroit; ils connoissoient aussi alors de la gabelle, du sel, & de toutes autres impositions.

Ces députés particuliers ou élus, avoient pour cet effet tout droit de juridiction en première instance; l'ordonnance dont on vient de parler, semble d'abord supposer le contraire en ce qu'elle dit que s'il y avoit quelques rebelles que les députés ne pussent contraindre, ils les ajourneroient devant les généraux superintendans; mais la même ordonnance donnant pouvoir aux députés d'ordonner & de contraindre par toutes sortes de voies, il est évident qu'elle entendoit aussi leur donner une véritable juridiction, & qu'elle n'attribua aux généraux superintendans que le ressort.

Ce ne fut pas seulement pour les aides qui se levoient sur les marchandises que les trois états élurent des députés; ils en établirent de même pour les autres impositions.

En effet, les états tenus à Paris au mois de Mars suivant, ayant accordé au roi une aide ou espee de capitation qui devoit être payée par tous les sujets du roi, à proportion de leurs revenus; il fut ordonné que cette aide seroit levée par les députés des trois états en chaque pays, la gabelle fut alors abolie: ainsi les élus n'avoient plus occasion d'en ordonner. Les généraux députés de Paris avoient le gouvernement & ordonnance sur tous les autres députés: il devoit y avoir en chaque ville trois députés particuliers ou élus, qui auroient un receveur & un clerc avec eux, & ordonneroient certains collecteurs par les paroisses, qui s'informeront des facultés de chacun; que si les députés en faisoient quelque doute, les collecteurs assigneroient ceux qui auroient fait la déclaration, par-devant les trois députés de la ville, lesquels pourroient faire affirmer devant eux la déclaration; mais les collecteurs pou-

voient faire affirmer devant eux les gens des villages afin de ne les point traduire à la ville ; ceci confirme bien ce qui a déjà été dit de la juridiction qu'avoient dès-lors les élus. L'on doit aussi remarquer à cette occasion, que les collecteurs avoient alors autant qu'affieurs des tailles une portion de juridiction, puisqu'ils faisoient prêter serment devant eux aux gens de la campagne, par rapport à la déclaration de leurs facultés.

Il y eut en conséquence de l'ordonnance dont on vient de parler, des députés ou élus commis par les états dans chaque diocèse, & notamment en la ville de Paris, tant pour la ville que pour tout le diocèse.

Ces commissaires députés des états pour la ville & diocèse de Paris, donnerent le 20 Mars 1355, sous leurs sceaux une instruction pour les commis qu'ils envoyaient dans chaque paroisse de ce diocèse ; elle est intitulée, *ordinatio per deputatos trium statuum generalium data* : & à la marge il y a, *declaratio subsidii, & personarum quæ tenentur ad subsidium*. La piece commence en ces termes ; les députés pour faire lever & cueillir en la ville & diocèse de Paris le subside dernièrement octroyé ; à tel, &c. & plus loin il est dit, *pour ce est-il que par vertu du pouvoir à nous commis ; vous mandons & commettons que tantôt & sans délai ces lettres vûes, vous appelliez avec vous le curé de & par son conseil élifiez ou preniez trois ou quatre bonnes personnes de bon état de ladite paroisse avec lesquels vous alliez dans toutes les maisons demander la déclaration de leur état & vaillant ; c'est ainsi que se faisoit l'affiete de ces sortes d'impositions.*

Le roi Jean par la même ordonnance dont on a déjà parlé, établit aussi des élus pour le fait des monnoies ; il dit en l'article vij. nous par le conseil des superintendans élus par les trois états, élirons & établirons bonnes personnes & honnêtes, & sans soupçon pour le fait de nos monnoies, lesquelles nous feront serment en la présence desdits superintendans que bien & loyaument ils exerceront l'office à eux commis. Ces commissaires ou députés furent établis par lettres du 13 Janvier 1355.

Les députés particuliers sur le fait des aides furent qualifiés d'*élus* dans une ordonnance que Charles dauphin de France, qui fut depuis le roi Charles V. donna au mois de Mars 1356, en qualité de lieutenant général du royaume pendant la captivité du roi Jean.

Il ordonne d'abord par le conseil des trois états, afin que les deniers provenans de l'aide ne soient point détournés de leur destination, qu'ils ne feront point reçus par les officiers du roi ni par les siens, mais par bonnes gens sages, loyaux & solvables à ce ordonnés élus & établis par les gens des trois états tant es frontieres qu'ailleurs où besoin fera ; que ces commis & députés généraux lui prêteront serment & aux gens des trois états ; que les députés particuliers feront de même serment devant les juges royaux des lieux & que l'on y appellera une personne ou deux de chacun des trois états. Il paroît que ces députés devoient avoir la même autorité que ceux qui avoient été établis dans les provinces par l'article ij. de l'ordonnance du 28 Décembre 1355.

Il devoit y en avoir trois dans chaque diocèse, cependant la distribution de leurs départemens étoit quelquefois faite autrement : en effet on voit par une commission donnée en exécution de cette ordonnance, que le diocèse de Clermont & celui de S. Flour avoient les mêmes élus. Cette même commission les autorisoit à assembler à Clermont, à S. Flour, ou ailleurs ; dans ces diocèses, tous ceux des trois états desdits diocèses que bon leur sembleroit pour raison de l'aide.

Le dauphin Charles promit que moyennant cette aide, toute taille, gabelle, & autres impositions cesseroient.

Et comme il avoit eu connoissance que plusieurs sujets du royaume avoient été fort grevés par ceux qui avoient été commis à lever, imposer & exploiter la gabelle, imposition & subsides octroyés l'année précédente ; que de ce que les commis levoient, il n'y en avoit pas moitié employée pour la guerre, mais à leur profit particulier ; pour remédier à ces abus, faire punir ceux qui avoient malversé, & afin que les autres en prissent exemple, le dauphin ordonna par la même loi que les élus des trois états par les diocèses sur le fait de l'aide, lesquels il commit à ce, verroient le compte des élus, impositeurs, receveurs, collecteurs de l'année précédente ; qu'ils s'informeront le plus diligemment que faire se pourroit, chacun en leur diocèse, de ce qui auroit été levé de ces impositions, en quelle monnaie, & par qui, & le rapporteroient à Paris le lendemain de *quasimodo* par-devers le roi & les gens des trois états, pour y pourvoir le mieux qu'il seroit possible.

Il est encore dit par la même ordonnance, que comme ceux qui étoient venus à Paris aux dernières assemblées d'états, avoient encouru la haine de quelques officiers qui s'étoient efforcés de les navrer, blesser ou mettre à mort, & qu'il en pourroit arriver autant à ceux qui viendroient dans la suite à ces sortes d'assemblées, le prince déclare qu'il prend ces personnes sous la sauve-garde spéciale du roi son pere & de lui, & leur accorde que pour la sûreté & défense de leur vie, ils puissent marcher avec six compagnons armés dans tout le royaume toutes fois qu'il leur plaira. Il défend à toutes personnes de les molester, & veut qu'au contraire ils soient gardés & conservés par tout le peuple, & enjoint à tous juges de les laisser aller eux & leur compagnie par tout où il leur plaira, sans aucun empêchement pour raison du port d'armes, & de leur prêter main-forte en cas de besoin s'ils en sont requis, pour les causes dessus dites. On voit par-là que le port d'armes étoit dès-lors défendu. Cette ordonnance paroît aussi être la première qui ait établi la distinction des affieurs & des collecteurs d'avec les élus.

L'instruction qui fut faite par les trois états de la Languedoil sur le fait de cette aide, porte qu'il y auroit en la ville de Paris dix personnes, & dans chaque évêché trois personnes des états élus tant par les gens de Paris que des évêchés & diocèses autorisés de M. le duc de Normandie, (c'étoit le dauphin.)

Les bonnes villes & paroisses doivent élire trois, quatre, cinq, ou six personnes (qui sont en cet endroit les affieurs) comme bon leur semblera, qui affoieront par serment ladite cueillete.

Il est aussi ordonné qu'il sera établi par les trois élus un ou plusieurs receveurs es villes & évêchés de leur département (ce sont les collecteurs), qui recevront l'argent de ce subside en la manière & au lieu ordonné par les élus.

Que les élus feront aussi-tôt publier que les gens d'église & les nobles aient à donner la déclaration de leurs biens. Que les maires & échevins, & autres officiers des communes, ou les curés dans les lieux où il n'y a pas de commune, leur donneront aussi la déclaration du nombre de feux ; que les élus prendront note des bénéfices & de leur revenu, du nom des nobles & de leurs possessions, du nombre de feux de chaque lieu.

Enfin que les élus feront contraindre toutes lesdites personnes par leurs commis & députés, comme pour les propres dettes du roi, savoir, les gens du clergé vivans cléricatement, par les juges ordinaires de l'église ; & il semble par-là que les élus

n'eussent pas alors de juridiction sur les ecclésiastiques.

Comme l'aide établie par l'ordonnance du roi Jean, du 28 Décembre 1355, n'avoit lieu que dans le pays coutumier, les états de la Languedoil accorderent de leur part au mois de Septembre 1356, une aide au roi ; & à cette occasion le dauphin Charles rendit encore une ordonnance au mois de Février suivant, portant que les états entretiendroient pendant un an 10000 hommes armés ; que pour l'entretien de ces troupes, chacun payeroit une certaine somme qui étoit une espece de capitation ; qu'en outre les sujets des prélats & des nobles, & les autres habitans qui auroient douze ans, & qui seroient aisés, payeroient un autre subside à proportion de leurs biens.

Que sur les sommes provenantes de ces impositions, la solde des gens de guerre leur seroit payée par quatre trésoriers généraux choisis par les trois états, & que ces quatre trésoriers généraux en nommeroient d'autres particuliers dans chaque sénéchaussée, pour lever les impositions.

Que le paiement des gens de guerre seroit fait par les quatre trésoriers généraux, sous les ordres de vingt-quatre personnes élues par les trois états, ou de plusieurs d'entr'eux ; que ces vingt-quatre élus seroient appelés au conseil du lieutenant du roi lorsqu'il le jugeroit à propos ; qu'eux seuls pourroient donner une décharge suffisante aux trésoriers.

Que les trois états députeroient douze personnes, quatre de chaque ordre pour recevoir les comptes, tant des quatre trésoriers généraux que des particuliers, & leur feroient prêter serment à eux & à leurs commis : que les trésoriers généraux & particuliers ne rendroient compte à aucun officier du roi, quel qu'il fût, mais seulement aux douze députés des états qui seroient aussi passer en revue les gendarmes & les autres troupes, & leur feroient prêter serment.

Telle fut l'origine des élus qui sont encore nommés dans les pays d'états ; mais dans ces pays il n'y a pas communément de tribunaux d'élections, excepté dans quelques-uns comme dans les généralités de Pau, Montauban & Bourgogne ; il y a aussi dans ces mêmes pays d'états des juges royaux qui connoissent des matieres d'élection, & dont l'appel en ces matieres ressortit aux cours des aydes chacune en droit soi.

Les trois états de la Languedoil assemblés à Compiègne, ayant accordé au dauphin Charles une nouvelle aide en 1358, le dauphin fit encore une ordonnance le 14 Mai de ladite année, par laquelle il revoque toutes lettres & commissions par lui données sur le fait des subsides & aides du tems passé, tant aux généraux de Paris qu'aux élus particuliers par les diocèses & autrement ; que les prélats & autres gens d'église, nobles & gens des bonnes villes avoient élu & éliroient des personnes pour gouverner l'aide qui venoit d'être octroyée.

Il ordonne ensuite que les élus des pays (de la Languedoil) pourroient quant aux gens autres que de sainte église, faire modération loyalement, de bonne foi, sans fraude, comme ils verroient être à faire ; & que quant aux gens d'église demeurant dans lesdits plats pays connus, & qui y auroient leurs bénéfices, les prélats du lieu appelés, avec eux les élus & le receveur pourroient les modérer quant au dixieme desdits bénéfices, après avoir ouï lesdits élus & receveur.

Que certaines personnes, c'est-à-savoir une de chaque état, seroient élus par les gens d'église, nobles & bonnes villes & commis de par le dauphin pour le fait desdites aydes ordonner & mettre sur & gouverner es lieux où ils seroient des commis & receveurs qui recevroient les deniers de cette aide.

Que ces receveurs seroient ordonnés par les élus, par le conseil des bonnes gens du pays. Que les élus & receveurs seroient serment au roi ou à ses officiers, de bien & loyalement se comporter sur ce fait. Il n'est plus parlé en cet endroit de serment envers les états.

Les élus étoient alors au nombre de trois ; car le même article dit qu'ils ne pourroient rien faire de considérable sur ce fait l'un sans l'autre, mais tous les trois ensemble.

Ces élus avoient des gages & regloient ceux des receveurs : en effet l'article suivant porte que les autres aides du tems passé avoient été levées à grands frais & qu'elles avoient produit peu de chose à cause des grands & excessifs gages & salaires des élus particuliers, receveurs généraux à Paris. C'est pourquoi le dauphin ordonne que chacun des élus aura pour ses gages ou salaires 50 livres tournois pour l'année, & les receveurs au-dessous de ladite somme, selon ce que les élus regleroient par le conseil des bonnes gens du pays.

A l'occasion de cette aide le dauphin donna encore des lettres le même jour 14 Mai 1358, portant que dans l'assemblée des états de la Languedoil, Messire Sohier de Voifins, chevalier, avoit été élu de l'état des nobles pour ladite aide, mettre sus & gouverner en la ville & diocèse de Paris, excepté la partie de ce diocèse qui est de la prévôté & ressort de Meaux ; que pour l'état de l'église, ni pour les bonnes villes & plats pays aucuns n'avoient été élus pour la ville de Paris ; & en conséquence il mande au prévôt de Paris ou son lieutenant qu'ils fassent assembler à Paris les gens d'église & de la ville de Paris, & les contraindre de par le roi & le dauphin d'élire, favoir l'état de l'église, une bonne & suffisante personne ; & pour les gens de la ville de Paris & du pays, un bon & suffisant bourgeois, pour gouverner l'aide avec le susdit chevalier ; que si ces élus étoient refusans ou délayans de s'acquitter de ladite commission, ils y seroient contraints par le prévôt de Paris, favoir lesdits chevalier & bourgeois par prise de corps & biens, & celui qui seroit élu par l'église, par prise de son temporel ; que si lesdits gens d'église & bourgeois refusoient ou différoient de faire l'élection, le prévôt de Paris ou son lieutenant éliroit par bon conseil deux bonnes & suffisantes personnes à ce faire, c'est-à-savoir de chacun desdits états avec ledit chevalier. L'exécution de ces lettres ne fut pas adressée aux généraux des aides, attendu que par d'autres lettres du même jour toutes les commissions de ces généraux avoient été revoquées comme on l'a dit ci-devant.

Enfin il est dit que les élus feront l'inquisition & compte du nombre des feux des bonnes villes & cités, & par le conseil des maires des villes ou atournés, dans les lieux où il y en a, sinon des personnes les plus capables.

Le roi Jean ayant, par son ordonnance du 5 Décembre 1360, établi une nouvelle aide sur toutes les marchandises & denrées qui seroient vendues dans le pays de la Languedoil ; le grand conseil fit une instruction pour la maniere de lever cette aide, & ordonna que pour gouverner l'aide en chaque cité, & pour le diocèse, il y auroit deux personnes notables, bonnes & suffisantes : ainsi le nombre des élus fut réduit à deux, au lieu de trois qu'ils étoient auparavant.

Il fut aussi ordonné que l'imposition de douze deniers pour livre sur toutes les marchandises & denrées, autres que le sel, le vin & les breuvages, seroit donnée à ferme. Les cautions prises & les deniers reçus de mois en mois par les élus & députés en chaque ville, pour toute la ville & diocèse d'icelle, tant par eux que par leurs députés.

Les députés dont il est parlé dans cet article, & qui dans une autre ordonnance du 1^{er} Décembre 1383, & autres ordonnances postérieures, sont nommés *commis des élus*; étoient des lieutenans, que les élus de chaque diocèse envoyaient dans chaque ville de leur département, pour y connoître des impositions. Ces élus particuliers furent depuis érigés en titre d'office par François I. ce qui augmenta beaucoup le nombre des *élections*, qui étoit d'abord seulement égal à celui des diocèses.

L'instruction du grand-conseil de 1360, portoit encore que les élus établissent des receveurs particuliers en chaque ville, où bon leur sembleroit, pour lever l'aide du vin & des autres breuvages.

Que tous les deniers provenans de cette aide, tant de l'imposition des greniers à sel, que du treizième des vins & de tout autre breuvage, feroient apportés & remis aux élus & à leur receveur, pour ce qui en auroit été levé dans la ville & diocèse de leur département; que les deniers ainsi reçus, feroient mis par eux chaque jour en certaines huches, escrins, coffres, ou arches, bons & forts, & en lieu sûr; & qu'à ces huches, coffres, &c. il y auroit trois serrures fermantes à trois diverses clés, dont chacun desdits élus & receveur en auroit une; & qu'ils donneroient, sous leurs *sceaux*, lettres & quittances des deniers reçus à ceux qui les payeroient.

Que lesdits élus & receveurs feroient tenus d'envoyer à Paris tous les deux mois par-devers les trésoriers généraux ordonnés, & le receveur général, pour le fait de l'aide dessus-dite, tous les deniers qu'ils auroient par-devers eux; & qu'ils en prendroient lettres de quittance desdits trésoriers & receveur généraux.

S'il étoit apporté quelque trouble aux élus en leurs fonctions, ou qu'ils eussent quelque doute, l'ordonnance dit qu'ils en écriront aux trésoriers généraux à Paris, lesquels en feront leur déclaration.

Enfin il est dit qu'il leur sera pourvû, & à leurs receveurs & députés, de gages ou salaires suffisans.

L'instruction, qui est ensuite, sur l'aide du sel, porte que dans les villes où il n'y aura point de grenier établi, l'aide du sel sera vendue & donnée à ferme par les élus dans les cités, ou par leurs députés, par membres & par parties, le plus avantageusement que faire se pourra; & que les fermiers seront tenus de bien *appler* leurs fermes, c'est-à-dire, de donner caution, & de payer par-devers les élus & leur receveur, le prix de leurs fermes: sçavoir, pour les fermes des grandes villes, à la fin de chaque mois; & pour celles du plat-pays, tous les deux mois.

Il sembleroit, suivant cet article, que les élus n'avoient plus d'inspection sur la gabelle, que dans les lieux où il n'y avoit point de grenier à sel établi: on verra cependant le contraire dans l'ordonnance de 1279, dont on parlera dans un moment.

Charles V. par une ordonnance du 19 Juillet 1367, regla que les élus de chaque diocèse aviseront tel nombre d'entre les sergens royaux, qui leur seroit nécessaire pour faire les contraintes; & qu'ils arbitreroient le salaire de ces sergens. C'est sans doute là l'origine des huissiers attachés aux *élections*, & peut-être singulièrement celle des huissiers des tailles.

Ce même prince ordonna au mois d'Août 1370, que les élus, sur le fait des subsides, dans la ville, prévôté, vicomté & diocèse de Paris, ne feroient point garants des fermes de ces subsides qu'ils adjudgeroient, ni de la régie des collecteurs qu'ils nommèrent pour faire valoir la ferme de ces subsides, qui auroient été abandonnés par les fermiers.

Par deux ordonnances des 13 Novembre 1372, & 6 Décembre 1373, il défendit aux élus de faire com-

merce public ou caché d'aucune sorte de marchandises, à peine d'encourir l'indignation du roi, de perdre leurs offices, & de restitution de leurs gages; il leur permit seulement de se défaire incessamment des marchandises qu'ils pourroient avoir alors.

Il ordonna aussi que les généraux diminueroient le nombre des élus.

Et dans l'article 18. il dit que pour ce qu'il est voix & commune renommée, que pour l'ignorance, négligence ou défaut d'aucuns élus & autres officiers, sur le fait des aides, & pour l'excessif nombre d'iceux, dont plusieurs avoient été mis plutôt par importunité, que pour la suffisance d'iceux, les fermes avoient été adjudgées moins sûrement, & souvent moyennant des dons; que quelques-uns de ces officiers, les avoient fait prendre à leur profit, ou y étoient intéressés; qu'ils commettoient de semblables abus dans l'affiète des foyages, le chancelier & les généraux enverroient incessamment des réformateurs en tous les diocèses de Languedoc, quant au fait des aides; que les élus & autres officiers (apparemment ceux qui auroient démerité) feroient mis hors de leurs offices; qu'on leur en subrogeroit d'autres bons & suffisans; que ceux qui seroient trouvés prudents hommes, & avoir bien & loyalement servi, seroient honorablement & grandement *guerdonnés*, c'est-à-dire récompensés, & employés à d'autres plus grands & plus honorables offices, quand le cas y écheroit.

L'instruction & ordonnance qu'il donna au mois d'Avril 1374, sur la levée des droits d'aides, porte que l'imposition de douze deniers pour livres seroit donnée à ferme dans tous les diocèses par les élus; qu'ils affermeroient séparément les droits sur le vin: que ceux qui prendroient ces fermes, nommèrent leurs cautions aux élus: que ceux-ci ne donneroient point les fermes à leurs parens au-dessous de leur valeur: qu'ils feroient publier les fermes dans les villes & lieux accoutumés, par deux ou trois marchés ou Dimanches, & les donneroient au plus offrant: que le bail fait, seroit envoyé aux généraux à Paris: qu'aucun élu ne pourra être intéressé dans les fermes du roi, à peine de confiscation de ses biens: que le receveur montrera chaque semaine son état aux élus: enfin, ce même règlement fixe les émolumens, que les élus peuvent prendre pour chaque acte de leur ministère, & fait mention d'un règlement fait au conseil du roi, au mois d'Août précédent sur l'*auditoire des élus*.

Cette pièce est la première qui fasse mention de l'*auditoire des élus*; mais il est constant qu'ils devoient en avoir un, dès qu'on leur a attribué une juridiction.

Celui de l'*élection* de Paris étoit dans l'enclos du prieuré de S. Eloy en la cité; comme il paroît par les lettres de Charles VI. du 2 Août 1398, dont on parlera ci-après en leur lieu. Il est dit au-bas de ces lettres, qu'elles furent publiées à S. Cloy; mais il est évident qu'il y a en cet endroit un vice de plume; & qu'au lieu de S. Cloy, il faut lire S. Eloy, qui est le lieu où sont présentement les Barnabites.

Il paroît en effet que c'étoit en ce lieu où les élus tenoient d'abord leurs séances, avant qu'ils eussent leur auditoire dans le palais, où il est présentement.

Il y avoit anciennement dans l'emplacement qu'occupent les Barnabites & les maisons voisines, une vaste, belle & grande maison, que Dagobert donna à S. Eloy, lequel établit en ce lieu une abbaye de filles, appelée d'abord S. Martial, & ensuite S. Eloy. Les religieuses ayant été dispersées en 1107, on donna aux religieux de S. Maur-des-Fossés cette maison, qui fut réduite sous le titre de prieuré de S. Eloy: ce prieuré avoit droit de justice dans toute l'étendue de sa seigneurie, qui s'étendoit aussi sur une coul-

ture,

ture, appelée de *S. Eloy*, où est présentement la paroisse *S. Paul* : elle avoit près du même lieu sa prison, qui subsiste encore, appelée *la prison de S. Eloy* ; mais la justice du prieuré qui appartenait depuis quelque tems à l'évêché de Paris, fut supprimée en 1674, en même tems que plusieurs autres justices seigneuriales qui avoient leur siège dans cette ville.

On ignore en quel tems précisément les élus commencerent à siéger dans l'enclos du prieuré de *S. Eloy*, mais il y a apparence que ce fut dès le tems de *S. Louis*, lequel établit des élus pour la taille : ce prince habitoit ordinairement le palais situé proche *S. Eloy*. *Philippe-le-Bel* y logea le parlement en 1302 : mais comme ce prince & plusieurs de ses successeurs continuerent encore pendant quelque tems d'y demeurer, il n'est pas étonnant qu'on n'y eût pas placé dès-lors l'élection, non plus que bien d'autres tribunaux qui y ont été mis depuis.

D'ailleurs, comme la fonction des élus n'étoit pas d'abord ordinaire, ils n'avoient pas besoin d'un siège exprès pour eux : c'est apparemment la raison pour laquelle ils choisirent le prieuré de *S. Eloy*, pour y tenir leurs assemblées & séances ; & lorsque leur fonction devint ordinaire, & que le droit de juridiction leur fut accordé, ils établirent leur siège dans le prieuré de *S. Eloy* ; sans doute pour être plus à portée du palais, & de rendre compte de leurs opérations aux généraux des aides.

Il y avoit dans l'ancienne église de *S. Eloy*, une chapelle fondée en 1339, par *Guillaume de Vanves* & *Sanceline* sa femme, en l'honneur de *S. Jacques* & de *S. Maur*, à laquelle *Guillaume Cerveau*, élu des aides, fit du bien en 1417 ; ce qui donna lieu de croire que les élus de Paris avoient encore leur siège dans ce Prieuré.

On ne voit pas s'il y avoit un siège exprès pour eux. Il est probable qu'ils tenoient leurs séances dans l'auditoire de la justice du prieuré ; de même qu'ils se servoient de la prison de cette justice, pour y renfermer ceux qui étoient détenus en vertu de leurs ordres ; en effet, cette prison est encore celle où l'on écroue les collecteurs, que l'on constitue prisonniers pour la taille, & autres personnes arrêtées à la requête du fermier général du roi, & en vertu des jugemens de l'élection ; & la cour des aides envoie ses commissaires faire la visite de cette prison toutes les fois qu'il y a séance aux prisons.

Ce ne fut probablement qu'en 1452, que l'auditoire de l'élection de Paris fut transféré dans le palais, & en conséquence de l'ordonnance du mois d'Août de ladite année, portant que le siège des élections seroit établi au lieu le plus convenable de leur ressort.

Comme toutes les impositions, dont les élus avoient la direction, étoient levées extraordinairement, pour subvenir aux dépenses de la guerre ; c'est de-là que dans des lettres de *Charles V.* du 10 Août 1374, ils sont nommés *élus & receveurs sur le fait de la guerre* ; ce qui est une abréviation du titre qu'on leur donnoit plus souvent d'*élus* sur le fait de l'aide ordonnée pour la guerre.

On voit par une ordonnance du 13 Juillet 1376, que c'étoient les élus qui donnoient à ferme l'imposition foraine dans chaque election ; mais il paroît aussi par des lettres du roi *Jean*, du 27 Novembre 1376, adressées aux élus sur l'imposition foraine, qu'il y avoit des élus particuliers pour cette sorte d'imposition.

Au mois de Novembre 1379, *Charles V.* fit une autre ordonnance sur le fait des aides & de la gabelle, portant, qu'attendu les plaintes faites contre les élus & autres officiers, ils seroient visités, & leurs œuvres & gouvernement sùs ; que ceux qui ne seroient pas trouvés suffisans en discrétion, loyauté & diligence, ou n'exerceroient pas leurs offices en

personne, en seroient mis dehors ; & qu'en leur place il en seroit mis d'autres, que le roi feroit élire au pays, ou qui seroient pris ailleurs, si le cas se présentoit.

Il défendit aux élus de mettre es villes & paroisses du plat-pays des assesseurs des foiiages ou collecteurs, mais que ces assesseurs & collecteurs seroient élus par les habitans des villes & paroisses ; que pour être mieux obéis, ils prendroient, s'il leur plaisoit, des élus commission de leur pouvoir, qui leur seroit donnée sans frais.

Que si l'on ne pouvoit avoir aucun sergent royal pour faire les contraintes, les élus ou receveurs donneroient à cet effet commission aux sergens des hauts-justiciers.

Que si dans les villes fermées il y avoit quelques personnes puissantes, qui ne voulussent pas payer, ou que l'on n'osât pas exécuter, elles seroient exécutées par les élus, leurs receveurs ou commis de la manière la plus convenable, & contraintes de payer le principal & accessaires sans déport.

Le nombre des élus s'étant trop multiplié, *Charles V.* ordonna qu'il n'y en auroit que trois à Paris, deux à Roien, pour la ville & vicomté ; un à Gisors, un à Fescamp, & deux en chacun des autres diocèses.

Qu'aucun receveur ne feroit l'office d'élus.

Il révoqua & ôta tous les élus receveurs généraux, excepté le receveur général de Paris.

Il ordonna encore qu'en chaque diocèse ou ailleurs où il y auroit des élus, il y auroit aussi avec eux un clerc (ou greffier) qui seroit gagé du roi, feroit le contrôle des livres des baux des fermes, des encheres, tiercemens, doublemens, amendes, tant du fait du sel, que des autres taxations, défauts, & autres exploits ; qu'il feroit les commissions du bail des fermes, & autres écritures à ce sujet, sans en prendre aucun profit, autre que ses gages ; que les élus ne scelleroient ni ne délivreroient aucune commission ou lettre, si le clerc ne l'avoit d'abord signée, & qu'il en enregistroit auparavant la substance pardevant lui.

Que les œuvres, c'est-à-dire les registres, qui seroient envoyés en la chambre des comptes, quand le receveur voudroit compter, seroient clos & scellés des sceaux des élus, & signés en la fin du total de chaque subside, & aussi à la fin du total du livre, du seing manuel des élus & de leur clerc.

Si le grenetier d'un grenier à sel trouvoit quelques marchands ou autres personnes en contravention, il devoit requérir les élus du lieu qu'ils en fissent punition ; si c'étoit en lieu où il n'y eût point d'élus, mais seulement grenetier & contrôleur, ils en pouvoient ordonner selon la qualité du délit, &c.

Dans chaque diocèse, il devoit être mis certains commissaires (ou gardes des gabelles) par les élus grenetiers & contrôleurs des lieux. Ces gardes devoient prêter serment tous les ans aux élus & grenetiers de prendre les délinquans, & de les leur amener ; ou s'ils ne pouvoient les prendre, de relever leurs noms aux élus & grenetiers.

Ceux-ci devoient aussi tous les ans faire prêter serment sur les saints évangiles aux collecteurs des foiiages de chaque paroisse, de leur donner avis des fraudes qui pouvoient se commettre pour le sel.

Les élus, grenetiers, clercs, contrôleurs, & chacun d'eux, devoient aussi s'informer diligemment de toutes les contraventions au sujet du sel ; & après information, punir les coupables ; ou s'ils n'en vouloient pas connoître, les faire ajourner pardevant les généraux à Paris.

Les états d'Artois, du Boulonnois, du comté de Saint-Pol, ayant accordé une aide, commirent aussi des élus dans leur pays pour recevoir le paiement

de cette aide ; & ces élus furent autorisés par Charles VI. comme il est dit dans une ordonnance du mois de Juin 1381.

Il y avoit aussi en 1382 des élus dans la province de Normandie : car les habitans du Vexin-François obtinrent le 21 Juin de ladite année, des lettres de Charles VI. portant qu'ils payeroient leur part de l'aide qui avoit été établie à des personnes préposées par eux, qui ne seroient point soumises aux élus établis par les trois états de Normandie.

Le 26 Janvier de la même année 1382, Charles VI. donna des lettres, par lesquelles il autorisa les généraux des aides, toutes les fois que le cas le requerroit, de mettre, ordonner, & établir les *élus*, de les substituer ou renouveler, si besoin étoit, en toutes les villes, diocèses, & pays, où les aides avoient cours. Il y eut encore dans la suite d'autres lettres & réglemens, qui leur confirmèrent le même pouvoir.

Dans le même tems, c'est-à-dire le 21 Janvier 1382, Charles VI. fit une instruction pour la levée des aides, qui contient plusieurs réglemens par rapport aux *élus*, pour la manière dont ils devoient adjuger les fermes à l'extinction de la chandelle, & pour la fixation de leurs droits. Mais ce qui est plus remarquable, c'est ce qui touche leur juridiction. Il est dit que les élus auront connoissance sur les fermiers ; qu'ils feront droit sommairement & de plain (*de plano*), sans figure de jugement (ce qui s'observe encore) ; qu'en cas d'appel, les parties seront renvoyées devant les généraux sur le fait des aides à Paris, pour en ordonner & déterminer par eux ; que les élus feront serment d'exercer leurs offices en personne ; que si aucun appelle des élus, l'appellation viendra pardevant les généraux, *comme autrefois a été fait* : ce qui est dit ainsi, parce que l'on avoit cessé pendant quelques années, à cause des troubles, de lever des aides dans le royaume, & que cela avoit aussi interrompu l'exercice de toute juridiction sur cette matière.

Ce que porte ce règlement au sujet de la juridiction des élus & de l'appel de leurs jugemens, est répété mot pour mot dans une autre instruction faite sur la même matière au mois de Février 1383.

L'ordonnance que Charles VI. fit en la même année, qualifie les élus de *collège*, tant ceux des sièges généraux, que des sièges particuliers ; étant dit qu'en cas d'empêchement, ils pourront collégialement assemblés établir un commis (ou lieutenant), homme de bien, lettré, & expérimenté au fait de judicature.

Le même prince, par son ordonnance du mois de Fév. 1387, réduisit encore le nombre des élus, voulant qu'en chaque diocèse il n'y en eût que deux, un clerc, & un lai, excepté en la ville de Paris où il y en auroit trois, & que l'on y mettroit les plus suffisans par *élection*, appelés à ce, *les gens du conseil du roi, & les généraux des aides*.

L'instruction qu'il fit pour la levée des aides le 11 Mars 1388, portoit que dans les plus grands diocèses il n'y auroit qu'un élu pour le clergé, & deux élus laïcs ; que dans les lieux de recette où il n'y avoit pas d'évêché, il n'y auroit qu'un élu, moyennant que le receveur des aides seroit avec l'élu toutes les fois qu'il seroit nécessaire ; que cependant les élus qui étoient à Paris, y demeureroient jusqu'à ce que les généraux eussent fait leur rapport au roi des pays où ils devoient aller, & qu'alors il en seroit ordonné par le roi.

Que les clercs (greffiers) des *élus* seroient mis à leurs périls, salaires, & dépens, sans prendre aucuns frais ni gages sur le roi ni sur le peuple, à cause de leurs lettres ou autrement, excepté ce qui leur étoit permis par l'instruction ancienne.

Que comme plusieurs *élus* & autres officiers des

aides y avoient été mis par faveur ; que plusieurs ne favoient lire ni écrire, ou n'étoient point d'ailleurs au fait des aides & des tailles qui avoient été mises en sus ; que les généraux réformateurs qui avoient été ordonnés depuis peu, feroient leur rapport au conseil de ceux qu'ils auroient appris à ce sujet, & que les élus qui seroient trouvés capables, seroient conservés dans leurs offices : les autres en seroient privés.

Une autre instruction que ce même prince fit le 4 Janvier 1392, veut que les élus laïcs & commis par le roi, connoissent du fait des aides comme par le passé, & pareillement l'élu pour le clergé. Il semble par-là que le roi ne commit que les élus laïcs, & que l'autre fut commis par le clergé.

Au mois de Juillet 1388, Charles VI. fit encore une nouvelle instruction sur les aides, portant, entre autres choses, que si quelques officiers des aides étoient maltraités dans leurs fonctions par quelque personne que ce fût, noble ou non-noble, les élus ou grenetiers en informeroient ; que s'ils avoient besoin pour cet effet de conseil ou de force, ils appelleroient les baillifs & juges du pays, & le peuple même s'il étoit nécessaire ; qu'ils auroient la punition ou correction des cas ainsi advenus, ou bien qu'ils pourroient la renvoyer devant les généraux conseillers, lesquels pourroient aussi les évoquer & en prendre connoissance, quand même les élus ou grenetiers ne la leur auroient pas renvoyée.

Il est aussi défendu aux élus & à leurs commis de prendre sur aucun fermier ni autre, douze deniers pour livre, comme quelques-uns s'ingéroient de prendre pour vinage ou pot-de-vin, ni aucun profit sur les fermes, à peine d'amende arbitraire & de privation de leurs offices. C'est sans doute ce qui a donné occasion de charger les baux des fermes envers les cours des aides & *élections*, de faire chaque année certains présens aux officiers.

Le même prince, par son ordonnance du 28 Mars 1395, portant établissement d'une aide en forme de taille, ordonna que cette aide ou taille seroit mise par les élus sur le fait des aides, es cités, diocèses, & pays du royaume, qu'il avoit commis à cet effet par d'autres lettres.

Celles du 28 Août 1395, par lesquelles il institua trois généraux des finances, portent que ces généraux pourroient ordonner, commettre, & établir tous élus ; les destituer & démettre de leurs offices s'ils le jugeoient à-propos, sans que les généraux, pour le fait de la justice, pussent s'en entremettre en aucune manière.

Le roi laissoit quelquefois aux élus le choix d'affermir les aides, ou de les mettre en régie ; comme on voit par des lettres du même prince du 2 Août 1398, adressées à nos *amis les élus* sur le fait des aides ordonnées pour la guerre dans la ville & diocèse de Paris. Ces lettres continuent pour un an l'imposition de toutes denrées ou marchandises vendues, l'imposition des vins & autres breuvages vendus en gros, le quatrième du vin & autres breuvages vendus en détail, l'imposition foraine, & la gabelle du sel ; & le roi mande aux *élus* de Paris, de les faire publier & donner à ferme le plus profitablement que faire se pourra, ou de les faire cueillir & lever par la main du roi, c'est-à-dire par forme de régie. Il est marqué au bas de ces lettres, qu'elles ont été publiées à Saint-Eloi, devant les *élus* de Paris.

Charles VI. fit encore plusieurs réglemens concernant les *élus* ; par son ordonnance du 7 Janvier 1400, il régla qu'il n'y auroit à Paris sur le fait des aides que trois *élus*, & un sur le fait du clergé, c'est-à-dire pour les décimes qui se levoient sur le clergé.

Qu'en chacune des autres bonnes villes du royaume, & autres lieux où il y avoit ordinairement *siège*

d'élus, il n'y aura dorénavant que deux élus au plus avec celui du clergé ; dans les lieux où il y en avoit ordinairement un, que le nombre des *élus* feroit encore moindre, si faire se pouvoit, selon l'avis des généraux ; & afin que lesdites *élections* fussent mieux gouvernées, que les *élus* feroient pris entre les bons bourgeois, riches, & prud'hommes des lieux où ils feroient établis *élus*. Cette ordonnance est, à ce que je crois, la première qui ait qualifié d'*élection* le siège des élus ; & depuis ce tems, ce titre est devenu propre à ces tribunaux. On dit pourtant encore quelquefois indifféremment *une sentence des élus*, ou *une sentence de l'élection*.

La même ordonnance porte encore que ceux qui feroient ordonnés pour demeurer dans ces offices, ou qui y feroient mis de nouveau, auroient des lettres du roi sur ce, passées par les trois généraux & scellées du grand sceau.

Que comme on avoit proposé de donner à ferme au profit du roi les offices des clergés des élus, & aussi les offices des greffes de leurs auditoires, cette affaire seroit débattue pour savoir ce qui seroit le plus avantageux. Cette disposition fait juger que les élus avoient alors deux greffiers, l'un pour les affaires contentieuses dont ils étoient juges, l'autre pour les opérations de finances dont ils étoient chargés.

Les commissions d'élus furent enfin érigées en titre d'office formé sous le regne de Charles VII. lequel, dans une ordonnance du mois de Juin 1445, appelle les élus *ses juges ordinaires*.

Les élus particuliers dont nous avons déjà touché quelque chose, furent aussi érigés en titre d'office par François I. L'appel de ces élus se relevoit d'abord devant les élus en chef. Par une déclaration de Charles VII. du 23 Mars 1451, il fut ordonné qu'il seroit relevé en la cour des aides ; mais par un édit du mois de Janvier 1685, les élus particuliers ont été supprimés & réunis aux élus en chef, & toutes les commissions furent érigées en *élection* en chef.

Il y a présentement 181 *élections* dans le royaume, qui sont distribuées dans les provinces & généralités, qu'on appelle *pays d'élection*. Savoir :

Dans la généralité de Paris, vingt-deux élections.

Paris.	Pontoise.
Beauvais.	Vezelay.
Compiègne.	Joigny.
Senlis.	Saint-Florentin.
Meaux.	Tonnerre.
Rozoy.	Nemours.
Coulommiers.	Melun.
Provins.	Etampes.
Montereau.	Mantes.
Nogent-sur-Seine.	Montfort-Lamaury.
Sens.	Dreux.

Amiens, six.

Amiens.	Peronne.
Abbeville.	Montdidier.
Dourlens.	Saint-Quentin.

Soissons, sept.

Soissons.	Crespy.
Laon.	Clermont.
Noyon.	Guise.
Château-Thierry.	

Orléans, douze.

Orléans.	Blois.
Petiviers.	Romorantin.
Beaugency.	Dourdan.
Montargis.	Chartres.
Gien.	Vendôme.
Clamecy.	Château-Dun.

Bourges, sept.

Bourges.	Iffoudun.
----------	-----------

Tome V.

Château-Roux.
Leblanc.
La Châtre.

Saint-Amand.
La Charité-sur-Loire.

Moulins, sept.

Moulins.	Evaux.
Gannat.	Nevers.
Montluçon.	Château-Chinon.
Gueret.	

Lyon, cinq.

Lyon.	Roanne.
Saint-Etienne.	Villefranche en Beaujolais.
Mont-Brison.	

Riom, six.

Riom.	Brioude.
Clermont.	Saint-Flour.
Issoire.	Aurillac.

Grenoble, six.

Grenoble.	Valence.
Vienne.	Gap.
Romans.	Montelimart.

Poitiers, neuf.

Niort.	Châtillon.
Saint-Maixant.	Les Sables d'Olonne.
Poitiers.	Châtellerault.
Fontenay.	Confolens.
Thouars.	

La Rochelle, cinq.

La Rochelle.	Marenne.
Saintes.	Coignac.
Saint-Jean-d'Angely.	

Limoges, cinq.

Limoges.	Bourgageuf.
Tulles.	Angoulesme.
Brives.	

Bordeaux, cinq.

Bordeaux.	Agen.
Périgueux.	Condom.
Sarlat.	

Tours, seize.

Tours.	Saumur.
Amboise.	Château-Gontier.
Loches.	Baugé.
Chinon.	La Fleche.
Loudun.	Le Mans.
Richelieu.	Mayenne.
Angers.	Laval.
Montreuil-Bellay.	Château-du-Loir.

Pau & Auch, six.

Auch ou Armagnac.	Comenge.
Lomagne.	Astarac.
Rivière-Verdun.	Les Lannes.

Montauban, six.

Montauban.	Villefranche.
Cahors.	Rhodes.
Figeac.	Milhault.

Champagne, douze.

Châlons.	Langres.
Rhetel.	Bar-sur-Aube.
Sainte-Menehould.	Troyes.
Vitry.	Epernay.
Joinville.	Sezanne en Brie.
Chaumont.	Rheims.

Roëen, quatorze.

Roëen.	Andely.
Arques.	Evreux.
Eu.	Pont-de-l'Arche.
Neufchatel.	Pont-l'Evêque.
Lions.	Ponteau-de-mer.
Gisors.	Caudebec.
Chaumont & Magny.	Montivillier.

Caën, neuf.

Caën.	Carentan.
Bayeux.	Valognes.
Saint-Lo.	Coutances.

N n n ij

Avranches.
Vire.

Mortain.

Alençon, neuf.

Alençon.
Bernay.
Lizieux.
Conches.
Verneuil.

Domphront.
Falaise.
Argentan.
Mortagne.

Bourgogne, deux.

L'élection de Bresse ou de
Bourg, séante à Bourg.
L'élection de Bugey ou de
Bellay, séante à Bel-

lay, qui est tant pour
le Bugey que pour les
pays de Gex & Valro-
mey.

Dans les autres villes du duché de Bourgogne où il y a bailliage royal, le bailliage connoît des matieres d'élection; & l'appel de leurs jugemens dans ces matieres va aux cours des aides, chacun selon leur ressort.

Les justices du Clermontois connoissent aussi des matieres d'élection, & l'appel de leurs jugemens dans ces matieres est porté à la cour des aides de Paris.

Chaque *élection* comprend un certain nombre de paroisses plus ou moins considérable, selon leur arrondissement. L'ordonnance faite au bois de Siraine en Août 1452, portoit que le ressort de chaque *élection* ne feroit que de cinq à six lieues au plus, afin que ceux qui feroient appelés devant les élus, pussent y comparoître & retourner chez eux en un même jour.

Dans les pays d'états il n'y a point d'élection, si ce n'est dans quelques-uns, comme on l'a marqué ci-devant.

Les officiers dont chaque *élection* est composée, sont deux présidens, un lieutenant, un assesseur, & plusieurs conseillers; un procureur du roi, un greffier, plusieurs huissiers, & des procureurs.

L'office de premier président fut créé en 1578, supprimé en 1583, & rétabli au mois de Mai 1585.

L'office de second président fut créé d'abord en 1587, ensuite supprimé, puis rétabli par édit du mois de Mai 1702; & depuis, en quelques endroits, cet office a été réuni ou supprimé. A Paris il a été acquis par la compagnie de l'élection; le président a néanmoins conservé le titre de *premier président*, quoiqu'il soit présentement seul président; ce qui fut ainsi ordonné par un édit du mois de Janvier 1703, en faveur du sieur Nicolas Aunillon, en considération de ses services, & ce titre fut en même tems attaché à sa charge.

Le lieutenant, qui est officier de robe-longue, fut créé en 1587, pour siéger après les présidens, avec le même pouvoir que les élus.

L'assesseur dans les *élections* où cet office subsiste, siége après le lieutenant.

Le nombre des conseillers n'est pas par-tout le même; à Paris il y en a vingt, outre le président, le lieutenant & l'assesseur. Dans les autres grandes villes il devoit y en avoir huit, présentement il n'y en a que quatre. La création des deux premiers en titre d'office, est du tems de Charles VII. le troisieme fut créé par édit du 22 Juillet 1523.

Les contrôleurs des tailles, qui furent établis par édit de Janvier 1522, & autres édits postérieurs, faisoient aussi dans plusieurs *élections* la fonction d'élus, & en pouvoient prendre la qualité, suivant l'édit du mois de Mai 1587: c'est ce qui a formé le quatrieme office d'élus. Ces offices de contrôleurs ont depuis été réunis aux *élections*, enforte que tous les élus peuvent prendre le titre de *contrôleur*; mais il y a eu depuis d'autres contrôleurs, créés pour contrôler les quittances des tailles.

Les qualités de président, lieutenant, & de con-

seiller, furent supprimées par édit de l'an 1599, avec défenses à eux de prendre d'autre qualité que celle d'élus, & le nombre de ces officiers réduit à trois élus & un contrôleur, vacation advenant par mort ou forfaiture; que jusqu'à ce ils se partageroient par moitié, pour exercer alternativement autant d'officiers en une année qu'en l'autre; mais en 1505 les qualités de président, lieutenans & de conseillers furent rétablies, & tous furent remis en l'exercice de leurs charges, comme auparavant, pour servir continuellement & ordinairement, ainsi qu'ils font encore présentement.

Une des principales fonctions des élus est d'asseoir la taille sur les paroisses de leur département, & pour cet effet ils font chacun tous les ans, au mois d'Août, leur chevauchée ou tournée dans un certain nombre de paroisses, pour s'informer de l'état de chaque paroisse; savoir si la récolte a été bonne, s'il y a beaucoup d'exempts & de privilégiés, & en un mot ce que la paroisse peut justement porter. Voyez ce qui en a été dit ci-devant au mot CHEVAUCHÉE DES ELUS.

Suivant l'article 12. de la déclaration du 16 Août 1683, les élus vérifiant les rôles faits par les collecteurs, n'y peuvent rien changer, sauf aux cottisés à s'opposer en furtaux.

Le même article leur défend de retenir les rôles plus de deux ou trois jours pour les calculer & vérifier, à peine de payer le séjour des collecteurs, & de demeurer responsables des deniers de la taille en leurs propres & privés noms.

L'article 13 du règlement de 1673, & l'article 11 de la déclaration de 1683, leur ordonnent de remettre au greffe de l'élection les rôles, trois jours après la vérification qu'ils en auront faite, à peine de radiation de leurs gages & droits, & d'interdiction de leurs charges pour trois mois.

Ils connoissent entre toutes sortes de personnes; de toutes contestations civiles & criminelles pour raison des tailles & autres impositions, excepté de celles dont la connoissance est attribuée spécialement à d'autres juges, comme les gabelles. La déclaration du 11 Janvier 1736, attribue au président la faculté de donner seul la permission d'informer & décerner seul les decrets; & en son absence le plus ancien officier, suivant l'ordre du tableau, a le même pouvoir. L'exécution de cette déclaration a été ordonnée par arrêts du conseil des 29 Mai & 20 Novembre 1736; & le 16 Octobre 1743 il y a eu une nouvelle déclaration qui confirme celle de 1736. La déclaration du 16 Octobre 1743, l'autorise aussi à faire les interrogatoires, rendre les jugemens à l'extraordinaire, & les jugemens préparatoires; procéder aux recollemens & confrontations, & généralement faire toute l'instruction & rapport du procès, & rendre toutes les ordonnances qui peuvent être données par un seul juge dans les sièges ordinaires qui connoissent des matieres criminelles. En cas d'absence ou autre empêchement du président, toutes ces fonctions sont attribuées au lieutenant, ou autre plus ancien officier.

L'appel des sentences & ordonnances des *élections*, est porté aux cours des aides, chacune dans leur ressort.

L'édit du mois de Janvier 1685 avoit uni les greniers à sel & les *élections* établis dans les mêmes villes, pour ne faire qu'un même corps d'élection & grenier à sel; mais par édit d'Octobre 1694, les greniers à sel ont été desunis des *élections*.

Les officiers des *élections* jouissent de plusieurs privileges, dont le principal est l'exemption de la taille, chacun dans l'étendue de leur *élection*. L'édit de Juin 1614 n'accordoit ce privilege qu'à ceux qui résidoient en la ville de leur juridiction: ils furent en-

fuire exemptés par le règlement du mois de Janvier 1634, sans être assujettis à la résidence.

La déclaration du mois de Novembre 1634 révoqua tous leurs privilèges.

Mais par une autre déclaration du mois de Décembre 1644, vérifiée en la cour des aides au mois d'Août 1645, le roi les a rétablis dans l'exemption de toutes tailles, crûes, emprunts, subventions, subsistances, contribution d'étapes, logement de gens de guerre, tant en leur domicile, maison des champs, que métairies; paiement d'ustensiles, & de toutes levées pour lesdits logemens, & autres contributions faites & à faire, pour quelque cause & occasion que ce soit; même en la jouissance de toutes autres impositions qui feroient faites par les habitans des lieux où lesdits officiers se trouveroient demeurans, soit par la permission de Sa Majesté ou autrement, pour quelque cause & occasion; pour en jouir eux & leurs veuves es lieux de leurs résidences, pourvu qu'ils ne fassent acte dérogeant ausdits privilèges, commerce, ou tiennent ferme d'autrui; leur laissant la liberté d'établir leur demeure où bon leur semblera, nonobstant les édits contraires.

La déclaration du 22 Septembre 1627, leur donnoit aussi droit de *committimus* au petit sceau; mais n'ayant pas été enregistrée, ils ne jouissent pas de ce droit, excepté ceux de l'élection de Paris, auxquels il a été attribué en particulier, tant par l'ordonnance de 1669, que par une déclaration postérieure du mois de Décembre 1732.

Ils ont rang dans les assemblées publiques, après les juges ordinaires du lieu, soit royaux ou seigneuriaux; ils précèdent tous autres officiers, tels que ceux des eaux & forêts, les maire & échevins.

Les offices de judicature, soit royaux ou autres, sont compatibles avec ceux des élections, suivant la déclaration du mois de Décembre 1644. *Voyez les décisions sur les ordonnances des tailles & de la jurisdiction des élus, par Dagereau; traité des élections, par Vieville; Chenu, des offices, tit. des élections. Voyez aussi les auteurs qui traitent de la cour des aides & des tailles, & au mot TAILLES. (A)*

ELECTION se dit aussi d'une partie de la Pharmacie, qui est celle qui apprend à choisir les drogues medicinales & les simples, & à distinguer les bonnes & les mauvaises. *Voyez PHARMACIE.*

Il y a des auteurs qui distinguent une *élection* générale, qui donne les regles & les caracteres des remèdes en général, & une particulière pour chaque remède en particulier. *Chambers.*

ELECTORAL, adject. (*Hist. mod.*) se dit d'une chose qui se rapporte ou convient à un électeur.

Le prince *électoral* est le fils aîné d'un électeur, & l'héritier présomptif de sa dignité. *Voyez PRINCE.* On traite les électeurs d'*alteſſe électorale*. *Voyez ALTESSE.*

Les princes qui sont revêtus de la dignité *électorale*, ont dans les assemblées impériales la préférence au-dessus de tous les autres. Le roi de Bohême qui cede à plusieurs autres rois, ne le cede à aucun dans les diètes pour l'élection d'un empereur ou d'un roi des Romains; les électeurs ont par conséquent la préférence sur les cardinaux: l'empereur les traite de *dilection*, sans pourtant leur donner la main. *Heiff. histoire de l'Empire, tome III.*

Le collège *électoral*, qui est composé de tous les électeurs d'Allemagne, est le plus illustre & le plus auguste corps de l'Europe. Bellarmine & Baronius attribuent l'institution du collège *électoral* au pape Grégoire V. & à l'empereur Othon III. dans le x. siècle: presque tous les Historiens & les Canonistes sont de ce sentiment. Wiquefort pense autrement, & tâche de faire voir par l'élection des empereurs suivans,

que le nombre des électeurs n'étoit point fixé, & que la dignité *électorale* n'étoit point annexée à certaines principautés, à l'exclusion de certains princes d'Allemagne. Il ajoute qu'il n'y a eu rien de réglé là-dessus avant Charles IV. & que la publication de la bulle d'or n'a eu pour objet que de prévenir les schismes, & assurer le repos de l'Empire par un règlement en forme.

Ce fut donc la bulle d'or publiée en 1356, qui forma le collège *électoral*, & réduisit à sept le nombre des électeurs; mais il a été depuis augmenté de deux. *Voy. COLLÈGE & BULLE. Voyez aussi ELECTEURS, CONSTITUTION DE L'EMPIRE, EMPIRE, DIETE, &c.*

Couronne électorale, c'est un bonnet d'écarlate entouré d'hermine, fermé par un demi-cercle d'or, le tout couvert de perles: il est surmonté d'un globe, avec une croix au-dessus. *Voyez COURONNE. Voyez le dict. de Trév. & Chambers.*

ELECTORAT, s. m. (*Hist. & droit public d'Allemagne.*) c'est le nom qu'on donne en Allemagne aux territoires ou fiefs immédiats qui sont possédés par les électeurs, comme grands officiers de l'Empire. *Voyez ELECTEURS.*

C'est l'empereur qui donne l'investiture des *électorats*, comme des autres fiefs immédiats de l'Empire. On ne peut créer de nouvel *électorat* en Allemagne, sans le consentement non-seulement des électeurs, mais encore de tous les états. Un *électorat* ne peut être ni vendu, ni aliéné, ni partagé; mais il appartient de plein droit au premier né d'un électeur laïc. Lorsque la ligne directe d'un électeur vient à manquer, l'*électorat* doit passer au plus proche des agnats de la ligne collatérale. Quant aux *électorats* ecclésiastiques, ils sont déferés à ceux qui ont été élus par les chapitres. *Voyez l'article ELECTEURS.*

ELECTRICITÉ, s. f. (*Physique.*) ce mot signifie en général, les effets d'une matière très-fluide & très-subtile, différente par ses propriétés, de toutes les autres matières fluides que nous connoissons; que l'on a reconnue capable de s'unir à presque tous les corps, mais à quelques-uns préférablement à d'autres; qui paroît se mouvoir avec une très-grande vitesse, suivant des lois particulières; & qui produit par ses mouvemens des phénomènes très-singuliers, dont on va essayer dans cet article de donner une histoire.

Les sentimens des Physiciens sont partagés sur la cause de l'*électricité*: tous cependant conviennent de l'existence d'une *matière électrique* plus ou moins ramassée autour des corps électrisés, & qui produit par ses mouvemens les effets d'*électricité* que nous appercevons; mais ils expliquent chacun différemment les causes & les directions de ces différens mouvemens. *Voyez FEU ELECTRIQUE*, où nous rapporterons leurs opinions. Nous nous contenterons d'exposer ici les principaux phénomènes de l'*électricité*, & les lois que la nature a paru suivre en les produisant.

Comme on ne connoît point encore l'essence de la matière électrique, il est impossible de la définir autrement que par ses principales propriétés. Celle d'attirer & de repousser les corps légers, est une des plus remarquables, & qui pourroit d'autant mieux servir à caractériser la matière électrique, qu'elle est jointe à presque tous ses effets, & qu'elle en fait reconnoître aisément la présence, même dans les corps qui en contiennent la plus petite quantité.

On trouve dans les plus anciens monumens de la Physique, que les Naturalistes ont connu de tout tems au *succin* la propriété d'attirer des pailles & autres corps légers. On s'est apperçu par la suite que les corps bitumineux & résineux, tels que le *soufre*, le *jayet*, la *cire*, la *résine*, avoient aussi cette pro-

priété; que le verre, les pierres précieuses, la soie, la laine, le crin, & presque tous les poils des animaux, avoient la même vertu; qu'il suffit de bien sécher chacun de ces corps, & de les froter un peu, pour voir voler vers eux tous les corps légers qu'on leur présente. Sur ces exemples on a depuis chauffé un peu plus vivement, & froté avec plus de patience une infinité d'autres corps, & on leur a trouvé aussi la même propriété; en sorte qu'en poussant plus loin cet examen, on s'est assuré que tous les corps de la nature peuvent devenir électriques, pourvu qu'ils soient auparavant parfaitement séchés & frotés.

Néanmoins les métaux se sont constamment soustraits à cette épreuve; rougis, frotés, battus, limés, ils n'ont jamais donné le moindre signe d'attraction électrique; en sorte qu'ils font une exception à la règle générale, ainsi que l'eau & toutes les liqueurs qu'il est impossible de soumettre au frottement.

En examinant à quel degré tous les corps de la nature deviennent électriques par l'effet du frottement, on voit que l'on peut descendre par une infinité de nuances de ceux qui s'électrifient beaucoup & facilement, à ceux dont la vertu se rend à peine sensible, jusqu'à ce qu'on arrive aux métaux sur lesquels, comme on vient de le dire, le frottement n'a aucun effet; c'est pourquoi on a partagé en deux classes générales tous les corps de la nature, suivant qu'ils sont plus ou moins susceptibles d'électricité.

On a compris dans la première classe, ceux qui s'électrifient très-facilement après avoir été un peu chauffés & frotés, & on les appelle simplement *corps électriques*: tels sont,

1° Les diamans blancs & colorés de toutes espèces, le rubis, le saphir, le péridore, l'émeraude, l'opale, l'améthyste, la topase, le beril, les grenats, enfin le crystal de roche, & tous ceux qu'on appelle *cailloux du Rhin, de Médoc, &c.*

2° Le verre & tous les corps vitrifiés; savoir les émaux de toute couleur, la porcelaine, le verre d'antimoine, de plomb, &c.

3° Les baumes, larmes & résines de toutes espèces, telles que la poix noire, la poix-résine, la terebenthine cuite, la colophone, le baume du Pérou, le mastic, la gomme-copal, la gomme-lacque, & la cire, &c.

4° Les bitumes, le soufre, le succin, le jayet, l'asphalte, &c.

5° Certains produits des animaux, tels que la soie, les plumes, le crin, la laine, les cheveux, & tous les poils des animaux morts ou vivans.

La seconde classe contient les corps qui ne s'électrifient pas du tout par le frottement, ou du moins très-peu, & que l'on nomme pour cet effet *non-électriques*; savoir,

1° L'eau & toutes les liqueurs aqueuses & spiritueuses, qui sont incapables de s'épaissir & d'être frotées.

2° Tous les métaux parfaits & imparfaits, & la plupart des minéraux; savoir l'aimant, l'antimoine, le zinc, le bismuth, l'agate, le jaspe, le marbre, le grès, l'ardoise, la pierre de taille, &c.

3° Tous les animaux vivans, à l'exception de leurs poils. On peut y joindre aussi la plupart de leurs produits; savoir le cuir, le parchemin, les os, l'ivoire, la corne, les dents, l'écaille, la baleine, les coquilles, &c.

4° Enfin les arbres & toutes les plantes vivantes, & la plupart des choses qui en dépendent, telles que le fil, la corde, la toile, le papier, &c.

Ce n'est pas que ces corps ne puissent jamais devenir électriques par d'autres moyens que par la chaleur & le frottement, mais parce que ces deux préparations leur sont ordinairement insuffisantes. En effet, quoique les métaux & les liqueurs ne puis-

sent pas devenir électriques par la voie du frottement, ils le deviennent très-bien, comme nous le verrons dans la suite, dans la simple approche d'un autre corps électrisé. Il est vrai que ces corps ne peuvent manifester la vertu qu'ils reçoivent, que dans de certaines circonstances, & qu'ils la perdent avec la même facilité qu'ils la reçoivent, si on ne prend pas quelque précaution pour la leur conserver, & la fixer, pour ainsi dire, dans leur étendue. Cette précaution, pour le dire d'avance, consiste à les poser sur des corps électriques un peu élevés, & à les éloigner suffisamment de ceux qui pourroient leur enlever les courans de matière électrique, à mesure qu'on les répandroit sur eux.

Ainsi une barre de fer deviendra électrique par l'approche d'un tube de verre froté, si elle est soutenue horizontalement par deux autres tuyaux de verre bien secs, ou suspendue par des cordons de soie, ou enfin posée sur un pain de résine de quelques pouces d'épaisseur; & on électrifera de même l'eau & les autres métaux, ainsi que tous les autres corps qui ne pouvant être électrisés que très-peu par le frottement, sont rangés dans la classe des *non-électriques*. Ceux-ci acquerront même beaucoup plus d'électricité par le moyen que nous venons d'indiquer, qu'on ne leur en pourroit jamais exciter en les frottant.

Le frottement a paru nécessaire en général pour exciter les mouvemens de la matière électrique, & rendre apparens ses effets d'attraction & de répulsion, & il y a même très-peu de corps qui puissent devenir électriques sans cette préparation; cependant il suffit que quelques-uns le soient devenus sans ce secours, ni celui de la communication, pour qu'on puisse conclure que le frottement n'est pas absolument essentiel à la production des effets de l'électricité. En effet, un gros morceau de succin ou de jayet, dont la surface est large & bien polie, un cone de soufre fondu dans un verre à boire bien sec, &c. conserve de la vertu électrique pendant des années entières & sans le secours d'aucun frottement, foible à la vérité, mais qui n'est pas moins bien caractérisée par l'attraction & la répulsion d'un cheveu. On peut joindre à ces exemples celui d'une pierre plate & orbiculaire que l'on trouve dans quelques-unes des rivières de Ceylan, & qui attire & repousse successivement des paillettes, sans qu'il soit jamais besoin de la froter pour exciter sa vertu.

Mais si le frottement ne paroît pas absolument nécessaire pour produire de l'électricité, on ne sauroit nier qu'il n'y contribue infiniment; car sans parler du plus grand nombre des corps qui n'ont jamais de vertu électrique qu'à force de frottement, il est constant, par des expériences répétées, que ceux même qui ont cette vertu sans ce secours, produisent des effets électriques d'autant plus considérables qu'ils sont plus vivement frotés.

Il est également nécessaire que les corps que l'on veut électriser par le frottement, soient exemts de toute humidité: celle qu'ils contiendroient dans leurs pores, & qui paroît d'ailleurs se répandre sur eux, paroît un obstacle bien décidé à ce qu'ils deviennent électriques. On a beau froter un corps humide, il n'a jamais qu'une vertu foible & languissante; au lieu que lorsqu'il est bien sec, le moindre frottement suffit pour exciter la matière en abondance, & lui faire produire les effets les plus sensibles. De même la vertu électrique n'est jamais plus apparente dans un corps que lorsque l'air est bien sec & bien ferein, sur-tout s'il souffle un vent frais du nord ou du nord-est: au contraire lorsque le vent est du sud ou de l'ouest, & que l'air se trouve chargé de vapeurs humides, les effets de l'électricité sont à peine sensibles; en sorte que les corps qui ne montrent qu'une

médiocre *électricité* par un tems sec, paroissent n'en point avoir du tout dans un tems humide & pluvieux, & c'est sans doute parce que les grandes chaleurs sont presque toujours accompagnées d'humidité, que les expériences sur l'*électricité* réussissent moins bien en été qu'en hyver.

Cependant cette condition n'est pas plus essentielle que le frottement à la production de l'*électricité*: l'humidité enlève & détourne la matiere électrique, mais elle n'empêche pas qu'elle ne soit excitée; elle ne nous ôte que l'apparence de ses effets sans les anéantir véritablement: car si on respire sur un morceau d'ambre échauffé, ou sur un tuyau de verre, immédiatement après qu'ils auroient été frotés, ils cesseront tout-à-coup de paroître électriques, mais leur vertu se rétablira aussi-tôt que l'humidité se fera évaporée, en sorte qu'ils produiront comme auparavant tous leurs effets d'attraction & de répulsion.

La flamme paroît nuire plus positivement à l'*électricité*; en approchant seulement une bougie allumée d'un tube de verre froté, ou d'une barre de fer électrisée par communication, on voit sensiblement diminuer leur vertu électrique, lors même que la bougie en est encore éloignée de 12 à 15 pouces. Cette vertu disparoît à vue d'œil, à mesure qu'on approche la bougie de plus près; en sorte que si on porte subitement la flamme sur ces corps électriques, leur vertu cesse aussi-tôt, & ne se rétablit qu'avec peine par un nouveau frottement. Le charbon & tous les corps embrasés produisent le même effet, aussi bien que les métaux qu'on a fait rougir jusqu'au blanc: ceux-ci n'ont cependant pas la même propriété, quand ils sont seulement bien échauffés & qu'ils ne commencent qu'à rougir; ce qui prouveroit que ce n'est pas par l'effet de la chaleur que disparoît la vertu électrique, mais plutôt par l'effet des vapeurs & des émanations particulieres que les corps embrasés laissent échapper. On s'attend bien par cet effet de la flamme sur les corps actuellement électriques, que les corps enflammés ne sauroient guere être attirés; aussi l'approche d'un tube électrique n'excite-t-elle aucun mouvement dans la flamme d'une bougie, ni dans un morceau de papier enflammé & suspendu par un fil.

On ignore quel est le plus électrique de tous les corps, à cause de la difficulté qu'il y a de les comparer exactement volume à volume; cependant on a reconnu en général que le diamant & les pierres précieuses, le crystal de roche, &c. deviennent plus fortement électriques que les corps résineux: mais il n'y en a pas dont les Physiciens se soient plus servis que du verre, tant parce qu'il est naturellement très-électrique, que parce que l'on a la facilité de lui donner toute sorte de formes commodes, comme celle d'un tube, d'un globe ou d'un cylindre. Le tube a ordinairement trois piés de longueur, un pouce & demi de diametre, & une ligne & demie d'épaisseur: ces dimensions ne sont que commodes, & ne sont point essentielles pour produire de l'*électricité*: il est plus avantageux qu'il soit fermé hermétiquement par une de ses extrémités, & que l'on puisse boucher l'autre avec un bouchon de liége, pour empêcher la poussiere & l'humidité de s'y introduire. On le frote suivant sa longueur après l'avoir un peu séché au feu; & de toutes les matieres qu'on peut employer pour le frotter, il n'y en a pas qui réussisse mieux que la main seche, ou garnie d'un morceau de papier pour en absorber l'humidité. Les effets de cet instrument sont très-sensibles, il est souvent le plus commode, & c'est par son moyen que les Physiciens ont fait leurs principales découvertes sur l'*électricité*.

Pour éviter la fatigue du frottement, & aussi pour rendre les phénomènes électriques beaucoup plus

forts & plus apparens, on a substitué au tube un globe de verre creux, d'environ un pié de diametre & aussi d'une ligne & demie d'épaisseur: par le moyen de deux calotes de bois tournées & mastiquées extérieurement aux endroits de ses poles, on peut le retenir entre deux pointes comme les ouvrages du tour, & le faire tourner rapidement sur son axe par le mouvement d'une grande roue semblable à celle dont se servent les couteliers. (*Voyez la figure 78 expliquée dans nos Planches de Physique.*) En appliquant les mains sous l'équateur de ce globe, tandis qu'il tourne avec rapidité, on excite sur cette partie de sa surface un mouvement beaucoup plus vif qu'on ne peut faire avec le tube, la matiere électrique est excitée en bien plus grande abondance, & il en résulte de plus grands effets. Quoiqu'il soit plus avantageux de frotter ce globe avec les mains nues & bien seches, quelques Physiciens ont imaginé pour une plus grande simplicité & uniformité, de le frotter avec un coussinet un peu concave & ferré convenablement contre l'équateur du globe; ils ont employé avec succès différentes matieres pour recouvrir ce coussinet, & quelques-uns ont préféré une feuille de papier doré, dont la dorure est appliquée contre le globe. L'usage du coussinet a fait imaginer de substituer au globe un vaisseau de verre cylindrique, qu'on peut faire tourner & frotter de la même maniere. *Voyez la figure 79.*

Le verre froté sous l'une ou l'autre de ces formes, acquiert en peu de tems une vertu électrique très-considérable, elle se fait appercevoir par le mouvement des corps legers qu'il attire vivement à la distance de deux à trois piés; on sent alors, en approchant le visage ou la main, l'impression de la matiere électrique qui se répand de dessus le verre, & qui fait l'effet d'un voile délié qu'on passeroit très-legerement sur la peau de ces parties. Ces émanations continuent à se répandre tant que l'on frote le verre; & lorsqu'on cesse de frotter, elles continuent encore quelque tems en diminuant graduellement jusqu'à ce qu'enfin elles s'évanouissent.

L'application des autres corps électriques bien secs, sur la superficie du tube ou du globe frotés, ne diminue pas sensiblement leur vertu: on a beau les toucher en différens endroits avec un autre tube de verre, un morceau d'ambre, de soufre ou de cire d'Espagne, on n'appercevra aucun changement ni dans l'étendue de leurs émanations ni dans leur vivacité à attirer ou à repousser les corps legers, non plus que dans la durée de leur vertu. Au contraire le voisinage des corps non électriques, ou leur application immédiate sur le tube, diminue très-promptement l'*électricité* qu'on a produite par le frottement, en sorte qu'on éteint presque en un moment toute sa vertu, en l'empoignant dans l'endroit où il a été froté, ou bien en le présentant par cet endroit à du métal ou à quelqu'autre corps aussi peu électrique.

Cette propriété qu'ont les métaux d'éteindre presque en un instant la vertu d'un corps électrique froté, n'a lieu qu'autant qu'ils établissent une communication entre le corps électrique & la terre, au moyen de laquelle les émanations qu'il répand se dirigent & se transmettent promptement à notre globe; car si l'on applique à l'extrémité d'un tube un corps non électrique quelconque, comme un morceau de métal; & qu'on frote le tube à l'ordinaire, en prenant garde que ce corps qu'on aura attaché au tube ne touche point à aucun autre, non seulement ce métal ne diminuera pas la vertu du tube, parce qu'il n'établit plus de communication avec la terre, mais il deviendra lui-même électrique, & sera capable d'attirer & de repousser les petits corps legers.

Si l'on attache à l'extrémité du tube des corps naturellement électriques, tels qu'un morceau de verre, un bâton de soufre ou de cire d'Espagne, ces corps ne diminueront pas non plus, comme nous l'avons déjà dit, la vertu du tube, mais ils ne recevront jamais de lui comme les métaux la propriété d'attirer & de repousser de petits corps légers : d'où l'on voit que les courans de la matière électrique passent avec une très-grande facilité dans les corps non électriques, puisque ceux-ci en deviennent électrisés, & qu'ils leur servent de moyens pour se dissiper & se répandre dans la terre ; au lieu que les corps naturellement électriques ne reçoivent rien du tube, & ne fauroient transmettre ses émanations. Voici quelques expériences qui confirmeront cette vérité.

I. Expérience. Si on met une barre de fer ou tout autre corps non électrique sur un guéridon de verre d'un pié & demi de hauteur & bien sec, ou sur un pain de cire un peu épais, sur une masse de soufre ou de résine, &c. en sorte que cette barre soit absolument isolée & éloignée de tout autre corps ; aussitôt qu'on approchera d'elle un tube de verre nouvellement frotté, elle pourra attirer de petites feuilles d'or battu, ou d'autres corps légers, de tous les points de sa surface, & elle conservera cette vertu pendant quelques minutes, même après qu'on aura éloigné le tube.

Ces effets d'attraction & de repulsion feront d'autant plus vifs & plus sensibles, que le tube aura été plus rapidement frotté, que l'air de l'atmosphère sera plus sec, ou dans l'égalité de toutes ces circonstances, suivant que la barre aura plus d'étendue en longueur & en surface ; en sorte qu'un long tuyau de fer-blanc de quatre à cinq pouces de diamètre, ainsi électrisé par le tube, paroîtra attirer beaucoup plus vivement qu'une simple barre de fer moins grosse & beaucoup plus pesante.

Mais si au lieu d'un corps métallique on met sur le guéridon de verre quelque corps que ce soit, facile à électriser par le frottement ; par exemple, un long tuyau de verre bien sec, un écheveau de soie, un pain de résine, ou un long canon de soufre, aucun de ces corps ne deviendra électrique par l'approche du tube, ou ne recevra tout au plus qu'une très-foible vertu.

Nous exceptons cependant un cas particulier, dans lequel le verre associé à des corps non-électriques, reçoit beaucoup d'électricité par communication. Ce cas, dont l'examen nous meneroit trop loin, a rapport à la fameuse expérience de Leyde. Voyez cette expérience au mot COUP-FOUDROYANT.

II. Expérience. Lorsqu'on électrise une barre de fer posée sur un guéridon de verre, si quelqu'un y applique le bout du doigt, elle cessera aussi-tôt d'être électrique, quelque rapidement que l'on continue de froter le tube ; & la même chose arrivera, si au lieu d'y mettre le doigt, on y attache une petite chaîne de métal qui traîne jusqu'à terre. Cependant si la personne qui touche la barre, est montée sur un pain de résine ; ou si la chaîne, au lieu de traîner à terre, est soutenue par un cordon de soie, non-seulement la barre deviendra électrique, comme à l'ordinaire, en approchant le tube, mais la personne & la chaîne recevront aussi de l'électricité par communication.

III. Expérience. Si au lieu de toucher à la barre avec le doigt, on lui touche avec un morceau de verre bien sec, un bâton de cire d'Espagne, un morceau d'ambre ou de jayet, elle deviendra tout aussi électrique à l'approche du tube, que si rien ne lui touchoit.

On voit donc par ces expériences, que les corps non-électriques, tels que les métaux, les hommes,

&c. reçoivent de la matière électrique par la simple approche du tube de verre frotté ; qu'ils transmettent cette même matière, & la partagent avec les autres non-électriques qui leur sont contigus ; au lieu que les corps naturellement électriques ne reçoivent rien du tube, & ne permettent pas à ses émanations de se répandre : car si le verre, la soie, la cire d'Espagne, le soufre, &c. n'avoient pas la propriété d'arrêter la matière électrique, les phénomènes de l'électricité ne nous feroient jamais rendus sensibles, & les courans de cette matière se dissiperoient dans la terre sans que nous nous en aperçussions, à mesure qu'ils sortiroient du tube. C'est pourquoi on emploie ces sortes de corps pour supporter ceux à qui on veut communiquer de l'électricité. On se sert de cordons de soie, de crin ou de laine, quand ils ne sont pas trop pesans, & qu'il est plus commode de les suspendre. On pose les plus solides sur des pié-d'estaux garnis de glaces étamées par-dessous, sur des pains de cire jaune, ou sur des masses de poix & de résines seules ou mêlées ensemble, & auxquelles il est bon d'ajouter du soufre en poudre, pour leur donner plus de dureté & de sécheresse. On verse ces matières fondues & mêlées, dans des caisses de bois de deux piés en quarré, & de deux pouces de profondeur, ce qui forme des gâteaux très-commodes pour électriser des hommes. On doit toujours prendre garde que tous ces supports soient bien secs & un peu chauffés auparavant que de faire les expériences ; & l'on doit choisir, autant qu'il est possible, un lieu sec & vaste.

Les expériences suivantes vont répandre encore plus de lumière sur toutes ces observations, en même tems qu'elles feront connoître de nouvelles propriétés de la matière électrique. Nous avons préféré de rapporter celles dans lesquelles on électrise par communication une ou plusieurs personnes, parce qu'elles nous découvrent quelques phénomènes que le sentiment seul peut faire appercevoir ; mais à l'exception de ces phénomènes, on doit entendre que tout ce qui arrive à des personnes électrisées, arrive aussi aux métaux & aux autres corps non-électriques, pourvu qu'ils soient exactement dans les mêmes circonstances.

IV. Expérience. Si dans un lieu suffisamment spacieux on fait monter un homme sur un pain de résine bien sec, d'environ quinze pouces de diamètre, & de sept à huit pouces d'épaisseur, & que d'une main cet homme touche légèrement la partie supérieure du globe tandis qu'on le frote & qu'il tourne avec rapidité, au bout de quelques secondes il deviendra électrique depuis les piés jusqu'à la tête, ainsi que dans ses habits, & on pourra observer les phénomènes suivans.

1°. Son autre main & toutes les parties de son corps attireront & repousseront de très-loin les petits corps légers ; savoir à la distance de trois à quatre piés, & même davantage, si le tems est favorable.

2°. Tous les corps non-électriques qu'il tiendra dans sa main, s'électriseront comme lui, pourvu qu'ils ne touchent qu'à lui seul, ou qu'ils soient supportés par des corps électriques bien séchés. Bien loin que ces corps en s'électrisant diminuent la vertu que la personne aura reçue du globe, elle paroîtra au contraire un peu plus forte, tant dans cette personne que dans les corps qu'elle tiendra ; & si on augmente prodigieusement l'étendue de ces corps, sur-tout en surface & en longueur, par exemple, si on fait communiquer cette personne à une longue chaîne de fer, ou encore mieux à de gros & longs tuyaux de fer-blanc suspendus à des cordons de soie, la vertu électrique paroîtra de beaucoup plus forte dans la personne électrisée, ainsi que la surface de la chaîne ou des tuyaux.

3°. Si cette personne donne la main à une autre semblablement posée sur un pain de résine, celle-ci deviendra aussi électrique que la première ; & il en arrivera de même à autant de personnes que l'on voudra, pourvu qu'elles soient toutes posées sur des *matieres électriques*, comme des pains de résine, &c. & qu'elles se communiquent uniquement entr'elles, soit en se donnant la main, soit en tenant les extrémités d'une barre ou d'une chaîne de fer, ou de tout autre corps semblable qui puisse transmettre l'électricité. Mais la vertu cessera dans toutes à la fois, si une personne qui n'est point électrique, en touche une seule de la bande, ou s'il y a quelqu'autre communication directe avec des corps non-électriques. Il est cependant arrivé quelquefois, lorsque l'électricité étoit bien forte, qu'une personne est descendue de dessus le pain de résine, & a marché quelques pas dans une chambre, sans perdre entièrement son *électricité* : mais on a toujours observé que sa vertu diminuoit très-rapidement ; & que cette expérience, qui paroît contraire aux effets ordinaires de l'électricité, n'avoit lieu que dans un tems très-sec, & sur un plancher naturellement un peu électrique.

4°. Si la première personne qui a sa main étendue sur le globe cesse de le toucher tandis qu'on le frotte, elle conservera pendant quelque tems l'électricité qu'elle aura reçue, ainsi que toutes les personnes qui seront électrisées avec elle, cependant les effets d'attraction & de répulsion s'affoibliront insensiblement jusqu'au point de disparaître ; mais ils s'évanouiroient sur le champ, si cette personne en touchoit une autre qui ne fût pas électrique.

Les grands tuyaux de fer-blanc électrisés de cette manière, conservent leur *électricité* bien plus longtemps que les animaux après qu'on a interrompu leur communication avec le globe ; ce qui arrive vraisemblablement parce que leur matière électrique ne se dissipe pas comme dans les animaux avec celle de la transpiration ; mais ils perdent comme eux dans un instant toute la vertu qui leur a été communiquée, dès qu'une personne qui n'est point électrique leur touche du bout du doigt en quelque point que ce soit. Le départ de la matière électrique est marqué comme son entrée par une étincelle qui frappe le doigt de celui qui leur touche, & cette étincelle est également vive en quelque endroit qu'on présente le doigt.

5°. Si une personne qui n'est point électrisée approche graduellement la main du visage de la première, elle sentira l'impression d'une atmosphère fluide, qui environne tout le corps de la personne électrisée, & en continuant d'approcher le doigt de quelque partie saillante, du nez, par exemple, le doigt & le nez paroîtront lumineux dans l'obscurité ; enfin quand ces deux parties s'approcheront encore davantage, il sortira avec bruit une étincelle très-éclatante qui frappera les deux personnes en même tems, & leur fera sentir une douleur d'autant plus vive que l'électricité sera plus forte. Cette étincelle sortira pareillement de toutes les parties de la personne électrisée, desquelles on approchera le doigt, & même au-travers de ses habits.

C'est dans l'explosion de cette étincelle, que s'élanche la matière électrique dans les corps auxquels elle se communique ; ainsi des tuyaux de fer-blanc suspendus par des cordons de soie, seront électrisés tout-d'un-coup par une seule étincelle qui sort du doigt de la personne électrisée par le globe : & toutes choses égales d'ailleurs, cette étincelle sera, comme la vertu attractive, d'autant plus forte que ces tuyaux auront plus d'étendue en surface & en longueur.

6°. Lorsqu'on s'approche assez près d'une personne électrisée, on sent exhaler de son corps une odeur

extraordinaire que quelques-uns rapportent à celle du phosphore d'urine : cette odeur est remarquable dans toutes les parties de la personne électrisée, & même dans tous les corps non électriques qu'elle tient dans sa main : elle sort de même d'un tuyau de fer-blanc électrisé immédiatement par le globe, & elle s'imprime pendant quelque tems dans les corps que l'on présente à ceux qui sont électrisés pour en faire sortir de la lumière.

V. *Expérience*. On a posé sur des cordons de soie tendus horizontalement, à quatre ou cinq piés au-dessus de la surface de la terre, un fil-de-fer d'un quart de ligne de diamètre, & long d'environ deux mille toises : une de ses extrémités étoit arrêtée par un cordon de soie au-dessus du globe, afin d'en recevoir de l'électricité, & on a suspendu à l'autre une balle de plomb, de laquelle on approchoit de tems en tems des feuilles d'or battu, pour reconnoître si elle devenoit électrique.

Après cinq ou six tours de roue l'électricité a passé dans le fil-de-fer, & s'est communiquée très-promp-tement jusqu'à la balle de plomb, en sorte que les feuilles d'or ont été attirées & repoussées à la distance de cinq à six pouces.

2°. Cette balle est devenue pareillement électrique en quelque endroit du fil-de-fer qu'elle ait été suspendue, soit à son extrémité proche du globe, soit dans son milieu, soit partout ailleurs dans toute son étendue : il y a beaucoup d'apparence que la matière électrique se répandroit également dans un fil-de-fer d'une longueur encore bien plus considérable.

3°. Tous les corps qu'on s'est avisé de substituer à la balle de plomb se sont électrisés pareillement, & ont attiré la feuille d'or, mais non pas tous avec une égale vivacité ; car les métaux, les animaux vivans, & les liqueurs, ont attiré toujours plus vivement que le bois, la pierre, & les autres corps un peu électriques ; en général ceux-ci attiroient d'autant plus foiblement qu'ils avoient plus de disposition à s'électriser par la voie du frottement.

4°. Non-seulement la balle de plomb & tous les corps suspendus ont attiré & repoussé les feuilles d'or, mais il en est sorti lorsqu'on leur a présenté le doigt, des étincelles lumineuses, comme lorsqu'on électrisoit une personne posée sur un gâteau de résine ; & cette étincelle n'a pas été plus vive lorsque la balle étoit suspendue proche du globe, que lorsqu'elle étoit à l'autre extrémité du fil-de-fer.

5°. Tous ces effets ont entièrement cessé lorsqu'une personne qui n'étoit point électrique a pincé le fil-de-fer proche l'une ou l'autre de ses extrémités, & ils ont recommencé à paroître dès qu'on a cessé de le toucher. Cependant si cette personne étoit montée sur un gâteau de résine, elle avoit beau toucher le fil-de-fer, il restoit aussi électrique qu'auparavant.

6°. Les mêmes effets arrivoient, quoiqu'avec un peu plus de peine, quand on substituoit aux cordons de soie qui servoient de supports, des cordons de crin ou de laine : mais il ne paroissoit rien si les cordons étoient de chanvre, de fil, ou si les cordons de soie étoient mouillés, & encore moins si on s'étoit servi de fil d'archal ou de laiton, ou de toute autre matière qui pût transmettre l'électricité.

7°. Lorsqu'on substituoit au grand fil-de-fer une corde de chanvre, la balle pendue à son extrémité devenoit électrique, mais avec plus de difficulté que lorsqu'elle étoit au bout du fil-de-fer, sur-tout si la corde étoit sèche ; car lorsque la corde étoit bien mouillée, l'électricité passoit beaucoup mieux.

8°. Si on substituoit au fil-de-fer un cordon de soie bien sec, ou un long tuyau de verre, ils ne recevoient l'un & l'autre qu'une *électricité* très-foible ;

elle n'étoit plus sensible dans le tuyau de verre, à 12 piés du globe, & à 25 dans le cordon de soie.

9°. Lorsqu'on électrisoit un long fil-de-fer comme dans le premier cas de cette expérience, si on le coupoit en un ou plusieurs endroits, enforte que les extrémités coupées fussent arrêtées vis-à-vis l'une de l'autre à une distance moindre qu'un pié, la matiere électrique s'élançoit au-travers de toutes ces interruptions, & se faisoit appercevoir jusque dans la balle suspendue à l'extrémité la plus éloignée du fil-de-fer. Un vent très-violent que l'on excita par le moyen d'un soufflet dans une de ces interruptions, n'empêcha pas la matiere électrique de passer, non plus que tous les corps naturellement électriques qu'on s'avisait d'interposer, savoir un carreau de verre, une plaque de cire d'Espagne, un mouchoir de soie, &c. mais tous les corps non électriques, tels que la main d'un homme, la pointe d'une épée nue, & même une gase humide, arrêterent la propagation de la matiere électrique & l'empêcherent de parvenir jusqu'à la balle. La flamme d'une bougie l'arrêta subitement, mais la fumée ne l'interrompit pas : un glaçon interposé & tous les corps mouillés l'intercepterent ; enfin l'on mit sur un guéridon de verre assez élevé une grande cuvette pleine d'eau, dans laquelle on fit plonger un bout de fil mouillé, qui pendoit de chacune des extrémités coupées du fil-de-fer ; la matiere électrique passa avec la même facilité que si le fil-de-fer n'eût jamais été coupé, & l'eau de la cuvette se trouva entierement électrisée.

10°. Lorsqu'un homme posé sur un gateau de résine a présenté la pointe d'une épée dans l'une de ces interruptions du fil-de-fer, il est devenu aussitôt électrique, quoique ni l'épée ni lui n'eussent point touché au fil-de-fer ; & dans ce cas l'épée interposée n'a pas empêché la propagation de la matiere électrique jusqu'à la balle : d'où l'on voit que la matiere électrique passe librement au-travers d'une médiocre quantité d'air, sans se déranger de sa direction, quoiqu'elle se répande latéralement dans les corps qui sont capables de la recevoir.

11°. Si l'on suspend verticalement par des cordons de soie un cercle de fil de laiton d'environ trois piés de diametre, & qu'on fasse passer le fil-de-fer des expériences précédentes, à-peu-près par le centre de son plan sans toucher à sa circonférence, de maniere qu'il demeure toujours perpendiculaire au plan de ce cercle, l'électricité communiquée du globe au fil-de-fer se fera appercevoir très-sensiblement dans ce cercle de laiton à quelque distance du globe qu'il soit placé, & on électrisera tout autant de pareils cercles qu'on en placera avec de semblables précautions dans toute la longueur du fil-de-fer ; d'où l'on voit que les émanations électriques se répandent en tout sens, & même à une distance assez considérable du corps électrisé.

12°. On a disposé le même fil-de-fer sur des cordons de soie bien secs, de maniere qu'après avoir parcouru mille toises en ligne droite, il fit un double coude & revint parallèlement jusqu'auprès du globe, en laissant 9 à 10 piés d'intervalle entre ses deux branches : chacune de ses extrémités étoit éloignée du globe de 7 à 8 piés, & arrêtée vis-à-vis à un cordon de soie bien sec, & la balle de plomb étoit suspendue à l'une d'elles. Une chaîne de fer fixée au-dessus du globe avec un autre cordon de soie en recevoit l'électricité par une de ses extrémités ; l'autre bout de cette chaîne étoit fixé à une canne de verre de cinq piés de long, enforte qu'on pouvoit transmettre quand on vouloit, au fil-de-fer, l'électricité du globe, en lui appliquant le bout de la chaîne fixé à la canne de verre. Tout étant ainsi préparé, on a frotté le globe, & après cinq ou six tours de roue on a appliqué la chaîne à une des extrémités

du fil-de-fer arrêtée à la soie ; on a observé que dans le même instant la balle suspendue à son autre extrémité attiroit les feuilles d'or. On a repeté la même expérience, en approchant le doigt de la balle, au lieu de lui présenter les feuilles d'or, afin d'en tirer une étincelle ; & l'on a observé que l'étincelle frappoit le doigt au même instant qu'on appliquoit la chaîne à l'autre extrémité du fil de fer : cet instant étoit aisément saisissable par une semblable étincelle qui sortoit du bas de la chaîne, quand on l'approchoit du fil-de-fer : or ces deux étincelles partoient en même tems, sans qu'on pût y remarquer la moindre succession.

13°. Lorsqu'on électrisoit ce même fil de fer plié en deux, comme dans l'expérience précédente, en le touchant simplement une fois avec la chaîne, & en la retirant aussitôt ; on s'est apperçu que sa vertu électrique se conservoit pendant cinq à six minutes plus ou moins, suivant l'état de l'atmosphère. On a remarqué aussi que cette vertu s'évanouissoit dès qu'on avoit tiré l'étincelle en le touchant du doigt, quelque part que ce fût. Comme donc on avoit observé dans l'expérience précédente, que la matiere électrique s'étoit élançée dans un instant d'une des extrémités de ce fil-de-fer jusqu'à l'autre, on a cherché à découvrir si cette matiere pourroit revenir sur ses pas avec la même vitesse : c'est pourquoi on a encore électrisé le fil-de-fer en lui appliquant la chaîne ; & on s'est assuré par les feuilles d'or, que l'électricité étoit parvenue jusqu'à la balle : alors on a présenté le doigt à cette même extrémité du fil-de-fer à laquelle la chaîne venoit d'être appliquée, & il en est sorti aussitôt une étincelle ; au même instant on présenta les feuilles d'or à la balle qui ne les a pas attirées ; d'où il a paru évident que la matiere électrique répandue dans le fil-de-fer s'étoit toute portée vers le doigt en rétrogradant avec une vitesse presque infinie.

On voit par le détail de ces expériences : 1°. Que la matiere de l'électricité se communique à tous les corps non électriques, de quelque grandeur & de quelque étendue qu'ils puissent être ; & que les effets de cette matiere nous sont sensibles tant qu'ils ne tiennent qu'à des corps électriques & qu'ils ne communiquent point à d'autres.

2°. Que cette matiere se répand dans ces corps en une quantité d'autant plus considérable qu'ils ont plus de surface & de longueur ; qu'elle se distribue uniformément dans toute leur étendue, enforte qu'elle n'est jamais plus abondante dans une partie que dans une autre.

3°. Qu'après s'être communiquée de cette maniere, elle en sort avec la même liberté, dès qu'on lui établit quelque part une communication avec la terre.

4°. Que de médiocres interruptions dans la continuité de ces corps électrisés, n'empêchent pas la propagation du fluide électrique, & qu'il passe avec assez de facilité au-travers de l'air.

5°. Que cette matiere se répand avec une vitesse prodigieuse, puisqu'elle parcourt un espace de 2000 toises dans un instant indéfinissable.

6°. Qu'elle se meut en rétrogradant, avec la même vitesse, à la simple approche d'un corps non électrique.

7°. Enfin qu'on peut accumuler une grande quantité de cette matiere en appliquant le globe à des corps non électriques, d'une très-grande étendue & parfaitement isolés, comme à des lames de métal très-longues & d'une grande superficie. On a trouvé depuis quelques années d'autres moyens de condenser dans un très-petit espace beaucoup de matiere électrique : nous examinerons ailleurs ces différens moyens. Voyez COUP-FOUDROYANT & FEU ÉLECTRIQUE.

Les conséquences que nous venons de tirer des expériences précédentes, font connoître en général les lois que la nature observe dans les phénomènes de l'électricité, & dans la distribution qui se fait de la matière électrique dans les différens corps; on peut les regarder comme autant de principes, qui servent à expliquer la plus grande partie des effets surprenans de cette matière, & à rendre raison de toutes les précautions qu'il faut prendre pour le succès des expériences: c'est pourquoi nous avons jugé à propos de faire précéder l'examen que nous allons faire des autres propriétés de cette matière.

Le premier effet qui nous manifeste dans un corps la présence de la matière électrique, est l'attraction des petits corps légers qu'on lui présente: les corps naturellement électriques peuvent attirer de tous les points de leur surface; mais ils n'attirent guere que ceux qui ont été frotés, & leur attraction est toujours dirigée suivant la ligne la plus courte: c'est ce qu'il est aisé de voir, en frottant un globe de verre, & en le plaçant au milieu d'un grand cercle de fer, garni dans sa circonférence de plusieurs brins de fil égaux, & plus courts que le rayon du cercle: tous ces fils qui devroient pendre parallèlement par l'effet de leur gravité, seront dirigés vers le centre du globe, s'il a été froté sur son équateur, ou bien vers le centre de tout autre cercle parallèle, que l'on aura froté; comme s'ils étoient devenus des rayons de ces cercles. Un tube de verre, un bâton de cire d'Espagne, un morceau d'ambre, n'attirent jamais que par le côté par lequel ils ont été frotés.

Mais les corps qui sont électrisés par communication attirent sensiblement de tous les points de leur surface, & il paroît autant qu'on en peut faire l'estimation par les effets, que leur force attractive est également répandue dans tous leurs points. On voit néanmoins que la matière électrique se détermine plus facilement vers les angles & aux parties saillantes des barres qu'on électrise, qu'au milieu des surfaces planes: ainsi un globe de métal attire également de tous les points de sa superficie, & il en est de même d'un parallépipède; cependant l'attraction sera toujours plus sensible aux angles de ce dernier corps, qu'au milieu d'une de ses longues surfaces: mais cette variété dans la force attractive ne dépend, suivant toute apparence, que de la figure; car un tuyau de fer-blanc conique paroît attirer bien plus fortement par la circonférence de son plus grand cercle, que par sa pointe.

Le mouvement par lequel les corps légers tendent vers les corps électriques, est toujours réciproque; celui qui est le plus mobile, va constamment vers celui qui est fixe, & toujours par le plus court chemin: s'ils sont mobiles tous les deux, ils s'avanceront l'un vers l'autre; on va voir dans les expériences suivantes des exemples de ces différens mouvemens.

1°. Présentez un tube électrique à de petites feuilles d'or posées sur une plaque de cuivre polie, elles voleront aussi-tôt vers le tube.

2°. Suspendez un tube électrique par deux cordons de soie, de la longueur d'une aune, & présentez-lui une feuille d'or, que vous tiendrez entre vos doigts, le tube s'avancera vers la feuille.

3°. Si une personne électrisée, & montée sur un pain de résine, tient dans sa main la plaque de cuivre poli, sur laquelle soient posées les feuilles d'or; & qu'une autre personne, qui n'est point électrique, approche le doigt au-dessus de la plaque, on verra aussi-tôt les feuilles d'or, qui étoient devenues électriques par communication, se porter vers le doigt de la personne qui n'est point électrisée.

4°. Enfin si l'on suspend deux boules de papier doré, à six pouces de distance l'une de l'autre, la

Tome V.

première par un fil de soie de deux à trois piés, & l'autre par un fil d'argent très-fin & de même largeur; & si on approche le tube de la boule qui est suspendue par de la soie pour l'électrifier, ces deux boules s'avanceront l'une vers l'autre avec une égale vitesse, quoiqu'il n'y en ait qu'une seule d'électrisée.

Tous les corps légers, excepté la flamme, sont attirés par les corps électriques, mais non pas tous avec la même force: les feuilles d'or, d'argent, de cuivre battu, & en général toutes les particules métalliques, amincies & rendues légères, paroissent, toutes choses égales, être attirées plus vivement que les autres corps. Mais la matière, & même la figure des corps sous lesquels on pose ces parties minces des métaux, apporte une grande différence dans les effets sensibles d'attraction; ces supports doivent être parfaitement non électriques: & à cet égard, rien ne convient mieux que des plaques de métal poli; ainsi, toutes choses égales, les feuilles d'or seront attirées bien plus vivement de dessus une plaque de cuivre poli, que l'on tiendra à la main, que de dessus une glace de même grandeur. L'élévation du support doit être proportionnée à l'étendue du corps électrique, & il est toujours plus avantageux que ces supports soient élevés de deux ou trois piés de terre; car on aura toujours beaucoup plus de peine à attirer avec le tube, des feuilles d'or posées à terre sur une plaque de cuivre, que si cette même plaque étoit tenue à la main, ou portée par un guéridon de métal, d'un pié ou deux d'élévation. Par la même raison, si la tablette du guéridon est d'une très-petite surface, si elle est un peu convexe, les feuilles d'or seront encore mieux attirées, que si cette surface étoit large, ou qu'elle eût des rebords un peu élevés. L'expérience suivante va faire voir combien il est avantageux que les corps légers soient isolés, pour qu'ils soient attirés de plus loin. Si on met des feuilles d'or au milieu d'une plaque de cuivre d'un pié carré, qui forme la tablette supérieure d'un guéridon de métal, & qu'on examine jusqu'à quelle distance on est obligé d'en approcher le tube électrique, pour qu'elles soient attirées; on verra que cette distance sera toujours beaucoup plus petite, que lorsque ces feuilles d'or seront posées sur un des angles de la plaque: & quand les feuilles d'or sont au milieu, si l'on pose autour d'elles un anneau de métal de cinq à six pouces de diamètre, & d'un pouce ou deux d'épaisseur; on aura beau approcher le tube électrique, on ne pourra jamais les attirer. La même chose arrivera, si au lieu de l'anneau on met d'équerre à droite & à gauche, à quatre ou cinq pouces de distance de ces feuilles, deux autres plaques carrées de quatre pouces de hauteur environ (*voyez la figure 80*); jamais le tube ne pourra attirer les feuilles, à moins qu'on ne l'approche d'elles à la distance d'un demi-pouce: mais si pendant qu'on le présente à la distance d'un pié, quelqu'un ôte subitement l'anneau, ou les deux plaques posées d'équerre, les feuilles d'or voleront aussi-tôt vers le tube. Les conditions les plus favorables pour qu'un corps léger soit attiré, sont donc, 1°. qu'il soit parfaitement non électrique.

2°. Qu'il soit d'un très-petit volume.

3°. Qu'il soit supporté par un corps non électrique, presque terminé en pointe, & suffisamment élevé.

4°. Enfin, qu'il n'y ait point dans son voisinage d'autre corps non électrique plus près que lui du tube, qui puisse en détourner les émanations.

A l'attraction succède ordinairement la répulsion; c'est-à-dire, que lorsqu'une feuille d'or a été attirée par un tube, elle en est aussi-tôt repoussée, & s'en éloigne. Cette répulsion n'est guere sensible, quand

O o o ij

l'électricité est foible ; mais dès qu'elle devient un peu plus forte , la feuille d'or ne manque guere d'être repoussée aussi-tôt qu'elle s'est assez approchée pour toucher le tube. Enfin , quand l'électricité est très-forte , il n'y a plus de contact entre la feuille & le tube , & la répulsion commence lorsque la feuille d'or s'en est approchée à deux ou trois pouces ; dès ce moment cette feuille devient électrique par communication ; & lorsqu'elle commence à être repoussée , elle a acquis une atmosphère aussi dense que celle du tube : alors elle s'en éloigne , & reste suspendue au-dessus de lui , jusqu'à ce qu'elle ait perdu la vertu qu'elle avoit acquise , soit peu après en la communiquant aux vapeurs humides répandues dans l'air ; soit subitement , en touchant à quelque corps non électrique ; elle se porte même vers ces sortes de corps , lorsqu'il s'en rencontre dans son voisinage , & il sembleroit qu'elle en seroit attirée ; mais il est aisé de reconnoître qu'elle n'a ce mouvement que parce qu'elle est elle-même devenue électrique , en lui présentant une autre petite feuille d'or battu , suspendu par une soie , qu'elle ne manque pas d'attirer sur le champ : ou bien parce qu'elle se précipite avec impétuosité sur le tube , si on en détruit subitement la vertu en l'approchant de la flamme d'une chandelle.

On peut faire attirer & repousser de la même manière une feuille d'or , en la présentant à un grand tuyau de métal électrisé par communication : dans ce cas , lorsque la feuille d'or est repoussée & qu'elle voltige à une certaine distance au-dessus du tuyau , il est facile de démontrer son *électricité* , en touchant du doigt le bout de ce tuyau , pour détruire sa vertu ; car alors la feuille d'or suspendue s'y précipite : il suffit même de présenter le doigt à quelque distance du tuyau , pour faire cesser la répulsion & faire retomber la feuille d'or : si au lieu du doigt on présente la pointe aigue d'un poinçon , la répulsion cessera beaucoup plus promptement ; savoir , lorsque le poinçon sera encore éloigné de neuf à dix pouces.

Si on présente une feuille d'or carrée un peu large sous une grosse barre de fer horizontale , soutenue par des cordons de soie , & médiocrement électrisée , par le moyen d'une chaîne arrêtée au-dessus du globe ; cette feuille sera attirée & repoussée ensuite , comme nous venons de le dire ; mais en tenant le doigt fort près au-dessous d'elle pour la toucher à chaque fois qu'elle sera repoussée , on pourra parvenir à la rendre immobile & comme suspendue entre la barre & le doigt , sans qu'elle touche ni à l'une ni à l'autre : alors elle présente toujours la tranche & un de ses angles à la barre , & l'angle opposé est vers le doigt. Or il est vraisemblable qu'elle reste dans cet état , parce qu'elle communique au doigt autant de vertu électrique , qu'elle en reçoit continuellement de la barre , moins la quantité qui lui est nécessaire pour surpasser l'effort de la gravité.

Quand la feuille d'or repoussée par un tube de verre a communiqué à l'air ou à quelque corps non électrique la vertu qui lui avoit été communiquée , la répulsion cesse , comme nous l'avons dit ; alors la feuille recommence à être attirée , pour être pareillement repoussée , dès qu'elle sera devenue suffisamment électrique. On peut de cette manière promener une feuille d'or autour d'une chambre , en la repoussant par un tube bien électrisé , & la faire bondir autant de fois qu'on voudra sur ce tube , en lui présentant le doigt chaque fois qu'elle sera repoussée.

On voit par ces observations , que l'attraction des feuilles d'or ne précède leur répulsion , que parce qu'il est nécessaire qu'elles acquièrent une atmosphère d'une densité égale à celle du tube électrique , auparavant que d'en être repoussées. Car si on met une feuille d'or dessus une glace bien sèche & d'une

largeur médiocre , comme de cinq à six pouces , qu'on approche ensuite par-dessous un tube nouvellement frotté , la feuille d'or s'enlèvera de dessus la glace , & continuera d'être repoussée par le tube , si on le lui présente , après avoir éloigné la glace. Or la feuille d'or posée sur la glace a été électrisée par communication (comme il le paroît en lui , en présentant une autre petite suspendue par une soie) , & elle n'a commencé à être repoussée de dessus la glace , que lorsqu'elle a été électrisée par le tube autant qu'il étoit possible ; c'est-à-dire , jusqu'à ce qu'elle eût contracté une atmosphère d'une densité égale à celle du tube.

Lorsqu'un tube repousse une feuille d'or , si on lui substitue promptement un autre tube à-peu-près aussi électrisé que le premier , la feuille d'or continuera d'être repoussée à la même distance ; laquelle sera cependant un peu plus grande ou moindre , suivant que le nouveau tube sera plus ou moins électrisé que le premier : cependant si on substituoit un tube très-foiblement électrique , la feuille d'or ne seroit plus repoussée & retomberoit vers ce tube. De même si on présente à une feuille d'or repoussée un bâton de cire d'Espagne , ou un morceau d'ambre , qui n'ont jamais qu'une *électricité* médiocre , elle ne continuera pas d'être repoussée , & elle retombera vers ces corps. Cette différence avoit fait penser à quelques physiciens que la matière électrique , qui émane des corps résineux , étoit d'une nature différente de celle qui sort du verre ; mais on pense assez généralement aujourd'hui , que cette différence n'existe pas , & que ces effets auxquels on ne devoit guere s'attendre , ne sont dûs qu'à l'inégale densité des atmosphères électriques qui émanent du verre & des corps résineux.

Quand on présente deux ou plusieurs feuilles d'or à un tube bien électrisé , elles sont toutes attirées & également repoussées par ce tube ; mais alors elles se repoussent aussi mutuellement sans qu'il soit possible d'en faire joindre deux ensemble ; en sorte qu'elles s'écartent d'autant plus les unes des autres , qu'elles sont repoussées chacune à une plus grande distance du tube.

Si on fait attirer & repousser par un tube de verre une feuille d'or circulaire & découpée en franges fort menues jusqu'à son centre , toutes ces franges s'écarteront les unes des autres dans le tems de la répulsion , & divergeront d'autant plus que le tube sera plus fortement électrisé : la même chose arrivera à un morceau de duvet , de plume , & à tout autre corps semblable dont les parties pourront s'écarter.

De même si on attache à l'extrémité d'une barre de fer électrisée une aigrette formée par un assemblage de fils d'argent très-fins , tous les fils de cette aigrette s'écarteront les uns des autres , à mesure que l'on communiquera de l'électricité à la barre , & aucun d'eux ne se touchera.

Si on met de la poussière à l'extrémité de cette même barre de fer , elle sera toute chassée dès que la barre deviendra électrique ; ses parties s'écarteront les unes des autres dans ce mouvement de répulsion , & leur dissipation sera bien plus prompte si l'on présente le doigt à quelques pouces au-dessus du petit monceau de poussière.

Enfin si on attache à l'extrémité de la barre un petit vaisseau de métal plein d'eau , garni d'un siphon dont la branche la plus longue soit extérieure & capillaire , l'eau qui ne peut couler que goutte à goutte par la branche de ce siphon , coulera d'un seul jet , lorsqu'elle sera devenue électrique avec la barre ; & se divisera en plusieurs filets très-fins , qui s'écarteront les uns des autres , comme les filets de l'aigrette.

Tous ces effets d'attraction & de répulsion ont

aussi lieu dans le vuide, avec quelques circonstances particulieres.

Il paroît donc, par tout ce que nous venons de dire de l'attraction & de la répulsion, 1°. que les corps legers sont attirés par ceux qui sont électriques, jusqu'à ce qu'ils soient autant électrisés qu'eux par la communication, & que leurs atmospheres soient devenues aussi denses que celle du corps qui la leur a communiqué.

2°. Que dès le moment qu'ils ont acquis cette atmosphere, l'attraction cesse & la répulsion commence.

3°. Qu'il n'y a de répulsion qu'entre les corps qui sont devenus également électriques.

4°. Que cette répulsion dure tant que subsiste l'égalité densité des atmospheres, & qu'elle cesse dès qu'on affoiblit l'une ou l'autre; qu'alors l'attraction recommence jusqu'à ce que l'égalité densité soit rétablie, d'où il résulte une nouvelle répulsion.

5°. Que la répulsion peut subsister entre deux corps qui ne se sont jamais attirés mutuellement, pourvu qu'ils ayent des atmospheres également denses; comme entre un nouveau tube de verre, & la feuille d'or repoussée; entre deux feuilles d'or repoussées par un même ou par deux différens tubes; entre deux tubes de verre frotés, & suspendus par des soies; entre deux rubans de soie frotés & approchés l'un de l'autre; enfin entre tous les corps électrisés par communication, & qui conservent leurs atmospheres électriques.

6°. Que la répulsion est d'autant plus forte entre deux corps électriques, c'est-à-dire qu'ils s'éloignent davantage l'un de l'autre, qu'ils sont plus fortement électrisés; en sorte que par les espaces dont ils s'écartent dans leurs différens degrés de répulsion, on peut estimer leurs forces réciproques électriques. On s'est servi avec avantage de cette propriété des corps électriques, pour mesurer leurs différens degrés d'électricité. Voyez ELECTROMETRE.

Nous ne saurions rapporter dans cet article toutes les découvertes que les Physiciens ont faites pendant ces dernières années sur l'électricité; nous nous contentons d'avoir donné ici une idée générale de la distribution de cette matiere dans les différens corps de la nature, & d'avoir exposé les effets de sa propriété attractive & répulsive. Nous examinerons ailleurs ses autres propriétés. Voyez COUP-FOUDROYANT, CONDUCTEUR, FEU ÉLECTRIQUE, MÉTÉORES. Cet article est de M. LE MONNIER médecin ordinaire de S. M. à Saint-Germain-en-Laye, & de l'académie royale des Sciences, auteur des articles AIMANT, AIGUILLE, &c.

ELECTRICITÉ MÉDICINALE. Dès le tems qu'on n'employoit encore que le tube de verre pour les expériences de l'électricité, quelques physiciens avoient recherché les effets qu'étoit capable de produire sur le corps humain la matiere électrique actuellement en action. Les découvertes furent très-bornées, parce que le frottement du tube ne donnoit pas des résultats d'expérience assez sensibles; mais à peine eut-on substitué le globe de verre au tube, que les merveilles de l'électricité se développèrent plus sensiblement dans une longue suite d'expériences, & parurent dans un plus grand jour. Les aigrettes lumineuses, les torrens de lumiere qui sortirent des barres de fer électrisées, répandirent une odeur de phosphore qu'on n'a pas pu méconnoître. La salive lumineuse qui sort de la bouche d'une personne actuellement électrisée, le sang lumineux jaillissant d'une veine ouverte, la terrible commotion, la secousse que fait sentir l'étincelle foudroyante dans l'expérience de Leyde; ces faits principaux, sans parler des autres, firent conclure que le corps humain étoit un des plus amples magasins de matiere

électrique; que cette matiere y étoit, comme dans les autres corps, d'une mobilité étonnante; qu'elle y étoit capable d'une inflammation générale & subite, ou d'une sorte d'explosion; qu'étant ainsi mise en action, elle parcourait en un instant les plus petits canaux; qu'elle devoit par conséquent produire des changemens sur le fluide nerveux; & on a même soupçonné que la matiere de ce fluide contenue dans les nerfs des animaux, est de nature électrique. D'ailleurs l'idée que fournit le fourmillement, produit dans les parties électrisées, a donné lieu à tenter quelque chose pour rendre l'électricité utile à la Médecine.

On s'est donc déterminé à appliquer le globe électrique à la Médecine, on a tenté de guérir les paralytiques; M. l'abbé Nollet, avec M. de la Sône, de l'académie des Sciences, ont les premiers tenté ces expériences: leur exemple a été bientôt suivi par M. Morand & d'autres habiles physiciens.

On fit d'abord subir la commotion de Leyde plusieurs fois & plusieurs jours de suite, à différentes personnes de l'un & de l'autre sexe. Dans quelques-unes la commotion parut ne se faire que peu-à-peu & par gradation, dans les parties paralysées; d'autres la sentirent dès les premières expériences: presque tous eurent des douleurs sourdes, & une espece de fourmillement dans les organes paralysés, plusieurs jours après que les expériences furent faites. Mais aucun ne fut guéri à Paris.

Dans ce tems M. le Cat, célèbre chirurgien de Rouen, fit part à l'académie royale des Sciences, dont il est correspondant, de la guérison d'un paralytique qu'il avoit électrisé. Le fait parut surprenant, & l'on pensa qu'il pourroit bien y avoir quelques circonstances dans certaines paralysies d'où dépendroit le succès de l'électricité.

M. Louis soutint à-peu-près dans le même tems, que l'on ne pouvoit guérir la paralysie par le moyen du globe électrique.

M. Jallabert, habile professeur de Physique à Genève, communiqua à l'académie royale des Sciences dont il est correspondant, un fait des plus étonnans. C'est la guérison presque totale d'un bras paralytique & atrophié depuis plus de dix ans. M. Jallabert instruit des tentatives peu heureuses qu'on avoit faites à Paris & en divers autres lieux, en communiquant simplement aux malades la commotion de Leyde comme on le fait ordinairement, voulut s'y prendre d'une autre maniere. Il électrisa fortement son paralytique; & de toutes les parties de la peau qui répondent aux différens muscles moteurs de l'avant-bras & du bras, il tira successivement un grand nombre d'étincelles. Dès les premiers jours le malade commença à remuer les doigts, & à faire quelquel'autre mouvement. Les expériences ayant été continuées tous les jours de la même maniere, la liberté & l'étendue des mouvemens de tout le bras paralytique, augmentèrent par gradation & assez rapidement; mais ce qui surprit le plus, ce fut de voir ce bras qui depuis long-tems étoit atrophié & en partie desséché, reprendre nourriture, grossir & redevenir presque semblable au bras sain: alors on observa qu'en tirant les étincelles sur les différens muscles de ce bras paralytique, il y paroissoit en même tems une agitation involontaire dans les fibres, une espece de mouvement vermiculaire, ou comme un petit mouvement convulsif. Enfin le malade fut électrisé jusqu'à ce qu'il pût porter la main au chapeau, l'ôter de dessus sa tête & l'y remettre, & soulever encore certains corps pesans.

Le fait publié par M. Jallabert étoit trop authentique & trop intéressant, pour ne pas mériter beaucoup d'attention; il étoit, ce semble, confirmé par des expériences faites à Montpellier par M. de Sau-

vages, qui annonçoient le même succès. Mais comme depuis long-tems on a pris le sage parti de ne pas tirer des inductions trop précipitées, & de ne point annoncer de découvertes qu'elles ne soient constatées par un grand nombre de faits, l'académie royale des Sciences chargea M. l'abbé Nollet de répéter la nouvelle expérience, en suivant la méthode de M. Jallabert. M. le comte d'Argenson, ministre de la guerre, donna les ordres nécessaires pour que les expériences pussent être faites à l'hôtel royal des Invalides. Elles y ont été suivies long-tems & avec beaucoup d'attention, sur un grand nombre de soldats paralytiques, en présence de plusieurs medecins & chirurgiens; mais le résultat n'en a pas été favorable, nulle guérison, pas même aucun effet qui la fit espérer. On a seulement observé ces mouvemens spontanés ou convulsifs dans les différens muscles d'où on tiroit les étincelles; ce qui est toujours un fait très-singulier.

[Les habiles gens, tels que M. l'abbé Nollet, ne sont pourtant pas aisément incrédules sur les ressources de la nature. Comme on mandoit d'Italie de très-belles choses concernant les bons effets de l'électricité medicinale, ce célèbre academicien conçut le dessein de juger par lui-même de ces prodiges, dont il paroïssoit qu'on avoit eu jusqu'alors le privilège exclusif au-delà des Alpes. D'autres raisons littéraires concoururent à faire exécuter ce projet. M. l'abbé Nollet se rendit à Turin, opéra avec M. Bianchi célèbre medecin de ce pays-là, répéta sur un grand nombre de malades les expériences électriques sans aucun succès marqué: ainsi tous les phénomènes publiés à Turin en faveur de l'électricité medicinale, restèrent sans preuves suffisantes, & même combattus par un témoignage authentique.]

M. l'abbé Nollet étoit comme le député de tout l'ordre des Physiciens françois, allemands, anglois, de tous ceux en un mot qui ne voyoient dans aucune expérience la vertu curative de l'électricité. Il se transporta à Venise, où M. Pivati le plus célèbre orateur des guérisons électriques, exerce ses talens; le même dont on a vu l'ouvrage *electricita medica* traduit en françois, auquel tous les bons zélateurs des nouvelles découvertes avoient fait accueil, parce qu'on ne le soupçonnoit pas d'infidélité, ou de broderie surabondante. Il étoit réservé à M. Nollet de bien pénétrer le vrai des choses: tout l'atelier de M. Pivati demeura sans action en présence du voyageur françois; on n'osa pas même tenter les opérations; & quand on vint à faire mention de la guérison fameuse de l'évêque de Sebraïco, il se trouva que le prélat n'avoit jamais été guéri par l'électricité; & quand M. l'abbé Nollet interrogea les personnes du pays sur les merveilles électriques de M. Pivati, il ne se trouva qu'un medecin de ses amis qui pût dire avoir vu quelque chose de réel: d'où il est bien aisé de conclure que l'électricité medicinale n'a pas fort brillé à Venise. Restoit encore Bologne, où M. l'abbé Nollet poursuivit ces phantomes de guérisons. M. Veratti medecin de cette ville, & aussi prévenu en faveur de la merveille, conversa de bonne-foi avec l'academicien françois; & dans ces conférences le ton affirmatif des livres imprimés sur ce sujet, baissa beaucoup. Il ne resta plus que des doutes & des espérances]. Ce qui vient d'être dit, renfermé entre deux crochets, est tiré des *mémoires de Trévoux*, Avril 1751. art. 43.

De l'histoire de tous ces faits connus, il paroît résulter que la Medecine ne doit pas se flater de tirer un grand avantage des nouvelles expériences de l'électricité. On n'est cependant pas en droit d'en conclure l'inutilité absolue; peut-être n'y a-t-il qu'une espece assez rare de paralysie qui puisse en attendre quelque secours, ou peut-être y a-t-il dans ces ma-

ladies quelque circonstance favorable qu'on n'a point encore apperçue, & sans laquelle point de succès. Le peu que l'on en a eu, suffit pour encourager à faire de nouvelles tentatives, non-seulement dans le cas de paralysie, mais pour plusieurs autres maladies; où la raréfaction des liqueurs du corps humain, son accélération dans les vaisseaux, l'augmentation de la transpiration insensible, la fonte des humeurs, les vives secousses, ou l'ébranlement des parties solides, pourroient être utiles: car un grand nombre d'expériences semble prouver que tous ces effets sont dûs à l'électricité appliquée au corps humain; & d'ailleurs la matiere électrique joue peut-être un plus grand rôle qu'on ne pense dans l'oëconomie animale. (d)

* ELECTRIDES, f. m. pl. (*Myth. & Géog. anc.*) îles supposées par la fable à l'embouchure du Pô. Ce fut dans une de ces îles que tomba Phaëton foudroyé. Le lac qui le reçut en avoit conservé une grande chaleur, & une odeur de soufre funeste aux oiseaux qui s'y exposoient. On ajoûte qu'on y trouvoit beaucoup d'ambre, en grec *ἤλεκτρον*, d'où vient le nom d'*Electrides*.

ELECTRIQUE, adj. (*Physiq.*) on appelle ainsi tout ce qui reçoit ou communique l'électricité. Ainsi on dit *vertu électrique*, *matiere électrique*, *corps électrique*, &c. Voyez ELECTRICITÉ.

ELECTRISER, v. act. (*Physiq.*) c'est donner à un corps la vertu électrique, ou l'électricité. Voyez ELECTRICITÉ.

ELECTROMETRE, f. m. (*Physiq.*) c'est le nom d'un instrument, qui sert à mesurer la force de l'électricité. Il est formé des mots grecs, *ἤλεκτρον*, *ambre*, & *μέτρον*, *mesure*.

Avant que d'en donner la description, il est à-propos de faire quelques réflexions sur les avantages qu'on retire dans la Physique des instrumens de cette espece, c'est-à-dire qui servent à mesurer les divers degrés d'une force ou d'une vertu dont on observe les effets.

L'ignorance où nous sommes sur la plupart des causes & sur la chaîne des effets qui en dépendent, fait que souvent nous croyons que tels & tels effets sont produits par différentes causes, lorsqu'ils résultent uniquement du plus ou moins de force de la même cause; comme on pourroit le prouver par des exemples sans nombre. On ne peut donc trop s'attacher dans la Physique à observer la parité des circonstances; afin 1°. d'obvier aux variétés qui pourroient naître de la différence de ces circonstances, ou au moins de pouvoir reconnoître à quoi l'on peut attribuer ces variétés; 2°. de pouvoir répéter les mêmes expériences, avec quelque certitude d'observer les mêmes phénomènes; 3°. enfin pour les décrire de façon que les autres puissent avoir un succès semblable en les répétant, ou si cela n'arrive pas, qu'ils puissent démêler la cause qui les en a empêché. Aussi voyons-nous souvent les plus grands physiciens descendre, dans la description de leurs expériences, dans des détails qui peuvent sembler minutieux à des personnes qui ont peu étudié la nature, mais qui n'en paroissent pas moins nécessaires aux yeux de ceux qui l'ont suivie de plus près. Ils savent bien que dans plusieurs occasions les circonstances qui nous paroissent peu importantes, sont souvent celles qui produisent ces irrégularités que nous remarquons avec tant d'étonnement. On ne peut donc observer trop soigneusement la parité des circonstances. Mais comment le fera-t-on, si l'on n'a pas des moyens de s'assurer que la cause principale qui opere les phénomènes que l'on observe, est toujours à-peu-près la même, ou si elle change, quelle est la nature de ses variations? Or c'est à quoi on ne peut parvenir que par des instrumens tellement construits relativement

à la nature de cette cause, qu'ils nous indiquent aussi sûrement qu'il est possible ses divers changemens : on voit par-là combien il est utile de multiplier les instrumens de cette espece. On fait assez les avantages que l'on a retiré des barometres & des thermometres, depuis sur-tout qu'on a fait ces derniers sur des échelles, de maniere à pouvoir comparer leurs divers degrés de froid & de chaud dans différens climats.

Or s'il y a une partie de la Physique où un instrument de l'espece de ceux dont je viens de parler soit nécessaire, c'est sûrement dans l'électricité qui est si changeante, tantôt forte, tantôt foible ; le seul changement de position des mains par rapport à l'équateur du globe que l'on frote, l'augmente ou la diminue. Si donc l'on n'est pas en état d'estimer ou de connoître les variations de cette force, on fera à tout moment exposé à tirer de fausses conséquences des expériences les plus simples ; & il n'y a presque pas lieu de douter, que si plusieurs physiciens ont embrassé des sentimens différens sur divers phénomènes de l'électricité, c'est par cette raison ; parce que l'un ayant fait ses expériences avec une électricité plus forte que l'autre, cette seule différence dans la force a suffi pour en produire de telles dans les effets qu'elles les ont portés à en déduire des conséquences très-différentes. Un électrometre les eût bien-tôt mis d'accord, en leur faisant voir que ces différences qu'ils ont observées, ne naissent que de celle de la force électrique. Ceci nous montre clairement combien cet instrument est nécessaire pour faire avec quelque succès des expériences sur cette matiere. Il y a plus : c'est qu'avec des instrumens de cette espece bien construits & universels comme le thermometre, c'est-à-dire dont on pourroit comparer les degrés d'élevation dans différens pays, on pourroit peut-être parvenir à décider une question importante ; savoir, si l'électricité a le même degré de force dans les différens climats ; si elle est plus forte dans les septentrionaux que dans les méridionaux, & de combien.

La nécessité de cet instrument étant établie, il ne reste plus qu'à choisir parmi les divers phénomènes de l'électricité, celui qui est le plus propre à donner une mesure exacte & générale de la force électrique ; mais c'est ce qui n'est pas difficile à faire, la répulsion étant le seul dont on puisse faire usage dans cette vue. Car si l'on y emploie l'attraction, ce sera celle d'un corps soutenu ou par des non électriques ou par des électriques par eux-mêmes : dans le premier cas, à mesure que le corps sera attiré, il dérobera de l'électricité à celui qui l'attire, & ainsi cette vertu se perdant à chaque instant, on n'en pourra estimer la force : dans le second, le corps s'électrisant à mesure qu'il est attiré, & cet effet diminuant instantanément la force avec laquelle il est attiré, cette maniere ne pourra encore servir de mesure ; parce qu'on pourra attribuer à la diminution de l'électricité dans le corps attirant, ce qui sera produit uniquement par l'électrisation du corps attiré ; si l'on se fert des aigrettes, elles augmenteront ou diminueront, non-seulement selon le nombre & la figure des parties aiguës du système des corps électrisés, mais encore selon que les corps non électriques circonvoisins en seront plus ou moins près. De plus ces aigrettes étant formées par le fluide électrique qui s'échappe des corps électrisés, l'électricité diminuera d'autant plus que ces corps auront un plus grand nombre de points ou de parties capables de rendre des aigrettes, & que ces parties seront plus aiguës. Ce moyen sera donc encore imparfait ; puisqu'outre son incertitude, on ne pourra en faire usage sans faire perdre aux corps électriques une partie de leur électricité. Enfin les étincelles n'en fournissent pas un plus certain ; car ces étincelles sont plus fortes

ou plus foibles selon que la masse des corps électrisés est augmentée ou diminuée, selon que l'on les tire de parties plus ou moins lisses de la surface d'un même corps, ou que l'on les tire avec des corps qui approchent plus ou moins de la figure sphérique. Voyez ELECTRICITÉ. Il résulte de tout cela que la répulsion, comme je l'ai dit, est le seul moyen sûr & général dont on puisse se servir pour mesurer la force électrique : c'est aussi celui que nous avons employé M. le chevalier d'Arcy & moi dans l'instrument dont je donnerai la description dans un moment, & qui est, si je ne me trompe, le premier électrometre que l'on ait exécuté. Cependant on dira peut-être, comme je fais qu'on l'a déjà fait, qu'il est trop-tôt de penser à un électrometre ; qu'il faut avant toutes choses que ce que l'on veut mesurer soit saisissable de tout point, sans quoi la mesure ne fait qu'embrouiller. Mais je demanderai ce qu'on entend par ce *saisissable de tout point* : si on entend qu'un électrometre doit mesurer à-la-fois l'attraction, la répulsion, la grandeur des aigrettes, la force des étincelles, &c. c'est demander un être chimérique. Mais si l'on entend seulement qu'en mesurant la force électrique, ou en nous montrant ses variations, il doit nous indiquer toutes celles qui en doivent résulter dans les phénomènes dont je viens de faire mention (lorsque toutes les circonstances restent absolument les mêmes), on a raison ; & c'est, je puis l'assurer, ce que fait l'électrometre dont il sera question dans cet article. Car si toutes les circonstances d'un système de corps électriques restent les mêmes ainsi que celles des corps qui les environnent ; quand cet instrument marquera que la force électrique est augmentée, les aigrettes des corps électrisés deviendront plus grandes & plus vives, l'attraction sera plus forte, & les étincelles que l'on tirera avec le même corps & des mêmes points de la surface d'un des corps électrisés, seront aussi plus fortes, &c. Mais si l'on suppose la figure de ces corps changée, leur masse augmentée ou diminuée, & les corps circonvoisins plus près ou plus éloignés ; alors l'électrometre n'indiquera ni ne pourra indiquer diverses variétés des phénomènes dont je viens de parler, qui résultent uniquement de ces changemens de masse, de figure, &c. parce qu'ils fussent, comme je l'ai exposé plus haut, pour produire des différences dans ces phénomènes, quoique la force électrique soit toujours au même degré dans chaque partie qui compose le système de corps électrisés.

Il suit de tout ceci, qu'il n'est point trop tôt pour penser à un instrument servant à mesurer la force de l'électricité ; que la répulsion nous fournit un moyen sûr & général de le faire ; & qu'un électrometre construit en conséquence, loin d'embrouiller, peut au contraire éclaircir beaucoup de difficultés ; & c'est j'ose dire, ce qu'a fait l'électrometre suivant, nous ayant servi à M. d'Arcy & à moi à nous assurer de plusieurs faits, & entr'autres de ceux-ci : savoir, 1°. que la force électrique est toujours comme les surfaces & non comme les masses. 2°. qu'elle a la propriété des fluides qui par les lois de pression se répandent toujours également quels que soient les canaux de communication, &c. Voyez ELECTRICITÉ. Voyez les mémoires de l'Académie de 1749. pag. 63.

Description de l'électrometre. Dans un grand vase *AB* plein d'eau (*Pl. Phys. fig. 75*), on plonge une bouteille *CD* de verre, que les marchands appellent *auf philosophique* ; à l'extrémité de cette bouteille, on adapte une verge *V* parfaitement cylindrique d'une ligne de diametre & de 12 pouces de long. Le vase *AB* se recouvre d'une plaque de laiton *H* percée d'un grand trou à son centre (qui est aussi celui du vase), afin que la verge puisse passer à tra-

vers très-librement. Sur l'extrémité supérieure de la verge, on fait entrer une petite plaque circulaire *L* de laiton de 14 lignes $\frac{1}{2}$ de diamètre. L'œuf est plongé dans le vase *AB* (plein d'eau, comme je l'ai déjà dit) à une certaine profondeur, qui doit être telle, que l'instrument étant en repos, c'est-à-dire n'étant pas électrique, l'extrémité inférieure de l'œuf soit fort près du fond du vase, sans cependant y toucher. Pour que l'œuf & la verge soient toujours dans une situation verticale, on met dans le premier du mercure qui sert de lest; par ce moyen le centre de gravité étant fort bas, le tout se tient perpendiculairement à l'horison, & éprouve en haussant ou en baissant le moins de balancement qu'il est possible. Comme cet œuf, s'il n'en étoit empêché, iroit vers les bords du vase, & floteroit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; on l'oblige de rester au centre de la manière suivante. Sur la plaque *H* dont j'ai parlé, on fixe en croix des fils d'argent fort deliés, tels que ceux des micrometres; cette croix est formée par des fils doubles qui laissent entr'eux au centre de la plaque un petit espace quarré, qui étant plus grand que le diamètre de la verge, lui permet de monter & de descendre entre ces fils, sans éprouver aucun frottement sensible, & cependant sans s'écarter du centre; il arrive même un effet fort singulier, c'est que lorsque toute la machine est bien électrique, la verge est contenue au milieu de ces fils presque sans y toucher, parce qu'étant électrique comme eux, elle les évite continuellement.

Après cette description, on imaginera sans peine comment cet instrument fait son effet, sur-tout si l'on réfléchit sur ce principe d'Hydrostatique (*Voyez HYDROSTATIQUE*), qu'un corps plongé dans l'eau surnage ou s'y enfonce selon qu'un volume d'eau semblable à celui qu'il occupe est plus léger ou plus pesant que ce même corps. Il suit de ce principe qu'un volume d'eau égal à celui de l'œuf & de la partie de la verge qui trempe dans l'eau, lorsque le tout est en repos, pèse autant que l'œuf, la petite plaque & toute la verge; conséquemment si le tout s'élève d'un pouce, la puissance qui le soutiendra à cette hauteur, soutiendra un poids égal à un volume d'eau de la grosseur de la verge & d'un pouce de haut, puisque le volume d'eau que l'œuf & la verge occupent alors, est diminué de cette quantité. Si donc différentes puissances le soutiennent à 1, 2, 3, 4 pouces, &c. de hauteur au-dessus du point de repos; ces puissances seront entr'elles comme ces nombres, c'est-à-dire, doubles, triples, quadruples, &c. Or l'électricité produit le même effet sur cet instrument, c'est-à-dire, qu'elle fait la fonction d'une puissance qui le soutiendrait à 1, 2, 3, 4 pouces, &c. au-dessus de son point de repos; on peut donc par son moyen mesurer tous les différens degrés de force de cette vertu. En effet si l'on suppose pour un moment toute la machine composée du vase *AB* de l'œuf, &c. posée comme elle est en *K*, dans la fig. 76, sur un récipient de verre, ou sur qu'elqu'autre matière qui ne laisse point passer l'électricité, & que le vase *AB* devienne électrique, la verge *V* le deviendra aussi, comme la plaque *L*. Mais tout le monde fait que les corps électriques se repoussent; ainsi la petite plaque *L* & la verge *V* étant repoussées par la grande plaque *H*, s'élèveront nécessairement plus ou moins selon que l'électricité sera plus forte ou plus faible. L'électricité fera donc alors, comme je l'ai dit plus haut, la fonction d'une puissance qui soutiendrait l'instrument à une certaine hauteur; & comme ces puissances sont proportionnelles aux hauteurs de l'instrument au-dessus du point de repos, ces mêmes hauteurs seront aussi proportionnelles aux différentes forces électriques; ce qui prouve ce que j'ai avancé, que notre instru-

ment mesure exactement tous les différens degrés de la force électrique; il est donc un véritable *électrometre*: mais il y a plus, cet *électrometre* peut être employé comme instrument, soit pour faire un grand nombre d'expériences sur l'électricité, soit pour déterminer les lois d'attraction, de répulsion, de diffusion, de transmission, &c. de l'électricité; propriété qui n'est pas moins importante que celle de mesurer la force électrique.

Maniere de se servir de cet instrument. Les corps électriques ayant cet inconvénient, qu'on ne peut en approcher sans leur dérober l'électricité; il est clair que si l'on étoit assez près de l'*électrometre* pour juger de ses mouvemens avec précision, on lui enleveroit l'électricité. Afin donc de parer cet inconvénient, on place dans une partie de la chambre où l'on fait ses expériences, une grande lanterne dans laquelle on met une grosse bougie, qui projette sa lumière par un trou, sur un ou deux *électrometres* situés comme on le voit en *K* dans la fig. 76. Derrière ces *électrometres* on fixe un cadre *Q* très-solide, dont toute la partie *X* est de bois; elle peut-être de toute autre matière opaque. Dans ce cadre on fait deux ouvertures rectangulaires ou fenêtres *FT*, on met dans ces fenêtres des glaces *GG* qui ne sont qu'adoucies; & sur ces glaces, on marque des divisions très-précises avec de l'encre de la Chine bien noire.

Il faut que ce cadre soit toujours placé de façon que la projection des *électrometres* tombe sur ces glaces; & au moyen de la figure conique qu'on donne à l'extrémité de la verge, elle y forme une ombre très-nette. Comme ces glaces sont transparentes, l'observateur placé derrière en *F*, voit de la manière la plus distincte, toutes les différentes élévations de l'*électrometre*, & est par-là en état de juger avec la dernière précision de toutes ces variations. Le plan du cadre étant supposé perpendiculaire à l'horison, & l'*électrometre*, ou plutôt sa verge, haussant & baissant dans un plan parallèle; il est évident que l'élévation & l'abaissement de l'ombre sont toujours proportionnels à ceux de l'*électrometre*. On sent facilement que le cadre que je viens de décrire pourroit n'avoir qu'une fenêtre, mais l'*électrometre* pouvant aussi servir d'instrument, comme je l'ai dit, il est à propos qu'il en ait deux, afin que l'*électrometre* véritable, & celui qui ne sert que d'instrument, étant plus près, on puisse les observer plus commodément: au reste, l'intervalle entre l'un & l'autre doit être tout au moins de 30 pouces.

On voit par la construction de cet *électrometre*, qu'il a les propriétés essentielles à un instrument de cette espèce; car, 1°. la force électrique étant très-foible, il faut un instrument très-mobile & fort sensible, aussi un poids de 8 grains posé sur la petite plaque, le fait-il baisser de plus de 4 pouces.

La force électrique étant fort changeante, il faut un instrument, lequel n'agissant pas par saut, soit en état de donner à chaque instant ses variations; & celui-ci tendant toujours au repos, & n'étant soutenu hors de cet état que par la répulsion des plaques, il baisse au même instant que cette répulsion diminue, & hausse de même aussitôt qu'elle augmente. C'est un fait dont des expériences sans nombre nous ont assurés, M. d'Arcy & moi.

Enfin il est universel; car on voit que le véritable *électrometre* est la verge cylindrique *V*, qui détermine par le nombre de ses parties élevées au-dessus du point de repos, la quantité de la force électrique. Or il n'est pas difficile d'avoir une verge cylindrique d'une ligne de diamètre. Il est vrai que le diamètre de la petite plaque *L*, & sa distance à la grande *H* au point de repos, peuvent produire quelques différences dans la répulsion; mais il est facile d'observer toutes

toutes ces proportions : de sorte que tout le monde pourra faire un *électromètre* qui s'élèvera de la même quantité pour la même force électrique. Propriété qui me paroît une des plus remarquables de cet instrument, & qui est une de celles qui y est le plus à desirer, comme je l'ai remarqué au commencement de cet article.

On objectera peut-être, que la différente densité de l'eau dans les différens climats, formera un obstacle à cette universalité. Il est clair cependant que toutes les fois que l'on fera une verge qui descendra de 4 pouces pour 8 grains, on aura un *électromètre* qui indiquera à très-peu-près les mêmes degrés de la force électrique que le nôtre ; car quoique dans un pays chaud une pareille verge fût un peu plus repoussée, puisqu'elle seroit plus grosse que la nôtre, ce seroit d'une quantité si peu considérable, que cette répulsion ne pourroit entrer en comparaison avec celle de la plaque.

Enfin on pourra alléguer encore, que les différentes positions de l'*électromètre* par rapport au cadre & à la lanterne, changeront ses élévations apparentes, mais il est toujours facile d'avoir le rapport de ces élévations par la méthode suivante. Ayant placé l'*électromètre*, & arrangé le tout comme pour faire des expériences ; chargez la petite plaque de cet instrument de 8 grains par exemple, & voyez de combien de degrés son ombre descend en conséquence sur le cadre ; la somme de ces degrés comparée à celle qu'un même poids aura fait parcourir à l'ombre d'un autre *électromètre* sur lequel on aura fait la même expérience, donnera le rapport précis de leurs élévations.

D'après cette description de l'*électromètre*, & de la manière de s'en servir, il pourra paroître à quelques personnes d'un usage peu commode, par les diverses attentions qu'il exige, & par la nécessité où l'on est d'obscurcir le lieu où l'on fait ces expériences, pour pouvoir juger de ses élévations & de ses abaissemens : mais si l'on fait attention à la nature de l'électricité, & à l'impossibilité d'observer de près, comme je l'ai dit, les divers mouvemens des corps électriques ; on verra que si cet instrument a quelque chose d'embarrassant dans son usage, c'est en quelque façon une suite nécessaire de la nature de la force électrique qu'il doit mesurer.

J'ai fait voir au commencement de cet article, que de tous les phénomènes des corps électriques la répulsion étoit le seul qui fournît un moyen sûr & général de mesurer la force de l'électricité. Cependant comme il y a des cas où l'on est indispensablement obligé d'employer les étincelles, tels que ceux, par exemple, où l'on veut, par leurs différentes grandeurs, juger des densités respectives du fluide électrique dans les corps entre lesquels ces étincelles partent ; je crois devoir ajoûter ici la description d'une espèce de *spintheromètre* ou *mesure-étincelles*, dont je me sers, & au moyen duquel on peut être à très-peu près sûr, que les différentes grandeurs ou forces de ces étincelles naissent uniquement des différentes forces de l'électricité, ce qu'on ne peut faire en les tirant à la manière ordinaire : car, selon cette manière, on peut, quoique l'électricité reste toujours la même, on peut, dis-je, faire partir ces étincelles de plus près ou de plus loin, comme je l'ai dit, non seulement en les tirant de corps de figures & de volumes différens, mais encore en les tirant de parties plus ou moins lisses de la surface d'un même corps. L'instrument dont je viens de parler, est construit de la manière suivante.

Dans un tube de verre *TT* (fig. 77.) recouvert par les deux bouts de deux plaques *PS*, *PI*, se meut librement, mais sans jeu, une balle de métal *B*, adaptée à l'extrémité d'une verge de fer quarrée *VV* ;

Tome V.

cette verge passe à-travers un trou de la même forme, percé dans la plaque *PS*, dans lequel elle s'ajuste parfaitement. On voit par cette disposition, qu'on peut bien faire mouvoir la balle dans le tube d'un bout vers l'autre, mais qu'on ne peut lui faire prendre d'autre mouvement. Sur l'extrémité de la verge *VV*, qui déborde la plaque *PS*, sont marqués des degrés, afin qu'on puisse juger de la distance où la balle se trouve de la plaque *PI* : on pourroit pour une plus grande précision, en place de ces degrés, adapter à l'extrémité de la verge une vis qui feroit la fonction du micromètre.

D'après la description de cet instrument, il est facile de concevoir comment on s'en sert, & comment il remédie aux inconvéniens que j'ai spécifiés plus haut. On voit en premier lieu, qu'en le prenant par le tube, & le faisant toucher par la plaque *PI* sur le corps électrique dont on veut tirer une étincelle, cette plaque s'électrise au même degré que ce corps, & qu'au moyen de la verge *VV*, on approche graduellement de la même plaque la balle *B* (qu'on en tenoit auparavant fort éloignée) jusqu'à ce que l'étincelle parte. Or cet effet arrivant dans l'instant précis où cette balle se trouve à la distance requise pour qu'il ait lieu, on reconnoît cette distance par le nombre de degrés marqués sur cette verge. On voit, 2°. que ces distances ne peuvent venir ici que de la différence de la force électrique, parce que l'étincelle part toujours entre les mêmes corps, la plaque *PI*, & la balle *B* ; & que c'est toujours des mêmes points de la balle & de la plaque, puisque cette balle ne pouvant que s'en éloigner ou s'en approcher, les différens points de sa surface inférieure doivent toujours regarder les mêmes points respectifs de cette plaque. (T)

ELECTUAIRE, f. m. (*Pharm.*) L'*électuaire* est une composition pharmaceutique, destinée à l'usage intérieur, formée en incorporant une ou plusieurs poudres avec du miel ou du sirop, des extraits, des pulpes, des gelées, des robs, des conferves, & quelquefois des vins doux.

Les *électuaires* sont solides ou mous. Les premiers sont plus connus sous le nom de *tablettes*, & il est même commode de les distinguer par ce nom des *électuaires mous*. Voyez TABLETTE. Les seconds doivent être d'une consistance moyenne entre le sirop & le bol, & fort approchant de celle des marmelades de fruits bien cuites : c'est de ceux-ci que nous allons parler dans cet article.

L'*électuaire* est une forme de médicament très-anciennement employée en Médecine. Galien en a décrit quelques-uns ; les *hiera*, les confectons, la thériaque d'Andromaque, le fameux antidote attribué à Mithridate, tous remèdes très-anciens, sont des *électuaires*.

Mais le nom même d'*électuaire* n'est pas de la même antiquité que l'usage du remède auquel nous le donnons aujourd'hui ; les Grecs & les Arabes l'ont toujours appelé *antidote*, quelque vertu médicinale particulière qu'il possédât, & ils en ont préparé assurément de toutes les diverses vertus observées ou imaginées dans les remèdes, de roborans, de cordiaux, de céphaliques, d'alexipharmques, de cholagogues, d'hydragogues, de panchymagogues, d'emmenagogues, de narcotiques, &c.

Ælius Aurelianus a employé le mot d'*électuaire*, *electarium* ; mais c'est un remède de la nature de notre looch, qu'il a désigné par ce nom. V. LOOCH.

Le nombre des *électuaires* a été poussé jusqu'à un excès dont l'ignorance la plus profonde & la charlatannerie la plus impudente sont seuls capables. Le seul Myrepsus nous en a décrit jusqu'à cinq cents onze dans son antidotaire. Les disciples des Arabes ne firent qu'enrichir sur la prodigieuse fécondité de

P p p

leurs maîtres, & les *électuaires* ne cessèrent de se multiplier jusqu'au tems où la Chimie s'empara heureusement de la Pharmacie, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on fût en état de découvrir & de démontrer que la plupart des *électuaires* étoient des préparations monstrueuses, souvent inutiles, quelquefois dangereuses, toujours très-dégoûtantes pour les malades.

En effet, l'*électuaire* a d'abord tous les inconvéniens des compositions comme telles : le plus grand de ces inconvéniens est celui qui dépend de l'action chimique ou menstruelle de certains ingrédients les uns sur les autres ; action qui détruit leurs vertus respectives. (Voyez COMPOSITION, MÉLANGE, FORMULE.) Or ce défaut doit d'autant plus décréditer tous les *électuaires* anciens, que leurs auteurs n'avoient aucun secours pour l'éviter. Secondement, la consistance de quelques-uns est telle que ces remèdes sont exposés à un mouvement de fermentation qui dénature tous leurs ingrédients. Cet inconvénient a passé pour un bien dans quelques têtes, nous lui devons en effet la vertu de la *thériaque vieille* : mais si le hasard nous a bien servi à cet égard, car un produit utile de la fermentation de cent drogues est un vrai présent du hasard, il nous a nuï dans tous les autres cas : un *électuaire* qui a fermenté, est regardé par les connoisseurs comme un *électuaire* perdu ; & voilà pourquoi la confection *hammech*, par exemple, telle qu'elle est décrite dans la pharmacopée de Paris, qui, par sa consistance, doit nécessairement fermenter, est une préparation défectueuse. Troisièmement, la difficulté de faire avaler à des malades une once d'un remède aussi dégoûtant qu'un *électuaire*, doit être comptée pour beaucoup : or c'est-là la dose ordinaire de ce remède ; & ne fût-elle que de deux gros, comme c'est en effet celle de quelques-uns, le tourment d'avaler deux gros d'*électuaire* doit être épargné à un malade, s'il est possible.

Non seulement les Pharmaciens devenus Chimistes, arrêterent le débordement des *électuaires*, mais même ils entreprirent de réformer ceux qui étoient le plus en usage. Zwelfer chez les Allemands, le Fevre, Charas, Lémery, chez les François, se font sur-tout distingués par ce projet. Je n'appelle le travail de ces auteurs que *projet* ou *tentative* ; parce que soit qu'ils n'aient pas assez osé contre l'autorité de la vénérable antiquité, & l'opinion unanime des Médecins de leur tems, soit que les lumières de leur siècle ne fussent pas encore suffisantes pour produire une réforme complète, soit qu'il fût en effet impossible de faire un bon remède d'un *électuaire*, on peut avancer que les *électuaires* corrigés de ces auteurs sont encore des remèdes assez imparfaits.

Il me semble donc que tout considéré, on peut proposer de supprimer tous les *électuaires*, au moins de n'en retenir que le petit nombre qui sont le moins imparfaits, tels que le *diascordium*, le *diaprum*, le *lénitif*, & le *catholicon double*, &c. Voyez les articles particuliers.

Quand on veut faire un *électuaire*, on commence par préparer la poudre selon l'art (Voy. POUDRE.) ; ensuite si elle ne doit être unie qu'à du miel ou à un *syrop*, on n'a qu'à la mêler avec soin au miel écumé (Voyez MIEL.) ; ou au *syrop* qu'on a préparé d'autre part. (Voyez SIROP.) Pour cela, on la répand à diverses reprises & peu-à-peu avec un tamis, & on l'introduit dans le miel ou dans le *sirop*, en brassant avec un bistortier. S'il doit entrer dans la composition de l'*électuaire* des pulpes, des extraits, des robs, &c. on délaye ces matières avec une partie du *sirop* ou du miel encore chaud, on incorpore les poudres de la manière que nous venons de dire, & on ajoute enfin le reste du *sirop* ou du miel. Les vins s'emploient à peu-près de la même façon que

les sirops & le miel, & quelquefois mêlés ensemble. On peut s'en servir aussi pour dissoudre certaines matières peu propres à être réduites en poudre, comme les sucres épaissis qui entrent dans la *thériaque*. Voyez THÉRIAQUE.

Tous ces mélanges se font à froid, ou sur un feu très-leger dans quelques cas. Voyez les exemples particuliers.

Il n'y a qu'une seule loi pour la perfection de l'*électuaire*, c'est que les poudres doivent être répandues très-uniformément, en sorte que l'*électuaire* ne soit pas grainé ou grumelé ; on voit de quelle conséquence il est qu'on ne trouve pas dans une certaine portion d'un *électuaire* purgatif de petits amas de poudre composée ordinairement des purgatifs les plus violens.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des *électuaires* officinaux ; on en prépare aussi de magistraux, mais qui sont plus connus sous le nom d'*opiate*. Voy. OPIATE. (b)

* ELÉEN, adj. (Mythol.) surnom de Jupiter. Il fut ainsi appelé du temple & de la statue d'or massif qu'il avoit dans la ville d'Elide sur le Pénée.

ELEGANCE, f. f. (Belles-Lettres.) ce mot vient, selon quelques-uns, d'*electus*, choisi ; on ne voit pas qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie : en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'*élégance* est un résultat de la justesse & de l'agrément. On emploie ce mot dans la Sculpture & dans la Peinture. On oppoisoit *elegans signum* à *signum rigens* ; une figure proportionnée, dont les contours arrondis étoient exprimés avec mollesse, à une figure trop roide & mal terminée. Mais la sévérité des premiers Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regardoient l'*élégance* en tout genre, comme une afféterie, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers tems : *vitii, non laudis fuit*, dit Aulu-Gelle. Ils appelloient un homme *élégant*, à-peu-près ce que nous appellons aujourd'hui un petit-maître, *bellus homuncio*, & ce que les Anglois appellent un beau. Mais vers le tems de Cicéron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* étoit toujours une loüange. Cicéron se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli ; on disoit même alors un repas *élégant*, ce qui ne se diroit guère parmi nous. Ce terme est consacré en françois, comme chez les anciens Romains, à la Sculpture, à la Peinture, à l'Éloquence, & principalement à la Poésie. Il ne signifie pas en Peinture & en Sculpture précisément la même chose que *grace*. Ce terme *grace* se dit particulièrement du visage, & on ne dit pas un visage *élégant*, comme des contours *élégans* : la raison en est que la *grace* a toujours quelque chose d'animé, & c'est dans le visage que paroît l'ame ; ainsi on ne dit pas une démarche *élégante*, parce que la démarche est animée.

L'*élégance* d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une partie ; ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre, c'est la clarté, le nombre & le choix des paroles. Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours *élégant*. Des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille, même des naturels du pays.

Un discours peut être *élégant* sans être un bon discours, l'*élégance* n'étant en effet que le mérite des paroles ; mais un discours ne peut être absolument bon sans être *élégant*.

L'*élégance* est encore plus nécessaire à la Poésie que l'éloquence, parce qu'elle est une partie principale de cette harmonie si nécessaire aux vers. Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans *éle-*

gance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet s'il n'est élégant : c'est un des principaux mérites de Virgile : Horace est bien moins élégant dans ses satyres, dans ses épîtres ; aussi y est-il moins poëte, *sermoni propior*.

Le grand point dans la Poésie & dans l'Art oratoire, est que l'élégance ne fasse jamais tort à la force ; & le poëte en cela, comme dans tout le reste, a de plus grandes difficultés à surmonter que l'orateur : car l'harmonie étant la base de son art, il ne doit pas se permettre un concours de syllabes rudes. Il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'élégance de l'expression : c'est une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que si l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui a cet air facile & naturel, n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile, de si naturel que, *la cigale ayant chanté tout l'été, & maître corbeau sur un arbre perché*. Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance ? c'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis & d'harmonie. *Amans heureux, voulez-vous voyager ? que ce soit aux rives prochaines, & cent autres traits, ont avec d'autres mérites celui de l'élégance*.

On dit rarement d'une comédie qu'elle est écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier, excluent ce mérite, propre à toute autre poésie. L'élégance sembleroit faire tort au comique, on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'Amphitruon de Molière, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des dieux & des hommes dans cette pièce unique en son genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, & que l'épigramme tient du comique ; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le sublime il ne faut pas que l'élégance se remarque, elle l'affoibliroit. Si on avoit loué l'élégance du Jupiter-Olympien de Phidias, c'eût été en faire une satire. L'élégance de la Vénus de Praxitele pouvoit être remarquée. Voyez ELOQUENCE, ELOQUENT, STYLE, GOÛT, &c. Cet article est de M. DE VOLTAIRE.

ELÉGANCE, (Peinture.) L'élégance en Peinture consiste principalement dans la beauté du choix, & la délicatesse de l'exécution : c'est donc une manière d'être qui embellit les objets ou dans le dessein, ou dans la forme, ou dans la couleur, ou dans tous les trois ensemble, sans en détruire le vrai. Heureux présent du ciel, qu'on tient de la naissance, & qui ne dépend ni des maîtres, ni des préceptes ! Le goût naturel donne l'élégance aux ouvrages de l'artiste, le goût la fait sentir à l'amateur.

Cette partie de la Peinture brille admirablement dans l'antique & dans Raphaël. N'imaginons pas néanmoins, par cette raison, qu'elle soit nécessairement fondée sur la correction du dessein, & qu'elle lui soit toujours subordonnée ; elle peut se trouver éminemment dans des ouvrages qui sont d'ailleurs négligés. Elle se trouve, par exemple, dans la plupart des tableaux du Corrège, où ce célèbre maître pèche souvent contre la justesse des proportions, tandis que dans ces mêmes tableaux il se montre par ses contours coulans, légers & sinueux, un peintre plein de graces & d'élégance. Voyez Corrège, au mot ÉCOLE LOMBARDE.

Cependant celui qui joint l'élégance à la correction, attache encore davantage par cette perfection nos avides regards. Un peintre de cet ordre élève notre esprit, après l'avoir agréablement étonné,

Tome V.

remplit notre attente, & touche presque au sublime de l'art. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ELEGIAQUE, adj. (Belles-Lett.) se dit de ce qui appartient à l'élégie, & s'applique plus particulièrement à l'espèce de vers qui entrent dans l'élégie des anciens, & qui consistoient en une suite de distiques formés d'un hexamètre & d'un pentamètre. Voyez ELÉGIE, DISTIQUE, &c.

Cette forme de vers a été en usage de très-bonne heure dans les élégies, & Horace dit qu'on en ignore l'auteur :

*Quis tamen exiguos elegos emisit autor
Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est.*

Il avoit dit auparavant que la forme du distique avoit d'abord été employée pour exprimer la plainte, & qu'elle le fut ensuite aussi pour exprimer la satisfaction & la joie :

*Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.*

Sur quoi nous proposons aux savans les questions suivantes : 1^o. pourquoi les anciens avoient-ils pris d'abord cette forme de vers pour les élégies tristes ? est-ce parce que l'uniformité des distiques, les repos qui se succèdent à intervalles égaux, & l'espèce de monotonie qui y regnent, rendoient cette forme propre à exprimer l'abattement & la langueur qu'inspire la tristesse ? 2^o. Pourquoi ces mêmes vers ont-ils ensuite été employés à exprimer les sentimens d'une âme contente ? seroit-ce que cette même forme, ou du moins le vers pentamètre qui y entre, auroit une sorte de légèreté & de facilité propres à exprimer la joie ? seroit-ce qu'à mesure que les hommes se sont corrompus, l'expression des sentimens tendres & vrais est devenue moins commune & moins touchante, & qu'en conséquence la forme des vers consacrés à la tristesse, a été employée par les poètes (bien ou mal-à-propos) à exprimer un sentiment contraire, par une bisarrerie à-peu-près semblable à celle qui a porté nos musiciens modernes à composer des sonates pour la flûte, instrument dont le caractère sembloit être d'exprimer la tendresse & la tristesse ? (O)

M. Marmontel nous a communiqué sur ce sujet les réflexions suivantes. L'inégalité des vers élégiaques les distingue, dit-il, des vers héroïques, dont la marche soutenue caractérise la majesté :

*Arma, gravi numero, violentaque bella parabam
Edere, materia conveniente modis.
Par erat inferior versus : risisse Cupido
Dicitur, atque unum subripuisse pedem.*

Ovid. Am. lib. I. el. 12

Mais comment cette mesure pouvoit-elle peindre également deux affections de l'âme opposées ? c'est ce qui est encore sensible pour nos oreilles, continue M. Marmontel, malgré l'altération de la prosodie latine dans notre prononciation.

La tristesse & la joie ont cela de commun, que leurs mouvemens sont inégaux & fréquemment interrompus : l'un & l'autre suspendent la respiration, coupent la voix, rompent la mesure : l'une s'affoiblit, expire, & tombe ; l'autre s'anime, tressaillit & s'élance. Or le vers pentamètre a cette propriété, que ses interruptions peuvent être ou des chûtes ou des élans, suivant l'expression qu'on lui donne : la mesure en est donc également docile à peindre les mouvemens de la tristesse & de la joie. Mais comme dans la nature les mouvemens de l'une & de l'autre ne sont pas aussi fréquemment interrompus que ceux du vers pentamètre, on y a joint, pour les suspendre & les soutenir, la mesure ferme du vers héroïque : de-là le mélange alternatif de ces deux vers dans l'élégie.

P p p ij

Cependant le pathétique en général se peint encore mieux dans le vers iambe, dont la mesure simple & variée approche de la nature, autant que l'art du vers peut en approcher; & il est vraisemblable que si ce vers n'a pas eu la préférence dans le genre *élégiaque*, comme dans le dramatique, c'est que l'élégie étoit mise en chant.

Quintilien regarde Tibulle comme le premier des poètes *élégiaques*; mais il ne parle que du style, *mihi serfus atque elegans maximè videtur*. Plin le jeune préfère Catule, sans doute pour des élégies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Ce que nous connoissons de lui de plus délicat & de plus touchant, ne peut guère être mis que dans la classe des madrigaux. Voyez MADRIGAL. Nous n'avons d'élégies de Catule, que quelques vers à Ortalus sur la mort de son frere; la chevelure de Bérénice, élégie foible, imitée de Callimaque; une épître à Mallius, où sa douleur, sa reconnoissance & ses amours sont comme entrelacés de l'histoire de Laodamie, avec assez peu d'art & de goût; enfin l'aventure d'Ariane & de Thésée, épisode enchaînée dans son poème sur les noces de Thétis, contre toutes les règles de l'ordonnance, des proportions & du dessein. Tous ces morceaux sont des modèles du style *élégiaque*; mais par le fond des choses, ils ne méritent pas même, à notre avis, que l'on nomme Catule à côté de Tibulle & de Propertius: aussi M. l'abbé Souhai ne l'a-t-il pas compté parmi les *élégiaques* latins (*Mém. de l'acad. des Inscriptions & Belles-Lettres, tome VII.*) Le même auteur dit que Tibulle est le seul qui ait connu & exprimé parfaitement le vrai caractère de l'élégie, en quoi nous osons n'être pas de son avis; plus éloignés encore du sentiment de ceux qui donnent la préférence à Ovide. Voyez ELÉGIE. Le seul avantage qu'Ovide ait eu sur ses rivaux, est celui de l'invention; car ils n'ont fait le plus souvent qu'imiter les Grecs, tels que Mimnerme & Callimaque. Mais Ovide, quoiqu'inventeur, avoit pour guides & pour exemples Tibulle & Propertius, qui venoient d'écrire avant lui: secours important, dont il n'a pas toujours profité.

Si l'on demande quel est l'ordre dans lequel ces poètes se sont succédés, il est marqué dans ces vers d'Ovide. *Trist. lib. IV. el. 10.*

. *Nec amara Tibullo*
Tempus amicitiae fata dedere meae;
Successor fuit hic tibi, Galle, Propertius illi;
Quartus ab his serie temporis ipse fui.

Il ne nous reste rien de ce Gallus; mais si c'est le même que le Gallus ami de Propertius, il a dû être le plus véhément de tous les poètes *élégiaques*, comme il a été le plus dur, au jugement de Quintilien.

Article de M. MARMONTEL.
M. l'abbé Souhai divise les *élégiaques* grecs en deux classes: l'une comprend ceux qui à la vérité ont fait des élégies, mais qui sont plus connus par d'autres genres de littérature; & l'autre renferme ceux qui s'étant plus particulièrement adonnés à l'élégie, méritent aussi plus proprement le titre d'*élégiaques*. Il compte dans la première classe Archiloque, Clonas, Polymnestus, Sapho, Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Melanthus, Alexandre Etolien, Platon, Aristote, Antimaque, Euphorion, Eratosthene, & Parthénus; & dans la seconde classe, Callinus, Mimnerme, Tyrtée, Périandre, Solon, Sacadas, Xénophane, Simonide, Evenus, Critias, Denis Chatus, Philetas & Callimaque; Myro de Bizance, Hermianax, &c. *Mém. de l'acad. des Belles Lettres, tome VII.*

Les poètes flamands se sont distingués parmi les modernes par leurs élégies latines. Celles de Biderman, de Grotius, & de Vallius, approchent du

goût de la belle antiquité. Madame de la Suze & madame Deshoulières se sont aussi exercées dans ce genre, dans lequel les Anglois n'ont rien que quelques pièces fugitives de Milton. (G)

ELÉGIE, f. f. (*Belles-Lettres.*) petit poème dont les plaintes & la douleur sont le principal caractère.

La plaintive élégie en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Boil. *Art poët.*

Nous disons le principal caractère, car bien que ce poème se fixe ordinairement aux objets lugubres, il ne s'y borne pourtant pas uniquement:

Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flate, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Ibidem:

Les Grammairiens sont partagés sur l'étymologie de ce nom: Vossius, après Dydimus, le tire du grec *ἔλεγεω*, dire hélas. L'élégie fut ainsi nommée, parce qu'elle étoit remplie de l'exclamation *ἔλεγεω*, si familière aux poètes tragiques, & qui échappe si naturellement aux personnes affligées.

Le vrai caractère de l'élégie consiste dans la vivacité des pensées, dans la délicatesse des sentimens, dans la simplicité des expressions.

La diction dans l'élégie doit être nette, aisée & claire, tendre & pathétique; peindre les mœurs, n'admettre ni pointes ni jeux de mots; & le sens de chaque pensée (au moins dans l'élégie latine) doit être renfermé dans chaque distique. Voyez *mém. de l'acad. des Belles-Lettres, tome VII.* (G)

L'élégie dans sa simplicité touchante & noble, réunit tout ce que la Poésie a de charmes, l'imagination & le sentiment; c'est cependant, depuis la renaissance des Lettres, l'un des genres de poésie qu'on a le plus négligés: on y a de plus attaché l'idée d'une tristesse fade, soit qu'on ne distingue pas assez la tendresse de la fadeur; soit que les poètes, sur l'exemple desquels cette opinion s'est établie, aient pris eux-mêmes le style doux pour le style tendre.

Il n'est donc pas inutile de développer ici le caractère de l'élégie, d'après les modèles de l'antiquité.

Comme les froids législateurs de la Poésie n'ont pas jugé l'élégie digne de leur sévérité, elle jouit encore de la liberté de son premier âge. Grave ou légère, tendre ou badine, passionnée ou tranquille, riant ou plaintive à son gré, il n'est point de ton, depuis l'héroïque jusqu'au familier, qu'il ne lui soit permis de prendre. Propertius y a décrit en passant la formation de l'univers, Tibulle les tourmens du tartare; l'un & l'autre en ont fait des tableaux dignes tour-à-tour de Raphaël, du Corrège & de l'Albane: Ovide ne cesse d'y jouir avec les fleches de l'Amour.

Cependant pour en déterminer le caractère par quelques traits plus marqués, nous la diviserons en trois genres, le passionné, le tendre, & le gracieux.

Dans tous les trois elle prend également le ton de la douleur & de la joie; car c'est sur-tout dans l'élégie que l'Amour est un enfant qui pour rien s'irrite & s'apaise, qui pleure & rit en même tems. Par la même raison, le tendre, le passionné, le gracieux, ne sont pas des genres incompatibles dans l'élégie amoureuse; mais dans leur mélange il y a des nuances, des passages, des gradations à ménager. Dans la même situation où l'on dit *torqueor infelix!* on ne doit pas comparer la rougeur de sa maîtresse convaincue d'infidélité, à la couleur du ciel, au lever de l'aurore, à l'éclat des roses parmi les lis, &c. (*Ovid. Amor. lib. II. el. 5.*) Au moment où l'on crie à ses amis: *Enchaînez-moi, je suis un furieux, j'ai*

battu ma maîtresse, on ne doit penser ni aux fureurs d'Oreste, ni à celles d'Ajax. (Ov. lib. I. el. 7.) Que ces écarts sont bien plus naturels dans Properce ! On m'enlève ce que j'aime, dit-il à son ami, & tu me défends les larmes ! Il n'y a d'injures sensibles qu'en amour. . . . c'est par-là qu'ont commencé les guerres, c'est par-là qu'a péri Troye. . . . Mais pourquoi recourir à l'exemple des Grecs ? C'est toi, Romulus, qui nous as donné celui du crime ; en enlevant les Sabines, tu appris à tes neveux à nous enlever nos amantes, &c. (Lib. II. el. 7.)

En général, le sentiment domine dans le genre passionné, c'est le caractère de Properce ; l'imagination domine dans le gracieux, c'est le caractère d'Ovide. Dans le premier l'imagination modeste & soumise ne se joint au sentiment que pour l'embellir, & se cache en l'embellissant, *subsequiturque*. Dans le second le sentiment humble & docile ne se joint à l'imagination que pour l'animer, & se laisse couvrir des fleurs qu'elle répand à pleines mains. Un coloris trop brillant refroidiroit l'un, comme un pathétique trop fort obscurceroit l'autre. La passion rejette la parure des graces, les graces sont effrayées de l'air sombre de la passion ; mais une émotion douce ne les rend que plus touchantes & plus vives : c'est ainsi qu'elles regnent dans l'élegie tendre, & c'est le genre de Tibulle.

C'est pour avoir donné à un sentiment foible le ton du sentiment passionné, que l'élegie est devenue fade. Rien n'est plus insipide qu'un desespoir de sang froid. On a cru que le pathétique étoit dans les mots ; il est dans les tours & dans les mouvemens du style. Ce regret de Properce après s'être éloigné de Cinthie,

Nonne fuit melius dominæ pervincere mores ?

ce regret, dis-je, seroit froid. Mais combien la réflexion l'anime !

Quamvis dura, tamen rara puella fuit.

C'est une étude bien intéressante que celle des mouvemens de l'ame dans les élégies de ce poète, & de Tibulle son rival ! Je veux, dit Ovide, que quelque jeune homme blessé des mêmes traits que moi, reconnoisse dans mes vers tous les signes de sa flamme, & qu'il s'écrie après un long étonnement : qui peut avoir appris à ce poète à si bien peindre mes malheurs ? C'est la règle générale de la poésie pathétique. Ovide la donne ; Tibulle & Properce la suivent, & la suivent bien mieux que lui.

Quelques poètes modernes se sont persuadés que l'élegie plaintive n'avoit pas besoin d'ornemens : non sans doute, lorsqu'elle est passionnée. Une amante éperdue n'a pas besoin d'être parée pour attendrir en sa faveur, son desordre, son égarement, la pâleur de son visage, les ruisseaux de larmes qui coulent de ses yeux, sont les armes de sa douleur, & c'est avec ces traits que la pitié nous pénètre. Il en est ainsi de l'élegie passionnée.

Mais une amante qui n'est qu'affligée, doit réunir pour nous émouvoir les charmes de la beauté, la parure, ou plutôt le négligé des graces. Telle doit être l'élegie tendre, semblable à Corine au moment de son réveil :

*Sape etiam nondum digestis mane capillis,
Purpureo jacuit semi supina thoro ;
Tumque fuit neglecta decens.*

Un sentiment tranquille & doux, tel qu'il regne dans l'élegie tendre, a besoin d'être nourri sans cesse par une imagination vive & féconde. Qu'on se figure une personne triste & rêveuse qui se promène dans une campagne, où tout ce qu'elle voit lui retrace l'objet qui l'occupe sous mille faces nouvelles : telle est dans l'élegie tendre la situation de l'ame à l'égard

de l'imagination. Quels tableaux ne se fait-on pas dans ces douces rêveries ? Tantôt on croit voyager sur un vaisseau avec ce qu'on aime, on est exposé à la même tempête ; on dort sur le même rocher, & à l'ombre du même arbre ; on se désaltère à la même source ; soit à la poupe, soit à la proue du navire, une planche suffit pour deux ; on souffre tout avec plaisir ; qu'importe que le vent du midi, ou celui du nord, enfle la voile, pourvu qu'on ait les yeux attachés sur son amante ? Jupiter embraseroit le vaisseau, on ne trembleroit que pour elle. Prop. l. II. el. 28. Tantôt on se peint soi-même expirant ; on tient d'une défaillante main la main d'une amante éplorée ; elle se précipite sur le lit où l'on expire ; elle suit son amant jusque sur le bûcher ; elle couvre son corps de baisers mêlés de larmes ; on voit les jeunes garçons & les jeunes filles revenir de ce spectacle les yeux baissés & mouillés de pleurs ; on voit son amante s'arrachant les cheveux, & se déchirant les joues ; on la conjure d'épargner les maux de son amant, de modérer son desespoir. Tib. l. I. el. 1. C'est ainsi que dans l'élegie tendre, le sentiment doit être sans cesse animé par les tableaux que l'imagination lui présente. Il n'en est pas de même de l'élegie passionnée, l'objet présent y remplit toute l'ame ; la passion ne rêve point.

On peut entrevoir quel est le ton du sentiment dans Tibulle & dans Properce, par les extraits que nous en avons donnés, n'ayant pas osé les traduire. Mais ce n'est qu'en les lisant dans l'original, qu'on peut sentir le charme de leur style : tous deux faciles avec précision, véhémens avec douceur, pleins de naturel, de délicatesse, & de graces. Quintilien regarde Tibulle comme le plus élégant & le plus poli des poètes élégiaques latins ; cependant il avoue que Properce a des partisans qui le préfèrent à Tibulle, & nous ne dissimulerons pas que nous sommes de ce nombre. A l'égard du reproche qu'il fait à Ovide d'être ce qu'il appelle *lascivior* ; soit que ce mot-là signifie moins châtié, ou plus diffus, ou trop livré à son imagination, trop amoureux de son bel esprit, *nimium amator ingenii sui*, ou d'une mollesse trop négligée dans son style (car on ne fauroit l'entendre comme le *lasciva puella* de Virgile, d'une volupé folâtre) ; ce reproche dans tous ces sens est également fondé. Aussi Ovide n'a-t-il excellé que dans l'élegie gracieuse, où les négligences sont plus excusables.

Aux traits dont Ovide s'est peint à lui-même l'élegie amoureuse, on peut juger du style & du ton qu'il lui a donnés.

Venit odoratos elegia nexa capillos

*Forma decens, vestis tenuissima, cultus amantis,
limis subrisit ocellis.*

Fallor ? an in dextrâ myrthea virga fuit ?

Il y prend quelquefois le ton plaintif ; mais ce ton-là même est un badinage.

*Croyez qu'il est des dieux sensibles à l'injure,
Après mille sermens Corine se parjure.*

*En a-t-elle perdu quelqu'un de ses attraits,
Ses yeux sont-ils moins beaux, son teint est-il
moins frais ?*

*Ah ce Dieu, s'il en est, sans doute aime les belles ;
Et ce qu'il nous défend, n'est permis que pour elles !*

L'amour avec ce front riant & cet air léger, peut être aussi ingénieux, aussi brillant que l'on veut. La parure sied bien à la coquetterie ; c'est elle qui peut avoir les cheveux entrelacés de roses. C'est sur le ton galant qu'un amant peut dire :

*Cherche un amant plus doux, plus patient que moi ;
Du tribut de mes vœux ma poupe couronnée
Brave au port les fureurs de l'onde mutinée.*

C'est-là que seroit placée cette métaphore si peu naturelle, dans une elegie sérieuse :

*Nec procul à metis quas pene tenere videbar ;
Curriculo gravis est facta ruina meo.*

Trist. l. IV. él. 8.

Tibulle & Properce rivaux d'Ovide dans l'élégie gracieuse, l'ont ornée comme lui de tous les trésors de l'imagination. Dans Tibulle, le portrait d'Apollon qu'il voit en songe ; dans Properce, la peinture des champs élysées ; dans Ovide, le triomphe de l'amour, le chef-d'œuvre de ses *élégies*, sont des tableaux ravissans : & c'est ainsi que l'élégie doit être parée de la main des grâces toutes les fois qu'elle n'est pas animée par la passion, ou attendrie par le sentiment. C'est à quoi les modernes n'ont pas assez réfléchi : chez eux, le plus souvent l'élégie est froide & négligée, & par conséquent plate & ennuyeuse : car il n'y a que deux moyens de plaire ; amuser, ou émouvoir.

Nous n'avons encore parlé ni des héroïdes d'Ovide, qu'on doit mettre au rang des *élégies* passionnées, ni de ses *tristes* dont son exil est le sujet, & que l'on doit compter parmi les *élégies* tendres.

Sans ce libertinage d'esprit, cette abondance d'imagination qui refroidit presque par-tout le sentiment dans Ovide, ses *héroïdes* seroient à côté des plus belles *élégies* de Properce & de Tibulle. On est d'abord surpris d'y trouver plus de pathétique & d'intérêt, que dans les *tristes*. En effet il semble qu'un poète doit être plus ému & plus capable d'émouvoir en déplorant ses malheurs, qu'en peignant les malheurs d'un personnage imaginaire. Cependant Ovide est plein de chaleur, lorsqu'il soupire au nom de Pénélope après le retour d'Ulysse ; il est glacé, lorsqu'il se plaint lui-même des rigueurs de son exil à ses amis & à sa femme. La première raison qui se présente de la faiblesse de ses derniers vers, est celle qu'il en donne lui-même.

*Da mihi Mæoniden, & tot circumspice casus ;
Ingenium tantis excidet omne malis.*

» Qu'on me donne un Homère en bute au même
» fort,

» Son génie accablé cédera sous l'effort.

Mais le malheur qui émousse l'esprit, qui affaiblit l'imagination, & qui énerve les idées, semble devoir attendrir l'âme & remuer le sentiment : or c'est le sentiment qui est la partie faible de ces *élégies*, tandis qu'il est la partie dominante des héroïdes. Pourquoi ? parce que la chaleur de son génie étoit dans son imagination, & qu'il s'est peint les malheurs des autres bien plus vivement qu'il n'a ressenti les siens. Une preuve qu'il les ressentoit faiblement, c'est qu'il les a mis en vers :

*Ses faibles déplaissirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint, cherche à se consoler.*

A plus forte raison, quiconque se plaint en cadence. Cependant il semble ridicule de prétendre qu'Ovide exilé de Rome dans les déserts de la Scythie, ne fût point pénétré de son malheur. Qu'on lise pour s'en convaincre cette *élégie* où il se compare à Ulysse ; que d'esprit, & combien peu d'âme ! Osons le dire à l'avantage des Lettres : le plaisir de chanter ses malheurs, en étoit le charme : il les oublioit en les racontant : il en eût été accablé, s'il ne les eût pas écrits ; & si l'on demande pourquoi il les a peints froidement, c'est parce qu'il se plaisoit à les peindre.

Mais lorsqu'il veut exprimer la douleur d'un autre, ce n'est plus dans son âme, c'est dans son imagination qu'il en puise les couleurs : il ne prend plus son modèle en lui-même, mais dans les possibles : ce n'est pas sa manière d'être, mais sa manière de concevoir qui se reproduit dans ses vers ; & la contention du travail qui le déroboit à lui-même, ne fait que lui représenter plus vivement un personnage

supposé. Ainsi Ovide est plus Briseïs ou Phèdre dans les *héroïdes*, qu'il n'est Ovide dans les *tristes*.

Toutefois autant l'imagination dissipe & affoiblit dans le poète le sentiment de sa situation présente, autant elle approfondit les traces de sa situation passée. La mémoire est la nourrice du génie. Pour peindre le malheur il n'est pas besoin d'être malheureux, mais il est bon de l'avoir été.

Une comparaison va rendre sensible la raison que nous avons donnée de la froideur d'Ovide dans les *tristes*.

Un peintre affligé se voit dans un miroir ; il lui vient dans l'idée de se peindre dans cette situation touchante : doit-il continuer à se regarder dans la glace, ou se peindre de mémoire après s'être vu la première fois ? S'il continue de se voir dans la glace, l'attention à bien saisir le caractère de sa douleur, & le desir de le bien rendre, commencent à en affoiblir l'expression dans le modèle. Ce n'est rien encore. Il donne les premiers traits ; il voit qu'il prend la ressemblance, il s'en applaudit ; le plaisir du succès se glisse dans son âme, se mêle à sa douleur, en adoucit l'amertume ; les mêmes changemens s'opèrent sur son visage, & le miroir les lui répète : mais le progrès en est insensible, il copie sans s'apercevoir qu'à chaque instant ce ne sont plus les mêmes traits. Enfin de nuance en nuance, il se trouve avoir fait le portrait d'un homme content, au lieu du portrait d'un homme affligé. Il veut revenir à sa première idée ; il corrige, il retouche, il recherche dans la glace l'expression de la douleur : mais la glace ne lui rend plus qu'une douleur étudiée, qu'il peint froide comme il la voit. N'eût-il pas mieux réussi à la rendre, s'il l'eût copiée d'après un autre, ou si l'imagination & la mémoire lui en avoient rappelé les traits ? C'est ainsi qu'Ovide a manqué la nature, en voulant l'imiter d'après lui-même.

Mais, dira-t-on, Properce & Tibulle ont si bien exprimé leur situation présente, même dans la douleur ? Oui sans doute, & c'est le propre du sentiment qui les inspiroit, de redoubler par l'attention qu'on donne à le peindre. L'imagination est le siège de l'amour : c'est-là que ses feux s'allument, s'entretiennent, & s'irritent ; & c'est-là que les poètes élégiaques en ont puisé les couleurs. Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient plus tendres, à proportion qu'ils s'échauffent davantage l'imagination sur l'objet de leur tendresse, & plus sensibles à son infidélité ou à sa perte, à mesure qu'ils s'en exagèrent le prix. Si Ovide avoit été amoureux de sa femme, la sixième *élégie* du premier livre des *tristes* ne seroit pas composée de froids éloges & de vaines comparaisons. La fiction tient lieu aux amans de la réalité, & les plus passionnés n'adorent souvent que leur propre ouvrage, comme le sculpteur de la fable. Il n'en est pas ainsi d'un malheur réel, comme l'exil & l'infortune ; le sentiment en est fixe dans l'âme : c'est une douleur que chaque instant, que chaque objet reproduit, & dont l'imagination n'est ni le siège ni la source. Il faut donc, si l'on parle de soi-même, parler d'amour dans l'élégie pathétique. On peut bien y faire gémir une mère, une sœur, un ami tendre ; mais si l'on est cet ami, cette mère, ou cette sœur, on ne fera point d'élégie, ou l'on s'y peindra faiblement.

Nous ne nous arrêterons point aux *élégies* modernes. Les meilleures sont connues sous d'autres titres, comme les *idylles* de madame Deshoulières aux moutons, aux fleurs, &c. modèle d'élégie dans le genre gracieux ; les vers de M. de Voltaire sur la mort de mademoiselle Lecouvreur : modèle plus parfait encore de l'élégie passionnée, & auquel Tibulle & Properce lui-même n'ont peut-être rien à opposer, &c.

La Fontaine qui se croyoit amoureux, a voulu

faire des *élégies* tendres : elles sont au-dessous de lui. Mais celle qu'il a faite sur la disgrâce de son protecteur, adressée aux nymphes de Vaux, est un chef-d'œuvre de poésie, de sentiment, & d'éloquence. M. Fouquet du fond de sa prison inspiroit à la Fontaine des vers sublimes, tandis qu'il n'inspiroit pas même la pitié à ses amis ; leçon bien frappante pour les grands, & bien glorieuse pour les lettres.

Du reste, les plus beaux traits de cette *élégie* de la Fontaine sont aussi bien exprimés dans la première du troisième livre des *tristes*, & n'y sont pas aussi touchans. Pourquoi ? parce qu'Ovide parle pour lui, & la Fontaine pour un autre. C'est encore un des privilèges de l'amour, de pouvoir être humble & suppliant sans bassesse : mais ce n'est qu'à lui qu'il appartient de flater la main qui le frappe. On peut être enfant aux genoux de Corine ; mais il faut être homme devant l'empereur. *Article de M. MARMONTEL.*

Réflexions sur la Poésie élégiaque.

A ce discours intéressant sur l'*élégie*, joignons-y plusieurs autres réflexions pour satisfaire complètement la curiosité du lecteur.

Le mot *élégie* veut dire une *plainte*. L'*élégie* a commencé vraisemblablement par les plaintes ou lamentations, usitées aux funérailles dans tous les tems & chez tous les peuples de la terre ; & c'est à son origine que se rapportent les deux vers de Despréaux, cités à la tête de cet article.

Ces plaintes ou lamentations auxquelles on ajoutoit la flûte, s'appelloient, ainsi que l'*élégie*, des *airs tristes* & *lugubres*. Il est naturel de présumer que ces plaintes furent d'abord sans ordre, sans liaison, sans étude : simples expressions de la douleur, qui ne laissoient pas de consoler les vivans en même tems qu'elles honoroient les morts. Comme elles étoient tendres & pathétiques, elles remuoient l'âme ; & par les mouvemens qu'elles lui imprimoient, elles la tenoient tellement occupée, qu'il ne lui restoit plus d'attention pour l'objet même, dont la perte l'affligeoit. De-là vient que l'on fit un art de ces plaintes, & qu'elles furent bien-tôt aussi liées & aussi suivies que le permettoit l'occasion qui les faisoit naître, ou plutôt le sujet à l'occasion duquel elles étoient composées.

Mais qui est-ce qui a donné à ces plaintes l'art & la forme qu'elles ont dans Mimnerme, & dans ceux qui l'ont suivi ? C'est ce qu'on ignore & qu'on ignore même du tems d'Horace, & ce qui nous intéresse encore moins aujourd'hui. Il nous suffit de savoir que les Grecs dont les Latins ont suivi l'exemple, se déterminèrent à composer leurs poésies plaintives, leurs *élégies*, en vers pentamètres & hexamètres entrelacés : de-là cette sorte de vers a pris le nom d'*élégiaques*.

Ensuite les poètes qui avoient employé cette mesure pour soupirer leurs peines, l'employèrent pour chanter leurs plaisirs : de-là par la bizarrerie de l'usage, il est arrivé que toute œuvre poétique écrite en vers pentamètres & hexamètres, quel qu'en fût le sujet, gai ou triste, s'est nommé *élégie* ; ce mot ayant changé sa première acception, & ne signifiant plus qu'une pièce écrite en vers pentamètres & hexamètres.

Il ne faut donc pas confondre *élégie* avec le vers *élégiaque*, ni par conséquent les poètes *élégiaques* avec les poètes *élégiographes* : qu'on me permette cette expression nouvelle, mais nécessaire.

On employa d'abord les vers *élégiaques* dans les occasions lugubres ; ensuite Callinus & Mimnerme écrivirent l'histoire de leur tems en ces mêmes vers. Les sages s'en servirent pour publier leurs lois ; Tir-tée, pour chanter la valeur guerrière ; Butas, pour expliquer les cérémonies de la religion ; Callima-

què, pour célébrer les loüanges des dieux ; Eratosthène, pour traiter des questions de mathématique. Mais tout poème qui employant le vers *élégiaque*, ne déplore point quelque malheur, ou ne peint ni la tristesse, ni la joie des amans, n'est point une *élégie*, dans le sens qu'on a généralement adopté pour ce mot : par conséquent les vers *élégiaques* des fables d'Ovide & de ses amours ne sont point une *élégie*.

Cependant, il est certain qu'en grec & en latin le mélange des vers hexamètres & des vers pentamètres est tellement affecté à l'*élégie*, & lui est tellement propre, que les grammairiens n'approuveroient pas qu'on appellât *élégie*, la plainte de Bion sur Adonis mort, ni celle que nous avons de Moschus sur la mort de Bion, par la seule raison que l'une & l'autre sont conçues en vers hexamètres.

Le tems nous a ravi toutes les *élégies* des Grecs proprement dites ; il ne nous reste du moins en entier, que celle qu'Euripide a insérée dans son Andromaque (*Acte I. scene iiij.*), comme nos poètes ont inséré quelquefois des stances dans leurs tragédies. Ce morceau est une véritable *élégie* à tous égards, en tous sens, & l'on n'en connoît point de plus belle.

Andromaque dans le temple de Thétis, baignant de ses larmes la statue de la déesse qu'elle tient embrassée, fait en vers *élégiaques* & en dialecte dorique, une plainte très-touchante sur l'arrivée d'Hélène à Troye, sur le sac de Troye, sur la mort d'Hector, sur son propre esclavage & sur la dureté d'Hermione. La pièce qui ne contient que 14 vers, comprend tout ce qu'une profonde & vive douleur peut rassembler de plus affligeant dans l'esprit d'une princesse malheureuse ; car la grande affliction nous rappelle sous un seul point de vue, tous nos différens déplaisirs.

« Oïï, (dit cette malheureuse princesse, en baignant de ses larmes la statue de Thétis, qu'elle tient embrassée) « oïï, c'est une furie & non une » épouse que Paris emmena dans Ilion en y amenant » Hélène ; c'est pour elle que la Grece arma mille » vaisseaux ; c'est elle qui a perdu mon malheureux » & cher époux, dont un ennemi barbare a traîné le » corps pâle & défiguré autour de nos murailles. » Et moi arrachée de mon palais, & conduite au rivage avec les tristes marques de la servitude ; comment bien ai-je versé de larmes, en abandonnant une » ville encore fumante, & mon époux indignement » laissé sur la poussière ? Malheureuse, hélas, que je » suis ! d'être obligée de survivre à tant de maux, » & d'y survivre pour être l'esclave d'Hermione, de » la cruelle Hermione qui me réduit à me consumer » en pleurs, aux pieds de la déesse que j'implore & » que je tiens embrassée.

Euripide auroit pu exprimer les mêmes choses en vers iambes comme il le fait par-tout ailleurs ; il auroit pu employer le vers hexamètre ; mais il a préféré l'*élégiaque*, parce que l'*élégiaque* étoit le plus propre pour rendre les sentimens douloureux.

Si nous n'y sentons pas aujourd'hui cette propriété, cela vient sans doute, de ce que la langue grecque n'est plus vivante, & de ce que nous ne savons pas la manière dont les Grecs prononçoient leurs vers ; cependant pour peu qu'on fasse de réflexion sur la forme de l'*élégie* grecque, on reconnoîtra aisément combien le mélange des vers, la variété des pieds, la période commençant & finissant au gré du poète, & à quelque mesure que ce soit, donnent de facilité à varier les vers, suivant les variations qui arrivent dans les grandes passions & spécialement dans les sentimens douloureux, & dans les accens plaintifs qui en sont l'expression.

Je dis l'*élégie* grecque, à la différence de l'*élégie*

latine, car les Latins en prenant des Grecs les différentes formes de vers, les ont réduites à une sorte de correction qui approche presque de la stérilité & de la monotonie.

On ne peut s'empêcher en faisant ces réflexions sur le mérite des *élégies* grecques, de ne pas regretter particulièrement celles de Sapho, de Platon, de Mimnerme, de Simonide, de Philetas, de Callimaque, d'Hermésianax & de quelques autres dont les ouvrages du tems nous ont privés.

Il ne nous reste que deux seules pièces de toutes les poésies de Sapho, cette fille que la beauté de son génie fit surnommer *la dixième muse*; mais il est aisé de se persuader, & par l'hymne qu'elle adresse à Vénus, & par cette ode admirable où elle exprime d'une manière si vive les fureurs de l'amour, combien ses *élégies* devoient être tendres, pathétiques & passionnées.

Je pense aussi que celles de Platon, si bien nommé l'Homère des philosophes, sont dignes de nos regrets; j'en juge par le goût, les graces, les beautés, le style enchanteur de ses autres ouvrages, & mieux encore par les vers passionnés qu'il fit pour Agathon, & que M. de Fontenelle a traduits dans ses dialogues.

*Lorsqu'Agathis pour un baiser de flamme
Consent à me payer des maux que j'ai sentis;
Sur mes levres soudain je vois voler mon ame
Qui veut passer sur celles d'Agathis.*

Mimnerme, dont Smyrne & Colophon se disputèrent la naissance, déploya ses talens supérieurs dans ce genre de poésie. Étant vieux & déjà sur le retour, il devint éperdûment amoureux d'une jeuneuse de flûte appelée *Nanno*, & en éprouva les rigueurs. Ce fut pour fléchir cette maîtresse inhumaine, qu'il composa des *élégies* si tendres & si belles, qu'au rapport d'Athénée tout le monde se faisoit un plaisir de les chanter. Sa poésie a tant de douceur & d'harmonie, dans les fragmens qui nous restent de lui, qu'il n'est pas surprenant qu'on lui ait donné le surnom de Ligystade, & qu'Agathocle en fit ses délices. Sa réputation se répandit dans tout l'univers; & ce qui couronne son éloge, est qu'Horace le préfère à Callimaque.

Simonide à qui l'île de Céos donna la naissance, dans la 75 olympiade, n'eut guère moins de succès que Mimnerme dans le genre élégiaque. Le caractère de sa muse étoit si plaintif, que les larmes de Simonide passèrent en proverbe.

Philétas & Callimaque, car je ne les séparerai point, vécurent tous deux à la cour de Ptolémée Philadelphie, dont Philétas fut précepteur, & Callimaque bibliothécaire. Les anciens qui font mention de ces deux poètes, les joignent presque toujours ensemble. Properce invoque à-la-fois leurs manes, & quand il a commencé par les loüanges de l'un, il finit ordinairement par les loüanges de l'autre. Quintilien même en parlant de l'*élégie*, ne les a pas séparés. Philétas publia plusieurs *élégies* qui lui acquirent une grande réputation, & dont l'aimable Battis ou Bittis fut l'objet. Elles lui méritèrent une statue de bronze, où il étoit représenté chantant sous un plane, cette Bittis qu'il avoit tendrement aimée.

Pour Callimaque, on le regardoit au témoignage de Quintilien, comme le maître de l'*élégie*. Catulle se fit un honneur de traduire son poème sur la chevelure de Bérénice, & de transporter quelquefois dans ses propres écrits, les pensées & les expressions du poète grec; & Properce malgré ses talens, n'ambitionnoit que le titre de *Callimaque romain*.

Hermésianax contemporain d'Épicure, est le dernier poète grec dont le tems nous a ravi les *élégies*. Il parut dans la foule des amans de la fameuse Léon-

tium; & c'est à cette célèbre courtisane qu'il les avoit adressées.

La poésie fut ignorée, ou peut-être méprisée des Romains jusqu'au tems que la Sicile passa sous leur domination. Alors Livius Andronicus, grec d'origine, fut leur inspirer avec l'amour du théâtre, quelque goût pour un art si noble; mais ce goût ne commença de se perfectionner qu'après que la Grèce assujettie leur eut donné des modèles. Bientôt ils tentèrent les mêmes routes; & leur émulation étant de plus en plus excitée, ils réussirent enfin à le disputer presque en tous les genres, à ceux-mêmes qu'ils imitoient.

Parmi les hommes de goût qui contribuèrent davantage aux progrès de leur poésie, on vit paroître successivement Tibulle, Properce & Ovide (car je laisse Gallus, Valgius, Passienus, dont le tems nous a envié les écrits); & ces trois poètes, malgré la différence de leur caractère, ont fait admirer leur talent pour le genre élégiaque: mais Tibulle & Properce ont singulièrement réuni tous les suffrages; on ne se lasse point de les louer.

Tibulle a conçu & parfaitement exprimé le caractère de l'*élégie*: ce desordre ingénieux qui est si conforme à la nature, il a su le jeter dans ses *élégies*; on diroit qu'elles sont uniquement le fruit du sentiment. Rien de médité, rien de concerté, nul art, nulle étude en apparence. La nature seule de la passion est ce qu'il s'est proposé d'imiter, & qu'il a imité en en peignant les mouvemens & les effets, par les images les plus vives & les plus naturelles. Il désire, il craint; il blâme, il approuve; il loue, il condamne; il déteste, il aime; il s'irrite, il s'apaise; il passe en un moment des prières aux menaces, des menaces aux supplications. Rien dans ses *élégies* qui puisse faire voir de la fiction, ni ces termes ambitieux qui forment une espèce de contraste & supposent nécessairement de l'affectation, ni ces allusions savantes qui décréditent le poète, parce qu'elles font disparoître la nature & qu'elles détruisent la vraisemblance. Dans Tibulle tout respire la vérité.

Il est tendre, naturel, délicat, passionné, noble sans faste; simple sans bassesse; élégant sans artifice. Il sent tout ce qu'il dit, & le dit toujours de la manière dont il faut le dire, pour persuader qu'il le sent. Soit qu'il se représente dans un desert inhabité, mais que la présence de Sulpicie lui fait trouver aimable; soit qu'il se peigne accablé d'ennui, & reglant, comme s'il devoit expirer de sa douleur, l'ordre & la pompe de ses funérailles, il touche, il saisit, il pénètre; & quelque chose qu'il représente, il transporte son lecteur dans toutes les situations qu'il décrit.

Properce, exact, ingénieux, instruit, peut se passer avec raison du titre de *Callimaque romain*; il le mérite par le tour de ses expressions, qu'il emprunte communément des Grecs, & par leur cadence qu'il s'est proposé d'imiter. Ses *élégies* sont l'ouvrage des graces mêmes; & n'en pas sentir les beautés, c'est se déclarer ennemi des muses. Rien n'est au-dessus de son art, de son travail, de son savoir dans la fable; peut-être quelquefois pourroit-on lui en faire un reproche; mais ses images plaisent presque toujours. Cynthie est-elle légèrement assoupie? telle fut ou la fille de Minos, lors qu'abandonnée par un amant perfide, elle s'endormit sur le rivage; ou la fille de Céphée, quand délivrée d'un monstre affreux, elle fut contrainte de céder au sommeil qui vint la surprendre. Cynthie verse-t-elle des larmes? jamais cette femme superbe qui fut transformée en rocher, Niobé, n'en répandit autant. Peint-il la simplicité des premiers âges? ce sont des fleurs, des fruits, des raisins avec leurs pampres qu'il offre à sa maîtresse;

maîtresse. Enfin tout ce qu'il exprime est conforme à la vérité, & l'harmonie de la versification y répand mille charmes.

Ovide est léger, agréable, abondant, plein d'esprit ; il surprend, il étonne par son incomparable facilité. Il répand les fleurs à pleines mains ; mais il ne fait peindre que les grotesques ; il préfère les agréments, les traits, les faillies, au langage de la nature ; il néglige le sentiment pour faire briller une pensée ; il se montre toujours plus spirituel que plein d'une véritable passion ; il s'égaye même lorsqu'il croit ne tracer que la peinture des sujets les plus sérieux. Envain il se représente exposé à périr par la tempête, dans le vaisseau qui le porte au lieu destiné pour son exil ; il compte les flots qui se succèdent impétueusement les uns aux autres, & il a le sens froid de nommer le dixième pour le plus grand.

*Qui venit hic fluctus supereminet omnes
Posterior nono est, undecimoque prior.*

Avec ce style poétique, il ne m'intéresse point en sa faveur ; je ne partage point ses dangers, parce que j'en apperçois toute la fiction. Quand il tenoit ce discours, il étoit déjà parmi les Sarmates, ou du moins dans le port. En un mot, Ovide est plus fardé, moins naturel que Tibulle & que Properce ; & quoique leur rival, il étoit déjà beaucoup moins goûté, moins admiré au tems de Quintilien.

Mais pour ce qui concerne la prééminence de mérite entre Tibulle & Properce, je n'ai garde de la décider ; c'est peut-être une affaire de tempérament. Ainsi sans rappeler au lecteur pour y parvenir, les grandes règles de la poésie, ces règles primitives qui s'étendent à tous les genres, & dont l'observation est toujours indispensable, parce qu'elles ont leur fondement dans la nature ; sans alléguer une autorité respectable que les partisans de Tibulle nomment en leur faveur ; sans croire même qu'on puisse bien juger aujourd'hui de Tibulle & de Properce, en se donnant la peine de les comparer sur les mêmes sujets qu'ils ont traités l'un & l'autre ; j'entends les vices, le luxe, l'avarice de leur siècle, & les plaintes qu'ils font de leurs maîtresses, (Tibulle, *liv. II. élég. jv.* Properce, *liv. III. élég. xij.* &c.) je dis seulement que les gens de lettres resteront toujours partagés dans leurs opinions, sur la préférence des deux poètes, & qu'on ne résoudra jamais ce problème de goût & de sentiment. C'est pourquoi, loin de m'y arrêter davantage, je passe à la discussion un peu détaillée du caractère de l'élégie, & je vais tâcher néanmoins de n'ennuyer personne.

Il n'est point de genre de poésie qui n'ait son caractère particulier ; & cette diversité, que les anciens observerent si religieusement, est fondée sur la nature même des sujets imités par les poètes. Plus leurs imitations sont vraies, mieux ils ont rendu les caractères qu'ils avoient à exprimer. Chaque genre d'ouvrage a ses lois ; & ses lois lui sont tellement propres, qu'elles ne peuvent être appliquées à un autre genre. Ainsi l'épique ne quitte pas ses chalumeaux pour entonner la trompette, & l'élégie n'emprunte point les sublimes accords de la lyre.

Ne croyons donc pas que pour faire des élégies, il suffise d'être passionné, & que l'amour seul en inspire de plus belles que l'étude jointe au talent sans l'amour. La passion toute seule ne produira jamais rien qui soit achevé : elle doit sans doute fournir les sentimens ; mais c'est à l'art de les mettre en œuvre, & d'y ajouter les grâces de l'expression. Le caractère de l'élégie n'admet point, à la vérité, la méthode géométrique, & la scrupuleuse exactitude représente mal les passions que peint l'élégie ; mais l'art lui devient nécessaire pour exprimer le desordre des pas-

sions, conformément à la nature, que les grands maîtres ont si bien connue.

C'est par-là que Tibulle est admirable : s'il se plaint (*liv. I. élég. 3.*) d'une maladie qui le retient dans une terre étrangère, & l'empêche de suivre Messala ; « il regrette bien-tôt le siècle d'or, cet » heureux siècle où les maux qui depuis affligèrent » les hommes, étoient absolument ignorés ». Puis revenant à sa maladie, « il en demande à Jupiter la » guérison ». Il décrit ensuite les champs élysées, où » Venus elle-même doit le conduire, si la Parque » tranche le fil de ses jours » : enfin sentant renaître l'espérance dans son cœur, « il se flatte que les dieux, » toujours propices aux amans, lui accorderont de » revoir Délie, que son absence rend inconsolable ». Il semble que l'on penseroit, que l'on parleroit de cette manière, si l'on étoit dans la situation que le poète représente.

Rien n'est plus opposé au caractère de l'élégie que l'affectation, parce qu'elle s'accorde mal avec la douleur, avec la joie, avec la tendresse, avec les grâces ; elle n'est propre qu'à tout gâter. L'élégie ne s'accommode point des pensées recherchées, ni dans le genre tendre & passionné de celles qui feroient seulement ingénieuses & brillantes ; elles pourroient faire honneur au poète dans d'autres occasions, mais l'esprit n'est point à sa place où il ne faut que du sentiment. De plus, les pensées sont souvent fausses ; & bien qu'il soit toujours indispensable de penser juste, le vrai du sentiment doit principalement régner dans l'élégie.

Les pensées sublimes, & les images pompeuses, n'appartiennent pas non plus au caractère de l'élégie ; elles sont réservées à l'ode ou à l'épopée. Ce n'est pas sur le ton pompeux que Marcellus, ou Marcellus lui-même, fils d'Auguste par adoption, l'héritier de l'empire & les délices des Romains, est pleuré dans une des élégies de Properce, quoiqu'il paroisse que les images pompeuses convenoient bien au héros dont il s'agissoit, ou du moins auroient été très-excusable dans cette occasion : cependant Properce n'a pas osé se les permettre ; il se contente de dire tout simplement : « Une mort prématurée nous a » ravi Marcellus ; il ne lui a de rien servi d'avoir » Octavie pour mere, & de réunir dans sa personne » tant de vertus héroïques. Rien ne garantit de la » commune loi, ni la force, ni la beauté, ni les richesses, ni les triomphes. De quelque rang que » vous soyez, il faudra qu'un jour vous appaisiez le » cerbere, & que vous passiez la barque de l'inexorable vieillard ». *Liv. III. élég. 15.*

Aussi quand ce même poète invoquoit les manes de Philéas & de Callimaque, il ne leur demandoit pas où les Muses leur avoient inspiré des vers pompeux, mais en quel antre ils avoient trouvé l'un & l'autre la simplicité propre à l'élégie.

Les images funèbres conviennent parfaitement au caractère de l'élégie triste ; de-là vient dans les anciens ce tour ingénieux, de ramener souvent l'idée de leur propre mort, & d'ordonner quelquefois la pompe de leurs funérailles ; ou bien encore de finir leurs élégies par des inscriptions sur les tombeaux. Tibulle a-t-il déclaré qu'il ne peut survivre à la perte de Néara, qui lui avoit été promise, & qu'un rival lui avoit enlevée, il règle à l'instant l'ordre de ses funérailles : « Il veut, quand il ne sera plus » qu'une ombre légère, que cette même Néara, les » cheveux épars, pleure devant son bûcher ; mais » il veut qu'elle soit accompagnée de sa mere, & » que toutes deux également affligées & vêtues de » robes noires, elles recueillent ses cendres ; qu'elles » les arrosent de vin & de lait ; qu'elles les renferment dans un tombeau de marbre, avec les plus » riches parfums ; & que pénétrées de douleur, elles

« versent des larmes sur ce tombeau. Il veut enfin que l'inscription fasse connoître que c'est la perte de Néara qui a causé sa mort ». *Liv. III. élég. 2.*

Il est ordinaire de voir la grande douleur s'occuper de raisonnemens faux, alors le délire de cette passion est du caractère essentiel de l'élégie. « Plût à Dieu (dit Tibulle) qu'on fût demeuré dans les mœurs qui regnoient au tems de Saturne, lorsqu'on ne connoissoit point encore l'art de voyager, & que la terre n'étoit point partagée en grands chemins » ! Comme si de-là eût dépendu le départ de sa maîtresse, qui avoit entrepris un grand voyage.

La douleur produit aussi des desirs & des espérances, qui sont un adoucissement à nos peines, & qui nous retracent une situation plus heureuse. De-là viennent les digressions du même Tibulle sur des plans de vie imaginaires, si jamais son état venoit à changer. Par ces idées frivoles, entretenant une passion qui le remplit tour-à-tour d'espérances & de craintes, il nourrit la flamme qui le dévore, & qui ne le laisse jamais sans inquiétude.

Voilà ce que l'on peut observer sur les élégies tristes & passionnées.

Par rapport aux élégies gracieuses, M. Marmontel a remarqué qu'elles doivent être ornées de tous les trésors de l'imagination, & je n'ai rien de plus à en dire.

Quant aux élégies qui doivent représenter l'état d'un cœur au comble de ses vœux ; & ne connoissant rien d'égal au bonheur dont il jouit, le ton peut être hardi, & les pensées exagérées. L'extrême joie n'est pas moins hyperbolique que l'extrême douleur, & souvent il arrive que les figures les plus audacieuses sont l'expression naturelle de ces transports. C'est encore alors que les images riantes répandent dans ce genre d'élégie des graces particulières.

Pour ce qui regarde les loüanges que les poètes donnent à leurs maîtresses dans les élégies amoureuses, ou les éloges qu'ils font de leur beauté ; comme c'est le cœur qui dicte ces fortes de loüanges, elles doivent en suivre le langage, & par conséquent être amenées simplement & naturellement. Voyez avec quelle naïveté, avec quel goût, avec quel coloris, Tibulle nous peint Sulpicie : « Les Grâces (dit-il) président à toutes ses actions, & sont toujours attachées à ses pas sans qu'elle daigne s'en apercevoir. Elle plaît si elle arrange ses cheveux avec art ; si elle les laisse flotter, cet air négligé lui donne un nouvel éclat. Soit qu'elle soit vêtue de pourpre, ou qu'elle préfère à la pourpre une autre couleur, elle enchante, elle ravit tous les cœurs. Tel dans l'Olympe, l'heureux Vertumne prend mille formes différentes, & plaît sous toutes également ». *Liv. IV. élég. 2.*

En un mot, de quelque genre qu'on suppose l'élégie, elle doit toujours suivre le langage de la passion & de la nature ; elle doit s'exprimer avec une vérité, une force, une douceur, une noblesse, & un sentiment proportionné au sujet qu'elle traite. Il y faut le choix des pensées & des expressions propres ; car ce choix est toujours ce qu'il y a de plus important & de plus essentiel. Ces réflexions doivent naître du fond même de la pensée, & paroître un sentiment plutôt qu'une réflexion : il faut aussi que l'harmonie du vers la soutienne. Enfin, il faut qu'il y ait une liaison secrète entre toutes ses parties, & que le plan soit distribué avec tant d'ordre & de goût, qu'elles se fortifient les unes les autres, & augmentent insensiblement l'intérêt, comme ces côteaux qui s'élèvent peu-à-peu, & qui semblent terminés dans un espace éloigné par des montagnes qui touchent aux cieux.

Ce n'est pas d'après ces règles que la plupart des

modernes ont composé leurs élégies ; ils paroissent n'avoir pas connu son caractère. Ils ont donné à leurs productions le titre d'élégie, en se contentant d'y donner une certaine forme ; comme si cette forme suffisoit toute seule pour caractériser un poème, sans la matière qui lui est propre ; ou que ce fût la nature des vers, & non pas celle de l'imitation, qui distinguât les poètes.

Les uns pour briller, se sont jetés dans les écarts de l'imagination, dans des ornemens frivoles, dans des pensées recherchées, dans des images pompeuses, ou dans des traits d'esprit quand il s'agissoit de peindre le sentiment. Les autres ont imaginé de plaire, & d'émouvoir par des loüanges de leurs maîtresses, qui ne sont que des flateries extravagantes ; par des gémissemens, dont la feinte faute aux yeux ; par des douleurs étudiées, & par des desespoirs de sang froid. C'est à ces derniers poètes que s'adressent les vers suivans de Despréaux :

*Je hais ces vains auteurs, dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide & glacée ;
Qui s'affligent par art ; & foux de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis :
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases
vaines ;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que venir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens & la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soupироit Tibulle.*

Art. poétiq. chant II. v. 45.

Aussi les Anglois dégoûtés des fadeurs de l'élégie plaintive & amoureuse, ont pris le parti de consacrer quelquefois ce poème à l'éloge de l'esprit, de la valeur, & des talens ; on en verra des exemples dans Waller. Je ne déciderai point s'ils ont eu tort ou raison ; cet examen me meneroit trop loin.

Je finis par une récapitulation. L'élégie doit son origine aux plaintes usitées de tout tems dans les funérailles. Après avoir long-tems gémî sur un cercueil, elle pleura les disgrâces de l'amour ; ce passage fut naturel. Les plaintes continuelles des amans sont une espèce de mort ; & pour parler leur langage, ils vivent uniquement dans l'objet de leur passion. Soit qu'ils loüent les plaisirs de la vie champêtre, soit qu'ils déplorent les maux que la guerre entraîne après elle, ce n'est pas par rapport à eux qu'ils loüent ces plaisirs & qu'ils déplorent ces maux, c'est par rapport à leurs maîtresses : « Ah, pourvu seulement que j'eusse le bonheur d'être auprès de vous » ! . . . dit Tibulle à Délie.

Ainsi l'élégie, destinée dans sa première institution aux gémissemens & aux larmes, ne s'occupe que de ses infortunes ; elle n'exprime d'autres sentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur : négligée comme il sied aux personnes affligées, elle chercha moins à plaire qu'à toucher ; elle voulut exciter la pitié, & non pas l'admiration. Elle retint ce même caractère dans les plaintes des amans, & jusque dans leurs chants de triomphe elle se souvint de sa première origine.

Enfin, dans toutes ses vicissitudes, ses pensées furent toujours vives & naturelles, ses sentimens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles ; & toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite, & qui, pour le dire en passant, donne à la poésie élégiaque des anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Cependant je m'aperçois qu'en traitant ce sujet, qui a été si bien approfondi dans plusieurs ouvrages, & en particulier dans les mémoires de l'académie des inscriptions, je me suis peut-être trop étendu, entraîné par la matière même, & par les charmes

de Tibulle & de Propertius. Mais le genre élégiaque a mille attrait, parce qu'il émeut nos passions, parce qu'il est l'imitation des objets qui nous intéressent, parce qu'il nous fait entendre des hommes touchés, & qui nous rendent très-sensibles à leurs peines comme à leurs plaisirs, en nous en entretenant eux-mêmes.

Nous aimons beaucoup à être émus (*Voyez* EMOTION); nous ne pouvons entendre les hommes explorer leurs infortunes sans en être affligés, sans chercher ensuite à en parler aux autres, sans profiter de la première occasion qui s'offre de décharger notre cœur, si je puis parler ainsi, d'un poids qui l'accable.

Voilà pourquoi de tous les poèmes, comme l'a dit avant moi M. l'Abbé Souchay, il n'en est point après le dramatique qui soit plus attrayant que l'élégie. Aussi a-t-on vu dans tous les tems des génies du premier ordre faire leurs délices de ce genre de poésie. Indépendamment de ceux que nous avons cités, *élogiographes* de profession, les Euripide & les Sophocle ne crurent point, en s'y appliquant, deshonorer les lauriers qu'ils avoient cueillis sur la scène.

Plusieurs poètes modernes se sont aussi consacrés à l'élégie; heureux, s'ils n'avoient pas substitué d'ordinaire, le faux au vrai, le pompeux au simple, & le langage de l'esprit à celui de la nature! Quoi qu'il en soit, ce genre de poésie a des beautés sans nombre; & c'est ce qui m'a fait espérer d'obtenir quelque indulgence, quand j'ai cru pouvoir les détailler ici d'après les grands maîtres de l'art. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* ELEGIR, v. act. il se dit dans les arts mécaniques, de toutes pièces en bois ou en fer qu'on rend plus légères, en les affaiblissant dans les endroits où il n'est point nécessaire qu'elles soient si fortes. Il est particulièrement d'usage dans la Menuiserie & la Charpenterie.

* ELÉEN, adj. (*Mythol.*) surnom de Bacchus & de ses prêtresses, qu'on appella aussi *Eléléides*. *Eléléen* signifie *bruyant*, ce qui est relatif à la manière tumultueuse & bruyante dont les fêtes & les mystères de Bacchus se célébroient. *Voyez* BACCHANTES.

ELÉMENTS DES SCIENCES. (*Philosophie.*) On appelle en général *éléments d'un tout*, les parties primitives & originaires dont on peut supposer que ce tout est formé. Pour transporter cette notion aux Sciences en général, & pour connaître quelle idée nous devons nous former des *éléments* d'une science quelconque, supposons que cette science soit entièrement traitée dans un ouvrage, en sorte que l'on ait de suite & sous les yeux les propositions, tant générales que particulières, qui forment l'ensemble de la science, & que ces propositions soient disposées dans l'ordre le plus naturel & le plus rigoureux qu'il soit possible: supposons ensuite que ces propositions forment une suite absolument continue, en sorte que chaque proposition dépende uniquement & immédiatement des précédentes, & qu'elle ne suppose point d'autres principes que ceux que les précédentes propositions renferment; en ce cas chaque proposition, comme nous l'avons remarqué dans le discours préliminaire, ne fera que la traduction de la première, présentée sous différentes faces; tout se réduiroit par conséquent à cette première proposition, qu'on pourroit regarder comme l'*élément* de la science dont il s'agit, puisque cette science y seroit entièrement renfermée. Si chacune des sciences qui nous occupent étoit dans le cas dont nous parlons, les *éléments* en seroient aussi faciles à faire qu'à apprendre; & même si nous pouvions appercevoir sans interruption la chaîne invisible qui lie tous les objets de nos connaissances, les *éléments* de toutes les Sciences se réduiroient à un principe unique,

dont les conséquences principales seroient les *éléments* de chaque science particulière. L'esprit humain, participant alors de l'intelligence suprême, verroit toutes ses connaissances comme réunies sous un point de vue indivisible; il y auroit cependant cette différence entre Dieu & l'homme, que Dieu placé à ce point de vue, appercevrait d'un coup-d'œil tous les objets, & que l'homme auroit besoin de les parcourir l'un après l'autre, pour en acquérir une connaissance détaillée. Mais il s'en faut beaucoup que nous puissions nous placer à un tel point de vue. Bien loin d'apercevoir la chaîne qui unit toutes les Sciences, nous ne voyons pas même dans leur totalité les parties de cette chaîne qui constituent chaque science en particulier. Quelqu'ordre que nous puissions mettre entre les propositions, quelque exactitude que nous cherchions à observer dans la déduction, il s'y trouvera toujours nécessairement des vides; toutes les propositions ne se tiendront pas immédiatement, & formeront pour ainsi dire des groupes différens & desunis.

Néanmoins quoique dans cette espèce de tableau il y ait bien des objets qui nous échappent, il est facile de distinguer les propositions ou vérités générales qui servent de base aux autres, & dans lesquelles celles-ci sont implicitement renfermées. Ces propositions réunies en un corps, formeront, à proprement parler, les *éléments* de la science, puisque ces *éléments* seront comme un germe qu'il suffiroit de développer pour connaître les objets de la science fort en détail. Mais on peut encore considérer les *éléments* d'une science sous un autre point de vue: en effet, dans la suite des propositions on peut distinguer celles qui, soit dans elles-mêmes, soit dans leurs conséquences, considèrent cet objet de la manière la plus simple; & ces propositions étant détachées du tout, en y joignant même les conséquences détaillées qui en dérivent immédiatement, on aura des *éléments* pris dans un second sens plus vulgaire & plus en usage, mais moins philosophique que le premier. Les *éléments* pris dans le premier sens, considèrent pour ainsi dire en gros toutes les parties principales de l'objet: les *éléments* pris dans le second sens, considèrent en détail les parties de l'objet les plus grossières. Ainsi des *éléments* de Géométrie qui contiendroient non-seulement les principes de la mesure & des propriétés des figures planes, mais ceux de l'application de l'Algèbre à la Géométrie, & du calcul différentiel & intégral appliqués aux courbes, seroient des *éléments* de Géométrie dans le premier sens, parce qu'ils renferméroient les principes de la Géométrie prise dans toute son étendue; mais ce qu'on appelle des *éléments de Géométrie ordinaire*, qui ne roulent que sur les propriétés générales des figures planes & du cercle, ne sont que des *éléments* pris dans le second sens, parce qu'ils n'embrassent que la partie la plus simple de leur objet, soit qu'ils l'embrassent avec plus ou moins de détail. Nous nous attacherons ici aux *éléments* pris dans le premier sens; ce que nous en dirons pourra facilement s'appliquer ensuite aux *éléments* pris dans le second.

La plupart des Sciences n'ont été inventées que peu-à-peu: quelques hommes de génie, à différens intervalles de tems, ont découvert les uns après les autres un certain nombre de vérités; celles-ci en ont fait découvrir de nouvelles, jusqu'à ce qu'enfin le nombre des vérités connues est devenu assez considérable. Cette abondance, du moins apparente, a produit deux effets. En premier lieu, on a senti la difficulté d'y ajouter, non-seulement parce que les génies créateurs sont rares, mais encore parce que les premiers pas faits par une suite de bons esprits, rendent les suivans plus difficiles à faire; car les

hommes de génie parcourent rapidement la carrière une fois ouverte, jusqu'à ce qu'ils arrivent à quelque obstacle insurmontable pour eux, qui ne peut être franchi qu'après des siècles de travail. En second lieu, la difficulté d'ajouter aux découvertes, a dû naturellement produire le dessein de mettre en ordre les découvertes déjà faites; car le caractère de l'esprit humain est d'amasser d'abord le plus de connoissances qu'il est possible, & de songer ensuite à les mettre en ordre, lorsqu'il n'est plus si facile d'en amasser. De-là sont nés les premiers traités en tout genre; traités pour la plupart imparfaits & informes. Cette imperfection venoit principalement de ce que ceux qui ont dressé ces premiers ouvrages, ont pu rarement se mettre à la place des inventeurs, dont ils n'avoient pas reçu le génie en recevant le fruit de leurs travaux. Les inventeurs seuls pouvoient traiter d'une manière satisfaisante les sciences qu'ils avoient trouvées, parce qu'en revenant sur la marche de leur esprit, & en examinant de quelle manière une proposition les avoit conduits à une autre, ils étoient seuls en état de voir la liaison des vérités, & d'en former par conséquent la chaîne. D'ailleurs, les principes philosophiques sur lesquels la découverte d'une science est appuyée, n'ont souvent une certaine netteté que dans l'esprit des inventeurs; car soit par négligence, soit pour déguiser leurs découvertes, soit pour en faciliter aux autres le fruit, ils les couvrent d'un langage particulier, qui sert ou à leur donner un air de mystère, ou à en simplifier l'usage: or ce langage ne peut être mieux traduit que par ceux même qui l'ont inventé, ou qui du moins auroient pu l'inventer. Il est enfin des cas où les inventeurs mêmes n'auroient pu réduire en ordre convenable leurs connoissances; c'est lorsqu'ayant été guidés moins par le raisonnement que par une espèce d'instinct, ils sont hors d'état de pouvoir les transmettre aux autres. C'est encore lorsque le nombre des vérités se trouve assez grand pour être recueilli, & pour qu'il soit difficile d'y ajouter, mais non assez complet pour former un corps & un ensemble.

Ce que nous venons de dire regarde les traités détaillés & complets; mais il est évident que les mêmes réflexions s'appliquent aux traités élémentaires: car puisque les traités complets ne diffèrent des traités élémentaires bien faits, que par le détail des conséquences & des propositions particulières omises dans les unes & énoncées dans les autres, il s'ensuit qu'un traité élémentaire & un traité complet, si on les suppose bien faits, seront ou explicitement ou implicitement renfermés l'un dans l'autre.

Il est donc évident par tout ce que nous venons de dire, qu'on ne doit entreprendre les *éléments* d'une science que quand les propositions qui la constituent ne seront point chacune isolées & indépendantes l'une de l'autre, mais quand on y pourra remarquer des propositions principales dont les autres seront des conséquences. Or comment distinguera-t-on ces propositions principales? voici le moyen d'y parvenir. Si les propositions qui forment l'ensemble d'une science ne se suivent pas immédiatement les unes les autres, on remarquera les endroits où la chaîne est rompue, & les propositions qui forment la tête de chaque partie de la chaîne, sont celles qui doivent entrer dans les *éléments*. A l'égard des propositions mêmes qui forment une seule portion continue de la chaîne, on y en distinguera de deux espèces; celles qui ne sont que de simples conséquences, une simple traduction en d'autres termes de la proposition précédente, doivent être exclues des *éléments*, puisqu'elles y sont évidemment renfermées. Celles qui empruntent quelque chose, non-seulement de la proposition précédente, mais d'une autre

proposition primitive, sembleroient devoir être exclues par la même raison, puisqu'elles sont implicitement & exactement renfermées dans les propositions dont elles dérivent. Mais en s'attachant scrupuleusement à cette règle, non-seulement on réduiroit les *éléments* à presque rien, on en rendroit l'usage & l'application trop difficiles. Ainsi les conditions nécessaires pour qu'une proposition entre dans les *éléments* d'une science pris dans le premier sens, sont que ces propositions soient assez distinguées les unes des autres, pour qu'on ne puisse pas en former une chaîne immédiate; que ces propositions soient elles-mêmes la source de plusieurs autres, qui n'en seront plus regardées que comme des conséquences; & qu'enfin si quelque une des propositions est comprise dans les précédentes, elle n'y soit comprise qu'implicitement, ou de manière qu'on ne puisse en apercevoir la dépendance que par un raisonnement développé.

N'oublions pas de dire qu'il faut insérer dans les *éléments* les propositions isolées, s'il en est quelque une qui ne tienne ni comme principe ni comme conséquence, à aucune autre; car les *éléments* d'une science doivent contenir au moins le germe de toutes les vérités qui sont l'objet de cette science: par conséquent l'omission d'une seule vérité isolée, rendroit les *éléments* imparfaits.

Mais ce qu'il faut sur-tout s'attacher à bien développer, c'est la métaphysique des propositions. Cette métaphysique, qui a guidé ou dû guider les inventeurs, n'est autre chose que l'exposition claire & précise des vérités générales & philosophiques sur lesquelles les principes de la science sont fondés. Plus cette métaphysique est simple, facile, & pour ainsi dire populaire, plus elle est précieuse; on peut même dire que la simplicité & la facilité en sont la pierre de touche. Tout ce qui est vrai, sur-tout dans les sciences de pur raisonnement, a toujours des principes clairs & sensibles, & par conséquent peut être mis à la portée de tout le monde sans aucune obscurité. En effet, comment les conséquences pourroient-elles être claires & certaines, si les principes étoient obscurs? La vanité des auteurs & des lecteurs est cause que l'on s'écarte souvent de ces règles: les premiers sont flatés de pouvoir répandre un air de mystère & de sublimité sur leurs productions: les autres ne haïssent pas l'obscurité, pourvu qu'il en résulte une espèce de merveilleux; mais la vérité est simple, & veut être traitée comme elle est. Nous aurons occasion dans cet ouvrage d'appliquer souvent les règles que nous venons de donner, principalement dans ce qui regarde les lois de la Mécanique, la Géométrie qu'on nomme *de l'infini*, & plusieurs autres objets; c'est pourquoi nous insistons pour le présent assez légèrement là-dessus.

Pour nous borner ici à quelques règles générales, quels sont dans chaque science les principes d'où l'on doit partir? des faits simples, bien vus & bien avoués; en Physique l'observation de l'univers, en Géométrie les propriétés principales de l'étendue, en Mécanique l'impénétrabilité des corps, en Métaphysique & en Morale l'étude de notre âme & de ses affections, & ainsi des autres. Je prends ici la Métaphysique dans le sens le plus rigoureux qu'elle puisse avoir, en tant qu'elle est la science des êtres purement spirituels. Ce que j'en dis ici fera encore plus vrai, quand on la regardera dans un sens plus étendu, comme la science universelle qui contient les principes de toutes les autres; car si chaque science n'a & ne peut avoir que l'observation pour vrais principes, la Métaphysique de chaque science ne peut consister que dans les conséquences générales qui résultent de l'observation, présentées sous le point de vue le plus étendu qu'on puisse leur donner.

Ainsi dûssai-je, contre mon intention, choquer encore quelques personnes, dont le zèle pour la Méta-physique est plus ardent qu'éclairé, je me garderai bien de la définir, comme elles le veulent, *la science des idées*; car que feroit-ce qu'une pareille science? La Philosophie, sur quelque objet qu'elle s'exerce, est la science des faits ou celle des chimères. C'est en effet avoir d'elle une idée bien informe & bien peu juste, que de la croire destinée à se perdre dans les abstractions, dans les propriétés générales de l'être, dans celles du mode & de la substance. Cette spéculation inutile ne consiste qu'à présenter sous une forme & un langage scientifiques, des propositions qui étant mises en langage vulgaire, ou ne feroient que des vérités communes qu'on auroit honte d'étaler avec tant d'appareil, ou feroient pour le moins douteuses, & par conséquent indignes d'être érigées en principes. D'ailleurs une telle méthode est non-seulement dangereuse, en ce qu'elle retarde par des questions vagues & contentieuses le progrès de nos connoissances réelles, elle est encore contraire à la marche de l'esprit, qui, comme nous ne saurions trop le redire, ne connoît les abstractions que par l'étude des êtres particuliers. Ainsi la première chose par où l'on doit commencer en bonne Philosophie, c'est de faire main-basse sur ces longs & ennuyeux prolégomenes, sur ces nomenclatures éternelles, sur ces arbres & ces divisions sans fin; tristes restes d'une misérable scholastique & de l'ignorante vanité de ces siècles ténébreux, qui dénués d'observations & de faits, se créaient un objet imaginaire de spéculations & de disputes. J'en dis autant de ces questions aussi inutiles que mal résolues, sur la nature de la Philosophie, sur son existence, sur le premier principe des connoissances humaines, sur l'union de la probabilité avec l'évidence, & sur une infinité d'autres objets semblables.

Il est dans les Sciences d'autres questions contestées, moins frivoles en elles-mêmes, mais aussi inutiles en effet, qu'on doit absolument bannir d'un livre d'*éléments*. On peut juger sûrement de l'inutilité absolue d'une question sur laquelle on se divise, lorsqu'on voit que les Philosophes se réunissent d'ailleurs sur des propositions, qui néanmoins au premier coup-d'œil sembleroient tenir nécessairement à cette question. Par exemple, les *éléments* de Géométrie, de calcul, étant les mêmes pour toutes les écoles de Philosophie, il résulte de cet accord, & que les vérités géométriques ne tiennent point aux principes contestés sur la nature de l'étendue, & qu'il est sur cette matière un point commun où toutes les sectes se réunissent; un principe vulgaire & simple d'où elles partent toutes sans s'en appercevoir; principe qui s'est obscurci par les disputes, ou qu'elles ont fait négliger, mais qui n'en subsiste pas moins. De même, quoique le mouvement & ses propriétés principales soient l'objet de la mécanique, néanmoins la métaphysique obscure & contentieuse de la nature du mouvement, est totalement étrangère à cette science; elle suppose l'existence du mouvement, tire de cette supposition une foule de vérités utiles, & laisse bien loin derrière elle la philosophie scholastique s'épuiser en vaines subtilités sur le mouvement même. Zénon chercheroit encore si les corps se meuvent, tandis qu'Archimède auroit trouvé les lois de l'équilibre, Huyghens celles de la percussion, & Newton celles du système du monde.

Concluons de-là que le point auquel on doit s'arrêter dans la recherche des principes d'une science, est déterminé par la nature de cette science même, c'est-à-dire par le point de vue sous lequel elle envisage son objet; tout ce qui est au-delà doit être regardé ou comme appartenant à une autre science, ou comme une région entièrement refusée à nos re-

gards. J'avoue que les principes d'où nous partons en ce cas ne sont peut-être eux-mêmes que des conséquences fort éloignées des vrais principes qui nous sont inconnus, & qu'ainsi ils mériteroient peut-être le nom de *conclusions* plutôt que celui de *principes*. Mais il n'est pas nécessaire que ces conclusions soient des principes en elles-mêmes, il suffit qu'elles en soient pour nous.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des principes proprement dits, de ces vérités primitives par lesquelles on peut non-seulement guider les autres, mais se guider soi-même dans l'étude d'une science. Il est d'autres principes qu'on peut appeler *secondaires*; ils dépendent moins de la nature des choses, que du langage: ils ont principalement lieu, lorsqu'il s'agit de communiquer ses connoissances aux autres. Je veux parler des définitions, qu'on peut, à l'exemple des Mathématiciens, regarder en effet comme des principes; puisque dans quelque espèce d'*éléments* que ce puisse être, c'est en partie sur elles que la plupart des propositions sont appuyées. Ce nouvel objet demande quelques réflexions: l'article DÉFINITION en présente plusieurs; nous y ajouterons les suivantes.

Définir, suivant la force du mot, c'est marquer les bornes & les limites d'une chose; ainsi *définir un mot*, c'est en déterminer & en circonscrire pour ainsi dire le sens, de manière qu'on ne puisse, ni avoir de doute sur ce sens donné, ni l'étendre, ni le restreindre, ni enfin l'attribuer à aucun autre terme.

Pour établir les règles des définitions, remarquons d'abord que dans les Sciences on fait usage de deux sortes de termes, de termes vulgaires, & de termes scientifiques.

J'appelle *termes vulgaires*, ceux dont on fait usage ailleurs que dans la science dont il s'agit, c'est-à-dire dans le langage ordinaire, ou même dans d'autres sciences; tels sont par exemple les mots *espace*, *mouvement* en Mécanique; *corps* en Géométrie, *son* en Musique, & une infinité d'autres. J'appelle *termes scientifiques*, les mots propres & particuliers à la science, qu'on a été obligé de créer pour désigner certains objets, & qui sont inconnus à ceux à qui la science est tout-à-fait étrangère.

Il semble d'abord que les termes vulgaires n'ont pas besoin d'être définis, puisqu'étant, comme on le suppose, d'un usage fréquent, l'idée qu'on attache à ces mots doit être bien déterminée & familière à tout le monde. Mais le langage des Sciences ne sauroit être trop précis, & celui du vulgaire est souvent vague & obscur; on ne sauroit donc trop s'appliquer à fixer la signification des mots qu'on emploie, ne fût-ce que pour éviter toute équivoque. Or pour fixer la signification des mots, ou, ce qui revient au même, pour les définir, il faut d'abord examiner quelles sont les idées simples que ce mot renferme; j'appelle *idée simple*, celle qui ne peut être décomposée en d'autres, & par ce moyen être rendue plus facile à saisir: telle est par exemple l'idée d'*existence*, celle de *sensation*, & une infinité d'autres. Ceci a besoin d'une plus ample explication.

A proprement parler, il n'y a aucune de nos idées qui ne soit simple; car quelque composé que soit un objet, l'opération par laquelle notre esprit le conçoit comme composé, est une opération instantanée & unique: ainsi c'est par une seule opération simple que nous concevons un corps comme une substance tout-à-la-fois étendue, impénétrable, figurée, & colorée.

Ce n'est donc point par la nature des opérations de l'esprit qu'on doit juger du degré de simplicité des idées; c'est la simplicité plus ou moins grande de l'objet qui en décide: de plus cette simplicité plus ou moins grande, n'est pas celle qui est déterminée par le nombre plus ou moins grand des parties de

l'objet, mais par le nombre plus ou moins grand des propriétés qu'on y considère à la fois; ainsi quoique l'espace & le tems soient composés de parties, & par conséquent ne soient pas des êtres simples, cependant l'idée que nous en avons est une idée simple, parce que toutes les parties du tems & de l'espace sont absolument semblables, que l'idée que nous en avons est absolument la même, & qu'enfin cette idée ne peut être décomposée, puisqu'on ne pourroit simplifier l'idée de l'étendue & celle du tems sans les anéantir: au lieu qu'en retranchant de l'idée de corps, par exemple, l'idée d'impenétrabilité, de figure, & de couleur, il reste encore l'idée de l'étendue.

Les idées simples dans le sens où nous l'entendons, peuvent se réduire à deux espèces: les unes sont des idées abstraites; l'abstraction en effet n'est autre chose que l'opération, par laquelle nous considérons dans un objet une propriété particulière, sans faire attention à celles qui se joignent à celle-là pour constituer l'essence de l'objet. La seconde espèce d'idées simples est renfermée dans les idées primitives que nous acquérons par nos sensations, comme celles des couleurs particulières, du froid, du chaud, & plusieurs autres semblables; aussi n'y a-t-il point de circonlocution plus propre à faire entendre ces choses, que le terme unique qui les exprime.

Quand on a trouvé toutes les idées simples qu'un mot renferme, on le définira en présentant ces idées d'une manière aussi claire, aussi courte, & aussi précise qu'il sera possible. Il suit de ces principes, que tout mot vulgaire qui ne renfermera qu'une idée simple, ne peut & ne doit pas être défini dans quelque science que ce puisse être, puisqu'une définition ne pourroit en mieux faire connoître le sens. A l'égard des termes vulgaires qui renferment plusieurs idées simples, fussent-ils d'un usage très-commun, il est bon de les définir, pour développer parfaitement les idées simples qu'ils renferment.

Ainsi dans la Mécanique ou science du mouvement des corps, on ne doit définir ni l'espace ni le tems, parce que ces mots ne renferment qu'une idée simple; mais on peut & on doit même définir le mouvement, quoique la notion en soit assez familière à tout le monde, parce que l'idée de mouvement est une idée complexe qui en renferme deux simples, celle de l'espace parcouru, & celle du tems employé à le parcourir. Il suit encore des mêmes principes, que les idées simples qui entrent dans une définition doivent être tellement distinctes l'une de l'autre, qu'on ne puisse en retrancher aucune. Ainsi dans la définition ordinaire du triangle rectiligne, on fait entrer mal-à-propos les trois côtés & les trois angles; il suffit d'y faire entrer les trois côtés, parce qu'une figure renfermée par trois lignes droites a nécessairement trois angles. C'est à quoi on ne sauroit faire trop d'attention, pour ne pas multiplier sans nécessité les mots non plus que les êtres, & pour ne pas faire regarder comme deux idées distinctes, ce qui n'est individuellement que la même.

On peut donc dire non-seulement qu'une définition doit être courte, mais que plus elle sera courte, plus elle sera claire; car la brièveté consiste à n'employer que les idées nécessaires, & à les disposer dans l'ordre le plus naturel. On n'est souvent obscur, que parce qu'on est trop long: l'obscurité vient principalement de ce que les idées ne sont pas bien distinguées les unes des autres, & ne sont pas mises à leur place. Enfin la brièveté étant nécessaire dans les définitions, on peut & on doit même y employer des termes qui renferment des idées complexes, pourvu que ces termes aient été définis auparavant, & qu'on ait par conséquent développé les idées simples qu'ils contiennent. Ainsi on peut dire qu'un triangle rectiligne est une figure terminée par trois lignes droi-

tes, pourvu qu'on ait défini auparavant ce qu'on entend par *figure*, c'est-à-dire un espace terminé entièrement par des lignes: ce qui renferme trois idées, celle d'étendue, celle de bornes, & celle de bornes en tout sens.

Telles sont les règles générales d'une définition; telle est l'idée qu'on doit s'en faire, & suivant laquelle une définition n'est autre chose que le développement des idées simples qu'un mot renferme. Il est fort inutile après cela d'examiner si les définitions sont de nom ou de chose, c'est-à-dire si elles sont simplement l'explication de ce qu'on entend par un mot, ou si elles expliquent la nature de l'objet indiqué par ce mot. En effet, qu'est-ce que la nature d'une chose? En quoi consiste-t-elle proprement, & la connoissons-nous? Si on veut répondre clairement à ces questions, on verra combien la distinction dont il s'agit est futile & absurde: car étant ignorans comme nous le sommes sur ce que les êtres sont en eux-mêmes, la connoissance de la nature d'une chose (du moins par rapport à nous) ne peut consister que dans la notion claire & décomposée, non des principes réels & absolus de cette chose, mais de ceux qu'elle nous paroît renfermer. Toute définition ne peut être envisagée que sous ce dernier point de vue: dans ce cas elle sera plus qu'une simple définition de nom, puisqu'elle ne se bornera pas à expliquer le sens d'un mot, mais qu'elle en décomposera l'objet; & elle sera moins aussi qu'une définition de chose, puisque la vraie nature de l'objet, quoiqu'ainsi décomposé, pourra toujours rester inconnue.

Voilà ce qui concerne la définition des termes vulgaires. Mais une science ne se borne pas à ces termes, elle est forcée d'en avoir de particuliers; soit pour abrégier le discours & contribuer ainsi à la clarté, en exprimant par un seul mot ce qui auroit besoin d'être exprimé par une phrase entière; soit pour désigner des objets peu connus sur lesquels elle s'exerce, & que souvent elle se produit à elle-même par des combinaisons singulières & nouvelles. Ces mots ont besoin d'être définis, c'est-à-dire simplement expliqués par d'autres termes plus vulgaires & plus simples; & la seule règle de ces définitions, c'est de n'y employer aucun terme qui ait besoin lui-même d'être expliqué, c'est-à-dire qui ne soit ou clair de lui-même, ou déjà expliqué auparavant.

Les termes scientifiques n'étant inventés que pour la nécessité, il est clair que l'on ne doit pas au hasard charger une science de termes particuliers. Il seroit donc à souhaiter qu'on abolît ces termes scientifiques & pour ainsi dire barbares, qui ne servent qu'à en imposer; qu'en Géométrie, par exemple, on dit simplement *proposition* au lieu de *théorème*, *conséquence* au lieu de *corollaire*, *remarque* au lieu de *scholie*, & ainsi des autres. La plupart des mots de nos Sciences sont tirés des langues savantes, où ils étoient intelligibles au peuple même, parce qu'ils n'étoient souvent que des termes vulgaires, ou dérivés de ces termes: pourquoi ne pas leur conserver cet avantage?

Les mots nouveaux, inutiles, bisarres, ou tirés de trop loin, sont presque aussi ridicules en matière de science, qu'en matière de goût. On ne sauroit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, rendre la langue de chaque science trop simple, & pour ainsi dire trop populaire; non-seulement c'est un moyen d'en faciliter l'étude, c'est ôter encore un prétexte de la décrier au peuple, qui s'imagine ou qui voudroit se persuader que la langue particulière d'une science en fait tout le mérite, que c'est une espèce de rempart inventé pour en défendre les approches: les ignorans ressemblent en cela à ces généraux malheureux ou malhabiles, qui ne pouvant forcer une place se vengent en insultant les dehors.

Au reste ce que je propose ici a plutôt pour objet les mots absolument nouveaux que le progrès naturel d'une science oblige à faire, que les mots qui y sont déjà consacrés, sur-tout lorsque ces mots ne pourroient être facilement changés en d'autres plus intelligibles. Il est dans les choses d'usage, des limites où le philosophe s'arrête; il ne veut ni se réformer, ni s'y soumettre en tout, parce qu'il n'est ni tyran ni esclave.

Les règles que nous venons de donner, concernent les *éléments* en général pris dans le premier sens. A l'égard des *éléments* pris dans le second sens, ils ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils contiendront nécessairement moins de propositions primitives, & qu'ils pourront contenir plus de conséquences particulières. Les règles de ces deux *éléments* sont d'ailleurs parfaitement semblables; car les *éléments* pris dans le premier sens étant une fois traités, l'ordre des propositions élémentaires & primitives y sera réglé par le degré de simplicité ou de multiplicité, sous lequel on envisagera l'objet. Les propositions qui envisagent les parties les plus simples de l'objet, se trouveront donc placées les premières; & ces propositions en y joignant ou en omettant leurs conséquences, doivent former les *éléments* de la seconde espèce. Ainsi le nombre des propositions primitives de cette seconde espèce d'*éléments*, doit être déterminé par l'étendue plus ou moins grande de la science que l'on embrasse, & le nombre des conséquences sera déterminé par le détail plus ou moins grand dans lequel on embrasse cette partie.

On peut proposer plusieurs questions sur la manière de traiter les *éléments* d'une science.

En premier lieu, doit-on suivre, en traitant les *éléments*, l'ordre qu'ont suivi les inventeurs? Il est d'abord évident qu'il ne s'agit point ici de l'ordre que les inventeurs ont pour l'ordinaire réellement suivi, & qui étoit sans règle & quelquefois sans objet, mais de celui qu'ils auroient pu suivre en procédant avec méthode. On ne peut douter que cet ordre ne soit en général le plus avantageux à suivre; parce qu'il est le plus conforme à la marche de l'esprit, qu'il éclaire en instruisant, qu'il met sur la voie pour aller plus loin, & qu'il fait pour ainsi dire pressentir à chaque pas celui qui doit le suivre: c'est ce qu'on appelle autrement la *méthode analytique*, qui procède des idées composées aux idées abstraites, qui remonte des conséquences connues aux principes inconnus, & qui en généralisant celles-là, parvient à découvrir ceux-ci; mais il faut que cette méthode réunisse encore la simplicité & la clarté, qui sont les qualités les plus essentielles que doivent avoir les *éléments* d'une science. Il faut bien se garder sur-tout, sous prétexte de suivre la méthode des inventeurs, de supposer comme vraies des propositions qui ont besoin d'être prouvées, sous prétexte que les inventeurs, par la force de leur génie, ont dû appercevoir d'un coup-d'œil & comme à *vûe d'oiseau* la vérité de ces propositions. On ne sauroit traiter trop exactement les Sciences, surtout celles qui s'appellent particulièrement *exactes*.

La méthode analytique peut surtout être employée dans les sciences dont l'objet n'est pas hors de nous, & dont le progrès dépend uniquement de la méditation; parce que tous les matériaux de la science étant pour ainsi dire au-dedans de nous, l'analyse est la vraie manière & la plus simple d'employer ces matériaux. Mais dans les sciences dont les objets nous sont extérieurs, la méthode synthétique, celle qui descend des principes aux conséquences, des idées abstraites aux composées, peut souvent être employée avec succès & avec plus de simplicité que l'autre; d'ailleurs les faits sont eux-mêmes en ce cas les vrais principes. En général la méthode ana-

lytique est plus propre à trouver les vérités, ou à faire connoître comment on les a trouvées. La méthode synthétique est plus propre à expliquer & à faire entendre les vérités trouvées: l'une apprend à lutter contre les difficultés, en remontant à la source; l'autre place l'esprit à cette source même, d'où il n'a plus qu'à suivre un cours facile. Voyez ANALYSE, SYNTHÈSE.

On demande en second lieu, laquelle des deux qualités doit être préférée dans des *éléments*, de la facilité, ou de la rigueur exacte. Je réponds que cette question suppose une chose fautive; elle suppose que la rigueur exacte puisse exister sans la facilité, & c'est le contraire; plus une déduction est rigoureuse, plus elle est facile à entendre: car la rigueur consiste à réduire tout aux principes les plus simples. D'où il s'ensuit encore que la rigueur proprement dite entraîne nécessairement la méthode la plus naturelle & la plus directe. Plus les principes seront disposés dans l'ordre convenable, plus la déduction sera rigoureuse; ce n'est pas qu'absolument elle ne pût l'être si on suivoit une méthode plus composée, comme a fait Euclide dans ses *éléments*: mais alors l'embarras de la marche feroit aisément sentir que cette rigueur précaire & forcée ne seroit qu'improprement telle.

Nous n'en dirons pas davantage ici sur les règles qu'on doit observer en général, pour bien traiter les *éléments* d'une science. La meilleure manière de faire connoître ces règles, c'est de les appliquer aux différentes sciences; & c'est ce que nous nous proposons d'exécuter dans les différens articles de cet ouvrage. A l'égard des *éléments* des Belles-Lettres, ils sont appuyés sur les principes du goût. Voy. GOUT. Ces *éléments*, semblables en plusieurs choses aux *éléments* des Sciences, ont été faits après coup sur l'observation des différentes choses qui ont paru affecter agréablement les hommes. On trouvera de même à l'article HISTOIRE, ce que nous pensons des *éléments* de l'histoire en général. Voyez aussi COLLÈGE.

Nous dirons seulement ici que toutes nos connoissances peuvent se réduire à trois espèces; l'Histoire, les Arts tant libéraux que mécaniques, & les Sciences proprement dites, qui ont pour objet les matières de pur raisonnement; & que ces trois espèces peuvent être réduites à une seule, à celle des Sciences proprement dites. Car, 1°. l'Histoire est ou de la nature, ou des pensées des hommes, ou de leurs actions. L'histoire de la nature, objet de la méditation du philosophe, rentre dans la classe des sciences; il en est de même de l'histoire des pensées des hommes, sur-tout si on ne comprend sous ce nom que celles qui ont été vraiment lumineuses & utiles, & qui sont aussi les seules qu'on doive présenter à ses lecteurs dans un livre d'*éléments*. A l'égard de l'histoire des rois, des conquérans, & des peuples, en un mot des événemens qui ont changé ou troublé la terre, elle ne peut être l'objet du philosophe qu'autant qu'elle ne se borne pas aux faits seuls; cette connoissance stérile, ouvrage des yeux & de la mémoire, n'est qu'une connoissance de pure convention quand on la renferme dans ses étroites limites, mais entre les mains de l'homme qui fait penser elle peut devenir la première de toutes. Le sage étudie l'univers moral comme le physique, avec cette patience, cette circonspection, ce silence de préjugés qui augmentent les connoissances en les rendant utiles; il suit les hommes dans leurs passions comme la nature dans ses procédés; il observe, il rapproche, il compare, il joint ses propres observations à celles des siècles précédens, pour tirer de ce tout les principes qui doivent l'éclairer dans ses recherches ou le guider dans ses actions: d'après cette idée, il n'envisage

L'Histoire que comme un recueil d'expériences morales faites sur le genre humain, recueil qui seroit sans doute beaucoup plus complet s'il n'eût été fait que par des philosophes, mais qui, tout informe qu'il est, renferme encore les plus grandes leçons de conduite, comme le recueil des observations médicales de tous les âges, malgré tout ce qui lui manque & qui lui manquera peut-être toujours, forme néanmoins la partie la plus importante & la plus réelle de l'art de guérir. L'Histoire appartient donc à la classe des Sciences, quant à la manière de l'étudier & de se la rendre utile, c'est-à-dire quant à la partie philosophique.

2°. Il en est de même des Arts tant mécaniques que libéraux : dans les uns & les autres ce qui concerne les détails est uniquement l'objet de l'artiste ; mais d'un côté les principes fondamentaux des Arts mécaniques sont fondés sur les connoissances mathématiques & physiques des hommes, c'est-à-dire sur les deux branches les plus considérables de la Philosophie ; de l'autre, les Arts libéraux ont pour base l'étude fine & délicate de nos sensations. Cette métaphysique subtile & profonde qui a pour objet les matières de goût, fait y distinguer les principes absolument généraux & communs à tous les hommes, d'avec ceux qui sont modifiés par le caractère, le génie, le degré de sensibilité des nations ou des individus ; elle démêle par ce moyen le beau essentiel & universel, s'il en est un, d'avec le beau plus ou moins arbitraire & plus ou moins convenu : également éloignée & d'une décision trop vague & d'une discussion trop scrupuleuse, elle ne pousse l'analyse du sentiment que jusqu'où elle doit aller, & ne la resserre point non plus trop en-deçà du champ qu'elle peut se permettre ; en comparant les impressions & les affections de notre ame, comme le métaphysicien ordinaire compare les idées purement spéculatives, elle tire de cet examen des règles pour rappeler ces impressions à une source commune, & pour les juger par l'analogie qu'elles ont entr'elles ; mais elle s'abstient ou de les juger en elles-mêmes, ou de vouloir apprécier les impressions originaires & primitives par les principes d'une philosophie aussi obscure pour nous que la structure de nos organes, ou de vouloir enfin faire adopter ses règles par ceux qui ont reçu soit de la nature soit de l'habitude une autre façon de sentir. Ce que nous disons ici du goût dans les Arts libéraux, s'applique de soi-même à cette partie des Sciences qu'on appelle *Belles-Lettres*. C'est ainsi que les *éléments* de toutes nos connoissances sont renfermés dans ceux d'une philosophie bien entendue. Voyez PHILOSOPHIE.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la manière d'étudier quelques sortes d'*éléments* que ce puisse être, en supposant ces *éléments* bien faits. Ce n'est point avec le secours d'un maître qu'on peut remplir cet objet, mais avec beaucoup de méditation & de travail. Savoir des *éléments*, ce n'est pas seulement connoître ce qu'ils contiennent, c'est en connoître l'usage, les applications, & les conséquences ; c'est pénétrer dans le génie de l'inventeur, c'est se mettre en état d'aller plus loin que lui, & voilà ce qu'on ne fait bien qu'à force d'étude & d'exercice : voilà pourquoi on ne saura jamais parfaitement que ce qu'on a appris soi-même. Peut-être feroit-on bien par cette raison, d'indiquer en deux mots dans des *éléments* l'usage & les conséquences des propositions démontrées. Ce seroit pour les commençans un sujet d'exercer leur esprit en cherchant la démonstration de ces conséquences, & en faisant disparaître les vuides qu'on leur auroit laissés à remplir. Le propre d'un bon livre d'*éléments* est de laisser beaucoup à penser.

On doit être en état de juger maintenant si des

éléments complets des Sciences, peuvent être l'ouvrage d'un homme seul : & comment pourroient-ils l'être, puisqu'ils supposent une connoissance universelle & approfondie de tous les objets qui occupent les hommes ? je dis *une connoissance approfondie* ; car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir effleuré les principes d'une science, on soit en état de les enseigner. C'est à ce préjugé, fruit de la vanité & de l'ignorance, qu'on doit attribuer l'extrême disette où nous sommes de bons livres élémentaires, & la foule de mauvais dont nous sommes chaque jour inondés. L'élève à peine sorti des premiers sentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, & que souvent même il n'a surmontées qu'en partie, entreprend de les faire connoître & surmonter aux autres ; censeur & plagiaire tout ensemble de ceux qui l'ont précédé, il copie, transforme, étend, renverse, resserre, obscurcit, prend ses idées informes & confuses pour des idées claires, & l'envie qu'il a eu d'être auteur pour le desir d'être utile. On pourroit le comparer à un homme qui ayant parcouru un labyrinthe à tâtons & les yeux bandés, croiroit pouvoir en donner le plan & en développer les détours. D'un autre côté les maîtres de l'art, qui par une étude longue & assidue en ont vaincu les difficultés & connu les finesse, dédaignent de revenir sur leurs pas pour faciliter aux autres le chemin qu'ils ont eu tant de peine à suivre : peut-être encore frappés de la multitude & de la nature des obstacles qu'ils ont surmontés, redoutent-ils le travail qui seroit nécessaire pour les applanir, & qui seroit trop peu senti pour qu'on pût leur en tenir compte. Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'art, pour s'élever, s'il leur est possible, au-dessus de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains, & plus jaloux de l'admiration que de la reconnaissance publique, ils ne pensent qu'à découvrir & à jouir, & préfèrent la gloire d'augmenter l'édifice au soin d'en éclairer l'entrée. Ils pensent que celui qui apportera comme eux dans l'étude des Sciences, un génie vraiment propre à les approfondir, n'aura pas besoin d'autres *éléments* que de ceux qui les ont guidés eux-mêmes, que la nature & les réflexions suppléeront infailliblement pour lui à ce qui manque aux livres, & qu'il est inutile de faciliter aux autres des connoissances qu'ils ne pourront jamais se rendre vraiment propres, parce qu'ils sont tout-au-plus en état de les recevoir sans y rien mettre du leur. Un peu plus de réflexion eût fait sentir combien cette manière de penser est nuisible au progrès & à la gloire des Sciences ; à leur progrès, parce qu'en facilitant aux génies heureux l'étude de ce qui est connu, on les met en état d'y ajouter davantage & plus promptement ; à leur gloire, parce qu'en les mettant à la portée d'un plus grand nombre de personnes, on se procure un plus grand nombre de juges éclairés. Tel est l'avantage que produiroient de bons *éléments* des Sciences, *éléments* qui ne peuvent être l'ouvrage que d'une main fort habile & fort exercée. En effet, si on n'est pas parfaitement instruit des vérités de détail qu'une Science renferme, si par un fréquent usage on n'a pas aperçu la dépendance mutuelle de ces vérités, comment distinguera-t-on parmi elles les propositions fondamentales dont elles dérivent, l'analogie ou la différence de ces propositions fondamentales, l'ordre qu'elles doivent observer entr'elles, & sur-tout les principes au-delà desquels on ne doit pas remonter ? c'est ainsi qu'un chimiste ne parvient à connoître les mixtes qu'après des analyses & des combinaisons fréquentes & variées. La comparaison est d'autant plus juste, que ces analyses apprennent au chimiste non-seulement quels sont les principes dans lesquels un corps se résout, mais encore, ce qui n'est pas moins important, les bornes

bornes au-delà desquelles il ne peut se résoudre, & qu'une expérience longue & répétée peut seule faire connaître.

Des *éléments* bien faits, suivant le plan que nous avons exposé, & par des écrivains capables d'exécuter ce plan, auroient une double utilité : ils mettroient les bons esprits sur la voie des découvertes à faire, en leur présentant les découvertes déjà faites ; de plus ils mettroient chacun plus à portée de distinguer les vraies découvertes d'avec les fausses ; car tout ce qui ne pourroit point être ajouté aux *éléments* d'une Science comme par forme de supplément, ne seroit point digne du nom de découverte. Voyez ce mot. (O)

Après avoir exposé ce qui concerne les *éléments* des Sciences en général, nous allons maintenant dire un mot des *éléments* de Mathématique & de Physique, en indiquant, pour répondre à l'objet de cet ouvrage, les principaux livres où ils sont traités.

Les *éléments* des Mathématiques ont été expliqués dans des cours & des systèmes qu'ont donnés différents auteurs. Voyez COURS.

Le premier ouvrage de cette espèce est celui de Hérigone, publié en latin & en français l'an 1664, en dix volumes. Cet auteur y a renfermé les *éléments* d'Euclide, les *données* du même, &c. avec les *éléments* d'Arithmétique, d'Algebre, de Trigonométrie, d'Architecture, de Géographie, de Navigation, d'Optique, des Sphériques, d'Astronomie, de Musique, de Perspective, &c. Cet ouvrage a cela de remarquable, que l'auteur y emploie par-tout une espèce de caractère universel, de manière que sans se servir absolument d'aucun langage, on peut en entendre toutes les démonstrations, pourvu que l'on se souvienne seulement des caractères qui y sont employés. Voyez CARACTERE.

Depuis Hérigone, d'autres auteurs ont expliqué les *éléments* de différentes parties de Mathématiques, particulièrement le jésuite Schott dans son *curfus mathematicus*, publié en 1674 ; Jonas Moore, dans son *nouveau système de Mathématiques*, imprimé en anglois en 1681 ; Dechales dans son *curfus mathematicus*, qui parut en 1674 ; Ozanam dans son *cours des Mathématiques*, publié en 1699 : mais personne n'a donné de cours de Mathématiques plus étendu ni plus approfondi que M. Wolf ; son ouvrage a été publié sous le titre de *elementa matheseos universæ*, en deux volumes in-4°, dont le premier parut en 1713, & le second en 1715 : depuis il y a eu une édition de Geneve en 1733, en cinq volumes in-4° : en général cet ouvrage fait honneur à son auteur, quoiqu'il ne soit pas exempt de fautes ; mais c'est le meilleur ou le moins mauvais que nous ayons jusqu'ici.

Les *éléments* d'Euclide sont le premier, & selon plusieurs personnes le meilleur livre d'*éléments* de Géométrie. On a fait un grand nombre d'éditions & de commentaires sur les quinze livres des *éléments* de cet auteur. Oronce Finé est le premier qui a publié, en 1530, les six premiers livres de ces *éléments* avec des notes pour expliquer le sens d'Euclide. Peletier fit la même chose en 1557. Nic. Tartaglia fit un commentaire vers ce même tems sur les quinze livres entiers ; il y ajouta même quelque chose de lui.

Dechales, Hérigone, & d'autres, ont pareillement travaillé beaucoup sur les *éléments* d'Euclide, ainsi que Barrow, recommandable sur-tout par la précision & la rigueur de ses démonstrations. Mais comme les quinze livres entiers ne paroissent pas nécessaires, principalement aux jeunes Mathématiciens, quelques auteurs se sont appliqués seulement à bien éclaircir les six premiers livres, avec l'onzième & le douzième tout au plus. On ne finiroit pas, si l'on vouloit rapporter les différentes éditions qu'on en a faites : celles qui passent pour les meil-

leurs, sont une édition françoise de Dechales & une latine d'André Tacquet : celle de Dechales, qu'on estime le plus, a été faite à Paris en 1709 par Ozanam ; & la meilleure de Tacquet est une édition de Cambridge faite en 1703 par Whiston.

Quelques auteurs ont réduit en syllogismes toutes les démonstrations d'Euclide, pour faire voir comment l'on s'élève, par une chaîne de raisonnemens, à une démonstration complète. Pierre Ramus n'approuva pas l'ordre d'Euclide, comme il le paroît par son discours sur les quinze livres de cet auteur ; c'est ce qui le détermina à compiler vingt-trois nouveaux livres d'*éléments*, suivant la méthode scholastique, mais sans succès. Arnaud, en 1667 ; Gaston Pardiés, Jésuite, en 1680 ; le P. Lamy, en 1685 ; Polinière, en 1704 ; & depuis 20 ans M. Rivard, ont publié le fond de la doctrine d'Euclide, suivant une nouvelle méthode particulière à chacun d'eux.

Il y a quelques années que M. Clairaut, de l'Académie des Sciences de Paris, publia une Géométrie où les propositions ne paroissent qu'à mesure qu'elles sont occasionnées par les besoins des hommes qui les ont découvertes ; cette méthode est très-lumineuse, & n'a point la sécheresse des précédentes ; mais, outre que l'auteur y suppose quelquefois sans démonstration ce qui à la rigueur pourroit en avoir besoin, les propositions, ainsi que dans toutes les autres méthodes, n'y sont point déduites immédiatement les unes des autres, & forment plutôt un assemblage qu'un édifice de propositions ; cependant une chaîne non interrompue de vérités, seroit le système le plus naturel & le plus commode, en même tems qu'elle offriroit à l'esprit l'agréable spectacle de générations en ligne directe : or c'est ce que l'on a exécuté dans les institutions de Géométrie, imprimées à Paris en 1746, chez de Bure l'aîné. Toutes les propositions de cet ouvrage sont déduites immédiatement les unes des autres, & donnent occasion à la résolution d'un fort grand nombre de problèmes curieux & utiles, ainsi qu'à des réflexions sur les développemens de l'esprit humain ; ce qui répand quelque agrément sur une matière qui ne comporte par elle-même que trop de sécheresse. Moyennant cet apas ou cet artifice, la Géométrie élémentaire a été mise à la portée de la plus tendre enfance, ainsi que l'expérience l'a démontré, & le démontre tous les jours. On desireroit que M. Clairaut, dans les excellens *éléments* d'Algebre qu'il a publiés, eût mis les opérations du calcul plus à portée des commençans. Voyez ALGEBRE.

Sur les *éléments* des différentes parties des Mathématiques, voy. ALGEBRE, DIFFÉRENTIEL, INTÉGRAL, MÉCANIQUE, OPTIQUE, ASTRONOMIE, &c.

Les meilleurs *éléments* de Physique sont l'essai de Physique de Mussichenbroeck, les *éléments* de s'Gravesande, les leçons de Physique de M. l'abbé Nollet, & plusieurs autres. Voyez PHYSIQUE. (E)

ELEMENS, (*Géomét. transf.*) On appelle ainsi dans la géométrie sublime, les parties infiniment petites ou différentielles d'une ligne droite, d'une courbe, d'une surface, d'un solide. Ainsi (*Pl. d'anal. fig. 18.*) le petit espace $PMmp$, formé par les deux ordonnées infiniment proches PM , mp , & par l'arc Mm de la courbe, est l'*élément* de l'espace APM ; Pp est l'*élément* de l'abscisse ; Mm , celui de la courbe, &c. Voy. DIFFÉRENTIEL, FLUXIONS, INDIVISIBLES, INTÉGRAL, INFINI, &c. (O)

ELEMENS, en Astronomie. Les Astronomes entendent communément par ce mot les principaux résultats des observations astronomiques, & généralement tous les nombres essentiels qu'ils emploient à la construction des tables du mouvement des planètes. Ainsi les *éléments* de la théorie du soleil, ou plutôt de la terre, sont son mouvement moyen & son excentricité, &

le mouvement de son aphélie. Les *éléments* de la théorie de la lune sont son mouvement moyen, celui de son noeud & de son apogée, son excentricité, l'inclinaison moyenne de son orbite à l'écliptique. *Voy. EPOQUE, MOUVEMENT MOYEN, EXCENTRICITÉ, &c. (O)*

ÉLÉMENTS, f. pl. m. On appelle ainsi en *Physique* les parties primitives des corps. Les anciens, comme tout le monde fait, admettoient quatre *éléments* ou corps primitifs dont ils supposoient les autres formés, l'air, le feu, l'eau, la terre; & cette opinion, quoiqu'abandonnée depuis, n'étoit pas si déraisonnable, car il n'y a guère de mixte dans lequel la Chimie ne trouve ces quatre corps, ou du moins quelques-uns d'eux. Descartes est venu, qui à ces quatre *éléments* en a substitué trois autres, uniquement tirés de son imagination, la matière subtile ou du premier *élément*, la matière globuleuse ou du second, & la matière rameuse ou du troisième. *Voyez CARTÉSISME, ÉTHER, MATIÈRE SUBTILE, GLOBULES, &c.* Aujourd'hui les Philosophes sages reconnoissent, 1°. qu'on ignore absolument en quoi consiste les *éléments* des corps. *Voyez CONFIGURATION, CORPS, MATIÈRE, CORPUSCULE, &c.* 2°. Qu'on ignore encore, à plus forte raison, si les *éléments* des corps sont tous semblables, & si les corps diffèrent entr'eux par la différente nature de leurs *éléments*, ou seulement par leur différente disposition. 3°. Qu'il y a apparence que les *éléments* ou particules primitives des corps sont durs par eux-mêmes. *Voyez DURETÉ.* On fera peut-être étonné de la brièveté de cet article: mais nos connoissances sur ce qui en fait l'objet sont encore plus courtes. (O)

ÉLÉMENT ou PREMIER PRINCIPE, (Chimie.) *Voyez PRINCIPE.*

ÉLÉMENT, (Médéc. Physiol. Pathol.) ce terme est employé dans la théorie de la Médecine pour désigner les premiers principes de la structure du corps humain. *Voyez FIBRE, NUTRITION. (d)*

ÉLÉMENTAIRE, adj. (Philosophie.) se dit de ce qui se rapporte aux *éléments*. *Voyez ÉLÉMENT.* Ainsi les *éléments* d'un corps se nomment aussi les *particules élémentaires* de ce corps.

Tout l'espace qui est compris dans l'orbite de la lune, étoit appelé par les anciens la *région élémentaire*, parce que c'étoit selon eux le siège ou la sphère des quatre *éléments* vulgaires. C'est par la même raison que de prétendus philosophes ont appelé *peuple élémentaire* une espèce d'êtres imaginaires qu'ils ont crû ou supposé habiter les quatre *éléments* des anciens, &c. En voilà assez & trop sur ces sottises. Sur l'air & le feu *élémentaire*, voyez AIR & FEU.

ÉLÉMENTAIRE se dit aussi, en parlant d'une science, de la partie de cette science qui en renferme les *éléments*. Ainsi on dit la *Géométrie élémentaire* pour les *éléments* de *Géométrie*, la *Mécanique élémentaire* pour les *éléments* de *Mécanique*, &c. (O)

ELEMI, (Hist. nat. des Drogues.) résine étrangère qui s'enflamme aisément, & qui se dissout dans l'huile. On distingue deux sortes d'*élémi*, 1°. le vrai *élémi* ou celui d'Éthiopie & de l'Arabie heureuse, 2°. l'*élémi* d'Amérique.

Le vrai *élémi* est une résine jaunâtre, ou d'un blanc noirâtre, solide extérieurement, quoiqu'il ne soit pas entièrement sec, mou & gluant intérieurement, formé en morceaux cylindriques qui brûlent lorsqu'on les met sur le feu; son odeur forte n'est pas désagréable, elle approche de celle du fenouil. Ces morceaux cylindriques sont ordinairement enveloppés de grandes feuilles de roseau ou de palmier. Nous n'avons encore rien de certain sur l'arbre dont cette résine découle, & même on la trouve aujourd'hui très-rarement dans les boutiques: on est trop heureux de rencontrer l'*élémi* pur d'Amérique.

Celui-ci est une espèce de résine quelquefois blanchâtre, quelquefois verdâtre ou jaunâtre, transparent, approchant de la résine du pin, de consistance tantôt plus molle, tantôt plus sèche, d'une odeur résineuse, désagréable. On l'estime quand il est récent, transparent, un peu verd, gras, gluant, odoriférant. Il nous vient du Brésil, de la nouvelle Espagne & des îles d'Amérique: on l'apporte en pains de deux à trois livres; & parce qu'ils sont enveloppés dans des feuilles de cannes, on lui donne communément le nom de *gomme élémi en roseaux*. L'arbre qui fournit cette résine s'appelle *icicariba*. *Voyez ICICARIBA.*

On vend pour de l'*élémi* naturel, celui qui à cause de sa saleté, a été fondu & recuit au feu, & c'est peut-être là la moindre des tromperies. On contre-fait assez communément cette résine avec du galipot lavé dans de l'huile commune d'aspic. On fait aussi passer des gommes communes & quelques espèces de poix-résines jaunâtres, blanchâtres, grises, pour l'*élémi* d'Amérique. Les connoisseurs les distinguent par l'odeur & la couleur; mais si la chose en valoit la peine dans la pratique, la meilleure connoissance pour un acquéreur seroit celle d'un bon droguiste. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ELEMI RÉSINE, (Pharm. mat. médic.) La résine *élémi* est plus connue dans les boutiques sous le nom de *gomme* que sous celui de *résine*; cependant comme c'est absolument une résine, nous l'appellerons ainsi, & en cela nous suivrons M. Geoffroy, qui lui donne ce nom dans sa matière médicale.

La *résine élémi* s'emploie rarement seule, mais elle entre dans beaucoup de préparations officinales externes; c'est elle qui fait la base du baume d'Arceus, auquel on donne quelquefois le nom d'*onguent élémi*. *Voyez BAUME d'Arceus.*

Si on distille par la retorte la *résine élémi*, on en retire tout ce que donnent ordinairement les résines, c'est-à-dire du flegme acide, une huile assez limpide dans le commencement, & qui s'épaissit de plus en plus vers la fin de l'opération; il ne reste dans la cornue qu'une petite quantité de *caput mortuum*, surtout si l'*élémi* étoit pur.

La *résine élémi* appliquée extérieurement, passe pour résoudre les tumeurs, déterger les ulcères, & pour être un très-bon digestif; mais, comme nous l'avons dit, on ne l'emploie point seule.

On ne l'emploie point non plus pour l'intérieur, cependant quelques auteurs la vantent comme diurétique.

L'*élémi* entre dans le baume d'Arceus & dans celui de Fioraventi, dans les onguens de styrax & martiatum, dans les emplâtres de bétouine, oppodeltoch, d'André de la Croix, &c. (b)

* **ELENOPHORIES**, adj. pris subst. fêtes ainsi appelées, parce qu'on y portoit des vases de jonc & d'osier, qu'on appelloit *elenes*.

ELÉOMELI, f. m. (Pharmacie.) c'est une huile plus épaisse que le miel, & douce au goût, qui coule du tronc d'un arbre à Palmyre contrée de la Syrie. Cette huile prise dans de l'eau, évacue par les felles les humeurs crues & bilieuses; les malades qui s'en servent sont attaqués d'engourdissement & perdent leurs forces, mais ces symptômes ne sont point à craindre.

On tire aussi cette huile des bourgeons oléagineux de cet arbre. *Dioscoride & Chambers.*

ELEO-SACCHARUM, (Chimie & Pharmacie.) on appelle ainsi toute huile essentielle combinée avec du sucre. C'est un moyen pour rendre les huiles propres à se mêler avec l'eau; ce qu'elles ne feroient point à moins que le sucre, qui est soluble dans l'eau, ne servît d'intermédiaire à cette union. Pour faire l'*eleo-saccharum*, on n'a qu'à verser quel-

ques gouttes d'une huile essentielle de citron, de canelle, de lavande, &c. sur du sucre en poudre; ou bien on n'a qu'à froter des morceaux de sucre sur la peau d'une orange, d'un citron, &c. par-là le sucre se charge d'une huile essentielle aromatique, & lui donne des entraves qui l'empêchent de se dissiper aussi promptement qu'elle feroit sans cela. C'est-là le moyen qu'employent les Italiens, & sur-tout les Napolitains, pour donner à leurs fleurs artificielles les mêmes odeurs qu'ont les fleurs naturelles. Pour cela ils ne font que cacher un peu d'*eleo-saccharum* dans le calice de la fleur artificielle; cependant à la fin la partie aromatique se dissipe.

Dans la Pharmacie on connoît l'*eleo-saccharum carminativum*, qui se fait en versant l'huile essentielle de camomille, vingt-quatre gouttes, sur douze onces de sucre blanc en poudre. Il y a aussi l'*eleo-saccharum* de saffras, qui se fait avec 3ij d'huile de saffras, & 3vj de sucre blanc: on dit que c'est un bon remède pour les catarrhes. Voyez Woyt, *Gazophylacium medico-physicum*. (—)

ELEPHANT, *elephas*, f. m. (*Hist. nat. Zool.*) le plus grand de tous les animaux quadrupèdes, & un des plus singuliers dans la conformation de plusieurs parties du corps. *Planche I. figure 1.* En considérant l'éléphant relativement à l'idée que nous avons de la justesse des proportions, il semble être mal proportionné & mal dessiné, pour ainsi dire, à cause de son corps gros & court, de ses jambes roides & mal formées, de ses piés ronds & tortus, de sa grosse tête, de ses petits yeux, & de ses grandes oreilles. On pourroit dire aussi que l'habit dont il paroît couvert, est encore plus mal taillé & plus mal fait. Sa trompe, ses défenses, ses piés, &c. le rendent aussi extraordinaire que la grandeur de sa taille. La description de ses parties, & l'histoire de leurs usages, ne donnera pas moins d'admiration que leur aspect cause de surprise.

Le roi de Portugal envoya en 1668 au roi de France un éléphant du royaume de Congo, âgé de dix-sept ans, & haut de six piés & demi depuis terre jusqu'au-dessus du dos. Il vécut dans la ménagerie de Versailles pendant treize ans, & ne grandit que d'un pié, sans doute parce que le changement de climat & de nourriture avoit retardé son accroissement; ainsi il n'avoit que sept piés & demi de hauteur lorsque MM. de l'académie royale des Sciences en firent la description.

Le corps de cet animal avoit douze piés & demi de tour; sa longueur étoit presque égale à sa hauteur. Il avoit depuis le front jusqu'au commencement de la queue, huit piés & demi, & trois piés & demi depuis le ventre jusqu'à terre. En prenant la mesure des jambes sur le squelette, on a trouvé que celles de devant avoient quatre piés & demi, & celles de derrière quatre piés huit pouces; mais lorsque l'animal est revêtu de sa chair & de sa peau, les jambes de derrière paroissent plus courtes que celles de devant, parce qu'elles sont moins dégagées de la masse du corps: elles ressembloit plus à celles de l'homme qu'à celles de la plupart des quadrupèdes, en ce que le talon posé à terre, & que le pié est fort court. Les piés de l'éléphant dont il s'agit ici étoient si petits, qu'on ne les distinguoit pas des jambes, qui descendoient tout d'une venue jusqu'à terre, & dont la peau renfermoit les doigts des piés. La plante des piés de derrière avoit dix pouces de longueur, & celle des piés de devant, quatorze; elle étoit garnie d'une corne en forme de semelle, qui étoit dure, solide & épaisse d'un pouce, & qui débordoit comme si elle avoit été écachée par le poids du corps, & formoit quelques ongles mal figurés: il n'y en avoit que trois à chaque pié; cependant il s'est trouvé cinq doigts dans le squelette; mais ils étoient recou-

Tome V.

verts par la peau, & n'avoient aucun rapport avec les ongles. La corne, que l'on a comparée à une semelle, formoit encore d'autres prolongemens que l'on auroit pû prendre pour des ongles. Il y a lieu de croire que cette partie varie dans différens individus, comme nous le ferons voir dans la suite. La queue étoit menue & pointue; elle avoit deux piés & demi de longueur, & étoit terminée par une houppe de gros poils longs de trois à quatre pouces. Cet éléphant étoit femelle; l'orifice extérieur de la matrice se trouvoit placé au milieu du ventre près du nombril, à l'extrémité d'un conduit qui formoit une éminence qui s'étendoit depuis l'anus jusqu'à la vulve, & qui renfermoit un clitoris de deux piés & demi de longueur, & de deux pouces de diamètre; de sorte qu'on l'auroit pris, avant la dissection, pour une verge, parce que cette partie est située de la même façon dans la plupart des quadrupèdes. Il y avoit sur la poitrine deux mammelles, les mammelons étoient petits. La tête étoit grande; elle avoit deux bosses par derrière, & un creux entre deux. Le cou étoit court, le front large, les yeux petits, la bouche étroite, & presque cachée sous le menton; la mâchoire inférieure fort pointue, & les oreilles deux fois plus grandes à proportion que celles d'un âne; elles avoient trois piés de hauteur, deux piés de largeur, & seulement deux lignes d'épaisseur: leur figure approchoit de l'ovale, & elles étoient collées contre la tête, comme celles de l'homme, & s'étendoient en-arrière. On voit par leurs dimensions qu'aucun animal n'a les oreilles à proportion aussi grandes que l'éléphant. La trompe avoit cinq piés trois pouces de longueur après la mort de l'animal, neuf pouces de diamètre à sa racine, & trois vers l'extrémité, qui s'élargissoit comme le haut d'un vase, & formoit un rebord dont la partie de dessous étoit plus épaisse que les côtés. Ce rebord s'allongeoit par le dessus en manière d'un bout de doigt: tout le rebord formoit comme une petite tasse, au fond de laquelle étoient les narines; aussi la racine de la trompe sort de l'endroit qui correspond à celui des narines dans les autres quadrupèdes. Les défenses avoient deux piés de longueur & quatre pouces de diamètre vers leur racine; elles étoient un peu recourbées en-haut, & sortoient de la mâchoire supérieure, à cinq pouces au-dessus du bord de la levre: il n'y avoit que huit dents, quatre en chaque mâchoire, deux de chaque côté; la longueur de la plus grosse étoit de quatre pouces, la largeur d'un pouce & demi. Il se trouvoit sur la peau des crins ou des soies plus grosses que celles des sangliers; elles étoient noires-luisantes, d'une grosseur égale depuis la racine jusqu'au bout, qui paroissoit coupé: il y en avoit peu, & seulement sur quelques parties; savoir la trompe, les paupières, & la queue d'un bout à l'autre, jusqu'à la houppe de l'extrémité. La longueur des soies de la trompe étoit d'un pouce & demi. La peau avoit des rides de deux especes; les unes étoient des lignes creusées comme nous les avons au-dedans des mains; les autres étoient élevées comme elles le sont au-dessus des mains aux personnes vieilles & maigres. Les rides rendoient la peau de l'éléphant fort vilaine, étant couverte d'un épiderme gris-brun, épais en plusieurs endroits, calleux, couvert de crasse, & comme déchiré par une infinité de gerfures. Voyez les mém. pour servir à l'histoire naturelle des animaux, dressés par M. Perrault, troisième partie.

Les éléphants se trouvent en Asie & en Afrique. Ceux de l'Asie sont les plus grands; on prétend qu'ils ont jusqu'à treize, quatorze ou quinze piés, & même plus, de hauteur depuis terre jusqu'au-dessus du dos. On a vû des défenses qui pesoient cent soixante livres: sans doute elles venoient des éléphants d'Asie, car on assure qu'il y en a du poids de deux cents li-

R r r ij

vres. On prétend qu'il s'en est trouvé en Afrique du poids de cent vingt-cinq livres ; les Anglois en ont rapporté de cette partie du monde, qui avoient plus de huit piés de longueur, & qui pesoient quatre-vingt-dix livres. On dit que la mesure ordinaire des *éléphants* d'Afrique est de neuf ou dix piés de longueur, & de onze ou douze de hauteur. Il y a dans l'île de Ceylan un très-grand nombre d'*éléphants*, au rapport du capitaine Ribeiro, *Hist. de Ceylan*, 1701. Les plus grands ont neuf coudées depuis la pointe du pié jusqu'à l'épaule. Plusieurs auteurs s'accordent à dire que les *éléphants* de cette île sont mieux faits, plus courageux, & ont plus d'instinct que les autres, quoiqu'ils soient plus petits. Les *éléphants* sont de couleur brune ; il y en a quelques-uns de blancs dans les Indes, mais ils sont très-rares.

L'*éléphant* allonge & raccourcit sa trompe ; il dirige l'extrémité en-haut, en-bas, de côté ou en arrière : elle est flexible en tout sens, il la meut à son gré & selon ses besoins ; car il s'en sert comme d'un bras & d'une main. Il embrasse avec sa trompe tout ce qu'il veut soulever ou entraîner, par le moyen d'un rebord qui est au bout, & du prolongement de ce rebord, qui ressemble à une sorte de doigt ; il saisit les choses les plus petites. C'est surtout à l'aide de ce doigt qu'il montre une adresse dont on ne croiroit pas qu'un animal si massif fût capable. Enfin c'est avec sa trompe qu'il porte à sa bouche tous ses alimens, soit solides, soit liquides ; mais pour entendre la mécanique qu'il emploie à cet effet, il faut se souvenir que les deux ouvertures des narines sont au fond de la cavité qui se trouve à l'extrémité de la trompe : c'est donc par cet organe qu'il respire, aussi plusieurs voyageurs ont regardé la trompe comme un nez fort allongé. L'air qui passe par cette trompe dans l'inspiration & dans la respiration, la rend propre à la succion, & lui donne la force de projeter les choses qui se trouvent dans sa cavité. Lorsque l'animal applique les bords de l'extrémité de cette trompe sur quelque corps, & qu'il retire en même tems son haleine, ce corps reste collé contre la trompe, & en suit les différens mouvemens. C'est ainsi que l'*éléphant* enleve des choses fort pesantes, & même jusqu'au poids de deux cents livres. Lorsqu'il a soif, il trempe le bout de sa trompe dans l'eau, & en inspirant il remplit d'eau toute la cavité de la trompe ; ensuite il la recourbe en-dessous, pour en porter l'extrémité dans sa bouche ; alors l'animal pourroit aisément faire couler l'eau de la trompe dans la bouche, par un mouvement d'expiration ; mais de cette façon il ne l'avalerait pas sans qu'il en entrât dans le larynx, puisque ce mouvement d'expiration suppose nécessairement que l'épiglotte est levée : aussi l'*éléphant* enfonce sa trompe jusque dans le gosier au-delà de l'épiglotte, & on entend un grand bruit que fait l'eau en sortant de la trompe pour descendre dans l'œsophage. D'ailleurs on ne voit aucun mouvement de succion dans les lèvres, ce qui prouve que l'eau est poussée par l'expiration, & non pas attirée par la succion. De même quand l'*éléphant* prend l'herbe, il l'arrache avec sa trompe, & en fait des paquets qu'il porte au fond de sa bouche. Ces observations ont fait présumer qu'il tète aussi avec sa trompe, mais on n'a jamais vu d'*éléphant* teter ; on n'a jamais vu non plus qu'il prît aucune chose immédiatement avec sa bouche, si ce n'est qu'il reçoit ce qu'on y jette. Il fait jaillir au loin & dirige à son gré l'eau dont il a rempli sa trompe : on dit qu'elle en peut contenir plusieurs seaux. Lorsqu'on mène l'*éléphant* au combat, on attache à l'extrémité de la trompe une chaîne ou un sabre nud, dont il se sert avec beaucoup d'adresse pour frapper l'ennemi.

L'*éléphant* a beaucoup d'instinct & de docilité ; on

l'apprivoise si aisément, & on le soumet à tant d'exercices différens, que l'on est surpris qu'une bête aussi lourde prenne si facilement les habitudes qu'on lui donne. Pour le conduire on se met à cheval sur son cou ; on tient à la main une grosse verge de fer très-pointue par un bout, & terminée à l'autre par un crochet très-fort & aussi très-pointu ; on se sert de la pointe au lieu d'éperon, & le crochet supplée à la bride ; car on pique l'animal aux oreilles & au museau pour diriger sa marche, le conducteur étant ainsi posté. On se place sur le dos de l'*éléphant* : les femmes se servent, comme les hommes, de cette monture ; mais on dit qu'elle est fort incommode, & qu'on aimeroit mieux faire dix lieues sur un cheval, qu'une seule sur un *éléphant*. On leur fait aussi porter des tours, dans lesquelles on place plusieurs hommes armés pour la guerre. Ces tours, au moins celles dont parle Pietro della Valle dans ses *Voyages*, sont longues & larges comme un grand lit, & placées en-travers sur le dos de l'*éléphant* ; elles peuvent contenir six ou sept personnes assises à la manière des Levantins : il y en a d'autres où dix ou douze combattans peuvent se placer. Pour les voyages des femmes de qualité & des grands seigneurs, les *éléphants* ont au lieu de tours, des pavillons richement ornés, dans lesquels on peut s'asseoir ou se coucher. Les *éléphants* portent aussi de toutes sortes de fardeaux, jusqu'à de petites pièces de canon sur leurs affûts. Au rapport de Thevenot (*voyage du Lev.*), la charge des plus forts *éléphants* est de plus de trois mille livres. Cet animal a le pié si sûr, qu'il ne bronche presque jamais. Il fait beaucoup de chemin en peu de tems, à cause de la longueur de ses jambes : en allant le pas, il atteint un homme qui court. Lorsqu'on le presse, il peut faire en un jour le chemin de six journées ; il court comme le cheval, au galop, & il fend l'eau avec autant de vitesse qu'une chaloupe de dix rames. Lorsqu'on est poursuivi par cet animal, on ne peut l'éviter qu'en faisant des détours, parce qu'il n'est pas aussi prompt à se retourner de côté qu'à marcher en-avant. Les *éléphants* plient les jambes de devant, & même celles de derrière. Lorsqu'on veut les charger on monte dessus, & ils aident avec leur trompe. Lorsqu'ils sont en voyage ils ne se couchent que rarement ; mais dans d'autres tems ils se couchent toutes les nuits, & se relevent avec beaucoup de facilité. Ces animaux sont fort commodes & fort utiles pour le service qu'ils rendent, mais ils coûtent beaucoup à nourrir. Thevenot dans son *voyage du Levant*, dit qu'à *Delhy*, outre la viande qu'on leur fait manger, & l'eau-de-vie qu'on leur fait boire, on leur donne une pâte de farine, de sucre & de beurre, & chacun en consomme au moins par jour pour une demi-pistole. Fr. Pierre de Laval rapporte dans ses *voyages*, qu'un *éléphant* mange cent livres de ris par jour : ils prennent tout ce qu'on leur donne, principalement du biscuit. Un seul de ces animaux peut manger en un jour ce qui suffiroit pour nourrir trente hommes durant une semaine ; cependant on en a vu se passer de manger pendant huit ou dix jours. Les *éléphants* sauvages vivent d'herbe, de de fruits, & de branches d'arbres, dont ils machent du bois assez gros.

Ces animaux sont fort tranquilles, & ne s'irritent que lorsqu'on les offense ; alors ils dressent les oreilles & la trompe, & c'est avec la trompe qu'ils renversent les hommes ou les jettent au loin, arrachent des arbres, & soulevent tout ce qui leur fait obstacle. Lorsqu'ils ont terrassé un homme & que leur fureur est grande, ils l'entraînent à l'aide de leur trompe contre leurs piés de devant, & marchent dessus ou le massacrent en le frappant & le perçant avec leurs défenses. C'est aussi par les coups redoublés de ces défenses qu'ils abattent des murs, & qu'ils frac-

pent sur les choses que leur trompe ne peut pas saisir. Ils craignent le feu ; on arrête leur fureur en leur jettant des piéces d'artifice enflammées. Cet animal si grand & si fort est exposé aux insultes des plus vils insectes, les mouches l'incommodent en le piquant dans les endroits où sa peau est gerlée ; c'est pourquoi il a soin de jeter avec sa trompe de la poussière sur son corps, & de se rouler sur la terre en sortant du bain : car il ne manque pas de se baigner souvent, soit pour faire tomber la croûte que la poussière a formée sur sa peau, soit pour ramollir son épiderme qui est sujet à se dessécher ; on le frote d'huile pour prévenir ce desséchement. En frottant sa peau il écrase les mouches qui se trouvent dans les gerfures. Ses ennemis les plus redoutables sont le rhinoceros, le lion, le tygre & les serpens, mais sur-tout le tygre, parce qu'il saisit l'éléphant par la trompe & la met en piéces. Les Negres lui donnent la chasse, parce qu'ils vendent ses défenses & mangent sa chair.

Lorsque les éléphants sont en chaleur ils deviennent furieux ; mais, au rapport de Tavernier, cela n'arrive guere à ceux qui sont apprivoisés. On prétend que la femelle amoncelle des feuilles avec sa trompe, en fait une sorte de lit, s'y couche sur le dos quand elle veut recevoir le mâle, & l'appelle par des cris ; que leur accouplement ne se fait que dans les lieux les plus écartés & les plus solitaires, & que les femelles portent pendant dix ans. Quelques auteurs disent qu'elles ne conçoivent qu'une fois en sept ans, & que leur portée n'est que d'un an, de dix-huit mois, de deux ans, ou de deux ans & demi ; que chaque portée est d'un seul fœtus. D'autres soutiennent qu'il y en a trois ou quatre, & que la mere les allaite pendant sept ou huit ans ; mais tous ces faits sont très-incertains, on n'a pu les observer sur les éléphants domestiques, puisqu'ils ne s'accouplent pas, & il n'est guere possible de suivre des éléphants sauvages d'assez près & assez long-tems pour faire de telles observations. La durée de leur vie n'est guere mieux connue ; on a dit que ces animaux vivoient jusqu'à trois, quatre ou cinq cents ans, & qu'ils grandissent pendant la moitié de leur vie : d'autres assurent qu'elle ne dure que cent vingt, cent trente, ou cent cinquante ans, &c.

On a mis l'éléphant au rang des animaux fissipedes, dans les divisions méthodiques des quadrupedes. En effet il a cinq doigts à chaque pié, mais ils sont entierement réunis & cachés sous la peau. Les ongles ne sont pas vraiment des ongles ; ils ne tiennent pas aux doigts comme il a déjà été dit, & leur nombre varie, puisque l'éléphant de Versailles n'en avoit que 3 à chaque pié, tandis qu'on en monroit un autre à Paris qui venoit des Indes, & qui en avoit quatre. Cependant le P. Tachard a observé que tous les éléphants qu'il a vus à Siam, avoient cinq ongles.

Il y a eu diverses opinions sur les défenses de l'éléphant. On a cru que la plupart des femelles n'en avoient point, & qu'elles étoient très-courtes dans les autres ; qu'elles fortoient de la mâchoire inférieure, & qu'elles tomboient chaque année. Mais les défenses de l'éléphant femelle de Versailles, tenoient à la mâchoire supérieure ; elles étoient longues, & n'ont pas tombé pendant les treize ans qu'il a été à la ménagerie. Quelques auteurs ont prétendu que ces défenses étoient des dents : d'autres ont soutenu qu'on devoit les regarder comme des cornes ; en effet leur substance qui est l'ivoire (voyez IVOIRE.) s'amolit au feu, ce qui n'arrive pas à celle des dents ; & l'os dont sortent ces défenses est distinct & séparé de celui dont sortent les dents : ce qui prouve qu'elles sont de véritables cornes.

On feroit une longue histoire de l'éléphant, si l'on rapportoit tout ce qu'on a dit de son instinct, & tous

les détails du cérémonial établi chez différens peuples, qui ont beaucoup de vénération pour cet animal ; on verroit que l'amour du merveilleux a fait croire que l'éléphant a des vertus & des vices, qu'il est chaste & modeste, orgueilleux & vindicatif, qu'il aime les loüanges, qu'il comprend ce qu'on lui dit, &c. Des nations entieres ont fait des guerres longues & cruelles, & des milliers d'hommes se sont égorgés pour la conquête de l'éléphant blanc. Cent officiers soignent un éléphant de cette couleur à Siam ; il est servi en vaisselle d'or, promené sous un dais, logé dans un pavillon magnifique dont les lambris sont dorés. Plusieurs rois de l'Orient préfèrent à tout autre titre, celui de possesseur de l'éléphant blanc. Mais c'en est assez sur ce sujet, qui est fort étranger à l'histoire naturelle de l'éléphant.

Les éléphants sauvages vont par troupes. Il y a plusieurs manieres de les prendre & de les apprivoiser. Au royaume de Siam, des hommes montent sur des éléphants femelles, & se couvrent de feuillages pour n'être pas apperçus des éléphants sauvages qu'ils vont chercher dans les forêts : dès qu'ils se croient à portée de quelques-uns de ces animaux, ils font crier les femelles sur lesquelles ils sont montés ; les mâles répondent à ces cris par des hurlemens effroyables, & s'approchent des femelles, que les hommes font marcher vers une allée fermée par des palissades ; les mâles suivent les femelles, & dès que l'un d'eux est entré dans l'allée, on fait tomber deux coulisses, une pardevant l'éléphant sauvage, & l'autre par derrière : de sorte qu'il se trouve enfermé sans pouvoir avancer, ni reculer, ni se retourner. Il jette des cris terribles, & fait des efforts étonnans pour se dégager, mais c'est en vain ; alors on tâche de le calmer & de l'adoucir, en lui jettant des seaux d'eau sur le corps ; on verse de l'huile sur ses oreilles, & on fait venir des éléphants privés mâles & femelles qui le caressent avec leurs trompes. Pendant ce tems-là, on lui passe des cordes sous le ventre & aux piés de derriere, & enfin on fait approcher un éléphant privé. Un homme est monté dessus & le fait avancer & reculer, pour donner exemple à l'éléphant sauvage ; ensuite on leve la coulisse qui l'arrête, & aussitôt il avance jusqu'au bout de l'allée ; dès qu'il y est arrivé, on met à ses côtés deux éléphants domestiques, que l'on attache avec lui ; un troisieme marche devant, & le tire par une corde ; & un quatrieme le suit, & le fait marcher à grands coups de tête qu'il lui donne par-derriere. C'est ainsi qu'on conduit l'éléphant sauvage jusqu'à une espece de remise, où on l'attache à un gros pilier qui tourne comme un cabestan de navire ; on le laisse-là pour lui donner le tems d'appaier sa fureur. Dès le lendemain il commence à aller avec les éléphants privés, & en quinze jours il est entierement apprivoisé.

Le roi de Siam a encore une autre façon de faire la chasse aux éléphants : mais elle demande beaucoup d'appareil. On commence par attirer le plus grand nombre d'éléphants sauvages qu'il est possible dans un parc spacieux, environné par de gros pieux qui laissent de grandes ouvertures de distance en distance ; on les y fait venir par le moyen d'une femelle, ou en les épouvantant par le son des trompettes, des tambours, des hautbois, & sur-tout par le feu dans divers endroits de la forêt, pour les faire aller dans le parc. Lorsqu'ils y sont arrivés, on fait autour une enceinte d'éléphants de guerre, pour empêcher que les éléphants sauvages ne franchissent les palissades ; ensuite on mene dans le parc à-peu-près autant d'éléphants privés des plus forts, qu'il y a d'éléphants sauvages. Les premiers sont montés chacun par deux chasseurs, qui portent de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts sont attachés à l'éléphant. Les conducteurs de chacun de ces éléphants les font

courir contre un *éléphant* sauvage, qui fuit aussi-tôt & se présente aux ouvertures du parc pour en fortir; mais il est repoussé par les *éléphants* de guerre qui forment l'enceinte du dehors; & pendant qu'il marche ainsi dans le parc, les chasseurs jettent leurs noeuds si à-propos dans les endroits où il doit mettre le pié, qu'en peu de tems tous les *éléphants* sauvages sont attachés. On les met entre des *éléphants* privés pour les conduire, comme dans la chasse dont il a déjà été fait mention.

Au Pégu on employe pour cette chasse plus d'art, mais moins de monde. On a plusieurs femelles dressées au manège qu'elles doivent faire dans cette occasion; on les frote aux parties de la génération avec une huile fort odoriférante, que les mâles sentent de loin; on mène ces femelles dans les forêts, & bientôt les *éléphants* sauvages accourent de toutes parts, & les suivent: alors elles prennent le chemin d'un parc environné de gros pieux plantés à telle distance l'un de l'autre, qu'un homme peut passer entre deux, mais non pas un *éléphant*, excepté à l'entrée du parc où il y a une grande ouverture qui se ferme par une herse. Il se trouve aussi entre les pieux plusieurs portes qui communiquent chacune dans une écurie, & que l'on peut fermer par des coulisses. Lorsque les femelles privées sont entrées dans le parc avec les *éléphants* sauvages, on fait tomber la herse pour clore la grande ouverture; ensuite les femelles entrent dans leurs écuries, & on baisse la coulisse des portes. Les *éléphants* se voyant seuls & enfermés, entrent en fureur; ils poursuivent les hommes qui se trouvent dans le parc pour faire les manœuvres nécessaires: mais ceux-ci s'échappent entre les pieux, que les *éléphants* frappent avec leurs défenses; mais ils cassent souvent leurs défenses, au lieu de briser les pieux: ils jettent de grands cris, ils pleurent, ils gémissent, & font des efforts de toute espèce pendant deux ou trois heures; enfin les forces leur manquent, ils s'arrêtent, la sueur coule de toutes les parties de leur corps, ils laissent tomber leur trompe à terre, & il en sort une grande quantité d'eau. Lorsqu'ils sont dans cet état, on fait sortir les femelles de leurs écuries, elles rentrent dans le parc, & se mêlent parmi les *éléphants* sauvages. Bientôt elles vont dans d'autres écuries qui sont destinées à ces *éléphants*; chacun suit une femelle & entre après elle dans une écurie: mais il s'y trouve seul, car la femelle sort par une porte de derrière; & aussi-tôt on enferme l'*éléphant* sauvage dans cette écurie où il se trouve fort serré; on l'y tient lié; il passe quatre ou cinq jours sans vouloir ni manger, ni boire; enfin il s'accoutume à son esclavage, & en huit jours il se trouve bien apprivoisé.

A Patane, qui est un royaume dépendant de celui de Siam, on mène seulement un grand *éléphant* privé dans le bois; dès qu'un *éléphant* sauvage l'aperçoit, il vient l'attaquer: ces deux *éléphants* croisent leurs trompes en s'efforçant de se renverser l'un l'autre; pendant que la trompe de l'*éléphant* sauvage est embarrassée, on lui lie les jambes de devant, alors il n'ose plus se remuer, parce qu'il craint de tomber: ainsi il est aisé de l'apprivoiser par la faim.

On tend aussi des chausses-trapes pour faire tomber les *éléphants* sauvages dans des fosses, & ensuite on les lie avec des cordes. L'*éléphant* s'apprivoise en peu de tems: trois jours suffisent, si on les prive de nourriture, ou si on les empêche de dormir. On les prend plus facilement lorsqu'ils sont très-jeunes. Voy. le prem. voyage de Siam, par le P. Tachart; les mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux, qui a déjà été citée; & plusieurs relations de voyageurs dont cet article a été extrait. Voyez QUADRUPÈDE. (I)

ELÉPHANT, (Mat. méd.) de toutes les parties de cet animal, il n'y a que les dents qui soient en usa-

ge; elles sont connues sous le nom d'ivoire. Voyez IVOIRE.

* ELÉPHANS, (Hist. anc.) les anciens employèrent cet animal dans leurs armées; les Orientaux s'en étoient servi avant eux; les Persans & les Indiens en avoient menés en troupe au combat. Il étoit difficile de les blesser. Ils écrasoient sous leurs piés tout ce qui s'opposoit à eux; ils portoient des tours sur leur dos, d'où des soldats armés faisoient pleuvoir des traits, des fleches, des pierres, & des javalots sur leurs ennemis. Ils étoient dressés à saisir les hommes avec leur trompe, & à les jeter dans la tour qu'ils portoient. Ils rompoient les rangs; ils épouvan-toient les chevaux. Lorsqu'on se fut accoutumé à cette espèce de péril, on résista aux *éléphants* avec le feu, avec des poutres aiguës plantées devant les rangs, des haches dont on leur coupa les piés, des armes en forme de faulx dont on leur trancha la trompe, de longues piques qu'on leur enfonça sous la queue, où ils ont la peau moins épaisse; enfin on leur opposa d'autres *éléphants*. On vit alors les animaux les plus terribles prendre part dans les querelles des hommes, & s'entre-détruire pour les défendre ou les venger.

Les Romains qui en virent pour la première fois dans l'armée de Pyrrhus, les prirent pour des bœufs de Lucanie; une défaite totale fut la suite de leur ignorance. Dans la suite ils firent marcher eux-mêmes ces animaux contre leurs ennemis: ce fut une partie principale du butin qu'ils firent sur les Carthaginois. Ils en opposèrent pour la première fois à Philippe; ils en honorèrent leurs triomphes; ils en exposèrent dans les jeux du cirque, où l'on vit quelquefois des *éléphants* vaincus par des hommes. C'étoit un bel exemple de la supériorité de l'industrie sur la force. On dit qu'ils en dressèrent à marcher sur des cordes tendues. Ils en attelèrent à leurs chars. César se fit éclairer par quarante *éléphants*, qui portoient devant lui des flambeaux à la guerre. On appelloit *zoarque*, celui qui commandoit un *éléphant*; *thérarque*, celui qui en commandoit deux; *alphérarque*, celui qui en commandoit trois; *hylarque*, celui qui en commandoit huit; *chératarque*, celui qui en commandoit vingt; & *phallangarque*, celui qui en commandoit soixante-quatre.

ELÉPHANT, (Myth. Médailles.) L'*éléphant* sur les médailles est un des sujets qui a le plus exercé les antiquaires, pour en deviner les diverses significations. Il marque ordinairement les jeux publics & les triomphes, où l'on prenoit plaisir de faire voir au peuple ces fortes d'animaux. Dans les médailles de Jules-César sur la fin de la république, où il n'étoit pas permis de mettre sa tête sur les monnoies, on imagina pour flater son ambition de mettre à la place cet animal; parce qu'en langue punique *cézar* signifioit un *éléphant*. Aussi dans la suite, l'*éléphant* fut pris pour une marque de la puissance souveraine: il est vrai cependant qu'il désigne ailleurs le symbole de l'éternité, ou celui de la piété envers Dieu. Mais pour abrégé, voyez Spanheim, *numismata*; Begeri, *thesaurus Brandenburgicus*; & surtout Cuper (Gisbert), de *elephantis*, &c. Hagæ-Comit. 1719, in-folio, fig. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ELÉPHANT, nom donné à un ordre militaire ancien & fort honorable que conférèrent les rois de Danemark, & qu'ils n'accordent qu'aux personnes de la plus haute qualité, & d'un mérite extraordinaire.

On l'appelle l'ordre de l'*éléphant*, parce qu'il a pour arme un *éléphant* d'or émaillé de blanc, chargé d'une tour d'argent maçonnée de sable, sur une terrasse de synople émaillée de fleurs. Cette marque de l'ordre est ornée de diamans, & pend à un ruban bleu, ondé comme le cordon bleu en France. Chambers. (G)

ELÉPHANT, (*île de l'*) île de l'Indostan sur la côte du Malabar. Elle a été ainsi nommée, de la figure d'un éléphant qu'on voit taillée dans le roc, grande comme nature. Il y a au même endroit un cheval de pierre, une pagode, avec une quarantaine de figures gigantesques, rangées symétriquement. Les payens de cette île en ont fait l'objet de leur culte.

ELEPHANTIASE ou ELEPHANTIE, subst. f. ou ELEPHANTIAS, f. m. (*Med.*) c'est le nom que les Grecs ont donné à la maladie de la peau, que les Arabes appellent *lepre*.

Celle qui est la lepre des Grecs, est nommée par les Arabes, *albara nigra* : c'est une espèce de gale à un plus haut degré de malignité ; ainsi elle ne diffère de la gale que l'on voit communément, que par l'intensité des symptômes. Voyez GALE, LEPRE.

La lepre des Arabes est encore plus violente que celle des Grecs. De toutes les maladies dans lesquelles les tégumens sont affectés de différens genres de pustules, de tubercules, d'ulcères, il n'en est point qui réunisse autant de ces divers maux, & qui affecte si généralement toutes les parties du corps, d'une manière si horrible & si digne de compassion en même tems, que l'*éléphantiasé* ; ce qui la fait regarder comme un chancre universel par Paul Aeginette (*lib. IV.*), & par presque tous les auteurs qui l'ont décrit après lui. On lui a donné le nom d'*éléphantiasé* ; soit parce que cette maladie est aussi grande par la nature de ses symptômes, & aussi forte par la difficulté de la guérir, entre toutes les autres maladies connues, que l'éléphant surpasse en grandeur & en force tous les autres quadrupèdes ; soit parce que ceux qui sont affectés de cette espèce de lepre ont le corps & les extrémités inférieures sur-tout tuméfiées & si roides, qu'ils ne peuvent pas les plier : ce en quoi on les comparoit aux éléphants, dont les anciens croyoient les jambes sans jointures ; soit parce que cette maladie rend la peau gonflée, rude, inégale, ridée, couverte d'écailles, de tubérosités, avec un grand nombre de fentes sillonnées & de crevasses, comme l'est celle des éléphants. Cette dernière raison paroît la plus vraisemblable. On lui a aussi donné, selon Galien dans son livre de *tumoribus*, cap. xjv. le nom de *satyryasium* ; parce que lorsqu'elle commence, elle rend les malades extrêmement lascifs, & par-là semblables à des satyres ; ou parce qu'elle défigure le visage, & lui donne quelque ressemblance avec la figure sous laquelle on représente les satyres. On la désigne aussi par le nom de *leontiasis* ; il est fait mention de ce nom dans Aëtius, *tetract. 4.* parce que ceux qui en sont affectés ont le front chargé de grosses rides, l'aspect furieux, effrayant, comme le lion : en sorte que ce mal est aussi cruel que cet animal. On l'appelle encore le *mal de S. Lazare*, parce qu'on le croit le même que celui du mandiant nommé *Lazare*, tout couvert d'ulcères, dont il est fait mention dans l'Evangile.

Cette cruelle maladie ne paroît pas tout d'un coup dans toute sa force ; ses symptômes ne semblent naître que par degrés ; car avant que les parties extérieures soient affectées, les malades se sentent une pesanteur de corps qui les engourdit & les rend lents à se mouvoir, sont sujets à la constipation, leurs urines sont semblables à celles des bêtes de somme, leur haleine devient forte, la peau des joues s'épaissit, il s'élève des tumeurs dures sur le visage & principalement sur le front ; & lorsque le mal augmente plus considérablement, il se forme des tubercules & des pustules sur toute la surface du corps.

Il y a six symptômes, selon Gui de Chauliac (*mag. chirg. tract. 6.*), qui constituent des signes caractéristiques de l'*éléphantiasis* ; savoir la rondeur des yeux & des oreilles ; la dépilation, l'épaisseur, & l'élévation de la peau des sourcils ; la dilatation & la dis-

torcion des narines en-dehors, & le resserrement de leurs cavités en-dedans ; la mauvaise odeur des lèvres, & la voix rauque, comme lorsqu'on parle du nez ; la puanteur de la bouche & de toute la personne ; le regard fixe & qui fait horreur.

Le même auteur rapporte encore seize autres signes équivoques de cette maladie, dont voici les principaux : la peau s'hérissé d'inégalités en forme d'écailles ; il s'en sépare une grande quantité qui renaît bientôt après : le sentiment qui est d'abord beaucoup émoussé dans les extrémités inférieures, avec des crampes continuelles, se perd à la suite entièrement, en sorte qu'il ne peut presque pas être excité par la piquûre faite avec des aiguilles quoiqu'enfoncées profondément ; la peau en général devient insensible par degrés, au point de ne ressentir à la fin aucune douleur, même par l'aspersion de l'eau bouillante qui glisse dessus comme sur un corps onctueux. Les cheveux tombent aussi-bien que les poils des aisselles, des aines, & il renaît à la place une espèce de duvet : les lèvres sont enflées, épaisses, les gencives rongées, la langue, le palais, les oreilles se garnissent d'une infinité de petits grains comme des durillons ; une soif ardente tourmente jour & nuit ; & selon la description qu'Aretée donne de cette maladie (*liv. IV. cap. xij.*), la face, les cuisses, les jambes s'enflent d'une manière énorme, & quelquefois tout le corps, en sorte que les doigts des pieds & même ceux des mains sont enveloppés & cachés sous l'enflure : enfin lorsque le mal est au suprême degré, les tubercules s'exulcerent dans toutes les parties du corps ; les bords des ulcères deviennent calleux, & cependant très-tendres & susceptibles de donner du sang par la moindre irritation ; il s'en forme souvent dans l'intérieur de la bouche, dans le gosier ; il s'y répand un pus de mauvaise qualité, une sanie, qui sent de très-mauvaise odeur ; & le corps ainsi affecté dans toutes ses parties, ne paroît bientôt plus que couvert d'un seul ulcère comme un chancre universel ; jusqu'à ce que la fièvre lente qui se joint inévitablement à tous ces symptômes, & la pourriture de toutes les parties tant internes qu'externes, ayant rongé & consumé jusqu'aux os la substance des misérables qui sont dans un si triste état, & leur ayant ôté le peu de vie qui restoit encore dans leur corps changé en affreuses charognes, quelquefois long-tems même avant la mort ; car malgré tant de maux qui sont produits par cette maladie, elle ne laisse pas d'être ordinairement de longue durée ; elle doit par conséquent selon Celse, *liv. III. cap. xxv.* être mise au nombre des chroniques, quelque violente qu'elle soit.

Telle est l'histoire de cette maladie qui porte un caractère de malignité excessive & qui est des plus contagieuses ; en sorte que ceux qui en sont atteints se voyent abandonnés de tout le monde, même de leurs domestiques & de leurs parens qui craignent d'en approcher : c'est en conséquence qu'on a pourvû dans plusieurs états à leur fournir un asyle où ils puissent se mettre & finir leurs jours malheureux dans des hôpitaux (dits de *S. Lazare*), fondés à cet effet ; on les oblige à se séparer de la société & à s'y renfermer dès qu'ils sont déclarés tels ; d'autant plus que l'*éléphantiasis* se communique aisément par le commerce ordinaire de la vie, sur-tout si l'on couche avec ceux qui en sont infectés, & par le coït ; comme le rapporte Gordon, *liv. I. cap. xxij.* ce qu'il confirme par plusieurs exemples : il peut être aussi héréditaire.

C'est mal-à-propos qu'on a voulu confondre l'*éléphantiasis* ou lepre des Arabes avec la vérole ; attendu que celle-là toute contagieuse qu'elle est, peut aussi être contractée par le défaut de régime, par l'usage de mauvais alimens selon le témoignage des

anciens médecins : ce qui n'arrive jamais par rapport à celle-ci, qui ne se communique que par contagion. La vérole commence souvent par l'affection des parties génitales, l'*éléphantiasé* n'attaque jamais particulièrement ces organes : cette maladie-ci rend les malades extrêmement lascifs : c'est tout le contraire à l'égard de celle-là : celle-ci est le plus souvent susceptible de guérison ; celle-là ne l'est jamais lorsqu'elle est confirmée, &c.

Enfin, la lepre des Arabes ou l'*éléphantiasé* est une maladie à peine connue & vûe en Europe dans ces derniers siècles, & dont le traitement n'a point été appliqué à la vérole : l'*éléphantiasé* est endémique, en Syrie & en Egypte ; il est absolument étranger dans la partie du monde que nous habitons ; il n'y a été répandu que deux fois selon le témoignage des historiens & des médecins, & il s'y est éteint en peu de tems. Plin dit, *hist. nat. lib. III.* qu'elle étoit inconnue en Italie jusqu'au tems du grand Pompée : Lucrèce donne à entendre qu'elle étoit particulière à l'Égypte, *lib. IV.*

*Est elephas morbus qui propter flumina Nili,
Gignitur Ægypto in mediâ, neque præterea usquam.*

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a toujours été plus commune dans les pays chauds, & que quand l'Europe en a été infectée, ses parties méridionales en ont plus souffert que les septentrionales : & en France elle s'est aussi fait plus sentir, en Provence & en Languedoc, que dans le reste du royaume ; il consiste cependant qu'elle s'est aussi répandue dans quelques endroits de l'Allemagne.

Comme la lepre des Arabes & celle des Grecs ne semblent différer qu'en ce que les symptômes de la première sont portés au plus haut point de malignité ; pour ne pas tomber dans le cas de la répétition, il est à-propos de renvoyer à l'article LEPRE ce qui reste à dire touchant les causes, le prognostic & la curation de l'*éléphantiasé* qui n'est le plus souvent susceptible d'aucun traitement. Voyez LEPRE.

Plusieurs médecins arabes ont aussi entendu par le mot *elephantiasis*, une maladie bien différente de la précédente qui affectoit simplement les piés avec un gonflement considérable & des varices dans ces parties ; comme il paroît par Avicenne, Rhafis, Avenzoar & autres ; sur quoi Voyez Fuchsius, *lib. III.* & Sevestus, *lib. XXIX.* (d)

ELEPHANTIN, adj. (*Hist.*) qui appartient à l'éléphant, ou qui en a les qualités.

Ce mot se dit principalement de certains livres des anciens Romains.

Dans quelques-uns de ces livres étoient enregistrés tous les actes du sénat & des magistrats de Rome. En d'autres, tout ce qui se passoit dans les provinces & dans les armées, &c. Il y en avoit outre cela 35 gros volumes autant que de tribus, où étoient marqués la naissance & les classes des citoyens. On les renouvelloit tous les cinq ans à chaque nouvelle élection des censeurs ; & on les gardoit tous dans le trésor public, au temple de Saturne.

Il y en a qui croient que ces livres avoient été nommés *éléphantins* par rapport à leur énorme volume ; d'autres parce qu'ils étoient faits de tablettes d'ivoire. Chambers. (G)

ELEPHAS, f. f. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleurs monopétales, anomales, tubulées & faites en forme de masque dont la levre supérieure ressemble en quelque façon à la trompe d'un éléphant, & l'inférieure est découpée. Il sort du calice un pistil qui entre comme un clou dans la partie postérieure de la fleur, & qui devient dans la suite un fruit divisé en deux loges qui renferment des semences oblongues pour l'ordinaire. Tournefort, *Inst. rei herb. corol.* Voyez PLANTE. (I)

ELETTE, f. f. (*Cordonnier*) est une bande de cuir de la largeur du pouce, qui se met en dedans du soulier au-tour de l'empaigne pour la renforcer.

ELEVATION, sub. f. (*Astron.*) L'*élévation* d'une étoile ou d'un autre point dans la sphère, en Astronomie, est un arc de cercle vertical compris entre cette étoile ou cet autre point & l'horison. Voyez VERTICAL.

Ainsi comme le méridien est un cercle vertical, l'*élévation* ou hauteur méridienne, c'est-à-dire l'*élévation* d'un point situé dans le méridien, est un arc du méridien intercepté entre ce point & l'horison. Voyez MERIDIEN.

Elevation du pole, marque la hauteur du pole sur l'horison d'un lieu, ou un arc de méridien intercepté entre le pole & l'horison. Voyez POLE.

Ainsi, (*Planch. Astronom. fig. 4.*) *AQ* étant supposé l'équateur, *HR* l'horison, *HZPN* le méridien, & *P* le pole, *PR* est l'*élévation* du pole.

Dans ce sens le mot *élévation* est opposé à *abaissement*. Voyez ABAISSEMENT.

L'*élévation* du pole est toujours égale à la latitude du lieu, c'est-à-dire, que l'arc de méridien intercepté entre le pole & l'horison est égal à l'arc du même méridien intercepté entre l'équateur & le zénith.

Ainsi le pole boréal est élevé sur l'horison de Paris de 48 d. 50', & il y a le même nombre de degrés entre le zénith de Paris & l'équateur ; de sorte que Paris se trouve à 48 d. 50' de latitude boréale. Voyez LATITUDE. Pour trouver l'*élévation* du pole d'un lieu, voyez POLE & LATITUDE.

L'*élévation* de l'équateur est un arc du méridien moindre qu'un quart de cercle, intercepté entre l'équateur & l'horison du lieu. Voyez EQUATEUR.

Ainsi, *AZ* représentant comme ci-dessus l'équateur, *HR* l'horison, *P* le pole, & *HZPN* le méridien ; *HA* sera l'*élévation* de l'équateur. Voyez EQUATEUR.

Les *élévations* de l'équateur & du pole, jointes ensemble, forment toujours un quart de cercle, & par conséquent plus l'*élévation* du pole est grande, moins celle de l'équateur doit l'être, & réciproquement.

Ainsi dans la figure que nous avons déjà indiquée, *PA* est supposé par la construction un quart de cercle, & *AH + AP + PR*, un demi cercle, & par conséquent *HA + PR*, un quart de cercle.

Trouver l'*élévation* de l'équateur. Trouvez l'*élévation* du pole, de la manière indiquée à l'article POLE. Soustrayez l'*élévation* trouvée d'un quart de cercle, ou de 90 d. Ce qui restera, sera l'*élévation* de l'équateur. Ainsi l'*élévation* du pole à Paris, savoir 48 d. 50', étant soustraite de 90 d. le reste donne 41 d. 10' pour l'*élévation* de l'équateur au même lieu.

Angle d'*élévation* en Mécanique, c'est l'angle *AB*, (*Planch. de Méc. fig. 47.*) compris entre la ligne de direction *AR* d'un projectile, & la ligne horizontale *AB*. Voyez PROJECTILE & ANGLE.

Elevation d'un canon & d'un mortier, c'est l'angle que l'axe du canon ou du mortier fait avec le plan de l'horison. Voyez CANON & MORTIER. (O)

ELEVATION, en Hydraulique, se dit de la hauteur à laquelle montent les eaux jaillissantes ; elle dépend de celle des réservoirs & de la juste proportion de la sortie des ajustages avec le diamètre des tuyaux de conduite.

Les jets sont affoiblis par l'air ou l'atmosphère qui les entoure, ce qui fait qu'ils ne s'élèvent jamais aussi haut que leur réservoir.

PREMIERE FORMULE. Connoître la hauteur des réservoirs par rapport à celle des jets. L'expérience a appris qu'un jet venant d'un réservoir de 5 piés de haut montoit un pouce de moins, & qu'il falloit compter

compter l'élevation des jets, de 5 piés en 5 piés, & prendre le quarré du nombre de fois que 5 est contenu dans cette élévation, ce qui fera connoître la hauteur que doivent avoir les réservoirs pour que les jets ne perdent rien de la hauteur proposée.

Ainsi, comme un jet de 60 piés de haut a 12 fois 5 dans son nombre, on prendra le quarré de 12 qui est 144; ce sera des pouces que l'on écrira à la suite des 60 piés réduits en pouces qui sont 720; ainsi ce jet pour conserver la hauteur de 60 piés, demande un réservoir élevé de 864 pouces, ou 72 piés.

Les eaux de décharge & de superficie, de quelque hauteur qu'elles viennent, ne font que rouler dans les tuyaux, & que baver dans les bassins d'embas; il faut de la charge à une conduite pour élever le jet d'eau, & que le tuyau soit bien plein.

La hauteur d'un jet est plus difficile à déterminer par rapport à celle du réservoir; parce que plus il est élevé, plus il trouve de résistance dans l'air. Les défauts des jets ou leur différence de hauteur avec celle des réservoirs sont dans la raison des quarrés des hauteurs des mêmes jets: il faut donc connoître la hauteur du réservoir, en supposer une pour le jet demandé, ou en fixer une générale dans tous les calculs.

SECONDE FORMULE. Connoître la hauteur d'un jet par rapport à celle du réservoir. Il résulte de la règle précédente, de compter l'élevation des jets de 5 piés en 5 piés, & prendre le quarré du nombre de fois que 5 est contenu dans cette élévation, que la hauteur marquée de 864 pouces pour le réservoir d'un jet de 60 piés de hauteur, est composé de deux parties: 1°. de la hauteur du jet: 2°. du quarré du quotient qu'on auroit en divisant la hauteur du jet (si on la connoissoit) par 60 pouces, valeur des 5 piés de la règle, c'est-à-dire que 5 est 12 fois dans 60, & que 12 est le quotient: ensuite si l'on quarré le quotient & qu'on ajoute son produit qui est ici de 144 pouces à la hauteur 720 qu'on a supposée pour le jet; on trouvera sûrement la hauteur du jet demandé, en augmentant ou diminuant cette hauteur supposée jusqu'à ce qu'on soit arrivé précisément à celle du réservoir, qui a été proposée de 864 pouces ou 72 piés. (K)

ELEVATION DES PUISSANCES, (*Arithmétique.*) Voyez ELEVER.

ELEVATION, en Physique, c'est le mouvement d'un corps qui va de bas en haut, ou l'action par laquelle un corps s'éloigne continuellement de la terre. Voyez MOUVEMENT. En ce sens, ce mot est opposé à descente. Voyez DESCENTE.

Les Péripatéticiens attribuent l'élevation spontanée des corps à un principe de legereté qui leur est inhérent. Voyez LEGERETÉ.

Les modernes nient qu'il y ait une legereté spontanée, & prouvent que tout ce qui monte, le fait en vertu de quelque impulsion extérieure. C'est ainsi que la fumée & d'autres corps raréfiés montent dans l'atmosphère; & que l'huile, les bois légers s'élèvent au-dessus de l'eau, non pas par quelque principe extérieur de legereté, mais par l'excès de pesanteur des parties du milieu où ces corps se trouvent. Voyez PESANTEUR, MILIEU, ATMOSPHERE, FLUIDE, &c.

L'élevation des corps légers dans un milieu pesant, est produite de la même manière que l'élevation du bassin le plus léger d'une balance: ce n'est pas que ce bassin ait un principe intérieur par lequel il tende immédiatement en haut; mais il y est poussé par la force du contre-poids de l'autre bassin, l'excès du poids de l'un produisant cet effet par l'augmentation de sa tendance en embas. Voyez ceci plus approfondi ou éclairci aux articles PESANTEUR SPÉCIFIQUE, FLUIDE, BALANCE HYDROSTATIQUE, &c.

Tom. V.

Élevation des corps sur des plans inclinés. Voyez-en les lois à l'article PLAN INCLINÉ.

L'élevation ou l'ascension des fluides s'entend particulièrement de l'action par laquelle ils montent au-dessus de leur propre niveau entre les surfaces des corps qui approchent fort d'être contigus, ou dans les tuyaux de verre capillaires, ou dans les vaisseaux remplis de sable, de cendre, ou d'autres semblables substances poreuses. Voyez FLUIDE.

Cet effet arrive aussi-bien dans le vuide qu'en plein air, dans les tubes recourbés que dans les droits: quelques liqueurs, comme l'esprit-de-vin & l'huile de terebenthine, montent plus vite que d'autres liqueurs, & quelques-unes s'élèvent d'une manière différente des autres. Le mercure ne s'élève point du tout au-dessus de son niveau, au contraire il descend au-dessous.

On a parlé plus au long du phénomène des tuyaux capillaires & de ses causes, à l'article CAPILLAIRE.

A l'égard des plans; deux plaques de verre, de métal, de pierre ou d'autre matière, bien unies & bien polies, étant disposées de manière qu'elles soient presque contiguës, elles produiront l'effet de plusieurs tubes capillaires parallèles, & les fluides s'élèveront entre ces plans de la même manière que dans les tubes. On peut dire la même chose d'un vaisseau rempli de sable, &c. la multitude des petits interstices, dont il est parsemé, forme, pour ainsi dire, une espèce de tuyaux capillaires: c'est le même principe qui a lieu dans tous ces cas; & c'est vraisemblablement à cette même cause que l'on doit attribuer l'ascension de la sève dans les végétaux. Voyez VÉGÉTATION.

Élevation des vapeurs. Voyez EVAPORATION, NUAGE ou NUÉE, VAPEUR. (O)

ELEVATION, (Alchimie.) Les Alchimistes nomment ainsi les opérations par lesquelles ils subtilisent ou atténuent certaines substances, séparent la partie spiritueuse de celle qui est plus grossière, la plus légère de la pesante, celle qui est fluide de celle qui est fixe; ce qui revient, en langage ordinaire, à la sublimation & à la distillation. Voyez SUBLIMATION & DISTILLATION. (—)

ELEVATION, terme de Chirurgie; mouvement des doigts par lequel le chirurgien incise suffisamment la veine & la peau dans l'opération de la saignée. Voyez PHLÉBOTOMIE.

L'élevation se fait en retirant la lancette qu'on a introduite dans le vaisseau. Il n'y a que le tranchant supérieur de la lancette qui coupe, lorsqu'on fait l'élevation; quand on ne fait pas ce mouvement, l'ouverture de la peau n'étant pas si grande que l'incision de la veine, il s'amasse du sang autour du vaisseau sous la peau, ce qui forme une tumeur nommée trombe. Voyez ce mot. Une lancette à grain d'orge dispense de faire une élévation; mais cette lancette ne convient que pour les vaisseaux qui sont gros & superficiels. Voyez LANCETTE. (Y)

ELEVATION. (Coupe des pierres.) Voyez ORTHOGRAFIE.

ELEVATION à la messe (Théol. & Hist. ecclési.) marque cette partie de la messe où le prêtre élève l'hostie & le calice plus haut que sa tête, afin de faire adorer au peuple le corps & le sang de N. S. J. C. après la consécration, & après qu'il les a lui-même adorés par une profonde genuflexion.

Carlostad ôta l'élevation de la messe; & Luther la retint d'abord, mais ensuite il la supprima.

M. Chambers prétend, mais sans citer aucune autorité, que S. Louis est le premier qui ait ordonné qu'à l'élevation on se mit à genoux, à l'exemple de certains religieux qu'il ne nomme point.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les anciennes liturgies, & en particulier dans la sacramentaire

de S. Grégoire, on ne voit point d'autre *élévation* de l'hostie que celle qui se fait à la fin du canon, en disant *per ipsum & cum ipso & in ipso*; ce qui n'empêche pas que l'adoration aujourd'hui en usage à l'*élévation* ne soit bien fondée, puisqu'il est de foi qu'au moment que le prêtre prononce les paroles de la consécration, le corps & le sang de Jesus-Christ se trouvent réellement présens sous les especes du pain & du vin, ce qui suffit pour lui attirer l'adoration des fideles; car c'est principalement par le dogme qu'il faut juger des cérémonies. (G)

ELEVATOIRE, f. m. *instrument de Chirurgie* dont on se sert pour relever les os du crane, qui déprimés ou enfoncés par quelque coup ou chute, compriment la dure-mere ou le cerveau.

On trouve dans les anciens la description & la figure des *élévatoires*, dont on faisoit usage de leur tems, & que la Chirurgie moderne a proscrits, parce qu'on couroit un risque évident d'enfoncer les os qui devoient soutenir l'effort de ces instrumens. Ceux qui sont actuellement le plus en usage, sont des leviers de la premiere espece, dont le point d'appui est au milieu, le fardeau à une extrémité, & la puissance à l'autre.

La longueur d'un *élévatoire* est d'un demi-pied; sa composition est de fer très-poli, relevé de pommettes dans le milieu; les deux extrémités forment chacune une branche courbée à sens opposé, ce qui fait un instrument double. Ces branches sont différemment courbées; les unes étant presque droites, les autres un peu courbes, & quelques-unes fort coudées, parce que le coude sert quelquefois de point d'appui. Le bout de chaque branche est arrondi ou ovale aux uns, quarré aux autres. Le dedans de l'extrémité de chaque branche est garni de petites cannelures transversales qui sont faites comme des petits biseaux couchés les uns sur les autres. Voyez les fig. 14 & 15. Pl. XVI.

La main doit être la force mouvante & le point d'appui des *élévatoires* dont on vient de faire la description, parce qu'en appuyant le levier sur la partie de l'os opposée à celle qu'on veut relever, on l'écraseroit si elle résistoit beaucoup; & on l'enfonceroit sur la dure-mere, si elle offroit peu de résistance. Pour se servir de cet instrument, on l'empoigne avec les quatre doigts de la main droite par le milieu de son corps, le pouce appuyé à l'opposite, on passe ensuite l'extrémité antérieure sous la piece d'os qu'on veut relever, observant d'appliquer les petits biseaux contre sa partie intérieure: le doigt index sert de point d'appui dans l'action de relever l'os enfoncé: il faut soutenir extérieurement avec les doigts de la main gauche la portion d'os sous laquelle l'*élévatoire* agit.

Feu M. Petit, sachant que la main qui a assez de force pour l'opération dont on parle, peut n'avoir pas assez de fermeté & de précision pour empêcher que le bout de l'*élévatoire* ne s'échappe, ce qui pourroit occasionner des accidens, a fait construire un nouvel *élévatoire*, dont la main n'est point l'appui. Il s'agissoit de trouver sur le crane un appui pour le levier, le plus près qu'il est possible de l'os qu'il faut relever, & il falloit que cet appui fût sur un plan solide pour soutenir sans se rompre l'effort qu'on fait pour relever l'enfonçure.

Dans ces vues, M. Petit a fait fabriquer un chevalet (Pl. XVII. fig. 2.) dont les deux jambes appuient sur le crane; on leur donne le plus de surface qu'il est possible pour rendre l'appui plus stable, & afin que l'effort que l'os doit soutenir soit partagé sur une plus grande étendue de sa surface. Ces extrémités sont garnies de chamois, tant pour les empêcher de glisser que pour qu'elles ne fassent aucune impression sur l'os. A la sommité du chevalet se trou-

ve une entaille (fig. 2. n°. 2.) qui reçoit une petite piece de fer terminée en vis. Cette vis (fig. 2. n°. 3.) est destinée à entrer dans des trous tarraudés qui sont à la surface de dessous le levier (fig. 2. n°. 4.); par ce moyen, le levier est fixé sur le chevalet par une charniere qui permet les mouvemens de bascule.

Si à raison d'un grand fracas d'os ou du peu d'étendue de la plaie, il étoit impossible de placer le point d'appui sur les os découverts, on a un plus grand chevalet dont les branches peuvent s'appuyer au-delà des bords de la plaie. Voyez la figure de ce nouvel *élévatoire*, Planc. XVII. fig. 2. n°. 1. on en trouve la description plus étendue dans le premier volume des *mém. de l'acad. de Chirurg.* Cet instrument a paru susceptible d'être perfectionné. On voit dans le second volume des *mémoires de la même académie*, des remarques sur la construction & l'usage de l'*élévatoire* de M. Petit, par un autre académicien. (Y)

ELEVE, f. m. (*Philosoph. & Arts.*) celui qui est instruit & élevé par quelqu'un, qui est formé de la main d'un autre dans quelque art ou dans quelque science. On donna ce titre à Paris, lors de la fondation des académies des Sciences & des Inscriptions, aux sujets qui y étoient aggrégés, & qui travailloient de concert avec les pensionnaires. Mais ce mot d'*élève* signifioit seulement moins d'ancienneté, & une espece de survivance; cependant on lui a substitué depuis celui d'*adjoint*, qui est en effet beaucoup plus convenable.

On peut voir au mot ACADEMIE, par quelle raison ce titre mal sonnante d'*élève* fut supprimé. On a mieux fait encore dans l'académie des Inscriptions que dans celle des Sciences; on n'y a point fait de classe d'adjoints, & en général l'on a conservé beaucoup plus d'égalité dans la premiere de ces académies, que dans la seconde; cependant cette égalité si précieuse & si essentielle dans les compagnies littéraires, n'est parfaite que dans l'académie française; les grands seigneurs se trouvent honorés de n'y être admis qu'à titre de gens de Lettres, & de s'y voir placés à côté des Voltaire, des Montesquieu, des Fontenelle, &c. Il n'y a dans cette compagnie ni *élèves*, ni adjoints, ni associés, ni pensionnaires, ni honoraires; on y est persuadé que les vrais *honoraires* d'une académie, sont ceux qui lui font honneur par leurs talens & par leurs ouvrages; que tout le monde y est *élève*, ou que personne ne l'est, parce qu'il n'y a personne, ou du moins qu'il ne doit y avoir personne qui n'y reçoive & qui n'y mette tout-à-la-fois; que les pensions attachées à certains grades, & que les différens grades eux-mêmes ont de très-grands inconvéniens, sont nuisibles à l'égalité, à la liberté, à l'émulation, à l'union, & aux égards réciproques.

Le nom d'*élève* est demeuré particulièrement consacré à la Peinture & à la Sculpture; il signifie un *disciple* qui a été instruit & élevé dans l'école d'un célèbre artiste: c'est pourquoi on se sert du mot d'*école* pour désigner les *élèves* d'un grand peintre; & on dit dans ce sens, l'école de Raphael, du Titien, de Rubens. Voyez ECOLE, & l'article suivant. (O)

ELEVE, f. m. *terme de Peinture.* Eleve & disciple sont synonymes; mais le dernier de ces termes est ordinairement d'usage pour les Sciences, & le premier pour les Arts. On dit, Platon fut disciple de Socrate, & Apelle fut élève de Pamphile. Il seroit à souhaiter que les Philosophes ne fussent disciples que de la sagesse & de la raison, & que les Peintres ne fussent *élèves* que de la nature, il y auroit moins d'artistes & de philosophes; peut-être la Philosophie & les Arts n'y perdroient-ils pas: cependant il faut avouer qu'un maître habile & intelligent qui abrége la route épineuse des connoissances qu'il possède, &

qui forme de bonne-foi un disciple ou un élève, sans craindre de se créer un rival ou un supérieur, procure un avantage inestimable. Le bien qu'il fait seroit au-dessus de tout éloge, s'il y ajoûtoit celui de séparer des lumières qu'il communique, les préjugés qui lui sont propres, & qui n'appartiennent pas au fond de la science qu'il enseigne; mais il est rare de trouver un maître assez éclairé & assez généreux pour cela.

L'élève qui se destine à la Peinture, ne sauroit commencer trop tôt à apprendre les élémens d'un art dont l'étendue est immense. Les progrès doivent être fort rapides pour échapper au tems, qui les ralentit & les arrête. C'est le feu de la jeunesse qui doit mûrir des fruits pour lesquels l'automne est souvent trop froid & dangereux. Raphaël mort à trente-six ans, n'avoit plus rien à faire pour être le premier des artistes.

Cette vérité doit engager les élèves à employer avec vivacité aux études nécessaires à la pratique de leur art, le tems précieux de la première jeunesse, puisque c'est alors que les organes dociles se soumettent aisément au joug de l'habitude. L'ordre qu'il faut mettre à ces études, est l'objet intéressant du maître: l'élève, fait pour se laisser conduire, est une plante dont celui qui la cultive doit répondre. Au reste, j'ai tracé au mot DESSEIN une partie de la route qu'on doit faire tenir au jeune élève: l'obéissance & la docilité sont les devoirs qu'il doit pratiquer; & l'on peut tirer des présages plus justes & plus favorables de son exactitude à les remplir, que de ces desirs superficiels ou de ces succès prématurés qui font concevoir des espérances qu'on voit si souvent trompées. Cet article est de M. WATELET.

ELEVER, EXHAUSSER, synonym. Le premier s'emploie au propre & au figuré: élever une muraille, élever son esprit. Le second ne se dit qu'au propre, exhausser un plancher, un bâtiment; mais par une bisarrerie de notre langue, relever & rehausser se disent tous deux au propre & au figuré: on relève une chose tombée, on rehausse une chose qui est trop basse; on relève le mérite, on rehausse le courage. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

ELEVER, v. act. terme d'Arithmétique & d'Algebre. On dit qu'on élève un nombre au quarré, au cube, à la quatrième puissance, &c. lorsqu'on en prend le quarré, le cube, la quatrième puissance, &c. ainsi 2 élevé au quarré donne 4, au cube donne 8, &c. Voyez QUARRÉ, CUBE, PUISSANCE. Le mot d'élever s'emploie dans ces occasions, parce que les nombres dont on prend le quarré, le cube, &c. augmentent par cette opération. Cependant on se sert aussi du mot élever, lorsque la puissance est moindre que l'unité, & que par conséquent le nombre diminue par l'opération. Par exemple, on dit élever à la puissance $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, pour dire prendre la racine quarrée, la racine cube, &c. Voyez PUISSANCE & EXPOSANT. On se sert aussi du mot élever au quarré, au cube, en parlant des fractions, quoique par cette opération les fractions diminuent; ainsi $\frac{1}{2}$ élevé au quarré, donne $\frac{1}{4}$; élevé au cube, donne $\frac{1}{8}$. C'est ainsi qu'on se sert du mot multiplication dans les cas même où le produit est moindre que le multiplicande. Voyez MULTIPLICATION; voyez aussi DIVISION. Des définitions exactes & précises levent en ce cas toute l'équivoque. (O)

ELEVER, S'ELEVER, (Marine.) un vaisseau qui s'élève, c'est-à-dire qu'il fait route pour s'éloigner de la côte & prendre le large. Il se dit aussi lorsqu'on veut tenir le vent & aller au plus près.

On dit s'élever en latitude, lorsque l'on fait route au nord ou au sud, ou à tel autre air de vent qui n'est pas précisément l'est ou l'ouest. (Z)

ELEVER, (Jardinage.) La maniere d'élever les jeu-

nes plantes; consiste dans les différens soins qu'on en doit prendre.

Ces soins consistent en trois choses, dans les labours, dans les arrosemens, & dans la maniere de les conduire les premières années. Voyez LABOURS, ARROSER & EMONDER. (K)

ELEUSINIES, subst. pl. f. (Hist. anc.) mysteres de la déesse Cérès, ou cérémonies religieuses qui se pratiquoient en son honneur: on les nommoit ainsi d'Eleusis ville maritime des Athéniens, où étoit le temple de cette déesse, fameux par la célébration de ces mysteres.

Quelques auteurs appellent la ville où se célébroient les éleusines, Eleusine, & non Eleusis. Harpocrate confirme cette orthographe, en faisant venir ce nom d'Eleusinas fils de Mercure; & Pausanias dans ses Attiques se déclare aussi pour ce sentiment. D'autres croient que cette ville avoit été nommée de la sorte, d'un mot grec qui signifie arrivée, parce que Cérès, après avoir couru le monde pour trouver sa fille, s'y arrêta, & y termina ses recherches. Diodore de Sicile, liv. V. prétend que le nom d'Eleusis lui avoit été donné pour servir de monument à la postérité; que le blé & l'art de le cultiver, étoient venus dans l'Attique des pays étrangers.

Les éleusines étoient chez les Grecs les cérémonies les plus solennelles & les plus sacrées, d'où vient qu'on leur donna par excellence le nom de mysteres. On prétendoit que Cérès les avoit instituées elle-même à Eleusis, en mémoire de l'affection & du zèle avec lesquels les Athéniens la reçurent: c'est ainsi qu'Isocrate en parle dans son panegyrique; mais Diodore de Sicile dit, liv. VI. que ce furent les Athéniens qui instituerent les éleusines, par reconnaissance de ce que Cérès leur avoit appris à mener une vie moins rustique & moins barbare; cependant ce même auteur rapporte la chose d'une autre façon au premier livre de sa Bibliothèque: « Une grande sécheresse ayant, dit-il, causé une disette affreuse dans la Grece, l'Egypte qui avoit fait cette année-là même une récolte très-abondante, » fit part de ses richesses aux Athéniens ».

Ce fut Erechthée qui leur amena ce convoi extraordinaire de blé; & en reconnaissance de ce bienfait il fut créé roi d'Athenes, & il apprit aux Athéniens les mysteres de Cérès, & la maniere dont l'Egypte les célébroit.

Cette relation revient assez à ce que disent Hérodote & Pausanias, que les Grecs avoient pris leurs dieux & leur religion des Egyptiens.

Théodoret, liv. I. Græcic. affection. écrit que ce fut Orphée, & non pas Erechthée, qui fit cet établissement, & qui institua en l'honneur de Cérès les solennités que les Egyptiens pratiquoient pour Isis. Ce sentiment est confirmé par le scholiaste sur l'Alceste d'Eurypide.

La ville d'Eleusis où se célébroient ces mysteres étoit si jalouse de cette gloire, que réduite aux dernières extrémités par les Athéniens, elle se rendit à eux à cette seule condition, qu'on ne lui ôteroit point les éleusines; cependant ce n'étoient point des cérémonies religieuses particulières à cette ville, mais communes à tous les Grecs.

Ces cérémonies, suivant Arnobe & Lactance, étoient une imitation ou représentation de ce que les Mythologistes nous enseignent de Cérès. Elles duroient plusieurs jours, pendant lesquels on couroit avec des torches ardentes à la main: on sacrifioit plusieurs victimes, non-seulement à Cérès, mais aussi à Jupiter: on faisoit des libations de deux vases, qu'on répandoit l'un du côté de l'orient, & l'autre du côté de l'occident: on alloit en pompe à Eleusis, en faisant de tems en tems des pauses où l'on chantoit des hymnes & l'on immoloit des victimes;

ce qui se pratiquoit non-seulement en allant d'Athènes à Eleufis, mais encore au retour. Au reste on étoit obligé à un secret inviolable, & la loi condamnoit à mort quiconque auroit osé publier ces mystères.

Tertulien dans son livre contre les Valentiniens, rapporte que la figure que l'on montroit dans les *eleufinia*, & qu'il étoit si expressément défendu de rendre publique, étoit celle des parties naturelles de l'homme. Selon Théodoret, Arnobe & Clément Alexandrin, c'étoit la figure des parties naturelles d'une femme.

Ces imputations peuvent être mal fondées, car où Tertulien, Arnobe & Théodoret avoient-ils lû ces particularités, puisqu'il n'y avoit rien d'écrit sur les mystères d'Eleufine ? l'auroient-ils appris de quelques initiés ? mais il n'y a pas d'exemple de la plus légère indiscretion sur ce point. Cicéron qui s'étoit trouvé à Athènes dans le tems que les mystères d'Eleufise s'y célébroient, & qui n'étoit pas naturellement porté à favoriser le fanatisme, soupçonne seulement au commencement des Tusculanes, qu'on découvroit aux initiés la véritable histoire de Cérès & de sa fille, & qu'on les obligeoit par la religion du serment à ne jamais révéler que ces deux prétendues déesses n'avoient été que des femmes mortelles, de peur de décréditer par-là leur culte dans l'esprit du public.

Le lendemain de la fête le sénat s'assembloit à Eleufis, apparemment pour examiner si tout s'étoit passé dans l'ordre.

Il y avoit deux sortes d'*eleufinies*, les grandes & les petites : nous venons de parler des premières, les petites avoient été instituées en faveur d'Hercule. Ce héros ayant souhaité d'être initié aux premières *eleufinies*, & les Athéniens ne pouvant le satisfaire, parce que la loi défendoit d'y recevoir les étrangers, & ne voulant cependant rien lui refuser, ils instituerent de nouvelles *eleufinies* auxquelles il pût assister. Les grandes se célébroient dans le mois *bædromion*, qui répondoit à notre mois d'Août ; & les petites au mois d'*anthisterion*, qui répondoit à notre mois de Janvier.

On n'étoit admis à la participation de ces mystères que par degrés ; d'abord on se purifioit, ensuite on étoit reçu aux petites *eleufinies*, & enfin admis & initié aux grandes. Ceux qui n'étoient que des petites, s'appelloient *mystes* ; & ceux qui étoient admis aux grandes, s'appelloient *époètes* ou *éphores*, c'est-à-dire *inspecteurs*, & il falloit ordinairement subir une épreuve de cinq ans pour passer des petites *eleufinies* aux grandes. On se contentoit quelquefois d'un an, & on étoit admis immédiatement après à tout ce qu'il y avoit de plus secret dans ces cérémonies religieuses. Meursius a fait un traité sur les *eleufinies*, dans lequel il établit la plupart des faits que nous venons d'avancer.

Quoiqu'on ne sache pas précisément en quoi consistoit l'*autopsie* ou la contemplation claire des mystères d'Eleufis, les anciens nous ont pourtant laissé quelques descriptions des cérémonies qui la précédoient. Comme on étoit persuadé que ceux qui participoient à ces mystères faisoient profession d'une vie innocente, & qu'après leur mort ils seroient placés dans les champs élysées, on les purifioit, soit pour expier leurs fautes passées, soit pour leur faire acheter en quelque sorte par ces premières épreuves, les biens dont ils se flatoient de jouir un jour. D'abord un sacrificateur, qui dans cette fonction se nommoit *hydranos*, immoloit à Jupiter une truie pleine ; & après en avoir étendu la peau à terre, on faisoit mettre dessus celui qui devoit être purifié. Les prières accompagnoient cette cérémonie, qu'un jeûne austère devoit avoir précédé : ensuite, après quel-

ques ablutions qu'on faisoit avec de l'eau de la mer, on couronnoit d'un chapeau de fleurs, nommé par Hefychius *ιμῆρα*, le postulant, qui après ces épreuves pouvoit aspirer à la qualité de *myste*, ou d'initié aux mystères.

Il ne se passoit point dans les mystères d'Eleufine, d'infamies comme dans ceux de Bacchus ; que s'il s'y glissa quelquefois du désordre, il fut accidentel, & promptement réprimé par la sévérité des magistrats. Voyez les dictionnaires de Trévoux, de Moréry & de Chambers. (G)

ELEUTHERE, f. m. (*Hist. anc.*) nom qui signifie libérateur dans le langage des Grecs, & qu'ils donnèrent à Jupiter en mémoire de la victoire qu'ils remportèrent près du fleuve Asope sur Mardonius général des Perses, dont trois cents mille furent exterminés dans cette journée. Les vainqueurs attribuèrent à Jupiter le succès de cette bataille, qui assura la liberté de la Grèce, & donnèrent au dieu le titre d'*eleutheros*, parce qu'il les avoit délivrés de la servitude qui les menaçoit. Ils instituerent aussi en son honneur des fêtes nommées *eleuthériennes*, qu'on célébroit tous les cinq ans par des courses de chars. C'étoit à Platée même, selon le scholiaste de Pindare, que se faisoient ces jeux ; circonstance qui rappelloit encore plus vivement la cause de leur établissement. (G)

* ELEUTHO, f. f. (*Myth.*) déesse qui présidoit aux accouchemens : c'est la même qu'Illythie. Voyez ILLYTHIE.

ELEZER CARREAUX, terme d'ancien monnoyage ; c'étoit la matutention qui aggrandissoit le carreau en le frappant sur l'enclume. Voyez FRAPPER CARREAU.

ELFELD, (*Géogr. mod.*) ville de l'électorat du Rhin en Allemagne ; elle est à trois lieues de Mayence.

ELHAMMA, (*Géogr. mod.*) ville de la province de Tripoli propre en Afrique. Long. 28. 26. lat. 34.

ELIAQUES, adj. pris subst. (*Hist. anc.*) mystères ; c'étoient les mêmes que les mythriaques.

ELIGIBILITÉ, (*Jurispr.*) terme de droit canonique qui signifie le pouvoir d'être élu. On appelle bulle d'*éligibilité*, celle que le pape accorde à quelques personnes pour pouvoir être élues à quelque dignité, bénéfice ou office, pour lequel elles n'ont pas toutes les qualités & capacités requises, comme l'âge, l'ordre ; & dans quelques églises d'Allemagne celui qui n'est pas de *gremio*, ne peut être élu évêque sans une bulle d'*éligibilité*. (A)

ELIMINER, v. act. (*Algebre.*) Quelques auteurs commencent à se servir de ce mot pour dire chasser, faire évanouir ou disparaître d'une ou plusieurs équations une ou plusieurs inconnues. Ce mot a été formé du latin *eliminare*, qui est beaucoup plus en usage. Le mot *éliminer* est forgé assez inutilement, puisque les mots chasser, faire évanouir, faire disparaître, rendent précisément la même idée. Voyez EVANOUIR, EQUATION, INCONNUE, &c. (O)

ELINGUE, f. f. (*Marine.*) grosse corde dont on lie bien fortement les deux bouts ensemble, desorte qu'elle forme le cerceau : ensuite on la lie par le milieu un côté contre l'autre, desorte qu'elle forme la figure d'un huit de chiffre composé de deux boucles. On se sert sur mer de cette corde pour embrasser & saisir les plus gros tonneaux de marchandises, un bout par une boucle, & l'autre bout par l'autre boucle ; puis passant un crochet entre les deux parties au milieu de la corde, on enlève ces tonneaux du fond de cale à la faveur de la moufle, & on les met à port.

Elingue à pattes, c'est celle qui n'a point de nœuds coulans, mais deux pattes de fer : on se sert de celle-

là pour tirer du fond de cale les futailles pleines. (Z)

ELINGUET, LINGUET, f. m. (*Marine.*) c'est une piece de bois qui tourne horisontalement sur le pont d'un vaisseau ; elle a ordinairement un pié & demi ou deux piés de longueur, & sert à arrêter le cabestan, & empêcher qu'il ne devire. *Voyez Mar. Pl. IV. fig. 1. n°. 105. sa position.*

ELISEES, voyez ELYSEES.

ELISION, f. f. (*Belles-Lettres.*) dans la prosodie latine, figure par laquelle la consonne *m* & toutes les voyelles & diphtongues qui se trouvent à la fin d'un mot, se retranchent lorsque le mot suivant commence par une voyelle ou diphtongue, comme dans ce vers :

Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris,

qu'on scande de la sorte :

Quod nis' & | assidu | is ter | r' insec | tabere | rastris.

Quelquefois l'*élision* se fait de la fin d'un vers au commencement de l'autre, comme dans ceux-ci :

*Quem non incusavi amens hominumque deorumque,
Aut quid in everſa vidi crudelius urbe,*

qu'on scande ainsi :

Qu' aut quid in | ever | ſa, &c.

Quem non | incu | ſav' a | mens homi | numque de | orum

On doit éviter les *élisions* dures, & elles le sont ordinairement au premier & au sixieme pié.

Quelques-uns prétendent que l'*élision* est une licence poétique ; & d'autres, qu'elle est absolument nécessaire pour l'harmonie.

Les anciens Latins retranchoient aussi l'*s* qui précédoit une consonne, comme dans ce vers d'Ennius :

Cur volito vivu' (pour vivus) per ora virum.

L'*s* & l'*m* leur paroissent dures & rudes dans la prononciation, aussi les retrancherent-ils quand leur poésie commença à se polir. La même raison a déterminé les François à ne pas faire sentir leur *e* féminin, ou, pour mieux dire, muet, devant les mots qui commencent par une voyelle, afin d'éviter les hiatus. *Voyez HIATUS & BAILLEMENT. (G)*

Dans notre poésie française nous n'avons d'autre *élision* que celle de l'*e* muet devant une voyelle, tout autre concours de deux voyelles y est interdit ; règle qui peut paroître assez bizarre, pour deux raisons : la première, parce qu'il y a une grande quantité de mots au milieu desquels il y a concours de deux voyelles, & qu'il faudroit donc aussi par la même raison interdire ces mots à la poésie, puisqu'on ne sauroit les couper en deux : la seconde, c'est que le concours de deux voyelles est permis dans notre poésie, quand la seconde est précédée d'une *h* aspirée, comme dans *ce héros, la hauteur* ; c'est-à-dire que l'*hiatus* n'est permis que dans le cas où il est le plus rude à l'oreille. On peut remarquer aussi que l'*hiatus* est permis lorsque l'*e* muet est précédé d'une voyelle, comme dans *immolée à mes yeux* ; & que pour lors la voyelle qui précède l'*e* muet est plus marquée. *Immolé à mes yeux* n'est pas permis en poésie, & cependant est moins rude que l'autre : nouvelle bizarrerie.

Nous ignorons si dans la prose latine l'*élision* des voyelles avoit lieu ; il y a apparence néanmoins qu'on prononçoit la prose comme la poésie, & il est vraisemblable que les voyelles qui formoient l'*élision* en poésie, n'étoient point prononcées, ou l'étoient très-peu ; autrement la mesure & l'harmonie du vers en auroit souffert sensiblement. Mais pour décider cette question, il faudroit être au fait de la prononciation des anciens ; matière totalement ignorée.

Dans notre prose les *hiatus* ne sont point défendus : il est vrai qu'une oreille délicate seroit choquée, s'ils étoient en trop grand nombre ; mais il seroit peut-être encore plus ridicule de vouloir les éviter tout-à-fait : ce seroit souvent le moyen d'ennerver le style, de lui faire perdre sa vivacité, sa précision & sa facilité. Avec un peu d'oreille de la part de l'écrivain, les *hiatus* ne seront ni fréquens ni choquans dans sa prose.

On assure que M. Leibnitz composa un jour une longue piece de vers latins, sans se permettre une seule *élision* : cette puérilité étoit indigne d'un si grand homme, & de son siècle. Cela étoit bon du tems de Charles-le-Chauve ou de Louis-le-Jeune, lorsqu'on faisoit des vers léonins, des vers latins rimés, des pieces de vers dont tous les mots commençoient par la même lettre, & autres sottises semblables. Faire des vers latins sans *élision*, c'est comme si on vouloit faire des vers français sans se permettre d'*e* muet devant une voyelle. M. Leibnitz auroit eu plus d'honneur & de peine à faire les vers bons, supposé qu'un moderne puisse faire de bons vers latins. *Voyez LATINITÉ. (O)*

* ELITE, f. f. (*Commerce.*) signifie ce qu'il y a de meilleur ou de plus parfait dans chaque espece de marchandise. On dit *des soies, des fils, des draps d'élite*. Les marchandises d'*élite* sont toujours plus chères que les autres. Il a été transporté de-là à d'autres usages, & l'on dit aussi *des hommes d'élite*, &c. (G)

ELITER, v. act. (*Commerce.*) prendre le meilleur d'une chose. L'auteur du dictionnaire de Commerce pense que ce terme n'a guère lieu que parmi les petites marchandises des halles de Paris, comme de groseilles, cerises & autres fruits ; mais il est d'expérience qu'il est aussi usité parmi les autres marchands, & que cette expression, *vous élitez ma marchandise*, leur est également familière. (G)

ELITER, v. act. (*Jardinage.*) c'est choisir parmi les tulipes celles qu'il faut laisser grainer, ou celles qui s'étant portées à bien, sont dignes d'être placées l'année suivante parmi les belles. (K)

* ELITROIDE, adj. pris subst. (*Anat.*) c'est la même chose que *vaginale* : ainsi on dit la membrane *élitroïde* des testicules, au lieu de la membrane vaginale. *Voyez TESTICULE.*

ELIXATION, f. f. en *Pharmacie*, &c. opération par laquelle on fait bouillir quelque remède dans une liqueur convenable, & à petit feu ; c'est la même chose que ce que ceux qui apprennent à manger appellent *étuvée*.

Ce mot est formé du latin *lixare*, bouillir, ou bouillir dans l'eau. La liqueur dont on se sert ordinairement dans les *élixations*, est d'eau de source ou de rivière, quoiqu'on s'y serve aussi quelquefois de lait, de petit-lait, ou d'autres choses semblables.

Le but qu'on se propose ordinairement dans les *élixations*, c'est d'extraire la vertu du remède, & de la communiquer à la liqueur ; quoiqu'on s'en serve aussi quelquefois pour dégager les parties des animaux, des plantes, &c. de leurs crudités, aussi-bien que pour les amollir, pour ôter aux alimens & aux remèdes un goût désagréable ou quelqu'autre mauvaise qualité, pour en séparer les parties terreuses & grossières, & dans d'autres vûes. *Voyez EXTRAC-TION.*

La décoction est aussi une espece d'*élixation*. *Voy. DÉCOCTION. Chambers.*

ELIXIR, f. m. (*Pharmacie & Matière médicale.*) Le mot *elixir* dérive, selon quelques auteurs, du grec *ἐλκω*, je tire, parce que l'*elixir* se fait en tirant la partie vraiment médicamenteuse des simples ; selon d'autres de *ἀλέξω*, je secours, à cause du grand secours qu'on se promet de ce remède ; d'autres enfin le font venir de l'arabe *al-ecſir* ou *al-ekſir*, qui signifie

Chimie ; selon cette dernière étymologie le mot *élixir* signifieroit une *préparation chimique*, un *remède préparé chimiquement*.

On entend par *élixir*, une liqueur ordinairement spiritueuse, chargée, soit par l'extraction, soit par la distillation, des parties médicamenteuses de plusieurs drogues, & destinée à l'usage intérieur. Ce remède n'est donc proprement qu'une teinture composée ou un esprit composé (voyez TEINTURE & ESPRIT) ; mais on n'a donné le nom d'*élixir* à quelques-unes de ces préparations, que lorsqu'on a prétendu qu'étant prises par gouttes ou par cuillerées, elles devoient produire les effets les plus merveilleux dans la guérison des maladies contre lesquelles les remèdes ordinaires sont le plus souvent impuissans, telles que la peste, les affections soporeuses, les poisons prétendus froids, l'épilepsie, & les autres maladies convulsives, la syncope, la paralysie, l'impuissance, la suppression des règles, la fièvre quarte, &c. sans compter les digestions languissantes, les défauts d'appétit ; en un mot, quand on a célébré ces préparations comme possédant au plus haut degré la vertu alexitere, cordiale, nervine, tonique, antispasmodique, emmenagogue, fébrifuge, &c. c'est-à-dire lorsqu'on l'a à-peu-près érigée en remède universel.

Il ne paroît pas que les Grecs ni les Arabes aient connu l'*élixir* : on ne trouve ni le mot ni la chose dans leurs ouvrages, si ce n'est chez les Alchimistes, qui donnoient le nom d'*élixir* à la pierre philosophale considérée comme médecine universelle ; ce qui nous porte à croire que l'*élixir* ne fut inventé qu'après qu'Arnaud de Villeneuve eut fait connoître l'esprit-de-vin, ou que Raimond Lulle l'eut employé dans divers travaux sur les végétaux.

Ce fut sur-tout depuis Paracelse que les *élixirs* se multiplièrent. Il publia lui-même un *élixir* fameux, à l'imitation duquel les pharmaciens modernes ont composé celui qui est aujourd'hui en vogue sous le nom d'*élixir de propriété de Paracelse*. Tous les disciples de ce chimiste en composèrent comme leur maître, & il n'est presque point d'auteur de Chimie médicinale, ou de médecin prétendant au titre de *chimiste*, qui n'ait donné quelque *élixir* particulier. Les charlatans ont sur-tout répandu un grand nombre d'*élixirs* ; & c'est sous cette forme, ou même sous ce nom, que les remèdes tenus secrets ont fait le plus rapidement fortune, sur-tout chez les grands.

Les Médecins instruits savent à-présent que les *élixirs* les plus vantés, bien-loin d'être des secours presque furnaturels, sont à-peine des remèdes, & que la plupart ne diffèrent des liqueurs que l'on sert sur nos tables, qu'en ce que celles-ci sont rendues agréables au goût par le choix & la dose des aromates, & par le sucre ; que d'ailleurs toutes ces liqueurs agréables sont stomachiques & cordiales, seules propriétés réelles des *élixirs* ordinaires. Secondement, que presque tous les *élixirs* connus, qui sont les seuls que le médecin puisse ordonner, sont aussi semblables entr'eux, quant à leurs propriétés réelles, que toutes les liqueurs spiritueuses de nos tables sont semblables entr'elles. Troisièmement, que les *élixirs* purgatifs, qui seroient les seuls qui pussent différer essentiellement des *élixirs* purement aromatiques & des liqueurs, seroient des remèdes le plus souvent pernicious, toujours inutiles ; car nous ne manquons pas de purgatifs de toutes les espèces. Quatrièmement, que les *élixirs* qu'on destineroit à réveiller ou à augmenter l'appétit vénérien, & l'aptitude à le satisfaire, seroient des secours au moins très-dangereux, & que le médecin ne pourroit par conséquent conseiller.

Pour toutes ces raisons l'usage des *élixirs* est peu commun dans la pratique de la Médecine dirigée par

les Médecins ; & le nombre de ces *élixirs* usuels est borné à six ou sept, que la pharmacopée de Paris a retenus, & qu'on trouve ordinairement chez tous les Apothicaires de cette ville. Ces *élixirs* sont l'*élixir* de propriété de Paracelse, avec acide & sans acide, ce dernier distillé sous le nom d'*élixir blanc* ; l'*élixir* de Garrus, l'*élixir* stomachique, & l'*élixir* de vitriol. Voici la description de l'*élixir* stomachique, & celle de l'*élixir* de vitriol, tirées de la pharmacopée de Paris : nous réservons celle de l'*élixir* de propriété & celle de l'*élixir* de Garrus pour des articles particuliers qui suivront immédiatement celui-ci.

Elixir stomachique de la Pharmacopée de Paris. Prenez trois onces d'esprit carminatif de Sylvius, cinq onces d'esprit de menthe, une once d'eau de cannelle, une once d'eau de fleurs d'orange, quatre onces de teinture d'absinthe : mêlez le tout ensemble, & l'*élixir* sera fait : on le garde dans une bouteille fermée avec soin. Voyez la préparation de l'esprit carminatif de Sylvius au mot ESPRIT CARMINATIF DE SYLVIVUS ; celle de l'esprit de menthe au mot MENTHE ; celle de l'eau de cannelle au mot CANNELLE.

Elixir de Vitriol. Prenez une demi-once de racine de *calamus aromaticus*, une demi-once de racine de gentiane, trois dragmes de fleurs de camomille romaine, deux dragmes de feuilles de petite absinthe, trois dragmes de feuilles de menthe frisée, une dragme & demie de cannelle, une dragme & demie de cubebes, une dragme & demie de noix muscade, une dragme & demie de gingembre : pulvérisez le tout grossièrement ; mettez-le dans un matras, & versez dessus quatre onces d'huile de vitriol : lorsque cette huile aura pénétré les matières susdites, vous ajouterez quatre onces d'esprit-de-vin rectifié, que vous ferez digérer pendant deux ou trois jours, après quoi vous verserez sur le tout douze autres onces d'esprit-de-vin rectifié, & vous laisserez digérer encore pendant quelques jours, après lesquels filtrez l'*élixir*, & le gardez dans une bouteille exactement fermée. (b)

Elixir de propriété de Paracelse. Dans la description que Paracelse a donnée de son *élixir*, il n'a point nommé le menstrue qu'il employoit, ou du moins il ne l'a désigné que sous un nom vague qui n'est entendu de personne ; c'est pourquoi il ne faut point être surpris si on trouve chez les auteurs, des descriptions de cet *élixir* si différentes les unes des autres, chacun ayant interprété le mot de *circulé* (c'est ainsi que Paracelse appelle son menstrue) comme il l'a jugé à-propos, ou du moins chacun ayant voulu substituer un menstrue qui pût remplir les vûes de l'auteur.

La description de cet *élixir* que Crollius, célèbre disciple de Paracelse, nous a donnée, a long-tems prévalu dans les Pharmacopées : mais cette loi pharmaceutique a été enfin abrogée ; & la préparation des pharmacopées modernes, qui porte encore le nom d'*élixir de propriété de Paracelse*, est très-différente de celle de Paracelse & de celle de Crollius : les voici toutes les trois.

Elixir de propriété de Paracelse. Archidox, lib. VIII. n° 6. ℥ de la myrrhe, de l'aloès hépatique, du safran, de chacun parties égales : faites circuler le tout au bain de sable, à une lente chaleur, pendant deux mois, après quoi retirez-en par la distillation à l'alembic une huile, que vous ferez digérer pendant un mois avec poids égal de *circulé*.

Elixir de propriété de Paracelse, tiré de la basilique chimique de Crollius. ℥ myrrhe d'Alexandrie, aloès hépatique, safran oriental, de chaque quatre onces. Ayant pulvérisé toutes ces drogues, mettez-les dans un matras ; humectez-les avec de bon esprit-de-vin alkoolisé, & versez ensuite dessus de l'huile de souffre tirée par la cloche, & rectifiée ; versez, dis-je,

de cette huile jusqu'à ce qu'elle surpasse la matiere d'environ quatre doigts ; faites digérer & circuler pendant deux jours , après quoi vous retirerez par décantation la liqueur teinte & chargée de l'extrait des drogues. Reversez sur la matiere restante de bon esprit-de-vin , que vous circulerez pendant deux mois , après quoi vous retirerez la liqueur , qui sera encore colorée , & vous la mêlerez à la premiere. Distillez à petit feu les fœces restantes , & ajoutez ce qui en distillera d'abord aux teintures susdites , & vous ferez circuler de nouveau le tout ensemble pendant un mois. Crollius ajoute qu'il faut avoir soin de commencer par arroser les ingrédients avec une suffisante quantité d'esprit-de-vin , pour les réduire en une forme de pâte ; ensuite de verser l'huile de soufre , autrement toute la matiere se brûleroit & deviendroit noire ; c'est , dit notre auteur , ce que Paracelse a caché avec soin.

Elixir de propriété de Paracelse , selon la Pharmacopée de Paris. ℞ teintures de myrrhe , quatre onces ; d'aloès , de safran , de chaque trois onces : versez ces teintures dans un matras ; faites-les digérer quelque tems , & gardez-les pour vous en servir au besoin.

Si on distille le mélange , on aura l'*élixir* de propriété appelé dans les boutiques *élixir blanc*. Voyez *Elixir de Garrus*.

Si on prend une once du premier *élixir* , & qu'on y ajoute douze gouttes d'esprit-de-soufre , on aura l'*élixir* de propriété avec acide.

Paracelse attribuoit de grandes vertus à son *élixir* ; & Crollius dit d'après lui , que c'est le parfait *élixir* qui a toutes les vertus du baume naturel ; qu'il opere des prodiges dans les maladies de la poitrine & du poulmon ; que c'est un excellent préservatif contre la peste & contre toutes les maladies qui peuvent être occasionnées par un air corrompu ; qu'il purge l'estomac de toutes mauvaises humeurs ; qu'il fortifie tous les viscères ; qu'il est spécifique dans le marasme , dans les catarrhes , & dans la toux ; qu'il prévient la paralysie & la goutte ; qu'il guérit la fièvre quarte , la mélancholie ; qu'il retarde la vieillesse , enfin que c'est un vulnéraire parfait. Aujourd'hui nous employons notre *élixir* de propriété comme un très-bon stomachique , comme un cordial ordinaire , comme un assez bon hystérique , & comme un excellent emmenagogue : on le fait quelquefois entrer dans les opiates fébrifuges , & on a remarqué qu'il ne contribuoit pas peu à les rendre efficaces. La dose de l'*élixir* de propriété préparé selon la pharmacopée de Paris , est depuis 10 , 12 , 15 gouttes jusqu'à un gros. Il est très-important d'observer qu'il ne faut pas pousser la dose de l'*élixir* de propriété au-dessus d'un gros , parce qu'une dose plus forte purgeroit le malade , ce qu'on ne se propose point dans le plus grand nombre de cas ; il y a même des personnes qui sont purgées à cette dernière dose.

On vante beaucoup dans les obstructions & dans toutes les maladies chroniques invétérées , l'*élixir* de propriété préparé avec de l'esprit-de-vin qu'on a chargé de terre foliée de tartre jusqu'à saturation. Voyez TERRE FOLIÉE DE TARTRE au mot TARTRE.

Elixir de Garrus. L'*élixir* de Garrus n'est autre chose , quant aux ingrédients vraiment utiles , que l'*élixir* de propriété blanc (voyez *Elixir de propriété*) ; l'épicier de Paris , dont il porte le nom , n'a eu , pour s'enrichir en vendant sa liqueur au public , & son secret à l'état , qu'à mêler du sirop de capillaire à l'*élixir* de propriété blanc , & qu'à le déguiser par l'addition de quelques nouveaux aromates. La premiere opération est fort connue des garçons apothicaires , qui savent fort bien se procurer sur le champ des liqueurs fort agréables , en mêlant des eaux spiritueuses officinales & certains sirops simples , sur-tout le sirop de capillaire.

On trouve dans la pharmacopée de Paris , la description suivante de l'*élixir de Garrus* , dont la composition est publique depuis plusieurs années.

℞ aloès , deux onces & demie ; myrrhe , demi-once ; safran , deux gros ; cannelle , gérosfle , noix muscade , de chaque un scrupule : pilez le tout , & le mettez dans un matras , dans lequel vous verserez esprit-de-vin rectifié , deux livres ; eau commune , deux onces : faites digérer pendant 12 heures , & retirez par la distillation au bain-marie tout l'esprit-de-vin.

Prenez l'esprit distillé , ajoutez-y poids égal de sirop de capillaire , & tant-soit-peu d'eau de fleurs d'orange : mêlez exactement , & laissez reposer pendant quelques jours , au bout desquels vous verserez par inclination la liqueur de dessus les fœces , qui seront déposées au fond du vase où le mélange aura été fait ; c'est ce qu'on appelle *élixir de Garrus*.

Cet *élixir* ne differe pas même des liqueurs ordinaires par l'agrément du goût & du parfum qui distingue ces dernières ; ce n'est ici absolument qu'une liqueur des plus agréables ; une legere odeur de myrrhe & de safran , & des autres aromates que l'esprit-de-vin a emportée dans la distillation , fait toute sa vertu particuliere , s'il en a réellement quelqu'une qui ne lui soit pas commune avec toutes les eaux spiritueuses aromatiques , ce dont on peut douter à très-juste titre ; les bons effets qu'il produit , quand ils seroient aussi réels & aussi multipliés qu'on le prétend ; tout cela , dis-je , ne pouvant pas fournir même la plus legere présomption en sa faveur , jusqu'à ce qu'on ait éprouvé dans les mêmes cas les autres préparations de la même classe. La même considération doit s'étendre à la plupart des prétendus spécifiques , mis en vogue par des charlatans , adoptés par le public , & même par les medecins , sur la foi des observations ; car l'observation ne peut faire un titre de préférence qu'après la comparaison des remèdes analogues. En un mot une vertu absolue n'est pas la même chose qu'une vertu supérieure , éminente , & exclusive.

La matiere restante dans l'alembic après la distillation de l'*élixir* , étant passée à-travers une étamine & épaissie en consistance de pilules , peut fort bien remplacer les pilules de Rufus , qui sont décrites dans la pharmacopée de Paris. Voyez PILULES DE RUFUS. (b)

ELIXIR ou le GRAND ELIXIR , (*Alchimie.*) c'est un des noms mystérieux que les Alchimistes ont donné à la pierre philosophale , sur-tout lorsqu'ils l'ont considérée du côté de ses grandes vertus médicinales. Voyez PIERRE PHILOSOPHALE & PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE. (b)

ELLE , (*Gramm.*) pronom relatif féminin , sur lequel il ne sera pas inutile de dire un mot en faveur des étrangers qui étudient notre langue.

Il est certain , comme l'a remarqué le P. Bouhours , que *elle* au nominatif ne convient pas moins à la chose qu'à la personne ; & que l'on dit également bien d'une maison & d'une femme , *elle est agréable* : mais dans les cas obliques , *elle* ne convient pas à la chose comme à la personne , & on ne diroit pas en parlant d'un homme à qui la Philosophie plairoit extrêmement , *il s'attache fort à elle* , *il est charmé d'elle* ; il faut dire pour bien parler , *il s'y attache fort* , *il en est charmé*. On ne diroit pas aussi en parlant d'une victoire , *j'ai fait un discours sur elle* ; on diroit bien néanmoins , *une action de cette importance traîne de grands avantages après elle*.

Quoiqu'il n'y ait proprement que l'usage qui puisse nous instruire à fond là-dessus , & qu'il soit difficile de rendre raison pourquoi l'un se dit plutôt que l'autre , on peut cependant marquer quelques occasions , où *elle* se met fort bien dans les cas obliques. Par exemple :

1°. Quand la chose se prend pour une personne ; *si la vertu paroît à nos yeux avec toutes ses graces , nous serions tous charmés d'elle.* 2°. Quand le mot *elle* est entrelacé dans la période & ne finit point le discours : ainsi je pourrois dire alors en parlant de la Philosophie, *de toutes les Sciences c'est la plus utile ; c'est d'elle que les hommes ont appris à vivre ; c'est à elle qu'ils doivent leurs plus belles connoissances.* 3°. Le pronom *elle* peut finir le discours, quand la phrase qu'on employe a rapport aux personnes : *Il ne faut pas s'étonner*, dit M. de la Rochefoucault en parlant de l'amour propre, *s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, & s'il entre si hardiment en société avec elle.* Le même écrivain a pu dire selon ce principe : *la Philosophie triomphe aisément des maux passés, & de ceux qui ne sont pas prêts d'arriver ; mais les maux présents triomphent d'elle.* Bouhours, *remarques sur la langue françoise.* Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

ELLÉBORE, (Botan.) *veratrum*, plante médicinale, émétique & cathartique, dont les Botanistes ont établi deux genres sous le nom d'*ellébore blanc*, & d'*ellébore noir*. Nous allons parler de ces deux genres & de leurs especes. Commençons par l'*ellébore blanc*, dont voici les caracteres.

L'*ellébore blanc* est d'un genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, du milieu desquels il sort un pistil qui devient dans la suite un fruit, dans lequel il y a ordinairement trois gaines membraneuses rassemblées en bouquet, dans lesquelles il y a des semences oblongues qui ressemblent à des graines de froment, & qui sont bordées & pour ainsi dire entourées par une petite feuille. Tournef. *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

On distingue en Botanique les deux especes suivantes d'*ellébore blanc*.

1°. *Veratrum flore subviridi*, J. R. H. *Helleborus albus flore subviridi*, C. B. P. &c.

2°. *Veratrum flore atro rubente*, J. R. H. *Helleborus albus flore atro rubente*, C. B. P. &c.

La premiere espece pousse une tige haute de plus d'une coudée, cylindrique, droite, ferme, de laquelle naissent des feuilles placées alternativement de la figure de celles du plantain ou de la gentiane, de la longueur de deux palmes, presque aussi larges, toutes striées & comme plissées, un peu velues, d'un verd clair, un peu roides & entourant la tige par leur base, qui est en maniere de tuyau. Depuis environ le milieu de la tige jusqu'à son extrémité, sortent des grappes de belles fleurs, composées de six pétales disposées en rose, d'un verd blanchâtre : au milieu sont six étamines environnant le pistil, qui se change ensuite en un fruit, dans lequel sont rassemblées en maniere de tête trois graines applaties, membraneuses, de la longueur d'un demi-pouce, contenant des semences oblongues, blanchâtres, semblables à des grains de blé, bordées d'une aîle ou feuillet membraneux.

La racine qui est d'usage en matiere médicale, est oblongue, tubéreuse, quelquefois plus grosse que le pouce, brune en-dehors, blanche en-dedans, accompagnée d'un grand nombre de fibres blanches, d'un goût âcre, un peu amer, un peu astringent, desagréable, & qui cause des nausées.

La seconde espece differe de la premiere en ce que ses fleurs sont d'un rouge noir ; ses feuilles plus longues, plus minces, & plus penchées ; sa tige plus élevée, & garnie d'un petit nombre de feuilles : elle paroît aussi plutôt au printems, & fleurit un mois avant l'autre. On la trouve dans toutes les montagnes de la France, & sur-tout dans les Alpes & dans les Pyrénées.

La premiere espece est beaucoup plus forte & plus âcre que l'autre ; car quand on les place dans le

même voisinage, les limaçons dévorent entierement les feuilles de la seconde, tandis qu'ils touchent à peine à celles de la premiere.

Toutes les deux font un bel ornement, quand on les plante au milieu des bordures ouvertes d'un jardin. Si on les met près de haies ou de murailles, où les limaçons se tiennent ordinairement, ils en déparent singulierement les feuilles, sur-tout celles de la seconde espece, en les criblant de trous ; & comme la plus grande beauté de ces plantes consiste dans leurs feuilles déployées, dès qu'elles sont mangées & percées, le plaisir qu'elles donnent à l'œil est entierement perdu.

On peut multiplier les deux *ellébores blancs* dont on vient de parler, ou en semant les graines, ou en plantant leurs racines dans un terrain riche, nouveau, & léger. La premiere méthode n'est guere d'usage, parce que ces plantes fleurissent rarement en moins de quatre ans ; mais la seconde méthode réussit à merveille, & fournit promptement de très-belles grappes de fleurs.

Parlons à présent de l'*ellébore noir*, & caractérisons-le distinctement.

L'*ellébore noir* est pareillement un genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond, du milieu desquels il sort un pistil dont la base est environnée de plusieurs petits cornets, posés entre les étamines & les pétales. Il devient dans la suite un fruit, dans lequel il y a des gaines membraneuses qui sont rassemblées pour l'ordinaire en bouquets qui s'ouvrent d'un bout à l'autre, & qui renferment des semences ordinairement arrondies, ou ovoïdes. Tournefort, *inst. rei herbar.* Voyez PLANTE. (1)

Les Botanistes distinguent six especes principales d'*ellébore noir* ; savoir.

1°. *Helleborus niger, angustioribus foliis*, J. R. H. *Helleborus niger sœtidus flore roseo*, C. B. P.

De sa racine naissent des feuilles, dont la queue qui a un empan de longueur, est cylindrique, épaissie, succulente, pointillée de taches de pourpre comme la tige de la grande serpentaie. Ses feuilles sont divisées jusqu'à leur queue, le plus souvent en neuf portions, en maniere de digitations, formant comme autant de petites feuilles roides, lisses, d'un verd foncé, & dentelées, surtout depuis le milieu jusqu'à l'extrémité.

On peut fort bien comparer chaque partie des feuilles de l'*ellébore noir* prises séparément, aux feuilles de laurier ; elle n'a point de tige, les fleurs sont uniques, ou il y en a deux soutenues sur un pédicule de la longueur de quatre, cinq, ou six pouces : ces fleurs sont composées le plus souvent de cinq feuilles disposées en rose, arrondies, d'abord blanchâtres, ensuite purpurines, enfin verdâtres, sans aucun calice. Leur centre est rempli d'un grand nombre d'étamines, entre lesquels & ces feuilles se trouve une couronne de cinq, dix, ou quinze petits cornets jaunâtres, longs d'une ligne & demie, dont la bouche est coupée obliquement.

Au milieu des étamines est un pistil composé de cinq ou six gaines, qui deviennent autant de gouffes membraneuses, de figure de corne, ramassées en maniere de tête, renflées, roussâtres, dont le dos est saillant & comme bordé d'un feuillet, & terminé par une pointe recourbée : elles sont garnies de fibres demi-circulaires & transversales, qui en se contractant, s'ouvrent en deux panneaux du côté de la face interne ; par chaque gouffe est véritablement un muscle digastrique, concave, dont le tendon fixe est placé extérieurement sur le dos de la gouffe ; & celui qui est mobile est en-dedans, & à l'ouverture des panneaux. Les graines sont ovoïdes, longues de deux lignes,

lignes, luisantes, noirâtres, & rangées sur deux lignes dans la cavité de la filique.

La racine est tubéreuse, noïeuse, du sommet de laquelle sortent un grand nombre de fibres, ferrées, noires en-dehors, blanches en-dedans, d'un goût âcre mêlé de quelque amertume & excitant des nausées, d'une odeur forte lorsqu'elle est récente.

Cette plante naît dans les Alpes & dans les Pyrénées; on la cultive communément dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs.

2°. *Helleborus niger orientalis amplissimo folio, caule præalto, flore purpurascens*, Cor. J. R. H. *Helleborus niger orientalis*. Bellon.

Ses racines sont semblables à celles de l'*ellébore noir* que nous venons de décrire, excepté qu'elles sont plus grosses, plus longues, sans odeur ni âcreté, & fort ameres. Les feuilles ont la même forme: mais elles sont plus amples, & presque de la longueur d'un pié. La tige a plus d'un pié: elle est branchue; les fleurs en sont entièrement semblables à celles de la première espèce, aussi bien que les graines & les capsules.

C'est-là l'*ellébore* que M. Tournefort croit être le vrai *ellébore noir* d'Hippocrate & des anciens, parce qu'il est très-commun dans les îles d'Anticyre qui sont vis-à-vis le mont Oeta, dans le golfe de Zéïton près de Négrepont; mais encore plus sur les bords du Pont-Euxin, & sur-tout au pié du mont Olympe en Asie, proche la fameuse ville de Prusé. Les Turcs l'appellent *Zoplème*.

3°. *Helleborus niger, hortensis, flore viridi*, C. B. P.

Ses feuilles ressemblent à celles de celui de la première espèce; mais elles sont plus étroites, d'un verd plus foncé, & dentelées tout autour. Sa tige a environ un pié de hauteur, dont le sommet se partage en plusieurs petits rameaux, desquels pendent des fleurs plus petites, de couleur pâle. Les racines sont fibreuses, un peu plus grêles, & moins noires.

4°. *Helleborus niger, flore albo, etiam interdum valde rubente*.

5°. *Helleborus niger, trifollicatus*, Hort. Farn.

6°. *Helleborus niger, flore roseo, minor Belgicus*, H. R. Blæf.

Ces trois dernières ne demandent point de description particulière.

On cultive toutes les espèces d'*ellébore noir* dans les jardins, où elles réussissent parfaitement à l'abri du Soleil; & comme elles produisent leurs fleurs au milieu de l'hiver & avant la plupart des autres plantes, on peut leur donner place dans les avenues, & dans les bordures qui sont à l'ombre. C'est-là qu'elles prospèrent davantage.

On les multiplie, ou en ensemant les graines, ou en plantant de leurs racines dans un terrain léger, humide, & sans fumier. Si on choisit de les multiplier par le secours des graines, la plante fleurira déjà au bout de la première année: mais il faut la préserver des mauvaises herbes, qui détruisent aisément ses racines. Voyez Miller sur leur culture. Article de M. le Chevalier DE JAVCOURT.

ELLÉBORE, (*Pharm. & Mat. méd.*) L'*ellébore* étoit fort usité chez les anciens qui en distinguoient de deux espèces, le blanc & le noir. Hippocrate s'est servi de l'un & de l'autre; & Galien remarque que toutes les fois que ce père de la Médecine se sert du mot *ellébore* sans y ajouter d'épithète, il entend l'*ellébore blanc*: au lieu qu'il ne parle jamais du noir sans le spécifier. C'est la racine de ces plantes qui étoient seules en usage.

Le blanc étoit employé pour faire vomir & purger fortement, mais toujours avec beaucoup de circonspection. Pline nous apprend qu'on ne le donnoit point aux vieillards, ni aux enfans, ni à ceux qui avoient le tempérament foible, non plus qu'à ceux

qui étoient maigres & délicats, plus rarement aux femmes qu'aux hommes; enfin qu'on ne le faisoit jamais prendre à ceux qui crachoient le sang, ni aux valétudinaires.

On préparoit diversement l'*ellébore*, pour tâcher de tempérer sa trop grande activité. Hippocrate veut qu'on le corrige avec le daucus, le féseli, le cumin, l'anis, ou quelqu'autres plantes odoriférantes. Voy. CORRECTIF. On le faisoit infuser dans la même vûe dans du moût, ou dans de l'hydromel.

Les maladies principales dans lesquelles les anciens faisoient prendre l'*ellébore*, étoient l'épilepsie, le vertige, la mélancholie, la lepre, la goutte, l'hydropisie: mais c'étoit sur-tout pour purger les fous qu'il étoit recommandé; on disoit même en proverbe, *navigare Anticyras*, aller à Anticyre, pour dire aller chercher un remède contre la folie, parce que c'étoit de cette île que venoit le meilleur *ellébore*.

L'action de l'*ellébore* pris intérieurement, est des plus violentes; il excite souvent les symptômes les plus fâcheux. Mesué dit que de son tems les hommes ne pouvoient supporter le blanc, & très-difficilement le noir qui étoit plus foible, & qu'on ne regardoit que comme purgatif, le blanc étant reconnu pour un émétique violent. Aussi depuis que la Chimie nous a fourni des vomitifs sûrs & moins dangereux, en avons-nous absolument abandonné l'usage; & nous n'avons aujourd'hui qu'une seule composition officielle où il entre; savoir les pilules de Mathæus ou de Starkei, qui sont décrites dans la pharmacopée de Paris: encore ne le donne-t-on dans cette composition qu'en assez petite dose, en égard à la petite quantité que l'on fait prendre de ces pilules, où l'*ellébore* peut même être regardé comme puissamment corrigé par le savon, qui fait un des ingrédients & l'excipient de cette préparation. V. PILULES DE STARKEI.

Nous employons aussi quelquefois l'*ellébore blanc* comme sternutatoire, & souvent on s'en est servi avec succès pour guérir la gale des animaux, comme chevaux, bœufs, &c. mêlé avec quelque graisse ou huile.

L'usage de l'*ellébore noir* est un peu plus fréquent parmi nous. On tire de sa racine, par le moyen de l'eau, un extrait qui entre dans les pilules balsamiques de Stahl. On trouve dans la pharmacopée de Paris un sirop d'*ellébore*, composé sous le nom de *sirop de pomme elléborisée*.

L'*ellébore noir* entre dans l'extrait panchimagogue de Crollius, dans les pilules de Starkei, dans les pilules tartareuses de Querceran, dans la teinture de Mars elléborisée de Wedelius, &c. mais on ne prescrit presque plus ni l'une ni l'autre de ces racines dans les préparations magistrales.

Au reste elles sont l'une & l'autre du genre des remèdes dont l'activité est due à une partie volatile: aussi leur extrait préparé à la façon ordinaire ne participe-t-il que foiblement de cette vertu, en sorte qu'on peut ajouter foi à ce que rapporte Oribasius dans son huitième livre des *collections médicales*; savoir, que l'usage d'une forte décoction d'*ellébore* n'étoit jamais suivie des accidens funestes qui accompagnent l'action des purgatifs excessivement violents: quoique le même auteur observe dans le même livre, que ces accidens n'étoient qu'un effet trop commun de l'*ellébore* donné à la façon ordinaire, c'est-à-dire apparemment en substance, les précautions qu'on avoit coutume de prendre d'avance contre ces dangers, sont présentées dans cet endroit sous un appareil si effrayant, qu'on ne conçoit guère comment il s'est pu trouver des malades assez hardis pour s'exposer à l'action de ce remède, ou, pour mieux dire, de ce poison.

La vertu purgative de l'*ellébore* est attestée dans les plus anciens fastes de la Médecine; on trouve parmi les faits placés dans ces tems reculés que no-

tre chronologie n'atteint point, dans les siècles des héros, que Melampe berger, poète, devin, & fils de roi, guérit les filles de Pratus devenues folles par la colere de Bacchus, ou par celle de Junon, en leur faisant prendre du lait de ses chevres, auxquelles il avoit fait manger de l'*ellébore* peu auparavant; & qu'il s'avisa de cette ressource, parce qu'il avoit observé que ces chevres étoient purgées après avoir brouté cette plante. M. Leclerc remarque, dans son *histoire de la Medecine*, que c'est-là le plus ancien exemple que nous ayons de la purgation, & qu'on pourroit croire que c'est ce qui fit donner à Melampe le surnom de *Kαθαρτὴς*, celui qui purge ou purifie, qui semble marquer qu'il est le premier qui ait donné des purgatifs; c'est de-là aussi que l'*ellébore* fut appelé *melampodium*. Voyez Dioscoride, liv. IV. c. clxxxj. Galien parle de cette cure de Melampe dans son livre de *atrabile*, c. vij; & Pline, l. XXV. c. v.

Aulugelle nous a transmis une anecdote bien plus singulière sur l'usage de l'*ellébore*. Il rapporte (c. xv. l. XVII.) que Carnéade l'académicien se disposant à écrire contre Zénon, se fit vomir vigoureusement avec de l'*ellébore*, de peur que les humeurs corrompues dans son estomac, ne laissassent échapper quelque chose qui parvînt jusqu'au siège de son ame, & en altérât les fonctions. (b)

Valere Maxime raconte cette histoire d'une manière encore plus merveilleuse qu'Aulugelle. Il dit que Carnéade prenoit de l'*ellébore* toutes les fois qu'il devoit disputer avec Chrysippe, & il ajoute que le succès de Carnéade fit rechercher ce purgatif par tous ceux qui aimoient les loüanges solides. Pline rapporte que Drusus, le plus renommé d'entre les tribuns du peuple, fut guéri de l'épilepsie dans l'île d'Anticyre, où l'on avoit coutume d'aller pour le prendre avec plus de succès & de sûreté.

Encore est-il bon d'indiquer ici entre trois ou quatre Anticyres, ce que c'est aujourd'hui que l'Anticyre si fameuse, où tant de poètes assignent aux fous un logement. Il faut donc distinguer *Anticyre* & *Anticyrrhe*. La première est une île du golfe de Zeiton, entre la Janna & la Livadie, d'où l'on tiroit le plus excellent *ellébore*. La seconde étoit une ville de la Livadie méridionale, sur le golfe de Lépante. On portoit à cette ville l'*ellébore* de l'île, & les Romains alloient l'y prendre. C'étoit là qu'on préparoit & qu'on corrigeoit ce remède de différentes manières, nous connoissons même quelques-unes de ces corrections & de ces préparations. Actuarius rapporte celle-ci: on faisoit un peu macérer dans l'eau la partie fibreuse de la racine d'*ellébore*, en rejetant la tête; ensuite on séchoit à l'ombre l'écorce que l'on avoit séparée de la petite moëlle qu'elle renferme: on donnoit cette préparation avec des raisins secs ou de l'oximel, mêlé quelquefois avec des graines odoriférantes, afin que ce remède fût plus agréable.

Pline dit aussi, qu'on mêloit à Anticyre l'*ellébore* avec une certaine graine qui croissoit aux environs de la ville; que l'on mettoit dans du vin doux une pincée de la graine avec une obole & demie d'*ellébore blanc*, & que ce remède purgeoit toute sorte de bile.

Les anciens employoient l'*ellébore*, non-seulement pour la bile, c'est-à-dire la mélancholie noire & pour la folie, mais encore, comme on l'a remarqué ci-dessus, pour l'hystérisme, la goutte, l'apoplexie, l'épilepsie, la ladrerie, la leucoflegmatie, l'hydroisie, en un mot pour toutes les maladies graves de l'ame & du corps.

Ce remède fut en usage dès la naissance de la Medecine: quelquefois Hippocrate le faisoit prendre à jeun; mais il l'ordonnoit plus ordinairement après le souper, parce que, suivant M. le Clerc, l'*ellébore* mêlé avec les alimens dans l'estomac, y perdoit une

partie de sa force stimulante: dans plusieurs cas Hippocrate donnoit le *μαλθακὸς ἐλλέβορος*; ce qui, selon le même savant, étoit une sorte de préparation d'*ellébore*, qui affoiblissoit son activité violente.

Herophile, Actuarius, Arétée, Celse, étoient fort prévenus en faveur de ce remède; Dioscoride, qui en parle fort au long, nous instruit particulièrement des cérémonies superstitieuses qu'observoient ceux qui le cueilloient en le tirant de terre.

On appliquoit extérieurement l'*ellébore noir* dans les maladies cutanées opiniâtres; & Galien prétend que quand on en mettoit dans une fistule calleuse, il emportoit la callosité en deux ou trois jours.

Cependant malgré l'usage que les anciens faisoient de l'*ellébore*, les plus sages medecins n'avoient coutume de l'employer qu'avec une très-grande précaution. Avant que de le donner aux adultes mêmes, qui étoient en état de le supporter, ils examinoient principalement deux choses; l'une, si la maladie étoit invétérée; l'autre, si les forces du malade se soutenoient. Lorsque l'*ellébore* leur paroissoit convenir, ils ne l'administroient encore qu'après avoir préparé soigneusement le malade & le remède.

Ils préparoient le malade pendant sept jours, soit par la diette, soit par des remèdes minoratifs; Pline nous en instruit fort au long. De son tems, la préparation du remède, à Rome, consistoit à introduire les racines d'*ellébore noir* dans des morceaux de raifort, & de les faire cuire ensemble pour dissiper la trop grande force de l'*ellébore*. Alors les uns donnoient ces racines adoucies par l'ébullition, les autres faisoient manger les raiforts, & rejettoient les racines; d'autres enfin faisoient boire au malade cette décoction qui purgeoit suffisamment.

Quoique les anciens aient fait grand usage de leur *ellébore*, pour les maladies du corps & de l'ame, & que les plus sages l'aient donné très-prudemment, ils l'ont décrit si obscurément, que nous ne reconnoissons plus celui qu'ils employoient. La description de Théophraste est en particulier trop tronquée & trop défectueuse, pour nous servir à découvrir l'*ellébore* dont il parle. Nous ne retrouvons point dans aucune de nos espèces d'*ellébore noir*, celui de Dioscoride. Enfin l'oriental noir actuel d'Anticyre, ne quadre avec aucune des descriptions anciennes: c'étoit cependant le leur selon toute apparence, du moins a-t-il la même violence dans son action. Tournefort, qui en a fait l'épreuve, avoue que tous ceux à qui il en a donné l'extract, étoient tourmentés de nausées, de pesanteur d'estomac avec acrimonie, jointe au soupçon de phlogose, qui menaçoit la gorge & les intestins: il ajoute encore qu'ils avoient des douleurs de tête pendant plusieurs jours, avec des élancemens, & le tremblement de tous les membres, de sorte qu'il se vit obligé de s'abstenir de ce remède. La force de celui de notre pays, est bien moindre que dans l'Orient.

Mais quelle qu'elle soit, puisque nous possédons des purgatifs & des émétiques également efficaces, & beaucoup plus sûrs, tels que sont les préparations purgatives & vomitives de l'antimoine, il vaut mieux nous abstenir de l'usage de tout *ellébore*, outre que les corps des hommes qui vivent dans nos climats, ont de la peine à en supporter les effets. Qu'on ne dise point qu'on peut l'adoucir, le corriger avec des aromates, ou bien avec la crème de tartre, le sel de prunelle, les tamarins, l'oximel, le suc de coing, & autres semblables; il est bien plus simple de ne pas songer aux correctifs, dès qu'il est aisé de se passer de la plante même.

Concluons de ce principe, qu'il faut également proscrire toutes les préparations d'*ellébore* qui se trouvent dans les pharmacopées, sans dire ici que toutes les préparations galéniques & arabesques sont misérables en elles-mêmes.

Comme tout le monde fait que l'*Pellébore blanc* est le plus fort, il est encore plus digne de la proscription que le *noir*. Cette plante a un suc caustique & brûlant, qui, respiré par les narines, excite un éternuement forcé, & c'est un des plus puissans sternutatoires dans les maladies soporeuses. Si l'on met de cette poudre à la source d'une fontaine, l'eau qui en découle purge violemment. Les feuilles, les tiges, les fleurs, & les racines de l'*ellébore blanc* appliquées sur la peau d'une personne vivante, exorcent la partie, & y produisent une exulcération.

La seule saveur nauséabonde de l'*ellébore*, est un signe de sa vertu émétique ou purgative : celle de l'*ellébore blanc*, qui est fort âcre & fort amère, indique un purgatif très-actif; aussi l'on place avec raison l'un & l'autre genre parmi les mochliques. Voy. MOCHLIQUE.

Vous trouverez dans les *mém. de l'acad. des Scienc. année 1701*, quelques expériences chimiques de M. Boulduc, sur la racine de l'*ellébore noir*. L'extrait de cette racine fait avec de l'eau, donne tout ce qu'on peut en tirer, & le résidu ne donne plus rien par l'esprit-de-vin.

Enfin, les curieux peuvent consulter, s'ils le jugent à propos, Holzemii (Petr.) *essentia hellebori rediviva*; Coloniae, 1616. 8. Manelphi (Joan.) *disceptatio de helleboro*; Romae, 1622. 8. Scobingeri (Joh. Casp.) *differt. de helleboro nigro*; Basil. 1721. in-4°. Castellus (Petrus) *de elleboro apud Hippocratem & alios autores*; Romae, 1628. in-4°. Ce dernier ouvrage est rare, curieux, & savant. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ELLEBORINE, BELLEBORINE, sub. f. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur anormale, composée de six pétales différens les uns des autres : les cinq du dessus sont disposés en rond; celui du dessous est fait en forme de gouttière. Le calice devient dans la suite un fruit qui ressemble en quelque façon à une lanterne ouverte de trois côtés, dont les panneaux sont chargés de semences aussi menues que de la sciure de bois. Ajoutez aux caractères de ce genre, que les racines sont fibreuses. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

ELLERENA, (*Géog. mod.*) ville de l'Estramadure de Léon, en Espagne. Long. 12. 45. lat. 38. 8.

ELLIPSE, f. f. terme de Grammaire; c'est une figure de construction, ainsi appelée du grec ἑλλειψις, manquement, omission : on parle par ellipse, lorsque l'on retranche des mots qui seroient nécessaires pour rendre la construction pleine. Ce retranchement est en usage dans la construction usuelle de toutes les langues; il abrège le discours, & le rend plus vif & plus soutenu : mais il doit être autorisé par l'usage; ce qui arrive quand le retranchement n'apporte ni équivoque ni obscurité dans le discours, & qu'il ne donne pas à l'esprit la peine de deviner ce qu'on veut dire, & ne l'expose pas à se méprendre. Dans une phrase elliptique, les mots exprimés doivent réveiller l'idée de ceux qui sont sous-entendus, afin que l'esprit puisse par analogie faire la construction de toute la phrase, & appercevoir les divers rapports que les mots ont entr'eux : par exemple, lorsque nous lisons qu'un Romain demandoit à un autre, où allez-vous ? & que celui-ci répondoit *ad castoris*, la terminaison de *castoris* fait voir que ce génitif ne sauroit être le complément de la préposition *ad*, qu'ainsi il y a quelque mot de sous-entendu; les circonstances font connoître que ce mot est *adem*, & que par conséquent la construction pleine est *eo ad adem Castoris*, je vais au temple de Castor.

L'ellipse fait bien voir la vérité de ce que nous avons dit de la pensée au mot DÉCLINAISON & au mot CONSTRUCTION. La pensée n'a qu'un instant, c'est un point de vue de l'esprit; mais il faut des mots

Tome V.

pour la faire passer dans l'esprit des autres : or on retranche souvent ceux qui peuvent être aisément suppléés, & c'est l'ellipse. Voyez ELLIPTIQUE. (F)

ELLIPSE, f. f. en Géométrie, est une des sections coniques qu'on appelle vulgairement ovale. Voyez CONIQUE & OVALE.

L'ellipse s'engendre dans le cône, en coupant un cône droit par un plan qui traverse ce cône obliquement, c'est-à-dire non parallèlement à la base, qui ne passe point par le sommet, & qui ne rencontre la base qu'étant prolongé hors du cône, ou qui ne fasse tout-au-plus que raser cette base. La condition que le cône soit droit, est nécessaire pour que la courbe formée comme on vient de le dire, soit toujours une ellipse; car si le cône est oblique, en coupant ce cône obliquement, on peut quelquefois y former un cercle (voyez la fin de l'article CONIQUE, & SOUS-CONTRAIRE ou ANTI-PARALLELE, au mot PARALLELE); or la nature de l'ellipse est d'être ovale, c'est-à-dire d'avoir deux axes inégaux.

Ce mot est formé du grec ἑλλειψις, défaut; les anciens géomètres grecs ont donné ce nom à cette figure, parce que entr'autres propriétés elle a celle-ci, que les quarrés des ordonnées sont moindres que les rectangles formés sous les paramètres & les abscisses, ou leur sont inégaux par défaut.

En effet l'équation de l'ellipse, en prenant les abscisses au sommet, est celle-ci $yy = (ax - xx) \times \frac{b}{a}$, a étant l'axe, & b son paramètre. (voyez PARAMÈTRE, COURBE, & EQUATION; voyez aussi la suite de cet article.); donc $yy < bx$; donc, &c. Voyez enfin PARABOLE & HYPERBOLE.

L'ellipse, pour la définir par sa forme, est une ligne courbe, rentrante, continue, régulière, qui renferme un espace plus long que large, & dans laquelle se trouvent deux points également distans des deux extrémités de sa longueur, & tels, que si on tire de ces points deux lignes à un point quelconque de l'ellipse, leur somme est égale à la longueur de l'ellipse. Ces deux points sont éloignés de l'extrémité du petit axe d'une quantité égale à la moitié du grand axe.

Ainsi dans l'ellipse $AEBDA$ (Planche de sect. conique, fig. 21.) les lignes Fa & Fa , tirées des deux points F, f , également distans des deux points A & B , forment une somme égale à AB ; & la distance des points F, f , au point E , est $= CA$.

Souvent les Géomètres prennent l'ellipse pour l'espace contenu ou renfermé dans cette courbe. Elle a, comme on vient de le dire, deux axes inégaux AB & ED . Le grand axe AB s'appelle quelquefois axe ou diamètre transverse, & le petit axe DE s'appelle quelquefois l'axe conjugué ou second axe. Mais on appelle en général diamètres conjugués ceux dont l'un est parallèle à la tangente menée à l'extrémité de l'autre, & réciproquement, soit que leurs angles soient droits, ou non. Les deux axes se coupent toujours à angles droits. Voyez AXE.

Les deux axes sont le plus grand & le moindre des diamètres de l'ellipse; mais l'ellipse a une infinité d'autres diamètres différens. Voyez DIAMÈTRE, &c.

Le centre d'une ellipse est le point C dans lequel se coupent les deux axes. Voyez CENTRE.

Les deux points F, f , pris dans le grand axe, également distans de ses deux extrémités A & B , & distans chacun du point D de la valeur de AC , sont nommés foyers de l'ellipse, ou en latin umbilici. Voyez FOYER.

Mais l'ellipse considérée comme une section conique, c'est-à-dire comme une courbe provenant de la section d'un cône, se définit encore mieux par sa génération dans ce solide, que par la manière dont elle peut être produite sur un plan. C'est la ligne courbe DQE qu'on forme en coupant le cône droit ABC

T t t ij

(fig. 21. n. 2.) de la maniere expliquée ci-dessus.

Ou en la définissant par une de ses propriétés supposée connue, c'est une ligne courbe dans laquelle le carré de la demi-ordonnée PM (fig. 21.) est au rectangle des segmens AP , & BP de l'axe, comme le parametre est à l'axe; ainsi supposant $AB = a$, le parametre $= b$, $PM = y$, $AP = x$, on aura $b : a :: yy : ax - xx$, & par conséquent $ayy = abx - bxx$.

Nous ne donnons point la démonstration de cette propriété, parce qu'elle se trouve par-tout. Nous avons exposé les différentes définitions qu'on peut donner de l'ellipse, & cette dernière propriété peut être regardée, si l'on veut, comme une des définitions qu'on peut en donner, auquel cas la démonstration en seroit superflue. Mais la meilleure maniere de traiter de l'ellipse & de toutes les sections coniques géométriquement, est de les considérer d'abord dans le cone, d'en déduire leur équation, & de les transporter de-là sur le plan, pour considérer plus facilement leurs propriétés, & pour trouver, si l'on veut, la maniere de les décrire par un mouvement continu, ou par plusieurs points. Ainsi des propriétés de l'ellipse transportée & considérée sur le plan, résulte la description de l'ellipse telle que nous l'avons donnée au mot CONIQUE.

J'ai dit que la meilleure maniere de traiter géométriquement les sections coniques, & en particulier l'ellipse, étoit de les faire naître dans le cone; car si on veut les considérer algébriquement par la nature & les différences de leurs équations, la meilleure maniere est celle dont j'ai parlé au mot CONIQUE. Voy. aussi les articles COURBE & CONSTRUCTION.

Si on prenoit les abscisses x au centre C , on trouveroit $yy = \left(\frac{aa}{4} - xx\right) \times \frac{b}{a}$. Quelquefois cette équation est plus commode que $ayy = abx - bxx$.

De cette dernière équation il s'ensuit, 1°. que $yy = bx - \frac{bxx}{a}$, c'est-à-dire que le carré de la demi-ordonnée est égal au rectangle du parametre par l'abscisse, moins un autre rectangle formé par la même abscisse, & une quatrième proportionnelle à l'axe, au parametre, & à l'abscisse.

2°. Le parametre, l'abscisse, & la demi-ordonnée d'une ellipse, étant donnés, on trouvera l'axe en faisant ces proportions $b : y :: y : \frac{yy}{b}$, & $x - \frac{yy}{b} : x :: x : a$. Voyez CONSTRUCTION.

3°. L'abscisse AP , l'axe AB , & l'ordonnée PM , étant donnés, on trouve le parametre en faisant $b = \frac{ayy}{ax - xx}$, & construisant ensuite cette valeur de b suivant les regles expliquées au mot CONSTRUCTION.

4°. Si du grand axe AB comme diametre (figure 22.), on décrit un cercle ACB , & que par le foyer F on mene FC ordonnée à l'axe, FC fera la moitié du petit axe, & FD la moitié du parametre du grand axe. Car l'abscisse $GF = \sqrt{(FE^2 - GE^2)} = \sqrt{\left(\frac{aa}{4} - \frac{p^2}{4}\right)}$, pa étant le carré du petit axe. V. PARAMETRE & FOYER. Or $CF^2 = \frac{aa}{4} - GF^2$, par la propriété du cercle; donc $CF = \frac{\sqrt{pa}}{2}$ = la moitié

du petit axe. Or CF^2 est à DF^2 , comme la moitié du grand axe est au demi-parametre, c'est-à-dire comme le carré de la moitié du petit axe est au carré de la moitié du parametre; donc DF = la moitié du parametre. Le cercle qui a pour diametre le grand axe de l'ellipse, est appelé circonscrit à l'ellipse; le cercle qui a pour diametre le petit axe, est appelé cercle inscrit: en effet le premier de ces cercles est extérieur, le second intérieur à l'ellipse.

5°. Le parametre & l'axe AB étant donnés, on trouvera facilement l'axe conjugué, puisque c'est

une moyenne proportionnelle entre l'axe & le parametre; à quoi il faut ajouter que le carré du demi-axe conjugué est égal au rectangle formé sur Bf & fA (fig. 21.) ou sur AF & BF .

6°. Dans une ellipse quelconque, les carrés des demi-ordonnées PM , pm , &c. sont entr'eux comme les rectangles formés sur les segmens de l'axe: d'où il s'ensuit que $DC^2 : PM^2 :: CB^2 : AP \times BP$, & par conséquent $DC^2 : BC^2 :: PM^2 : AP \times BP$; c'est-à-dire que le carré du petit axe est au carré du grand, comme le carré de la demi-ordonnée est au rectangle formé sur les segmens de l'axe.

7°. La droite FD (fig. 24.) tirée du foyer F à l'extrémité du demi-axe conjugué, étant égale à la moitié de l'axe transverse AC , il s'ensuit que les axes conjugués étant donnés, on peut aisément déterminer les foyers. Pour cela on coupera le grand axe AB en deux parties égales en C , on élèvera du point C la perpendiculaire CD égale au demi-axe conjugué; enfin du point D pris pour centre, & de l'intervalle CA , on décrira un arc de cercle, il déterminera les foyers F & f par ses intersections avec le grand axe.

8°. Comme la somme des deux droites FM & fM , tirées des deux points F & f , au même point de la circonférence M , est toujours égale au grand axe AB , il s'ensuit de-là que les axes conjugués d'une ellipse étant donnés, on peut facilement décrire l'ellipse. Voyez CONIQUE.

9°. Le rectangle formé sur les segmens de l'axe conjugué est au carré de la demi-ordonnée, comme le carré de l'axe conjugué est au carré du grand axe; d'où il s'ensuit que les coordonnées à l'axe conjugué ont entr'elles un rapport analogue à celui qui regne entre les coordonnées au grand axe.

10°. Pour déterminer la soûtangente PT (figure 23.) & la soûnormale PR dans une ellipse quelconque, on fera: comme le premier axe est au parametre, ainsi la distance de la demi-ordonnée au centre est à la soûnormale. Voyez SOÛNORMALE.

11°. Le rectangle sous les segmens de l'axe est égal au rectangle formé de la distance de la demi-ordonnée au centre & de la soûtangente. Voyez SOÛTANGENTE.

12°. Le rectangle fait de la soûtangente & de la distance de l'ordonnée au centre, est égal à la différence du carré de cette distance & du carré du demi-axe transverse.

13°. Dans toute ellipse le carré de la demi-ordonnée à un diametre quelconque, est au carré du demi-diametre conjugué, comme le rectangle fait sous les segmens du diametre est au carré du diametre; & par conséquent le rapport des demi-ordonnées des diametres est le même que celui des ordonnées des axes; le parametre d'un diametre quelconque est aussi une troisième proportionnelle à ce diametre & à son conjugué.

Nous avons rapporté ces propriétés de l'ellipse la plupart sans démonstration, pour deux raisons: la première, afin que le lecteur ait sous les yeux dans un assez petit espace les principales propriétés de l'ellipse, auxquelles il peut joindre celles dont on a déjà fait mention à l'article CONIQUE. La seconde raison est de donner au lecteur l'occasion de s'exercer en cherchant la démonstration de ces propriétés. Toutes celles que nous venons d'énoncer se déduisent aisément de l'équation $yy = (ax - xx) \frac{b}{a}$ ou $\left(\frac{aa}{4} - xx\right) \frac{b}{a}$, selon qu'on prendra les abscisses au centre ou au sommet, pour démontrer plus simplement ces propriétés. Pour démontrer les propriétés des foyers, on nommera CF (fig. 21.) f ; & on remarquera que si e est le second axe, on aura

$\frac{e^2}{4} - ff = \frac{e^2}{4} = \frac{r^2}{4}$. En voilà plus qu'il n'en faut pour mettre le lecteur sur la voie. On peut remarquer ici en passant que le cercle est une espece d'ellipse dans laquelle les foyers coïncident avec le centre.

Pour trouver les tangentes de l'ellipse, rien n'est plus simple & plus commode que d'employer la méthode du calcul différentiel; on a $yy = bx - \frac{b^2 x^2}{a}$; donc $2y dy = b dx - \frac{2b^2 x dx}{a}$; donc la soûtangente $\frac{y dx}{dy} = \frac{2y y}{b - \frac{2b^2 x}{a}}$. Voyez les articles SOÛTANGENTE & TANGENTE.

A l'égard de la soûperpendiculaire ou soûnormale, elle est $\frac{y dy}{dx}$ ou $\frac{y}{2y} - \frac{2b^2 x y}{2a y} = \frac{b}{2} - \frac{b^2 x}{a}$. En voilà assez pour démontrer les propositions énoncées ci-dessus au sujet des tangentes de l'ellipse.

Nous avons déjà vû au mot CONIQUE, & nous prouverons encore au mot QUADRATURE, que la quadrature de l'ellipse dépend de celle du cercle, puisque l'ellipse est au cercle circonscrit en raison du petit axe au grand. A l'égard de la rectification de l'ellipse, c'est un problème d'un genre supérieur à celui de la quadrature du cercle, ou du moins tout-à-fait indépendant de cette quadrature. Voyez RECTIFICATION; voyez aussi dans les mémoires que j'ai donnés à l'académie de Berlin pour l'année 1746, & dans le traité du calcul intégral de M. de Bougainville le jeune, les différentielles qui se rapportent à la rectification de l'ellipse.

Au lieu de rapporter l'ellipse à des coordonnées rectangles ou à des ordonnées paralleles, on peut considérer son équation par rapport à l'angle que font avec l'axe les lignes menées du foyer. Cette considération est utile dans l'Astronomie, parce que les planetes, comme l'on fait, décrivent des ellipses dont le soleil est le foyer. Or si on nomme a la moitié du grand axe d'une ellipse, f la distance du foyer au centre, q le cosinus de l'angle qu'une ligne menée du foyer à l'ellipse, fait avec l'axe, r la longueur de cette ligne; on aura $r = \frac{aa - ff}{a - fq}$, si on rapporte l'équation au foyer le plus éloigné, & $r = \frac{aa - ff}{a + fq}$, si on la rapporte au foyer le plus proche. De-là on peut tirer la solution de plusieurs problèmes astronomiques, comme de décrire une ellipse dans laquelle trois distances au foyer sont données, &c. Voyez les mémoires de l'académ. de Berlin pour l'année 1747, & plusieurs autres ouvrages d'Astronomie.

Mais la maniere la plus générale de considérer l'ellipse en Géométrie, est de la considérer par l'équation aux ordonnées paralleles. Nous allons entrer dans quelques considérations sur ce sujet, qui pourront être utiles aux commençans, peut-être même aux géometres plus avancés.

L'équation d'une ellipse rapportée aux axes, les coordonnées étant prises au centre, est $yy = k - gxx$, k exprimant un quarré ou rectangle connu, & g un nombre constant & connu; cela résulte de ce qu'on a vû ci-dessus. Transformons les axes de cette courbe, de maniere qu'ils ne soient plus rectangles, si on veut, mais qu'ils ayent la même origine, & servons-nous pour cela des regles expliquées aux articles COURBE & TRANSFORMATION, on verra qu'en supposant un des axes dans une position quelconque, il sera possible de donner une telle position à l'autre, que l'équation transformée soit de cette forme $uu = m - nzz$, m & n marquant aussi des constantes déterminées. En effet supposons que l'angle des premiers axes soit droit, que E soit l'angle du nouvel axe avec l'un des axes primitifs,

& F l'angle que l'axe cherché fait avec l'axe conjugué à l'axe primitif; soit sinus $E = e$, cosinus $E = \sqrt{1 - ee}$, on aura sinus $90 + E = \sqrt{1 - ee}$, cosin. $90 + E = -e$; soit sinus $F = f$, & cosinus $F = \sqrt{1 - ff}$, on trouvera $\frac{y}{\sqrt{1 - ff}} + (x - \frac{yf}{\sqrt{1 - ff}}) \frac{\sin. E}{\sinus 90 + E - F} = u$, & $(x - \frac{yf}{\sqrt{1 - ff}}) \frac{\cos. F}{\sin. 90 + E - F} = z$.

Or sinus $90 + E - F = \sin. 90 + E \times \sqrt{1 - ff} - f \cosin. 90 + E$ (voyez SINUS) $= \sqrt{1 - ff} \times \sqrt{1 - ee} + fe$. Substituant ces valeurs, & chassant x & y , on aura une équation en z & en u , qui sera la transformée de l'équation $yy = k - gxx$; & supposant dans cette transformée que les termes où se trouve u se détruisent, on aura la valeur de f en e convenable pour cela, & l'équation $u^2 = m - nzz$. Cela posé,

Il est visible que pour chaque z , u a toujours deux valeurs égales, l'une positive, l'autre négative; que lorsque $z = \sqrt{\frac{m}{n}}$, on a $u = 0$ dans chacune de ces

deux valeurs, & qu'ainsi la tangente à l'extrémité d'un des deux axes est parallele à l'autre axe, & réciproquement; car la tangente est une ordonnée qui coupe la courbe en deux points coïncidens. Voyez TANGENTE & COURBE. On verra de plus que $f = 0$ rend $e = 0$; que $f = 1$ rend $e = 1$, 1 représentant le sinus total; que $f = -1$ rend $e = -1$, & qu'ainsi il n'y a que deux axes dans l'ellipse qui se coupent à angles droits; mais que $f = \pm r$, r étant moindre que 1, donne deux valeurs de e aussi égales entr'elles, & qu'ainsi il y a toujours deux diametres différens qui font avec leur conjugué le même angle, si cet angle est moindre qu'un droit. On peut aussi déduire des valeurs de f en e , & de celles de m & n , que le rectangle des deux axes est égal au parallélogramme formé sur deux diametres conjugués, & que le quarré des deux axes est égal au quarré des deux diametres. Mais ces propositions peuvent encore se démontrer de la maniere suivante, qui est bien plus simple.

Pour démontrer que les parallélogrammes formés autour des deux diametres conjugués sont égaux, imaginez un diametre infiniment proche d'un des conjugués, & ensuite imaginez le conjugué à ce diametre infiniment proche. Achevez les deux parallélogrammes, ou plutôt le quart de ces parallélogrammes, vous verrez à l'instant, & pour ainsi dire à l'œil, par le parallélisme des tangentes aux diametres conjugués, que ces deux parallélogrammes infiniment proches sont égaux; leur différence, s'il y en avoit, ne pouvant être qu'infiniment petite du second ordre par rapport à eux. Donc, &c.

Pour démontrer maintenant que la somme des quarrés des diametres conjugués est constante, conservez la même figure, appelez a un des demi-diametres, b son conjugué, $a + da$, le demi-diametre infiniment proche de a , $b - db$ le demi-diametre conjugué; il faut donc prouver que $aa + bb = aa + 2ada + bb - 2bdb$ (voyez DIFFÉRENTIEL) ou que $ada = bdb$. Or traçant du centre de l'ellipse & des rayons a, b , deux petits arcs de cercle x, z , on verra d'abord évidemment que les deux quarts d'ellipse renfermés entre les demi-diametres conjugués, sont égaux, & qu'ainsi $ax = bz$. Or x est à da & z est à db , comme le sinus de l'angle des diametres est au cosinus du même angle; donc $x : da :: z : db$; donc puisque $ax = bz$, on aura $ada = bdb$.

On objectera peut-être que ces deux démonstrations sont tirées de la considération des quantités infiniment petites, c'est-à-dire d'une géométrie transcendante supérieure à celle des sections coniques. Je

réponds que les principes de cette géométrie sont simples & clairs, & qu'ils doivent être préférés dès qu'ils fournissent le moyen de démontrer plus aisément. *Voy. INFINI & DIFFÉRENTIEL.* En effet, pourquoi ne mettra-t-on pas à la tête d'un traité des sections coniques des principes de calcul différentiel, lorsque ces principes simplifieront & abrégeront les démonstrations? J'ose dire que l'opinion contraire ne seroit qu'un préjugé mal fondé. Il y a cent raisons pour la détruire, & pas une pour la soutenir. Les principes de la géométrie de l'infini étant applicables à tout, on ne sauroit les donner trop tôt; & il est bien aisé de les expliquer nettement. On doit traiter le problème des tangentes d'une courbe par le calcul différentiel, celui de la quadrature & de sa rectification par le calcul intégral, & ainsi du reste, parce que ces méthodes sont les plus simples & les plus aisées à retenir. *Voyez ELÉMENTS & MATHÉMATIQUES.*

La manière dont nous venons de démontrer l'égalité des parallélogrammes circonscrits à l'ellipse, a donné occasion à M. Euler de chercher les courbes qui peuvent avoir une propriété semblable. *Voyez Les mém. de Berlin, année 1745.*

Au lieu de considérer d'abord l'ellipse par rapport à ses axes, on peut la considérer, comme nous avons fait dans l'article CONIQUE, par rapport à son équation envisagée de la manière la plus générale. Cette équation, comme on le peut voir à l'article cité, se réduira toujours à l'équation des diamètres $u u = m - n z z$, en ne faisant même changer de position qu'une des coordonnées. *Voyez COURBE, &c.*

Le sphéroïde formé par une ellipse autour de son axe, est à la sphere qui a cet axe pour diamètre, comme le carré de l'axe est au carré de son conjugué; c'est une suite du rapport des ordonnées correspondantes de l'ellipse & du cercle qui a le même axe. *Voyez SPHÉROÏDE; voyez aussi les articles CŒUR (Géométrie) & CONOÏDE.*

Nous avons dit ci-dessus & au mot CONIQUE, comment on décrit l'ellipse par un mouvement continu; cette manière de la décrire est la plus simple qu'on puisse employer sur le terrain, & même sur le papier: mais toutes les descriptions organiques de courbes sur le papier sont incommodes. *Voyez COMPAS ELLIPTIQUE.* La description par plusieurs points doit être préférée. *Voyez DESCRIPTION & COURBE.* On peut décrire l'ellipse par plusieurs points, en divisant en raison du petit axe au grand les ordonnées du cercle circonscrit. *Voyez à la fin du II. livre des sections coniques de M. de l'Hôpital, plusieurs autres méthodes très-simples de décrire l'ellipse par plusieurs points.* Il y a des géomètres qui enseignent à décrire l'ellipse sur le papier par un mouvement continu, suivant la méthode qui sera expliquée à l'article OVALE; mais cette méthode est fautive: ce n'est point une ellipse qu'on décrit, c'est un composé d'arcs de cercle qui forment une ovale à la vue, & qui n'est pas même proprement une courbe géométrique. Aucune portion d'ellipse n'est un arc de cercle. La preuve en est, que le rayon de la développée de cette courbe n'est constant en aucun endroit. On peut le démontrer d'une infinité d'autres manières. *Voyez DÉVELOPPÉE & OSCULATEUR.*

On a déjà dit un mot de l'usage de l'ellipse dans l'Astronomie, & on a vu ci-dessus que z étant l'anomalie vraie, a la distance moyenne, & f l'excentricité (*Voyez ANOMALIE & EXCENTRICITÉ*), on a la distance r de la planète au foyer $= \frac{a a - f f}{a - f \cos. z}$; or supposant f très-petite par rapport à a , on peut aisément réduire en série cette valeur de r . *Voyez BINÔME, DÉVELOPPEMENT, & SÉRIE;* de plus l'élément du secteur qui représente l'anomalie moyenne

(*Voyez LOI DE KEPLER & ANOMALIE*) est proportionnel à $d z \frac{(a a - f f)^2}{a - f \cos. z}$; d'où il est aisé de conclure par les séries & le calcul intégral, que si z est l'anomalie moyenne, on aura $z = z + 2 f \sin. z + \frac{3 f f}{4} \sin. 3 z + \frac{f^3}{3} \sin. 3 z$, &c. & par la méthode du

retour des suites (*Voyez SUITE & RETOUR*), on aura $z = \zeta - 2 f \sin. \zeta + \frac{5 f^2}{4} \sin. 2 \zeta - \frac{13 f^3}{12} \sin. 3 \zeta - \frac{f^3 \sin. \zeta}{4}$, &c. ainsi on a également la valeur de l'anomalie moyenne par la vraie, ou celle de la vraie par la moyenne, ce qui donne la solution du problème de Kepler développé au mot ANOMALIE. J'ai mis ici ces formules, afin que les Astronomes puissent s'en servir au besoin. *Voyez EQUATION DU CENTRE.*

Si l'ellipse est peu excentrique, & qu'une des lignes menées au foyer soit $a + z$, l'autre sera $a - z$, z étant une très-petite quantité; donc le produit $a a - z z$ de ces deux lignes peut être regardé comme constant & égal à $a a$, à cause de la petitesse de $z z$. Or si des deux extrémités d'un arc infiniment petit d'ellipse on mène des lignes à chaque foyer, on trouvera, après avoir décrit de petits arcs du foyer comme centre & des rayons $a + z$, $a - z$, que ces petits arcs sont égaux; nommant donc α chacun de ces petits arcs, on trouvera que le secteur qui a $a + z$ pour rayon, est $\alpha \left(\frac{a + z}{2} \right)$, & que l'angle qui a $a - z$ pour rayon, est $\frac{\alpha}{a - z}$; donc le rapport du secteur à l'angle est $\frac{a a - z z}{2}$; donc il peut être censé constant, sur

quoi voyez l'article suivant ELLIPSE de M. Cassini. De ce que la somme des lignes menées aux foyers est constante, il s'ensuit, comme il est aisé de le voir, que menant deux lignes d'un même point aux deux foyers, la différentielle de l'une est égale à la différentielle de l'autre prise négativement. Or on conclura de-là très-aisément, & par la plus simple géométrie élémentaire, que les deux lignes dont il s'agit font des angles égaux avec la tangente qui passe par le point d'où elles partent. Donc un corps partant du foyer d'une ellipse & choquant la surface, sera renvoyé à l'autre foyer. *Voyez RÉFLEXION.* De-là l'usage de cette propriété dans l'Acoustique & dans l'Optique. *Voyez MIROIR, ECHO, CABINETS SECRETS.* Voilà encore une propriété de l'ellipse que le calcul différentiel, ou plutôt le simple principe de ce calcul démontre très-élégamment & très-simplement. Si les deux foyers d'une ellipse s'éloignent jusqu'à arriver aux extrémités du grand axe, l'ellipse devient alors une ligne droite; & si un des foyers restant en place, l'autre s'en éloigne à l'infini, elle devient parabole. *Voyez PARABOLE.*

Ellipses à l'infini ou de tous les genres, ce sont celles qui sont désignées par les équations générales $a y^{m+n} = b x^m \times a - x^n$, & que quelques-uns appellent elliptoïdes. *Voyez ELLIPTOÏDE.* Mais ces mots ou façons de parler sont peu en usage. L'ellipse ordinaire est nommée ellipse apollonienne ou d'Apollonius, quand on la compare à celles-ci, ou qu'on veut l'en distinguer. *V. APOLLONIEN. (O)* ELLIPSE de M. Cassini, autrement nommée cassinoïde, est une courbe que feu M. Jean Dominique Cassini avoit imaginée pour expliquer les mouvements des planètes; cette courbe a deux foyers F, f (fig. 24.), dont la propriété est telle que le produit $F M \times M f$ de deux lignes quelconques menées de ces foyers à un point quelconque M de la courbe, est toujours égal à une quantité constante; au lieu que dans l'ellipse ordinaire ou d'Apollonius, c'est la somme de ces lignes, & non leur produit, qui est

égale à une quantité constante. M. l'abbé de Gua dans ses usages de l'analyse de Descartes, a déterminé les principales propriétés de cette courbe. Il y examine les différentes figures qu'elle peut avoir, & dont nous avons rapporté quelques-unes à l'article CONJUGUÉ, & il conclut que cette courbe n'a pas été bien connue par ceux qui en ont parlé avant lui, si on en excepte cependant l'illustre M. Grégory. Voyez astron. physiq. & géom. élém. page 331. édit. de Geneve, 1726, ou les transf. phil. Sept. 1704.

Pour avoir une idée des propriétés de cette courbe, soit a son demi-axe, f la distance d'un des foyers au centre, x l'abscisse prise depuis le centre, y l'ordonnée, on aura, comme il est aisé de le prouver par le calcul $(xx - 2fx + ff + yy)(xx + 2fx + ff + yy) = (aa - ff)^2$, par la propriété de cette courbe, ou $(yy + ff + xx)^2 - 4ffxx = (aa - ff)^2$, ou enfin $y = \pm \sqrt{-ff - xx \pm \sqrt{(aa - ff)^2 + 4ffxx}}$; donc, 1°. cette équation ne donnera jamais que deux valeurs réelles tout au plus pour y , l'une positive, l'autre négative, & égale à la positive; car les deux valeurs qu'on auroit en mettant le signe $-$ devant $\sqrt{(aa - ff)^2 + 4ffxx}$ seroient imaginaires, puisque y seroit la racine d'une quantité négative. 2°. En supposant même le signe $+$ devant cette dernière quantité, il est visible que la valeur de y ne sera réelle que quand $(aa - ff)^2 + 4ffxx$ sera $>$ ou $= (ff + xx)^2$, c'est-à-dire quand $a^4 - 2ffa + 2ffxx - x^4$ sera $>$ ou $= 0$. Donc si $(aa - ff)^2$ est $>$ $(xx - ff)^2$ ou $(ff - xx)^2$, l'ordonnée sera réelle, sinon elle sera imaginaire.

Donc si $aa = 2ff$, l'ordonnée sera nulle au centre, & la courbe aura la figure d'un 8 de chiffre ou lemniscate (Voyez LEMNISCATE); car on aura alors $xx =$ ou $> 2ff - aa$, condition pour que l'ordonnée soit nulle ou réelle. Si $2ff > aa$, les ordonnées réelles ne commenceront qu'au point où $x = \pm \sqrt{2ff - aa}$, & elles finiront au point où $x = a$; car $(aa - ff)^2$ doit aussi être $>$ ou $= (xx - ff)^2$. Ainsi dans ce cas la courbe sera composée de deux courbes conjuguées & isolées, distantes l'une de l'autre de la quantité $2\sqrt{2ff - aa}$; & si dans cette supposition on a de plus $a = \sqrt{2ff - aa}$ ou $f = a$, la courbe se réduira à deux points conjugués uniques. Si $f > a$, la courbe sera totalement imaginaire. Enfin si $2ff < aa$, la courbe sera continue, & aura toutes ses ordonnées réelles, égales & de signe contraire, depuis $x = 0$ jusqu'à $x = a$.

Cette courbe que M. Cassini avoit voulu introduire dans l'Astronomie, n'est plus qu'une courbe purement géométrique & de simple curiosité; car on sait que les planetes décrivent des ellipses apolloniennes ou ordinaires. On demandera peut-être par quelle raison M. Cassini avoit substitué cette ellipse à celle de Kepler. Voici ma conjecture sur ce sujet. On sait que la plupart des planetes décrivent des ellipses peu excentriques. On sait aussi, & on peut le conclure de l'article ellipse qui précède, que dans une ellipse peu excentrique les secteurs faits par les rayons vecteurs à un foyer sont proportionnels à très-peu-près aux angles correspondans faits à l'autre foyer; & c'est sur cette propriété que Ward ou Sethus Wardus a établi sa solution approchée du problème qui consiste à trouver l'anomalie vraie d'une planete, l'anomalie moyenne étant donnée. Voyez ELLIPSE & ANOMALIE. Voyez aussi les instit. astronomiq. de M. le Monnier, page 506, & suiv. Le rapport du secteur infiniment petit à l'angle correspondant, est comme le rectangle des deux lignes menées au foyer, & dans une ellipse peu excentrique, ce rectangle est à-peu-près constant: voilà le principe de Ward, Or M. Cas-

fini paroît avoir raisonné ainsi: Puisqu'il le rapport des secteurs élémentaires aux angles correspondans est comme ce rectangle, il sera constant dans une courbe où le rectangle seroit constant; il a en conséquence imaginé la Cassinoïde.

Mais, 1°. quand la Cassinoïde auroit cette propriété de la proportionnalité des secteurs aux angles, ce ne seroit pas une raison pour l'introduire dans l'Astronomie à la place de l'ellipse conique que les planetes décrivent en effet; que gagne-t-on à simplifier un problème, lorsqu'on change l'état de la question? 2°. Si dans l'ellipse conique le rapport des secteurs aux angles est comme le rectangle des deux lignes menées aux foyers, c'est que la somme de ces deux lignes est constante (Voyez ELLIPSE); sans cela la proportion n'a plus lieu. Ainsi même dans l'ellipse cassinienne les secteurs ne sont pas comme les angles. J'ai crû cette remarque assez importante pour ne la pas négliger ici. (O)

ELLIPSE, nom que les Horlogers donnent à une piece adaptée sur la roue annuelle d'une pendule d'équation. Voyez la figure 41. Planche d'Horlogerie. C'est une grande plaque de laiton dont la courbure est irrégulière, mais ressemblant à-peu-près à celle d'une ellipse. Cette piece sert à faire avancer ou retarder l'aiguille des minutes du tems vrai selon l'équation du soleil. Voyez là-dessus l'article PENDULE D'EQUATION, où l'on explique comment cela se fait, & de quelle maniere on donne à cette plaque la courbure requise. (T)

ELLIPSOÏDE, f. m. (Géom.) est le nom que quelques géometres ont donné au solide de révolution que forme l'ellipse en tournant autour de l'un ou de l'autre de ses axes. Voyez SPHÉROÏDE & CONOÏDE. L'ellipsoïde est allongé, si l'ellipse tourne autour de son grand axe; & applati, si elle tourne autour de son petit axe. Voyez ALLONGÉ, APPLATI. L'ordonnée de l'ellipse génératrice est toujours à l'ordonnée correspondante du cercle qui a pour diamètre l'axe de révolution, comme l'autre axe est à l'axe de révolution: donc les cercles décrits par ces ordonnées (lesquels cercles forment les élémens de la sphere & de l'ellipsoïde) sont entr'eux comme le carré de l'axe de révolution est au carré de l'autre axe: donc la sphere est à l'ellipsoïde comme le carré de l'axe de révolution est au carré de l'autre axe. Voyez AXE, CONJUGUÉ, CERCLE, CONOÏDE. (O)

ELLIPTICITÉ, f. f. (Géom.) Quelques géometres modernes ont donné ce nom à la fraction qui exprime le rapport de la différence des axes d'une ellipse, au grand ou au petit axe de cette ellipse. Plus cette fraction est grande, plus, pour ainsi dire, l'ellipse est ellipse, c'est-à-dire plus elle s'éloigne du cercle par l'inégalité de ses axes; ainsi on peut dire que le degré d'ellipticité d'une ellipse est représenté par cette fraction. Il seroit à souhaiter que cette expression fût adoptée; elle est commode, claire & précise. (O)

ELLIPTIQUE, adjectif formé d'ellipse. Cette phrase est elliptique, c'est-à-dire qu'il y a quelque mot de sous-entendu dans cette phrase. La langue latine est presque toute elliptique, c'est-à-dire que les Latins faisoient un fréquent usage de l'ellipse; car comme on connoissoit le rapport des mots par les terminaisons, la terminaison d'un mot réveilloit aisément dans l'esprit le mot sous-entendu, qui étoit la seule cause de la terminaison du mot exprimé dans la phrase elliptique: au contraire notre langue ne fait pas un usage aussi fréquent de l'ellipse, parce que nos mots ne changent point de terminaison; nous ne pouvons en connoître le rapport que par leur place ou position, relativement au verbe qu'ils précèdent ou qu'ils suivent, ou bien par les prépositions dont ils sont le complément. Le premier de ces deux cas

exige que le verbe soit exprimé au moins dans la phrase précédente. *Que demandez-vous ? R. ce que vous m'avez promis : l'esprit supplée aisément, je demande ce que vous m'avez promis.* A l'égard des prépositions, il faut aussi qu'il y ait dans la phrase précédente quelque mot qui en réveille l'idée ; par exemple : *Quand reviendrez-vous ? R. l'année prochaine, c'est-à-dire, je reviendrai dans l'année prochaine.* D. *Que ferez-vous ? R. ce qu'il vous plaira, c'est-à-dire, ce qu'il vous plaira que je fasse.* (F)

ELLIPTIQUE, adj. (Géom.) se dit de ce qui appartient à l'ellipse. Voyez ELLIPSE.

Kepler a avancé le premier que les orbites des planètes n'étoient pas circulaires, mais elliptiques ; hypothèse qui a été soutenue ensuite par Bouillaud, Flamsteed, Newton, &c. d'autres astronomes modernes l'ont confirmé depuis, de façon que cette hypothèse, qu'on appelloit autrefois par mépris l'hypothèse elliptique, est maintenant universellement reçue. Voyez ORBITE & PLANETE.

M. Newton démontre que si un corps se meut dans un orbite elliptique, de manière qu'il décrive autour d'un des foyers des aires proportionnelles aux tems, sa force centrifuge ou sa gravité sera en raison doublée inverse de ses distances au foyer, ou réciproquement comme les quarrés de ses distances. Voyez CENTRIPETE.

Quelques auteurs prétendent que la meilleure forme que l'on puisse donner aux arcs de voûte, est la forme elliptique. Voyez ARC, VOUTE, CABINETS SECRETS, ELLIPSE.

Espace elliptique, c'est l'aire renfermée par la circonférence de l'ellipse. Voyez ELLIPSE.

Conoïde ou sphéroïde elliptique, c'est la même chose qu'ellipsoïde. Voyez SPHÉROÏDE, CONOÏDE, & ELLIPSOÏDE.

Compas elliptique, voyez COMPAS. Harris & Chambers. (O)

ELLIPTOÏDE, f. f. (Géométrie.) signifie une espèce d'ellipse ou plutôt de courbe désignée par l'équation générale $a y^{m+n} = b x^n \times a - x^n$, dans laquelle m ou n est plus grand que 1. Voyez ELLIPSE.

Il y en a de différens genres ou degrés, comme l'ellipsoïde cubique dans laquelle $a x^3 = b x^2 \times a - x$.

L'ellipsoïde quarrée quarrée, ou surfolide, ou du troisième ordre, dans laquelle $a y^4 = b x^2 \times a - x_m^2$.

Si on appelle une autre ordonnée u , & l'abscisse correspondante z , on aura $a u^{m+n} = b z^m \times a - z^m$, & par conséquent $a y^{m+n} : a u^{m+n} :: b x^m \times a - x^n : b z^m \times a - z^n$, c'est-à-dire $y^{m+n} : u^{m+n} :: x^m \times a - x^n : z^m \times a - z^n$.

ELLIPTOÏDE, f. m. (Géométrie.) se dit aussi quelquefois pour ellipsoïde. Voyez ELLIPSOÏDE. (O)

* ELLOTIDE ou ELLOTES, f. f. (Mythol.) surnom de la Minerve de Corinthe. Les Doriens ayant mis le feu à cette ville, *Ellotis* prêtresse de Minerve, fut brûlée dans le temple de cette déesse, où elle s'étoit réfugiée. Un autre fléau donna lieu à la réédification du temple : ce fut une peste qui desoloit Corinthe, & qui ne devoit cesser, selon la réponse de l'oracle, qu'après qu'on auroit apaisé les manes de la prêtresse *Ellotis*, & relevé les autels de Minerve. Les autels & le temple furent relevés ; & on les consacra sous le nom de *Minerve-Ellotide*, afin d'honorer en même tems Minerve & sa prêtresse.

* ELLOTIES, adj. pris subst. (Myth.) Les Crétois honoroient Europe sous le nom d'*Ellotis*, & lui avoient consacré des fêtes appelées *Elloties*. On portoit dans ces fêtes une couronne de vingt coupées de circonférence, qu'ils avoient appelée l'*Ellotis*, avec une grande châsse, qui renfermoit quelques os d'Europe.

ELMEDEN, (Géogr. mod.) ville de la province d'Escurie en Afrique.

ELMOHASCAR, (Géogr. mod.) ville de la troisième province du royaume d'Alger en Afrique.

ELNBOGEN ou LOKER, (Géogr. mod.) ville de Bohème au cercle de même nom : elle est sur l'Eger. Long. 30. 26. lat. 50. 20.

ELNE, (Géogr. mod.) ville du Roussillon en France ; elle est sur le Tech proche la Méditerranée. Long. 20. 40. lat. 42. 30.

ELOCUTION, f. f. (Belles-Lettres.) Ce mot qui vient du latin *eloqui*, parler, signifie proprement & à la rigueur le caractère du discours ; & en ce sens il ne s'emploie guère qu'en parlant de la conversation, les mots *style* & *dicción* étant consacrés aux ouvrages ou aux discours oratoires. On dit d'un homme qui parle bien, qu'il a une belle élocution ; & d'un écrivain ou d'un orateur, que sa *dicción* est correcte, que son *style* est élégant, &c. Voyez ECRIRE, STYLE. Voyez aussi AFFECTATION & CONVERSATION.

ELOCUTION, dans un sens moins vulgaire, signifie cette partie de la Rhétorique qui traite de la dicción & du style de l'orateur ; les deux autres sont l'invention & la disposition. Voyez ces deux mots. Voyez aussi ORATEUR, DISCOURS.

J'ai dit que l'élocution avoit pour objet la *dicción* & le *style* de l'orateur ; car il ne faut pas croire que ces deux mots soient synonymes : le dernier a une acception beaucoup plus étendue que le premier. *Dicción* ne se dit proprement que des qualités générales & grammaticales du discours, & ces qualités sont au nombre de deux, la correction & la clarté. Elles sont indispensables dans quelque ouvrage que ce puisse être, soit d'éloquence, soit de tout autre genre ; l'étude de la langue & l'habitude d'écrire les donnent presque infailliblement, quand on cherche de bonne foi à les acquérir. *Style* au contraire se dit des qualités du discours, plus particulières, plus difficiles & plus rares, qui marquent le génie & le talent de celui qui écrit ou qui parle : telles sont la propriété des termes, l'élégance, la facilité, la précision, l'élévation, la noblesse, l'harmonie, la convenance avec le sujet, &c. Nous n'ignorons pas néanmoins que les mots *style* & *dicción* se prennent souvent l'un pour l'autre, sur-tout par les auteurs qui ne s'expriment pas sur ce sujet avec une exactitude rigoureuse ; mais la distinction que nous venons d'établir, ne nous paroît pas moins réelle. On parlera plus au long au mot STYLE, des différentes qualités que le style doit avoir en général, & pour toutes sortes de sujets : nous nous bornerons ici à ce qui regarde l'orateur. Pour fixer nos idées sur cet objet, il faut auparavant établir quelques principes.

Qu'est-ce qu'être éloquent ? Si on se borne à la force du terme, ce n'est autre chose que *bien parler* ; mais l'usage a donné à ce mot dans nos idées un sens plus noble & plus étendu. Être éloquent, comme je l'ai dit ailleurs, c'est faire passer avec rapidité & imprimer avec force dans l'âme des autres, le sentiment profond dont on est pénétré. Cette définition paroît d'autant plus juste, qu'elle s'applique à l'éloquence même du silence & à celle du geste. On pourroit définir autrement l'éloquence, le talent d'éouvoir ; mais la première définition est encore plus générale, en ce qu'elle s'applique même à l'éloquence tranquille qui n'émeut pas, & qui se borne à convaincre. La persuasion intime de la vérité qu'on veut prouver, est alors le sentiment profond dont on est rempli, & qu'on fait passer dans l'âme de l'auditeur. Il faut cependant avouer, selon l'idée la plus généralement reçue, que celui qui se borne à prouver & qui laisse l'auditeur convaincu, mais froid & tranquille, n'est point proprement éloquent, &

& n'est que disert. Voyez DISERT. C'est pour cette raison que les anciens ont défini l'éloquence *le talent de persuader*, & qu'ils ont distingué *persuader* de *convaincre*, le premier de ces mots ajoutant à l'autre l'idée d'un sentiment actif excité dans l'ame de l'auditeur, & joint à la conviction.

Cependant, qu'il me soit permis de le dire, il s'en faut beaucoup que la définition de l'éloquence, donnée par les anciens, soit complète : l'éloquence ne se borne pas à la persuasion. Il y a dans toutes les langues une infinité de morceaux très-éloquens, qui ne prouvent & par conséquent ne persuadent rien, mais qui sont éloquens par cela seul qu'ils émeuvent puissamment celui qui les entend ou qui les lit. Il seroit inutile d'en rapporter des exemples.

Les modernes, en adoptant aveuglément la définition des anciens, ont eu bien moins de raison qu'eux. Les Grecs & les Romains, qui vivoient sous un gouvernement républicain, étoient continuellement occupés de grands intérêts publics : les orateurs appliquoient principalement à ces objets importants le talent de la parole ; & comme il s'agissoit toujours en ces occasions de remuer le peuple en le convainquant, ils appellerent *éloquence* le talent de persuader, en prenant pour le tout la partie la plus importante & la plus étendue. Cependant ils pouvoient se convaincre dans les ouvrages mêmes de leurs philosophes, par exemple, dans ceux de Platon & dans plusieurs autres, que l'éloquence étoit applicable à des matieres purement spéculatives. L'éloquence des modernes est encore plus souvent appliquée à ces sortes de matieres, parce que la plupart n'ont pas, comme les anciens, de grands intérêts publics à traiter : ils ont donc eu encore plus de tort que les anciens, lorsqu'ils ont borné l'éloquence à la persuasion.

J'ai appelé l'éloquence *un talent*, & non pas *un art*, comme ont fait tant de rhéteurs ; car l'art s'acquiert par l'étude & l'exercice, & l'éloquence est un don de la nature. Les regles ne rendront jamais un ouvrage ou un discours éloquent ; elles servent seulement à empêcher que les endroits vraiment éloquens & dictés par la nature, ne soient défigurés & déparés par d'autres, fruits de la négligence ou du mauvais goût. Shakespear a fait sans le secours des regles, le monologue admirable d'Hamlet ; avec le secours des regles il eût évité la scene barbare & dégoûtante des Fossoyeurs.

Ce que l'on conçoit bien, a dit Despréaux, s'annonce clairement : j'ajoute, ce que l'on sent avec chaleur, s'annonce de même, & les mots arrivent aussi aisément pour rendre une émotion vive, qu'une idée claire. Le soin froid & étudié que l'orateur se donneroit pour exprimer une pareille émotion, ne serviroit qu'à l'affoiblir en lui, à l'éteindre même, ou peut-être à prouver qu'il ne la ressentoit pas. En un mot, *sentez vivement*, & dites tout ce que vous voudrez, voilà toutes les regles de l'éloquence proprement dite. Qu'on interroge les écrivains de génie sur les plus beaux endroits de leurs ouvrages, ils avoueront que ces endroits sont presque toujours ceux qui leur ont le moins coûté, parce qu'ils ont été comme inspirés en les produisant. Prétendre que des préceptes froids & didactiques donneront le moyen d'être éloquent, c'est seulement prouver qu'on est incapable de l'être.

Mais comme pour être clair il ne faut pas concevoir à demi, il ne faut pas non plus sentir à demi pour être éloquent. Le sentiment dont l'orateur doit être rempli, est, comme je l'ai dit, un sentiment *profond*, fruit d'une sensibilité *rare* & *exquise*, & non cette émotion superficielle & passagere qu'il excite dans la plupart de ses auditeurs ; émotion qui est plus extérieure qu'interne, qui a pour objet l'ora-

Tome V.

teur même, plutôt que ce qu'il dit, & qui dans la multitude n'est souvent qu'une impression machinale & animale, produite par l'exemple ou par le ton qu'on lui a donné. L'émotion communiquée par l'orateur, bien loin d'être dans l'auditeur une marque certaine de son impuissance à produire des choses semblables à ce qu'il admire, est au contraire d'autant plus réelle & d'autant plus vive, que l'auditeur a plus de génie & de talent : pénétré au même degré que l'orateur, il auroit dit les mêmes choses : tant il est vrai que c'est dans le degré seul du sentiment que l'éloquence consiste. Je renvoye ceux qui en douteront encore, au paysan du Danube, s'ils sont capables de penser & de sentir ; car je ne parle point aux autres.

Tout cela prouve suffisamment, ce me semble, qu'un orateur vivement & profondément pénétré de son objet, n'a pas besoin d'art pour en pénétrer les autres. J'ajoute qu'il ne peut les en pénétrer, sans en être vivement pénétré lui-même. En vain objecteroit-on que plusieurs écrivains ont eu l'art d'inspirer par leurs ouvrages l'amour des vertus qu'ils n'avoient pas : je réponds que le sentiment qui fait aimer la vertu, les remplissoit au moment qu'ils en écrivoient ; c'étoit en eux dans ce moment un sentiment très-pénétrant & très-vif, mais malheureusement passager. En vain objecteroit-on encore qu'on peut toucher sans être touché, comme on peut convaincre sans être convaincu. Premièrement, on ne peut *réellement* convaincre sans être convaincu soi-même : car la conviction *réelle* est la suite de l'évidence ; & on ne peut donner l'évidence aux autres, quand on ne l'a pas. En second lieu, on peut sans doute faire croire aux autres qu'ils voyent clairement ce qu'ils ne voyent point, c'est une espece de phantôme qu'on leur présente à la place de la réalité ; mais on ne peut les tromper sur leurs affections & sur leurs sentimens, on ne peut leur persuader qu'ils sont vivement pénétrés, s'ils ne le sont pas en effet : un auditeur qui se croit touché, l'est donc véritablement : or on ne donne point ce qu'on n'a point ; on ne peut donc vivement toucher les autres sans être touché vivement soi-même, soit par le sentiment, soit au moins par l'imagination, qui produit en ce moment le même effet.

Nul discours ne fera éloquent s'il n'élève l'ame : l'éloquence pathétique a sans doute pour objet de toucher ; mais j'en appelle aux ames sensibles, les mouvemens pathétiques sont toujours en elles accompagnés d'élévation. On peut donc dire qu'*éloquent* & *sublime* sont proprement la même chose ; mais on a réservé le mot de *sublime* pour désigner particulièrement l'éloquence qui présente à l'auditeur de grands objets ; & cet usage grammatical, dont quelques littérateurs pédans & bornés peuvent être la dupe, ne change rien à la vérité.

Il résulte de ces principes que l'on peut être éloquent dans quelque langue que ce soit, parce qu'il n'y a point de langue qui se refuse à l'expression vive d'un sentiment élevé & profond. Je ne sai par quelle raison un grand nombre d'écrivains modernes nous parlent de *l'éloquence des choses*, comme s'il y avoit une éloquence des mots. L'éloquence n'est jamais que dans le sujet ; & le caractère du sujet, ou plutôt du sentiment qu'il produit, passe de lui-même & nécessairement au discours. J'ajoute que plus le discours sera simple dans un grand sujet, plus il sera éloquent, parce qu'il représentera le sentiment avec plus de vérité. L'éloquence ne consiste donc point, comme tant d'auteurs l'ont dit d'après les anciens, à dire les choses grandes d'un style sublime, mais d'un style simple ; car il n'y a point proprement de style sublime, c'est la chose qui doit l'être ; & comment le style pourroit-il être sublime sans elle, ou plus qu'elle ?

V v v

Aussi les morceaux vraiment sublimes sont toujours ceux qui se traduisent le plus aisément. *Que vous reste-t-il ? moi Comment voulez-vous que je vous traite ? en roi Qu'il mourût Dieu dit : que la lumière se fasse , & elle se fit* & tant d'autres morceaux sans nombre , seront toujours sublimes dans toutes les langues. L'expression pourra être plus ou moins vive , plus ou moins précise , selon le génie de la langue ; mais la grandeur de l'idée subsistera toute entière. En un mot on peut être éloquent en quelque langue & en quelque style que ce soit , parce que l'élocution n'est que l'écorce de l'éloquence , avec laquelle il ne faut pas la confondre.

Mais, dira-t-on , si l'éloquence véritable & proprement dite a si peu besoin des règles de l'élocution , si elle ne doit avoir d'autre expression que celle qui est dictée par la nature , pourquoi donc les anciens dans leurs écrits sur l'éloquence ont-ils traité si à fond de l'élocution ? Cette question mérite d'être approfondie.

L'éloquence ne consiste proprement que dans des traits vifs & rapides ; son effet est d'émouvoir vivement , & toute émotion s'affaiblit par la durée. L'éloquence ne peut donc régner que par intervalles dans un discours de quelque étendue , l'éclair part & la nue se referme. Mais si les ombres du tableau sont nécessaires , elles ne doivent pas être trop fortes ; il faut sans doute & à l'orateur & à l'auditeur des endroits de repos , dans ces endroits l'auditeur doit respirer , non s'endormir , & c'est aux charmes tranquilles de l'élocution à le tenir dans cette situation douce & agréable. Ainsi (ce qui semblera paradoxe , sans en être moins vrai) les règles de l'élocution n'ont lieu à proprement parler , & ne sont vraiment nécessaires que pour les morceaux qui ne sont pas proprement éloquens , que l'orateur compose plus à froid , & où la nature a besoin de l'art. L'homme de génie ne doit craindre de tomber dans un style lâche , bas & rampant , que lorsqu'il n'est point soutenu par le sujet ; c'est alors qu'il doit songer à l'élocution , & s'en occuper. Dans les autres cas , son élocution sera telle qu'elle doit être sans qu'il y pense. Les anciens , si je ne me trompe , ont senti cette vérité , & c'est pour cette raison qu'ils ont traité principalement de l'élocution dans leurs ouvrages sur l'art oratoire. D'ailleurs des trois parties de l'orateur , elle est presque la seule dont on puisse donner des préceptes directs , détaillés & positifs : l'invention n'a point de règles , ou n'en a que de vagues & d'insuffisantes ; la disposition en a peu , & appartient plutôt à la logique qu'à la rhétorique. Un autre motif a porté les anciens rhéteurs à s'étendre beaucoup sur les règles de l'élocution : leur langue étoit une espèce de musique , susceptible d'une mélodie à laquelle le peuple même étoit très-sensible. Des préceptes sur ce sujet , étoient aussi nécessaires dans les traités des anciens sur l'éloquence , que le sont parmi nous les règles de la composition musicale dans un traité complet de musique. Il est vrai que ces sortes de règles ne donnent ni à l'orateur ni au musicien du talent & de l'oreille ; mais elles sont propres à l'aider. Ouvrez le traité de Cicéron intitulé *Orator* , & dans lequel il s'est proposé de former ou plutôt de peindre un orateur parfait ; vous verrez non-seulement que la partie de l'élocution est celle à laquelle il s'attache principalement , mais que de toutes les qualités de l'élocution , l'harmonie qui résulte du choix & de l'arrangement des mots , est celle dont il est le plus occupé. Il paroît même avoir regardé cet objet comme très-essentiel dans des morceaux très-frappans par le fond des choses , & où la beauté de la pensée sembloit dispenser du soin d'arranger les mots. Je n'en citerai que cet exemple : « J'étois présent , dit Cicéron , lorsque C. Carbon s'écria dans une haran-

» gue au peuple : *O Marce Druse , patrem appello ; tu*
» dicere solebas , sacram esse rempublicam ; quicumque
» eam violavissent , ab omnibus esse ei pœnas persolutas ;
» patris dictum sapiens , temeritas filii comprobavit ; ce
» dichorée comprobavit , ajoute Cicéron , excita par son harmonie un cri d'admiration dans toute l'assemblée. » Le morceau que nous venons de citer renferme une idée si noble & si belle , qu'il est assurément très-éloquent par lui-même , & je ne crains point de le traduire pour le prouver. *O Marcus Drusus (c'est au père que je m'adresse) , tu avois coutume de dire que la patrie étoit un dépôt sacré ; que tout citoyen qui l'avoit violé en avoit porté la peine ; la témérité du fils a prouvé la sagesse des discours du père.* Cependant Cicéron paroît ici encore plus occupé des mots que des choses. « Si l'orateur , dit-il , eût fini sa période ainsi ; *comprobavit filii temeritas ; IL N'Y AUROIT PLUS RIEN ; JAM NIHIL ERIT* » Voilà pour le dire en passant , de quoi ne se feroient pas doutés nos prétendus latinistes modernes , qui prononcent le latin aussi mal qu'ils le parlent. Mais cette preuve suffit pour faire voir combien les oreilles des anciens étoient délicates sur l'harmonie. La sensibilité que Cicéron témoigne ici sur la diction dans un morceau éloquent , ne contredit nullement ce que nous avons avancé plus haut , que l'éloquence du discours est le fruit de la nature & non pas de l'art. Il s'agit ici non de l'expression en elle-même , mais de l'harmonie des mots , qui est une chose purement artificielle & mécanique ; cela est si vrai que Cicéron en renversant la phrase pour en dénaturer l'harmonie , en conserve tous les termes. L'expression du sentiment est dictée par la nature & par le génie ; c'est ensuite à l'oreille & à l'art à disposer les mots de la manière la plus harmonieuse. Il en est de l'orateur comme du musicien , à qui le génie seul inspire le chant , & que l'oreille & l'art guident dans l'enchaînement des modulations.

Cette comparaison tirée de la Musique , conduit à une autre idée qui ne paroît pas moins juste. La Musique a besoin d'exécution , elle est muette & nulle sur le papier ; de même l'éloquence sur le papier est presque toujours froide & sans vie , elle a besoin de l'action & du geste ; ces deux qualités lui sont encore plus nécessaires que l'élocution ; & ce n'est pas sans raison que Démosthène réduisoit à l'action toutes les parties de l'orateur. Nous ne pouvons lire sans être attendris les peroraisons touchantes de Cicéron , *pro Fonteio , pro Sextio , pro Plancio , pro Flacco , pro Sylla* ; qu'on imagine la force qu'elles devoient avoir dans la bouche de ce grand homme : qu'on se représente Cicéron au milieu du barreau , animant par ses pleurs & par une voix touchante le discours le plus pathétique , tenant le fils de Flaccus entre ses bras , le présentant aux juges , & implorant pour lui l'humanité & les lois ; on ne sera point surpris de ce qu'il nous rapporte lui-même , qu'il remplit en cette occasion le barreau de pleurs , de gémissemens & de sanglots. Quel effet n'eût point produit la peroraison *pro Milone* , prononcée par ce grand orateur !

L'action fait plus que d'animer le discours : elle peut même inspirer l'orateur , sur-tout dans les occasions où il s'agit de traiter sur le champ & sur un grand théâtre , de grands intérêts , comme autrefois à Athènes & à Rome , & quelquefois aujourd'hui en Angleterre. C'est alors que l'éloquence débarrassée de toute contrainte & de toutes règles , produit ses plus grands miracles. C'est alors qu'on éprouve la vérité de ce passage de Quintilien , *lib VII. cap. x. Pectus est quod disertos facit , & vis mentis ; ideoque imperitis quoque , si modò sunt aliquo affectu concitati , verba non defunt.* Ce passage d'un si grand maître serviroit à confirmer tout ce que nous avons dit

dans cet article sur l'élocution considérée par rapport à l'éloquence, si des vérités aussi incontestables avoient besoin d'autorité.

Nous croyons qu'on nous fera gré à cette occasion, de fixer la vraie signification du mot *disertus*; il ne répond certainement pas à ce que nous appellons en françois *disert*; M. Diderot l'a très-bien prouvé au mot *DISERT*, par le passage même que nous venons de citer, & par la définition exacte de ce que nous entendons par *disert*. On peut y joindre ce passage d'Horace, *epist. I. vers. xix. Fecundi calices quem non fecere disertum!* qu'assurément on ne traduira point ainsi, *quel est celui que le vin n'a pas rendu disert!* *Disertus* chez les Latins signifioit toujours ou presque toujours, ce que nous entendons par *éloquent*, c'est-à-dire celui qui possède dans un souverain degré le talent de la parole, & qui par ce talent fait frapper, émouvoir, attendrir, intéresser, persuader. *Diserti est*, dit Cicéron dans ses dialogues de oratore, liv. I. cap. lxxxj. *ut oratione persuadere possit. Disertus est* donc celui qui a le talent de persuader par le discours, c'est-à-dire, qui possède ce que les anciens appelloient *eloquentia*. Ils appelloient *eloquens* celui qui joignoit à la qualité de *disertus* la connoissance de la philosophie & des lois; ce qui formoit selon eux le parfait orateur. *Si idem homo*, dit à cette occasion M. Gesner dans son *Thesaurus linguae latinae*, *disertus est & doctus & sapiens, is demum eloquens*. Dans le I. liv. de oratore, Cicéron fait dire à Marc Antoine l'orateur: *eloquentem vocavi, qui mirabilius & magnificentius augere posset atque ornare quae vellet, OMNESQUE OMNIUM RERUM QUAE AD DICENDUM PERTINERENT FONTES ANIMO AC MEMORIA CONTINERET*. Qu'on lise le commencement du traité de Cicéron intitulé *Orator*, on verra qu'il appelloit *diserti*, les orateurs qui avoient *eloquentiam popularem*, ou comme il l'appelle encore, *eloquentiam forensem, ornatam verbis atque sententiis sine doctrina*, c'est-à-dire le talent complet de la parole, mais dépourvu de la profondeur du savoir & de la philosophie: dans un autre endroit du même ouvrage, Cicéron pour relever le mérite de l'action, dit qu'elle a fait réussir des orateurs sans talent, *infantes*, & que des orateurs éloquens, *diserti*, n'ont point réussi sans elle; parce que, ajoute-t-il tout de suite, *eloquentia sine actione, nulla; haec autem sine eloquentia permagna est*. Il est évident que dans ce passage, *disertus* répond à *eloquentia*. Il faut pourtant avouer que dans l'endroit déjà cité des dialogues sur l'orateur, où Cicéron fait parler Marc Antoine, *disertus* semble avoir à-peu-près la même signification que *disert* en françois: *disertos*, dit Marc Antoine, *me cognosse nonnullos scripsi, eloquentem adhuc neminem, quod eum statuebam disertum, qui posset satis acutè atque dilucidè apud mediocres homines, ex communi quadam hominum opinione dicere; eloquentem vero, qui mirabilius, &c.* comme ci-dessus. Cicéron cite au commencement de son *Orator*, ce même mot de l'orateur Marc Antoine: *Marcus Antonius... scripsit, disertos se vidisse multos* (dans le passage précédent il y a *nonnullos*, ce qu'il n'est pas inutile de remarquer), *eloquentem omnino neminem*. Mais il paroît par tout ce qui précède dans l'endroit cité, & que nous avons rapporté ci-dessus, que Cicéron dans cet endroit donne à *disertus* le sens marqué plus haut. Je crois donc qu'on ne traduiroit pas exactement ce dernier passage, en faisant dire à Marc Antoine qu'il avoit vû bien des hommes diserts, & aucun d'éloquent; mais qu'on doit traduire, du moins en cet endroit, qu'il avoit vû beaucoup d'hommes doctes du talent de la parole, & aucun de l'éloquence parfaite, *OMNINO*. Dans le passage précédent au contraire, on peut traduire, que Marc Antoine avoit vû quelques

hommes *diserts*, & aucun d'éloquent. Au reste on doit être étonné que Cicéron dans le passage de l'*Orator*, substitue *multos* à *nonnullos* qui se trouve dans l'autre passage, où il fait dire d'ailleurs à Marc Antoine la même chose: il semble que *multos* seroit mieux dans le premier passage, & *nonnullos* dans le second; car il y a beaucoup plus d'hommes diserts, c'est-à-dire *diserti* dans le premier sens, qu'il n'y en a qu'on puisse appeler *diserti* dans le second; or Marc Antoine, suivant le premier passage, ne connoissoit qu'un petit nombre d'hommes *diserts*, à plus forte raison n'en connoissoit-il qu'un très-petit nombre de la seconde espèce. Pourquoi donc cette disparité dans les deux passages? sans doute *multos* dans le second ne signifie pas un grand nombre absolument, mais seulement un grand nombre par opposition à *neminem*, c'est-à-dire quelques-uns, ou *nonnullos*.

Après cette discussion sur le vrai sens du mot *disertus*, discussion qui nous paroît mériter l'attention des lecteurs, & qui appartient à l'article que nous traitons, donnons en peu de mots d'après les grands maîtres & d'après nos propres réflexions, les principales règles de l'élocution oratoire.

La clarté, qui est la loi fondamentale du discours oratoire, & en général de quelque discours que ce soit, consiste non-seulement à se faire entendre, mais à se faire entendre sans peine. On y parvient par deux moyens; en mettant les idées chacune à sa place dans l'ordre naturel, & en exprimant nettement chacune de ces idées. Les idées seront exprimées facilement & nettement, en évitant les tours ambigus, les phrases trop longues, trop chargées d'idées incidentes & accessoire à l'idée principale, les tours épigrammatiques, dont la multitude ne peut sentir la finesse; car l'orateur doit se souvenir qu'il parle pour la multitude. Notre langue par le défaut de déclinaisons & de conjugaisons, par les équivoques fréquentes des *ils*, des *elles*, des *qui*, des *que*, des *son*, *sa*, *ses*, & de beaucoup d'autres mots, est plus sujette que les langues anciennes à l'ambiguïté des phrases & des tours. On doit donc y être fort attentif, en se permettant néanmoins (quoique rarement) les équivoques légères & purement grammaticales, lorsque le sens est clair d'ailleurs par lui-même, & lorsqu'on ne pourroit lever l'équivoque sans affoiblir la vivacité du discours. L'orateur peut même se permettre quelquefois la finesse des pensées & des tours, pourvu que ce soit avec sobriété & dans les sujets qui en sont susceptibles, ou qui l'autorisent, c'est-à-dire qui ne demandent ni simplicité, ni élévation, ni véhémence: ces tours fins & délicats échapperont sans doute au vulgaire, mais les gens d'esprit les saisiront & en sauront gré à l'orateur. En effet, pourquoi lui refuseroit-on la liberté de réserver certains endroits de son ouvrage aux gens d'esprit, c'est-à-dire aux seules personnes dont il doit réellement ambitionner l'estime?

Je n'ai rien à dire sur la correction, sinon qu'elle consiste à observer exactement les règles de la langue, mais non avec assez de scrupule, pour ne pas s'en affranchir lorsque la vivacité du discours l'exige. La correction & la clarté sont encore plus étroitement nécessaires dans un discours fait pour être lû, que dans un discours prononcé; car dans ce dernier cas, une action vive, juste, animée, peut quelquefois aider à la clarté & sauver l'incorrection.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la clarté & de la correction grammaticales, qui appartiennent à la diction: il est aussi une clarté & une correction non moins essentielles, qui appartiennent au style, & qui consistent dans la propriété des termes. C'est principalement cette qualité qui distingue les grands écrivains d'avec ceux qui ne le sont pas: ceux-ci

font, pour ainsi dire, toujours à côté de l'idée qu'ils veulent présenter; les autres la rendent & la font saisir avec justesse par une expression propre. De la propriété des termes naissent trois différentes qualités; la précision dans les matières de discussion, l'élégance dans les sujets agréables, l'énergie dans les sujets grands ou pathétiques. *Voyez ces mots.*

La convenance du style avec le sujet, exige le choix & la propriété des termes; elle dépend outre cela de la nature des idées que l'orateur emploie. Car, nous ne saurions trop le redire, il n'y a qu'une sorte de style, le style simple, c'est-à-dire celui qui rend les idées de la manière la moins détournée & la plus sensible. Si les anciens ont distingué trois styles, le simple, le sublime, & le tempéré ou l'orné, ils ne l'ont fait qu'en égard aux différens objets que peut avoir le discours: le style qu'ils appelloient *simple*, est celui qui se borne à des idées simples & communes; le style sublime peint les idées grandes, & le style orné les idées riantes & agréables. En quoi consiste donc la convenance du style au sujet? 1°. à n'employer que des idées propres au sujet, c'est-à-dire simples dans un sujet simple, nobles dans un sujet élevé, riantes dans un sujet agréable: 2°. à n'employer que les termes les plus propres pour rendre chaque idée. Par ce moyen l'orateur sera précisément de niveau à son sujet, c'est-à-dire ni au-dessus ni au-dessous, soit par les idées, soit par les expressions. C'est en quoi consiste la véritable éloquence, & même en général le vrai talent d'écrire, & non dans un style qui déguise par un vain coloris des idées communes. Ce style ressemble au faux bel esprit, qui n'est autre chose que l'art puéril & méprisable, de faire paroître les choses plus ingénieuses qu'elles ne sont.

De l'observation de ces règles résultera la noblesse du style oratoire; car l'orateur ne devant jamais, ni traiter de sujets bas, ni présenter des idées basses, son style sera noble dès qu'il sera convenable à son sujet. La bassesse des idées & des sujets est à la vérité trop souvent arbitraire; les anciens se donnoient à cet égard beaucoup plus de liberté que nous, qui, en bannissant de nos mœurs la délicatesse, l'avons portée à l'excès dans nos écrits & dans nos discours. Mais quelque arbitraires que puissent être nos principes sur la bassesse & sur la noblesse des sujets, il suffit que les idées de la nation soient fixées sur ce point, pour que l'orateur ne s'y trompe pas & pour qu'il s'y conforme. En vain le génie même s'efforceroit de braver à cet égard les opinions reçues; l'orateur est l'homme du peuple, c'est à lui qu'il doit chercher à plaire; & la première loi qu'il doit observer pour réussir, est de ne pas choquer la philosophie de la multitude, c'est-à-dire les préjugés.

Venons à l'harmonie, une des qualités qui constituent le plus essentiellement le discours oratoire. Le plaisir qui résulte de cette harmonie est-il purement arbitraire & d'habitude, comme l'ont prétendu quelques écrivains, ou y entre-t-il tout à la fois de l'habitude & du réel? ce dernier sentiment est peut-être le mieux fondé. Car il en est de l'harmonie du discours, comme de l'harmonie poétique & de l'harmonie musicale. Tous les peuples ont une musique, le plaisir qui naît de la mélodie du chant a donc son fondement dans la nature: il y a d'ailleurs des traits de mélodie & d'harmonie qui plaisent indistinctement & du premier coup à toutes les nations; il y a donc du réel dans le plaisir musical: mais il y a d'autres traits plus détournés, & un style musical particulier à chaque peuple, qui demandent que l'oreille y soit plus ou moins accoutumée; il entre donc dans ce plaisir de l'habitude. C'est ainsi, & d'après les mêmes principes, qu'il y a dans tous les Arts un beau absolu, & un beau de convention; un

goût réel, & un goût arbitraire. On peut appuyer cette réflexion par une autre. Nous sentons dans les vers latins en les prononçant une espèce de cadence & de mélodie; cependant nous prononçons très-mal le latin, nous estropions très-souvent la prosodie de cette langue, nous scandons même les vers à contre-sens, car nous scandons ainsi:

Arma vi, rumque ca, no Tro, jæ qui, primus ab, oris,

en nous arrêtant sur des breves à quelques-uns des endroits marqués par des virgules, comme si ces breves étoient longues; au lieu qu'on devroit scander:

Ar, ma virum, que cano, Trojæ, qui pri, mus ab o, ris,

car on doit s'arrêter sur les longues & passer sur les breves, comme on fait en Musique sur des croches, en donnant à deux breves le même tems qu'à une longue. Cependant malgré cette prononciation barbare, & ce renversement de la mélodie & de la mesure, l'harmonie des vers latins nous plaît, parce que d'un côté nous ne pouvons détruire entièrement celle que le poète y a mise, & que de l'autre nous nous faisons une harmonie d'habitude. Nouvelle preuve du mélange de réel & d'arbitraire qui se trouve dans le plaisir produit par l'harmonie.

L'harmonie est sans doute l'ame de la poésie, & c'est pour cela que les traductions des Poètes ne doivent être qu'en vers; car traduire un poète en prose, c'est le dénaturer tout-à-fait, c'est à-peu-près comme si l'on vouloit traduire de la musique italienne en musique française. Mais si la poésie a son harmonie particulière qui la caractérise, la prose dans toutes les langues a aussi la sienne; les anciens l'avoient bien vu; ils appelloient *ῥυθμος* le nombre pour la prose, & *μετρον* celui du vers. Quoique notre poésie & notre prose soient moins susceptibles de mélodie que ne l'étoient la prose & la poésie des anciens, cependant elles ont chacune une mélodie qui leur est propre; peut-être même celle de la prose a-t-elle un avantage en ce qu'elle est moins monotone, & par conséquent moins fatigante; la difficulté vaincue est le grand mérite de la poésie. Ne seroit-ce point pour cette raison qu'il est rare de lire, sans être fatigué, bien des vers de suite, & que le plaisir causé par cette lecture, diminue à mesure qu'on avance en âge?

Quoi qu'il en soit, ce sont les poètes qui ont formé les langues; c'est aussi l'harmonie de la poésie, qui a fait naître celle de la prose: Malherbe faisoit parmi nous des odes harmonieuses, lorsque notre prose étoit encore barbare & grossière; c'est à Balzac que nous avons l'obligation de lui avoir le premier donné de l'harmonie. « L'éloquence, dit très-bien M. de Voltaire, a tant de pouvoir sur les hommes, qu'on admira Balzac de son tems, pour avoir trouvé cette petite partie de l'art ignorée & nécessaire, qui consiste dans le choix harmonieux des paroles, & même pour l'avoir souvent employée hors de sa place ». Isocrate, selon Cicéron, est le premier qui ait connu l'harmonie de la prose parmi les anciens. On ne remarque, dit encore Cicéron, aucune harmonie dans Hérodote, ni dans ses contemporains, ni dans ses prédécesseurs. L'orateur romain compare le style de Thucydide, à qui il ne manque rien que l'harmonie, au bouclier de Minerve par Phidias, qu'on auroit mis en pièces.

Deux choses charment l'oreille dans le discours, le son & le nombre: le son consiste dans la qualité des mots; & le nombre, dans leur arrangement. Ainsi l'harmonie du discours oratoire consiste à n'employer que des mots d'un son agréable & doux; à éviter le concours des syllabes rudes, & celui des voyelles, sans affectation néanmoins (sur quoi voyez l'article ELISION); à ne pas mettre entre les membres des phrases trop d'inégalité, sur-tout à ne pas

faire les derniers membres trop courts par rapport aux premiers ; à éviter également les périodes trop longues & les phrases trop courtes, ou, comme les appelle Cicéron, à demi écloses, le style qui fait perdre haleine, & celui qui force à chaque instant de la reprendre, & qui ressemble à une sorte de marqueterie ; à savoir entremêler les périodes soutenues & arrondies, avec d'autres qui le soient moins & qui servent comme de repos à l'oreille. Cicéron blâme avec raison Théopompe, pour avoir porté jusqu'à l'excès le soin minutieux d'éviter le concours des voyelles ; c'est à l'usage, dit ce grand orateur, à procurer seul cet avantage sans qu'on le cherche avec fatigue. L'orateur exercé aperçoit d'un coup d'œil la succession la plus harmonieuse des mots, comme un bon lecteur voit d'un coup d'œil les syllabes qui précèdent & celles qui suivent.

Les anciens, dans leur prose, évitoient de laisser échapper des vers, parce que la mesure de leurs vers étoit extrêmement marquée ; le vers iambique étoit le seul qu'ils s'y permissent quelquefois, parce que ce vers avoit plus de licences qu'aucun autre, & une mesure moins invariable : nos vers, si on leur ôte la rime, sont à quelques égards dans le cas des vers iambes des anciens ; nous n'y avons attention qu'à la multitude des syllabes, & non à la prosodie ; douze syllabes longues ou douze syllabes breves, douze syllabes réelles & physiques ou douze syllabes de convention & d'usage, sont également un de nos grands vers ; les vers françois sont donc moins choquans dans la prose françoise (quoiqu'ils ne doivent pas y être prodigués, ni même y être trop sensibles), que les vers latins ne l'étoient dans la prose latine. Il y a plus : on a remarqué que la prose la plus harmonieuse contient beaucoup de vers, qui étant de différente mesure, & sans rime, donnent à la prose un des agrémens de la poésie, sans lui en donner le caractère, la monotonie, & l'uniformité. La prose de Molière est toute pleine de vers. En voici un exemple tiré de la première scène du Sicilien :

*Chut, n'avancez pas davantage,
Et demeurez en cet endroit
Jusqu'à ce que je vous appelle.
Il fait noir comme dans un four ;
Le ciel s'est habillé ce soir en scaramouche ;
Et je ne vois pas une étoile
Qui montre le bout de son nez.
Sotte condition que celle d'un esclave !
De ne vivre jamais pour soi,
Et d'être toujours tout entier
Aux passions d'un maître ! &c.*

On peut remarquer en passant, que ce sont les vers de huit syllabes qui dominent dans ce morceau, & ce sont en effet ceux qui doivent le plus fréquemment se trouver dans une prose harmonieuse.

M. de la Motte, dans une des dissertations qu'il a écrites contre la Poésie, a mis en prose une des scènes de Racine sans y faire d'autre changement que de renverser les mots qui forment les vers : *Arbate, on nous faisoit un rapport fidele. Rome triomphe en effet, & Mithridate est mort. Les Romains ont attaqué mon pere vers l'Euphrate, & trompé sa prudence ordinaire dans la nuit, &c.* Il observe que cette prose nous paroît beaucoup moins agréable que les vers qui expriment la même chose dans les mêmes termes ; & il en conclut que le plaisir qui naît de la mesure des vers, est un plaisir de convention & de préjugé, puisqu'à l'exception de cette mesure, rien n'a disparu du morceau cité. M. de la Motte ne faisoit pas attention, qu'outre la mesure du vers, l'harmonie qui résulte de l'arrangement des mots avoit aussi disparu, & que si Racine eût voulu écrire ce morceau en prose, il l'auroit écrit autrement, & choisi des mots dont l'ar-

rangement auroit formé une harmonie plus agréable à l'oreille.

L'harmonie souffre quelquefois de la justesse & de l'arrangement logique des mots, & réciproquement : c'est alors à l'orateur à concilier, s'il est possible, l'une avec l'autre, ou à décider lui-même jusqu'à quel point il peut sacrifier l'harmonie à la justesse. La seule règle générale qu'on puisse donner sur ce sujet, c'est qu'on ne doit ni trop souvent sacrifier l'une à l'autre, ni jamais violer l'une ou l'autre d'une manière trop choquante. Le mépris de la justesse offenserait la raison, & le mépris de l'harmonie blesserait l'organe ; l'une est un juge sévère qui pardonne difficilement, & l'autre un juge orgueilleux qu'il faut ménager. La réunion de la justesse & de l'harmonie, portées l'une & l'autre au suprême degré, étoit peut-être le talent supérieur de Démosthène : ce sont vraisemblablement ces deux qualités qui dans les ouvrages de ce grand orateur, ont produit tant d'effet sur les Grecs, & même sur les Romains, tant que le grec a été une langue vivante & cultivée ; mais aujourd'hui quelque satisfaction que ses harangues nous procurent encore par le fond des choses, il faut avouer, si on est de bonne foi, que la réputation de Démosthène est encore au-dessus du plaisir que nous fait sa lecture. L'intérêt vif que les Athéniens prenoient à l'objet de ces harangues, la déclamation sublime de Démosthène, sur laquelle il nous est resté le témoignage d'Eschine même son ennemi, enfin l'usage sans doute inimitable qu'il faisoit de sa langue pour la propriété des termes & pour le nombre oratoire, tout ce mérite est ou entièrement ou presque entièrement perdu pour nous. Les Athéniens, nation délicate & sensible, avoient raison d'écouter Démosthène comme un prodige ; notre admiration, si elle étoit égale à la leur, ne seroit qu'un enthousiasme déplacé. L'estime raisonnée d'un philosophe honore plus les grands écrivains, que toute la prévention des pédans.

Ce que nous appelons ici *harmonie* dans le discours, devoit s'appeler plus proprement *mélodie* : car *mélodie* en notre langue est une suite de sons qui se succèdent agréablement ; & *harmonie* est le plaisir qui résulte du mélange de plusieurs sons qu'on entend à la fois. Les anciens qui, selon les apparences, ne connoissoient point la Musique à plusieurs parties, du moins au même degré que nous, appelloient *harmonia* ce que nous appelons *mélodie*. En transportant ce mot au style, nous avons conservé l'idée qu'ils y attachoient ; & en le transportant à la Musique, nous lui en avons donné un autre. C'est ici une observation purement grammaticale, mais qui ne nous paroît pas inutile.

Cicéron, dans son traité intitulé *Orator*, fait consister une des principales qualités du style simple en ce que l'orateur s'y affranchit de la servitude du nombre, sa marche étant libre & sans contrainte, quoique sans écarts trop marqués. En effet, le plus ou le moins d'harmonie est peut-être ce qui distingue le plus réellement les différentes espèces de style.

Mais quelque harmonie qui se fasse sentir dans le discours, rien n'est plus opposé à l'éloquence qu'un style diffus, traînant, & lâche. Le style de l'orateur doit être serré ; c'est par-là sur-tout qu'a excellé Démosthène. Or en quoi consiste le style serré ? A mettre, comme nous l'avons dit, chaque idée à sa véritable place, à ne point omettre d'idées intermédiaires trop difficiles à suppléer, à rendre enfin chaque idée par le terme propre : par ce moyen on évitera toute répétition & toute circonlocution, & le style aura le rare avantage d'être concis sans être fatigant, & développé sans être lâche. Il arrive souvent qu'on est aussi obscur en fuyant la brièveté, qu'en la cherchant ; on perd sa route en voulant

prendre la plus longue. La manière la plus naturelle & la plus sûre d'arriver à un objet, c'est d'y aller par le plus court chemin, pourvu qu'on y aille en marchant, & non pas en sautant d'un lieu à un autre. On peut juger de-là combien est opposée à l'éloquence véritable, cette loquacité si ordinaire au barreau, qui consiste à dire si peu de choses avec tant de paroles. On prétend, il est vrai, que les mêmes moyens doivent être présentés différemment aux différens juges, & que par cette raison on est obligé dans un plaidoyer de tourner de différens sens la même preuve. Mais ce verbiage prétendu nécessaire deviendra évidemment inutile, si on a soin de ranger les idées dans l'ordre convenable; il résultera de leur disposition naturelle une lumière qui frappera infailliblement & également tous les esprits, parce que l'art de raisonner est un, & qu'il n'y a pas plus deux logiques, que deux géométries. Le préjugé contraire est fondé en grande partie sur les fausses idées qu'on acquiert de l'éloquence dans nos collèges; on la fait consister à amplifier & à étendre une pensée; on apprend aux jeunes gens à délayer leurs idées dans un déluge de périodes insipides, au lieu de leur apprendre à les resserrer sans obscurité. Ceux qui douteront que la concision puisse subsister avec l'éloquence, peuvent lire pour se desabuser les harangues de Tacite.

Il ne suffit pas au style de l'orateur d'être clair, correct, propre, précis, élégant, noble, convenable au sujet, harmonieux, vif, & ferré; il faut encore qu'il soit facile, c'est-à-dire que la gêne de la composition ne s'y laisse point appercevoir. Le style naturel, dit Pascal, nous enchante avec raison; car on s'attendoit de trouver un auteur, & on trouve un homme. Le plaisir de l'auditeur ou du lecteur diminuera à mesure que le travail & la peine se feront sentir. Un des moyens de se préserver de ce défaut, c'est d'éviter ce style figuré, poétique, chargé d'ornemens, de métaphores, d'antithèses, & d'épithètes, qu'on appelle, je ne sais par quelle raison, *style académique*. Ce n'est assurément pas celui de l'académie Française; il ne faut, pour s'en convaincre, que lire les ouvrages & les discours même des principaux membres qui la composent. C'est tout au plus le style de quelques académies de province, dont la multiplication excessive & ridicule est aussi funeste aux progrès du bon goût, que préjudiciable aux vrais intérêts de l'état; depuis Pau jusqu'à Dunkerque, tout sera bien-tôt académie en France.

Ce style académique ou prétendu tel, est encore celui de la plupart de nos prédicateurs, du moins de plusieurs de ceux qui ont quelque réputation; n'ayant pas assez de génie pour présenter d'une manière frappante, & cependant naturelle, les vérités connues qu'ils doivent annoncer, ils croient les orner par un style affecté & ridicule, qui fait ressembler leurs sermons, non à l'épanchement d'un cœur pénétré de ce qu'il doit inspirer aux autres, mais à une espèce de représentation ennuyeuse & monotone, où l'acteur s'applaudit sans être écouté. Ces fades harangueurs peuvent se convaincre par la lecture réfléchie des sermons du P. Massillon, sur-tout de ceux qu'on appelle le *petit-carême*, combien la véritable éloquence de la chaire est opposée à l'affectation du style: nous ne citerons ici que le sermon qui a pour titre *de l'humanité des grands*, modèle le plus parfait que nous connoissons en ce genre; discours plein de vérité, de simplicité, & de noblesse, que les princes devroient lire sans cesse pour se former le cœur, & les orateurs chrétiens pour se former le goût.

L'affectation du style paroît sur-tout dans la prose de la plupart des poètes: accoutumés au style orné & figuré, ils le transportent comme malgré eux dans leur prose; ou s'ils font des efforts pour l'en bannir,

leur prose devient traînante & sans vie: aussi avons-nous très-peu de poètes qui aient bien écrit en prose. Les préfaces de Racine sont faiblement écrites; celles de Corneille sont aussi excellentes pour le fond des choses, que défectueuses du côté du style; la prose de Rousseau est dure, celle de Despréaux pesante, celle de la Fontaine insipide; celle de la Motte est à la vérité facile & agréable, mais aussi la Motte ne tient pas le premier rang parmi les Versificateurs. M. de Voltaire est presque le seul de nos grands poètes dont la prose soit du moins égale à ses vers; cette supériorité dans deux genres si différens, quoique si voisins en apparence, est une des plus rares qualités de ce grand écrivain.

Telles sont les principales lois de l'élocution oratoire. On trouvera sur ce sujet un plus grand détail dans les ouvrages de Cicéron, de Quintilien, &c. sur-tout dans l'ouvrage du premier de ces deux écrivains qui a pour titre *Orator*, & dans lequel il traite à fond du nombre & de l'harmonie du discours. Quoique ce qu'il en dit soit principalement relatif à la langue latine qui étoit la sienne, on peut néanmoins en tirer des règles générales d'harmonie pour toutes les langues.

Nous ne parlerons point ici des *figures*, sur lesquelles tant de rhéteurs ont écrit des volumes: elles servent sans doute à rendre le discours plus animé; mais si la nature ne les dicte, elles sont froides & insipides. Elles sont d'ailleurs presque aussi communes, même dans le discours ordinaire, que l'usage des mots, pris dans un sens figuré, est commun dans toutes les langues. Voyez *LANGUE*, *DICTIONNAIRE*, *FIGURE*, *TROPE*, *ELOQUENCE*. Tant pis pour tout orateur qui fait avec réflexion & avec dessein une métonymie, une catachrese, & d'autres figures semblables.

Sur les qualités du style en général dans toutes sortes d'ouvrages, voyez *ELEGANCE*, *STYLE*, *GRACE*, *GOUT*, &c.

Je finis cet article par une observation, qu'il me semble que la plupart des rhéteurs modernes n'ont point assez faite; leurs ouvrages, calqués pour ainsi dire sur les livres de rhétorique des anciens, sont remplis de définitions, de préceptes, & de détails, nécessaires peut-être pour lire les anciens avec fruit, mais absolument inutiles, & contraires même au genre d'éloquence que nous connoissons aujourd'hui. « Dans » cet art, comme dans tous les autres, dit très-bien » M. Freret (*hist. de l'acad. des Belles-Lettres*, tome » XVIII. pag. 461.), il faut distinguer les beautés » réelles, de celles qui étant arbitraires dépendent » des mœurs, des coutumes, & du gouvernement » d'une nation, quelquefois même du caprice de la » mode, dont l'empire s'étend à tout, & a toujours » été respecté jusqu'à un certain point ». Du tems de la république romaine, où il y avoit peu de lois, & où les juges étoient souvent pris au hasard, il suffisoit presque toujours de les émouvoir, ou de les rendre favorables par quelque autre moyen; dans notre barreau, il faut les convaincre: Cicéron eût perdu à la grand-chambre la plupart des causes qu'il a gagnées, parce que ses cliens étoient coupables; osons ajouter que plusieurs endroits de ses harangues qui plaisoient peut-être avec raison aux Romains, & que nos latinistes modernes admirent sans savoir pourquoi, ne seroient aujourd'hui que médiocrement goûtés. (O)

ELOGE, f. m. (*Belles-Lettres*.) loiiange que l'on donne à quelque personne ou à quelque chose, en considération de son excellence, de son rang, ou de ses vertus, &c.

La vérité simple & exacte devroit être la base & l'ame de tous les éloges; ceux qui sont outrés & sans vraisemblance, font tort à celui qui les reçoit, & à

celui qui les donne. Car tous les hommes se croient en droit jusqu'à un certain point, d'établir la réputation des autres, ou d'en décider; ils ne peuvent souffrir qu'un panégyriste s'en rende le maître, & en fasse pour ainsi dire une espèce de monopole; la louange les indispose, leur donne lieu de discuter les qualités prétendues de la personne qu'on loue, fouvent de les contester, & de démentir l'orateur. (G)

Voyez au mot DICTIONNAIRE, les réflexions qui ont été faites sur les *éloges* qu'on peut donner dans les dictionnaires historiques: ces réflexions s'appliquent à quelque *éloge* que ce puisse être. Bien pénétrés de leur importance & de leur vérité, les Éditeurs de l'Encyclopédie déclarent qu'ils ne prétendent point adopter tous les *éloges* qui pourront y avoir été donnés par leurs collègues, soit à des gens de lettres, soit à d'autres, comme ils ne prétendent pas non plus adopter les critiques, ni en général les opinions avancées ou soutenues ailleurs que dans leurs propres articles. Tout est libre dans cet ouvrage, excepté la satire; mais par la raison que tout y est libre, chacun doit y répondre au public de ce qu'il avance, de ce qu'il blâme, & de ce qu'il loue. Voy. ÉDITEUR. C'est en partie pour cette raison que nous nous sommes fait la loi de nommer dorénavant nos collègues sans aucun *éloge*; la reconnaissance est sans doute un sentiment que nous leur devons, mais c'est au public à apprécier leur travail.

Qu'il nous soit permis à cette occasion de déplorer l'abus intolérable de panégyriques & de satyres, qui avilit aujourd'hui la république des Lettres. Quels ouvrages que ceux dont plusieurs de nos écrivains périodiques ne rougissent pas de faire l'*éloge*? quelle ineptie, ou quelle bassesse? Que la postérité seroit surprise de voir les Voltaire & les Montesquieu déchirés dans la même page où l'écrivain le plus médiocre est célébré! Mais heureusement la postérité ignorera ces louanges & ces invectives éphémères; & il semble que leurs auteurs l'aient prévu, tant ils ont eu peu de respect pour elle. Il est vrai qu'un écrivain satyrique, après avoir outragé les hommes célèbres pendant leur vie, croit réparer ses insultes par les *éloges* qu'il leur donne après leur mort; il ne s'aperçoit pas que ses *éloges* sont un nouvel outrage qu'il fait au mérite, & une nouvelle manière de se deshonorner lui-même. (O)

ELOGE, LOUANGE, synonym. (Gram.) ces mots diffèrent à plusieurs égards l'un de l'autre. *Louange* au singulier & précédé de l'article *la*, se prend dans un sens absolu; *éloge* au singulier & précédé de l'article, se prend dans un sens relatif. Ainsi on dit: *la louange* est quelquefois dangereuse; l'*éloge* de telle personne est juste, est outré, &c. *Louange* au singulier ne s'emploie guère, ce me semble, quand il est précédé du mot *une*; on dit un *éloge* plutôt qu'une *louange*: du moins *louange* en ce cas, ne se dit guère que lorsqu'on loue quelqu'un d'une manière détournée & indirecte. Exemple: *Tel auteur a donné une louange bien fine à son ami*. Il semble aussi que lorsqu'il est question des hommes, *éloge* dise plus que *louange*, du moins en ce qu'il suppose plus de titres & de droits pour être loué; on dit de quelqu'un qu'il a été comblé d'*éloges*, lorsqu'il a été loué beaucoup & avec justice; & d'un autre qu'il a été accablé de *louanges*, lorsqu'on l'a loué à l'excès ou sans raison. Au contraire, en parlant de Dieu, *louange* signifie plus qu'*éloge*; car on dit les *louanges* de Dieu. *Eloge* se dit encore des harangues prononcées, ou des ouvrages imprimés à la louange de quelqu'un; *éloge funebre*, *éloge historique*, *éloge académique*. Enfin ces mots diffèrent aussi par ceux auxquels on les joint: on dit *faire l'éloge* de quelqu'un, & *chanter les louanges* de Dieu. (O)

ELOGES ACADÉMIQUES, sont ceux qu'on pro-

nonce dans les académies & sociétés littéraires, à l'honneur des membres qu'elles ont perdus. Il y en a de deux sortes, d'oratoires & d'historiques. Ceux qu'on prononce dans l'académie française, sont de la première espèce. Cette compagnie a imposé à tout nouvel académicien le devoir si noble & si juste de rendre à la mémoire de celui à qui il succède, les hommages qui lui sont dus. Cet objet est un de ceux que le récipiendaire doit remplir dans son discours de réception. Dans ce discours oratoire on se borne à louer en général les talents, l'esprit, & même, si on le juge à-propos, les qualités du cœur de celui à qui l'on succède, sans entrer dans aucun détail sur les circonstances de sa vie. On ne doit rien dire de ses défauts; du moins, si on les touche, ce doit être si légèrement, si adroitement & avec tant de finesse, qu'on les présente à l'auditeur ou au lecteur par un côté favorable. Au reste, il seroit peut-être à souhaiter que dans les réceptions à l'académie Française, un seul des deux académiciens qui parlent, savoir le récipiendaire ou le directeur, se chargeât de l'*éloge* du défunt; le directeur seroit moins exposé à répéter une partie de ce que le récipiendaire a dit, & le champ seroit par ce moyen un peu plus libre dans ces sortes de discours, dont la matière n'est d'ailleurs que trop *donnée*: sans s'affranchir entièrement des *éloges* de justice & de devoir, on seroit plus à portée de traiter des sujets de littérature intéressants pour le public. Plusieurs académiciens, entr'autres M. de Voltaire, ont déjà donné cet exemple, qui paroît bien digne d'être suivi.

Les *éloges* historiques sont en usage dans nos académies des Sciences & des Belles-Lettres, & à leur exemple dans un grand nombre d'autres: c'est le secrétaire qui en est chargé. Dans ces *éloges* on détaille toute la vie d'un académicien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; on doit néanmoins en retrancher les détails bas, puérils, indignes enfin de la majesté d'un *éloge* philosophique.

Ces *éloges* étant historiques, sont proprement des mémoires pour servir à l'histoire des Lettres: la vérité doit donc en faire le caractère principal. On doit néanmoins l'adoucir, ou même la taire quelquefois, parce c'est un *éloge*, & non une satire, que l'on doit faire; mais il ne faut jamais la déguiser ni l'altérer.

Dans un *éloge* académique on a deux objets à peindre, la personne & l'auteur: l'une & l'autre se peindront par les faits. Les réflexions philosophiques doivent sur-tout être l'ame de ces sortes d'écrits; elles seront tantôt mêlées au récit avec art & brièvement, tantôt rassemblées & développées dans des morceaux particuliers, où elles formeront comme des masses de lumière qui serviront à éclairer le reste. Ces réflexions séparées des faits, ou entre-mêlées avec eux, auront pour objet le caractère d'esprit de l'auteur, l'espèce & le degré de ses talents, de ses lumières & de ses connoissances, le contraste ou l'accord de ses écrits & de ses mœurs, de son cœur & de son esprit, & sur-tout le caractère de ses ouvrages, leur degré de mérite, ce qu'ils renferment de neuf ou de singulier, le point de perfection où l'académicien avoit trouvé la matière qu'il a traitée, & le point de perfection où il l'a laissée, en un mot, l'analyse raisonnée des écrits; car c'est aux ouvrages qu'il faut principalement s'attacher dans un *éloge* académique: se borner à peindre la personne, même avec les couleurs les plus avantageuses, ce seroit faire une satire indirecte de l'auteur & de sa compagnie; ce seroit supposer que l'académicien étoit sans talents, & qu'il n'a été reçu qu'à titre d'honnête homme, titre très-estimable pour la société, mais insuffisant pour une compagnie littéraire. Cependant comme il n'est pas sans exemple de voir adopter par

les académies des hommes d'un talent très-foible, soit par faveur & malgré elles, soit autrement, c'est alors le devoir du secrétaire de se rendre pour ainsi dire médiateur entre sa compagnie & le public, en palliant ou excusant l'indulgence de l'une sans manquer de respect à l'autre, & même à la vérité. Pour cela il doit réunir avec choix & présenter sous un point de vûe avantageux, ce qu'il peut y avoir de bon & d'utile dans les ouvrages de celui qu'il est obligé de louer. Mais si ces ouvrages ne fournissent absolument rien à dire, que faire alors ? Se taire. Et si par un malheur très-rare, la conduite a deshonoré les ouvrages, quel parti prendre ? Louer les ouvrages.

C'est apparemment par ces raisons que les académies des Sciences & des Belles-Lettres n'imposent point au secrétaire la loi rigoureuse de faire l'éloge de tous les académiciens : il seroit pourtant juste, & desirable même, que cette loi fût sévèrement établie ; il en résulteroit peut-être qu'on apporteroit dans le choix des sujets, une sévérité plus constante & plus continue : le secrétaire, & sa compagnie par contre-coup, seroient plus intéressés à ne choisir que des hommes *loiables*.

Concluons de ces réflexions, que le secrétaire d'une académie doit non-seulement avoir une connoissance étendue des différentes matières dont l'académie s'occupe, mais posséder encore le talent d'écrire perfectionné par l'étude des Belles-Lettres, la finesse de l'esprit, la facilité de saisir les objets & de les présenter, enfin l'éloquence même. Cette place est donc celle qu'il est le plus important de bien remplir, pour l'avantage & pour l'honneur d'un corps littéraire. L'académie des Sciences doit certainement à M. de Fontenelle une partie de la réputation dont elle jouit : sans l'art avec lequel ce célèbre écrivain a fait valoir la plupart des ouvrages de ses confreres, ces ouvrages, quoiqu'excellens, ne seroient connus que des savans seuls, ils resteroient ignorés de ce qu'on appelle *le public* ; & la considération dont jouit l'académie des Sciences, seroit moins générale. Aussi peut-on dire de M. de Fontenelle, qu'il a rendu la place dont il s'agit très-dangereuse à occuper. Les difficultés en sont d'autant plus grandes, que le genre d'écrire de cet auteur célèbre est absolument à lui, & ne peut passer à un autre sans s'altérer ; c'est une liqueur qui ne doit point changer de vase ; il a eu, comme tous les grands écrivains, le style de sa pensée ; ce style original & simple ne peut représenter agréablement & au naturel un autre esprit que le sien ; en cherchant à l'imiter (j'en appelle à l'expérience), on ne lui ressemblera que par les petits défauts qu'on lui a reprochés, sans atteindre aux beautés réelles qui font oublier ces taches legères. Ainsi pour réussir après lui, s'il est possible, dans cette carrière épineuse, il faut nécessairement prendre un ton qui ne soit pas le sien : il faut de plus, ce qui n'est pas le moins difficile, accoutumer le public à ce ton, & lui persuader qu'on peut être digne de lui plaire en se frayant une route différente de celle par laquelle il a coutume d'être conduit ; car malheureusement le public, semblable aux critiques subalternes, juge d'abord un peu trop par imitation ; il demande des choses nouvelles, & se révolte quand on lui en présente. Il est vrai qu'il y a cette différence entre le public & les critiques subalternes, que celui-là revient bientôt, & que ceux-ci s'opiniâtrent. (O)

ELOGE, (*Droit civil.*) *elogium*, dans le droit écrit, signifie le *blâme*, & non pas la *louange* ; de sorte que ce mot, chez les jurisconsultes romains, deshonoré ou du moins flétrit la probité & la réputation de celui qu'un testateur rappelle dans son testament avec *éloge*. Un pere, selon les lois romaines,

doit ou instituer les enfans dans une certaine forme, ou les deshérer nommément, à peine de nullité du testament. Dans ce dernier cas, la raison que le pere donne pour autoriser l'exhérédation de son enfant, est appelée *elogium* dans la jurisprudence romaine. Cicéron plaidant pour Cluentius, fait mention du testament de Cn. Egnatius, qui avoit deshérité son fils avec cet *éloge* (c'est-à-dire avec opprobre), que son fils avoit pris de l'argent pour condamner Oppiniacus.

Ce seul passage peut suffire pour prouver l'usage que les jurisconsultes ont fait du mot *elogium* dans un sens contraire à sa signification naturelle ; mais les lois qui sont dans le Digeste & dans le Code, sous les titres de *liber. & posth. & de Carbon. edicto*, ainsi que les déclamations de Quintilien, en fournissent une infinité d'autres exemples. *Dictionn. de Richelet, dernière édition. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ELONGATION, f. f. en *Astronomie*, est la digression ou la distance dont une planète s'éloigne du Soleil par rapport à un œil placé sur la Terre, c'est-à-dire l'arc ou angle apparent de la planète & du Soleil, vûs l'un & l'autre de la Terre. *Voy. PLANETE.*

La plus grande distance d'une planète au soleil, s'appelle *sa plus grande elongation*, & elle varie par deux raisons ; savoir, parce que la Terre & la planète tournent l'une & l'autre, non dans des cercles, mais dans des ellipses. Cette variation est plus ou moins considérable, selon que les ellipses que les planètes décrivent, s'éloignent plus ou moins d'être des cercles ; ainsi elle est moindre dans Vénus que dans Mercure, dont l'orbite est fort elliptique.

C'est sur-tout dans les mouvemens de Vénus & de Mercure qu'on a égard aux *elongations*. Mercure est dans sa plus grande *elongation*, lorsque la ligne menée de la Terre à Mercure, est tangente de l'orbite de cette planète ; car il est facile de s'assurer que l'arc compris entre le lieu de Mercure & le lieu du Soleil, c'est-à-dire l'angle compris entre les lignes menées de la Terre au Soleil & de la Terre à Mercure, est alors le plus grand qu'il est possible : il en est de même de Vénus. Or supposant que ces planètes, ainsi que la Terre, décrivent des cercles autour du Soleil, & qu'on connoisse le rapport des rayons de leurs orbites, il est facile de tirer de-là l'angle de leur plus grande *elongation* ; car cet angle pour Mercure est l'angle au sommet d'un triangle rectangle, dont l'hypothénuse est la distance de la Terre au Soleil, & dont la base est la distance de Mercure au Soleil, ou le rayon de son orbite : & pour Vénus, c'est l'angle du sommet d'un triangle rectangle, dont l'hypothénuse est la même que celle du précédent, & dont la base est le rayon de l'orbite de Vénus. On prend ici les triangles pour rectangles, quoiqu'ils ne le soient qu'à-peu-près, & que même ils s'en éloignent assez sensiblement pour Mercure. *Voyez les Instit. astronom.*

A l'exception de Vénus & de Mercure, l'*elongation* de toutes les autres planètes, par rapport au Soleil, peut aller jusqu'à 180° ; ce qui est évident, puisque la Terre est entre ces planètes & le Soleil.

La plus grande *elongation* de Vénus est de 45°, & la plus grande *elongation* de Mercure de 30° ; c'est-à-dire que la première de ces planètes ne s'éloigne jamais du Soleil de plus de 45°, ou n'en est jamais vûe plus distante que de ce nombre de degrés, & que l'autre ne s'en éloigne jamais plus que de 30° ; c'est ce qui fait que Mercure est si rarement visible, & qu'il se perd d'ordinaire dans la lumière du Soleil. *Voyez MERCURE & VÉNUS.*

Quelques auteurs se sont servis aussi du terme d'*elongation*, pour marquer la différence du mouvement entre deux planètes, l'une plus rapide, & l'autre

l'autre plus lente, ou la quantité d'espace dont l'une devance l'autre.

Le mouvement de la Lune par rapport au Soleil, ou l'arc compris entre la Lune & le Soleil, s'appelle *l'élongation de la Lune au Soleil*; cependant les astronomes modernes se servent presque toujours en ce cas du mot *distance*. Voyez les art. LUNE & SOLEIL. On dit aussi *élongation diurne*, *élongation horaire*, &c.

Angle d'élongation, ou *angle à la Terre*, c'est la différence entre le vrai lieu du Soleil & le lieu géocentrique d'une planète; tel est l'angle *ETR* (*Planches d'Astron. fig. 26.*) compris entre le lieu *E* du Soleil, & le lieu géocentrique *R* de la planète. Voy. GÉOCENTRIQUE, &c. (O)

ELONGATION, terme de Chirurgie; c'est l'allongement d'une partie, causé par le gonflement des cartilages qui encroûtent les têtes & les cavités des os, ou par un amas d'humeurs dans la cavité articulaire qui enchâsse la tête de l'os. L'*élongation* est une espèce de luxation imparfaite. M. Petit le chirurgien a parlé dans les *mémoires de l'académie royale des Sciences*, d'une luxation qui se fait peu-à-peu, & long-tems après l'action de la cause externe. Cela arrive principalement lorsqu'à l'occasion d'un coup ou d'une chute, il y a eu une percussion dans la cavité, par la tête de l'os même. L'engorgement des cartilages est un effet ordinaire de la contusion qu'ils ont soufferte. Il y a aussi des causes internes du déplacement de l'os. Hippocrate (*aphor. lx. sect. 6.*) dit qu'il arrive par le relâchement des ligamens à la suite des douleurs sciaticques; & il recommande l'application du caustère actuel, pour consumer l'humidité superflue qui abreuve les ligamens, afin de les rétablir dans leur ressort naturel. Le feu est un des meilleurs moyens que l'art puisse employer pour fortifier & corroborer les parties; mais c'est un remède extrême, auquel on ne doit avoir recours qu'après avoir reconnu l'inutilité des douches, des fomentations, de l'application des sachets faits avec des médicaments qui peuvent avoir la vertu de remettre les parties dans leur état naturel. (Y)

ELOQUENCE, f. f. (*Belles-Lettres.*) L'article suivant nous a été envoyé par M. de Voltaire, qui, en contribuant par son travail à la perfection de l'*Encyclopédie*, veut bien donner à tous les gens de Lettres citoyens, l'exemple du véritable intérêt qu'ils doivent prendre à cet ouvrage. Dans la lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire à ce sujet, il a la modestie de ne donner cet article que comme une simple esquisse; mais ce qui n'est regardé que comme une esquisse par un grand maître, est un tableau précieux pour les autres. Nous exposons donc au public cet excellent morceau, tel que nous l'avons reçu de son illustre auteur: y pourrions-nous toucher sans lui faire tort?

L'*Eloquence*, dit M. de Voltaire, est née avant les règles de la Rhétorique, comme les langues se sont formées avant la Grammaire. La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému, voit les choses d'un autre oeil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide, & de métaphore: sans qu'il y prenne garde il anime tout, & fait passer dans ceux qui l'écoutent; une partie de son enthousiasme. Un philosophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures; que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *tropes*. Ainsi dans toutes les langues le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé: il se partage, il s'épuise: le sang se glace, la tête se renverse: on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance. La nature se peint par-tout dans ces images fortes devenues ordinaires.

Tome V.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges & ses maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs & animés; une forte passion, un danger pressant, appellent tout-d'un-coup l'imagination: ainsi un capitaine des premiers califes voyant fuir les Musulmans, s'écria: *Où courez-vous? ce n'est pas là que sont les ennemis. On vous a dit que le calife est tué: eh! qu'importe qu'il soit au nombre des vivans ou des morts? Dieu est vivant & vous regarde: marchez.*

La nature fait donc l'*éloquence*; & si on a dit que les poètes naissent & que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'*éloquence* a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges, & la méthode du tems.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. Ticias fut le premier qui recueillit les lois de l'*éloquence* dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite dans son *Gorgias*, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poètes, la voix & les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit dans tous les arts. Il creusa les sources de l'*éloquence* dans son livre de la *Rhétorique*; il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif, & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent, à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c. dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de loüange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs que tout orateur doit connoître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin il traite à fond de l'élocution sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores pourvu qu'elles soient justes & nobles; il exige sur-tout la convenance, la bienséance. Tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, & la politesse d'un Athénien; & en donnant les règles de l'*éloquence*, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grece fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les lois de l'*éloquence*, parce que c'étoit la seule où la véritable *éloquence* existât. L'art grossier étoit chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les tems: mais remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étoient presque tous esclaves: c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'*éloquence* asiatique fut monstrueuse. L'Occident étoit barbare du tems d'Aristote.

L'*éloquence* véritable commença à se montrer dans Rome du tems des Gracques, & ne fut perfectionnée que du tems de Cicéron. Marc Antoine l'orateur, Hortensius, Curion, César, & plusieurs autres, furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république ainsi que celle d'Athènes. L'*éloquence* sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité,

X x x

crain les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'Orateur; il suit presque toute la méthode d'Aristote, & l'explique avec le style de Platon.

Il distingue le genre simple, le tempéré & le sublime. Rollin a suivi cette division dans son traité des études; & ce que Cicéron ne dit pas, il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement dont tous les mets sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout raffinement; que le sublime foudroie, & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.

Sans se mettre à cette table, & sans suivre ce foudre, ce fleuve & cette rivière, tout homme de bon sens voit que l'éloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer, & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron, & Quintilien, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule: c'étoit pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du XVII. siècle; on disoit avec emphase des choses triviales; on pourroit compiler des volumes de ces exemples: mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui voyant que son adversaire parloit de la guerre de Troie & du Scamandre, l'interrompit en disant, *la cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michaut.*

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts traités dans une grande assemblée. On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissoit de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthène & de Cicéron ont dicté plusieurs traits de ces discours; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'Aristote considère, & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guère pû en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics: elle s'est réfugiée dans les oraisons funebres où elle tient un peu de la poésie. Bossuet, & après lui Flechier, semblent avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète.

L'éloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglois ne vinrent qu'ensuite comme l'avoit Burnet évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funebre; ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Évangile; & ils se défirent de cette méthode des divisions recherchées que l'Archevêque Fenelon condamne dans ses dialogues sur l'éloquence.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappans qui, comme les beaux

endroits de Cicéron & de Démosthène sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur fera pourtant bien-aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus: il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau: le voici. « Je suppose que ce » soit ici notre dernière heure à tous, que les cieux » vont s'ouvrir sur nos têtes, que le tems est passé » & que l'éternité commence, que Jésus-Christ va » paroître pour nous juger selon nos œuvres, & que » nous sommes tous ici pour attendre de lui l'arrêt » de la vie ou de la mort éternelle: je vous le » mande, frappé de terreur comme vous, ne » rant point mon sort du vôtre, & me mettant dans » la même situation où nous devons tous paroître un » jour devant Dieu notre juge: si Jésus-Christ dis- » je, paroïsoit dès-à-présent pour faire la terrible » séparation des justes & des pécheurs; croyez-vous » que le plus grand nombre fût sauvé? croyez-vous » que le nombre des justes fût au moins égal à celui » des pécheurs? croyez-vous que s'il faisoit mainte- » nant la discussion des œuvres du grand nombre qui » est dans cette église, il trouvât seulement dix jus- » tes parmi nous? en trouveroit-il un seul? &c. » (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fonds est le même dans toutes.)

Cette figure la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes & modernes, & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si faillant. De pareils chefs-d'œuvres sont très-rare, tout est d'ailleurs devenu lieu commun. Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles feroient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation), que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'utiles.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens; celle qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les événemens, dans leur exposition toujours nette & élégante, tantôt vive & pressée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paroissent point ajoutées. L'éloquence de Démosthène ne convient pas à Thucydide; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut.

Si pourtant ces licences pouvoient quelquefois se permettre; voici une occasion où Mezeray dans sa grande histoire semble obtenir grace pour cette hardiesse approuvée chez les anciens; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit: c'est au commencement du règne d'Henri IV. lorsque ce prince, avec très-peu de troupes, étoit pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conseilloit de se retirer en Angleterre. Mezeray s'élève au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le maréchal de Biron qui d'ailleurs étoit un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue.

« Quoi! Sire, on vous conseille de monter sur » mer, comme s'il n'y avoit point d'autre moyen » de conserver votre royaume que de le quitter? si » vous n'étiez pas en France, il faudroit percer au- » travers de tous les hasards & de tous les obstacles

pour y venir : & maintenant que vous y êtes , on voudroit que vous en fortifiiez ? & vos amis seroient d'avis que vous fîssiez de votre bon gré ce que le plus grand effort de vos ennemis ne fauroit vous contraindre de faire ? En l'état où vous êtes , sortir de France seulement pour vingt-quatre heures , c'est s'en bannir pour jamais. Le péril , au reste , n'est pas si grand qu'on vous le dépeint ; ceux qui nous pensent envelopper , sont ou ceux-mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris , ou gens qui ne valent pas mieux , & qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin , Sire , nous sommes en France , il nous y faut enterrer : il s'agit d'un royaume , il faut l'emporter ou y perdre la vie ; & quand même il n'y auroit point d'autre sûreté pour votre sacrée personne que la fuite , je fais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pié ferme , que de vous sauver par ce moyen. Votre majesté ne souffriroit jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui auroit fait perdre terre ; encore moins qu'on la vît mandier à la porte d'un prince étranger. Non , non , Sire , il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-delà de la mer : si vous allez au-devant du secours d'Angleterre , il reculera ; si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve , vous n'y trouverez que des reproches & du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots & à la merci de l'étranger , qu'à tant de braves gentils-hommes & tant de vieux soldats qui sont prêts de lui servir de remparts & de boucliers : & je suis trop serviteur de votre majesté pour lui dissimuler que si elle cherchoit sa sûreté ailleurs que dans leur vertu , ils seroient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

Ce discours fait un effet d'autant plus beau , que Mezeray met ici en effet dans la bouche du maréchal de Biron ce qu'Henri IV. avoit dans le cœur.

Il y auroit encore bien des choses à dire sur l'éloquence , mais les livres n'en disent que trop ; & dans un siècle éclairé , le génie aidé des exemples en fait plus que n'en disent tous les maîtres. Voyez ELOCUTION.

ELOQUENT , adj. (*Belles-Lettres.*) On appelle ainsi ce qui persuade , touche , émeut , élève l'ame : on dit un auteur *éloquent* , un discours *éloquent* , un geste *éloquent*. Voyez aux mots ELOCUTION & ELOQUENCE , les qualités que doit avoir un discours *éloquent*. (O)

ELOSSITES , (*Hist. nat.*) pierre dont on ne nous dit rien , sinon qu'en la portant on se guérit des douleurs de tête ; c'est à Ludovico Dolce que l'on est redevable de ce détail.

ELPHIN , (*Géog. mod.*) ville du comté de Roscommon , en Irlande. Long. 19. 20. lat. 53. 56.

ELSEÇAITES. Voyez ELCESAITES.

ELSTER , (*Géog. mod.*) ville du cercle de haute-Saxe , en Allemagne ; elle est située au confluent de l'Elster & de l'Elbe. Long. 31. 20. lat. 51. 28.

ELTEMAN , (*Géog. mod.*) ville de Franconie , en Allemagne ; elle est située sur le Mein. Long. 28. 21. lat. 49. 58.

ELU , adj. *electus* , choisi , en *Théologie* , & sur-tout dans l'*Ecriture-sainte* , se dit des saints & des prédestinés : en ce sens les *élus* sont ceux que Dieu a choisis , ou antécédemment ou conséquemment à leurs mérites , pour leur accorder la gloire éternelle. Voy. PRÉDESTINATION.

Dieu , qui a prédestiné les *élus* à la gloire , les a aussi prédestinés à la grace & à la persévérance , qui sont les moyens pour parvenir à la gloire.

Tome V.

Dans un sens plus général , les apôtres ont donné aux premiers chrétiens le nom d'*élus* , parce qu'ils avoient reçu la grace de la vocation au Christianisme. Voyez VOCATION. Chambers. (G)

ELU , adj. (*Jurisprud.*) est celui qui est choisi pour remplir quelque place , ou pour recueillir une succession.

Celui qui achete pour autrui , déclare que c'est pour son ami *élu* ou à élire. Voyez ELECTION EN AMI.

ELUS SUR LE FAIT DE L'AIDE , étoient ceux qui étoient choisis par les états , pour asséoir & faire lever les aides & autres subides accordés au roi par les états. Voyez ci-devant ELECTION.

ELU CLERC. Voyez ci-après ELU DU CLERGÉ.

ELU DU CLERGÉ ou POUR LE CLERGÉ , étoit une personne choisie par le clergé de France , dans son ordre , pour asséoir & faire lever sur tous les membres du clergé , la part que chacun d'eux devoit supporter des aides & autres subventions que le clergé payoit au roi dans les besoins extraordinaires de l'état , de même que la noblesse & le peuple. Voyez ce qui en est dit ci-devant au mot ELECTIONS , & ce qui sera dit au mot ETATS.

ELU , ou Conseiller d'une élection , est un des juges qui font la fonction de conseillers dans les tribunaux appelés *élections*. On donne aussi quelquefois le nom d'*élus* à tous les officiers de ces tribunaux , c'est-à-dire au président , lieutenant , & assesseur , de même qu'aux conseillers. Voyez ci-devant ELECTIONS.

ELUS CONSEILLERS DE LA MARÉE. Voyez ELUS DE LA MARÉE.

ELUS CONSEILLERS DE VILLE : ils sont nommés *élus* dans des privilèges de Macon , accordés par Philippe de Valois en Février 1346 ; ils sont aussi ailleurs nommés *prudhommes* & *élus*.

ELUS DES DÉCIMES , étoient les mêmes que les *élus* du clergé : ils faisoient l'assiette & répartition des décimes & autres subventions payées par le clergé. Voyez DÉCIMES & ELECTIONS.

ELU ECCLÉSIASTIQUE , étoit celui qui étoit choisi par le clergé. Voyez ci-devant ELU DU CLERGÉ.

ELUS ou ECHEVINS , ces termes étoient autrefois synonymes en quelques provinces.

ELUS DES ELECTIONS. Voyez ELECTIONS.

ELUS DES ETATS , c'est-à-dire ceux qui sont *élus* par les états généraux du royaume ou d'une province , pour faire l'assiette & répartition des impositions que le pays doit porter. Voy. ELECTIONS & ETATS.

ELUS SUR LE FAIT DES FINANCES DES AIDES , étoient les mêmes que les *élus* sur le fait de l'aide.

ELUS SUR LE FAIT DES GABELLES : on donnoit quelquefois ce nom aux premiers préposés qui furent établis pour avoir l'intendance de la gabelle du sel , parce qu'ils étoient mis par élection des trois états , de même que les *élus* des aides & des tailles : on les appella depuis *grénitiers-contrôleurs de la gabelle* , &c. ou *officiers des greniers à sel*.

ELUS GÉNÉRAUX ; on donnoit quelquefois ce nom à ceux qui étoient *élus* par les états généraux du royaume ou d'une province , ou aux généraux des aides qui étoient *élus* par les trois états ; dans les derniers tems on donnoit ce nom aux *élus* de chaque diocèse , pour les distinguer des *élus* particuliers qu'ils commettoient dans chaque ville. Voyez ELECTIONS.

ELUS SUR LE FAIT DE LA GUERRE , dans quelques ordonnances ils sont ainsi appelés par abréviation de ces termes *élus* sur le fait de l'aide ordonnée pour la guerre.

ELUS SUR LE FAIT DE L'IMPOSITION FORAINE , étoient les personnes *élues* par les états , qui faisoient l'assiette & levée de l'imposition foraine. Il en est parlé dans un règlement de Charles V. du 13 Juillet

X x x ij

1376, & dans des lettres du 15 Novembre 1378. Voyez ELECTIONS.

ELUS DES JUIFS, étoient une ou deux personnes que les Juifs demeurans en France choissoient entr'eux, suivant la permission que le roi Jean leur en avoit donnée au mois de Mars 1360, pour ordonner faire asséoir & imposer tailles ou *cueillettes*, comme bon leur sembleroit, pour fournir à leurs dépenses communes.

ELUS LAÏCS, étoient ceux qui étoient choisis par la noblesse & par le tiers état, pour ordonner de l'assiette & levée des aides & autres impositions avec l'*élus* du clergé. Voyez ELECTIONS.

ELUS DE LA MARÉE ou CONSEILLERS, c'est ainsi que le conseil des marchands forains de marée est qualifié dans les anciennes ordonnances, notamment dans des lettres de Charles V, du 20 Juin 1369; c'étoient eux qui mettoient par élection les vendeurs de marée. Voyez le tr. de la Police de la Mare, tome III. liv. V. ch. v.

ELUS DE MER. Voyez ELUS DE LA MARÉE.

ELUS DES MÉTIERS, c'étoient les jurés de chaque métier, que l'on appelloit ainsi dans quelques villes, comme à Tournay où il y en avoit trois dans chaque métier; il en est parlé dans des lettres de Charles V. du 7 Février 1365.

ELUS SUR LE FAIT DES MONNOIES, furent établis en conséquence d'une ordonnance du roi Jean, du 28 Décembre 1355; ils étoient différens de ceux qui furent établis pour les aides par la même ordonnance.

ELUS SUR LE FAIT DES OCTROIS ou TAILLES DES VILLES. Voyez ce qui en est dit ci-devant au mot ELECTIONS, à l'occasion de l'ordonnance du mois de Mars 1331, pour la ville de Laon.

ELUS PARTICULIERS, étoient d'abord les lieutenans ou commis des *élus* de chaque diocèse, ils furent ensuite érigés en titre d'office: mais ces *élus particuliers* ont été réunis aux *élus* généraux. V. ELECTIONS.

ELUS DES POISSONNIERS DE LA MARÉE FRAICHE, c'est le titre que l'on donnoit en 1551 aux *élus* des marchands de marée. Voy. ELUS DE LA MARÉE, & la Mare, à l'endroit cité.

ELU DE LA PROVINCE, étoit une personne choisie par une province, pour ordonner de l'assiette & levée des tailles. Voyez ce qui en est dit au mot ELECTION.

ELUS ou PRUDHOMMES, ces termes étoient autrefois souvent conjoints & synonymes, pour désigner des échevins ou conseillers de ville, des *élus* ou députés sur le fait des aides ou autres impositions, des jurés de chaque métier.

ELUS SUR LE FAIT DES SUBSIDES: quelques ordonnances donnent ce titre à ceux qui étoient *élus* par les états pour faire asséoir & lever les aides, tailles, & autres subsides. Voyez les lettres de Charles V. du 2 Septembre 1370, ordonnances de la troisième race.

ELUS POUR LES TAILLES, étoient les personnes choisies par les états en conséquence de l'ordonnance de S. Louis, pour faire asséoir & lever la taille. Voyez ELECTION.

ELUS POUR LES TAILLES DES VILLES ou POUR LES OCTROIS. Voyez au mot ELECTIONS ce qui en est dit à l'occasion du mois de Mars 1331, pour la ville de Laon. (A)

ELVAS, (Géog. mod.) ville de l'Alentejo, en Portugal: elle est située sur une montagne, proche de la Guadiana. Long. 11. 16. lat. 38. 44.

ELUL, f. m. (Hist. anc.) mois des Hébreux, qui revient à peu près à notre mois d'Août. Il n'a que vingt-neuf jours. C'est le douzième mois de l'année civile, & le sixième de l'année sainte.

Le septième ou le neuvième de ce mois, les Juifs

jeûnent en mémoire de ce qui arriva après le retour de ceux qui étoient allés considérer la terre promise.

Le vingt-deuxième de ce mois se fait la fête de la xylophorie, dans laquelle on portoit le bois au temple. Selden prétend qu'on la célébroit le dix-huitième du mois ab. Voyez AB & XYLOPHORIE.

Le vingt-sixième du mois *élul*, les Juifs font mémoire de la dédicace des murs de Jérusalem par Nehémie. Dictionn. de la Bible. (G)

ELUTRIATION, (Chimie.) opération mécanique, employée en Chimie, qui consiste à agiter dans un grand volume d'eau, un amas de petits corps solides non solubles dans l'eau, afin de séparer par ce moyen les parties les plus lourdes, qui gagnent les premières le fond de l'eau, des plus légères qui restent suspendues pendant quelque tems dans ce fluide. Cette opération est sur-tout usitée en Métallurgie, & elle est plus connue sous le nom de lavage. Voyez LAVAGE.

On employe quelquefois l'*élutriation* en Pharmacie; elle fait partie de la pulvérisation à l'eau. Voyez PULVÉRISATION À L'EAU, sous le mot PULVÉRISATION. (b)

ELWANGEN, (Géog. mod.) ville de la Souabe, en Allemagne; elle est située sur le Jart. Long. 28. 53. lat. 49. 2.

ELY, (Géog. mod.) ville du comté de Cambridge, en Angleterre; elle est située sur l'Oust. Long. 17. 35. lat. 52. 20.

ELYERYSUM ou IMMORTELLE. Voyez IMMORTELLE.

ELYSEES (CHAMPS), Mythol. en latin *elysium*, *elysi*, *elysi campi* (que Virgile caractérise si bien en deux mots, quand il les appelle *locos lætos, sedesque beatas*), étoient selon la théologie payenne, un lieu dans les enfers, plein de campagnes admirables, de prairies charmantes, & de bois délicieux, qui faisoient la demeure des gens de bien après leur mort. Orphée, Hercule, Enée, eurent le bonheur pendant leur vie, de voir une fois ce beau séjour.

À la droite du Tartare, disent les Poètes, se trouve un chemin qui conduit aux *champs élysées*, dans ces îles fortunées, où les âmes de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie, jouissent d'une paix profonde, & des plaisirs innocens.

Tout ce qui peut entrer dans les descriptions les plus brillantes & les plus fleuries, est peut-être rassemblé dans la peinture des *champs élysées* faite par Pindare; du moins Anacréon & Sapho, Moschus & Bion, dont les écrits sont pleins d'images douces & riantes, n'ont rien qui soit au-dessus du tableau du poète lyrique de la Grèce; cependant Homère a donné le premier modèle de toutes les descriptions de l'*élysée*, qu'ont fait depuis sous différentes peintures Virgile, Ovide, Tibulle, Lucain, & Claudien.

Reste à savoir en quel endroit du monde étoit cette demeure fortunée, son origine, & l'espace de tems que les âmes habitoient ce séjour délicieux. Mais c'est sur quoi les sentimens sont fort partagés.

Les uns établissent l'*élysée* au milieu des airs; d'autres, comme Plutarque, dans la lune ou dans le soleil; & d'autres au centre de la terre; Platon le met sous la terre, c'est-à-dire dans l'hémisphère de la terre diamétralement opposé au nôtre, ou pour le dire en d'autres termes, aux antipodes. Homère semble placer les *champs élysées* au pays des Cymmériens; que M. le Clerc croit être l'Épire; Virgile les met en Italie; quelques modernes entendent par les îles fortunées, celles que nous appelons aujourd'hui les *Canaries*; mais elles n'étoient pas connues des anciens, qui n'osoient passer le détroit, & qui ne perdoient point les côtes de vue.

Si l'on en croit quelques autres, l'*élysée* étoit le charmant pays de la Bétique (aujourd'hui la Grena-

de & l'Andalousie), tout y quadre, selon Bochart, à la description des Poètes.

Le plus important est de découvrir l'origine de leurs fables, touchant le séjour des ames après la mort. On ne peut douter ici que la premiere notion des *champs élysées*, de même que celle de l'enfer, ne soit venue d'Egypte. Voyez ENFER.

Consultez Vossius, le Clerc, & autres; voyez aussi Jacques Winder, de *vita functorum statu*, apud *Ethnicos*.

M. Pluche, dans son histoire du ciel, donne à cette fable une explication assez simple. Diodore de Sicile dit que la sépulture commune des Egyptiens étoit au-delà d'un lac nommé *Acherusie*: que le mort étoit apporté sur le bord de ce lac, au pied d'un tribunal composé de plusieurs juges, qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas été fidele aux lois, on jettoit le corps dans une fosse ou espece de voyerie qu'on nommoit le *Tartare*. S'il avoit été vertueux, un batelier conduisoit le corps au-delà du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruisseaux, de bosquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit *élifout* ou les *champs élysées*, c'est-à-dire *pleine satisfaction, séjour de repos ou de joie*. Hist. du ciel, tom. I. pag. 124 & 126. (G)

Au reste si les Poètes ont varié sur la situation des *champs élysées*, ils ne sont pas plus d'accord sur le tems que les ames y doivent demeurer. Anchise semble insinuer à Enée son fils, qu'après une révolution de mille ans, les ames bûvoient de l'eau du fleuve Léthé, & venoient dans d'autres corps; en quoi Virgile adopte en quelque maniere la fameuse opinion de la métempsychose qui a eu tant de partisans, & qui devoit encore son origine aux Egyptiens. Voy. MÉTEMPSYCOSE. Add. de M. le Chev. DE JAUCOURT.

ELYTROÏDE, sub. f. en Anatomie, est l'une des trois tuniques propres des testicules. Ce mot vient du grec *ἐλγτρον*, *vagina*, guaine, & *εἶδος*, forme.

L'*élytroïde* est la seconde des tuniques propres des testicules: elle ressemble à une guaine, ce qui la fait nommer aussi *vaginale* par quelques auteurs: elle est formée par la dilatation de la production du péritoine; sa surface interne est tapissée d'une membrane particuliere très-fine, qui forme une espece de diaphragme qui empêche la communication entre la guaine du cordon spermatique & la capsule ou tunique vaginale du testicule; & l'externe est cellulaire, ce qui la rend d'autant plus adhérente à la premiere des tuniques propres, qui se nomme *érythroïde*. Voyez ERYTHROÏDE. (L)

E M

* EMACURIES, f. f. (*Myth.*) fêtes qui se célébroient à Lacédémone au tombeau de Pélops; là de jeunes garçons se folioient jusqu'à ce que le tombeau fût arrosé de leur sang. Voilà des fêtes qui se sentent bien du caractère dur & austère du peuple. Voyez FÊTES.

EMAGE, f. m. (*Comm.*) ancien droit qui se leve sur le sel en quelques endroits de Bretagne, & particulièrement dans les bureaux de la prévôté de Nantes. La pancarte de cette prévôté porte, que le roi & duc prend sur les sels de Poitou le sixieme denier du prix que se monte l'ancienne coutume appelée *émage*. Dict. de Comm. & de Trév. Voyez l'article SEL. (G)

* EMAIL, f. m. (*Art méch.*) branche de l'art de la Verrerie. L'*email* est une préparation particuliere du verre, auquel on donne différentes couleurs, tantôt en lui conservant une partie de sa transparence, tantôt en la lui ôtant; car il y a des *émaux* transparens, & des *émaux* opaques. Voyez à l'article VERRERIE, l'art de colorer le verre.

Les auteurs distinguent trois sortes d'*émaux*: ceux qui servent à imiter & contrefaire les pierres précieuses; voyez PIERRE PRÉCIEUSE: ceux qu'on emploie dans la peinture sur l'*email*; & ceux dont les Emailleurs à la lampe font une infinité de petits ouvrages, tels que des magots, des animaux, des fleurs, des aigrettes, des poudres brillantes, &c. Ils prétendent que ces *émaux* sont les mêmes pour le fond, & que s'ils different, ce n'est que par les couleurs & la transparence.

Le P. Kircher est un des premiers qui ait parlé de la peinture en *email*. Voyez ce qu'il en dit dans son *mundus subterraneus*, ouvrage de génie, mais dont le mérite est un peu rabaisé par le mélange du vrai & du faux.

On a cru pendant long-tems, que la peinture encaustique des anciens étoit la même chose que notre peinture en *email*. Ce fait commence à devenir très-douteux. Voyez l'article ENCAUSTIQUE.

Il est vrai que les anciens ont connu l'art de la Verrerie, & qu'ils ont possédé le secret de porter des couleurs dans le verre; ce qui conduisoit naturellement à la peinture en *email*: mais il ne paroît point qu'ils y soient arrivés. Ils touchoient à beaucoup d'autres découvertes que nous avons faites, de même que nous touchons à beaucoup d'autres que nous laisserons à faire à nos neveux, qui ne s'étonneront pas qu'elles nous aient échappé, s'ils ont un peu de philosophie.

Nous allons donner en premier lieu la maniere de faire les *émaux*, d'après Neri & Kunckel; nous expliquerons ensuite la maniere de les employer, ou le travail de l'*emailleur*, que nous diviserons en trois parties, l'art de peindre sur l'*email*, l'art d'employer les *émaux* clairs ou transparens, & l'art de souffler l'*email* à la lampe.

I. De la préparation des *émaux*. Kunckel qui se connoissoit en ouvrages de Chimie, faisoit le plus grand cas de l'art de la verrerie de Neri. Il s'est donné la peine d'éprouver tous les procédés que Neri a prescrits dans ce traité, & il a trouvé dans le livre des *émaux* en particulier tant d'exactitude, qu'il ne balance point à dire que quand Neri ne nous auroit laissé que ce morceau, il mériteroit la réputation qu'il s'est acquise. C'est à M. le baron d'Holback que nous devons la traduction de l'ouvrage de Neri, des notes de Merret, du commentaire de Kunckel, & de plusieurs autres morceaux intéressans, qui forment ensemble un volume in-4°. très-considérable, d'où nous allons extraire la premiere partie de cet article.

Préparer une matiere commune pour toutes sortes d'*émaux*. Prenez trente livres de plomb & trente livres d'étain bien purs; faites calciner, passez les chaux au tamis, remplissez d'eau claire un vaisseau de terre vernissé, faites-y bouillir les chaux; lorsqu'elles auront un peu bouilli, retirez le vaisseau de dessus le feu, & versez l'eau par inclination, elle entraînera avec elle la partie la plus subtile des chaux. Versez de nouvelle eau sur les chaux qui resteront au fond du vaisseau, faites bouillir comme auparavant, & décantez; réitérez la même manœuvre jusqu'à ce que l'eau n'entraîne plus aucune portion des chaux. Alors prenez ce qui en restera au fond du vaisseau, & le récalcinez; opérez sur ces métaux calcinés derechef, ou sur ces secondes chaux, comme vous avez opéré sur les premieres. Quant à l'eau qui s'est chargée successivement de la partie la plus subtile de la chaux, faites-la évaporer à un feu, que vous observerez sur-tout de ralentir sur la fin; sans cette précaution, vous risquerez de tacher la partie de la chaux qui touchera le fond du vaisseau.

Prenez de cette chaux si déliée & de la fritte de tarse ou caillou blanc, que vous broyerez & tami-

ferrez avec soin, de chacune cinquante livres; de fel de tartre blanc huit onces: mêlez ces matieres; exposez-les au feu pendant dix heures, dans un pot neuf de terre cuite; retirez-les ensuite, & les pulvériser; ferrez cette poudre dans un lieu sec, & la tenez à couvert de toute ordure; ce sera la base commune de tous les émaux.

Kunckel substitue aux huit onces de fel de tartre huit onces de potasse purifiée à plusieurs reprises, & dégagée le plus exactement qu'il est possible de toutes saletés.

Faire un émail blanc de lait. Prenez de la matiere commune pour tous les émaux, six livres; de magnésie quarante-huit grains: mettez le mélange dans un pot vernissé blanc; faites-le fondre au fourneau à un feu clair, sans fumée, d'un bois de chêne bien sec, la fusion se fera promptement. Lorsqu'elle sera parfaite, versez le mélange dans une eau bien claire, qui l'éteigne & la purifie; réitérez toute cette manœuvre trois fois de suite. Lorsque vous aurez remis le mélange au feu pour la quatrième fois, voyez s'il vous paroît blanc; si vous lui trouvez un œil verdâtre, ajoutez-y un peu de magnésie: cette addition convenablement faite; lui donnera la blancheur de lait.

Libavius & Porta composent cet émail d'une partie de plomb calciné, de deux parties de chaux d'étaïn, & de deux fois autant de verre.

Kunckel veut absolument qu'on y employe la magnésie, mais qu'on en fasse l'addition petit-à-petit; observant de n'en pas rendre la dose trop forte, parce qu'elle ne se consume pas, & qu'elle donne au verre une couleur de pêcher pâle.

Autre émail blanc. Prenez d'antimoine & de nitre bien mêlés & bien broyés, de chacun douze livres; de la matiere du verre commun, cent soixante & seize livres: mêlez exactement le tout; faites calciner le mélange au fourneau, & le réduisez en fritte, ou, ce qui revient au même, faites un régule d'antimoine avec de l'antimoine crûd & du nitre, comme la Chimie le prescrit. Ce régule mêlé au verre, vous donnera un émail blanc & propre à recevoir toutes sortes de couleurs.

Kunckel qui prescrit ce procédé, dit que pour employer cet émail il faut le réduire en une poudre fine, en le broyant pendant vingt-quatre heures avec du vinaigre distillé; que cette attention le dispose à entrer facilement en fusion: mais que pour l'appliquer, il faut l'humecter d'eau de gomme, & commencer par tracer tout ce qu'on voudra colorer avec la couleur noire, ou le rouge brun, ou l'émail même, ce qui vaut encore mieux.

Faire un émail bleu turquin. Prenez de la matiere commune pour tous les émaux, six livres: mettez dans un pot de terre vernissé en blanc, faites fondre, purifiez par l'extinction dans l'eau, ajoutez trois onces d'écaillés de cuivre calcinées par trois fois; prenez quatre-vingt-seize grains de safre, & quarante-huit grains de magnésie, réduisez en poudre ces deux derniers ingrédients, mêlez bien les poudres; faites-en quatre parties, ajoutez-les à la matiere commune des émaux à quatre reprises différentes. Remuez bien le mélange; si la couleur vous paroît belle, le procédé sera fini; si au contraire vous la trouvez trop foible ou trop forte, vous l'affaiblirez par l'addition d'un peu de la matiere commune des émaux: pour la fortifier, vous vous servirez du safre, & le plus ou le moins de matieres colorantes vous donnera différentes teintes.

Faire un émail bleu d'azur. Prenez quatre livres d'émail blanc, deux onces de safre, quarante-huit grains d'*æs ustum* calciné par trois fois: mêlez bien ces poudres. Exposez le mélange au fourneau de verrerie, dans un pot vernissé blanc; quand il vous paroîtra

bien fondu & bien purifié, éteignez-le dans l'eau, & le procédé sera fini.

Kunckel prescrit de faire fondre à la fois, dix, vingt, trente livres d'émail, de les éteindre dans l'eau, de les faire fondre derechef, & de les garder pour l'usage qu'il prescrit de la maniere suivante; après avoir averti que le procédé de Neri est excellent, & que si l'on ne réussit pas, sur-tout dans les couleurs où il entre du safre, c'est que la qualité de cette matiere varie, & que toute la chimie des émaux demande un grand nombre d'essais.

Pour avoir différentes teintes, il faut, selon Kunckel, prendre d'abord un verre clair & transparent; mettre un grain de magnésie sur une once de verre, en faire autant avec le safre, & voir la couleur résultante; puis deux grains de magnésie, &c.

Faire un émail verd. Prenez quatre livres de fritte d'émail: mettez dans un pot de terre vernissé blanc, faites fondre & purifier au feu pendant dix à douze heures, éteignez dans l'eau, remettez au feu; quand la matiere sera en fusion, ajoutez deux onces d'*æs ustum*, & quarante-huit grains d'écaillés de fer: le tout bien broyé & bien mêlé, ajoutez ce mélange de poudres à trois reprises & petit-à-petit, remuez bien: cela fait, vous aurez un bel émail verd à pouvoir être mis sur l'or.

Autre émail verd. Prenez six livres de la matiere commune des émaux, ajoutez-y trois onces de ferret d'Espagne, & quarante-huit grains de safran de Mars, le tout bien broyé; mettez ce mélange dans un pot vernissé à l'ordinaire, purifiez-le en l'éteignant dans l'eau; après l'extinction, faites fondre derechef.

Autre émail verd. Mettez au feu quatre livres d'émail, faites fondre, & purifiez à l'ordinaire; faites fondre derechef; ajoutez à trois reprises la poudre suivante, composée de deux onces d'*æs ustum* & de quarante-huit grains de safran de Mars, le tout bien pulvérisé & bien mêlé.

Faire un émail noir. Prenez quatre livres de la matiere commune des émaux; de safre & de magnésie de Piémont, de chacun deux onces: mettez ce mélange au fourneau dans un pot vernissé, afin qu'il se purifie. Prenez le pot plus grand qu'il ne le faudroit, eu égard à la quantité des matieres, afin qu'elles puissent se gonfler sans se répandre; éteignez dans l'eau, remettez au feu, formez des gâteaux.

Autre émail noir. Prenez de la fritte d'émail, six livres; du safre, du safran de Mars fait au vinaigre, & du ferret d'Espagne, de chacun deux onces: mettez le mélange dans un pot vernissé, & achevez le procédé comme les précédens.

Autre émail noir. Prenez de la matiere commune des émaux, quatre livres; de tartre rouge, quatre onces; de magnésie de Piémont préparée, deux onces: réduisez le tout en une poudre fine. Mêlez bien cette poudre à la matiere commune des émaux; mettez le mélange dans un pot vernissé, de maniere qu'il reste une partie du pot vuide, & achevez le procédé comme les précédens.

Faire un émail purpurin. Prenez de fritte d'émail quatre livres, de magnésie deux onces; mettez le mélange au feu dans un pot, dont il reste une grande partie vuide.

Kunckel observe que la dose de deux onces de magnésie sur quatre livres de fritte est forte, & que la couleur pourra venir foncée; mais il ajoute qu'il est presque impossible de rien prescrire d'exact sur les doses, parce que la qualité des matieres, la nature des couleurs, & les accidens du feu, occasionnent de grandes variétés.

Autre émail purpurin. Prenez de la matiere commune des émaux, six livres; de magnésie, trois onces; d'écaillés de cuivre calcinées par trois fois, six

onces : mêlez exactement, réduisez en poudre, & procédez comme ci-dessus.

Le succès de ce procédé dépend surtout de la qualité de la magnésie, & de la conduite du feu. Trop de feu efface les couleurs ; & moins la magnésie a de qualité, plus il en faut augmenter la dose.

Faire un émail jaune. Prenez de la matière commune de l'émail, six livres ; de tartre trois onces, de magnésie soixante & douze grains : mêlez & incorporez bien ces matières avec celle de l'émail ; & procédant comme ci-dessus, vous aurez un émail jaune bon pour les métaux, à l'exception de l'or, à moins qu'on ne le soutienne par d'autres couleurs.

Kunckel avertit que, si on laisse trop long-tems au feu, le jaune s'en ira ; qu'il ne faut pas pour cette couleur un tartre pur & blanc, mais un tartre sale & grossier ; & que sa coutume est d'y ajouter un peu de cette poudre jaune qu'on trouve dans les vieux chènes, & au défaut de cette poudre, un peu de charbon pilé.

Faire un émail bleu. Prenez d'oripeau calciné deux onces, de safre quarante-huit grains ; réduisez en poudre, mêlez les poudres, répandez-les dans quatre livres de la matière commune des émaux, & achevez comme ci-dessus.

Faire un émail violet. Prenez de la matière commune des émaux six livres, de magnésie deux onces, d'écaillés de cuivre calcinées par trois fois quarante-huit grains, & achevez comme ci-dessus.

Kunckel dit sur les deux derniers émaux, qu'ils donnent l'aigue-marine ; il prescrit le safre seul pour le bleu, & il veut qu'on y ajoute un peu de magnésie pour le violet ; mais il se rétracte ensuite ; il approuve les deux procédés de Neri : il ajoute seulement qu'il importe pour ces deux couleurs de retirer du feu à propos ; observation générale pour toutes les autres couleurs.

Ces émaux viennent de Venise ou de Hollande ; ils sont en petits pains plats de différentes grandeurs. Ils ont ordinairement quatre pouces de diamètre, & quatre à cinq lignes d'épaisseur. Chaque pain porte empreinte la marque de l'ouvrier : cette empreinte se donne avec un gros poinçon ; c'est ou un nom de Jésus, ou un soleil, ou une syrene, ou un sphynx, ou un singe, &c.

II. *L'art de peindre sur l'émail.* L'art d'émailler sur la terre est ancien. Il y avoit au tems de Porfenna roi des Toscans, des vases émaillés de différentes figures. Cet art, après avoir été long-tems brut, fit tout-à-coup des progrès surprenans à Faenza & à Castel-Durante, dans le duché d'Urbain. Michel Ange & Raphaël florissoient alors : aussi les figures qu'on remarque sur les vases qu'on émailloit, sont-elles infiniment plus frappantes par le dessin, que par le coloris. Cette espèce de peinture étoit encore loin de ce qu'elle devoit devenir un jour ; on n'y employoit que le blanc & le noir, avec quelques teintes légères de carnation au visage & à d'autres parties : tels sont les émaux qu'on appelle de Limoges. Les pièces qu'on faisoit sous François I. sont très-peu de chose, si on ne les estime que par la manière dont elles sont coloriées. Tous les émaux dont on se servoit, tant sur l'or que sur le cuivre, étoient clairs & transparents. On couchoit seulement quelquefois des émaux épais, séparément & à plat, comme on le pratiqueroit encore aujourd'hui si l'on se proposoit de former un relief. Quant à cette peinture dont nous nous proposons de traiter, qui consiste à exécuter avec des couleurs métalliques, auxquelles on a donné leurs fondans, toutes sortes de sujets, sur une plaque d'or ou de cuivre qu'on a émaillée & quelquefois contre-émaillée, elle étoit entièrement ignorée.

On en attribue l'invention aux François. L'opinion générale est qu'ils ont les premiers exécuté sur l'or

des portraits aussi beaux, aussi finis, & aussi vivans que s'ils avoient été peints ou à l'huile ou en miniature. Ils ont même tenté des sujets d'histoire, qui ont au moins cet avantage que l'éclat en est inaltérable.

L'usage en fut d'abord consacré au bijou. Les Bijoutiers en firent des fleurs & de la mosaïque où l'on voyoit des couleurs brillantes, employées contre toutes les règles de l'art, captiver les yeux par le seul charme de leur éclat.

La connoissance de la manoeuvre produisit une sorte d'émulation, qui, pour être assez ordinaire, n'en est pas moins précieuse ; ce fut de tirer un meilleur parti des difficultés qu'on avoit surmontées, en produisant des ouvrages plus raisonnables & plus parfaits. Quand il n'y eut plus de mérite à émailler purement & simplement, on songea à peindre en émail ; les Joailliers se firent peintres, d'abord copistes des ouvrages des autres, ensuite imitateurs de la nature.

Ce fut en 1632 qu'un orfèvre de Châteaudun, qui entendoit très-bien l'art d'employer les émaux clairs & transparents, se mit à chercher l'autre peinture, qu'on appellera plus exactement *peinture sur l'émail* qu'en émail ; & il parvint à trouver des couleurs, qui s'appliquoient sur un fond émaillé d'une seule couleur, & se parfondoient au feu. Il eut pour disciple un nommé *Gribalin* : ces deux peintres communiquèrent leur secret à d'autres artistes qui le perfectionnèrent, & qui poussèrent la peinture en émail jusqu'au point où nous la possédons aujourd'hui. L'orfèvre de Châteaudun s'appelloit *Jean Toutin*.

Le premier qui se distingua entre ces artistes, fut l'orfèvre Dubié qui logeoit aux galeries du Louvre. Peu de tems après Dubié, parut Morliere : il étoit d'Orléans. Il travailloit à Blois. Il borna son talent à émailler des bagues & des boîtes de montre. Ce fut lui qui forma Robert Vouquer de Blois, qui l'emporta sur ses prédécesseurs par la beauté des couleurs qu'il employa, & par la connoissance qu'il eut du dessin. Vouquer mourut en 1670. Pierre Chartier de Blois lui succéda, & peignit des fleurs avec quelque succès.

La durée de la peinture en émail, son lustre permanent, la vivacité de ses couleurs, la mirent alors en grand crédit : on lui donna sur la peinture en miniature une préférence, qu'elle eût sans doute conservée, sans les connoissances qu'elle suppose, la patience qu'elle exige, les accidens du feu qu'on ne peut prévoir, & la longueur du travail auquel il faut s'assujettir. Ces raisons sont si fortes, qu'on peut assurer sans craindre de se tromper, qu'il y aura toujours un très-petit nombre de grands peintres en émail ; que les beaux ouvrages qui se feront en ce genre seront toujours très-rare & très-précieux, & que cette peinture sera long tems encore sur le point de se perdre ; parce que la recherche des couleurs prenant un tems infini à ceux qui s'en occupent, & les succès ne s'obtenant que par des expériences coûteuses & répétées, on continuera d'en faire un secret. C'est pour cette raison que nous invitons ceux qui aiment les Arts, & que leur état & leur fortune ont élevés au-dessus de toute considération d'intérêt, de publier sur la composition des couleurs propres pour la peinture de l'émail & de la porcelaine, ce qu'ils peuvent en connoître ; ils se feront beaucoup d'honneur, & ils rendront un service important à la Peinture. Les peintres sur l'émail ont une peine incroyable à compléter leur palette ; & quand elle est à peu près complète, ils craignent toujours qu'un accident ne la déränge, ou que quelques couleurs dont ils ignorent la composition, & qu'ils emploient avec beaucoup de succès, ne viennent à leur manquer. Il m'a paru, par exemple, que des rouges de Mars qui eussent de l'éclat & de la fixité étoient très-rare. Comment un Art se per-

fectionnera-t-il, lorsque les expériences d'un artiste ne s'ajouteront point aux expériences d'un autre artiste, & que celui qui entrera dans la carrière sera obligé de tout inventer, & de perdre à chercher des couleurs, un tems précieux qu'il eût employé à peindre ?

On vit immédiatement après Pierre Chartier, plusieurs artistes se livrer à la peinture en *émail*. On fit des médailles : on exécuta un grand nombre de petits ouvrages : on peignit des portraits. Jean Petitot & Jacques Bordier en apportèrent d'Angleterre de si parfaits & de si parfaitement coloriés, que deux bons peintres en miniature, Louis Hance & Louis de Guernier, tournerent leur talent de ce côté. Ce dernier se livra à la peinture en *émail* avec tant d'ardeur & d'opiniâtreté, qu'il l'eût sans doute portée au point de perfection qu'elle pouvoit atteindre, s'il eût vécu davantage. Il découvrit cependant plusieurs teintes, qui rendirent ses carnations plus belles que ses prédécesseurs ne les avoient eues. Que sont devenues ces découvertes ?

Mais s'il est vrai, dans tous les Arts, que la distance du médiocre au bon est grande, & que celle du bon à l'excellent est presque infinie, ce sont des vérités singulièrement frappantes dans la peinture en *émail*. Le degré de perfection le plus léger dans le travail, quelques lignes de plus ou de moins sur le diamètre d'une pièce, constituent au-delà d'une certaine grandeur des différences prodigieuses.

Pour peu qu'une pièce soit grande, il est presque impossible de lui conserver cette égalité de superficie, qui permet seule de jouir également de la peinture de quelque côté que vous la regardiez. Les dangers du feu augmentent en raison des surfaces. M. Rouquet, dont je ne pense pas que qui que ce soit recule le jugement dans cette matière, prétend même, dans son ouvrage de *l'état des Arts en Angleterre*, que le projet d'exécuter de grands morceaux en *émail*, est une preuve décisive de l'ignorance de l'artiste ; que ce genre de peinture perd de son mérite, à proportion qu'on s'éloigne de certaines limites ; que l'artiste n'a plus au-delà de ces limites la même liberté dans l'exécution, & que le spectateur seroit plutôt fatigué qu'amusé par les détails, quand même il arriveroit à l'artiste de réussir.

Jean Petitot né à Geneve en 1607, mourut à Vevay en 1691. Il se donna des peines incroyables pour perfectionner son talent. On dit qu'il dut ses belles couleurs à un habile chimiste avec lequel il travailla, mais on ne nomme point ce chimiste. Cependant c'est l'avis de M. Rouquet : Petitot, dit-il, n'eût jamais mis dans ses ouvrages cette manœuvre si fine & si séduisante, s'il avoit opéré avec les substances ordinaires. Quelques heureuses découvertes lui fournirent les moyens d'exécuter sans peine des choses surprenantes que, sans le secours de ces découvertes, les organes les plus parfaits, avec toute l'adresse imaginable, n'auroient jamais pû produire. Tels sont les cheveux que Petitot peignoit avec une légèreté dont les instrumens & les préparations ordinaires ne sont nullement capables. S'il est vrai que Petitot ait eu des moyens mécaniques qui se soient perdus, quel regret pour ceux qui sont nés avec un goût vif pour les Arts, & qui sentent tout le prix de la perfection !

Petitot copia plusieurs portraits d'après les plus grands maîtres : on les conserve précieusement. Vandeik se plut à le voir travailler, & ne dédaigna pas quelquefois de retoucher ses ouvrages.

Louis XIV. & sa cour employèrent long-tems son pinceau. Il obtint une pension considérable & un logement aux galeries, qu'il occupa jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut alors qu'il se retira dans sa patrie.

Bordier son beau-frère, auquel il s'étoit associé, peignoit les cheveux, les draperies, & les fonds ; Petitot se chargeoit toujours des têtes & des mains.

Ils traitèrent non-seulement le portrait, mais encore l'histoire. Ils vécurent sans jalousie, & amassèrent près d'un million qu'il partagerent sans procès.

On dit qu'il y a un très-beau morceau d'histoire de ces deux artistes dans la bibliothèque de Geneve.

M. Rouquet fait l'éloge d'un peintre Suédois appelé M. Zink. Ce peintre a travaillé en Angleterre. Il a fait un grand nombre de portraits, où l'on voit l'*émail* manié avec une extrême facilité, l'indocilité des matières subjuguée, & les entraves que l'art de l'*émail* met au génie entièrement brisées. Le peintre de Geneve dit de M. Zink ce qu'il a dit de Petitot, qu'il a possédé des manœuvres & des matières qui lui étoient particulières, & sans lesquelles ses ouvrages n'auroient jamais eu la liberté du pinceau, la fraîcheur, la vérité, l'empâtement qui leur donnent l'effet de la nature. Les mots par lesquels M. Rouquet finit l'éloge de M. Zink sont remarquables : « il » est bien humiliant, dit M. Rouquet, pour la nature humaine, que les Génies aient la jalousie d'être seuls ». M. Zink n'a point fait d'élève.

Nous avons aujourd'hui quelques hommes habiles dans la peinture en *émail* ; tout le monde connoît les portraits de ce même M. Rouquet que nous venons de citer, ceux de M. Liotard, & les compositions de M. Durand. Je me fais honneur d'être l'ami de ce dernier, qui n'est pas moins estimable par l'honnêteté de ses mœurs & la modestie de son caractère, que par l'excellence de son talent. La postérité qui fera cas de ses ouvrages en *émail*, recherchera avec le plus grand empressement les morceaux qu'il a exécutés sur la nacre, & qui auront échappé à la barbarie de nos petits-maîtres. Mais je crains bien que la plupart de ces bas-reliefs admirables, roulés brutalement sur des tables de marbre, qui égratignent & défigurent les plus belles têtes, les plus beaux contours, ne soient effacés & détruits, lorsque les amateurs en connoîtront la valeur, qui n'est pas ignorée aujourd'hui, sur-tout des premiers artistes. C'est en lui voyant travailler un très-beau morceau de peinture en *émail*, soit qu'on le considère par le sujet, ou par le dessin, ou par la composition, ou par l'expression, ou même par le coloris, que j'écrivois ce que je détaillerai de la peinture en *émail*, après que j'aurai fait connoître en peu de mots le morceau de peinture dont il s'agit.

C'est une plaque destinée à former le fond d'une tabatière d'homme, d'une forme ronde, & d'une grandeur qui passe un peu l'ordinaire. On voit sur le devant un grand Amour de dix-huit ans ; droit, l'air triomphant & satisfait, appuyé sur son arc, & montrant du doigt Hercule qui apprend à filer d'Omphale : cet amour semble dire à celui qui le regarde ces deux vers :

Qui que tu sois, tu vois ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

ou

Quand tu serois Jupiter même,
Je te ferai filer aussi.

Hercule est renversé nonchalamment au pié d'Omphale, sur laquelle il attache les regards les plus tendres & les plus passionnés. Omphale est occupée à lui apprendre à faire tourner un fuseau dont elle tient l'extrémité entre ses doigts. La dignité de son visage, la finesse de son fouris, je ne fais quels vestiges d'une passion mal célée qui s'échappe imperceptiblement de tous ses traits, sont autant de choses qu'il

qu'il faut voir & qui ne peuvent s'écrire. Elle est assise sur la peau du lion de Nemée ; un de ses pieds délicats est posé sur la tête de l'animal terrible ; cependant trois petits Amours se jouent de la massue du héros qu'ils ont mise en balance. Ils ont chacun leur caractère. Un paysage forme le fond du tableau. Ce morceau vu à l'œil nud fait un grand plaisir ; mais regardé à la loupe , c'est toute autre chose encore ; on en est enchanté.

C'est l'orfèvre qui prépare la plaque sur laquelle on se propose de peindre. Sa grandeur & son épaisseur varient , selon l'usage auquel on la destine. Si elle doit former un des côtés d'une boîte, il faut que l'or en soit à vingt-deux carats au plus : plus fin, il n'auroit pas assez de soutien ; moins fin, il seroit sujet à fondre. Il faut que l'alliage en soit moitié blanc & moitié rouge, c'est-à-dire moitié argent & moitié cuivre ; l'*émail* dont on la couvrira, en sera moins exposé à verdier, que si l'alliage étoit tout rouge.

Il faudra recommander à l'orfèvre de rendre son or bien pur & bien net, & de le dégager exactement de pailles & de vent ; sans ces précautions il se fera inmanquablement des soufflures à l'*émail*, & ces défauts seront sans remède.

On réservera autour de la plaque un filet qu'on appelle aussi *bordement*. Ce filet ou bordement retiendra l'*émail*, & l'empêchera de tomber, lorsqu'étant appliqué on le pressera avec la spatule. On lui donnera autant de hauteur qu'on veut donner d'épaisseur à l'*émail* ; mais l'épaisseur de l'*émail* variant selon la nature de l'ouvrage, il en est de même de la hauteur du filet ou bordement. On observera seulement que quand la plaque n'est point contre-émaillee, il faudra qu'elle soit moins chargée d'*émail*, parce l'*émail* mis au feu tirant l'or à soi, la pièce deviendroit convexe.

Lorsque l'*émail* ne doit point couvrir toute la plaque, alors il faut lui pratiquer un logement. Pour cet effet on trace sur la plaque les contours du dessin ; on se sert de la mine de plomb, ensuite du burin. On champleve tout l'espace renfermé dans les contours du dessin, d'une profondeur égale à la hauteur qu'on eût donnée au filet, si la plaque avoit dû être entièrement émaillée.

On champleve à l'échope, & cela le plus également qu'on peut : c'est une attention qu'il ne faut pas négliger. S'il y avoit une éminence, l'*émail* se trouvant plus foible en cet endroit, le verd pourroit y pousser. Les uns pratiquent au fond du champlever des hachures légères & serrées, qui se croisent en tous sens ; les autres y font des traits ou éraflures, avec un bout de lime cassé quarrément.

L'usage de ces éraflures ou hachures, c'est de donner prise à l'*émail*, qui, sans cette précaution, pourroit se séparer de la plaque. Si l'on observoit de tremper la pièce champlevée dans de l'eau régale affoiblie, les inégalités que son action formeroit sur le champlever, pourroient remplir merveilleusement la vue de l'artiste dans les hachures qu'il y pratique : c'est une expérience à faire. Au reste il est évident qu'il ne faudroit pas manquer de laver la pièce dans plusieurs eaux, au sortir de l'eau régale.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, lorsque la pièce est champlevée, il faut la dégraisser. Pour la dégraisser on prendra une poignée de cendres gravelées qu'on fera bouillir dans une pinte d'eau ou environ, avec la pièce à dégraisser. Au défaut de cendres gravelées on pourroit se servir de celles du foyer, si elles étoient de bois neuf ; mais les cendres gravelées leur sont préférables. Voyez CENDRES.

Au sortir de cette lessive on lavera la pièce dans de l'eau claire où l'on aura mis un peu de vinaigre ;

Tome V.

& au sortir de ce mélange d'eau & de vinaigre, on la relavera dans l'eau claire.

Voilà les précautions qu'il importe de prendre sur l'or ; mais on se détermine quelquefois, par économie, à émailler sur le cuivre rouge : alors on est obligé d'amboutir toutes les pièces, quelle que soit la figure qu'elles aient, ronde, ovale, ou quarrée. Les amboutir, dans cette occasion, c'est les rendre convexes du côté à peindre, & concaves du côté à contre-émailler. Pour cet effet il faut avoir un poinçon d'acier de la même forme qu'elles, avec un bloc de plomb : on pose la pièce sur le bloc ; on appuie dessus le poinçon, & l'on frappe sur la tête du poinçon avec un marteau. Il faut frapper assez fort pour que l'empreinte du poinçon se fasse d'un seul coup. On prend du cuivre en feuilles, de l'épaisseur d'un parchemin. Il faut que le morceau qu'on emploie, soit bien égal & bien nettoyé : on passe sur sa surface le gratoir, devant & après qu'il a reçu l'empreinte. Ce qu'on se propose en l'amboutissant, c'est de lui donner de la force, & de l'empêcher de s'en-voiler.

Cela fait, il faut se procurer un *émail* qui ne soit ni tendre ni dur : trop tendre, il est sujet à se fendre ; trop dur, on risque de fondre la plaque. Quant à la couleur, il faut que la pâte en soit d'un beau blanc de lait. Il est parfait, s'il réunit à ces qualités la finesse du grain. Le grain de l'*émail* sera fin, si l'endroit de sa surface d'où il s'en fera détaché un éclat, paroît égal, lisse & poli.

On prendra le pain d'*émail*, on le frappera à petits coups de marteau, en le soutenant de l'extrémité du doigt. On recueillera tous les petits éclats dans une serviette qu'on étendra sur soi ; on les mettra dans un mortier d'agate, en quantité proportionnée au besoin qu'on en a. On versera un peu d'eau dans le mortier : il faut que cette eau soit froide & pure : les artistes préfèrent celle de fontaine à celle de rivière. On aura une molette d'agate ; on broyera les morceaux d'*émail*, qu'on arrosera à mesure qu'ils se pulveriseront : il ne faut jamais les broyer à sec. On se gardera bien de continuer le broyement trop long-tems. S'il est à-propos de ne pas sentir l'*émail* graveleux, soit au toucher, soit sous la molette, il ne faut pas non plus qu'il soit en boue : on le réduira en molécules égales ; car l'inégalité supposant des grains plus petits les uns que les autres, les petits ne pourroient s'arranger autour des gros, sans y laisser des vides inégaux, & sans occasionner des vents. On peut en un bon quart-d'heure broyer autant d'*émail* qu'il en faut pour charger une boîte.

Il y a des artistes qui prétendent qu'après avoir mis l'*émail* en petits éclats, il faut le bien broyer & purger de ses ordures avec de l'eau-forte ; le laver dans de l'eau claire, & le broyer ensuite dans le mortier. Mais cette précaution est superflue quand on se sert d'un mortier d'agate ; la propreté suffit.

Lorsque l'*émail* est broyé, on verse de l'eau dessus ; on le laisse déposer, puis on décante par inclination l'eau, qui emporte avec elle la teinture que le mortier a pu donner à l'*émail* & à l'eau. On continue ces lotions jusqu'à ce que l'eau paroisse pure, observant à chaque lotion de laisser déposer l'*émail*.

On ramassera dans une soucoupe les différentes eaux des lotions, & on les y laissera déposer. Ce dépôt pourra servir à contre-émailler la pièce, s'il en est besoin.

Tandis qu'on prépare l'*émail*, la plaque champlevée trempe dans de l'eau pure & froide : il faut l'y laisser au moins du soir au lendemain ; plus elle y restera de tems, mieux cela fera.

Il faut toujours conserver l'*émail* broyé couvert

Y y y

d'eau, jusqu'à ce qu'on l'employe; & s'il y en a plus de broyé qu'on n'en employera, il faut le tenir couvert d'eau seconde.

Pour l'employer il faut avoir un chevalet de cuivre rouge ou jaune. Ce chevalet n'est autre chose qu'une plaque repliée par ses deux bouts. Ces replis lui servent de piés; & comme ils sont de hauteurs inégales, la surface du chevalet sera en plan incliné. On a une spatule avec laquelle on prend de l'*émail* broyé, & on le met sur le chevalet, où cette portion qu'on en veut employer s'égoutte d'une partie de son eau, qui s'étend le long des bords du chevalet. Il y a des artistes qui se passent de chevalet. On reprend peu-à-peu avec la spatule l'*émail* de dessus le chevalet, & on le porte dans le champlever de la piece à émailler, en commençant par un bout & finissant par l'autre. On supplée à la spatule avec un cure-dent: cela s'appelle *charger*. Il faut que cette première charge remplisse tout le champlever, & soit au niveau de l'or; car il s'agit ici d'une plaque d'or. Nous parlerons plus bas de la manière dont il faut charger les plaques de cuivre; il n'est pas nécessaire que l'*émail* soit broyé pour cette première charge, ni aussi fin, ni aussi soigneusement que pour une seconde.

Ceux qui n'ont point de chevalet, ont un petit godet de fayence dans lequel ils transvasent l'*émail* du mortier: le fond en est plat; mais ils le tiennent un peu incliné, afin de déterminer l'eau à tomber d'un côté.

Lorsque la piece est chargée, on la place sur l'extrémité des doigts, & on la frappe légèrement par les côtés avec la spatule, afin de donner lieu par ces petites secousses aux molécules de l'*émail* broyé, de se composer entr'elles, de se serrer, & de s'arranger.

Cela fait, pour retirer l'eau que l'*émail* chargé peut encore contenir, on place sur les bords un linge fin, blanc & sec, & on l'y laisse tant qu'il aspire de l'eau. Il faut avoir l'attention de le changer de côté. Lorsqu'il n'aspire plus rien des bords, on y fait un pli large & plat, qu'on pose sur le milieu de l'*émail* à plusieurs reprises; après quoi on prend la spatule, & on l'appuie légèrement sur toute la surface de l'*émail*, sans toutefois le déranger: car s'il arrivoit qu'il se dérangeât, il faudroit l'humecter derechef, afin qu'il se disposât convenablement, sans le tirer du champlever.

Quand la piece est sèche, il faut l'exposer sur des cendres chaudes, afin qu'il n'y reste plus aucune humidité. Pour cet effet on a un morceau de taule percé de plusieurs petits trous, sur lequel on la place. La piece est sur la taule, la taule est sur la cendre: elle reste en cet état jusqu'à ce qu'elle ne fume plus. On observera seulement de la tenir chaude jusqu'au moment de la passer au feu; car si on l'avoit laissée refroidir, il faudroit la réchauffer peu-à-peu à l'entrée du fourneau, sans quoi l'on exposerait l'*émail* à p étiller.

Une précaution à prendre par rapport à la taule percée de trous, c'est de la faire rougir & de la battre avant que de s'en servir, afin d'en séparer les écailles. Il faut qu'elle ait les bords relevés, en sorte que la piece que l'on place dessus n'y touchant que par ses extrémités, le contre-*émail* ne s'y attache point.

On a des pinces longues & plates, qu'on appelle *releve-moustache*, dont on se sert pour enlever la plaque & la porter au feu.

On passe la piece au feu dans un fourneau, dont on trouvera la figure & des coupes dans nos Planches de l'*Emailler*, avec celles d'un pain d'*émail*, du mortier, de la molette, du chevalet, de la spatule, des taules, du *releve-moustache*, des mouffles, de la pierre à user, des inventaires, & des autres outils de l'atelier

du Peintre sur l'*émail*. Voyez donc nos figures & leur explication.

Il faudra se pourvoir de charbon de bois de hêtre, & à son défaut, de charbon de bois de chêne. On commencera par charger le fond de son fourneau de trois lits de branches. Ces branches auront un bon doigt de grosseur; on les coupera chacune de la longueur de l'intérieur du fourneau, jusqu'à son ouverture; on les rangera les unes à côté des autres, de manière qu'elles se touchent. On placera celles du second lit dans les endroits où celles du premier lit se touchent, & celles du troisième lit, où se touchent celles du second; en sorte que chaque branche du troisième lit soit portée sur deux branches du second, & chaque branche du second sur deux branches du premier. On choisira les branches fort droites, afin qu'elles ne laissent point de vuide: un de leurs bouts touchera le fond du fourneau, & l'autre correspondra à l'ouverture. On a choisi cette disposition, afin que s'il arrivoit à une branche de se consumer trop promptement, on pût lui en substituer facilement une autre.

Cela fait, on a une moufle de terre; on la place sur ces lits de charbon, l'ouverture tournée du côté de la bouche du fourneau, & le plus à ras de cette bouche qu'il est possible.

La moufle placée, il s'agit de garnir ses côtés & sa partie postérieure, de charbons de branches. Les branches des côtés sont rangées comme celles des lits: les postérieures sont mises transversalement. Les unes & les autres s'élèvent jusqu'à la hauteur de la moufle. Au-delà de cette hauteur les branches sont rangées longitudinalement & parallèlement à celles des lits. Il n'y a qu'un lit sur la moufle.

Lorsque ce dernier lit est fait, on prend du petit charbon de la même espèce, & l'on en répand dessus à la hauteur de quatre pouces. C'est alors qu'on couvre le fourneau de son chapiteau, qu'on étend sur le fond de la moufle trois ou cinq branches qui remplissent son intérieur en partie, & qu'on jette par la bouche du fourneau, du charbon qu'on a eu le soin de faire allumer tandis qu'on chargeoit le fourneau.

On a une piece de terre qu'on appelle l'*atre*; on la place sur la mentonnière: elle s'élève à la hauteur du fond de la moufle. On a de gros charbons de la même espèce que celui des lits; on en bouche toute l'ouverture de la moufle, puis on laisse le fourneau s'allumer de lui-même: on attend que tout en paroisse également rouge. Le fourneau s'allume par l'air qui se porte aux fentes pratiquées tant au fourneau qu'à son chapiteau.

Pour s'assurer si le fourneau est assez allumé, on retire l'*atre*, afin de découvrir le charbon rangé en lits sous la moufle; & lorsqu'on voit ces lits également rouges par-tout, on remet l'*atre* & les charbons qui étoient dessus, & l'on avive le feu en soufflant dans la moufle avec un soufflet.

Si en ôtant la porte du chapiteau l'on s'aperçoit que le charbon se fût soutenu élevé, il faudroit le faire descendre avec la pincette, & aviver le feu dans la moufle avec le soufflet, après avoir remis la porte du chapiteau.

Quand la couleur de la moufle paroîtra d'un rouge-blanc, il fera tems de porter la piece au feu; c'est pourquoi l'on nettoiera le fond de la moufle du charbon qui y est & qu'on rejettera dans le fourneau par le trou du chapiteau. On prendra la piece avec le *releve-moustache*, & on la placera sous la moufle le plus avant qu'on pourra. Si elle eût été froide, il eût fallu, comme nous en avons déjà averti plus haut, l'exposer d'abord sur le devant de la moufle, pour l'échauffer, & l'avancer successivement jusqu'au fond.

Pour introduire la piece dans la moufle, il a fallu

écarter les charbons qui couvroient son entrée. Quand la piece y est introduite, on la referme avec deux charbons seulement, à-travers desquels on regarde ce qui se passe.

Si l'on s'apperçoit que la fusion soit plus forte vers le fond de la moufle que sur le devant ou sur les côtés, on retourne la piece, jusqu'à ce qu'on ait rendu la fusion égale par-tout. Il est bon de savoir qu'il n'est pas nécessaire au premier feu, que la fusion soit poussée jusqu'où elle peut aller, & que la surface de l'*émail* soit bien unie.

On s'apperçoit au premier feu que la piece doit être retirée, lorsque sa surface, quoique montagneuse & ondulée, présente cependant des parties liées & une surface unie, quoique non plane.

Cela fait, on retire la piece; on prend la taule sur laquelle elle étoit posée, & on la bat pour en détacher les écailles: cependant la piece refroidit.

On rebroye de l'*émail*, mais on le broye le plus fin qu'il est possible, sans le mettre en bouillie. L'*émail* avoit baissé au premier feu: on en met donc à la seconde charge un tant-soit-peu plus que la hauteur du filet: cet excès doit être de la quantité que le feu ôtera à cette nouvelle charge. On charge la piece cette seconde fois, comme on l'a chargée la première: on prépare le fourneau comme on l'avoit préparé: on met au feu de la même maniere; mais on y laisse la piece en fusion, jusqu'à ce qu'on lui trouve la surface unie, lisse & plane. Une attention qu'il faut avoir à tous les feux, c'est de balancer sa piece, l'inclinant de gauche à droite & de droite à gauche, & de la retourner. Ces mouvemens servent à composer entr'elles les parties de l'*émail*, & à distribuer également la chaleur.

Si l'on trouvoit à la piece quelque creux au sortir de ce second feu, & que le point le plus bas de ce creux descendît au-dessous du filet, il faudroit la recharger légèrement, & la passer au feu, comme nous venons de le prescrire.

Voilà ce qu'il faut observer aux pieces d'or. Quant à celles de cuivre, il faut les charger jusqu'à trois fois, & les passer autant de fois au feu: on s'épargne par ce moyen la peine de les user, l'*émail* en devient même d'un plus beau poli.

Je ne dis rien des pieces d'argent, car on ne peut absolument en émailler des plaques; cependant tous les auteurs en font mention, mais je doute qu'aucun d'eux en ait jamais vu. L'argent se boursoufle, il fait boursoufler l'*émail*; il s'y forme des œillets & des trous. Si l'on réussit, c'est une fois sur vingt; encore est-ce très-imparfaitement, quoiqu'on ait pris la précaution de donner à la plaque d'argent plus d'une ligne d'épaisseur, & qu'on ait soudé une feuille d'or par-dessus. Une pareille plaque soutient à peine un premier feu sans accident: que seroit-ce donc si la peinture exigeoit qu'on lui en donnât deux, trois, quatre, & même cinq? d'où il s'ensuit ou qu'on n'a jamais su peindre sur des plaques d'argent émaillées, ou que c'est un secret absolument perdu. Toutes nos peintures en *émail* sont sur l'or ou sur le cuivre.

Une chose qu'il ne faut point ignorer, c'est que toute piece émaillée en plein du côté que l'on doit peindre, doit être contre-émaillée de l'autre côté, à moitié moins d'*émail*, si elle est convexe; si elle est plane, il faut que la quantité du contre-*émail* soit la même que celle de l'*émail*. On commence par le contre-*émail*, & l'on opere comme nous l'avons prescrit ci-dessus; il faut seulement laisser au contre-*émail* un peu d'humidité, sans quoi il en pourroit tomber une partie lorsqu'on viendrait à frapper avec la spatule les côtés de la plaque, pour faire ranger l'*émail* à sa surface, comme nous l'avons prescrit.

Lorsque les pieces ont été suffisamment chargées & passées au feu, on est obligé de les user, si elles

sont plates; on se sert pour cela de la pierre à affiler les tranchets des cordonniers: on l'humecte, on la promene sur l'*émail* avec du grais tamisé. Lorsque toutes les ondulations auront été atteintes & effacées, on enlèvera les traits du sable avec l'eau & la pierre seule. Cela fait, on lavera bien la piece, en la fayétant & brossant en pleine eau. S'il s'y est formé quelques petits œillets, & qu'ils soient découverts, bouchez-les avec un grain d'*émail*, & repassez votre piece au feu, pour la repolir. S'il en paroît qui ne soient point percés, faites-y un trou avec une onguette ou burin: remplissez ce trou, de maniere que l'*émail* forme au-dessus un peu d'éminence, & remettez au feu; l'éminence venant à s'affaïffer par le feu, la surface de votre plaque sera plane & égale.

Lorsque la piece ou plaque est préparée, il s'agit de la peindre. Il faut d'abord se pourvoir de couleurs. La préparation de ces couleurs est un secret; cependant nous avons quelque espérance de pouvoir la donner à l'article PORCELAINE. Voyez cet article. Il faudroit tâcher d'avoir ses couleurs broyées au point qu'elles ne se sentent point inégales sous la molette, de les avoir en poudre, de la couleur qu'elles viendront après avoir été parfondues, telles que, quoiqu'elles aient été couchées fort épais, elles ne croûtent point, ne piquent point l'*émail*, ou ne s'enfoncent point, après plusieurs feux, au-dessous du niveau de la piece. Les plus dures à se parfondre passent pour les meilleures; mais si on pouvoit les accorder toutes d'un fondant qui en rendît le parfond égal, il faut convenir que l'artiste en travailleroit avec beaucoup plus de facilité: c'est-là un des points de perfection que ceux qui s'occupent de la préparation des couleurs pour l'*émail*, devroient se proposer. Il faut avoir grand soin, sur-tout dans les commencemens, de tenir registre de leurs qualités, afin de s'en servir avec quelque sûreté; il y aura beaucoup à gagner à faire des notes de tous les mélanges qu'on en aura essayés. Il faut tenir ses couleurs renfermées dans de petites boîtes de bois qui soient étiquetées & numérotées.

Pour s'assurer des qualités de ses couleurs, on aura de petites plaques d'*émail* qu'on appelle *inventaires*: on y exécutera au pinceau des traits larges comme des lentilles; on numérotera ces traits, & l'on mettra l'inventaire au feu. Si l'on a observé de coucher d'abord la couleur égale & legere, & de repasser ensuite sur cette première couche de la couleur qui fasse des épaisseurs inégales; ces inégalités détermineront au sortir du feu la foiblesse, la force & les nuances.

C'est ainsi que le peintre en *émail* formera sa palette; ainsi la palette d'un émailleur est, pour ainsi dire, une suite plus ou moins considérable d'essais numérotés sur des inventaires, auxquels il a recours selon le besoin. Il est évident que plus il a de ces essais d'une même couleur & de couleurs diverses, plus il complete sa palette; & ces essais sont ou de couleurs pures & primitives, ou de couleurs résultantes du mélange de plusieurs autres. Celles-ci se forment pour l'*émail*, comme pour tout autre genre de peinture: avec cette différence que dans les autres genres de peinture les teintes restent telles que l'artiste les aura appliquées; au lieu que dans la peinture en *émail*, le feu les altérant plus ou moins d'une infinité de manieres différentes, il faut que l'émailleur en peignant ait la mémoire présente de tous ces effets; sans cela il lui arrivera de faire une teinte pour une autre, & quelquefois de ne pouvoir plus recouvrer la teinte qu'il aura faite. Le peintre en *émail* a, pour ainsi dire, deux palettes, l'une sous les yeux, & l'autre dans l'esprit; & il faut qu'il soit attentif à chaque coup de pinceau de les conformer entr'elles; ce qui lui seroit très-difficile, ou peut-être impossible, si, quand il a commencé un ouvrage, il interrompoit

son travail pendant quelque tems considérable. Il ne se souviendrait plus de la maniere dont il auroit composé ses teintes, & il seroit exposé à placer à chaque instant ou les unes sur les autres, ou les unes à côté des autres, des couleurs qui ne sont point faites pour aller ensemble. Qu'on juge par-là combien il est difficile de mettre d'accord un morceau de peinture en *émail*, pour peu qu'il soit considérable. Le mérite de l'accord dans un morceau, peut être senti presque par tout le monde; mais il n'y a que ceux qui sont initiés dans l'art, qui puissent apprécier tout le mérite de l'artiste.

Quand on a ses couleurs, il faut se procurer de l'huile essentielle de lavande, & tâcher de l'avoir non adultérée; quand on l'a, on la fait engraisser: pour cet effet, on en met dans un gobelet dont le fond soit large, à la hauteur de deux doigts; on le couvre d'une gaze en double, & on l'expose au soleil, jusqu'à ce qu'en inclinant le gobelet on s'aperçoive qu'elle coule avec moins de facilité, & qu'elle n'ait plus que la fluidité naturelle de l'huile d'olive: le tems qu'il lui faut pour s'engraisser est plus ou moins long selon la saison.

On aura un gros pinceau à l'ordinaire qui ne serve qu'à prendre de cette huile. Pour peindre, on en fera faire avec du poil de queues d'hermine; ce sont les meilleurs, en ce qu'ils se vuident facilement de la couleur & de l'huile dont ils sont chargés quand on a peint.

Il faut avoir un morceau de crystal de roche, ou d'agate; que ce crystal soit un peu arrondi par les bords; c'est là-dessus qu'on broyera & délayera ses couleurs: on les broyera & délayera jusqu'à ce qu'elles fassent sous la molette la même sensation douce que l'huile même.

Il faut avoir pour palette un verre ou crystal qu'on tient posé sur un papier blanc; on portera les couleurs broyées sur ce morceau de verre ou de crystal; & le papier blanc servira à les faire paroître à l'œil telles qu'elles sont.

Si l'on vouloit faire servir des couleurs broyées du jour au lendemain, on auroit une boîte de la forme de la palette; on coleroit un papier sur le haut de la boîte; ce papier soutiendrait la palette qu'on couvrirait du couvercle même de la boîte; car la palette ne portant que sur les bords de la boîte, elle n'empêcherait point que le couvercle ne se pût mettre. Mais il arrivera que le lendemain les couleurs demanderont à être humectées avec de l'huile nouvelle, celle de la veille s'étant engraisée par l'évaporation.

On commencera par tracer son dessein: pour cela, on se servira du rouge de Mars; on donne alors la préférence à cette couleur, parce qu'elle est légère, & qu'elle n'empêche point les couleurs qu'on applique dessus, de produire l'effet qu'on en attend. On dessinera son morceau en entier avec le rouge de Mars; il faut que ce premier trait soit de la plus grande correction possible, parce qu'il n'y a plus à y revenir. Le feu peut détruire ce que l'artiste aura bien ou mal fait; mais s'il ne détruit pas, il fixe & les défauts & les beautés. Il en est de cette peinture à-peu-près ainsi que de la fresque; il n'y en a point qui demande plus de fermeté dans le dessinateur, & il n'y a point de peintres qui soient moins sûrs de leur dessein que les peintres en *émail*: il ne seroit point difficile d'en trouver la raison dans la nature même de la peinture en *émail*; ses inconvéniens doivent rebuter les grands talens.

L'artiste a à côté de lui une poêle où l'on entretient un feu doux & modéré sous la cendre; à mesure qu'il travaille, il met son ouvrage sur une plaque de taule percée de trous, & le fait sécher sur cette poêle: si on l'interrompt, il le garantit de l'im-

pression de l'air, en le tenant sous un couvercle de carton.

Lorsque tout son dessein est achevé au rouge de Mars, il met sa plaque sur un morceau de taule, & la taule sur un feu doux, ensuite il colorie son dessein comme il le juge convenable. Pour cet effet, il commence par passer sur l'endroit dont il s'occupe, une teinte égale & légère, puis il fait sécher; il pratique ensuite sur cette teinte les ombres avec la même couleur couchée plus forte ou plus faible, & fait sécher; il accorde ainsi tout son morceau, observant seulement que cette première ébauche soit par-tout extrêmement faible de couleur; alors son morceau est en état de recevoir un premier feu.

Pour lui donner ce premier feu, il faudra d'abord l'exposer sur la taule percée, à un feu doux, dont on augmentera la chaleur à mesure que l'huile s'évaporerait. L'huile à force de s'évaporer, & la pièce à force de s'échauffer, il arrivera à celle-ci de se noircir sur toute sa surface: on la tiendra sur le feu jusqu'à ce qu'elle cesse de fumer. Alors on pourra l'abandonner sur les charbons ardents de la poêle, & l'y laisser jusqu'à ce que le noir soit dissipé, & que les couleurs soient revenues dans leur premier état: c'est le moment de la passer au feu.

Pour la passer au feu, on observera de l'entretenir chaude; on chargera le fourneau, comme nous l'avons prescrit plus haut; c'est le tems même qu'il mettra à s'allumer, qu'on emploiera à faire sécher la pièce sur la poêle. Lorsqu'on aura lieu de présumer à la couleur rouge-blanche de la moufle qu'il sera suffisamment allumé; on placera la pièce & sa taule percée sous la moufle, le plus avancées vers le fond qu'on pourra. On observera entre les charbons qui couvriront son entrée, ce qui s'y passera. Il ne faut pas manquer l'instant où la peinture se parfonde, on le connaîtra à un poli qu'on verra prendre à la pièce sur toute sa surface; c'est alors qu'il faudra la retirer.

Cette manœuvre est très-critique; elle tient l'artiste dans la plus grande inquiétude; il n'ignore pas en quel état il a mis sa pièce au feu, ni le tems qu'il a employé à la peindre: mais il ne fait point du-tout comment il l'en retirera, & s'il ne perdra pas en un moment le travail assidu de plusieurs semaines. C'est au feu, c'est sous la moufle que se manifestent toutes les mauvaises qualités du charbon, du métal, des couleurs & de l'*émail*; les piquûres, les soufflures, les fentes mêmes. Un coup de feu efface quelquefois la moitié de la peinture; & de tout un tableau bien travaillé, bien accordé, bien fini, il ne reste sur le fond que des piés, des mains, des têtes, des membres épars & isolés; le reste du travail s'est évanoui: aussi ai-je oûi dire à des artistes que le tems de passer au feu, quelque court qu'il fût, étoit presque un tems de fièvre qui les fatiguoit davantage & nuisoit plus à leur santé, que des jours entiers d'une occupation continue.

Outre les qualités mauvaises du charbon, des couleurs, de l'*émail*, du métal, auxquelles j'ai souvent oûi attribuer les accidens du feu; on en accuse quelquefois encore la mauvaise température de l'air, & même l'haleine des personnes qui ont approché de la plaque pendant qu'on la peignoit.

Les artistes vigilans éloigneront d'eux ceux qui auront mangé de l'ail, & ceux qu'ils soupçonneront être dans les remèdes mercuriels.

Il faut observer dans l'opération de passer au feu, deux choses importantes; la première de tourner & de retourner sa pièce afin qu'elle soit par-tout également échauffée: la seconde, de ne pas attendre à ce premier feu que la peinture ait pris un poli vif; parce qu'on éteint d'autant plus facilement les couleurs que la couche en est plus légère, & que les couleurs

une fois dégradées, le mal est sans remède ; car comme elles sont transparentes, celles qu'on couchoit dessus dans la suite, tiendroient toujours de la faiblesse & des autres défauts de celles qui seroient dessous.

Après ce premier feu, il faut disposer la pièce à en recevoir un second. Pour cet effet, il faut la repeindre toute entière ; colorier chaque partie comme il est naturel qu'elle le soit, & la mettre d'accord aussi rigoureusement que si le second feu devoit être le dernier qu'elle eût à recevoir ; il est à propos que la couche des couleurs soit pour le second feu un peu plus forte, & plus caractérisée qu'elle ne l'étoit pour le premier. C'est avant le second feu qu'il faut rompre ses couleurs dans les ombres, pour les accorder avec les parties environnantes : mais cela fait, la pièce est disposée à recevoir un second feu. On la fera sécher sur la poêle comme nous l'avons prescrit pour le premier, & l'on se conduira exactement de la même manière, excepté qu'on ne la retirera que quand elle paroîtra avoir pris sur toute sa surface un poli un peu plus vif que celui qu'on lui vouloit au premier feu.

Après ce second feu, on la mettra en état d'en recevoir un troisième, en la repeignant comme on l'avoit repeinte avant que de lui donner le second ; une attention qu'il ne faudra pas négliger, c'est de fortifier encore les couches des couleurs, & ainsi de suite de feu en feu.

On pourra porter une pièce jusqu'à cinq feux ; mais un plus grand nombre seroit souffrir les couleurs, encore faut-il en avoir d'excellentes pour qu'elles puissent supporter cinq fois le fourneau.

Le dernier feu est le moins long ; on réserve pour ce feu les couleurs tendres, c'est par cette raison qu'il importe à l'artiste de les bien connoître. L'artiste qui connoîtra bien sa palette, ménagera plus ou moins de feux à ses couleurs selon leurs qualités. S'il a, par exemple un bleu tenace, il pourra l'employer dès le premier feu ; si au contraire son rouge est tendre, il en différera l'application jusqu'aux derniers feux, & ainsi des autres couleurs. Quel genre de peinture ? combien de difficultés à vaincre ? combien d'accidens à essuyer ? voilà ce qui faisoit dire à un des premiers peintres en *email* à qui l'on montrait un endroit foible à retoucher, *ce sera pour un autre morceau*. On voit par cette réponse combien ses couleurs lui étoient connues : l'endroit qu'on reprenoit dans son ouvrage étoit foible à la vérité, mais il y avoit plus à perdre qu'à gagner à le corriger.

S'il arrive à une couleur de disparaître entièrement, on en fera quitte pour repeindre, pourvu que cet accident n'arrive pas dans les derniers feux.

Si une couleur dure a été couchée avec trop d'huile & en trop grande quantité, elle pourra former une croûte sous laquelle il y aura infailliblement des trous : dans ce cas, il faut prendre le diamant & grater la croûte, repasser au feu afin d'unir & de repolir l'endroit, repeindre toute la pièce, & surtout se modérer dans l'usage de la couleur suspecte.

Lorsqu'un verd se trouvera trop brun, on pourra le rehausser avec un jaune pâle & tendre ; les autres couleurs ne se rehausseront qu'avec le blanc, &c.

Voilà les principales manœuvres de la peinture en *email*, c'est à-peu-près tout ce qu'on peut en écrire ; le reste est une affaire d'expérience & de génie. Je ne suis plus étonné que les artistes d'un certain ordre se déterminent si rarement à écrire. Comme ils s'aperçoivent que dans quelques détails qu'ils pussent entrer, ils n'en diroient jamais assez pour ceux que la nature n'a point préparés, ils négligent de prescrire des règles générales, communes, grossières & matérielles qui pourroient à la vérité servir à

la conservation de l'art, mais dont l'observation la plus scrupuleuse feroit à peine un artiste médiocre.

Voici des observations qui pourront servir à ceux qui auront le courage de s'occuper de la peinture sur l'*email* ou plutôt sur la porcelaine. Ce sont des notions élémentaires qui auroient leur utilité, si nous avions pu les multiplier, & en former un tout ; mais il faut espérer que quelque homme ennemi du mystère, & bien instruit de tous ceux de la peinture sur l'*email* & sur la porcelaine, achèvera, rectifiera même dans un traité complet ce que nous ne faisons qu'ébaucher ici. Ceux qui connoissent l'état où sont les choses aujourd'hui, apprécieront les peines que nous nous sommes données, en profiteront, nous sauront gré du peu que nous révélons de l'art, & trouveront notre ignorance, & même nos erreurs très-pardonnables.

1. Toutes les quintessences peuvent servir avec succès dans l'emploi des couleurs en *email*. On fait de grands éloges de celle d'ambre ; mais elle est fort chère.

2. Toutes les couleurs sont tirées des métaux, ou des bols dont la teinture tient au feu. Ce sont des argiles colorées par les *métaux-couleurs*.

3. On tire du safre un très-beau bleu. Le cobalt donne la même couleur, mais plus belle ; aussi celui-ci est-il plus rare & plus cher ; car le safre n'est autre chose que du cobalt adultéré.

4. Tous les verds viennent du cuivre, soit par la dissolution, soit par la calcination.

5. On tire les mars du fer. Ces couleurs sont volatiles ; à un certain degré de feu elles s'évaporent ou se noircissent.

6. Les mars sont de différentes couleurs, selon les différens fondans. Ils varient aussi selon la moindre variété qu'il y ait dans la réduction du métal en safran.

7. La plus belle couleur que l'on puisse se proposer d'obtenir du fer, c'est le rouge. Les autres couleurs qu'on en tire ne sont que des combinaisons de différens dissolvans de ce métal.

8. L'or donnera les pourpres, les carmins, & les violets. La teinture en est si forte, qu'un grain d'or peut colorer jusqu'à 400 fois sa pesanteur de fondant.

9. Les bruns qui viennent de l'or ne sont que des pourpres manqués ; ils n'en sont pas moins essentiels à l'artiste.

10. En général les couleurs qui viennent de l'or sont permanentes. Elles souffrent un degré de feu considérable. Cet agent les altérera pourtant, si l'on porte son action à un degré excessif. Il n'y a guère d'exception à cette règle, que le violet qui s'embellit à la violence du feu.

11. On peut tirer un violet de la manganèse ; mais il est plus commun que celui qui vient de l'or.

12. Le jaune n'est pour l'ordinaire qu'un *email* opaque qu'on achète en pain, & que l'on broye très-fin. On tire encore cette couleur belle, mais foncée, du jaune de Naples.

13. Les pains de verre opaque donnent aussi des verds : ils peuvent être trop durs ; mais on les attendrira par le fondant. Alors leur couleur en deviendra moins foncée.

14. L'étain donnera du blanc.

15. On tirera un noir du fer.

16. Le plomb ou le minium donnera un fondant ; mais ce fondant n'est pas sans défaut. Cependant on s'opiniâtre à s'en servir, parce qu'il est le plus facile à préparer.

17. La glace de Venise, les stras, la rocaille de Hollande, les pierres-à-fusil bien mûres, c'est-à-dire bien noires ; le verre de Nevers, les cristaux de Bohême, le sablon d'Etampes, en un mot toutes les matières vitrifiables non colorées, fourniront des

fondans, entre lesquels un des meilleurs fera la pierre-à-fusil calcinée.

18. Entre ces fondans, c'est à l'artiste à donner à chaque couleur celle qui lui convient. Tel fondant est excellent pour le rouge, qui ne vaut rien pour une autre couleur. Et sans aller chercher loin un exemple, le violet & le carmin n'ont pas le même fondant.

19. En général toutes les matieres calcinables & colorées après l'action du feu, donneront des couleurs pour l'*email*.

20. Ces couleurs primitives produisent par leur mélange une variété infinie de teintes dont l'artiste doit avoir la connoissance, ainsi que de l'affinité & de l'antipathie qu'il peut y avoir entr'elles toutes.

21. Le verd, le jaune, & le bleu, ne s'accordent point avec les mars, quels qu'ils soient. Si vous mettez des mars sur le verd ou le jaune ou le bleu, avant que de passer au feu; quand votre piece, soit *email*, soit porcelaine, sortira de la moufle, les mars auront disparu, comme si l'on n'en avoit point employé. Il n'en fera pas de même, si le verd, le jaune, & le bleu ont été cuits, avant que d'avoir employé les mars.

22. Que tout artiste qui voudra s'essayer à peindre en *email*, ait plusieurs inventaires, c'est-à-dire une plaque qui puisse contenir autant de petits quarrés que de couleurs primitives; qu'il y éprouve ses couleurs dégradées de teintes, selon le plus & le moins d'épaisseur. Si l'on glace d'une même couleur tous ces quarrés de différentes couleurs, on parviendra nécessairement à des découvertes. Le seul inconvénient, c'est d'éviter le mélange de deux couleurs qui bouillonnent, quand elles se trouvent l'une sur l'autre avant la cuisson.

23. Au reste, les meilleures couleurs mal employées, pourront bouillonner. Les inégalités seules d'épaisseur peuvent jetter dans cet inconvénient; le *lisse* s'en alterera. J'entens par le *lisse* l'égalité d'éclat & de superficie.

24. On peut peindre, soit à l'huile, soit à l'eau. Chacune de ces manieres a ses avantages. Les avantages de l'eau sont d'avoir une palette chargée de toutes les couleurs pour un très-long tems; de les avoir toutes à la fois sous les yeux, & de pouvoir terminer un morceau en moins de feu, & par conséquent avec moins de danger. D'ailleurs on expédie plus promptement avec l'eau. Quant aux avantages de l'huile, le pointillé est plus facile: il en est de même pour les petits détails; & cela à cause de la finesse des pinceaux qu'on emploie, & la lente évaporation de l'huile que l'on aura eu la précaution d'engraisser au soleil ou au bain-marie.

25. Pour peindre à l'eau, prenez de la couleur en poudre, broyez-la avec de l'eau filtrée: ajoutez-y la quantité de gomme nécessaire; laissez-la sécher sur votre palette, en la garantissant de la poussière jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sèche; alors prenez un pinceau avec de l'eau pure, enlevez par le frottement avec le pinceau chargé d'eau toute la superficie de votre couleur, pour en séparer la gomme qui se porte toujours à la surface. Quand vous aurez fait cette opération à toutes vos couleurs, peignez, mais avec le moins d'eau qu'il vous sera possible; car si votre couleur est trop fluide, elle sera sujette à couler inégalement. Votre surface sera jaspée; c'est une suite du mouvement que la couleur aura conservé après que l'artiste aura donné sa touche, & de la pente du fluide qui aura entraîné la couleur; la richesse de la teinte en souffrira aussi. Elle deviendra livide, plombée, louche, ce que les Peintres appellent *noyée*. Employez donc vos couleurs les plus sèches qu'il vous sera possible, & le plus également; vous éviterez en même tems les épaisseurs. Lorsque

vous voudrez mettre une teinte sur une autre, opérez de maniere que vous ne passiez le pinceau qu'une seule fois sur le même endroit. Attendez que la couleur soit sèche pour en remettre une autre par-dessus, sans quoi vous vous exposerez à délayer celle de dessous; inconvénient dans lequel on tombe nécessairement, lorsqu'appliquant la couleur supérieure à plusieurs reprises, le pinceau va & revient plusieurs fois sur la couleur inférieure. Si vos contours ont besoin d'être châtiés, prenez, pour les diminuer d'épaisseur, une pointe d'ivoire ou de boëis, & les rendez corrects en retranchant le superflu avec cette pointe; évitez sur-tout le trop de gomme dans vos couleurs. Quand elles sont trop gommées, elles se déchirent par veines, & laissent au sortir du feu, en se ramassant sur elles-mêmes, des petites traces qui forment comme un réseau très-fin, & le fond paroît à-travers ces traces, qui sont comme les fils du réseau. N'épargnez pas les expériences, afin de constater la juste valeur de vos teintes. N'employez que celles dont vous serez parfaitement sûr, tant pour la quantité de gomme que pour l'action du feu; vous remédieriez au trop de gomme, en rebroyant les couleurs à l'eau, & y rajoutant une quantité suffisante de couleurs en poudre.

26. Le blanc est ami de toutes les couleurs; mêlé avec le carmin, il donne une teinte rose, plus ou moins foncée, selon le plus ou le moins de carmin.

27. Le blanc & le pourpre donnent le lilas; ajoutez-y du bleu, & vous aurez un violet clair. Sa propriété sera d'éclaircir les couleurs, en leur donnant de l'opacité.

28. Le bleu & le jaune produiront le verd. Plus de jaune que de bleu donnera un verd plus foncé & plus bleu.

29. L'addition du violet rendra le noir plus beau & plus fondant, & l'empêchera de se déchirer; ce qui lui arrive toujours, quand il est employé seul.

30. Le bleu & le pourpre formeront un violet.

31. Le bleu ne perdra jamais sa beauté, à quelque feu que ce soit.

32. Les verds, jaunes, pourpres, & carmins, ne s'évaporent point; mais leurs teintes s'affoiblissent, & leur fraîcheur se fane.

33. Les mars sont tous volatils; le fer se revivifiant par la moindre fumée, l'étincelle la plus legere, ils deviennent noirs & non brillans.

Voilà l'alphabet assez incomplet de celui qui se propose de peindre, soit sur l'*email*, soit sur la porcelaine.

Nous avons indiqué seulement les matieres d'où l'on tire les couleurs; si nous pouvons parvenir à connoître les procédés qu'il faut suivre pour les tirer, nous les donnerons à l'article PORCELAINE. Parmi tant de personnes qui s'intéressent au succès de cet Ouvrage, ne s'en trouvera-t-il aucune qui lui fasse ce présent?

III. *L'art d'employer les émaux transparens & clairs.* Ce travail ne se peut faire que sur l'or; ou, si l'on veut appliquer des émaux clairs & transparens sur le cuivre, il faut (selon quelques auteurs) mettre au fond du champlever une couche de verre ou d'*email* noir, & couvrir cette couche d'une feuille d'or qui reçoive ensuite les autres émaux. Quant au travail sur l'or, on commencera par tracer son dessin sur la plaque, par la champlever, & par exécuter, comme en bas-relief, au fond du champlever, toutes ses figures, de maniere que leur point le plus élevé soit cependant inférieur au filet de la plaque. La raison en est évidente; car ce sont les différentes distances du fond à la surface qui font les ombres & les clairs; mais comme une peinture en général n'est qu'un assemblage d'ombres & de clairs convenablement dis-

tribués, on parvient à grouper des figures dans le genre même de peinture dont il s'agit.

On prétend qu'il faut que l'or employé soit très-pur; parce que les *émaux* clairs mis sur un or bas, plombent, c'est-à-dire qu'il s'y forme un louché qui en obscurcit la couleur & la bordure.

Lorsque la plaque a été ébauchée à l'échope, on la finit avec des outils dont le tranchant est moufle, parce qu'il faut que tout l'ouvrage soit coupé d'un poli bruni, sans quoi on appercevrait au-travers des *émaux* les traits grossiers du dessin.

Cela fait, il faut broyer des *émaux*. Les broyer pour cette espèce de peinture, c'est seulement les mettre en grain, en sorte qu'on les sente graveleux sous le doigt. Plus on pourra les employer gros, plus les couleurs seront belles.

On charge comme pour l'*email* ordinaire, observant de distribuer sur chaque partie du dessin la couleur qu'on croit lui convenir, si le sujet est à plusieurs couleurs; & de charger également par-tout, si c'est un camayeu.

On voit combien il seroit à souhaiter pour la perfection de cette peinture, qu'on eût quelque matière transparente & molle, qui pût recevoir toutes sortes de couleurs, & dont on pût remplir & vider facilement le champ-lever de la pièce. L'artiste, à l'aide de cette matière, verroit d'avance l'effet de ses *émaux*, donneroit à son champ-lever, ou plutôt aux parties de son bas-relief, les profondeurs convenables; distribuerait d'une manière plus sûre & mieux entendue ses ombres & ses clairs, & formeroit un tableau beaucoup plus parfait. Je ne fais si le vernis à l'eau de cire de M. Bachelier, n'auroit pas toutes les conditions requises pour cet usage (*voyez l'article ENCAUSTIQUE*). L'idée de perfectionner ainsi l'art d'employer les *émaux* transparents, est de M. de Montami, qui, au milieu d'une infinité de distractions, fait trouver des instans à donner à l'étude des Sciences & des Arts, qu'il aime & qu'il cultive en homme que la nature avoit évidemment destiné à les perfectionner.

Lorsque la pièce est chargée, on la laisse sécher à l'air libre. Pour la passer au feu, on allume le fourneau à l'ordinaire; quand il est assez chaud, on présente la pièce à l'entrée de la moufle; si elle fume, on la laisse sécher; si elle ne fume pas, on la laisse un peu s'échauffer: on la pousse ensuite tout-à-fait sous la moufle; on l'y tient jusqu'à ce que les *émaux* se soient fondus comme à l'ordinaire.

Après ce premier feu, on la charge une seconde fois, mais seulement aux endroits où l'*email* s'est trop affaibli, & qui se trouvent trop bas. La première fois la pièce avoit été également chargée par-tout, & les *émaux* s'élevoient un peu au-dessus du niveau de la plaque.

Après que la pièce a été rechargée d'*email*, on la passe au feu comme la première fois.

Cela fait, il s'agit d'user les *émaux* avec le grès. Cette manœuvre ne s'exécute pas autrement que nous l'avons prescrit dans l'*art de peindre sur l'email blanc*. Lorsque la pièce est usée, on la repasse au feu qui l'unit & la polit; & l'ouvrage est achevé. Au lieu d'user & de polir ces *émaux*, comme nous l'avons dit de l'*email blanc*, on peut y employer le lapidaire.

Les émailleurs en *émaux clairs & transparents*, ont deux verds; le verd de pré, & le verd d'aigue marine; deux jaunes, un pâle & un foncé; deux bleux, un foncé & un noir; un violet; un couleur de rose, & un rouge. Les *émaux transparents*, purpurins & violets, viennent très-beaux sur l'argent; mais ils s'y attachent mal.

La manœuvre du feu est la même pour toutes ces couleurs, excepté pour le rouge; encore y a-t-il un

rouge que les Artistes appellent le *pont-aux-ânes*, parce qu'il vient rouge sans art, & qu'il se trouve quelquefois aussi beau que celui qu'on traite avec beaucoup de peine & de soin.

Quant à l'autre rouge, voici comment il s'emploie. Il faut le broyer à l'ordinaire, & l'appliquer sur un or à vingt-trois carats, si l'on veut qu'il soit beau; car le moindre alliage le gâte. Si l'or est absolument pur, le rouge viendra le plus beau qu'il est possible.

Quand il est broyé, on le charge à l'ordinaire, en deux feux qu'il faut lui donner les plus violents. Il sort de ces feux d'une belle couleur de paille.

Si l'on veut que la pièce soit usée, c'est alors qu'il faut l'user. Ensuite on fait revenir l'*email* de couleur rouge, en le présentant à l'entrée de la moufle, & tournant & retournant la pièce, jusqu'à ce que le rouge ait pris une teinte égale.

Il faut que la pièce soit refroidie, quand on la présente à l'entrée de la moufle.

Pour connoître ses couleurs, il faut que l'artiste ait de petits morceaux d'or où il a pratiqué autant de logemens champ-levés, qu'il a de couleurs. Il en flingera le fond avec un instrument poli: il les chargera ensuite, & les passera au feu; voilà ce qui lui tiendra lieu de palette, & ce qui le dirigera dans l'application de ses *émaux*.

Parmi les *émaux* clairs & transparents, il y en a beaucoup de défectueux. Leur défaut est de laisser trop peu de tems à l'artiste pour charger sa pièce. Pour peu qu'il soit lent à cette opération, leurs couleurs deviennent louches & bourbeuses, ce dont on ne s'aperçoit malheureusement qu'au sortir du feu.

Il est donc important de charger vite, & plus encore de n'avoir point de ces *émaux* dont les couleurs sont inconstantes.

On présume que c'est l'eau qui les altere; cependant il y en a de si bonnes, qu'on les garderoit huit jours entiers dans l'eau, sans qu'elles perdissent rien de leur éclat.

IV. *L'art d'employer l'email à la lampe*. C'est de tous les arts que je connoisse un des plus agréables & des plus amusans: il n'y a aucun objet qu'on ne puisse exécuter en *email* par le moyen du feu de la lampe, & cela en très-peu de tems, & plus ou moins parfaitement selon qu'on a une moindre ou une plus grande habitude de manier les *émaux*, & une connoissance plus ou moins étendue de l'art de modeler. Pour exceller dans ce genre, il seroit donc à-propos de commencer par apprendre le dessin pendant quelque tems, & de s'occuper ensuite avec quelque assiduité à modeler toutes sortes d'objets & de figures.

Pour travailler à la lampe, il faut commencer par se procurer des tubes de verre de toutes sortes de grosseur & de toutes sortes de couleurs; des tubes d'*email* de toutes sortes de grosseur & de toutes sortes de couleurs; & des baguettes d'*email* de verre solides de toutes sortes de grosseur & de toutes sortes de couleurs.

Il faut avoir une table large & haute à discrétion, autour de laquelle on puisse placer commodément plusieurs lampes & plusieurs ouvriers, & sous laquelle on ait adapté un grand soufflet à double vent, que l'un des ouvriers met en mouvement avec le pié, pour aviver & exciter la flamme des lampes, qui étendue en longueur par ce moyen, & resserrée dans un espace infiniment étroit, relativement à celui qu'elle occupoit auparavant, en devient d'une ardeur & d'une vivacité incroyable. *Voyez dans nos Planches d'Emailleur cette table & ce soufflet*.

Il faut que des rainures pratiquées dans l'épaisseur du dessous de la table, & recouvertes de parchemin, servent à conduire le vent à des tuyaux placés devant chaque lampe. Ces tuyaux sont de verre; ils

sont recourbés par le bout qui dirige le vent dans le corps de la flamme de la lampe. Le trou dont ils sont percés à ce bout est assez petit. Il s'aggrandit à l'usage, mais on le retrécit au feu de la lampe même, en le tournant quelque tems à ce feu. Il faut avoir plusieurs de ces tuyaux, qui sont la fonction de chalumeaux, afin d'en rechanger quand il en est besoin : on les appelle *porte-vents*.

Afin que l'ouvrier ne soit point incommodé de l'ardeur de la lampe, il y a entre la lampe & lui un morceau de bois quarré, ou une platine de fer-blanc, qu'on appelle un *éventail*. L'éventail est fixé dans l'établi par une queue de bois, & l'ombre en est jetée sur le visage de l'ouvrier.

La lampe est de cuivre ou de fer-blanc. Elle est composée de deux pièces ; l'une, qu'on nomme la *boîte*, & l'autre, qui retient le nom de *lampe* : cette dernière est contournée en ovale ; sa surface est plate, sa hauteur est d'environ 2 pouces, & sa largeur d'environ 6 pouces. C'est dans sa capacité qu'on verse l'huile & qu'on met la meche. La meche est un gros faisceau de coton ; c'est de l'huile de navette qu'on brûle. La boîte dans laquelle la lampe est contenue, ne sert qu'à recevoir l'huile que l'ébullition causée par la chaleur du feu pourroit faire répandre. Une pièce quarrée d'un pouce de hauteur, soutient & la boîte & la lampe. *Voyez cette lampe dans nos figures d'Émailleur.*

Il est très-à-propos qu'il y ait au-dessus des lampes un grand entonnoir renversé, qui reçoive la fumée & qui la porte hors de l'atelier.

On conçoit aisément qu'il faut que l'atelier de l'émailleur à la lampe soit obscur, & ne reçoive point de jour naturel, sans quoi la lumière naturelle éclipseroit en partie la lumière de la lampe, & l'ouvrier n'appercevant plus celle-ci assez distinctement, ne travailleroit pas avec assez de sûreté.

L'atelier étant ainsi disposé & garni de plusieurs autres instrumens dont nous ferons mention ci-après, il s'agit de travailler. Nous n'entrerons point dans le détail de tous les ouvrages qu'on peut former à la lampe : nous avons averti plus haut, qu'il n'y avoit aucun objet qu'on ne pût imiter. Il suffira d'exposer la manœuvre générale des plus importants.

Les lampes garnies & allumées, & le soufflet mis en action, si l'émailleur se propose de faire une figure d'homme ou d'animal, qui soit solide, & de quelque grandeur, il commence par former un petit bâti de fil-d'archal ; il donne à ce petit bâti la disposition générale des membres de la figure à laquelle il servira de soutien. Il prend le bâti d'une main, & une baguette d'*émail* solide de l'autre : il expose cet *émail* à la lampe ; & lorsqu'il est suffisamment en fusion, il l'attache à son fil-d'archal, sur lequel il le contourne par le moyen du feu, de ses pinces rondes & pointues, de ses fers pointus, & de ses lames de canif, tout comme il le juge à-propos ; car les *émaux* qu'il emploie sont extrêmement tendres, & se modelent au feu comme de la pâte : il continue son ouvrage comme il l'a commencé, employant & les *émaux*, & les verres, & les couleurs, comme il convient à l'ouvrage qu'il a entrepris.

Si la figure n'est pas solide, mais qu'elle soit creuse ; le bâti de fil-d'archal est superflu : l'émailleur se sert d'un tube d'*émail* ou de verre creux, de la couleur dont il veut le corps de sa figure ; quand il a suffisamment chauffé ce tube à la lampe, il le souffle ; l'haléine portée le long de la cavité du tube jusqu'à son extrémité qui s'est bouchée en se fondant, y est arrêtée, distend l'*émail* par l'effort qu'elle fait en tout sens, & le met en bouteille : l'émailleur, à l'aide du feu & de ses instrumens, fait prendre à cette bouteille la forme qu'il juge à-propos ; ce sera, si l'on veut, le corps d'un cygne : lorsque le corps de l'oi-

seau est formé, il en allonge & contourne le cou ; il forme le bec & la queue ; il prend ensuite des *émaux* solides de la couleur convenable, avec lesquels il fait les yeux, il ourle le bec, il forme les ailes & les pattes, & l'animal est achevé.

Une petite entaille pratiquée avec le couperet à l'endroit où le tube commence & la pièce finit, en détermine la séparation ; ou cette séparation se fait à la lampe, ou d'un petit coup.

Ce que nous venons de dire est applicable à une infinité d'ouvrages différens. Il est incroyable avec quelle facilité les fleurs s'expédient. On se sert d'un fil-d'archal, dont l'extrémité sert de soutien ; le corps de la fleur & ses feuilles s'exécutent avec des *émaux* & des verres creux ou solides, & de la couleur dont il est à-propos de se servir selon l'espèce de fleur.

Si l'on jette les yeux sur un atelier d'émailleur composé d'un grand nombre de lampes & d'ouvriers, on en verra, ou qui soufflent des bouteilles de baromètre & de thermomètre, ou dont la lampe est placée sur le bout de l'établi, & qui tenant la grande pince coupante, lutent au feu & séparent à la pince des vaisseaux lutés hermétiquement ; ou qui exposant au feu une bande de glace de miroir filent l'aigrette ; l'un tient la bande de glace au feu ; l'autre tire le fil & le porte sur le dévidoir, qu'il fait tourner de la plus grande vitesse, & qui se charge successivement d'un écheveau de fil de verre d'une finesse incroyable, sans qu'il y ait rien de plus composé dans cette opération que ce que nous venons d'en dire (*voyez l'article DUCTILITÉ*). Lorsque l'écheveau est formé, on l'arrête & on le coupe à froid de la longueur qu'on veut : on lui donne communément depuis dix pouces jusqu'à douze. On se sert pour le couper de la lime ou du couperet, qui fait sur l'*émail* l'effet du diamant ; il l'entaille légèrement, & cette entaille légère dirige sûrement la cassure, de quelque gros-fleur que soit le filet. *Voyez VERBE.*

Tous les *émaux* tirés à la lampe sont ronds ; si l'on veut qu'ils soient plats, on se sert pour les applatir d'une pince de fer dont le mors est quarré : il faut se servir de cette pince, tandis qu'ils sont encore chauds.

On verra d'autres ouvriers qui souffleront de la poudre brillante. Le secret de cette poudre consiste à prendre un tuyau capillaire de verre ; à en exposer l'extrémité au feu de la lampe, en sorte qu'elle se fonde & se ferme, & à souffler dans le tube : l'extrémité qui est en fusion forme une bouteille d'un si grand volume, qu'elle n'a presque plus d'épaisseur. On laisse refroidir cette bouteille, & on la brise en une infinité de petits éclats : ce sont ces petits éclats qui forment la poudre brillante. On donne à cette poudre des couleurs différentes, en la composant des petits éclats de bulles formées de verres de différentes couleurs.

Les jayets factices dont on se sert dans les broderies, sont aussi faits d'*émail*. L'artifice en est tel, que chaque petite partie a son trou par où la soie peut passer. Ces trous se ménagent en tirant le tube creux en long. Quand il n'a plus que le diamètre qu'on lui veut, on le coupe avec la lime ou le couperet. Les maillons dont on se sert dans le montage des métiers de plusieurs ouvriers en soie, ne se font pas autrement.

On fait avec l'*émail* des plumes avec lesquelles on peut écrire & peindre. On en fait aussi des boutons : on a des moules pour les former, & des ciseaux pour les couper.

On en travaille des yeux artificiels, des cadrans de montre, des perles fausses. Dans un atelier de perles soufflées, les uns soufflent ou des perles à olive, ou des perles rondes ; d'autres des boucles d'oreille, ou des perles baroques. Ces perles passent des mains de l'émailleur, entre les mains de différentes ouvrières ;

ouvrières; leur travail est de souffler la couleur d'émail de poisson dans la perle; de fasser les perles dans le carton, afin d'étendre la couleur au-dedans de la perle; de remplir la perle de cire; d'y passer un petit papier roulé; de mettre les perles en collier, &c. Voyez ce travail à l'article PERLE. Voyez aussi nos Planches d'Émailleur.

Lorsque l'émailleur travaille, il est assis devant sa table, le pié sur la marche qui fait hauffer & baisser le soufflet, tenant de la main gauche l'ouvrage qu'il veut émailler, ou les fils-de-fer ou de laiton qui serviront de soutien à sa figure, conduisant de la main droite le fil d'émail amolli par le feu de la lampe, & en formant des ouvrages avec une adresse & une patience également admirables.

Il est très-difficile de faire à la lampe de grandes pièces; on n'en voit guere qui passent quatre, cinq, six pouces.

Nous ne finirons pas cet article, sans indiquer un usage assez important de la lampe de l'émailleur; c'est de pouvoir facilement y réduire une petite quantité de chaux métallique, ou y essayer une pareille quantité de minéral. Pour cet effet il faut pratiquer un creux dans un charbon de bois, y mettre la chaux à réduire, ou la matière à fondre, & faire tomber dessus la flamme de la lampe. On voit que c'est encore un moyen très-expéditif pour fonder.

* EMAIL, (*Anat.*) L'émail de la dent est une matière tout-à-fait différente de l'os; il est composé d'une infinité de petits filets qui sont attachés sur l'os par leurs racines, à-peu-près comme les ongles & les cornes. On distingue très-facilement l'émail dans une dent cassée; on y voit tous ces filets prendre leur origine vers la partie de l'os qui touche la gencive, s'incliner vers l'os, & se coucher les uns sur les autres, de manière qu'ils sont presque perpendiculaires sur la base de la dent: par ce moyen, ils résistent davantage à l'effort. M. de la Hire le fils a observé que dans les adultes l'os de la dent ne croît point, mais seulement l'émail; il est persuadé que les filets de cet émail s'étendent comme ceux des ongles. Si l'émail d'une dent se détruit, l'os se carie, & la dent périt. Voyez DENT. Voyez les mémoires de l'académie, ann. 1699.

EMAIL, *terme de Blason*, qui se dit de la diversité des couleurs & des métaux dont un écu est chargé. Les métaux sont or & argent; & les couleurs, azur, gueules, sinople, pourpre, & sable. On représente ces sept émaux sur les tailles-douces, par le moyen des hachures. L'or est pointillé, & l'argent tout blanc; l'azur qui est bleu, est représenté par des traits tirés horizontalement; le gueules, qui est rouge, par des traits perpendiculaires; le sinople ou le verd, par des traits diagonaux de droite à gauche; le pourpre, dont on se sert pour les raisins, les mûres & quelques autres fruits, par des traits diagonaux de gauche à droite; & le sable, qui est noir, par des traits croisés. Les émaux du Blason sont venus des anciens jeux du cirque, qui ont passé aux tournois, où le blanc, le bleu, le rouge, & le verd, distinguoient les quadrilles les uns des autres. Domitien, au rapport de Suétone, y en ajouta une cinquième vêtue d'or, & une sixième habillée de pourpre. Le sable est venu des chevaliers qui portoient le deuil. Voyez BLASON.

EMAILLER, *travailler en émail*: ce mot se dit aussi pour signifier peindre en émail.

EMAILLÉUR, f. m. (*Art méch.*) ouvrier qui travaille en émail, qui en couvre & orne les métaux, ou qui en fait à la lampe plusieurs sortes d'ouvrages curieux.

Le titre d'Émailleur en général convient à plusieurs sortes de personnes, aux Orfèvres & Joailliers, qui montent les pierres précieuses; aux Lapi-

daïres, qui les contrefont avec les émaux; & aux Peintres, qui peignent en mignature sur l'émail, & qui font cuire leur ouvrage au feu.

Mais les Émailleurs proprement dits, sont ceux qu'on appelle Patenôtriers & Boutonniers en émail.

Ces derniers ont composé pendant fort long-tems une communauté particulière; mais ils sont à-présent corps avec les maîtres Verriers-Fayenciers, à qui ils ont été unis.

L'édit de leur érection en corps de jurande a été donné en 1566 par Charles IX. & enregistré la même année. En 1599, Henri IV. confirma leurs statuts, & y ajouta quelques articles. Enfin Louis XIV. réunit les deux communautés des Émailleurs & des Verriers, pour ne faire à l'avenir qu'un seul & même corps, sans cependant déroger à leurs statuts.

Les statuts de l'édit de Charles IX. contiennent vingt articles, & l'augmentation accordée par les lettres patentes d'Henri IV. trois autres.

Par l'édit, les maîtres n'avoient que la qualité de Patenôtriers & Boutonniers en émail; les lettres y ajoutèrent le verre & le crystallin.

La communauté est régie par quatre jurés, dont deux s'élisent par année.

Pour être reçu maître, il faut avoir fait cinq ans & huit jours d'apprentissage; & après une information préalable de vie & mœurs, un apprenti est admis au chef-d'œuvre.

Chaque maître ne peut avoir qu'un seul apprenti à la fois.

Les veuves restant en viduité, jouissent du privilège de leur défunt mari; à l'exception des apprentis qu'elles ne peuvent pas engager, mais bien les continuer.

Les veuves & les filles de maîtres donnent la franchise aux apprentis qu'elles épousent.

Les maîtres de la communauté peuvent faire toute sorte de patenôtres, boutons d'émail, dorures sur verre & émail, pendans d'oreille jolivetés, & autres ouvrages semblables, avec émail, canon, & crystallin passant par le feu & fourneau.

Ils peuvent aussi enfiler toutes ceintures, carcans, chaînes, colliers, brasselets, patenôtres, & chapelets, des mêmes matières & de pareille fabrique, & même les enrichir & orner d'or & d'argent battu & moulu.

En 1706, les Émailleurs furent unis avec les Verriers; & il fut réglé que pendant les dix premières années les quatre jurés seroient élus avec égalité, c'est-à-dire de façon qu'il y auroit deux émailleurs & deux verriers; & qu'après les dix ans expirés, l'élection seroit entièrement libre, & se feroit à la pluralité des voix.

Au moyen de cette union, ils ont tous également la qualité de maîtres Émailleurs, Patenôtriers, Boutonniers en émail, verre, & crystallin, marchands Verriers, Couvreurs de flacons & bouteilles en osier, fayence, & autres especes de verres de la ville & faubourgs de Paris. Voyez les réglemens de communautés, & le dictionn. de Comm.

EMAILLURE, f. f. (*Art méch.*) terme qui signifie l'application de l'émail sur quelque autre matière. Il se dit fort bien aussi de l'ouvrage même qu'on a émaillé. Voyez les articles EMAIL & EMAILLER.

EMAILLURES, (*Vénerie.*) se dit des taches rouffes qu'on voit sur les penes de l'oiseau de proie.

EMANATIONS, f. f. pl. (*Phys.*) on appelle ainsi des écoulemens, ou exhalaisons de particules ou de corpuscules subtils, qui sortent d'un corps mixte par une espece de transpiration. Voyez TRANSPIRATION. Ce mot vient du latin *manare* ou *emanare*, émaner, sortir.

Il est certain qu'il sort de pareilles émanations des corps qui nous environnent; par exemple, que les

plantes & les animaux transpirent, que les fluides s'évaporent, &c. Personne ne doute non plus que les corps odoriférans n'envoient continuellement des *émanations*, & que ce ne soit par le moyen de ces *émanations*, qu'ils excitent en nous la sensation de l'odeur. Voyez ODEUR.

Il y a des corps qui envoient des *émanations* continues, sans perdre sensiblement ni de leur volume, ni de leur poids, comme la plupart des corps odoriférans: la perte qu'ils souffrent par l'émission continue de ces *émanations*, est peut-être réparée par la réception d'autres *émanations* semblables de corps de même espèce, répandus dans l'air.

Quant à la loi de l'émission de ces *émanations*, voyez l'article QUALITÉ. Voyez aussi EMISSION.

Ces *émanations* operent avec beaucoup d'efficacité sur les corps qui sont dans la sphère de leur activité; c'est ce que prouve M. Boyle dans un traité qu'il a fait exprès sur la *subtilité des émanations*. Il y fait voir 1°. que le nombre des corpuscules qui forment ces *émanations*, est prodigieusement grand; 2°. qu'ils sont d'une nature fort pénétrante; 3°. qu'ils se meuvent avec une grande vitesse, & dans toutes sortes de directions; 4°. qu'il y a souvent une ressemblance, & d'autres fois au contraire une différence surprenante du volume & de la forme de ces *émanations* aux pores des corps dans lesquels ils pénètrent, & sur lesquels ils agissent; 5°. qu'en particulier dans les corps des animaux, ces *émanations* peuvent exciter de grands mouvemens dans la machine, & produire par-là de grands changemens dans l'économie animale; enfin qu'elles ont quelquefois, pour ainsi dire, la faculté de tirer du secours dans leurs opérations, des agens les plus universels que nous connoissons dans la nature, comme de la gravité, de la lumière, du magnétisme, de la pression de l'atmosphère, &c.

Les *émanations* peuvent s'étendre à de grandes distances. En voici une preuve qui, selon quelques auteurs, est d'un grand poids. Nos vins deviennent troubles dans les tonneaux, précisément au même tems où les raisins se trouvent à leur degré de maturité dans les pays éloignés d'où le vin nous a été apporté; mais cette preuve ne paroît pas fort convaincante: car ne pourroit-on pas dire que c'est l'air qui cause cette fermentation, sans avoir recours à des particules qui s'échappent des corps qui ferment? Une des meilleures preuves qu'on puisse apporter de la distance à laquelle s'étendent les *émanations*, c'est qu'on reçoit en plusieurs cas les *émanations* odoriférantes à la distance de plusieurs lieues. De plus, on prouve encore par plusieurs observations, que la plupart des *émanations* retiennent la couleur, l'odeur, & les autres propriétés & effets des corps d'où elles proviennent; & cela après même qu'elles ont passé par les pores d'autres corps solides. C'est ainsi que les *émanations* magnétiques pénètrent même les corps les plus solides, sans souffrir aucune altération dans leur nature, ni rien perdre de leur force.

Plusieurs auteurs, à la tête desquels est M. Newton, veulent que la lumière soit produite par une *émanation* de corpuscules qui s'élancent du corps lumineux. Si ce système, qui est appuyé sur des preuves très-fortes, étoit vrai, il serviroit à prouver combien les *émanations* peuvent être subtiles, & à quelles distances énormes elles peuvent s'étendre. Voyez LUMIÈRE & EMISSION. Voyez aussi, sur les *émanations* en général, les articles ODEUR, VAPEUR, TRANSPARATION, EXHALAISON, ATMOSPHERE, &c. (O)

EMANCHÉ, adj. en termes de Blason, se dit des partitions de l'écu où les pièces s'enclavent les unes

dans les autres en forme de longs triangles pyramidaux, comme aux armoiries de Vaudrey.

Hotman à Paris, originaires du pays de Cleves, parti *émancé* d'argent & de gueules.

EMANCIPATION, f. f. (*Jurisp.*) est un acte qui met certaines personnes hors la puissance d'autrui. Elle n'a lieu communément qu'à l'égard de deux sortes de personnes, qui sont les mineurs, les fils de famille; quelques-uns y comprennent la femme & les gens de main-morte. Il y a encore d'autres personnes qui peuvent être affranchies de la puissance d'autrui; mais les actes qui leur procurent cet affranchissement, ne sont pas qualifiés d'*émancipation*.

Chez les Romains l'*émancipation* avoit lieu seulement pour deux sortes de personnes, les mineurs & les fils de famille. La première se faisoit en vertu de lettres du prince, de même qu'elle se pratique encore parmi nous. Voyez EMANCIPATION DE MINEUR. L'autre, c'est-à-dire celle des fils de famille, se faisoit en diverses manières. Voyez EMANCIPATION ANASTASIENNE, ANCIENNE, *contracta fiducia*, DE LA FEMME, D'UN FILS DE FAMILLE, LÉGALE, LÉGITIME, JUSTINIENNE, TACITE. (A)

EMANCIPATION ANASTASIENNE, étoit celle qui se faisoit en faveur des fils de famille, en vertu d'un rescrit du prince. On l'appelloit *anastasienne*, parce que cette forme nouvelle fut introduite par une constitution de l'empereur Anastase, au lieu de l'*émancipation* ancienne ou légitime, dont il fera parlé ci-après. L'*anastasienne* étoit beaucoup plus simple & plus commode que l'autre, n'y ayant à celle-ci d'autre formalité que de faire insinuer juridiquement un rescrit, par lequel l'empereur émancipoit le fils de famille. Notre *émancipation* des mineurs par lettres de bénéfice d'âge, revient assez à cette *émancipation anastasienne*. (A)

EMANCIPATION ANCIENNE ou LÉGITIME, étoit la première forme dont on usoit d'abord chez les Romains pour l'*émancipation* des fils de famille. On l'appelloit *ancienne* & *légitime*, parce qu'elle dérhoit de l'interprétation de la loi des douze tables. Cette loi portoit, que quand un pere avoit vendu son fils jusqu'à trois fois, le fils cessoit d'être sous sa puissance.

Denis d'Halicarnasse a prétendu que cette loi devoit être prise à la lettre, c'est-à-dire qu'il falloit trois ventes réelles du fils de famille pour opérer l'*émancipation*, en quoi la condition du fils de famille auroit été plus rude que celle d'un esclave, lequel, après avoir été une fois affranchi, jouissoit pour toujours de la liberté. Il est vrai que la vente du fils n'étoit pas un véritable affranchissement de toute puissance; il passoit de celle du pere en celle de l'acheteur. Mais tous les auteurs anciens & modernes conviennent que ces trois ventes du fils de famille étoient simulées, & faites seulement pour opérer l'*émancipation*.

Au commencement le fils de famille par le moyen de ces ventes, passoit en la puissance de l'acheteur comme s'il fût devenu de condition servile. Dans la suite les jurisconsultes ajoutèrent aux trois ventes autant de manumissions de la part de l'acheteur; & il fut d'usage, qu'à l'exception des fils, les filles & les petits-enfants mâles & femelles seroient émancipés par une seule vente & une seule manumission. On s'imaginait qu'il en falloit davantage pour le fils, comme étant lié plus étroitement avec le pere.

Ces ventes & manumissions se faisoient d'abord devant le président ou gouverneur de la province; ensuite on les fit devant le président de la curie.

La forme de ces *émancipations* étoit, que le pere naturel, en présence de cinq témoins & de l'officier appelé *libripens* tenant sa balance, faisoit une vente fictive de son fils à un étranger, en lui disant, *man-*

cupo tibi hunc filium qui meus est : Caius, liv. I. tit. viij. de ses institutes, dit même qu'il falloit sept témoins citoyens romains.

L'acheteur donnoit au pere par forme de prix, une piece de monnoie, en disant : *hunc hominem ex jure quiritem meum esse aio, isque mihi emptus est hoc are aeneaque librá* ; au moyen dequoi le fils de famille passoit sous la puissance de l'acheteur comme son esclave ; ensuite ce même acheteur affranchissoit le fils de famille, lequel par un droit tacite, retournoit en la puissance de son pere naturel : celui-ci vendoit encore de même son fils une seconde & une troisieme fois, & l'acheteur faisoit autant de manumissions ; & après la troisieme manumission, le fils de famille ne retournoit plus en la puissance de son pere naturel, mais il étoit considéré comme l'affranchi de l'acheteur, lequel en qualité de patron, succédoit au fils de famille ainsi émancipé, & avoit sur lui tous les autres droits légitimes.

Mais pour empêcher que l'émancipation ne fît ce préjudice au pere naturel, l'usage introduisit que ce pere en faisant la vente imaginaire de son fils, pourroit stipuler que l'acheteur seroit tenu de lui revendre ; & à cet effet, en faisant la troisieme vente, le pere naturel disoit à l'acheteur : *ego vero hunc filium meum tibi mancupo, ea conditione ut mihi remancupes ut inter bonos bene agiet (id est agere)* ; oportet-ne propter te tuamque fidem frauder ? L'objet de cette revente étoit afin que le pere naturel pût lui-même affranchir son fils, & par ce moyen devenir son patron & son légitime successeur. C'est de-là que ce pacte de revente s'appelloit *pactum fiduciæ* ; l'émancipation faite en cette forme, *emancipatio contractâ fiduciâ* ; & l'acheteur qui promettoit de revendre le fils de famille, *pater fiduciarius*. Si ce *pactum fiduciæ* étoit omis dans la vente, tous les droits sur la personne du fils vendu demeuroient pardevers l'acheteur.

Caius dit cependant que si les enfans, après avoir été vendus par leur pere naturel, mouraient en la puissance de leur pere fiduciaire, le pere naturel ne pouvoit pas leur succéder, que c'étoit le pere fiduciaire qui recueilloit leur succession quand il les avoit affranchis ; mais il est évident que Caius n'a entendu parler que du cas où les fils de famille mouraient dans l'intervalle de la premiere à la troisieme vente : alors c'étoit le pere fiduciaire qui succédoit, parce que la premiere & la seconde vente transportoient véritablement au pere fiduciaire la propriété du fils vendu, lequel ne rentroit dans la famille de son pere naturel que lors de la troisieme revente, par un acte appelé *emancipatio*, ainsi que l'observe M. Terrasson en son *histoire de la jurispr. rom.*

Il eût été facile cependant d'apposer le pacte de revente dès la premiere vente, comme dans la troisieme, & il ne falloit pas tant de détours & de fictions pour dire que le pere se désistoit volontairement en faveur de son fils du droit de puissance qu'il avoit sur lui ; c'est pourquoi cette ancienne forme d'émancipation tomba en non-usage, lorsque l'empereur Anastase en eut introduit une plus simple, quoiqu'il n'eût pas abrogé l'autre. Voyez ci-dev. EMANCIPATION ANASTASIENNE, & ci-après EMANCIPATION JUSTINIENNE. (A)

EMANCIPATION *contractâ fiduciâ*, étoit chez les Romains une des formes de l'émancipation ancienne, qui se faisoit par le moyen des trois ventes imaginaires avec le *pactum fiduciæ*, c'est-à-dire la condition de revendre le fils de famille à son pere naturel. Voyez ci-dev. EMANCIPATION ANCIENNE. (A)

EMANCIPATION COUTUMIERE, voyez ci-après EMANCIPATION LÉGALE.

EMANCIPATION PAR LE DÉCÈS DE LA MERE, étoit une espece d'émancipation légale qui avoit lieu dans certaines coutumes en faveur des enfans par

le décès de la mere, quoique le pere fût encore vivant. Dans ces provinces, les enfans étoient comme solidairement en la puissance de leurs peres & meres conjointement. Telles sont les dispositions des coutumes de Montargis, ch. vij. art. 3. Vitry, art. 100. & 143. Château-Neuf, art. 134. Chartres, art. 103. & Dreux, art. 93.

EMANCIPATION EXPRESSE, est celle qui se fait par un acte exprès, à la différence des *émancipations* tacites, qui ont lieu sans qu'il y ait aucun acte à cet effet de la part du pere, mais seulement en vertu d'un consentement tacite de sa part. (A)

EMANCIPATION DE LA FEMME, c'est ainsi que la séparation de la femme d'avec son mari est appelée dans la coutume de la Rue-Indre locale de Blois, ch. x. art. 31. (A)

EMANCIPATION D'UN FILS DE FAMILLE, s'entend de l'acte par lequel un fils, ou fille, ou quelqu'un des petits-enfans étant en la puissance du pere de famille, est mis hors de sa puissance.

Cette *émancipation* qui dérive du droit romain, a lieu dans tous les pays de droit écrit, & dans quelques coutumes où la puissance paternelle a lieu.

Le pere de famille peut émanciper ses enfans à tout âge, soit majeurs ou mineurs, parce que la majorité ne fait pas cesser la puissance paternelle. L'émancipation ne met pas non plus les enfans hors de tutelle, s'ils sont encore impuberes ; en ce cas le pere devient leur tuteur légitime.

En pays de droit écrit, l'émancipation doit se faire en jugement par une déclaration que fait le pere, qu'il met l'enfant hors de sa puissance ; néanmoins dans le ressort du parlement de Toulouse, l'émancipation se peut faire devant notaires.

Dans les coutumes où la puissance paternelle a lieu, le pere peut émanciper en jugement ou devant notaires.

L'émancipation des enfans de famille fait cesser la puissance paternelle ; elle ne rend cependant pas les enfans étrangers à la famille du pere, en sorte qu'ils lui succèdent conjointement avec leurs freres & soeurs qu'il a retenus en sa puissance.

Elle n'a d'autre effet à l'égard du pere, que de délivrer l'enfant de la puissance paternelle, d'ôter au pere l'usufruit qu'il auroit pu avoir sur les biens de son enfant, & de rendre l'enfant capable de s'obliger. Voyez FILS DE FAMILLE, PUISSANCE PATERNELLE. (A)

EMANCIPATION DE GENS DE MAIN-MORTE, c'est l'affranchissement que le seigneur accorde à des gens qui sont ses serfs. Voyez AFFRANCHISSEMENT, GENS DE MAIN-MORTE, SERFS. (A)

EMANCIPATION JUSTINIENNE, étoit celle dont la forme fut réglée par l'empereur Justinien, lequel ayant rejeté toutes les ventes & manumissions imaginaires dont on usoit par le passé dans les *émancipations*, permit aux peres de famille d'émanciper leurs enfans, soit en obtenant à cet effet un rescrit du prince, ou même sans rescrit, en faisant leur déclaration à cet effet devant un magistrat compétent, auquel la loi ou la coutume attribuoient le pouvoir d'émanciper. On donnoit au pere, après cette *émancipation*, en vertu de l'édit du préteur, le même droit sur les biens de ses enfans émancipés décédés sans enfans, que le patron auroit eu en pareil cas sur les biens de ses affranchis ; mais par la dernière jurisprudence, le pere hérite de ses enfans par droit de succession des ascendans, & non pas seulement en qualité de patron. (A)

EMANCIPATION LÉGALE, est celle qui a lieu de plein droit, en vertu de la loi ou de la coutume. On l'appelle aussi *émancipation tacite*, parce qu'elle a lieu sans que le pere fasse aucun acte à ce sujet. Telles sont, à l'égard des mineurs, les *émancipations*

qui ont lieu par l'âge de puberté, par la majorité coutumière, par la pleine majorité, par le mariage; telles sont pour les fils de famille les *émancipations* qui ont lieu en certains pays par le mariage, par l'acquisition de quelque dignité, par l'ordre de prêtrise, par l'habitation séparée, & par le négoce séparé. (A)

EMANCIPATION LÉGITIME ou ANCIENNE, étoit celle qui se faisoit en vertu de la loi des douze tables. Voyez ci-devant EMANCIPATION ANCIENNE. (A)

EMANCIPATION PAR LETTRES DU PRINCE, a lieu tant en faveur des mineurs, que des fils de famille. L'usage de ces *émancipations* vient des Romains. Voyez ce qui en est dit à l'article EMANCIPATION DE MINEUR & EMANCIPATION JUSTINIENNE. Ces lettres, qu'on appelle communément *lettres de bénéfice d'âge*, s'obtiennent en la petite chancellerie; elles sont adressées au juge royal qui a fait la tutelle ou curatelle; ou si c'est un juge de seigneur, on les adresse à un sergent royal, qui fait commandement au juge de procéder à l'enthérinement: ce qui ne se fait qu'après avoir pris l'avis des parens & amis du mineur. (A)

EMANCIPATION DE MAJORITÉ COUTUMIERE, est celle que quelques coutumes accordent au mineur à l'âge de pleine puberté, lequel est réglé différemment par les coutumes. Voy. EMANCIPATION DE MINEUR. (A)

EMANCIPATION PAR MARIAGE, est une *émancipation* tacite que dans certains pays le mariage opere de plein droit & sans lettres du prince, en faveur des mineurs & des fils de famille. Cette *émancipation* tacite n'a pas lieu dans les pays de droit écrit, excepté dans ceux qui sont du ressort du parlement de Paris.

Pour ce qui est des pays coutumiers, le mariage n'y a pas toujours opéré l'*émancipation*; car Gaucher de Chatillon connétable, mariant sa fille en 1308, promet de l'émanciper & de la sortir hors de sa puissance.

Présentement toutes les coutumes donnent au mariage l'effet d'émanciper, excepté celle de Poitou qui requiert à l'égard des nobles une *émancipation* expresse, outre le mariage. Celle de Saintonge veut qu'il y ait habitation séparée de celle du pere; celle de Bretagne requiert que le mariage soit fait du consentement du pere, condition qui doit être entendue dans toutes les coutumes; celle de Bourbonnois dit que le mariage émancipe, mais elle met une restriction, si ce n'est qu'il fût autrement convenu en faisant le mariage. Voyez le recueil des quest. de M. Bretonnier, au mot *Puissance paternelle*.

L'*émancipation* par mariage n'opere pas plus d'effet que celle qui se fait en vertu de lettres du prince, si ce n'est que la première emporte la liberté de se remarier sans le consentement du pere, quoique celui ou celle qui veut se remarier n'ait pas 25 ans. (A)

EMANCIPATION DE MINEUR, est l'acte qui met un mineur hors de la puissance de son tuteur, & lui donne le droit de jouir de ses revenus, même de disposer de ses meubles.

L'*émancipation* des mineurs avoit lieu chez les Romains; elle se faisoit en vertu de lettres du prince: cela fait la matiere du titre du code de *his qui aetatis veniam impetraverunt*. La loi 2, qui est de l'empereur Constantin, dit que tous les jeunes gens, lesquels étant de bonne conduite desirent de gouverner leur patrimoine, ayant besoin pour cela de lettres du prince, pourront impêtrer cette grace quand ils auront vingt ans accomplis; de maniere qu'ils présenteront eux-mêmes leurs lettres au juge, & prouveront leur âge par écrit, & justifieront de leur bonne conduite & mœurs par des témoins dignes de foi: la loi permet néanmoins aux filles de présen-

ter leurs lettres par procureur, & de les obtenir à l'âge de dix-huit ans, pour pouvoir jouir de leurs biens sans pouvoir aliéner les fonds, en sorte qu'elles aient en toutes affaires autant de droit & de pouvoir que les hommes. La raison pour laquelle la loi fait mention nommément des filles, est que dans l'ancien droit romain les femmes étoient perpétuellement en curatelle.

Il paroît singulier que cette loi oblige les mineurs, qui veulent jouir de leur revenu, de prendre des lettres; vû que, suivant le droit romain, la tutelle finit à l'âge de puberté, qui est de quatorze ans pour les mâles, & de douze ans pour les filles; & que suivant ce même droit, il est libre au mineur pubère de ne pas demander de curateur. Mais il est évident que la loi a entendu parler du cas où le mineur a un curateur, comme on lui en donne un ordinairement en sortant de la tutelle: ce qui est fondé sur la disposition de cette même loi, qui suppose qu'un mineur n'est pas capable de gouverner son bien au plutôt qu'à l'âge de vingt ans accomplis.

Néanmoins dans notre usage les lettres de bénéfice d'âge s'obtiennent souvent plutôt tant en pays coutumier, que dans les pays de droit écrit: cela dépend de la capacité des mineurs, de l'avis des parens, & de l'ordonnance du juge; mais ordinairement on n'accorde point de lettres de bénéfice d'âge au-dessous de la puberté.

Les mineurs peuvent aussi être émancipés par mariage, ou par la majorité coutumière, que les coutumes fixent différemment: mais en ce cas ils ont toujours besoin de lettres du prince; de sorte que les coutumes qui semblent accorder l'*émancipation* à celui qui atteint l'âge de majorité coutumière, ne font proprement que regler l'âge auquel on peut obtenir des lettres d'*émancipation*.

La majorité parfaite opere aussi une espèce d'*émancipation* légale.

Le mineur émancipé peut faire seul tous actes d'administration; mais il ne peut aliéner ni hypothéquer ses immeubles sans avis de parens & decret du juge.

Il ne peut aussi ester en jugement, sans être assisté d'un curateur. (A)

EMANCIPATION DE MOINES: on s'est quelquefois servi de ce terme dans les monasteres, en parlant des moines promûs à quelque dignité, ou tirés hors de l'obéissance de leurs supérieurs. Voy. le gloss. de Ducange, au mot *Emancipatio*. (A)

EMANCIPATION D'UN MONASTERE est dite, dans quelques anciens auteurs, pour exemption de la juridiction de l'ordinaire. Voyez Ducange *ibid.* (A)

EMANCIPATION *per æs & libram*, voyez EMANCIPATION ANCIENNE.

EMANCIPATION TACITE, est celle qui a lieu de plein droit en faveur du mineur ou du fils de famille, sans le consentement du pere & sans lettres du prince: telles sont celles qui ont lieu par le mariage, par l'acquisition de quelque dignité, par l'ordre de prêtrise, par une habitation ou un commerce séparé.

Suivant le droit romain, il n'y avoit que la dignité de patrice capable d'émanciper; celle de sénateur n'avoit pas cet effet.

En France, les premières dignités des parlemens, telles que celles de présidens, de procureur, & avocats généraux, émancipent. Les grandes dignités de l'épée & de la cour émancipent aussi.

Pour ce qui est des dignités ecclésiastiques, en pays de droit écrit, l'épiscopat est la seule qui ait l'effet d'émanciper. Les dignités d'abbé, de prieur, & de curé, n'émancipent point.

En pays coutumier la prêtrise émancipe, comme le décide la coutume de Bourbonnois, & que Coquille l'observe sur celle de Nivernois: mais Faisand,

sur celle de Bourgogne, dit que la prêtrise n'émancipe que quand le prêtre possède un bénéfice qui requiert résidence.

L'habitation séparée n'émancipe que dans les pays coutumiers; encore la coutume de Châlons est-elle la seule qui se contente de cette circonstance. Celle de Bretagne & de Bordeaux veulent en outre l'âge de vingt-cinq ans; celle de Poitou requiert le mariage avec l'habitation séparée; celle de Saintonge veut tout-à-la-fois le mariage, l'âge de vingt-cinq ans pour les nobles, de vingt-cinq ans pour les roturiers, & l'habitation séparée.

Le commerce ou négoce séparé émancipe aussi en pays coutumier, comme le décident les coutumes de Berri, Bourbonnois, & Bordeaux: ce qui est conforme à l'article 6. du tit. j. de l'ordonnance du commerce, qui répute majeurs tous négocians & marchands, mais seulement pour le fait du commerce dont ils se mêlent. (A)

EMANCIPIÉ, (*Jurisp.*) est celui qui jouit de ses droits, au moyen de l'émancipation expresse ou tacite qu'il a acquise.

Le mineur *émancipé* peut toucher ses revenus & disposer de son mobilier; mais il ne peut aliéner ni hypothéquer ses immeubles, sans avis de parens homologué par le juge. Il ne peut aussi ester en jugement, sans être assisté de curateur.

Le fils de famille, majeur lorsqu'il est *émancipé*, jouit de tous les droits des majeurs qui sont *sui juris*. Voyez *ei-devant* ÉMANCIPATION (A)

EMARGEMENT, f. m. (*Fin.*) l'action de transporter à la marge. On a fait de ce substantif le verbe *émarger*. Voyez l'article MARGE.

EMASCULATION, f. f. l'action par laquelle on enlève à un mâle les parties qui caractérisent son sexe. Voyez CASTRATION. (L)

EMBACLE, f. f. *terme de Rivière* dont on se sert pour exprimer l'embarras de plusieurs cordes de bois que l'on a mises à flot, & qui sont arrêtées par quelques obstacles. Voyez CORDES, BOIS. Voyez aussi l'article TRAIN.

EMBALLAGE, f. m. *terme de Doiianne & de Commerce*, qui a plusieurs significations.

1°. *Emballage* s'entend de l'action même d'emballer. Voyez EMBALLER.

2°. *Emballage* comprend tout ce qui sert à emballer les marchandises, comme le papier, le carton, les caisses, tonneaux, bannettes, toiles cirées, serpillières, cordages, &c. pour lesquelles il n'est fait aucune déduction de poids pour les droits d'entrée & de sortie, selon le tarif de 1664 & l'ordonnance de 1667, si ce n'est pour les marchandises d'or & d'argent, & pour les drogueries & épiceries.

3°. *Emballage* ne signifie souvent que les toiles ou serpillières qui servent à emballer les marchandises.

Une toile d'emballage est une sorte de toile grossière, mais forte, qui sert à emballer: elle est différente de la serpillière, quoiqu'on se serve aussi de celle-ci pour emballer. Voyez SERPILLIÈRE. *Dictionnaires de Comm. de Trév. & Chambers.* (G)

EMBALLER, v. act. (*Comm.*) faire l'emballage d'une caisse de marchandises, l'envelopper de toile & la garnir de paille, pour la conserver & la garantir de la pluie, du mauvais tems & autres accidens, lorsqu'on est obligé de la transporter au loin, soit par des voitures de terre ou de rivière, soit par mer, & pour les voyages de long cours.

Il y a plusieurs manières d'emballer les marchandises; les unes s'emballent seulement avec de la paille & de la grosse toile; les autres dans des bannes ou bannettes d'osier ou de bois de châtaignier, ou dans des caisses de bois de sapin qu'on couvre d'une toile cirée grasse, toute chaude; d'autres dans de gros

cartons qu'on enveloppe de toiles cirées seches, quelquefois sans autre couverture, mais le plus souvent avec de la paille & de la toile. Dans tous ces emballages on coud la toile avec de la ficelle & une grosse aiguille, & on la ferre par-dessus avec une forte corde, qui faisant plusieurs tours de divers sens autour du ballot, aboutit à un des coins, où elle est enfin liée & arrêtée. C'est à ce bout de la corde que les visiteurs ou autres commis des doiannes mettent leur plomb, afin que la balle ne puisse s'ouvrir sans le lever, & que les marchandises qu'ils ont visitées ne puissent être changées ni augmentées au préjudice des droits du roi.

Dans les échelles du Levant, comme à Alep, Smyrne, &c. les emballages, particulièrement ceux des soies, ont toujours deux toiles; l'une intérieure, qu'on appelle *la chemise*; l'autre extérieure, qui est la couverture. Les Levantins remplissent l'entre-deux de ces toiles, de paille, & quelquefois de coton. *Dictionnaires de Commerce, de Trévoux, & Chambers.* (G)

EMBALLEUR, f. m. (*Commerce.*) celui dont le métier ou la fonction est de ranger les marchandises dans les balles, de les empaqueter & emballer.

Autrefois les crocheteurs & gagnes-deniers faisoient cet office dans les doiannes; mais maintenant dans celles de Lyon & de Paris il y a des *emballeurs* en titre d'office, qui payent paulette au roi, ont des droits réglés par un tarif, font bourse commune, & forment un corps qui a son syndic & autres officiers. Ils sont à Paris au nombre de soixante partagés en deux bandes, dont l'une est de service à la doianne, & l'autre à leur bureau rue des Lombards, où ils roulent ainsi alternativement tous les huit jours.

Ce sont les *emballeurs* qui écrivent sur les toiles d'emballage, les numéros des ballots appartenans au même marchand, & envoyés au même correspondant, les noms & qualités de ceux à qui ils sont envoyés, & les lieux de leur demeure. Ils ont aussi soin de dessiner un verre, un miroir ou une main sur les caisses de marchandises casuelles, pour avertir ceux qui les remueront, d'user de précaution.

Les instrumens dont se servent les *emballeurs*, sont un couteau, une balle de bois, ordinairement de boiis, & une longue & forte aiguille à trois carres: leur fil est une médiocre ficelle, qui dans le commerce de la Corderie est appelée *ficelle d'emballage*. *Dictionnaires de Commerce, de Trévoux, & Chambers.* (G)

* EMBAMMA, (*Hist. anc.*) espece de sauce ou de salade à laquelle on joignoit l'épithete d'*amarum*, amere, & qui servoit d'affaïsonnement à l'agneau pascal. C'étoit ou des endives, ou de la chicorée, ou de la laitue, ou de la pulmonaire, ou le chardon, le raifort, les orties, &c. on tenoit du vinaigre dans un vase placé à côté de ces herbes; & après plusieurs cérémonies religieuses que le maître de la maison faisoit, il rompoit un morceau de pain azyme, le couvroit d'herbes ameres, trempoit le tout d'abord dans le vinaigre, ensuite dans une sauce de figues, de raisins, &c. & disoit: « Beni soit le Seigneur notre Dieu, le maître du monde, qui nous a sanctifiés par ses commandemens, & nous a ordonné de manger le pain azyme avec la sauce amere ». Il mangeoit ensuite le pain trempé & les herbes, benissoit les mets, goûtoit à l'agneau pascal, & abandonnoit le reste de l'agneau, des herbes, du pain & des sautes à la dévotion & à l'appétit des autres convives, dont le repas commençoit alors.

EMBANQUÉ, adj. (*Marine.*) Les navigateurs qui vont à la pêche de la morue, ou qui font route pour Terre-neuve & le golfe de Saint-Laurent, se servent de ce terme pour dire qu'ils sont arrivés sur le banc de Terre-neuve. (Z)

* EMBANQUER, v. act. ou neut. (*Manufact. en soie*) c'est passer les canons d'organcin à la cantre, pour se disposer à ourdir. Voyez CANONS, ORGAN-CIN & CANTRE.

* EMBARBE, f. f. (*Manuf. en soie.*) ficelle servant au métier d'étoffes de soie; elle a trois quarts d'aulne de long, & elle est bouclée par un de ses bouts. On enfile les *embarbes* les unes après les autres à une corde, afin que quand on veut s'en servir, elles ne puissent jamais être prises les unes avant les autres: leur usage dans le lissage des desseins, est d'arrêter les cordes de semple que la liseuse retient. Voyez SEMPLE & LIRE.

Peigner les embarbes, c'est les débrouiller après qu'on les a tirées du semple, & lorsque les lacs sont finis. Voyez LACS.

EMBARBER, v. neut. *terme de Riviere.* Lorsqu'un bateau vient d'amont, & qu'il est prêt de passer un pont ou un pertuis, on dit: *ce bateau va embarber l'arche avalante, ce bateau est près d'embarber le pertuis.* Voyez PERTUIS.

EMBARCADERE & EMBARCADOUR, f. m. (*Mar.*) Les Espagnols donnent ce nom aux ports & rades qu'ils ont le long des côtes de l'Amérique méridionale, & sur-tout dans la mer du Sud, où ils vont charger les marchandises & faire le commerce pour les villes qui sont dans le dedans des terres. Il y a des *embarcaderes* qui sont fort éloignées des villes: par exemple, Arica est l'*embarcadere* du Potosi; Acapulco & la Vera-cruz peuvent être regardés comme les *embarcaderes* de la ville de Mexico. (Z)

EMBARDER, v. neut. (*Marine.*) c'est lorsqu'on fait faire au vaisseau un mouvement pour s'éloigner de l'endroit où il est. On dit: *embarde au large*, lorsqu'étant dans la chaloupe auprès du vaisseau, on pousse d'un côté ou d'autre pour s'en éloigner. *Embarde* se dit encore lorsqu'un vaisseau est à l'ancre, & qu'on lui fait sentir son gouvernail pour le jeter d'un côté ou d'un autre. (Z)

EMBARGO, f. m. (*Marine.*) METTRE UN EMBARGO. On se sert de ce terme pour celui d'arrêt, ou pour signifier l'ordre que les souverains donnent pour arrêter tous les vaisseaux dans leurs ports, & empêcher qu'il n'en sorte aucun, afin de les trouver prêts pour leur service, en cas de besoin; ce qu'on les oblige de faire en les payant. En France on dit *fermer les ports.* (Z)

EMBARILLE, adj. (*Comm.*) renfermé dans un baril; ainsi on dit de la farine *embarillée.*

EMBARQUEMENT, f. m. (*Comm.*) l'action de charger des marchandises ou des troupes dans un vaisseau. Ce terme signifie aussi dans le Commerce, les frais qu'il en coûte pour embarquer des marchandises. *Dictionnaires de Commerce, de Trévoux, & de Chambers.* (G)

EMBARQUER DES MARCHANDISES, (*Comm.*) c'est en charger un vaisseau ou un bateau.

Un maître de vaisseau doit avoir le connoissement de toutes les marchandises qu'il *embarque*; & un voiturier par eau, la lettre de voiture de celles dont son bateau est chargé, pour les représenter en cas de besoin.

Embarquer en grenier, c'est *embarquer* des marchandises sans être emballées ni empaquetées.

On *embarque* de cette sorte le sel, le blé, toutes sortes de grains, des légumes; certains fruits, comme les pommes, les noix, le poisson sec, les métaux, &c. c'est-à-dire qu'on les met en tas dans des lieux secs & préparés exprès à cet usage dans les navires & bateaux. *Dictionn. de Comm. de Trévoux, & Chambers.* (G)

* EMBARRAS, f. m. il se prend au physique & au moral; au *physique*, pour tout ce qui empêche la facilité d'un mouvement ou d'une action; & au mo-

ral, pour tout ce qui nuit à l'expédition prompte d'une affaire, ou à la commodité de la vie. On dit les *embarras d'une route* & les *embarras du monde*. On dit encore avoir l'esprit *embarrassé d'affaires*, être *embarrassé de quelqu'un*, &c.

EMBARRE, (*Manège & Maréch.*) cheval *embarré*. Voyez S'EMBARRER, EMBARRURE.

EMBARRER, (s') *Manège & Maréch.* Un cheval qui *s'embarre*, est celui qui se trouve tellement pris & arrêté après avoir passé l'une de ses jambes au-delà de la barre qui limitoit la place qu'il occupe dans l'écurie, qu'il ne peut plus l'en dégager. Dans les efforts qu'il fait pour y parvenir, il peut se blesser plus ou moins dangereusement. Voy. EMBARRURE. Des séparations en forme de cloison, la suspension des barres à une juste hauteur, prévient sans doute un pareil événement. Voyez ECURIE. (e)

EMBARRURE, f. f. *terme de Chirurgie*, espece de fracture du crane, dans laquelle une esquille passe sous l'os sain, & comprime la dure-mere. Il faut tâcher de tirer avec adresse cette piece d'os avec des pincettes convenables. Si l'on croit n'y pouvoir réussir, ou si en faisant des tentatives il y a du risque de causer quelque déchirement à la dure-mere, il faut appliquer le trépan, & le multiplier, si le besoin le requiert, afin de pouvoir enlever facilement la piece d'os qui forme l'*embarrure*. Voyez ENGISOMME & TRÉPANNER. (Y)

EMBARRURE, f. f. (*Manège & Maréch.*) On appelle improprement ainsi tout accident qui suit l'action de *s'embarre*: l'effet ou la maladie est donc ici désigné & reconnu par le nom même de la cause qui l'a produit.

Ces accidens ne se bornent pas toujours à de simples écorchures; ils consistent souvent dans des contusions plus ou moins dangereuses, selon qu'elles sont plus ou moins fortes & plus ou moins profondes, & selon aussi la nature de la partie contuse & affectée.

L'écorchure est une legere solution de continuité; une érosion qui n'intéresse que les poils, l'épiderme, les fibres & les petits vaisseaux cutanés.

Il est certain que l'*embarrure* limitée à ce seul événement, ne peut jamais être envisagée comme une maladie grave; elle est cependant quelquefois accompagnée d'inflammation, ce que l'on reconnoît aisément à la sensibilité que témoigne l'animal, lorsque nous portons la main sur cette plaie superficielle, à la chaleur & au gonflement qui se manifeste dans ses environs; & alors elle exige plus d'attention de la part du maréchal.

Il ne suffit pas en effet de recourir à des pommades ou à des liqueurs dessiccatives; il s'agit premièrement de détendre & de calmer. L'application prématurée de ces topiques qui ne conviennent que dans le cas de l'absence de tous les signes dont je viens de parler, augmenteroit inévitablement le mal: on oindra donc d'abord le lieu où le siège en est établi, avec un mélange de miel & d'onguent d'althæa; jusqu'à ce que la douleur s'évanouisse; à mesure qu'elle se dissipera, on supprimera insensiblement l'althæa pour lui substituer l'onguent pompholix ou l'onguent de céruse toujours mêlée avec le miel; & la plaie étant enfin desséchée par ce moyen, on procurera la régénération des poils: il n'est point de voie plus assurée pour y parvenir, que celle d'oindre la partie qui en est dépourvue avec l'onguent suivant.

« Prenez pampre de vigne que vous pilerez dans un mortier de fonte; après en avoir broyé une petite quantité, ajoutez-y du miel; broyez de nouveau le tout, reprenez des pampres, pilez-les & ajoutez encore du miel; continuez jusqu'à ce que vous ayez préparé assez de cet onguent, que vous

» garderez soigneusement pour le besoin ; & que
» vous aurez attention de renouveler chaque an-
» née.

Il peut arriver aussi que l'inflammation soit très-considérable , alors on saignera l'animal : de plus , s'il survient des fongosités , on emploiera , lorsqu'il n'y aura plus d'inflammation , de foibles consomptifs pour les détruire , tels que l'alun brûlé , mêlé avec le miel , & même avec l'ægyptiac si ces fongosités sont d'un certain volume. Enfin , dans le cas de l'écorchure simple & sans complication de chaleur & de douleur , on se contentera de laver la partie malade avec du vin chaud , de la saupoudrer avec de la céruse , ou de la froter avec les mélanges desiccatifs & adoucissans dont j'ai fait mention , &c.

Les contusions occasionnées par l'*embarrure* , ne diffèrent de celles qui sont le produit de l'impression subite & du heurt de quelques corps durs & obtus , qu'en ce que communément le frottement de la partie sur la barre , suscitait une érosion , elles s'annoncent par une tumeur avec solution extérieure de continuité. Il n'est pas néanmoins absolument rare que cette tumeur soit sans déperdition de substance , & sans ouverture à la peau.

Lorsque la contusion se borne au tégument ou au corps graisseux , elle est regardée comme une meurtrissure , & n'est suivie d'aucun accident fâcheux : l'eau fraîche , l'eau-de-vie & le savon sont des remèdes capables d'en opérer l'entière guérison ; il n'en est pas de même lorsqu'elle s'étend dans les parties charnues , ou qu'elle est accompagnée de la foulure des tendons ou des ligamens , de la dilacération du tissu interne , du froissement , de la compression des vaisseaux , de la stagnation des liqueurs dans leurs canaux , de leur extravasation , &c. Ces différentes complications nous sollicitent à un traitement plus méthodique , & dans lequel nous devons toujours nous guider par la variété des symptômes & des circonstances. 1°. De fortes contusions , surtout dans la partie la plus élevée de l'extrémité , s'enflamment le plus souvent & suppurent. J'ai ouvert nombre d'abcès provenans de cette seule & unique cause. 2°. Les tendons ou les ligamens sont-ils contus & foulés ? la douleur vive à laquelle l'animal est en proie , la difficulté qu'il a de se mouvoir , nous l'annonceront ; & ces mêmes signes réunis & joints à celui qui résulte du volume & de l'étendue de la tumeur , nous indiqueront encore tous les autres accidens qui ont eu lieu dans l'intérieur du membre *embarré*.

Dans les uns & les autres de ces cas , la saignée à la jugulaire est indispensable. Selon l'ardeur de l'inflammation & la vivacité de la douleur , on appliquera des cataplasmes anodins faits avec de la mie de pain bouillie dans du lait , à laquelle on ajoutera des jaunes-d'œufs , du safran & de l'onguent *populeum* ; par le secours de ces médicamens , on satisfera aux premières intentions que l'on doit avoir , puisqu'on s'opposera d'une part à l'affluence des humeurs sur la partie tuméfiée , & de l'autre , aux progrès de l'inflammation qu'il faut absolument s'efforcer d'appaier. Ces deux objets étant remplis , on n'oubliera rien pour délivrer la partie des humeurs qui s'y seront accumulées. On débutera d'abord par les remèdes résolutifs , tels que les cataplasmes faits avec racine d'iris , de bryone , de chacune deux onces ; sommités d'absynthe & d'auronne , fleurs de camomille & de fureau , de chacune une poignée ; semence d'aneth , fénugrec & cumin en poudre , de chacun une once ; sel ammoniac , quatre dragmes : on fera cuire le tout dans du gros vin , on pilera ensuite le marc , on y mêlera de l'axonge humaine , ou de l'axonge de cheval & du safran , de chacun deux dragmes pour le cataplasme que l'on appliquera chau-

dement sur la partie , ou tel autre semblable qui aura les mêmes vertus & la même efficacité. En frottant encore la tumeur avec les résolutifs spiritueux , ou avec l'esprit de matricaire & le baume nervin , ou en mettant en usage les bains résolutifs aromatiques , on pourra opérer la résolution. S'il y a enfin épanchement ou infiltration d'humeur , & que cette voie que l'on doit toujours préférer à toute autre , soit impossible ; on facilitera la suppuration par l'ongtion de l'onguent *basilicum* , ensuite on ouvrira la tumeur. Voyez TUMEUR. Souvent les épervins , les courbes , les suros , sont provoqués par les *embarrures*. Voy. ÉPARVINS , SUROS. J'ai vu de plus ensuite d'un pareil accident , un gonflement énorme & une obstruction considérable du tissu vasculaire qui compose la masse des testicules. Voyez TESTICULE.

Pendant l'administration des remèdes que je viens de prescrire , on doit tenir l'animal à un régime exact , à l'eau blanche , au son , lui administrer des lavemens émolliens , &c. & selon le dépôt qui en sera résulté , le purger pour terminer le traitement. (e)

EMBASE D'ENCLUME. On appelle ainsi un resaut qui se trouve à quelques enclumes lorsque la table n'est point de niveau avec la bigorne , soit que celle-ci soit ronde ou quarrée , étant d'un ponce ou environ plus basse que la table de l'enclume. Ces sortes d'enclumes servent aux Taillandiers , & à leur défaut ils se servent d'enclumes ordinaires. (D)

EMBASEMENT , s. m. en *Architecture* , est un espede de base sans moulure , ou socle continu au pié d'un édifice , on l'appelle en grec *stereobate* , terme qui comprend en général toute sorte de structure solide destinée à soutenir une autre partie d'un édifice moins massive. (P)

EMBATONNÉ , adj. terme de *Blason*. On dit qu'une colonne est cannelée & *embâtonnée* , pour dire que ses cannelures sont remplies de figures de bâtons , jusqu'à une certaine partie de son fust.

EMBATTOIR , s. m. (*Maréch. gros.*) Voyez EMBATTRE ; c'est une fosse dans laquelle les maréchaux grossiers mettent les roües qu'ils veulent ferrer. Anciennement dans Paris les *embattoirs* étoient placés dans les rues au-devant des boutiques de ces ouvriers ; mais la police a réformé cet abus. (D)

EMBATTRE , v. act. (*Maréch. gros.*) C'est le nom que l'on donne à la manœuvre par laquelle on garnit une roüie de voiture de ses bandes de fer. Il y a deux manieres de ferrer les roües : l'une avec autant de bandes de fer qu'il y a de jantes à la roüie , c'est celle que nous allons expliquer ; l'autre maniere consiste à ferrer la roüie avec un cercle de fer d'une seule piece , ce qui se fait avec l'aide du diable (voyez DIABLE). Pour *embattre* ou ferrer une roue , on la place dans l'*embattoir* qui est une fosse de 6 à 7 piés de long sur un de large & environ 3 piés de profondeur : cette fosse doit être bien maçonnée ou garnie d'un corroi de glaise , afin qu'elle puisse tenir l'eau dont on la remplit , & dont on verra l'usage ci-après. Cette fosse ou *embattoir* est bordé au rez-de-chaussée d'un fort chaffis de charpente qui assure la maçonnerie ; on place donc la roue dans cette fosse , en sorte qu'elle y soit plongée à moitié , & que les deux bouts du moyeu portent sur le chaffis de charpente. Dans cet état on applique une des bandes de fer qui doivent être rougies au feu , sur les jantes de la roue , en sorte que le milieu de la bande réponde juste sur le joint de deux jantes contigues ; on frappe de grands clous par les trous des barres qui par ce moyen se trouvent assujetties sur les jantes. On fait rougir les barres afin qu'elles se plient & s'appliquent mieux à la circonférence de la roue ; mais comme ordinairement le feu y prend

après que la bande est embattue ou cloüée, on fait tourner la roue, enforte que la bande & la partie enflammée se trouvent plongées dans l'eau de l'embattoir où elles s'éteignent. (D)

* EMBAUCHER, v. act. (*Arts méch.*) Il se dit d'un compagnon qui se présente pour entrer chez un maître auquel il est conduit par les autres compagnons. Le compagnon est *embauché*, quand il est accepté par le maître; & le repas que l'*embauché* donne aux compagnons, s'appelle l'*embauchage*. On dit *payer son embauchage*.

EMBAUCHOIR, f. m. (*terme de Fournier.*) C'est une espece de jambe de bois garnie d'une coulisse comme la forme brisée. On s'en sert pour élargir les bottes. *Voyez la figure dans la planche du Cordonnier Bottier.*

* EMBAUMEMENS, f. m. pl. (*Hist. anc.*) De tous les peuples anciens, il n'y en a aucun chez lequel l'usage d'embaumer les corps ait été plus commun que chez les Egyptiens: c'étoit une suite de leur superstition. *Voyez l'article EGYPTIEN.*

Nous allons rapporter ce qu'Hérodote nous en a transmis, & nous y joindrons les observations de notre savant chimiste M. Roüelle.

Dans l'Egypte, dit Hérodote, il y a des hommes qui font métier d'embaumer les corps. Quand on leur apporte un mort, ils montrent aux porteurs des modèles de morts peints sur du bois. On prétend que la peinture ou figure la plus recherchée, représente ce dont je me fais scrupule de dire le nom en pareille occasion; ils en montrent une seconde qui est inférieure à la première, & qui ne coûte pas si cher; ils en montrent encore une troisième qui est au plus bas prix: ils demandent ensuite suivant laquelle de ces trois peintures on veut que le mort soit accommodé. Après qu'on est convenu du modèle & du prix, les porteurs se retirent, les embaumeurs travaillent, & voici comment ils exécutent l'*embaumement* le plus recherché.

Premièrement ils tirent avec un fer oblique la cervelle par les narines; ils la font sortir en partie de cette manière, & en partie par le moyen des drogues qu'ils introduisent dans la tête: ensuite ils font une incision dans le flanc avec une pierre d'Ethiopie aiguillée: ils tirent par cette ouverture les viscères; ils les nettoient, & les passent au vin de palmier; ils les passent encore dans des aromates broyés: ensuite ils remplissent le ventre de myrrhe pure, broyée, de canelle & d'autres parfums, excepté d'encens, & ils le recousent. Cela fait, ils salent le corps, en le couvrant de *natrum* pendant soixante-dix jours: il n'est pas permis de le saler plus de soixante-dix jours. Ce terme expiré, ils lavent le mort, & l'enveloppent de bandes de toile de lin coupées, & enduites de la gomme dont on se sert en Egypte en guise de colle. Les parens le reprennent en cet état, font faire un étui de bois de forme humaine, y placent le mort, le transportent dans un appartement destiné à ces sortes de caisses, le dressent contre le mur, & l'y laissent. Voilà la manière la plus chère & la plus magnifique dont ils embaument les morts.

Ceux qui ne veulent point de ces *embaumemens* somptueux, choisissent la seconde manière, & voici comment leurs morts sont embaumés.

On remplit des seringues d'une liqueur onctueuse qu'on a tirée du cedre; on injecte le ventre du mort de cette liqueur, sans lui faire aucune incision, & sans en tirer les entrailles. Quand on a introduit l'extract du cedre par le fondement, on le bouche, pour empêcher l'injection de sortir. On sale ensuite le corps pendant le tems prescrit: au dernier jour on tire du ventre la liqueur du cedre. Cette liqueur a tant de force, qu'elle entraîne avec elle le ventricule & les entrailles consumés; car le nitre dissout

les chairs, & il ne reste du corps mort que la peau & les os. Quand cela est achevé ils rendent le corps, sans y faire autre chose.

La troisième manière d'embaumer est celle-ci, elle n'est employée que pour les moins riches. Après les injections par le fondement, on met le corps dans le nitre pendant soixante-dix jours, & on le rend à ceux qui l'ont apporté.

La première observation qui se présente à la lecture de ce passage, c'est que quoiqu'il soit peut-être plus exact & plus étendu qu'on n'étoit en droit de l'attendre d'un simple historien, il n'est cependant ni assez précis ni assez circonstancié pour en faire l'exposition d'un art. Il falloit qu'on pratiquât des incisions à la poitrine, au bas-ventre, &c. sans quoi toute la capacité intérieure du corps n'auroit point été injectée, & les viscères n'auroient point été consumés. Il est à présumer qu'on lavoit avec soin le corps avant que de le saler: c'étoit encore ainsi qu'on le débarrassoit des restes du *natrum* & des liqueurs, quand il avoit été salé. On ne peut douter qu'on ne finît par le faire sécher à l'air ou dans une étuve.

On appliquoit ensuite sur tout le corps & sur les membres séparément, des bandes de toile enduites de gomme; mais on l'embaillotoit de plus avec un nouveau bandage également gommé, les bras croisés sur la poitrine, & les jambes réunies.

Dans l'*embaumement* véritable, la tête, le ventre & la poitrine étoient pleines de matières résineuses & bitumineuses, & le reste du corps en étoit couvert. On retenoit ces matières par un grand nombre de tours de toile. Après une couche de bandes on appliquoit apparemment une couche d'*embaumement* fondu & chaud, avec une espece de brosse; puis on couchoit de nouveaux tours de bandes, & sur ces nouveaux tours une nouvelle couche de matière fondue, & ainsi de suite jusqu'à ce que le tout eût une épaisseur convenable.

Il est difficile de décider si l'*embaumement* de la dernière espece étoit un mélange de bitume de Judée & de cédria, ou si c'étoit du bitume de Judée seul. La momie de sainte Genevieve est embaumée, ainsi que celle des Célestins, avec le pissasphalte; mais elle a des bandes de toile fine, & elles sont en plus grand nombre qu'aux autres momies. Cependant le plus grand nombre de momies étant apprêtées avec le mélange de bitume de Judée & de cédria, qu'on peut appeler le *pissasphalte*, on peut croire que cet *embaumement* est de l'espece inférieure.

La dépense de la caisse qu'on donnoit à la momie, étoit considérable; elle étoit de sycomore, d'une seule piece, creusée à l'outil, & ce ne pouvoit être que le tronc d'un arbre fort gros.

Il y avoit, selon toute vraisemblance, des sortes d'*embaumemens* relatifs à la différence des bandes qu'on trouve aux momies, grosses ou fines. Le dernier bandage étoit parsemé de caractères hiéroglyphiques, peints ou écrits. Il se faisoit aussi des dépenses en idoles, en amulettes, en ornemens de caisse, &c.

La matière de l'*embaumement* le plus précieux étoit une composition balsamique, telle que celle qu'on a trouvée dans les chambres des momies, conservée dans un vase, & il est évident que cet *embaumement* avoit aussi ses variétés. On a trouvé des momies dont les ongles étoient dorés, d'autres avoient des caisses de porphyre: il y en avoit de renfermées dans des tombeaux magnifiques.

Il semble que le travail des embaumeurs pouvoit se distribuer en deux parties; la première, qui consistoit à enlever aux corps les liqueurs, les graisses & autres causes de corruption, & à les dessécher; la seconde, à défendre ces corps desséchés de l'humidité & du contact de l'air.

Les fondemens de ce travail sont renfermés en partie dans la description d'Hérodote; il s'agit de les y découvrir, de corriger ce qui est mal présenté, de justifier ce qui est bien dit, de tenter quelques expériences sur les matieres balsamiques & bitumineuses des momies, d'imiter les *embaumemens* égyptiens, & voir s'il n'y auroit pas quelques moyens d'imitation fondés sur les principes chimiques qui dirigent les Anatomistes dans la préparation de leurs pieces.

On peut réduire à deux sentimens tout ce qu'on a dit sur cet objet. Les uns ont prétendu que le corps entier salé, avoit été embaumé de maniere que les matieres balsamiques, résineuses & bitumineuses s'étoient unies avec les chairs, les graisses, les liqueurs, & qu'elles avoient formé ensemble une masse égale; les autres, qu'on saloit le corps, qu'on le desséchoit, & qu'on lui appliquoit les matieres balsamiques. Quant au desséchement, l'humidité étant cause de corruption, ils ont ajouté qu'on le séchoit à la fumée, ou qu'on le faisoit bouillir dans le pissasphalte, pour en consumer les chairs, graisses, &c.

On peut objecter au sentiment des premiers, l'expérience qu'on a de certains corps tombant en pourriture, dans des maladies où il est absolument impossible d'absorber les fluides par des matieres résineuses & balsamiques; matieres qui ne font point d'union avec l'eau. D'ailleurs les momies sont parfaitement seches, & l'on n'y remarque pas la moindre trace d'humidité.

Le sentiment des seconds est plus conforme à la raison.

Le *natrum* des anciens étoit un alkali fixe, puisqu'ils s'en servoient pour nettoyer, dégraisser, blanchir les étoffes, les toiles, & faire le verre. Notre nitre ou salpêtre est au contraire un sel moyen qui ne dégraisse point les étoffes, qui conserve les chairs, qui les sale comme le sel marin, & qui conserve leurs sucs. Le *natrum* des anciens agissoit sur les chairs d'une maniere toute opposée à notre nitre; il s'unissoit aux liqueurs lymphatiques, huileuses, grasses, les séparoit du reste, & faisoit l'effet de la chaux des Tanneurs & autres ouvriers en cuir, épargnoit les muscles, les tendons, les os.

Hérodote dit dans la premiere façon d'embaumer, qu'on lavoit le corps avant que de l'envelopper de bandes. C'est ainsi qu'on enlevoit les restes des matieres lymphatiques & du *natrum*, sources d'humidité. Les embaumeurs ne saisoient donc le corps que pour le dessécher; mais le *natrum*, en restant, eût retenu & même attiré l'humidité, comme c'est la propriété des sels alkalis.

Le *natrum* agissant sur les corps, comme la chaux, il n'étoit pas permis de saler plus de soixante-dix jours. En effet, comme il arrive aux cuirs trop enchaufés, le *natrum* auroit attaqué les solides. Un sel neutre n'opere pas en si peu de tems, comme il paroît à nos viandes séchées.

Mais si le *natrum*, dira-t-on, étoit un sel alkali, pourquoi ne détruiroit-il pas? c'est qu'il est foible, qu'il ne ressemble point à la pierre à cauter, mais au sel de la soude & au sel marin.

Il est à présumer que Bils préparoit ses pieces anatomiques en salant le corps avec un sel alkali, à la maniere des Egyptiens; méthode qu'une odeur aromatique ne servoit qu'à déguiser. Clauderus en étoit persuadé, mais il se trompoit sur les effets du sel alkali; il croyoit que l'alkali volatil s'unissoit aux parties putrides, & qu'il étoit retenu dans les chairs du cadavre.

On pourroit demander sur le premier *embaumement* dont parle Hérodote, à quoi bon remplir le corps de myrrhe & d'aromates, avant que de le saler? En le salant on emporte en partie ces aromates; car le *na-*

trum agit puissamment sur les balsamiques, en formant avec leurs huiles une matiere savonneuse, soluble, & facile à emporter par les lotions. Il semble qu'il faudroit placer la salaison & les lotions avant l'emploi des aromates.

Il y a très-peu de momies enveloppées de toiles gommées, appliquées sans résine immédiatement sur le corps desséché; elles ont communément deux bandages. Le corps & les membres sont chacun séparément entortillés de bandes de toile résineuse ou bitumineuse: c'est-là le premier. Le second est formé d'autres bandes de toile sans résine ou bitume, qui prennent le tout & l'emmailottent comme les enfans. Celles-ci ont pu être enduites de gommés.

Les momies nous parviennent rarement avec le second bandage; on l'ôte par curiosité pour les amulettes.

Elles ne sont pas toutes renfermées dans des caisses: c'est pour les garantir du contact de l'air qu'on y a employé la résine.

Une seconde critique qu'on peut faire d'Hérodote, est relative à son second *embaumement*. Sans incision, l'injection par le fondement ne remplira point le ventre, elle ne parcourra qu'une petite étendue d'intestins. D'ailleurs la liqueur de cedre est un baume ou une résine sans force, sans action corrosive. Si l'on employoit le cédria, c'étoit comme aromate, l'injection étoit de *natrum*. Le cédria n'a pu avoir lieu dans l'*embaumement*, qu'après la salaison & les lotions.

La cervelle se tiroit par un trou fait artificiellement aux narines & au fond de l'orbite de l'œil. Hérodote n'est pas exact là-dessus.

Il n'est pas concevable qu'on embaumât tous les Egyptiens. Le peuple couchoit ses morts sur des lits de charbons, emmailottés de linges, & couverts d'une natte sur laquelle il amassoit une épaisseur de sept à huit piés de fable.

Quelle durée l'*embaumement* ne donnoit-il pas aux corps? il y en a qui se conservent depuis plus de deux mille ans. On a trouvé dans la poitrine d'un de ces cadavres, une branche de romarin à peine desséchée.

La matiere de la tête d'une momie, encore assez molle pour que l'ongle y pût entrer dans un tems chaud, & peu altérée, a donné d'abord un peu d'eau insipide, qui dans la progression de la distillation est devenue acide. Il a passé en même tems une huile limpide, peu colorée, de l'odeur de succin. Cette huile s'est ensuite épaissie & colorée; elle s'est figée en se refroidissant, sans perdre l'odeur de succin. Sa liqueur acide n'a pu cristalliser, à cause de sa trop petite quantité.

On peut voir dans M. Roüelle les expériences qu'il a faites sur les matieres qu'il a présumées entrer dans les *embaumemens*. Une réflexion qui résulte de ces expériences, c'est qu'en y employant la poudre de cannelle & d'autres ingrédiens qui attirent l'humidité, on consulte plus le nez que l'art.

Elles fournissent trois sortes d'*embaumemens*, l'un avec le bitume de Judée, un second avec le mélange de bitume & la liqueur de cedre ou cédria, & un troisieme avec le même mélange & une addition de matieres résineuses & aromatiques.

EMBAUMEMENT, opération de Chirurgie, c'est l'action d'embaumer un corps. Voici comment elle se pratique.

Le chirurgien commande au plombier de faire un cercueil, dont les dimensions intérieures doivent excéder la longueur & la grosseur du corps. Il commande aussi un barril de plomb pour mettre les entrailles; & une boîte de plomb faite de deux pieces, pour mettre le cœur.

On prépare cinq bandes, deux de la largeur de

A A a a

trois doigts & de quatre aulnes de long, pour bander les bras; deux de quatre doigts de large & de six aulnes de long, pour bander les jambes & les cuisses; & une autre plus large & plus longue, pour faire les circonvolutions nécessaires autour du corps. Il faut en outre que le chirurgien ait des scalpels pour faire les incisions convenables, des aiguilles pour recoudre les parties, & une scie pour scier le crane.

Les médicamens nécessaires à l'embaumement, sont de trois especes différentes. Il faut environ trente livres de poudre de plantes aromatiques, telles que les feuilles de laurier, de myrthe, de romarin, de sauge, de rhue, d'absinthe, de marjolaine, d'hyssope, de thym, de serpolet, de basilic; les racines d'iris, d'angelique, de *calamus aromaticus*; les fleurs de rose, de camomille, de mélilot, de lavande; les écorces de citron & d'orange; les semences de fenouil, d'anis, de coriandre, de cumin, & autres semblables. On ajoûte ordinairement quelques livres de sel commun à la poudre de toutes ces plantes, qui sert à remplir les grandes cavités, & à mettre avec les entrailles.

Il faut dix livres d'une poudre plus fine, composée de dix ou douze drogues odorantes, capables de conserver les corps des siècles entiers, qui sont de myrthe, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de styrax calamite, de gérosfle, de noix-muscade, de cannelle, de poivre blanc, de soufre, d'alun, de sel, de salpêtre: le tout bien pulverisé & passé par le tamis.

On aura en outre un liniment composé de terebenthine, d'huile de laurier, de styrax liquide, de baume de Copahu. Trois livres de ce liniment suffiront pour les embrocations nécessaires. Il faut de plus quatre pintes d'esprit-de-vin, cinq ou six gros paquets d'étoupes, du coton, deux aulnes de toile cirée, de la plus large, & un paquet de grosse ficelle. Tout étant ainsi préparé, le chirurgien est en état de commencer l'embaumement.

Le chirurgien, après avoir ouvert le bas-ventre, la poitrine & la tête, & avoir ôté tout ce qui y est contenu, met quelques poignées de la plus grosse poudre au fond du barril de plomb; il étend par-dessus une partie des entrailles, qu'il couvre d'un lit de poudre, & ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait mis tous les viscères dans le barril, à l'exception du cœur, qu'il a soin de mettre dans un vaisseau rempli d'esprit-de-vin. Lorsque le barril contient toutes les entrailles, le chirurgien met par-dessus un lit de poudre grossière assez épais: si le barril étoit presque plein, on achèveroit de le remplir avec des étoupes, & on feroit fonder le couvercle; si au contraire il étoit de beaucoup trop grand, on le feroit couper par le fondeur.

Les trois ventres vuidés, on les lave avec de l'esprit-de-vin. On commence par la tête, en emplissant le crane d'étoupes saupoudrées, & en y en faisant entrer autant qu'on peut. On remet la calotte du crane à sa place; & avant que de recoudre le cuir chevelu, on met entre deux de la poudre balsamique. On verse dans la bouche de l'esprit-de-vin, pour la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du coton. On en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & ensuite avec un pinceau on fait une embrocation sur toute la tête, le visage & le cou avec le liniment; & mettant ensuite de la poudre fine sur toutes ces parties, il se forme une croûte sur la superficie. On met la tête dans un sac en forme de coëffe de nuit, qui a des cordons qu'on tire pour serrer autour du cou, afin que toute la tête soit exactement enveloppée.

On emplir de poudres & d'étoupes la poitrine & le ventre, qui ne sont plus qu'une grande cavité. On remet le *sternum* à sa place; & après l'avoir couvert de la poudre fine que l'on fait entrer entre les

côtes & les tégumens, on recoud les tégumens qui avoient été ouverts crucialement.

On fait aux bras, aux cuisses & aux jambes des taillades qui pénètrent jusqu'aux os; on les lave avec de l'esprit-de-vin, on les remplit de la poudre fine, on fait l'embrocation avec le liniment, on saupoudre toutes ces parties avec la poudre odorante, & on les bande ensuite. On fait des incisions aux fesses & au dos, & on procède comme aux extrémités. On emmaillotte le corps avec la bande préparée à cet effet; on le coud ensuite dans la toile cirée, & on le serre avec de la ficelle, comme un ballot: on le met ensuite dans le cercueil, qu'on fait fonder par le plombier.

On remplit les ventricules & les oreillettes du cœur, avec la poudre odorante; on l'enveloppe dans de la toile cirée, on le ficelle, & on le met dans une double boîte de plomb que l'on fait fonder.

A l'armée & dans les endroits où l'on n'auroit pas tous les secours nécessaires pour l'embaumement que nous venons de décrire, on se contenteroit, après avoir ôté les entrailles, de faire macérer le corps dans du vinaigre chargé de sel marin; & au défaut de vinaigre & de sel, dans une forte lessive de cendre de bois de chêne: on le retire ensuite, & on l'expose dans un lieu sec, avec le soin de l'essuyer fréquemment. Ce sont les humeurs qui se putréfient; car nous conservons très-facilement les corps dont on a injecté les vaisseaux, & dont on a enlevé la graisse qui étoit dans l'interstice des muscles.

La conservation des corps par l'embaumement, a eu la vénération pour motif; c'est une opération dispendieuse qu'on ne pratique que pour les princes & pour les grands. Il seroit à souhaiter pour l'utilité publique & l'intérêt des survivans, qu'on trouvât des moyens d'embaumer, c'est-à-dire de préserver de la pourriture à peu de frais, de manière que cela ne fût point au-dessus de la portée du simple peuple. Il s'élève des lieux où l'on enterre, des vapeurs malfaisantes, capables d'infecter. Ramazzini assure que la vie des fossoyeurs n'est pas habituellement de longue durée; que leur visage est ordinairement blême & pâle, & il attribue cette disposition aux vapeurs déliées qu'ils respirent en creusant les fosses. Les vapeurs rendent les églises où l'on enterre, extrêmement mal-saines. Non-seulement l'inhumation dans les églises est dangereuse, mais on pourroit dire qu'elle est indécente, si elle n'étoit autorisée par l'usage, ou plutôt consacrée par l'abus. M. Porée chanoine-honoraire du S. Sepulchre à Caën, dans ses *Lettres sur la sépulture dans les églises*, remonte à la source de cet usage, & il indique les moyens de lever les obstacles imaginaires qu'on peut opposer à son abolition: la voix d'un bon citoyen & d'un ecclésiastique respectable, doit être comptée pour beaucoup. M. Haguenot medecin & conseiller de la cour des aides à Montpellier, a donné à la société royale des Sciences de cette ville, dont il est membre, un excellent mémoire, dans lequel il fait la peinture touchante des malheurs qui sont la suite de la coutume pernicieuse de mettre les corps dans des caves communes. J'ai aussi parlé de cet abus meurtrier, dans mon *Traité sur la certitude des signes de la mort*. Je fais qu'il y a des villes où il est expressément défendu d'enterrer dans les églises, sans prendre la précaution de mettre de la chaux vive dans le cercueil & aux environs, & de jeter dans la fosse quelques sceaux d'eau. A Paris, où le plâtre est commun, on pourroit mettre à très-peu de frais tous les corps à l'abri de la putréfaction funeste aux survivans par la mauvaise qualité que les vapeurs qui en exhalent, donnent à l'air. Il faudroit gacher du plâtre dans le cercueil, qu'on feroit un peu plus grand qu'à l'ordinaire; on y enfonceroit le corps, & on le couvri-

roit d'une couche de plâtre gaché, afin de l'enfermer comme dans un mur. C'est peut-être par ce motif de salubrité qu'on enterroit autrefois dans des cercueils de pierre. Dans les endroits où il n'y a point de plâtre, on pourroit enduire le corps de terre-glaise, &c. Voyez EMBAUMER. (Y)

L'art des *embaumemens*, tel qu'on le pratique aujourd'hui, n'a été connu en Europe que dans les derniers siècles : auparavant on faisoit de grandes incisions sur les cadavres ; on les saupoudroit bien, & on enveloppoit le tout avec une peau de bœuf tannée. C'est ainsi qu'on embauma à Roïen en 1135, Henri I. roi d'Angleterre ; & encore l'opérateur s'y prit si tard, ou si mal, que l'odeur du cadavre lui fut fatale : il en mourut sur le champ.

Au reste, ceux qui seront curieux d'acquérir les connoissances d'érudition sur la matiere des *embaumemens*, trouveront à se satisfaire dans la lecture des ouvrages que nous allons indiquer.

Bellonius, (Petrus) de mirabili operum antiquorum præstantiâ, medicato funere, seu cadavere condito, & medicamentis nonnullis servandi cadaveris vim obtinentibus. Paris, 1553, in-4°. rare, figures.

Rivinus, (And.) de balsamatione. Lips. 1655, 4°.

Clauderî, (Gabriel) methodus balsamandi corpora humana. Attenburgi, 1679, in-4°. Cet ouvrage-ci est pour les gens du métier.

Lauzoni, (Jos.) de balsamatione cadaverum. Ferrar. 1693, in-12. & réimprimé avec les œuvres de l'auteur.

Greenhill, (Thomas) the art of embalming. London, 1705, in-4°. m. c. f. & sur-tout dans les mémoires que M. Roïelle a écrits sur cette matiere. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EMBAUMER, v. act. ouvrir un corps mort, en ôter les intestins, & mettre en la place des drogues odorantes & dessiccatives, pour empêcher qu'il ne se corrompe. Voyez EMBAUMENT (Chirurgie).

Ce mot est formé de *baume* qui étoit le principal ingrédient des *embaumemens* des Egyptiens. Voyez BAUME.

Le corps de Jacob en Egypte fut quarante jours à *embaumer*. Voyez *genef. I. v. 3.* Marie Madeleine & Marie mere de Jacques, acheterent des parfums pour *embaumer* Jesus. Voyez *saint Matthieu*, &c. Jean roi de France étant mort à Londres en 1364, l'on y *embauma* son corps qu'on emporta en France, & qu'on enterra à Saint-Denis.

Quant à la maniere dont on *embaumoit* les corps parmi les Egyptiens, voyez ci-devant l'art. EMBAUMENT (Hist. anc.).

Le D. Grew auteur du *musæum regalis societatis*, croit que les Egyptiens, pour *embaumer* les corps, les faisoient bouillir dans une chaudiere avec une certaine espece de baume liquide ; sa raison est que dans les momies qu'on conserve dans la collection ou cabinet de la société royale, le baume a pénétré non-seulement les chairs & les parties molles, mais même les os, au point qu'ils en sont tout noirs, comme s'ils avoient été brûlés. Voyez MOMIE.

Les Peruvians avoient une maniere particuliere & très-bonne de conserver les corps de leurs yncas rois, *embaumés*. Garcillasso de la Vega croit que tout leur secret consistoit à ensevelir ces corps dans la neige pour les y faire sécher, après quoi on y appliquoit un certain bitume dont parle Acofta, qui les conservoit aussi entiers que s'ils eussent toujours été en vie. Dictionn. de Trévoux, & Chambers. (G)

EMBDEN, (Géog. mod.) ville du cercle de Westphalie en Allemagne, capitale du comté de même nom, située sur l'Ems. Long. 24. 38. lat. 53. 20.

EMBELLE, f. f. (Marine.) c'est la partie du vaisseau comprise depuis la herpe du grand mâât jusqu'à celle de l'avant, ou depuis le grand mâât jusqu'au de-

Tome V.

gré d'amure ; comme c'est la partie la plus basse du côté du navire, & où l'on est le plus à découvert dans un jour de combat, on y met des fargues. Voyez BELLE & FARGUES. (Z)

* EMBELLIR, v. act. c'est ajouter avec art à des objets qui seroient peut-être indifférens par eux-mêmes, des formes ou des accessoires qui les rendent intéressans, agréables, précieux, &c.

* EMBENATER, (Sal.) c'est lier des bâtons de bois de coudrier avec des osiers & de la ficelle, capables de contenir un certain nombre de pains de fel. Voyez BENATES & BENATIERS.

EMBISTAGE, sub. m. terme dont les Horlogers se servent en parlant de la situation respective des deux platines d'une montre : C'est deux fois la distance entre le centre de la platine de dessus, & le point où l'axe de la grande platine la rencontre.

Si l'on suppose que la fig. 56, Pl. X. d'Horlogerie, représente la cage d'une montre, & C le centre de la charniere, sur lequel elle tourne dans la boîte, il est clair que pour que ces deux platines puissent passer par la même ouverture, il faut que L C distance du centre de la charniere au bord diagonalement opposé de la platine de dessus, soit égal à E C grandeur de la platine des piliers ; car si la distance L C étoit plus grande que E C, la platine de dessus ne pourroit pas passer par cette ouverture. Donc cette platine ne peut point s'étendre au-delà du point L, qui est dans la circonférence du cercle décrit de l'ouverture de compas C E & du point C ; de façon que pour que ces deux platines passent par la même ouverture, en supposant leurs centres dans une même ligne perpendiculaire à leurs plans, il faut que le rayon de celle de dessus soit plus petit que celui de l'autre de la quantité dont le bord de la grande platine est distant du point où la perpendiculaire abaissée du point L rencontre cette platine ; mais comme il est avantageux que la platine de dessus soit la plus grande qu'il est possible, & que du côté D du pendant à cause de la forme de la boîte elle peut s'avancer jusqu'en D perpendiculairement au-dessus du point C, on lui donne une grandeur & une situation telle que d'un côté son bord soit à plomb du point C, & que de l'autre il se trouve, comme nous l'avons dit, dans la circonférence du cercle décrit de l'ouverture de compas C E, & du point C : par cette situation de la platine de dessus on voit bien que son centre ne se trouve plus dans le point où l'axe de l'autre platine la rencontre, & qu'il en est éloigné d'une certaine distance : or c'est le double de cette distance que l'on appelle, comme nous l'avons dit, l'*embistage*.

Pour déterminer la grandeur de la platine de dessus, celle de l'autre platine étant donnée, de même que la hauteur des piliers, voici comme on s'y prend : H R représentant cette hauteur, E B la grande platine, C le centre de mouvement de la petite charniere, & D L une ligne indéfinie supposée la platine de dessus ; du point C comme centre, & du rayon C E diametre de la grande platine, décrivez l'arc E L ; & du même point C, élevez la perpendiculaire C D, la ligne D L fera le diametre de la platine de dessus. Car supposant que toute la figure tourne autour du point C, il est clair que le bord de la platine de dessus étant parvenu en E, ne surpassera pas E B ou E C diametre de la grande, puisque E C égal C L, du côté D elle s'étendra autant qu'elle le pourra, comme nous l'avons dit. Par cette opération on voit que la position de cette platine, par rapport à celle des piliers, est aussi déterminée, puisqu'elle doit être telle que son bord du côté du pendant soit précisément à plomb de celui de cette platine. Si l'on suppose que les deux platines conservant leur situation respective, s'approchent l'une de l'autre jusqu'à

A A a ij

ce qu'elles se touchent, on voit évidemment que le bord de la platine de dessus en *D* répondra au point *C* de celle des piliers, & que l'autre bord *L* sera à une distance du bord *E* double de l'excentricité des deux platines; cette distance sera l'*embistage*, puisque le double de l'excentricité des deux platines répond à deux fois la distance entre le centre de la platine de dessus, & le point où l'axe de la grande platine la rencontre. (T)

EMBLAVER, (*Jard.*) est le même qu'*ensemencer*.

EMBLAVES, f. f. pl. (*Jurisp.*) terme usité dans plusieurs coutumes pour exprimer les terres ensemencées en blé. On distingue quelquefois les *emblaves* ou terres emblavées des terres simplement ensemencées. Les *emblaves* ou terres emblavées sont dans quelques coutumes les terres où le blé est déjà levé; c'est en ce sens qu'il en est parlé dans l'article 59 de la coutume de Paris. Les terres ensemencées sont celles où le blé est semé, mais n'est pas encore levé. Dans l'usage on confond souvent les *emblaves* avec les terres ensemencées. (A)

EMBLÈME, f. m. (*Belles-Lettres.*) image ou tableau qui par la représentation de quelque histoire ou symbole connu, accompagnée d'un mot ou d'une légende, nous conduit à la connoissance d'une autre chose ou d'une moralité. Voyez DEVISE & ENIGME.

L'image de Scevola tenant sa main sur un foyer embrasé, avec ces mots au-dessous: *Agere & pati fortia romanum est*, Il est d'un romain d'agir & de souffrir constamment, est un *emblème*.

L'*emblème* est un peu plus clair & plus facile à entendre que l'énigme. Gale définit le premier un tableau ingénieux qui représente une chose à l'œil, & une autre à l'esprit.

Les *emblèmes* du célèbre Alciat sont fameux parmi les savans.

Les Grecs donnoient aussi le nom d'*emblèmes* aux ouvrages en mosaïque, & même à tous les ornemens de vases, de meubles, & d'habits; & les Romains l'ont aussi employé dans le même sens. Cicéron reprochant à Verrès les larcins des statues, vases, &c. & autres ouvrages précieux qu'il avoit enlevés aux Siciliens, appelle *emblemata* les ornemens qui y étoient attachés, & qu'on en pouvoit séparer, auxquels ils ont aussi comparé les figures & les ornemens du discours. C'est ainsi qu'un ancien poète latin disoit d'un orateur, que tous ses mots étoient arrangés comme des piéces de mosaïque:

. Ut tessellæ omnes,
Arte pavimenti atque emblemata vermiculata.

Les Jurisconsultes ont aussi conservé cette expression dans le même sens, c'est-à-dire pour tout ornement surajouté, & qu'on peut séparer du corps d'un ouvrage. Dans notre langue le mot *emblème* ne signifie qu'une *peinture*, une image, un bas-relief, qui renferme un sens moral ou politique.

Ce qui distingue l'*emblème* de la devise, c'est que les paroles de l'*emblème* ont toutes seules un sens plein & achevé, & même tout le sens & toute la signification qu'elles peuvent avoir jointes avec la figure. On ajoute encore cette différence, que la devise est un symbole déterminé à une personne, ou qui exprime quelque chose qui la concerne en particulier; au lieu que l'*emblème* est un symbole plus général. Ces différences deviendront plus sensibles, pour peu qu'on veuille comparer l'*emblème* que nous avons cité avec une devise: par exemple, celle qui représente une bougie allumée, avec ces mots *Juvando consumor*, je me consume en servant; il est clair que ce dernier symbole est beaucoup moins général que le premier. Voyez le dictionn. de Trév. & Chamb. (G)

EMBLER, v. n. (*Vénerie.*) se dit de l'allure des bêtes,

lorsque le pié de derrière avance d'environ quatre doigts sur ceux de devant.

EMBLOQUER, en terme de Tabletier-Cornetier, c'est proprement l'action d'applatir dans le bloc entre deux plaques un morceau de corne chaud, tel que pourroit être, par exemple, un ergot de bœuf. Voyez BLOC & PLAQUES.

EMBODINURE, EMBOUDINURE, BOUDINURE, sub. f. (*Marine.*) On appelle ainsi plusieurs bouts de corde menue, dont l'arganeau de l'ancre est environné; on le fait pour empêcher que le cable ne se gâte contre le fer. (Z)

* EMBOITEMENT, f. m. (*Gram.*) c'est une des situations d'un corps relativement à un autre, auquel il est uni & contigu; & le terme *emboîtement* désigne assez par lui-même quelle est l'espece d'union ou de contiguité dont il s'agit. Elle est telle que le corps qui emboîte semble embrasser le corps emboîté, comme une boîte contient ce qu'on y renferme. Voyez BOÎTE.

EMBOÎTEMENT, terme nouvellement introduit dans l'Art militaire, pour exprimer l'espece d'entrelacement que font les soldats d'un bataillon lorsqu'on veut le faire tirer, pour que les fusils des soldats du quatrième rang dépassent un peu le premier.

Par le moyen de cet entrelacement, les soldats n'occupent guère qu'un pié dans la file; & comme les fusils ont environ cinq piés de longueur, ceux du quatrième rang peuvent alors dépasser de quelque chose le premier.

Ainsi l'objet de l'*emboîtement* est de faire enforte que le feu des soldats du dernier rang ne puisse causer aucun accident à ceux du premier.

Dans cet état, les soldats sont dans une attitude fort gênante. Les deux premiers rangs ont un genou à terre, & les jambes entrelacées les unes dans les autres: le troisième & le quatrième rang sont droits, mais fort serrés aussi sur les premiers, de manière que les soldats du troisième ont les jambes placées dans celles du second, & que ceux du quatrième les ont dans celles du troisième.

Les soldats du premier rang ont l'avantage de pouvoir se servir aisément de leurs armes; il n'en est pas de même de ceux du second, parce que l'incommodité de leur situation ne leur permet guère d'ajuster leur fusil pour tirer sur l'ennemi. Le troisième rang tire aussi facilement que le premier; mais pour le quatrième, quelqu'*emboîtement* que l'on fasse son feu est toujours fort dangereux pour la tête du bataillon. L'expérience le fait voir dans l'exercice; car ce n'est qu'avec un très-grand soin qu'on parvient à faire dépasser les fusils du quatrième rang du premier: encore arrive-t-il souvent, lorsqu'on fait tirer les soldats, que quelque officier reçoit des coups de feu dans ses habits, & que les soldats des premiers rangs ont les cheveux brûlés. Il est vrai que ce dernier accident peut s'attribuer aux amorces; mais le premier prouve suffisamment le danger auquel les officiers sont exposés par le feu du quatrième rang. Pour remédier à cet inconvénient, il ne faudroit dans l'action faire tirer que les trois premiers rangs; ou lorsqu'il ne s'agit que de tirer sans se joindre, mettre le bataillon sur trois rangs, conformément à l'instruction du 14 Mai 1754, qui porte que toutes les fois que l'infanterie prendra les armes en quelque occasion que ce soit, elle soit formée sur trois rangs. Voyez EVOLUTIONS.

Quoiqu'il paroisse difficile aujourd'hui de faire tirer quatre rangs à la fois sans inconvénient, & qu'on ait imaginé l'*emboîtement* pour y parvenir, on en a pourtant fait tirer jusqu'à cinq autrefois, suivant la Fontaine. « Pour faire tirer cinq rangs à la fois, dit » cet auteur dans sa doctrine militaire, imprimée à Paris en 1667, on fera mettre les deux premiers rangs

» à genoux, le troisième fort courbé, le quatrième
» un peu moins courbé, & le cinquième passe le bout
» de son mousquet par-dessus l'épaule du quatrième
» rang; & ils tirent ainsi sans s'offenser l'un ni l'autre,
» comme nous avons expérimenté souvent ». *Doctr. milit. pag. 449. (Q)*

EMBOÏTER, v. act. (*Comm.*) mettre ou serrer quelque marchandise dans une boîte, pour la garantir de la pluie, &c. Ce terme signifie souvent la même chose qu'encaisser. Voyez ENCAISSER. *Dictionn. de Comm. de Trév. & de Chamb. (G)*

EMBOÏTER, (*Hydraul.*) c'est enchâsser un tuyau dans un autre; ce qui se pratique en posant des tuyaux de bois ou de grès pour conduire les eaux. (*K*)

EMBOÏTER, (*à la Monnoie.*) c'est prendre l'acte des deniers de boîte, tant avant qu'après l'essai. Voy. BOÎTE D'ESSAI.

EMBOÏTURE, (*Marine.*) Voyez ENOCURE.

EMBOÏTURE, f. f. terme de Menuiserie, est une barre de bois de trois ou quatre pouces de large plus ou moins, suivant l'ouvrage, d'épaisseur & longueur convenables, que l'on met à tenons & mortaises, & rainures au bout des planches, lorsqu'elles sont toutes assemblées & destinées pour des portes, des contre-vents, des tables, &c. Voyez nos figures dans les Planches de Menuiserie.

EMBOIRE, se dit, en Peinture, lorsque les couleurs à l'huile, avec lesquelles on peint un tableau, deviennent mates, & perdent leur luisant au point qu'on ne distingue pas bien les objets.

Lorsqu'on peint sur un fond de couleur qui n'est pas bien sec, celles qu'on met dessus s'emboivent en fêchant. On remédie à cet inconvénient lorsque ce qu'on a peint est bien sec, en passant du vernis ou un blanc d'œuf battu dessus. (*R*)

EMBOLI, (*Géog. mod.*) ville de Macédoine dans la Turquie européenne; elle est située sur la rivière de Stromona. Long. 41. 38. lat. 40. 55.

EMBOLISME, f. m. (*Chronologie.*) signifie une intercalation. Voyez les articles MOIS & INTERCALAIRE.

Les Grecs se servoient de l'année lunaire, qui est de 354 jours; & afin de l'approcher de l'année solaire, qui est de 365, ils ajoutaient tous les deux ou trois ans un embolisme, c'est-à-dire un treizième mois lunaire; & ce mois sur-ajouté ils l'appelloient *embolismos*, parce qu'il étoit inféré ou intercalé. Harris & Chambers. Voyez AN.

Ce mot, ainsi que les trois suivans, est grec, & vient d'ἐμβάλλειν, mettre & jeter dedans. Voyez EMBOLISMIQUE. (*O*)

EMBOLISMIQUE, adj. intercalaire, se dit, en Chronologie, des mois sur-ajoutés que les Chronologistes inferent pour former le cycle lunaire de dix-neuf ans. Voyez INTERCALAIRE.

Comme dix-neuf années solaires sont composées de 6939 jours & 18 heures, & que dix-neuf années lunaires ne font ensemble que 6726, on a trouvé que pour égaler le nombre des dix-neuf années lunaires aux dix-neuf solaires, qui font le cycle lunaire de dix-neuf années, il étoit nécessaire d'intercaler ou inférer sept mois lunaires de 209 jours, lesquels, avec les quatre jours bissextiles qui arrivent dans cet intervalle, font 213, & le tout ensemble fait 6939 jours. Voyez CYCLE.

Au moyen de ces sept mois embolismiques ou sur-ajoutés, les 6939 jours & 18 heures des dix-neuf années solaires, se trouvent à-peu-près employés dans le calendrier. Voyez MOIS.

Dans le cours de dix-neuf ans il y a 228 lunes communes, & sept mois embolismiques. En voici la distribution.

Chaque 3^e, 6^e, 9^e, 11^e, 14^e, 17^e, & 19^e années

sont embolismiques, & par conséquent de 384 jours. C'est la méthode que les Grecs ont suivie dans le calcul du tems, quand ils se sont servis de l'ennéadécatéride, ou cycle de dix-neuf ans; mais ils ne l'ont pas observé constamment, comme il paroît que les Juifs l'ont fait.

Les mois embolismiques sont comme les autres mois lunaires, quelquefois de 30 jours, & quelquefois de 29 seulement. Voyez AN.

Les épactes embolismiques sont celles qui sont depuis XIX. jusqu'à XXIX; & on les appelle embolismiques, parce qu'en ajoutant l'épacte qui est XI, elles excèdent le nombre XXX; ou plutôt parce que les années qui ont ces épactes sont embolismiques, ayant 13 Lunes dont la treizième est embolismique. Voyez EPACTE. Wolf, *éléments de Chronologie*, & Chambers.

Les Turcs ne se servent point du mois embolismique; aussi le commencement de leur année est vague: mais ils ont des jours embolismiques. Les 44 minutes dont une lunaison surpasse 29 jours & demi, font environ 11 jours en 30 ans: or les Turcs répandent ces 11 jours sur 30 années lunaires, en sorte qu'il y a 11 années qui ont un jour de plus; savoir la 2^e, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26, & 29, & le commencement de leur année lunaire ne retombe avec l'année solaire qu'au bout de 34 années lunaires, ou environ 33 solaires.

Au reste, comme l'année lunaire commune de 354 jours & l'année solaire tropique différent de 11 jours 5 heures & 4 minutes, il s'ensuit que pour accorder l'année lunaire avec la solaire, il faudroit ajouter en 100 ans 34 mois de 30 jours & 4 de 31 jours, & qu'au bout de six siècles il faudroit encore changer cet ordre, parce qu'il reste 4 heures 21 minutes, qui en six siècles font environ un jour. (*O*)

EMBOLON, (*Art milit.*) disposition de troupes chez les anciens, rangées sur peu de front & beaucoup de hauteur. Voyez COIN. (*Q*)

EMBOLUS, (*Hydr.*) terme latin qui répond à piston. Voyez PISTON.

EMBOPOINT, f. m. (*Med.*) ce mot s'est formé de trois dictions françoises: de la préposition *en*, dont l'*n* se change en *m* devant *b*, de l'adjectif *bon*, & du substantif *point*; de sorte qu'embonpoint signifie l'état d'une personne qui est en bon point, c'est-à-dire en bon état, en bonne santé. Quelques-uns écrivent embompoint.

Hippocrate donne une très-belle description de l'embonpoint (*præcept. jx. 1. seq.*); il le fait consister dans une disposition naturelle bien proportionnée de toutes les parties du corps, qui sont pleines de bons sucs, dans un juste rapport avec les forces des solides qui les contiennent, dans une vigueur ferme & constante, & dans une facilité à l'exercice des fonctions qui ne s'altère pas aisément. Hippocrate établit aussi que pour jouir d'un embonpoint complet, *optanda est & ejusmodi dispositio quæ aliena sit ab ingenui tarditate*. Saint-Evremond dit de même, « que pour jouir d'un embonpoint parfait, une bonne disposition de l'ame veut quelque chose de plus aimé que l'état tranquille.

L'embonpoint, dont on ne juge ordinairement que par l'apparence, s'annonce par un visage plein dont la peau est assez tendue; d'un teint vif & frais, qui ne soit que modérément enluminé; par les membres charnus & peu chargés de graisse; par l'agilité du corps dans ses mouvemens, &c. Voyez SANTÉ.

On se sert cependant communément de ce terme embonpoint dans un sens qui lui est moins propre: on l'emploie pour exprimer la constitution d'un corps gras, replet, qui n'est souvent rien moins qu'en bonne santé; lorsqu'il est trop abondant en humeurs, même de bonne qualité, en graisse sur-tout, ce qui

fait un état peu favorable à la santé, lorsque cette constitution est sensiblement défectueuse par excès ; c'est ce qu'on appelle *le trop d'embonpoint*, qui dégénère en maladie par les altérations qu'il occasionne dans l'économie animale. Le défaut d'*embonpoint* est aussi un état contre nature, c'est la maigreur. Voyez MAIGREUR. L'un & l'autre vice sont produits par celui de la sécrétion du suc huileux qui constitue la graisse, lequel est trop abondant ou manque dans les réservoirs qui lui sont propres. V. GRAISSE. (d)

EMBOSSURE, f. f. (*Marine.*) c'est un nœud que l'on fait sur une manœuvre, & auquel on ajoute un amarrage. Voyez CROUPIAT. On dit faire un *embofsure au cable*. (Z)

EMBOUCHÉ, adj. *terme de Blason* ; il se dit du bout d'un cornet, d'une trompe, & d'une trompette, qu'on met dans la bouche pour en sonner, lorsque ce bout est d'un émail différent du corps. *Dict. de Trév.*

EMBOUCHER, v. act. (*Manège.*) terme qui dans sa véritable acception signifie & désigne non-seulement l'action de donner un mors quelconque à un cheval, mais l'art de le fabriquer & de l'approprier parfaitement à l'animal auquel on le destine.

Il est aussi difficile de fixer avec précision le tems où les hommes ont imaginé de réduire le cheval & de le maîtriser, en profitant adroitement de la sensibilité de sa bouche & de la disposition de cet organe à subir les diverses impressions de la main du cavalier, qu'il le seroit de déterminer véritablement celui où nous avons commencé à triompher de cet animal, & à le faire servir à nos besoins & à notre usage. D'un côté ces points de fait sont ensevelis dans une nuit dont il ne nous est pas permis de percer l'obscurité ; & de l'autre, ce que la tradition nous en apprend, en la supposant même dépouillée de toute ambiguïté, ne nous conduiroit point exactement au vrai nœud de la difficulté que nous nous proposons d'éclaircir & de résoudre. Nous ne pouvons douter que dans la langue des Grecs, une grande partie des termes consacrés à la navigation étoient adaptés à l'équitation. Nous trouvons dans Suidas celui de *κέρως* ou de *coureur*, également employé pour désigner des vaisseaux légers & des chevaux de course. Nous voyons qu'Homère appelloit les vaisseaux, *des chevaux de mer*, *ἀλὲς ἵπποι* : il nomme encore le pilote, *le cocher d'un vaisseau*. Pindare, le premier qui parmi les poètes dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, ait donné Pégase pour monture à Bellérophon, & qui ait prétendu que Minerve surnommée par cette raison *Chalinitis*, lui a montré l'art de le dompter & de lui mettre un frein, appelle lui-même du nom de *brides* les ancrs qui servent à fixer les vaisseaux ; tandis que Nonnus met en usage le mot *καλινός*, qui signifie *frein*, pour désigner les gouvernails des vaisseaux de Cadmus. Or quand nous ne serions pas fondés à inférer de ces expressions avec M. Freret (*Voyez le vol. XIII. des mém. de l'acad. des Inscrip. & Belles-Lett.*), que le Pégase de Pindare étoit constamment un vaisseau dont Bellérophon s'empara, & la bride prétendue que Minerve lui donna, un gouvernail qu'il construisit ; & que nous pourrions croire au contraire que ce Pégase étoit un cheval, & cette bride une sorte de mors, nous n'en serions pas plus satisfaits & plus instruits, relativement à l'époque certaine de l'invention des embouchures, & relativement encore à l'espèce de celle à laquelle ce même Bellérophon auroit eu recours. Des recherches sur le genre de ce frein seroient d'autant plus infructueuses, qu'aucun auteur ne nous en offre le plus léger indice ; & peut-être aussi que si quelques-uns d'entre eux l'avoient caractérisé par quelques dénominations particulières, ce qu'ils nous en auroient dit ne seroit pas plus instruc-

tif que leur silence. Il est constant, par exemple, qu'au tems où vivoit Xénophon, on embouchoit les chevaux ; non-seulement il nous donne des préceptes sur la manière de brider l'animal, *infrenetur*, mais il s'exprime en termes trop clairs & trop positifs, pour que nous puissions résister à l'évidence de ce fait, *ferrum freni sive lupos*. Sommes-nous néanmoins plus éclairés sur la forme de ces *lups*, ou de ces freins louvetés dont nous parlent encore Ovide, Silius, Horace, & Virgile ?

Tempore paret equus lentis animosus habenis

Et placido duos accipit ore lupos. Ovid.

Quadrupedem flectit non cedens virga lupatis. Sil.

Lupatis temperet ora frenis. Hor.

Asper equus duris contunditur ora lupatis. Virg.

Les commentateurs se sont long-tems exercés sur ce point. Si nous nous en rapportons à eux, & principalement à Servius, nous devons penser que ces freins hérissés de pointes, ou armés & garnis de dents de loup inégales entre elles, étoient destinés aux chevaux dont la bouche étoit en quelque façon dépourvue de sentiment. Mais comment, avec quelque connoissance de la conformation de cet organe, se persuader qu'une embouchure de cette sorte n'étoit pas plutôt capable de désespérer l'animal, que de l'assujettir ? D'un autre côté, nous voyons dans le t. IV. du suppl. au liv. de l'antiqu. du P. de Montfaucon, un mors de bride antique ; le fer, qui traversoit la bouche du cheval, est terminé d'une part par la tête d'un cheval : or ne pourroit-on pas présumer avec plus de raison, que ces mots *lupata frena* doivent s'entendre d'un frein qui avoit non une tête de cheval, mais une tête de loup à l'une de ses extrémités, ou à chacune d'elles ? Il est vrai que l'on peut objecter que ce mors prétendu n'en est point un, d'autant plus que sa configuration est très-extraordinaire, & dès-lors nous retomberons dans l'incertitude & dans les ténèbres.

Tous les pas que nous pourrions faire, nous menant donc au doute & non à des découvertes sûres & avantageuses, je crois qu'il seroit plus simple & plus naturel de penser que les premiers peuples, qui inspirés par leurs besoins, ont cherché dans le cheval des ressources favorables aux commodités de la vie & du commerce, après l'avoir adouci & rendu familier, le conduisirent d'abord au son de la voix, & dirigèrent ensuite sa marche à la manière des Numides & des Gétules, appelés par tous les auteurs, ainsi qu'Appien appelle en général les Africains, *gens infcia freni*, c'est-à-dire qu'ils guiderent leurs chevaux avec un bâton, à-peu-près comme les Maures le pratiquèrent ensuite, & comme quelques-uns le pratiquent encore aujourd'hui. La nécessité où l'on fut d'attacher le cheval pour le fixer en un lieu quelconque, suggéra l'idée de lui passer une corde autour de l'encolure ; telle est celle que l'on observe au-bas du cou du cheval de chaque Maure dans la colonne Trajane. Cette corde servit sans doute insensiblement de frein ; Strabon même nous assure que plusieurs Maures employoient des freins de corde : or quoique celle qui entoure l'encolure ne paroisse point captiver la tête de l'animal, il est vraisemblable qu'elle pouvoit faciliter les moyens d'arrêter & de faire tourner le cheval, puisque nous sommes chaque jour convaincus par nos propres yeux, que des paysans grossiers maîtrisent & soumettent par cette voie leurs chevaux. Le hasard ayant peut-être encore démontré le plus grand empire de l'homme sur cet animal, lorsqu'il est assujetti & maintenu par la tête, engagea à transporter à cette partie les liens placés au cou ; peu-à-peu & à mesure que l'occasion déterminait à le retenir, on s'aperçut du pouvoir qu'on acquéroit sur lui, soit en le saisissant par les

nafaux, soit en contournant cette corde en forme de muferolle ; enfin on parvint à reconnoître véritablement le sentiment dont la bouche est dotée ; de là les brides & les licous dont parle Xénophon, & qui sont représentés sur les monumens romains. J'avoie qu'en considérant les mors que nous offrent & que nous peignent la colonne Trajane, la colonne Antonine, & les autres marbres qui nous restent, nous ne voyons que des mors sans renes, mais ceux que nous remarquons sur la colonne de Théodose en sont garnis. Je conviendrai de plus, que les unes & les autres de ces embouchures de métal ou d'une matiere quelconque, ne sont nullement assemblées à des branches, & que nous ne trouvons pas le plus léger vestige de cette chaîne que nous nommons *gourmette* ; d'où je conclus que toutes ces additions sont postérieures, & que nous sommes parvenus au point où nous sommes à cet égard par la même route, c'est-à-dire par la voie toujours lente du tâtonnement.

Quoi qu'il en soit de ces différentes conjectures, notre unique objet dans cet ouvrage est d'être utiles, & non de paroître & de nous montrer érudits. Je dirai donc que la science d'*emboucher* les chevaux, est de toutes les parties que renferme la science de l'Eperonnier, la plus délicate & la plus épineuse : les autres ouvrages auxquels il se livre demandent l'élégance dans les formes, la solidité dans la construction, la propreté, le fini dans l'exécution ; mais, eu égard à celui-ci, ces conditions ne sont pas suffisantes. Les principes d'après lesquels l'Eperonnier doit agir, doivent être nécessairement fondés sur la connoissance parfaite, 1°. de la conformation de quelques parties du cheval : 2°. des situations respectives que la nature leur a assigné dans chaque individu : 3°. des rapports de force, de sensibilité, & de mouvemens qu'elle a mis entr'elles & les autres portions du corps : 4°. des effets mécaniques de cette machine simple, destinée à entretenir comme milieu, l'intime réciprocité du sentiment de la bouche de l'animal & de la main du cavalier ; effets qu'il est indispensable d'apprécier, pour fixer avec précision les mesures des parties du mors, mais dont cependant la théorie générale des leviers ne nous donne pas toutes les solutions que nous désirerions, parce qu'il entre dans les calculs auxquels nous nous abandonnons, en la consultant, une multitude d'élémens purement physiques, dont il est presque impossible de fixer la valeur. Aussi me suis-je défendu, dans une telle complication, la desunion de ces différens objets. J'ai pensé qu'en ne les séparant pas, & en les présentant sous un seul & unique point de vue, je deviendrois plus intelligible. Voyez MORS. Vous trouverez à cet article tout ce qui peut, relativement à cette matiere, regarder l'art & le travail de l'Eperonnier. (e)

* EMBOUCHER, v. act. (Luth.) il se dit en général des instrumens à vent ; les *emboucher*, c'est les appliquer à la bouche de la maniere dont il convient, pour en tirer avec facilité tous les sons harmoniques qu'ils peuvent rendre.

EMBOUCHURE, f. f. (Manège.) terme spécialement adopté pour désigner la portion du mors qui est reçue dans la bouche du cheval, & dont l'effet ou l'impression doit se manifester précisément sur les barres.

Nous trouvons dans Castella, Grifone, Fiaschi, Cadamusto, Sanseverino, Caracciolo, Massari, la Noüe, la Broüe, &c. un appareil énorme d'*embouchures* différentes, telles que les poires simples, doubles, secretes, à pas d'âne ; les melons doux, ronds, à olives ; les campanelles simples, doubles, à cul-de-bassin, à cul-plat ; les hottes simples, à balottes entaillées, les canons à trompe ; les canons mon-

tans ; les canons simples, à compas, à cou d'oie, à bascule ; les demi-canons coudés ouverts à cou d'oie, ou ouverts à pié de chat ; les gorges de pigeon ; les escaches à bouton, à bavette, à la pignatelle ; les olives tambours, les pas d'âne, &c. mais nous avons renoncé avec raison aux frivoles avantages que les anciens sembloient se promettre de leurs recherches sur ce point, & nous avons banni loin de nous cette multitude prodigieuse d'instrumens, dont la diversité des formes & des noms a vainement épuisé leur génie, & qui seroient plutôt capables d'altérer & de détruire le sentiment de la partie sur laquelle la main du cavalier exerce sa puissance, qu'ils ne nous procureroient les moyens de captiver l'animal sans l'avilir. Je ne fais néanmoins si notre supériorité à cet égard est telle qu'il ne nous reste rien à désirer, & s'il nous est permis de croire que les principes vagues, qui, relativement à cet objet, sont répandus & répétés dans tous les écrits modernes, puissent constituer une théorie suffisante & aussi lumineuse que s'ils étoient déduits des effets constans de la main & des effets certains & combinés des portions principales du mors. Voyez MORS. (e)

EMBOUCHURE D'UNE RIVIERE, (Géog.) c'est l'endroit par où une riviere se décharge dans la mer. (Z)

* EMBOUCHURE, f. f. (Commerce.) il se dit, dans le commerce des grains, d'une espece de friponerie qui consiste à faire que le dessous de celui qu'on vend, ne soit pas aussi bon que le dessus. S'il y a *embouchure au grain*, il est confiscable.

EMBOUCHURE, f. f. c'est, en terme de Chauderonnier & de Luthier, la partie sur laquelle se posent les levres, & d'où l'on pousse le vent dans le tuyau du cor, de la trompette, & autres instrumens semblables. Voyez les Planches de Lutherie.

EMBOUCHURE, f. f. (Tireur d'or.) c'est l'ouverture la plus large des pertuis de leur filiere. Voyez OR.

EMBOUCLÉ, adj. en termes de Blason, se dit des pieces garnies d'une boucle, comme sont les colliers des levriers.

EMBOUQUER, v. neut. (Marine.) on se sert de ce terme dans les îles de l'Amérique, pour dire qu'on commence d'entrer dans un passage resserré entre plusieurs îles ou des terres, comme on se sert de *débouquer* lorsqu'on en veut sortir. Voyez DÉBOUQUEMENT & DÉBOUQUER. (Z)

EMBOURRER, v. act. terme de Bourrellier, c'est garnir une selle de bourre. Voyez SELLE. Une selle mal *embourrée* est sujette à blesser un cheval.

* EMBOURRER, v. act. (Potier de terre.) c'est réparer ou cacher les défauts d'une piece, avec un mélange de terre & de chaux : cela est défendu.

EMBOURRER, v. act. (Sellier.) c'est garnir ou de bourre, ou de laine, ou de crin, une selle, un bât, &c.

EMBOURRER, chez les Tapissiers, c'est la même acception qu'*embourrer* chez les Selliers ; les Tapissiers l'appliquent seulement à des meubles, à des sièges, à des matelats, &c.

EMBOURRURE, f. f. (Tapissier.) c'est la grosse toile qui couvre la matiere dont ils embourent quelques meubles, tels que les tabourets, les chaises, les fauteuils, &c. l'étoffe s'étend ensuite sur l'*embourrure*.

EMBOUTÉ, adj. en termes de Blason, se dit non-seulement des pieces qui ont un cercle ou une virole d'argent à leur extrémité, mais encore des manches de marteau, dont les bouts sont garnis d'un émail différent. Dictionn. de Trév.

EMBOUTIR. (Chauderonn.) Voyez AMBOUTIR.

EMBOUTIR, en terme de Boutonnier, c'est l'action de creuser une calotte de quelque métal qu'elle soit, en la mettant sur un tas (voyez TAS), & en frappant

sur une bouterolle (*voyez BOUTEROLLE*), pour donner aux calottes la profondeur nécessaire, & y graver le dessin du tas.

EMBOUTIR, *terme de Ferblantier*; c'est faire prendre à un morceau de fer-blanc, taillé en rond, la forme d'une demi-boule, comme, par exemple, les couvercles des caffetieres, des lampes, des poivrières, &c. ce qui se fait en frappant avec les marteaux propres aux différens ouvrages (*voyez les figures, Planc. du Ferblantier*). Le premier est un marteau à *emboutir*; le second, le marteau à *emboutir* en boudin; le troisieme, le marteau à *emboutir* en pointe de diamant.

EMBOUTIR, (*Orfèvr.*) c'est enfoncer au marteau ou à la bouterolle, dans des dés de bois, de fer, ou de cuivre, les pieces d'orfèvrerie destinées à la re-trainte, ou qui doivent avoir une forme convexe ou concave.

EMBRANCHEMENT, *f. m. (Charpenterie.)* c'est ce qui lie les empanons avec le coyer.

EMBRAQUER, *v. act. (Marine.)* c'est mettre ou tirer une corde à force de bras dans un vaisseau. (*Z*)

***EMBRASÉ**, *adj. (Gramm.)* un corps est *embrasé* lorsque le feu dont il est pénétré dans toute sa substance, est sensible pour les yeux à sa surface, mais ne paroît plus s'étendre au-delà. Voici presque tous les degrés par lesquels un corps combustible peut passer, depuis son *ignition* ou le moment auquel le feu lui a été appliqué, jusqu'au moment où il est consumé. Il étoit froid, il devient chaud, brûlant, ardent, enflammé, *embrasé*, consumé. Tant qu'on en peut supporter le toucher, il est *chaud*; il est *brûlant*, quand on ne peut plus le toucher sans ressentir de la douleur; il est *ardent*, lorsque le feu dont il est pénétré s'est rendu sensible aux yeux, par une couleur rouge qu'on remarque à sa surface; il est *enflammé*, lorsque le feu dont il est pénétré s'élance & se rend sensible aux yeux au-delà de sa surface; il est *embrasé*, lorsque le feu a cessé de s'élancer & de se rendre sensible aux yeux au-delà de sa surface, & qu'il en paroît seulement pénétré dans toute sa substance, à-peu-près comme dans le cas où il n'étoit qu'*ardent*; il est *consumé*, lorsqu'il n'en reste plus que de la cendre. L'acception du substantif *embrasement*, n'est pas exactement la même que celle du participe *embrasé*: on dit un corps *embrasé*, quel que soit ce corps, grand ou petit; mais on ne dit pas l'*embrasement* d'un petit corps: *embrasement* porte avec soi une grande idée, celle d'une masse considérable de matieres allumées.

EMBRASSADE, **EMBRASSEMENT**, *synon.* Je penserois que l'*embrassade* est l'action vive des bras, qu'on jette au cou de quelqu'un en démonstration d'amitié. Ce mot va plus à l'empressement extérieur qu'aux sentimens de l'ame, & désigne plutôt l'action brusque des bras que la cordialité. Les marquis oisifs, dit Saint-Evremond, payent le monde en *embrassades*; c'est pourquoi le Misantrope dans Moliere, déclare qu'il ne hait rien tant que ces affables donneurs d'*embrassades* frivoles.

Embrasement, signifie l'action d'*embrasser*, de quelque cause qu'elle parte. Aussi l'on dit également de *saints embrassemens* & des *embrassemens mal-honnêtes*, de *tendres* & de *faux embrassemens*.

Les *embrassemens* qu'on se faisoit à Rome dans la place publique, n'étoient, ainsi que parmi nous, qu'un commerce de vaines bienveillances, où la bonne-foi ne regnoit pas davantage. Cette maniere ordinaire de se saluer, devint à la fin si incommode par le nombre de gens dont on n'osoit refuser les *embrassemens*, que Tibere les défendit par un édit. Cependant cette défense plus ridicule que l'*embrassade*, ne subsista pas long tems, puisque Martial se plaint en-

core de cette coutume comme d'une étrange vexation. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EMBRASSÉ, *adj. en termes de Blason*, se dit d'un écu parti, coupé ou tranché d'une seule émanchure, qui s'étend d'un flanc à l'autre.

Domantz, en Allemagne, d'argent, *embrassé* de gueules.

EMBRASSER UN CHEVAL. (*Manège.*) Expression assez usitée parmi ceux qui, sans connoissance des principes de notre art, décident des dispositions requises pour y faire des progrès, & croient pouvoir en juger par l'inspection seule de la taille: *un homme très-grand embrasse beaucoup mieux un cheval qu'un autre.* Tel est le principe sur lequel ils étayent & fondent leurs prédictions, presque toujours démenties par l'événement; car il est très-rare que celui qui ne fera que d'une taille médiocre, ne l'emporte pas, soit du côté de la fermeté & de la tenue, soit du côté de la finesse & de la précision.

Quelques-uns s'expriment encore ainsi, en parlant d'un cavalier qui *serre médiocrement les cuisses*, & qui *tient ses jambes très-près du ventre de son cheval.* L'idée de la signification du mot *embrasser* seroit peut-être plus nette, s'ils disoient que le cavalier ne peut parfaitement bien *embrasser son cheval* qu'autant que les cuisses sont exactement tournées, & que le tronc porte véritablement sur l'enfourchure. *Voyez POSITION.*

Les auteurs du dictionnaire de Trévoux semblent n'adopter ce mot que dans le cas où un cheval maniant sur les voltes, fait de grands pas & embrasse bien du terrain; c'est le contraire de battre la poudre, qui se dit lorsque le cheval ne sort presque point de sa place.

En premier lieu, l'expression d'*embrasser le terrain* n'est point restreinte aux seules voltes, ni aux seuls changemens de main: nous l'employons pour désigner un cheval déterminé par le droit; ce cheval *embrasse franchement & librement le terrain qu'il découvre devant lui.* En second lieu, on ne doit pas croire que le cheval soit contraint sur les voltes pour *embrasser bien du terrain*, de faire de grands pas: ce *bien du terrain* ne consiste que dans l'espace nécessaire pour que le cheval ne se retrécisse point (*voyez RETRÉCIR*), & qu'il avance toujours insensiblement à chaque tems; car si ce *bien du terrain* étoit indéfini & n'étoit point limité, il s'ensuivroit que l'animal faufleroit les lignes qu'il doit décrire, & s'élargiroit trop. (*Voyez ELARGIR.*) Quant aux *grands pas* désirés par les auteurs de ce vocabulaire, comme tout cheval qui manie, doit indispensablement observer une cadence juste, il ne s'agit point de l'immense étendue de sa marche & de son action qui doit être soutenue & mesurée sans être pressée; d'ailleurs en faisant des pas aussi grands, il ne seroit pas possible que l'animal travaillât avec grace, d'autant plus que tous ceux dont nous ne modérons pas les mouvemens, se jettent toujours & se précipitent sur les épaules. Ajoutons encore que si, lorsqu'ils chevalent, nous les obligeons à croiser, pour ainsi dire, de maniere à porter la jambe qui passe sur l'autre, fort en-dedans du terrain qu'ils doivent *embrasser*, celle qui se trouveroit dessous auroit une peine extrême à se dégager, la position de l'animal seroit très-incertaine, & il s'entableroit incontestablement à l'effet d'éviter sa chute. Enfin, c'est le contraire de *battre la poudre*, qui se dit lorsque le cheval ne sort presque point de sa place. L'expression de *battre la poudre*, n'a point la signification qu'on lui donne ici; par elle nous désignons un cheval qui trépigne, c'est-à-dire, un cheval qui étant retenu en une seule & même place, & ayant beaucoup d'ardeur, fait de vains efforts pour en sortir, & se remue sans cesse & avec plus ou moins de vivacité, mais le mouvement de ses jambes ne part alors qu'imperceptiblement de ses épaules, &

& paroît ne dériver que du genou ; car s'il étoit tel que toute l'extrémité fût dans une agitation sensible, l'animal ne battrait pas la poudre & ne trépignerait pas, mais il piafferait. Nombre de chevaux, soit par ardeur, soit par mollesse, trépignent & battent la poussière dans les piliers, au lieu d'y piaffer. *Voyez Piliers.* C'en est assez de ces définitions pour indiquer le véritable sens du mot *embrasser*, & pour sauver des esprits trop crédules des erreurs dans lesquelles ils pourroient tomber, en se persuadant que de certains écrivains n'ignorent rien, par la seule raison qu'ils parlent de tout. (e)

EMBRASSER, *terme d'Aiguilletier* ; c'est entourer près de son extrémité un ruban de fil, de laine ou de soie, avec un petit morceau de laiton ou d'argent, que l'on ploie sur le ruban, au moyen de l'enclume crenée (*fig. premiere.*) & du marteau (*fig. 2. Pl. de l'Aiguilletier*) en sorte que le morceau de laiton forme un anneau ou frette qui embrasse le ruban ou cordon ; on éfile ensuite la partie du ruban ou cordon qui passe outre l'anneau qu'on appelle *fer à embrasser*, ce qui se fait pour les premiers, en retirant les fils de trame, en sorte qu'il ne reste plus que ceux de la chaîne pour les seconds, en démêlant les fils qui composent le cordon.

EMBRASSEUR, *f. m. (Fonderie des Canons.)* Les Fondeurs appellent ainsi un certain morceau de fer qui embrasse en effet comme avec deux mains les tourillons de la pièce de canon, lorsqu'on l'éleve dans le chaffis de l'alésoir pour aggrandir son calibre. *V. ALÉSER, ALÉSOIR. Dict. de Trévoux.*

EMBRASSURE, *f. f. en Architecture*, est un chaffis de fer qui se met au-dessous du plinte & larmier du plus haut d'une cheminée pour empêcher qu'elle ne s'écarte ; *embrasure* se dit aussi d'un morceau de fer dont on entoure une poutre pour l'empêcher d'éclater. (P)

EMBRASSURE, (*Fonderie.*) Les Fondeurs appellent ainsi plusieurs barres de fer bandées avec des moufles & des clavettes, avec lesquelles on enferme tous les murs des galeries par leur pourtour. *Voyez FONDERIE, & les figures de la Pl. de la fonderie des figures équestres.*

EMBRASEMENT, *f. m. (Menuiserie.)* c'est une partie de lambris qui couvre l'épaisseur des murs des croisées & des portes.

EMBRASURE, *f. f. en Architecture*, élargissement d'une fenêtre ou porte en dedans du mur. Elle sert à donner plus de jeu pour ouvrir les fenêtres, les guichets, volets, &c. ou pour se procurer le plus de jour qu'il est possible quand les murs sont fort épais ; on pratique quelquefois des *embrasures* en-dehors. (P)

EMBRASURES, *f. f. pl. en terme de Fortification*, sont des ouvertures qu'on fait dans le parapet de la place, ou dans l'épaulement des batteries, pour tirer le canon.

Les *embrasures* sont ouvertes de deux piés & demi du côté de la place, de deux piés à leur plus étroit, & de neuf piés du côté de la campagne. Cette partie est plus large que son opposée, afin que le canon puisse découvrir à droite & à gauche le terrain vis-à-vis lequel il est placé. La partie du parapet comprise entre deux *embrasures* se nomme *merlon*. Il doit y avoir dix-huit piés du milieu d'une *embrasure* au milieu de celle qui la suit. L'*embrasure* diffère du créneau, en ce que celui-ci est une ouverture pour tirer le fusil, & que l'autre est destinée au canon.

On appelle quelquefois l'*embrasure*, *canonnière* ; & le créneau, *meurtrière*.

La hauteur de l'*embrasure* est ordinairement du côté intérieur du parapet de deux piés & demi ou trois piés. Elle va un peu en talud vers le côté extérieur du parapet, afin de découvrir le terrain op-

Tome V.

posé le plus près qu'il est possible du lieu où elle est construite. (Q)

EMBREVEMENT, *f. m. en terme de Charpente*, est l'entaille que l'on pratique dans une pièce de bois pour y retenir le bout d'une autre pièce qui en porte une troisième, pour donner plus de force au tenon.

EMBROCATION, *f. f. terme de Chirurgie*, espèce d'onction ou d'arrosement qu'on fait sur une partie avec des huiles, des baumes, des onguens, &c. Après l'opération de la taille ou du bubonocelle, on fait sur le bas-ventre du malade une *embrocation* avec l'huile rosat tiède, on applique une grande compresse nommée *ventrière* qu'on recouvre d'une flanelle trempée dans une décoction émolliente. On fait des *embrocations* avec l'onguent de styrax sur les taches ou échymoses des scorbutiques, &c. *Embrocation* se prend aussi pour le remède destiné à appliquer de la manière ci-dessus. (Y)

EMBROCHER, *v. act. (Cuisine.)* c'est traverser d'une broche. Il faut pour qu'une pièce soit bien *embrochée*, que quand la broche est placée horizontalement, & qu'elle tourne sur elle-même, le poids qui est d'un côté de la broche, soit toujours égal au poids qui est de l'autre côté, sans quoi la broche tourneroit sur elle-même inégalement, & par des sautes qui ébranleroit la pièce & qui la feroient tourner sur la broche. Pour obvier à ces inconvénients, on a des broches qui sont percées d'ouvertures carrées, dans le milieu de leur longueur & sur leur côté plat ; on passe à-travers la pièce *embrochée* & par ces trous, une autre petite broche qui fixe la pièce sur la grande broche, & qui l'empêche à la vérité de tourner sur cette grande broche, mais non de faire tourner cette grande broche inégalement ; l'accélération du mouvement se trouvant toujours du même côté, il s'ensuit que la pièce est presque toujours mal cuite, quand elle a été mal *embrochée*.

EMBROUILLER LES VOILES, (*Marine.*) terme impropre dont on se sert quelquefois pour dire *carquer* ou *ferler les voiles*. Ce mot vient de celui de *breüils* dont quelques marins se servent pour dire *cargues*. (Z)

EMBRUMÉ, *adj. (Marine.)* *Tems embrumé*, c'est-à-dire que le tems est chargé d'un brouillard assez épais pour empêcher de voir au-tour du vaisseau.

Terre embrumée, c'est-à-dire couverte d'un brouillard qui a empêché de la bien reconnoître. (Z)

EMBRUN ou AMBRUN, (*Géog. mod.*) ville du Dauphiné en France, elle est située proche de la Durance sur un rocher escarpé. *Long.* 24^d 9' 0", *lat.* 44^d 34' 0".

EMBRYON, *f. m. (Phys.)* Ce mot vient de *ἐν*, dans, & de *βρῦν*, croître, pulluler ; c'est le nom que les medecins grecs ont donné au fœtus, parce qu'il est renfermé & prend accroissement dans la matrice : on n'est pas d'accord sur le tems pendant lequel on peut le désigner de ce nom. Quelques-uns tels que Marcellus, *lib. de fœtura hominis*, prétendent qu'il lui convient pendant tout le tems qu'il est contenu dans ce viscere : d'autres tels que Drelincourt, *périoch. 35*, n'employent le terme d'*embryon* que pour exprimer les rudimens du corps d'un animal renfermés dans un œuf dont le *placenta* n'a pas encore jetté des racines, pour l'implanter dans la matrice ; & dès que le *placenta* y est attaché, ils donnent à l'animalcule le nom de *fœtus* : Boerhaave *Inst. med. physiol.* & M. Fizes, professeur de Montpellier, de *hominis generali exercitatione*, n'employent aussi le terme d'*embryon*, que pour l'animalcule dont l'accroissement commence dans la matrice ; dès qu'il est bien développé, ils l'appellent constamment *fœtus*, & ne se servent plus du mot *embryon*, quoiqu'ils employent celui de *fœtus* comme synonyme d'*embryon*, & appel-

B B b b

lent également *fœtus* l'animalcule dès les premiers tems après la conception.

Ruyfch, *cur. renov.* dit avoir vû dans une femme qui avoit tout récemment conçu, un *embryon* qui n'étoit pas plus gros que la tête d'une épingle ordinaire: Hartman, *eph. nat. cur.* rapporte en avoir vû un de la grosseur d'une graine de pavot. Mattmugham, *comp. obst.* assure qu'un *embryon* de six jours est du volume d'un grain d'orge: Dodart, *histoire de l'Académie des sciences 1701*, fait mention d'un *embryon* de la longueur de sept lignes, dont on commençoit à distinguer les membres. Moriceau, dans ses observations, dit en avoir vû un dans les eaux de l'œuf, de trois ou quatre semaines, qui étoit à-peu-près gros comme une fève. On trouve dans les auteurs un grand nombre d'observations de cette espèce qui ne s'accordent point entr'elles, & qui prouvent une grande variété dans les dimensions de l'*embryon*, pendant les premiers tems de son accroissement, puisque Moriceau rapporte une observation d'un *fœtus* qui n'étoit pas plus gros qu'un grain d'orge, au bout de deux mois de grossesse bien avérée; on ne peut donc avoir rien de sûr à cet égard, parce que l'accroissement de l'*embryon* ne se fait pas toujours en proportion du nombre de jours qui se sont écoulés depuis la conception; ces progrès dépendent plus vraisemblablement de la nature de la matière alimentaire qui lui est fournie, & de la force avec laquelle elle parvient jusqu'à lui. Voyez *Fœtus*; voyez aussi la savante note première d'Haller sur le § 673. *Instit. med.* Boerhaave.

Aristote donne souvent aux *fœtus* des animaux, & Théophraste aux semences des plantes, le nom d'*embryon*: en quoi ils ont été suivis par la plupart des auteurs modernes. (d)

EMBRYON, (*Jardinage.*) C'est le haut du pistile où est le fruit de la graine. Voyez *ETAMINES*.

EMBRYOTOMIE, f. f. *EMBRYOTOMIA*, en Chirurgie, opération qui consiste à couper le cordon ombilical d'un enfant qui vient de naître, & à le lui lier ensuite.

Ce mot est formé du grec *ἐμβρυον*, *fœtus*, & *τέμνω*, je coupe. Chambers.

Le mot *embryotomie* a plusieurs significations; il dénote la dissection anatomique d'un *embryon*; il peut signifier aussi l'opération par laquelle on coupe en pièces un *fœtus* mort dans la matrice, pour pouvoir le tirer du ventre de la mère. Voyez *COUTEAU A CROCHET*, & *CROCHET*. Ces deux interprétations paroissent plus naturelles que celle de M. Chambers. (Y)

EMBRYULKIE, f. f. *EMBRYULKIA*, en Chirurgie; c'est l'opération par laquelle on tire l'enfant du ventre de sa mère. Voyez *OPÉRATION CÉSARIENNE*.

Ce mot est formé du grec *ἐμβρυον*, *fœtus*, & de *ἐλκω*, tirer.

Ce que les Grecs appellent *embryulkie*, les Latins le nomment *opération césarienne*; & M. Dionis observe que ce dernier terme ne s'est introduit, & n'a prévalu qu'à cause qu'il est plus facile à prononcer que l'autre. L'étimologie du mot *embryulkie* ne dénote pas cette interprétation, & il semble que ce terme d'art devroit signifier l'extraction de l'enfant du ventre de la mère, dans un accouchement contre nature. (Y)

EMBRYULKIE, (*Man. Maréch.*) mot formé & dérivé du grec *ἐμβρυον* *embryon*, & de *ἐλκω*, extra-
here, tirer.

Dionis a donné ce nom à l'histérotomie, vulgairement appelée *opération césarienne*; d'autres ont prétendu qu'il signifie l'extraction d'un enfant dans un accouchement contre nature. Nous l'envifagerons ici dans le sens que lui a prêté l'anatomiste

& l'opérateur, sans perdre notre tems à examiner le fond de la contestation & sans prétendre la décider.

Il paroitra sans doute singulier que j'entreprenne d'enrichir l'hippiatrique d'une opération jusque ici uniquement réservée à la Chirurgie. Si l'on compare cependant les difficultés qu'elle présente, & les craintes qu'elle inspire naturellement aux praticiens les plus hardis, lorsqu'il s'agit de la tenter sur une femme, dans l'intention de sauver la mère & l'enfant, ou l'un ou l'autre, avec la facilité & l'assurance que le maréchal doit avoir en la pratiquant sur la jument; je suis persuadé qu'elle trouvera parmi nous autant de partisans qu'elle a eu de contradicteurs relativement à l'espèce humaine.

Le cas dans lequel je la propose n'est pas précisément celui où le *fœtus* a une peine infinie à sortir par le vagin; je la conseillerois principalement dans la circonstance où la mère prête à mettre bas, seroit surprise par une maladie formidable & desespérée; alors il me semble que sans attendre l'événement funeste dont nous portons un pronostic juste & assuré, on pourroit aisément se dispenser d'abandonner le poulain à son sort.

Pour en faire l'extraction, renversez la jument avec toutes les précautions possibles; on la couchera sur le dos, & on l'assujettira de manière que ni le maréchal ni ses aides puissent en être blessés. Faites ensuite une incision cruciale à la partie moyenne & inférieure de l'abdomen; cette incision sera d'environ un pié & demi, & se terminera aux os pubis. Les gros intestins se présenteront incontestablement, & les efforts occasionnés par les vives douleurs auxquelles la jument sera en proie, les pousseront encore hors de la capacité. Faites-les donc écarter, vous appercevrez bientôt l'utérus; pratiquez-y une ouverture qui réponde à la première; mais usez de beaucoup de circonspection pour ne pas porter atteinte au poulain: ouvrez aussitôt encore les membranes qui le renferment, les eaux qu'elles contiennent s'épancheront, & vous retirerez sur le champ l'animal.

Cette opération nous impose nécessairement l'obligation d'en pratiquer une seconde promptement & sans différer. Il s'agit de couper le cordon qui le tient assujetti au placenta, & d'en faire la ligature. Dès le premier instant de sa naissance, l'homme paye une sorte de tribut à la chirurgie, par le besoin qu'il a de la main du chirurgien; sans cette section & sans cette ligature, il ne subsisteroit en effet que quelques momens. La nature, dans les animaux, a pourvû à cet inconvénient en suggérant à la femelle qui met bas, l'instinct de mâcher le cordon ombilical pour le couper: elle ne sauroit y parvenir qu'après un certain tems, attendu la consistance membraneuse de ce même cordon, & la force de son tissu; & ce n'est que parce qu'il a été extrêmement froissé & contus, que les parois des artères ombilicales sont affaïssées & prises les unes dans les autres; de manière que leur cavité étant, pour ainsi dire effacée, le sang ne peut plus se frayer aucune issue en-dehors lorsque la section a été faite.

Ici nous devons agir au défaut de la mère qui n'existe plus; on se munira d'une quantité suffisante de gros fil que l'on pliera en cinq ou six doubles de la longueur d'environ un pié, & que l'on aura eu soin d'arrêter aux deux extrémités par un noeud à chacune d'elles. Ce fil ainsi préparé, on liera le cordon à environ quatre ou cinq pouces du corps du poulain, de façon qu'il ne soit ni trop ni trop peu serré; la ligature maintenue par des doubles noeuds répétés à mesure des entortillemens, on coupera le cordon trois pouces au-dessous, & l'on observera que cette section ne soit suivie d'aucune effusion de sang: si

l'on en apperçoit, on resserrera les fils, & les trois pouces de longueur que l'on laisse en-deçà, serviront à placer une seconde ligature, si la première étoit absolument insuffisante. Du reste ce n'est que par cette raison que j'ai fixé en quelque sorte les mesures; car à quelque distance que soient faites & la ligature & la section, la nature sur laquelle nous devons nous reposer du soin d'achever & de perfectionner l'ouvrage, opere toujours la séparation du cordon à sa sortie de l'anneau ombical, & au niveau du tégument; cette séparation a lieu en huit ou dix jours plus ou moins, & nous devons graisser l'excédent du cordon, avec du beurre, du saindoux, &c.

On conçoit au surplus, que le succès de l'*embryologie* dépend de notre attention à prévenir la mort de la jument. Plus nous attendons, plus le fœtus est débilité; & si la mere est morte, il est certain que nous avons d'autant moins de tems à perdre, que le poulain ne lui survivroit que quelques instans. Il ne sera plus question enfin que de procurer à l'enfant les moyens de s'alaiter, & d'entretenir une vie que le maréchal vient en quelque façon de lui rendre. (c)

EMBUE, f. f. voyez EMBOIRE. (Peinture.)

EMBUSCADE, f. f. (Art milit.) c'est une troupe de gens armés, cachés dans un bois, un ravin, un fossé, &c. pour surprendre d'autres troupes qui doivent passer dans le même lieu; & qui ne se doutant point d'être attaquées, sont surprises & défaites aisément. On appelle aussi *embuscade*, le lieu où les troupes sont cachées.

Les remèdes & les précautions pour ne pas tomber dans les *embuscades*, sont faciles à trouver. Il faut ne point marcher avec trop de sécurité, mais s'avancer en ordre de bataille, & en faisant reconnoître le terrain devant soi à droite & à gauche par de petits détachemens. Il faut charger des officiers intelligens de ces détachemens, afin que tous les lieux par où la troupe doit passer, soient fouillés exactement. Il n'y en a aucun à l'abri des *embuscades*, parce que le terrain a beau être uni, il s'y rencontre toujours quelques inégalités, comme de petites élévations, des chemins creux, &c. dont l'ennemi peut profiter pour se cacher. Il est d'autant plus important à un officier qui commande une troupe, de bien prendre ses précautions sur ce sujet, que celui qui tombe dans une *embuscade*, fournit, dit M. Defolard, un fond inépuisable de chansons, de plaisanteries & de bons mots qui ne finissent point; & cela, dit cet auteur, parce qu'il n'y a que des fots ou de francs étourdis qui puissent y donner. (Q)

EMBUVER, (Maréchal.) Voyez ABREUVER.

EMENDALS, f. m. (Comm.) c'est un vieux mot dont on se sert encore en Angleterre dans les comptes de l'inner-temple, où tant d'*inémendals* au bout d'un compte, signifient tant dans la banque ou dans le fonds de cette société, pour la réparation des pertes que l'on a faites, ou pour d'autres besoins.

EMENDANT, (Jurisp.) voyez ci-apr. EMENDER.

EMENDATIO PANIS ET CEREVISIÆ, (Commerce.) c'est ce que l'on appelle en Angleterre l'*assise du pain & de la biere*, ou l'autorité qui donne inspection sur les poids & les mesures de ces denrées, afin de les régler, ou de corriger celles qui sont défectueuses. Voyez ASSISE.

EMENDE, (Jurisp.) ancien terme qui se trouve dans plusieurs coutumes, pour *amende*, comme *emende d'appel*, de *toft-entrée*; *emende coutumière*, *emende de gage*. Voyez AMENDE, & le glossaire de M. de Laurière, au mot *Emende* (A)

EMENDER, v. act. (Jurisprud.) signifie corriger, réformer. Le juge d'appel qui infirme la sentence d'un juge inférieur, se sert du terme *émendant*, c'est-à-dire *corrigeant la sentence dont est appel*; & ensuite est le nouveau jugement que fait le juge d'appel.

Tome V.

Voyez APPEL, INFIRMER, JUGE, PREMIER JUGE, SENTENCE. (A)

EMERAUDE, f. f. (Hist. nat. Lithol.) *smaragdus*, pierre précieuse transparente, de couleur verte, sans mélange d'aucune autre couleur, & à-peu-près de même dureté que le crystal. Par ces caractères il est aisé de distinguer l'*émeraude* de toute autre pierre verte, & même du diamant qui auroit une couleur verte aussi belle que l'*émeraude*. De quelque couleur que le diamant puisse être, on le reconnoît aisément à son éclat & à sa dureté. Voyez DIAMANT. L'aigue marine est d'une couleur mêlée de verd & de bleu. Voyez AIGUE MARINE. Le péridot est d'une couleur mêlée de verd & de jaune. V. PÉRIDOT. L'*émeraude* est la seule de toutes les pierres précieuses occidentales & orientales, qui soit verte sans mélange d'autre couleur, si ce n'est le blanc qui se trouve dans les *émeraudes* imparfaites; car il y a des cristaux d'*émeraude* qui sont en partie blancs & en partie verds, ou qui ont différentes teintes de verd plus ou moins foncé. Les cristaux d'*émeraude* ont, comme ceux du crystal de roche, la figure d'une colonne à six faces: mais au lieu d'avoir une pointe à chaque bout, elles sont terminées par une face hexagone.

Presque tous les auteurs distinguent les *émeraudes* en *orientales* & en *occidentales*. Ils disent que l'*orientale* est d'un verd gai; qu'elle a une grande dureté, & un grand éclat qui se soutient à l'ombre & à la lumière de la chandelle. Aujourd'hui on ne voit aucune *émeraude* orientale; s'il y en a, elles sont d'une rareté extrême. Les auteurs qui en parlent, ne conviennent point du lieu où elles se trouvent: les uns disent que c'est en Arabie, les autres en Perse, en Egypte, &c. Voyez la Biblioth. orientale. Tavernier dans son traité des pierres de couleur qui se trouvent aux grandes Indes, prétend qu'il n'y a jamais eu de mines d'*émeraudes* dans aucun lieu des grandes Indes; & que toutes celles qu'on y a vûes ou qui en sont venues, y avoient été apportées du Pérou par la mer du Sud. Ce voyageur croyoit que les Américains avoient eu commerce, même avant la découverte de l'Amérique, avec les habitans des îles de l'Inde orientale appelée aujourd'hui *Philippine*; & qu'ils y avoient porté une grande quantité d'*émeraudes*. Comme on ne trouve à-présent aucune *émeraude* dont la dureté soit égale à celle des pierres orientales, on est en droit de douter de l'existence des *émeraudes* de cette nature. Il y a près de quatre-vingts ans que de Rosnel disoit dans son *Mercurie indien*, que l'on ne rencontroit presque plus d'*émeraudes* orientales ou de vieille roche, parce que la mine étoit épuisée, ou cachée dans un lieu inaccessible.

L'*émeraude* occidentale, qui est la seule que nous connoissons aujourd'hui, vient de l'Amérique & de quelques endroits de l'Europe. L'*émeraude* d'Amérique se trouve au Pérou: elle est bien plus belle que celle de l'Europe; sa couleur est d'un beau verd-foncé. Il y avoit autrefois une mine de cette espèce d'*émeraude* dans la vallée de Manta, dépendante de Porto-Viéjo. Cette mine en fournissoit beaucoup avant la conquête du Pérou, & de très-belles; au rapport de Garcilasso de la Vega, Hist. des Incas, tome I. Les Espagnols ne purent jamais la retrouver; mais ils rapportèrent de ce pays une si grande quantité d'*émeraudes*, que le prix de cette pierre baissa beaucoup en Espagne, & de-là il s'en répandit partout. Les *émeraudes* d'Amérique se trouvent aujourd'hui dans la vallée de Tunca ou Tomana, assez près de la nouvelle Carthage, & entre les montagnes de Grenade & de Popayan; c'est de-là qu'on en transporte à Carthage une si grande quantité tous les ans. Les *émeraudes* de l'Europe viennent d'Italie, de Chypre, d'Allemagne, d'Angleterre, &c. L'*émeraude* est une pierre fort estimée; celles de l'Amérique, lors-

B B b b ij

qu'elles sont parfaites, se vendent aussi cher que les pierres orientales. On a cru pendant long-tems que l'émeraude venoit de la pierre que l'on appelle *prime d'émeraude*; mais cette pierre est fort différente de l'émeraude. Voyez PRIME D'ÉMERAUDE.

Théophraste rapporte qu'un roi de Babylone présenta au roi d'Egypte une émeraude dont la longueur étoit de quatre coudées, & la largeur de trois; & qu'en même tems il y avoit en Egypte un obélisque composé de quatre émeraudes, qui avoit quarante coudées de haut, quatre de large en quelques endroits, & deux dans d'autres. Il est impossible qu'il y ait jamais eu des émeraudes de cette grandeur: on a pris pour émeraudes des choses d'une autre nature. L'histoire de la déesse *Emeraude*, rapportée par Garcilasso de la Vega, me paroît plus vraisemblable. Cet auteur dit que les peuples de la vallée de Manta au Pérou, adoroient une émeraude grosse comme un œuf d'autruche; on la montroit les jours de grande fête, & les Indiens accouroient de toutes parts pour voir leur déesse, & pour lui offrir des émeraudes. Les prêtres & les caciques donnoient à entendre que la déesse étoit bien-aise qu'on lui présentât ses filles, & par ce moyen ils en amassèrent une grande quantité. Les Espagnols, dans le tems de la conquête du Pérou, trouverent toutes les filles de la déesse; mais les Indiens cachèrent si bien la mere, qu'on n'a jamais pu savoir où elle étoit. D. Alvarado & ses compagnons brisèrent la plus grande partie des émeraudes sur des enclumes, parce qu'ils croyoient que si elles étoient fines, elles ne devoient pas se casser. Voyez PIERRES PRÉCIEUSES. (I)

ÉMERAUDE, (Pharmacie.) c'est une des pierres qu'on appelle en Pharmacie *fragment précieux*. Voyez FRAGMENT PRÉCIEUX.

ÉMERGENT, adj. *année émergente*, (Chron.) c'est l'époque dont nous commençons à compter le tems. Voyez ÉPOQUE.

Notre année *émergente* est quelquefois celle de la création. Les Juifs prenoient pour année *émergente*, ou celle du déluge, ou celle de l'exode, c'est-à-dire de leur sortie d'Egypte.

L'année *émergente* des Grecs étoit l'année de l'établissement, ou du moins du rétablissement des jeux olympiques. Les Romains comptoient depuis la fondation de Rome. Les Chrétiens comptent depuis la naissance de Jesus-Christ, ou environ; les Mahométans, depuis l'hégire ou fuite de Mahomet de la Mecque à Médine, qui arriva en l'an 622 de J. C. Voyez ÈRE. (O)

ÉMERIL, f. m. *smiris* (Hist. nat. Minéral.) C'est une mine de fer d'une dureté extraordinaire: elle est pesante, ressemble à une pierre: sa couleur est ou grise, ou rougeâtre, ou noirâtre: la partie ferrugineuse y est en très-petite quantité, & tellement enveloppée, que l'aimant ne peut point l'attirer. L'émeril résiste à l'action du feu, & n'entre en fusion que très-difficilement; il faut y joindre pour cela une grande quantité de fondant: c'est ce qui l'a fait placer au nombre des mines de fer réfractaires. On voit par-là que l'on ne trouveroit point son compte à traiter l'émeril pour en tirer le fer. L'usage principal qu'on en fait, est de polir l'acier, le fer, le verre, & les pierres les plus dures; mais pour l'employer ainsi il faut commencer par le réduire en une poudre extrêmement fine, ensuite de quoi on le délaye dans l'eau, ou dans de l'huile pour certains cas. (—)

ÉMERILLON, f. m. (Hist. nat. Ornith.) *asalon*. C'est le plus petit de tous les oiseaux que l'on dresse pour la chasse, à l'exception de la pie-grieche; car il n'est pas plus gros que le merle. Il a un pié un pouce de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & un pié jusqu'au bout des ongles. Dans cette espece d'oiseau les mâles sont

plus petits que les femelles. Le bec est de couleur bleue, & garni de chaque côté d'une appendice; & l'iris des yeux a une couleur de noisette. Il y a au-dessous de l'occiput une sorte de collier de couleur blanche-jaunâtre. Le menton est blanc; le dos, & en général toute la face supérieure du corps, sont de couleur de rouille, mêlée de bleu-noirâtre. Les grandes plumes des ailes sont noires, & parsemées de taches de couleur de rouille. La queue a cinq pouces de longueur, & est traversée par quatorze bandes qui sont alternativement de couleur noirâtre & de couleur blanche mêlée d'une teinte de roux. La face inférieure, c'est-à-dire la poitrine, le ventre, &c. est d'un blanc mêlé de couleur de rouille, avec des taches noires & teintées de rouille. Ces taches, au lieu d'être transversales, sont dirigées de haut en bas de la tête à la queue. Cet oiseau a les pattes longues, minces, & de couleur jaunâtre, & les ongles noirs. On distingue le mâle d'avec la femelle, par le moyen d'une tache bleue qui se trouve à la racine de la queue des mâles. La femelle est, comme dans toutes les autres especes d'oiseaux de proie, plus grosse que le mâle, mais d'une couleur rousse moins foncée, & parsemée d'une teinte de bleu. Il n'y a sur la queue du mâle que cinq larges bandes transversales noires, & cinq autres moins larges, d'un roux plus foncé. La longueur de la queue est de cinq pouces, & celle de l'oiseau entier, d'un pié. Quoique l'émerillon soit un des plus petits oiseaux de proie, il a autant de courage & de hardiesse qu'aucun autre; il tue les perdrix en les frappant de son bec sur la tête, & son coup est fait en un instant. Willughb. Ornith. Voyez OISEAU. (I)

ÉMERILLON, (Artill.) c'est une petite piece de canon qui ne passe guere une livre de balles. (Q)

ÉMERILLON, en terme de Boutonnier, c'est un utensile de cuivre à quatre pans, plus haut que large, vuide dans ses quatre faces, & garni à chaque extrémité de deux crochets rivés dans son intérieur, mais de façon qu'ils puissent jouer dans leur trou. L'un de ces crochets sert à attacher l'outil à une corde ou à autre chose; & celui de devant, à retenir la guipure. Quand le fil est retors suffisamment du même sens, & de la grosseur qu'on veut, on attache une autre soie ou fil de même ou de différente couleur, à l'émerillon. On fait tourner la premiere roue du roüet, & l'on conduit le brin de l'émerillon vers le roüet, de maniere que retordu dans un sens contraire à ceux qui lui servent de base, & à distances égales, il produit ce qu'on appelle du *guipé*. Voyez GUIPÉ.

ÉMERILLON, terme de Cordier, est un crochet de fer tellement disposé dans son manche, qu'il y peut tourner avec beaucoup de facilité.

o p q r représente un émerillon: *o* est un petit cylindre de bois dur, évide dans son milieu: *q* est un crochet qui a la liberté de tourner, au moyen de la tête qu'on apperçoit dans la partie évuidée du cylindre de bois *o p*. C'est à ce crochet que les fileurs attachent leur fil, quand ils veulent lui laisser perdre de son tortillement. *r* est un anneau de fer par lequel les fileurs tiennent l'émerillon; & cet anneau a la liberté de tourner, au moyen d'une petite tête qu'on apperçoit dans la rainure du petit cylindre *o p*. Cet instrument ne sert pas seulement aux fileurs, les commetteurs s'en servent aussi. Voyez l'art. CORDERIE, & la seconde Planche.

* ÉMERITAT, f. m. (Hist. anc.) c'est ainsi qu'on appelloit chez les Romains, la récompense qu'on accordoit à un soldat qui avoit bien servi pendant un certain nombre d'années. On dispute si elle consistoit ou en argent, ou en terre, ou dans l'un & l'autre, & s'il n'y avoit aucune différence entre l'*emeritum* & le *premium*. L'histoire nous apprend qu'Auguste donna à un prétorien 5000 drachmes, & à un soldat

d'un rang subordonné, 300 ; qu'il avoit fixé le terme de l'*éméritat*, & les récompenses des différentes sortes d'émérites ; que parmi ces émérites les uns devoient avoir servi seize ans, d'autres vingt, & que Caligula rabaisa à la moitié la récompense de l'émérite prétorien. L'émérite, de quelque rang qu'il fût, étoit très-estimé, & il n'en étoit point réduit, après la campagne, à la fonction de délateur de ses compagnons.

* EMERITE, f. m. (*Hist. mod.*) On donne dans la faculté des Arts, ce titre aux professeurs qui ont vingt ans d'exercice. Ils conservent en quittant leur chaire, une pension de cinq cents livres ; récompense bien modique d'un long service rendu à la société dans un des emplois les plus importants & les plus pénibles, celui d'instruire la jeunesse.

EMERSION, f. f. en *Physique*, est l'élévation de quelque solide au-dessus de la surface d'un fluide plus pesant que lui, dans lequel il a été plongé avec force, ou jeté. Voyez FLUIDE. Ce mot vient d'*emergere*, sortir dehors, qui est opposé à *mergere*, plonger.

C'est une des lois connues de l'Hydrostatique, qu'un corps solide étant enfoncé avec force dans un fluide plus pesant, fait effort immédiatement après pour remonter ; & cela avec un degré de force égal à l'excès du poids d'un pareil volume du fluide sur le poids du solide même. Par exemple, un solide étant plongé dans un fluide d'une gravité spécifique double de la sienne, il remontera en-haut avec une force égale à la moitié de celle avec laquelle il descendroit dans l'air libre ou dans le vuide ; & il remontera jusqu'à ce que la moitié de son volume soit hors du fluide ou au-dessus de sa surface : car en cet état sa partie submergée occupera la place d'une portion de fluide d'une pesanteur égale à celle du corps entier ; & par conséquent la colonne dans laquelle se trouve ce corps, sera en équilibre avec les colonnes adjacentes. Voyez FLUIDE, HYDROSTATIQUE, ARÉOMETRE, BALANCE HYDROSTATIQUE, PESANTEUR SPÉCIFIQUE.

EMERSION, en *Astronomie*. On se sert de ce mot pour marquer que le Soleil, la Lune ou quelque autre planète recommencent à paroître, après avoir été éclipsés ou cachés par l'interposition de la Lune, de la Terre, ou de quelque autre corps céleste. Voyez ECLIPSE.

On trouve quelquefois les différences en longitude, par l'observation des *immersions* ou des *émersions* du premier satelite de Jupiter. Voyez SATELITE & LONGITUDE.

On se sert encore du terme *émersion*, lorsqu'une étoile ou planète que le Soleil cache, parce qu'il en étoit trop proche, commence à reparoître, en sortant, pour ainsi dire, des rayons de cet astre. Voyez MERCURE.

Scrupules ou *minutes d'émersion*, c'est l'arc que le centre de la Lune décrit depuis le tems qu'elle commence à sortir de l'ombre de la Terre, jusqu'à la fin de l'éclipse. Wolf, Harris & Chambers. (O)

EMERUS, genre de plante à fleur papilionacée. Il sort du calice un pistil qui devient dans la suite une filique mince, qui renferme des semences presque cylindriques. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

EMERUS, (*Jardinage.*) c'est un arbrisseau qui croît naturellement dans la plupart des contrées méridionales de l'Europe, & que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. Il jette du pié plusieurs tiges, dont l'écorce est grise sur le vieux bois, & verte sur les jeunes rameaux. Sa feuille d'un verd brun, est composée de sept ou neuf folioles placées sur une même queue, & qui sont très-amères au goût. Ses fleurs jaunes, légumineuses, presque sans odeur, & fort approchantes de celles du genêt commun,

viennent jusqu'à trois ensemble le long des nouvelles branches ; elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée est d'un mois. Sa graine est renfermée dans des filiques courbes & articulées, assez longues, mais fort minces. Cet arbrisseau est connu chez les Jardiniers sous le nom de *securidaca* : on lui donne aussi le nom de *sené bâtard*, à cause de quelques vertus un peu analogues avec celles du vrai *sené* ; mais ce nom est encore peu usité.

L'*émérus* ou *sené bâtard* croît promptement, se multiplie aisément, résiste à la rigueur des plus grands hyvers, n'exige aucune culture particulière, & réussit dans tous les terrains, si ce n'est pourtant dans les terres fortes & humides, où il ne pousse que faiblement. On peut le multiplier de rejettons, dont il se garnit abondamment au pié ; de boutures qu'il faut faire au printems ; de branches couchées qu'il n'est pas besoin de marcoter ; ou de semences, qui sont mûres au mois de Septembre. Mais ce dernier moyen est le plus long, la bouture au contraire est la voie la plus facile & la plus courte. On peut faire avec du bois de tout âge ces boutures, qui seront propres à être transplantées l'automne suivante. Si l'on prend le parti de semer la graine, il faudra le faire au mois de Mars ; elle levera au bout d'un mois : on pourra l'automne suivante arracher les plans les plus forts, & les mettre en pépinière pour donner de l'espace aux plus foibles.

On ne connoît que deux especes de cet arbrisseau.

1°. Le *sené bâtard ordinaire* ; il n'est pas si commun que le suivant, parce qu'il a moins d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'élève à huit ou dix piés. On ne peut guere l'employer qu'à garnir des bosquets, & tout au plus l'admettre dans des plates-bandes, où on pourra lui former une tête & le tailler en boule. Cette taille se doit faire au mois de Juin après la fleur passée ; mais il faudra s'en abstenir, si l'on se propose d'en recueillir les graines.

2°. Le *petit sené bâtard*. C'est l'un des jolis arbrisseaux que l'on puisse employer pour l'ornement d'un jardin. Il ne s'élève qu'à quatre ou cinq piés. Sa feuille est plus petite que celle du précédent, & cependant l'arbrisseau en est plus garni, parce qu'elles sont placées plus près les unes des autres sur les branches. Mais la fleur, qui a une teinte de rouge en-dehors, est plus brillante, & il en produit deux fois dans l'année ; d'abord au printems comme l'autre espece, ensuite en automne pendant tout le mois de Septembre & au-delà. Le plus bel emploi que l'on puisse faire de cet arbrisseau dans un jardin, c'est d'en former de petites palissades à hauteur d'appui, dont le verd-brun & stable tranchera avec toute autre verdure, & dont la durée des fleurs formera un aspect très-agréable pendant presque toute la belle saison. (c)

EMESE, (*Géog. anc. & mod.*) ville de la Syrie, en Asie ; elle est maintenant dans le gouvernement du bacha de Damas. Il y a encore aujourd'hui des ruines qui annoncent une ville anciennement opulente. On croit que c'est l'Emath de l'Ecriture-sainte.

EMETIQUE, (*Thérapeutique.*) Voyez VOMITIF.

EMÉTIQUE, (*Tartre*), Chimie & Matière médic. Voyez sous le mot TARTRE.

EMETTRE, (*Jurisprud.*) se dit en parlant de certains actes ; comme *émettre* un appel simple ou un appel comme d'abus, c'est interjetter un appel.

On dit d'un religieux qu'il a fait ses vœux ; mais en parlant de l'acte par lequel il les a proférés, on qualifie ordinairement cet acte d'*émission de vœux*. (A)

EMEU ou EME. Voyez CASOAR.

EMEU ou EME, f. m. (*Hist. nat. Ornith.*) oiseau des Molucques, qui a jusqu'à cinq piés de hauteur ;

son corps depuis l'estomac jusqu'au croupion a trois piés de long ; sa tête est petite eu égard à sa taille ; elle est dégarnie de plumes , & d'une couleur bleuâtre ; ses yeux sont grands & très-vifs : au-dessus du bec sont deux ouvertures qui servent de narines ; sur la tête est une espee de couronne d'un jaune foncé qui descend jusque sur le bec ; il la perd tous les ans avec ses plumes dans le tems de la muë. Le cou est garni de deux peaux rouges semblables à celles des coqs-d'Inde ; ses cuisses sont charnues & couvertes d'une peau écailleuse , les pattes sont grosses & garnies de cinq ergots couverts d'écailles très-dures ; il ressemble assez à une autruche , de l'espee de laquelle il est peut-être ; ses plumes sont noires & rouges , on les prendroit de loin pour des poils ; ses ailes sont courtes , aussi ne lui servent-elles point pour voler , mais seulement pour courir avec plus de rapidité ; le croupion est couvert de plumes plus longues & plus fortes que les autres ; il a plus de force dans les pattes que dans le bec ; ses œufs different de ceux des autruches en ce qu'ils sont plus petits , la coquille en est verdâtre & remplie d'une infinité de bosses ou tubercules : les habitans du pays s'en nourrissent. Cet oiseau ayale tout ce qui se présente à lui , & rend par-derriere ce qu'il n'a pû digérer. On prétend que sa graisse est très-bonne pour les nerfs , émolliente , maturative. *Dictionn. univers. de Hubner.*

EMEÜ, f. m. (*Fauconnerie.*) rendre son émeu, c'est rendre son excrément ; l'oiseau est en parfaite santé quand il rend bien son émeu.

EMEUTER ou EMEUTIR, v. neut. (*Fauconn.*) se dit des oiseaux de proie ; quand le faucon a rendu son excrément, on dit qu'il vient d'émeuter.

EMINCIR, v. act. (*Arts mécaniq.*) c'est en général ôter à un corps de son épaisseur. On dit mieux amincer & aminci, qu'émincir & émincé.

EMINE, f. f. (*Æconom. rustiq.*) Voyez HEMINE.

EMINENCE, f. f. (*Physiq.*) petite élévation ou monticule au-dessus du niveau de la campagne. Voy. MONTAGNE.

On dit : ce palais est bâti sur une éminence : les ennemis se sont saisis de cette éminence , par où ils nous commandent.

EMINENCE, f. f. en Anatomie, ce mot se dit principalement en parlant de certaines éminences des os , & on en peut distinguer de trois especes ; savoir , 1°. celles qui servent à la connexion des os ; 2°. celles qui donnent attache à des parties molles ; 3°. celles qui résultent de la conformation particuliere de l'os. Mais comme les unes sont continues avec l'os , & que d'autres ne sont que contiguës , c'est-là ce qui a donné lieu à la distinction qu'on en a fait en apophyses & en épiphyses. V. APOPHYSE & EPIPHYSE.

C'est de la figure, de la situation, de la connexion, & des usages des éminences, qu'on a tiré les différens noms qu'on leur a donné.

De leur figure, on les appelle tête, lorsqu'elles sont convexes & arrondies en forme de globe ; tubérosité, lorsqu'elles sont inégales & raboteuses ; épine & épineuse, quand elles sont aiguës & en pointe, &c.

De leur situation, elles sont appelées obliques, transverses, supérieures, inférieures, &c.

De leur connexion, elles prennent le nom des parties avec lesquelles elles sont articulées ; telle est l'apophyse malaire de l'os maxillaire, &c. Voyez MAXILLAIRE.

Par rapport à l'usage, on donne le nom de trochanter à deux tubérosités de l'os de la cuisse, qui donnent attache aux muscles qui la font tourner. (L)

* EMINENCE, f. f. (*Hist. mod.*) titre qu'on donne aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, & au grand-maître de Malte, selon une bulle d'Urbain VIII, qui ne dispense que les rois & les papes de le leur accorder, & qui défend à tous autres de

se prendre. Le pape leur dit *votra signoria* ; le roi de France, *cousin* ; l'empereur, *reverenda paternitas* ; les rois de Pologne & de Portugal, & la république de Venise, *signoria illustrissima*. Au reste cette épithete honorifique, *éminence*, avoit été donnée par Grégoire le Grand à des évêques, long-tems avant qu'Urbain l'attachât spécialement au cardinalat. La bulle d'Urbain VIII. qui éminentise les cardinaux, est de 1630.

EMIONITE, f. f. (*Hist. nat. bot.*) *hemionitis*, genre de plante, dont les feuilles ont de larges oreilles à leur base, soit qu'elles soient simples, soit qu'elles soient composées. Tournefort, *Instit. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

EMIR, subst. m. (*Hist. mod.*) titre de dignité, ou qualité chez les Turcs ou Sarrafins, qu'on donne à ceux qui sont parens ou descendus du grand prophete Mahomet.

Ce mot est arabe, & dans cette langue il signifie prince ; il est formé de *amar*, qui est originairement hébreu, & qui dans les deux langues signifie dire & commander. Voyez AMIRAL.

Les émirs sont en grande vénération, & ont seuls le droit de porter un turban verd. Il y a sur les côtes de la Terre-sainte, des émirs qui sont des princes souverains, comme l'émir de Gaza, l'émir de Terabée, sur lesquelles le grand-seigneur n'a que peu d'autorité.

Ce titre ne se donnoit d'abord qu'aux califes. On les appelloit aussi en Perse *émir zadeh*, fils du prince ; & par abbréviation d'émir on fit *mir*, & d'émir zadeh, *mirza*. Voyez CALIFE. Dans la suite, les califes ayant pris le titre de *sultans*, celui d'émir demeura à leurs enfans, comme celui de *césar* chez les Romains. Ce titre d'émir, par succession de tems, a été donné à tous ceux qui sont censés descendre de Mahomet par sa fille Fatima, & qui portent le turban verd. Voyez TURBAN.

Ces émirs étoient autrefois uniquement destinés au ministère de la religion, & l'état leur payoit une pension annuelle ; aujourd'hui on les voit répandus dans tous les emplois de l'empire ; aucun magistrat, par respect pour le sang de Mahomet, n'oseroit les punir. Ce privilège est réservé à l'émir bachi leur chef, qui a sous lui des officiers & des fergens, avec pouvoir de vie & de mort sur ceux qui lui sont soumis ; mais pour l'honneur du corps, il ne fait jamais punir les coupables ni exécuter les criminels en public. Leur descendance de la fille de Mahomet est une chose si incertaine, que la plupart des Turcs mêmes ne sont pas fort crédules sur cet article, & battent souvent les vénérables enfans du prophete, en prenant toutefois la précaution de leur ôter le turban verd, & de le poser à terre avant que de les frapper ; mais un chrétien qui les auroit maltraités seroit brûlé vif.

Emir est aussi un titre, qui, joint à quelqu'autre mot, désigne souvent quelque charge ou emploi, comme *emir al omera*, le commandant des commandans. C'étoit du tems des califes le chef de leurs conseils & de leurs armées.

Les Turcs donnent aussi ce nom à tous les visirs ou bachas des provinces (voyez BACHA, &c.) : ajoutez à cela que l'émir akhor, vulgairement *imrahor*, est grand-écuyer du grand-seigneur.

L'émir alem, vulgairement *miralem*, porte-enseigne de l'empire, est directeur de tous les intendans, & fait porter devant lui une cornette mi-partie de blanc & de verd.

Emir bazar, est le prévôt qui a l'intendance sur les marchés, qui regle le prix des denrées.

L'émir hadge, prince ou conducteur des pèlerins de la Mecque, est ordinairement bacha de Jérusalem.

Emir al moslem ou émir al moumenin, c'est-à-dire

le commandant des fideles ou des croyans, c'est un titre qu'ont pris les Almoravides & les Almohades qui ont regné en Afrique & en Espagne. *Dict. de Trév. Moréry, & Chambers. (G)*

EMISSAIRE, f. m. (*Hist. mod.*) personne de confiance, adroite & capable, qu'on envoie fourdement pour sonder les sentimens ou les desseins d'autrui, ou lui faire quelque proposition ou ouverture, fermer des bruits, épier les actions & la contenance d'un ennemi, d'un parti contraire, pour tirer avantage de tout cela.

Ce mot est formé du latin *e*, & *mitto*, qui signifie *j'envoie dehors*.

Les chefs de partis ont plusieurs *émisaires* qui s'emploient pour leurs intérêts, qui leur rapportent tout ce qui se passe dans le monde, pour prendre là-dessus leurs mesures; en conséquence on dit que le pape & le prétendant ont leurs *émisaires* en Angleterre. *Voyez le Dict. de Trév. & Chambers. (G)*

EMISSION, f. f. on appelle ainsi, en *Physique*, l'action par laquelle un corps lance ou fait sortir hors de lui des corpuscules. *Voyez EMANATION, EXHALAISON, &c.*

C'est une grande question que de savoir si la lumière se fait par *pression* ou par *émission*, c'est-à-dire si elle se communique à nos yeux par l'action du corps lumineux sur un fluide environnant, ou par des corpuscules qui s'élancent du corps lumineux jusqu'à l'organe. En attendant que nous traitions cette question plus en détail au mot LUMIERE, nous croyons devoir faire ici quelques réflexions sur une preuve que des philosophes modernes ont crû très-favorable au système de l'*émission*. Les observations de Roëmer, disent-ils, sur les éclipses des satellites (*voyez SATELLITE & LUMIERE*), prouvent que la lumière, soit par *pression* soit par *émission*, vient du soleil à nous en huit minutes & demie; les observations de l'aberration prouvent que la vitesse, soit actuelle soit de tendance, que les corpuscules de la lumière ou de l'éther ont en parvenant à nos yeux, est précisément celle qu'il leur faut pour parcourir en huit minutes & demie la distance du soleil à nos yeux: n'est-il donc pas bien vraisemblable qu'en effet les corpuscules lumineux viennent du soleil à nous par un mouvement de transport? *Voy. les mém. de l'acad. 1739.*

Pour apprécier le degré de force de ce raisonnement, j'ai considéré une suite de petites boules élastiques égales, rangées en ligne droite, & j'ai comparé le tems qu'une de ces boules mettroit à parcourir un espace donné, avec le tems qu'il faudroit pour que le mouvement de la première boule se communiquât à la dernière. Prenons d'abord deux boules égales & à ressort, dont le diamètre soit d , & dont l'une soit en repos & soit choquée par l'autre avec la vitesse V . Soit a l'espace qui est entre l'extrémité antérieure de la boule choquante & l'extrémité postérieure de la boule choquée; V étant la vitesse de la boule choquante, il est visible, 1°. que l'extrémité antérieure de cette boule parcourra l'espace a dans le tems $\frac{a}{V}$, & qu'alors elle atteindra l'autre boule; 2°. dans ce moment, comme on le prouvera à l'article PERCUSSION, l'extrémité antérieure de la boule choquante & l'extrémité postérieure de la boule choquée, qui forment le point de contact sur lequel se fait la compression, auront la vitesse commune $\frac{V}{2}$; c'est-à-dire que l'une qui avoit la vitesse V , perdra la vitesse $\frac{V}{2}$, & que l'autre qui étoit en repos recevra la vitesse $\frac{V}{2}$; & si on nomme x l'espace que le point de contact parcourt pendant que le ressort se bande & débände, le point de contact par-

courra cet espace x avec la vitesse $\frac{V}{2}$ pendant le tems $\frac{2x}{V}$. Alors la première boule reste en repos, & l'extrémité antérieure de la boule choquée parcourt un espace quelconque c avec la vitesse V dans le tems $\frac{c}{V}$. L'espace qui se trouve alors entre le lieu qu'occu-

poit avant le choc l'extrémité antérieure de la boule choquante, & le lieu qu'occupe actuellement l'extrémité antérieure de la choquée, est évidemment égal à $a + x + c + d$; or l'extrémité antérieure de la boule choquante, si elle n'eût point rencontré d'obstacle, auroit parcouru cet espace dans un tems égal à $\frac{a+x+c+d}{V}$. Donc en supposant seulement deux bou-

les, la différence du tems par *émission* ou transport, & du tems par *pression*, est $= \frac{d-x}{V}$; s'il y a trois bou-

les, cette différence sera $\frac{2d-2x}{V}$, & ainsi de suite; & si le nombre n des boules est très-considérable, elle sera sensiblement $= \frac{n d - n x}{V}$. Donc le premier tems se-

ra égal, plus grand, ou plus court que le second, selon que d sera égal, plus grand ou plus petit que x , c'est-à-dire selon que le diamètre d'une des boules sera égal, plus grand ou plus petit que l'espace parcouru par le point de contact durant le bandement & le débondissement du ressort. Il n'y a donc qu'un cas pour l'égalité des deux tems, & une infinité pour leur inégalité: c'est pourquoi la preuve alléguée ci-dessus a de la force; mais elle n'est pas rigoureusement démonstrative.

Quoique la lumière, si elle se propage par *pression*, ne se propage peut-être pas exactement de la même manière que le mouvement ou la tendance au mouvement dans une suite de boules élastiques, j'ai crû que la théorie précédente pouvoit servir au moins à nous éclairer jusqu'à un certain point sur la question proposée.

Il est bon de remarquer au reste, pour prévenir toute difficulté sur ce sujet, que l'accord de la théorie de l'aberration avec le système de l'*émission* de la lumière, ne suppose pas qu'on connoisse la vraie distance de la terre au soleil; il suppose seulement qu'un arc de 20" dans l'orbite terrestre soit parcouru par la terre en 8' $\frac{1}{2}$, ce qui est vrai. *Voyez ABERRATION, & les institut. astron. page 95 & 301. (O)*

EMISSION, (*Physiol.*) est un terme employé pour exprimer le sentiment de Pythagore & de ses sectateurs sur la vision; ils imaginoient qu'il sort des objets certaines especes visibles, qui sont fort grandes lorsqu'elles sont encore proches de ces objets, mais qui deviennent plus petites lorsqu'elles s'en éloignent davantage, jusqu'à ce qu'elles soient enfin réduites à une telle petitesse, qu'elles puissent entrer dans l'œil & se faire alors appercevoir à l'ame. L'action par laquelle ces especes sortent des objets, est ce que ces philosophes appellent *émission*. C'est dans le même sens que les Platoniciens se servent aussi de ce terme pour exprimer l'action par laquelle ils prétendoient qu'il sort de l'objet & de l'œil certains écoulemens, qui se rencontrent & s'embrassent les uns les autres à mi-chemin, d'où ils retournent ensuite dans l'œil, & portent par-là dans notre ame l'idée des objets.

Si ces sentimens étoient fondés, ne devrions-nous pas appercevoir dans l'obscurité les objets, de la même manière que nous les voyons lorsqu'ils sont exposés à la lumière? Mais on voudroit bien savoir quelle est la nature de ces especes, ou de ces écoulemens prétendus; comment ils sortent de l'objet, ou de l'œil, ou de tous les deux ensemble; quelle est la cause de l'*émission* qui s'en fait, & par qui ils sont produits? *Mussch. essai de physique. Voyez ESPECES. (d)*

EMISSION DE VŒUX, (*Jurispr.*) est la profession

que fait le novice, & l'engagement qu'il contracte solennellement d'observer la règle de l'ordre régulier dans lequel il entre. La mort civile du religieux profès se compte du jour de l'émission de ses vœux, de même que les cinq ans dans lesquels il peut réclamer contre ses vœux, lorsque sa profession n'a pas été libre. *Voyez* PROFESSION, RELIGIEUX, RÉCLAMATION, VŒUX. (A)

EMISSOLE, f. f. (*Hist. nat. Ichthiol.*) *galeus lavis*, poisson du genre des chiens de mer. Il n'a point d'aiguillons comme celui qui est appelé *aiguillat*, & qui a été décrit sous le nom de *chien de mer*. *Voyez* CHIEN DE MER. L'*émissole* a le museau plus long & plus large que l'*aiguillat*, & l'ouverture de la bouche plus étroite. Ce poisson est de couleur cendrée; il n'a point de dents, mais les mâchoires sont rudes. Il a des trous au-devant de la bouche à la place des narines, & d'autres plus petits derrière les yeux. Il ressemble à l'*aiguillat* par les ouïes, les nageoires, & les parties intérieures; mais il en diffère par la queue qui est composée de trois nageoires. Rondelet, *XIII liv. des poissons*. *Voyez* POISSON. (I)

EMITES, (*Hist. nat. Lytholog.*) c'est une pierre qui est de la couleur de l'ivoire, & qui ressemble au marbre blanc, sinon qu'elle n'est point si dure. Boëce de Boot conjecture que c'étoit une espèce d'albâtre. *Voyez* Boëtius de Boot, de *lapidibus & gemmis*.

* EMITHÉE, f. f. (*Myth.*) divinité de Castabé, village de Carie. On prétendoit que les malades qui s'endormoient dans son temple, s'étoient souvent réveillés guéris de leurs maux; d'où l'on peut conjecturer que c'étoit un de ceux de la Grèce que l'on fréquentoit le plus, auquel on faisoit le plus de présents, & où l'on célébroit le plus de sacrifices. *Emithée* soulageoit aussi les femmes enceintes qui l'invoquoient dans les douleurs de l'enfantement; elle étoit en si grande vénération, que les richesses dont ses autels étoient chargés ne furent point pillées, quoiqu'elles ne fussent gardées ni par des murailles, ni par des hommes. Cette demi-déesse, la seule dont il soit fait mention, fut respectée des brigands & des vainqueurs, pour qui les autres temples de la Grèce ne furent pas également sacrés. Je ne suis pas trop étonné de cette distinction; les portes qui ferment un temple, les gardes qui veillent autour, & les murs qui en empêchent l'approche, semblent annoncer que la divinité qui y préside a besoin de la protection des hommes, ce qui ne porte pas à redouter sa puissance. Il n'en est pas ainsi de celle dont rien d'humain ne garantit les autels des insultes de la méchanceté; il semble qu'elle se soit chargée elle-même de les défendre.

EMMAILLONNÉ, (*Rubann.*) *Voyez* LISSES & MAILLONS.

EMMAILLOTTER, terme de Sage-femme & de Nourrice, c'est envelopper un enfant de langes par plusieurs couches circulaires, pour préserver son corps délicat des injures de l'air, & le tenir dans une position fixe, qu'on croit nécessaire à son bien-être & à la conservation de ses jours. Cette méthode est en usage chez la plupart des peuples de l'Europe: nous verrons bien-tôt ce qu'il en faut penser.

A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère, dit l'auteur de l'histoire naturelle de l'homme (*tome II. page 457. édition in-4°.*); à peine l'enfant jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens; on l'*emmaillotte*, on le couche la tête fixe & les jambes allongées, les bras pendans à côté du corps; il est entouré de linges & de bandages de toute espèce, qui ne sauroient lui permettre de changer de situation; heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, & si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit

rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes, car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement.

Les Siamois, les Japonois, les Indiens, les Nègres, les sauvages du Canada, ceux de Virginie, du Brésil, & la plupart des peuples de la partie méridionale de l'Amérique, couchent les enfans nuds sur des lits de coton suspendus, ou les mettent dans des espèces de berceaux couverts & garnis de pelletteries; ils se contentent de couvrir & de vêtir ainsi leurs enfans sans les *emmailloter*. Je ne déciderai point si leur usage conviendrait également aux nations européennes; je crois seulement qu'il a moins d'inconvéniens que le nôtre, qu'il est plus simple, plus judicieux, & plus raisonnable: j'ajoute que les peuples qui le suivent s'en trouvent très-bien, & qu'en général la nature réussit mieux dans cette occasion, que toutes nos sages-femmes & nos nourrices.

En effet notre méthode d'*emmailloter* a de grands inconvéniens, & plusieurs défavantages. 1°. On ne peut guère éviter en *emmaillottant* les enfans, de les gêner au point de leur faire ressentir quelque douleur. Les efforts qu'ils font pour se débarrasser, sont alors plus capables de corrompre l'assemblage de leur corps, que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre eux-mêmes s'ils étoient en liberté. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps de baleine que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse: cette espèce de cuirasse, ce vêtement incommode qu'on a imaginé pour soutenir la taille & l'empêcher de se déformer, cause cependant plus d'inconvénients & de difformités, qu'il n'en prévient. Bonne remarque de MM. Winslow & de Bufon.

2°. Si le mouvement que les enfans veulent se donner dans le maillot peut leur être funeste, l'inaction dans laquelle cet état les retient, peut aussi leur être nuisible. Le défaut d'exercice est capable de retarder l'accroissement des membres, & de diminuer les forces du corps. Ainsi les enfans qui ont la liberté de mouvoir leurs membres à leur gré, doivent être plus forts que ceux qui sont *emmaillottés*: c'est pour cette raison que les Péruviens laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large; lorsqu'ils les en tiroient, ils les mettoient dans un trou fait en terre & garni de quelque chose de doux, dans lequel trou ils les descendoient jusqu'à la moitié du corps: de cette façon ils avoient les bras en liberté, & ils pouvoient mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré, sans tomber & sans se blesser.

3°. La position naturelle des épaules, des bras, & des mains d'un enfant qu'on *emmaillotte*, celle des pieds, des jambes, & des genoux, se déränge très-souvent, parce que l'enfant ne cesse de remuer; de sorte que quelque attention que les nourrices aient de bien placer & de bien contenir ces parties, il peut arriver, & il n'arrive que trop souvent que les pieds se trouvent l'un sur l'autre, de même que les jambes & les genoux: alors ces membres étant mal posés, on les serre, on les bande dans cette position, de manière que la grande compression que l'on fait sur des parties encore molles, tendres, & délicates, déränge leur ordre, change leur figure & leur direction, empêche leur extension naturelle, & par-là donne occasion à des difformités qu'on éviteroit, si on laissoit à la nature la liberté de conduire & de diriger elle-même son ouvrage sans peine & sans contrainte.

4°. Cette compression forte sur des parties susceptibles d'impression & d'accroissement, telles que sont les membres d'un enfant nouveau-né, peut causer plusieurs autres accidens. Des embarras dans les viscères, des obstructions dans les glandes, des engorgemens

gorgemens dans les vaisseaux, sont souvent les tristes suites de cette compression. Combien de poitrines foibles & d'estomacs débiles, parce que les vaisseaux qui distribuent les liqueurs dans ces viscères, sont privés de leur ressort pour avoir été trop comprimés dans le maillot ?

5°. Les enfans nouveaux-nés, comme le remarque encore M. de Buffon, dorment la plus grande partie du jour & de la nuit dans les premiers tems de leur vie, & semblent n'être réveillés que par la douleur & par la faim : aussi les plaintes & les cris succèdent presque toujours à leur sommeil. Obligés de demeurer dans la même situation, & toujours contraints par les entraves du maillot, cette situation leur devient fatigante & douloureuse après un certain tems ; ils sont mouillés & souvent refroidis par leurs excréments, dont l'âcreté offense leur peau qui est fine & délicate, & par conséquent très-sensible. Dans cet état les enfans ne font que des efforts impuissans ; ils n'ont dans leur foiblesse que l'expression des gémissemens, pour demander du soulagement ; si on les abandonne, si on leur refuse un prompt secours, alors ces petits infortunés entrent dans une sorte de desespoir, ils font tous les efforts dont ils sont capables, ils poussent des cris qui durent autant que leurs forces ; enfin ces excès leur causent des maladies, ou du moins les mettent dans un état de fatigue & d'abattement, qui dérange leur constitution, & qui peut même influer sur leur caractère.

C'est un bonheur quand la nourrice est assez tendre & assez active pour secourir un peu fréquemment l'enfant gémissant confié à ses soins ; mais le nombre & la longueur des bandages, la peine que trouve cette nourrice à défaire & à remettre perpétuellement ces bandes, l'empêche de visiter, de remuer, de changer ce malheureux enfant aussi souvent que le besoin l'exige ; devenue par l'habitude insensible à ses cris, elle le laisse long-tems dans ses ordures, & se contente de le bercer pour l'endormir. En un mot, il n'y a que la tendresse maternelle qui soit capable de cette vigilance continuelle, & de ces sortes d'attentions, qui sont ici si nécessaires : peut-on l'espérer dans les villes & dans les campagnes, de nourrices grossières & mercenaires, qui prennent à l'enfant un médiocre intérêt ? peut-on même s'en flater toujours dans sa maison & dans son domestique ?

Il faudroit donc prévenir sérieusement les accidens que je viens de détailler, en tâchant de suppléer au maillot par de meilleures ressources ; & ce n'est pas une chose indifférente à la société, qu'une recherche de cette espece : en attendant qu'un digne citoyen s'y dévoue, indiquons au moins quelques sages précautions qu'on doit suivre dans la méthode ordinaire de l'*emmaillottement*.

Pour bien *emmailloter* un enfant, il convient d'abord de lui coucher le corps en ligne directe, puis lui étendre également les bras & les jambes, ensuite tourner autour du corps les langes & les bandes en petit nombre sans les trop tirer, car il faut qu'elles ne fassent que contenir simplement ce qu'elles environnent, sur-tout la poitrine & l'estomac qui doivent être à leur aise. Souvent les vomissemens & la difficulté de respirer des enfans, viennent de ce que dans le maillot on leur serre trop la région de ces deux viscères ; il est difficile pour lors que les vomissemens ne succèdent, parce que le foie proportionnellement plus grand dans les enfans que dans les adultes, étant comprimé, presse le fond de l'estomac & en produit le renversement convulsif ; il est difficile aussi que les poumons s'étendent convenablement pour la respiration.

Quand on *emmaillotte* un enfant, il est bon de

Tome V.

tourner chaque jour les bandes d'une manière différente de celle dont on les a tournées le jour précédent, c'est-à-dire les tourner un jour de droite à gauche, & l'autre jour de gauche à droite, afin d'éviter dans la taille & dans les extrémités une conformation vicieuse.

Je conseille encore beaucoup d'avoir soin de placer les membres d'un enfant dans une situation droite à chaque tour de bande, pour éviter les inconvéniens qui résulteroient d'une fausse position ; inconvéniens qui peuvent influer sur sa santé, & qui influent certainement sur la conformation du corps. Plusieurs enfans ne sont souvent cagneux, & n'ont les piés en-dedans, que par la mal-façon de l'*emmaillottement*. Par exemple, les nourrices en *emmaillottant* les enfans, leur fixent d'ordinaire les piés pointe contre pointe, au lieu de les fixer plutôt talon contre talon, comme elles pourroient faire aisément par le moyen d'un petit coussin, engagé entre les deux piés de l'enfant, & figuré en forme de cœur, dont la pointe seroit mise entre les deux talons de l'enfant, & la base entre les deux extrémités des piés.

Il est aussi très-essentiel de changer souvent les bandes & les langes, pour éviter la malpropreté & conserver à l'enfant sa gaieté & sa santé. La longueur des langes & la multiplicité de leurs tours, est une méthode qui entraîne plusieurs inconvéniens, & ne produit aucun avantage : on ne sauroit trop simplifier une opération dont l'exécution doit être répétée perpétuellement nuit & jour, en tous lieux, & par toutes sortes de mains.

Enfin quand l'enfant est *emmaillotté* avec le soin & les réserves que nous venons d'indiquer, il y a deux précautions principales à avoir ; l'une, lorsqu'on le pose dans le berceau ; & l'autre, lorsqu'on le tient entre les bras. La première précaution est de le coucher de manière que son corps ne porte point à faux ; sans cela on expose la taille de l'enfant à contracter quelque bosse. La seconde est de le porter tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, de peur qu'étant toujours porté sur un même bras, il ne se panche toujours d'un même côté, ce qui peut lui rendre la taille de travers. Je ne dis rien ici que de simple & de facile à concevoir, mais je parle de choses utiles & qui intéressent tout le monde. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

EMMANCHÉ, adj. (*Art méch.*) il se dit en général de tout ce qui a un manche ou une poignée amovible. Voyez MANCHE & POIGNÉE.

EMMANCHÉ, terme de *Blason* ; il se dit des haches, des faux, des marteaux, & des autres choses qui ont un manche.

Fauc en Normandie, d'azur à trois faux d'argent *emmanchées* d'or.

EMMANEQUINER, v. act. (*Jardin.*) c'est renfermer les racines d'un végétal dans un manequin fait exprès de ramilles de saule & d'osier, pour en conserver la motte de terre, & la transporter à l'endroit où on a dessein de le planter. (K)

* EMMANUEL, (*Hist. sainte.*) terme hébreu qui signifie *Dieu avec nous*. Dans la prophétie où Isaïe annonce à Achaz la naissance du Messie d'une mere vierge, il est dit que cet enfant s'appellera & fera réellement *Emmanuel* ; & S. Matthieu montre l'accomplissement de cette prophétie en Jesus-Christ, qui par la réunion de la nature divine avec la nature humaine, fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi en françois, *Dieu avec nous*.

EMMARINER UN VAISSEAU, (*Marine.*) c'est le garnir de monde, & le mettre en état de naviguer.

Gens *emmarinés* se dit de ceux qui sont faits & accoutumés à la mer, & n'y sont plus incommodés. (Z)

C C c c

EMMELEY, (*Géogr. mod.*) ville du comté de Tipperari, en Irlande.

EMMELIE, f. f. (*Hist. anc.*) danse des Grecs. Un des suivans de Bacchus, dans sa conquête des Indes, l'inventa & lui donna son nom; elle étoit grave & sérieuse. Telles sont nos farabandes, nos grands airs de caractères que nous appellons *danfes nobles & terre-à-terre*. Bonnet, *hist. de la Danse*. Il y a sur l'emmelié théâtrale un doute; on ne sait si c'étoit une danse qui s'exécutoit dans les tragédies anciennes, ou si c'étoit quelque sorte de mélodie dont elles étoient accompagnées. Voyez DANSE. (B)

EMMENAGOGUE, adject. (*Médec. Thérap. mat. méd.*) se dit d'un remède de la classe des évacuans: c'est une épithète employée pour désigner une des trois sortes de médicamens du genre des *utérins*; c'est-à-dire, de ceux qui servent à exciter ou à favoriser les trois différentes *excrétions* naturelles de la matrice; savoir, celle du *flux menstruel*, celle qui est propre à procurer la sortie du *fœtus*, & celle des lochies ou vuidanges après l'accouchement.

Les *emmenagogues* sont les remèdes qui regardent spécialement la première de ces trois sortes d'excrétions: on appelle *ecboliques*, ceux dont on se sert pour la seconde; & *aristolochiques*, ceux qui conviennent à la troisième.

Comme ces excrétions s'opèrent par les mêmes vaisseaux, & ne diffèrent entr'elles que par les circonstances qui les déterminent, les mêmes médicamens qui peuvent être *emmenagogues*, peuvent aussi être employés comme *ecboliques*, ou comme *aristolochiques*, selon les différentes circonstances où ils sont mis en usage.

Ainsi, pour trouver expliquée la signification particulière de ces mots composés, la manière d'agir des médicamens qu'ils désignent, & d'administrer ces médicamens; pour avoir l'énumération de toutes les drogues, tant simples que composées, qui forment ce genre de remèdes, voyez le mot *UTÉRIN*, qui est une qualification commune à leurs différentes espèces, sous laquelle il paroît conséquemment convenable de renfermer tout ce qu'il y a à dire au sujet de ces remèdes. Voyez aussi *FLUX MENSTRUEL*, *ACCOUCHEMENT*, *AVORTEMENT*, & sur-tout l'article principal *MÉDICAMENT*. (d)

EMMENALOGIE, f. f. (*Médecine*.) Ce terme est grec, composé de *εμμένα*, *menstrua*, & de *λόγος*, *sermo*; ainsi il est employé pour signifier *un traité des menstrues*, c'est-à-dire de l'écoulement périodique des femmes: le plus fameux ouvrage connu sous ce nom, est celui du célèbre Freind, médecin de la Cour de Londres. (d)

EMMENEK, (*Géogr. mod.*) ville du cercle de Westphalie, en Allemagne; elle est dans le duché de Cleves, à peu de distance du Rhin. Long. 23. 56. lat. 41. 59.

EMMEULAGE, f. m. (*Jardinage*.) c'est mettre en meules le foin quand il est fauché & fanné: lorsqu'il est *emmeulé*, il ne craint point la pluie, & on prend son tems pour le botteler. (K)

EMMIELER UN ETAI, (*Marine*.) c'est remplir le vuide qui est le long des tourons des cordes, dont l'étai est composé. (Q)

EMMIELLURE, f. f. (*Manège. Maréchallerie*.) remède topique, distingué de ceux que nous appelons *charge*, *emplâtre blanche*, &c. en ce que nous faisons entrer du miel dans sa composition.

Quelques-uns l'emploient communément dans une foule de circonstances, comme dans celles des efforts, des écarts, des entorses, de la foulure des tendons, de l'engorgement des jambes, des coups de piés, des embarrures, & d'autres contusions quelconques, &c.

On en trouve une infinité trop grande de recettes

dans tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies des chevaux, pour que je me croie obligé d'en indiquer ici quelques-unes. Voyez *Soleysel*, *Gaspard*, *Saunier*, *Crescentius*, *Michel Biondo*, *Recini*, *Caracciolo*, *Coloubro*, *Gibson*, *Markaut*, &c. (e)

EMMUSELÉ, adj. en termes de *Blason*, se dit des ours, chameaux, mulets, & autres animaux auxquels on lie le museau, pour les empêcher de mordre ou de manger.

Morlot de Museau, d'argent à une tête d'ours de sable, *emmuselé* de gueules.

EMMUSELER UN CHEVAL, (*Maréchall.*) c'est lui mettre une muselière pour l'empêcher de mordre ou de manger. Voyez *MUSELIÈRE*.

EMOLLIENT, (*Mat. médicale*.) Quelques médecins ont décoré de cette propriété les remèdes aqueux, mucilagineux, doux, farineux, émulsifs, gélatineux, c'est-à-dire l'eau chargée de la partie mucilagineuse de certains végétaux, comme mauve, guimauve, lin, *psillum*, grande consoude, &c. voyez *MUCILAGE*; le même liquide chargé du corps doux végétal pris dans les dattes, les figues, les raisins secs, les jujubes, la racine de réglisse, la citrouille, &c. voyez *DOUX*, *matière médicale & diète*; les décoctions des semences farineuses, telles qu'orge, ris, seigle, avoine, &c. voyez *FARINEUX*; les émulsions, voyez *EMULSION*; les bouillons de la chair des jeunes animaux, comme veau, poulet, &c. & ceux de grenouille & de tortue.

Les médecins qui croient aux émoulliens, pensent que ces remèdes ramollissent les diverses humeurs arrêtées & ramassées dans certains vaisseaux, & sur-tout les arrêts inflammatoires, ou congestions du sang proprement dit; il en est même qui ont imaginé je ne sais quel vice des humeurs en général qu'ils ont appelé *densité*, & qui ont crû que les *émoulliens* remédioient très-efficacement à ce vice.

Nous avons dit à l'article *DÉLAYANT*, que les qualités délayante, *émoulliente*, & relâchante, étoient attribuées aux mêmes remèdes, ou même n'étoient qu'une seule propriété désignée par différens noms dans les diverses théories. Ce que nous avons observé des préjugés conçus sur les délayans, seroit donc inutilement répété ici. Voyez *DÉLAYANT*.

On parlera à l'article *TOPIQUE*, de l'usage que peuvent avoir, dans la curation des maladies internes, les remèdes de cette classe appliqués extérieurement. (b)

EMOLLIENTES (*PLANTES*), *Pharmacie*. Les plantes qui portent ce nom par excellence, dans le langage ordinaire des boutiques, sont la mauve, la guimauve, la violette, & l'acanthé ou branc-urfine. Elles ont été choisies dans la classe des *plantes émoullientes*, parce qu'on a crû qu'elles possédoient éminemment cette qualité.

Les plantes de la même classe qui sont censées approcher le plus près de celles-ci, & qu'on emploie comme leurs succédanées, sont la mercuriale, la pariétaire, la poirée, la roche, & le fénéçon.

Les rangs de ces plantes ont été déterminés par un choix très-gratuit & très-arbitraire; les oignons de lis, la laitue, la racine de grande consoude, &c. y auroient autant de droit que la plupart de celles-ci; & quelques-unes d'entr'elles au contraire, telles que la pariétaire & le fénéçon, sont fort mal placées à côté de la poirée, de la mauve, &c. Voyez les articles particuliers.

Au reste, nous avoions de bonne-foi que l'erreur que nous relevons ici, n'est pas une erreur importante. (b)

EMOLUMENT, f. m. (*Jurisprud.*) terme de pratique, qui signifie les profits que quelqu'un tire de sa charge ou de son emploi: on dit qu'un officier cherche à *émolumenter*, lorsqu'il multiplie sans nécessité les

vacations; ou qu'il allonge un procès verbal ou autre acte, afin de gagner davantage. *Voyez* EPICES, VACATIONS, HONORAIRES, FRAIS & SALAIRES. (A)

EMONCTOIRE, f. f. (*Médecine.*) Ce terme qui est tiré du Latin *emungere*, moucher, nettoyer, en tirant les ordures, est employé pour désigner, dans l'économie animale, tous vaisseaux, canal, conduit ou réservoir destinés à servir à la séparation de quelque humeur excrémenticielle. Les anciens appelloient les narines l'*émonctoire* du cerveau, parce qu'ils croyoient que les vaisseaux de cette cavité ont la propriété d'attirer les impuretés du cerveau; on a retenu ce mot, quoique dans une signification différente de celle-là. On dit que la peau, les reins, sont les *émonctoires* du corps, parce qu'il se fait par ces organes une sécrétion & une excrétion abondantes des humeurs qui ne sont plus propres à aucun usage utile dans le corps humain, & même de celles qui sont viciées dans les maladies. On ne peut pas dire par conséquent des parotides, des vésicules féminales, qu'elles sont des *émonctoires*, puisque ces parties ne servent qu'à séparer ou à recevoir du sang des humeurs très-utiles dans l'économie animale. *Voyez* SECRETION, EXCRÉTION, & EXCRÉMENTICIEL. (d)

EMONDER, v. act. (*Jardinage.*) La façon d'élaguer ou *émonder* les arbres qui ne donnent point de fruit, fait sur eux le même effet que la taille sur les arbres fruitiers; c'est par l'élagage qu'on les conduit, qu'on leur donne une belle forme, une tête élevée & gracieuse.

La règle générale est qu'un arbre de haute tige ou de haute futaie ne doit avoir qu'un jet montant jusqu'à une certaine hauteur, après laquelle on lui laisse former sa tête.

On choisit la seconde année de la pousse d'un jeune arbre la branche la plus forte & la plus droite, & l'on coupe en pié de biche toutes les autres. Lorsqu'on se trouve embarrassé dans le choix d'une branche, il en faut laisser deux jusqu'à l'année suivante que l'on coupera la moindre; souvent même on en laisse trois pour élever mieux celle du milieu, qui est la plus droite; & les deux autres dont on arrête la sève, ne servent qu'à l'entretenir par le moyen d'un bâton passé en-travers, appelé *garrot*. Ces deux branches meurent l'année suivante; & quand celle du milieu se peut soutenir d'elle-même, on les coupe.

La meilleure manière de bien élever & dresser des allées, est de mettre des perches à chaque arbre pour les conduire; il faut encore faire des treillages grossiers, liés avec de l'osier, pour soutenir les palissades un peu fortes, & les ferrer de près dès la seconde année de leur pousse, sans jamais toucher au montant.

On doit, en élagant, ne pas entamer un arbre des deux côtés, parce que ces plaies donnant peu de passage à la sève par l'écorce que l'on coupe, peuvent l'arrêter & sécher la tête, ou la faire geler dans l'hiver. On mâttera les arbres d'étage en étage, & modérément, crainte des vents, en choisissant des saisons peu rigoureuses, telles que la fin de l'automne ou le commencement du printemps. (K)

EMOTTER, v. act. (*Jardin.*) c'est ôter les mottes de terre attachées à la racine d'un arbre. (K)

EMOUCHER, v. act. *en terme de Maréchal*, c'est chasser les mouches des chevaux qu'on ferre. *Voyez* FERRER, EMOUCHOIR, &c.

EMOUCHET, f. m. c'est un nom que les *Tanneurs* donnent à la queue des bœufs, vaches & veaux qu'ils préparent dans les tanneries.

Avant que de mettre les cuirs dans l'eau pour les faire dégorger, les *Tanneurs* en coupent les cornes, les oreilles, & l'*émouchet*, c'est-à-dire la queue, ainsi

Tome V.

nommée parce qu'elle sert à ces animaux pour chasser les mouches. *Voyez* TANNER.

EMOUCHET, f. m. *Voyez* EPERVIER.

EMOUCHOIR, f. m. (*Manège.*) espèce de couverture qui revêt toutes les parties du corps du cheval harnaché, qui ne sont point occupées par la selle; elle s'étend par conséquent sur la croupe, sur l'encolure & sur le sommet de la tête, & descend environ jusqu'au milieu des faces latérales de ces mêmes parties. Au haut de l'extrémité antérieure de la portion destinée à recouvrir l'encolure, sont percés deux trous à l'effet de livrer un passage aux oreilles de l'animal, & à son extrémité postérieure près de la sellette, sont attachés deux contre-sanglots que l'on arrête dans des boucles près de la pointe de l'arçon de devant. A l'égard de la portion qui garnit toute la croupe, elle est fixée d'une part à la croupière, par le moyen d'une attache qui est cousue dans son milieu, & de l'autre & de chaque côté, par d'autres attaches qui la lient aux pointes de l'arçon de derrière: elle fournit aussi un passage à la queue. Cette sorte de couverture est bordée de toutes parts, & de cette bordure qui regne tout le long du corps de l'animal, partent à l'encolure & à la croupe des espèces de cordes que nous nommons des *voilettes*, qui descendent de manière qu'elles jouent au moindre mouvement, & qu'étant portées alors de côté & d'autre indifféremment, elles remplissent l'intention que nous avons d'*émoucher* le cheval, c'est-à-dire, de le garantir de l'insulte & de la piquûre des mouches, & de chasser celles qui l'incommodent. Ces voilettes n'ontre-passent pas en descendant le corps de l'animal, & n'empiètent que très-peu sur ses extrémités.

Le mot *émouchoir* dérive donc de l'usage auquel cette couverture est consacrée. Quelques personnes la nomment *émouchettes*, mais ce terme ne paroît point adopté; d'autres l'appellent *chasse-mouche*; d'autres enfin ne la connoissent que sous un nom qui ne lui convient point, & qui est destiné à désigner une autre sorte de couverture, puisque c'est sous celui de *caparaffon*.

Il est deux sortes d'*émouchoirs*; les uns sont à mailles ou à filets, les autres sont d'un tissu suivi. Ces derniers se font ordinairement de couti, & sont plus capables de satisfaire l'objet que nous nous proposons, puisque les insectes dont nous voulons défendre l'animal, ne trouvent point comme dans les premiers, des espaces au-travers desquels ils puissent s'insinuer jusque sur les tégumens. Peut-être que quelqu'un pensera qu'ils ne parent point un cheval autant que les *émouchoirs* à mailles bordés d'or ou d'argent, & dont les voilettes sont de soie; mais j'imagine que l'utilité doit toujours être préférée aux ornemens; & d'ailleurs il n'est pas impossible de construire des *émouchoirs* semblables aux seconds, d'une étoffe très-riche, de les border en or, d'y ajuster des voilettes d'or, si on le veut, & de porter en un mot à cet égard, le luxe & la magnificence à leur plus haut degré.

On conçoit au surplus que les *émouchoirs* seroient fort inutiles en hiver. Ils ne conviennent point à la chasse, par la raison qu'ils résisteroient très-peu dans les bois, dans les taillis, &c.

Il est assez commun de voir dans les provinces des *émouchoirs* à mailles placés sur les harnois des chevaux de carrosse.

Les *émouchoirs* usités relativement aux chevaux de tirage, sont de simples voilettes de cordes qui sont bordées; on attache aussi à la muselière un filet garni de voilettes plus courtes.

Les Maréchaux appellent aussi *émouchoir*, une queue de cheval, jouant dans un manche de bois auquel elle est attachée. Ils s'en servent pour faire

C C c c ij

émoucher l'animal lorsqu'ils le ferment ou qu'ils pratiquent quelque opération; cette précaution est d'autant plus sage, qu'il ne leur seroit pas possible de maintenir en été le cheval dans un état de tranquillité nécessaire, & qu'il pourroit même en être blessé, s'ils ne prenoient le parti de le débarrasser de l'importunité de ces insectes. (e)

* **EMOUDRE**, v. act. (*Arts méch.*) terme commun à tous les ouvriers en métaux, qui en font des instrumens tranchans, mais sur-tout à ceux qui y emploient le fer & l'acier; c'est former à ces instrumens le tranchant à l'aide d'une meule qui tourne sur elle-même, qu'on arrose avec de l'eau, & sur laquelle on appuie l'instrument à *émoudre*. Cette opération n'est pas facile, & il y a peu d'ouvriers qui sachent *émoudre* supérieurement. La difficulté augmentant à mesure que la pièce augmente; personne ne sauroit mieux *émoudre* que les ouvriers qui passent au mouleau les lames d'épée. *Passer au mouleau*, parmi les ouvriers, c'est *émoudre*. Il faut avoir acquis l'habitude de mouvoir d'un mouvement uniforme, une longue surface sur une autre, & de ménager la pression de manière qu'il y ait uniformité dans les parties enlevées par la meule, & que toute la surface *émoulue* soit parfaitement égale.

EMOUI, (*Géog. mod.*) port de la Chine situé dans la province de Fokien; il s'y fait un grand commerce. *Long.* 136, 40. *lat.* 24, 30.

* **EMOUSSER**, v. act. (*Art. méch.*) il se dit de tous les corps aigus & tranchans; c'est l'action de les rendre moins aigus & moins tranchans, ou de leur ôter entièrement la pointe & le tranchant; ce qui se fait, ou en cassant, ou en arrondissant.

EMOUSSER, v. act. se dit dans l'*art militaire*, des angles d'un bataillon dont on retranche les pointes.

Si l'on *émousse* les angles d'un bataillon carré, il en résulte un bataillon octogone.

On *émousse* les angles d'un bataillon lorsqu'ils sont aigus, afin de pouvoir lui faire faire feu plus aisément de tous côtés, & mettre ses angles en état de faire une meilleure défense.

On peut *émousser* les angles d'un bataillon carré, en prenant sur chacun un peloton carré que l'on réduira en triangle, dont la différence du nombre d'hommes de chaque rang soit deux; c'est-à-dire que le premier terme, ou le premier rang soit un, le second 3, le quatrième 5, &c. *Voyez* BATAILLON TRIANGULAIRE. Mais en observant de faire (dit M. Bottée, *Etudes militaires*) le côté extérieur ou grand côté insensiblement courbé & non pas droit, parce que le bataillon étant plein, on ne peut reculer le soldat de l'angle du peloton dans l'angle rentrant du bataillon. (Q)

EMOUSSER, (*Jardin.*) est ôter avec le couteau, de grosses brosses, ou des torchons de paille, la mousse qui s'attache à la tige des arbres. Il faut faire cet ouvrage après la pluie, ou le matin à la rosée; alors la mousse qui est une vraie galle qui les empêche de grossir, se détache plus facilement que dans un tems sec, où en frottant trop fort il y auroit risque d'écorcher l'arbre. (K)

* **EMOUVOIR**, v. act. (*Gramm.*) c'est communiquer ou recevoir du mouvement; il se prend au physique & au moral; & l'on dit, la mer commence à s'*émouvoir*; j'en ai le cœur *ému*; le philosophe ne s'*émeut* pas facilement.

* **EMOTION**, f. f. (*Gramm.*) mouvement léger; il se prend au physique & au moral; & l'on dit: cette nouvelle me causa de l'*émotion*; il avoit de l'*émotion* dans le poulx.

EMPAILLER, v. act. (*Jardin.*) se dit des cloches en les retirant de dessous les couches, & les emboitant les unes dans les autres avec de la paille en-

tre deux pour les emporter. On *empaille* aussi des piés d'artichaux & de cardons pour les faire blanchir.

Souvent pour préserver la tige d'un arbre de l'ardeur du soleil, sur-tout sur des terrasses & endroits élevés, entourés de murs, on l'*empaille* avec de longues gerbes. (K)

EMPALEMENT, f. m. (*Bot.*) est la partie la plus extérieure de la fleur qui la couvre toute entière, avant qu'elle soit éclosée, & qui lui sert ensuite comme de support: on le nomme en latin *perianthium*, parce qu'il regne tout au-tour de la fleur. Quelques-uns l'appellent *calice*; mais ce n'est pas là le calice, car le calice à la lettre, est une coupe ou godet creux que forme le *périanthe* ou *empalement*, duquel sortent les autres parties de la fleur. Il y a des fleurs dont les pétales ont une base ferme & assurée autant qu'il le faut pour les soutenir, & qui par cette raison n'ont pas besoin d'*empalement* ou de *périanthe*; aussi la nature ne leur en a-t-elle point donné, comme on le voit dans la tulipe; cependant ces fleurs ont un calice ou godet. *Voyez* FLEUR & CALICE. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EMPALEMENT, (*Hist.*) supplice affreux qui est d'usage en Turquie. L'*empalement* s'exécute en faisant entrer une broche de bois par le fondement, & la faisant sortir par-dessous l'aisselle.

Pour *empaler* un malheureux, on le couche ventre à terre, les mains liées derrière le dos; on lui endosse le bast d'un âne sur lequel s'assie un valet de bourreau afin de le bien assujettir, tandis qu'un autre lui tient le visage contre terre, avec les deux mains qu'il lui appuie fortement sur le col; un troisième lui fend le derrière de la culotte avec des ciseaux, & lui enfonce un *pal*, c'est-à-dire une espèce de pieu, dans le fondement; ce pieu est une broche de bois qu'il fait avancer avec les mains autant qu'il peut; ensuite un quatrième bourreau chasse cette broche avec un maillet, jusqu'à ce qu'elle sorte par la poitrine, ou sous l'aisselle: enfin on plante la broche toute droite.

C'est ainsi qu'on traite les Caïns ou Grecs révoltés qui ont commis quelque meurtre en Turquie, & qu'on prend sur le fait; après le supplice, si ces malheureux vivent encore, la populace les insulte, bien loin de les exhorter à se faire Musulmans. Les Turcs sont si persuadés qu'un homme qui a commis un grand crime, est indigne d'être Musulman, que lorsqu'un Musulman est condamné à mourir, personne ne l'assiste, parce qu'ils croient que son seul crime l'a rendu *jaour*, c'est-à-dire infidèle & chrétien.

Voilà des faits rapportés par M. de Tournefort; ils entraîneroient bien des réflexions sur un peuple chez qui regne un supplice aussi cruel que l'*empalement*, & chez lequel il n'excite aucune pitié; tandis que ce même peuple nourrit en faveur d'une fausse religion, une idée si noble & si grande, qu'il semble qu'il n'y auroit qu'une religion divine qui dût l'inspirer à ses sectateurs. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EMPAN, *Voyez* AMPAN.

EMPASTELLER, *Voyez* AMPASTELLER.

EMPANAGE, f. m. (*Jurisprud.*) est dit en quelques endroits pour *apanage*, comme en la coutume de Senlis, art. 66, quand le duché de Valois fut baillé au duc d'Orléans par empanage, &c. *Voyez* APANAGE. (A)

EMPANNON, f. m. (*Charpent.*) est un chevron qui ne va pas jusqu'au haut du faite; mais qui doit être assemblé à tenon & mortoise dans l'arrétier du côté des croupes & lonpan.

EMPANON, f. m. (*Charron.*) Ce sont les extrémités postérieures des côtés du brancart qui passent

outre le lissoir de derriere, & qui sont ordinairement arrondies; ces pieces reçoivent les consolles de fer qui soutiennent les moutons de derriere. *Voy. les fig. des carrosses, Planch. du Sellier.*

EMPAQUETER, v. act. (*Commerce.*) mettre quelque chose en un paquet, *voyez* PAQUET. Il se dit particulièrement des marchandises que, selon l'espece, on *empaquete* dans des toilettes ou dans du papier. *Dictionn. de Commerce, de Trév. & Chambers.* (G)

EMPARAGE, adj. (*Jurisp.*) veut dire *qui est uni à son pareil*; une fille *emparagée* noblement dans les coutûmes d'Anjou & du Maine, & autres semblables, est celle qui est mariée suivant sa condition: c'est la même chose que ce que d'autres coutûmes appellent *apparagée*. (A)

EMPARLIERS, f. m. pl. (*Jurisp.*) *parliers* ou *amparliers*, est le nom que l'on donnoit anciennement aux avocats plaidans, comme on le voit dans les anciennes chartes, coutûmes, styles & pratiques. Ce nom étoit relatif à leur profession qui est de parler en public; ils ont aussi été appelés *conteurs* ou *plaideurs*, *clamatores*. *Voyez le glossaire de Ragueau, au mot Emparliers.* (A)

EMPATEMENT, dans plusieurs arts, est synonyme à *patte*, à *pié*, &c. ainsi on dit *l'empatement* ou *les racinaux* pour le *pié d'une grue*.

EMPATEMENT, f. m. en *Architecture*, c'est une plus épaisseur de maçonnerie, qu'on laisse devant & derriere dans la fondation d'un mur de face. (P)

EMPATER, v. act. (*Marine.*) ou *faire des empatures*, c'est mettre les deux bouts de deux pieces de bois l'un à côté de l'autre, & les faire joindre. (Q)

EMPATER, terme de *Peinture*, qui signifie *mettre beaucoup de couleurs*, soit en une fois, soit en plusieurs, *sur ce qu'on peint*. On dit: *Ce tableau est bien empâté, bien nourri de couleur.*

Empâter se dit encore lorsqu'on met les couleurs sur un tableau, chacune à la place qui convient, sans les mêler ou fondre ensemble. On dit: *Cette tête n'est qu'empâtée.* *Dictionn. de Peint.* (R)

EMPATER, (*Cuisine.*) c'est mettre en pâte. Pour cet effet on délaye & l'on bat de la farine avec des jaunes d'œufs & du sel, & l'on roule les viandes dans cette pâte liquide.

EMPATURE, f. f. (*Marine.*) On nomme ainsi dans un vaisseau, la jonction de deux pieces de bois mises à côté l'une de l'autre. (Z)

* EMPAUMER, v. act. terme de *Paumier*; c'est recevoir une balle sur le milieu de sa raquette, c'est-à-dire de la maniere la plus favorable pour la renvoyer avec le plus de vitesse & le moins de force. On a transporté ce mot de la paume dans la société, & l'on dit *empaumer une affaire*, pour la saisir & la pousser avec chaleur.

EMPAUMER LA VOIE, (*Venerie.*) c'est prendre la voie.

EMPAUMURE, f. f. (*Venerie.*) c'est le haut de la tête du cerf & du chevreuil, qui est large & renversée, où il y a trois ou quatre andouillers au plus pour les cerfs de dix cors & les vieux chevreuils, car les jeunes n'en ont pas.

EMPÊCHÉE, adj. (*Mar.*) On dit *une manœuvre empêchée*, lorsqu'elle est embarrassée & ne peut jouer comme il faut. (Z)

EMPÊCHEMENT, f. m. (*Jurisp.*) signifie l'opposition ou l'obstacle à quelque chose, provenant du fait de quelqu'un, comme une faisie; ou de quelque circonstance, telle que la parenté en degré prohibé, qui fait un *empêchement* de mariage. (A)

Empêchement de mariage se prend ordinairement pour une cause qui empêche qu'un mariage soit valablement contracté entre certaines personnes. Quel-

quefois on entend par-là l'opposition que quelqu'un forme à la célébration du mariage.

Les causes ou *empêchemens* de mariage sont fondées les unes sur le droit naturel, d'autres sur le droit civil, d'autres sur les lois ecclésiastiques approuvées par le souverain.

C'est le droit naturel qui a fait mettre au nombre des *empêchemens* de mariage, l'erreur de personne, la violence & l'impuissance, & la parenté en ligne directe. C'est aussi par une conséquence du droit naturel, que l'on a défendu le mariage entre ceux qui sont parens au premier degré en collatérale.

La défense de se marier dans les degrés plus éloignés, a d'abord été faite par l'empereur Théodose, entre les enfans des freres & sœurs; l'Eglise l'a ensuite étendue jusqu'au septieme degré; & enfin le concile de Latran, tenu sous Innocent III. en 1215, l'a réduite au quatrieme degré.

Les *empêchemens* qui procedent des vœux solennels ou des ordres sacrés, sont purement ecclésiastiques, de même que celui de parenté au troisieme & quatrieme degré, & celui de l'affinité spirituelle.

L'Eglise latine a déclaré nuls les mariages des prêtres & des religieux; loi qui a été confirmée par les souverains.

L'*empêchement* qui naît du lien conjugal, qui empêche de contracter mariage avec une autre personne, tant que le premier mariage subsiste, est fondé sur la loi de *jure canon*. qui a rétabli le mariage suivant sa premiere institution.

Enfin l'*empêchement* qui naît de la diversité de culte; ce qui, suivant le droit canonique, ne s'appliquoit qu'au mariage contracté entre un chrétien & une infidele, a été étendu par une ordonnance de Louis XIV. à ceux des Catholiques avec les Calvinistes.

On distingue deux sortes d'*empêchemens* de mariage, savoir les *empêchemens dirimans*, & les autres appelés *empêchemens seulement, empêchans* ou *prohibitifs*.

Empêchemens dirimans, sont les causes qui non-seulement empêchent un mariage non fait d'être contracté, mais encore qui le font déclarer nul, au cas qu'il fût déjà contracté.

Ces sortes d'*empêchemens* sont:

1°. L'erreur ou la surprise par rapport à la personne que l'on a épousée, c'est-à-dire si on l'a épousée croyant en épouser une autre; mais si l'erreur ne tombe que sur la qualité, la fortune ou la vertu, elle ne détruit pas le mariage.

2°. Suivant le droit canon, s'il y a eu erreur sur la condition de la personne, c'est-à-dire si un homme libre a épousé une esclave, il peut demander la dissolution du mariage; mais ce principe n'est pas d'usage en France, où il n'y a point d'esclaves.

3°. Les vœux solennels de chasteté faits dans un ordre religieux, sont encore un *empêchement dirimant* de mariage; mais le vœu simple de chasteté, ou de faire profession dans quelque ordre religieux, n'est qu'un *empêchement prohibitif*, & non pas *dirimant*.

4°. Les ordres sacrés de prêtrise, diaconat & sous-diaconat, sont aussi des *empêchemens dirimans*.

5°. Il en est de même de la parenté en ligne directe indéfiniment; & de la parenté en ligne collatérale jusqu'au quatrieme degré inclusivement.

6°. L'alliance ou affinité légitime, tant en directe que collatérale, forme un *empêchement dirimant* au même degré que la parenté; mais l'affinité qui naît d'un commerce illégitime, ne forme d'*empêchement* que jusqu'au second degré inclusivement.

7°. L'affinité spirituelle qui se forme par le baptême entre la personne baptisée & ses parrein & marreine, de même qu'entre le parrein & la mere, entre la marreine & le pere de l'enfant baptisé, entre

la personne qui baptise & celle qui reçoit le baptême, & les pere & mere de l'enfant baptisé, est entre ces personnes un *empêchement dirimant*, de même que l'affinité naturelle.

8°. L'adoption formoit chez les Romains une alliance légale qui produisoit un *empêchement dirimant*; mais elle n'a pas le même effet en France.

9°. Il naît un autre *empêchement dirimant* de l'honnêteté publique, lequel consiste en ce que l'on ne peut épouser aucune parente en ligne directe de celle que l'on a fiancée valablement, ni une parente au premier degré de la ligne collatérale; & *vice versa* pour la fiancée à l'égard des freres de son fiancé.

On met aussi dans la même classe l'*empêchement* que forme un mariage célébré, mais non consommé, soit qu'une des parties décède avant la consommation, ou qu'elle fasse des vœux de religion avant la consommation, ou qu'il y ait cause d'impuissance; & l'*empêchement* qui naît d'un tel mariage, s'étend, comme celui de la parenté, jusqu'au quatrième degré inclusivement.

10°. L'adultère & l'homicide forment dans trois cas l'*empêchement dirimant*, appelé *impedimentum criminis*; savoir, 1°. quand un des conjoints commet adultère avec une autre personne, à laquelle il promet de l'épouser après le décès de l'autre conjoint; ou s'il y a eu un second mariage consommé avec quelqu'un qui étoit déjà marié: car outre que ce mariage est nul, il ne peut être réitéré après le décès du premier conjoint. Une simple promesse de mariage, dans ce cas, opere le même effet. 2°. Quand un des conjoints qui a fait mourir l'autre, épouse une personne qui a eu part à l'homicide. 3°. Quand le mari fait mourir sa femme, avec intention d'en épouser une autre avec laquelle il a eu un commerce illicite.

11°. La diversité de religion qui se trouve entre les chrétiens & les infidèles, est, suivant le droit commun, un *empêchement dirimant*, lorsque cette diversité de religion a précédé le mariage.

12°. L'Eglise a aussi toujours défendu les mariages entre les catholiques & les hérétiques, sans néanmoins les déclarer nuls; mais en France, où l'édit du mois de Novembre 1680 déclare ces mariages non valablement contractés, on doit tenir qu'il y a dans ce cas un *empêchement dirimant*.

13°. La violence & la crainte, capables d'ébranler une personne ferme, forment un semblable *empêchement*, le mariage étant nul lorsqu'il n'y a point de consentement libre.

14°. Un autre *empêchement dirimant* qui est de droit divin, c'est lorsqu'il y a un premier mariage subsistant; ce que les Canonistes désignent par le terme de *ligamen*.

15°. L'impuissance perpétuelle, soit du mari ou de la femme, dont la cause subsistoit au tems de la célébration du mariage, forment encore un *empêchement dirimant*.

16°. Le défaut de puberté de la part de l'un ou l'autre des conjoints, rend pareillement les mariages nuls.

17°. Depuis le concile de Trente, & les ordonnances du royaume qui en ont adopté la disposition, un mariage clandestin est nul, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas célébré par le propre curé, en présence des parties & des témoins.

18°. Enfin le rapt de violence ou de séduction sont des *empêchemens dirimans*, à moins que la personne ravie n'ait depuis réhabilité le mariage par un consentement volontaire, donné en présence du propre curé depuis que la violence ou la séduction a cessé.

Il y a certains *empêchemens dirimans* dont on n'accorde jamais de dispense, tels que ceux qui sont fondés sur le droit divin ou sur le droit naturel: il y en

a d'autres dont on ne dispense jamais avant le mariage, mais dont on dispense quelquefois après, à l'effet de réhabiliter le mariage. On s'adresse ordinairement au pape pour les dispenses des *empêchemens dirimans* qui proviennent de parenté, affinité, honnêteté publique, ou alliance spirituelle. Il y a cependant des diocèses où les évêques sont en possession de dispenser au quatrième degré de parenté ou affinité; quelques-uns même en donnent du troisième au quatrième degré: d'autres ne les donnent qu'*inter pauperes*, ce qui dépend de l'usage de chaque diocèse.

Les supérieurs ecclésiastiques ne peuvent dispenser des *empêchemens* établis par l'autorité des princes séculiers. Voyez DISPENSE & MARIAGE.

Empêchemens prohibitifs du mariage, sont les causes pour lesquelles l'Eglise peut refuser de célébrer un mariage, mais qui néanmoins ne sont pas assez fortes pour le rendre nul, lorsqu'il est déjà contracté.

Ces causes sont, 1° les fiançailles contractées avec une autre personne; 2° le simple vœu de chasteté, ainsi qu'on l'a déjà expliqué en parlant des *empêchemens* dirimans; 3° les tems prohibés pour la célébration des mariages, qui sont depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'aux Rois, & depuis le jour des Cendres jusqu'au lendemain du dimanche de *Quasimodo*; 4° la défense du juge ecclésiastique ou séculier.

Outre ces *empêchemens*, il y en a encore plusieurs autres marqués dans le Droit canonique, dont quelques-uns même empêchoient le mariage avec quelque personne que ce fût, comme le meurtre d'une femme par son mari, & *vice versa*; le meurtre d'un prêtre, une alliance spirituelle affectée, pour ne pas rendre le devoir conjugal; un mariage contracté avec une religieuse dont on connoissoit l'état. Ceux qui étoient dans le tems d'une pénitence publique à eux imposée, ne pouvoient pas non plus se marier; mais l'usage a abrogé ces divers *empêchemens*, & l'on n'en demande plus de dispenses.

Sur les *empêchemens* de mariage en général, voyez Rebuffe, *Prax. benef. part. iij. c. de dispens. in grad. prohib. gl. 5. Franc. Marc, tom. II. p. 673. les lois ecclésiast. de d'Héricourt, tit. du mariage; dictionn. des cas de conscience*, au mot *Empêchemens*. (A)

EMPÊCHER, v. (Grammaire.) c'est en général former des obstacles. On dit, *empêchez-le de commettre cette action: elle ne peut s'empêcher de pleurer: le vent nous empêchoit de respirer*.

EMPEIGNE, f. f. (Cordonn.) est ce qui forme le dessus du foulier, & couvre le coup-de-pié. Voyez les figures de la Planche du Cordonnier-Bottier.

* EMPELORE, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit à Lacédémone un officier qui avoit l'inspection des marchés, & qui veilloit à ce que le bon ordre s'y conservât, & qu'il ne s'y commît ni trouble ni friponnerie. Il paroît que les *empelores* étoient à Sparte ce qu'étoient les *agoranomes* à Athenes.

EMPELOTER, (s') v. pass. Fauconn. se dit d'un oiseau lorsqu'il ne peut digérer ce qu'il avale, sa nourriture se mettant en pelotons: pour lors on la lui tire avec le desempelotoir.

EMPENÉ, adj. en termes de Blason, se dit d'un dard, trait ou javelot qui a ses ailerons ou pennes.

Arc d'asur à un arc d'or, chargé de trois fleches d'argent *empennées* d'or; celle du milieu encochée; & les deux autres passées en sautoir.

EMPENELLE, f. f. (Marine.) c'est une petite ancre que l'on mouille au-devant d'une grosse; il y a un petit cable qui la tient, & ce cable est frappé à la grosse ancre, afin que le vaisseau soit plus en état de résister à la force du vent. (Z)

EMPEREUR, *imperator*, (*Hist. anc.*) nom que les Romains donnoient à tous les généraux d'armée, du mot latin *imperare*. On appelloit *empereur*, dans un sens particulier, un général qui, après avoir remporté quelque victoire signalée, étoit salué de ce nom par les acclamations des soldats, & ensuite honoré de ce titre par un decret du sénat. Il falloit, pour le mériter, avoir gagné une bataille dans laquelle dix mille des ennemis fussent restés sur la place, ou conquis quelque ville importante. César fut appelé de ce nom par le peuple romain, pour marquer la souveraine puissance qu'il avoit dans la république, & dès-lors le nom d'*empereur* devint un titre de dignité. C'est dans ce dernier sens qu'Auguste & ses successeurs ont été nommés *empereurs*; ce qui toutefois n'empêchoit pas qu'on ne le prît quelquefois au premier sens, pour l'attribuer à ces princes: ainsi Auguste fut appelé *empereur* vingt fois, parce qu'il avoit remporté vingt victoires célèbres. Tite, après la prise de Jérusalem, fut salué *empereur* par son armée, & Appien remarque que cette coutume subsistoit encore sous Trajan.

La dignité d'*empereur* réunie dans une seule personne par Jules-César, fut héréditaire sous ses trois premiers successeurs, Octave-Auguste, Tibère, & Caligula; mais après la mort de celui-ci elle devint élective. Ce furent les soldats de la garde prétorienne qui proclamèrent Claude *empereur*. Il est vrai que pour l'ordinaire les enfans ou les parens de l'*empereur* défunt lui succédoient; ce n'étoit point précisément par droit héréditaire, mais parce que les *empereurs* de leur vivant les avoient associés à l'empire, en les créant césars avec l'agrément des armées, qui ayant la force en main, avoient usurpé sur le sénat le droit d'élection. Le choix que faisoient les armées, tomboit toujours sur quelqu'un de leurs chefs dont ils connoissoient la bravoure, s'arrêtant plus volontiers à cette qualité, qui frappe davantage l'homme de guerre, qu'à la naissance & aux talens politiques: aussi l'empire est-il tombé plusieurs fois entre les mains de simples soldats, qui ayant passé par tous les grades militaires, étoient élus par leurs compagnons, sans avoir d'autre mérite qu'une valeur féroce.

Dès que les *empereurs* étoient élus, ils envoyoient leur image à Rome & aux armées, afin qu'on la mît aux enseignes militaires: c'étoit la manière ordinaire de reconnoître les nouveaux princes. Ensuite ils faisoient aux troupes & au peuple des largesses nommées *congiaries*. Le sénat donnoit le nom d'*auguste* à la femme & aux filles de l'*empereur*; & quand lui ou son épouse paroissoit en public, on portoit devant eux un brasier plein de feu, & des licteurs armés de faisceaux entourés de lauriers, les précédoient. Jusqu'à Dioclétien les *empereurs* ne portèrent que la couronne de laurier; ce prince prit le premier le diadème, & fut imité par ses successeurs jusqu'à Justinien, qui introduisit l'usage de la couronne fermée.

Comme les *empereurs* réunissoient dans leur personne la puissance des dictateurs, des consuls, des censeurs, des tribuns du peuple, & de presque tous les grands magistrats de la république, dont ils avoient ou supprimé les titres, ou réduit l'autorité à des noms & à des honneurs chimériques, il est naturel de penser que leur pouvoir étoit despotique: il fut plus, il fut quelquefois tyrannique; mais cela procédoit du caractère de ces princes. Auguste, Vespasien, Tite, Trajan, Marc-Aurèle, les Antonins, respectèrent les lois, partagèrent le poids du gouvernement avec le sénat, & sous leur empire le peuple romain ne s'aperçut presque point de la perte de sa liberté; mais il dut la regretter bien vivement sous les regnes d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Né-

ron, d'un Domitien, à qui les plus sanglantes proscriptions ne coûtoient qu'un clin d'œil, & qui ne connoissoient le pouvoir suprême que pour faire des malheureux. Gouvernés par des affranchis, par des maîtresses; entourés de flatteurs & de délateurs, ils passaient leur vie dans le luxe & la mollesse: plus jaloux de leurs plaisirs que du bonheur de leurs sujets, ils les sacrifioient au moindre soupçon, aussi périrent-ils eux-mêmes la plupart de mort violente.

Le souverain sacerdoce étoit attaché à la dignité d'*empereur*, comme il paroît par les médailles; ainsi ils étoient tout-à-la-fois à la tête du civil, du militaire, & de la religion.

On leur rendoit des honneurs extraordinaires, & rien n'égalait la magnificence des fêtes par lesquelles la capitale se signalait, lorsqu'un *empereur* revenoit victorieux après une expédition militaire, ou en action de grâces de sa convalescence. Tertullien dans son *Apologétique* nous en décrit quelques particularités. On allumoit des feux dans les rues, & des lampes devant les maisons: on y dressoit des tables toutes servies; & dans ces festins on répandoit le vin avec profusion, pour faire des libations en l'honneur du génie de l'*empereur*, ou aux dieux, pour sa prospérité. Les particuliers ornoient de lauriers & d'autres feuillages les portes de leurs maisons. Les arcs de triomphe, les sacrifices solennels & les jeux du cirque n'étoient pas non plus oubliés; & ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'il ne fallut pas un siècle pour rendre idolâtre de ses *empereurs*, ce même peuple auparavant idolâtre de la liberté qu'ils lui avoient ravie. On leur érigeoit des statues & des monumens superbes, des temples même de leur vivant, & enfin après leur mort on les mettoit au nombre des dieux. Voyez APOTHÉOSE, CONSÉCRATION. (G)

EMPEREUR, (*Hist. & Droit public Germanique.*) c'est le nom qu'on donne au prince qui a été légitimement choisi par les électeurs pour être le chef de l'Empire Romain Germanique, & le gouverner suivant les lois qui lui ont été imposées par la capitulation impériale (voyez CAPITULATION). Depuis l'extinction de la maison de Charlemagne, qui possédoit l'Empire par droit de succession, ou selon d'autres depuis Henri IV, la dignité impériale est devenue élective, & depuis ce tems personne n'y est parvenu que par la voie d'élection; & même les électeurs craignant que les *empereurs* de la maison d'Autriche ne rendissent la dignité impériale héréditaire dans leur famille, ont inséré dans la capitulation de Matthias & celles des *empereurs* suivans, une clause par laquelle leurs mains sont liées à cet égard. Les électeurs ne sont point obligés à s'attacher dans leur choix à aucune maison particulière; il suffit que la personne élue soit 1°. mâle, parce que la dignité impériale ne peut passer entre les mains des femmes; 2°. que le prince qu'on veut élire soit Allemand, ou du moins d'une race originaire d'Allemagne: cependant cette règle a quelquefois souffert des exceptions; 3°. qu'il soit d'une naissance illustre. 4°. La bulle d'or dit vaguement qu'il faut qu'il soit d'un âge convenable, *justæ ætatis*; mais cet âge ne paroît fixé par aucunes lois. 5°. Il faut qu'il soit laïc, & non ecclésiastique. 6°. Qu'il ne soit point hérétique; cependant il ne paroît point qu'un protestant soit exclu de la dignité impériale par aucune loi fondamentale de l'Empire.

Lorsque le throne impérial est vacant, voici les usages qui s'observent pour l'élection d'un nouvel *empereur*. L'électeur de Mayence en qualité d'archichancelier de l'Empire, doit convoquer l'assemblée des autres électeurs dans l'espace de trente jours, depuis que la mort de l'*empereur* lui a été notifiée. Les électeurs doivent se rendre à Francfort sur le Mein; ils comparoissent à l'assemblée ou en person-

ne, ou par leurs députés, munis de pleins pouvoirs, & alors ils se mettent à dresser les articles de la capitulation impériale. Si un électeur dûment invité à l'élection refusoit d'y comparoître, ou prenoit le parti de se retirer après y avoir comparu, cela n'empêcheroit point les autres d'aller en avant, & l'élection n'en seroit pas moins légitime pour cela. Le jour étant fixé pour l'élection, on fait sortir de la ville tous les étrangers; les électeurs assistent à la messe pour implorer les lumières du S. Esprit, & pretent un serment, dont la formule est marquée par la bulle d'or, d'être impartiaux dans le choix qu'ils vont faire: après quoi ils entrent dans le conclave, & procèdent à l'élection qui se fait à l'unanimité, ou à la pluralité des voix; elles sont recueillies par l'électeur de Mayence.

Quand l'élection est achevée, on fait entrer dans le lieu de l'assemblée des notaires & témoins; on passe un acte qui est signé & muni du sceau de chacun des électeurs. Suivant la bulle d'or, si l'élection n'étoit point faite dans l'espace de 30 jours, les électeurs devroient être au pain & à l'eau. Quand l'élection est finie, on la fait annoncer dans la principale église de la ville. Les électeurs font notifier à celui qui a été élu, s'il est absent, le choix qu'on a fait de sa personne pour remplir la dignité impériale, avec prière de l'accepter; s'il est présent, on lui présente la capitulation, qu'il jure d'observer, & les électeurs le conduisent en cérémonie du conclave vers le grand autel; il se met à genoux sur la marche la plus élevée, & fait sa prière ayant les électeurs à ses côtés; ils l'élèvent ensuite sur l'autel; on chante le *Te Deum*; après quoi il sort du chœur, monte dans une tribune, & c'est pour lors qu'il est proclamé empereur.

La cérémonie de l'élection est suivie de celle du couronnement; suivant la bulle d'or elle devoit toujours se faire à Aix-la-Chapelle: mais il y a déjà long-tems que l'on a négligé de se conformer à cet usage, & depuis Charles-Quint aucun empereur ne s'est fait couronner en cette ville. Cependant l'empereur adresse toujours à la ville d'Aix-la-Chapelle des *reversales*, pour lui déclarer que le couronnement s'est fait ailleurs sans préjudice de ses droits. Les archevêques de Cologne & de Mayence se sont long-tems disputé le droit de couronner l'empereur; mais ce différend est terminé depuis 1658: c'est celui de Mayence qui a droit de couronner, lorsque la cérémonie se fait dans son diocèse, & celui de Cologne en cas qu'elle se fasse dans le sien. Les marques de la dignité impériale, telles que la couronne, l'épée, le sceptre, le globe d'or surmonté d'une croix; le manteau impérial, l'anneau, &c. sont conservées à Aix-la-Chapelle & à Nuremberg, d'où on les porte à l'endroit où le couronnement doit se faire.

Cette cérémonie se fait avec tout l'éclat imaginable; les électeurs y assistent en habits de cérémonie, & l'empereur y prete un serment conçu à-peu-près en ces termes: *Je promets devant Dieu & ses anges d'observer les lois, de rendre la justice, de conserver les droits de ma couronne, de rendre l'honneur convenable au pontife romain, aux autres prélats, & à mes vassaux, de conserver à l'Eglise les biens qui lui ont été donnés; ainsi Dieu me soit en aide, &c.* L'archevêque chargé de la cérémonie avant de couronner l'empereur lui demande, *S'il veut conserver & pratiquer la Religion catholique & apostolique; être le défenseur & le protecteur de l'Eglise & de ses ministres; gouverner suivant les lois de la justice le royaume que Dieu lui a confié, & le défendre efficacement; tâcher de récupérer les biens de l'Empire qui ont été démembrés ou envahis; enfin s'il veut être le défenseur & le juge du pauvre comme du riche, de la veuve & de l'orphelin.* A toutes ces demandes l'empereur répond *volo, je le veux.* Quand

le couronnement est achevé, l'empereur fait un repas solennel; il est assis seul à une table, ayant à sa gauche l'impératrice à une table moins élevée que la sienne. Les électeurs eux-mêmes, ou par leurs substitués, servent l'empereur au commencement du repas, chacun selon son office; ensuite de quoi ils se mettent chacun à une table séparée qui est moins élevée que celle de l'empereur & de l'impératrice. Voyez *Vitriarii instit. juris publici, lib. I. tit. viij.*

Autrefois les empereurs, après avoir été couronnés en Allemagne, alloient encore se faire couronner à Rome comme rois des Romains; c'est ce qu'on appelloit l'*expédition romaine*: & à Milan, à Monza, à Pavie, ou à Modene, comme rois de Lombardie. Mais depuis long-tems ils se sont dispensés de ces deux cérémonies au grand regret des papes, qui prétendent toujours avoir le droit de confirmer l'élection des empereurs. Il est vrai que souvent leur foiblesse & la nécessité des tems les ont forcés à demander aux papes la confirmation de leurs élections. Boniface VIII. la refusa à Albert d'Autriche, parce que celle de ce prince s'étoit faite sans son consentement: mais ces prétentions imaginaires ne sont plus d'aucun poids aujourd'hui; & même dès l'an 1338, les états de l'Empire irrités du refus que le pape Jean XXII. faisoit de donner l'absolution à Louis de Bavière, décidèrent qu'un prince élu empereur à la pluralité des voix, seroit en droit d'exercer les actes de la souveraineté, quand même le pape refuseroit de le reconnoître, & ils déclarèrent criminel de lèse-majesté quiconque oseroit soutenir le contraire, & attribuer au pape aucune supériorité sur l'empereur. Voyez l'*abrégé de l'histoire d'Allemagne*, par M. Pesset, pag. 286. & suiv. Cependant le pape, pour mettre ses prétendus droits à couvert, ne laisse pas que d'envoyer toujours un nonce pour assister de sa part à l'élection des empereurs: mais ce ministre n'y est regardé que sur le même pié que ceux des puissances de l'Europe, qui ne sont pour rien dans l'affaire de l'élection. Charles-Quint est le dernier empereur qui ait été couronné en Italie par le pape. L'empereur, avant & après son couronnement, se qualifie d'*élu empereur des Romains*, pour faire voir qu'il ne doit point sa dignité à cette cérémonie, mais aux suffrages des électeurs.

L'empereur est bien éloigné de pouvoir exercer une autorité arbitraire & illimitée dans l'Empire, il n'est pas en droit d'y faire des lois: mais le pouvoir législatif réside dans tout l'Empire dont il n'est que le représentant, & au nom duquel il exerce les droits de la souveraineté, *jura majestatica*; cependant pour qu'une résolution de l'Empire ait force de loi, il faut que le consentement de l'empereur y mette le sceau. Voyez DIETE. L'empereur comme tel n'a aucun domaine ni revenu fixes; & le casuel, qui consiste en quelques contributions gratuites, est très-peu de chose. L'empereur ne peut point créer de nouveaux électeurs, ni de nouveaux états de l'Empire; il n'a point le droit de priver aucun des états de ses prérogatives, ni de disposer d'aucun des fiefs de l'Empire sans le consentement de tous les autres états. Les états ne payent aucun tribut à l'empereur; dans le cas d'une guerre qui intéresse tout l'Empire & qui a été entreprise de son aveu, on lui accorde les sommes nécessaires: c'est ce qu'on appelle *mois romains*. L'empereur comme tel ne peut faire ni guerre, ni paix, ni contracter aucune alliance, sans le consentement de l'Empire: d'où l'on voit que l'autorité d'un empereur est très-petite. Cependant quand ils ont eu en propre de vastes états patrimoniaux qui leur meritoient la force en main, ils ont souvent méprisé les lois qu'ils avoient juré d'observer: mais ces exemples sont de fait, & non pas de droit.

Les droits particuliers de l'empereur se nomment *reservata*

reservata Casarea : c'est 1°. le droit des premières prières, *jus primariarum precum*, qui consiste dans la nomination à un bénéfice de chaque collégiale : 2°. le droit de donner l'investiture des fiefs immédiats de l'Empire : 3°. celui d'accorder des sauf-conduits, lettres de légitimation, de naturalisation, des dispenses d'âge, des lettres de noblesse, de conférer des titres, &c. de fonder des universités : 4°. d'accorder des droits d'étaples, *jus stapuli*, de péages, le droit de *non evocando*, de *non appellando*, &c. cependant ce pouvoir est encore limité.

Les empereurs ont prétendu avoir le droit de faire des rois : un auteur remarque fort bien, que « ce ne » seroit pas le moindre de ses droits, s'il avoit encore » celui de donner des royaumes ».

Les empereurs d'Allemagne, pour imiter les anciens empereurs romains aux droits desquels ils prétendent avoir succédé, prennent le titre de *César*, d'où le mot allemand *Kayser* paroît avoir été dérivé. Ils prennent aussi celui d'*Auguste* ; sur quoi Guillaume III. roi d'Angleterre, disoit que le titre de *semper Augustus* étoit celui qui convenoit le mieux à l'empereur Léopold, attendu que ses troupes n'étoient jamais prêtes à entrer en campagne qu'au mois d'Août. Il prend aussi le titre d'*invincible*, de *chef temporel de la Chrétienté*, d'*avoué* ou *défenseur de l'Eglise*, &c. En parlant à l'empereur, on l'appelle *sacrée majesté*. Il porte dans ses armes un aigle à deux têtes, ce qui est, dit-on, un symbole des deux empires de Rome & de Germanie. (—)

EMPERIERE, f. f. (*Hist.*) vieux mot qui répond à ce que nous entendons aujourd'hui par *impératrice*. On le trouve en ce sens dans nos romans gaulois, & par extension nos anciens rimeurs l'avoient aussi consacré à exprimer une sorte de rime, qu'ils regardoient comme la rime de toutes les autres. Voyez RIME.

Cette rime *impériere* consistoit en ce que la syllabe qui formoit la rime, étoit immédiatement précédée de deux syllabes semblables & de même terminaison ; ce qui faisoit une espèce d'écho qu'on appelloit *triple couronne*, & qu'à la honte de notre nation (ainsi que s'expriment quelques auteurs modernes) les plus fameux de nos anciens poètes, sans en excepter Marot, regardoient comme une beauté.

Le P. Mourgues, dans son traité de la *poésie française*, en rapporte un exemple très-propre à nous faire mépriser le misérable goût qui dominoit alors sur le parnasse françois, où pour exprimer que le monde est pervers & sujet au changement, on croyoit avoir fait merveilles, en disant :

Qu'es-tu ? qu'un immonde, monde, onde.

Voyez RIME. Voyez le dict. de Trév. & Chamb. (G)

EMPESER LA VOILE, (*Mar.*) c'est la mouiller en jettant de l'eau dessus ; ce qui se fait quand la voile est claire, sur-tout dans les cueilles du milieu, de façon que le vent passe au-travers : alors elle se resserre par l'eau qu'on jette dessus, & la voile prend mieux le vent. (Z)

EMPESER, v. act. terme d'*Ourdissage* & de *Blanchissage*, c'est donner de la gomme ou de l'empois à des toiles, à des étoffes, &c. pour les rendre plus fermes & plus unies.

EMPESEUR, f. m. celui qui empoise ou empese. Voyez EMPESER.

EMPETRER, (s') v. p. *Manège*, se dit d'un cheval pris ou mêlé dans les traits ; ce qui peut arriver, soit qu'en ruant tout le train de derrière soit sorti du milieu de ces mêmes traits, soit qu'il ait passé une seule jambe au-delà, les traits n'étant point assez tendus, comme on le voit fréquemment, sur-tout eu égard aux chevaux conduits par de mauvais postillons, soit à raison de quelques autres causes :

Tome V.

il s'agit alors de replacer le cheval ainsi qu'il doit l'être lorsqu'il est bien attelé, en l'obligeant à repasser sa jambe ; c'est ce que nous appelons *dépêtrer*, *démêler un cheval*. (e)

EMPETRUM, f. m. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur sans pétales, composée de plusieurs étamines, & stérile. Les fruits naissent sur d'autres parties de la plante ; ils ressemblent à des baies, & renferment deux ou trois semences osseuses & cartilagineuses. Tournefort, *inst. rei herb. Voy. PLANTE*. (I)

EMPETRUM, (*Jard.*) *bruyère à fruit* ou *camarigène*, est un petit arbrisseau qui croît naturellement en Europe, & que l'on confond pour l'ordinaire avec les autres bruyères, dont il ne diffère que par son fruit. On ne connoît que deux espèces de cet arbrisseau.

I. *La bruyère à fruit noir*. Cet arbrisseau s'étend beaucoup plus qu'il ne s'élève. Il pousse du pié plusieurs tiges d'une écorce rouffâtre, qui rampent par terre & s'étendent au loin. Sa feuille a beaucoup de ressemblance avec celle de la bruyère commune. Ses fleurs qui paroissent au mois de Juillet & qui durent jusqu'à la fin d'Août, n'ont nulle belle apparence ; elles sont d'une couleur herbeuse, blanchâtre, & elles viennent en bouquet au bout des branches. Les fruits qui en proviennent sont des baies rondes & noires, pleines de suc, dont les coqs de bruyère se nourrissent par préférence ; en sorte que par-tout où il y a de cet arbrisseau, on peut s'assurer d'y trouver des oiseaux de cette espèce. Les terres mouffieuses, stériles, & humides, sont celles où cet arbrisseau se plaît le mieux. Il est si robuste, qu'on le trouve communément sur les plus hautes montagnes de Suède, où M. Linnæus a observé qu'aux environs de la mine de cuivre de Falhun, presque aucune autre plante n'y peut croître que cet arbrisseau, à cause des vapeurs sulphureuses de la mine, qui sont très-nuisibles aux végétaux. Pour multiplier cet arbrisseau, il faut en semer les baies peu de tems après leur maturité, dans une place à l'ombre & dans une terre humide ; mais les plants ne leveront qu'au printemps de la seconde année : ils seront cependant en état d'être transplantés dès l'automne suivante.

II. *La bruyère à fruit blanc*, ou *la camarigène*. Cet arbrisseau s'élève au plus à deux piés. Il pousse plusieurs tiges droites, menues, & dont l'écorce est brune. Ses feuilles fort ressemblantes à celles des autres bruyères, sont disposées trois à trois le long des branches. Ses fleurs placées au bout des rameaux comme celles du précédent arbrisseau, n'ont pas meilleure apparence ; mais elles produisent de fort jolis fruits : ce sont des baies perlées, transparentes & d'un goût acide qui plaît beaucoup au menu peuple. L'automne est le tems de la maturité de ce fruit en Portugal, où cet arbrisseau est commun. Les circonstances pour sa multiplication, sont les mêmes que pour le précédent, si ce n'est qu'il faut moins d'ombre & d'humidité pour la camarigène, qui se plaît au contraire dans un terrain sablonneux. (c)

EMPHASE, f. f. (*Belles-Lettres*) énergie outrée dans l'expression, dans le ton de la voix, dans le geste.

Emphase se prend ordinairement en mauvaise part, & marque un défaut, soit dans les paroles, soit dans l'action de l'orateur. On dit d'un prédicateur qu'il prononce avec *emphase*, qu'il regne beaucoup d'*emphase* dans ses pièces ; & ce n'est sûrement pas un éloge. Quel plus grand supplice, dit la Bruyère, que d'entendre prononcer de médiocres vers avec toute l'*emphase* d'un mauvais poète ! (G)

EMPHYSEME, f. m. (*Médecine & Chirurg.*) *εμφυσημα*, *inflatio*, de *φυση*, *flatus*, signifie en général toute tumeur formée par l'air, ou toute autre matière fla-

tueuse, rarefiable, ramassée dans quelque partie du corps que ce soit.

Lorsque le scrotum est distendu par des flatuosités, l'enflure qui en résulte est appelée *pneumatocele*. Lorsque c'est dans la cavité de l'abdomen qu'il se forme un amas de substance aérienne, qui en distend les parois, & les rend susceptibles de retentir comme un tambour, lorsqu'elles sont frappées; on donne à ce gonflement le nom de *tympanite*: mais ce ne sont-là que des espèces d'*emphyseme* distinguées par des dénominations particulières, à cause de la différence du siège.

Cependant il est reçu parmi les Médecins, que l'on doit entendre par *emphyseme* proprement dit, pris dans un sens plus borné, celui qui occupe toute ou presque toute l'habitude extérieure du corps; & que l'on appelle *tumeur emphysemateuse*, celle qui n'occupe que quelque partie de la surface du corps: c'est de ces deux espèces d'*emphyseme* dont il s'agit ici; les autres sont traitées sous les noms qui les distinguent. Voyez PNEUMATOCELE, TYMPANITE.

Le siège de l'*emphyseme* est dans le tissu cellulaire qui est distribué sous toute l'étendue de la peau. « Ce » n'est pas une membrane simple, dit M. Winslow, » mais un tissu de plusieurs feuillets membraneux attachés les uns aux autres de distance en distance; » de sorte qu'ils forment quantité d'interstices plus ou » moins distendus, qui communiquent ensemble, & » avec les membranes qui tapissent l'intérieur de la » poitrine & du bas-ventre: cette structure est évidemment démontrée tous les jours par les Bouchers; » car lorsqu'ils soufflent un animal récemment tué, » ils gonflent non-seulement la membrane adipeuse » (qui est la même que le tissu cellulaire, lorsque ce » lui-ci est rempli de graisse), mais l'air pénètre même » dans les interstices des muscles & jusqu'aux viscères, où il produit par-tout une espèce d'*emphyseme* » artificiel ».....

Les maquignons & les marchands de bœufs se servent aussi quelquefois de cet expédient pour faire paroître les animaux dont ils font commerce, plus pleins, plus gras, selon la dissertation qu'a donnée sur cet artifice Mauchart, *eph. nat. cur.*

Tavernier (*voyage de Perse*) dit que l'on procure aussi de ces *emphysemes* artificiels aux chameaux dans la même intention. Borelli (*cent. cxj. obs. 30.*) fait mention d'un scélérat qui par le moyen d'un *emphyseme* artificiel avoit fait de son fils un soufflet animé, &c.

Il n'est pas nécessaire qu'il se fasse aucune rupture dans les parois des cellules pour établir la communication nécessaire pour produire l'*emphyseme*. Cela est suffisamment prouvé par ce qui arrive à ceux qui ont eu un *emphyseme* général formé par l'air, qui s'est insinué dans tout le tissu cellulaire sans exciter aucune douleur, en pénétrant par une très-petite plaie faite à la poitrine. Mery, *mém. de l'académ. des Sciences*, 1717. Moins il y a de suc adipeux dans ce tissu, plus il est susceptible d'admettre l'air dans ses cellules, & de se distendre par les effets de ce fluide. Ce devroit être un spectacle bien singulier qu'un homme tel que l'a vu M. Littre, gonflé d'air par toute l'habitude extérieure du corps, & cela jusqu'à onze pouces d'épaisseur dans les endroits les plus enflés. *Observ. cur. de Phys.* tome I.

La cause de l'*emphyseme* est presque toujours externe, comme il conste par les observations; il est souvent une suite des plaies faites à différentes parties du corps. Dans le cas, par exemple, dit le docteur Wanswieten où un chirurgien insiste trop à fouiller avec la sonde sous les lèvres d'une plaie faite aux tégumens de la tête, qui pénètre jusqu'à la membrane adipeuse, pour chercher à s'assurer si le périoste ou le crâne même est intéressé, l'air s'introduit à la faveur de la sonde dans l'intérieur de la

plaie, dans le tissu cellulaire; si après cela on vient à rapprocher les bords de la plaie & à la couvrir avec un emplâtre, l'air ainsi fermé ne peut plus se faire une issue au-dehors; il s'échauffe cependant, & se raréfie; il fait effort par conséquent pour s'étendre; il se fait un passage ultérieurement dans la membrane celluleuse, & forme une tumeur dans les environs de la plaie. Si le chirurgien dans l'ignorance de la cause de cette tumeur, cherche à la connoître encore par le moyen de la sonde, il introduit une nouvelle quantité d'air qui, étant ensuite fermé par l'emplâtre, produit de nouveaux effets dans l'intérieur de la plaie, & se répand dans un plus grand espace sous les tégumens, gagne le front, les paupières & la face; en sorte qu'il arrive quelquefois que tout le visage est enflé par une tumeur transparente & élastique qui s'élève presque au-dessus du nez, & couvre entièrement les yeux. Qu'il puisse ainsi provenir des *emphysemes* à la suite des plaies de la tête, c'est ce qui est constaté dans les œuvres chirurgicales de Platner, &c.

Les plaies qui pénètrent dans la poitrine, fournissent encore plus souvent des exemples d'*emphysemes*, qu'elles procurent, sur-tout lorsqu'elles pénètrent dans sa cavité par une très-petite ouverture, qui a d'abord donné entrée à l'air, & a été fermée bien-tôt après d'elle-même, par l'art & les emplâtres; & encore plus aisément, lorsque la surface des poumons se trouve blessée, & laisse échapper l'air, où il se ramasse en plus grande quantité qu'il n'y est dans l'état naturel; d'où il fait effort contre les bords internes de la plaie du thorax, déterminé à se faire une issue, *quâ datâ portâ*, par la pression des poumons & de l'atmosphère, qui les dilate; il pénètre dans le tissu cellulaire à différentes reprises, comme par l'effet d'une pompe foulante, & s'étend sous les tégumens de toute la surface du corps.

La même chose peut encore vraisemblablement arriver dans le cas où il se fait une solution de continuité dans la surface interne du thorax par un ulcère, par érosion, ou par toute autre cause, sans lésion extérieure. L'air habituel de la cavité du thorax pressé de la manière qui vient d'être exposée, peut s'insinuer dans le tissu cellulaire, & y produire les effets mentionnés.

Les *emphysemes* survenus à la suite de la fracture d'une côte, sans aucune lésion extérieure, ne peuvent être produits que par l'air thorachique, qui peut être dans le tissu cellulaire par quelque déchirure de la surface intérieure du thorax.

Au reste j'admets volontiers l'existence de l'air thorachique, d'après les expériences rapportées dans l'*hæmastatique* de M. Halles, que j'ai vu répéter avec succès par M. de la Mure célèbre professeur de Montpellier.

Boerhaave (*hist. morb. atroc.*) fait mention d'un *emphyseme* produit par une suite de la rupture de l'œsophage.

Il arrive très-rarement que l'*emphyseme* soit produit par une cause interne, parce que l'air qui en fournit la matière, étant naturellement incorporé avec les humeurs, & réduit à ses parties élémentaires, a perdu les qualités qui lui sont propres, & n'agit plus comme un air élastique; c'est ce que prouvent les expériences de Boerhaave, d'Halles, de Jurin. Il ne peut recouvrer son élasticité, que par les effets de la diminution du poids de l'atmosphère, de l'augmentation de la chaleur à un tel degré, que le corps humain n'est jamais naturellement dans le cas d'éprouver ces altérations; ou par les effets de la putréfaction, qui est très-rarement portée au point de faciliter le développement des parties aériennes, comme on le voit arriver dans les cadavres des noyés, qui, lorsqu'ils sont pourris à un certain

point, se gonflent extrêmement dans toutes leurs parties, & acquièrent un tel volume, qu'ils deviennent plus légers spécifiquement que l'eau dans laquelle ils flottent &URNAGENT: c'est-là un véritable *emphyseme* général produit par la putréfaction, qui peut seule (à moins que l'on ne regarde comme une cause de cette nature l'effet de la bupreste ou enflure prise intérieurement, voyez BUPRESTE) en produire de semblables dans l'animal vivant, à en juger par analogie, & même par les faits. L'on a vu des phlyctenes *emphysemateuses* sur les parties affectées de gangrene, qui étant crevées, rendoient une vapeur élastique avec impétuosité. De la Mure, *thef. jv. disp. cathed.* Montpell. 1749. On trouve, *mém. de l'académ. des Sciences*, 1704, l'observation d'une fille de cinq ans qui devint *emphysemateuse* par tout son corps trois jours avant sa mort, à la suite d'une maladie de langueur qui l'avoit consumée peu-à-peu. Lorsque l'on voulut faire l'ouverture du cadavre, la tumeur se dissipa entièrement après le premier coup de scalpel qui ouvrit la peau du ventre, & donna issue à l'air, qui sortit avec une puanteur insupportable; n'y ayant point eu de cause externe de cet *emphyseme*, on ne peut guère l'attribuer qu'à la putréfaction, qui avoit dissous les humeurs, remis en liberté l'air qu'elle contenoit, ou fourni une matière flatueuse élastique, d'où avoit pu résulter le même effet que de l'air même. Halles dans sa *statique des végétaux*, établit par des expériences incontestables, que l'air ou toute autre substance élastique analogue, produit par ces sortes de mouvemens intestins, a toutes les propriétés essentielles de l'air commun.

On distingue l'*emphyseme* de toute autre espèce de tumeur, en ce que la partie qui en est affectée, étant pressée avec le doigt, il s'y fait une espèce de bruit, de craquement; elle résiste quelquefois à la pression par ressort, & d'autres fois elle cède aisément, & se remet promptement dans son précédent état. D'ailleurs cette tumeur, même universelle, ne rend pas sensiblement le corps plus pesant.

L'*emphyseme* qui est produit par une cause externe, est ordinairement sans danger, à moins que l'enflure ne soit si considérable, sur-tout au cou, qu'elle presse la trachée-artère, & menace de suffocation; & dans ce cas même, si on se hâte de donner issue à la matière élastique renfermée sous la peau, le danger cesse. L'*emphyseme* qui est causé par une blessure du poulmon, n'est pas susceptible d'un traitement aussi aisé, parce que l'on ne peut pas aisément faire cesser l'épanchement de l'air dans la cavité du thorax, & tarir la source de l'*emphyseme*. Celui qui peut survenir par l'introduction de l'air thorachique dans le tissu cellulaire, à la faveur d'une solution de continuité de la surface interne de cette cavité, est encore plus difficile à guérir; tant que l'air a cette issue, que l'on ne peut même connoître que par soupçon dans le cas où l'*emphyseme* s'établit sans aucune cause externe connue, & sans que la putréfaction des humeurs ait lieu pour se former: celui qui est produit par cette dernière cause, est presque incurable; les tumeurs *emphysemateuses* de cause externe sont de peu de conséquence.

L'indication qui se présente pour le traitement de l'*emphyseme*, de quelque nature qu'il soit, doit tendre à faire sortir du tissu cellulaire la matière élastique qui en distend les cavités: ce que l'on peut obtenir par des pressions ou des frictions modérées, qui fassent une dérivation de cette matière vers l'issue qui se trouve faite par une plaie, s'il y en a une, que l'on doit dilater, s'il est nécessaire, pour rendre la sortie de l'air plus facile; s'il n'y a point de plaie ou qu'elle ne suffise pas pour dégager promptement les parties tuméfiées, on a recours aux scarifications

Tome V.

qui pénètrent jusque dans la substance du tissu cellulaire. On trouve dans les œuvres d'Ambroise Paré, *liv. X. chap. xxx.* une très-belle observation sur le bon effet des scarifications.

Dans le traitement de l'*emphyseme*, pendant l'effet de ce remède, on doit s'appliquer à empêcher que la matière de l'enflure *emphysemateuse* ne se renouvelle par la voie qui lui est ouverte dans le tissu cellulaire, en la fermant, autant qu'il est possible, selon les moyens que l'art fournit.

Si l'on ne peut pas employer des remèdes à cet égard, on doit s'occuper du soin de rendre l'enflure *emphysemateuse* aussi peu nuisible qu'il est possible: c'est ce que l'on peut faire avec succès par le moyen de la saignée, répétée autant que les forces du malade le permettent; elle produit le bon effet de diminuer la chaleur du corps, & par conséquent la cause de la raréfaction de l'air: d'où s'ensuit la diminution de son volume, le relâchement des tégumens, la cessation des distensions violentes qui peuvent causer de la douleur, des inflammations, &c. La matière élastique qui reste dans le tissu cellulaire, peut ensuite perdre son ressort par l'effet des exhalaisons du corps qui s'y mêlent inévitablement; propriété bien établie par les expériences de Halles, *statique des végétaux*. Cette matière ainsi décomposée, peut se dissiper avec celle de la transpiration à laquelle ses élémens peuvent s'unir, ou elle peut être resorbée avec celle-ci sans qu'il s'ensuive rien de nuisible; ainsi disparaissent l'enflure, & tous les symptômes qui l'accompagnent.

On trouve dans les observations de Ledran, *tome I.* la guérison d'un *emphyseme* causé par la fracture de quelques côtes, sans solution de continuité à l'extérieur: cette cure fut opérée par la méthode qui vient d'être proposée sans aucun remède externe.

Dans le cas où l'*emphyseme* est produit par l'effet de la putréfaction ou de la gangrene, on ne peut employer que les spiritueux & les antiseptiques, tant extérieurement qu'intérieurement, attendu que l'esprit-de-vin & la vapeur même ont la propriété de détruire aussi le ressort de l'air, quoique moins efficacement que les vapeurs animales. Cotes, *leçons de Physique*.

Les tumeurs *emphysemateuses* particulières ne diffèrent de l'*emphyseme*, que du plus au moins; elles demandent le même traitement proportionné. Cet article est tiré en partie du *commentaire des aphorismes* de Boerhaave, par Wanfwieten, & de la *thèse citée* de M. de la Mure. Nous mettons cet article sous deux lettres, parce que nous l'avons reçu de deux mains différentes, & traité à-peu-près de la même manière. (d, Y)

EMPHYSEME, (Maréchal.) c'est ainsi que l'on devrait appeler dans notre art, toute bouffissure; tout gonflement flatueux, toute tumeur produite par une collection ou un amas d'air retenu sous la peau dans les cellules des corps graisseux.

L'*emphyseme* particulier est très-commun dans les chevaux.

Il est étonnant que dans une énorme quantité de volumes & d'écrits concernant le traitement de ces animaux, l'esprit ne rencontre pas un seul point sur lequel il puisse se fixer, & d'où il puisse partir; on n'y trouve que désordre, que trouble, que confusion. Les vraies définitions des maladies, leurs symptômes propres & communs, leurs causes, leurs espèces, leurs différences, leurs tems, leurs complications, leurs terminaisons, tout semble avoir échappé à des auteurs dont la réputation n'a eu d'autre base qu'une crédulité non moins aveugle qu'eux-mêmes. Les plus accrédités ont été ceux qui se sont contentés de faire un vain usage de recettes & de remèdes, ou qui se sont efforcés d'en imposer d'ailleurs par des titres spécieux, par des promesses har-

DD d d ij

dies, & par des succès douteux. Voyez le discours prélim. du second volume des élémens d'hippiat.

Dans cet état il n'est pas difficile de juger du peu de progrès que nous avons dû faire. Il s'agiroit, pour dissiper les ténèbres épaisses qui nous masquent la vérité, d'établir sur des fondemens inébranlables, c'est-à-dire sur des connoissances certaines & évidentes, & sur des observations raisonnées, la pratique du maréchal; de faire de l'art une espèce de chaîne dont toutes les parties se tiendroient, & de rejeter avec une judicieuse sévérité tout ce qu'une ignorance audacieuse nous a présenté de faux. Les tumeurs sont, par exemple, innombrables de la manière dont nous les envisageons; car à mesure qu'elles se sont montrées, on a assigné un nom particulier à chacune d'elles: de-là cette foule de mots bisarres qui rendent l'étude de l'hippiatrique d'autant plus fastidieuse, qu'ils n'expriment & n'apprennent rien. Il seroit donc à cet égard très-important de les ranger, à l'exemple de la Chirurgie, sous différens genres auxquels on pourroit les rapporter. Les objets ainsi simplifiés, nous procéderions plus méthodiquement & plus sûrement, & nous ne nous perdriions pas dans un chaos monstrueux qui nous dérobe jusqu'aux moindres lueurs. Voyez TUMEUR.

En général on remédie aux tumeurs *emphysemateuses* en augmentant la force systaltique des fibres, à l'effet de parer à une trop grande dilatation, & de les empêcher de céder trop facilement à l'expansion de l'air; aussi employons-nous pour les dissiper, les médicamens confortatifs & spiritueux.

On les distingue des tumeurs œdémateuses, qui ne sont pareillement accompagnées ni de chaleur ni de douleur; en ce que dès qu'elles ont prêté à une pression quelconque du doigt, elles reviennent sur le champ à leur premier état; au lieu que dans l'œdémie cette impression ne s'efface pas aussitôt, & laisse un enfoncement à la peau: car cette tumeur est non-seulement molle, mais en quelque façon pâteuse. (e)

EMPHYTEUTAIRE, f. m. (*Jurisp.*) est la même chose qu'*emphytéote*. Voyez EMPHYTÈOTE & EMPHYTÉOSE. (A)

EMPHYTÉOSE, f. f. (*Jurisp.*) est un contrat par lequel le propriétaire d'un héritage en cède à quelqu'un la jouissance pour un tems, ou même à perpétuité, à la charge d'une redevance annuelle que le bailleur réserve sur cet héritage, pour marque de son domaine direct.

Ce contrat n'a lieu que pour des héritages, & non pour des meubles, ni même pour des immeubles fictifs.

Le terme d'*emphytéose* tire son étymologie du grec *ἐμψυτεύειν*, qui signifie planter, améliorer une terre, parce que ces sortes de contrats ne se pratiquoient que pour des terres que l'on donnoit à défricher; & c'est de-là, selon quelques auteurs, que ce contrat s'appelle roture, *quasi à rumpendis terris*. Le complant & le bordelage usités dans quelques provinces, ont beaucoup de rapport avec l'*emphytéose*. Voyez BORDELAGE & COMPLANT.

On peut aussi donner à titre d'*emphytéose* une maison en ruine, à la charge de la réparer.

L'usage de l'*emphytéose* nous vient des Romains, chez lesquels elle ne donnoit d'abord au preneur qu'une jouissance à tems, comme pour 99 ans au plus; quelquefois pour la vie du preneur seulement; quelquefois aussi pour plusieurs générations, mais toujours pour un tems seulement, ainsi que l'a prouvé Dumolin sur la rubrique du titre ij. & sur l'article 55. gl. 4. C'est pourquoi dans les lois romaines le droit de l'*emphytéote* n'est point qualifié de *seigneurie*, si non dans les trois derniers livres du code, & depuis le tems de Constantin: il n'étoit qualifié jusque-là

que *servitus* ou *jus fundi*; l. ij. ff. de reb. cor. qui sub tutel. & leg. domus delegat. 1^o. C'est aussi par cette raison que Cujas met l'*emphytéose* entre les espèces d'usufruit.

L'*emphytéose* devint enfin perpétuelle, comme elle est encore réputée telle *in dubio*; au moyen de quoi l'*emphytéote* fut appelé *dominus fundi*. L. fundi & l. possess. c. de fund. patrim.

La contradiction apparente qui se trouve entre quelques lois sur cette matière, vient de ce que les uns parlent de l'*emphytéose* perpétuelle, d'autres parlent de l'*emphytéose* temporelle.

On distinguoit chez les Romains le contrat *emphytéotique* du bail à longues années ou à vie, en ce que dans celui-ci la redevance étoit ordinairement à-peu-près égale à la valeur des fruits; au lieu que dans l'*emphytéose* la redevance étoit modique, en considération de ce que le preneur s'obligeoit de défricher & améliorer l'héritage. Mais parmi nous on confond souvent l'*emphytéose* proprement dite, avec le bail à longues années ou à vie, qu'on appelle aussi *bail emphytéotique*: en Poitou on les appelle vicairies, *quasi vice domini*. Il y a de ces vicairies qui sont pour trois ou quatre générations, comme cela se pratiquoit souvent pour l'*emphytéose* chez les Romains. En Dauphiné & dans quelques autres pays de droit écrit, on les appelle *albergemens*.

Le contrat d'*emphytéose* différoit aussi chez les Romains du contrat libellaire, qui revenoit à notre bail à cens; & de certaines concessions à rentes foncières non seigneuriales, qui étoient usitées parmi eux, telles que la redevance appelée *cloacarium*: au lieu qu'en France, dans les pays de droit écrit, l'*emphytéose* faite par le seigneur de l'héritage, a le même effet que le bail à cens en pays coutumier; & l'*emphytéose* faite par le simple propriétaire de l'héritage, y est ordinairement confondue avec le bail à rente foncière: ces deux sortes d'*emphytéoses* y sont perpétuelles de leur nature.

La redevance que l'on stipule dans ces sortes de contrats en pays de droit écrit, y est ordinairement appelée *canon emphytéotique*.

Les lois décident que faute par l'*emphytéote* de payer ce canon ou redevance pendant trois ans, il peut être évincé par le preneur, qui est ce qu'on appelle *tomber en commise*.

Il y avoit encore une autre commise *emphytéotique*, lorsque le preneur vendoit l'héritage sans le consentement du bailleur.

Mais on a expliqué ci-devant au mot COMMISE EMPHYTÉOTIQUE, de quelle manière ces lois sont observées. On peut encore voir à ce sujet ce que dit Boutaric en son *tr. des droits seigneuriaux*, ch. xij. où à l'occasion de la commise qui avoit lieu en cas de vente, il dit que présentement l'*emphytéote* peut vendre quand bon lui semble, sans être tenu de faire aucune dénonciation; que le seigneur a seulement le droit de retirer le fonds vendu, en remboursant le prix à l'acquéreur; que s'il ne veut pas user de ce droit de prélation, il ne peut, suivant les lois, exiger que la cinquantième partie du prix de la vente pour l'investiture du nouvel acquéreur; que toutes les coutumes du royaume se sont bien conformées à la disposition du droit, en ce qu'elles permettent toutes au seigneur d'exiger un droit à chaque mutation qui se fait par vente; mais qu'il n'y a aucune coutume qui ait fixé ce droit de mutation à un si bas pié que celui de la cinquantième partie du prix.

M. Guyot en son *tr. des fiefs*, tr. du quint, ch. viij. dit que les auteurs s'accordent assez pour conclure qu'il n'est point dû quint en fief ni lods & ventes en roture, pour bail *emphytéotique* à 99 ans ou à vie: il étend même cela à l'*emphytéose* perpétuelle, si par le bail il n'y a pas de deniers déboursés, au cas qu'il

y en eût, que les deniers en seroient dûs à proportion; ce qui est conforme aux coutumes d'Anjou & du Maine, qui décident aussi que le retrait y a lieu; quand il y a des deniers déboursés.

Le même auteur explique dans le chapitre suivant, en quoi l'*emphytéose* diffère du bail à locaterie perpétuelle. Voyez LOCATERIE PERPÉTUELLE.

En pays coutumier l'*emphytéose* est un bail à longues années d'un héritage, à la charge de le cultiver & améliorer; ou d'un fonds, à la charge d'y bâtir: ce qui a quelque rapport au contrat *superficiaire* des Romains; ou d'une maison, à condition de la rebâtir, moyennant une pension ou redevance annuelle modique, payable par le preneur.

On stipule aussi quelquefois que le preneur payera une certaine somme de deniers d'entrée pour ce bail.

Tout bail qui excède neuf années, est réputé bail emphytéotique ou à longues années.

L'*emphytéose* se fait ordinairement pour 20, 30, 40, 50, 60, ou 99 ans, qui est le terme le plus long que l'on puisse donner à ces sortes de baux.

Lorsque ce bail est fait pour un tems fixe, les héritiers du preneur en jouissent pendant tout le tems qui en reste à expirer, quoique le bail ne fasse pas mention d'eux.

On peut faire un bail emphytéotique, tant pour la vie du preneur que pour celle de ses enfans & petits-enfans. La coutume d'Anjou, art. 412, & celle du Maine, art. 413, appellent ces sortes de contrats, *baux à viage*.

Le bail à vie diffère néanmoins à cet égard des autres baux emphytéotiques, en ce que si le bail à vie ne nomme que le preneur & ses enfans, les petits-enfans n'y sont pas compris; au lieu que si c'est un bail emphytéotique simplement pour le preneur & ses enfans, les petits-enfans y sont aussi compris sous le nom d'*enfans*, suivant la règle ordinaire de droit.

L'*emphytéose* ressemble au bail à loyer ou à ferme, en ce que l'un & l'autre contrat est fait à la charge d'une pension annuelle; mais l'*emphytéose* diffère aussi du louage, en ce que l'emphytéote a la plupart des droits & des charges du propriétaire: & en effet le bail emphytéotique est une aliénation de la propriété utile au profit du preneur pendant tout le tems que doit durer le bail, la propriété directe demeurant réservée au bailleur.

Le preneur étant propriétaire, peut vendre, aliéner, échanger ou hypothéquer l'héritage, mais il ne peut pas donner plus de droit qu'il en a; & lorsque le tems de la concession est expiré, *resoluto jure dantis, resolvitur & jus accipientis*.

Ceux qui ne peuvent pas aliéner, ne peuvent pas non plus donner à titre d'*emphytéose* perpétuelle, ou à tems.

L'église & les communautés ne peuvent faire qu'avec les solennités prescrites pour l'aliénation de ses biens; on tient même qu'elle ne peut faire d'*emphytéose* perpétuelle, mais seulement pour 99 ans au plus.

La pension ou redevance emphytéotique est tellement de l'essence de ce contrat, que s'il n'y en avoit pas une réserve, ce ne seroit point une *emphytéose*.

L'emphytéote ne peut pas, comme un simple locataire ou fermier, obtenir une remise ou diminution de la pension annuelle, pour cause de stérilité, parce que la pension emphytéotique est moins pour tenir lieu des fruits, qu'en signe de reconnaissance de la seigneurie directe.

Il n'est pas permis à l'emphytéote de dégrader le fonds, ni même d'en changer la surface, de manière que la valeur en soit diminuée: ainsi il ne peut pas convertir en terre labourable ce qui est en bois; mais

il peut couper les bois, même de haute-futaie, qui se trouvent en âge d'être coupés pendant la durée de son bail.

Il ne peut pas détruire les bâtimens qu'il a trouvés faits, ni même ceux qu'il a construits lorsqu'il étoit obligé de le faire; mais s'il en a fait volontairement quelques-uns, il peut de même dans le courant de son bail les enlever, pourvu que ce soit sans dégrader l'héritage.

On stipule ordinairement, quand on donne une place à titre d'*emphytéose*, que le preneur sera tenu d'y bâtir: cette clause n'est pourtant pas de l'essence d'un tel contrat; mais si elle y est apposée, on peut contraindre le preneur à l'exécuter.

La lésion, telle qu'elle soit, n'est point un moyen de restitution contre l'*emphytéose*, excepté pour celles qui concernent l'église & les mineurs, qui peuvent être relevées quand la lésion est énorme.

La jouissance d'un bail emphytéotique peut être faisie & vendue, comme les immeubles, à la requête des créanciers.

En fait d'*emphytéose*, la tacite réconduction n'a point lieu.

Le preneur ne peut pas non plus prescrire le fonds, attendu qu'on ne peut pas changer la cause de sa possession; mais il peut prescrire les arrérages de sa redevance, qui sont échus.

Toutes les réparations, tant grosses que menues, sont à la charge de l'emphytéote pendant la durée de son bail.

Il est aussi obligé d'acquitter toutes les charges réelles & foncières, telles que la dixme, le cens, champart, &c.

À l'expiration du terme porté par le bail emphytéotique, le preneur, ses héritiers ou ayans cause, doivent rendre les lieux en bon état, à l'exception des bâtimens qu'il a construits volontairement, lesquels on ne peut pas l'obliger à réparer; mais il ne peut pas non plus les démolir à la fin de son bail, en emporter aucuns matériaux; en répéter les impenses; ni obliger sous ce prétexte le bailleur à lui continuer le bail, soit pour la totalité de ce qui y étoit compris, soit même pour la jouissance de ces bâtimens; dans ce cas, *superficies solo cedit*.

Si le fonds donné en *emphytéose* vient à périr totalement; par exemple, si c'est une maison, & qu'elle soit entièrement ruinée par quelque force majeure, en ce cas le preneur est déchargé de la pension.

Il peut aussi, en déguerpissant l'héritage, se faire décharger en justice de la pension, quoiqu'il se fût obligé personnellement au paiement de cette pension, & qu'il y eût hypothéqué tous ses biens, l'obligation personnelle étant dans ce cas seulement accessoire à l'hypothécaire. Voyez DÉGUERPISEMENT. Voyez au digeste, *si ager vectigalis, id est emphyteuticarius, petatur*; & au code de *jure emphyteutico*. Il y a aussi plusieurs traités de *jure emphyteutico*, par Julius Clarus, Guido de Suzaria, Corbulus, Rutherus, Ruland; & un petit traité de l'*emphytéose*, par Jovet, inséré dans le dictionnaire de Brillon, au mot bail emphytéotique. Voyez aussi Duclapier, quest. j. cause 15. Despeisses, tome III. page 31. Chorier sur Guipape, p. 243. Franc. Marc, tome I. quest. 253.

(A)

EMPHYTÉOTE, f. m. (*Jurispr.*) est celui qui a pris un bien à titre d'*emphytéose*, c'est-à-dire à longues années ou à perpétuité. Voyez ci-devant EMPHYTÉOSE. (A)

EMPHYTÉOTIQUE, adj. (*Jurispr.*) se dit de ce qui appartient à l'*emphytéose*, comme un bail emphytéotique, une redevance emphytéotique. Voyez EMPHYTÉOSE. (A)

EMPIÉTANT, adj. en termes de Blason, se dit de l'oiseau de proie qui est sur sa proie, qu'il tient avec ses serres.

Tarlet en Bourgogne, d'azur au faucon d'or, grilleté d'argent, *empiétant* une perdrix d'or, bequée & onglée de gueules.

EMPIÉTER, v. neut. (*Fauconnerie.*) se dit d'un oiseau de proie, & particulièrement de l'autour qui *empiète*, c'est-à-dire qui enlève & emporte la proie avec les piés.

EMPILER, v. act. (*Comm.*) mettre plusieurs marchandises d'une même ou de différentes sortes, les unes sur les autres, en faire une pile. Voyez PILE.

On *empile* des étoffes dans un magasin, du bois floté dans un chantier, des morues dans un navire ou dans un bateau. *Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers.* (G)

EMPIRANCE, f. f. (*Marine.*) On se sert quelquefois de ce terme pour exprimer le *déchet*, *corruption* ou *diminution* qui arrive aux marchandises que la tempête ou quelque autre accident contraint de jeter de côté & d'autre dans le vaisseau. On dit aussi *empirance* & *empirer par son propre vice*, quand la corruption ou diminution arrive par la nature des choses, & que ce n'est point un accident qui le cause. (Z)

EMPIRE, AUTORITÉ, POUVOIR, PUISSANCE, fyn. (*Gram.*) Outre les différences qu'on a remarquées entre ces mots à l'article AUTORITÉ, voici encore des nuances qui les distinguent, & que nous choisirons dans une même matière, pour les rendre plus frappantes. On dit l'*empire* que Dieu exerce sur les hommes, l'*autorité* d'un concile, le *pouvoir* d'absoudre, la *puissance* ecclésiastique. (O)

EMPIRE, f. m. (*Hist. anc.*) gouvernement monarchique où la souveraine puissance est réunie dans une seule personne. On connoît dans l'histoire ancienne quatre grandes monarchies ou quatre grands *empires*; celui des Babyloniens, Chaldéens & Assyriens; celui des Medes ou des Perses; l'*empire* des Grecs, qui commence & finit à Alexandre, puisqu'à sa mort ses conquêtes furent divisées entre ses capitaines; & celui des Romains. Les deux premiers n'ont subsisté que dans l'Orient; le troisième en Orient & partie en Occident; & l'*empire* Romain dans presque tout l'Occident connu pour lors, dans une partie de l'Orient, & dans quelques cantons de l'Afrique.

L'*empire* des Assyriens, depuis Nemrod qui le fonda l'an du monde 1800, selon le calcul d'Ussérius, a subsisté jusqu'à Sardanapale leur dernier roi, en 3257, & a par conséquent duré plus de quatorze cents cinquante ans.

L'*empire* des Medes, commencé par Arbace l'an du monde 3257, est réuni sous Cyrus avec celui des Babyloniens & des Perses l'an 3468. C'est à cette époque que commence proprement l'*empire* des Perses, qui finit deux cents soixante ans après à la mort de Darius-Codoman, l'an du monde 3674.

L'*empire* des Grecs, à ne le prendre que pour la durée du regne d'Alexandre, commença l'an du monde 3674, & finit à la mort de ce conquérant, arrivée en 3681. Si par *empire* des Grecs on entend non-seulement la monarchie d'Alexandre, mais encore celle des grands états que ses successeurs formèrent des débris de son *empire*, tels que les royaumes d'Egypte, de Syrie, de Macédoine, de Thrace, & Bithynie, il faut dire que l'*empire* des Grecs s'est éteint successivement & par parties, le royaume de Syrie ayant fini l'an du monde 3939; celui de Bithynie onze ans plutôt, en 3928; celui de Macédoine en 3836; & celui d'Egypte, qui se soutint le plus long-tems de tous, ayant fini sous Cléopâtre, l'an du monde 3974: ce qui donneroit précisément trois cents ans de durée à l'*empire* des Grecs, à commencer depuis Alexandre jusqu'à la destruction du royaume d'Egypte fondé par ses successeurs.

L'*empire* Romain commence à Jules-César, lorsque victorieux de tous ses ennemis, il est reconnu dans Rome dictateur perpétuel l'an 708 de la fondation de cette ville, quarante-huit ans avant Jesus-Christ, & du monde l'an 3956. Le siège de l'*Empire* est transporté à Byfance par Constantin, l'an 334 de Jesus-Christ, onze cents quatre-vingts-dix ans après la fondation de Rome. L'Occident & l'Orient se trouvent toujours réunis sous le titre d'*empire Romain*, & sous un seul ou sous deux princes Constantin & Irene, que les Romains proclament Charlemagne *empereur*, l'an 800 de Jesus-Christ. Depuis cette époque l'Orient & l'Occident ont formé deux *Empires* séparés; celui d'Orient, gouverné par les empereurs grecs, commence en 802 de Jesus-Christ; & après s'être affoibli par degrés, il a fini en la personne de Constantin-Paléologue, l'an 1453. L'*empire* d'Occident, qu'on appelle encore l'*empire Romain*, & plus communément l'*empire d'Allemagne*, après avoir été héréditaire sous quelques-uns des successeurs de Charlemagne, devint électif, & a déjà subsisté neuf cents quarante-sept ans. Voyez l'article suivant. (G)

EMPIRE, (*Hist. & Droit politique.*) c'est le nom qu'on donne aux états qui sont soumis à un souverain qui a le titre d'*empereur*; c'est ainsi qu'on dit l'*empire* du Mogol, l'*empire* de Russie, &c. Mais parmi nous, on donne le nom d'*Empire* par excellence au corps Germanique, qui est une république composée de tous les princes & états qui forment les trois collèges de l'Allemagne, & soumise à un chef qui est l'empereur.

L'*empire* Germanique, dans l'état où il est aujourd'hui, n'est qu'une portion des états qui étoient soumis à Charlemagne. Ce prince possédoit la France par droit de succession; il avoit conquis par la force des armes tous les pays situés depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique; il y réunit le royaume de Lombardie, la ville de Rome & son territoire, ainsi que l'exarchat de Ravenne, qui étoient presque les seuls domaines qui restassent en Occident aux empereurs de Constantinople. Ces vastes états s'appellèrent pour lors l'*empire d'Occident*, c'étoit une partie de celui qu'avoient autrefois possédé les empereurs romains. Par la suite des tems, & sur-tout après l'extinction de la race de Charlemagne, la France fut détachée de son *empire*, & les Allemands élurent pour chef Othon le Grand, qui reconquit de nouveau la ville de Rome & l'Italie, & les réunit à l'*empire* d'Allemagne. Enfin sous les successeurs d'Othon, un grand nombre de vassaux des empereurs, sous différents prétextes, profitèrent des troubles que causoient les sanglans démêlés du Sacerdoce & de l'*Empire* pour envahir la possession des états dont ils n'étoient que les gouverneurs, & finirent par ne rendre qu'un hommage très-précaire aux empereurs, devenus trop foibles pour les réprimer, & qui même se trouverent forcés à leur confirmer la possession des terres qu'ils avoient usurpées. Non contents de cela, ceux qui s'étoient approprié ces biens, les rendirent héréditaires dans leurs familles: pour lors les empereurs, pour contrebalancer le pouvoir de ces vassaux, devenus quelquefois plus puissans qu'eux, donnerent beaucoup de terres aux églises, & accorderent liberté à plusieurs villes. Voilà la vraie origine de la puissance des états qui composent l'*empire* d'Allemagne. Il s'en faut beaucoup que ses limites soient aujourd'hui aussi étendues que du tems de Charlemagne ou d'Othon le Grand, il s'en est démembré depuis un très-grand nombre de royaumes & de provinces; & actuellement cet *Empire*, autrefois si vaste, ne comprend plus que ce qu'on appelle l'*Allemagne*, qui est divisée en dix cercles. Voyez ALLEMAGNE & CERCLES. Il est vrai que l'*empire* veut

encore quelquefois faire revivre ses anciens droits sur Rome & sur l'Italie; mais de tous ces pays, il ne lui reste guere que de vains titres, sans aucune juridiction réelle. C'est ainsi que l'empire d'Allemagne continue toujours à s'appeler le *saint empire Romain, l'empire Romain-Germanique*, &c.

Il y a des auteurs qui ont trouvé très-difficile à déterminer le nom qu'il falloit donner au gouvernement de l'Empire. En effet, si on le considère comme ayant à sa tête un prince à qui les états de l'Empire sont obligés de rendre hommage, de jurer fidélité & obéissance, en recevant de lui l'investiture de leurs fiefs, on sera tenté de regarder l'Empire comme un état monarchique. Mais d'un autre côté l'empereur ne peut être regardé que comme le représentant de l'Empire; puisqu'il n'a point le droit d'y faire seul des lois: il n'a point non plus le domaine direct des fiefs, puisqu'il n'a que le droit d'en donner l'investiture, sans avoir celui d'en priver, sous aucun prétexte, ceux qui les possèdent, sans le consentement de l'Empire; d'ailleurs, en parlant des états, l'empereur les appelle toujours *nos vassaux & de l'Empire*. Si on considère la puissance & les prérogatives des états de l'Empire, la part qu'ils ont à la législation, les droits que chacun d'eux exerce dans les territoires qui leur sont soumis, & que l'on nomme la *supériorité territoriale*, on aura raison de regarder l'Empire comme un état aristocratique. Enfin, on trouvera la démocratie dans les villes libres qui ont voix & séance aux diètes de l'Empire. D'où il faut conclure que le gouvernement de l'Empire est celui d'une république mixte.

L'illustre président de Thou (*Annales de l'Empire, tome II. p. 332.* au sujet de la paix de Westphalie) en parlant de l'empire Germanique, dit qu'il est étonnant que tant de peuples puissans, sans y être forcés, ni par la crainte de leurs voisins, ni par la nécessité, aient pu concourir à former un état si puissant, & qui a subsisté pendant tant de siècles, & que jamais on n'a vu un corps plus robuste malgré la faiblesse de la plupart de ses membres. (*Voyez l'hist. du Président de Thou, liv. II.*) Mais on nous permettra de dire que cette observation n'est pas tout-à-fait juste; car si l'on fait attention à ce qui a été dit au commencement de cet article, on verra que ces peuples ne se sont point réunis pour faire un état, mais que des sujets puissans d'un même état se sont rendus souverains, sans pour cela se séparer de l'état auquel ils appartenoient; & c'est l'intérêt, le plus puissant mobile, qui les y a tenus attachés les uns aux autres; union qui leur a donné les moyens de se maintenir.

Il n'est point douteux que l'Empire, composé d'un grand nombre de membres très-puissans, ne dût être regardé comme un état très-respectable à toute l'Europe, si tous ceux qui le composent concouroient au bien général de leur pays. Mais cet état est sujet à de très-grands inconvéniens: l'autorité du chef n'est point assez grande pour se faire écouter: la crainte, la défiance, & la jalousie, regnent continuellement entre les membres: personne ne veut céder en rien à son voisin: les affaires les plus sérieuses & les plus importantes pour tout le corps sont quelquefois négligées pour des disputes particulières, de préférence, d'étiquette, de droits imaginaires & d'autres minuties. Les frontières sont mal gardées & mal fortifiées; les troupes de l'Empire sont peu nombreuses & mal payées; il n'y a point de fonds publics, parce que personne ne veut contribuer. Cette liberté du corps Germanique si vantée, n'est que l'exercice du pouvoir arbitraire dont jouit un petit nombre de souverains, sans que l'empereur puisse les empêcher de fouler & d'opprimer le peuple, qui n'est compté pour rien, quoique ce soit en lui que réside la force

d'une nation. Le commerce est dans des entraves continuelles par la multiplicité des droits qu'exigent ceux sur le territoire de qui les marchandises passent, ce qui rend presque inutiles ces beaux fleuves & ces rivières navigables dont l'Allemagne est arrosée. Les tribunaux destinés à rendre la justice sont mal salariés, & le nombre des juges insuffisant: dans les diètes de l'Empire les résolutions se prennent avec une lenteur insupportable, & rendent cet état ridicule aux yeux des autres peuples chez qui la *lenteur du corps Germanique* a presque passé en proverbe; c'est sur quoi l'on a fait anciennement ces mauvais vers latins qui peignent assez la vraie situation de l'Empire:

*Protestando convenimus,
Conveniundo competimus,
Competendo consulimus,
In confusione concludimus,
Conclusa rejicimus,
Et salutem patriæ consideramus;
Per consilia lenta, violenta, vinolenta.*

Voyez Vitriarii Institut. juris publici, lib. IV. tit. xj.

Voyez les articles ALLEMAGNE, DIETE, CONSTITUTION DE L'EMPIRE, EMPEREUR, ETATS, &c. (—)

EMPIRE DE GALILÉE ou HAUT ET SOUVERAIN EMPIRE DE GALILÉE, (*Jurisprud.*) est le titre que l'on donne à une juridiction en dernier ressort que les clercs de procureurs de la chambre des comptes ont pour juger les contestations qui peuvent survenir entr'eux.

Cette juridiction est pour les clercs des procureurs de la chambre des comptes ce que la *basoche* est pour ceux des procureurs au parlement.

L'institution en est sans doute fort ancienne, puisque l'on a vu à l'article de la CHAMBRE DES COMPTES que dès 1344 il y avoit dix procureurs, dont le nombre fut dans la suite augmenté jusqu'à vingt-neuf.

On ne fait pas au juste le tems auquel les procureurs de la chambre commencerent à avoir chez eux des clercs ou aides pour les soulager dans leurs expéditions. Ils en avoient déjà en 1454, suivant une ordonnance de cette année, rapportée au *mem. L. fol. 90. vº.* qui porte que les comptables feront ou feront faire par leurs procureurs ou clercs leurs comptes de bon & suffisant volume.

Il paroît même qu'il y avoit déjà des clercs de procureurs avant 1454, & que l'empire de Galilée subsistoit dès le commencement du quinzième siècle. En effet, dans le préambule d'un règlement fait par M. Barthelemi maître des comptes, en qualité de *protecteur de l'empire* (dont on parlera plus amplement ci-après) il est dit que s'étant fait représenter les réglemens, comptes, titres & papiers dudit empire, il auroit reconnu, même par les anciens mémoires de la chambre, que ledit empire y est établi depuis plus de 300 ans, composé de clercs de procureurs de la chambre, pour leur donner moyen, par leurs assemblées & conférences, de se rendre capables des affaires & matières de finances pour lesquelles ils sont élevés.

Ainsi, suivant le préambule de ce règlement, l'empire de Galilée étoit déjà formé dès avant 1405: on trouve en effet des comptes fort anciens rendus par les trésoriers de l'empire, entr'autres un de l'année 1495.

Ces clercs tenant entr'eux des assemblées & conférences touchant leur discipline, formerent insensiblement une communauté qui fut ensuite autorisée par divers réglemens de la chambre des comptes, & les officiers de cette communauté ont été maintenus dans tous les tems dans l'exercice d'une juridiction en dernier ressort sur les membres & sup pôts de cette communauté.

Le titre de *haut & souverain empire de Galilée* donné à cette communauté & juridiction, quelque singulier qu'il paroisse d'abord, n'a rien que de naturel.

On n'a pas prétendu par le terme d'*empire* donner l'idée d'un état gouverné par une puissance souveraine ; ce terme a été emprunté du latin *imperium*, lequel chez les Romains signifioit *jurisdiction* : on disoit *merum & mixtum imperium*, & anciennement en France *mere & mixte impere*, pour exprimer le pouvoir d'exercer toute justice, haute, moyenne & basse.

On ne doit donc pas être étonné si le chef de la juridiction des clercs de procureurs de la chambre des comptes prenoit autrefois le titre d'*empereur*, d'autant qu'alors la plupart des chefs de communautés prenoient le titre de *roi*, tels que le roi des merciers, les rois de l'arbalète & de l'arquebuse, le roi de la basoche, &c.

Pour ce qui est du surnom de *Galilée* donné à l'*empire* ou juridiction des clercs de procureurs de la chambre des comptes, il est constant qu'il vient de la petite rue de Galilée qui va de la cour du palais à l'hôtel du bailliage, & cotoie les bâtimens de la chambre des comptes ; elle est ainsi nommée dans les anciens plans de Paris & dans Sauval.

Il y a apparence qu'anciennement les clercs de procureurs de la chambre tenoient leurs assemblées dans le second bureau qui a des vûes sur cette rue de Galilée ; & que c'est de-là qu'ils nommerent leur juridiction le *haut & souverain empire de Galilée* ; aujourd'hui cette juridiction se tient ordinairement en la chambre du conseil-lès-la chambre des comptes, & au grand bureau seulement le jour de S. Charlemagne, qui est la fête des clercs.

Le premier officier de l'*empire* conserva long-tems le titre d'*empereur*.

On voit dans les registres de la chambre, que le 5 Février 1500 elle fit emprisonner un clerc, empereur de *Galilée*, pour n'avoir pas voulu rendre le manteau d'un autre clerc auquel il l'avoit fait ôter. *3^e. journ. Q. reg. 2^e. part. fol. 37.*

Le *journ. 2. B. fol. 62.* fait mention que le 20 Décembre 1536, sur la requête de l'empereur & officiers de l'*empire de Galilée*, la chambre leur défendit de faire les cérémonies accoutumées à l'occasion des gâteaux des Rois.

Le titre d'*empereur de Galilée* fut sans doute aboli du tems d'Henri III. en conséquence de la défense qu'il fit à tous ses sujets de prendre le titre de *roi* ; le chancelier de l'*empire de Galilée* devint par-là le premier officier de l'*empire*. La communauté & juridiction des clercs de procureurs de la chambre, a cependant toujours conservé le titre d'*empire de Galilée*.

Dans un compte de l'ordinaire de Paris fini à la saint Jean 1519, le fermier porte en dépense ce qu'il avoit payé à Etienne le Févre, trésorier & receveur général des finances de l'*empire de Galilée*, pour lui aider à soutenir & supporter les frais qu'il lui a convenu & conviendra faire, tant pour les gâteaux, jeux & états faits à l'honneur & exaltation du roi à la fête des Rois, que pour autres affaires, & aussi pour extraits touchant le domaine, par lettres de taxation des trésoriers de France, du 20 Janvier 1518 ; mais il n'explique pas quelle somme il avoit payé.

Dans le compte de l'ordinaire de 1532, il porte en dépense vingt-cinq livres parisis payées à Guillaume Rousseau empereur de l'*empire de Galilée* & suppôts d'icelui, clercs en la chambre des comptes, pour employer aux frais & charges dudit *empire*, même aux danses morisques, momeries & autres triomphes que le roi veut & entend être faits par eux pour l'honneur & récréation de la reine.

Enfin, le compte du domaine pour l'année finie à

la saint Jean 1537, fait mention que les clercs de l'*empire de Galilée* avoient vingt livres parisis pour les gâteaux qu'ils distribuient la veille & le jour des Rois es maisons de M^{rs} les présidens & maîtres des comptes, trésoriers & généraux des finances.

Ces comptes de la prévôté de Paris sont rapportés dans les *Antiquités de Paris*, par Sauval, tome III. aux preuves.

Cette communauté & juridiction a depuis long-tems pour chef, protecteur & conservateur né, le doyen des conseillers-maîtres des comptes, lequel de concert avec M. le procureur général de la chambre, que l'*empire* regarde pareillement comme son protecteur né, veille à tout ce qui intéresse cette juridiction de l'*empire*, spécialement commise aux soins de ces deux magistrats par la chambre.

La chambre des comptes a fait en divers tems plusieurs réglemens concernant l'*empire de Galilée*, & notamment au sujet des gâteaux des Rois qu'ils portoient avec pompe chez les officiers de la chambre.

Le 22 Décembre 1525, sur la requête des trésoriers-clercs de l'*empire*, afin d'avoir des fonds pour leurs gâteaux des Rois, la chambre leur défendit d'en faire pour cette année, *ni autres joyeusétés accoutumées*, à peine de privation de l'entrée. *Journal 10. fol. 267. v^o.*

Le 8 Janvier 1529, la chambre fit taxe à un pâtissier & à un peintre, pour ce qui leur étoit dû par un trésorier de l'*empire*. *Journ. 2. fol. 243.*

Le 10 Novembre 1535, sur la requête des suppôts de l'*empire de Galilée*, la chambre ordonna qu'il seroit écrit au dos d'icelle *nil* par le greffier, & qu'il leur seroit fait défenses de faire les gâteaux, selon la coutume ancienne, pour la solennité du jour des Rois. *Journ. 2. A. fol. 209.*

Le 20 Décembre 1536, la chambre, sur la requête de l'empereur & autres officiers de l'*empire de Galilée*, en ôtant & abolissant l'ancienne coutume, leur défendit de faire les gâteaux des Rois, & d'aller dans les maisons des officiers de la chambre, ni autour de la cour du roi, distribuer les gâteaux, ni donner des aubades, à peine de privation de l'entrée de la chambre pour toujours & de l'amende. *Journal 2. B. fol. 62.*

Cependant le 11 Décembre 1538, la chambre permit aux officiers de l'*empire* de faire les gâteaux des Rois, & d'en solenniser la fête *modestement*, comme il leur avoit été autrefois permis d'ancienneté. *Journ. 2. C. fol. 106.*

Mais le 27 Novembre 1542, la chambre leur fit de nouvelles défenses de faire les gâteaux & solennités dont on a parlé ; elle ordonna néanmoins que sur les deniers qui avoient coutume d'être pris à cet effet sur les menues nécessités, il seroit pris cinquante livres pour mettre dans la boîte des aumônes pour faire prier Dieu pour le roi ; ce qui fut ainsi ordonné, nonobstant les remontrances & oppositions sur ce faites par les auditeurs. *Journ. 2. D. fol. 48. v^o.*

Au même endroit, *fol. 58. v^o.* est rapportée une plainte du procureur général, portant que les clercs avoient contrevenu aux dernières défenses ; sur quoi la chambre les réitéra pour l'année suivante. *Folio 128. v^o.*

Les protecteurs de l'*empire de Galilée* ont aussi fait divers reglemens concernant l'état & administration de l'*empire*. Les principaux reglemens sont des années 1608 & 1615, confirmés par des lettres du mois de Septembre 1676, & renouvelés par un autre reglement en forme d'édit, du mois de Janvier 1705.

Ces reglemens sont intitulés du nom & des qualités du protecteur, lequel dans le dispositif use de ces termes, *ordonnons, voulons & nous plaît*, &c. l'adresse

dressé est, à nos amés & féaux chancelier & officiers de l'empire, à ce que les articles de reglement en forme d'édit, soient lûs, publiés & enregistrés. Ils sont contresignés par un secrétaire des finances de l'empire, & scellés du scel d'icelui ; & à la fin il est dit : » donné à ... l'an de grace ... & de notre protection » le ...

Pour l'enregistrement de ces reglemens, le procureur général de l'empire fait son requisitoire en la chambre du conseil lez la chambre des comptes, l'empire y seant ; & il intervient arrêt conforme en la même chambre du conseil.

Le protecteur rend aussi quelquefois des arrêts qui sont pour ainsi dire des arrêts du conseil d'en-haut, par rapport à ceux de l'empire ; ils sont intitulés comme les édits, & le dispositif est conçu en ces termes : à ces causes, le protecteur ordonne, &c.

Le dispositif des arrêts de l'empire est ainsi conçu : le haut & souverain empire de Galilée ordonne, &c. à la fin il est dit, fait audit empire ; & toutes les expéditions que le greffier en délivre sont intitulées, extrait des registres de l'empire.

Les jugemens des officiers de l'empire sur les contestations qui surviennent entre les sujets & suppôts, sont tellement considérés comme des arrêts, que quelques clercs refractaires ayant voulu en différentes occasions éluder les peines auxquelles ils avoient été condamnés par ces arrêts, & s'étant pourvus à cet effet en différens tribunaux, même à la chambre des comptes, sans y avoir été écoutés ; ils se pourvurent en cassation au conseil du roi, où par arrêt ils furent renvoyés devant MM. du grand bureau de la chambre des comptes comme commissaires du conseil en cette partie.

M. Barthélemy, maître ordinaire & doyen de la chambre des comptes, qui remplissoit la place de protecteur de l'empire depuis 1699, rendit le 17 Juillet 1704, un arrêt portant que le projet de reglement par lui fait, ensemble le tarif des droits accordés aux officiers de l'empire, seroient communiqués à la communauté des procureurs, ce qui fut exécuté ; & le reglement en forme d'édit fut donné en conséquence au mois de Janvier 1705.

Suivant cet édit, le corps de l'empire est composé de quinze clercs ; savoir le chancelier, le procureur général, six maîtres des requêtes, deux secrétaires des finances pour signer les lettres, un trésorier, un contrôleur, un greffier, & deux huissiers : tous ces officiers sont ordinaires & non par semestre. Il n'y a que le chancelier, les maîtres des requêtes & les secrétaires des finances, qui ayent voix délibérative.

Ce qui concerne le chancelier de l'empire de Galilée, ayant été expliqué ci-devant à l'article de CHANCELIER, on renvoie le lecteur à ce qui a été dit en cet endroit ; on ajoutera seulement que lorsqu'il est reçu procureur en la chambre des comptes, il est dispensé de l'examen.

La nomination aux autres offices lorsqu'ils sont vacans, se fait par le chancelier, les maîtres des requêtes & les secrétaires des finances, à la requisiion du procureur général de l'empire ; & au cas que la place de procureur général fût vacante, c'est sur la requisiion du dernier maître des requêtes.

On ne peut nommer aux charges de l'empire deux clercs d'une même étude, sans avoir obtenu à cet effet des lettres de dispense du protecteur.

Ceux qui sont nommés aux charges sont tenus de les accepter, à peine de 15 liv. d'amende payable sans déport ; ils obtiennent des lettres de provisions signées du protecteur, expédiées par un des secrétaires des finances, & scellées & visées par le chancelier. Les nouveaux pourvus ne sont reçus qu'après

une information de leurs vie & mœurs ; ils sont examinés par les officiers qui ont voix délibérative ; & si on les trouve capables, ils prêtent serment.

L'empire s'assemble tous les jeudis matin après que MM. de la chambre des comptes ont levé ; quand il est fête le jeudi, l'assemblée se tient la veille.

Aucun officier n'est dispensé du service, sur peine de 5 f. d'amende payable sans déport au trésorier des finances. Il faut dans la huitaine se purger par serment de l'empêchement, & en cas de maladie, quinzaine après la convalescence.

Les officiers qui s'absentent pendant six mois, ne peuvent plus prendre la qualité d'officiers de l'empire ; même ceux qui passent un ou deux mois sans faire leur service & sans se purger par serment, sont déclarés indignes & incapables de posséder à l'avenir aucunes charges de l'empire, condamnés en 15 liv. d'amende, déchûs de leurs offices, obligés de remettre leurs provisions au protecteur, & on procède à l'élection d'un autre en leur place.

Lorsque ces officiers & les autres clercs de procureurs entrent en la chambre ou à l'empire, ils doivent avoir le bonnet de clerc qui est une espee de petit chapeau ou tocque, le manteau percé, c'est-à-dire une robe noir qui ne leur va que jusqu'aux genoux ; ceux qui se présentent autrement sont condamnés à une amende de 15 f. & en cas de récidive à 1 liv. 10 f. & pour la troisième fois un écu, ou plus grande peine s'il y échet.

Les officiers de l'empire vaquent d'abord au jugement des procès d'entre les clercs & suppôts.

Quand il n'y a pas de procès, ou après qu'ils sont jugés, un maître des requêtes propose quelque question de finance pour entretenir le bureau pendant une demi-heure, & alors on permet à tous les clercs & suppôts d'assister au conseil, de dire leur avis sur les difficultés, ou d'en proposer ; mais c'est sans prendre rang ni séance avec les officiers de l'empire.

Lorsqu'un officier clerc ou suppôt fait quelque chose d'injurieux à l'empire, le procureur général informe contre lui, & sur le vu des charges le protecteur ordonne ce qui convient selon le délit.

Les officiers qui sont convaincus d'avoir révélé les délibérations du conseil, sont pour la première fois amendables de 60 f. & pour la seconde, privés de leurs charges & déclarés indignes de posséder aucun office de l'empire.

Suivant le tarif fait par M. Barthélemy le 30 Avril 1705, les officiers de l'empire de Galilée ont plusieurs droits en argent, tant pour l'entrée de certaines personnes en la chambre, que pour la réception de certaines personnes.

Les droits d'entrée à la chambre leur sont dûs.

1°. Par tous les clercs de procureurs de la chambre, lesquels sont tenus de faire enregistrer au greffe de l'empire le jour de leur entrée en la chambre, & de payer les droits dûs à l'empire dès qu'ils entrent chez les procureurs & viennent en la chambre ; les fils des procureurs sont seuls exempts de ces droits.

2°. Il est aussi dû aux officiers de l'empire un droit par les commis des comptables qui entrent à la chambre.

Les droits qui leur appartiennent pour la réception en la chambre de certains officiers, sont dûs par les procureurs de la chambre (leurs enfans en sont exempts), les grands officiers de la couronne, savoir grand-maître d'hôtel, grand-écuyer, amiral, grand-maître de l'artillerie, contrôleur général des finances, le sur-intendant des poudres & salpêtres, le sur-intendant & commissaire général des postes, le sur-intendant des mines & minières, le sur-intendant de la navigation & commerce, le sur-intendant des bâtimens du roi, & autres grands officiers.

Les autres officiers qui doivent aussi un droit de

réception, sont les présidens, trésoriers, avocats & procureurs du roi des bureaux des finances, les grands-maîtres des eaux & forêts, leurs contrôleurs généraux & particuliers, tous les trésoriers & payeurs des deniers royaux & leurs contrôleurs, & plusieurs autres officiers de finance dont on trouve l'énumération dans le tarif; il leur est aussi dû un droit pour la présentation des premiers comptes, lors de la réception d'iceux, pour l'enregistrement des commissions, & pour la présentation du compte d'icelle, & pour l'enregistrement du bail de chaque ferme particuliere.

Par les anciens comptes du domaine, on voit que les officiers de l'*empire* avoient droit de prendre tous les ans 200 liv. sur le domaine; mais ils ne jouissent plus de ce droit.

On voit aussi par les anciens registres & mémoires de la chambre, que les privilèges de l'*empire* ne cédoient en rien à ceux de la basoche.

Les reglemens de l'*empire* contiennent beaucoup de dispositions pour l'administration des finances de l'*empire*, & les comptes qui en doivent être rendus. Les contestations qui peuvent s'élever au sujet de ces comptes entre personnes qui ne sont pas sujets de l'*empire*, doivent être portées en la chambre, suivant un arrêt par elle rendu le 4 Septembre 1719, & un jugement des commissaires du conseil du 5 Septembre 1722.

Il est défendu par les reglemens de l'*empire* à tous les clercs de procureurs de la chambre, de porter l'épée; & au cas qu'ils fussent trouvés en épée dans l'enclos de la chambre, ils sont condamnés en 32 f. d'amende pour la première fois, & à 3 liv. 4 f. pour la seconde, même à plus grande peine s'il y échut.

On fait tous les ans dans la chambre de l'*empire* la lecture des derniers reglemens, la veille de S. Charlemagne ou quelqu'un des jours suivans, en présence de tous les clercs & suppôts de l'*empire*.

Les officiers de l'*empire* & tous les sujets & suppôts célèbrent tous les ans dans la sainte chapelle basse du palais, la fête de l'*empire* le 28 Janvier jour de la mort de S. Charlemagne. Ce patron leur a sans doute paru plus convenable à l'*empire*, parce qu'il étoit empereur. On prétend que le jour de cette fête, l'empereur de Galilée avoit droit de faire placer deux canons dans la cour du palais, & de les faire tirer plusieurs fois; mais on ne trouve point de preuve de ce fait.

Voyez CHANCELIER DE GALILÉE, & au mot COMPTES, l'article *chambre des comptes*. Voyez aussi le *mémoire historique* que je donnai sur cet *empire* en 1739, & qui fut inséré au *Mercur* de Décembre; l'observation faite à ce sujet par M. l'abbé le Beuf, insérée au *Mercur* de Mars 1740, & la réponse que je fis à cette observation. *Merc. de Mai 1741. (A)*

EMPIRÉE, Voyez EMPYRÉE.

EMPIRER, v. neut. devenir pire, être en plus mauvais état. On dit en terme de Commerce que des marchandises *empirent* quand elles se gâtent & se corrompent, ce qui provient quelquefois de ce qu'on les garde trop long-tems: il est de l'habileté d'un marchand de s'en défaire avant qu'elles *empirent*. *Dict. du Comm. de Trev. & Chambers. (G)*

EMPIRIQUE, f. m. & adj. (Medec.) Ce terme dans le sens propre, a été donné de tout tems aux medecins qui se sont fait des regles de leur profession sur leur pratique, leur expérience, & non point sur la recherche des causes naturelles, l'étude des bons ouvrages, & la théorie de l'art. Voyez EMPIRIQUE (Señte), & EMPIRISME.

Mais le mot *empirique* se prend odieusement dans un sens figuré, pour désigner un charlatan, & se donne à tous ceux qui traitent les maladies par de

prétendus secrets, sans avoir aucune connoissance de la medecine. Voyez CHARLATAN.

EMPIRIQUE, *señte* (Med.) Cette célèbre *señte* qui fit autrefois une grande révolution dans la Medecine, commença environ 287 ans avant la naissance de J. C. Celse nous apprend que Sérapion d'Alexandrie fut le premier qui s'avisa de soutenir qu'il est nuisible de raisonner en Medecine, & qu'il falloit s'en tenir à l'expérience; qu'il défendit ce sentiment avec chaleur, & que d'autres l'ayant embrasé, il se trouva chef de cette *señte*.

Quelques-uns racontent la même chose de Philinus de Cos, disciple d'Hérophile. D'autres ont aussi prétendu qu'Acron d'Agrigente étoit fondateur de cette *señte*; & les *empiriques* jaloux de l'emporter par l'antiquité sur les dogmatiques dont Hippocrate fut le chef, appuyoient cette dernière opinion.

Pour éclaircir le fait, il faut distinguer entre les anciens medecins *empiriques*, ceux qui exercerent la medecine, depuis qu'Esculape l'avoit réduite en art, jusqu'au tems de son union avec la philosophie. On peut regarder ces premiers medecins comme les premiers *empiriques*: mais il y a cette différence entre eux & les disciples de Sérapion ou de Philinus, qu'ils étoient *empiriques* sans en porter le titre, & qu'ils pouvoient d'autant moins passer pour sectaires, qu'il n'y avoit alors qu'une opinion; au lieu que les *empiriques* qui leur succéderent, choisirent eux-mêmes ce titre, & se séparèrent des dogmatiques: enfin l'empirisme des premiers étoit purement naturel; c'étoit au contraire dans les derniers un effet de méditation & d'amour de nouveaux systèmes qu'ils inventerent pour établir leur parti, & bannir le raisonnement de la Medecine, se conduisant en ce point comme quelques modernes qui méprisent toute pratique excepté la leur.

Quoi qu'il en soit, les *empiriques* proprement nommés ne connoissoient qu'un seul moyen de guérir les maladies qui étoit l'expérience. Le nom d'*empirique* ne leur venoit point d'un fondateur ou d'un particulier qui se fût illustré dans la *señte*, mais du mot grec *ἐμπειρία*, expérience.

L'expérience, disoient-ils, est une connoissance fondée sur le témoignage des sens: ils distinguoient trois sortes d'expériences. La première & la plus simple, disoient-ils, est produite par le pur hasard; c'est un accident imprévu, par lequel on guérit d'une maladie, comme dans le cas où quelqu'un auroit été soulagé d'un grand mal de tête par une hémorrhagie, ou de la fièvre par une diarrhée qu'on n'auroit point provoquée. La seconde espèce d'expériences est de celles qui se font par essai, comme il arrive lorsque quelqu'un ayant été mordu par un animal venimeux, applique sur la blessure la première herbe qu'il trouve. La troisième espèce d'expériences comprend celles que les *empiriques* appelloient *imitatoires*, ou dans lesquelles on répète dans l'espoir d'un pareil succès, ce que le hasard, l'instinct, ou l'essai, ont indiqué.

C'est la dernière espèce d'expérience qui constituoit l'art: ils la nommoient *observation*; & la narration fidele des accidens, des remèdes, & des effets, *histoire*. Or comme l'histoire des maladies ne peut jamais être complete faute de lumieres, ils avoient encore recours à la comparaison, qu'ils appelloient *épilogisme*, que M. le Clerc traduit par les mots de *substitution d'une chose semblable*. L'observation, l'histoire, la substitution d'une chose semblable, étoient les seuls fondemens de l'empirisme. Toute la medecine des *empiriques* se réduisoit donc à avoir vu, à se ressouvenir, & à comparer; ou pour me servir des termes de Glaucias, les sens, la mémoire, & l'épilogisme, formoient le trépied de leur medecine. Ajoutons qu'ils rejetoient toutes les cau-

ses diversifiées, occultes ou cachées des maladies, toute hypothèse, la recherche des actions naturelles, l'étude de la théorie de l'art, de la pharmacie, des mécaniques, & des autres sciences. Ils prétendoient encore qu'il étoit inutile de disséquer des cadavres, & que quand la dissection n'avoit rien de cruel, elle devoit être regardée comme malpropreté. Ce croquis peut suffire sur la doctrine des *empiriques*. Voyons ce que Celse en a pensé.

Il est vrai, dit ce judicieux écrivain, que sur les causes de la santé & des maladies, les plus sçavans ne peuvent faire que des conjectures; mais il ne faut pas pour cela négliger la recherche des causes cachées qui se trouvent quelquefois, & qui sans former le medecin, le disposent à pratiquer la medecine avec plus de succès. Il est vraisemblable que si l'application qu'Hippocrate & Erasistrate (qui ne se contentoient pas de panser des plaies & de guérir des fievres) ont donnée à l'étude des choses naturelles, ne les a pas fait medecins à proprement parler, ils se sont du moins rendus par ce moyen de beaucoup plus grands medecins que leurs collegues. Ils n'auroient pas été l'ornement de leur profession, s'ils s'en étoient tenus à la simple routine. Si la similitude ou l'analogie apparente doit être le seul guide de l'art, comme le prétendent les *empiriques*, au moins faut-il raisonner pour distinguer entre toutes les maladies connues, quelle est celle dont les rapports à la maladie présente sont les plus grands, & pour déterminer par ces rapports les remedes qu'on doit employer. Il est constant que les maladies ont souvent des causes purement mécaniques faciles à distinguer; & en ce cas le medecin ne balancera jamais dans l'application des remedes. D'un autre côté, si les dogmatiques avoient raison de prétendre qu'on ne pouvoit appliquer les remedes convenables sans connoître les causes premières de la maladie, les malades & les medecins seroient dans un état bien déplorable, les uns se trouvant dans l'impossibilité de traiter la plupart des maladies dont les autres ne peuvent toutefois guérir sans le secours de l'art.

Tel est le précis du jugement impartial de Celse sur le grand procès des *empiriques* & des dogmatiques, procès dont M. le Clerc a fait le rapport avec tant d'exactitude. Mais il suffira de remarquer ici qu'on vit dans cette querelle (& on le présume sans peine) les mêmes passions, les mêmes écarts, les mêmes abus, qui sont inséparables de toutes les disputes, où l'on se propose toujours la victoire, & jamais la recherche de la vérité. Si quelqu'un est curieux de la seconde partie de cette histoire, il la trouvera dans l'empirisme & le dogmatisme modernes. Voyez donc EMPIRISME. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

EMPIRISME, f. m. (*Med.*) medecine-pratique uniquement fondée sur l'expérience. Rien ne paroît plus sensé qu'une telle medecine: mais ne nous laissons pas tromper par l'abus du mot; démontrons-en l'ambiguïté avec M. Quesnai, qui l'a si bien dévoilée dans son ouvrage sur l'économie animale.

On confond volontiers & avec un plaisir secret, dans la pratique ordinaire de la Medecine, trois sortes d'exercices sous le beau nom d'*expérience*; savoir, 1°. l'exercice qui se borne à la pratique dominante dans chaque nation; 2°. l'exercice habituel d'un vieux praticien, qui privé de lumieres, s'est fixé à une routine que l'*empirisme* ou ses opinions lui ont suggérée, ou qu'il s'est formé en suivant aveuglément les autres praticiens; 3°. enfin l'exercice des medecins instruits par une théorie lumineuse, & attentifs à observer exactement les différentes causes, les différens caracteres, les différens états, les différens accidens des maladies, & les effets des remedes qu'ils prescrivent dans tous ces cas. C'est

de cette confusion que naissent toutes les fausses idées du public sur l'expérience des praticiens.

On rapporte à l'expérience, comme nous venons de le remarquer, l'exercice des medecins livrés aux pratiques qui dominent dans chaque nation: ce sont ces medecins mêmes qui croient s'être assurés par leur expérience, que la pratique de leur pays est préférable à celle de tous les autres: mais si cet exercice étoit une véritable expérience, il faudroit que ceux qui se sont livrés depuis plus d'un siecle à différentes pratiques dans chaque pays, eussent acquis des connoissances décisives, qui les eussent déterminés à abandonner, comme ils ont fait, la pratique générale & uniforme, que leurs maîtres suivoient dans les siècles précédens; cependant nous ne voyons pas dans leurs écrits, que l'expérience leur ait fourni de telles découvertes sur un grand nombre de maladies; seroit-ce donc les anciens medecins de chaque pays qui n'auroient acquis aucune expérience dans la pratique qu'ils suivoient? ou seroit-ce les modernes qui abandonnant les regles des anciens, auroient suivi différentes pratiques sans être fondés sur l'expérience?

On pensera peut-être que ces différentes méthodes de traiter les mêmes maladies en différens pays, sont le fruit des progrès de la théorie de la Medecine; mais si cette théorie avoit introduit & réglé les différentes méthodes de chaque pays, elle concilieroit aussi les esprits, tous les medecins des différens pays reconnoitroient les avantages de ces diverses pratiques: cependant ils sont tous bien éloignés de cette idée, ils croient dans chaque pays que leur pratique est la seule qu'on puisse suivre avec sûreté, & rejettent toutes les autres comme des pratiques pernicieuses, établies par la prévention. Or les Medecins mêmes, en se condamnant ainsi réciproquement, ne prouvent-ils pas qu'il seroit ridicule de confondre l'expérience avec l'exercice de ce nombreux cortège de praticiens, assujettis à l'usage, livrés à la prévention, & incapables de parvenir par des observations exactes, aux différentes modifications qui pourroient perfectionner la pratique dans les différens pays.

Si l'exercice de tant de medecins attachés à ces différentes pratiques, présente une idée si opposée à celle qu'on doit avoir d'une expérience instructive, ne sera-t-il pas plus facile encore de distinguer de cette expérience le long exercice d'un praticien continuellement occupé à visiter des malades à la hâte, qui se regle sur les événemens, ou se fixe à la méthode la plus accréditée dans le public, qui toujours distrait par le nombre des malades, par la diversité des maladies, par les importunités des assistans, par les soins qu'il donne à sa réputation, ne peut qu'entrevoir confusément les malades & les maladies? Un medecin privé de connoissances, toujours dissipé par tant d'objets différens, a-t-il le tems, la tranquillité, la capacité nécessaire pour observer & pour découvrir la liaison qu'il y a entre les effets des maladies, & leurs causes?

Fixé à un *empirisme* habituel, il l'exerce avec une facilité, que les malades attribuent à son expérience; il les entretient dans cette opinion par des raisonnemens conformes à leurs préjugés, & par le récit de ses succès: il parvient même à les persuader, que la capacité d'un praticien dépend d'un long exercice, & que le savoir ne peut former qu'un medecin spéculatif, ou pour parler leur langage, un *medecin de cabinet*.

Cependant ces empiriques ignorans & présomptueux se livrent aux opinions de la multitude, & n'apperçoivent les objets qu'à-travers leurs préjugés. C'est à des gens de cet ordre que M. de Voltaire répondit plaisamment, quand ils voulurent le traiter

avant qu'il vint à Genève : « Messieurs, je n'ai pas » assez de santé pour risquer avec vous le peu qui » me reste ». Mais il n'a pas hésité de confier ce reste de santé entre les mains de l'Esculape du pays, homme rare, né pour le bonheur des autres, joignant l'étude perpétuelle & la plus profonde théorie, aux observations d'une savante pratique, & ne connoissant d'expérience que celle de tous les lieux & de tous les siècles.

Aussi les vrais medecins ne se prévalent-ils jamais d'une routine habituelle ; ils croiroient deshonorer la Medecine, & se dégrader eux-mêmes, s'ils insinuoient dans le public que la capacité des Medecins s'acquiert comme celle des artisans, qui n'ont besoin que des sens & de l'habitude pour se perfectionner dans leurs métiers. En effet les praticiens qui ont une juste idée de la Medecine, & qui méritent leur réputation, ne se font livrés au public qu'après avoir acquis un grand fonds de savoir ; & malgré un exercice presque continuel, ils ménagent chaque jour une partie de leur tems, pour entretenir & augmenter leurs connoissances par l'étude, & ils ne se décident dans la pratique que par les lumieres d'une théorie solide.

Ainsi tous ceux qui ont réduit l'expérience à l'*empirisme* particulier de chaque praticien, c'est-à-dire à quelques connoissances insuffisantes, obscures, équivoques, séduisantes, dangereuses, n'ont pas compris que la véritable expérience, la seule digne de ce nom, est l'expérience générale qui résulte des découvertes physiques, chimiques, anatomiques, & des observations particulieres des Medecins de tous les tems & de tous les pays ; que cette expérience est renfermée dans la théorie, & que par conséquent l'expérience approfondie, & la théorie expérimentale ou la vraie théorie, ne sont pas deux choses différentes. Ce n'est donc point par l'exercice seul de la Medecine qu'on acquiert cette théorie, ou cette expérience lumineuse qui forme les vrais medecins.

On dira peut-être qu'un grand exercice de la Medecine procure du moins aux Medecins une habitude qui les rend plus expéditifs dans la pratique : mais ne doit-on pas comprendre que cette facilité ne les rend que plus redoutables, lorsqu'ils ne sont pas suffisamment instruits ? & ne doit-on pas s'appercevoir aussi que la vraie habitude qu'on peut desirer d'un medecin, est la science théorique, puisque ce n'est que par le savoir qu'il peut se conduire facilement & sûrement dans la pratique.

Il est vrai que moins un praticien se livre à la routine, & que plus il est instruit, plus il connoît toutes les méprises dans lesquelles on peut tomber, plus aussi il hésite, plus il réfléchit, plus il délibere, par ce qu'il apperçoit les difficultés : mais c'est toujours pour la sûreté des malades qu'il est si attentif & si circonspect dans ses jugemens. Ce sont les connoissances mêmes, & non le défaut d'expérience ou d'habitude, qui retiennent un medecin prudent, & qui l'obligent, dans les cas douteux, à démêler, à examiner, à balancer, avant que de se décider.

Si le public voyoit de près les Medecins, lorsqu'ils sont eux-mêmes attaqués de quelque maladie inquiétante, il ne retrouveroit plus en eux cet air de fermeté, ce ton décisif & imposant, si ordinaire à ceux qui traitent les malades par *empirisme* ; & il comprendroit alors combien l'assurance & la précipitation sont déplacées dans l'exercice d'un art si difficile & si dangereux.

Enfin, & nous ne saurions trop le répéter, ce n'est point la routine, quelque longue qu'elle puisse être, qui peut former un medecin chimique à la bonne méthode curative des maladies ; la routine ne sert qu'à multiplier ses fautes, son impéritie, & son aveu-

glement. Je fais bien que le public grossier établit follement sa confiance dans l'*empirisme* d'un vieux medecin, & que c'est la routine greffée sur l'âge, qui lui donne le crédit & la réputation. Aveugle & funeste préjugé. Le praticien le plus consommé sera fort ignorant, s'il a négligé (comme c'est la coutume) de s'approprier par une lecture perpétuelle des livres de son art, l'expérience des autres praticiens.

J'avoue qu'un medecin qui est simplement savant, qui n'a pas acquis l'habitude, & qui n'a pas observé par lui-même, est un medecin incomplet : mais il est beaucoup moins imparfait que le premier ; car les lumieres de la Medecine naissent presque toutes d'une expérience due aux observations d'une multitude d'hommes, & qui ne peut s'acquérir que par l'étude. Jamais un medecin ne réussira sans cette étude, & sans la profonde théorie de l'art qui doit lui servir de boussole, quoi qu'en disent les ignorans, qui ne font tort qu'à eux-mêmes en méprisant les connoissances, parce qu'elles sont au-dessus de leur portée. C'est par cette profonde théorie que Boerhaave a fixé les principes de la science medicinale, qui, à proprement parler, n'en avoit point avant lui, & qu'il a élevé par son génie & par ses travaux à ce haut degré de lumiere, qui lui a mérité le titre de *réformateur de l'art*.

En un mot on n'est habile dans la pratique qu'autant qu'on a les lumieres nécessaires pour déterminer la nature de la maladie qu'on traite, pour s'assurer de sa cause, pour en prévoir les effets, pour démêler les complications, pour appercevoir les dérangemens intérieurs des solides, pour reconnoître le vice des liquides, pour découvrir la source des accidens, pour saisir les vraies indications, & les distinguer des apparences qui peuvent jeter dans des méprises & dans des fautes très-graves. Or c'est uniquement par une science lumineuse qu'on peut faire, pénétrer, discerner tous ces objets renfermés dans l'intérieur du corps, & réellement inaccessibles à l'*empirisme*. Voyez THÉORIE, PRATIQUE, PRATICIEN, & tout sera dit sur cette importante matiere. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

EMPLACEMENT, f. m. *terme de Gabelle*, c'est la conduite & la décharge du sel dans les greniers, magasins, & lieux de dépôt. Voyez GABELLE.

EMPLACEMENT DES SELS, est aussi la maniere dont les masses sont disposées dans les greniers. Cet emplacement a paru si important, soit pour la garde & conservation des sels, soit pour la sûreté des droits du roi, qu'il est porté dans les réglemens que les officiers en feront des procès-verbaux, aussi bien que de la descente des sels & de leur mesurage. *Dict. de Comm. de Trév. & Chamb.* (G)

EMPLACER LE SEL, c'est le mettre dans les greniers destinés pour la décharge, conservation, & distribution du sel. Voyez GABELLE. (G)

EMPLAIGNER, voyez LAINER.

EMPLATRE, f. m. (*Pharmacie*.) remede topique d'une consistance solide, capable d'être ramolli par une très-legere chaleur, & qui dans cet état peut s'étendre aisément sur une peau ou sur une toile, s'appliquer exactement à la peau, & y adhérer plus ou moins. Voyez EMPLATRE, (*Chirurgie*.)

Les matériaux des emplâtres sont différentes matieres grasses & visqueuses, les graisses de divers animaux, les huiles, les résines, les baumes, la cire, la poix, les gommes résines. Les chaux de plomb qui sont solubles par les huiles, auxquelles elles donnent de la consistance, sont des matériaux fort ordinaires des emplâtres. On a fait entrer aussi dans la composition de quelques-uns diverses substances végétales pulvérisées, & même quelques matieres minérales, comme le mercure, le *magnes arsenicalis*, la pierre calaminaire, la pierre hématite, les vitriols, le bol,

les fleurs d'antimoine, le safran de Mars, la tuthie, le pompholix, &c.

Le manuel de la préparation des *emplâtres* diffère considérablement, selon la diverse nature des matériaux de chacun.

Les *emplâtres* qui ne contiennent que des graisses, des huiles, des résines, de la cire, des baumes, en un mot des matières très-analogues entre elles, & éminemment miscibles, sont ceux dont la préparation est la plus simple; car il ne s'agit pour ceux-là que de faire fondre tous les ingrédients à un feu léger, au bain-marie pour le plus sûr, & de les mêler intimement. L'*emplâtre* d'André de la Croix nous fournira un exemple pour cette première espèce.

Emplâtre d'André de la Croix, selon la pharmacopée de Paris: Prenez de poix-résine une livre, de gomme élémi quatre onces, de terebenthine de Venise, d'huile de laurier, de chacun deux onces; faites fondre le tout au bain-marie pour en faire un *emplâtre*, que vous garderez dans un vaisseau.

Nota. Qu'on demande ici que cet *emplâtre* soit gardé dans un pot, parce qu'il se ramollit facilement; on peut cependant le rouler en magdaléons. *Voyez la fin de cet article.*

On prépare encore par une manœuvre très-simple, les *emplâtres* qui ne contiennent que des substances miscibles par la simple liquéfaction, auxquelles on ajoute certaines poudres qui ne sont point solubles par les matières fondues, & qui ne se mêlent avec que par confusion. Voici la manière de procéder à la préparation d'un *emplâtre* de cette seconde espèce.

Emplâtre de mucilages, selon la pharmacopée de Paris: Prenez de l'huile de mucilages (qui n'est autre chose que de l'huile d'olive cuite, *voy. HUILE*), de l'huile de mucilages, dis-je, sept onces & demie, de la poix-résine trois onces, de la terebenthine une once; faites fondre dans l'huile la résine & la terebenthine sur un feu léger. Ce mélange étant presque refroidi, ajoutez de gomme ammoniac, de galbanum, d'opopanax, de sagapenum en poudre, de chacun demi-once; de safran en poudre deux gros, de cire jaune fondue suffisante quantité pour donner la consistance d'*emplâtre*.

Les gommes-résines qui ne se liquéfient pas au feu, & qui ne sont pas solubles par les huiles, sont solubles par le vinaigre; & on a tiré de cette qualité une autre méthode de les introduire dans les *emplâtres*: méthode à laquelle on a sur-tout recours pour les gommes-résines, qui ne se pulvérisent que très-difficilement, comme le sagapenum & le bdellium.

On dissout donc les gommes-résines dans du vinaigre, on filtre, on les rapproche à consistance d'*emplâtre*, ou seulement en consistance de miel, selon qu'il est requis pour la consistance même de l'*emplâtre*, & on mêle prestement ces gommes ainsi dissoutes & rapprochées, aux matières grasses fondues, & un tant-soit-peu refroidies.

On fait entrer quelquefois dans le même *emplâtre* des gommes-résines sous la forme de dissolution épaissie, & sous celle de poudre; on en a un exemple dans l'*emplâtre* suivant.

Emplâtre de safran, selon la pharmacopée de Paris: Prenez de colophone, de poix de Bourgogne, de cire jaune, de chacune quatre onces; de gomme ammoniac, de galbanum, de terebenthine, de chacun un once & trois gros: dissolvez les gommes (c'est-à-dire la gomme ammoniac & le galbanum, qui sont des gommes résines qu'on appelle simplement *gommes* dans le langage ordinaire des boutiques): dissolvez, dis-je, les gommes dans le vinaigre, cuisez à consistance de miel, mêlez les gommes épaissies avec la terebenthine; d'un autre côté faites fondre à feu doux la colophone, la poix, & la cire. Ces dernie-

res matières étant retirées du feu, & un tant-soit-peu refroidies, unissez-les promptement à votre premier mélange, & ajoutez-y sur le champ les poudres suivantes: de l'oliban, du mastic, qui sont des résines; de la myrrhe qui est une gomme-résine, de safran, de chacun une once & trois gros, que vous répandrez sur la masse avec un tamis, & que vous incorporerez avec soin, à mesure qu'elles tomberont.

On peut faire une troisième espèce d'*emplâtre* de ceux dans la composition desquels on fait entrer des fécules ou parties colorantes vertes des plantes. Dans ce cas, ou on met une plante pilée dans une huile, ou une graisse qu'on fait cuire jusqu'à la dissipation de l'humidité, qu'on passe & qu'on emploie ensuite dans l'*emplâtre*, comme on le pratique dans la préparation de l'*emplâtre* de mélilot (*voyez MÉLILLOT*), où l'on emploie de la même façon le suc non défectueux d'une plante, comme on le fait pour l'*emplâtre* de cigue (*voyez au mot CIGUE*); les *emplâtres* qui contiennent cette fécule sont verts: cette partie est vraiment soluble dans les substances huileuses.

Il faut bien distinguer à cet égard les suc non défectueux des plantes d'avec leur décoction, qui ne contient point la partie colorante verte des plantes, mais seulement une partie extractive qui n'est pas soluble par les matières huileuses, & qui ne peut se mêler avec elles, qu'à la façon des poudres, ou plus imparfaitement encore. La cuite du vieux linge ou du charpis dans de l'huile, demandée même dans les pharmacopées modernes, pour la préparation d'un *emplâtre* qui doit son nom à ce ridicule ingrédient; la cuite de ce vieux linge, dis-je, est une opération dont la fin, si même elle a jamais été exécutée pour une fin, n'est plus un objet réel pour les artistes de ce siècle. On peut en dire à-peu-près autant des décoctions des substances animales. Une décoction chargée de parties animales & de parties végétales, demandée dans l'*emplâtre* de grenouilles ou de Vigo, est donc un ingrédient très-défectueux de cet *emplâtre* (*voy. sa composition au mot VIGO*); aussi les meilleurs artistes employent-ils de l'eau pure (qui est d'ailleurs nécessaire dans la préparation de cet *emplâtre*) à la place de cette décoction.

Les extraits rapprochés ou réduits en consistance solide, se mêlent très-difficilement encore avec les matériaux huileux des *emplâtres*; aussi l'union des extraits avec les autres ingrédients de l'*emplâtre* *diabotum*, ne cause-t-elle pas un des moindres supplices des artistes dans l'exécution de cette pénible & fastueuse composition pharmaceutique.

Les *emplâtres* dans la composition desquels entrent les chaux de plomb, constituent une quatrième classe. La manœuvre par laquelle l'artiste dispose ces substances à la combinaison est très-chimique; & il n'est point de chimiste qui ne pût être flaté de la découverte de cette pratique, qui est sans doute dûe au hasard ou au tâtonnement, comme tant d'autres de la même classe, ou pour le moins dont l'inventeur est absolument inconnu.

Pour unir une chaux de plomb à une huile ou à une graisse; la litharge, par exemple, à l'huile d'olive ou au saindoux (*voyez DIAPALME* dans lequel entrent ces trois ingrédients), on prend de l'une & de l'autre de ces substances dans une proportion connue, environ une portion de litharge pour deux portions d'huile; on les met dans une bassine destinée à cet usage, dont le fond dégenère en un cône renversé & obtus, avec une bonne quantité d'eau, à-peu-près autant que d'huile; on fait bouillir en brassant exactement, c'est-à-dire remuant en tout sens avec une spatule de bois, jusqu'à ce que la combinaison soit achevée. On conçoit qu'elle l'est, ou que la litharge est cuite, pour parler le langage des bouti-

ques, lorsqu'on n'apperçoit plus de grains de litharge, & que la masse de l'*emplâtre* est égale & liée. Si l'eau manque avant qu'on ait obtenu ce point, ce qu'on connoît à ce que la masse de l'*emplâtre* se boursouffle & s'élève plus qu'auparavant, & qu'elle tombe & s'affaisse ensuite presque tout-d'un-coup, on ajoute de l'eau bouillante qu'on doit avoir sous la main, ou qu'on doit faire chauffer, retirant la bassine du feu pendant ce tems-là. On ne sauroit employer de l'eau froide, parce que ce liquide s'introduisant sous la masse de l'*emplâtre*, qui est actuellement chaude au degré de l'eau bouillante, comme nous allons l'observer, & étant mis soudainement en expansion, feroit monter brusquement l'*emplâtre*, le répandroit, pourroit blesser l'artiste, & même occasionner un incendie.

Le merveilleux, ou plutôt le beau simple de cette opération, consiste en ceci: on traite proprement l'huile & la litharge au bain-marie, & cela, quoique l'eau qui fait le bain soit contenue dans le même vaisseau que les matieres qu'elle chauffe; & il est inutile en effet de la placer dans un vaisseau séparé, parce qu'elle n'a aucune action chimique sur ces matieres. Or il est utile de ne les exposer, ces matieres, qu'à ce degré de chaleur, parce qu'une partie de l'huile pourroit être brûlée à un degré de feu supérieur, & fournir par conséquent du charbon, & la chaux de plomb être réduite, ou du moins noircie: l'un & l'autre inconvénient ôteroit à l'élégance de l'*emplâtre*, supposé toutefois que l'élégance ne dépendît pas de la noirceur; car les lois sont ici fort bizarres & fort arbitraires. Un *emplâtre* de la classe de ceux dont nous parlons ici feroit manqué, si on brûloit le plomb; l'*emplâtre* noir ou de céruse brûlée, & l'onguent de la mere (qui est un *emplâtre*), seroient manqués au contraire, si on ne le brûloit pas. Voyez ONGUENT DE LA MERE, & la suite de cet article.

Je suppose que mes lecteurs n'ignorent pas que l'huile ne bout point au degré de l'eau bouillante, & que toutes les fois que deux liquides immiscibles se trouvent confondus en quelque proportion que ce soit, & exposés au feu, la chaleur ne peut jamais s'élever dans la masse entière au-dessus du plus haut degré dont est susceptible le liquide le plus volatil, ou celui des deux dont le degré de chaleur extrême est le plus foible, *cæteris paribus*; que par conséquent dans le cas dont il s'agit, l'huile ne peut contracter que le degré de chaleur de l'eau bouillante.

Secondement, il vaut mieux appliquer l'eau bouillante immédiatement, que d'interposer un vaisseau entre ce liquide & les corps à unir; parce qu'outre que cette méthode est plus commode & plus courte, elle sert encore, en ce que le bouillonnement de l'eau agite la masse de l'*emplâtre* dans toutes ses parties, & concourt très-efficacement au mouvement qu'on se propose d'exciter en brassant; mouvement qui hâte toutes les dissolutions. Voyez MENSTRUE.

Si on se propose de rendre noir ou brun un *emplâtre* qui contient une chaux de plomb, on n'a qu'à cuire à un feu fort & sans eau; c'est ainsi qu'on le pratique pour l'*emplâtre* suivant:

Emplâtre noir ou de céruse brûlée, selon la pharmacopée de Paris: Prenez de plomb blanc, c'est-à-dire de céruse, une livre; d'huile d'olive, deux livres: cuisez ensemble à feu fort, ajoutant de tems en tems quelques gouttes de vinaigre (pratique qui paroît assez inutile), jusqu'à ce que vous ayez obtenu la consistance d'*emplâtre* & la couleur noire: ajoutez enfin de cire jaune, quatre onces.

Il entre des huiles essentielles dans la composition de quelques *emplâtres*. On ne doit ajouter ces ingrédients volatils, que lorsque la masse de l'*emplâtre* est presque refroidie.

Les *emplâtres* se gardent dans les boutiques sous la forme de petits cylindres longs d'environ trois pouces, & du poids d'une once, qui sont connus dans l'art sous le nom de *magdaléon*. Voyez MAGDALÉON.

Les Chirugiens demandent quelquefois des *emplâtres* composés, ou des onguens dans la composition desquels entrent un ou plusieurs *emplâtres*. Ces préparations sont extemporanées ou magistrales; on les exécute sur le champ en mêlant les divers *emplâtres* par la fusion sur un feu doux.

On fait une sorte d'*emplâtre* avec la cire blanche, le blanc de baleine, & l'huile d'amandes douces, ou des semences froides majeures, qu'on doit regarder comme une préparation magistrale, parce qu'elle n'est pas de garde, & qu'on ne doit l'exécuter qu'au besoin.

De toutes les compositions pharmaceutiques, aucune n'a été si inutilement multipliée que les *emplâtres*. Outre le peu de secours qu'on en tire en général, & le manque absolu d'observations qui établissent les vertus particulières dans quelques-uns (voyez EMLATRE, Chirurgie); outre ces raisons tirées de l'expérience médicinale, on peut se convaincre de ce qu'on avance ici, en jettant simplement les yeux sur la dispensation des *emplâtres*, qu'on trouvera presque toujours la même, sur-tout si on examine celle des *emplâtres* les plus composés. (b)

EMLATRE, (*Matière médicale interne*.) L'application de certains *emplâtres* passe pour un secours qu'il ne faut pas négliger dans certaines affections intérieures, comme dans les tumeurs du foie & de la rate; dans cette élévation rénitente de tout le bas-ventre des enfans, connue à Paris sous le nom de *carreau*, &c. ce sont sur-tout les *emplâtres de ciguë*, de *bétoine* & de *vigo*, qui sont renommés à ce titre. Voyez BÉTOINE, CIGUE, VIGO, & TOPIQUE. (b)

EMLATRE, en Chirurgie, c'est la composition pharmaceutique de ce nom, étendue sur du linge plus ou moins fin, sur du taffetas ou sur de la peau, suivant les différentes vûes qu'on peut avoir dans son application, ou pour des raisons de propreté; tels sont ceux qu'on met au visage, & qui sont ordinairement de taffetas noir.

Les *emplâtres* sont d'un très-grand usage dans la pratique de la Chirurgie; on s'en sert aussi fort utilement dans plusieurs maladies internes.

On n'applique pas toujours les *emplâtres*, par rapport à la vertu des médicamens dont ils sont composés. La seule qualité glutineuse les fait employer dans plusieurs cas, comme dans la suture pour la réunion des plaies. Voyez SUTURE. Un bandage fait avec méthode, peut tenir les levres de certaines plaies dans l'état d'approximation nécessaire pour qu'elles se réunissent; mais il y a des plaies qu'il est impossible de contenir par les bandages: telles sont la plupart des plaies obliques & transversales. Si elles sont superficielles, il sera inutile de les coudre avec les aiguilles & les fils. Cette suture est une opération douloureuse, qu'il n'est permis de faire que dans le cas de l'insuffisance démontrée des autres moyens qu'on auroit pû employer. Des *emplâtres* agglutinatifs grillés, ou des bandelettes emplâstiques, peuvent être disposées de façon à tenir les levres de la plaie dans le contact nécessaire, & empêcher qu'elles ne puissent s'éloigner l'une de l'autre. On se sert communément pour cela de l'*emplâtre d'André de la Croix*; il est composé avec la résine, la gomme-élémi, la terebenthine & l'huile de laurier, mêlées & cuites selon l'art. L'*emplâtre* de *bétoine* est aussi un très-bon agglutinatif. Si ces compositions sont nouvelles, elles se fondent par la chaleur de la partie, & alors les levres de la division ne sont plus maintenues. Presque tous les *emplâtres* tien-

nent très-bien s'ils sont anciens, & si l'on a la précaution de les étendre très-minces, & sur du gros linge presque neuf. Il faut aussi avoir soin que le linge soit coupé à droit fil.

La situation de la plaie & sa figure doivent déterminer la figure de ces *emplâtres*, & si un seul sera suffisant, ou s'il en faudra plusieurs. Les bandes emplastiques doivent être assez longues pour pouvoir soutenir la peau de loin : trop courtes, elles contiendroient mal les lèvres de la plaie, sur-tout si elle avoit un peu de profondeur. Quand on est obligé par quelque raison que ce soit de lever ces *emplâtres*, il faut avoir la précaution de ramollir le médicament par l'application d'une serviette chaude, ou avec un peu d'huile chauffée à un degré convenable, afin de ne déranger l'ouvrage de la nature par aucun tiraillement. On a soin aussi de lever l'*emplâtre* directement dans toute son étendue ; d'abord par un côté, en le tirant vers la plaie, près de laquelle on s'arrête pour en faire autant du côté opposé, afin d'être en garde contre le déchirement d'une cicatrice récente, que le moindre effort opposé à la réunion pourroit rompre.

Les *emplâtres* purement contentifs ne servent aussi que par la qualité glutineuse du médicament ; on les applique sur les plumaceaux qui recouvrent les plaies ou les ulcères, afin de les maintenir. On abuse un peu de ce moyen, qui a des inconvénients. L'adhérence de l'*emplâtre* aux environs de l'ulcère, bouche les pores, occasionne quelquefois un prurit érythémateux, rend la suppuration plus abondante par rapport à la transpiration supprimée, & retient les matières purulentes dans l'ulcère ou aux environs. Quoiqu'il soit démontré que rien n'est si sain que la propreté, cependant rien n'est si commun dans la plupart des hôpitaux, sur-tout dans ceux où il y a un très-grand nombre de malades ; rien, dis-je, n'y est si commun que de voir la circonférence des plaies & des ulcères fort mal-propres, par le peu d'attention des élèves auxquels les pansemens sont confiés, & par l'abus des *emplâtres*. Leur usage rend ces mêmes élèves plus négligens sur la meilleure manière d'appliquer les bandes pour contenir l'appareil en situation d'un pansement à l'autre. Cette mal-propreté, contre laquelle on ne peut s'élever avec trop de force, contribue plus que toute chose à rendre les ulcères froids & de difficile guérison, & peut-être même à les rendre par la suite tout-à-fait incurables, quoiqu'on eût pu avec un peu de propreté, les guérir par l'application des remèdes les plus simples, tels que le vin miellé, &c. j'en ai fait plus d'une fois l'expérience. L'*emplâtre* de diapalme est celui dont on se sert le plus communément, comme contentif.

On peut couvrir d'un médicament emplastique le côté d'une compresse expulsive qui touche la partie, afin de la fixer invariablement sur le fond du sinus dont on veut faire sortir la matière. On lit dans les observations communiquées par *Formi* célèbre chirurgien de Montpellier, à *Lazare Riviere* doyen des professeurs royaux de Médecine en l'université de cette ville, qu'un abcès considérable sur le sternum avoit été ouvert sans méthode à la partie supérieure. Suivant les règles de l'art, l'incision auroit dû être faite à la partie déclive (voyez ABCÈS, COMPRESSE, COMPRESSION, CONTRE-OUVERTURE) ; mais pour éviter une seconde opération, *Formi* conseilla l'application d'une compresse épaisse & agglutinative, sur laquelle un bandage ferré convenablement procura le recollement des parois du sac, en déterminant le pus à sortir par l'ouverture supérieure.

Il peut y avoir des indications qui exigent que la compresse expulsive soit enduite d'un médicament approprié au cas. Je me suis servi avec le plus grand

succès d'une compresse expulsive maintenue par un mélange d'*emplâtre* de ciguë & de vigo, sur un sinus accompagné de dureté & de callosités dans un ulcère scrophuleux.

Les *emplâtres* les plus efficaces contre la teigne n'agissent que par la qualité agglutinative ; & l'on a la précaution de les étendre sur de la toile neuve, pour qu'ils adhèrent plus fortement, afin d'arracher les cheveux jusqu'à leurs racines. Voyez TEIGNE.

En égard à la vertu des médicamens dont les *emplâtres* sont composés, il y en a d'émolliens, comme ceux de mucilages & de mélilot. D'autres sont résolutifs & fondans ; tels sont les *emplâtres* de savon, de ciguë, de diabolium, de vigo, &c. Les premiers sont plus émolliens & discutifs ; ceux-ci sont plus stimulans. L'effet des *emplâtres* est relatif aux dispositions des fluides & des solides. Si l'humeur qui est en stagnation dans la tumeur qu'on veut résoudre est fort épaisse ; si les émolliens ne l'ont pas préparée à la résolution, les remèdes résolutifs procureront une plus forte induration. Si au contraire il y a un commencement de chaleur dans la tumeur, les résolutifs, par leur qualité stimulante, accéléreront le jeu des vaisseaux, & la tumeur suppurera avec des résolutifs, qui deviennent alors les meilleurs maturatifs & attractifs dont on puisse se servir. On n'est guère trompé dans son attente lorsqu'on procède par principes & par raison, c'est-à-dire par une expérience réfléchie & raisonnée, bien différente de l'empirisme que le vulgaire honore du nom d'expérience, & qui n'est qu'une routine aveugle.

Le diachilon gommé est un des meilleurs *emplâtres* maturatifs dans les furoncles, les clous, & autres tumeurs de cette nature qui ont de la disposition à suppurer. Pour mondifier & déterger, l'*emplâtre* divin est fort recommandé ; & ceux de céruse, de minium, de Nuremberg, & principalement celui de pierre calaminaire, ont la vertu de dessécher & de cicatrifier.

Il y a des préparations emplastiques destinées particulièrement à certaines maladies & à certaines parties. L'*emplâtre* de bétouine est céphalique, & consacré pour la guérison des plaies de tête. Mais ne mondifieroit-il pas également les plaies des autres parties ? Les mêmes pharmacopées qui en vantent les propriétés pour les plaies de tête, ajoutent qu'on s'en sert aussi pour ramollir les cors des piés.

L'*emplâtre* de blanc de baleine, dans lequel entre la gomme ammoniac dissoute dans du vinaigre, est un bon remède pour les mammelles des femmes qui ne peuvent ou ne veulent pas allaiter leurs enfans ; il dissipe le lait, apaise les douleurs qui en proviennent, & en résout les grumeaux & les duretés qui en résultent. Je ne crois pas qu'on puisse penser aussi favorablement des effets que peut produire l'application de l'*emplâtre* de nicotiane & de ciguë dans les indurations & les skirrhes du foie & de la rate. Suivant les auteurs de la pharmacopée d'Ausbourg, *Montanus* & *Bellacattus*, célèbres médecins de Padoue, faisoient un grand usage d'un *emplâtre* contre l'hydropisie, & l'on assure qu'il n'est pas sans efficacité. Il est composé de fiente de pigeon, de suc d'hyeble, de miel, de soufre vif, de nitre, de poudre d'iris, d'énula, de baies de laurier, d'aneth, de fleurs de camomille, de semence de cresson, de farine de fève, de suif de cerf, de terebenthine, & d'une suffisante quantité de cire. Quand on connoît la nature de l'hydropisie, & les différentes causes qui peuvent donner lieu à cette maladie, comment peut-on imaginer qu'on puisse la guérir par des applications extérieures ? Nous osons faire la même réflexion sur l'*emplâtre* fébrifuge, fait avec des araignées vivantes & leurs toiles, mêlées dans de la terebenthine avec du sel armoniac, &c. pour être appliqué

sur le poignet. Il y a cependant des remèdes qu'on applique extérieurement, & dont la vertu peut changer toute la disposition de la masse du sang. Tel est l'*emplâtre* vésicatoire. Son effet ne se borne pas à l'élevation des phlétaines sur l'endroit où on l'a appliqué, ni à l'évacuation de la matière lymphatique qui coule de ces vessies; le sang en est altéré, les fels des cantharides qui y sont portés en détruisent la viscosité. Tout le monde fait que l'*emplâtre* d'opium appliqué sur l'artere temporale, calme efficacement la douleur des dents; & le docteur Nugent, dans une savante dissertation qu'il vient de donner sur l'hydrophobie, à la suite de l'histoire d'une personne mordue par un chien enragé, qui eut l'hydrophobie, & qui fut heureusement guérie par l'usage des antispasmodiques; le docteur Nugent, dis-je, a prouvé très-solument que dans toutes les affections qui dépendent de l'irritation des solides & de l'émotion spasmodique des fibres, il ne pouvoit y avoir de remède plus efficace que l'usage régulier des applications topiques, capable de calmer ces agitations.

On donne différentes figures aux *emplâtres*, suivant les parties sur lesquelles on doit les appliquer; il y en a de ronds, de quarrés, d'ovales: on les taille en croissant ou en demi-lune pour la fistule à l'anus. On en fait de très-petits de la même figure pour les paupieres; ceux qu'on applique dans le pli de l'aîne sont triangulaires; on les coupe en croix de Malte pour l'extrémité des doigts, & on les fend plus ou moins profondément dans leur circonférence, afin qu'on puisse les appliquer également sur les parties inégales. On roule des languettes d'*emplâtres* en forme de baguettes ou de verges, connues sous le nom de *bougies*, pour le traitement des maladies du canal de l'urethre. Voyez BOUGIE & CARNOSITÉ. (Y)

EMPLETE, f. f. (Com.) achat de marchandises. Voyez ACHAT. Ce mot paroît dérivé du latin *emere*, acheter. (G)

EMPLI, f. m. en terme de Raffinerie des sucres, se dit d'un lieu voisin des fourneaux où l'on plante les formes vuides. On se sert encore de ce terme pour signifier la quantité de formes qu'on a remplies. Ces formes, dit-on, sont du même empli: voilà l'empli d'hier, de ce matin, &c.

EMPLIR, en terme de Raffineur de sucre, est en général jeter la matière cuite dans des formes plantées dans l'empli. Voyez PLANTER & EMLI.

* EMPLOCIES, f. f. (Mythol.) fêtes qu'on célébroit dans Athenes, & dont nous ne connoissons qu'une circonstance que l'étymologie nous a conservée: c'est que les femmes y paroissent les cheveux treffés.

EMPLOI, (Jurisp.) ce terme a dans cette matière plusieurs significations différentes.

Emploi, dans un compte, signifie l'application que l'on fait d'une partie dans la recette ou la dépense; ainsi l'on dit employer une somme en recette, c'est-à-dire s'en charger en recette. Employer une somme en dépense, c'est la porter dans la dépense du compte. Employer en reprise, c'est reprendre & retirer une somme dont on s'est d'abord chargé en recette, mais que l'on reprend ensuite, parce que réellement on ne l'a pas touchée.

Emploi de deniers, c'est lorsqu'on se sert des deniers de quelqu'un, soit pour payer une dette, ou pour acquérir un héritage ou autre immeuble.

Emploi de la dot, c'est lorsque le mari place la dot qu'il a reçue de sa femme, en deniers, afin d'en assurer la répétition. Voyez DOT & RÉPÉTITION.

Double emploi dans un compte, est lorsqu'un même article est porté deux fois, soit en recette, dépense, ou reprise. L'erreur qui résulte d'un double emploi ne se couvre point. Voyez COMPTE.

Faux emploi se confond souvent avec le double

emploi; l'ordonnance de 1667 ne se sert même que du terme de *faux emploi*, en parlant des erreurs de cette espèce qui peuvent se glisser dans les comptes: il semble cependant que le *faux emploi* est différent du *double emploi*. L'un est ce qui est mal employé: par exemple, si un article de dépense est porté dans la recette, *aut vice versâ*, ou si on porte en dépense quelque article qui ne regarde pas l'oyant; au lieu que le *double emploi* est un article qui est bon la première fois qu'on l'emploie, mais qui est vicieux dans l'endroit où on l'emploie pour la seconde fois.

Emploi dans un inventaire de production, ou dans une requête de production nouvelle, est la mention que l'on fait d'une pièce dont on tire quelque induction, sans néanmoins produire la pièce même, soit parce qu'elle est déjà produite sous quelque autre cote, soit parce que celui qui fait cet *emploi*, n'a pas la pièce en sa possession.

On fait ainsi des *emplois*, non-seulement de pièces connues & qui existent, mais aussi de faits que l'on pose comme certains. Ces sortes d'*emplois* n'ont de force qu'autant que les faits sont constants & notoires, ou prouvés d'ailleurs, ou qu'ils sont avoués par la partie adverse; desorte que si la partie ne convient pas de ces faits, on contredit les *emplois* de ces faits prétendus certains, de même que les *emplois* de pièces. Voyez CONTREDITS, INVENTAIRE DE PRODUCTION, PRODUCTION, PRODUCTION NOUVELLE. (A)

EMPLOYÉ, adj. pris subst. signifie quelquefois *commis*. Les directeurs des fermes du roi ont inspection sur les receveurs, contrôleurs & autres employés. (G)

EMPLOYER, dans le Commerce, se servir de quelque un ou de quelque chose. En fait de compte, ce terme signifie mettre quelque partie, quelque article en recette ou en dépense. Avez-vous employé ces mille écus dans votre compte? Voyez EMPLOI. (G)

EMPLURE, f. f. en terme de Batteur d'or; c'est une feuille qui se met au commencement des outils, pour garantir l'or de la trop grande force des coups, qu'elle amortit: les deux premières sont du double plus épaisses que les autres. Le nombre des *emplures* est toujours le même pour tous les outils. Voyez OUTILS & BATTEUR D'OR.

EMPOIGNÉ, adj. en termes de Blason, se dit des fleches, javelots & autres choses semblables de figure longue, quand elles sont au nombre de trois ou plus, l'une en pal, les autres en sautoir, assemblées & croisées au milieu de l'écu. Les fleches qui composent la devise des états de Hollande, sont de cette sorte.

Bons, comtes d'Entremont en Provence, d'or à la bande d'azur, chargée de trois étoiles d'or, & empoignée par une patte de lion de sable, mouvante du flanc dextre de l'écu.

EMPOINTER, APPOINTER, ou POINTER une pièce d'étoffe, (Draperie.) c'est y faire quelques points d'aiguille avec de la soie, du fil, ou de la ficelle, pour la contenir dans la forme où elle a été pliée, & l'empêcher de prendre de mauvais plis.

On ne peut bien voir ni examiner une pièce d'étoffe, qu'elle ne soit *desempointée*, c'est-à-dire qu'on n'en ait coupé les points pour la déplier & l'étendre.

Par le règlement du 7 Avril 1693, concernant les toiles qui se fabriquent dans les généralités de Caën & d'Alençon, il est défendu aux tisserands & marchands d'*empointer* aucune pièce de toile pour l'exposer en vente.

On appelle *étoffe empointée*, celle dont les plis sont arrêtés par quelques points d'aiguille avec de la soie, du fil, ou de la ficelle. Voyez les dictionnaires de Trévoux, du Commerce, & les réglemens du Comm. (G)

EMPOIS, f. m. (Blanchissage du linge.) Prenez de l'amidon

l'amydon une demi-livre ; faites bouillir dans trois pintes d'eau bien nette ; remuez pendant l'ébullition , avec une spatule de bois ; ajoutez une once d'émail de Hollande , ou de bleu ; gros comme une petite noix d'alun de roche , & autant de cire grommée : faites cuire le tout à petit feu ; & quand vous vous appercevrez que l'eau commencera à se clarifier , ôtez le mélange de dessus le feu , & passez-le par un linge propre. *Voyez* AMYDON.

EMPOISONNEMENT, f. m. (*Jurisp.*) c'est l'action de faire prendre à quelqu'un du poison , ce qui est un crime capital : en termes de palais on dit plus communément *le crime de poison*. *Voyez* POISON. (A)

EMPOISSONNER, v. aët. (*Pêche.*) Le mois de Mai est toujours le tems qu'on choisit pour *empoissonner* les étangs , à cause que c'est la saison de trouver beaucoup de petits poissons, ces animaux étant entrés en amour au commencement du printemps.

En Bourgogne on appelle cet *empoissonnement* de l'*alvin* ; & par étymologie , le lieu où on le conserve s'appelle *alvinier*.

Pour *empoissonner* les étangs , il faut un millier de petits poissons par chaque arpent.

EMPOLI, (*Géogr. mod.*) ville de la Toscane en Italie ; elle est située sur l'Arne. Long. 28. 40. lat. 43. 42.

EMPORETIQUE, adj. est un terme de Pharmacie qui se dit du gros papier gris ou brouillard , qui boit , & dont on se sert pour filtrer des liqueurs.

* EMPORIUM, (*Hist. anc.*) c'étoit à Rome un lieu où s'assembloient des marchands de miel , de fruits , & d'autres pareilles denrées. Il y en avoit un dans la troisième région , proche de la *metasudante* : il tenoit tous les neuf jours. Il y en avoit un autre hors de la porte *trigemina* , près du *campus navalis* ; les bateaux y abordoient : il étoit situé dans la treizième région , pavé , & entouré de palissades. Ce fut Aurélien qui l'enferma dans Rome , lorsqu'il en étendit l'enceinte.

Il y avoit dans Athenes des *emporii curatores*, dont les fonctions étoient de veiller à ce qu'on ne distribuât aucune mauvaise denrée dans les marchés ; qu'on y vendît à bon poids & à bonne mesure , & qu'aucun particulier n'enlevât plus de vin & de blé qu'il ne lui en falloit pour sa consommation domestique : ce qui restoit étoit acheté par l'état , porté dans des magasins , & donné aux pauvres à un prix modéré.

EMPORTE-PIECE, f. m. en terme de Boutonnier ; c'est un fer gravé en creux , & tranchant , qui emporte de petits morceaux de vélin de la figure qu'il a lui-même , quand on le frappe avec le marteau sur les vélin.

EMPORTE-PIECE, chez les Bourreliers, est une espèce de ciseau de fer rond dans toute sa longueur , creux par l'extrémité d'en-bas , & fort coupant , dont on se sert pour pratiquer des trous dans le cuir. Pour cet effet on pose la partie coupante de cet outil à l'endroit où on veut faire le trou ; & en frappant avec un maillet sur la tête de l'instrument , on coupe le cuir , de manière que la pièce ronde qui en sort , monte le long de la partie creuse de l'*emporte-pièce* , & fort par une ouverture pratiquée vers le milieu de l'instrument.

Il y a chez les Bourreliers plusieurs sortes d'*emportes-pièce*, qui ne diffèrent que par leur grosseur & par la grandeur des pièces qu'ils emportent. *Voyez les figures dans la Planche du Bourrelier.*

EMPORTE-PIECE, terme & outil de Ceinturier, qui sert pour faire des trous au cuir qu'ils employent.

Cet outil est fait à-peu-près comme le rivetier , est creux & tranchant par en-bas ; de façon qu'en l'appliquant sur un morceau de cuir , & frappant

Tome V.

dessus , il emporte la pièce & forme un trou. *Voyez la fig. Pl. du Ceinturier.*

EMPORTE-PIECE, outil de Ferblantier ; c'est un poinçon long de trois pouces , gros de deux pouces , rond dans toute sa longueur , & qui est creux en-dehors par en-bas , & fort tranchant. Cet outil sert aux Ferblantiers pour former un gros trou rond dans une pièce de fer-blanc. *Voyez la figure , Planche du Ferblantier.*

EMPORTE-PIECE, pour les fermoirs de livres ; c'est une espèce de levier , à l'extrémité duquel on a pratiqué la figure en creux des fermoirs de livres. Les bords de cette figure sont fort tranchants : le levier est long ; il est arrêté à charnière sur un établi , vers le bout où l'on a pratiqué la figure en creux du fermoir. On expose à l'action de ce levier , sous la figure en creux , des feuilles de cuivre , d'argent , &c. On applique la main à l'extrémité du levier , & cette seule pression fait trancher les feuilles par les bords coupants de la figure en creux du fermoir. En très-peu de tems on parvient à couper ainsi un grand nombre de fermoirs. *Voyez les figures.*

EMPORTE-PIECE, (*Jardinage.*) c'est un outil de fer ou d'acier , très-tranchant , qui ampute , entaille & enlève à soi , lorsqu'on le retire , la pièce qu'il a coupée. C'est une espèce de fermoir ou ciseau de menuisier , avec lequel on fait dans le bois d'une tige étronçonnée , une entaille longue & large , à proportion de la grosseur de la greffe qu'on y veut insérer , de manière qu'elle y soit enchaînée bien juste. On dit *greffer en emporte-pièce*. *Voyez* GREFFE. (K)

EMPORTE-PIECE, (*Lutherie.*) sorte de poinçon à découper dont les Facteurs de clavecins se servent pour percer en quarré les registres & guides revêtus de peau de mouton. Le pelletier emporte d'un seul coup une pièce parallélogramme , qui est la figure des trous des registres & du guide par où passent les sautereaux : les deux autres , marqués 2 & 3 dans la Planche , servent à faire en deux fois la même opération. Celui qui est marqué 2 , coupe les deux longs côtés des trous ; & le troisième , les deux petits côtés des mêmes trous. On se sert préféablement de ces derniers , quoiqu'il soit nécessaire de frapper deux fois , parce qu'ils sont plus faciles à faire & plus faciles à aiguïser. On coupe ces morceaux de peau sur un morceau de bois bien dressé , ou sur une lame de plomb. *Voyez les figures 24 , 25 & 29 , Pl. XVII. de la Lutherie.*

EMPORTE-PIECE, à la Monnoie , nom que les ouvriers donnent à l'instrument appelé *coupoir*. *Voyez* COUPOIR.

* EMPORTER, v. aët. se dit en général d'une action en conséquence de laquelle un corps auquel cette action est appliquée , passe d'un lieu dans un autre. On y joint pourtant cette vue de l'esprit , que la cause qui transporte est regardée comme continuellement appliquée à la chose emportée. On se sert de ce terme au simple & au figuré , au moral & au physique ; mais le substantif *emportement* ne se prend qu'au moral , & marque une *agitation violente de l'ame*. Le participe *emporté* se prend au physique & au moral : on dit , *on a emporté cette armoire* , & c'est un *emporté*.

EMPORTER, REMPORTER, synonyme. On dit toujours *remporter la victoire* , & non pas *emporter la victoire* ; mais on dit au contraire *emporter le butin* , & non pas *remporter le butin*. Ces deux mots ont également leur bisarrerie d'usage , quand on les emploie au figuré. *Art. de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

EMPORTER, (*Marine.*) se dit de ce que le vent ou les coups de mer enlèvent du vaisseau. On a vu des voiles & des vergues *emportées* par le vent , des galeries *emportées* par des coups de mer , & quelquefois des mâts. (Z)

F f f f

EMPORTER (s') v. pass. (*Manège.*) terme usité parmi nous pour désigner en général l'action d'un cheval que le cavalier ne peut arrêter, & qui fuit avec fougue & avec impétuosité malgré tous les efforts que l'on fait pour le retenir.

Ce défaut est plus ou moins considérable selon ses causes & sa source.

Il procède souvent de l'ignorance d'une main dure & cruelle, incapable de reconnoître & de sentir le fond de la bouche de l'animal, & qui, par un appui forcé & toujours constant dans le même degré, en échauffe tellement toutes les parties qu'elle les prive de toute sensibilité (*voyez MAIN*). Il peut être encore occasionné par tous les vices qui tendent à égarer une bouche (*voyez EGARER*), par l'habitude de forcer la main (*voyez FORCER*), par la gaieté du cheval qui s'émeut & s'excite lui-même à la vue ou à l'ouïe d'un autre cheval qui galope; par sa timidité, lorsqu'à l'occasion de quelque bruit il fuit & s'échappe; par de mauvaises leçons; par la facilité avec laquelle le cavalier se fera laissé maîtriser, &c.

Il est certain que ce n'est qu'autant que toutes les portions de la bouche, & principalement les barres, n'auront point été véritablement endommagées, que nous pourrons remédier à ce vice d'autant plus essentiel, que les suites en peuvent être extrêmement funestes. Si ces mêmes portions sont en effet dans un état désespéré, & qu'il ne nous soit plus absolument permis d'y rappeler par aucun moyen le sentiment qu'elles ont perdu, vainement tenterions-nous d'en corriger l'animal. Ou cette action de fuir est tournée en habitude, ou elle n'est que passagère.

Dans le premier cas, il s'agira de travailler le cheval lentement & au pas, & avec toute l'attention que demande une bouche sujette à s'échauffer; du pas, on le conduira insensiblement au trot, & du trot on le ramènera au pas pour le remettre au trot, & successivement au galop, en le ralentissant toujours & en entremêlant prudemment ces différentes allures. Le galop étant incontestablement la plus vive & la plus prompte, est aussi très-communément celle dans laquelle il s'anime davantage, & où il est le plus sujet à s'emporter; on ne l'y exercera par conséquent que lorsque dans les autres il obéira exactement à toutes les impressions de la main, on en augmentera aussi la rapidité, on en diminuera de tems en tems la vitesse; & les arrêts multipliés selon le besoin, ainsi que la répétition de la leçon du reculer, étoufferont enfin en lui cette vivacité & cette ardeur, ou du moins le remettront sous les lois d'une entière obéissance.

L'emportement n'est-il que passager? n'a-t-il lieu que dans la circonstance d'un autre cheval qui court rapidement, ou à raison de la surprise & de la crainte que lui inspirent certains bruits auxquels ses oreilles ne sont point accoutumées? n'est-il, en un mot, suscité qu'à l'occasion des objets extérieurs dont il est frappé? on doit 1°. nécessairement l'habituer au son & à la vue de ces mêmes objets: 2°. le retenir & le renfermer dans l'instant même du premier effort qu'il fait pour s'échapper, & rendre la main dans l'instant qui le fuit, sauf à le reprendre de nouveau s'il témoigne encore le moindre desir de fuir. Sans cette précision avec laquelle le cavalier saisit le moment, l'animal se dérobe toujours pendant un espace plus ou moins considérable de terrain; & cette espèce de victoire qu'il remporte l'enhardit, pour ainsi dire, & peut non-seulement le confirmer dans ce léger défaut, mais occasionner ces mouvemens fougueux auxquels on s'oppose inutilement. Il est même très-à-propos de joindre quelquefois le châtement à l'action, de saisir le tems, afin de faire sentir à l'animal renfermé & puni, que cette pas-

sion immodérée d'une course que le cavalier ne sollicite point, est une faute qui lui attire la correction qu'il redoute; ainsi ferrez vivement les deux talons en mettant la main près de vous, rendez & reprenez sur le champ, bientôt le cheval ne reconnoîtra plus rien qui puisse l'engager à s'emporter.

La plupart des hommes imaginent que la voie la plus sûre de retenir un cheval qui fuit, est de s'attacher à la main. Ils emploient tout leur pouvoir & toutes leurs forces dans l'espérance de l'arrêter, mais leurs efforts sont toujours superflus & sans succès. La raison en est simple; d'une part, ces mêmes efforts exercés directement sur la bouche falsifient si considérablement l'appui, que le cheval méconnoît entièrement la main & tous les effets qui auroient pu résulter de celle qui n'auroit été que douce & légère. D'un autre côté, en supposant qu'il puisse encore rencontrer un sentiment quelconque, il est certain que l'impression de la main augmentera le pli ou la flexion du derrière; car telle est l'efficacité des renes mues & approchées de notre corps, qu'elles surchargent l'arrière-main: or ce même arrière-main chassant, & ne pouvant que continuellement chasser l'animal au moyen de la flexion répétée de ses parties, il s'ensuit que plus la tension des renes est constante & augmentée, plus les forces de l'animal qui s'emporte sont accrues & multipliées; ainsi bien loin de l'arrêter, on lui fournit les moyens de résister avec plus d'empire. Il est donc incontestablement assuré qu'on ne retient jamais plus aisément & plus véritablement un cheval, qu'en rendant & en cessant, pour ainsi dire, de le retenir, pourvu qu'on le reprenne dans la main successivement & de tems en tems. (e)

EMPORTER, (*Jardinage.*) on dit qu'un arbre s'emporte, quand il pousse avec trop de vivacité, & qu'il est à craindre que le trop de vivacité ne le fasse avorter. (K)

EMPOTER, v. act. *en terme de Cuisine*, c'est mettre une pièce dans un pot ou dans une terrine avec du bouillon, après l'avoir fait frire dans du beurre ou dans du sain-doux.

EMPOTER, (*Jardinage.*) est un terme employé par les Fleuristes, pour signifier qu'il est nécessaire de planter des fleurs ou arbrisseaux dans des pots. *Voyez POTS.* (K)

EMPOUILLES, f. f. (*Jurisprud.*) se dit dans quelques provinces pour exprimer les grains pendans par les racines. Ce terme est opposé à *dépouille*, qui signifie les grains séparés du fonds. (A)

EMPOULETTE, AMPOULETTE, f. f. (*Marine.*) c'est une petite machine composée de deux petites bouteilles faites en poire, & jointes ensemble par un col étroit; leur jonction est encore séparée par un parchemin fin, au milieu duquel on fait un petit trou propre à passer un sable très-fin, qui coule de la petite bouteille d'en-haut dans celle d'en-bas, & l'on en met la quantité qu'il en faut pour employer une demi-heure à passer. *Voyez HORLOGE.* (Z)

* EMPREINTE, f. f. (*Gramm. & Arts méchan.*) il se dit de l'image qu'un corps laisse de lui-même sur un autre auquel il a été appliqué; si le corps est en relief, l'empreinte est en creux; si le corps est creux, l'empreinte est en relief; l'empreinte du corps est plane, si la surface appliquée l'est aussi: mais à parler rigoureusement, ce dernier cas ne peut avoir lieu, si ce n'est peut-être lorsque le corps qu'on applique laisse son image tracée sur le corps auquel il est appliqué, par le moyen de quelque enduit qui se sépare de l'un pour s'attacher à l'autre; je dis *peut-être*, parce qu'alors l'enduit n'étant pas absolument sans épaisseur, on peut dire que l'empreinte est de relief.

EMPREINTE, f. f. *en Anatomie*, nom de petites

éminences superficielles, qui donnent attache à des ligamens ou à des muscles; c'est dans ce sens que l'on dit *empreinte musculaire*, *empreinte ligamenteuse*. Voyez LIGAMENT & MUSCLE. (L)

EMPREINTE, f. f. (*Gravure*.) *Empreindre*, c'est graver, c'est imprimer une chose sur une autre pour lui en donner la figure. *Empreinte*, est donc la gravure, l'impression même; & la chose gravée ou exprimée reçoit aussi le nom d'*empreinte*.

On tire des *empreintes* de médailles, de monnoies, de cachets, de pierres gravées, c'est-à-dire on en prend artistement la représentation semblable à l'original, par le moyen d'un corps mou. Cependant comme d'un côté on n'y sauroit parvenir sans en faire la manœuvre, & que de l'autre il est aussi utile que satisfaisant pour un vrai curieux, d'avoir en sa possession le plus grand nombre qu'il est possible d'*empreintes* tirées sur les plus belles pierres gravées & les autres ouvrages de l'art, on sera bien aise de savoir la manière de les faire. Je vais l'apprendre aux lecteurs d'après M. Mariette.

Cette pratique n'a rien de difficile dans les gravures en creux, toute personne, pour peu qu'elle ait d'adresse, en est capable; les matières qu'on emploie le plus ordinairement pour cette opération, sont la cire d'Espagne, le soufre, & le plâtre.

La première a cet avantage, que les *empreintes* se font sur le champ sans beaucoup de préparation, & que la matière encore liquide s'insinuant exactement dans toutes les cavités de la gravure, le relief qui sort est presque toujours très-complet & très-net; il s'agit seulement d'avoir de la meilleure cire de Graveur.

Au lieu de cartes à joier, il faut se servir d'une simple feuille de papier bien uni pour y appliquer la cire: mais pour le faire avec soin & avec propriété, on aura une assiette d'argent qu'on mettra sur un réchaud rempli de feu; & lorsqu'elle sera suffisamment échauffée, l'on y posera dans le fond un morceau de papier bien sec, sur lequel on répandra la cire qu'on aura fait fondre en l'exposant au feu, & non en la présentant à la flamme d'une bougie; on évite par ce moyen que la fumée ne s'attache, comme il est ordinaire, au bâton de cire & n'en altere la couleur. On tiendra pendant quelque tems la cire en fusion, on la remuera; & quand on verra qu'elle est bien unie & bien liée, on y imprimera le cachet, & il est comme indubitable qu'il en sortira une bonne *empreinte*.

Mais comme toutes ces précautions n'empêchent point la cire d'être une matière cassante, qui se fend d'un rien, M. Mariette seroit d'avis qu'on renoncât aux *empreintes* de cette espèce, à moins qu'une nécessité n'y obligeât, je veux dire qu'il n'y eût aucune espérance de retrouver l'occasion de tirer autrement l'*empreinte* d'une belle pierre gravée qui se présente, & qu'il fallût absolument la faire sur le champ.

On trouve encore un autre défaut aux *empreintes* en cire d'Espagne; elles ont un luisant qui ne permet pas de joier de la gravure, & ôte le repos qui doit y régner; c'est pourquoi les connoisseurs préfèrent les *empreintes* qui se font avec le plâtre: la difficulté est de trouver du plâtre assez fin, & peut-être vaudroit-il mieux prendre des morceaux de talc, les faire calciner soi-même dans un feu ardent, & quand ils seroient refroidis, les broyer dans un mortier en poudre la plus fine qu'il seroit possible. Ensuite on passera plusieurs fois cette poussière au tamis, & on l'emploiera comme on fait le plâtre, en la coulant un peu claire sur la surface de la pierre gravée, qu'on a eu la précaution d'entourer d'une carte ou d'une petite lame de plomb, pour contenir le plâtre & empêcher qu'il ne se répande au-dehors.

Mais les *empreintes* qui se font en soufre méritent

encore la préférence, parce qu'il est plus aisé d'y réussir, & que la diversité des couleurs qu'on leur peut donner, en rend l'aspect plus agréable. Voici comme il faut y procéder.

On fera fondre dans une cuillère de fer, sur un feu modéré, autant de soufre qu'on aura dessein d'en employer; & lorsque ce soufre sera liquéfié, on le jettera dans la couleur dont on le voudra colorier. Sur une once de soufre on ne peut mettre moins d'une demi-once de couleur, autrement les souffres seroient trop pâles. Le cinnabre ou le vermillon, la terre verte, l'ocre jaune, le massicot, ainsi que le noir de fumée, sont de toutes les couleurs celles qui s'incorporent le mieux avec le soufre; mais si la jonction de ce dernier minéral se faisoit moins difficilement avec la mine de plomb pulvérisée très-fin, ce seroit une des teintes des plus flatteuses à la vue. Celle que donne le vermillon est aussi fort bonne; & quand on veut qu'il ait plus de brillant, on frotte à sec avec un pinceau & un peu de carmin la surface de l'*empreinte*.

La couleur jettée dans le soufre, on aura attention de tenir la cuillère dans une agitation continuelle, tant afin que le soufre ne s'attache point à la cuillère, & ne se brûle point, que pour faciliter l'incorporation de la couleur. Pendant ce tems-là il se forme sur la surface du soufre une espèce de crasse ou d'écume, qu'il en faut séparer & enlever avec une spatule ou le tranchant d'un couteau. Au bout d'un demi-quart d'heure, la cuillère étant toujours restée sur le feu, pour empêcher le soufre de figer, on verse le soufre par inclinaison, ou sur une feuille de papier huilée, ou sur une feuille de fer-blanc bien planée, & on l'y laisse refroidir: le soufre en sort ayant la forme d'un gâteau. Cette première préparation est pour le colorier, & le purifier de ses ordures les plus grossières.

Veut-on faire des *empreintes*? on coupe un morceau de ce gâteau de soufre; on le fait fondre une seconde fois dans la cuillère de fer, toujours sur un feu modéré; on le remue pour l'empêcher de brûler; on en enlève encore la crasse, en cas qu'il en paroisse, & l'on en verse doucement sur la pierre gravée qu'on a préparée pour recevoir ce soufre liquéfié. On l'a enveloppée, ou plutôt on l'a environnée d'un morceau de carte fine ou d'un papier fort, qui étant assujéti avec un fil de laiton, & replié sous la pierre, de façon que le soufre ne pouvant échapper par aucune ouverture, prend la figure d'un petit godet: ou bien l'on y met autour une petite lame de plomb mince, qui embrasse exactement la pierre. Ces différens moyens réussissent également, on choisira celui qui conviendra le mieux.

A peine le soufre aura-t-il été versé dans cette espèce de petit moule, qu'il commencera à figer; mais sans lui en donner le tems, & lorsqu'on jugera qu'il se sera déjà formé sur la surface de la pierre une légère couche de soufre figé, qui, comme une peau, s'y sera étendue & la couvrira toute entière, on survuidera promptement dans la cuillère le soufre encore liquide, pour le verser tout de suite & en remplir le même moule, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour donner du corps à l'*empreinte*. C'est ainsi qu'on évite les soufflures.

Quelque tems après, le soufre étant figé, on l'ôtera de dessus la pierre gravée, qui s'en détachera aisément & sans le moindre effort; & il ne faut point douter, si l'on a usé de toutes les précautions qu'on vient d'indiquer, que l'*empreinte* ne soit exacte & parfaite: mais pour peu qu'elle manque en quelque endroit, on ne doit pas balancer d'en recommencer une seconde; le même soufre servira, & l'opération n'est ni assez coûteuse ni assez fatigante pour craindre de la répéter.

Telles sont les différentes pratiques qu'il faut observer toutes les fois qu'on fera des *empreintes* avec les pierres gravées en creux ; & rien , comme l'on voit , n'est plus simple. Il n'en est pas de même des gravures en relief , dont on voudra pareillement avoir des *empreintes* : celles-ci exigent une double opération ; car la première *empreinte* qu'on en feroit ne donneroit qu'un creux , & il s'agit d'avoir un relief semblable à l'original.

Il faut donc commencer par mouler le relief , & par en tirer un creux qui servira à faire l'*empreinte* de relief ; & c'est ce qui est presque toujours accompagné de grandes difficultés , & qui devient même impraticable dans certains cas. Si le relief est plat ou en très-basse taille , le moule se fera aisément avec du plâtre fin ; mais pour peu que les objets aient de la faillie , & qu'il y ait des parties éminentes , travaillées & feuillées en-dessous , ce qui ne peut guère manquer de se rencontrer dans un relief , le plâtre dont on se sert pour faire le moule , se loge dans les cavités ; & quand on vient à le vouloir séparer de la pierre gravée , non-seulement il en reste dans ces petits creux où il s'étoit insinué , mais ces arrachemens en entraînent souvent d'autres plus considérables encore : le moule demeure imparfait , & ne peut point servir.

Après avoir fait plusieurs tentatives , l'on n'a rien trouvé de mieux pour faire ces moules , que la mie de pain & la colle-forte. Voici la manière de procéder.

Il faut avoir de la mie de pain très-tendre , d'un pain qui soit peu cuit ; ce qu'on appelle *du pain cuit-gras*. On la prend entre ses doigts ; on la manie & remanie à plusieurs reprises , jusqu'à ce qu'elle commence à devenir pâteuse : on y mêle alors tant soit-peu de vermillon ou de carmin : on la repaîtrit encore ; & quand on est parvenu à la rendre bien molle & bien souple , on y imprime le relief , qu'on retire sur le champ , & le moule se trouve fait & assez bien formé : car cette pâte a une espèce de ressort naturel , qui fait qu'elle se prête sans se déchirer ; & comme elle embrasse assez exactement un relief dans toutes ses parties , elle s'en sépare aussi sans former aucune résistance.

Si en se détachant de la gravure quelques portions de la pâte qui étoient entrées dans des cavités , ont été obligées de céder à des parties saillantes qu'elles ont rencontrées dans leur chemin , & de s'écarter , elles ont bientôt repris leur place. En peu de tems cette pâte se durcit , & elle acquiert assez de consistance pour devenir un moule capable de recevoir le plâtre ou le soufre liquide qu'on y veut couler. Mais elle a un défaut essentiel : quelque bien paîtrie qu'elle soit , elle ne s'insinue jamais assez parfaitement dans tous les petits traits de la gravure , elle demeure toujours grasse & pâteuse ; de sorte que les reliefs qui sortent de ces sortes de moules , n'ont aucune finesse , & sont privés de tous ces détails qui donnent l'ame & l'esprit à un ouvrage.

C'est ce qui a fait imaginer à un curieux , homme adroit , d'employer plutôt la colle-forte. Il est un instant où sortant d'être mise en fusion , elle a la même souplesse , le même ressort que la mie de pain réduite en pâte ; & rendue à son premier état , elle a la même dureté que celle-ci étant séchée. Ce curieux ayant fait fondre de la colle-forte dont se servent les Menuisiers , la verse encore toute chaude sur le relief qu'il veut mouler , en usant des mêmes précautions qu'on prend pour les *empreintes* de soufre ; & quand la colle entièrement prise , est encore molle , il retire légèrement sa gravure , qui reste imprimée dans la masse de la colle. Celle-ci se durcit promptement , & produit un moule aussi net & aussi exact qu'il est possible , dans lequel on peut couler du plâ-

tre ou du soufre , & l'on en tire un relief assez juste.

Mais si le trop de faillie d'une gravure a rendu l'opération du moule difficile , les *empreintes* qu'on doit faire dans ce même moule , rencontreront encore plus d'obstacles , & il ne faut pas même espérer qu'elles réussissent jamais. Quelques moyens qu'on emploie , il y aura toujours quelque partie du relief qui ne pouvant se dépouiller , restera dans le creux du moule. Il faut renoncer à faire des *empreintes* de ces sortes de gravures trop saillantes & trop évidées.

Les *empreintes* faites , on en abat les balevres ; on les rogne , on les lime , on leur donne une forme régulière. Pour dernière façon on les environne de petits morceaux de carton doré sur la tranche , où elles se trouvent renfermées comme dans une bordure ; & qui , outre cette propreté qu'ils y mettent , leur servent encore de rempart contre le choc , & les rendent plus durables. Si l'on a beaucoup de ces *empreintes* , on leur donne un ordre ; & pour les pouvoir considérer plus commodément , on les colle sur des cartons ou sur des planches , qui , comme autant de layettes , se rangent dans une petite armoire , ainsi qu'on l'observe par rapport aux médailles.

Il est encore une autre façon de faire des *empreintes* des pierres gravées ; mais qui ne pouvant pas être de longue durée , n'est que pour le moment où l'on est bien aise de juger du travail d'une gravure en creux. Ce sont les *empreintes* qui se font avec la cire molle. L'on ne voit guère de curieux qui ne veuille avoir à la main de quoi faire de ces *empreintes* , & qui ne porte pour cela de la cire sur lui. Ils en font remplir de petites boîtes qui se ferment à vis , & auxquelles on donne assez volontiers la figure d'un petit œuf. La composition de cette cire est particulière , & je ne doute point qu'on ne me sache gré d'en donner ici la recette , telle qu'une personne de l'art l'a communiquée à M. Mariette.

Sur une once de cire vierge qu'on a fait fondre doucement dans un vaisseau de terre vernissé , sans la trop échauffer , & dans laquelle on a mis un gros de sucre-candi broyé très-fin , qui en accélère la fusion , on jette (la cire étant tout-à-fait liquide) une demi-once de noir de fumée qu'on aura fait recuire pour achever de le dégraisser , & une goutte de ter-benthine : on remue le tout , se servant d'une spatule , jusqu'à ce que toutes les drogues soient parfaitement incorporées ; & après l'avoir tenu un peu sur le feu , on retire la cire , on la laisse refroidir , on en fait un pain.

Pour ce qui est des pâtes ou *empreintes* de verre ; qui imitent parfaitement les pierres fines , & qui moulées dessus , en font des copies fideles , voyez PATE.

Voilà les manœuvres connues de tirer des *empreintes* de toutes sortes de pierres gravées en creux & en relief , même de tous les beaux ouvrages d'un Pyrgotele , d'un Cronius , d'un Apollonide , d'un Dioscoride , d'un Solon , d'un Hyllus. Eh quel plaisir que de pouvoir se procurer des richesses sans embarras & sans remords ! Les *empreintes* fournissent à un particulier l'agrément de jouir par des images parfaites , de ces morceaux rares gravés sur des pierres précieuses , qu'il n'appartient qu'aux rois & aux gens riches de posséder dans leurs cabinets.

Si les pierres gravées représentent les actions des hommes illustres de Grece & de Rome ; si elles peuvent servir à éclaircir plusieurs faits importants de la Mythologie , de l'Histoire & des coutumes anciennes ; si elles ornent l'esprit de grandes & magnifiques idées ; en un mot , si elles sont la source d'une infinité de connoissances , comme on n'en sauroit douter , les représentations fideles de ces pierres ne procureront-elles pas les mêmes avantages ? Qu'importe pour l'utilité le prix de la matière , l'émeraude

& le rubis, le soufre ou la cire d'Espagne ? Qu'importe alors que ce soit la pierre gravée même qu'on possède, ou sa parfaite ressemblance ? Qu'importe enfin la valeur de l'original ? ce n'est presque qu'une valeur idéale & fictive, comme de tant d'autres choses de la vie. *Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.*

En général le mot *empreinte* peut avoir deux sens différens : l'un, lorsqu'il signifie *une chose gravée pour en imprimer d'autres*, comme est un cachet ; l'autre, lorsqu'il signifie *la marque & la figure tirée de la première*, comme est la cire imprimée par le cachet. Quand on veut faire des médailles d'or, d'argent ou de cuivre, l'on imprime une plaque de plomb ou d'étain entre les deux quarrés ou creux de la médaille ; & ce morceau de plomb ayant reçu la figure, s'appelle l'*empreinte*, & sert pour être imprimé dans le sable, où l'on fait ensuite des médailles de tel métal qu'on veut. *Voyez GRAVURE EN CACHETS & SUR L'ACIER.*

EMPREINTE ou *CALIBRE*, outil de bois, du métier de *Potier d'étain*, & qui sert à tenir les pièces qu'on doit tourner. Quelques-uns nomment ceux qui servent à tourner la vaisselle, *empreintes* ; & ceux qui servent à tourner les pots ou les pièces de menuiserie, *calibres* : & d'autres les nomment tous en général, *empreintes*. Ceux qui servent pour la vaisselle, doivent être de bois de travers : le noyer en table est le meilleur. Ils doivent être creusés de la grandeur & de la forme des pièces qui s'emboîtent dedans, & qui y tiennent par le moyen de trois crampons de fer qui prennent la pièce sur le dehors du bord. Il faut avoir autant d'*empreintes* différentes, que l'on a de différentes grandeurs de moules. Ces *empreintes*, ainsi que les *calibres*, tiennent sur l'arbre du tour, par le moyen d'une gaine, qui est un trou quarré dans lequel entre le mandrin de l'arbre du tour. *Voyez GAÏNE & MANDRIN.* Ceux qui servent à tourner la poterie ou menuiserie, sont de bois de long, & tournés sur le tour à proportion de la grosseur des pièces qu'il faut tourner dessus. Toutes ces *empreintes* s'ôtent & se remettent selon le besoin. *Voyez TOURNER L'ÉTAÏN.*

Empreinte à couteaux ou *empreinte plate*, c'est une *empreinte* qui sert à tourner les bas de pots à l'eau avant de les fonder, & les bouchés après qu'ils sont fondés, les dedans d'aiguiers, de port-dînés, &c. Ce qui lui fait donner ce nom, c'est qu'il y a trois vis qui se traversent avec chacune un écrou par derrière. Ces écrous lâchent ou serrent trois crampons plats qu'on appelle *couteaux*, qui prennent le pied des pièces qu'on dresse dessus l'*empreinte*, pour les tourner en les ferrant, & qu'on ôte en les desserrant.

EMPRIMERIE, f. f. (*Tannerie*.) c'est le nom d'une grande cuve où l'on met les cuirs en coudrement. *Voyez l'article TANNER.*

EMPROSTOTHONOS, f. m. (*Médecine*.) c'est un mot grec composé de *ἐμπρόθεν*, devant, & de *τόνος*, roideur, tension. Il sert à désigner une espèce de maladie spasmodique, dans laquelle tout le corps est tellement plié, courbé en avant, que les pieds s'approchent de la tête, en sorte qu'il prend la forme d'un arc. Les malades sont forcés à rester immobiles dans cette posture, leur respiration est très-gênée.

Cette maladie dépend d'une contraction tonique des muscles fléchisseurs de la tête, du cou, du thorax & des lombes, mais sur-tout de celle des mastoïdiens, qui sont quelquefois seuls affectés dans l'*emprostothonos*, qui ne consiste alors que dans la flexion de la tête qui est fortement tirée sur la poitrine, de manière que le menton est constamment appliqué contre le *sternum*. Il en est de même lorsque le spasme s'étend à tous les muscles mentionnés.

L'*emprostothonos* est quelquefois causé, selon Gesner, par la ciguë aquatique, & par les vapeurs métalliques.

Cette espèce de spasme est très-familier aux Indiens, selon Bartius, *de med. ind.* Elle fait passer ceux qui en sont atteints, pour des maniaques. Elle est accompagnée de vives douleurs par tout le corps, avec difficulté d'avaler, de respirer. Ils ont le visage violet, le regard féroce. Ils ont de fréquens grincemens de dents. On les entend murmurer comme si la voix venoit d'un lieu souterrain.

Cette maladie demande le même traitement que le tétane, c'est-à-dire le spasme universel. Les copieuses & fréquentes saignées sont ordinairement indiquées. On peut employer avec succès les ligatures, les frictions, les onctions spiritueuses sur l'épine du dos, les ventouses, les lavemens acrés. Le *laudanum* & l'extrait de safran produisent aussi de bons effets, s'ils sont placés dès le commencement de la maladie. M. Lazenne professeur & célèbre praticien de Montpellier, recommande l'usage de l'antimoine diaphorétique, dont il a éprouvé plusieurs fois de très-bons effets dans le traitement de cette maladie. *Voyez CONVULSION, SPASME, TÉTANE. (d)*

EMPRUNT, (*Jurisprud.*) terme relatif à celui de *prêt*. Celui qui a besoin d'argent, fait un *emprunt* : celui qui lui fournit l'argent, fait un *prêt*. *Voyez PRÊT.*

Emprunt à constitution de rente, c'est lorsque celui qui emprunte une somme de deniers, se charge envers le prêteur de lui payer jusqu'au remboursement une rente, pour lui tenir lieu des intérêts ou fruits de cette somme.

Emprunt au denier vingt, trente, quarante, &c. c'est lorsque l'on emprunte à constitution de rente, & que le denier ou taux de la rente est fixé au vingtième, trentième ou quarantième du principal. *Voyez CONSTITUTION DE RENTE & RENTE CONSTITUÉE.*

Emprunt de territoire, c'est lorsqu'une juridiction tient ses séances ordinaires, ou fait quelque autre acte dans un territoire qui n'est pas le sien, & qui dépend d'une autre juridiction. C'est ainsi que le parlement de Dombes, créé par François I. en 1523, dans le tems qu'il jouissoit de la principauté de Dombes par droit de conquête, tint ses séances à Lyon par *emprunt de territoire*, non-seulement jusqu'en 1560 que la Dombes fut restituée à ses légitimes souverains, mais même encore depuis ce tems jusqu'en 1693, qu'il fut transféré à Trévoux, où il est présentement ; en sorte que dans le premier tems il y avoit *emprunt de territoire* dans une autre juridiction, & dans le second ce même *emprunt* étoit fait tout-à-la-fois & dans une autre juridiction & dans une autre souveraineté. *Voyez TERRITOIRE EMPRUNTÉ. (A)*

EMPRUNT, (*Finance*.) c'est une prompte ressource pour se procurer des fonds, lorsque l'on a la confiance publique. Dans les tems malheureux les *emprunts* sont difficiles, & l'on ne les propose plus ouvertement ; c'est toujours sous des formes différentes qui font illusion, mais le prestige ne dure pas longtemps : alors le crédit se perd, on est obligé d'avoir recours à des expédients forcés & onéreux.

Les *emprunts* engagent l'état & le chargent de dettes, & de l'emprunt résultent les intérêts & usures. *Voyez INTÉRÊTS.*

Il y a de deux espèces d'*emprunts* ; les uns se font sur des effets dont le fonds est exigible, & les autres sur des rentes ou gages dont le fonds est aliéné.

Les premiers sont pour être remboursés à volonté, comme étoient anciennement les billets de la caisse des *emprunts*, les billets de monnaie, de Legendre,

de l'état, de la banque, & beaucoup d'autres. *Voyez BILLETS.*

Les autres, dont le capital se rembourse par partie d'année en année, ou au bout d'un certain nombre d'années en entier, sont les annuités, les contrats, les rentes viagères & tontines, les rentes perpétuelles, les billets d'amortissemens, les loteries. *Voyez ces mots à leur article.*

Lorsqu'on est obligé d'avoir recours à cette ressource, c'est un mal pour l'état, quoique ces moyens fournissent promptement des fonds; parce que ces sortes de fonds, au lieu de soulager l'état, le chargent d'intérêts annuels, & obligent le gouvernement d'emprunter de plus grosses sommes afin de payer l'intérêt des *emprunts* précédens. Ce seroit peut-être peu de chose de n'avoir que des intérêts à payer, il faut en outre rembourser annuellement une portion du capital.

Rien n'est si nécessaire que d'acquitter des dettes faites d'aussi bonne-foi; & quelles que soient les dettes de l'état, il faut les payer exactement: le retard dans le paiement est plus que suffisant pour ôter la confiance. D'ailleurs le crédit de l'état dépend de tant de circonstances, qu'il faut que les *emprunts* soient faits avec beaucoup de précaution. Un ministre qui ne se sert de cette branche de crédit que pour se la ménager comme une ressource dans l'occasion, est sans doute habile. M. Colbert trouva le moyen de fournir en même tems aux frais de la guerre qui fut terminée en 1678 par le traité de Nimègue, & aux dépenses immenses des somptueux bâtimens & des différens établissemens faits par Louis XIV. & l'état n'étoit point endetté à la mort de ce ministre en 1683. Mais celui qui est capable de porter le poids immense d'une administration que de longues guerres rendent aussi pénible qu'importante; qui est capable de réparer les desordres, de faire des *emprunts* dans des tems difficiles, sans interrompre la circulation & le commerce, sans altérer le crédit, est assurément le plus habile. Le crédit de l'état dans les tems de guerre, dépend beaucoup du sort des armes. Après la bataille d'Hocstet chacun s'empressa de retirer son argent de la caisse des *emprunts*, ce qui obligea le conseil de faire surseoir au paiement des capitaux. Par arrêt du 17 Septembre 1704, on accorda dix pour cent sur les deniers qui seroient apportés à la caisse des *emprunts*; mais le crédit se perdit de plus en plus, & on supprima la caisse, rien ne pouvant ranimer la confiance, les promesses perdant sur la place quatre-vingts pour cent.

Dans tous les tems le crédit du roi sur ses peuples, est fondé sur l'amour des peuples pour leur souverain, sur la confiance dans le ministre entre les mains duquel se trouve l'administration des finances, & dans ceux qui régissent les autres parties. Il faut peu de chose pour faire perdre ce crédit si difficile à établir, & nous voyons que le premier ébranlement vient presque toujours d'une faute commise dans l'administration. Depuis M. Colbert, plusieurs ministres ont su rétablir ce crédit perdu, & à peine en voyons-nous un qui ait su le conserver. Les billets de monnaie étoient en faveur; la grande confiance du public donna lieu au ministre de se servir de cet expédient prompt & facile, pour subvenir aux besoins pressans. On multiplia ces billets avec si peu de précaution, qu'il ne fut plus possible de faire face aux payemens: de-là vint leur décadence.

Souvent lorsque l'esprit s'accrédite trop dans le gouvernement, il fait oublier les maximes les plus sages, l'imagination prend le dessus, on se livre sans prudence à des effets dangereux; alors l'état incertain & sans principe, ne se conduit plus que par faillies: c'est ce qui arriva à l'auteur du système. *Voyez*

SYSTÈME DE M. LAW. Loin d'employer les facilités qu'il avoit pour tempérer le feu des actions, il s'en servit pour l'attiser, & fit ordonner par arrêts des 13 & 28 Septembre, & 2 Octobre 1719, la création de 150 millions de nouvelles actions, qui seroient de même nature & jouiroient des mêmes avantages que les précédentes. On ajouta encore, par un ordre particulier du 4 Octobre, 24 mille actions, ce qui faisoit 164 mille actions; & quoiqu'elles ne fussent créées que sur le fonds réel de 500 livres, on les fit cependant acquérir à raison de 5000 liv. Il est vrai que l'augmentation des actions sembloit être une suite naturelle de la suppression des rentes, chacun cherchant un emploi pour remplacer les contrats.

Le crédit de l'état dépend toujours de l'assurance sur les conventions publiques; sitôt qu'elle devient incertaine, le crédit chancelle, & les opérations pour faire des *emprunts* ne réussissent que par le fort intérêt qu'on y attache, & qui est presque toujours un moyen sûr. Les hommes ne se conduisent que par l'appas du gain; mais ce moyen utile pour le moment, ne fait qu'accélérer la chute du crédit, qui n'est jamais que l'effet de la liberté & de la confiance; & lorsque les effets publics ont reçu quelqu'atteinte dans leur crédit, on s'épuise en vains efforts pour le soutenir: il est nécessaire de changer de batterie, & de présenter d'autres objets. On peut dire que la confiance est en proportion avec les dettes: si l'on voit que l'état s'acquitte, elle renaît; sinon, elle se perd. Il semble pourtant, à en juger par les exemples passés, que la confiance publique dépende moins des retranchemens dans les dépenses & de l'ordre dans les recettes, que des idées que le gouvernement imprime. Le calcul des recettes & dépenses est la science de tout le monde: celle du ministre est une arithmétique qui fait calculer les effets des opérations & des différens réglemens. Il y a des biens de confiance autant que de réalité; c'est au ministre habile à les faire valoir sans les prodiguer, à savoir par le calcul politique apprécier les hommes, & vérifier toutes les parties de l'état. Il ne seroit pas étonnant que la France, avec un revenu plus fort que celui des autres états, trouvât un crédit plus abondant qu'aucun souverain de l'Europe. *Article de M. DUFOUR.*

EMPRUNT, *terme de Rivière*, se dit d'un passage qui mène à la travure d'un bateau foncet.

EMPRUNTER, v. act. c'est en général se procurer un usage momentané d'un effet, quel qu'il soit, qui est censé appartenir à un autre. *On emprunte de l'argent, une épée, un habit, &c.*

EMPRUNTER, (*Rubancier*.) c'est, lorsque l'on passe les rames d'un patron, se servir des mêmes boucles des hautes lisses, lorsque cela se peut. La première des neuf rames (parce que l'on passe par neuf, comme il a été dit. *Voyez PASSAGE DES RAMES*) étant passée, la seconde rame empruntera sur cette première lorsqu'il y aura lieu, & ainsi jusqu'à la neuvième. Exemple: supposons que la seconde rame fasse un pris sur la dix-septième haute lisse; si par hasard la première rame faisoit aussi un pris sur cette dix-septième haute lisse, cette seconde rame se passeroit dans la même boucle de la première, & ainsi des autres jusqu'à la neuvième, qui toutes peuvent emprunter sur la première. Cet emprunt sert à ménager les boucles des hautes lisses; si l'on n'empruntoit pas, les hautes lisses étant limitées, elles ne pourroient contenir une assez grande quantité de boucles, en mettant chaque rame dans sa boucle particulière.

*EMPUSE, f. f. (*Mythol. & Divinat.*) phantôme sous lequel Hécate apparoissoit à ceux qui l'évoquoient; c'étoit la figure ou d'un chien, ou d'un bœuf, ou d'une femme. On ne voyoit de distinct à l'Empuse que ses parties supérieures, le reste finis-

soit comme ces statues qui ornent nos jardins, & qui n'ont qu'un long pié ; & c'est de-là qu'on a fait le mot *empyeme*.

EMPYEME, f. f. *terme de Chirurgie* qui se prend pour une maladie, ou pour une opération. L'*empyeme*, maladie, est en général un amas de pus dans quelque cavité du corps, dans la tête, dans le bas-ventre, ou ailleurs. Mais parce que cet amas se fait plus souvent dans la poitrine que dans toute autre cavité, on a donné particulièrement le nom d'*empyeme* à la collection du pus dans la capacité de la poitrine. L'*empyeme*, opération, est une ouverture qu'on fait entre deux côtes, pour donner issue aux matieres épanchées dans la poitrine.

Ce mot est grec ; il vient de la particule *εν, in*, dans, & de *πύον, pus*, pus ; *ἐμπύημα, collectio puris*, amas de pus.

L'épanchement de matieres dans la poitrine peut se faire par cause externe, à la suite d'une plaie ou d'un coup ; ou par cause interne, à la suite de quelque maladie. Une plaie qui ouvre quelques vaisseaux sanguins, ou un coup violent qui en cause la rupture, occasionnent un épanchement de sang. L'ouverture de l'oesophage ou du canal thorachique cause l'épanchement des matieres alimentaires ou du chyle, voyez PLAIES DE POITRINE. L'épanchement d'eau est l'effet d'une hydropisie de poitrine, voyez HYDROPIsie, & celui du pus est la suite d'une pleurésie ou d'une péripleurésie terminées par suppuration. Voyez PLEURÉSIE & PÉRIpleurésie.

On ne doit faire l'opération de l'*empyeme* que lorsqu'on a des signes certains d'un épanchement dans la cavité de la poitrine. Il y en a qui nous font connoître qu'il y a épanchement, & d'autres nous désignent l'espece de matiere épanchée. Ceux qui dénotent l'épanchement, sont 1°. la respiration courte & laborieuse, parce que le liquide qui remplit une partie de la poitrine, empêche que le poumon ne subisse toute la dilatation dont il est susceptible. 2°. L'inspiration est beaucoup plus facile que l'expiration ; parce que dans ce dernier mouvement, il faut que le diaphragme souleve le liquide épanché, dont le poids est capable d'aider l'inspiration. 3°. Le malade, en se remuant, sent quelquefois le flot du liquide épanché. 4°. Lorsque l'épanchement n'est que d'un côté, ce côté de la poitrine a plus d'étendue que l'autre, ce qu'on reconnoît par l'examen du dos du malade qu'on met sur son séant. 5°. Le côté où est l'épanchement, est souvent oedémateux. 6°. Le malade respire mieux couché sur un plan horizontal que debout ou assis, & il ne peut rester couché que du côté de l'épanchement ; par ce moyen, les matieres épanchées ne compriment point ce côté du poumon, & lui laissent quelque liberté qu'il n'auroit point si le malade se couchoit sur le côté sain. Ce signe prouve l'épanchement ; mais son défaut ne prouve pas qu'il n'y en a point, parce que le poumon pourroit être adhérent au médiastin & à la plevre. Dans ce cas, le malade pourroit se coucher sur le côté de la poitrine où il n'y auroit point d'épanchement, sans que les matieres épanchées dans le côté opposé augmentassent la difficulté de respirer. 7°. S'il y a épanchement dans les deux cavités de la poitrine, le malade ne peut rester couché d'aucun côté ; il faut qu'il soit debout ou assis, de façon que son dos décrive un arc. Dans cette situation, les matieres épanchées se portent vers la partie antérieure & supérieure du diaphragme, & laissent quelque liberté au poumon.

On jugera de la nature de la liqueur épanchée par les maladies ou les accidens qui auront précédé ou qui accompagnent l'épanchement. Si les signes de l'épanchement paroissent peu de tems après que le malade a reçu une plaie pénétrante à la poitrine, &

s'il a des foiblesses fréquentes, on ne peut pas douter que ce ne soit le sang qui soit épanché. S'il y a eu maladie inflammatoire à la poitrine, accompagnée des signes ordinaires de suppuration ; si la fièvre qui étoit aigue est devenue lente ; si la douleur vive est un peu apaisée, mais qu'il subsiste un malaise à la partie ; si le malade a des frissons irréguliers & des sueurs de mauvais caractère, & qu'avec tous ces symptomes il paroisse des signes d'épanchement, il n'est pas douteux que ce ne soit du pus qui en soit la matiere. Il y a tout lieu de croire que l'épanchement est lymphatique, si l'on remarque les signes de l'hydropisie de poitrine. Voyez HYDROPIsie DE POITRINE.

On ne peut guérir le malade qu'en évacuant les matieres épanchées. La nature aidée des médicamens peut quelquefois y parvenir sans opération : on a vû des épanchemens de sang rentrer dans le torrent de la circulation, & se vuider par les urines, & même, ce qui est encore plus rare, par les selles. L'usage des remèdes diurétiques, des hydragogues & des sudorifiques a souvent dissipé les épanchemens d'eau ; voyez la cure des hydropisies de poitrine. Lorsque le régime & les médicamens ne soulagent point le malade, & que les accidens persistent, il faut faire l'opération de l'*empyeme*.

Si l'épanchement de sang dans la poitrine est la suite d'une plaie, il faut, avant que d'en venir à l'opération, essayer de donner issue à ce fluide, en situant le malade de façon que la plaie soit la partie la plus déclive de la poitrine ; on lui ordonne alors de retenir un peu son haleine, & de se pincer le nez ; on peut aussi tâcher de pomper les matieres épanchées avec une seringue dont la cannule est courbe. Si par ces moyens on n'a pû vuider la poitrine, il faut faire une ouverture pour donner issue au fluide épanché. Il y a deux façons pour y parvenir ; l'une, en dilatant la plaie, & l'autre, en faisant une contre-ouverture.

Pour dilater la plaie, on fait avec un bistouri une incision longitudinale d'un pouce de longueur perpendiculairement à la partie inférieure de la plaie : cette incision qui ne doit intéresser que la peau & la graisse, forme une gouttiere qui procure la facilité de la sortie du sang ; on introduit ensuite une sonde cannelée dans l'ouverture de la poitrine, & on dilate cette plaie avec un bistouri dont la pointe coule le long de la cannelure de la sonde, ayant soin d'éviter l'artere intercostale. On peut mettre une sonde de poitrine dans l'ouverture, pour que le sang s'écoule avec plus de facilité, observant de mettre le malade dans une situation convenable & qui favorise cette sortie.

Si la plaie n'étoit pas située favorablement, ou qu'elle fût déjà cicatrisée lorsque les signes d'épanchement se manifestent, il seroit plus à propos de faire l'opération de l'*empyeme* par forme de contre-ouverture, de même qu'elle se pratique dans le cas où il y a des matieres épanchées sans plaie, comme dans les suppurations de poitrine, & c'est ce qu'on appelle *opération de l'empyeme dans le lieu d'élection*.

On fait asseoir le malade sur une chaise ou sur le bord de son lit, le dos tourné du côté de l'opérateur & des assistans ; on lui met dans ce dernier cas un coussin sous les fesses pour qu'il soit plus commodément ; deux serviteurs le soutiennent sur les côtés, & lui relevent sa chemise. Le chirurgien doit examiner l'endroit où il fera l'incision ; ce doit être entre la troisième & la quatrième des fausses côtes, en comptant de bas en haut, & à quatre ou cinq travers de doigts de l'épine du dos. (On entend que les doigts du malade feront la mesure de cette distance.) Si l'embonpoint du malade ou l'oedématie des tégumens empêchent de compter les côtes, on fait l'opé-

ration à quatre travers de doigts de l'angle inférieur de l'omoplate. Le lieu étant choisi pour opérer, le chirurgien pince la peau transversalement avec les doigts indicateurs & les pouces de chaque main; un aide prend le pli que l'opérateur tient avec les doigts de sa main droite; ils soulèvent ensemble la peau ainsi pincée, & le chirurgien l'incise avec un bistouri droit qu'il tient de sa main droite; on lâche ensuite les tégumens qui se trouvent divisés longitudinalement; on porte le bout du doigt indicateur de la main gauche à l'endroit du bord supérieur de la troisième fausse côte, & on incise le muscle grand dorsal, en portant le bistouri à plat sur l'ongle; on avance ensuite l'extrémité de ce doigt, & on en appuie l'ongle immédiatement sur le bord supérieur & suivant la direction de la côte; & avec le bistouri tenu à plat de la main droite comme une plume à écrire, on pénètre dans la poitrine, en perçant les muscles intercostaux & la plevre. Le doigt appuyé sur la côte sert de guide à l'instrument tranchant, & on est sûr de ne pas toucher à l'artere intercostale. L'incision des muscles intercostaux & de la plevre doit avoir cinq à six lignes de longueur. Lorsque l'incision est faite, on porte le doigt indicateur gauche dans la plaie pour s'assurer de l'ouverture; on le retire, & on procure le plus promptement qu'on le peut l'issue des matieres. On peut les délayer avec quelque injection, introduite à l'aide de la sonde de poitrine. Lorsque l'opération est faite, & qu'on a tiré le plus de matiere qu'il a été possible, on panse le malade, en faisant entrer dans la plaie une bandelette de linge en forme de féton; elle est préférable à une tente de charpie qui s'oppose à l'issue des matieres, & qui cause de la douleur au malade, parce qu'elle écarte & irrite les parties au-travers desquelles elle passe, ce qui est suivi d'inflammation, & quelquefois de la carie des côtes. On panse le reste de la plaie à plat; on applique deux ou trois compresses graduées & un bandage de corps soutenus du scapulaire. (*Voy. BANDAGE & SCAPULAIRE.*) Les pansemens se continuent jusqu'à ce que les matieres soient totalement évacuées; on est souvent obligé de les réitérer deux & trois fois par jour quand l'abondance de la suppuration l'exige. Lorsqu'il s'agit de consolider la plaie, on supprime la bandelette qui entre dans la poitrine, & on couvre la plaie avec un linge fin sur lequel on met une pelote de charpie soutenue des compresses & du bandage, alors on cicatrise l'ulcere suivant les regles de l'art. *Voyez ULCERE.*

On fait l'opération de l'*empyeme* dans le lieu de nécessité, lorsqu'on ouvre un abcès à la poitrine dans le lieu où la matiere se présente. Le foyer de ces abcès se trouve ordinairement dans le tissu cellulaire qui unit la plevre aux muscles intercostaux internes; il faut ménager cette cloison postérieure pour empêcher l'épanchement du pus dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive assez souvent par l'érosion de la plevre, lorsqu'on diffère trop à faire l'ouverture de ces abcès. *Voyez ABCÈS.* (Y)

EMPYEME, opération, (Manège, Maréchallerie.) L'anatomie des animaux, trop négligée parmi nous, a frayé le chemin de l'anatomie de l'homme. La nature éclipsée, pour ainsi dire, dans les cadavres, se montre à découvert dans le vivant; & le scalpel en des mains aussi intelligentes que celles des Hérophile, des Pecquet, des Harvey, &c. a été un instrument d'autant plus utile que nous ne devons qu'aux comparaisons exactes qu'ils ont faites & aux différences qu'ils ont observées, les grandes découvertes dans lesquelles consistent aujourd'hui les principales richesses de la Médecine du corps humain.

Après ces avantages, dont la réalité est généralement avouée, la Chirurgie pourroit-elle méconnoître la source des biens dont elle jouit, & nous en

refuser le partage? Il doit nous être sans doute d'autant plus permis d'y prétendre, que nous pouvons profiter du jour qui l'éclaire, sans lui en dérober la lumière, & sans nous rendre coupables de la moindre usurpation.

Tous les cas qui peuvent engager le chirurgien à pratiquer l'*empyeme*, peuvent se présenter au maréchal. L'animal n'est pas moins exposé que l'homme à des pleurésies, à la péripneumonie, à des épanchemens de pus, à des épanchemens d'eau, conséquemment à une hydropisie, enfin à des épanchemens de sang causés par quelques plaies pénétrantes dans la poitrine, ou par l'ouverture d'une artere intercostale: mais de toutes ces circonstances, celles où l'opération dont il s'agit me paroît d'une plus grande efficacité, sont assurément les blessures suivies d'une effusion dans la capacité.

Supposons donc un épanchement de sang produit par les dernières causes que je lui ai assignées.

Je reconnoîtrai d'abord la plaie pénétrante par sa circonférence emphisémateuse, par le moyen de la sonde & du doigt, par l'air qui frappera ma main au moment que je l'en approcherai, par le sifflement qui accompagnera la sortie de ce même air, par la vacillation de la flamme d'une bougie que je lui présenterai, par le sang écumeux qui, poussé au-dehors avec plus ou moins d'impétuosité, me prouvera encore d'une manière sensible que le poumon est intéressé, & dont la quantité m'apprendra de plus s'il y a réellement ouverture de quelques vaisseaux considérables. Je serai enfin convaincu de l'épanchement, dès qu'outre ces symptômes j'observerai un violent battement de flanc & une grande difficulté de respirer. Il est vrai que, vû la situation horizontale de l'animal, le diaphragme ne se trouve pas ainsi que dans l'homme surchargé par le poids de la matiere épanchée; mais elle gêne constamment l'action des poumons, qui, dans une cavité proportionnée à leur jeu, ne peuvent que souffrir d'une humeur contre nature, toujours capable de s'opposer à leur libre dilatation. Du reste, tous les autres signes qui attestent l'effusion dans le thorax humain, ne peuvent nous être d'aucune indication relativement à un animal qui ne sauroit nous rendre compte du siège des douleurs qu'il ressent, & que par cette raison nous placerions vainement dans des attitudes différentes, quand même nous en aurions la facilité & le pouvoir.

Quoi qu'il en soit, l'épanchement étant certain, & la ligature dans le cas où l'effusion a été provoquée par l'ouverture d'une artere intercostale, étant faite (*voyez LIGATURE*), il faut nécessairement vider le thorax.

La plaie suffiroit à cet effet, si sa situation étoit telle qu'elle fût à la partie inférieure de la poitrine; on pourroit alors, à l'imitation du chirurgien, en augmenter l'étendue, en la dilatant à l'aide de la sonde crénelée & du bistouri, selon le besoin, & pour faciliter l'écoulement hors de la capacité, après quoi on le hâteroit en comprimant les naseaux de l'animal, sur-tout si les vaisseaux du poumon avoient été attaqués, parce que ce viscere contenant ensuite de cette compression une plus grande abondance d'air, chasseroit avec plus de force le fluide dévoyé; on passeroit de-là aux injections chaudes & douces, &c. mais dès que la plaie a été faite à la partie supérieure, il n'est possible de dégager la cavité du sang qui y nage, qu'en pratiquant une contr'ouverture, & c'est ce qu'on appelle proprement l'*empyeme*.

La différence de la position de l'homme & du cheval en établit une relativement au lieu où nous devons contr'ouvrir. Dans le premier, attendu sa situation & eu égard à l'inclinaison du diaphragme, l'humour stagnante se porte en-bas & en-arrière, & dé-

note l'endroit où l'on doit lui frayer une issue. Dans le cheval, l'obliquité de cette cloison musculeuse n'est pas moindre ; mais elle ne sauroit guider ainsi le maréchal, parce que l'animal étant situé horizontalement, sa direction est verticale, & que la partie la plus basse du thorax est fixée précisément aux derniers cartilages des côtes & à leur jonction au sternum. C'est aussi cette même partie que nous arrêtons pour opérer, en choisissant du côté affecté l'intervalle des cartilages de la huitième & de la neuvième côte de devant en-arrière & à cinq ou six pouces du sternum ; car nous ne saurions nous adresser avec succès plus près de cet os, parce que les cartilages y sont trop voisins les uns des autres. Remarquons ici que tout concourt à favoriser notre entreprise. 1°. Il est certain que sans forcer l'animal d'abandonner sa situation naturelle, les humeurs ne trouveront aucun obstacle à leur évacuation, puisqu'elles leur pente répondra à l'ouverture pratiquée. 2°. Nous ne craignons pas sans cesse d'intéresser l'artère intercostale en incisant, parce que là elle est divisée en des rameaux d'un diamètre peu considérable.

Commençons donc à nous saisir de la peau à l'endroit désigné, & faisons-y, avec le secours d'un aide, un pli qui soit transversal par rapport au corps. Coupons ce pli, il en résultera une plaie longitudinale qui comprendra les deux cartilages, au milieu desquels nous nous proposerons d'ouvrir, car telle doit être l'étendue de la première incision. Faisons-en une seconde dans la même direction à la partie du muscle grand oblique de l'abdomen qui est au-dessous, nous découvrirons les cartilages des côtes & des intervalles. Incisons enfin transversalement les muscles intercostaux & la plevre jusqu'à ce que nous ayons pénétré dans la cavité, ce dont nous serons assurés par l'inspection de l'humeur qui s'écoulera, ou si nous ayons eu le malheur de nous tromper, par le vuide que nous appercevrons ; car dès que la plevre est ouverte, l'air extérieur oblige le poulmon à s'affaisser sur le champ, ce qui préserve ce viscère des offenses de l'instrument dont nous nous servons. Cette dernière ouverture aura au moins un pouce de largeur, à l'effet de fournir un passage & au sang vraiment liquide & à celui qui se présenteroit en grumeau.

Du reste je ne m'étendrai point ni sur les pansements, ni sur toute la conduite que l'on doit tenir dans la suite du traitement (voyez ci-dessus EMPYREME relativement au corps humain ; voyez les différens cours d'opérations de Chirurgie, voyez PLAIE). Je me contenterai de faire observer que le bandage propre à maintenir l'appareil dans cette circonstance, ne doit être autre chose qu'un surfaix armé de coussinets à l'endroit de l'opération pratiquée, opération dont je n'ai prétendu d'ailleurs que démontrer la possibilité, les différences, & les effets. (e)

EMPYRÉE, f. m. en Théologie, le plus haut des cieux, le lieu où les saints jouissent de la vision béatifique. On l'appelle aussi le ciel empyrée, & paradis. Voyez CIEL.

Ce mot est formé du grec *ἐν*, dans, & *πῦρ*, feu, pour marquer l'éclat & la splendeur de ce ciel.

Quelques peres ont pensé que l'empyrée avoit été créé avant le ciel que nous voyons. Comme ils supposent que c'est la demeure de Dieu, ils soutiennent qu'elle doit être extrêmement lumineuse, suivant cette parole de S. Paul, *lucem habitat inaccessibilem*. Mais une difficulté les arrête : c'étoit d'expliquer l'obscurité qui régnoit dans le monde avant la création du Soleil. Pour la résoudre, ils ont eu recours à cette hypothèse : que les cieux que nous voyons, étant une espece de rideau, déroberent à la terre & aux eaux la lumière de l'empyrée. Au reste, ni cette supposition, ni l'opinion qui l'a occasionnée, n'ont

Tome V.

pas paru assez fondées aux Théologiens pour les élever au-dessus du rang de simples conjectures.

M. Derham a cru que les taches qu'on apperçoit dans certaines constellations, sont des trous du firmament, à-travers lesquels on voit l'empyrée. Voilà une idée bien extraordinaire, pour ne rien dire de plus. Voyez ETOILE, FIRMAMENT, &c. (G)

EMPYREUME, (Chimie.) veut dire odeur de feu. Le mot *empyreume* vient du grec *ἐμπυρεύειν*, qui signifie enflammer, ou brûler.

Empyreume ne se dit que de l'odeur désagréable que le feu peut donner ; en sorte que ce qui sent le brûlé sans être désagréable, comme les amandes grillées, le sucre brûlé, le café, &c. n'est point appelé *empyreumatique*.

La plupart des eaux distillées, soit spiritueuses, soit purement aqueuses, ont une odeur d'*empyreume* lorsqu'elles sont récentes : c'est pourquoi on laisse toujours quelque tems ces liqueurs communiquer avec l'air, pour leur faire perdre ce qui leur donne l'odeur du feu, qui est toujours une matière volatile & peu adhérente aux liqueurs dont il s'agit.

On laisse les eaux simples pendant quelques jours exposées au soleil dans des bouteilles, dont on couvre seulement l'ouverture avec un papier qu'on perce de plusieurs trous.

Pour ce qui est des eaux spiritueuses nouvellement distillées, on ne bouche pas d'abord autrement l'ouverture des bouteilles qui les contiennent, & on les laisse dans cet état pendant quelques heures dans un lieu frais. Chambers.

L'odeur de feu est beaucoup plus inhérente aux huiles appelées *empyreumatiques* ; on ne l'en sépare pas entièrement par la rectification même répétée, & par le secours des intermedes. Voyez HUILE.

EMS, (Géog. mod.) fleuve d'Allemagne ; il a sa source au comté de la Lippe, passe dans l'Oost-Frise, & se jette dans la mer au-dessus d'Emden.

EMULATION, f. f. (Morale.) passion noble, généreuse, qui admirant le mérite, les belles choses, & les actions d'autrui, tâche de les imiter, ou même de les surpasser, en y travaillant avec courage par des principes honorables & vertueux.

Voilà le caractère de l'*émulation*, & ce qui la distingue d'une ambition desordonnée, de la jalousie, & de l'envie : elle ne tient rien du vice des uns ni des autres. En recherchant les dignités, les charges, & les emplois, c'est l'honneur, c'est l'amour du devoir & de la patrie qui l'anime.

L'*émulation* & la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes du même art, de mêmes talents, & de même condition. Un homme d'esprit, dit fort bien la Bruyère, n'est ni jaloux, ni émule d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure ; il fait qu'il y a dans ces arts des règles & une méthode qu'on ne devine point ; qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure ; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître.

Mais quoique l'*émulation* & la jalousie aient lieu d'ordinaire dans les personnes d'un même état, & qu'elles s'exercent sur le même objet, la différence est grande dans leur façon de procéder.

L'*émulation* est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; la jalousie, au contraire, est un mouvement violent, & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle, & qui va même quelquefois jusqu'à le nier dans les sujets où il existe. Vice honteux, qui par son excès rentre toujours dans la vanité & dans la présomption !

G G g g

L'*émulation* ne diffère pas moins de l'envie : elle pense à surpasser un rival par des efforts loüables & généreux. L'envie ne songe à l'abaisser que par des routes opposées. L'*émulation* toujours agissante & ouverte se fait un motif du mérite d'autrui, pour tendre à la perfection avec plus d'ardeur : l'envie froide & sèche s'en attriste, & demeure dans la nonchalance ; passion stérile qui laisse l'homme envieux dans la position où elle le trouve, ou dont le vice qui le caractérise est l'unique aiguillon ! Quand on est rempli d'*émulation*, le manque de succès fait qu'on se reproche seulement de demeurer en-arrière ; mais dès qu'on est mortifié des progrès & de l'élévation de ses rivaux pleins de mérite, on a passé de l'*émulation* à l'envie.

Voulez-vous connoître encore mieux l'*émulation* ? Elle ne tâche d'imiter & même de surpasser les actions des autres, que parce qu'elle en fait le prix, & qu'elle les respecte ; elle est prudente, car celui qui imite, doit avoir mesuré la grandeur de son modèle & l'étendue de ses forces ; loin d'être fière & présomptueuse, elle se manifeste par la douceur & la modestie, elle augmente en même tems ses talens & ses progrès par le travail & l'application ; pleine de courage, elle ne se laisse point abattre par les disgrâces, & si elles sont méritées, elle répare ses fautes : enfin quoi qu'il arrive, elle ne veut réussir que par des moyens légitimes, & par la voie de la vertu.

Ceux qui font profession des Sciences & des Arts ; les Savans de tout ordre, les Orateurs, les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poètes, & tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devroient être capables que d'*émulation* ; ils devroient tous penser & agir de la même manière que Corneille agissoit & pensoit : « Les succès des autres, dit-il dans la préface qui est au-devant d'une de ses pièces (la suivante), ne produisent en moi qu'une vertueuse *émulation* qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en obtenir de pareils ».

*Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser ;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.*

Des sentimens si beaux, si nobles, & si bien peints, mettent le comble au mérite du grand Corneille.
Article de M. le Chevalier DE JAUVCOURT.

EMULGENS, adj. plur. en Anatomie, se dit des vaisseaux qui aboutissent aux reins. Voyez les Planches d'Anatomie.

Les artères *émulgentes* partent du tronc descendant de l'aorte pour se rendre aux reins, & les veines *émulgentes* en sortent pour se terminer au tronc ascendant de la veine-cave. (L)

EMULSION, f. f. (Pharmacie & Mat. méd.) c'est ainsi qu'on nomme en Médecine une liqueur laiteuse formée par l'union de l'eau, & d'une substance végétale particulière, contenue dans les semences appelées *émulsives*. Voyez SEMENCES ÉMULSIVES.

La liqueur connue de tout le monde sous le nom d'*orgeat*, n'est autre chose que l'*émulsion* dont il s'agit ici.

Les semences dont on tire le plus ordinairement les *émulsions*, & qui en font proprement la base, sont les amandes douces, les pignons, & les quatre semences froides majeures. Voyez AMANDES, PIGNONS, & SEMENCES FROIDES. Plusieurs médecins demandent aussi assez souvent la semence de pavot, celle de laitue, celle de violette, & quelques autres de la même nature : mais comme ces dernières semences, qui sont fort petites, fournissent moins de parties *émulsives* que les premières,

qu'elles donnent ces parties plus difficilement, & qu'il n'est pas possible d'appuyer sur la moindre observation leurs prétendues vertus particulières, qu'il est démontré, par exemple, que la partie *émulsive* de la semence de pavot ne participe du tout point de la vertu calmante de cette plante ; pour ces raisons, dis-je, on ose avancer avec confiance que c'est une pratique loüable de prescrire toujours par préférence les premières semences que nous avons nommées, & de ne pas multiplier inutilement les matériaux de l'*émulsion*.

Plusieurs auteurs ont des prétentions sur l'*émulsion* tirée de la semence de chanvre. Voyez CHANVRE.

On emploie aussi quelquefois les amandes amères, mais toujours mêlées en petite dose à une quantité plus considérable de l'une des semences que nous avons dit devoir faire la base du remède, & seulement dans la vue d'en relever un peu le goût.

On édulcore les *émulsions* avec une quantité de sucre ou de sirop, déterminée par le médecin ; on les aromatise aussi quelquefois avec quelque eau distillée.

On emploie plus ou moins d'eau, selon qu'on veut avoir une *émulsion* plus ou moins chargée.

Pour faire une *émulsion*, c'est-à-dire pour unir à l'eau la substance végétale particulière, que nous connoissons sous le nom d'*émulsive*, on s'y prend de la manière suivante.

Prenez, par exemple, vingt-quatre amandes douces mondées (voyez MONDER, Pharm.), ou bien de l'une des grandes semences froides mondées, ou des quatre ensemble, six gros, & cinq ou six amandes douces mondées ; écrasez-les dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, d'abord à sec, mais bientôt versez sur ces semences une ou deux cuillérées d'eau, & continuez à piler en ajoutant peu-à-peu toute l'eau que vous avez dessein d'employer (la quantité des semences demandées dans cet exemple suffit pour charger suffisamment deux liv. d'eau) ; dissolvez votre sucre (une once suffit pour deux livres d'*émulsion*), passez à-travers un linge ferré, & exprimez légèrement. Si c'est un sirop que vous employez au lieu de sucre, vous ne l'ajouterez qu'après la colature, avec l'eau distillée destinée à aromatiser l'*émulsion*. Dans l'*émulsion* que nous venons de décrire, on pourra dissoudre, au lieu de sucre, une once & demie de sirop de capillaire, de violette, de tussilage, de guimauve, ou bien une once de l'un de ces sirops, & trois gros ou demi-once de sirop de diacode, si on veut rendre l'*émulsion* narcotique. Une pinte de cette liqueur est aromatisée à un point très-agréable par l'addition d'une demi-once d'eau de fleurs d'orange, ou d'eau de canelle appelée *orgée*.

S'il nage de l'huile sur la surface d'une *émulsion* qu'on vient de préparer, l'*émulsion* a été mal faite ou manquée. Cet inconvénient est dû à ce qu'on a séparé une huile qui est un des principes du suc *émulsif*, d'avec une matière muqueuse qui en est un autre principe, & à laquelle l'huile doit sa miscibilité avec l'eau. Voyez SEMENCES ÉMULSIVES. On prévient ce défaut en appliquant de bonne heure de l'eau aux semences que l'on pile, & même en les triturant avec une partie du sucre qu'on veut employer dans l'*émulsion* ; car le sucre est un moyen d'union entre les huiles & l'eau. Voyez HUILE & SUCRE.

Les Chimistes ont aperçu beaucoup d'analogie entre les *émulsions* & le lait des animaux ; on verra avec combien de fondement, à l'article SEMENCES ÉMULSIVES. Voyez cet article. Nous nous contenterons d'observer ici que, comme le lait, les *émulsions* tournent & s'aigrissent après un certain tems, en moins de vingt-quatre heures dans un lieu, ou par

un tems chaud ; & que les acides & les esprits fermentés les coagulent comme le lait. On ne préparera donc des *émulsions* que pour quelques heures, surtout en été ; on ne les mêlera point avec des sirops, ou des sucres acides, & on ne les aromatisera point avec des eaux spiritueuses.

L'*émulsion* se décompose par l'ébullition ; ce qu'on appelle dans quelque pays une *émulsion cuite*, c'est-à-dire à laquelle on a fait prendre quelques bouillons, est donc une préparation monstrueuse, un remède altéré & dégénéré autant qu'il est possible. La vûe médicinale de corriger par cette coction une prétendue crudité de l'*émulsion*, est trop vaine pour pouvoir autoriser une pratique si directement contraire aux règles de l'art.

Les *émulsions* ont toutes les propriétés des remèdes appelés *rafraîchissans*, *tempérans*, *délayans* ; voyez DÉLAYANT, RAFRAÎCHISSANT, & TEMPÉRANT : & de plus elles sont nourrissantes. On les ordonne très-utilement pour boisson ordinaire dans toutes les maladies inflammatoires, & sur-tout lorsqu'elles affectent principalement les viscères du bas-ventre, dans les diarrhées par irritation, dans les ardeurs d'urine, dans le commencement de la curation des chaudes-piffes, dans les chaleurs d'entrailles, & même dans certaines fleurs blanches. Voyez ces articles.

Dans tous ces cas on doit prescrire les *émulsions* à grande dose, à deux ou trois livres par jour au moins ; & c'est avoir une idée fort imparfaite de l'action de ce remède, que d'attendre quelque effet utile d'un seul verre d'*émulsion* donné dans la journée, ou le soir.

On se sert fort ordinairement de l'*émulsion* comme d'un véhicule commode, pour donner certains sels neutres étendus dans une grande quantité de liquide ou en lavage, comme on s'exprime communément. On dissout, par exemple, un gros ou un gros & demi de nitre purifié dans une pinte d'*émulsion*, pour faire ce qu'on appelle une *émulsion nitrée* ; c'est un usage fort ordinaire aussi de faire fondre trois ou quatre grains de tartre émétique dans une pinte d'*émulsion*, qu'on donne par verre pendant le cours de la journée, pour entretenir les évacuations abdominales dans plusieurs maladies aiguës. Voy. FIEVRE.

On prépare une *émulsion* purgative qui agit assez doucement, & qui n'a point le dégoût des potions purgatives ordinaires, en unissant intimement par une longue trituration dix ou douze grains de résine de jalap à une once de sucre, que l'on emploie ensuite dans la composition d'une *émulsion* ordinaire : non-seulement le suc *émulsif* sert dans ce cas à masquer le goût de la résine, mais il concourt aussi avec le sucre à en corriger l'activité. Le sucre est le dissolvant des résines, & il forme avec elles un composé savonneux, miscible à l'eau. Voyez SUCRE & RÉSINE. Le suc *émulsif* possède la même propriété, quoiqu'avec un degré très-inférieur. On fait entrer aussi la résine de scammonée dans ces *émulsions*, à la dose de deux ou trois grains, avec huit, dix, ou douze grains de résine de jalap. Voy. SCAMMONÉE & JALAP.

Si l'on dispose une résine ou un baume à être dissous par l'eau en unissant ces substances au jaune d'œuf, & qu'on applique de l'eau à ce composé selon l'art, il en résulte aussi une liqueur laiteuse, que quelques auteurs ont appelé du nom d'*émulsion* ; celle-ci est vulnérable, détersive, & cicatrisante ou purgative, selon la propriété de la résine ou du baume qu'on y a employé. Voyez les articles VULNÉRAIRE, DÉTERSIF, & PURGATIF RÉSINEUX, au mot PURGATIF.

La liqueur connue de tout le monde sous le nom

Tome V.

de lait de poule, est parfaitement analogue à l'*émulsion*. Voyez ŒUF, Diète. (b)

EMUNCTOIRE, se dit des canaux qui déchargent les humeurs superflues du corps. Voyez HUMEUR. (L)

E N

EN & DANS, prépositions qui ont rapport au lieu & au tems. *En France, en un an, en un jour, dans la ville, dans la maison, dans dix ans, dans la semaine*. M. l'abbé Girard dans ses *synonymes*, Vaugelas, le P. Bouhours, & quelques autres grammairiens ont fait des observations particulières sur ces deux prépositions ; en effet, dans l'élocution usuelle il y a bien des occasions où l'une n'a pas le même sens que l'autre.

On peut recueillir de M. l'abbé Girard & des autres grammairiens, que *dans* emporte avec soi une idée accessoire, ou de singularité ou de détermination individuelle, & voilà pourquoi *dans* est toujours suivi de l'article devant les noms appellatifs, au lieu que *en* emporte un sens qui n'est point référé à une idée singulière. C'est ainsi qu'on dit d'un domestique, *il est en maison*, c'est-à-dire *dans une maison quelconque* ; au lieu que si l'on disoit qu'il est *dans la maison*, on désigneroit une maison individuelle déterminée par les circonstances.

On dit, *il est en France*, c'est-à-dire *en quelque lieu de la France* : *il est en ville*, cela veut dire qu'il est hors de la maison, mais qu'on ne fait pas en quel endroit particulier de la ville il est allé. On dit, *il est en prison*, ce qui ne désigne aucune prison quelconque ; mais on dit *il est dans la prison du fort-l'évêque ou de saint-Martin*, voilà une idée plus précise ; *il est dans les cachots*, c'est ajouter une idée plus particulière à l'idée d'être en prison ; aussi exprime-t-on l'article en ces occasions. *Il est en liberté, il est en fureur, il est en apoplexie* : toutes ces expressions marquent un état, mais bien moins déterminé que lorsqu'on dit, *il est dans une entière liberté, il est dans une extrême fureur*. On dit, *il est en Espagne*, & on dit *il est dans le royaume d'Espagne* ; *il est en Languedoc*, & *il est dans la province de Languedoc*.

Cette distinction d'idée vague & indéterminée ou de sens général pour *en*, & de sens plus individuel & plus particulier pour *dans* ; cette distinction, dis-je, a son usage ; mais on trouve des occasions où il paroît qu'on n'y a aucun égard, ainsi l'on dit bien *il est en Asie*, sans déterminer dans quelle contrée ou dans quelle ville de l'Asie il est ; mais on ne dit pas *il est en Chine, en Pérou, &c.* on dit à la Chine, au Pérou, &c. Il semble que l'éloignement & le peu d'usage où nous sommes de parler de ces pays lointains, nous les fasse regarder comme des lieux particuliers.

Le P. Bouhours a fait sur ces deux prépositions des remarques conformes à l'usage, & qui ont été répétées par tous les grammairiens qui ont écrit après cet habile observateur, même par Thomas Corneille sur Vaugelas. Il me semble pourtant que le P. Bouhours commence par une véritable pétition de principe (*Remarques, tom. I. p. 67*). On met toujours *EN*, dit-il, devant les noms, lorsqu'on ne leur donne point d'article : j'en conviens, mais c'est là précisément en quoi consiste la difficulté. Un étranger qui apprend le françois, ne manquera pas de demander en quelles occasions il trouvera le nom avec l'article ou sans l'article.

Outre ce que nous avons dit ci-dessus du sens vague & du sens particularisé ou individuel, voici des exemples tirés, pour la plupart, du P. Bouhours, & des autres observateurs qui l'ont suivi.

EN ou DANS suivis d'un nom sans article, parce que le mot qui suit la préposition n'est pas pris dans un sens individuel, qu'il est pris dans un sens général d'espece ou de sorte.

En repos. En mouvement. En colere. En bon état. En belle humeur. En santé. En maladie. En réalité. En songe. En idée. En fantaisie. En goût. En gras. En maigre. En peinture. En blanc. En rouge. En émail. En or. En arlequin. En capitaine. En roi. En maison. En ville. En campagne. En province. En figure. En chair & en os. Et autres en grand nombre pris dans un sens de sorte, qui n'est pas le sens individuel. On dit aussi par imitation, *en Europe & dans l'Europe, en France & dans la France, en Normandie & dans la Normandie, &c.* Despreaux a dit :

Dans Florence jadis vivoit un medecin.

Art poét. liv. IV.

Peut-être diroit-il aujourd'hui à Florence.

EN ou DANS suivis d'un nom avec l'article, à cause du sens individuel.

Dans le royaume de Naples. Dans la France. Dans la Normandie. Dans le repos où je suis. Dans le mouvement, ou dans l'agitation, ou dans l'état où je me trouve; on dit aussi en l'état où je suis. Dans la misere ou en la misere où je suis. Dans la belle humeur ou en la belle humeur où vous êtes. Dans la fleur de l'âge ou en la fleur de l'âge. Il m'est venu dans l'esprit. Il est allé en l'autre monde, pour dire il est mort : en ce sens le P. Bouhours ne veut pas qu'on dise il est allé dans l'autre monde; car alors l'autre monde se prend, dit-il, pour le nouveau monde ou l'Amérique. Dans l'extrémité ou en l'extrémité où je suis. Dans la bonne humeur ou en la bonne humeur où il est. Dans tous les lieux du monde ou en tous les lieux du monde. En tout tems, en tout pays. Dans tous les tems, dans tous les pays. J'ai lu cela en un bon livre ou dans un bon livre. En mille occasions ou dans mille occasions. En chaque âge ou dans chaque âge. En quelque pensée ou dans quelque pensée que vous soyez. En des livres ou dans des livres. En de si beaux lieux ou dans de si beaux lieux. (F)

ÉNALLAGE, f. f. (Gramm.) ἐναλλαγή, changement, permutation. R. ἐναλλάττω, permuto; ainsi pour conserver l'orthographe & la prononciation des anciens, il faudroit prononcer *énallague*. C'est une prétendue figure de construction, que les grammairiens qui raisonnent ne connoissent point, mais que les grammaticiens célèbrent. Selon ceux-ci, l'*énallage* est une sorte d'échange qui se fait dans les accidens des mots; ce qui arrive, disent-ils, quand on met un tems pour un autre, ou un tel genre pour un genre différent; il en est de même à l'égard des modes des verbes, comme quand on emploie l'infinitif au lieu de quelque mode fini : c'est ainsi que dans Térence lorsque le parasite revient de chez Thais, à laquelle il venoit de faire un beau présent de la part de Thrafon, celui-ci vient au-devant de lui en disant :

Magnas verò agere gratias Thais mihi?

Ter. eun. iij. 1.

Thais me fait de grands remerciemens sans doute?

Qui ne voit que *agere* est là pour *agit*, disent les grammaticiens?

Ceux au contraire qui tirent de l'analogie les regles de l'élocution, & qui croient que chaque signe de rapport n'est le signe que du rapport particulier qu'il doit indiquer, selon l'institution de la langue; qu'ainsi l'*infinitif* n'est jamais que l'*infinitif*, le signe du *tems passé* n'indique que le *tems passé*; &c. ceux-là, dis-je, soutiennent qu'il n'y a rien de plus déraisonnable que ces sortes de figures. Qui ne voit que si ces changemens étoient aussi arbitraires, dit l'auteur

de la méthode latine de Port-Royal (des fig. ch. vij. p. 562.) toutes les regles deviendroient inutiles, & il n'y auroit plus de fautes qu'on ne pût justifier en disant que c'est une *énallage*, ou quelque autre figure pareille? Que les jeunes écoliers perdent de connoître trop tard cette figure, & de n'avoir pas encore l'art d'en tirer tous les avantages qu'elle offre à leur paresse & à leur ignorance!

En effet, pourquoi un jeune écolier à qui l'on fait un crime d'avoir mis un tems ou un genre pour un autre, ne pourra-t-il pas représenter humblement avec Horace, que ses maîtres ne devroient pas lui refuser une liberté que le siècle même d'Auguste a approuvée dans Térence, dans Virgile, & dans tous les autres auteurs de la bonne latinité?

..... Quid autem,
Cecilio, Plautoque dabit Romanus, ademtum
Mî, socioque? Horat. ars poet. v. 55.

Ainsi la seule voie raisonnable est de réduire toutes ces façons de parler à la simplicité de la construction pleine, selon laquelle seule les mots font un tout qui présente un sens. Un mot qui n'occuperait dans une phrase que la place d'un autre, sans en avoir ni le genre ni le cas, ni aucun des accidens qu'il devroit avoir selon l'analogie & la destination des signes; un tel mot, dis-je, seroit sans rapport, & ne feroit que troubler, sans aucun fruit, l'économie de la construction.

Mais expliquons l'exemple que nous avons donné ci-dessus de l'*énallage*, *magnas verò agere gratias Thais mihi?* l'ellipse suppléée va réduire cette phrase à la construction pleine. Thrafon plus occupé de son présent que Thais même qui l'avoit reçu, s' imagine qu'elle en est transportée de joie, & qu'elle ne cesse de l'en remercier : *Thais verò non cessat agere mihi magnas gratias*, où vous voyez que *non cessat* est la raison de l'infinitif *agere*.

L'infinitif ne marque ce qu'il signifie que dans un sens abstrait; il ne fait qu'indiquer un sens qu'il n'affirme ni ne nie, qu'il n'applique à aucune personne déterminée : *hominem esse solum*, ne dit pas que l'homme soit seul, ou qu'il prenne une compagne; ainsi l'infinitif ne marquant point par lui-même un sens déterminé, il faut qu'il soit mis en rapport avec un autre verbe qui soit à un mode fini, & que ces deux verbes deviennent ainsi le complément l'un de l'autre.

Telle est sans doute la raison de la maxime jv. que la méthode latine de P. R. établit au chapitre de l'ellipse, en ces termes : « Toutes les fois que l'infinitif » est seul dans l'oraison, on doit sous-entendre un » verbe qui le gouverne comme *capit*, *solebat*, ou » autre : *ego illud sedulò negare factum* (Terent.), » suppléez *capit* : *facile omnes perferre ac pati* (idem.), » suppléez *solebat*. Ce qui est plus ordinaire aux Poètes & aux Historiens ou l'on doit toujours » sous-entendre un verbe sans prétendre que l'infinitif soit là pour un tems fini, par une figure qui » ne peut avoir aucun fondement ». (F)

ENARBRER, en Horlogerie, signifie faire tenir une roue sur son arbre ou sa tige, ce qui se fait de plusieurs façons; dans les montres & dans les pendules, c'est ordinairement en les rivant tous les deux ensemble.

On dit qu'une roue est bien *enarbrée*, lorsqu'elle tourne bien droit & bien rond sur son arbre. Voyez ROUE, PIGNON, &c. (T)

ENARRHEMENT ou ARRHEMENT, sub. m. (Comm.) convention d'acheter une marchandise à un certain prix, pour sûreté de quoi on donne par avance quelque chose sur le prix convenu. Il y a des *enarrhemens* permis par les lois, & d'autres qu'elles prohibent, tels que ceux qui vont à assurer à un particulier une très-grande quantité, ou même

toute une espèce de marchandises, pour y mettre la cherté. *Voyez* ARRHES & ARRHER. *Dict. du Comm. de Trév. & de Chambers.* (G)

ENARRHER, convenir du prix d'une chose, donner des arrhes pour la sûreté de l'exécution du marché.

ÉNARTHROSE, f. f. (*Anat.*) c'est une des trois espèces de diarthrose, c'est-à-dire d'articulation osseuse avec mouvement : les deux autres sont l'*arthrodie* & le *ginglyme*.

L'*énarthrose* se fait, dit-on, lorsqu'une grosse tête d'os est reçue dans une cavité profonde, comme la tête du fémur dans la cavité des os innominés ; l'*arthrodie* a lieu lorsqu'une tête plate est reçue dans une cavité superficielle, comme la tête de l'os du bras dans la cavité glénoïde de l'omoplate ; le *ginglyme* consiste dans la réception mutuelle de deux os, comme est celle de l'humerus & du cubitus. Voici maintenant l'origine de ces mots grecs, & de tous ceux des articulations.

Les anciens considérant que les os du corps humain sont joints ensemble de diverses manières, les uns avec mouvement & les autres sans mouvement, ont inventé plusieurs termes pour spécifier la différence de ces assemblages ; cependant malgré les soins qu'ils se sont donnés, & l'obligation qu'on leur doit d'avoir ouvert cette carrière épineuse, ils ont fait de vains efforts pour accommoder à leurs termes toutes les articulations qui se présentent dans le corps de l'homme, outre que les termes qu'ils ont employés expriment quelquefois assez mal les choses auxquelles ils ont voulu les consacrer. Les modernes s'en étant aperçus, ont ajouté par supplément de nouvelles subdivisions aux anciennes ; mais loin d'éclaircir cette matière, ils l'ont rendue plus abstraite & plus inintelligible.

Ces réflexions ont engagé M. Lieutaud à abandonner l'ancienne méthode sur les noms des articulations, & à lui substituer une nouvelle théorie, qui nous paroît plus simple, plus naturelle que celle qu'on suit ordinairement, & qui du moins a l'avantage d'être proportionnée aux connoissances de ceux qui commencent. On trouvera dans son *Anatomie* l'exposition de sa méthode ; car il ne s'agit pas ici d'entrer dans ce détail : il nous suffira de remarquer avec cet auteur, que c'est parler improprement, de donner le nom de *connexion* à l'*énarthrose*, à l'*arthrodie*, & au *ginglyme*.

En effet, qu'on coupe dans un squelette frais les ligamens de l'articulation du fémur, comme le dit M. Lieutaud, on ne détruit point l'*énarthrose* ; cependant les os se séparent, & on ne sauroit les rassembler, si on ne les attache par des liens artificiels : concluons que ce sont les ligamens dans le squelette frais, & le fil de laiton dans le sec, qui font la connexion du fémur avec les os innominés, & non pas l'*énarthrose*, qui ne sert tout au plus qu'à marquer le mouvement que doit avoir la partie, de même que l'*arthrodie* & le *ginglyme*. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ENAUCHER, en terme d'*Epinglier*, c'est former sur l'enclume, la place de la branche de l'épingle, avant celle de la tête ; sans cette précaution il est aisé de concevoir qu'elle seroit écrasée. *Voyez les entailles pratiquées aux enclumes, figures & Planches de l'Epinglier.* On fait ces entailles avec une lime à trois quarrés. *Fig. des mêmes Planches.*

ENCABANEMENT, f. m. (*Marine.*) on appelle ainsi la partie du côté du navire, qui rentre depuis la ligne du fort jusqu'au plat bord. *Voyez Marine, Planche V.* la coupe d'un vaisseau dans sa largeur, où la partie comprise entre la ligne du fort & le plat bord est aisée à distinguer. (Z)

ENCADRER, v. act. c'est mettre dans un cadre ; on encadre un tableau, une estampe.

ENCAISSÉ, adj. (*Comm.*) marchandise ou effet qu'on a mis dans une caisse pour en faciliter le transport. *Voyez* CAISSE.

ENCAISSEMENT, f. m. action d'encaisser.

ENCAISSEMENT ; c'est tout un ouvrage de charpente, dans lequel on coule à fond perdu de la maçonnerie pour faire une crèche.

ENCAISSER, mettre des marchandises ou des effets dans une caisse, pour les envoyer dehors.

ENCAISSER, se dit aussi de l'argent qu'on met dans une caisse ou coffre fort à part, pour le garder & l'employer dans le tems aux frais & dépenses de quelque entreprise. *Dictionn. du Comm. de Trévoux, & Chambers.* (G)

ENCAISSER, (*Jard.*) est l'action de remettre dans de nouvelles caisses, des arbres à fleurs qui en ont besoin. *Voyez* RENCAISSER.

ENCAN, f. m. (*Jurisp.*) est une vente de meubles qui se fait par autorité de justice, ou du moins publiquement par le ministère d'un huissier ou sergent, au plus offrant & dernier enchérisseur. Ce mot vient du latin *in quantum*, d'où l'on a fait *inquant*, terme qui est encore usité dans quelques provinces ; & en d'autres, par corruption, on a dit *encan*. Menage & Duncange font venir ce mot d'*incantare*, qui signifie crier ; mais l'autre étymologie paroît plus naturelle. Les meubles vendus à l'*encan*, ne peuvent plus être revendiqués après les huit jours de recousse, dans les coutumes qui accordent au faisi ce droit de recousse ou forage. *Voyez* RECOUSSE. (A)

ENCANTHIS, f. m. (*Medec. Chir.*) terme grec, transmis dans notre langue parce qu'on ne peut le rendre que par une périphrase ; il est composé de la particule *εν*, dans, & *ανθης*, angle de l'œil.

L'*encanthis* est une excroissance charnue, ou si l'on veut un tubercule qui se forme dans l'angle interne de l'œil.

Pour connoître positivement le lieu de cette excroissance, il faut rappeler 1^o. à sa mémoire la petite masse rougeâtre, grenue, & oblongue, nommée *caroncule lacrymale*, qui est située entre l'angle interne des paupières, & le globe de l'œil. Cette espèce de glande conglomérée, dont on doit la meilleure description à Morgagni, sépare une partie de l'humeur sébacée de Meibomius. 2^o. Il faut encore se rappeler, que sur le globe de l'œil, à côté de ce petit corps glanduleux, se trouve une cuticule rouge, ou plutôt un pli semi-lunaire, formé par la conjonctive en manière de croissant, dont la cavité regarde l'uvée, & la convexité le nez. Or c'est précisément ou dans la caroncule lacrymale, ou dans la cuticule rouge qui lui est contiguë, que l'*encanthis* a son siège.

Ce tubercule, quelle qu'en soit la cause, vice interne des humeurs ou accident externe, grossit quelquefois jusqu'à couvrir les points lacrymaux, & la plus grande partie de la prunelle : alors la vue s'affoiblit, les yeux s'enflamment, défigurent le visage, & larmoyent continuellement.

Les gens de l'art distinguent avec raison deux espèces d'*encanthis* ; l'une douce, bénigne, fongueuse, rougeâtre, n'est accompagnée ni de douleur, ni de dureté ; l'autre dure, blanchâtre ou plombée, cause une douleur piquante, & tient de la nature du cancer.

Pour guérir l'*encanthis*, on tâche de consumer & dessécher cette excroissance fongueuse, en mettant dessus trois ou quatre fois par jour une poudre très-subtile, faite avec quinze grains de verdet brûlé, dix grains d'alun calciné, un scrupule d'iris, & une dragme de sucre candi, lavant l'œil une demi-heure après avec quelque eau ophthalmique.

Quelques auteurs conseillent de se servir du verdet ou de l'alun, d'autres du précipité rouge, quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance avec l'esprit de vitriol; mais l'usage de tous ces cathérétiques est dangereux, parce que l'application n'en peut pas être assez juste pour ne pas s'étendre un peu aux environs, ce qui peut occasionner des accidens; il est plus prudent de les étendre avec d'autres remèdes plus doux, pour affaiblir leur action. L'*encanthis* résiste souvent à tous les remèdes; il faut alors en faire l'extirpation de la manière suivante. On passe à-travers de l'excroissance une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré, avec lequel on fait une anse que le chirurgien tient avec sa main gauche, tandis qu'avec la droite il tient une lancette ou un petit bistouri dont il cerne la base de la tumeur, ou bien il la coupe avec la pointe des ciseaux. On met ensuite un peu de poudre de sucre candi dans l'œil, & par-dessus des compresses trempées dans un collyre rafraîchissant. S'il survenoit inflammation, on saignerait le malade, & on y remédierait par les moyens convenables. Voy. OPHTHALMIE. (Y)

* ENCANTRER, *terme de Fabrique des étoffes de soie*; c'est ranger les canons dans la cantre, passer les brins de soie dans les boucles de verre, de façon que l'ourdissante soit prête d'ourdir sa chaîne.

Encantrer se dit encore des roquetins servant au velours, lorsqu'on les distribue dans la cantre, & le mot *encantrer* est proprement affecté à cette opération; au lieu que quand il s'agit d'ourdissage, on dit *embanquer*. Voyez EMBANQUER.

ENCAPÉ, adj. (*Marine*.) terme dont se servent les Marins pour dire qu'ils sont avancés entre les caps dans de certains parages, par exemple entre Ouessant & Finistère; comme ils disent *décapé*, lorsqu'ils s'éloignent de certaines terres ou golfes, & qu'ils sont hors des caps les plus avancés. (Z)

ENCAPUCHONNER, (S') S'ARMER, v. pass. & termes synonymes, (*Manège*.) L'un & l'autre expriment l'action d'un cheval qui, pour ne point consentir à l'effet des renes, déplace sa tête & baisse le nez, en le ramenant en-arrière de la ligne perpendiculaire sur laquelle il devrait être.

Je crains fort que M. de la Broue n'ait erré, lorsqu'il a voulu remonter aux raisons de l'application du mot *armer* usité dans ce sens. Il prétend que cette expression n'a été employée que parce que le cheval, dans cette position, présentant le haut du front, doit donner dans une troupe ferrée avec beaucoup plus d'assurance que s'il avoit le nez légèrement en avant: car il semble, dit-il, que le cheval se met en garde pour vouloir heurter ou soutenir un choc; c'est pourquoi on nomme cette posture *s'armer*. Quelque respectable que puisse être l'autorité de cet homme aussi malheureux que célèbre, je ne puis m'empêcher de penser que nous n'avons adopté en pareil cas le terme dont il s'agit, que parce que l'animal, dans cette attitude, *s'arme* précisément contre le cavalier, puisque dès-lors il défend ses barres, ses levres, sa langue, sa barbe, & se soustrait à tous les mouvemens de la main.

En effet, en baissant ainsi la tête, il appuie les branches du mors ou contre son encolure, ou contre son poitrail; or comme la main n'a de pouvoir & d'empire qu'autant qu'elle peut transmettre ses impressions jusque dans la bouche, & qu'elles ne sauroient y parvenir & s'y manifester que par le moyen des branches, qui sont le levier qu'elle doit mouvoir, il suit de leur appui & de leur fixation contre ces parties du corps de l'animal, que toutes ses opérations sont inutiles, & qu'elles se trouvent continuées dans une entière impuissance.

Les chevaux dont l'encolure est foible & débile, sont plus portés à *s'encapuchonner* que les autres.

Il est assez difficile de remédier à cette imperfection, sur-tout quand le cheval en a contracté l'habitude, & qu'il a reconnu tous les avantages qu'il peut retirer d'une semblable défense; car il n'est, pour ainsi dire, aucune action de la main qui puisse véritablement porter le nez de l'animal en-avant, elles paroissent toutes plutôt propres à le ramener. Nous trouvons cependant une ressource contre le cheval qui *s'arme*, lorsque nous rendons l'angle que forment l'extrémité inférieure des renes & le bas des branches, beaucoup plus aigu par l'élévation & par le port de notre main en-avant. L'effet de ce changement de position est tel, que l'embouchure, non-seulement en appuyant sur les barres, mais en remontant & en les froissant, contraint l'animal de se relever, & le *desarme*. Cette voie une fois découverte, il s'agit encore de l'employer dès que le cheval tend à *s'armer* de nouveau, & avant qu'il se soit *encapuchonné*: une grande attention à pratiquer ainsi, pourroit peut-être corriger entièrement ce défaut, qui a engagé nombre d'écuyers à chercher vainement dans des embouchures de plusieurs espèces, dans des billots cannelés & arrêtés dans les sous-gorges, dans des boules de bois placées à l'angle de l'os maxillaire inférieur, dans des pointes fixées au bas des branches, &c. des moyens qui ne leur ont jamais réussi.

Le bridon peut être aussi, dans de pareilles circonstances, d'une véritable utilité. (e)

ENCARDIA, f. f. (*Hist. nat.*) pierre dont parle Pline, & dont il distingue trois espèces; dans la première on voit la figure d'un cœur tout noir & en relief; la seconde représente un cœur verd; dans la troisième on voit un cœur noir, tandis que le reste de la pierre est blanc. Boëtius de Boot, *de lapid. & gemmis*.

ENCASSURE, f. f. *terme de Charronnage*. Les Charrons se servent de ce mot pour exprimer une entaille qu'ils font au lisoir de derrière & à la sellette de devant, pour y placer les essieux des roues, qui s'y trouvent ainsi enchâssées. Voy. Planche du Charron, la figure qui représente un avant-train de carrosse.

ENCASTELÉ, adj. *cheval encastelé*, (*Manège*.) On doit distinguer le cheval *encastelé* de celui qui tend à l'*encastelure*; les talons du premier sont extrêmement resserés, les talons du second ont du penchant à se retrécir. Les piés de devant *s'encastellent*, & non ceux de derrière, parce que ceux-ci sont continuellement exposés à l'humidité de la fiente & de l'urine de l'animal. Voyez ENCASTELURE. (e)

ENCASTELURE, f. f. (*Man. Maréch.*) maladie dont sont atteints les piés de devant des chevaux.

Elle consiste dans un retrécissement extrême des talons auprès de la fente de la fourchette; ils se rapprochent si intimement, qu'ils semblent, en rentrant l'un dans l'autre, n'en former qu'un seul. Alors les parties molles situées entre l'ongle & l'os du petit pié, souffrent tellement de la compression occasionnée par ce resserement, que non-seulement il en résulte une douleur très-vive, qui est décelée par la chaleur du pié & par la claudication, mais des suites & des accidens funestes, tels que des suppurations intérieures, des reflux de la matière à la couronne, la corruption des portions ligamenteuses, tendineuses, aponevrotiques, &c.

L'*encastelure* est plus commune dans les chevaux fins & de légère taille, que dans tous les autres: les chevaux d'Espagne y sont très-sujets. Elle ne provient quelquefois que d'un talon, & dans ce cas le resserement est plus ordinairement dans celui de de-

dans que dans celui de dehors, parce que le quartier de ce côté est toujours plus foible.

Nous observons que le trop de hauteur des talons est un acheminement à cette maladie; les talons bas néanmoins n'en sont point absolument exempts. Elle s'annonce encore dans un pié qui s'allonge trop, & qui *outrépasse en talon* la rondeur ordinaire.

Si la sécheresse & l'aridité de l'ongle, si les mains ignorantes des Maréchaux sont les uniques causes de l'*encastelure*, il est sans doute très-aisé de la prévenir, soit en humectant souvent les piés, soit en en confiant le soin à des artistes éclairés, s'il en est & si l'on en trouve.

Les preuves de l'aridité & de la constitution trop sèche de l'ongle, se tirent de la disposition des talons au resserrement, des cercles ou des rainures qui se rencontrent extérieurement autour du sabot, des seymes que l'on y apperçoit, de la petitesse, de la maigreur, de l'altération de la fourchette, &c. Ce défaut naturel augmentant par notre négligence, précipite insensiblement l'animal dans une foule de maux que nous pourrions lui éviter, si nous avions l'attention d'assouplir par le moyen de quelques topiques gras & onctueux les fibres de cette partie.

Prenez cire jaune, sain-doux, huile d'olive, parties égales; faites fondre le tout; retirez du feu, & ajoutez ensuite pareille quantité de miel commun; mêlez-les sur le champ, en agitant toujours la matière, jusqu'à ce qu'en refroidissant elle acquière une consistance d'onguent: servez-vous-en ensuite pour graisser l'ongle sur tous les environs de la couronne, à sa naissance jusqu'aux talons, en relevant le poil, que vous rabatrez ensuite: garnissez le dessous du pié avec de la terre-glaïse. Ces sortes d'applications faites régulièrement deux ou trois fois dans la semaine, plus ou moins souvent, selon le besoin & le genre de l'ongle, préserveront l'animal de ces événements fâcheux qui le rendent enfin incapable d'être utile.

Mais tous ces soins seroient superflus, si l'on ne fixoit ses regards sur le maréchal chargé d'entretenir les piés. Il est une méthode de les parer & d'y ajuster des fers, dont on ne peut s'écarter sans danger; & de plus on doit craindre, même de la part de ceux qui sont les mieux conformés, le retrécissement dont il s'agit, lorsque l'on n'est pas en état de guider la plupart des ouvriers qui gâtent la configuration de l'ongle, & qui le coupent de manière à en provoquer les défauts. Voyez FERRURE, FER, PANTOUFLE.

Cette méthode indiquée dans ces articles est véritablement telle, que nul cheval ne peut s'*encasteler* dès qu'on s'y conformera scrupuleusement; mais si l'*encastelure* existe réellement, & que les moyens prescrits, dans le cas de son existence relativement à la ferrure, ne produisent aucun effet ou ne dégagent pas assez promptement les parties comprimées & plus ou moins souffrantes, le parti le plus sûr est de déssoler l'animal (voyez SOLE), sans perdre un tems précieux à affoiblir les quartiers en les *renettant* (voyez RENETTES), & à donner vainement des raies de feu (voyez FEU). Cette opération par le seul secours de laquelle nous pouvons élargir à notre gré les talons, étant bien pratiquée, il n'est pas douteux que nous procurerons la guérison entière d'une maladie qui reparoîtra bien-tôt, si nous ne parons à une rechûte par des soins assidus. (e)

ENCASTER, v. act. *terme de Fayencier*; c'est placer les pièces à enfourner dans les gazettes, de manière que le poids des supérieures n'écrase point & ne déforme pas les inférieures.

ENCASTILLAGE, f. m. (*Marine*.) c'est l'élevation de l'arrière & de l'avant, & tout ce qui est construit dans un vaisseau, depuis la lisse de vibord jusqu'au haut. Voyez ACASTILLAGE. (Z)

ENCASTRER, *en Architecture*, c'est enchâsser ou joindre. On enchâsse par entaille ou par feillure une pierre dans une autre, ou un crampon de son épaisseur dans deux pierres, pour les joindre. On dit aussi *construire par encastrement*. (P)

ENCASTRER, voyez EMBOÎTER. (P)

ENCAUSTIQUE, *adject. pris subst. (Peinture.)* espèce de peinture pratiquée par les anciens, & qu'on cherche à ressusciter aujourd'hui.

Quelle étoit la manœuvre des anciens? les méthodes qu'on propose en approchent-elles, ou valent-elles mieux? Il ne reste d'eux aucun monument en ce genre: on n'en peut donc juger que d'après les auteurs.

Pline dit, *liv. XXXV. chap. xj. Ceris pingere ac picturam inurere, quis primus excogitaverit, non constat. Quidam Aristidis inventum putant, postea consummatum à Praxitele; sed aliquantò vetustiores encausticæ picturæ extiterent, ut Polygnoti, & Nicanoris, & Arcefilai, Pariorum. Lysippus quoque, Eginæ, picturæ suæ inscripsit ἐνκαυστον; quod profectò non fecisset, nisi encaustica inventa. Pamphilus quoque Apellis præceptor non pinxisse tantum encaustica, sed etiam docuisse traditur Pausiam Sycionium, primum in hoc genere nobilem.* « On ne fait pas qui le premier imagina de peindre avec des cires & de brûler la peinture. Quelques-uns croient que c'est une invention d'Aristide, de, ensuite perfectionnée par Praxitele; mais il y a eu des peintures *encaustiques* un peu plus anciennes, comme de Polygnote, de Nicanor, & d'Arcefilaïs, de Paros. De plus, Lysippe d'Egine écrivit au bas de sa peinture, *il a brûlé*; ce qu'il n'eût assurément pas fait, si l'*encaustique* n'eût été dès-lors inventé. On dit aussi que Pamphile maître d'Apelle, non-seulement peignit des *encaustiques*, mais en donna des leçons à Pausias, le premier qui se distingua en ce genre ».

Nicias, qui s'y distingua aussi, mit à ses tableaux la même inscription qu'Apelle, *ἐνκαυστον*; selon Pline, au même livre.

Voilà les inventeurs de l'*Encaustique*; en voici les espèces: on a trop négligé de les distinguer. Dans les recherches difficiles il faut s'aider de tout.

Pline dit, *l. XXXV. c. xj. Encausto pingendi duo fuisse antiquitus genera constat, cerâ & in ebore, cestro, id est, viriculo; donec classès pingi cæperent. Hoc tertium accessit, resolutis igni ceris, penicillo utendi; quæ pictura in navibus nec sole, nec sale, ventisque corrumpitur.* « Il est certain qu'il y avoit anciennement deux sortes de peintures *encaustiques* en cire, & en ivoire, au cestre, c'est-à-dire au touret (espèce de burin), jusqu'à ce qu'on eût commencé à peindre les vaisseaux. On en a ajouté une troisième, qui est d'employer au pinceau les cires fondues au feu. Cette peinture pratiquée dans les vaisseaux, ne s'altère ni par le soleil, ni par l'eau, ni par les vents ».

Il paroît qu'avant tout cela l'on avoit déjà une manière d'employer la cire au feu & à la brosse, & que ces trois sortes de peintures *encaustiques* n'en font qu'une extension. Voici ce qu'en dit Vitruve, *livre VII. chap. jx. Cum paries expolitus & aridus fuerit, tunc ceram puniceam igni liquefactam, paulò oleo temperatam, setâ inducat. Deinde postea carbonibus in ferro vase compositis, eam ceram cum pariete calefaciendo sudare cogat, fiatque ut peraguetur. Postea cum cupidela linteisque puris subigat, uti signa marmorea nuda curantur. Hæc autem ratio græcè dicitur.* « Quand le mur sera poli & sec, qu'on l'enduit à la brosse, de cire de Carthage fondue au feu, & mêlée d'un peu d'huile. Après cela qu'on mette des charbons dans un vase de fer; qu'en chauffant on fasse suer la cire avec le mur, jusqu'à ce que tout soit égal. Ensuite qu'on le frote avec une toile cirée, & qu'on le polisse avec des linges nets, comme on fait aux sta-

» tues de marbre. C'est ce que les Grecs appellent » *causis*, uſtion ».

Voilà un vernis *encaustique* & à la cire, dans toute la rigueur des termes. Cette manœuvre, ignorée ſans doute des reſtaurateurs de l'ancien *encaustique*, répand, ce me ſemble, du jour ſur l'obſcurité de Pline, puisſqu'elle décide à-la-fois & la réalité de l'uſtion, & ſa maniere. Elle ſ'applique d'elle-même à la Peinture, & ne permet plus de diſpute, ni au grammairien ſur le ſens d'*urere*, ni au peintre ſur le procédé. Pline fait mention de ce vernis au *livre XXXIII*. mais il ne dit pas un mot de l'uſtion : or on ſ'en eſt rapporté à Pline, & voilà d'où eſt venu l'embarras.

Ce n'eſt qu'en ſuppoſant une uſtion réelle, que le dyſtique ſuivant a un ſens net :

Encaustus Phaëton tabulâ depictus in iſtâ eſt :

Quid tibi vis, Dipyrôn qui Phaëtona facis ?

Martial, *liv. IV. Epigr. xlvij.*

» Ce tableau eſt un Phaëton brûlé : pourquoi Phaë- » ton eſt-il brûlé deux fois ? »

Preuve que l'uſtion ne ſe faiſoit qu'après la peinture.

Autre obſervation. Auſſi-tôt qu'il ſ'agit des anciens, on n'imagine que du parfait, ſans ſuivre les progrès de l'art. Cela eſt fort à leur honneur ; mais ce n'eſt point la marche de l'eſprit humain, & il n'eſt pas abſurde que les anciens, avec d'excellens ſculpteurs, n'aient eu que de médiocres peintres.

Ils avoient un vernis *encaustique* à la cire : ils imaginèrent de teindre la cire, pour la ſubſtituer à la détrempe ; mais il ne faut pas croire qu'ils en euſſent de trente-fix couleurs. Pline, *liv. XXXV. chap. vij.* en nomme quelques-unes, & dit : *Ceræ tinguntur iſſdem his coloribus ad eas picturas, quæ inuruntur.* « C'eſt » avec ces couleurs qu'on teint les cires pour les » peintures qui ſe brûlent ».

Il dit plus poſitivement ailleurs, qu'autrefois les peintres, & Polygnote entr'autres, n'employoient que quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge, & le noir, & toutes très-communes. Ils n'avoient ni bleu, ni verd.

Ce ne fut pas d'abord des peintures au pinceau ; ils gravoient ; ils imaginèrent d'enluminer leurs gravures. La détrempe avoit peu de conſiſtance ; ils employèrent leurs cires colorées, & l'uſtion en fit des *encaustiques*. Quelle que fût d'ailleurs leur manœuvre, car faute de guide on ne peut faire ici que des conjectures haſardées, on conçoit que ces manieres dûrent précéder l'*encaustique* au pinceau, qui évidemment étoit plus difficile. On conçoit encore que ces peintures devoient être aſſez groſſieres, & ceci n'eſt point une idée de ſyſtème.

Quintilien en parle ainſi, *liv. X. Primi quorum quidam opera non vetuſtatis modo gratiâ viſenda ſunt, clari pictores fuiſſe dicuntur Polygnôtus atque Aglaophon, quorum ſimplex color tam ſui ſtudioſos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futura mox artis primordia maximis qui poſt eos extiterunt auctoris præferantur, proprio quodam intelligendi (ut mea fert opinio) ambitu.* « Les premiers peintres célèbres dont on doit voir » les ouvrages, non pas ſeulement parce qu'ils ſont » anciens, ſont Polygnote & Aglaophon. Leur co- » loris ſimple a encore des partiſans ſi zélés, qu'ils » préférèrent ces préludes groſſiers de l'art qui alloit » naître, aux ouvrages des plus grands maîtres qui » ont paru après eux ; & cela, je penſe, par une » certaine affectation d'intelligence qui leur eſt par- » ticulière ».

Zeuxis qui, ſelon le même Quintilien, inventa le premier l'art des ombres & des clairs, montra un art qui vraiſſemblablement ne fut pas fort cultivé ; car le même auteur dit, *liv. VIII. ch. v. Nec pictura in quâ nihil circumlitum eſt, eminet. Idedque artiſices,*

etiâ cum plura in unam tabulam opera contulerunt, ſpatiis diſtinguunt, ne umbræ in corpora cadant. « La » peinture ne ſort point, ſi les entours des corps ne » ſont ombrés. Auſſi les artiſtes qui ont mis pluſieurs » figures dans un tableau, laiſſent entr'elles des in- » tervalles, pour que les ombres ne tombent pas ſur » les figures ». C'eſt-à-dire qu'ils n'entendoient guere ni le clair-obſcur, ni les reſlets, ni la dégradation des teintes, & toutes les fineſſes de la perſpective, qui ſont le charme de la peinture : auſſi leurs compoſitions n'étoient pas chargées, & tout devoit y être diſtribué ſur les devans, comme dans leurs bas-reliefs.

Cela devoit être encore plus dans l'*encaustique* au pinceau, par l'embarras de manier les cires. De-là vient que Pauſias ne faiſoit guere que de petits tableaux, & ſur-tout des enfans. Ses envieux en donnoient pour raiſon, que cette eſpece de peinture étoit lente ; c'eſt pourquoi voulant donner de la célébrité à ſon art, il acheva dans un jour un tableau qui repréſentoit encore un enfant. Cette production parut ſingulière, puisſqu'on lui donna un nom, *ἡμεροποιος*, *peinture d'un jour*. Pline qui rapporte ces faits, *livre XXXV. chap. xj.* ajoûte, comme quelque choſe de remarquable, que Pauſias peignit auſſi de grands tableaux ; & il fait ailleurs la même obſervation ſur Nicias : *fecit & grandes picturas.*

En effet la difficulté étoit toute autre. On conçoit qu'en petit, le peintre pouvoit donner au bois par-deſſous, un degré de chaleur capable de maintenir à un certain point la liquidité des cires, pour fondre ſes teintes, & donner aux couleurs leur ton ; au lieu qu'en grand il falloit travailler à grands coups de broſſe & avec une main ſûre, comme dans la ſreſque, ſans autre reſſource pour retoucher ſon tableau, que le moment même de l'inuſtion ; laquelle ne pouvant ſe faire que par-devant, devoit gêner la main de l'artiſte.

Cet *encaustique* étoit ſans doute bien plus pratique dans les vaiſſeaux, où il falloit plutôt de grandes & bonnes ébauches, que des peintures finies avec le dernier ſoin ; car ce n'étoit pas ſeulement des couleurs appliquées, mais des figures ; quand Pline ne l'auroit pas dit, Ovide le prouveroit :

*Et picta coloribus uſtis
Cœleſtium matrem concava puppis habet.*

Faſt. liv. IV. verſ. 274.

» Et la poupe repréſente la mere des dieux peinte » en couleurs brûlées ».

Qu'on ne diſe point que ſi ces tableaux *encaustiques* avoient été imparfaits, les Romains n'en auroient pas fait ſi grand cas. Ils étoient eſtimables ſans doute ; mais c'étoit par la nobleſſe des idées & l'élégance du deſſein, ſur-tout dans un tems où le faux brillant & le mauvais goût faiſoient abandonner la nature, au moment que les Grecs l'avoient à peine faiſie. Je parle d'après Vitruve, *livre VII. ch. v.* Et de ſon tems, avec des couleurs plus fines & plus cheres, on ne voyoit que des idées fauſſes & ſans art, telles à-peu-près que ces ornemens biſarres dont ſont chargés nos anciens manſcrits. Nous les traitons de *gothiques*, & c'eſt du goût romain, & du meilleur ſiècle. De plus, cette peinture avoit ſur la détrempe l'avantage d'une vigueur & d'une ſolidité à l'épreuve de l'air, du ſoleil & des vers ; comme elle en a un autre fort conſidérable ſur notre peinture à l'huile, celui d'un mat uniforme : d'où réſulte une harmonie flateuſe, & indépendante des jours.

On doit voir à-présent ce que c'étoit que l'*encaustique* des anciens. Ceux qui ont travaillé à nous le reſtituer, paroiffent n'avoir pas ſeulement penſé aux deux premières eſpeces, & vraiſſemblablement il n'y a pas grand mal. Ne nous occupons donc, comme

me eux, que de la troisième, de l'*encaustique* au pinceau. Voici le résultat de tout ce qui précède, & l'ordre des opérations.

1°. Il avoient des cires colorées, *ceræ tinguntur iisdem his coloribus*. Ces cires étoient peut-être mêlées d'un peu d'huile, pour les rendre plus fusibles & moins cassantes, *paulò oleo temperatam*; & ils les conservoient dans des boîtes à compartimens, dit Varron, liv. II. de re rust. *Pictores loculatas habent arculas, ubi discolors sunt ceræ*; si cependant ces boîtes n'étoient pas pour les tenir en fusion.

2°. Ils faisoient fondre ces cires, & les employoient au pinceau, *resolutis igni ceris, penicillo utendi*; soit qu'ils fissent leurs teintes dans des godets chauds, soit au bout du pinceau, comme font quelquefois nos peintres.

3°. Ils fixoient leur tableau par l'inustion, *picturam inurere*. Je dis leur tableau, parce que le mot *pictura* ne signifie point des couleurs, mais ou l'art de peindre, ou le tableau. Ils les fixoient avec un réchaut plein de charbons, qu'ils promenoient à la surface: *carbonibus in ferreo vase compositis*, comme dit Vitruve. Ce *ferreum vas*, ce réchaut étoit sans doute le même instrument dont il est fait mention dans le digeste sous le nom de *cauteria*.

4°. Enfin ils frotoient & polissoient le tout avec des linges nets, *linteis puris subigat*; opération qui doit donner l'éclat du vernis, sans en avoir les défauts.

Toute peinture qui ne remplira pas ces conditions, les trois premières sur-tout, ou qui ne les remplira pas dans cet ordre, pourra égaler, surpasser même l'*encaustique* des anciens, mais ne sera jamais leur *encaustique*.

C'est l'art de peindre avec des cires colorées, & de fixer la peinture par l'inustion; & ce n'est que cela. Ce même art qu'on appelloit communément *encaustique*, inustion, Callixene de Rhodes, dans Athénée, le nomme *κροχράσιον*, *peinture en cire*. Il n'y en avoit qu'un.

Voilà, je crois, des principes incontestables, & suffisans pour apprécier sûrement toutes les manières de peindre à la cire connues jusqu'à présent. Nous les devons à M. le comte de Caylus, & à M. Bachelier, peintre; ce sont les seuls qui puissent prétendre au titre d'inventeurs ou de restaurateurs de l'*encaustique*. Ceux qui nous ont donné des ouvrages dans ce genre, ne sont que leurs disciples, puisqu'ils n'ont travaillé que d'après eux.

M. le comte de Caylus a publié cinq manières, dont les quatre premières sont, selon lui, autant de vrais *encaustiques*.

Première manière de peindre en cire, selon M. de Caylus.

Couleurs, teintes, peinture, tout se prépare & se finit au bain-marie.

1°. Au lieu de pierre à broyer, faites construire une espèce de coffre de fer-blanc de seize pouces quarrés sur deux & demi de hauteur, bien soudé partout, & sans autre ouverture qu'un goulot un peu élevé, pour le remplir d'eau. Sur la surface quarrée du côté de laquelle le goulot s'élève, faites appliquer & attacher avec huit tenons de fer-blanc, une glace de l'épaisseur ordinaire, qui ne soit qu'adoucie, & qui conserve assez de grain pour broyer les couleurs: elles glisseroient sur une glace polie. Remplissez à-peu-près ce coffre d'eau, mettez-le sur le feu, chargez la glace de cire & de couleurs; la cire fondra, & vous broyerez avec une molette de marbre, que vous aurez eu la précaution de faire chauffer. Enlevez la couleur broyée avec un couteau pliant d'ivoire; mettez-la refroidir, & préparez de même les autres couleurs.

2°. Au lieu de godets ordinaires, ayez un autre

Tome V.

coffre de fer-blanc avec son goulot, de la même hauteur, & assez grand pour y percer symétriquement dix-huit trous ronds, de quinze lignes de diamètre. Dans ces trous, soudez autant de godets de fer-blanc d'un pouce de profondeur, de façon qu'ils plongent dans le coffre. Dans ces godets, mettez-en d'autres de crystal, pour n'avoir rien à craindre de l'étalement du fer-blanc. Remplissez le coffre d'eau bouillante; les cires colorées fondront, & seront en état d'être employées.

3°. Au lieu de palette, ayez un troisième coffret couvert d'une glace adoucie, & toute semblable à la machine à broyer; remplissez-le d'eau bouillante, & formez vos teintes.

4°. Au lieu de chevalet, ayez encore un coffre de fer-blanc semblable au premier, mais plus grand, & dont la face supérieure soit de cuivre d'une ligne d'épaisseur, avec une coulisse de chaque côté, pour recevoir & assujettir la planche sur laquelle vous allez peindre (car il ne s'agit point ici de peindre sur toile). Seulement à l'angle opposé au goulot, vous ferez souder un robinet, pour pouvoir vider & remplir, quand il faudra renouveler l'eau bouillante, sans cependant exposer les cires à couler.

5°. Enduisez le côté de la planche sur lequel vous devez peindre, de plusieurs couches de cire blanche, dont vous fondrez les premières avec une poêle pleine d'un brasier ardent, pour les faire entrer dans le bois, comme le pratiquent les Ebénistes. Pour plus grande précaution, & de peur que la planche ne se voile par la chaleur, composez-la de trois petites planches d'une ligne d'épaisseur, collées l'une sur l'autre, de façon que leurs fibres se croisent à angles droits.

6°. Enfin ajustez la planche dans les coulisses, & peignez.

Voilà des cires colorées. On peint avec ces cires colorées, mais on ne brûle point la peinture; il n'y a point d'inustion, la troisième condition manque: c'est donc une peinture en cire, & non l'*encaustique* des Grecs.

D'ailleurs la multiplicité des machines, d'une part, de l'autre la difficulté d'avoir & d'entretenir toujours de l'eau au degré de chaleur convenable, rendent cette manière rebutante, & les effets ne satisfont point un goût difficile, quoique peut-être la manière des Grecs fût encore plus imparfaite.

Ajoutez qu'on ne peut peindre qu'en bois, & en petit, ce qui borne trop l'art. M. de Caylus, qui porte lui-même ce jugement de cette première manière de peindre, s'est déterminé par ces raisons, à chercher des moyens plus faciles & plus sûrs.

Seconde manière de peindre en cire, selon M. de Caylus.

Prenez des cires colorées, préparées comme dans la manière précédente: faites-les fondre dans l'eau bouillante; une once de cire, par exemple, dans huit onces d'eau. Quand elles seront fondues, battez-les avec une spatule d'ivoire ou avec des osiers blancs, jusqu'à ce que l'eau soit refroidie. La cire par cette manœuvre se divisera en petites molécules, & fera une espèce de poudre qui nagera dans l'eau, & que l'on conservera toujours humide dans un vase bouché; parce que si elle étoit sèche, les molécules se colleroient, & ne pourroient servir.

Ces cires ainsi préparées, mettez dans des godets une portion de chacune, & travaillez avec des pinceaux ordinaires, comme si vous peigniez en détrempe. Vous ne formerez cependant point les teintes sur la palette avec le couteau, car la cire seroit exposée à se peloter; mais au bout du pinceau. Il convient de peindre sur le bois à crû; mais on peut aussi opérer sur un enduit de cire.

Le tableau étant achevé, vous viendrez à l'inus-

H H h h

tion, & vous fixerez la peinture avec le réchaud de Doreur.

Voilà tout ce que prescrit M. de Caylus. Les trois conditions sont observées; c'est un véritable *encaustique*: il n'y a point d'objection à faire là-dessus. Voici seulement une difficulté.

Un artiste très-versé dans la peinture en cire, croit cette manière impraticable; parce que l'ayant essayée avec toutes sortes d'attentions, il n'a jamais pu y réussir. Il y a sans doute quelque omission de pratique qu'il n'a pu suppléer, & qui fait tout son embarras. Si l'on pouvoit honnêtement proposer que M. Vien, qui connoît tout l'art de M. de Caylus, & M. Bachelier, travaillassent ensemble dans un atelier commun & ouvert à tout le monde, chacun selon sa manière, le public pourroit favoir sans équivoque, je ne dis pas ce qu'il y a de vrai dans leurs manœuvres, mais à quel point elles sont possibles. Dans les inventions nouvelles les doutes doivent paroître pardonnables; plus on estime une découverte, plus il est naturel de vouloir s'éclaircir. Nous pouvons assurer que M. Bachelier ne s'y refusera pas.

Au reste M. de Caylus juge lui-même cette manière embarrassante & bornée, & il en a cherché d'autres.

Il faut observer pour ces deux premières, que les différentes couleurs ne prennent pas la même quantité de cire: on en verra les rapports & les doses dans le détail de la cinquième manière. Je le diffère, pour ne point me répéter ni m'interrompre.

Troisième manière de peindre en cire.

Ayez une planche, cirez-la en la tenant horizontalement sur un brasier ardent, & en frottant la surface chauffée avec un pain de cire blanche. Continuez cette opération jusqu'à ce que les pores du bois aient absorbé autant de cire qu'ils en peuvent prendre: continuez encore, jusqu'à ce qu'il y en ait par-dessus environ l'épaisseur d'une carte. Voilà une planche imprimée à l'*encaustique*.

Cela fait, ayez des couleurs dont on fait usage à l'huile, mais préparées à l'eau pure, ou légèrement gommées. Ces couleurs ne prendront point sur la cire, ou ne s'attacheront que par plaques irrégulières.

Pour remédier à cet inconvénient, prenez quelque terre crétacée, par exemple du blanc d'Espagne; répandez-en sur la cire en poudre très-fine; frottez-la légèrement avec un linge, il restera sur la cire une poussière de ce blanc: peignez ensuite, & les couleurs prendront. La peinture achevée, présentez-la au feu, & faites l'insufflation.

Voilà un procédé très-ingénieux; il peut être commode, s'il est possible de retoucher son ouvrage, du moins sans répéter l'intermède de la poussière blanche, ce qui laisseroit toujours de l'embarras: c'est un *encaustique*, c'est même, si l'on veut, un *double encaustique*. Mais il paroît mal répondre aux conditions nécessaires pour l'*encaustique* des anciens. La première de ces conditions est que *cera tingantur coloribus*: ici ce ne sont point des cires teintes de couleurs avec lesquelles on peint, *ad eas picturas quæ inurantur*; mais des couleurs fondues par l'insufflation dans des cires qui ont déjà souffert l'insufflation elles-mêmes. Mais qu'importe, si cette peinture a les vrais avantages de l'ancien *encaustique*, le beau mat, la vigueur, & la solidité?

Quatrième manière de peindre en cire, selon M. de Caylus.

Cette manière n'est qu'un renversement de la précédente. Dans l'autre, la cire est placée avant & sous les couleurs: dans celle-ci on la met après & dessus; elle a les mêmes avantages, & aussi le même défaut, si c'en est un.

Peignez à gouache, à la façon ordinaire, sur une planche très-unie: le tableau terminé, faites chauffer de la cire blanche, assez pour pouvoir l'étendre avec un rouleau sur une glace ou sur un marbre humide un peu échauffé, jusqu'à ce qu'elle soit mince comme une carte à jouer; couvrez le tableau de ces lames de cire, & faites l'insufflation.

Ces deux manières ont suggéré à M. de Caylus une nouvelle façon de peindre à l'huile: c'est de travailler à gouache sur une toile à cru, en observant seulement de n'employer que les couleurs dont on se sert à l'huile; & les couleurs séchées, d'humecter le tableau par-dessus avec de l'huile de pavot appelée d'*oliette*, laquelle jaunit moins que les autres: cette huile s'étendra, pénétrera les couleurs, fera corps avec elles; & le tableau fera aussi solide que de la façon ordinaire, & peut-être sans aucuns luisans. Au lieu d'huile, on pourroit employer un vernis blanc gras, siccatif. C'est aux artistes & à l'expérience, dit M. de Caylus, à juger du mérite de cette petite nouveauté.

Cinquième manière de peindre en cire, selon M. de Caylus, laquelle n'est ni encaustique, ni donnée pour telle.

Cette méthode consiste à composer des vernis avec des résines solubles dans l'essence de térébenthine, & avec un corps gras; à faire fondre la cire dans ces vernis, à ajouter des couleurs à ce mélange, & à peindre à l'ordinaire avec ces couleurs ainsi préparées.

On fait plusieurs vernis, pour s'accommoder plus aisément aux différentes espèces de couleurs. Ces vernis se réduisent à cinq:

1°. Vernis blanc très-gras: 2°. vernis blanc moins gras: 3°. vernis blanc sec: 4°. vernis le moins doré: 5°. vernis le plus doré.

Préparation des vernis.

Pour le vernis blanc très-gras, prenez de la résine appelée mastic; mettez-en 2 onces 6 gros dans 20 onces d'essence de térébenthine; dissolvez dans un matras à long cou, au bain de sable; ajoutez à la dissolution 6 gros d'huile d'olive, que vous aurez fait bouillir dans un matras très-mince; & que vous aurez filtrée: filtrez votre mélange; ajoutez-y autant d'essence qu'il en faut pour que le tout fasse un poids de 24 onces, & vous aurez le vernis blanc très-gras.

Pour le vernis blanc moins gras, tout de même, sinon qu'au lieu de 6 gros d'huile, vous n'y en mettez que 4.

Pour le vernis blanc sec, seulement 2 gros d'huile; le reste de même.

Pour les vernis dorés: prenez de l'ambre jaune, le plus beau; faites-le fondre à feu modéré dans une cornue, ou encore mieux, dans un pot de terre neuf & vernissé. Il faut que l'ambre soit entier, & n'occupe que le tiers, ou tout au plus la moitié du vase, parce qu'il se gonfle & s'élève en fondant. L'ambre étant bien fondu & ensuite refroidi, vous le mettrez en poudre. Pour lors faites-en dissoudre 2 onces 6 gros dans 20 onces d'essence de térébenthine; ajoutez 7 gros d'huile d'olive cuite, comme ci-dessus: filtrez le mélange avec un papier gris; remplacez ce qui sera évaporé d'essence; ajoutez-en assez pour que le tout pèse 24 onces; & conservez-le dans une bouteille bien fermée.

Pour faire le vernis le plus doré, vous observerez seulement de laisser l'ambre sur le feu trois ou quatre heures de plus, pour lui donner une couleur plus haute. Il n'y a point d'autre différence.

Préparation des couleurs, & proportion des ingrédients.

Remarquez que les rapports que vous allez voir entre les doses de couleurs & de cire, sont les mêmes qu'il faut employer pour les deux premières méthodes.

Céruse 8 onces; cire $4\frac{1}{2}$; vernis blanc très-gras 9.
Blanc de plomb 8 onces; cire $4\frac{1}{2}$; même vernis 8.
Mafficot, comme le blanc de plomb.

Jaune de Naples 8 onces; cire 4; vernis blanc le moins gras 8.

Ochre jaune 5 onces; cire 5; vernis le moins doré 9; & 10 du même pour l'ochre de rue.

Stile de grain jaune le plus léger 4 onces; cire 5; vernis blanc le moins gras 9.

Stile de grain d'Angleterre mêmes doses, mais avec le vernis le plus doré.

Orpin jaune ou rouge 6 onces; cire 2; vernis blanc le moins gras $3\frac{1}{2}$.

Laque très-fine 4 onces; cire 5; vernis moins doré $9\frac{1}{2}$.

Carmin pur comme la laque.

Vermillon 6 onces; cire 2; vernis moins doré $3\frac{1}{2}$.

Rouge brun d'Angleterre 6 onces; cire $4\frac{1}{2}$; vernis le plus doré 8.

Terre d'Italie 5 onces; cire 5; vernis le plus doré 9.

Outre-mer 1 once; cire 6 gros; vernis blanc le moins gras 10 à 11 gros.

Bleu de Prusse le plus beau $2\frac{1}{2}$ onces; cire 5; vernis blanc le moins gras 9.

Cendre bleue 4 onces; cire $2\frac{1}{2}$; vernis blanc le moins gras $4\frac{1}{2}$.

Email bleu 6 onces; cire 3; vernis blanc le moins gras $5\frac{1}{2}$.

Bistre 4 onces; cire 5; vernis le plus doré $9\frac{1}{2}$.

Terre de Cologne, comme pour le bistre.

Terre d'ombre, de même.

Laque verte 4 onces; cire $4\frac{1}{2}$; vernis blanc le moins gras 8.

Noir de pêche 3 onces; cire $4\frac{1}{2}$; vernis blanc sec 8.

Noir d'ivoire 4 onces; cire $4\frac{1}{2}$; vernis blanc sec 8.

Noir de fumée 1 once; cire 8; vernis blanc sec 15.

On peut voir aux différens articles de ce Dictionnaire, ce que c'est que les matieres dont on parle ici.

M. de Caylus abandonne aux Peintres le soin de déterminer les doses pour les autres couleurs.

Quant à la préparation de ces couleurs, elle consiste ou à broyer la couleur avec la cire sur la pierre chaude dont on a parlé ci-dessus, & à faire fondre les cires colorées dans leur vernis propre; ou à fondre la cire dans les vernis, & y ajouter la couleur.

M. de Caylus préfère la seconde maniere comme plus prompte & plus facile. Pour la pratiquer, mettez la cire & le vernis dans un bocal de verre mince; faites fondre la cire dans un de ces coffres de fer-blanc dont le dessus est percé de trous, & dont on a parlé ci-dessus: quand elle sera fondue, remuez le mélange pour allier la cire avec le vernis: ajoutez la couleur bien broyée à sec; mêlez-la avec la cire: retirez le bocal de la machine; remuez le mélange jusqu'à ce qu'il soit froid, & conservez-le bien bouché.

La machine à préparer les couleurs ne diffère de la machine à godets, qu'en ce que celle-là devant contenir des pots de verres inégaux en diamètre & hauteur, doit avoir des ouvertures ou loges proportionnées à ces verres.

Il convient de ne préparer que deux ou trois couleurs à la fois, de peur qu'elles ne se figent hors du feu, ou que le vernis ne s'évapore sur le feu, tandis qu'on est occupé à en remuer une jusqu'à ce qu'elle soit froide.

Les instrumens, outre ceux dont on vient de parler, sont des pinceaux & des brosses ordinaires, la palette de bois, ou pour le mieux d'écaille; un couteau d'ivoire plutôt que d'acier, avec lequel il faut passer les couleurs l'une après l'autre, pour qu'il n'y

reste rien de grumeleux; un pinceau avec de l'essence de térébenthine, pour humecter les couleurs & laver les pinceaux.

M. de Caylus assure que cette espece de peinture en cire est praticable sur le bois, la toile, & le plâtre.

Si l'on peint sur bois, il faut préférer le moins compact, le plus uni, celui qui se déjette le moins & que les vers attaquent peu, comme le cedre: après le cedre, c'est le sapin d'Hollande, ensuite le chêne. Le poirier convient pour les tableaux d'un grand fini. Si l'on veut que le cedre & le chêne happent mieux la couleur, on y pratiquera des inégalités avec un instrument à-peu-près semblable au berceau des Graveurs en maniere noire (*Voyez l'article GRAVURE*); & si le grain étoit trop fort, on l'adouciroit avec la pierre ponce. On peindra à cru sur tous les bois.

Si l'on peint sur toile, on choisira celles qui ont le grain uni & ferré. On leur donnera à la brosse deux ou trois couches de cire dissoute dans le double de son poids d'essence de térébenthine, ou dans la même quantité de vernis blanc le moins gras; on laissera sécher chaque couche séparément: quand la dernière sera sèche, on présentera la toile à un brasier ardent, afin qu'elle s'imbibe de cire. On pourra aussi la cirer simplement sans essence ni vernis, en la faisant chauffer. On peut encore coller du papier sur la toile, le poncer, & donner l'appât de cire, de maniere qu'elle pénètre la toile & le papier. Cette façon est bonne pour les ouvrages d'un grand fini.

Si l'on peint sur plâtre; pour que la couleur prenne & ne s'écaille point, il faut lui donner un enduit de cire comme à la toile, mais plus fort. On en fera autant pour la pierre.

M. de Caylus avertit que sa troisième maniere de peindre peut aussi être pratiquée sur le plâtre & la pierre, en observant d'en boucher les pores contre l'humidité & l'embue de la cire; & cela avec un vernis gras liquéfié dans l'essence de térébenthine: quand cet enduit sera sec, on mettra l'enduit de cire aussi dissoute dans l'essence de térébenthine, ou dans le vernis blanc le moins gras; on le laissera sécher, ensuite l'on peindra à l'eau avec les couleurs dont on use communément à l'huile, & on fixera la peinture avec le réchaut de doreur.

Si l'on veut appliquer un blanc d'œuf sur les tableaux en cire, on commencera par les laver légèrement à l'eau pure, avec une brosse à peindre, neuve & très-propre, jusqu'à ce que l'eau ait pris par-tout. On en ôtera le superflu avec un linge doux & humide; & avant que le tableau soit sec, on étendra le blanc-d'œuf, comme on le pratique sur les tableaux à l'huile.

La peinture en cire n'a point de luisans; c'est un de ses avantages. Si cependant on vouloit lui donner l'éclat du vernis, on pourroit en faire un avec l'esprit-de-vin & le mastic. Cette résine qui est soluble dans l'essence de térébenthine, n'empêche point la retouche du tableau: mais le blanc-d'œuf vaut mieux.

Pour retoucher les tableaux & y mettre l'accord dans toutes ces manieres, on pourra se servir des couleurs préparées au vernis. M. de Caylus les préfère même aux couleurs à l'huile, pour restaurer les vieux tableaux.

Enfin il laisse au tems à juger de tous ces genres de peinture, & de leur solidité respective. Mais dès à-présent il a bien lieu d'être content de ses recherches; il a travaillé à étendre les limites de l'art: & je ne fais pourquoi le public n'a pas fait plus d'accueil au mémoire où il les lui communique: seroit-ce qu'en fait d'arts on a des yeux pour voir, & de l'avidité pour jouir, mais trop de paresse pour s'instruire?

Passons maintenant aux découvertes & aux procédés de M. Bachelier, & parlons-en avec la même impartialité. Pour cela rappelons les principes : colorer des cires, peindre avec ces cires colorées, fixer la peinture par l'insufflation ; sans quoi une peinture ne peut être l'*encaustique* des anciens.

Première maniere de peindre en cire sur toile ou sur bois, selon M. Bachelier.

Il ne s'agit que de substituer à l'huile, de la cire blanche dissoute dans l'essence de térébenthine.

Imprimez votre toile avec cette cire : prenez des couleurs en poudre, broyez-les sur le porphyre en les délayant avec cette cire ; formez-en votre palette ; entretenez la fluidité des teintes avec quelques gouttes de la même essence ; peignez avec la brosse & le pinceau comme à l'ordinaire.

Il est évident que cette peinture n'est nullement un *encaustique*. Premièrement, on y emploie l'essence de térébenthine : or il n'y a pas la moindre apparence que les anciens connussent aucune essence distillée ; c'est un produit chimique. La Chimie nous vient des Arabes, & même on ne peut guère la dater que du tems d'Avicenne. Secondement, on ne brûle point le tableau quand il est achevé : or l'insufflation est le caractère distinctif de la peinture *encaustique*. Ajoutons, si on veut, que les anciens ne peignoient point sur toile ; mais outre qu'avec cette maniere on peut peindre aussi sur bois, on ne voit pas ce que cette différence peut ajouter ou ôter à ce genre de peinture.

Seconde maniere de peindre en cire, particulièrement sur toile, selon M. Bachelier.

Ayez une toile forte & ferrée de telle grandeur qu'il vous plaira ; lavez-la pour en ôter l'apprêt ; tendez-la sur un châssis, & disposez-le de maniere que vous puissiez tourner autour : ayez des couleurs telles qu'on les emploie dans la peinture à la détrempe, & peignez ; mais à mesure que vous peindrez, faites humecter par derrière votre toile, avec une éponge : par ce moyen vous retoucherez votre ouvrage, vous y mettrez l'accord, vous le travaillerez, & le finirez aussi parfaitement que vous êtes capable de le faire.

Ayez ensuite de la cire vierge très-pure ; faites-la fondre simplement, ou dissolvez-la par le moyen que nous indiquerons dans la maniere suivante : prenez des brosses, & donnez au derrière de votre toile une, deux, ou trois couches de cire plus ou moins fortes, selon l'épaisseur de la toile & la force des teintes : laissez sécher, ou plutôt essuyer vos couches.

Ayez ensuite des réchauds de doreur, remplis de charbons ardents ; faites-les promener au-dessus du tableau ; & cependant placé vis-à-vis la peinture, examinez les effets de l'insufflation & de la fusion de la cire, laquelle pénétrera la toile & les couleurs : dirigez le mouvement des réchauds, en commandant qu'ils haussent, ou baissent, ou s'arrêtent, &c. jusqu'à ce que tout le tableau soit suffisamment brûlé. Il ne faut pas plus d'un jour pour brûler un tableau de vingt à trente piés quarrés de surface. Représenter cette manœuvre comme pénible, c'est montrer qu'on ne l'a jamais pratiquée.

Il peut arriver de deux choses l'une, ou que le tableau soit tel que l'artiste le desire, ou qu'il faille le retoucher. On le retouchera, soit avec des couleurs préparées, comme nous allons l'indiquer ; soit avec des pastels faits de ces mêmes couleurs ; soit avec de la cire dissoute par l'essence de térébenthine ou une autre. Tous ces moyens sont au choix du peintre.

Cette maniere est un excellent *encaustique* ; mais ce n'est point celui des anciens. La première condition n'est pas remplie, *cera tinguntur coloribus ad picturas*. On y emploie la cire, on y brûle ; mais les

couleurs ne sont pas des cires colorées, & de plus on est dans le cas d'y employer autre chose que de la cire & des couleurs. A cela près, on peut dire sans témérité, que de toutes les manieres de peindre en cire connues jusqu'à ce jour, c'est la plus avantageuse, la plus sûre, la plus prompte ; puisqu'outre la vigueur & la solidité que la cire & l'insufflation donnent à la détrempe, on peut faire des chefs-d'œuvre sur toile, & de telle grandeur qu'on voudra, & finir les tableaux les plus étendus avec autant de perfection & d'aisance, qu'on feroit à l'huile les plus petits morceaux de chevalet. Quelque idée qu'on ait de l'*encaustique* des anciens, il n'est pas croyable qu'il eût ces avantages.

Troisième maniere de peindre en cire, selon M. Bachelier.

Prenez du sel de tartre ; faites-en dissoudre dans de l'eau tiède jusqu'à saturation ; filtrez cette eau saturée à-travers un papier gris, & recevez-la dans un vaisseau de terre neuf & vernissé ; mettez ce vaisseau sur un feu doux ; jetez-y des morceaux de cire vierge blanche les uns après les autres, à mesure qu'ils s'y dissoudront : cette solution se gonflera, montera comme le lait, se répandra même si le feu est trop poussé. On fournira de la cire à cette eau alcaline, tant qu'elle en pourra dissoudre ; on s'assurera que la dissolution est parfaite & uniforme, en la remuant doucement avec une spatule de bois ; & pour lors on aura une masse d'une blancheur éblouissante, une espèce de savon d'une consistance de bouillie qui se dissoudra dans l'eau pure en aussi grande & en aussi petite quantité qu'on voudra ; & ce savon dissous vous donnera une eau de cire. Servez-vous de cette eau pour délayer & broyer vos couleurs.

Ayez une toile tendue sur un châssis ; dessinez votre sujet avec des crayons blancs : tenez vos couleurs dans des godets, & entretenez-les dans une fluidité convenable, en les humectant avec quelques gouttes d'eau pure, ou d'eau de cire. Servez-vous des pinceaux & autres instrumens ordinaires. Préparez seulement votre palette, en la trempant dans la cire bouillante pour qu'elle s'en pénètre, & en la serrant sous une presse de peur qu'elle ne s'envoie ; ratifiez-en le superflu, & formez vos teintes sur cette palette.

Ayez à côté de vous deux vaisseaux de terre pleins d'eau, pour nettoyer de l'un à l'autre vos pinceaux & les décharger de couleurs, & essuyez-les sur une éponge au sortir de la seconde eau.

Ayez un petit matelas fait de deux ou trois serviettes ; humectez-le d'eau pure, & le tenez appliqué derrière votre toile à l'endroit où vous peindrez. Si vous trouvez ce matelas incommode, ayez une éponge, imprégnez-la d'eau de cire, & faites-en arroser votre toile par derrière, deux ou trois fois par jour en hyver, & trois ou quatre en été. Peignez, & continuez votre ouvrage jusqu'à ce qu'il soit achevé.

Au reste le matelas & l'éponge ne sont nécessaires qu'à ceux qui n'ayant pas la pratique de la détrempe, ne savent pas fondre une teinte humide avec une teinte sèche ; ils feront bien de tenir leur toile fraîche.

Cela fait, brûlez le tableau ; cette opération est indispensable. Pour cet effet, allumez un grand feu qui forme une nappe ardente ; présentez-y votre tableau par le côté opposé à la peinture ; approchez-le à mesure qu'il cessera de fumer : vous verrez la cire se gonfler, le gonflement se promener sur la surface, & disparaître quand il sera devenu général ; alors le tableau sera brûlé. Retirez-le peu-à-peu comme vous l'avez approché, de peur que la surface ne reste inégale par un refroidissement brusque & irrégulier. L'insufflation loin de détruire la peinture, la rend solide & fixe. D'un enduit sans consistance & sans

corps que le frottement le plus léger pourroit emporter, elle fait une couche dure, compacte, adhérente, mince, flexible, & capable de prendre du poli.

Si le tableau étoit grand, on le brûleroit par parties en promenant par-dérrière le réchaut du doreur, comme dans la méthode qui précède.

Le tableau étant brûlé, tout est fait, à moins que l'artiste n'y veuille retoucher; & pour cela il faut l'humecter d'eau de cire. Mais il convient de glacer sa couleur; c'est-à-dire que si l'endroit est trop brun, on y étendra une teinte plus claire, & on y répétera l'inuſtion: elle rétablira l'accord contre l'attente du peintre. On pourra aussi, pour retoucher l'ouvrage, se servir des pastels dont nous allons parler.

Il est évident que cette manière est un véritable *encaustique*, qu'elle satisfait aux trois conditions requises, & dans l'ordre prescrit. Les cires sont colorées, on peint avec ces cires, & on brûle le tableau. Cette invention est certainement heureuse, & les effets en sont sûrs.

Quatrième manière de peindre en cire, selon M. Bachelier.

Prenez de l'eau de cire dont vous venez de voir la préparation; donnez-en aux couleurs la quantité convenable; broyez-les, transportez-les du porphyre sur un papier gris qui en boive l'humidité: appliquez dessus un morceau de carton, avant qu'elles soient entièrement seches; donnez-leur la forme ordinaire de pastels en les roulant, & laissez-les ensuite sécher lentement à l'air libre: ces pastels seront tendres & mous à s'étendre sous le doigt; travaillez avec, & fixez la peinture par l'inuſtion.

C'est un *encaustique* du même genre que le précédent; d'ailleurs on en sent la commodité.

Ces mêmes pastels peuvent devenir fermes & durs comme la sanguine; il ne faut qu'avoir un petit fourneau d'émailleur avec une mouſle, les mettre sous la mouſle, entretenir dans le fourneau le même degré de chaleur que celui auquel on acheve de brûler un tableau, & les-y laisser exposés environ un quart-d'heure: on en pourra faire des desseins colorés qu'il n'est pas nécessaire de brûler, & que rien n'altère.

L'eau de cire de M. Bachelier a encore d'autres propriétés. Il la donne comme un excellent vernis qui n'a point les défauts des autres, & même pour le pastel. On peut l'appliquer à la broſſe sur les plafonds, les lambris, le plâtre, le marbre, les boiserie des appartemens, les parquets, les équipages, &c. Quand elle est sèche, il faut employer l'inuſtion avec le réchaut de doreur, pour l'incorporer avec les substances; & quand elle est froide, la froter avec une broſſe rude pour lui donner de l'éclat: c'est-à-dire que M. Bachelier, vraisemblablement sans le ſavoir, redonne le vernis *encaustique* de Vitruve, ou l'équivalent.

Il prétend aussi que c'est un bon mordant pour la dorure; d'autant plus que ne faisant point d'épaisseur, elle laisse paroître tout l'art & la délicatesse de la sculpture. Il veut même qu'on puisse l'employer avec avantage pour l'or faux, en passant ensuite par-dessus une seconde couche de la même eau: tellement que la dorure étant sale, on la nettoieroit comme de l'or fin, & qu'on pourroit y employer l'eau-forte.

Observons que les couleurs sortent de la boutique du marchand impures & mêlées de substances hétérogènes, qui venant à se combiner avec le ſavon de cire, produiroient peut-être des effets nuisibles. M. Bachelier les purifie de la manière suivante.

Délaissez la couleur dans l'eau pure; partie demeurera suspendue dans l'eau, partie tombera au fond; décantez la partie suspendue, & délayez celle qui est tombée au fond; & ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne

tombe au fond de l'eau qu'un dépôt de matière non-colorante. A chaque opération, la partie suspendue se déposera; on réitérera sur ce dépôt les lotions prescrites, cinq ou six fois, & l'on aura enfin des couleurs aussi pures qu'il le faut pour être délayées avec l'eau de cire sans aucun inconvénient.

Cependant ce lavage des couleurs n'a pas paru sans difficulté, & l'eau de cire en a essuyé de plus fortes encore. Il ne s'agit pas de les dissimuler, mais d'y répondre.

Quant au lavage des couleurs, l'expérience du peintre fait face à toutes les théories qu'on lui oppose; on fait qu'il excelle à peindre les fleurs, nul genre n'exige des couleurs plus fraîches & plus brillantes: néanmoins il lave ses couleurs, & le carmin sur-tout, & ses teintes n'en sont que plus riches; il ne prétend pas en enlever l'excès de la partie grasse, mais les sables, les sels, & d'autres parties non colorantes. On lui démontrera, si l'on veut, que cela ne doit pas être; mais il le pratique ainsi, & il réussit.

Quant au ſavon & à l'eau de cire, on dit 1°. « que » regarder ce ſavon comme une découverte singulière, c'est montrer qu'on n'a aucune connoissance de des livres de Chimie; qu'il n'y a pas un de ces livres qui n'apprenne que toute substance grasse est propre à faire du ſavon; & l'on cite les mémoires que M. Geoffroi donna il y a environ quinze ans à l'académie, sur les ſavons de toute espèce! ». L'on répond à cette objection & à cette citation très-imprudente, pour n'en rien dire de plus, qu'il n'y a pas un chimiste qui ait parlé d'un ſavon de cire; que dans le mémoire de M. Geoffroi on ne trouve pas seulement le mot de cire; & que si cette découverte n'étoit ni impossible ni singulière en elle-même, elle est du moins toute neuve & très-singulière par l'usage que le peintre en fait.

On objecte 2°. « que tout ſavon en général étoit » inconnu aux anciens; qu'on ne trouve parmi eux » aucun vestige de cette composition; que tous les » Chimistes conviennent que c'est une découverte » moderne; qu'elle ne peut donc avoir servi à leur » peinture *encaustique* ». On répond qu'ils peuvent n'y avoir point employé de ſavon, & encore moins ce ſavon de cire; mais qu'ils ne connoissent aucun ſavon, & qu'on n'en trouve parmi eux aucun vestige, c'est ce qu'on n'a garde d'avouer; & les Chimistes auroient grand tort d'en convenir.

L'interprète de Théocrite rend le mot *σάπων* par *σαπώνιον*, qui est le *sapo* des Latins, du ſavon.

On lit dans Paul d'Egine, *σαπών πωτῆρις ἐστὶ δυνάμεις*, le ſavon a une vertu déterſive.

Pline plus ancien qu'eux est tout autrement précis. Il dit (*l. XXVIII. c. 12.*) *Prodest & sapon: Gallorum hoc inventum est rutilandis capillis: Fit ex sebo & cinere: Optimus fagino & caprino: Duobus modis, spissus ac liquidus: Uterque apud Germanos majore est usu viris quam feminis.* » On se sert aussi du ſavon. C'est une invention des Gaulois pour rendre les cheveux blonds. On le fait de ſuif & de cendre. Le meilleur est de cendre de hêtre & de ſuif de chèvre. Il y en a de deux sortes, du dur & du liquide. Les Germains employent l'un & l'autre, mais les hommes plus que les femmes ». Voilà le nom du ſavon, son origine, sa composition, ses espèces, ses usages. En est-ce assez?

On croit 3°. « que le ſavon de cire a tous les inconvénients de la détrempe; qu'on ne peut ni laver les tableaux peints en cette manière, ni les exposer dans des endroits humides; que ce ſavon s'humecterait & se fondroit facilement, parce que l'alkali fixe qui entre dans sa composition, a toujours une disposition prochaine à s'humecter, & que ce sel n'étant point décomposé dans le ſavon,

« il y conserve toutes ses propriétés ». D'abord on ignore également si jamais l'alkali se décompose, & en quoi il pourroit se décomposer. Secondement, il n'est pas vrai en général que le savon ait toujours une disposition prochaine à s'humecter ; puisque le savon commun, loin d'attirer l'humidité, est au contraire un des corps qui exposés à l'air, y perdent le plus facilement de la leur : d'ailleurs ce qui pourroit être vrai d'un alkali en général, ne le seroit pas pour cela d'un alkali enveloppé de cire, & d'une cire qui aura souffert l'action du feu. Enfin les faits parlent ; & les tableaux de M. Bachelier peints de cette manière se lavent comme la cire pure, & résistent comme elle à l'humidité.

4°. L'on craint que cet alkali ne décompose plusieurs couleurs, sur-tout les blancs de plomb & de céruse, à cause de l'acide du vinaigre qui y entre. On a fait cette objection dès le commencement, & M. Bachelier la croit suffisamment réfutée par son expérience. Il emploie toutes ces couleurs, & même le verd-de-gris, sans en appercevoir aucun mauvais effet. On fait bien que si le savon qu'on emploie à nettoyer les tableaux séjournoit sur la peinture, elle s'enleveroit totalement lorsqu'on viendrait à les laver : mais il n'en est pas ainsi d'un savon de cire. On peut l'employer sans risque & sans crainte qu'il ne s'écaille.

Enfin on a reproché à M. Bachelier, ou plutôt à l'auteur de *l'histoire & du secret de la peinture en cire*, de n'avoir point donné les proportions des mélanges de la cire avec les couleurs, comme si cela étoit possible ; & comme si M. Bachelier n'avoit pas été dans le cas où s'est trouvé M. le comte de Caylus, par rapport à ses troisieme & quatrieme manieres pour lesquelles il n'a eu garde de donner ces proportions. Ce reproche est aussi sensé que celui qu'on feroit à un auteur qui décriroit la manière de peindre à l'huile, de ne pas donner la proportion de l'huile pour chaque couleur.

Voilà jusqu'où ont été les recherches de l'ancien *encaustique*. Toutes ces inventions paroissent assez intéressantes pour qu'on ne soit pas fâché d'en favoir l'histoire. Nous nous en rapporterons par-tout à la vraisemblance.

En 1749, un hasard apprit à M. Bachelier que la cire se dissolvait dans l'essence de terebenthine. Cet événement lui fit naître l'idée de l'appliquer à la peinture. Il fit donc dissoudre de la cire, s'en servit au lieu d'huile à délayer ses couleurs, & se mit à peindre sur une toile imprimée à l'huile, telle qu'on l'achète chez le marchand. Son tableau représentoit Zéphire & Flore. Il l'avoit travaillé avec soin, & néanmoins il eut peine à s'en défaire à un prix fort modique. Cela le fit renoncer à une invention qui ne lui parut favorable ni aux progrès de l'art, ni à l'intérêt de l'artiste : il ne s'en vanta même pas. Ce tableau fut emporté en Alsace.

Cependant M. le comte de Caylus, qui aime les arts, & les cultive, & qui depuis long-tems s'applique à éclaircir tout ce que Plin en a écrit, avoit été conduit successivement à la recherche de la peinture *encaustique*.

En 1753, il annonça à l'académie de Peinture son travail & ses vûes. Il lut à l'académie des Belles-Lettres des dissertations sur cette peinture ; il fit des essais, il les multiplia : il tenta tout pour la recouvrer.

En 1754, il fit exécuter par M. Vien un tableau en cire & sur bois, représentant une tête de Minerve d'après l'antique. Ce tableau fut montré, promené, & reçut comme une nouveauté digne d'attention. On vouloit savoir comment il étoit fait ; mais on étoit réduit à deviner, parce que M. de Caylus se réservait son secret. On crut généralement qu'il étoit simplement peint à la cire dissoute dans l'essence de téré-

benthine, & en conséquence quelques-uns jugerent que ce n'étoit ni ne pouvoit être l'*encaustique* des anciens.

Un homme qui a pris parti pour M. de Caylus, avec autant de passion que si son protecteur en avoit besoin, s'est attaché avec toute la mal-adresse possible à accréditer cette opinion, sur-tout quand il renvoye décidément à la tête de Minerve de M. Vien, pour prouver que l'essence de terebenthine ne noircit pas les couleurs. Mais enfin le dernier mémoire de M. de Caylus, publié en Août 1755, a bien surpris en annonçant que tout le monde avoit tort & raison ; car cette tête a été, dit-on, commencée selon sa première méthode, continuée selon la seconde, & terminée selon la cinquieme, où entre l'essence de terebenthine.

Au bruit que faisoit cette tête, M. Bachelier se réveilla. M. Cochin fils, auquel il parla de son premier essai en 1749, l'engagea à y revenir ; & il exécuta dans huit jours en cire dissoute & sur toile, sans avoir vû la Minerve, une grisaille qui représente une fille de huit ans. Ce morceau ne fut pas regardé sans surprise. Sa toile étoit imprimée avec de la cire pure ; mais s'étant aperçu que l'essence des couleurs agissoit trop sur cette cire, & les empêchoit de sécher promptement, il imprima une autre toile avec des couleurs détrempees à la cire dissoute, & fit un troisieme tableau. Il alla plus loin : il considéra que l'insuffision étoit le caractère distinctif de l'*encaustique* des anciens, & que son opération n'y répondoit point. Il fit de nouvelles tentatives ; il parvint à dissoudre sa cire par le sel de tartre ; il trouva son savon & son eau de cire, en un mot la troisieme manière, que nous avons décrite.

Ce fut alors qu'un auteur zélé pour les arts & les artistes, & impatienté de ce que M. de Caylus différoit tant à se découvrir, publia ce qu'il en pensoit & ce qu'il en savoit ; c'est-à-dire tout ce qu'en savoit M. Bachelier lui-même, & tout ce qu'on pouvoit en favoir alors : & il est très-à-propos de remarquer que cet écrit a paru long-tems avant l'ouvrage de M. de Caylus.

Il paroît par ce précis historique, que M. Bachelier est le premier qui ait peint en cire (en 1749), comme M. de Caylus est le premier qui en ait parlé (en 1753) ; & que quant à l'insuffision, qui est le principal caractère de l'*encaustique*, M. Bachelier est le premier qui en ait parlé, & qui ait appris au public & aux artistes comment se pratiquoit cette manœuvre.

Après avoir rendu à chacun la gloire qui lui appartient, nous allons finir par dire un mot des tableaux dont leurs découvertes nous ont enrichis.

Outre le buste de Minerve, qui est le premier connu, & qui appartient à M. de la Live de July, M. Vien a fait un tableau de trois piés sur quatre, représentant dans un paysage une nymphe de Diane occupée de l'Amour endormi.

Une tête d'Anacréon, sur toile.

Deux tableaux représentant, l'un Zéphyre, & l'autre Flore.

Une petite tête de Vierge.

M. Roslin a fait son portrait.

M. le Lorrain a fait un tableau de fleurs, & une jeune personne en habit de masque.

Ces différens morceaux sont d'après M. de Caylus, mais on ne fait pas selon quelle manière ; cependant comme il dit lui-même que tous les artistes qu'il a consultés, ont préféré sa cinquieme, il est à présumer qu'au moins la plupart sont exécutés dans le genre que M. de Caylus dit n'être point *encaustique*.

M. Bachelier, outre les tableaux dont nous avons parlé, a fait des fleurs dans un vase de porcelaine.

Une jeune fille caressant une levrette.

Une tête de profil sur taffetas, & quelques autres :

Mais son chef-d'œuvre est un grand tableau de douze piés & demi de large sur neuf & demi de haut, représentant des animaux de grandeur naturelle : c'est la fable du loup & du cheval. Il est d'une manière grande, d'un pinceau ferme, d'une couleur vraie, & d'un effet surprenant ; ce qui a fait dire au public que *ce n'étoit pas seulement au loup que ce cheval donnoit un coup de pié*. Le commencement de cet éloge est d'après un écrivain qu'on ne soupçonnera pas de favoriser M. Bachelier : aussi l'a-t-il tempéré, en ajoutant qu'on craignoit que ce tableau ne s'écaillât. C'est comme s'il eût dit : *nous ne pouvons empêcher qu'il ne soit beau ; empêchons qu'on ne l'achete*. Cet article nous a été communiqué par M. MONNOYE. Les gens de Lettres y verront sur l'encaustique des recherches & des connoissances qui auroient pû se trouver & qui ne se trouvent néanmoins dans aucun des écrits qu'on a publiés sur cette matière. Ceux qui auront gardé la neutralité dans la contestation de l'encaustique, ne pourront disconvenir que l'auteur n'ait montré autant d'impartialité que de jugement ; en réduisant à leur juste valeur les prétentions réciproques des parties opposées, & qu'il n'ait parlé dans ce morceau avec un soin qui peut instruire tout le monde, & une vérité qui ne doit offenser personne.

ENCAVURE, f. m. (Médecine.) maladie particulière des yeux, que les Grecs ont nommé *κοιλώμα*, & les auteurs latins, *cavitas*.

L'encavure est un des ulcères profonds de la cornée, dur, semblable à celui qu'on appelle *fossette* ; excepté qu'il est plus large & qu'il semble moins profond, parce que la cornée se trouvant émincée, est un peu pousée au-dedans de l'ulcère par l'humeur aqueuse. Voyez FOSSETTE.

Cependant dans les ulcères des yeux il faut peu se mettre en peine des noms qu'on leur a donnés, parce qu'ils ne doivent point changer la méthode curative. L'important est de tâcher de connoître la nature de ces ulcères, en former le pronostic, & travailler à la guérison de ceux qui en sont susceptibles. La vue est trop précieuse pour négliger l'étude de toutes les maladies qui peuvent causer sa perte ; mais pour éviter les répétitions qui se présenteroient souvent dans cet ouvrage, nous rassemblerons brièvement ce qui concerne les diverses espèces d'ulcères des yeux, sous le mot général ULCÈRE DE L'ŒIL. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENCEINTE, f. f. terme de Fortification, signifie la circonférence ou le contour du rempart d'une place fortifiée, soit qu'elle soit composée de bastions, ou non. Chambers. (Q)

ENCEINTE, (Venerie.) c'est le lieu où le valet de limier détourne les bêtes avec son limier.

* ENCENIES, adj. pris subst. (Hist. anc.) fêtes qu'on célébroit à la dédicace d'un temple, à la consécration d'une chapelle, à la réédification d'une maison. C'étoient des festins & des danses. Les jeunes filles s'y couronnoient de fleurs. Nous avons aussi nos encenies, les Juifs ont eu les leurs : elles ont passé de la synagogue dans l'Eglise sous le pape Félix. Voyez CONSÉCRATION, TEMPLE, DÉDICACE, &c. Voyez l'article suivant.

ENCENIES, f. f. pl. (Hist. sacrée.) restauration ou rénovation, formé de *καιός*, nouveau.

C'est le nom que les Juifs donnoient à une fête très-solennelle qu'ils célébroient le 25 de leur neuvième mois, qui répond à nos mois de Novembre & Décembre. Elle avoit été instituée en mémoire de la restauration ou purification du temple, faite par Judas-Machabée.

Les Juifs avoient encore deux encenies ; savoir la dédicace du temple par Salomon, & celle que fit Zorobabel après le retour de la captivité.

Encenie se dit aussi dans l'histoire ecclésiastique &

dans les ouvrages des peres, de la dédicace des églises chrétiennes. Voyez DÉDICACE.

ENCENS, f. m. (Hist. nat. des drogues.) en latin *thus masculum*, *olibanum* off. *λίβανος*, Théophr. & Diosc. *λίσσανωτον*, Hippoc. substance résineuse, d'un jaune-pâle ou transparent, en larmes semblables à celles du mastic, mais plus grosses. Voici ce qu'en dit M. Geoffroy, qui en a parlé avec le plus de brièveté & de vérité.

L'encens est sec & dur, d'un goût un peu amer, modérément acre & résineux, non désagréable, & d'une odeur pénétrante. Lorsqu'on le jette sur le feu, il devient aussi-tôt ardent, & répand une flamme vive qui a peine à s'éteindre : il ne coule pas comme le mastic. Si on le met sous les dents, il se brise aussitôt en petits morceaux ; mais il ne se réunit point comme le mastic, & on ne peut pas le rouler comme lui dans la bouche, parce qu'il s'attache aux dents.

Les gouttes d'encens sont transparentes, oblongues & arrondies ; quelquefois elles sont seules, quelquefois il y en a deux ensemble, & elles ressemblent à des testicules ou à des mamelles, selon qu'elles sont plus ou moins grosses : c'est de-là que viennent les noms ridicules d'encens mâle & d'encens femelle. Quelquefois il y a quatre ou cinq gouttes d'encens de la grosseur d'un pois ou d'une aveline, qui sont par hasard attachées à l'écorce de l'arbre d'où elles ont découlé. On estime l'encens qui est blanchâtre, transparent, pur, brillant, sec.

L'encens a été connu non-seulement des Grecs & des Arabes, mais aussi de presque toutes les nations, & dans tous les tems. Son usage a été très-célébré & très-fréquent dans les sacrifices ; car autrefois on les faisoit avec de l'encens, & on s'en servoit, comme l'on s'en sert encore à-présent, pour exciter une odeur agréable dans les temples. Cette coutume a presque passé parmi toutes les nations, dans toutes les religions, & dans tous les lieux.

Les auteurs ne conviennent pas du pays natal de l'encens. Quelques-uns prétendent qu'il n'y a que l'Arabie qui le produit ; & encore que ce n'est pas ce pays-là tout entier, mais seulement la partie que l'on appelle *Saba*. D'autres veulent que l'Éthiopie, dont quelques peuples s'appellent *Sabéens*, porte aussi cette racine odoriférante.

Nous sommes encore moins certains de l'arbre qui fournit l'encens. Pline en parle fort obscurément, & suppose que c'est le terebinthe. Théophraste assure qu'il est haut de cinq coudées, branchu, & que ses feuilles ressemblent à celles du poirier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il est semblable au lentisque ; & d'autres, qu'il a l'écorce & les feuilles du laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'acacia d'Égypte ; & les feuilles de saule. Garzias assure que l'arbre de l'encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles sont semblables à celles du lentisque. Thevet au contraire soutient qu'il ressemble aux pins qui fournissent de la résine.

Ce que quelques-uns appellent *parfum* ou *encens des Juifs* (parce qu'ils s'en servoient souvent dans leurs temples), est une masse sèche, un peu résineuse, rougeâtre en écorce, qui a l'odeur pénétrante du storax liquide. Cette masse est faite des écorces de l'arbre appelé *rosa-mallas*, que l'on fait bouillir, & que l'on exprime après que l'on en a tiré le storax liquide : elle n'est bonne qu'à brûler.

La manne d'encens n'est autre chose que les miettes ou les petites parties qui se sont formées de la collision des grumeaux d'encens, par le mouvement de la voiture ou autrement.

La suie d'encens est cette manne d'encens, brûlée de la manière qu'on brûle l'arcanson pour faire du noir de fumée.

L'écorce d'encens est l'écorce de l'arbre thurifère.

Elle a presque les mêmes qualités & la même odeur que l'*encens*, aussi fait-on entrer cette écorce dans la composition des parfums enflammables ; mais on n'en apporte plus guère, & l'on substitue à sa place l'*encens des Juifs*.

Le galipot s'appelle *gros encens* ou *encens commun*, à la différence de l'*oliban*, qu'on nomme *encens fin*.

L'*encens marbré* est une des espèces de *barras*. Voyez *BARRAS*.

L'*encens des Indes*, qu'on appelle vulgairement *encens de Mocha*, quoiqu'il ne vienne point de cette ville d'Arabie, arrive en Europe par les vaisseaux des compagnies des Indes ; on l'apporte en masse, quelquefois en petites larmes, mais toujours fort chargé d'ordure. Il est rougeâtre, & d'un goût un peu amer. Quelques épiciers-droguistes le vendent pour vrai *oliban* : c'est de leur part une erreur ou une tromperie.

L'*encens de Thuringe* est, comme on le dit dans le dictionnaire de Trévoux, la résine que fournissent les pins de la Thuringe, & sur-tout du territoire de Saxe, qui abonde en forêts de ces sortes d'arbres. Les fourmis sauvages en retirent de petits grumeaux qu'elles enfoncent dans la terre quelquefois jusqu'à quatre piés de profondeur. Là cette poix, par la chaleur souterraine, reçoit un nouveau degré de coccion, & se réduit en masse : on la tire ensuite de terre par gros morceaux, & c'est ce qu'on appelle *encens de Thuringe*, qu'on vend hardiment pour de l'*encens*. Voyez l'*Oriclographie* de M. Schut. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENCENS, (Pharmacie & Mat. méd.) Cette résine entre dans beaucoup de compositions pharmaceutiques officinales. Les Grecs, & les Arabes sur-tout, l'employoient fréquemment ; ils regardoient l'*encens* pris intérieurement, comme bon contre différentes maladies de la tête, de la poitrine, le flux de ventre, & les fleurs blanches : ils le recomandoient pour la toux, le crachement de sang, la diarrhée, & la dysenterie.

Quercetanus (Duchêne), in *arte med. pract.* vante beaucoup contre la pleurésie, une pomme creusée dans laquelle on a mis une dragme d'*encens* en poudre, & que l'on fait cuire au feu ; il la fait prendre au malade, & lui donne trois onces d'eau de chardon benî : ensuite il le fait bien couvrir pour le faire suer. Rivière assure qu'il a vû plusieurs personnes guéries par ce remède.

Quelques auteurs recommandent l'*encens* dans les fumigations de la tête, pour les catarrhes, le vertige, le corryza, & celles de l'anüs pour la chute de cette partie.

Les anciens brûloient l'*encens*, & en recevoient la suie ou le noir de fumée, qu'ils estimoient beaucoup dans les inflammations des yeux.

Mathioli recommande pour la chassie & la rougeur des yeux, de l'eau-rose dans laquelle on a éteint en différentes fois trente grains d'*encens* allumés à une bougie. On passe cette eau à-travers un linge blanc, & on frote le coin des yeux avec une plume.

Quelques personnes se servent d'un grain d'*encens* qu'ils appliquent sur une dent douloureuse, dans l'intention de la faire pourrir.

Nous employons aujourd'hui fort rarement l'*encens*, & on ne s'en sert guère dans les boutiques que pour les préparations officinales où il est demandé. Il entre dans les eaux antinéphrétiques & thériacales, dans le mithridate, dans les trochisques de karahé, dans les pilules de cynoglossé & de styrax, dans les baumes de Fioraventi & du Commandeur, & dans un grand nombre d'emplâtres. (b)

ENCENSEMENT, f. m. (*Hist. ecclési.*) c'est dans l'Eglise romaine l'action d'encenser pendant l'office divin, à l'autel, au clergé, & au peuple.

On voit, dit M. Aubry, par les anciens ordres romains, que l'*encens* a été introduit comme un parfum pour purifier l'air & les personnes. L'on a commencé de s'en servir dans les tems où les fideles obligés de se cacher, s'assembloient en secret dans des lieux souterrains, humides & mal-sains ; l'haléine d'un si grand nombre de personnes renfermées produisoit une mauvaise odeur, que l'on tâchoit de dissiper par le moyen de l'*encens*, ou de quelques autres parfums : telle est l'origine de l'*encens* dans l'Eglise.

En effet, il seroit aisé d'établir, que l'*encensement* n'est point une partie du culte, mais qu'il a été durant plusieurs siècles une simple purification de l'air & des personnes, occasionnée par la nécessité dans les lieux de leurs assemblées religieuses. Tertullien le dit positivement dans son *apologétique*, chap. xxx. il remarque encore dans un autre endroit, que les anciens chrétiens n'usoient point d'*encens* pendant l'office divin, & que l'on ne s'en servoit que dans les funérailles : au témoignage de Tertullien, on pourroit joindre ceux d'Athénagore, de Lactance & autres peres, s'il s'agissoit de confirmer cette vérité.

Quand le christianisme fut établi sur les ruines du paganisme, l'usage de l'*encens* continua dans les temples ; ce ne fut plus alors par le besoin absolu de la purification de l'air, des personnes & des lieux, moins encore pour honorer les hommes ; ce fut pour imiter l'exemple des mages, qui présentèrent de l'or & de l'*encens* à Notre-Seigneur, afin de lui marquer leurs respects & leur soumission ; l'on se servit aussi de ce moyen pour inviter les chrétiens à détacher leurs pensées de la terre, & à les porter au ciel avec la fumée de l'*encens*.

Mais ce qui n'étoit qu'un type dans la religion, & qu'un hommage d'oblation au Sauveur du monde, changea bien-tôt de nature, & devint une oblation honorifique aux princes de la terre & aux ministres de l'autel. Le premier exemple eut lieu en faveur des empereurs de Constantinople. Codin nous apprend que dans les fêtes solennelles, le patriarche encensoit à deux différentes fois l'empereur, lorsqu'il assistoit aux offices, & qu'il remettoit après cela l'encensoir à son diacre, pour aller donner l'*encensement* au clergé.

Dans la suite des tems, les grands seigneurs pour se distinguer de la foule, affectèrent de s'attribuer l'*encensement* ; & voulant de plus en plus marquer leur rang & leur dignité dans l'Eglise même, ils exigèrent deux coups d'*encensement*, tandis qu'on n'en donneroit qu'un seul à tous les autres assistans pendant le sacrifice.

Voilà comme il est arrivé que le plus ou le moins de coups d'*encensement* désignent aujourd'hui la qualité de la personne encensée ; & l'on fait bien que les usages fondés sur l'orgueil & l'ambition ne s'abolissent guère : aussi l'honneur futile de l'*encensement* produit tous les jours en France des procès que l'on juge ordinairement par les titres & les coutumes des lieux ; c'est pourquoi l'on ne manque point d'arrêts fort singuliers sur cette matière. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

* ENCENSOIR, f. m. vase qui a passé du temple des Juifs dans nos temples. Il est divisé en deux parties : l'inférieure est une espèce de grande salière revêtue d'une taule, qui contient le feu sur lequel on met l'*encens* ; & la supérieure, une espèce de dôme qui couvre la partie inférieure, & qui est percé d'un grand nombre de petites ouvertures par lesquelles la fumée de l'*encens* peut s'échapper : l'inférieure est à pié ; il en part trois ou quatre longues chaînes, qui traversent autant de tenons, ou anneaux, ou petites douilles fixées sur la partie supérieure.

neure. Ces chaînes vont se réunir à une petite pièce plate ou bombée qui sert comme de poignée à l'*encensoir*. Cette pièce est percée dans son milieu, & traversée d'une chaîne qui se rend au sommet de la partie supérieure de l'*encensoir*. Cette chaîne y est attachée, & elle est retenue sur la pièce plate de l'*encensoir* qu'elle traverse par un arrêt à anneau. En tirant cet anneau, on fait monter en glissant la partie supérieure de l'*encensoir* entre les autres chaînes; cette partie cesse de couvrir la partie inférieure, & l'on peut mettre dans celle-ci du feu & de l'encens. Quand on y a mis du feu & de l'encens, on lâche l'anneau; la partie supérieure retombe sur la partie inférieure, & la couvre; alors l'ecclésiastique qui doit se servir de l'*encensoir*, embrasse dans sa main droite toutes les chaînes; la pièce à laquelle elles aboutissent est appliquée ou sur son pouce & son index, & les chaînes sortent par la partie opposée de la main, ou contre cette partie opposée; & les chaînes sortent entre le pouce & l'index, & se recourbent sur l'index. Le prêtre en faisant osciller par le mouvement du bras & du poignet le corps de l'*encensoir*, la fumée de l'encens est portée par-tout où il lui plaît de la diriger. Les Juifs avoient dans leur temple un grand nombre de ces *encensoirs*. On dit que Salomon en avoit fait fondre 20000 d'or, & 50000 d'argent. Cela est presque incroyable: il est rare qu'il y en ait plus d'une douzaine dans nos plus riches Eglises; ils sont tous d'argent, & je ne crois pas qu'on en ait jamais fait aucun d'or. On prétend que les *encensoirs* des Juifs différoient des nôtres, en ce qu'ils étoient sans chaînes, & qu'ils se portoient à la main comme des réchaux ou grandes castolettes à piés.

ENCEPHALE, adj. m. & f. (*Medecine.*) ce mot est grec; il est composé de *en*, dans, & de *κεφαλή*, tête; il peut donc convenir à tout ce qui est renfermé dans la tête: mais l'usage que l'on en fait, est particulièrement pour désigner différentes especes de vers qui naissent en différentes parties de la tête.

Ethmuller fait mention, en traitant de la *cephalalgie*, de plusieurs observations par lesquelles il compte qu'elle peut être causée par des vers engendrés dans le cerveau, ou plus vraisemblablement dans les sinus frontaux, ou dans les cellules de l'os ethmoïde, puisque l'on en a vu sortir par les narines, au grand soulagement des malades; c'est ce que Schenkius, de *febre hicugaritâ*, dit avoir observé plusieurs fois dans une fièvre qui regnoit en Hongrie, que l'on appelloit *cephalalgie vermiculaire*; parce que la douleur de tête qui étoit le symptôme dominant & le plus violent de cette fièvre, étoit causé par des vers. Bartholin, *cent. 6, obs. 3.* fait aussi mention d'une douleur de tête très-opiniâtre guérie par l'excrétion de quelques vers par les narines: on trouve une semblable observation dans Forestus, *lib. XXI, obs. 28.*

Il compte cependant qu'il y a eu des maladies pestilentiennes, dans lesquelles il s'engendroient des vers dans le cerveau même, lorsqu'elles n'avoient pas d'autre cause que la disposition à cette production. Voyez ce qui est dit à ce sujet dans le *Dict. de Trevoux*, article ENCEPHALE. Voyez aussi sur le même sujet plusieurs choses très-singulières & très-utiles, dans le traité de la génération des vers dans le corps humain, par M. Andry; & dans ce Dictionnaire, l'article VERS. (d)

ENCHAINEMENT, ENCHAINURE (*Synon.*) Le premier ne se dit bien qu'au figuré; on commence à employer le second en parlant des ouvrages de l'art, & il faut encourager ces sortes d'usages tant qu'il est possible, Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

Tome V.

ENCHANTELER, v. act. (*Commerce de Vin.*) c'est mettre en chantier.

ENCHANTEMENT, f. m. (*Sortilege & Divinat.*) paroles & cérémonies dont usent les magiciens pour évoquer les démons, faire des maléfices, ou tromper la simplicité du peuple. Voyez MAGIE, FASCINATION, MALÉFICE, SORCELLERIE.

Ce mot est dérivé du latin *in*, & *canto*, je chante; soit que dans l'antiquité les magiciens eussent coutume de chanter leurs conjurations & exorcismes magiques, soit que les formules de leurs *enchantemens* fussent conçues en vers, & l'on fait que les vers étoient faits pour être chantés. Cette dernière conjecture paroît d'autant plus vraisemblable, qu'on donnoit aussi aux *enchantemens* le nom de *carmina*, vers, d'où nous avons fait *charme*. Voyez CHARME.

Rien, selon M. Pluche, n'est plus simple que l'origine des *enchantemens*. Les feuillages ou les herbes dont on couronna dans les premiers tems la tête d'Isis, d'Osiris, & des autres symboles, n'étoient eux-mêmes que des symboles de la récolte abondante, & les paroles que prononçoient les prêtres, que des formules de remerciement pour les dons de la divinité. Peu-à-peu ces idées s'affoiblirent dans l'esprit des peuples, s'effacèrent & se perdirent entièrement, « & ils prirent l'idée de l'union de certaines plantes » & de quelques paroles devenues surannées & intelligibles, pour des pratiques mystérieuses éprouvées par leurs peres. Ils en firent une collection, & un art par lequel ils prétendoient pourvoir presqu'infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines herbes & certaines paroles on pouvoit faire descendre du ciel en terre la lune & les étoiles:

Carmina vel cælo possunt deducere lunam.

» Ils avoient des formules pour tous les cas, même » pour nuire à leurs ennemis; on en voit du moins » la preuve dans les poètes. La connoissance de plusieurs simples, bien ou mal-faisans, vint au secours » de ces invocations & imprécations assurément » très-impuissantes; & les succès de la medecine ou » de la science des poisons aiderent à mettre en » vue les chimères de la magie. » *Hist. du Ciel, t. I. p. 450. & 451.*

Il s'ensuit de ce sentiment, 1°. que l'*enchantement* est composé de deux choses; savoir, d'herbes ou autres instrumens magiques, comme des cadavres humains, du sang ou des membres d'animaux, tels qu'on en employoit dans la Nécromancie, mais ce n'est-là que l'appareil, le matériel, & pour ainsi dire le corps de l'*enchantement*. 2°. Que ce qui en faisoit la force, & déterminoit cet appareil à l'utilité ou au détriment de l'objet pour ou contre lequel étoit destinée l'opération magique, c'étoient les paroles & les formules que prononçoient les enchanteurs. C'est sur ce fondement que les démonographes, dans les récits qu'ils donnent des sortileges, font toujours mention de certaines paroles, certains mots, que les forciers & forcieres prononcent tout-bas & grommelant entre leurs dents. 3°. Qu'il y avoit deux sortes d'*enchantemens*, les uns favorables ou utiles, & les autres contraires & pernicioeux.

« Quant à ces derniers, l'humanité, poursuit le » même auteur, inspirant naturellement de l'horreur » pour les pratiques qui tendent à la destruction de » nos semblables, les incantations magiques qu'on » croyoit meurtrières furent abhorrées & punies chez » tous les peuples policés. » Mais cette sévérité n'a pas empêché que dans tous les tems & chez tous les peuples il n'y ait eu des imposteurs qui n'aient fait le

métier d'enchanteurs, ou des hommes assez scélérats pour espérer parvenir à leurs fins par les *enchantemens*. Entre plusieurs especes dont parlent ou les historiens ou les auteurs qui ont traité en particulier de la magie, nous ne nous arrêterons qu'à ces figures de cire par le moyen desquelles on s'imaginoit faire périr ceux qu'on haïssoit. On appelloit autrefois en France ces figures un *volt* ou un *voust*, & l'usage qu'on en prétendoit faire, *envouster* quelqu'un; terme que Ménage dérive d'*invotare*, dévouier quelqu'un aux puissances infernales, mais qui, selon Ducange, vient d'*invulturare*, *vultum effingere*, mot employé dans la moyenne latinité pour exprimer cette représentation de quelqu'un en cire ou en terre glaise. Quoi qu'il en soit de l'étymologie du mot, il est certain que dans l'usage qu'on en prétendoit faire, il entroit des paroles qu'on se persuadoit ne pouvoir être prononcées efficacement par toutes sortes de personnes. C'est ce que nous apprenons par quelques particularités du procès de Robert d'Artois sous Philippe de Valois; procès dont M. Lancelot, de l'académie des Belles-Lettres, nous a donné une histoire si intéressante dans les mémoires de cette académie. Cet auteur dit que Robert d'Artois & son épouse usèrent d'*enchantemens* contre le roi & la reine; & que l'an 1313, entre la S. Remi & la Toussaints, Robert manda frere Henri Sagebrand, de l'ordre de la Trinité, son chapelain; & après beaucoup de caresses, & l'avoir obligé de jurer qu'il lui garderoit le secret sous le sceau de la confession, ce que le moine jura, Robert ouvrit un petit écrin, & en tira une image de cire, enveloppée en un querre-chief crespé, laquelle image estoit à la semblance d'une figure de jeune homme, & estoit bien de la longueur d'un pied & demi, ce li semble (c'est la déposition de frere Henri), & si le vit bien clerement par le querre-chief qui étoit moult délié, & avoit entour le chief semblance de cheveux aussi comme un jeune homme qui porte chief. Le moine voulut y toucher: N'y touchiez, frere Henry, lui dit Robert, il est tout fait, icesuy est tout baptisé; l'en le m'a envoyé de France tout fait & tout baptisé. Il n'y faut rien à cesty, & est fait contre Jehan de France & en son nom & pour le grever. . . . mais je en vouldroye avoir un autre que je vouldroye qu'il fust baptisé. Et pour qui est-ce, dit frere Henry? C'est contre une deablese, dit Robert; c'est contre la royne. . . . si vous prie que vous me le baptisiez, quar il est tout fait, il n'y faut que le baptesme; je ai tout prêt les parains & les marraines, & quant que il y a metier, fors le baptisement. . . . Il n'y faut à faire fors aussi comme à un enfant baptiser & dire les noms qui y appartiennent. Frere Henry refusa constamment son ministere pour de pareilles opérations, & dit à Robert d'envoyer chercher celui qui avoit baptisé l'autre. Il fit également & aussi inutilement solliciter Jean Aymeri, prêtre du diocèse de Liège, de baptiser son voust ou son image de cire. *Mem. de l'acad. des Inscript. tome X. p. 627. & 629.*

Il paroît par ce récit, qu'outre la prophanation sacrilège qu'on exigeoit, la forme de baptême & l'imposition du nom par les parrains & marraines passoit pour nécessaire, afin qu'au moyen de la figure on pût nuire à ses ennemis.

Ce n'est pas seulement parmi les anciens ni en Europe que ces sortes d'*enchantemens* ont eu lieu, ils étoient connus des sauvages d'Amérique. Chez les Illinois & chez d'autres nations, dit le P. Charlevoix, on fait de petits marmousets pour représenter ceux dont on veut abrégier les jours, & qu'on perce au cœur. Il ajoute, que d'autres fois on prend une pierre; & par le moyen de quelques invocations, on prétend en former une semblable dans le cœur de son ennemi. Toutes ces pratiques, quelques impies ou ridicules qu'elles soient, concourent à prouver ce que nous avons observé, que l'*enchantement* est un

assemblage d'actions & de paroles, dans la vue d'opérer quelque effet extraordinaire & communément pernicieux. *Journ. d'un Voyage d'Amériq. lett. xxv. p. 360. (G)*

ENCHANTEMENT, (*Medec.*) maniere de guérir les maladies, soit par des amulettes, des talismans, des philacteres, des pierres précieuses, & des mots barbares, qu'on porte sur sa personne, soit par des préparations superstitieuses de simples, soit enfin par d'autres moyens aussi frivoles.

Il n'est pas difficile d'en découvrir l'origine; c'est l'ignorance, l'amour de la vie & la crainte de la mort qui leur ont donné naissance. Les hommes voyant que les secours naturels qu'ils connoissoient pour se guérir, étoient souvent inutiles, ils s'attachèrent à tout ce qui s'offrit à leur esprit, à tout ce que leur imagination vint à leur suggérer.

Les amulettes, les talismans, les philacteres, les pierres précieuses, les os de mort qu'on mit sur soi, dans certains cas extraordinaires, parurent peut-être d'abord comme des remèdes indifférens, qu'on pouvoit d'autant mieux employer, que s'ils ne faisoient point de bien, du moins ne caufoient-ils point de mal. Ne voyons-nous pas encore tous les jours une infinité de gens se conduire par les mêmes principes?

Ces remèdes n'étoient d'ailleurs ni rebutans, ni douloureux, ni desagréables. On s'y livra volontiers; l'exemple & l'imagination, quelquefois utiles pour suppléer à la vertu qui manquoit aux remèdes de cette espece, les accréditerent, la superstition les autorisa, & vraisemblablement la fourberie des hommes y mit le sceau.

Quoi qu'il en soit, les *enchantemens* se sont si bien introduits & de si bonne heure dans la Medecine, que toutes les nations les ont pratiqués de temps immémorial, & qu'ils subsistent encore dans les trois plus grandes parties du monde; l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Hammon, Hermès, Zoroastre, passoient parmi les payens pour les auteurs de cette pratique médicale. Hammon, qu'on compte entre les premiers rois de la premiere dynastie d'Egypte, a été regardé pour l'inventeur de l'art de faire sortir le fer d'une plaie, & de guérir les morsures des serpens par des *enchantemens*.

Pindare dit que Chiron le centaure traitoit toutes sortes de maladies par le même secours, & Platon raconte que les sages-femmes d'Athenes n'avoient pas d'autres secrets pour faciliter les accouchemens; mais je ne sache point de peuple chez qui cet usage ait trouvé plus de sectateurs que chez les Hébreux.

Leur loi ne put venir à bout d'arrêter le cours du desordre; c'est pourquoi Jérémie (*chap. vij. v. 17.*) les menaça au nom du Seigneur de leur envoyer des serpens contre la morsure desquels l'enchantement ne pourroit rien.

Hippocrate contribua merveilleusement par ses lumieres à effacer de l'esprit des Grecs les idées qu'ils pouvoient avoir eues sur la vertu des *enchantemens*. Ce n'est pas que leurs philosophes, & ceux qui étoient nourris dans leurs principes, donnassent dans ces niaiseries; l'histoire nous prouve bien le contraire. J'aime à lire dans Plutarque ce que Périclès, instruit par Anaxagore, pensoit de tous ces vains remèdes: « Vous voyez, dit-il à un de ses amis qui vint le visiter dans le tems qu'il étoit attaqué de la peste dont il mourut, » vous voyez mon état de langueur; » mais regardez sur-tout, ajouta-t-il, cette espece » de charme que des femmes ont pendu à mon col, » & jugez après cela si j'ai eu l'esprit bien affoibli. »

Cependant les Romains gémièrent long-tems sous le poids de cette superstition. Tite-Live nous apprend qu'une maladie épidémique régnant à Rome l'an 326 de sa fondation, on épuisa vainement tous les remè-

des connus de la Médecine, après quoi on eut recours aux *enchante mens*, & à toutes les extravagances dont l'esprit de l'homme est capable. On en poussa si loin la manie, que le sénat fut obligé de les défendre par de sévères ordonnances; c'étoit aux Pnyllés, peuples de la Lybie, & aux Marfés, peuples d'Italie, qu'ils s'adressoient, à cause de leur célébrité dans la science des *enchante mens*. Enfin Asclépiade, qui vivoit du tems de Mithridate & de Cicéron, eut le bonheur de bannir de Rome cette vaine maniere de traiter les maladies. Peut-être aussi qu'Asclépiade parut dans le tems favorable où l'on commençoit à s'en lasser, parce qu'on n'en voyoit aucun effet.

Les premiers Chrétiens n'ont pas été exemts de cette folie, puisque les papes & les conciles prirent le parti de condamner les phylactères que les nouveaux convertis au christianisme portoient sur leur personne, pour se préserver de certains dangers. En un mot, les ténèbres de l'erreur ne se dissipèrent que quand les arts & les sciences, ensevelis pendant plusieurs siècles, reparurent en Europe. Alors la Médecine, de plus en plus éclairée, rejetta toutes les applications superstitieuses des remèdes ridicules, opéra la guérison des maladies par les secours de l'art, & nous remit à peu-près au même point où Hippocrate avoit laissé les Grecs à sa mort. Tout le monde fait que dans ce tems-là les Thessaliens l'emportoient sur toutes les nations dans la pratique des *enchante mens*, & que Philippe étant tombé malade, fit venir à sa cour une Thessalienne pour le guérir; mais la curieuse Olympias appella secrètement la Thessalienne dans son cabinet, où ne pouvant se lasser d'admirer ses grâces & sa beauté: « N'écoutez plus, s'écria-t-elle, les vains discours du peuple; les charmes dont vous vous servez font dans vos yeux ». Cet article est de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENCHANTEMENT, (Belles-Lettres.) terme d'Opéra. Le merveilleux est le fonds de l'opéra françois. Cette première idée que Quinault a eue en créant ce genre, est le germe des plus grandes beautés de ce spectacle. (V. OPÉRA.) C'est le théâtre des *enchante mens*; toute sorte de merveilleux est de son ressort, & on ne peut le produire que par l'intervention des dieux de la fable & par le secours de la féerie ou de la magie.

Les dieux de la fable développent sur ce théâtre la puissance surnaturelle que l'antiquité leur attribuoit. La féerie y fait voir un pouvoir surprenant sur les créatures sans mouvement, ou sur les êtres animés: la magie par ses *enchante mens* y amène des changemens qui étonnent, & tous ces différens ressorts y produisent des beautés qui peuvent faire illusion, lorsqu'ils sont conduits par une main habile.

Il y a un *enchante ment* dans l'opéra d'Amadis, qui est le fonds d'un divertissement très-bien amené, & fort agréable; il a été copié dans Tancrede, & la copie est bien au-dessous de l'original. Amadis, dans le premier, croit voir dans une magicienne Ariane qu'il adore; il met à ses pieds ses armes, & l'*enchante ment* produit un effet raisonnable & fondé sur la passion de ce héros.

Des nymphes paroissent dans Tancrede; elles dansent autour de lui, & les armes lui tombent des mains, sans autre motif apparent aux yeux du spectateur. Suffit-il de danser pour enchaîner la valeur d'un héros, bien sûr d'ailleurs dans cette occasion que tout ce qu'il voit n'est qu'un *enchante ment*? car il est dans la forêt enchantée, & les flammes qui l'ont retenu font un *enchante ment*, à ce qu'il dit lui-même, &c.

Cette critique sur un ouvrage très-estimable d'ailleurs, & dont l'auteur n'est plus, a pour seul motif le progrès de l'art. Quelque peu fondés en raison que soient les *enchante mens*, quoiqu'ils soient contradictoires avec le bon sens, & qu'enfin, sans être trop philosophe, on puisse avec confiance en nier la

possibilité, l'opinion commune suffit pour donner la liberté aux poètes de les introduire dans un genre consacré à la fiction; mais ils ne doivent s'en servir qu'en leur conservant les motifs capables de les occasionner, & les effets qu'ils produiroient réellement s'ils étoient possibles.

Tout *enchante ment* qui ne naît pas du sujet qu'on traite, qui ne sert point au développement de la passion, & qui n'en est pas l'effet, est donc vicieux, & ne sauroit produire qu'une beauté hors de place; cette espèce de merveilleux ne doit être employé à l'opéra qu'à propos. Il n'est qu'un ressort de plus dans la main du poète pour faire agir la passion, & pour lui faire créer des moyens plus forts d'étonner, d'ébranler, de séduire, de troubler le spectateur. Voyez FÉERIE, MAGIE, OPÉRA. (B)

ENCHANTEUR, f. m. terme d'Opéra. Il y a des rôles d'*enchanteur*. Tous ceux qui font des *enchante mens*, ne sont pas appelés de ce nom; on leur donne plus communément celui de *magiciens*, & on les fait basse-tailles. Voyez MAGICIENS.

Dans Tancrede il y a un *enchanteur* au prologue, qui est haute-contre. Danchet a donné le nom d'*enchanteur* à son Ismenor. De l'*enchanteur* le trépas est certain. M. de Moncrif appelle ainsi Zelindor, roi des Silphes. Voyez FÉERIE.

En général, le nom d'*enchanteur* ne convient qu'aux rôles de *magiciens* bienfaisans. On appelle *magiciens* tous les autres. Voyez ENCHANTEMENT, MAGICIEN, FÉERIE, OPÉRA. (B)

ENCHAPER, v. act. (Comm.) c'est donner à un barril une chape, ou une chemise, ou une double futaille. Il se dit particulièrement des tonneaux qu'on remplit de poudre à canon.

ENCHAPERONER, v. act. (Fauc.) c'est mettre le chaperon sur la tête de l'oiseau.

ENCHARNER, en terme de Layetier, c'est attacher le couvercle d'une boîte au derrière, avec des crochets de fil-de-fer qui se prennent les uns dans les autres en forme de charnière.

ENCHASSURE, f. f. dans l'Imprimerie, est un morceau de bois de noyer de dix-huit pouces de long, de dix à onze pouces de large, & de deux pouces d'épaisseur, très-uni d'un côté, & creusé & entaillé de l'autre, de façon à recevoir une platine, soit de fer, soit de cuivre; aux platines de fer, les *enchassures* sont presque inévitables pour réparer leur peu de justesse; à celles de cuivre, on y met moins d'*enchassures*, néanmoins elles sont utiles, dans le cas où la platine a acquis quelque défaut, ou, ce qui est le plus général, quand on veut augmenter la portée d'une platine dans toutes ses dimensions. Voyez PLATINE.

ENCHAUSSE, adj. terme de Blason; il se dit de l'écu qui est taillé depuis le milieu d'un de ses côtés, en tirant vers la pointe du côté opposé. Il y a des écus *enchassés* à dextre, & d'autres à senestre, suivant le côté où la taille commence. Liecstein, d'argent *enchassé* d'azur.

ENCHERE, f. f. (Jurisprud.) ce terme qui vient d'*enchérir*, ne devoit, selon la signification propre, s'entendre que de l'offre qui est faite au-dessus du prix qu'un autre a offert: néanmoins dans l'usage, on comprend sous le terme d'*enchere*, toute mise à prix, même celle qui est faite la première pour quelque meuble ou immeuble, ou pour un bail ou autre exploitation.

Dans quelques pays, les *enchères* sont appelées *mises à prix*; & en d'autres, *surdites*.

Les *enchères* sont reçues dans toutes les ventes de meubles qui se font à l'encan, soit à l'amiable, ou forcées. Dans ces sortes de ventes, c'est l'huissier qui fait la première *enchere*, ou mise à prix.

On reçoit aussi les *enchères* pour les ventes des

coupes de bois, pour les baux des fermes, baux judiciaires, adjudications d'ouvrages, ou autres entreprises.

A l'égard des immeubles qui se vendent par decret volontaire ou forcé, ou par licitation en justice, c'est le poursuivant qui met au greffe la premiere *enchere*, qu'on appelle *enchere de quarantaine*. Ceux qui se présentent pour acquérir, ont chacun la liberté de mettre leur *enchere* jusqu'à ce que l'adjudication soit faite.

L'*enchere* est un contrat que l'enchérisseur passe avec la justice, & par lequel il s'oblige de prendre la chose pour le prix par lui offert, au cas qu'il ne se trouve point d'*enchere* plus forte. Ce contrat oblige dès le moment même de l'*enchere*; & on ne peut la retracter, quand même l'enchérisseur prouveroit une lésion d'outre moitié: mais dès que l'*enchere* est couverte par une autre plus forte, le précédent enchérisseur est déchargé de son engagement, lequel contient toujours tacitement cette condition.

Lorsqu'il y a appel de l'adjudication, le dernier enchérisseur peut demander d'être déchargé de son *enchere*, n'étant pas obligé d'attendre l'événement de l'adjudication, & de garder en attendant son argent oisif.

Dans les adjudications de bois ou de fermes du roi, on reçoit encore des *encheres* après l'adjudication; mais il faut que ce soit par tiercement & par doublement. Voy. DOUBLEMENT & TIERCEMENT.

Les enchérisseurs en faisant leur *enchere*, doivent nommer leur procureur & élire chez lui domicile, autrement l'*enchere* ne seroit pas reçue.

Dans les ventes d'immeubles qui se font par autorité de justice, l'usage est que les *encheres* se font par des procureurs fondés de procuration spéciale de leurs parties.

Les procureurs ne peuvent enchérir au-dessus de la somme portée par la procuration; s'ils vont au-delà, ils sont responsables de leur *enchere*.

Mais quoique le constituant ne se trouve pas en état de payer, le procureur n'est pas responsable de l'*enchere*, à moins que l'insolvabilité du constituant ne fût notoire & apparente. Il y a un arrêt conforme du 24 Janvier 1687, rapporté dans le recueil des procureurs, pag. 218.

Tout enchérisseur doit, à peine de nullité, faire signifier son *enchere* au dernier enchérisseur, c'est-à-dire à celui qui a enchéri immédiatement avant lui. Mais la dernière *enchere* qui se fait dans la dernière remise, n'a pas besoin d'être signifiée.

Toutes personnes capables d'acquérir sont reçues à enchérir, à l'exception de ceux qui par des considérations particulières, ne peuvent acquérir les biens ou droits dont on fait l'adjudication; tels que les juges devant lesquels se fait l'adjudication, les conseillers du même siège, les avocats & procureurs du roi, les greffiers-commis: ce qui a été sagement établi, pour empêcher que ces personnes n'abusent de leur ministère pour écarter les autres enchérisseurs, & se rendre adjudicataires à vil prix. Voy. *tr. de la vente des immeubles par decret*, de M. d'Héricourt.

Enchere couverte, est celle au-dessus de laquelle un autre enchérisseur a fait sa mise.

Derniere enchere, signifie quelquefois l'*enchere* qui est actuellement la dernière dans l'ordre, mais qui peut être couverte d'un moment à l'autre, ou dans une remise suivante, par un autre enchérisseur, au moyen de quoi elle cesseroit d'être la dernière. Souvent aussi on entend par *derniere enchere*, celle sur laquelle l'adjudication définitive a été faite.

Enchere à l'extinction de la chandelle. Voy. CHANDELLE ÉTEINTE.

Folle enchere, est celle qui est faite par un enchérisseur insolvable, ou par un procureur qui ne con-

noît pas sa partie, ou qui n'a pas d'elle de pouvoir en bonne forme, ou qui excède ce pouvoir, ou enfin qui se charge d'enchérir pour un homme notoirement insolvable.

Faute par l'adjudicataire de consigner le prix de son adjudication dans le tems prescrit, on fait ordonner qu'il sera procédé à une nouvelle adjudication à sa *folle enchere*, & comme on dit quelquefois pour abréger, on poursuit la *folle enchere*, en quoi l'on confond la cause avec l'effet.

S'il ne se présente personne qui porte la chose à si haut prix que celui pour lequel elle avoit été adjugée; en ce cas celui sur lequel se poursuit la *folle enchere*, est tenu de fournir ce qui manque pour faire le prix de son adjudication, avec tous les frais faits pour parvenir à une nouvelle adjudication; c'est ce que l'on appelle *payer la folle enchere*: & celui qui la doit peut être contraint à payer par saisie & vente de ses biens, meubles & immeubles, & même quelquefois par corps, selon les circonstances.

On peut aussi conclure contre lui aux intérêts du prix, du jour de l'adjudication.

Si le prix de la nouvelle adjudication monte plus haut que celui de la précédente, cet excédent doit être employé, comme le reste du prix, à payer les créanciers.

La *folle enchere* n'a point lieu contre ceux qui ne peuvent aliéner, lesquels par conséquent sont non-recevables à enchérir.

Dans le cas de *folle enchere*, on ne peut pas forcer le précédent enchérisseur de tenir son *enchere*. Il ne peut pas non plus obliger le poursuivant, ni la partie saisie, de lui céder le bien sur le pié de la dernière; mais s'il veut bien tenir cette dernière *enchere*, & que le poursuivant & la partie saisie y consentent, on ne poursuit point la *folle enchere*.

Il n'est point dû de droits seigneuriaux pour la premiere adjudication d'un héritage qui est résolue à cause de la *folle enchere*, à moins que le premier adjudicataire ne les eût payés, auquel cas il ne pourroit les répéter; mais il est dû des droits pour la dernière adjudication, ainsi que l'établit Henrys, tome II. liv. III. quest. 3. (A)

Enchere par licitation, est un acte que le procureur de celui qui poursuit une licitation, fait afficher, publier, & mettre au greffe, pour annoncer qu'un tel héritage sera vendu par licitation; qu'il l'a mis à tel prix, & autres charges, clauses, & conditions: on y détaille aussi la consistance des biens; faute d'enchérisseurs, on remet à quinzaine, jour auquel on reçoit les *encheres*; & on adjuge par licitation après trois remises différentes. (A)

Enchere au profit commun, est une *enchere* ordinaire à laquelle on donne ce nom dans la province de Normandie; parce que la totalité de ces sortes d'*encheres* tourne au profit de tous les créanciers, à la différence de l'*enchere* au profit particulier, qui va être expliquée dans l'article suivant.

Enchere au profit particulier, est une *enchere* d'une espece singulière, qui n'est usitée qu'en Normandie. C'est une grace que l'on accorde dans les adjudications par decret, aux derniers créanciers & tiers acquéreurs, qui prévoient qu'ils ne seront point mis en ordre utile, si on se tient à la dernière *enchere* faite à l'ordinaire, & qu'on appelle dans ce pays *enchere au profit commun*, à cause qu'elle tourne au profit de tous les créanciers: dans ce cas, tout créancier privilégié ou hypothécaire dont la créance est antérieure à la saisie réelle, peut enchérir à son profit particulier à telle somme que bon lui semble; ce qui s'entend toujours à condition que le quart de ce dont il a augmenté sa dernière *enchere*, tournera au profit commun des autres créanciers, & que les trois autres quarts seront par lui imputés sur ce qui lui est dû.

Pour pouvoir enchérir à son profit particulier, il faut 1°. être créancier privilégié ou hypothécaire sur les biens saisis avant la saisie réelle; 2°. que la dette soit légitime & fondée en un titre paré & exécutoire; 3°. que l'enchère au profit particulier soit faite avant l'adjudication finale; 4°. qu'elle soit mise au greffe du siège où se fait le decret, quinze jours avant l'adjudication; 5°. qu'elle soit lue publiquement aux plaids, c'est-à-dire l'audience tenant.

Aux plaids suivans où on la relit encore, s'il ne se présente personne qui veuille porter au profit commun le prix du bien decreté jusqu'à la somme à laquelle le créancier ou tiers acquéreur l'a porté à son profit particulier; & qu'il n'y ait point d'autre créancier antérieur à la saisie réelle qui veuille surenchérir à son profit particulier; en ce cas on adjuge le bien purement & simplement, sans que personne soit admis par la suite à enchérir, soit au profit commun, ou à son profit particulier.

Lorsque le decret se poursuit sur un tiers détenteur qui n'est pas débiteur personnel, il n'y a que les créanciers antérieurs à son acquisition qui soient admis à enchérir au profit particulier.

Si le bien vendu par decret consiste en plusieurs pieces, le créancier qui enchérit à son profit particulier, peut déclarer sur quelle piece il veut appliquer son enchère au profit particulier; mais si la répartition n'en a point été faite à l'audience, en ce cas elle se fait de plein droit au sou la livre du prix de l'adjudication, & cela suffit afin de prévenir les fraudes, notamment celle qui pourroit se faire contre le retrait féodal ou lignager, parce que si on différoit plus long-tems à faire l'application de l'enchère au profit particulier, on ne manqueroit pas de l'appliquer toute entière sur l'héritage pour lequel on craindroit quelque retrait.

Le receveur des consignations est tenu de prendre pour argent comptant, les titres valables de créance de celui qui a enchéri à son profit particulier; & ce jusqu'à concurrence de la somme dont il a augmenté la dernière enchère.

Si celui qui a ainsi enchéri se croyant créancier ne l'est point effectivement, il doit payer le prix entier de son adjudication au profit commun. Voyez les articles 549, 577, & 582 de la coutume de Normandie, ce que les commentateurs ont dit sur ces articles, & le tr. de la vente des immeubles par decret, de M. d'Héricourt, ch. x. n. 17. & suiv. (A)

Enchère de quarantaine, est un acte que le procureur du poursuivant met au greffe après le congé d'adjuger: pour annoncer que l'on procédera à la vente & adjudication des biens saisis réellement sur un tel, on énonce la consistance des biens auxquels le poursuivant met un prix, & il détaille les autres charges, clauses, & conditions de l'adjudication. Cette enchère est surnommée de quarantaine; parce que l'on y déclare qu'il sera procédé à l'adjudication quarante jours après que l'enchère est mise au greffe.

Elle ne se fait qu'après le congé d'adjuger, & après que les oppositions à fin d'annuler, de charge & de distraire ont été jugées; attendu que si l'opposition à fin d'annuler avoit lieu, il n'y auroit plus de decret à faire, & que l'enchère doit faire mention des héritages qui seront distraits de l'adjudication & des charges dont l'adjudicataire sera tenu.

Cette enchère étant reçue au greffe, doit être lue & publiée à l'audience, tant de la juridiction où se poursuit le decret, que de celles où les biens sont situés. La quarantaine ne commence que du jour de la dernière publication.

On affiche cette enchère aux portes des juridictions où elle se publie, aux églises paroissiales de ces juridictions, des parties saisies, aux portes des villes par où l'on sort pour aller aux biens saisis, & dans

les autres endroits où l'on a coutume de les afficher, suivant l'usage de chaque lieu.

L'enchère doit être signifiée au procureur de la partie saisie, & aux procureurs des opposans.

Après la quarantaine on procède sur cette enchère à l'adjudication, qui ne se fait que sauf quinzaine; & ensuite après plusieurs remises, on adjuge définitivement. Voyez ADJUDICATION, CRIÉES, DECRET, REMISES. (A)

Enchère au rabais, est celle qui se fait dans les adjudications au rabais; c'est-à-dire que l'un ayant offert de faire une chose pour un certain prix, un autre enchérisseur offre de la faire pour un moindre prix. Voyez RABAIS.

Renchère se dit en Normandie & dans quelques autres lieux, pour seconde ou autre enchère. (A)

Sur-enchère est aussi la même chose que renchère; c'est la mise qu'un second, troisième, ou autre enchérisseur fait par-dessus les autres. Voyez ADJUDICATION, DECRET, SAISIE RÉELLE, LICITATION. (A)

ENCHÉRIR, v. neut. (Comm.) a diverses significations dans le commerce.

Il signifie 1°. offrir d'une marchandise que l'on crie à l'enchère au-dessus du prix qu'en a offert le dernier enchérisseur:

2°. Augmenter de prix, ou devenir plus cher. On dit que des étoffes ou des draps *enchérissent*, suivant leur rareté, ou celle de la matière & des ouvriers.

3°. Enchérir signifie encore vendre à plus haut prix que l'on n'a de coutume. On dit aussi en ce sens renchérir. Voyez l'article ENCHÈRE. (G)

ENCHÉRISSEUR, f. m. (Comm.) celui qui enchérit, ou qui met son enchère sur une marchandise qu'on crie publiquement pour la vendre. Voyez ENCHÈRE & ENCHÉRIR.

L'huissier-priseur est obligé dans ces ventes de délivrer les marchandises criées au plus offrant & dernier enchérisseur, après avoir plusieurs fois averti ou fait avertir à haute voix par son crieur, que c'est pour la troisième & dernière fois qu'il les crie, & qu'il va les adjuger. (G)

ENCHEVALLEMENT, f. m. (Charpente.) c'est une des façons d'étayer une maison, pour y faire des reprises en sous-œuvre.

ENCHEVAUCHURE, f. f. en Architecture, la jonction par recouvrement ou feuillure de quelques parties avec quelqu'autre, comme l'encevauchure d'une plate-forme ou d'une dale sur une autre, qui se fait ordinairement par feuillure de la demi-épaisseur du bois ou de la pierre. Les tuiles & ardoises se recouvrent aussi par *encevauchure*. (P)

ENCHEVÊTRÉ, adj. (Manège.) un cheval *enchêvêtré* est celui dont un des piés de derrière est pris dans une des longes de son licol. Ce mot d'*enchêvêtrure* dérive du terme de *chevêtré*, qui désignoit autrefois un licou. Ce n'est qu'à l'occasion de quelque demangeaison dans le voisinage de la tête, ou de quelqu'autre perception qui l'importune, que l'animal s'*enchêvêtré*. Il s'efforce de s'en délivrer, en y portant un de ses piés de derrière, mais sa jambe peut se trouver embarrassée dans la longe; & dans les mouvemens qu'il fait pour la dégager, il arrive très-souvent que le frottement violent qui en résulte, cause une écorchure ou une plaie plus ou moins profonde dans le pli du paturon. Voy. ENCHEVÊTURE. Des boules de bois suspendues à l'extrémité des longes, & dont le poids les tient toujours dans un degré de tension convenable, sans les empêcher de couler librement dans les anneaux, préviennent ces sortes d'accidens qui, eu égard à des chevaux extrêmement vifs & impatiens, ont quelquefois des suites beaucoup plus fâcheuses. (e)

ENCHEVÊTURE, f. f. (*Manège & Maréchal.*) nous appellons de ce nom toute écorchure, toute contusion, toute plaie qui affecte le pli du paturon des jambes postérieures du cheval; conséquemment à un frottement plus ou moins violent de cette partie, sur les longues du licou dans lesquelles l'animal s'est embarrasé par quelque cause que ce soit, & de manière ou d'autre. *Voyez ENCHEVÊTRÉ.*

L'écorchure est-elle simple & sans inflammation? on baignera le lieu affecté avec du vin, & on desséchera insensiblement en saupoudrant avec de la céruse. L'érosion, au contraire, est-elle accompagnée d'inflammation, est-elle vive? on recourra d'abord aux cataplasmes émolliens; & les accidens apaisés, on leur substituera les dessiccatifs. S'il arrive que la jambe s'engorge, que la douleur persévère, & qu'il y ait une véritable plaie; on saignera l'animal, on pansera la plaie ainsi que toutes les autres (*voyez PLAIE*), & l'on appliquera des émolliens résolutifs sur la jambe, tels que les feuilles de mauve, guimauve, mêlées avec l'une des quatre farines résolutives. (e)

ENCHEVÊTURE, en *Architecture*; c'est dans un plancher un assemblage de deux fortes solives & d'un chevêtre, qui laisse un vuide quarré long contre un mur, pour porter un âtre sur des barres de trémie, ou pour faire passer un ou plusieurs tuyaux d'une fouche de cheminée. (P)

ENCHIFREMENT, f. m. (*Medecine.*) est une espece de fluxion catarrheuse qui a son siège dans la membrane pituitaire; c'est la maladie qu'on appelle vulgairement *rhûme de cerveau*.

Le mot *enchifrenement* vient vraisemblablement, selon le dictionnaire de Trévoux, de *sifern*, qui signifie *rhûme* en langage celtique ou bas breton; & de *sifern* a été formé *sifernet*, enrûmer. Les Grecs appellent cette maladie *corysa*, & les Latins *gravedo*.

L'*enchifrenement* est un véritable catarrhe qui ne diffère de celui qui affecte la gorge & la poitrine, que par la différence de la partie affectée, qui d'une même cause prochaine produit cependant des symptômes différens.

Cette cause consiste dans l'engorgement des vaisseaux & des glandes, qui servent à séparer du sang la mucosité des narines; elle est donc semblable à celle qui établit le catarrhe dans quelque partie que ce soit, puisqu'il dépend toujours de l'obstruction des organes, par le moyen desquels se fait la sécrétion de l'humeur muqueuse destinée à défendre des impressions de l'air ou des alimens toutes les voies par lesquelles ils passent. *Voyez MUCOSITÉ.*

Tout ce qui peut relâcher le tissu de la membrane pituitaire & les couloirs de la mucosité qui entrent dans sa composition, en sorte qu'il s'y en porte une plus grande quantité; ou ce qui peut au contraire resserrer ce tissu, & conséquemment ces mêmes couloirs; de manière que le cours de cette humeur ne soit pas libre; qu'elle soit forcée à séjourner plus long-tems dans ses follicules; qu'elle s'y épaississe plus qu'il n'est nécessaire pour l'usage auquel elle est destinée; qu'il ne puisse d'abord sortir de ces conduits, que la partie la plus fluide, pendant que la grossière reste: tout ce qui peut produire ces effets donne lieu à l'*enchifrenement*. Ainsi on peut dire avec les anciens, qu'il peut être produit par intempérie froide & par intempérie chaude, non pas du cerveau, comme ils le pensoient, mais de toutes les parties molles de la cavité des narines, des sinus frontaux, des cellules de l'os ethmoïde, &c.

Les causes éloignées sont toutes celles qui peuvent produire le catarrhe en général, telles que l'insolation, l'air ambiant, chaud ou froid, sec ou humide, qui produisent subitement, selon leur différente manière d'agir, quelque'un des effets ci-dessus

mentionnés; la pléthore, la mauvaise digestion, les crudités d'estomac, la trop grande boisson de vin, ou autres liqueurs spiritueuses, le trop grand exercice des parties supérieures pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, la lotion de la tête, la diminution de la transpiration en général, & la constipation, disposent beaucoup au catarrhe des narines: tout cela concourt avec l'âge, le tempérament, l'habitude, la saison, la constitution de l'air, & le régime différent.

Cette maladie, lorsqu'elle est causée par la constriction de la membrane pituitaire, s'annonce par un sentiment de chaleur dans l'intérieur du nez & dans toutes les cavités, ou la plupart qui y ont communication, accompagnée de démangeaisons & de fréquens étternuemens. Les narines qui dans l'état de santé ne laissent pas échapper une goutte d'humeur aqueuse sous forme sensible dans un air tempéré, commencent à fournir la matière d'un écoulement d'une humeur claire, âcre, salée, en quoi consiste proprement le *corysa*; elle excorie quelquefois & fait enfler les bords du nez & les parties voisines qui en sont humectées; le visage devient rouge; si l'on porte la main au front ou à la tête, on trouve ces parties plus chaudes qu'à l'ordinaire; on y sent aussi une légère douleur gravative, ou au moins une pesanteur inquiétante, les oreilles bourdonnent; la soif, l'inappétence, le dégoût même, se joignent ordinairement à tous ces symptômes; la fièvre survient aussi quelquefois, & ne diminue pas ce mal. Il arrive ensuite, souvent dès le second jour, qu'il se fait une copieuse évacuation de mucosité épaisse, qui se ramasse dans les cavités des narines, & excite à se moucher continuellement par sentiment de plénitude ou d'irritation qu'elle y cause. Les enchifrenés sont obligés de tenir la bouche ouverte, sur-tout pendant le sommeil, soit à cause de la tuméfaction des membranes qui tapissent l'intérieur des narines vers leurs tissus externes & internes, soit à cause de la matière visqueuse qui se trouve au passage de l'air, & le ferme; d'où s'ensuit que la transpiration ne se faisant que par la bouche, celle-ci se dessèche, ce qui contribue beaucoup à exciter la soif: c'est aussi par la même raison que le ton de la voix est changé, & que le malade parle du nez; c'est-à-dire que l'air modifié pour la voix qui devoit passer librement par les narines, pour la prononciation de certaines lettres, trouvant le passage embarrasé frappe l'intérieur du nez sans en sortir, & y produit conséquemment un son différent. On a aussi l'odorat émoussé dans cette maladie, parce que les corpuscules propres à exercer l'organe de ce sens, ne peuvent pas pénétrer la couche de mucosité trop tenace & trop épaisse, dont il est enduit.

L'*enchifrenement* produit par le relâchement des parties susceptibles d'être affectées dans cette maladie, est presque accompagné des mêmes symptômes, excepté qu'on n'y sent pas autant de chaleur; que l'humeur du *corysa* & la mucosité viciée ne sont pas si âcres, si irritantes; qu'il n'y a pas de douleur de tête, mais beaucoup de pesanteur, avec disposition pressante au sommeil: la fièvre qui survient dans ce cas est ordinairement salutaire, hâte l'excrétion de l'humeur peccante, & rend plus prompt le dégorgeement des vaisseaux pituitaires.

Les vents froids & secs produisent souvent l'*enchifrenement* de la première espece; & celui de la seconde est souvent l'effet des vents chauds, humides, pluvieux. L'automne est la saison de l'année où cette maladie est plus commune, à cause des grands & fréquens changemens qui surviennent dans la température de l'air; ce qui dispose en général à toutes sortes de fluxions catarrheuses; celle des narines est presque toujours d'une cause externe. Cette mala-

die se guérit souvent par la seule opération de la nature, sans aucun secours de l'art; & elle se termine en peu de tems, sur-tout dans les jeunes gens d'un bon tempérament, pourvu qu'on n'aigrisse pas le mal par le mauvais régime & par le défaut de ménage: elle est plus rebelle dans les vieillards & dans les personnes d'un tempérament froid & humide; elle peut quelquefois produire un osenc ou un polype, lorsqu'elle dure long-tems, ou qu'elle revient souvent.

Si l'*enchiffrement* est de nature à exiger des remèdes, ils doivent être prescrits différemment selon la différente cause qui l'a produit. Si la chaleur & l'acrimonie des humeurs sont dominantes, il faut prescrire une diète rafraîchissante, adoucissante; recommander la boisson abondante d'eau de ris, de poulet, d'infusion de pavot rouge; faire user de juleps hypnotiques.

Si la fièvre est de la partie avec douleur de tête, on peut avoir recours à la saignée; les lavemens & même quelques legers purgatifs peuvent aussi être employés avec succès dans ce cas. La vapeur du vinaigre dans lequel on a fait bouillir quelques plantes résolatives, comme la fleur de sureau reçue par le nez, pendant quelques minutes, à plusieurs reprises, ne peuvent que produire de bons effets.

Pour l'*enchiffrement* qui dépend d'un relâchement des vaisseaux muqueux, joint au tempérament froid & humide, il convient d'employer des remèdes plus actifs, des purgatifs plus forts, des atténuans, des apophlegmatiques, des masticatoires, des errhins, des sternutatoires, des suffumigations faites avec des parfums de différente espèce. Il est très-rare qu'il y ait indication de placer la saignée dans l'*enchiffrement* dont il s'agit. Il convient d'employer des confortatifs, des corroborans pris intérieurement, la diète sèche & analeptique, des sachets de plantes aromatiques appliqués sur la tête rasée, quelquefois les vessicatoires appliqués derrière les oreilles à la nuque. Voyez CATARRHE, CORYSE, FLUXION, RHÛME. (d)

ENCHUYSE, (Géogr. mod.) ville de la Hollande septentrionale; elle est située sur le Zuiderzée. Long. 22. 55. lat. 52. 59.

ENCIS, (Jurispr.) c'est le meurtre de la femme enceinte, ou de l'enfant qu'elle porte. Ce terme se trouve dans la coutume d'Anjou, art. 44; Maine, art. 51, & dans la somme rurale, titre d'action criminelle: *mulier inciens qua uterum gerit*. Voyez le glossaire de M. de Laurière. (A)

ENCLAVE, f. f. (Jurisp.) On appelle *enclave* ou *droit d'enclave*, le droit qu'un seigneur a de prétendre la mouvance d'un héritage qui se trouve renfermé dans l'enceinte d'un territoire circonscrit & limité, dont ce seigneur a la directe. Le seigneur dont le fief n'est point un fief volant, mais qui a un territoire ainsi limité, n'a pas besoin d'autre que l'*enclave* pour prétendre la directe sur l'héritage qui se trouve compris au-dedans des limites de sa directe.

La question est ainsi décidée par Dumolin sur l'article 46 de l'ancienne coutume de Paris, qui est le 68^e de la nouvelle; par Loiseau, *tr. des seigneuries*, ch. xij. n. 50. Choppin sur Anjou, liv. II. chap. du franc-aleu.

Le Grand sur la coutume de Troyes, gl. j. n. 12. & 13. dit que dans les coutumes de franc-aleu l'*enclave* est bon d'un seigneur à un autre, pour obliger celui qui n'a pas l'*enclave*, à rapporter des titres péremptoires; mais il prétend qu'il n'en est pas de même contre le détempteur, qu'il faut à son égard un titre précis. M. Guyot en son traité des fiefs, traité des prescriptions, rapporte cependant un arrêt du 4 Septemb. 1727, qui paroît avoir jugé pour l'*enclave*; mais dans la coutume de Vitry il peut avoir eu pour

motif que la coutume n'a pas été considérée comme allodiale. (A)

ENCLAVE se dit d'une portion de place qui forme un angle ou un pan, & qui anticipe sur une autre par une possession antérieure ou par un accommodement; en sorte qu'elle en diminue la superficie & en ôte la régularité. On dit aussi qu'une cage d'escalier dérobé, qu'un petit cabinet, ou qu'un ou plusieurs tuyaux de cheminée font *enclave* dans une chambre, quand par leur avance ils en diminuent la grandeur. Dictionn. de Trévoux & Chambers. (P)

ENCLAVES, (Hydraulique.) sont des enfoncemens qu'on a ménagés en bâtissant les faces des bajoyers d'une écluse pour y loger les grandes portes, lorsqu'on est obligé de les ouvrir pour le passage des bâtimens. Rien n'est mieux imaginé, non-seulement pour la conservation de ces portes, mais encore pour ne point faire d'obstacle au passage des bâtimens. (K)

ENCLAVÉ, adj. en termes de Blason, se dit d'un écu parti, dont l'une des portions entre dans l'autre en forme quarrée, comme un tenon de menuiserie. Voyez TENON.

Pelckhofen en Allemagne, parti *enclavé* d'argent en gueules à fenestre.

ENCLAVER, v. act. en Architecture, c'est encastrier les bouts des solives d'un plancher dans les entailles d'une poutre. C'est aussi arrêter une pièce de bois avec des clés ou boulons de fer. *Enclaver* une pierre, c'est la mettre en liaison après-coup avec d'autres, quoique de différentes hauteurs, comme il se pratique dans les racordemens. (P)

ENCLIQUETAGE, f. m. en Horlogerie, signifie la mécanique que l'on emploie ordinairement, lorsqu'on veut qu'une roue puisse tourner dans un sens, & qu'elle ne le puisse pas dans le sens contraire. L'*encliquetage* est composé de trois pièces (voyez cc, la fig. 7. Planche III. de l'Horlogerie); du rochet 7, du cliquet cc, & du ressort rr. Leur manière d'agir est si simple, qu'elle se concevra facilement par la seule figure; car on voit que le cliquet cc mobile autour de la vis uu, est continuellement poussé dans les dents du rochet 7 par le ressort rr, & par conséquent que le rochet ne peut tourner de 14 en 7; mais qu'il le peut facilement de 7 en 14, le cliquet ne s'opposant point à son mouvement dans ce sens. Par ce dernier mouvement le cliquet est élevé par le talus des dents; & à chacune de celles qui échappent, il retombe, par la force du ressort, au fond de la dent qui lui a succédé, ce qui cause ce bruit que l'on entend lorsque l'on monte une pendule ou une montre. Certaines gens, lorsque ce bruit est fort sensible, disent qu'ils ont un bon ressort à leur montre, tandis que le ressort, comme on voit, n'y a aucune part. Pour peu que le cliquet fasse bien son effet, il faut qu'il s'oppose de la manière la plus avantageuse au mouvement du rochet, & par conséquent qu'il soit poussé sur le centre du mouvement rr, dans une ligne de direction de la tangente au rochet.

Encliquetage se dit encore du tout composé du rochet, du cliquet, & de son ressort. Voyez CLIQUET, ROCHET, RESSORT, &c. (T)

ENCLIQUETER, v. act. se dit, en Horlogerie, de la manière dont un cliquet s'engage dans les dents d'un rochet. On dit qu'un cliquet *encliquète* bien, lorsqu'il s'engage suffisamment dans les dents du rochet, & qu'il s'oppose à leur mouvement de la manière la plus avantageuse. Voyez CLIQUET, ROCHET, &c. (T)

ENCLITIQUE, adj. féminin pris subst. terme de Grammaire, & sur-tout de Grammaire grecque, par rapport à la lecture & à la prononciation. Ce mot vient de l'adjectif grec ἐγκλιτικός, incliné. R. ἐγκλινω, inclino. Ce mot est une expression métaphorique.

Une *enclitique* est un petit mot que l'on joint au mot qui le précède, en appuyant sur la dernière syllabe de ce mot ; c'est pour cela que les Grammairiens disent que l'*enclitique* renvoie l'accent sur cette dernière syllabe, & s'y appuie : l'on baisse la voix sur l'*enclitique* : c'est par cette raison qu'elle est appelée *enclitique*, c'est-à-dire *enclinée, appuyée*. Les monosyllabes *que, ne, ve*, sont des *enclitiques* en latin : *recte, beatè-que vivendum ; terra-que, pluit-ne ? alter-ve*. C'est ainsi qu'en françois, au lieu de dire *aime-je*, en séparant *je* de *aime*, & faisant sentir les deux mots, nous disons *aimé-je*, en joignant *je* avec *aime* : *je* est alors une *enclitique*. En un mot être *enclitique*, dit la méthode de Port-royal, à l'avertissement de la règle xxij. *n'est autre chose que s'appuyer tellement sur le mot précédent, qu'on ne fasse plus que comme un seul mot avec lui*.

Les Grammairiens aiment à personnifier les mots : les uns gouvernent, régissent, veulent ; les autres, comme les *enclitiques*, s'inclinent, panchent vers un certain côté. Ceux-ci, dit-on, renvoient leur accent sur la dernière syllabe du mot qui les précède ; ils s'y unissent & s'y appuient, & voilà pourquoi, encore un coup, on les appelle *enclitiques*.

Il y a, sur-tout en grec, plusieurs de ces petits mots qui étoient *enclitiques* lorsque dans la prononciation ils paroissent ne faire qu'un seul & même mot avec le précédent ; mais si dans une autre phrase la même *enclitique* suivoit un nom propre, elle cessoit d'être *enclitique* & gardoit son accent ; car l'union de l'*enclitique* avec le nom propre, auroit rendu ce nom méconnoissable : ainsi *τι, aliquid*, est *enclitique* ; mais il n'est pas *enclitique* dans cette phrase, *ὅτι τις Καίσαρ τὸ ἡμάρτον*, act. 25. *je n'ai rien fait contre César*. Si *τι* étoit *enclitique*, on prononceroit tout de suite *Καίσαρ-τι*, ce qui défigureroit le nom grec de César.

Les personnes qui voudroient avoir des connoissances pratiques les plus détaillées sur les *enclitiques*, peuvent consulter le jx^e livre de la méthode grecque de Port-royal, où l'on traite de la quantité des accens & des *enclitiques*. Ces connoissances ne regardent que la prononciation du grec avec l'élévation & l'abaissement de la voix, & les inflexions qui étoient en usage quand le grec ancien étoit encore une langue vivante. Sur quoi il est échappé à la méthode de Port-royal de dire, p. 548, « qu'il est bien » difficile d'observer tout cela exactement, n'y ayant » rien de plus embarrassant que de voir un si grand » nombre de règles accompagnées d'un nombre » core plus grand d'exceptions ». Et à l'avertissement de la règle xxij. l'auteur de cette méthode dit » qu'une marque que ces règles ont été souvent » gées par les nouveaux grammairiens, ou accom- » modées à leur usage, c'est que non-seulement les » anciens, mais ceux du siècle passé même, ne s'ac- » cordent pas toujours avec ceux-ci, comme on » voit dans Vergare, l'un des plus habiles, qui vi- » voit il y a environ 150 ans ». Je me fers de l'édition de la méthode grecque de Port-royal, à Paris, 1696.

Il y avoit encore à Paris à la fin du dernier siècle, des savans qui prononçoient le grec en observant avec une extrême exactitude la différence des accens ; mais aujourd'hui il y a bien des gens de Lettres qui prononcent le grec, & même qui l'écrivent sans avoir égard aux accens, à l'exemple du P. Sanadon, qui dans sa préface sur Horace dit : « J'écris » le grec sans accens ; le mal n'est pas grand, je » pourrois même prouver qu'il seroit bon qu'on ne » l'écrivît point autrement ». Préface, p. 16. C'est ainsi que quelques-uns de nos beaux esprits entendent fort bien les livres anglois ; mais ils les lisent comme s'ils lisoient des livres françois. Ils voyent écrit

people, ils prononcent *people* au lieu de *piple* ; & disent, avec le P. Sanadon, que *le mal n'est pas grand*, pourvu qu'ils entendent bien le sens. Il y a pourtant bien de la différence, par rapport à la prononciation, entre une langue vivante & une langue morte depuis plusieurs siècles. (F)

ENCLOS, adj. en termes de Blason, se dit du lion d'Ecosse. Ce royaume porte d'or au lion de gueules, *enclos* dans un double trecheur, fleuré & contre-fleuré de même.

ENCLOS, en terme d'Epinglier, est un demi-cercle de bois qui environne la place des entêteurs, pour que chacun puisse reconnoître son ouvrage. Voyez les Planches & les figures de l'Epinglier.

ENCLOUÉ, (Manège & Maréch.) cheval encloûé. Voyez ENCLOUEURE.

ENCLOUER, v. act. (Gramm.) c'est ficher un clou. On *enclope* un canon, un cheval *s'enclope*. Voyez les articles suivans.

ENCLOUER UNE PIECE D'ARTILLERIE, (Art militaire.) c'est en boucher la lumière avec un clou carré d'acier, qu'on y fait entrer à grands coups de marteau, de manière qu'il la remplisse exactement. Lorsque le clou ne peut plus s'enfoncer, on donne un coup de marteau sur son côté, afin de casser sa partie supérieure, & qu'il ne reste aucune prise hors de la lumière, pour l'en tirer ou arracher.

On trempe dans du suif les clous dont on se sert pour cette opération, afin qu'ils se rompent plus aisément après avoir été enfoncés dans les lumières des pièces. Quand on en a le tems, on introduit le refouloir dans la pièce, pour plier ou river la pointe du clou en-dedans, ce qui augmente la difficulté de le tirer. La lumière étant ainsi bouchée, le canon est hors de service jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de faire sauter le clou, ou qu'on lui ait repéré une nouvelle lumière.

On peut encore empêcher le service du canon, en faisant entrer à force dans la pièce, lorsqu'elle n'est pas chargée, un boulet d'un plus grand calibre que celui qui lui convient. Pour cela on augmente le calibre de son boulet, en le mettant dans un chapeau, ou dans quelqu'autre chose qui donne le moyen de faire tenir fortement le boulet dans la pièce.

Il y a plusieurs expédiens pour remédier à l'encloûage des pièces, mais on n'en a point encore trouvé pour remédier à cette dernière pratique ; c'est pourquoi elle est plus avantageuse que l'encloûage ordinaire, mais elle a le défaut d'être d'une exécution moins prompte & moins facile.

On *enclope* les pièces, lorsque dans un siège ou dans une bataille on s'est emparé du canon de l'ennemi, & que l'on manque de tems ou de chevaux pour l'emmener. On en use de même pour le rendre inutile à l'ennemi, lorsque dans certaines circonstances on se trouve forcé de le lui abandonner. On peut encore l'empêcher de s'en servir, au moins pendant quelque tems, en brisant les affûts.

On rapportera ici une méthode singulière qu'on trouve dans l'Art de la guerre, par M. Vautier officier d'Artillerie, pour rendre dans un siège les pièces hors de service, & les faire crever : l'effet en paroît infailible, mais l'exécution souffre de grandes difficultés. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste ce moyen.

« On prend un coin de fer, qu'on fait jeter pendant une nuit obscure dans l'ame d'une pièce. Le » bout de ce coin, qui doit être très-mince & en ta- » lud, est poussé dans la pièce ; dès qu'on la tire, le » boulet ferré par le coin, s'élève, & fait à la pièce » un effort si prodigieux, qu'elle creve infail- » lement. Les canonniers chargés de cette périlleuse » expédition, prennent soin d'envelopper chaque » coin dans un sac de toile bien juste, afin qu'il ne » fasse

» fasse point de bruit en le plaçant avec une perche
» dans l'ame de la piece. Pendant ce tems la mous-
» quetierie de la place redouble son feu sans charger
» à balle, & elle dérobe quelquefois à l'ennemi, par
» cet artifice, la connoissance de cette entreprise,
» qui peut réussir quand elle est exécutée par des ca-
» nonniers habiles, & assez déterminés pour arriver
» aux embrasures de batterie des assiégeans ».

Il est évident que cette très-périlleuse expédition ne peut se tenter que quand les batteries de l'ennemi sont proches de la place; & pour que le coin fasse son effet, il faut qu'il soit introduit dans la piece avant qu'elle soit chargée: c'est pourquoi le canonier doit profiter du moment que l'assiégeant remet la piece dans l'embrasure, ce qu'il fait après l'avoir chargée.

La méthode de rendre le canon hors de service en l'encloüant, est fort ancienne. Le chevalier Deville prétend que le premier qui trouva cet expédient, fut un certain Vimercatus de Breme, qui encloüa le canon de Sigismond Malatesta; mais Juvenal des Urbins fait mention d'un canon encloüé au siège de Compiègne par Charles VI. en 1415, c'est-à-dire environ un an avant la naissance de Malatesta. Les assiégés ayant fait une sortie sur le camp du roi, « pas-
» serent outre, dit cet auteur, jusqu'au lieu où l'on
» avoit assis les canons, & au plus gros, nommé bour-
» geoise; mirent au trou par où on boutoit le feu, un
» clou, tellement que devant ladite ville oncques ne
» put jeter, &c. »

Il y a deux manieres de remédier à l'encloüage du canon. La premiere consiste à mettre une charge de poudre dans la piece, & à la bien comprimer avec un tampon de bois. On y met le feu par une meche imbibée d'une composition d'artifice qui passe dans le tampon, dont un des bouts communique avec la charge de poudre, & l'autre sort de la piece. Il arrive quelquefois, sur-tout lorsque le clou n'est pas rivé, que la poudre en s'enflammant fait assez d'effort sur le clou pour le faire sauter de la lumiere.

Une simple charge de poudre sans tampon peut aussi produire le même effet; on en trouve un exemple dans les *mémoires de M. de Puysegur*, qui fait voir que cette pratique n'est pas nouvelle: c'est au siège d'Hesdin en 1639. Les ennemis ayant dans une sortie encloüé une batterie de quatre pieces de canon, M. de la Meilleraye, alors grand-maître de l'artillerie, en fit ôter les boulets, & il fit mettre le feu à ces pieces par leur embouchure, & la poudre en s'enflammant fit sauter les clous des lumieres.

Lorsque cet expédient ne réussit pas, il faut nécessairement percer une nouvelle lumiere aux pieces: c'est le second moyen de remédier à l'encloüage, & celui dont le succès est plus certain. Il y a longtemps qu'on a trouvé l'expédient de remédier à l'encloüage du canon, sans le refondre. Juvenal des Urbins qui nous apprend, comme nous venons de le dire, qu'il y eut un canon encloüé au siège de Compiègne sous Charles VI. nous apprend aussi qu'on trouva le moyen de le desencloüer, en marquant « qu'on y avoit mis tel remede, qu'on en ouvroit &
» travailloit très-bien ».

Louis Collado ingénieur du roi d'Espagne dans le Milanois, qui a écrit sur l'Artillerie long-tems avant Diégo Ufana, parle aussi de la maniere de remettre un canon encloüé en état de servir, en lui perçant une nouvelle lumiere. Lorsqu'une piece se trouve encloüée, on peut, sans lui mettre un grain, lui percer une nouvelle lumiere; opération d'environ deux ou trois heures. Mais comme la poudre pourroit à la fin faire sauter le clou de la premiere lumiere, & qu'alors il lui faudroit nécessairement un grain, il est plus convenable de le mettre d'abord, pour s'assurer du service de la piece, & pour n'être point obligé de

lui percer deux lumieres au lieu d'une. Voy. GRAIN, *mém. d'Artillerie de S. Remy, troisième édition.* (Q)

ENCLOUER UN CHEVAL, (*Manège & Maréchal.*) accident qui arrive conséquemment à la négligence & à l'ignorance du maréchal. Voyez ENCLOUEURE, FERRURE, FERRER. (e)

ENCLOUEURE, (*Manège & Maréchal.*) blessure faite au pié du cheval par le maréchal qui le ferre.

Brocher de façon que le clou, au lieu de traverser simplement l'ongle, entre & pénètre dans le vif, c'est encloüer. Brocher de maniere que la lame presse seulement la partie vive, c'est *ferrer*. La premiere faute donne toujours lieu à une plaie plus ou moins dangereuse selon la profondeur de la blessure, & selon le genre des parties blessées; & la seconde occasionne une contusion plus ou moins forte.

Dans les unes & les autres de ces circonstances, le cheval feint ou boite, plus ou moins bas, aussitôt après la ferrure, & c'est à cette marque que l'on reconnoît un cheval encloüé, ou dont le pié a été ferré.

Le moyen de discerner le clou qui le pique ou qui le ferre, est de frapper avec un brochoir sur la tête des uns & des autres des cloux. Celui d'où résultera l'encloüure étant frappé, la douleur que ressentira l'animal se manifestera par un mouvement de contraction dans les muscles du bras, mouvement qui annonce la sensibilité de la partie frappée. Ceux qui s'arrêtent, pour en juger, à celui du pié de l'animal ensuite du coup de brochoir, sont souvent trompés & recourent à un indice très-faux & très-équivoque; car la plupart des chevaux font à chaque coup que le maréchal donne, un leger effort pour retirer le pié, le tout à raison de la surprise & de la crainte, & non à raison d'une douleur réelle. Pour s'assurer encore plus positivement de son véritable siège, il est bon de déferrer l'animal, de presser ensuite avec des triquoises tout le tour du pié, en appuyant un des côtés de ces triquoises vers les rivets, & l'autre vers l'entrée des clous, & dès-lors il sera facile de reconnoître précisément le lieu affecté. Ce lieu reconnu, on découvrira le mal, soit avec le boutoir, soit avec une petite gouge, en creusant & en suivant jusqu'à ce que l'on n'apperçoive plus les vestiges ou les traces qu'aura laissé la lame.

On ne doit jamais craindre de pratiquer une ouverture trop large & trop profonde, parce qu'il faut nécessairement se convaincre de l'état de l'encloüure, & que d'ailleurs s'il y a épanchement de sang, ou s'il y a de la matiere suppurée, on ne sauroit se dispenser de frayer une issue dans la partie déclive; autrement ce fluide ou cette matiere séjourant dans le pié, corromproit bien-tôt toutes les parties intérieures, se feroit jour en refluant à la couronne, & dessouderoit inévitablement le sabot. Voy. REFLUX & PIÉ.

A mesure cependant que l'on pénètre dans l'ongle, on doit prendre garde d'offenser ces mêmes parties.

Si le pié n'a été que ferré, & que la contusion n'ait occasionné aucune dilacération; si en un mot on ne rencontre point de matiere, on se contentera d'appliquer sur la partie une remolade (*voyez REMOLADE*), ou de faire sur toute la sole une fondue d'onguent de pié (*voyez ENCASTELURE*); on garnira ensuite d'étoupes le dessous du pié, & on maintiendra cette étoupe avec des éclisses (*voy. ECLISSES*). On ne fixera pas le fer, on l'arrêtera simplement en brochant deux clous de chaque côté, après quoi on oindra de ce même onguent la paroi extérieure, à l'endroit où la lame a ferré. Cet onguent, fondu sur la sole & mis sur cette paroi, détendant & donnant plus de souplesse à l'ongle, calmera & dissipera enfin la douleur.

Mais dès que, l'ouverture étant pratiquée, on sera convaincu par l'inspection de la matière de la certitude de l'*encloûture*, on nettoiera exactement la plaie, & l'on aura recours aux remèdes capables de s'opposer aux progrès du mal. Ces remèdes sont les liqueurs spiritueuses, telles que l'esprit-de-vin, l'essence de terebenthine, la teinture de myrrhe & d'aloès, &c. & non des remèdes graisseux, qui ne sauroient convenir dans les plaies des parties tendineuses & aponévrotiques. On vuidera sur la partie suppurante une quantité proportionnée des unes ou des autres de ces liqueurs; on les couvrira d'un plumaceau que l'on en baignera aussi, & l'on garnira le dessous du pié avec les étoupes & avec les éclisses, comme dans le premier cas. Il est plusieurs attentions à faire dans ces pansemens, qui doivent avoir lieu tous les jours.

1°. On tiendra la plaie toujours nette; 2°. on la garantira des impressions de l'air; 3°. on comprimera soigneusement le plumaceau à l'effet de prévenir une régénération trop abondante, c'est-à-dire, pour me servir des expressions des Maréchaux, afin d'éviter des cerises, & d'empêcher que la chair ne surmonte; cette compression ne sera pas néanmoins telle qu'elle puisse attirer une nouvelle inflammation & de nouvelles douleurs; elle sera conséquemment modérée, & ne donnera pas lieu à tous ces inconvéniens qui obligent d'employer les consommptifs, & qui étonnent & allarment l'ouvrier qui les a occasionnés par son ignorance.

Le cheval peut encore être piqué & ferré en conséquence d'une retraite (*voyez RETRAITE, voyez FERRER*): on ne peut en espérer la guérison, que l'on n'ait fait l'extraction de ce corps étranger; extraction quelquefois difficile, & souvent funeste, si elle est tentée par un ouvrier qui n'ait aucune lumière sur le tissu & sur le genre des parties, qu'il ne peut s'empêcher de détruire en opérant. Lorsque cette retraite a été chassée dans le vif, il y a plaie compliquée. Souvent aussi la matière suppurée entraîne ce corps dans son cours; c'est ainsi que la nature trouve en elle-même des ressources & des moyens par lesquels elle supplée à notre impuissance. (e)

CLOU DE RUE, c'est une espèce d'*encloûture*, qui fait tantôt une piquûre simple, tantôt une plaie compliquée, ou souvent une plaie contuse, selon la nature & la configuration du corps qui a fait cette lésion. Quoique ce ne soit point le lieu de parler du clou de rue, néanmoins comme cette blessure & l'*encloûture* ont beaucoup d'analogie, & qu'il n'est rien de plus fréquent que cet accident, ni rien de plus rare que la guérison parfaite, lorsqu'il est grave, le peu qu'on en a dit en son article nous engage à en donner succinctement la description, ainsi que les moyens que nous employons pour parvenir plus sûrement & plus promptement à une cure radicale; moyens d'autant plus avantageux, qu'ils nous font éviter la dessolure, opération douloureuse, abusive, & le plus souvent pernicieuse pour le traitement du clou de rue, comme l'expérience journalière ne le prouve que trop bien.

Pour nous, quelque grave que soit la plaie du clou de rue, nous ne dessolons jamais; nous retirons de cette pratique des avantages qui concourent promptement & efficacement à la guérison de cet accident. 1°. En ne dessolant point, la sole nous sert de point d'appui pour contenir les chairs & l'appareil. 2°. Nous avons la liberté de panser la plaie aussi-tôt & si souvent que le cas l'exige, sans craindre ni hémorrhagie, ni que la sole surmonte, ni qu'il s'y forme des inégalités. 3°. Nous épargnons de grandes souffrances à l'animal, tant du côté des nouvelles irritations que la dessolure causeroit à la partie affectée,

que du côté des secousses violentes que le cheval se donne dans le travail; espèce de torture qui lui cause ordinairement la fièvre, & qui par conséquent met obstacle à la formation des liqueurs balsamiques, propres à une loüable suppuration. Quoique notre opinion soit fondée sur les succès constans & multipliés d'une pratique de plus de vingt ans, que nous avons suivie, tant à l'armée qu'ailleurs, sans qu'aucune de ces expériences que nous avons faites ait trompé notre attente, nous ne doutons pas que cette méthode n'éprouve des contradictions, puisqu'elle a le préjugé le plus général à combattre, & la plus longue habitude à vaincre. On peut nous objecter que beaucoup de chevaux guérissent par le moyen de la dessolure: nous répondons 1°. que s'il en guérit beaucoup, beaucoup en sont estropiés, & qu'en ne dessolant pas, la méthode que nous pratiquons les sauve tous: 2°. que ceux qu'on guérit avec la dessolure, ne sont le plus souvent que légèrement piqués, & qu'il en échappe très-peu de ceux qui sont blessés dans les parties susceptibles d'irritation, au lieu que les uns & les autres sont conservés par notre méthode: 3°. que ceux qui sont traités par la dessolure, sont quelquefois six mois, quelquefois des années entières abandonnés dans un pré, ou envoyés au labourage, d'où ils reviennent comme ils y ont été, boiteux & hors d'état de servir; au lieu que les plaies les plus dangereuses & les cures les plus lentes dans ce genre, ne nous ont jamais coûté plus de six semaines: 4°. que les accidens qui suivent la dessolure, demandent souvent que l'on repete la même opération; au lieu que les chevaux traités selon notre méthode, sont guéris sans aucun retour.

Si l'on est surpris de la différence que nous mettons entre ces deux pratiques; si l'on révoque en doute notre expérience, notre témoignage, & la notoriété publique, qui en est garant, on se rendra du moins à la force de l'évidence, & nous croyons pouvoir nommer ainsi la preuve qui résulte de la seule comparaison des deux traitemens.

Nous supposons, pour abréger, que l'on connoît la composition anatomique du pié du cheval, & nous renvoyons pour cela à l'excellent *traité d'hippiatrique* de M. Bourgelat: nous rappellerons seulement que le pié du cheval est composé de chair, de vaisseaux sanguins, lymphatiques, & nerveux, de tendons, de ligamens, de cartilages, & d'os, de l'aponévrose, du périoste, & de la corne qui renferme toutes ces parties, la plupart susceptibles d'irritation, de corruption, & de douleur à la moindre atteinte qu'elles reçoivent de quelque corps étranger; combien à plus forte raison doivent-elles être affectées par le clou de rue, quand le cas est grave, & combien plus par la dessolure? c'est bien alors qu'on peut dire que le remède est pire que le mal.

Voici le contraste qui résulte de la dessolure appliquée au clou de rue, & la démonstration que nous avons promise du danger de cette méthode: après la dessolure, les règles de l'art nous prescrivent six jours au moins avant de lever l'appareil, pour donner le tems à la nature de faire la régénération de la sole unie & bien conformée; les mêmes règles de l'art nous prescrivent de lever tous les jours l'appareil du clou de rue, pour procurer l'évacuation du pus, & prévenir la corruption des parties saines & affectées. Si l'on suit les règles de l'art à l'égard de la dessolure, la plaie du clou de rue est négligée, la matière par son séjour ne manque point de s'enflammer, & de produire des engorgemens, & quelquefois des abcès qui corrodent, tantôt les tendons, tantôt l'aponévrose, tantôt le périoste, quelquefois l'os & la capsule qui laisse échapper la synovie, quelquefois même enfin elle se fraye des routes vers la

couronnée, d'où suit un délabrement dans le pié, un desséchement, une difformité dans le sabot, qui rendent le plus souvent, comme nous l'avons dit, l'animal inutile.

Si au contraire on fuit les règles de l'art à l'égard du clou de rue, on panse la plaie toutes les 24 heures; mais en ôtant l'appareil, il arrive dans la partie déchirée par la dessolure une hémorrhagie qui dérobe au Maréchal l'état de la plaie, & l'empêche d'en observer les accidens & les progrès; l'inflammation redouble par les nouvelles secousses & compressions que reçoivent les parties affectées, la sole surmonte par l'inégalité des compressions, la plaie s'irrite, la fièvre survient, les liqueurs s'aigrissent, enfin à chaque pansement l'on aggrave la maladie au lieu de la modérer. Il s'ensuit qu'on ne peut traiter la plaie du clou de rue comme elle doit l'être, sans manquer à ce qu'exige le traitement de la dessolure, ou qu'on ne peut traiter la dessolure comme elle doit l'être, sans manquer à ce qu'exige le traitement du clou de rue, ce qui démontre le danger d'une méthode qui complique deux maladies dont les pansemens sont incompatibles.

Cure du clou de rue simple. Le clou de rue est plus ou moins difficile à guérir, selon la partie que cette blessure a affectée: il y en a de superficielles qui n'intéressent que la substance des chairs, soit à la fourchette, soit à la sole; quoiqu'elles fournissent beaucoup de sang, elles se guérissent facilement en y procurant une prompte réunion par le secours de quelques huiles, baumes, onguens, vulnéraires, tels que nous les avons indiqués dans le traitement des *enclouures simples*, & même en y fondant du suif, de la cire à cacheter, ou de l'huile bouillante, ou quelque liqueur spiritueuse, & le plus souvent elles se guérissent d'elles-mêmes sans aucun médicament: c'est de cette facilité de guérison, que beaucoup de gens se croient en possession d'un remède spécifique à cet accident; dans tous les cas ils le croient merveilleux, & le soutiennent tel avec d'autant plus de confiance qu'ils l'ont vu éprouver ou qu'ils l'ont éprouvé eux-mêmes avec succès; ils ne sont pas obligés de savoir que l'accident que ce remède a guéri, se seroit guéri sans remède.

Cure pour le clou de rue grave & compliqué. 1°. Le jour qu'on a fait l'extraction du corps étranger, on doit déferer le pié boiteux, le bien parer, amincir la sole, fondre dans le trou de la piquûre (sans y faire aucune incision) quelques médicamens propres à prévenir ou calmer les accidens qui doivent suivre le genre de blessure, & mettre une emmiellure dans le pié, après avoir rattaché le fer. 2°. Deux ou trois jours après que l'accident est arrivé, tems auquel la suppuration est établie, on doit faire une ouverture à l'endroit du clou de rue, & enlever simplement de la corne (sans faire venir du sang) une partie proportionnée à la gravité du mal; cette ouverture doit être faite & conduite avec beaucoup d'adresse & d'intelligence pour éviter les accidens qu'un instrument mal conduit, ou des remèdes mal appliqués, peuvent causer dans une partie aussi délicate & aussi composée, & c'est de quoi mille exemples nous ont appris à ne pas nous rendre garants. Les remèdes que l'on peut employer avec le plus de fruit au traitement du clou de rue compliqué, sont l'huile rouge de terebenthine dulcifiée, que l'on doit faire un peu chauffer, le baume du Pérou ou de Copahu, l'un ou l'autre de ces médicamens mêlé avec de l'huile, des jaunes d'œufs; on trempe dans l'un de ces remèdes des plumaceaux mollement faits, que l'on introduit dans l'ouverture; on met une éclisse par-dessus pour contenir l'appareil, un défensif autour du sabot, comme nous l'avons indiqué dans le traitement des *enclouures*; l'on doit tenir la plaie ou-

Tome V.

verte tant qu'elle ne présente point d'indication à la réunion; répéter ce pansement chaque jour, & changer de médicamens selon le cas: par exemple, s'il y a quelque partie à exfolier, on doit se servir des exfoliatifs, les uns propres à exfolier les os, & les autres le tendon (*voyez EXFOLIATIF*). On ne doit pas négliger la saignée, plus ou moins répétée, suivant les circonstances; enfin lorsque la plaie est en voie de guérison, que les grands accidens sont calmés, on doit éloigner le pansement, pour éviter les impressions de l'air.

Telle est cette méthode, aussi simple qu'elle est peu dangereuse; nous observons en finissant, que nous n'employons point au clou de rue compliqué, non plus qu'à l'*enclouure grave*, les digestifs, les suppuratifs, ni la teinture de myrrhe, ni celle d'aloès, ni tous ces baumes & onguens vulnéraires, que tant de praticiens appliquent à cette blessure avec si peu de fruit & avec un danger certain. Toutes les fois que le clou de rue a piqué ou contus le tendon, l'aponévrose, le périoste, ou enfin quelque cordon de nerf, ces sortes de médicamens qui contiennent des sels âcres, ne manquent pas d'augmenter la douleur, l'inflammation, & les autres accidens qui accompagnent ces lésions, & sont souvent une maladie incurable, d'un accident qu'un traitement doux & simple auroit guéri en peu de jours. *Cet article nous a été fourni par M. GENSON.*

* **ENCLUME**, f. f. instrument commun à presque tous les ouvriers qui emploient les métaux; on y distingue plusieurs parties dont nous ferons mention. Il faut la considérer en général comme une masse plus ou moins considérable de fer acié, sur laquelle on travaille au marteau différens ouvrages en fer, en acier, en or, en argent, en cuivre, &c. Il y a des *enclumes* de toutes grosseurs. Il y en a de coulées; il y en a de forgées. *Voyez* dans nos planches l'atelier & les différentes manœuvres d'un forgeron d'*enclumes*.

Pour forger une *enclume*, on commence par avoir une masse de fer telle qu'on la voit en *a*; cette masse s'appelle *mise*. On voit vignette de la planche en *a a*, la forge à forger les mises. La figure première représente un enfant qui fait aller le soufflet.

On a une barre *b* qu'on appelle ringale; on soude cette barre à la mise, comme on le voit en *c*: par ce moyen, on a une espèce de poignée ou de queue à l'aide de laquelle on meut l'ouvrage commodément. On voit en *e d*, deux mises avec leurs ringales soudées ensemble; & en *f*, un corps d'*enclume* formé de quatre mises.

Comme les parties dont on forme un corps d'*enclume*, sont des masses de fer considérables qu'on auroit de la peine à remuer, soit à la forge, soit sur l'*enclume*; pour se soulager dans ce travail, les ouvriers se servent d'un long instrument de bois, au bout duquel est une barre de fer arrêtée; c'est si l'on veut la queue d'une mise. On voit dans la vignette *fig. 2 & 3*, la forge & l'*enclume* à forger les corps; un des forgerons est assis sur la jauge, & meut la masse qui est à la forge, par le poids de son corps & l'action de ses jambes; un autre forgeron travaille cette masse en attisant le feu; d'autres vont aller les soufflets avec leurs piés. On voit autour de la forge & de l'*enclume*, *m, n, o, p, q, x*, les marteaux à forger & la tranche; *rr*, est un étang où l'on trempe les *enclumes*.

Lorsque l'*enclume* ne s'acheve pas dans l'endroit où le corps ou billot s'est forgé, on prend ce billot, on le met à la forge, on le fait chauffer; & on le prépare à recevoir les autres parties qui forment l'*enclume*, en le refoulant par les deux bouts; & s'il a conservé assez de chaleur, en y pratiquant quatre trous quarrés, un au milieu de chaque bout, & un

K. K k k ij

au milieu de chaque côté. Ces trous sont destinés à recevoir l'extrémité de la jauge, ou de cette perche qui sert à mouvoir l'*enclume* à la forge & sous le marteau. Ces trous quarrés ont environ trois pouces au plus ; les trous percés, on remet le corps à la forge pour y fonder la poitrine.

Le morceau *g*, formera ce qu'on appelle l'estomac ou la poitrine de l'*enclume* : on la fait chauffer dans la forge *a a* de la vignette. Un forgeron l'apporte de-là quand il est tems de la fonder ; alors le corps est posé sur le tas ; on fixe la poitrine perpendiculairement sur le milieu du corps ; on la ferre & fait attacher au corps à coups de marteau. La poitrine est une piece de fer large d'environ deux pouces, ou deux pouces & demi suivant la force de l'*enclume* : elle est de même épaisseur par le bas ; mais elle va en diminuant & perd par le bout d'en haut, environ le tiers de son épaisseur ; sa longueur est d'environ les deux tiers du corps de l'*enclume*.

On voit en *h*, le corps ou billot auquel la poitrine est soudée. Lorsque la poitrine sera bien soudée & corroyée avec le corps, on reportera la piece à la forge pour recevoir la paroïre qu'on fait aussi chauffer à part dans la forge *a a*, vignette. Quand le corps & la paroïre sont chauds, on met le corps sur le tas, & on apporte la paroïre.

On place sur l'estomac la piece *i i*, qu'on appelle la paroïre ; elle s'y soude pareillement, & forme des arcades avec la poitrine qui lui sert comme de pilier. On voit en *i k l*, l'assemblage de ces pieces soudées ; la paroïre est comme on voit, le long du haut du corps, & forme avec la poitrine une espece de *T* ; la paroïre est une piece de fer plat, qui a pour largeur environ le tiers de la hauteur du corps, & qui a d'épaisseur selon la force de l'*enclume* environ un pouce ou un pouce & demi : elle sert à donner plus de largeur à la table ; les arcades qu'on lui a données, fortifient toute la masse.

Cela fait, il s'agit de former les piés de l'*enclume* ; ce sont les pieces qu'on apperçoit en *m m*, où l'*enclume* est représentée renversée. Pour donner des piés à l'*enclume*, on reporte le corps à la forge ; on fait chauffer les piés à part ; ce sont des pieces de fer de deux à trois pouces en quarré, toujours relativement à la grosseur de l'*enclume* ; on les soude aux deux côtés au bas du corps ; il faut trois chaudes pour chaque pié. Lorsque les *enclumes* sont très-grosses, pour leur donner plus de solidité, on ajoute à côté des piés d'autres mises de fer quarré de la moitié moins fort ; c'est-à-dire que si les mises des premiers piés ont trois pouces en quarré, les mises des seconds piés n'auront que dix-huit lignes. Ces seconds piés se soudent sur les premiers, comme ceux-ci sur l'*enclume* : il faut autant de chaudes pour fonder un premier pié qu'un second.

Quand l'*enclume* a ses piés, on lui donne la saillie ou le talon. On voit en *n o*, une *enclume* portée en cet état. La saillie ou le talon est composé de trois mises de différentes grosseurs ; il y en a quelquefois moins lorsque l'*enclume* n'est pas d'une force à l'exiger. Ces mises sont soudées ensemble, & forment un talon quarré dont la largeur est la même que l'épaisseur du corps de l'*enclume*, y compris l'épaisseur de la paroïre qui ne fait plus qu'une masse avec le corps. On fait chauffer la saillie ou le talon à part, comme on l'a dit des autres pieces ; on la soude au côté droit.

Il y a des *enclumes* à deux talons. *p* est la piece ou morceau destiné à former l'un ou l'autre ; & la figure *q* montre une de ces *enclumes* à deux talons.

Quand l'*enclume* a son talon, on la dispose à recevoir sa bigorne. La bigorne se place à l'autre côté, comme on voit en *i k*. Avant que de fonder la bigorne, on commence à adapter à l'endroit où elle

doit être placée, une piece qui doit lui servir de racine. Cette racine de bigorne ou mise de fer étant soudée, il faut travailler à sa partie la plus importante, celle d'où dépend seule la qualité bonne ou mauvaise de l'*enclume* : on l'appelle la table. La table de l'*enclume* est sa partie supérieure, sa surface, à prendre depuis la racine de la bigorne, jusqu'à l'extrémité de la saillie ou du talon.

Pour former la table, on a une mise ou masse de fer *r* ; on en forge une table *r s*, un peu plus longue que la surface de l'*enclume*. On y pratique des hachures ; on a de petites billes d'acier ; on fixe ces billes sur la table par le moyen des hachures ; c'est ce qu'on voit en *t r v v t* ; on remplit l'intervalle de ces billes d'acier par d'autres, comme il est représenté en *a a z z* ; on fixe cet assemblage de billes d'acier sur la table, par le moyen d'un étrier *b*, & l'on soude le tout. Au reste cette maniere de contenir les billes d'acier sur la table, n'est pas la seule ; on se sert quelquefois d'un étrier rond ; cet étrier contient les billes sur la plaque, comme on voit dans la figure *c c d* ; on remplit les intervalles vuides avec de petits quarrés d'acier *f*, qu'on enleve de la barre d'acier *g* ; on aciere la table avec une, deux, ou même trois mises d'acier ; les billes dont ces mises sont faites, sont du meilleur acier.

Quand la table est forgée, on coupe avec la tranche tout le fer de l'étrier qui entouroit ou contenoit les billes ; on n'y réserve que la queue qui servira à porter la table sur l'*enclume* quand on voudra la fonder, & qu'on en séparera après cette manœuvre. On soude la table avec le reste de l'*enclume*, & cet ouvrage est achevé : il ne restera plus qu'à attacher la bigorne *l*, à sa racine. On la soude comme les autres pieces ; on observe seulement de placer à la partie supérieure de la bigorne de petits lardons d'acier qui font liaison entre la table & la bigorne ; le bout de la bigorne n'est pas communément aciéré, il en feroit trop cassant.

Voilà l'*enclume* formée, toutes ses pieces sont soudées ; cependant elle n'est pas tout-à-fait achevée ; on lui donne encore plusieurs chaudes, ce qu'on appelle la *reparer*. Quand elle est *reparée*, il s'agit de la tremper.

Quand on ne trempe point l'*enclume* en paquet, on la fait chauffer convenablement, ni trop rouge ni pas assez. C'est à l'expérience à instruire l'ouvrier de la couleur que doit avoir son *enclume* au sortir de la forge, pour qu'elle sorte de l'étang bien trempée, & on la plonge dans de l'eau la plus fraîche.

Quant à la trempe en paquet, chaque ouvrier a sa composition ; voyez à l'article TREMPÉ, celle qui est le plus en usage.

Il y a des *enclumes* à deux bigornes, une ronde & une quarrée ; la bigorne quarrée est à droite, à la place du talon ; les *enclumes* des éperonniers sont à deux bigornes.

Mais il y a des especes d'*enclumes* qui retiennent le nom de *bigornes*, & en effet, ce ne sont proprement que deux bigornes dont les bases seroient soudées, sans un petit espace en table qui les separe ; voici comment on les forge.

Ayez une barre de fer plus ou moins forte selon la bigorne que vous voudrez forger. Donnez lui à la forge la forme que vous lui voyez en *m n* ; la virole *n* marquera l'embase ; la figure *n*, le corps de la bigorne paré ; la figure *q r*, la tige de la bigorne avec une amorçure *r*, ou une refente destinée à recevoir la masse *s* destinée à former la bigorne.

Mettez la piece *s* dans l'amorçure *r* ; soudez & vous aurez la piece *t t* ; achevez votre ouvrage à la forge, & vous aurez la bigorne *v x* ; cette bigorne sera quarrée en *v*, & ronde en *x*.

Ayez de l'acier roulé comme vous le voyez en y ; cela vous servira à former la table de votre bigorne.

Mettez cet acier sur une barre de fer *z*, soudez cette barre & cet acier ; donnez ensuite à votre morceau la forme de la table de votre bigorne ; soudez cette table à votre bigorne : trempez ensuite , & l'ouvrage sera achevé.

ENCLUME , f. m. (*Anat.*) un des quatre osselets qu'on rencontre dans la caisse du tambour.

L'enclume est situé dans la partie la plus postérieure de la caisse ; on y remarque son corps , & deux jambes ou apophyses ; une courte qui est supérieure , l'autre longue qui est inférieure : son corps ou sa base présente une face inégale assez approchante de celle d'une dent molaire ; c'est par cet endroit que l'enclume est articulé avec le marteau. Sa jambe courte a une situation horizontale ; sa pointe est attachée par de petits ligamens au-dessous des ouvertures des cellules mastoïdiennes ; sa jambe longue est parallèle au manche du marteau , dont elle est éloignée d'environ une ligne ; la pointe de cette jambe se recourbe un peu en se relevant pour soutenir l'os orbiculaire , & par conséquent l'étrier. Voy. les Planches de Duverney.

L'enclume suivant le témoignage de Massa , a été connu dès le tems d'Alexandre Achillinus , auquel il donne la découverte de cet osselet ; du moins est-il certain qu'il ne faut point l'attribuer avec Schellhammer , à Jacob de Carpi , puisque lui-même convient que d'autres en avoient déjà fait mention.

L'enclume de même que les autres osselets de l'oreille , est revêtu d'un fin périoste arrosé de vaisseaux nombreux qui s'y distribuent , sur-tout à sa plus courte jambe. Voyez OSSELETS DE L'OREILLE. Art. de M. le Chevalier DE JAUVOURT.

ENCLUME , (*Clout.*) C'est une masse de fer dont se servent tous les forgerons , & sur laquelle ils placent le fer rouge pour le battre à chaud , & lui donner la forme nécessaire aux différens ouvrages qu'ils en veulent fabriquer. L'enclume des Cloutiers est toute semblable à celle des Taillandiers , & ils s'en servent pour forger du fer & en former les baguettes qu'ils emploient à la fabrique des clous. Voyez Pl. du Cloutier , vignette.

ENCLUME , en terme d'Aiguilletier , est une espèce de tas , ou de bigorne plate , dont la surface est couverte de plusieurs fentes plus ou moins grandes , & profondes , dans lesquelles on travaille les ferrets , pour les arrondir au-tour du lacet auquel on les adapte. Voyez Planche de l'Aiguilletier.

ENCLUME EN BIGORNE , outil d'Arquebuser. Cette enclume en bigorne est à-peu-près faite comme l'enclume en bigorne des Serruriers , & sert aux arquebusiers pour forger en rond plusieurs pièces de leur métier.

ENCLUME QUARRÉE , outil d'Arquebuser. C'est une masse de fer dont la surface est aciérée , plus longue & plus large qu'épaisse , qui peut avoir six pouces d'épaisseur , & quatorze ou quinze pouces de hauteur & de largeur ; que l'on pose sur un billot de bois , & qui s'y soutient par son propre poids ; qui sert aux Arquebusiers pour forger les pièces dont ils ont besoin.

ENCLUME , terme & outil de Ceinturier , qui leur sert pour river les rivets. Cette enclume est faite comme une bigorne plate ; des deux côtés elle est longue environ de six pouces , large d'un demi-pouce , & montée sur un pié qui entre dans le billot. Voy. Planche du Ceinturier , la fig. qui représente l'enclume montée sur son billot.

ENCLUME RONDE , instrument de Chauderonnier. Voyez BOULE & les figures du Chauderonnier.

ENCLUME , outil des Cloutiers d'épingles. Voyez les Planches du Cloutier d'épingles.

ENCLUME , (*Coutelier.*) cette enclume n'a rien de particulier.

ENCLUME DES COUVREURS , celle sur laquelle ils taillent l'ardoise , est faite en forme de T , dont la branche de dessous est un peu ceinturée sur le champ , & pointue.

ENCLUME , outil de Maréchal , servant à placer leur ouvrage , pour le marteler ou forger ; la face ou la surface la plus élevée de l'enclume , doit être plate & polie , sans paille , & si dure qu'une lime n'y puisse mordre. Elle a quelquefois une bigorne à l'un de ses bouts pour arrondir l'ouvrage creux : le tout est ordinairement monté sur un bloc de bois solide.

ENCLUME , en terme d'Orfèvre , est un instrument sur lequel ils forgent leurs métaux : il y en a de différentes grosseurs. La masse est de fer , & la surface d'acier ; elle est de même grosseur tant en-bas qu'en-haut. Sa superficie est convexe , & pour être bonne , il faut que l'acier soit bien soudé au fer , trempé & poli. Elles ont ordinairement huit pans , quatre grands , & quatre petits ; elles portent à-peu-près le double de hauteur que de largeur : elles entrent des deux tiers dans le billot. Voy. BILLOT. L'on met dessous ce billot un paillason , voyez PAILLASSON. Voyez les figures.

* ENCLUME , (*Teint.*) c'est un bloc dont la base est de fer & la surface aciérée. Les Teinturiers sont obligés par les réglemens d'avoir chacun un pareil instrument sur lequel soit gravé leur nom & surnom , afin que le marchand préposé aux visites , appliquant son plomb à la tête des pièces des marchandises , le nom du teinturier qui les aura teint , y soit imprimé par le dessous au même tems que la marque des drapiers le fera par le dessus , quand elle sera posée sur le plomb , & frappée d'un coup de marteau sur l'enclume.

ENCLUMEAU , ou ENCLUMOT , f. m. (*Art. mech.*) petite enclume posée sur un pié de bois ou de plomb , que l'on met sur l'établi pour que l'ouvrier ne soit pas obligé de sortir de sa place à tous momens , pour aller forger de petites parties à la grande enclume.

L'enclumot est à l'usage des Orfèvres , des Metteurs-en-œuvre , des Chauderonniers , des Horlogers , & d'un grand nombre d'autres ouvriers en métaux.

ENCLUMEAU , (*Chauderonnier.*) petite enclume à main dont les Chauderonniers se servent pour redresser les chauderons , & autres ustensiles de cuisine , ou pour river leurs clous. L'enclumeau est quarré ; sa tête est plate , d'environ un pouce & demi de superficie ; la queue par où on le tient a trois ou quatre pouces de longueur. Lorsqu'on s'en sert pour redresser , on l'appuie contre la bosse du chauderon ou autre pièce de chaudronnerie , & l'on frappe de l'autre côté avec le maillet de buis. Pour river , on se sert d'un marteau de fer. Voyez les Pl. du Chauderonn. L'enclumeau de ces ouvriers est quelquefois percé dans le milieu.

ENCLUMETTE , f. f. est en Boissellerie , un morceau de fer court & gros , un peu écrasé par les deux bouts , dont les Boisseliers se servent pour soutenir les planches qu'ils veulent clouer ensemble , & river leurs clous. Voyez la Planche du Boisselier.

ENCLUMETTE , (*Metteur en œuvre , &c.*) petite enclume de fer , montée sur une buche qui lui sert de billot , & que l'ouvrier met entre ses jambes pour forger de petites parties. Voyez Pl. du Metteur en œuvre.

* ENCOCHE , f. f. (*Art. mech.*) si l'on frappe avec un instrument ou tranchant , ou qui en fasse la fonction , sur un corps moins dur que cet instrument , de manière que le corps frappé n'en soit di-

visé qu'en partie; cette division s'appelle une *encoche*. On fait avec la carne du marteau une *encoche* au fer; on fait avec le tranchant du couteau, une *encoche* au bois. L'*encoche* devient une espèce d'arrêt.

ENCOCHÉ, adj. en terme de *Blason*, se dit du trait qui est sur un arc, soit que celui-ci soit bandé ou non.

L'archet coupé d'or & de gueules, à deux arcs tendus & *encochés* de l'un à l'autre.

ENCOCHER, v. act. (*Vannier*.) c'est planter des chevilles dans les trous qu'on a pratiqués au fond de tout vaisseau qui doit être fait d'osier, & où les chevilles sont destinées à ferrer & à soutenir les osiers.

ENCOCURE, (*Marine*.) Voyez ENCOQUURE.

ENCOGNURE, f. f. en *Architecture*, se dit autant des coins principaux d'un bâtiment, que de ceux de ses avant-corps; & lorsque ces avant-corps sont flanqués de pilastres, on les nomme *antes*, voyez ANTES. (P)

* ENCOLLER, v. act. terme commun à plusieurs artistes, aux manufacturiers en soie, laine, fil, coton, &c. aux doreurs; c'est, chez les premiers, donner un apprêt de gomme ou de colle; chez les seconds, c'est placer une couche de la matière qui doit servir d'assiette à l'or.

ENCOLLER, terme de *Doreur*, préparation qu'on donne au bois dont on veut se servir pour dorer; ce qui se fait en y appliquant une ou plusieurs couches de la colle préparée pour cet effet. On l'emploie toute bouillante, parce qu'elle pénètre mieux; on l'affoiblit avec un peu d'eau si elle est trop forte; & on la couche avec une brosse de poil de sanglier, en adoucissant, si c'est un ouvrage uni. S'il y a de la sculpture, on met la colle en tapant avec la brosse, ce qui s'appelle *encoller*. Voyez l'article DORURE. *Dict. de Trev.*

ENCOLLER, terme de *Tisserand*, &c. c'est gommer ou enduire de colle; les Tisserands *encollent* le fil de leurs chaînes, c'est-à-dire la frotent avec une composition de gomme, ou de colle pour la rendre plus ferme. Voyez TISSERAND.

* ENCOLPE, f. f. (*Hist. eccl.*) mot formé de *en* & de *κόλπος*, sur le sein; petite boîte qui contenoit quelque relique de saint, & qu'on portoit suspendue à son cou.

ENCOLURE, f. f. (*Man. Maréchal.*) partie du corps du cheval qui répond à celle que dans l'homme nous désignons par le terme de *cou*.

Elle donne à l'animal dans son avant-main, des grâces, de la beauté & de l'agrément, lorsqu'elle monte dès sa sortie du garrot; qu'elle s'élève jusqu'à la tête en diminuant imperceptiblement, & en se contournant à mesure qu'elle en approche, & que sa partie inférieure descend jusqu'au poitrail en forme de talud.

L'*encolure* est dite & appelée *fausse*, lorsque cette même partie inférieure ne montre aucune obliquité & tombe à-plomb; *renversée*, quand le contour, l'arc ou la rondeur se trouvent en-dessous; & *penchante*, si sa partie supérieure tombe & se deverse d'un côté ou d'un autre.

Les *encolures* renversées sont semblables à celles des cerfs; elles ne partent point directement du garrot, elles semblent naître d'une espèce d'enfoncement vulgairement nommé *coup de hache*, & ne donnent pas moins au cheval la facilité de s'armer ou de s'encapuchonner, que celles qui sont trop *roûées*, c'est-à-dire dont la rondeur à leur partie supérieure est trop considérable & trop marquée.

Les *encolures* penchantes sont ordinairement trop chargées de chair près de la crinière, où elles devroient être tranchantes, & c'est le poids de cette

chair qui occasionne leur deversement & leur chute. Nous voyons ce défaut dans la plupart des chevaux entiers d'un certain âge.

Quant à l'épaisseur & à la longueur de cette partie, on doit desirer qu'elles soient en proportion avec le total de la machine. Voyez PROPORTIONS.

Sa bonne ou mauvaise conformation décide des qualités que l'on recherche dans le cheval. L'*encolure* est-elle molle & effilée? sa faiblesse influe tellement sur sa bouche, que l'animal ne pourra soutenir un appui ferme; il bégayera sans cesse, il battra fréquemment à la main: est-elle courte, épaisse & chargée? il pesera inévitablement, & il fera infiniment plus difficile de l'amener au pli dans lequel on voudra le mettre. Les barbes, les jumens & les chevaux d'Espagne nous font communément souhaiter un peu plus d'épaisseur dans leur *encolure*; celle de ces derniers diminue visiblement à mesure qu'ils vieillissent.

Les premières leçons que l'on doit donner à tout cheval que l'on entreprend, ne tendent véritablement qu'à le déterminer & à le résoudre. Vainement néanmoins auroit-il acquis l'habitude d'embrasser le terrain franchement & sans contrainte, si l'on ne s'attache ensuite à le dénouer entièrement, en mettant insensiblement en jeu toutes ses parties, & en les sollicitant à tous les mouvemens qui leur sont possibles. Les moyens de les accomplir ont été accordés à l'animal par la nature même; mais elle a pour ainsi dire réservé à l'exercice & à l'art, le droit de lui en procurer la liberté & la facilité, & c'est cette liberté & cette facilité qui constituent ce que nous appelons proprement la *souplesse*.

Il suffit de considérer d'une part la proximité de l'*encolure* & de la tête du cheval, & de l'autre les attaches & les usages des muscles divers qui concourent à leurs actions, pour être convaincu de leur étroite correspondance & de leur intimité mutuelle & réciproque. On ne voit presque aucun de ces instrumens destinés à abaisser, à fléchir, à étendre, à élever, à mouvoir latéralement & semi-circulairement la tête, qui ne se propagent & qui n'aboutissent par l'une de leurs extrémités dans une multitude de points différens du cou du cheval; j'en apperçois même plusieurs de ce même cou qui, lorsqu'ils en opèrent l'extension, contribuent en même tems à certains mouvemens de la tête. Dans cet état, il n'est pas permis de douter que l'aptitude & l'aisance avec lesquelles l'*encolure* se prêtera dans tous les sens divers, aideront incontestablement à la juste position de cette partie, à la franchise & à la sûreté de la bouche, & conséquemment à l'exacte précision des effets des renes.

De toutes les portions extérieures & mobiles du corps de l'animal, l'*encolure* est aussi la première que nous devons tenter d'affouplir. Je dis la première; car tout homme digne du nom d'*homme de cheval*, doit être persuadé par l'expérience autant que par la théorie, de l'indispensable nécessité d'opérer successivement & séparément sur chacune d'elles. La plupart des dérèglemens & des desordres auxquels nombre de chevaux s'abandonnent, n'ont d'autre source en effet que l'indiscrétion & la profonde ignorance du cavalier qui agit indifféremment, sans distinction; sans choix, sans ordre & sans mesure, & qui confondant toutes les parties ensemble, exige d'elles une union & une harmonie dont elles ne peuvent être parfaitement capables qu'autant qu'elles y ont été préalablement disposées & préparées en particulier, & que la souplesse des unes & des autres a prévenu l'accord dans lequel il s'efforce inutilement de les mettre.

Supposons d'abord qu'ensuite des différentes opérations d'une main également ferme, douce & active, le cavalier soit déjà parvenu, dans une allure tran-

quille & en quelque maniere écoutée, à déterminer l'*encolure*, selon la nature de l'animal, à des mouvemens de flexion ou d'extension, tels qu'il a dû les lui suggérer pour commencer à se placer, & pour reconnoître l'appui (*voyez PLACER, voyez TÊTE*), il ne me restera à examiner ici que les moyens de consommer l'ouvrage, & d'assouplir entierement cette partie, en lui imprimant les autres actions qui lui sont permises, c'est-à-dire en la dirigeant dans le sens des flexions latérales, qui ne sont autre chose que ce que nous entendons dans nos manéges par le terme de *plis*.

Ces actions imprimées par la voie de la force, lorsqu'on employe à cet égard le caveçon, n'en demandent aucune de la part du cavalier, qui pour y parvenir n'a recours qu'à la puissance de la bride; elles ne doivent être produites au contraire que conséquemment à la subtilité & au tempérament de la main savante qui travaille, & nous avons dès-lors l'avantage, non-seulement d'inspirer à l'animal une sorte de goût pour le pli auquel nous l'invitons, mais de l'amener enfin à une position régulière, agréable, & très-différente d'une attitude toujours fautive, quand elle n'est due qu'à la contrainte & à la violence.

Il est certain que les effets des renes portés sur le champ jusqu'au point d'opérer le mouvement latéral dont il s'agit, falsifieroient par une impression trop vive, l'appui que ce même mouvement justement & peu-à-peu incité, facilite & perfectionne, & exciteroient le cheval à se roidir ou à ne céder qu'imparfaitement. Ils ne doivent donc point se manifester d'abord au-delà de la tête; & tout ce que l'on doit en désirer & en attendre dans les commencemens, se borne à mouvoir cette partie; de maniere que sans abandonner la ligne perpendiculaire qu'elle décrit, & sans fausser cette ligne par l'obliquité la plus légère, elle puisse être détournée de côté & d'autre, & fixée de façon que l'animal soit libre dans sa marche d'entrevoir le dedans.

Son intelligence une fois frappée du souhait & de la volonté du cavalier, & l'habitude de cheminer ainsi étant acquise, il est tems que ces mêmes effets s'exercent sur l'*encolure* déjà émue, s'il m'est permis d'user de cette expression, par la premiere action consentie; mais si l'on vouloit, aussi-tôt après ce consentement gagné, vaincre tout-à-coup encore l'inflexibilité du cou, en négligeant inconsidérément d'observer les degrés divers par lesquels on doit successivement passer pour le conduire au période de souplesse auquel il importe nécessairement de le résoudre, il n'est pas douteux que l'on s'exposeroit également à la résistance de l'animal, & même à la perte totale du fruit de la premiere opération.

Il seroit assez difficile de déterminer en général la mesure précise du pli à suggérer, parce qu'elle varie selon la structure des chevaux, & selon la conformation de l'*encolure*. Elle peut être néanmoins connue relativement à chacun d'eux en particulier; car il est constant que dès que l'effet de la main du cavalier qui agit avec connoissance & en suivant les gradations, c'est-à-dire en augmentant toujours imperceptiblement la flexion, se transmet jusque sur l'épaule & l'entreprind, cette mesure est outre-passée.

Il faut cependant faire attention à la direction de la rene qui opere.

Imaginons, pour nous rendre plus intelligibles, que notre intention est de plier la tête ou l'*encolure* à droite; la rene de ce côté doit effectuer le pli. 1°. J'en proportionnerai la force au plus ou moins de sensibilité de l'animal: 2°. dès que je m'apercevrai que la résistance est à un certain point, je céderai, pour reprendre aussi-tôt après que j'aurai rendu, afin de ne pas endommager la bouche par une opposition indif-

crete: 3°. j'accompagnerai l'action de ma main, s'il en est besoin, d'une legere action de ma jambe droite, qui, en chassant la partie droite de l'arriere-main seulement en-avant, & non de côté, invitera l'animal à se prêter avec plus d'aisance: 4°. je tempérerai l'effet de ma rene droite par l'effet de ma rene gauche, que je modérerai de maniere qu'elle ne nuise point à mon dessein; & je ne la laisserai point absolument oisive, dans la crainte que la puissance de la premiere n'étant point contre-balancée, elle ne détermine la tête dans le sens oblique & défectueux dont j'ai parlé: 5°. la direction de cette même rene gauche sera mixte; c'est-à-dire qu'en même tems que je lui imprimerai une foible tension, par le port insensible de ma main à moi, je la croiserai imperceptiblement du côté de dedans, pour maintenir d'une part, ainsi que je viens de le dire, la tête dans son à-plomb, & pour aider à seconder de l'autre le port de cette même partie & de l'*encolure* à droite: 6°. enfin la direction de ma rene droite sera telle, que dans sa tension elle répondra toujours, dans le plan incliné qu'elle décrit, directement à la branche qu'elle veut, sans se détourner de la ligne, ou sans être croisée; parce que dès que l'animal est dans le pli, pour peu qu'elle soit portée en-dehors, elle opere sur son épaule, & ne le met pas moins dans une sujétion qui le révolte, si le cou n'est point suffisamment assoupli, qu'une flexion trop excessive & trop outrée.

Quelqu'efficaces que soient les unes & les autres des aides que je viens de détailler, il s'agit néanmoins de distinguer encore celles qui conviennent aux diverses especes de chevaux. Ceux qui se plient avec le plus de facilité, communément s'encapuchonnent; on les desarmera en éloignant la main du corps, & par le moyen des deux renes ensemble. Il en est d'autres, & le nombre en est considérable, qui dans cette attitude pèsent ou tirent, s'abaissent sur le devant, ou portent bas. Le premier de ces défauts est le plus souvent occasionné par le cavalier, qui ne cesse de tenir le cheval asservi, tandis qu'il devroit toujours rendre subtilement aussi-tôt qu'il l'a soumis au pli; & reprendre doucement & moëlleusement, au moment où l'animal tente d'en sortir: c'est très-fréquemment aussi la contrainte de la main, plutôt que la contrainte de la situation dans laquelle, lorsque nous soulageons savamment les barres, le cheval semble même se plaire, qui fait naître en lui l'aversion & la répugnance qu'il témoigne pour cette action. Les chevaux qui portent bas, doivent être travaillés sur les lignes droites, & peu exercés sur les cercles; & l'on peut encore imputer au cavalier cette position désagréable, puisqu'il étoit en son pouvoir de s'y opposer & de la prévenir, en dirigeant l'effet de ses renes en-avant, & en relevant l'animal par le secours & par l'action répétée de celle de dehors. Enfin il en est qui montrent beaucoup plus de liberté à une main qu'à l'autre: ceux-là demandent un travail plus constant sur la main qui leur est plus difficile.

Du reste je ne prononcerai point ici entre les écuyers qui prétendent qu'il suffit d'amener le bout du nez du cheval en-dedans, & ceux qui soutiennent que le pli ne sauroit être trop considérable. Les premiers sont sans doute peu éclairés sur les avantages qui résultent de la souplesse de l'*encolure*, & ne devroient pas ignorer que *qui peut le plus, peut le moins*; & les seconds n'ont jamais apparemment connu ce milieu si difficile à saisir en toutes choses, & d'où dépendent dans notre art la justesse, la finesse, & la grace de l'exécution. (e)

ENCOMBOMATE, f. m. (*Antiq.*) sorte d'habit blanc à l'usage des jeunes filles. Les uns prétendent qu'il n'étoit porté que par les esclaves: d'autres le confondent avec l'étole, *stola*.

ENCOMBRE, f. f. (*Archit.*) ruines entassées les unes sur les autres, & faisant embarras dans quelques passages.

ENCOMBRÉ, adj. (*Jurisp.*) signifie *embarrassé*. *Mariage encombré* se dit en Normandie, lorsque le mari a aliéné quelque héritage de sa femme. Voyez MARIAGE ENCOMBRÉ. (A)

ENCOMBREMENT, f. m. (*Marine.*) c'est l'embarras que causent dans un vaisseau les marchandises qui font d'un gros volume & tiennent beaucoup de place, comme des balles de plumes, de chanvre, du liège, &c. Lorsqu'il s'agit du fret des marchandises, on en fait l'évaluation suivant l'*encombrement*, c'est-à-dire par rapport à l'embarras qu'elles peuvent causer, ou à la place qu'elles peuvent occuper dans le vaisseau. (Z)

ENCOQUER, v. act. (*Marine.*) c'est faire couler un anneau de fer ou la boucle de quelque cordage, le long de la vergue pour l'y attacher. L'étrépe des pendans de chaque bras est *encoqué* dans le bout de la vergue. (Z)

ENCOQUURE ou ENCOCURE, f. m. (*Marin.*) c'est cet enfilement qui fait entrer le bout de la vergue dans une boucle ou dans un anneau, pour y suspendre quelque poulie ou quelque bout-dehors.

C'est aussi l'endroit du bout de chaque vergue où l'on amarre les bouts des voiles par en-haut. L'*encocure* du fer des bout-dehors est à-peu-près à un quart de distance du milieu de la vergue. (Z)

ENCORBELLEMENT, subst. m. en *Architecture*, route faillie portant à faux au-delà du nud du mur, comme console-corbeau, &c. (P)

ENCORNAIL, TROU ou TROUS DU CLAN, (*Marine.*) c'est un trou ou une mortoise qui se pratique dans l'épaisseur du sommet d'un mât le long duquel court la vergue, par le moyen d'un roiet de poulie dont l'*encornail* est garni; l'étage y passe & saisit le milieu de la vergue, pour la faire courir le long du mât. (Z)

ENCORNÉ, adj. (*Manège, Maréchal.*) javart *encorné*, atteinte *encornée*; épithète dont nous nous servons pour désigner la situation plus dangereuse de l'une & de l'autre de ces maladies, c'est-à-dire leur position dans le voisinage de la couronne: alors elles peuvent donner lieu à de vrais ravages, sur-tout si la suppuration qui doit en résulter, se creuse des sinus, & si la matière suppurée flue & descend dans l'ongle même. Voyez JAVART. (e)

ENCOUDER, v. act. (*Agricult.*) il se dit d'un cep de vigne; c'est lui faire faire un coude en l'attachant à l'échalas. Voyez VIGNE.

ENCOURAGER, v. act. donner du courage. Voyez COURAGE.

* ENCOURIR, v. act. ne se prend jamais qu'en mauvaise part; c'est s'*attirer*, *mériter*, *subir*. Certains écrivains ont encouru la haine de tous les gens de Lettres, par la manière outrageante dont ils en ont traité quelques-uns; le mépris des gens sensés, par le spectacle indécent de leurs convulsions; & la sévérité du gouvernement, par les troubles qu'on en craignoit.

ENCOURIR, (*Jurisp.*) signifie s'*attirer*, *subir* quelque peine: par exemple, *encourir une amende*, c'est se mettre dans le cas de la devoir. L'amende est *encourue*, lorsque la contravention est commise. On dit de même *encourir la mort civile*, *une censure*, *une excommunication*. Il y a des peines qui sont encourues *ipso facto*, c'est-à-dire de plein droit; d'autres qui ne le sont qu'après un jugement qui les déclare *encourues*. Voyez AMENDE, MORT CIVILE, CENSURE, EXCOMMUNICATION. (A)

ENCOUTURÉ, adj. (*Mar.*) bordages *encouturés* l'un sur l'autre; il se dit des bordages qui passent l'un sur l'autre, au lieu de se joindre quarrement. Les bateaux chalands de la Loire sont fort légers & vont

à la voile; ils ne sont bâtis que de planches *encouturées* l'une sur l'autre, jointes à des pièces de liure qui n'ont ni plats-bords ni matières pour les tenir fermes.

ENCRAINÉ, adj. (*Maréchal.*) cheval *encrainé*, pour dire *égaroté*. Ce mot n'est plus d'usage. Voyez EGAROTÉ.

ENCRATITES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) hérétiques qui s'élevèrent dans le deuxième siècle. L'auteur de cette secte étoit Tatien disciple de S. Justin martyr, homme éloquent, & qui avoit même écrit en faveur de la religion chrétienne; mais après la mort de son maître, il tomba dans les erreurs de Valentin, de Marcion & de Saturnin. Il soutenoit entr'autres choses qu'Adam n'étoit pas sauvé, & traitoit le mariage de corruption & de débauche, en attribuant l'origine au démon. De-là ses sectateurs furent nommés *Encratites* ou *Continents*. Ils s'abstenoient de la chair des animaux & du vin, dont ils ne se servoient pas même dans l'Eucharistie, ce qui leur fit aussi donner le nom d'*Aquariens* & d'*Hydroparastates*.

Ils fondoient cette aversion pour le vin sur ce qu'ils s'imaginoient que cette liqueur étoit une production du diable, alléguant en preuve l'ivresse de Noé & la nudité qui en fut la suite; ce n'est pas qu'ils respectassent fort l'autorité de l'ancien Testament; ils n'en admettoient que quelques passages qu'ils tournoient à leur fantaisie. Fleury, *Hist. ecclési.* tome I. liv. IV. tit. viij. p. 436. (G)

ENCRE À ÉCRIRE, f. f. (*Arts.*) en latin *atramentum scriptorium*, liqueur noire composée d'ordinaire de vitriol romain & de noix de galle concassées, le tout macéré, infusé, & cuit dans suffisante quantité d'eau, avec un peu d'alun de roche ou de gomme arabique, pour donner à la liqueur plus de consistance.

Entre tant de recettes d'*encre à écrire*, nous nous contenterons d'indiquer celles de MM. Lémery & Geoffroy; le lecteur choisira, ou même les perfectionnera.

Prenez, dit M. Lémery, eau de pluie, six livres; noix de galle concassées, seize onces. Faites-les bouillir à petit feu dans cette eau jusqu'à réduction des deux tiers, ce qui formera une forte décoction jaunâtre, dans laquelle les noix de galle ne furnageront plus; jetez-y gomme arabique pulvérisée, deux onces, que vous aurez fait dissoudre auparavant dans du vinaigre en quantité suffisante. Mettez ensuite dans la décoction, couperose ou vitriol romain, huit onces; donnez encore à votre décoction, devenue noire, quelques légers bouillons; laissez-la reposer. Enfin versez-la doucement & par inclination dans un autre vaisseau pour votre usage.

Prenez, dit M. Geoffroy, eau de rivière, quatre livres; vin blanc, deux livres; noix de galle d'Alep pilées, six onces. Macérez pendant vingt-quatre heures, en remuant de tems en tems votre infusion. Faites-la bouillir ensuite pendant une demi-heure, en l'écumant avec un petit bâton fourchu, élargi par le bas; retirez le vaisseau du feu. Ajoutez à votre décoction, gomme arabique, deux onces; vitriol romain, huit onces; alun de roche, trois onces. Digérez de nouveau pendant vingt-quatre heures; donnez-y maintenant quelques bouillons: enfin passez la décoction refroidie au travers d'un linge.

On fait même de l'*encre* sur le champ, ou du moins une liqueur noire, par le mélange du vitriol verd avec la teinture de noix de galle. Cette couleur noire vient de la prompte revivification du fer contenu dans ce vitriol; & cela est si vrai, que la noix de galle sans vitriol, mais seulement jointe avec de la limaille de fer, donne une pareille teinture, dès qu'elle a eu le tems de diviser ce fer qui est en limaille. Ainsi le vitriol dont on fait l'*encre*, est du fer dissous par un

acide

acide avec lequel il est intimement mêlé ; la noix de galle est un alkali qui s'unit avec les acides, & leur fait lâcher le fer qui reparoît dans sa noirceur naturelle. Voilà la mécanique de l'encre ; aussi des cinq especes de vitriol, celui qu'on appelle *vitriol de Chypre* ou de *Hongrie*, est le seul qui ne fasse point d'encre, parce que c'est le seul dont la base soit de cuivre, au lieu que dans les autres c'est du fer.

Si, après que l'encre est faite, on y jette quelques gouttes d'esprit de vitriol, la couleur noire disparoît, parce que le fer se réunit au nouvel acide, & redevient vitriol ; par la même raison les acides effacent les taches d'encre. C'est avec les végétaux tels que le fumac, les roses, les glands, &c. que se fait l'encre commune. *Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.*

ENCRE NOIRE à l'usage de l'Imprimerie. Celle dont on se sert pour l'impression des livres, est un mélange d'huile & de noir ; on convertit cette huile en vernis par la cuisson : le noir se tire de la poix-résine ; on retient artistement toutes les parties qu'exhale la fumée de cette sorte de poix quand on vient à la brûler dans une bâtisse faite exprès, nommée dans la profession *sac à noir* : on le décrira dans la suite de cet article.

Le vaisseau dans lequel l'on veut faire le vernis d'Imprimerie, peut être de fer, de fonte ou de cuivre ; de ce dernier métal il est fait assez ordinairement en forme de *poire*, & on le nomme ainsi : les autres sont tout simplement de la figure & forme d'une chaudière ordinaire. De quelque matière que soit le vaisseau, & quelque forme qu'on lui suppose, il doit avoir un couvercle de cuivre, avec lequel on puisse à volonté le boucher très-exactement. Le corps de ce vaisseau doit être armé vers le milieu de deux anneaux de fer, un peu plus hauts que le niveau du couvercle qui a aussi le sien : ces anneaux servent à passer un ou deux batons, au moyen desquels un homme à chaque bout peut sans risquer, porter & transporter ce vaisseau, lorsqu'on veut le retirer de dessus le feu, ou l'y remettre.

Pour se précautionner contre tous les accidens qui peuvent arriver, il est de la prudence, pour faire ce vernis, de choisir un lieu spacieux, tel qu'un jardin, & même d'éviter le voisinage d'un bâtiment.

Si, comme je le suppose, on veut faire cent livres de vernis, réduction faite ; mettez dans votre poire ou chaudière cent dix à cent douze livres d'huile de noix ; observez que cette quantité, ou que celle que peut contenir votre vaisseau, ne le remplisse qu'au deux tiers au plus, afin de donner de l'aisance à l'huile, qui s'élève à mesure qu'elle s'échauffe.

Votre vaisseau en cet état, bouchez-le très-exactement, & le portez sur un feu clair que vous entre-tiendrez l'espace de deux heures. Ce premier tems donné à la cuisson, si l'huile est enflammée, comme cela doit arriver, en ôtant votre poire de dessus le feu, chargez le couvercle de plusieurs morceaux de vieux linge ou étoffes imbibées d'eau. Laissez brûler quelque tems votre huile, à laquelle il faut procurer ce degré de chaleur, quand elle ne le prend pas par elle-même, mais avec ménagement & à différentes fois. Ce feu ralenti, découvrez votre vaisseau avec précaution, & remuez beaucoup votre huile avec la cuillère de fer : ce remuage ne peut être trop répété, c'est de lui d'où dépend en très-grande partie la bonne cuisson. Ces choses faites, remettez votre vaisseau sur un feu moins vif ; & dès l'instant que votre huile reprendra chaleur, jetez dans cette quantité d'huile une livre pesant de croustes de pain seches & une douzaine d'oignons, ces choses accélèrent le dégraissage de l'huile ; puis recouvrez votre vaisseau, & le laissez bouillir à très-

Tome V.

petit feu trois heures consécutives ou environ : dans cet espace de tems votre huile doit parvenir à un degré parfait de cuisson. Pour le connoître & vous en assurer, vous trempez la cueillère de fer dans votre huile, & vous faites égoutter la quantité que vous avez puisée sur une ardoise ou une tuile : si cette huile refroidie est gluante, & file à peu-près comme feroit une foible glue, c'est une preuve évidente qu'elle est à son point, & dès-lors elle change son nom d'huile en celui de vernis.

Le vernis ainsi fait, doit être transvasé dans des vaisseaux destinés à le conserver ; mais avant qu'il perde sa chaleur, il faut le passer à plusieurs reprises dans un linge de bonne qualité, ou dans une chaufferie faite exprès, afin qu'il soit net au point d'être parfaitement clarifié.

L'on doit avoir de deux sortes de vernis : l'un foible, pour le tems froid ; l'autre plus fort, pour le tems chaud. Cette précaution est d'autant plus indispensable, que souvent on se trouve obligé de modifier ou d'accroître la qualité de l'un par celle de l'autre.

On peut faire le vernis foible au même feu que le vernis fort, mais dans un vaisseau séparé : on peut aussi employer, & c'est mon avis, pour ce vernis l'huile de lin, parce qu'à la cuisson elle prend une couleur moins brune & moins chargée que celle de noix, ce qui la rend plus propre à l'encre rouge dont nous allons parler.

Le vernis foible, pour sa perfection, exige les mêmes soins & précautions que le vernis plus fait : toute la différence consiste à ne lui donner qu'un moindre degré de feu, mais ménagé de telle sorte néanmoins, qu'en lui faisant acquérir proportionnellement les bonnes qualités du vernis fort, il soit moins cuit, moins épais, & moins gluant que le fort.

Si l'on veut faire ce demi-vernis de la même huile de noix dont on se sert pour le vernis fort, ce qui n'est qu'un petit inconvénient, lorsqu'il s'agit de l'employer pour faire l'encre rouge, ou s'épargner la peine de le faire séparément & de différente huile ; il est tout simple de saisir l'occasion de la première cuisson de l'autre à l'instant qu'on lui reconnoitra les qualités requises, & d'en tirer la quantité désirée, & même de celle qui est sur le feu.

Les huiles de lin & de noix sont les seules propres à faire le bon vernis d'Imprimerie ; celle de noix mérite la préférence à tous égards : quant aux autres sortes, elles ne valent rien, parce qu'on ne peut les dégraisser parfaitement, & qu'elles sont maculer l'impression en quelque tems qu'on la batte, ou qu'elle jaunit à mesure qu'elle vieillit.

Cependant dans quelques imprimeries on use de celles de navette & de chanvre, mais c'est pour imprimer des livres de la bibliothèque bleue : ce ménage est de si peu de conséquence, que l'on peut assurer que c'est employer de propos délibéré de mauvaise marchandise.

Il y a des imprimeurs qui croient qu'il est nécessaire de mettre de la terebenthine dans l'huile pour la rendre plus forte, & afin qu'elle seche plutôt. Elle fait ces effets, mais il en résulte nombre d'inconvénients. La première difficulté est de la faire cuire si précisément, qu'elle n'épaississe pas trop le vernis, ce qu'il est très-rare d'éviter ; alors le vernis est si fort & si épais, qu'il effleure le papier sur la forme & la remplit en fort peu de tems : si la terebenthine est cuite à son point, elle forme une pâte assez liquide, mais remplie de petits grains durs & comme de fable qui ne se broient jamais.

La terebenthine, ainsi que la litharge, dont quelques-uns usent, & font un secret précieux, ont encore le défaut de s'attacher si fort au caractère, qu'il est presque impossible de bien laver les formes,

I^{re} L L L L

quelque chaude que soit la lessive ; d'ailleurs elles sechent & durcissent si promptement, qu'outre qu'elles nuisent à la distribution des lettres, tant elles sont collées les unes contre les autres, elles en remplissent encore l'œil au point qu'il n'y a plus d'espérance de le vider, ce qui met un caractère qui a peu servi, dans l'état fâcheux d'être remis à la fonte.

Dans le cas où par défaut de précaution l'on emploieroit pour faire du vernis, de l'huile très-nouvellement faite, la terebenthine est d'un usage forcé, parce qu'alors il est inévitable que l'impression ne macule pas ; dans cette conjoncture on peut mettre la dixième partie de terebenthine que l'on fera cuire séparément, dans le même tems, en lieu pareil que le vernis & avec les mêmes précautions. On la fera bouillir deux heures environ : pour reconnoître son degré de cuisson, on y trempe un morceau de papier ; & s'il se brise net comme la poussière, sans qu'il reste rien d'attaché dessus ce papier en le frotant si-tôt qu'il sera sec, la terebenthine est assez cuite. Votre vernis hors de dessus le feu, vous versez dans le même vaisseau cette terebenthine en remuant beaucoup avec votre cuillère de fer, ensuite on remet le tout sur le feu l'espace d'une demi-heure au plus sans cesser de remuer, afin que le vernis se mélange avec la terebenthine. Le moyen de se dispenser de l'usage de la terebenthine & de la litharge, & de se garantir des inconvénients qu'elles produisent, c'est de n'employer que de l'huile très-vieille.

Le sac à noir est construit de quatre petits soliveaux de trois ou quatre pouces d'équarrissage & de sept à huit piés de hauteur, soutenus de chaque côté par deux traverses ; ses dimensions en tout sens dépendent de la volonté de celui qui le fait construire ; le dessus est un plancher bien joint & bien fermé ; le fond ou rez-de-chaussée, pour plus grande sûreté & propreté, doit être ou pavé ou carrelé : vous réservez à cette espèce de petite chambre une porte basse pour entrer & sortir ; vous tapissez tout le dedans de cette chambre d'une toile bonne, neuve, & ferrée, le plus tendue qu'il est possible avec des clous mis à distance de deux pouces les uns des autres : cela fait, vous collez sur toute votre toile du papier très-fort, & vous avez attention de calfeutrer les joints que vous appercevrez, afin que la fumée ne puisse sortir d'aucun endroit. Un sac à noir ainsi tapissé est suffisant, mais il est de plus de durée & bouche beaucoup plus exactement garni avec des peaux de mouton bien tendues.

C'est dans ce sac que se brûle la poix-résine dont on veut tirer le noir de fumée : pour y parvenir, on prépare une quantité de poix-résine, en la faisant bouillir & fondre dans un ou plusieurs pots, suivant la quantité ; avant qu'elle soit refroidie, on y pique plusieurs cornets de papier ou des meches souffrées, on pose les pots avec ordre au milieu du sac, enfin on met le feu à ces meches, & on ferme exactement la petite porte en se retirant.

La poix-résine consommée, la fumée sera attachée à toutes les parties intérieures du sac à noir ; & quand ce sac sera refroidi, vous irez couvrir les pots & refermer la porte ; puis frappant avec des baguettes sur toutes les faces extérieures, vous ferez tomber tout le noir de fumée, alors vous le ramassez & vous le mettez dans un vaisseau de terre ou autre. Comme il arrive qu'en le ramassant avec un balai il s'y mêle quelque ordure, vous avez la précaution de mettre au fond du vaisseau une quantité d'eau ; & quand elles sont précipitées, vous relevez votre noir avec une écumoire, ou au moyen de quelque autre précaution, pour le mettre dans un vaisseau propre à le conserver. Ce noir de fumée est sans contredit le meilleur que l'on puisse employer pour

l'encre d'imprimerie, il en entre deux onces & demie sur chaque livre de vernis ; je suppose la livre de seize onces : cependant c'est à l'œil à déterminer par la teinte de l'encre la quantité de noir.

Pour bien amalgamer le noir de fumée avec le vernis, il suffit d'être très-attentif en les mêlant ensemble, de les mêler à différentes reprises, & de les remuer à chaque fois beaucoup, & de façon que le tout forme une bouillie épaisse, qui produise une grande quantité de fils quand on la divise par parties.

Il est d'usage dans quelques Imprimeries de ne mêler le noir de fumée dans le vernis que sur l'encrier ; le coup-d'œil décide également de la quantité des deux choses. Je ne vois à la composition de cette encre aucun inconvénient, si ce n'est celui de craindre que l'on ne broye pas assez ce mélange, parce que cela demande du tems ; ou que l'encre ainsi faite par différentes mains, ne soit pas d'une teinte égale dans la même Imprimerie : d'où j'infère qu'il vaut mieux avoir son encre également préparée, sans se fier trop aux compagnons.

Encre rouge : on se sert de cette encre assez fréquemment, & presque indispensablement dans l'impression des brevaires, diurnaux, & autres livres d'église ; quelquefois pour les affiches des livres, & par élégance aux premières pages.

Pour l'encre rouge, le vernis moyen est le meilleur que l'on puisse employer ; il doit être fait d'huile de lin en force & nouvelle, parce qu'elle ne noircit pas en cuisant comme celle de noix, & que ce vernis ne peut être trop clair. On supplée au noir de fumée le cinnabre ou vermillon bien sec & broyé le plus fin qu'il est possible. Vous mettez dans un encrier réservé à ce seul usage, une petite quantité de ce vernis, sur lequel vous jetez partie de vermillon ; vous remuez & écrasez le tout avec le broyon ; vous relevez avec la palette de l'encrier cette première partie d'encre au fond de l'encrier ; vous répétez cette manœuvre à plusieurs reprises, jusqu'à ce que vous ayez employé par supposition une livre de vernis & une demi-livre de vermillon. Plusieurs personnes mêlent dans cette première composition, trois ou quatre cuillerées ordinaires d'esprit-de-vin ou d'eau-de-vie, dans laquelle on a fait dissoudre vingt-quatre heures avant, un morceau de colle de poisson de la grosseur d'une noix. J'ai reconnu par expérience que ce mélange ne remplissant pas toutes les vûes que l'on se proposoit, il étoit plus certain d'ajouter pour la quantité donnée d'encre rouge, un gros & demi de carmin le plus beau ; il rectifie la couleur du vermillon, qui souvent n'est pas aussi parfaite qu'on la souhaiteroit ; il ajoute à son éclat, & l'empêche de ternir : cela est plus dispendieux, je l'avoue, mais plus satisfaisant. Quand donc vous aurez ajouté ces choses, vous recommencerez de broyer votre encre de façon qu'elle ne soit ni trop forte, ni trop foible, l'encre rouge forte étant très-sujette à empâter l'œil de la lettre. Si vous ne consommez pas, comme cela arrive, tout ce que vous avez fait d'encre rouge ; pour la conserver, relevez votre encrier par le bord, & remplissez-le d'eau que vous entre-tiendrez, afin que le vermillon ne sèche pas & ne se mette pas en petites écailles sur la surface du vernis, dont il se sépare par l'effet du hâle & de la sécheresse.

Quoiqu'on n'emploie ordinairement que les deux sortes d'encre dont nous venons de parler, on peut probablement en faire de différentes couleurs, en substituant au noir de fumée & au vermillon les ingrédients nécessaires, & qui produisent les différentes couleurs. On pourroit, par exemple, faire de l'encre verte avec le verd-de-gris calciné & préparé ; de la bleue, avec du bleu de Prusse aussi préparé ;

de la *jaune*, avec de l'orpin; de la *violette*, avec de la laque fine calcinée & préparée, en broyant bien ces couleurs avec du vernis pareil à celui de notre *encre rouge*. La préparation du verd-de-gris, du bleu de Prusse, & de la laque fine, consiste à y mêler du blanc de céruse pour les rendre plus claires; sans cela ces couleurs rendroient l'*encre* trop foncée. *Cet article est de M. LE BRETON.*

ENCRE DE LA CHINE, est une composition en pain ou en bâton, qui délayée avec de l'eau ou de la gomme arabique, & quelquefois un peu de bistre ou de sanguine, sert à tracer & laver les desseins.

Elle se prépare avec du sain-doux. Mettez-en deux livres dans une terrine; placez au milieu une meche allumée; couvrez le tout d'un plat vernissé, ne laissant que le moins d'ouverture qu'il sera possible entre la terrine & le plat. Lorsque vous aurez laissé brûler votre meche pendant un certain tems, ramassez le noir de fumée qui se fera formé au plat; calcinez-le, ou le dégraissez.

ENCRE SYMPATHIQUE, (*Physiq. Chim.*) on appelle *encres sympathiques*, toutes liqueurs avec lesquelles on trace des caractères auxquels il n'y a qu'un moyen secret qui puisse donner une couleur autre que celle du papier. On les distribue de la manière suivante.

Faire passer une nouvelle liqueur, ou la vapeur d'une nouvelle liqueur sur l'écriture invisible. Exposer la première écriture à l'air, pour que les caractères se teignent. Passer légèrement sur l'écriture une matière colorée réduite en poudre subtile. Exposer l'écriture au feu.

Pour faire la première liqueur, prenez une once de litharge ou de minium plus ou moins, que vous mettrez dans un matras, versant dessus cinq ou six onces de vinaigre distillé; faites digérer à froid pendant cinq ou six jours, ou sept ou huit heures au bain de sable; le vinaigre dissoudra une partie de la litharge ou du minium, & s'en saoulera: après quoi vous filtrerez par le papier, & le garderez dans une bouteille. Cette dissolution est connue en Chimie sous le nom de *vinaigre de Saturne*.

Pour préparer la seconde liqueur, prenez une once d'orpiment en poudre, deux onces de chaux vive; mettez-les ensemble dans un matras, ou tel autre vase de verre convenable; versez par-dessus une chopine d'eau commune; faites digérer le tout à une chaleur douce l'espace de sept ou huit heures, agitant de tems en tems le mélange, une partie de l'orpiment, & une partie de la chaux s'uniront & formeront avec l'eau une liqueur jaunâtre, connue dans l'art sous le nom de *foie d'arsenic*. Vous pouvez filtrer cette liqueur, ou bien la laisser clarifier d'elle-même par le repos, la décantier & l'enfermer dans une bouteille.

Si vous versez un peu de cette seconde liqueur sur une petite quantité de la première, ces deux liqueurs de claires & de limpides qu'elles étoient, se troubleront & deviendront d'un noir-brun foncé: c'est cette propriété du foie d'orpiment qui le rend propre à découvrir les vins lithargirés. *Voyez VIN.*

Mais ces deux liqueurs nous présentent un phénomène beaucoup plus surprenant. Prenez une plume neuve, écrivez avec la première liqueur sur du papier; les caractères que vous aurez formés ne paroîtront pas, ou du moins ne paroîtront que comme si on eût écrit avec de l'eau, c'est-à-dire que le papier sera mouillé par-tout où la plume aura passé: vous pouvez le laisser sécher de lui-même, ou le présenter au feu, marquant seulement l'endroit où vous aurez passé la plume. Couvrez l'écriture de deux ou trois feuilles de nouveau papier, & passez légèrement avec la barbe d'une plume ou une petite éponge, un peu de la seconde liqueur sur la feuille de papier la plus éloignée

Tome V.

de celle où vous avez tracé les caractères, à l'endroit qui répond aux caractères formés avec l'autre liqueur; sur le champ les caractères d'invisibles qu'ils étoient paroîtront très-bien, & seront presque aussi noirs que s'ils eussent été formés avec de l'encre ordinaire. Bien plus, si vous enfermez le papier écrit avec la première liqueur entre plusieurs mains de papier, que vous frotiez la feuille avec la seconde liqueur, & que vous mettiez ces mains de papier à la presse sous quelque gros livre, quelque tems après vous pouvez retirer votre papier dont les caractères seront devenus noirs. Deux cents feuilles de papier interposées entre elles, ne sont pas capables d'empêcher leur effet; elles ne font que le retarder.

Autre exemple de la première classe. On fait dissoudre dans de l'eau régale tout l'or qu'elle peut dissoudre, & l'on affoiblit cette dissolution par cinq ou six fois autant d'eau commune. On fait dissoudre à part de l'étain fin dans de l'eau régale: lorsque le dissolvant en est bien chargé, on y ajoute une mesure égale d'eau commune.

Ecrivez avec la dissolution d'or sur du papier blanc; laissez-le sécher à l'ombre, & non au Soleil; l'écriture ne paroîtra pas, du moins pendant les sept ou huit premières heures. Trempez un pinceau dans la dissolution d'étain, & passez ce pinceau sur l'écriture d'or, dans le moment elle paroîtra de couleur pourpre. On peut effacer la couleur pourpre de l'écriture d'or, en la mouillant d'eau régale. On la fera reparoître une seconde fois, en repassant dessus la solution d'étain.

Les caractères qui ont été écrits avec une matière qui a perdu sa couleur par être dissoute, reparoissent en trouvant le précipitant de ce qui l'a dissoute; car alors elle se révivifie, renaît, & se rencontre avec sa couleur. Le dissolvant la lui avoit ôtée, le précipitant la lui rend.

Sur cela est fondé un jeu d'*encre sympathique* qu'il a dû surprendre, quand il a été nouveau, il étoit bien imaginé pour écrire avec plus de mystère & de sûreté. Sur une écriture invisible, on met une écriture visible, & l'on fait disparoître l'écriture visible & fausse, & paroître l'invisible & vraie.

La seconde classe comprend les *encres sympathiques* dont l'écriture invisible devient colorée, en l'exposant à l'air. Ajoutez, par exemple, à une dissolution d'or dans l'eau régale, assez d'eau pour qu'elle ne fasse plus de taches jaunes sur le papier blanc; ce que vous écrirez avec cette liqueur, ne commencera à paroître qu'après avoir été exposé au grand air pendant une heure ou environ; l'écriture continuera à se colorer lentement, jusqu'à ce qu'elle soit devenue d'un violet foncé presque noir.

Si au lieu de l'exposer à l'air, on la garde dans une boîte fermée ou dans du papier bien plié, elle restera invisible pendant deux ou trois mois; mais à la fin elle se colorera, & prendra la couleur violette obscure.

Tant que l'or reste uni à son dissolvant, il est jaune; mais l'acide de son dissolvant étant volatil, la plus grande partie s'en évapore, & il n'en reste que ce qu'il en faut pour colorer la chaux d'or qui est demeurée sur le papier.

La dissolution de l'argent fin dans de l'eau-forte, qu'on a affoiblie ensuite par l'eau de pluie distillée comme on a affoibli celle de l'or, fait aussi une écriture invisible, qui tenue bien enfermée, ne devient lisible qu'au bout de trois ou quatre mois; mais elle paroît au bout d'une heure si on l'expose au Soleil, parce qu'on accélère l'évaporation de l'acide. Les caractères faits avec cette solution sont de couleur d'ardoise; parce que l'eau-forte est un dissolvant toujours un peu sulfureux, & que tout ce qui est sulfureux noircit l'argent. Cependant comme ce

L^e LL11 ij

fulphureux est volatil, il s'évapore; & dès qu'il est entièrement évaporé, les lettres reprennent la véritable couleur de l'argent, sur-tout si celui qu'on a employé dans l'expérience est extrêmement fin, & si l'expérience se fait dans un endroit exempt de vapeurs.

On peut mettre encore dans cette classe plusieurs autres dissolutions métalliques, comme du plomb dans le vinaigre, du cuivre dans l'eau-forte, &c. mais elles rongent & percent le papier.

La troisième classe est celle des *encres sympathiques* dont l'écriture invisible paroît en la frottant avec quelque poudre brune ou noire. Cette classe comprend presque tous les sucres glutineux & non-colorés, exprimés des fruits & des plantes, le lait des animaux, ou autres liqueurs grasses & visqueuses. On écrit avec ces liqueurs; & quand l'écriture est sèche, on fait passer dessus légèrement & en remuant le papier, quelque terre colorée réduite en poudre subtile, ou de la poudre de charbon. Les caractères resteront colorés, parce qu'ils sont formés d'une espèce de glu qui retient cette poudre subtile.

Enfin la quatrième classe est celle de ces écritures qui ne sont visibles qu'en les chauffant. Cette classe est fort ample, & comprend toutes les infusions & toutes les dissolutions dont la matière dissoute peut se brûler à très-petit feu, & se réduire en une espèce de charbon. En voici un exemple qui suffira.

Dissolvez un scrupule de sel ammoniac dans deux onces d'eau pure; ce que vous écrirez avec cette solution ne paroîtra qu'après l'avoir échauffé sur le feu, ou après avoir passé dessus un fer un peu chaud. Il y a grande apparence que la partie grasse & inflammable du sel ammoniac, se brûle & se réduit en charbon à cette chaleur, qui ne suffit pas pour brûler le papier. Au reste cette écriture étant sujette à s'humecter à l'air, elle s'étend, les lettres se confondent, & au bout de quelque tems elles ne sont plus distinguées ou séparées les unes des autres.

Quand l'écriture invisible a une fois paru par un de ces quatre moyens, elle ne disparoît plus, à moins qu'on ne verse dessus une liqueur nouvelle, qui fasse une seconde dissolution de la matière précipitée.

L'*encre sympathique* de M. Hellot après avoir paru, disparoît & reparoît ensuite de nouveau tant que l'on veut, sans aucune addition, sans altération de couleur, & pendant un très-long tems, si elle a été faite d'une matière bien conditionnée. C'est en l'exposant au feu & en lui donnant un certain degré de chaleur, qu'on la fait paroître; refroidie elle disparoît, & toujours ainsi de suite.

Cette *encre* n'a la singularité de disparoître après avoir paru, que quand on ne l'a exposée au feu que le tems qu'il falloit pour la faire paroître, ou un peu plus; si on l'y tient trop long-tems, elle ne disparoît plus en se refroidissant, tout ce qui faisoit le jeu des alternatives d'apparition & de disparition a été enlevé: elle rentre donc alors dans la classe des *encres sympathiques* communes qui se rapportent au feu.

Cette *encre* est susceptible d'une poussière colorée, & enfin il y a une liqueur ou une vapeur qui agit sur elle. Quand elle est dans sa perfection, elle est d'un verd mêlé de bleu, d'une belle couleur de lilas: alors cette couleur est fixe, c'est-à-dire toujours la même de quelque sens qu'on la regarde, quelque soit la position de l'œil par rapport à l'objet & à la lumière. Mais il y a des cas où cette couleur est changeante, selon que l'œil est différemment posé; tantôt elle est lilas sale, tantôt feuille-morte; & ce qui prouve que cela doit être compté pour une imperfection & non pour un agrément, c'est que l'*encre* à couleur changeante ne pourra paroître ou disparoître, que quinze ou seize fois: au lieu que celle de couleur

fixe soutiendra un bien plus grand nombre de pareilles alternatives.

Si l'on veut que cette *encre* devienne de la classe qui se rapporte à l'air, alors il faudra tenir l'écriture exposée à l'air pendant huit ou dix jours; elle sera de couleur de rose. On altérera aussi le plus souvent la couleur, en la faisant passer dans les autres classes; mais il paroît que ces deux couleurs extrêmes ou les plus différentes, sont celle de lilas & celle de rose. M. Hellot qui vit de cette *encre* pour la première fois entre les mains d'un artiste allemand, trouva dans les minéraux de bismuth, de cobalt, & d'arsenic, qui contiennent de l'azur, la matière colorante qui étoit son objet; & l'on croira sans peine, comme le dit M. de Fontenelle, que M. Hellot a tiré de cette matière tout ce qu'elle a de plus caché. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* ENCRENÉE, adj. f. pris subst. (*Grosses forges.*) C'est ainsi qu'on appelle dans quelques ateliers, l'état que le fer prend sous le marteau, lorsqu'il y est porté pour la seconde fois, au sortir de l'affinerie. *Voyez FORGES.*

ENCRIER D'IMPRIMERIE: c'est une planche de bois de chêne sur laquelle sont attachées trois autres planches du même bois, dont une forme un dosseret, & les deux autres deux joues coupées & taillées en diminuant du côté ouvert, & opposé au dosseret. L'ouvrier de la presse met son encre dans un des coins, & en étend avec son broyon une petite quantité vers le bord du côté ouvert, sur lequel il appuie légèrement une de ses balles quand il veut prendre de l'encre. L'*encrier* se pose sur le train de derrière de la presse, à côté des chevilles. *Voyez les Planches d'Imprimerie, & l'article IMPRIMERIE.*

ENCRINUS ou ENCRINITE, f. f. (*Hist. nat. fossil.*) Quelques naturalistes donnent ce nom à une pétrification qui représente assez bien la figure d'un lis à cinq ou six pétales qui ne sont point encore épanouies, ce qui est cause que quelques auteurs allemands la nomment *lilien-stein*, pierre de lis. Ces cinq pétales partent d'une tige composée d'un assemblage de petites pierres ou arrondies ou anguleuses, qui se séparent les unes des autres. Celles qui sont arrondies, se nomment *trochites* ou *entochites*; celles qui sont angulaires ou de la forme d'une étoile, se nomment *astéries*. M. Wallerius & d'autres naturalistes conjecturent que l'*encrinus* n'est qu'une étoile de mer pétrifiée. Agricola, *lib. V. de nat. fossil.* dit qu'il s'en trouve dans les fossés qui regnent autour des murs de la ville d'Hildesheim en Westphalie. (—)

* ENCROISER, (*Manufact. en soie, en laine, en fil, &c.*) C'est la façon de donner de l'ordre aux différens brins de soie, de laine, de fil, &c. qui composent la chaîne. *Voyez ENCROIX.* Les brins doivent être passés suivant le rang de cet encroix; d'abord dans les lisses, & ensuite dans le peigne: ordre absolument nécessaire, puisque sans lui il seroit impossible de s'y reconnoître, & tout seroit en danger d'être perdu. On verra à l'article OURDIR, qu'il faut *encroiser* à deux brins lorsqu'on est en-haut de l'ourdissage; ce qui arrive quand le brin se trouve vis-à-vis de l'endroit où a commencé l'ourdissage. Voici comment se fait l'encroix. L'ourdisseur introduit le doigt *index* de la main dont il *encroise* (les uns se servant de la droite, les autres de la gauche), sur les deux brins, le pouce étant dessous ces deux brins: il passe le pouce sur un des deux; l'*index* alors est dessous: il continue de suite & de même alternativement: il reprend toujours dans le même ordre, jusqu'à ce qu'il finisse, observant bien de ne se pas tromper à cette alternative. Les brins ainsi placés deux à deux sur ses doigts, sont posés sur les chevilles de l'encroix, d'où ils sont ensuite conduits pêle-mêle sur la cheville voisine de celle-ci, où est

fixé le bout de la piece. On les laisse pendre pour être encroisés de nouveau, & pour être de même placés sur les chevilles. *Voyez l'article OURDIR.*

ENCROIX, f. m. (*Manuact. en soie, fil, laine, &c.*) Ce sont trois chevilles placées à demeure sur les traverses de deux des ailes du moulin, en-haut. Ces chevilles sont boutonnées par le bout, pour retenir les soies, qui sans cela s'échapperoient. Une de ces chevilles est fixée sur une autre aile, & c'est ordinairement sur l'aile la plus prochaine des deux dont on vient de parler. Cette dernière cheville reçoit le bout de la piece; les deux autres qui sont auprès, portent les soies encroisées, ainsi qu'on verra aux articles OURDIR & ENCROISER. Ces chevilles se trouvent répétées au bas de ce moulin, puisqu'il faut aussi encroiser en-bas. Si l'on ourdit de l'un à l'autre de ces encroix, la piece contiendra 144 aulnes de long; c'est la mesure la plus ordinaire, & l'étendue des ourdissoirs. Il y a encore un encroix mobile, qui consiste en une tringle de même forme que les traverses qui portent les encroix fixes dont on vient de parler. Celui-ci n'est pas plus long qu'il ne faut pour pouvoir entrer entre deux ailes du moulin: il est chantourné par les bouts, suivant le contour des ailes, qui étant les mêmes dans tout l'ourdissoir, on posera où l'on voudra. Il doit être fait de façon qu'il entre juste, & même un peu ferré. Les ailes par leur délicatesse pouvant aisément reculer un peu pour lui faire place, il est mis communément au milieu; en ce cas ses bouts reposent sur les traverses de ce milieu: mais si on le vouloit mettre ailleurs, il faudroit avoir soin de lier les deux bouts avec les ailes qui le porteroient, de crainte qu'ils n'échappassent malgré la petite gêne avec laquelle ils sont entrés. Cet encroix mobile donne la facilité d'ourdir de telle longueur que l'on veut au-dessous de 144 aulnes; mais lorsqu'on emplit l'ourdissoir en totalité, cet encroix est vacant, & doit être ôté de dessus le moulin, où il nuirait.

ENCROUÉ, adj. (*Jurisp.*) terme d'eaux & forêts, qui se dit d'un arbre lequel en tombant s'embarraffe dans les branches d'un autre arbre qui est sur pié. L'ordonnance des eaux & forêts, tit. xv. art. 43. porte que les arbres seront abattus, en sorte qu'ils tombent dans les ventes sans endommager les arbres retenus, à peine de dommages & intérêts contre le marchand; que s'il arrivoit que les arbres abattus demeurassent encroués, les marchands ne pourront faire abattre l'arbre sur lequel celui qui sera tombé se trouvera encroué, sans la permission du grand-maître ou des officiers, après avoir pourvu à l'indemnité du roi. (A)

*ENCYCLOPÉDIE, f. f. (*Philosoph.*) Ce mot signifie enchaînement de connoissances; il est composé de la préposition greque εν, en, & des substantifs κύκλος, cercle, & παιδεία, connoissance.

En effet, le but d'une Encyclopédie est de rassembler les connoissances éparées sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, & de le transmettre aux hommes qui viendront après nous; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même tems plus vertueux & plus heureux, & que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain.

Il eût été difficile de se proposer un objet plus étendu que celui de traiter de tout ce qui a rapport à la curiosité de l'homme, à ses devoirs, à ses besoins, & à ses plaisirs. Aussi quelques personnes accoutumées à juger de la possibilité d'une entreprise, sur le peu de ressources qu'elles apperçoivent en elles-mêmes, ont prononcé que jamais nous n'acheverions la nôtre. *Voyez le Dict. de Trévoux, der-*

niere édit. au mot Encyclopédie. Elles n'entendront de nous pour toute réponse, que cet endroit du chancelier Bacon, qui semble leur être particulièrement adressé. *De impossibilitate ita statuo; ea omnia possibilia & præstabilia esse censenda quæ ab aliquibus perfici possunt, licet non à quibusvis; & quæ à multis conjunctim, licet non ab uno; & quæ in successione sæculorum, licet non eodem ævo; & denique quæ multorum curâ & sumptu, licet non opibus & industria singulorum.* Bac. lib. II. de augment. scient. cap. j. pag. 103.

Quand on vient à considérer la matière immense d'une Encyclopédie, la seule chose qu'on apperçoive distinctement, c'est que ce ne peut être l'ouvrage d'un seul homme. Et comment un seul homme, dans le court espace de sa vie, réussiroit-il à connoître & à développer le système universel de la nature & de l'art? tandis que la société savante & nombreuse des académiciens de la Crusca a employé quarante années à former son vocabulaire, & que nos académiciens françois avoient travaillé soixante ans à leur dictionnaire, avant que d'en publier la première édition! Cependant, qu'est-ce qu'un dictionnaire de langue? qu'est-ce qu'un vocabulaire, lorsqu'il est exécuté aussi parfaitement qu'il peut l'être? Un recueil très-exact des titres à remplir par un dictionnaire encyclopédique & raisonné.

Un seul homme, dira-t-on, est maître de tout ce qui existe; il disposera à son gré de toutes les richesses que les autres hommes ont accumulées. Je ne peux convenir de ce principe; je ne crois point qu'il soit donné à un seul homme de connoître tout ce qui peut être connu; de faire usage de tout ce qui est; de voir tout ce qui peut être vu; de comprendre tout ce qui est intelligible. Quand un dictionnaire raisonné des sciences & des arts ne feroit qu'une combinaison méthodique de leurs éléments, je demanderois encore à qui il appartient de faire de bons éléments; si l'exposition élémentaire des principes fondamentaux d'une science ou d'un art, est le coup d'essai d'un élève, ou le chef-d'œuvre d'un maître. *Voyez l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES.*

Mais pour démontrer avec la dernière évidence, combien il est difficile qu'un seul homme exécute jamais un dictionnaire raisonné de la science générale, il suffit d'insister sur les seules difficultés d'un simple vocabulaire.

Un vocabulaire universel est un ouvrage dans lequel on se propose de fixer la signification des termes d'une langue, en définissant ceux qui peuvent être définis, par une énumération courte, exacte, claire & précise, ou des qualités ou des idées qu'on y attache. Il n'y a de bonnes définitions que celles qui rassemblent les attributs essentiels de la chose désignée par le mot. Mais a-t-il été accordé à tout le monde de connoître & d'exposer ces attributs? L'art de bien définir est-il un art si commun? Ne sommes nous pas tous, plus ou moins, dans le cas même des enfans, qui appliquent avec une extrême précision, une infinité de termes à la place desquels il leur seroit absolument impossible de substituer la vraie collection de qualités ou d'idées qu'ils représentent? De-là, combien de difficultés imprévues, quand il s'agit de fixer le sens des expressions les plus communes? On éprouve à tout moment que celles qu'on entend le moins, sont aussi celles dont on se sert le plus. Quelle est la raison de cet étrange phénomène? C'est que nous sommes sans cesse dans l'occasion de prononcer qu'une chose est telle; presque jamais dans la nécessité de déterminer ce que c'est qu'être tel. Nos jugemens les plus fréquens tombent sur des objets particuliers, & le grand usage de la langue & du monde suffit pour nous diriger. Nous ne faisons que répéter ce que nous avons en-

tendu toute notre vie. Il n'en est pas ainsi, lorsqu'il s'agit de former des notions générales qui embrassent, sans exception, un certain nombre d'individus. Il n'y a que la méditation la plus profonde & l'étendue de connoissances la plus surprenante qui puissent nous conduire sûrement. J'éclaircis ces principes par un exemple : nous disons, sans qu'il arrive à aucun de nous de se tromper, d'une infinité d'objets de toute espece, *qu'ils sont de luxe* ; mais qu'est-ce que ce *luxe* que nous attribuons si infailliblement à tant d'objets ? Voilà la question à laquelle on ne satisfait avec quelque exactitude, qu'après une discussion que les personnes qui montrent le plus de justesse dans l'application du mot *luxe*, n'ont point faite, ne sont peut-être pas même en état de faire.

Il faut définir tous les termes, excepté les radicaux, c'est-à-dire ceux qui désignent des sensations simples ou les idées abstraites les plus générales. V. l'article DICTIONNAIRE. En a-t-on omis quelques-uns ? le vocabulaire est incomplet. Veut-on n'en excepter aucun ? qui est-ce qui définira exactement le mot *conjugué*, si ce n'est un géometre ? le mot *conjugaison*, si ce n'est un grammairien ? le mot *azimuth*, si ce n'est un astronome ? le mot *épopée*, si ce n'est un littérateur ? le mot *change*, si ce n'est un commerçant ? le mot *vice*, si ce n'est un moraliste ? le mot *hypothèse*, si ce n'est un théologien ? le mot *métaphysique*, si ce n'est un philosophe ? le mot *gouge*, si ce n'est un homme versé dans les arts ? D'où je conclus que, si l'académie françoise ne réunissoit pas dans ses assemblées toute la variété des connoissances & des talens, il feroit impossible qu'elle ne négligeât beaucoup d'expressions qu'on cherchera dans son dictionnaire, ou qu'il ne lui échappât des définitions fausses, incomplètes, absurdes, ou même ridicules.

Je n'ignore point que ce sentiment n'est pas celui de ces hommes qui nous entretiennent de tout & qui ne savent rien ; qui ne sont point de nos académies ; qui n'en seront pas, parce qu'ils ne sont pas dignes d'en être ; qui se mêlent cependant de désigner aux places vacantes ; qui, osant fixer les limites de l'objet de l'académie françoise, se sont presque indignés de voir entrer dans cette compagnie les Mairans, les Maupertuis, & les d'Alemberts, & qui ignorent que la première fois que l'un d'eux y parla, ce fut pour rectifier la définition du terme *midi*. On diroit, à les entendre, qu'ils prétendroient borner la connoissance de la langue & le dictionnaire de l'académie à un très-petit nombre de termes qui leur sont familiers. Encore, s'ils y regardoient de plus près ; parmi ces termes, en trouveroient-ils plusieurs, tels qu'arbre, animal, plante, fleur, vice, vertu, vérité, force, loi, pour la définition rigoureuse desquels ils seroient bien obligés d'appeler à leur secours le philosophe, le jurisconsulte, l'historien, le naturaliste ; en un mot celui qui connoit les qualités réelles ou abstraites qui constituent un être tel, & qui le spécifie ou qui l'individualisent, selon que cet être a des semblables ou qu'il est solitaire.

Concluons donc qu'on n'exécutera jamais un bon vocabulaire sans le concours d'un grand nombre de talens, parce que les définitions de noms ne diffèrent point des définitions de choses (Voyez l'art. DÉFINITION), & que les choses ne peuvent être bien définies ou décrites que par ceux qui en ont fait une longue étude. Mais, s'il en est ainsi, que ne faudra-t-il point pour l'exécution d'un ouvrage où, loin de se borner à la définition du mot, on se proposera d'exposer en détail tout ce qui appartient à la chose ?

Un Dictionnaire universel & raisonné des Sciences & des Arts ne peut donc être l'ouvrage d'un homme seul. Je dis plus ; je ne crois pas que ce puisse être l'ouvrage d'aucune des sociétés littéraires ou savantes qui subsistent, prises séparément ou en corps.

L'académie françoise ne fourniroit à une *Encyclopédie* que ce qui appartient à la langue & à ses usages ; l'académie des inscriptions & belles-lettres, que des connoissances relatives à l'Histoire profane, ancienne & moderne, à la Chronologie, à la Géographie & à la Littérature ; la Sorbonne, que de la Théologie, de l'Histoire sacrée, & des Superstitions ; l'académie des sciences, que des Mathématiques, de l'Histoire naturelle, de la Physique, de la Chimie, de la Médecine, de l'Anatomie, &c. l'académie de Chirurgie, que l'art de ce nom ; celle de Peinture, que la Peinture, la Gravure, la Sculpture, le Dessin, l'Architecture, &c. l'Université, que ce qu'on entend par les Humanités, la Philosophie de l'école, la Jurisprudence, la Typographie, &c.

Parcourez les autres sociétés que je peux avoir omises, & vous vous appercevrez, qu'occupées chacune d'un objet particulier, qui est sans doute du ressort d'un dictionnaire universel, elles en négligent une infinité d'autres qui doivent y entrer ; & vous n'en trouverez aucune qui vous fournisse la généralité de connoissances dont vous aurez besoin. Faites mieux ; imposez-leur à toutes un tribut ; vous verrez combien il vous manquera de choses encore, & vous serez forcé de vous aider d'un grand nombre d'hommes répandus en différentes classes, hommes prétieux, mais à qui les portes des académies n'en sont pas moins fermées par leur état. C'est trop de tous les membres de ces savantes compagnies pour un seul objet de la science humaine ; ce n'est pas assez de toutes ces sociétés pour la science de l'homme en général.

Sans doute, ce qu'on pourroit obtenir de chaque société savante en particulier seroit très-utile, & ce qu'elles fourniroient toutes avanceroit rapidement le Dictionnaire universel à sa perfection. Il y a même une tâche qui rameneroit leurs travaux au but de cet ouvrage & qui devroit leur être imposée. Je distingue deux moyens de cultiver les sciences : l'un d'augmenter la masse des connoissances par des découvertes ; & c'est ainsi qu'on mérite le nom d'*inventeur* : l'autre de rapprocher les découvertes & de les ordonner entre elles, afin que plus d'hommes soient éclairés, & que chacun participe, selon sa portée, à la lumière de son siècle ; & l'on appelle *auteurs classiques*, ceux qui réussissent dans ce genre qui n'est pas sans difficulté. J'avoue que, quand les sociétés savantes répandues dans l'Europe s'occuperoient à recueillir les connoissances anciennes & modernes, à les enchaîner, & à en publier des traités complets & méthodiques, les choses n'en seroient que mieux ; du moins jugeons-en par l'effet. Comparons les quatre-vingts volumes in-4^o. de l'académie des sciences, compilés selon l'esprit dominant de nos plus célèbres académies, à huit ou dix volumes exécutés, comme je le conçois, & voyons s'il y auroit à choisir. Ces derniers renferméroient une infinité de matériaux excellens dispersés dans un grand nombre d'ouvrages, où ils restent sans produire aucune sensation utile, comme des charbons épars qui ne formeront jamais un brasier ; & de ces dix volumes, à peine la collection académique la plus nombreuse en fourniroit-elle quelques-uns. Qu'on jette les yeux sur les mémoires de l'académie des inscriptions, & qu'on calcule combien on en extrairait de feuilles pour un traité scientifique. Que dirai-je des Transactions philosophiques, & des Actes des curieux de la nature ? Aussi tous ces recueils énormes commencent à chanceler ; & il n'y a aucun doute que le premier abrégiateur qui aura du goût & de l'habileté ne les fasse tomber. Ce devoit être leur dernier sort.

Après y avoir sérieusement réfléchi, je trouve que l'objet particulier d'un académicien pourroit être de

perfectionner la branche à laquelle il se feroit attaché, & de s'immortaliser par des ouvrages qui ne feroient point de l'académie, qui ne formeroient point ses recueils, qu'il publieroit en son nom; mais que l'académie devroit avoir pour but de rassembler tout ce qui s'est publié sur chaque matiere, de le digérer, de l'éclaircir, de le serrer, de l'ordonner & d'en publier des traités où chaque chose n'occupât que l'espace qu'elle mérite d'occuper, & n'eût d'importance que celle qu'on ne lui pourroit enlever. Combien de mémoires, qui grossissent nos recueils, ne fourniroient pas une ligne à de pareils traités!

C'est à l'exécution de ce projet étendu, non-seulement aux différents objets de nos académies, mais à toutes les branches de la connoissance humaine, qu'une *Encyclopédie* doit suppléer; Ouvrage qui ne s'exécutera que par une société de gens de lettres & d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, & liés seulement par l'intérêt général du genre humain, & par un sentiment de bienveillance réciproque.

Je dis une *société de gens de lettres & d'artistes*, afin de rassembler tous les talens. Je les veux épars, parce qu'il n'y a aucune société subsistante d'où l'on puisse tirer toutes les connoissances dont on a besoin, & que, si l'on vouloit que l'ouvrage se fit toujours & ne s'achevât jamais, il n'y auroit qu'à former une pareille société. Toute société a ses assemblées, ces assemblées laissent entr'elles des intervalles, elles ne durent que quelques heures, une partie de ce tems se perd en discussions, & les objets les plus simples consomment des mois entiers; d'où il arrivera, comme le disoit un des Quarante, qui a plus d'esprit dans la conversation que beaucoup d'auteurs n'en mettent dans leurs écrits, que les douze volumes de l'*Encyclopédie* auront paru que nous en ferons encore à la premiere lettre de notre vocabulaire; au lieu, ajoutoit-il, que si ceux qui travaillent à cet ouvrage avoient des séances encyclopédiques, comme nous avons des séances académiques, nous verrions la fin de notre ouvrage, qu'ils en feroient encore à la premiere lettre du leur; & il avoit raison.

J'ajoute, *des hommes liés par l'intérêt général du genre humain & par un sentiment de bienveillance réciproque*, parce que ces motifs étant les plus honnêtes qui puissent animer des ames bien nées, ce sont aussi les plus durables. On s'applaudit intérieurement de ce que l'on fait; on s'échauffe; on entreprend pour son collègue & pour son ami, ce qu'on ne tenteroit par aucune autre considération; & j'ose assurer, d'après l'expérience, que le succès des tentatives en est plus certain. L'*Encyclopédie* a rassemblé ses matériaux en assez peu de tems. Ce n'est point un vil intérêt qui en a réuni & hâté les auteurs; ils ont vu leurs efforts secondés par la plupart des gens de lettres dont ils pouvoient attendre quelques secours; & ils n'ont été importunés dans leurs travaux que par ceux qui n'avoient pas le talent nécessaire pour y contribuer seulement d'une bonne page.

Si le gouvernement se mêle d'un pareil ouvrage, il ne se fera point. Toute son influence doit se borner à en favoriser l'exécution. Un monarque peut d'un seul mot faire sortir un palais d'entre les herbes; mais il n'en est pas d'une société de gens de lettres, ainsi que d'une troupe de manouvriers. Une *Encyclopédie* ne s'ordonne point. C'est un travail qui veut plutôt être suivi avec opiniâtreté, que commencé avec chaleur. Les entreprises de cette nature se proposent dans les cours, accidentellement, & par forme d'entretien; mais elles n'y intéressent jamais assez pour n'être point oubliées à-travers le tumulte & dans la confusion d'une infinité d'autres affaires plus ou moins importantes. Les projets littéraires conçus par les grands sont comme les feuilles qui naissent aux printems, se sechent tous les autom-

nes, & tombent sans cesse les unes sur les autres au fond des forêts, où la nourriture qu'elles ont fournie à quelques plantes stériles, est tout l'effet qu'on en remarque. Entre une infinité d'exemples en tout genre, qui me sont connus, je ne citerai que celui-ci. On avoit projeté des expériences sur la dureté des bois. Il s'agissoit de les écorcer, & de les laisser mourir sur pié. Les bois ont été écorcés, sont morts sur pié, apparemment ont été coupés; c'est-à-dire que tout s'est fait, excepté les expériences sur la dureté des bois. Et comment étoit-il possible qu'elles se fissent? Il devoit y avoir six ans entre les premiers ordres donnés, & les dernières opérations. Si l'homme sur lequel le souverain s'en est reposé vient à mourir, ou à perdre la faveur, les travaux restent suspendus, & ne se reprennent point, un ministre n'adoptant pas communément les desseins d'un prédécesseur, ce qui lui mériteroit toutefois une gloire, sinon plus grande, du moins plus rare que celle de les avoir formés. Les particuliers se hâtent de recueillir le fruit des dépenses qu'ils ont faites; le gouvernement n'a rien de cet empressement économique. Je ne fais par quel sentiment très-repréhensible, on traite moins honnêtement avec le prince, qu'avec ses sujets. On prend les engagements les plus légers, & on en exige les récompenses les plus fortes. L'incertitude que le travail soit jamais de quelque utilité, jette parmi les travailleurs une indolence inconcevable; & pour ajouter aux inconvénients toute la force possible, les ouvrages ordonnés par les souverains ne se conçoivent jamais sur la raison de l'Utilité, mais toujours sur la dignité de la Personne, c'est-à-dire qu'on embrasse la plus grande étendue; que les difficultés se multiplient; qu'il faut des hommes, des talens, du tems à proportion pour les surmonter, & qu'il survient presque nécessairement une révolution qui vérifie la fable du Maître d'école. Si la vie moyenne de l'homme n'est pas de vingt ans, celle d'un ministre n'est pas de dix ans. Mais ce n'est pas assez que les interruptions soient plus communes, elles sont plus funestes encore aux projets littéraires, lorsque le gouvernement est à la tête de ces projets, que quand ils sont conduits par des particuliers. Un particulier recueille au moins les débris de son entreprise: il renferme soigneusement des matériaux qui peuvent lui servir dans un tems plus heureux; il court après ses avances. L'esprit monarchique dédaigne cette prudence. Les hommes meurent; & les fruits de leurs veilles disparaissent, sans qu'on puisse découvrir ce qu'ils sont devenus.

Mais ce qui doit donner le plus grand poids aux considérations précédentes, c'est qu'une *Encyclopédie*, ainsi qu'un vocabulaire, doit être commencée, continuée, & finie dans un certain intervalle de tems, & qu'un intérêt fardé s'occupe toujours à prolonger les ouvrages ordonnés par les rois. Si l'on employoit à un dictionnaire universel & raisonné les longues années que l'étendue de son objet semble exiger, il arriveroit par les révolutions, qui ne sont guere moins rapides dans les Sciences, & sur-tout dans les Arts, que dans la langue, que ce dictionnaire seroit celui d'un siècle passé, de même qu'un vocabulaire qui s'exécuteroit lentement, ne pourroit être que celui d'un regne qui ne seroit plus. Les opinions vieillissent, & disparaissent comme les mots; l'intérêt que l'on prenoit à certaines inventions, s'affoiblit de jour en jour, & s'éteint; si le travail tire en longueur, on se fera étendu sur des choses momentanées, dont il ne sera déjà plus question; on n'aura rien dit sur d'autres, dont la place sera passée; inconvénient que nous avons nous-mêmes éprouvé, quoiqu'il ne se soit pas écoulé un tems fort considérable entre la date de cet ouvrage, & le moment où j'écris.

On remarquera l'irrégularité la plus désagréable dans un ouvrage destiné à représenter, selon leur juste proportion, l'état des choses dans toute la durée antérieure; des objets importans étouffés; de petits objets boursoufflés: en un mot, l'ouvrage se défigurera sans cesse sous les mains des travailleurs; se gâtera plus par le seul laps de tems, qu'il ne se perfectionnera par leurs soins; & deviendra plus défectueux & plus pauvre par ce qui devroit y être ou racourci, ou supprimé, ou rectifié, ou suppléé, que riche par ce qu'il acquerrera successivement.

Quelle diversité ne s'introduit pas tous les jours dans la langue des Arts, dans les machines & dans les manœuvres? Qu'un homme consume une partie de sa vie à la description des Arts; que dégoûté de cet ouvrage fatigant, il se laisse entraîner à des occupations plus amusantes & moins utiles, & que son premier ouvrage demeure renfermé dans ses porte-feuilles: il ne s'écoulera pas vingt ans, qu'à la place de choses nouvelles & curieuses, piquantes par leur singularité, intéressantes par leurs usages, par le goût dominant, par une importance momentanée, il ne retrouvera que des notions incorrectes, des manœuvres surannées, des machines ou imparfaites, ou abandonnées. Dans les nombreux volumes qu'il aura composés, il n'y aura pas une page qu'il ne faille retoucher; & dans la multitude des planches qu'il aura fait graver, presque pas une figure qu'il ne faille redessiner. Ce sont des portraits dont les originaux ne subsistent plus. Le luxe, ce pere des Arts, est comme le Saturne de la fable, qui se plaisoit à détruire ses enfans.

La révolution peut être moins forte & moins sensible dans les Sciences & dans les Arts libéraux, que dans les arts mécaniques; mais il s'y en fait une. Qu'on ouvre les dictionnaires du siècle passé, on n'y trouvera à *aberration*, rien de ce que nos Astronomes entendent par ce terme; à peine y aura-t-il sur *l'électricité*, ce phénomène si fécond, quelques lignes qui ne seront encore que des notions fausses & de vieux préjugés. Combien de termes de *Minéralogie* & d'*Histoire naturelle*, dont on en peut dire autant? Si notre Dictionnaire eût été un peu plus avancé, nous aurions été exposés à répéter sur la *nielle*, sur les maladies des grains, & sur leur commerce, les erreurs des siècles passés, parce que les découvertes de M. Tillet & le système de M. Herbert sont récents.

Quand on traite des êtres de la nature, que peut-on faire de plus, que de rassembler avec scrupule toutes leurs propriétés connues dans le moment où l'on écrit? Mais l'observation & la physique expérimentale multipliant sans cesse les phénomènes & les faits, & la philosophie rationnelle les comparant entr'eux & les combinant, étendent ou resserrent sans cesse les limites de nos connoissances, font en conséquence varier les acceptions des mots institués; rendent les définitions qu'on en a données inexactes, fausses, incomplètes, & déterminent même à en instituer de nouveaux.

Mais ce qui donnera à l'ouvrage l'air suranné, & le jettera dans le mépris, c'est sur-tout la révolution qui se fera dans l'esprit des hommes, & dans le caractère national. Aujourd'hui que la Philosophie s'avance à grands pas; qu'elle soumet à son empire tous les objets de son ressort; que son ton est le ton dominant, & qu'on commence à secouer le joug de l'autorité & de l'exemple pour s'en tenir aux lois de la raison, il n'y a presque pas un ouvrage élémentaire & dogmatique dont on soit entièrement satisfait. On trouve ces productions calquées sur celles des hommes, & non sur la vérité de la nature. On ose proposer ses doutes à Aristote & à Platon; & le tems est arrivé, où des ouvrages qui jouissent encore de la plus haute réputation, en per-

dront une partie, ou même tomberont entièrement dans l'oubli; certains genres de littérature, qui, faute d'une vie réelle & de mœurs subsistantes qui leur servent de modèles, ne peuvent avoir de poétique invariable & sentée, seront négligés; & d'autres qui resteront, & que leur valeur intrinsèque soutiendra, prendront une forme toute nouvelle. Tel est l'effet des progrès de la raison; progrès qui renversera tant de statues, & qui en relevera quelques-unes qui sont renversées. Ce sont celles des hommes rares, qui ont devancé leur siècle. Nous avons eu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des contemporains sous le siècle de Louis XIV.

Le tems qui a émouffé notre goût sur les questions de critique & de controverse, a rendu insipide une partie du dictionnaire de Bayle. Il n'y a point d'auteur qui ait tant perdu dans quelques endroits, & qui ait plus gagné dans d'autres. Mais si tel a été le sort de Bayle, qu'on juge de ce qui seroit arrivé à l'*Encyclopédie* de son tems. Si l'on en excepte ce Perrault, & quelques autres, dont le versificateur Boileau n'étoit pas en état d'apprécier le mérite, la Mothe, Terrasson, Boindin, Fontenelle, sous lesquels la raison & l'esprit philosophique ou de doute a fait de si grands progrès; il n'y avoit peut-être pas un homme qui en eût écrit une page qu'on daignât lire aujourd'hui. Car, qu'on ne s'y trompe pas, il y a bien de la différence entre enfanter, à force de génie, un ouvrage qui enlève les suffrages d'une nation qui a son moment, son goût, ses idées & ses préjugés, & tracer la poétique du genre, selon la connoissance réelle & réfléchie du cœur de l'homme, de la nature des choses, & de la droite raison, qui sont les mêmes dans tous les tems. Le génie ne connoît point les regles; cependant il ne s'en écarte jamais dans ses succès. La Philosophie ne connoît que les regles fondées dans la nature des êtres, qui est immuable & éternelle. C'est au siècle passé à fournir des exemples; c'est à notre siècle à prescrire les regles.

Les connoissances les moins communes sous le siècle passé, le deviennent de jour en jour. Il n'y a point de femmes, à qui l'on ait donné quelque éducation, qui n'emploie avec discernement toutes les expressions consacrées à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture, & aux Belles-Lettres. Combien y a-t-il d'enfans qui ont du Dessin, qui savent de la Géométrie, qui sont Musiciens, à qui la langue domestique n'est pas plus familière que celle de ces arts, & qui disent, un accord, une belle forme, un contour agréable, une parallèle, une hypothénuse, une quinte, un triton, un arpègement, un microscope, un télescope, un foyer, comme ils diroient une lunette d'opera, une épée, une canne, un carrosse, un plumet? Les esprits sont encore emportés d'un autre mouvement général vers l'Histoire naturelle, l'Anatomie, la Chimie, & la Physique expérimentale. Les expressions propres à ces sciences sont déjà très-communes, & le deviendront nécessairement davantage. Qu'arrivera-t-il delà? c'est que la langue, même populaire, changera de face; qu'elle s'étendra à mesure que nos oreilles s'accoutumeront aux mots, par les applications heureuses qu'on en fera. Car si l'on y réfléchit, la plupart de ces mots techniques, que nous employons aujourd'hui, ont été originairement du *néologisme*; c'est l'usage & le tems qui leur ont ôté ce vernis équivoque. Ils étoient clairs, énergiques, & nécessaires. Le sens métaphorique n'étoit pas éloigné du sens propre. Ils peignoient. Les rapports sur lesquels le nouvel emploi en étoit appuyé, n'étoient pas trop recherchés; ils étoient réels. L'acception figurée n'avoit point l'air d'une subtilité: le mot étoit d'ailleurs harmonieux & coulant. L'idée principale en étoit liée

avec

avec d'autres que nous ne nous rappellons jamais sans instruction ou sans plaisir. Voilà les fondemens de la fortune que ces expressions ont faite ; & les causes contraires sont celles du discredit, où tomberont & sont tombées tant d'autres expressions.

Notre langue est déjà fort étendue. Elle a dû, comme toutes les autres, sa formation au besoin, & ses richesses à l'essor de l'imagination, aux entraves de la poésie, & aux nombres & à l'harmonie de la prose oratoire. Elle va faire des pas immenses sous l'empire de la Philosophie ; & si rien ne suspendoit la marche de l'esprit, avant qu'il fût un siècle, un dictionnaire oratoire & poétique du siècle de Louis XIV, ou même du nôtre, contiendrait à peine les deux tiers des mots qui seront à l'usage de nos neveux.

Dans un vocabulaire, dans un dictionnaire universel & raisonné, dans tout ouvrage destiné à l'instruction générale des hommes, il faut donc commencer par envisager son objet sous les faces les plus étendues, connoître l'esprit de la nation, en pressentir la pente, le gagner de vitesse, en sorte qu'il ne laisse pas votre travail en arrière ; mais qu'au contraire il le rencontre en avant ; se résoudre à ne travailler que pour les générations suivantes, parce que le moment où nous existons passe, & qu'à peine une grande entreprise sera-t-elle achevée, que la génération présente ne sera plus. Mais pour être plus longtemps utile & nouveau, en avançant de plus loin l'esprit national qui marche sans cesse, il faut abréger la durée du travail, en multipliant le nombre des collègues ; moyen qui toutefois n'est pas sans inconvénient, comme on le verra dans la suite.

Cependant les connoissances ne deviennent & ne peuvent devenir communes, que jusqu'à un certain point. On ignore, à la vérité, quelle est cette limite. On ne sait jusqu'où tel homme peut aller. On sait bien moins encore jusqu'où l'espèce humaine iroit, ce dont elle seroit capable, si elle n'étoit point arrêtée dans ses progrès. Mais les révolutions sont nécessaires ; il y en a toujours eu, & il y en aura toujours ; le plus grand intervalle d'une révolution à une autre est donné : cette seule cause borne l'étendue de nos travaux. Il y a dans les Sciences un point au-delà duquel il ne leur est presque pas accordé de passer. Lorsque ce point est atteint, les monumens qui restent de ce progrès, sont à jamais l'étonnement de l'espèce entière. Mais si l'espèce est bornée dans ses efforts, combien l'individu ne l'est-il pas dans les siens ? L'individu n'a qu'une certaine énergie dans ses facultés, tant animales qu'intellectuelles ; il ne dure qu'un tems ; il est forcé à des alternatives de travail & de repos ; il a des besoins & des passions à satisfaire, & il est exposé à une infinité de distractions. Toutes les fois que ce qu'il y a de négatif dans ces quantités formera la plus petite somme possible, ou que ce qu'il y a de positif formera la somme possible la plus grande ; un homme appliqué solitairement à quelque branche de la science humaine, la portera aussi loin qu'elle peut être portée par les efforts d'un individu. Ajoutez au travail de cet individu extraordinaire ; celui d'un autre, & ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez rempli l'intervalle d'une révolution, à la révolution la plus éloignée ; & vous vous formerez quelque notion de ce que l'espèce entière peut produire de plus parfait, sur-tout si vous supposez en faveur de son travail, un certain nombre de circonstances fortuites qui en auroient diminué le succès, si elles avoient été contraires. Mais la masse générale de l'espèce n'est faite ni pour suivre, ni pour connoître cette marche de l'esprit humain. Le point d'instruction le plus élevé qu'elle puisse atteindre, a ses limites : d'où il s'ensuit qu'il y aura des ouvrages qui resteront toujours au-dessus de la portée com-

mune des hommes ; d'autres qui descendront peu à peu au-dessous, & d'autres encore qui éprouveront cette double fortune.

A quelque point de perfection qu'une *Encyclopédie* soit conduite, il est évident par la nature de cet ouvrage, qu'elle se trouvera nécessairement au nombre de ceux-ci. Il y a des objets qui sont entre les mains du peuple, dont il tire sa subsistance, & à la connoissance pratique desquels il s'occupe sans relâche. Quelque traité qu'on en écrive, il viendra un moment où il en fera plus que le livre. Il y a d'autres objets sur lesquels il demeurera presque entièrement ignorant, parce que les accroissemens de sa connoissance sont trop foibles & trop lents, pour former jamais une lumière considérable, quand on les supposeroit continus. Ainsi l'homme du peuple & le savant auront toujours également à désirer & à s'instruire dans une *Encyclopédie*. Le moment le plus glorieux pour un ouvrage de cette nature, ce seroit celui qui succéderoit immédiatement à quelque grande révolution qui auroit suspendu les progrès des Sciences, interrompu les travaux des Arts, & replongé dans les ténèbres une portion de notre hémisphère. Quelle reconnoissance la génération, qui viendrait après ces tems de trouble, ne porteroit-elle pas aux hommes qui les auroient redoutés de loin, & qui en auroient prévenu le ravage, en mettant à l'abri les connoissances des siècles passés ? Ce seroit alors (j'ose le dire sans ostentation, parce que notre *Encyclopédie* n'atteindra peut-être jamais la perfection qui lui mériteroit tant d'honneurs) ; ce seroit alors qu'on nommeroit avec ce grand ouvrage le règne du Monarque sous lequel il fut entrepris ; le Ministre auquel il fut dédié ; les Grands qui en favorisèrent l'exécution ; les Auteurs qui s'y consacrerent ; tous les hommes de lettres qui y concoururent. La même voix qui rappelleroit ces secours n'oublieroit pas de parler aussi des peines que les auteurs auroient souffertes, & des disgrâces qu'ils auroient essuyées ; & le monument qu'on leur élèveroit, seroit à plusieurs faces, où l'on verroit alternativement des honneurs accordés à leur mémoire, & des marques d'indignation attachées à la mémoire de leurs ennemis.

Mais la connoissance de la langue est le fondement de toutes ces grandes espérances ; elles resteront incertaines, si la langue n'est fixée & transmise à la postérité dans toute sa perfection ; & cet objet est le premier de ceux dont il convenoit à des *Encyclopédistes* de s'occuper profondément. Nous nous en sommes aperçus trop tard ; & cette inadvertance a jeté de l'imperfection sur tout notre ouvrage. Le côté de la langue est resté foible (je dis de la langue, & non de la Grammaire) ; & par cette raison ce doit être le sujet principal, dans un article où l'on examine impartialement son travail, & où l'on cherche les moyens d'en corriger les défauts. Je vais donc traiter de la Langue, spécialement & comme je le dois. J'oserai même inviter nos successeurs à donner quelque attention à ce morceau ; & j'espère que des autres hommes à l'usage desquels il est moins destiné, qu'ils en avoueront l'importance, & qu'ils en excuseront l'étendue.

L'institution de signes vocaux qui représentassent des idées, & de caractères tracés qui représentassent des voix, fut le premier germe des progrès de l'esprit humain. Une science, un art, ne naissent que par l'application de nos réflexions aux réflexions déjà faites, & que par la réunion de nos pensées, de nos observations & de nos expériences, avec les pensées, les observations & les expériences de nos semblables. Sans la double convention qui attacha les idées aux voix, & les voix à des caractères, tout restoit au-dedans de l'homme & s'y éteignoit : sans les Grammaires

& les dictionnaires, qui font les interpretes universels des peuples entr'eux, tout demouroit concentré dans une nation, & disparoïssoit avec elle. C'est par ces ouvrages que les facultés des hommes ont été rapprochées & combinées entr'elles; elles restoient isolées sans cet intermede: une invention, quelque admirable qu'elle eût été, n'auroit représenté que la force d'un génie solitaire, ou d'une société particuliere, & jamais l'énergie de l'espece. Un idiome commun seroit l'unique moyen d'établir une correspondance qui s'étendit à toutes les parties du genre humain, & qui les liguât contre la Nature, à laquelle nous avons sans cesse à faire violence, soit dans le physique, soit dans le moral. Supposé cet idiome admis & fixé, aussitôt les notions deviennent permanentes; la distance des tems disparoît; les lieux se touchent; il se forme des liaisons entre tous les points habités de l'espace & de la durée, & tous les êtres vivans & pensans s'entretiennent.

La langue d'un peuple donne son vocabulaire, & le vocabulaire est une table assez fidele de toutes les connoissances de ce peuple: sur la seule comparaison du vocabulaire d'une nation en différens tems, on se formeroit une idée de ses progrès. Chaque science a son nom; chaque notion dans la science a le sien: tout ce qui est connu dans la Nature est désigné, ainsi que tout ce qu'on a inventé dans les arts, & les phénomènes, & les manœuvres, & les instrumens. Il y a des expressions & pour les êtres qui sont hors de nous, & pour ceux qui sont en nous: on a nommé & les abstraits & les concrets, & les choses particulieres & les générales, & les formes & les états, & les existences & les successions & les permanences. On dit *l'univers*; on dit *un atome*: l'univers est le tout, l'atome en est la partie la plus petite. Depuis la collection générale de toutes les causes jusqu'à l'être solitaire, tout a son signe, & ce qui excède toute limite, soit dans la Nature, soit dans notre imagination; & ce qui est possible & ce qui ne l'est pas; & ce qui n'est ni dans la Nature ni dans notre entendement, & l'infini en petitesse, & l'infini en grandeur, en étendue, en durée, en perfection. La comparaison des phénomènes s'appelle Philosophie. La Philosophie est pratique ou spéculative: toute notion est ou de sensation ou d'induction; tout être est dans l'entendement ou dans la Nature: la Nature s'emploie, ou par l'organe nud, ou par l'organe aidé de l'instrument. La langue est un symbole de cette multitude de choses hétérogenes: elle indique à l'homme pénétrant jusqu'où l'on étoit allé dans une science, dans les tems mêmes les plus reculés. On apperçoit au premier coup d'œil que les Grecs abondent en termes abstraits que les Romains n'ont pas, & qu'au défaut de ces termes il étoit impossible à ceux-ci de rendre ce que les autres ont écrit de la Logique, de la Morale, de la Grammaire, de la Métaphysique, de l'Histoire naturelle, &c. & nous avons fait tant de progrès dans toutes ces sciences, qu'il seroit difficile d'en écrire, soit en grec, soit en latin, dans l'état où nous les avons portées, sans inventer une infinité de signes. Cette observation seule démontre la supériorité des Grecs sur les Romains, & notre supériorité sur les uns & les autres.

Il survient chez tous les peuples en général, relativement au progrès de la langue & du goût, une infinité de révolutions légères, d'évenemens peu remarquables, qui ne se transmettent point: on ne peut s'apercevoir qu'ils ont été, que par le ton des auteurs contemporains; ton ou modifié ou donné par ces circonstances passageres. Quel est, par exemple, le lecteur attentif qui, rencontrant dans un auteur ce qui suit, *cantus autem & organa pluribus distantiis utuntur, non tantum diapente, sed sumpto initio à diapason, conjuunt per diapente & diatessaron; & unitionum, & se-*

mitonium, ita ut & quidam putent inesse & diésin quæ sensu percipiatur, ne se dise sur le champ à lui-même, voilà les routes de notre chant; voilà l'incertitude où nous sommes sur la possibilité ou l'impossibilité de l'intonation du quart de ton. On ignoroit donc alors si les anciens avoient eu ou non une gamme enharmonique? Il ne restoit donc plus aucun auteur de musique par lequel on pût résoudre cette difficulté? On agitoit donc, au tems de Denis d'Halicarnasse, à-peu-près les mêmes questions que nous agitions sur la mélodie? Et s'il vient à rencontrer ailleurs que les auteurs étoient très-partagés sur l'énumération exacte des sons de la langue grecque; que cette matiere avoit excité des disputes fort vives, *sed talium rerum considerationem grammatices & poetices esse; vel etiam, ut quibusdam placet, philosophiæ*, n'en conclura-t-il pas qu'il en avoit été parmi les Romains ainsi que parmi nous? c'est-à-dire qu'après avoir traité la science des signes & des sons avec assez de légèreté, il y eut un tems où de bons esprits reconnurent qu'elle avoit avec la science des choses plus de liaison qu'ils n'en avoient d'abord soupçonné, & qu'on pouvoit regarder cette spéculation comme n'étant point du-tout indigne de la Philosophie. Voilà précisément où nous en sommes; & c'est en recueillant ainsi des mots échappés par hasard, & étrangers à la matiere traitée spécialement dans un auteur où ils ne caractérisent que ses lumieres, son exactitude & son indécision, qu'on parviendroit à éclaircir l'histoire des progrès de l'esprit humain dans les siècles passés.

Les auteurs ne s'apperçoivent pas quelquefois eux-mêmes de l'impression des choses qui se passent au-tour d'eux; mais cette impression n'en est pas moins réelle. Les Musiciens, les Peintres, les Architectes, les Philosophes, &c. ne peuvent avoir des contestations, sans que l'homme de lettres n'en soit instruit: & réciproquement, il ne s'agit dans la littérature aucune question, qu'il n'en paroisse des vestiges dans ceux qui écriront ou de la Musique, ou de la Peinture, ou de l'Architecture, ou de la Philosophie. Ce sont comme les reflets d'une lumiere générale qui tombe sur les Artistes & les Lettrés, & dont ils conservent une lueur. Je sais que l'abus qu'ils font quelquefois d'expressions dont la force leur est inconnue, décele qu'ils n'étoient pas au courant de la philosophie de leur tems; mais le bon esprit qui recueille ces expressions, qui saisit ici une métaphore, là un terme nouveau, ailleurs un mot relatif à un phénomène, à une observation, à une expérience, à un système, entrevoit l'état des opinions dominantes, le mouvement général que les esprits commençoient à en recevoir, & la teinte qu'elles portoient dans la langue commune. Et c'est là, pour le dire en passant, ce qui rend les anciens auteurs si difficiles à juger en matiere de goût. La persuasion générale d'un sentiment, d'un système, un usage reçu, l'institution d'une loi, l'habitude d'un exercice, &c. leur fournissoient des manieres de dire, de penser, de rendre, des comparaisons, des expressions, des figures dont toute la beauté n'a pu durer qu'autant que la chose même qui leur servoit de base. La chose a passé, & l'éclat du discours avec elle. D'où il s'ensuit qu'un écrivain qui veut assurer à ses ouvrages un charme éternel, ne pourra emprunter avec trop de réserve sa maniere de dire des idées du jour, des opinions courantes, des systèmes regnans, des arts en vogue; tous ces modes sont en vicissitude: il s'attachera de préférence aux êtres permanens, aux phénomènes des eaux, de la terre & de l'air, au spectacle de l'Univers, & aux passions de l'homme, qui sont toujours les mêmes; & telle sera la vérité, la force, & l'immutabilité de son coloris, que ses ouvrages feront l'étonnement des siècles, malgré le désordre des ma-

rières, l'absurdité des notions, & tous les défauts qu'on pourroit leur reprocher. Ses idées particulières, ses comparaisons, ses métaphores, ses expressions, ses images ramenant sans cesse à la nature qu'on ne se lasse point d'admirer, seront autant de vérités partielles par lesquelles il se soutiendra. On ne le lira pas pour apprendre à penser; mais jour & nuit on l'aura dans les mains pour en apprendre à bien dire. Tel sera son sort, tandis que tant d'ouvrages qui ne seront appuyés que sur un froid bon sens & sur une pesante raison, seront peut-être fort estimés, mais peu lus, & tomberont enfin dans l'oubli, lorsqu'un homme doué d'un beau génie & d'une grande éloquence les aura dépouillés, & qu'il aura reproduit aux yeux des hommes des vérités, auparavant d'une austérité sèche & rebutante, sous un vêtement plus noble, plus élégant, plus riche & plus séduisant.

Ces révolutions rapides qui se font dans les choses d'institution humaine, & qui auront tant d'influence sur la manière dont la postérité jugera des productions qui lui seront transmises, sont un puissant motif pour s'attacher dans un ouvrage, tel que le nôtre, où il est souvent à-propos de citer des exemples, à des morceaux dont la beauté soit fondée sur des modèles permanens: sans cette précaution les modèles passeront; la vérité de l'imitation ne fera plus sentie, & les exemples cités cesseront de paroître beaux.

L'art de transmettre les idées par la peinture des objets, a dû naturellement se présenter le premier: celui de les transmettre en fixant les voix par des caractères, est trop délié; il dut effrayer l'homme de génie qui l'imagina. Ce ne fut qu'après de longs essais qu'il entrevit que les voix sensiblement différentes n'étoient pas en aussi grand nombre qu'elles paroissent, & qu'il osa se promettre de les rendre toutes avec un petit nombre de signes. Cependant le premier moyen n'étoit pas sans quelque avantage, ainsi que le second n'est pas resté sans quelque défaut. La peinture n'atteint point aux opérations de l'esprit; l'on ne distingueroit point entre des objets sensibles distribués sur une toile, comme ils seroient énoncés dans un discours, les liaisons qui forment le jugement & le syllogisme; ce qui constitue un de ces êtres sujet d'une proposition; ce qui constitue une qualité de ces êtres, attribut; ce qui enchaîne la proposition à une autre pour en faire un raisonnement, & ce raisonnement à un autre pour en composer un discours; en un mot il y a une infinité de choses de cette nature que la peinture ne peut figurer; mais elle montre du moins toutes celles qu'elle figure: & si au contraire le discours écrit les désigne toutes, il n'en montre aucune. Les peintures des êtres sont toujours très-incomplètes; mais elles n'ont rien d'équivoque, parce que ce sont les portraits mêmes d'objets que nous avons sous les yeux. Les caractères de l'écriture s'étendent à tout, mais ils sont d'institution; ils ne signifient rien par eux-mêmes. La clé des tableaux est dans la nature, & s'offre à tout le monde: celle des caractères alphabétiques & de leur combinaison est un pacte dont il faut que le mystère soit révélé; & il ne peut jamais l'être complètement, parce qu'il y a dans les expressions des nuances délicates qui restent nécessairement indéterminées. D'un autre côté, la peinture étant permanente, elle n'est qu'un état instantané. Se propose-t-elle d'exprimer le mouvement le plus simple, elle devient obscure. Que dans un trophée on voye une Renommée les ailes déployées, tenant sa trompette d'une main, & de l'autre une couronne élevée au-dessus de la tête d'un héros, on ne fait si elle la donne ou si elle l'enlève: c'est à l'Histoire à lever l'équivoque. Quelle que soit au contraire la variété d'une action, il y a toujours une certaine collection de termes qui la représente; ce qu'on ne peut dire de quelque suite ou

groupe de figures que ce soit. Multipliez tant qu'il vous plaira ces figures, il y aura de l'interruption: l'action est continue, & les figures n'en donneront que des instans séparés, laissant à la sagacité du spectateur à en remplir les vides. Il y a la même incommensurabilité entre tous les mouvemens physiques & toutes les représentations réelles, qu'entre certaines lignes & des suites de nombres. On a beau augmenter les termes entre un terme donné & un autre; ces termes restant toujours isolés, ne se touchant point, laissant entre chacun d'eux un intervalle, ils ne peuvent jamais correspondre à certaines quantités continues. Comment mesurer toute quantité continue par une quantité discrète? Pareillement, comment représenter une action durable par des images d'instans séparés? Mais ces termes qui demeurent dans une langue nécessairement inexpliqués, les radicaux, ne correspondent-ils pas assez exactement à ces instans intermédiaires que la peinture ne peut représenter? & n'est-ce pas à-peu-près le même défaut de part & d'autre? Nous voilà donc arrêtés dans notre projet de transmettre les connoissances, par l'impossibilité de rendre toute la langue intelligible. Comment recueillir les racines grammaticales? quand on les aura recueillies, comment les expliquer? Est-ce la peine d'écrire pour les siècles à venir, si nous ne sommes pas en état de nous en faire entendre? Résolvons ces difficultés.

Voici premièrement ce que je pense sur la manière de discerner les radicaux. Peut-être y a-t-il quelque méthode, quelque système philosophique, à l'aide duquel on en trouveroit un grand nombre: mais ce système me semble difficile à inventer; & quel qu'il soit, l'application m'en paroît sujette à erreur, par l'habitude bien fondée que j'ai de suspecter toute loi générale en matière de langue. J'aimerois mieux suivre un moyen technique, d'autant plus que ce moyen technique est une suite nécessaire de la formation d'un Dictionnaire *Encyclopédique*.

Il faut d'abord que ceux qui coopéreront à cet ouvrage, s'imposent la loi de tout définir, tout, sans aucune exception. Cela fait, il ne restera plus à l'éditeur que le soin de séparer les termes où un même mot sera pris pour genre dans une définition, & pour différence dans une autre: il est évident que c'est la nécessité de ce double emploi qui constitue le cercle vicieux, & qu'elle est la limite des définitions. Quand on aura rassemblé tous ces mots, on trouvera, en les examinant, que des deux termes qui sont définis l'un par l'autre, c'est tantôt le plus général, tantôt le moins général qui est genre ou différence; & il est évident que c'est le plus général qu'il faudra regarder comme une des racines grammaticales. D'où il s'ensuit que le nombre des racines grammaticales sera précisément la moitié de ces termes recueillis; parce que de deux définitions de mots, il faut en admettre une comme bonne & légitime, pour démontrer que l'autre est un cercle vicieux.

Passons maintenant à la manière de fixer la notion de ces radicaux: il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen, encore n'est-il pas aussi parfait qu'on le desireroit; non qu'il laisse de l'équivoque dans les cas où il est applicable, mais en ce qu'il peut y avoir des cas auxquels il n'est pas possible de l'appliquer, avec quelqu'adresse qu'on le manie. Ce moyen est de rapporter la langue vivante à une langue morte: il n'y a qu'une langue morte qui puisse être une mesure exacte, invariable & commune pour tous les hommes qui sont & qui seront, entre les langues qu'ils parlent & qu'ils parleront. Comme cet idiome n'existe que dans les auteurs, il ne change plus; & l'effet de ce caractère, c'est que l'application en

est toujours la même, & toujours également connue.

Si l'on me demandoit de la langue grecque ou latine quelle est celle qu'il faudroit préférer, je répondrois ni l'une ni l'autre : mon sentiment seroit de les employer toutes deux ; le grec par-tout où le latin ne donneroit rien, ou ne donneroit pas un équivalent, ou en donneroit un moins rigoureux : je voudrois que le grec ne fût jamais qu'un supplément à la disette du latin ; & cela seulement, parce que la connoissance du latin est la plus répandue : car j'avoue que s'il falloit se déterminer par la richesse & par l'abondance, il n'y auroit pas à balancer. La langue grecque est infiniment plus étendue & plus expressive que la latine ; elle a une multitude de termes qui ont une empreinte évidente de l'onomatopée : une infinité de notions qui ont des signes en cette langue, n'en ont point en latin, parce qu'il ne paroît pas que les Latins se fussent élevés à aucun genre de spéculation. Les Grecs s'étoient enfoncés dans toutes les profondeurs de la Métaphysique des Sciences, des Beaux-Arts, de la Logique & de la Grammaire. On dit avec leur idiome tout ce qu'on veut ; ils ont tous les termes abstraits, relatifs aux opérations de l'entendement : consultez là-dessus Aristote, Platon, Sextus Empiricus, Apollonius, & tous ceux qui ont écrit de la Grammaire & de la Rhétorique. On est souvent embarrassé en latin par le défaut d'expressions : il falloit encore des siècles aux Romains pour posséder à la langue des abstractions, du moins à en juger par le progrès qu'ils y ont fait pendant qu'ils ont été sous la discipline des Grecs ; car d'ailleurs un seul homme de génie peut mettre en fermentation tout un peuple, abrégé les siècles de l'ignorance, & porter les connoissances à un point de perfection & avec une rapidité qui surprendroient également. Mais cette observation ne détruit point la vérité que j'avance : car si l'on compte les hommes de génie, & qu'on les répande sur toute la durée des siècles écoulés, il est évident qu'ils seront en petit nombre dans chaque nation & pour chaque siècle, & qu'on n'en trouvera presque aucun qui n'ait perfectionné la langue. Les hommes créateurs portent ce caractère particulier. Comme ce n'est pas seulement en feuilletant les productions de leurs contemporains qu'ils rencontrent les idées qu'ils ont à employer dans leurs écrits, mais que c'est tantôt en descendant profondément en eux-mêmes, tantôt en s'élançant au-dehors, & portant des regards plus attentifs & plus pénétrants sur les natures qui les environnent, ils sont obligés, sur-tout à l'origine des langues, d'inventer des signes pour rendre avec exactitude & avec force ce qu'ils y découvrent les premiers. C'est la chaleur de l'imagination & la méditation profonde qui enrichissent une langue d'expressions nouvelles ; c'est la justesse de l'esprit & la sévérité de la Dialectique qui en perfectionnent la Syntaxe ; c'est la commodité des organes de la parole qui l'adoucit ; c'est la sensibilité de l'oreille qui la rend harmonieuse.

Si l'on se détermine à faire usage des deux langues, on écrira d'abord le radical françois, & à côté le radical grec ou latin, avec la citation de l'auteur ancien d'où il a été tiré, & où il est employé, selon l'acception la plus approchée pour le sens, l'énergie, & les autres idées accessoires qu'il faut déterminer.

Je dis le radical ancien, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'un terme premier, radical & indéfinissable dans une langue, n'ait aucun de ces caractères dans une autre : alors il me paroît démontré que l'esprit humain a fait plus de progrès chez un des peuples que chez l'autre. On ne fait pas encore, ce me semble, combien la langue est une image rigoureuse & fidèle de l'exercice de la raison. Quelle prodigieuse supériorité une nation acquiert sur une autre, sur-tout dans les sciences abstraites & les Beaux-Arts, par cette seule différence ! & à quelle

distance les Anglois sont encore de nous par la considération seule que notre langue est faite, & qu'ils ne songent pas encore à former la leur ! C'est de la perfection de l'idiome que dépendent & l'exactitude dans les sciences rigoureuses, & le goût dans les Beaux-Arts, & par conséquent l'immortalité des ouvrages en ce genre.

J'ai exigé la citation de l'endroit où le synonyme grec & latin étoit employé, parce qu'un mot a souvent plusieurs acceptions ; que le besoin, & non la Philosophie, ayant présidé à la formation des langues, elles ont & auront toutes ce vice commun ; mais qu'un mot n'a qu'un sens dans un passage cité, & que ce sens est certainement le même pour tous les peuples à qui l'auteur est connu. *Μῆνιν ἄειδε, θεά, &c. arma virumque cano*, &c. n'ont qu'une traduction à Paris & à Pekin : aussi rien n'est-il plus mal imaginé à un françois qui fait le latin, que d'apprendre l'anglois dans un dictionnaire anglois-françois, au lieu d'avoir recours à un Dictionnaire anglois-latin. Quand le dictionnaire anglois-françois auroit été ou fait ou corrigé sur la mesure invariable & commune, ou même sur un grand usage habituel des deux langues, on n'en sauroit rien ; on seroit obligé à chaque mot de s'en rapporter à la bonne foi & aux lumières de son guide ou de son interprète : au lieu qu'en faisant usage d'un dictionnaire grec ou latin, on est éclairé, satisfait, rassuré par l'application ; on compose soimême son vocabulaire par la seule voie, s'il en est une, qui puisse suppléer au commerce immédiat avec la nation étrangère dont on étudie l'idiome. Au reste, je parle d'après ma propre expérience : je me suis bien trouvé de cette méthode ; je la regarde comme un moyen sûr d'acquérir en peu de tems des notions très-approchées de la propriété & de l'énergie. En un mot, il en est d'un dictionnaire anglois-françois & d'un dictionnaire anglois-latin, comme de deux hommes, dont l'un vous entretenant des dimensions ou de la pesanteur d'un corps, vous assureroit que ce corps a tant de poids ou de hauteur, & dont l'autre, au lieu de vous rien assurer, prendroit une mesure ou des balances, & le peseroit ou le mesureroit sous vos yeux.

Mais quel sera la ressource du nomenclateur dans les cas où la mesure commune l'abandonnera ? Je répons qu'un radical étant par sa nature le signe ou d'une sensation simple & particulière, ou d'une idée abstraite & générale, les cas où l'on demeurera sans mesure commune ne peuvent être que rares. Mais dans ces cas rares, il faut absolument s'en rapporter à la sagacité de l'esprit humain : il faut espérer qu'à force de voir une expression non définie, employée selon la même acception dans un grand nombre de définitions où ce signe sera le seul inconnu, on ne tardera pas à en apprécier la valeur. Il y a dans les idées, & par conséquent dans les signes (car l'un est à l'autre comme l'objet est à la glace qui le répète) une liaison si étroite, une telle correspondance ; il part de chacun d'eux une lumière qu'ils se réfléchissent si vivement, que quand on possède la Syntaxe, & que l'interprétation fidèle de tous les autres signes est donnée, ou qu'on a l'intelligence de toutes les idées qui composent une période, à l'exception d'une seule, il est impossible qu'on ne parvienne pas à déterminer l'idée exceptée ou le signe inconnu.

Les signes connus sont autant de conditions données pour la solution du problème ; & pour peu que le discours soit étendu & contienne de termes, on ne conçoit pas que le problème reste au nombre de ceux qui ont plusieurs solutions. Qu'on en juge par le très-petit nombre d'endroits que nous n'entendons point dans les auteurs anciens : que l'on examine ces endroits, & l'on sera convaincu que l'obscurité

naît ou de l'écrivain même qui n'avoit pas des idées nettes, ou de la corruption des manuscrits, ou de l'ignorance des usages, des lois, des mœurs, ou de quelque autre semblable cause; jamais de l'indétermination du signe, lorsque ce signe aura été employé selon la même acception en plusieurs endroits différens, comme il arrivera nécessairement à une expression radicale.

Le point le plus important dans l'étude d'une langue, est sans doute la connoissance de l'acception des termes. Cependant il y a encore l'ortographe ou la prononciation sans laquelle il est impossible de sentir tout le mérite de la Prose harmonieuse & de la Poésie, & que par conséquent il ne faut pas entièrement négliger, & la partie de l'ortographe qu'on appelle *la ponctuation*. Il est arrivé par les altérations qui se succèdent rapidement dans la manière de prononcer, & les corrections qui s'introduisent lentement dans la manière d'écrire, que la prononciation & l'écriture ne marchent point ensemble, & que quoiqu'il y ait chez les peuples les plus policés de l'Europe, des sociétés d'hommes de lettres chargés de les modérer, de les accorder, & de les rapprocher de la même ligne, elles se trouvent enfin à une distance inconcevable; en sorte que de deux choses dont l'une n'a été imaginée, dans son origine, que pour représenter fidelement l'autre, celle-ci ne diffère guere moins de celle-là, que le portrait de la même personne peinte dans deux âges très-éloignés. Enfin l'inconvénient s'est accru à un tel excès qu'on n'ose plus y remédier. On prononce une langue, on en écrit une autre; & l'on s'accoutume tellement pendant le reste de la vie à cette bifarrerie qui a fait verser tant de larmes dans l'enfance, que si l'on renonçoit à sa mauvaise ortographe pour une plus voisine de la prononciation, on ne reconnoitroit plus la langue parlée sous cette nouvelle combinaison de caractères.

Mais on ne doit point être arrêté par ces considérations si puissantes sur la multitude & pour le moment. Il faut absolument se faire un alphabet raisonné, où un même signe ne représente point des sons différens, ni des signes différens un même son, ni plusieurs signes une voyelle ou un son simple. Il faut ensuite déterminer la valeur de ces signes par la description la plus rigoureuse des différens mouvemens des organes de la parole dans la production des sons attachés à chaque signe; distinguer avec la dernière exactitude les mouvemens successifs & les mouvemens simultanés; en un mot ne pas craindre de tomber dans des détails minutieux. C'est une peine que des auteurs célèbres qui ont écrit des langues anciennes, n'ont pas dédaigné de prendre pour leur idiome; pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour le nôtre qui a ses auteurs originaux en tout genre, qui s'étend de jour en jour, & qui est presque devenu la langue universelle de l'Europe? Lorsque Molière plaisantoit les grammairiens, il abandonnoit le caractère de philosophe, & il ne savoit pas, comme l'auroit dit Montagne, qu'il donnoit des soufflets aux auteurs qu'il respectoit le plus, sur la joue du Bourgeois-Gentilhomme.

Nous n'avons qu'un moyen de fixer les choses fugitives & de pure convention; c'est de les rapporter à des êtres constans: & il n'y a de base constante ici que les organes qui ne changent point, & qui, semblables à des instrumens de musique, rendront à-peu-près en tout tems les mêmes sons, si nous savons disposer artistement de leur tension ou de leur longueur, & diriger convenablement l'air dans leur capacité; la trachée artère & la bouche composent une espèce de flûte, dont il faut donner la tablature la plus scrupuleuse. J'ai dit à-peu-près, parce qu'entre les organes de la parole il n'y en a pas un qui n'ait mille fois

plus de latitude & de variété qu'il n'en faut pour répandre des différences surprenantes & sensibles dans la production d'un son. A parler avec la dernière exactitude, il n'y a peut-être pas dans toute la France, deux hommes qui aient absolument une même prononciation. Nous avons chacun la nôtre; elles sont cependant toutes assez semblables, pour que nous n'y remarquions souvent aucune diversité choquante; d'où il s'ensuit que si nous ne parvenons pas à transmettre à la postérité notre prononciation, nous lui en ferons passer une approchée que l'habitude de parler corrigera sans cesse; car la première fois que l'on produit artificiellement un mot étranger, selon une prononciation dont les mouvemens ont été prescrits, l'homme le plus intelligent, qui a l'oreille la plus délicate, & dont les organes de la parole sont les plus souples, est dans le cas de l'élève de M. Pereire. Forçant tous les mouvemens & séparant chaque son par des repos, il ressemble à un automate organisé: mais combien la vitesse & la hardiesse qu'il acquérera peu-à-peu n'affoibliront-elles pas ce défaut? bien-tôt on le croira né dans le pays, quoiqu'au commencement il fût, par rapport à une langue étrangère, dans un état pire que l'enfant par rapport à sa langue maternelle, il n'y avoit que sa nourrice qui l'entendît. L'enchaînement des sons d'une langue n'est pas aussi arbitraire qu'on se l'imagine; j'en dis autant de leurs combinaisons. S'il y en a qui ne pourroient se succéder sans une grande fatigue pour l'organe, ou ils ne se rencontrent point, ou ils ne durent pas. Ils sont chassés de la langue par l'euphonie, cette loi puissante qui agit continuellement & universellement sans égard pour l'étymologie & ses défenseurs, & qui tend sans intermission à amener des êtres qui ont les mêmes organes, le même idiome, les mêmes mouvemens prescrits, à-peu-près à la même prononciation. Les causes dont l'action n'est point interrompue, deviennent toujours les plus fortes avec le tems, quelque foibles qu'elles soient en elles-mêmes.

Je ne dissimulerai point que ce principe ne souffre plusieurs difficultés, entre lesquelles il y en a une très-importante que je vais exposer. Selon vous, me dira-t-on, l'euphonie tend sans cesse à approcher les hommes d'une même prononciation, sur-tout lorsque les mouvemens de l'organe ont été déterminés. Cependant les Allemans, les Anglois, les Italiens, les François, prononcent tous diversement les vers d'Homère & de Virgile; les Grecs écrivent *μῆνιν ἀειδέσθαι*, & il y a des Anglois qui lisent *mi, nine, a, i, dé, xi, è*; des François qui lisent *mè, nine, a, ei, ye, dé, thé, a* (*ei*, comme dans la première de *neige* & *ye*, comme dans la dernière de *paye*; cet *y* est un *yeu* consonne qui manque dans notre alphabet, quoiqu'il soit dans notre prononciation). (*voyez les notes de M. Duclos sur la gramm. génér. raisonn.*).

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils sont tous également admirateurs de l'harmonie de ce début: c'est le même enthousiasme, quoiqu'il n'y ait presque pas un son commun. Entre les François la prononciation du grec varie tellement, qu'il n'est pas rare de trouver deux savans qui entendent très-bien cette langue, & qui ne s'entendent pas entr'eux; ils ne s'accordent que sur la quantité. Mais la quantité n'étant que la loi du mouvement de la prononciation, la hâtant ou la suspendant seulement, elle ne fait rien ni pour la douceur ni pour l'aspérité des sons. On pourra toujours demander comment il arrive que des lettres, des syllabes, des mots ou solitaires ou combinés soient également agréables à plusieurs personnes qui les prononcent diversement. Est-ce une suite du préjugé favorable à tout ce qui nous vient de loin, le prestige ordinaire de la distance des tems & des lieux, l'effet d'une longue tra-

dition ? Comment est-il arrivé que parmi tant de vers grecs & latins, il n'y ait pas une syllable tellement contraire à la prononciation des Suédois, des Polonois, que la lecture leur en soit absolument impossible ? Disons-nous que les langues mortes ont été si travaillées, sont formées d'une combinaison de sons si simples, si faciles, si élémentaires, que ces sons forment dans toutes les langues vivantes où ils sont employés, la partie la plus agréable & la plus mélodieuse ? que ces langues vivantes en se perfectionnant toujours ne font que rectifier sans cesse leur harmonie & l'approcher de l'harmonie des langues mortes ? en un mot que l'harmonie de ces dernières, factice & corrompue par la prononciation particulière de chaque nation, est encore supérieure à l'harmonie propre & réelle de leurs langues.

Je répondrai premièrement, que cette dernière considération aura d'autant plus de force, qu'on sera mieux instruit des soins extraordinaires que les Grecs avoient pris pour rendre leur langue harmonieuse : je n'entrerai point dans ce détail ; j'observerai seulement en général, qu'il n'y a presque pas une seule voyelle, une seule diphthongue, une seule consonne, dont la valeur soit tellement constante que l'euphonie n'en puisse disposer, soit en altérant le son, soit en le supprimant : secondement que, quoique les anciens aient pris quelques précautions pour nous transmettre la valeur de leurs caractères, il s'en faut beaucoup qu'ils aient été là-dessus aussi exacts, aussi minutieux qu'ils auroient dû l'être : troisièmement, que le savant qui possédera bien ce qu'ils nous en ont laissé, pourra toutefois se flater de réduire à une prononciation fort approchée de la sienne tout homme raisonnable & conséquent : quatrièmement, qu'on peut démontrer sans réplique à l'Anglois, qu'en prononçant *mi, nine, a, i, dé, zi, è*, il fait six fautes de prononciation sur sept syllabes. Il rend la syllabe *mi* par *mi* ; mais un auteur ancien nous apprend que les brebis rendoient en bêlant le son de l'*n*. Dira-t-on que les brebis grecques bêloient autrement que les nôtres, & disoient *bi, bi*, & non *bè, bè*. Nous lisons d'ailleurs dans Denis d'Halicarnasse : « *infra basim linguæ allidit sonum consequentem, non supra, ore moderatè aperto*, mouvemens que n'exécute en aucune manière celui qui rend *n* par *i*. Il rend *e* qui est une diphthongue, par un *i*, voyelle & son simple. Il rend le *θ* par un *z* ou par une *s* grassée, tandis que ce n'est qu'un *t* ordinaire aspiré : il rend *θe* par *zi*, c'est-à-dire qu'au lieu de déterminer vivement l'air vers le milieu de la langue pour former l'*e* fermé bref, *allidit spiritum circa dentes, ore parùm adaptato, nec labris sonitum illustrantibus*, ou qu'il prononce le caractère *i*. Il rend *a* par *è*, c'est-à-dire que *allidit sonum infra basim linguæ, ore moderatè aperto* ; tandis qu'il étoit prescrit pour la juste prononciation de ce caractère *a*, *spiritum extendere, ore aperto, & spiritu ad palatum vel supra elato*.

Celui au contraire qui prononce ces mots grecs *μῆνιν, δειδε, θεα, mè, nine, a, ei, ye, dé, thé, a*, remplit toutes les lois enfreintes par la prononciation angloise. On peut s'en assurer en comparant les caractères grecs avec les sons que j'y attache, & les mouvemens que Denis d'Halicarnasse prescrit pour chacun de ces caractères, dans son ouvrage admirable de *collocatione verborum*. Pour faire sentir l'utilité de ses définitions, je me contenterai de rapporter celles de l'*r* & de l'*s*. L'*r* se forme, dit-il, *linguæ extremo spiritum reperiunt*, & *ad palatum propè dentes sublato* : & l'*s*, *linguâ adductâ supra ad palatum, spiritu per mediam longitudinem labente, & circa dentes cum tenui quodam & angusto sibilo exeunte*. Je demande s'il est possible de satisfaire à ces mouvemens, & de donner à l'*r* & à l'*s* d'autres valeurs que celles que nous leur attachons. Il n'est pas moins précis sur les autres lettres.

Mais, insistera-t-on, si les peuples subsistans qui lisent le grec se conforment aux règles de Denis d'Halicarnasse, ils prononceroient donc tous cette langue de la même manière, & comme les anciens grecs la prononçoient.

Je réponds à cette question par une supposition qu'on ne peut rejeter, quelque extraordinaire qu'elle soit dans ce pays-ci ; c'est qu'un Espagnol ou un Italien pressé du désir de posséder un portrait de sa maîtresse, qu'il ne pouvoit montrer à aucun peintre, prit le parti qui lui restoit d'en faire par écrit la description la plus étendue & la plus exacte ; il commença par déterminer la juste proportion de la tête entière ; il passa ensuite aux dimensions du front, des yeux, du nez, de la bouche, du menton, du cou ; puis il revint sur chacune de ces parties, & il n'épargna rien pour que son discours gravât dans l'esprit du peintre la véritable image qu'il avoit sous les yeux ; il n'oublia ni les couleurs, ni les formes, ni rien de ce qui appartient au caractère : plus il compara son discours avec le visage de sa maîtresse, plus il le trouva ressemblant ; il crut sur-tout que plus il chargeroit sa description de petits détails, moins il laisseroit de liberté au peintre ; il n'oublia rien de ce qu'il pensa devoir captiver le pinceau. Lorsque sa description lui parut achevée, il en fit cent copies, qu'il envoya à cent peintres, leur enjoignant à chacun d'exécuter exactement sur la toile ce qu'ils liroient sur son papier. Les peintres travaillent, & au bout d'un certain tems notre amant reçoit cent portraits, qui tous ressemblent rigoureusement à sa description, & dont aucun ne ressemble à un autre, ni à sa maîtresse. L'application de cet apologue au cas dont il s'agit, n'est pas difficile ; on me dispensera de la faire en détail. Je dirai seulement que, quelque scrupuleux qu'un auteur puisse être dans la description des mouvemens de l'organe lorsqu'il produit différens sons, il y aura toujours une latitude, légère en elle-même, infinie par rapport aux divisions réelles dont elle est susceptible, & aux variétés sensibles, mais inappréhiables, qui résulteront de ces divisions. On n'en peut pas toutefois inférer, ni que ces descriptions soient entièrement inutiles, parce qu'elles ne donneront jamais qu'une prononciation approchée, ni que l'euphonie, cette loi à laquelle une langue ancienne a dû toute son harmonie, n'ait une action constante dont l'effet ne tende du moins autant à nous en rapprocher qu'à nous en éloigner. Deux propositions que j'avois à établir.

Je ne dirai qu'un mot de la ponctuation. Il y a peu de différence entre l'art de bien lire & celui de bien ponctuer. Les repos de la voix dans le discours, & les signes de la ponctuation dans l'écriture, se correspondent toujours, indiquent également la liaison ou la disjonction des idées, & suppléent à une infinité d'expressions. Il ne sera donc pas inutile d'en déterminer le nombre selon les règles de la Logique, & d'en fixer la valeur par des exemples.

Il ne reste plus qu'à déterminer l'accent & la quantité. Ce que nous avons d'accent, plus oratoire que syllabique, est inappréhiable ; & l'on peut réduire notre quantité à des longues, à des breves, & à des moins breves ; en quoi elle paroît admettre moins de variété que celle des anciens qui distinguoient jusqu'à quatre sortes de breves, sinon dans la versification, au moins dans la prose, qui l'emporte évidemment sur la poésie, pour la variété de ses nombres. Ainsi ils disoient que dans *ὀδὸς, ῥόδος, τρώπος, ἑρπῆς*, les premières qui sont breves, n'en avoient pas moins une quantité sensiblement inégale. Mais c'est encore ici le cas où l'on peut s'en rapporter à l'organe exercé, du soin de réparer ces négligences.

Voici donc les conditions praticables & néces-

fares, pour que la langue, sans laquelle les connoissances ne se transmettent point, se fixe autant qu'il est possible de la fixer par sa nature, & qu'il est important de la fixer pour l'objet principal d'un Dictionnaire universel & raisonné. Il faut un alphabet raisonné, accompagné de l'exposition rigoureuse des mouvemens de l'organe & de la modification de l'air dans la production des sons attachés à chaque caractère élémentaire, & à chaque combinaison syllabique de ces caractères; écrire d'abord le mot selon l'alphabet usuel, l'écrire ensuite selon l'alphabet raisonné, chaque syllabe séparée & chargée de sa quantité; ajouter le mot grec ou latin qui rend le mot françois, quand il est radical seulement, avec la citation de l'endroit où ce mot grec ou latin est employé dans l'auteur ancien; & s'il a différens sens, & que parmi ces sens il devienne quelquefois radical, le fixer autant de fois par le radical correspondant dans la langue morte; en un mot le définir quand il n'est pas radical, car cela est toujours possible, & le synonyme grec ou latin devient alors superflu. On voit combien ce travail est long, difficile, épineux. Quel usage il faut avoir de deux ou trois langues, afin de comparer les idées simples représentées par des signes différens qui aient entre eux un rapport d'identité, ou ce qui est plus délicat encore, les collections d'idées représentées par des signes qui doivent avoir le même rapport; & dans les cas fréquens où l'on ne peut obtenir l'identité de rapport, combien de finesse & de goût pour distinguer entre les signes ceux dont les acceptions sont les plus voisines; & entre les idées accessoires, celles qu'il faut conserver ou sacrifier. Mais il ne faut pas se laisser décourager. L'académie de la Crusca a levé une partie de ces difficultés dans son célèbre vocabulaire. L'Académie Française rassemblant dans son sein l'universalité des connoissances, des poètes, des orateurs, des mathématiciens, des physiciens, des naturalistes, des gens du monde, des philosophes, des militaires, & étant bien déterminée à n'écouter dans ses élections que le besoin qu'elle aura d'un talent plutôt que d'un autre, pour la perfection de son travail, il seroit incroyable qu'elle ne suivît pas ce plan général, & que son ouvrage ne devînt pas d'une utilité essentielle à ceux qui s'occuperont à perfectionner la foible esquisse que nous publions.

Elle n'aura pas oublié sans doute de désigner nos gallicismes, ou les différens cas dans lesquels il arrive à notre langue de s'écarter des lois de la grammaire générale raisonnée; car un idiotisme ou un écart de cette nature, c'est la même chose. D'où l'on voit encore qu'en tout il y a une mesure invariable & commune, au défaut de laquelle on ne connoît rien, on ne peut rien apprécier, ni rien définir; que la grammaire générale raisonnée est ici cette mesure; & que sans cette grammaire, un dictionnaire de langue manque de fondement, puisqu'il n'y a rien de fixe à quoi on puisse rapporter les cas embarrassans qui se présentent; rien qui puisse indiquer en quoi consiste la difficulté; rien qui désigne le parti qu'il faut prendre; rien qui donne la raison de préférence entre plusieurs solutions opposées; rien qui interprète l'usage, qui le combatte, ou le justifie, comme cela se peut souvent. Car ce seroit un préjugé que de croire que la langue étant la base du commerce parmi les hommes, des défauts importans puissent y subsister long-tems, sans être aperçus & corrigés par ceux qui ont l'esprit juste & le cœur droit. Il est donc vraisemblable que les exceptions à la loi générale qui resteront, seront plutôt des abréviations, des énergies, des euphonies, & autres agrémens légers, que des vices considérables. On parle sans cesse; on écrit sans cesse; on combine les idées & les signes en une infinité de manières différentes;

on rapporte toutes ces combinaisons au joug de la syntaxe universelle; on les y assujettit tôt ou tard, pour peu qu'il y ait d'inconvénient à les en affranchir; & lorsque cet asservissement n'a pas lieu, c'est qu'on y trouve un avantage qu'il est quelquefois difficile, mais qu'il seroit toujours impossible de développer sans la grammaire raisonnée, l'analogie & l'étymologie que j'appellerai les ailes de l'Art de parler, comme on a dit de la Chronologie & de la Géographie, que ce sont les yeux de l'Histoire.

Nous ne finirons pas nos observations sur la langue, sans avoir parlé des synonymes. On les multiplieroit à l'infini, si on ne commençoit par chercher quelque loi qui en fixât le nombre. Il y a dans toutes les langues des expressions qui ne diffèrent que par des nuances très-déliées. Ces nuances n'échappent ni à l'orateur ni au poète qui connoissent leur langue; mais ils les négligent à tout moment, l'un contraint par la difficulté de son art, l'autre entraîné par l'harmonie du sien. C'est de cette considération qu'on peut déduire la loi générale dont on a besoin. Il ne faudra traiter comme synonymes que les termes que la Poésie prend pour tels; afin de remédier à la confusion qui s'introduiroit dans la langue par l'indulgence que l'on a pour la rigueur des lois de la versification. Il ne faudra traiter comme synonymes que les termes que l'art oratoire substitue indistinctement les uns aux autres; afin de remédier à la confusion qui s'introduiroit dans la langue, par le charme de l'harmonie oratoire qui tantôt préfère & tantôt sacrifie le mot propre, abandonnant le jugement du bon sens & de la raison, pour se soumettre à celui de l'oreille; abandon qui paroît d'abord l'extravagance la plus manifeste & la plus contraire à l'exactitude & à la vérité; mais qui devient, quand on y réfléchit, le fondement de la finesse, du bon goût, de la mélodie du style, de son unité, & des autres qualités de l'élocution, qui seules assurent l'immortalité aux productions littéraires. Le sacrifice du mot propre ne se faisant jamais que dans les occasions où l'esprit n'en est pas trop écarté par l'expression mélodieuse, alors l'entendement le supplée; le discours se rectifie; la période demeure harmonieuse; je vois la chose comme elle est; je vois de plus le caractère de l'auteur, le prix qu'il a attaché lui-même aux objets dont il m'entretient, la passion qui l'anime; le spectacle se complique, se multiplie, & en même proportion, l'enchantement s'accroît dans mon esprit; l'oreille est contente, & la vérité n'est point offensée. Lorsque ces avantages ne pourront se réunir, l'écrivain le plus harmonieux, s'il a de la justesse & du goût, ne se résoudra jamais à abandonner le mot propre pour son synonyme. Il en fortifiera ou affoiblira la mélodie à l'aide d'un correctif; il variera les tems, ou il donnera le change à l'oreille par quelque autre finesse. Indépendamment de l'harmonie, il faut encore laisser le mot propre pour un autre, toutes les fois que le premier réveille des idées petites, basses, obscures, ou rappelle des sensations désagréables. Mais dans les autres circonstances, ne seroit-il pas plus à-propos, dira-t-on, de laisser au lecteur le soin de suppléer le mot harmonieux que celui de suppléer le mot propre? Non; quand il seroit aussi facile à l'oreille, le mot propre étant donné, d'entendre le mot harmonieux, qu'à l'esprit, le mot harmonieux étant donné, de trouver le mot propre. Il faut, pour que l'effet de la musique soit produit, que la musique soit entendue: elle ne se suppose point; elle n'est rien, si l'oreille n'en est pas réellement affectée.

On recueillera toutes les expressions que nos grands poètes & nos meilleurs orateurs auront employées & pourront employer indistinctement. C'est sur-tout la postérité qu'il faut avoir en vue. C'est en-

core une mesure invariable. Il est inutile de nuancer les mots qu'on ne fera point tenté de confondre, quand la langue sera morte. Au-delà de cette limite, l'art de faire des synonymes devient un travail aussi étendu que puérile. Je voudrais qu'on eût deux autres attentions dans la distinction des mots synonymes. L'une de ne pas marquer seulement les idées qui différentient, mais celles encore qui sont communes. M. l'abbé Girard ne s'est asservi qu'à la première partie de cette loi; cependant celle qu'il a négligée n'est ni moins essentielle, ni moins difficile à remplir. L'autre, de choisir ses exemples de manière qu'en expliquant la diversité des acceptions, on exposât en même tems les usages de la nation, ses coutumes, son caractère, ses vices, ses vertus, ses principales transactions, &c. & que la mémoire de ses grands hommes, de ses malheurs, & de ses prospérités, y fût rappelée. Il n'en coûtera pas plus de rendre un synonyme utile, sensé, instructif & vertueux, que de le faire contraire à l'honnêteté ou vuide de sens.

Ajoutons à ces observations, un moyen simple & raisonnable d'abrégier la nomenclature & d'éviter les redites. L'Académie françoise l'avoit pratiqué dans la première édition de son dictionnaire; & je ne pense pas qu'elle y eût renoncé en faveur des lecteurs bornés, si elle eût considéré combien il étoit facile de les secourir. Ce moyen d'abrégier la nomenclature, c'est de ne pas distribuer en plusieurs articles séparés, ce qui doit naturellement être renfermé sous un seul. Faut-il qu'un dictionnaire contienne autant de fois un mot, qu'il y a de différences dans les vûes de l'esprit? l'ouvrage devient infini, & ce sera nécessairement un cahos de répétitions. Je ne ferois donc de *précipitable*, *précipiter*, *précipitant*, *précipitation*, *précipité*, *précipice*, & de toute autre expression semblable, qu'un article auquel je renverrois dans tous les endroits où l'ordre alphabétique m'offriroit des expressions liées par une même idée générale & commune. Quant aux différences, le substantif désigne ou la chose, ou la personne, ou l'action, ou la sensation, ou la qualité, ou le tems, ou le lieu; le participe, l'action, considérée ou comme possible, ou comme présente, ou comme passée; l'infinitif, l'action relativement à un agent, à un lieu, & à un tems quelconque indéterminé. Multiplier les définitions selon toutes ces faces, ce n'est pas définir les termes; c'est revenir sur les mêmes notions à chaque face nouvelle qu'un terme présente. N'est-il pas évident que ce qui convient à une expression considérée une fois sous ces points de vûe différens, convient à toutes celles qui admettront dans la langue la même variété? Je remarquerai que pour la perfection d'un idiome, il seroit à souhaiter que les termes y eussent toute la variété dont ils sont susceptibles. Je dis *dont ils sont susceptibles*, parce qu'il y a des verbes, tels que les neutres, qui excluent certaines nuances; ainsi *aller* ne peut avoir l'adjectif *allable*. Mais combien d'autres dont il n'en est pas ainsi, & dont le produit est limité sans raison, malgré le besoin journalier, & les embarras d'une disette qui se fait particulièrement sentir aux écrivains exacts & laconiques? Nous disons *accusateur*, *accuser*, *accusation*, *accusant*, *accusé*, & nous ne disons pas *accusable*, quoiqu'*inexcusable* soit d'usage. Combien d'adjectifs qui ne se meuvent point vers le substantif, & de substantifs qui ne se meuvent point vers l'adjectif? Voilà une source féconde où il reste encore à notre langue bien des richesses à puiser. Il seroit bon de remarquer à chaque expression les nuances qui lui manquent, afin qu'on osât les suppléer de notre tems, ou de crainte que trompé dans la suite par l'analogie, on ne les regardât comme des manières de dire, en usage dans le bon siècle.

Voilà ce que j'avois à exposer sur la langue. Plus cet objet avoit été négligé dans notre ouvrage, plus il étoit important relativement au but d'une *Encyclopédie*; plus il convenoit d'en traiter ici avec étendue; ne fût-ce, comme nous l'avons dit, que pour indiquer les moyens de réparer la faute que nous avons commise. Je n'ai point parlé de la Syntaxe, ni des autres parties du rudiment françois; celui qui s'en est chargé, n'a rien laissé à désirer là-dessus; & notre Dictionnaire est complet de ce côté.

Mais après avoir traité de la langue, ou du moyen de transmettre les connoissances, cherchons le meilleur enchaînement qu'on puisse leur donner.

Il y a d'abord un ordre général, celui qui distingue ce Dictionnaire de tout autre ouvrage où les matières sont pareillement soumises à l'ordre alphabétique; l'ordre qui l'a fait appeler *Encyclopédie*. Nous ne dirons qu'une chose de cet enchaînement considéré par rapport à toute la matière encyclopédique, c'est qu'il n'est pas possible à l'architecte du génie le plus fécond d'introduire autant de variété dans la construction d'un grand édifice, dans la décoration de ses façades, dans la combinaison de ses ordres, en un mot, dans toutes les parties de sa distribution, que l'ordre encyclopédique en admet. Il peut être formé soit en rapportant nos différentes connoissances aux diverses facultés de notre ame, (c'est ce système que nous avons suivi), soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet; & cet objet est ou de pure curiosité, ou de luxe, ou de nécessité. On peut diviser la science générale, ou en science des choses & en science des signes, ou en science des concrets ou en science des abstraits. Les deux causes les plus générales, l'Art & la Nature, donnent aussi une belle & grande distribution. On en rencontrera d'autres dans la distinction ou du physique & du moral; de l'existant & du possible; du matériel & du spirituel; du réel & de l'intelligible. Tout ce que nous savons ne découle-t-il pas de l'usage de nos sens & de celui de notre raison? N'est-il pas ou naturel ou révélé? Ne sont-ce pas ou des mots, ou des choses, ou des faits? Il est donc impossible de bannir l'arbitraire de cette grande distribution première. L'univers ne nous offre que des êtres particuliers, infinis en nombre, & sans presque aucune division fixe & déterminée; il n'y en a aucun qu'on puisse appeler ou le premier ou le dernier; tout s'y enchaîne & s'y succède par des nuances insensibles; & à-travers cette uniforme immensité d'objets, s'il en paroît quelques-uns qui, comme des pointes de rochers, semblent percer la surface & la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, qu'à certains événemens étrangers, & non à l'arrangement physique des êtres & à l'intention de la nature. Voyez le *Prospectus*.

En général la description d'une machine peut être entamée par quelque partie que ce soit. Plus la machine sera grande & compliquée, plus il y aura de liaisons entre ses parties, moins on connoitra ces liaisons; plus on aura de différens plans de description. Que sera-ce donc si la machine est infinie en tout sens; s'il est question de l'univers réel & de l'univers intelligible, ou d'un ouvrage qui soit comme l'empreinte de tous les deux? L'univers soit réel soit intelligible a une infinité de points de vûe sous lesquels il peut être représenté, & le nombre des systèmes possibles de la connoissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vûe. Le seul, d'où l'arbitraire seroit exclu, c'est comme nous l'avons dit dans notre *Prospectus*, le système qui existoit de toute éternité dans la volonté de Dieu. Et celui où l'on descendroit de ce premier être éternel, à tous les êtres qui dans le tems émanerent de son sein, ressembleroit à

l'hypothèse

l'hypothèse astronomique dans laquelle le philosophe se transporte en idée au centre du soleil, pour y calculer les phénomènes des corps célestes qui l'environnent; Ordonnance qui a de la simplicité & de la grandeur, mais à laquelle on pourroit reprocher un défaut important dans un ouvrage composé par des philosophes, & adressé à tous les hommes & à tous les tems; le défaut d'être lié trop étroitement à notre Théologie, science sublime, utile sans doute par les connoissances que le Chrétien en reçoit, mais plus utile encore par les sacrifices qu'elle en exige, & les récompenses qu'elle lui promet.

Quant à ce système général d'où l'arbitraire seroit exclu, & que nous n'aurons jamais; peut-être ne nous feroit-il pas fort avantageux de l'avoir; car quelle différence y auroit-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seroient développés, & l'étude même de l'univers? presque aucune: nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre; & pour peu que l'impatience & la curiosité qui nous dominent & interrompent si communément le cours de nos observations, jettassent de desordre dans nos lectures, nos connoissances deviendroient aussi isolées qu'elles le sont; perdant la chaîne des inductions, & cessant d'apercevoir les liaisons antérieures & subséquentes, nous aurions bien-tôt les mêmes vuides & les mêmes incertitudes. Nous nous occupons maintenant à remplir ces vuides, en contemplant la nature; nous nous occuperions à les remplir, en méditant un volume immense qui n'étant pas plus parfait à nos yeux que l'univers, ne seroit pas moins exposé à la témérité de nos doutes & de nos objections.

Puisque la perfection absolue d'un plan universel ne remédieroit point à la foiblesse de notre entendement, attachons-nous à ce qui convient à notre condition d'homme, & contentons-nous de remonter à quelque notion très-générale. Plus le point de vue d'où nous considérerons les objets sera élevé; plus il nous découvrira d'étendue, & plus l'ordre que nous suivrons sera instructif & grand. Il faut par conséquent qu'il soit simple, parce qu'il y a rarement de la grandeur sans simplicité; qu'il soit clair & facile; que ce ne soit point un labyrinthe tortueux où l'on s'égare, & où l'on n'aperçoit rien au-delà du point où l'on est; mais une grande & vaste avenue qui s'étende au loin, & sur la longueur de laquelle on en rencontre d'autres également bien distribuées, qui conduisent aux objets solitaires & écartés par le chemin le plus facile & le plus court.

Une considération sur-tout qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant & contemplateur de dessus la surface de la terre; ce spectacle pathétique & sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste & muette. L'univers se tait; le silence & la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure & sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante; & que peut-on se proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres, que de se soumettre à cette considération? Pourquoi n'introduirons-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun? Est-il dans l'espace infini quelque point d'où nous puissions avec plus d'avantage faire partir les lignes immenses que nous nous proposons d'étendre à tous les autres points? Quelle vive & douce réaction n'en résulterait-il pas des êtres vers l'homme, de l'homme vers les êtres?

Voilà ce qui nous a déterminé à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle nous avons subordonné notre tra-

Tome V.

vail. Qu'on suive telle autre voie qu'on aimera mieux, pourvu qu'on ne substitue pas à l'homme un être muet, insensible & froid. L'homme est le terme unique d'où il faut partir, & auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides & les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence & du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature?

Un second ordre non moins essentiel que le précédent, est celui qui déterminera l'étendue relative des différentes parties de l'ouvrage. J'avoue qu'il se présente ici une de ces difficultés qu'il est impossible de surmonter, quand on commence, & qu'il est difficile de surmonter à quelque édition qu'on parvienne. Comment établir une juste proportion entre les différentes parties d'un si grand tout? Quand ce tout seroit l'ouvrage d'un seul homme, la tâche ne seroit pas facile; qu'est-ce donc que cette tâche, lorsque le tout est l'ouvrage d'une société nombreuse? En comparant un Dictionnaire universel & raisonné de la connoissance humaine à une statue colossale, on n'en est pas plus avancé, puisqu'on ne fait ni comment déterminer la hauteur absolue du colosse, ni par quelles sciences, ni par quels arts, ses membres différens doivent être représentés. Quelle est la matière qui servira de module? sera-ce la plus noble, la plus utile, la plus importante, ou la plus étendue? préférera-t-on la Morale aux Mathématiques, les Mathématiques à la Théologie, la Théologie à la Jurisprudence, la Jurisprudence à l'Histoire naturelle, &c. Si l'on s'en tient à certaines expressions génériques que personne n'entend de la même manière, quoique tout le monde s'en serve sans contradiction, parce que jamais on ne s'explique; & si l'on demande à chacun ou des élémens, ou un traité complet & général, on ne tardera pas à s'apercevoir combien cette mesure nominale est vague & indéterminée. Et celui qui aura crû prendre avec ses différens collègues des précautions telles que les matériaux qui lui seront remis quadreront à peu près avec son plan, est un homme qui n'a nulle idée de son objet, ni des collègues qu'il s'associe. Chacun a sa manière de sentir & de voir. Je me souviens qu'un artiste à qui je croyois avoir exposé assez exactement ce qu'il avoit à faire pour son art, m'apporta d'après mon discours, à ce qu'il prétendoit, sur la manière de tapisser en papier, qui demandoit à peu près un feuillet d'écriture & une demie planche de dessein, dix à douze planches énormément chargées de figures, & trois cahiers épais, *in-folio*, d'un caractère fort menu, à fournir un à deux volumes in-douze. Un autre au contraire à qui j'avois prescrit exactement les mêmes règles qu'au premier, m'apporta sur une des manufactures les plus étendues par la diversité des ouvrages qu'on y fabrique, des matières qu'on y emploie, des machines dont on se sert, & des manœuvres qu'on y pratique, un petit catalogue de mots sans définition, sans explication, sans figure, m'assurant bien fermement que son art ne contenoit rien de plus: il supposoit que le reste ou n'étoit point ignoré, ou ne pouvoit s'écrire. Nous avions espéré d'un de nos amateurs les plus vantés, l'article *Composition en Peinture*, (M. Watelet ne nous avoit point encore offert ses secours). Nous reçûmes de l'amateur, deux lignes de définition, sans exactitude, sans style, & sans idées, avec l'humiliant aveu, *qu'il n'en savoit pas davantage*; & je fus obligé de faire l'article *Composition en Peinture*, moi qui ne suis ni amateur ni peintre. Ces phénomènes ne m'étonnèrent point. Je vis avec aussi peu de surprise la même diversité entre les travaux des savans & des gens de lettres. La preuve en subsiste en cent endroits de cet Ouvrage. Ici nous sommes boursofflés & d'un

I^{re} M M m m

volume exorbitant ; là maigres , petits , mesquins , secs & décharnés. Dans un endroit , nous ressemblons à des squelettes ; dans un autre , nous avons un air hydropique ; nous sommes alternativement nains & géants , colosses & pigmées ; droits , bienfaits & proportionnés ; bossus , boiteux & contrefaits. Ajoutez à toutes ces bisfarreries celle d'un discours tantôt abstrait , obscur ou recherché , plus souvent négligé , traînant & lâche ; & vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'art poétique , ou même à quelque chose de plus hideux. Mais ces défauts sont inséparables d'une premiere tentative , & il m'est évidemment démontré qu'il n'appartient qu'au tems & aux siècles à venir de les réparer. Si nos neveux s'occupent de l'*Encyclopédie* sans interruption , ils pourront conduire l'ordonnance de ses matériaux à quelque degré de perfection. Mais , au défaut d'une mesure commune & constante , il n'y a point de milieu ; il faut d'abord admettre sans exception tout ce qu'une science comprend , abandonner chaque matiere à elle-même , & ne lui prescrire d'autres limites que celles de son objet. Chaque chose étant alors dans l'*Encyclopédie* ce qu'elle est en soi , elle y aura sa vraie proportion , sur-tout lorsque le tems aura pressé les connoissances , & réduit chaque sujet à sa juste étendue. S'il arrivoit après un grand nombre d'éditions successivement perfectionnées , que quelque matiere importante restât dans le même état , comme il pourroit aisément arriver parmi nous à la Minéralogie & à la Métallurgie , ce ne sera plus la faute de l'Ouvrage , mais celle du genre humain en général , ou de la nation en particulier , dont les vûes ne se feront pas encore tournées sur ces objets.

J'ai fait souvent une observation , c'est que l'émulation qui s'allume nécessairement entre des collègues , produit des dissertations au lieu d'articles. Tout l'art des renvois ne peut alors remédier à la diffusion ; & au lieu de lire un article d'*Encyclopédie* , on se trouve embarqué dans un mémoire académique. Ce défaut diminuera à mesure que les éditions se multiplieront ; les connoissances se rapprocheront nécessairement ; le ton emphatique & oratoire s'affoiblira ; quelques découvertes devenues plus communes & moins intéressantes occuperont moins d'espace ; il n'y aura plus que les matieres nouvelles , les découvertes du jour qui seront enflées. C'est une sorte de condescendance qu'on aura dans tous les tems , pour l'objet , pour l'auteur , pour le public , &c. Le moment passé , cet article subira la circoncision comme les autres. Mais en général les inventions & les idées nouvelles introduisant une disproportion nécessaire ; & la premiere édition étant celle de toutes qui contient le plus de choses , sinon récemment inventées , du-moins aussi peu connues que si elles avoient ce caractère , il est évident & par cette raison & par celles qui précédent , que c'est l'édition où il doit régner le plus de désordre ; mais qui en revanche montrera à-travers ses irrégularités un air original qui passera difficilement dans les éditions suivantes.

Pourquoi l'ordre encyclopedique est-il si parfait & si régulier dans l'auteur anglois ? c'est que se bornant à compiler nos dictionnaires & à analyser un petit nombre d'ouvrages , n'inventant rien , s'en tenant rigoureusement aux choses connues , tout lui étant également intéressant ou indifférent , n'ayant ni d'acception pour aucune matiere , ni de moment favorable ou défavorable pour travailler , excepté celui de la migraine ou du spleen ; c'étoit un laboureur qui traçoit son sillon , superficiel , mais égal & droit. Il n'en est pas ainsi de notre ouvrage. On se pique. On veut avoir des morceaux d'appareil. C'est même peut-être en ce moment ma vanité. L'exemple de l'un en entraîne un autre. Les éditeurs

se plaignent , mais inutilement. On se prévaut de leurs propres fautes contre eux-mêmes , & tout se porte à l'excès. Les articles de Chambers sont assez régulièrement distribués ; mais ils sont vuides. Les nôtres sont pleins , mais irréguliers. Si Chambers eût rempli les siens , je ne doute point que son ordonnance n'en eût souffert.

Un troisieme ordre est celui qui expose la distribution particuliere à chaque partie. Ce sera le premier morceau qu'on exigera d'un collègue. Cet ordre ne me paroît pas entierement arbitraire , il n'en est pas d'une science ainsi que de l'univers. L'univers est l'ouvrage infini d'un Dieu. Une science est un ouvrage fini de l'entendement humain. Il y a des premiers principes , des notions générales , des axiomes donnés. Voilà les racines de l'arbre. Il faut que cet arbre se ramifie le plus qu'il sera possible ; qu'il parte de l'objet général comme d'un tronc ; qu'il s'élève d'abord aux grandes branches ou premieres divisions ; qu'il passe de ces maîtresses branches à de moindres rameaux ; & ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il se soit étendu jusqu'aux termes particuliers qui seront comme les feuilles & la chevelure de l'arbre. Et pourquoi ce détail seroit-il impossible ? chaque mot n'a-t-il pas sa place , ou , s'il est permis de s'exprimer ainsi , son pédicule & son insertion ? Tous ces arbres particuliers seront soigneusement recueillis ; & pour présenter les mêmes idées sous une image plus exacte , l'ordre encyclopedique général sera comme une mappemonde où l'on ne rencontrera que les grandes régions ; les ordres particuliers , comme des cartes particulieres de royaumes , de provinces , de contrées ; le dictionnaire , comme l'histoire géographique & détaillée de tous les lieux , la topographie générale & raisonnée de ce que nous connoissons dans le monde intelligible & dans le monde visible ; & les renvois serviront d'itinéraires dans ces deux mondes , dont le visible peut être regardé comme l'Ancien , & l'intelligible comme le Nouveau.

Il y a un quatrieme ordre moins général qu'aucun des précédens , c'est celui qui distribue convenablement plusieurs articles différens compris sous une même dénomination. Il paroît ici nécessaire de s'assujettir à la génération des idées , à l'analogie des matieres , à leur enchaînement naturel , de passer du simple au figuré , &c. Il y a des termes solitaires qui sont propres à une seule science , & qui ne doivent donner aucune sollicitude. Quant à ceux dont l'acception varie & qui appartiennent à plusieurs sciences & à plusieurs arts , il faut en former un petit système dont l'objet principal soit d'adoucir & de pallier autant qu'on pourra la bisfarrerie des disparates. Il faut en composer le tout le moins irrégulier & le moins découlu , & se laisser conduire tantôt par les rapports , quand il y en a de marqués , tantôt par l'importance des matieres ; & au défaut des rapports , par des tours originaux qui se présenteront d'autant plus fréquemment aux éditeurs qu'ils auront plus de génie , d'imagination & de connoissances. Il y a des matieres qui ne se séparent point ; telles que l'Histoire sacrée & l'Histoire profane ; la Théologie & la Mythologie ; l'Histoire naturelle , la Physique , la Chimie & quelques arts , &c. La science étymologique , la connoissance historique des êtres & des noms , fourniront aussi un grand nombre de vûes différentes qu'on pourra toujours suivre sans crainte d'être embarrassé , obscur , ou ridicule.

Au milieu de ces différens articles de même dénomination à distribuer , l'éditeur se comportera comme s'il en étoit l'auteur ; il suivra l'ordre qu'il eût suivi s'il eût eu à considérer le mot sous toutes ses acceptions. Il n'y a point ici de loi générale à prescrire ; on en connoîtroit une , que le moindre incon-

venient qu'il y auroit à la suivre, ce seroit l'ennui de l'uniformité. L'ordre encyclopedique général jetteroit de tems en tems dans des arrangemens bisarres. L'ordre alphabétique donneroit à tout moment des contrastes burlesques; un article de Théologie se trouveroit relégué tout au-travers des arts mécaniques. Ce qu'on observera communément & sans inconvénient, c'est de débiter par l'acception simple & grammaticale; de tracer sous l'acception grammaticale un petit tableau en raccourci de l'article en entier; d'y présenter en exemples autant de phrases différentes, qu'il y a d'acceptions différentes; d'ordonner ces phrases entr'elles, comme les différentes acceptions du mot doivent être ordonnées dans le reste de l'article; à chaque phrase ou exemple, de renvoyer à l'acception particulière dont il s'agit. Alors on verra presque toujours la Logique succéder à la Grammaire, la Métaphysique à la Logique, la Théologie à la Métaphysique, la Morale à la Théologie, la Jurisprudence à la Morale, &c. malgré la diversité des acceptions, chaque article traité de cette manière formera un ensemble; & malgré cette unité commune à tous les articles, il n'y aura ni trop d'uniformité, ni monotonie. J'insiste sur la liberté & la variété de cette distribution, parce qu'elle est en même tems commode, utile & raisonnable. Il en est de la formation d'une *Encyclopedie* ainsi que de la fondation d'une grande ville. Il n'en faudroit pas construire toutes les maisons sur un même modele, quand on auroit trouvé un modele général, beau en lui-même & convenable à tout emplacement. L'uniformité des édifices, entraînant l'uniformité des voies publiques, répandroit sur la ville entière un aspect triste & fatigant. Ceux qui marchent ne résistent point à l'ennui d'un long mur, ou même d'une longue forêt qui les a d'abord enchantés.

Un bon esprit (& il faut supposer au moins cette qualité dans un éditeur) saura mettre chaque chose à sa place, & il n'y a pas à craindre qu'il ait dans les idées assez peu d'ordre, ou dans l'esprit assez peu de goût pour entremêler sans nécessité des acceptions disparates. Mais il y auroit aussi de l'injustice à l'accuser d'une bisarrerie qui ne seroit que la suite nécessaire de la diversité des matieres, des imperfections de la langue, & de l'abus des métaphores, qui transporte un même mot de la boutique d'un artisan sur les bancs de la Sorbonne, & qui rassemble les choses les plus hétérogenes sous une commune dénomination.

Mais quel que soit l'objet dont on traite, il faut exposer le genre auquel il appartient; sa différence spécifique, ou la qualité qui le distingue, s'il y en a une; ou plutôt l'assemblage de celles qui le constituent, (car il résulte de cet assemblage une différence nécessaire, sans quoi deux ou plusieurs êtres physiques étant absolument les mêmes au jugement de tous nos sens, nous ne les distinguerions pas); ses causes, quand on les connoît; ce qu'on fait de ses effets; ses qualités actives & passives; son objet; sa fin; ses usages; les singularités qu'on y remarque; sa génération; son accroissement; ses vicissitudes; ses dimensions; son dépérissement, &c. d'où il s'ensuit qu'un même objet considéré sous tant de faces doit souvent appartenir à plusieurs sciences, & qu'un mot pris sous une seule acception fournira plusieurs articles différens. S'il s'agit, par exemple, de quelque substance minérale, c'est communément le grammairien ou le naturaliste qui s'en empare le premier; il la transmet au physicien; celui-ci au chimiste; le chimiste au pharmacien; le pharmacien au medecin, au cuisinier, au peintre, au teinturier, &c.

D'où naît un cinquieme ordre qui sera d'autant

Tome V.

plus facile à instituer, que les collegues se feront renfermés plus rigoureusement dans les bornes de leurs parties, & qu'ils auront bien saisi le point de vue sous lequel ils avoient à considérer la chose individuelle dont il s'agit. Une énumération méthodique & raisonnée des qualités déterminera ce cinquieme & dernier ordre qui sera aussi susceptible d'une grande variété. La suite des procédés par lesquels on fait passer une substance, selon l'usage auquel on la destine, suggérera la place que chaque notion doit occuper. Au reste, je pense qu'il faut laisser les collegues s'expliquer séparément. Le travail des éditeurs seroit infini, s'ils avoient à fondre tous leurs articles en un seul; il convient d'ailleurs de réserver à chacun l'honneur de son travail, & au lecteur la commodité de ne consulter que l'endroit d'un article dont il a besoin.

J'exige seulement de la méthode, quelle qu'elle soit. Je ne voudrois pas qu'il y eût un seul article capital, sans division & sans sous-division. C'est l'ordre qui soulage la mémoire. Mais il est difficile qu'un auteur prenne cette attention pour le lecteur, qu'elle ne tourne à son propre avantage. Ce n'est qu'en méditant profondément sa matiere qu'on trouve une distribution générale. C'est presque toujours la dernière idée importante qu'on rencontre. C'est une pensée unique qui se développe, qui s'étend & qui se ramifie, en se nourrissant de toutes les autres qui s'en rapprochent comme d'elles-mêmes. Celles qui se refusent à cette espece d'attraction, ou sont trop éloignées de sa sphere, ou elles ont quelque autre défaut plus considérable; & dans l'un & l'autre cas, il est à propos de les rejeter. D'ailleurs un dictionnaire est fait pour être consulté; & le point essentiel, c'est que le lecteur remporte nettement dans sa mémoire le résultat de sa lecture. Une marche à laquelle il faudroit s'affujettir quelquefois, parce qu'elle représente assez bien la méthode d'invention, c'est de partir des phénomènes individuels & particuliers, pour s'élever à des connoissances plus étendues & moins spécifiques; de celles-ci à de plus générales encore, jusqu'à ce qu'on arrivât à la science des axiomes ou de ces propositions que leur simplicité, leur universalité, leur évidence, rendent indémontrables. Car en quelque matiere que ce soit, on n'a parcouru tout l'espace qu'on avoit à parcourir, que quand on est arrivé à un principe qu'on ne peut ni prouver, ni définir, ni éclaircir, ni obscurcir, ni nier, sans perdre une partie du jour dont on étoit éclairé, & faire un pas vers des ténèbres qui finiroient par devenir très-profondes, si on ne mettoit aucune borne à l'argumentation.

Si je pense qu'il y a un point au-delà duquel il est dangereux de porter l'argumentation, je pense aussi qu'il ne faut s'arrêter, que quand on est bien sûr de l'avoir atteint. Toute science, tout art a sa métaphysique. Cette partie est toujours abstraite, élevée & difficile. Cependant ce doit être la principale d'un dictionnaire philosophique; & l'on peut dire que tant qu'il y reste à défricher, il y a des phénomènes inexplicables, & réciproquement. Alors l'homme de lettres, le savant & l'artiste marchent dans les ténèbres; s'ils font quelques progrès, ils en sont redevables au hasard; ils arrivent comme un voyageur égaré qui suit la bonne voie sans le savoir. Il est donc de la dernière importance de bien exposer la métaphysique des choses, ou leurs raisons premières & générales; le reste en deviendra plus lumineux & plus assuré dans l'esprit. Tous ces prétendus mystères tant reprochés à quelques sciences, & tant allégués par d'autres pour pallier les leurs, discutés métaphysiquement, s'évanouissent comme les phantômes de la nuit à l'approche du jour. L'art éclairé

I^{re} M M m m ij

dès le premier pas s'avancera sûrement ; rapidement ; & toujours par la voie la plus courte. Il faut donc s'attacher à donner les raisons des choses, quand il y en a ; à assigner les causes, quand on les connoît ; à indiquer les effets, lorsqu'ils sont certains ; à résoudre les nœuds par une application directe des principes ; à démontrer les vérités ; à dévoiler les erreurs ; à décréditer adroitement les préjugés ; à apprendre aux hommes à douter & à attendre ; à dissiper l'ignorance ; à apprécier la valeur des connoissances humaines ; à distinguer le vrai du faux, le vrai du vraisemblable, le vraisemblable du merveilleux & de l'incroyable, les phénomènes communs des phénomènes extraordinaires, les faits certains des douteux, ceux-ci des faits absurdes & contraires à l'ordre de la nature ; à connoître le cours général des événements, & à prendre chaque chose pour ce qu'elle est, & par conséquent à inspirer le goût de la science, l'horreur du mensonge & du vice, & l'amour de la vertu ; car tout ce qui n'a pas le bonheur & la vertu pour fin dernière n'est rien.

Je ne peux souffrir qu'on s'appuie de l'autorité des auteurs dans les questions de raisonnement ; & qu'importe à la vérité que nous cherchons, le nom d'un homme qui n'est pas infallible ? Point de Vers sur-tout ; ils ont l'air si foible & si mesquin au-travers d'une discussion philosophique. Il faut renvoyer ces ornemens légers aux articles de littérature ; c'est-là que je peux les approuver, pourvu qu'ils y soient placés par le goût, qu'ils y servent d'exemple, & qu'ils fassent sortir avec force le défaut qu'on reprend, ou qu'ils donnent de l'éclat à la beauté qu'on recommande.

Dans les traités scientifiques, c'est l'enchaînement des idées ou des phénomènes qui dirige la marche ; à mesure qu'on avance, la matière se développe, soit en se généralisant, soit en se particulierisant, selon la méthode qu'on a préférée. Il en fera de même par rapport à la forme générale d'un article particulier d'*Encyclopédie*, avec cette différence que le dictionnaire ou la co-ordination des articles aura des avantages qu'on ne pourra guère se procurer dans un traité scientifique, qu'aux dépens de quelque qualité ; & de ces avantages, elle en sera redevable aux renvois, partie de l'ordre encyclopédique la plus importante.

Je distingue deux sortes de renvois : les uns de choses, & les autres de mots. Les renvois de choses éclaircissent l'objet, indiquent ses liaisons prochaines avec ceux qui le touchent immédiatement, & ses liaisons éloignées avec d'autres qu'on en croiroit isolés ; rappellent les notions communes & les principes analogues ; fortifient les conséquences ; entrelacent la branche au tronc, & donnent au tout cette unité si favorable à l'établissement de la vérité & à la persuasion. Mais quand il le faudra, ils produiront aussi un effet tout contraire ; ils opposeront les notions ; ils feront contraster les principes ; ils attaqueront, ébranleront, renverseront secrètement quelques opinions ridicules qu'on n'oseroit insulter ouvertement. Si l'auteur est impartial, ils auront toujours la double fonction de confirmer & de réfuter ; de troubler & de concilier.

Il y auroit un grand art & un avantage infini dans ces derniers renvois. L'ouvrage entier en recevroit une force interne & une utilité secrète, dont les effets sourds seroient nécessairement sensibles avec le tems. Toutes les fois, par exemple, qu'un préjugé national mériteroit du respect, il faudroit à son article particulier l'exposer respectueusement, & avec tout son cortège de vraisemblance & de séduction ; mais renverser l'édifice de fange, dissiper un vain amas de poussière, en renvoyant aux articles où des principes solides fervent de base aux vérités opposées. Cette manière de détromper les hommes opere très-

promptement sur les bons esprits, & elle opere infaillement & sans aucune fâcheuse conséquence, secrètement & sans éclat, sur tous les esprits. C'est l'art de déduire tacitement les conséquences les plus fortes. Si ces renvois de confirmation & de réfutation sont prévus de loin, & préparés avec adresse, ils donneront à une *Encyclopédie* le caractère que doit avoir un bon dictionnaire ; ce caractère est de changer la façon commune de penser. L'ouvrage qui produira ce grand effet général, aura des défauts d'exécution ; j'y consens. Mais le plan & le fond en seront excellens. L'ouvrage qui n'opérera rien de pareil, sera mauvais. Quelque bien qu'on en puisse dire d'ailleurs, l'éloge passera, & l'ouvrage tombera dans l'oubli.

Les renvois de mots sont très-utiles. Chaque science, chaque art a sa langue. Où en seroit-on, si toutes les fois qu'on emploie un terme d'art, il falloit en faveur de la clarté, en répéter la définition ? Combien de redites ? & peut-on douter que tant de digressions & de parenthèses, tant de longueurs ne rendissent obscur. Il est aussi commun d'être diffus & obscur, qu'obscur & ferré ; & si l'un est quelquefois fatigant, l'autre est toujours ennuyeux. Il faut seulement, lorsqu'on fait usage de ces mots & qu'on ne les explique pas, avoir l'attention la plus scrupuleuse de renvoyer aux endroits où il en est question, & auxquels on ne seroit conduit que par l'analogie, espèce de fil qui n'est pas entre les mains de tout le monde. Dans un Dictionnaire universel des Sciences & des Arts, on peut être contraint en plusieurs circonstances à supposer du jugement, de l'esprit, de la pénétration ; mais il n'y en a aucune où l'on ait dû supposer des connoissances. Qu'un homme peu intelligent se plaigne, s'il le veut, ou de l'ingratitude de la nature, ou de la difficulté de la matière, mais non de l'auteur, s'il ne lui manque rien pour entendre, ni du côté des choses ni du côté des mots.

Il y a une troisième sorte de renvois à laquelle il ne faut ni s'abandonner, ni se refuser entièrement ; ce sont ceux qui en rapprochant dans les sciences certains rapports, dans des substances naturelles des qualités analogues, dans les arts des manœuvres semblables, conduiroient ou à de nouvelles vérités spéculatives, ou à la perfection des arts connus, ou à l'invention de nouveaux arts, ou à la restitution d'anciens arts perdus. Ces renvois sont l'ouvrage de l'homme de génie. Heureux celui qui est en état de les appercevoir. Il a cet esprit de combinaison, cet instinct que j'ai défini dans quelques-unes de mes pensées sur l'interprétation de la nature. Mais il vaut encore mieux risquer des conjectures chimériques, que d'en laisser perdre d'utiles. C'est ce qui m'enhardit à proposer celles qui suivent.

Ne pourroit-on pas soupçonner sur l'inclinaison & la déclinaison de l'aiguille aimantée, que son extrémité décrit d'un mouvement composé une petite ellipse semblable à celle que décrit l'extrémité de l'axe de la terre ?

Sur les cas très-rare où la nature nous offre des phénomènes solitaires qui soient permanens, tels que l'anneau de Saturne ; ne pourroit-on pas faire rentrer celui-ci dans la loi générale & commune, en considérant cet anneau, non comme un corps continu, mais comme un certain nombre de satellites mus dans un même plan, avec une vitesse capable de perpétuer sur nos yeux une sensation non-interrompue d'ombre ou de lumière ? C'est à mon collègue M. d'Alembert à apprécier ces conjectures.

Où pour en venir à des objets plus voisins de nous, & d'une utilité plus certaine ; pourquoi n'exécuteroit-on pas des figures de plantes, d'oiseaux, d'animaux & d'hommes, en un mot des tableaux, sur le métier des ouvriers en soie, où l'on exécute déjà des fleurs & des feuilles si parfaitement nuancées ?

Quelle impossibilité y auroit-t-il à remplir sur les mêmes métiers les fonds de ces tapisseries en laine qu'on fait à l'aiguille, & à ne laisser que les endroits du dessin à nuancer, vuides & prêts à être achevés à la main, soit en laine, soit en soie ? ce qui donneroit pour la célérité de l'exécution de ces sortes d'ouvrages au métier, celle qu'on a dans la machine à bas pour la façon des mailles. J'invite les Artistes à méditer là-dessus.

Ne pourroit-on pas étendre le petit art d'imprimer en caractères percés, à l'impression ou à la copie de la Musique ? On auroit du papier réglé. Les portées de ce papier seroient aussi tracées sur les petites lames des caractères. A l'aide de ces traits & des jours mêmes des caractères, on les rangeroit facilement sur les portées. Les barres qui séparent les mesures, celles qui lient les notes, & tous les autres signes de la Musique seroient au nombre des caractères. On donneroit aux lames des largeurs qui seroient entr'elles comme les valeurs des notes ; conséquemment les notes occuperoient sur une portée des espaces proportionnés à leurs valeurs, & les mesures se correspondroient rigoureusement les unes aux autres, sur différentes portées, sans la moindre attention de la part du musicien. Cela fait, on auroit un chaffi qui contiendrait chaque portée, qu'on appliqueroit successivement sur autant de papiers différens qu'on voudroit, ce qui donneroit autant de copies d'un même morceau. La seule peine qu'il faudroit prendre, ce seroit de hausser & baisser avec un petit instrument les petites lames mobiles les unes entre les autres, dans les endroits où elles ne correspondroient pas aussi exactement qu'il le faut, soit aux lignes, soit aux entre-lignes. J'abandonne le jugement de cette idée à mon ami M. Rousseau.

Enfin une dernière sorte de renvoi qui peut être ou de mot, ou de chose, ce sont ceux que j'appellerois volontiers satyriques ou épigrammatiques ; tel est, par exemple, celui qui se trouve dans un de nos articles, où à la suite d'un éloge pompeux on lit, *voyez CAPUCHON*. Le mot burlesque *capuchon*, & ce qu'on trouve à l'article *capuchon*, pourroit faire soupçonner que l'éloge pompeux n'est qu'une ironie, & qu'il faut lire l'article avec précaution, & en peser exactement tous les termes.

Je ne voudrois pas supprimer entièrement ces renvois, parce qu'ils ont quelquefois leur utilité. On peut les diriger secrètement contre certains ridicules, comme les renvois philosophiques contre certains préjugés. C'est quelquefois un moyen délicat & léger de repousser une injure, sans presque se mettre sur la défensive, & d'arracher le masque à de graves personnages, *qui curios simulant & bacchanalia vivunt*. Mais je n'en aime pas la fréquence ; celui-même que j'ai cité ne me plaît pas. De fréquentes allusions de cette nature couvriroient de ténèbres un ouvrage. La postérité qui ignore de petites circonstances qui ne méritoient pas de lui être transmises, ne sent plus la finesse de l'à-propos, & regarde ces mots qui nous égayaient, comme des puérilités. Au lieu de composer un dictionnaire sérieux & philosophique, on tombe dans la pasquinade. Tout bien considéré, j'aimerois mieux qu'on dît la vérité sans détour, & que, si par malheur ou par hasard on avoit à faire à des hommes perdus de réputation, sans connoissances, sans mœurs, & dont le nom fût presque devenu un terme deshonnête, on s'abstînt de les nommer ou par pudeur, ou par charité, ou qu'on tombât sur eux sans ménagement, qu'on leur fit la honte la plus ignominieuse de leurs vices, qu'on les rappellât à leur état & à leurs devoirs par des traits sanglans, & qu'on les poursuivît avec l'amertume de Perse & le fiel de Juvénal ou de *Bucanan*.

Je fais qu'on dit des ouvrages où les auteurs se sont abandonnés à toute leur indignation ; *Cela est horrible ! On ne traite point les gens avec cette dureté-là ! Ce sont des injures grossières qui ne peuvent se lire*, & autres semblables discours qu'on a tenus dans tous les tems & de tous les ouvrages où le ridicule & la méchanceté ont été peints avec le plus de force, & que nous lisons aujourd'hui avec le plus de plaisir. Expliquons cette contradiction de nos jugemens. Au moment où ces redoutables productions furent publiées, tous les méchans alarmés craignirent pour eux : plus un homme étoit vicieux, plus il se plaignoit hautement. Il objectoit au satyrique, l'âge, le rang, la dignité de la personne, & une infinité de ces petites considérations passagères qui s'affoiblissent de jour en jour & qui disparaissent avant la fin du siècle. Croit-on qu'au tems où Juvénal abandonnoit Messaline aux portefaix de Rome, & où Perse prenoit un bas valet, & le transformoit en un grave personnage, en un magistrat respectable, les gens de robe d'un côté, & toutes les femmes galantes de l'autre ne se récrièrent pas, ne dirent pas de ces traits qu'ils étoient d'une indécence horrible & punissable ? Si l'on n'en croit rien, on se trompe. Mais les circonstances momentanées s'oublient ; la postérité ne voit plus que la folie, le ridicule, le vice & la méchanceté, couverts d'ignominie, & elle s'en réjouit comme d'un acte de justice. Celui qui blâme le vice légèrement ne me paroît pas assez ami de la vertu. On est d'autant plus indigné de l'injustice, qu'on est plus éloigné de la commettre ; & c'est une foiblesse reprehensible que celle qui nous empêche de montrer pour la méchanceté, la bassesse, l'envie, la duplicité, cette haine vigoureuse & profonde que tout honnête homme doit ressentir.

Quelle que soit la nature des renvois, on ne pourra trop les multiplier. Il vaudroit mieux qu'il y en eût de superflus que d'omis. Un des effets les plus immédiats, & des avantages les plus importants de la multiplicité des renvois, ce sera *premierement*, de perfectionner la nomenclature. Un article essentiel a rapport à tant d'articles différens, qu'il seroit comme impossible, que quelqu'un des travailleurs n'y eût pas renvoyé. D'où il s'ensuit qu'il ne peut être oublié ; car tel mot qui n'est qu'accessoire dans une matière, est le mot important dans une autre. Mais il en sera des choses ainsi que des mots. L'un fait mention d'un phénomène, & renvoie à l'article particulier de ce phénomène ; l'autre d'une qualité, & renvoie à l'article de la substance ; celui-ci d'un système, celui-là d'un procédé, & chacun fait son renvoi à l'endroit convenable, non sur ce qu'il contient, car il ne lui a point été communiqué, mais sur ce qu'il présume y devoir être contenu, pour éclaircir & compléter l'article qu'il travaille. Ainsi à tout moment la Grammaire renverra à la Dialectique, la Dialectique à la Métaphysique, la Métaphysique à la Théologie, la Théologie à la Jurisprudence, la Jurisprudence à l'Histoire, l'Histoire à la Géographie & à la Chronologie, la Chronologie à l'Astronomie, l'Astronomie à la Géométrie, la Géométrie à l'Algebre, l'Algebre à l'Arithmétique, &c. Une précaution de la dernière conséquence, c'est de n'avoir pas assez bonne opinion de son collègue pour croire qu'il n'aura rien omis. Il y a tant d'autres raisons que la mauvaise foi, soit pour passer un article, soit pour n'y pas traiter tout ce qui est de son objet, qu'on ne peut être trop scrupuleux à y renvoyer.

Ce sera *secondement*, d'éviter les répétitions. Toutes les Sciences empiètent les unes sur les autres : ce sont des rameaux continus & partant d'un même tronc. Celui qui compose un ouvrage, n'entre pas dans son sujet d'une manière abrupte, ne s'y renferme pas en rigueur, n'en fort pas brusquement :

Il est contraint d'anticiper sur un terrain voisin du sien d'un côté ; ses conséquences le portent souvent dans un autre terrain contigu du côté opposé ; & combien d'autres excursions nécessaires dans le corps de l'ouvrage ? Quelle est la fin des avant-propos , des introductions , des préfaces , des exordes , des épisodes , des digressions , des conclusions ? Si l'on séparoit scrupuleusement d'un livre , ce qui est hors du sujet qu'on y traite , on le réduiroit presque toujours au quart de son volume. Que fait l'enchaînement encyclopédique ? cette circonscription sévère. Il marque si exactement les limites d'une matière , qu'il ne reste dans un article , que ce qui lui est essentiel. Une seule idée neuve engendre des volumes sous la plume d'un écrivain ; ces volumes se réduisent à quelques lignes sous la plume d'un encyclopédiste. On y est asservi , sans s'en apercevoir , à ce que la méthode des Géomètres a de plus ferré & de plus précis. On marche rapidement. Une page présente toujours autre chose que celle qui la devance ou la suit. Le besoin d'une proposition , d'un fait , d'un aphorisme , d'un phénomène , d'un système , n'exige qu'une citation en *Encyclopédie* , non plus qu'en Géométrie. Le géomètre renvoie d'un théorème ou d'un problème à un autre , & l'encyclopédiste d'un article à un autre. Et c'est ainsi que deux genres d'ouvrages , qui paroissent d'une nature très-différente , parviennent par un même moyen , à former un ensemble très-ferré , très-lié , & très-continu. Ce que je dis est d'une telle exactitude , que la méthode selon laquelle les Mathématiques sont traitées dans notre Dictionnaire , est la même qu'on a suivie pour les autres matières. Il n'y a sous ce point de vue aucune différence entre un article d'Algebre , & un article de Théologie.

Par le moyen de l'ordre encyclopédique , de l'universalité des connoissances & de la fréquence des renvois , les rapports augmentent , les liaisons se portent en tout sens , la force de la démonstration s'accroît , la nomenclature se complète , les connoissances se rapprochent & se fortifient ; on aperçoit ou la continuité , ou les vides de notre système , ses côtés foibles , ses endroits forts , & d'un coup-d'œil quels sont les objets auxquels il importe de travailler pour sa propre gloire , & pour la plus grande utilité du genre humain. Si notre Dictionnaire est bon , combien il produira d'ouvrages meilleurs ?

Mais comment un éditeur vérifiera-t-il jamais ces renvois , s'il n'a pas tout son manuscrit sous les yeux ? Cette condition me paroît d'une telle importance que je prononcerai de celui qui fait imprimer la première feuille d'une *Encyclopédie* , sans avoir prélu vingt fois sa copie , qu'il ne sent pas l'étendue de sa fonction ; qu'il est indigne de diriger une si haute entreprise ; ou qu'enchaîné , comme nous l'avons été , par des événemens qu'on ne peut prévoir , il s'est trouvé inopinément engagé dans ce labyrinthe , & contraint par honneur d'en sortir le moins mal qu'il pourroit.

Un éditeur ne donnera jamais au tout un certain degré de perfection ; s'il n'en possède les parties que successivement. Il seroit plus difficile de juger ainsi de l'ensemble d'un dictionnaire universel , que de l'ordonnance générale d'un morceau d'architecture , dont on ne verroit les différens ordres que séparés , & les uns après les autres. Comment n'omettra-t-il pas des renvois ? Comment ne lui en échappera-t-il pas d'inutiles , de faux , de ridicules ? Un auteur renvoie en preuve , du moins c'est son dessein , & il se trouve qu'il a renvoyé en objection. L'article qu'un autre aura cité , ou n'existera point du tout , ou ne renfermera rien d'analogue à la matière dont il s'agit. Un autre incon-

venient ; c'est qu'il ne manque quelque portion du manuscrit , que parce que l'auteur la compose à mesure que l'ouvrage s'imprime ; d'où il arrivera qu'abusant des renvois pour consulter son loisir , ou pour écouter sa paresse , la matière sera mal distribuée , les premiers volumes en seront vides , les derniers surchargés , & l'ordre naturel entièrement perverti. Mais il y a pis à craindre , c'est que ce travailleur , à la fin accablé sous une multitude prodigieuse d'articles renvoyés d'une lettre à une autre , ne les estropie , ou même ne les fasse point du tout , & ne les remette à une autre édition. Il balancera d'autant moins à prendre ce dernier parti , qu'alors la fortune de l'ouvrage sera faite , ou ne se fera point. Mais dans quel étrange embarras ne tombera-t-on pas , s'il arrive que le collègue , qui ne marche dans son travail qu'avec l'impression , meure ou soit surpris d'une longue maladie ! L'expérience nous a malheureusement appris à redouter ces événemens , quoique le public ne s'en soit point encore aperçu.

Si l'éditeur a tout son manuscrit sous ses mains , il prendra une partie , il la suivra dans toutes ses ramifications. Ou elle contiendra tout ce qui est de son objet , ou elle sera incomplète ; si elle est incomplète , il est bien difficile qu'il ne soit pas instruit des omissions , par les renvois qui se feront des autres parties à celle qu'il examine , comme les renvois de celle-ci à d'autres , lui indiqueront ce qui sera dans ces dernières , ou ce qu'il y faudra suppléer. Si un mot étoit tellement isolé , qu'il n'en fût mention dans aucune partie , soit en discours , soit en renvoi , j'ose assurer qu'il pourroit être omis presque sans conséquence. Mais pense-t-on qu'il y en ait beaucoup de cette nature , même parmi les choses individuelles & particulières ? il faudroit que celle dont il s'agit , n'eût aucune place remarquable dans les Sciences , aucune espèce utile , aucun usage dans les Arts. Le maronnier d'Inde , cet arbre si fécond en fruits inutiles , n'est pas même dans ce cas. Il n'y a rien d'existant dans la nature ou dans l'entendement , rien de pratiqué ou d'employé dans les ateliers , qui ne tienne par un grand nombre de fils au système général de la connoissance humaine. Si au contraire la chose omise étoit importante ; pour que l'omission n'en fût ni aperçue ni réparée , il faudroit supposer au moins une seconde omission , qui en entraîneroit au moins une troisième , & ainsi de suite , jusqu'à un être solitaire , isolé , & placé sur les dernières limites du système. Il y auroit un ordre entier d'êtres ou de notions supprimé , ce qui est métaphysiquement impossible. S'il reste sur la ligne un de ces êtres , ou une de ces notions , on sera conduit de-là , tant en descendant qu'en montant , à la restitution d'une autre , & ainsi de suite , jusqu'à ce que tout l'intervalle vide soit rempli , la chaîne complète , & l'ordre encyclopédique continu.

En détaillant ainsi comment une véritable *Encyclopédie* doit être faite , nous établissons des règles bien sévères , pour examiner & juger celle que nous publions. Quelqu'usage qu'on fasse de ces règles , ou pour ou contre nous , elles prouveront du moins que personne n'étoit plus en état que les auteurs de critiquer leur ouvrage. Reste à savoir si nos ennemis , après avoir donné jusqu'à présent d'assez fortes preuves d'ignorance , ne se résoudront pas à en donner de lâcheté , en nous attaquant avec des armes que nous n'aurons pas craint de leur mettre à la main.

La prélecture réitérée du manuscrit complet , obviroit à trois sortes de supplémens , de choses , de mots , & de renvois. Combien de termes , tantôt définis , tantôt seulement énoncés dans le courant d'un article , & qui rentreroient dans l'ordre alphabétique ? Combien de connoissances annoncées

dans un endroit où on ne les chercheroit pas inutilement ? Combien de principes qui restent isolés , & qu'on auroit rapprochés par un mot de réclame ? Les renvois sont dans un article, comme ces pierres d'attente qu'on voit inégalement séparées les unes des autres , & faillantes sur les extrémités verticales d'un long mur , ou sur la convexité d'une voûte , & dont les intervalles annoncent ailleurs de pareils intervalles & de pareilles pierres d'attente.

J'insiste d'autant plus fortement sur la nécessité de posséder toute la copie , que les omissions font , à mon avis , les plus grands défauts d'un dictionnaire. Il vaut encore mieux qu'un article soit mal fait , que de n'être point fait. Rien ne chagrine tant un lecteur , que de ne pas trouver le mot qu'il cherche. En voici un exemple frappant , que je rapporte d'autant plus librement , que je dois en partager le reproche. Un honnête homme achete un ouvrage auquel j'ai travaillé : il étoit tourmenté par des crampes , & il n'eut rien de plus pressé que de lire l'article *crampe* : il trouve ce mot , mais avec un renvoi à *convulsion* ; il recourt à *convulsion* , d'où il est renvoyé à *muscle* , d'où il est renvoyé à *spasme* , où il ne trouve rien sur la crampe. Voilà , je l'avoue , une faute bien ridicule ; & je ne doute point que nous ne l'ayons commise vingt fois dans l'*Encyclopédie*. Mais nous sommes en droit d'exiger un peu d'indulgence. L'ouvrage auquel nous travaillons , n'est point de notre choix : nous n'avons point ordonné les premiers matériaux qu'on nous a remis , & on nous les a , pour ainsi dire , jettés dans une confusion bien capable de rebuter quiconque auroit eu ou moins d'honnêteté , ou moins de courage. Nos collègues nous sont témoins des peines que nous avons prises & que nous prenons encore : personne ne fait comme eux , ce qu'il nous en a coûté , & ce qu'il nous en coûte , pour répandre sur l'ouvrage toute la perfection d'une première tentative ; & nous nous sommes proposés , sinon d'obvier , du moins de satisfaire aux reproches que nous aurons encourus ; en relisant notre Dictionnaire , quand nous l'aurons achevé , dans le dessein de compléter la nomenclature , la matière , & les renvois.

Il n'y a rien de minutieux dans l'exécution d'un grand ouvrage : la négligence la plus légère a des suites importantes : le manuscrit m'en fournit un exemple : rempli de noms personnels , de termes d'arts , de caractères , de chiffres , de lettres , de citations , de renvois , &c. l'édition fourmillera de fautes , s'il n'est pas de la dernière exactitude. Je voudrais donc qu'on invitât les Encyclopédistes , à écrire en lettres majuscules , les mots sur lesquels il seroit facile de se méprendre. On éviteroit par ce moyen , presque toutes les fautes d'impression ; les articles seroient corrects , les auteurs n'auroient point à se plaindre , & le lecteur ne seroit jamais perplexe. Quoique nous n'ayons pas eu l'avantage de posséder un manuscrit tel que nous l'aurions pu désirer ; cependant il y a peu d'ouvrages imprimés avec plus d'exactitude & plus d'élégance que le nôtre. Les soins & l'habileté du Typographe l'ont emporté sur le désordre & les imperfections de la copie ; & nous n'offenserons aucun de nos collègues , en assurant que dans le grand nombre de ceux qui ont eu quelque part à l'*Encyclopédie* , il n'y a personne qui ait mieux satisfait à ses engagements , que l'Imprimeur. Sous cet aspect , qui a frappé & qui frappera dans tous les temps les gens de goût & les bibliomanes , les éditions subséquentes égaleront difficilement la première.

Nous croyons sentir tous les avantages d'une entreprise telle que celle dont nous nous occupons. Nous croyons n'avoir eu que trop d'occasions de connoître combien il étoit difficile de sortir avec

quelque succès d'une première tentative , & combien les talens d'un seul homme , quel qu'il fût , étoient au-dessous de ce projet. Nous avions là-dessus , longtemps avant que d'avoir commencé , une partie des lumières & toute la défiance qu'une longue méditation pouvoit inspirer. L'expérience n'a point affaibli ces dispositions. Nous avons vu , à mesure que nous travaillions , la matière s'étendre , la nomenclature s'obscurcir , des substances ramenées sous une multitude de noms différens , les instrumens , les machines & les manœuvres se multiplier sans mesure , & les détours nombreux d'un labyrinthe inextricable se compliquer de plus en plus. Nous avons vu combien il en coûtoit pour s'assurer que les mêmes choses étoient les mêmes , & combien , pour s'assurer que d'autres qui paroissent très-différentes , n'étoient pas différentes. Nous avons vu que cette forme alphabétique , qui nous ménageoit à chaque instant des repos , qui répandoit tant de variété dans le travail , & qui sous ces points de vue , paroissoit si avantageuse à suivre dans un long ouvrage , avoit ses difficultés qu'il falloit surmonter à chaque instant. Nous avons vu qu'elle exposoit à donner aux articles capitaux , une étendue immense , si l'on y faisoit entrer tout ce qu'on pouvoit assez naturellement espérer d'y trouver ; ou à les rendre secs & appauvris , si , à l'aide des renvois , on les élaquoit , & si l'on en excluait beaucoup d'objets qu'il n'étoit pas impossible d'en séparer. Nous avons vu combien il étoit important & difficile de garder un juste milieu. Nous avons vu combien il échappoit de choses inexactes & fausses ; combien on en omettoit de vraies. Nous avons vu qu'il n'y avoit qu'un travail de plusieurs siècles , qui pût introduire entre tant de matériaux rassemblés , la forme véritable qui leur convenoit ; donner à chaque partie son étendue ; réduire chaque article à une juste longueur ; supprimer ce qu'il y a de mauvais ; suppléer ce qui manque de bon , & finir un ouvrage qui remplît le dessein qu'on avoit formé , quand on l'entreprit. Mais nous avons vu que de toutes les difficultés , une des plus considérables , c'étoit de le produire une fois , quelqu'informe qu'il fût , & qu'on ne nous raviroît pas l'honneur d'avoir surmonté cet obstacle. Nous avons vu que l'*Encyclopédie* ne pouvoit être que la tentative d'un siècle philosophe ; que ce siècle étoit arrivé ; que la renommée , en portant à l'immortalité les noms de ceux qui l'achèveront , peut-être ne dédaigneroit pas de se charger des nôtres ; & nous nous sommes sentis ranimés par cette idée si consolante & si douce , qu'on s'entretiendroit aussi de nous , lorsque nous ne serions plus ; par ce murmure si voluptueux , qui nous faisoit entendre dans la bouche de quelques-uns de nos contemporains , ce que diroient de nous des hommes à l'instruction & au bonheur desquels nous nous immolions , que nous estimions & que nous aimions , quoiqu'ils ne fussent pas encore. Nous avons senti se développer en nous ce germe d'émulation , qui envie au trépas la meilleure partie de nous-mêmes , & ravit au néant les seuls momens de notre existence dont nous soyons réellement flatés. En effet , l'homme se montre à ses contemporains & se voit tel qu'il est , composé bizarre de qualités sublimes & de faiblesses honteuses. Mais les faiblesses suivent la dépouille mortelle dans le tombeau , & disparaissent avec elle ; la même terre les couvre : il ne reste que les qualités éternisées dans les monumens qu'il s'est élevés à lui-même , ou qu'il doit à la vénération & à la reconnaissance publiques ; honneurs dont la conscience de son propre mérite lui donne une jouissance anticipée ; jouissance aussi pure , aussi forte , aussi réelle qu'aucune autre jouissance , & dans laquelle il ne peut y avoir d'imaginaire , que les titres sur lesquels on

fonde ses prétentions. Les nôtres sont déposés dans cet ouvrage ; la postérité les jugera.

J'ai dit qu'il n'appartenoit qu'à un siècle philosophe, de tenter une *Encyclopédie* ; & je l'ai dit, parce que cet ouvrage demande par-tout plus de hardiesse dans l'esprit, qu'on n'en a communément dans les siècles pusillanimes du goût. Il faut tout examiner, tout remuer sans exception & sans ménagement : oser voir, ainsi que nous commençons à nous en convaincre, qu'il en est presque des genres de littérature, ainsi que de la compilation générale des lois, & de la première formation des villes ; que c'est à un hasard singulier, à une circonstance bizarre, quelquefois à un effor du génie, qu'ils ont dû leur naissance ; que ceux qui sont venus après les premiers inventeurs, n'ont été, pour la plupart, que leurs esclaves ; que des productions qu'on devoit regarder comme le premier degré, prises aveuglément pour le dernier terme, au lieu d'avancer un art à sa perfection, n'ont servi qu'à le retarder, en réduisant les autres hommes à la condition servile d'imitateurs ; qu'aussi-tôt qu'un nom fut donné à une composition d'un caractère particulier, il fallut modeler rigoureusement sur cette esquisse, toutes celles qui se firent ; que s'il parut de tems en tems un homme d'un génie hardi & original, qui, fatigué du joug reçu, osa le secouer, s'éloigner de la route commune, & enfanter quelque ouvrage auquel le nom donné & les lois prescrites ne furent point exactement applicables, il tomba dans l'oubli, & y resta très-long-tems. Il faut fouler aux piés toutes ces vieilles puérilités ; renverser les barrières que la raison n'aura point posées ; rendre aux Sciences & aux Arts une liberté qui leur est si précieuse, & dire aux admirateurs de l'antiquité, appelez le *Marchand de Londres*, comme il vous plaira, pourvu que vous conveniez que cette pièce étincelle de beautés sublimes. Il falloit un tems raisonneur, où l'on ne cherchât plus les règles dans les auteurs, mais dans la nature, & où l'on sentît le faux & le vrai de tant de poétiques arbitraires : je prends le terme de *poétique* dans son acception la plus générale, pour un système de règles données, selon lesquelles, en quelque genre que ce soit, on prétend qu'il faut travailler pour réussir.

Mais ce siècle s'est fait attendre si long-tems, que j'ai pensé quelquefois qu'il seroit heureux pour un peuple, qu'il ne se rencontrât point chez lui un homme extraordinaire, sous lequel un art naissant fît ses premiers progrès trop grands & trop rapides, & qui en interrompit le mouvement insensible & naturel. Les ouvrages de cet homme seront nécessairement des composés monstrueux, parce que le génie & le bon goût sont deux qualités très-différentes. La nature donne l'un en un moment : l'autre est le produit des siècles. Ces monstres deviendront des modèles nationaux ; ils décideront le goût d'un peuple. Les bons esprits qui succéderont, trouveront en leur faveur une prévention qu'ils n'osent heurter ; & la notion du Beau s'obscurcira, comme il arriveroit à celle du Bien de s'obscurcir chez des barbares qui auroient pris une vénération excessive pour quelque chef d'un caractère équivoque, qui se seroit rendu recommandable par des services importants & des vices heureux. Dans le moral, il n'y a que Dieu qui doive servir de modèle à l'homme ; dans les Arts, que la nature. Si les Sciences & les Arts s'avancent par des degrés insensibles, un homme ne différera pas assez d'un autre pour lui en imposer, fonder un genre adopté, & donner un goût à la nation ; conséquemment la nature & la raison conserveront leurs droits. Elles les avoient perdus ; elles sont sur le point de les recouvrer ; & l'on va voir combien il nous importoit de connoître & de saisir ce moment.

Tandis que les siècles s'écoulent, la masse des ouvrages s'accroît sans cesse, & l'on prévoit un moment où il seroit presque aussi difficile de s'instruire dans une bibliothèque, que dans l'univers, & presque aussi court de chercher une vérité subsistante dans la nature, qu'égagée dans une multitude immense de volumes ; il faudroit alors se livrer, par nécessité, à un travail qu'on auroit négligé d'entreprendre, parce qu'on n'en auroit pas senti le besoin.

Si l'on se représente la face de la Littérature dans les tems où l'impression n'étoit pas encore, on verra un petit nombre d'hommes de génie occupés à composer, & un peuple innombrable de manouvriers occupés à transcrire. Si l'on anticipe sur les siècles à venir, & qu'on se représente la face de la Littérature, lorsque l'impression, qui ne se repose point, aura rempli de volumes d'immenses bâtimens ; on la trouvera partagée derechef en deux classes d'hommes. Les uns liront peu & s'abandonneront à des recherches qui seront nouvelles ou qu'ils prendront pour telles, (car si nous ignorons déjà une partie de ce qui est contenu dans tant de volumes publiés en toutes sortes de langues, nous saurons bien moins encore ce que renfermeront ces volumes augmentés d'un nombre d'autres cent fois, mille fois plus grand) ; les autres, manouvriers incapables de rien produire, s'occuperont à feuilleter jour & nuit ces volumes, & à en séparer ce qu'ils jugeront digne d'être recueilli & conservé. Cette prédiction ne commence-t-elle pas à s'accomplir ? & plusieurs de nos littérateurs ne sont-ils pas déjà employés à réduire tous nos grands livres à de petits où l'on trouve encore beaucoup de superflu ? Supposons maintenant leurs analyses bien faites, & distribuées sous la forme alphabétique en un nombre de volumes ordonnés par des hommes intelligens, & l'on aura les matériaux d'une *Encyclopédie*.

Nous avons donc entrepris aujourd'hui pour le bien des Lettres, & par intérêt pour le genre humain, un Ouvrage auquel nos neveux auroient été forcés de se livrer, mais dans des circonstances beaucoup moins favorables ; lorsque la surabondance des livres leur en auroit rendu l'exécution très-pénible.

Qu'il me soit permis, avant que d'entrer plus avant dans l'examen de la matière encyclopédique, de jeter un coup d'œil sur ces auteurs qui occupent déjà tant de rayons dans nos bibliothèques, qui gagnent du terrain tous les jours, & qui dans un siècle ou deux rempliront seuls des édifices. C'est, ce me semble, une idée bien mortifiante pour ces volumineux écrivains, que de tant de papiers qu'ils ont couverts d'écriture, il n'y aura pas une ligne à extraire pour le dictionnaire universel de la connoissance humaine. S'ils ne se soutiennent par l'excellence du coloris, qualité particulière aux hommes de génie, je demande ce qu'ils deviendront.

Mais il est naturel que ces réflexions qui nous échappent sur le sort de tant d'autres, nous fassent rentrer en nous-mêmes, & considérer le sort qui nous attend. J'examine notre travail sans partialité ; je vois qu'il n'y a peut-être aucune sorte de faute que nous n'ayons commise, & je suis forcé d'avouer que d'une *Encyclopédie* telle que la nôtre, il en entreroit à peine les deux tiers dans une véritable *Encyclopédie*. C'est beaucoup, sur-tout si l'on convient qu'en jettant les premiers fondemens d'un pareil ouvrage, l'on a été forcé de prendre pour base un mauvais auteur, quel qu'il fût, Chambers, Alstedius, ou un autre. Il n'y a presque aucun de nos collègues qu'on eût déterminé à travailler, si on lui eût proposé de composer à neuf toute sa partie ; tous auroient été effrayés, & l'*Encyclopédie* ne se seroit point faite. Mais en présentant à chacun un rouleau de papiers, qu'il ne s'agissoit que de revoir, corriger, augmenter, le travail de création, qui est toujours celui

celui qu'on redoute, dispaeroissoit, & l'on se laissoit engager par la considération la plus chimérique. Car ces lambeaux découfus se sont trouvés si incomplets, si mal composés, si mal traduits, si pleins d'omissions, d'erreurs, & d'inexactitudes, si contraires aux idées de nos collègues, que la plupart les ont rejetés. Que n'ont-ils eu tous le même courage ? Le seul avantage qu'en aient retiré les premiers, c'est de connoître d'un coup d'œil la nomenclature de leur partie, qu'ils auroient pû trouver du moins aussi complete dans des tables de différens ouvrages, ou dans quelque dictionnaire de langue.

Ce frivole avantage a coûté bien cher. Que de tems perdu à traduire de mauvaises choses ? que de dépenses pour se procurer un plagiat continu ? combien de fautes & de reproches qu'on se seroit épargnés avec une simple nomenclature ? Mais eût-elle suffi pour déterminer nos collègues ? D'ailleurs cette partie même ne pouvoit guere se perfectionner que par l'exécution. A mesure qu'on exécute un morceau, la nomenclature se développe, les termes à définir se présentent en foule ; il vient une infinité d'idées à renvoyer sous différens chefs ; ce qu'on ne fait pas est du moins indiqué par un renvoi, comme étant du partage d'un autre : en un mot, ce que chacun fournit & se demande réciproquement, voilà la source d'où découlent les mots.

D'où l'on voit 1°. qu'on ne pouvoit, à une premiere édition, employer un trop grand nombre de collègues ; mais que si notre travail n'est pas tout-à-fait inutile, un petit nombre d'hommes bien choisis suffiroit à l'exécution d'une seconde. Il faudroit les préposer à différens travailleurs subalternes, auxquels ils feroient honneur des secours qu'ils en auroient reçus, mais dont ils seroient obligés d'adopter l'ouvrage, afin qu'ils ne pussent se dispenser d'y mettre la dernière main ; que leur propre réputation se trouvât engagée, & qu'on pût les accuser directement ou de négligence ou d'incapacité. Un travailleur qui ose demander que son nom ne soit point mis à la fin d'un de ses articles, avoue qu'il le trouve mal fait, ou du moins indigne de lui. Je crois que, selon ce nouvel arrangement, il ne seroit pas impossible qu'un seul homme se chargeât de l'Anatomie, de la Médecine, de la Chirurgie, de la Matière médicale, & d'une portion de la Pharmacie ; un autre de la Chimie, de la partie restante de la Pharmacie, & de ce qu'il y a de chimique dans des Arts, tels que la Métallurgie, la Teinture, une partie de l'Orfèvrerie, une partie de la Chaudronnerie, de la Plomberie, de la préparation des couleurs de toute espece, métalliques ou autres, &c. Un seul homme bien instruit de quelque art en fer, embrasseroit les métiers de Cloutier, de Coutelier, de Serrurier, de Taillandier, &c. Un autre versé dans la Bijouterie se chargeroit des arts du Bijoutier, du Diamantaire, du Lapidair, du Metteur en œuvre. Je donnerois toujours la préférence à un homme qui auroit écrit avec succès sur la matière dont il se chargeroit. Quant à celui qui prépareroit actuellement un ouvrage sur cette matière, je ne l'accepterois pour collègue que s'il étoit déjà mon ami, que l'honnêteté de son caractère me fût bien connue, & que je ne pusse, sans lui faire l'injure la plus grande, le soupçonner d'un dessein secret de sacrifier notre ouvrage au sien.

2°. Que la premiere édition d'une *Encyclopédie*, ne peut être qu'une compilation très-informe & très-incomplete.

Mais, dira-t-on, comment avec tous ces défauts vous est-il arrivé d'obtenir un succès qu'aucune production aussi considérable n'a jamais eu ? A cela je réponds, que notre *Encyclopédie* a presque sur tout autre ouvrage, je ne dis pas de la même étendue, mais quel qu'il soit, composé par une société ou par un seul

Tome V.

homme, l'avantage de contenir une infinité de choses nouvelles, & qu'on chercheroit inutilement ailleurs. C'est la suite naturelle de l'heureux choix de ceux qui s'y sont consacrés.

Il ne s'est point encore fait, & il ne se fera de long tems une collection aussi considérable & aussi belle de machines. Nous avons environ mille planches. On est bien déterminé à ne rien épargner sur la gravure. Malgré le nombre prodigieux de figures qui les remplissent, nous avons eu l'attention de n'en admettre presque aucune qui ne représentât une machine subsistante & travaillant dans la société. Qu'on compare nos volumes avec le recueil si vanté de Ramelli, le théâtre des machines de Lupold, ou même les volumes des machines approuvées par l'académie des Sciences, & l'on jugera si de tous ces volumes fondus ensemble, il étoit possible d'en tirer vingt planches dignes d'entrer dans une collection telle que nous avons eu le courage de la concevoir & le bonheur de l'exécuter. Il n'y a rien ici ni de superflu, ni de suranné, ni d'idéal : tout y est en action & vivant. Mais indépendamment de ce mérite, & quelque différence qu'il puisse & qu'il doive nécessairement y avoir entre cette premiere édition & les suivantes, n'est-ce rien que d'avoir débuté ? Entre une infinité de difficultés qui se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit, qu'on pese seulement celle d'avoir rassemblé un assez grand nombre de collègues, qui, sans se connoître, semblent tous concourir d'amitié à la production d'un ouvrage commun. Des gens de Lettres ont fait pour leurs semblables & leurs égaux, ce qu'on n'eût point obtenu d'eux par aucune autre considération. C'est là le motif auquel nous devons nos premiers collègues ; & c'est à la même cause que nous devons ceux que nous nous associons tous les jours. Il regne entre eux tous une émulation, des égards, une concorde qu'on auroit peine à imaginer. On ne s'en tient pas à fournir les secours qu'on a promis, on se fait encore des sacrifices mutuels, chose bien plus difficile ! De-là tant d'articles qui partent de mains étrangères, sans qu'aucun de ceux qui s'étoient chargés des sciences auxquelles ils appartenoient en aient jamais été offensés. C'est qu'il ne s'agit point ici d'un intérêt particulier ; c'est qu'il ne regne entre nous aucune petite jalousie personnelle, & que la perfection de l'ouvrage & l'utilité du genre humain, ont fait naître le sentiment général dont on est animé.

Nous avons joui d'un avantage rare & précieux qu'il ne faudroit pas négliger dans le projet d'une seconde édition. Les hommes de Lettres de la plus grande réputation, les Artistes de la premiere force, n'ont pas dédaigné de nous envoyer quelques morceaux dans leur genre. Nous devons *Eloquence*, *Elégance*, *Esprit*, &c. à M. de Voltaire. M. de Montesquieu nous a laissé en mourant des fragmens sur l'article *Goût* ; M. de la Tour nous a promis ses idées sur la *Peinture* ; M. Cochin fils ne nous refuseroit pas l'article *Gravure*, si ses occupations lui laissoient le tems d'écrire.

Il ne seroit pas inutile d'établir des correspondances dans les lieux principaux du monde lettré, & je ne doute point qu'on n'y réussît. On s'instruira des usages, des coutumes, des productions, des travaux, des machines, &c. si on ne néglige personne, & si l'on a pour tous ce degré de considération que l'on doit à l'homme desintéressé qui veut se rendre utile.

Ce seroit un oubli inexcusable, que de ne se pas procurer la grande *Encyclopédie allemande*, le recueil des réglemens sur les Arts & Métiers de Londres & des autres pays ; les ouvrages appelés en anglois *the mysteries*, le fameux réglement des Piémontois sur leurs manufactures, des registres des doïanes, plu-

II°. M M m m

seurs inventaires de maisons de grands seigneurs & de bourgeois ; tous les traités sur les Arts en général & en particulier, les réglemens du Commerce, les statuts des Communautés, tous les recueils des Académies, sur-tout la collection académique dont le discours préliminaire & les premiers volumes viennent de paroître. Cet ouvrage ne peut manquer d'être excellent, à en juger par les sources où l'on se propose de puiser, & par l'étendue des connoissances, la fécondité des idées, & la fermeté de jugement & de goût de l'homme qui dirige cette grande entreprise. Le plus grand bonheur qui pût arriver à ceux qui nous succéderont un jour dans l'*Encyclopédie*, & qui se chargeront des éditions suivantes, c'est que le dictionnaire de l'Académie françoise, tel que je le conçois, & qu'il est conçu par les meilleurs esprits de cette illustre compagnie, ait été publié, que l'histoire naturelle ait paru toute entière, & que la collection académique soit achevée. Combien de travaux épargnés !

Entre les livres dont il est encore essentiel de se pourvoir, il faut compter les catalogues des grandes bibliothèques ; c'est-là qu'on apprend à connoître les sources où l'on doit puiser : il seroit même à souhaiter que l'éditeur fût en correspondance avec les bibliothécaires. S'il est nécessaire de consulter les bons ouvrages, il n'est pas inutile de parcourir les mauvais. Un bon livre fournit un ou plusieurs articles excellens ; un mauvais livre aide à faire mieux. Votre tâche est remplie dans celui-ci, l'autre l'abrege. D'ailleurs, faute d'une grande connoissance de la Bibliographie, on est exposé sans cesse à composer médiocrement, avec beaucoup de peine, de tems, & de dépense, ce que d'autres ont supérieurement exécuté. On se tourmente pour découvrir des choses connues. Observons qu'excepté la matière des Arts, il n'y a proprement du ressort d'un dictionnaire que ce qui est déjà publié, & que par conséquent il est d'autant plus à souhaiter que chacun connoisse les grands livres composés dans sa partie, & que l'éditeur soit muni des catalogues les plus complets & les plus étendus.

La citation exacte des sources seroit d'une grande utilité : il faudroit s'en imposer la loi. Ce seroit rendre un service important à ceux qui se destinent à l'étude particulière d'une science ou d'un art, que de leur donner la connoissance des bons auteurs, des meilleures éditions, & de l'ordre qu'ils doivent suivre dans leurs lectures. L'*Encyclopédie* s'en est quelquefois acquité, elle auroit dû n'y manquer jamais.

Il faut analyser scrupuleusement & fidelement tout ouvrage auquel le tems a assuré une réputation constante. Je dis le tems, parce qu'il y a bien de la différence entre une *Encyclopédie* & une collection de journaux. Une *Encyclopédie* est une exposition rapide & désintéressée des découvertes des hommes dans tous les lieux, dans tous les genres, & dans tous les siècles, sans aucun jugement des personnes ; au lieu que les journaux ne sont qu'une histoire momentanée des ouvrages & des auteurs. On y rend compte indistinctement des efforts heureux & malheureux, c'est-à-dire que pour un feuillet qui mérite de l'attention, on traite au long d'une infinité de volumes qui tombent dans l'oubli avant que le dernier journal de l'année ait paru. Combien ces ouvrages périodiques seroient abrégés, si on laissoit seulement un an d'intervalle entre la publication d'un livre & le compte qu'on en rendroit ou qu'on n'en rendroit pas : tel ouvrage dont on a parlé fort au long dans le journal, n'y seroit pas même nommé. Mais que devient l'extrait quand le livre est oublié ? Un dictionnaire universel & raisonné est destiné à l'instruction générale & permanente de l'espèce humaine ; les écrits périodiques, à la satisfaction momen-

tanée de la curiosité de quelques oisifs. Ils sont peu lus des gens de lettres.

Il faut particulièrement extraire des auteurs les systèmes, les idées singulieres, les observations, les expériences, les vûes, les maximes, & les faits.

Mais il y a des ouvrages si importants, si bien mérités, si précis, en petit nombre à la vérité, qu'une *Encyclopédie* doit les engloutir en entier. Ce sont ceux où l'objet général est traité d'une manière méthodique & profonde, tels que l'*essai sur l'entendement humain*, quoique trop diffus ; les *considérations sur les mœurs*, quoique trop serrées ; les *institutions astronomiques*, bien qu'elles ne soient pas assez élémentaires, &c.

Il faut distribuer les observations, les faits, les expériences, &c. aux endroits qui leur sont propres.

Il faut savoir dépecer artistement un ouvrage, en ménager les distributions, en présenter le plan, en faire une analyse qui forme le corps d'un article, dont les renvois indiqueront le reste de l'objet. Il ne s'agit pas de briser les jointures, mais de les relâcher ; de rompre les parties, mais de les désassembler & d'en conserver scrupuleusement ce que les Artistes appellent les repères.

Il importe quelquefois de faire mention des choses absurdes ; mais il faut que ce soit légèrement & en passant, seulement pour l'histoire de l'esprit humain, qui se dévoile mieux dans certains travers singuliers, que dans l'action la plus raisonnable. Ces travers sont pour le moraliste, ce qu'est la dissection d'un monstre pour l'historien de la Nature : elle lui sert plus que l'étude de cent individus qui se ressemblent. Il y a des mots qui peignent plus fortement & plus complètement que tout un discours. Un homme à qui on ne pouvoit reprocher aucune mauvaise action, disoit un mal infini de la nature humaine. Quelqu'un lui demanda : mais où avez-vous vu l'homme si hideux ? *en moi*, répondit-il. Voilà un méchant qui n'avoit jamais fait de mal ; puisse-t-il mourir bien-tôt ! Un autre disoit d'un ancien ami : un tel est un très-honnête-homme ; il est pauvre, mais cela ne m'empêche pas d'en faire un cas singulier. Il y a quarante ans que je suis son ami, & il ne m'a jamais demandé un sou. Ah, Moliere, où étiez-vous ? ce trait ne vous eût pas échappé, & votre Avare n'en offriroit aucun ni plus vrai ni plus énergique.

Comme il est au moins aussi important de rendre les hommes meilleurs, que de les rendre moins ignorans, je ne serois pas fâché qu'on recueillît tous les traits frappans des vertus morales. Il faudroit qu'ils fussent bien constatés : on les distribueroit chacun à leurs articles qu'ils vivifieroient. Pourquoi seroit-on si attentif à conserver l'histoire des pensées des hommes, & négligeroit-on l'histoire de leurs actions ? celle-ci n'est-elle pas la plus utile ? n'est-ce pas celle qui fait le plus d'honneur au genre humain ? Je ne veux pas qu'on rappelle les mauvaises actions ; il seroit à souhaiter qu'elles n'eussent jamais été. L'homme n'a pas besoin de mauvais exemples, ni la nature humaine d'être plus décriée. Il ne faudroit faire mention des actions deshonnêtes, que quand elles auroient été suivies, non de la perte de la vie & des biens, qui ne sont que trop souvent les suites funestes de la pratique de la vertu, mais que quand elles auroient rendu le méchant malheureux & méprisé au milieu des récompenses les plus éclatantes de ses forfaits. Les traits qu'il faudroit sur-tout recueillir, ce seroit ceux où le caractère de l'honnêteté est joint à celui d'une grande pénétration, ou d'une fermeté héroïque. Le trait de M. Pelisson ne seroit sûrement pas oublié. Il se porte accusateur de son maître & de son bienfaiteur : on le conduit à la bastille : on le confronte avec son accusé, qu'il charge de quelque malversation chimérique. L'accusé lui en demande la preuve. La preuve, lui répond Pelisson &

hé Monsieur, elle ne se peut tirer que de vos papiers, & vous savez-bien qu'ils sont tous brûlés : en effet ils l'étoient. Pelisson les avoit brûlés lui-même, mais il falloit en instruire le prisonnier ; & il ne balançoit pas de recourir à un expédient, sûr à la vérité, puisque tout le monde y fut trompé ; mais qui exposoit sa liberté, peut-être sa vie, & qui, s'il eût été ignoré, comme il pouvoit l'être, attachoit à son nom une infamie éternelle, dont la honte pouvoit réjaillir sur la république des lettres, où Pelisson occupoit un rang distingué. M. Gobinot de Reims supporte pendant quarante ans l'indignation publique qu'il encourroit par une excessive parcimonie dont il tiroit les sommes immenses qu'il destinoit à des monumens de la plus grande utilité. Associons-lui un prélat respectable par ses qualités apostoliques, ses dignités, sa naissance, la noble simplicité de ses mœurs, & la solidité de ses vertus. Dans une grande calamité, ce prélat, après avoir soulagé par d'abondantes distributions gratuites en argent & en grains la partie de son troupeau qui laissoit voir toute son indigence, songe à secourir celle qui cacheoit sa misère, en qui la honte étouffoit la plainte, & qui n'en étoit que plus malheureuse, contre l'oppression de ces hommes de sang, dont l'ame nage dans la joie au milieu du gémissement général, & il fait porter sur la place des grains qu'on y distribua à un prix fort au-dessous de celui qu'ils avoient coûté. L'esprit de parti qui abhorre tout acte vertueux qui n'est pas de quelqu'un des siens, traite sa charité de monopole, & un scélérat obscur inscrit cette atroce calomnie parmi celles dont il remplit depuis si long-tems ses feuilles hebdomadaires. Cependant il survient de nouvelles calamités ; le zèle inaltérable de ce rare pasteur continue de s'exercer, & il se trouve enfin un honnête homme qui élève la voix, qui dit la vérité, qui rend hommage à la vertu, & qui s'écrit transporté d'admiration : quel courage ! quelle patience héroïque ! qu'il est consolant pour le genre humain que la méchanceté ne soit pas capable de ces efforts ! Voilà les traits qu'il faut recueillir ; & qui est-ce qui les liroit sans sentir son cœur s'échauffer ? Si l'on publioit un recueil qui contiât beaucoup de ces grandes & belles actions, qui est-ce qui se résoudroit à mourir sans y avoir fourni la matière d'une ligne ? Croit-on qu'il y eût quelque ouvrage d'un plus grand pathétique ? Il me semble, quant à moi, qu'il y auroit peu de pages dans celui-ci, qu'un homme né avec une ame honnête & sensible n'arrosât de ses larmes.

Il faudroit singulièrement se garantir de l'adulation. Quant aux éloges mérités, il y auroit bien de l'injustice à ne les accorder qu'à la cendre insensible & froide de ceux qui ne peuvent plus les entendre : l'équité qui doit les dispenser, le cederait-elle à la modestie qui les refuse ? L'éloge est un encouragement à la vertu ; c'est un pacte public que vous faites contracter à l'homme vertueux. Si ses belles actions étoient gravées sur une colonne, perdrait-il un moment de vûe ce monument imposant ? ne feroit-il pas un des appuis les plus forts qu'on pût prêter à la foiblesse humaine ; il faudroit que l'homme se déterminât à briser lui-même sa statue. L'éloge d'un honnête homme est la plus digne & la plus douce récompense d'un autre honnête homme : après l'éloge de sa conscience, le plus flatteur est celui d'un homme de bien. O Rousseau, mon cher & digne ami, je n'ai jamais eû la force de me refuser à ta louange : j'en ai senti croître mon goût pour la vérité, & mon amour pour la vertu. Pourquoi tant d'oraisons funebres, & si peu de panégyriques des vivans ? Croit-on que Trajan n'eût pas craint de démentir son panégyriste ? Si on le croit, on ne connoît pas toute l'autorité de la considération générale. Après les bonnes actions qu'on

à faites, l'aiguillon le plus vif pour en multiplier le nombre, c'est la notoriété des premières ; c'est cette notoriété qui donne à l'homme un caractère public auquel il lui est difficile de renoncer. Ce secret innocent n'est-il pas même un des plus importans de l'éducation vertueuse ? Mettez votre fils dans l'occasion de pratiquer la vertu ; faites-lui de ses bonnes actions un caractère domestique ; attachez à son nom quelque épithète qui les lui rappelle ; accordez-lui de la considération : s'il franchit jamais cette barrière, j'ose assurer que le fond de son ame est mauvais ; que votre enfant est mal né, & que vous n'en ferez jamais qu'un méchant ; avec cette différence qu'il se fût précipité dans le vice tête baissée, & qu'arrêté par le contraste qu'il remarquera entre les dénominations honorables qu'on lui a accordées, & celles qu'il va encourir, il se laissera glisser vers le mal, mais par une pente qui ne sera pas assez insensible pour que des parens attentifs ne s'aperçoivent point de la dégradation successive de son caractère.

Je hais cent fois plus les satyres dans un ouvrage, que les éloges ne m'y plaisent : les personnalités sont odieuses en tout genre d'écrire ; on est sûr d'amuser le commun des hommes, quand on s'étudie à repaître sa méchanceté. Le ton de la satire est le plus mauvais de tous pour un dictionnaire, & l'ouvrage le plus impertinent & le plus ennuyeux qu'on pût concevoir, ce seroit un dictionnaire satyrique : c'est le seul qui nous manque. Il faut absolument bannir d'un grand livre ces à-propos légers, ces allusions fines, ces embellissemens délicats qui feroient la fortune d'une historiette : les traits qu'il faut expliquer deviennent fades, ou ne tardent pas à devenir intelligibles. Ce seroit une chose bien ridicule, que le besoin d'un commentaire dans un ouvrage, dont les différentes parties seroient destinées à s'interpréter réciproquement. Toute cette légèreté n'est qu'une mousse qui tombe peu-à-peu ; bien-tôt la partie volatile s'en est évaporée, & il ne reste plus qu'une vase insipide. Tel est aussi le sort de la plupart de ces étincelles qui partent du choc de la conversation : la sensation agréable, mais passagère, qu'elles excitent, naît des rapports qu'elles ont au moment, aux circonstances, aux lieux, aux personnes, à l'événement du jour ; rapports qui passent promptement. Les traits qui ne se remarquent point, parce que l'éclat n'en est pas le mérite principal, pleins de substance, & portant en eux le caractère de la simplicité jointe à un grand sens, sont les seuls qui se soutiendroient au grand jour : pour sentir la frivolité des autres, il n'y a qu'à les écrire. Si l'on me montroit un auteur qui eût composé ses mélanges d'après des conversations, je serois presque sûr qu'il auroit recueilli tout ce qu'il falloit négliger, & négligé tout ce qu'il importoit de recueillir. Gardons-nous bien de commettre avec ceux que nous consulterons, la même faute que cet écrivain commettrait avec les personnes qu'il fréquenteroit. Il en est des grands ouvrages ainsi que des grands édifices ; ils ne comportent que des ornemens rares & grands. Ces ornemens doivent être répandus avec économie & discernement, ou ils nuiront à la simplicité en multipliant les rapports ; à la grandeur, en divisant les parties & en obscurcissant l'ensemble ; & à l'intérêt, en partageant l'attention, qui sans ce défaut qui la distraît & la disperse, se rassembleroit toute entière sur les masses principales.

Si je proscriis les satyres, il n'en est pas ainsi ni des portraits, ni des réflexions. Les vertus s'enchaînent les unes aux autres, & les vices se tiennent, pour ainsi dire, par la main. Il n'y a pas une vertu, pas un vice qui n'ait son cortège : c'est une sorte d'association nécessaire. Imaginer un caractère, c'est trouver d'après une passion dominante donnée, bon-

ne ou mauvaise, les passions subordonnées qui l'accompagnent, les sentimens, les discours & les actions qu'elle suggere, & la sorte de teinte ou d'énergie que tout le système intellectuel & moral en reçoit: d'où l'on voit que les peintures idéales, conçues d'après les relations & l'influence réciproque des vertus & des vices, ne peuvent jamais devenir chimériques; que ce sont elles qui donnent la vraisemblance aux représentations dramatiques & à tous les ouvrages de mœurs; & qu'il se rencontrera éternellement dans la société des individus qui auront le bonheur & le malheur de leur ressembler. C'est ainsi qu'il arrive à un siècle très-éloigné d'élever des statues hideuses ou respectables, au bas desquelles la postérité écrit successivement différens noms: elle écrit Montesquieu où l'on avoit gravé Platon; Desfontaines, où on lisoit auparavant Erostrate ou Zoile: avec cette différence affligeante, qu'on ne manquera jamais de noms de plus en plus deshonorés pour remplacer celui d'Erostrate ou de Zoile; au lieu qu'on n'ose espérer de la succession des siècles, qu'elle nous en offre quelques-uns de plus en plus illustres pour succéder à Montesquieu, & pour être le troisième ou le quatrième depuis Platon. Nous ne pouvons élever un trop grand nombre de ces statues dans notre ouvrage: elles devroient être en bronze dans nos places publiques & dans nos jardins, & nous inviter à la vertu sur ces pié-d'estaux, où l'on a exposé à nos yeux & aux regards de nos enfans les débauches des dieux du Paganisme.

Après avoir traité de la matière *Encyclopédique* en général, on desireroit sans doute que nous entraînassions dans l'examen de chacune de ses parties en particulier; mais c'est au public, & non pas à nous, qu'il appartient de juger du travail de nos collègues & du nôtre.

Nous répondrons seulement à ceux qui auroient voulu qu'on supprimât la Théologie, que c'est une science; que cette science est très-étendue & très-curieuse, & qu'on auroit pu la rendre plus intéressante que la Mythologie, qu'ils auroient regrettée si nous l'eussions omise.

A ceux qui excluent de notre Dictionnaire la Géographie; que les noms, la longitude & la latitude des étoiles qu'ils y admettent, n'ont pas plus de droit d'y rester que les noms, la longitude & la latitude des villes qu'ils en rejettent.

A ceux qui l'auroient désirée moins sèche: qu'il étoit nécessaire de s'en tenir à la seule connoissance géographique des villes qui fût scientifique, à la seule qui nous suffiroit pour construire de bonnes cartes des tems anciens, si nous l'avions, & qui suffira à la postérité pour construire de bonnes cartes de nos tems, si nous la lui transmettons; & que le reste, étant entièrement historique, est hors de notre objet.

A ceux qui y ont regardé avec dégoût certains traits historiques, la cuisine, les modes, &c. qu'ils ont oublié combien ces matières ont engendré d'ouvrages d'érudition; que le plus succinct de nos articles en ce genre épargnera peut-être à nos descendants des années de recherches & des volumes de dissertations; qu'en supposant les savans à venir infiniment plus réservés que ceux du siècle passé, il est encore à présumer qu'ils ne dédaigneront pas d'écrire quelques pages pour expliquer ce que c'est qu'un *falbala* ou qu'un *pompon*; qu'un écrit sur nos modes, qu'on traiteroit aujourd'hui d'ouvrage frivole, seroit regardé dans deux mille ans, comme un ouvrage savant & profond, sur les habits François; ouvrage très-instructif pour les Littérateurs, les Peintres & les Sculpteurs; quant à notre cuisine, qu'on ne peut lui disputer d'être une branche importante de la Chimie.

A ceux qui se sont plaints que notre Botanique n'étoit ni assez complète ni assez intéressante: que ces reproches sont sans aucun fondement; qu'il étoit

impossible de s'étendre au-delà des genres, sans compiler des *in-folio*; qu'on n'a omis aucune des plantes usuelles; qu'on les a décrites; qu'on en a donné l'analyse chimique, les propriétés, soit comme remèdes, soit comme alimens; que la seule chose qu'on auroit pu ajouter, qui fût scientifique & qui n'auroit pas occupé un espace bien considérable, c'eût été d'indiquer à l'article du genre combien on comptoit d'espèces, & combien de variétés: & quant à la partie des arbres qui est si importante, qu'elle a dans l'*Encyclopédie*, à commencer au troisième volume, toute l'étendue qu'on lui peut desirer.

A ceux qui sont mécontents de la partie des Arts, & à ceux qui en sont satisfaits: qu'ils ont raison les uns & les autres, parce qu'il y a des choses dans cette matière immense qui sont on ne peut pas plus mal-faites, & d'autres qu'il seroit peut-être difficile de mieux faire.

Mais comme les Arts ont été l'objet principal de mon travail, je vais m'expliquer librement, & sur les défauts dans lesquels je suis tombé, & sur les précautions qu'il y auroit à prendre pour les corriger.

Celui qui se chargera de la matière des Arts, ne s'acquittera point de son travail d'une manière satisfaisante pour les autres & pour lui-même, s'il n'a profondément étudié l'histoire naturelle, & sur-tout la Minéralogie; s'il n'est excellent Mécanicien; s'il n'est très-versé dans la Physique rationnelle & expérimentale, & s'il n'a fait plusieurs cours de Chimie.

Naturaliste, il connoîtra d'un coup d'œil les substances que les Artistes emploient, & dont ils font communément tant de mystère.

Chimiste, il possédera les propriétés de ces substances: les raisons d'une infinité d'opérations lui seront connues; il éventera les secrets; les Artistes ne lui en imposeront point; il discernera sur le champ l'absurdité de leurs mensonges; il saisira l'esprit d'une manœuvre: les tours de mains ne lui échapperont point; il distinguera sans peine un mouvement indifférent, d'une précaution essentielle; tout ce qu'il écrira de la matière des Arts sera clair, certain, lumineux; & les conjectures sur les moyens de perfectionner ceux qu'on a, de retrouver des arts perdus, & d'en inventer de nouveaux, se présenteront en foule à son esprit.

La Physique lui rendra raison d'une infinité de phénomènes dont les ouvriers demeurent étonnés toute leur vie.

Avec de la mécanique & de la géométrie, il parviendra sans peine au calcul vrai & réel des forces; il ne lui restera que l'expérience à acquérir, pour tempérer la rigueur des suppositions mathématiques; qualité qui distingue, sur-tout dans la construction des machines délicates, le grand artiste de l'ouvrier commun à qui on ne donnera jamais une juste idée de ce tempérament, s'il ne l'a point acquise, & en qui on ne la rectifiera jamais, s'il s'en est fait de fausses notions.

Muni de ces connoissances, il commencera par introduire quelque ordre dans son travail, en rapportant les arts aux substances naturelles: ce qui est toujours possible; car l'histoire des Arts n'est que l'histoire de la nature employée. Voyez l'*Arbre encyclopédique*.

Il tracera ensuite pour chaque artiste un canevas à remplir; il leur imposera de traiter de la matière dont ils se servent, des lieux d'où ils la tirent, du prix qu'elle leur coûte, &c. des instrumens, des différens ouvrages, & de toutes les manœuvres.

Il comparera les mémoires des Artistes avec son canevas; il conférera avec eux; il leur fera suppléer de vive voix ce qu'ils auront omis, & éclaircir ce qu'ils auront mal expliqué.

Quelque mauvais que ces mémoires puissent être;

quand ils auront été faits de bonne foi, ils contiendront toujours une infinité de choses que l'homme le plus intelligent n'apercevra pas, ne soupçonnera point, & ne pourra demander. Il y en désirera d'autres à-la-vérité; mais ce seront celles que les Artistes ne celent à personne: car j'ai éprouvé que ceux qui s'occupent sans cesse d'un objet, avoient un penchant égal à croire que tout le monde savoit ce dont ils ne faisoient point un secret; & que ce dont ils faisoient un secret n'étoit connu de personne: en sorte qu'ils étoient toujours tentés de prendre celui qui les questionnoit, ou pour un génie transcendant ou pour un imbécille.

Tandis que les Artistes seront à l'ouvrage, il s'occupera à rectifier les articles que nous lui aurons transmis, & qu'il trouvera dans notre dictionnaire. Il ne tardera pas à s'apercevoir que malgré tous les soins que nous nous sommes donnés, il s'y est glissé des bevûes grossières (*voyez l'article BRIQUE*), & qu'il y a des articles entiers qui n'ont pas l'ombre du sens commun (*voyez l'article BLANCHISSERIE DE TOILES*): mais il apprendra, par son expérience, à nous savoir gré des choses qui seront bien, & à nous pardonner celles qui seront mal. C'est sur-tout quand il aura parcouru pendant quelque tems les ateliers, l'argent à la main, & qu'on lui aura fait payer bien cherement les faussetés les plus ridicules, qu'il connoitra quelle espece de gens ce sont que les Artistes, sur-tout à Paris, où la crainte des impôts les tient perpétuellement en méfiance, & où ils regardent tout homme qui les interroge avec quelque curiosité comme un émissaire des fermiers généraux, ou comme un ouvrier qui veut ouvrir boutique. Il m'a semblé qu'on éviteroit ces inconvéniens, en cherchant dans la province toutes les connoissances sur les Arts qu'on y pourroit recueillir: on y est connu; on s'adresse à des gens qui n'ont point de soupçon; l'argent y est plus rare, & le tems moins cher. D'où il me paroît évident qu'on s'instruira plus facilement & à moins de frais, & qu'on auroit des instructions plus sûres.

Il faudroit indiquer l'origine d'un art, & en suivre pié-à-pié les progrès quand ils ne seroient pas ignorés, ou substituer la conjecture & l'histoire hypothétique à l'histoire réelle. On peut assurer qu'ici le roman seroit souvent plus instructif que la vérité.

Mais il n'en est pas de l'origine & des progrès d'un art, ainsi que de l'origine & des progrès d'une science. Les Savans s'entretiennent: ils écrivent: ils font valoir leurs découvertes: ils contredisent: ils sont contredits. Ces contestations manifestent les faits & constatent les dates. Les Artistes au contraire vivent ignorés, obscurs, isolés; ils font tout pour leur intérêt, ils ne font presque rien pour leur gloire. Il y a des inventions qui restent des siècles entiers renfermées dans une famille: elles passent des peres aux enfans; se perfectionnent ou dégènerent, sans qu'on sache précisément ni à qui, ni à quel tems il faut en rapporter la découverte. Les pas insensibles par lesquels un art s'avance à la perfection, confondent aussi les dates. L'un recueille le chanvre; un autre le fait baigner; un troisieme le tille: c'est d'abord une corde grossière; puis un fil; ensuite une toile: mais il s'écoule un siècle entre chacun de ces progrès. Celui qui porteroit une production depuis son état naturel jusqu'à son emploi le plus parfait, seroit difficilement ignoré. Comment seroit-il impossible qu'un peuple se trouvât tout-à-coup vêtu d'une étoffe nouvelle, & ne demandât pas à qui il en est redevable? Mais ces cas n'arrivent point, ou n'arrivent que rarement.

Communément le hasard suggere les premieres tentatives; elles sont infructueuses & restent ignorées: un autre les reprend; il a un commencement de succès, mais dont on ne parle point: un troisie-

me marche sur les pas du second: un quatrième sur les pas du troisieme; & ainsi de suite, jusqu'à ce que le dernier produit des expériences soit excellent: & ce produit est le seul qui fasse sensation. Il arrive encore qu'à peine une idée est-elle éclosée dans un atelier, qu'elle en sort & se répand. On travaille en plusieurs endroits à la fois: chacun manœuvre de son côté; & la même invention, revendiquée en même tems par plusieurs, n'appartient proprement à personne, ou n'est attribuée qu'à celui qu'elle enrichit. Si l'on tient l'invention de l'étranger, la jalousie nationale tait le nom de l'inventeur, & ce nom reste inconnu.

Il seroit à souhaiter que le gouvernement autorisât à entrer dans les manufactures, à voir travailler, à interroger les ouvriers, & à dessiner les instrumens, les machines, & même le local.

Il y a des circonstances où les Artistes sont tellement impénétrables, que le moyen le plus court, ce seroit d'entrer soi-même en apprentissage, ou d'y mettre quelqu'un de confiance.

Il y a peu de secrets qu'on ne parvînt à connoître par cette voie: il faudroit divulguer tous ces secrets sans aucune exception.

Je fais que ce sentiment n'est pas celui de tout le monde: il y a des têtes étroites, des ames mal nées, indifférentes sur le sort du genre humain, & tellement concentrées dans leur petite société, qu'elles ne voyent rien au-delà de son intérêt. Ces hommes veulent qu'on les appelle bons citoyens; & j'y consens, pourvu qu'ils me permettent de les appeler *méchans hommes*. On diroit, à les entendre, qu'une *Encyclopédie* bien faite, qu'une histoire générale des Arts ne devroit être qu'un grand manuscrit soigneusement renfermé dans la bibliothèque du monarque, & inaccessible à d'autres yeux que les siens; un livre de l'Etat, & non du peuple. A quoi bon divulguer les connoissances de la nation, ses transactions secretes, ses inventions, son industrie, ses ressources, ses mysteres, sa lumiere, ses arts & toute sa sagesse! ne sont-ce pas là les choses auxquelles elle doit une partie de sa supériorité sur les nations rivales & circonvoisines? Voilà ce qu'ils disent; & voici ce qu'ils pourroient encore ajouter. Ne seroit-il pas à souhaiter qu'au lieu d'éclairer l'étranger, nous pussions répandre sur lui des ténèbres, & plonger dans la barbarie le reste de la terre, afin de le dominer plus sûrement? Ils ne font pas attention qu'ils n'occupent qu'un point sur ce globe, & qu'ils n'y dureront qu'un moment; que c'est à ce point & à cet instant qu'ils sacrifient le bonheur des siècles à venir & de l'espece entiere. Ils savent mieux que personne que la durée moyenne d'un empire n'est pas de deux mille ans, & que dans moins de tems peut-être, le nom *François*, ce nom qui durera éternellement dans l'histoire, seroit inutilement cherché sur la surface de la terre. Ces considérations n'étendent point leurs vûes; il semble que le mot *humanité* soit pour eux un mot vuide de sens. Encore s'ils étoient conséquens! mais dans un autre moment ils se déchaineront contre l'impénétrabilité des sanctuaires de l'Egypte; ils déploreront la perte des connoissances anciennes; ils accuseront la négligence ou le silence des auteurs qui se sont tûs ou qui ont parlé si mal d'une infinité d'objets importants; & ils ne s'apercevront pas qu'ils exigent des hommes d'autrefois ce dont ils font un crime à ceux d'aujourd'hui, & qu'ils blament les autres d'avoir été ce qu'ils se font honneur d'être.

Ces *bons citoyens* sont les plus dangereux ennemis que nous ayons eus. En général, il faut profiter des critiques, sans y répondre, quand elles sont bonnes; les négliger, quand elles sont mauvaises. N'est-ce pas une perspective bien agréable pour tous ceux qui

s'opiniâtrent à noircir du papier contre nous, que si l'*Encyclopédie* conserve dans dix ans la réputation dont elle jouit, il ne fera plus question de leurs écrits, & qu'il en sera bien moins question encore, si elle est ignorée.

J'ai entendu dire à M. de Fontenelle, que son appartement ne contiendrait pas tous les ouvrages qu'on avoit publiés contre lui. Qui est-ce qui en connoît un seul ? L'esprit des lois & l'histoire naturelle ne font que de paroître, & les critiques qu'on en a faites sont entièrement ignorées. Nous avons déjà remarqué que parmi ceux qui se sont érigés en censeurs de l'*Encyclopédie*, il n'y en a presque pas un qui eût les talens nécessaires pour l'enrichir d'un bon article. Je ne croirois pas exagérer, quand j'ajouterois que c'est un livre dont la très-grande partie seroit à étudier pour eux. L'esprit philosophique est celui dans lequel on l'a composé, & il s'en faut beaucoup que la plupart de ceux qui nous jugent, soient à cet égard seulement au niveau de leur siècle. J'en appelle à leurs ouvrages. C'est par cette raison qu'ils ne dureront pas, & que nous osons présumer que notre Dictionnaire fera plus lû & plus estimé dans quelques années, qu'il ne l'est encore aujourd'hui. Il ne nous seroit pas difficile de citer d'autres auteurs qui ont eu, & qui auront le même sort. Les uns (comme nous l'avons déjà dit plus haut) élevés aux cieux, parce qu'ils avoient composé pour la multitude, qu'ils s'étoient assujettis aux idées courantes, & qu'ils s'étoient mis à la portée du commun des lecteurs, ont perdu de leur réputation, à mesure que l'esprit humain a fait des progrès, & ont fini par être oubliés. D'autres au contraire, trop forts pour le tems où ils ont paru, ont été peu lus, peu entendus, point goûtés, & sont demeurés obscurs, long-tems, jusqu'au moment où le siècle qu'ils avoient devancé fût écoulé, & qu'un autre siècle dont ils étoient avant qu'il fût arrivé, les atteignit, & rendit enfin justice à leur mérite.

Je crois avoir appris à mes concitoyens à estimer & à lire le chancelier Bacon; on a plus feuilleté ce profond auteur depuis cinq à six ans, qu'il ne l'avoit jamais été. Nous sommes cependant encore bien loin de sentir l'importance de ses ouvrages; les esprits ne sont pas assez avancés. Il y a trop peu de personnes en état de s'élever à la hauteur de ses méditations; & peut-être le nombre n'en deviendra-t-il jamais guère plus grand. Qui sait si le *novum organum*, les *cogitata & visa*, le livre de *augmento scientiarum*, ne sont pas trop au-dessus de la portée moyenne de l'esprit humain, pour devenir dans aucun siècle, une lecture facile & commune? C'est au tems à éclaircir ce doute.

Mais ces considérations sur l'esprit & la matière d'un Dictionnaire encyclopédique nous conduisent naturellement à parler du style qui est propre à ce genre d'ouvrage.

Le laconisme n'est pas le ton d'un dictionnaire; il donne plus à deviner qu'il ne le faut pour le commun des lecteurs. Je voudrois qu'on ne laissât à penser que ce qui pourroit être perdu, sans qu'on en fût moins instruit sur le fond. L'effet de la diversité, outre qu'il est inévitable, ne me paroît point ici déplaisant. Chaque travailleur, chaque science, chaque art, chaque article, chaque sujet a sa langue & son style. Quel inconvénient y a-t-il à le lui conserver? s'il falloit que l'éditeur fût reconnoître sa main par-tout, l'ouvrage en seroit beaucoup retardé, & n'en seroit pas meilleur. Quelqu'instruit qu'un éditeur pût être, il s'exposeroit souvent à commettre une erreur de chose, dans l'intention de rectifier une faute de langue.

Je renfermérois le caractère général du style d'une *Encyclopédie*, en deux mots, *communia*, *propria*;

propria, *communiter*. En se conformant à cette règle, les choses communes seroient toujours élégantes; & les choses propres & particulières, toujours claires.

Il faut considérer un dictionnaire universel des Sciences & des Arts, comme une campagne immense couverte de montagnes, de plaines, de rochers, d'eaux, de forêts, d'animaux, & de tous les objets qui font la variété d'un grand paysage. La lumière du ciel les éclaire tous; mais ils en sont tous frappés diversement. Les uns s'avancent par leur nature & leur exposition, jusque sur le devant de la scène; d'autres sont distribués sur une infinité de plans intermédiaires; il y en a qui se perdent dans le lointain; tous se font valoir réciproquement.

Si la trace la plus légère d'affectation est insupportable dans un petit ouvrage, que seroit-ce au jugement des gens de Lettres, qu'un grand ouvrage où ce défaut dominerait? Je suis sûr que l'excellence de la matière ne contrebalanceroit pas ce vice de style, & qu'il seroit peu lû. Les ouvrages de deux des plus grands hommes que la nature ait produits, l'un philosophe, & l'autre poète, seroient infiniment plus parfaits & plus estimés, si ces hommes rares n'avoient été doués dans un degré très-extraordinaire, de deux talens qui me semblent contradictoires, le génie & le bel esprit. Les traits les plus brillans & les comparaisons les plus ingénieuses y déparent à tout moment les idées les plus sublimes. La nature les auroit traités beaucoup plus favorablement, si, leur ayant accordé le génie, elle leur eût refusé le bel esprit. Le goût solide & vrai, le sublime en quelque genre que ce soit, le pathétique, les grands effets de la crainte, de la commisération & de la terreur, les sentimens nobles & relevés, les grandes idées rejettent le tour épigrammatique & le contraste des expressions.

Si toutefois il y a quelqu'ouvrage qui comporte de la variété dans le style, c'est une *Encyclopédie*; mais comme j'ai désiré que les objets les plus indifférens y fussent toujours secrètement rapportés à l'homme, y prissent un tour moral, respirassent la décence, la dignité, la sensibilité, l'élévation de l'âme, en un mot qu'on y discernât par-tout le souffle de l'honnêteté; je voudrois aussi que le ton répondît à ces vûes, & qu'il en reçût quelque austérité, même dans les endroits où les couleurs les plus brillantes & les plus gaies n'auroient pas été déplacées. C'est manquer son but, que d'amuser & de plaire, quand on peut instruire & toucher.

Quant à la pureté de la diction, on a droit de l'exiger dans tout ouvrage. Je ne fais d'où vient l'indulgence injurieuse qu'on a pour les grands livres & sur-tout pour les dictionnaires. Il semble qu'on ait permis à l'*in-folio* d'être écrit pesamment, négligemment, sans génie, sans goût & sans finesse. Croit-on qu'il soit impossible d'introduire ces qualités dans un ouvrage de longue haleine? ou seroit-ce que la plupart des ouvrages de longue haleine qui ont paru jusqu'à présent, ayant communément ces défauts, on les a regardés comme un appanage du format?

Cependant on s'apercevra, en y regardant de près, que s'il y a quelqu'ouvrage où il soit facile de mettre du style, c'est un dictionnaire; tout y est coupé par articles; & les morceaux les plus étendus le sont moins qu'un discours oratoire.

Mais voici ce que c'est. Il est rare que ceux qui écrivent supérieurement, veuillent & puissent continuer long-tems une tâche si pénible; d'ailleurs dans les ouvrages de société où la gloire du succès est partagée, & où le travail d'un homme est confondu avec le travail de plusieurs, on se désigne en soi-même un associé pour émule; on compare son travail avec le sien; on rougiroit d'être au-des-

sous ; on se soucie peu d'être au-dessus ; on n'emploie qu'une partie de ses forces ; & l'on espere que ce qu'on aura négligé disparaîtra dans l'immensité des volumes.

C'est ainsi que l'intérêt s'affaiblit dans chacun, à mesure que le nombre des associés augmente ; & que, l'ouvrage d'un seul se distinguant d'autant moins qu'il a plus de collègues, le livre se trouve en général d'une médiocrité d'autant plus grande, qu'on y a employé plus de mains.

Cependant le tems leve le voile ; chacun est jugé selon son mérite. On distingue le travailleur négligent du travailleur honnête ou qui a rempli son devoir. Ce que quelques-uns ont fait, montre ce qu'on étoit en droit d'exiger de tous ; & le public nomme ceux dont il est mécontent, & regrette qu'ils aient si mal répondu à l'importance de l'entreprise, & au choix dont on les avoit honorés.

Je m'explique là-dessus avec d'autant plus de liberté, que personne ne fera plus exposé que moi à cette espece de censure, & que, quelque critique qu'on fasse de notre travail, soit en général soit en particulier, il n'en restera pas moins pour constant qu'il seroit très-difficile de former une seconde société de gens de Lettres & d'Artistes aussi nombreuse & mieux composée que celle qui concourt à la composition de ce Dictionnaire. S'il étoit facile de trouver mieux que moi pour auteur & pour éditeur, il faudra que l'on convienne qu'il étoit, sous ces deux aspects, infiniment plus facile encore de rencontrer moins bien que M. d'Alembert. Combien je gagnerois à cette espece d'énumération où les hommes se compenseroient les uns par les autres ! Ajoutons à cela qu'il y a des parties pour lesquelles on ne choisit point, & que cet inconvénient sera de toutes les éditions. Quelqu'honoraire qu'on proposât à un homme, il n'acquitteroit jamais le tems qu'on lui demanderoit. Il faut qu'un Artiste veille dans son atelier ; il faut qu'un homme public soit à ses fonctions. Celui-ci est malheureusement trop occupé, & l'homme de cabinet n'est malheureusement pas assez instruit. On se tire de-là comme on peut.

Mais s'il est facile à un dictionnaire d'être bien écrit, il n'est guere d'ouvrages auxquels il soit plus essentiel de l'être. Plus une route doit être longue, plus il seroit à souhaiter qu'elle fût agréable. Au reste, nous avons quelque raison de croire que nous ne sommes pas restés de ce côté sans succès. Il y a des personnes qui ont lû l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre ; & si l'on en excepte le dictionnaire de Bayle qui perd tous les jours un peu de cette prérogative, il n'y a guere que le nôtre qui en ait joui & qui en jouisse. Nous souhaitons qu'il la conserve peu, parce que nous aimons plus les progrès de l'esprit humain que la durée de nos productions, & que nous aurions réussi bien au-delà de nos espérances, si nous avions rendu les connoissances si populaires, qu'il fallût au commun des hommes un ouvrage plus fort que l'*Encyclopédie*, pour les attacher & les instruire.

Il seroit à souhaiter, quand il s'agit de style, qu'on pût imiter Petrone, qui a donné en même tems l'exemple & le précepte, lorsqu'ayant à peindre les qualités d'un beau discours, il a dit, *grandis, & ut ita dicam pudica oratio neque maculosa est neque turgida, sed naturali pulchritudine exsurgit*. La description est la chose même.

Il faut se garantir singulierement de l'obscurité, & se ressouvenir à chaque ligne qu'un dictionnaire est fait pour tout le monde, & que la répétition des mots qui offenseroit dans un ouvrage léger, devient un caractère de simplicité qui ne déplaira jamais dans un grand ouvrage.

Qu'il n'y ait jamais rien de vague dans l'expression. Il seroit mal dans un livre philosophique d'employer les termes les plus usités, lorsqu'ils n'empor-

tent avec eux aucune idée fixe, distincte & déterminée ; & il y a de ces termes, & en très-grand nombre. Si l'on pouvoit en donner des définitions, selon la nature qui ne change point, & non selon les conventions & les préjugés des hommes qui changent continuellement ; ces définitions deviendroient des germes de découvertes. Observons encore ici le besoin continuel que nous avons d'un modele invariable & constant auquel nos définitions & nos descriptions se rapportent, tel que la nature de l'homme, des animaux, ou des autres êtres subsistans. Le reste n'est rien, & celui qui ne fait pas écarter certaines notions particulieres, locales & passageres, est gêné dans son travail & sans cesse exposé à dire, contre le témoignage de sa conscience & la pente de son esprit, des choses inexactes pour le moment, & fausses ou du moins obscures & hasardées pour l'avenir.

Les ouvrages des génies les plus intrépides & les plus élevés, des plus grands philosophes de l'antiquité sont un peu défigurés par ce défaut. Il s'en manque beaucoup que ceux de nos jours en soient exempts. L'intolérance, le manque de la double doctrine, le défaut d'une langue hieroglyphique & sacrée, perpétueront à jamais ces contradictions, & continueront de tacher nos plus belles productions. On ne fait souvent ce qu'un homme a pensé sur les matieres les plus importantes. Il s'enveloppe dans des ténèbres affectées ; ses contemporains mêmes ignorent ses sentimens ; & l'on ne doit pas s'attendre que l'*Encyclopédie* soit exempte de ce défaut.

Plus les matieres seront abstraites, plus il faudra s'efforcer de les mettre à la portée de tous les lecteurs.

Un Editeur qui aura de l'expérience, & qui fera maître de lui-même, se placera dans la classe moyenne des esprits. Si la nature l'a élevé au rang des premiers génies, & qu'il n'en descendit jamais ; conversant sans cesse avec les hommes de la plus grande pénétration, il lui arriveroit de considérer les objets d'un point de vue où la multitude ne peut atteindre. Trop au-dessus d'elle, l'ouvrage deviendroit obscur pour trop de monde. Mais s'il se trouvoit malheureusement, ou s'il avoit la complaisance de s'abaisser fort au-dessous ; les matieres traitées comme pour des imbécilles deviendroient longues & fastidieuses. Il considérera donc le Monde comme son école, & le Genre humain comme son pupile ; & il dictera des leçons qui ne fassent pas perdre aux bons esprits un tems précieux, & qui ne rebutent point la foule des esprits ordinaires. Il y a deux classes d'hommes, à-peu-près également étroites, qu'il faut également négliger. Ce sont les génies transcendans & les imbécilles, qui n'ont besoin de maîtres ni les uns ni les autres.

Mais s'il n'est pas facile de saisir la portée commune des esprits, il l'est beaucoup moins encore à l'homme de génie de s'y fixer. Le génie tend naturellement à s'élever ; il cherche la région des nues ; s'il s'oublie un moment, il est emporté d'un vol rapide ; & bien-tôt les yeux ordinaires cessent de l'apercevoir & de le suivre.

Si chaque encyclopédiste s'étoit bien acquitté de son travail, l'attention principale d'un éditeur se réduiroit à circonscrire rigoureusement les différens objets ; à renfermer les parties en elles-mêmes, & à supprimer des redites, ce qui est toujours plus facile que de remplir des omissions ; les redites s'aperçoivent & se corrigent d'un trait de plume ; les omissions se dérobent & ne se suppléent pas sans travail. Le grand inconvénient, c'est que quand elles se montrent, c'est si brusquement, que l'éditeur se trouvant pressé entre une matiere qui demande du tems, & la vitesse de l'impression qui n'en accorde point, il faut que l'ouvrage soit estro-

pié, ou l'ordre perversi; l'ouvrage estropié, si l'on remplit sa tâche selon le tems; l'ordre perversi, si on la renvoie à quelqu'endroit écarté du dictionnaire.

Où est l'homme assez versé dans toutes les matières, pour en écrire sur le champ, comme s'il s'en étoit long-tems occupé? Où est l'éditeur qui aura les principes d'un auteur assez présens, ou des notions assez conformes aux siennes, pour ne tomber dans aucune contradiction?

N'est-ce pas même un travail presque au-dessus de ses forces, que d'avoir à remarquer les contradictions qui se trouveront nécessairement entre les principes & les idées de ses associés? S'il n'est pas de sa fonction de les lever quand elles sont réelles, il le doit au moins quand elles ne sont qu'apparentes: & dans le premier cas, peut-il être dispensé de les indiquer, de les faire sortir, d'en marquer la source, de montrer la route commune que deux auteurs ont suivie, & le point de division où ils ont commencé à se séparer; de balancer leurs raisons; de proposer des observations & des expériences pour & contre; de désigner, le côté de la vérité, ou celui de la vraisemblance? Il ne mettra l'ouvrage à-couvert du reproche, qu'en observant expressément que ce n'est pas le dictionnaire qui se contredit, mais les Sciences & les Arts qui ne sont pas d'accord. S'il alloit plus loin; s'il résolvoit les difficultés, il seroit homme de génie: mais peut-on exiger d'un éditeur qu'il soit homme de génie? Et ne seroit-ce pas une folie que de demander qu'il fût un génie universel?

Une attention que je recommanderai à l'éditeur qui nous succédera, & pour le bien de l'ouvrage, & pour la sûreté de sa personne, c'est d'envoyer aux censeurs les feuilles imprimées, & non le manuscrit. Avec cette précaution, les articles ne seront ni perdus, ni dérangés, ni supprimés; & le paraphe du censeur, mis au bas de la feuille imprimée, sera le garant le plus sûr qu'on n'a ni ajouté, ni altéré, ni retranché, & que l'ouvrage est resté dans l'état où il a jugé à-propos qu'il s'imprimât.

Mais le nom & la fonction de censeur me rappellent une question importante. On a demandé s'il ne vaudroit pas mieux qu'une *Encyclopédie* fût permise tacitement, qu'expressément approuvée: ceux qui soutenoient l'affirmative, disoient: «alors les auteurs jouïroient de toute la liberté nécessaire pour en faire un excellent ouvrage. Combien on y traiteroit de sujets importants! les beaux articles que le droit public fourniroit! Combien d'autres qu'on pourroit imprimer à deux colonnes, dont l'une établiroit le pour, & l'autre le contre! L'historique que seroit exposé sans partialité; le bien loué hautement; le mal blâmé sans réserve; les vérités assurées; les doutes proposés; les préjugés détruits, & l'usage des renvois politiques fort restreint».

Leurs antagonistes répondoient simplement «qu'il valoit mieux sacrifier un peu de liberté, que de s'exposer à tomber dans la licence; & d'ailleurs, ajoutoient-ils, telle est la constitution des choses qui nous environnent, que si un homme extraordinaire s'étoit proposé un ouvrage aussi étendu que le nôtre, & qu'il lui eût été donné par l'Etre suprême de connoître en tout la vérité, il faudroit encore pour sa sécurité, qu'il lui fût assigné un point inaccessible dans les airs, d'où ses feuilles tombassent sur la terre».

Puisqu'il est donc si à-propos de subir la censure littéraire, on ne peut avoir un censeur trop intelligent: il faudra qu'il sache se prêter au caractère général de l'ouvrage; voir sans intérêt ni pusillanimité; n'avoir de respect que pour ce qui est vraiment respectable; distinguer le ton qui convient à chaque personne & à chaque sujet; ne s'effaroucher ni des propos cyniques de Diogene, ni des termes techni-

ques de Winslow, ni des syllogismes d'Anaxagoras; ne pas exiger qu'on réfute, qu'on affoiblisse ou qu'on supprime, ce qu'on ne raconte qu'historiquement; sentir la différence d'un ouvrage immense & d'un in-douze; & aimer assez la vérité, la vertu, le progrès de connoissances humaines & l'honneur de la nation, pour n'avoir en vûe que ces grands objets.

Voilà le censeur que je voudrois: quant à l'homme que je désirerois pour auteur, il seroit ferme, instruit, honnête, véridique, d'aucun pays, d'aucune secte, d'aucun état; racontant les choses du moment où il vit, comme s'il en étoit à mille ans, & celles de l'endroit qu'il habite, comme s'il en étoit à deux mille lieues. Mais à un si digne collègue, qui faudroit-il pour éditeur? Un homme doué d'un grand sens, célèbre par l'étendue de ses connoissances, l'élévation de ses sentimens & de ses idées, & son amour pour le travail: un homme aimé & respecté par son caractère domestique & public; jamais enthousiaste, à moins que ce ne fût de la vérité, de la vertu, & de l'humanité.

Il ne faut pas imaginer que le concours de tant d'heureuses circonstances ne laissât aucune imperfection dans l'*Encyclopédie*: il y aura toujours des défauts dans un ouvrage de cette étendue. On les réparera d'abord par des suppléments, à mesure qu'ils se découvriront: mais il viendra nécessairement un tems où le public demandera lui-même une refonte générale; & comme on ne peut savoir à quelles mains ce travail important sera confié, il reste incertain si la nouvelle édition sera inférieure ou préférable à la précédente. Il n'est pas rare de voir des ouvrages considérables, revus, corrigés, augmentés par des mal-adroits, dégénérer à chaque réimpression, & tomber enfin dans le mépris. Nous en pourrions citer un exemple récent, si nous ne craignions de nous abandonner au ressentiment, en croyant céder à l'intérêt de la vérité.

L'*Encyclopédie* peut aisément s'améliorer; elle peut aussi aisément se détériorer. Mais le danger auquel il faudra principalement obvier, & que nous aurons prévu, c'est que le soin des éditions subséquentes ne soit pas abandonné au despotisme d'une société, d'une compagnie, quelle qu'elle puisse être. Nous avons annoncé, & nous en attestons nos contemporains & la postérité, que le moindre inconvénient qui pût en arriver, ce seroit qu'on supprimât des choses essentielles; qu'on multipliât à l'infini le nombre & le volume de celles qu'il faudroit supprimer; que l'esprit de corps, qui est ordinairement petit, jaloux, concentré, infectât la masse de l'ouvrage; que les Arts fussent négligés; qu'une matière d'un intérêt passager étouffât les autres; & que l'*Encyclopédie* subît le sort de tant d'ouvrages de controverse. Lorsque les Catholiques & les Protestans, las de disputes & rassasiés d'injures, prirent le parti du silence & du repos; on vit en un instant une foule de livres vantés, disparaître & tomber dans l'oubli, comme on voit tomber au fond d'un vaisseau, le sédiment d'une fermentation qui s'apaise.

Voilà les premières idées qui se sont offertes à mon esprit sur le projet d'un Dictionnaire universel & raisonné de la connoissance humaine; sur sa possibilité; sa fin; ses matériaux; l'ordonnance générale & particulière de ces matériaux; le style; la méthode; les renvois; la nomenclature; le manuscrit; les auteurs; les censeurs; les éditeurs, & le typographe.

Si l'on pese l'importance de ces objets, on s'apercevra facilement qu'il n'y en a aucun qui ne fournisse la matière d'un discours fort étendu; que j'ai laissé plus de choses à dire que je n'en ai dites; & que peut-être la prolixité & l'adulation ne seront pas au nombre des défauts qu'on pourra me reprocher.

ENDECAGONE

ENDECAGONE, voyez HENDECAGONE.

ENDECASYLLABE, (Belles-Lett.) Voyez HENDECASYLLABE.

ENDEMIQUE, adj. m. & f. d'ἐνδημῖος, ἐνδημῖος, vernaculus, populaire, terme de Medecine; épithete que l'on donne à certaines maladies particulieres à un pays, à une contrée, où elles attaquent un grand nombre de personnes en même tems, & continuellement ou avec des intervalles, après lesquels la même maladie reparoit de la même nature, avec les mêmes symptomes à-peu-près.

Ainsi le *plica* en Pologne, les *écrouelles* en Espagne, le *goëtre* dans les pays voisins des Alpes, sont des maladies *endémiques*; les *fièvres intermittentes* dans les endroits marécageux, &c. parce qu'il y a toujours un grand nombre de personnes dans chacun de ces lieux, qui sont affectées de ces maladies respectives.

La cause des maladies de ce caractère doit être commune à tous les habitans du lieu où elles regnent constamment; par conséquent on ne peut la trouver que dans la situation & le climat particulier du pays, dans les qualités de l'air & des eaux qui lui sont propres, & dans la maniere de vivre. Voyez l'admirable traité d'Hippocrate, qui est relatif à ce sujet, de *aëre, locis & aquis*. Voyez EPIDÉMIE. (d)

ENDENTÉ, adj. en termes de Blason, se dit d'un pal, d'une bande, d'une fasce, & autres pieces de triangles alternés de divers émaux. On appelle *croix endentée*, celle dont les branches sont terminées en façon de croix ancrée, & qui a une pointe comme un fer de lance entre les deux crochets.

Guaschi en Piémont, tranché, *endaté* d'or & d'azur.

ENDENTURE, f. f. (Jurispr.) du latin *indentatura*. C'étoit un papier partagé en deux colonnes, sur chacune desquelles le même acte étoit écrit; ensuite on coupoit ce papier par le milieu, non pas tout droit, mais en formant à droite & à gauche des espèces de dents, afin que quand on rapporteroit un des doubles de l'acte, on pût vérifier si c'étoit le véritable, en le rapprochant de l'autre, & observant si toutes les dents se rapportoient parfaitement: c'est ce que l'on appelloit *charta partita*, *charta indentata*, & en françois *chartie* ou *indenture*. Voyez CHARTE PARTIE. (A)

ENDETTÉ, adj. (Comm.) qui doit beaucoup, qui a contracté quantité de dettes. Voyez DETTES. (G)

ENDETTER une compagnie, verb. act. (Comm.) une société; c'est contracter en leur nom des dettes considérables. Les directeurs d'une compagnie sont souvent plus propres à l'endetter & à la ruiner, qu'à l'enrichir.

ENDETTER, (s') c'est faire des dettes en son propre & privé nom. (G)

ENDIVE, f. f. (Bot. Mat. méd. & Jard.) en latin *endivia* ou *intybus*, espèce de chicorée: cependant Ray l'en distingue, tant à cause de ses feuilles qui sont plus courtes, & non découpées, que parce que cette plante est annuelle, au lieu que la chicorée est vivace. Il y a trois sortes d'*endives* en usage; savoir l'*endive à feuilles larges* ou *commune*, la *petite endive*, & l'*endive* ou *chicorée frisée*.

L'*endive à feuilles larges*, ou *commune*, autrement dite *chicorée blanche*, est nommée par les Botanistes *endivia latifolia*, *scariola latifolia*, *endivia vulgaris*, &c.

Ses racines sont fibreuses & laiteuses: ses feuilles sont couchées sur terre avant qu'elle monte en tige; elles sont longues, larges, semblables à celles de la laitue, crénelées quelquefois à leur bord, un peu ameres. Les feuilles qui sont sur la tige, sont sem-

blables à celles du lierre, mais plus petites. La tige est haute d'une coudée, ou d'une coudée & demie; lisse, cannelée, creuse, branchue, tortue, donnant du lait quand on la blesse. Ses fleurs naissent à l'aisselle des feuilles; elles sont bleues, semblables à celles de la chicorée sauvage, aussi-bien que les graines.

La *petite endive*, en latin *endivia minor*, seu *angustifolia*, off. ne differe de la précédente que par ses feuilles qui sont plus étroites, plus ameres au goût; & par sa tige qui est plus branchue.

L'*endive* ou *chicorée frisée*, *endivia crispa* seu *romana*, *cicorium crispum*, off. a ses feuilles plus grandes que celles de l'*endive* commune. Elles sont crépues, & sinuées à leur fond. Sa tige est plus élevée, plus grosse & plus tendre que celle des autres *endives*. Sa graine est noire. Il y a long-tems que les Jardiniers ont l'art de rendre frisée l'*endive* commune, quoique Ray regarde ces deux plantes comme étant d'une espèce différente.

On sème l'*endive* dans les jardins, pour l'usage de la cuisine. Lorsqu'on la sème au printemps, elle croît promptement, fleurit, porte des graines en été, & meurt ensuite; mais quand on la sème en été, elle dure l'hiver, pourvu qu'on la couvre de terre au commencement de l'automne, après avoir lié auparavant ses feuilles: elle devient alors blanche comme de la neige, agréable au goût, & peut tenir lieu de salade en hiver. Voyez dans Miller l'art de sa culture.

Les feuilles fraîches d'*endive* verte paroissent contenir un sel essentiel, nitreux, ammoniacal, mêlé avec un peu d'huile subtile & de terre. Elles ne donnent dans les épreuves chimiques aucune marque d'acide, à cause de la grande quantité de sel urineux. Les feuilles d'*endive* que l'on a blanchies en les liant, donnent quelque acide, mais moins de sel volatil & de terre. Leur suc, quand on les lie pour les blanchir, fermente un peu intérieurement; & par-là les sels volatils, qui sont en grande quantité dans cette plante, sont un peu développés, s'envolent en partie, & il reste de l'acide & de l'eau: la terre est, par cette même fermentation, mêlée plus intimement avec les autres principes. Ces feuilles ainsi blanchies, sont plus tendres & plus agréables au goût, que lorsqu'elles sont vertes, à cause de la partie acide, qui est plus développée avec les sels alkalis & les huiles. Les feuilles vertes sont ameres, à cause de la grossièreté des molécules salines, & de leur différent mélange avec l'huile & la terre.

Les *endives* ne sont guere moins connues dans les boutiques d'apothicaires que dans les cuisines; on les y employe vertes & blanchies, sur-tout les feuilles, rarement les graines, & presque jamais les racines. Toutes les *endives* sont rafraîchissantes, détersives & apéritives, en vertu de leur sel nitreux, ammoniacal, subtil, délayé dans beaucoup de flegme. Elles rafraîchissent encore, en emportant les humeurs retenues dans les viscères; elles amollissent & détachent la bile visqueuse; elles divisent la férofité gluante ou la pituite épaisse. Elles sont donc utiles dans la jaunisse, dans les fièvres ardentes & bilieuses, dans les obstructions du foie, dans toutes les inflammations & les hémorrhagies: en un mot, ses vertus sont les mêmes que celles de la chicorée. On les employe dans les bouillons, les apôfemes tempérans, rafraîchissans & apéritifs. On les joint commodément aux feuilles de bourache, de buglose, de laitue, de pourpier, de pimprenelle, d'aigremoine, de scolopendre, de fumeterre. On en donne aussi le suc clarifié, ou la décoction, à la dose que l'on veut. Enfin la graine d'*endive* est mise au nombre des quatre petites semences froides, & entre dans les émulsions, au défaut des autres graines. Voyez

Ray, Tournefort, Bradley, Herman, Miller, Geoffroy ; ils vous instruiront complètement sur cette plante. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENDNIG, (*Géogr. mod.*) ville de Suabe en Allemagne ; elle appartient au Brisgaw.

ENDORMI, adj. (*Marine.*) Quelques-uns disent un vaisseau endormi, lorsqu'il perd son erre, soit lorsqu'il prend vent de vent, soit lorsqu'il met côté entravers, soit pour avoir mis les voiles sur le mât. (Z)

ENDOSSEMENT, f. m. (*Jurispr.*) est l'écriture que l'on met au dos d'un acte, & qui y est relatif ; ainsi on appelle *endossement*, la quittance qu'un créancier met au dos de l'obligation ou promesse de son débiteur, de ce qu'il a reçu en l'acquit ou déduction de son dû. On appelle aussi *endossement*, la quittance que le seigneur ou son receveur donne au dos d'un contrat d'acquisition, pour les droits seigneuriaux à lui dûs pour cette acquisition. *Coûtume de Peronne, art. 260.* Enfin le terme d'*endossement* se dit principalement de l'ordre que quelqu'un passe au profit d'un autre, au dos d'une lettre ou billet de change qui étoit tiré au profit de l'endosseur. On peut faire consécutivement plusieurs de ces *endossements*, c'est-à-dire que celui au profit de qui la lettre est endossée, met lui-même son *endossement* au profit d'un autre. Tous ceux qui mettent ainsi leur ordre sont appelés *endosseurs*, & le dernier porteur d'ordre a pour garans solidaires tous les endosseurs, tireurs & accepteurs. Voyez CHANGE, BILLET DE CHANGE, & LETTRE DE CHANGE, PROTÊT, TIREUR. (A)

ENDOSSER, (*Relieur.*) Endosser le livre lorsqu'il est passé en parchemin, c'est prendre deux ais que l'on place à chaque côté du dos, que l'on nomme *le mord*. On met le livre avec ses ais en presse, en ayant soin que les parchemins sortent de moitié hors du dos ; après quoi on prend un poinçon & un petit marteau avec lequel on arrange les cahiers du livre, le mord bien égalisé & le dos bien droit. On ferre la presse le plus qu'on peut, après quoi on lie le livre avec une ficelle cablée. Voyez la presse à endosser dans nos Planches de Reliure. Voyez aussi l'art. RELIURE.

ENDOZINNER, en terme de Boyaudier, c'est l'action de tourner les cordes en rond, & de les assembler par douzaines.

ENDRACHENDRACH, (*Hist. nat. Bot.*) nom d'un arbre qui croît dans l'île de Madagascar. Son bois est si dur & si compact, qu'il ne se corrompt jamais, même sous la terre. Cet arbre est fort élevé ; son bois est jaunâtre, pesant, & dur comme du fer. Son nom en langue du pays signifie durable. Hubner, *dictionn. universel*.

ENDROIT, LIEU, synonyme. (*Gramm.*) Ces mots désignent en général la place de quelque chose. Voici les nuances qui les distinguent. Lieu semble désigner une place plus étendue qu'endroit, & endroit désigne une place plus déterminée & plus limitée ; ainsi on peut dire : tel bourg est un lieu considérable, il commence à l'endroit où on a bâti telle maison. On dit aussi le lieu des corps, un homme de bas lieu, un endroit remarquable dans un auteur, un beau lieu, un vilain endroit, &c. (O)

ENDROMIS, f. f. (*Hist. anc.*) nom que les Grecs donnoient, selon Pollux le Grammairien, à la chausure de Diane, qui, en qualité de *chasseresse*, devoit en porter une fort légère ; aussi nommoit-on ainsi celle que portoient les coureurs dans les jeux publics. On croit que c'étoit une espèce de botine ou de cothurne, qui couvroit le pié & une partie de la jambe, & qui laissoit à l'un & à l'autre toute la liberté de leurs mouvemens. Les Latins avoient attaché à ce mot une signification toute différente, puisqu'ils désignoient par-là une sorte de robe épaisse &

grossière dont les athlètes se couvroient après la lutte, le pugilat, la course, la paume & les autres exercices violens, pour se garantir du froid ; au moins Martial dans une épigramme attribue-t-il toutes ces propriétés au vêtement qu'il nomme *endromida*. Chambers. (G)

ENDUIRE, v. act. (*Gramm.*) c'est étendre sur la surface d'un corps une épaisseur plus ou moins considérable d'une substance molle.

ENDUIRE UN BASSIN, (*Hydraul.*) On enduit un bassin neuf de ciment d'un bon ponce de mortier fin, que l'on frote avec de l'huile. Si ce bassin a été gâté par la gelée, ou long-tems sans eau, on peut le repiquer au vif, & l'enduire de trois à quatre ponces de cailloutage, & d'un enduit général de ciment. (K)

ENDUIRE, v. neut. (*Fauconn.*) se dit de l'oiseau quand il digere bien sa chair. Cet oiseau enduit bien, c'est-à-dire qu'il digere bien.

ENDUIT, en Architecture, composition faite de plâtre, ou de mortier de chaux & de sable, ou de chaux & de ciment, pour revêtir les murs. Il faut entendre dans les auteurs, par *albarium opus*, l'enduit de lait de chaux à plusieurs couches ; par *arenatum*, le crépi où le sable est mêlé avec la chaux ; par *marmoratum*, le stuc ; & par *teclorium opus*, tout ouvrage qui sert d'enduit, d'incrustation & de revêtement aux murs de maçonnerie. (P)

ENDUIT, en Peinture, se dit des couches qu'on applique sur les toiles, sur les murailles, le bois, &c. On ne se sert guere de ce terme ; on dit couche.

ENDYMATIES, (LES) Littérat. Les *endymaties* étoient des danses vêtues qui se dansoient en Arcadie au son de certains airs composés pour la flûte. Plutarque en parle dans son traité de la Musique, mais si laconiquement que l'on n'en fait pas davantage ; ainsi l'on ignore si ces danses entroient dans le culte religieux, si elles étoient militaires, ou si elles n'avoient lieu que dans les divertissemens, soit publics, soit particuliers. Quelle qu'en ait pu être la destination, il est toujours certain que les danseurs y étoient vêtus ; au lieu que les Lacédémoniens voisins des Argiens, & leurs maîtres dans l'art militaire, dansoient tout nus dans leurs gymnopédies. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENEMIE, (SAINTE) *Géogr. mod.* petite ville du Gevaudan en France.

ENEORÊME, f. m. (*Médecine.*) *ἐναϊωρήμα* ; c'est, selon Hippocrate & les autres médecins grecs, la partie hétérogène des urines gardées un certain tems, qui paroît distinguée par plus d'opacité, & qui est comme suspendue entre la surface de ce fluide excrémentiel, & le fond du vase dans lequel il est contenu.

Si la matière de l'éneorème se tient à la partie supérieure de l'urine, elle est appelée par cet auteur, *Epid. lib. III. μακρόρον, sublimamentum* ; si elle se soutient dans le milieu, sous la forme de nuage, il la nomme *νεφέλη, nubecula* ; si elle est plus pesante, & tend vers le fond du vase ; si elle paroît avoir plus de consistance, & ressemble à la matière spermatique, il lui donne le nom de *γόνωειδες, geniturae similis*.

Ces différens éneorèmes sont composés de parties huileuses, & d'un sable plus ou moins atténué, de sorte qu'il est plus ou moins léger, & se tient plus ou moins élevé dans l'urine. Selon Boerhaave, *Comment. institut. §. 382.* la nubécule est principalement formée de sel muriatique. Il dit avoir observé que ceux qui ont vécu pendant long-tems d'alimens salés, & n'ont pas bû beaucoup, comme les matelots après des voyages de long cours, rendent des urines dans lesquelles on voit toujours la nubécule. Si on la considère avec le microscope, on y distingue les parties du sel marin.

Pour ce qui est des présages que l'on peut tirer de

l'énéorème, par rapport à ses différences de consistance & de couleur, voyez URINE. (d)

ENEOSTIS, (*Hist. nat.*) pierres qui ressemblent à des os pétrifiés. Boèce de Boot les regarde comme une espèce de la pierre nommée *offisfragus lapis*. Voy. Boëtius de Boot, de *lapidib.* &c. Il y en a qui sont d'une grandeur extraordinaire, & qu'on croit avoir appartenu à des éléphants dont les os ont été pétrifiés sous terre. (—)

ENERGETIQUES, f. m. pl. terme dont on s'est servi quelquefois dans la Physique. On a appelé corps ou particules énergétiques, les corps ou particules qui paroissent avoir, pour ainsi dire, une force & une énergie innée, & qui produisent des effets différens, selon les différens mouvemens qu'elles ont; ainsi, dit-on, on peut appeler les particules du feu & de la poudre à canon, des corpuscules énergétiques. Au reste ce mot n'est plus en usage. (O)

ENERGIE, FORCE, synonyme. (*Gramm.*) Nous ne considérerons ici ces mots qu'en tant qu'ils s'appliquent au discours; car dans d'autres cas leur différence saute aux yeux. Il semble qu'énergie dit encore plus que force; & qu'énergie s'applique principalement aux discours qui peignent, & au caractère du style. On peut dire d'un orateur qu'il joint la force du raisonnement à l'énergie des expressions. On dit aussi une peinture énergique, & des images fortes. (O)

ENERGIQUES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) nom qu'on a donné dans le xvj. siècle à quelques sacramentaires, disciples de Calvin & de Melancton, qui soutenoient que l'Eucharistie n'étoit que l'énergie, c'est-à-dire la vertu de Jesus-Christ, & ne contenoit pas réellement son corps & son sang. Voyez CALVINISME. (G)

ENERGUMENE, subst. m. terme usité parmi les Théologiens & les Scholastiques, pour signifier une personne possédée du démon, ou tourmentée par le malin esprit. Voyez DÉMON.

Papias prétend que les énergumènes sont ceux qui contrefont les actions du diable, & qui operent des choses surprenantes qu'on croit surnaturelles. Il ne paroît pas fort persuadé de leur existence; mais l'Eglise l'admet, puisqu'elle les exorcise. Le concile d'Orange les exclut de la prêtrise, ou les prive des fonctions de cet ordre, quand la possession est postérieure à leur ordination. Chambers. (G)

ENERVATION, f. f. terme dont on se sert en Anatomie pour exprimer les tendons qui se remarquent dans les différentes parties des muscles droits du bas-ventre. Voyez DROIT.

Les fibres des muscles droits de l'abdomen ne vont pas d'une extrémité de ce muscle à l'autre, mais elles sont entre-coupées par des endroits nerveux que les anciens ont appelés énérvations, quoiqu'ils soient de véritables tendons. Voyez TENDON.

Leur nombre n'est pas toujours le même, puisque les uns en ont trois, d'autres quatre, &c. (L)

ENERVATION, *enervatio*, est plus un terme de Médecine que de l'usage ordinaire; il signifie à-peu-près la même chose que débilitation, affoiblissement. On emploie en françois le verbe énérvier plus communément que son substantif, pour exprimer les effets de la débauche du vin, des femmes, qui rend les hommes qui s'y adonnent, foibles, débiles, énérvés. Voyez DÉBILITÉ, FOIBLESSE.

Le mot énérvation est composé de nerf, *nervus*, & de e privatif. Nerf est là pris dans le sens du vulgaire, qui appelle de ce nom les tendons & les muscles même; ainsi on dit d'un homme musculeux qu'il est nerveux: on dit par conséquent d'un homme nerveux, qu'il est fort, vigoureux; & au contraire d'un homme exténué, usé, qu'il est énérvé, sur-tout quand l'affoiblissement provient des excès mentionnés.

Enervation, dans cette signification, est donc ce

que les Grecs appellent *ενυσις*, *virium prostratio*. C'est un abattement de forces, une langueur dans l'exercice des fonctions. On restraint même quelquefois encore plus le sens du mot énérvier, pour exprimer l'action d'affoiblir, qu'opère une trop grande & trop fréquente répétition de l'acte vénérien, ou de l'effusion de la liqueur féminale, excitée par quelque moyen que ce soit; & on se sert du mot énérvé, pour indiquer celui qui est affaibli par ces causes: ainsi on dit d'une femme voluptueuse qui a un commerce assidu de galanterie, & qui excite son amant à des excès fréquens, qu'elle énérvé cet homme. On dit aussi de bien des jeunes gens qu'ils s'énérvent par la masturbation, lorsqu'ils se livrent avec excès à ce pernicieux exercice. Voyez SEMENCE, MASTURATION. (d)

ENERVER, v. act. (*Man. Maréchal.*) opération pratiquée dans l'intention de diminuer le volume de l'extrémité inférieure de la tête du cheval, & dans le dessein de remédier à l'imperfection de ses yeux.

Il n'est question que de le priver à cet effet d'une partie que la nature ne lui a pas sans doute accordée en vain, mais que les Maréchaux extirpent malgré l'utilité dont elle peut lui être.

Cette partie n'est autre chose que les muscles releveurs de la levre antérieure. Leur attache fixe est au-dessous de l'orbite, dans l'endroit où se joignent l'os angulaire, l'os maxillaire, & l'os zigomatique. De-là ils descendent le long des naseaux, & dès la partie moyenne ils se changent chacun en un tendon qui à son extrémité s'unit avec celui du côté opposé, en formant une espèce d'aponévrose qui se termine dans le milieu de la levre. Ils diffèrent de tous les autres muscles destinés à mouvoir ces portions de la bouche, en ce qu'ils composent un corps rond qui n'est point cutané, & qui n'a aucune adhérence à la peau.

Quoi qu'il en soit, on ouvre les tégumens dès l'origine de chaque tendon, on les soulève ensuite avec la corne de chamois; après quoi on les infère l'un & l'autre dans un morceau de bois fendu, ou dans un instrument de fer imaginé pour cet usage. On pratique de plus d'autres ouvertures un peu au-dessus de leur réunion: là on incise; & en tournant les deux bâtons, ou l'instrument dans lequel ils sont pris & arrêtés, on attire en-dehors la portion coupée, & on les coupe de même dans le haut. Quelques maréchaux font d'abord leur incision en-haut, & les retirent par les ouvertures inférieures.

Je tenterois vainement de vanter ici l'étendue du génie & des lumières de ceux qui ont eu la première idée de cette opération; & je crois que le détail que j'en ai fait prouveroit plutôt au contraire que l'ignorance seule ose tout, & que les chevaux ne doivent point être compris dans la catégorie des animaux, qu'un homme d'esprit de ce siècle félicitoit de n'avoir point de médecin. (e)

ENFAITER, v. act. en *Architecture*; c'est couvrir de plomb le faite des combles d'ardoise; ou arrêter des tuiles faitières avec des arrêtes, sur ceux qui ne sont couverts que de tuile. (P)

ENFAITEMENT, f. m. terme de Plombier; ce sont des morceaux de plomb de différentes figures & garnis de divers ornemens, que les Plombiers placent sur les couvertures d'ardoises, pour en garnir les faites. Les enfaitemens contiennent plusieurs pièces, comme des brifliers, des bourseaux, des membrons, des bavettes, des amufures, & autres.

ENFANCE, f. f. (*Médecine.*) C'est la première partie de la vie humaine, selon la division que l'on en fait en différens âges, eu égard à ce qu'elle peut durer naturellement; ainsi on appelle enfance l'espace de tems qui s'écoule depuis la naissance jusqu'à ce que l'homme soit parvenu à avoir l'usage de la

raison, c'est-à-dire à l'âge de sept à huit ans. *Voyez* ENFANT, AGE.

Le bonheur dont on peut jouir dans ce monde, se réduit à avoir l'esprit bien réglé & le corps en bonne disposition : *mens sana in corpore sano*, dit Juvenal, *sat. x.* ainsi comme il faut posséder ces deux avantages, qui renferment tous les autres, pour n'avoir pas grand-chose à désirer d'ailleurs, on ne sauroit trop s'appliquer, pour le bien de l'humanité, à rechercher les moyens propres à en procurer la conservation ; lorsqu'on en jouit, à les perfectionner autant qu'il est possible, & à les rétablir lorsqu'on les a perdus.

C'est à l'égard de l'esprit que l'on trouve bien des préceptes concernant l'éducation des enfans : il en est peu concernant les soins que l'on doit prendre du corps pendant l'enfance : cependant quoique l'esprit soit la plus considérable partie de l'homme, & qu'on doive s'attacher principalement à le bien régler, il ne faut pas négliger le corps, à cause de l'étroite liaison qu'il y a entr'eux. La disposition des organes a le plus de part à rendre l'homme vertueux ou vicieux, spirituel ou idiot.

Il est donc du ressort de la Médecine de prescrire la conduite que doivent tenir les personnes chargées d'élever les enfans, & de veiller à tout ce qui peut contribuer à la conservation & à la perfection de leur santé ; à leur faire une constitution qui soit le moins qu'il est possible sujette aux maladies. C'est dans ce tems de la vie, où le tissu des fibres est plus délicat, où les organes sont les plus tendres, que l'économie animale est le plus susceptible des changemens avantageux ou nuisibles conséquemment au bon ou au mauvais effet des choses nécessaires, dont l'usage ou les impressions sont inévitables ; ainsi il est très-important de mettre de bonne heure à profit cette disposition, pour perfectionner ou fortifier le tempérament des enfans, selon qu'ils sont naturellement robustes ou foibles.

Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, s'accordent à-peu-près à proposer dans cette vue une méthode, qui se réduit à ce peu de règles très-faciles à pratiquer ; savoir, de ne nourrir les enfans que de viandes les plus communes ; de leur défendre l'usage du vin & de toutes les liqueurs fortes ; de ne leur donner que peu ou point de médecines ; de leur permettre de rester souvent au grand air ; de les laisser s'exposer eux-mêmes au soleil, aux injures du tems ; de ne pas leur tenir la tête couverte ; d'accoutumer leurs pieds au froid, à l'humidité ; de leur faire prendre de l'exercice ; de les laisser bien dormir, sur-tout dans les premières années de leur vie ; de les faire cependant lever de bon matin ; de ne leur pas faire des habits trop chauds & trop étroits ; de leur faire contracter l'habitude d'aller à la selle régulièrement ; de les empêcher de se livrer à une trop forte contention d'esprit, de ne l'exercer d'abord que très-moderément, & d'en augmenter l'application par degrés. En se conformant à ces règles jusqu'à l'habitude, il n'y a presque rien que le corps ne puisse endurer, presque point de genre de vie auquel il ne puisse s'accoutumer. C'est ce que l'on trouve plus amplement établi dans l'article HYGIENE, où sont expliquées les raisons sur lesquelles est fondée cette pratique. *Voyez aussi l'ouvrage de Locke sur l'éducation des enfans, traduit de l'anglois par M. Coste. (d)*

* ENFANCE DE JESUS-CHRIST, (*Filles de l'*) *Hist. eccléf.* congrégation dont le but étoit l'institution de jeunes filles, & le secours des malades. On n'y recevoit point de veuves : on n'épousoit la maison qu'après deux ans d'essai : on ne renonçoit point aux biens de famille en s'attachant à l'institut : il n'y avoit que les nobles qui pussent être supérieures. Quant aux autres emplois, les roturieres y pouvoient

prétendre ; il y en avoit cependant plusieurs d'abaissées à la condition de suivantes, de femmes de chambre, & de servantes. Cette communauté bisarre commença à Toulouse en 1657. Ce fut un chanoine de cette ville qui lui donna dans la suite des réglemens qui ne réparèrent rien ; on y observa au contraire d'en bannir les mots de *dortoir*, de *chauffoir*, de *refectoire*, & autres qui sentent le monastère. On ne s'appelloit point *sœurs*. Les *filles de l'enfance de Jesus* prenoient des laquais, des cochers ; mais il falloit que ceux-ci fussent mariés, & que les autres n'eussent point servi de filles dans le monde. Elles ne pouvoient choisir un régulier pour confesseur. Le chanoine de Toulouse soutenant contre toute remontrance la sagesse profonde de ses réglemens, & n'en voulant pas démordre, le roi Louis XIV. cassa l'institut, & renvoya les *filles de l'enfance de Jesus-Christ* chez leurs parens. Elles avoient alors cinq ou six établissemens, tant en Provence qu'en Languedoc.

ENFANT, *f. m.* *fil* ou *fil*le, (*Droit nat. Morale.*) relation de fils ou de fille à ses pere & mere, quoique dans le droit romain le nom d'enfant comprenne aussi les petits-fils, soit qu'ils descendent des mâles ou des femelles.

Les enfans ayant une relation très-étroite avec ceux dont ils ont reçu le jour, la nourriture & l'éducation, sont tenus par ces motifs à remplir vis-à-vis de leurs pere & mere des devoirs indispensables, tels que la déférence, l'obéissance, l'honneur, le respect ; comme aussi de leur rendre tous les services & leur donner tous les secours que peuvent inspirer leur situation & leur reconnoissance.

C'est par une suite de l'état de foiblesse & d'ignorance où naissent les enfans, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs pere & mere, auxquels la nature donne tout le pouvoir nécessaire pour gouverner ceux dont ils doivent procurer l'avantage.

Il résulte de-là que les enfans doivent de leur côté honorer leurs pere & mere en paroles & en effets. Ils leur doivent encore l'obéissance, non pas cependant une obéissance sans bornes, mais aussi étendue que le demande cette relation, & aussi grande que le permet la dépendance où les uns & les autres sont d'un supérieur commun. Ils doivent avoir pour leurs pere & mere des sentimens d'affection, d'estime & de respect, & témoigner ces sentimens par toute leur conduite. Ils doivent leur rendre tous les services dont ils sont capables, les conseiller dans leurs affaires, les consoler dans leurs malheurs, supporter patiemment leurs mauvaises humeurs & leurs défauts. Il n'est point d'âge, de rang, ni de dignité, qui puisse dispenser un enfant de ces sortes de devoirs. Enfin un enfant doit aider, assister, nourrir son pere & sa mere, quand ils sont tombés dans le besoin & dans l'indigence ; & l'on a loié Solon d'avoir noté d'infamie ceux qui manqueroient à un tel devoir, quoique la pratique n'en soit pas aussi souvent nécessaire que celle de l'obligation où sont les peres & meres de nourrir & d'élever leurs enfans.

Cependant pour mieux comprendre la nature & les justes bornes des devoirs dont nous venons de parler, il faut distinguer soigneusement trois états des enfans, selon les trois tems différens de leur vie.

Le premier est lorsque leur jugement est imparfait, & qu'ils manquent de discernement, comme dit Aristote.

Le second, lorsque leur jugement étant mûr, ils sont encore membres de la famille paternelle ; ou, comme s'exprime le même philosophe, qu'ils n'en sont pas encore séparés.

Le troisieme & dernier état, est lorsqu'ils sont sortis de cette famille par le mariage dans un âge mûr.

Dans le premier état, toutes les actions des enfans sont soumises à la direction de leurs pere & me-

re : car il est juste que ceux qui ne sont pas capables de se conduire eux-mêmes, soient gouvernés par autrui ; & il n'y a que ceux qui ont donné la naissance à un *enfant*, qui soient naturellement chargés du soin de le gouverner.

Dans le second état, c'est-à-dire lorsque les *enfants* ont atteint l'âge où leur jugement est mûr, il n'y a que les choses qui sont de quelque importance pour le bien de la famille paternelle ou maternelle, à l'égard desquelles ils dépendent de la volonté de leurs pere & mere ; & cela par cette raison, qu'il est juste que la partie se conforme aux intérêts du tout. Pour toutes les autres actions, ils ont alors le pouvoir moral de faire ce qu'ils trouvent à propos ; en sorte néanmoins qu'alors même ils doivent toujours tâcher de se conduire, autant qu'il est possible, d'une manière agréable à leurs parens.

Cependant comme cette obligation n'est pas fondée sur un droit que les parens aient d'en exiger à la rigueur les effets, mais seulement sur ce que demandent l'affection naturelle, le respect & la reconnaissance envers ceux de qui on tient la vie & l'éducation, si un *enfant* vient à y manquer, ce qu'il fait contre le gré de ses parens n'est pas plus nul pour cela, qu'une donation faite par un légitime propriétaire contre les règles de l'économie, ne devient invalide par cette seule raison.

Dans le troisième & dernier état, un *enfant* est maître absolu de lui-même à tous égards ; mais il ne laisse pas d'être obligé à avoir pour son pere & pour sa mere, pendant tout le reste de sa vie, les sentimens d'affection, d'honneur & de respect, dont le fondement subsiste toujours. Il suit de ce principe, que les actes d'un Roi ne peuvent point être annullés, par la raison que son pere ou sa mere ne les ont pas autorisés.

Si un *enfant* n'acqueroit jamais un degré de raison suffisant pour se conduire lui-même, comme il arrive aux innocens & aux lunatiques de naissance, il dépendroit toujours de la volonté de son pere & de sa mere ; mais ce sont-là des exemples rares, & hors du cours ordinaire de la nature : ainsi les liens de la sujétion des *enfants* ressemblent à leurs langes, qui ne leur sont nécessaires qu'à cause de la faiblesse de l'enfance. L'âge qui amène la raison, les met hors du pouvoir paternel, & les rend maîtres d'eux-mêmes ; en sorte qu'ils sont alors aussi égaux à leur pere & à leur mere, par rapport à l'état de liberté, qu'un pupille devient égal à son tuteur après le tems de la minorité réglé par les lois.

La liberté des *enfants* venus en âge d'hommes faits, & l'obéissance qu'ils doivent avant ce tems à leur pere & à leur mere, ne sont pas plus incompatibles que ne l'est, selon les plus zélés défenseurs de la monarchie absolue, la sujétion où se trouve un prince pendant sa minorité, par rapport à la reine régente, à sa nourrice, à ses tuteurs ou à ses gouverneurs, avec le droit qu'il a à la couronne qu'il hérite de son pere, ou avec l'autorité souveraine dont il fera un jour revêtu, lorsque l'âge l'aura rendu capable de se conduire lui-même & de conduire les autres.

Quoique les *enfants*, dès-lors qu'ils se trouvent en âge de connoître ce que demandent d'eux les lois de la nature, ou celles de la société civile dont ils sont membres, ne soient pas obligés de violer ces lois pour satisfaire leurs parens ; un *enfant* est toujours obligé d'honorer son pere & sa mere, en reconnaissance des soins qu'ils ont pris de lui, & rien ne sauroit l'en dispenser. Je dis qu'il est toujours obligé d'honorer son pere & sa mere, parce que la mere a autant de droit à ce devoir que le pere ; jusque-là que si le pere même ordonnoit le contraire à son *enfant*, il ne doit point lui obéir.

Mais j'ajoute en même tems ici, & très-expres-

ment, que les devoirs d'honneur, de respect, d'attachement, de reconnaissance, dus aux peres & meres, peuvent être plus ou moins étendus de la part des *enfants*, selon que le pere & la mere ont pris plus ou moins de soin de leur éducation, & s'y sont plus ou moins sacrifiés ; autrement un *enfant* n'a pas grande obligation à ses parens, qui, après l'avoir mis au monde, ont négligé de pourvoir selon leur état à lui fournir les moyens de vivre un jour heureusement ou utilement, tandis qu'eux-mêmes se sont livrés à leurs plaisirs, à leurs goûts, à leurs passions, à la dissipation de leur fortune, par ces dépenses vaines & superflues dont on voit tant d'exemples dans les pays de luxe. « Vous ne méritez rien de la patrie, » dit avec raison un poète romain, pour lui avoir » donné un citoyen, si par vos soins il n'est utile à » la république dans la guerre & dans la paix, & s'il » n'est propre à faire valoir nos terres » :

*Gratum est, quod patriæ civem, populoque dedisti ;
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis & bellorum, & pacis rebus agendis.*

Juven. sat. xjv. 70 & seqq.

Il est donc aisé de décider la question long-tems agitée, si l'obligation perpétuelle où sont les *enfants* envers leurs pere & mere, est fondée principalement sur la naissance, ou sur les bienfaits de l'éducation. En effet, pour pouvoir raisonnablement prétendre que quelqu'un nous ait grande obligation d'un bien qu'il reçoit par notre moyen, il faut avoir scû à qui l'on donnoit ; considérer si ce que l'on a fait a beaucoup coûté ; si l'on a eu intention de rendre service à celui qui en a profité, plutôt que de se procurer à soi-même quelque utilité ou quelque plaisir ; si l'on s'y est porté par raison plutôt que par les sens, ou pour satisfaire ses desirs ; enfin si ce que l'on donne peut être utile à celui qui le reçoit, sans que l'on fasse autre chose en sa faveur. Ces seules réflexions convaincront aisément, que l'éducation est d'un tout autre poids, pour fonder les devoirs des *enfants* envers leurs pere & mere, que ne l'est la naissance.

On agite encore sur ce sujet plusieurs questions importantes, mais dont la plupart peuvent être résolues par les principes que nous avons établis : voici néanmoins les principales.

1°. On demande si les promesses & les engagements d'un *enfant* sont valides. Je réponds que les promesses & les engagements d'un *enfant* qui se trouve dans le premier état d'enfance dont nous avons parlé, sont nulles ; parce que tout consentement suppose 1°. le pouvoir physique de consentir ; 2°. un pouvoir moral, c'est-à-dire l'usage de la raison ; 3°. un usage sérieux & libre de ces deux sortes de pouvoir. Or les *enfants* qui n'ont pas l'usage de la raison, ne sont point dans ce cas ; mais quand le jugement est parfaitement formé, il n'est pas douteux que dans le droit naturel, l'*enfant* qui s'est engagé librement à quelque chose où il n'a point été surpris ni trompé, comme à quelque emprunt d'argent, ne doit payer cet emprunt sans se prévaloir du bénéfice des lois civiles.

2°. On demande, si un *enfant* parvenu à un âge mûr, ne peut pas sortir de sa famille, sans l'acquiescement de ses pere & mere. Je réponds que dans l'indépendance de l'état de nature, les chefs de famille ne peuvent pas retenir un tel *enfant* malgré lui, lorsqu'il demande à se séparer de ses parens pour vivre en liberté, & par des raisons valables.

Il suit de ce principe, que les *enfants* en âge mûr peuvent se marier sans le consentement de leur pere & de leur mere, parce que l'obligation d'écouter & de respecter les conseils de ses supérieurs n'ôte pas par elle-même le droit de disposer de son bien & de sa personne. Je sai que le droit des peres & meres

est légitimement fondé sur leur puissance, sur leur amour, sur leur raison; tout cela est vrai, tant que les *enfants* sont dans l'état d'ignorance, & les passions dans l'état d'ivresse: mais quand les *enfants* ont atteint l'âge où se trouve la maturité de la raison, ils peuvent disposer de leur personne dans l'acte où la liberté est la plus nécessaire, c'est-à-dire dans le mariage; car on ne peut aimer par le cœur d'autrui. En un mot, le pouvoir paternel consiste à élever & gouverner ses *enfants*, pendant qu'ils ne sont pas en état de se conduire eux-mêmes, mais il ne s'étend pas plus loin dans le droit de nature. Voyez PERE, MERE, POUVOIR PATERNEL.

3°. On demande si les *enfants*, ceux-là même qui sont encore dans le ventre de leur mere, peuvent acquérir & conserver un droit de propriété sur les biens qu'on leur transfère. Les nations civilisées l'ont ainsi établi; de plus, la raison & l'équité naturelle autorisent cet établissement.

4°. Enfin on demande, si les *enfants* peuvent être punis pour le crime de leur pere ou de leur mere. Mais c'est-là une demande honteuse: personne ne peut être puni raisonnablement pour un crime d'autrui, lorsqu'il est lui-même innocent. Tout mérite & démerite est personnel, ayant pour principe la volonté de chacun, qui est le bien le plus propre & le plus incommunicable de la vie; ce sont donc des lois humaines également injustes & barbares, que celles qui condamnent les *enfants* pour le crime de leur pere. C'est la fureur despotique, dit très-bien l'auteur de l'esprit des lois, » qui a voulu, que la disgrâce du » pere entraînant celle des *enfants* & des femmes: ils » sont déjà malheureux sans être criminels; & d'ail- » leurs il faut que le prince laisse entre l'accusé & lui » des supplians, pour fléchir sa clémence ou pour » éclairer sa justice. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENFANT, (*Jurisprudence.*) Outre celui qui doit la naissance à quelqu'un; sous le nom d'*enfants* on comprend encore les petits-*enfants* & arriere-petits-*enfants*.

La principale fin du mariage est la procréation des *enfants*, c'est la seule voie légitime pour en avoir. Ceux qui naissent hors le mariage ne sont que des *enfants* naturels ou bâtards. Chez les Romains il y avoit une autre sorte d'*enfants* légitimes qui étoient les *enfants* adoptifs: mais parmi nous il reste peu de vestige des adoptions. Voyez ADOPTION.

C'étoit une maxime chez les Romains, que l'*enfant* suivoit la condition de sa mere & non celle du pere, ce que les lois expriment par ces termes, *partus sequitur ventrem*: ainsi l'*enfant* né d'une esclave étoit aussi esclave, quoique le pere fût libre; & vice versa, l'*enfant* né d'une femme libre l'étoit pareillement, quoique le pere fût esclave, ce qui a encore lieu pour les esclaves que nous avons dans les îles.

Mais en France, dans la plupart des pays où il reste encore des serfs & gens de main-morte, le ventre n'affranchit pas; les *enfants* suivent la condition du pere.

Il en est de même par rapport à la noblesse; autrefois en Champagne le ventre anoblissoit, mais cette noblesse utérine n'a plus lieu.

Le droit naturel & le droit positif ont établi plusieurs droits & devoirs réciproques entre les pere & mere & les *enfants*.

Les pere & mere doivent prendre soin de l'éducation de leurs *enfants*, soit naturels ou légitimes, & leur fournir des alimens, du moins jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie, ce que l'on fixe communément à l'âge de 7 ans.

Les biens des pere & mere décédés *ab intestat*, sont dévolus à leurs *enfants*; où s'il y a un testament, il faut du moins qu'ils aient leur légitime, & les en-

fans naturels peuvent demander des alimens.

Les *enfants* de leur part doivent honorer leurs pere & mere, & leur obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la religion & aux lois. Ils sont en la puissance de leurs pere & mere jusqu'à leur majorité; & même en pays de droit écrit, la puissance paternelle continue après la majorité, à moins que les *enfants* ne soient émancipés.

Suivant l'ancien droit romain, les peres avoient le pouvoir de vendre leurs *enfants* & de les mettre dans l'esclavage; ils avoient même sur eux droit de vie & de mort, & par une suite de ce droit barbare ils avoient aussi le pouvoir de tuer un *enfant* qui naissoit avec quelque difformité considérable: mais ce droit de vie & de mort fut réduit au droit de correction modérée, & au pouvoir d'exhérer les *enfants* pour de justes causes: il en est de même parmi nous, quoique les Gaulois eussent aussi droit de vie & de mort sur leurs *enfants*. Voyez PUISSANCE PATERNELLE & ÉMANCIPATION.

Les mineurs n'étant pas réputés capables de gouverner leur bien, on leur donne des tuteurs & curateurs; ils tombent aussi en garde noble ou bourgeoise. Voyez GARDE, TUTELLE, CURATELLE.

Les *enfants* mineurs ne peuvent se marier sans le consentement de leurs pere & mere; les fils ne peuvent leur faire les sommations respectueuses qu'à 30 ans, & les filles à 25, à peine d'exhérédation.

Si les pere & mere & autres ascendans tombent dans l'indigence, leurs *enfants* leur doivent des alimens; ils doivent même en pays de droit écrit, une légitime à leurs ascendans.

Le nombre des *enfants* excuse le pere de la tutelle; trois *enfants* suffisoient à Rome, il en falloit quatre en Italie, & cinq dans les provinces: ceux qui avoient ce nombre d'*enfants* jouissoient encore de plusieurs autres privilèges. Parmi nous trois *enfants* excusent de tutelle & curatelle.

Par deux Edits de 1666 & de 1667, il avoit été accordé des pensions & plusieurs autres privilèges à ceux qui auroient dix ou douze *enfants* nés en loyal mariage, non prêtres, ni religieux ou religieuses, & qui seroient vivans ou décédés en portant les armes pour le service du roi; mais ces privilèges ont été révoqués par une déclaration du 13 Janvier 1683.

Les *enfants* ne peuvent être obligés de déposer contre leur pere, & le témoignage qu'ils donnent en sa faveur est rejeté: un notaire ou autre officier public ne peut même prendre ses *enfants* pour témoins instrumentaires.

Le pere est civilement responsable du délit de ses *enfants* étant en sa puissance; anciennement les *enfants* étoient aussi punis pour le délit de leur pere. Tassillon roi de Bavière ayant été condamné par le Parlement en 788, fut renfermé dans un monastere avec son fils, qui fut jugé coupable par le malheur de sa seule naissance.

Présentement les *enfants* ne sont point punis pour le délit du pere, si ce n'est pour crime de lèse-majesté: lorsque Jacques d'Armagnac duc de Nemours eut la tête tranchée le 4 Août 1477 sous Louis XI, on mit sous l'échaffaut les deux *enfants* du coupable, afin que le sang de leur pere coulât sur eux.

Chez les Romains, les *enfants* des décurions étoient obligés de prendre le même état que leur pere, qui étoit une charge très-onéreuse; au lieu que parmi nous il est libre aux *enfants* d'embrasser tel état que bon leur semble, &c. Voyez le traité des minorités, tutelles & curatelles, ch. xj. (A)

ENFANT ADOPTIF, est celui qui est considéré comme l'*enfant* de quelqu'un, quoiqu'il ne le soit pas réellement, au moyen de l'adoption que le pere adoptif a fait de lui. Voyez ADOPTION. (A)

ENFANT ADULTÉRIN, est celui qui est né d'un

commerce adultérin, soit que l'adultère soit simple ou double, c'est-à-dire des deux côtés. (A)

ENFANT AGÉ ou EN AGE, signifie celui qui est majeur, soit de majorité parfaite, ou de majorité féodale ou coutumière; ce qui doit s'entendre *secundum subjectam materiam*. (A)

ENFANT EN BAS AGE, est celui qui est au-dessous de l'âge de puberté. (A)

ENFANT BATARD, c'est celui qui est né hors le mariage. Voyez ADULTERE, BATARDISE & INCESTE. (A)

ENFANT CONÇU, est celui qui est dans le sein de la mere, & qui n'est pas encore né. (A)

ENFANT ÉMANCIPÉ. Voyez ci-dessus EMANCIPATION.

ENFANT EXPOSÉ, ou comme on l'appelle vulgairement, un *enfant trouvé*, est un *enfant* nouveau-né ou en très-bas âge & hors d'état de se conduire, que ses parens ont exposé hors de chez eux, soit pour ôter au public la connoissance qu'il leur appartient, soit pour se débarrasser de la nourriture, entretien & éducation de cet *enfant*.

Cette coutume barbare est fort ancienne; car il étoit fréquent chez les Grecs & les Romains que les peres exposoient leurs *enfants*: cette exposition fut même permise sous l'empire de Diocletien, de Maximien & de Constantin, & cela sans doute, pour empêcher les peres qui n'auroient pas le moyen de nourrir leurs *enfants*, de les vendre.

Néanmoins Constantin voulant empêcher que l'on n'exposât les *enfants* nouveau-nés, permit aux peres qui n'auroient pas le moyen de les nourrir, de les vendre, à condition que le pere pourroit racheter son fils, ou que le fils pourroit dans la suite se racheter lui-même.

Les empereurs Valens, Valentinien & Gratien défendirent absolument l'exposition des *enfants*. Il étoit permis aux peres qui n'avoient pas le moyen de les nourrir, de demander publiquement.

L'exposition de part ou des *enfants* est aussi défendue en France par les ordonnances. Voyez ci-après EXPOSITION.

Il y avoit anciennement devant la porte des églises une coquille de marbre où l'on mettoit les *enfants* que l'on vouloit exposer; on les portoit en ce lieu afin que quelqu'un touché de compassion se chargeât de les nourrir. Ils étoient levés par les marguilliers qui en dressaient procès-verbal & cherchoient quelqu'un qui voulût bien s'en charger, ce qui étoit confirmé par l'autorité de l'évêque, & l'*enfant* devenoit serf de celui qui s'en chargeoit.

Quelques-uns prétendoient que ces *enfants* devoient être nourris aux dépens des marguilliers; d'autres, que c'étoit à la charge des habitans: mais les reglemens ont enfin établi que c'est au seigneur haut-justicier du lieu à s'en charger, comme jouissant des droits du fisc sur lequel cette charge doit être prise; & par cette raison, dans les coutumes telles que celle d'Anjou & autres, où les moyens & bas-justiciers prennent les épaves, les deshérences & la succession des bâtards, la nourriture des *enfants exposés* doit être à leur charge.

Dans les endroits où il y a des hôpitaux établis pour les *enfants trouvés* ou *exposés*, on y reçoit non-seulement ceux qui sont exposés, mais aussi tous *enfants* de pauvres gens quoiqu'ils aient leurs pere & mere vivans; à Paris on n'en reçoit guere au-dessus de quatre ans.

Les *enfants exposés* ne sont point réputés bâtards; & comme il y en a souvent de légitimes qui sont ainsi exposés, témoin l'exemple de Moïse, on présume dans le doute pour ce qui est de plus favorable.

On pousse encore cette présomption plus loin en Espagne; car à Madrid les *enfants exposés* sont bour-

geois de cette ville & réputés gentilshommes, tellement qu'ils peuvent entrer dans l'ordre d'*Habito*. Voyez FEVRET de l'abus, liv. VII. ch. ix. n. 7. le traité des minorités de M. Mélé, p. 193; le traité des fiefs de Poquet de Livonieres, liv. VI. ch. v. (A)

ENFANS DE FAMILLE, sont les fils & filles qui sont en la puissance de leur pere. Voyez PUISSANCE PATERNELLE. (A)

ENFANS DE FRANCE, sont les *enfants* & petits-*enfants* mâles & femelles des rois: les freres & sœurs du roi régnant & leurs *enfants* jouissent de ce titre, mais il ne s'étend point au-delà; leurs petits-*enfants* ont seulement le titre de *princes du sang*.

Les filles de France ont toujours été exclues de la couronne; mais sous les deux premieres races de nos rois, tous les fils partageoient également le royaume entr'eux, sans que l'aîné eût aucune prérogative de plus que les autres. Les bâtards avoient hérité même avec les fils légitimes; chacun des fils, soit légitimes ou naturels, tenoit sa part en titre de royaume, & ces différens états étoient indépendans les uns des autres.

Le premier fils puîné de France qui n'eut point le titre de *roi*, ni même de *légitime*, fut Charles de France surnommé le jeune, qui fut duc de Lorraine.

Sous la troisieme race, fut introduite la coutume de donner des apanages aux puînés. Les femelles en furent exclues. Voyez APANAGES.

Les filles & petites-filles de France sont dotées en argent. Voyez ci-dessus au mot DOT.

Les *enfants* de France avoient autrefois droit de prise. Voyez PRISE. (A)

ENFANT IMPUBERE, est celui qui n'a pas encore atteint l'âge de puberté. (A)

ENFANT INCESTUEUX, est celui qui est né du commerce illicite du frere & de la sœur, ou du pere & de la fille, de la mere & du fils; ou qui est provenu d'un inceste spirituel, c'est-à-dire du commerce que quelqu'un a eu avec une religieuse. V. INCESTE. (A)

ENFANT LÉGITIME, est celui qui est provenu d'un mariage légitime, ou qui a été légitimé par mariage subséquent. Voyez MARIAGE.

ENFANT LÉGITIMÉ, est celui qui étant né dans l'état de bâtardise, a depuis été légitimé, soit par mariage subséquent ou par lettres de prince. Voy. LÉGITIMATION. (A)

ENFANT MAJEUR ou MAJEUR D'ANS, est celui qui a atteint l'âge de majorité, soit parfaite, soit féodale ou coutumière. Voyez MAJORITÉ. (A)

ENFANT MASLE, est celui qui est du sexe masculin: les *enfants* mâles descendans des mâles sont préférés en plusieurs cas à ceux qui descendent des femelles; par exemple, pour la succession à la couronne, il n'y a que les mâles descendans par mâles, qui soient habiles à succéder. Dans les substitutions graduelles, on appelle ordinairement les mâles descendans par mâles avant les mâles descendans des femelles. Voyez SUBSTITUTION. (A)

ENFANT MINEUR, est celui qui n'a pas encore atteint l'âge de majorité, soit parfaite, féodale ou coutumière: quand on dit *mineur de 25 ans*, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore atteint cet âge qui est la majorité parfaite. Voyez MAJORITÉ. (A)

ENFANT MORT-NÉ, est celui qui est mort lorsqu'il vient au monde: ces sortes d'*enfants* sont considérés comme s'ils n'avoient jamais été, ni nés, ni conçus, tellement que les successions qui leur étoient échues pendant qu'ils vivoient dans le sein de leur mere, passent aux personnes à qui elles auroient appartenu si ces *enfants* n'eussent pas été conçus; & ils ne les transmettent pas à leurs héritiers, parce que le droit qu'ils avoient à ces successions n'étoit qu'une espérance qui renfermoit la condition qu'ils

fussent vivans en venant au monde. *Voyez la loi 2. au cod. de posthum. hered. instit. (A)*

ENFANS A NAISSRE. On comprend sous ce terme non seulement ceux qui sont déjà conçus, mais même ceux qui ne sont ni nés, ni conçus : on peut faire une institution, soit contractuelle ou par testament, ou une substitution, ou un legs au profit des *enfants à naître* ; mais l'Ordonnance de 1735 pour les testaments, déclare, art. 49, que l'institution d'héritier faite par testament ne pourra valoir en aucun cas, si celui ou ceux au profit de qui elle aura été faite, n'étoient ni nés ni conçus lors du décès du testateur. On donne un tuteur aux *enfants à naître* lorsqu'ils ont quelques intérêts à soutenir. *Voyez Furgole, tr. des testaments, tom. I. chap. vj. sect. 1. n. 5. & suiv.*

ENFANT NATUREL, est celui qui est procréé selon la nature seule, c'est-à-dire hors le mariage. *Voyez BATARD & BATARDISE. (A)*

ENFANT NATUREL ET LÉGITIME, est celui qui est procréé d'un mariage légitime : les *enfants légitimes* sont ainsi appelés dans quelques provinces, pour les distinguer des *enfants adoptifs* qui sont mis au rang des *enfants légitimes*, & ne sont pas en même tems *enfants naturels*. (A)

ENFANS EN PUISSANCE DE PERE ET DE MERE, sont ceux qui sont encore mineurs & non émancipés, & même en pays de droit écrit, les *enfants majeurs* non émancipés. *Voyez FILS DE FAMILLE & PUISSANCE PATERNELLE. (A)*

ENFANS (Petits) sont les *enfants des enfants*. On comprend aussi sous ce nom les *arriere-petits-enfants* en quelque degré qu'ils soient. (A)

ENFANS POSTHUMES sont ceux qui naissent après le décès de leur pere, *quasi post humatum patrem*. *Voyez POSTHUME. (A)*

ENFANT DU PREMIER LIT, c'est-à-dire du premier mariage ; *enfant du second lit*, c'est du second mariage, & ainsi des autres. (A)

ENFANS PUBERE, est celui qui a atteint l'âge de puberté, sçavoir 14 ans pour les mâles & 12 ans pour les filles. *Voyez PUBERTÉ. (A)*

ENFANT PUTATIF, est celui qui est réputé être procréé de quelqu'un, quoiqu'il ne le soit pas réellement, tel qu'un *enfant adoptif* ou un *enfant supposé*. (A)

ENFANT DU SECOND LIT. *Voyez ci-dessus ENFANT DU PREMIER LIT.*

ENFANT SUPPOSÉ, est celui que l'on suppose fausement être né de deux personnes, quoiqu'il provienne d'ailleurs. *Voyez PART & SUPPOSITION DE PART. (A)*

ENFANS TROUVÉS. *Voyez ci-dessus ENFANS EXPOSÉS. (A)*

* **ENFANS, (Hist. anc.)** Ils étoient ou légitimes, ou naturels & illégitimes. Les légitimes étoient nés d'un ou de plusieurs mariages ; les illégitimes étoient ou d'une concubine, ou d'une fille publique, ou d'une fille ou d'une veuve galante ; ou d'une femme mariée à un autre, & adultérins ; ou d'une proche parente, & incestueux.

Les Juifs desiroient une nombreuse famille ; la stérilité étoit en opprobre. On disoit d'un homme qui n'avoit point d'*enfants* : *non est ædificator, sed dissipator*. On mettoit le nouveau-né à terre ; le pere le levait ; il étoit défendu d'en celer la naissance ; on le lavait ; on l'enveloppoit dans des langes. Si c'étoit un garçon, le huitième jour il étoit circoncis. *Voyez l'article CIRCONCISION.* On faisoit un grand repas le jour qu'on le sevroit. Lorsque son esprit commençoit à se développer, on lui parloit de la loi ; à cinq ans, il entroit dans les écoles publiques : on le conduisoit à douze ans aux fêtes de Jérusalem ; on l'accoutumoit au jeûne ; on lui donnoit un talent : à treize ans, on l'assujettissoit à la loi ; il devenoit ensui-

te majeur. Les filles apprenôient le ménage de leur mere ; elles ne sortoient jamais seules ; elles étoient toujours voilées ; elles n'étoient point obligées à s'instruire de la loi. Les *enfants* étoient tenus sous une obéissance sévère. S'ils s'échappoient jusqu'à maudire leurs parens, ils étoient lapidés. L'*enfant* qui perdoit son pere pendant la minorité, étoit mis en tutelle : lorsqu'il étoit devenu majeur, il étoit tenu d'observer les 613 préceptes de Moïse : le pere déclaroit sa majorité en présence de dix témoins ; alors il devenoit son maître : mais il ne pouvoit contracter juridiquement avant l'âge de vingt ans. Tout le bien du pere passoit à ses *enfants* mâles. Les filles étoient dotées par leurs freres ; pour qui c'étoit un si grand devoir qu'ils se privoient quelquefois du nécessaire ; la dot étoit communément de la dixième partie du bien paternel. Au défaut d'*enfants* mâles, les filles étoient héritières ; on comptoit les hermaphrodites au nombre des filles. Un pere réduit à la dernière indigence pouvoit vendre sa fille, si elle étoit mineure, & qu'il y eût apparence de mariage entre elle & l'acheteur ou le fils de l'acheteur : alors l'acheteur ne l'abaissoit à aucun service bas & vil ; ce n'étoit point une esclave ; elle vivoit libre, & on lui faisoit des dons convenables.

Chez les Grecs, un *enfant* étoit légitime & mis au nombre des citoyens, lorsqu'il étoit né d'une citoyenne, excepté chez les Athéniens, où le pere & la mere devoient être citoyens & légitimes. On pouvoit celer la naissance des filles, mais non celle des garçons. A Lacédémone, on présentait les *enfants* aux anciens & aux magistrats, qui faisoient jeter dans l'Apothete ceux en qui ils remarquoient quelque défaut de conformation. Il étoit défendu, sous peine de mort, chez les Thébains, de celer un *enfant*. S'il arrivoit qu'un pere fût trop pauvre pour nourrir son *enfant*, il le portoit au magistrat qui le faisoit élever, & dont il devenoit l'esclave ou le domestique. Cependant la loi enjoignoit à tous indistinctement de se marier : elle punissoit à Sparte, & ceux qui gardoient trop long-tems le célibat, & ceux qui le gardoient toujours. On honoroit ceux qui avoient beaucoup d'*enfants*. Les meres nourrissoient, à moins qu'elles ne devinssent enceintes avant le tems de sevrer ; alors on prenoit deux nourrices. Lorsqu'un *enfant* mâle étoit né dans une maison, on mettoit à la porte une couronne d'olivier ; on y attachoit de la laine, si c'étoit une fille. A Athènes, aussitôt que l'*enfant* étoit né, on l'alloit déclarer au magistrat, & il étoit inscrit sur des registres destinés à cet usage ; le huitième jour, on le promenoit autour des foyers ; le dixième, on le nommoit & l'on régaloit les conviés à cette cérémonie ; lorsqu'il avançoit en âge, on l'appliquoit à quelque chose d'utile. On resserroit les filles ; on les assujettissoit à une diete austère ; on leur donnoit des corps très-étroits, pour leur faire une taille mince & legere : on leur apprenoit à filer & à chanter. Les garçons avoient des pédagogues qui leur montroient les Beaux-arts, la Morale, la Musique, les exercices des Armes, la Danse, le Dessin, la Peinture, &c. Il y avoit un âge avant lequel ils ne pouvoient se marier ; il leur falloit alors le consentement de leurs parens ; ils en étoient les héritiers *ab intestat*.

Les Romains accordoient au pere trente jours pour déclarer la naissance de son *enfant* ; on l'annonçoit de la province par des messagers. Dans les commencemens on n'inscrivoit sur les registres publics que les *enfants* des familles distinguées. L'usage de faire un présent au temple de Junon Lucine étoit très-ancien ; on le trouve institué sous Servius Tullius. Les bonnes meres élevoient elles-mêmes leurs filles : on confioit les garçons à des pédagogues qui les conduisoient aux écoles & les ramenoient à la maison ; ils pas-

soient

soient des écoles dans les gymnases, où ils se trouvoient dès le lever du Soleil, pour s'exercer à la course, à la lutte, &c. Ils mangeoient à la table de leurs parens; ils étoient seulement assis & non couchés; ils se baignoient séparément. Il étoit honorable pour un pere d'avoir beaucoup d'*enfants*: celui qui en avoit trois vivans dans Rome ou quatre vivans dans l'enceinte de l'Italie, ou cinq dans les provinces, étoit dispensé de tutelle. Il falloit le consentement des parens pour se marier; & les *enfants* n'en étoient dispensés que dans certains cas. Ils pouvoient être deshérités. Les centum-virs furent chargés d'examiner les causes d'exhérédation; & ces affaires étoient portées devant les préteurs qui les décidoient. L'exhérédation ne dispensoit point l'*enfant* de porter le deuil. Si la conduite d'un *enfant* étoit mauvaise, le pere étoit en droit ou de le chasser de sa maison, ou de l'enfermer dans ses terres, ou de le vendre, ou de le tuer; ce qui toutefois ne pouvoit pas avoir lieu d'une maniere despotique.

Chez les Germains, à peine l'*enfant* étoit-il né, qu'on le portoit à la riviere la plus voisine; on le lavoit dans l'eau froide; la mere le nourrissoit; quand on le sevroit, ce qui se faisoit assez tard, on l'accoutumoit à une diete dure & simple; on le laissoit en toute saison aller nud parmi les bestiaux; il n'étoit aucunement distingué des domestiques, ni par conséquent eux de lui; on ne l'en séparoit que quand il commençoit à avancer en âge; l'éducation continuoit toujours d'être austere; on le nourrissoit de fruits crus, de fromage mou, d'animaux fraîchement tués, &c. on l'exerçoit à sauter nud parmi des épées & des javelots. Pendant tout le tems qu'il avoit passé à garder les troupeaux, une chemise de lin étoit tout son vêtement, & du pain bis toute sa nourriture. Ces mœurs durerent long-tems. Charlemagne faisoit monter ses *enfants* à cheval; ses fils chassoient & ses filles filoient. On attendoit qu'ils eussent le tempérament formé & l'esprit mûr, avant que de les marier. Il étoit honteux d'avoir eu commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans. On ne peut s'empêcher de trouver dans la comparaison de ces mœurs & des nôtres, la différence de la constitution des hommes de ces tems & des hommes d'aujourd'hui. Les Germains étoient forts, infatigables, vaillans, robustes, chasseurs, guerriers, &c. De toutes ces qualités, il ne nous reste que celles qui se soutiennent par le point d'honneur & l'esprit national. Les autres, auxquelles on exhorteroit inutilement, telles que la force du corps, sont presque entièrement perdues: & elles iront toujours en s'affoiblissant, à moins que les mœurs ne changent; ce qui n'est pas à présumer.

ENFANS. *Naissance des enfans*, (*Hist. nat. & Phys.*) M. Derham a calculé que les mariages produisoient, l'un portant l'autre, quatre *enfants*, non-seulement en Angleterre, mais encore dans d'autres pays. Il est dit dans l'histoire généalogique de Toscane de Gamarini, qu'un noble de Sienne, nommé *Pichi*, a eu de trois de ses femmes cent-cinquante enfans légitimes & naturels, & qu'il en emmena quarante-huit à sa suite, étant ambassadeur vers le pape & l'empereur.

Dans un monument de l'Eglise des S. S. Innocens de Paris, en l'honneur d'une femme qui a vécu quatre-vingt-huit ans, on rapporte qu'elle avoit pu voir jusqu'à deux cens quatre-vingt-huit de ses enfans, issus d'elle directement; ce qui est au-dessus de ce que M. Hakewell rapporte de la dame Henoywood, femme de condition du comté de Kent, qui étoit née en 1527, avoit été mariée à seize ans au seul mari qu'elle ait eu, le S^r R. Henoywood de Kent, & mourut dans sa quatre-vingt-unieme année; elle eut seize *enfants*, dont trois moururent jeunes, & un quatrieme n'eut

point de postérité; cependant sa postérité montoit à sa seconde génération à 114, & à la troisieme à deux cens vingt-huit, quoiqu'à la quatrieme elle retombât à neuf. Le nombre total d'*enfants* qu'elle avoit pu voir dans sa vie, étoit donc de trois cens soixante-sept, savoir $16 + 114 + 288 + 9 = 367$: de façon qu'elle pouvoit dire, comme dans les lettres de madame de Sévigné; *Ma fille, allez dire à votre fille que la fille de sa fille vive*: le distique suivant va encore plus loin.

1 2 3 4
Mater ait natæ, dic natæ, filia, natam
5 6
Ut moneat, natæ plangere, filiolum.

ENFANS (MALADIES DES) L'homme est exposé tant qu'il subsiste, à une infinité de maux; mais il l'éprouve d'une maniere plus marquée en naissant & pendant les premiers tems de sa vie; puisqu'à peine a-t-il respiré, qu'il commence à annoncer ses misères par ses cris, & qu'il est en danger continuel de perdre une vie qui semble ne lui être donnée que pour souffrir: c'est donc avec raison que l'on peut dire, d'après Pline, dans l'avant-propos du septieme livre de son histoire naturelle, que l'homme ne commence à sentir qu'il existe, que par les supplices au milieu desquels il se trouve, sans avoir commis d'autre crime que celui d'être né.

Ainsi quoique les maladies soient communes à tous les hommes, dans quelque tems de la vie que l'on les considere, il est évident que les *enfants* y sont plus particulièrement sujets, à cause de la foiblesse de leur constitution & de la délicatesse de leurs organes, qui rendent leurs corps plus susceptibles des altérations que peuvent causer les choses qui l'affectent inévitablement; & ce qui est encore bien plus triste, c'est que plus ils ont de disposition à souffrir davantage que lorsqu'ils sont dans un âge plus avancé, moins il leur est donné de se préserver des maux qui les environnent, & d'y apporter remede lorsqu'ils en sont affectés: ils ne peuvent même faire connoître qu'ils souffrent, que par des pleurs & des gémissemens, qui sont des signes très-équivoques & très-peu propres à indiquer le siège, la nature, & la violence de leurs souffrances; en sorte qu'ils semblent, à cet égard, être presque sans secours & livrés à leur malheureux sort.

Il est donc très-important au genre humain dont la conservation est comme confiée aux Medecins, qu'ils se chargent, pour ainsi dire, de la défense des *enfants*, contre tout ce qui porte atteinte à leur vie; qu'ils s'appliquent à étudier les maux auxquels ils sont particulièrement sujets; à découvrir les signes par lesquels on peut connoître la nature de ces maux, & en prévoir les suites; à rechercher les moyens, les précautions par lesquels on peut les écarter; & enfin à trouver les secours propres à les en délivrer.

Hippocrate, dans le III. Liv. de ses aphorismes, n^o. xxvj. xxv. & xxvj. fait ainsi, avec sa précision ordinaire, l'énumération des maladies qui sont particulieres aux *enfants*. Ceux qui sont nouveau-nés, dit-il, sont principalement sujets aux aphthes, aux vomissemens, à différentes espèces de toux, aux insomnies, aux fraveurs, aux inflammations du nombril, aux amas de crasse humide dans les oreilles, aux douleurs de ventre: lorsqu'ils commencent à avoir des dents, ils éprouvent particulièrement de fortes irritations dans les gencives, des agitations fébriles, des convulsions, des cours de ventre, surtout lors de la sortie des dents canines; & cette dernière maladie arrive principalement aux *enfants* d'un gros volume & à ceux qui sont ordinairement constipés. Lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé, qui s'étend depuis deux ans jusqu'à dix & au-de-

là, ils sont affligés par des inflammations des amygdales, des oppressions asthmatiques, des graviers, des vers ronds, ascarides, des excroissances verruqueuses, des parotides enflées, des ardeurs d'urine, des écrouelles, & d'autres tubercules, des luxations des vertebres du cou: ainsi il paroît, d'après cette exposition, que les *maladies des enfans* ne sont pas les mêmes dans les différens tems plus ou moins éloignés de la naissance, & qu'elles ne les affectent pas toujours de la même maniere; qu'elles sont de plus ou moins longue durée, & qu'elles sont plus ou moins dangereuses, attendu que la différence de l'âge change le tissu des parties du corps, leur donne plus de fermeté. La différente nourriture & la diverse façon de vivre, ne contribuent pas peu aussi à changer la disposition des sujets à contracter différentes maladies.

Parmi celles qui viennent d'être rapportées d'après le pere de la Medecine, il en est qui se font d'abord connoître par elles-mêmes; mais il en est d'autres que l'on ne peut connoître que difficilement. C'est pourquoi il est à propos d'en donner ici le diagnostic le plus exact qu'il est possible, quoique les signes soient souvent si cachés & si équivoques, que les medecins les plus pénétrants y sont quelquefois trompés; car les *enfans* qui ne parlent pas ne peuvent pas faire connoître, par le rapport de ce qu'ils sentent, la nature de la maladie & jusqu'à quel point les fonctions sont lésées: on ne peut pas en juger par l'urine, avec quelque soin qu'on l'examine, ni par le pouls touché avec le plus d'attention, ni par les apparences extérieures qui sont très-souvent & très-facilement variables en bien & en mal: on ne peut s'assurer de rien par tous ces signes; car l'urine des enfans, soit qu'ils se portent bien ou qu'ils soient malades, est presque toujours épaisse & trouble; & il n'est pas facile d'en avoir à part, parce qu'ils la rendent ordinairement avec les gros excréments. Le pouls peut changer par une infinité de causes, être rendu ou plus fréquent ou plus lent; en sorte qu'il pourroit en imposer à celui qui le touche, s'il portoit son jugement sur l'état du moment présent: d'ailleurs il est souvent très-difficile de s'assurer, deux secondes de suite, du bras des *enfans*, qui ne cessent ordinairement de remuer & d'empêcher qu'on ne puisse fixer ses doigts sur le corps.

Cependant le medecin, pour ne pas rester dans l'incertitude, puisqu'il ne peut tirer aucun indice de ces deux signes, doit s'informer des assistans, & particulièrement des femmes au soin desquelles les *enfans* sont remis, s'ils font des cris, s'ils sont agités, inquiets, & s'ils passent le jour & la nuit sans dormir; s'ils font par la bouche des vents aigres ou nidoreux; s'ils font des efforts pour vomir; s'ils vomissent en effet, & quelles matieres ils rendent par le vomissement; s'ils ont le hocquet; & s'ils sont fatigués par des mouvemens convulsifs; s'ils toussent & s'ils sont oppressés; s'ils se vuident librement des ventosités & des matieres fécales; quelle en est la consistance & la couleur; & il fera d'autres questions de cette nature; il n'omettra pas d'examiner attentivement toute la surface du corps de l'*enfant* malade, de la tête aux piés, pour sçavoir s'il ne paroît pas en quelque partie extérieure des rougeurs inflammatoires, ou quelque espece d'exanthème: il tâchera aussi de lui faire ouvrir la bouche, & de sentir si son haleine est bien chaude; s'il a des pustules dans la bouche; s'il a les gencives enflées ou enflammées: on peut tirer de toutes ces choses, comme de principes connus, des conséquences par lesquelles on peut parvenir à découvrir ce qui est plus caché, comme la nature de la maladie, &c.

De tout ce qui vient d'être dit sur les moyens de connoître les *maladies des enfans*, de ceux sur-tout

qui sont encore à la mammelle, il suit que quelque difficile qu'il soit d'en porter son jugement d'après l'inspection des malades, il est cependant possible de suppléer à ce qui manque de ce côté-là; ainsi la plainte de ceux qui s'excusent du mauvais succès du traitement, sur l'incertitude du diagnostic, n'est pas tant fondée sur le défaut de symptôme, que sur la précipitation & l'irrégularité de la méthode que l'on suit.

Boerhaave dans ses *préleçons de Pathologie*, publiées par le docteur Haller, en recherchant les causes des *maladies des enfans*, insiste sur ce qu'ils ont la tête & le genre nerveux plus considérables à proportion du reste du corps, que les adultes. Un homme nouveau-né, qui ne pèse pas plus de douze livres, a la tête du poids de trois livres. Les adultes ont cette partie respectivement moins grosse à proportion qu'ils avancent plus en âge. Il conclut de-là que les maladies propres aux *enfans* sont presque toutes de la classe des convulsives, parce que le système des nerfs étant plus étendu dans les premiers tems de la vie que dans la suite, il est plus susceptible d'irritabilité, plus exposé à tout ce qui peut l'affecter. De mille *enfans* qui périssent, continue-t-il, à peine en voit-on mourir un sans que des mouvemens convulsifs aient précédé. La plus petite fièvre, une dent qui a de la peine à sortir, une legere douleur de ventre, une foible difficulté d'uriner; tout mal de cette espece, qui n'affecteroit pas, pour ainsi dire, un homme de trente ans, fait tomber un *enfant* dans de violentes convulsions. Tout ce qui peut troubler l'économie dans cette petite machine, dispose à cet effet.

Car comme dans l'âge tendre les parties solides, à cause de leur débilité, n'agissent que foiblement sur les fluides, & ne les poussent qu'avec peine dans les extrémités des vaisseaux, il s'ensuit que le cours du sang & des autres humeurs peut être facilement ralenti, & que les sécrétions doivent être conséquemment arrêtées. Cela étant, non-seulement les fluides augmentent en quantité de plus en plus, mais encore ils deviennent épais, & ils contractent des qualités absolument étrangères & nuisibles. De cette plénitude non-seulement il se forme des engorgemens & des dégénération ultérieures d'humeurs, mais encore il s'excite des mouvemens spasmodiques, par la pression, le tiraillement & l'irritation des nerfs des parties contenantes; & la violence de ces spasmes affectant tous les solides & tous les fluides, toutes les fonctions en sont troublées, & les corps délicats des *enfans*, qui sont très-disposés à recevoir même les plus petites impressions, contractent aisément & promptement, par tous ces effets, de très-violentes maladies.

Il n'est par conséquent pas difficile, d'après toutes ces altérations, d'établir les véritables causes des principales *maladies des enfans*. En supposant, par exemple, une abondance d'humeurs pituiteuses, susceptibles de produire des engorgemens, on conçoit aisément comment ce vice dominant peut rendre les *enfans* sujets aux fréquentes fluxions catarrheuses, aux douleurs rhumatismales, aux embarras des poulmons; d'où les oppressions, les affections rheumatiques, asthmatiques, les déjections liquides, les diarrhées, les tumeurs des glandes, les amas d'ordures humides dans les oreilles, & autres semblables maladies. En supposant la dépravation & l'acrimonie des humeurs, il est aisé de voir pourquoi les *enfans* ont de la disposition à avoir fréquemment des aphthes & différentes affections exanthémateuses. Et enfin en supposant une très-grande sensibilité dans le genre nerveux, il paroît évidemment pourquoi ils sont tourmentés par de si violentes douleurs des parties internes, & de si fortes secousses convulsives des parties externes, pour peu qu'il se fasse d'irritation

dans les nerfs. C'est à cause de la sensibilité du tissu des intestins & de toutes les entrailles, que ces petites créatures sont si souvent attaquées de fortes tranchées, de douleurs d'estomac & de boyaux très-aiguës ; ce qui les met dans un état déplorable, quelquefois très-dangereux. L'irritabilité dont sont si susceptibles les membranes qui enveloppent le cerveau & la moëlle épiniere, les fait fréquemment souffrir, par des mouvemens convulsifs, épileptiques des membres ; par des agitations spasmodiques, subites, instantanées, mais fréquentes des extrémités. La distribution abondante de nerfs au cardia, au diaphragme, aux organes de la respiration, qui sont très-susceptibles d'irritation, par les matieres viciées contenues dans l'estomac, par la pituite acre qui se ramasse dans la trachée-artère, & dans toutes les voies pulmonaires de l'air, rend encore les *enfants* très-sujets à la toux, soit stomacale, soit pectorale, & à l'asthme convulsif, avec danger de suffocation. Et enfin le sentiment exquis des tuniques qui tapissent la bouche & les gencives, leur fait aussi souffrir des symptomes violens, par l'effet de la dentition difficile. Voilà un détail suffisant pour juger de tous les effets que peut produire dans les *enfants* la sensibilité du genre nerveux, qui doit par conséquent être regardée comme la cause matérielle principale des maladies auxquelles ils sont sujets ; mais elle n'est pas l'unique.

L'acide dominant dans leurs humeurs, auquel le docteur Harris, qui a si bien expliqué cette matiere, attribue tant d'effets dans ces maladies, qu'il ne craint pas d'avancer qu'elles sont presque toutes produites par cette cause particuliere, doit aussi être regardée comme une source principale d'une grande partie des maux qui surviennent aux *enfants*. C'est ce que prouvent dans un grand nombre de ces petits malades, les rapports & les vomissemens qui répandent une odeur tirant sur l'aigre, ou même bien aigre, & les matieres fécales, qui affectent l'odorat de la même maniere. On peut encore s'en convaincre, non-seulement par la facilité avec laquelle s'aigrit & se coagule le lait dont les *enfants* sont nourris, mais encore parce que la partie lymphatique de leurs humeurs ne contracte aucune mauvaise qualité aussi facilement que l'acidité, vû que leur nourriture, d'abord unique, & ensuite principale pendant les premiers tems de leur vie, consiste dans l'usage du lait de femme, auquel on joint des préparations alimentaires faites avec le lait des animaux, telles que des bouillies, des potages de farine, de pain ; toutes choses très-susceptibles de s'aigrir, ou de fournir matiere aux sucs aigres : vû encore qu'ils ne font point ou presque point d'exercice, qu'ils ne font même que très-peu de mouvement. Ainsi il n'y a pas lieu de douter que l'intempérie acide ne devienne aisément & promptement dominante dans le corps des *enfants* ; d'où peuvent naître un très-grand nombre de maladies. Voyez ACIDE & ACIDITÉ.

Les causes éloignées de la débilité & de la sensibilité des solides dans les *enfants*, sont principalement la disposition naturelle, eu égard à l'âge, & par conséquent la foiblesse du tempérament : mais comme cette foiblesse & cette sensibilité ne sont pas un vice, tant qu'elles ne sont pas excessives, puisqu'elles sont une suite nécessaire des principes de la vie, il s'agit de savoir ce qui les rend particulièrement defectueuses, & propres à troubler l'économie animale ; en sorte qu'il en résulte de plus mauvais effets dans les uns, & de moins mauvais effets dans les autres. Rien ne paroît pouvoir contribuer davantage à établir ce vice dominant, que cette disposition héréditaire qui est transmise aux *enfants* par l'un des deux parens, ou par le pere & la mere ensemble ; c'est pourquoi il arrive souvent que des personnes d'une foible santé, ou qui sont épuisées par des excès de

l'acte vénérien, par des débauches, par de trop grands travaux d'esprit, par la vieillesse, mettent au monde des *enfants* qui dès leur naissance menent une vie infirme, & sont sujets à des maladies dont la cause, qui vient de premiere origine, ne peut être détruite ni corrigée par aucun secours de l'art ; tels sont pour la plupart ceux qui sont affectés de la goutte, du calcul, qui cherchent inutilement dans la Medecine quelque soulagement à leurs maux.

C'est encore plus particulièrement des meres que viennent ces vices héréditaires, à cause des erreurs qu'elles commettent pendant leur grossesse, dans l'usage des choses qui influent le plus sur l'économie animale ; car on ne sauroit dire combien la plupart des femmes grosses sont susceptibles de la dépravation d'appétit, & combien elles sont portées à s'y livrer, à moins qu'elles ne se contiennent par une grande force d'esprit, qui est extrêmement rare parmi elles, sur-tout dans ce cas. On ne pourroit exprimer combien elles ont de disposition à s'occuper de soins inutiles, de desirs vagues, d'imaginations déréglées ; combien elles se laissent frapper aisément par la crainte, la terreur, les frayeurs ; combien elles ont de penchant à la tristesse, à la colere, à la vengeance, & à toute passion forte, vive ; ce qui ne contribue pas peu à troubler le cours des humeurs, & à faire des impressions nuisibles dans les tendres organes des *enfants* renfermés dans la matrice. On doit craindre le même effet de l'intempérance des femmes qui se remplissent d'une grande quantité d'alimens, & souvent de mauvaise qualité ; qui sont dans l'habitude d'user immodérément de boissons spiritueuses, dont l'effet rend la pléthore occasionnée par la grossesse, encore plus considérable, & n'est pas même corrigé par des saignées, qu'elles ne veulent pas souffrir. On peut encore mettre dans la classe des femmes qui nuisent considérablement aux *enfants* qu'elles portent, par leur indisposition personnelle, celles qui sont sujetes aux affections hystériques, qui sont fort avides du commerce des hommes, & s'y livrent fréquemment après la fécondation & pendant le cours de leur grossesse. Le coït trop fréquent pendant ce tems, est réellement, au sentiment de plusieurs auteurs, une puissante cause pour rendre les *enfants* infirmes & valétudinaires. Ce qui contribue principalement encore à détruire leur santé dans le ventre de la mere, c'est souvent les fatigues qu'ils essuient, les forces qu'ils épuisent dans les travaux de l'accouchement, soit lorsqu'elle n'agit pas assez, ne fait pas assez d'efforts pour l'expulsion du fœtus, par indolence ou par foiblesse ; soit lorsqu'elle se presse trop, & force l'accouchement par impatience ou par trop de vigueur, ou par l'effet des remèdes chauds employés mal-à-propos pour exciter les forces expulsives.

Les sages-femmes nuisent aussi très-souvent aux *enfants*, soit en employant imprudemment leur ministère pour faire l'extraction violente du fœtus, qui sortiroit en bonne santé sans leur secours ; soit en le blessant de toute autre maniere, comme en comprimant si fort les os du crane, dont les sutures ne sont unies que foiblement, qu'elles établissent par ce traitement imprudent, la cause de différentes maladies considérables, telles que l'épilepsie, la paralysie, la stupidité, qui sont suivies d'une mort prochaine, ou qui produisent de fâcheux effets pendant toute la vie.

Les accidens qui surviennent aux *enfants* après leur naissance & pendant les premiers tems de leur vie, contribuent aussi beaucoup à rendre les *enfants* d'un tempérament plus foible & plus sensible, tels que les frayeurs auxquelles ils peuvent être exposés, les cris inattendus, les bruits frappans, les interruptions subites du sommeil avec surprise ; le lait qui leur est donné par leur nourrice trop promptement après

quelque violente émotion de l'ame, quelque paroxysme de colere, de terreur, &c. toutes ces choses sont très-propres à produire différens genres de spasmes, de piquotemens dans les nerfs, des ardeurs, des douleurs, des gonflemens d'entrailles, &c. qui se manifestent par des inquiétudes, des insomnies, par des agitations de membres, par des cris, des tremblemens, des sursauts convulsifs, & même par des mouvemens épileptiques. Toute sorte d'intempérie de l'air, mais sur-tout le froid & les changemens prompts de celui-ci au chaud, & réciproquement, qui affectent les adultes, sur-tout ceux qui ont quelque foiblesse de nerfs, à cause des dérangemens dans la transpiration, qui en surviennent, sont encore bien plus d'impression sur les *enfans*, & altèrent bien plus considérablement leur santé, & produisent en eux de très-mauvais effets. Les trop grandes précautions que l'on prend pour les garantir des injures de l'air, pour les tenir chauds, peuvent au contraire leur être aussi très-nuisibles, de même qu'un régime trop recherché, & l'usage trop fréquent de remèdes; tout cela tend à affoiblir leur tempérament, parce qu'ils ne peuvent pas ensuite supporter les moindres erreurs dans l'usage des choses nécessaires, sans en éprouver de mauvais effets, des impressions fâcheuses; c'est pourquoi les *enfans* des personnes riches, qui sont élevés trop délicatement, sont ordinairement d'une santé plus faible que ceux pour lesquels on n'a pas pris tant de soin, tels que ceux des gens de la campagne, des pauvres. C'est cette considération qui a fait dire à Loke dans son excellent ouvrage sur l'éducation des *enfans*, qu'il croiroit pouvoir renfermer dans cette courte maxime, « que » les gens de qualité devoient traiter leurs *enfans* » comme les bons payfans traitent les leurs », tous les conseils qu'il pourroit donner sur la maniere de conserver & augmenter la santé de leurs *enfans*, ou du moins pour leur faire une constitution qui ne soit point sujete à des maladies; & qu'il ne penseroit pas pouvoir donner une regle générale plus assurée à cet égard que celle-ci, « qu'on gâte la constitution des » *enfans* par trop d'indulgence & de tendresse », s'il n'étoit persuadé que les meres pourroient trouver cela un peu trop rude, & les peres un peu trop cruel. Il explique donc en faveur des uns & des autres sa pensée plus au long, dans la premiere section de l'ouvrage dont il s'agit, qui est sans contredit une des meilleures sources dans lesquelles on puisse puiser des préceptes salutaires pour l'éducation des *enfans*, soit physique, soit morale. Voyez ENFANCE.

Après avoir traité des causes qui contribuent à augmenter la foiblesse du tempérament des *enfans*, en augmentant la sensibilité du genre nerveux, il reste à dire quelque chose de celles qui produisent le même effet, en disposant ultérieurement leurs humeurs à l'acrimonie acide, qui est si souvent dominante dans leurs maladies. Ces causes sont très-différentes entr'elles: il en est plusieurs dont il a été fait mention ci-dessus. Les principales sont celles qui corrompent le lait ou dans le sein des nourrices, ou dans le corps des *enfans*; le rendent épais, grossier, ou le font entierement cailler; ce qui peut arriver de différentes manieres de la part des nourrices sur-tout. Si elles sont sujettes à de violentes passions, & qu'elles s'y livrent souvent; si elles se nourrissent principalement de fruits ou de fromage, de différentes préparations au vinaigre, d'alimens aigres, acres, salés; si elles usent pour leur boisson de beaucoup de vin qui ne soit pas bien mûr, ou de toute autre liqueur spiritueuse, il ne peut se former de toutes ces différentes matieres qu'un lait de mauvaise qualité, visqueux, grossier, acre, &c. qui s'aigrit facilement dans les premieres voies des *enfans*, d'où naissent non-seulement des obstructions dans les viscères du

bas-ventre, & sur-tout dans les intestins & dans le mésentere, mais encore du gravier, des calculs dans la vessie; ce qui n'est pas rare à cet âge: & même lorsque le lait se trouve chargé de parties actives fournies par les alimens, il s'échauffe aisément; & étant porté dans le sang des *enfans*, il y excite des agitations fébriles, des fièvres ardentes. Ce n'est pas seulement la qualité des alimens dont usent les meres, qui peut nuire à leurs nourrissons, c'en est aussi la quantité, même des meilleurs, lorsqu'elles ne font pas de l'exercice, qu'elles mènent une vie trop sédentaire, parce qu'il ne peut résulter de cette façon de vivre que des humeurs épaisses, grossieres, qui fournissent un lait aussi imparfait; germe de bien des maladies. Le froid des mammelles, en resserrant les vaisseaux *galactoferes*, peut aussi contribuer beaucoup à l'épaississement du fluide qu'ils contiennent. Le coit trop fréquent des nourrices, les menstrues qui leur surviennent, les attaques de passion hystérique, la constipation, les spasmes, les ventosités des premieres voies; toutes ces altérations dans l'économie animale, corrompent leur lait, & les *enfans* qui s'en nourrissent deviennent foibles, languissans, pleureux, & indiquent assez par leur mauvais état le besoin qu'ils ont d'une meilleure nourriture; ainsi l'on peut assurer que leurs maladies sont le plus souvent produites par le mauvais régime & la mauvaise santé des nourrices, en tant qu'elles ne peuvent en conséquence leur fournir qu'un lait de très-mauvaise qualité. Elles peuvent aussi leur nuire, lors même qu'elles n'ont qu'une bonne nourriture à leur donner: si elles les remplissent trop, soit que ce soit du lait, soit des soupes, ou d'autres alimens les mieux préparés; la quantité dont ils sont farcis surcharge leur estomac, sur-tout pendant qu'ils sont le plus foibles & petits; ils ne peuvent pas la digérer, elle s'aigrit, & dégénere en une masse caillée ou plâtreuse qui distend ce viscere, en tire les fibres, en détruit le ressort; d'où suivent bien de mauvais effets, tels que les enflures du ventricule, les cardialgies, les oppressions, les vomissemens, les diarrhées, & autres semblables altérations qui détruisent la santé de ces petites créatures. C'est ce qui a fait dire à Ethmuller, d'après Hippocrate, que les nourrices, en donnant trop de lait à la fois, ou de toute autre nourriture aux *enfans*, les font mourir par trop d'empressement à leur fournir les moyens de vivre, *dum lactant, maclant*; car comme toute replétion excessive est mauvaise, sur-tout de pain pour les adultes, on peut dire la même chose de celle de lait pour les *enfans*. On fait encore bien plus de tort à leur santé, lorsqu'on leur donne des alimens trop variés, & souvent de mauvaise qualité, aigres, salés, acres; lorsqu'on leur fait manger beaucoup de viande; qu'on leur donne de la nourriture, sans attendre que celle qu'ils ont prise auparavant soit digérée; qu'on les fait user de vin, de liqueurs spiritueuses, sous prétexte de ranimer leur appétit, ou de les fortifier, ou de les tranquilliser. Toutes ces fautes de régime sont très-pernicieuses aux *enfans*; ces différentes matieres alimentaires, ou sont propres à faire cailler le lait, avec lequel elles se mêlent, elles affoiblissent l'estomac; ou elles suivent leur tendance naturelle à la corruption, ou elles portent l'acrimonie, l'incendie dans le sang doux & balsamique de ces tendres élèves; d'où naissent un grand nombre de maladies différentes. On peut joindre à toutes ces causes le changement trop fréquent de nourrices, & par conséquent de lait. Les qualités des alimens trop variées nuisent aux adultes, à plus forte raison aux *enfans*, non-seulement pendant qu'ils tetent, mais encore après qu'ils sont sevrés.

Pour ce qui est du prognostic à porter sur les *maladies des enfans*, il faut d'abord chercher à favoir

s'ils sont nés de parens robustes, de bonne santé de corps & d'esprit, sur-tout à l'égard des meres, parce qu'ils ne sont pas ordinairement si délicats; ils ne sont pas conséquemment si sujets à être affectés par les mauvaises impressions des choses nécessaires à la vie: ils ne deviennent pas si facilement malades, & ils n'ont pas autant de disposition à succomber aux maladies qui leur surviennent. On peut dire la même chose de ceux qui ne sont pas élevés si délicatement, qui sont accoutumés à supporter impunément les effets des changemens d'air, d'alimens qui seroient pernicious à tous autres, qui sont endurcis par un régime tel que celui qu'observent les payfans à l'égard de leurs *enfants*. Il est aussi certain en général que les *maladies des enfants*, quoiqu'innombrables, pour ainsi dire, sont plus faciles à guérir que celles des adultes, pourvu qu'elles soient bien traitées; parce que comme ils sont plus susceptibles des altérations qui troublent en eux l'économie animale par de très-legères causes, de même les moindres remèdes placés à-propos, & différentes autres choses convenables à leur nature, peuvent en rétablir aisément les desordres; en sorte que la plupart ne meurent que parce que l'on employe souvent une trop grande quantité de secours, ou de trop puissans moyens pour leur rendre la santé, qui auroit pu être rétablie ou d'elle-même, ou avec très-peu de soins. Les Medecins ont peut-être plus nui au genre humain en médicamentant les *enfants*, qu'ils ne lui ont été utiles à cet égard. On observe constamment que les *enfants* gros, gras, charnus, & ceux qui tent beaucoup, ceux qui ont des nourrices d'un grand embonpoint, pleines de sang, sont plus sujets à être malades, & à l'être plus fréquemment que d'autres; ils sont plus communément affectés du rachitis, de la toux convulsive, des aphthes. Les *enfants* maigres sont ordinairement affligés de fièvres, d'inflammations; ceux qui ont le ventre libre, sont aussi mieux portans que ceux qui l'ont ferré: & enfin comme la plupart périssent par les douleurs de ventre, les tranchées & les mouvemens convulsifs, par les symptômes d'épilepsie, c'est toujours un mauvais signe que ces différens maux se joignent avec les insomnies, aux différentes maladies dont ils sont affectés.

Les douleurs d'entrailles, les coliques, sont ordinairement épidémiques pour les *enfants*, depuis la mi-Juillet jusqu'à la mi-Septembre; & il en meurt plus alors dans un mois, que dans quatre de toute autre partie de l'année, parce que les grandes chaleurs, qui se font principalement sentir dans ce tems-là, épuisent leurs forces, & les font aisément succomber à tous les maux qu'elles produisent, ou qui surviennent par toute autre cause. Les tranchées sont plus dangereuses à proportion qu'elles sont plus violentes, qu'elles durent davantage, ou qu'elles reviennent plus souvent, à cause des fièvres, des affections asthmiques, convulsives, épileptiques qu'elles peuvent occasionner, si on n'y apporte pas promptement remède. Celles qui sont causées par les vers, ne cessent pas qu'ils ne soient chassés du corps.

Les aphthes qui n'affectent qu'en petit nombre la surface de la bouche des *enfants*, qui ne causent pas beaucoup de douleur, qui sont rouges & jaunâtres, cedent plus facilement aux remèdes que ceux qui s'étendent en grand nombre dans toute la bouche, qui sont noirâtres, de mauvaise odeur, & qui forment des ulcères profonds: ceux qui proviennent de cause externe, sont moins fâcheux que ceux qui sont produits par un vice de sang, par la corruption des humeurs. Les aphthes qui sont accompagnés d'inflammation, de difficulté d'avaler & de respirer, sont ordinairement très-funestes.

La maigreur & la consommation des *enfants*, sont toujours des maladies très-dangereuses, sur-tout

lorsqu'elles sont invétérées, & causées par des obstructions au mésentère & aux autres viscères du bas-ventre ou de la poitrine. Si la diarrhée s'y joint, & que les malades rendent par le fondement une matière purulente, sanglante, de fort mauvaise odeur, le mal est incurable: il y a au contraire à espérer, si les digestions étant rectifiées, l'appétit revient, se soutient régulièrement; si l'enflure du ventre diminue, & que les forces se rétablissent. Il consiste par un grand nombre d'observations, que les fièvres intermittentes ont souvent guéri des *enfants* de la consommation.

Pour ce qui est de la curation des *maladies des enfants*, on ne peut en donner ici qu'une idée fort en raccourci: la plupart d'entr'elles, soit qu'elles leur soient propres, soit qu'elles leur soient communes avec les adultes, sont traitées chacune en son lieu; ainsi voyez, par exemple, VÉROLE (*petite*), ROUGEOLE, CHARTRE, RACHITIS, EPILEPSIE, CARDIALGIE, VERS, DENTITION, TEIGNE, &c. On peut dire en général que comme les principales causes des *maladies des enfants* consistent principalement dans le relâchement des fibres naturellement très-déliques, & la foiblesse des organes augmentée par l'humidité trop abondante dont ils sont abreuvés, & dans l'acidité dominante des humeurs, on doit combattre ces vices par les contraires: ainsi les astringens, les absorbans, les antiacides, qui conviennent pour corriger l'état contre nature des solides & des fluides; & les légers purgatifs, pour évacuer l'humide superflu & corrompu, employés avec prudence, selon les différentes indications qui se présentent, sont les remèdes communs à presque toutes les curations des *maladies des enfants*. C'est ce qu'a parfaitement bien établi le docteur Harris dans sa dissertation sur ce sujet, en bannissant de la pratique, dans ce cas, l'usage des remèdes chimiques, diaphorétiques, incendiaires, & de toute autre qualité, dont elle étoit surchargée. Il est certain même, indépendamment de la considération des causes de ces maladies, que la manière de traiter ces petits malades ne sauroit être trop simplifiée, vu la difficulté qu'il y a à les soumettre à prendre des drogues, & à leur faire observer un régime convenable, sur-tout avant qu'ils aient atteint l'âge de connoissance.

A peine l'homme est-il mis au monde, qu'il se trouve souvent dans le cas d'avoir besoin des secours de la Médecine, & de payer le tribut à cet art, pour éviter de le payer si-tôt à la nature. En effet, dans le cas où les *enfants* nouveau-nés ont pour la plupart des mucosités gluantes dans la bouche, l'œsophage, l'estomac, les intestins, & quelquefois des matières nourricières imparfaitement digérées, avant de sortir du ventre de leurs meres, qui ont pu s'échauffer dans les parties qui les contiennent, s'y corrompre par l'agitation excitée pendant le travail de l'accouchement, dont s'ensuivent des cardialgies, des douleurs de ventre, des tranchées, & autres symptômes fâcheux; si après avoir fait prendre aux *enfants* ainsi affectés, quelques gorgées du premier lait de la mere, qui est ce qu'on appelle *colostrum*, que la nature semble avoir destiné à cet usage, attendu qu'il est très-laxatif, l'évacuation de ces matières ne se fait pas, ou s'il est impossible de leur faire prendre le tétin tant que le mal dure, il est à-propos d'ouvrir doucement la bouche au nouveau-né, & de répandre peu-à-peu & à différentes reprises dans l'intervalle de dix à douze heures, de l'eau en petite quantité, dans laquelle on a dissous du sucre ou délayé du miel, pour détremper ces différentes matières, en purger les premières voies, & en favoriser l'expulsion. Si ces impuretés sont si abondantes dans l'estomac & les intestins, qu'elles causent des

nausées, des vomissemens, des tranchées, & même des mouvemens convulsifs, dans ce cas on peut employer quelque chose de plus laxatif que le miel & le sucre, lorsqu'ils ne sont pas suffisans: on fait usage de l'huile d'amandes douces récente, avec du sirop rosat solutif; ou même s'il y a une plus grande indication de purger, on peut se servir du sirop de chicorée, avec la rhubarbe. Chacun de ces remèdes doit être donné à très-petite dose, & à différentes reprises. On peut aussi appliquer quelqu'épithème aromatique, spiritueux, sur l'estomac & le ventre; ce qui produit souvent de bons effets, en excitant l'action des viscères du bas-ventre.

Ces différens secours, qui viennent d'être mentionnés, employés selon les différens besoins, sont aussi très-utiles pour favoriser l'expulsion de l'humeur épaisse, noirâtre & excrémentitielle, qui est comme le marc de la nourriture du fœtus, qui s'est ramassé dans les gros boyaux, dans le *cæcum* surtout & son appendice, dont la cavité est par cette raison plus considérable à proportion que dans l'adulte. Voyez *MECONIUM*, *CÆCUM*. Cette matière fécale doit être évacuée promptement, parce que quand elle est retenue après la naissance, soit à cause de sa trop grande consistance ou quantité, soit à cause de la sécheresse des voies par lesquelles elle doit être portée hors du corps, ou de la faiblesse de l'enfant, elle devient acrimonieuse & se corrompt facilement, par l'effet de la chaleur que produit la respiration dans tout le corps, & par le contact de l'air qui pénètre dans les intestins. On corrige la dureté des matières en faisant prendre à l'enfant de tems en tems quelques gorgées de petit-lait avec du miel délayé, dont on peut aussi donner en lavement. On procure l'évacuation par les laxatifs dont il a été parlé ci-devant, employés en potion & en clystère; par quelque doux suppositoire, par des linimens onctueux faits sur l'abdomen. On ranime les forces, pour soutenir l'expulsion de ces excréments, par quelque léger cordial, comme le vin chaud avec le miel & la canelle; & si l'acide domine, comme il est ordinaire, ce que l'on connoît par l'odeur de la bouche, on unit les cordiaux avec les absorbans. On doit éviter soigneusement tout ce qui est trop atténuant, spiritueux, volatil. On ne doit employer qu'avec beaucoup de circonspection les opiatiques dans les mouvemens convulsifs qui proviennent de la retention du *meconium*; & en général on ne doit en user que rarement dans toutes les *maladies des enfans* qui semblent les indiquer.

Celles qui sont produites par la coagulation du lait dans les premières voies, & tous les symptômes qui en sont l'effet, doivent être traités avec des ant-acides fixes, unis à de doux purgatifs; des lavemens de même qualité, de légers carminatifs, des huileux propres à corriger l'acrimonie qui irrite le genre nerveux; & à détruire, si elle en est susceptible, la cause des attaques d'épilepsie, qui surviennent souvent dans ce cas.

Comme la plupart des fièvres, dont la cause est particulière aux *enfans*, sont l'effet de l'acide dominant dans les humeurs; on ne peut pas employer, pour les combattre, de meilleurs & de plus sûrs remèdes que ceux que l'on vient de proposer contre la coagulation du lait, vu qu'elle est aussi toujours causée par l'acidité qui infecte les premières voies; il convient par conséquent de mettre en usage ces moyens de corriger ce vice dominant, non-seulement pour les *enfans*, mais encore pour les nourrices. Elles doivent faire usage de remèdes de même qualité, pour que le lait qu'elles fournissent en étant imprégné, ne soit pas autant disposé à s'aigrir qu'il l'est de sa nature, ou plus encore, par une suite de l'usage des alimens acescens, comme les fruits, &c.

Elles doivent s'interdire ces sortes d'alimens, & ne se nourrir que de ceux qui sont d'une nature balsamique; & en un mot *vivre de régime*, selon les règles de l'art, à l'égard desquelles on peut consulter l'*article NOURRICE*.

Il en est de même de la curation des aphthes. S'il y a lieu de soupçonner ou de croire que le lait ou la qualité des humeurs de la nourrice ont contribué à les produire, il faut lui prescrire l'usage des laxatifs, des infusions de rhubarbe, des tisannes tempérantes, diaphorétiques, faites avec l'infusion de fausse-paireille, la décoction de scorfonere, & autres semblables; ou changer de lait, si celui dont l'enfant se nourrit n'est pas susceptible d'être corrigé. Si la cause des aphthes vient de l'enfant, on doit aussi le traiter avec de doux purgatifs, tels que la manne, le sirop de chicorée, composé avec la rhubarbe, le sirop de fleurs de pêcher, & autres doux laxatifs. On doit aussi mettre en usage les remèdes convenables pour empêcher que le lait ne devienne acre, & éviter soigneusement tout ce que l'on a lieu de croire avoir procuré les aphthes: on peut encore dans ce cas employer les cremes de ris, d'avoine, &c. pour corriger l'acrimonie des humeurs en général. On ne doit pas négliger les remèdes topiques, pour émousser la qualité corrosive des sucs dont les aphthes sont abreuvés; on use avec succès, dans ce cas, de quelques loocs faits, par exemple, avec le suc de grenade & le miel, le sirop de mûres délayé dans une suffisante quantité d'eau tiède, le suc de raves battu avec un jaune-d'œuf & un peu de nitre, &c. On applique ces différens lénitifs avec le bout du doigt garni d'un linge imbû de ces préparations. Si les aphthes sont symptomatiques, il faut détruire la cause qui les a fait naître, avant que de les attaquer topiquement: il ne faut point troubler la nature dans ses opérations; on doit se borner à faire usage de quelques légers diaphorétiques, de quelques émulsions tempérantes, avec les semences froides, & un peu de celle de pavot. Voyez *APHTHE*.

L'épilepsie des *enfans* doit aussi être traitée par des remèdes donnés ou aux nourrices, si c'est d'elles que vient ce mal, ou aux *enfans* mêmes, si la cause ne leur est pas étrangère. Dans le premier cas, lorsque quelque frayeur, quelque accès de colère, ou toute autre agitation de l'ame, a corrompu le lait dans sa source, il convient d'éviter soigneusement tous les remèdes spiritueux, acres, irritans, & de ne prescrire que ceux qui sont propres à calmer les tensions spasmodiques du genre nerveux, tels que les lavemens émolliens, carminatifs, les poudres anti-convulsives préparées avec celle de guttete, de cinna-bre, & un peu de musc, données dans quelques eaux appropriées, telles que celle de tilleul. Lorsque la cause est dans l'enfant même, & qu'elle dépend du lait, ou de tout autre aliment devenu acre, corrosif dans les premières voies, il faut employer les délayans laxatifs, huileux, qui peuvent évacuer les matières viciées, ou les émousser; & ensuite faire promptement usage des mêmes remèdes indiqués ci-dessus contre les spasmes, à dose proportionnée, auxquels on peut ajouter le *castoreum*. La décoction un peu épaisse de corne de cerf donnée pour boisson, produit de bons effets dans ce cas. Si le vice du lait ou des autres alimens ne consiste qu'en ce qu'il est trop épais, trop grossier, il faut lui donner peu à têter ou à manger, & ne lui faire prendre qu'une nourriture propre à rendre plus fluides les matières contenues dans les premières voies; & dans le cas où il y a lieu de croire qu'elles sont fort engorgées, on peut, après le paroxysme, donner une petite dose de quelque émétique, comme le sirop de Charas, de Glaubert, ou un demi-grain de tartre Stibié dans le sirop de violettes, & quelque eau appropriée. Si la

maladie est causée par quelques exanthèmes rentrés, tels que la gale, la teigne, il faut employer les moyens qui peuvent en rappeler la matière à l'extérieur, tels que les vésicatoires appliqués à la nuque, les cauterés, les sétons : si elle dépend des vers, il faut la traiter convenablement à sa cause. *Voyez VERS*, & sur-tout l'article *EPILEPSIE*.

L'atrophie des *enfants* pouvant être produite par des causes bien différentes, elle demande par conséquent un traitement aussi varié, qui doit être le même à proportion que celui qui convient aux adultes pour cette maladie. *Voyez ATROPHIE ou CONSUMPTION*.

Il en est de même des autres maladies auxquelles les *enfants* sont sujets, qui leur sont communes avec les personnes d'un âge plus avancé, telles que la diarrhée, la dysenterie, la cardialgie, la suppression d'urine, &c. *Voyez* en son lieu chacune de ces maladies : consultez aussi Ethmuller, Harris, Hoffman, Boerhaave ; dans la partie de leurs ouvrages où ils traitent des *maladies des enfants*, *ex professo*. C'est d'Hoffman principalement & de Boerhaave qu'a été tiré ce qui a été dit ici à ce sujet. (d)

ENFANS DES DIEUX (Mythol.) *Voyez FILS DES DIEUX*.

ENFANS PERDUS, (Art milit.) terme de guerre, qui signifie des soldats qui marchent à la tête d'un corps de troupes, commandés pour le soutenir, & qu'on emploie pour commencer quelque attaque, donner un assaut ou forcer quelque poste. Ils tirent ce nom du danger auquel ils sont exposés : les Anglois les appellent *les abandonnés & les désespérés*, ce sont à présent les grenadiers qui commencent ces sortes d'attaques, ou les dragons. *Chambers.* (Q)

ENFANS DE LANGUE. (Comm.) On nomme ainsi de jeunes François que le Roi fait d'abord élever à Paris, puis entretient dans le Levant pour y apprendre les langues turque, arabe & grecque, & servir ensuite de drogmans à la nation, & surtout aux consuls & aux négocians. Ces enfants sont élevés en France par les jésuites, & se perfectionnent au Levant chez les capucins. *Voyez DROGMAN.* (G)

ENFANTEMENT, f. m. (Méd. & Chirurg.) *Voyez ACCOUCHEMENT* ; mais comme cette opération naturelle a de grands besoins du secours de l'art, & que les chirurgiens qui s'y destinent, ne sauroient trop joindre à leur pratique & à leurs lumières, l'étude des auteurs qui se sont attachés à la même profession, nous allons indiquer ici par supplément les principaux ouvrages de notre connoissance qui ont paru sur cette matière en diverses langues, afin que ceux qui savent ces langues, & qui ne veulent rien négliger pour s'instruire, puissent se former une bibliothèque un peu complète des livres de leur métier : *nocturnâ versate manu, versate diurnâ*.

AUTEURS LATINS. Becheri (Joh. Cour.) *De puerperio inculpatâ ad servandam puerperam tract.* Gissæ, 1729. 4°. bon sur l'opération césarienne.

Cypriani (Abraham) *historia fœtus humani post xxj. menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite excisi.* Lugd. Bat. 1700. 8°. c. f. c'est l'histoire d'un cas important en faveur de l'opération césarienne.

Deventer (Henrici) *Ars obstetricandi.* Lugd. Bat. 1701 & 1724. in-4°. *ibid.* 1725. fig. en François à Paris, 1733 & 1738, in-4°. avec fig. en Allemand *Jenæ*, 1717 in-8°. fig. & en d'autres langues. C'est ici le meilleur ouvrage qui ait encore paru sur l'art des accouchemens dans aucun pays.

Hoffmanni (Daniel) *Annotationes de partu tam naturali quàm violento.* Francof. 1710 in-8°. il faut lire ces remarques en medecin, & non pas en sévère législateur.

Prato (Jasonis) *de pariente & partu liber.* Basil. 1527.

8°. Amstel. 1657. 12. il ne méritoit pas d'être réimprimé chez Blaeu.

Rhodionis (Eucharii) *de partu hominis.* Paris, 1536. in-12. &c. Francof. 1554. 8°. c. f. ce petit ouvrage a été autrefois fort recherché, & souvent réimprimé.

Rueff (Jacob.) *de conceptu & generatione hominis, lib. jv. cum icon.* Tiguri, 1554. fig. 1580. 4°. & Francof. 1587. in-4°. *Auctior in Gynæciorum libris à Spacchio.* Argent. 1597. edit. fol. en haut Allemand à Francfort, 1660. 4°.

Solingen (Cornel.) *de obstetricantium officiis & opere.* Francof. 1693. in-4°. avec ses œuvres chirurgicales. L'original écrit en Hollandois, parut à Amst. en 1684. in-4°. & c'est un assez bon auteur.

Spachius (Israel) *Gynæciorum libri illustrati. Argentorati,* 1597. fol. Collection qui doit entrer dans la bibliothèque des Accoucheurs & des Medecins.

AUTEURS FRANÇOIS. Amand (Pierre) *Nouvelles observations sur la pratique des accouchemens.* Paris 1714. in-8. premiere édit. fig.

Bienassis (Paul) des divers travaux & enfantement des femmes, traduit du latin d'Eucharius Rhodion. Paris 1586. in-16.

Bourgeois (Louise) dite *Boursier.* Observations sur la stérilité, pertes de fruit, fécondité, les accouchemens, maladies de femmes, & enfans nouveau-nés. Paris, 1626. in-8. 1653. traduit en Hollandois & en Allemand, il est devenu rare.

Bury (Jacques) *Le propagatif de l'homme, & secours des femmes en travail d'enfant.* Paris, 1623. in-12. fig. mauvais ouvrage.

Dionis (Pierre) *Traité des accouchemens.* Paris, 1718. 1724. in-8. fig.

Du tertre (Marguerite) *Instruction des Sages-femmes.* Paris, 1677. in-12. très-médiocre.

Duval (Jacques) *Traité des Hermaphrodites, & de l'accouchement des femmes.* Rouen, 1612. in-8. il est rare.

Fournier (Denis) *l'Accoucheur méthodique.* Paris, 1677. in-12. il ne mérite aucune estime.

Gervais de la Touche. *L'industrie naturelle de l'enfantement contre l'impéritie des Sages-femmes.* Paris, 1587. in-8. On le lisoit avant que Mauriceau parût.

Guillemeau (Jacques) de la grosseffe & accouchement des femmes. Paris, 1621. in-8. fig. 1643. in-8. fig. Il y a du savoir dans cet ouvrage.

Instruction familiere & utile aux sages-femmes pour bien pratiquer les accouchemens. Paris, 1710. in-12. bon.

Levret (André) *Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux, avec des remarques, &c.* Paris, 1747. in-8. c. f. 1750. seconde édit. Il faut qu'un praticien se munisse de livres de ce genre.

Marché (la Dame de la) *Instructions utiles aux Sages-femmes.* Paris 1710. & 1723. in-12. bon à recommander aux Accoucheurs.

Mauriceau (Fr.) *Traité des maladies des femmes grosses.* Paris, 1681. in-4. premiere édit. 1728. 2 vol. in-4. sixieme édit. Voilà le premier praticien du monde, celui à qui toute l'Europe est redevable de l'art des accouchemens & de ses progrès. Son ouvrage est traduit dans toutes les langues, & le mérite bien.

Mesnard (Jacques) *le guide des accouchemens.* Paris, 1743. in-8. avec fig.

Motte (Guillaume Mauquest de la) *Traité des accouchemens.* Paris, 1715. premiere édit. in-4. Ce livre est plein d'excellentes observations.

Peu (Philippe) *Pratique des accouchemens.* Paris, 1694. in-8.

Portal (Paul) *la pratique des accouchemens.* Paris, 1685. avec fig. premiere édit. in-8. fig. & Amst. 1690. in-8. en Hollandois.

Recueil général des caquets de l'accouchée. *Paris*, 1623. in-8. Ce recueil ne nous a rien appris, & il falloit nous instruire.

Roussel (François) Traité nouveau de l'Hystérotomochie ou de l'enfantement césarien. *Paris*, 1581. in-8. première édit. en Allemand, par Melchior Sebifius. *Strasb.* 1583. in-8. en latin, par Casp. Bauhin, avec des additions. *Bafil.* 1589. in-8. *ibid.* 1591. in-8. c. f. *Francof.* 1601. in-8. c. f. rare & curieux.

Ruleau (J.) Traité de l'opération césarienne, & des accouchemens difficiles & laborieux. *Paris*, 1704. in-12. première édit. curieux aussi.

S. Germain (Charles de) Traité des Fausses-couches. *Paris*, 1655. in-8.

Viardel (Cosme) Observations sur la pratique des accouchemens. *Paris*, 1681. Auteur médiocre qu'on a pourtant traduit en Allemand.

AUTEURS ANGLAIS. *Braken (Henrici)* A Treatise of Midwifery. *Lond.* 1737. in-8. bon à consulter.

Chamberlain. Practice of Midwifery. *London*, 1665. in-8. C'est le Mauriceau d'Angleterre, un des premiers qui ait acquis de la célébrité sur la pratique des accouchemens ; mais on l'a beaucoup perfectionné depuis.

Chapman (Edmund) A Treatise on the improvement of Midwifery, chiefly with regard to the operation. *London*, 1733. in-8. première édit. *ibid.* 1738, in-8. bon à consulter.

Giffard (William) Two hundred and twenty five cases in Midwifery. *London*, 1733. in-8. bon parce que ce sont des observations.

Hody (Edward) Cases in Midwifery by William Giffard revis'd. *Lond.* 1734. in-8. c. f. bon encore par la même raison.

J. P. The compleat Midwife's Practice. *Lond.* 1699, in-8. c. f.

Manningham (Richard) Artis obstetricandi compendium theoriam & praxim spectans. *Lond.* 1739, in-4. *Hamb.* 1746. in-4. c. f. avec des augmentations C'est ici la meilleure édit. pour les choses.

Mowbray (John) The Female Physician, &c. *London*, 1725. in-8. With Copper-plates.

Ould (Thielling) A Treatise of Midwifery in three parts. *London*, 1720. in-8. fig. C'est un des livres médiocres d'Angleterre sur cette matière.

Sermon (William) The english Midwife. *Lond.* 1671. in-8. c. f. Traité tombé dans l'oubli, quoiqu'il ait paru après celui de Chamberlain.

Sharp (Mrs.) The compleat Midwife's Companion. *Lond.* 1737. in-8. malgré le titre, c'est peu de chose.

Stone (Sarah) A complete Practice of Midwifery. *London*, 1737. in-8. On a encore plus promis dans le titre de ce livre, qu'on n'a tenu dans l'exécution.

AUTEURS ALLEMANDS. *Boekelman (André)* Controverses sur l'extraction du fœtus mort, en Allemand, mais originairement en Hollandois. *Amst.* 1697. in-8. bon.

Eckhardi, unvorsichtige Hebamme, c'est-à-dire, la sage-femme imprudente. *Lips.* 1715. in-8. utile.

Homburgen (Anna Elyf.) Unterricht der Hebammen ; c'est-à-dire, instruction des sages-femmes. *Hannov.* 1700. in-8.

Hoorn. (Joh. Von.) Art des accouchemens, en Suédois. *Stockolm*, 1697 & 1726. in-8. avec fig. C'est un des bons manuels qu'on ait en langue Suédoise, pour instruire les accoucheuses.

Richters (E. C.) Allezeit vorsichtige Web-mutter. *Francof.* 1738. in-8. bon.

Sigmundi (Justina) Brandenburgische Hoff-Web-mutter. *Berolini* 1689 & 1708. in-4. Fort bon ouvrage, & je crois le meilleur qui ait paru en langue Allemande.

Sommers (Joh. Georg.) Hebammen Schul. c'est-à-

dire, école des accoucheuses. *Coburg.* 1664. in-12. *ibid.* 1691. 1715. in-12. avec fig.

Sterren (Dyonisius Van-der) Traité de l'accouchement césarien, originairement en Hollandois à Leyden. 1682. in-12. Tout ce qui a été dit sur l'opération césarienne doit être recueilli.

Voelters (Christophor.) Hebammen Schul ; c'est-à-dire, l'école des accouchemens ; *Stutgard.* 1679. in-8. On peut aller à meilleure école qu'à celle de cet Auteur.

Welschens (Gottfred) Kinder-mutter, und Hebammen-Buch. *Witteb.* 1671. in-4. Ouvrage très-médiocre

Widmannia (Barbara) anweisung Christlichen Hebammen ; c'est-à-dire, la sage-femme Chrétienne éclairée. *Augustæ Vindel.* 1735. in-8. utile aux accoucheuses.

AUTEURS ITALIENS. *Melli (Sebastiano)* La Commare levatrice istruita del suo officio, con fig. *Venet.* 1721. in-4. bon.

Mercurio (Scipione) la Commare, o, Riccogitrice in Venez. 1604. in-4. première édit. in *Milano* 1618. in-8. in *Verona* 1641. in-4. avec fig. sur bois. *ibidem* 1662. in-4. avec fig. en Allemand. *Witteb.* 1671. & à *Leipfig.* 1692. avec fig. curieux & fort rare.

Santorini (Giovan Domenico) Historia d'un Feto felicemente estratto. *Venezia*, 1727. in-4. On peut compter sur les observations de cet habile Anatomiste.

Je n'ai pas besoin de remarquer en finissant ma liste, qu'on trouve sur les accouchemens d'excellentes observations semées dans les mém. de l'Acad. des sciences & de chirurgie de Paris ; les Transactions philosophiques de Londres, les actes de la société d'Edinbourg, & autres semblables. Il seroit à souhaiter que le tout fût réuni en un seul corps pour l'utilité des gens de l'art. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENFANTEMENT, douleurs de l' (Medec.) ce sont celles qui sont particulieres à la femme grosse, qui annoncent & qui précèdent sa prochaine délivrance ; état bien touchant & bien intéressant pour l'humanité.

C'est dans cet état que la femme grosse devient ordinairement très-attentive à toutes les révolutions qui se font en elle. On ne peut raisonnablement blâmer ses frayeurs & sa prévoyance ; personne ne doit être plus intéressé qu'elle à la conservation de sa vie, & à celle du fruit qu'elle porte dans son sein. Elle va jouer le rôle le plus grave & le plus pénible dans l'action qui s'approche. En conséquence, les moindres douleurs qu'elle souffre ne manquent pas de l'allarmer, sur-tout dans sa première grossesse ; & le sentiment ou la connoissance du péril qu'elle peut courir, la presse d'appeler à son aide une habile accoucheuse, ou, ce qui vaut encore mieux, un accoucheur consommé.

Ceux-ci instruits par leurs lumieres & par leur expérience, commencent d'abord par examiner soigneusement & très-scrupuleusement l'espece de douleurs de la femme grosse. Cet examen est de la dernière importance ; parce que d'un côté il seroit très-imprudent de retarder un travail réel, & de l'autre ce seroit exposer la vie de la femme & celle de son enfant, que de hâter, par les secours de l'art, une opération qui n'est pas encore préparée par les secrets de la nature. Je fais bien que les femmes qui ont eu plusieurs enfans, se croient capables de distinguer les vraies douleurs de l'enfantement de celles qui proviennent de toute autre cause ; mais outre qu'elles s'abusent d'ordinaire, l'accoucheur lui-même, quoique très-éclairé dans son art, s'y trompe quelquefois. Il importe donc de parcourir les signes ici les plus distinctifs auxquels on peut reconnoître les fausses douleurs des véritables.

Les douleurs qui ne partent point de la matrice, qui

qui ne la dilatent point, qui ne portent point en embas, qui paroissent long-tems avant le terme, qui ne sont pas précédées de l'écoulement des eaux, sont ce qu'on appelle *douleurs fausses*, c'est-à-dire qui ne caractérisent point l'*enfantement* prochain. Ces douleurs fausses proviennent quelquefois des vents renfermés dans les intestins, que l'on reconnoît au murmure qui se fait dans le bas-ventre; quelquefois de tenesmes, d'envies continuelles d'aller à la selle par la compression de l'utérus sur le rectum: d'autres fois une grande émotion ou des passions vives suffisent pour exciter sur la fin de la grossesse des douleurs violentes, sans qu'elles annoncent la délivrance prochaine.

Les douleurs vraies de l'*enfantement* commencent dans la région lombaire, s'étendent du côté de la matrice, rendent le pouls plus plein, plus fréquent, & plus élevé; elles donnent de la couleur, parce que le sang est porté au visage avec plus de vitesse & en plus grande quantité; elle se ralentissent & redoublent par intervalles. La douleur qui suit, est toujours plus grande que celle qui l'a précédée, en sorte qu'on peut dire que c'est par un accroissement successif des douleurs qu'une femme est conduite à l'*enfantement* qui les termine.

Les douleurs vraies se distinguent encore des douleurs de colique, en ce que ces dernières se dissipent ou du moins reçoivent quelque soulagement par l'application des linges chauds sur l'abdomen, l'usage interne des émolliens onctueux, la saignée, les lavemens adoucissans, &c. au lieu que tous ces moyens semblent exciter plus fortement les véritables douleurs de l'*enfantement*.

Un autre signe assez distinctif, est le lieu de la douleur; dans les coliques venteuses, l'endroit de la douleur est vague: dans l'inflammation il est fixe, & a pour siège les parties enflammées; mais les douleurs de l'*enfantement* sont alternatives, déterminées vers la matrice avec resserrement & dilatation successive, & répondent toujours en embas.

On soupçonne toutes les douleurs qu'une femme souffre avant le neuvième mois, d'être fausses, & par conséquent on ne doit pas chercher à les augmenter: s'il arrivoit néanmoins qu'au septième mois de la grossesse une femme entrât réellement en travail, il faudroit non seulement ne le point retarder, mais le hâter avec prudence.

Au surplus, ce qu'il y a de mieux à faire, pour n'être point trompé dans cette occasion, c'est de toucher l'orifice de la matrice; & son état fournira les notions les plus certaines sur la nature des douleurs, & les signes caractéristiques du futur accouchement. Si les douleurs sont fausses, l'orifice de la matrice se refermera plus étroitement qu'auparavant dès qu'elles seront passées; si elles sont vraies, elles augmenteront la dilatation de l'orifice de la matrice. Ainsi l'on décidera du caractère des douleurs, en touchant l'utérus avant & après; en effet, lorsque la matrice agit sur l'enfant qu'elle renferme, elle tend à surmonter la résistance de l'orifice qui se dilate peu-à-peu. Si l'on touche cet orifice dans le tems des douleurs, on sent qu'il se resserre; & lorsque la douleur est dissipée, l'orifice se dilate de nouveau. Ainsi par l'augmentation des souffrances, & par le progrès de la dilatation de l'orifice, lorsqu'elles seront cessées, on peut s'assurer de la nature des douleurs, juger assez bien du tems de l'accouchement prochain, & diriger sa conduite en conséquence.

Les douleurs avant-courrières de l'*enfantement*, sont celles qui se font sentir à l'approche du travail pendant quelques heures, & même quelquefois pendant plusieurs jours: on les appelle *mouches*. Quoique les femmes en soient très-fatiguées, elles leur

sont extrêmement salutaires; ce sont elles qui produisent la dilatation successive de l'orifice de la matrice; elles contribuent à la formation des eaux; elles poussent l'enfant dans une situation propre à sortir; elles préparent les passages qui se trouvent enduits d'une humeur émolliente & mucilagineuse qu'elles expriment de la matrice; & peut-être servent-elles encore à détacher le placenta de la surface intérieure de l'utérus, détachement qui précède immédiatement la naissance de l'enfant. Je dis que la femme grosse éprouve quelquefois de pareilles douleurs pendant plusieurs jours; c'est pourquoi l'accoucheur seroit imprudent de la mettre en travail, avant que les autres raisons décisives & réunies ensemble ne l'y déterminassent.

Enfin, comme il se fait souvent dans les femmes prêtes d'accoucher des mouvemens violens, soit dans le visage, les yeux, les lèvres, soit dans les bras, soit dans les organes de la respiration, soit dans le bas-ventre, soit dans les parties inférieures du corps; ces mouvemens impétueux & presque convulsifs sont la voix de la nature même, qui apprend, qui crie à l'accoucheur, que les vraies douleurs de la femme grosse sont parvenues au degré de violence nécessaire pour l'expulsion de l'enfant, lequel à son tour aura besoin en naissant de secours de toute espèce, incapable de faire aucun usage de ses organes, & de se servir de ses sens; image de misère, de souffrances & d'imbécillité! *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENFER, f. m. (*Théologie*.) lieu de tourmens où les méchans subiront après cette vie la punition due à leurs crimes.

Dans ce sens le mot d'*enfer* est opposé à celui de *ciel* ou *paradis*. Voyez CIEL & PARADIS.

Les Payens avoient donné à l'*enfer* les noms de *tartarus* ou *tartara*, *hades*, *infernus*, *inferna*, *infernus*, *orcus*, &c.

Les Juifs n'ayant point exactement de nom propre pour exprimer l'*enfer* dans le sens où nous venons de le définir (car le mot hébreu *scheol* se prend indifféremment pour le lieu de la sépulture, & pour le lieu de supplice réservé aux réprouvés), ils lui ont donné le nom de *Gehenna* ou *Gehinnon*, vallée près de Jérusalem, dans laquelle étoit un *tophet* ou place où l'on entretenoit un feu perpétuel allumé par le fanatisme pour immoler des enfans à Moloch. De-là vient que dans le nouveau Testament l'*enfer* est souvent désigné par ces mots *Gehenna ignis*.

Les principales questions qu'on peut former sur l'*enfer* se réduisent à ces trois points: son existence, sa localité, & l'éternité des peines qu'y souffrent les réprouvés. Nous allons les examiner séparément.

1°. Si les anciens Hébreux n'ont pas eu de terme propre pour exprimer l'*enfer*, ils n'en ont pas moins reconnu la réalité. Les auteurs inspirés en ont peint les tourmens avec les couleurs les plus terribles: Moïse, dans le Deutéronome, chap. xxxij. vers. 22. menace les Israélites infidèles, & leur dit au nom du Seigneur: *Un feu s'est allumé dans ma fureur, & il brûlera jusqu'au fond de l'enfer; il dévorera la terre & toutes les plantes, & il brûlera les fondemens des montagnes.* Job, chap. xxjv. vers. 19. réunit sur la tête des réprouvés les plus extrêmes douleurs: *Que le méchant, dit-il, passe de la froideur de la neige aux plus excessives chaleurs; que son crime descende jusque dans l'enfer; & au chap. xxvj. vers. 6. L'enfer est découvert aux yeux de Dieu, & le lieu de la perdition ne peut se cacher à sa lumière.* Enfin, pour ne pas nous jeter dans des citations infinies, Isaïe, chap. lxxj. vers. 24. exprime ainsi les tourmens intérieurs & extérieurs que subiront les réprouvés: *Videbunt cada-vera virorum qui prevaricati sunt in me, vermis eorum non morietur, & ignis eorum non extinguetur, & erunt*

usque ad satietatem visionis omni carni ; c'est-à-dire , comme porte l'Hébreu , *ils seront un sujet de dégoût à toute chair* , tant leurs corps seront horriblement défigurés par les tourmens.

Ces autorités suffisent pour fermer la bouche à ceux qui prétendent que les anciens Hébreux n'ont eu nulle connoissance des châtimens de la vie future , parce que Moïse ne les menace ordinairement que de peines temporelles. Les textes que nous venons de citer énoncent clairement des punitions qui ne doivent s'infliger qu'après la mort. Ce qu'on objecte encore , que les écrivains sacrés ont emprunté ces idées des poètes grecs , n'a nul fondement : Moïse est de plusieurs siècles antérieur à Homère. Soit que Job ait été contemporain de Moïse , ou que son livre ait été écrit par Salomon , comme le prétendent quelques critiques , il auroit vécu , vers le tems du siège de Troie , qu'Homère n'a décrit que quatre cents ans après. Isaïe , à la vérité , étoit à-peu-près contemporain d'Hésiode & d'Homère ; mais quelle connoissance a-t-il eu de leurs écrits , dont les derniers sur-tout n'ont été recueillis que par les soins de Pisistrate ; c'est-à-dire fort long-tems après la mort du poète grec , & celle du prophète qu'on suppose avoir été le copiste d'Homère.

Il est vrai que les Esséniens , les Pharisiens , & les autres sectes qui s'éleverent parmi les Juifs depuis le retour de la captivité , & qui depuis les conquêtes d'Alexandre avoient eu commerce avec les Grecs , mêlèrent leurs opinions particulières aux idées simples qu'avoient eu les anciens Hébreux sur les peines de l'enfer. « Les Esséniens , dit Joseph dans son *Hist. de la guerre des Juifs* , liv. II. chap. xij. » tiennent que « l'ame est immortelle , & qu'aussi-tôt qu'elle est sortie du corps , elle s'élève pleine de joie vers le ciel , » comme étant dégagée d'une longue servitude & « délivrée des liens de la chair. Les ames des justes » vont au-delà de l'Océan , dans un lieu de repos & « de délices , où elles ne sont troublées par aucune » incommodité ni dérangement des saisons. Celles » des méchans au contraire sont reléguées dans des » lieux exposés à toutes les injures de l'air , où elles » souffrent des tourmens éternels. Les Esséniens ont » sur ces tourmens à peu-près les mêmes idées que » les poètes nous donnent du Tartare & du royaume » de Pluton ». Voyez ESSENIENS.

Le même auteur , dans ses *antiquités judaïques* , liv. XVIII. chap. ij. dit « que les Pharisiens croient » aussi les ames immortelles , & qu'après la mort du » corps celles des bons jouissent de la félicité , & » peuvent aisément retourner dans le monde animer » d'autres corps ; mais que celles des méchans sont » condamnées à des peines qui ne finiront jamais. » Voyez PHARISIENS.

Philon , dans l'opuscule intitulé *de congressu querendæ eruditionis causâ* , reconnoît , ainsi que les autres Juifs , des peines pour les méchans & des récompenses pour les justes : mais il est fort éloigné des sentimens des Payens & même des Esséniens au sujet de l'enfer. Tout ce qu'on raconte de Cerbere , des Furies , de Tantale , d'Ixion , &c. tout ce qu'on en lit dans les poètes , il le traite de fables & de chimeres. Il soutient que l'enfer n'est autre chose qu'une vie impure & criminelle ; mais cela même est allégorique. Cet auteur ne s'explique pas distinctement sur le lieu où sont punis les méchans , ni sur le genre & la qualité de leur supplice ; il semble même le borner au passage que les ames font d'un corps dans un autre , où elles ont souvent beaucoup de maux à endurer , de privations à souffrir , & de confusion à effuyer : ce qui approche fort de la métempsychose de Pythagore. Voyez MÉTEMPSYCOSE.

Les Sadducéens qui nioient l'immortalité de l'ame , ne reconnoissoient par conséquent ni récompenses

ni peines pour la vie future. V. SADDUCÉENS.

L'existence de l'enfer & des supplices éternels est attestée presque à chaque page du nouveau Testament. La sentence que Jésus-Christ prononcera contre les reprobés au Jugement dernier , est conçue en ces termes : Matth. XXV. v. 34. *Ite maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo & angelis ejus.* Il représente perpétuellement l'enfer comme un lieu ténébreux où regnent la douleur , la tristesse , le dépit , la rage , & comme un séjour d'horreur où tout retentit des grincemens de dents & des cris qu'arrache le désespoir. S. Jean , dans l'Apocalypse , le peint sous l'image d'un étang immense de feu & de soufre , où les méchans seront précipités en corps & en ame , & tourmentés pendant toute l'éternité.

En conséquence , les Théologiens distinguent deux sortes de tourmens dans l'enfer : savoir , la peine du dam , *pœna damni seu damnationis* ; c'est la perte ou la privation de la vision béatifique de Dieu , vision qui doit faire le bonheur éternel des saints : & la peine du sens , *pœna sensus* , c'est à-dire , tout ce qui peut affliger le corps , & sur-tout les douleurs cuisantes & continuelles causées dans toutes ses parties par un feu inextinguible.

Les fausses religions ont aussi leur enfer : celui des Payens , assez connu par les descriptions qu'en ont faites Homère , Ovide & Virgile , est assez capable d'inspirer de l'effroi par les peintures des tourmens qu'ils y font souffrir à Ixion , à Prométhée , aux Danaïdes , aux Lapythes , à Phlégius , &c. mais parmi les Payens , soit corruption du cœur , soit penchant à l'incrédulité , le peuple & les enfans même traïtoient toutes ces belles descriptions de contes & de rêveries ; du moins c'est un des vices que Juvenal reproche aux Romains de son siècle.

*Esse aliquos manes & subterranea regna ,
Et contum , & Stygio ranas in gurgite nigras ,
Atque unâ transire vadum tot millia cimbâ ,
Nec pueri credunt , nisi qui nondum are lavantur ,
Sed tu vera puta.* Satyr. II.

Voyez ENFER , (Mythologie.)

Les Talmudistes , dont la croyance n'est qu'un amas ridicule de superstitions , distinguent trois ordres de personnes qui paroîtront au jugement dernier. Le premier , des justes ; le second , des méchans ; & le troisième , de ceux qui sont dans un état mitoyen , c'est-à-dire , qui ne sont ni tout-à-fait justes ni tout-à-fait impies. Les justes seront aussi-tôt destinés à la vie éternelle , & les méchans au malheur de la gêne ou de l'enfer. Les mitoyens , tant Juifs que Gentils , descendront dans l'enfer avec leurs corps , & ils pleureront pendant douze mois , montant & descendant , allant à leurs corps & retournant en enfer. Après ce terme , leurs corps seront consumés & leurs ames brûlées , & le vent les dispersera sous les piés des justes : mais les hérétiques , les athées , les tyrans qui ont desolé la terre , ceux qui engagent les peuples dans le péché , seront punis dans l'enfer pendant les siècles des siècles. Les rabbins ajoutent que tous les ans au premier jour de Tirsi , qui est le premier jour de l'année judaïque , Dieu fait une espèce de révision de ses registres , où un examen du nombre & de l'état des ames qui sont en enfer. Talmud in Gemar. Tract. Rosch. haschana c. j. fol. 16.

Les Musulmans ont emprunté des Juifs & des Chrétiens , le nom de *gehennem* ou *gehîm* , pour signifier l'enfer. *Gehenem* , en arabe , signifie un puits très-profond ; & *gehîm* , un homme laid & difforme ; *ben gehennem* , un fils de l'enfer , un reprobé. Ils donnent le nom de *thabeck* à l'ange qui préside à l'enfer. D'Herbelot ; *Biblioth. orient.* au mot *Gehenem*.

Selon l'alcoran, au chap. de la priere, les Mahométans reconnoissent sept portes de l'enfer, ou sept degrés de peines ; c'est aussi le sentiment de plusieurs commentateurs de l'alcoran, qui mettent au premier degré de peine, nommé *gehennem*, les Musulmans qui auront mérité d'y tomber ; le second degré, nommé *ladha*, est pour les Chrétiens ; le troisième, appelé *hothama*, pour les Juifs ; le quatrième, nommé *saïr*, est destiné aux Sabiens ; le cinquième, nommé *sacar*, est pour les mages ou Guebres, adorateurs du feu ; le sixième, appelé *gehim*, pour les Payens & les Idolâtres ; le septième, qui est le plus profond de l'abyssine, porte le nom de *haoyiath* ; il est réservé pour les hypocrites qui déguisent leur religion, & qui en cachent dans le cœur une différence de celle qu'ils professent au-dehors.

D'autres interpretes mahométans expliquent différemment ces sept portes de l'enfer. Quelques-uns croient qu'elles marquent les sept péchés capitaux. D'autres les prennent des sept principaux membres du corps dont les hommes se servent pour offenser Dieu, & qui sont les principaux instrumens de leurs crimes. C'est en ce sens qu'un poëte Persan a dit : « Vous avez les sept portes d'enfer dans votre corps ; » mais l'ame peut faire sept ferrures à ces portes : » la clef de ces ferrures est votre libre arbitre, dont » vous pouvez vous servir pour fermer ces portes, » si bien qu'elles ne s'ouvrent plus à votre perte ». Outre la peine du feu ou du fens, les Musulmans reconnoissent aussi comme nous celle du dam.

On dit que les Cafres admettent treize enfers, & vingt-sept paradis, où chacun trouve la place qu'il a méritée suivant ses bonnes ou mauvaises actions.

Cette persuasion des peines dans une vie future, universellement répandue dans toutes les religions, même les plus fausses, & chez les peuples les plus barbares, a toujours été employée par les législateurs comme le frein le plus puissant pour arrêter la licence & le crime, & pour contenir les hommes dans les bornes du devoir.

II. Les auteurs sont extrêmement partagés sur la seconde question : savoir, s'il y a effectivement quelque enfer local, ou quelque place propre & spécifique où les réprouvés souffrent les tourmens du feu. Les prophètes & les autres auteurs sacrés parlent en général de l'enfer comme d'un lieu souterrain placé sous les eaux & les fondemens des montagnes, au centre de la terre, & ils le désignent par les noms de puits & d'abyssine : mais toutes ces expressions ne déterminent pas le lieu fixe de l'enfer. Les écrivains prophanes tant anciens que modernes ont donné carrière à leur imagination sur cet article ; & voici ce que nous en avons recueilli d'après Chambers.

Les Grecs, après Homère, Hésiode, &c. ont conçu l'enfer comme un lieu vaste & obscur sous terre, partagé en diverses régions, l'une affreuse où l'on voyoit des lacs dont l'eau bourbeuse & infecte exhaloit des vapeurs mortelles ; un fleuve de feu, des tours de fer & d'airain, des fournaies ardentes, des monstres & des furies acharnées à tourmenter les scélérats. (Voyez Lucien, de luctu, & Eustathe, sur Homère) : l'autre riante, destinée aux sages & aux héros. Voyez ÉLYSÉE.

Parmi les poëtes latins, quelques-uns ont placé l'enfer dans les régions souterraines situées directement au-dessous du lac d'Averne, dans la Campagne de Rome, à cause des vapeurs empoisonnées qui s'élevoient de ce lac. *Æneide*, liv. VI. Voy. AVERNE.

Calisto dans Homère parlant à Ulysse, met la porte de l'enfer aux extrémités de l'Océan. Xenophon y fait entrer Hercule par la péninsule achérasienne, près d'Héraclée du Pont.

D'autres se sont imaginé que l'enfer étoit sous le Ténare, promontoire de Laconie, parce que c'étoit

un lieu obscur & terrible, environné d'épaisses forêts, d'où il étoit plus difficile de sortir que d'un labyrinthe. C'est par-là qu'Ovide fait descendre Orphée aux enfers. D'autres ont cru que la rivière ou le marais du Styx en Arcadie étoit l'entrée des enfers, parce que ses exhalaisons étoient mortelles. Voyez TÉNARE & STYX.

Mais toutes ces opinions ne doivent être regardées que comme des fictions des poëtes, qui, selon le génie de leur art, exagérant tout, représenterent ces lieux comme autant de portes ou d'entrées de l'enfer, à l'occasion de leur aspect horrible, ou de la mort certaine dont étoient frappés tous ceux qui avoient le malheur ou l'imprudence de s'en trop approcher. Voyez ENFER, (*Mythol.*)

Les premiers Chrétiens, qui regardoient la terre comme un plan d'une vaste étendue, & le ciel comme un arc élevé ou un pavillon tendu sur ce plan, crurent que l'enfer étoit une place souterraine & la plus éloignée du ciel, de sorte que leur enfer étoit placé où sont nos antipodes. Voyez ANTIPODES.

Virgile avoit eu avant eux une idée à-peu-près semblable.

. tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, terditque sub umbras,
Quantus ad æthereum cæli suspectus Olympum.

Tertullien, dans son livre de l'ame, représente les Chrétiens de son tems comme persuadés que l'enfer étoit un abyssine situé au fond de la terre ; & cette opinion étoit fondée principalement sur la croyance de la descente de Jésus-Christ aux Lymbes. *Matth. XII. v. 40. V. LYMBES*, & l'article suivant ENFER.

Whiston a avancé, sur la localité de l'enfer, une opinion nouvelle. Selon lui, les comètes doivent être considérées comme autant d'enfers destinés à vouturer alternativement les damnés dans les confins du Soleil, pour y être grillés par ses feux, & les transporter successivement dans des régions froides, obscures, & affreuses, au-delà de l'orbite de Saturne. Voyez COMETE.

Swinden, dans ses recherches sur la nature & sur la place de l'enfer, n'adopte aucune des situations cy-dessus mentionnées ; & il en assigne une nouvelle. Suivant ses idées, le Soleil lui-même est l'enfer local ; mais il n'est pas le premier auteur de cette opinion : outre qu'on pourroit en trouver quelques traces dans ce passage de l'Apocalypse, chap. xv. v. 8 & 9. *Et quartus angelus effudit phialam suam in Solem, & datum est illi æstu affligere homines & igni, & æstuaverunt homines æstu magno*. Pythagore paroît avoir eu la même pensée que Swinden en plaçant l'enfer dans la sphere du feu, & cette sphere au milieu de l'univers. D'ailleurs Aristote de *cælo*, lib. II. fait mention de quelques philosophes de l'école italique ou pythagoricienne, qui ont placé la sphere du feu dans le Soleil, & l'ont même nommée la prison de Jupiter. Voyez PYTHAGORICIENS.

Swinden, pour soutenir son système, entreprend de déplacer l'enfer du centre de la terre. La première raison qu'il en allègue, c'est que ce lieu ne peut contenir un fond ou une provision de soufre ou d'autres matières ignées, assez considérable pour entretenir un feu perpétuel & aussi terrible dans son activité que celui de l'enfer ; & la seconde, que le centre de la terre doit manquer de particules nitreuses qui se trouvent dans l'air, & qui doivent empêcher ce feu de s'éteindre : « Et comment, ajoute-t-il, un tel feu » pourroit-il être éternel & se conserver sans fin dans » les entrailles de la terre, puisque toute la substance de la terre en doit être consumée successivement » & par degrés » ?

Cependant il ne faut pas oublier ici que Tertullien a prévenu la première de ces difficultés, en

mettant une différence entre le feu caché ou interne & le feu public ou extérieur. Selon lui, le premier est de nature non-seulement à consumer, mais encore à réparer ce qu'il consume. La seconde difficulté a été levée par S. Augustin, qui prétend que Dieu, par un miracle, fournit de l'air au feu central. Mais l'autorité de ces peres, si respectable en matiere de doctrine, n'est pas irréfragable quand il s'agit de Physique : aussi Swinden continue à montrer que les parties centrales de la terre sont plutôt occupées par de l'eau que par du feu ; ce qu'il confirme par ce que dit Moïse des eaux souterraines, *Exode*, chap. xx. v. 4. & par le *Pseaume XXXIII*. v. 2. *Quia super maria fundavit eum (orbem), & super flumina præparavit eum*. Il allegue encore qu'il ne se trouveroit point au centre de la terre assez de place pour contenir le nombre infini de mauvais anges & d'hommes réprouvés. Voyez ABYSME.

On fait que Drexelius, de *damnatorum carcere & rogo*, a confiné l'enfer dans l'espace d'un mille cubique d'Allemagne, & qu'il a fixé le nombre des damnés à cent mille millions : mais Swinden pense que Drexelius a trop ménagé le terrain ; qu'il peut y avoir cent fois plus de damnés ; & qu'ils ne pourroient qu'être infiniment pressés, quelque vaste que soit l'espace qu'on pût leur assigner, au centre de la terre. Il conclut qu'il est impossible d'arranger une si grande multitude d'esprits dans un lieu si étroit, sans admettre une pénétration de dimension ; ce qui est absurde en bonne philosophie, même par rapport aux esprits : car si cela étoit, il dit qu'il ne voit pas pourquoi Dieu auroit préparé une prison si vaste pour les damnés, puisqu'ils auroient pu être entassés tous dans un espace aussi étroit qu'un four de Boulanger. On pourroit ajoûter que le nombre des réprouvés devant être très-étendu, & les réprouvés devant un jour brûler en corps & en ame, il faut nécessairement admettre un enfer plus spacieux que celui qu'a imaginé Drexelius, à moins qu'on ne suppose qu'au jugement dernier Dieu en créera un nouveau assez vaste pour contenir les corps & les ames. Nous ne sommes ici qu'historiens. Quoi qu'il en soit, les argumens qu'allegue Swinden, pour prouver que le Soleil est l'enfer local, sont tirés :

1°. De la capacité de cet astre. Personne ne pouvant nier que le Soleil ne soit assez spacieux pour contenir tous les damnés de tous les siècles, puisque les Astronomes lui donnent communément un million de lieues de circuit : ainsi ce n'est pas la place qui manque dans ce système. Le feu ne manquera pas non plus, si nous admettons le raisonnement par lequel Swinden prouve, contre Aristote, que le Soleil est chaud, page 208 & suiv. « Le bon-homme », dit-il, est saisi d'étonnement à la vûe des Pyrénées de soufre & des océans athlantiques de bitume ardent, qu'il faut pour entretenir l'immensité des flammes du Soleil. Nos Æthnas & nos Vésuves ne sont que des vers luisans ». Voilà une phrase plus digne d'un gascon que d'un savant du nord.

2°. De la distance du Soleil, & de son opposition à l'empyrée, que l'on a toujours regardé comme le ciel local. Une telle opposition répond parfaitement à celle qui se trouve naturellement entre deux places, dont l'une est destinée au séjour des anges & des élus, & l'autre à celui des démons & des réprouvés, dont l'une est un lieu de gloire & de bénédictions, & l'autre est un lieu d'horreur & de blasphèmes. La distance s'accorde aussi très-bien avec les paroles du mauvais riche, qui dans S. Luc, chap. xvj. v. 23. voit Abraham dans un grand éloignement, & avec la réponse d'Abraham dans ce même chap. v. 26. & in his omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum est, ut hi qui volunt hinc transire ad vos non possint, neque inde huc transmeare. Or Swin-

den, par ce chaos ou ce goufre, entend le tourbillon solaire. Voyez TOURBILLON.

3°. De ce que l'empyrée est le lieu le plus haut, & le Soleil le lieu le plus bas de l'univers, en considérant cette planète comme le centre de notre système, & comme la première partie du monde créé & visible ; ce qui s'accorde avec cette notion, que le Soleil a été destiné primitivement non-seulement à éclairer la terre, mais encore à servir de prison & de lieu de supplice aux anges rebelles, dont notre auteur suppose que la chute a précédé immédiatement la création du monde habité par les hommes.

4°. Du culte que presque tous les hommes ont rendu au feu ou au Soleil ; ce qui peut se concilier avec la subtilité malicieuse des esprits qui habitent le Soleil, & qui ont porté les hommes à adorer leur throne, ou plutôt l'instrument de leur supplice.

Nous laissons au lecteur à apprécier tous ces systèmes ; & nous nous contentons de dire qu'il est bien singulier de vouloir fixer le lieu de l'enfer, quand l'Ecriture, par son silence, nous indique assez celui que nous devrions garder sur cette matiere.

III. Il ne conviendrait pas également de demeurer indécis sur une question qui intéresse essentiellement la foi : c'est l'éternité des peines que les damnés souffriront en enfer. Elle paroît expressément décidée par les Ecritures, & quant à la nature des peines du sens, & quant à leur durée qui doit être interminable. Cependant, outre les incrédules modernes qui rejettent l'un & l'autre point, tant parce qu'ils imaginent l'ame mortelle comme le corps, que parce que l'éternité des peines leur semble incompatible avec l'idée d'un Dieu essentiellement & souverainement bon & miséricordieux ; Origene, dans son traité intitulé, *περί αρχῶν*, ou de *principiis*, donnant aux paroles de l'Ecriture une interprétation métaphorique, fait consister les tourmens de l'enfer, non dans des peines extérieures ou corporelles, mais dans les remords de la conscience des pécheurs, dans l'horreur qu'ils ont de leurs crimes, & dans le souvenir qu'ils conservent du vuide de leurs plaisirs passés. S. Augustin fait mention de plusieurs de ses contemporains qui étoient dans la même erreur. Calvin & plusieurs de ses sectateurs l'ont soutenu de nos jours ; & c'est le sentiment général des Sociniens, qui prétendent que l'idée de l'enfer, admis par les Catholiques, est empruntée des fictions du paganisme. Nous trouvons encore Origene à la tête de ceux qui nient l'éternité des peines dans la vie future : cet auteur, au rapport de plusieurs peres, mais sur-tout de S. Augustin, dans son traité de la cité de Dieu, liv. XXI. chap. xvij. enseigne que les hommes, & les démons même, après qu'ils auront essuyé des tourmens proportionnés à leurs crimes, mais limités toutefois quant à la durée, en obtiendront le pardon & entreront dans le ciel. M. Huet, dans ses remarques sur Origene, conjecture que la lecture de Platon avoit gâté Origene à cet égard.

L'argument principal sur lequel se fonde Origene, est que toutes les punitions ne sont ordonnées que pour corriger, & appliquées comme des remèdes douloureux, pour faire recouvrer la santé aux sujets à qui on les inflige. Les autres objections sur lesquelles insistent les modernes sont tirées de la disproportion qui se rencontre entre des crimes passagers & des supplices éternels, &c.

Les phrases qu'emploie l'Ecriture pour exprimer l'éternité, ne signifient pas toujours une durée infinie, comme l'ont observé plusieurs interpretes ou critiques, & entre autres Tillotson, archevêque de Cantorbéry.

Ainsi dans l'ancien Testament, ces mots, à jamais, ne signifient souvent qu'une longue durée, & en particulier jusqu'à la fin de la loi judaïque. Il est dit, par

exemple, dans l'Épître de S. Jude, v. 7. que les villes de Sodome & Gomorre ont servi d'exemple, & qu'elles ont été exposées à la vengeance d'un feu éternel, *ignis æterni pœnam sustinentes*, c'est-à-dire d'un feu qui ne pouvoit s'éteindre avant que ces villes fussent entièrement réduites en cendres. Il est dit aussi, dans l'Écriture, que les générations se succèdent; mais que la terre demeure à jamais ou éternellement; *terra autem in æternum stat*. En effet, M. le Clerc remarque qu'il n'y a point de mot hébreu qui exprime proprement l'éternité; le terme *holam* n'exprime qu'un tems dont le commencement ou la fin sont inconnus, & se prend dans un sens plus ou moins étendu, suivant la matière dont il est question. Ainsi quand Dieu dit, au sujet des lois judaïques, qu'elles doivent être observées *laholam*, à jamais, il faut sous-entendre qu'elles le seront aussi long-tems que Dieu le jugera à propos, ou pendant un espace de tems dont la fin étoit inconnue aux Juifs avant la venue du Messie. Toutes les lois générales, ou celles qui ne regardent pas des espèces particulières, sont établies à perpétuité, soit que leur texte renferme cette expression, soit qu'il ne la renferme pas; ce qui toutefois ne signifie pas que la puissance législative & souveraine ne pourra jamais les changer ou les abréger.

Tillotson soutient, avec autant de force que de fondement, que dans les endroits de l'Écriture où il est parlé des tourmens de l'enfer, les expressions doivent être entendues dans un sens étroit & d'une durée infinie; & ce qu'il regarde comme une raison décisive, c'est que dans un seul & même passage (en S. Matth. chap. xxv.), la durée de la punition des méchans se trouve exprimée par les mêmes termes dont on se sert pour exprimer la durée du bonheur des justes, qui, de l'aveu de tout le monde, doit être éternel. En parlant des réprouvés, il y est dit qu'ils iront au supplice éternel, ou qu'ils seront livrés à des tourmens éternels: & en parlant des justes, il est dit qu'ils entreront en possession de la vie éternelle; & *ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*.

Cet auteur entreprend de concilier le dogme de l'éternité des peines avec ceux de la justice & de la miséricorde divine; & il s'en tire d'une manière beaucoup plus satisfaisante que ceux qui avoient tenté avant lui de sauver les contrariétés apparentes qui résultent de ces objets de notre foi.

En effet, quelques Théologiens, pour résoudre ces difficultés, avoient avancé que tout péché est infini, par rapport à l'objet contre lequel il est commis, c'est-à-dire par rapport à Dieu; mais il est absurde de prétendre que tous les crimes sont aggravés à ce point par rapport à l'objet offensé, puisque dans ce cas le mal & le démerite de tout péché seroient nécessairement égaux, en ce qu'il ne peut y avoir rien au-dessus de l'infini que le péché offense. Ce seroit renouveler un des paradoxes des Stoïciens; & par conséquent on ne pourroit fonder sur rien les degrés de punition pour la vie à venir: car quoiqu'elle doive être éternelle dans sa durée, il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle ne fera pas égale dans sa violence, & qu'elle pourra être plus ou moins vive, à proportion du caractère ou du degré de malice qu'auront renfermé tels ou tels péchés. Ajoutez que pour la même raison le moindre péché contre Dieu étant infini, par rapport à son objet, on peut dire que la moindre punition que Dieu inflige est infinie par rapport à son auteur, & par conséquent que toutes les punitions que Dieu infligeroit seroient égales, comme tous les péchés commis contre Dieu seroient égaux; ce qui répugne.

D'autres ont prétendu que si les méchans pouvoient vivre toujours, ils ne cesseroient jamais de pécher. « Mais c'est là, dit Tillotson, une pure spé-

» culation, & non pas un raisonnement: c'est une » supposition gratuite & dénuée de fondement. Qui » peut assurer, ajoute-t-il, que si un homme vivoit » si long-tems, il ne se repentiroit jamais? D'ail- » leurs la justice vengeresse de Dieu ne punit que les » péchés commis par les hommes, & non pas ceux » qu'ils auroient pu commettre; comme sa justice ré- » munérative ne couronne que les bonnes œuvres » qu'ils ont faites réellement, & non celles qu'ils » auroient pu faire, ainsi que le prétendoient les Sé- » mi-Pélagiens. Voyez SEMI-PÉLAGIENS.

C'est pourquoi d'autres ont soutenu que Dieu laisse à l'homme le choix d'une félicité ou d'une misère éternelle, & que la récompense promise à ceux qui lui obéissent, est égale à la punition dont il menace ceux qui refusent de lui obéir. On répond à cela, que s'il n'est point contraire à la justice de porter trop loin la récompense, parce que cette matière est de pure faveur, il peut être contraire à la justice de porter la punition à l'excès. On ajoute que dans ce cas l'homme n'a pas sujet de se plaindre, puisqu'il ne doit s'en prendre qu'à son propre choix. Mais quoique cette raison fût pour imposer silence au pécheur, & lui arracher cet aveu, qu'il est la cause de son malheur, *perditio tua ex te, Israel*; on sent qu'elle ne résout pas pleinement l'objection tirée de la disproportion entre le crime & le supplice.

Voyons comment Tillotson, mécontent de tous ces systèmes, a entrepris de résoudre cette difficulté.

Il commence par observer que la mesure des punitions par rapport aux crimes, ne se règle pas seulement ni toujours sur la qualité & sur le degré de l'offense, & moins encore sur la durée & sur la continuation de l'offense, mais sur les raisons d'économie ou de gouvernement, qui demandent des punitions capables de porter les hommes à observer les lois, & de les détourner d'y donner atteinte. Parmi les hommes, on ne regarde point comme une injustice de punir le meurtre & plusieurs autres crimes qui se commettent souvent en un moment, par la perte ou privation perpétuelle de l'état de citoyen, de la liberté, & même de la vie du coupable; de sorte que l'objection tirée de la disproportion entre des crimes passagers & des tourmens éternels, ne peut avoir ici aucune force.

En effet, la manière de régler la proportion entre les crimes & les punitions, est moins l'objet de la justice, qu'elle n'est l'objet de la sagesse & de la prudence du législateur, qui peut appuyer ses lois par la menace de telles peines qu'il juge à propos, sans qu'on puisse à cette occasion l'accuser de la plus légère injustice: cette maxime est indubitable.

La première fin de toute menace n'est point de punir, mais de prévenir ou faire éviter la punition. Dieu ne menace point afin que l'homme pèche & qu'il soit puni, mais afin qu'il s'abstienne de pécher & qu'il évite le châtement attaché à l'infraction de la loi; de sorte que plus la menace est terrible & imposante, plus il y a de bonté dans l'auteur de la menace.

Après tout, il faut faire attention, ajoute le même auteur, que celui qui fait la menace se réserve le pouvoir de l'exécuter lui-même. Il y a cette différence entre les promesses & les menaces, que celui qui promet donne droit à un autre, & s'oblige à exécuter sa parole, que la justice & la fidélité ne lui permettent pas de violer; mais il n'en est pas de même à l'égard des menaces; celui qui menace se réserve toujours le droit de punir quand il le voudra, & n'est point obligé à la rigueur d'exécuter ses menaces, ni de les porter plus loin que n'exigent l'économie, les raisons, & les fins de son gouvernement. C'est ainsi que Dieu menaça la ville de Ninive d'une destruction totale, si elle ne faisoit pénitence dans un

tems limité : mais comme il connoissoit l'étendue de son propre droit, il fit ce qu'il voulut ; il pardonna à cette ville, en considération de sa pénitence, se relâchant du droit de la punir.

Tels sont les raisonnemens de Tillotson, auxquels nous n'ajouterons qu'une réflexion pour prévenir cette fausse conséquence qu'on en pourroit tirer : savoir, que ce qu'on lit dans l'Ecriture sur les peines de l'enfer, n'est simplement que comminatoire, comme le prétendent les Sociniens. Sans doute tant que l'homme est en cette vie, il peut les éviter ces peines ; mais après la mort, lorsque l'iniquité est consommée, & qu'il n'y a plus lieu au mérite pour fléchir le courroux d'un Dieu outragé & justement irrité, le pécheur peut-il l'accuser d'injustice, de lui infliger des peines éternelles ? puisque pendant la vie il étoit à son choix de les éviter, & de parvenir à une éternelle félicité. D'ailleurs, il est également révélé, & que ces menaces ont déjà été accomplies réellement dans les anges rebelles, & qu'elles seront réellement accomplies dans les réprouvés à la fin des siècles ; ce qui prouve que la raison seule ne suffit pas pour décider cette question, & qu'il faut nécessairement avoir recours à la révélation, pour démontrer l'éternité & la justice des peines de la vie future. (G)

ENFER, *ades ou hades*, (Théologie.) se prend aussi quelquefois, dans le style de l'Ecriture, pour la mort & pour la sépulture, parce que les mots hébreux & grecs signifient quelquefois l'enfer, ou le lieu dans lequel sont les réprouvés, & quelquefois la sépulture des morts. V. TOMBEAU & SEPULCRE.

Les Théologiens sont divisés sur l'article du symbole des apôtres où il est dit que Notre Seigneur a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, & qu'il est descendu aux enfers, *hades* ; quelques-uns n'entendent par cette descente aux enfers, que la descente dans le tombeau ou dans le sepulcre. Les autres leur objectent que dans le symbole même, ces deux descentes se trouvent expressément distinguées, & qu'il y est fait mention de la descente du Sauveur dans le sepulcre, *sepultus est*, avant qu'il soit parlé de sa descente aux enfers, *descendit ad inferos*. Ils soutiennent donc que l'ame de Jesus-Christ descendit effectivement dans l'enfer souterrain ou local, & qu'il y triompha des démons. Autrement les expressions du symbole seroient une pure tautologie.

Les Catholiques ajoutent que Jesus-Christ descendit dans les lymbes, c'est-à-dire dans les lieux bas de la terre, où étoient détenues les ames des justes morts dans la grace de Dieu avant l'avenement & la passion du Sauveur, & qu'il les emmena avec lui dans le paradis, suivant ces passages d'Osée : *ero mors tua, ô mors, & morsus tuus ero, inferne*. Et de S. Paul : *ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem*. Voyez LYMBES & ASCENSION. (G)

ENFER, (Poétique.) ou ENFERS, f. m. pl. (Myth.) nom général, qui, dans la théologie du Paganisme, désignoit les lieux souterrains où alloient les ames des hommes, pour y être jugées par Minos, Eaque, & Rhadamanthe. Pluton en étoit le dieu & le roi ; Proserpine son épouse en étoit la déesse & la reine.

Cet endroit contenoit, entre autres demeures, les champs Elysées, & le Tartare environné de cinq fleuves, qu'on nomme le Styx, le Cocyte, l'Achéron, le Léthé, & le Phlégéon. Cerbere, chien à trois têtes & à trois gueules, admirablement dépeint par Virgile, étoit toujours à la porte des enfers, pour empêcher les hommes d'y entrer & les ames d'en sortir. Avant que d'arriver à la cour de Pluton & au tribunal de Minos, il falloit passer l'Achéron dans une barque conduite par Caron, à qui les ombres donnoient une pièce de monnoie pour leur passage. Virgile fait encore de ce batelier un portrait inimitable : « Un air mal-propre, une barbe longue & né-

gligée, la parole rude, des yeux étincelans, les traits d'une vieille robuste & vigoureuse ». Tel étoit Caron ; mais lisez les vers de l'original ; je n'en donne qu'une foible esquisse.

*Portitor has horrendus aquas & flumina servat,
Terribili squalore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet, stant lumina flamma ;
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus ;
Jam senior, sed cruda deo, viridisque senectus.*

Presque tous les peuples du monde ont imaginé un paradis & un enfer, conformément à leur génie ; détail immense de la folie des humains, dans lequel nous n'entrerons point ici ! On peut lire là-dessus Thomas Hyde, Vossius, Marsham, & M. Huet. Borné présentement à la Mythologie, je remarquerai seulement que c'est Orphée, qui au retour de ses voyages d'Egypte, jeta en Grèce le plan d'un nouveau système sur ce sujet, & que c'est de lui qu'est venu l'idée des champs Elysées & du Tartare, que tous les auteurs ont suivi, quoiqu'ils aient extrêmement varié sur la situation des lieux destinés à punir les méchans, & à récompenser les bons.

C'est pourquoi l'on trouve dans les Poètes tant d'entrées différentes qui conduisent aux enfers. Voyez sur cela l'article précédent.

En un mot, chacun a choisi pour l'endroit de la position des enfers, dont la religion payenne n'apprenoit rien de certain, le lieu qui lui a paru le plus propre à devenir le séjour du malheur ; & en conséquence, chacun a décrit ce lieu diversement, suivant le caractère de son imagination.

Mais aucun poète n'a mieux réussi que Virgile. Il a mis dans le plus beau jour tout ce qu'Homère, & après lui Platon, avoient enseigné sur cet article. La description des enfers, du chantre de Mantoue, est supérieure à celle de l'auteur de l'Odyssée, & encore plus au-dessus de celle de Sylvius Italicus, de Claudien, de Lucain, & de tous les autres qui ont travaillé après lui : c'est une topographie parfaite de l'empire de Pluton ; c'est le chef-d'œuvre de l'art ; c'est le plus beau morceau de l'Enéide.

Dans cette admirable carte topographique, le poète divise le séjour des ombres en sept demeures. La première est celle des enfans morts en naissant, qui gémissent de n'avoir fait qu'entrevoir la lumière du jour.

*Infantumque animæ flentes in limine primo,
Quos dulcis vitæ exortes, & ab ubere raptos
Abstulit atra dies, & funere merfit acerbo.*

Enéid. Liv. VI.

Ceux qui avoient été injustement condamnés à perdre la vie, occupent la seconde demeure.

Hos juxta, falso damnati crimine mortis. Ibid.

Dans la troisième, sont ceux qui, sans être coupables, mais vaincus par le chagrin & les misères d'ici-bas, se sont eux-mêmes donné la mort.

*Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas : quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duos perferre labores ! &c.
Fata obstant tristisque palus inamabilis undâ
Alligat, & novies styx interfusa coerces.*

M. de Voltaire, dans ses mélanges de Littérature & de Philosophie, a traduit ces vers ainsi :

*Là sont ces insensés, qui d'un bras téméraire
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ;
Ils n'ont pu supporter, foibles & furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
. . . Ils regrettent le jour, ils pleurent ; & le sort,
Le sort pour les punir les enchaîne à la mort,
L'abyssine du Cocyte & l'Achéron terrible
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.*

La quatrième, appelée *le champ des larmes*, est le séjour de ceux qui avoient éprouvé les rigueurs de l'amour ; Phedre, Procris, Pasiphaë, Didon, &c.

*Hic, quos durus amor crudeli tabe peredit ;
Secreti celant calles, & myrthea circum
Sylvæ tegit ; curæ non ipsâ in morte relinquunt.
His, Phædræ, Procrinque locis, mæstamque
Eriphylem,
Crudelis gnati monstrantem vulnera cernit,
Evadneque, & Paspisphæen, &c.*

La cinquième, est le quartier des fameux guerriers qui avoient péri dans les combats ; Tydée, Adrafte, Polybure, &c.

*Hic illi occurrit Tydeus, hic inclytus armis
Parthenopæus, & Adraſti pallentis imago, &c.*

L'affreux Tartare, prison des scélérats, fait la sixième demeure, environnée du bourbeux Cocyte & du brûlant Phlégéon. Là regnent les Parques, les Furies, &c. & c'est là aussi que Virgile se surpasse lui-même.

*..... tum Tartarus ipse
Bis patet in præceptum tantum, tenditque sub umbras,
Quantus ad æthereum cæli suspectus Olympum.
Hic genus antiquum terræ, Titania pubes,
Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo. &c.*

Enfin la septième demeure fait le séjour des bienheureux, les Champs Elysées.

*His demùm exactis, perfectò munere divæ,
Devenère locos lætos, & amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas, &c.*

Je supprime à regret les autres détails admirables que Virgile nous donne des *enfèrs*, & je ne pense point à mettre à leur place ceux des auteurs qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi ; il vaut beaucoup mieux nous attacher à ramener le système des fictions poétiques à leur véritable origine ; & en recherchant celle de la fable des *enfèrs*, démontrer en général qu'elle vient d'Egypte ; après quoi l'on jugera sans peine que la plupart des circonstances dont on l'a embellie dans la suite, sont le fruit de l'imagination des poètes grecs & romains.

Non-seulement Hérodote nous apprend que presque tous les noms des dieux sont venus d'Egypte dans la Grèce, mais Diodore de Sicile nous explique, par le secours des traditions égyptiennes, la plupart des fables qu'on a débité sur les *enfèrs*.

Il y a, dit cet excellent auteur, (*liv. I.*) un lac en Egypte au-delà duquel on enterroit anciennement les morts. Après les avoir embaumés, on les portoit sur le bord de ce lac. Les juges préposés pour examiner la conduite & les mœurs de ceux qu'on devoit faire passer de l'autre côté, s'y rendoient au nombre de quarante ; & après une longue délibération, s'ils jugeoient celui dont on venoit de faire l'information, digne de la sépulture, on mettoit son cadavre dans une barque, dont le batelier se nommoit *Caron*. Cette coutume étoit même pratiquée à l'égard des rois ; & le jugement qu'on portoit contre eux étoit quelquefois si sévère, qu'il y en eut qui furent réputés indignes de la sépulture.

La fable rapporte que le Caron des Grecs est toujours sur le lac ; celui des Egyptiens avoit établi sa demeure sur les bords du lac Querron. Le Caron des poètes grecs exigeoit impitoyablement son péage : celui des Egyptiens ne vouloit pas même faire grâce au fils du roi ; il devoit justifier au prince régissant, qu'il n'amassoit tant de richesses que pour son service. Le lac des *enfèrs* étoit formé d'un fleuve : celui du Querron étoit formé des eaux du Nil. Le premier faisoit neuf fois le tour des *enfèrs*, *novies Styx interfusa* ; jamais pays n'a été plus arrosé que

l'Egypte ; jamais fleuve n'a eu plus de canaux que le Nil.

L'idée de la prison du Tartare, dont une partie, selon Virgile, étoit aussi avant dans la terre que le ciel en est éloigné, ne paroît-elle pas prise du fameux labyrinthe d'Egypte, qui étoit composé de deux bâtimens, dont l'un étoit sous terre ? Les crocodiles sacrés que les Egyptiens nourrissoient dans des chambres souterraines, désignent assez clairement les monstres affreux qu'on met dans le royaume de Pluton.

En un mot, il semble qu'aux circonstances près, on trouve en Egypte tout ce qui compose l'*enfer* des poètes de la Grèce & de Rome. Homère dit que l'entrée des *enfèrs* étoit sur le bord de l'Océan ; le Nil est appelé par ce même poète *Ὠκεανὸς*. C'est en Egypte qu'on voit les portes du soleil ; elles ne sont autre chose que la ville d'Héliopolis. Les demeures des morts sont marquées par ce grand nombre de pyramides & de tombeaux, où les momies se sont conservées pendant tant de siècles. Caron, sa barque, l'obole qu'on donnoit pour le passage ; tout cela est encore tiré de l'histoire d'Egypte. Il est même très-probable que le nom de l'*Achéron* vient de l'égyptien *Achoucherron*, qui signifie *les lieux marécageux de Caron* ; que le Cerbere a pris sa dénomination de quelqu'un des rois d'Egypte, appelé *Chebrès* ou *Kébron* ; qu'enfin le nom du *Tartare* vient de l'égyptien *Dardarot*, qui signifie *habitation éternelle* ; qualification que les Egyptiens donnoient par excellence à leurs tombeaux.

Mais sans trop appuyer sur ces étymologies, & moins encore sans compter sur de plus recherchées, par lesquelles Bochart, le Clerc, & autres savans, trouvent chez les Egyptiens le système complet des *enfèrs* & des champs élysées ; c'est assez d'en connoître la première origine, il n'en faut pas demander davantage : *de minimis non curandum*.

Quant aux voyages que les poètes font faire à leurs héros dans les *enfèrs*, je crois qu'ils n'ont d'autre fondement que les évocations, auxquelles eurent autrefois recours les hommes superstitieux pour s'éclaircir de leur destinée. Orphée, qui avoit été lui-même dans la Thesprotie pour évoquer le phantôme d'Eurydice sa chère épouse, nous en parle comme d'un voyage aux *enfèrs*, & prend occasion de-là de nous débiter tous les dogmes de la théologie payenne sur cette matière. Les autres poètes ne manquèrent pas de suivre son exemple. Bayle, *réponse aux questions d'un provincial*. Voyez EVOCATION, MANES.

Quoi qu'il en soit, il arriva que les Grecs, contents d'avoir saisi en général les idées des Egyptiens sur l'immortalité des âmes, & leur état après la mort, donnerent carrière à leur génie, & inventerent sur ce sujet quantité de fables dont ils n'avoient aucun modèle. L'Italie suivit l'exemple des Grecs, & ajouta de nouvelles fictions aux anciennes ; telles sont celles du rameau d'or, des furies, des parques, & des illustres scélérats que leurs poètes placèrent dans le Tartare.

Enfin, tant d'auteurs travaillèrent successivement & en différens lieux à former le système poétique des *enfèrs*, que ce système produisit un mélange monstrueux de fables ridicules, dont tout le monde vint à se moquer. Cicéron rapporte que de son tems il n'y avoit point de vieilles assez sottes pour y ajouter la moindre foi. *Dic, quæso, nûm, te illa tenent, triceps apud inferos Cerberus, Cocytii fremitus, & transvectio Acherontis ? Adedne me delirare censet, ista ut credam ? ... Quæ anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondam credebantur, apud inferos portenta, extimescat ? De nat. deor.* Juvenal nous assure de son côté, que les enfans mêmes croyoient à peine l'ancienne doctrine des *enfèrs*. Voyez l'article précédent.

Cependant, malgré ce changement dans les opinions des particuliers, la pratique du culte public ne changea point de face, ni du tems de Cicéron, ni du tems de Juvénal. On vit subsister les mêmes fêtes, les mêmes processions & les mêmes sacrifices en l'honneur de Pluton, de Proserpine, & des autres divinités infernales, auxquelles personne ne croyoit plus. Tant il est vrai que les particuliers peuvent en matière de religion se trouver desabusés, & le même culte public subsister. Polybe fait à ce sujet une réflexion par laquelle je finirai cet article.

« Le plus grand avantage, dit ce judicieux historien, qu'ait eu le gouvernement de Rome sur tous les autres états, est une chose généralement décriée, l'idolatrie & la superstition. Si une société, ajoute-t-il, étoit formée seulement de gens sages, un tel plan n'auroit pas été nécessaire; mais puisqu'il y a une multitude est toujours agitée de desirs illucites & de passions violentes, il n'y avoit pas d'autre moyen plus sûr de les réprimer que de se créer de fictions & de terreurs. C'étoit donc prudemment & sagement que les Romains inculquerent dans les esprits le culte de leurs dieux, & la crainte des punitions du Tartare ». *Liv. VI. p. 497. Voyez SUPERSTITION. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENFER DE BOYLE, (*Chimie.*) vaisseau circulaire d'un verre fort, composé de plusieurs pièces, qui toutes ensemble font une espèce de matras, ayant le col long & étroit & le globe très-applati, imaginé par le célèbre Anglois dont il porte le nom, pour faire ce qu'on appelle le mercure fixé perle. *Voy. nos Planches. Voyez MERCURE. (b)*

* ENFERMER, v. act. Nous disons qu'un corps est enfermé dans un autre, lorsque celui-ci forme en tous sens un obstacle entre le premier & notre toucher ou nos yeux.

ENFERRURE, f. f. c'est une des opérations de l'exploitation de l'ardoise dans sa minière. *Voyez l'article ARDOISE.*

ENFICELER UN CHAPEAU, terme de Chapelier, c'est ferrer le bas de la forme avec une ficelle ou cordon à l'endroit que les Chapeliers appellent le lien. *Voyez CHAPEAU.*

ENFILADE, f. f. (*Gramm.*) suite ou continuation de plusieurs choses disposées dans une même ligne, ou sur un même fil, comme une enfilade de chambres, de portes, de bâtimens, &c.

ENFILADE, en terme de Guerre, se dit des tranchées ou autres lignes qui sont droites, qui peuvent être nettoyées & balayées par le canon de l'ennemi en longueur ou dans leur propre direction, & qui par là sont incapables de défense.

Il faut avoir soin que les tranchées ne soient point enfilées, au contraire la ligne de contre-approche doit être enfilée, afin qu'on en puisse chasser l'ennemi. Les derniers boyaux des tranchées, c'est-à-dire ceux qui se font au pié du glacis & sur le glacis, sont sujets à être enfilés, à cause de leur proximité du chemin couvert. *Voyez TRANCHÉES. (Q)*

ENFILADE, en Architecture, c'est l'alignement de plusieurs portes de suite dans un appartement. *Voy. APPARTEMENT. (P)*

ENFILADE, (*Jardinage.*) se dit de plusieurs salles de verdure qui se communiquent, & qui font un point de vue. (*K*)

ENFILÉ, ad. en termes de Blason, se dit des couronnes, annelets, & autres choses rondes & ouvertes qui sont passées dans des fasces, bandes, lances, &c. On dit aussi enfilant.

Du Faure en Dauphiné, d'azur à trois couronnes d'or, enfilées dans une bande d'azur.

ENFILEMENT DU CABLE. *Voyez ENFILER.*

ENFILER, v. act. (*Gramm.*) Il a deux acceptions

assez différentes; il se dit de l'aiguille, & il se dit de plusieurs objets où il y a ouverture. *Enfiler* une aiguille, c'est passer un fil dans son œil; *enfiler* des objets, c'est passer ou un fil ou une verge dans l'ouverture qui y est pratiquée. Ainsi on *enfile* des anneaux; les Chandeliers *enfilent* des meches.

ENFILER, (*Marine.*) On dit que le cabestan *enfile* les cables en virant, lorsque le cable tourne en rond autour du cabestan. (*Z*)

ENFILER, en terme d'Epinglier, se dit de l'action de passer la tête de l'épingle à l'endroit où elle doit être sertie ou rivée. *Voyez EPINGLE.*

* ENFILER, (*Trictrac.*) Lorsqu'un des deux joueurs A, ayant fait son plein, le garde assez long-tems pour que le joueur B ou soit forcé d'empiler toutes ses dames sur la dernière case, ou ne puisse jouer sans battre à faux, ou ne puisse ni passer ses dames, ni les lever, ou ne puisse les lever sans les découvrir, en sorte que perdant presque à chaque coup qu'il joue un nombre de points plus ou moins grand; & son adversaire A en gagnant à chaque coup qu'il joue un nombre plus ou moins grand, soit en battant les dames découvertes, soit en gardant son plein, celui-ci marque un grand nombre de trous tout de suite; ce nombre de trous s'appelle une *enfilade*; on dit que le joueur B est *enfilé*, & cela lui arrive assez souvent pour avoir tenu mal-à-propos.

ENFILEUR, s. m. en terme d'Epinglier, se dit de l'ouvrier qui est occupé à passer les têtes dans les branches, & à les préparer à être pressées entre les deux têtes.

* ENFLAMMER, v. act. (*Gramm.*) c'est appliquer le feu à un corps combustible d'une manière sensible pour les yeux au-delà de la surface du corps; le corps seroit seulement échauffé, si le feu n'y étoit sensible que pour le toucher; il seroit seulement ardent ou embrasé, si le feu n'y étoit pas sensible pour les yeux au-delà de sa surface.

ENFLECHURES, FIGURES, FIGULES, f. f. pl. (*Marine.*) ces deux derniers ne sont guère d'usage.

Les *enflechures* sont des cordes qui traversent les haubans en forme d'échelons, elles servent à monter aux hunes & au haut des mâts. *Voyez Marine, Pl. I. no. 40. (Z)*

ENFLER, v. act. c'est en général augmenter le volume d'un corps. Il se prend au physique & au moral, au simple & au figuré.

ENFLER DES PARTIES, ENFLER UN MÉMOIRE, (*Commerce.*) c'est y mettre les marchandises qu'on a livrées, à un plus haut prix qu'elles ne valent, ou qu'on n'en est convenu.

On dit aussi *enfler* la dépense d'un compte, pour signifier qu'on y emploie des articles qui n'y peuvent ou n'y doivent point entrer. *Dictionn. de Commerce, de Trévoux, de Chambers. (G)*

ENFLER, (*Orfèvr.*) opération de la retraite; c'est l'action d'agrandir au marteau sur la bigorne les parties inférieures des pièces d'argenterie, qui doivent former le ventre des pièces, comme aux pots à l'eau, cafetieres, chocolatières, &c.

ENFLURE, f. f. (*Medecine.*) Ce terme est employé pour exprimer en général toute élévation contre nature qui se forme sur la surface du corps, par quelque cause & quelque matière que ce soit; ainsi on peut dire de toutes les tumeurs, qu'elles sont des *enflures*. Les parties externes affectées de phlegmon, d'érysipele, de skirrhe, sont toujours plus ou moins enflées; quelquefois même l'affection des parties internes cause une *enflure* qui se montre à l'extérieur, comme l'inflammation, & autre tumeur du ventricule; les météorismes qui poussent en-dehors les tégumens, & les font paroître enflés: on dit aussi de la grossefle qu'elle fait *enfler* le ventre, qu'elle cause une *enflure* de neuf mois. Le trop d'embonpoint peut aussi

aussi être regardé comme une *enflure* produite par la trop grande abondance de graisse qui soulève les tégumens, & forme comme une anasarque adipeuse. Voyez TUMEUR.

L'usage a cependant restreint la signification du mot *enflure*; on s'en sert particulièrement pour désigner un amas de fluides aériens ou aqueux, qui élèvent la peau au-dessus de son niveau ordinaire dans l'état de santé, soit que cet amas s'étende à toute la surface du corps, soit qu'elle n'ait lieu que dans quelque-une de ses parties. Si c'est l'air renfermé sous la peau, qui est la matière de l'*enflure*, on l'appelle *emphysème*, qui peut être universel ou particulier: si cette espèce d'*enflure* n'est pas fort étendue, on lui donne le nom de *tumeur emphysémateuse*: si la matière aérienne est renfermée dans le ventre, & en distend considérablement les parois, on nomme cette sorte d'*enflure tympanite*, parce que lorsqu'on la frappe, elle raisonne comme un tambour (voyez EMPHYSEME TYMPANITE): si c'est la sérosité ou toute autre humeur aqueuse, qui gonfle le tissu cellulaire, on appelle l'*enflure* qui en est formée, *leucophlegmatie*, *anasarque*: si elle est étendue sur toute la surface du corps, on l'appelle *bouffissure*: si elle n'affecte que le visage, *œdème*: si elle n'occupe qu'une petite partie: on donne le nom d'*enflure* simplement aux tumeurs aqueuses ou séreuses, qui affectent les extrémités du corps, & particulièrement les inférieures.

Si l'*enflure* est produite par un amas d'eau épanchée renfermée dans la capacité du bas-ventre, ou dans toute autre cavité particulière, on la nomme en général *hydropisie*, qui est aussi distinguée par différens noms, selon que les liquides épanchés occupent telle ou telle partie. Ainsi l'*enflure* aqueuse de la cavité de l'abdomen est appelée *ascites*, celle du scrotum est appelée *hydroïde*, &c. Voyez ANASARQUE, LEUCOPHLEGMATIE, ŒDEME, HYDROPIE, ASCITE, HYDROÏDE, &c. (d)

ENFLURE, (*Manège, Maréchal.*) terme communément & indéfiniment appliqué à toutes les maladies qui se montrent extérieurement par l'augmentation du volume naturel d'une partie quelconque, ou d'une portion de cette partie; mais quoique ce mot semble embrasser toutes les espèces de tumeurs, nous dirons, pour le réduire à sa véritable signification, qu'il désigne un gonflement non circonscrit, accompagné de plus ou de moins de dureté, quelquefois mou, sans inflammation & sans douleur, ou suivi de l'une & de l'autre.

Toutes les parties extérieures du corps sont sujettes à l'*enflure*, il faut néanmoins convenir qu'il en est qui y paroissent plus exposées: les unes, à cause de la texture plus lâche de leur tissu qui permet plus facilement le séjour des humeurs, ainsi que nous le voyons dans les paupières, au fourreau, au scrotum, &c. les autres, attendu leur éloignement du centre du mouvement circulaire; car les liqueurs ne pouvant y participer entièrement de sa force, leur retour est beaucoup plus pénible: telles sont à cet égard les quatre extrémités, dont la position perpendiculaire est encore un surcroît d'obstacle à la liberté de ce même retour, puisque là les humeurs sont obligées de remonter contre leur propre poids.

L'*enflure* peut provenir de cause interne ou de cause externe. On doit l'envisager quelquefois comme une maladie particulière, quelquefois aussi comme un symptôme de maladie. Elle est formée par l'air dans les emphysèmes, par des humeurs, c'est-à-dire par le sang seul dans les contusions, par de la sérosité dans les œdèmes, &c.

L'*enflure* essentielle étant une maladie particulière, ne demande qu'à être terminée par la résolution, de quelque espèce qu'elle soit; quant à celle qui est un symptôme de maladie, on y remédie en traitant la

Tome V.

maladie qu'elle annonce différemment, selon son génie & son caractère.

On ne peut par conséquent prescrire un traitement qu'en égard à l'*enflure* essentielle. S'il y a douleur & inflammation, la saignée, un régime modéré & humectant, des topiques anodins ou légèrement résolutifs, un breuvage purgatif enfin administré dans le tems de la résolution de l'humeur, suffiront & rempliront parfaitement notre objet. Si nous n'apercevons ni l'un ni l'autre de ces accidens, nous mettrons d'abord en usage des résolutifs qui auront beaucoup plus d'activité, tels que les spiritueux; & nous réitérerons les purgatifs, à moins qu'il ne s'agisse d'une *enflure* emphysémateuse, car en ce cas ces derniers remèdes ne sont pas d'une aussi grande nécessité. (e)

ENFLURE, (*Rhétor.*) vice du discours & de ses pensées; fausse image du grand, du pathétique, que le bon sens réproouve: *Tout doit tendre au bon sens.*

L'on peut distinguer deux sortes d'*enflure*: l'une consiste dans des pensées qui n'ont rien d'élevé en elles-mêmes, & qu'un esprit faux s'efforce de rendre grandes, ou par le tour qu'il leur donne, ou par les mots dont il les masque; c'est le nain qui se hausse sur la pointe des pieds, ou qui se guinde sur des échasses pour paroître d'une plus haute taille.

L'autre sorte d'*enflure* est le sublime outré, ou ce que nous appelons assez communément le *gigantesque*. Les choses qui vont au-delà du ton de la nature, que l'expression rend avec obscurité, ou qu'elle peint avec plus de fracas que de force, sont une pure *enflure*.

L'*enflure* est dans les mots ou dans la pensée, & le plus souvent dans l'une & dans l'autre: c'est ce que quelques exemples font sentir.

Médée dans la tragédie qui porte son nom chez Seneque, s'excitant elle-même à se venger de Jason, & des complices de son infidélité, s'écrie: *Quoi, l'auteur de notre race, le soleil voit ce qui se passe, il le voit, & se laisse voir! Il parcourt sa route ordinaire dans le ciel, qu'aucun nuage n'obscurcit, ne retourne pas en arrière, & ne reporte pas le jour aux lieux qui l'ont vu naître. O, mon pere, laisse, laisse-moi voler dans les airs! Confie les rênes de ton char à mes mains! Permetts qu'avec tes guides enflammées, je conduise tes coursiers qui portent le feu de toutes parts! On sent par ces puérilités, que Médée débite avec bien plus d'emphase dans l'original que dans cette traduction, ce que c'est que l'*enflure* du style.*

Dans la Pharsale (*liv. VIII. v. 793.*) Cordus couvre d'une pierre la fosse dans laquelle il vient de brûler à demi le corps de Pompée. Là-dessus Lucain s'écrie: *Il te plaît donc, ô Fortune, d'appeler le tombeau de Pompée, cet indigne endroit où son beau-pere même aime mieux qu'il soit enfermé, que s'il manquoit de sépulture! O, main téméraire, pourquoi bornes-tu Pompée dans un sépulcre? Pourquoi renfermes-tu ses manes errans? Il gît dans l'univers, & le remplit jusqu'où la terre manque à la vue de l'Océan qui l'entoure. Renverse ces pierres accusatrices des dieux. Si le mont Oeta tout entier est le sépulcre d'Hercule; si Bacchus a pour lui celui de Nise, pourquoi le grand Pompée n'a-t-il qu'une seule pierre? Il peut remplir toutes les campagnes de Lagus, pourvu qu'aucun gazon n'offre son nom aux yeux des voyageurs. Peuples, éloignons-nous, & que par respect pour ses cendres nos pieds ne foulent aucun endroit des sables arrosés par le Nil.*

Voilà ce que c'est que l'*enflure* du style & des pensées: voilà de plus des jeux de mots qui y sont réunis, & dans quelques endroits des *Non-sensés*, si je puis me servir d'un terme anglois qui nous manque. En effet le corps d'un homme est nécessairement borné dans un tombeau de six à sept pieds d'étendue, & celui de Pompée ne pouvoit remplir toutes les campa-

ignes de *Lagus*. Mais Pompée, le grand Pompée avoit rempli l'univers du bruit de ses exploits, & l'immortalité de son nom étoit assurée dans la mémoire des hommes. C'est donc là le monument que Lucain devoit faire valoir dans son ouvrage à la gloire du héros.

Ce que ce poète dit dans un vers au sujet des Romains tués à la bataille de Pharsale, dont César voulut qu'on laissât pourrir les corps sur la terre, *le ciel couvre celui qui n'a point de sépulture*, a fourni une réflexion judicieuse au P. Bouhours. « Cette pensée, » dit-il, a un éclat qui frappe d'abord ; car c'est quelque chose de plus noble en apparence d'être couvert du ciel, que d'être enfermé dans une tombe : » mais au fond le seul usage des monumens est de couvrir des cadavres pour les garantir des injures de l'air & des animaux, ce que ne fait pas le ciel, » qui est destiné à tout autre ministère ».

Balzac qui fonda le premier un prix d'éloquence, & qui en a si bien connu la partie qui consiste dans la cadence des mots & l'harmonie des périodes ; Balzac, dis-je, tombe ordinairement dans l'*ensflure*, lorsqu'il recherche le grand & le pathétique ; & c'est toujours ce qu'il recherche. Il mandoit de Rome à Bois-Robert, en parlant des eaux de senteur, *je me jauge à la nage dans ma chambre au milieu des parfums ; pure ensflure de style*. Il écrivoit au premier cardinal de Retz, lors de sa promotion au cardinalat, *vous venez de prendre le sceptre des rois & la livrée des roses ; exemple d'ensflure dans le style & dans la pensée*.

Enfin un grand poète moderne qui s'est élevé au sublime dans sa paraphrase de quelques psaumes ; un poète dont les odes sont si belles, si variées, si remplies d'images ; un poète encore chez qui le jugement ne le cède point à l'imagination : en un mot Rousseau lui-même n'a pu éviter de tomber quelquefois dans le défaut dont il s'agit : ne fût-ce que dans son ode sur la naissance du duc de Bourgogne.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encore mes sens enchantés !
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclorre,
L'univers se reforme encore
Dans les abysses du chaos !
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Cette strophe entière n'est qu'une véritable *ensflure* dans la pensée & dans l'élocution. Des yeux épouvantés par la pompe d'un spectacle miraculeux, tandis que tous les autres sens sont enchantés ; ensuite l'univers se reformant dans un abysme de confusion, après qu'un nouveau monde est venu éclorre ; enfin un nouvel univers reformé a-t-il des ruines à réparer, pour lesquelles il faille qu'un peuple de héros descende des demeures divines ?

On voit présentement, que de toutes les espèces d'*ensflure*, les plus mauvaises sont, ou celles qui consistent dans des idées intelligibles, parce qu'il faut se faire entendre ; ou celles qui consistent dans la fausseté des pensées, parce qu'on fait tort à son jugement : au lieu que les autres espèces d'*ensflure*, comme celle qui est contenue dans le passage que j'ai rapporté ci-devant de Seneque, roulent sur un fond réel, sur des pensées qui ont quelque chose de vrai. Voyez là-dessus les additions au traité du sublime de Longin.

Tirons de tout ceci deux conséquences : la première, que ceux qui cherchent le pathétique, & qui craignent qu'on ne leur reproche d'être foibles ou secs, sont librement & naturellement portés vers ce vice de l'*ensflure*, persuadés que c'est une faute noble de ne tomber que par ce qu'on s'élève.

La seconde conséquence, est que les plus grands orateurs & les premiers poètes, lorsqu'ils veulent traiter le grand & le sublime, ont bien de la peine à se garder de l'*ensflure*, & à l'éviter dans la chaleur de l'enthousiasme ; c'est pour cela qu'ils doivent ensuite se défier d'eux-mêmes, relire leurs écrits de sens froid & en juges sévères, avant que de les publier : enfin, s'il est possible, consulter des amis propres à censurer, à éclairer, & sur-tout (comme le dit l'auteur de l'art poétique)

A réprimer des mots l'ambitieuse emphase.

Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

ENFLURE, (*Manufact. de draps.*) c'est ainsi qu'on appelle dans les manufactures de draps d'Aumale une espèce de fil.

ENFONÇAGE, *terme de Tonnelier* ; c'est l'action de mettre le fond à une futaille, quand elle est tout-à-fait remplie de marchandises.

ENFONCEMENT, *f. m. en Architecture*, se dit de la profondeur des fondations d'un bâtiment ; c'est pourquoi on a coutume de marquer dans un devis, que les fondations auront tant d'*enfoncement*. Ce mot se dit aussi de la profondeur d'un puits, dont la fouille se doit faire jusqu'à un certain nombre de piés au-dessous de la superficie des plus basses eaux.

On appelle aussi *enfoncement*, la partie reculée d'une façade qui forme arriere-corps derrière un pavillon, un resaut, un arriere-corps, &c. (P)

* ENFONCER. *v. act.* C'est déplacer dans un corps d'une forme donnée, une certaine portion de sa surface, de manière que les parties de cette portion soient après le déplacement, plus voisines d'un point quelconque pris au-dedans du corps, qu'elles ne l'étoient auparavant. La différence qu'il y a entre *enfonce* & *creuser*, c'est que pour *enfonce*, il ne s'agit pas d'enlever au corps quelques-unes de ses parties, au lieu qu'il faut lui en enlever pour le creuser. D'ailleurs l'action d'*enfonce* suppose de la part du corps plus de résistance que l'action de creuser ; on *enfonce* une porte, on *creuse* un fossé.

ENFONCER les éperons à un cheval, (*Maréchal.*) c'est les lui faire sentir avec violence.

ENFONCER, (*Fauconnerie.*) se dit de l'oiseau qui fond sur sa proie, en la poussant jusqu'à la remise ; l'épervier vient d'*enfonce* la perdrix.

ENFONCER (*Jardinage.*) s'emploie quand les arbres se plantent un peu avant dans la terre ; c'est le même terme à peu-près qu'*ensoir*.

ENFONCER *en terme de Layetterie*, c'est joindre ensemble le fond, les côtés, le devant, le dessus & le derrière d'un ouvrage.

ENFONCER *en terme d'Orfèvre*, c'est creuser une pièce, & lui donner une certaine capacité, de plate qu'elle étoit, ou distinguer le fond d'avec les autres parties ; ce terme revient à celui d'*emboutir*, & est la première opération de la retraite.

ENFONCER *en terme de Planeur*, signifie l'action de faire sortir le bouge du fond, & de le faire distinguer de lui & de l'arrête. On se sert de ce terme *apparemment*, parce que le fond ne paroît tel que quand le bouge est fait.

ENFONÇURE, *f. f.* (*Chirug.*) terme général qui signifie un affaiblissement de plusieurs pièces du crane qui a été fracassé par quelque coup violent.

Les medecins grecs distinguent trois espèces d'*enfongures* du crane ; savoir, l'*ecpieisme*, l'*engiffome*, & le *camarose*. L'*ecpieisme* que les François appellent *enfongure avec esquilles*, est une *enfongure* du crane, où les esquilles piquent & blessent la dure mere. L'*engiffome* nommée par nos Chirurgiens *embarure*, est une *enfongure* de quelques esquilles détachées, qui s'insinuent entre le crane & la dure-mere. Le *camarose*, que nous appelons *voiture*, est une *en-*

fonçure de quelques pieces d'os, dont le milieu s'élève & forme une espece de voûte. Il est nécessaire de connoître la différente signification de ces termes de l'art, pour entendre les auteurs grecs & françois, lorsqu'ils employent les uns ou les autres dans leurs écrits, en parlant des diverses blessures du crane; il est vrai que la connoissance des mots ne fait pas la sience, mais elle y conduit, elle y sert d'entrée. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENFONÇURE de mangeoire. *Voyez MANGEOIRE.*

ENFONÇURE, terme de Tonnelier. C'est ainsi qu'on appelle les douves qu'on employe à faire les fonds des tonneaux. Le mairrain qui sert à la Tonnellerie se distingue en mairrain d'enfonçure, & mairrain à faire des douves; ce dernier est le plus long, le premier est le plus large. *Voyez MAIRRAIN.*

ENFONÇURE, c'est chez les *Vanniers* un aire qui remplit le fond d'une piece depuis son centre jusqu'à la circonférence.

ENFORCIR, v. n. (*Maréchal.*) prendre des forces, devenir fort & vigoureux, ce cheval *enforcit* tous les jours, il a *enforcé* de moitié & *enforcera* encore.

ENFORESTER, (*Hist. ancienne & moderne.*) suivant l'usage d'Angleterre, c'est mettre une terre en forêt royale. *Voyez FORÊT.*

En ce sens, *enforester* est opposé à *desenforester*. *Voyez DESENFORESTER.*

Guillaume le conquérant & ses successeurs continuèrent pendant plusieurs regnes d'*enforester* les terres de leurs sujets; jusqu'à ce qu'enfin la lésion devint si notoire & si universelle, que toute la nation demanda qu'on remit les choses dans l'état où elles étoient d'origine, ce qui fut enfin accordé, & en conséquence il y eut des commissaires nommés pour faire la visite & l'arpentage des terres nouvellement *enforestées*, desquelles on restitua le libre usage aux propriétaires; & ces terres *desenforestées* furent appelées *purlieux*. *Chambers. (G)*

ENFORMER, en terme de *Chauderonnier*, c'est donner en gros à une piece, la forme qu'elle doit avoir quand elle sera finie. C'est proprement ébaucher & distinguer les parties les unes d'avec les autres sans les finir.

ENFOUIR, v. act. (*Jardinage.*) se dit du fumier qu'on enterre pour faire des couches fourdes, ou des lits qu'on met au fond des terrains qui doivent être effondrés.

ENFOURCHEMENT, f. m. (*coupe des pierres.*) est l'angle formé par la rencontre de deux douilles de voûte qui se rencontrent; les voussours qui les lient ont deux branches, dont l'une est dans une voûte, & l'autre dans la contigue. *Voyez VOUTE D'ARRESTE. (D)*

* ENFOURCHURE, f. f. (*Venerie.*) Il se dit de la tête du cerf, lorsque l'extrémité du bois se divisant en deux pointes, forme la fourche.

ENFOURER, c'est, en terme de *batteur*, l'action d'envelopper les outils dans des fourreaux. *Voyez FOURREAUX*, pour les empêcher de prendre des formes & des situations desavantageuses.

ENFOURNER, en terme de *Boulangier*, c'est mettre le pain au four après qu'il est levé pour l'y faire cuire. La grosseur & l'épaisseur du pain détermine le tems qu'on doit l'y laisser; les pains de quatre, de huit & de douze livres n'y doivent rester que trois quarts-d'heure, ou une heure tout au plus.

ENFUMER, v. act. (*Gramm.*) c'est exposer à la fumée.

ENFUMER, noircir un tableau. *Enfumé* se dit en Peinture d'un tableau fort vieux que le tems a noirci. Quelquefois on *enfume* des tableaux modernes pour leur donner un air d'antiquité. C'est une ruse de brocanteur pour tirer parti de la manie de ceux qui ne

veulent pas qu'il y ait rien de beau que ce qui est ancien, ni de vigoureux que ce qui est noir. (*R*)

ENGADME, (*Géog. mod.*) vallée de Suisse située dans le pays des Grisons; elle se divise en haute & basse; elle est dans la ligne de la Maison-Dieu.

ENGAGE, ou VIF GAGE, f. m. (*Jurisprud.*) dont parlent les articles 54 & 55 de la coutume de Bretagne, est un contrat par lequel le débiteur donne à son créancier la jouissance d'un héritage à condition d'en imputer les fruits sur le principal qui lui est dû: ce qui est opposé à l'*antichrese* ou *mort-gage*, dans lequel les fruits sont donnés au créancier en compensation des intérêts à lui dûs. M. Hevin a fait une savante dissertation pour établir cette distinction de l'*engage* d'avec l'*antichrese*, où il relève l'erreur dans laquelle est tombé M. d'Argentré, qui dit que l'*engage* est la même chose que l'*antichrese* du droit Romain. *Voyez les arrêts de Bretagne*, par Frain, avec les notes d'Hevin, tome I. plaidoyer 77. observation 33. p. 312. Cet *engage* paroît être la même chose que l'*engagement*. *Voyez ci-après ENGAGEMENT. (A)*

ENGAGÉ. (*Commerce*) On nomme ainsi aux antilles ceux qui s'engagent avec les habitans des îles pour les servir pendant trois ans. On les appelle plus communément *trente-six mois* à cause des trois années composées de douze mois chacune pour lesquelles ils s'engagent.

Comme notre commerce d'Amérique, tant dans les îles que dans la terre ferme, ne peut se soutenir que par le travail de ces *engagés*, il y a sur cette matière plusieurs reglemens, & particulièrement ceux du 16 Novembre 1716, du 20 Mai 1721, & du 15 Février 1724.

Celui de 1716 assujettit les négocians françois qui envoient des vaisseaux dans nos colonies, d'y embarquer un certain nombre d'*engagés* à proportion de la force de leur bâtiment, à peine de deux cents livres d'amende contre ceux qui ne rapporteroient pas des certificats de la remise de ces *engagés* dans les colonies; permettant au surplus de compter pour deux *engagés* tout homme qui sauroit un métier; comme de maçon, tailleur, charpentier, &c.

L'ordonnance de 1721 convertit le reglement de 1716 dans l'alternative d'envoyer un certain nombre d'*engagés*, ou de payer pour chacun d'eux la somme de soixante livres à l'Amirauté. Mais les négocians ayant abusé de cette indulgence, en présentant aux bureaux des classes du port de leur embarquement, des particuliers qu'ils disoient *engagés*, quoiqu'il n'en fût rien, qu'ils renvoyoient après les avoir fait passer en revue, & pour la décharge desquels ils se contentoient de rapporter des certificats de desertion. Le reglement de 1724 ordonne, que sans nul égard à ces certificats de desertion, les negocians & capitaines de vaisseaux assujettis au transport des *engagés* payeront 60 livres pour chaque *engagé*, & cent vingt livres pour chaque *engagé* de métier qu'ils n'auront pas remis aux îles & dont ils ne rapporteront pas un certificat. *Diction. de Comm. de Trev. & Chambers, & reglemens du Comm. (G)*

ENGAGÉ, ou *trente-six mois*. (*Marine.*) On donnoit ce nom en France à ceux qui veulent passer aux îles de l'Amérique pour chercher à travailler & y faire quelque chose, & n'ayant pas le moyen de payer leur passage, s'engagoient avec un capitaine pour trois années entieres, & ce capitaine cédoit l'*engagé* à quelque habitant des îles qui l'employoit & le faisoit travailler pendant les trois années, après lesquelles il étoit libre. Ce marché ne se fait plus aujourd'hui. Les Anglois passoient aussi des *engagés* dans leurs colonies, mais l'engagement étoit de sept ans.

ENGAGEMENT, f. m. (*Droit nat. Morale.*) obligation que l'on contracte envers autrui.

Les *engagemens* que l'on prend de soi-même envers

autrui, sont des stipulations positives, par lesquelles on contracte quelque obligation où l'on n'étoit point auparavant.

Le devoir général que la loi naturelle prescrit ici, c'est que chacun tienné inviolablement sa parole, & qu'il effectue ce à quoi il s'est engagé par une promesse ou par une convention verbale. Sans cela, le genre humain perdrait la plus grande partie de l'utilité qui lui revient d'un tel commerce de services. D'ailleurs, si l'on n'étoit pas dans une obligation indispensable de tenir sa promesse, personne ne pourroit compter sur les secours d'autrui; on appréhenderoit toujours un manque de parole qui arriveroit aussi très souvent. De-là naîtroient mille sujets légitimes de querelles & de guerres.

On s'engage, ou par un acte obligatoire d'une part seulement, ou par un acte obligatoire des deux côtés; c'est-à-dire que tantôt il n'y a qu'une seule personne qui entre dans quelque *engagement* envers une ou plusieurs autres, & tantôt deux ou plusieurs personnes s'engagent les unes envers les autres. Dans le premier cas, c'est une promesse gratuite, & dans l'autre une convention. Voyez PROMESSE, CONVENTION.

Il y a une chose absolument nécessaire, pour rendre valables & obligatoires les *engagemens* où l'on entre envers autrui, c'est le consentement volontaire des parties. Aussi tout *engagement* est nul, lorsqu'on y est forcé par une violence injuste de la part de celui à qui l'on s'engage; mais le consentement d'une partie ne lui impose actuellement aucune obligation, sans l'acceptation réciproque de l'autre.

Pour former un *engagement* valable, il faut en général, que ce à quoi l'on s'engage, ne soit pas au-dessus de nos forces, ni de plus défendu par la religion ou par la loi; autrement on est, ou fou, ou criminel. Personne ne peut donc s'engager à une impossibilité absolue. Il est vrai que l'impossibilité en matière d'*engagement* n'est telle pour l'ordinaire, que par rapport à certaines personnes, ou par l'effet de certains accidens particuliers, mais cela n'importe, l'*engagement* n'en est pas moins nul. Par exemple, s'il se trouve qu'une maison de campagne qu'on avoit louée, ait été consumée par le feu sans qu'on en sût rien de part ni d'autre, on n'est tenu à rien, & l'*engagement* tombe.

Il est clair encore que personne ne peut s'engager valablement à une chose illicite; mais il n'y a que les choses illicites en elles-mêmes, soit de leur nature ou à cause de la prohibition des lois civiles entre concitoyens qui les connoissent, qui ayent la vertu de rendre nulle une convention, d'ailleurs revêtue des qualités requises.

Il n'est pas moins certain que l'on ne sauroit s'engager valablement, au sujet de ce qui appartient à autrui, ou de ce qui est déjà engagé à quelqu'autre personne.

Il y a des *engagemens* absolus & des *engagemens* conditionnels; c'est-à-dire, que l'on s'engage ou absolument & sans réserve, ou en sorte que l'on attache l'effet & la validité de l'*engagement* à quelque événement, qui est, ou purement fortuit, ou dépendant de la volonté humaine; ce qui a lieu surtout en matière de simple promesse.

Enfin, on s'engage non-seulement par soi-même, mais encore par l'entremise d'un tiers que l'on établit pour interprète de notre volonté, & porteur de notre parole auprès de ceux à qui l'on promet ou avec qui l'on traite; lorsqu'un tel entremetteur ou procureur a exécuté de bonne foi & exactement la commission qu'on lui avoit donnée, on entre par là dans un *engagement* valide envers l'autre partie, qui a regardé ce procureur & qui a eu lieu de le regarder comme agissant en notre nom & par notre ordre.

Voilà des principes généraux de droit naturel sur les *engagemens*. Leur observation est sans contredit un des plus grands & des plus incontestables devoirs de la Morale. Si vous demandez à un chrétien qui croit des récompenses & des peines après cette vie, pourquoi un homme doit tenir son *engagement*, il en rendra cette raison, que Dieu qui est l'arbitre du bonheur & du malheur éternel nous le recommande. Un disciple d'Hobbes à qui vous ferez la même question, vous dira que le public le veut ainsi, & que le *Léviathan* vous punira si vous faites le contraire. Enfin un philosophe payen auroit répondu à cette demande, que de violer sa promesse, c'étoit faire une chose deshonnête, indigne de l'excellence de l'homme & contraire à la vertu, qui élève la nature humaine au plus haut point de perfection où elle soit capable de parvenir.

Cependant quoique le chrétien, le payen, le citoyen, reconnoissent également par différens principes le devoir indispensable des *engagemens* qu'on contracte; quoique l'équité naturelle & la seule bonne foi obligent généralement tous les hommes à tenir leurs *engagemens*, pourvu qu'ils ne soient pas contraires à la religion, à la morale; la corruption des mœurs a prouvé de tout temps, que la pudeur & la probité n'étoient pas d'assez fortes digues pour porter les hommes à exécuter leurs promesses. Voilà l'origine de tant de lois au sujet des conventions dans tous les pays du monde. Voilà ce qui dans le Droit françois, accable la Justice de tant de clauses, de conditions & de formalités sur cet article, que les parchemins inventés avec raison pour faire convenir ou pour convaincre les hommes de leurs *engagemens*, ne sont malheureusement devenus que des titres pour se ruiner en procédures, & pour faire perdre le fond par la forme. Si les hommes sont justes, ces formules sont d'ordinaire inutiles; s'ils sont injustes, elles le sont encore très-souvent, l'injustice étant plus forte que toutes les barrières qu'on lui oppose. Aussi pouvons-nous justement dire de nos *engagemens* ce qu'Horace disoit de ceux de son temps:

Adde Cicuta
*Nodosi tabulas centum, mille adde catenas,
Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus.*
Lib. II. Sat. 3. 69.

Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENGAGEMENT, (*Jurispr.*) Il y a des *engagemens* fondés sur la nature; tels que les devoirs réciproques du mariage, ceux des pères & mères envers les enfans, ceux des enfans envers les pères & mères, & autres semblables qui résultent des liaisons de parenté ou alliance, & des sentimens d'humanité.

D'autres sont fondés sur la religion; tels que l'obligation de rendre à Dieu le culte qui lui est dû, le respect dû à ses ministres, la charité envers les pauvres.

D'autres *engagemens* encore sont fondés sur les lois civiles; tels sont ceux qui concernent les devoirs respectifs du souverain & des sujets, & généralement tout ce qui concerne différens intérêts des hommes, soit pour le bien public, soit pour le bien de quelqu'un en particulier.

Les *engagemens* de cette dernière classe résultent quelquefois d'une convention expresse, ou tacite; d'autres se forment sans convention directe, avec la personne qui y est intéressée, mais en vertu d'un contrat fait avec la justice, comme les *engagemens* des tuteurs & curateurs: d'autres ont lieu absolument sans aucune convention; tels que les *engagemens* réciproques des co-héritiers & co-légataires qui se trouvent avoir quelque chose de commun ensemble, sans aucune convention: d'autres encore naissent d'un délit ou quasi-délit, ou d'un cas fortuit: d'au-

tres enfin naissent du fait d'autrui ; tels que les *engagemens* des peres par rapport aux délits & quasi-délits de leurs enfans ; & ceux des maîtres, par rapport aux délits & quasi-délits de leurs esclaves ou domestiques ; & les *engagemens* dont peuvent être tenus ceux dont un tiers a géré les affaires à leur insû.

Tous ces différens *engagemens* sont volontaires, ou involontaires : les premiers sont ceux qui résultent d'une convention expresse, ou tacite : les autres sont ceux qui naissent d'un délit ou quasi-délict, d'un cas fortuit.

Enfin, toutes sortes d'*engagemens* sont simples ou réciproques : les premiers n'obligent que d'un côté : les autres sont synallagmatiques, c'est-à-dire obligatoires des deux côtés. Voyez CONTRAT & OBLIGATION ; voyez aussi l'auteur des lois civiles, en son traité des lois, chap. ij. & suiv. & liv. II. de la prem. partie. (A)

ENGAGEMENT D'UN BIEN : ce terme pris dans le sens le plus étendu, peut s'appliquer à tout acte par lequel on oblige un bien envers une autre personne, comme à titre de gage ou d'hypothèque. Voyez GAGE & HYPOTHEQUE.

Ce même terme *engagement* signifie aussi l'acte par lequel on en cede à quelqu'un la jouissance pour un tems.

Il y a deux sortes d'*engagemens* pour les biens.

Les uns sont faits par le débiteur au profit du créancier, pour sûreté de sa créance ; & ces *engagemens* se font en deux manieres différentes ; savoir, par forme d'antichrèse, ou par forme de contrat pignoratif. Voyez ANTICHRÈSE & CONTRAT PIGNORATIF.

L'autre sorte d'*engagement* est celle qui contient une espece d'aliénation faite sous la condition expresse ou tacite, que l'ancien propriétaire pourra exercer la faculté de rachat, soit pendant un certain tems, ou même à perpétuité.

Les ventes à faculté de réméré, & les baux emphytéotiques, ne sont proprement que des *engagemens*.

Mais dans l'usage, on ne donne guere ce nom qu'aux antichrèses, contrats pignoratifs, & aux aliénations que le roi fait en certains cas de quelques portions du domaine de la couronne. Voyez ENGAGEMENT DU DOMAINE. (A)

ENGAGEMENT DU DOMAINE DE LA COURONNE, est un contrat par lequel le roi cede à quelqu'un un immeuble dépendant de son domaine, sous la faculté de pouvoir lui & ses successeurs, le racheter à perpétuité toutes fois & quantes que bon leur semblera.

L'étymologie du mot *engagement* vient de gage, & de ce que l'on a comparé ces sortes de contrats aux *engagemens* ou antichrèses, que le débiteur fait au profit de son créancier.

Il y a néanmoins cette différence entre l'*engagement* ou antichrèse que fait un débiteur, & l'*engagement du domaine du roi*, que le premier, dans les pays où il est permis, ne peut être fait qu'au profit du créancier, lequel ne gagne pas les fruits ; ils doivent être imputés sur le principal, l'*engagement* n'étant à son égard qu'une simple sûreté : au lieu que l'*engagement du domaine du roi* peut être fait tant à prix d'argent, que pour plusieurs autres causes ; & l'engagiste gagne les fruits jusqu'au rachat, sans les imputer sur le prix du rachat, au cas qu'il lui en soit dû.

Le domaine de la couronne, soit ancien ou nouveau, grand ou petit, est inaliénable de sa nature ; c'est pourquoi les actes par lesquels le roi cede à quelqu'un une portion de son domaine, ne sont considérés que comme des *engagemens* avec faculté de rachat.

Ce grand principe a été long-tems ignoré : les *engagemens du domaine* proprement dit étoient cependant déjà connus dès l'an 1311, comme il paroît par une ordonnance de Philippe-le-Bel ; mais on admettoit aussi alors plusieurs autres manieres d'aliéner le domaine ; savoir, la concession à titre d'apanage, l'affiete des terres pour les dots & douaires des reines & filles de France, & l'inféodation qui étoit alors différente de l'*engagement*.

Présentement les apanages ne passent plus, comme autrefois, à tous les héritiers mâles ou femelles indistinctement ; ils sont réversibles à la couronne à défaut d'hoirs mâles.

Les terres du domaine ne sont plus données purement & simplement en mariage, mais seulement en paiement des deniers dotaux, & comme un *engagement* ou espece de vente à la faculté de rachat. Les terres données pour le douaire des reines, ne sont qu'en usufruit : ainsi il n'y a point d'aliénation.

Les inféodations du domaine faites à prix d'argent, ou pour récompense de services réels & exprimés dans l'acte avant l'ordonnance de 1566, ne sont pas sujettes à révocation comme les simples dons. Il y a d'autres inféodations du domaine qui ont été faites depuis cette ordonnance, en conséquence des édits du mois d'Avril 1574, Mars 1587, Septembre 1591, 4 Septembre & 23 Octobre 1592, 25 Février 1594, Mars 1619, Mars 1635, Mars 1639, Septembre 1645, Décembre 1652, Avril 1667, 1669 ; 7 Avril 1672, Mars & 19 Juillet 1695, 13 Mars, 3 Avril & 4 Septembre 1696, 13 Août 1697, Avril 1702, 2 Avril & 26 Septembre 1703, Août 1708, & 9 Mars 1715 : mais quoique plusieurs de ces édits & déclarations aient ordonné la vente des domaines à titre d'inféodation & de propriété incommutable & à perpétuité, on tient pour maxime que toutes ces inféodations faites moyennant finance, & qui emportent diminution du domaine, en quelques termes qu'elles soient conçues, ne sont toujours que des *engagemens* sujets au rachat perpétuel ; comme il est dit par les édits de 1574, 1587, & plusieurs autres édits & déclarations postérieurs : à plus forte raison quand les inféodations participent de l'*engagement*, & qu'elles sont faites en rentes & en argent.

On distingue néanmoins les *engagemens* qui sont faits à titre d'inféodation, de ceux qui ne sont point faits à ce titre, & que l'on appelle *engagemens simples*. Les premiers donnent aux seigneurs engagistes un droit un peu plus étendu ; ils jouissent *quasi domini*, des domaines qui leur sont engagés, & participent à certains droits de fief & honorifiques : au lieu que les simples engagistes ne sont proprement que des créanciers antichrésistes, qui jouissent du domaine engagé pour l'intérêt de l'argent qu'ils ont prêté au roi ; du reste, ceux qui ont acquis un bien du domaine à titre d'inféodation, ne sont toujours qualifiés que d'*engagistes* comme les autres, ainsi qu'on le voit dans tous les édits & déclarations intervenus sur cette matiere depuis 1667.

On ne doit pas confondre avec les *engagemens* les inféodations des domaines du roi, lorsqu'elles sont faites sans aucun paiement de finance, sous la condition par l'inféodataire d'améliorer le domaine inféodé, comme de défricher ou dessécher un terrain, d'y bâtir ou planter, &c. & sous la réserve de la fuzeraineté, emportant foi & hommage, droits seigneuriaux & féodaux ; ou de la directe, cens & surcens, emportant lods & ventes ; faine, & autres droits dûs aux mutations des fiefs ou des rotures, suivant qu'ils sont fixés par les coutumes, ou stipulés par les contrats d'inféodation.

Ce qui a donné lieu quelquefois de confondre ces sortes d'inféodations avec les *engagemens*, est que par différens édits qui ont ordonné l'aliénation des do-

maines du roi à titre d'*engagement*, pour accrédi-
ter ces *engagemens*, on les a assimilé aux inféodations,
en ordonnant que les engagistes jouïroient des do-
maines engagés à titre d'inféodation; on y a même
souvent ajouté la réserve au roi, de la fuzeraineté &
de la directe. La plus grande partie des aliénations
des justices a été faite à ce titre d'inféodation & sous
ces réserves; & quoiqu'il y ait eu des finances payées
lors de ces aliénations, on doute encore si l'on doit
considérer les aliénations de ces justices, faites de-
puis plus d'un siècle sous la réserve de la fuzeraineté
& du ressort, comme des aliénations des autres por-
tions utiles du domaine du roi. Si on admettoit un
pareil principe, on exposeroit la plus grande partie
des propriétaires des terres & fiefs à être privés de
leurs justices, dans lesquelles le roi auroit droit de
rentrer comme n'étant possédées qu'à titre d'*engage-
ment*: ce qui auroit bien des inconvéniens.

Sans entrer dans cette question, il est constant
que toutes ces aliénations des portions des domai-
nes du roi, faites sans finance & au seul titre d'in-
féodation, sous la réserve de la fuzeraineté, de la
féodalité, de la directe, censive & surcens, empor-
tant droits seigneuriaux, lods & ventes aux muta-
tions, ne sont point compris dans la classe des *enga-
gemens des domaines*.

L'objet de l'inféodation est toujours, que l'inféo-
dataire étant propriétaire incommutable améliorera
le domaine inféodé, & que par ces améliorations,
les droits qui seront payés au roi lors des ventes &
autres mutations deviennent si considérables, que le
roi soit plus qu'indemnifié de la valeur du fonds qu'il
a inféodé.

Il y a lieu de présumer que c'est par des inféoda-
tions que se sont faits les établissemens des fiefs, de
la directe, & des censives; toutes les directes qui ap-
partiennent au roi sur les maisons de la ville de Pa-
ris, ne proviennent que d'inféodations faites des ter-
reins qui appartenoient à sa majesté, & qui ont été
par elle inféodés. Sans remonter aux tems reculés,
il a été fait dans le dernier siècle plusieurs de ces in-
féodations par le roi, de semblables terrains; tels que
sont ceux que l'on comprend sous la dénomination
d'*île du Palais*, où sont situées la rue Saint-Louis, la
rue de Harlay, le quai des Orfèvres, la place Dau-
phine, les salles neuves du Palais, les cours qui les
environnent, appelées l'une la *cour neuve*, l'autre
la *cour de la Moignon*: tous ces terrains ont été con-
cédés à titre d'inféodation, sous la réserve de directe
& de censives: toutes les fois que les propriétaires
ont été inquiétés pour taxes; ou sous d'autres pré-
textes, comme détempteurs de terrains du domaine
du roi aliénés, ils ont été déchargés par des arrêts du
conseil.

Les inféodations ne peuvent donc en général être
mises dans la classe des *engagemens du domaine*, que
quand elles sont faites moyennant finance, & qu'el-
les emportent une véritable aliénation & diminution
du domaine.

Toute aliénation du domaine & droits en dépen-
dans, à quelque titre qu'elle soit faite, excepté le
cas d'apanage ou d'échange, n'est donc véritable-
ment qu'un *engagement*, soit que l'acte soit à titre
d'*engagement*, ou à titre d'inféodation, que ce soit à
titre de vente, donation, bail à cens ou à rente, bail
emphytéotique, ou autrement: & quand même le
titre porteroit que *c'est pour en jouir à perpétuité &
incommutablement*, sans parler de la faculté de ra-
chat; cette faculté y est toujours sousentendue, &
elle est tellement inhérente au domaine du roi, qu'on
ne peut y déroger, & qu'elle est imprescriptible com-
me le domaine.

L'ordonnance de Blois, art. 333 & 334, distin-
gue à la vérité la vente du domaine d'avec le simple

engagement: mais il est sensible que les principes de
cette matière n'étoient point encore développés
alors comme il faut; & selon les principes qui résul-
tent des ordonnances postérieures, il est constant
que l'aliénation du domaine, faite à titre de vente,
ne peut pas avoir plus d'effet que celle qui est faite
simplement à titre d'*engagement*.

L'engagiste a même moins de droit qu'un acqué-
reur ordinaire à charge de rachat. En effet celui qui
peut faire tous les actes de propriétaire jusqu'à ce
que le rachat soit exercé, & ce quand le tems du ra-
chat est expiré, il devient propriétaire incommuta-
ble: au lieu que l'engagiste du domaine n'est en tout
tems qu'un simple acquéreur d'usufruit, qui a le pri-
vilège de transmettre son droit à ses héritiers ou
ayans cause.

La propriété du domaine engagé demeurant tou-
jours pardevers le roi, il s'ensuit par une conséquen-
ce naturelle, que l'engagiste ne doit point de foi &
hommage, ni de droits seigneuriaux, soit pour la pre-
mière acquisition, soit pour les autres mutations qui
surviennent de la part du roi, ou de celle de l'enga-
giste. Quelque clause qu'il y ait au contraire dans
l'*engagement*, les chambres des comptes ne doivent
jamais admettre les engagistes à l'hommage des do-
maines engagés, si ce n'est par rapport aux justices;
comme on l'a expliqué ci-devant pour les autres *en-
gagemens*: cela seroit d'une trop dangereuse consé-
quence, & la chambre des comptes de Paris ne s'é-
carte jamais de ce principe.

Il ne peut pas, comme l'apanager, se qualifier duc,
comte, marquis, on baron d'une telle terre, mais
seulement *seigneur par engagement* de cette terre, si ce
n'est que l'*engagement* contient permission de prendre
ces qualités.

Quand le chef-lieu d'une grande seigneurie est
engagé, les mouvances féodales qui en dépendent
& la justice royale qui est attachée au chef-lieu, &
tous les droits honorifiques, demeurent réservés au
roi; la justice s'y rend toujours en son nom: on y
ajoute seulement en second celui du seigneur enga-
giste, mais celui-ci n'a point collation des offices, il
n'en a que la nomination, & les officiers sont tou-
jours officiers royaux; s'il fait mettre un poteau en
signe de justice, les armes du roi doivent y être mar-
quées: il peut seulement mettre les fiennes au-des-
sous. Il n'a point droit de litre, ou de ceinture fune-
bre; il ne peut recevoir les foi & hommage, aveux
& déclarations; ni donner les enfaïnemens: il a
seulement tous les droits utiles du domaine engagé,
excepté les portions qui ont été aliénées aux officiers
du domaine, antérieurement aux *engagemens*, con-
formément à plusieurs réglemens, & notamment à
l'édit du mois de Décembre 1743.

Mais quand le roi engage seulement quelque dé-
pendance du chef-lieu de la seigneurie, & qu'il en-
gage aussi la justice, alors c'est une nouvelle justice
seigneuriale qui s'exerce au nom du seigneur; il a la
collation des offices, & tous les droits utiles & ho-
norifiques, à l'exception néanmoins des droits qui
sont une suite des mouvances du chef-lieu, lesquel-
les dans ce cas demeurent réservées au roi, confor-
mément à l'édit du 15 Mai 1715.

Les droits de patronage, droits honorifiques,
droits de retrait féodal, ne sont point comptés au
nombre des droits utiles; de sorte que l'engagiste ne
les a point, à moins qu'ils ne lui aient été cédés nom-
mément.

Tout contrat d'*engagement* doit être enregistré en la
chambre des comptes.

Les acquisitions que l'engagiste fait dans la mou-
vance du domaine qui lui est engagé, soit par voie
de retrait, ou autrement, ne sont point réunies au
domaine,

L'engagiste peut pendant sa jouissance sous-inféoder, ou donner à cens ou rente quelque portion du domaine qu'il tient par *engagement* : mais en cas de rachat de la part du roi, toutes ces aliénations faites par l'engagiste sont révoquées, & le domaine rentre franc de toute hypothèque de l'engagiste.

Cependant jusqu'au rachat, l'engagiste peut disposer comme bon lui semble du domaine ; il est considéré comme propre dans sa succession ; le fils aîné y prend son droit d'aînesse ; le domaine engagé peut être vendu par l'engagiste, ses héritiers ou ayans cause ; il peut être saisi & decreté sur eux : mais tout cela ne préjudicie point au rachat.

Tant que l'*engagement* subsiste, l'engagiste doit acquitter les charges du domaine ; telles que les gages des officiers, & autres prestations annuelles, pour fondation ou autrement, entretenir les bâtimens, prisons, ports, chemins, chauffées, fournir le pain des prisonniers, payer les frais de leur transport, & généralement tous les frais des procès criminels où il n'y a point de partie civile ; gages d'officiers, rentes, revenant-bons, décharges & épices des comptes des domaines : mais cet édit n'a pas été par-tout pleinement exécuté. L'édit d'Octobre 1705 a ordonné que les engagistes rembourseroient les charges locales, telles que le paiement des fiefs & aumônes ; à l'effet de quoi il est obligé d'en remettre le fonds au receveur des domaines & bois, lequel rapporte au jugement de son compte, les pièces justificatives de l'acquiescement desdites charges.

Loyseau en son *traité des offices*, & Chopin en son *traité du domaine*, ont parlé des *engagemens* ; mais quoique ces auteurs ayent dit d'excellentes choses, il faut prendre garde que leurs principes ne sont pas toujours conformes au dernier état de la jurisprudence sur cette matière.

On peut aussi voir ce que Guyot en a dit en son *traité des fiefs*, tome VI. & en ses *observations sur les droits honorifiques*. Voyez DOMAINE. (A)

ENGAGEMENT, f. m. (*Hist. mod.*) nom donné aux vœux des anciens chevaliers dans leurs entreprises d'armes. Je n'en dirai qu'un mot d'après M. de Sainte-Palaye, & seulement pour crayonner une des plus singulières extravagances dont l'homme soit capable.

Les chevaliers qui formoient des entreprises d'armes, soit courtoises, soit à outrance, c'est-à-dire meurtrieres, chargeoient leurs armes de chaînes, ou d'autres marques attachées par la main des dames, qui leur accorderoient souvent un baiser, moitié oui, moitié non, comme celui que Saintré obtint de la fienne.

Cette chaîne ou ce signe, quel qu'il fût, qu'ils ne quittoient plus, étoit le gage de l'entreprise dont ils juroient l'exécution, quelquefois même à genoux, sur les Evangiles. Ils se préparoient ensuite à cette exécution par des abstinences & par des actes de piété qui se faisoient dans une église où ils se confessoient, & dans laquelle ils devoient envoyer au retour, tantôt les armes qui les avoient fait triompher, tantôt celles qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis.

On pourroit faire remonter l'origine de ces espèces d'enchaînemens jusqu'au tems de Tacite, qui rapporte quelque chose de semblable des Cattes dans ses *mœurs des Germains*. Je crois pourtant qu'il vaut mieux la borner à des siècles postérieurs, où les débiteurs insolubles devenant esclaves de leurs créanciers, & proprement esclaves de leur parole, comme nous nous exprimons, portoient des chaînes de même que les autres serfs, avec cette seule distinction, qu'au lieu de fers ils n'avoient qu'un anneau de fer au bras. Les pénitens, dans les pèlerinages auxquels ils se vouoient, également débiteurs envers

l'église, porteroient aussi des chaînes pour marque de leur esclavage ; & c'est de-là sans doute que nos chevaliers en avoient pris de pareilles, pour acquitter ce vœu qu'ils faisoient d'accomplir leurs entreprises d'armes.

Ces emprises une fois attachées sur l'armure d'un chevalier, il ne pouvoit plus se décharger de ce poids qu'au bout d'une ou de plusieurs années, suivant les conditions du vœu, à moins qu'il n'eût trouvé quelque chevalier qui s'offrant de faire arme contre lui, le délivrât en lui levant son emprise, c'est-à-dire en lui ôtant les chaînes ou autres marques qui en tenoient lieu, telles que des pièces différentes d'une armure, des visières de heaumes, des gardes-bras, des rondelles, &c.

Vous trouverez dans Olivier de la Marche les formalités qui s'observoient pour lever ces emprises, & les *engagemens* des chevaliers. On croit lire des contes arabes en lisant l'histoire de cet étrange fanatisme des nobles, qui régna si long-tems dans le midi de l'Europe, & qui n'a cessé dans un royaume voisin que par le ridicule dont le couvrit un homme de lettres, Miguel Cervantes Saavedra, lorsqu'il mit au jour, en 1605, son incomparable roman de don Quichote. Voyez ECUYER, CHEVALIER, & les *mémoires* de M. de Sainte-Palaye, dans le *recueil de l'académie des Belles-Lettres*. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENGAGEMENT, c'est dans l'*Art militaire*, un acte que signe un particulier, par lequel il s'engage pour servir dans les troupes en qualité de soldat ou de cavalier. Tout *engagement* doit être au moins de six ans, à peine de cassation contre les officiers qui en auront fait pour un moindre tems. Voy. DESERTEUR. (Q)

ENGAGEMENT D'UN MATELOT, (*Marine*.) c'est la convention qu'il fait avec le capitaine, ou le maître d'un navire, pour le cours du voyage. (Z)

ENGAGEMENT DES MARCHANDISES, (*Comm.*) est une espèce de commerce ou de négociation très-commune à Amsterdam, & qui se fait ordinairement lorsque le prix des marchandises diminue considérablement, ou qu'il y a apparence qu'il augmentera de beaucoup dans peu. Dans ces deux cas, les marchands qui ont besoin d'argent comptant, & qui cependant veulent éviter une perte certaine, en donnant à trop bas prix ce qui leur a coûté fort cher, ou s'assurer du gain qu'ils espèrent de l'augmentation de leurs denrées, ont recours à l'*engagement de leurs marchandises* qui se fait en la manière suivante.

Le marchand qui veut les engager, s'adresse à un courtier, & lui en donne une note. On convient de l'intérêt, qui est ordinairement depuis trois ou trois & demi jusqu'à six pour cent par an, selon l'abondance ou la rareté de l'argent ; on règle ce qu'il en doit coûter pour le magasinage, &c. L'accord fait, le courtier en écrit l'obligation sur un sceau, c'est-à-dire sur un papier scellé du sceau de l'état, à peu près comme ce que nous appellons du *papier timbré*, dans une forme à peu près semblable à la suivante, que Jean Pierre Ricard, dans son *traité du Négoce d'Amsterdam*, donne comme une formule de ces sortes d'*engagemens*, & dans laquelle il suppose que les marchandises engagées sont huit mille livres de café, valant lors de l'*engagement* vingt sols la livre, qu'on engage sur le pié de vingt-cinq sols la livre pour six mois, à raison de quatre pour cent d'intérêt par an, & à trois sols par balle par mois de magasinage.

Formule d'un engagement de marchandises.

« Je soussigné, confesse par la présente, devoir
» loyalement à M. NN. . . la somme de dix mille
» florins argent courant, pour argent comptant reçu
» de lui à ma satisfaction ; laquelle somme de dix

» mille florins je promets payer en argent courant
 » dans six mois après la date de la présente, franc
 » & quitte de tous frais audit Sieur NN.... ou au
 » porteur de la présente, avec intérêt d'icelle, à
 » raison de quatre pour cent par an ; & en cas de
 » prolongation, jusqu'au paiement effectif du capi-
 » tal & de l'intérêt, engageant pour cet effet ma
 » personne & tous mes biens, sans exception d'au-
 » cun, les soumettant à tous juges & droits. En foi
 » de quoi j'ai signé la présente de ma propre main.
 » A Amsterdam, le 2 Novembre 1718. J. P. R.

On ajoute ensuite :

» Et pour plus grande assurance du contenu ci-
 » dessus, j'ai délivré & remis au pouvoir dudit Sieur
 » NN.... comme un gage volontaire, seize balles de
 » café marqués J. P. R. de numero 1 à 16, pesant
 » huit mille livres ou environ, desquels je le rends
 » & fais maître dès-à-présent, l'autorisant de les
 » vendre & faire vendre comme il trouvera à pro-
 » pos, même sans en demander aucune permission
 » en justice, si je ne lui paye pas la susdite somme
 » avec les intérêts & les frais au jour de l'échéance ;
 » & au cas de prolongation, jusqu'à son entier rem-
 » boursement. Promettant de plus de lui payer trois
 » sols par livre à chaque fois que le café pourra baif-
 » ser de deux ou trois sols par livre, & trois sols par
 » chaque balle par mois pour le magasinage, & tous
 » autres frais qu'il pourra faire sur lesdites balles,
 » l'affranchissant bien expressément de la perte ou
 » dommage qui pourroit arriver audit café, soit par
 » eau, soit par feu, par vol, ou par quelque autre
 » accident prévu ou imprévu. A Amsterdam, ce 2
 » Novembre 1718. J. P. R. »

Quand l'intérêt est trop haut, comme de six pour cent par an, on se garde bien de le spécifier dans l'obligation, parce qu'il est usuraire ; mais on met qu'il sera payé à un demi par mois, ce qui revient au même, mais qu'on tolère, parce que l'emprunteur est censé pouvoir retirer sa marchandise tous les mois.

Si un emprunteur veut retirer sa marchandise avant le terme stipulé, il n'en paye pas moins l'intérêt convenu pour tout le tems, parce qu'en ce cas on suppose qu'il trouve sur sa marchandise un bénéfice considérable qui suffit pour payer l'intérêt.

Si l'on convient d'une prolongation, on en fait mention au bas de l'obligation. Enfin si le prêteur, après avoir averti l'emprunteur, veut avoir son argent à terme, & que celui-ci ne paye pas, les marchandises peuvent être vendues par autorité de justice en faveur du premier, jusqu'à concurrence du remboursement de la somme prêtée & des intérêts, l'excédant du prix qu'on en retire tournant au profit de celui qui a engagé la marchandise. *Dictionn. de Commerce, de Trévoux, & de Chambers. (G)*

ENGAGEMENT, en fait d'escrime, c'est l'effort réciproque de deux épées qui se touchent. Il y a engagement, lorsqu'un escrimeur place le fort ou le talon de son épée sur le foible de celle de son ennemi, & la force de façon qu'il ne peut plus la détourner.

ENGAGER, v. act. mettre en gage. *(Commerce.)*

ENGAGER, *(Commerce.)* signifie aussi disposer d'une chose : j'ai engagé mes fonds.

ENGAGER, *(Commerce.)* joint au pronom personnel ou réciproque se, veut quelquefois dire s'endetter, quelquefois entrer dans une affaire, dans une société, d'autres fois cautionner quelqu'un, & souvent prendre parti avec un maître.

Dans toutes ces significations, on dit en termes de commerce, qu'un marchand s'est engagé de tous côtés, qu'on s'engage dans une entreprise, qu'un jeune homme s'est engagé en qualité d'écrivain avec la compagnie des Indes, qu'un tel s'est engagé de dix mille

écus pour tirer son associé d'affaire, qu'un compagnon s'est engagé chez un maître pour tel tems & à telles conditions. *Diction. de Com. de Trévoux, & de Chambers. (G)*

ENGAGER, *(Escrime.)* c'est faire toucher son épée à celle de l'ennemi. On dit engagez quarte & tirez quarte, ou engagez quarte & tirez tierce, &c. On entend aussi par engager, saisir du fort ou du talon de son épée le foible de celle de l'ennemi, de manière qu'il ne puisse plus détourner l'épée de son adversaire de sa direction. Voyez ENGAGEMENT.

ENGAGISTE, *(Jurisprud.)* est celui qui jouit d'un bien à titre d'engagement : il y a deux sortes d'engagistes.

Les uns qui jouissent d'un bien par forme d'antichrèse pour sûreté de leurs créances.

Les autres sont ceux qui jouissent d'un domaine de la couronne à titre d'engagement.

L'engagiste qui jouit à titre d'antichrèse, peut retenir le fonds qui lui a été engagé jusqu'à ce que le débiteur lui ait payé toutes les sommes qu'il lui doit, même au-delà du prix de l'engagement.

Aucune vente, soit pure & simple, ou à faculté de rachat, ou simplement des fruits, ne peut préjudicier au droit acquis antérieurement à l'engagiste.

Suivant le droit romain, l'engagiste peut stipuler qu'il retiendra les fruits de l'héritage, pour lui tenir lieu des intérêts de ses créances, ce qui s'observe au parlement de Toulouse ; mais au parlement de Paris cela n'est jamais permis, à moins que les fruits de l'héritage ne fussent fixes & certains ; comme si c'est une rente en argent, auquel cas l'engagiste seroit tenu d'imputer l'excédent, s'il y en a, sur le principal.

Ce ne sont pas seulement les fruits perçus par l'engagiste dont il doit rendre compte, mais aussi ceux qu'il a pu percevoir.

Il est de son devoir de jouir comme un bon père de famille, & par conséquent de faire toutes les réparations : mais aussi en cas de rachat, il est en droit de répéter toutes les dépenses utiles & nécessaires qu'il a faites à la chose engagée ; & jusqu'à ce qu'il en soit remboursé, il peut retenir le bien engagé. A l'égard des dépenses voluptuaires, il ne peut les répéter, à moins qu'il ne les eût faites de l'ordre du débiteur.

Les cas fortuits ne sont pas à la charge de l'engagiste, *nisi culpa casum præcessit.*

L'engagiste ne peut par aucun tems prescrire le fonds contre le débiteur, à moins que l'engagement ne fût coloré du nom de vente à faculté de rachat, auquel cas il pourroit prescrire par trente ans.

Il peut aussi, par une jouissance de trente ans, prescrire l'hypothèque contre les créanciers antérieurs de son débiteur.

S'il vend, comme propriétaire, le bien à lui engagé, le tiers acquéreur pourra prescrire de son chef, n'ayant pas succédé à son vendeur à titre d'engagement.

Les créanciers, soit antérieurs ou postérieurs à l'engagement, ne peuvent faire saisir sur l'engagiste les fruits du fonds engagé par leur débiteur ; ils ne peuvent s'en prendre qu'au fonds par la voie de la saisie réelle.

Tant que l'engagiste n'a pas encore prescrit l'hypothèque, le créancier antérieur peut agir directement sur le fonds engagé, sans être obligé de discuter les autres biens du débiteur ; mais les créanciers postérieurs au contrat d'engagement ne peuvent déposséder l'engagiste qu'en le remboursant de son principal, frais & loyaux coûts.

Pour savoir quel peut être l'effet du pacte commissaire à l'égard de l'engagiste, voyez PACTE COMMISSOIRE.

Voyez

Voyez ff. de pignorat. act. & de pign. & hypoth. lib. I. & cod. etiam ob chirograph. pecun. pign. retin. poss. Decif. de Fromental, au mot Engagement. (A)

ENGAGISTE DU DOMAINE, est celui qui tient à titre d'engagement, c'est-à-dire sous faculté perpétuelle de rachat, quelque portion du domaine de la couronne.

Lorsque le domaine, ainsi aliéné, est tenu & cédé en fief, celui qui en jouit est ordinairement qualifié de *seigneur-engagiste*, ou *engagiste* simplement ; mais quand le domaine est cédé en roture, le possesseur ne peut prendre d'autre titre que celui d'*engagiste*. Voyez ci-devant ENGAGEMENT DU DOMAINE. (A)

ENGALADE, f. m. (Teinture.) c'est l'action de teindre ou de préparer une étoffe avec la noix de gale, ou le rodoul, ou le fonic. On donne cet apprêt aux étoffes qui doivent être mises en noir ; il consiste à les faire bouillir dans une décoction de ces ingrédients ; on use ensuite de la couperose. On éprouve l'engalage par le débouilli.

ENGASTREMITHE, *ENGASTRIMYTHUS* ou *ENGASTREMANDE*, f. m. *ἑγαστρίμιθος*, personne qui parle sans ouvrir la bouche, ou sans desserrer les levres ; de manière que le son de la parole semble retentir dans le ventre, & en sortir.

Le nom d'*engastremithe* est composé du grec *ἐν*, dans, *γάστρον*, ventre, & *μίθος*, parole. Les Latins disent par la même raison, *ventriloquus*, quasi ex ventre loquens. Voyez VENTRILOQUES.

Les philosophes anciens sont fort divisés sur le sujet des *engastremithes* ; Hippocrate parle de leur état comme d'une maladie. D'autres prétendent que c'est une espèce de divination, & en donnent l'origine & la première invention à un certain Euriclus dont personne n'a jamais rien su ; d'autres l'attribuent à l'opération ou à la possession d'un esprit malin, & d'autres à l'art & au mécanisme.

Les plus fameux *engastremithes* ont été les pythies ou les prêtresses d'Apollon, qui rendoient les oracles de l'intérieur de leur poitrine, sans proférer une parole, sans remuer la bouche ou les levres. Voyez PYTHIE.

S. Chrysostome & Œcumenius font expressément mention de certains hommes divins que les Grecs appelloient *engastrimandri*, dont les ventres prophétiques rendoient des oracles. Voyez ORACLE.

M. Scott, bibliothécaire du roi de Prusse, soutient dans une dissertation qu'il a faite sur l'apothéose d'Homère, que les *engastremithes* des anciens n'étoient autre chose que des poètes, qui, lorsque les prêtresses ne pouvoient parler en vers, suppléaient à leur défaut, en expliquant ou rendant en vers ce qu'Apollon disoit dans la cavité du bassin qui étoit placé sur le sacré trépié. Voyez TRÉPIÉ.

Léon Allatius a fait un traité exprès sur les *engastremithes*, qui a pour titre de *engastremithis syntagma*. Dictionn. de Trévoux & Chambers.

Il est très-vraisemblable que les prétendus ventriloques n'étoient que des fourbes ; parce que le mécanisme de la voix ne comporte pas que l'on puisse prononcer des paroles, sans que l'air qui est modifié pour en produire le son, sorte par la bouche & par le nez, sur-tout par la première de ces deux voies ; d'ailleurs en supposant même qu'il y ait moyen de parler, en retirant l'air dans les poumons, le son retentiroit dans la poitrine & non pas dans le ventre ; ainsi ceux qui produiroient cette voix artificieuse, seroient improprement nommés *ventriloques*, parce qu'il ne pourroit jamais se faire qu'ils parussent parler du ventre. Voyez VOIX.

On pourroit donner le nom d'*engastrémithe* ou *ventriloque* aux enfans, que quelques auteurs prétendent avoir fait des cris dans le ventre de leurs meres. On trouve parmi les observations sur la Physique générale

rale (vol. II.) un extrait du journal des savans, (répub. des Lettres, Août 1686, tom. VII.) dans lequel on atteste un fait de cette espèce, & on ajoute que quelque extraordinaire que soit ce phénomène, on en lit plusieurs exemples dans le livre intitulé *Medicina septentrionalis collatitia*.

Mais ces prétendus faits sont-ils croyables, dès que l'on est bien assuré que l'enfant ne respire point, & ne peut respirer dans la matrice, où il est toujours plongé dans l'eau de l'amnios ; sans autre air que celui qui est résolu en ses élémens dans la substance du fluide aqueux, qui n'a par conséquent aucune des propriétés nécessaires pour produire des sons ? Si la chose dont il s'agit est jamais arrivée, ce ne peut être qu'après l'écoulement de cette eau & la communication établie de l'intérieur des membranes avec l'atmosphère, de manière que l'air ait pû pénétrer en masse jusque dans les poumons de l'enfant, & le faire respirer avant qu'il soit sorti de la matrice : mais, dans ce cas, il faut qu'il en sorte bien-tôt pour survivre, autrement les membranes flotantes venant à s'appliquer à sa bouche & à son nez, pourroient le suffoquer avant qu'il fût sorti du ventre de sa mere. Voyez RESPIRATION, FŒTUS. (d)

ENGEL, (*Docimast.*) poids fictif usité en Angleterre. Voyez POIDS.

ENGELURE, f. f. (*Medecine.*) est une espèce d'enflure inflammatoire qui survient en hyver, & qui affecte particulièrement les talons, les doigts des piés & des mains ; & dans les pays bien froids, le bout du nez même & les lobes des oreilles. Les Grecs appellent cette maladie *χειμασλον*, de *χειμα*, hyems ; les Latins *pernio*. Les François lui donnent le nom de *mule*, lorsqu'elle a son siège au talon.

La cause prochaine de cette maladie est, comme celle de l'inflammation en général, l'empêchement du cours libre des fluides dans les vaisseaux de ces parties : cet empêchement est dans les engelures l'effet du froid, qui resserre les solides & qui condense les fluides. Quoique la chaleur du corps humain en fanté surpasse celle de l'air qui l'environne, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été, selon ce que prouvent les expériences faites à ce sujet par le moyen du thermometre, & qu'il faille par conséquent, pour que les parties de notre corps soient engourdies par le froid, qu'il soit bien violent : cependant comme le mouvement des humeurs & conséquemment la chaleur est moins considérable, tout étant égal dans les extrémités, dans les parties qui sont le plus éloignées du cœur que dans les autres, il s'ensuit que ces parties doivent être à proportion plus susceptibles de ressentir les effets du froid ; les vaisseaux rendus moins flexibles par cette cause, agissent moins sur le sang, qui n'est fluide que par l'agitation qu'il éprouve de l'action des solides, & celle-ci étant diminuée, il s'épaissit & circule avec peine : d'ailleurs les parties aqueuses qui lui servent de véhicule, se figent & se gèlent, pour ainsi dire, par l'absence des particules ignées, & peut-être aussi par la pénétration des particules frigorisques qui remplissent leurs pores, & leur font perdre la mobilité qui leur est ordinaire, d'où résulte une cause suffisante d'inflammation. Voyez FROID, GLACE.

Le tempérament pituiteux, les humeurs naturellement épaisses, la pléthore, le peu de soin à se garantir des rigueurs de l'hyver par les vêtemens & autres moyens, le passage fréquent du chaud au froid, sont les causes qui disposent aux engelures ; les enfans & les jeunes personnes y sont plus sujets que les autres, à cause de la viscosité dominante dans leurs fluides & de la débilité de leurs solides.

La pâleur des parties mentionnées, suivie de chaleur, de demangeaison, de cuisson même, qui sont

très-incommodes ; la rougeur & la tension qui accompagnent cette affection, qui n'a lieu qu'en tems froid, ne laisse aucun doute sur la nature & la cause du mal.

Les *engelures* n'exposent ordinairement à aucun danger ; cependant, si on n'y apporte promptement remède, elles deviennent difficiles à guérir ; elles exulcerent souvent les parties où elles ont leur siège ; elles peuvent même attirer la suppuration, la gangrene, & le sphacèle, que l'on voit souvent, dans les pays du Nord, survenir en très-peu de tems, & la corruption fait des progrès si rapides, qu'elles tombent & se détachent entièrement ; en sorte que les effets du froid sur le corps humain, dans ces cas, sont presque semblables à ceux du feu actuel qui les détruit subitement. Les *engelures* de cette malignité sont très-rare dans ces climats : celles qui se voyent ordinairement, qu'elles soient ulcérées ou non ulcérées, disposent les parties à en être affectées tous les hyvers ; ou plutôt les personnes qui en ont été attaquées par une disposition des humeurs, y deviennent sujettes pendant presque toute leur vie, lorsque cette cause prédisposante subsiste toujours.

Tous ceux qui sont dans ce cas, ne doivent donc pas moins chercher à se préserver de cette incommodité, qu'à s'en guérir lorsqu'elle a lieu : dans cette vue on doit s'exposer le moins qu'il est possible au froid, & s'en garantir, pour ce qui regarde les pieds, par de bons chaufsons de lin ou de laine humectés d'esprit-de-vin ; on peut aussi en porter de peaux de lievre ou autres semblables : on peut encore appliquer sur les parties un emplâtre défensif, tel que celui de diapalme, auquel on joint le bol, l'huile rosat, & le vinaigre ; Turner dit s'en être bien trouvé pour lui-même.

On doit observer de ne pas se présenter tout-à-coup à un grand feu, lorsqu'on se sent les extrémités affectées d'un grand froid, parce qu'on met trop tôt en mouvement les humeurs condensées, qui ne pouvant pas couler librement dans leurs vaisseaux, les engorgent davantage, causent des douleurs violentes, & accélèrent par-là l'inflammation & quelquefois la mortification. Il est convenable dans ce cas, de ne réchauffer les parties froides que par degrés, de les laver pour cet effet dans de l'eau tiède pour détacher les solides, ouvrir les pores, détrempier les fluides.

On est dans l'usage parmi les habitans des pays septentrionaux, lorsqu'ils viennent de s'exposer au froid, de ne pas entrer dans les étuves qu'on ne se soit frotté les pieds, les mains, le visage, & les oreilles avec de la neige ; cette pratique qui passe pour un sûr préservatif contre les *engelures*, sembleroit confirmer l'opinion des Physiciens, qui attribuent la gelée à quelque chose de plus que l'absence ou la diminution des particules ignées, savoir à des corpuscules aigus, qui pénètrent les fluides & fixent le mouvement de raréfaction qui établit leur liquidité. La neige employée dans ce cas, ne semble pouvoir produire d'autre effet que d'attirer au-dehors ces aiguillons frigorifiques. Voyez sur cela ce qu'en dit le baron Wanswieten, dans son *commentaire sur les aphorismes de Boerhaave*, dans le chapitre de la *gangrene* : on trouve aussi dans les œuvres de Guillaume Fabrice, *prax. lib. V. part. I.* de très-belles observations à ce sujet, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Pour ce qui est de la curation des *engelures* ; lorsqu'elles sont formées & que la peau n'est cependant ni ulcérée ni ouverte, la première attention qu'on doit avoir est d'employer les remèdes convenables pour resoudre ou donner issue, par les voies de la transpiration, à l'humeur arrêtée : on se sert pour cet effet d'une fomentation appropriée, appliquée

sur la partie affectée avec des morceaux de flanelle. Quelques auteurs conseillent la saumure de bœuf, ou de cochon, ou l'eau salée simplement ; le jus ou la décoction de navets, qu'ils regardent presque comme un spécifique contre le mal dont il s'agit. La pulpe de rave cuite sous la braise & appliquée chaudement, produit le même effet que le remède précédent : l'huile de pétrole, dont on frote la partie malade, peut servir aussi de remède, tant pour préserver que pour guérir : l'encens formé en liniment avec la graisse de porc, est aussi fort recommandé.

Lorsque les *engelures* viennent à s'ouvrir, s'ulcérer, on doit les panser avec l'onguent pompholix ou l'onguent blanc de Rhafis : mais de quelque remède qu'on se serve dans ce cas, il y a certaines *engelures* (sur-tout celles des enfans qui ne peuvent s'empêcher de marcher, de courir,) qui ne peuvent être guéries avant le retour de la saison où la chaleur commence à se faire sentir.

Si la gangrene succède à l'exulcération, elle doit être traitée selon les règles prescrites dans les cas de gangrene en général. Voyez GANGRENE.

Si elle survient subitement après que l'*engelure* est formée, & qu'elle soit considérable, le commentateur de Boerhaave ci-dessus cité recommande très-fort de ne pas se presser d'employer des remèdes spiritueux, qui rendroient le mal plus considérable en hâtant le sphacèle : toujours fondé sur l'expérience des peuples du Nord, il conseille de frotter la partie gangrenée avec de la neige, ou de la plonger dans l'eau froide pour en tirer les corpuscules frigorifiques, & d'employer ensuite les moyens propres à rétablir la circulation des humeurs & la chaleur dans la partie affectée, tels que les frictions douces, les fomentations avec le lait dans lequel on ait fait une décoction de plantes aromatiques, & de faire user ensuite au malade, tenu chaudement dans le lit, de quelques légers sudorifiques, tels que l'infusion du bois sassafras prise en grande quantité, &c. Voyez Sennert, Turner sur les autres différens remèdes qui peuvent convenir dans cette maladie. (d)

ENGEN, (*Géog. mod.*) ville de Suabe, en Allemagne ; elle appartient au comte de Furstemberg : elle est située sur un ruisseau.

ENGENCEMENT, f. m. en Peinture, se dit des draperies ou autres ajustemens, ou d'un assemblage d'objets qui se trouvent rarement réunis, & dont la composition est à la fois singulière & piquante. On dit : ces choses sont belles, singulièrement *engencées* ; l'*engencement* des draperies, des draperies bien *engencées*, singulièrement *engencées*. (R)

ENGENDRER, v. act. (*Physiq.*) désigne l'action de produire son semblable par voie de génération. Voyez GÉNÉRATION.

Ce terme s'applique aussi à d'autres productions de la nature ; c'est ainsi qu'on dit que les météores sont *engendrés* dans la moyenne région de l'air. Voyez MÉTÉORES, &c. Voyez aussi CORRUPTION.

En Géométrie on se sert du mot *engendré*, pour désigner une ligne produite par le mouvement d'un point, une surface produite par le mouvement d'une ligne, un solide produit par le mouvement d'une surface, ou bien encore pour désigner une ligne courbe produite dans une surface courbe par la section d'un plan. Ainsi on dit que les sections coniques sont *engendrées* dans le cône. Voyez CONIQUES & GÉNÉRATION.

On dit aussi qu'une courbe est *engendrée* par le développement d'une autre. Voyez DÉVELOPPÉE. On a proposé à cette occasion de trouver les courbes qui s'*engendrent* elles-mêmes par leur développement. Voici une solution bien simple de ce problème. 1°. Soit que la courbe développée s'*engendre* elle-même dans une situation directe ou dans une situation renversée, il est évident que la développée de

la développée sera précisément située de la même manière que la développante. 2°. Le petit côté de la développante sera parallèle au petit côté qui lui correspond dans la développée de la développée (que j'appelle *sous-développée*) ; une figure très-simple peut aisément le faire voir. Donc, puisque la développante & la sous-développée sont semblables & égales (*hyp.*), & qu'outre cela leurs petits côtés correspondans sont parallèles, il est aisé d'en conclure que ces petits côtés sont égaux ; or nommant ds le petit côté de la développante ou courbe cherchée, & R le rayon de la développée, il est aisé de voir que le rayon osculateur de cette développée sera $\mp \frac{R dR}{ds}$: savoir — si la courbe se développe dans une situation renversée, & + si elle se développe dans une situation directe. Donc, puisque le petit côté de la sous-développée est égal à ds , & que ce petit côté est égal à la différence du rayon osculateur, on aura $d\left(\mp \frac{R dR}{ds}\right) = ds$, & $\mp R dR = ds ds \pm a ds$, & $\mp R R = s s \pm 2 a s \pm b b$; c'est l'équation générale des courbes qui s'engendrent elles-mêmes par leur développement. Voyez le reste au mot OSCULATEUR.

Si l'on vouloit que la courbe génératrice fût non pas égale, mais semblable à la courbe engendrée, en ce cas la différence de $\mp \frac{R dR}{ds}$ devrait être en raison constante avec ds . Cela se prouve comme dans le cas précédent. On aura donc $\mp R R = m s s \pm e s \pm F$. (O)

ENGERBER, v. act. (*Agricult.*) il se dit du blé après qu'il a été moissonné ; c'est mettre les javelles en gerbe : il se dit aussi des muids ou tonneaux vuides ; les *engerber*, c'est les mettre les uns sur les autres, comme on voit les gerbes dans une grange.

ENGHIEN ou ANGUIEN, (*Géog.*) ville du comté de Hainaut, dans les Pays-Bas. Long. 21. 40. latit. 50. 40.

ENGIA, (*Géog. mod.*) ville de Grece, située dans une île de même nom. Cette île a cinq lieues de long sur trois lieues de large. Il y a le golfe d'Angia. Long. 41. 44. lat. 37. 45.

ENGIN, f. m. (*Mécaniq.*) machine composée, dans laquelle il en entre plusieurs autres simples, comme des roues, des vis, des leviers, &c. combinés ensemble, & qui sert à enlever, à lancer, ou à soutenir un poids, ou à produire quelqu'autre effet considérable, en épargnant ou du tems ou de la force. Voyez MACHINE.

Il y a des engins d'une infinité de sortes : les uns sont propres à la guerre, comme autrefois les ballistes, les catapultes, les scorpions, les béliers, &c. Ces machines étoient fort en usage parmi les anciens, & elles avoient beaucoup de force ; on ne s'en sert plus aujourd'hui depuis l'invention de la poudre. D'autres servent dans les Arts, comme des moulins, des grues, des pressoirs. Voyez MOULIN, ROUE, PRESSE, POMPE, &c.

Le mot d'*engin* n'est plus guère en usage, du moins dans le sens qu'on vient de lui donner, c'est-à-dire de machine composée : celui de *machine* tout court a pris sa place, & on ne se sert guère du mot *engin* que pour désigner des machines simples, comme le levier, encore s'en sert-on rarement. (O)

ENGIN, (*Arts mécaniq.*) il se dit en général de toute machine qui sert à enlever, à porter, à traîner.

En Pêche, il se dit de toutes sortes de filets.

En Chasse, il se dit de l'équipage nécessaire en filets & autres outils pour la prise de quelques oiseaux.

Dans les Mines, il se dit de toutes les machines employées à vider les eaux, à enlever les matières hors de la mine, &c. Voyez l'article ARDOISE.

Tome V.

ENGIN, en Architecture, machine en triangle, composée d'un arbre soutenu de ses arcs-boutans, & potencé d'un fauconneau par le haut, laquelle par le moyen d'un treuil à bras qui dévide un câble, enlève les fardeaux. Le *gruau* n'est différent de l'*engin*, que par sa pièce de bois d'en-haut appelée *gruau*, qui est posée en rampant pour avoir plus de volée. Voici les pièces de l'*engin*.

1°. La folle. 2°. La fourchette. 3°. Le poinçon. 4°. La jambette. 5°. Les moises. 6°. Le treuil ou tour. 7°. Les bras. 8°. Le ranchet ou escalier. 9°. Les ranches ou chevilles. 10°. La sellette. 11°. Les liens. 12°. Le fauconneau ou étourneau. 13°. Les poulies. 14°. Le chable. 15°. Pièce de bois à monter. 16°. Le hallement. 17°. Le verboquet. Voyez les figures de la Pl. du Charpentier. Voyez GRUE, &c.

ENGIN, en terme d'Aiguillier & de Cloutier d'épingle ; il se dit d'une planche couverte de clous d'épingles plus ou moins forts, & plantés de distance en distance, entre lesquels on tire le fil-de-fer pour le redresser. Voyez TIRER. Voyez Planche de l'Aiguillier Bonnetier, fig. 1.

ENGISOME, f. m. (*Chirurgie.*) espèce de fracture du crâne, dans laquelle l'une des deux extrémités de l'os fracturé avance intérieurement sur la dure-mère, & l'autre extrémité s'élève extérieurement faisant le pont-le-vis. Dans ce cas si l'on a pu avec des pincettes convenables faire l'extraction de la pièce d'os, on traite le trepan accidentel comme s'il étoit artificiel, ayant soin d'emporter avec le couteau lenticulaire toutes les inégalités contre lesquelles la dure-mère pourroit heurter dans les mouvemens que le cerveau lui imprime : si au contraire la portion d'os engagée sous le crâne, & pressant la dure-mère, formoit une embarrure, il faudroit appliquer une couronne de trépan, & même en multiplier l'application, s'il étoit nécessaire, pour dégager cette pièce d'os & en permettre l'extraction. Voyez EMBARRURE & TRÉPAN. (Y)

ENGLANTÉ, adj. en termes de Blason, se dit d'un écu chargé d'un chêne, dont le gland est d'un autre émail que l'arbre.

Missirinen en Bretagne, d'argent au chêne de synople, englanté d'or, au canton dextre de gueules chargé de deux haches d'armes adossées d'argent.

ENGLECEURIE, f. f. (*Hist.*) terme fort significatif chez les anciens Anglois, quoiqu'à présent il ne soit guère en usage : il signifioit proprement la qualité qu'un homme avoit d'être Anglois.

Autrefois quand un homme étoit tué ou assassiné en secret, on le réputoit *francigent* (ce qui comprenoit toutes sortes d'étrangers, & particulièrement les Danois) ; cette imputation subsistoit jusqu'à ce que l'on eût prouvé son *engleceurie*, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on eût démontré qu'on étoit naturel Anglois.

Voici l'origine de cette coutume. Le roi Canut ayant conquis l'Angleterre, renvoya, à la requête des nobles, son armée en Danemark, & ne réserva qu'une garde de Danois pour sa personne : il fit une loi qui portoit que, si un Anglois tuoit un Danois, on lui feroit son procès comme à un meurtrier ; ou s'il arrivoit que le meurtrier prît la fuite, le village où se feroit commis le meurtre seroit obligé de payer à l'échiquier 66 marcs. Suivant cette loi, toutes les fois qu'il se commettoit quelque meurtre, il falloit prouver que l'homme assassiné étoit Anglois, afin que le village ne fût pas chargé de l'amende des 66 marcs. Chambers. (G)

ENGONASIS, en Astronomie, est le nom qu'on donne à Hercule, l'une des constellations boréales. Voyez HERCULE. (O)

ENGORGEMENT, f. m. se dit, en Médecine, des vaisseaux du corps humain remplis, distendus par

RR r r ij

des fluides trop abondans ou trop épais pour pouvoir y couler avec facilité. L'*engorgement* a lieu dans toute forte d'obstructions. Voy. OBSTRUCTION. (d)

ENGORGEMENT, (*Jardinage.*) se dit quand il se fait des obstructions dans la nourriture d'un arbre par surabondance d'humeurs ; alors la sève s'*engorge*, elle s'arrête, & est interceptée dans son cours, soit par quelque vice qui lui est particulier, soit par trop de plénitude dans les conduits, ce qui arrive quand on ne coupe point par-derrière la ligature de la greffe. Cet accident cause alors un *engorgement*, une obstruction, & c'est ce qu'on appelle *strangulation* ou *étranglement*, qui fait périr la greffe en peu de tems. (K)

ENGORGEMENT, (*Hydr.*) se dit d'une conduite où il est entré assez d'ordures pour la boucher. On y remédie en ôtant les tampons, les robinets, & lâchant toute l'eau qui entraîne ces ordures. (K)

ENGORGER, en termes d'Artificiers, c'est remplir de composition le trou vuide, ou l'ame qu'on a laissée à l'orifice d'un jet, ou tel autre artifice. *Dict. de Trévoux.*

ENGOULÉ, adj. terme de *Blason*, qui se dit des bandes, croix, sautoirs, & autres pièces, dont les extrémités entrent dans la gueule d'un lion, d'un léopard, d'un dragon, &c. comme les armoiries de Guichenon. Il y a aussi des musles de lions qui engoulent le casque, comme dans les anciennes armoiries des ducs de Savoie.

Touar en Espagne, d'azur à la bande d'or engoulée de deux têtes de lion de même.

ENGOURDISSEMENT, sub. m. (*Medecine.*) ce terme est employé pour signifier la diminution de la faculté d'exercer le sentiment attaché à toute la surface du corps ; dans ce sens l'*engourdissement* est particulièrement une lésion du tact, *torpa*.

Il peut être causé par le froid, qui resserre tellement la peau & les houppes nerveuses, que le fluide qui coule dans les nerfs des parties affectées, ne peut pas parvenir jusqu'à leurs extrémités, en sorte que le tact semble se faire avec l'interposition d'un corps étranger. L'*engourdissement* de cette espece est aussi quelquefois l'effet de la compression des nerfs qui se distribuent à un membre, comme dans le cas où on est assis sur une cuisse dans une situation genée ; elle empêche le cours libre du fluide dans ces nerfs, d'où doit résulter nécessairement le défaut, ou au moins la diminution du sentiment & même du mouvement de cette partie. C'est par cette raison que l'inflammation des reins cause aussi quelquefois l'*engourdissement* des cuisses.

Si l'*engourdissement* est général, & que l'exercice du sentiment & du mouvement ne puisse se faire que très-imparfaitement, c'est alors l'effet d'un vice dans le cerveau, qui diminue la distribution du fluide nerveux ; c'est souvent un avant-coureur de l'apoplexie dans les personnes qui n'étoient pas malades auparavant. Hippocrate, *vij. coac. pres. sect. 2.* Voyez APOPLEXIE. Ce peut être aussi une paralysie imparfaite. Voyez PARALYSIE.

L'*engourdissement* & la furdité qui surviennent dans les maladies aiguës, sont un très-mauvais signe, selon l'auteur des présages de *cos*, à moins qu'ils ne soient causés par un dépôt critique de la matiere morbifique sur le principe des nerfs, & dans ce cas-là même c'est un symptôme fâcheux.

L'*engourdissement*, *torpor*, peut aussi être accompagné d'une forte de sentiment douloureux, comme on l'éprouve par l'attouchement d'un corps élastique actuellement agité par de très-prompts & très-nombreuses vibrations : l'effet que l'on attribue à la torpille est aussi de cette nature, & provient vraisemblablement d'une cause approchante. Voyez TORPILLE.

ENGOURDISSEMENT, se dit aussi de l'esprit, *stupor*, & dans ce sens il peut presque signifier la même chose que l'*anasthene* de Boerhaave, *instit. med. symptomatolog.* §. 859. il en est comme le premier degré. C'est une affection au *sensorium commune*, qui le rend moins propre à recevoir les impressions qui constituent les sensations internes, ou à les transmettre à l'ame les ayant reçues ; l'*engourdissement* de l'esprit est aussi un symptôme très-funeste dans les maladies aiguës, selon Hippocrate dans les *coacques*, 374. d'autant plus qu'elles deviennent mortelles, sans qu'on s'en aperçoive pour ainsi dire, le malade paroissant simplement être dans un état tranquille. Voyez SENSATION. (d)

ENGRAINER un Cheval. (*Manege, Maréchal.*) C'est ajoûter à sa nourriture ordinaire, des alimens consistant dans les grains des végétaux qui lui sont propres. On ne sauroit être trop circonspect en égard à la quantité de grains, quand il s'agit de l'entretien des poulains, du rétablissement des chevaux qui ont été malades & qui en ont été privés pendant quelque tems, &c. Voyez NOURRITURE. (e)

ENGRAIS, s. m. (*Econ. rustique.*) On comprend sous ce nom toutes les choses qui, répandues sur la terre, servent à la féconder, comme sont les fumiers, les terres, &c.

Les engrais sont en général la plus grande ressource qu'ait l'Agriculture. Ils suppléent, jusqu'à un certain point, aux défauts des labours, & corrigent même l'intempérie des saisons. C'est un objet de dépense ; mais ce qu'il en coûte est pour le cultivateur un fonds placé au plus haut intérêt ; usure honnête que les lois & les mœurs devroient encourager de concert.

Quelques écrivains qui ont traité de l'Agriculture, ont paru vouloir affoiblir la nécessité des engrais. Ils disent que les plantes se nourrissant des parties les plus déliées de la terre, il suffit de les atténuer pour rendre celle-ci féconde. Ils ajoûtent que le fumier le fait par fermentation, mais qu'on y parvient beaucoup plus sûrement par la fréquence des labours ; que la charrue brise mécaniquement les molécules à une plus grande profondeur & beaucoup mieux. Nous connoissons dans toute son étendue l'utilité des labours ; & nous savons que la division des molécules de la terre est nécessaire à sa fécondité : mais cette division qu'operent les labours ne peut être que momentanée ; une pluie longue & violente l'anéantit. Quelque bien labourée qu'ait été une terre, si l'on y sème du blé sans l'avoir fumée, on la trouvera totalement affaissée à la fin de l'hiver, & ordinairement les racines du blé seront à la superficie. Un engrais, par sa fermentation continuelle, l'auroit défendu de l'affaïssement. Il est difficile de se persuader qu'une division faite mécaniquement puisse fournir aux plantes assez de parties déliées pour leur nourriture. Une production continuelle doit épuiser ces parties, & les engrais en réparent l'épuisement : on doit attendre d'autant plus sûrement ce bien de ceux qu'on emploie le plus, comme sont les fumiers, qu'eux-mêmes ne sont que les parties un peu altérées des plantes, qu'ils aident à reproduire. Ils contiennent des sels & des huiles qui sûrement, indépendamment de leur action, concourent, avec la terre proprement dite, à la nourriture des plantes.

Parmi les engrais que l'expérience a mis en usage, il en est dont l'effet dure un grand nombre d'années. Nous ne connoissons en France que la marne qui soit de ce genre. Les Anglois ont de plus leurs glaïses, dont l'effet est excellent, & que peut-être nous pourrions avoir comme eux. Nous osons même assurer, sans avoir fait là-dessus d'expériences directes, que le mélange de certaines glaïses réussiroit dans nos terres legeres & chaudes. Tout mélange de terres de différente nature a toujours eu des effets si heureux, que

le succès de celui-là paroît démontré : il n'est question que d'éprouver si nous avons ici, comme en Angleterre, des mines de glaise à portée des terres auxquelles elles conviendroient. L'éloignement rendroit la dépense excessive. Voyez CULTURE.

La marne est une espèce de terre blanchâtre & cretacée, qui se trouve quelquefois presque à la superficie, mais plus souvent à une assez grande profondeur. Elle contient beaucoup de sels : de leur quantité dépend en partie la durée de son effet ; mais elle dépend aussi de la qualité de la terre. Les Laboureurs disent de certaines terres, qu'elles usent leur marne plus promptement que d'autres. La durée la plus ordinaire est entre dix-huit & vingt-cinq ans ; il est rare que cette impression de fécondité se fasse sentir jusqu'à trente. La marne convient à toutes les terres froides, & elle est sur-tout excellente dans les terres appelées *blanches*, qui sont très-communes. La chaleur & l'activité qu'elle leur communique les rend aussi propres à rapporter du blé, qu'aucune terre que ce soit. Il n'est pas possible de déterminer d'une manière précise la quantité de marne dont un arpent a besoin, puisque cela dépend & de sa qualité & de celle de la terre : cependant on peut l'évaluer à peu près à quatre cents minots, mesure de Paris, pour un arpent à 20 piés pour perche ; c'est une quantité moyenne sur laquelle on peut se régler, mais en consultant toujours l'expérience pour chaque endroit. Les deux excès doivent être évités avec le plus grand soin ; ne pas marnier assez, c'est s'exposer à recommencer bien-tôt une dépense considérable. Il y auroit encore plus de danger à marnier trop. L'effet de cet *engrais* est d'échauffer ; il brûleroit, si l'on passoit certaines bornes.

Pendant les deux premières années après qu'une terre est marnée, on doit y semer de l'avoine ; les récoltes de ce grain équivalent alors à des récoltes ordinaires de blé, soit par leur abondance, soit par le peu de frais qu'exige la culture : d'ailleurs le blé n'y réussiroit pas dans ces premiers momens du feu de la marne. La fermentation qu'elle excite le laisseroit trop long-tems verd ; il mûriroit tard, & par-là seroit exposé à la rouille, qui est un des plus grands maux que le bled ait à craindre. L'avoine au contraire court moins de risque à proportion de ce qu'elle mûrit plus tard. Après deux récoltes de ce dernier grain, on peut en faire deux très-bonnes de bled, sans qu'il soit besoin d'employer d'autre *engrais*. Cependant quelques laboureurs, qu'on ne peut qu'approuver, craignant d'épuiser trop tôt leurs terres, y répandent du fumier en petite quantité, & du fumier le moins chaud, pour tempérer un peu le feu de la marne : quatre ou cinq années étant passées, on reprend le cours de la culture ordinaire, & une terre marnée devient alors dans le cas de toutes celles qui n'ont jamais eu besoin de l'être. Le bon effet de la marne se fait sentir, comme nous l'avons dit, pendant un tems plus ou moins long ; mais un inconvénient auquel il faut s'attendre, c'est que la terre devient plus stérile à la fin que si on ne l'avoit pas contrainte à cet effort de fécondité : il est peut-être dans la nature qu'une fermentation extraordinaire soit suivie d'un repos proportionné. Quoi qu'il en soit, il est aisé de distinguer une terre marnée trop anciennement : son aspect est triste ; la pluie qui semble ouvrir toutes les autres terres, bat celle-ci, & en rapproche toutes les parties ; le Soleil la durcit plus qu'il ne l'échauffe ; les mauvaises herbes, & sur-tout le pavot sauvage, y dominent ; le grain y jaunit. Il n'est pas possible de la méconnoître à ces marques de stérilité. Le remède se trouve dans la marne même ; & alors elle devient absolument nécessaire : cela fait dire à quelques laboureurs, qu'elle enrichit le pere & ruine les enfans. On peut dire aussi

qu'elle paye d'avance avec usure ce qu'il en coûte pour la renouveler. Nous devons ajouter ici qu'avec l'aide des fumiers, on prolonge pendant plusieurs années l'effet de la marne ; mais il faut ne pas les épargner, & savoir s'exécuter sur la dépense : cette prolongation est même utile à la terre, & la pratique en est à conseiller. Enfin lorsqu'on renouvelle la marne, ce ne doit pas être sans y apporter des précautions : elle seroit pour une terre ainsi épuisée, ce que sont certains remèdes actifs pour un estomac usé ; ils ne le raniment d'abord, que pour le laisser bien-tôt plus languissant. Il est donc presque nécessaire de donner du repos à la terre, avant de la marnier une seconde fois : mais afin que ce tems de repos ne soit pas perdu, on peut y semer de la luzerne, du sain-foin, &c. comme nous le dirons ci-dessous, en parlant des terres fatiguées de rapporter du grain.

De tous les *engrais*, les fumiers sont ceux dont l'usage est le plus généralement reçu ; mais tous ne sont pas indifféremment propres à toutes sortes de terres. Le fumier de mouton, sur-tout celui qui est ramassé dans le fond de la bergerie, doit être réservé pour les terres froides & médiocrement fortes. Le fumier de cheval, pour les terres froides & fortes en même tems. Le fumier de vache est le meilleur *engrais* des terres chaudes & légères : ces différens fumiers mêlés & consommés ensemble conviennent aux terres d'une qualité moyenne entre celles-là ; & ce sont les plus communes. Le plus chaud de tous les fumiers, est celui que donnent les pigeons ; mais il n'est jamais possible de s'en procurer beaucoup : il ne convient non plus qu'aux terres extrêmement froides. Loin d'en couvrir la terre, comme on doit faire des autres fumiers, on le sème légèrement avec la main ; sa chaleur en rendroit la quantité dangereuse.

Le parcage des moutons a cela d'avantageux, que l'*engrais* est porté sur les terres par ces animaux mêmes. Par cette raison, il est à préférer à tous les autres pour tous les endroits éloignés de la ferme, & où la dépense des charrois seroit grande. Dans quelques provinces, les laboureurs intelligens empruntent les moutons de ceux qui ne le sont pas. Ils achètent le droit de les faire vivre pendant un certain tems sur leurs terres ; & l'abondance des récoltes est toujours le fruit de cette location.

Une terre fumée habituellement conserve plus long-tems le principe de sa fécondité que celle qui ne l'est qu'en passant ; mais en général on ne peut guère évaluer qu'à deux ou trois ans la durée des effets du fumier. On fume ordinairement sur la jachère ; on en recueille le premier fruit par une abondante moisson de blé : celle d'avoine ou d'orge qui la suit se sent encore des bons effets de l'*engrais*. Après cela on laisse une année de repos à la terre, pour la façonner & la fumer de nouveau, avant de lui redemander une récolte de blé. C'est là le train commun de la culture pour la plus grande partie des terres ; mais cette année que l'on voit perdue, peut être employée dans les terres grasses par elles-mêmes, ou dans celles qui ont été bien engraisées ; on peut, on doit même y semer des pois ou de la vesce, qui donnent un fourrage excellent : ces plantes extirpent l'herbe, rendent la terre légère, sans l'épuiser beaucoup, & la disposent, peut-être mieux que les labours, à recevoir la semence du blé. Les pois ou la vesce étant recueillis, un seul labour, avec un léger *engrais*, devient une préparation suffisante. Une attention nécessaire dans ce cas là, & toutes les fois que l'on fume sur le dernier labour d'une jachère, c'est de n'employer que du fumier presque entièrement consommé : s'il étoit trop crud, il tiendrait d'abord soulevées les parties de la terre ; elle s'af-

failleroit ensuite pendant l'hiver, & laisseroit à découvert les racines du blé.

Si les fumiers ne sont pour les terres qu'un *engrais* passager, on peut dire aussi que c'est celui dont les effets sont les plus heureux & les plus sûrs. Il n'arrive presque jamais que la récolte soit mauvaise dans une terre fumée assidûment & depuis long-tems : on ne s'aperçoit pas non plus que la fermentation excitée par le fumier étant passée, les terres soient moins fertiles qu'auparavant, comme nous l'avons remarqué de la marne. Celle-ci ne fait guere que mettre en mouvement les parties de la terre; le fumier, outre son action, augmente ses parties propres à nourrir, de toutes les siennes. On ne peut donc assez chercher les moyens de procurer à ses terres une grande quantité de cet *engrais*. Outre son excellence, c'est celui qui se trouve le plus aisément sous la main de tous les cultivateurs : les *engrais* dispendieux & dont l'effet est durable, comme est la marne, & comme pourroient être les glaises, devroient être réservés aux soins des propriétaires. Les fumiers doivent être l'objet & la ressource des fermiers, parce qu'il en retire promptement le fruit. L'augmentation du bétail entraîne celle du fumier, & les fumiers, à leur tour, procurent des récoltes qui mettent à même de nourrir une plus grande quantité de bétail. Les Anglois nous ont donné sur ce point l'exemple le plus encourageant : depuis que les pâturages artificiels ont multiplié chez eux les troupeaux & les *engrais*, leurs moissons sont augmentées à un point dont on douteroit, si l'on pouvoit se refuser aux témoins qui en font foi. Nous le savons; & les moyens qui ont été employés sont connus de tout le monde : mais l'ignorance est moins à craindre dans ce genre, que la langueur. Un souffle de vie répandu sur la pratique pénible de ce qu'on fait, développeroit des connoissances qui ne sont étouffées que par le peu d'intérêt qu'on trouve à les employer. Dans tous les arts, une routine languissante est le partage du plus grand nombre des praticiens : l'activité & l'industrie en distinguent quelques-uns; & ce sont elles qui paroissent multiplier les ressources entre leurs mains. Il en est ainsi dans l'Agriculture : un laboureur attentif trouvera des moyens d'enrichir ses terres, qui, quoique rarement employés, n'en sont pas moins connus de tout le monde; & son exemple ne réveillera peut-être pas la stupidité de ses voisins.

La marne ne convient pas à toutes les terres; l'*engrais* des fumiers est nécessairement borné; certaines terres n'acquerreroient avec beaucoup de dépense, qu'une fécondité médiocre. Il suppléera de différentes manieres au défaut des fumiers. Nous avons dit que le mélange des terres étoit excellent. La campagne en offre quelquefois des monceaux qui restent inutiles par la négligence des Laboureurs. On cherche de l'or en fouillant dans le sein de la terre : on y trouveroit des richesses plus réelles, en répandant sur sa superficie la plus grande partie des terres que l'on tire du fond. Toutes, excepté le sable pur, deviennent d'excellens *engrais*; celles même qui paroissent stériles, comme la craie, ont leur utilité. Sur les terres froides elle fait presque l'effet de la marne : des parties de ruines, celles qui peuvent se dissoudre feront le même effet sur les mêmes terres, & les fertiliseront pendant quelques années. Tout le monde sait que ces amas d'ordures qui incommode les villes peuvent enrichir les campagnes : il faut seulement que ceux qui les emploient les laissent fermenter en dépôt pendant quelques tems, avant de les répandre sur les terres. Il est nécessaire aussi, dans l'usage de cet *engrais*, de multiplier les labours. Il contient les graines d'une infinité de plantes qui couvriroient la terre si on ne les arrêtoit pas.

Outre les choses qui sont communes à tous les pays, il en est quelques-unes qui sont particulieres à chaque endroit. Toutes les cendres, celles de tourbe, celles de charbon de terre, celle de bruyere, sont d'excellens *engrais*. Dans quelques provinces on brûle la terre même, ou du moins le gazon qui la couvre; & la pratique en a des effets très-heureux. Le marc d'olives est une ressource dans les pays où elles croissent. On peut dire en général que les secours ne manquent guere à l'activité qui les cherche & à l'industrie qui les fait valoir. Les plus mauvaises terres ne seront pas toujours incultes pour l'homme intelligent. Leur défrichement lui donnera, pendant plusieurs années, des récoltes assez bonnes, au moins en menus grains : si elles ont un peu de fond, il prolongera cette fécondité par la culture; si elles en manquent, il attendra qu'un nouveau repos leur ait donné de nouvelles forces. Il y a des lieux où l'on ne fait rapporter les terres que tous les deux ans; mais cette oisiveté périodique est un grand mal, & ne peut être envisagée comme une ressource que quand toutes les autres manquent. Nous avons dit qu'il y en avoit une également sûre & avantageuse pour les bonnes terres épuisées, savoir le changement de plantes. Nous sommes bien éloignés de vouloir décider ici si les plantes se nourrissent indifféremment de tous les suc; ou si avec beaucoup de principes communs, chaque plante n'en a pas de particuliers qui ne passent jamais dans d'autres. Nous savons seulement que les plantes qui vont chercher leur nourriture à une grande profondeur, comme la luzerne, le sainfoin, le trefle, servent de repos & d'*engrais* à la terre fatiguée de rapporter du grain. Ces plantes donnent beaucoup d'herbe, & d'une herbe excellente pour les bestiaux. La luzerne demande une terre qui ait beaucoup de fond, & elle y dure jusqu'à 15 ans. Le sainfoin exige moins de profondeur, & ne va guere jusqu'à dix ans. Le trefle ne dure tout au plus que 3 ans : aussi ne le sème-t-on ordinairement qu'avec de la graine de luzerne. Il donne de l'herbe pendant que celle-ci croît en racines, & il meurt lorsqu'elle devient en état de produire. Le tems étant arrivé auquel ces plantes commencent à languir, on défriche la terre, & elle est améliorée. Sa vigueur est telle qu'il faut prendre les mêmes précautions que pour une terre marnée, & y faire deux ou trois récoltes d'avoine consécutives, avant que d'y semer du blé.

Voilà tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'*engrais* des terres. Les prés méritent une attention particuliere; ils en ont qui leur sont spécialement propres. Les prés sur lesquels on peut détourner l'eau des rivières, trouvent dans cette eau seule un *engrais* plus sûr & meilleur qu'aucun autre. Il est surtout excellent, si cette eau est un peu limoneuse. On la répand ordinairement vers le 15 d'Avril pour la première fois, & dans les premiers jours de Mai pour la seconde. On ne fait alors qu'arroser les prés; mais il n'est pas inutile de les noyer tout-à-fait pendant l'hiver, & d'y laisser séjourner l'eau pendant quelques jours. Cette précaution fait périr entièrement les taupes, les mulots, & tous les insectes qui nuisent à la racine de l'herbe. Il ne faut cependant jamais risquer cette inondation sans être sûr de pouvoir retirer l'eau dès qu'on le voudra. Loin de féconder les prés, elle les détruiroit par un trop long séjour. Il est si peu dispendieux de procurer cet *engrais* aux prés voisins des rivières, que c'est un soin rarement négligé. Arroser les prés, c'est les fertiliser sûrement : retirer l'eau d'un grand nombre de marais, ce seroit en faire sûrement des prés fertiles; mais cette opération exige ordinairement beaucoup plus de dépense & d'industrie que l'autre. Dans les lieux où cela est facile, on ne peut que conseiller aux particu-

liers de s'y prêter. Dans ceux où l'objet seroit important & l'opération trop dispendieuse, un avantage aussi sûr mériteroit peut-être l'attention & le concours du gouvernement. Nous avons fait sentir l'influence que les paturages ont sur toute l'agriculture, par la multiplication des troupeaux & des engrais. Souvent une seule chauffée pourroit faire d'un marais inutile & malsain, une prairie féconde & un étang bien empoisonné.

Les prés ont cet avantage sur les terres, que l'engrais est la seule culture qu'ils demandent. Dans tous les lieux voisins des grandes villes, où la consommation des fourrages est sûre, on les regarde comme précieux; mais ils le sont aussi dans les endroits les plus reculés, par toutes les ressources que fournit le bétail qu'ils nourrissent.

Les terres de toute espèce, excepté le sable pur, sont un très bon engrais pour les prés. Nous n'entendons parler ici que des terres proprement dites; il n'est pas d'usage d'y répandre de la marne ni de la craie. Nous croyons cependant que dans les prés extrêmement froids, ces deux engrais mis en petite quantité pourroient réussir; mais nous n'avons pas d'expériences là-dessus. Le parcage des moutons est excellent dans les prés un peu froids, & le fumier de vache dans ceux qu'on appelle *haut-prés*. Le parcage qui comme nous l'avons dit est très-utile aux terres, nous paroît avoir encore du côté de l'abondance un meilleur effet pour les prés. Nous disons du côté de l'abondance, parce que tous les fumiers, & surtout celui des moutons, donnent la première année au fourrage une odeur & un goût qui rebute le bétail au premier abord; mais il s'y accoutume peu-à-peu. L'abondance doit d'ailleurs être le premier & peut-être le seul objet des cultivateurs. En voilà assez pour que l'on soit instruit de l'importance dont les engrais sont dans l'agriculture, & de la manière dont ils doivent être employés. Les jardins de fleurs, les potagers, les terres où l'on force un grand nombre de plantes à croître sous un ciel étranger, ont aussi des préparations d'engrais qui leur sont propres; mais nous n'entrerons point ici dans les détails de cette culture particulière. Cet article est de M. le Roy, lieutenant des chasses de Versailles.

ENGRAISSER un cheval. (Manège, Maréchal.) Voyez NOURRITURE.

ENGRELÉ, ad. en terme de Blason, se dit des pièces honorables de l'écu, qui sont bordées de petites dents fort menues dont les côtés s'arrondissent un peu. Gadagne à Florence, de gueules à la croix engrelée d'or.

*ENGRELURE, f. f. (Dentelle.) C'est ainsi qu'on appelle le pié de la dentelle. L'engrelure se fait en même tems que la dentelle. Voyez l'art. DENTELLE.

On donne le même nom à une espèce d'ouvrage qui se fait comme la dentelle au fuseau, avec le fil de Malines & sur le couffin, qui a depuis la largeur la plus petite jusqu'à la plus grande de la dentelle.

On se sert de cette dernière engrelure, soit pour redonner un pié à la dentelle lorsqu'elle passe par cet endroit, soit pour lui servir de monture, soit pour unir deux dentelles, &c.

ENGRENAGE, f. m. (Horlogerie.) en général, signifie en mécanique la manière dont les dents d'une roue entrent dans les ailes d'un pignon, & dont elles agissent sur ces ailes pour le faire tourner. V. DENT ROUE, PIGNON, AILE, &c.

C'est une chose d'une grande importance dans les machines, que la perfection des engrenages. Car s'ils ne sont pas faits avec précision, il en résulte de grands frottemens, beaucoup d'usure, & quelquefois même des arrêts. Comme ceci est traité plus au long à l'article DENT, nous y renvoyons.

Deux grands défauts qu'on doit éviter dans un

engrenage, c'est qu'il soit trop fort ou trop foible. Dans le premier cas, les dents de la roue sont sujettes à quoter, c'est-à-dire, que les deux pointes de deux dents voisines vont toucher les deux faces opposées des deux ailes du pignon; de sorte que ni la roue ni le pignon ne peuvent se mouvoir. Dans le second, les extrémités des ailes du pignon sont sujettes à toucher & à archouter lorsqu'elle se présente à la dent qui les doit pousser; d'où il résulte très-souvent des arrêts: il est à propos même de remarquer que c'est le défaut le plus ordinaire des engrenages. Ces deux défauts ont encore un autre inconvénient; c'est qu'il est impossible que la roue mene le pignon uniformément, avantage très-important dans un engrenage; car sans cela, dans une montre par exemple, les roues agissant sur les pignons, tantôt plus, tantôt moins avantageusement; on est forcé d'employer une puissance capable de vaincre les résistances des frottemens, &c. dans les cas les plus défavorables de l'action des roues sur les pignons, & par conséquent supérieure, & quelquefois de beaucoup, à celle que l'on auroit employée si cette action s'étoit faite uniformément. Voyez CHÛTE, ENGRENER.

Les engrenages sont sujets à varier, & surtout à devenir plus foibles, par l'usure des trous dans lesquels roulent les pivots des roues & des pignons; mais c'est à quoi on doit tâcher de remédier par la disposition respective de ces roues. V. CALIBRE. (T)

*ENGRENAGE, machine à (Horloger.) C'est une machine à l'aide de laquelle on résout avec facilité le problème qui auroit l'énoncé suivant. Une roue à dent étant donnée de position, trouver tous les points sur lesquels le centre d'une autre roue étant placé, elles feront l'une avec l'autre un engrenage déterminé.

Voyez cet instrument parmi ceux de l'Horlogerie, fig. 73. les parties $ABba$, $ABba$, sont assemblées & se meuvent librement sur l'axe Bb qui les traverse; elles forment toujours dans quelque position qu'elles soient deux angles égaux AAB , aab . Les baguettes de fer ou parties Cc , & Cc , sont parallèles & mobiles horizontalement. Pour résoudre le problème soit le pignon d pris entre les baguettes cc ; ouvrez l'angle AAB à discrétion; prenez la roue D entre les baguettes C, C ; rendez les baguettes immobiles, par le moyen des vis A, A, a, a ; refermez l'angle AAB jusqu'à ce que la roue D fasse avec le pignon d , ou le pignon d avec la roue D , l'engrenage cherché. Fixez alors l'angle AAB , en serrant la vis E sur le quart du cercle qui traverse les branches ab, ab . Cela fait, portez l'extrémité C sur un plan en quelque point donné; & de ce point C comme centre, & de l'intervalle Cc , décrivez avec l'extrémité c une circonférence. Il est évident que si le centre du pignon d est placé sur cette circonférence en quelque point que ce soit, il formera l'engrenage cherché avec la roue D donnée de position. Ou du point c donné sur un plan, du centre c & de l'intervalle Cc , décrivez avec l'extrémité C une circonférence. Il est évident que si le centre de la roue D est placé sur cette circonférence en quelque point que ce soit, elle formera l'engrenage cherché avec le pignon d , qui dans ce cas est donné de position.

ENGRENER la pompe, (Marine) c'est faire monter dans la pompe l'eau qui reste au fond du vaisseau pour faire sortir dehors ce qui peut être resté. (Z)

ENGRENER, voyez ENGRAINER.

ENGRENER, v. neut. (Horlogerie) se dit en mécanique, de la manière dont les dents d'une roue entrent dans les ailes d'un pignon, & de celle dont elles agissent sur ces ailes pour le faire tourner. Voyez ROUE, DENT, PIGNON, AILE, ENGRENAGE, MACHINE À ENGRENAGE, &c.

On dit qu'une roue engrene trop lorsque la quantité

dont ses dents entrent dans les ailes de son pignon est trop grande : & au contraire qu'elle n'engrene pas assez lorsque cette quantité est trop petite. Voyez ENGRENAGE, DENT, &c. (T)

ENGROSSIR, v. act. en terme de Boyaudier. C'est l'action d'assembler les cordes à boyau en paquets de douze douzaines chacun.

ENGUAMBA, f. m. (Hist. nat. botan.) arbre qui croît dans l'Amérique septentrionale, dans la province de Mechoacan, dans un terrain pierreux : ses feuilles sont longues & découpées ; les fleurs en sont verdâtres & attachées les unes aux autres en bouquets ; le fruit est noir & plein de graine dont on tire une huile d'une couleur jaune très-propre à la guérison des playes. Hubner, *dictionn. universel*.

ENGUICHÉ, adj. terme de Blason. Il se dit du col & des trompes dont l'embouchure est d'un émail différent.

Base en Danemark, d'azur à la fasce d'argent, chargée d'un cors de chasse de synople, lié, virolé & enguiché d'or.

ENGUICHURE, f. f. (Vénér.) c'est l'entrée de la trompe.

ENGYSCOPE, f. m. (Optique) machine qui est plus connue sous le nom de microscope. Ce mot vient des mots grecs *σύντομος*, je vois, & *ἐγγύς* proche, parce que l'engyscope ou microscope sert à faire distinguer des objets fort petits qu'on ne verroit pas à la vue simple, & qu'on approche de l'œil en mettant l'engyscope ou la loupe entre deux.

Il semble que le télescope ou lunette d'approche qui sert à rapprocher les objets, méritoit encore mieux le nom d'engyscope que le microscope. Au reste ce mot n'est presque plus en usage. V. LOUPE, MICROSCOPE, TELESCOPE. (O)

ENHARMONIQUE, adj. pris subst. (Musique.) un des trois genres de la musique des Grecs, appelé aussi très-fréquemment *harmonie* par Aristoxène & ses sectateurs.

Il résulteroit d'une division particulière des tétracordes, selon laquelle l'intervalle qui se trouvoit entre le *lichanos* ou la troisième corde, & la *mesé* ou la quatrième, étant d'un diton ou d'une tierce majeure, il ne restoit pour achever le tétracorde qu'un semiton à partager en deux intervalles ; savoir, de l'hypate à la parypate, & de la parypate au lichanos. Nous expliquerons au mot GENRE, la manière dont se faisoit cette division.

Le genre *enharmonique* étoit le plus doux des trois au rapport d'Aristide Quintilien ; il passoit pour très-ancien, & la plupart des auteurs en attribuent l'invention à Olympe. Mais son tétracorde, ou plutôt son diatessaron de ce genre, étoit composé seulement de trois cordes ; & ce ne fut qu'après lui qu'on s'avisait d'en insérer une quatrième entre les deux premières, pour faire la division dont je viens de parler.

Ce genre si merveilleux, si loué des anciens auteurs, ne demeura pas long-tems en vigueur. Son extrême difficulté le fit bientôt abandonner des musiciens, & Plutarque témoigne que de son tems il étoit entièrement hors d'usage.

Nous avons aujourd'hui une espèce de genre *enharmonique* entièrement différent de celui des Grecs. Il consiste comme les deux autres, dans une progression particulière de l'harmonie qui engendre dans les parties des intervalles *enharmoniques* en employant à la fois, entre deux notes qui sont à un ton l'une de l'autre, le dièse de l'inférieure & le bémol de la supérieure. Mais quoique selon la rigueur des rapports, ce dièse & ce bémol dûssent former un intervalle entre eux, cet intervalle se trouve nul, au moyen du temperament, qui dans le système établi, fait servir le même son à ces deux usages : ce qui n'empêche pas qu'un tel passage ne produise par la force de la

modulation & de l'harmonie, une partie de l'effet qu'on cherche dans les transitions *enharmoniques*.

Comme ce genre est assez peu connu, & que nos auteurs se sont contentés d'en donner quelques notions trop générales, nous croyons devoir l'expliquer ici un peu plus clairement.

Il faut d'abord remarquer que l'accord de septième diminuée, est le seul sur lequel on puisse pratiquer des passages *enharmoniques*, & cela, en vertu de cette propriété singulière qu'il a de diviser juste l'octave entière en quatre intervalles égaux. Qu'on prenne dans les quatre sons qui composent cet accord celui qu'on voudra pour fondamental, on trouvera toujours également que les trois autres sons forment sur celui-ci un accord de septième diminuée. Or le son fondamental de l'accord de septième diminuée est toujours une note sensible, de sorte que sans rien changer à cet accord, on pourroit le faire servir successivement sur quatre différentes fondamentales, c'est-à-dire sur quatre différentes notes sensibles.

Supposons l'accord sur *ut* dièse dans le ton naturel de *ré* : car cet accord ne peut avoir lieu que dans le mode mineur ; supposons, dis-je, l'accord de septième diminuée sur *ut* dièse note sensible : si je prens la tierce *mi* pour fondamentale, elle deviendra note sensible à son tour, & annoncera par conséquent le mode mineur de *fa* : or cet *ut* dièse reste bien dans l'accord pris de cette manière, mais c'est en qualité de *ré* bémol, c'est-à-dire, de sixième note du ton, & de septième diminuée de la note sensible ; ainsi cet *ut* dièse qui, comme note sensible, étoit obligé de monter dans le ton de *ré*, devenu *ré* bémol dans le ton de *fa*, est obligé de descendre comme septième diminuée : voilà une transition *enharmonique*. Si au lieu de la tierce, on prend la fausse quinte *sol*, dans le même accord, pour nouvelle note sensible, l'*ut* dièse deviendra encore *ré* bémol en qualité de quatrième note : autre passage *enharmonique*. Enfin si l'on prend pour note sensible la septième diminuée elle-même au lieu de *si* bémol, il faudra nécessairement la considérer comme *la* dièse, ce qui fait un troisième passage *enharmonique* sur le même accord.

A la faveur donc de ces deux différentes manières d'envisager successivement le même accord, on passe d'un ton à un autre qui en paroît fort éloigné, on donne aux parties des progrès différens de celui qu'elles auroient dû avoir en premier lieu ; & ces passages ménagés à propos sont capables, non-seulement de surprendre, mais de ravir l'auditeur quand ils sont bien rendus ; le mal est qu'il faut changer si brusquement d'idées sur les mêmes notes, & les appliquer à des modulations si différentes, à des rapports si éloignés, que ce genre paroît absolument impraticable pour les voix telles qu'elles sont dressées par la musique d'aujourd'hui. C'est du moins de quoi l'on a vu il y a plusieurs années, un exemple mémorable à l'opéra de Paris. (S)

Quart de ton *enharmonique*. On appelle ainsi la différence du semi-ton majeur $\frac{11}{8}$ au semi-ton mineur $\frac{9}{8}$; ou pour parler plus exactement, quoique d'une manière différente des musiciens ordinaires, c'est le rapport de $\frac{11}{8}$ à $\frac{9}{8}$, c'est-à-dire, de 125 à 128. Voici comment on forme ce quart de ton. Soit la basse fondamentale par tierces majeures, *ut*, *mi*, *sol* ✕, & au-dessus d'elle ce chant *ut*, *mi*, *si* ✕, on trouvera que le *si* ✕ diffère de l'*ut* d'un quart de ton *enharmonique*. Voyez mes *éléments de musique*, p. 87.

M. Rameau observe 1°. que le genre diatonique, qui est le plus simple & le plus facile de tous, vient de la progression de la basse fondamentale par quintes, progression qui est en effet la plus simple & la plus immédiatement indiquée par la nature. Voyez ECHELLE, DIATONIQUE & GAMME.

2°. Que le genre chromatique ou le semi-ton mineur

neur qui est le plus simple après le précédent, vient de la progression de la basse fondamentale par tierces majeures, progression aussi indiquée par la nature, mais moins naturelle néanmoins que la progression par quintes. V. HARMONIE. En effet, si on forme cette basse fondamentale *ut mi*, on pourra mettre au-dessus ce chant *sol sol* ✕, qu'on trouvera former un semi-ton mineur. 3°. enfin le genre *enharmonique* le moins naturel des trois, a son origine dans une basse *ut mi sol* ✕, dont les deux extrêmes *ut, sol* ✕, qui donnent le quart de ton *enharmonique*, forment une progression non naturelle. (O)

Diatonique enharmonique. On appelle ainsi un chant qui procède par une suite de semi-tons tous majeurs, qui se succèdent immédiatement; ce chant est diatonique parce que chaque semi-ton y est majeur (V. DIATONIQUE & CHROMATIQUE); & il est *enharmonique*, parce que deux semi-tons majeurs de suite forment un ton trop fort d'un quart de ton *enharmonique*. Pour former cette espèce de chant il faut faire une basse fondamentale qui monte alternativement de quinte & de tierce, comme *fa ut mi si*, & cette basse donnera le chant *fa mi mi ré* ✕, où tous les semi-tons sont majeurs. Une partie du trio des Parques de l'opéra d'Hyppolite est dans ce genre; mais il n'a jamais pu être exécuté à l'opéra; il l'avoit été ailleurs par des musiciens très-habiles & de bonne volonté, & M. Rameau assure que l'effet en est surprenant. (O)

Chromatique enharmonique. On appelle ainsi un chant qui procède par une suite de semi-tons mineurs, qui se succèdent immédiatement. Ce chant est chromatique, parce que chaque semi-ton y est mineur (V. CHROMATIQUE); il est *enharmonique*, parce que les deux semi-tons mineurs consécutifs forment un ton trop foible d'un quart de ton *enharmonique*. Pour former cette espèce de chant, il faut avoir une basse fondamentale composée de tierces mineures & majeures en cette sorte, *ut ut la ut* ✕ *ut* ✕, & mettre au-dessus ce chant *mi b mi mi mi mi* ✕; on trouvera par le calcul que *mi b, mi, mi, mi, mi* ✕ forment des semi-tons mineurs. M. Rameau nous apprend qu'il avoit fait dans ce genre de musique un tremblement de terre au second acte des Indes galantes en 1735, mais qu'il fut si mal servi qu'il fut obligé de le changer en une musique commune. Voyez mes *Elémens de Musique*. p. 91. 92, 93, & 116. (O)

ENHARNACHER, HARNACHER, (Manège, Maréchal.) mettre les harnois sur le corps d'un cheval; expressions synonymes. V. HARNACHER. (e)

ENHENDÉ, adj. terme de Blason. On appelle *croix enhendée* celle dont le pié est *enhendé*, c'est-à-dire refendu, du mot espagnol *enhendido*, qui signifie la même chose. Ces croix à refente sont communes en Allemagne.

ENHUCHE. (Marine) Voyez HUCHE.

ENHYDRUS, f. m. (Hist. natur. Minéralogie) Ce mot est composé de *ev, in*, & de *vdw, aqua*: quelques naturalistes désignent par ce mot une *atite* ou pierre d'aigle qui contient de l'eau. L'*enhydrus* est donc une pierre qui ressemble parfaitement aux autres pierres d'aigle qui sont ferrugineuses: elle est de différentes grandeurs & varie pour la figure, est composée de plusieurs couches ou enveloppes appliquées les unes sur les autres; les couches extérieures sont d'un jaune d'ochre; la couche qui tapisse l'intérieur est presque toujours noirâtre, & plus compacte que les couches extérieures. Lorsqu'on casse cette pierre, on trouve qu'elle a une cavité comme les autres *atites*; avec cette différence, qu'il en sort une liqueur qui est ordinairement épaisse, & quelquefois blanchâtre comme de la crème, dont elle a à peu-près la consistance: mais ce cas est rare; elle est plus communément d'un blanc bleuâtre ou limpide, lorsqu'elle n'a

Tome V.

point été salie par la matière ochracée dont la pierre est composée; cette liqueur est souvent entièrement insipide, cependant elle a quelquefois un goût ferrugineux & astringent, & même nauséux. Il y a de ces pierres en Angleterre & ailleurs. (—)

ENJABLER, v. act. terme de Tonnellier. C'est enfoncer les futailles ou y mettre des fonds, en arrêtant les douves d'enfonçures dans la rainure qui regne tout autour du jable en-dedans. Voyez JABLE.

ENJALER une ancre, (Marine.) c'est attacher à l'ancre deux pièces de bois qu'on appelle *jas*, & les empater ensemble vers l'organeau. Le *jas* sert à contrebalancer dans l'eau la patte de l'ancre pour la faire tomber sur le bon côté: quelques matelots disent *enjauler une ancre*. Voyez JAS. (Z)

ENJAMBEMENT, f. m. (Poésie.) construction vicieuse, principalement dans les vers alexandrins. On dit qu'un vers *enjambe* sur un autre, lorsque la pensée du poète n'est point achevée dans le même vers, & ne finit qu'au commencement ou au milieu du vers suivant. Ainsi ce défaut existe toutes les fois qu'on ne peut point s'arrêter naturellement à la fin du vers alexandrin, pour en faire sentir la rime & la pensée, mais qu'on est obligé de lire de suite & promptement l'autre vers, à cause du sens qui est demeuré suspendu. Les exemples n'en sont pas rares: en voici un seul.

*Craignons qu'un Dieu vengeur ne lance sur nos têtes
La foudre inévitable.*

Il y a ici un *enjambement*, parce que le sens ne permet pas qu'on se repose à la fin du premier vers.

Ce n'est pas assez d'éviter l'*enjambement* d'un vers à l'autre, il faut de plus éviter d'*enjamber* du premier hémistiche au second; c'est-à-dire, que si l'on porte un sens au-delà de la moitié du vers, il ne faut pas l'interrompre avant la fin, parce qu'alors le vers paroît avoir deux repos & deux césures, ce qui est très-désagréable. Il est encore bien moins permis d'*enjamber* d'une stance à l'autre. Voyez les auteurs sur la versification française.

Mais si l'*enjambement* est défendu dans les vers alexandrins, comme nous venons de le dire, il est autorisé dans les vers de dix syllabes, & il y produit même quelquefois un agrément, parce que cette espèce de vers faite pour la poésie familière souffre quelques licences, & ne veut pas être assujettie à une trop grande gêne.

Les poètes du siècle passé ne s'embarassoient guère de laisser *enjamber* leurs vers les uns sur les autres: c'est à Malherbe le premier à qui l'on doit la correction de ce défaut de la versification. Par ce sage écrivain, par ce guide fidèle, dit Despréaux,

*Les Stances avec grace apprirent à marcher;
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.*
Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENIGME, f. m. & plus souvent f. (Littér. Poésie.) c'étoit chez les anciens une sentence mystérieuse, une proposition qu'on donnoit à deviner, mais qu'on cachoit sous des termes obscurs, & le plus souvent contradictoires en apparence. L'*énigme* parmi les modernes, est un petit ouvrage ordinairement en vers, où sans nommer une chose, on la décrit par ses causes, ses effets & ses propriétés, mais sous des termes & des idées équivoques pour exciter l'esprit à la découvrir.

Souvent l'*énigme* est une suite de comparaisons qui caractérisent une chose, par des noms tirés de plusieurs sujets différens entre eux qui ressemblent à celui de l'*énigme* chacun à sa manière, & par des rapports particuliers. Quelquefois pour la rendre plus difficile à deviner, on l'embarasse, en mêlant le style simple au style figuré, en empruntant des métaphores, ou en personnifiant exprès le sujet de l'*énigme* afin de donner le change.

S S s

En général, pour constituer la bonté de nos *énigmes* modernes, il faut que les traits employés ne puissent s'appliquer tous ensemble qu'à une seule chose, quoique séparément ils conviennent à plusieurs.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter les autres règles qu'on prescrit dans ce jeu littéraire, parce que mon dessein est bien moins d'engager les gens de Lettres à y donner leurs veilles, qu'à les détourner de semblables puérilités. Qu'on ne dise point en faveur des *énigmes*, que leur invention est des plus anciennes, & que les rois d'Orient se sont fait très-long tems un honneur d'en composer & d'en résoudre : je répondrais que cette ancienneté même n'est ni à la gloire des *énigmes*, ni à celle des rois orientaux.

Dans la première origine des langues, les hommes furent obligés de joindre le langage d'action à celui des sons articulés, & de ne parler qu'avec des images sensibles. Les connoissances aujourd'hui les plus communes étoient si subtiles pour eux, qu'elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu'autant qu'elles se rapprochoient des sens. Ensuite, quand on étudia les propriétés des êtres pour en tirer des allusions, on vit paroître les paraboles & les *énigmes*, qui devinrent d'autant plus à la mode, que les sages ou ceux qui se donnoient pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connoissances. Par-là, le langage imaginé pour la clarté fut changé en mystères : le style dans lequel ces prétendus sages renfermoient leurs instructions, étoit obscur & énigmatique, peut-être par la difficulté de s'exprimer clairement ; peut-être aussi à dessein de rendre les connoissances d'autant plus estimables qu'elles seroient moins communes.

On vit donc les rois d'Orient mettre leur gloire dans les *propositions obscures*, & se faire un mérite de composer & de résoudre des *énigmes*. Leur sagesse consistoit en grande partie dans ce genre d'étude. Un homme intelligent, dit Salomon, parviendra à comprendre un proverbe, à pénétrer les paroles des sages & leurs *sentences obscures*. C'étoit chez eux l'usage pour éprouver leur sagacité, de se présenter ou de s'envoyer les uns aux autres des *énigmes*, & d'y attacher des peines & des récompenses.

Entre plusieurs exemples que je pourrais alléguer, je n'en rapporterai qu'un seul, tiré de l'Écriture-sainte, & je me servirai de la traduction des théologiens de Louvain, quoiqu'en vieux langage, parce que je n'ai présentement que cette traduction sous les yeux. Voici les propres paroles du Texte sacré, chap. xiv du livre des Juges, vers. 12 & suivans.

Samson dit : *Je vous proposerai quelques propositions : que si vous me baillez la solution dedans les sept jours du convive, je vous donnerai trente fines chemises, & autant de robes.*

Vers. 13. *Mais si vous ne pouvez me bailler la solution, vous me donnerez trente fines chemises, & autant de robes. Lesquels lui répondirent : Propose ta proposition, afin que l'oïons.*

Vers. 14. *Et il leur dit : De celui qui mangeoit est sorti la viande, & du fort est venu la douceur. Et ne purent par trois jours donner la solution de la proposition.*

Vers. 15. *Et quand le septième jour fut venu, ils dirent à la femme de Samson : Flatte ton mari, & lui persuade qu'il te déclare quelle chose signifie la proposition.*

Vers. 17. *Et ainsi tous les jours du convive, elle pleuroit devant lui ; & finalement au septième jour, comme elle le molestoit, il lui exposa : laquelle incontinent le fit savoir à ceux de son peuple.*

Vers. 18. *Et iceux lui dirent au septième jour devant le soleil couchant : Quelle chose est plus douce que le miel, & quelle chose est plus forte que le lion ? Lors Samson leur dit : Si vous n'eussiez labouré avec ma génisse, vous n'eussiez point trouvé ma proposition.*

Un savant Jurisconsulte met cette *énigme* au rang des gageures, en matière de jeux d'esprit ; & il pourroit bien avoir raison, car il y a une stipulation de part & d'autre, de trente fines chemises, & autant de robes. Cependant les Philistins agirent de mauvaise foi, en obligeant la femme de Samson de tirer de la bouche de son mari l'explication de l'*énigme*, & à la leur apprendre, au lieu de la deviner par eux-mêmes.

Au reste, dans notre siècle, l'*énigme* proposée par Samson ne seroit point dans les règles, parce qu'elle ne rouloit pas sur une chose ordinaire, ou un événement commun, mais sur un fait particulier ; c'est-à-dire sur un de ces cas qu'il est ordinairement presque impossible de deviner.

Quoi qu'il en soit, dans ce tems-là on n'étoit pas si scrupuleux ; on ne cherchoit qu'à attraper ceux à qui on présentait des *énigmes* à expliquer : & c'est un fait si vrai, que l'intelligence des *énigmes*, ou des *sentences obscures*, devint un proverbe parmi les Hébreux, pour signifier l'adresse à tromper, comme on le peut conclure du portrait que Daniel fait d'Antiochus Epiphanès. « Lorsque les iniquités se feront » accrues, dit-il, il s'élèvera un roi qui aura l'im- » pudence sur le front, & qui comprendra les *sen- » tences obscures* ».

Le voile mystérieux de cette sorte de sagesse la rendit, comme il arrivera toujours, le plus estimé de tous les talens : c'est pourquoi dans un psaume, où il s'agit d'exciter fortement l'attention, le psalmiste débute en ces termes : « Vous peuples, écou- » tez ce que je vais dire. Que tous les habitans de la » terre, grands & petits, riches & pauvres, prêtent » l'oreille ; ma bouche publiera la sagesse. . . je dé- » couvrirai sur la harpe mon *énigme* ».

Outre les causes que nous avons rapportées, qui contribuèrent à conserver long-tems les *énigmes* en vogue, je croirois volontiers que l'usage des hiéroglyphes y concourut aussi pour beaucoup : en effet, quand on vint à oublier la signification des hiéroglyphes, on perdit peu-à-peu, quoique très-lentement, l'usage des *énigmes*.

Enfin elles reparurent, lorsqu'on devoit le moins s'y attendre ; je veux dire, dans le xvij. siècle : & ce n'est pas, ce me semble, par cet endroit qu'il mérite le plus qu'on le vante. Il est vrai qu'on habilla pour lors en Europe les *énigmes* avec plus d'art, de finesse & de goût, qu'elles ne l'avoient été dans l'Asie : on les soumit, comme tous les autres poèmes, à des lois & à des règles étroites, dont le pere Menestrier même a publié un traité particulier. Mais quelque décoration qu'on ait donnée aux *énigmes*, elles ne seront presque jamais que de folles dépenses d'esprit, des jeux de mots, des écarts dans le langage & dans les idées.

Les gens de lettres un peu distingués du siècle passé, qui ont eu la foiblesse de donner dans cette mode, & de se laisser entraîner au torrent, seroient bien honteux aujourd'hui de lire leurs noms dans la liste de toutes sortes de gens oisifs, & de voir qu'un tems a été qu'ils se faisoient un honneur de deviner des *énigmes* ; & plus encore d'annoncer à la France, qu'ils avoient eu assez d'esprit pour exprimer, sous un certain verbiage, sous un jargon mystérieux & des termes équivoques, une flûte, une fleche, un éventail, une horloge.

Mais il faut bien se garder de confondre de telles inepties, avec les *énigmes* d'un autre genre ; j'entends ces fameux problèmes de la Géométrie transcendante, qui, sur la fin du même siècle, exercèrent des génies d'un ordre supérieur. La solution de ces dernières sortes d'*énigmes* peut avoir de grands usages ; elle demande du moins beaucoup de sagacité, & prouve qu'on s'est rendu familière la connoissance

de cette Géométrie sublime, dont Newton a la gloire d'être le premier inventeur. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENJOLIVER, v. act. (*Arts mécaniques.*) c'est répandre sur le fond d'un ouvrage de petits ornemens qui lui ôtent sa lourdeur & sa simplicité.

ENISKILLING, (*Géog. mod.*) ville de la province d'Ulster en Irlande; elle appartient au comte de Fermanagh: elle est située sur le lac Earne. *Long. 9. 55. lat. 54. 18.*

ENKAFATRAHE, f. m. (*Hist. nat. bot.*) c'est le nom d'un arbre qui se trouve dans l'île de Madagascar, dont le bois est verdâtre & rempli de veines; on dit qu'il répand une odeur fort agréable & semblable à celle de la rose. On prétend qu'en l'écrasant sur une pierre avec de l'eau, & appliquant ce mélange extérieurement sur le cœur ou sur la poitrine, c'est un remède souverain contre les foiblesses & palpitations. Hubner, *dictionn. universel.*

ENKISTÉ, ÊE, adj. *terme de Chirurgie*, ce qui est renfermé dans un kiste, c'est-à-dire dans une membrane ou issue en forme de poche. On appelle *tumeurs enkistées*, *abcès enkistés*, des tumeurs & des abcès qui sont enveloppés d'une membrane: tels sont l'athéome, le méliceris, le stéatome, &c. Ce mot est formé du grec *en*, *in*, en, dans, & de *κυστις*, *cystis*, sac, vessie.

La membrane qui fait cette poche n'est pas nouvellement formée dans la partie, comme on pourroit le déduire de la théorie de quelques auteurs sur cette maladie. On connoît un tissu folliculeux qui sépare toutes les parties les unes des autres, & qui en est le lien. S'il se fait un amas contre nature d'une humeur quelconque dans une de ces cellules, par son accroissement il étendra les parois de cette cellule, & les collera aux parois membraneuses des cellules circonvoisines qu'il oblitérera. C'est ainsi que commence le kiste, toujours formé par la cohérence de plusieurs feuillets de la membrane cellulaire. A mesure que la tumeur augmente, la poche membraneuse s'épaissit par la réunion d'un plus grand nombre de feuillets. Le kiste est formé de la substance préexistente de la partie. Ces connoissances justifient le dogme pratique des anciens. L'expérience, qui est la même dans tous les siècles aux yeux des bons observateurs, leur avoit montré que pour la guérison de ces sortes de tumeurs, il ne falloit pas se contenter de les ouvrir, mais qu'il falloit extirper la poche ou sac qui renfermoit la matière. Pour y parvenir, on fait communément une incision cruciale aux tégumens de la tumeur; on les dissèque sans intéresser le kiste, qu'on emporte en totalité, s'il est possible. Ses adhérences à quelques parties qu'il seroit important de ménager, est une raison pour s'abstenir d'une dissection trop recherchée. Alors on attend de la suppuration la chute ou plutôt le détachement de la portion membraneuse qui reste du kiste. Quand les humeurs *enkistées* sont d'un volume considérable, l'extirpation, suivant la méthode décrite, seroit une plaie énorme. Si le kiste n'est pas trop épais, on peut, par un procédé plus doux, se contenter de fendre la tumeur des deux côtés, & de passer une bandelette de linge effilé en forme de sêton, d'une ouverture à l'autre, pour conduire dans tout le trajet les médicamens nécessaires pour faire suppurer le kiste.

Il y a des pierres *enkistées* dans la vessie. M. Houstet de l'académie royale de Chirurgie, a donné dans le premier volume des mémoires de cette compagnie des observations particulières qu'il a jointes à celles qui avoient été communiquées précédemment à l'académie, sur cette matière. L'existence de ces sortes de pierres est constatée; & l'auteur rend son mémoire aussi utile qu'il est curieux, en traitant des

Tome V.

opérations qu'on peut tenter, & de celles qui ont été pratiquées pour faire l'extraction de ces pierres.

La fig. 4. de la Planche V. de Chirurgie représente une vessie ouverte par sa partie antérieure, derrière les os pubis qui sont renversés en-devant: on y voit une pierre logée dans une cellule formée par la membrane interne de la vessie. (Y)

ENLARMER, v. act. (*Chasse & Pêche.*) On dit, *enlarmer un filet*; c'est un terme dont se servent ceux qui font des filets propres pour la Pêche ou pour la Chasse; & ce n'est autre chose que pratiquer de grandes mailles à côté du filet avec de la ficelle.

ENLAYER ou ENLOYER, *déferer le serment*, (*Jurispr.*) Dans l'article 153 de la très-ancienne coutume de Bretagne, le serment est appelé *lai* ou *loi*; d'où sont venus les termes *enlayer* & *enloyer*, pour dire *déferer le serment*: termes qui étoient fort usités dans l'ancien style judiciaire de la province, & qui le sont encore dans les juridictions inférieures, même dans quelques sièges royaux & présidiaux. *Voy. les arrêts du parlement de Bretagne, par Frain, tome II. plaid. 112. page 689. (A)*

ENLASSER, v. act. (*Charpent.*) c'est, après que les tenons & mortoises sont faits, percer un trou au-travers pour les cheviller.

ENLASSURE, f. f. (*Charpent.*) c'est le trou percé avec le laceret à-travers des mortoises & des tenons, pour les cheviller ensemble.

ENLEVÉ, adj. *terme de Blason*; il se dit des pièces qui paroissent enlevées, comme aux armoiries d'Anglure en Champagne, qui sont d'or à pièces *enlevées* à angles ou croissans de gueules, soutenant des grelots d'argent dont tout l'écu est semé.

Anglure en Champagne, d'or à pièces *enlevées* à angles ou en croissans de gueules, soutenant des grelots d'argent dont tout l'écu est semé.

ENLEVEMENT, f. m. (*Jurisprud.*) se dit d'une voie de fait dont on use pour ravir quelqu'un ou s'emparer de quelque chose. L'enlèvement des personnes est plus communément nommé *rapt* ou *crime de rapt*. *Voyez RAPT.*

Enlèvement signifie aussi quelquefois *transport*: par exemple, les adjudicataires des coupes de bois doivent enlever les bois coupés dans le tems porté par le marché. Une partie saisie s'oppose à l'enlèvement de ses meubles, en donnant bon & solvable gardien. (A)

ENLEVER LES CHAUDERONS, *terme de Chauderonnier*; c'est en faire le fond avec le marteau rond. On donne cette façon sur la grande bigorne.

Enlever signifie aussi *redresser un chauderon*, en ôter les bossés, ce qu'on fait avec le marteau de buis & l'enclumeau. *Voyez les Planches du Chauderonnier.*

ENLEVER, *en terme d'Eperonnier*, se dit de l'action de séparer sur l'enclume à coups de marteau, la branche d'un mors, d'un barreau de fer de dix à onze lignes d'épaisseur. Cette branche s'appelle *branche d'enlevûre*, parce qu'elle est effectivement *enlevée* de ce barreau: on *enleve* aussi du même barreau l'embouchure du mors; & cette embouchure s'appelle *enlevûre* pour la même raison. On *enleve* ces parties d'un mors au moyen d'un ciseau appelé *tranche*, que l'on frappe sur le barreau à demi-chaud pour les en séparer. *Voyez TRANCHE, & les figures de l'Eperonnier.*

ENLEVER, *terme de Serrurier & de Taillandier*; c'est d'une barre de fer en faire la pièce commandée; & au lieu de dire *forger* une clé, une coignée, ils disent *enlever* une clé, une coignée.

ENLEVER LA MEUTE, (*Vénerie.*) c'est, lorsqu'au lieu de laisser chasser les chiens, on les entraîne par le plus court chemin au lieu où un chasseur a vu le cerf, & où on retrouve la voie.

ENLEVURE, f. f. (*Ouvriers en fer.*) Tous les qu-

S s s ij

vriers en fer donnent ce nom à toute pièce forgée, lorsqu'elle est séparée de la barre dont on l'a tirée.

ENLIER, v. act. en *Architecture*, c'est dans la construction engager les pierres & les briques ensemble en élevant les murs; en sorte que les unes soient posées sur leur largeur comme les carreaux, & les autres sur leur longueur ainsi que les boutisses, pour faire liaison avec le garni ou remplissage. (P)

ENLIGNER, (*Charpent.*) c'est donner à une pièce de bois exactement la même forme qu'à une autre; en sorte que mis bout à bout, l'une ne paroisse que la continuation de l'autre: cela s'appelle *enligner*; parce qu'on dispose les bois à cet état en se servant de la règle ou du cordeau pour tracer les lignes.

ENLISSERONNÉ, (*Rubannier.*) Voyez LISSE-
RONS.

ENLOYER, (*Jurispr.*) est la même chose qu'*enlayer*. Voyez ci-devant ENLAYER. (A)

ENLUMINER, v. act. c'est l'art de mettre des couleurs à la gomme avec le pinceau, sur les estampes & les papiers de tapisserie; & par conséquent l'enlumineur & l'enlumineuse est celui & celle qui y travaille: ces ouvriers & ouvrières y appliquent aussi quelquefois de l'or & de l'argent moulu; c'est ce qu'ils appellent *rehausser*, & ils le brunissent avec la dent de loup. L'enluminure est libre, & n'a point de maîtrise; c'est en quelque façon une dépendance de la Gravure: & l'enlumineur peut tenir boutique ouverte, & vendre des estampes & des papiers de tapisserie. Ces commerçans s'honorent du titre de *Graveurs en bois*, ou en *cuivre*, ou d'*images*, quoique souvent ils n'ayent jamais manié le burin, ni la pointe. Article de M. PAPILLON.

ENMANCHE, adj. c'est-à-dire *entre dans la Manche*. (*Marine.*) Les navigateurs se servent de ce terme, lorsqu'ils entrent dans ce canal qui sépare la France de l'Angleterre, que l'on appelle *la Manche*. (Z)

ENNÉADÉCATÉRIDE, f. f. en *Chronologie*, est un cycle ou période de dix-neuf années solaires. Voyez CYCLE. Ce mot est grec, formé d'*ἐννέα*, neuf, & *ἔτος*, année.

Tel est le cycle lunaire inventé par Methon, à la fin duquel la Lune revient à-peu près au même point d'où elle est partie; c'est pour cette raison que les Athéniens, les Juifs, & d'autres peuples qui ont voulu accommoder les mois lunaires avec l'année solaire, se sont servis de l'*ennéadécatéride* en faisant pendant dix-neuf ans sept ans de treize mois lunaires, & les autres de douze.

L'*ennéadécatéride* des Juifs est proprement un cycle de dix-neuf années lunaires, qui commencent à *molad-tohu*, c'est-à-dire à la nouvelle Lune que les Juifs supposent être arrivée un an avant la création. Chacune des 3^e, 6^e, 8^e, 11^e, 14^e, 17^e, 19^e, &c. années de ce cycle sont embolismiques, ou de 383 jours 21 heures, & les autres communes, ou de 354 jours huit heures. Voyez AN. L'*ennéadécatéride* des Juifs est donc de 6939 jours 16 heures. D'où il s'ensuit que l'*ennéadécatéride* des Juifs diffère de l'*ennéadécatéride* julienne, ou de dix-neuf années juliennes d'environ deux heures; car dix-neuf années juliennes font 6939 jours 18 heures. Wolf, *élém. de Chronol.* & Chambers. Voyez EMBOLISMIQUE. (O)

ENNÉAGONE, f. f. en *Géométrie*; figure de neuf angles, & de neuf côtés. Voyez POLIGONE. Ce mot est formé de *ἐννέα*, neuf, & *γωνία*, angle.

Pour tracer dans un cercle l'*ennéagone* régulier, il ne s'agit que de diviser en trois parties égales l'angle au centre du triangle équilatéral: ainsi ce problème se réduit à celui de la trisection de l'angle. Voyez TRISECTION.

Un *ennéagone*, en *Fortification*, signifie une place qui a neuf bastions. Voyez FORTERESSE. (O)

ENNEEMIMERIS, (*Belles-Lettres.*) est une espèce de césure d'un vers latin, où après le quatrième pié il y a une syllabe irrégulière qui finit le mot & qui aide à former le pié qui suit dans le mot d'après, comme dans cet exemple:

Ille latus niveum molli fultus hyacintho.

Qu'on scande ainsi:

Ille la|tus nive|um mol|li ful|tus hya|cintho.

Où il faut remarquer que la syllabe *tus*, breve de sa nature, devient longue en vertu de la césure. Voyez CÉSURE. Ce mot est très-peu en usage. (G)

ENNEMI, f. m. (*Droit des Gens.*) celui qui nous fait la guerre, ou à qui nous la faisons, en conséquence d'un ordre du souverain. Tous les autres contre qui on prend les armes, sont qualifiés de *brigands*, de *voleurs*, ou de *corsaires*. Au reste on ne regarde pas seulement comme *ennemis* ceux qui nous attaquent actuellement sur mer ou sur terre, mais encore ceux qui font des préparatifs pour venir nous attaquer, & qui dressent des batteries contre nos ports, nos villes, & nos citadelles, quoiqu'ils ne soient pas encore aux mains avec nous.

Il est certain que l'on peut tuer innocemment un *ennemi*; je dis *innocemment*, tant selon la justice extérieure de toutes les nations, que selon la justice intérieure & les lois de la conscience. En effet, le but de la guerre veut de nécessité que l'on ait ce pouvoir; autrement ce seroit en vain que l'on prendroit les armes, & que les lois de la nature le permettroient.

Mais le pouvoir de tuer l'*ennemi* s'étend-il sur tous les sujets de cet *ennemi*, sur les vieillards, les femmes, les enfans...? Dans les cas où il est permis d'ôter la vie à un ennemi, peut-on employer indifféremment toutes sortes de moyens, le fer, le feu, la ruse, le poison...? Peut-on profiter du ministère d'un traître pour se défaire de notre *ennemi*, lorsque...?

Je frémis; & pour couper court à toutes ces questions & à d'autres semblables, je réponds en général & en particulier, que l'on ne sauroit trop limiter, trop adoucir les droits cruels de la guerre; je réponds, dis-je, que l'on ne sauroit trop inspirer, ni étendre trop loin les principes de la modération, de l'honneur, de la générosité, & si l'on peut parler ainsi, de l'humanité même dans les propres actes d'hostilité, que les usages de la guerre les plus reçus paroissent autoriser.

A l'égard des vieillards, des femmes, & des enfans, loin que le droit de la guerre exige que l'on pousse la barbarie jusqu'à les tuer, c'est une pure cruauté, une atrocité d'en user ainsi; même lorsque le feu de l'action emporte le soldat, pour ainsi dire, malgré lui à commettre des actions d'inhumanité; comme, par exemple, dans le dernier assaut à la prise d'une ville, qui par sa résistance a extrêmement irrité les troupes.

Je dis plus: le droit des gens est fondé sur ce principe, que les diverses nations doivent se faire dans la paix autant de bien, & dans la guerre le moins de mal qu'il est possible, sans nuire à leurs véritables intérêts: c'est pourquoi, tant qu'on peut l'éviter, les lois même de la guerre demandent que l'on s'abstienne du carnage, & que l'on ne répande pas du sang sans une pressante nécessité. L'on ne doit donc jamais ôter la vie à ceux qui demandent quartier, à ceux qui se rendent, à ceux qui ne sont ni d'un âge ni d'une profession à porter les armes, & qui n'ont d'autre part à la guerre que de se trouver dans le pays ou le parti ennemi. En un mot le droit de la guerre ne va pas au-delà de notre propre conservation. Un état fait la guerre, parce que sa conservation est juste; mais nous n'avons plus de droit de tuer, dès que

nous ne sommes plus dans le cas de la défense naturelle & de notre propre conservation vis-à-vis de l'ennemi.

L'on comprend à plus forte raison que les droits de la guerre ne s'étendent pas jusqu'à autoriser ni à souffrir les outrages contre l'honneur des femmes : car outre qu'un tel attentat ne fait rien ni à notre conservation, ni à notre défense, ni à notre sûreté, ni au maintien de nos droits, il révolte la nature & ne peut servir qu'à satisfaire la brutalité du soldat, qu'il faut au contraire réprimer & punir très-severement.

Qu'on ne s'imagine pas aussi que les moyens d'ôter la vie à l'ennemi soient indifférens. Les coutumes reçues chez les peuples civilisés, regardent comme une execrable lâcheté, non-seulement de faire donner à l'ennemi quelque breuvage mortel, mais d'empoisonner les sources, les fontaines, les puits, les fleches, les épées, les dards, les balles, & toutes autres especes d'armes. Les nations qui se font piquées de générosité, ne se font point écartées de ces sortes de maximes. On fait que les consuls romains, dans une lettre qu'ils écrivirent à Pyrrhus, lui marquerent qu'il étoit de l'intérêt de tous les peuples qu'on ne donnât point d'exemples différens de ceux qu'ils pratiquoient à son égard.

C'est une convention tacite dont l'intérêt des deux partis exige également l'observation ; ce sont de justes assurances que les hommes se doivent respectivement pour leur propre intérêt ; & certainement il est de l'avantage commun du genre humain que les périls ne s'augmentent pas à l'infini.

Ainsi pour ce qui regarde la voie de l'assassinat, facile à exécuter par l'occasion d'un traître, je ne dis pas qu'on suborneroit, mais qui viendrait s'offrir de lui-même par haine, par espérance de sa fortune, par fanatisme, ou par tout autre motif possible ; aucun homme, aucun souverain, qui aura la conscience un peu délicate, n'embrassera cette indigne ressource, quelque avantage qu'il puisse s'en promettre. L'état d'hostilité qui dispense du commerce des bons offices, & qui autorise à nuire, ne rompt pas pour cela tout lien d'humanité, & n'empêche point qu'on ne doive éviter de donner lieu à quelque mauvaise action de l'ennemi, ou de quelqu'un des siens. Or un traître commet sans contredit une action également honteuse & criminelle, à laquelle il n'est pas permis de condescendre.

Il n'est pas plus permis de manquer de foi à un ennemi :

Optimus ille

Militiæ, cui postremum est, primumque tueri

Inter bella fidem.

Punic. lib. XIV. v. 169.

C'est-à-dire « le guerrier qui est homme de bien, n'a rien tant à cœur que de garder religieusement sa parole à l'ennemi ». Belle sentence de Silius Italicus, écrivain de mérite, & digne consul de Rome !

D'ailleurs, suivant la remarque de Cicéron, tout le monde chérit cette disposition d'esprit qui porte à garder la foi, lors même qu'on trouveroit son avantage à y manquer. N'y a-t-il pas entre les ennemis, quels qu'ils soient, une société établie par la nature ? N'est-ce pas de cette société fondée sur la raison & la faculté de parler qui sont communes à tous les humains, que résulte l'obligation inaltérable de tenir les promesses qu'ils se sont faites ? C'est la foi publique, dit Quintilien, qui procure à deux ennemis, pendant qu'ils ont encore les armes à la main, le doux repos d'une trêve : c'est elle qui assure aux villes rendues les droits qu'elles se sont réservés : enfin c'est elle qui est le lien le plus ferme & le plus sacré qui soit parmi les hommes.

Voilà ce que je crois d'essentiel à observer touchant les bornes qu'il faut mettre aux droits de la

guerre sur les personnes des ennemis ; & quant à ce qui regarde leurs biens, j'en ai parlé au mot DÉGAT. Ce sont les mêmes principes d'humanité & de raisons d'intérêt, qui doivent conduire les hommes à ces deux égards ; s'ils violent ces principes sans pudeur & sans remords, tout est perdu ; les représailles seront affreuses, les cris & les gémissemens se perpétueront de race en race, & des flots de sang inonderont la terre. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENNEMI, en Peinture ; on appelle couleurs ennemies, celles qui s'accordent mal & qui ne peuvent subsister ensemble sans offenser la vue, ou sans se détruire en très-peu de tems. Le bleu & le vermillon sont des couleurs ennemies ; leur mélange produit une couleur aigre, rude, & desagréable.

Les habiles peintres se font quelquefois un jeu de vaincre les difficultés qu'on prétend résulter de l'association des couleurs ennemies : ce qui seroit chez les ignorans une témérité, qui ne produiroit que des effets maussades, devient chez les habiles une hardiesse louable, qui n'enfante que des prodiges. *Dict. de Peint. (R)*

ENNUI, f. m. (*Morale philos.*) espece de déplaisir qu'on ne sauroit définir : ce n'est ni chagrin, ni tristesse ; c'est une privation de tout plaisir, causée par je ne sais quoi dans nos organes ou dans les objets du dehors, qui au lieu d'occuper notre ame, produit un mal-aise ou dégoût, auquel on ne peut s'accoutumer. L'ennui est le plus dangereux ennemi de notre être, & le tombeau des passions ; la douleur a quelque chose de moins accablant, parce que dans les intervalles elle ramène le bonheur & l'espérance d'un meilleur état : en un mot l'ennui est un mal si singulier, si cruel, que l'homme entreprend souvent les travaux les plus pénibles, afin de s'épargner la peine d'en être tourmenté.

L'origine de cette triste & fâcheuse sensation vient de ce que l'ame n'est ni assez agitée, ni assez remuée. Dévoilons ce principe de l'ennui avec M. l'abbé du Bos, qui l'a mis dans un très-beau jour, en instruisant les autres de ce qui se passe en eux, & qu'ils ne sont pas en état de démêler, faute de savoir remonter à la source de leurs propres affections.

L'ame a ses besoins comme le corps, & l'un de ses plus grands besoins est d'être occupée. Elle l'est par elle-même en deux manieres ; ou en se livrant aux impressions que les objets extérieurs font sur elle, & c'est ce qu'on appelle sentir ; ou bien en s'entretenant par des spéculations sur des matieres, soit utiles, soit curieuses, soit agréables, & c'est ce qu'on appelle réfléchir & méditer.

La premiere maniere de s'occuper est beaucoup plus facile que la seconde : c'est aussi l'unique ressource de la plupart des hommes contre l'ennui ; & même les personnes qui savent s'occuper autrement sont obligées, pour ne point tomber dans la langueur qui suit la durée de l'occupation, de se prêter aux emplois & aux plaisirs du commun des hommes. Le changement de travail & de plaisir remet en mouvement les esprits qui commencent à s'appesantir : ce changement semble rendre à l'imagination épuisée une nouvelle vigueur.

Voilà pourquoi nous voyons les hommes s'embarrasser de tant d'occupations frivoles & d'affaires inutiles ; voilà ce qui les porte à courir avec tant d'ardeur après ce qu'ils appellent leur plaisir, comme à se livrer à des passions dont ils connoissent les suites fâcheuses, même par leur propre expérience. L'inquiétude que les affaires causent, ni les mouvemens qu'elles demandent, ne sauroient plaire aux hommes par eux-mêmes. Les passions qui leur donnent les joies les plus vives, leur causent aussi des peines durables & douloureuses ; mais les hommes

craignent encore plus l'*ennui* qui suit l'inaction, & ils trouvent dans les mouvemens des affaires & dans l'ivresse des passions, une émotion qui les remue. Les agitations qu'elles excitent, se réveillent encore durant la solitude ; elles empêchent les hommes de se rencontrer tête à tête, pour ainsi dire, avec eux-mêmes, sans être occupés, c'est-à-dire de se trouver dans l'affliction ou dans l'*ennui*.

Quand dégoûtés de ce qu'on appelle le monde, ils prennent la résolution d'y renoncer, il est rare qu'ils puissent la tenir. Dès qu'ils ont connu l'inaction, dès qu'ils ont comparé ce qu'ils souffroient par l'embarras des affaires & par l'inquiétude des passions avec l'*ennui* de l'indolence, ils viennent à regretter l'état tumultueux dont ils étoient si las. On les accuse souvent à tort d'avoir fait parade d'une modération feinte, lorsqu'ils ont pris le parti de la retraite, ils étoient alors de bonne-foi : mais comme l'agitation excessive leur a fait souhaiter une pleine tranquillité, un trop grand loisir leur a fait regretter le tems où ils étoient toujours occupés. Les hommes sont encore plus légers qu'ils ne sont dissimulés ; & souvent ils ne sont coupables que d'inconstance, dans les occasions où on les accuse d'artifice. « Je » crois des hommes plus mal-aisément la constance, » que toute autre chose, & rien plus aisément & plus » communément que l'inconstance », dit Montagne.

En effet l'agitation où les passions nous tiennent, même durant la solitude, est si vive, que tout autre état est un état de langueur auprès de cette agitation. Ainsi nous courons, par instinct, après les objets qui peuvent exciter nos passions, quoique ces objets fassent sur nous des impressions qui nous coûtent souvent des nuits inquietes & des journées pleines d'amertume : mais les hommes en général souffrent encore plus à vivre sans passions que les passions ne les font souffrir.

L'ame trouve pénible, & même souvent impraticable la seconde manière de s'occuper, qui consiste à méditer & à réfléchir, principalement quand ce n'est pas un sentiment actuel ou récent, qui est le sujet des réflexions. Il faut alors que l'ame fasse des efforts continuels pour suivre l'objet de son attention ; & ces efforts rendus souvent infructueux, par la disposition présente des organes du cerveau, n'aboutissent qu'à une contention vaine & stérile, où l'imagination trop allumée ne présente plus distinctement aucun objet ; & une infinité d'idées sans liaisons & sans rapport, s'y succèdent tumultueusement l'une à l'autre. Alors l'esprit las d'être tendu, se relâche ; & une rêverie morne & languissante, durant laquelle il ne jouit précisément d'aucun objet, est l'unique fruit des efforts qu'il a faits pour s'occuper lui-même.

Il n'est personne qui n'ait éprouvé l'*ennui* de cet état, où l'on n'a pas la force de penser à rien ; & la peine de cet autre état où, malgré soi, on pense à trop de choses, sans pouvoir se fixer à son gré sur aucune en particulier. Peu de personnes mêmes sont assez heureuses pour n'éprouver que rarement un de ces états, & pour être ordinairement à elles-mêmes une bonne compagnie. Un petit nombre peut apprendre cet art, qui, pour me servir de l'expression d'Horace, fait vivre en amitié avec soi-même, *quod te tibi reddat amicum*.

Il faut, pour en être capable, avoir un certain tempérament qui rend ceux qui l'apportent en naissant très-redevables à la Providence ; il faut encore s'être adonné dès la jeunesse à des études & à des occupations, dont les travaux demandent beaucoup de méditation : il faut que l'esprit ait contracté l'habitude de mettre en ordre ses idées, & de penser sur ce qu'il lit ; car la lecture où l'esprit n'agit point, & qu'il ne soutient pas en faisant des réflexions sur ce

qu'il lit, devient bien-tôt sujette à l'*ennui*. Mais à force d'exercer son imagination, on la dompte ; & cette faculté rendue docile, fait ce qu'on lui demande. On acquiert, à force de méditer, l'habitude de transporter à son gré sa pensée d'un objet sur un autre, ou de la fixer sur un certain objet.

Cette conversation avec soi-même met ceux qui la savent faire à l'abri de l'état de langueur & de misère, dont nous venons de parler. Mais, comme on l'a dit, les personnes qu'un sang sans aigreur & des humeurs sans venin ont prédestinées à une vie intérieure si douce, sont bien rares ; la situation de leur esprit est même inconnue au commun des hommes, qui, jugeant de ce que les autres doivent souffrir de la solitude, par ce qu'ils en souffrent eux-mêmes, pensent que la solitude est un mal douloureux pour tout le monde.

Puisqu'il est si rare & comme impossible de pouvoir toujours remplir l'ame par la seule méditation, & que la manière de l'occuper, qui est celle de sentir, en se livrant aux passions qui nous affectent, est une ressource dangereuse & funeste, cherchons contre l'*ennui* un remède praticable, à portée de tout le monde, & qui n'entraîne aucun inconvénient ; ce sera celui des travaux du corps réunis à la culture de l'esprit, par l'exécution d'un plan bien concerté que chacun peut former & remplir de bonne heure, suivant son rang, sa position, son âge, son sexe, son caractère, & ses talens.

Il est aisé de concevoir comment les travaux du corps, même ceux qui semblent demander la moindre application, occupent l'ame ; & quand on ne concevrait pas ce phénomène, l'expérience apprend qu'il existe. L'on fait également que les occupations de l'esprit produisent alternativement le même effet. Le mélange de ces deux especes d'occupations, fournissant un objet qu'on remplit avec soin chaque jour, mettra les hommes à couvert des amertumes de l'*ennui*.

Il faut donc éviter l'inaction & l'oisiveté, tant par remède que pour son propre bonheur. La Bruyère dit très-bien que l'*ennui* est entré dans le monde par la paresse, qui a tant de part à la recherche que les hommes font des plaisirs de la société, c'est-à-dire des spectacles, du jeu, de la table, des visites, & de la conversation. Mais celui qui s'est fait un genre de vie, dont le travail est à la fois l'aliment & le soutien, a assez de soi-même, & n'a pas besoin des plaisirs dont je viens de parler pour chasser l'*ennui* ; parce qu'alors il ne le connoît point. Ainsi le travail de toute espece est le vrai remède à ce mal. Quand même le travail n'auroit point d'autre avantage ; quand il ne seroit pas le fonds qui manque le moins, comme dit la Fontaine, il porteroit avec lui sa récompense dans tous les états de la vie, autant chez le plus puissant monarque, que chez le plus pauvre laboureur.

Qu'on ne s'imagine point que la puissance, la grandeur, la faveur, le crédit, le rang, les richesses, ni toutes ces choses jointes ensemble, puissent nous préserver de l'*ennui* ; on s'abuseroit grossièrement. Pour convaincre tout le monde de cette vérité, sans nous attacher à la prouver par des réflexions philosophiques qui nous meneroient trop loin, il nous suffira de parler d'après les faits, & de transcrire ici, des *anecdotes du siècle de Louis XIV.* un seul trait d'une des lettres de madame de Maintenon à madame de la Maisonfort : il est trop instructif & trop frappant pour y renvoyer le lecteur.

« Que ne puis-je, dit madame de Maintenon, vous » peindre l'*ennui* qui dévore les grands, & la peine » qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez- » vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune » ne qu'on auroit eu peine à imaginer ? Je suis ve-

» nue à la plus haute faveur, & je vous proteste ;
» ma chere fille, que cet état me laisse un vuide af-
» freux ». Elle dit un autre jour au comte d'Aubi-
gné son frere : « Je ne peux plus tenir à la vie que
» je mene, je voudrois être morte ». On fait quelle
réponse il lui fit.

Je conclus que si quelque chose étoit capable de
détromper les hommes du bonheur prétendu des
grandeurs humaines, & les convaincre de leur vain
appareil contre l'ennui, ce seroit ces trois mots de
madame de Maintenon : *Je n'y peux plus tenir, je
voudrois être morte.* Article de M. le Chevalier DE
JAU COURT.

ENO, ENOS, ÆNOS, (*Géogr. mod.*) ville de la
Romanie dans la Turquie européenne; elle est située
proche du golfe de même nom. Long. 43. 50. latit.
40. 46.

ENONCÉ, f. m. (*Logique & Géométrie.*) Ce mot
s'applique aux propositions & aux termes dans les-
quels elles sont présentées. Ainsi on dit, cette pro-
position est obscure dans son énoncé, voici l'énoncé
de la proposition, &c. (O)

ENONCIATION, f. f. (*Logique.*) expression sim-
ple d'une chose en termes d'affirmation ou de nég-
ation.

Les philosophes scholastiques distinguent ordinairement
trois opérations de l'esprit; l'appréhension ou
perception, l'énonciation ou jugement, & le raisonne-
ment. *Voyez ces mots.*

Enonciation, en Logique, signifie la même chose
que *proposition*. *Voyez PROPOSITION.*

* ENOPE, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit dans les repas
une espece d'inspecteur qui veilloit à ce que chacun
bût également; apparemment afin que le bon sens
s'affoiblissant dans chacun en même proportion, il
n'y eût pas la moitié d'une table enivrée qui servit
d'amusement & de spectacle à l'autre moitié qui se-
roit restée sobre.

* ENOPTROMANTIE, f. f. (*Divination.*) espece
de divination par le miroir. Ce miroir magique mon-
troit les événements à venir ou passés, même à ce-
lui qui avoit les yeux bandés. L'*enoptromant* étoit
ou un jeune garçon ou une femme. Les Thessaliens
écrivoient leurs réponses sur le miroir en caractères
de sang; & ceux qui les avoient consultées, li-
soient leurs destins, non sur le miroir, mais dans la
lune, qu'elles se vantoient de faire descendre du
ciel: ce qu'il faut entendre apparemment, ou du mi-
roir même qu'elles faisoient prendre pour la lune
aux superstitieux qui recouroient à cette sorte d'in-
cantation, ou de l'image de la lune qu'elles leur
montraient dans ce miroir.

ENORCHIS, f. f. (*Hist. nat. Minéralogie.*) Les
Naturalistes ont donné ce nom à une pierre dont la
figure ressemble aux testicules; ordinairement ce
n'est autre chose que deux pyrites sphériques jointes
ensemble par un de leurs côtés; cependant il y
en a qui sont seules & détachées: celles-là sont com-
munément de la grosseur d'un œuf de pigeon, &
contiennent intérieurement une autre pierre qui est
adhérente à l'enveloppe intérieure, & dont elle
remplit la capacité. Cette espece d'*enorchis* est d'un
gris de cendre à l'extérieur; la pierre intérieure est
d'une couleur obscure & foncée, & n'est point
luisante. Boece de Boot la regarde comme une es-
pece de *géode*, & dit qu'il s'en trouve près de Pra-
gue en Bohême. (—)

ENPOINTER, v. act. *en terme d'Epinglier*, se dit
de l'action de faire la pointe d'une épingle, sans
avoir égard à sa finesse, ni à l'ébauchage. On se
sert, pour *enpointer* les épingles, d'une meule d'a-
cier taillée sur toute sa surface. *Voyez MEULE.*
Cette meule est plus ou moins grosse, selon que l'on

fait dessus les pointes fines ou les grosses. *Voy. POIN-
TES FINES & POINTES GROSSES. Voy. l'article EPIN-
GLE, & les figures des Planches de l'Epinglier.*

ENQUÊTE, f. f. *inquisitio*, ou suivant l'ancien
style du palais *inquesta*, (*Jurisprud.*) est un procès-
verbal rédigé par ordre & en présence d'un juge ou
commissaire, contenant des dépositions de témoins
sur des faits dont quelqu'un veut avoir la preuve;
soit par cette voie seule, soit pour faire concourir
cette preuve testimoniale avec quelque preuve par
écrit.

Autrefois sous le terme d'*enquête* on comprenoit
également les *enquêtes* proprement dites, c'est-à-dire
celles qui se font en matière civile, & les informa-
tions qui sont des especes d'*enquêtes* en matière cri-
minelle; mais présentement on ne donne le nom d'*en-
quête* à ces sortes d'actes, qu'en matière civile.

L'usage des *enquêtes*, ou du moins de la preuve
par témoins, est de tous les tems & de tous les pays;
mais les formalités des *enquêtes* ne sont pas par-tout
uniformes, & elles ont souffert plusieurs change-
mens en France.

Les *enquêtes* sont verbales ou par écrit: les pre-
mieres sont la même chose que ce qu'on appelle *en-
quête sommaire*. *Voyez ci-apr. ENQUÊTE SOMMAIRE.*

On appelle *enquêtes par écrit*, celles qui ont été or-
données par un jugement en vertu duquel elles sont
rédigées avec toutes les formalités ordinaires.

Ces formalités ont été réglées par l'ordonnance
de 1667, tit. xxij. suivant lequel dans les matières
où il échet de faire *enquête*, le même jugement qui
les ordonne doit contenir les faits dont les parties
pourront respectivement informer, sans autres in-
terdits & réponses, jugemens ni commissions. *Voyez
INTERDITS.*

Lorsque l'*enquête* est faite au même lieu où le ju-
gement a été rendu, ou dans la distance de dix lieues,
elle doit être commencée dans la huitaine du jour de
la signification du jugement faite à la partie ou à son
procureur, & achevée dans la huitaine suivante. Si
la distance est plus grande, le délai augmente d'un
jour pour dix lieues; le juge peut néanmoins, si le
cas le requiert, donner une autre huitaine pour la
confection de l'*enquête*, sans que le délai puisse être
prorogé.

Après que les reproches ont été fournis contre les
témoins, ou que le délai d'en fournir est passé, on
porte la cause à l'audience, sans faire aucun acte ou
procédure pour la réception de l'*enquête*.

Il n'est plus d'usage comme autrefois de faire la
publication de l'*enquête*, c'est-à-dire d'en faire la lec-
ture publique à l'audience; la communication de l'*en-
quête* tient lieu de cette publication; on ne fournit
plus aussi de moyens de nullité par écrit après les re-
proches, sauf à les proposer en l'audience ou par
contredits, si c'est en procès par écrit.

Si l'*enquête* d'une partie n'est pas achevée dans
les délais de l'ordonnance, l'autre partie peut pour-
suivre l'audience sur un simple acte, sans qu'il soit
besoin de faire déclarer l'autre partie forclosé de
faire *enquête*, comme cela se pratiquoit autrefois,
ce qui est abrogé par l'ordonnance.

Les témoins doivent être assignés à personne ou
domicile, pour déposer, & les parties au domicile
de leur procureur, pour voir prêter serment aux té-
moins: cela se fait en vertu d'ordonnance du juge,
sans commission du greffe.

Le jour & l'heure pour comparoir doivent être
marqués dans les assignations données aux témoins
& aux parties; & si les assignés ne comparent, on
diffère d'une autre heure, après laquelle les témoins
présens prêtent serment & sont ouïs, à moins que
les parties ne consentent la remise à un autre jour.

Les témoins doivent comparoir à l'heure de l'as-

Cependant, malgré ce changement dans les opinions des particuliers, la pratique du culte public ne changea point de face, ni du tems de Cicéron, ni du tems de Juvénal. On vit subsister les mêmes fêtes, les mêmes processions & les mêmes sacrifices en l'honneur de Pluton, de Proserpine, & des autres divinités infernales, auxquelles personne ne croyoit plus. Tant il est vrai que les particuliers peuvent en matière de religion se trouver desabusés, & le même culte public subsister. Polybe fait à ce sujet une réflexion par laquelle je finirai cet article.

« Le plus grand avantage, dit ce judicieux historien, qu'ait eu le gouvernement de Rome sur tous les autres états, est une chose généralement décriée, l'idolâtrie & la superstition. Si une société, ajoute-t-il, étoit formée seulement de gens sages, un tel plan n'auroit pas été nécessaire; mais puisqu'il y a une multitude est toujours agitée de desirs illiques & de passions violentes, il n'y avoit pas d'autre moyen plus sûr de les réprimer que ce secret de fictions & de terreurs. C'étoit donc prudemment & sagement que les Romains inculquent dans les esprits le culte de leurs dieux, & la crainte des punitions du Tartare ». *Liv. VI. p. 497. Voyez SUPERSTITION. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENFER DE BOYLE, (*Chimie.*) vaisseau circulaire d'un verre fort, composé de plusieurs pièces, qui toutes ensemble font une espèce de matras, ayant le col long & étroit & le globe très-applati, imaginé par le célèbre Anglois dont il porte le nom, pour faire ce qu'on appelle le mercure fixé perle. *Voy. nos Planches. Voyez MERCURE. (b)*

* ENFERMER, v. act. Nous disons qu'un corps est enfermé dans un autre, lorsque celui-ci forme en tous sens un obstacle entre le premier & notre toucher ou nos yeux.

ENFERRURE, f. f. c'est une des opérations de l'exploitation de l'ardoise dans sa minière. *Voyez l'article ARDOISE.*

ENFICELER UN CHAPEAU, terme de Chapelier, c'est ferrer le bas de la forme avec une ficelle ou cordon à l'endroit que les Chapeliers appellent le lien. *Voyez CHAPEAU.*

ENFILADE, f. f. (*Gramm.*) suite ou continuation de plusieurs choses disposées dans une même ligne, ou sur un même fil, comme une enfilade de chambres, de portes, de bâtimens, &c.

ENFILADE, en terme de Guerre, se dit des tranchées ou autres lignes qui sont droites, qui peuvent être nettoyées & balayées par le canon de l'ennemi en longueur ou dans leur propre direction, & qui par-là sont incapables de défense.

Il faut avoir soin que les tranchées ne soient point enfilées, au contraire la ligne de contre-approche doit être enfilée, afin qu'on en puisse chasser l'ennemi. Les derniers boyaux des tranchées, c'est-à-dire ceux qui se font au pié du glacis & sur le glacis, sont sujets à être enfilés, à cause de leur proximité du chemin couvert. *Voyez TRANCHÉES. (Q)*

ENFILADE, en Architecture, c'est l'alignement de plusieurs portes de suite dans un appartement. *Voy. APPARTEMENT. (P)*

ENFILADE, (*Jardinage.*) se dit de plusieurs falles de verdure qui se communiquent, & qui font un point de vue. (*K*)

ENFILÉ, ad. en termes de Blason, se dit des couronnes, annelets, & autres choses rondes & ouvertes qui sont passées dans des fasces, bandes, lances, &c. On dit aussi enfilant.

Du Faure en Dauphiné, d'azur à trois couronnes d'or, enfilées dans une bande d'azur.

ENFILEMENT DU CABLE. *Voyez ENFILER.*

ENFILER, v. act. (*Gramm.*) Il a deux acceptions

assez différentes; il se dit de l'aiguille, & il se dit de plusieurs objets où il y a ouverture. *Enfiler* une aiguille, c'est passer un fil dans son œil; *enfiler* des objets, c'est passer ou un fil ou une verge dans l'ouverture qui y est pratiquée. Ainsi on *enfile* des anneaux; les Chandeliers *enfilent* des meches.

ENFILER, (*Marine.*) On dit que le cabestan *enfile* les cables en virant, lorsque le cable tourne en rond autour du cabestan. (*Z*)

ENFILER, en terme d'Epinglier, se dit de l'action de passer la tête de l'épingle à l'endroit où elle doit être sertie ou rivée. *Voyez EPINGLE.*

* ENFILER, (*Trictrac.*) Lorsqu'un des deux joueurs A, ayant fait son plein, le garde assez long-tems pour que le joueur B ou soit forcé d'empiler toutes ses dames sur la dernière case, ou ne puisse jouer sans battre à faux, ou ne puisse ni passer ses dames, ni les lever, ou ne puisse les lever sans les découvrir, en sorte que perdant presque à chaque coup qu'il joue un nombre de points plus ou moins grand; & son adversaire A en gagnant à chaque coup qu'il joue un nombre plus ou moins grand, soit en battant les dames découvertes, soit en gardant son plein, celui-ci marque un grand nombre de trous tout de suite; ce nombre de trous s'appelle une enfilade; on dit que le joueur B est enfilé, & cela lui arrive assez souvent pour avoir tenu mal-à-propos.

ENFILEUR, f. m. en terme d'Epinglier, se dit de l'ouvrier qui est occupé à passer les têtes dans les branches, & à les préparer à être pressées entre les deux têtors.

* ENFLAMMER, v. act. (*Gramm.*) c'est appliquer le feu à un corps combustible d'une manière sensible pour les yeux au-delà de la surface du corps; le corps seroit seulement échauffé, si le feu n'y étoit sensible que pour le toucher; il seroit seulement ardent ou embrasé, si le feu n'y étoit pas sensible pour les yeux au-delà de sa surface.

ENFLECHURES, FIGURES, FIGULES, f. f. pl. (*Marine.*) ces deux derniers ne sont guère d'usage.

Les enflechures sont des cordes qui traversent les haubans en forme d'échelons, elles servent à monter aux hunes & au haut des mâts. *Voyez Marine, Pl. I. no. 40. (Z)*

ENFLER, v. act. c'est en général augmenter le volume d'un corps. Il se prend au physique & au moral, au simple & au figuré.

ENFLER DES PARTIES, ENFLER UN MÉMOIRE, (*Commerce.*) c'est y mettre les marchandises qu'on a livrées, à un plus haut prix qu'elles ne valent, ou qu'on n'en est convenu.

On dit aussi enfler la dépense d'un compte, pour signifier qu'on y emploie des articles qui n'y peuvent ou n'y doivent point entrer. *Dictionn. de Commerce, de Trévoux, de Chambers. (G)*

ENFLER, (*Orfèvr.*) opération de la retraite; c'est l'action d'aggrandir au marteau sur la bigorne les parties inférieures des pièces d'argenterie, qui doivent former le ventre des pièces, comme aux pots à l'eau, cafetieres, chocolatières, &c.

ENFLURE, f. f. (*Medecine.*) Ce terme est employé pour exprimer en général toute élévation contre nature qui se forme sur la surface du corps, par quelque cause & quelque matière que ce soit; ainsi on peut dire de toutes les tumeurs, qu'elles sont des enflures. Les parties externes affectées de phlegmon, d'érysipele, de skirrhe, sont toujours plus ou moins enflées; quelquefois même l'affection des parties internes cause une enflure qui se montre à l'extérieur, comme l'inflammation, & autre tumeur du venticule; les météorismes qui poussent en-dehors les tégumens, & les font paroître enflés: on dit aussi de la grossefle qu'elle fait enfler le ventre, qu'elle cause une enflure de neuf mois. Le trop d'embonpoint peut aussi

aussi être regardé comme une *enflure* produite par la trop grande abondance de graisse qui soulève les tégumens, & forme comme une anasarque adipeuse. Voyez TUMEUR.

L'usage a cependant restreint la signification du mot *enflure*; on s'en sert particulièrement pour désigner un amas de fluides aériens ou aqueux, qui élèvent la peau au-dessus de son niveau ordinaire dans l'état de santé, soit que cet amas s'étende à toute la surface du corps, soit qu'elle n'ait lieu que dans quelque-une de ses parties. Si c'est l'air renfermé sous la peau, qui est la matière de l'*enflure*, on l'appelle *emphysème*, qui peut être universel ou particulier: si cette espèce d'*enflure* n'est pas fort étendue, on lui donne le nom de *tumeur emphysémateuse*: si la matière aérienne est renfermée dans le ventre, & en distend considérablement les parois, on nomme cette sorte d'*enflure tympanite*, parce que lorsqu'on la frappe, elle raisonne comme un tambour (voyez EMPHYSEME TYMPANITE): si c'est la sérosité ou toute autre humeur aqueuse, qui gonfle le tissu cellulaire, on appelle l'*enflure* qui en est formée, *leucophlegmatie*, *anasarque*: si elle est étendue sur toute la surface du corps, on l'appelle *bouffissure*: si elle n'affecte que le visage, *œdème*: si elle n'occupe qu'une petite partie: on donne le nom d'*enflure* simplement aux tumeurs aqueuses ou séreuses, qui affectent les extrémités du corps, & particulièrement les inférieures.

Si l'*enflure* est produite par un amas d'eau épanchée renfermée dans la capacité du bas-ventre, ou dans toute autre cavité particulière, on la nomme en général *hydropisie*, qui est aussi distinguée par différens noms, selon que les liquides épanchés occupent telle ou telle partie. Ainsi l'*enflure* aqueuse de la cavité de l'abdomen est appelée *ascites*, celle du scrotum est appelée *hydroïde*, &c. Voyez ANASARQUE, LEUCOPHLEGMATIE, ŒDEME, HYDROPI-SIE, ASCITE, HYDROÏDE, &c. (d)

ENFLURE, (*Manège, Maréchal.*) terme communément & indéfiniment appliqué à toutes les maladies qui se montrent extérieurement par l'augmentation du volume naturel d'une partie quelconque, ou d'une portion de cette partie; mais quoique ce mot semble embrasser toutes les espèces de tumeurs, nous dirons, pour le réduire à sa véritable signification, qu'il désigne un gonflement non circonscrit, accompagné de plus ou de moins de dureté, quelquefois mou, sans inflammation & sans douleur, ou suivi de l'une & de l'autre.

Toutes les parties extérieures du corps sont sujettes à l'*enflure*, il faut néanmoins convenir qu'il en est qui y paroissent plus exposées: les unes, à cause de la texture plus lâche de leur tissu qui permet plus facilement le séjour des humeurs, ainsi que nous le voyons dans les paupières, au fourreau, au scrotum, &c. les autres, attendu leur éloignement du centre du mouvement circulaire; car les liqueurs ne pouvant y participer entièrement de sa force, leur retour est beaucoup plus pénible: telles sont à cet égard les quatre extrémités, dont la position perpendiculaire est encore un surcroît d'obstacle à la liberté de ce même retour, puisque là les humeurs sont obligées de remonter contre leur propre poids.

L'*enflure* peut provenir de cause interne ou de cause externe. On doit l'envisager quelquefois comme une maladie particulière, quelquefois aussi comme un symptôme de maladie. Elle est formée par l'air dans les emphysèmes, par des humeurs, c'est-à-dire par le sang seul dans les contusions, par de la sérosité dans les œdèmes, &c.

L'*enflure* essentielle étant une maladie particulière, ne demande qu'à être terminée par la résolution, de quelque espèce qu'elle soit; quant à celle qui est un symptôme de maladie, on y remédie en traitant la

Tome V.

maladie qu'elle annonce différemment, selon son génie & son caractère.

On ne peut par conséquent prescrire un traitement qu'en égard à l'*enflure* essentielle. S'il y a douleur & inflammation, la saignée, un régime modéré & humectant, des topiques anodins ou légèrement résolutifs, un breuvage purgatif enfin administré dans le tems de la résolution de l'humeur, suffiront & rempliront parfaitement notre objet. Si nous n'apercevons ni l'un ni l'autre de ces accidens, nous mettrons d'abord en usage des résolutifs qui auront beaucoup plus d'activité, tels que les spiritueux; & nous réitérerons les purgatifs, à moins qu'il ne s'agisse d'une *enflure* emphysémateuse, car en ce cas ces derniers remèdes ne sont pas d'une aussi grande nécessité. (e)

ENFLURE, (*Rhétor.*) vice du discours & de ses pensées; fausse image du grand, du pathétique, que le bon sens réproche: *Tout doit tendre au bon sens.*

L'on peut distinguer deux sortes d'*enflure*: l'une consiste dans des pensées qui n'ont rien d'élevé en elles-mêmes, & qu'un esprit faux s'efforce de rendre grandes, ou par le tour qu'il leur donne, ou par les mots dont il les masque; c'est le nain qui se hausse sur la pointe des pieds, ou qui se guinde sur des échasses pour paroître d'une plus haute taille.

L'autre sorte d'*enflure* est le sublime outré, ou ce que nous appelons assez communément le *gigantesque*. Les choses qui vont au-delà du ton de la nature, que l'expression rend avec obscurité, ou qu'elle peint avec plus de fracas que de force, sont une pure *enflure*.

L'*enflure* est dans les mots ou dans la pensée, & le plus souvent dans l'une & dans l'autre: c'est ce que quelques exemples font sentir.

Médée dans la tragédie qui porte son nom chez Seneque, s'excitant elle-même à se venger de Jason, & des complices de son infidélité, s'écrie: *Quoi, l'auteur de notre race, le soleil voit ce qui se passe, il le voit, & se laisse voir! Il parcourt sa route ordinaire dans le ciel, qu'aucun nuage n'obscurcit, ne retourne pas en arrière, & ne reporte pas le jour aux lieux qui l'ont vu naître. O, mon pere, laisse, laisse-moi voler dans les airs! Confie les renes de ton char à mes mains! Permetts qu'avec tes guides enflammées, je conduise tes coursiers qui portent le feu de toutes parts! On sent par ces puérilités, que Médée débite avec bien plus d'emphase dans l'original que dans cette traduction, ce que c'est que l'*enflure* du style.*

Dans la Pharsale (*liv. VIII. v. 793.*) Cordus couvrit d'une pierre la fosse dans laquelle il vient de briser à demi le corps de Pompée. Là-dessus Lucain s'écrie: *Il te plaît donc, ô Fortune, d'appeler le tombeau de Pompée, cet indigne endroit où son beau-pere même aime mieux qu'il soit enfermé, que s'il manquoit de sépulture! O, main téméraire, pourquoi bornes-tu Pompée dans un sépulcre? Pourquoi renfermes-tu ses manes errans? Il gît dans l'univers, & le remplit jusqu'où la terre manque à la vue de l'Océan qui l'entoure. Renverse ces pierres accusatrices des dieux. Si le mont Oeta tout entier est le sépulcre d'Hercule; si Bacchus a pour lui celui de Nise, pourquoi le grand Pompée n'a-t-il qu'une seule pierre? Il peut remplir toutes les campagnes de Lagus, pourvu qu'aucun gazon n'offre son nom aux yeux des voyageurs. Peuples, éloignons-nous, & que par respect pour ses cendres nos pieds ne foulent aucun endroit des sables arrosés par le Nil.*

Voilà ce que c'est que l'*enflure* du style & des pensées: voilà de plus des jeux de mots qui y sont réunis, & dans quelques endroits des *Non-sensés*, si je puis me servir d'un terme anglois qui nous manque. En effet le corps d'un homme est nécessairement borné dans un tombeau de six à sept piés d'étendue, & celui de Pompée ne pouvoit remplir toutes les campa-

Q Q q q

les parties se trouvent contraires en faits dans les matieres sommaires, & que la preuve par témoins en soit reçue, les témoins seront ouïs en la prochaine audience, en la présence des parties si elles comparant, sinon en l'absence des défaillans; & que néanmoins, à l'égard des cours, des requêtes de l'hôtel & du palais & des présidiaux, les témoins pourront être ouïs au greffe par un conseiller, le tout sommairement, sans frais, & sans que le délai puisse être prorogé.

L'article 9 ajoute que les reproches seront proposés à l'audience avant que les témoins soient entendus, si la partie en présente; qu'en cas d'absence, il sera passé outre à l'audition, & qu'il sera fait mention sur le plumeau ou par le procès-verbal, si c'est au greffe, des reproches & de la déposition des témoins. *Voyez aussi l'art. 25, de l'ordonnance. (A)*

ENQUÊTES PAR TURBES, étoit une espece d'acte de notoriété ou information que les cours souveraines ordonnoient quelquefois, lorsqu'en jugeant un procès il se trouvoit de la difficulté, soit sur une coutume non écrite, soit sur la maniere d'user pour celle qui étoit rédigée par écrit, ou sur le style d'une juridiction, ou enfin concernant des limites ou une longue possession, ou sur quelque autre point de fait important.

On les appelloit ainsi, parce que les dispositions étoient données *per turbas*, & non l'une après l'autre, comme il se pratique dans les enquêtes ordinaires & dans les informations.

Ces sortes d'enquêtes ne pouvoient être ordonnées que par les cours souveraines; les présidiaux même n'en pouvoient pas ordonner.

La cour ordonnoit qu'un conseiller se transporteroit dans la juridiction principale de la coutume ou du lieu.

Le commissaire y faisoit assembler, en vertu de l'arrêt, les avocats, procureurs & praticiens du bailliage; il leur donnoit les faits & articles; & les turbiers après être convenus de leurs faits, envoioient au commissaire leur avis ou déclaration par un député d'entr'eux.

Chaque turbe devoit être composée au moins de dix témoins; & il falloit du moins deux turbes pour établir un fait, chaque turbe n'étant comptée que pour un, suivant les ordonnances de Charles VII. en 1446, art. 22; de Louis XII. en 1498, art. 13; de François I. en 1535, chap. vij. art. 4 & 7.

Ces enquêtes occasionnoient de grands frais; elles étoient souvent inutiles à cause de la diversité des opinions, & toujours dangereuses à cause des factions qui s'y pratiquoient, c'est pourquoi elles ont été abrogées par l'ordonnance de 1667, tit. xiiij.

Il y en a cependant eu depuis une confirmée par arrêt du conseil du 7 Septembre 1669; mais elle avoit été ordonnée dès 1666, & il y avoit eu arrêt en 1668, qui avoit permis de la continuer.

Présentement lorsqu'il s'agit d'établir un usage ou un point de jurisprudence, on ordonne des actes de notoriété, ou bien on emploie des jugemens qui ont été rendus dans des cas semblables à celui dont il s'agit. *Voyez NOTORIÉTÉ. (A)*

ENQUÊTE VERBALE. *Voyez ENQUÊTE SOMMAIRE.*

ENQUÊTE VIEILLE, c'est-à-dire une enquête faite anciennement avec d'autres parties: elle ne laisse pas de faire preuve quand elle est en bonne forme; mais étant *res inter alios acta*, elle n'a pas la même force que celle qui est faite contre la même partie. *Voyez Peleus, quest. 46. (A)*

ENQUÊTEURS, f. m. pl. (*Jurisp.*) sont des officiers établis pour faire les enquêtes & informations; on les appelle aussi *examineurs*, parce qu'ils font l'examen des comptes, & ces deux titres sont ordi-

nairement précédés de celui de *commissaire*, parce que ces offices ne sont proprement que des commissions particulieres établies pour décharger le juge d'une partie de l'instruction. Ce qui concerne ces officiers a déjà été expliqué *aux mots* COMMISSAIRE AU CHATELET & COMMISSAIRES-ENQUÊTEURS, auxquels nous renvoyons. (*A*)

ENQUÊTEURS DES FORÊTS, *inquisitores forestarum*, étoient des commissaires envoyés par le roi dans les provinces, pour connoître des abus qui se commettoient dans l'usage ou exploitation des bois. Il y a dans le tabulaire de S. Victor à Paris (*cap. xiiij.*) un jugement fort ancien, dont la date ne peut se lire, rendu par M^e Philippe le Convers, trésorier de S. Etienne de Troyes, clerc du roi, & Guillaume de Saint-Michel, *enquêteurs des forêts.* (*A*)

ENQUIS, adj. (*Jurisp.*) Ce terme qui vient d'*enquérir*, signifie à peu-près la même chose qu'*interrogé*. Il est usité principalement dans les enquêtes; le procès-verbal dit, en parlant d'un témoin, *enquis de ses nom, surnom, âge & qualités, a répondu, &c.* *Voyez ENQUÊTE. (A)*

ENRAYER, v. neut. (*Manège, Maréchal.*) expression en usage, en parlant d'une voiture quelconque à deux ou à quatre roues, pour désigner l'action de fixer une ou deux d'entr'elles, de maniere que la voiture étant mise en mouvement, elles demeurent immobiles, & glissent sur le terrain au lieu d'y rouler.

Cette précaution est extrêmement prudente, lorsqu'il est question de descendre une montagne rapide. Par ce moyen on soulage considérablement des chevaux qui pourroient succomber sous le poids du fardeau qui les pousse, & qu'ils sont obligés de retenir avec une force qui met à des épreuves cruelles leurs reins & leurs jarrets. On conçoit sans doute les accidens qui pourroient arriver, si ce même poids, à la chute duquel ils s'opposent, l'emportoient sur leur résistance. *Voyez ENRAYURE. (e)*

ENRAYURE, f. f. (*Manège, Maréchal.*) On appelle de ce nom toute corde, toute longe, tout lien destiné à enrayer une voiture. Une simple corde propre à tout autre usage, est nommée ainsi, lorsqu'on s'en sert à cet effet. Communément celles qui y sont consacrées, sont repliées en boucle à l'une de leurs extrémités; on les passe d'abord dans un des brancards, & on les y fixe, en introduisant l'extrémité non repliée dans l'anneau fait à l'autre. Après les y avoir fermement arrêtées, on fait plusieurs tours, en embrassant deux rais de la roue & le même brancard en avant de la bande de cette même roue, & l'on termine toutes ces circonvolutions par un double nœud coulant. Il en est d'autres que l'on passe de même dans le brancard, mais l'extrémité qui répond aux roues est garnie d'un crochet de fer très-gros & très-fort que l'on accroche à un rais seulement. Celle-ci est plus ordinairement faite d'un cuir, ayant la même force que les traits des harnois; on arrête ce cuir par le moyen d'une boucle au brancard qu'il embrasse, tandis que le crochet attaché à ce cuir par le moyen d'un anneau de fer tient pareillement à un des rais.

L'enrayure ordinaire des voituriers, des charretiers & des rouliers consiste dans une grande perche qu'ils attachent par un bout à l'extrémité postérieure du brancard, en arriere de la bande de la roue, & à l'extrémité antérieure en avant de la même bande, pour que cette même perche, par son appui forcé contre les jantes de la roue, occasionne un frottement qui tient lieu de l'enrayure, & fatigue moins le rouage. (*e*)

ENRAYURES, f. f. pl. (*Charpente.*) c'est l'assemblage de toutes les pieces qui composent une ferme.

ENREGISTREMENT, f. m. (*Jurisp.*) signifie

en général la transcription d'un acte dans un registre, soit en entier ou par extrait. Cette formalité a pour objet de conserver la teneur d'un acte dont il peut importer au Roi, ou au public, ou à quelque particulier, d'avoir connoissance.

Les marchands & négocians, banquiers & agens de change sont obligés, suivant l'ordonnance du commerce, d'avoir des livres ou registres, & d'y *enregistrer* (ou écrire) tout leur négoce, leurs lettres de change, dettes actives & passives.

On *enregistre* les baptêmes, mariages & sépultures, vêtures, professions en religion, en inscrivant les actes sur des registres publics destinés à cet effet.

Les actes sujets au contrôle, insinuation, centième denier ou autre droit, sont *enregistrés*, c'est-à-dire transcrits en entier ou par extrait sur les registres destinés pour ces formalités.

On *enregistre* aussi les saisies réelles, les criées, les substitutions, des bulles & provisions, &c. (A)

ENREGISTRMENT des ordonnances, édits, déclarations, & autres lettres patentes, pris dans le sens littéral, n'est autre chose que la transcription de ces nouveaux réglemens que le greffier des juridictions, soit supérieures ou inférieures, fait sur les registres du tribunal en conséquence de la vérification qui en a été faite précédemment par les tribunaux supérieurs qui ont le droit & le pouvoir de vérifier les nouvelles lois.

Néanmoins dans l'usage, on entend aussi par le terme d'*enregistrement* la vérification que les cours font des nouvelles ordonnances, l'arrêt ou jugement qui en ordonne l'*enregistrement*, l'admission qui est faite en conséquence par le greffier, du nouveau règlement au nombre des minutes du tribunal, le procès-verbal qu'il dresse de cet *enregistrement*, la mention qu'il en fait par extrait sur le repli des lettres : on confond souvent dans le discours toutes ces opérations, quoiqu'elles soient fort différentes les unes des autres.

La vérification est un examen que les cours font des lettres qui leur sont adressées par le Roi, tant pour vérifier par les formes nationales si le projet de loi qui est présenté est émané du prince, ou si au contraire les lettres ne sont point supposées ou falsifiées, que pour délibérer sur la publication & *enregistrement* d'icelles, & consentir au nom de la nation que le projet de loi soit enregistré & exécuté, au cas qu'il y ait lieu de l'approuver.

L'arrêt d'*enregistrement* est le jugement qui, en conséquence de la vérification qui a été faite & du consentement donné à l'exécution de la loi, ordonne qu'elle sera mise au nombre des minutes du tribunal, & transcrite dans ses registres.

L'admission du nouveau règlement au nombre des minutes du tribunal, & qui est le véritable *enregistrement*, a pour objet de marquer que la loi a été vérifiée & reçue, & en même tems de constater cette loi, en la conservant dans un dépôt public où elle soit permanente, & où l'on puisse recourir au besoin & vérifier sur l'original la teneur de ses dispositions. Elle est différente de la transcription qui se fait de ce même règlement sur les registres en parchemin pour en mieux assurer la conservation.

Le procès-verbal d'*enregistrement* est la relation que fait le greffier de ce qui s'est passé à l'occasion de la vérification & *enregistrement*, & de l'admission qui a été faite en conséquence du nouveau règlement entre les minutes du tribunal.

La mention de l'*enregistrement* que le greffier met sur le repli des lettres, est un certificat sommaire par lequel il atteste qu'en conséquence de l'arrêt de vérification & *enregistrement*, il a mis le règlement au nombre des minutes & registres du tribunal.

La transcription sur les registres en parchemin

Tome V.

n'est qu'une suite de l'*enregistrement*, & une opération qui ne se fait quelquefois que long-tems après, pour la police du greffe & pour suppléer au besoin la minute du règlement.

On conçoit, par ce qui vient d'être dit, combien la vérification est différente de la simple transcription qui se fait dans les registres ; mais comme le style des cours, lorsqu'elles ont vérifié une loi, est d'ordonner qu'elle sera enregistrée dans leur greffe, il est arrivé de-là que dans l'usage, lorsqu'on veut exprimer qu'une loi a été vérifiée, on dit communément qu'elle a été *enregistrée* ; ce qui dans cette occasion ne signifie pas simplement que la loi a été insérée dans les registres, on entend principalement par là que la vérification qui précède nécessairement cet *enregistrement* a été faite.

Toutes les différentes opérations dont on vient de parler, se rapportent à deux objets principaux ; l'un est la vérification du nouveau règlement, l'autre est son admission dans les registres du tribunal : c'est pourquoi l'on se fixera ici à ces deux objets ; c'est-à-dire que l'on expliquera d'abord ce qui concerne l'*enregistrement* en tant qu'il est pris pour la vérification, & ensuite l'*enregistrement* en tant qu'il signifie l'admission ou transcription du règlement dans les minutes & registres du tribunal.

Avant d'expliquer de quelle manière on procède à la vérification & *enregistrement* d'une loi, il est à propos de remonter à l'origine des vérifications & *enregistrements*, & de rappeler ce qui se pratiquoit auparavant pour donner aux nouvelles lois le caractère d'autorité nécessaire pour leur exécution.

On a toujours eu l'attention chez toutes les nations policées, de faire examiner les nouvelles lois que le prince propose, par ceux qu'il a lui-même chargés du soin de les faire exécuter. La loi viij. au code de *legibus*, fait mention que les nouvelles lois devoient être proposées en présence de tous les grands officiers du palais & des sénateurs : Vopiscus dit de l'empereur Probus qu'il permit aux sénateurs *ut leges quas ipse ederet senatus consultis propriis consecrarent*, ce qui ressemble parfaitement à nos arrêts d'*enregistrement*.

En France on a pareillement toujours reconnu la nécessité de faire approuver les nouvelles lois par la nation, ou par les cours souveraines qui la représentent en cette partie, & qui étant dépositaires de l'autorité royale, exercent à cet égard un pouvoir naturel, émané du Roi même par la force de la loi ; c'est ainsi que s'expliquoit le chancelier Olivier dans un discours fait au parlement en 1559.

Il est vrai que jusqu'au treizième siècle il n'est point parlé de vérifications ni d'*enregistrements*, mais il y avoit alors d'autres formes équipolentes.

Sous les deux premières races, lorsque nos rois vouloient faire quelque loi nouvelle, ils la proposoient ou faisoient proposer par quelque personne de considération dans un de ces parlemens généraux ou assemblées de la nation, qui se tenoient tous les ans, d'abord au mois de Mars, & que Pepin transféra au mois de Mai.

Ces assemblées étoient d'abord composées de toute la nation, des grands & du peuple ; mais sous ce nom de *peuple*, on ne comprenoit que les *Francs*, c'est-à-dire ceux qui composoient originellement la nation françoise, ou qui étoient descendus d'eux, & ceux qui étoient ingénus, c'est-à-dire *libres*.

Chacun dans ces assemblées avoit droit de suffrage : on frappoit sur ses armes pour marquer que l'on agréoit la loi qui étoit proposée ; ou s'il s'élevait un murmure général, elle étoit rejetée.

Lorsque l'on écrivit & que l'on réforma la loi salique sous Clovis, cette affaire fut traitée dans un parlement, de concert avec les *Francs*, comme la

marque le préambule de cette loi : *Clodoveus una cum Francis pertractavit ut ad titulos aliquid amplius adderet* ; c'est aussi de-là qu'on lui donna le nom de *païte de la loi salique*. On voit en effet que n'est qu'un composé d'arrêts faits successivement dans les différens parlemens : elle porte entr'autres choses, que les Francs seroient juges les uns des autres avec le prince, & qu'ils décerneroient ensemble les lois à l'avenir, selon les occasions qui se présenteroient, soit qu'il fallût garder en entier ou réformer les anciennes coutumes venues d'Allemagne.

Aussi Childebart en usa-t-il de cette sorte, lorsqu'il fit de nouvelles additions à cette loi : *Childebertus tractavit*, est-il dit, *cum Francis suis*.

Ce même prince, dans un decret qui contient encore d'autres additions, déclare qu'elles sont le résultat d'un parlement composé des grands & des personnes de toutes conditions, ce qui ne doit néanmoins être entendu que de personnes franches & libres : *Cum nos omnes, calendis Martii (congregati) de quibuscumque conditionibus, una cum nostris optimatibus pertractavimus*. Ces additions furent même faites en différens parlemens ; l'une est datée du champ de Mars d'Atigny, l'autre du champ de Mars suivant, une autre du champ de Mars tenu à Maëstricht, &c.

Les autres lois anciennes furent faites de la même manière : celle des Allemands, par exemple, porte en titre dans les anciennes éditions, qu'elle a été établie par ses princes ou juges, & même par tout le peuple : *Quæ temporibus Clotarii regis, una cum principibus suis, id sunt 34 episcopis, & 34 ducibus, & 72 comitibus, vel cætero populo constituta est*.

On lit aussi dans la loi des Bavaïois, qui fut dressée par Thierry, & revue successivement par Childebart, Clotaire & Dagobert, qu'elle fut résolue par le roi & ses princes, & par tout le peuple : *Hoc decretum est apud regem & principes ejus, & apud cunctum populum christianum, qui intra regnum Mervengorum constant*.

Toutes les autres lois de ce tems font mention du consentement général de la nation, à peu-près dans les mêmes termes : *Placuit atque convenit inter Francos & eorum procures ; ita convenit & placuit leudis nostris*. Ce terme *leudes* comprenoit alors non seulement les grands, mais en général tous les Francs, comme il est dit dans l'appendix de Grégoire de Tours, *in universis leudis, tam sublimibus quam pauperibus*. Pour ce qui est de l'ancienne formule, *ita placuit & convenit nobis*, il est visible que c'est de là qu'est venue cette clause de style dans les lettres patentes, *car tel est notre plaisir*, &c.

Les assemblées générales de la nation étant devenues trop nombreuses, on n'y admit plus indistinctement toutes les personnes franches : on assembloit les Francs dans chaque province ou canton pour avoir leur suffrage, & le vœu de chaque assemblée particulière étoit ensuite rapporté par des députés à l'assemblée générale, qui n'étoit plus composée que des grands du royaume & des autres personnes qui avoient caractère pour y assister, tels que les premiers sénateurs ou conseillers.

C'est ainsi que Charlemagne, l'un de nos plus grands & de nos plus puissans monarques, en usa, lorsqu'il voulut faire une addition à la loi salique ; il ordonna que l'on demanderoit l'avis du peuple, & que s'il consentoit à l'addition nouvellement faite, chaque particulier y mît son seing ou son sceau : *Ut populus interrogetur de capitulis quæ in lege noviter addita sunt, & postquam omnes consenserint, subscriptiones vel manu firmationes suas in ipsis capitulis faciant*. Cette ordonnance fut insérée dans la loi salique, & autorisée de nouveau par Charles le Chauve, lequel la fit insérer dans l'épître qu'il donna de cette loi.

Plusieurs des capitulaires de Charles le Chauve portent pareillement qu'ils ont été faits *ex consensu populi & constitutione regis*, notamment ceux des années 844 & 864.

C'est donc de ces assemblées générales de la nation que se sont formés les anciens parlemens tenus sous la seconde race ; lesquels, d'ambulatoires qu'ils étoient d'abord, furent rendus sédentaires à Paris sous la troisième race, du tems de Philippe le Bel.

Lorsque les parlemens généraux furent réduits aux seuls grands du royaume, & autres personnes qui avoient caractère pour y assister, tous les Francs étoient censés y délibérer par l'organe de ceux qui les y représentoient.

Les nouvelles ordonnances étoient alors délibérées en parlement, le roi y séant, ou autre personne qualifiée de par lui, c'est-à-dire qu'elles étoient dressées dans le parlement même, au lieu que dans la suite on en a rédigé le projet dans le conseil du roi.

La délibération en parlement tenoit lieu de la vérification & enregistrement, dont l'usage a été introduit depuis. Cette délibération étoit d'autant plus nécessaire pour donner force aux nouvelles lois, que suivant la police qui s'observoit alors pour les fiefs, les barons ou grands vassaux de la couronne qui étoient tous membres du parlement, étoient chacun maîtres dans leurs domaines, qui composoient au moins les deux tiers du royaume ; ils s'étoient même arrogé le droit d'y faire des réglemens ; & le roi n'y pouvoit rien ordonner que de leur consentement, c'est pourquoi il en fait mention dans plusieurs ordonnances qui devoient avoir lieu dans les terres de ces barons.

Tels sont deux établissemens ou ordonnances faites par Philippe-Auguste ; l'une du premier Mai 1209, touchant les fiefs du royaume, où il est dit que le roi, le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Boulogne & de Saint-Paul, le seigneur de Compiègne, & plusieurs autres grands du royaume, convinrent unanimement de cet établissement : *conveniunt & assensu publico formaverunt, ut a primo die Maii in posterum ita sit de feodalibus tenementis* ; l'autre ordonnance, qui est sans date, est un accord entre le roi, les clercs, & les barons.

On trouve aussi un établissement de Louis VIII. en 1223, où il est dit : *Noveritis quod per voluntatem & assensum archiepiscoporum, episcoporum, comitum, baronum & militum regni Franciæ . . . fecimus stabilimentum per judæos*.

Joinville, en son histoire de S. Louis, fait mention des parlemens que tenoit ce prince pour faire ses nouveaux établissemens. Il suffit d'en donner quelques exemples, tels que son ordonnance du mois de Mai 1246, où il est dit : *Hæc autem omnia . . . de communi consilio & assensu dictorum baronum & militum, volumus & præcipimus*, &c. . . & ce qu'il fit touchant le cours des esterlins, à la fin de laquelle il est dit, *facta fuit hæc ordinatio in parlamento omnium Sanctorum, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo quinto*.

Le règne de Philippe III. dit le *Hardi*, nous offre une foule d'ordonnances faites par ce prince en parlement, notamment celles qu'il fit aux parlemens de l'Ascension en 1272, de l'octave de la Toussaints de la même année, de la Pentecôte de l'année suivante, de l'Assomption en 1274, de la Toussaints ou de Noël en 1275, de l'Epiphanie en 1277, & de la Toussaints en 1283. Les ordonnances ainsi délibérées en parlement, étoient regardées en quelque sorte comme son ouvrage, de même que ses arrêts ; c'est pourquoi on les inscrivoit au nombre des arrêts de la cour, comme il est dit à la fin des ordonnances de 1283 : *Hæc ordinatio registrata est inter judicia, con-*

*filia & arreſta expedita in parlamento omnium Sancto-
rum, anno Domini 1283.* La même choſe ſe trouve
à la fin d'une ordonnance de 1287, & auſſi de deux
autres de 1327 & de 1331, & de pluſieurs autres.

Philippe le Bel fit auſſi pluſieurs ordonnances en
parlement dans les années 1287, 1288, 1290, 1291,
1296. La première de ces ordonnances, qui eſt celle
de 1287, commence par ces mots, *c'eſt l'ordonnance
faite par la cour de notre ſeigneur le Roi & de ſon com-
mandement*; & à la fin il eſt dit qu'elle fut faite au
parlement, & qu'elle ſeroit publiée en chaque bail-
lie en la première aſſiſe, &c.

À la fin de celle de 1288, il eſt dit que ſi quel-
qu'un y trouve de la difficulté, on conſultera la cour
du roi & les maîtres (du parlement).

Il ſ'en trouve auſſi pluſieurs du même prince, fai-
tes en parlement depuis qu'il eut rendu cette cour
ſédentaire à Paris en 1302; entr'autres celle du 3
Octob. 1303, faite avec une partie ſeulement des ba-
rons; parce que, dit Philippe le Bel, il ne pouvoit pas
avoir à ce conſeil & à cette délibération les autres
prélats & barons ſi-tôt que la néceſſité le requerroit;
& les barons dans leur ſouſcription ſ'énoncent ainſi:
*nous, parce que ladite ordonnance nous ſemble conve-
nable & profitable à la beſogne, & ſi peu greueuſe . . .
que nul ne la doit refuſer, nous y conſentons.* L'ordon-
nance de ce prince du 28 Février 1308, deux autres
du jeudi avant les Rameaux de la même année, &
une autre du premier Mai 1313, ſont faites en plein
parlement.

Il ſ'en trouve de ſemblables de Philippe VI. dit
de Valois, des 24 Juillet 1333, 10 Juillet 1336, 17
Mai 1345, & après la S. Martin d'hiver en 1347.

Il y a encore bien d'autres ordonnances du tems
de ces mêmes princes, leſquelles furent auſſi déli-
bérées en parlement, quoique cela n'y ſoit pas dit
précifément; mais il eſt aisé de le reconnoître à
l'époque de ces ordonnances, qui ſont preſque tou-
tes datées des tems voiſins des grandes fêtes auxquels
on tenoit alors le parlement.

On trouve encore, du tems de Charles VI. un
exemple de lettres du 5 Mars 1388, qui furent don-
nées en parlement.

Quelques-uns croient que l'on en uſa ainſi juſ-
qu'au regne du roi Jean, par rapport à la manière de
former les nouvelles lois dans l'aſſemblée du parle-
ment, & que ce fut ce prince qui changea cet uſage
par une de ſes ordonnances, portant que les lois ne
ſeroient plus délibérées au parlement, lorſque l'on
en formoit le projet. Le chancelier Olivier, dans un
diſcours qu'il prononça au parlement en 1559, cite
cette ordonnance ſans la dater; il y a apparence
qu'il avoit en vûe l'ordonnance faite le 27 Janvier
1359, pendant la captivité du roi, par Charles ré-
gent du royaume, & qui fut depuis le roi Charles V.
il dit (*art. 29.*) que dorénavant il ne fera plus aucune
ordonnance, ni n'octroiera aucun privilège, que ce
ne ſoit par délibération de ceux de ſon conſeil.

Mais l'uſage de former les nouvelles ordonnances
dans le conſeil du roi eſt beaucoup plus ancien
que celle de 1359; il ſ'étoit introduit peu-à-peu dès
le tems de Philippe III. & de ſes ſucceſſeurs. La plû-
part des nouvelles ordonnances commencerent à
être délibérées dans le conſeil du roi, qui étoit auſſi
appelé *le grand conſeil du roi*, & on les envoyoit
enſuite au parlement pour les vérifier & enregistrer,
comme il ſe pratique encore préſentement.

Il faut néanmoins prendre garde que dans les pre-
miers tems où les ordonnances commencerent à être
délibérées dans le conſeil, pluſieurs des ordonnances
qui ſont dites faites ainſi, *par le roi ou ſon conſeil*,
ou *par le conſeil le roi préſent*, ne laiſſoient pas d'être
délibérées en parlement, attendu que le roi tenoit
ſouvent ſon conſeil en parlement, C'eſt ainſi que l'or-

donnance de Philippe III. dit le Hardi, touchant les
amortifſemens qui ſeroient accordés par les pairs,
commence par ces mots: *ordinatum fuit per conſilium
de regis, rege preſente*; ce qui n'empêche pas qu'elle
n'ait été faite au parlement de l'Epiphanie en 1277.

On a déjà vû que dès l'année 1283, il eſt fait men-
tion d'*enregistrement* au bas de quelques ordonnances.
Il eſt vrai que la plûpart de celles où cette men-
tion ſe trouve avoient été délibérées en parlement;
de ſorte que cet *enregistrement* exprimé par le mot *re-
giſtrata*, ſe rapportoit moins à une vérification telle
qu'on l'entend aujourd'hui par le terme d'*enregistrement*,
qu'à une ſimple tranſcription de la pièce ſur
les regiſtres; la délibération faite en parlement te-
noit lieu de vérification.

La plus ancienne ordonnance que j'aye trouvée du
nombre de celles qui n'avoient pas été délibérées en
parlement, & où il ſoit fait mention d'un *enregistrement*
qui emporte en même tems la vérification de la
pièce; c'eſt l'ordonnance de Philippe-de-Valois, du
mois d'Octobre 1334, touchant la régale. Ce prince
mande à ſes amés & ſéaux les gens qui tiendront le
prochain parlement, & aux gens des comptes, que
à perpétuelle mémoire ils faiſſent ces préſentes *enre-
giſtrer* ès chambres de parlement & des comptes, &
garder pour original au thréſor des chartes.

On lit auſſi au bas des lettres du même prince, du
10 Juillet 1336, concernant l'évêque d'Amiens, *lecta
per cameram, regiſtrata in curiâ parlamenti in libro or-
dinationum regiarum, fol. 50, anno nono.* Ce mot *lecta*
fait connoître qu'il étoit dès-lors d'uſage de faire la
lecture & publication des lettres avant de les enre-
giſtrer: celles-ci à la vérité furent données en par-
lement. Et les autres mots *regiſtrata . . . in libro or-
dinationum*, juſtifiant qu'il y avoit déjà des regiſtres
particuliers deſtinés à tranſcrire les ordonnances.

L'uſage de la lecture & publication qui précède
l'*enregistrement*, continua de ſ'affermir ſous les re-
gnes ſuivans. Il paroît par une ordonnance du roi
Jean, du mois de Mai 1355, par laquelle il confir-
me pour la ſeconde fois celle de Philippe-le-Bel, du
23 Mars 1302, pour la réformation du royaume. Il
eſt fait mention au bas de ces lettres, qu'elles ont été
lûes & publiées ſolennellement en parlement, en
préſence de l'archevêque de Rouen chancelier, de
pluſieurs autres prélats, barons, préſidens, & con-
ſeillers du roi au parlement, & en préſence de tous
ceux qui voulurent s'y trouver; ce qui juſtifie que
cette lecture ſe faiſoit publiquement.

Charles V. dans une ordonnance du 14 Août 1374,
mande aux gens de ſon parlement, afin que perſon-
ne ne prétende cauſe d'ignorance de ladite ordonnan-
ce, de la faire publier & *regiſtrer* tant à ladite cour,
que dans les lieux principaux & accoutumés des ſé-
néchauffées dont cette ordonnance fait mention.

Dans le même mois fut enregistrée la fameuſe or-
donnance qui fixe la majorité des rois de France à
l'âge de quatorze ans. Il eſt dit qu'elle fut lûe & pu-
bliée en la chambre du parlement, en préſence du
roi tenant ſon lit de juſtice, & en préſence de plu-
ſieurs notables perſonnages, dont les principaux
ſont dénommés; qu'elle fut écrite & miſe dans les
regiſtres du parlement, & que l'original fut mis au
thréſor des chartes.

On trouve encore beaucoup d'autres exemples
d'*enregistrement* du même regne: mais nous nous con-
tenterons d'en rapporter encore un du tems de Char-
les VI. dont il eſt parlé dans ſon ordonnance du 5
Février 1388, touchant le parlement; le roi lui-même
ordonne aux gens de ſon parlement que cette
présente ordonnance ils faiſſent lire & publier, &
icelle *enregiſtrer* afin de perpétuelle mémoire.

Il ſeroit inutile de rapporter d'autres exemples

plus récents de semblables *enregistremens*, cette formalité étant devenue dès-lors très-commune.

La forme des vérifications & *enregistremens* fut donc ainsi substituée au droit dont le parlement avoit toujours joui, de concourir avec le souverain à la formation de la loi. Le parlement conserva pour les vérifications la même liberté de suffrages qu'il avoit, lorsque les ordonnances étoient délibérées en parlement; & si le régent dans son ordonnance du 27 Janvier 1359, n'a pas expliqué que cette liberté étoit conservée au parlement, c'est que la chose étoit assez sensible d'elle-même, étant moins un droit nouveau qu'une suite du premier droit de cette compagnie. C'eût été d'ailleurs une entreprise impraticable à ce prince, sur-tout dans un tems de régence, d'abroger entièrement des usages aussi anciens que précieux pour la nation & pour les intérêts même du roi; on ne peut présumer une telle idée dans un prince encore entouré de vassaux qui dispuoient de puissance avec leur souverain: ce fut assez pour le régent d'affranchir le roi de l'espece d'esclavage où étoient ses prédécesseurs de ne pouvoir former le projet d'aucune loi sans le concours du parlement; il se contenta de recouvrer la vraie prérogative du sceptre, & dont nos premiers rois usoient en dirigeant seuls ou avec leur conseil particulier, les lois qu'ils propoisoient ensuite aux champs de Mars & de Mai.

Le roi Jean, & Charles son fils en qualité de régent du royaume, envoyèrent donc leurs lois toutes dressées au parlement, qui les vérifia & *enregistra* avec toute liberté de suffrages. On fit des remontrances selon l'exigence des cas, pour justifier les motifs de son refus, ainsi que cela s'est toujours pratiqué depuis: en quoi nos rois ont de leur part suivi cette belle parole que Cassiodore rapporte de Thierry roi d'Italie, *pro æquitate servandâ etiam nobis patimur contradici*.

L'*enregistrement* des nouvelles ordonnances n'est pas comme l'on voit un simple cérémonial; & en inférant la loi dans les registres, l'objet n'est pas seulement d'en donner connoissance aux magistrats & aux peuples, mais de lui donner le caractère de loi, qu'elle n'auroit point sans la vérification & *enregistrement*, lesquels se font en vertu de l'autorité que le roi lui-même a confiée à son parlement.

Pour être convaincu de cette vérité, il suffit de rapporter deux témoignages non-suspects à ce sujet; l'un de Louis XI. lequel disoit que c'est la coutume de publier au parlement tous accords, qu'autrement ils seroient de nulle valeur; l'autre de Charles IX. lequel en 1561 faisoit dire au pape par son ambassadeur, qu'aucun édit, ordonnance, ou autres actes n'ont force de loi publique dans le royaume, qu'il n'en ait été délibéré au parlement.

Nos rois en parlant de l'examen que les cours font des nouveaux réglemens qui leur sont présentés, l'ont eux-mêmes souvent qualifié de *vérification* ou *enregistrement* comme termes synonymes.

C'est ainsi que Charles régent du royaume, & qui fut depuis le roi Charles V. s'explique dans une ordonnance du dernier Novembre 1358; il défend aux gens des comptes qu'ils ne passent, vérifient, ou *enregistrent* en la chambre aucunes lettres contraires à cette ordonnance.

L'ordonnance de Rouffillon, *article 35*, porte que les vérifications des cours de parlement sur les édits, ordonnances, & lettres patentes, seront faites en français.

Celle qui fut faite au mois d'Octobre pour la Bretagne, porte que la cour procédera en toute diligence à la vérification des édits & lettres patentes.

L'édit d'Henri IV. du mois de Janvier 1597, *art. 2*. veut que si-tôt que les édits & ordonnances ont été

renvoyés aux cours souveraines, il soit promptement procédé à la vérification, &c.

Il est vrai que pour l'ordinaire, dans l'adresse qui est faite des lettres aux cours, le roi leur mande seulement qu'ils ayent à les faire lire, publier, & *enregistrer*: mais cela est très-naturel; parce que quand il envoie une loi, il présume qu'elle est bonne, & que la vérification ne fera aucune difficulté: d'ailleurs la lecture même qu'il ordonne être faite du réglement, est pour mettre les membres de la compagnie en état de délibérer sur la vérification.

Les ordonnances, édits, déclarations, & autres lettres patentes contenant réglement général, ne sont point *enregistrées* au conseil du roi, attendu que ce n'est pas une cour de justice; elles ne sont adressées par le roi qu'aux cours souveraines & aux conseils supérieurs qui font les mêmes fonctions.

Lorsqu'on les adresse à différentes cours, elles sont d'abord vérifiées & *enregistrées* au parlement de Paris; c'est une des prérogatives de ce parlement: c'est pourquoi Charles IX. ayant été déclaré majeur à 13 ans & jour au parlement de Roien en 1563, le parlement de Paris n'*enregistra* cette déclaration qu'après d'itératives remontrances, fondées sur le droit qu'il a de vérifier les édits avant tous les autres parlemens & autres cours.

Les ordonnances & les édits sont *enregistrés* toutes les chambres assemblées; & si c'est dans une compagnie semestrielle, on assemble pour cet effet les deux semestres. Les déclarations données en interprétation de quelque édit, sont ordinairement *enregistrées* par la grand-chambre seule, apparemment pour en faire plus prompt expédition, & lorsque les déclarations sont moins de nouvelles lois, qu'une suite nécessaire & une simple explication de lois déjà *enregistrées*.

Il y a quelquefois de nouveaux réglemens qui ne sont adressés qu'à certaines cours, qu'ils concernent seules; mais quand il s'agit de réglemens généraux, ils doivent être *enregistrés* dans tous les parlemens & conseils souverains.

On les fait aussi *enregistrer* dans les autres cours souveraines, lorsqu'il s'agit de matières qui peuvent être de leur compétence. C'est ainsi que dans une ordonnance de Charles V. du 24 Juillet 1364, il est dit que ces lettres seront publiées par-tout où il appartiendra, & *enregistrés* en la chambre des comptes & en celle du trésor à Paris.

Quand on refusoit d'*enregistrer* des lettres à la chambre des comptes, on les mettoit dans une armoire qui étoit derrière la porte de la grand-chambre (c'étoit apparemment le grand bureau), avec les autres chartes refusées & non-expédiées, & l'on en faisoit mention en marge des lettres. Il y en a un exemple dans des lettres de Charles V. du mois de Mars 1372. La chambre ayant refusé en 1595 d'*enregistrer* un édit portant création de receveurs provinciaux des parties casuelles, ordonna qu'il seroit informé contre ceux qui administroient mémoires & inventions d'édits préjudiciables à la grandeur & autorité du roi; elle fit le 21 Juin des remontrances à ce sujet, & l'édit fut retiré.

Les généraux des aides dès les premiers tems de leur établissement, *enregistraient* aussi les lettres qui leur étoient adressées; tellement que Charles V. par une ordonnance du 13 Novembre 1372, défend au receveur général de payer sur aucunes lettres ou mandemens, s'ils ne sont vérifiés en la chambre ou ailleurs, où les généraux seront assemblés; & il est dit que dorénavant les notaires mettront es vérifications le lieu où elle aura été faite; qu'en toutes lettres & mandemens refusés en la chambre (des généraux), il sera écrit au dos signé des notaires, que les lettres ont été refusées, & cela quand même les généraux au lieu de les refuser absolument, pren-

dront un long délai pour faire réponse ; & il ordonne, non pas que les lettres mêmes, mais que la teneur (c'est-à-dire la substance) des lettres sera *enregistrée* en la chambre ; ce qui signifie en cet endroit que l'on fera mention de ces lettres sur le registre, & que l'on y expliquera au long les causes du refus.

La cour des aides qui tire son origine de ces généraux des aides, est pareillement en possession de vérifier & *enregistrer* toutes les ordonnances, édits, déclarations, & autres lettres qui lui sont adressées, & d'en envoyer des copies aux sièges de son ressort, pour y être lûes, publiées, & *registrées*.

L'ordonnance de Moulins & l'édit du mois de Janvier 1597, enjoignent aux cours de procéder incessamment à la vérification des ordonnances, toutes autres affaires cessantes. L'ordonnance de 1667 ajoûte même la visite & jugement des procès criminels, ou affaires particulières des compagnies.

Mais comme il peut échapper à nos rois de signer des ordonnances dont ils n'auroient pas d'abord reconnu le défaut, ils ont plusieurs fois défendu eux-mêmes aux cours d'*enregistrer* aucunes lettres qui seroient scellées contre la disposition des ordonnances. Il y a entre autres des lettres de Charles VI. du 15 Mai 1403, pour la révocation des dons faits sur le domaine, qui font défenses aux gens des comptes & trésoriers à Paris, présens & à venir, supposé qu'il fût scellé quelques lettres contraires à celles-ci, d'en passer ni vérifier aucunes, quelques mandemens qu'ils eussent du roi, soit de bouche, ou autrement, sans en avertir le roi ou la reine, les oncles & freres du roi, les autres princes du sang, & gens du conseil.

Charles IX. par son édit du mois d'Octobre 1562, pour la Bretagne, dit que si la cour trouvoit quelque difficulté en la vérification des édits, elle enverra promptement ses remontrances par écrit, ou députera gens pour les faire.

La même chose est encore portée dans plusieurs autres déclarations postérieures.

Le parlement & les autres cours ont dans tous les tems donné au roi des preuves de leur attachement, en s'opposant à la vérification des ordonnances, édits, & déclarations, qui étoient contraires aux véritables intérêts de S. M. ou au bien public ; & pour donner une idée de la fermeté du parlement dans ces occasions, il suffit de renvoyer à ce que le premier président de la Vacquerie répondit à Louis XI. comme on le peut voir dans Pasquier, en ses recherches, liv. VI. chap. xxxjv.

Lorsque les nouveaux réglemens adressés aux cours sont seulement susceptibles de quelque explication, les cours les *enregistrent* avec des modifications. On en trouve des exemples dès le tems du roi Jean, notamment à la fin de deux de ses ordonnances du mois d'Avril 1361, où il est dit qu'elles ont été *vûes, corrigées, & lûes en parlement*. La possession des cours à cet égard est constante, & leur droit a été reconnu en différentes occasions, notamment par un réglemant du conseil du 16 Juin 1644.

Les particuliers ne peuvent pas former opposition à l'*enregistrement* des ordonnances, édits, & déclarations, ni des lettres patentes portant réglemant général, mais seulement aux lettres qui ne concernent que l'intérêt de quelques corps ou particuliers.

Le procureur-général du roi peut aussi s'opposer d'office à l'*enregistrement* des lettres patentes obtenues par des particuliers, ou par des corps & communautés, lorsque l'intérêt du roi ou celui du public s'y trouve compromis. On trouve dès 1390 une opposition de cette espece formée à l'*enregistrement* de lettres patentes, du mois de Juin de ladite année, à la requête du procureur-général du roi, lequel fit proposer ses raisons à la cour par l'avocat du roi ; il

fut plaidé sur son opposition, & l'affaire fut appointée. Le chapitre de Paris qui avoit obtenu ces lettres, se retira pardevers le roi, & en obtint d'autres, par lesquelles le roi enjoignit au parlement d'*enregistrer* les premières. Le procureur-général du roi s'opposa encore à l'*enregistrement* de ces nouvelles lettres ; & lui & le chapitre ayant fait un accord sous le bon plaisir du parlement, & étant convenus de certaines modifications, le parlement *enregistra* les lettres à la charge des modifications.

Quoique les particuliers ne puissent pas former opposition à l'*enregistrement* des ordonnances, édits, déclarations, cette voie est néanmoins permise aux compagnies qui ont une forme publique, lorsque la loi que l'on propose paroît bleffer leurs droits ou privilèges. Cela s'est vû plusieurs fois au parlement.

Pour ce qui est de la forme en laquelle se fait dans les cours l'*enregistrement*, c'est-à-dire l'inscription des nouveaux réglemens sur les registres, c'est une dernière opération qui est toujours précédée de la lecture & vérification des réglemens ; elle étoit aussi autrefois précédée de leur publication, qui se faisoit à l'audience.

Il paroît que dès le tems de la seconde race, les comtes auxquels on envoyoit les nouveaux réglemens pour les faire publier dans leur siège, en gardoient l'expédition dans leur dépôt, pour y avoir recours au besoin ; mais il y avoit dès-lors un dépôt en chef dont tous les autres n'étoient qu'une émanation : ce dépôt étoit dans le palais du roi.

En effet Charles le Chauve ordonna en 803 que les capitulaires de son pere seroient derechef publiés ; que ceux qui n'en auroient pas de copie enverroient, selon l'usage, leur commissaire & un greffier, avec du parchemin, au palais du roi, pour en prendre copie sur les originaux qui seroient, dit-il, pour cet effet tirés de *armario nostro* ; c'est-à-dire du trésor des chartres de la couronne : ce qui fait connoître que l'on y mettoit alors l'original des ordonnances. C'est ce dépôt que S. Louis fit placer à côté de la sainte chapelle, où il est présentement, & dans lequel se trouve le registre de Philippe-Auguste, qui remonte plus haut que les registres du parlement, & contient plusieurs anciennes ordonnances de ce tems.

L'ancien manuscrit de la vie de S. Louis, que l'on conserve à la bibliothèque du Roi, fait mention que ce prince ayant fait plusieurs ordonnances, les fit *enregistrer & publier* au châtelet. C'est la première fois que l'on trouve ce terme, *enregistrer*, pour exprimer l'inscription qui se faisoit des réglemens entre les actes du tribunal ; ce qui vient de ce que jusqu'alors on n'usoit point en France de registres pour écrire les actes des tribunaux ; on les écrivoit sur des peaux, que l'on rouloit ensuite : & au lieu de dire *les minutes & registres* du tribunal, on disoit les rouleaux, *rotula* ; & lorsque l'on inscrivoit quelque chose sur ces rouleaux, cela s'appelloit *inrotulare*, comme il est dit dans deux ordonnances, l'une de Philippe-Auguste, de l'an 1218. art. 6. l'autre de Louis VIII. du mois de Novembre 1223. On trouve cependant au troisième registre des *olim*, fol. 151 & 152, ensuite de deux arrêts, ces termes, *ita registratum in rotulo istius parlamenti*. Ainsi la mention que l'on faisoit d'un arrêt sur les rouleaux, s'appelloit aussi *enregistrement*.

Etienne Boileau, prévôt de Paris sous S. Louis, fut le premier qui fit écrire en cahiers ou registres, les actes de sa juridiction.

Jean de Montluc, greffier du parlement, fit de même un registre des arrêts de cette cour, qui commence en 1256 : cet usage fut continué par ses successeurs.

Le plus ancien registre de la chambre des comp-

tes, appelé registre *de S. Just*, du nom de celui qui l'a écrit, fait mention qu'il a été copié par Jean de Saint Just, clerc des comptes, sur l'original à lui communiqué par Robert d'Artois.

Cet établissement de registres dans tous les tribunaux, a donné lieu d'appeller *enregistrement*, l'inscription qui est faite sur ces registres, des reglemens qui ont été vérifiés par les cours : & dans la suite on a aussi compris, sous le terme d'*enregistrement*, la vérification qui précède l'inscription sur les registres ; parce que cette inscription suppose que la vérification a été faite.

Dans les premiers tems où le parlement fut rendu sédentaire à Paris, il ne portoit guere dans ses registres que ses arrêts, ou les ordonnances qui avoient été *délibérées* ; c'est-à-dire dressées dans le parlement même : c'est de-là qu'au bas de quelques-unes il est dit, *registrata est inter judicia, consilia & arresta expedita in parlamento*, comme on l'a déjà remarqué, en parlant d'une ordonnance de 1283. Le dauphin Charles, qui fut depuis le roi Charles V. dans une ordonnance qu'il fit au mois de Mars 1356, en qualité de lieutenant-général du royaume, pendant la captivité du roi Jean, dit, *art. 14*, qu'il feroit fait une ordonnance du nombre de gens qui tiendroient la chambre du parlement, les enquêtes & requêtes, &c. & que cette ordonnance tiendrait, feroit publiée & enregistrée. Le parlement faisoit inscrire ces ordonnances dans ses registres, comme étant en quelque sorte son ouvrage, aussi-bien que ses arrêts.

Quoiqu'il y eût alors plusieurs ordonnances qui n'étoient pas inscrites dans ses registres, il ne laissoit pas de les vérifier toutes, ou de les corriger, lorsqu'il y avoit lieu de le faire. L'expédition originale, qui avoit été ainsi vérifiée, étoit mise au nombre des actes du parlement ; ensuite il faisoit publier la nouvelle ordonnance à la porte de la chambre, ou à la table de marbre du palais : on en publioit aussi à la fenêtre, qui est apparemment le lieu où l'on délivre encore les arrêts. Voyez PUBLICATION.

Lorsque l'usage des vérifications commença à s'établir, on ne faisoit pas registre de cet examen, ni de la publication des ordonnances ; de sorte que l'on ne connoît guere si celles de ces tems ont été vérifiées, que par les corrections que le parlement y faisoit, lorsqu'il y avoit lieu, ou par les notes que le secrétaire du roi, qui avoit expédié les lettres, y ajoutoit quelquefois.

Mais bien-tôt on fit registre exact de tout ce qui se passoit à l'occasion de la vérification & *enregistrement*, comme cela se pratique encore aujourd'hui.

Pour parvenir à la vérification d'une loi, on en remet d'abord l'original en parchemin, & scellé du grand sceau, entre les mains du procureur général, lequel donne ses conclusions par écrit ; la cour nomme un conseiller, qui en fait le rapport en la chambre du conseil : sur quoi, s'il y a lieu à l'*enregistrement*, il intervient arrêt, en ces termes : « Vu par » la cour l'édit ou déclaration du tel jour, signé, » scellé, &c. portant, &c. vu les conclusions du procureur general, & oui le rapport du conseiller » pour ce commis ; la matiere mise en délibération, » la cour a ordonné & ordonne que l'édit ou déclaration sera *enregistré* au greffe d'icelle, pour être » exécuté selon sa forme & teneur, ou bien pour » être exécuté sous telles & telles modifications. » Cet arrêt d'*enregistrement* renferme en soi la vérification & approbation de la loi, qu'il ordonne être enregistrée ; & c'est sans doute la raison pour laquelle on confond la vérification avec l'*enregistrement*.

Le greffier fait mention de l'*enregistrement* sur le repli des lettres, en ces termes : « Registré, où le procureur general du roi, pour être exécuté selon sa » forme & teneur, ou bien suivant les modifica-

» tions portées par l'arrêt de ce jour. Fait en parole » ment le... *signé*, tel, &c. » C'est proprement un certificat, ou attestation, que le greffier met sur le repli des lettres de l'*enregistrement*, qui a été ordonné par l'arrêt.

Outre ce certificat, le greffier fait un procès verbal, soit de l'assemblée des chambres, si c'est un édit, ou de l'assemblée de la grand-chambre seule, si c'est une déclaration dont elle fasse seule l'*enregistrement* : ce procès verbal fait mention que la cour a ordonné l'*enregistrement* de tel édit, pour être exécuté selon sa forme & teneur, ou avec certaines modifications.

Aussi-tôt que l'arrêt de vérification & *enregistrement* est rendu, & que le procès verbal en est dressé, le greffier fait tirer une expédition en papier timbré, sur l'original en parchemin, de l'ordonnance, édit, déclaration, ou autres lettres que l'on a *enregistrés* : au bas de cette expédition, il fait mention de l'*enregistrement*, de même que sur l'original, & ajoute seulement ce mot, *collationné*, c'est-à-dire comparé avec l'original, & il signe. Cette expédition, qui doit servir de minute, & l'arrêt & le procès verbal d'*enregistrement*, sont placés par le greffier entre les minutes de la cour ; & l'*enregistrement* est censé accompli dès ce moment, quoique la transcription de ces mêmes pieces sur les registres en parchemin, destinés à cet effet, ne se fasse quelquefois que plusieurs années après : car cette transcription sur les registres en parchemin n'est pas le véritable *enregistrement*, c'est seulement une opération prescrite par la police du greffe ; & les registres des ordonnances ne sont que des grosses, ou copies des minutes, un peu moins authentiques que l'original, & faites pour le suppléer au besoin : c'est pourquoi, sans attendre cette transcription, qui est censée faite dans le tems même de la vérification, le greffier met, comme on l'a dit, sur le repli de l'original, & sur l'expédition des lettres qui ont été vérifiées, son certificat de la vérification & *enregistrement*.

Ces différentes opérations faites, le greffier remet l'original des lettres *enregistrées* à M. le procureur général, lequel le renvoie à M. le chancelier, ou au secrétaire d'état qui les lui a adressées ; & au bout de quelque tems, le secrétaire d'état qui a ce département, envoie les ordonnances *enregistrées* dans le dépôt des minutes du conseil, qui est dans le monastere des religieux Augustins, près la place des Victoires.

Autrefois les arrêts de vérification & *enregistrement*, & les certificats d'iceux, se rédigeoient en latin : cet usage avoit même continué depuis l'ordonnance de 1539, qui enjoint de rédiger en françois tous les jugemens & actes publics : le certificat d'*enregistrement*, qui se met sur le repli des pieces, étoit conçu en ces termes : *lecta, publicata & registrata, audito & requirente procuratore generali regis, &c.* Mais Charles IX, par son ordonnance de Roussillon, *art. 35*, ordonna que les vérifications des édits & ordonnances seroient faites en françois.

Depuis ce tems, le greffier mettoit ordinairement son certificat en ces termes : *lû, publié & enregistré, &c.* on disoit *publié*, parce que c'étoit alors la coutume de publier tous les arrêts à l'audience, comme cela se pratique encore dans quelques parlemens : mais dans celui de Paris on ne fait plus cette publication à l'audience, à moins que cela ne soit porté par l'arrêt de vérification ; auquel cas le greffier met encore dans son certificat, *lû, publié & enregistré* : quand il n'y a pas eu de publication à l'audience, le certificat du greffier porte seulement que le reglement a été *registré*, oui, & ce requerant le procureur général du roi, &c.

Ces sortes de certificats du greffier, ou mention qui est faite sur le repli des lettres de la vérification

& *enregistrement*, étoient d'usage dès le tems de Philippe de Valois, comme on le voit sur les lettres du 10 Juillet 1336, dont on a déjà parlé, où on lit ces mots : *lecta per cameram, registrata in curia parlamen-ti, in libro ordinationum, fol. 50, in anno nono*. Ces termes, *in anno nono*, semblent annoncer que ce livre, ou registre des ordonnances, étoit commencé depuis neuf années : ce qui remonteroit jusqu'en 1328, tems où Philippe de Valois monta sur le thron. On ne connoît point cependant de registre particulier des ordonnances qui remonte si haut.

Les plus anciens registres du parlement, appelés les *olim*, contiennent, il est vrai, des ordonnances depuis 1252 jusqu'en 1273 : mais ces registres n'étoient pas destinés uniquement pour les *enregistre-mens* ; ils contiennent aussi des arrêts rendus entre particuliers, & des procédures.

Mais peu de tems après on fit au parlement des registres particuliers pour les *enregistrements* des ordonnances, édits, déclarations & lettres patentes, que l'on a appelés *registre des ordonnances*.

Le premier de ces registres, cotté A, & intitulé *ordinationes antiquæ*, commence en 1337 : il contient néanmoins quelques ordonnances antérieures, dont la plus ancienne, ce sont des lettres patentes de S. Louis, du mois d'Août 1229, qui confirment les privilèges de l'université de Paris.

Quand on transcrit une piece dans les registres du tribunal, en conséquence du jugement qui en a ordonné l'*enregistrement*, elle doit y être copiée toute au long, avec le jugement qui en ordonne l'*enregistrement*, & non pas par extrait seulement, ni avec des & *cætera*.

Ce fut sur ce fondement que le recteur & l'université de Paris exposèrent, par requête au parlement en 1552, que quelqu'un de leurs suppôts ayant voulu lever un extrait du privilège accordé en 1336 aux écoliers étudiants en l'université, il s'étoit trouvé quelques omissions faites sous ces mots & *cætera*, pour avoir plutôt fait, par celui qui fit le registre ; que ces omissions étoient de conséquence ; & que si l'original du privilège se perdoit, le recours au registre ne feroit pas sûr : c'est pourquoi ils supplièrent la cour d'ordonner que ce qui étoit ainsi imparfait sur le registre, par ces mots & *cætera*, fût rempli par collation qui se feroit du registre à l'original. Sur quoi la cour ayant ordonné que l'original feroit mis pardevers deux conseillers de la cour, pour le collationner avec le registre ; où le rapport desdits conseillers, la cour, par arrêt du 18 Août 1552, ordonna que l'original du privilège feroit de nouveau *enregistré* dans les registres d'icelle, pour être par le greffier délivré aux parties qui le requereroient.

Les arrêts de vérification ou *enregistrement*, faits au parlement, portent ordinairement, que copies collationnées du nouveau règlement & de l'arrêt seront envoyées aux bailliages & sénéchaussées du ressort, pour y être lûes, publiées & enregistrées : l'arrêt enjoint au substitut du procureur général du roi d'y tenir la main, & d'en certifier la cour dans un mois, suivant ledit arrêt.

Le procureur général de chaque parlement envoie des copies collationnées des nouveaux réglemens à tous les bailliages, sénéchaussées & autres justices royales ressortissantes nuement au parlement.

A l'égard des pairies du ressort, quoique régulièrement elles dûssent tenir du juge royal la connoissance des nouveaux réglemens ; néanmoins, pour accélérer, M. le procureur général leur en envoie aussi directement des copies collationnées.

Si l'*enregistrement* est fait en la cour des aides, l'arrêt de vérification porte que l'on enverra des copies collationnées aux élections & autres sièges du ressort.

Lorsque les nouveaux réglemens, qui ont été vérifiés par les cours, sont envoyés dans les sièges de leur ressort pour y être *enregistrés*, cet *enregistrement* s'y fait sur les conclusions du ministère public, de même que dans les cours ; mais avec cette différence, que les cours ont le droit de délibérer sur la vérification, & peuvent admettre le projet de règlement, ou le refuser, s'il ne paroît pas convenable aux intérêts du roi, ou au bien public : au lieu que les juges inférieurs sont obligés de se conformer à l'arrêt de vérification, & en conséquence de rendre un jugement, portant que la nouvelle loi sera inscrite dans leurs registres, purement & simplement, sans pouvoir ajouter aucunes modifications ; en sorte que cet *enregistrement* n'est proprement qu'une simple transcription dans leurs registres, & non une vérification.

Il faut néanmoins observer, que dans les provinces du ressort qui ont quelques privilèges particuliers, les juges inférieurs pourroient faire des représentations au parlement avant d'*enregistrer*, si le nouveau règlement étoit contraire à leurs privilèges. Du reste, les juges inférieurs n'ont pas droit de délibérer sur le fond de l'*enregistrement* ; mais ils ont la liberté de délibérer sur la forme en laquelle l'envoi des nouveaux réglemens leur est fait ; c'est-à-dire, d'examiner si cette forme est légitime & régulière. Ils peuvent aussi, après avoir procédé à l'*enregistrement* de la nouvelle loi, faire sur cette loi (s'il y a lieu pour ce qui les concerne) faire des représentations au parlement, ou autre cour dont ils relevent, qu'ils adressent au procureur général.

Il paroît même, suivant l'ordonnance de Charles VII. de 1453, art. 66 & 67, & l'ordonnance de Louis XII. du 22 Décembre 1499, que les juges inférieurs peuvent, en certain cas, suspendre l'exécution des lois qu'on leur envoie, en représentant les inconvénients qui peuvent en résulter, relativement à leurs provinces & aux réglemens antérieurs. Ces cas, selon les ordonnances de Charles VII & de Louis XII. sont lorsque les lois qui leur sont envoyées peuvent être contraires aux ordonnances, & produire du trouble dans le royaume ; tel que feroit, par exemple, quelque établissement tendant à anéantir la forme du gouvernement.

Au châtelet de Paris, les nouvelles ordonnances sont *enregistrées* sur un registre particulier, appelé *registre des bannieres* ; ce qui signifie la même chose que registre des publications.

Tous les juges auxquels le procureur général envoie des copies collationnées des nouveaux réglemens, sont obligés d'envoyer dans le mois un certificat de l'*enregistrement*. Depuis environ 35 ans, il est d'usage de garder tous ces certificats dans les minutes du parlement, pour y avoir recours au besoin, & connoître la date de l'*enregistrement* dans chaque siège.

Les nouvelles ordonnances doivent être exécutées, à compter du jour de la vérification qui en a été faite dans les cours souveraines, ou après le délai qui est fixé par l'ordonnance ou par l'arrêt d'*enregistrement*, comme cela se fait quelquefois, afin que chacun ait le tems de s'instruire de la loi.

Elle doit aussi être exécutée à compter du même jour, pour les provinces du ressort, & non pas seulement du jour qu'elle y a été *enregistrée* par les juges inférieurs. Néanmoins s'il s'agit de quelque disposition qui doive être observée par les juges, officiers, ou particuliers, la loi ne les lie que du jour qu'ils ont pu en avoir connoissance ; comme on voit que la novelle 66 de Justinien sur l'observation des constitutions impériales avoit ordonné que les nouvelles lois feroient observées à Constantinople dans deux mois, à compter de leur date ; & à l'égard

des provinces, à deux mois après l'insinuation qui y feroit faite de la loi : ce tems étant suffisant, dit la nouvelle, pour que la loi fût connue des tabellions & de tous les sujets.

Il n'est pas d'usage de faire *enregistrer* les nouveaux reglemens dans les justices seigneuriales, ni de leur en envoyer des copies, ces justices étant en trop grand nombre, pour que l'on puisse entrer dans ce détail : de sorte que les officiers de ces justices sont présumés instruits des nouveaux reglemens par la notoriété publique, & par l'*enregistrement* fait dans le siège royal auquel elles ressortissent.

Sur les *enregistrements* des ordonnances, voyez Martianus Capella, *lib. I. part. xv.* Cujas, *lib. I. observ. cap. xxix.* La Rocheflavin, *des parlemens, liv. XIII. ch. xxviiij.* Pasquier, *recherch. de la France, liv. VI. ch. xxxjv.* Papon, *liv. IV. tit. vj. n. 23.* Bouchel, *Bibliotq. du Droit franç. au mot lois. (A)*

ENREGISTREMENT *des privilèges ou permissions pour l'impression des livres.* Les privilèges que le roi accorde pour l'impression des livres, & les permissions simples du sceau, doivent être *enregistrés* à la chambre syndicale de la Librairie, par les syndic & adjoints, dans le terme de trois mois, à compter du jour de l'expédition. C'est une des conditions auxquelles ces lettres sont accordées ; & faute de la remplir, elles deviennent nulles. Ce règlement paroît avoir singulièrement pour objet de mettre tous propriétaires d'ouvrages littéraires à l'abri du préjudice auquel ils pourroient être exposés par les surprises faites à la religion du roi, dans l'obtention des privilèges ou permissions simples : en ce que 1°. il met les syndic & adjoints de la Librairie en état d'arrêter ces lettres à l'*enregistrement*, s'ils jugent qu'elles soient préjudiciables aux intérêts de quelque tiers : 2°. en ce qu'il fournit aux particuliers, auxquels elles sont préjudiciables, le moyen de s'opposer judiciairement à leur *enregistrement*, & d'en demander le rapport. Pour entendre comment & dans quelles circonstances ces lettres peuvent être préjudiciables à un tiers, il faut nécessairement lire dans le présent volume le mot DROIT DE COPIE ; nous y avons expliqué dans un assez grand détail quels sont les droits des auteurs & des libraires sur les ouvrages littéraires, & quel a été l'esprit de la loi dans l'établissement des privilèges. Nous y renvoyons pour éviter les longueurs & répétitions.

ENREGISTRER. Voyez ENREGISTREMENT.

ENRÊNER, v. act. (*Maneg. Maréch.*) terme par lequel on exprime relativement aux chevaux de carrosse, de chaise & de charrete, l'action d'arrêter & de nouer les renes.

Elles sont fixées, pour les chevaux de carrosse, par le moyen de deux bouts de cuir placés sur le milieu du couffinet ; pour le cheval de brancard, par le moyen d'une couroye, qu'on nomme la troussière, & qui passe dans un trou pratiqué à cet effet dans l'arçon de devant ; tandis qu'à l'égard des chevaux de charrete elles montent par-dessus la croisée du collier, & s'unissent à une longe de cuir garnie d'un culeron, & qui sert de croupière.

Rien n'est plus capable d'endurcir la bouche des chevaux, de leur rendre l'appui sourd, & de leur endommager les barres, que de les *enrêner* trop court. C'est sans doute par cette considération, & pour remédier aux inconvéniens qui naissent de la constance avec laquelle les cochers gênent & contraignent leurs chevaux en les *enrénant*, que l'on a imaginé, depuis quelque tems, de placer un anneau quarré à chaque arc du banquet. Les renes passent dans ces anneaux ; & comme elles ne peuvent alors tirer le bas des branches en arriere, lorsque le cheval s'appuie, ou badine avec son mors, le point de résistance de la gourmette n'a plus lieu, & les par-

ties de la bouche, sur lesquelles porte l'embouchure, sont extrêmement soulagées. Je préférerois néanmoins un bridon à ces anneaux ; & je crois qu'il feroit plus sûr & plus avantageux de débarrasser entièrement l'embouchure, ou le mors, de toute action des renes.

Les cochers qui *enrêneroient* trop court de jeunes chevaux, s'exposeroient à des accidens, qui les puniroient peut-être de leur imprudence & de leur opiniâtreté.

On s'est encore servi de l'expression d'*enrêner*, en parlant de l'arrangement & de la division des guides, & pour distinguer, à cet égard, notre maniere de celle des Italiens. Selon l'usage françois, chaque guide est divisée en deux sur le dos de chaque cheval ; elle passe par deux anneaux situés sur le couffinet. Les branches, ou les longes de dedans, sont distribuées de façon qu'elles vont, en se croisant, se boucler ; savoir, celle qui part du cheval hors la main, à la branche de dedans du mors du cheval qui est sous la main ; & celle qui part de celui-ci, à la branche de dedans du mors de l'autre : par ce moyen le cocher, agissant de la guide droite, opere sur le cheval hors la main, qui se trouve mû en ce sens, parce qu'il y est attiré, ainsi que le cheval sous la main, par la branche de dedans de cette guide : mais alors les impressions de la main du cocher se manifestent sur les deux bouches ensemble ; & s'il y a en elles inégalité de légèreté, de sensibilité & de force, celle en qui réside le bon tempérament & la finesse, ne peut que souffrir des efforts que demande nécessairement l'autre.

La méthode des Italiens obvie à cette difficulté. Il n'est parmi eux aucune communication des branches des guides ; chacune d'elles n'est relative qu'à la bouche d'un seul & même cheval : telle est la première différence que nous offre leur maniere. La seconde consiste dans deux couroies qui se croisent d'un cheval à l'autre : chacune de ces couroies est arrêtée, par l'une de ses extrémités, à la branche de dedans du mors de chaque cheval, & va se terminer, savoir, celle qui est fixée à la branche du mors du cheval hors la main, à un anneau placé à côté du couffinet du cheval sous la main, & *vice versa* ; en sorte que l'un & l'autre s'attirent réciproquement, selon les opérations du cocher, dont la main peut influencer sur chaque bouche séparément.

Il faut convenir néanmoins que dans le nombre prodigieux des cochers qui ont adopté cette pratique, il en est peu qui, vû leur ignorance, ne nous y laissent appercevoir d'autres inconvéniens, qu'il feroit sans doute trop long de détailler ici, & parmi lesquels les hommes les moins clairvoyans ont dû remarquer ceux qui résultent d'un écartement considérable, qui mettant les chevaux hors de la ligne sur laquelle ils devroient tirer, augmente & multiplie le poids de la masse qu'ils traînent ; les oblige, en leur demandant une force plus grande, de se précipiter sur les épaules ; contraint celle de dehors à pousser beaucoup plus que l'autre contre le poitrail ; place, par conséquent, chaque cheval de travers, &c. (e)

ENRIMER, *en terme d'Epinglier*, c'est pousser le poinçon directement au-dessus de l'enclume, en approchant ou écartant la boîte, plus ou moins, avec le pousse-broche. V. BROCHE & POUSSE-BROCHE.

ENROLEMENT, f. m. (*Art. milit.*) action de lever, d'engager, de prendre des hommes, pour servir dans les troupes de terre, ou dans les armées navales.

Les Romains faisoient leurs *enrôlemens* avec beaucoup de précautions & de formalités. Il n'étoit pas permis à tous les citoyens de porter les armes ; & pour être *enrôlé* au service de la république, il falloit avoir certaines qualités dont on ne dispensoit

que dans des occasions importantes, & qui demandoient des secours prompts & extraordinaires.

Les préposés aux enrôlemens faisoient un examen rigoureux des personnes qui se présentoient pour être enrôlées. (*Liv. II. §. 1. ff. de re militari.*) Ils s'informerent d'abord de la naissance de chacun; car il n'y avoit que des hommes libres à qui il fût permis de porter les armes, & les esclaves en étoient exclus. Il falloit donc prouver sa liberté par des témoignages non suspects, & de plus il falloit établir le lieu de sa naissance.

On avoit aussi beaucoup d'attention à la taille; & tous ceux à qui elle manquoit, étoient rejetés de l'honneur de servir. De-là vient que lorsqu'on vouloit louer un homme, on disoit qu'il avoit une taille militaire; c'est ce qui n'a pas échappé à Lampride dans son éloge de l'empereur Sévere. Cette taille militaire est marquée par une loi qui est dans le code théodosien, au titre de *tyronibus*; elle nous apprend qu'alors un soldat devoit avoir cinq pieds sept pouces, *quinque pedibus & septem uncis usualibus*.

Vegece a remarqué que du tems de Marius on n'enrôloit que des gens de cinq piés dix pouces, parce que dans le grand nombre qui se présentoit, on pouvoit choisir; mais depuis ce tems-là il fallut rabattre de cette mesure, les hommes étant devenus rares par les guerres civiles, le luxe, la débauche, & le changement de gouvernement.

Cependant l'on ne connoissoit point encore ce moyen nouveau, & contraire à toutes les lois de l'humanité, d'enrôler par la force, la fraude, le stratagème, & pareilles horreurs sur lesquelles, dans quelques pays, les princes & les ministres ferment les yeux en tems de guerre. « Les hommes, dit la Bruyere, sont au souverain comme une monnoie, dont il achete une place, ou une victoire. S'il fait en sorte qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande, & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent ». Aussi tout prospère sous un tel souverain, & dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'état avec ceux du monarque. Or j'ajoute ici que les intérêts de l'état s'opposent à la violence & à l'artifice dans les enrôlemens; non seulement parce que de telles pratiques blessent les droits de l'humanité, mais de plus parce que la peine capitale portée contre les deserteurs, devient alors une injustice qui révolte la nature. Voyez DESERTEUR. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENROUEMENT, f. m. (*Medecine.*) Ce terme est ordinairement employé pour signifier la maladie même, dont il n'est proprement qu'un symptôme. Cette maladie est une espece de fluxion catarrheuse, qui a son siége dans le larynx, la trachée artère, & principalement dans les parties qui constituent l'organe de la voix.

Ces parties étant engorgées ou enduites d'une trop grande quantité d'humeurs pituiteuses, c'est-à-dire de la mucosité naturelle trop épaissie, ont leurs surfaces inégalement tuméfiées, mal unies, en sorte qu'elles rendent les collisions de l'air rudes, & sur-tout les vibrations de la glotte lourdes, lentes, très-peu & désagréablement sonores, d'où résulte le symptôme dont il s'agit, l'enrouement, mot qui vient du Latin *ravis*, dont on a formé *raucitas*, *raucedo*, voix rauque.

Ce défaut peut aussi être produit par le relâchement des muscles qui servent à tendre les cordes vocales qui forment les bords de la glotte, & par le dessèchement ou la trop grande tension de ces mêmes cordes. Voyez VOIX.

Pour ce qui est du traitement de cette maladie, si la cause est catarrheuse, il est le même que celui du catarrhe en général, de l'enchiffrenement dont il

Tome V.

a été fait mention ci-devant, & du rhume : voyez CATARRHE, ENCHIFFREMENT, RHUME. Si le relâchement des muscles du larynx qui cause l'enrouement, dépend de la fibre lâche en général, les remèdes contre ce vice universel conviennent aussi contre le particulier dont il est ici question : voyez FIBRE, LEUCOPHLEGMATIE. Si ce relâchement est un effet de la paralysie, il n'est pas susceptible d'une cure particulière : voyez PARALYSIE. Le dessèchement & la roideur de la glotte n'est pas ordinairement un vice propre à cette partie; il tient à celui des solides en général, qui est de la même nature : on peut de plus employer la vapeur des décoctions de plantes émollientes, reçue dans la bouche ouverte & dirigée vers la trachée-artère par de fréquentes inspirations, par lesquelles l'air chargé de cette humidité médicamenteuse est souvent appliqué aux parties viciées. Si la tension spasmodique, hystérique ou mélancholique, ou de toute autre espece, produit l'enrouement, il ne peut être traité que par les remèdes propres contre les maladies dont il est un symptôme : voyez SPASME, HYSTÉRICITÉ, MÉLANCHOLIE, MANIE, &c. La voix devenue rauque, par un accès de colere, se guérit par le repos du corps & de l'esprit, ou par les anodins. (d)

ENROUILLER, v. neut. (*Jardinage.*) se dit d'un pré où le torrent a pénétré & a couvert l'herbe, ce qui s'appelle *enrouiller l'herbe*. (K)

ENROULEMENT, f. m. (*Jardinage.*) que quelques-uns appellent *rouleau*, est une plate-bande de buis ou de gazon contournée en ligne spirale. Cet ornement se confond avec les massifs & les volutes des parterres. (K)

ENS, (*Chimie.*) Paracelse & ses disciples ont donné à ce mot différentes significations; ils l'ont employé sur-tout pour exprimer la force, la puissance d'un agent, &c. ou pour désigner les parties d'un corps dans lesquelles résident proprement leur efficacité ou leur vertu médicinale. C'est dans le premier sens que Paracelse employe ce mot dans les expressions suivantes, *ens Dei*, *ens astrorum*, *ens naturale*, &c. qui sont familières à cet auteur; & dans le second, qu'il faut prendre l'*ens primum* des minéraux, des animaux, des végétaux, & l'*ens appropriatum* de ces derniers.

C'est à cet *ens primum* des végétaux que les disciples de Paracelse, & sur-tout notre célèbre le Febvre, ont attribué tant de vertus, celle entr'autres de rajeunir, ou de renouveler le corps, auxquelles M. Boyle, tout porté qu'il étoit à douter en Chimie, paroît avoir ajouté foi, mais sur lesquelles au contraire nous avons poussé aujourd'hui notre incredulité jusqu'à un point où elle est peut-être aussi peu sage que la confiance aveugle des philosophes. (b)

ENS VENERIS. Boyle a célébré sous ce nom un remède chimique, qui n'est autre chose que la chaux douce du vitriol [ou le résidu de sa distillation lessivé avec de l'eau bouillante jusqu'à insipidité], sublimée avec partie égale de sel ammoniac. Le produit de cette sublimation est un mélange de fleurs de mars & de fleurs de cuivre; car Boyle demande pour cette opération un vitriol de mars très-cuivreux. Ce remède n'est absolument d'aucun usage parmi nous, & c'est avec raison que nous l'avons rejeté, des expériences répétées nous ayant démontré que l'usage intérieur du cuivre n'étoit jamais exempt de danger. Voyez CUIVRE. (b)

ENS, (*Géogr. mod.*) ville de la haute Autriche, en Allemagne; elle est située dans le pays & sur la rivière d'Ens. Long. 32. 22. lat. 48. 12.

* ENSABATÉS, adj. pris subst. (*Hist. ecclésiast.*) hérétiques Vaudois qui parurent dans le treizieme siècle. Ils prétendoient que le ferment étoit toujours illicite; qu'on ne devoit de l'obéissance à aucun su-

V V V V ij

périeur séculier ou ecclésiastique, & que tout châ-timent infligé pour cause de religion étoit un acte de tyrannie. On les appella *Ensatés*, d'une marque que les plus parfaits portoient sur le haut de leurs fouliers, & qu'ils appelloient *sabbatas*.

ENSADA ou ENZADA, f. m. (*Hist. nat. botan.*) nom qu'on donne aux Indes à l'arbre des Banians. *Voyez cet article.*

ENSAISINEMENT, f. m. (*Jurisp. prud.*) signifie mise en possession civile. *Ensaîner un contrat*, c'est mettre l'acquéreur en saisine, c'est-à-dire en possession de l'héritage sur lequel le contrat lui accorde quelque droit.

La formalité de l'*ensaînement* vient de ce que par l'ancien usage du châtelet de Paris & de toute la prévôté, & dans plusieurs autres provinces coutumières, aucune saisie ou possession n'étoit acquise de droit ni de fait sans qu'il y eût *dévest* & *vest*, c'est-à-dire qu'il falloit que le vendeur se fût dessaisi entre les mains du seigneur-censier, & que ce même seigneur eût ensuite investi l'acquéreur, c'est-à-dire qu'il lui eût donné la *saisine* ou possession, d'où est venu le terme d'*ensaînement*, lequel néanmoins ne s'applique qu'aux mises en possession des biens en roture, car la même formalité à l'égard des fiefs s'appelle *inféodation*.

Quoique l'*ensaînement* ne soit en effet qu'une mise en possession civile & fictive, il étoit néanmoins autrefois considéré comme une mise en possession réelle & de fait, ou du moins on doit entendre par-là qu'il étoit nécessaire pour autoriser le vendeur à se dessaisir, & l'acquéreur à prendre possession.

On étoit obligé de prendre du seigneur l'*ensaînement* du tems que les coutumes notoires du châtelet furent rédigées, c'est-à-dire depuis l'an 1300 jusqu'en 1387. Suivant l'*art. 72* de ces coutumes, aucun ne pouvoit être propriétaire s'il n'étoit *ensaîné* réellement & de fait par le seigneur ou par ses gens. Cet article exceptoit néanmoins le bail à cens, parce que ce bail étant fait par le seigneur même, investit suffisamment le preneur, sans qu'il soit besoin de prendre autre *saisine*.

On payoit dès-lors douze deniers parisis pour la *saisine* ou *ensaînement*, tel que fût le prix de la vente; & ce droit étoit appelé en Latin *revestitura*, comme on voit dans des lettres de S. Louis, du mois de Mars 1263.

Quelques seigneurs prétendoient avoir droit de prendre cinq sols pour l'*ensaînement*, comme le dit l'auteur du grand coutumier: le roi, l'évêque de Paris, les abbés de sainte Geneviève, de saint Magloire & de saint Denis, prétendoient être en possession de recevoir cinq sols pour la *saisine*. Il y eut des oppositions faites à ce sujet, lors des deux rédactions de la coutume de Paris; mais cette prétention n'a pas prévalu, & le droit de *saisine* n'est encore communément que de douze deniers parisis.

L'obligation de prendre *saisine* tomba bien-tôt en non-usage, du moins dans la prévôté de Paris; car l'auteur du grand coutumier, qui écrivoit sous le règne de Charles VI. en parlant des lettres de *saisine* ou *ensaînement* que l'on prenoit du seigneur ou de son baillif ou député, ajoute, *si ainsi est que le vendeur se veuille faire ensaîner*; car par la coutume de la prévôté de Paris il ne prend *saisine* qui ne veut, & le seigneur ne reçoit que les ventes; ce qui fut adopté dans plusieurs coutumes, & notamment dans celle de Paris, rédigée d'abord en 1510, & réformée en 1580 dans celles de Meaux, Sens, Auxerre, Etampes, Montfort, Dourdan, Mantes, Senlis, & Montargis.

La coutume de Clermont est la seule qui ait retenu l'ancien usage d'obliger l'acquéreur de se faire

ensaîner; l'*art. 114* de cette coutume porte, que quand aucun a acquis quelque héritage roturier, il ne se peut mettre audit héritage sans *saisine* du seigneur, sur peine de soixante sols parisis d'amende.

Dans les autres coutumes, qui n'ont aucune disposition à ce sujet, l'acquéreur est réputé mis en possession civile par le seul effet des clauses du contrat, par lesquelles le vendeur se dessaisit au profit de l'acquéreur, & ce dernier n'a pas besoin d'autre titre pour prendre possession réelle & de fait; il peut pareillement disposer de l'héritage & le revendre, quoiqu'il n'ait point fait *ensaîner* son contrat.

Le seigneur ne peut saisir pour être payé du droit d'*ensaînement*; il a seulement une action pour s'en faire payer, au cas que l'acquéreur ait pris *saisine*, & non autrement.

Il est néanmoins avantageux à l'acquéreur de faire *ensaîner* son contrat, parce que l'année du retrait lignager ne court que du jour de l'*ensaînement*; & que si le contrat n'est pas *ensaîné*, l'action en retrait dure trente ans; & comme le seigneur a une action pour se faire exhiber le contrat d'acquisition & pour être payé des lods & ventes, on ne manque guère de faire *ensaîner* le contrat, en payant les droits seigneuriaux.

L'*ensaînement* se met en marge du contrat, & se donne sous seing privé. Il peut être donné par le fermier ou receveur du seigneur, ou autre ayant charge de lui. Toute la formalité consiste en ces mots, *ensaîne l'acquéreur au présent contrat*, &c.

Le seigneur ne doit pas refuser l'*ensaînement* à l'acquéreur qui le demande, en payant par celui-ci le droit de douze deniers pour la *saisine*, & tous les droits qui sont dûs au seigneur, tant pour la dernière acquisition que pour les précédentes: si le seigneur refusoit mal-à-propos l'*ensaînement*, l'acquéreur peut le poursuivre devant le juge supérieur de celui du seigneur. *Voyez Brodeau sur l'article 82 de la coutume de Paris*, & les autres commentateurs des coutumes au titre des censives. (A)

ENSAISINEMENT DE RENTES CONSTITUÉES est une formalité qui se pratique dans quelques coutumes, comme Senlis, Clermont, & Valois, pour donner la préférence aux contrats de rentes *ensaînées* sur ceux qui ne le sont point: cet *ensaînement* est différent du *nantissement*. *Voy. COÛTUMES DE SAISINE, MISE DE FAIT, NANTISSEMENT, RENTES CONSTITUÉES, SAISINE.* (A)

ENSAISINEMENT DES ACTES D'ALIÉNATION DES BIENS DOMANIAUX, est une formalité établie par arrêt du conseil d'état, du 7 Août 1703, qui ordonne qu'à l'avenir tous les contrats de vente, échanges, adjudications par décret, licitations, & autres actes translatifs de propriété de terres & héritages tenus en fief ou en roture, tant des domaines qui sont en mains de S. M. que de ceux qui sont engagés, seront *ensaînés* par les receveurs généraux des domaines & bois; & que ceux qui possèdent depuis 1685, seront tenus de faire *ensaîner* leurs titres de propriété dans les tems prescrits, & sous les peines portées par les arrêts.

Ce même *ensaînement* a été ordonné par déclaration du 23 Juin 1705, soit que l'*ensaînement* ait lieu par la coutume ou non.

La perception des droits pour cet *ensaînement* a été réglée par plusieurs arrêts du conseil des 31 Janvier 1708 & premier Novembre 1735. *Voyez aussi les édits de Décembre 1701 & 1727, sur la même matière.* (A)

ENSAINGLANTÉ, adj. *terme de Blason*, qui se dit du pélican, & autres animaux sanglans.

Du Coin en Bretagne, d'or au pélican d'azur avec sa piété, le tout *ensainglanté* de gueules.

ENSEIGNE, f. m. (*Hist. anc. & mod.*) signe mili-

taire sous lequel se rangent les soldats, selon les différens corps dont ils sont, ou les différens partis qu'ils suivent.

Dans la première antiquité, les *enseignes* militaires furent aussi simples que l'étoient les premières armes; & les diverses nations ou partis, pour se reconnoître dans les combats, employèrent pour signal des choses très-communes, comme des branches de verdure, des oiseaux en plume, des têtes d'animaux, des poignées de foin mises au haut d'une perche; mais à mesure qu'on se perfectionna dans la manière de s'armer & de combattre, on imagina des *enseignes* ou plus solides ou plus riches, & chaque peuple voulut avoir les siennes caractérisées par des symboles qui lui fussent propres. Les Grecs, par les termes génériques de *σύμβολον* & de *πολύσµα*, & les Latins par ceux de *signum* & de *vexillum*, désignoient toutes sortes d'*enseignes*, soit qu'elles fussent en figure de relief, soit qu'elles fussent d'étoffe unie, peinte ou brodée; néanmoins chaque *enseigne* d'une forme particulière, avoit son nom propre, tant pour la donner à connoître sous sa forme, que pour montrer à quelle espèce de milice elle convenoit.

Le nom d'*enseigne* est donc générique; & parmi nous ce genre se subdivise en deux espèces, *drapeau* pour l'infanterie, & *étendard* pour la cavalerie.

Les Juifs eurent des *enseignes*, chacune des douze tribus d'Israël ayant une couleur à elle affectée, avoit un drapeau de cette couleur, sur lequel on voyoit, à ce qu'on prétend, la figure ou le symbole qui désignoit chaque tribu, selon la prophétie de Jacob. L'Écriture parle souvent du lion de la tribu de Juda, du navire de Zabulon, des étoiles & du firmament d'Issachar. Mais quoique chaque tribu eût son *enseigne*, on prétend que sur les douze il y en avoit quatre prédominantes: savoir, celle de Juda, où l'on voyoit un lion; celle de Ruben, de Dan & d'Ephraïm, sur lesquelles on voyoit des figures d'hommes, d'aigles, d'animaux. L'existence des *enseignes* chez les Hébreux est attestée par l'Écriture: *Singuli per turmas, signa atque vexilla castrametabuntur filii Israel*, dit Moïse, *chap. ij. des nombres*. Mais la représentation d'hommes & d'animaux sur ces *enseignes* n'est pas également prouvée; elle paroît même directement contraire à la défense que Dieu, dans les Écritures, réitere si souvent aux Israélites de faire des figures. On croit qu'après la captivité de Babylone, leurs drapeaux ne furent plus chargés que de quelques lettres qui formoient des sentences à la gloire de Dieu.

Il n'en étoit pas de même des nations idolâtres; leurs *enseignes* ou drapeaux portoient l'image de leurs dieux ou des symboles de leurs princes. Ainsi les Egyptiens eurent le taureau, le crocodile, &c. Les Assyriens avoient pour *enseignes* des colombes ou pigeons; parce que le nom de leur fameuse reine Semiramis, originairement *Chemirmor*, signifie *colombe*. Jérémie, *chap. xlvj.* pour détourner les Juifs d'entrer en guerre avec les Assyriens, leur conseille de fuir devant l'épée de la colombe, à *facie gladii columbae fugiamus*, ce que les commentateurs ont entendu des drapeaux des Chaldéens.

Chez les Grecs, dans les tems héroïques, c'étoit un bouclier, un casque ou une cuirasse au haut d'une lance, qui servoient d'*enseignes* militaires. Cependant Homère nous apprend qu'au siège de Troie, Agamemnon prit un voile de pourpre & l'éleva en-haut avec la main, pour le faire remarquer aux soldats & les rallier à ce signal. Ce ne fut que peu-à-peu que s'introduisit l'usage des *enseignes* avec les devises. Celles des Athéniens étoient Minerve, l'olivier, & la chouette: les autres peuples de la Grèce avoient aussi pour *enseignes* ou les figures de leurs dieux tutélaires, ou des symboles particuliers élevés au bout

d'une pique. Les Corinthiens portoient un pégase ou cheval ailé, les Messéniens la lettre grecque M, & les Lacédémoniens le Λ, qui étoit la lettre initiale de leur nom.

Les Perses avoient pour *enseigne* principale une aigle d'or au bout d'une pique, placée sur un charriot, & la garde en étoit confiée à deux officiers de la première distinction, comme on le voit à la bataille de Thymbrée sous Cyrus; & Xénophon dans la *Cyropédie*, dit que cette *enseigne* fut en usage sous tous les rois de Perse. Les anciens Gaulois avoient aussi leurs *enseignes*, & juroient par elles dans les liguees & les expéditions militaires; on croit qu'elles représentoient des figures d'animaux, & principalement le taureau, le lion, & l'ours.


Il n'en est pas de même de celles des Romains; à ces premières *enseignes* grossières, ces manipules ou poignées de foin qu'ils portoient pour signaux lorsqu'ils n'étoient encore qu'une troupe de brigands, ils substituerent, selon Pline, des figures d'animaux, comme de loup, de cheval, de sanglier, de minotaure; mais Marius les réduisit toutes à l'aigle, si connue sous le nom d'*aigle romaine*.

Elles furent d'abord en relief; les unes d'or, les autres d'argent, d'airain, ou de bois. Une légion étoit divisée en cohortes, la cohorte en manipules, & le manipule en centuries. Chaque cohorte étoit commandée par un tribun; il en étoit, pour ainsi dire, le colonel. C'étoient ces officiers qui avoient seuls le droit d'avoir une aigle dans la cohorte que chacun d'eux commandoit. Il n'y avoit que deux aigles par légion, & les *enseignes* des autres cohortes étoient d'une autre forme. Les aigles des légions étoient d'argent, à l'exception de la première aigle de la première légion, qui, dans une armée consulaire ou impériale, étoit d'or. Cette aigle d'or étoit regardée comme l'*enseigne* principale de la nation, & comme un symbole de Jupiter qu'elle reconnoissoit pour protecteur. Les autres *enseignes* inférieures aux aigles, telles que celles des manipules & des centuries, n'étoient que d'airain ou de bois.

Les *enseignes* romaines inférieures aux aigles étoient composées de plusieurs médaillons mis les uns sur les autres, attachés ou cloués sur le bois d'une pique, & surmontés par quelques signes, soit d'une main symbole de la justice, soit d'une couronne de laurier symbole de la victoire. Une *enseigne* à médaillons en contenoit depuis une jusqu'à cinq ou six, sur lesquelles se voyoit le monogramme des quatre lettres majuscules S. P. Q. R. & les portraits des empereurs, tant du prince regnant que de celui de ses prédécesseurs qui avoit créé le corps à qui appartenait l'*enseigne*. Elles contenoient aussi l'emblème ou l'image du dieu que ce corps avoit choisi pour son dieu tutélaire; mais les *enseignes* d'infanterie étoient chargées de plus de médaillons que celles de la cavalerie. *Voyez nos Planches d'antiquités.*

Dans toutes les *enseignes* au-dessous de la partie en relief étoit un petit morceau d'étoffe appelé *labarum*, qui pendoit en forme de bannière, & qui servoit, soit par sa couleur, soit par son plus ou moins de grandeur, à faire distinguer le manipule ou la centurie à qui l'*enseigne* appartenait.

Quoique l'aigle d'or n'eût pas de *labarum* du tems de la république, il paroît qu'elle en a eu sous les empereurs, du moins du tems de Constantin; car on sait qu'après la conversion de ce prince au Christianisme les *enseignes* romaines changèrent de devises; au lieu des emblèmes ou des figures des dieux empreintes sur les médaillons, on grava des croix. Si la légion conserva une de ses aigles, l'autre fut supprimée, & l'une des deux *enseignes* surmontée d'une croix. De plus le prince & ses successeurs se donnerent une *enseigne* de corps ou d'accompagnement de leurs per-

sonnes dans les batailles; on la nomma *labarum*: elle étoit d'une riche étoffe & en forme d'une bannière, sur laquelle étoit brodé en pierreries le monogramme de Jésus-Christ ainsi figuré , & qu'on avoit substitué à celui-ci S. P. Q. R. On ne portoit le *labarum* à l'armée que quand l'empereur y étoit en personne. Julien l'apostat rétablit le *labarum* dans sa première forme, & mit dans tous les autres drapeaux la figure de quelque divinité du paganisme: mais cette innovation ne dura pas plus long-tems que le regne de ce prince, & le *labarum* de Constantin fut remis en honneur.

En tems de paix, les légions qui n'étoient point campées sur les frontières dépofoient leurs *enseignes* au trésor public, qui étoit dans le temple de Saturne, & on les en tiroit quand il falloit ouvrir la campagne. On ne passoit pas devant les aigles sans les saluer; & on mettoit auprès, comme dans un asyle assuré, le butin & les prisonniers de guerre; les officiers & les soldats y portoient leur argent en dépôt, & le porte-aigle en étoit le gardien. Après une victoire on les ornoit de fleurs & de lauriers, & l'on brûloit devant elles des parfums précieux.

A l'exemple des Grecs & des Romains, & pour la même fin, les nations qui se sont établies en Europe sur les débris de la puissance romaine, ont eu des *enseignes* dans leurs armées. Nous parlerons ici principalement de celles des François, dont le nombre, la couleur, & la forme n'ont pas toujours été les mêmes. Ce que nous en dirons est extrait du commentaire qu'a donné sur cette matière M. Beneton.

En remontant jusqu'à l'établissement de notre monarchie, on voit que les François qui entrèrent dans les Gaules avoient des *enseignes* chargées de divers symboles. Les Ripuaires avoient pour symbole une épée qui désignoit le dieu de la guerre, & les Sicambres une tête de bœuf, qui, selon cet auteur, désignoit Apis dieu de l'Egypte, parce que ces deux nations étoient originairement descendues des Egyptiens & des Troyens, si on l'en croit. Quoi qu'il en soit, on convient assez communément que nos premiers rois portoient des crapauds dans leurs étendards.

Depuis la conversion de Clovis au Christianisme, la nouvelle religion ne permettant plus ces symboles qui se ressentoient de l'idolâtrie, ce prince ne voulut plus que sa nation fût désignée que par une livrée prise de la religion qu'il suivoit. Ainsi l'*enseigne* ou la bannière de S. Martin de Tours qui fut le premier patron de la France, & qui étoit d'un bleu uni, fut pour les troupes le premier étendard, comme le *labarum* l'avoit été pour les Romains depuis la conversion de Constantin. Dans le même esprit on avoit coutume de porter dans les armées des chasses & des reliquaires. Mais outre ces *enseignes de dévotion* destinées à exciter la piété, il y avoit encore des *enseignes de politique* faites pour exciter la valeur, c'est-à-dire des *enseignes ordinaires*.

Auguste Galland a cru que ce qui étoit porté autrefois dans nos armées sous le nom de *chape de S. Martin*, étoit effectivement le manteau de ce saint attaché au haut d'une pique pour servir d'*enseigne*. Mais par le mot *cappa*, il faut entendre ce qui est signifié par *capsa*, c'est-à-dire une chasse, un coffret renfermant des reliques de saint Martin, qu'on pouvoit porter à l'armée suivant l'usage de ces tems-là. La véritable *enseigne* étoit une bannière bleue faite comme nos bannières d'église. La cérémonie d'aller lever la bannière de S. Martin de dessus le tombeau du saint, où elle étoit mise, quand il étoit question de la porter à la guerre, étoit précédée d'un jeûne & de prières. Les rois faisoient souvent cette levée eux-mêmes; & comme il ne convenoit pas à un gé-

néral de porter continuellement une *enseigne*, ils la confioient à quelque grand seigneur, duc, comte, ou baron pour la porter pendant l'expédition pour laquelle on la portoit. Les comtes d'Anjou comme advoüés de l'église de S. Martin de Tours avoient ordinairement cette commission. Voyez ADVOUÉ.

La dévotion envers S. Martin ayant peu-à-peu diminué, & les rois depuis Hugues Capet ayant fixé leur séjour à Paris, S. Denis patron de leur capitale devint bientôt celui de tout le royaume; & le comté de Vexin, dont le comte étoit l'advoüé de l'abbaye de S. Denis, ayant été réuni à la couronne par Louis le Gros, ce prince mit la bannière de S. Denis au même crédit & au même rang qu'avoit eu celle de S. Martin sous ses prédécesseurs. On la nomma l'*oriflamme*; elle étoit rouge, couleur affectée aux martyrs: quelques-uns ont prétendu qu'elle étoit chargée de flammes d'or, & que de-là étoit venu son nom, mais c'est une tradition peu fondée. L'*oriflamme* consistoit en un morceau d'étoffe de soie couleur de feu, monté sur un bâton qui faisoit la croix au haut d'une lance; l'étoffe de l'*oriflamme* se terminoit en pointe, ou, selon des auteurs, étoit fendu par le bas comme pour former une flamme à plusieurs pointes. En tems de guerre, avant que d'entrer en campagne, le roi alloit en grande pompe à S. Denis lever cet étendard, qu'il confioit à un guerrier distingué par sa naissance & par sa valeur, chargé de garder cette *enseigne* & de la rapporter à l'abbaye à la fin de la guerre; mais les derniers portes-oriflamme négligèrent cette dernière cérémonie, & la retinrent chez eux. On croit communément que l'*oriflamme* disparut à la bataille d'Azincourt sous Charles VI. du moins depuis cette époque il n'en est plus mention dans nos historiens.

Mais dans le tems même que cette *enseigne* étoit le plus en honneur dans nos armées, & qu'on la portoit à leur tête gardée par une troupe de cavalerie d'élite, il y avoit encore deux *enseignes* principales; savoir, la bannière ou l'étendard de France, qui étoit la première *enseigne* séculière de la nation, & qui tenoit la tête du corps de troupes le plus distingué qu'il y eût alors dans l'armée: 2°. le pennon royal, qui étoit une *enseigne* faite pour être inséparable de la personne du roi. Successivement les différens corps de troupes, infanterie & cavalerie & leurs divisions, ont eu leurs *enseignes*, qu'on a nommées bannières, pennons, fanons, gonfanons, drapeaux, étendards, guidons.

La bannière, qui vient du mot *ban* ou *pan*, & celui-ci de *pannus* en latin *drap* ou *étoffe*, étoit commune à la cavalerie & à l'infanterie, & de la même forme que nos bannières d'église, avec cette différence que celles des fantassins étoient plus grandes que celles des gens de cheval; qu'elles étoient toutes unies, au lieu que celles de la cavalerie étoient chargées de chiffres, de devises. La bannière de France étoit aussi plus remarquable que les autres par sa grandeur, elle étoit d'abord d'une étoffe bleue unie, qu'on chargea de fleurs de lis d'or quand elles eurent été introduites dans les armoiries de nos rois. On nomma les plus grandes bannières *gonfanons*. Depuis, le morceau d'étoffe qui composoit la bannière fut attaché au bois de la pique par un de ses côtés, sans traverser, comme on le voit aux drapeaux d'aujourd'hui qui ont succédé aux bannières de l'infanterie, comme l'étendard & le pennon aux bannières de cavalerie. Le pennon ou fanon étoit un morceau d'étoffe attaché le long de la pique aussi-bien que l'étendard, mais avec cette différence que celui-ci étoit quarré, & l'autre plus étroit, plus allongé, & terminé en pointe. Il y avoit des pennons à plus de pointes les uns que les autres. Le pennon d'un banneret fuferrain, par exemple, n'avoit qu'une pointe, & les pennons des ban-

nerets ses vassaux en avoient deux. De plus, parmi les chefs de pennonies rangés sous une bannière, quelques-uns étoient chevaliers, d'autres n'étoient que bacheliers ou écuyers, & les pennons marquoient la distinction de tous ces grades, ce qui montrait des pennons à une, à deux, à trois pointes.

Sous Charles VII. le changement arrivé dans notre ancienne gendarmerie, dont on forma des compagnies d'ordonnance, en introduisit aussi dans toutes les *enseignes*; les bannières & les pennons disparurent pour faire place aux drapeaux de l'infanterie, aux étendards & aux guidons de la gendarmerie, & aux cornettes de la cavalerie légère.

Le drapeau qui vient encore de *pannus* ou *pennus*, d'où l'on a fait par corruption *pellus*, *pelletus*, *pellum*, *drapellum*, & nos ancêtres *drapel*, est un morceau d'étoffe carré, cloiié par un de ses côtés sur le bois d'une pique. L'usage d'y mettre des croix avoit commencé au tems des croisades, & ces croix furent rouges dans les *enseignes* de France jusqu'au tems de Charles VI. C'étoit alors la couleur de la nation, mais les Anglois qui avoient jusqu'alors porté dans leurs *enseignes* la croix blanche ayant pris la rouge à cause des prétendus droits qu'ils croyoient avoir au royaume de France, Charles VII. qui n'étoit alors que dauphin changea la croix rouge des *enseignes* de sa nation en une croix blanche; & pour marquer plus intelligiblement qu'il établissoit cette couleur pour être désormais celle de la nation, il se donna à lui-même une *enseigne* toute blanche qu'il nomma *cornette*, & la donna pour *enseigne* à la première des compagnies de gendarmerie qu'il créa, & c'est ce qu'on nomma *la cornette blanche*.

Depuis qu'il y a des croix sur les *enseignes*, la couleur dont est cette croix montre la nation à qui appartient l'*enseigne*; pour le fonds sur lequel est placée la croix, il fait partie de l'uniforme de la troupe à qui est l'*enseigne*. A mesure que les corps militaires qui subsistent aujourd'hui ont été créés, le premier commandant de chacun de ces corps a eu occasion de leur communiquer sa livrée dans ses *enseignes*, ce qui a tenu lieu d'uniforme jusqu'à ce que l'on ait imaginé l'uniforme des habits.

Depuis Charles VII. jusqu'à François I, il n'y eut en France que deux *enseignes* royales blanches; savoir, la cornette de France ou la cornette blanche dont nous venons de parler, & la cornette royale qui étoit comme l'étendard de corps du prince, qu'on portoit auprès de lui, soit dans les batailles, & quelquefois en tems de paix dans les grandes solennités, comme aux entrées publiques, &c. Mais depuis les guerres du Calvinisme, outre les cornettes blanches des généraux d'armée à qui le roi accordoit cette prérogative par distinction, il y eut en France, sur-tout sous Charles IX, autant d'*enseignes* blanches qu'il y avoit de colonels généraux des différentes milices. En ce tems-là l'infanterie françoise étoit partagée sous deux colonels, savoir celui de l'infanterie qui étoit dans le royaume, & celui de l'infanterie qui étoit en Italie, qu'on appelloit *colonel de l'infanterie de de-là les monts*. Chacun de ces colonels avoit son drapeau blanc: le colonel des Suisses au service de la France avoit le sien, & les colonels des Lansquenets & des Corfès avoient aussi les leurs. Chaque colonel mit son drapeau blanc dans sa compagnie colonelle; & par la suite lorsque l'infanterie fut enrégimentée, le colonel général voulut avoir une compagnie dans chaque régiment, & que cette compagnie eût un drapeau blanc; ce qui se pratique encore aujourd'hui pour toutes les compagnies colonelles, quoique la charge de colonel général de l'infanterie ne subsiste plus; le droit du drapeau blanc a passé de la compagnie colonelle générale à la compagnie colonelle, la première ayant été supprimée, chaque

meistre-de-camp ou colonel d'un corps particulier s'étant à cet égard arrogé les prérogatives du colonel général, usage qui a commencé sous Henri III. vers l'an 1580.

Les *enseignes* de la cavalerie ont été nommées *étendards* & *guidons*, au lieu de *bannière* & *pennon*, en sorte que l'étendard est au guidon ce que la bannière étoit au pennon; cependant cette distinction ne subsiste plus parce que l'étendard est commun à tous les corps de cavalerie, ainsi l'on dit un *étendard de cavalerie* & un *guidon de gendarmerie*; mais dans cette dernière troupe c'est la charge qu'on nomme *guidon* & non pas l'*enseigne*, on la nomme *étendard* comme dans les autres corps: ces deux *enseignes* avoient tiré leur nom par similitude de l'action à laquelle elles sont propres. Le guidon est propre à guider & à conduire, l'étendard est fait pour être vu *étendu*; car il est attaché à sa lance de soutien de manière à paroître tel, soit au moyen du vent, ou par le moyen d'une verge de fer à laquelle le chiffon qui fait proprement l'étendard peut être attaché comme il l'étoit autrefois: un étendard ainsi envergé restoit bien étendu au-haut de sa pique, & il y tournoit tout d'une pièce comme une giroïette. Depuis l'introduction de la cornette blanche royale, le premier régiment de cavalerie a pris une cornette blanche pour sa compagnie colonelle, & outre cela il se nomme *la cornette blanche*, comme on a autrefois désigné les compagnies de cavalerie par le nom de *cornettes*; ainsi l'on disoit qu'il y avoit dans une armée 100 cornettes de cavalerie, pour signifier 100 compagnies.

Les étendards des dragons ont quelque ressemblance avec les anciens pennons, en ce qu'ils sont plus longs que ceux de la cavalerie, & se terminent en double pointe. Les étendards sont chargés d'armes ou de devises & de legendes en broderie. Les *enseignes* d'infanterie ne sont qu'une grande pièce de fort taffetas, avec une croix dont les bras s'étendent jusqu'aux bords; le fonds est un champ peint de couleurs différentes, avec des fleurs de lis semées sans nombre dans quelques-uns, dans d'autres une couleur pleine, & dans quelques autres encore des flammes de diverses couleurs comme dans les drapeaux des Suisses.

Dans l'infanterie l'officier qui porte le drapeau s'appelle *enseigne*, & dans la cavalerie celui qui porte l'étendard s'appelle *cornette*. Chaque bataillon a trois drapeaux dans l'infanterie, la cavalerie a deux étendards par escadron, & les dragons n'en ont qu'un; il s'appelle *drapeau* lorsque les dragons sont en bataillon, & *étendard* lorsqu'ils sont en escadron. Quand l'armée est rangée en bataille, tous les étendards sont à la première ligne, portés chacun sur le front de leurs escadrons; & à droite & à gauche du porte-étendard sont deux cavaliers qu'on choisit parmi les plus braves pour le défendre, & empêcher que l'ennemi ne s'en saisisse. Chaque étendard porte d'un côté un soleil d'or brodé, avec la devise de Louis XIV. *nec pluribus impar* en lettres d'or, & de l'autre la devise du régiment.

Il y a à chaque drapeau & chaque étendard un morceau de taffetas noiié entre l'étoffe de l'étendard ou drapeau & le bout de la lance: on appelle ce morceau de taffetas *la cravate*; sa couleur est ordinairement celle de la nation à laquelle appartient l'*enseigne* & la troupe; comme la France, blanc; l'Espagne, rouge; l'Empereur, verd; Bavière, bleu; Hollande, jaune, &c.

Chaque nation a aussi ses *enseignes* particulières.

Les *enseignes* des Turcs, comme celles de toutes les autres nations, sont attachées à une lance dont l'extrémité passe au dessus de l'étendard même.

Leurs étendards en général sont d'une étoffe de soie de diverses couleurs, chargée d'une épée flam-

boyante, environnée de caractères arabes en broderie; une grosse pomme dorée, attachée au bout de la lance, & surmontée d'un croissant d'argent, termine l'étendard; ce qui, selon eux, représente le Soleil & la Lune. Si au-dessous de la pomme dorée & autour de la lance il n'y a que de gros flocons de queue de cheval à longs crins teints de diverses couleurs, on appelle ces étendards *tongs*. L'étendue du commandement règle le nombre de ces queues; plus on a droit d'en faire porter devant soi, & plus on a d'autorité. On dit, *un bacha à deux queues*, *un bacha à trois queues*, pour signifier que celui-ci a plus de pouvoir que le premier.

Le principal étendard des Turcs est celui qu'ils appellent l'*étendard du prophète*, soit que ce soit celui de Mahomet même, ou quelqu'autre fait à son imitation. Il est verd. Les Turcs supposent que le *salavat* ou confession de foi mahométane, y étoit autrefois écrit en lettres noires; mais il y a long-tems que toute cette écriture est effacée: pour toute inscription on y voit le mot *alem* au bout de la lance. Il paroît déchiré en beaucoup d'endroits; aussi, pour le ménager, ne le déploie-t-on jamais. On le porte roulé autour d'une lance devant le grand-seigneur, & il demeure ainsi exposé jusqu'à ce que les troupes se mettent en marche. Aussi-tôt que l'armée est arrivée à son premier campement, on met l'étendard dans une caisse dorée, où se conservent aussi l'alcoran & la robe de Mahomet; & toutes ces choses chargées sur un chameau, précèdent le sultan ou le grand-visir. Autrefois cet étendard étoit en si grande vénération, que lorsqu'il arrivoit quelque sédition à Constantinople ou dans l'armée, il suffisoit de l'exposer à la vue des rebelles pour les faire rentrer dans le devoir.

Le chevalier d'Arvieux, *tome IV.* en décrivant la marche du grand-seigneur pour se rendre à l'armée, dit qu'entre deux *tongs* qui le précédoient, étoit un autre cavalier qui portoit un grand drapeau de toile ou d'étoffe de laine verte, simple & sans ornement; que le haut de la pique où il étoit attaché, étoit garni d'une boîte d'argent doré en forme d'un as de pique, qui renfermoit un alcoran; & que ce drapeau uni & sans ornement, qui représentoit la pauvreté & la simplicité dont Mahomet faisoit profession, étoit suivi de deux autres fort grands de damas rouge ornés de passages de l'alcoran dont les lettres étoient formées de feuilles d'or appliquées à l'huile, après lequel suivoit un troisième de toile ou d'étoffe de laine légère, tout rouge & sans ornement, qui est l'étendard de la maison impériale.

Sept grands étendards ou *tongs* précèdent le grand-seigneur lorsqu'il va en campagne. Tous les gouverneurs de provinces ont aussi leurs étendards particuliers, comme des symboles de leur pouvoir, qui les accompagnent dans toutes leurs cérémonies, qu'ils placent dans un lieu remarquable de leur logis, & en guerre à la porte de leur tente.

S'il est question de lever une armée, tous les particuliers se rangent sous l'étendard du sanjac, chaque sanjac sous celui du bacha, & chaque bacha sous celui du beglerbeg. On arbore aussi à Constantinople les queues de cheval en différens endroits, pour marque de déclaration de guerre. Les bachas qui ne sont point d'un rang inférieur aux visirs, quoiqu'ils ne soient pas honorés de ce titre, ont deux queues de cheval, un *alem* verd, & deux autres étendards, aussi-bien que les princes de Moldavie & de Valachie; un beg ou sanjac a les mêmes marques d'honneur, excepté qu'il n'a qu'un *tong*. L'*alem* ou grand étendard du grand-visir, quand il est à la tête des troupes, est beaucoup plus distingué que ceux des autres officiers généraux. Celui qu'on trouva devant la tente du grand-visir à la levée du siège de

Vienne en 1683, étoit de crin de cheval marin travaillé à l'aiguille, brodé de fleurs & de caractères arabesques. La pomme étoit de cuivre doré, & le bâton couvert de feuilles d'or. Celui que le roi de Pologne envoya à Rome pour marque de cette victoire, étoit encore plus riche. Le milieu de cet étendard étoit de brocard d'or à fond rouge; le tout de brocard, argent, & verd, & les lambrequins de brocard incarnat & argent. On y voit ces paroles brodées en lettres arabes, *la illahe illa allah Mahamet reful allah*; ce qui signifie, *il n'y a point d'autre Dieu que le seul Dieu, & Mahomet envoyé de Dieu*. On li-soit encore dans les rebords d'autres caractères arabes, qui signifioient *plaise à Dieu nous assister avec un secours puissant; c'est lui qui a mis un repos dans le cœur des fideles pour fortifier leur foi*. Le bâton de l'étendard étoit surmonté d'une pomme de cuivre doré, avec des houpes de soie verte.

Les étendards ou drapeaux des jannissaires sont fort petits, & mi-partis de rouge & de jaune, surchargés d'une épée flamboyante en forme d'un éclat de foudre, vis-à-vis d'un croissant. Ceux des spahis sont rouges, & ceux des felictarlis sont jaunes. Tous les étendards des provinces sont à la garde d'un officier nommé *émir alem*, c'est-à-dire chef des drapeaux. Il a aussi la garde de ceux du sultan, qu'il précède immédiatement à l'armée, faisant porter devant lui une cornette mi-partie de blanc & de verd, pour marque de sa dignité.

Parmi les Tartares Monguls, ou Orientaux, chaque tribu a son *ki* ou étendard, qui consiste en un morceau d'étoffe appelé *kitaïka*, qui est d'une aune en quarré, attaché à une lance de douze piés de haut. Chez les Tartares mahométans, chaque *ki* a une sentence particulière avec son nom écrit en arabe sur cette *enseigne*: mais chez les Tartares idolâtres, tels que les Kalmouts, chaque horde ou tribu a un chameau, un cheval, ou quelqu'autre animal, & encore quelqu'autre marque distinctive, pour reconnoître les familles d'une même tribu. Les Tartares européens ont aussi des drapeaux & étendards, chargés de figures & de symboles: tels que celui d'un kam des Tartares de Crimée, pris par les Moscovites en 1738; il étoit verd portant une main ouverte, deux cimètres croisés, un croissant, & quelques étoiles, & le bouton d'en-haut étoit garni de plumes. Guer, *mœurs des Turcs*, *tome II. mém.* du chevalier d'Arvieux, *tome IV.* Beneton, *comm. sur les enseignes*.

Les Sauvages d'Amérique ont aussi des espèces d'*enseignes*. Ce sont, dit le P. de Charlevoix dans son journal d'un voyage d'Amérique, de petit morceau d'écorce coupée en rond, qu'ils mettent au bout d'une perche, & sur lesquels ils ont tracé la marque de leur nation, ou de leur village. Si le parti est nombreux, chaque famille ou tribu a son *enseigne* avec sa marque distinctive, qui leur sert à se reconnoître & à se rallier. (G)

ENSEIGNE DE VAISSEAU, (*Marine.*) c'est un officier qui a rang après le lieutenant, & qui lui doit obéir; mais en son absence, l'*enseigne* fait les fonctions du lieutenant. (Z)

ENSEIGNE DE POUPE, (*Marine.*) c'est le pavillon qui se met sur la poupe. L'*enseigne de poupe* dans les vaisseaux françois est blanche pour les vaisseaux de guerre, & bleue pour les vaisseaux marchands. (Z)

ENSEIGNE, f. f. petit tableau pendu à une boutique de marchand, ou à une chambre d'ouvrier pour le désigner. L'on appelle encore *enseigne*, un tableau qu'on met sous l'avent d'une boutique, & qui tient toute sa longueur.

ENSEIGNEMENT, f. m. (*Jurisp.*) sont les preuves que l'on donne de quelque chose, tant par titres

& piéces que par d'autres indications. Voyez PREUVE. (A)

ENSELLÉ, adj. (*Manège & Maréch.*) cheval *ensellé* : on désigne par ce mot un cheval dont le dos, au lieu d'être uni & égal dans toute son étendue, creuse dans son milieu, & y est, vû cette espèce de concavité, infiniment plus bas que par-tout ailleurs.

Les chevaux ainsi conformés ont, il est vrai, l'encolure haute & relevée, la tête bien placée, l'avant-main, tout le bout de devant beau, nombre d'entre eux ont de la légèreté ; mais il en est aussi beaucoup qui sont foibles & qui se lassent aisément.

Il est extrêmement difficile d'ajuster la selle qu'on leur destine, & l'on est contraint de charpenter les arçons différemment, pour les approprier à leur tournure défectueuse. Voyez SELLE. (c)

ENSEMBLE, (*Peint.*) Voici un mot dont la signification vague en apparence, renferme une multitude de lois particulières imposées aux Artistes ; premièrement par la nature, ou, ce qui revient au même, par la vérité ; & ensuite par le raisonnement, qui doit être l'interprète de la nature & de la vérité.

L'*ensemble* est l'union des parties d'un tout.

L'*ensemble* de l'univers est cette chaîne presque entièrement cachée à nos yeux, de laquelle résulte l'existence harmonieuse de tout ce dont nos sens jouissent. L'*ensemble* d'un tableau est l'union de toutes les parties de l'art d'imiter les objets ; enchaînement connu des artistes créateurs, qui le font servir de base à leurs productions ; tissu mystérieux, invincible à la plupart des spectateurs, destinés à jouir seulement des beautés qui en résultent.

L'*ensemble* de la composition dans un tableau d'histoire est de deux espèces, comme la composition elle-même, & peut se diviser par conséquent en *ensemble pittoresque*, & en *ensemble poétique*.

Les acteurs d'une scène historique peuvent sans doute être fixés dans les ouvrages des auteurs qui nous l'ont transmise. La forme du lieu où elle se passe, peut aussi se trouver très-exactement déterminée par leur récit : mais il n'en restera pas moins au choix de l'artiste un nombre infini de combinaisons que peuvent éprouver entre eux les personnages essentiels & les objets décrits. C'est au peintre à créer cet *ensemble pittoresque* ; & je crois qu'on doit moins craindre de voir s'épuiser la variété dans les compositions, que le talent d'embrasser toutes les combinaisons qui peuvent la produire.

Celle des combinaisons possibles à laquelle on s'arrête, est donc dans un tableau son *ensemble pittoresque* ; il est plus ou moins parfait, selon que l'on a plus ou moins réussi à rendre les groupes vraisemblables, les attitudes justes, les fonds agréables, les draperies naturelles, les accessoires bien choisis & bien disposés.

L'*ensemble poétique* exige à son tour cet intérêt général, mais nuancé, que doivent prendre à un événement tous ceux qui y participent. L'esprit, l'âme des spectateurs veulent être satisfaits, ainsi que leurs yeux ; ils veulent que les sentimens dont l'artiste a prétendu leur faire passer l'idée, aient dans les figures qu'il représenté une liaison, une conformité, une dépendance, enfin un *ensemble* qui existe dans la nature. Car dans un événement qui occasionne un concours de personnes de différens âges, de différentes conditions, de différens sexes ; le sentiment qui résulte du spectacle présent, semblable à un fluide qui tourbillonne, perd de son action en s'étendant loin de son centre : outre cela, il emprunte ses apparences différentes de la force, de la faiblesse, de la sensibilité, de l'éducation, qui sont comme différens milieux par lesquels il circule.

Tome V.

Dans cette multitude d'obligations qu'imposent les lois de l'*ensemble*, on juge bien que la couleur revendique ses droits.

Son union, son accord, sa dégradation insensible, forment son *ensemble* ; le clair-obscur compose le sien des groupes de lumière & d'ombre, & de l'enchaînement de ses masses : mais ce sujet mérite bien que l'on consulte les articles qui sont plus particulièrement destinés à les approfondir ; ainsi je renverrai entre autres, pour l'explication plus étendue de ce genre d'*ensemble*, au mot HARMONIE, qui l'exprime.

La couleur a des tons, des proportions, des intervalles ; il n'est pas étonnant que la Peinture emprunte de la Musique le mot *harmonie*, qui exprime si bien l'effet que produisent ces différens rapports : & la Musique à son tour peut adopter le mot *coloris* ; en nommant ainsi cette variété de style qui peut l'affranchir d'une monotonie, à laquelle il semble qu'elle s'abandonne parmi nous.

Si je ne me suis arrêté qu'à des réflexions générales sur le mot *ensemble*, on doit sentir que je l'ai fait pour me conformer à l'idée que présente ce terme : cependant il devient d'une signification moins vague & plus connue, lorsqu'il s'applique au dessin. Il est plus communément employé par les artistes ; & de cet usage plus fréquent doit naturellement résulter une idée plus nette & plus précise : aussi n'est-il pas d'éleve qui ne sache ce qu'on entend par l'*ensemble* d'une figure, tandis que peut-être se trouveroit-il des artistes qui auroient peine à rendre compte de ce que signifie *ensemble poétique* & *ensemble pittoresque*.

Cet usage plus ou moins fréquent des termes de Sciences & d'Arts, est un des obstacles les plus difficiles à vaincre pour parvenir à fixer les idées des hommes sur leurs différentes connoissances. Les mots sont-ils peu usités ? on ne connoît pas assez leur signification. Le deviennent-ils ? bien-tôt ils le sont trop ; on les détourne, on en abuse au point qu'on ne sauroit plus en faire l'usage méthodique auquel ils sont destinés.

Mais sans m'arrêter à citer des exemples trop faciles à rencontrer, je reviens au mot *ensemble*. Lorsqu'il s'agit d'une figure, c'est l'union des parties du corps & leur correspondance réciproque. On dit un *bon* ou un *mauvais ensemble* ; par conséquent le mot *ensemble* ne signifie pas précisément la perfection dans le dessin d'une figure, mais seulement l'assemblage vraisemblable des parties qui la composent.

L'*ensemble* d'une figure est commun & à la figure, & à l'imitation qu'on en fait. Il y a des hommes dont on peut dire qu'ils sont *mal ensemble* ; parce que disgraciés dès leur naissance, leurs membres sont effectivement mal assemblés. Mais n'est-il pas étonnant que l'extravagance des modes & l'aveuglement des prétentions aient souvent engagé plusieurs de ces êtres indéfinissables qu'on nomme *petits-maitres*, à défigurer un *ensemble* quelquefois très-parfait, ou au moins passable, dont ils étoient doüés, pour y substituer une figure décomposée qui contredit désagréablement la nature ?

Les graces sont plus respectées par la Peinture ; & si on ne leur sacrifie pas toujours, au moins a-t-on toujours pour objet d'obtenir leur aveu par la perfection de l'*ensemble*. Les Grecs qui entre autres avantages ont sur nous celui de nous avoir précédés, ont fait une étude particulière de ce qui doit constituer la perfection de l'*ensemble* d'une figure.

Ils ont trouvé dans leur goût pour les Arts, dans leur émulation, dans les ressources de leur esprit, & dans les usages qu'ils pratiquoient, des facilités & des moyens qui les ont menés à des succès que nous admirons. Je reprendrai ce fil, qui me conduiroit insensiblement à parler des proportions, & de la grace, aux mots PROPORTION, GRACE ; voyez aussi

X X x x

BEAU; & je me contenterai de dire que la justesse de l'*ensemble* dépend beaucoup de la connoissance de l'Anatomie, puisqu'il est l'effet extérieur des membres mis en mouvement par les muscles & les nerfs, & soutenus dans ce mouvement par les os qui font la charpente du corps.

L'effet du *tout ensemble* est, comme on le sent bien, le résultat des *ensembles* dont je viens de parler, comme le mot *effet général* est le résultat des effets particuliers de chacune des parties de l'art de peindre, dont on fait usage dans un tableau. Voyez EFFET. Cet article est de M. WATELET.

ENSEMBLE, f. m. en Architecture, se dit de toutes les parties d'un bâtiment, qui étant proportionnées les unes avec les autres, forment un beau tout, ce qu'on entend quelquefois aussi par *masse*; on dit, la masse d'un tel édifice, ou bâtiment, fait un *bel ensemble*. (P)

ENSEMBLE, (Art militaire.) L'*ensemble* dans la tactique, c'est l'exacte exécution des mêmes mouvemens, de la même manière, & dans le même tems.

Ainsi l'*ensemble* dans la marche d'une troupe, ou d'un bataillon, c'est l'union de tous les hommes du bataillon, qui doivent agir comme s'ils étoient mûs par une seule & même cause qui agiroit également sur chacun d'eux. Une troupe dont tous les soldats marchent bien *ensemble*, garde toujours son même arrangement: ses rangs & ses files sont toujours en ligne droite, & aucune des parties ne va ni plus vite, ni plus lentement que l'autre.

Cet *ensemble* est d'une grande utilité dans les mouvemens des troupes; mais les soldats ne peuvent l'acquérir que par un exercice fréquent. (Q)

ENSEMBLE, (Manège.) L'*ensemble* n'est autre chose que la situation d'un cheval exactement contre-balancé sur ses quatre membres. Mettre un cheval *ensemble*, c'est l'obliger à rassembler les parties de son corps & ses forces, en les distribuant également sur ses quatre jambes, & en les réunissant pour ainsi dire. On prononce sans cesse le mot d'*ensemble* dans nos manèges; peu d'écuyers sont en état de le définir. On verra toute l'étendue de sa signification à l'article UNION. (e)

ENSEMENCER, v. act. On dit *ensemencer* une terre, un potager, une pépinière, quand on la fait labourer, fumer, & qu'on y a semé les plantes convenables. Voyez SEMENCE. (R)

ENSINIER, v. act. c'est chez les *Tondeurs de draps* un terme qui signifie *graisser* légèrement une étoffe avec du saindoux, pour la rendre plus aisée à être frisée.

ENSISHEIM, (Géog. mod.) ville de la haute Alsace, en France. Elle est située sur l'Ill. Long. 25^d. 1^l. 55^u. lat. 47^d. 51^l. 2^u.

ENSKIRREN, (Géog. mod.) ville de Westphalie, en Allemagne. Elle appartient au duché de Juliers. Long. 23. 56. lat. 50. 58.

ENSOUILLE, f. f. terme de rivière, petite corde servant à retenir le bout de la croûte d'un gouvernail d'un bateau foncet.

* ENSOUFRER, v. act. c'est exposer les laines au soufre. L'endroit où on les expose s'appelle l'*ensouffroir*. Cette préparation se donne à tous les ouvrages en laine blanche. Pour cet effet, on prend une terrine bien vernissée; on en couvre le fond de cendre; on forme sur ces cendres un petit bucher de bâtons de soufre. On prend les ouvrages au sortir de la fouloire pour les bonnetiers, les couverturiers, les drapiers, &c. en un mot, pour tous les ouvriers en laine. On passe dans un des bouts un petit bout de fil en boucle; on passe la boucle dans des cordes tendues, auxquelles les ouvrages restent suspendus. On met le feu au soufre: la vapeur du soufre leur donne une blancheur éclatante, & les rend plus fa-

ciles à peigner. Mais il faut bien observer que la terrine soit de terre vernissée, & non pas de fer: le soufre détache, selon toute apparence, des particules qui empêchent le blanchiment; car il est d'expérience que cet effet en produit.

* ENSUPLE, ENSUBLE, ENSOUBLE, ENSOUPLE, f. f. terme général d'Ourdisage. Tous les métiers des manufacturiers en soie, en laine, en fil, &c, ont des *ensuples*. Ce sont deux rouleaux de bois, dont l'un est placé au-devant du métier, & l'autre au derrière. La chaîne est portée sur ces rouleaux; elle se déroule de dessus l'*ensuple* de derrière, à mesure que l'étoffe se fabrique: & l'étoffe fabriquée s'enroule sur celle de devant.

Nous allons donner la description des *ensuples* du manufacturier en soie, du rubanier, du friseur d'étoffe, du tapissier & du tisserand; celles du gazier, du drapier, & des autres ouvriers ourdisseurs, en diffèrent peu: & d'ailleurs nous en parlerons aux articles de leur métier. Voyez DRAP, GAZE, &c.

Ensuple de devant, partie du métier de l'étoffe de soie. L'*ensuple* de devant le métier est un rouleau de 6 à 7 pouces de diamètre, de 3 piés environ de longueur. Il a une chanée de 2 piés environ, de $\frac{3}{4}$ de pouce de large, sur autant de profondeur, dans laquelle entre la verge & le compositeur. Il a à un bout un cercle de fer qui est coché, pour servir à faire la chaîne tirante, au moyen du chien de fer qui mord dans les cochées dudit cercle. Il est de plus, & du même côté, percé à double; & au moyen de ces trous, dans lesquels entre la cheville de fer, on tourne l'*ensuple* avec la cheville, à force d'hommes, & on dévide l'étoffe à mesure qu'elle se fabrique.

Ensuple de derrière. L'*ensuple* de derrière est un rouleau de bois de 7 pouces de diamètre & de 4 piés de long environ. Il est percé à double d'un côté, & il avoit jadis de l'autre un nerf de bœuf, cloûé tout-au-tour, pour fixer la corde du valet: mais les *ensuples* d'aujourd'hui ont des moulures qui tiennent lieu du nerf de bœuf dont on parle.

Ensuple de velours uni. L'*ensuple* du velours uni est fait comme celui des autres étoffes; il n'y a de différence que dans la chanée, qui est plus large à l'embouchure, & qui perce l'*ensuple* d'outre en outre.

Ensuple de velours façonné. L'*ensuple* du velours façonné est faite comme celles ci-dessus, avec cette différence, qu'il n'y a point de chanée: & pour contenir l'étoffe à mesure qu'elle se fabrique, ces sortes d'*ensuples* sont garnies de petites pointes de fer très-aiguës, qui entrent dans l'étoffe à mesure qu'elle se roule dessus.

Ensuple de poil. L'*ensuple* de poil est faite comme l'*ensuple* de derrière, décrite ci-dessus, avec la seule différence, qu'elle est de moitié plus petite, & que les deux bouts sont proportionnés au rayon, dont l'ouverture est ordinairement très-petite.

Ensuple de devant est une pièce de bois ronde, d'environ 4 ou 5 pouces de diamètre, de toute la largeur du métier: elle est terminée à ses deux bouts par deux petits tourillons qui entrent dans deux petites mortaises pratiquées dans les deux barres de long du métier. La même *ensuple* est traversée diamétralement du côté de la main droite de l'ouvrier, à 5 ou 6 pouces de son extrémité, par deux menus bâtons, dont les bouts saillans servent à faire rouler ladite *ensuple*, lorsque l'ouvrier tire sa tirée. Il est bon de dire que lorsque l'on fait quelque ouvrage extrêmement lourd, ces deux bâtons croisés se trouvent répétés à l'autre bout de l'*ensuple*; ce qui fait que l'ouvrier, par cette double force réunie, vient plus aisément à bout de tirer sa tirée. Cette *ensuple* a encore à son bout, à main gauche, une roue dentelée: il y a un trou carré pratiqué dans le centre de cette roue, & qui sert à la tenir fixée

sur la pièce, aussi quarrée, de l'*ensuple*, qui lui sert d'axe. Cette roue ne doit pas être fixée à demeure dans ce tenon, attendu que si l'on vouloit que l'*ensuple* enroulât en-dessous, au lieu d'enrouler dessus, il n'y auroit qu'à retourner cette roue, dont les dents, se trouvant en sens contraire, arrêteront l'*ensuple* du côté que l'on jugera nécessaire. Cette roue est rendue stable, & fixe l'*ensuple*, au moyen d'une petite pièce de bois, appelée *chien*, attachée sur la barre de long, du côté de la roue que l'on décrit, dont la machoire engrenant dans les dents de la roue, du sens opposé à son tirage, l'empêche de dérouler. L'usage de cet *ensuple* est de recevoir l'ouvrage fait, à mesure que l'ouvrier tire ce que l'on appelle *tirée*. Voyez TIRE.

ENSUPLE, (*Rubanier*) est une pièce de bois faite au tour : les bouts qui la terminent sont menus, pour entrer dans les échancrures des potenceaux : les moulures servent, par leur éminence, à retenir les cordes des contre-poids, & les empêcher de glisser. Il y a une entaille pratiquée dans le corps de l'*ensuple*, pour recevoir le vergeon, passé lui-même dans les foies de la pièce. Lorsque ce vergeon est placé dans cette entaille, on glisse sur lui deux ficelles, nommées *brasselets*, qui sont entortillées & nouées sur l'*ensuple* : ces ficelles venant sur ce vergeon, le retiennent & l'empêchent de sortir de sa place ; conséquemment les foies de la chaîne se déroulent de dessus les *ensuples*, jusqu'à ce que le vergeon ainsi arrêté par les ficelles ci-dessus dites, qui servent à le retenir, l'*ensuple* ne pourra plus dérouler : pour lors on se sert de la corde à encorder, qu'il faut voir à son lieu. L'usage des *ensuples* est de porter tout ce qu'on appelle *chaîne*.

ENSUPLE, (*Drapier*) est une partie de la machine à friser, sur laquelle tourne l'étoffe en sortant de dessous les tables. Elle est garnie de cardes de fer, pour empêcher l'étoffe de se chiffonner sous les tables, & soutenue sur un châssis sur le devant, dans deux petits collets à chaque montant. L'*ensuple* se termine à droite par un hérisson, qui reçoit son mouvement d'une petite lanterne placée vis-à-vis. Voyez HÉRISSE, & les figures, Planches de la Draperie.

ENSUPLE, espèce de gros & long cylindre ou rouleau de bois, placé en large sur le derrière du métier de ceux qui travaillent de la navette, tels que sont les Tisserands, Tisseurs ou Tissiers, &c. On l'appelle aussi *rouleau*. Voyez BASSE-LISSE.

ENSUPLE, pièce du métier des Tisserands ; c'est un gros cylindre ou rouleau de bois long, placé en large sur le derrière du métier, sur lequel les fils qui composent la chaîne d'une toile sont roulés, & d'où on les déroule à mesure que la toile se fabrique. Cette *ensuple* est percée, par les deux bouts, de plusieurs trous, dans lesquels on introduit un bâton, appelé le *bachelier*, pour l'arrêter & l'empêcher de se dérouler.

ENTABLEMENT, f. m. du latin *tabulatum*, plancher, (*Architecture*.) Sous ce mot on entend la partie qui couronne la colonne, ou le pilastre. Il a, selon Vignole, le quart de l'ordre ; selon Palladio, le cinquième, & selon Scamozzi, entre le quart & le cinquième. Les autres commentateurs de Vitruve sont aussi d'avis différent ; mais les trois que nous citons sont le plus généralement approuvés, & peuvent être employés avec succès suivant ces trois mesures, selon qu'ils couronnent un édifice qui a plus ou moins d'étendue, plus ou moins d'élévation, ou qui doit être apperçu d'un point de distance plus ou moins éloigné.

L'*entablement* est nommé improprement, par Vitruve & Vignole, *ornement* : il ne faut pourtant pas confondre ces deux mots ; car l'*entablement*, qui est une partie essentielle de l'ordre, est lui-même sus-

ceptible d'ornement, en plus ou moins grande quantité, selon qu'il appartient à un ordre viril ou délicat. On dit : cet *entablement* couronne bien cet édifice ; les ornemens qui y sont appliqués sont d'un beau choix : les ornemens sont donc les parties de détail de l'*entablement* ; celui-ci en est la totalité.

L'*entablement* en général est composé de trois parties ; savoir, de l'architrave (voyez ARCHITRAVE), de la frise (voyez FRISE), & de la corniche (voyez CORNICHE). Le rapport le plus parfait que l'on puisse donner à ces trois membres, est de faire en sorte que l'architrave soit à la frise, ce que la frise est à la corniche. Les *entablemens* toscan & ionique de Vignole sont disposés ainsi ; dans le premier l'architrave a 12 pouces, la frise 14, & la corniche 16 pouces : dans le second l'architrave 1 module $\frac{1}{4}$, la frise 1 module $\frac{1}{2}$, & la corniche 1 module $\frac{3}{4}$: les autres *entablemens* de cet auteur sont moins réguliers. Plusieurs architectes font leur corniche égale à leur architrave ; Serlio fait les trois membres de l'*entablement* toscan égaux. (Voyez le Parallèle de M. de Chambray.) Rien n'est plus propre à diriger le goût que de constater les rapports qu'on doit observer entre les parties & le tout, non-seulement de l'*entablement* dont nous parlons, mais aussi de l'ordre en général, qui nécessairement doit donner le ton à toute la décoration d'un édifice, soit qu'on y emploie les ordres, soit qu'on veuille seulement n'en emprunter que l'expression. (P)

ENTABLER, v. act. (*Manège*) Quelques-uns ont très mal-à-propos confondu ce mot avec celui d'*acculer*, & ont employé cette dernière expression dans le sens qui naturellement ne convient qu'à la première. Nous expliquerons ici la différence de la signification de l'une & de l'autre.

Tout cheval *entablé* est celui dont les hanches dépassent les épaules, lorsqu'il manie de deux pistes, tant sur les voltes que sur les changemens de main, larges ou étroits.

Cette fautive position précipite le devant & le derrière dans une contrainte, qui non-seulement s'oppose à toute justesse, mais qui est capable de causer de véritables desordres. Les épaules, d'une part, trop en dehors, & de l'autre les hanches trop rapprochées du dedans, ou du centre, ne jouissent plus de cette liberté mutuelle & nécessaire qu'elles se communiquent ou se ravissent toujours réciproquement, attendu l'intimité de leur rapport & de leur correspondance : dès-lors l'animal ne sauroit avancer, ainsi qu'il le doit, un pas à chaque tems ; au contraire, il se resserre, il se retrécit du derrière ; & si on ne le tire de cette situation forcée, il est impossible qu'enfin il ne s'accule.

Ce défaut, qui se rencontre dans une multitude étonnante de chevaux, est naturel ou accidentel : naturel, quand on peut en accuser l'animal ; accidentel, quand il a pour principe des leçons prématurées, peu réfléchies, administrées sans jugement, ou quand il n'est que momentané, & qu'il ne peut être imputé qu'à une faute passagère du cavalier. On ne doit donc point être surpris qu'un cheval faible de reins, dont les jarrets n'ont point de solidité & sont atteints de divers maux, & dont le derrière est en proie à quelque douleur, ainsi que celui qui est né avec une si forte disposition à s'unir, que la nature l'a en quelque façon construit pour être ramingue, s'*entable* souvent & facilement. Nous devons l'être encore moins de le voir tomber dans ce vice, lorsque, sans avoir égard à son peu de souplesse, à la nécessité de le déterminer, de le resserrer, de l'élargir avec soin sur les voltes simples & par le droit (voyez ÉLARGIR), & sans penser à l'obligation de perfectionner son appui & de parer à l'incertitude de ses hanches faibles ou trop légères, on

a cherché à l'assujettir précipitamment & tout-à-coup, ainsi que le pratiquent encore aujourd'hui nombre de maîtres, qui se persuadent que les aides forcées des jambes, & même les châtimens redoublés, sont la seule voie & l'unique moyen d'engager le derriere à accompagner le devant de l'animal, qu'ils mettent indistinctement sur deux pistes. Dans le premier cas, le cheval s'entable sans doute, à raison de sa foiblesse, ou des maux qu'il ressent; & si son derriere se resserre plutôt qu'il ne s'élargit, ce n'est que parce que l'épaule ne recevant pas de ce même derriere les secours dont elle auroit besoin pour embrasser beaucoup de terrain, & étant trop retenue sur le dehors, la hanche de ce même côté est surchargée, & par conséquent l'animal est obligé de jeter son extrémité postérieure dans le sens contraire, c'est-à-dire, dans celui où il est plus libre & moins contraint. Dans le second cas, il ne falsifie sa ligne que par la mauvaise habitude qu'on lui a suggérée; & l'on peut dire qu'il ne s'entable que pour avoir été trop entablé.

Il suffit de connoître la source de ce mouvement faux & desordonné, pour être instruit des moyens d'y remédier. Le derriere du cheval se meut toujours dans le sens opposé à celui où se meut le devant: ce principe est d'autant plus constant, qu'il est tiré de la structure de l'animal. Or lorsqu'il s'agira de maintenir la croupe en liberté, ou de l'assujettir proportionnellement à la capacité du cheval & au genre d'action, à laquelle je le sollicite, je déterminerai toujours plus ou moins l'épaule, selon ce genre d'action & son pouvoir: pour cet effet je croiserai plus ou moins ma rene de dehors, en la portant en-dedans; & l'épaule étant constamment libre, le derriere ne fera jamais trop asservi. De plus, si les hanches tendoient, attendu la grande facilité que je leur conserve, à s'éloigner du centre, plutôt qu'à s'en approcher, c'est-à-dire, à s'élargir plutôt qu'à se retrécir, je les soutiendrois; non d'abord avec ma jambe de dehors, mais en croisant ma rene de dedans en-dehors, & en mettant en second lieu ma rene de dehors à moi, & je n'approcherois ma jambe qu'autant que les effets résultans de ma main feroient impuissans.

Mais il n'est pas question ici d'indiquer les moyens de commencer à mettre un cheval sur deux pistes, ce détail appartient à l'article qui concerne les voltes ou les changemens de main: je ne dois donc me proposer dans celui-ci, que de rechercher les voies de corriger l'animal qui s'entable. De quelque cause que provienne le retrécissement de son derriere, on y obviendra, 1^o par le secours de la rene de dehors, qui étant croisée, renversera l'épaule en-dedans; 2^o par celui de la rene de dedans à soi; 3^o enfin par celui de la jambe de ce même côté, appliquée avec plus ou moins de ménagement au corps du cheval. Ces trois aides seront employées dans l'ordre où je les décris: elles ne doivent être mises en usage que successivement; car réunies & données ensemble, elles le surprendroient inévitablement. Il est néanmoins des chevaux qui ne peuvent être réduits à l'obéissance que par les châtimens & par le fer; tels sont les chevaux ramingues, coleres, obstinés, & dans lesquels cette habitude est invétérée. Il est bon, après avoir lassé & épuisé sa patience, d'en venir prudemment aux actes de rigueur; mais on ne sauroit traiter avec trop de douceur & trop d'égard, ceux qui ont une débilité naturelle, puisque l'exécution leur coûte plus qu'à d'autres, & ceux qui montrent beaucoup d'ardeur & de vivacité, parce qu'on courroit risque de les gendарmer & de les confirmer dans leur vice, plutôt que de les en guérir. Du reste la méthode la plus assurée, relativement au cheval qui s'entable conséquemment aux fausses leçons qu'il a

reçues, est de le remettre aux premiers principes de l'école, & de les lui faire entendre. Lorsqu'on l'aura conduit, & qu'on l'aura fait passer avec ordre par tous ceux qui peuvent le préparer à décrire des voltes ou des changemens de main larges & étroits, en observant les hanches, on tentera de le faire passer sur ces différentes formes de terrain: s'il persévère dans son retrécissement, & s'il se ressent toujours des anciennes impressions, on le châtierra selon son naturel & son inclination: on le soutiendra, on l'attaquera discrètement avec la jambe de dedans, on le fera marcher quelques pas par le droit; & lorsque les hanches seront élargies, on l'arrondira de nouveau, ou on le rappellera sur une diagonale. J'observerai encore que les chevaux s'entablent plus fréquemment dans les changemens de main, lorsqu'ils sont larges que lorsqu'ils sont étroits; la longueur de la ligne fatigue ceux qui sont foibles, & révolte les autres.

En coupant ou en interrompant souvent la marche du cheval qui travaille de deux pistes, pour ne le faire cheminer que sur une seule & droit devant lui, & en passant alternativement de l'une à l'autre de ces actions, on est en quelque façon assuré de l'empêcher enfin de s'entabler. Il est même à-propos, lorsqu'il s'entable avec précipitation, & qu'il jette violemment son derriere en-dedans, de le pincer vivement du talon du même côté, & de profiter du port ou de la situation actuelle de son épaule en-dehors, pour le contre-changer. Au bout de quelques pas on le remet par le droit; on le fait rentrer ensuite sur la ligne oblique, & on le contre-change de nouveau lorsqu'il commet la même faute.

Si le terme d'entabler, de s'entabler est uniquement restreint à la seule signification du retrécissement du derriere, quel sera le sens dans lequel nous employerons celui d'acculer, de s'acculer? Il me semble que cette question est facile à résoudre, d'autant plus que ce dernier mot présente en quelque sorte à l'esprit l'idée de l'action même qu'il désigne. Supposons que par une cause quelconque les jambes antérieures soient tellement rejetées en-arrière, ou les jambes postérieures tellement rejetées en-avant, que les piés de derriere outre-passent le centre de gravité de l'animal, il est certain que dès-lors les hanches étant non-seulement surchargées, ainsi que les jarrets, mais étant hors de leur point de force & de soutien, elles fléchiront de manière que le cheval s'accroupira, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi; & voilà ce que nous appellons en général être acculé. Que s'il demouroit un certain intervalle de tems dans cette fautive position, sa chute en-arrière seroit inévitable. Les chevaux qui ont peu de reins, des jarrets foibles & mous, & dont le derriere peche par quelque maladie, sont plus sujets à s'acculer que les autres. Lorsque pour élargir le derriere du cheval qui s'entable, & pour renverser l'épaule en-dedans, nous agissons de la main, de manière que l'effet de notre rene de dehors qui ne croise point assez, contraint la partie que nous voudrions dégager, nous acculons l'animal. Nous l'entablons & l'acculons encore en même tems, quand nous le renfermons si fort, que d'une part la sujétion dans laquelle il est l'oblige de se resserrer du derriere, & de l'autre de reculer du devant, ce même derriere étant immobile & fixé en-dedans. Enfin tout cheval peut être acculé dans les piliers, au parer, au reculer, &c. Voyez ces mots à leur place. On conçoit d'avance qu'il ne peut être tiré de cet état chancelant & incertain, qu'autant que les piés antérieurs acquerront la liberté de s'éloigner de ceux de derriere; ou qu'enfin ceux de derriere, par un effort que n'accompagne jamais la grace, parviendront eux-mêmes à se dégager. (e)

* **ENTACAGE**, f. m. (*Manuf. en velours.*) c'est un assemblage de différentes baguettes, qui se place en une chanée ou logement pratiqué à l'ensuple de devant des métiers à velours.

Cette ensuple étoit, avant l'invention de cette machine ingénieuse, garnie de petites pointes qui passaient à-travers le velours, & qui le tenoient appliqué sur l'ensuple. On étoit obligé d'employer ces pointes aux velours, parce que si l'on eût enroulé cette étoffe sur elle-même, comme les autres, son poil se feroit écrasé, n'auroit pu se redresser, & l'étoffe eût été gâtée; mais d'un autre côté les pointes l'érailloient, la cribloient de petits trous; & nuisoient beaucoup à sa qualité. Ce fut ce qui déterminait un ouvrier à chercher un remède à ces inconvénients; & il trouva l'*entacage*, qui consiste à faire faire plusieurs tours au velours, sur des baguettes auxquelles son envers est toujours appliqué, & contre lesquelles il est si fortement retenu par le seul frottement, qu'on déchireroit plutôt l'étoffe que de l'en séparer. Entre ces baguettes il y en a à la vérité une de fer assez large, & dont la surface est toute hachée, afin d'augmenter le frottement par ces inégalités. On trouvera à l'*article* **VELOURS** une description plus détaillée de cette invention, & l'on en verra la figure & la coupe dans nos Planches de soierie. En attendant nous proposons à ceux qui voudront sentir tout le mérite de cette invention, de résoudre ce problème de Mécanique: *Substituer aux pointes de l'ensuple, une machine telle que l'étoffe soit tenue fortement & également tendue sur toute sa largeur, sans la percer de trous ni écraser son poil.*

ENTAILLE, f. f. *en Architecture*; c'est une ouverture qu'on fait pour joindre quelque chose avec une autre. Les entailles se font *quarrément* de la demi-épaisseur du bois, *par embrèvement à queue d'aronde*, *en adent*, &c. ainsi que les assemblages. On fait des entailles dans les incrustations de pierre ou de marbre, pour y placer les morceaux postiches. On fait encore des entailles *à queue d'aronde*, pour mettre un tenon de nœud de bois de chêne, ou un crampon de fer ou de bronze incrusté de son épaisseur, pour retenir un fil dans un quartier de pierre, ou dans un bloc de marbre. (P)

ENTAILLES, (*Lutherie.*) ce sont dans le sommier de l'orgue, ces vuides ou mortoises que l'on fait aux longs côtés du châssis, pour recevoir les barres qui forment les gravures. *Voyez* **SOMMIER DE GRAND ORGUE**.

ENTAILLES, ce sont aussi les ouvertures que l'on fait derrière les tuyaux de montre, pour les amener à leur ton. Ce sont de grands trous *a a b* (*figure 31. Planche d'Orgue*), dont l'usage est de déterminer la longueur du tuyau, lorsqu'on l'a fait plus long qu'il ne faut pour remplir la face du fust d'orgue. L'*entaille* ou ouverture inférieure *b*, qui met le tuyau à son ton, a plusieurs fentes à sa partie inférieure, qui forment plusieurs lambeaux qu'on n'ôte pas tout-à-fait, & avec lesquels, comme avec les oreilles, on accorde les tuyaux. *Voyez* **OREILLES**.

ENTAILLOIRS DROITS & COURBES, (*Luth.*) représentés *fig. 9 & 9. n°. 2. Pl. X. de Lutherie-Musette*. sont des outils ou especes de petites équines dont les Facteurs de musettes se servent pour séparer en deux les éminences qu'ils ont réservées au-dehors des chalumeaux, pour servir de tenons aux clés. *Voyez* **MUSETTE**, & la figure des chalumeaux, dans nos Planches de Lutherie.

ENTALINGUER, (*Mar.*) *voyez* **TALINGUER**.

* **ENTAMER**, v. act. au *physique*, c'est séparer d'un corps qu'on considère comme un tout, une partie qu'on regarde comme la première, qu'on appelle l'*entamure*. Au *figuré*, il est synonyme à *commencer*; ainsi *entamer* une négociation, c'est la *commencer*.

ENTAMER, (*Manég.*) terme que nous employons en divers sens.

Entamer un cheval, ou commencer à lui faire comprendre les premières leçons du Manège, expressions synonymes: *ce cheval n'est qu'entamé.*

Entamer une volte, un changement de main, se dit pour désigner l'instant où l'on commence cette volte ou ce changement de main: *Vous n'avez pas saisi les tems justes par lesquels vous deviez entamer votre changement de main.*

Entamer se dit encore en parlant du terrain que l'animal embrasse, & de la jambe qui précède, ou qui est la première à l'embrasser. Au galop à droite la jambe de devant du hors-montoir, & au galop la jambe de devant du montoir, doivent *entamer*. *Voy. GALOP*. C'est-à-dire qu'à l'un la jambe droite doit précéder la gauche, & qu'à l'autre la jambe gauche doit devancer la droite. (e)

ENTAMURE, f. f. (*Chirurgie.*) division de continuité qui se fait avec les instrumens tranchans, tant sur les parties dures que sur les parties molles.

Les anciens ont distingué cinq manières de faire une *entamure* sur les parties dures; savoir en *troüant* ou *trépanant*, en *raclant*, en *sciant*, en *limant*, & en *coupant*.

On *troue* ou on *trépane* avec un instrument tranchant en forme de scie ronde, appelée *trépan*. On *racle* avec un instrument nommé *rugine*; cette opération emporte la superficie des os corrompus, ce qui rend plus prompt l'effet des remèdes appliqués. On *scie* les os des membres qu'on doit amputer. On *lime* les dents pour les séparer, pour les rendre égales, & pour en emporter la carie. On coupe avec des tenailles incisives les extrémités des os cassés, dont les pointes peuvent piquer certaines parties. On coupe les os mêmes dans leur continuité, lorsqu'on ne peut les scier, ou les séparer dans leur contiguité. *Voyez* **TRÉPAN**, **RUGINE**, **SCIE**, **LIME**, & **TENAILLES INCISIVES en Chirurgie**.

Les anciens ont aussi distingué douze manières de faire une *entamure* aux parties molles; l'*aplotomie*, la *phlébotomie*, l'*artériotomie*, l'*oncotomie*, le *catacasmus*, le *périérèse*, l'*hypospatisme*, le *périscithisme*, l'*encopé*, l'*acrotériasme*, l'*angéiotomie*, & la *lithotomie*. La définition de tous ces mots, que nous allons ajouter ici contre notre coutume, ne tiendra guère plus d'espace que la désignation des renvois.

L'*aplotomie* est une simple ouverture faite à une partie molle; la *phlébotomie* est l'ouverture d'une veine; l'*artériotomie*, celle d'une artère; & l'*oncotomie*, celle d'un abcès. Le *catacasmus* est ce qu'on appelle en françois *scarification*: il y en a de trois sortes; savoir, la *moucheture*, qui ne va pas au-delà de la peau; l'*incision*, qui pénètre jusqu'aux muscles; & la *taillade*, qui va jusqu'aux os. La *périérèse* est une espèce d'incision que les anciens faisoient autour des grands abcès; l'*hypospatisme* est une incision qu'ils pratiquoient au-devant de la tête, & qui pénétrait jusqu'à l'os; le *périscithisme* est une incision circulaire qu'ils continuoient depuis une tempe jusqu'à l'autre, & qui pénétrait jusqu'à l'os. La cruauté de ces trois espèces d'opérations, & leur peu de succès, les ont proscrites. L'*encopé* est l'amputation d'une petite partie, par exemple, d'un doigt; l'*acrotériasme* est l'amputation d'un membre considérable, par exemple d'une jambe; l'*angéiotomie* est l'ouverture d'un vaisseau; la *lithotomie* est une ouverture qu'on fait à la vessie pour en tirer une pierre. *Principes de Chirurgie. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENTAMURE, *en Architecture*: ce mot se dit des premières pierres d'une carrière nouvellement découverte. (P)

ENTE, ENTER, ENTURE, (*Jardinage.*) est la même chose que greffer. Voyez GREFFE. (K)

ENTÉ, adj. *terme de Blason*, qui se dit des partitions, & des faces ou bandes qui entrent les unes dans les autres à ondes rondement.

Maillé-Brezé en Normandie, fascé, enté, ondoyé d'or & de gueules.

ENTÉES, f. f. (*Venerie.*) Ce sont des fumées de cerf ou de biche, dont deux ne font qu'une, & qui peuvent se séparer sans se rompre.

ENTER, v. act. *en Architecture*, se dit de deux pièces de bois assemblées bout-à-bout, posées perpendiculairement comme des poteaux-corniers & autres. (P)

ENTER, (*Fauconn.*) c'est lorsqu'un oiseau a une plume froissée, rompue, albrenée, la rejoindre à une autre. Il se dit aussi de la plume qu'on raccommode à l'aiguille ou au tuyau.

ENTES, f. f. (*Chasse.*) peaux d'oiseaux remplies de foin ou de paille, qu'on fiche à un piquet planté en terre, pour servir d'appas aux autres oiseaux, & les attirer dans les rets qu'on leur a tendus.

ENTENDEMENT, f. m. (*Logique.*) n'est autre chose que notre âme même, en tant qu'elle conçoit ou reçoit des idées.

Quand je dis *affirmation, négation, desir, contentement, ennui, approuver*, &c. je ne prononce point des mots destitués de sens : cependant je ne me représente point ce dont je parle sous aucune forme corporelle. La puissance que nous avons de penser ainsi, s'appelle l'*entendement*, ou la *faculté intellectuelle*. A la vérité, dans le tems même que l'*entendement* pur s'exerce & s'applique sur ses idées, l'imagination présente aussi ses images & ses phantômes : mais bien loin de nous aider par ses soins, elle ne fait que nous retarder & nous troubler. Il faut donc mettre une grande différence entre les idées de l'*entendement*, & les phantômes de l'imagination. L'*entendement* conçoit avec netteté ; mais dans ce que l'imagination présente, il n'y a le plus souvent que confusion. Je comprends fort bien ce que c'est qu'une figure formée de 120 ou de 124 côtés égaux ; j'en démontrerai la génération & les propriétés : mais la peinture que l'imagination s'en fait, n'est point distincte. L'*entendement* détermine tous ces côtés, & les compte nettement ; l'imagination n'oseroit l'entreprendre, elle n'en sauroit venir à bout. L'*entendement* & l'imagination ont l'un & l'autre des idées fort claires d'un triangle ; mais celle de l'imagination est plus vive & plus frappante, parce qu'elle est accompagnée de sensations. Quant à une figure de 120 côtés, celle que l'imagination présente est confuse. Lorsque dans une histoire l'on me parle de 50 bataillons & de 53 escadrons, ces deux nombres sont très-précisément conçus par mon *entendement* ; mais l'imagination s'embrouille, & ce qu'elle conçoit, elle se le représenteroit de même, si ce détail avoit été composé d'autres nombres.

Non-seulement l'*entendement* se forme des idées précises de ce que l'imagination ne présente que très-confusément, il en rectifie de plus les contradictions. L'imagination ne se représentera jamais les Antipodes que renversés ; mais l'*entendement* se convainc qu'un homme n'a point cette situation, dès que ses pieds sont plus près que sa tête du centre de la terre. Voyez ANTIPODES.

L'esprit a d'autant plus d'étendue, qu'il peut penser à un plus grand nombre de choses à la fois, passer plus rapidement d'une pensée à une autre, & en parcourir un grand nombre comme d'un seul coup-d'œil ; de même qu'un bras est plus robuste, lorsqu'il agit avec plus de promptitude & qu'il soutient une plus grande quantité de poids en même tems. Or il en est de la force de l'*entendement*, comme de celle

du corps ; elles croissent l'une & l'autre par l'exercice, mais par un exercice modéré, réglé, & dont les efforts s'augmentent insensiblement. Un esprit qui restera dans l'inaction, demeurera toujours étroit ; & celui qui entreprendra tout-à-la-fois un trop grand nombre de choses, & se portera d'abord aux plus difficiles, loin de redoubler ses forces, les affaiblira & courra risque de les perdre entièrement. Il faut donc aller par ordre, c'est-à-dire commencer par le plus aisé, & des connoissances les plus simples ne passer jamais tout d'un coup aux plus difficiles ; mais s'avancer par degrés des simples à celles qui ne sont que tant-soit-peu composées, & de-là s'élever à d'autres un peu plus difficiles à démêler, &c. Il n'en faut jamais quitter aucune sans l'avoir distinctement comprise, & se l'être rendue familière. Quand on étudie les Mathématiques avec cette précaution, les démonstrations les plus compliquées ne sont guère plus de peine que les plus simples n'en faisoient au commencement. Un enfant n'attend pas six ans pour compter jusqu'à trois ; qu'on lui apprenne à dire 3 & 1 c'est 4, 4 & 1 c'est 5 ; qu'un quart-d'heure après on le lui fasse répéter, il n'a plus besoin d'effort pour compter jusqu'à cinq. Qu'on mette toujours des intervalles entre les progrès qu'on lui fera faire ; la seconde dizaine le fatiguera encore un peu : dès qu'il sera venu à 20, on lui rendra familiers peu-à-peu les noms des dizaines jusqu'à 100 ; & dès qu'il saura remplir l'intervalle de 20 à 30, il saura remplir les autres jusqu'à cent. Voy. les articles ÉVIDENCE, SENSATIONS, où l'on expose & l'on déduit par une méthode philosophique l'origine & le progrès de nos idées, c'est-à-dire des opérations de notre *entendement*. Cet article est tiré des papiers de M. FORMEY.

ENTENDRE LE NUMERO, (*Comm.*) c'est en terme de Commerce, connoître le véritable prix d'une marchandise, caché sous la marque que le marchand a coutume d'y mettre, & dont il n'y a que lui & ses garçons qui aient la clé. Voyez NUMERO, CHIFFRE, & MARQUE. Dictionn. de Commerce, de Trévoux, & Chambers. (G)

ENTENDRE LES TALONS, (*Manège.*) Voy. FUIR LES TALONS.

ENTENNES, f. f. (*Marine.*) Les entennes d'une machine à mâter sont trois mâts plantés sur le côté de la machine, où sont frappées les calournes qui servent à élever les mâts. (Z)

ENTENTE, f. f. On dit, *en Peinture*, ce tableau est bien entendu, est d'une belle entente ; c'est-à-dire que l'ordonnance en est bien entendue, qu'il est conduit avec beaucoup d'entente, soit pour la disposition du sujet, soit pour les expressions, le contraste, ou la distribution de lumières. Entente se dit aussi d'une partie d'un tableau seulement : ce groupe, cette figure sont d'une belle entente de lumière, de contraste, &c. Dictionn. de Peint. (R)

ENTER, f. f. (*Bas au métier.*) c'est doubler le fil sur un certain nombre d'aiguilles. Voyez, à l'article BAS AU MÉTIER, comment l'enture se pratique. Les réglemens veulent que les entures aient au moins six mailles, & soient doubles & bien nettes.

ENTÉRINEMENT, f. f. (*Jurisprud.*) signifie la disposition d'un jugement, qui donne un plein & entier effet à quelque acte qui ne pouvoit valoir autrement. Ce terme vient du mot gaulois *enterin*, qui signifioit entier, & *entérinement* qui signifioit entièrement. On disoit *sief enterin*, pour *sief entier*. On demande en justice l'entérinement des lettres de rescision, & des lettres de requête civile ; & lorsqu'elles paroissent bien fondées, le juge en ordonne l'entérinement, c'est-à-dire la pleine & entière exécution. Ce terme paroît propre pour exprimer l'exécution qui est ordonnée de certaines lettres du prince ; pour

les statuts, transactions, sentences arbitrales, on se sert du terme d'*homologation*. (A)

ENTÉROCELE, f. f. *en Chirurgie*, hernie ou descente des intestins dans le pli de l'aîne. Le mot est formé du grec *έντερον*, *intestin*, & *κήλη*, *tumeur*.

C'est ordinairement l'intestin iléon qui forme la tumeur herniaire dont il est question.

La cause prochaine de l'*entérocele* est la relaxation ou l'extension de la partie inférieure du péritoine, qui passe alors à-travers l'anneau du muscle oblique externe. Ses causes éloignées sont les grands efforts, les exercices trop rudes, la toux violente, le fréquent vomissement, les cris, &c. ce qui fait que les enfans y sont plus sujets que les autres. Voyez HERNIE. (Y)

ENTÉROÉPIPLOCELE, f. f. (*Chirurg.*) tumeur au pli de l'aîne, formée par l'intestin & l'épiploon. Voyez HERNIE.

Ses causes sont les mêmes que celles de l'*entérocele*. Voyez ENTÉROCELE. (Y)

ENTÉROÉPLIPLOMPHALE, f. f. (*Chirurgie*) espece d'exomphale ou de hernie, dans laquelle les intestins & l'épiploon forment une tumeur au nombril. Voyez EXOMPHALÉ.

Ce mot est composé de *έντερον*, *intestin*, & *επιπλουν*, *épiploon*, & *ομφαλός*, *nombril*. (Y)

ENTÉRO-HYDROMPHALE, f. f. *en Chirurgie*, espece d'exomphale dans laquelle, outre le déplacement de l'intestin qui lui est commun avec l'exomphale, il se ramasse encore une quantité d'humeur aqueuse. Voyez EXOMPHALE.

Ce mot est formé du grec *έντερον*, *intestin*, & *υδωρ*, *aqua*, eau, sérosité, & de *ομφαλός*, *nombril*. (Y)

ENTÉROLOGIE, f. f. (*Anatomie*) mot composé de *έντερον*, *intestin*, *viscere*, & *λόγος*, *sermo*, discours; c'est proprement un traité des viscères, quoique ce mot s'entende généralement des viscères des trois cavités, de la tête, de la poitrine, & du bas-ventre. Voyez VISCERE. (L)

ENTEROMPHALE, f. f. (*Chirurgie*) espece d'exomphale, dans laquelle les intestins sortent de leur place, & forment une tumeur dans le nombril. Voy. EXOMPHALE.

Ce mot est formé du grec *έντερον*, *intestin*, & *ομφαλός*, *nombril*. (Y)

ENTÉROTOMIE, f. f. *opération de Chirurgie*, incision à l'intestin pour en tirer des corps étrangers. Cette opération est un remède extrême, qu'on ne doit employer que dans des cas où il pourroit encore donner quelque espérance, & où, faute de recourir, la mort est inévitable.

L'expérience nous fournit la preuve de la possibilité de cette opération dans la guérison des plaies des intestins. L'*entérotomie* peut être très-nécessaire dans plusieurs circonstances, & principalement dans l'opération de la hernie, lorsque des corps étrangers se seront glissés dans la portion étranglée de l'intestin, & qu'ils en empêcheront la réduction: dans ce cas il faudra retenir l'intestin au bord de la plaie, pour éviter l'épanchement qui pourroit arriver si on le replaçoit dans le ventre après cette opération.

M. Hevin a traité de la possibilité & de la nécessité de l'*entérotomie*, dans un mémoire sur les corps étrangers de l'œsophage, inséré dans le I. volume de ceux de l'académie royale de Chirurgie. (Y)

ENTERRAGE, f. m. *terme de Fonderie*, est un massif de terre dont on remplit régulièrement la fosse autour du moule, pour le rendre plus solide & l'entretenir de tous côtés. On remplit les galeries jusqu'à l'effleurément du dessus des grais, au-dessous de la grille, avec du moilon maçonné avec du plâtre mêlé de terre cuite pilée. On comble la fosse avec de la terre mêlée de plâtre, qu'on bat avec des pilons de cuivre pour la rendre plus ferme. Voyez les Fondries des figures en bronze.

ENTERREMENT, f. m. (*Jurispud.*) Voyez SÉPULTURE.

ENTERRER LES FUTAILLES, (*Mar.*) c'est à dire les mettre en partie, ou les enfoncer un peu dans le lest du vaisseau. (Z)

ENTÊTER, v. act. c'est, *en termes d'Epinglier*, attacher la tête à la hanse, de manière qu'elle paroisse y avoir été soudée. Cela se fait dans le métier entre le poinçon & l'enclume. Voy. MÉTIER, POINÇON, ENCLUME, EPINGLE, & les figures, Planche de l'Epinglier.

ENTHLASIS, f. f. (*Chirurgie*) espece de fracture du crâne faite par instrument contondant, dans laquelle l'os est brisé en plusieurs pieces, avec dépression & plusieurs fentes qui se croisent. Ce mot est grec, *επθλασις*, *collisio*, *infractio*, fracture à plusieurs pieces, du verbe *επθλάω*, *infringo*, je brise. Voyez TRÉPANNER. (Y)

ENTHOUSIASME, f. m. (*Philos. & Belles-Lett.*) Nous n'avons point de définition de ce mot parfaitement satisfaisante: je crois cependant utile au progrès des beaux arts qu'on en cherche la véritable signification, & qu'on la fixe, s'il est possible. Communément on entend par *enthousiasme*, une espece de fureur qui s'empare de l'esprit & qui le maîtrise, qui enflamme l'imagination, l'élève, & la rend féconde. C'est un transport, dit-on, qui fait dire ou faire des choses extraordinaires & surprenantes; mais quelle est cette fureur & d'où naît-elle? quel est ce transport, & quelle est la cause qui le produit? C'est-là, ce me semble, ce qu'il auroit été nécessaire de nous apprendre, & dont on a cependant paru s'occuper le moins.

Je crois d'abord que ce mouvement qui élève l'esprit & qui échauffe l'imagination, n'est rien moins qu'une fureur. Cette dénomination impropre a été trouvée de *sang froid*, pour exprimer une cause dont les effets (quand on est dans cet état paisible) ne fauroient manquer de paroître fort extraordinaires. On a cru qu'un homme devoit être tout-à-fait hors de lui-même, pour pouvoir produire des choses qui mettoient réellement hors d'eux-mêmes ceux qui les voyoient ou qui les entendoient: ajoûtez à cette première idée l'*enthousiasme* feint ou vrai des prêtres du Paganisme, que la charlatanerie les engageoit à charger de grimace & de contorsion, & vous trouverez l'origine de cette fausse dénomination. Le peuple avoit appelé ce dernier enthousiasme, *fureur prophétique*; & les pédans de l'antiquité (autre partie du peuple peut-être encore plus bornée que la première) donnerent à leur tour à la verve des poètes, dont il n'est pas donné aux esprits froids de pénétrer la cause, le nom superbe de *fureur poétique*.

Les poètes flatés qu'on les crût des êtres inspirés, n'eurent garde de détromper la multitude; ils assurèrent dans leurs vers, au contraire, qu'ils l'étoient en effet, & peut-être le crurent-ils de bonne-foi eux-mêmes.

Voilà donc la fureur poétique établie dans le monde comme un rayon de lumière transcendante, comme une émanation sublime d'en-haut, enfin comme une inspiration divine. Toutes ces expressions en Grèce & à Rome étoient synonymes aux mots dont nous avons formé en françois celui d'*enthousiasme*.

Mais la fureur n'est qu'un accès violent de folie, & la folie est une absence ou un égarement de la raison; ainsi lorsqu'on a défini l'enthousiasme, *une fureur*, *un transport*, c'est comme si l'on avoit dit qu'il est un *redoublement de folie*, par conséquent incompatible pour jamais avec la raison. C'est la raison seule cependant qui le fait naître; il est un feu pur qu'elle allume dans les momens de sa plus grande supériorité. Il fut toujours de toutes ses opérations la plus prompte, la plus animée. Il suppose une mul-

itude infinie de combinaisons précédentes, qui n'ont pu se faire qu'avec elle & par elle. Il est, si on ose le dire, le chef-d'œuvre de la raison. Comment peut-on le définir, comme on définiroit un accès de folie?

Je suppose que, sans vous y être attendu, vous voyez dans son plus beau jour un excellent tableau. Une surprise subite vous arrête, vous éprouvez une émotion générale, vos regards comme absorbés restent dans une sorte d'immobilité, votre ame entiere se rassemble sur une foule d'objets qui l'occupent à la fois; mais bien-tôt rendue à son activité, elle parcourt les différentes parties du tout qui l'avoit frappée, sa chaleur se communique à vos sens, vos yeux lui obéissent & la préviennent: un feu vif les anime; vous appercevez, vous détaillez, vous comparez les attitudes, les contrastes, les coups de lumière, les traits des personnages, leurs passions, le choix de l'action représentée, l'adresse, la force, la hardiesse du pinceau; & remarquez que votre attention, votre surprise, votre émotion, votre chaleur, seront dans cette circonstance plus ou moins vives, selon le différent degré de connoissances antérieures que vous aurez acquis, & le plus ou le moins de goût, de délicatesse, d'esprit, de sensibilité, de jugement, que vous aurez reçu de la nature.

Or ce que vous éprouvez dans ce moment est une image (imparfaite à la vérité, mais suffisante pour éclaircir mon idée) de ce qui se passe dans l'ame de l'homme de génie, lorsque la raison, par une opération rapide, lui présente un tableau frappant & nouveau qui l'arrête, l'emeut, le ravit, & l'absorbe.

Observez que je parle ici de l'ame d'un homme de génie; parce que j'entends par le mot *génie*, l'aptitude naturelle à recevoir, à sentir, à rendre les impressions du tableau supposé. Je le regarde comme le pinceau du peintre, qui trace les figures sur la toile, qui les crée en effet, mais qui est toujours guidé par des inspirations précédentes. Dans les livres, comme dans la conversation, on commence à partir du pinceau, comme s'il étoit le premier moteur. Le style figuré chez des peuples instruits, tels que le nôtre, devient insensiblement le style ordinaire; & c'est par cette raison que le mot *génie*, qui ne désigne que l'instrument indispensable pour produire, a été successivement employé pour exprimer la cause qui produit.

Observez encore que je n'ai point employé le mot *imagination*, qu'on croit communément la source unique de l'*enthousiasme*; parce que je ne la vois dans mon hypothèse que comme une des causes secondes, & telle (pour m'aider encore d'une comparaison prise de la Peinture), telle, dis-je, qu'est la toile sous la main du peintre. L'imagination reçoit le dessein rapide du tableau qui est présenté à l'ame, & c'est sur cette première esquisse que le génie distribue les couleurs.

Je parle enfin, dans la définition que je propose, d'un tableau nouveau; car il ne s'agit point ici d'une opération froide & commune de la mémoire. Il n'est point d'homme à qui elle ne rappelle souvent les différens objets qu'il a déjà vus: mais ce ne sont-là que de foibles esquisses qui passent devant son entendement, comme des ombres legeres, sans surprendre, affecter, ou émouvoir son ame, ne supposent que quelques sensations déjà éprouvées, & point de combinaisons précédentes. Ce n'est-là peut-être qu'un des apanages de l'instinct; j'entends développer ici un des plus beaux privilèges de la raison.

Il s'agit donc d'un tableau qui n'a point encore été vu, d'un tableau que la raison vient de créer, d'une image toute de feu qu'elle présente tout-à-coup à une ame vive, exercée, & délicate; l'émotion qui la saisit est en proportion de sa vivacité, de ses connoissances, de sa délicatesse.

Or il est dans la nature que l'ame n'éprouve point de sentiment, sans former le desir prompt & vif de l'exprimer; tous les mouvemens ne sont qu'une succession continue de sentimens & d'expressions; elle est comme le cœur, dont le jeu machinal est de s'ouvrir sans cesse pour recevoir & pour rendre: il faut donc qu'à l'aspect subit de ce tableau frappant qui occupe l'ame, elle cherche à répandre au-dehors l'impression vive qu'il fait sur elle. L'impulsion qui l'a ébranlée, qui la remplit, & qui l'entraîne, est telle que tout lui cede, & qu'elle est le sentiment prédominant. Ainsi, sans que rien puisse le distraire, ou l'arrêter, le peintre saisit son pinceau, & la toile se colore, les figures s'arrangent, les morts revivent; le ciseau est déjà dans la main du sculpteur, & le marbre s'anime; les vers coulent de la plume du poète, & le théâtre s'embellit de mille actions nouvelles qui nous intéressent & nous étonnent; le musicien monte sa lyre, & l'orchestre remplit les airs d'une harmonie sublime; un spectacle inconnu, que le génie de Quinault a créé, & qu'elle embellit, ouvre une carrière brillante aux Arts divers qu'il rassemble; des mazures dégoûtantes disparaissent, & la superbe façade du Louvre s'élève; des jardins réguliers & magnifiques prennent la place d'un terrain aride, ou d'un marais empoisonné; une éloquence noble & mâle, des accens dignes de l'homme, font retentir le barreau, nos tribunes, nos chaires; la face de la France change ainsi rapidement comme une belle décoration de théâtre; les noms des Corneille, des Moliere, des Quinault, des Lully, des Lebrun, des Bossuet, des Perrault, des le Nôtre, volent de bouche en bouche, & l'Europe entiere les répète & les admire: ils sont désormais des monumens immuables de la gloire de notre nation & de l'humanité.

L'*enthousiasme* est donc ce mouvement impétueux, dont l'effort donne la vie à tous les chefs-d'œuvre des Arts, & ce mouvement est toujours produit par une opération de la raison aussi prompt que sublime. En effet, que de connoissances précédentes ne suppose-t-il pas? que de combinaisons l'instruction ne doit-elle pas avoir occasionnées? que d'études antérieures n'est-il pas nécessaire d'avoir faites? de combien de manieres ne faut-il pas que la raison se soit exercée, pour pouvoir créer tout-à-coup un grand tableau auquel rien ne manque, & qui paroît toujours à l'homme de *génie*, à qui il sert de modele, bien supérieur à celui que son *enthousiasme* lui fait produire? D'après ces réflexions puisées dans une métaphysique peu abstraite, & que je crois fort certaine, j'oserois définir l'*enthousiasme* une émotion vive de l'ame à l'aspect d'un tableau NEUF & bien ordonné qui la frappe, & que la raison lui présente.

Cette émotion, moins vive à la vérité, mais du même caractère, se fait sentir à tous ceux qui sont à portée de jouir des diverses productions des beaux Arts. On ne voit point sans *enthousiasme* une tragédie intéressante, un bel opéra, un excellent morceau de peinture, un magnifique édifice, &c. ainsi la définition que je propose paroît convenir également, & à l'*enthousiasme* qui produit, & à l'*enthousiasme* qui admire.

Je crains peu d'objections de la part de ceux que l'expérience peut avoir éclairés, sur le point que je traite; mais ce tableau spirituel, cette opération rapide de la raison, cet accord mutuel entre l'ame & les sens duquel naît l'expression prompte des impressions qu'elle a reçues, paroîtront chimériques peut-être à ces esprits froids, qui se souviennent toujours, & qui ne créeront jamais.

Pourquoi, diront-ils, dénaturer les choses? à quoi bon des systèmes nouveaux? on a cru jusqu'ici l'*enthousiasme* une espece de fureur, l'idée reçue vaut bien la nouvelle; & quand l'ancienne feroit une er-

reur, quel desavantage en résulteroit-il pour les Arts? Les grands poëtes, les bons peintres, les musiciens excellens qu'on a cru & qui se sont crus eux-mêmes des gens inspirés, ont été aussi loin sans tant de métaphysique : on refroidit l'esprit, on affoiblit le génie par ces recherches incertaines ou au moins inutiles des causes ; contentons-nous des effets. Nous savons que les gens de *génie* créent ; que nous importe de savoir comment ? Quand on aura découvert que la raison est le premier moteur des opérations de leur ame, & non l'imagination, qu'on en a cru chargée jusqu'à présent, pense-t-on qu'on donnera du *génie* ou du *talent* à ceux à qui la nature aura refusé un don si rare ?

A ces objections générales je répondrai 1°. qu'il n'est point d'erreur dans les Arts, de quelque nature qu'elle soit, qu'il ne paroisse évidemment utile de détruire.

2°. Que celle dont il s'agit est infiniment préjudiciable aux Artistes & aux Arts.

3°. Que c'est applanir des routes qui sont encore assez difficiles, que de chercher, de trouver, d'établir les premiers principes. Les regles n'ont été faites que sur le mécanisme des Arts ; & en paroissant les gêner, elles les ont guidés jusqu'au point heureux où nous les voyons aujourd'hui. Que s'il est possible de porter des lumières nouvelles sur leur partie purement spirituelle, sur le principe moteur duquel dérivent toutes leurs opérations, elles deviendront dès lors aussi sûres que faciles. Il en est des Arts comme de la Navigation ; on ne couroit les mers qu'en tâtonnant avant la découverte de la boussole.

4°. Ne craignons point d'affoiblir l'esprit, ou de refroidir le génie en les éclairant. Si tout ce que nous admirons dans les productions des Arts est l'ouvrage de la raison, cette découverte élèvera l'ame de l'artiste, en lui donnant une opinion plus glorieuse encore de l'excellence de son être ; & de cette élévation attendez de nouveaux miracles, sans en craindre un plus grand orgueil. La vanité n'est le grand ressort que des petites ames ; le génie en suppose toujours une supérieure.

5°. Les mots d'*imagination*, de *génie*, d'*esprit*, de *talent*, ne sont que des termes trouvés pour exprimer les différentes opérations de la raison : il en est d'eux à-peu-près comme des divinités inférieures du paganisme : elles n'étoient aux yeux des sages, que des noms commodes pour exprimer les divers attributs d'un Dieu unique ; l'ignorance seule de la multitude leur fit partager les honneurs de la divinité.

6°. Si l'*enthousiasme*, à qui seul nous sommes redevables des belles productions des Arts, n'est dû qu'à la raison comme cause première ; si c'est à ce rayon de lumière plus ou moins brillant, à cette émanation plus ou moins grande d'un Être suprême, qu'il faut rapporter constamment les prodiges qui sortent des mains de l'humanité, dès-lors tous les préjugés nuisibles à la gloire des beaux Arts sont pour jamais détruits, & les Artistes triomphent. On pourra désormais être poëte excellent, sans cesser de passer pour un homme sage ; un musicien sera sublime, sans qu'il soit indispensablement réputé pour fou. On ne regardera plus les hommes les plus rares comme des individus presque inutiles, peut-être même s'imaginera-t-on un jour qu'ils peuvent penser, vivre, agir comme le reste des hommes. Ils auront alors plus d'encouragement à espérer, & moins de dégoûts à soutenir. Ces têtes légères, orgueilleuses & bruyantes, ces automates lourds & dédaigneux qui décident en maîtres dans la société, seront peut-être à la fin persuadés qu'un artiste, qu'un homme de lettres tiennent dans l'ordre des choses un rang supérieur à celui d'un intendant qui les a subjugués & qui les ruine, d'un vil complaisant qui les amuse & qui les jette, d'un caissier qui leur refuse leur argent pour

Tome V.

le faire valoir à son profit, même d'un secrétaire qui fait mal leur besogne, & très-adroitement sa fortune.

Au reste soit que la vérité triomphe enfin de l'erreur, soit que le préjugé plus puissant demeure le tyran perpétuel des opinions contemporaines, que nos illustres modernes se consolent & se rassurent : les ouvrages du dernier siècle sont regardés maintenant sans contradiction, comme des chefs-d'œuvre de la raison humaine, & il n'est pas à craindre qu'on ose prétendre qu'ils ont été faits sans *enthousiasme* : tel sera le sort, dans le siècle prochain, de tous ces divers monumens glorieux aux Arts & à la patrie, qui s'élèvent sous nos yeux. La multitude en est frappée, il est vrai, sans les apprécier, les demi-connoisseurs les discutent sans les sentir : on s'en occupe moins long-tems aujourd'hui que d'une parodie sans esprit, dont on n'a pas honte de rire : qu'importe, en seront-ils moins un jour l'école & l'admiration de tous les esprits & de tous les âges ?

Mais la définition que je propose convient-elle à toute sorte d'*enthousiasme* & à toutes les espèces de talens ? Quel est le tableau, dira-t-on peut-être, que la raison peut offrir à peindre à l'art du musicien ? Il ne s'agit là que d'un arrangement géométrique de tons, &c. L'éloquence d'ailleurs est sublime sans *enthousiasme*, & il faut supprimer de cet article tout ce qui a été dit des orateurs du siècle dernier.

Je répons 1°. qu'il n'existe point de musique digne de ce nom, qui n'ait peint une ou plusieurs images : son but est d'émouvoir par l'expression, & il n'y a point d'expression sans peinture. V. la question plus au long aux art. EXPRESSION, MUSIQUE, OPÉRA.

2°. Mettre en doute l'*enthousiasme* de l'orateur ; c'est vouloir faire douter de l'existence de l'éloquence même, dont l'objet unique est de l'inspirer. Ce discours qui vous émeut, qui vous intéresse ou qui vous révolte ; ces détails, ces images successives qui vous attachent, qui ouvrent votre cœur d'une manière insensible à celui des sentimens que l'on veut vous inspirer, tout cela n'est & ne peut être que l'effet de l'émotion vive qui a précédé dans l'ame de l'orateur celle qui se glisse dans la vôtre. On fait une déclamation, une harangue, peut-être même un discours académique sans *enthousiasme* ; mais ce n'est que de lui qu'on peut attendre un bon sermon, un plaidoyer transcendant, une oraison funèbre qui arrache des larmes. Voyez ELOCUTION.

Je finis cet article par quelques observations utiles aux vrais talens, & que je supplie tous ceux qui s'érigent en juges souverains des Arts de me permettre.

Sans *enthousiasme* point de création, & sans création les Artistes & les Arts rampent dans la foule des choses communes. Ce ne sont plus que de froides copies retournées de mille petites façons différentes : les hommes disparaissent ; on ne trouve plus à leur place que des singes & des perroquets.

J'ai dit plus haut qu'il y a deux sortes d'*enthousiasme* ; l'un qui produit, l'autre qui admire ; celui-ci est toujours la suite & le salaire du premier, & la preuve certaine qu'il a été un *enthousiasme* véritable.

Il y a donc de faux *enthousiasmes*. Un homme peut se croire des talens, du génie, & n'avoir que des reminiscences, une facilité malheureuse, & un penchant ridicule, qui en est presque toujours la suite, pour tel genre ou tel art.

Il n'est point d'*enthousiasme* sans génie, c'est le nom qu'on a donné à la raison au moment qu'elle le produit ; ni sans talens, autre nom qu'on a donné à l'aptitude naturelle de l'ame à recevoir l'*enthousiasme* & à le rendre. Voyez GÉNIE, TALENS.

L'*enthousiasme* plonge les hommes privilégiés qui en sont susceptibles, dans un oubli presque continuel de tout ce qui est étranger aux arts qu'ils professent.

Y Y y y

Toute leur conduite est en général si peu ressemblante avec ce que nous regardons comme les manières d'être, adoptées dans la société, qu'on se trouve porté, presque sans le vouloir, à les regarder comme des espèces singulières; ce n'est rien moins qu'à la raison qu'on attribue ce qu'on appelle leurs *bisarreries* ou leurs *écarts*; de-là tous les préjugés établis, & que l'instruction a bien de la peine à détruire. Mais a-t-on vu encore quelque espèce d'hommes parfaite? en trouve-t-on beaucoup qui portent une raison supérieure dans plusieurs genres? qu'il nous fût de dire qu'on rencontre communément dans les vrais talens une bonne foi comme naturelle, une franchise de caractère, & sur-tout l'antipathie la plus décidée pour tout ce qui a l'air d'intrigue, d'artifice, de cabale. Pense-t-on que ce soit-là un des moindres ouvrages de la raison? Aussi lorsque vous verrez un homme de lettres, un peintre, un musicien souple, rampant, fertile en détours, adroit courtisan, ne cherchez point chez lui ce que nous appelons le *vrai talent*. Peut-être aura-t-il des succès: il en est de passagers que la cabale procure. Ne soyez point surpris de le voir envahir toutes les places de son état, & celles même qui paroissent lui être le plus étrangères; il a la force de mérite qui les donne: mais un nom illustre, une gloire pure & durable, cette considération flatteuse, apanage honorable des talens distingués, ne seront jamais son partage. La charlatanerie trompe les sots, entraîne la multitude, éblouit les grands; mais elle ne donne que des joüissances de peu de durée. Pour produire des ouvrages qui restent, pour acquérir une gloire que la postérité confirme, il faut des ouvrages & des succès qui résistent aux efforts du tems, & à l'examen des sages; il faut avoir senti un *enthousiasme* vrai, & l'avoir fait passer dans tous les esprits; il faut que le tems l'entretienne, & que la réflexion, loin de l'éteindre, le justifie.

Il est de la nature de l'*enthousiasme* de se communiquer & de se reproduire; c'est une flamme vive qui gagne de proche en proche, qui se nourrit de son propre feu, & qui loin de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se répand & se communique.

Je suppose le public assemblé pour voir la représentation d'un excellent ouvrage; la toile se leve, les acteurs paroissent, l'action marche, un transport général interrompt tout-à-coup le spectacle; c'est l'*enthousiasme* qui se fait sentir, il augmente par degrés, il passe de l'ame des acteurs dans celle des spectateurs; & remarquez qu'à mesure que ceux-ci s'échauffent, le jeu des premiers devient plus animé; leur feu mutuel est comme une balle de paume que l'adresse vive & rapide des joüeurs se renvoie; c'est-là où nous devons toujours être sûrs d'avoir du plaisir en proportion de la sensibilité que nous montrons pour celui qu'on nous donne.

Dans ces spectacles magnifiques, au contraire, que le zèle le plus ardent prépare, mais où le respect lie les mains, vous éprouvez une espèce de langueur à-peu-près vers le milieu de la représentation; elle augmente par degrés jusqu'à la fin, & il est rare que l'ouvrage le plus fait pour émouvoir ne vous laisse pas dans un état tranquille. La cause de cette sorte de phénomène est dans l'ame de l'acteur & du spectateur. On ne verra jamais de représentation parfaite, sans cette chaleur mutuelle qui entretient la vivacité de celui qui représente, & le charme de ceux qui l'écoutent; c'est un mécanisme constant établi par la nature. L'*enthousiasme* de ce genre le plus vif s'éteint, s'il ne se communique.

Il y a en nous une analogie secrète entre ce que nous pouvons produire & ce que nous avons appris. La raison d'un homme de *génie* décompose les différentes idées qu'elle a reçues, se les rend propres, &

en forme un tout, qui, s'il est permis de s'exprimer ainsi, prend toujours une physionomie qui lui est propre: plus il acquiert de connoissances, plus il a rassemblé d'idées; & plus ses momens d'*enthousiasme* sont fréquens, plus les tableaux que la raison présente à son ame sont hardis, nobles, extraordinaires, &c.

Ce n'est donc que par une étude assidue & profonde de la nature, des passions, des chefs-d'œuvre des Arts, qu'on peut développer, nourrir, réchauffer, étendre le *génie*. On pourroit le comparer à ces grands fleuves, qui ne paroissent à leur source que de foibles ruisseaux: ils coulent, serpentent, s'étendent; & les torrens des montagnes, les rivières des plaines se mêlent à leur cours, grossissent leurs eaux, ne font qu'un seul tout avec elles: ce n'est plus alors un léger murmure, c'est un bruit imposant qu'ils excitent; ils roulent majestueusement leurs flots dans le sein de l'océan, après avoir enrichi les terres heureuses qui en ont été arrosées. Voilà l'examen philosophique de l'*enthousiasme*; voyez à l'article ECLECTISME, sur-tout à la page 276, un abrégé historique de quelques-uns de ses effets. (B)

ENTHOUSIASTE, f. m. (*Philos. & Beaux-Arts*) personne qui est dans l'*enthousiasme*. Voyez ENTHOUSIASME.

Ce mot, séparé du sens qu'on lui donne dans les Beaux-Arts, se prend souvent en mauvaise part pour désigner un fanatique. Voyez FANATIQUE. (G)

* ENTHOUSIASTES, f. m. pl. (*Hist. eccl.*) nom d'anciens sectaires, les mêmes que ceux qui ont été appelés *Massaliens*, *Enchites*. On leur avoit donné ce nom, à ce que dit Théodoret, parce qu'étant agités du démon, ils croyoient avoir de véritables inspirations. On donne encore aujourd'hui le nom d'*Enthouastes* aux Anabaptistes, aux Quakers ou Trembleurs, qui se croient remplis d'une inspiration divine, & soutiennent que la sainte Ecriture doit être expliquée par les lumières de cette inspiration. Voyez QUAKER, &c. (G)

* ENTHRONISTIQUE, adj. pris sub. (*Hist. eccl.*) somme d'argent déterminée que les ecclésiastiques du premier ordre étoient obligés de payer pour être installés.

ENTHYMÈME, f. m. (*Logique*) est un argument qui ne comprend que deux propositions, l'antécédent, & le conséquent qu'on en tire. Il faut cependant observer que c'est un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression, parce qu'on y supprime quelque une des propositions, comme trop claire & trop connue, & comme étant facilement suppléée par l'esprit de ceux à qui on parle. Cette manière d'argument est si commune dans les discours & dans les écrits, qu'il est rare, au contraire, qu'on y exprime toutes les propositions. L'esprit humain est flaté qu'on lui laisse quelque chose à suppléer; sa vanité est satisfaite qu'on se remette de quelque chose à son intelligence: d'ailleurs la suppression d'une proposition, assez claire pour être supposée, en abrégeant le discours, le rend plus fort & plus vif. Il est certain, par exemple, que si de ce vers de la Médée d'Ovide, qui contient un *enthymème* très-élégant,

Servare potui, perdere an possim rogas?

on en avoit fait un argument en forme, toute la grace en seroit ôtée: & la raison en est, que comme une des principales beautés d'un discours est d'être plein de sens, & de donner occasion à l'esprit de former une pensée plus étendue que n'est l'expression, c'en est au contraire un des plus grands défauts d'être vuide de sens, & de renfermer peu de pensées; ce qui est presque inévitable dans les syllogismes philosophiques, où la même pensée est pesamment renfermée dans trois propositions. C'est ce qui

rend ces sortes d'argumens si rares dans le commerce des hommes ; parce que, sans même y faire réflexion, on s'éloigne de ce qui ennuie, & l'on se réduit à ce qui est précisément nécessaire pour se faire entendre.

Il arrive aussi quelquefois que l'on renferme les deux propositions de l'*enthymème* dans une seule proposition, qu'Aristote appelle pour ce sujet *sentence enthymématique*. Tel est ce vers qu'il cite lui-même d'Euridipe, si je ne me trompe :

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

Tel est encore ce vers de Racine :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

V. LOGIQUE, SYLLOGISME. Article de M. FORMEY.

* ENTICHITES, s. m. pl. (*Hist. eccl.*) est le nom qu'on a donné à certains sectateurs de Simon le Magicien, dans le premier siècle. Ils célébroient des sacrifices abominables, dont la pudeur défend de rapporter la matière & les circonstances. (G)

ENTIENGIE, s. f. (*Hist. nat. Ornithologie.*) oiseau d'Afrique qui se trouve dans le royaume de Congo, & dont la peau est de différentes couleurs & mouchetée. On raconte, entr'autres merveilles de cet oiseau, que lorsqu'il pose le pié à terre il meurt aussi-tôt : ce qui fait qu'il vole d'arbre en arbre, ou se soutient dans l'air. Il est environné de petits animaux noirs, que les habitans du pays nomment *embis* ou *embas*, qui l'accompagnent comme des fatellites quand il vole : on prétend qu'il y en a dix qui le précédent, & autant qui le suivent. Sa peau est regardée comme une chose si précieuse, qu'il n'est permis d'en porter qu'au roi, & aux princes à qui il accorde cette prérogative. Les autres rois du pays, tels que ceux de Loango, Cacongo & Goy, envoient des ambassades solennelles à celui de Congo, pour en obtenir des peaux de cet oiseau. Hubner, *Dictionn. univ.*

ENTIER, adj. (*Géométrie.*) Nombre entier. Voyez NOMBRE.

ENTIER, adj. (*Manège.*) Un cheval est dit entier, lorsque, parfaitement résolu & déterminé en avant & par le droit, il peche par le défaut d'une franchise absolue, en refusant de tourner à l'une ou à l'autre main, ou à toutes les deux ensemble.

Quelques auteurs ont cherché dans le plus ou le moins d'obstination de l'animal, les raisons d'une distinction qu'ils ont faite, mais qui n'a pas été généralement adoptée : ils fondent en effet la différence qu'ils nous proposent, sur la résistance que le cheval oppose au cavalier qui le sollicite à l'action dont il s'agit. Si l'animal obéit enfin, & cède à la force, ils le nomment entier ; mais s'il ne peut être vaincu, s'il persiste dans sa désobéissance, s'il se précipite en avant, ou du côté opposé à celui sur lequel on veut le mouvoir, ils le déclarent *rétif sur les voltes*.

Je ne prévois point les avantages que nous pourrions tirer de la considération de ces dénominations diverses ; & il seroit assez superflu d'élever ici une dispute de mots. Que l'opiniâtreté du cheval soit plus ou moins invincible, le vice étant toujours le même, il nous fera sans doute plus utile d'en rechercher les causes, & d'examiner quels peuvent être les moyens de l'en corriger.

En général, tous les chevaux se portent plus naturellement & plus volontiers à la main gauche qu'à la main droite. Les uns ont attribué cette inclination & cette facilité à la situation du poulain dans le ventre de la mère ; ils ont prétendu qu'il y est entièrement plié du côté gauche : les autres ont soutenu que le cheval, se couchant le plus souvent sur le côté droit, contracte l'habitude de plier le col & la tête à la

Tome V.

main opposée. Il me paroît plus simple de rapporter la plus grande liberté dont il est question, à l'habitude dans laquelle sont les palefreniers d'aborder & d'approcher l'animal du côté gauche dans toutes les occasions, soit qu'il s'agisse de l'attacher, de le brider, de le seller, ou de lui distribuer le fourrage : ainsi toutes ces raisons sont suffisantes pour nous autoriser à penser que, s'il lui est plus libre de tourner à cette main, il ne doit la franchise qu'il témoigne à cet égard, qu'aux soins que nous avons de la favoriser nous-mêmes. Une des plus fortes preuves qu'on en puisse donner encore, est la rareté des chevaux qui ont plus de pente à se porter sur la main droite : il en est néanmoins, & l'expérience nous a appris que ceux-ci sont d'une nature plus rebelle ; il faut beaucoup de tems & de patience pour les réduire & pour les soumettre.

Lorsque la résistance du cheval entier provient d'une douleur ou d'une foiblesse occasionnée par quelques maux qui affectent quelques parties, les ressources de l'art sont impuissantes, à moins qu'on ne puisse rendre à ces mêmes parties leur intégrité & leur force : ainsi dans un cas où un accident à un pié, à une épaule, à une jambe, l'obligera à refuser de se prêter sur le côté sensible, & où un effort de reins, une courbe, des éparvins, &c. l'empêchant de s'appuyer sans crainte sur les jarrets, le porteront à redouter l'action de tourner dans le sens où il ne pourroit que souffrir, il est aisé de concevoir que la première tentative à laquelle on doit se livrer, est celle qui tendra à la cure & à la guérison des unes ou des autres de ces maladies. J'avoue qu'il est cependant des moyens de soulager les parties souffrantes, & de diminuer le poids dont elles doivent être chargées dans les mouvemens divers qu'on imprime à l'animal ; mais tout cheval dans lequel de pareils défauts subsistent, ne peut jamais jouir de cette facilité, d'où dépendent & son exacte obéissance, & la grace & la justesse de son exécution.

Quoiqu'il soit certain que tous les chevaux ne naissent pas avec une même disposition dans les membres, une même souplesse, une même aptitude & une même inclination, il en est très-peu qui soient naturellement entiers. Ils n'acquièrent ce vice que conséquemment à de mauvaises leçons ; & il suffiroit d'envisager les actions de la plupart de ceux qui les exercent, pour en dévoiler les causes les plus ordinaires, & de pratiquer le contraire de ces mêmes actions, pour en distraire l'animal.

Notre première attention, quand il s'agit de commencer à gagner le consentement des poulains, ainsi que des chevaux faits, doit être de les déterminer en avant, insensiblement & avec douceur : lorsqu'ils seront habitués à suivre les lignes droites, sur lesquelles nous les faisons cheminer, & qu'ils seront accoutumés aux objets qu'ils peuvent rencontrer sur ces mêmes lignes, nous pourrons les en détourner légèrement ; c'est-à-dire, non en les portant tout-à-coup sur une autre ligne droite, mais en attirant peu-à-peu leurs épaules, ou en-dedans, ou en-dehors, si rien ne nous gêne, de celles qu'ils décrivoient ; de manière qu'ils en tracent une diagonale, sur laquelle nous les maintiendrons quelque tems, pour leur en faire reprendre toujours de nouvelles. On doit remarquer qu'en en usant ainsi, nous leur suggérerons, sans les révolter par des mouvemens forcés, & sans qu'ils s'en aperçoivent, une action directement opposée à celle des chevaux entiers, qui ne se défendent & ne se soustraient aux effets de notre main, qu'en refusant de s'élargir du derrière, & qu'en roidissant & en présentant la croupe dans le sens où nous voudrions mouvoir leur avant-main. De cette leçon sur les diagonales, on revient à celles par lesquelles nous avons débuté : à celles-ci on sub-

Y Y y ij

titue d'autres lignes droites, sur lesquelles on entre en tournant à moitié l'animal : enfin on le travaille sur les cercles larges, que l'on resserre toujours par gradation, selon son plus ou moins de souplesse & de volonté, & l'on parvient, par ce moyen, à le rendre également libre & obéissant à toutes mains. Mais si, d'une part, cette distribution variée du terrain dégage le cheval de toute contrainte, & accroît sans cesse en lui la facilité d'exécuter, il faut nécessairement que, de l'autre, le cavalier, par la précision & la finesse avec laquelle il agira, obvie à la trop grande sujétion & à la surprise, qui ne naissent que trop souvent des aides fortes & précipitées ; car l'action violente de la main & des jambes est une des principales sources de l'obstination de l'animal : une impression subite sur les barres l'étonne & le blesse ; la tension forcée & continuée de la rene, jusqu'au moment où il devoit se rendre, l'engage plutôt à se roidir contre la main qu'à en reconnaître le pouvoir. Il est donc de la dernière importance que le cavalier, tenant les rennes séparées dans l'une & l'autre de ses mains, attire la tête sur le côté où il se propose de le tourner, non dans un seul & même tems, & par un seul & même mouvement, mais en l'y incitant imperceptiblement & à diverses reprises ; c'est-à-dire, en diminuant le premier effort suivi & augmenté de la main, & en revenant successivement à ce même point d'effort, qui ne doit nullement être contredit par aucun effet de la rene opposée, puisque cet effet ne tendroit qu'à détruire celui de la rene qui est chargée d'opérer.

Les actions des jambes ne contribuent pas moins à susciter la révolte du cheval & à le confirmer, quand elles sont faites mal-à-propos, sans besoin, ou avec trop de dureté & de rigueur. 1°. Bien-loin d'aider l'animal, elles hâteront ses desordres & les lui suggéreront, lorsqu'elles s'effectueront sur l'arrière-main, de manière à le déterminer dans le sens où le cavalier veut mouvoir l'épaule : ce qui arriveroit, par exemple, si la jambe gauche étoit approchée du corps, lorsque la rene droite est tirée & éloignée du corps du cheval, dans l'intention de le tourner de ce même côté, &c. car, en ce cas, le port de la croupe à droite seroit le résultat de l'appui de cette jambe ; & il est incontestable que l'animal ne peut obéir à la main qui le tourne, que son extrémité postérieure ne soit sollicitée du côté contraire. Si, en second lieu, quoique nous trouvions dans la soumission de l'animal des raisons de ne point recourir à d'autre puissance que celle de notre main, nous nous servons indifféremment de la jambe ; car que ne peuvent pas la routine & l'habitude ? ou si l'aide qui en partira est violente & peu modérée, il n'est pas douteux que ces mouvemens inutiles & indiscrets feront naître dans le cheval une crainte capable de lui inspirer à la fin la haine & l'aversion de la volte ; ainsi en résumant en peu de mots tous les détails dans lesquels je viens d'entrer, pour indiquer les voies de résoudre l'animal aux deux mains, on verra que l'on ne doit, dans presque toutes les circonstances, accuser de son irrésolution, 1°. que la force & la dureté de la main du cavalier ; 2°. la fausse application ou la rigueur des aides qu'il a employées ; 3°. le peu d'attention qu'il a eu de faire passer insensiblement le cheval d'une action aisée à une action plus difficile, en diversifiant ses leçons, & en lui faisant parcourir différentes lignes : 4°. l'ignorance avec laquelle il a exigé de lui, en le retrecissant & en le tournant, pour ainsi dire, de côté & d'autre sur lui-même, des mouvemens dont il ne peut être vraiment & franchement susceptible, qu'autant qu'il a été en quelque façon assoupli, &c.

Les mêmes règles prescrites pour prévenir le défaut dont il s'agit, doivent être mises en usage pour

y remédier, eu égard aux chevaux qui l'ont contracté : j'ajouterai néanmoins ici quelques réflexions.

Il faut, lorsqu'on se propose de combattre ce vice, tâcher de reconnoître d'où il procède, & étudier le caractère de l'animal : les meilleurs moyens de le vaincre, sont ceux qui sont les moins contraires à son naturel : on ne risque rien de le ramener par la douceur ; on risque tout lorsqu'on tente de le subjuguier par les châtimens : s'il est mélancolique & flegmatique, il perd le courage & la vigueur ; s'il est colere, s'il est actif, il se desespere. Il s'agit donc de réformer avec patience la mauvaise habitude qu'il a prise, & de se persuader surtout que son obstination augmente toujours par la nôtre. On doit encore éviter de lui suggérer le desir de se défendre : travaillons-le d'abord par le droit & sur le côté où il est libre ; la facilité de cette main pourvoira à celle de l'autre, & nous l'attirerons, avec le tems, sur celle à laquelle il refuse d'obéir : plions-le dans une seule & même place à cette même main ; tirons l'encolure de cet état de roideur dans lequel elle peut être ; préférons les leçons du pas dans lesquelles il nous est plus aisé de dominer le cheval & de fortifier sa mémoire ; contrainsons-le, en un mot, de perdre jusque au moindre souvenir de ses déréglemens, par la voie des caresses ; & enfin, si nous y sommes forcés, par des moyens rigoureux, dont l'usage ne devoit néanmoins appartenir qu'à de véritables maîtres. (e)

ENTIERCEMENT, f. m. (*Jurisprud.*) terme de coutume qui signifie *enlèvement d'une chose mobilière & mise en main tierce*, ainsi que le dit du Molin sur l'art. 454. de la coutume d'Orléans.

Cet usage est fort ancien ; car on trouve dans les lois saliques & ripuaires, & dans les capitulaires de Charlemagne & de ses enfans, *intertiare & res intertiata*, pris dans le même sens que l'on entend ici l'*entiercement*.

La coutume d'Orléans, art. 454. dit que la chose mobilière étant vûe à l'œil, c'est-à-dire reconnue dans un marché, foire ou place publique, peut être *entiercée*, sauf le droit d'autrui, c'est-à-dire que sans qu'il soit besoin de permission de justice, elle peut être enlevée & mise en main tierce.

Ce droit de suite s'exerce ordinairement par ceux auxquels on a volé ou détourné quelque meuble, comme un cheval qu'on auroit détourné d'une métairie, & que l'on retrouve exposé en vente dans un marché ou foire publique.

Pour *entiercer* une chose dérobée ou perdue, il faut la faire voir à l'huissier ou sergent, lequel peut ensuite l'enlever, comme le dit la coutume.

Lorsque des meubles ont été vendus en justice, ou dans une foire ou marché, il n'y a plus lieu à l'*entiercement*.

Celui sur qui la chose est *entiercée*, & ceux qui peuvent y avoir intérêt, ont le droit de s'opposer à l'*entiercement* ; & sur l'opposition, c'est à celui qui *entierce*, comme étant demandeur, à prouver que la chose lui appartient.

Lorsqu'un créancier, en faisant saisir & arrêter les meubles & effets de son débiteur, reconnoît parmi les meubles saisis quelques effets appartenant à lui saisissant, alors, suivant le même article 454, il peut à cet égard convertir sa saisie en *entiercement*, pourvu que la chose ait été vûe à l'œil par le sergent qui a fait la saisie.

Au surplus, l'article 455 défend à tous sergens & autres personnes d'entrer en la maison d'autrui pour faire *entiercer* & enlever les biens étant en icelle, sans autorité de justice : la présence du juge est même quelquefois nécessaire. Voyez la coutume de Dunois, art. 93. & le gloss. de Lauriere au mot *Entiercement*. (A)

ENTOILAGE, f. m. (*Commerce.*) On donne en général ce nom dans tous les ajustemens en linge, en dentelle, &c. à tout ce qui sert de soutien ou de monture à quelque autre partie de l'ajustement d'un travail plus fin, plus délicat, & plus précieux. L'*entoilage* a lieu dans les tours-de-gorge, les garnitures, les manchettes, &c. C'est ou de la mouffeline qui soutient de la dentelle, ou une dentelle moins belle qui en soutient une plus belle, &c.

ENTOILER, v. act. c'est coller sur une toile une estampe, une these, un dessein; pour cet effet, on passe de la colle faite avec de l'eau & de la farine bouillie sur une toile tendue sur un chaffis, sur laquelle on applique l'estampe ou dessein qu'on veut y coller, après quoi on met un papier dessus, sur lequel on frote en appuyant, pour que la colle prenne bien par-tout, & qu'il ne reste point de vent. (R)

ENTOIRS, (*Jardinage.*) Voyez GREFFOIRS.

ENTOISER, v. act. terme de Maçonnerie, c'est arranger quarrément des matériaux, comme moillons & platras, pour ensuite en mesurer le cube. (P)

ENTONNER, v. act. en Musique, c'est former juste avec la voix les sons & les intervalles que l'on s'est proposé. Les consonances simples & les petits intervalles sont faciles à entonner; mais il y a plus de difficulté à entonner de grands intervalles, sur-tout quand ils sont dissonans, parce qu'alors la glotte se modifie selon des rapports plus grands & plus composés.

Entonner est encore commencer le chant d'une hymne, d'un psaume, d'une antienne, pour en donner le ton à tout le chœur. (S)

ENTONNER, terme d'économie rustique, de marchand de vin & de brasseur, c'est remplir les tonneaux de vin ou de bière.

ENTONNERIE, f. f. terme de Brasseur; c'est un lieu placé au-dessous des cuves, où sont rangés des tonneaux qu'on remplit de bière à mesure qu'elle se fait.

ENTONNOIR, f. m. (*Anatomie.*) cavité ou fossette assez profonde, qu'on découvre dans la partie inférieure du troisième ventricule du cerveau, & dont l'ouverture évasée, se rétrécissant insensiblement, aboutit à la glande pituitaire, qui est logée dans la cavité de la selle turcique. L'*entonnoir* a, dit-on, deux ouvertures; l'une, qu'on appelle aujourd'hui *ouverture antérieure commune*, parce qu'elle communique avec les ventricules latéraux, & l'autre, qu'on nomme *ouverture commune postérieure*, parce qu'elle communique au cervelet, suivant l'hypothèse généralement reçue.

Mais ces deux ouvertures de l'*entonnoir*, & les communications qu'on lui attribue, sont-elles bien certaines? Du moins tout le monde n'en convient pas: M. Lieutaud, par exemple, croit s'être assuré du contraire par des administrations multipliées; cet anatomiste, loin d'admettre aucune cavité dans l'*entonnoir*, a trouvé que cette partie du troisième ventricule du cerveau (qu'il nomme *tige pituitaire*, à cause de sa solidité) est une espèce de cylindre de deux à trois lignes de hauteur, formé par la substance cendrée, & recouvert de la pie-mère. Il a encore observé que ce cylindre est nourri dans son axe par de très-petits vaisseaux, lesquels communiquent avec ceux de la glande pituitaire, qui reçoit cette colonne ou qui la soutient.

Je ne prétends point ici que M. Lieutaud ait raison, & que les autres anatomistes soient dans l'erreur; je ne décide rien entre les maîtres de l'art, moi qui ne suis qu'un écolier. Je dis seulement que tout ce qui regarde la structure des diverses parties du cerveau, est entièrement sujet à un nouvel examen, non parce qu'il faut espérer, en s'y dévouant,

de découvrir quelque chose de leurs fonctions, puisque la nature a pris à tâche de nous en voiler le mystère, mais parce qu'il est important de n'établir pour faits que ceux que les dissections démontrent clairement à tout le monde, sans aucune contradiction. Aussi nous garderons-nous bien d'exposer dans ce livre des opinions anatomiques, sans tracer en même tems l'histoire des doutes & des incertitudes.

Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ENTONNOIR, instrument de Chirurgie dont on se sert pour conduire le cautère actuel sur l'os unguis dans l'opération de la fistule lacrymale, afin d'en détruire la carie. Cet *entonnoir* est d'acier, son pavillon a sept lignes de diamètre, son extrémité inférieure deux & demie; cette extrémité est taillée en talus pour s'accommoder au plan incliné de l'os. La longueur de l'instrument est d'environ un pouce & demi; on le tient avec un manche plat de la même matière, soudé sur le côté du pavillon. On ne se sert plus du cautère actuel, ni par conséquent de l'*entonnoir* dans cette maladie, à cause de l'inflammation & d'autres accidens fâcheux qui en résultent. Voyez FISTULE LACRYMALE. (Y)

ENTONNOIR, (*Pharmacie & Chimie.*) Outre l'usage ordinaire de l'*entonnoir* qui est connu de tout le monde, il y en a encore plusieurs autres, soit en Pharmacie, soit en Chimie; on s'en sert très-commodément pour filtrer, ou, pour mieux dire, pour soutenir les filtres (Voyez FILTRE), & pour séparer les huiles essentielles de l'eau qui les a accompagnées dans la distillation, &c. Voyez HUILE ESSENTIELLE.

Les *entonnoirs* dont on se sert le plus communément dans les laboratoires, sont de verre, & ce sont en effet les meilleurs pour la filtration des sels, des sucres de plantes, de fruits, du petit lait, &c. Ceux qui sont faits d'étain ou de fer-blanc peuvent servir en bien des cas, mais il faut avoir soin de n'y point filtrer des liqueurs qui pourroient les attaquer. Ceux de fer-blanc sont les plus mauvais, ils sont trop sujets à la rouille, aussi s'en sert-on fort peu. On doit toujours leur préférer les *entonnoirs* de verre: ces derniers, à la vérité, sont fort sujets à se casser; & souvent même sans qu'on les touche, ils se fendent d'eux-mêmes d'un bout à l'autre, quelquefois en ligne droite, quelquefois en spirale: ils ne sont pas pour cela hors d'état de servir, on rapproche exactement leurs parties, & avec du blanc d'œuf & de la chaux éteinte à l'air on fait une pâte liquide, qui étendue sur du linge, & appliquée de distance en distance sur les fêlures, les contient, & met l'*entonnoir* en état de servir comme auparavant. Voyez VAISSEAUX CHIMIQUES.

L'*entonnoir* est aussi mis en usage pour porter la fumée de certains remèdes sur les dents, dans l'anus & dans le vagin. Voyez SUFFUMIGATION. (b)

ENTONNOIR (*Art milit.*) dans l'Artillerie, est l'incavation ou l'espèce de trou que les mines font en sautant ou en joiant. On l'appelle ainsi, à cause de sa ressemblance à un *entonnoir* renversé. Voyez MINE. (Q)

ENTONNOIR, en terme de Blanchisserie, est un pot de cuivre évasé, ayant un bec & un manche: il n'est guère d'usage dans les blanchisseries.

ENTONNOIR, instrument de Tonnelier; c'est un vaisseau fait ordinairement de fer-blanc, en forme de cône, à la pointe duquel est un col plus ou moins long, suivant l'usage auquel on le destine: on s'en sert pour entonner du vin dans des futailles.

Il y a deux sortes d'*entonnoirs*: de petits, pour tirer le vin en bouteilles; & de grands, pour remplir les tonneaux de vin sans le troubler. Ceux-ci ont un long col bouché par l'extrémité, mais garni de petits trous dans sa longueur.

ENTORSE, f. f. terme de Chirurgie, mouvement

dans lequel une articulation est forcée, sans que les os souffrent de déplacement sensible. Les mouvemens des articulations ne peuvent être portés au-delà des bornes naturelles, sans que les ligamens destinés à borner ces mouvemens ne soient forcément allongés ou rompus. Ces extensions violentes & les ruptures plus ou moins considérables des tendons & même des muscles occasionnent plus ou moins d'accidens, parmi lesquels la douleur & le gonflement se manifestent d'abord. Les *entorses* du pié sont les plus communes; elles sont la suite des faux pas. Les douleurs sont très-vives, & l'inflammation proportionnée à la sensibilité des parties affectées & à l'effort qu'elles ont souffert. La rupture des ligamens & des capsules articulaires occasionne assez souvent l'épanchement de la synovie, dont l'altération peut ulcérer les parties, carier les os, & produire des maladies très-longues, souvent incurables, & même mortelles.

Pour prévenir ces fâcheux accidens, il faut, s'il est possible, dans l'instant que l'*entorse* est arrivée, plonger la partie dans un seau d'eau très-froide. Ce repercutif empêche l'épanchement de la synovie, prévient l'inflammation, & apaise la douleur.

Si l'on n'a pas employé ce moyen sur le champ, il faut saigner copieusement, prescrire une diète sévère, tenir le ventre libre, & appliquer sur la partie des linges trempés dans des liqueurs spiritueuses, coupées avec des décoctions résolatives. On met ensuite des cataplasmes fortifiants de mie de pain & de vin. Quand les accidens sont passés, on met la partie, si c'est la main ou le pié, dans le ventre ou dans la gorge d'un bœuf ou autre animal nouvellement tué. On fait des douches de différentes espèces; & s'il est besoin, on a recours aux eaux minérales de Bourbon, Bourbonne, Barege, Aix-la-Chapelle, &c. Voyez les *maladies des os* de M. Petit. (Y)

ENTORSE, (*Manège, Maréchal.*) maladie commune à l'homme & au cheval, & qui quelquefois est si rebelle dans l'un & dans l'autre, qu'elle est en quelque façon l'opprobre de ceux à qui le traitement en est confié.

On entend par le terme d'*entorse* tout mouvement dans lequel l'articulation est forcée, sans cependant que les os souffrent de déplacement sensible.

Quoiqu'elle soit infiniment moins dangereuse que la luxation, elle peut être accompagnée d'accidens très-graves. Les plus fâcheuses sont celles des parties qui ont un grand nombre de ligamens capables de s'opposer au déplacement, d'autant plus que ces ligamens doivent avoir beaucoup souffert, & qu'il a fallu un grand effort pour vaincre leur résistance. Ajoutons que non seulement elles sont d'autant plus funestes que les articles sont munis de ligamens plus multipliés; mais que les suites en sont terribles, si ces articulations sont encore recouvertes de plusieurs tendons, qui, de même que leur gaine, ne peuvent être violemment distendus qu'il ne survienne de vives douleurs & une inflammation proportionnée à la sensibilité des parties affectées. La synovie, cette humeur dont l'usage est de lubrifier & de faciliter le mouvement, s'accumulant ensuite dans ces gaines, augmente beaucoup les douleurs, tant par la distension & l'écartement de ces mêmes gaines, que par la compression des tendons.

Les symptômes de l'*entorse* sont la claudication, l'action de traîner la partie souffrante, la chaleur, la dureté & le gonflement causés par l'inflammation de toutes les parties distendues, & sur-tout conséquemment à l'amas de la synovie qui, rompant aussi quelquefois les gaines, s'épanche dans tout le voisinage de l'article, & forme même des tumeurs dans lesquelles on trouve une fluctuation sensible.

Ses causes sont constamment externes, & sont

renfermées dans le nom que nous lui donnons relativement aux chevaux, c'est-à-dire dans celui de *mémarchure*, terme qui nous en offre sur le champ une idée. En effet, un cheval fait un faux pas, il pose le pié à faux dans un lieu raboteux, il se trouve pris dans une ornière, & l'arrache sur le champ avec force, il se le détourne entre des pavés, ce qui arrive fréquemment par la faute des palefreniers, qui tournent l'animal trop court; & l'on conçoit que dès-lors il peut en résulter une *entorse* plus ou moins formidable, selon le plus ou le moins d'extension des tendons & des ligamens dans l'articulation du boulet, ou dans celle du paturon, ou dans celle de la couronne. Je dois encore observer que celles dont sont atteintes les unes & les autres de ces parties dépendantes des extrémités postérieures, sont toujours plus à craindre que celles qui arrivent à ces articles des colonnes qui soutiennent l'avant-main, parce que les premières étant extrêmement travaillées dans toutes les différentes actions de l'animal, les humeurs y affluent avec plus d'abondance, & en rendent toujours les maladies plus compliquées & plus difficiles à vaincre.

En général, la marche du maréchal dans le traitement de celle-ci doit être différente selon le tems & ses degrés. Les remèdes repercutifs, restrictifs, conviennent dans ses commencemens, parce qu'ils préviennent l'épanchement qui pourroit se faire, & rendent aux parties leur ton naturel; ainsi on peut mener le cheval à l'eau, appliquer sur le lieu affecté des linges trempés dans de l'eau & du vinaigre, &c.

Dans le cas où il y a inflammation, douleur, épanchement, il faut nécessairement saigner à la jugulaire, appliquer en forme de cataplasmes des résolutifs doux & qui ne crispent pas, tels que celui des roses de Provins bouillies avec du gros son dans du gros vin, &c. & les réitérer soir & matin: j'ai été quelquefois obligé de mêler avec ces mêmes roses des plantes émollientes, & je ne suis parvenu souvent à la guérison de ces maux, fréquemment opiniâtres, que par les applications répétées de ces derniers médicamens employés sans mélange.

J'ai de plus eu à combattre des dépôts ensuite de l'acrimonie & de la perversion des humeurs: j'ai été forcé d'en hâter la suppuration par les mêmes émolliens, ou par l'onguent suppuratif, & de leur frayer ensuite une issue, en pratiquant une ouverture avec le fer plutôt qu'avec le feu, par la raison que la plaie en étoit plus aisément guérie.

Enfin les humeurs ayant acquis dans d'autres circonstances, & après des fautes encore commises par des maréchaux, un caractère d'induration, j'ai eu recours aux emplâtres fondans, tels que le diachylon, celui de mercure, de mucilage, dont j'ai fait usage séparément, ou en les mêlant les uns & les autres avec beaucoup de succès.

Dans tout le traitement de cette maladie l'animal doit jouir du repos; cependant, dans ce dernier cas d'endurcissement, quelques mouvemens modérés favoriseront l'atténuation & la résolution de l'humeur.

(e)
* ENTORTILLER, v. act. couvrir en tout ou en partie une chose avec une autre qui fait plusieurs tours sur celle-ci. On prend ce mot au *physique* & au *moral*. On dit un *discours* entortillé; le *lierre* s'entortille sur toutes les plantes qui lui sont voisines.

ENTOURER, v. act. en terme de *Metteur en œuvre*; c'est l'action d'environner une pierre de plusieurs autres qui sont plus petites qu'elle. On dit *entouré double*, lorsque ce rang de petites pierres est doublé. D'*entourer*, on a fait le substantif *entourage*.

ENTR'ACTE, f. m. (*Belles-Lett.*) est en général l'espace de tems qui sépare deux actes d'une pièce de théâtre, soit qu'on remplisse cet espace de tems

par un spectacle différent de la piece, soit qu'on laisse cet espace absolument vuide.

Entr'acte, dans un sens plus limité, est un divertissement en dialogue ou en monologue, en chant ou en danse, ou enfin mêlé de l'un & de l'autre, que l'on place entre les actes d'une comédie ou d'une tragédie. L'objet de ce divertissement isolé & de mauvais goût, est de varier l'amusement des spectateurs, souvent de donner le tems aux acteurs de changer d'habits, & quelquefois d'allonger le spectacle; mais il n'en peut être jamais une partie nécessaire: par conséquent il n'est qu'une mauvaise ressource qui déceit le manque de génie dans celui qui y a recours, & le défaut de goût dans les spectateurs qui s'en amusent.

Les Grecs avoient des *entr'actes* de chant & de danse dans tous leurs spectacles: il ne faut pas les en blâmer. L'art du théâtre, quoique traité alors avec les plus belles ressources du génie, ne faisoit cependant que de naître; ils ne l'ont connu que dans son enfance, mais c'étoit l'enfance d'Hercule qui jouoit avec les lions.

Les Romains, en adoptant le théâtre des Grecs, prirent tous les défauts de leur genre, & n'atteignirent à presque aucune de leurs beautés. En France, lorsque Corneille & Molière créèrent la tragédie & la comédie, ils profitèrent des fautes des Romains pour les éviter; & ils eurent assez de génie & de goût pour se rendre propres les grandes beautés des Grecs, & pour en produire de nouvelles, que les Sophocles & les Aristophanes n'auroient pas laissé échapper, s'ils avoient vécu deux mille ans plus tard.

Ainsi le théâtre françois, dans les mains de ces deux hommes uniques, ne pouvoit pas manquer d'être à jamais débarrassé d'*entr'actes* & d'intermedes. Voyez INTERMEDE.

L'*entr'acte* à la comédie françoise, est composé de quelques airs de violons qu'on n'écoute point.

A l'opéra le spectacle va de suite; l'*entr'acte* est une symphonie que l'orchestre continue sans interruption, & pendant laquelle la décoration change. Cette continuité de spectacle est favorable à l'illusion, & sans l'illusion il n'y a plus de charme dans un spectacle en musique. Voyez ILLUSION.

Le grand ballet sert d'*entr'acte* dans les drames de collège. Voyez BALLET DE COLLÈGE.

L'opéra italien a besoin d'*entr'actes*; on les nomme en Italie *intermezzi*, intermedes. Oseroit-on le dire? auroit-on besoin de ce malheureux secours dans un opéra qu'un intérêt suivi ou qu'une variété agréable soutiendroient réellement? On parle beaucoup en France de l'opéra italien: croit-on le connoître? Voyez OPÉRA. Les Italiens eux-mêmes, toujours amoureux & jaloux de ce spectacle, l'ont-ils jamais examiné? On avance ici une proposition que l'expérience seule ne nous a pas suggérée; elle nous a été confirmée par des personnes sages & instruites, dont aucune nation ne peut récuser le suffrage. Il n'y a pas un homme en Italie qui ait écouté de suite une seule fois en sa vie tout l'opéra italien. On a eu recours aux intermedes de bouffons ou à des danses pantomimes, pour combattre l'ennui presque continu de plus de quatre heures de spectacle; & cette ressource est un défaut très-grand du génie, comme il sera démontré à l'article INTERMEDE. (B)

ENTRAGE, f. m. (*Jurisp.*) signifie quelquefois *entrée* ou *commencement de possession & jouissance*; plus souvent il signifie *un droit en argent* que le nouveau possesseur est obligé de payer au seigneur: il en est parlé dans la coutume de Nivernois, tit. xxij. art. 8. Bourbonnois, art. 274 & 442. Voyez ISSUE. (A)

ENTRAIGUES, (*Géog. mod.*) ville du comté du

Roiergue en France; elle est située à l'endroit où la Truyere se jette dans le Lot.

ENTRAILLES, f. f. plur. (*Anatomic.*) *intestins, boyaux*. Avoir les *entrailles échauffées*, rafraîchir les *entrailles*. Il se prend quelquefois dans un sens plus général, pour tous les viscères, toutes les parties renfermées dans le corps des hommes & des animaux. L'inspection des *entrailles des victimes* a aidé à connoître la structure du corps sain.

L'oblation des victimes étoit une cérémonie religieuse de nos premiers parens, comme on le voit par l'histoire d'Abel dans la Genèse, & par les plus anciennes fables de l'âge d'or. On auroit crû déplaire à la divinité, & ne pouvoir appaiser sa colère, si la victime eût été souillée de la moindre maladie; c'est pourquoi nous lisons dans le Lévitique qu'on n'imoloit que les animaux les plus sains & les plus purs, & c'est ainsi que les prêtres commencèrent à s'appliquer à connoître les marques distinctives de la santé & de la maladie. Voyez ANATOMIE. Chambers. (L)

* ENTRAILLES, (*Mythol.*) c'étoient les parties des animaux que les aruspices consultoient particulièrement. Il faut voir avec quelle impiété Cicéron parle de cette pratique de sa religion. Il suit de son discours que l'inspection des *entrailles* est la dernière des extravagances; & que ceux qui en sont chargés, sont assez communément des imposteurs. C'est à cette occasion qu'il rapporte un mot de Caton, qui auroit pu avoir lieu dans une infinité d'autres cas, si la prévention n'eût point fasciné les yeux & les esprits. Caton disoit « qu'il étoit toujours étonné qu'un aruspice qui en rencontroit un autre, ne se mît pas à » rire ».

ENTRAIT, f. m. (*Charpent.*) est une poutre sur laquelle portent les solives des galetas, & les arbalétriers. Voyez les figures des Planches du Charpentier.

ENTRAIT, (*double*) il se dit de ceux qui sont dans les enrayures.

ENTRAVAILLÉ, adj. *terme de Blason*, qui se dit des oiseaux qui, ayant le vol éploiyé, ont un bâton ou quelque autre chose passée entre les ailes & les piés. Dictionn. de Trévoux.

ENTRAVER UN CHEVAL, (*Manège, Maréch.*) lui mettre des *entraves*; expressions également usitées dans un seul & même sens. Voyez ENTRAVES.

ENTRAVER, v. neut. (*Faucon.*) c'est raccommoder les jets de l'oiseau, de sorte qu'il ne peut se déchaperonner.

ENTRAVES, f. f. (*Man. Maréchal.*) espèce de liens par le secours desquels nous pouvons nous assurer & nous rendre maîtres des chevaux, soit qu'il s'agisse de les retenir dans les pâturages, ou de leur ôter la liberté, dans l'écurie, d'élever leurs piés de devant sur l'auge ou contre les rateliers; soit que nous soyons dans l'obligation de les assujettir ou de les abattre pour leur faire quelques opérations.

Les *entraves* dont nous faisons usage dans le premier cas, sont composés de deux entravons qui sont unis par des anneaux ou par une chaîne de fer, ou quelquefois par une lanière non moins forte que celles qui forment les entravons. Voyez ENTRAVON. On doit avoir la précaution d'en délivrer l'animal, pour lui laisser plus de liberté lorsqu'il veut se coucher. Il est bon aussi de faire attention que les jambes du cheval *entravé* très-long-tems, peuvent insensiblement s'arquer, & que souvent par cette même raison l'animal devient panard.

Dans le second cas nous n'employons que des entravons non unis, mais séparés; nous les fixons, ainsi que les premières *entraves*, dans le pli des paturons des quatre jambes ensemble, ou d'une ou de deux seulement, selon le besoin; en observant de les boucler de façon que les boucles soient en-dehors.

Lorsque notre intention est d'empêcher uniquement le cheval de ruer, nous ne mettons nos entravons qu'aux extrémités postérieures, & nous passons une corde de chaque côté, dans l'anneau dont doit être pourvu chacun d'eux. Nous croisons ensuite chacune de ces cordes ou de ces longes sous le ventre de l'animal, & nous les arrêtons fermement par une seule boucle coulante, qu'il nous est facile de défaire promptement, aux deux côtés de l'encolure, & à des anneaux de fer dont est garni un colier de cuir que nous avons passé sur la tête & sur l'encolure du cheval. Est-il question de l'abattre & de le renverser ? les quatre paturons seront saisis des entravons ; nous attacherons une longe à l'anneau de l'un de ceux de devant, nous en ferons passer l'autre extrémité dans celui de l'autre entravon de ce même devant, & ensuite dans les deux anneaux de ceux de derrière : nous repasserons une seconde fois dans le premier anneau auquel la longe est attachée ; après quoi plusieurs hommes réunissant leurs forces, tireront cette longe, & rapprocheront ainsi les piés de l'animal, qui ne pourra s'opposer à sa chute. C'est ainsi que nous devons nous précautionner contre les efforts qu'il feroit pour nous résister, & nous mettre en garde contre les coups dont il pourroit nous atteindre.

L'animal étant renversé, nous le plaçons dans la situation la plus convenable à l'opération que nous avons dessein de pratiquer. Au surplus, en indiquant les moyens de le soumettre en conséquence des liens dont il s'agit, je n'ai pas décrit ce que font la plupart des maréchaux dans ces fortes de cas : j'en ai dit assez pour instruire sur ce qu'ils devraient faire.

(c) **ENTRAVESTISSEMENT DE SANG**, (*Jurif. prud.*) ou **RAVESTISSEMENT DE SANG**, dans les coutumes de Cambray, Bethune, Arras & Bapaume, est la succession qui a lieu au profit du survivant des conjoints.

Entravestissement par lettres, est la succession qui a lieu en vertu d'une sentence du juge. Il en est fait mention dans la coutume particulière de Calceuë, sous Artois. (A)

ENTRAVON, f. m. (*Manège, Maréchal.*) n'est autre chose que la partie de l'entrave qui entoure précisément le paturon du cheval. *Voy.* **ENTRAVER**. Il est fait d'un cuir fort & épais, d'une largeur proportionnée à son usage, & muni d'une boucle servant à l'attacher & à le fixer, ainsi que d'un anneau de fer, lorsqu'il n'est point destiné à compléter des entraves. On a de plus l'attention de le rembourrer dans sa surface intérieure, afin qu'il ne puisse causer aucune excoriation. (c)

ENTREBAS ou **DEMI-CLAIRES VOIES**, (*Manuf. en Drap.*) défaut du drap, qui vient de ce que la chaîne n'est pas aussi serrée dans un endroit qu'elle le doit être ; soit parce qu'elle a été mal distribuée, ou qu'il y manque un fil, ou que le fil est trop foible.

ENTREBATTES, f. f. (*Manuf. en Drap.*) c'est dans les étoffes de sayetterie, qui se fabriquent à Beauvais, une des marques du maître, sans laquelle il est défendu de vendre l'étoffe. Ce terme se dit aussi de deux barres ou bandes qu'on fait à chaque bout de la pièce, avec une trame de couleur différente de celle de l'étoffe.

ENTRECHAT, f. m. (*Danse.*) c'est un saut léger & brillant, pendant lequel les deux piés du danseur se croisent rapidement, pour retomber à la troisième position. *Voyez* **POSITION**.

L'*entrechat* se prend en marchant, ou avec un coupé. Le corps s'élance en l'air, & les jambes passent également à la troisième position.

Il n'est jamais *entrechat* qu'il ne soit formé à quatre ;

on le passe à six, à huit, à dix, & on a vu des danseurs assez vigoureux pour le passer à douze.

Ce dernier n'est point, & ne sauroit jamais être théâtral ; on n'use pas même au théâtre de celui à dix. Quelque vigueur qu'on puisse supposer au danseur, les passages alors sont trop rapides pour qu'ils pussent être aperçus par les spectateurs.

Les excellens danseurs se bornent pour l'ordinaire à six, & le passent rarement à huit. Dupré se bornoit à six.

L'*entrechat* emploie deux mesures ; la première sert au coupé ; la seconde à l'élancement du corps, au battement & au tomber.

Il se fait de face, en tournant, & de côté ; & on lui donne alors ces noms différens.

Dernier danseur de l'opéra du dernier siècle, faisoit la capriole en montant, & l'*entrechat* en tombant.

Peu de danseurs, même fameux alors, faisoient l'*entrechat*, pas même celui à quatre, qu'on appelle improprement *demi-entrechat*.

J'ai vu naître les *entrechats* des danseuses ; mademoiselle Salley ne l'a jamais fait sur le théâtre ; mademoiselle Camargo le faisoit d'une manière fort brillante à quatre ; mademoiselle Lany est la première danseuse en France qui l'ait passé au théâtre à six.

J'ai entendu dans les commencemens de grands murmures sur l'agilité de la danse moderne : *Ce n'est pas ainsi*, disoit-on, *que les femmes devroient danser. Que devient la décence ? O tems ! ô mœurs ! Ah, la Prevôt ! la Prevôt . . . !* Elle avoit les piés en-dedans & des jupes longues, que nous trouverions encore aujourd'hui trop courtes. (B)

ENTRE-COUPÉ, f. f. (*Coupe des pierres.*) intervalle vuide entre deux voûtes qui sont l'une sur l'autre, en sorte que la doûble de la supérieure enveloppe l'extrados de l'inférieure, laquelle est quelquefois ouverte, comme au dome des Invalides à Paris.

On fait souvent des *entre-coupes* pour suppléer à la charpente d'un dome, en élevant une voûte pour la décoration extérieure au-dessus de la première, qui paroîtroit trop écrasée au-dehors, comme à S. Pierre de Rome & en plusieurs autres églises d'Italie. (D)

ENTRE-COUPER, (S') **SE COUPER**, **S'ENTRE-TAILLER**, v. pass. *Manège, Maréchal.* expressions qui ne signifient qu'une seule & même chose, & par le moyen desquelles nous désignons l'action du cheval qui en cheminant s'atteint à la partie latérale interne du boulet, & quelquefois à sa portion postérieure.

Les causes de ce vice sont, 1°. la foiblesse naturelle : l'animal dont les reins seront foibles & les membres peu proportionnés, s'*entre-coupera* infailliblement. 2°. Un vice de conformation : tout cheval mal planté & défectueusement situé sur ses jambes, soit qu'il soit ferré, soit qu'il soit cagneux ou panard (*voyez* **JAMBES**), soit enfin qu'il soit crochu en-dedans ou en-dehors (*voyez* **JARRETS**), ne pourra que *se couper*. 3°. La lassitude : aussi voyons-nous que nombre de chevaux s'*entre-tailent* à la suite d'un long voyage. 4°. La paresse : ainsi les barbes, dont l'allure est communément froide, s'*entre-coupent* quand on les mene en main. 5°. Le défaut d'habitude de cheminer : car des poulains qui n'ont pas été exercés, *se coupent* & même s'attrapent dans les commencemens qu'on les travaille. 6°. Enfin une vieille, une mauvaise ferrure, ou des rivets qui débordent, puisqu'il est incontestable que la source la plus ordinaire de l'*entre-taille*, est dans l'impéritie ou dans la négligence du maréchal.

Il faut au surplus considérer qu'il y a une très-grande différence entre un cheval qui s'*entre-taille*,

& un cheval qui s'attrape : celui qui *s'entre-taille*, se frappe toujours au même lieu ; il y a communément entamure ou plaie, & le poil s'y montre toujours hérissé : celui qui s'attrape, s'atteint au contraire & se heurte en différens endroits ; & comme la partie contuse n'est pas toujours la même, le heurt n'y fait pas d'impression visible & apparente. Selon le plus ou le moins de sensibilité dans la partie sur laquelle a porté le coup, l'animal boite le pas qui suit, & ne boite plus après en avoir cheminé quelques autres. Quand il est las, il bronche en s'attrapant ; il tombe même, si son allure est pressée, ou s'il galope. Ce défaut doit faire rejeter un cheval ; il est d'autant plus essentiel, qu'il est comme impossible d'y remédier. Il provient de l'action des jambes qui se croisent sans cesse ; & il est certain que si la bonne école n'a pu rien opérer, il n'est produit que par une grande foiblesse, contre laquelle tous les secours de l'art seront toujours impuissans.

Il n'en est pas ainsi de l'*entre-taillure* ; on peut y obvier par la voie de la ferrure, soit que l'animal *s'entre-taille* d'un pié, de deux, ou de tous les quatre ensemble. Voyez FERRURE. (e)

ENTRE-COURS, f. m. (*Jurisp.*) étoit anciennement une société contractée entre deux seigneurs, au moyen de laquelle les sujets d'un seigneur, qui alloient demeurer ou se marier dans la terre d'un autre seigneur, devenoient eux & leurs enfans sujets de ce dernier seigneur. C'est ainsi que le terme d'*entre-cours* est entendu dans quelques anciennes chartres, dont le *glossaire* de Ducange fait mention au mot *inter-cursus* : à quoi se rapporte encore le chap. 45 des coutumes de Beauvoisis, par Beaumanoir.

Il arrivoit souvent par-là qu'un roturier qui étoit franc dans un lieu, devenoit serf dans un autre, parce qu'en transférant son domicile dans un lieu où les sujets du seigneur étoient serfs, & y demeurant par an & jour, le seigneur du lieu en acquéroit la saisine, & l'homme franc devenoit de même condition que les autres sujets serfs. Pour parer à cet inconvénient, quelques seigneurs faisoient entr'eux des sociétés par rapport à leurs sujets, suivant lesquelles les sujets de l'un pouvoient librement & sans danger de perdre leur franchise, aller demeurer dans la seigneurie de l'autre seigneur, & même s'y marier avec une personne serve ou sujete de ce seigneur. Ces sociétés furent aussi nommées *entre cours*, & le droit qui en résultoit en faveur des sujets, fut appelé *droit d'entre-cours*.

Au moyen de cet *entre-cours*, l'homme franc ou bourgeois qui passoit d'une seigneurie dans une autre, devenoit bien l'homme ou sujet du dernier seigneur, mais il conservoit sa franchise.

Il y avoit un pareil *entre-cours* entre les comtes de Champagne & les comtes de Bar, comme il se voit dans les articles 78 & 79 de la coutume de Vitry.

Le premier de ces articles porte que par l'*entre-cours* gardé & observé entre les pays de Champagne & Barrois, quand aucun homme ou femme né du Barrois, vient demeurer au bailliage de Vitry, il est acquis de ce même fait au roi, & lui doit sa jurée, comme les autres hommes & femmes de jurée demeurans audit bailliage ; que le roi est en possession & saisine de la lever ainsi sur eux ; & que quand tels hommes ou femmes nés en Barrois, & demeurans au bailliage de Vitry, vont de vie à trépas sans héritier légitime demeurant avec eux audit pays, & qui soit regnicole à l'heure de leur trépas, le roi représente l'héritier absent, leur succède, & prend leurs biens au moyen dudit *entre-cours*.

L'article suivant porte que pareillement si quelqu'un du comté de Champagne va demeurer au duché de Bar, il est acquis au seigneur duc, au moyen dudit *entre-cours* ; que s'il y décède, ses enfans nés

Tome V.

avec lui audit pays & duché au jour de son trépas, ne succèdent en ses biens assis & situés audit bailliage, mais qu'ils appartiennent au roi par droit d'attrayere, qui représente lesdits enfans absens ; mais s'il y avoit des héritiers prochains, demeurans au bailliage de Vermandois, tels héritiers lui succédroient.

Les seigneurs dérogeoient aussi au droit de main-morte, par rapport au mariage de leurs serfs ; & par les traités d'*entre-cours* qu'ils faisoient entr'eux à ce sujet, le serf de l'un pouvoit librement, & sans peine de for-mariage, se marier avec une personne serve d'un autre seigneur. Voyez le *glossaire* de Lauriere, au mot *entre-cours*.

On trouve des exemples de ces *entre-cours*, tant par rapport au domicile que pour les mariages, dans l'histoire de Verdun, aux preuves, pag. 13 & 14.

Le droit d'*entre-cours* est quelquefois appelé *parcours*, quoiqu'il ce dernier terme s'applique plus ordinairement aux conventions qui ont trait à la réciprocité du pâturage entre deux seigneuries. Voyez PARCOURS. (A)

ENTRE-DUERO-E-MINHO, (*Géog. mod.*) c'est une des provinces du Portugal ; elle a environ dix-huit lieues de longueur sur autant de largeur. Brague en est la capitale.

ENTRE-DEUX, f. m. (*Drap.*) il se dit de quelques endroits d'une étoffe, où elle n'a pas été tondue assez ras. On ne répare ce défaut qu'en y repassant la force.

ENTRÉE, f. f. (*Grammaire.*) se dit généralement au simple, de toute ouverture qui conduit du dehors d'un lieu au-dedans de ce lieu. Ce mot se prend au figuré, pour le commencement, le début.

ENTRÉE, se dit, en *Astronomie*, du moment auquel le Soleil ou la Lune commence à parcourir un des signes du zodiaque. Ainsi on dit l'*entrée du Soleil* ou de la Lune dans le Bélier, dans le Taureau, &c. Voyez SIGNE, SOLEIL, &c.

On se sert aussi du mot *entrée* dans ces phrases : l'*entrée de la Lune dans l'ombre*, dans la pénombre, &c. Voyez ÉCLIPSE. (O)

ENTRÉES, f. f. pl. (*Hist. anc.*) privilège accordé à des particuliers d'être admis auprès des rois & des princes, dans certains tems & à certaines heures.

La coutume des rois, des princes, & des grands seigneurs, de distinguer leurs courtisans & les personnes qui leur sont attachées par les différentes *entrées* qu'ils leur donnent chez eux, est une coutume fort ancienne. Sénèque, dans son livre IV. des *bienfaits*, chap. xxxv. nous instruit que C. Gracchus & Livius Drusus, tribuns du peuple, en furent les auteurs à Rome. « Parmi nous, dit-il, Gracchus & après » lui Livius Drusus, ont commencé à séparer la foule » de leurs amis & de leurs courtisans, en recevant » les uns en particulier, les autres avec plusieurs, & » les autres avec tout le monde ».

Les premiers étoient appelés *propiores*, ou *primi amici*, ou *primæ admissiois* ; les amis de la première *entrée* : les seconds, *secundi amici*, ou *secundæ admissiois* ; les amis de la seconde : & les derniers, *inferiores amici*, ou *ultimæ admissiois* ; les amis qui n'avoient que les dernières *entrées*.

Cet usage qui avoit été long-tems interrompu, & qui ne subsistoit point à la cour d'Auguste, fut rétabli par Tibère, qui, comme Suétone nous l'apprend, partagea sa cour en ces trois classes, & appella la dernière la *classe des Grecs* ; parce que les Grecs étoient des gens dont on faisoit alors peu de cas, & qui n'entroient que les derniers chez cet empereur.

La coutume dont je parle se perdit encore après Tibère ; elle fut renouvelée par d'autres empereurs, & elle prit enfin de si fortes racines sous Constantin, qu'elle s'est toujours conservée depuis, & qu'il n'y a

Z Z z z

pas d'apparence qu'on la laisse tomber : au fond, il est bien juste que les princes aient la même prérogative & la même liberté que se donnent les particuliers, de recevoir différentes personnes chez eux à différentes heures, les unes plutôt, les autres plutôt, selon qu'elles leur sont ou agréables, ou nécessaires. Cependant aujourd'hui ce qu'on appelle *entrées* dans les cours de l'Europe, est un privilège spécialement attaché à certains emplois & à certaines charges, d'entrer à certaines heures dans la chambre des rois, quand les autres n'y entrent pas. C'est donc un droit que donne la charge, & non la personne ; c'est une pure étiquette qui ne prouve point de confiance particulière du prince dans ceux qui jouissent de ce droit. *Voyez l'article ETIQUETTE. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENTRÉE, (*Hist. mod.*) réception solennelle qu'on fait aux rois & aux reines lorsqu'ils entrent la première fois dans les villes, ou qu'ils viennent triomphants de quelque grande expédition.

Ces sortes de cérémonies varient suivant le tems, les lieux, & les nations ; mais elles sont toujours un monument des usages des différens peuples, & de la diversité de ces usages dans une même nation, lesquels sont communément un excellent tableau de caractère : c'étoit, par exemple, un spectacle singulier que l'appareil de décorations profanes & de mascarades de dévotion qui se voyoit en France aux *entrées* des rois & des reines, dans le xv. siècle. L'auteur des *essais sur Paris* qui parurent l'année passée (1754, in-12.), en donne une esquisse tirée d'après l'histoire, qu'il suffira de rapporter pour exemple : il seroit trop long de transcrire ici, même par extrait, ce que j'ai recueilli sur cette matière avant & depuis Charles VII.

Comme les rois & les reines (dit l'auteur dont je viens de parler) faisoient leurs *entrées* par la porte Saint-Denis, on tapissoit toutes les rues sur leur passage, & on les couvroit en-haut avec des étoffes de soie & des draps camelotés ; des jets - d'eaux de fontaines parfumoient l'air, le lait & le vin couloient de plusieurs fontaines. Les députés des fix corps de marchands portoient le dais. Les corps de métiers suivoient à cheval, représentant en habits de caractère les sept péchés mortels, les sept vertus, foi, espérance, charité, justice, prudence, force, & tempérance, la mort, le purgatoire, l'enfer, & le paradis.

Il y avoit de distance en distance des théâtres où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentoient des histoires de l'ancien & du nouveau Testament, le sacrifice d'Abraham, le combat de David contre Goliath, l'ânesse de Balaam prenant la parole pour la porter à ce prophète, des bergers avec leurs troupeaux dans un bocage, à qui l'ange annonçoit la naissance de Notre-Seigneur, & qui chantoient le *Gloria in excelsis Deo*, &c. & pour lors le cri de joie étoit Noël, Noël. *Voy. COMÉDIE SAINTÉ.*

A l'entrée de Louis XI, en 1461, on imagina un nouveau spectacle : *Devant la fontaine du Ponceau, dit Malingre, page 208 de ses antiquités & annales de Paris* (ouvrage plus passable que ceux qu'il a publiés depuis) étoient plusieurs belles filles en *fyrenes* toutes nues, lesquelles en faisant voir leur beau sein, chantoient des petits motets de bergerettes, fort doux & charmans.

Il paroît qu'à l'entrée de la reine Anne de Bretagne, on poussa l'attention jusqu'à placer de distance en distance, de petites troupes de dix ou douze personnes, avec des pots-de-chambre pour les dames & demoiselles du cortège qui en auroient besoin.

Ajoutez sur-tout à ces détails, la description curieuse que le P. Daniel a donnée dans son histoire de France, de l'entrée de Charles VII. & vous convien-

drez en rassemblant tous les faits, que quoique ces sortes de réjouissances ne soient plus du goût, de la politesse, & des mœurs de notre siècle, cependant elles nous prouvent en général deux choses qui subsistent toujours les mêmes ; je veux dire 1°. la passion du peuple françois pour les spectacles quels qu'ils soient, 2°. son amour & son attachement inviolable pour nos rois & pour nos reines.

Je ne parle pas ici des cérémonies d'*entrées* de princes étrangers, légats, ambassadeurs, ministres, &c. ce n'est qu'une vaine étiquette de cérémonial dont toutes les cours paroissent lasses, & qui finira quand la principale de l'Europe jugera de son intérêt de montrer l'exemple. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ENTRÉE, (*Jurisprud.*) signifie dans cette matière *acquisition, prise de possession*. On appelle *deniers d'entrée*, ceux qui sont payés par le nouveau propriétaire au précédent, pour entrer en jouissance. *Voyez DENIERS.* *Entrage* est ce qui se paye au seigneur pour le droit d'*entrée*, c'est-à-dire pour la mutation. (A)

ENTRÉE, (*Comm.*) droit ou impôt qu'on leve au nom du souverain sur les marchandises qui entrent dans un état, soit par terre, soit par mer, suivant le tarif qui en est dressé, & qui doit être affiché en lieu apparent dans les bureaux où l'on exige ces droits.

Les droits d'*entrée* se payent aussi en France sur les marchandises qui entrent dans les provinces qui sont réputées étrangères ; & il y en a d'autres encore qui se lèvent à l'entrée de quelques villes.

Lorsque le droit d'*entrée* de quelque marchandise n'est pas réglé par le tarif, on le paye par estimation, c'est-à-dire à proportion de ce qu'une autre marchandise, à-peu-près de même qualité, a coûté de payer.

Les droits d'*entrée* se payent y compris les caisses, tonneaux, serpillières, cartons, pailles, toiles, & autres emballages, à la réserve des drogueries & épiceries, sur lesquelles les emballages sont déduits.

Toutes sortes de marchandises ne peuvent entrer en France par toutes sortes de villes & de ports, même en payant les droits, mais seulement pour certaines marchandises par les lieux qui leur sont marqués, ou par les ordonnances, ou par les arrêts du conseil, comme les drogueries & épiceries par la Rochelle, Rouen, & Calais, Bordeaux, Lyon, & Marseille ; les chevaux par Dourles, Peronne, Amiens, &c. les manufactures étrangères par Saint-Valery, Calais, &c. & ainsi de quelques autres.

Les peines contre ceux qui veulent faire entrer des marchandises en fraude, sont la confiscation de ces marchandises & des équipages & harnois, & une amende statué par les arrêts & ordonnances. *Voy. CONTREBANDE, DROIT & TARIF. Dict. de Comm. de Trév. & Chamb. (G)*

ENTRÉE, (*Comm.*) terme de teneur de livres en parties doubles. L'*entrée* du grand livre, c'est l'état des débiteurs & créiteurs portés par la balance ou le bilan du livre précédent. *Voyez LIVRES. (G)*

ENTRÉE, (*Danse.*) air de violon sur lequel les divertissemens d'un acte d'opéra entrent sur le théâtre. On donne aussi ce nom à la danse même qu'on exécute. Ce sont ordinairement les chœurs de danse qui paroissent sur cet air ; c'est pour cette raison qu'on les nomme *corps d'entrée*. Ils en dansent un commencement ; un danseur ou une danseuse danse un commencement & une fin, & les chœurs reprennent la dernière fin. Chaque danse qu'un danseur ou une danseuse exécute, s'appelle aussi *entrée*. On lui donne encore le nom de *pas*. *Voyez PAS.* Un maître fort supérieur avec qui j'ai conféré souvent sur cette matière, m'a confié un résultat de ses observations, qui peut être fort utile à l'art. Le voici.

Dans toute *entrée* de danse, le danseur, à qui on

suppose de la vigueur & de l'habileté, a trois objets principaux & indispensables à remplir. Le premier, les contrastes perpétuels de la force & de la grace, en observant que la grace suive toujours les coups de vigueur. Le second, l'esprit de l'air que ses pas doivent rendre; car il n'est point d'air de danse, quelque plat que le musicien puisse le faire, qui ne présente une sorte d'esprit particulier au danseur qui a de l'oreille & du goût. Le troisième, de former toujours sa danse de pas, & de ne les sacrifier jamais aux sauts: ceux-ci sont plus aisés à faire que les autres. Le mélange sage de tous les deux, forme la danse agréable & brillante.

Chaque partie séparée des ballets anciens étoit nommée *entrée*. Dans les modernes, on a conservé ce nom à chacune des actions séparées de ces poèmes. Ainsi on dit: l'*entrée* de Tibulle dans les fêtes grecques & romaines est fort ingénieuse, c'est une des meilleures *entrées* de ballet que nous ayons à l'opéra. Voyez BALLET.

Ce nom qu'on donne encore aux diverses parties de ces sortes d'ouvrages, doit faire connoître aux commençans & quelle est l'origine de ce genre difficile, & quelle doit être leur coupe pour qu'ils soient agréables au public; c'est sur-tout cette mécanique très-peu connue qui paroît fort aisée, & qui fourmille de difficultés qu'il faut qu'ils étudient. Voyez COUPE.

Il seroit ridicule que l'on y fît commencer l'action dans un lieu, & qu'on la dénouât dans un autre. Le tems d'une *entrée de ballet* doit être celui de l'action même. On ne suppose point des intervalles; il faut que l'action qu'on veut représenter se passe aux yeux du spectateur, comme si elle étoit véritable. Quant à sa durée, on juge bien que puisque le ballet exige ces deux unités, il exige à plus forte raison l'unité d'action: c'est la seule qu'on regarde comme indispensable dans le grand opéra; on le dispense des deux autres. L'*entrée de ballet*, au contraire, est assainée à toutes les trois. Voyez BALLET, OPÉRA, POÈME LYRIQUE. (B)

ENTRÉE, (*Serrurerie*.) c'est l'ouverture par laquelle la clé entre dans la serrure.

ENTRE-FERS ou ENTRE DEUX FERS, (*Comm.*) il se dit dans le poids des marchandises, de l'arrêt ou du repos de la lance ou du fleau exactement au milieu de la chape; si la lance ou le fleau incline un peu de l'un ou de l'autre côté des deux plats de la balance, on dit alors que le trait est forcé. Il faut que le trait fort ou forcé soit du côté de la marchandise, c'est-à-dire que la marchandise l'emporte un peu en pesanteur sur son poids.

ENTRE-FESSON, voyez PÉRINÉ.

ENTREJOU, f. m. (*Jurisprud.*) terme usité dans quelques coutumes & anciens titres, pour exprimer un certain espace nécessaire pour donner cours à l'eau. Suivant la coutume de Berri, t. xvj. art. 2. chacun peut en son héritage par lequel passe aucun fleuve ou rivière non navigable ni publique, faire édifier moulin, pourvu que le lieu soit disposé pour ce faire; à savoir qu'il y ait faut & *entrejou*, c'est-à-dire qu'il y ait de l'espace pour faire une abée ou lanciaire par où l'eau puisse avoir cours quand le moulin ne va pas. Voyez Cujas, observ. 24, chap. xxjv. & le gloss. de Lauriere, au mot *Entrejou*. Voyez aussi LANCIERE. (A)

ENTRELAS, f. m. en Architecture, ornement composé de listeaux & de fleurons liés & croisés les uns avec les autres, qui se taille sur les moulures & dans les frises. (P)

ENTRELAS D'APPUI, (*Sculp.*) ornemens à jour, de pierre ou de marbre, qui servent quelquefois au lieu de balustres pour remplir les appuis évidés des tribunes, balcons, & rampes d'escalier. (P)

Tome V,

ENTRELACÉ, adj. en termes de Blason, se dit de trois croissans, de trois anneaux, & autres choses semblables, passées les unes dans les autres.

Bourgeois en Bourgogne, d'azur à trois annelets entrelacés l'un dans l'autre en triangle d'or.

ENTRE-LIGNE, f. f. ou, comme on dit ordinairement, INTERLIGNE, c'est l'espace qui est entre deux lignes d'écriture. On ne doit rien ajouter dans les actes *entre-lignes*; il est plus convenable de faire des renvois & apostilles en marge: en tout cas, les *entre-lignes* ou *interlignes* ne sont valables qu'autant qu'ils sont approuvés par les parties, notaires, & témoins. (A)

ENTRE-METS, f. m. (*Hist. mod.*) Le mot *entre-mets* s'est dit pendant long-tems au lieu de celui d'*intermede*, dans nos piéces de théâtre; *entre-mets* de la tragédie de Sophonisbe dans les œuvres de Baïf; il signifioit une espece de spectacle muet, accompagné de machines; une représentation comme théâtrale où l'on voyoit des hommes & des bêtes exprimer une action; quelquefois des bateleurs & autres gens de cette espece y faisoient leurs tours.

Ces divertissemens avoient été imaginés pour occuper les convives dans l'intervalle des services d'un grand festin, dans l'entre-deux d'un mets ou service à un autre mets; d'où le mot *entre-mets* a passé dans nos tables pour désigner simplement le service particulier qui est entre le rôt & le fruit, & les divertissemens se sont évanouïs.

Ces divertissemens anciens, qui méritoient bien mieux le nom d'*entre-mets* que le service de nos tables honoré aujourd'hui de cette qualification, étoient des spectacles fort singuliers qu'on donnoit du tems de l'ancienne chevalerie, le jour d'un banquet, pour rendre la fête plus magnifique & plus solennelle. Il faut lire tout ce qui concerne ces fêtes dans l'*histoire de la chevalerie* de M. de Sainte-Palaye; il en parle avec autant de connoissance que s'il eût vécu dans ces tems-là, & qu'il eût écrit son ouvrage en assistant aux banquets des preux-chevaliers.

On voyoit paroître dans la salle diverses décorations, des machines, des figures d'hommes & d'animaux extraordinaires, des arbres, des montagnes, des rivières, une mer, des vaisseaux; tous ces objets entre-mêlés de personnages, d'oiseaux, & d'autres animaux vivans, étoient en mouvement dans la salle ou sur la table, & représentoient des actions relatives à des entreprises de guerre & de chevalerie, sur-tout à celles des croisades.

Il est vraisemblable que l'usage des *entre-mets* dans les banquets s'étoit introduit avant le regne de saint Louis: aussi furent-ils employés aux noces de son frere Robert à Compiègne en 1237. Une chronique manuscrite de S. Germain fait une ample description des *entre-mets* qui se virent au festin que Charles V. donna en 1378 au roi des Romains, fils de l'empereur Charles de Luxembourg, que ses indispositions empêchèrent de s'y trouver. Mais rien n'est plus curieux que le détail que Matthieu de Couci & Olivier de la Marche nous ont laissé de la fête donnée à Lille en 1453, par Philippe-le-Bon duc de Bourgogne, à toute sa cour & à toute la noblesse de ses états, pour la croisade contre les Turcs qui venoient d'achever la conquête de l'empire d'Orient par la prise de Constantinople. Je pourrais citer un grand nombre d'autres représentations semblables, qui furent long-tems à la mode dans nos cours; mais ces citations seroient inutiles après les exemples que nous venons de rapporter.

On vit encore les restes de cette ancienne magnificence au mariage du prince de Navarre en 1572, avec la sœur du roi; de même qu'à la suite d'un autre festin, que la reine donna l'année suivante au duc d'Anjou roi de Pologne. Le goût de ces plaisirs s'est

Z Z z z ij

conservé à Florence jusqu'en 1600, suivant la description du banquet donné dans cette ville pour le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV.

Enfin la mode des *entre-mets* s'évanouit entièrement au commencement du xvij. siècle. Louis XIV. fit succéder d'autres magnificences, mieux entendues, dignes de lui, & qui ont aussi cessé. Elles ont été remplacées par un genre de luxe plus général, plus voluptueux, qui se répète journellement, & qui présente à nos yeux toute la mollesse ou l'ennui des Sibarites. *Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.*

ENTREMETTEUR, f. m. dans le Commerce, est un médiateur qui intervient entre deux marchands, pour faciliter quelque marché ou négociation.

Les Commerçans se servent plus ordinairement du terme d'*agent de change*, si c'est pour des remises d'argent ou autres affaires de banque; & de celui de *courtier* lorsqu'il s'agit d'achat ou de vente de marchandises. *Voy. AGENT DE CHANGE & COURTIER. Dictionn. du Comm. de Trév. & Chambers. (G)*

ENTREMISES, f. f. (*Marine.*) ce sont de petites pieces de bois, qui étant posées dans un vaisseau entre les autres, les tiennent sujetes & servent aussi à les renforcer. *Voyez, Pl. IV. fig. 1. n. 127. les entre-mises du second pont au milieu entre les caillebotis; n. 148. entremises du gaillard derriere au milieu entre les caillebotis.*

Entremises emmortoisées dans les équillettes, & regnant le long des ferre-bouquieres.

Entremises se dit aussi de certaines pieces de bois qui sont posées entre les taquets ou fuseaux du caïstan, pour les tenir. (Z)

ENTRE-NERFS, f. m. pl. (*Reliure.*) ce sont les espaces que laissent entr'eux, sur le dos, les ficelles auxquelles les livres sont cousus. On remplit les *entre-nerfs* de dorure. *Voyez DORER.*

ENTRE-PLANTER, v. act. (*Agriculture.*) c'est planter du cherclu à la place des sèps qui ont manqué.

ENTRE-POINTILLÉ, adj. il se dit, chez les Graveurs en bois, des tailles entre lesquelles il y a du pointillé. *Tailles entre-pointillées. Article de M. PAPILLON.*

ENTREVAUX, (*Géog.*) ville de Provence, en France; elle est située sur le Var. Long. 24. 46. lat. 44. 1.

ENTR'OUVERT, adj. (*Manège & Maréchallerie.*) cheval qui a fait un effort violent. *Voyez ÉCART.*

ENTR'OUVERTURE, f. f. (*Manège & Maréch.*) terme par lequel on désigne la maladie qui résulte d'un violent écart. *Voyez ÉCART. (e)*

ENTRE-PAS, f. m. (*Manège.*) allure défectueuse, train rompu du cheval. *Voyez MANÈGE. (e)*

ENTRE-PILASTRE, f. m. en Architecture, c'est l'espace qui est entre deux pilastres. (P)

ENTREPOSER, v. act. (*Commerce.*) mettre des marchandises dans un magasin d'entrepôt. *Voyez ENTREPÔT. (P)*

ENTREPOSEUR, f. m. (*Comm.*) commis qui a soin d'un magasin ou d'un bureau d'entrepôt.

L'auteur du dictionnaire de Commerce observe que ce terme est nouveau, & ne se trouve dans aucun acte public avant la déclaration du roi, du 10 Octobre 1723, qui accordant à la compagnie des Indes l'exploitation de la vente exclusive du café, porte qu'elle pourra établir des magasins, bureaux, & entrepôts, & y préposer tels receveurs, gardes-magasins, & *entrepoteurs*, en tel nombre & dans telles villes & lieux qu'elle jugera nécessaires. *Dict. de Comm. de Trév. & Chamb. (G)*

ENTREPOT, f. m. (*Commerce.*) lieu de réserve où l'on dépose quelque chose qui vient du dehors,

& où on le garde pendant quelque tems pour l'en tirer & pour l'envoyer ailleurs.

Villes d'entrepôt, sont des villes dans lesquelles arrivent des marchandises pour y être déchargées, mais non pas vendues, & d'où elles passent aux lieux de leur destination, en les chargeant sur d'autres voitures, soit par terre soit par eau. Smyrne est la principale ville du Levant où les François, les Anglois, les Hollandois, & les autres nations font l'entrepôt de leurs magasins pour la Perse & les états du grand-seigneur. Batavia est l'entrepôt de la compagnie de Hollande, pour le commerce des Indes orientales. Nous avons en France plusieurs villes d'entrepôt, tant pour les marchandises qui viennent de l'étranger, que pour celles du royaume qui doivent passer dans les états voisins.

Commissionnaires d'entrepôt; ce sont des facteurs qui résident dans les villes d'entrepôt, où ils ont soin de retirer les marchandises qui arrivent pour leurs commettans, & de les leur faire tenir. *Voyez COMMISSIONNAIRE.*

Magasin d'entrepôt, est un magasin établi dans quelques bureaux des cinq grosses fermes, en conséquence de l'ordonnance de 1664 & de celle de 1684, pour y recevoir les marchandises destinées pour les pays étrangers. Les villes où il y a de ces sortes de magasins sont la Rochelle, Ingrande, Roüen, le Havre-de-Grace, Dieppe, Calais, Abbeville, Guise, Troyes, & Saint-Jean de Loïne. Les étrangers & les François ont également droit d'y interposer leurs marchandises, qui ne sont sujetes à aucun droit d'entrée & de sortie, pourvu qu'elles soient transportées hors du royaume dans six mois, par les mêmes lieux par lesquels elles sont entrées.

Ces magasins sont fermés à deux clés, dont une reste entre les mains du fermier, l'autre en celle d'un député des marchands. Pour y interposer des marchandises, les négocians ou voituriers doivent représenter leurs lettres de voiture ou connoissemens au commis, avec la déclaration en détail de ce qui est contenu dans les ballots & paquets, pour en être fait la vérification & être ensuite scellés & plombés. Aucune marchandise ne peut être interposée, à moins que la destination n'en soit faite par lesdites lettres de voiture & connoissemens, & ne peuvent être ensuite vendus dans le royaume, à peine de confiscation & de cinq cents livres d'amende.

Tout autre magasin d'entrepôt, hors ceux qui sont marqués ci-dessus, sont défendus dans les quatre lieues proche les frontieres de la ferme, & dans les huit lieues près de la ville de Paris, à peine de confiscation & de trois cents livres d'amende.

Entrepôt, se prend aussi pour une personne interposée. Ecrire par *entrepôt*, c'est écrire par le moyen d'une personne dont on est convenu avec son correspondant. *Dictionn. du Comm. de Trév. & de Chambers. (G)*

ENTREPRENDRE, v. act. (*Gramm.*) c'est en général se charger de la réussite d'une affaire, d'un négoce, d'une manufacture, d'un bâtiment, &c. La compagnie de l'Assiente a *entrepris* la fourniture des negres pour l'Amérique espagnole. Le sieur Cadeau est le premier qui ait *entrepris* en France la manufacture des draps façon de Hollande. Ce maître maçon a *entrepris* ce bâtiment, & doit le rendre la clé à la main. *Voyez ENTREPRENEUR. (G)*

ENTREPRENEUR, f. m. (*Gramm.*) il se dit en général de celui qui se charge d'un ouvrage: on dit un *entrepreneur* de manufactures, un *entrepreneur* de bâtimens, pour un manufacturier, un maçon. *Voyez MANUFACTURIER, MAÇON.*

ENTREPRENEUR EN BATIMENT, est celui qui se charge, qui *entreprend*, & qui conduit un bâtiment

pour certaine somme, dont il est convenu avec le propriétaire, soit en bloc ou à la toise. (P)

ENTREPRENEUR, (Marine.) c'est celui qui s'engage à faire fabriquer & fournir un vaisseau tout construit, aux termes d'un certain devis qui se fait entre lui & l'acheteur, pour le prix dont ils sont convenus. (Z)

* ENTREPRISE, f. f. (Gramm.) c'est en général ou le dessein d'exécuter quelque chose, ou l'exécution même de ce dessein. On dit d'un homme, qu'il ne voit pas tous les dangers de son entreprise; que son entreprise lui a réussi; qu'il y a gagné cent mille écus. Entreprise, dans un autre sens, est synonyme à usurpation, comme dans ces phrases: la puissance civile peut former des entreprises sur la puissance ecclésiastique; la puissance ecclésiastique peut former des entreprises sur la puissance souveraine. Le même terme a lieu, selon la même signification, dans les Arts & Métiers. Si les maîtres de quelque communauté s'immisçoient de faire des ouvrages qui fussent du ressort d'un autre communauté; comme si les Orfèvres vouloient débiter des pincettes de fer, ce qui appartient aux Serruriers; ces sortes d'entreprises occasionneroient infailliblement de grandes contestations.

ENTREPRISE, (Art Milit.) c'est, à la guerre, la résolution que l'on prend d'exécuter quelqu'opération, comme de combattre, de faire un siège, &c.

« Quand une entreprise a été une fois résolue dans un conseil de guerre, il est d'une extrême conséquence que les officiers & les soldats même ignorent le pour & le contre; car il y en a toujours un fort grand nombre qui comptent les avis plutôt qu'ils ne les pesent. Souvent dans les conseils ce ne sont pas les plus sages qui sont les plus écoutés & qui décident; mais ceux qui sont à la tête, à qui il est permis de faire & de dire tout ce qui leur plaît: outre que l'on a de l'éloignement dans ces sortes d'assemblées pour tout ce qui tend à éviter ou retarder le combat, de peur qu'on ne doute de leur courage. Il importe donc que ceux qui ont été d'un sentiment contraire, paroissent approuver ce qui s'y est déterminé, quelque mauvais qui puisse être, il faut qu'ils le maintiennent publiquement; ce qui fait que le général, ou celui qui en est l'auteur, perd cette crainte que cause ordinairement le doute où l'on est de ne pas réussir ». Comment. sur Polybe, de M. le chevalier Folard, tom. IV. pag. 162.

L'objet de l'auteur dans ces réflexions est d'empêcher, lorsqu'un général a une fois pris un parti qu'on croit dangereux, & dont on ne peut pas le distraire, de lui donner, ainsi qu'aux officiers & aux soldats de l'armée, aucune inquiétude sur l'événement; parce que, comme il l'observe avec beaucoup de raison, la vérité qui frappe, & à laquelle on se refuse, nous laisse souvent dans une suspension d'esprit & une espèce de crainte de ne pas réussir, qui est toujours dangereuse. (Q)

ENTRER DANS LES COINS, en terme de Manège, se dit du cavalier lorsqu'il tourne son cheval dans les quatre coins du manège, en suivant exactement la muraille.

ENTRE-SABORS, f. m. (Marine.) bordages qui sont entre les ouvertures des sabors, ou dans la distance des sabors. Voyez BORDAGES. (Z)

ENTRE-SOL, f. m. petites pièces pratiquées au-dessus d'un petit appartement à rez-de-chaussée, ou au premier étage d'un bâtiment, pour se procurer quelques garde-robes ou cabinets de plus dans un château ou maison de plaisance. Ces entre-sols sont quelquefois destinés aussi à faire de petits appartemens d'hiver pour les maîtres, lorsque la cage du bâtiment est peu spacieuse, tels que sont ceux que l'on a pratiqués au château de Marly pour Mes-

dames & Madame la Dauphine; quelquefois aussi on y pratique des bains, des cabinets de toilette, &c. Les entre-sols doivent être dégagés par des escaliers qui rendent leur communication facile avec les appartemens d'en-bas & avec ceux d'en-haut, en observant qu'ils soient éclairés, soit en lanternes, soit en abajour ou autrement.

Quelquefois aussi on pratique des entre-sols sans nécessité de logement, mais seulement pour corriger la trop grande élévation des planchers, qui, dans une pièce d'un petit diamètre, deviendroient désagréables, ce qu'on ne peut souvent éviter à cause de la grandeur des pièces de société, de parade, &c. Voyez FAUX-PLANCHER. (P)

ENTRE-TAILLES, sub. f. mot imaginé dans les principes de la Gravure en bois, pour désigner des tailles plus nourries à certains endroits que dans le reste de leur longueur; c'est ce que les Graveurs au burin appellent tailles rentrées: elles se font ordinairement à deux fois, c'est-à-dire que l'on repasse un burin plus gros dans chaque taille pour la rendre plus épaisse où il est nécessaire; tandis que celle de bois entre-taillé doit être gravée du premier coup comme il faut qu'elle reste, étant pour ainsi dire par endroit une taille entée sur une autre. Voyez à l'art. GRAVURE EN BOIS la façon de pratiquer les entre-tailles. Mellan, très-habile graveur au burin, & qu'aucun autre n'a osé imiter dans sa manière de graver, ne formoit ses ombres que par des tailles rentrées, ce qu'il faisoit d'un même coup de burin, tant il possédoit parfaitement le dessein; ainsi les Graveurs en bois trouveront dans ses ouvrages des entre-tailles de toutes façons: la sainte Face couronnée d'épines, de grandeur naturelle, est un de ses morceaux les plus admirables. La taille commençant au bout du nez, allant toujours en tournant sans discontinuer, & embrassant toute la grandeur de l'estampe, forme les yeux, la bouche, les cheveux, la couronne, le linage, & jusqu'aux gouttes de sang, par les seules forces ou gras de cette taille rentrée à-propos aux endroits nécessaires: c'est un miracle de l'art. François Chauveau, aussi célèbre graveur en cuivre, est celui qui a le mieux approché de la manière de Mellan; on le peut voir dans les planches du carrousel, & dans celles qu'il a faites pour plusieurs romans & poèmes, tels que le Cyrus, la Cléopâtre, la Clélie, S. Louis ou la sainte couronne reconquise, Alaric, Clovis, & autres. Cet article est de M. PAPILLON.

ENTRE-TAILLE, se dit encore, dans la Gravure en bois, des tailles ménagées & faites entre d'autres tailles, & ordinairement plus fines & plus courtes que les autres; c'est ce que les Graveurs en cuivre appellent entre-deux, ou également entre-tailles: elles servent, tant dans l'une que dans l'autre Gravure, à donner du brillant aux étoffes, à l'eau, aux métaux, &c. Voyez à l'article GRAVURE EN BOIS, la manière de les exécuter. Article de M. PAPILLON.

ENTRETAILLER (S') S'ENTRE-COUPER, SE COUPER, (Manège, Maréchal.) termes synonymes. Voyez S'ENTRE-COUPER.

ENTRETAILLURE, f. f. (Manège, Maréchal.) c'est ainsi que quelques personnes appellent les écorchures, ou les érosions & les plaies, qui sont une suite des heurts & des frotemens du fer, ou du pié de l'animal contre le boulet de la jambe voisine de celle qui est en action, lorsqu'il chemine & qu'il s'entretaille (voyez S'ENTRE-COUPER). Ces blessures demandent à-peu-près le même traitement que celles qui naissent de l'enchevêtrement (voyez ENCHEVÊTURE). Mais on doit avoir attention d'entourer & de garnir la partie blessée, d'un cuir capable de la défendre de l'impression des nouveaux coups que le cheval pourroit se donner en travaillant; il est même nombre de gens qui pour prévenir l'entretailleur,

ont à cet effet la précaution d'employer une espèce de botte assez désagréable à la vue, incommode pour les chevaux dans les commencemens, mais qui néanmoins est d'une réelle utilité. (e)

ENTRETENU, adj. *terme de Blason*, il se dit de plusieurs clés & autres choses liées ensemble par leurs anneaux.

Clugny, en Bourgogne, d'azur à deux clés d'or, adossées en pals, & entretenues par le bas.

ENTRETOISE, f. f. (*Charpent.*) il se dit en général d'une pièce de bois placée entre deux autres, & est assemblée avec elles à tenon & mortoise.

L'entretoise forme châlis, & produit le même effet dans les ouvrages de charpente, que ce qu'on appelle *traverse* dans les ouvrages de menuiserie. Voyez l'article TRAVERSE.

ENTRETOISE, *terme de Charron*; c'est un morceau de bois qui surmonte les deux moutons de derrière, & qui y est enchâssé par des mortoises, & qui les tient en état. Voyez les figures de la Planche du Sellier.

ENTREVAL, f. m. (*Jurispud.*) *quasi intervallum*, terme ancien qui se trouve dans quelques coutumes pour exprimer l'espace qui est entre deux maisons. Voyez la coutume de S. Sever, tit. de bâtir maisons, article 2. (A)

ENTURE, f. f. Voyez les articles ENTER & BAS AU MÉTIER.

ENTURES, (*Carrier.*) c'est ainsi qu'on appelle les différentes pièces de bois dont l'échelle des Carriers est composée. Le nombre des entures est d'autant plus grand, que la carrière est plus profonde; la première des entures est la plus grande, elle a dix piés; les autres sont moins hautes.

ENVELOPPE, f. f. (*Gram.*) se dit en général de tout ce qui sert de couverture artificielle à quelque chose; ainsi le papier ou la toile qui sert à emballer & à couvrir des marchandises, en est une enveloppe. On appelle même *papier d'enveloppe* & *toile d'enveloppe*, certaines sortes de papier & de toile qui servent à cet usage.

ENVELOPPE: les arbres, les graines ont plusieurs enveloppes qui changent de dénomination.

ENVELOPPE, *parmi les Boursiers*, est le morceau de cuir qui couvre le bois d'une cartouche.

ENVELOPPÉE, f. f. ou SILLON, *terme de Fortification*, par lequel on exprime une espèce d'ouvrage construit dans le fossé, pour en diminuer la largeur. Voyez SILLON. (Q)

ENVELOPPÉMENT, (*Comm.*) action d'envelopper. Ce terme n'est guère en usage.

* ENVELOPPER, v. act. c'est couvrir une chose d'une autre qui s'applique exactement sur la première, en conséquence de sa flexibilité. Il se dit au simple & au figuré.

ENVELOPPER, (*Gramm.*) c'est couvrir d'une enveloppe de papier, de toile ou de carton, pour conserver ou mettre en paquet.

ENVERGER, v. act. *chez les Boisseliers*; c'est garnir les soufflets de plusieurs verges ou baguettes de bois, qui sont courbées selon la forme des soufflets, & sur lesquelles s'applique le cuir qui les couvre.

ENVERGER, *dans les Manufactures de soie*; c'est faire croiser les fils de soie sur ses doigts, de manière que l'un ne puisse pas passer devant l'autre, pour les disposer ensuite sur des chevilles.

On *enverge* aussi les semples, le rame, le corps, &c. & le terme *enverger* n'a pas une acception autre, que quand il s'agit des fils de soie.

ENVERGER UNE CORDE, *terme de Rivière*; c'est la porter au-dessus d'un pont, pour le passage d'un bateau. Il y a un officier *envergeur de corde* au pont-royal.

ENVERGEURE d'un oiseau, (*Hist. nat.*) c'est la longueur qu'occupent ses ailes déployées.

ENVERGEURE, *terme de la Fabrique des étoffes de soie*. Les *envergeures* sont de petits bouts de ficelle très-fine & très-douce, qui servent à enverger les chaînes avant de les lever de dessus l'ourdissoir.

Le même mot se dit aussi des ficelles de soie ou de fil qu'on passe dans les deux séparations des fils de soie, &c. quand on les a envergés.

ENVERGUER UNE VOILE ou ENVERGUER LES VOILES, (*Marine.*) c'est attacher & placer les voiles. *Envergue tout proche de la vergue, sans laisser de jour entre deux.* (Z)

ENVERGURE, f. m. (*Marine.*) c'est la position ou l'assortiment des vergues avec les mâts & les voiles. Ce mot se dit aussi de la largeur des voiles; ce qui s'entend par navire qui a beaucoup d'*envergure*, & navire qui a peu d'*envergure*. (Z)

* ENVERS, f. m. (*Gramm.*) On donne généralement ce nom à la face la moins belle ou la moins commode dans tout ouvrage où l'on distingue deux faces, dont l'une est ou plus belle ou plus commode que l'autre; ainsi le drap a son *envers*, dont le côté opposé s'appelle l'*endroit*. S'il arrive que l'ouvrage soit aussi beau ou aussi commode à l'*envers* qu'à l'*endroit*, alors on dit qu'il a deux *envers*. On diroit plus exactement qu'il est sans *envers*, ou qu'il a deux *endroits*.

ENVERSAIN, f. m. (*Manufact. en drap.*) étoffes qu'on nomme autrement *cordillats de Crest*. Voyez CORDILLATS.

ENVIE, f. f. (*Morale.*) inquiétude de l'ame; causée par la considération d'un bien que nous désirons, & dont jouit une autre personne.

Il résulte de cette définition de M. Locke, que l'*envie* peut avoir plusieurs degrés; qu'elle peut être plus ou moins malheureuse, & plus ou moins blâmable. En général elle a quelque chose de bas, car d'ordinaire cette sombre rivale du mérite ne cherche qu'à le rabaisser, au lieu de tâcher de s'élever jusqu'à lui: froide & sèche sur les vertus d'autrui; elle les nie, ou leur refuse les louanges qui leur sont dues.

Si elle se joint à la haine, toutes deux se fortifient l'une l'autre, & ne sont reconnoissables entr'elles, qu'en ce que la dernière s'attache à la personne, & la première à l'état, à la condition, à la fortune, aux lumières ou au génie. Toutes deux multiplient les objets, & les rendent plus grands qu'ils ne sont; mais l'*envie* est en outre un vice pusillanime, plus digne de mépris que de ressentiment.

Sans rassembler ici ce que les auteurs ont dit d'excellent sur cette passion, il suffiroit pour se préserver de sa violence, de considérer l'*envieux* dans ses chagrins, ses ressources, & ses délices.

Les objets qui donnent le plus de satisfaction aux ames bien nées, lui causent les plus vifs déplaisirs, & les bonnes qualités de ceux de son espèce lui deviennent amères: la jeunesse, la beauté, la valeur, les talens, le savoir, &c. excitent sa douleur. Triste état, d'être blessé de ce que l'on ne peut s'empêcher de goûter & d'estimer intérieurement!

Les ressources de l'*envie* se bornent à ces petites taches & à ces légers défauts qui se découvrent dans les personnes les plus illustres.

Sa joie & ses délices sont à-peu-près semblables à celles d'un géant de roman, qui met sa gloire à tuer des hommes, pour orner de leurs membres les murailles de son palais.

On ne sauroit trop présenter les malheureux effets de l'*envie*, lorsqu'elle porte les gens en place à regarder comme leurs rivaux & comme leurs ennemis, ceux dont les conseils pourroient les aider à remplir leur ambition. Agésilas, en mettant Lyfandre à la tête de ses amis, fournit un exemple sensible de sa fageffe.

L'*envie* est particulièrement la ruine des républiques. Tandis que les Achéens ne portèrent point d'*envie* à celui qui étoit le premier en mérite, & qu'ils lui obéirent, non-seulement ils se maintinrent libres au milieu de tant de grandes villes, de tant de grandes puissances, & de tant de tyrans, mais de plus par cette sage conduite ils affranchirent & sauvèrent la plupart des villes grecques.

Quoi qu'il en soit des effets de l'*envie* contre les gens vertueux dans toutes sortes de gouvernemens, Pindare dit avec raison que pour l'appaiser il ne faut pas abandonner la vertu; ce seroit acheter trop cher la paix avec cette passion lâche & maligne, d'autant plus qu'elle illustre son objet, lorsqu'elle travaille à l'obscurcir: car à mesure qu'elle s'acharne sur le mérite supérieur qui la blesse, elle rehausse l'éclat de l'hommage involontaire qu'elle lui rend, & manifeste davantage la bassesse de l'ame qu'elle domine. C'est ce qui faisoit dire à Thémistocle qu'il n'envioit point le sort de qui ne fait point d'envieux; & à Cicéron, qu'il avoit toujours été dans ce sentiment, que l'*envie* acquise par la vertu, étoit de la gloire.

Article de M. le Chevalier DE JAUVCOURT.

ENVIE, (Medec.) φθόνος. Cette affection de l'ame, qui consiste dans une maligne tristesse que l'on ressent en considérant les avantages d'autrui, soit par rapport aux qualités de l'esprit, soit par rapport à la fortune, cette basse & vile passion, qui rend l'humeur chagrine, & n'occupe que de choses qui paroissent très-désagréables & très-fâcheuses, relativement à son objet, peut être tellement excessive, qu'elle constitue une sorte de délire mélancolique, & qu'elle peut produire les mêmes effets que cette maladie, & sur-tout la maigreur, l'atrophie; parce que les envieux sont rêveurs, éprouvent des ennuis mortels, des agitations continuelles, des insomnies; perdent l'appétit, & tombent dans un état de langueur qui est le plus souvent accompagné de fièvre lente, &c. C'est ce que donne à entendre fort judicieusement la description que font les poètes de l'*envie*. Entr'autres traits qui la caractérisent, selon eux, c'est un serpent qui lui ronge le sein. Ils donnent à entendre par-là que si elle fait du mal, elle n'en ressent pas moins, & qu'elle porte renfermé en elle-même le supplice de sa méchanceté.

Lorsque l'*envie* est poussée à ce degré qui la rend si nuisible à l'économie animale, qu'elle peut être regardée comme une vraie maladie, il faut la traiter comme l'affection hypocondriaque. Les bains domestiques, les eaux minérales, le laitage, les anodyns, peuvent produire de bons effets; mais à ces remèdes physiques il convient de joindre les remèdes moraux, que la philosophie & la religion fournissent, pour tâcher de guérir l'esprit en même tems que l'on travaille à changer la disposition du corps: sans ceux-ci, ceux-là sont ordinairement inefficaces. Voyez MÉLANCOLIE, MANIE, & autres affections spirituelles.

ENVIE, en sous-entendant *dérégulée*, est aussi le nom que l'on donne communément à la dépravation du sentiment, qui porte naturellement l'homme à manger, à user des choses qui doivent servir à sa nourriture. Cette dépravation consiste dans un desir immodéré de prendre des alimens solides ou fluides d'une espèce particulière, de bonne ou de mauvaise qualité, qui ne sont pas d'usage ou de saison, préféralement à tous autres; ou d'employer comme alimens, des matières absurdes, nuisibles par elles-mêmes, par la disposition des personnes qui en usent. Cet appétit dépravé a reçu indistinctement de quelques auteurs, tels que Rivière, le nom de *pica*, & celui de *malacia*.

Les affections désignées par ces différens termes, ne diffèrent, selon eux, que par l'intensité & la du-

rée. D'autres sont d'avis avec Sennert, qu'il convient de distinguer deux espèces de dépravations de l'appétit; d'appeller *pica* celle qui excite ceux qui en sont affectés, tant hommes que femmes, à manger des choses d'une nature absolument différente, & contraire même à celle des alimens, comme de la craie, des charbons, des excréments, &c. & de donner le nom de *malacia* à celle qui affecte plus particulièrement les femmes grosses, & ne leur fait souhaiter de manger que des choses ordinaires & de bonne qualité; mais avec une ardeur & une impatience à se les procurer, qui tiennent de la passion, & qui sont quelquefois si démesurées, que celles qui éprouvent ces sentimens, tombent dans la langueur & dans l'abattement de corps & d'esprit, qui dégénère en une vraie mélancolie; ou qu'elles sont agitées par ce violent desir, au point de faire une fausse couche si elles ne sont pas satisfaites.

La dépravation d'appétit de la première espèce, est commune parmi les filles & les femmes; les enfans des deux sexes y sont fort sujets: les hommes en sont très-rarement affectés. Il ne consiste presque par aucun exemple que les vieillards aient éprouvé cette sorte d'indisposition. On ne voit guère que les femmes grosses qui aient des envies passionnées pour certains alimens plutôt que pour d'autres, ce qui leur arrive ordinairement pendant les premiers mois de la grossesse; mais elles ne sont pas moins sujetes au vice d'appétit de la première espèce, pour lequel elles ont une disposition qui leur est commune avec toutes les personnes de leur sexe.

Le sentiment naturel qui nous porte à prendre la nourriture convenable pour corriger le vice que contractent nos humeurs, lorsqu'elles ne sont pas renouvelées, & pour réparer les pertes qui se font par l'action de la vie, tant des parties solides que des parties fluides de notre corps; ce sentiment qui sert le plus à exciter nos sens pour la conservation de notre individu, nous fait avoir naturellement en horreur tout ce qui est connu de nature à pouvoir nuire à l'économie animale, étant pris en forme d'alimens; & il nous fait aussi répugner à manger des choses qui ne sont pas d'usage, dans la crainte qu'elles ne soient pas salutaires: ainsi le sentiment contraire, qui porte à faire usage des choses absurdes, de mauvaise qualité, ou de celles que l'on n'emploie pas ordinairement pour se nourrir, ne peut pas être produit par une disposition naturelle des organes, dont la fonction est d'exciter à manger. On ne peut pas même attribuer la cause prochaine de la dépravation de l'appétit, au vice des humeurs salivaires, stomacales, & autres de telle ou de telle nature, parce qu'il est certain que ce vice supposé, de quelque nature qu'il puisse être, ne peut suffire pour déterminer par lui-même cette dépravation, telle que l'observation l'a fait connoître, sans qu'il s'y joigne une autre condition essentielle pour l'établir.

Lorsqu'il s'est passé un certain tems depuis que l'on a pris de la nourriture, on se sent porté à en prendre de nouveau. L'homme le plus appliqué à l'étude, occupé des plus profondes méditations, peut à la vérité s'abstenir de manger pendant un tems considérable; mais il éprouve enfin, même contre son gré, & quelque résolution qu'il ait formée de prolonger encore l'abstinence, l'aiguillon de la faim qui le presse, l'inquiète, l'importune par quelque cause que ce soit, jusqu'à ce qu'il ait pris des alimens. Le corps, la machine ont des droits dont il n'est pas au pouvoir de la volonté de les frustrer. Voyez FAIM.

Cependant, quel que puisse être le vice des organes ou des sucs digestifs, soit dans la bouche, soit dans l'estomac, qui concourent à exciter ce sentiment salutaire, il pourra bien former une cause dé-

terminante de la dépravation de l'appétit, mais il ne fera pas suffisant pour la produire immédiatement. Il n'y a vraisemblablement que la lésion de l'imagination (d'où naît un desir ardent de telle ou telle chose, absurde, nuisible, ou de quelqu'aliment de bonne qualité, mais qui n'est pas de saison, qu'il est souvent impossible de trouver) que l'on puisse regarder comme la cause prochaine de ce vice dans la faculté concupiscible. L'expérience de personnes qui ont été affectées de cette indisposition, l'observation que l'on a faite de ce qui peut la produire, prouvent constamment que l'on ne peut en imputer la cause efficiente qu'à la lésion de l'imagination.

Il est souvent arrivé à des personnes susceptibles de la dépravation d'appétit, d'en contracter le vice & l'habitude même, d'après une trop forte application à considérer dans un tableau quelque chose qui pût être l'objet de cette dépravation. On ne peut pas dire avec fondement, que dans ce cas l'humeur viciée reflue dans la bouche ou dans l'estomac, précisément à cause de l'attention que l'on donne à regarder une peinture. On ne peut pas dire non plus que la cause de cette affectation est engendrée subitement à cette occasion, si on la fait consister dans le vice de quelqu'humeur ou de quelque organe que ce puisse être; l'imagination ne s'est tournée à desirer ardemment telle ou telle chose, que conséquemment à ce que cette chose lui a été présentée dans ce tableau. Il ne paroît pas que l'on puisse rendre autrement raison de ce phénomène, d'autant plus que ce desir immodéré des choses absurdes ou autres, qui constitue la dépravation de l'appétit, subsiste quelquefois pendant long-tems, comme un objet fixe de délire, qui détourne l'esprit de toute autre pensée, qui ne l'occupe que de la chose désirée, soit pour se la procurer, soit pour s'en fournir & en continuer l'usage; en sorte que cette affection peut se faire sentir presque sans relâche, ou au moins par des retours très-fréquens.

Elle est tellement de la nature des maladies qui dépendent principalement du vice de l'imagination, que l'on a souvent guéri des personnes qui avoient l'appétit dépravé, en éloignant soigneusement tout ce qui pouvoit rappeler ou fixer l'idée de l'objet de cet appétit; en évitant même d'en faire mention, & en ne présentant que de bons alimens qui pussent effacer l'idée des mauvais dont on étoit occupé.

On ne doit pas être surpris de voir les femmes surtout très-sujètes à cette espèce de maladie spirituelle, si l'on fait attention à ce qu'elles ont des organes beaucoup plus délicats & plus sensibles que les hommes; qu'elles mènent ordinairement une vie plus sédentaire; qu'elles ont l'imagination plus vive; qu'elles éprouvent pour la plupart de fréquens dérangemens dans leurs fonctions, à cause du flux menstruel, dont la diminution & la suppression, soit à l'égard des filles par maladie, soit à l'égard des femmes par la grossesse, font des changemens dans la circulation du sang, qui, après avoir croupi dans les vaisseaux utérins, reflue dans la masse des humeurs, s'y mêle, & la corrompt de manière qu'il s'ensuit bien des troubles dans l'économie animale, que l'on ne sauroit attribuer à la seule quantité du sang excédente par le défaut d'évacuation périodique, puisque les saignées répétées, qui en enlèvent plus qu'il n'en est retenu de trop, ne font pas le plus souvent cesser ces desordres. Voyez OPILATION, GROSSESSE.

Il résulte par conséquent de toutes ces dispositions, que les personnes du sexe sont plus susceptibles d'engendrer de mauvaises humeurs, & de fournir matière aux causes déterminantes & prochaines qui peuvent produire la dépravation de l'appétit. C'est dans cette idée que Rivière dit que les humeurs domi-

nantes peuvent être de nature à déterminer la fantaisie à desirer des choses absurdes, &c. ainsi il semble par-là reconnoître les mêmes causes des *envies*, que celles qui viennent d'être établies.

Si quelques hommes se trouvent avoir des dispositions approchantes de celles que l'on observe dans les femmes, ils sont aussi sujets qu'elles à l'affection dont il s'agit; c'est pourquoi on en a vu d'un tempérament délicat ressentir comme elles tous les effets de la dépravation de l'appétit. C'est par la même raison que quelques jeunes garçons ont aussi des *envies*, des fantaisies de manger certains alimens, ou autres choses qu'ils prennent comme alimentaires: mais il n'est pas aussi aisé de rendre raison d'un pareil vice dans les vieillards, qui n'est pas sans exemple: on en trouve un entr'autres dans Manget, *Bibl. med. pract. tom. III.* à l'égard d'un artisan d'un âge assez avancé, à qui il étoit arrivé plusieurs fois d'éprouver une dépravation d'appétit bien marquée, & des vomissemens très-fréquens & très-fatigans, toutes les fois que sa femme devenoit enceinte. Ces symptômes ne pouvoient être vraisemblablement qu'une suite de la lésion de l'imagination de cet homme, dont la sensibilité sur l'état de sa femme, qui étoit sans doute la première affectée, changeoit la disposition des fibres de son cerveau, & établisoit la cause prochaine d'une sorte de délire mélancolique concernant les alimens, tel que celui de sa femme. Il n'est pas d'ailleurs rare, quant au vomissement de cet homme, que des personnes se sentent des nausées & vomissent même en voyant vomir quelqu'un.

La dépravation de l'appétit peut être facilement distinguée de toute autre maladie, par les signes caractéristiques mentionnés dans la définition de cette maladie, sous le nom d'*envie*. La différence des espèces de cette affection a aussi été suffisamment établie au commencement de cet article: ainsi lorsque des femmes grosses n'ont des *envies* que pour des alimens d'usage ordinaire, cette dépravation d'appétit, qui ne consiste que dans le desir immodéré, & souvent hors de saison, de ces alimens, doit être distinguée, par le nom de *malacie*, du violent desir des choses absurdes, qui constitue la maladie appelée *pica*: celle-là se change souvent en celle-ci. En effet, on voit journellement des femmes enceintes qui ont les fantaisies les plus singulières: plusieurs souhaitent de mordre des animaux, d'étrangler des oiseaux avec les dents; quelques-unes mangent même des animaux vivans. Drincavel rapporte de sa mère, qu'elle avoit mangé des écrevisses crues. Forestus, *liv. VIII. obs. 7.* fait mention de plusieurs femmes enceintes, qui avoient dévoré des anguilles vivantes: il parle aussi d'une qui avoit mangé toute la peau d'une brebis, avec sa laine. Il est même arrivé, selon Langius, *lib. II. epist. 12.* qu'une femme grosse avoit eu une forte *envie* de mordre le bras d'un jeune boulanger, & qu'il avoit fallu la satisfaire, à quelque prix que ce fût, pour éviter qu'elle ne se blessât. Une autre, selon le même auteur, avoit eu une fantaisie de cette espèce, bien plus violente encore; c'étoit de se nourrir de la chair de son mari: quoiqu'elle l'aimât tendrement, elle ne laissa pas de le tuer, pour assouvir son cruel appétit; & après avoir mangé une partie de son corps, elle sala le reste, pour le conserver & s'en rassasier à plusieurs reprises. Ce sont là des exemples très-rares, au moins, s'ils sont bien certains.

Mais ce qui arrive plus communément, c'est que les femmes grosses aient des *envies* de manger des choses absurdes & nuisibles, telles que du poivre en grande quantité. Nicolas Florentin, *sermon. V. tract. IV. cap. xxxvj.* dit en avoir vu une qui en avoit mangé près de vingt livres, sans que cet excès la fît

fit avorter : d'autres mangent du linge , de la chaux , du cuir , des excréments mêmes , selon l'observation de Borelli , *cent. III. observ. 2.* d'autres des cendres , du charbon , de la craie , du sel , du vinaigre , &c. & ne prennent aucun bon aliment avec goût , pendant qu'elles usent avec avidité de ces différentes ordures.

La plupart de ces choses sont aussi l'objet de l'appétit dépravé des filles ; mais il est rare qu'elles soient aussi excessives dans leurs desirs déréglés que les femmes grosses : la dépravation de l'appétit dans les filles est toujours accompagnée d'un vice des humeurs , qui pèche par sa quantité ou par sa qualité , qui dispose le plus souvent à la suppression des règles , ou en est une suite. Ce vice est différent , selon la différence des objets absurdes de l'appétit dépravé : ce vice dominant se fait connoître par les nausées , les vomissemens , les douleurs que les personnes affectées rapportent à l'estomac , la pâleur du visage , & autres symptômes qui dépendent de ce vice , dont il n'est d'ailleurs pas possible de déterminer précisément la nature particulière , qui fait varier le goût pour les différentes matières qui sont l'objet de l'appétit dépravé.

Il est plus aisé de juger des suites que peut avoir cette affection , & de prévoir si elle se terminera par le rétablissement de la santé , ou par la mort ; si elle dégénérera en quelqu'autre maladie. Lorsqu'elle est simple , il n'y a rien à en craindre , quand même elle auroit duré depuis long-tems. Les obstructions , la cachexie , les pâles-couleurs , l'hydropisie , la fièvre lente , &c. sont les maladies auxquelles elle se trouve souvent jointe , & qu'elle peut aussi produire par les effets de la mauvaise nourriture. Les femmes enceintes sont ordinairement délivrées du *malacia* , & même du *pica* , environ le quatrième mois de leur grossesse ; parce que l'enfant qu'elles portent dans leur sein , a acquis alors assez d'accroissement pour consumer toute la partie surabondante des humeurs qui se portent à la matrice ; par conséquent elle n'est plus dans le cas d'y engorger les vaisseaux , d'y croupir , de refluer dans la masse & d'y produire les mauvais effets mentionnés. Si la dépravation de l'appétit subsiste au-delà du quatrième mois , elle devient dangereuse , parce qu'elle dépend d'une autre cause que la simple grossesse , & qu'elle prive le fœtus de la nourriture ; alors elle ne peut qu'être extrêmement nuisible à la mère & à l'enfant. On a vu différentes sortes d'envies terminées par la mort : mais , dans ces cas , elles n'étoient pas simples ; elles n'étoient que des symptômes de maladies plus considérables , qui sont devenues mortelles , sans qu'on pût en accuser les envies dont elles étoient accompagnées.

On doit en général se proposer deux objets dans la curation de l'appétit dépravé ; savoir , de corriger l'erreur de l'imagination , & le vice dominant du corps : si c'est l'esprit qui est le plus affecté , le médecin doit y faire beaucoup d'attention , & s'appliquer particulièrement à le remettre en bon état , par des remèdes moraux : s'il y a indice de mauvais suc abondans dans les premières ou dans les secondes voies , on doit faire en sorte qu'ils soient évacués , ou qu'ils changent de qualité & s'améliorent : il faut presque toujours , dans cette affection , traiter en même tems le corps & l'esprit. Après avoir employé les remèdes généraux , selon qu'ils sont indiqués , on doit ensuite avoir recours aux altérans appropriés au vice dominant des humeurs ; & comme elles sont le plus souvent épaisses , grossières & disposées à former des obstructions , on fait usage avec succès de légers apéritifs , rendus plus actifs par degré , sous différentes formes. Les eaux minérales , celles de Balaruc , surtout , comme purgati-

ves , & celles de Vals comme altérantes , ou toutes autres de nature approchante , sont très-recommandées dans ce cas. Si le sang pèche par acrimonie , comme lorsqu'il a contracté ce vice par l'usage excessif , qui a précédé , du poivre , du sel , de la chaux , & autres choses semblables , après avoir rempli les préalables convenables , on doit employer les humectans , les rafraichissans & les adoucissans , auxquels on pourra associer efficacement les légers apéritifs , les laitages , & les eaux minérales acidules.

Au reste , on doit avoir beaucoup égard dans le traitement de la dépravation de l'appétit , à la différence de l'âge , du sexe & du tempérament des personnes qui en sont affectées. Il est de la prudence du médecin de varier les remèdes , conséquemment à ces diversités ; & dans le cas où cette affection ne dépend que de la grossesse , il doit se tenir oisif , ou au moins ne donner des secours qu'avec un extrême ménagement ; car il y a à craindre qu'en travaillant à guérir le *pica* ou le *malacia* des femmes grosses , on ne leur fasse faire des fausses couches , comme il est arrivé quelquefois : d'ailleurs il est très-rare que les choses dont elles usent , pour satisfaire leur appétit dépravé , leur soient nuisibles , selon ce que montre l'expérience journalière.

On peut presque dire la même chose des filles , dont les envies ridicules les portent à manger des choses si peu propres à être digérées , qui ne paroissent cependant pas produire les mauvais effets qu'elles produiroient , si elles en mangeoient en santé de même qualité , ou en aussi grande quantité : elles prennent avec une extrême avidité du mortier , des scories de fer , ou seulement des croûtes de pain en abondance. Tout cela est extrêmement sec ; cependant quelques-unes ne boivent presque point , pour détrempier ces matières dans l'estomac : c'est que ce viscère est plus copieusement abreuvé dans ces cas des suc salivans , que dans l'état naturel ; ce qui supplée au défaut de la boisson , dissout ces matières concressibles , & les empêche de se former en masse , qui sortiroit difficilement du ventricule , le tiraileroit par son poids , le blesseroit par ses aspérités , & produiroit les mêmes effets dans les boyaux , si elle pouvoit y être portée en détail. Ces filles , ainsi affectées , n'ont de l'appétit que pour des choses de cette espèce , & leur appétit est excessif à cet égard : ce dont elles se rassassient semble en être le remède ; car celles qu'on empêche de se satisfaire , en suivant leur goût dépravé , ne sont que très-difficilement guéries , & l'auroient été beaucoup plutôt , si on les avoit laissées libres à cet égard.

Boerhaave rapporte , *prælect. in instit. §. 803.* qu'un habitant d'Amsterdam , extrêmement riche , qui avoit un dégoût insurmontable pour toutes sortes d'alimens , & menoit une vie misérable avec tous ses biens , les remèdes n'étant d'aucun effet , eut enfin idée de manger des anchois ; il s'en rassasia , & recouvra la santé. Les poules , qui ne se nourrissent que de grains , engendrent beaucoup d'acides ; ce qui les porte à manger souvent du gravier , & elles périssent si elles n'en trouvent pas : la raison en est évidente. Les enfans & les filles cachectiques débiles , sont fort sujets à engendrer des suc acides dans les premières voies ; c'est ce qui les porte naturellement à manger des matières terreuses , cretacées , & autres propres à absorber les acides & à en corriger la mauvaise qualité , en faisant par ce mélange un corps neutre : & ces matières ne nuisent point , tant que l'acide est le vice dominant. Les Médecins se proposent la même indication à remplir , lorsqu'ils emploient les absorbans , surtout dans les maladies des enfans , &c. Tout cela prouve que les envies , qui portent à manger des choses qui paroissent

si absurdes, sont causées par quelque humeur dominante, dont le vice est d'une nature souvent incon nue, qui ne peut être corrigé que par les choses mêmes qui sont l'objet de l'appétit dépravé. C'est sur ce fondement qu'Hippocrate recommande aux Médecins d'avoir égard aux fantaisies des malades pour des choses absurdes, quoiqu'elles paroissent con traaires au caractère de la maladie.

Au reste, le *pica* & le *malacia* des filles & autres, étant presque toujours un symptôme de quelque ma ladie principale, comme des obstructions, des sup pressions de regles, des pâles-couleurs, ils doivent être traités conformément à la cause de la mala die dont ils dépendent. Voyez OBSTRUCTION, SUPPRESSION, PALES-COULEURS.

On a vû des personnes avoir des *envies* de choses qui ne sont point relatives à la nourriture. Salmuth, *observ.* fait mention d'une espece de *pica*, dans lequel ceux qui en étoient affectés souhaïtoient & se pro curoient ardemment de voir des choses blanches, & étoient tristes, mélancoliques, sans appétit, lorsqu'ils ne pouvoient pas se satisfaire. Ceux qui ont été piqués de la tarentule ont aussi des fureurs pour certaines couleurs: ils ont quelquefois la pas sion de se rouler dans la boue, de courir, de bat tre, &c. les danses, les divertissemens dissipent, dans ces cas, ces sortes de fantaisies. Certaines filles ont la passion d'aimer les mauvaises odeurs, comme celle des cuirs tannés, moisiss, de la fumée de la chaux, de la poussière des cendres. M. de Sauvages parle, dans ses *classes de maladies*, d'un homme d'es prit qui, étant affecté de mélancolie, s'occupoit principalement à compter le nombre des escaliers, des carreaux de vitre, des briques & autres choses semblables: il ne cessoit de répéter cette opération, & il s'y portoit avec passion; c'étoit-là son *envie*.

Ce mot se dit aussi des taches ou autres choses contre nature qui paroissent sur le corps des enfans nouveaux-nés, que l'on attribue au pouvoir de l'ima gination des femmes enceintes, d'imprimer sur le corps des enfans renfermés dans leur sein, les figu res des objets qui les ont frappées particulièrement, ensuite des fantaisies qu'elles ont eues pour certai nes choses, sans pouvoir se satisfaire; ce qui a fait donner proprement le nom d'*envie* à ces défauts. C'est mal-à-propos qu'elles sont nommées ainsi, lorsqu'elles sont réputées une suite de la crainte, de la frayeur, ou de tout autre sentiment de l'ame, qui n'est point agréable: ces marques sont appelées des Latins d'une manière plus générique, *naevi*, & des Grecs *οπίλοι*, *οπιλόματα*. Voyez FÆTUS, GROSSESSE, IMAGINATION. (d)

* ENVIE, (*Myth.*) Les poètes grecs & romains en ont fait une divinité infernale: ils ont dit qu'elle avoit les yeux louches, le corps décharné, le front pâle, l'air inquiet, la tête coiffée de serpens, &c.

ENVIEUX, JALOUX, synonymes. Voici les nuances par lesquelles ces mots different. 1°. On est *jaloux* de ce qu'on possède, & *envieux* de ce que possèdent les autres: c'est ainsi qu'un amant est *jaloux* de sa maîtresse, un prince *jaloux* de son autorité. 2°. Quand ces deux mots sont relatifs à ce que possèdent les autres, *envieux* dit plus que *jaloux*: le pre mier marque une disposition habituelle & de carac tère; l'autre peut désigner un sentiment passager: le premier désigne aussi un sentiment actuel plus fort que le second. On peut être quelquefois *jaloux* sans être naturellement *envieux*; la *jalousie*, surtout au premier mouvement, est un sentiment dont on a quelquefois peine à se défendre: l'*envie* est un sen timent bas, qui ronge & tourmente celui qui en est pénétré. (O)

ÉNUMÉRATION. (*Art poétique.*) Cette figure de Rhétorique est admirable en Poésie, parce qu'elle

rassemble, dans un langage harmonieux, les traits les plus frappans d'un objet qu'on veut dépeindre, afin de persuader, d'émouvoir & d'entraîner l'es prit, sans lui donner le tems de se reconnoître. Je n'en citerai qu'un seul exemple, tiré de la tragédie d'Athalie.

Jehu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde;
Jehu, sur qui je vois que votre espoir se fonde;
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jehu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix;
Suit des rois d'Israël les prophanes exemples;
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples.
Jehu, sur les hauts lieux, osant enfin offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause & venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ÉNUMÉRATION, DÉNOMBREMENT, (*Hist. anc.*) l'action de compter ou de marquer le nombre des choses. Voyez NUMÉRATION.

Au tems de la naissance de Notre-Seigneur, César-Auguste avoit ordonné qu'on fît le *dénombrement* du monde, ou plutôt du peuple de son empire; quoique d'habiles auteurs croient que ce *census* ou *dénom brement*, dont parle S. Luc, ne s'étendit pas sur tout l'empire, mais qu'il fut particulier à la Judée. Voyez Perizonius, de *censu judaico*, & Berger, de *viis mi-litaribus*.

On étoit à Rome dans l'usage de faire le *dénom brement* de toutes les familles. Ce fut Servius Tul lius qui fit le premier, lequel ne se trouva compren dre que 80 mille hommes: Pompée & Crassus en fi rent un second, qui fut de 400 mille hommes: celui de César ne fut que de 100 mille hommes; ainsi la guerre civile avoit fait périr 300 mille citoyens ro mains.

Sous Auguste, en l'an 725, les citoyens romains, dans toute l'étendue de l'empire, se trouverent monter à quatre millions soixante-trois mille. L'an 746 on fit encore le *dénombrement* des citoyens ro mains, qui se trouva monter à quatre millions deux cens trente-trois mille. L'an 766, qui fut le dernier de la vie d'Auguste, ce prince fit avec Tibere un autre *dénombrement* des citoyens romains, dont le nombre se trouva monter à quatre millions cent trente-sept mille personnes. Claude fit un nouveau *dénombrement* l'an 48 de Jesus-Christ; & suivant le rapport de Tacite, les citoyens romains répandus dans tout l'empire, se trouvoient monter alors à six millions soixante-quatre mille, quoique d'autres re-présentent ce nombre comme beaucoup plus grand. Une médaille de Claude très-rare marque plus pré cisément le *dénombrement* fait par Claude, qu'elle ap pelle *ostensio*, & qu'elle fait monter à sept millions de personnes en état de porter les armes, sans par ler des armées qui étoient sur pié, & qui mon toient à cinquante légions, cinquante-sept cohortes & soixante soldats. Après cette *énumération*, nous n'en trouvons plus jusqu'à celle de Vespasien, qui a été la dernière. Voyez l'article DÉNOMBREMENT. Chambers. (G)

* ENVOI, f. m. (*Gramm.*) action par laquelle on fait transporter une chose d'un lieu à un autre. On dit faire un *envoi* de marchandises par terre ou par eau, faire un *envoi* de lettres de change par un cou rier ou par un exprès. (G)

ENVOIE, (*Marine.*) terme de commandement que l'on fait au timonnier de pousser la barre du gouvernail, pour mettre le vaisseau vent devant. (Z)

* ENVOILER, (s') v. pass. (*Art. méchan.*) il se dit de tout corps qui venant à se tourmenter, se fléchit, & dont les parties qui étoient auparavant dans un

même plan, se trouvent dans des plans différens. *S'envoiler* est synonyme à *se déjetter* ; les planches *s'envoient* par l'action de l'humidité, les lames *se déjettent* à la trempe.

ENVOYÉ, adj. pris subst. (*Hist. mod.*) se dit d'une personne députée ou envoyée exprès pour négocier quelque affaire avec un prince étranger ou quelque république. Voyez MINISTRE.

Les ministres qui vont de la cour de France ou de celle d'Angleterre, à Genes, vers les princes d'Allemagne, & autres petits princes & états, n'ont point la qualité d'*ambassadeurs*, mais de simples *envoyés*. Joignez à cela que ceux que quelques grands princes envoient à d'autres de même rang, par exemple l'Angleterre à l'empereur, n'ont souvent que le titre d'*envoyé*, lorsque le sujet de leur commission n'est pas fort important. Voyez AMBASSADEUR.

Les *envoyés* sont ou ordinaires ou extraordinaires. Voyez ORDINAIRE & EXTRAORDINAIRE.

Les uns & les autres jouissent de toutes les prérogatives du droit des gens aussi-bien que les ambassadeurs, mais on ne leur rend pas les mêmes honneurs. La qualité d'*envoyé extraordinaire*, suivant l'observation de Wiquefort, est très-moderne, & même beaucoup moins ancienne que celle de *résident*. Les ministres qui en ont été revêtus, ont voulu d'abord se faire considérer presque comme des ambassadeurs, mais on les a mis depuis sur un autre pié.

La cour de France en particulier déclara en 1654, qu'on ne feroit plus à ces ministres l'honneur de leur donner les carrosses du roi & de la reine pour les conduire à l'audience, & qu'on ne leur accorderoit plus divers autres honneurs.

Justiniani, le premier *envoyé extraordinaire* de la république de Venise à la cour de France, depuis que les honneurs y ont été réglés, prétendit se couvrir en parlant au roi, & cela lui fut refusé. Le roi déclara même à cette occasion qu'il n'entendoit point que l'*envoyé extraordinaire* qui est de sa part à Vienne fût regardé autrement qu'un résident ordinaire. Depuis ce tems, on a traité de la même manière ces deux especes de ministres. Voyez Wiquefort, *Chamb. & le dictionn. de Trévoux.* (G)

ENVOYER, v. act. (*Gramm.*) faire l'envoi d'une chose. La compagnie des Indes *envoie* tous les ans un certain nombre de vaisseaux à Pondichery.

* ENYALIUS, (*Mythol.*) furnom qu'on donnoit à Mars, fils de Bellonne, qu'on appelloit aussi *Enyo*.

E O

EOLE, (*Mythol.*) c'est le roi, ou pour mieux dire le dieu des vents ; car, suivant la remarque du P. Sanadon, les vents paroissent dans la Mythologie comme des especes de petits génies, volages, inquiets & mutins, qui semblent prendre plaisir à bouleverser l'univers. Ce sont eux qui ont donné entrée à la mer au milieu des terres, qui ont détaché quantité d'îles du continent, & qui ont causé une infinité d'autres ravages dans la nature.

Pour prévenir de pareilles entreprises dans la suite, la fable les resserra dans de certains pays, particulièrement dans les îles *éoliennes*, aujourd'hui les îles de Lipari, entre l'Italie & la Sicile ; & en conséquence la même fable leur donna un roi nommé *Eole*.

Ce nouveau monarque, ou plutôt ce nouveau dieu, a joué un grand rôle dans la Poésie, pour élever les tempêtes, ou pour les calmer. Ulysse s'adressa à lui dans Homère, pour en obtenir une heureuse navigation : mais dans Virgile, la reine même des dieux ne dédaigne pas d'implorer son secours, pour traverser l'établissement de la colonie troyenne en

Tome V.

Italie, & l'on peut dire que le roi des vents a la gloire de commencer le nœud de cette grande action dans l'Enéide.

C'est lui qui, dans un antre vaste & profond, tient tous les vents enchaînés, il les gouverne par sa puissance ; & se tenant assis sur la montagne la plus haute, il appaise à sa volonté leur furie, s'oppose à leurs efforts, les arrête dans leurs prisons, ou les met en liberté : s'il cessoit un moment de veiller sur eux, le ciel, la terre, la mer, tous les élémens seroient confondus.

..... *Celsa sedet Eolus arce
Sceptra tenens, mollitque animos, & temperat iras
Ni faciat, maria, ac terras, cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi secum, verrantque per auras.*
Æneid. lib. I. v. 52. & sequ.

Junon, pour l'engager à servir sa colere, lui offre en mariage une des quatorze nymphes de sa suite, & la plus belle de toutes, en un mot Déjopée :

*Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ
Quarum, quæ formâ pulcherrima, Dejopeiam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, & pulchrâ faciat te prole parentem.*

A ces mots, *Eole* enfonce sa lance dans le flanc de la montagne, & l'entr'ouvre : tous les vents à l'instant sortent impétueusement de leurs cavernes, & se répandent sur la terre & sur la mer :

*Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
Impulit in latus. At venti, velut agmine facto,
Quâ data porta, ruunt, & terras turbine perflant.*

Alors s'élève une tempête affreuse, dont il faut lire la peinture admirable dans le poème même, car elle n'a point de rapport direct à cet article. Voyez encore sur *Eole*, Diodore de Sicile, lib. V. Strabon, lib. I. Ovide, *Métamorph. lib. XI.* Pline, lib. III. c. jx. Bochart, l'abbé Banier, les *dictionn. de Mythologie*, &c. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EOLIE ou EOLIDE, f. f. (*Géogr.*) contrée de l'Asie mineure, qui s'appella *Mysie*, avant que les Eoliens vinssent l'habiter & lui donner leur nom. Elle est située sur la mer Egée, au midi de la Troade, & au septentrion de l'Ionie, entre ces deux pays.

EOLIEN ou EOLIQUE, adj. (*terme de Gramm.*) nom d'un des cinq dialectes de la langue grecque. Voy. GREC & DIALECTE.

Il fut d'abord en usage dans la Béotie, d'où il passa en Eolie. C'est dans ce dialecte que Sapho & Alcée ont écrit.

Le dialecte *éolien* rejette sur-tout l'accent rude ou âpre. Du reste il s'accorde en tant de choses avec le dorique, qu'on ne fait ordinairement de ces deux qu'un seul dialecte. C'est pourquoi la plupart des grammairiens ne comptent que quatre différens dialectes grecs, quoiqu'il y en ait réellement cinq, en en faisant deux de l'*éolien* & du dorique. Voyez DORIQUE & DIALECTE. (G)

EOLIEN, en Musique, est le nom que les anciens donnoient à un de leurs modes ou tons, duquel la corde fondamentale étoit immédiatement au-dessus de celle du mode phrygien. Voyez MODES.

Le mode *éolien* étoit grave, au rapport de Lafus : « Je chante, dit-il, Cérès & sa fille Mélibée épouse de Pluton, sur le mode *éolien*, rempli de gravité. » (S)

* EOLIENS, f. m. pl. (*Géogr. Hist. anc.*) peuples de Grece, ainsi appelés d'*Eole* fils d'Hellen. Ils passerent dans l'Asie mineure, & s'établirent dans la Mysie, dont ils changerent le nom en celui d'*Eolie*. Voyez EOLIE.

* EOLIENNES, adj. pris subst. (*Géogr. anc. Mythol.*) ce sont aujourd'hui les îles de Lipari. Les vol-

cans répandus dans la principale, avoient donné lieu aux prêtres d'en faire l'autre de Vulcain, & d'y placer ses forges : ce fut de-là qu'elle s'appella *Vulcanie*.

ENVOYER. Voyez AVOYER.

EOLIPYLE, f. m. (*Phys.*) instrument hydraulique qui consiste dans une boule de métal creuse, ayant un cou ou un tuyau. Cette boule étant remplie d'eau & exposée au feu, il sort par le tuyau un vent violent. Descartes & d'autres se sont servis de cet instrument pour expliquer la cause & la génération du vent ; c'est pourquoi il est appelé *éolipyle*, comme qui diroit *pila Æoli*, boule d'Eole ; parce que Eole étoit le dieu des vents. On voit la forme de cet instrument (*Pl. de Physiq. fig. 28.*) A est la boule posée sur des charbons ardents B, & C est son cou, par lequel sort le vent ou la vapeur. On écrit ordinairement *éolipyle*, comme on prononce ; on devroit écrire *æolipyle*, suivant l'étymologie : mais il vaut encore mieux se conformer à la prononciation.

Quelquefois le cou de l'*éolipyle* est joint à la boule par une vis ; ce qui est plus commode, parce qu'alors on a plus de facilité à remplir d'eau la cavité. S'il n'y a pas de vis, on peut la remplir de la manière suivante : faites chauffer la boule jusqu'à ce qu'elle soit rouge, & jetez-la dans un vaisseau plein d'eau ; l'eau entrera par le tuyau, & remplira environ les deux tiers de la cavité.

Si on met ensuite l'*éolipyle* sur le feu, ou devant le feu, en sorte que l'eau & le vaisseau s'échauffent beaucoup ; l'eau étant alors raréfiée & convertie en vapeur, s'échappera avec beaucoup de bruit & de violence, mais par bonds, & non pas d'une manière égale & uniforme.

« En mettant l'*éolipyle* sur un brasier bien allumé, dit M. Formey, d'après la plupart des Physiciens, dans un article qu'il nous a communiqué sur ce sujet ; » le feu y dilate l'air, allant & venant au travers des pores de la boule, sans aucun accident sensible ; parce que l'air qu'il chasse trouve à s'échapper par la sortie du goulot. Si cette boule rougie par le feu est plongée dans l'eau, l'air dilaté qui y demeure se resserre aux approches de celle-ci. Le vase se trouve peu-à-peu rempli d'eau & d'air, par portions à-peu-près égales. Remettez pour lors l'*éolipyle* sur les charbons en y enfonçant un peu le petit-bout, & en tournant à l'air l'ouverture du goulot, que l'eau remplit par ce moyen sans s'écouler ; dès que le brasier sera vivement allumé, le feu qui sembloit ne pas agir sur l'intérieur de cette poire quand elle étoit sans eau, & que rien ne le retenoit, commence par y dilater l'air. L'air débânde tous ses ressorts contre l'eau qui l'enveloppe ; celle-ci, quoique naturellement sans activité, étant fortement poussée en tout sens & en même tems resserrée de toutes parts par les parois du vaisseau, ne trouve que l'issue du goulot vers laquelle se tourne toute la furie du feu & de l'air, & par conséquent de l'eau. L'eau en sort malgré la petitesse de l'issue, & malgré la résistance de l'air extérieur, en s'élançant à quinze & à vingt piés de distance. Ainsi le feu qui s'entretient paisiblement sous une masse de cendre par la liberté que mille petits sentiers lui laissent de s'échapper à l'air & d'en tirer quelque secours, vient-il à recevoir autour de lui quelques gouttes d'eau, il les étend, il les soulève, & soulève avec elles la braise & la cendre. C'est par cette raison que le feu souterrain qui étant seul rouleroit autour ou au-travers d'un petit caillou sans le déplacer, se joignant à l'air & à l'eau, soulève des masses énormes, ébranle les régions, perce les terres, & fait voler les rochers. Quand le feu, secondé de l'air, pousse devant lui des surfaces d'éléments durs & massifs, comme le

» sel & l'eau, qui ne peuvent être reçus par les ouvertures qui livreroient passage au fer, il fait alors » des ravages épouvantables, & il renverse, brise, » ou dissipe par ce secours ce qu'il auroit traversé par » un écoulement continuél étant seul. Ainsi quoique » l'élasticité du feu ne soit pas toujours sensible, elle » est toujours réelle, & c'est de cette élasticité modifiée ou secondée par les autres éléments, qu'on » peut déduire les différentes actions du feu ». M. Formey cite ici le *spectacle de la nature*, tome IV.

Cette expérience de l'*éolipyle* est une des plus fortes preuves que puissent alléguer en faveur de leur sentiment, ceux qui croient que l'air est la principale cause de l'ébullition des fluides. Il paroît vraisemblable au premier coup-d'œil, que le vent de l'*éolipyle* est produit par l'air renfermé dans l'eau. Mais lorsqu'on remplit d'eau l'*éolipyle*, il n'y avoit presque point d'air, & l'eau qu'on a fait entrer ne contient qu'une dixième partie d'air ; une si petite quantité d'air peut-elle être la matière de ce souffle impétueux ? De plus, lorsque le vent est dans sa plus grande force, plongez le cou de l'*éolipyle* dans un vaisseau plein d'eau froide, on ne voit point paroître à la surface les bulles que ce vent devroit produire, s'il étoit produit lui-même par l'air. Donc, conclut-on, la cause du vent de l'*éolipyle* est la même que celle de l'ébullition, la vapeur de l'eau dilatée 13 ou 14000 fois au-delà de son état naturel. Cette dernière raison est-elle bien convaincante ? car quand ce seroit la vapeur de l'eau qui produiroit le souffle de l'*éolipyle*, pourquoi cette vapeur exposée dans l'eau froide ne produiroit-elle pas des bulles d'air à la surface, comme on prétend qu'elle en produit dans l'ébullition ? Voyez EBULLITION, & les mém. acad. 1748. M. Musschenbroeck, *essais de Phys. art. 870*, paroît aussi attribuer le souffle de l'*éolipyle* à la vapeur de l'eau. Quoi qu'il en soit, voilà les raisons de part & d'autre, sur lesquelles on peut juger, & sur lesquelles on fera peut-être encore mieux de suspendre son jugement.

La vapeur ou l'air qui sort de l'*éolipyle*, a une chaleur sensible près de l'orifice ; mais à quelque distance de-là elle est froide, comme nous l'observons dans notre haleine. On ne convient pas de la cause de ce phénomène. Les partisans des corpuscules l'expliquent en disant, que le feu qui est contenu dans la vapeur raréfiée, quoique suffisant pour se faire sentir près de l'orifice, s'en débarrasse ensuite, & devient insensible avant que d'être arrivé à l'extrémité de la vapeur. Voyez FEU.

Les philosophes mécaniciens d'un autre côté prétendent que la vapeur en sortant de la boule, a une sorte de mouvement circulaire en quoi consiste proprement la chaleur ; & qu'à mesure qu'elle s'éloigne de la boule, ce mouvement diminue de plus en plus par la réaction de l'air contigu, jusqu'à ce qu'enfin la chaleur devient insensible. Voy. CHALEUR. Pour nous, qui ne nous flatons pas de savoir en quoi consiste la chaleur & le froid, & qui croyons tous les Physiciens aussi peu avancés que nous sur ce point, nous avoüons sans peine que la cause de ce phénomène nous est inconnue, ainsi que bien d'autres.

Quelques auteurs ont proposé différens usages de l'*éolipyle*. 1°. Ils croient qu'on pourroit l'employer au lieu de soufflet pour souffler le feu, lorsqu'on a besoin d'une très-grande chaleur. 2°. Si on ajustoit une trompette, un cor, ou quelque autre instrument sonore au cou de l'*éolipyle*, il pourroit les faire sonner. 3°. Si le cou étoit tourné perpendiculairement en-haut, & prolongé par le moyen d'un tube ou cylindre creux qu'on y adapteroit, & qu'on mît une boule creuse sur l'orifice du tube ; cette boule seroit élevée en l'air & y seroit soutenue en voltigeant, tantôt plus haut, tantôt plus bas, comme

dans un jet d'eau. Voyez FONTAINE. 4°. L'éolipyle étant rempli d'une eau de senteur, au lieu d'eau simple, pourroit servir à parfumer une chambre. Tous ces usages, comme l'on voit, ne sont pas fort importants; quelques-uns feroient tout au plus curieux. (O)

EONES, voyez EONS.

EONIENS, f. m. pl. (Hist. eccl.) on appella ainsi dans le xij. siecle les sectateurs d'Eon de l'Etoile, gentilhomme breton, qui abusant de la maniere dont on prononçoit alors ces paroles, *per eum* (on prononçoit *eon*) qui *venturus est judicare vivos & mortuos*, &c. prétendoit qu'il étoit le Fils de Dieu, devant juger un jour les vivans & les morts. Cette hérésie, ou plutôt cette ridicule extravagance, ne mérite de place dans l'histoire que par le trouble qu'elle causa. Plusieurs sectateurs de cet Eon se laisserent brûler vifs, plutôt que de renoncer à une si étrange folie. O *miseras hominum mentes!* Mais notre siecle que nous croyons si éclairé, est-il plus sage? Voyez CONVULSIONNAIRES. (O)

EONS ou EONES, (Théologie.) mot tiré du grec *αιών*, qui signifie *siecle*, *éternité*. Voyez SIECLE.

Quelques anciens hérétiques ont attaché une autre idée au mot *eon*; & partant des principes de la philosophie de Platon, qu'ils entendoient mal, ils donnerent de la réalité aux idées que ce philosophe avoit imaginées en Dieu; c'est-à-dire qu'ils les personnifierent, & les distinguèrent de Dieu même, prétendant qu'il les avoit produites les unes mâles & les autres femelles. Voyez IDÉE & PLATONISME.

Ils appelloient ces idées *éons* ou *éones*; & de leur assemblage complet ils formoient la Divinité, qu'ils nommoient *πληρώμα*, c'est-à-dire *plénitude*.

A commencer dès Simon le Magicien, tous les hérétiques des premiers siècles trouvant la doctrine de l'Eglise trop simple, & à force de vouloir relever plus haut le Dieu qu'ils reconnoissoient pour souverain, avoient ainsi confondu les idées corporelles avec les spirituelles, & formé une science mystérieuse qu'ils appelloient *Gnose*, qui leur fit donner à tous en général le nom de *Gnostiques*, c'est-à-dire *plus parfaits* ou *plus éclairés* que le commun des hommes.

« L'hérésiarque Valentin qui parut vers l'an 134 » de J. C. raffinant, dit M. Fleury, sur ceux qui l'avoient précédé, déduisoit une longue généalogie » de plusieurs *Eones* ou *Aiones*; il en faisoit des personnes. Le premier & le plus parfait étoit dans » une profondeur invisible & inexplicable, & il le nommoit *Proon*, préexistant, & de plusieurs autres noms; mais plus ordinairement *Bythos*, c'est-à-dire *profondeur*. Il étoit demeuré plusieurs siècles » inconnu en silence & en repos, ayant avec lui seulement *Ennoia*, c'est-à-dire la *pensée*; que Valentin nommoit aussi *Charis*, grace, ou *Sigé*, silence, & dont il faisoit la femme. Enfin *Bythos* » avoit voulu produire le principe de toutes choses, & avec *Sigé* il avoit engendré *Nous*, son fils unique, semblable & égal à lui, seul capable de le » comprendre. Ce fils étoit le pere & le principe de toutes choses. *Nous* en grec signifie *intelligence*, mais il est du genre masculin, c'est pourquoi les Valentinien » en faisoient un fils; & quoiqu'il fût unique, ils lui donnoient une sœur *Aletheia*, c'est-à-dire la *vérité*. Ces deux premiers couples, *Bythos* » & *Sigé*, *Nous* & *Aletheia*, formoient un quarré qui étoit comme la racine & le fondement de tout » le système: car *Nous* avoit engendré deux autres personnages ou *Eones*, *Logos* & *Zoé*, le verbe & la vie, & ces deux en avoient encore produit deux autres, *Anthropos* & *Ecclesia*, l'homme & l'Eglise.

» Le Verbe & la Vie, continue le même auteur, voulant glorifier le pere, avoient encore produit dix autres *éones*, c'est-à-dire cinq couples; car ils

» étoient toujours deux à deux. L'Homme & l'Eglise » avoient produit douze autres *éones*, entre lesquels les étoit le paraclet, la foi, l'espérance, la charité. Les deux derniers étoient *Teletos*, le parfait, & *Sophia*, la sagesse. Voilà les trente *éones*, qui tous ensemble faisoient le *pleroma* ou plénitude invisible & spirituelle ». Hist. ecclési. tom. I. liv. III. pag. 443. & 444.

Ces hérétiques croyoient trouver clairement tout cela dans quelques passages de l'Ecriture, auxquels ils donnoient des explications allégoriques & forcées. En voilà plus qu'il n'en faut sur ces extravagances. (G)

* EORIES, adj. pris subst. (Myth.) fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur d'Erigone, qui avoit attiré par ses prières une fâcheuse malédiction sur les filles des Athéniens; parce qu'ils avoient négligé de vanger la mort d'Icare son pere. Le ciel permit que les filles des Athéniens devinssent amoureuses d'hommes qui ne répondirent point à leur passion, & qu'elles s'en pendissent de desespoir. On consulta là-dessus l'oracle d'Apollon, qui ordonna les fêtes *éories* aux manes d'Erigone; & les filles des Athéniens continuèrent apparemment d'aimer, & quelquefois de n'être point aimées, mais ne s'en pendirent plus.

E P

* EPACHTES, f. f. (Hist. anc.) fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur de Cérès, & en commémoration de la douleur qu'elle ressentit de l'enlèvement de Proserpine sa fille. Le mot *épachtes* est composé de *ἐπι*, sur, & *ἄχος*, douleur.

EPACTE, f. f. en Chronologie, est proprement l'excès du mois solaire sur le mois synodique lunaire, ou de l'année solaire sur l'année lunaire de douze mois synodiques, ou de plusieurs mois solaires sur autant de mois synodiques, & de plusieurs années solaires sur autant de douzaines de mois synodiques.

Les *épactes* sont donc ou annuelles, ou menstruelles. Les *épactes menstruelles* sont les excès du mois civil, ou du mois du calendrier sur le mois lunaire. Voyez MOIS.

Supposons par exemple qu'il y ait nouvelle Lune le premier de Janvier; puis que le mois lunaire est de 29^j 12^h 44' 3", & que le mois de Janvier contient 31^j, l'*épacte menstruelle* est donc de 1^j 11^h 15' 57".

Les *épactes annuelles* sont l'excès de l'année solaire sur la lunaire. Voyez AN.

Ainsi comme l'année julienne est de 365^j 6^h, & que l'année lunaire est de 354^j 8^h 48' 38", l'*épacte annuelle* est de 10^j 21^h 11' 22", c'est-à-dire de près de 11^j; & par conséquent l'*épacte* de deux ans fera de 22^j; celle de trois ans de 33^j, ou plutôt de trois, puisque trente jours font un mois embolismique ou intercalaire. Voyez EMBOLISMIQUE. Par la même raison l'*épacte* de quatre ans fera de 14^j, & ainsi des autres; & par conséquent l'*épacte* de chaque dix-neuvième année deviendra trente ou zéro. D'où il s'ensuit que la vingtième *épacte* sera encore 11, & qu'ainsi le cycle des *épactes* expire avec le nombre d'or, ou le cycle lunaire de dix-neuf ans, & recommence encore dans le même tems, comme on le voit dans la table suivante.

Nombre d'or.	Epactes.	Nombre d'or.	Epactes.	Nombre d'or.	Epactes.
1	xj.	7	xvij.	13	xxij.
2	xxij.	8	xxviiij.	14	jv.
3	iiij.	9	ix.	15	xv.
4	xjv.	10	xx.	16	xxvj.
5	xxv.	11	j.	17	viiij.
6	vj.	12	xij.	18	xix.
				19	xxx.

De plus comme les mois lunaires reviennent les mêmes tous les 19 ans, c'est-à-dire qu'après cette période ils recommencent aux mêmes jours; de même la différence entre l'année lunaire & l'année solaire, revient la même après dix-neuf ans; & comme il faut toujours ajouter cette différence à l'année lunaire, pour la concilier avec l'année solaire, ou la rendre égale à l'année solaire, on appelle ces différences, qui appartiennent respectivement à chaque année du cycle lunaire, *épaîte annuelle*, ou simplement *épaîte*. Ainsi le mot *épaîte* signifie, dans l'usage ordinaire, le nombre qu'il faut ajouter à l'année lunaire, pour la faire correspondre à la solaire.

C'est sur ce rapport mutuel entre le cycle de la Lune & le cycle des *épaîtes*, qu'est fondée la règle qui enseigne à trouver l'*épaîte* convenable à une année quelconque du cycle lunaire; elle consiste à multiplier l'année donnée du cycle lunaire par onze; & si le produit est moindre que 30, il indique lui-même l'*épaîte* cherchée; s'il est plus grand que trente, il faudra le diviser par 30, & ce qui reste après la division fera l'*épaîte*. Par exemple je veux connoître l'*épaîte* de l'année 1712: comme c'est la troisième année du cycle lunaire, il s'ensuit de-là que 3 est l'*épaîte* de cette même année 1712; car $11 \times 3 = 33$; & 33 étant divisé par 30, on trouve 3 pour reste de la division, c'est-à-dire pour l'*épaîte*. Il faut remarquer qu'il s'agit ici de l'*épaîte* julienne; le nombre 3, qui multiplie 11 dans le calcul précédent, indique que l'année 1712 est la troisième du cycle lunaire: or nous avons vu ci-dessus que la première année du cycle lunaire a 11 d'*épaîte*, la seconde 22 ou 2 fois 11, la troisième 33 ou 3 fois 11, & ainsi de suite. Nous enseignerons plus bas à trouver l'*épaîte* grégorienne. Voyez CYCLE.

On peut trouver par le moyen de l'*épaîte* à quel jour d'un mois & d'une année donnée, doit tomber la nouvelle Lune; on en vient à-bout en cette sorte. On ajoute l'*épaîte* de l'année donnée au nombre de mois, à compter depuis Mars inclusivement; si la somme est moindre que trente, il faudra la soustraire de 30; si elle est plus grande, il la faudra soustraire de 60, & le reste marquera dans les deux cas le jour de la nouvelle Lune.

Si on cherche la nouvelle Lune pour les mois de Janvier & de Mars, alors il ne faudra rien ajouter à l'*épaîte*; si c'est pour Février ou Avril, il ne faudra ajouter que l'unité.

Par exemple je veux connoître à quel jour de Décembre est tombée la nouvelle Lune en l'année 1711, dont l'*épaîte* étoit 22; je trouve par les règles précédentes que ce doit avoir été le 28 Décembre, car $22 + 10 = 32$, & $60 - 32 = 28$. Voyez LUNE.

La raison de cette pratique est évidente. L'*épaîte* étant 22 par l'hypothèse, la Lune a 22 jours au premier de Mars, à-peu-près 23 au premier d'Avril, 24 au premier de Mai, &c. car puisque l'*épaîte* croît de 11 jours par an, on peut supposer qu'elle croît à-peu-près d'un jour depuis Mars jusqu'en Décembre. Donc au premier Décembre la Lune a 32 jours, c'est-à-dire la nouvelle Lune a 2 jours. Donc pour avoir la nouvelle Lune de Décembre, il faut de 30 ôter 2, ou ce qui est la même chose, 32 de 60.

Ayant ainsi trouvé le jour auquel tombe la nouvelle Lune, il est aisé de conclure de-là quel est l'âge de la Lune pour un jour donné. Voyez LUNE & AGE.

Il y a d'ailleurs pour cela une autre règle particulière, & que voici.

Il faut ajouter ensemble l'*épaîte* de l'année, le nombre de mois depuis Mars inclusivement, & le jour donné dans le mois. Si le total est moins que 30, il marquera l'âge de la Lune; s'il est plus grand que 30, il faudra le diviser par 30, & le reste de la di-

vision montrera l'âge de la Lune, c'est-à-dire combien il s'est écoulé de jours depuis la nouvelle Lune. Cette méthode ne peut jamais être sujette à un seul jour d'erreur.

Par exemple si l'on demande quel étoit l'âge de la Lune le 31 Décembre de l'année 1711, on trouvera par cette règle que la Lune avoit trois jours, c'est-à-dire qu'il s'étoit écoulé trois jours depuis la nouvelle Lune; car $22 + 10 + 31 = 63$, & 63 étant divisé par 30, il reste 3; ce qui convient exactement avec la règle précédente, par laquelle on a trouvé que la nouvelle Lune étoit arrivée la même année le 28 Décembre.

On peut encore abrégér cette pratique par le moyen d'une table, où l'on marquera les *épaîtes*, & qui fera voir tout d'un coup le jour de la nouvelle Lune. Voici comment cette table est formée. On écrit de suite tous les mois, chacun avec le nombre des jours qu'ils contiennent; on met au premier Janvier le nombre 30 ou *, au second du même mois le nombre 29, au troisième le nombre 28, & ainsi de suite jusqu'à 1 inclusivement: après quoi on recommence le même ordre, & on forme de cette manière une suite de douze mois lunaires & de quelques jours, avec cette précaution qu'on met les nombres 25 & 24 au même jour dans les mois pairs lunaires.

La raison de cette pratique est que les mois lunaires sont alternativement de 30 & de 29 jours. Par le moyen de cette table, on trouvera facilement la nouvelle Lune de chaque mois; car il n'y aura qu'à chercher le jour du mois auquel est jointe l'*épaîte* de l'année proposée. Cependant il y a encore une précaution à prendre; car il faut distinguer entre l'*épaîte* julienne & la grégorienne: la différence de ces deux *épaîtes* vient de ce que l'année julienne commence plutôt que l'année grégorienne de 11 jours; c'est pourquoi après avoir trouvé, comme nous l'avons enseigné, l'*épaîte* julienne, on ôtera 11 de cette *épaîte*, qu'on augmentera de 30 jours s'il est nécessaire, & on aura l'*épaîte* grégorienne. Ainsi on trouvera que l'*épaîte* grégorienne de 1712 est 22; & les nouvelles Lunes dans l'année 1712, nouveau style, se trouveront 11 jours plutôt dans chaque mois, que dans l'année julienne, comme cela doit être en effet. Nous ne mettrons point ici cette table, qu'on peut voir dans un grand nombre d'ouvrages, entre autres dans les *éléments de Chronologie* de Wolf, dans le *traité du calendrier* de M. Rivard, &c.

Il se trouve par un hasard heureux, que le nombre des jours dont l'année grégorienne diffère de l'année julienne, est précisément le même que le nombre des jours dont l'année solaire surpasse l'année lunaire: car il arrive par-là que l'*épaîte* grégorienne pour une année, est la même que l'*épaîte* julienne de l'année précédente.

Il faut observer que comme le cycle de dix-neuf années anticipe sur les nouvelles Lunes d'un jour en 312 ans, de même aussi le cycle des *épaîtes* n'a pas toujours lieu, la proemptose diminuant les différences *épaîtes* d'un jour en 312 ans. V. PROEMPTOSE.

Il faut donc pour avoir les *épaîtes*, diminuer alors d'une unité celles qu'on devoit avoir par la règle ci-dessus. Ainsi l'*épaîte* que donne alors le calendrier n'est pas exacte; de sorte que si elle est 22 suivant le calendrier, il faudra prendre 21, parce que la nouvelle Lune au lieu de tomber au jour du mois où est marqué 22, tombe au jour précédent: c'est pourquoi au bout de ce tems l'ordre des *épaîtes* change, & au bout de 312 autres années il change encore, & ainsi de suite. Une autre raison qui fait changer le cycle des *épaîtes* dans le calendrier grégorien, c'est que sur quatre années seculaires, il y en a trois qui ne sont point bissextiles; de sorte que ces an-

nées-là les nouvelles Lunes au lieu de tomber au jour marqué dans le calendrier, tombent le jour d'après : car si le 10 de Mars, par exemple, il doit y avoir nouvelle Lune, en supposant l'année augmentée d'un jour, cette nouvelle Lune ne tombera que le 11, en supposant que cette année ne soit point ainsi augmentée. V. MÉTEMPTOSE. On a donc été obligé de former deux autres tables pour les *épaques*, dont nous allons tâcher de donner une idée.

Voici comment on construit la première. On écrit d'abord horizontalement, les uns à côté des autres, tous les nombres d'or successifs, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 1, 2; ensuite sous le premier chiffre 3, on écrit dans une colonne verticale les chiffres 30 ou *, 29, 28, 27, &c. jusqu'à 1 inclusivement; puis à côté de chacun de ces chiffres on écrit horizontalement, sous les chiffres des nombres d'or, les chiffres des *épaques*, en supposant que la première *épaque* soit le nombre qui est le plus à gauche dans chaque rangée horizontale : ainsi à côté de 30 ou de *, on écrit les *épaques* 11, 22, 3, 14, &c. à côté de 29 on écrit les *épaques* 10, 21, 2, 13, &c. & ainsi de suite. On peut voir cette table dans les *éléments de Chronologie* de Wolf déjà cités.

Outre cette table, on en forme une seconde par le moyen de laquelle on voit quel doit être le cycle des *épaques* pour chaque siècle; & cette table se voit encore dans les *éléments de Chronologie* de Wolf : ainsi on voit que le cycle des *épaques* pour le siècle où nous sommes est 22, 3, 14, &c. c'est-à-dire que l'année dont le nombre d'or est 3, a pour *épaque* grégorienne 22, que l'année suivante a pour *épaque* grégorienne 3, &c. Ce même ordre durera dans le siècle qui suivra celui-ci; mais en 1900 il changera, & l'ordre des *épaques* dans ce siècle & dans les trois autres consécutifs, sera 21, 2, 13, 24, &c. & ainsi de suite. Voyez aussi, sur cette matière, l'*abrégé du calendrier* par M. Rivard, & le grand ouvrage que prépare M. Coucicault ancien échevin, & que nous croyons sous presse. Ce dernier ouvrage nous a paru fait avec beaucoup d'intelligence, de soin, & de détail.

Par l'ordre des cycles des *épaques*, il paroît que le même cycle peut avoir à la fois les *épaques* 24 & 25; comme on le verra facilement dans le cycle qui commence par le nombre 24, dans celui qui commence par le nombre 10, &c. Or nous avons dit ci-dessus que dans le calendrier des *épaques* on met les nombres 24 & 25 au même jour, & cependant les nouvelles Lunes ne peuvent tomber au même jour dans le cours de dix-neuf ans. Pour obvier à l'erreur qui pourroit résulter de-là, on écrit dans tous les mois pairs lunaires les nombres 26 & 25 à côté l'un de l'autre, mais le dernier en plus petit caractère; & toutes les fois que les *épaques* 24 & 25 se trouvent ensemble dans le même cycle, alors il faut se servir de l'*épaque* 25, écrite en petit caractère; & on ne doit point craindre de confusion de la combinaison des *épaques* 24, 25, 26, parce que ces trois *épaques* ne peuvent jamais se trouver ensemble dans un même cycle. A l'égard des *épaques* 26 & 25, lorsqu'elles se rencontrent dans un même cycle, il faut se servir de l'*épaque* 25, qui est jointe au même jour avec 24. Enfin dans ce même calendrier on met l'*épaque* 19 au dernier Décembre, avec l'*épaque* 20; parce que la nouvelle Lune tombe au dernier Décembre toutes les fois que l'*épaque* 19 répond au nombre d'or 19. De plus, les *épaques* sont disposées de manière qu'elles donnent la nouvelle Lune environ un jour trop tard; la raison que Clavius apporte de cette disposition, c'est qu'il vaut mieux que les *épaques* donnent les nouvelles Lunes, & par conséquent les pleines Lunes, trop tard, que trop tôt, afin qu'on ne soit

point en manque de célébrer la fête de Pâque avant la pleine Lune, ce qui seroit contraire au decret du concile de Nicée.

Cependant quelque soin que le pape Grégoire XIII. & les astronomes dont il s'est servi, ayent employé pour la détermination des nouvelles Lunes par les *épaques*, & pour fixer la Pâque, il faut avouer que la méthode de trouver ainsi les nouvelles Lunes n'a pas toute l'exactitude qu'on pourroit désirer. En premier lieu, la fixation de l'équinoxe du printemps au 21 de Mars, est fautive, puisque cet équinoxe peut arriver quelquefois le 19, & quelquefois le 23, comme nous l'avons remarqué dans l'article CALENDRIER. On trouve de plus dans le tome IV. des œuvres de M. Jean Bernoulli, imprimées à Lausanne en 1743, une pièce curieuse sur ce sujet, où l'on voit l'erreur dans laquelle l'*épaque* peut induire quelquefois. En 1724, suivant le calcul de ce savant géomètre, la vraie pleine Lune paschale a dû tomber le samedi 8 Avril à 4^h 21' du soir, l'équinoxe étant arrivé le 20 Mars. Or suivant le calcul par l'*épaque*, on trouve que la pleine Lune paschale de 1724 a dû tomber le 9 Avril, qui étoit un dimanche; de sorte que par la règle établie, Pâque n'a été que le 16 Avril, au lieu qu'il auroit dû être le 9. La même chose est arrivée en 1744, où Pâque s'est trouvé 8 jours plutôt qu'il n'auroit dû être : car on verra dans les almanachs de cette année-là, que la pleine Lune paschale est arrivée le samedi 28 Mars, ainsi Pâque devoit être le lendemain 29; au lieu que par le calcul de l'*épaque*, la pleine Lune n'a dû être que le 29, qui étoit un dimanche, ce qui a fait remettre Pâque au 5 Avril suivant. Il en arrivera autant, selon M. Bernoulli, en 1778 & 1798, par l'erreur de l'*épaque*. Voyez PAQUE.

Dans la préface de l'*art de vérifier les dates*, pag. 38 & suiv. on trouvera des observations utiles sur l'usage du calcul des *épaques* pour la chronologie, & pour les dates des anciens titres. (O)

* EPACTROCELE, f. m. (*Hist. anc.*) bâtiment léger à l'usage des pirates anciens. Ce mot, composé du grec, signifie *bâtiment chargé de butin*.

EPAGNEULS, f. m. pl. (*Vénerie.*) Voyez l'article CHIENS. Les chiens *épagneuls* ou *espagnols* sont plus chargés de poil que les braques, & conviennent mieux dans les pays couverts; ils chassent de gueule, & forcent le lapin dans les broussailles : quelquefois ils rident, & suivent la piste de la bête sans crier. Ils sont bons aussi pour la plume, & chassent le nez bas.

* EPAGOGES, f. m. (*Hist. anc.*) magistrats d'Athènes, institués pour juger les différends qui survenaient entre les marchands.

EPAGOMENES, adj. pl. (*Hist. anc. & Chronol.*) On appelloit ainsi les cinq jours qu'on ajoutoit à la fin de l'année égyptienne, dont chaque mois avoit trente jours : ces cinq jours ajoutés faisoient 365. Voyez AN. (O)

ÉPAILLER, v. act. (*Bijoutier, Metteur en œuvre, Orfèvre, &c.*) c'est avec l'échope à *épailer* (dont nous avons décrit la forme), enlever de l'or toutes les saletés, doublures & porures qui proviennent de la fonte ou du mal-forgé. Quand l'or est à une certaine épaisseur, on enlève à l'échope plate toute la superficie; ensuite on le ploye & reploye avec un marteau de bois. Cette courbure découvre toutes les cavités qui sont dans l'or, & on les enlève avec l'échope à *épailer*. L'or étant plus sujet aux saletés que l'argent, à cause de son alliage, cette opération est de plus grande conséquence pour le *Bijoutier* que pour tout autre artiste, d'autant plus que le poli de l'or demande une grande netteté dans le métal.

* EPAIS, adj. (*Gramm.*) Il se prend ou relativement à la dimension, ou relativement au nombre,

ou relativement à la consistance. Dans le premier cas on dit *un livre épais, un bloc épais*; dans le second on dit *des bataillons épais*; dans le troisième on dit *une encre épaisse, un vin épais, &c.* Il se prend aussi au figuré, & l'on dit *un homme épais, une machoire épaisse.*

Un livre *épais* est celui qui contient un trop grand nombre de feuillets, eu égard à son format; car un *in-folio* pourroit être trop mince avec le même nombre de feuillets qu'un *in-douze* trop *épais*: d'où l'on voit que le mot *épais* est un terme relatif. Le substantif d'*épais* est *épaisseur*. Si la dimension d'un corps qu'on aura appelée sa *largeur*, est parallèle à l'horizon, son *épaisseur* sera perpendiculaire à sa largeur.

EPAIS, adject. *en Musique*: genre *épais* ou *dense*, *πυκνός*; est, selon la définition d'Aristoxène, celui où dans chaque tétracorde la somme des deux premiers intervalles est toujours moindre que le troisième: ainsi le genre enharmonique est *épais*, parce que les deux premiers intervalles, qui sont d'un quart de ton chacun, ne forment ensemble qu'un demi-ton; somme beaucoup moindre que le troisième intervalle, qui est une tierce majeure. Le genre chromatique est aussi un genre *épais*; car ses deux premiers intervalles ne forment qu'un ton, moindre encore que la tierce mineure qui suit. Mais le genre diatonique n'est point *épais*, car ses deux premiers intervalles forment un ton & demi; somme plus grande que le ton qui suit. Voyez TÉTRACORDE, GENRE, &c. (S)

EPAISSISSANT, (Thérapeutique.) Voyez INCRASSANT.

EPAISSISSEMENT, s. m. (Médecine.) se dit ordinairement des humeurs du corps humain qui ont trop de consistance.

Toutes les parties élémentaires qui constituent le composé des corps fluides, ont une certaine force de cohésion entr'elles; il en est par conséquent de même de ceux qui se trouvent dans les animaux: & pour que ceux-ci puissent couler dans la cavité des plus petits conduits, il est nécessaire que les molécules qui y sont portées sous une forme plus ou moins volumineuse, se séparent les unes des autres, pour pouvoir passer chacune en particulier avec un diamètre proportionné à celui du canal; il faut par conséquent que les puissances qui font mouvoir ces masses fluides, & les poussent vers les dernières filières des vaisseaux, aient une force supérieure à celle de la cohésion des molécules, qui les tient unies entre elles jusqu'à un certain point, & leur donne le degré de consistance convenable à leur nature & à leurs usages.

S'il arrive donc par quelque cause que ce soit, que la cohésion des parties élémentaires qui composent les humeurs du corps humain, soit augmentée, de manière que ne pouvant pas être séparées les unes des autres par l'action du cœur & des vaisseaux, ces particules restent unies; & que conservant un volume trop considérable, respectivement à la capacité des vaisseaux dans lesquels elles doivent être distribuées, elles trouvent de la résistance à couler dans leurs extrémités, & y causent des engorgemens, des obstructions de différente nature, selon la différence des humeurs épaissies. La plupart d'entr'elles, comme le sang, la lymphe, n'étant fluides que par accident, c'est-à-dire à cause des parties aqueuses qui entrent dans leur composition, qui leur servent de véhicule, & du mouvement de la vie saine, qui s'oppose continuellement à leur concrétion, sont par conséquent naturellement très-disposées à contracter ce vice, & à devenir par-là moins propres à circuler, à être distribuées dans leurs vaisseaux respectifs. Le mouvement & le repos, la chaleur & le froid, la force & la faiblesse du corps, favorisent également cette disposition, & produisent l'épaississement de ces

différens fluides: comme aussi bien d'autres causes; telles que les coagulans acides, spiritueux; les visqueux, les huileux mêlés avec la masse des humeurs.

Ainsi on doit employer pour corriger ce vice, des moyens aussi différens que ses causes. Si le sang trop épais occasionne des engorgemens inflammatoires dans le poulmon, dans le foie, la saignée & les délayans sont les remèdes que l'on met en usage avec succès dans ce cas: ce même traitement ne pourroit que produire de très-mauvais effets, si on l'employoit pour combattre la viscosité pituiteuse. Voyez SANG, & ses vices; OBSTRUCTION, INFLAMMATION. (d)

EPANADIPLOSE, s. f. *figure de diction*, *ἐπαναδιπλωσις*. Ce mot est composé de la préposition *ἐπὶ*, & de *ἀναδιπλωσις*, *reduplicatio*. R. *διπλός*, *duplex*. Il y a *anadiplose* & *épanadiplose*; ce sont deux espèces de répétitions du même mot. Dans l'*anadiplose*, le mot qui finit une préposition, est répété pour commencer la préposition suivante:

..... *Sequitur pulcherrimus Astur,*
Astur equo fidens. *Æneid. l. X. v. 180.*

& dans Ovide, au second livre des *Métam.* v. 206.

..... *Sylvæ cum montibus ardent;*
Ardet Athos, Taurusque, &c.

& en françois, *Henriade*, liv. I.

Il apperçoit de loin le jeune Teligny;
Teligny, dont l'amour a mérité sa fille.

au lieu que dans l'*épanadiplose* le même mot qui commence une préposition, est répété pour finir le sens total:

Ambo florentes ætatis, Arcades ambo. Virg. ég. 7.

& Ovide, au liv. II. des *Fastes*, v. 235. dit:

Una dies Fabios ad bellum miserat omnes;
Ad bellum missos perdidit una dies.

On trouve le dytique suivant dans deux anciennes inscriptions rapportées par Gruter; l'une au tome I. p. 615. & l'autre au tome II. p. 912.

Balnea, vina, Venus, corrumpunt corpora nostra;
Sed vitam faciunt balnea, vina, Venus.

L'*épanadiplose* est aussi nommée *épanaplesé* par Donat & par quelques autres grammairiens.

Pour moi je trouve qu'il suffit d'observer qu'il y a répétition, & de sentir la grace que la répétition apporte au discours, ou le dérangement qu'elle cause. Il est d'ailleurs bien inutile d'appeler la répétition, ou *anadiplose*, ou *épanadiplose*, selon les diverses combinaisons des mots répétés. Ceux qui se sont donné la peine d'inventer ces sortes de noms sur de pareils fondemens, ne sont pas ceux qui ont le plus enrichi la république des Lettres. (F)

EPANCHEMENT, s. m. (Médec.) Ce terme est employé à-peu-près dans le même sens qu'*effusion*, *extravasation*; il semble cependant plus particulièrement affecté pour exprimer l'écoulement considérable d'un fluide dans quelque espace du corps humain qui n'est pas destiné à en contenir, comme lorsque la sérosité du sang sort de ses vaisseaux, & se répand dans la cavité du bas-ventre: d'où résulte une hydropisie ascite, &c. Voyez EFFUSION, EXTRAVASATION, HYDROPIE, &c. (d)

EPANNELER, v. act. *terme de Sculpture*; c'est couper à pans. Le sculpteur-statuaire, après avoir déterminé la base du bloc de marbre qu'il veut employer, & avoir fait faire le lit pour la plinthe, *épannele* le bloc; c'est-à-dire qu'après avoir dessiné avec le crayon sur ce bloc, & arrêté les masses principales de son sujet, il fait donner plusieurs trait de scie ou de ciseau

ciseau pour jeter en-bas les superfluités, & dégager de sa masse la tête, les bras & autres parties, suivant son modele, & les traits qu'il a formés sur le marbre. Cette opération, qui rend le bloc plus maniable & plus aisé à manœuvrer, se fait alternativement sur ses quatre faces. Voyez LIT, PLINTHE, BLOC, & SCULPTURE.

EPANORTHOSE, f. f. (*Belles-Lettres*.) figure de Rhétorique, par laquelle l'orateur rétracte ou corrige quelque chose de ce qu'il a déjà avancé, & qui lui paroît trop foible : il y ajoute quelque chose de plus énergique, & de plus conforme à la passion qui l'occupe ou le transporte. Voyez CORRECTION.

Cicéron employe cette figure dans son oraison pour Cælius, lorsqu'il dit : *O stultitiam ! stultitiam-ne dicam ? an impudentiam singularem ?* & dans sa première catilinaire : *Quamquam quid loquor ? te ut ulla res frangat ? tu ut unquam te corrigas ? tu ut ullam fugam meditèrè ? tu ut ullum exilium cogites ? utinam tibi illam mentem dii immortales donarent !*

Ainsi Téréntius, dans son *heautontimorumenos*, fait dire au vieillard Menedeme :

Filium unicum adolescentulum

Habeo. Ah ! quid dixi habere me ? imo habui, Chreme ;

Nunc habeam, nec-ne, incertum est. (G)

EPANOUIR, (s') *Gram.* il se dit de l'accroissement qui suit la sortie du bouton d'une fleur ; ce bouton forti, la fleur commence à se former par l'épanouissement du bouton. Il se dit aussi de la fleur, lorsqu'elle a pris toute sa beauté & toute son étendue : *cette fleur est entièrement épanouie.* Il se prend quelquefois activement & passivement, & l'on dit : *vous vous épanouissez, épanouissez votre cœur.*

EPARER, v. neut. (*Manège*.) terme par lequel nous désignons l'action d'un cheval qui détache ses ruades avec une telle force, que ses jarrets parfaitement & vigoureusement étendus, font souvent entendre un bruit à-peu-près semblable à celui d'un léger coup de foïet.

Cette action est principalement requise dans l'air des caprioles, & le distingue des airs relevés que nous nommons *croupades* & *ballotades*. Voyez RELEVÉS (*airs*.) (e)

EPARGNE, f. f. (*Morale*.) signifie quelquefois *le trésor du prince, trésorier de l'épargne, les deniers de l'épargne*, &c.

Epargne en ce sens n'est plus guère d'usage ; on dit plutôt aujourd'hui *trésor royal*.

Epargne, la loi de l'épargne, expression employée par quelques physiciens modernes, pour exprimer le décret par lequel Dieu règle de la manière la plus simple & la plus constante tous les mouvemens, toutes les altérations, & les autres changemens de la nature. Voyez ACTION, COSMOLOGIE, &c.

Epargne, dans le sens le plus vulgaire, est une dépendance de l'économie ; c'est proprement le soin & l'habileté nécessaires pour éviter les dépenses superflues, & pour faire à peu de frais celles qui sont indispensables. Les réflexions que l'on va lire ici, auroient pu entrer au mot ECONOMIE, qui a un sens plus étendu, & qui embrasse tous les moyens légitimes, tous les soins nécessaires pour conserver & pour accroître un bien quelconque, & sur-tout pour le dispenser à-propos. C'est en ce sens que l'on dit *économie d'une famille, économie des abeilles, économie nationale*. Au reste les termes d'épargne & d'économie énoncent à-peu-près la même idée ; & on les emploiera indifféremment dans ce discours, suivant qu'ils paroîtront plus convenables pour la justesse de l'expression.

L'épargne économique a toujours été regardée comme une vertu, & dans le Paganisme, & parmi les

Tome V.

Chrétiens ; il s'est même vu des héros qui l'ont constamment pratiquée : cependant, il faut l'avouer, cette vertu est trop modeste, ou, si l'on veut, trop obscure pour être essentielle à l'héroïsme ; peu de héros sont capables d'atteindre jusque-là. L'économie s'accorde beaucoup mieux avec la politique ; elle en est la base, l'appui, & l'on peut dire en un mot qu'elle en est inséparable. En effet, le ministère est proprement le soin de l'économie publique : aussi M. de Sully, ce grand ministre, cet économiste si sage & si zélé, a-t-il intitulé ses mémoires, *Economies royales*, &c.

L'épargne économique s'allie encore parfaitement avec la piété, elle en est la compagne fidèle ; c'est-là qu'une âme chrétienne trouve des ressources assurées pour tant de bonnes œuvres que la charité prescrit.

Quoi qu'il en soit, il n'est peut-être pas de peuple aujourd'hui moins amateur ni moins au fait de l'épargne, que les François ; & en conséquence il n'en est guère de plus agité, de plus exposé aux chagrins & aux misères de la vie. Au reste, l'indifférence ou plutôt le mépris que nous avons pour cette vertu, nous est inspiré dès l'enfance par une mauvaise éducation, & sur-tout par les mauvais exemples que nous voyons sans cesse. On entend louer perpétuellement la somptuosité des repas & des fêtes, la magnificence des habits, des appartemens, des meubles, &c. Tout cela est représenté, non-seulement comme le but & la récompense du travail & des talens, mais sur-tout comme le fruit du goût & du génie, comme la marque d'une âme noble & d'un esprit élevé.

D'ailleurs, quiconque a un certain air d'élégance & de propreté dans tout ce qui l'environne ; quiconque fait faire les honneurs de sa table & de sa maison, passe à coup sûr pour homme de mérite & pour galant homme, quand même il manqueroit essentiellement dans le reste.

Au milieu de ces éloges prodigués au luxe & à la dépense, comment plaider la cause de l'épargne ? Aussi ne s'avise-t-on pas aujourd'hui dans un discours étudié, dans une instruction, dans un prône, de recommander le travail, l'épargne, la frugalité, comme des qualités estimables & utiles. Il est inouï qu'on exhorte les jeunes gens à renoncer au vin, à la bonne-chère, à la parure, à favoir se priver des vaines superfluités, à s'accoutumer de bonne heure au simple nécessaire. De telles exhortations paroîtroient basses & mal-sonnantes ; elles sont néanmoins bien conformes aux maximes de la sagesse, & peut-être feroient-elles plus efficaces que toute autre morale, pour rendre les hommes réglés & vertueux. Malheureusement elles ne sont point à la mode parmi nous, on s'en éloigne même tous les jours de plus en plus ; par-tout on insinue le contraire, la mollesse & les commodités de la vie. Je me souviens que dans ma jeunesse on remarquoit avec une sorte de mépris les jeunes gens trop occupés de leur parure ; aujourd'hui on regarderoit avec mépris ceux qui auroient un air simple & négligé. L'éducation devoit nous apprendre à devenir des citoyens utiles, sobres, désintéressés, bienfaisans : qu'elle nous éloigne aujourd'hui de ce grand but ! elle nous apprend à multiplier nos besoins, & par-là elle nous rend plus avides, plus à charge à nous-mêmes, plus durs & plus inutiles aux autres.

Qu'un jeune homme ait plus de talent que de fortune, on lui dira tout au plus d'une manière vague, qu'il doit songer tout de bon à son avancement ; qu'il doit être fidèle à ses devoirs, éviter les mauvaises compagnies, la débauche, &c. mais on ne lui dira pas, ce qu'il faudroit pourtant lui dire & lui répéter sans cesse, que pour s'assurer le nécessaire & pour s'avancer par des voies légitimes, pour de-

B B b b b

venir honnête homme & citoyen vertueux, utile à foi & à sa patrie, il faut être courageux & patient, travailler sans relâche, éviter la dépense, mépriser également la peine & le plaisir, & se mettre enfin au-dessus des préjugés qui favorisent le luxe, la dissipation & la mollesse.

On connoît assez l'efficacité de ces moyens : cependant comme on attache mal-à-propos certaine idée de bassesse à tout ce qui sent l'épargne & l'économie, on n'oseroit donner de semblables conseils, on croiroit prêcher l'avarice ; sur quoi je remarque en passant, que de tous les vices combattus dans la morale, il n'en est pas de moins déterminé que celui-ci.

On nous dépeint souvent les avares comme des gens sans honneur & sans humanité, gens qui ne vivent que pour s'enrichir, & qui sacrifient tout à la passion d'accumuler ; enfin comme des insensés, qui, au milieu de l'abondance, écartent loin d'eux toutes les douceurs de la vie, & qui se refusent jusqu'au rigide nécessaire. Mais peu de gens se reconnoissent à cette peinture affreuse ; & s'il falloit toutes ces circonstances pour constituer l'homme avare, il n'en seroit presque point sur la terre. Il suffit pour mériter cette odieuse qualification, d'avoir un violent desir des richesses, & d'être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir. L'avarice n'est point essentiellement unie à la lésine, peut-être même n'est-elle pas incompatible avec le faste & la prodigalité.

Cependant, par un défaut de justesse, qui n'est que trop ordinaire, on traite communément d'avare l'homme sobre, attentif & laborieux, qui, par son travail & ses épargnes, s'élève insensiblement au-dessus de ses semblables ; mais plût au ciel que nous eussions bien des avares de cette espèce ! la société s'en trouveroit beaucoup mieux, & l'on n'essuyeroit pas tant d'injustices de la part des hommes. En général ces hommes resserrés, si l'on veut, mais plutôt ménagés qu'avares, sont presque toujours d'un bon commerce ; ils deviennent même quelquefois compatissants ; & si on ne les trouve pas généreux, on les trouve au moins assez équitables. Avec eux enfin on ne perd presque jamais, au lieu qu'on perd le plus souvent avec les dissipateurs. Ces ménagers en un mot sont dans le système d'une honnête épargne, à laquelle nous prodiguons mal-à-propos le nom d'avarice.

Les anciens Romains plus éclairés que nous sur cette matière, étoient bien éloignés d'en user de la sorte ; loin de regarder la parcimonie comme une pratique basse ou vicieuse, erreur trop commune parmi les François, ils l'identifioient, au contraire, avec la probité la plus entière ; ils jugeoient ces vertueuses habitudes tellement inséparables, que l'expression connue de *vir frugi*, signifioit tout à la fois, chez eux, l'homme sobre & ménager, l'honnête homme & l'homme de bien.

L'Esprit-Saint nous présente la même idée ; il fait en mille endroits l'éloge de l'économie, & partout il la distingue de l'avarice. Il en marque la différence d'une manière bien sensible, quand il dit d'un côté qu'il n'est rien de plus méchant que l'avarice, ni rien de plus criminel que d'aimer l'argent (*Ecclésiast. x. 9. 10.*) & que de l'autre il nous exhorte au travail, à l'épargne, à la sobriété, comme aux seuls moyens d'enrichissement ; lorsqu'il nous représente l'aisance & la richesse comme des biens désirables, comme les heureux fruits d'une vie sobre & laborieuse.

Allez, dit-il au paresseux, allez à la fourmi, & voyez comme elle ramasse dans l'été de quoi subsister dans les autres saisons. *Prov. vj. 6.*

Celui, dit-il encore, qui est lâche & négligent dans son travail, ne vaut guère mieux que le dissipateur. *Prov. xvij. 9.*

Il nous assure de même, que le paresseux qui ne veut pas labourer pendant la froidure, sera réduit à mendier pendant l'été. *Prov. xx. 4.*

Il nous dit dans un autre endroit : pour peu que vous cediez aux douceurs du repos, à l'indolence, à la paresse, la pauvreté viendra s'établir chez vous & s'y rendra la plus forte : mais, continue-t-il, si vous êtes actif & laborieux, votre moisson sera comme une source abondante, & la disette fuira loin de vous. *Prov. vj. 10. 11.*

Il rappelle une seconde fois la même leçon, en disant que celui qui laboure son champ sera rassasié ; mais que celui qui aime l'oisiveté sera surpris par l'indigence. *Prov. xxvij. 19.*

Il nous avertit en même tems, que l'ouvrier sujet à l'ivrognerie ne deviendra jamais riche. *Ecclésiastique, xjx. 1.*

Que quiconque aime le vin & la bonne chère, non-seulement ne s'enrichira point, mais qu'il tombera même dans la misère. *Prov. xxj. 17.*

Il nous défend de regarder le vin lorsqu'il brille dans un verre, de peur que cette liqueur ne fasse sur nous des impressions agréables mais dangereuses, & qu'ensuite semblable à un serpent & à un basilic, elle ne nous tue de son poison. *Prov. xxij. 31. 32.*

Retranchez, dit-il ailleurs, retranchez le vin à ceux qui sont chargés du ministère public, de peur qu'enivrés de cette boisson traîtresse, ils ne viennent à oublier la justice, & qu'ils n'alterent le bon droit du pauvre. *Prov. xxxj. 4. 5.*

Contentez-vous, dit-il encore, du lait de vos chèvres pour votre nourriture, & qu'il fournisse aux autres besoins de votre maison, &c. *Prov. xxvij. 27.*

Que d'instruction & d'encouragement à l'épargne & aux travaux économiques, ne trouve-t-on pas dans l'éloge qu'il fait de la femme forte ! Il nous la dépeint comme une mère de famille attentive & ménagère, qui rend la vie douce à son mari & lui épargne mille sollicitudes ; qui forme des entreprises importantes, & qui met elle-même la main à l'œuvre ; qui se leve avant le jour pour distribuer l'ouvrage & la nourriture à ses domestiques ; qui augmente son domaine par de nouvelles acquisitions ; qui plante des vignes ; qui fabrique des étoffes pour fournir sa maison & pour commercer au-dehors ; qui n'a d'autre parure qu'une beauté simple & naturelle ; qui met néanmoins dans l'occasion les habits les plus riches ; qui ne profère que des paroles de douceur & de sagesse ; qui est enfin compatissante & secourable pour les malheureux. *Prov. xxxj. 10. 11. 12. 13. 14. 15. &c.*

A ces préceptes, à ces exemples d'économie si bien tracés dans les livres de la Sagesse, joignons un mot de S. Paul, & confirmons le tout par un trait d'épargne que J. C. nous a laissé. L'apôtre écrivant à Timothée, veut entr'autres qualités dans les évêques, qu'ils soient capables d'élever leurs enfans & de régler leurs affaires domestiques, en un mot qu'ils soient de bons économes ; en effet, dit-il, s'ils ne savent pas conduire leur maison, comment conduiront-ils les affaires de l'Eglise ? *Si quis autem domui suæ præesse nescit, quomodo ecclesiæ Dei diligentiam habebit ?* I. épître à Timothée, ch. iij. v. 4. 5.

Le Sauveur nous donne aussi lui-même une excellente leçon d'économie, lorsqu'ayant multiplié cinq pains & deux poissons au point de rassasier une foule de peuple qui le suivoit, il fait ramasser ensuite les morceaux qui restent & qui remplissent douze corbeilles, & cela, comme il le dit, pour ne rien laisser perdre : *colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant.* Jean, vj. 12.

Malgré ces autorités si respectables & si sacrées, le goût des vains plaisirs & des folles dépenses est chez nous la passion dominante, ou plutôt c'est une espèce de manie qui possède les grands & les petits,

les riches & les pauvres, & à laquelle nous sacrifions souvent une bonne partie du nécessaire.

Au reste il faudroit n'avoir aucune expérience du monde, pour proposer sérieusement l'abolition totale du luxe & des superfluités; aussi n'est-ce pas là mon intention. Le commun des hommes est trop foible, trop esclave de la coutume & de l'opinion, pour résister au torrent du mauvais exemple; mais s'il est impossible de convertir la multitude, il n'est peut-être pas difficile de persuader les gens en place, gens éclairés & judicieux, à qui l'on peut représenter l'abus de mille dépenses inutiles au fond, & dont la suppression ne gêneroit point la liberté publique; dépenses qui d'ailleurs n'ont proprement aucun but vertueux, & qu'on pourroit employer avec plus de sagesse & d'utilité: feux d'artifice & autres feux de joie, bals & festins publics, entrées d'ambassadeurs, &c. que de momeries, que d'amusemens puériles, que de millions prodigués en Europe, pour payer tribut à la coutume! tandis qu'on est pressé de besoins réels, auxquels on ne sauroit satisfaire, parce qu'on n'est pas fidele à l'économie nationale.

Mais que dis-je? On commence à sentir la futilité de ces dépenses, & notre ministère l'a déjà bien reconnue, lorsque le ciel ayant comblé nos vœux par la naissance du duc de Bourgogne, ce jeune prince si cher à la France & à l'Europe entière, on a mieux aimé pour exprimer la joie commune dans cet heureux événement, on a mieux aimé, dis-je, allumer de toutes parts le flambeau de l'hyménée, & présenter aux peuples ses ris & ses jeux pour favoriser la population par de nouveaux mariages, que de faire, suivant la coutume, des prodigalités mal entendues, que d'allumer des feux inutiles & dispendieux qu'un instant voit briller & s'éteindre.

Cette pratique si raisonnable rentre parfaitement dans la pensée d'un sage suédois, qui donnant une somme, il y a deux ans, pour commencer un établissement utile à sa patrie, s'exprimoit ainsi dans une lettre qu'il écrivoit à ce sujet: « Plût au ciel que la » mode pût s'établir parmi nous, que dans tous les » événemens qui causent l'allégresse publique, on » ne fit éclater sa joie que par des actes utiles à la » société! on verroit bientôt nombre de monumens » honorables de notre raison, qui perpétueroient » bien mieux la mémoire des faits dignes de passer » à la postérité, & seroient plus glorieux pour l'humanité que tout cet appareil tumultueux de fêtes, » de repas, de bals, & d'autres divertissemens usités » en pareilles occasions ». *Gazette de France, 8 Décembre 1753. Suède.*

La même proposition est bien confirmée par l'exemple d'un empereur de la Chine qui vivoit au dernier siècle, & qui dans l'un des grands événemens de son regne, défendit à ses sujets de faire les réjouissances ordinaires & consacrées par l'usage, soit pour leur épargner des frais inutiles & mal placés, soit pour les engager vraisemblablement à opérer quelque bien durable, plus glorieux pour lui-même, plus avantageux à tout son peuple, que des amusemens frivoles & passagers, dont il ne reste aucune utilité sensible.

Voici encore un trait que je ne dois pas oublier: « Le ministère d'Angleterre, dit une gazette..... » de l'année 1754, a fait compter mille guinées à » M. Wal, ci-devant ambassadeur d'Espagne à Londres; ce qui est, dit-on, le présent ordinaire que » l'état fait aux ministres étrangers en quittant la » Grande-Bretagne ». Qui ne voit que mille guinées ou mille louis forment un présent plus utile & plus raisonnable que ne seroit un bijou, uniquement destiné à l'ornement d'un cabinet?

Après ces grands exemples d'épargne politique, oseroit-on blâmer cet ambassadeur hollandais, qui

Tome V.

recevant à son départ d'une cour étrangère le portrait du prince enrichi de diamans, mais qui trouvant bien du vuide dans ce présent magnifique, demanda bonnement ce que cela pouvoit valoir. Comme on l'eut assuré que le tout coûtoit quarante mille écus: que ne me donnoit-on, dit-il, une lettre-de-change de pareille somme à prendre sur un banquier d'Amsterdam? Cette naïveté hollandoise nous fait rire d'abord; mais en examinant la chose de près, les gens sensés jugeront apparemment qu'il avoit raison, & qu'une bonne lettre de quarante mille écus est bien plus de service qu'un portrait.

En suivant le même goût d'épargne, que de retranchemens, que d'institutions utiles & praticables en plusieurs genres différens! Que d'épargnes possibles dans l'administration de la justice, police, & finances, puisqu'il seroit aisé, en simplifiant les régies & les autres affaires, d'employer à tout cela bien moins de monde qu'on ne fait à présent! Cet article est assez important pour mériter des traités particuliers; nous en avons sur cela plusieurs qu'on peut lire avec beaucoup de fruit.

Que d'épargnes possibles dans la discipline de nos troupes, & que d'avantages on en pourroit tirer pour le roi & pour l'état, si l'on s'attachoit comme les anciens à les occuper utilement! J'en parlerai dans quelqu'autre occasion.

Que d'épargnes possibles dans la police des Arts & du Commerce, en levant les obstacles qu'on trouve à chaque pas sur le transport & le débit des marchandises & denrées, mais sur-tout en rétablissant peu-à-peu la liberté générale des métiers & négoce, telle qu'elle étoit jadis en France, & telle qu'elle est encore aujourd'hui en plusieurs états voisins; supprimant par conséquent les formalités onéreuses des brevets d'apprentissage, maîtrises & réceptions, & autres semblables pratiques, qui arrêtent l'activité des travailleurs, souvent même qui les éloignent tout-à-fait des occupations utiles, & qui les jettent ensuite en des extrémités funestes; pratiques enfin que l'esprit de monopole a introduites en Europe, & qui ne se maintiennent dans ces tems éclairés que par le peu d'attention des législateurs. Nous n'avons déjà, tous tant que nous sommes, que trop de répugnance pour les travaux pénibles; il ne faudroit pas en augmenter les difficultés, ni faire naître des occasions ou des prétextes à notre paresse.

De plus, indépendamment des maîtrises, il y a parmi les ouvriers mille usages abusifs & ruineux qu'il faudroit abolir impitoyablement; tels sont, par exemple, tous droits de compagnonage, toutes fêtes de communauté, tous frais d'assemblée, jettons, bougies, repas & buvettes; occasions perpétuelles de fainéantise, d'excès & de pertes, qui retombent nécessairement sur le public, & qui ne s'accordent point avec l'économie nationale.

Que d'épargnes possibles enfin dans l'exercice de la religion, en supprimant les trois quarts de nos fêtes, comme on l'a fait en Italie, dans l'Autriche, dans les Pays-Bas, & ailleurs: la France y gagneroit des millions tous les ans; outre que l'on épargneroit bien des frais qui se font ces jours-là dans nos églises. Qu'on pardonne sur cela les détails suivans, à un citoyen que l'amour du bien public anime.

Quel soulagement & quelle épargne pour le public, si l'on retranchoit la distribution du pain-beni! C'est une dépense des plus inutiles, dépense néanmoins considérable & qui fait crier bien des gens. On dit que certains officiers des paroisses font sur cela de petites concussions, ignorées sans doute de la police, & que la loi n'ayant rien fixé là-dessus, ils rançonnent les citoyens impunément selon qu'ils les trouvent plus ou moins faciles. Quoi qu'il en soit, il est démontré par un calcul exact, que le pain-beni coûte

B B b b b ij

en France plusieurs millions par an ; il n'est cependant d'aucune nécessité , il y a même des contrées dans le royaume où l'on n'en donne point du tout : en un mot , il ne porte pas plus de bénédiction que l'eau qu'on employe pour le benir ; & par conséquent on pourroit s'en tenir à l'eau qui ne coûte rien , & supprimer la dépense du pain-beni comme onéreuse à bien du monde.

Après avoir indiqué la suppression du pain-beni , je ne crois pas devoir épargner davantage la plupart des quêtes usitées parmi nous , & sur-tout la location des chaises. Tous négoces sont défendus dans le temple du Seigneur ; lui-même les a proscrits hautement , & je ne vois rien dans l'évangile sur quoi il ait parlé avec tant de force. *Domus mea domus orationis est, vos autem fecistis illam speluncam latronum.* Luc, xix. 46. Il me semble que c'est une leçon & pour les pasteurs & pour les magistrats.

Rien de plus indécent que de vendre la place à l'église ; MM. les ecclésiastiques ont grand soin de s'y mettre à l'aise & proprement , assis & à genoux : il conviendrait que tous les fideles y fussent de même commodément , & sans jamais financer. Pour cela il y faudroit mettre des bancs appropriés à cette fin , bancs qui rempliroient la nef & les côtés , & n'y laisseroient que de simples passages. J'ai vu quelque chose d'approchant dans une province du royaume , mais beaucoup mieux en Angleterre & en Hollande , où l'on est assis dans les temples sans aucuns frais , & sans être interrompu par des mendiants , par des quêteurs , ni par des loüeurs de chaises. En quoi les Protestans nous donnent un bel exemple à suivre , si nous étions assez raisonnables , assez desintéressés pour cela.

Mais , dira-t-on sans doute , cette recette retranchée , comment fournir aux dépenses ordinaires ? En voici le moyen sûr & facile , c'est de retrancher tout-à-fait une bonne partie de ces dépenses , & de modérer , comme il est possible , celles que l'on croit les plus indispensables. Quelle nécessité d'avoir tant de chantres & autres officiers dans les paroisses ? A quoi bon tant de luminaire , tant d'ornemens , tant de cloches , &c. Si l'on étoit un peu raisonnable faudroit-il tant d'étalage , tant de cire & de sonnerie pour enterrer les morts ? On en peut dire autant de mille autres superfluités onéreuses , & qui dénotent plus dans les uns l'amour du lucre , dans les autres l'amour du faste , que le zèle de la religion & de la vraie piété.

Au surplus , il n'est pas possible que de simples particuliers remédient jamais à de pareils abus ; chacun sent la tyrannie de la coutume , chacun même en gemit dans son particulier ; cependant tout le monde porte le joug. L'homme enfant craint la censure & le qu'en dira-t-on , & personne n'ose résister au torrent. C'est donc au gouvernement à déterminer une bonne fois , suivant la différence des conditions , tous frais funéraires , frais de mariage & de baptême , &c. & je crois qu'on pourroit , au grand bien du public , les réduire à-peu-près au tiers de ce qu'il en coûte aujourd'hui ; ensorte que ce fût une règle constante pour toutes les familles , & qu'il fût absolument défendu aux particuliers & aux curés de faire ou de souffrir aucune dépense au-delà.

Quelques politiques modernes ont sagement observé que le nombre surabondant des gens d'église étoit visiblement contraire à l'opulence nationale , ce qui est principalement vrai des réguliers de l'un & de l'autre sexe. En effet , excepté ceux qui ont un ministère utile & connu , tous les autres vivent aux dépens des vrais travailleurs , sans rien produire de profitable à la société ; ils ne contribuent pas même à leur propre subsistance , *fruges consumere nati* ; Hor. l. I. ep. ij. v. 29. & bien qu'issus la plupart des conditions les plus médiocres , bien qu'assujettis par

état aux rigueurs de la pénitence , ils trouvent moyen d'éluder l'antique loi du travail , & de mener une vie douce & tranquille sans être obligés d'essuyer la fueur de leur visage.

Pour arrêter un si grand mal politique , il ne faudroit admettre aux ordres que le nombre de sujets nécessaires pour le service de l'église. A l'égard des reclus qui ont un ministère public , on ne peut que louer leur zèle à remplir leurs fonctions pénibles , & on doit les regarder comme des sujets précieux à l'état. Pour les autres qui n'ont pas d'occupations importantes , il paroîtroit à-propos d'en diminuer le nombre à l'avenir , & de chercher des moyens pour les rendre plus utiles.

Voilà plusieurs moyens d'épargne que les politiques ont déjà touchés ; mais en voici un autre qu'ils n'ont pas encore effleuré , & qui est néanmoins des plus intéressans : je parle des académies de jeu , qui sont visiblement contraires au bien national ; mais je parle sur-tout des cabarets si multipliés , si nuisibles parmi nous , que c'est pour le peuple là cause la plus commune de sa misère & de ses desordres.

Les cabarets , à le bien prendre , sont une occasion perpétuelle d'excès & de pertes ; & il seroit très-utile , dans les vues de la religion & de la politique , d'en supprimer la meilleure partie à mesure qu'ils viendroient à vaquer. Il ne seroit pas moins important de les interdire pendant les jours ouvrables à tous les gens établis & connus en chaque paroisse ; de les fermer sévèrement à neuf heures du soir dans toutes les saisons , & de mettre enfin les contrevenans à une bonne amende , dont moitié aux dénonciateurs , moitié aux inspecteurs de police.

Ces réglemens , dira-t-on , bien qu'utiles & raisonnables , diminueroient le produit des aides ; mais premièrement le royaume n'est pas fait pour les aides , les aides au contraire sont faites pour le royaume ; elles sont proprement une ressource pour subvenir à ses besoins : si cependant par quelque occasion que ce puisse être , elles devenoient nuisibles à l'état , il n'est pas douteux qu'il ne fallût les rectifier ou chercher des moyens moins ruineux , à-peu-près comme on change ou qu'on cesse un remède lorsqu'il devient contraire au malade.

D'ailleurs les réglemens proposés ne doivent point allarmer les financiers , par la grande raison que ce qui ne se consommeroit pas dans les cabarets , se consommeroit encore mieux , & plus universellement , dans les maisons particulières , mais pour l'ordinaire sans excès & sans perte de tems ; au lieu que les cabarets , toujours ouverts , dérangent si bien nos ouvriers , qu'on ne peut d'ordinaire compter sur eux , ni voir la fin d'un ouvrage commencé. Nous nous plaignons sans cesse de la dureté des tems ; que ne nous plaignons-nous plutôt de notre imprudence , qui nous porte à faire & à tolérer des dépenses & des pertes sans nombre ?

Autre proposition qui tient à l'épargne publique , ce seroit de fonder des monts de piété dans toutes nos bonnes villes , pour faire trouver de l'argent sur gage & sans intérêt ; si ce n'est peut-être qu'on pourroit tirer deux pour cent par année , pour fournir aux frais de la régie. On fait que les prêteurs-usuraires sont très-nuisibles au public , & qu'ainsi l'on éviteroit bien des pertes si l'on pouvoit se passer de leur ministère. Il seroit donc à souhaiter que les ames pieuses & les cœurs bienfaisans songeassent sérieusement à effectuer les fondations favorables dont nous parlons.

Outre la commodité générale d'un emprunt gratuit & facile pour les peuples , je regarde comme l'un des avantages de ces établissemens , que ce seroit autant de bureaux connus où l'on pourroit

déposer avec confiance des sommes qu'on n'est pas toujours à portée de placer utilement, & dont on est quelquefois embarrassé. Combien d'avares qui, craignant pour l'avenir, n'osent se défaire de leur argent; & qui malgré leurs précautions, ont toujours à redouter les vols, les incendies, les pillages, &c. Combien d'ouvriers, combien de domestiques & d'autres gens isolés, qui ayant épargné une petite somme, dix pistoles, cent écus, plus ou moins, ne savent actuellement qu'en faire, & appréhendent avec raison de les dissiper ou de les perdre? Je trouve donc qu'il seroit avantageux dans tous ces cas de pouvoir déposer sûrement une somme quelconque, avec liberté de la retirer à son gré. Par-là on feroit circuler dans le public une infinité de sommes petites ou grandes qui demeurent aujourd'hui dans l'inaction. D'un autre côté, les particuliers déposans éviteroient bien des inquiétudes & des filouteries; outre qu'ils seroient moins exposés à prêter leur argent mal-à-propos, ou à le dépenser follement. Ainsi chacun retrouveroit ses fonds ou ses *épargnes*, lorsqu'il se présenteroit de bonnes affaires, & la plupart des ouvriers & des domestiques deviendroient plus économes & plus rangés.

Cette habitude d'économie dans les moindres sujets est plus importante qu'on ne croit au bien général; & c'est en quoi nous sommes fort au-dessous des nations voisines, qui presque toutes sont plus accoutumées que nous à l'*épargne* & aux attentions économiques. Voici sur cela un trait qui est particulier aux Anglois, & qui mérite d'être rapporté. On assure donc qu'il y a chez eux, dans la plupart des grandes maisons, ce qu'ils appellent *a saving-man*, c'est-à-dire un domestique attentif & ménager qui veille perpétuellement à ce que rien ne traîne, à ce que rien ne se perde ou ne s'égare. Son unique emploi est de roder à toute heure dans tous les recoins d'une grande maison, depuis la cave jusqu'au grenier, dans les cours, écuries, jardins, & autres dépendances, de remettre en son lieu tout ce qu'il trouve déplacé, & d'emporter dans son magasin tout ce qu'il rencontre épars & à l'abandon, de la ferraille de toute espèce, des bouts de planche & autres bois, des cordes, du cuir, de la chandelle, toute sorte de hardes, meubles, ustensiles, outils, &c.

Outre une infinité de choses, chacune de peu de valeur, mais dont l'ensemble est important, & dont cet économe prévient la perte, il conserve aussi bien souvent des choses de prix, que des maîtres, des domestiques ou des ouvriers laissent traîner par oubli, ou par quelque autre raison que ce puisse être. Sa vigilance réveille l'attention des autres, & il devient par état l'antagoniste de la friponnerie & le réparateur de la négligence.

J'ai déjà marqué ci-devant qu'il n'étoit ici question que d'*épargne* publique, & que je ne touchois presque point à la conduite des particuliers. Plusieurs néanmoins ne m'ont opposé que de prétendus inconvénients contre la suppression totale de notre luxe, ce qui n'attaque point ma thèse, & porte par conséquent à faux: cependant je tâcherai de répondre à l'objection, comme si je lui trouvois quelque fondement solide.

Si l'on suivoit, dit-on, tant de projets de perfection & de réformes; que d'un côté l'on supprimât les dépenses inutiles; que de l'autre, on se livrât de toutes parts à des entreprises fructueuses; en un mot, que l'économie devînt à la mode parmi les François, on verroit bien-tôt, à la vérité, notre opulence sensiblement accrue; mais que feroit-on de tant de richesses accumulées? D'ailleurs la plupart des sujets, moins employés aux arts de somptuosité, n'auroient guère de part à tant d'opulence,

& languiroient apparemment au milieu de l'abondance générale.

Il est aisé de répondre à cette difficulté. En effet, si l'*épargne* économique s'établissoit parmi nous; qu'on donnât plus au nécessaire & moins au superflu, il se feroit, j'en conviens, moins de dépenses frivoles & mal-placées, mais aussi s'en feroit-il beaucoup plus de raisonnables & de vertueuses. Les riches & les grands, moins obérés, payeroient mieux leurs créanciers: d'ailleurs plus puissans & plus pécunieux, ils auroient plus de facilité à marier leurs enfans; au lieu d'un mariage, ils en feroient deux; au lieu de deux, ils en feroient quatre, & l'on verroit ainsi moins de renversement & moins d'extinctions dans les familles. On donneroit moins au faste, au caprice, à la vanité; mais on donneroit plus à la justice, à la bienfaisance, à la véritable gloire; en un mot, on emploieroit beaucoup moins de sujets à des arts stériles, arts d'amusement & de frivolité, mais beaucoup plus à des arts avantageux & nécessaires; & pour lors, s'il y avoit moins d'artisans du luxe & des plaisirs, moins de domestiques inutiles & desœuvrés, il y auroit en récompense plus de cultivateurs, & d'autres précieux instrumens de la véritable richesse.

Il est démontré, pour quiconque réfléchit, que la différence d'occupation dans les sujets produit l'opulence ou la disette nationale, en un mot le bien ou le mal de la société. On sent parfaitement que si quelqu'un peut tenir un homme à ses gages, il lui fera plus avantageux d'avoir un bon jardinier que d'entretenir un domestique de parade. Il y a donc des emplois infiniment plus utiles les uns que les autres; & si l'on occupoit la plupart des hommes avec plus d'intelligence & d'utilité, la nation en seroit plus puissante, & les particuliers plus à leur aise.

D'ailleurs la pratique habituelle de l'*épargne* produisant, au moins chez les riches, une surabondance de biens qui ne s'y trouve presque jamais, il en résulteroit pour les peuples un soulagement sensible, en ce que les petits alors seroient moins inquiétés & moins foulés par les grands. Que le loup cesse d'avoir faim, il ne desolera plus les bergeries.

Quoi qu'il en soit, les propositions & les pratiques énoncées ci-dessus nous paroîtroient plus intéressantes, si une mauvaise coutume, si l'ignorance & la mollesse ne nous avoient rendus indifférens sur les avantages de l'*épargne*, & sur-tout si cette habitude précieuse n'étoit confondue le plus souvent avec la fardide avarice. Erreur dont nous avons un exemple connu dans le jugement peu favorable qu'on a porté de nos jours d'un citoyen vertueux & désintéressé, feu M. Godinot, chanoine de Reims.

Amateur passionné de l'Agriculture, il consacroit à l'étude de la Physique & aux occupations champêtres tout le loisir que lui laissoit le devoir de sa place. Il s'attacha spécialement à perfectionner la culture des vignes, & plus encore la façon des vins, & bien-tôt il trouva l'art de les rendre si supérieurs & si parfaits, qu'il en fournit dans la suite à tous les potentats de l'Europe; ce qui lui donna moyen dans le cours d'une longue vie, d'accumuler des sommes prodigieuses, sommes dont ce philosophe chrétien méditoit de longue-main l'usage le plus noble & le plus digne de sa bienfaisance.

Du reste, il vivoit dans la plus grande simplicité, dans la pratique fidele & constante d'une *épargne* visible, & qui sembloit même outrée. Aussi les esprits vulgaires qui ne jugent que sur les apparences, & qui ne connoissoient pas ses grands desseins, ne le regardèrent pendant bien des années qu'avec une sorte de mépris; & ils continuèrent toujours sur le même ton, jusqu'à ce que plus instruits & tout-à-fait subjugués par les établissemens & les constructions

utiles dont il décora la ville de Reims, & sur-tout par les travaux immenses qu'il entreprit à ses frais pour y conduire des eaux abondantes & salubres qui manquoient auparavant, ils lui prodiguerent enfin avec le reste de la France le tribut d'éloges & d'admiration qu'ils ne pouvoient refuser à son généreux patriotisme.

Un si beau modele touchera sans doute le cœur des François, encouragés d'ailleurs par l'exemple de plusieurs sociétés établies en Angleterre, en Ecosse & en Irlande, sociétés uniquement occupées de vûes économiques, & qui de leurs propres deniers font tous les ans des largesses considérables aux laboureurs & aux artistes qui se distinguent par la supériorité de leurs travaux & de leurs découvertes. Le même goût s'est répandu jusqu'en Italie. On apprend l'an passé le nouvel établissement d'une académie d'Agriculture à Florence.

Mais c'est principalement en Suede que la science économique semble avoir fixé le siège de son empire. Dans les autres contrées elle n'est cultivée que par quelques amateurs, ou par de foibles compagnies encore peu accréditées & peu connues : en Suede, elle trouve une académie royale qui lui est uniquement dévouée ; qui est formée d'ailleurs & soutenue par tout ce qu'il y a de plus savant & de plus distingué dans l'état ; académie qui écartant tout ce qui n'est que d'érudition, d'agrément & de curiosité, n'admet que des observations & des recherches tendantes à l'utilité physique & sensible.

C'est de ce fonds abondant que s'enrichit le plus souvent notre journal économique, production nouvelle digne par son objet de toute l'attention du ministère, & qui l'emporteroit par son utilité sur tous nos recueils d'académies, si le gouvernement committoit à la direction de cet ouvrage des hommes parfaitement au fait des sciences & des arts économiques, & que ces hommes précieux, animés & conduits par un supérieur éclairé, ne fussent jamais à la merci des entrepreneurs, jamais frustrés par conséquent des justes honoraires si bien dûs à leur travail.

Ce seroit en effet une vûe bien conforme à la justice & à l'économie publique, de ne pas abandonner le plus grand nombre des sujets à la rapacité de ceux qui les emploient, & dont le but principal, ou pour mieux dire unique, est de profiter du labeur d'autrui sans égard au bien des travailleurs. Sur quoi j'observe que dans ce conflit d'intérêts le gouvernement devroit abroger toute concession de droits privés, fermer l'oreille à toute représentation qui, colorée du bien public, est au fond suggérée par l'esprit de monopole, & qu'il devroit opérer sans ménagement ce qui est équitable en soi, & favorable à la franchise des arts & du commerce.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons féliciter la France de ce que parmi tant d'académiciens livrés à la manie du bel esprit, mais peu touchés des recherches utiles, elle compte des génies supérieurs, des hommes consommés en tout genre de sciences, lesquels ont toujours allié la beauté du style, les graces même de l'éloquence avec les études les plus solides, & qui s'étant consacrés depuis bien des années à des travaux & à des essais économiques, nous ont enrichis, comme on fait, des découvertes les plus intéressantes.

Il paroît enfin que depuis la paix de 1748, le goût de l'économie publique gagne insensiblement l'Europe entière. Les princes aujourd'hui, plus éclairés qu'autrefois, ambitionnent beaucoup moins de s'agrandir par la guerre. L'histoire & l'expérience leur ont également appris que c'est une voie incertaine & destructive. L'amélioration de leurs états leur en présente une autre plus courte & plus assurée ; aussi tous s'y livrent comme à l'envi, & ils paroissent plus disposés

qu'ils ne soient à profiter de tant d'ouvrages publiés de nos jours sur le commerce, la navigation, & la finance, sur l'exploitation des terres, sur l'établissement & le progrès des arts les plus utiles ; dispositions favorables, qui contribueront à rendre les sujets plus économes, plus sains, plus fortunés, & je crois même plus vertueux.

En effet, la véritable économie également incon nue à l'avare & au prodigue, tient un juste milieu entre les extrêmes opposés ; & c'est au défaut de cette vertu si déprimée, qu'on doit attribuer la plupart des maux qui couvrent la face de la terre. Le goût trop ordinaire des amusemens, des superfluités & des délices entraîne la mollesse, l'oisiveté, la dépense, & souvent la disette, mais toujours au moins la soif des richesses, qui deviennent d'autant plus nécessaires qu'on s'affujettit à plus de besoins ; ce qui produit ensuite les artifices & les détours, la rapacité, la violence, & tant d'autres excès qui viennent de la même source.

Je prêche donc hautement l'épargne publique & particulière ; mais c'est une épargne sage & désintéressée, qui donne du courage contre la peine, de la fermeté contre le plaisir, & qui est enfin la meilleure ressource de la bienfaisance & de la générosité ; c'est cette honnête parcimonie si chère autrefois à Plinie le jeune, & qui le mettoit en état, comme il le dit lui-même, de faire dans une fortune médiocre, de grandes libéralités publiques & particulières. *Quidquid mihi pater tuus debuit, acceptum tibi ferri jubeo ; nec est quod verearis ne sit mihi ista onerosa donatio. Sunt quidem omnino nobis modicæ facultates, dignitas sumptuosa, reditus propter conditionem agellorum nescio minor an incertior ; sed quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur, ex quâ velut à fonte liberalitas nostra decurrit.* Lettres de Plinie, livre II. lettre jv. On trouve dans toutes ces lettres mille traits de bienfaisance. Voyez sur-tout liv. III. lett. xj. liv. IV. lett. xij. &c.

Rien ne devroit être plus recommandé aux jeunes gens que cette habitude vertueuse, laquelle deviendroit pour eux un préservatif contre les vices. C'est en quoi l'éducation des anciens étoit plus conséquente & plus raisonnable que la nôtre. Ils accoutumoient les enfans de bonne-heure aux pratiques du ménage, tant par leur propre exemple que par le pécule qu'ils leur accorderoient, & que ceux-ci, quoique jeunes & dépendans, faisoient valoir à leur profit. Cette legere administration leur donnoit un commencement d'application & de sollicitude, qui devenoit utile pour le reste de la vie.

Que nous pensons là-dessus différemment des anciens ! on n'oseroit aujourd'hui tourner les jeunes gens à l'économie ; & ce seroit, comme l'on pense, n'avoir pas de sentimens que de leur en inspirer l'estime & le goût. Erreur bien commune dans notre siècle, mais erreur funeste qui nuit infiniment à nos mœurs. On a fondé en mille endroits des prix d'éloquence & de poésie ; qui fondera parmi nous des prix d'épargne & de frugalité ?

Au reste, ces propositions n'ont d'autre but que d'éclairer les hommes sur leurs intérêts, de les rendre plus attentifs sur le nécessaire, moins ardens sur le superflu, en un mot d'appliquer leur industrie à des objets plus fructueux, & d'employer un plus grand nombre de sujets pour le bien moral, physique & sensible de la société. Plût au ciel que de telles mœurs prissent chez nous la place de l'intérêt, du luxe & des plaisirs ; que d'aisance, que de bonheur & de paix il en résulteroit pour tous les citoyens ! *Cet article est de M. FAIGUET.*

EPARGNE, (*Hydr.*) Voyez AJUTAGE.

* EPARS. (*Gramm.*) Il se dit en général d'un grand nombre d'objets de la même espece, distri-

bués sur un espace beaucoup plus grand que celui qu'ils devroient naturellement occuper : ainsi *épars* est encore un terme relatif ; & les deux termes de la comparaison sont le nombre & le lieu, ou les distances des objets les uns à l'égard des autres.

EPARTS, f. m. pl. *terme de Charron*, sont des morceaux de bois plat, de l'épaisseur d'un bon pouce, long environ de cinq piés, qui joignent les deux limons & les assujettissent à pareille distance : c'est dessus les *éparts* que l'on assujettit les planches du fond.

EPARVIN ou EPERVIN, f. m. (*Manège. Maréch.*) tumeur qui affecte les jarrets, & qui ne doit être regardée que comme un gonflement de l'éminence osseuse qui est à la partie latérale interne & supérieure de l'os du canon : les anciens ont donné à cette éminence le nom d'*éparvin* ou d'*épervin* ; & c'est en conséquence de cette dénomination que l'on a appelé ainsi la tumeur dont il s'agit, & sur laquelle je ne peux me dispenser de m'étendre dans cet article.

Presque tous les auteurs ont distingué trois sortes d'*éparvins* ; l'*éparvin sec*, l'*éparvin de bœuf*, & l'*éparvin calleux*.

Par l'*éparvin sec* ils ont prétendu désigner une maladie qui consiste dans une flexion convulsive & précipitée de la jambe qui en est attaquée lorsque l'animal marche. Ce mouvement irrégulier que nous exprimons, d'un commun accord, par le terme *harper*, est très-visible dès les premiers pas que fait le cheval, & continue jusqu'à ce qu'il soit échauffé ; après quoi on ne l'aperçoit plus : si néanmoins la maladie est à un certain période, l'animal *harpe* toujours. Un cheval crochu avec ce défaut doit être absolument rejeté : ceux dans les deux jambes desquels il se rencontre, n'ont pas été rebutés & proscrits des manéges, quand ils ont eu des qualités d'auteurs ; parce qu'au moyen de ces deux prétendus *éparvins*, leurs courbettes ont paru plus trides, & leurs battues plus sonores. On doit encore observer que ce mal ne suscite aucune claudication ; & s'il arrive que l'animal boite au bout d'un certain tems, c'est en conséquence de quelque autre maladie qui survient au jarret, fatigué par la continuité de l'action forcée qui résulte de la flexion convulsive dont j'ai parlé.

On ne doit chercher la raison de cette flexion que dans les muscles mêmes qui servent à ce mouvement, c'est-à-dire dans les muscles fléchisseurs, ou dans les nerfs qui y aboutissent ; car les nerfs sont les renes, par le moyen desquelles les corps sont mûs, tournés & agités en divers sens, & ce n'est qu'à eux que les parties doivent véritablement leur action & leur jeu. C'est aussi dans leur tension irrégulière, & dans la circulation précipitée des esprits animaux, que nous découvrons le principe & la source des convulsions & des mouvemens convulsifs : mais alors ces mouvemens se remarquent indistinctement dans plusieurs parties, & ont lieu de différentes manières & en toutes sortes de tems ; tandis qu'ici ils se manifestent constamment, & toujours dans les seuls muscles fléchisseurs de la jambe, & qu'ils ne sont sensibles qu'autant que l'animal chemine. Or pour déterminer quelque chose dans une matière aussi abstraite & aussi embarrassante, je dirai que cette maladie arrivera, lorsqu'en conséquence d'un exercice violent & réitéré, ces muscles, & même le tissu des fibres nerveuses qui en font partie, auront souffert une distention telle qu'il en résultera une douleur plus ou moins vive, au moindre mouvement de contraction qu'ils seront sollicités de faire ; & c'est précisément cette douleur que l'animal ressent dans le moment qui l'oblige à hâter, à précipiter son mouvement, à *harper* : que si la maladie n'est pas parvenue à un degré considérable, cette sensation douloureuse n'existera que

pendant les premiers mouvemens, c'est-à-dire dans les premiers instans où ces muscles entreront en contraction, après lesquels elle cessera, & l'action de la partie s'opérera dans l'ordre naturel, comme si l'on pouvoit dire que les fibres souffrantes s'accoutument & se font à ce mouvement. Nous avons un exemple de cette diminution & de cette cessation de sensibilité & de douleur dans certains chevaux qui boitent de l'épaule, & qui sont droits après un certain tems de travail, c'est-à-dire lorsque cette partie est échauffée.

Il est donc de toute impossibilité d'assigner raisonnablement à cette maladie une place dans le jarret ou dans les parties qui l'entourent. 1°. Son siège n'est point apparent, & elle ne s'annonce par aucun signe extérieur. 2°. J'ai vu trois chevaux *harper* du devant, au moment où ils fléchissoient le genou. 3°. Dans ce cas l'animal boiteroit infailliblement ; & retarderoit son action, loin de la hâter. Que le jeu d'une articulation quelconque soit en effet traversé par quelque obstacle d'où puisse résulter une impression douloureuse ; qu'il y ait dans le jarret une courbe accrue à un certain point ; qu'un osselet ou boulet gêne & contraigne les tendons dans leur passage, le cheval, pour échapper à la douleur, & pour diminuer la longueur du moment où il la ressent, ne précipitera point son mouvement, ou s'il le précipite, ce ne sera qu'en se rejetant promptement sur la partie qui n'est point affectée, pour soulager celle qui souffre, & non en hâtant & en forçant l'action à laquelle il étoit déterminé. C'est aussi ce qui me confirme dans l'idée que j'en me suis formée des causes de la flexion convulsive dont il est question. Le premier moment de la contraction des muscles est l'instant de la douleur, & la preuve en est palpable, si l'on fait attention qu'avant l'influx des esprits animaux qui produisent la contraction, les fibres dans une situation ordinaire n'étoient point agitées, & l'animal ne souffroit point : or si le premier moment de la contraction est celui de la douleur, il faut donc conclure que le siège du mal est dans la partie qui se contracte, c'est-à-dire dans la portion charnue des muscles, & non dans les tendons qui sont simplement tirés par le moyen de la contraction, ainsi que les autres parties auxquelles ces muscles ont leurs attaches ; & conséquemment cette flexion convulsive, ce mouvement irrégulier & extraordinaire ne peut être imputé à un vice dans les jarrets.

Les deux autres espèces d'*éparvin* peuvent véritablement affecter cette partie, mais les idées que l'on en a conçues jusqu'ici ne sont pas exactement distinctes.

Le premier est appelé *éparvin de bœuf*, parce que les bœufs d'un certain âge, & après un certain tems de travail, y sont extrêmement sujets. Dans ces animaux, selon la dissection que j'en ai faite moi-même, on aperçoit une tumeur humorale d'un volume extraordinaire, située à la partie latérale interne du jarret, & qui occupe presque toute cette portion : elle est produite par des humeurs lymphatiques arrêtées dans les ligamens de l'articulation, & notamment dans le ligament capsulaire. Cette humeur molle dans son origine, mais s'endurcissant par son séjour, devient plateuse ; de manière que la tumeur qu'elle forme est extrêmement dure. Il s'agiroit donc de savoir si dans le cheval c'est cette même tumeur que l'on appelle *éparvin* : pour cet effet considérons-en la situation, le volume & la consistance, soit dans son principe, soit dans ses progrès. Quant à sa situation, elle occupe, ainsi que je viens de le remarquer, toute la partie latérale interne du jarret : son volume est donc plus considérable dans le bœuf que dans le cheval, & son siège n'est pas précisément le même, puisque nous ne lui en af-

signons d'autre dans celui-ci que l'éminence, qui est à la partie latérale interne & supérieure du canon. Quant à sa consistance, j'avoue ingénument que jamais l'éparvin ne m'a paru mol dans son commencement & lors de sa naissance : ainsi, sans prétendre nier la possibilité de l'existence de cette tumeur humorale dans le jarret du cheval, si elle s'y rencontre, je l'envisagerai comme une tumeur d'une nature qui n'a rien de particulier, & qui peut arriver indistinctement à d'autres parties.

Je nommerai par conséquent seulement *éparvin* la tumeur ou le gonflement de l'éminence osseuse même dont j'ai parlé ; & dans le cas où le jarret sera affecté d'une tumeur pareille à celle qui se montre quelquefois sur le jarret du bœuf, je la considérerai comme une maladie totalement différente de l'*éparvin*, soit qu'elle soit molle, soit qu'elle soit endurcie ; parce que ce qui caractérise l'*éparvin* est sa situation, & que dans la maladie que je reconnois pour telle, je ne vois de gonflement qu'à la portion de l'os du canon, que l'on a nommée ainsi ; & c'est un mal dont le siège, ainsi que celui de la courbe, est dans l'os même.

La courbe n'est en effet autre chose qu'une tumeur ou un gonflement du tibia : elle est située supérieurement à l'*éparvin*, à la partie interne inférieure de cet os ; c'est-à-dire, qu'elle en occupe le condyle de ce même côté, & elle en suit la forme, puisqu'elle est oblongue & plus étroite à sa partie supérieure & à son origine qu'à sa partie inférieure. Le gonflement, en augmentant, ne peut que gêner l'articulation ; ce qui produit insensiblement & peu-à-peu la difficulté du mouvement : il contraint aussi les tendons & les ligamens qui l'entourent ; ce qui, outre la difficulté du mouvement, excitera & occasionnera la douleur. Aussi voyons-nous que l'animal qui est attaqué de cette maladie boite plus ou moins, selon les degrés & les progrès du mal : sa jambe est roide, la flexion du jarret n'est point facile, & il souffre, de manière enfin qu'elle est presque entièrement interrompue ; cette indisposition dégénère alors en fausse ankylose. Il faut encore observer qu'elle paroît souvent accompagnée d'un gonflement au pli du jarret, à l'endroit où surviennent les varices : mais, en premier lieu, ce gonflement peut n'être qu'une tension plus grande de la peau ; tension qui résulte de l'élévation formée par la courbe ou par la tumeur de l'os : en second lieu, il peut être une suite du gênement de la circulation.

Le véritable *éparvin* & la courbe ont un même principe ; les causes en sont communément externes, & peuvent en être internes : quelquefois les unes & les autres se réunissent.

Les premières seront des coups, un travail violent & forcé ; & les secondes seront produites par le vice de la masse.

Les coups donneront lieu à ces tumeurs ou à ces gonflemens, parce qu'ils occasionneront une dépression, qui sera suivie de l'extravasation des sucs & de la perte de la solidité des fibres osseuses : ces sucs répandus, non-seulement la partie déprimée se relèvera, mais elle augmentera en volume, selon l'abondance des liqueurs.

Le trop grand exercice, un travail violent & forcé contribueront aussi à leur arrêt & à leur stagnation : 1°. par le frottement fréquent de ces os, avec lesquels ils sont articulés ; frottement suffisant pour produire le gonflement : 2°. par la disposition que des humeurs éloignées du centre de la circulation, & obligées de remonter contre leur propre poids, ont à séjourner, sur-tout celles qui sont contenues dans des veines & dans des canaux qui ne sont point exposés à l'action des muscles ; action capable d'en accélérer le mouvement progressif & le cours, &

telles sont celles qui sont dans les os & dans les extrémités inférieures de l'animal.

Enfin si à défaut des causes externes nous croyons ne devoir accuser que le vice du sang, nous trouverons que des sucs épaissis ne pourront que s'arrêter dans les petites cellules qui composent les têtes ou le tissu spongieux des os, qu'ils écarteront les fibres osseuses à mesure qu'ils s'y accumuleront, qu'ils s'y durciront par leur séjour ; & de-là l'origine & l'accroissement de la courbe & de l'*éparvin*, lorsque ces tumeurs ne reconnoissent que des causes internes.

L'une & l'autre cèdent à l'efficacité des mêmes médicamens. Si elles sont le résultat de ces dernières causes, on débutera par les remèdes généraux, c'est-à-dire par la saignée, le breuvage purgatif, dans lequel on fera entrer l'*aquila alba* : on mettra ensuite l'animal à l'usage du *crocus metallorum*, à la dose d'une once, dans laquelle on jettera quarante grains d'éthiops minéral, que l'on augmentera chaque jour de cinq grains, jusqu'à la dose de soixante.

À l'égard du traitement extérieur, borné jusqu'à présent à l'application inutile du cautère actuel, application qui, n'outrant pas le tégument, ne peut rien contre une tumeur résidente dans l'os, on aura soin d'exercer sur le gonflement un frottement continué, par le moyen d'un corps quelconque dur, mais lissé & poli, afin de commencer à diviser l'humour retenue. Aussi-tôt après on y appliquera un emplâtre d'onguent de vigo, au triple de mercure, & on y maintiendra cet emplâtre avec une plaque de plomb très-mince, qui sera elle-même maintenue par une ligature, ou plutôt par un bandage fait avec un large ruban de fil : on renouvellera cet emplâtre tous les trois jours, & ces tumeurs s'évanouiront & se résoudront incontestablement. Il est bon de raser le poil qui les recouvre, avant d'y fixer le résolutif que je prescris, & dont j'ai constamment éprouvé les admirables effets.

Le même topique doit être employé dans le cas où ces gonflemens devroient leur naissance aux causes externes ; la saignée néanmoins sera convenable, mais on pourra se dispenser d'ordonner la purgation, le *crocus metallorum*, & l'éthiops minéral.

La cure de la tumeur humorale, en supposant qu'elle se montre dans le cheval, n'aura rien de différent de celle de toutes les autres tumeurs : ainsi, ensuite des remèdes généraux, & après avoir, selon l'inflammation & la douleur, eu recours aux anodyns, aux émolliens, on tentera les résolutifs. Si néanmoins la tumeur se dispose à la suppuration, & paroît fuir la voie première que nous avons voulu lui indiquer, on appliquera des suppurans, après quoi on procédera à son ouverture : & si elle incline à se terminer par induration, on usera des émolliens, qui seront suivis par degrés des médicamens destinés à résoudre, lorsqu'on s'apercevra de leurs effets, &c. On ne doit point aussi oublier le régime que nous avons prescrit en parlant des maladies qui demandent un traitement intérieur & méthodique.

Celui du prétendu *éparvin sec*, que j'ai démontré n'exister en aucune façon dans le jarret, n'est pas encore véritablement connu. J'ai vainement eu recours à tous les remèdes innombrables que j'ai trouvés décrits dans les ouvrages des auteurs anciens & modernes de toutes les nations, & qu'ils conseillent dans cette circonstance, aucun d'eux ne m'a réussi : j'y ai substitué, conformément à la saine pratique, les topiques, les médicamens gras, adoucissans, émolliens : j'ai employé ensuite la graisse de cheval, la graisse humaine, la graisse de blaireau, de castor, de vipères, auxquelles j'ai ajouté les huiles distillées de rue, de lavande, de marjolaine, de muscade, de romarin, & que j'ai cherché à rendre plus pénétrantes ;

tes, en les aiguissant avec quelques gouttes de sel volatil armoniac ; tous mes efforts n'ont eu aucun succès. Quelquefois cette maladie, qui d'ailleurs n'influe en aucune façon sur le fond de la santé de l'animal, a paru céder à ces remèdes ; mais leur efficacité n'a été qu'apparente, & l'action de *harper* n'a cessé que pour quelque tems. Je ne peux donc point encore indiquer des moyens sûrs pour la vaincre ; mais j'espère que les expériences auxquelles je me livre sans cesse, aux dépens de tout, & sans espoir d'autre récompense que celle d'être utile, m'en suggéreront d'autres, que je publierai dans mes *Elémens d'Hippiatrique* : ce n'est que du travail & du tems que nous devons attendre les découvertes. (e)

L'objet de l'Hippiatrique est maintenant d'une telle importance, qu'après avoir vu ce que M. Bourgelat pense de l'éparvin, on ne sera pas fâché de trouver à la suite de ses idées celles qui nous ont été communiquées par M. Genson.

C'est un avantage bien précieux pour l'Encyclopédie, d'avoir pu se procurer en même tems sur cette matière les secours & les lumières des deux hommes de France qui la connoissent le mieux.

Ceux pour qui l'objet de l'Hippiatrique est intéressant, trouveront ici de quoi se satisfaire ; & les hommes qui courent la même carrière remarqueront, dans ce que nous allons ajouter de M. Genson, un exemple de cette équité, avec laquelle il seroit toujours à souhaiter qu'on se traitât réciproquement, autant pour l'intérêt de l'art que pour l'honneur de l'humanité.

Les différens symptômes de l'éparvin ont fait diviser cette maladie en plusieurs especes : les uns prétendent en distinguer trois, l'éparvin de bœuf, l'éparvin sec, & l'éparvin calleux : les autres n'en admettent que de deux ; l'éparvin sec, & l'éparvin calleux. Les plus expérimentés n'en reconnoissent qu'un proprement dit, qui est le calleux. C'est, comme on l'a vu par ce qui précède, le sentiment de M. Bourgelat, que l'expérience nous a confirmé. On entend par l'éparvin de bœuf, une tumeur osseuse, semblable à celle qui se trouve au jarret de cet animal ; mais nous pouvons attester avec M. Bourgelat, que nous n'avons jamais rien trouvé de la nature de cet éparvin dans le jarret du cheval. On entend par éparvin sec, un mouvement convulsif que le jarret du cheval éprouve, mais qu'il faut distinguer de l'éparvin, comme ayant des causes, des accidens, & un siège différent.

Quoique l'éparvin calleux ou la tumeur osseuse contre nature, qu'on désigne par ce nom, tire sa cause principale des violentes extensions que le jarret du cheval a souffert, dont nous parlerons dans la suite, elle en reconnoît encore d'autres qui sont internes ou héréditaires, comme une mauvaise conformation des os, des ligamens, des muscles ; d'où résultent des jarrets étroits, mal-faits, crochus, trop ou trop peu arqués. Cette difformité dans le cheval vient le plus souvent de l'étalon ou de la jument qui l'ont produit, & l'éparvin est presque inséparable de ce vice de conformation : les parties qui en sont affectées n'ayant point leur juste proportion ni le degré de solidité, sont peu propres à soutenir le poids énorme du cheval, encore moins à résister aux différens mouvemens que l'on lui fait faire dans certains cas ; d'où s'ensuit que le suc nourricier des os pressé par la tension & la collision des parties encore tendres, s'épanche sur la surface supérieure latérale & interne du canon. Ce suc se durcit, & gêne plus ou moins le mouvement du jarret, selon qu'il est plus ou moins proche de l'articulation. Tantôt cette concretion osseuse fonde le canon avec quelques-uns des os voisins : pour lors elle fait boiter l'animal dès le commencement de la formation de la tumeur, & de tous

les tems. Tantôt cette tumeur ne fait que pincer l'articulation : dans ce cas l'animal boite jusqu'à ce que la surface intérieure de la tumeur étant usée par le frottement de l'os voisin, laisse un mouvement libre à l'articulation ; & c'est alors qu'on dit improprement que l'éparvin est sorti.

Ce qu'on appelle proprement éparvin sec, est, comme nous l'avons dit, un mouvement convulsif dans les jarrets du cheval. M. Bourgelat en fixe le siège dans les muscles fléchisseurs, propres aux jarrets de cet animal, & la cause dans la distension de ces parties organiques, & des nerfs qui entrent dans leur composition : mais nous croyons que le siège en est aussi dans les ligamens du jarret ; car ces parties qui attachent les os ensemble, ne sont pas simples, & destinées seulement à les assujettir, comme l'ont imaginé les anciens. Ces ligamens sont des parties composées, qui par leur vertu élastique contribuent bien plus au mouvement des membres, que les muscles : or les petits tuyaux qui les composent étant fort ferrés & fort étroits, pour peu que leur calibre vienne à changer dans les mouvemens violens que l'animal éprouve, les esprits animaux qui passent dans les pores de ces tuyaux retrécis, font effort pour changer & redresser ces petits tubes, & les remettre dans l'état où ils étoient ; ce qui ne peut s'exécuter sans causer à cette partie un mouvement convulsif que nous appellons *harper* ou *trousser*.

Il est inutile de proposer des remèdes pour ces genres de maladies, puisque la cure en est jusqu'à présent inconnue. Ceux qui se flatent d'avoir guéri les éparvins, s'approprient mal-à-propos les effets de la nature, qui seule, pendant leurs traitemens inutiles, travaille par le frottement à lever l'obstacle que la tumeur oppose à l'articulation : aussi ces cures prétendues n'arrivent-elles que dans les cas où l'éparvin est superficiel, c'est-à-dire dans le cas où le frottement suffit pour rendre aux parties voisines la liberté de leur mouvement. Mais le vrai remède pour l'éparvin, est d'en connoître, d'en prévenir & éviter les causes primitives. Ces causes sont, 1° dans la génération du poulain, 2° dans l'éducation, 3° dans le maquignonage, 4° dans l'usage que l'on fait des chevaux.

Essayons de combattre tous ces abus, de faire sentir pourquoi les éparvins sont plus communs aux chevaux en ce tems-ci, qu'ils ne l'étoient autrefois, & d'où vient que les beaux & bons chevaux sont si rares de nos jours. 1°. De l'abondance des bons chevaux ayant que les abus en eussent altéré l'espece, résulteroit que l'on pouvoit faire facilement choix des bons étalons & jumens propres à multiplier : on ne les employoit point à la propagation qu'ils n'eussent atteint l'âge de six ou sept ans, & par-là presque tous les poulains étoient bien conformés. 2°. Le particulier qui avoit des poulains, ne trouvant à les vendre qu'à un certain âge, ne s'empressoit point de les dresser : ces jeunes sujets ainsi ménagés, acquéroient dans toutes leurs parties, & nommément au jarret, un parfait degré de solidité, qui les garantissoit des éparvins. 3°. Les maquignons du tems passé ignoroient la méthode de mettre continuellement leurs chevaux sur les hanches ; ignorance avantageuse pour la conservation des jarrets de ces animaux, qui semblent aujourd'hui n'être faits que pour servir de victime à ces pernicious écuyers, qui les sacrifient à leur cupidité. 4°. Anciennement le travail que l'on faisoit faire aux chevaux, étoit des plus modérés ; ceux de carrosse étoient menés tranquillement, & ceux de selle avoient dans toutes leurs parties la bonne conformation & la solidité nécessaire pour soutenir les courses auxquelles on les destinoit. Il résulteroit de cette propagation, de cette éducation, de cette ignorance des maquignons, & de cet emploi

opportun, que l'espece s'en conservoit dans la beauté & la bonté.

1°. Aujourd'hui les propriétaires des poulains, pour peu qu'ils soient beaux & bien faits, avant l'âge de trois ans en veulent tirer de la race avant de les vendre, & les employent non-seulement à la propagation, mais encore au travail. Cette avarice économe les ruine, tant mâles que femelles; & les parties qui souffrent le plus dans ces jeunes chevaux, sont les jarrets, où il se forme des *éparvins*, comme il est aisé de le comprendre en se rappelant les causes immédiates de cette maladie. 2°. Avant de les vendre on veut les rétablir, ou, pour mieux dire, continuer de les user, en les montant & les rassemblant pour leur donner plus de grace, & pour séduire les demi-connoisseurs. 3°. Les marchands qui les achètent, contribuent encore à leur ruiner les jarrets, en les mettant continuellement sur la montre, un énorme foïet à la main. Un garçon qui les tient vigoureusement assujettis, armé d'un bridon long de branche de plus d'un pié, enleve le cheval pardevant, tandis que le maître qui est par-derrière, le fustige sans pitié. L'animal ne fait à qui répondre; on diroit, à voir ces réformateurs de la nature, qu'ils veulent accoutumer ces animaux à marcher sur les deux piés de derriere, comme les singes: or est-il possible que les chevaux qui ont tout au plus quatre ans, comme presque tous ceux que les marchands vendent aujourd'hui, soient en état de supporter jusqu'à vingt fois par jour ces cruels exercices, sans que leurs jarrets soient affectés d'*éparvins*? 4°. Enfin, autrefois les chevaux mouroient sans être usés, ils le sont aujourd'hui avant d'être formés. On fait à quels exercices ils sont destinés, sur-tout les plus fringans & les plus beaux: autrefois le maître étoit esclave de son cheval, aujourd'hui le cheval est esclave du maître; usage plus raisonnable, mais plus pernicious aux chevaux. De ces différences résulte la raison pour laquelle les chevaux finissoient autrefois leur carrière sans *éparvins*, au lieu qu'ils en ont souvent aujourd'hui avant même de la commencer. Ce sont les *éparvins* qui font la disette des bons chevaux, & cette disette à son tour occasionne les *éparvins*. *Cet article est de M. GENSON.*

EPAUFURE, f. f. en *Architecture*; c'est l'éclat du bord du parement d'une pierre, emporté par un coup de têt mal donné: & *encornure*, c'est un autre éclat qui se fait à l'arrête de la pierre lorsqu'on la taille, qu'on la conduit, qu'on la monte, ou qu'on la pose. (P)

* ÉPATÉ, adject. (*Gramm.*) se dit en général de toute partie d'un corps qui a moins de saillie qu'elle n'en doit avoir, enforte que son aplatissement lui donne alors la figure d'un pié de pot qui a peu de hauteur, eu égard à sa base. On dit que le nez des Negres est *épaté*. Voyez NEGRE.

EPATÉ, (*Metteur en œuvre.*) On appelle *fertissure épatée*, celle dont la circonférence est plus large d'enbas que d'en-haut. On employe ces sortes de fertissures aux pierres roboles & inégales, pour masquer leurs inégalités & grossir leur étendue.

EPAVES, f. f. pl. (*Jurisp.*) sont les choses mobilières égarées ou perdues, dont on ignore le légitime propriétaire.

Quelques-uns tirent l'origine de ce terme du grec *ἀπώροτα*, qui signifie *choses égarées & perdues*.

Mais il paroît que ce mot vient plutôt du latin *expavescere*, parce que les premières choses que l'on a considérées comme *épaves*, étoient des animaux effarouchés qui s'enfuyoient au loin, *expavesfacta animalia*.

On a depuis compris sous le terme d'*épaves*, toutes les choses mobilières perdues, & dont on ne connoît point le véritable propriétaire.

Il y a même des personnes qu'on appelle *épaves*, & *épaves foncières & immobilières*, comme on le dira dans les subdivisions suivantes; mais communément le terme d'*épaves* ne s'entend que de choses mobilières, telles qu'animaux égarés, ou autres choses perdues.

En Normandie on les appelle *choses gayves*. Voyez GAYVES.

Les biens vacans sont différens des *épaves*, en ce que ces sortes de biens sont ordinairement des immeubles, ou une universalité de meubles, & que d'ailleurs on en connoît l'origine, & le dernier propriétaire qui n'a point d'héritier connu; au lieu que les *épaves* sont des choses dont on ignore le propriétaire.

Il y a aussi beaucoup de différence entre un trésor & une *épave*. Le trésor est *vetus pecuniæ depositio, cujus memoria non extat*. L'*épave* est toute chose mobilière qui se trouve égarée & perdue: l'un & l'autre se reglent par des principes différens. Voyez TRÉSOR.

Les lois romaines veulent que ceux qui trouvent quelques bestiaux égarés, les fassent publier par affiches, afin de les rendre à ceux qui les réclameront justement.

Dans notre usage les *épaves* appartiennent au seigneur haut-justicier, & non au propriétaire du fonds où elles sont trouvées, ni même au seigneur féodal, ni au seigneur moyen-justicier.

Celui qui trouve une *épave*, est obligé d'en faire la déclaration au seigneur haut-justicier dans les vingt-quatre heures: la coutume de Nivernois l'ordonne ainsi.

Après la déclaration de celui qui a trouvé l'*épave*, le seigneur doit la faire publier par trois dimanches consécutifs, afin qu'elle puisse être réclamée. Ces publications se faisoient autrefois au prône; mais depuis l'édit de 1695, toutes publications pour ces sortes d'affaires temporelles doivent être faites par un huissier à la porte de l'église.

La plupart des coutumes donnent au propriétaire de l'*épave* quarante jours pour la réclamer, à compter du jour de la première publication, en justifiant par lui de son droit, & en payant les frais de garde & autres.

Les publications faites & les quarante jours expirés, le seigneur haut-justicier ne devient pas encore de plein droit propriétaire de l'*épave*; il faut qu'elle lui soit adjugée en justice, comme l'ordonne la coutume d'Orléans, *article 156*.

Après l'expiration des quarante jours, & l'adjudication faite en bonne forme au seigneur, le propriétaire de l'*épave* n'est plus recevable à la réclamer.

On n'exige pas tant de formalités ni de délais, quand l'*épave* est de peu de valeur, ou qu'il s'agit de quelqu'animal dont la nourriture absorberoit le prix. La coutume de Sens, *article 11*, permet en ce cas de la faire vendre après la première quinzaine, & après deux criées ou proclamations, à la charge de garder l'argent pour le rendre au propriétaire.

On distingue plusieurs sortes d'*épaves*, dont il sera parlé dans les subdivisions suivantes.

Les coutumes qui contiennent quelques dispositions sur cette matière, sont Meaux, Melun, Sens, Montfort, Mantes, Senlis, Troyes, Chaumont, Châlons, Chauny, Boulenois, Artois, les deux Bourgognes, Nivernois, Montargis, Orléans, Lodunois, Dunois, Amiens, Auxerre, Grand-Perche, Bourbonnois, Auvergne, la Marche, Poitou, Bourdeaux, Montreuil, Beauquesne, Peronne, Berry, Cambray, S. Pol sous Artois, Bar, Lille, Hefdin, Lorraine.

Les auteurs qui traitent des *épaves*, sont Bouthil-

lier, en la *fonime rurale*; Conan, en ses *commentaires de droit civil*, lib. III. cap. de *thesauris & rebus adsporis*; Bacquet, des *droits de justice*, ch. xxxiiij. le *gloss. de M. de Lauriere*; & les *commentateurs des coutumes* dont on a parlé. (A)

EPAVES D'ABEILLES ou AVETTES, sont des es-fains de mouches à miel qui viennent se poser dans le fonds de quelqu'un, & ne sont poursuivies par personne. Ces *épaves* appartiennent au seigneur haut-justicier du fonds où les mouches sont venues se poser, & non pas au premier occupant, ni même au propriétaire du fonds. Voyez la coutume de Tours, art. 17 & 54. la coutume locale de Preully, ressort de Tours; celle de Lodunois, ch. j. art. 13. & ch. iij. art. 3. Anjou, art. 12. Maine, art. 13. Ce dernier article porte que les *épaves des avettes*, nonobstant qu'elles soient mouvantes, tenant & étant en aucun arbre, ou autrement assises au fief d'aucun, appartiennent pour le tout au seigneur du fonds où elles sont assises, si ledit seigneur du fonds y a justice fonciere en *nuesse*; & s'il n'a justice en son fonds, elles lui appartiennent pour la moitié, & au justicier en *nuesse* pour l'autre moitié. Mais si lesdites *avettes* sont poursuivies avant qu'elles soient encore logées & pris leur nourrissement aud. lieu où elles sont assises, celui à qui elles appartiennent les peut poursuivre, & les doit avoir comme *fiennes*. (A)

EPAVES D'AUBAINS. En quelques coutumes, comme Vermandois & autres, on appelle *épaves* les hommes & femmes nés hors le royaume en pays si lointain, que l'on ne peut avoir connoissance du lieu de leur naissance; à la différence de ceux dont le lieu de la naissance est connu, que l'on appelle simplement *aubains* ou *étrangers*. Voyez Bacquet, du *droit d'aubaine*, premiere partie, ch. jv. n°. 20. (A)

EPAVES D'AVETTES ou ABEILLES, voyez ci-dev.

EPAVE DU DESTRIER, qu'on devoit écrire *dex-trier*; est le droit qui appartient au seigneur baron, d'avoir à titre d'*épave* le *destrier* ou grand cheval de guerre, appelé aussi *coursier* ou *cheval de lance*, qui se trouve égaré sur sa terre, sans être réclamé par celui auquel il appartenait: les coutumes d'Anjou, art. 47. & Maine, art. 55. lui attribuent ce droit. Voyez la note de Bodreau sur les articles de la coutume du Maine. (A)

EPAVE DU FAUCON, est le droit qui appartient au seigneur baron dans les coutumes d'Anjou & du Maine, de prendre à titre d'*épave* tout *faucon* ou autre oiseau de leurre ou de proie qui se trouve égaré dans sa terre, sans être réclamé par celui auquel il appartenait. Voyez la coutume d'Anjou, art. 47. & celle du Maine, art. 55. & Bodreau sur cet article. (A)

EPAVES FONCIERES, sont les immeubles qui échéent au seigneur à titre d'*épave*, pour droit de *bâtardise* ou de *deshérence*. Quelques coutumes y comprennent aussi les immeubles délaissés par les *aubains*; mais dans l'usage ces sortes d'*épaves* *aubaniales* appartiennent au roi, & non au seigneur, quoi qu'en disent au contraire la coutume d'Anjou, art. 10. & celle du Maine, art. 11. (A)

EPAVES MARINES ou MARITIMES, sont tous les effets que la mer pousse & jette à terre, qui se trouvent sur les bords, & ne sont réclamés par aucun légitime propriétaire.

On les nommoit en vieux langage *herpes marines*, du gaulois *harpir*, qui signifioit *prendre*. Ce nom leur fut donné, parce que ces sortes d'*épaves* appartiennent au roi ou aux seigneurs des lieux, selon les différentes coutumes; & que les officiers des justices royales ou seigneuriales les peuvent faire prendre & enlever.

Les poissons qui viennent échoüer, ou qui sont

poussés par la violence des flots sur les bords de la mer, sont du nombre des *épaves maritimes*; personne ne peut les réclamer, si ce n'est le roi ou le seigneur, selon la coutume du lieu. Le droit naturel qui donne au premier occupant les poissons qui sont pêchés & pris dans les eaux, cesse à l'égard de ceux-ci, attendu que ce n'est point par l'effet d'aucune industrie que le premier occupant les peut avoir en sa possession.

Les jugemens d'Oleron, qui font partie des anciennes coutumes de la mer, ne comprennent au nombre des *épaves maritimes* que les poissons à lard, tels que les baleines, veaux marins, &c. Il est dit que le seigneur en doit avoir sa part, suivant la coutume du pays, & non en autre poisson; que si un navire trouve en pleine mer un poisson à lard, il sera totalement à ceux qui l'ont trouvé, s'il n'y a poursuite; & que nul seigneur n'y doit prendre part, encore qu'on l'apporte à sa terre: qu'en toutes choses trouvées à la côte de la mer, lesquelles autrefois ont été possédées, comme vin, huile & autres marchandises, quoiqu'elles aient été jetées & délaissées des marchands, & qu'elles doivent être au premier occupant, toutefois la coutume du pays doit être gardée, comme des poissons; que s'il y a présomption qu'ils soient d'un navire qui ait péri, en ce cas le seigneur ou l'inventeur ne doivent rien prendre pour les retenir, mais en doivent faire du bien aux pauvres nécessiteux; qu'autrement ils encourrent le jugement de Dieu. Voyez Clairac sur les jugemens d'Oleron, ch. xxxvj.

La coutume de Normandie, chap. xxiiij. appelle *varech* ce que l'on appelle ailleurs *épaves maritimes*. Voyez VARECH.

L'ordonnance de la Marine du mois d'Août 1681, ch. vij. déclare les dauphins, esturgeons, saumons & truites être poissons royaux, & en cette qualité appartenir au roi, quand ils sont trouvés échoüés sur le bord de la mer, en payant les salaires de ceux qui les auront rencontrés & mis en lieu de sûreté.

Les baleines, marsoüins, veaux de mer, thons, souffleurs, & autres poissons à lard, échoüés & trouvés sur les greves de la mer, doivent, suivant la même ordonnance, être partagés comme *épaves*, de même que les effets échoüés.

Mais lorsque les poissons royaux & à lard ont été pris en pleine mer, ils appartiennent à ceux qui les ont pêchés; sans que les receveurs du roi, ni les seigneurs particuliers, & leurs fermiers, y puissent prétendre aucun droit, sous quelque prétexte que ce soit. (A)

EPAVE MOBILIAIRE, est celle qui consiste dans quelque effet mobilier, comme un animal, un poisson, &c. Ces sortes d'*épaves* sont surnommées *mobiliaires*, pour les distinguer des *épaves foncières*, qui consistent en immeubles. Il en est parlé dans la coutume de Tours, art. 47 & 52; & en la coutume locale de Maizieres, ressort de Tours; Lodunois, ch. ij. art. 9. ch. iij. art. 1. Anjou, art. 40, 41, 150. le Maine, art. 47, 48, 183. Blois, art. 26 & 32. (A)

EPAVE DE PERSONNE, est la même chose qu'*épave d'aubains*; ce qui ne s'entend que de ceux dont le lieu de la naissance n'est point connu. Voyez ci-devant EPAVE D'AUBAIN. Voyez aussi ci-devant ENFANS EXPOSÉS. (A)

EPAVE DE RIVIERE: on appelle ainsi tout ce qui est trouvé abandonné sur les rivières, soit par naufrage, débordement, inondation, chute de pont, ou autres accidens, & qui n'est point réclamé par le légitime propriétaire.

L'ordonnance des eaux & forêts, tit. xxxj. de la pêche, art. 16, veut que toutes les *épaves* qui seront pêchées sur les fleuves & rivières navigables, soient garrées sur terre, & que les pêcheurs en donnent

avis aux sergens & gardes-pêche, qui seront tenus d'en donner procès-verbal, & de les donner en garde à des personnes solvables, qui s'en chargeront, dont le procureur du roi prendra communication au greffe, aussi-tôt qu'il y aura été porté par le sergent ou garde-pêche, & qu'il en soit fait lecture à la première audience: surquoi le maître particulier, ou son lieutenant, doit ordonner que si dans un mois les *épaves* ne sont demandées & réclamées, elles seront vendues au profit du roi, au plus offrant & dernier enchérisseur, & les deniers en provenans mis es mains des receveurs de S. M. sauf à les délivrer à celui qui les reclamera, un mois après la vente, s'il est ainsi ordonné en connoissance de cause.

L'article suivant défend de prendre & enlever les *épaves* sans la permission des officiers des maîtrises, après la reconnoissance qui en aura été faite, & qu'elles auront été adjugées à celui qui les aura réclamées. (A)

EPAVITÉ, f. f. (*Jurisprud.*) se dit, en quelques coutumes, pour *aubaine*; de même que les aubains ou étrangers y sont appelés *épaves*. La coutume de Vitri, art. 72, dit qu'*épavité* ne gît en noblesse, d'autant que, suivant cette coutume, les nobles nés & demeurant hors le royaume, doivent succéder à leurs parens décédés dans le royaume, ou ailleurs, en tous leurs biens meubles ou immeubles, nobles ou roturiers. Mais Bacquet, en son *traité du droit d'aubaine*, ch. xxx, dit que cette coutume ne préjudicie point aux droits que le roi a sur la succession des aubains. Suivant les ordonnances du duc de Bouillon, art. 617, le droit d'*épavité* appartient audit sieur duc, par le décès d'un étranger qui n'est point son sujet, & a délaissé des biens meubles ou immeubles, en ses terres & seigneuries, & il est dit qu'il a quitté & remis ce droit aux bourgeois de Sedan. Voyez EPAVES & AUBAINE. (A)

EPAULARD, f. m. orca, (*Hist. nat. Ichthiolog.*) poisson cétacé, que l'on appelle *dorgue* en Languedoc. Il est presque rond. Il a, comme le dauphin, un conduit pour tirer l'air, & il lui ressemble par le museau, les nageoires, & la queue: mais il est vingt fois plus gros. Ses dents sont larges & pointues; il mord la baleine, & la fait mugir comme un taureau & fuir sur les côtes, ce qui est très-favorable aux pêcheurs: aussi empêchent-ils autant qu'ils peuvent qu'on ne blesse les *épaulards*. Rondelet, *histoire des poissons*, liv. XVI, chap. ix. Voyez POISSON. (I)

EPAULE, f. f. (*Anat.*) partie double du corps humain, située à l'extrémité supérieure, & qui est composée de deux pièces osseuses; l'une antérieure appelée *clavicule*, & l'autre postérieure dite *omoplate*. Voyez CLAVICULE, OMOPLATE.

On fait que c'est principalement de l'omoplate que dépendent les différentes attitudes de l'épaule; car la clavicule ne fait que suivre les mouvemens de l'omoplate, en bornant néanmoins ces mouvemens dans certaines attitudes: aussi la clavicule n'a d'autre muscle que le *soûclavier*, tandis que l'omoplate en a cinq considérables qui servent à la lever, à l'abaisser, à la porter en-arrière, à la ramener en-devant, en un mot à tous les mouvemens de l'épaule.

Les *épaules* sont plus hautes ou plus basses, plus larges ou plus étroites dans différentes personnes, ce qui dépend des deux pièces qui forment cette partie: mais par leur substance cartilagineuse & flexible dans la première enfance, elles sont susceptibles de prendre de mauvaises conformations, comme de s'arrondir ou de se voûter, de produire l'*engoncement*, & même de contracter une inégalité de hauteur; trois difformités principales qui gâtent entièrement la beauté de la taille. Indiquons donc les moyens de prévenir ou de corriger ces sortes de dé-

faits, d'après les bons auteurs d'Orthopédie.

Les *épaules* s'arrondissent & se voûtent en les serrant par-devant, en creusant la poitrine, ou amenant les bras sur l'estomac, comme font quelques personnes dans leurs prières, s'imaginant que cette posture est essentielle à la dévotion: il faut au contraire, pour éviter une voûture, qui ne croît que trop avec l'âge, engager les enfans à avancer la poitrine en-devant, à retirer les *épaules* en-arrière, à porter leurs coudes sur les hanches.

Une seconde précaution nécessaire pour conserver aux enfans le dos plat, c'est de les empêcher, quand ils sont assis, qu'ils ne se renversent sur leur siège, & les obliger de se tenir à-plomb sur leur séant: en effet quand on est assis renversé, le dos prend nécessairement une courbure creuse en-dedans.

Une troisième précaution, c'est de faire en sorte que la tablette du siège sur laquelle les enfans s'assistent, au lieu d'être enfoncée dans le milieu, soit absolument plate; parce que quand on est assis dans un enfoncement, l'effort que l'on fait naturellement & sans dessein pour ramener le corps à l'équilibre, oblige la taille à se voûter encore davantage: c'est cependant dans des sièges enfoncés que l'on assied les enfans dès leurs plus tendres années, au lieu de leur donner des fauteuils ou des chaises dont le siège soit d'une planche de bois bien unie. On peut remédier à l'enfoncement des chaises ou fauteuils de paille dans lesquels on assied les enfans, en mettant sous cet enfoncement une vis de bois qui monte & descend, sur laquelle sera posée une petite planche; en sorte qu'en tournant la vis selon un certain sens, elle pousse la planche & élève en-haut la paille qui est sous la chaise. Comme cette vis doit porter sur quelque chose qui lui serve d'appui, on la pose sur le milieu d'une petite traverse de bois, dont on cloue en-bas les deux bouts à deux bâtons de la chaise.

Enfin une quatrième précaution est de coucher l'enfant pendant la nuit le plus à-plat qu'il sera possible; & si une de ses *épaules* se trouve plus grosse que l'autre, on le fera coucher sur le côté opposé à cette *épaule*, parce que l'*épaule* sur laquelle on se couche s'élève toujours sur la surface du dos.

Passons à la seconde difformité, qui consiste dans l'engoncement, c'est-à-dire dans le cou enfoncé dans les *épaules*.

Les nourrices, les sevrées, les gouvernantes, qui suspendent sans cesse un enfant par la lisière en le soulevant en l'air, l'exposent à avoir le cou enfoncé dans les *épaules*. Les maîtres ou les maîtresses à lire & à écrire, qui font manger, lire, ou écrire dans leurs pensions, un enfant sur une table trop haute, & qui monte au-dessus des coudes de l'enfant (au lieu qu'elle doit être deux doigts plus basse), l'exposent pareillement à avoir le cou enfoncé dans les *épaules*.

Cet inconvénient est difficile à éviter dans les écoles publiques, où il n'y a d'ordinaire qu'une même table pour tous les enfans de quelque taille qu'ils soient: ainsi cette table proportionnée seulement pour quelques-uns, se trouve trop haute ou trop basse pour un grand nombre d'autres; alors ceux pour qui la table est trop haute, sont obligés d'élever les *épaules* plus qu'il ne faut, ce qui à la longue les rend engoncés; & ceux pour qui la table est trop basse, sont obligés de se voûter & d'avancer les *épaules* en-arrière, ce qui ne peut que contribuer à les leur arrondir. Mais dans les maisons domestiques les enfans qui mangent à la même table que leurs pères & mères, ne seront point exposés aux inconvéniens dont on vient de parler, dès qu'on leur donnera des sièges proportionnés à la hauteur de la table, avec un marche-pié pour appuyer leurs jambes.

Un autre moyen seroit de ne point asseoir les enfans dans des sièges, ou dans des roulettes qui ont des accoudoirs un peu hauts; parce que de pareils accoudoirs sur lesquels les enfans s'appuient toujours, leur font nécessairement lever les *épaules*. Le remède, si le défaut est contracté, consiste à se servir des avis que nous venons de donner, & à y joindre tous les moyens qui peuvent tendre à mettre les deux *épaules* au niveau, où elles doivent être à l'égard de la partie inférieure du cou.

Parlons à présent du surjettement d'une *épaule* au-dessus de l'autre, ou de l'inégalité de leur hauteur, qui fait que l'une s'élève trop, ou que l'autre baisse trop.

Un bon moyen pour corriger un enfant qui leve ou qui baisse trop une *épaule*, c'est de lui mettre quelque chose d'un peu lourd sur l'*épaule* qui baisse, & de ne point toucher à celle qui leve; car le poids qui sera sur l'*épaule* qui baisse, la fera lever, & obligera en même tems celle qui leve à baisser.

L'*épaule* qui porte un fardeau, monte toujours plus haut que celle qui n'est pas chargée; & alors la ligne centrale de toute la pesanteur du corps & du fardeau, passe par la jambe qui soutient le poids: si cela n'étoit pas, le corps tomberoit; mais la nature y pourvoit, en faisant qu'une égale partie de la pesanteur du corps se jette du côté opposé à celui qui porte le fardeau, & produit ainsi l'équilibre; car alors le corps est obligé de se pencher du côté qui n'est pas chargé, & de s'y pencher jusqu'à ce que ce côté non chargé participe au poids du fardeau qui se trouve de l'autre côté: d'où il résulte que l'*épaule* chargée se hausse, & que celle qui ne l'est pas se baisse. Cette mécanique de la nature démontre l'erreur de ceux qui, pour obliger un enfant à baisser l'*épaule* qui leve trop, lui mettent un plomb sur cette *épaule*; s'imaginant que ce poids la lui fera baisser; c'est au contraire le vrai moyen de la lui faire lever davantage.

On peut se contenter, au lieu de lui mettre un poids sur l'*épaule* qu'on veut faire lever, de faire porter par l'enfant, avec la main qui est du côté de cette *épaule*, quelque chose d'un peu pesant, il ne manquera point alors de lever l'*épaule* de ce côté-là, & de baisser l'autre; ce dernier expédient est sur-tout d'une grande utilité, quand un enfant a la taille considérablement plus tournée d'un côté que de l'autre; car dans ce cas, soit qu'on lui fasse porter quelque poids sous le bras, ou qu'on lui fasse lever par exemple une chaise, un tabouret, avec la main qui est du côté vers lequel sa taille penche, il ne manquera point de se pencher du côté opposé. Un autre moyen, c'est d'amuser l'enfant en l'exerçant à porter une petite échelle faite exprès; en sorte qu'il la soutienne d'une *épaule* qu'il posera sous un échelon; l'*épaule* sur laquelle sera l'échelon, levera, & l'autre baissera.

Nous venons de dire que lorsqu'on souleve d'un bras une chaise ou un tabouret, l'*épaule* de ce côté-là hausse, & l'autre baisse. Mais il faut observer que si l'on porte avec la main pendante un vase qui ait une anse posée de niveau avec le bord du vase, & que l'on porte ce vase par l'anse, en sorte 1^o que le second doigt entre dans l'anse & la soutienne par le haut, 2^o que le doigt du milieu aille sous l'anse & en soutienne le bas, 3^o que le pouce passe sur l'anse, & que le pouce appuyant en cet endroit sur le bord du vase même, entre un peu dans le vase, alors l'*épaule* du bras qui porte le vase ne se hausse pas comme dans les cas précédens, mais se baisse au contraire: ainsi c'est un autre moyen dont on peut facilement se servir à l'égard d'une jeune personne qui leve trop une *épaule*.

Voici deux autres expédiens très-simples & très-ai-

fés. Premier expédient. Si l'enfant leve trop une *épaule*, faites-le marcher appuyé de ce côté-là sur une canne fort basse; & si au contraire il la baisse trop, donnez-lui une canne un peu haute; ensuite lorsqu'il voudra se reposer, faites-le asseoir dans une chaise à deux bras, dont l'un soit plus haut que l'autre, en sorte que le bras haut soit du côté de l'*épaule* qui baisse, & l'autre du côté de celle qui leve. Deuxième expédient. Comme personne n'ignore que lorsqu'on se carre d'un bras, c'est-à-dire qu'on plie le bras en forme d'anse, en appuyant le poing sur la hanche du même côté, l'*épaule* de ce côté-là leve, & l'autre baisse; & que si l'on couche alors l'autre bras le long du corps, en sorte qu'il pende jusqu'à l'endroit de la cuisse auquel il peut atteindre, l'*épaule* de ce côté-là baissera encore davantage: servez-vous de ce moyen simple, & répétez-le, pour rectifier dans un enfant le défaut de l'*épaule* qui leve ou qui baisse trop.

Enfin quelquefois un enfant panche trop l'*épaule* sur un des côtés, soit le gauche, soit le droit; s'il panche trop l'*épaule* du côté gauche, faites-le soutenir sur le pié droit; car se soutenant alors sur ce pié à l'exclusion de l'autre, qui dans ce tems-là demeure oisif, il arrivera nécessairement que l'*épaule* droite qui levoit trop, baissera, & que l'*épaule* gauche qui baissoit trop, levera: cela se fait naturellement en vertu de l'équilibre, sans quoi le corps seroit en risque de tomber; parce que quand on se soutient sur un seul pié, la jambe opposée, qui alors est un peu pliée, ne soutient point le corps, elle demeure sans action & comme morte, ainsi qu'on le voit dans les enfans qui jouent à cloche-pié; de sorte qu'il faut nécessairement que le poids d'en-haut qui porte sur cette jambe, renvoye le centre de sa pesanteur sur la jointure de l'autre jambe qui soutient le corps. Si donc l'enfant panche trop l'*épaule* sur le côté droit, dites-lui de se soutenir sur le pié gauche; s'il la panche trop sur le côté gauche, dites-lui de se soutenir sur le pié droit.

Je laisse à imaginer d'autres moyens analogues à ceux-ci, & de meilleurs encore; je remarquerai seulement que tous ceux que nous avons indiqués demandent pour le succès une longue continuation; guidée par des regards attentifs de la part des peres & des meres sur leurs enfans, & ce n'est pas communément la branche de l'éducation dont ils sont le moins occupés; il est vrai cependant que malgré l'intérêt qu'ils y prennent, l'art orthopédique le plus savant ne corrige les difformités des *épaules* que dans ces premières années de l'enfance, où les pieces cartilagineuses qui composent les *épaules*, sont encore tendres & flexibles.

Au reste l'Anatomie, la Chirurgie, & la Mécanique, se prêtent de mutuels secours pour guérir les graves accidens auxquels cette partie du corps humain se trouve exposée. D'un autre côté la Physiologie, *Tantum scientiarum cognatio, juncturaque pollet!* tâche d'expliquer les causes de quelques symptômes singuliers, que le hasard offre quelquefois à nos regards surpris; & pour en citer un seul exemple, c'est par les lumières de cette science qu'on peut comprendre pourquoi l'on a vu des personnes qui, après avoir été blessées à l'*épaule*, ont perdu tout-à-coup l'usage de la parole, & ne l'ont recouvert que par la guérison de la plaie. Ce phénomène dépend de la communication d'un des muscles de l'os hyoïde avec l'*épaule*; ce muscle qui a deux ventres & un tendon au milieu est le coraco-hyoïdien, qu'on pourroit nommer à plus juste titre *omoplato-hyoïdien*, parce qu'il a son attache fixe à la côte supérieure de l'omoplate, & finit à la corne de l'os hyoïde. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

EPAULE, (*Manège.*) partie de l'avant-main du cheval,

Accoutumés à n'envisager cet animal que par le dehors & par la superficie, nous avons jusqu'à présent compris dans la dénomination de l'épaule, toute l'étendue qui se trouve depuis la sommité du garrot jusqu'à la portion supérieure de la jambe. On a donc indistinctement confondu cette partie, qui n'est proprement composée que de l'omoplate, avec le bras qui est formé par l'humerus; & par une suite de cette erreur, on a donné à la partie résultante du cubitus, le nom de *bras*, tandis qu'elle devrait être appelée *avant-bras*.

Il importoit cependant essentiellement à ceux qui s'érigent en connoisseurs, & qui font profession de dresser des chevaux, ainsi qu'aux personnes qui se livrent au traitement de leurs maladies, de se former une idée juste de la structure de cet animal. Comment en effet décider de la franchise & de la beauté de ses mouvemens, si on ignore d'où ils doivent partir? comment juger de la possibilité des actions qu'on lui demande, & mettre en jeu ses ressorts, si l'on n'a acquis la connoissance du lieu & de l'espece des articulations, à la faveur desquelles ses parties doivent se mouvoir? d'ailleurs, s'il arrive fréquemment des écarts, des entre-ouvertures, &c. comment y remédier dès qu'on sera hors d'état de s'orienter en quelque façon, relativement aux différens articles, & de parler des ligamens, des muscles, des cartilages, de la synovie, & des vaisseaux des parties qui souffrent?

Ces considérations m'ont suggéré la division que j'ai faite, & dont je m'écarterois indiscrettement, si je ne rapportois aux bras toutes les observations qui ont été adoptées & qui ont paru ne concerner que l'épaule: ainsi je dirai que le bras ne doit point être recouvert par des muscles trop épais & trop charnus, & que cette partie doit conséquemment être petite, plate, libre, & mouvante. Pour distinguer si elle est dotée des deux premières qualités, il suffit de considérer 1°. cette saillie visible formée par l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, saillie que l'on appelle encore *la pointe de l'épaule*; le muscle commun recouvre cette articulation: or si ce muscle est d'une épaisseur considérable, cette partie au lieu d'être plate sera grosse, ronde, & charnue, & dès-lors le cheval sera pesant, il se lassera aisément, il bronchera, les jambes de devant étant en quelque façon surchargées, ne pourront être que bientôt ruinées; la grosseur demesurée des os articulés, peut encore occasionner ce défaut. On examinera, en second lieu, le vuide ou l'intersection qui est entre le muscle commun & le grand pectoral. Cette intersection marque la séparation du bras & du poitrail, & le grand pectoral forme cette élévation qui est à la partie antérieure de la poitrine de l'animal: or si le repli ou pli que nous appercevons ordinairement, & que je nomme *intersection*, n'est point distinct, s'il n'est point apparent, attendu le trop de chair ou l'épaisseur des muscles, il en résultera que le cheval sera chargé & ne sera propre qu'au tirage. Enfin, en supposant de la contrainte dans le mouvement de cette partie, l'animal ne marchera jamais agréablement & sûrement; parce que son action ne partant en quelque sorte que de la jambe, elle sera hors de la nature de celle à laquelle le membre mû étoit destiné, & sera inévitablement privée de fermeté, de solidité, & de grace. Aussi voyons-nous que tels chevaux se fatiguent aisément, pesent à la main, & rasent continuellement le tapis.

Ce défaut de liberté peut se réparer par l'art & par l'exercice, pourvu que cette partie ne soit que noyée & entreprise; mais si elle se trouve chevillée, ou froide, ou desséchée, ce seroit une témérité que de former une pareille espérance.

On reconnoitra qu'elle est chevillée, à un défaut

de jeu que les meilleures leçons ne sauroient lui rendre. J'entens par *défaut de jeu*, une inaction véritable, qui n'a sa source que dans la conformation défectueuse de l'animal, dont les bras sont tellement ferrés, qu'ils semblent attachés l'un à l'autre par une cheville.

Nous disons qu'elle est froide, lorsqu'elle est dépourvue de sentiment & de mouvement. Il est rare qu'on y remédie avec efficacité, à moins qu'on ne tente cette cure dès le commencement & dès l'origine du mal. Il provient de plusieurs causes. Premièrement, de la structure naturelle du cheval: ainsi celui dans lequel cette partie sera trop décharnée, sera plus sujet à cette froideur, que celui dans lequel elle sera exactement proportionnée. Que l'on considère, en effet, que les muscles sont les organes du mouvement, & que de leur seule petitesse naît le décharnement dont il s'agit; comme ils ne peuvent être plus petits, qu'autant que leur tissu est composé d'une moins grande quantité de fibres, ou que ces fibres sont plus minces, dès-lors la force ne peut être que moins grande dans la partie, qui deviendra nécessairement débile après un certain tems de travail. On observera néanmoins que dans ce cas il n'y a que difficulté de mouvement, sans douleur.

Une seconde cause, est le passage subit de la chaleur au froid. Un cheval sue; loin de lui abattre la sueur, on le laisse refroidir. Dès-lors les pores se resserrent, & en conséquence de ce resserrement & de cette constriction, la transpiration est interceptée. Cette humeur arrêtée ne peut que contracter de mauvaises qualités & un caractère d'acrimonie, par le moyen duquel elle picote les membranes de l'articulation & des muscles; ce qui donne lieu à la douleur, à la roideur, & à la difficulté du mouvement dans cette partie.

Une troisième cause sera encore le séjour de l'animal dans un lieu trop humide. En ce cas les vaisseaux se relâcheront insensiblement, principalement les vaisseaux lymphatiques, dans lesquels le cours des liqueurs est toujours plus lent. Ce relâchement produira un engorgement qui sera dans les ligamens de l'article, où ces vaisseaux lymphatiques sont en plus grand nombre. De-là la douleur & la difficulté dans le mouvement, comme nous le voyons dans les rhumatismes; que si quelquefois nous appercevons de l'enflure, c'est que l'engorgement est plus considérable, & qu'il occupe le tissu cellulaire ou les membranes des muscles.

Enfin, une quatrième cause que l'on peut admettre & reconnoître, est un obstacle quelconque dans la circulation des esprits animaux. Leur cours étant intercepté, la diastole & la systole des artères, ainsi que la contraction des muscles, ne peuvent que diminuer; ce sont néanmoins autant d'agens nécessaires pour aider au suc nourricier à se porter dans les parties les plus intimes; aussi l'expérience démontre-t-elle que ces mouvemens étant diminués & abolis par la continuation de l'interception, cette partie tombe bientôt dans l'atrophie & dans le dessèchement.

Ce dessèchement peut provenir du défaut d'exercice. Ainsi, par exemple, si nous supposons un effort, ou un écart, ou quelque mal considérable à un pied, il est constant que l'animal, tant que la maladie subsistera dans toute sa force, ne sauroit mouvoir la partie affectée. Or s'il ne peut la mouvoir, & que la maladie soit longue, la circulation ne s'y fera jamais parfaitement; parce que les liqueurs ne pénétreront plus dans les dernières & dans les plus petites ramifications des vaisseaux, & que c'est précisément dans ces mouvemens les plus tenus que s'exécute la nutrition.

Les signes auxquels on reconnoitra que la partie

dont il s'agit est froide ou prise, font le défaut ou la difficulté du mouvement, quelquefois la douleur que l'animal ressent, & la difficulté du mouvement tout ensemble, selon la différence des causes de la froideur. Les symptômes du dessèchement sont une inégalité manifeste, & qui frappe dès qu'on examine les deux bras en même tems; & leur diminution apparente & sensible, ainsi que l'impossibilité de les mouvoir, lorsque l'une & l'autre s'atrophient, ce qui n'arrive que rarement.

Il est certain que si l'on prévient les progrès de ces maladies par des résolutifs spiritueux & aromatiques, & par un exercice modéré, on pourra attirer dans ces parties les sucs qui les entretiennent & qui les nourrissent, & elles seront bientôt ranimées; mais dès que le mal est ancien, nos tentatives sont infructueuses. On ne peut, en effet, se livrer raisonnablement à l'espoir de faire circuler des liqueurs dans des vaisseaux totalement obstrués & oblitérés. J'ai dit que la nutrition s'exécute dans les dernières & dans les plus petites ramifications. Imaginons donc une partie privée depuis long-tems de la faculté d'agir, la circulation s'y ralentira; & les liqueurs ne parvenant plus dès-lors dans les dernières séries des canaux, ces mêmes canaux, naturellement élastiques & disposés par conséquent à la contraction, se resserreront insensiblement & s'oblitéreront à la fin. Or par quel moyen r'ouvrira-t-on aux fluides cette voie, qui, une fois fermée, leur est à jamais interdite? C'est assurément tenter l'impossible & faire profession d'ignorance, que de l'entreprendre.

L'épaule ou l'omoplate peut être portée en-avant, en-arrière, en-haut; elle peut être encore rapprochée des côtes. A l'égard du bras ou de l'humerus joint avec l'omoplate par une articulation très-libre, c'est-à-dire par genou, il peut se mouvoir en tout sens, en-avant, en-arrière, en-dedans, en-dehors, & en rond, en maniere de pivot, & en maniere de fronde. La libre exécution de tous les mouvemens permis à l'une & à l'autre de ces parties, est sans doute ce que tous les auteurs qui ont écrit sur le Manège, & principalement le duc de Newcastle, ont appelé la *souplesse des épaules*.

La nécessité de les faciliter à l'animal a été regardée, avec raison, par cet écrivain illustre, comme la base de toutes les actions auxquelles nous pouvons solliciter l'animal; & ce n'est sans doute qu'à la force & à la solidité de cette maxime, toujours présente à son esprit, que nous devons une foule de répétitions sur ce point, qui rendent son ouvrage prolixe sans le rendre plus instructif. Je tâcherai d'éviter ce défaut, & de ne pas mériter ce reproche.

Dès que nous connoissons les mouvemens dont l'épaule & le bras sont capables, & dès que nous sommes convaincus, qu'assouplir les parties d'un cheval quelconque n'est autre chose que leur faire acquérir par l'habitude la liberté de se mouvoir dans tous les sens qui leur sont possibles, il est aisé de juger par les effets qui peuvent résulter des leçons que nous donnons à l'animal, de celles qui sont les plus propres & les plus convenables à notre objet.

Toute action en-avant, en-arrière, & par le droit, opere nécessairement la flexion, l'élévation, l'extension, l'abaissement, & le port en-arrière des omoplates & des humerus, qui sont les principaux & les uniques agens d'où dépend réellement la translation de l'animal d'un lieu à un autre (*voyez MANÈGE*). Ainsi le pas, le reculer, & principalement le trot déterminé & délié, qui excite ses parties à de grands mouvemens, sont des moyens très-efficaces pour les dénouer & pour en faciliter le jeu dans les uns & dans les autres de ces sens; ces allures sur des cercles, ou quoi qu'il en soit en tournant pour reprendre d'autres lignes droites, influe encore sur el-

les relativement au mouvement circulaire dont le bras est doué; mais elles ne suscitent pas ce même mouvement dans toute son étendue; & leur impression n'étant que foible & légère, & ne pouvant animer tous les ressorts qui l'effectuent, l'animal ne sauroit acquérir l'entière facilité par cette voie.

Le duc de Newcastle est le premier qui nous en a ouvert une, en nous indiquant diverses leçons à donner sur les cercles larges & d'une piste; je ne me propose ici, ni de les extraire, ni d'apprécier sa méthode. M. de la Guerinière, à l'imitation de *la Broue*, a préféré les leçons données sur les quarrés, & admet celles des voltes, qu'il blâme d'ailleurs, parce qu'il croit qu'elles mettent le cheval sur le devant, dans la circonstance, ou pour éviter la trop grande sujétion de ce qu'il nomme l'*épaule en-dedans*, l'animal y porte trop cette même *épaule* ou y jette la croupe; ainsi, d'un côté il improuve la pratique des cercles, & de l'autre il la présente comme une ressource dans le cas où la pratique des quarrés porte l'animal à se défendre. C'est sans doute d'après sa propre expérience, que M. de la Guerinière a connu que la tête dedans, la croupe dehors, contraindrait & asservir beaucoup moins le cheval qui trace une figure ronde, que la tête dedans & la croupe dehors sur des lignes droites; & c'est apparemment aussi d'après cette vérité dont il s'est convaincu, qu'il veut bien permettre de recourir au cercle pour procurer aux chevaux la première souplesse. Sans m'abandonner à l'examen de tous les raisonnemens auxquels il se livre, & sans perdre un tems précieux à marquer les contradictions qui en résultent, il me suffit que l'action sur la volte soit moins pénible, moins difficile à l'animal, pour que je lui donne la préférence sur toute autre.

On ne doit point oublier que mon unique intention est d'assouplir l'omoplate & l'humerus, & que je ne dois avoir à présent d'autre but que de solliciter le mouvement en rond, dont le bras principalement, ou son articulation sphéroïde, est susceptible; pénétré de l'importance dont il est de ne travailler d'abord toutes les portions dont la machine entière est formée, que séparément & non ensemble (*voyez ENCOLURE*); mon premier soin sera de diviser en quelque façon celles que j'ai déjà mises en jeu, & celles que je me propose de dénouer ici, des côtes & de la croupe, sur lesquelles je ne dois rien encore entreprendre directement, & que je ne contraindrai dans mes opérations, qu'autant que leur connexion avec la tête, l'encolure, & les *épaules* pourra m'y obliger.

Les leçons par lesquelles j'ai provoqué les flexions latérales du cou & le port de la tête de côté & d'autre, m'offrent tous les moyens de parvenir à mes vûes. Je trouve en elles non-seulement l'avantage que je desirais, eu égard à l'action circulaire, mais celui d'augmenter la facilité du pli, dont ces deux premières parties ont déjà contracté l'habitude; & c'est ainsi qu'une seule route me conduit à tout, assûrément toujours de plus en plus mes succès, & que j'ôte, en un mot, tout prétexte & toute idée de défense à l'animal, puisque je ne le soumets à l'obéissance que par la liberté que je lui donne d'obéir.

Détournez légèrement, au moyen du port de la rene de dehors en-dedans, & de l'approche de la jambe de ce même dedans, si la rene déterminante a besoin de ce secours, le cheval dont l'encolure est pliée, & qui par le droit & au pas regarde dans le centre (*voyez ENCOLURE*), à l'effet de lui faire décrire des cercles d'une étendue proportionnée à son plus ou moins de disposition & de volonté. Aussi-tôt qu'il a quitté la ligne droite sur laquelle il cheminoit, augmentez subitement l'action de la rene de dedans à vous, & maintenant la rene de dehors dans un degré de tension, non aussi fort, mais seulement en rai-

fon du soutien qui doit en résulter; croisez-la imperceptiblement & pour seconder simplement celle qui plie. Dans cet état si vous parcourez la ligne de la volte, en élargissant insensiblement le cheval, il est certain que sa jambe de dedans dans chacune de ses foulées se trouvera précisément au-devant de la piste de la jambe de dehors sa voisine; or elle ne peut s'y placer, qu'autant que les parties supérieures dont elle est une dépendance, & auxquelles elle doit ses mouvemens, sont rapprochées du corps de l'animal & mûes dans un sens oblique; d'où nous devons conclure que cette leçon convient parfaitement à notre projet, puisqu'elle suscite dans l'humerus & dans l'omoplate une partie de l'action que nous nous proposons de leur imprimer, & que cette même action n'apportant aucun changement dans la piste du derriere, ne trouble en aucune maniere l'ordre des jambes postérieures, dont la marche s'effectue sans qu'elles se resserrent ou se retrécissent.

Le cheval habitué à cheminer aux deux mains, librement & dans cette position où il aura été entretenu par la puissance constamment combinée des deux renes confiées à une main habile, & par des aides modérées de la jambe de dedans, si elles ont été nécessaires, le cavalier pourra tenter de porter les parties qu'il doit dénoier à faire un plus grand effort. Il croîra donc la rene de dehors, dont il cherchera à assurer les effets par l'approche de sa jambe de dedans, de façon que la jambe de dehors du cheval avoisine davantage le centre, & soit dans une opposition plus ou moins forte, selon les progrès de l'animal, avec l'extrémité antérieure de dedans; alors, & dans chacun des instans où la jambe dirigée vers la volte sera posée ou dans son appui, & ou l'autre extrémité sera élevée ou dans son soutien (*voyez MANÈGE*), il croîra la rene de dedans qui opere principalement le pli par sa tension, & qui opérera encore, par son obliquité, le port de cette même extrémité vers le dehors & au-delà de la piste qu'elle marquoit, lorsque l'une & l'autre étoient moins assujettis; ainsi au lieu de se placer simplement dans sa battue au-devant de la jambe de dehors, elle chevalera & passera sur cette même jambe. Or si dans la première action nous avons observé que l'omoplate & l'humerus accomplissoient une partie du mouvement que notre unique dessein est de solliciter, il est visible que, dans celle-ci, qui demande de la part du maître qui travaille une précision, une justesse & une attention singulière, nous obtenons de l'animal tout ce qu'il peut nous accorder, & tout ce que nous devons en attendre, dès qu'en nous conformant scrupuleusement à cette sage maxime qui nous astringe à détacher, pour ainsi dire, du corps du cheval les parties que nous voulons assouplir, avant d'entreprendre de les mettre toutes ensemble & d'accord, nous nous bornons à n'exercer ici que le bras & l'épaule, indépendamment des côtés & des hanches, de la souplesse desquelles nous ne sommes point encore occupés.

J'avoue que les extrémités postérieures reçoivent néanmoins dans ce dernier cas une impression dont je ne peux douter, puisque je vois que la jambe de derriere de dedans est pressée & rapprochée de la jambe de derriere de dehors, & que leur piste est à-peu-près marquée comme celle des jambes antérieures, sur les premiers cercles que j'ai assignés; mais ce retrécissement est inévitable, puisqu'il n'est pas possible de desunir absolument le derriere du devant, & d'interdire entr'eux une relation qui ne pourroit cesser qu'ensuite d'une disjonction entière & réelle, la croupe n'éprouve qu'une légère contrainte, & non une gêne dont l'animal puisse souffrir & se gendarmer.

Tel est aussi le point auquel nous devons nous ar-

rêter. Engager sur ces mêmes cercles le devant, & chasser les hanches, ainsi que le prescrit le duc de Newcastle dans sa leçon de la tête de dedans, de la croupe de dehors, ou exécuter cette même leçon sur les quarrés, selon le vœu de M. la Guerinier (qui, s'il n'avoit pas jugé à propos de couper une phrase du premier par un &c. n'auroit pu déguiser que les cercles ne mettent un cheval sur le devant que par la faute du cavalier qui néglige de le soutenir), ce seroit travailler à la fois, de l'aveu même de l'un & de l'autre, non-seulement les épaules, mais les côtés & la croupe, sans parler de la tête & de l'encolure, pour l'assouplissement desquelles nous ne trouvons dans leur ouvrage aucune leçon particulière.

Que l'on réfléchisse sans partialité sur l'entreprise de faire mouvoir ensemble & tout-à-coup une foule de ressorts, dont la force naturelle prouve la difficulté de vaincre la roideur, tandis que tous nos efforts, pour les mettre en jeu, ne peuvent s'imprimer directement que sur une partie foible, délicate, & aussi sensible que la bouche; & l'on jugera dès-lors sagement du mérite d'une méthode que j'admirerois, si je ne consultois que le préjugé, le nombre de sectateurs qu'elle a eue, & la multitude de partisans qu'elle a encore. (e)

EPAULE. (*Maréchallerie.*) Cette partie du cheval est sujette à beaucoup d'infirmités, comme entreouverture, écart, ou effort d'épaule, &c.

Pour mieux expliquer la cause, les effets de ces genres de maladies, il est important de développer la composition anatomique de la partie qui en est le siège.

L'épaule du cheval renferme dans sa composition des os, des cartilages, des ligamens, des muscles, des vaisseaux sanguins, lymphatiques & nerveux; la peau sert d'enveloppe à toutes ces parties organiques.

Le premier des os est l'omoplate, qui a presque la figure triangulaire, dont deux angles sont supérieurs, l'un antérieur, & le second postérieur, qui est plus obtus: le troisième est antérieur-inférieur. Cet os a deux fortes de connexions; la première se fait par syfarcose, avec les vertebres du garrot, au moyen d'une forte membrane ligamenteuse qui attache & assujettit à cette partie les deux angles supérieurs de cet os, qu'on nomme *paleron*; ce ligament, & les muscles qui lui sont propres, l'attachent aux os voisins: l'autre articulation se fait par artrodie avec l'humerus, l'omoplate ayant à son angle antérieur-inférieur une cavité glenoïde qui reçoit la tête de l'humerus. Cette cavité est induite d'un cartilage qui facilite le mouvement: elle a un bord ligamenteux qui la rend plus profonde & plus capable d'embrasser la tête de l'humerus, & en fortifie l'articulation.

Le dernier des os est l'humerus; il est articulé par ses deux extrémités, par celle d'en-haut avec l'omoplate par artrodie (on appelle vulgairement cette articulation la pointe de l'épaule), & par celle d'en-bas doublement, savoir par ginglyme avec le cubitus, & par artrodie avec le radius. Le cubitus est adhérent au radius au-dessous de l'apophyse olecrane, partie où le cheval se blesse, quand il se couche en vache.

Ces articulations sont recouvertes de forts ligamens membraneux, qui prennent leur attache aux extrémités des os articulés, qu'ils tiennent fortement joints ensemble, afin qu'ils ne puissent sortir de leur place: ils ont seulement la liberté d'exécuter leurs divers mouvemens.

L'omoplate fait ses différens mouvemens, au moyen de cinq muscles, qui sont le trapeze, le rhomboïde, le releveur propre, le petit pectoral, & le grand dentelé, qui prend son origine de la base de l'omoplate.

L'humerus

L'humerus est la partie de l'épaule du cheval qui exécute les plus forts mouvemens : ces mouvemens sont faits par le moyen de plusieurs muscles, qui sont le deltoïde, le sus-épineux, le latissimus, le grand rond, le grand pectoral, le coracoïdien, le sous-épineux, le petit rond, & le sous-scapulaire.

On fait que les muscles ont deux sortes de mouvemens, celui de contraction, & celui d'extension, d'où suivent tous les divers mouvemens que nous voyons faire à l'animal. On peut y en ajouter un troisième, qu'on appelle *mouvement tonique*, qui se fait lorsque plusieurs muscles agissent de concert, & tiennent une partie ferme & bandée.

Or la cause principale de l'effort d'épaule vient de ce que l'un de ces mouvemens a été exécuté avec violence par cet organe, soit antérieurement, soit postérieurement, soit latéralement, ou dans un sens oblique : les fibres nerveuses, les tendineuses, les petits tuyaux sanguins & lymphatiques qui entrent dans la composition des muscles, & qui se sont trouvés les uns en contraction, & les autres en extension dans ces mouvemens forcés, en sont plus ou moins affectés ; ce qui produit un effort d'épaule, ou entre-ouverture, ou disjonction de cette partie, plus ou moins difficile à guérir, selon le cas. Si les parties qui composent ces muscles n'ont subi que de légers tiraillemens, & qu'on y apporte un prompt secours, quoique le cheval en boite, on le guérit facilement ; on appelle cette maladie *faux écart*, ou *effort d'épaule simple* : si au contraire la secousse a été assez tumultueuse pour déranger le tissu cellulaire des muscles, rompre & déchirer ses parties organiques, les liquides ne pouvant circuler que difficilement, si on n'y apporte un prompt secours, la partie s'obstrue, la maladie devient souvent incurable, & pour lors on l'appelle *disjonction d'épaule* ou *entre-ouverture* ; fausse dénomination qu'on a donnée à beaucoup de maladies qui font boiter le cheval, & dont on ne connoît point la cause. Ce n'est pas que l'éloignement des os de l'épaule soit impossible ; mais cet accident constitue un autre genre de maladie que celle que l'on a entendue sous le nom d'*entre-ouverture* ou *disjonction d'épaule*.

L'entre-ouverture ou disjonction des os de l'épaule proprement dite, est un des plus funestes accidens qui puissent arriver au cheval ; voici les signes symptomatiques qui le caractérisent : 1°. une grande douleur qui fait boiter cet animal à ne pouvoir poser le pié à terre : 2°. une tumeur qui s'étend quelquefois sur toute cette extrémité, & qui empêche le cheval de se coucher : 3°. la perte du boire & du manger : 4°. un grand battement de flancs qui suppose toujours la fièvre : enfin quelquefois la fourbure, d'où suit assez communément la nécessité de faire tuer le cheval.

Cure pour l'écart ou effort d'épaule simple. On saigne le cheval à la veine céphalique, qu'on appelle communément l'ars, & l'on fait une charge de son sang sur toute la partie affligée : cinq ou six heures après la saignée, on emploie des médicamens résolutifs, pour dissiper les obstructions, & donner aux liqueurs nourricières du mouvement, & les volatiliser. Ces médicamens sont l'esprit de terebenthine, d'aspic ou lavande, l'huile de pétrole, le baume de fioravanti ou du Pérou, le tout mêlé avec l'esprit-de-vin camfré & appliqué sur la partie : on a soin de les faire pénétrer par des frictions avec la main, d'exposer le cheval, si c'est en été, au grand soleil ; en hyver on présente une pelle de fer bien chaude auprès de la partie, dans la même intention : on attache le cheval à deux longues, l'une au ratelier, & l'autre à la mangeoire, afin qu'il ne puisse point se coucher neuf jours, pendant lesquels on le laisse à la

Tome V.

diète, savoir à la paille, au son mouillé donné en petite quantité, & à l'eau blanche.

Si le cheval n'est point guéri au bout de ce tems, ou qu'il lui reste quelque foiblesse à cette partie, on se sert d'un bain, pour y faire deux fois par jour des fomentations un peu chaudes. Ce bain doit être composé avec les herbes aromatiques & émollientes ; savoir, le scordium, l'absynthe, la sauge, le romarin, la graine de genievre pilée, les fommités de millepertuis, de camomille, de bouillon blanc, du thym & du pouillot, &c. on fait bouillir pendant une heure le tout dans de la lie de vin, & dans du vin, au défaut de la lie.

Si l'effort d'épaule est ancien, il demande des remèdes plus forts, qui soient capables de résoudre les liqueurs arrêtées dans le tissu cellulaire des muscles. Ces médicamens sont les baumes du Pérou, mêlés avec l'esprit de vin camfré, l'esprit de genievre, l'esprit de ver de terre, de sel armoniac ou d'urine ; ou, à la place de cette composition, on se servira de l'emplâtre de gomme dissous dans l'huile de tarte, appliqué un peu chaud sur la partie affligée. Si ces médicamens ne réussissent point, on fait au cheval un cautere entre l'épaule & le sternum, qu'on laisse couler pendant l'espace de dix à douze jours, & plus, si le cas l'exige : on se sert aussi du létou, qu'on lui applique tantôt à une partie de l'épaule, tantôt à une autre. Pour dernier remède on y met le feu en baies ou en pointes ; on y applique un firoëne par-dessus le feu, qu'on laisse jusqu'à ce qu'il tombe : enfin on fait promener le cheval en main pendant un certain tems, pour donner la facilité à la nature de rétablir les forces dans cette partie ; car l'effort d'épaule, quoique simple, devient souvent incurable par l'empressement que l'on a de vouloir se servir trop tôt de l'animal, & de l'erreur où l'on est en le croyant guéri : il peut l'être en effet pour de certains petits usages ; car tel cheval est droit d'un écart pour rouler doucement, qui ne le seroit pas pour pousser un relai de quatre ou six lieues sur le pavé, mené vivement : de même si c'est un cheval de selle, il peut être droit pour un voyageur qui ne va qu'au pas, & il ne le seroit pas si on le menoit à la chasse ou à quelqu'autre exercice semblable. On peut conclure de-là que la guérison de cet accident dépend autant du ménagement que l'on doit avoir pour le cheval, que des remèdes qu'on lui administre.

Les épaules des chevaux sont sujetes à un autre genre de maladie, que nous allons diviser en trois especes différentes, qui ont chacune leur cause particulière, & quelquefois plusieurs ensemble ; on les a souvent confondues sous une même dénomination. On appelle cette sorte de maladie tantôt *épaules froides* ou *entreprises*, tantôt *épaules chevillées*, tantôt *épaules étroites* ou *ferrées*. 1°. On doit entendre d'un cheval qu'il a les épaules froides, lorsque ses parties étant bien conformées, sans aucune apparence d'accident, il ne laisse pas de boiter, au sortir de l'écurie, des deux jambes de devant, comme s'il étoit fourbu, jusqu'à ce qu'il soit échauffé par le travail, du moins quand ces parties sont engourdis à un certain degré. 2°. On doit dire que cet animal a les épaules chevillées, lorsqu'il a ces parties fort grosses, fort larges & fort charnues, ainsi que le garrot. 3°. Un cheval a les épaules étroites ou ferrées, lorsqu'il a ces parties si près l'une de l'autre, qu'à peine peut-il marcher sans croiser les jambes.

Ces deux derniers défauts sont des vices de conformation, opposés l'un à l'autre : ils causent pour l'ordinaire au cheval la même infirmité que l'accident que nous venons de désigner sous le nom d'*épaules froides* ou *entreprises*.

En remontant à la première cause de cet acci-

D D d d d

dent, nous allons faire sentir pourquoi les chevaux anglois, & sur-tout le chevaux de selle, sont plus sujets à cette maladie que ceux des autres nations.

Dans les courses violentes qu'on fait faire à un cheval, avant qu'il ait atteint l'âge & les forces propres à résister à ces fatigues, telles que les Anglois en font soutenir à leurs chevaux, les muscles & les ligamens n'ayant point encore acquis la consistance nécessaire pour supporter les extensions que ces parties éprouvent dans ces mouvemens forcés, il arrive que ces ligamens & ces muscles se relâchent; la synovie perd sa fluidité, les petits vaisseaux lymphatiques & les petits cordons nerveux se distendent; la lymphe ne pouvant plus circuler dans ses petits tuyaux, non plus que les esprits (s'il en existe réellement), les fibres perdent de leur mouvement & de leur ressort, faute d'être tenus bandés & raccourcis par l'élasticité des nerfs, & l'animal est perclus. Cet accident augmente encore par le passage du chaud au froid, après ces violens exercices; alors les corpuscules de l'air s'insinuant dans les pores de la peau, que la chaleur a dilatés, coagulent la lymphe, & causent des obstructions dans toute la substance des muscles & des ligamens de l'épaule: d'où suit que la sérosité ne pouvant plus être contenue dans ses petits tuyaux, s'épanche, ne circule que difficilement, & acquiert cette acidité qui cause une éréthisme aux fibres membraneuses, ce qui gêne le mouvement.

Mais comme l'obstruction ne se fait que par degrés, l'affoiblissement & l'engourdissement qu'elle cause ne sont pas tout-à-coup sensibles: quelque palliatif même, & un travail modéré, fait disparaître pour un tems cette lésion dans les *épaules* des chevaux; de sorte que celui qui a envie de les acheter n'en peut rien appercevoir. En effet quel est le connoisseur qui peut deviner qu'un cheval périra par les *épaules*, lorsqu'il voit ces parties bien conformées & libres en apparence, & que l'animal est d'ailleurs gai, vigoureux, potelé? car malheureusement l'acquéreur n'a point la liberté de le travailler assez pour le tâter à fond, & de le voir le lendemain trotter après qu'il est refroidi. Il ne peut donc que l'acheter au hasard, à moins qu'il n'oblige le marchand à lui donner le tems de l'éprouver & de le connoître; précaution que celui-ci a intérêt d'éluder, mais qu'on a encore plus d'intérêt à prendre. Au défaut de cet examen, quand on vient, après l'avoir acquis, à le faire travailler un peu fort, on commence par degrés à s'appercevoir de la foiblesse des *épaules*, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & quelquefois des deux en même tems: enfin le cheval s'engourdit tellement, & va si près du tapin, qu'il bronche à chaque instant, & devient par succession des tems si perclus, qu'il paroît comme fourbu au sortir de l'écurie.

On voit par cet exposé, 1°. pourquoi les chevaux anglois sont plus sujets que d'autres à avoir les *épaules* froides ou entreprises: 2°. quel danger on court en les achetant, puisque l'on n'a pas le tems de les éprouver à fond. Pour être convaincu de ce danger, il suffit de voir qu'entre ceux que l'on achète pour les remotes des écuries royales, qui sont sans contredit choisis, soignés & montés par d'excellens écuyers, cependant il en est beaucoup qui périssent par ces parties, sans que tout l'art & toute l'expérience possible ait pu les faire prévoir dans les achats.

Cette maladie reconnoît encore pour cause seconde, le trop de repos donné au cheval, nommé au cheval anglois, qui a presque toujours subi ces violens exercices dès sa tendre jeunesse: car les muscles & les ligamens restant long-tems dans l'inaction, après ces courses outrées, deviennent

roides & inflexibles; parce que le suc nourricier que leurs fibres fatiguées & distendues reçoivent en cet état, remplit leurs petites cellules, s'y épaissit, s'y condense, & comprime les petits cordons nerveux, ce qui prive ces parties organiques de leur souplesse naturelle, ainsi que de leur élasticité; d'où résulte cet engourdissement qu'on appelle *épaule froide* ou *entreprise*.

Le défaut des *épaules* chevillées est, comme nous l'avons dit, un vice de conformation de ces parties: car il résulte nécessairement qu'un cheval qui a les *épaules* & le garrot fort gros & fort charnus, doit avoir le mouvement moins libre que celui qui a ces parties bien faites & bien conformées; car les muscles & les ligamens propres à mouvoir ces parties étant enveloppées de chair & de graisse, n'exécutent qu'avec peine leurs divers mouvemens.

Les *épaules* ferrées & étroites sont de même un vice de conformation; car un cheval qui est fort ferré & fort étroit des *épaules* a par conséquent le sternum très-étroit: les omoplates & les humerus appliqués & collés sur le sternum laissent si peu de distance d'un avant-bras à l'autre, qu'à peine l'animal peut trotter ou galoper sans se croiser les jambes & se couper; ce vice fait tomber les *épaules* du cheval dans un amaigrissement total. Cette espèce d'atrophie influe non-seulement sur les graisses, mais encore sur les muscles, sur les ligamens & sur les articulations; ces parties n'étant pas assez enduites par un nouveau suc nourricier, deviennent si seches & si arides, qu'elles ne peuvent que difficilement agir.

On voit, par ce que nous venons de dire de ces maladies, que celles qui sont produites par vice de conformation sont incurables; elles ont seulement servi, & servent encore de règle presque générale, pour prédire ce qui doit résulter de l'un ou l'autre. Quoique cette règle souffre des exceptions, il est toujours très-prudent de ne point s'en écarter, surtout dans l'achat des chevaux de selle, & encore plus de ceux qu'on destine à la chasse & à des exercices violens.

Nous finissons à regret l'article de ces maladies, particulièrement de celle des *épaules* froides ou entreprises, sans pouvoir indiquer aucun spécifique propre à la vaincre: on a fait mille tentatives infructueuses qui n'annoncent que trop notre insuffisance à la guérir: on y a essayé quantité de remèdes internes & externes; les internes sont les fondans, les sudorifiques, les diurétiques, les panacées mercurielles & antimoniales; & pour remèdes externes, les fomentations, les frictions, les emplâtres, les onguens, les sétons, les cauterres potentiels & actuels, & tout cela fort inutilement; car si quelques chevaux entrepris des *épaules* se sont trouvés guéris, on doit plutôt l'attribuer au repos modéré qu'on leur a donné, qu'aux remèdes: mais nous dirons de cette maladie ce que nous avons dit de l'éparvin, que le bon moyen de la guérir c'est de ne pas la causer. *Cet article est de M. GENSON.*

EPAULE, en terme de Fortification, est la partie du bastion où la face & le flanc se joignent ensemble, & où ils font un angle qu'on appelle l'angle de l'épaule. Voyez BASTION. (Q)

EPAULE DE MOUTON, (Charpent.) la plus grande des coignées dont se servent ces ouvriers pour dresser & équarrir leurs bois.

EPAULES D'UN VAISSEAU, (Marine.) virures de l'avant: ce sont les parties du bordage qui viennent de l'éperon vers les hauts bans de misene, où il se forme une rondeur qui soutient le vaisseau sur l'eau. (Z)

EPAULÉE, f. f. en Maçonnerie. Ce terme a lieu, lorsqu'un bâtiment, au lieu d'être levé de suite & de niveau, est repris par redens, c'est-à-dire à di-

verses reprises ou à divers tems, comme cela se pratique quand on travaille par sous œuvre. (P)

EPAULEMENT, f. m. *en terme de Fortification*, est un ouvrage ou une élévation de terre qui sert à couvrir du canon de l'ennemi. Ainsi on appelle *épaule* tout parapet à l'abri duquel on peut faire le service ; c'est pourquoi, dans l'artillerie, le parapet des batteries est appelé *épaule*. Voyez BATTERIE.

C'est encore la partie avancée d'un flanc couvert, non arrondie. Voyez ORILLON.

Il étoit autrefois d'usage de faire des *épaulemens* dans les sièges pour couvrir la cavalerie du canon de l'assiégé : mais cette coutume ne subsiste plus.

(Q)

EPAULEMENT, (*Charpente*.) sert à couvrir un des côtés de la mortoise, & il se fait en recrand'un côté, d'environ un pouce, de la largeur du tenon. Voyez *Les Planches du Charpentier*.

EPAULER UN CHEVAL, (*Manège, Maréchal*.) c'est occasionner dans l'une ou l'autre de ses épaules un mal qui le rend incapable de service. Ce mot pris néanmoins dans son véritable sens, ne doit être appliqué que dans le cas où ce mal est incurable, soit par sa propre nature, soit par ses progrès communément favorisés par ceux à qui le traitement en est dévolu. Ainsi un *cheval épaulé* est véritablement un cheval inutile, qui ne fera jamais d'aucun usage.

(e)

EPAULIERES, f. f. pl. (*Bas au métier*.) parties du métier à faire des bas. Voyez l'article BAS AU MÉTIER.

* EPAULIES, f. m. pl. c'est ainsi que les Grecs appelloient le lendemain des noces. Ce jour les parens & les conviés faisoient des présens aux nouveaux mariés. On l'appelloit *épaule*, de ce que l'épouse n'habitoit la maison de son époux que de ce jour. On donnoit le même nom aux présens, surtout aux meubles que le mari recevoit de son beau-pere. Ces présens se transportoient publiquement & en cérémonie ; un jeune homme, vêtu de blanc & portant à la main un flambeau allumé, précédoit la marche.

* EPEAUTRE, f. m. (*Agriculture*.) espece de froment dont le grain est petit & plus brun qu'au froment ordinaire. On en distingue de deux fortes ; le simple, & celui qui a double bourre & toujours deux grains dans chaque gouffe. On en fait du pain qui n'est pas désagréable au goût, mais qui est lourd à l'estomac. Les anciens en composoient leur *fromentée*, espece de bouillie qu'ils ont beaucoup vantée, & l'on en fait aujourd'hui en quelques endroits de la bierre. L'*épeautre* est un grain moyen entre le froment & l'orge. La plante ressemble beaucoup à celle du froment ; elle a le tuyau plus mince, l'épi plat & uni, le grain jetté seulement de deux côtés, & une barbe longue & déliée. On donne encore le nom d'*épeautre* à une espece de seigle blanc.

* EPECHER POÎLE, (*Fontaines salantes*.) c'est à la fin d'une remandure, (voyez REMANDURE) puiser le reste de la muire (voyez MUIRE) qui se trouve au fond de la poîle, & la porter aux cuves ou réservoirs, pour y fortifier les eaux foibles. V. SALINE.

EPÉE, f. f. (*Escrime*.) arme offensive qu'on porte au côté, enfermée dans un fourreau, qui perce, pique & coupe, & qui est en usage chez presque toutes les nations. Elle est composée d'une lame, d'une garde, d'une poignée & d'un pommeau ; à quoi l'on peut ajouter la tranche de la garde, le fourreau, le crochet & le bout. Voyez GARDE, FOURREAU.

La lame est un morceau de fer ou d'acier qui a deux tranchans, deux plats, une pointe, & la foie.

Le tranchant (en terme d'escrime le *vrai tranchant*) est la partie de la lame avec laquelle on se

Tome V.

défend ; c'est celui qui est du côté gauche de la lame, quand on a l'*épée* placée dans la main.

Le faux tranchant, est celui dont on fait rarement usage, & qui est du côté droit de la lame.

Le tranchant se divise en trois parties, qu'on appelle *le talon*, *le foible*, & *le fort*.

Le talon, est le tiers du tranchant le plus près de la garde.

Le foible, est le tiers du tranchant qui fait l'extrémité de la lame.

Le fort, est le tiers du tranchant qui est entre le foible & le talon.

Le plat, est la partie de la lame qui est entre les deux tranchans.

La pointe, est la partie de la lame avec laquelle on perce l'ennemi.

La foie, est la partie de la lame qui enfile la garde, la poignée, & le pommeau.

La garde, est la partie de l'*épée* qui garantit la main.

La poignée, est la partie de l'*épée* avec laquelle on la tient.

Le pommeau, est la partie de l'*épée* à l'extrémité de laquelle on rive la foie, & où elle est attachée.

Les maîtres en fait d'armes divisent encore l'*épée* en trois parties, la haute, la moyenne & la basse, & en fort, mi-fort & foible. Le fort de l'*épée* est la partie la plus proche de la garde. Le mi-fort gît au milieu & aux environs de la lame, & le foible est le reste qui va jusqu'à la pointe. Ils divisent de même le corps en trois, dont la partie haute comprend la tête, la gorge & les épaules ; la moyenne, la poitrine, l'estomac & le ventre supérieur ; & la basse, le ventre inférieur & au défaut jusque vers le milieu des cuisses. Voyez ESCRIME.

Epée à deux mains ou *espardon*, est une large *épée* qu'on tient à deux mains, & qu'on tourne si vite & si adroitement, qu'on en demeure toujours couvert.

Il y a des *épées* quarrées, il y en a de plates, de longues & de courtes.

Les sauvages du Mexique, dans le tems que les Espagnols y aborderent pour la première fois, n'avoient que des *épées* de bois, dont ils se servoient avec autant d'avantage que nous des nôtres.

En Espagne, la longueur des *épées* est fixée par autorité publique. Les anciens chevaliers donnoient des noms à leurs *épées* : celle de Charlemagne s'appelloit *joyeuse*, celle de Roland *durandal*, &c.

Les *épées* dans les premiers tems de la troisième race de nos rois devoient être larges, fortes, & d'une bonne trempe, pour ne point se casser sur les casques & sur les cuirasses, qui faisoient tant de résistance ; & telle fut celle de Godefroy de Bouillon, dont quelques histoires de croisades disent, qu'il fendoit un homme en deux. La même chose est racontée de l'empereur Conrad au siège de Damas.

M. Ducange dit que ces faits, tout incroyables qu'ils paroissent, ne lui semblerent plus tout-à-fait hors de vraisemblance depuis qu'il eut vû à saint Faron de Meaux une *épée* antique que l'on dit avoir été celle d'Ogier le Danois, si fameux du tems de Charlemagne, au moins dans les romans, tant cette *épée* est pesante, & tant par conséquent elle supposoit de force dans celui qui la manioit. Le P. Mabilon qui l'a fait peser, dit qu'elle pèse cinq livres & un quarteron. *Histoire de la milice françoise*. M. le maréchal de Puysegur prétend que l'*épée* est une arme inutile & embarrassante au soldat. Voyez ARMES.

(Q)

EPÉE, (*Hist. mod.*) ordre de chevalerie, autrefois en honneur dans l'île de Chypre, où il fut institué par Guy de Lusignan, qui avoit acheté cette île de Richard, roi d'Angleterre, en 1192. Les chevaliers de cet ordre portoient un collier composé de cordons

DD d d d ij

ronds de soie blanche, liés en lacs d'amour, entremêlés de lettres S formées d'or. Au bout du collier pendoit un ovale où étoit une épée ayant la lame émaillée d'argent, la garde croisetée & fleurdéliée d'or, & pour devise ces mots, *securitas regni*. La première cérémonie s'en fit en 1195, par le roi Guy de Lusignan, qui conféra cet ordre à son frère Amaury, connétable de Chypre, & à trois cents barons qu'il établit dans son nouveau royaume. Favin, *théat. d'honn. & de chevalerie*. (G)

* **EPÉES.** (*Hist. mod.*) L'ordre des deux épées de J. C. ou les chevaliers du Christ des deux épées; ordre militaire de Livonie & de Pologne en 1193. Dans ces tems où l'on croyoit suivre l'esprit de l'Evangile & se sanctifier, en forçant les hommes d'embrasser le Christianisme, Bertold, second évêque de Riga, engagea quelques gentilshommes qui revenoient de la croisade, de passer en Livonie, & d'employer leurs armes à l'avancement de la religion; mais ce projet ne fut exécuté que par Albert son frère, chanoine de Reims, & son successeur. La troupe de nos soldats convertisseurs fut érigée en ordre militaire. Vinnus en fut le premier grand-maître en 1203. Ils portoient dans leurs bannières deux épées en sautoir. Ils s'opposèrent avec succès aux entreprises des idolâtres.

EPÉE ROMAINE, (*Manège, Maréchal.*) On nomme ainsi un épi, qui dans quelques chevaux regne tout le long de l'encolure, près de la crinière, tantôt de deux côtés, tantôt d'un seul. Je ne rechercherai point les raisons qui lui ont mérité cette dénomination, & par lesquelles il a pu se rendre digne de l'estime & du cas infini qu'on en fait. Il seroit à souhaiter que les préjugés qui nous maîtrisent dans notre art, ne nous eussent pas aveuglés jusqu'au point de ne nous faire envisager que certains jeux de la nature, & de nous donner de l'éloignement pour tous les travaux qui pouvoient nous faire connoître, & admirer les opérations qu'elle veut bien ne pas dérober à notre foible vue. (e)

EPÉES, (*Marine.*) Voyez **BARRES DE VIREVAUT**.

EPÉE, terme de Cordier; c'est un instrument de buis, long d'un pié & large de deux pouces, dont cet ouvrier se sert pour battre la fangle qu'il fabrique. C'est proprement le battant du métier à fangle. On l'appelle *épée*, parce qu'il a la forme d'un coutelas.

EPÉE, en terme de Diamantaire, est le lien de fer *AB* (*Pl. II. du Diamantaire, fig. 2.*) qui unit le bras avec le coude de l'arbre de la grande roue. Ce lien est composé de plusieurs pièces de fer, dont les deux *fg* & *FG* s'assemblent à charnière en *B*, où elles entourent le coude de l'arbre de la grande roue; elles sont assujetties l'une contre l'autre par le moyen d'un anneau *e* dans lequel passe un coin qui serre les platines l'une contre l'autre. Entre les deux platines on introduit une troisième *A h h* ou *a b*, que l'on assujettit entre les deux premières par le moyen des deux anneaux *h h* ferrés avec des coins. Cette troisième barre est percée d'un trou, dans lequel passe un boulon *a* qui traverse le bras de bas en haut, où il est retenu par une cheville ou clavette *o* qui l'empêche de ressortir. Ce mouvement imprimé au bras, se communique par le moyen de l'*épée* au coude qui fait mouvoir l'arbre & la roue qui est montée dessus.

EPÉE, (*Manufact. en soie.*) c'est une des parties du chevalet à tirer les soies. Voyez *l'art. SOIE*.

EPEICHE, f. f. (*Hist. nat. Ornith.*) cul rouge, *picus varius major*, oiseau de la grosseur du merle, ou un peu plus gros. La femelle pesoit trois onces; elle avoit neuf pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & seulement huit jusqu'au bout des ongles: l'envergure étoit d'un pié. Le bec a un pouce & plus de longueur; il est droit, de couleur noire, épais à sa racine, & pointu

à l'extrémité. Les ouvertures des narines sont recouvertes par des poils noirâtres; l'iris des yeux est rouge; sa langue ressemble à celle du pic-vert. Le mâle a au-dessous du sommet de la tête une belle bande rouge & transversale. La gorge & la poitrine de la femelle sont d'un blanc-fale ou jaunâtre; les plumes du bas-ventre, qui se trouvent sous la queue, sont d'une belle couleur rouge, ce qui fait donner à cet oiseau le nom de *cul-rouge*. Les plumes qui entourent la base de la pièce supérieure du bec, les yeux & les oreilles, sont blanches: la couleur de la tête & du dos est noire. Il y a sur les épaules une grande tache blanche, & on voit une large bande noire qui s'étend depuis les coins de la bouche jusqu'au dos, & qui est coupée au-dessous de la tête par une autre ligne transversale. Chaque aile a vingt grandes plumes; la première est très-courte: elles sont toutes de couleur noire, & elles ont des taches figurées en demi-cercle. Les plumes intérieures des ailes forment une partie de la tache blanche des épaules, dont il vient d'être fait mention. Les plumes qui recouvrent les ailes à l'extérieur, ont une ou deux taches en demi-cercle: la base de l'aile est blanche: la queue a trois pouces & demi de longueur: elle est composée de douze plumes; les deux du milieu sont fort roides, pointues, recourbées, & plus longues que les autres. Toutes les plumes paroissent fourchues à l'extrémité, parce que le tuyau ne s'étend pas jusqu'au bout: la plume extérieure de chaque côté est noire, à l'exception d'une tache blanche qui se trouve sur les bords extérieurs: les deux suivantes sont noires par le bas, & le reste est blanc, avec deux taches noires; celle du dessus coupe transversalement toute la plume, & l'autre ne s'étend que sur les barbes intérieures: la couleur noire monte plus haut dans la quatrième plume que dans la troisième; & la partie supérieure, qui est blanche, n'a qu'une tache noire: la cinquième est noire presque en entier; elle n'a qu'une tache blanche faite en demi-cercle vers la pointe, qui est d'un blanc roussâtre: les deux plumes du milieu sont entièrement noires. Mais ces couleurs varient souvent. Les doigts sont de couleur plombée; il y en a deux en arrière, comme dans les autres pics: ceux de devant sont joints ensemble jusqu'à la première articulation. Ces oiseaux vivent d'insectes. Willugh. *Ornith.* Voyez **OISEAU**. (I)

* **EPELER**, v. act. (*Gramm.*) le second pas de l'art de lire. Le premier est de connoître les lettres; le second, d'en former des syllabes, ou d'*épeler*; le troisième, d'assembler des syllabes, & de lire. Ce second pas est très-difficile, grace au desordre de notre orthographe. Voyez **ALPHABET**.

EPENTHESE, f. f. terme de Gram. RR. ἐπι, εν, in; τίθημι, pono. C'est une figure de diction qui se fait lorsqu'on insère une lettre ou même une syllabe au milieu d'un mot: c'est une liberté que la langue latine accordoit à ses poètes, soit pour allonger une voyelle, soit pour donner une syllabe de plus à un mot. Notre langue est plus difficile. Ainsi Lucrece ayant besoin de rendre longue la première syllabe de *religio*, a redoublé l'*l*:

Tantum religio potuit suadere malorum.

Lucrece, *liv. I.*

Virgile ayant besoin de trouver un dactyle dans *alitur*, au lieu de dire régulièrement *ales*, *alitis*, & au génitif pluriel *alitur*, a dit *aliturum*:

Aliturum, pecudumque genus sopor altus habebat.

Æneid. lib. VII. v. 27.

ALITURUM pro ALITUM, metri causâ, addidit syllabam, dit Servius sur ce vers de Virgile.

Juvenal a dit *induperator* pour *impérator*:

Romanus; Graiusque, ac barbarus induperator.
Juven. sat. x. v. 138.

& au vers 29 de la quatrième satire, il dit :

*Quales tunc epulas ipsum glutisse putemus
Induperatorem.*

On trouve aussi *reliquias* pour *reliquias*. Ce sont autant d'exemples de l'épenthèse. (F)

EPERIES, (Géog. mod.) ville de la haute Hongrie; c'est la capitale du comté de Saros: elle est située sur la Tarza. Long. 38. 36. lat. 48. 50.

EPERLAN, f. m. *eperlanus*, (Hist. nat. Ornithol.) poisson ainsi nommé, parce qu'il a une belle couleur de perle. Il se trouve aux embouchures des rivières qui se jettent dans l'Océan. Il y en a de deux sortes; l'une est dans la mer, sur les rivages; l'autre dans les rivières. L'éperlan ressemble aux petits merlans: sa longueur ne va guère au-delà d'un demi-pié: il a le corps mince & rond, & la bouche grande & garnie de dents. Ses nageoires sont semblables à celles des saumons; la dernière du dos est ronde & épaisse. La chair de l'éperlan est transparente, & a une odeur de violette: on le pêche à la fin de l'été & au commencement de l'automne. Rond. hist. des poissons. Voyez POISSON. (I)

EPERLAN, (Diete.) Il nourrit médiocrement, & se digère facilement; il est estimé apéritif, & propre pour la pierre & pour la gravelle.

On ne remarque point qu'il produise de mauvais effets; il contient beaucoup d'huile & de sel volatil.

Il convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament.

*EPERLIN, f. m. (Fontaines salantes.) C'est ainsi qu'on appelle dans les fontaines salantes, des rouleaux de bois d'un pouce & demi de diamètre ou environ, qu'on établit entre les bourbons & la poêle, pour la contenir, & résister autant qu'il est possible aux efforts du feu.

EPERON, f. m. (Manège.) L'éperon est une pièce de fer, ou une sorte d'aiguillon, quelquefois à une seule pointe, communément à plusieurs, dont chaque talon du cavalier est armé, & dont il se sert comme d'un instrument très-propre à aider le cheval dans de certains cas, & le plus souvent à le châtier dans d'autres.

Il n'est pas douteux que les anciens avoient des éperons, & qu'ils en faisoient usage. Les Grecs les appelloient *κέντρον*: τῇ κέντρῳ ἐξαιμασσειν, *calcari cruciare*. Virgile, ainsi que Silius Italicus, nous les désignent par cette expression, *ferratâ calce*:

Quadrupedemque citum ferratâ calce fatigat,

dit le premier;

& le second:

*Ferratâ calce, atque effusâ largus habenâ
Cunctantem impellebat equum.*

Térence en fait aussi mention, *contra stimulum ut calces*. Cicéron encore caractérise cet instrument par le mot de *calcar*; il l'emploie même dans un sens métaphorique, tel que celui dans lequel Aristote parloit de Callisthène & de Théophraste, lorsqu'il disoit que le premier avoit besoin d'aiguillon pour être excité, & l'autre d'un frein pour le retenir. Il paroît donc que l'usage des éperons pris dans le sens naturel, étoit anciennement très-fréquent: nous n'en voyons cependant aucune trace dans les monumens qui nous restent, & sur lesquels le tems n'a point eu de prise; mais on doit croire, après les autorités que nous venons de rapporter, que cette armure ne consistant alors que dans une petite pointe de fer sortant en arrière du talon, on a négligé de la marquer & de la représenter sur les marbres & sur les bronzes.

Le père de Montfaucon est de ce sentiment: nous trouvons dans son ouvrage une gravure qui nous offre l'image d'un ancien éperon. Ce n'est autre chose qu'une pointe attachée à un demi-cercle de fer qui s'ajustoit dans la *caliga*, ou dans le *campagus*, ou dans l'*ocrea*; chaussures en usage dans ces tems, & qui tantôt étoient fermées & tantôt ouvertes. A une des extrémités du demi-cercle étoit une sorte de crochet qui s'inséroit d'un côté. Le moyen de cette insertion ne nous est pas néanmoins connu. L'autre bout étoit terminé par une tête d'homme.

Autrefois les éperons étoient une marque de distinction dont les gens de la cour étoient même jaloux. Plusieurs ecclésiastiques, peu empressés d'édifier le peuple par leur modestie, en portoient, à leur imitation, sans doute pour s'attirer des hommages que les personnes sensées leur refusoient, & qu'elles leur auroient plutôt rendus en faveur du soin avec lequel ils se feroient tenus dans les bornes de leur état, qu'en égard à ces vains ornemens dont ils se paroissoient. Louis le Débonnaire crut devoir réprimer en eux cette vanité puérile, qui cherche toujours à se faire valoir & à se faire remarquer par de petites choses. Des évêques assemblés qui pensoient, comme Flechier, que *tout ce qui n'a que le monde pour fondement, se dissipe & s'évanouit avec le monde*, condamnerent & reprouverent hautement ces témoignages d'orgueil dans des hommes destinés à prêcher l'humilité, non-seulement par leurs discours, mais par leur exemple.

Ce qui fait le plus de honte à l'humanité, est l'attention & le besoin que l'on eut dans tous les siècles de s'annoncer plutôt par ses titres que par son mérite. L'éperon doré établisoit la différence qui regne entre le chevalier & l'écuyer: celui-ci ne pouvoit le porter qu'argenté. Je ne fais si la grosseur de ce fer, & l'énorme longueur du collet, étoit encore une preuve de bravoure & une marque d'honneur accordées aux grands hommes de guerre; en ce cas, à en juger par les éperons dont on a décoré les talons de Gatta Mela général Vénitien, dans sa statue élevée vis-à-vis la porte de l'église de S. Antoine de Padoue, on devroit le regarder comme infiniment supérieur en ce genre aux grands Condé, aux Luxembourg, aux Eugène, aux maréchaux de Turenne & de Saxe.

Ne considérons ici l'éperon que relativement à l'usage que nous en faisons, & non relativement à ces magnifiques bagatelles. Il en est de différentes sortes, de plus ou moins simples, & de plus ou moins composés. Nous en avons vu qui ne consistoient qu'en une petite tige de fer longue de quelques lignes; cette tige terminée par un bout en une extrémité saillante, ou en plusieurs pointes disposées en couronne, & fermement arrêtée par son autre extrémité dans l'épaisseur de la partie de la botte qui revêt le haut du talon, & quelquefois dans le talon de la botte même, par une platine de métal qui lui sert de base. Cette espèce d'aiguillon est très-défectueuse: 1°. on ne peut le séparer de la botte & le transporter à une autre: 2°. les pointes en étant fixes, portent au flanc du cheval qui en est frappé, une atteinte bien plus cruelle que si elles étoient mobiles: 3°. le cavalier voulant marcher avec cette chaussure, se trouve en quelque manière engagé dans des entraves dont il ne peut se débarrasser, sur-tout s'il n'a pas contracté l'habitude de cheminer en botte. Quelques éperonniers, dans l'espérance de remédier à ces inconvéniens, ont d'une part arrêté simplement par vis cette tige aiguë dans la platine, de sorte qu'elle peut en être enlevée; & de l'autre ils l'ont refendue en chappe, & ont substitué à ces pointes une roue de métal qu'ils y ont montée en guise de poulie, & qu'ils ont refendue en plusieurs dents pareillement

pointues, qui lui donnent une figure étoilée. Cette roue est très-mobile sur son axe; elle est portée verticalement par la tige, qui conserve une situation presque horizontale: ses pointes peuvent donc être, vu sa mobilité & sa position, successivement imprimées sur l'animal, puisqu'elle a dès-lors la facilité de rouler sur son flanc. On peut dire néanmoins que tous ces changemens n'opèrent rien de bien avantageux. L'incommodité de ne pouvoir appliquer cet *éperon* à une autre botte, subsiste toujours; les impressions fâcheuses qui résultoient du choc des pointes fixes contre le corps du cheval, peuvent encore avoir lieu, si la vis vient à se relâcher, & que conséquemment à ce relâchement la roue ou la poulie, que nous appellerons dans un moment par son vrai nom, de verticale qu'elle étoit & qu'elle doit toujours être, devenoit horizontale. Enfin je ne pense pas que la facilité de pouvoir ôter la tige de dedans la platine pour marcher avec plus d'aisance, puisse n'être pas balancée par les risques de perdre cette tige ou cette armure. Ce dernier événement a été prévu; il a suggéré de nouvelles corrections, & l'idée des *éperons* à ressort.

Dans ceux-ci la platine, au lieu d'écrou, porte deux anneaux quarrés l'un au-dessus de l'autre, & distans entr'eux de sept ou huit lignes. La tige est prolongée par un petit bras quarré, retourné d'équerre en contre-bas pour enfiler ces deux anneaux, & y être reçu avec justesse. Un petit ressort qui recouvre une partie de sa face antérieure, lui laisse la liberté d'entrer, mais s'oppose à sa sortie aussi-tôt qu'il est en place. En effet, il se sépare alors par le haut de la face sur laquelle l'anneau le tenoit collé, & porte sous ce même anneau jusqu'à ce qu'en le pressant avec le doigt, on le repousse contre cette même face, pour le défaire & pour dégager l'*éperon*. Cette construction n'est point exempte de défaut; le talon se trouve souvent defarmé, le moindre choc déforme ces anneaux, & l'*éperon* ne peut y rentrer qu'après que l'ouvrier a réparé le mal. Dès qu'ils sont déplacés on les perd facilement, attendu leur petitesse: en un mot ils ne peuvent être changés & servir à une autre chaussure, à moins que la platine n'y soit transportée.

Les *éperons* préférables à tous égards à ceux que nous venons de décrire, sont ceux dans lesquels nous distinguons le collier, les branches, le collet & la mollette. Le collier est cette espece de cerceau qui embrasse le talon. Il est des épéronniers qui croient devoir l'appeller *le corps de l'éperon*. Les branches, qu'ils nomment alors *les bras*, sont les parties de ce même collier, qui s'étendent des deux côtés du pié jusque sous la cheville. Le collet est la tige qui semble sortir du collier, & qui se propage en arrière. Enfin la mollette n'est autre chose que cette forte de roue dont j'ai parlé, qui est engagée comme une poulie dans le collet refendu en chappe, & qui est refendue elle-même en plusieurs dents pointues. Le collier & le collet, & quelquefois les branches, sont tirés de la même piece de métal; par la forge ou par le même jet de fonte. Ce collier & ces branches doivent être plats en-dedans; les arrêtes doivent en être exactement abattues & arrondies. Quant à la surface extérieure, elle peut être à côtes, à filets, ou ornée d'autres moulures que je sacrifierois néanmoins à un beau poli; car elles ne servent communément qu'à offrir une retraite à la boue. La largeur du collier sera de cinq ou six lignes à son appui sur le talon, & elle diminuera insensiblement, de maniere qu'elle sera réduite à deux ou trois lignes à l'extrémité de chaque branche. Cet appui se fera & sera fixé à l'origine du talon, directement au-dessous de la faillie du tendon d'Achille, afin que d'un côté cette partie sensible ne soit pas exposée à l'impression

douloureuse de la réaction, lorsque le cavalier attaque vivement son cheval; & que de l'autre on ne soit pas obligé d'allonger le collet pour faciliter cette attaque, & d'élever la mollette, dont la situation contraindrait le cavalier, si le collier portoit plus bas, à décoller sa cuisse de dessus les quartiers de la selle, ou à s'efforcer de chercher l'animal sous le ventre, pour l'atteindre & pour le frapper. Du reste il est nécessaire que le collier & les branches soient sur deux plans différens, c'est-à-dire que le collier embrasse parfaitement le talon, & que les branches soient legerement rabaisées au-dessous de la cheville, sans qu'elles s'écartent néanmoins de leur parallélisme avec la plante du pié; parallélisme qui fait une partie de la grace de l'*éperon*.

Elles doivent de plus être égales dans leurs plis & en toutes choses dans la même paire d'*éperons*; mais elles sont souvent terminées diversement dans différentes paires. Dans les unes elles finissent par une platine quarrée de dix lignes; cette platine étant toujours verticale, & refendue en une, & plus fréquemment en deux châsses longues, égales, parallèles & horizontales, au-travers desquelles, & dans ce cas, une seule courroie passe de dedans en-dehors & de dehors en-dedans, pour ceindre ensuite le pié, & pour y assujettir l'*éperon*. Dans les autres, & cette méthode est la meilleure, chaque carne de leurs extrémités donne naissance à un petit œil de perdrix: cet œil est plat. Le supérieur est plus éloigné de l'appui que l'inférieur, quoiqu'ils se touchent en un point de leur circonférence extérieure. Dans chaque œil de la branche intérieure est assemblé mobilement par *S* fermée, ou par bouton rivé, un membret à crochet ou à bouton. Dans l'œil inférieur de la branche extérieure est assemblé de même un autre membret semblable aux deux premiers; & l'œil supérieur de cette même branche porte par la chappe à *S* fermée ou à bouton rivé, une boucle à ardillon. Les deux membrets inférieurs saisissent une petite courroie qui passe sous le pié, & que par cette raison j'appellerai *le sous-pié*, par ses bouts qui sont refendus en boutonnieres, tandis que le membret supérieur & la boucle en saisissent un autre fort large dans son milieu, qui passant sur le cou du pié, doit être appelé *le sus-pié*. En engageant le bout plus ou moins avant dans la boucle, on assujettit plus ou moins fermement l'*éperon*.

Le membret à *S* est le plus commun: il est banni des ouvrages de prix. Ce n'est autre chose qu'un morceau de fer long de dix-huit ou vingt lignes, contourné en *S*, dont la tête seroit ramenée jusqu'à la pance pour former un chaînon, dont la queue restante en crochet seroit élargie & épatée par le bout, pour rendre sa sortie de la boutonniere plus difficile; dont le plein seroit applati & élargi, pour présenter au pié une plus large surface, précaution sans laquelle il pourroit le blesser; dont les déliés enfin seroient ronds sur une ligne de diametre.

Le membret à boutons est plus recherché: c'est une petite lame de métal arrondie par plan à ses deux extrémités; elle est ébauchée du double plus épaisse qu'elle ne doit rester. L'un de ses bouts est ravalé à moitié épaisseur, pour recouvrir extérieurement l'œil de l'*éperon*, ravalé lui-même à moitié de l'épaisseur de la branche. Ils sont assemblés par un clou rond, dont la tête formée en bouton reste en-dehors, & dont la tige, après avoir traversé librement le membret, est rivée immobilement à l'œil. L'autre extrémité du membret est ravalée à demi-épaisseur de dehors en-dedans, pour racheter l'épaisseur de la courroie qui doit recouvrir cette extrémité, & le bouton fortement arrêté au centre de la portion du cercle qui termine le membret. La mesure de la longueur de cette tige entre la superficie du mem-

bret & le dessous du bouton, est l'épaisseur de la courroie du *sous-pié* ou du *sus-pié*, qui doit être librement logée entre deux, quand le bouton est dans la boutonniere.

C'est une très-bonne méthode de briser en charnières les branches de l'éperon destiné à une chaussure legere; mais il faut que le nœud de cette charnière soit totalement jetté en-dehors, & que l'intérieur du collier ne soit interrompu par aucune faille. Au moyen de ces charnières, les branches sont exactement collées sur la botte, & l'éperon chauffe plus juste toute sorte de piés.

Le collet seroit trop matériel, s'il avoit autant de diametre que nous avons laissé de largeur au collier dans son appui: on doit le réduire d'un tiers au moins, mais en-dessus seulement, afin de conserver en-dessous une surface incapable de couper le *portéperon* fixé & cousu à la botte. Il peut être rond ou à pans; il acquiert de la grace, & devient plus propre à sa destination, si d'horizontal qu'il est à sa naissance, il commence à se relever dès les deux premières lignes de sa longueur, & continue à se relever de plus en plus à mesure qu'il s'éloigne du collier, pour ensuite être legerement recourbé en contre-bas à son extrémité terminée par deux petites bossettes, par le centre desquelles doit passer l'axe de la mollette. Cét axe doit être exactement rivé.

On fait encore usage d'une autre sorte d'éperon, dont les branches ne sont nullement brisées, & qui ne sont ni fendues à leurs extrémités en une ou deux chasses, ni garnies d'aucun membret. Le collier en est rond de deux lignes environ à la naissance du collet; il diminue insensiblement par les branches qui sont réduites à leur fin à environ une ligne: là elles sont arrondies ou retournées en voltes très-serrées, d'une seule spire dans le plan du collier, qui n'a d'autre courbure que celle qui lui est nécessaire pour embrasser la chaussure entre son talon & la semelle d'une part, & le quartier de l'empeigne de l'autre, dans le creux de la couture qui les unit. Le collet est relevé perpendiculairement jusqu'à l'appui des éperons ordinaires, & recourbé ensuite contre le flanc du cheval. Ces éperons n'étant maintenus par aucune espece d'attache, peuvent se perdre très-aisément quelque force qu'ayent les ressorts, à moins que la semelle ne soit des plus grossieres. Nous les laissons aux medecins, aux barbiers, aux curés de village, & aux moines. Ils sont connus dans quelques provinces & chez quelques éperonniers, par le nom d'éperons à la chartreuse.

Au surplus, dans la construction de l'éperon en général, la forme de la mollette est ce qui mérite le plus d'attention. Il ne s'agit pas d'estropier, de faire des plaies au cheval, d'en enlever le poil; il suffit qu'il puisse être sensible à l'aide & au châtiment, & que l'instrument préposé à cet effet soit tel, que par lui nous puissions remplir notre objet. Une mollette fendue en un grand nombre de petites dents, devient une scie, souvent aussi dangereuse que l'éperon à couronne. Une mollette à quatre pointes est defectueuse, en ce que l'une de ces pointes peut entrer jusqu'à ce que les côtés des deux autres, en portant sur la peau, l'arrêtent; si elle est longue, elle atteindra jusqu'au vif; si elle est courte, il faut que les trois autres le soient aussi; & dès-lors si elles se présentent deux ensemble, elles ne font qu'une impression qui est trop legere. La mollette à cinq pointes paroît plus convenable, pourvu que leur longueur n'excede pas deux lignes. La mollette à six pointes est moins vive; à sept, elle retombe dans les inconveniens de la multiplicité. Il n'est pas à-propos encore que ces pointes soient exactement aiguës. La mollette angloise est cruelle par cette raison & par celle de la position ho-

risontale; que quelques éperonniers lui ont nouvellement donné, au lieu de la placer verticalement. Du reste ces ouvriers, par la délicatesse & par la simplicité de leur travail, font honte à nos éperonniers françois. Il faut enfin que cette même piece de l'éperon puisse rouler sans obstacle, & être assez épaisse & percée assez juste pour qu'elle ne se déverse point sur la goupille qui la traverse.

L'éperon peut être fait de toute sorte de métal. Je voudrois du moins que la mollette fût en argent; les blessures qu'elle peut faire seroient moins à craindre. Il doit être ébauché de près à la forge, fini à la lime douce, s'il est de fer, & ensuite doré, argenté ou étamé, & bruni; s'il est d'autre métal, on le mettra en couleur, & on le brunira de même: c'est le moyen de le défendre plus long-tems contre les impressions qui peuvent en ternir l'éclat & hâter sa destruction. Voy. quant à la figure de l'éperon, nos Planches de l'Eperonnier.

Anciennement on s'est servi dans les manèges d'une longue perche, ferrée par un bout d'une mollette d'éperon, ou d'un aiguillon, à l'effet de hausser le derriere du cheval dans les sauts. Un écuyer à pié suivoit l'animal, & lui appliquoit cette perche sur la croupe ou dans les fesses, dans le même tems que le cavalier qui le montoit en élevoit le devant. On regardoit comme un habile homme, & l'on admiroit la pratique de celui qui faisoit parfaitement le tems, & qui choissoit avec jugement l'endroit où il devoit piquer le cheval avec cet instrument. Il arrivoit souvent que le derriere de l'animal qui détachoit, alloit au-devant de la perche; il se bleffoit vivement, & renversoit l'écuyer ainsi armé en la repoussant avec force. On s'aperçut encore que cette méthode tenoit à décourager certains chevaux, & à en rendre d'autres rétifs ou vicieux; on l'abandonna, & l'on confia au cavalier une mollette énorme, placée au bout d'un manche de bois d'environ deux piés & demi de longueur. Le collet de ce nouveau genre d'éperon étoit replié d'équerre, & entroit à vis dans ce manche, dont une des extrémités étoit terminée par une virole à écrou. Ensuite de cette grande & heureuse découverte, l'écuyer étant à cheval travailloit seul & sans le secours d'un aide; sans doute que les avantages & les succès de pareils moyens ont été tels que nous avons crû devoir les abandonner.

Nous avons observé en définissant l'éperon, qu'il nous sert tantôt à aider, tantôt à châtier; l'approche de l'éperon près du poil, approche qui s'exécute en pliant insensiblement les genoux & sans frapper, forme en effet ce que nous nommons l'aide du pincer; elle est la plus forte de toutes, aussi ne doit-elle pas toujours & continuellement être employée: car bientôt le cheval ne seroit plus sensible aux autres. Telle est néanmoins la maniere de la plupart des écuyers; leur talon est sans cesse appliqué au corps de l'animal, qu'ils chassent avec force d'un côté ou d'un autre, lorsqu'ils travaillent de deux pistes: de-là naissent l'endurcissement, l'insensibilité, le peu de grace & de justesse de leurs chevaux, qu'ils présentent comme des chevaux parfaitement mis, parce qu'ils fuient avec plus ou moins de promptitude les talons, mais qui s'échappent & s'entablent plutôt qu'ils ne manient, & dont tous les mouvemens contrainsts se ressentent de la force qui les a sollicités, & non de l'aisance avec laquelle le maître doit les diriger. Ajoutons encore que cette mauvaise habitude produit dans l'animal celle de mouvoir sans cesse la queue; action desagréable que nous appellons *guail-ler*, & à laquelle des jambes mal assurées & branlantes portent souvent les chevaux. L'aide du pincer ne doit donc être administrée que rarement & dans le besoin, c'est-à-dire quand les autres n'operent point l'effet que nous devions en attendre: elle fait l'offi-

ce de châtimient sur des chevaux d'une extrême finesse, & nous la substituons alors aux coups d'éperon violens, que nous réservons pour ceux qui ont beaucoup moins de sensibilité. Il seroit à craindre de les appliquer sur les premiers; on les révolteroit d'autant plus aisément, que si le cavalier se roidit seulement sur eux, ils s'inquiètent, dérobent les hanches ou les épaules, se traversent, & sont prêts à se livrer à quelque défense. Il est vrai que des chevaux ainsi dressés ne se rencontrent pas dans tous les manéges, & sur-tout dans ceux où l'on enseigne aux élèves à agir plutôt de leurs jambes que de leur main. L'aide dont il s'agit opère au surplus directement sur la croupe, & dispose l'animal à entendre les autres aides qui sont infiniment plus douces, comme les châtimens avec les éperons le préparent à connoître celle-ci.

Pour attaquer parfaitement le cheval, il faudroit s'attacher à faire le contraire de ce que l'on voit pratiquer à la plupart des hommes, que l'on envisage comme de bons modèles. Pour cet effet, au lieu d'ouvrir les jambes ou de les porter d'abord en avant, lorsqu'on veut vivement frapper des deux, on les approchera légèrement du corps de l'animal, & on piquera fortement en appuyant les deux talons. On aura soin aussi de les ôter sur le champ; car l'éperon fixé au corps de l'animal un certain espace de tems, l'avilit, le courrouce, & l'endurcit. Cet instrument ne devroit être confié qu'à des maîtres véritablement maîtres, c'est-à-dire à des hommes sages, savans, & persuadés qu'il n'en est point de plus nuisible quand on en abuse. Combien est-il de chevaux dont les vices n'ont d'autre source que la violence & la répétition des châtimens? L'ignorant fait souvent par ce moyen d'un animal paisible & obéissant, un animal rétif, ramingue, & capable de tous les desordres que l'on peut imaginer: l'homme de cheval, au contraire, en rejetant la force & la rigueur, & en dispensant à-propos & avec connoissance les récompenses & les peines, triomphe du cheval le plus indocile & le plus rebelle. (e)

EPERON, (*Hist. mod.*) nom d'un ordre de chevalerie établi par le pape Pie IV. l'an 1560. Les chevaliers portent une croix tissue de filets d'or. Le pape Innocent XI. le conféra à l'ambassadeur de Venise, le 3 Mai 1677.

Autrefois, lorsqu'on dégradait un chevalier de l'éperon, ou autre, on le faisoit botter & prendre ses éperons dorés, & on les lui brisoit sur les talons à coups de hache. Voyez le roman de Garin, manuscrit.

Li éperon li soit copé parmi

Près del talon, au franc acier forbi.

Voyez CHEVALIER.

EPERONS, dans la Fortification, sont des solides de maçonnerie joints au revêtement, qui le mettent plus en état de résister à la poussée des terres du rempart. Voyez CONTRE-FORTS. (Q)

EPERON, POULAIN, CAP, AVANTAGE, (*Mar.*) ces noms ont la même signification; mais les deux derniers ne sont guère en usage.

L'éperon ou la poulaine est un assemblage de plusieurs pièces de bois, qu'on pose en faillie au-devant du vaisseau, qui sert à ouvrir les eaux de la mer, & à assujettir le mât de beaupré par des cordages, qu'on nomme des lieues. On y place plusieurs poulies, pour passer des manœuvres. Voyez Marine, Planc. I. l'éperon coté N.

L'éperon fait une faillie en-avant du corps du vaisseau, à prendre de l'étrave, que les constructeurs reglent sur la nature du bâtiment. Pour les vaisseaux, ils prennent la douzième partie de l'étrave à l'étambord, qui leur sert à fixer la sortie de l'éperon au-dehors de l'étrave; pour les frégates, la treizième par-

tie; pour les corvettes, la quatorzième. Par exemple, un vaisseau de quatre-vingts-dix canons, de 168 piés de longueur, aura 14 piés pour la sortie de l'éperon; une frégate de 28 canons, de 151 piés 3 pouces de longueur, aura 7 piés 9 pouces 2 lignes de sortie de l'éperon.

Il est bon de raccourcir l'éperon & de diminuer sa pesanteur le plus qu'il est possible. Les constructeurs d'aujourd'hui le font beaucoup plus court que les anciens; ils le restreignent à ce qui est nécessaire pour assujettir le beaupré, & pour placer les poulies qui servent à orienter la misaine, ainsi que toutes les autres voiles d'avant qui sont de grand usage, sur-tout pour faire arriver les vaisseaux: car c'est l'opération à laquelle la plupart se refusent le plus.

L'éperon est composé d'un grand nombre de pièces, dont la situation se verra beaucoup plus aisément en renvoyant aux figures. Voyez Planche IV. figure 1. Les principales sont la gorgere ou taillemer, cotée 193; les aiguilles d'éperon, n°. 184; la frise, 185; la courbe capucine du gibelot, 186; allonge de gibelot, 187; les porte-vergues, 188; les courbâttons de porte-vergues, 189; vaigre de caillebotis d'éperon, 190; caillebotis d'éperon, 191; traversins d'éperon, 192; courbe de la poulaine, 194; herpes, 195.

On pourroit entrer dans le détail particulier de la grandeur & des proportions de chacune de ces pièces; mais cela seroit très-long, & ici de peu d'utilité: on peut en cas de besoin avoir recours à l'excellent traité de la construction des vaisseaux de M. Duhamel. (Z)

EPERON, (*Hydraulique.*) est le même que arc-boutant. On s'en sert pour soutenir les murs des terrasses contre la poussée des terres, ou quand on construit un bassin ou un aqueduc dans des terres rapportées. Voyez ARC-BOUTANT. (K)

EPERONNE, adj. (*Manège.*) ne se dit plus qu'avec le mot botté. Je suis botté & éperonné; ce qui signifie, il y a des éperons aux bottes que je viens de mettre. Voyez BOTTE.

EPERONNIER, sub. m. (*Art méchaniq.*) artisan qui forge, qui construit & qui vend des éperons, des mors de toute espèce, des mastigadours, des filets, des bridons, des caveçons, des étriers, des étrilles, des boucles de harnois, &c. Les Eperonniers peuvent dorer, argenter, étamer, vernir, mettre en violet ou en couleur d'eau leurs ouvrages. Ils ont encore le droit de faire toutes sortes de boucles d'acier poli pour ceintures, porte-manchons, jarretières, souliers, &c. mais communément ils ne se livrent pas à ce genre de travail.

Anciennement on comprenoit sous le titre de Lormiers, les Eperonniers, les Selliers & les Bourreliers, que l'on appelloit alors Couturiers de lormerie, & ces ouvriers ne formoient ensemble qu'un seul & même corps. En 1678, les Selliers-Lormiers-Carroffiers, ou les Selliers-garnisseurs, obtinrent sans la participation des Lormiers-Eperonniers, des statuts, en qualité de maîtres d'une communauté particulière: c'est ainsi que ces artisans se sont desunis, & qu'ils composent aujourd'hui deux corps de métiers différens.

Des lettres du roi Jean I. appelé par d'autres Jean II. données à Paris le 20 Mai 1357, & adressées au prévôt de Paris ou à son lieutenant, prouvent l'ancienneté des maîtres Lormiers, déjà établis en corps de jurande, puisqu'ils supplioient S. M. de vouloir bien retrancher des statuts de leur communauté nombre d'articles qui depuis très-long tems n'étoient d'aucune utilité, & y en ajouter plusieurs autres également nécessaires au bien public & à celui de leur corps. En exécution de ces lettres le prévôt de Paris ayant assemblé la plus grande & la plus saine partie des maîtres & des compagnons, on dres-

La de nouveaux réglemens que l'on rédigea en trente-un articles, & qui furent approuvés, confirmés & homologués par des lettres-patentes données au mois de Septembre de la même année.

Les statuts faits en 1576, en conséquence de l'ordonnance d'Orléans, pour la correction & la réformation de tous les statuts & réglemens donnés jusqu'alors aux maîtres des communautés érigées en corps de jurande, différent peu de ceux de 1357; d'une part ils expliquent & reglent la police & la discipline du corps, & de l'autre ils contiennent le détail des ouvrages que les *Lormiers* peuvent fabriquer & vendre.

La séparation des *Eperonniers* & des *Selliers*, opérée en 1678, ne porta aucune atteinte à leurs droits; les *Lormiers-Eperonniers* s'étant fait maintenir en l'année 1717 par arrêt du Parlement, dans la faculté de faire & de vendre des carrosses & autres semblables voitures & ouvrages, ainsi qu'elle leur étoit accordée dans leurs anciens réglemens; & les *Lormiers-Selliers-Carrossiers* ayant conservé dans leurs statuts de 1678, le privilège de forger, dorer, argenter, vernir & vendre toutes sortes d'étriers, mors, éperons, &c.

Au surplus, S. Eloi étoit autrefois le patron des *Lormiers-Eperonniers*, comme il l'est encore des *Selliers-Lormiers-Carrossiers*; mais la communauté des *Eperonniers* de la ville & fauxbourgs de Paris n'invoque à-présent que S. Leu & S. Gilles, parce que le nommé Gilles ancien juré de ce corps, & sa femme, laissèrent à la confrairie qui est érigée dans l'église de S. Jacques de la Boucherie, une somme, à condition que S. Gilles en feroit à l'avenir le patron. La loi par laquelle Gilles a voulu immortaliser son nom, & qui a contraint cette communauté de renoncer à la protection de S. Eloi, ne lui a rien offert que d'avantageux, puisqu'outre les fonds dont elle a été gratifiée, elle a acquis un patron de plus. (e)

EPERVIER, f. m. (*Hist. nat. Ornith.*) *accipiter*, *fringillarius*, seu *recentiorum nifus*; oiseau de proie gros comme un pigeon. Il a près de treize pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & l'envergure est de deux piés. Le bec est court, crochu, & de couleur bleue, excepté la pointe qui est noire. La mâchoire supérieure a sur sa base une membrane de couleur livide, & de chaque côté une sorte d'appendice pointu qui se trouve au-dessous des narines; elles sont oblongues: le palais est bleu, la langue épaisse & noirâtre: les yeux sont de médiocre grandeur: l'iris est jaune, & les sourcils sont fort avancés. Le sommet de la tête est brun; le derrière de la tête, & la partie qui est au-dessus des yeux, sont tachés de blanc: le dos, les épaules, les ailes & le dessous du cou sont bruns, excepté quelques plumes des ailes les plus près du dos, qui ont des taches blanches. Le dessous du cou, la poitrine, le ventre, les côtés, le dessous des ailes, sont colorés de blanc & de brun par bandes transversales, & alternativement blanches & brunes: les blanches sont les plus larges. Les ailes pliées sont bien moins longues que la queue; elles ont vingt-quatre grandes plumes. La queue a près de deux palmes de longueur; elle est composée de douze plumes, & traversée par cinq ou six bandes noirâtres: la pointe de ses plumes est blanche. Les cuisses sont grosses, les jambes minces & jaunâtres, & les doigts également longs; l'extérieur est attaché à celui du milieu par une membrane, jusqu'à la première articulation. Les ongles sont noirs. La femelle pond cinq œufs qui sont blancs; il y a vers le gros bout une espèce de couronne formée par des taches rouges. Cet oiseau, quoique de grosseur médiocre, est très-fort & très-courageux; on le dresse pour la chasse. Willugh. *Ornith.* Voyez OISEAU. (I)

Tome V.

* EPERVIER DU FURET, terme de Pêche; sorte de filet avec lequel on prend le poisson dans les rivières. C'est un grand sac de rets dont la forme est conique, & dont les mailles ont onze lignes en quarré. Le bord inférieur de ce filet est garni de plomb: le tout est retenu par une corde fixée au sommet du cône. On pose ce filet sur l'épaule, comme un manteau à l'espagnole, & de l'autre bras on le jette à l'eau, en sorte qu'il se développe, & que les plommées forment un cercle qui fait couler le filet à fond, & le disposent en tombant en une espèce de voûte sous laquelle le poisson se trouve renfermé sans en pouvoir sortir. On retire ensuite le filet par son cordon, & les plombs dont l'extrémité inférieure est garnie, se réunissent, & empêchent le poisson de sortir pendant qu'on retire le filet.

La pêche avec l'épervier est défendue par l'ordonnance de 1669. Voyez nos Planches de Pêche.

EPETER, v. act. (*Jurisp.*) *quasi appetere*, est un ancien terme de coutumes qui signifie *empiéter sur l'héritage d'autrui*. Voyez la coutume de Troyes, art. 130 & Pithou sur cet article. (A)

EPHA, f. m. (*Hist. anc.*) mesure grecque qui étoit en usage parmi les Hébreux. Voyez MESURE.

L'épha étoit la mesure la plus commune parmi les anciens Juifs, par laquelle se régloient les autres. On croit que cette mesure réduite à celle des Romains, contenoit quatre boisseaux & demi: chaque boisseau de grain ou de farine pesoit vingt livres; ainsi l'épha pesoit quatre-vingts-dix livres. Le docteur Arbuthnot réduit l'épha à trois picotins ou pintes d'Angleterre.

L'Écriture vante l'hospitalité de Gédéon, pour avoir fait cuire un épha de farine pour un ange seul; ce qui auroit pû suffire à la nourriture de quarante-cinq hommes pendant un jour. Chambers. (G)

EPHEBEUM, f. m. (*Littérat.*) L'ephebeum étoit une pièce particulière du gymnase où les jeunes gens qui n'avoient pas atteint leur seizième année, & qu'on nommoit *ephebes* par cette raison, s'assembloient de grand matin pour y prendre les exercices dans le particulier & sans avoir de spectateurs. Rien ne manquoit parmi les Grecs & les Romains pour procurer tous les secours nécessaires à la jeunesse qui vouloit s'instruire & se perfectionner dans les exercices. Nous pourrions prendre dans Vitruve une idée de la grandeur des édifices publics destinés à cette branche de l'éducation, de leur nombre, de leurs diverses parties & de leur distribution; mais nous ne lisons ni Vitruve, ni les auteurs d'antiquités. Nous croyons en voyant nos collèges & nos académies, que nous avons des merveilles inconnues aux siècles passés. Combien souvent & à combien d'égards peut-on nous dire: « ô Athéniens! » vous n'êtes que des enfans, vous pensez comme des enfans ». Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

EPHELIDE, f. f. (*Médecine.*) ἐπιλιδ, mot composé de la préposition ἐπί, qui dans ce cas a la signification de *par*, & d'ἥλιος, *soleil*. C'est le nom que les Grecs ont donné aux taches rousses, noires, sans élévation, qui surviennent à la peau des parties qui restent habituellement découvertes, sur-tout au visage.

Ces taches sont ordinairement l'effet du soleil, à l'ardeur duquel on a resté exposé; elles sont quelquefois accompagnées d'âpreté, de rudesse dans l'épiderme; quelques-unes ont la figure & l'étendue d'une lentille; elles sont distinguées par le nom de *lentigines*, que leur donnent les Latins. Celles de cette espèce peuvent être produites par la seule application de l'air chaud, ou par la réverbération des rayons du soleil (Voyez LENTILLE): d'autres sont étendues sur toute la surface des parties qui ont été

E E e e

exposées à l'action immédiate de cet astre; elles forment ce qu'on appelle le *hâle*, *morphæa solaris*. Voyez *HALE*.

On comprend encore parmi les *éphélides*, mais improprement, certaines taches brunes, quelquefois rougeâtres, qui affectent le visage & le front, sur-tout des femmes grosses, & même de filles. On n'a pû être autorisé à les nommer ainsi, que par la ressemblance qu'on a crû leur trouver avec les véritables *éphélides*; les fausses dont il s'agit proviennent de cause interne, & principalement de la suppression des regles, par la grosseffe ou par maladie: le sang qui se porte à la matrice ayant croupi dans les sinus, & étant reporté dans la masse des humeurs avec les mauvaises qualités qu'il y a contractées, cause beaucoup de trouble dans l'économie animale, & fournit quelquefois aux colatoires de la peau des fucs viciés qui les engorgent, & occasionnent ces changemens de couleur qui la tachent. Hippocrate regardoit ces sortes d'*éphélides* comme des signes de grosseffe: mais ils sont très-équivoques; elles se dissipent quelquefois vers le quatrième mois avec les autres symptômes qu'elle produit; d'autres fois elles paroissent & disparaissent à diverses reprises pendant le cours des neuf mois, & ne sont entièrement détruites que par l'accouchement: il en est même qui subsistent après l'accouchement, & deviennent ineffaçables. Dans les filles elles ne sont parfaitement emportées que par la cessation de la suppression des regles qui les a fait naître.

Pour ce qui est de la manière de traiter les fausses *éphélides*, elle doit être bornée aux topiques pour les femmes enceintes: on conseille l'usage des graines de laurier réduites en poudre, après en avoir ôté l'écorce, & mêlées avec du miel en forme d'onguent, dont on oint le visage: l'émulsion de graines de chanvre, dont on lave la partie affectée, est aussi employée avec succès dans ce cas. On recommande, pour les filles, de froter les taches avec un linge imbu du suc qui découle d'une racine de buglose coupée & exprimée, dans le tems du flux menstruel; car il faut, avant tout, qu'il soit rétabli, pour que ce remède puisse être de quelque utilité. Voyez *TACHE*. (d)

EPHEMERE, f. f. (*Hist. nat. Insectolog.*) *musca ephemera*, insecte qui meurt presque aussitôt qu'il est transformé en mouche; la plupart vivent à peine une demi-heure ou une heure dans cet état: celles qui y restent depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aurore du lendemain, passent pour avoir vécu longtemps. On en distingue grand nombre d'espèces, elles ressemblent beaucoup à des papillons; mais il n'y a point de poussière sur leurs ailes, comme sur celles des papillons; elles sont fort transparentes & très-minces. Les *éphémères* ont quatre ailes, deux en-dessus & deux en-dessous: les ailes supérieures sont de beaucoup plus grandes que les inférieures. Le corps est allongé, & composé de dix anneaux; il sort du dernier une queue beaucoup plus longue que tout le reste de l'animal, & formée par deux ou trois filets extrêmement fragiles.

Ces insectes vivent dans l'eau pendant un, deux ou trois ans sous la forme de ver, & ensuite de nymphe, avant que de se transformer en mouche. En les considérant dans ces différens états, leur vie est longue relativement à celle des insectes; & même on a donné le nom d'*éphémère* à des mouches qui vivent pendant quelques jours après leur métamorphose. Le ver ne diffère de la nymphe qu'en ce que celle-ci a seulement de plus que le ver, des fourreaux d'aile sur le corcelet. L'un & l'autre ont six jambes écailleuses attachées au corcelet. La tête est triangulaire & un peu aplatie; il y a deux gros yeux ordinairement bruns, & un filet grainé au côté

intérieur de chaque œil. La bouche est garnie de dents, & le corps composé de dix anneaux, dont les premiers sont plus gros que les derniers. La partie postérieure du corps est terminée par trois filets qui forment une longue queue: ces filets sont écartés les uns des autres, & bordés des deux côtés par une frange de poils. Ces insectes ont une teinte plus ou moins foncée de couleur brune, jaunâtre ou blanchâtre. Ils restent dans des trous creusés en terre au-dessous de la surface de l'eau d'une rivière, ou d'une autre eau moins courante; les uns n'en sortent que très-rarement, d'autres plus souvent: ceux-ci nagent dans l'eau, & marchent sur les corps qu'ils y rencontrent, ou se tiennent cachés sous des pierres, &c. Lorsqu'on les observe de près, on voit le long du corps, de chaque côté, des sortes de petites houppes qui ont un mouvement fort rapide, & qui tiennent lieu d'ouïes à ces animaux.

Comme les insectes qui doivent se transformer en mouches *éphémères*, ne nagent que très-rarement dans l'eau, il faut, quand on les veut voir, les chercher dans une terre compacte, où ils font des trous: la consistance de cette terre approche de celle de la glaise. Lorsque les eaux de la Seine & de la Marne ne sont pas hautes, on voit sur les bords de ces rivières, jusqu'à deux ou trois piés au-dessus du niveau de l'eau, la terre criblée de ces trous, dont les ouvertures ont deux ou trois lignes de diamètre; ils sont vuides, les insectes les ont abandonnés lorsqu'ils se sont trouvés à sec, & ont fait d'autres trous plus bas dans la terre que l'eau baigne; il y en a jusqu'à plusieurs piés au-dessous de la surface de l'eau. Ces trous sont dirigés horizontalement; ils ont deux ouvertures placées l'une à côté de l'autre, de sorte que la cavité du trou est semblable à celle d'un tuyau coudé. L'insecte entre par l'une des ouvertures, & sort par l'autre: la capacité du trou est proportionnée au volume de son corps dans ses différens degrés d'accroissement. La transformation de la nymphe en mouche est très-prompte; celle-ci quitte son fourreau avec beaucoup de facilité: quelques-unes prennent leur essor avant que de s'en être entièrement dégagées, & emportent leur dépouille qui tient encore à leur queue.

Le tems de l'apparition des mouches *éphémères* n'est pas toujours le même pour toutes les espèces de ces mouches. C'est vers la fête de la saint Jean qu'elles paroissent, dans des pays plus froids que le nôtre. A Paris on les voit vers la mi-Août, quelquefois plutôt, & d'autres fois plus tard. Sur le Rhin, la Meuse, &c. les *éphémères* commencent à voler environ deux heures avant le coucher du soleil. Sur la Seine & la Marne on n'en voit que dans le tems où le soleil est prêt à se coucher; elles ne viennent en grand nombre que lorsqu'il a disparu: alors il s'élève en l'air une prodigieuse multitude de ces insectes; ils volent si près les uns des autres, que l'on ne voit que des *éphémères* autour de soi, sur-tout si l'on tient une lumière. Elles s'y portent de toutes parts; elles décrivent des cercles tout-autour & en tout sens; elles se répandent par-tout en un instant; elles tombent comme les flocons de la neige la plus abondante, la surface de l'eau en est couverte; la terre en est jonchée sur les bords de la rivière, où elles s'amoncellent, & forment une couche d'une épaisseur considérable.

En 1738, le 19 Août, cette grande affluence d'*éphémères* ne dura sur la Marne à Charenton, que depuis neuf heures jusqu'à neuf heures & demie; leur nombre diminua peu-à-peu, & sur les dix heures on n'en appercevoit plus que quelques-unes qui voloient sur la rivière: on en avoit déjà vu le jour précédent. Le 20, ces insectes parurent en aussi grand nombre que le 19; le 21 il y en eut à peine

le tiers ; le 22 on en vit moins : mais quoiqu'il fût moins chaud que les jours précédens , & qu'il tombât de la pluie , elles parurent à la même heure. Les quatre ou cinq jours suivans il en vint encore , mais leur nombre diminuoit de jour en jour : les premières s'étoient montrées chaque jour entre huit heures & un quart & huit heures & demie. En 1739, les *éphémères* vinrent dès le 6 Août ; mais elles ne parurent que vers les neuf heures & demie , ou les neuf heures trois quarts. Il y en eut beaucoup moins cette année que la précédente. Les Pêcheurs regardent les *éphémères* comme une manne qui sert de nourriture aux poissons , & ils prétendent que cette manne ne tombe que pendant trois jours. En effet , ces insectes ne paroissent que pendant trois jours en grande abondance. La plupart se noyèrent dans la rivière , & les autres restèrent sur les bords presque sans mouvement , entassées les unes sur les autres , & moururent bientôt ; à peine s'en trouva-t-il qui véussent jusqu'au lever du soleil. Elles avoient plus de deux pouces de longueur , en y comprenant les filets de la queue. Les ailes étoient blanches lorsqu'elles ne se touchoient pas , & d'un blanc-fale ou rougeâtre lorsqu'elles étoient appliquées l'une sur l'autre. Les mâles ont un des filets de la queue plus court que les deux autres.

Dès que les femelles ont quitté leur dépouille , elles sont prêtes à pondre ; après avoir pris leur vol , elles déposent leurs œufs dans le premier endroit où elles se trouvent en tombant , ou en se posant soit sur la surface de l'eau , soit sur la terre. La ponte est faite en un moment , quoique le nombre des œufs soit très-grand. Ils étoient arrangés dans chaque femelle de façon qu'ils formoient deux grappes composées de grains qui se touchoient ; la longueur de chacune étoit de trois lignes & demie ou quatre lignes , & le diamètre d'environ une demi-ligne ou une ligne : il y avoit sept ou huit cents œufs dans les deux grappes. L'*éphémère* vole à fleur d'eau , & s'appuie sur l'eau par le moyen des filets de la queue ; lorsqu'elle pond , les grappes sortent de l'insecte toutes les deux à-la-fois , & tombent au fond de l'eau qui les dissout , de façon que les œufs se séparent & se dispersent sur le fond de la rivière. On ne fait pas combien de tems ils y restent avant que les vers en sortent : on ne fait pas bien non plus si les *éphémères* s'accouplent , ou si le mâle féconde les œufs après la ponte. *Mém. pour servir à l'histoire des Insectes, tome VI. Voy. INSECTE. (I)*

ÉPHEMERE, adj. (*Medecine.*) ce terme est grec , *εφεμερος*, composé de la préposition *ἐπί*, dans , & *ἡμέρα*, jour ; ainsi il est employé pour signifier ce qui se passe dans un jour , dans l'espace de 24 heures ; c'est aussi l'étymologie du mot *éphéméride*, qui a la même signification , & qui est quelquefois employé en Medecine au lieu de calendrier. *Voyez* EPHEMÉRIDES.

Éphémère est une épithete que les Medecins donnent à une sorte de fièvre , qui fait son cours dans l'espace d'un jour ; c'est celle que Galien appelle *εφεμερος πυρετος* , & les Latins *febris diaria* : quelques-uns ont improprement étendu la signification de *fièvre éphémère* à celle dont le cours est prolongé jusqu'au troisieme jour inclusivement , qu'il est plus convenable de ranger simplement parmi les fièvres continues non putrides. *Voyez* FIEVRE PUTRIDE.

La fièvre *éphémère* doit aussi être regardée comme continue , puisqu'il est de son caractère que l'agitation fébrile qui la constitue , étant commencée , ne cesse pas que la maladie ne soit terminée ; en sorte que dans l'espace de tems qu'elle dure , elle parcourt les quatre degrés que l'on observe dans toute sorte de fièvre ; savoir , le principe , l'accroissement , l'état , la déclinaison : mais celle-ci n'est pas une maladie aiguë , parce qu'elle n'est pas accompagnée

Tome V.

d'un grand changement , soit dans les parties solides , soit dans les fluides , & qu'elle ne produit pas par conséquent un grand dérangement dans les fonctions ; ainsi la fièvre *éphémère* proprement dite est distinguée de la *suete* ou *fièvre angloise* , qui est le nom que l'on donne à une sorte de fièvre qui a régné en Angleterre à différentes reprises , pendant les deux derniers siècles , dont le principal symptôme étoit une sueur si abondante , qu'elle faisoit périr la plupart de ceux qui en étoient attaqués en moins d'un jour , & quelquefois en peu d'heures ; celle-ci est de l'espece des fièvres malignes très-aiguës : si on lui donne le nom d'*éphémère* , on doit lui joindre l'épithete de *pestilentielle* (*voyez* SUETE ou SUEUR ANGLOISE , FIEVRE MALIGNE , PESTE). La fièvre *éphémère* differe de toute autre fièvre continue , par le peu de trouble qu'elle cause dans l'économie animale , & par sa courte durée : le défaut de retour la distingue des fièvres intermittentes.

Elle est le plus souvent causée par quelque abus des choses qu'on appelle dans les écoles *non-naturelles* , comme lorsque la personne qui en est affectée s'est exposée à l'ardeur du soleil , ou a fait un exercice violent , ou a trop bû ou trop mangé , ou qu'elle a fait des veilles excessives , ou s'est livrée à un trop grand travail d'esprit , à quelque accès de colere , &c. Quelqu'une de ces causes étant récentes & n'ayant pas vicié notablement la masse des humeurs , & n'y ayant produit qu'un épaississement , ou une raréfaction , ou une constriction des vaisseaux peu considérables ; le sang trouvant conséquemment un peu de résistance à parcourir les extrémités artérielles , il s'excite par la cause générale , qui détermine toutes les fièvres de quelque espece qu'elles soient , un mouvement fébrile , qui tend à faire cesser l'obstacle , à détruire le vice dominant ; & attendu qu'il n'est pas de nature à résister beaucoup , il cede bien-tôt , & la fièvre se termine.

Cette fièvre *éphémère* n'est point précédée par le dégoût des alimens , ni par la lassitude spontanée , ni par aucun frisson ou tout autre avant-coureur des fièvres de toute espece ; elle survient presque subitement sans aucun fâcheux symptôme , &c. il ne se fait aucun changement dans les urines , & elle finit souvent sans aucune évacuation sensible , & quelquefois par de fortes moiteurs ou des sueurs legeres sans mauvaise odeur , ou par quelque douce évacuation , par le vomissement ou par la voie des selles ; tel est le caractère constant de cette fièvre : cependant il n'est pas facile de la connoître dans son principe , & de s'assurer qu'elle n'est qu'*éphémère* , parce qu'il arrive souvent que les fièvres continues simples de plusieurs jours , & même les putrides , commencent de la même maniere & ne se montrent qu'imparfaitement , attendu que la matiere morbifique est d'abord trop tenace , ne se développe dans les premières voies ou dans le sang que peu-à-peu , & n'occasionne quelquefois , qu'après quelques jours , les symptômes qui caractérisent la maladie ; par conséquent les fièvres de cette espece en imposent souvent dans leur commencement , & paroissent être ou une fièvre *éphémère* , ou une fièvre continue simple. On est cependant fondé à regarder une fièvre commençante , comme étant de l'espece de ces dernières , lorsqu'elle est produite dans une personne qui étoit bien saine auparavant , par une cause leger ; lorsque les symptômes n'ont rien de violent , & que les évacuations critiques , s'il s'en fait de sensibles , suivent de près ; & enfin lorsque le pouls redevient naturel & absolument tranquille d'abord après la fin de la fièvre : toutes ces conditions étant réunies , on ne risque guere de se tromper dans le jugement que l'on porte sur la nature de la maladie.

La fièvre *éphémère* , telle qu'elle vient d'être dé-

E E e e ij

erite, n'est jamais accompagnée d'aucun danger : cependant le medecin doit prudemment attendre que la fièvre tende à sa fin, avant de dire son sentiment sur la nature de l'événement, puisqu'il peut être trompé dans la connoissance de la maladie, comme il a été dit ci-dessus ; & s'il y a le moindre soupçon de fièvre intermittente, il faut encore plus suspendre son jugement, pour ne pas compromettre sa réputation & l'honneur de l'art. M. Wanfwietem dit qu'il a vû des personnes qui étoient sujetes à avoir deux ou trois fois dans l'année un accès de fièvre *éphémère*, sans y donner occasion, mais vraisemblablement par un amas de bile, dont l'évacuation étant faite par un doux vomissement, tout mouvement & tout symptôme fébrile cessoient, ils recouroient la santé.

Il fuit de ce qui a été dit jusqu'ici de la fièvre *éphémère*, qu'elle peut être regardée comme salutaire, & que la curation en est facile : elle se dissipe même souvent sans aucun secours, & elle se termine promptement de sa nature, pourvû qu'elle n'en change pas par un mauvais traitement, & qu'on ne la fasse pas dégénérer en une autre espèce de fièvre de mauvaise qualité.

Il suffit donc, pour la cure de cette fièvre, que le malade s'abstienne absolument de manger, qu'il ne prenne, pour toute nourriture pendant vingt-quatre heures, que du bouillon de viande, très-léger, en petite quantité, & même qu'il se borne à boire beaucoup de tisane d'orge ou de petit-lait, pour délayer & détremper la masse des humeurs ; qu'il observe de se livrer au repos du corps & de l'esprit. La saignée est très-rarement employée dans cette espèce de fièvre, & ce n'est que dans le cas où les symptômes sont violens, où le malade se plaint beaucoup de douleur de tête ; mais alors il y a lieu de craindre que la fièvre ne devienne aiguë, & ne se termine pas aussi-tôt que la nature de l'*éphémère* le comporte : c'est ce dont on ne tarde pas à être instruit par la continuation de la fièvre & les nouveaux symptômes qui surviennent, ou par une sorte de cessation, qui annonce d'avance le retour de la fièvre par un accès prochain. Voyez FIEVRE CONTINUE, INTERMITTENTE. (d)

EPHEMEREUTE, f. m. (*Hist. anc.*) prêtre des Thérapeutes. Voyez THÉRAPEUTES.

ÉPHÉMÉRIDES, f. f. pl. (*Astronom.*) tables calculées par des astronomes, qui marquent l'état présent du ciel pour chaque jour. Voyez PLANETE, LIEU & TABLE.

C'est par ces tables qu'on détermine les éclipses, les conjonctions & les aspects des planètes, l'heure du lever & du coucher de la lune & du soleil pour chaque jour, les nouvelles & pleines lunes, &c. Nous avons des *éphémérides* de Képler, d'Argolus, de Mezzavacca, de la Hire & de plusieurs autres.

Feu M. Desplaces, grand calculateur, a publié depuis 1715, de dix ans en dix ans, des *éphémérides* célestes qu'il a poussées jusqu'en 1745. M. l'abbé de la Caille, de l'Académie des Sciences, & professeur de Mathématiques au collège Mazarin, en a donné la continuation depuis 1745, avec plusieurs additions, dont on peut voir le détail dans l'Histoire de l'Académie de 1743 : ces additions sont précédées d'une introduction qui en donne l'intelligence, & qui met tout lecteur médiocrement instruit en état de s'en servir.

On doit mettre au nombre des *éphémérides* l'ouvrage intitulé *connoissance des tems*, que l'académie des Sciences publie régulièrement tous les ans depuis le commencement de ce siècle. On doit mettre aussi de ce nombre l'ouvrage intitulé *état du ciel*, publié en 1754 & 1755 par M. Pingré, chanoine de sainte Geneviève, &c. Cet ouvrage est principa-

lement destiné aux navigateurs, & leur fera très-utile par le détail, l'exactitude & l'intelligence avec laquelle il est fait. Le volume de 1755 est fort supérieur au précédent, quoique celui-ci méritât déjà beaucoup d'estime. (O)

* ÉPHÉMÉRIES, f. f. pl. (*Hist. anc.*) Les prêtres des Juifs étoient distribués en *éphéméries* : il y en avoit huit, quatre des descendants d'Eleazar, quatre de ceux d'Ithamar. Cette division étoit celle de Moïse, selon quelques auteurs ; d'autres prétendent qu'il en avoit institué seize, auxquelles David en avoit ajouté huit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avoit sous ce roi vingt-quatre *éphéméries* de prêtres, seize de la postérité d'Eleazar, huit de celle d'Ithamar : chaque *éphémérie* vaquoit au service divin pendant une semaine. L'*éphémérie* étoit sous-divisée en six familles ou maisons, qui avoient chacune leur jour & leur rang, excepté le jour du sabbat, qui occupoit l'*éphémérie* entière. Un prêtre, pendant sa semaine de service, ne pouvoit coucher avec sa femme, boire du vin, ou se faire raser, &c. la famille ou maison de service ne buvoit point de vin, pas même pendant la nuit. Comme les prêtres étoient répandus dans toute la contrée, ceux dont la semaine approchoit se mettoient en chemin pour Jérusalem ; ils se faisoient raser en arrivant ; ils se baignoient ensuite : ceux qui demeuroient trop loin restoient chez eux, ou ils s'occupoient à lire l'écriture dans les synagogues, à prier, à jeûner : leur absence ne caufoit aucun trouble dans le service divin, parce qu'une *éphémérie* étoit souvent de plus de cinq mille hommes ; d'où l'on voit que sous David le temple étoit desservi par cent vingt mille hommes & davantage. Ceux qui se rendoient à Jérusalem entroient dans le temple le soir que leur service commençoit : lorsque l'holocauste du soir étoit offert, & que tout étoit disposé pour le service du lendemain, l'*éphémérie* en exercice sortoit & faisoit place à la suivante. Tout le corps des lévites étoit aussi divisé en *éphéméries*, & l'*éphémérie* en familles ou maisons : ces *éphéméries* faisoient le service divin dans le même ordre que les prêtres ; & dans les grandes solennités les six maisons des lévites étoient occupées ainsi que celles des prêtres.

* EPHEMERIUS, f. m. (*Hist. anc.*) C'est ainsi qu'on appelloit, dans l'église grecque, l'ecclésiastique qui veilloit à ce que les heures fussent chantées régulièrement, à ce que les jeunes choristes fussent leur chant, & que tout se fit en ordre.

On donnoit encore ce nom en quelques endroits à ceux qui assistoient les patriarches & les évêques, qui ne les quittoient ni le jour ni la nuit, & qui, témoins assidus de leurs mœurs & de leur conduite, pouvoient en répondre dans l'occasion.

EPHEMERUM, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleurs liliacées, composées de trois pétales & soutenues par un calice divisé en trois parties. Le pistil devient dans la suite un fruit oblong, qui est partagé en trois loges, & qui renferme des semences semblables à des grains de froment. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

EPHESE, (*Géogr. & Hist. anc.*) autrefois ville maritime de l'Asie mineure, nommée présentement *Ajasaloue* par les Turcs, auxquels elle appartient.

Cette ville jadis si célèbre, dit M. de Tournefort, le plus exact de tous les écrivains qui en ont parlé ; cette ville si fameuse par son temple, qui y attiroit des étrangers de toutes parts ; cette ville qui a produit tant d'hommes illustres & d'artistes célèbres, entr'autres, à ce qu'on croit, Parrhasius ; enfin cette ville qui se glorifioit d'être la métropole de toute l'Asie, n'est plus qu'un misérable village bâti de boue, parmi de vieux marbres cassés. Ce village encore n'est habité que par une trentaine de familles

grecques, qui certainement, comme M. Spon le remarque, ne font pas capables d'entendre les épîtres que S. Paul leur a écrites.

Nous avons peu de villes dont il reste autant de médailles; les unes nous apprennent qu'elle fut une fois néocore de Diane, & trois fois néocore des Césars; les autres, qu'elle fut bâtie à l'occasion d'un sanglier; la plupart représentent Diane, ou chasseresse, ou à plusieurs mammelles, ou parée de ses attributs.

L'origine de cette ville, ses anciens noms, & ceux de ses fondateurs, ne nous intéressent guère aujourd'hui; mais il n'est pas inutile de dire que pendant les guerres des Athéniens & des Lacédémoniens, *Ephèse* avoit la sagesse de vivre en bon accord avec les deux partis, & que le jour de la naissance d'Alexandre les devins de la cité se mirent à crier que le destructeur de l'Asie étoit venu au monde.

On n'oublie point que ce destructeur se rendit à *Ephèse* après la bataille du Granique, & qu'il y rétablit la démocratie; que la place fut prise par Lyfimachus, l'un de ses successeurs; qu'ensuite Antigonus eut l'adresse de s'en emparer, & qu'il y pillait les trésors de Polysperchon.

On ne fauroit encore oublier qu'Annibal vint s'aboucher à *Ephèse* avec Antiochus, pour y prendre ensemble des mesures contre les Romains; que ce fut dans cet endroit que se commit le massacre effroyable des mêmes Romains, par les ordres de Mithridate; & que Scipion, beau-père de Pompée, s'empara des trésors du temple, sans crainte & sans scrupule.

Personne n'ignore aussi quelle fut la magnificence des fêtes que Lucullus y donna; le voyage exprès d'Auguste, de Pompée & de Cicéron dans cette ville; sur-tout celui de Cicéron, qui mandoit à ses amis qu'il ne faisoit aucun pas dans la Grece sans y trouver de nouveaux sujets d'admiration.

Enfin l'on sait que Tibère, pendant son règne, fit rebâtir cette métropole, & qu'avant lui on y avoit dressé des temples à Jules-César & à la ville de Rome; tous ces événemens renouvellent les grandes idées qu'on a sucées dans sa jeunesse de l'histoire ancienne: mais rien n'est si consolant pour ceux qui sont chrétiens, que de suivre S. Paul & S. Jean à *Ephèse*, d'y voir ce premier fonder l'église d'*Ephèse*, & y établir Timothée pour évêque: il est vrai que cet établissement ne fut pas de longue durée; les persécutions succéderent, les Perses pillèrent cette ville dans le troisième siècle, & les Scythes ne l'épargnerent pas quelque tems après.

Enfin au bout d'un grand nombre de révolutions, *Ephèse* s'est vu tomber entre les mains de Mahomet I. & elle est restée depuis ce tems-là soumise à l'empire ottoman. Son port, au sujet duquel on avoit autrefois frappé tant de médailles, n'est à présent qu'une rade découverte que personne ne fréquente: tout son commerce a passé tant à Smyrne qu'à Scalanova. Plus de vestiges de cette ville & de son temple; l'église de S. Jean a été convertie en mosquée, & les blocs de marbre qui restoient des ruines d'*Ephèse*, ont été transportés à Constantinople pour servir à la construction des mosquées royales. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

EPHÈSE (*Temple d'*) *Hist. anc.* temple superbe à l'honneur de Diane, bâti près d'*Ephèse*, & qui a été plusieurs fois détruit & réédifié. Traçons-en succinctement l'histoire, dont la plupart des écrivains modernes ont confondu les faits.

Le premier temple que les Ephésiens dressèrent à l'honneur de Diane, n'étoit qu'une espèce de niche creusée dans le tronc d'un ormeau, où apparemment la figure de la déesse étoit placée. Ce n'est pas sans

doute de cet ouvrage qu'entend parler Pindare, lorsqu'il avance que les Amazones firent édifier le temple d'*Ephèse* dans le tems qu'elles faisoient la guerre à Thésée.

Le temple de Pindare n'étoit pas non plus cette merveille du monde, ce superbe édifice dont Chersiphron fut l'architecte, & qui fut construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie: Pline remarque que la première invention de mettre des colonnes sur un pié d'estal, & de les orner de chapiteaux & de vases, fut pratiquée dans ce temple.

Il avoit 425 piés de long sur 220 piés de large: on y voyoit 127 colonnes, dont les rois d'Asie avoient fait la dépense, & ces colonnes portoient chacune 60 piés de haut: il y en avoit trente-six couvertes de bas-reliefs, & parmi celles-ci il s'en trouvoit une de la main de Scopas. Les portes étoient de cyprès toujours luisant & poli; la charpente étoit de cedre, & la statue de Diane étoit d'or, si l'on en croit Xénophon. Les richesses & les ornemens de ce magnifique édifice étoient sans nombre: on le venoit voir de fort loin, & les étrangers tâchoient à l'envi d'en emporter des modèles.

Voilà le temple d'*Ephèse* ou de Diane, car c'est la même chose, qui fut brûlé par l'insensé Erostrate, le jour de la naissance d'Alexandre, l'an du monde 3648. Ce grand prince, comme on fait, fit dire aux Ephésiens, qu'il feroit volontiers la dépense de sa reconstruction, pourvu qu'on mît son nom sur le frontispice; mais ils répondirent avec beaucoup de sagesse, « qu'il ne convenoit pas à un dieu de dresser des temples à d'autres divinités ».

Avides de rebâtir eux-mêmes leur temple, si malheureusement consumé, ils en vendirent les colonnes, convertirent en argent tous les bijoux des dames de la ville, rassemblèrent des fonds de toutes parts, & employèrent toutes ces sommes à faire, s'il étoit possible, un édifice aussi magnifique que celui qui avoit péri par les flammes. Cheiromocrate en fut l'architecte: les plus fameux sculpteurs de Grece l'ornèrent de leurs ouvrages: l'autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Outre les bas-reliefs & les statues des plus grands maîtres, ce temple fut, selon les apparences, embelli des tableaux admirables de la main de Parrhasius & de plusieurs autres illustres artistes. Strabon en parle pour l'avoir vu du tems d'Auguste: ainsi le temple que Pline a décrit étoit le même que celui que Strabon avoit vu.

Nous avons plusieurs médailles, sur le revers desquelles il est représenté avec un frontispice, tantôt à deux colonnes, à quatre, à six, & même jusque à huit, aux têtes des empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, Marc-Aurèle, Lucius Verus, Septime Severe, Caracalla, Macrin, Eliogabale, Alexandre Severe, Maximin.

Néron, qui étoit né pour desoler le monde, en emporta les plus grandes richesses; les Scythes le dépouillèrent ensuite, & le brûlèrent en 263; les Goths en pillèrent les restes sous l'Empereur Galien: enfin il est vraisemblable qu'il fut entièrement démoli sous Constantin, en conséquence de l'édit par lequel il ordonna de renverser tous les temples du paganisme. Quoi qu'il en soit, ce dernier temple de Diane a disparu comme les autres, de manière qu'il ne reste autour de ses ruines que des débris de maisons, jadis bâties de briques, dans lesquelles logeoient peut-être les prêtres de Diane, ou les vierges prêtresses confiées à leurs soins. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

* EPHESIES, adj. pris subst. (*Hist. anc.*) fêtes qu'on célébroit à Ephèse en l'honneur de Diane. De toutes les circonstances de cette solennité, il ne nous en reste que celle-ci; c'est que les hommes s'en-

ivroient pieusement, & passaient la nuit à mettre la ville, & sur-tout les marchés, en tumulte.

* EPHESTIES, adj. pris subst. (*Myth.*) fêtes instituées en l'honneur de Vulcain, dans lesquelles trois jeunes garçons se disputoient le prix de la course : ce prix étoit accordé à celui qui atteignoit le premier le but, sans que le flambeau allumé qu'il portoit à la main s'éteignît.

* EPHESTRIDE. Voyez CHLAMIDE ; c'est la même chose, selon Artemidore.

* EPHESTRIES, adj. pris subst. (*Myth.*) fêtes que l'on célébroit à Thebes en l'honneur de Tyréas. On habilloit la statue du devin en femme ; & après qu'on l'avoit bien promenée sous ce vêtement, on la deshabilloit, & on lui mettoit un habit d'homme ; c'est ce qui est désigné par le mot *éphestrie*, qui signifie une sorte de vêtement.

EPHETE, s. m. (*Hist. anc.*) magistrat chez les Athéniens, dont le nombre varia de même que le district. Voyez M. Samuel Petit, dans ses *commentaires latins sur les lois d'Athènes*, liv. VIII. ouvrage plein de savoir.

Le roi Démophon créa les *éphètes*, pour connoître seulement des meurtres ; ensuite Dracon étendit leur pouvoir & leur nombre pour en former un tribunal suprême, tant criminel que civil. Il le composa de cinquante-un juges, tirés de ce que la république d'Athènes avoit de meilleur dans son sein : il falloit, pour y être admis, avoir, outre l'âge de 50 ans, de la naissance, une fortune au-dessus de la médiocre, & sur toutes choses une vertu épurée, trois qualités si rarement réunies. On appelloit à cet auguste tribunal des décisions de tous les autres, & il jugeoit de toutes les affaires en dernier ressort. Mais il arriva que l'Aréopage, humilié par Dracon, reprit sous Solon toute sa splendeur, & anéantit celle des *éphètes* : cependant ce célèbre Aréopage lui-même, après s'être attiré pendant quelque tems le respect des peuples, vit à son tour ses beaux jours s'évanouir, & tout son lustre se ternir par les vices & la corruption. Article de M. le Chevalier DE JAVCOURT.

EPHIALTES, COCHEMAR, INCUBE, sorte de maladie. Voyez INCUBE.

EPHOD, s. m. (*Histoire sacrée.*) ornement sacerdotal en usage chez les Juifs. C'étoit une espece de tunique fort riche, à l'usage du grand-prêtre ; mais il y en avoit de plus simples pour les ministres inférieurs.

Ce mot est hébreu, & il vient de *aphael*, qui signifie *habiller*. Les commentateurs & les interpretes sont fort partagés sur la forme de l'*éphod* ; voici ce que dit Joseph de celui du grand-prêtre : « L'*éphod* étoit une espece de tunique raccourcie, & il avoit des manches : il étoit tissu, teint de diverses couleurs & mêlé d'or, & laissoit sur l'estomac une ouverture de quatre doigts en carré, qui étoit couverte du rational. Deux sardoines enchâssées dans de l'or, & attachées sur les deux épaules, servoient comme d'agrafes pour fermer l'*éphod* : les noms des douze fils de Jacob étoient gravés sur ces sardoines en lettres hébraïques ; savoir, sur celle de l'épaule droite les noms des six plus âgés, & ceux des six puînés sur celle de l'épaule gauche ». Philon le compare à une cuirasse, & S. Jérôme dit que c'étoit une espece de tunique semblable aux habits appelés *caracalle* ; d'autres prétendent qu'il n'avoit point de manches, & que par derrière il descendoit jusqu'aux talons.

Il y avoit deux sortes d'*éphod* ; l'un étoit commun à tous ceux qui servoient au temple, & étoit fait seulement de lin ; c'est celui dont il est fait mention au premier livre des rois : l'autre fait d'or, d'hia-

cynthe, de pourpre, de cramoisi & de fin lin retors, étoit uniquement à l'usage du grand-prêtre, qui ne pouvoit faire aucune des fonctions attachées à sa dignité, sans être revêtu de cet ornement. On voit dans le II. livre des Rois, chap. vj. vers. 14, que David marchoit devant l'arche revêtu d'un *éphod* de lin ; d'où quelques auteurs ont conclu que l'*éphod* étoit aussi un habillement des rois dans les cérémonies solennelles.

On trouve dans le livre des Juges, chap. viij. vers. 26, que Gédéon, des dépouilles des Madianites, fit faire un *éphod* magnifique qu'il déposa à Ephraïm, lieu de sa résidence ; que les enfans d'Israël en abusèrent jusqu'à le faire servir d'ornement aux prêtres des idoles, & que ce fut la cause de la ruine de Gédéon & de toute sa maison. Les sentimens sont partagés sur cet *éphod* : les uns veulent que Gédéon ne l'ait fait faire que pour être toujours en état de recevoir, même chez lui, les ordres de Dieu par l'organe du grand-prêtre ; ce qui n'étoit pas défendu par la loi : d'autres prétendent que cet *éphod* n'avoit rien de sacré, mais que c'étoit un vêtement de distinction dont Gédéon, en qualité de juge & de premier magistrat de la nation, avoit dessein de se servir dans les assemblées & les cérémonies publiques. Ses descendans n'eurent pas les mêmes idées : ils en abusèrent par des pratiques idolâtres ; car l'*éphod* n'étoit pas inconnu parmi les payens. Il paroît par Isaïe qu'on revêtoit les faux-dieux d'*éphods*, peut-être lorsqu'on vouloit consulter leurs oracles. (G)

EPHORE, s. m. (*Hist. anc.*) magistrat de Lacédémone. Ce mot vient de *ἐφορᾶν*, veiller, formé de la préposition *ἐπὶ*, sur, & du verbe *ὀρᾶν*, voir : *ἐφορᾶς* signifie donc proprement un surveillant, un inspecteur ; aussi les *éphores* étoient les inspecteurs de toute la république ; ils parvenoient à cette dignité par la nomination du peuple, mais leur charge ne duroit qu'un an.

Ils étoient au nombre de cinq, & quelques-uns ont écrit que les Romains réglèrent sur les *éphores* de Sparte, l'autorité des tribuns du peuple. Xénophon représente leur pouvoir en peu de mots ; ils abolissoient la puissance des autres magistrats ; pouvoient appeler chacun d'eux en justice, les mettre en prison si bon leur sembloit, & leur faire rendre compte de leurs mœurs & de leurs actions.

Ils eurent l'administration des deniers de l'état, lorsque pour le malheur de la république, Lyfander y apporta les trésors qu'il avoit tirés de ses conquêtes. On avoit bâti près de la salle où ils rendoient leurs jugemens, une chapelle dédiée à la Peur, pour montrer qu'il falloit les craindre & les respecter à l'égal des rois. En effet, leur pouvoir s'étendoit d'un côté à tout ce qui concernoit la religion ; de l'autre, ils présidoient aux jeux publics, avoient inspection sur tous les magistrats, & prononçoient sur des tribunaux qu'Elie nomme des thrones : enfin ils étoient si absolus, qu'Aristote compare leur gouvernement à la tyrannie, c'est-à-dire à la royauté. Ils ne contrebaloient pas seulement l'autorité du sénat ; mais ils faisoient à Sparte ce que les rois pouvoient faire ailleurs, régloient les délibérations du peuple, les déclarations de guerre, les traités de paix, l'emploi des troupes, les alliances étrangères, & les récompenses, aussi bien que les châtimens.

Les armées des Lacédémoniens prenoient leur nom du principal des cinq *éphores*, comme celles des Athéniens le prenoient de leur premier archonte. L'élection des *éphores* se faisoit vers le solstice d'hiver, & c'étoit alors que commençoit l'année des Spartiates.

Hérodote & Xénophon attribuent leur institution à Lycurgue, qui imagina ce moyen pour maintenir la juste balance d'autorité dans le gouvernement.

Suivant Plutarque, la création de cette suprême magistrature est due à Théopompe, roi de Sparte. Ce prince, dit cet historien, trouvant lui-même la puissance des rois & du sénat trop considérable, y opposa pour frein l'autorité des *éphores*, environ 130 ans après Lycurgue. Il ajoute, que la femme de Théopompe lui reprochant que par cet établissement il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue; Théopompe lui répondit admirablement: « Au contraire, je la leur laisserai plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable ». Ce qui est certain, c'est que cet établissement contribua long-tems à maintenir la royauté & le sénat, dans les justes bornes de la douceur & de la modération.

Ces bornes sont nécessaires au maintien de toute aristocratie; mais sur-tout dans l'aristocratie de Lacédémone, à la tête de laquelle se trouvoient deux rois qui étoient comme les chefs du sénat, on avoit besoin de moyens efficaces pour que les sénateurs rendissent justice au peuple. Il falloit donc qu'il y eût des tribuns, des magistrats, qui parlassent pour ce peuple, & qui pussent dans certaines circonstances mortifier l'orgueil de la domination; il falloit sapper les lois qui favorisent les distinctions que la vanité met entre les familles, sous prétexte qu'elles sont plus nobles ou plus anciennes: distinctions qu'on doit mettre au rang des petitesse des particuliers. Mais d'un autre côté, comme la nature du peuple est d'agir par passion, il falloit des gens qui pussent le modérer & le réprimer; il falloit par conséquent la subordination extrême des citoyens aux magistrats qu'ils avoient une fois nommés. Voilà ce qu'opéra l'institution des *éphores*, propre à conserver une heureuse harmonie dans tous les ordres de l'état. On voit dans l'histoire de Lacédémone comment, pour le bien de la république, ils furent, dans plusieurs conjonctures, mortifier les foiblesses des rois, celles des grands, & celles du peuple.

Elien nous raconte aussi des traits de leur sagesse: dans la chaleur des factions quelques Clazoméniens ayant un jour répandu de l'ordure sur les sièges des *éphores*, ces magistrats se contenterent pour les punir de faire publier par toute la ville de Sparte, que de telles sottises seroient permises aux Clazoméniens.

L'unique remède qu'on trouva pour détruire leur pouvoir, fut de tâcher de les brouiller les uns avec les autres, & cela réussit quelquefois. Pausanias, par exemple, pratiqua adroitement ce stratagème, lorsque jaloux des victoires de Lyfander, il gagna trois des *éphores* pour se faire donner la commission de continuer la guerre aux Athéniens. Mais le roi Cléomène III. du nom prit un parti plus infame; il excita des troubles dans sa patrie, fit égorger les *éphores*, partagea les terres, donna l'abolition des dettes, & le droit de bourgeoisie aux étrangers, comme Agis l'avoit proposé. Cependant il paroît par des passages de Polybe, de Joseph, & de Philostrate, que les *éphores* furent rétablis après la mort de Cléomène; les Spartiates ne connoissant aucun inconvénient comparable aux avantages d'une magistrature faite pour empêcher que ni l'autorité royale & aristocratique ne penchassent vers la dureté & la tyrannie, ni la liberté populaire vers la licence & la révolte. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* EPHYDRIADES, f. f. pl. (*Myth.*) nymphes qu'on appelle quelquefois aussi *Hydriades*. Elles préfédoient aux eaux, comme l'indique assez clairement leur nom qu'on a fait du mot grec, *eau*, *ὕδωρ*.

EPI, f. m. (*Bot.*) c'est dans une plante l'endroit où se forme le fruit ou la fleur, quand elle est montée. Il y a beaucoup de plantes à *épi*.

EPI D'EAU, *potamogeton*, (*Hist. nat. bot.*) genre

de plante à fleur faite en forme de croix, composée de quatre pétales sans calice. Le pistil produit quatre semences, qui sont ordinairement oblongues & rassemblées en groupe. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

EPI DE LA VIERGE, *spica Virginis*, (*Astronom.*) est une étoile de la première grandeur, qui est dans la constellation de la Vierge. Voyez VIERGE.

On trouvera aux mots ASCENSION, DÉCLINATION, LONGITUDE, LATITUDE, &c. la position de cette étoile. (O)

EPIS, (*Hydraul.*) sont les bouts ou extrémités d'une digue construite en maçonnerie, ou avec des coffres de charpente remplis de pierres. (K)

EPIS DE FASCINAGE, (*Hydraul.*) sont des extrémités d'une digue, construite d'un tissu de fascinage piqueté, tuné, & garni d'une couche de gravier; on les place sur les bords d'une rivière, pour contraindre le courant d'aller d'un certain côté pour soutenir les eaux, & pour empêcher les dégradations des rivières. (K)

EPI ou MOLLETTE, termes synonymes, (*Man. & Maréch.*) L'*épi* est, selon quelques personnes, un assemblage de poils frisés, qui placés sur un poil couché & abattu, forme une marque approchante de la figure d'un *épi* de blé. Je préférerois l'idée de ceux qui ne l'envisagent que comme un retour ou un rebroussement du poil, provenant de la configuration des pores.

On peut diviser les *épis* en ordinaires & en extraordinaires.

Les *épis ordinaires* seront ceux qui se trouvent indistinctement & indifféremment sur tous les chevaux; tandis que nous entendons par *épis extraordinaires*, ceux qui ne se rencontrent que sur quelques-uns d'eux.

Il n'est pas étonnant que dans des tems de ténèbres & d'obscurité, la superstition ait pu ériger en maximes tout ce qu'elle suggère ordinairement à des esprits foibles & crédules; mais il est singulier que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on puisse croire encore que les *épis* placés aux endroits que le cheval peut voir en pliant le cou, doivent dépriser l'animal, & sont incontestablement d'un très-finistre présage. On ne peut persévérer dans de semblables erreurs, qu'autant que l'on persévère dans son ignorance, & peut-être cette preuve n'est-elle pas la seule de notre constance à fuir toute lumière. (e)

EPI, en termes de Boutonnier, c'est un ornement de bouillon d'or ou d'argent, formant deux rangs séparés & plusieurs de travers, parfaitement vis-à-vis l'un de l'autre. Chacun de ces derniers est plus élevé à son extrémité extérieure, qu'à celle qui aboutit à la rainure, & ils semblent monter le long d'elle comme la maille monte le long de la tige d'un *épi* de blé: ressemblance qui a donné le nom d'*épi* à cet ornement.

EPIALE, adj. (*Med.*) on donne cette épithète à une fièvre quotidienne continue, dans laquelle on a une chaleur répandue par tout le corps, & en même tems des frissons vagues & irréguliers. Voyez l'article FIEVRE.

EPIAN, f. m. terme de Voyageurs, nom que les naturels de l'île de Saint-Domingue donnent à cette maladie chez eux endémique, qui parut pour la première fois l'an 1494 en Europe, où elle fut appelée par les François le *mal de Naples*, & par les Italiens le *mal françois*, les uns & les autres ignorant son origine mexiquaine. Tout le monde connoît aujourd'hui l'*épi* sous le terme générique de *maladie vénérienne*, ou sous celui de *vérole*. Voyez VÉROLE. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPIBATERION, f. m. (*Belles-Lettres*) mot purement grec, qui signifie une espèce de composition poé-

ique, en usage parmi les anciens Grecs. Lorsqu'une personne distinguée revenoit chez soi après une longue absence, il assembloit ses concitoyens un certain jour, & leur faisoit un discours où récitoit une piece de vers, dans laquelle il rendoit grâces aux dieux de son heureux retour, & qu'il terminoit par un compliment à ses compatriotes. *Diction. de Trév. & Chambers.* (G)

* EPIBDA, (*Hist. anc. & Myth.*) on entend par ce terme, ou le second jour des apaturies, ou en général le lendemain d'une fête, ou le second jour des noces. *Voyez* APATURIE, NOCE, &c.

EPICEDION, f. m. (*Belles-Lettres.*) mot qui dans la poésie grecque & latine, signifie un poëme ou une piece de vers sur la mort de quelqu'un.

Chez les anciens, aux obsèques des personnes de marque, on prononçoit ordinairement trois sortes de discours: celui qu'on récitoit au bûcher s'appelloit *nenia*: celui qu'on gravoit sur le tombeau, *épi-raphe*: & celui qu'on prononçoit dans la cérémonie des funérailles, le corps présent & posé sur un lit de parade, s'appelloit *épicedion*. C'est ce que nous appelons *oraison funebre*. *Voyez* ORAISON FUNEBRE. (G)

EPICENE, adj. terme de Grammaire, ἐπινομος, *super communis*, au-dessus du commun. Les noms *épiciens* sont des noms d'espece, qui sous un même genre se disent également du mâle ou de la femelle. C'est ainsi que nous disons, un rat, une linotte, un corbeau, une corneille, une souris, &c. soit que nous parlions du mâle ou de la femelle. Nous disons, un coq, une poule; parce que la conformation extérieure de ces animaux nous fait connoître aisément celui qui est le mâle & celui qui est la femelle: ainsi nous donnons un nom particulier à l'un, & un nom différent à l'autre. Mais à l'égard des animaux qui ne nous sont pas assez familiers, ou dont la conformation ne nous indique pas plus le mâle que la femelle, nous leur donnons un nom que nous faisons arbitrairement ou masculin, ou féminin; & quand ce nom a une fois l'un ou l'autre de ces deux genres, ce nom, s'il est masculin, se dit également de la femelle, & s'il est féminin, il ne se dit pas moins du mâle, une carpe vivée: ainsi l'*épiciene* masculin garde toujours l'article masculin, & l'*épiciene* féminin garde l'article féminin, même quand on parle du mâle. Il n'en est pas de même du nom commun, sur-tout en latin: on dit *hic civis* quand on parle d'un citoyen, & *hæc civis* si l'on parle d'une citoyenne, *hic parens*, le pere, *hæc parens*, la mere, *hic conjux*, le mari, *hæc conjux*, la femme. *Voyez* la liste des noms latins *épiciens*, dans la méthode latine de P. R. au traité des genres. (F)

EPICERASTIQUE, f. m. (*Pharm.*) ἐπιεραστικόν, de ἐπάσσειν, mêler, tempérer: remède externe ou interne, qui corrige, émousse, tempère l'acrimonie des humeurs, & apaise la sensation incommode qu'elle cause.

On met communément dans ce nombre les racines émollientes; comme celles de guimauve, de mauve, & de réglisse; les feuilles de mauve, de néphar, de grande joubarbe, de pourpier, & de laitue; les semences de jusquiame blanche, de laitue, de pavot blanc, & de rue: parmi les fruits, les jujubes, les raisins, les pommes, les sebestes, les amandes douces, & les pignons; parmi les suc & les liqueurs, le lait d'amande, l'eau d'orge, les bouillons gras, le lait du laiteron, la creme de décoction d'orge, le suc des feuilles de morelle, de sureau, &c. parmi les parties des animaux, le lait, le petit-lait, la tête & les piés de veau, & les bouillons qu'on en prépare; parmi les mucilages, ceux qui sont faits avec les semences de psyllium, de coings, de lin, &c. parmi les huiles, celles d'olive, de behen, d'a-

mandes douces, les huiles exprimées des graines de calebasse, de jusquiame blanche, de pavot blanc, &c. parmi les onguens, l'onguent rosat, l'onguent blanc camphré, &c. parmi les sirops, ceux de violettes, de poimmes, de guimauve, de fernel, de réglisse, de jujubes, de pavot, de pourpier, &c. parmi les préparations officinales, la pulpe de casse, les juleps adoucissans, le miel violat, &c.

Mais quelque vraie que soit cette liste, elle est informe & fautive; parce que dans la bonne théorie le véritable *épicerastique* sera toujours celui qui pourra tempérer, corriger l'acrimonie particulière dominante. Par cette raison, tantôt les acides, tantôt les alkalis pourront être rangés dans la classe des *épicerastiques* internes, puisqu'ils seront propres à produire l'effet qu'on desire, suivant la nature des humeurs morbifiques, qu'il s'agira d'adoucir, de tempérer, de corriger. C'est un point qu'il faut sans cesse avoir devant les yeux dans le traitement des maladies, que de varier les remèdes suivant les causes, & c'est ce que l'empirisme ne comprendra jamais. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPICES, f. f. pl. (*Comm.*) On donne ce nom en général à toutes les drogues orientales & aromatiques, telles que le gérofle, le poivre, le gingembre, &c. dont nos Epiciers font le commerce.

EPICES, (*Fines*) *Pharm.* c'est, suivant M. Pomet, un mélange de poivre noir, de gérofle, de muscade, de gingembre, d'anis verd, & de coriandre, en proportion convenable. Prenez, par exemple, gingembre choisi, douze livres & demie; gérofle, muscade, de chaque une livre & demie; semences d'anis, coriandre, quantité proportionnée: mêlez & les pulvériser assez subtilement, puis les gardez dans une boîte bien bouchée.

Ces fines épices ne sont employées que pour les ragoûts; mais elles pourroient être, si l'on vouloit, d'un grand usage dans la Médecine, d'autant que c'est une poudre aromatique qui est stomachique, carminative, céphalique, expectorante, antiputride. On peut s'en servir pour fortifier le cerveau, pour atténuer les humeurs visqueuses, pour faire éternuer. *James & Chambers.*

EPICES, (*Jurisprud.*) sont des droits en argent que les juges de plusieurs tribunaux sont autorisés à recevoir des parties pour la visite des procès par écrit.

Ces sortes de rétributions sont appelées en Droit *sportula* ou *species*, qui signifioit toutes sortes de fruits en général, & singulièrement les aromates; d'où l'on a fait en françois *épices*, terme qui comprenoit autrefois toutes sortes de confitures, parce qu'avant la découverte des Indes, & que l'on eût l'usage du sucre, on faisoit confire les fruits avec des aromates; on faisoit aux juges des présens de ces sortes de fruits, ce qui leur fit donner le nom d'*épices*.

L'origine des *épices*, même en argent, remonte jusqu'aux Grecs.

Homere, *Iliade*, VI. dans la description qu'il fait du jugement qui étoit figuré sur le bouclier d'Achille, rapporte qu'il y avoit deux talens d'or posés au milieu des juges, pour donner à celui qui opineroit le mieux. Ces deux talens étoient, il est vrai alors, de peu de valeur; car Budée, en son IV^e. liv. de *asse*, en parlant de *talento homerico*, prouve par un autre passage du XXIV^e. de l'*Iliade*, que ces deux talens d'or étoient estimés moins qu'un chauderon d'airain.

Plutarque, en la vie de Periclès, fait mention l'un usage qui a encore plus de rapport avec les *épices*; il dit que Periclès fut le premier qui attribua aux juges d'Athenes des salaires appelées *prytanées*, parce qu'ils se prenoient sur les deniers que les plaideurs consignoient à l'entrée du procès dans la *prytanée*, qui

tanée, qui étoit un lieu public destiné à rendre la justice. Cette consignation étoit du dixième, mais tout n'étoit pas pour les juges : on prenoit aussi sur ces deniers le salaire des sergens ; celui du juge étoit appelé *τὸ δμασμόν*.

A Rome, tous les magistrats & autres officiers avoient des gages sur le fisc, & faisoient serment de ne rien exiger des particuliers. Il étoit cependant permis aux gouverneurs de recevoir de petits présens appelés *xenia*, mais cela étoit limité à des choses propres à manger ou boire dans trois jours. Dans la suite, Constantin abolit cet usage, & défendit à tous ministres de justice d'exiger ni même de recevoir aucuns présens, quelque legers qu'ils fussent ; mais Tribonien, qui étoit lui-même dans l'usage d'en recevoir, ne voulut pas inférer cette loi dans le code de Justinien.

L'empereur lui-même se relâcha de cette sévérité par rapport aux juges d'un ordre inférieur ; il permit, par sa *novelle xv. chap. vj.* aux défenseurs des cités de prendre, au lieu de gages, quatre écus pour chaque sentence définitive ; & en la *novelle lxxxij. chap. xix.* il assigne aux juges pedanées quatre écus pour chaque procès, à prendre sur les parties, outre deux marcs d'or de gages qu'ils avoient sur le public.

Ces *épices* étoient appelées *sportulæ*, de même que le salaire des appariteurs & autres ministres inférieurs de la juridiction, ce qui venoit de *sporta*, qui étoit une petite corbeille où l'on recueilloit les petits présens que les grands avoient coutume de distribuer à ceux qui leur faisoient la cour.

Par les dernières constitutions grecques, la taxe des *épices* se faisoit en égard à la somme dont il s'agissoit ; comme de cent écus d'or on prenoit un demi-écu, & ainsi des autres sommes à proportion, suivant que le remarque Théophile, *S. tripl. instit. de action.*

On appelloit aussi les *épices* des juges *pulveratica*, comme on lit dans Cassiodore, *lib. XII. variar.* où il dit, *pulveratica olim iudicibus præstabantur* ; *pulveraticum* étoit le prix & la récompense du travail, & avoit été ainsi appelé, en faisant allusion à cette poussière dont les luteurs avoient coutume de se couvrir mutuellement lorsqu'ils alloient au combat, afin d'avoir plus de prise sur leur antagoniste.

Quelques-uns ont crû qu'anciennement en France les juges ne prenoient point d'*épices* ; cependant, outre qu'il est probable que l'on y suivit d'abord le même usage que les Romains y avoient établi, on voit dans les lois des Visigoths, *liv. I. tit. ij. ch. xxv.* qui étoient observées dans toute l'Aquitaine, qu'il étoit permis au rapporteur de prendre un vingtième, *vigesimum solidum pro labore & iudicatâ causâ ac legitime deliberatâ*. Il est vrai que le concile de Verneuil tenu l'an 884 au sujet de la discipline ecclésiastique, défendit à tous juges ecclésiastiques ou laïques de recevoir des *épices*, *ut nec christus, nec abbas, nec ullus laicus pro iustitiâ faciendâ sportulas accipiat*.

Mais il paroît que cela ne fut pas toujours observé ; en effet, dès le tems de S. Louis, il y avoit certaines amendes applicables au profit du juge, & qui dans ce cas tenoient lieu d'*épices*. On voit, par exemple, dans l'ordonnance que ce prince fit en 1254, que celui qui louoit une maison à quelque ribaude, étoit tenu de payer au bailli du lieu, ou au prévôt ou au juge, une somme égale au loyer d'une année.

Ce même prince, en abolissant une mauvaise coutume qui avoit été long-tems observée dans quelques tribunaux, par rapport aux dépens judiciaires & aux peines que devoient supporter ceux qui succomboient, ordonne qu'au commencement du procès les parties donneront des gages de la valeur du

dixième de ce qui fait l'objet du procès ; que ces gages seront rendus aux parties, & que dans tout le cours du procès on ne levera rien pour les dépens, mais qu'à la fin du procès celui qui succombera, payera à la cour la dixième partie de ce à quoi il sera condamné, ou l'estimation ; que si les deux parties succombent chacune en quelque chef, chacune payera à proportion des chefs auxquels elle aura succombé ; que ceux qui ne pourront pas trouver des gages, donneront caution, &c.

Ce dixième de l'objet du procès, que l'on appelloit *decima litium*, servoit à payer les dépens dans lesquels sont compris les droits des juges. Il étoit alors d'usage dans les tribunaux laïcs que le juge, sous prétexte de fournir au salaire de ses assesseurs, exigeoit des parties ce dixième, ou quelque autre portion, avec les dépenses de bouche qu'ils avoient faites, ce qui fut défendu aux juges d'église par Innocent III. suivant le *chap. x.* aux décrétales de *vita & honestate clericorum*, excepté lorsque le juge est obligé d'aller aux champs & hors de sa maison ; le chapitre *cum ab omni*, & le chapitre *statutum*, veulent en ce cas que le juge soit défrayé.

Il n'étoit pas non plus alors d'usage en cour d'église de condamner aux dépens : mais en cour laïe il y avoit trois ou quatre cas où l'on y condamnoit, comme il paroît par le *chap. xcij.* des établissemens de S. Louis en 1270, & ce même chapitre fait mention que la justice prenoit un droit pour elle.

Les privilèges accordés à la ville d'Aiguesmortes par le roi Jean, au mois de Février 1350, portent que dans cette ville les juges ne prendroient rien pour les actes de tutelle, curatelle, émancipation, adoption, ni pour la confection des testamens & ordonnances qu'ils donneroient ; qu'ils ne pourroient dans aucune affaire faire saisir les effets des parties pour sûreté des frais, mais que quand l'affaire seroit finie, celui qui auroit été condamné payeroit deux sous pour livre de la valeur de la chose si c'étoit un meuble ou de l'argent ; que si c'étoit un immeuble, il payeroit le vingtième en argent de sa valeur, suivant l'estimation ; que si celui qui avoit perdu son procès, ne pouvoit en même tems satisfaire à ce qu'il devoit à sa partie & aux juges, la partie seroit payée par préférence.

Il y eut depuis quelques ordonnances qui défendirent aux juges, même laïcs, de rien recevoir des parties ; notamment celle de 1302, rapportée dans l'ancien style du parlement, en ces termes : *Præfati officarii nostri nihil penitus exigant subiectis nostris*.

Mais l'ordonnance de Philippe de Valois, du 1^{er} Mars 1344, permit aux commissaires députés du parlement, pour la taxe des dépens, ou pour l'audition des témoins, de prendre chacun dix sous parisis par jour, outre les gages du roi.

D'un autre côté, l'usage s'introduisit que la partie qui avoit gagné son procès, en venant remercier ses juges, leur présentoit quelques boîtes de confitures seches ou de dragées, que l'on appelloit alors *épices*. Ce qui étoit d'abord purement volontaire passa en coutume, fut regardé comme un droit, & devint de nécessité. Ces *épices* furent ensuite converties en argent : on en trouve deux exemples fort anciens avant même que les *épices* entraissent en taxe : l'un est du 12 Mars 1369 ; le sire de Tournon par licence de la cour sur sa requête donna vingt francs d'or pour les *épices* de son procès jugé, laquelle somme fut partagée entre les deux rapporteurs : l'autre est que le 4 Juillet 1371, un conseiller de la cour, rapporteur d'un procès, eût après le jugement de chacune des parties six francs.

Mais les juges ne pouvoient encore recevoir des *épices* ou présens des parties qu'en vertu d'une permission spéciale, & les *épices* n'étoient pas encore toujours

converties en argent. En effet, Charles VI. par des lettres du 17 Mars 1395, pour certaines causes & considérations, permit à Guillaume de Sens, Pierre Boschet, Henri de Marle, & Ymbert de Boify, présidens au parlement, & à quelques conseillers de cette cour, que chacun d'eux pût *sans aucune offense* prendre une certaine quantité de queues de vin à eux données par la reine de Jérusalem & de Sicile, tante du roi.

Papon, en ses *arrêts*, tit. des *épices*, rapporte un arrêt du 7 Mai 1384, qu'il dit avoir jugé qu'en taxant les dépens de la cause principale, on devoit taxer aussi les *épices* de l'arrêt.

Cependant du Luc, liv. V. de ses *arrêts*, tit. v. art. 1. en rapporte un postérieur du 17 Mars 1403, par lequel il fut décidé que les *épices*, qu'il appelle *tragemata*, n'entroient point en taxe, lorsqu'on en accordoit aux rapporteurs.

Il rapporte encore un autre arrêt de la même année, qui énonce que dans les affaires importantes & pour des gens de qualité, on permettoit aux rapporteurs de recevoir deux ou trois boîtes de dragées; mais l'arrêt défend aux procureurs de rien exiger de leurs parties sous ombre d'*épices*.

Ces boîtes de dragées se donnoient d'abord avant le jugement pour en accélérer l'expédition: les juges regarderent ensuite cela comme un droit, tellement que dans quelques anciens registres du parlement on lit en marge, *non deliberetur donec solvantur species*; mais comme on reconnut l'abus de cet usage, il fut ordonné par un arrêt de 1437, rapporté par du Luc, liv. IV. tit. v. art. 10. qu'on ne payeroit point les *épices* au rapporteur, & qu'on ne lui distribueroit point d'autre procès qu'il n'eût expédié celui dont il étoit chargé. Il appelle en cet endroit les *épices dicaistica*, ce qui feroit croire qu'elles étoient alors converties en argent.

On se plaignit aux états de Tours, tenus en 1483, que la vénalité des offices induisoit les officiers à exiger de grandes & excessives *épices*, ce qui étoit d'autant plus criant qu'elle ne passoit point encore en taxe; cependant l'usage en fut continué, tellement que par un arrêt du 30 Novembre 1494, il fut décidé que les *épices* des procès jugés, sur lesquels les parties avoient transigé, devoient être payées par les parties & non par le roi; & ce ne fut que par un règlement du 18 Mai 1502 qu'il fut ordonné qu'elles entrent en taxe.

L'ordonnance de Rouffillon, art. 31, & celle de Moulins, art. 14, défendirent aux juges présidiaux, & autres juges inférieurs, de prendre des *épices*, excepté pour le rapporteur.

La chambre des comptes fut autorisée à en prendre par des lettres patentes du 11 Décembre 1581, registrées en ladite chambre le 24 Mars 1582.

Il y a cependant encore plusieurs tribunaux où l'on ne prend point d'*épices*, tels que le conseil du roi, les conseils de guerre.

Les *épices* ne sont point accordées pour le jugement, mais pour la visite du procès.

L'édit du mois d'Août 1669 contient un règlement général pour les *épices* & vacations.

Il ordonne que par provision, & en attendant que S. M. se trouve en état d'augmenter les gages des officiers de judicature, pour leur donner moyen de rendre la justice gratuitement, les juges, même les cours, ne puissent prendre d'autres *épices* que celles qui auront été taxées par celui qui aura présidé, sans qu'aucun puisse prendre ni recevoir de plus grands droits, sous prétexte d'extraits, de *sciendum*, ou d'arrêts; ce qui est conforme à ce qui avoit déjà été ordonné par l'art. 127 de l'ordonnance de Blois, qui veut que la taxe en soit faite sur les extraits des rapporteurs qu'ils auront faits eux-mêmes, & que l'on y use de modération.

Celui qui a présidé, doit écrire de sa main au bas de la minute du jugement la taxe des *épices*, & le greffier en doit faire mention sur les grosses & expéditions qu'il délivre.

M. Duperray, en son *traité des dixmes*, chap. xij. fait mention d'une déclaration du roi, dont il ne dit pas la date, qui remit, à ce qu'il dit, aux juges subalternes les *épices* mal-prises, en payant une taxe. Il paroît être d'avis que cette taxe ne dispense pas ces juges de faire restitution à ceux dont ils ont exigé indûment des *épices*.

On ne doit taxer aucunes *épices* pour les procès qui sont évoqués, ou dont la connoissance est interdite aux juges, encore que le rapporteur en eût fait l'extrait, & qu'ils eussent été mis sur le bureau, & même vûs & examinés.

Il en est de même de tous les jugemens rendus sur requête & des jugemens en matière bénéficiale, lorsqu'après la communication au parquet toutes les parties sont d'accord de passer appointemens sur la maintenue du bénéfice contentieux, s'il intervient arrêt portant que les titres & capacités des parties seront vûes.

Il fut créé en 1581 & 1586 des offices de receveurs des *épices* dans les différens tribunaux du royaume: ceux de Beaujolois furent supprimés en 1588, & tous les autres furent supprimés en 1626, & réunis aux offices de greffiers & de maîtres-clercs des greffes. Mais par édit du mois de Février 1629, on rétablit tous ceux qui avoient été reçus & installés, & qui n'avoient point été remboursés. Ensuite on en créa d'alternatifs & de triennaux, qui ont été supprimés ou réunis. Il y a eu encore nombre d'autres créations & suppressions dont le détail seroit trop long; il suffit d'observer que dans quelques tribunaux ces officiers sont en titre d'office, dans d'autres ils sont par commission.

L'édit de 1669 porte que les *épices* seront payées par les mains des greffiers, ou autres personnes chargées par l'ordre des compagnies qui en tiendront registres, sans que les juges ou leurs clercs puissent les recevoir par les mains des parties ou autres personnes.

Il est défendu aux greffiers, sous peine d'amende, de refuser la communication du jugement, quoique les *épices* & vacations n'aient pas été payées.

Louis XII. avoit donné une ordonnance qui autorisoit les juges à user de contrainte contre les parties pour leurs *épices*; mais cette ordonnance ne fut pas vérifiée, on permettoit seulement aux juges de se pourvoir par requête, suivant les arrêts rapportés par Guenois: usage qui a été aboli, aussi-bien que celui de faire consigner les *épices* avant le jugement, comme cela s'observoit dans quelques parlemens; ce qui fut abrogé par une déclaration du 26 Février 1683, & autres à-peu-près du même tems.

Présentement les juges, soit royaux, ou des seigneurs, ne peuvent décerner en leur nom, ni en celui de leurs greffiers, aucun exécutoire pour les *épices*, à peine de concussion; mais on peut en délivrer exécutoire à la partie qui les a déboursées.

Les *épices* ne sont pas saisissables.

Les procureurs généraux & procureurs du roi, & leurs substituts, sont aussi autorisés à prendre des *épices* pour les conclusions qu'ils donnent dans les affaires de rapport. Voyez Pasquier en ses *recherches de la France*, liv. II. ch. jv. Loyseau, des *offic.* ch. viij. Joly, des *offic. tit. des épices*. Bornier, sur l'édit de 1669. Bouchel, au mot *Epices*, & les arrêts de réglemens des 10 Avril 1691 & 8 Août 1714. (A)

EPICIER, f. m. On appelle à Paris le corps d'*Epiciers*, celui des fix corps de marchands où se fait le commerce des drogues, & autres marchandises com-

prises sous le nom d'*épicerie* : il est le second des six corps, & a rang après celui de la draperie.

Le corps d'*Epicerie* est partagé en Apothicaires & *Epiciers*, & ces derniers en Droguistes, Confituriers, & Ciriers ou Ciergiers ; en sorte qu'il y a cinq fortes de marchands dans ce corps. Il est gouverné par les mêmes maîtres & gardes, & régi par les mêmes lois. Ces maîtres & gardes sont au nombre de six, trois apothicaires & trois *épiciers*. Les plus anciens de ces deux corps actuellement en charge, sont appelés *grands-gardes* ou *présidens*. Leur préséance est alternative. Tous les ans, après la saint Nicolas leur patron, on élit deux nouveaux gardes, un *épicier*, & l'autre apothicaire. Cette élection se fait dans le bureau, en présence du lieutenant général de police, du procureur du roi du châtelet, & d'un greffier : les Apothicaires & les *Epiciers* sont de l'assemblée : tous les *épiciers* qui ont passé par la charge de garde, y ont entrée, avec quarante autres qu'on appelle *des mandés*, tirés des modernes & des anciens. On n'est jamais deux fois mandé de suite. Les *gardes-épiciers* sont élus avec les Apothicaires, qui nomment seuls ceux de leur art. La fonction de ces gardes est de tenir la main à l'exécution des statuts & réglemens ; de faire au moins trois visites par an, & de faire en outre des visites générales chez tous les marchands, maîtres des coches, &c. pour confronter les poids & les balances. Il n'y a que les marchands des cinq autres corps qui soient exempts de ces visites. Il n'y a que les *Epiciers* qui puissent la faire, parce qu'ils ont de tout tems eu des étalons de poids en dépôt. Ils les doivent encore faire vérifier de six ans en six ans par la cour des monnoies, sur les matrices originales. L'un des gardes est encore chargé de la dépense commune ; successivement un apothicaire & un *épicier*, qui rend son compte tous les ans devant les gardes en charge & les anciens qui l'ont été. Nul ne peut être reçu dans le corps d'*Epicerie*, qu'il ne soit françois, ou naturalisé par lettres-patentes. Pour être apothicaire il faut avoir fait quatre ans d'apprentissage, & avoir six ans de service chez les maîtres ; il n'y a qu'eux qui soient obligés au chef-d'œuvre. Les *épiciers* aspirans doivent avoir fait trois ans de compagnonage, & six de service. Les veuves des uns & des autres peuvent, en viduité, exercer le commerce de leurs maris, avec un garçon approuvé par les maîtres & gardes : elles ne peuvent faire d'apprentis, ni donner leur boutique à un garçon sous leur nom, à moins qu'il ne demeure avec elles. Les *épiciers* qui ne sont point droguistes, ne peuvent vendre aucune marchandise d'Apothicaire. Les drogueries & *épiceries* sont d'abord, avant la distribution générale, déposées au bureau, & examinées par les gardes.

Leurs statuts ont été confirmés par lettres patentes de plusieurs de nos rois, entr'autres de Henri IV. en 1594, & de Louis XIII. en 1611 & en 1624. Dans les cérémonies publiques les gardes de ce corps ont droit de porter la robe de drap noir, à collet & manches pendantes, bordées & parementées de velours de la même couleur. Cette robe est la consulaire, & commune aux maîtres des cinq autres corps. Un *épicier* qui est garde, ou qui l'a été, décédant, les maîtres en charge sont obligés d'assister à son service & enterrement ; les quatre plus jeunes portant le poile, & les deux grands suivant immédiatement le corps, accompagnés des quatre courtiers du corps menant le deuil. La même cérémonie s'observe à l'égard des femmes, veuves ou non. Le bureau fournit le poile & six chandeliers d'argent, six flambeaux de cire blanche ornés des armoiries du corps, les Apothicaires & les *Epiciers* en ayant qui leur sont particulières. *Dictionn. & réglem. du Commerce.*

EPICHERÊME, f. f. (*Logique.*) L'école a donné

Tome V.

le nom d'*épicherème* aux syllogismes dans lesquels l'on joint à chaque prémisse la preuve, au moins lorsque chacune en a besoin. M. de Croufaz en donne l'exemple suivant :

Il est raisonnable de penser que les biens qui ont le plus de rapport à ce que notre nature renferme de plus excellent, sont les plus capables de nous rendre heureux ; car la félicité & la perfection doivent aller d'un pas égal, puisqu'elles sont l'une & l'autre notre but.

Or la science & la sagesse sont des biens qui perfectionnent ce qu'il y a en nous de plus excellent, puisque l'entendement & la volonté sont des facultés beaucoup plus estimables que les sens.

Il est donc raisonnable de penser que l'on se rendra plus heureux par la connoissance & par la sagesse, que par les voluptés des sens.

L'*épicherème*, dit-on, a un grand avantage ; c'est de ne point retarder l'impatience de l'homme, parce qu'elle prouve ses prémisses en les avançant : ce qui est court & très-agréable ; mais il ne s'agit pas ici d'agrément. Ou de si courtes preuves sont inutiles par l'évidence de la proposition, ou elles ne sont pas suffisantes pour la démontrer. L'*épicherème* de M. de Croufaz lui-même n'est peut-être pas trop solide ; mais qu'il le soit ou non, je dis que des preuves que l'on fait passer si rapidement devant l'esprit, ne sont guère propres qu'à l'ébloüir, au lieu de l'éclairer : ainsi l'usage de ce syllogisme irrégulier, qu'on nomme *épicherème*, n'est bon que pour former les récapitulations des orateurs, quand les principes d'où dépend leur conclusion, ont déjà été précédemment établis & prouvés par ordre. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* EPICLIDIES, adj. pris subst. (*Mythol.*) fêtes que les Athéniens avoient instituées en l'honneur de Cérès. Héfyehius qui nous a transmis ce nom, ne nous en dit pas davantage.

* EPICOMBES, f. m. pl. (*Hist. anc.*) bouquets enrichis de monnoies ou pieces d'or, d'argent & de cuivre, qu'un sénateur jettoit au peuple, lorsque l'empereur de Constantinople fortoit de l'église. Il y avoit ordinairement dix mille de ces bouquets, & chaque bouquet renfermoit au moins trois pieces d'or & trois pieces d'argent. Cette largesse étoit très-considérable, & la forme en étoit honnête.

EPICRANE, f. m. (*Anat.*) partie qui environne le crane. Voyez CRANE & MUSCLE.

* EPICRÈNE, f. f. (*Mythol.*) fêtes que les Lacédémoniens célébroient, & qu'ils appelloient *la fête des fontaines* : c'est tout ce que nous en savons.

* EPICURÉISME ou EPICURISME, subst. m. (*Hist. de la Philosophie.*) La secte éléatique donna naissance à la secte *épicurienne*. Jamais philosophie ne fut moins entendue & plus calomniée que celle d'*Epicure*. On accusa ce philosophe d'athéisme, quoiqu'il admît l'existence des dieux, qu'il fréquentât les temples, & qu'il n'eût aucune répugnance à se prosterner aux pieds des autels. On le regarda comme l'apologiste de la débauche, lui dont la vie étoit une pratique continuelle de toutes les vertus, & surtout de la tempérance. Le préjugé fut si général, qu'il faut avouer, à la honte des Stoïciens qui mirent tout en œuvre pour le répandre, que les *Epicuriens* ont été de très-honnêtes gens qui ont eu la plus mauvaise réputation. Mais afin qu'on puisse porter un jugement éclairé de la doctrine d'*Epicure*, nous introduirons ce philosophe même, entouré de ses disciples, & leur dictant ses leçons à l'ombre des arbres qu'il avoit plantés. C'est donc lui qui va parler dans le reste de cet article ; & nous espérons de l'équité du lecteur, qu'il voudra bien s'en souvenir. La seule chose que nous nous permettrons, c'est de jeter entre ses principes quelques-unes des conséquences les plus immédiates qu'on en peut déduire.

F f f f ij

De la philosophie en général. L'homme est né pour penser & pour agir, & la Philosophie est faite pour régler l'entendement & la volonté de l'homme : tout ce qui s'écarte de ce but, est frivole. Le bonheur s'acquiert par l'exercice de la raison, la pratique de la vertu, & l'usage modéré des plaisirs ; ce qui suppose la santé du corps & de l'ame. Si la plus importante des connoissances est de ce qu'il faut éviter & faire, le jeune homme ne peut se livrer trop tôt à l'étude de la Philosophie, & le vieillard y renoncer trop tard. Je distingue entre mes disciples trois sortes de caractères : il y a des hommes, tels que moi, qu'aucun obstacle ne rebute, & qui s'avancent seuls & d'un mouvement qui leur est propre, vers la vérité, la vertu & la félicité ; des hommes, tels que Métrodore, qui ont besoin d'un exemple qui les encourage ; & d'autres, tels qu'Hermarque, à qui il faut faire une espèce de violence. Je les aime & les estime tous. Oh, mes amis ! y a-t-il quelque chose de plus ancien que la vérité ? la vérité n'étoit-elle pas avant tous les Philosophes ? Le philosophe méprisera donc toute autorité & marchera droit à la vérité, écartant tous les fantômes vains qui se présenteront sur sa route, & l'ironie de Socrate & la volupté d'*Epicure*. Pourquoi le peuple reste-t-il plongé dans l'erreur ? c'est qu'il prend des noms pour des preuves. Faites-vous des principes ; qu'ils soient en petit nombre, mais féconds en conséquences. Ne négligeons pas l'étude de la nature, mais appliquons-nous particulièrement à la science des mœurs. De quoi nous serviroit la connoissance approfondie des êtres qui sont hors de nous, si nous pouvions, sans cette connoissance, dissiper la crainte, obvier à la douleur, & satisfaire à nos besoins ? L'usage de la dialectique poussé à l'excès, dégénère dans l'art de semer d'épines toutes les Sciences : je hais cet art. La véritable Logique peut se réduire à peu de règles. Il n'y a dans la Nature que les choses & nos idées ; & conséquemment il n'y a que deux sortes de vérités, les unes d'existence, les autres d'induction. Les vérités d'existence appartiennent aux sens ; celles d'induction, à la raison. La précipitation est la source principale de nos erreurs. Je ne me laisserai donc point de vous dire, *attendez*. Sans l'usage convenable des sens, il n'y a point d'idées ou de prénotions ; & sans prénotions, il n'y a ni opinion ni doute. Loin de pouvoir travailler à la recherche de la vérité, on n'est pas même en état de se faire des signes. Multipliez donc les prénotions par un usage assidu de vos sens ; étudiez la valeur précise des signes que les autres ont institués, & déterminez soigneusement la valeur de ceux que vous instituerez. Si vous vous résolvez à parler, préférez les expressions les plus simples & les plus communes, ou craignez de n'être point entendus, & de perdre le tems à vous interpréter vous-mêmes. Quand vous écouterez, appliquez-vous à sentir toute la force des mots. C'est par un exercice habituel de ces principes que vous parviendrez à discerner sans effort le vrai, le faux, l'obscur & l'ambigu. Mais ce n'est pas assez que vous sachiez mettre de la vérité dans vos raisonnemens, il faut encore que vous sachiez mettre de la sagesse dans vos actions. En général, quand la volupté n'entraînera aucune peine à sa suite, ne balancez pas à l'embrasser ; si la peine qu'elle entraînera est moindre qu'elle, embrassez-la encore : embrassez même la peine dont vous vous promettez un grand plaisir. Vous ne calculerez mal, que quand vous vous abandonnerez à une volupté qui vous causera une trop grande peine, ou qui vous privera d'un plus grand plaisir.

De la physiologie en général. Quel but nous proposerons-nous dans l'étude de la Physiologie ? si ce n'est de connoître les causes générales des phé-

nomenes, afin que délivrés de toutes vaines terreurs, nous nous abandonnions sans remords à nos appétits raisonnables ; & qu'après avoir joui de la vie, nous la quittions sans regret. Il ne s'est rien fait de rien. L'Univers a toujours été, & sera toujours. Il n'existe que la matière & le vuide ; car on ne conçoit aucun être mitoyen. Joignez à la notion du vuide l'impénétrabilité, la figure & la pesanteur, & vous aurez l'idée de la matière. Séparez de l'idée de matière les mêmes qualités, & vous aurez la notion du vuide. La Nature considérée, abstraction faite de la matière, donne le vuide ; le vuide occupé donne la notion du lieu ; le lieu traversé donne l'idée de région. Qu'entendrons-nous par l'espace, sinon le vuide considéré comme étendu ? La nécessité du vuide est démontrée par elle-même ; car sans vuide, où les corps existeroient-ils ? où se mouveroient-ils ? Mais qu'est-ce que le vuide ? est-ce une qualité ? est-ce une chose ? Ce n'est point une qualité. Mais si c'est une chose, c'est donc une chose corporelle ? il n'en faut pas douter. Cette chose uniforme, homogène, immense, éternelle, traverse tous les corps sans les altérer, les détermine, marque leurs limites, & les y contient. L'Univers est l'aggrégat de la matière & du vuide. La matière est infinie, le vuide est infini : car si le vuide étoit infini & la matière finie, rien ne retiendrait les corps & ne bornerait leurs écarts : les percussions & les répercussions cesseroient ; & l'Univers, loin de former un tout, ne serait dans quelque instant de la durée qui suivra, qu'un amas de corps isolés, & perdus dans l'immensité de l'espace. Si au contraire la matière étoit infinie & le vuide fini, il y aurait des corps qui ne seraient pas dans l'espace, ce qui est absurde. Nous n'appliquerons donc à l'Univers aucune de ces expressions par lesquelles nous distinguons des dimensions & nous déterminons des points dans les corps finis. L'Univers est immobile, parce qu'il n'y a point d'espace au-delà. Il est immuable, parce qu'il n'est susceptible ni d'accroissement ni de diminution. Il est éternel, puisqu'il n'a point commencé, & qu'il ne finira point. Cependant les êtres s'y meuvent, des lois s'y exécutent, des phénomènes s'y succèdent. Entre ces phénomènes les uns se produisent, d'autres durent, & d'autres passent ; mais ces vicissitudes sont relatives aux parties, & non au tout. La seule conséquence qu'on puisse tirer des générations & des destructions, c'est qu'il y a des élémens dont les êtres sont engendrés, & dans lesquels ils se résolvent. On ne conçoit ni formation ni résolution, sans idée de composition ; & l'on n'a point l'idée de composition, sans admettre des particules simples, primitives & constituantes. Ce sont ces particules que nous appellerons *atomes*. L'atome ne peut ni se diviser, ni se simplifier, ni se résoudre ; il est essentiellement inaltérable & fini : d'où il s'ensuit que dans un composé fini, quel qu'il soit, il n'y a aucune sorte d'infini ni en grandeur, ni en étendue, ni en nombre. Homogènes, eu égard à leur solidité & à leur inaltérabilité, les atomes ont des qualités spécifiques qui les différencient. Ces qualités sont la grandeur, la figure, la pesanteur, & toutes celles qui en émanent, telles que le poli & l'anguleux. Il ne faut pas mettre au nombre de ces dernières, le chaud, le froid, & d'autres semblables ; ce serait confondre des qualités immuables avec des effets momentanés. Quoique nous assignions à l'atome toutes les dimensions du corps sensible, il est cependant plus petit qu'aucune portion de matière imaginable : il échappe à nos sens, dont la portée est la mesure de l'imaginable, soit en petitesse, soit en grandeur. C'est par la différence des atomes que s'expliqueront la plupart des phénomènes relatifs aux sensations & aux passions. La diversité de figure

étant une suite nécessaire de la diversité de grandeur, il ne seroit pas impossible que dans tout cet Univers il n'y eût pas un composé parfaitement égal à un autre. Quoiqu'il y ait des atomes, les uns anguleux, les autres crochus, leurs pointes ne s'émoussent point, leurs angles ne se brisent jamais. Je leur attribue la pesanteur comme une qualité essentielle, parce que se mouvant actuellement, ou tendant à se mouvoir, ce ne peut être qu'en conséquence d'une force intrinsèque, qu'on ne peut ni concevoir ni appeler autrement que *pondération*. L'atome a deux mouvemens principaux; un mouvement de chute ou de pondération qui l'emporte ou qui l'emporteroit sans le concours d'aucune action étrangère; & le choc ou le mouvement de réflexion qu'il reçoit à la rencontre d'un autre. Cette dernière espèce de mouvement est variée selon l'infinie diversité des masses & des directions. La première étant une énergie intrinsèque de la matière, c'est elle qu'il faut regarder comme la conservatrice du mouvement dans la Nature, & la cause éternelle des compositions. La direction générale des atomes emportés par le mouvement de pondération, n'est point parallèle; elle est un peu convergente; c'est à cette convergence qu'il faut rapporter les chocs, les cohérences, les compositions d'atomes, la formation des corps, l'ordre de l'Univers avec tous ses phénomènes. Mais d'où naît cette convergence? de la diversité originelle des atomes, tant en masse qu'en figure, & qu'en force pondérante. Telle est la vitesse d'un atome & la non-résistance du vuide, que si l'atome n'étoit arrêté par aucun obstacle, il parcourroit le plus grand espace intelligible dans le tems le plus petit. En effet, qu'est-ce qui le retarderoit? Qu'est-ce que le vuide, eu égard au mouvement? Aussi-tôt que les atomes combinés ont formé un composé, ils ont dans ce composé, & le composé a dans l'espace différens mouvemens, différentes actions, tant intrinsèques qu'extrinsèques, tant au loin que dans le lieu. Ce qu'on appelle communément *des élémens*, sont des composés d'atomes; on peut regarder ces composés comme des principes, mais non premiers. L'atome est la cause première par qui tout est, & la matière première dont tout est. Il est actif essentiellement & par lui-même. Cette activité descend de l'atome à l'élément, de l'élément au composé, & varie selon toutes les compositions possibles. Mais toute activité produit ou le mouvement local, ou la tendance. Voilà le principe universel des destructions & des régénérations. Les vicissitudes des composés ne sont que des modes du mouvement, & des suites de l'activité essentielle des atomes qui les constituent. Combien de fois n'a-t-on pas attribué à des causes imaginaires, les effets de cette activité qui peut, selon les occurrences, porter les portions d'un être à des distances immenses, ou se terminer à des ébranlemens, à des translations imperceptibles? C'est elle qui change le doux en acide, le mou en dur, &c. Et même, qu'est-ce que le destin, sinon l'universalité des causes ou des activités propres de l'atome, considéré ou solitairement, ou en composition avec d'autres atomes? Les qualités essentielles connues des atomes, ne sont pas en grand nombre; elles suffisent cependant pour l'infinie variété des qualités des composés. De la séparation des atomes plus ou moins grande, naissent le dense, le rare, l'opaque, le transparent: c'est de-là qu'il faut déduire encore la fluidité, la liquidité, la dureté, la mollesse, le volume, &c. D'où ferons-nous dépendre la figure, sinon des parties composantes; & le poids, sinon de la force intrinsèque de pondération? cependant à parler avec exactitude, il n'y a rien qui soit absolument pesant ou léger. Il faut porter le même jugement du froid & du chaud. Mais qu'est-ce

que le tems? C'est dans la nature une suite d'événemens; & dans notre entendement, une notion qui est la source de mille erreurs. Il faut porter le même jugement de l'espace. Dans la nature, sans corps point d'espace; sans événemens successifs, point de tems. Le mouvement & le repos sont des états dont la notion est inséparable en nous de celles de l'espace & du tems. Il n'y aura de productions nouvelles dans la nature, qu'autant que la composition diverse des atomes en admettra. L'atome incréée & inaltérable est le principe de toute génération & de toute corruption. Il fuit de son activité essentielle & intrinsèque, qu'il n'y a nul composé qui soit éternel: cependant il ne seroit pas absolument impossible qu'après notre dissolution, il ne se fît une combinaison générale de toute la matière, qui restituât à l'Univers le même aspect qu'il a, ou du moins une combinaison partielle des élémens qui nous constituent, en conséquence de laquelle nous ressusciterions; mais ce seroit sans mémoire du passé. La mémoire s'éteint au moment de la destruction. Le monde n'est qu'une petite portion de l'Univers, dont la faiblesse de nos sens a fixé les limites; car l'Univers est illimité. Considéré relativement à ses parties & à leur ordre réciproque, le monde est un; il n'a point d'ame: ce n'est donc point un dieu; sa formation n'exige aucune cause intelligente & suprême. Pourquoi recourir à de pareilles causes dans la Philosophie, lorsque tout a pû s'engendrer & peut s'expliquer par le mouvement, la matière, & le vuide? Le monde est l'effet du hasard, & non l'exécution d'un dessein. Les atomes se sont mêlés de toute éternité. Considérés dans l'agitation générale d'où les êtres devoient éclore dans le tems, c'est ce que nous avons nommé *le chaos*; considérés après que les natures furent écloses, & l'ordre introduit dans cette portion de l'espace, tel que nous l'y voyons, c'est ce que nous avons appelé *le monde*: ce seroit un préjugé que de concevoir autrement l'origine de la terre, de la mer, & des cieux. La combinaison des atomes forma d'abord les semences générales; ces semences se développèrent, & tous les animaux, sans en excepter l'homme, furent produits seuls, isolés. Quand les semences furent épuisées, la terre cessa d'en produire, & les espèces se perpétuèrent par différentes voies de génération. Gardons-nous bien de rapporter à nous les transactions de la nature; les choses se font faites, sans qu'il y eût d'autre cause que l'enchaînement universel des êtres matériels qui travaillât, soit à notre bonheur, soit à notre malheur. Laissons-là aussi les génies & les démons; s'ils étoient, beaucoup de choses, ou ne seroient pas, ou seroient autrement. Ceux qui ont imaginé ces natures n'étoient point philosophes, & ceux qui les ont vûes n'étoient que des visionnaires. Mais si le monde a commencé, pourquoi ne prendroit-il pas une fin? n'est-ce pas un tout composé? n'est-ce pas un composé fini? l'atome n'a-t-il pas conservé son activité dans ce grand composé, ainsi que dans sa portion la plus petite? cette activité n'y est-elle pas également un principe d'altération & de destruction? Ce qui révolte notre imagination, ce sont les fausses mesures que nous nous sommes faites de l'étendue & du tems; nous rapportons tout au point de l'espace que nous occupons, & au court instant de notre durée. Mais pour juger de notre monde, il faut le comparer à l'immensité de l'Univers, & à l'éternité des tems: alors ce globe eût-il mille fois plus d'étendue, rentrera dans la loi générale, & nous le verrons soumis à tous les accidens de la molécule. Il n'y a d'immuable, d'inaltérable, d'éternel, que l'atome; les mondes passeront, l'atome restera tel qu'il est. La pluralité des mondes n'a rien qui répugne. Il peut y avoir des mondes semblables au nô-

tre ; il peut y en avoir de différens. Il faut les considérer comme de grands tourbillons appuyés les uns contre les autres, qui en resserrent entre eux de plus petits, & qui remplissent ensemble le vuide infini. Au milieu du mouvement général qui produit le nôtre, cet amas d'atomes que nous appelons *Terre*, occupa le centre ; d'autres amas allèrent former le ciel & les astres qui l'éclairent. Ne nous en laissons pas imposer sur la chute des graves : les graves n'ont point de centre commun ; ils tombent parallèlement. Concluons-en l'absurdité des Antipodes. La *Terre* n'est point un corps sphérique ; c'est un grand disque que l'atmosphère tient suspendu dans l'espace : la *Terre* n'a point d'ame ; ce n'est donc point une divinité. C'est à des exhalaisons souterraines, à des chocs subits, à la rencontre de certains élémens opposés, à l'action du feu, qu'il faut attribuer ses tremblemens. Si les fleuves n'augmentent point les mers, c'est que relativement à ces volumes d'eaux, à leurs immenses réservoirs, & à la quantité de vapeurs que le Soleil élève de leur surface, les fleuves ne sont que de foibles écoulemens. Les eaux de la mer se répandent dans toute la masse terrestre, l'arrosent, se rencontrent, se rassemblent, & viennent se précipiter derechef dans les bassins d'où elles s'étoient extravasées : c'est dans cette circulation qu'elles sont dépouillées de leur amertume. Les inondations du Nil sont occasionnées par des vents étiésiens, qui soulèvent la mer aux embouchures de ce fleuve, y accumulent des digues de sable, & le font refluer sur lui-même. Les montagnes sont aussi anciennes que la terre. Les plantes ont de commun avec les animaux, qu'elles naissent, se nourrissent, s'accroissent, dépérissent, & meurent : mais ce n'est point une ame qui les vivifie ; tout s'exécute dans ces êtres par le mouvement & l'interposition. Dans les animaux, chaque organe élabore une portion de semence, & la transmet à un réservoir commun : de-là cette analogie propre aux molécules séminales, qui les sépare, les distribue, les dispose chacune à former une partie semblable à celle qui l'a préparée, & toutes, à engendrer un animal semblable. Aucune intelligence ne préside à ce mécanisme. Tout s'exécutant comme si elle n'existoit point, pourquoi donc en supposerions-nous l'action ? Les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les piés pour marcher : mais l'animal a eu des piés, & il a marché ; des yeux, & il a vû. L'ame humaine est corporelle ; ceux qui assurent le contraire ne s'entendent pas, & parlent sans avoir d'idées. Si elle étoit incorporelle, comme ils le prétendent, elle ne pourroit ni agir, ni souffrir ; son hétérogénéité rendroit impossible son action sur le corps. Recourir à quelque principe immatériel, afin d'expliquer cette action, ce n'est pas résoudre la difficulté, c'est seulement la transporter à un autre objet. S'il y avoit dans la nature quelque être qui pût changer les natures, la vérité ne seroit plus qu'un vain nom : or pour qu'un être immatériel fût un instrument applicable à un corps, il faudroit changer la nature de l'un ou de l'autre. Gardons-nous cependant de confondre l'ame avec le reste de la substance animale. L'ame est un composé d'atomes si unis, si légers, si mobiles, qu'elle peut se séparer du corps sans qu'il perde sensiblement de son poids. Ce réseau, malgré son extrême subtilité, a plusieurs qualités distinctes ; il est aérien, igné, mobile, & sensible. Répandu dans tout le corps, il est la cause des passions, des actions, des mouvemens, des facultés, des pensées, & de toutes les autres fonctions, soit spirituelles, soit animales ; c'est lui qui sent, mais il tient cette puissance du corps. Au moment où l'ame se sépare du corps, la sensibilité s'évanouit, parce que c'étoit le résultat de leur union ; les sens ne sont qu'un toucher diversifié ; il s'écoule sans cesse des

corps mêmes, des simulacres qui leur sont semblables, & qui viennent frapper nos sens. Les sens sont communs à l'homme & à tous les animaux. La raison peut s'exercer, même quand les sens se reposent. J'entens par l'*esprit*, la portion de l'ame la plus déliée. L'esprit est diffus dans toute la substance de l'ame, comme l'ame est diffuse dans toute la substance du corps ; il lui est uni ; il ne forme qu'un être avec elle ; il produit ses actes dans des instans presque indivisibles ; il a son siège dans le cœur : en effet c'est de-là qu'émanent la joie, la tristesse, la force, la pusillanimité, &c. L'ame pense, comme l'œil voit, par des simulacres ou des idoles ; elle est affectée de deux sentimens généraux, la peine & le plaisir. Troublez l'état naturel des parties du corps, & vous produirez la douleur ; restituez les parties du corps dans leur état naturel, & vous ferez éclore le plaisir. Si ces parties au lieu d'osciller pouvoient demeurer en repos, ou nous cesserions de sentir, ou, fixés dans un état de paix inaltérable, nous éprouverions peut-être la plus voluptueuse de toutes les situations. De la peine & du plaisir, naissent le desir & l'aversion. L'ame en général s'épanouit & s'ouvre au plaisir ; elle se flétrit & se resserre à la peine. Vivre, c'est éprouver ces mouvemens alternatifs. Les passions varient selon la combinaison des atomes qui composent le tissu de l'ame. Les idoles viennent frapper le sens ; le sens éveille l'imagination ; l'imagination excite l'ame, & l'ame fait mouvoir le corps. Si le corps tombe d'affoiblissement ou de fatigue, l'ame accablée ou distraite succombe au sommeil. L'état où elle est obsédée de simulacres errans qui la tourmentent ou qui l'amusent involontairement, est ce que nous appellerons l'*insomnie* ou le *rêve*, selon le degré de conscience qui lui reste de son état. La mort n'est que la cessation de la sensibilité. Le corps dissous, l'ame est dissoute ; ses facultés sont anéanties ; elle ne pense plus ; elle ne se ressouvient point ; elle ne souffre ni n'agit. La dissolution n'est pas une annihilation ; c'est seulement une séparation de particules élémentaires. L'ame n'étoit pas avant la formation du corps, pourquoi seroit-elle après sa destruction ? Comme il n'y a plus de sens après la mort, l'ame n'est capable ni de peine, ni de plaisir. Loin de nous donc la fable des enfers & de l'élysée, & tous ces récits mensongers dont la superstition effraye les méchans qu'elle ne trouve pas assez punis par leurs crimes mêmes, ou repaît les bons qui ne se trouvent pas assez récompensés par leur propre vertu. Concluons, nous, que l'étude de la nature n'est point superflue, puisqu'elle conduit l'homme à des connoissances qui assurent la paix dans son ame, qui affranchissent son esprit de toutes vaines terreurs, qui l'élèvent au niveau des dieux, & qui le ramènent aux seuls vrais motifs qu'il ait de remplir ses devoirs. Les astres sont des amas de feu. Je compare le Soleil à un corps spongieux, dont les cavités immenses sont pénétrées d'une matière ignée, qui s'en élance en tout sens. Les corps célestes n'ont point d'ame : ce ne sont donc point des dieux. Parmi ces corps, il y en a de fixes & d'errans : on appelle ces derniers *planètes*. Quoiqu'ils nous semblent tous sphériques, ils peuvent être ou des cylindres, ou des cônes, ou des disques, ou des portions quelconques de sphere ; toutes ces figures & beaucoup d'autres ne répugnent point avec les phénomènes. Leurs mouvemens s'exécutent, ou en conséquence d'une révolution générale du ciel qui les emporte, ou d'une translation qui leur est propre & dans laquelle ils traversent la vaste étendue des cieux qui leur est perméable. Le Soleil se leve & se couche, en montant sur l'horison & descendant au-dessous, ou en s'allumant à l'orient & s'éteignant à l'occident, consumé & reproduit journellement. Cet astre est le foyer de notre monde : c'est de-là que toute la

chaleur se répand ; il ne faut que quelques étincelles de ce feu pour embraser toute notre atmosphère. La Lune & les planetes peuvent briller ou de leur lumière propre, ou d'une lumière empruntée du Soleil ; & les éclipses avoir pour cause, ou l'extinction momentanée du corps éclipsé, ou l'interposition d'un corps qui l'éclipse. S'il arrive à une planète de traverser des régions pleines de matieres contraires au feu & à la lumière, ne s'éteindra-t-elle pas ? ne sera-t-elle pas éclipsée ? Les nuées sont ou des masses d'un air condensé par l'action des vents, ou des amas d'atomes qui se sont accumulés peu-à-peu, ou des vapeurs élevées de la terre & des mers. Les vents sont ou des courans d'atomes dans l'atmosphère, ou peut-être des souffles impétueux qui s'échappent de la terre & des eaux, ou même une portion d'air mise en mouvement par l'action du Soleil. Si des molécules ignées se réunissent, forment une masse, & sont pressées dans une nuée, elles feront effort en tout sens pour s'en échapper, & la nuée ne s'entre-ouvrira point sans éclair & sans tonnerre. Quand les eaux suspendues dans l'atmosphère seront rares & éparpillées, elles retomberont en pluie sur la terre, ou par leur propre poids, ou par l'agitation des vents. Le même phénomène aura lieu, quand elles formeront des masses épaisses ; si la chaleur vient à les raréfier, ou les vents à les disperser. Elles se mettent en gouttes, en se rencontrant dans leur chute : ces gouttes glacées ou par le froid ou par le vent, forment de la grêle. Le même phénomène aura lieu, si quelque chaleur subite vient à refondre un nuage glacé. Lorsque le Soleil se trouve dans une opposition particulière avec un nuage, qu'il frappe de ses rayons, il forme l'arc-en-ciel. Les couleurs de l'arc-en-ciel sont un effet de cette opposition, & de l'air humide qui les produit toutes, ou qui n'en produit qu'une qui se diversifie selon la région qu'elle traverse, & la manière dont elle s'y meut. Lorsque la terre a été trempée de longues pluies & échauffée par des chaleurs violentes, les vapeurs qui s'en élèvent infectent l'air & répandent la mort au loin, &c.

De la théologie. Après avoir posé pour principe qu'il n'y a dans la nature que de la matiere & du vuide, que penserons-nous des dieux ? abandonnerons-nous notre philosophie pour nous asservir à des opinions populaires, ou dirons-nous que les dieux sont des êtres corporels ? Puisque ce sont des dieux, ils sont heureux ; ils jouissent d'eux-mêmes en paix ; rien de ce qui se passe ici-bas ne les affecte & ne les trouble ; & il est suffisamment démontré par les phénomènes du monde physique & du monde moral, qu'ils n'ont eu aucune part à la production des êtres, & qu'ils n'en prennent aucune à leur conservation. C'est la nature même qui a mis la notion de leur existence dans notre ame. Quel est le peuple si barbare, qui n'ait quelque notion anticipée des dieux ? nous opposerons-nous au consentement général des hommes ? eleverons-nous notre voix contre la voix de la nature ? La nature ne ment point ; l'existence des dieux se prouveroit même par nos préjugés. Tant de phénomènes, qui ne leur ont été attribués que parce que la nature de ces êtres & la cause des phénomènes étoient ignorées ; tant d'autres erreurs ne sont-elles pas autant de garans de la croyance générale ? Si un homme a été frappé dans le sommeil par quelque grand simulacre, & qu'il en ait conservé la mémoire à son réveil ; il a conclu que cet idole avoit nécessairement son modele errant dans la nature ; les voix qu'il peut avoir entendues, ne lui ont pas permis de douter que ce modele ne fût d'une nature intelligente ; & la constance de l'apparition en différens tems & sous une même forme, qu'il ne fût immortel : mais l'être qui est immortel, est inaltérable, & l'être qui est inaltérable, est par-

faitement heureux, puisqu'il n'agit sur rien, ni rien sur lui. L'existence des dieux a donc été & fera donc à jamais une existence stérile, & par la raison même qu'elle ne peut être altérée ; car il faut que le principe d'activité, qui est la source féconde de toute destruction & de toute reproduction, soit anéanti dans ces êtres. Nous n'en avons donc rien à espérer ni à craindre. Qu'est-ce donc que la divination ? qu'est-ce que les prodiges ? qu'est-ce que les religions ? S'il étoit dû quelque culte aux dieux, ce seroit celui d'une admiration qu'on ne peut refuser à tout ce qui nous offre l'image séduisante de la perfection & du bonheur. Nous sommes portés à croire les dieux de forme humaine ; c'est celle que toutes les nations leur ont attribuée ; c'est la seule sous laquelle la raison soit exercée, & la vertu pratiquée. Si leur substance étoit incorporelle, ils n'auroient ni sens, ni perception, ni plaisir, ni peine. Leur corps toutefois n'est pas tel que le nôtre, c'est seulement une combinaison semblable d'atomes plus subtils ; c'est la même organisation, mais ce sont des organes infiniment plus parfaits ; c'est une nature particulière si déliée, si ténue, qu'aucune cause ne peut ni l'atteindre, ni l'altérer, ni s'y unir, ni la diviser, & qu'elle ne peut avoir aucune action. Nous ignorons les lieux que les dieux habitent : ce monde n'est pas digne d'eux, sans doute ; ils pourroient bien s'être réfugiés dans les intervalles vuides que laissent entre eux les mondes contigus.

De la morale. Le bonheur est la fin de la vie : c'est l'aveu secret du cœur humain ; c'est le terme évident des actions mêmes qui en éloignent. Celui qui se tue regarde la mort comme un bien. Il ne s'agit pas de réformer la nature, mais de diriger sa pente générale. Ce qui peut arriver de mal à l'homme, c'est de voir le bonheur où il n'est pas, ou de le voir où il est en effet, mais de se tromper sur les moyens de l'obtenir. Quel sera donc le premier pas de notre philosophie morale, si ce n'est de rechercher en quoi consiste le vrai bonheur ? Que cette étude importante soit notre occupation actuelle. Puisque nous voulons être heureux dès ce moment, ne remettons pas à demain à savoir ce que c'est que le bonheur. L'insensé se propose toujours de vivre, & il ne vit jamais. Il n'est donné qu'aux immortels d'être souverainement heureux. Une folie dont nous avons d'abord à nous garantir, c'est d'oublier que nous ne sommes que des hommes. Puisque nous desespérons d'être jamais aussi parfaits que les dieux que nous nous sommes proposés pour modèles, résolvons-nous à n'être point aussi heureux. Parce que mon œil ne perce pas l'immensité des espaces, dédaignerai-je de l'ouvrir sur les objets qui m'environnent ? Ces objets deviendront une source intarissable de volupté, si je fais en jouir ou les négliger. La peine est toujours un mal, la volupté toujours un bien : mais il n'est point de volupté pure. Les fleurs croissent à nos pieds, & il faut au moins se pencher pour les cueillir. Cependant, ô volupté ! c'est pour toi seule que nous faisons tout ce que nous faisons ; ce n'est jamais toi que nous évitons, mais la peine qui ne t'accompagne que trop souvent. Tu échauffes notre froide raison ; c'est de ton énergie que naissent la fermeté de l'ame & la force de la volonté ; c'est toi qui nous meus, qui nous transportes, & lorsque nous ramassons des roses pour en former un lit à la jeune beauté qui nous a charmés, & lorsque bravant la fureur des tyrans, nous entrons tête baissée & les yeux fermés dans les taureaux ardens qu'elle a préparés. La volupté prend toutes sortes de formes. Il est donc important de bien connoître le prix des objets sous lesquels elle peut se présenter à nous, afin que nous ne soyons point incertains quand il nous convient de l'accueillir ou de la repousser, de vivre ou de mourir.

rir. Après la santé de l'ame, il n'y a rien de plus précieux que la santé du corps. Si la santé du corps se fait sentir particulièrement en quelques membres, elle n'est pas générale. Si l'ame se porte avec excès à la pratique d'une vertu, elle n'est pas entièrement vertueuse. Le musicien ne se contente pas de tempérer quelques-unes des cordes de sa lyre; il seroit à souhaiter pour le concert de la société, que nous l'imitassions, & que nous ne permissions pas, soit à nos vertus, soit à nos passions, d'être ou trop lâches ou trop tendues, & de rendre un son ou trop sourd ou trop aigu. Si nous faisons quelque cas de nos semblables, nous trouverons du plaisir à remplir nos devoirs, parce que c'est un moyen sûr d'en être considérés. Nous ne mépriserons point les plaisirs des sens; mais nous ne nous ferons point l'injure à nous-mêmes, de comparer l'honnête avec le sensuel. Comment celui qui se fera trompé dans le choix d'un état sera-t-il heureux? comment se choisir un état sans se connoître? & comment se contenter dans son état, si l'on confond les besoins de la nature, les appétits de la passion, & les écarts de la fantaisie? Il faut avoir un but présent à l'esprit, si l'on ne veut pas agir à l'aventure. Il n'est pas toujours impossible de s'emparer de l'avenir. Tout doit tendre à la pratique de la vertu, à la conservation de la liberté & de la vie, & au mépris de la mort. Tant que nous sommes, la mort n'est rien, & ce n'est rien encore quand nous ne sommes plus. On ne redoute les dieux; que parce qu'on les fait semblables aux hommes. Qu'est-ce que l'impie, sinon celui qui adore les dieux du peuple? Si la véritable piété consistoit à se prosterner devant toute pierre taillée, il n'y auroit rien de plus commun: mais comme elle consiste à juger sagement de la nature des dieux, c'est une vertu rare. Ce qu'on appelle *le droit naturel*, n'est que le symbole d'une utilité générale. L'utilité générale & le consentement commun doivent être les deux grandes regles de nos actions. Il n'y a jamais de certitude que le crime reste ignoré: celui qui le commet est donc un insensé qui joue un jeu où il y a plus à perdre qu'à gagner. L'amitié est un des plus grands biens de la vie, & la décence, une des plus grandes vertus de la société. Soyez décens, parce que vous n'êtes point des animaux, & que vous vivez dans des villes, & non dans le fond des forêts, &c.

Voilà les points fondamentaux de la doctrine d'*Epicure*, le seul d'entre tous les Philosophes anciens qui ait su concilier sa morale avec ce qu'il pouvoit prendre pour le vrai bonheur de l'homme, & ses préceptes avec les appétits & les besoins de la nature; aussi a-t-il eu & aura-t-il dans tous les tems un grand nombre de disciples. On se fait stoïcien, mais on naît *épicurien*.

Epicure étoit Athénien, du bourg de Gargette & de la tribu d'Egée. Son pere s'appelloit *Néoclès*, & sa mere *Chérestрата*: leurs ancêtres n'avoient pas été sans distinction; mais l'indigence avoit avili leurs descendans. *Néoclès* n'ayant pour tout bien qu'un petit champ, qui ne fournissoit pas à sa subsistance, il se fit maître d'école; la bonne vieille *Chérestрата*, tenant son fils par la main, alloit dans les maisons faire des lustrations, chasser les spectres, lever les incantations; c'étoit *Epicure* qui lui avoit enseigné les formules d'expiations, & toutes les sottises de cette espece de superstition.

Epicure naquit la troisième année de la cent neuvième olympiade, le septième jour du mois de Gamilion. Il eut trois freres, *Néoclès*, *Charideme* & *Aristobule*: Plutarque les cite comme des modèles de la tendresse fraternelle la plus rare. *Epicure* demeura à Téos jusqu'à l'âge de dix-huit ans: il se rendit alors dans Athenes avec la petite provision de connoissances qu'il avoit faites dans l'école de son pere; mais son séjour n'y fut pas long. Alexandre

meurt; *Perdiccas* desole l'Attique, & *Epicure* est contraint d'errer d'Athenes à Colophone, à Mytilene, & à Lampsaque. Les troubles populaires interrompirent ses études; mais n'empêcherent point ses progrès. Les hommes de génie, tels qu'*Epicure*, perdent peu de tems; leur activité se jette sur tout; ils observent & s'instruisent sans qu'ils s'en apperçoivent; & ces lumieres, acquises presque sans effort, sont d'autant plus estimables, qu'elles sont relatives à des objets plus généraux. Tandis que le Naturaliste a l'œil appliqué à l'extrémité de l'instrument qui lui grossit un objet particulier, il ne jouit pas du spectacle général de la nature qui l'environne. Il en est ainsi du philosophe; il ne rentre sur la scene du monde qu'au sortir de son cabinet; & c'est-là qu'il recueille ces germes de connoissances qui demeurent long-tems ignorés dans le fond de son ame, parce que ce n'est point à une méditation profonde & déterminée, mais à des coups-d'œil accidentels qu'il les doit: germes précieux, qui se développent tôt ou tard pour le bonheur du genre humain.

Epicure avoit trente-sept ans lorsqu'il reparut dans Athenes: il fut disciple du platonicien Pamphile, dont il méprisa souverainement les visions: il ne put souffrir les sophismes perpétuels de Pyrrhon: il sortit de l'école du pythagoricien Nausiphanès, mécontent des nombres & de la métempsychose. Il connoissoit trop bien la nature de l'homme & sa force, pour s'accommoder de la sévérité du Stoïcisme. Il s'occupait à feuilleter les ouvrages d'Anaxagore, d'Archelaïs, de Metrodore & de Démocrite; il s'attacha particulièrement à la philosophie de ce dernier, & il en fit les fondemens de la sienne.

Les Platoniciens occupoient l'académie, les Péripatéticiens le Lycée, les Cyniques le cynosarge, les Stoïciens le portique; *Epicure* établit son école dans un jardin délicieux, dont il acheta le terrain, & qu'il fit planter pour cet usage. Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à transporter dans l'enceinte de leur ville le spectacle de la campagne. Il étoit âgé de quarante-quatre ans lorsqu'Athenes, assiégée par Démétrius, fut desolée par la famine: *Epicure*, résolu de vivre ou de mourir avec ses amis, leur distribuoit tous les jours des fèves, qu'il partageoit au compte avec eux. On se rendoit dans ses jardins de toutes les contrées de la Grece, de l'Egypte & de l'Asie: on y étoit attiré par ses lumieres & par ses vertus, mais sur-tout par la conformité de ses principes avec les sentimens de la nature. Tous les philosophes de son tems sembloient avoir conspiré contre les plaisirs des sens & contre la volupté: *Epicure* en prit la défense; & la jeunesse athénienne, trompée par le mot de *volupté*, accourut pour l'entendre. Il ménagea la foiblesse de ses auditeurs; il mit autant d'art à les retenir qu'il en avoit employé à les attirer; il ne leur développa ses principes que peu-à-peu. Les leçons se donnoient à table ou à la promenade; c'étoit ou à l'ombre des bois, ou sur la mollesse des lits, qu'il leur inspiroit l'enthousiasme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame, le goût raisonnable du plaisir, & le mépris de la vie. Son école, obscure dans les commencemens, finit par être une des plus éclatantes & des plus nombreuses.

Epicure vécut dans le célibat: les inquiétudes qui suivent le mariage lui parurent incompatibles avec l'exercice assidu de la philosophie; il vouloit d'ailleurs que la femme du philosophe fût sage, riche & belle. Il s'occupait à étudier, à écrire & à enseigner: il avoit composé plus de trois cents traités différens; il ne nous en reste aucun. Il ne faisoit pas assez de cas de cette élégance à laquelle les Athéniens étoient si sensibles; il se contentoit d'être vrai, clair & profond. Il fut chéri des grands, admiré de ses rivaux, & adoré

adoré de ses disciples : il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célèbres, Léontium, maîtresse de Métrodore ; Thémiste, femme de Léontius ; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes ; Nécidie, Erotie, Hédie, Marmarie, Bodie, Phédrie, &c. Ses concitoyens, les hommes du monde les plus enclins à la médisance, & de la superstition la plus ombrageuse, ne l'ont accusé ni de débauche ni d'impiété.

Les Stoïciens féroces l'accablèrent d'injures ; il leur abandonna sa personne, défendit ses dogmes avec force, & s'occupa à démontrer la vanité de leur système. Il ruina sa santé à force de travailler : dans les derniers tems de sa vie il ne pouvoit ni supporter un vêtement, ni descendre de son lit, ni souffrir la lumière, ni voir du feu. Il urinoit le sang ; sa vessie se fermoit peu-à-peu par les accroissemens d'une pierre : cependant il écrivoit à un de ses amis que le spectacle de sa vie passée suspendoit ses douleurs.

Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il fit appeler ses disciples ; il leur légua ses jardins ; il assûra l'état de plusieurs enfans sans fortune, dont il s'étoit rendu le tuteur ; il affranchit ses esclaves ; il ordonna ses funérailles, & mourut âgé de soixante & douze ans, la seconde année de la cent vingt-septième olympiade. Il fut universellement regretté : la république lui ordonna un monument ; & un certain Théotime, convaincu d'avoir composé sous son nom des lettres infames, adressées à quelques-unes des femmes qui fréquentoient ses jardins, fut condamné à perdre la vie.

La philosophie épicurienne fut professée sans interruption, depuis son institution jusqu'au tems d'Auguste ; elle fit dans Rome les plus grands progrès. La secte y fut composée de la plupart des gens de lettres & des hommes d'état ; Lucrece chanta l'épicurisme, Celse le professa sous Adrien, Plin le Naturaliste sous Tibère : les noms de Lucien & de Diogène Laërce sont encore célèbres parmi les *Epicuriens*.

L'épicurisme eut, à la décadence de l'empire romain, le sort de toutes les connoissances ; il ne sortit d'un oubli de plus de mille ans qu'au commencement du dix-septième siècle : le discrédit des formes plastiques remit les atomes en honneur. Magnene, de Luxeu en Bourgogne, publia son *democritus reviviscens*, ouvrage médiocre, où l'auteur prend à tout moment ses rêveries pour les sentimens de Démocrite & d'Epicure. A Magnene succéda Pierre Gassendi, un des hommes qui font le plus d'honneur à la Philosophie & à la nation : il naquit dans le mois de Janvier de l'année 1592, à Chanterfier, petit village de Provence, à une lieue de Digne, où il fit ses humanités. Il avoit les mœurs douces, le jugement sain, & des connoissances profondes : il étoit versé dans l'Astronomie, la Philosophie ancienne & moderne, la Métaphysique, les langues, l'histoire, les antiquités ; son érudition fut presque universelle. On a pû dire de lui que jamais philosophe n'avoit été meilleur humaniste, ni humaniste si bon philosophe : ses écrits ne sont pas sans agrément ; il est clair dans ses raisonnemens, & juste dans ses idées. Il fut parmi nous le restaurateur de la philosophie d'Epicure : sa vie fut pleine de troubles ; sans cesse il attaqua & fut attaqué : mais il ne fut pas moins attentif dans ses disputes, soit avec Fludd, soit avec mylord Herbert, soit avec Descartes, à mettre l'honnêteté que la raison de son côté.

Gassendi eut pour disciples ou pour sectateurs, plusieurs hommes qui se font immortalisés, Chapelle, Molière, Bernier, l'abbé de Chaulieu, M. le grand-prieur de Vendôme, le marquis de la Fare, le chevalier de Bouillon, le maréchal de Catinat, & plusieurs autres hommes extraordinaires, qui, par un

Tome V.

contraste de qualités agréables & sublimes, réunissoient en eux l'héroïsme avec la mollesse, le goût de la vertu avec celui du plaisir, les qualités politiques avec les talens littéraires, & qui ont formé parmi nous différentes écoles d'épicurisme moral dont nous allons parler.

La plus ancienne & la première de ces écoles où l'on ait pratiqué & professé la morale d'Epicure, étoit rue des Tournelles, dans la maison de Ninon Lenclos ; c'est-là que cette femme extraordinaire rassembloit tout ce que la cour & la ville avoient d'hommes polis, éclairés & voluptueux : on y vit madame Scarron ; la comtesse de la Suze, célèbre par ses élégies ; la comtesse d'Olonne, si vantée par sa rare beauté & le nombre de ses amans ; Saint-Evremont, qui professa depuis l'épicurisme à Londres, où il eut pour disciples le fameux comte de Grammont, le poète Waller, & madame de Mazarin ; la duchesse de Bouillon Mancini, qui fut depuis de l'école du Temple ; des Yvetaux, (voyez ARCADIE), M. de Gourville, madame de la Fayette, M. le duc de la Rochefoucault, & plusieurs autres, qui avoient formé à l'hôtel de Rambouillet une école de Platonisme, qu'ils abandonnèrent pour aller augmenter la société & écouter les leçons de l'épicurienne.

Après ces premiers épicuriens, Bernier, Chapelle & Molière disciples de Gassendi, transférèrent l'école d'Epicure de la rue des Tournelles à Auteuil : Bachaumont, le baron de Blot, dont les chansons sont si rares & si recherchées, & Desbarreaux, qui fut le maître de madame Deshouillères dans l'art de la poésie & de la volupté, ont principalement illustré l'école d'Auteuil.

L'école de Neuilly succéda à celle d'Auteuil : elle fut tenue, pendant le peu de tems qu'elle dura, par Chapelle & MM. Sonnings ; mais à peine fut-elle instituée, qu'elle se fonda dans l'école d'Anet & du Temple.

Que de noms célèbres nous sont offerts dans cette dernière ! Chapelle & son disciple Chaulieu, M. de Vendôme, madame de Bouillon, le chevalier de Bouillon, le marquis de la Fare, Rousseau, MM. Sonnings, l'abbé Courtin, Campistron, Palaprat, le baron de Breteuil, père de l'illustre marquise du Châtelet ; le président de Mesmes, le président Ferrand, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, M. de Catinat, le comte de Fiesque, le duc de Foix ou de Randan, M. de Périgny, Renier, convive aimable, qui chantoit & s'accompagnoit du luth, M. de Lasseré, le duc de la Feuillade, &c. cette école est la même que celle de St. Maur ou de madame la duchesse.

L'école de Seaux rassembla tout ce qui restoit de ces sectateurs du luxe, de l'élégance, de la politesse, de la philosophie, des vertus, des lettres & de la volupté, & elle eut encore le cardinal de Polignac, qui la fréquentoit plus par goût pour les disciples d'Epicure, que pour la doctrine de leur maître, Hamilton, St. Aulaire, l'abbé Gênet, Malesieu, la Motte, M. de Fontenelle, M. de Voltaire, plusieurs académiciens, & quelques femmes illustres par leur esprit ; d'où l'on voit qu'en quelque lieu & en quelque tems que ce soit, la secte épicurienne n'a jamais eu plus d'éclat qu'en France, & sur-tout pendant le siècle dernier. Voyez Brucker, Gassendi, Lucrece, &c.

EPICYCLE, s. m. en Astronomie, cercle dont le centre est dans la circonférence d'un autre cercle, qui est censé le porter en quelque manière.

Ce mot est formé des mots grecs, ἐπι, *supra*, sur, & de κύκλος, *cercle*, comme si l'on disoit *cercle sur cercle*.

De même que les anciens astronomes ont inven-

G G g g g

té un cercle excentrique pour expliquer les irrégularités apparentes du mouvement des planetes, & leur différente distance de la terre, ils ont aussi inventé un petit cercle pour expliquer les stations & les rétrogradations des planetes. Ce cercle, qu'ils appellent *épicycle*, a son centre dans la circonférence du plus grand, qui est l'excentrique de la planete. Voyez EXCENTRIQUE.

C'est dans cet excentrique que se meut le centre de cet *épicycle*, lequel emporte avec lui la planete, dont le centre se meut régulièrement dans la circonférence de l'*épicycle*, suivant l'ordre des signes, lorsqu'elle est dans la partie inférieure de l'*épicycle*, & contre l'ordre des signes, lorsqu'elle est dans la partie supérieure.

Le point le plus haut de l'*épicycle* s'appelle *apogée*, & le point le plus bas s'appelle *périgée*. Voyez APOGÉE & PÉRIGÉE.

Quoique les phénomènes des stations & rétrogradations des planetes s'expliquent d'une maniere bien plus naturelle dans le système de Copernic, on ne peut disconvenir que la maniere dont Ptolomée les a sauvées ne soit ingénieuse: c'est apparemment pour cette raison que M. Godin, dans un mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie, en 1733, a cherché à développer cette théorie, & à donner les lois du mouvement apparent des planetes dans les *épicycles*. Lorsqu'on ne cherche qu'à connoître les apparences, & à construire des tables, il importe peu, dit l'historien de l'Académie, quelle hypothèse on choisisse, pourvu que cette hypothèse les sauve toutes, & que ces tables les représentent. De plus, les satellites de Jupiter & de Saturne ont, par rapport à nous, des apparences de mouvemens semblables à celles que doivent avoir les planetes dans le système de Ptolomée: la Terre & la Lune, vûes du Soleil ou de quelque autre point du système solaire, font aussi dans le même cas; c'est pourquoi la théorie dont il s'agit peut être de quelque utilité. D'ailleurs M. Godin l'a donnée d'une maniere beaucoup plus simple que n'ont fait jusqu'ici tous les Astronomes: il n'a besoin pour cela que des deux suppositions suivantes; 1°. la direction apparente d'un corps qui décrit un cercle, est à chaque instant la tangente au point du cercle qu'il décrit dans cet instant; 2°. un corps mù par deux forces, dont les directions font angle entre elles, ou paroissent faire angle, décrira ou paroîtra décrire la diagonale d'un parallelogramme formé sur ces directions.

Le grand cercle, dans la circonférence duquel l'*épicycle* est situé, s'appelle aussi le *déferent* de l'*épicycle*. Voyez DÉFÉRENT.

Riccioli, quoique ennemi déclaré du mouvement de la terre, n'a jamais pû faire de tables astronomiques qui s'accordassent tant-soit-peu avec les observations, sans supposer ce mouvement de la terre, quoiqu'il appellât à son secours, d'une maniere un peu forcée, les *épicycles* variables, sujets à des augmentations & à des décroissens perpétuels, & différemment inclinés à l'*écliptique*. Voyez COPERNIC, STATION, RÉTROGRADATION, &c.

Quoique les *épicycles* des planetes, imaginés par Ptolomée, soient aujourd'hui entièrement bannis de l'Astronomie, cependant quelques astronomes modernes s'en sont servis pour expliquer les irrégularités du mouvement de la Lune; mais avec cette différence, qu'ils n'ont pas prétendu que la lune parcourût en effet la circonférence d'un *épicycle*, comme Ptolomée prétendoit que les planetes la parcouroient: ils ont seulement dit que les inégalités apparentes du mouvement de la Lune étoient les mêmes que si cette planete se mouvoit dans un *épicycle*. M. Machin, dans un ouvrage fort court qui a pour titre, *the laws of moon's motion, les lois du mouve-*

ment de la Lune, fait mouvoir la Lune dans une ellipse dont le petit axe est la moitié du grand: tandis que le centre de cette ellipse décrit d'un mouvement uniforme un cercle autour de la Terre, la Lune se meut dans l'ellipse, de maniere qu'elle y parcourt des aires porportionnelles aux tems. Mais M. Clairaut, dans un mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie, en 1743, soutient que M. Machin se trompe, & qu'on ne peut expliquer par cette supposition les mouvemens de la Lune. M. Halley a supposé que la lune se mouvoit dans une ellipse, & que le centre de cette ellipse étoit dans un *épicycle* dont le centre se mouvoit uniformément autour de la Terre: il a déduit de ce mouvement les inégalités qu'on observe dans la vitesse de l'apogée, & dans l'excentricité de l'orbite de cette planete. Voyez LUNE. Voyez aussi les *Diſc.* de Harris, de Chambers, & les *élém. d'Astr.* de Wolf, d'où une partie de cet article est tirée. (O)

EPICYCLOIDE, f. f. en Géométrie, ligne courbe qui est engendrée par la révolution d'un point de la circonférence d'un cercle, lequel se meut en tournant sur la partie convexe ou concave d'un autre cercle.

Chaque point de la circonférence d'un cercle qui avance en droite ligne sur un plan, tandis qu'il tourne en même tems sur son centre, décrit une cycloïde (voyez CYCLOÏDE); & si le cercle générateur, au lieu de se mouvoir sur une ligne droite, se meut sur la circonférence d'un autre cercle, ou égal ou inégal à lui, la courbe que décrira chacun des points de sa circonférence s'appelle *épicycloïde*.

Par exemple, si une roue de carrosse rouloit sur la circonférence d'une autre roue, la courbe que décrirait un des clous de cette roue seroit une *épicycloïde*.

Si le mouvement progressif du cercle roulant est plus grand que son mouvement circulaire, l'*épicycloïde* est nommée *allongée*, & *accourcie* s'il est plus petit.

Si le cercle générateur se meut sur la convexité de la circonférence, l'*épicycloïde* est nommée *supérieure* & *extérieure*; & s'il se meut sur sa concavité, on la nomme *épicycloïde inférieure* ou *intérieure*; on appelle *base* de l'*épicycloïde* la partie de cercle sur laquelle se meut le cercle générateur, tandis qu'il fait un tour entier. Ainsi dans les *Planches de Géométrie*, fig. 58. *DB* est la base de l'*épicycloïde*, *V* son sommet, *VB* son axe, *DPV* la moitié de l'*épicycloïde* extérieure produite par la révolution du demi-cercle *VLB*, qu'on appelle *cercle générateur*, sur le côté convexe de la base *DB*.

On trouvera dans les *Transact. philosoph. n. 18.* & dans les *infiniment petits* de M. de l'Hôpital, les démonstrations des principales propriétés de l'*épicycloïde*, sur-tout ce qui concerne les tangentes de ces courbes, leurs rectifications & leurs quadratures. M. Nicole a aussi donné sur la rectification des *épicycloïdes* allongées & accourcies un excellent mémoire dans le *vol. de l'Académie* de 1708.

Le volume de 1732 de la même Académie renferme plusieurs écrits de MM. Bernoulli, de Maupertuis, Nicole, & Clairaut, sur une autre espèce d'*épicycloïdes* appelées *épicycloïdes sphériques*. Ces *épicycloïdes* sont encore engendrées par le point de la circonférence d'un cercle qui roule sur un autre cercle; mais avec cette différence que dans les *épicycloïdes* ordinaires le cercle roulant est dans le même plan que le cercle sur lequel il roule; au lieu que dans celle-ci le plan du cercle roulant fait un angle constant avec le plan de l'autre cercle. Les *épicycloïdes* sphériques ont plusieurs belles propriétés que l'on peut voir dans les mémoires dont nous venons de parler, & dont le détail seroit au-dessus de la portée du plus grand nombre de nos lecteurs.

Nous nous contenterons de donner ici en peu de mots une théorie des *épicycloïdes* simples ou ordinaires. Cette théorie contiendra le germe de tous les problèmes qu'on peut se proposer sur les *épicycloïdes*, & facilitera le moyen d'étendre ces problèmes à des *épicycloïdes* plus composées.

Je suppose d'abord que 1 soit le rayon du cercle roulant ou générateur, & que l'*épicycloïde* soit extérieure. Soit x l'arc qui a roulé, r le rayon de l'autre cercle, il est évident qu'en prenant dans ce second cercle un arc $= x$, & tirant ensuite la corde de l'arc x dans le cercle générateur, on aura un des points de l'*épicycloïde*. Or les angles formés par deux arcs égaux dans différens cercles, sont entr'eux en raison inverse des rayons de ces cercles. Voyez ANGLE, DEGRÉ, MESURE, &c. Donc il ne s'agit que de diviser un angle en raison de r à 1, pour avoir un point de l'*épicycloïde*.

Donc si r est à 1 en raison de nombre à nombre, l'*épicycloïde* sera une courbe géométrique, puisqu'on peut toujours diviser un angle géométriquement en raison de nombre à nombre. V. TRISECTION, &c.

Considérons à présent les deux cercles comme deux polygones réguliers d'une infinité de côtés chacun, mais dont les côtés soient égaux, en sorte que ces polygones ne soient point semblables : il est visible, 1°. que l'angle de contingence du cercle générateur sera dx ; que l'angle de contingence de l'autre sera $\frac{dx}{r}$ (voyez POLYGONE & COURBE) : 2°.

que pendant le roulement où l'application d'un côté infiniment petit du cercle générateur sur le côté correspondant de l'autre, une des extrémités de la corde de l'arc x pourra être regardée comme fixe, & que l'autre décrira un arc de cercle qui sera le petit côté de l'*épicycloïde* : 3°. que la tangente de l'*épicycloïde* (voyez TANGENTE) sera par conséquent perpendiculaire à la corde de l'arc x dans le cercle générateur : 4°. que le petit côté de l'*épicycloïde* sera $(\frac{dx}{r} + \frac{dx}{1}) \times \text{cord. } x = dx \times 2 \sin. \frac{x}{2} \times (\frac{r+1}{r})$; donc

l'arc total de l'*épicycloïde* sera $(\frac{2r+2}{r}) \times 2 \times (1 - \cos. \frac{x}{2})$

voyez SINUS : 5°. que l'élément de l'aire de l'*épicycloïde* sera égal au petit triangle scalene, dont dx est la base & cord. x un des côtés, plus au triangle isocèle qui a cord. x pour côté, & pour base $dx (\frac{1+r}{r})$ $2 \sin. \frac{x}{2}$. Cela se voit à l'œil par la seule inspection d'une figure. Or le premier de ces élémens est l'élément du cercle, & le second est $dx (\frac{1+r}{r}) 2 \sin. \frac{x}{2} \times \frac{1}{2} \text{ cord. } x = dx (\frac{2+2r}{r}) (\sin. \frac{x}{2})^2 = dx (\frac{2+2r}{r}) \times (-\frac{1}{2} \cos. x + \frac{1}{2})$. Voyez SINUS. Donc l'aire de l'*épicycloïde* est égale à l'aire du cercle, plus à l'intégrale de la quantité précédente; intégrale aisée à trouver; voyez SINUS, INTÉGRAL, & le traité de M. de Bougainville le jeune. 6°. L'angle que font ensemble deux côtés consécutifs de l'*épicycloïde*, se trouvera aisément, & toujours par la seule inspection d'une figure fort simple; car cet angle est égal, 1°. à $\frac{dx}{2}$;

2°. à deux angles à la base d'un triangle isocèle, dont l'angle du sommet est $dx + \frac{dx}{r}$, c'est-à-dire $180 - dx - \frac{dx}{r}$; donc l'angle de contingence est $\frac{dx}{2} + \frac{dx}{r}$. Or le rayon osculateur est égal au côté de la courbe divisé par l'angle de contingence. Voyez OSCULATEUR & DÉVELOPPÉE. Donc le rayon osculateur est égal à $2 \frac{(1+r) \text{ cord. } x}{2+r}$.

Si on fait r négative dans les calculs précédens, on aura les propriétés de l'*épicycloïde intérieure*.

Tome V.

Si dans les mêmes calculs on fait $r = \infty$ à l'infini, on aura les propriétés de la cycloïde ordinaire.

On peut encore considérer d'une autre manière toutes les *épicycloïdes* ordinaires, allongées, accourcies, sphériques, &c. Au lieu de faire rouler le cercle générateur, il n'y a qu'à supposer que le centre de ce cercle décrive une ligne quelconque, & qu'en même tems un point mobile se meuve sur la circonférence de ce cercle. Par le principe de la composition des mouvemens, on aura facilement les élémens de l'*épicycloïde*; l'*épicycloïde* sera simple ou ordinaire, c'est-à-dire ni allongée ni accourcie, si l'arc décrit par le centre, pendant que le point mobile décrit la circonférence, est à cette circonférence comme $r+1$ est à r . Voyez ROUE D'ARISTOTE.

Nous n'en dirons pas davantage sur cet article. Il nous suffit d'avoir mis ici en quelques lignes tout le traité des *épicycloïdes* d'une manière assez nouvelle à plusieurs égards, & fourni aux commençans, & peut-être à des géomètres plus avancés, une occasion de s'exercer.

Sur l'usage des *épicycloïdes* en Mécanique, voyez DENT.

M. de Maupertuis, dans les *mémoires de l'acad. de 1727*, a examiné les figures rectilignes formées par le roulement d'un polygone régulier sur une ligne droite, & il en a déduit d'une manière élégante les dimensions de la cycloïde. Pour généraliser sa théorie, supposons que le roulement du polygone se fasse à l'extérieur sur un autre polygone régulier, dont les côtés soient égaux à ceux du polygone roulant, il est aisé de voir par tout ce qui a été dit ci-dessus, 1°. que la figure rectiligne formée ainsi sera égale à l'aire du polygone roulant, plus à un triangle isocèle qui auroit 1 pour côté, & pour angle au sommet la somme des angles extérieurs des deux polygones, ce triangle étant multiplié par la moitié de la somme des quarrés des cordes du polygone roulant : or on a dans le liv. X. des *sections coniques* de M. de l'Hopital, une méthode fort simple pour trouver la somme de ces quarrés. 2°. Le contour de la figure sera égal à la corde de la somme des angles extérieurs, multipliée par la somme des cordes du polygone roulant : or on a dans le même ouvrage & au même endroit la méthode de trouver la somme des cordes d'un polygone. 3°. L'angle extérieur formé par deux côtés rectilignes consécutifs de l'*épicycloïde*, est égal à la moitié de l'angle au centre du polygone roulant, plus à l'angle extérieur de l'autre polygone.

Enfin il est visible que cette méthode peut s'étendre très-aisément à la recherche des propriétés de toute *épicycloïde* formée par le roulement d'une courbe quelconque sur une autre quelconque. (O)

* EPIDAUURIE, adj. pris subst. fête que les habitans d'Epidaure célébraient en l'honneur d'Esculape, & que les Athéniens instituèrent aussi parmi eux.

* EPIDELIUS, (Myth.) surnom d'Apollon. Ménophanès, qui commandoit la flotte de Mithridate, prit Délos, pillâ le temple d'Apollon, & jeta la statue du dieu dans la mer; mais les eaux la soutinrent miraculeusement, & la porterent sur les côtes de la Laconie, aux environs du promontoire de Mala, où les Lacédémoniens élevèrent un temple à Apollon *Epidélius*, c'est-à-dire à Apollon venu de Délos. La statue merveilleuse fut placée dans ce temple, & le sacrilège de l'impie Ménophanès fut puni par une mort prompte & douloureuse. Quoiqu'il n'y ait guère de faits merveilleux accompagnés d'un plus grand nombre de circonstances difficiles à rejeter en doute; que le miracle dont il s'agit ait un caractère d'authenticité qui n'est pas commun, & qu'il soit confirmé par le témoignage & le monument de tout un peuple, il ne faut pas le croire : il n'est pas nécessaire d'en expo-

G G g g ij

fer les raisons ; il suffit , pour le rejeter , de savoir que le vrai Dieu eût engagé les hommes dans l'idolâtrie , s'il eût permis de pareils prodiges. Il y a des cas où il faut juger de la vérité des faits par les conséquences , & d'autres où il faut juger des conséquences par la vérité des faits.

EPIDEMIE, f. f. (*Medecine.*) *maladie épidémique*, c'est-à-dire , qui affecte presque en même tems & dans un même lieu un grand nombre de personnes de quelque sexe , âge & qualité qu'elles soient , avec les mêmes symptomes essentiels , dont la cause réside le plus souvent dans les choses desquelles on ne peut pas éviter de faire usage pour les besoins de la vie , & dont le traitement est dirigé par une même méthode. Le mot grec *ἐπιδημιος*, *épidémie*, est formé d'*ἐν*, dans ou parmi , & *δῆμος*, peuple ; il est par conséquent employé pour signifier quelque chose qui est dans ou parmi le peuple , commun au peuple. L'usage en a fixé le sens , lorsqu'on l'emploie seul , pour énoncer une maladie populaire , que quelques auteurs , comme Boerhaave , nomment quelquefois *maladie universelle*, *morbis epidemicus*, *popularis*, *universalis*.

Les *maladies épidémiques* forment un genre particulier parmi les différences accidentelles des maladies en général , à l'égard du lieu où elles regnent. Les *épidémies* ne sont pas plus familières dans un pays que dans un autre ; en quoi elles diffèrent des *endémies*, qui sont des maladies d'un même caractère , qui affectent particulièrement & presque sans discontinuité les habitans d'une contrée. Voyez **ENDÉMIQUE**. Les *maladies épidémiques* sont aussi distinguées des *sporadiques*, parce que celles-ci sont absolument particulières aux personnes qu'elles attaquent , & dépendent d'une cause qui leur est propre. Voyez **SPORADIQUE**.

Les *maladies épidémiques* ne s'établissent que dans certains tems & dans certains lieux. Elles ne sont pas d'un seul & même genre ; elles diffèrent au contraire beaucoup , selon la différence des saisons qui ont précédé & qui subsistent , selon la différente nature des habitans d'un pays. Quelquefois elles affectent tout le corps , comme les *fièvres* ; d'autrefois elles ne portent que sur certaines parties , comme sont les *douleurs*, les *fluxions catarrheuses* : tantôt elles sont bénignes , & font leur cours sans causer beaucoup de désordres dans l'économie animale ; tantôt elles sont contagieuses & accompagnées de symptomes très-violens , & elles font périr beaucoup de monde. Il meurt plus de gens , & dans la vigueur de l'âge même , par l'effet des *maladies épidémiques*, que par toute autre sorte de maladie. Elles changent presque chaque année de caractère & de nature , dans les cas même où elles paroissent avoir les mêmes symptomes : il n'appartient qu'à un médecin très-attentif & grand observateur , de distinguer ce qu'il y a d'essentiellement différent dans ces apparences ; souvent même les plus habiles s'y trompent.

Les différentes causes des *épidémies*, qui sont dans l'air , dépendent quelquefois du vice de ses qualités sensibles & manifestes , telles que la chaleur , le froid , l'humidité , la sécheresse , &c. D'autres fois l'air , en pénétrant le corps humain par les différentes voies ordinaires , dont on ne peut pas lui fermer l'accès , y porte avec lui & applique à diverses parties certains miasmes d'une nature inconnue , qui produisent cependant les mêmes effets dans toutes les personnes affectées , comme on le voit dans la peste , dans la petite vérole. La différente situation des lieux , le différent aspect , l'exposition à certains vents , les exhalaisons des marais ; les grandes inondations , qui rendent les terrains marécageux , suivies d'un tems chaud , ou d'un vent de midi , qui hâte la putréfaction des eaux croupissantes , d'où il s'élève continuelle-

ment dans l'air des matières fétides , vermineuses ou acrimonieuses , qui infectent cet élément dans lequel nous vivons , & les différentes substances qui servent à notre nourriture , contribuent beaucoup aussi à établir les différentes espèces d'*épidémies*.

Les alimens , comme causes communes , sont souvent aussi , par leur nature , la cause des maladies populaires. C'est ce qu'on observe dans les villes assiégées , où les riches comme les pauvres manquant de tout pour se nourrir , sont contraints à manger des choses peu propres à cet usage & de très-mauvaise qualité ; & se trouvant ainsi pressés par la même nécessité , & réduits à la même misère , ils éprouvent les mêmes effets , ils sont affligés des mêmes maladies. On a vu la peste faire des ravages terribles dans une place de guerre assiégée , dénuée de secours , investie par une armée abondamment pourvue de vivres , qui étoit entièrement exemte de cette maladie.

Il résulte de ce qui vient d'être dit des causes des *épidémies*, qu'elles ne se communiquent pas aussi communément qu'on le pense , d'une personne affectée à une autre qui ne l'est pas : il n'est pas nécessaire de recourir à la contagion pour rendre raison de cette communication ; il est rare qu'elle se fasse par cette cause ; il est plus naturel de l'attribuer à la cause commune qui a affecté le premier , & qui continue à produire ses effets dans les sujets qui se trouvent disposés à en recevoir les impressions.

Pour s'en préserver , on doit soigneusement éviter tout ce qui peut contribuer à arrêter l'insensible transpiration , & pour cela ne pas sur-tout s'exposer à l'air froid du matin ou du soir , ne se livrer à aucun exercice violent , ne vivre que d'alimens de facile digestion , & user des choses propres à fortifier , à entretenir la fluidité des humeurs , favoriser les sécrétions & excrétions.

A l'égard des pays en général , on peut tenter quelquefois avec succès d'empêcher qu'ils ne soient infectés des *maladies épidémiques*, ou de les en délivrer , en purifiant l'air par le moyen des feux allumés fréquemment , dans les lieux habités , avec des bois résineux , dont on forme des bûchers nombreux à certaines distances les uns des autres. Hippocrate ne balance pas à proposer d'après l'expérience qu'il en avoit faite , l'effet de ces feux comme un préservatif contre la peste , & même comme un moyen de corriger l'infection de l'air qui la cause. On a remarqué , selon Hoffman , que les lieux , les villes sur-tout , où l'on brûle du charbon de pierre plus qu'on ne faisoit autrefois , sont moins sujets aux *maladies épidémiques*, & plus sains , généralement parlant , qu'ils n'étoient avant cet usage ; la fumée de ces matières fossiles ayant la propriété de changer les qualités des mauvaises exhalaisons qui pouvoient produire des maladies de toute espèce. Il est encore un autre moyen très-propre à prévenir les infections de l'air , & à en arrêter les effets , lorsqu'elles ont lieu ; c'est de dessécher les marais ; de donner un cours aux eaux croupissantes ; d'empêcher qu'il ne s'en ramasse de nouvelles ; de tenir les égouts , les fossés des villes , des campagnes , bien nettoyés & bien libres.

On doit beaucoup espérer , pendant les *maladies épidémiques*, ou lorsqu'on craint qu'elles ne s'établissent , du bon effet des vents du septentrion & du levant , comme étant très-propres à purifier l'air , ou à empêcher qu'il ne s'y mêle des exhalaisons qui pourroient le corrompre. Ils ont aussi la propriété de rendre le corps humain moins susceptible des mauvaises impressions qu'elles peuvent faire , en lui donnant de la vigueur par l'augmentation du ressort de ses fibres , & en conservant par ce moyen l'exercice libre de toutes les fonctions. Les pluies sont aussi très-salutaires dans le tems d'*épidémie* causée par l'infec-

nion de l'air ; elles entraînent & précipitent avec elles toutes les matieres hétérogenes qui formoient la corruption de cet élément.

Lorsqu'il survient une maladie *épidémique*, dont le caractère n'est pas bien connu, ce qui arrive souvent ; les medecins doivent, selon le conseil de Boerhaave, s'appliquer à en bien observer tous les symptomes dans le tems des équinoxes, où elles sont ordinairement le plus en vigueur. Pour en découvrir la cause, par comparaison avec l'espece de maladie connue à laquelle l'*épidémique* ressemble le plus, ils doivent éviter d'employer des remedes qui soient propres à produire de grands changemens dans l'économie animale, dans la crainte qu'ils ne déguisent le caractère de la maladie, & qu'ils n'empêchent d'observer les phénomènes que la nature du mal peut produire constamment dans les différens tems qui précèdent le rétablissement de la santé ou de la mort, qui annoncent un meilleur ou un plus mauvais état. Ils doivent observer avec une grande attention ce que la nature fait ou tente de faire dans le cours de la maladie, ensuite des différentes choses que les malades prennent, soit alimens, soit remedes, ce qui fait de bons ou de mauvais effets, les évacuations qui sont salutaires ou nuisibles. Ils doivent enfin comparer ce qui se passe dans les maladies de la même espece de plusieurs personnes affectées en même tems, en ayant égard à la différence de sexe, d'âge, & de tempérament.

C'est de ces recherches faites avec soin, qu'on peut tirer les indications convenables pour déterminer la méthode que l'on doit suivre dans le traitement des maladies *épidémiques*. Si l'on avoit un recueil d'observations exactes sur toutes celles qui ont paru jusqu'à présent, on seroit peut-être assez instruit de leur différente nature & des remedes qui ont été employés avec succès dans chaque espece, pour pouvoir par analogie appliquer une curation presque sûre à chacune de celles qui paroîtroient dans la suite ; car il est très-vraisemblable qu'il ne s'en établit pas toujours qui soient absolument nouvelles par rapport au passé ; leur variété est peut-être épuisée. Il est donc très-important pour le genre humain qu'on travaille à suppléer à ce qui manque à cet égard. On ne sauroit assez exhorter tous les Medecins, qui ont à cœur l'avancement de leur art, à faire l'histoire de toutes les maladies *épidémiques* qu'ils ont occasion de traiter ; à les décrire avec exactitude & sincérité ; à en bien observer toutes les circonstances ; à ne pas négliger de faire mention des lieux, des climats où ils pratiquent, des accidens qui ont pu faire naître l'*épidémie*, de la saison où elle regne, de la constitution de l'air, & de ses variétés déterminées par l'inspection du barometre, du thermometre, & de l'hygrometre, autant que faire se peut ; & en un mot de prendre pour modeles, dans ces sortes d'observations, celles du plus ancien & du plus grand medecin connu, du sage Hippocrate, qui a le premier senti la nécessité de les faire, & qui nous a laissé sur ce sujet des écrits immortels ; celles de l'Hippocrate moderne, Sydenham, qui est presque le seul, dans un si long espace de tems, qui ait marché à cet égard sur les traces du pere de la Medecine, & qui a donné un exemple, que l'on doit se faire un devoir de suivre dans tous les siècles ; celles de la société d'Edimbourg, &c. Voyez l'article AIR, & ce qui est dit de cet élément comme cause des maladies *épidémiques*. (d)

* EPIDEMIES, adj. pris subst. fêtes instituées dans Argos en l'honneur de Junon, & dans les villes de Milet & de Délos, en l'honneur d'Apollon. Les *épidémies* étoient comme les fêtes de la présence du dieu. Les payens croyoient que leurs divinités, sensibles aux cérémonies de l'évocation, se transpor-

toient au milieu d'eux ; & ils les honoroient par des fêtes & des sacrifices.

EPIDERME, f. m. & par quelques-uns f. (*Anat.*) Cette pellicule fine, transparente, & insensible, qui recouvre extérieurement toute la peau à laquelle elle est étroitement attachée, s'appelle *épiderme*, *sur-peau*, *cuticule* (voyez CUTICULE) ; & pour en compléter l'article, joignez-y du moins les observations suivantes, dans lesquelles on examine la structure de cette toile merveilleuse, qui enveloppe tout le corps humain, excepté les endroits occupés par les ongles.

Il faut remarquer dans l'*épiderme*, 1°. son union étroite avec la peau, dont on le sépare néanmoins dans les cadavres par le moyen de l'eau bouillante. Le feu, la brûlure, les vésicatoires, levent l'*épiderme* en maniere de vessies dans les sujets vivans. Quoiqu'il adhère fortement aux mammelons cutanés, & plus encore au corps réticulaire, dont il paroît être une portion, on peut cependant l'en séparer avec de l'eau chaude, ou, ce qui est mieux & qui l'altère moins, en le faisant tremper pendant quelque tems dans de l'eau froide. La séparation par le scalpel n'est pas impossible, mais elle ne découvre rien de sa structure.

2°. Sa *régénération*. Elle est évidente, prompte, & même surprenante, sans aucune marque de cicatrice, lorsque l'*épiderme* a été détaché par quelque cause externe ou interne. Il se régénere au palais de la bouche, après en avoir été enlevé par les alimens trop chauds ; il se régénere aussi par-tout ailleurs, même sous les emplâtres qu'on y applique ; enfin il se répare autant de fois qu'il a été détruit.

3°. Son *origine* ou sa *formation*. Elle est encore inconnue. Il ne faut pas s'imaginer, avec les anciens, que cette membrane soit produite par la condensation des vapeurs de la transpiration ; il ne faut pas non plus croire avec Morgagny, que l'action de l'air desséchant la surface de la peau, fasse naître l'*épiderme*, car il se trouve formé dans le fœtus avant qu'il ait vû le jour. Il vaudroit donc mieux attribuer, avec Leuwenhoek, l'origine de l'*épiderme* à l'expansion des conduits excrétoires de la peau ; ou avec Ruysch, à l'expansion des houppes nerveuses du même organe qui forment plusieurs petites lames en s'unissant ; ou avec Heister, à l'expansion des tuyaux excrétoires, & des papilles nerveuses réunies ; ou enfin avec M. Winslow, à une matiere qui fuit des mammelons.

4°. La *substance*. Elle paroît uniforme du côté de la peau, & composée au-dehors de plusieurs petites lames écailleuses d'une grande finesse, & très-étroitement unies, mais par-tout sans apparence de tissu fibreux ou vasculaire, excepté de petits filamens qui l'attachent aux mammelons. Cette substance est serrée, quoique susceptible de quelque gonflement ou épaisissement, comme la simple macération dans l'eau commune, & les cloches ou ampoules qui s'élèvent sur la peau par des vésicatoires, par la brûlure ou autrement, le font assez voir ; de sorte qu'à cet égard l'*épiderme* paroît être une espece de tissu spongieux ; il prête considérablement dans les enflures, mais il n'y résiste pas toujours.

Les attouchemens durs & réitérés détachent l'*épiderme* plus ou moins imperceptiblement, & aussi-tôt il renaît une nouvelle couche qui souleve la premiere, & à laquelle en pareil cas il arrive un pareil détachement par la naissance d'une troisième couche nouvelle.

C'est à-peu-près de cette maniere que se forment les callosités aux piés, aux mains & aux genoux, & qu'arrive la pluralité des lames ou couches que quelques anatomistes ont prises pour être naturelles.

En effet, les callosités ne sont autre chose que des

couches de plusieurs *épidermes* ; mais pour que ces callosités se forment , il ne faut pas que l'*épiderme* se sépare entièrement , car alors la matière de la transpiration ou de la sueur s'éleveroit en vésicules : c'est ce qui arrive dans les brûlures. Voyez CALLOSITÉ, BRÛLURE.

5°. Ses *trous* ou *pores*. Ils donnent passage aux poils, aux liqueurs du dehors en-dedans ; à celles du dedans en-dehors, telles que sont les exhalaisons de la transpiration & de la sueur. Cependant les petits trous ou pores par où s'échappe la sueur, étant bien examinés, il semble que l'*épiderme* s'y infinue pour achever les tuyaux excrétoires des glandes cutanées. Les niches ou fossettes des poils sont garnies des allongemens de l'*épiderme*, & les poils mêmes en paroissent recevoir une espece d'écorce : les canaux presque imperceptibles des pores cutanés en sont encore intérieurement revêtus. En effet, au moyen d'une longue macération de la peau, on en peut détacher avec l'*épiderme* tous ces allongemens, de façon qu'ils entraînent les poils, leurs racines, & même les glandes axillaires.

On pourroit expliquer par cette remarque, comment les cloches ou empoules qui s'élèvent sur la peau, restent gonflées pendant un tems considérable, sans laisser la sérosité extravasée échapper par les trous, qui doivent être aggrandis par la distraction & l'extension de l'*épiderme* soulevé. Lorsqu'il se détache ainsi du corps de la peau, il arrache quelquefois des portions de ces petits tuyaux cutanés, qui se plissent & bouchent les pores de l'*épiderme* soulevé, à-peu-près comme les tuyaux des ballons à jouer. Ne seroit-ce point ces petites portions de l'*épiderme* détaché, que quelques anatomistes ont prises pour des valvules des tuyaux cutanés ?

6°. Son *épaisseur* différente en diverses parties du corps. L'*épiderme* est fort épais dans le creux des mains & aux plantes des piés, ou plutôt il y a dans ces endroits plusieurs couches d'*épidermes* les unes sur les autres ; par-tout ailleurs l'*épiderme* n'est qu'un tissu fort fin. Remarquons ici que quand quelque portion de cette toile se détache de la peau, cette portion devient alors plus épaisse, comme on le voit dans la cuticule des vessies, & dans celle qui se sépare des bords des ulcères ou des plaies.

7°. Ses *fillons* plus ou moins considérables en différentes parties du corps. On les remarque sur-tout à la paume des mains & au bout des doigts, où ils se manifestent en lignes spirales. Ils défendent peut-être les vaisseaux excrétoires qui sont dans leurs cavités. Quoi qu'il en soit, comme l'*épiderme* est intimement appliqué à la superficie de la peau, il n'est pas étonnant qu'il en prenne la forme, & qu'il soit marqué comme elle des mêmes plis, des mêmes rides, des mêmes fillons & des mêmes losanges.

8°. Son *insensibilité*. On n'y apperçoit point non plus de vaisseaux, & Ruysch n'a jamais pû en découvrir par ses injections les plus subtiles : de-là vient qu'il ne coule point de sang quand l'*épiderme* est blessé. Cependant il est naturellement si souple, qu'il permet aux corps tangibles de communiquer suffisamment leur impression aux houpes nerveuses situées au-dessous.

9°. Son *incorruptibilité*, si je puis parler ainsi : du moins l'*épiderme* est la partie de tout le corps la moins exposée à la corruption, & la moins sujete à être rongée. Dans les abcès le pus n'a guère d'autre action sur l'*épiderme*, que de le séparer de la peau, & de le déchirer ; mais il ne le dissout pas. Dans la gangrene & le sphacèle l'*épiderme* se conserve entier, tandis que toutes les parties qu'il recouvre tombent en pourriture. Il ne permet pas même à la pierre infernale de le pénétrer, & de détruire les parties qu'il couvre, sans avoir été divisé le premier. Ces effets

viennent-ils de ce qu'il n'a point de vaisseaux qui lui soient propres, & de ce qu'il ne reçoit point la liqueur ?

10°. Sa *couleur*. L'*épiderme* est généralement blanc, du moins les recherches exactes ont fait voir qu'il change peu chez les divers peuples, & qu'il conserve presque dans tous sa couleur blanche. Je dis qu'il conserve presque dans tous sa couleur blanche, parce qu'on a observé que dans les Negres il n'est point aussi blanc que dans les peuples de nos climats ; mais il est d'une couleur de corne brûlée, c'est-à-dire jaunâtre. Ainsi la couleur de l'*épiderme* ne détermine point absolument celle de la peau, mais plutôt celle du corps muqueux situé au-dessous. Cela n'empêche pas que l'*épiderme* qui recouvre immédiatement le corps réticulaire, ne rende le teint plus ou moins délicat, selon qu'il est plus ou moins épais.

11°. Son *usage* : le voici. L'*épiderme* sert à maintenir les pinceaux ou filamens nerveux des mamme-lons dans une situation égale, à les empêcher de floter confusément, & à modifier l'impression des objets, qui auroient été douloureux, si cette impression s'étoit faite immédiatement sur les papilles nerveuses de la peau.

D'un autre côté, le tact particulier, aussi-bien que le toucher en général, est plus ou moins exquis, selon la finesse ou l'épaisseur de l'*épiderme*, dont la callosité affoiblit, & même fait perdre l'un & l'autre.

Un autre usage de l'*épiderme*, est de régler les évacuations cutanées ; je veux dire celles de la sueur, & de la transpiration insensible qui est la plus considérable. Il sert vraisemblablement à retrécir les vaisseaux cutanés, parce qu'il en forme les extrémités. En effet, nous remarquons que toutes les fois qu'il est enlevé, ces vaisseaux laissent échapper les liqueurs qu'ils contiennent, en plus grande abondance que de coutume.

Enfin, comme l'*épiderme* rend la surface de la peau égale & polie, il contribue extrêmement à la beauté de cette partie ; car plus la cuticule est mince & diaphane, plus le teint est brillant & délicat.

Au surplus l'*épiderme* mérite fort l'examen & les recherches des Physiologistes ; car outre que sa structure n'est pas à beaucoup près bien connue, il a des propriétés singulieres, qu'aucun auteur ne s'est donné la peine d'approfondir jusqu'à ce jour.

Je finis cet article par une remarque utile aux Accoucheurs. Comme les enfans naissent rarement sans *épiderme*, comme cette toile ne doit point son origine à la condensation de l'air, j'avoue que lorsqu'elle se détache du corps des enfans avant leur naissance, dans les parties par lesquelles ils se présentent, on a lieu de craindre pour leurs jours, & de soupçonner qu'ils soient déjà morts dans l'utérus ; cependant il ne faut pas regarder le détachement de l'*épiderme* pour un signe certain de la mort de l'enfant, l'expérience a souvent justifié la fausseté d'un pareil jugement, & l'erreur de ceux qui l'avoient prononcé : on en trouvera la preuve dans les observateurs. M. Saviard, qui en particulier a eu tant d'occasions de s'éclairer sur ce sujet, en sa qualité de chirurgien-accoucheur de l'Hôtel-Dieu de Paris, nous assure qu'il a vû plusieurs enfans dont l'*épiderme* s'enlevait avant leur naissance ; lesquels enfans sont toutefois venus au monde bien-vivans, & ont vécu depuis aussi long-tems que son âge lui a permis d'en être le témoin. Les signes de la virginité des filles, de la grossesse des meres, de leur accouchement prochain, de la vie ou de la mort des enfans qu'elles portent, sont quatre points qui demandent l'époché des Grecs, ou le *non-liquet* des Latins. C'est-là le doute raisonnable qui distingue le physicien éclairé, modeste, & par conséquent toujours retenu dans ses décisions,

du dogmatique ignorant, hardi, & présomptueux.
Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EPIDIDYME, f. m. en *Anatomie*, nom de deux corps variqueux situés sur la partie supérieure des testicules, dont ils semblent proprement être une partie, quoique différens du reste en forme & en consistance. *Voyez* TESTICULE.

Ce mot est formé du grec *ἐπί*, sur, & de *διδύμος*, jumeau, testicule.

Les *épididymes*, de même que les testicules, sont composés de la circonvolution des tuyaux féminaires mêlés avec les vaisseaux sanguins; ils diffèrent seulement en ce que dans les *épididymes* les tuyaux féminaires sont réunis en un seul, dont les différentes circonvolutions sont plus fermement liées ensemble par une forte membrane de la tunique albuginée; ce qui les rend plus compacts au toucher que les testicules. *Voyez* SEMENCE, SPERMATIQUE, &c.

Les *épididymes* & les testicules sont renfermés dans trois membranes qui leur sont propres. La première vient du muscle cremaster, la seconde est appelée la *virginale*, & la troisième l'*albuginée*. *Voyez* chacune de ces membranes sous leur *article* particulier. *Chambers.* (L).

* EPIDOTES, adject. pris subst. (*Mythol.*) Ce terme est fait d'*ἐπίδωμι*, j'augmente: c'est ainsi qu'on appelloit les dieux qui présidoient à l'accroissement des enfans.

EPIE, adj. (*Venerie.*) Il se dit d'un chien qui a du poil au milieu du front, plus grand que l'autre, & dont les pointes se rencontrent & viennent à l'opposite: c'est une marque de vigueur & de force.

EPIER, f. m. (*Jurisprud.*) est un droit domanial qui ne se leve sous ce nom que dans la seule province de Flandre. *Guypers, Burgunduc*, & plusieurs autres juriconsultes flamands, prétendent que le mot *épier* qu'ils rendent en latin par le terme *spicarium*, vient de *spica*, épi. En effet, cette explication développée très-bien la nature de cette redevance, qui consiste presque toujours en blé, en avoine dure & molle; quelquefois aussi en chapons, poules, oies; en œufs, beurre ou fromage. Le tout se paye aujourd'hui en argent, suivant les évaluations du prix actuel de ces denrées.

Quant à l'origine de ce droit, elle nous paroît se rapporter à celle que les auteurs françois attribuent communément aux droits seigneuriaux. Sans être parfaitement instruits de la véritable forme du gouvernement des Pays-Bas dans les tems qui ont précédé le comte Baudouin gendre de Charles le Chauve, nous savons assez que ces provinces étoient autrefois peu habitables, par la nature du terrain marécageux, sauvage, couvert de vastes forêts; & de-là le nom de *forestiers*, dont plusieurs historiens ont gratifié sans preuve les premiers souverains de la Flandre.

La face actuelle de ces mêmes provinces, où les terres sont aujourd'hui cultivées avec le plus grand succès, où les villes multipliées à l'infini, sont peuplées de citoyens qui ne respirent que le travail; ce coup-d'œil, disons-nous, ne permet pas de douter que les premiers princes qui les ont gouvernées, n'aient donné toute leur attention à l'agriculture. Mais pour animer & fortifier le zèle de leurs vassaux & sujets, il a fallu leur accorder la propriété des terres qu'ils défricheroient, en se réservant seulement une légère reconnaissance pour marque de la souveraineté.

Des mémoires particuliers assurent que Charlemagne avoit chargé les terres de la Flandre de la redevance de l'*épier*, par un édit donné en l'an 709, dont on prétend que l'original se trouve dans les archives de l'abbaye de S. Winocq à Bergues.

Quoi qu'il en soit, il paroît que cette redevance ayant été imposée sur toutes les terres du pays différens chefs de famille, curieux d'en affranchir la plus grande partie de leurs biens, avoient assigné & hypothéqué sur la moindre portion la reconnaissance de l'*épier*. Les tems ont amené successivement de nouveaux propriétaires. Ceux-ci en ont formé d'autres, & par eux-mêmes, & par les alliances. Les biens des différentes maisons se sont mêlés; une nouvelle succession les a rendus à d'autres, & les a subdivisés. Tous ces changemens ont servi à confondre l'héritage du premier mort; en sorte que les receveurs de l'*épier* s'étant uniquement attachés à l'assignation spéciale, perdirent de vue l'hypothèque générale. Ces moindres parties hypothéquées spécialement, ayant été dans la suite surchargées de nouvelles tailles & impositions, les propriétaires voyant que le revenu ne suffisoit pas pour acquitter ces charges, voulurent les abandonner, sans faire attention qu'elles payoient un impôt assigné originellement sur la totalité éclipse.

La difficulté de retrouver les terres qui avoient fait partie de cette totalité, ainsi que les possesseurs ou détempteurs, ne caufoit pas un médiocre embarras; elle donnoit lieu à une infinité de procès également onéreux au souverain & aux particuliers.

Ce fut pour y mettre fin que les archiducs *Albert & Isabelle* rendirent le placard du 13 Juillet 1602, par lequel ils ordonnerent aux receveurs de faire de nouveaux registres, & aux redevables de fournir le dénombrement des reconnaissances par eux dûes; leur permettant d'hypothéquer spécialement telles parties de terres qu'ils jugeroient à-propos, & généralement leurs personnes ou leurs autres biens. *Voyez l'article 6 de ce placard.*

Et par les articles 59, 60, 61, 62 & autres, il est dit que les rentes de l'*épier* de Flandre seront payables solidairement par l'*hofman*, où il y a *hofmanie*; & où il n'y en a pas, par le chef de la communauté, ou par les plus grands tenanciers, sauf leur recours contre leurs co-détempteurs. On voit par-là que l'hypothèque générale a été rétablie sur toutes les terres, sans que le souverain ait même voulu s'astreindre à faire la discussion de la spéciale.

Il s'est encore assez récemment élevé des contestations à ce sujet; mais les particuliers qui les ont formées ont été condamnés par différentes sentences du bureau des finances de Lille, & entr'autres par celles des 6 Août 1722, 12 Août 1723, & 2 Décembre 1724. M. *Meliand* intendant de la province, a rendu ses ordonnances des 8 Avril & 25 Octobre 1726, sur les mêmes principes; & M. de la *Grandville* son successeur les a suivies dans une ordonnance du 3 Novembre 1732, par laquelle ce magistrat enjoint aux *hofmans* de la châtellenie de Bergues de rapporter entre les mains du receveur de l'*épier*, les rôles des terres & des noms des tenanciers; & aux greffiers de donner une déclaration des terres chargées de cette redevance. *Voyez* HOFMAN.

M. de Ghewiet auteur des *institutions au droit belgique*, imprimées à Lille en 1736, partie II. titre ij. §. 3. atteste que les redevances de l'*épier* se levont à Gand, Bruges, Ypres, Dixmude, Ruremonde, Courtray, Alost, Harlebeck, Furnes, Bergues-Saint-Winocq, Mont-Cassel, & Geertrudenbergh. Une partie de ces rentes a été engagée ou aliénée en vertu des édits qui ont ordonné l'aliénation des rentes albergues. *Voyez* RENTES ALBERGUES. Il y a des receveurs de l'*épier*, dont les offices sont érigés en fiefs relevant directement du souverain; il y en a d'autres établis par commission. *Article de M. DE LA MOTTE-CONFLANS, avocat au parlement.*

EPIERRER, verb. act. (*Jardinage.*) C'est, après avoir effondré un terrain, passer les terres à la grosse

claire pour en ôter les pierres, & ensuite les passer au râteau fin. (K)

* EPIEU, f. m. (*Chasse.*) arme faite d'un long morceau de bois garni à l'une de ses extrémités d'un fer large & pointu : le bois s'appelloit *la hamppe*. On s'en servoit beaucoup dans les tems où l'on se piquoit de faire la chasse aux animaux les plus dangereux & les plus féroces.

EPIGASTRE, f. m. *ἐπιγαστρον*, en Anatomie, la partie moyenne de la région épigastrique. Voyez EPIGASTRIQUE.

Ce mot est formé de *ἐπὶ*, sur, & de *γάστρον*, ventre. (L)

EPIGASTRIQUE, (*Anat.*) région épigastrique ; nom qu'on donne à la partie supérieure de l'abdomen, & qui s'étend depuis le cartilage xiphoïde jusqu'au près du nombril. Voyez RÉGION.

On la divise ordinairement en deux parties ; les côtés ou la partie latérale, qu'on appelle *hypocondre* ; & le milieu, qu'on appelle *épigastre*. Voyez ABDOMEN.

Il y a aussi des veines & des artères épigastriques. Les artères sont des branches des artères iliaques externes. Les veines se déchargent dans les veines iliaques externes. Chambers. (L)

EPIGASTRIQUE, (*région*) *Physiolog.* Cette partie du corps humain située entre la partie inférieure de la cavité de la poitrine & l'estomac, a été regardée par plusieurs auteurs, & entr'autres par celui d'un ouvrage intitulé *Specimen novæ Medicinæ conspectus* (à Paris, chez Guérin, 1751), comme un point de réunion & comme un centre d'où les forces organiques semblent partir pour s'y réunir de nouveau.

C'est le diaphragme qui joue le principal rôle dans cette région. L'auteur le considère comme un balancier, qui donne, pour ainsi dire, le branle à tous les viscères, & dont l'empire paroît s'étendre à toutes les parties du corps. Il leur communique la force sensitive, c'est-à-dire la tension, la mobilité, l'activité, le ton qu'excitent les sensations & les affections de l'âme. Mais il a une correspondance plus particulière avec les membranes du cerveau ; l'auteur en allègue pour preuve différentes observations pratiques : il s'appuie sur des faits anatomiques : il cite en sa faveur une remarque de M. Petit, qui mettoit dans la région épigastrique l'origine du nerf intercostal (*mém. de l'acad. des Scienc.* 1727) ; mais sans recourir à des expériences contestées, il auroit pu aussi se prévaloir de la quantité prodigieuse de nerfs qui se distribuent au diaphragme, en sorte qu'il communique par leur moyen avec tous les viscères.

D'ailleurs l'auteur remarque avec raison, qu'on peut regarder cet organe comme le vrai centre du système nerveux & aponévrotique ; son tissu, sa situation, sa mobilité, son union avec le péricarde, sa communication sensible avec la plèvre & le péritoine, & par le moyen de ces deux membranes qui enveloppent tous les viscères du tronc avec tout le genre aponévrotique ; son action, principalement sur l'estomac & sur les intestins, dont l'auteur croit qu'il détermine le mouvement péristaltique ; enfin l'étendue de ses productions, qu'Albinus a poursuivies plus loin que personne, & qui vont peut-être beaucoup au-delà : tout cela paroît conspirer à rendre cet organe propre à exercer une réciprocation avec toutes les parties, & sur-tout avec le système aponévrotique, qui enveloppe & pénètre toutes les parties du corps.

L'auteur ajoute que cette réciprocation du diaphragme est considérablement excitée par les différentes sensations que nous font éprouver nos besoins successifs, & par l'inquiétude avec laquelle nous cherchons à y pourvoir.

Tous les Médecins savent, dit-il encore, que la

plupart des malades qui meurent d'une gangrène dans quelque partie inférieure au diaphragme, sentent très-distinctement & par intervalles, comme une masse qui monte peu-à-peu ; & dès que ce poids est parvenu à la région épigastrique, le malade tombe dans une syncope qui est bientôt suivie de la mort. On peut trouver plusieurs exemples de cas approchant dans les anciens médecins. Hippocrate dit dans les *prénotions de Cos*, que les plaies du diaphragme sont toujours mortelles. Les épileptiques sentent quelquefois à l'approche de l'accès, des vapeurs qui s'élèvent peu-à-peu des extrémités inférieures ; & ils perdent connoissance dès qu'elles sont arrivées à la région du diaphragme, comme Galien l'a observé, de loc. affect. lib. III.

Vanhelmont est rempli d'observations semblables. Il rapporte dans son *traité du siège de l'âme*, qu'un écolier & un cocher étoient morts subitement d'un coup qu'ils avoient reçu vers l'orifice supérieur de l'estomac : il observe aussi que les goutteux sentent les approches de l'accès par une agitation qu'ils éprouvent dans cette partie ; il l'a vue quelquefois si sensible, qu'on ne pouvoit y souffrir l'application de la main. Tout le monde fait que le chagrin, la tristesse, & même le plaisir & la joie, font une impression sensible vers le creux de l'estomac ; Vanhelmont l'avoit très-bien remarqué, mais il se trompe par rapport au principe, en ce qu'il rapporte cette sensation, ainsi que toutes celles dont il fait mention à ce sujet, à l'orifice supérieur de l'estomac, tandis qu'il est certain que c'est la partie tendineuse du diaphragme qui est alors affectée. Ceux qui feront curieux de voir un plus grand détail sur cette matière, & un plus grand nombre d'observations du genre de celles qui viennent d'être rapportées, n'auront qu'à consulter l'ouvrage même. *Extrait du Journal des Sav.* Septembre 1751. (d)

EPIGENÈME, f. m. (*Médecine.*) ce terme est tiré de *ἐπιγενεῖν*, *supervenio*, il signifie un symptôme, qui, dans une maladie avancée dans son cours, survient & se joint aux symptômes qui étoient déjà établis ; c'est la même chose qu'*épiphenomène*. Voyez EPIPHENOMÈNE. (d)

* EPIGENEUM, (*Hist. anc.*) instrument de Musique, dont nous savons seulement qu'il étoit à cordes, & qu'il en avoit quarante.

EPIGEONNER, v. act. (*Maçonnerie.*) c'est employer le plâtre un peu ferré, sans le plaquer ni le jeter, mais en le levant doucement avec la main & la truelle par *pigeons*, c'est-à-dire par poignées, comme lorsqu'on fait les tuyaux & languettes de cheminée qui sont de plâtre pur. (P)

* EPIGIES, f. m. pl. (*Mythol.*) ou nymphes de la terre. Il y avoit aussi les nymphes uranies ou du ciel. *Epigie* est formé de *ἐπὶ*, sur, & *γῆ*, terre.

EPIGLOTTE, f. f. *ἐπιγλωττις*, en Anatomie, la couverture ou le couvercle du larynx. Voyez LARYNX.

Ce mot est formé de *ἐπὶ*, sur, & *γλῶσσα*, ou bien *γλῶττα*, langue.

L'*épiglotte* est un cartilage mince, mobile, de la forme d'une feuille de lierre ou d'une petite langue, & qu'on appelle en conséquence *lingula*.

Il sert à couvrir la fente du larynx, qu'on appelle *glotte*. Voyez GLOTTE & VOIX.

Galien croit que l'*épiglotte* est le principal organe de la voix, & qu'elle sert à la varier, à la moduler, & à la rendre harmonieuse. Sa base qui est assez large, est située dans la partie supérieure du cartilage scutiforme, & sa partie large & mince est tournée vers le palais ; elle ne se ferme que par la pesanteur des morceaux qu'on avale, mais ce n'est pas si exactement que quelque goutte de la boisson ne se four-

voye

voye quelquefois, & n'entre dans la trachée-artère. Voyez TRACHÉE, LARYNX, VOIX. (L)

* EPIGONES, f. m. pl. (*Myth.*) c'est ainsi qu'on appelle les enfans des sept capitaines qui assiègerent en vain la ville de Thebes. Les *épigones*, dix ans après l'expédition malheureuse de leurs peres, marcherent contre Thebes sous la conduite d'Alcméon, vengerent la mort de leurs parens & la honte de la première expédition; prirent Thebes; firent un butin considérable, & emmenerent l'aveugle Tiréfius avec sa fille Manto, à qui ils confierent l'administration du temple de Delphes.

EPIGRAMME, f. f. (*Belles-Lettres.*) petit poëme ou piece de vers courte, qui n'a qu'un objet, & qui finit par quelque pensée vive, ingénieuse, & faillante.

D'autres définissent l'*épigramme* une pensée intéressante, présentée heureusement & en peu de mots; ce qui comprend les divers genres d'*épigrammes*, telles que les anciens les ont traitées, & telles qu'elles ont été connues par les latins & par les modernes.

Les *épigrammes*, dans leur origine, étoient la même chose que ce que nous appellons aujourd'hui *inscriptions*. On les gravoit sur les frontispices des temples, des arcs de triomphe, sur les pié-d'estaux des statues, les tombeaux, & autres monumens publics. Elles se réduisoient quelquefois au monogramme: on leur donna peu-à-peu plus d'étendue; on les tourna en vers pour les rendre plus faciles à être retenues par mémoire. Hérodote & d'autres nous en ont conservé plusieurs.

On s'en servit depuis à raconter brièvement quelque fait, ou à peindre le caractère des personnes; & quoiqu'elles eussent changé d'objet, elles conserverent le même nom.

Les Grecs les renfermoient ordinairement dans des bornes assez étroites; car quoique l'Anthologie en renferme quelques-unes assez longues, elles ne passent pas communément six ou au plus huit vers. Les Latins n'ont pas été si scrupuleux à observer ces bornes, & les modernes se sont donnés encore plus de licence. On peut pourtant dire en général que l'*épigramme* n'étant qu'une seule pensée, il est difficile qu'elle communique ce qu'elle a de piquant à un grand nombre de vers.

M. le Brun, dans la préface qu'il a mise à la tête de ses *épigrammes*, définit l'*épigramme* un petit poëme susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, juste, & inattendue; ces trois qualités, selon lui, sont essentielles à l'*épigramme*, mais sur-tout la brièveté & le bon mot. Pour être courte, l'*épigramme* ne doit se proposer qu'un seul objet, & le traiter dans les termes les plus concis; c'étoit le sentiment de M. Despreaux:

*L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.*

On est divisé sur l'étendue qu'on peut donner à l'*épigramme*; quelques-uns la fixent depuis deux jusqu'à vingt vers, quoique les anciens & les modernes en fournissent qui vont bien au-delà de ce dernier nombre; mais on convient que les plus courtes sont souvent les meilleures & les plus parfaites. Les sentimens sont aussi partagés sur la pensée qui doit terminer l'*épigramme*: les uns veulent qu'elle soit faillante, inattendue comme dans celles de Martial, tout le reste, disent-ils, n'étant que préparatoire; d'autres prétendent que les pensées doivent être répandues & se soutenir dans toute l'*épigramme*, & c'est la manière de Catulle; d'autres enfin adoptent également ces deux genres.

Si l'on consulte l'Anthologie, les *épigrammes* grecques ne nous offriront guere de ce qu'on appelle *bons mots*; elles ont seulement un certain air d'in-

Tome V.

génuité & de simplicité accompagné de vérité & de justesse, tel que seroit le discours d'un homme de bon sens ou d'un enfant qui auroit de l'esprit. Elles n'ont point le sel piquant de Martial, mais une certaine douceur qui plaît au bon goût; ce qui n'a pas empêché qu'on ne donnât le nom d'*épigramme* grecque à toute *épigramme* fade ou insipide: mais nous ne sommes pas dans le point de vue convenable pour juger du véritable mérite des *épigrammes* de l'Anthologie; il faut si peu de chose pour défigurer un bon mot; en connoît-on toute la finesse, les rapports, &c. à 2000 ans d'intervalle?

Selon quelques modernes, c'est le bon mot qui caractérise l'*épigramme*, & qui la distingue du madrigal. Le P. Mourgues dit que c'est par le nombre des vers & par le bon mot, que ces deux especes de petits poëmes sont distingués entr'eux dans la versification moderne; que dans l'*épigramme* le nombre des vers ne doit être ni au-dessus de huit ni au-dessous de six, mais rien n'est moins fondé que cette règle; ce qu'il ajoute est plus vrai, que la fin de l'*épigramme* doit avoir quelque chose de plus vif & de plus recherché que la pensée qui termine le madrigal. Voyez MADRIGAL.

L'*épigramme* est encore regardée comme le dernier & le moins considérable de tous les ouvrages de poésie; & quelqu'un qui n'y réussissoit apparemment pas, dit que les bonnes *épigrammes* sont plutôt un coup de bonheur qu'un effet du génie. Le P. Bouhours a prétendu qu'elles tiroient leur principal mérite de l'équivoque. Mais considérer l'*épigramme* par ses rapports, c'est faire le procès à ses défauts sans rendre justice aux beautés réelles qu'elle peut renfermer, & l'on en pourroit citer un grand nombre de ce genre tant anciennes que modernes.

Selon quelques autres une des plus grandes beautés de l'*épigramme*, est de laisser au lecteur quelque chose à suppléer ou à deviner, parce que rien ne plaît tant à l'esprit que de trouver de quoi s'exercer dans les choses qu'on lui présente. Mais d'un autre côté on demande pour le moins avec autant de fondement, si une *épigramme* peut être louchée, & si c'est la même chose qu'une énigme.

La matière de l'*épigramme* est d'une grande étendue; elle exprime ce qu'il y a de plus grand & de plus noble dans tous les genres, elle s'abaisse à ce qu'il y a de plus petit, elle loue la vertu & censure le vice, peint & fronde les ridicules. Il semble pourtant qu'elle se trouve mieux dans les genres simples ou médiocres que dans le genre élevé, parce que son caractère est la liberté & l'aisance.

Comme l'*épigramme* ne roule que sur une pensée, il seroit ridicule d'y multiplier les vers; elle doit avoir une sorte d'unité comme le drame, c'est-à-dire ne tendre qu'à une pensée principale, de même que le drame ne doit embrasser qu'une action. Néanmoins elle a nécessairement deux parties; l'une qui est l'exposition du sujet, de la chose qui a produit ou occasionné la pensée; & l'autre, qui est la pensée même ou ce qu'on appelle le *bon mot*. L'exposition doit être simple, aisée, claire, libre par elle-même & par la manière dont elle est tournée.

Sans parler de la malignité & de l'obscénité, que la raison seule reprouve, les défauts qu'on doit éviter dans l'*épigramme*, sont la fausseté des pensées, les équivoques tirées de trop loin, les hyperboles, les pensées basses & triviales. (G)

Une des meilleures *épigrammes* modernes, est celle de M. Piron contre le Zoïle de notre siècle; puisse-t-elle servir de leçon à ses semblables! Une anecdote très-plaisante à ce sujet, c'est que M. Piron l'a fait écrire en sa présence par le Zoïle même: la voici; elle est à deux tranchans,

H H h h h

*Cet écrivain si fécond en libelles ,
Croit que sa plume est la lance d'Argail ;
Sur le Parnasse entre les neuf Pucelles
Il s'est placé comme un épouvantail :
Que fait le bouc en si joli bercail ?
Y plairait-il ? chercherait-il à plaire ?
Non, c'est l'eunuque au milieu du ferrail :
Il n'y fait rien , & nuit à qui veut faire.*

* EPIGRAPHE, f. m. (*Hist. anc.*) On appelloit ainsi dans Athenes, des especes de commis qui tenoient les registres des impôts, ou des livres où chaque citoyen pouvoit s'instruire de ce qu'il devoit à l'état, selon l'estimation de ses facultés.

EPIGRAPHE, f. f. (*Belles-Lettres.*) c'est un mot, une sentence, soit en prose soit en vers, tirée ordinairement de quelqu'écrivain connu, & que les auteurs mettent au frontispice de leurs ouvrages pour en annoncer le but: ces *épigraphes* sont devenues fort à la mode depuis quelques années. M. de Voltaire a mis celle-ci à la tête de sa *Mérope*, d'où il a banni la passion de l'amour :

Hoc legite , austeri , crimen amoris abest.

Les *épigraphes* ne sont pas toujours justes, & promettent quelquefois plus que l'auteur ne donne. On ne court jamais de risque à en choisir de modestes. (G)

EPIGRAPHE, f. f. (*Arts.*) nom que l'on donne à toutes les inscriptions qu'on met sur les bâtimens, pour en faire connoître l'usage, ou pour marquer le tems & le nom de ceux qui les ont fait élever. Ces inscriptions se gravent le plus souvent en anglet, sur la pierre & sur le marbre. Les anciens se servoient de caracteres de bronze pour celles des arcs de triomphe & des temples, & ils en couloient les crampons en plomb. Le mot *épigraphe* n'est guere usité en ce sens; on se sert du mot *inscription*. Voyez INSCRIPTION.

On nomme encore *épigraphe*, toute inscription qu'on grave au-haut ou au-bas d'une estampe pour en indiquer l'esprit & le caractère. L'abbé de Choisy, connu par son ambassade de Siam, par la vie de quelques-uns de nos rois, & par des ouvrages de piété, dédia sa traduction de l'imitation de Jesus-Christ à madame de Maintenon, & fit graver pour *épigraphe* au-bas de la taille-douce, qui représente cette dame à genoux au pié du crucifix, les *Ps. xlv.* & *12 du Ps. xlv.* suivant la vulgate, & *xlvi.* selon l'Hébreu: *Audi filia , & inclina aurem tuam , & obliviscere domum patris tui ; & concupiscet rex decorem tuum.* On dit qu'on retrancha cette *épigraphe* dans la seconde édition; mais elle existe dans la premiere, & c'est pour cette raison qu'on la recherchoit très-curieusement du tems de Louis XIV. Voyez M. Dupin, *bib. des aut. ecclés. du xvij. siecle*, tom. VII. & Amedot de la Houffaye, tom. II.

Il seroit à souhaiter, comme M. l'abbé du Bos l'a fort bien remarqué, que les Peintres qui ont un si grand intérêt à nous faire connoître les personnages dont ils veulent se servir pour nous toucher, accompagnassent toujours leurs tableaux d'histoire d'une courte *épigraphe*. Le sens des peintres gothiques, tout grossier qu'il étoit, leur a fait connoître l'utilité des *épigraphes* pour l'intelligence du sujet des tableaux. Il est vrai qu'ils ont fait un usage aussi barbare de cette connoissance, que de leurs pinceaux. Ils faisoient sortir de la bouche de leurs figures, par une précaution bizarre, des rouleaux sur lesquels ils écrivoient ce qu'ils prétendoient faire dire à ces figures indolentes; c'étoit-là véritablement faire parler ces figures.

Les rouleaux gothiques se sont anéantis avec le goût gothique: à la bonne heure; mais en corrigeant la maniere on peut en retenir l'idée, & dans certaines occasions on ne sauroit s'en passer; aussi les plus

grands maîtres ont jugé quelquefois une *épigraphe* de deux ou trois mots nécessaire à l'intelligence du sujet de leurs ouvrages, & en conséquence ils n'ont pas fait scrupule de les écrire dans un endroit du plan de leurs tableaux où ils ne gâtoient rien. Raphaël & les Carrache en ont usé ainsi; & M. Antoine Coypel a placé de même des bouts de vers de Virgile dans la galerie du palais royal, pour aider à l'intelligence de ses sujets qu'il avoit tirés de l'Énéide.

Enfin tous les peintres dont on grave les ouvrages ont senti l'utilité de ces *épigraphes*, & ils en mettent au bas des estampes qui se font d'après leurs tableaux. On peut donc suivre le même usage pour les tableaux mêmes; car les trois quarts des spectateurs, qui sont d'ailleurs très-capables de rendre justice à l'ouvrage, ne sont point assez lettrés pour deviner le sujet d'une estampe ni d'un tableau: ces sujets sont souvent pour les spectateurs une belle personne qui plaît, mais qui parle une langue qu'ils n'entendent point: on s'ennuie bien-tôt de la regarder, parce que la durée des plaisirs où l'esprit ne prend point de part est bien courte. *Art. de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

* EPILANCE, f. f. (*Fauconnerie.*) espece d'épilepsie à laquelle les oiseaux sont sujets. Quand ils en sont attaqués, ils tombent subitement du poing ou de la perche; ils restent quelque tems comme morts; ils ont les yeux clos, les paupieres enflées, l'haleine puante, & s'efforcent d'émeutir. Ces accès les prennent deux fois par jour: on prétend que cette maladie est contagieuse.

* EPILENIE, f. f. (*Hist. anc.*) danse pantomime des Grecs, dans laquelle ils imitoient ce qui se passe dans la foule des raisins.

EPILEPSIE, f. f. (*Medecine.*) est une espece de maladie convulsive qui affecte toutes les parties du corps, ou quelques-unes en particulier, par accès périodiques ou irréguliers, pendant lesquels le malade éprouve la privation ou une diminution notable de l'exercice de tous ses sens & des mouvemens volontaires.

Le mot *épilepsie*, *ἐπιληψία*, *ἐπιληψις*, vient du grec *ἐπιλαμβάνειν*, qui signifie *surprendre*, à cause que ce mal faisoit tout-à-coup ceux qui y sont sujets: les Latins ont appelé cette maladie *comitialis morbus*, parce que les Romains rompoient leurs assemblées, lorsqu'il arrivoit que quelqu'un y étoit attaqué d'*épilepsie*; ce qu'ils regardoient comme de mauvais augure. D'autres l'ont nommée *morbis sacer*, soit parce qu'ils la regardoient comme une punition du ciel, soit parce que le siège de la cause paroît être dans la tête, qu'ils regardoient comme la partie sacrée du corps, *sacra palladis arx*; soit parce que les personnes qui sont surprises par un accès d'*épilepsie* le sont si subitement, qu'elles semblent frappées de la foudre. On lui a encore donné le nom de *morbis herculeus*, ou parce qu'Hercule étoit sujet à cette maladie, ou parce qu'elle semble résister avec beaucoup de force à celle des remèdes, qui ne peuvent que très-difficilement en surmonter la cause & la détruire. L'on donne aussi communément à l'*épilepsie* le nom de *morbis caducus*, *mal caduc*, à *cadendo*, & celui de *haut mal*, parce que les malades ne peuvent s'empêcher ordinairement de tomber de leur haut, s'ils sont debout, lorsque l'accès les surprend; celui de *fonticus*, parce que cette maladie nuit beaucoup à l'économie animale: on trouve encore dans plusieurs auteurs cette maladie désignée sous le nom de *morbis puerilis*, *νοσήμα παιδίων*, selon Hippocrate, parce que les enfans sont très-susceptibles d'être attaqués de cette maladie.

L'*épilepsie* admet plusieurs différences, ou par les divers accidens qu'elle produit, ou par les différens sièges de sa cause: celles-là consistent en ce que la maladie peut être plus ou moins violente, récente

ou invétérée, &c. celles-ci sont plus importantes à établir; elles consistent en ce que la maladie peut être idiopathique, c'est-à-dire, que la cause réside dans la tête & affecte le cerveau immédiatement; ou sympathique, dont la cause existe dans toute autre partie que le cerveau, & ne l'affecte que par communication, comme dans l'estomac, la matrice, ou dans toute autre partie du corps.

Les symptômes de cette maladie sont si variés, si extraordinaires & si terribles, qu'on a crû anciennement ne pouvoir les attribuer qu'à des causes surnaturelles, comme au pouvoir des dieux, des démons, aux enchantemens, ou à l'influence des astres, comme à celle de la lune, &c.

Cependant toutes ces variétés ne dépendent que des différens mouvemens des parties qui en sont susceptibles; par conséquent des muscles: elles consistent principalement, ces variétés, dans les différentes contractions musculaires; celles-ci ne peuvent être excitées que par la différente distribution, le cours involontaire, irrégulier du fluide nerveux dans les organes du mouvement, & pendant qu'il est empêché de se porter aux organes du sentiment, & par ce qui peut produire ces effets.

Les causes en sont très-nombreuses, telles 1°. que les lésions du cerveau dans ses enveloppes, sa surface, sa substance, ses cavités, par commotion, contusion, blessure, par abcès, effusion ou épanchement de sang, de sanie, de pus, d'ichorosité, de lymphes acrimonieuses, par quelque excroissance osseuse de la surface interne du crâne, par enfoncement de quelques-unes de ses parties, par quelque fragment ou quelque esquille d'os, ou quelque corps dur étranger qui blesse les meninges ou la substance de ce viscère; par un amas de globules mercuriels qui soient portés, par quelque voie que ce soit, dans ses vaisseaux ou ses cavités; la corruption de la substance même du cerveau par les suites d'une inflammation, de l'érosion de ses membranes; de la carie de sa boîte osseuse. Ces différentes causes sont rendues plus actives par tout ce qui peut augmenter la quantité des humeurs qui se portent vers le cerveau, comme la pléthore, l'exercice immodéré, la chaleur, l'excès dans l'usage du vin, de la bonne chère, du coït, la contention d'esprit, les profondes méditations, les grands efforts de l'imagination, & sur-tout la crainte & la terreur.

2°. On doit encore placer, parmi les causes des contractions musculaires irrégulières, tout ce qui affecte violemment le genre nerveux, comme les douleurs fortes & périodiques, la passion hystérique, les irritations & les érosions causées dans les enfans par l'effet des vers, par des humeurs acres ramassées dans les boyaux, par la qualité acide du lait, & par sa coagulation, par le méconium, par la dentition difficile, par le levain de la petite vérole, les violentes douleurs d'estomac, la matière d'un ulcère renfermée dans quelque partie, la trop grande abstinence de manger, comme aussi la crapule & l'usage des alimens, de boisson acre, de remèdes & de poisons de même qualité.

3°. On doit attribuer les mêmes effets aux causes suivantes; savoir, à la suppression de certaines évacuations qui se faisoient auparavant, comme des menstrues, des lochies, des hémorrhoides, de la sanie, du pus, d'urine; à la répercussion de la galle, d'une dartre.

4°. On doit encore ranger parmi les causes des convulsions épileptiques, certaine vapeur dont le foyer a ordinairement son siège dans quelque partie des extrémités du corps, d'où elle semble s'élever au commencement de l'accès, en excitant le sentiment d'une espèce d'air ou vapeur qui monte vers les parties supérieures jusqu'à ce qu'il soit parvenu

Tome V.

au cerveau; ce qui est souvent l'effet d'un nerf comprimé par quelque cicatrice ou quelque tumeur, comme un skirrhe, un ganglion. Il n'est pas facile de rendre raison de ce phénomène; il est cependant vraisemblable qu'il est produit par une contraction spasmodique qui resserre les vaisseaux des parties mentionnées (où se fait sentir cette espèce d'*aura frigida*), y arrête le cours du sang, d'où le sentiment de froideur, & fait refluer les humeurs vers les parties supérieures; d'où s'ensuit que la maladie, dans son commencement, ressemble souvent à une attaque d'apoplexie. Voyez une observation à ce sujet dans le recueil de celles de la société d'Edimbourg, tome IV. Voyez VAPEUR.

5°. La plupart de ces causes (I. II. III. IV.) peuvent être l'effet d'une mauvaise conformation des solides, d'un vice héréditaire transmis du père ou de la mère, ou de quelques ancêtres; en sorte qu'il arrive quelquefois que le fils n'en éprouve aucun mauvais effet, mais bien le petit-fils: peut-être peuvent-elles être aussi l'effet de l'imagination de la mère, qui ayant eu occasion de voir un épileptique pendant sa grossesse, en a eu l'esprit frappé.

Toute cette exposition des différentes causes de l'épilepsie, tirée de Boerhaave, est le résultat de ce qu'ont appris à cet égard l'observation des symptômes de cette maladie, & l'inspection des cadavres de ceux qui en ont été atteints; en sorte qu'on peut en conclure que la cause prochaine dépend de la disposition du cerveau, dans laquelle les voies qui servent à distribuer le fluide nerveux aux organes du sentiment, sont fermées totalement, ou considérablement embarrassées, pendant que celles qui servent à distribuer le même fluide aux organes du mouvement, restent ouvertes & le reçoivent en abondance, avec beaucoup de célérité & sans ordre.

Les personnes qui sont sujettes aux attaques d'épilepsie, sentent qu'ils sont sur le point d'en souffrir une par les signes suivans: ils éprouvent d'abord une chaleur extraordinaire; la vue se trouble; ils sentent des sursauts dans les tendons; la mémoire est affoiblie. Des vertiges, des ébrouillemens, de mauvaises odeurs, du bruit dans les oreilles, des douleurs & des pesanteurs de tête, la pâleur du visage, un mouvement irrégulier dans la langue, une tristesse profonde, des ardeurs d'entrailles, sont aussi les avant-coureurs de cette maladie; & lorsque l'accès commence, le malade est le plus souvent renversé tout-à-coup, ou, s'il est couché, les extrémités inférieures se plient & sont ramenées involontairement vers le tronc. Il fait d'abord de grands cris, & ensuite il respire avec peine & avec bruit, comme si on l'étrangloit; il grince des dents; il rend de l'écume par la bouche; il fait des grimaces horribles; il est agité par des convulsions dans tout son corps, & il éprouve des secousses violentes, qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher; il perd ordinairement l'usage de tous ses sens; il se vuide involontairement des matières fécales, de l'urine; il se fait de même quelquefois un écoulement de semence, & il ne peut appercevoir rien de ce qui se présente autour de lui, pendant le paroxysme, dont il puisse se rappeler le souvenir après qu'il est fini: quelquefois cependant, lorsque l'attaque n'est pas forte, il n'a pas toutes les parties du corps en convulsion, & il ne tombe pas toujours; il n'a que quelques parties agitées; sa tête, par exemple, éprouve des secousses, ou les yeux lui tournent, ou il jette ses bras & ses jambes de côté & d'autre, ou il tient opiniâtement les poings fermés, ou il marche en tournant & court çà & là, sans parler cependant, sans rien entendre & sans rien sentir, en sorte qu'il ne se souvient aucunement de tout cela après l'accès. Marcellus Donatus a observé une épilepsie dans la-

H H h h h ij

quelle le malade ne tomboit point ; Antoine Benivinius & Sennert rapportent avoir vû un épileptique qui restoit debout pendant l'accès : Dodonée dit en avoir vû un qui restoit assis ; Erasme un autre qui couroit ; & Bounner parle d'un épileptique qui entendoit ce qu'on lui disoit & ce qu'on faisoit auprès de lui, dont il se ressouvenoit après le paroxysme : mais ce sont-là des cas très-rares.

On distingue l'épilepsie en général du spasme, en ce que celui-ci & toutes ses especes consistent dans une contraction des muscles constante & opiniâtre ; au lieu que dans l'épilepsie la contraction musculaire ne subsiste pas continuellement, & se fait par intervalles & comme par secousses. On la distingue aussi de la convulsion, parce que dans celle-ci il n'y a pas d'altération dans l'usage des sens, & dans celle-là il y a presque toujours en même tems lésion des fonctions pour le mouvement & pour le sentiment.

Outre les signes ci-dessus rapportés qui caractérisent l'épilepsie en général, il y en a aussi pour connoître les différentes especes qui leur sont particulières ; ainsi celle dans laquelle le cerveau est immédiatement affecté, se connoît parce que le malade n'a ordinairement point de pressentiment de l'attaque qu'il va essuyer : il en est surpris comme d'un coup de foudre ; il n'a pas le moindre sentiment de douleur dans aucune partie de son corps avant l'accès, & il ne se porte aucune autre impression des parties inférieures vers les supérieures ; il est habituellement sujet à des symptomes qui indiquent que le cerveau est affecté, tels que la pesanteur de tête, la pâleur du visage, les vertiges, l'obscurcissement de la vue, le sommeil inquiet, agité, l'affoiblissement considérable de l'exercice des fonctions animales, l'engourdissement des sens. Les paroxysmes qui proviennent du vice du cerveau sont plus violens & plus longs, il sort de la bouche une plus grande quantité d'écume.

Les attaques d'épilepsie sympathique sont distinguées de celle de l'idiopathique, parce qu'il précède ordinairement quelques signes qui annoncent celles-là, tels que la douleur de quelque partie inférieure, & le sentiment d'une vapeur qui s'élève en même tems vers la tête. Les paroxysmes sont moins violens à tous égards ; ceux qui sont occasionnés par le vice de l'estomac s'annoncent par un sentiment d'agitation, d'érosion & de morsure dans ce viscere, de pesanteur, de tension dans la région épigastrique. Lorsque la corruption du lait dans l'estomac des enfans donne lieu à l'épilepsie, ils éprouvent auparavant des douleurs d'entrailles, & ils rendent des matieres fécales safranées, & quelquefois ressemblantes au verd-de-gris : d'ailleurs dans tous les cas où la cause de l'épilepsie a son siège dans l'estomac, on apperçoit les signes qui annoncent la lésion de ce viscere, tels que le défaut d'appétit, les digestions imparfaites, les rots, &c. Lorsque les vers sont la cause de l'épilepsie, on le connoît par les signes qui indiquent leur existence & leurs effets. Voyez VERS.

Lorsque la matrice est le siège de la cause de cette maladie, on s'en assure par les symptomes qui font connoître la lésion de cet organe. Voyez MATRICE.

On peut juger si l'épilepsie provient d'une cause qui soit fixée dans une partie externe, en examinant si elle a été précédemment affectée de quelque blessure, ou abcès, ou ulcere, de la morsure de quelque bête venimeuse : s'il y ressent quelque douleur avant l'accès, on s'en assure, si l'on peut en arrêter les progrès, ou au moins les modérer, en appliquant une ligature au membre d'où l'on soupçonne que vient le mal, au-dessus de l'endroit que l'on en croit le siège, & en faisant des frictions à la partie qui est au-dessous.

L'énumération de tous les signes des différentes es-

peces d'épilepsie se trouve plus circonstanciée dans les œuvres de Sennert, d'où on a tiré ce qui vient d'en être rapporté. Le même auteur entre dans un détail bien exact, pour recueillir tous les phénomènes qui peuvent servir à établir les signes prognostics de cette maladie. Nous allons en dire quelque chose ; on ne peut mieux faire que de le consulter, de même que Nicolas Pison, Lommius, pour ce qui peut manquer ici à cet égard.

L'épilepsie, de quelle espece qu'elle soit, est toujours dangereuse ; elle est cependant ordinairement une maladie de long cours, à moins que les accès ne soient si violens, si fréquens, & de si longue durée, qu'ils occasionnent bien-tôt la mort : celle dans laquelle les fonctions animales sont abolies, les mouvemens convulsifs sont très-forts & durent long-tems, les excréments sont rendus par le malade sans qu'il s'en apperçoive, & où il tombe ensuite dans l'inaction & le repos, en sorte qu'il semble mort, doit faire craindre un événement fâcheux, sur-tout lorsqu'elle est invétérée : celle au contraire qui est récente, & dont les accès sont courts, sans convulsions violentes, est presque exemptée de danger & susceptible de guérison, sur-tout si la respiration est libre.

L'épilepsie héréditaire, de quelque espece qu'elle soit, est presque toujours incurable ; ni l'âge plus avancé, ni l'art, ne peuvent en détruire la cause. Selon Hippocrate, l'épilepsie qui survient avant l'âge de puberté peut être guérie ; celle qui attaque après l'âge de vingt-cinq ans ne cesse guere, qu'avec la vie, de produire ses effets : c'est-là ce qui arrive ordinairement, mais non pas toujours ; car il n'est pas sans exemple d'avoir vû des personnes d'un âge avancé qui ont été délivrées des accès d'épilepsie. « Les » jeunes personnes attaquées de cette maladie, en » sont guéries par le changement d'air, de résidence & de régime », dit encore le pere de la Médecine.

Les enfans qui sont sujets à l'épilepsie dès leur naissance, sont plus en danger d'en périr, à proportion qu'ils sont moins avancés en âge : ceux qui prennent de la gale à la tête en sont rarement attaqués, selon la remarque de Baglivi. De quelque espece que soit cette maladie, il est plus ordinaire d'en voir les hommes attaqués que les femmes, les enfans que les vieillards : lorsqu'elle survient à ces derniers elle est presque incurable.

Rien ne dispose tant les enfans qui en sont atteints à en guérir, que d'avancer en âge ; car les garçons s'en délivrent par le coït, & les filles par l'éruption des regles.

On a observé fort justement que si une femme devient épileptique pendant sa grossesse, elle s'en délivre par l'accouchement : cependant il est très-dangereux qu'une femme grosse ait des attaques d'épilepsie ; il y a lieu de craindre l'avortement, & des suites encore plus fâcheuses.

L'épilepsie idiopathique est toujours plus dangereuse & plus difficile à guérir que la sympathique ; & celle-ci est cependant très-pernicieuse, lorsque le vice de la partie qui affecte le cerveau par communication est invétéré.

Si le délire & la paralysie succèdent à l'épilepsie, il n'y a plus de remède à tenter, le mal est incurable.

La mélancolie produit souvent l'épilepsie, comme l'épilepsie produit aussi la mélancolie, selon Hippocrate. L'apoplexie est quelquefois une suite très-funeste de celle-ci : on prétend que c'est presque un remède assuré qu'il survienne une longue fièvre à l'épilepsie, & sur-tout la fièvre quarte.

Il est facile de conclure, de tout ce qui vient d'être dit de l'épilepsie, des différentes causes qui peuvent

l'établir, de celles qui en déterminent les effets des diverses parties du corps où peut être fixé le siège du mal, que l'on ne peut pas proposer une méthode générale pour le traitement de cette maladie; il faut avoir égard à toutes les différences du vice dominant, efficient, & de celui qui est occasionnel, pour appliquer les remèdes qui conviennent au caractère bien connu de ces différentes causes; on doit examiner si elles sont susceptibles d'être détruites, ou si elles ne le sont pas: dans le premier cas on peut entreprendre la cure radicale de la maladie, & dans le second on ne peut s'occuper que de la cure palliative. On doit aussi distinguer dans le traitement le tems & l'intervalle des paroxysmes: ainsi le médecin appelé (ce qui arrive rarement) pour un malade qui est actuellement dans un accès d'épilepsie, doit d'abord le faire placer étendu sur le dos, la tête un peu relevée, plutôt dans un lieu bien éclairé que dans un endroit obscur; lui faire ensuite ouvrir la bouche, & lui faire mettre entre les mâchoires quelque corps qui résiste à l'action des dents, sans risque de les rompre, pour empêcher qu'il ne la ferme, afin de donner un écoulement à la salive & à l'écume qui se ramasse, de rendre la respiration libre en conséquence, & de prévenir l'effet des convulsions par lequel il pourroit se mordre la langue, comme il est arrivé souvent au point qu'il en a été entièrement coupé des portions, selon l'observation de Galien & de Forestus: il faut en même tems disposer le malade, de manière qu'il ne puisse pas se blesser par les différentes agitations de son corps.

Ces préalables remplis, quelques auteurs recommandent en général d'employer divers remèdes spiritueux, volatils, dont on frote les narines, les tempes, dont on verse quelques gouttes dans la bouche du malade; de lui faire sentir des odeurs fortes, de lui souffler des poudres sternutatoires dans les narines, de lui donner des lavemens acres, irritans; de lui faire des frictions aux extrémités, & d'y appliquer de tems en tems des ligatures, & les relâcher. Mais il faut observer que dans l'épilepsie habituelle il vaut mieux laisser le malade en repos, que de lui administrer tous ces remèdes, qui ne font le plus souvent qu'augmenter la fatigue que lui causent les convulsions; ils ne peuvent être utiles que dans le cas où il paroît que la circulation est rallentie, que la chaleur naturelle est considérablement diminuée, & qu'il y a lieu de craindre quelque défaillance mortelle, ou qu'une attaque d'apoplexie ne succède à celle d'épilepsie, ou que celle-ci ne dégénère en paralyse.

Après que l'accès épileptique a cessé, on doit s'appliquer à employer les moyens qui peuvent en empêcher le retour, ou au moins le rendre plus rare, en attendant que l'on puisse parvenir à détruire entièrement la cause efficiente du mal, si elle en est susceptible; & quoiqu'elle soit de différente nature, il y a cependant des indications à suivre, communes à toutes les espèces de cette maladie: ainsi, comme il peut y avoir des signes de plethore après la fin de l'accès, de quelque cause qu'il provienne, on doit d'abord y remédier par les évacuations générales, mesurées & réglées sur les forces du malade, c'est-à-dire par la saignée & les purgations. Si la faiblesse du malade paroît être le symptôme qui exige le remède le plus pressant, on a recours aux cordiaux & à la diète analeptique.

Dès que le malade est en disposition de soutenir les remèdes convenables contre le vice que l'on est assuré être la cause principale de l'épilepsie, on ne doit rien négliger pour le corriger ou pour empêcher ses funestes effets, avant que le mal ait jeté de plus profondes racines: ainsi lorsque l'épilepsie est idiopathique, & qu'elle est l'effet de quelque confor-

mation vicieuse dans les solides du cerveau, ou de quelque tumeur osseuse, skirrheuse, ou de quelque autre cause de cette nature; comme on ne peut pas savoir positivement le point où réside cette cause, & que quand on le pourroit connoître, il ne seroit souvent pas possible d'y atteindre pour la détruire, on doit se borner dans de semblables cas à prévenir ou à faire cesser l'effet des causes occasionnelles qui pourroient augmenter l'engorgement des vaisseaux du cerveau dans la partie comprimée par plénitude ou par irritation: on obtiendra cet effet par les remèdes propres contre la plethore & l'acrimonie des humeurs. Si la maladie est causée par la pression ou l'irritation occasionnée par quelque corps étranger, soit solide, soit liquide, on doit tâcher d'en faire l'extraction par le trépan, ou par tout autre moyen que l'art peut fournir. Les autres maladies du crane & du cerveau, qui peuvent donner lieu à l'épilepsie, doivent être traitées par les remèdes appropriés, si elles sont de nature à en admettre quelqu'un, car le plus souvent elles sont incurables, sur-tout dans les adultes. Les causes déterminantes des paroxysmes, qui sont telles qu'elles peuvent se renouveler continuellement, doivent être soigneusement recherchées, pour employer les moyens propres à empêcher qu'elles n'aient lieu, ou à les détruire. Lorsqu'elles sont formées elles sont très-nombreuses, ainsi il faut avoir bien distingué le caractère de chacune, avant que de lui opposer des remèdes, tant préervatifs que curatifs. Le régime sert beaucoup en ces deux qualités, & l'usage réglé des six choses nécessaires, que l'école appelle *non-naturelles*, fournit aussi des secours efficaces pour remplir cette double indication.

Pour ce qui est des médicamens, ils doivent être choisis de nature à combattre le vice dominant des solides ou des fluides. Si les premiers pechent par trop de rigidité, de sécheresse, on doit employer les relâchans, les humectans intérieurement, extérieurement, tels que les tisanes appropriées, les eaux minérales froides, les lavemens, les bains tièdes. S'ils pechent par trop de tension, d'érétisme, comme dans les douleurs quelconques, on doit faire usage des anodins, des narcotiques, des antispasmodiques, & travailler ensuite à emporter la cause connue: si elle dépend des acres irritans, comme des matières pourries, des vers dans les premières voies, ce qui a presque toujours lieu dans les enfans épileptiques, les vomitifs, les purgatifs, les amers, les mercuriels, les anthelmintiques, sont les moyens que l'on doit employer pour la détruire: si elle est occasionnée par la dentition, les remèdes en sont indiqués en son lieu (*voyez DENTITION*); ainsi des autres vices qui peuvent occasionner la douleur, contre lesquels on doit user des moyens proposés dans les différens articles où il en est traité. *Voyez DOULEUR, &c.*

Si les fluides pechent par épaisissement ou par acrimonie, on emploie avec succès contre le vice de la première espèce, les purgatifs aloétiques, hydragogues, les fondans antimoniaux, les apéritifs martiaux & mercuriels; & contre celui de la seconde, les spécifiques, qui changent la nature des acres acides ou alkalis, en substances neutres qui sont moins nuisibles. *Voyez ACIDE & ALKALI*. Les bouillons de poulet, de tortue; l'usage du lait, la diète blanche même, produisent de bons effets dans la cure de l'épilepsie qui provient de l'acrimonie des humeurs: S'il y a lieu de soupçonner que cette cause soit compliquée avec des obstructions, avec l'épaisissement, on peut unir utilement le lait avec les apéritifs, en le faisant prendre coupé, avec des décoctions de plantes apéritives, avec les eaux minérales ferrugineuses. Le petit-lait rendu médicamenteux, confor-

mément à l'indication , est aussi très-convenable.

Si le vice des fluides est particulier , & qu'il consiste , par exemple , en ce que certaines évacuations naturelles ou contre nature , devenues habituelles , sont supprimées ou diminuées , on ne doit s'occuper qu'à les rétablir par les remèdes convenables. C'est dans cette vue que l'on emploie souvent avec succès contre l'épilepsie , dans ces cas , les emmenagogues , les diurétiques , les sudorifiques , &c. contre la suppression des règles , des urines , de la transpiration , &c. les vésicatoires , les caustiques , les sétons , pour faire des ulcères artificiels qui suppléent à d'autres , nécessaires pour donner issue à de mauvaises humeurs. Les Indiens appliquent dans cette vue des caustiques au bas des jambes.

Si le vice qui produit l'épilepsie , dépend d'une tumeur , d'une cicatrice , ou de toute autre cause qui agit en comprimant , en irritant un nerf principal dans quelque partie externe , on doit tâcher de le détruire par toute sorte de moyen convenable à sa nature , en diminuant la sensibilité des nerfs en général , en les fortifiant par les remèdes appropriés , par l'exercice , par le régime ; en appliquant des ligatures au membre affecté , pour arrêter la propagation du mal vers le cerveau , lorsque l'accès épileptique peut être prévenu ; & s'il résiste , & que le siège en soit connu , on n'a d'autre ressource que d'y pénétrer avec le fer ou le feu , & d'y former un ulcère dont on entretienne la suppuration , pour emporter le foyer du mal.

On propose en général bien de différens remèdes contre l'épilepsie , tels que le cinnabre naturel , qui peut être employé avec d'autant plus de succès , qu'il a la propriété de dissoudre les concrétions sanguines & lymphatiques , & de produire cet effet dans des vaisseaux moins petits que ceux dans lesquels agit le mercure , sans agiter autant les humeurs. Le cinnabre n'est pas si pénétrant , parce qu'il est d'une moindre gravité spécifique. Les praticiens font aussi grand usage du gui de chêne , de l'ongle d'élan , qui sont particulièrement recommandés par Baglivi ; la pivoine mâle , la valériane sauvage , la rue , le *castoreum* , le camphre , le succin , les vers de terre diversément préparés ; la poudre de guttete , qui est un composé de ceux-là , &c. mais il n'en est aucun que l'on puisse regarder comme spécifique contre toutes les différentes causes de cette maladie. La propriété de ces diverses drogues étant connue , on doit en faire l'application contre le vice dominant auquel elles sont opposées : on peut dire cependant qu'il est peu de cas dans lesquels elles ne puissent convenir , parce qu'elles peuvent toujours produire l'effet essentiel de régler le cours du fluide nerveux , par l'analogie qu'ont leurs parties subtiles , intégrantes , avec celles de la matière qui coule dans les nerfs. Voyez REMÈDES ANTISPASMODIQUES.

On ne doit pas omettre ici de faire mention du kinkina , qui peut être employé avec succès dans toutes les espèces d'épilepsie périodique.

Boerhaave , qui avoit d'abord pensé , à la suite de quelques expériences favorables , que le sel d'étain pouvoit être un remède assuré contre cette maladie en général , s'est convaincu par des observations ultérieures , qu'il n'est bon que contre celle qui provient de l'acidité dominante dans les premières voies.

Il seroit trop long de rapporter ici tous les autres remèdes que l'on a mis en usage contre l'épilepsie & ses différentes espèces ; ceux dont on a fait mention , sont les plus usités dans la pratique , on n'en connoît point d'assuré jusqu'à présent : il n'y a que des charlatans qui disent en donner de tels , sans craindre la honte de manquer le succès , que l'on ne peut presque jamais se promettre dans le traitement de l'épilepsie des adultes. (d)

ÉPILEPSIE ; (*Manège , Maréchal.*) maladie non moins redoutable dans les chevaux que dans les hommes , & dont le siège & les causes physico-mécaniques sont sans doute les mêmes. Ses symptômes varient. Cette agitation violente & convulsive saisit en effet certains chevaux tout-d'un-coup ; ils tombent , ils frissonnent , ils écument , & le paroxysme est plus ou moins long. Il en est d'autres en qui l'accès s'annonce par des borborygmes , par un battement de flanc , par un flux involontaire d'urine , par un froid qui glace toutes leurs extrémités ; à peine sont-ils tombés , que leurs yeux semblent tourner dans les orbites ; leurs membres se roidissent : quelquefois aussi leurs articulations sont attaquées d'un tremblement extraordinaire. J'en ai vu qui se relevoient un instant après leur chute , qui prenoient le fourrage qu'on leur présentait sur le champ , & qui mangeoient aussi avidement que s'ils jouissoient d'une santé entière. Un étalon atteint de ce mal , tomboit , sans qu'aucun signe précédât l'attaque ; il écumoit , mordait sa langue , & la déchiroit avec ses dents : au bout d'un demi-quart d'heure son membre entroit en érection , il éjaculoit une quantité considérable de semence ; il se relevoit aussitôt , se secouoit , & hennissoit pour demander du fourrage. Une jument n'avoit des accès épileptiques que lorsqu'elle étoit trop sanglée , & seulement dès les premiers pas qu'elle faisoit sous le cavalier. Un cheval de tirage , après avoir cheminé trente pas étant attelé ; un cheval napolitain , estrapassé , & gendarmé pendant long-tems dans les piliers ; un cheval limousin , naturellement timide , & qu'on effrayoit indiscrettement pour l'accoutumer au feu ; un poulain dont une multitude de vers rongeoient les tuniques des intestins , étoient affligés de cette maladie , ainsi qu'un cheval sujet à une fluxion périodique sur les yeux , & dont on le guérit.

Les remèdes convenables , selon les idées que nous nous formons de l'épilepsie , sont nombreux ; mais leur multiplicité n'en garantit pas le succès. Il paroît qu'on doit débiter par l'administration des médicaments généraux. Les saignées à la jugulaire sont propres à dégorgier les sinus de la dure-mère ; on peut en pratiquer au plat de la cuisse , pour opérer une révulsion. On purgera plusieurs fois , & on fera entrer l'*aquila alba* dans le breuvage purgatif : on aura recours aux lavemens émolliens : on mettra enfin en usage la décoction des bois de gayac , de sassafras , de fantaux , de racine de pivoine , dont on humectera le son que l'on donnera tous les matins à l'animal : dans la journée on mêlera dans cette même nourriture des poudres anti-épileptiques , telles que celles de vers de terre , de gui de chêne , d'ongle de cheval , de *castoreum* , de semence de pivoine , de grande valériane. On pourra & il sera bon d'employer le cinnabre ; on tentera des sétons à l'encolure , ou dans d'autres parties du corps. J'avoue néanmoins que j'ai éprouvé , relativement à cinq ou six chevaux que j'ai traités de cette maladie , l'insuffisance de tous ces médicaments ; leur plus grande efficacité s'est bornée à éloigner simplement les accès , mais nul d'entr'eux n'en a opéré la cure radicale. Cet aveu me coûte d'autant moins , que je trouverois , si mon amour propre pouvoit en être blessé , dans la sincérité de quelques médecins , & dans l'impuissance des secours qu'ils entreprennent de fournir aux hommes en pareil cas , de quoi me consoler de l'inutilité de mes soins & de mes efforts. (e)

EPILLER , (*Potier d'étain.*) Epiller l'étain , c'est ôter les jets des pièces avec le fer. Quand on a jeté toute sa fonte , on met du feu au fourneau. On ne se sert que de charbon de bois. Le fourneau doit être de brique , d'environ huit à dix pouces de long sur six ou sept de large , ouvert pardevant , avec une

grille de fer dessous, pour porter les fers & le charbon qu'on y met. On se sert ordinairement de deux fers à souder, qui sont quarrés & pointus par le bout, & dont la queue entre dans un manche de bois percé, qui s'ôte & se remet chaque fois qu'on les prend. On frote un côté du fer sur de la poix-résine mêlée de grais, égrugés ensemble. On essuie ensuite le fer sur un torchon mouillé qu'on nomme *torche-fer*; & puis on ôte les jets des pieces, en les fondant avec le fer, & recevant l'étain qui en tombe dans une écuelle de bois. Voilà ce qu'on appelle *épiller*. Après quoi on bouche les trous & autres fautes des pieces : cela s'appelle *revercher*. Voyez REVERCHER. Pendant qu'un fer sert, l'autre chauffe, & on s'en sert alternativement, & ainsi de même lorsqu'on soude la poterie. Mais il faut apprêter auparavant; après quoi on tourne les pieces qui sont à tourner, on forge la vaisselle, & on acheve la poterie ou menuiserie. Voyez APPRÊTER, SOUDER, TOURNER, FORGER, ACHÉVER.

EPILOGUE, f. m. (*Belles-Lettres*) dans l'art oratoire, conclusion ou dernière partie d'un discours ou d'un traité, laquelle contient ordinairement la récapitulation des principaux points répandus & exposés dans le corps du discours ou de l'ouvrage. Voyez PERORATION.

EPILOGUE, dans la poésie dramatique, signifioit chez les anciens ce qu'un des principaux acteurs adressoit aux spectateurs lorsque la piece étoit finie, & qui contenoit ordinairement quelques réflexions relatives à cette même piece, & au rôle qu'y avoit joué cet acteur.

Parmi les modernes ce nom & ce rôle sont inconnus; mais à l'épilogue des anciens ils ont substitué l'usage des petites pieces ou comédies qu'on fait succéder aux pieces sérieuses, afin, dit-on, de calmer les passions, & de dissiper les idées tristes que la tragédie auroit pû exciter. Il est douteux que cette pratique soit bonne, & mérite des éloges: un auteur ingénieux la compare à une gigue qu'on joueroit sur une orgue après un sermon touchant, afin de renvoyer l'auditoire dans le même état où il étoit venu. Mais quoique l'épilogue, considéré sous ce rapport, soit assez inconséquent, il est appuyé sur la pratique des anciens, dont l'exode, c'est-à-dire la fin, la sortie des pieces, *exordium*, étoit une farce pour essuyer les larmes qu'on avoit versées pendant la représentation de la tragédie: *ut quidquid lacrymarum ac tristitiæ cepissent ex tragicis affectibus, hujus spectaculi risus detergeret*, dit le scholiaste de Juvenal. Voyez TRAGÉDIE, SATYRE.

L'épilogue n'a pas même toujours été d'usage sur le théâtre des anciens, ni à beaucoup près si ancien que le prologue. Il est vrai que plusieurs auteurs ont confondu dans le drame grec, l'épilogue avec ce qu'on nommoit *exode*, trompés parce qu'Aristote a défini celui-ci une partie qu'on récite lorsque le chœur a chanté pour la dernière fois; mais ces deux choses étoient en effet aussi différentes que le sont nos grandes & nos petites pieces, l'exode étant une des parties de la tragédie, c'est-à-dire la quatrième & dernière, qui renfermoit la catastrophe ou le dénouement de l'intrigue, & répondoit à notre cinquième acte; au lieu que l'épilogue étoit un hors-d'œuvre, qui n'avoit tout-au-plus que des rapports arbitraires & fort éloignés avec la tragédie. Voyez EXODE. (G)

EPIMEDIUM, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en croix, composée de quatre pétales faites en forme de tuyau. Il sort du calice un pistil qui devient dans la suite un fruit ou une filique qui ne forme qu'une capsule qui s'ouvre en deux parties, & qui renferme des semences. Tournef. *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

* EPIMELETTES, f. m. pl. (*Myth.*) c'étoit ainsi

qu'on appelloit ceux d'entre les ministres du culte de Cérès, qui dans les sacrifices qu'on faisoit à cette divinité, servoient particulièrement d'acolythes au roi des sacrifices.

* EPIMENIES, adj. pris subst. (*Myth.*) c'est ainsi qu'on appelloit dans Athenes les sacrifices faits aux dieux à chaque nouvelle lune, pour le bonheur de la ville.

On entendoit ailleurs par *épiménies*, la provision qu'on donnoit aux domestiques pour un mois. Ils parvenaient à se faire un pécule de ce qu'ils en épargnoient.

* EPIMETRUM, (*Hist. anc.*) partie de la cargaison totale d'un vaisseau, qu'on accordoit aux pilotes, & dont ils pouvoient disposer à leur profit. C'étoit une sorte d'indemnité ou de récompense par laquelle on se proposoit de les encourager à leurs devoirs. Quand on regarde l'*epimetrum* comme une indemnité, il désigne le *déchet* d'une marchandise en voyage: alors ce droit étoit d'autant plus considérable, que le voyage avoit été plus grand. L'*epimetrum* ou *déchet* accordé aux pilotes pour les vaisseaux de la flotte d'Alexandrie, étoit de quatre livres pesant sur cent livres de froment, ou d'un boisseau sur vingt-cinq.

EPINARS, f. m. pl. (*Hist. nat. Botan.*) *spinacia*, genre de plante à fleur sans pétales, composée de plusieurs étamines soutenues par un calice. Ces fleurs sont stériles. Les embrions naissent sur les especes de ce genre qui ne portent point de fleurs, & deviennent dans la suite des semences faites en forme de poire, & renfermées dans des capsules qui ont la même forme dans certaines especes, & qui sont cornues ou anguleuses dans d'autres. Tournef. *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

Les *épinars* demandent la meilleure terre, dans laquelle on les sème deux ou trois fois l'année, pour en avoir dans plusieurs saisons. On les arrose dans les années trop seches, & on a grand soin de les sarcler. (K)

EPINARS, (*Diete.*) L'*épinars* cuit à l'eau est en soi, & indépendamment de tout assaisonnement, un aliment peu nourrissant, & de facile digestion: il peut procurer ou entretenir la liberté du ventre.

Il est très-utile dans le cas où l'on interdit l'usage des viandes, sans réduire cependant à celui des bouillons; comme lorsqu'on commence à manger après des indigestions de viandes ou de poisson: dans les diarrhées qui les suivent, & en général dans les dévoyemens accompagnés de rapports nidoreux, dans cette disposition des premières voies, qui donne aux sucs digestifs la tournure *alkalescente* de Boerhaave.

On peut dire plus généralement encore, & peut-être avec plus de vérité, que l'*épinars* est un aliment assez sain, & à-peu-près indifférent pour le plus grand nombre de sujets. (b)

* EPINCELER ou EPINCER, v. act. (*Draperie.*) c'est ôter les nœuds, pailles, & autres ordures du drap, avec des pinces. Ce sont des femmes qu'on emploie à cet ouvrage, qui s'appelle aussi *espoutier*. Voyez l'article DRAP.

Les femmes qui *épincent* sont appelées *épinceleuses*, ou *énoïeuses*, ou *épinceuses*, ou *épinheleuses*, du verbe *épincheler*, ou *épincheuses*, d'*épincher*.

EPINÇOIR, f. m. (*Mass.*) gros marteau court & pesant à tête fendue en angle par les deux côtés; ce qui forme à chaque bout deux coins ou dents assez tranchantes. Il sert aux Pavés, soit à débiter le pavé au sortir de la carrière, soit à le tailler pour être mis en place. Cet outil est nécessaire pour le pavé d'échantillon.

EPINE, (*Botan.*) petite pointe aiguë qui part du bois ou de l'écorce des arbres. Les *épinés* sont ou li-

gneuses comme celles de l'*épine-vinette*, ou corticales comme celles du framboisier : les premières partent du bois, & les dernières de l'écorce.

Les petits poils dont plusieurs plantes sont revêtues, ont dans leur forme tant d'analogie avec les *épines*, que dans quelques-unes les poils un peu roides se changent en *épines* comme dans la tige de la bourrache, & même dans la partie supérieure de ses feuilles.

La base de chaque *épine* est composée de petites trachées ou vaisseaux excrétoires oblongs, rouges dans les tiges tendres, & verdâtres dans les autres. La hampe de l'*épine* est un tube plein d'un liquide transparent, qui sort par l'extrémité de ce tube quand on en rompt le bout.

On ne manque pas de plantes garnies de piquans, & quelques-unes, comme la courge, le sont dans leurs tiges, leurs feuilles, & leurs fleurs. Les branches de la bugrande, ou de l'arrête-bœuf, forment une palissade de pointes aiguës, qui percent l'endroit où sont posées les feuilles. L'ortie piquante, nommée par cette raison *urtica aculeata*, jette depuis sa tige quantité d'*épines* molles & foibles, entre lesquelles il en pousse d'autres plus fortes, plus grandes, droites, horizontales, courbes, diversement panchées tantôt en-haut, tantôt en-bas ; elles sont plantées dans une base solide & ligneuse, s'élèvent ensuite, & finissent en forme de filet. La bardane pousse aussi des feuilles garnies de longues *épines* crochues.

Je ne détaillerai point les noms des arbustes & des arbres armés d'*épines* ligneuses ou corticales ; ce sont des faits si connus, que plusieurs botanistes ont imaginé que le seul usage des *épines* étoit de servir de défense ou d'appui aux parties qu'elles avoisinent.

Le rosier, cet arbrisseau qui donne les plus belles & les plus odorantes fleurs du monde, est tout hérissé d'*épines* dans sa tige, ses fleurs, & ses feuilles. Les piquans de l'*épine-vinette* sortent de la tige d'une année, à l'origine de la feuille qui tombe, & se cachent sous l'apparence de boutons feillus ; ils sont revêtus d'une écorce molle, formée de vaisseaux excrétoires rouges & diaphanes : la partie ligneuse de l'*épine* de cet arbrisseau s'endurcit, & vient ensuite se terminer en pointe. A la base de cette *épine*, sous les petites feuilles de la tige, il se forme d'ordinaire une nouvelle *épine*, qui reçoit un pareil accroissement : enfin, pour abrégé, toutes les espèces de néflier, l'aubépine, & l'*épine-jaune*, sont si chargées d'aiguillons épineux, tournés en différens sens, qu'il n'est pas possible d'y porter la main sans se piquer.

Mais quel que soit le nombre des plantes épineuses, & la différente position de leurs *épines*, on remarque qu'en général elles naissent de la base des boutons, ou paroissent vers les nœuds des plantes. Est-ce que le suc nourricier qui doit servir à l'accroissement des boutons & des rejettons, n'ayant pas acquis dans les trachées la ténuité requise, & en conséquence ne pouvant être reçu dans les branches supérieures, perce nécessairement par la base des boutons, s'élève ensuite en petit rejetton qui s'amenuise faute de nourriture, & devient finalement une pointe ligneuse, laquelle dispaçoit avec le tems à mesure que la plante s'élève & prospère ? C'est le système du célèbre Malpighi, qui nous paroît cependant plus ingénieux que solide.

Il vaut mieux avouer ici deux choses : l'une, qu'on n'a point encore trouvé la vraie cause de l'origine des *épines* : l'autre, que leur utilité nous est également inconnue. Souvent les *épines* nous offrent dans leur distribution les mêmes variétés que les fleurs & les fruits ; souvent elles suivent le même arrangement que les feuilles ; souvent aussi le contraire se

présente : en un mot, tout ce qui regarde cette matière est un champ neuf à défricher. On a fait des recherches & des découvertes sur toutes les autres parties des plantes, le bois, l'écorce, la racine, les feuilles, les fleurs, les fruits, & les graines : mais on n'a jetté que de loin des regards sur les *épines* ; il semble qu'on ait craint d'en approcher. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EPINE-JAUNE, *scolimus*, (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur, composée de plusieurs demi-fleurons, portés chacun sur un embryon, dont le filet s'insère dans le trou qui est au-bas de chacun de ces demi-fleurons ; ils sont séparés les uns des autres par une petite feuille, & ils sont soutenus par un calice écailleux. Lorsque la fleur est passée, chaque embryon devient une semence qui tient à une petite feuille, & qui est attachée à la couche. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

EPINE-VINETTE, *berberis*, (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Il s'élève du milieu de la fleur un pistil, qui devient dans la suite un fruit de figure cylindrique, qui est mou, plein de suc, & qui renferme une ou deux semences oblongues. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

L'*épine-vinette* est un arbrisseau épineux, qui croît naturellement en Europe dans les bois & dans les haies des pays plus froids que chauds, & plutôt en montagnes, que dans les vallées. Il pousse du pied plusieurs tiges assez droites, dont l'écorce lisse, mince, grise en-dessus, est d'une belle couleur jaune en-dessous. Ses jeunes branches sont hérissées d'*épines* foibles, longues, & souvent doubles ou triples. Il fait de copieuses racines qui sont peu profondes, & dont l'écorce est d'un jaune encore plus vif que celles des tiges. Sa feuille est ovale, finement dentelée, d'un verd tendre, & d'un goût aigrelet. Au commencement de Mai l'arbrisseau donne ses fleurs, qui durent pendant trois semaines : elles sont jaunâtres & assez apparentes, mais d'une odeur forte & désagréable. Le fruit qui succède est cylindrique, d'une belle couleur rouge, disposé en grappe comme la groseille sans *épines*, & d'un goût fort aigre, mais rafraîchissant & très-sain. Il mûrit au mois de Septembre.

Cet arbrisseau s'élève jusqu'à dix piés quand on le cultive, mais le plus souvent il n'en a que quatre ou cinq. Il vient à toute exposition, & dans tous les terrains ; cependant il se plaît davantage dans les terres fortes & humides. On peut le multiplier de graine, c'est la voie la plus longue ; de branches couchées, qui font de bonnes racines la même année ; de rejettons, que l'on trouve ordinairement au pied des vieux arbrisseaux, & c'est le plus court moyen ; enfin par les racines mêmes, qui reprennent & poussent aisément en les plantant de la longueur du doigt. Le meilleur service que l'on puisse tirer de cet arbrisseau, c'est d'en former des haies vives qui croissent promptement, qui font une bonne défense, & qui sont de longue durée. On fait quelque usage en Bourgogne du fruit de cet arbrisseau, qui y est fort commun ; on en fait des confitures, qui sont en réputation. L'écorce de ses racines a la propriété de teindre en jaune ; on s'en sert aussi pour donner du lustre aux cuirs corroyés.

On connoît six espèces ou variétés de cet arbrisseau.

1. L'*épine-vinette commune* ; c'est principalement à cette espèce qu'on doit appliquer ce qui vient d'être dit en général.

2. L'*épine-vinette sans pepin* ; c'est une variété accidentelle qui se rencontre dans quelques vieux piés de l'espèce commune, qui ont été cultivés, & qui sont sur le déclin : encore se trouve-t-il souvent que tous les fruits du même arbrisseau ne sont pas sans

sans pepin. Mais cette variété n'est pas constante : il n'est guere possible de la perpétuer par la transplantation des rejettons de l'arbrisseau dont le fruit est sans pepin ; parce que ces rejettons acquérant par ce déplacement de nouvelles forces, ils font des plants vigoureux, qui perfectionnent leur fruit & produisent des semences : quoiqu'il puisse encore arriver que ces rejettons transplantés donnent pendant un tems des fruits sans pepin, relativement au degré de culture & à la qualité du terrain. Ceci s'accorde avec l'observation que l'on a faite, que c'est sur les plus vieilles tiges de l'arbrisseau que l'on trouve des fruits sans pepin, & que c'est tout le contraire sur les jeunes rejettons qui sont sur le même pié.

3. L'épine-vinette à fruit blanc ; c'est une variété qui est fort rare, & qui ne diffère de l'espece commune que par la couleur du fruit.

4. L'épine-vinette de Canada. Cet arbrisseau, qui se trouve dans la plupart des pays septentrionaux de l'Amérique, est aussi robuste & s'élève à la même hauteur que l'espece commune, dont il diffère surtout par sa feuille qui est plus grande, & dont l'arbrisseau n'est pas si garni.

5. L'épine-vinette de Candie. Cet arbrisseau est si rare, que n'étant point encore connu en France, il faut s'en tenir à la description qui en a été faite par Bellus medecin de l'île de Candie, & qui a été donnée par J. Bauhin. « Il s'élève à six ou sept piés ; il est » hérissé d'une grande quantité d'épines qui ont trois » pointes, comme celles de l'espece commune. Sa » feuille est petite, legerement dentelée, & d'une » forme approchante de celle du buis. Il donne beau- » coup de fleurs jaunes, ressemblantes à celles du pa- » livre, mais plus petites. Le fruit qui en provient » contient une ou deux graines ; il est cylindrique » comme celui de l'épine-vinette commune, mais il ne » vient point en grappe ; il est de couleur noire, & » il rend au goût un mélange d'acide & de douceur. » L'écorce du bois de cet arbrisseau loin d'être lisse, » comme dans l'espece commune, est raboteuse & » d'une couleur grisâtre. Son bois est jaune, ainsi » que sa racine, dont on peut faire la plus belle tein- » ture ».

6. L'épine-vinette du Levant. Cet arbrisseau qui a été découvert par Tournefort, dans son voyage au Levant, est aussi rare & aussi peu connu que le précédent. Tout ce que l'on en fait, c'est qu'il fait un plus grand arbrisseau que ceux dont on vient de parler, & qu'il produit un fruit noir très-agréable au goût. (c)

EPINE-VINETTE, *berberis*, (Pharm. & Mat. méd.) Il n'y a que les fruits de cet arbrisseau qui soient usités en Pharmacie ; on en exprime le suc, dont on fait le sirop & le rob ; on nettoye les pepins, & on les fait sécher, pour s'en servir dans différentes compositions ; comme le suc exprimé entre aussi dans plusieurs préparations, on en conserve sous l'huile. On trouve chez les Confiseurs les grains d'épine-vinette confits avec le sucre, aussi-bien que la gelée des mêmes fruits.

Le suc de berberis étoit un des menstrues que les Chimistes employoient pour faire ce qu'ils appelloient *teinture de corail*, de perle, &c.

Simon Pauli préparoit un sel essentiel d'épine-vinette, qu'il appelloit *tartre de berberis*. Il prenoit deux livres de suc de ces fruits bien dépuré ; il y ajoûtoit deux onces de suc de citron, il faisoit évaporer à un petit feu jusqu'à ce que la liqueur fût réduite à moitié, & il la mettoit dans un endroit frais ; au bout de quelques jours, il la retiroit du vase, dont le fond se trouvoit couvert de quantité de cristaux ; il faisoit évaporer derechef le suc qui lui avoit fourni ces cristaux, & il en retiroit des nouveaux, &c.

Le suc d'épine-vinette occupe dans la classe des

corps muqueux, l'extrême marqué par l'excès d'acide, avec le citron & les groseilles, auxquels il peut être substitué, & qui sont réciproquement les succédanés propres. Voyez MUQUEUX & CITRON.

La gelée, le rob, le sirop de berberis, sont des analeptiques rafraîchissans, qui ont toutes les propriétés des doux-aigrelets. Voyez DOUX, ACIDE, CITRON, LIMONADE.

Le suc de berberis entre dans le sirop magistral astringent ; les pepins dans la poudre astringente, dans l'électuaire de psyllium, de diaprun, la confection hyacinthe, le diascordium, &c. (b)

EPINE DU DOS, (*Anat.*) colonne osseuse, composée de vingt-quatre pieces mobiles appelées *vertèbres*, appuyées sur l'os sacrum. Le nom d'épine lui a été donné, parce qu'elle est munie à sa partie postérieure de plusieurs apophyses pointues en forme d'épines. Elle ressemble un peu à deux pyramides inégales, dont les bases sont communes ou jointes ensemble : cependant l'épine, au lieu d'être droite, a quatre ou cinq courbures considérables ; mais non-obstant ces courbures, il se rencontre toujours que son centre de gravité qui soutient un grand poids, tombe sur le milieu de la base commune. Entrons dans un plus grand détail, dont nous tirerons les conséquences.

L'épine est articulée avec la tête, & prend depuis l'apophyse condyloïde de l'os occipital, jusqu'à l'extrémité du coccyx.

Comme le crane est composé de différentes pieces osseuses, qui contiennent, conservent, & défendent le cerveau, de même l'épine forme un canal osseux, qui contient, conserve, & défend des injures extérieures la moëlle spinale, qui est une continuité du cerveau dans toute la longue route qu'elle parcourt.

Cette colonne est le principal appui de la tête, des bras, & de la poitrine. Sa composition est formée de plusieurs pieces osseuses, articulées ensemble par des cartilages & des ligamens, qui lui donnent la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. Ces pieces osseuses s'appellent *vertèbres*, du verbe latin *vertere*, qui signifie *tourner* ; parce que le corps se tourne diversément par leur moyen. Voyez VERTEBRE.

Les plus grandes & les plus massives de ces vertèbres constituent la base de l'épine du dos ; ce qui fait qu'elle est plus solidement appuyée & mieux soutenue.

Les vertèbres en montant perdent insensiblement quelque chose de leur volume ; de sorte que l'épine considérée dans sa totalité de bas en-haut, finit en maniere de pyramide. C'est à l'égard de cette figure pyramidale, que M. Winslow a remarqué que toute l'épine étant vûe de front & par-devant, la largeur de ce corps n'augmente d'abord que depuis la deuxième vertebre du cou jusqu'à la septième ; ensuite elle diminue de plus en plus jusqu'à la quatrième ou cinquième vertebre du dos ; de-là elle recommence son augmentation de suite jusqu'à l'os sacrum : cette disposition est ordinairement constante par rapport aux viscères du bas-ventre.

Ainsi lorsqu'on regarde l'épine par sa partie antérieure ou postérieure, elle paroît droite ; quand, au contraire, on la considère par une de ses parties latérales, on reconnoît qu'elle se jette tantôt en-dehors, tantôt en-dedans : mais il est impossible d'imiter cette figure en montant un squelette ; il la faut observer dans un cadavre, après avoir emporté les parties qui empêchent de s'en bien éclaircir.

Toute cette suite de pieces osseuses posées les unes sur les autres, & qui contiennent l'épine, se divise en vraies & en fausses vertèbres : les vraies vertèbres sont les vingt-quatre os supérieurs de l'épine,

qui forment la longue pyramide supérieure avec sa base inférieure : les fausses vertebres composent l'os sacrum, & forment la courte pyramide inférieure avec sa base supérieure.

Les connexions de l'épine sont distinguées en communes & en propres. J'appelle *connexions communes*, celles qu'a l'épine avec les parties voisines, comme avec l'occipital, les côtes, & les os des îles : les *propres* sont celles que les différentes pièces qui les composent ont entre elles. Ces dernières sont de deux sortes : la première est la connexion que l'os sacrum, le coccyx, & les vertebres ont ensemble par leur corps, & que l'on peut nommer *syneuro-synchondrosiale*, ou *ligamenteuse mixte*, puisque les ligamens n'y ont pas moins de part que les cartilages : la seconde est celle qu'elles ont par leurs apophyses obliques.

Les cartilages qui unissent les vertebres en recouvrant leur surface, ont plus d'épaisseur en-devant qu'en-arrière, & sont maintenus dans leur état par une espèce de mucilage onctueux. Les ligamens qui affermissent ces mêmes vertebres, qui attachent étroitement leurs apophyses obliques, épineuses, & transverses, sont composés de fibres élastiques & très-fortes ; les uns de ces ligamens s'étendent extérieurement sur toute l'épine ; d'autres tapissent la surface interne du canal. Il y a encore quantité de petits ligamens, dont les uns attachent les bords de chaque vertebre, & recouvrent leurs cartilages ; d'autres sont attachés à la circonférence des apophyses, pour faciliter les mouvemens de l'épine, & s'opposer à l'écoulement de la synovie, qui humecte continuellement ces parties. Telle est en gros la structure de la colonne osseuse, dont les pièces sont en si grand nombre & si merveilleusement articulées ensemble, qu'on ne peut se lasser de l'admirer.

Il résulte de cette structure de l'épine plusieurs considérations très-importantes : nous allons en exposer quelques-unes aux yeux des Physiciens.

1°. Il paroît de cette structure, que la première courbure de l'épine est formée par le poids de la tête, & pour la capacité de la poitrine. Comme la partie inférieure est chargée d'un très-pesant fardeau, on ne doit point être surpris que les vertebres des lombes s'avancent considérablement en-devant pour recevoir la ligne de direction de toute la masse qu'elle supporte, sans quoi nous ne saurions nous tenir debout. Il est aisé de remarquer cette mécanique dans les chiens qu'on a instruits à marcher sur deux piés ; leur épine dans cette attitude prend la courbure que nous observons dans celle des hommes, au lieu qu'elle est droite lorsqu'ils marchent sur leurs quatre jambes.

2°. Il suit de la structure de l'épine, que comme les jointures dont cette colonne est composée sont en très-grand nombre, la moëlle épinière, les nerfs, & les vaisseaux sanguins, ne sont pas sujets à des compressions & à des tiraillemens lors des mouvemens du tronc ; & comme plusieurs vertebres sont employées à chaque mouvement de l'épine, il se fait toujours alors une petite courbure à l'endroit où se joignent deux vertebres.

3°. Que l'attitude droite est la plus ferme & la plus assurée ; parce que la surface de contact des points d'appui est plus large, & que le poids porte dessus plus perpendiculairement.

4°. Que les muscles qui meuvent l'épine ont plus de force pour amener le tronc à une attitude droite, que pour se prêter à aucune autre, car pour courber le tronc du corps en devant, en arrière, ou sur les côtés, il faut que les muscles qui concourent à ces actions, s'approchent des centres du mouvement ; & par conséquent leur levier est plus court que quand le centre du mouvement est sur la partie des vertebres, opposée à celle où ces muscles sont

insérés, comme il arrive quand le tronc est droit.

En effet, à mesure que l'épine s'écarte de la position perpendiculaire, le poids du corps l'incline bien-tôt du côté que nous voulons ; au lieu que quand nous nous tenons droits, ce grand poids est plus que contre-balancé.

5°. Qu'en calculant la force qu'emploient les muscles qui meuvent l'épine, il en faut distribuer une partie pour l'action des cartilages d'entre les vertebres, lesquels cartilages, dans tout mouvement qui s'écarte de l'attitude droite, sont tirés d'un côté, & comprimés de l'autre ; au lieu que le tronc étant dans une attitude droite, ces mêmes cartilages y concourent par leur force naturelle.

6°. Il est aisé de déduire, de la structure de l'épine, la raison du phénomène observé par M. Wasse, que notre taille est allongée le matin, & diminuée le soir : cette raison est que les cartilages intermédiaires des vertebres, pressés tout le jour par le poids de notre corps, sont le soir plus compactes ; mais après qu'ils ont été remis de cette pression, par le repos de la nuit, ils reprennent leur état naturel. *Voyez le mot ACCROISSEMENT.*

7°. Les différentes articulations, soit des corps, soit des *processus* obliques des vertebres, & le plus ou moins de force des différens ligamens, montre que leur destination est plutôt de faciliter le mouvement en devant, que celui du mouvement en arrière : ce dernier est de difficile exécution, & même sujets dans les adultes à rompre, par un tiraillement excessif, les vaisseaux sanguins qui sont contigus aux corps des vertebres.

C'est un fait si vrai, que les danseurs de corde & les voltigeurs, qui plient leur corps en tant de manières différentes, ne le font que parce qu'ils y sont accoutumés, & même façonnés dès la plus tendre enfance, cet âge de la vie où les apophyses & les bords des vertebres ne sont encore que des cartilages flexibles, & où les ligamens sont d'une extrême souplesse. Cette flexibilité & cette souplesse continuent de se maintenir par un exercice & une habitude perpétuellement répétée ; & c'est peut-être par cette raison que dans la dissection des cadavres de deux danseurs de corde, âgés d'environ vingt ans, Riolan observa que leurs épiphyses n'étoient pas encore devenues apophyses.

8°. Du mécanisme général de l'épine on peut déduire aisément toutes les différentes courbures contre nature dont l'épine est capable ; car si une ou plusieurs vertebres sont d'une épaisseur inégale à des côtés opposés, il faudra que l'épine panche sur le côté le plus mince, qui ne soutenant que la moindre partie du poids du corps, sera de plus en plus comprimée, & par conséquent ne pourra pas s'étendre autant que l'autre côté, qui étant bien moins chargé, aura toute l'aisance propre à le laisser grossir excessivement.

Les causes d'où provient cette inégalité d'épaisseur dans différens côtés des vertebres sont différentes ; car l'inégalité peut procéder ou d'une distension trop forte des vaisseaux d'un côté, ou d'un accroissement contre nature de l'épaisseur de cette partie, ou, ce qui est encore plus commun, de l'obstruction des vaisseaux, qui empêche l'application de la substance alimentaire nécessaire à l'os. Cette obstruction dépend, 1°. de la disposition vicieuse des vaisseaux ou des fluides, 2°. d'une pression mécanique inégale, occasionnée par la foiblesse paralytique des muscles & des ligamens, 3°. de l'action spasmodique des muscles sur un côté de l'épine, 4°. d'une longue continuité, ou de la reprise fréquente d'une posture éloignée de la droite.

Dans tous ces cas il arrive également que les vertebres s'épaissiront du côté que les vaisseaux sont

libres, & demeureront minces du côté où les vaisseaux sont obstrués. Toutes les fois qu'il arrive une pareille courbure contre nature, il en résulte presque infailliblement une autre, mais dans une direction opposée à la première, tant parce que les muscles du côté convexe de l'épine étant tirillés, tirent avec plus de force les parties auxquelles leurs extrémités sont attachées, que parce que la personne incommodée fait ses efforts pour maintenir le centre de gravité de son corps dans une direction perpendiculaire à sa base.

Dès qu'on aura compris comment se forment ces courbures contre nature de l'épine, il sera plus aisé de faire un pronostic sur l'indisposition du malade, & d'imaginer la méthode propre à y remédier : mais une indication générale que le chirurgien doit suivre, c'est d'affaiblir la puissance courbante, en augmentant la compression sur la partie convexe de la courbure, & la diminuant sur la partie concave. Or la manière de pratiquer cette méthode varie suivant la différence des cas, & demande qu'on fasse une attention particulière aux diverses causes du déjettement de l'épine. Voyez GIBBOSITÉ. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EPINE, f. f. en Anatomie, se dit de certaines éminences qui ont à-peu-près la figure d'une épine.

L'épine occipitale, voyez OCCIPITAL.

L'épine des os des isles, voyez ILÉON.

L'épine nasale, voyez MAXILLAIRE.

L'épine frontale ou coronale, voyez CORONALE.

EPINE, (Manège, Maréchal.) Faire tirer l'épine. pratique non moins digne de la sagacité de la plupart des maréchaux, que celle de faire nager à sec dans la circonstance d'un écart. Quelques-uns d'entre eux s'y livrent encore aujourd'hui dans le cas d'une luxation arrivée dans une des extrémités de l'animal : ils mettent un entravon à l'extrémité affectée, & ils le fixent au-dessous de la partie luxée ; ils passent ensuite une longe dans l'anneau de ce même entravon, l'y arrêtent par un bout, & attachent l'autre à un arbre quelconque : après quoi il assomme le cheval à coups de foiet, & l'obligent de fuir en avant, de manière que l'extrémité malade, prise & retenue dans cette fuite précipitée, essuie une extension qui favorise, selon eux, la rentrée de l'os déplacé dans son lieu.

C'en est assez ; & que pourrais-je dire de plus ? Voyez LUXATION, FRACTURE. (e)

EPINETTE, f. f. (Lutherie.) sorte de petit clavecin. Il y en a de forme parallélogramme ; & d'autres, qu'on appelle à l'italienne, ont à-peu-près la figure du clavecin : il y en a qui sonnent l'octave, d'autres la quarte ou la quinte au-dessus du clavecin ; du reste c'est la même facture & la même mécanique. Voyez CLAVECIN, & la fig. 6. Pl. XVI. de la Lutherie. Les épinettes n'ont qu'une seule corde sur chaque touche, & qu'un seul rang de sautereaux.

EPINETTE (Fête de l'), Hist. de Flandres, la plus célèbre des fêtes des Pays-Bas, dont la mémoire est presque effacée, quoique cette fête fût encore dans toute sa splendeur au milieu du xv^e siècle. On a une liste des rois de cette fête pendant 200 ans, c'est-à-dire depuis 1283 jusqu'à 1483. Le P. Jean Buzelin l'a donnée dans sa Gallo-Flandria.

Les peuples de Flandres & des Pays-Bas ont toujours aimé les jeux & les spectacles ; ce goût s'y conserve même encore dans ce qu'ils appellent triomphes, dans leurs processions & dans leurs autres cérémonies publiques : c'est une suite de l'oisiveté & du manque de commerce.

Dans les xiiij. & xvj. siècles, chaque ville de ces pays-là avoit des fêtes, des combats, des tournois ; Bruges avoit sa fête du Forestier, Valenciennes celle du prince de Plaisance, Cambray celle du roi des Ri-

bauds, Bouchain celle du prévôt des Etourdis : dans beaucoup de lieux on célébroit celle de Behourt. A ces différentes fêtes accouroient non-seulement les villes voisines, mais plusieurs grands seigneurs des pays éloignés : Lille en particulier attiroit, par la magnificence de la fête de l'épinette & par les divertissemens qui s'y donnoient, un concours extraordinaire de monde.

La fête de l'épinette avoit son roi, que l'on éli-soit tous les ans le jour du mardi-gras : on éli-soit en même tems deux joûteurs pour l'accompagner. Les jours précédens & le reste de la semaine se passaient en festins & en bals.

Le dimanche des brandons, ou premier dimanche de carême, le roi se rendoit en grande pompe au lieu destiné pour le combat ; les combattans y joûtoient à la lance : le prix du victorieux étoit un épervier d'or. Les quatre jours suivans, le roi, avec ses deux joûteurs & le chevalier victorieux, étoient obligés de se trouver au lieu du combat, pour rompre des lances contre tous ceux qui se présentoient. Jean duc de Bourgogne honora cette fête de sa présence en 1416 ; le duc Philippe le Bon s'y trouva avec le roi Louis XI. en 1464.

L'excessive dépense à laquelle cette qualité de roi engageoit, la ruine de plusieurs familles qu'elle avoit occasionnée, le refus que firent quelques habitans de Lille d'accepter cet honneur prétendu, & l'obligation où la ville s'étoit trouvée de faire elle-même ces dépenses ; enfin l'indécence que quelques personnes trouvoient à voir toutes ces réjouissances, ces divertissemens & ces bals, dans les deux premières semaines de carême, obligèrent Charles duc de Bourgogne à suspendre cette fête depuis 1470 jusqu'en 1475. Elle se rétablit en partie, mais aux dépens des fonds publics, jusqu'en 1516 : Charles V. en interrompit l'exercice pendant presque tout le cours de son regne, par lettres données en 1528 & en 1538. Enfin Philippe II. la supprima entièrement en 1556 : il ne s'en est conservé pour mémoire que le nom de l'épinette, que l'on donne à un des bas-officiers du magistrat ou de la maison de ville de Lille, qui représente en quelque façon le hérault par qui les rois de l'épinette avoient droit de se faire précéder.

Plusieurs historiens ont parlé de cette fête, entre autres l'auteur d'une petite histoire de Lille, imprimée en 1730. On ignore son instituteur, de même que l'origine de son nom, qui vient peut-être de ce que l'on donnoit au roi de l'épinette une petite épine pour marque de sa dignité, & qu'il alloit tous les ans en pompe honorer la sainte épine, que les Dominicains de Lille prétendent posséder dans leur église. Il mangeoit chez ces peres avec ses chevaliers le dimanche des Rameaux, & y assistoit à tous les offices de la semaine-sainte. Hist. de l'Acad. des belles-Lettres.

C'est de cette manière qu'on associoit alors la dévotion aux spectacles profanes, aux festins, aux joûtes, aux tournois, aux combats particuliers. Il y avoit aussi dans les mêmes siècles d'autres fêtes plaisantes, telle qu'étoit celle de Bourgogne, nommée la compagnie des fous. Voyez MERE-FOLLE. Enfin on célébroit même encore de la façon la plus scandaleuse dans les églises de la partie septentrionale & méridionale de l'Europe, en Flandres, en France & en Espagne, la fameuse fête des fous, si connue par son indécence & son extravagance. Voyez FÊTE DES FOUS. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EPINEUX, EUSE, adj. en Anatomie, se dit de différentes parties.

Ainsi on dit, les apophyses épineuses, le trou épineux de l'os sphénoïde, voyez SPHÉNOÏDE.

On dit, le trou épineux, ou trou borgne du coronal, voyez CORONAL.

Il y a le muscle *épineux* du dos, le grand *épineux* du dos, les *épineux* du cou, les *interépineux* du cou. Voyez VERTEBRE.

Sur l'omoplate & sur la partie supérieure de l'humérus, on remarque le *sus-épineux* & le *sous-épineux*. Voyez OMOPLATE.

L'*artere épineuse* est une branche de la maxillaire interne, voyez MAXILLAIRE. (L)

EPINGLE, f. f. (*Art. Mécaniq.*) petit instrument de métal, droit & pointu par un bout, qui sert d'attache amovible au linge & aux étoffes, pour fixer les différens plis qu'on leur donne à la toilette, à l'ouvrage, & dans les emballages.

L'*épingle* est de tous les ouvrages mécaniques le plus mince, le plus commun, le moins précieux, & cependant un de ceux qui demandent peut-être le plus de combinaisons: d'où il résulte que l'art, ainsi que la nature, étale ses prodiges dans les petits objets, & que l'industrie est aussi bornée dans ses vûes, qu'admirable dans ses ressources; car une *épingle* éprouve dix-huit opérations avant d'entrer dans le commerce.

1°. On jaunit le fil de laiton: il arrive de Suede ou de Hambourg, en bottes de 25 à 28 livres chacune, pliées en cercle comme un collier, d'où on les appelle aussi *torques*, & toutes noires de la forge: on les fait bouillir dans une chaudière d'eau avec de la gravelle ou lie de vin blanc, environ une livre par botte. Un ouvrier les fesse à force de bras sur un billot de bois, avant de les faire bouillir: après une heure de feu, on les trempe dans un baquet d'eau fraîche, & on les rebat encore, observant de tremper & de battre alternativement. Ainsi dérouillées & assouplies, l'ouvrier replie le fil de laiton ébauché au-tour de son bras; d'où il passe au tirage, après avoir séché au feu ou au soleil.

2°. On tire le fil à la bobille: cette opération se fait sur un banc ou établi, qui est une grosse table de bois en quarré, longue & fort épaisse. Voyez au bas de la Pl. I. fig. 4. Le fil s'entortille autour d'un moulinet ou devidoir 1, ou six branches enchâssées dans deux planches plates & rondes, celle d'en-bas plus grande que celle d'en-haut. Ce devidoir tourne sur un pivot qui le traverse au centre: vers l'autre extrémité est une filière 3; c'est une pièce de fonte d'un pié & demi de long, & d'un pouce d'épaisseur sur deux de largeur, percée à cent douze trous égaux: mais comme elle est d'une matière malléable, on peut élargir ou diminuer les trous, selon la grosseur où l'on veut réduire le fil à tirer. On se sert pour cela d'un poinçon 7: après avoir battu la filière à coups de marteau 11, & bouché ses trous avec un polissoir sur un chantier 13, on la fixe avec des coins entre deux crampons 44 de fer, panchée 3 au niveau de l'endroit de la bobille où le fil doit tourner. L'ouvrier ayant appetissé la pointe du fil avec une lime, sur un petit quarré de bois 12 qu'il appelle *étibeau*, il le fait passer par le trou de la filière, & le tire d'abord avec des bequettes ou tenailles plates en dedans, & mordantes comme une lime (car elles ont des dents), jusqu'à ce qu'il puisse l'accrocher à la bobille par un ou deux petits anneaux de fer. La bobille est un cylindre de bois 2, fixé autour d'un arbre de fer qui le traverse au centre par la base; elle tourne au moyen d'une manivelle de fer, attachée à la bobille par une patte 10 avec un manche mobile de bois ou de corne. L'ouvrier (fig. 4. vignette de la Pl. I.) prend le manche à deux mains, & tourne en frotant de tems en tems le fil à l'huile avec un pinceau ou un linge, afin de le rendre plus coulant autour de la bobille. Avant de passer le fil dans le trou de la filière, on se sert d'une jauge pour déterminer la mesure: la jauge est un fil d'archal (VIII. fig. 5. au bas de la même Planche)

qui se replie en serpentant. Elle a douze portes, fix de chaque côté; ce sont les points par où le fil d'archal se rapproche le plus: elles servent à fixer la grosseur où l'ouvrier doit réduire son fil, selon l'espece des *épingles* qu'il veut faire.

3°. On dresse le fil, (Pl. II. fig. 2. vignette). Sur une grosse table à deux ou trois piés, est un moulinet autour duquel on met le fil qui sort de la bobille. A un pié de distance est un engin *d*, c'est-à-dire un morceau de bois plat & quarré fixé sur la table, & garni de sept à huit clous sans tête, placés de suite, mais à deux distances, de façon à former une équerre curviligne. Voyez dans la figure 17, au bas de la même Planche, le moulinet *G*, & l'engin avec les clous *HK*. Le dresseur fait passer le fil à-travers ces clous, devant le premier, derrière le second, &c. de façon qu'il prend une ligne droite, dont il ne peut s'écarter, à moins que les clous ne plient de côté ou d'autre; mais alors on les redresse avec un marteau. Cette opération est d'autant plus délicate, que le moindre défaut rend le fil tors & inutile. Le dresseur fait le fil avec des tenailles tranchantes, & recule en-arrière à la distance de 18 piés environ; puis il revient cueillir sa dressée, c'est-à-dire trancher son fil avec les tenailles, pour commencer une seconde dressée de la même longueur.

4°. On coupe la dressée. L'ouvrier prend une boîte ou mesure de bois traversée ou terminée par une petite plaque de fer. Cette boîte a différens numeros, selon les diverses especes d'*épingles*; il ajuste sa boîte à la dressée, & la coupe avec des tenailles tranchantes appelées *triquoises*, en autant de tronçons ou parties aliquotes, qu'elle contient de fois la longueur de la mesure, prenant 10 à 12 dressées à-la-fois; puis il met les tronçons dans une écuelle de bois, *g*, fig. 3. vignette de la même Planche.

5°. On empoïnte. Un homme (fig. 6. même vign.) tourne une grande roue de bois, telle qu'on en voit chez les Couteliers, autour de laquelle est une corde de chanvre ou de boyau, aboutissant à la noix d'un arbre qui porte une meule dentelée. Cette meule est enchâssée dans un billot de bois, *f*, quarré & creux par le milieu. L'empoïnteur (figure 5.) se place les jambes repliées en croix contre les cuisses, sur une sellette en pente devant la meule; prend une *tenaille*, c'est-à-dire 12 à 15 tronçons à-la-fois; les place entre les deux index & les pouces, l'un au-dessus de l'autre (fig. 16. au bas de la même Planche); applique les tronçons rangés en ligne sur la meule; tire en baissant, & les faisant tourner au moyen des deux pouces qu'il avance & retire alternativement, afin que la pointe aille en s'arrondissant: c'est ainsi qu'il empoïnte les deux extrémités des tronçons l'une après l'autre.

6°. On repasse, c'est à-dire que la même opération se répète sur une meule voisine (fig. 7 & 8. vignette de la même Planche), plus douce que la première, afin d'affiler les pointes qui ne sont qu'ébauchées. C'est en quoi les *épingles* de Laigle & des autres villes de Normandie, sont préférables à celles de Bordeaux, où l'on ne donne qu'une façon à la pointe. Les meules sont d'un fer bien trempé, d'un demi-pié de diamètre environ: elles sont couvertes de dents tout-autour, qu'on a taillées avec un ciseau sur des lignes droites tracées au compas. On remet les meules au feu, quand elles sont usées; on polit la surface à la lime, & l'on y taille de nouvelles dents. L'axe des meules est un fuseau de fer, dont les extrémités pointues entrent dans deux tapons du bois le plus dur, qui servent de pivots ou de soutien à la meule. L'empoïnteur appuie plus ou moins légèrement, selon que sa pointe est avancée.

7°. On coupe les tronçons. Le coupeur prend une boîte de fer (fig. 15. au bas de la seconde Planche); il

ajuste les tronçons en pointes dans cette boîte, & les assujettit avec une croûte *n* sur un métier de bois *m*, revêtu d'une chausse de cuir *ll*, qui s'attache autour de la cuisse avec des courroies *k k*. L'ouvrier assis par terre, étend une jambe & replie l'autre, en sorte que le pié de celle-ci donne contre le jarret de la jambe étendue. Dans cette posture, la cuisse de la jambe repliée lui sert de ressort pour mouvoir la branche inférieure des grands ciseaux avec lesquels il tranche les tronçons. Ces boîtes qui servent à déterminer la mesure de chaque *épingle*, comme les boîtes de bois fixent la mesure des tronçons, ont environ trois pouces de longueur sur deux de large, avec une séparation vers le milieu, & sont revêtues sur les côtés de deux bords dans lesquels on trouve la place du pouce, afin d'alligner les tronçons. Les pointes appuient sur la base du quarré que forme la boîte, & par-là même sont exposées à s'émousser, quoiqu'elles ne pressent pas fortement contre le fer. On coupe les tronçons par douzaines, arrangés comme on les voit au bas de la même Planche (*fig. 21. 19. p. r. s.*); & on les divise en deux, en trois ou en quatre, selon le nombre des *épingles* qu'ils contiennent. Les extrémités qui débordent hors du niveau, s'appellent *hanfes*, & le coupeur les tranche dans la situation déjà décrite, & que la *fig. 4. de la même Planche* achèvera de rendre intelligible.

8°. *On tourne les têtes.* Sur le haut bout d'une table panchée, est un roüet (*fig. 9. au milieu de la seconde Planche*), dont la corde aboutit à une noix de bois placée à l'autre extrémité de la table, & fixée sur des pivots enfoncés dans la table. Au bout de cette noix est une broche ou tuyau de fer enchâssé dans la noix. Cette broche est percée par le bout, & creusée environ d'un pouce; elle est percée au-dessus d'un second trou semblable à l'embouchure du flageolet. C'est par ces deux trous voisins qu'on fait d'abord passer le moule des têtes, pour l'attacher autour de la broche. Ce moule, *a*, n'est autre chose qu'un fil de laiton plus ou moins gros, à proportion de la grosseur des têtes qu'on veut faire, mais toujours plus gros que les *épingles* à qui ces têtes conviendront. Le fil des têtes, plus mince que l'*épingle*, est en botte autour du moulinet *b*, planté sur un pivot enfoncé dans un pié-d'estal. Le tourneur ou faiseur de têtes prend une *porte*, c'est-à-dire un morceau de bois long de six pouces, sur trois de circonférence. Au-dessus est un diamètre, ou une ligne creusée dans le bois par le moule qui se trouve trop gêné entre deux *épingles* sans tête placées à chaque extrémité, & l'anneau de fer fiché dans le centre. C'est par cet anneau, qui est proprement la porte, que passe le fil à tête, & de-là dans la broche par les trous indiqués, pour être accroché au bec. Le tourneur saisit la porte à poing fermé, fait passer le fil à tête entre l'index & le doigt du milieu; en sorte qu'il coupe le moule à angles droits: il tourne le roüet d'une main; & le fil que le moulinet laisse aller, s'entortille autour du moule à mesure que l'ouvrier recule. Le moule rempli ou couvert à la longueur de cinq à six piés environ, on détache le fil de la broche; on le tire, & il vous reste à la main une chaîne de têtes semblable à ces cordons d'or dont on borde quelquefois les chapeaux.

9°. *On coupe les têtes.* Un homme assis par terre (*fig. 10. au milieu de la même Planche*), les jambes croisées en-dessous, prend une douzaine de ces cordons à tête *n* (*fig. 8. Pl. III.*); il a des ciseaux, *o*, camards ou sans pointe, dont la branche supérieure se termine par une espèce de crochet qui porte sur la branche inférieure, afin que les doigts ne soient point foulés: car il ne fait que saisir la branche supérieure, & la presser contre l'inférieure; au moyen de quoi il coupe les têtes, observant de ne jamais

couper plus ou moins de deux tours de fil: car la tête est manquée, quand elle excède ou n'atteint pas ces limites. Cette opération est d'autant plus difficile, qu'il n'y a que l'habitude de l'œil ou de la main qui puisse assujettir l'ouvrier à cette règle; cependant il ne coupe pas moins de 12 mille têtes par heure.

10°. *On amollit les têtes.* Il ne faut pour cela que les faire rougir sur un brasier, dans une cueiller de fer pareille à celle des Fondeurs d'étain ou de plomb, afin qu'elles soient plus souples au frappe, & qu'elles s'accrochent mieux autour des hanfes.

11°. *On frappe les têtes.* Le métier qui sert à cette opération, est composé d'une table *o* (*fig. 12. au milieu de la Pl. III.*) ou billot quarré ou triangulaire qui en fait la base, de deux montans ou piliers de bois *ss*, liés ensemble par une traverse *tt*. Dans un de ces montans, plus haut que l'autre environ de demi-pié, passe une bascule *d* ou levier, qui vient répondre par une de ses extrémités *c* au milieu de la traverse des montans, & s'attache par une corde ou chaînette à une barre *b*, qui sort par le milieu de la traverse d'un contre-poids *a*. Ce levier répond de l'autre bout *e*, par une corde, à une planche ou marchette *f*, fixée à terre ou au plancher par un crampon & un anneau. Dans cette espèce de case sont deux branches ou broches de fer *xx* parallèles aux montans, plantées sur la base du métier, & enchâssées dans la traverse d'en-haut avec des coins. Sous le contre-poids est une seconde traverse de fer qui vient s'accrocher aux deux broches *yy*, pour fixer le contre-poids, de façon qu'il ne puisse s'écarter à droite ou à gauche du point sur lequel il doit tomber. Ce contre-poids *a*, qu'on nomme *pesée*, est un massif de plomb sphérique ou cylindrique, pesant 10 à 11 livres; il contient un esquibot de fer, dans lequel est enchâssé un outil ou canon d'acier, au point *z*. Cet outil est percé d'une *auche*, c'est-à-dire d'une cavité hémisphérique qui enchâsse la tête de l'*épingle*: au-dessous est une enclume surmontée d'un outil enchâssé, pareil au supérieur, & percé d'une *auche* toute semblable, à laquelle conduit une petite ligne creusée dans l'outil pour placer le corps de l'*épingle*, qui casseroit faute de cette précaution. Ces deux auches ou têtours servent à ferrer à-la-fois les deux parties de la tête; ce qui s'appelle *enclorre*. On les forme avec des poinçons, tels qu'on en voit un dans la figure désignée; ce qui s'appelle *enhaucher*. Le frappeur assis sur une sellette (*o*, *figure 12. & 13. Pl. II. au milieu*), a devant lui trois écuelles de bois ou poches de cuir, dont l'une (*z*, *figure 2. Pl. III.*) est pleine de hanfes empointées; l'autre (*o*, *o*, *fig. 18. au bas de la même Planche*) est pleine de têtes; & la troisième (*z*, *3. 10. figure précédemment citée*) sert à mettre les *épingles* entêtées. Tandis que d'une main il enfle les *épingles* dans les têtes, ce qu'on appelle *brocher*, de l'autre il *enrhune* ou place la tête dans les auches, & du pié il fait joüer le contre-poids, au moyen de la marchette qu'il frappe à coups redoublés, observant de tourner l'*épingle* dans les têtours, pour bien frapper la tête de tous les côtés. Il y a des métiers à plusieurs places, tels qu'on en voit un à trois (*fig. 12. & 13. Planche II.*) C'est la même machine multipliée sur une seule base.

12°. *On jaunit les épingles.* On employe à cet usage de la gravelle qu'on fait bouillir avec les *épingles* dans l'eau pendant un certain tems, jusqu'à ce que les têtes noircies au feu reprennent la couleur naturelle du laiton.

13°. *On blanchit les épingles.* Comme on a besoin pour cette opération, de plaques d'étain; voici la manière de les mouler.

On dresse un établi (*figure 6. Pl. III. vignette*), formé de deux ou trois planches bien unies, de sept à huit piés de long sur deux de large; on étend par-

dessus une couverture de laine, qu'on revêt d'un coutis bien tendu, & attaché avec des clous. Un ouvrier tient un moule ou chaffis de bois, qui forme un quarré long de deux piés sur deux pouces d'épaisseur, à trois côtés, ou plutôt deux côtés & la base. Le chaffis appliqué sur une extrémité de l'établi, on prend quelques cueillerées de l'étain fondu dans une chaudiere *m*, qu'on verse sur ce lit, & qui se trouve arrêté par le chaffis. Cette lame d'étain a deux pouces de profondeur; & comme les plaques ne doivent avoir que deux lignes d'épaisseur environ, on la laisse étendre sur l'établi qui est en pente, en reculant doucement avec le chaffis, que l'étain liquide fuit toujours, jusqu'à ce qu'il ait pris sur le coutis. Quand il est refroidi, on lève toute la coulée, qui se détache d'elle-même, & on la partage en *disques* ou plaques tracées au compas, de seize pouces de diametre chacune. Venons au blanchissage.

Pour cent livres d'épingles qu'on blanchit à-la-fois, on jette dans une chaudiere (*fig. 14. Pl. III. vers le bas de la Planche*), six seaux d'eau de huit pots chacun, où l'on répand trois livres de *gravelle* ou lie de vin blanc. Sur une plaque d'étain qui pèse une livre à-peu-près, on met environ deux livres d'épingles; qu'on prend à poignée sans les peser, & qu'on étend sur la plaque (*figure 15*), afin qu'elles s'étament mieux: les bords de la plaque sont relevés tout-autour, de peur que les épingles ne tombent. On met ainsi plusieurs plaques garnies l'une sur l'autre, en sorte que chaque lit d'épingles se trouve toujours entre deux plaques. Un certain nombre de ces plaques forme ce qu'on appelle une *portée* (*fig. 10. 10.*) qu'un ouvrier met dans la chaudiere, au moyen d'une croix de fer en fautoir (*fig. 3. 3. 1. 14.*) suspendue par des fils d'archal ou de laiton (*figure 2.*) Ces fils débordent hors de la chaudiere, afin de pouvoir retirer les portées: chaque portée est séparée des autres par une plaque plus forte. Il faut que l'eau bouille avec la *gravelle* & les épingles pendant quatre heures. La *gravelle* sert à détacher les parties d'étain, qui s'attachent ensuite à l'épingle. Telle est la divisibilité de l'étain, qu'il ne perd que quatre onces sur cent livres d'épingles; ainsi l'opération de couler les plaques ne revient qu'après dix-huit mois d'intervalle. L'étain dont on se sert en Angleterre, est du plus pur & très-bien calciné; aussi les épingles y sont-elles très-blanches. Celles de Bordeaux ont encore un avantage sur celles-ci pour l'éclat & la durée de la blancheur, parce qu'on y mêle du tartre dans le blanchissage.

14°. On *éteint* les épingles, c'est-à-dire qu'on les lave dans un baquet d'eau fraîche (*fig. 1. Pl. III.*) suspendu en l'air sur un bâton, ou par des anses attachées à des crochets avec des cordes qu'on appelle la *branloire*; on les secoue en balotant le baquet de côté & d'autre, pour séparer la *gravelle* qui tombe au fond, & purifier l'étamage.

15°. On *seche* les épingles. Il n'y a qu'à les mêler avec du son bien gros & bien sec, dans des sacs de cuir que deux hommes agitent chacun par un bout (*5. fig. 4.*); ou bien on les met dans un auget *o* ou boîte de bois qui va en retrécissant, & finit par une ouverture d'où les épingles coulent dans un barril foncé (*B. fig. 2.*) qu'on appelle *frotoire*. A la place de la bonde est un trou de six pouces quarré, qui s'ouvre & se ferme par une porte de bois doublée de papier, afin que les épingles & le son ne s'arrêtent ou ne tombent pas en tournant. Cette porte mobile est enchâssée entre deux liteaux, le long desquels elle monte & descend, comme les chaffis de certaines fenêtres sans volet; en sorte qu'elle ferme presque hermétiquement ce barril suspendu sur deux montans, & traversé d'un axe; il se tourne avec un manche ou une manivelle à chaque bout, ou à un seul.

16°. On *vanne* les épingles, c'est-à-dire qu'on en sépare le son. Cette opération se fait dans un plat de bois d'environ deux piés & demi de circonférence, où l'on secoue les épingles, comme dans un crible ou dans un van à blé; ou bien on les met dans une grosse cruche de terre (*d. figure 3*), d'où on les fait couler; & tandis que les épingles tombent, le vent emporte le son, qui sert plusieurs fois, pourvu qu'on le resseche au four ou au soleil, car le plus usé se trouve le meilleur.

17°. On *pique* les papiers. Après qu'on les a pliés en plusieurs doubles, qui forment autant d'étages de 40 à 50 épingles chacun, jusqu'à la concurrence d'un demi-millier, on prend un poinçon ou peigne de fer à 20 ou 25 dents, d'où il tire le nom de *quarteron*; & d'un seul coup de marteau qu'on frappe sur une élévation qui se trouve au dos du peigne, dans le centre, voilà la place faite à un *quarteron* d'épingles. Les demi-milliers sont divisés en deux colonnes, dont chacune contient 10 ou 12 rangs d'épingles. Outre ces papiers, il y en a dont on empaquete les demi-milliers par fixains ou dixains, qui contiennent 6 ou 10 milliers. Ces papiers sont marqués en rouge, à la marque de l'ouvrier qui fait les épingles, ou plutôt du marchand qui les fait faire, & les débite en gros.

18°. On *boute* les épingles. C'est les placer dans le papier. On les prend à poignée, on les range par douzaine à-la-fois: il le faut bien, pour bouter jusqu'à 36 milliers d'épingles par jour; encore ne gagne-t-on, quand on y excelle, que trois sous: aussi cet ouvrage reste entre les mains des enfans, qui gagnent deux liards pour 6 milliers qu'ils en peuvent bouter dans un jour.

On distingue l'espece & le prix des épingles par les numeros, qui varient avec la longueur & la grosseur. Tel est l'ordre des numeros: 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 12. 14. 17. 18. 20. 22. 24. 26. 30. 36. celles qui sont au-dessus s'appellent *houfeaux*, espece d'épingles jaunes dont le millier se compte à la livre: il y a des milliers d'une livre, de deux & de trois. Le fil de laiton arrive de Suede en bottes de trois grosseurs: celles de la premiere grosseur servent à faire les houfeaux & les drapières; la *drapière* est une épingle grosse & courte, que les Drapiers emploient à emballer leurs étoffes, ou à les attacher en double: la seconde grosseur s'emploie aux épingles moyennes, c'est-à-dire depuis le n°. 20 jusqu'au n°. 10; & la troisieme grosseur, depuis le n°. 10 jusqu'au n°. 3, qui est le camion ou la demoiselle; & pour en venir à ce point de finesse, le fil n'a besoin de passer que cinq à six fois par la filiere, tant il est ductile.

Il y a des épingles de fer qui passent par les mêmes épreuves que celles de laiton, excepté qu'au lieu de les blanchir, on les teint quelquefois en noir, pour le deuil ou pour les cheveux; & qu'au lieu de les empointer, on en fait à double tête pour ce dernier usage: mais les têtes sont toujours de laiton. La façon même de les blanchir est particuliere; on y emploie une poudre composée de sel ammoniac, d'étain commun, & d'étain de glace ou de vif-argent, qu'on fait bouillir avec les épingles dans un pot de fer.

Voici la maniere de préparer le fer pour le réduire en fil d'épingle, ou la description d'une allemanderie qu'on voit à Laigle en Normandie, à 30 lieues de Paris. Il y a d'abord une grande roue à palettes, que l'eau fait tourner comme celle des moulins à blé. L'arbre de cette roue est d'environ 24 piés de long sur 18 pouces de diametre: il est armé vers les deux extrémités de coins ou cames, placés tout-autour, les uns, vers le côté de la roue, acérés d'acier au nombre de 16, larges de 4 pouces, épais d'un pouce

& demi, enfoncés dans l'arbre d'un demi-pié, & faillans de 4 pouces; les autres, placés à l'opposite font de bois, au nombre de 8, épais de 3 pouces, larges de 6, enfoncés de 8, & faillans de 8 aussi: à 3 ou 4 piés de l'arbre, sur une ligne parallèle, est une poutre de la même longueur, large de 2 piés, épaisse d'un pié & demi: elle porte sur quatre piliers ou montans de bois qui la traversent, deux à chaque extrémité, vis-à-vis les cames, à 2 piés & demi de distance l'une de l'autre; ils sont enchâssés dans la poutre, & taillés de façon que la poutre appuie dessus vers le milieu, & se trouve fixée en-haut par des coins de bois qui traversent les montans. Entre les deux premiers piliers, c'est-à-dire du côté de la grande roue, est un levier de bois qu'on appelle le *manche du marteau*, de 10 piés de long, & d'un pié quarré en grosseur, soutenu par un axe ou hessie de fer qui le traverse par le milieu, & va s'appuyer sur deux brigues de fonte cloiées aux montans. Ce manche est armé de cercles de fer, & d'une plaque ou semelle de fer aussi, sur laquelle portent les coins ou cames de fer, qui la foulent en bascule à mesure que la roue tourne. L'autre bout du levier est armé d'un marteau ou martinet de fer acéré d'acier, pesant 40 livres, avec un bec d'environ 8 pouces de long sur 2 de large ou d'épaisseur; sa surface ou sa base est convexe; il tombe de la hauteur de demi-pié sur une enclume qui est au-dessous. Cette enclume de fer faillante d'environ 6 pouces, est enchâssée dans un sabot de fonte de 15 pouces de largeur & autant d'épaisseur, sur 20 de longueur. Le sabot est lui-même enchâssé à la profondeur de 6 pouces, dans un billot de bois de 3 piés de diamètre, armé d'un cercle de fer, enfoncé dans la terre de 3 piés sur des pilotis de 3 à 4 piés de long, & faillant d'un pié hors de la terre. De l'autre côté est un ouvrage pareil à celui-ci, excepté que le manche n'est point de cercles ni d'une semelle de fer, que le marteau de fonte pèse 280 livres, avec une enclume de même matière & d'un poids égal, l'une & l'autre à surface plate.

La roue qui fait marcher les deux marteaux, fait aller aussi le soufflet de la forge, & voici comment. A l'extrémité de l'arbre opposée à la roue, est un tourillon de fer fiché dans l'arbre. Ce tourillon entre dans une *nille* ou manivelle de fer, semblable à celles dont on se sert pour monter les poids d'une horloge ou d'un tourne-broche. Le manche de la nille entre dans le *branle*, c'est-à-dire une pièce de bois longue & mince, suspendue par une traverse ou cheville de fer à un morceau de bois fourchu. Cette fourche est clouée par la queue à un *pouillerot* ou petit madrier de bois, qui monte & descend au moyen d'un axe mobile dans ses pivots; mais ces pivots sont fixés eux-mêmes dans la muraille voisine, ou à la charpente de la forge. Vers le milieu du pouillerot est une autre fourche, au bout de laquelle est un second branle de 18 piés de long. Ce branle placé horizontalement, est suspendu par une troisième fourche, qui est attachée à un pouillerot semblable au premier, & qui soutient la quatrième fourche d'où pend la chaîne du soufflet, & tout joint à proportion que la nille tourne avec la roue.

Le fer qui vient des grosses forges en lingots ou en barres, est d'abord rougi au feu & passe sous le gros marteau qui l'amointrit, le scie, le fonde, le courroye lorsqu'il est pailleux, & lui donne enfin une meilleure qualité. De-là il passe sous le martinet. Un ouvrier est assis sur une bancelle ou planche accrochée par un anneau à un des piliers ou montans cités plus haut, & suspendue par une branloire ou chaîne de fer, à une poutre qui soutient le toit de la forge, en sorte qu'elle est mobile. Un autre ouvrier met les barres à la forge, & les donne toutes rouges à celui qui est près du martinet. Celui-ci les

présente & les tourne à chaque coup de marteau, tantôt à droite tantôt à gauche, & d'une seule chauffe, dans l'espace de trois minutes, d'une barre de fer longue de 2 piés & grosse de 2 pouces quarrés l'on tire une verge de 6 piés de long, ou plutôt une verge de 4 piés & de 2 lignes de diamètre, le surplus restant en barre, car la verge n'en a pris que 2 pouces quarrés. C'est afin que la barre puisse s'allonger que la bancelle est mobile, en sorte que l'ouvrier avance ou recule selon le besoin. La verge sort de ses mains machée sur tous les angles par la convexité du martinet. De la forge les verges passent à une trifilerie à l'eau, voyez les articles FORGES GROSSES & TRIFILIERIES. En voici une à bras (*fig. 1. Pl. I.*) composée d'un banc, sur lequel est une filière en-travers, avec une tenaille en forme de ciseaux, dont les branches sont prises par un *chaînon* ou cercle de fer armé d'un crochet qui va aboutir à une bascule que l'ouvrier foule à force de bras.

La perfection de l'épingle consiste dans la roideur ou plutôt la dureté du laiton, dans la blancheur de l'étamage, dans la tournure des têtes, & la finesse des pointes: il seroit à souhaiter que cette façon fût une des dernières; car la pointe s'émousse dans les épreuves par où passe l'épingle au sortir de la meule: on pourroit du moins les tenir toujours dans des poches de cuir ou dans le son.

Cet article est de M. DELAIRE, qui décrivait la fabrication de l'épingle dans les ateliers même des ouvriers, sur nos desseins, tandis qu'il faisoit imprimer à Paris son analyse de la philosophie sublime & profonde du chancelier Bacon; ouvrage qui joint à la description précédente, prouvera qu'un bon esprit peut quelquefois, avec le même succès, & s'élever aux contemplations les plus hautes de la Philosophie, & descendre aux détails de la mécanique la plus minutieuse. Au reste ceux qui connoîtront un peu les vûes que le philosophe anglois avoit en composant ses ouvrages, ne seront pas étonnés de voir son disciple passer sans dédain de la recherche des lois générales de la nature, à l'emploi le moins important de ses productions.

ÉPINGLES, f. m. pl. (*Jurisprud.*) que les auteurs comprennent sous le terme de *jocalia* ou *monilia*, sont un présent de quelques bijoux, ou même d'une somme d'argent, que l'acquéreur d'un immeuble donne quelquefois à la femme ou aux filles du vendeur, pour les engager à consentir à la vente. Les épingles sont pour les femmes, ce que le pot-de-vin est pour le vendeur; mais elles ne sont point censées faire partie du prix, parce que le vendeur n'en profite pas directement; elles sont regardées comme des présens faits volontairement à un tiers, & indépendans des conventions, en sorte qu'elles n'entrent point dans la composition du prix pour la fixation des droits d'insinuation & centième denier, ni des droits seigneuriaux, à moins que le présent ne fût excessif, & qu'il n'y eût une fraude évidente.

Mais elles sont censées faire partie des loyaux coûts, pourvu qu'elles soient mentionnées & liquidées par le contrat, auquel cas le retrayant féodal ou lignager est tenu de les rendre à l'acquéreur. Voy. Buridan, sur la coutume de Vermandois, article 236. & Billecoq, tr. des fiefs, p. 136 & 444. (A)

Cens en épingles; j'ai vu une déclaration passée à la seigneurie de Gif, le 19 Octobre 1713, où le censitaire se chargeoit pour un arpent, entr'autres choses, de portion d'un cent d'épingles dû sur 13 arpens. (A)

Délit d'épingle. Sauval, en ses antiquités de Paris, tom. II. p. 594, dit, qu'en 1445 une insigne larro- nesse dont on ignore le pays, mais qui n'étoit ni de Paris, ni des environs, ni peut-être même de France, creva les deux yeux à un enfant de deux

ans, & commit le *délit d'épingles*, ce qui étoit, dit-on, une grande cruauté; mais Sauval avoue qu'il n'entend point ces paroles: il ajoûte que cette femme fut mise en croix, on l'exécuta toute déchevelée, avec une longue robe, & ceinte d'une corde les deux jambes ensemble au-dessous; que toutes les femmes de Paris, à cause de la nouveauté, la voulurent voir mourir, interprétant son supplice chacune à leur manière; que les unes disoient que c'étoit à la mode de son pays, d'autres que sa sentence le portoit ainsi, afin qu'il en fût plus longuement mémoire aux autres femmes; que le *délit* étoit si énorme, qu'il méritoit encore une plus grande punition. S'il m'est permis d'hasarder une conjecture sur le sens de ces termes *délit d'épingle*, je pense qu'ils ne signifient autre chose que le crime commis par cette femme d'avoir crevé les yeux à ce jeune enfant, ce qu'elle fit apparemment avec une épingle. Il fut un tems en France où l'on condamnoit les criminels à perdre la vue, en leur passant un fer chaud devant les yeux: apparemment que quelques particuliers pour assouvir leur cruauté sur quelqu'un, lui crevoient les yeux avec une épingle, & que cela s'appelloit le *délit d'épingle*. (A)

ÉPINGLES des Cartiers; ce sont de petits fils-de-fer enfoncés dans un morceau de parchemin plié en quatre, dont ils se servent pour attacher à des cordes les feuilles de carton dont ils font les cartes, afin de les faire sécher à l'air.

ÉPINGLE, (*Rubanier*.) est un petit outil de fer, long d'environ 3 ou 4 pouces, d'égale grosseur dans toute sa longueur, en forme de grosse épingle, mais sans pointe; sa tête est ordinairement faite avec de la cire d'Espagne, & lui sert de prise: on s'en sert au même usage que le couteau à velours, excepté que celles-ci ne coupent point les soies, & ne font que former les boucles du velours en les tirant successivement comme les couteaux. Voyez **COUTEAU À VELOURS**.

ÉPINGLETTE, f. f. c'est, dans l'*Artillerie*, une espèce de petite aiguille de fer, dont on se sert pour percer les gargouffes lorsqu'elles sont introduites dans les pièces, avant de les amorcer. (Q)

ÉPINGLIER, f. m. (*Commerce*.) marchand qui vend des épingles, des clous d'épingles; des touches, des aiguilles, &c.

Les *Épingliers* à Paris font un corps gouverné par trois jurés, dont la jurande dure deux ans. On les élit à deux reprises différentes; au mois de Mai on en élit deux, l'année suivante on élit le troisième, & ainsi de suite. Les statuts de cette communauté sont très-anciens. Leur principal travail étoit autrefois les épingles: mais depuis que les vivres sont devenus plus chers, & Paris plus peuplé, ils ne les font plus, ils les tirent de Laigle & autres endroits de la Normandie, où les ouvriers font à meilleur compte.

EPINICION, f. m. (*Belles-Lett.*) dans la poésie grecque & latine signifie, 1°. une fête ou des réjouissances pour une victoire remportée sur l'ennemi: 2°. un poème, une pièce de vers sur le même sujet, un chant de victoire. Scaliger traite expressément de cette sorte de poème dans sa poétique, lib. I. ch. xlv. L'épître de Boileau, le poème de Corneille sur le passage du Rhin, celui de M. Adisson sur la campagne de 1704, & celui de M. de Voltaire sur la victoire de Fontenoy, sont de ce genre.

Le poème d'Adisson a pour objet la bataille d'Hocstet; c'est un des plus beaux ouvrages de cet illustre auteur; celui de M. de Voltaire ne mérite pas moins d'être lu; la préface que l'auteur y a mise contient des réflexions judicieuses sur ce genre de poème, & sur l'épître de Despréaux. (G)

EPINOCHÉ ou **EPINARDE**, subst. f. (*Hist. nat. Ichtiolog.*) *pisciculus aculeatus*, poisson d'eau douce, le plus petit de tous. Il n'a qu'une seule nageoire, qui est sur le dos, & au-devant de laquelle il se trouve trois piquans séparés les uns des autres. Il a aussi deux piquans sur le ventre; ils sont plus grands & plus forts que les autres, & ils tiennent à un os qui a la forme d'une nageoire; car ce poisson a deux lames osseuses, de figure triangulaire, à la place des nageoires du ventre. Il dresse & il abaisse à son gré ses piquans: il est sans écailles, & on le trouve dans les ruisseaux.

Il y a une autre espèce d'*épinocché*, qui diffère de la précédente par les caractères suivans: elle a dix ou onze piquans sur le dos, qui sont dirigés alternativement à droite & à gauche; le corps est plus long, & elle n'a point de lames osseuses: on la trouve aussi dans les ruisseaux. Rau, *synop. meth. pisc.* Rond. *hist. des poissons de rivière*. Voyez **POISSON**. (I)

EPINOCHÉ, c'est ainsi que les *Epiciers* appellent la fleur du meilleur café.

EPINYCTIDE, f. f. (*Medecine*.) *ἐπινυκτις*; c'est une espèce d'exanthème ou d'éruption cutanée en forme de pustule livide, de la grosseur d'une petite fève, remplie d'une matière muqueuse, qui s'ouvre ensuite & se change en un petit ulcère qui cause de grandes inquiétudes dans la nuit, par les vives douleurs qu'il occasionne: d'où lui vient, selon Celse, le nom que les Grecs lui ont donné, qui signifie dans la nuit, étant composé de la proposition *ἐπὶ*, dans, & de *νύξ*, νυκτός, nuit.

Cet auteur, dans la description très-exacte qu'il donne de l'*épinyc tide*, lib. V. cap. xxvii. dit qu'elle est ordinairement fort enflammée tout-au-tour, & que le sentiment douloureux qu'elle fait naître est beaucoup plus considérable que la grosseur ne semble pouvoir la causer; elle fournit, quand elle est ouverte, une sanie sanguinolente.

Cette tumeur est produite par une matière bilieuse acre, qui se ramasse dans quelque follicule de la peau, la ronge, & se fait une issue en l'exulcérant: l'acreté & la subtilité particulière de cette humeur viciée la rendent susceptible de produire une irritation considérable dans les nerfs voisins, & d'être aisément agitée par la chaleur du lit & l'augmentation qui se fait dans la transpiration pendant la nuit.

Il est facile de distinguer cette tumeur exanthématique de toute autre; par les symptômes qui lui sont propres, rapportés dans la définition: elle est extrêmement incommode à cause des mauvais effets qu'elle produit dans la nuit: s'il en paroît plusieurs en même tems, c'est un indice de la qualité bilieuse & acrimonieuse, dominante dans la masse des humeurs.

Les personnes qui ont des *épinyc tides* doivent observer un régime délayant & adoucissant: on a recours à la saignée si elles sont nombreuses; la purgation convient pour détourner de la peau l'humour viciée & l'évacuer; les digestifs & les épulotiques ordinaires sont les topiques, dont l'usage est indiqué dans cette affection. Voyez **EXANTHÈME**. (d)

EPIPEDOMETRIE, f. f. dans les *Mathématiques*, signifie la mesure des figures qui s'appuient sur une même base. Ce mot n'est plus en usage. Harris & Chambers. (E)

* **EPIPHANÈS**, (*Mythologie*.) surnom de Jupiter. Jupiter *épiphanès* ou Jupiter qui se manifeste, c'est la même chose. Jupiter fut ainsi appelé, de ce qu'il rendoit souvent sa présence sensible par des éclairs, par le tonnerre, de ce qu'il se plaisoit à se mêler parmi les hommes, & sur-tout parmi les femmes, sous différentes formes corporelles.

EPIPHANIE, f. f. (*Hist. eccléf.*) terme d'Eglise, qui

qui veut dire la *fête des Rois*, ou de l'apparition de *Jésus-Christ aux Gentils*, car le mot grec signifie *apparition*. Les Chrétiens d'Orient nomment aussi cette fête, la *Théophanie*, ou la *fête des lumières*. C'est une fête double de la première classe, qui se célèbre le 6 Janvier de chaque année.

Les Grecs appelloient l'*Epiphanie*, la *présence des dieux sur la terre*, soit qu'ils se fissent voir en personne aux yeux des hommes, soit qu'ils manifestassent leur présence par quelques effets extraordinaires. Cette présence des dieux leur fournit l'occasion d'instituer les fêtes ou sacrifices, qu'ils nommoient *épiphanies*, ἐπιφάνεια, en mémoire de ces apparitions prétendues.

L'on a nommé semblablement, parmi les Chrétiens, l'*Epiphanie* la *fête des Rois*, dans la prévention généralement établie, que les mages étoient des rois. Cette fête ne se célébroit autrefois qu'après avoir été précédée d'une veille & d'un jeûne très-sévère; & il paroît surprenant qu'une coutume si pieuse ait été abolie, pour y substituer une solennité bien opposée à l'abstinence & à la mortification.

L'exemple des Payens a pu servir, selon quelques auteurs, à chasser le jeûne, pour lui subroger la bonne-chère. La conformité qu'ont trouvée ces mêmes auteurs entre la fête du *roi-boit* & les saturnales, leur a fait avancer que la première étoit une imitation & une suite de la seconde: en effet, disent-ils, la fête des saturnales commençoit en Décembre, continuoit dans les premiers jours de Janvier, qui est aussi le tems de la fête des Rois. Les peres de famille envoioient à l'entrée des saturnales, des gâteaux avec des fruits à leurs amis; l'usage des gâteaux subsiste encore. Ces amis mangeoient ensemble: c'est ce que l'on pratique aussi la veille & le jour des Rois. La première cérémonie des saturnales consistoit à élire un roi de la fête; & Lucien fait dire plaisamment à Saturne, *faisons des rois à qui nous obéissions agréablement*. L'élection d'un roi est aussi parmi nous la première action de l'*Epiphanie*, avec cette différence que les Payens éliisoient leur roi par le sort des dés, & que nous l'éliions par la rencontre de la fève. Le même Lucien nous apprend que le plaisir consistoit à boire, s'enivrer, & crier. C'est à-peu-près la même chose parmi nous, & nous marquons notre joie non seulement par la bonne-chère, mais encore par nos acclamations quand le *roi boit*.

Cependant toutes ces applications générales ne prouvent rien, & ne se trouvent un peu justes que par les abus que le tems a amenés dans la célébration de la fête de l'*Epiphanie*; car d'un côté la qualité des personnes qui célébroient ces deux fêtes, & de l'autre, le terme de leur durée, font voir clairement que ce sont deux différentes fêtes, qui n'ont qu'un rapport éloigné.

Disons donc qu'il est plus naturel de croire que le souper de la veille des Rois est une suite de la veille, que les Chrétiens célébroient d'abord avec beaucoup de respect & de religion; mais le tems, le lieu, & les autres circonstances de ces assemblées nocturnes, favorisoient trop la corruption pour qu'elle ne s'introduisît pas dans la fête; le scandale même devint à la fin si grand & si pernicieux, que par plusieurs conciles l'on fut obligé de défendre ces assemblées: cependant on ne put pas les abolir entièrement; & pour en conserver le souvenir, les parens s'assemblerent avec leurs amis, se régalerent; & afin de marquer l'origine du festin, ils observèrent de le bénir avant que de se mettre à table; & même en partageant le gâteau, la première portion étoit destinée pour Dieu, ce qui seul suffiroit, ce me semble, pour détruire la comparaison de la fête des Rois avec celle des saturnales.

On solennisoit autrefois dans notre royaume la

Tome V.

fête des Rois avec beaucoup plus de pompe & d'apparat qu'à présent. En effet nous lisons dans le journal d'Henri III. « qu'en 1578, le lundi 6 de Janvier » la demoiselle de Pons de Bretagne, royne de la » fève, fut par le roy desespérément brave, frisé, » & gauderonné, menée du chasteau du Louvre à la » messe en la chapelle de Bourbon, étant le roy suivi » de ses jeunes mignons, autant & plus braves que » lui ». On fait aujourd'hui que l'*Epiphanie* se célèbre à la cour avec une si grande simplicité, qu'elle seroit peut-être tolérée par ce sévère docteur de Sorbonne, qui regardoit toutes les réjouissances de l'*Epiphanie* comme des profanations criminelles; je parle de M. Jean Deslions, mort à Senlis au commencement de ce siècle, âgé de 85 ans. On connoît son petit livre sur cette matière; il est intitulé, *discours ecclésiastique contre le paganisme du roi-boit*. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

EPIPHÉNOMENE, f. m. (*Med.*) ce terme est grec, composé d'ἐπι, *super*, & φαινόμενος, *apparens*. Les anciens s'en servoient dans le même sens que d'*épigénème*, ἐπιγενεμα, pour désigner les affections morbifiques qui surviennent dans une maladie, outre les symptômes qui lui sont propres, & qui procèdent d'une cause différente de celle qui a produit ceux-ci.

M. Quésnay, dans son nouveau traité des fièvres, dit avoir été obligé de se servir du terme d'*épi-phénomène*, n'ayant pu trouver aucun nom françois assez significatif pour exprimer distinctement ce que les anciens entendoient par ce mot, & ce qu'il s'agit de désigner par une dénomination qui marque bien sensiblement le genre d'affection morbifique qui vient d'être défini; ainsi c'est en quelque sorte malgré lui, ajoute-t-il, qu'il s'est déterminé à rappeler un terme grec, qui depuis long-tems est presque entièrement hors d'usage.

Les Arts & les Sciences gagnent toujours à acquérir des termes propres, dès qu'ils peuvent servir à éviter les circonlocutions, ou l'obscurité dans leur langage respectif. Voyez MALADIE, SYMPTOME, ACCIDENT. (*d*)

EPIPHONÈME, f. f. (*Rhét.*) mot consacré que nous avons emprunté des Grecs à l'exemple des Latins.

C'est une figure de Rhétorique qui consiste ou dans une espèce d'exclamation à la fin d'un récit de quelque événement, ou dans une courte réflexion sur le sujet dont on a parlé. Cette figure échappe aux esprits vifs & aux esprits profonds: son élégance part du goût, du choix, de la vérité; il faut aussi qu'elle naisse du sujet, & qu'elle coule de source; alors c'est un dernier coup de pinceau qui fait une image frappante dans l'esprit du lecteur, ou de l'auditeur. Ainsi Virgile, après avoir dépeint tout ce que la colère suggère à une déesse immortelle contre son héros, ne peut s'empêcher de s'écrier, *Tantæ-ne animis celestibus ira!* & dans un autre endroit, *Tantæ molis erat romanam condere gentem!* C'est encore une belle *épi-phonème*, & souvent citée, que celle de S. Paul, lorsqu'après avoir discoursé de la rejection des Juifs, & de la vocation des Gentils, il s'écrie: *O profondeur des richesses, de la sagesse, & de la connoissance de Dieu!*

Cette figure n'est déplacée dans aucun ouvrage, mais il me semble que c'est dans l'histoire qu'elle produit sur-tout un effet intéressant. Velleius Paterculus qui, indépendamment du style, nous a montré son talent pour l'éloquence, dans son éloge admirable de Cicéron, est l'historien romain qui se fait le plus servi de l'*épi-phonème*; il a l'art de l'employer avec tant de grace, que personne ne l'a surpassé dans cette partie. Aussi faut-il convenir que cette figure mise en œuvre aussi judicieusement qu'il l'a su faire, a des charmes pour tout le monde; parce que rien ne plaît,

K K k k k

ne délaſſe, n'attache, & n'inſtruit davantage; que ces fortes de penſées ſententieuſes & philoſophiques jointes à la fin d'un récit des grandes actions & des principaux faits, dont on vient de tracer le tableau fidèle. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPIPHORE, f. m. (*Med.*) *Epiphora* eſt un terme qui vient du grec *ἐπιφορά*, de *ἐπιφέρειν*, *cum impetu ferre*, porter avec impétuoſité. Il eſt employé en différens ſens.

1°. Il ſignifie, généralement pris, toute forte de transport contre nature d'humeurs dans quelque partie du corps que ce ſoit, & particulièrement du ſang, ſelon Scribonius Largus, *n. 243.* ainſi il peut être appliqué à toute tumeur inflammatoire.

2°. On appelle plus ſpécialement *epiphora*, ſelon Galien, *l. IV. de G. M. S. C. cap. vij.* &c. une fluxion inflammatoire qui ſe fait ſur les yeux; ce qui eſt la même choſe que l'ophthalmie. *V. OPHTHALMIE.*

3°. La ſignification la plus reçue du mot *epiphore*, eſt appliquée au flux de l'anus habituel, cauſé par un relâchement des canaux excrétoires des glandes, dans leſquelles ſe fait la ſécrétion de cette humeur: ces canaux n'offrant pas aſſez de réſiſtance à l'impulſion des fluides qu'ils reçoivent dans leur cavité, il ſ'y fait une dérivation des parties voiſines; ils en ſont abreuvés en trop grande quantité, n'ayant pas la force de les retenir; il ſ'en fait un écoulement proportionné, & par conſéquent immodéré reſpectivement à l'état naturel: c'eſt un vrai diabète des glandes lacrymales; l'humeur dont elles regorgent ſe répand ſur la ſurface de l'œil, & ſur le bord de la paupière inférieure en plus grande abondance, que les points lacrymaux n'en peuvent recevoir, pour la porter dans la cavité des narines: elle ſe ramaffe conſéquemment vers le grand angle de l'œil, & ſ'écoule hors de la gouttière ſur la ſurface extérieure de la paupière & des joues, enſorte que les yeux paroiſſent toujours mouillés & pleurans. Tant que dure ce vice, qui eſt quelquefois incurable, « ceux qui y ſont ſujets, dit Maître-Jan, dans ſon *traité des maladies de l'œil, part. III. chap. iij.* » ont ordinairement la tête groſſe & » large, ſont d'un tempérament phlegmatique, & » travaillés ſouvent de fluxions ſur les yeux ».

Les collyres aſtringens ſont les ſeuls topiques qu'il convient d'employer contre le relâchement qui cauſe l'*epiphore*. On peut avoir recours aux veſicatoires appliqués derrière les oreilles à la nuque, pour faire diverſion à l'humeur qui engorge les glandes lacrymales. Le cautère au bras peut auſſi ſatisfaire à la même indication; mais ce qui eſt plus propre à la remplir, c'eſt l'uſage réitéré des purgatifs qui ont de l'aſtriſtion, comme la rhubarbe. L'évacuation par la voie des felles eſt en général plus propre qu'aucun autre moyen, à détourner la matière de fluxions qui ſe font ſur les yeux, ou ſur les parties qui en dépendent. Hippocrate l'avoit éprouvé ſans doute, lorsqu'il a dit que le cours-de-ventre à celui qui a une fluxion ſur les yeux, eſt très-ſalutaire, *lippienti profusio alvi corripit, bonum. Aphor. xvij. ſect. 6.* Ainſi on doit imiter la nature, c'eſt-à-dire ſuppléer à ſon défaut, par les ſecours de l'art, pour procurer une évacuation de cette eſpece dans le cas dont il ſ'agit, dont l'utilité eſt autant conſtatée par l'expérience, que l'autorité de celui qui l'aſſûre eſt bien établie par l'exaſtitude & la vérité de ſes obſervations. *Voyez FLUXION. (d)*

EPIPHYSE, f. f. (*Anat.*) appendice cartilagineuſe, en grec *ἐπιφύσις*, de *ἐπιφύω*, *croître deſſus*. *Epiphyſe* eſt le nom que donnent les Anatomistes à certaines éminences cartilagineuſes, qui paroiſſent des pièces rapportées, ajoutées, & unies au corps de l'os, de la même manière que la partie cartilagineuſe des côtes l'eſt à l'égard de leur portion oſſeuſe. Les

epiphyſes ſe rencontrent dans toutes les articulations avec mouvement.

L'union des *epiphyſes* au corps de l'os, ſe fait par le moyen d'un cartilage qui ſe durcit, ſ'oſſifie preſque toujours vers la deuxième année, & ne forme dans la ſuite avec l'os qu'une ſeule pièce, de manière qu'il n'eſt plus poſſible de les ſéparer. En effet ſi dans l'adulte avancé en âge l'on ſcie l'os & l'*epiphyſe* en même tems, on y découvre à peine les traces du cartilage qui faiſoit auparavant leur union: cependant il eſt certain que le bout des os des extrémités, & la plupart des apophyſes, ont été *epiphyſes* dans l'enfance; phénomène curieux dont l'explication mériterait un traité particulier qui nous manque encore en Phyſiologie. Mais ne pouvant entrer ici dans un pareil détail, nous nous contenterons ſeulement de remarquer que l'union des *epiphyſes* au corps de l'os, permet à une partie du périoste de ſ'inſinuer entre deux, de ſorte que par ce moyen pluſieurs vaiſſeaux ſanguins ſ'y gliffent, & portent à l'os de même qu'à la moelle, la matière de leur nourriture.

Obſervons auſſi qu'il y a des *epiphyſes* qui ont encore leur apophyſe, comme l'*epiphyſe* inférieure du tibia; & qu'il y a ſemblablement des apophyſes qui portent des *epiphyſes*, comme il paroît dans le grand trochanter. Ainſi la tête du fémur eſt dans les jeunes ſujets, quelquefois dans les adultes, une *epiphyſe* de la partie de cet os qu'on appelle *ſon cou*.

Les *epiphyſes* prennent, ainſi que les apophyſes, des noms différens tirés de leur figure. Par exemple, quand elles ſont ſphéroïdes, elles ſ'appellent *tête*; quand l'éminence eſt placée immédiatement au-deſſous de la tête, *cou*; quand la tête eſt plate, *condyle*; quand ſa ſurface eſt raboteuſe, *tubéroſité*: celles qui ſe terminent en manière de ſtilet, ſont nommées *ſtiloïdes*; celles qui ont la forme d'un mamelon, *maſtoïdes*; celles qui reſſemblent à une dent, *odontoïdes*; à une chauve-fouris, *ptérigoides*, &c. mais tous ces rapports, vrais ou prétendus, ne ſont que de pures minuties anatomiques dont cette ſcience eſt accablée.

Les *epiphyſes* ont des uſages qui leur ſont communs avec les apophyſes, comme de ſervir en général à l'articulation, à attacher les muſcles & les ligamens dont elles augmentent la fermeté, à rendre les os plus légers par leur ſpongioſité, plus forts & moins caſſans, en multipliant les pièces. Elles ſervent encore à augmenter la force des muſcles, en donnant plus d'étendue à l'extrémité des os: on peut ajouter que la ſituation & la figure particulière des *epiphyſes*, les rendent capables d'autant d'uſages différens. Enfin ces fortes d'éminences cartilagineuſes préviennent dans les enfans la fracture des os, & ſont que dans l'accroïſſement du corps ils peuvent ſ'allonger plus aiſément, & parvenir à leur juſte grandeur. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPIPLOCELE, f. f. en Chirurgie, eſpece de hernie ou tumeur, qui eſt occasionnée par la deſcente de l'épiploon dans l'aine. *Voyez HERNIE & ENTÉRO-EPIPLOCELE. (Y)*

EPIPLOIQUE, adj. en Anatomie, ſe dit des artères & des veines qui ſe diſtribuent dans la ſubſtance de l'épiploon. Il y a une artère *epiploïque* qui vient de la branche hépatique.

L'*epiploïque* droite eſt une branche de l'artère cœliaque, qui vient du côté droit de la partie intérieure ou poſtérieure de l'eſtomac. *Voyez CœLIAQUE.*

L'*epiploïque poſtérieure*, c'eſt une branche de l'artère cœliaque qui part de l'extrémité de la ſplénique, & qui va ſe diſtribuer à la partie poſtérieure de l'épiploon.

L'*epiploïque gauche* eſt une branche de l'artère cœ-

liaque, qui se distribue au côté gauche & inférieur de l'épiploon. (L)

EPIPLONPHALE, f. f. en Chirurgie, espece d'exomphale ou descende du nombril, qui consiste en une tumeur ou gonflement de cette partie, produit par le déplacement de l'épiploon. Voyez EXOMPHALE & ENTÉRO-EPIPLONPHALE.

Ce mot est composé du grec, ἐπιπλόον, *épiploon*, coiffe, & ὀμφαλός, *nombril*. (Y)

EPIPLOON, f. m. en Anatomie, membrane grasse répandue sur les intestins, & qui entre même dans leurs sinuosités. On l'appelle aussi *omentum*, & le peuple la nomme *coiffe*.

Ce mot est formé du grec, ἐπιπλέειν, *floter dessus*, parce que cette membrane paroît à la vérité flottante sur les intestins. (L)

EPILOSARCONPHALE, f. f. en Chirurgie, espece de tumeur ou d'exomphale, qui est formée de l'épiploon, & compliquée d'une excroissance de chair. Voyez EXOMPHALE.

Ce mot est formé de trois mots grecs, ἐπιπλόον, *épiploon*, σάρξ, *chair*, ὀμφαλός, *nombril*. (Y)

* EPIPYRGIDE, adj. pris subst. c'est-à-dire *plus grande qu'une tour*; c'est ainsi que les Athéniens appelloient une statue colossale à trois corps, qu'ils avoient consacrée à Hécate.

EPIQUE, adj. Poème épique: on appelle ainsi un poème où l'on célèbre quelques actions signalées d'un héros. Voyez EPOËE.

EPIRE, (Hist. anc. Géog.) Le nom d'*Epire* se prend en deux sens par les écrivains grecs; ils s'en servent quelquefois pour exprimer en général ce que nous appellons *Continent*, & quelquefois pour désigner plus particulièrement un pays d'Europe, qui étoit situé entre la Thessalie & la mer Adriatique, & qui fait partie de l'Albanie moderne.

Son voisinage avec la Grece a sur-tout contribué à le rendre fameux dans l'ancienne histoire; & quoiqu'il fût d'une très-petite étendue, cependant Strabon y compte jusqu'au nombre de quatorze nations Epirotes: tels furent les Chaoniens, les Thesprotes, les Molosses, les Ethéniens, les Athamanes, les Perrebes, les Embrasiens, &c. Mais nous ne nous engageons point dans ce défilé; nous ne rechercherons pas non plus les raisons qui ont porté les Poètes à placer leur enfer dans cette partie de la Grece; encore moins parlerons-nous du combat d'Hercule & de Geryon, qui rendit ce pays célèbre: tout cela n'est point du ressort de cet Ouvrage. Nous devons, au contraire, nous hâter de dire que l'*Epire*, qui étoit d'abord un royaume libre, fut ensuite soumis aux rois de Macédoine, & tomba enfin sous le pouvoir des Romains. On fait que Paul Emile ayant vaincu Persée, dernier roi de Macédoine, ruina soixante-dix villes des Epirotes qui avoient pris le parti de ce prince, y fit un butin immense, & emmena 150 mille esclaves.

Les empereurs de Grece établirent des Despotes en *Epire*, qui posséderent ce pays jusqu'au regne d'Amurat II. Ce conquérant le reunit aux vastes états de la porte ottomane. Ainsi les Epirotes libres dans leur origine, riches, braves, & guerriers, sont à présent serfs, lâches, misérables: épars dans les campagnes ruinées, ils s'occupent à cultiver la terre, ou à garder les bestiaux dans de gras pâturages, qui nous rappellent ceux qu'avoient les bœufs de Geryon, dont les historiens nous ont tant parlé; mais c'est la seule chose des états du fils d'Achille qui subsiste encore la même. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

* EPISCAPHIES, adj. pris subst. (Myth.) Les Rhodiens célébroient des fêtes qu'ils appelloient *les fêtes des barques*, ou *les épiscaphies*. *Episcaphie* vient d'ἐπί, *sur*, & de σκαφή, *barque*.

Tome V.

* EPISCENES, adj. pris subst. (Myth.) Les Lacédémoniens célébroient des fêtes qu'ils appelloient *les fêtes des tentes*, ou *les épiscenes*. *Episcenes* est formé d'ἐπί, *sur*, & de σκηνή, *tente*.

EPISCOPAL, se dit de tout ce qui a rapport à la dignité ou à la personne des évêques: ainsi l'on dit *dignité épiscopale*, *le corps épiscopal*, *croix épiscopale*, *palais épiscopal*, &c.

EPISCOPAT, f. m. (Hist. eccl.) ordre ou dignité d'un évêque: c'est la plénitude & le complément du sacerdoce de la loi nouvelle.

On convient généralement que tous les évêques, en vertu de la dignité épiscopale, ont une égale puissance d'ordre; & c'est en ce sens que l'on dit qu'il n'y a qu'un *épiscopat*, & que cet *épiscopat* est solidairement possédé par chacun des évêques en particulier. *Episcopatus unus est* (dit S. Cyprien, lib. de unit. Ecclesie), *cujus pars à singulis in solidum tenetur*.

Les Théologiens scholastiques sont partagés sur la question, savoir si l'*épiscopat*, c'est-à-dire l'ordination épiscopale, est un ordre & un sacrement. Les uns, comme Guillaume d'Auxerre, Almani, Cajetan, Bellarmin, Maldonat, Isambert, &c. soutiennent que l'*épiscopat* est un sacrement & un ordre proprement dit, distingué de la prêtrise, mais qui doit toujours néanmoins en être précédé: Hugues de S. Victor, Pierre Lombard, S. Bonaventure, Soto & plusieurs autres, prétendent que l'*épiscopat* n'est ni un ordre ni un sacrement, mais que l'ordination épiscopale confère à celui qui la reçoit une puissance & une dignité supérieure à celle des prêtres. Durand & quelques autres regardent simplement l'*épiscopat* comme une extension du caractère sacerdotal. Le premier de ces sentimens est le plus généralement suivi; mais ceux qui le soutiennent sont encore divisés sur ce qui constitue la matière & la forme de l'*épiscopat* considéré comme sacrement.

Comme on pratique dans la consécration des évêques plusieurs cérémonies différentes, telles que l'imposition des mains, l'onction sur la tête & sur les mains, l'imposition du livre de l'évangile sur le col & les épaules de l'élû, la tradition de la crosse & de l'anneau, & celle même du livre des évangiles, les Théologiens ont pensé qu'outre l'imposition des mains quelqueune de ces cérémonies étoit matière essentielle de l'*épiscopat*. Mais comme en ce point on doit plus faire attention à la pratique universelle & constante de l'Eglise qu'aux opinions particulières des Théologiens, il est clair que la plupart de ces cérémonies n'ont été ni par-tout, ni de tout tems en usage dans la consécration des évêques. Quant à l'onction de la tête & des mains, elle n'est point en usage chez les Grecs, comme le remarquent les PP. Morin, Goar & Martene, cependant on ne leur conteste point la validité ni la succession de l'*épiscopat*. L'imposition du livre des évangiles sur la tête & les épaules de l'évêque élu n'est point fondée dans l'antiquité; Isidore de Seville, qui vivoit dans le vij. siècle, n'en dit pas un mot dans la description qu'il donne de la consécration des évêques, lib. II. de officiis divin. cap. v. Almain & Amalaire, traitant des mêmes matières, regardent cette cérémonie comme une chose nouvelle qui n'avoit aucun fondement dans la tradition, & qu'on ne pratiquoit point encore de leur tems dans les églises de France & d'Allemagne. Enfin la tradition de l'évangile, de la crosse & de l'anneau, est d'un usage encore plus récent, & même aujourd'hui inconnu dans l'Eglise greque, comme l'observe le P. Morin: d'où il est aisé de conclure que l'imposition des mains seule est la matière de l'*épiscopat*; elle est expressément marquée dans l'Ecriture comme le signe sensible qui confère la grace. Les Peres & les Conciles s'accordent à

K K k k k ij

la regarder comme matière ; l'usage de l'église latine & greque la confirme dans cette possession , & toutes les diverses autres cérémonies , dont nous venons de parler , n'ont pour elles ni la même antiquité dans l'origine , ni la même uniformité dans la pratique.

Ce partage de sentimens , sur ce qui constitue la matière essentielle de l'*épiscopat* , en a entraîné nécessairement un pareil , sur ce qui doit en faire la forme : les uns l'ont fait consister dans ces paroles , *recevez le S. Esprit* ; d'autres dans celles qui accompagnent la tradition de l'évangile , de l'anneau & de la croix ; d'autres dans celles que profère l'évêque consécrateur , en faisant l'onction sur la tête & sur les mains de l'évêque élu. Mais comme il est de principe parmi les Théologiens , que la forme doit toujours être jointe avec la matière ; dès qu'il est évident , comme nous l'avons insinué , qu'aucune de ces cérémonies extérieures n'est matière de l'*épiscopat* , il s'ensuit nécessairement qu'aucune des prières qui les accompagnent n'en est la forme , & par conséquent qu'elle se réduit aux prières , qui attirent sur celui qui est élu la grâce du S. Esprit , & qui accompagnent l'imposition des mains.

On forme encore sur l'*épiscopat* une question importante , savoir si une personne qui n'est pas prêtre peut être ordonnée évêque , & si son ordination & sa consécration en cette dernière qualité est valide. Tous les Théologiens conviennent que l'ordination dont il s'agit est illicite , parce que les règles de l'Eglise demandent qu'on monte par degrés à l'*épiscopat* , & qu'on reçoive les ordres inférieurs : mais ils se partagent sur la validité de l'ordination épiscopale qui n'est pas précédée de l'ordination sacerdotale. Bingham , dans *ses origines ecclésiastiques* , liv. XI. chap. x. §. 5. prétend que plusieurs diacres ont été ordonnés évêques sans avoir passé par l'ordre de prêtrise : Cécilien , selon Optat , n'étoit qu'archidiaque , c'est-à-dire premier diacre de l'église de Carthage , lorsqu'il en fut fait évêque. Théodoret & S. Ephiphane assurent la même chose de S. Athanase , lorsqu'il fut élevé sur le siège d'Alexandrie : Libérât , Socrate & Théodoret disent aussi que les papes Agapet , Vigile & Félix n'étoient que diacres lorsqu'ils furent élus papes. Mais outre que ces auteurs marquent simplement le degré où étoient les sujets dont ils parlent lorsqu'ils avoient été élus , & qu'ils ne marquent point qu'entre leur élection & leur consécration ils n'ont pas été ordonnés prêtres , il paroît que la coutume de l'Eglise étoit de n'ordonner aucun évêque qui n'eût passé préalablement par l'ordre de prêtrise ; c'est la disposition du concile de Sardique , *can. X. Si quis ex foro , sive dives , sive scholasticus , episcopus fieri dignus habeatur , non prius constituitur quam lectoris , & diaconi , & presbyteri ministerium peregerit*. Il veut même qu'entre chaque ordre on garde des interstices assez longs pour s'assurer de la foi & des mœurs du sujet : & nous voyons que si dans les occasions extraordinaires , comme dans la promotion de S. Ambroise à l'*épiscopat* , on dispensoit de ces interstices , on ne dispensoit pas pour cela de la réception des ordres , ni par conséquent de la prêtrise ; d'où il est aisé de conclure qu'on n'en exempta ni Cécilien , ni S. Athanase , ni Agapet , ni les autres , & que l'expression *cum diaconus esset , episcopus ordinatus est* , doit se réduire à celle-ci , *cum diaconus esset , episcopus electus est* ; ce qui n'exclut point la promotion à la prêtrise.

D'ailleurs il est difficile de concevoir comment ces ordinations n'auroient pas été nulles ; car c'est aux évêques à ordonner des prêtres , c'est-à-dire à communiquer à certains fideles le pouvoir de célébrer les saints mystères & d'absoudre les pécheurs , pouvoir que les évêques ne peuvent communiquer ,

si eux-mêmes ne l'ont reçu : or l'ordination épiscopale seule ne confère pas ce double pouvoir ; les évêques n'en pourroient donc être la source ni le principe , s'ils n'avoient été préalablement ordonnés prêtres. Mais quoique cette dernière opinion paroisse la mieux fondée , l'autre néanmoins ne peut être accusée d'erreur , l'Eglise n'ayant rien décidé sur ce point. Voyez EVÊQUE. (G)

EPISCOPaux , (*Hist. mod. d'Angl.*) c'est le nom qu'on donna en Angleterre sous Jacques I. à ceux qui adhéroient aux rites de l'église anglicane , par opposition aux Calvinistes , qu'on appella *Presbytériens*. Voyez PRESBYTÉRIENS.

Dans la suite , sous Charles I. ceux qui suivoient le parti du roi furent nommés *Episcopaux rigides* , & les parlementaires , *Presbytériens rigides*.

Quand Charles II. fut monté sur le throne , les différentes branches des deux partis commencerent à se mieux distinguer ; & comme ils se rapprochèrent , ils formerent les deux branches de *Wighs* & de *Torys mitigés* par rapport à la religion , de même que par rapport au gouvernement.

Il faut se mettre au fait du sens qu'ont eu tous ces divers mots , suivant les tems & les conjonctures , pour bien entendre l'histoire d'une nation libre , & par conséquent toujours agitée , où les deux partis qui dominent dans l'état , échauffés par les disputes , animés de plusieurs passions , se distinguent par des *sobriquets* , par des noms particuliers plus ou moins odieux ; ces noms changent souvent , augmentent de force ou s'adoucisent , selon que le peuple , inquiet sur sa situation , grossit l'objet de ses craintes , ou revenant des impressions violentes qu'on lui a données , apaise ses frayeurs , rentre dans le calme , & se sert alors dans chaque parti de termes plus modérés que ceux qu'il employoit auparavant. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

De tous les sectaires les *Episcopaux* sont ceux qui sont le moins éloignés de l'église romaine , pour ce qui concerne la discipline ecclésiastique ; ils ont des évêques , des prêtres , des chanoines , des curés & autres ministres inférieurs , & un office qu'ils appellent *liturgie*. Il est vrai que les Catholiques ne conviennent pas que l'ordination des ministres de cette société soit légitime & valide : on a agité cette question avec beaucoup de chaleur depuis 25 ans ; le P. le Courayer , ci-devant chanoine régulier & bibliothécaire de sainte Genevieve , aujourd'hui réfugié en Angleterre & docteur d'Oxford , ayant écrit en faveur des Anglicans , sa dissertation a été réfutée par le P. Hardouin , jésuite , & par le P. le Quien , jacobin réformé , sans parler de deux ou trois autres théologiens qui sont encore entrés en lice , & auxquels le P. le Courayer a répliqué. Voyez ORDINATION.

Les *Episcopaux* , outre ces titres , ont retenu une grande partie du droit canon & des décrétales des papes pour la discipline & la police ecclésiastique. Leur liturgie , qu'ils nomment autrement *le livre des communes prières* , contient non-seulement leur office public , qui est presque le même que celui de l'église latine , mais encore la manière dont ils administrent les sacremens. Ils ont l'office des matines qu'ils commencent par *Domine labia nostra aperies* ; ensuite on chante le psaume *Venite* , puis les psaumes & les leçons de chaque jour : ils disent aussi le cantique *Te Deum* , & quelques psaumes de ceux que nous lisons dans l'office de laudes. Ils commencent aussi leurs vêpres par les versets *Domine labia nostra aperies* , & *Deus in adjutorium* , &c. puis ils récitent les psaumes propres au jour , & ils ont à cet effet un calendrier où sont marquées les fêtes & les fêtes fixes ou mobiles , ayant pour chacune des offices propres. Ils célèbrent aussi les dimanches , & distinguent

ceux de l'avent, d'après l'épiphanie, d'après la pentecôte, ceux de la septuagésime, sexagésime, quinquagésime, trinité, &c. ils ont pour chacun de ces jours des collectes ou offices du matin, pour tenir lieu de la messe, qu'ils ont abolie, & dont ils ont proscriit jusqu'au nom. On y recite l'épître, l'évangile, quelques oraisons, le *gloria in excelsis*, le symbole, des préfaces propres à chaque solennité; mais ils ont réformé le canon de la messe, & font leur office en langue vulgaire pour être entendus du peuple. La manière dont ils administrent les sacrements est aussi marquée dans ce livre, & est peu différente de la nôtre: le ministre qui baptise, après avoir prononcé les paroles sacramentelles, *je te baptise au nom du pere*, &c. fait un signe de croix sur le front de l'enfant. L'évêque donne aussi la confirmation en imposant les mains sur la tête des enfans, & récitant quelques oraisons auxquelles il ajoute sa bénédiction. Enfin on trouve dans cette liturgie la manière d'ordonner les prêtres, les diacres, &c. la forme de bénir le mariage, de donner le viatique aux malades, & plusieurs autres cérémonies fort semblables à celles qu'on pratique dans l'église romaine: par exemple, ils reçoivent la communion à genoux; mais ils ont déclaré qu'ils n'adoroient point l'Eucharistie, dans laquelle ils ne pensent pas que Jésus-Christ soit réellement présent: sur ce point, & sur presque tout ce qui concerne le dogme, ils conviennent avec les Calvinistes. Cette liturgie fut autorisée sous Edouard VI. la cinquième ou sixième année de son règne, par un acte du parlement, & confirmée de même sous Elisabeth. Les évêques, prêtres, diacres & autres ministres *épiscopaux* peuvent se marier, & la plupart le font. Leur église est dominante en Angleterre & en Irlande; mais en Ecosse, où les Presbytériens & les Puritains sont les plus forts, on les regarde comme non conformistes: ceux-ci, à leur tour, ont le même nom en Angleterre; on les y laisse jouir des mêmes privilèges que les Anglicans, & cela sans restriction: ils ne sont pas même assujettis au serment du test; & lorsqu'on les met dans des emplois de confiance, on leur fait seulement prêter serment au gouvernement. Quant aux ministres *épiscopaux*, ils sont sujets à plusieurs lois pénales, sur-tout s'ils refusent de prêter les sermens du test & de suprématie. *Voyez TEST & SUPRÉMATIE.* (G)

EPISYNTHÉTIQUE, adj. (*Médecine.*) est le nom d'une secte de médecins; il est tiré d'un verbe grec qui signifie *entasser* ou *assembler*, *ἐπισυνθέτικη αἰρεσις*, *secta supercompositiva*.

Ceux qui formoient cette secte, tels que Léonides & ceux de son parti, prétendoient vraisemblablement joindre les maximes des Méthodiques avec celles des Empyriques & des Dogmatiques, & rassembler ou concilier ces diverses sectes les unes avec les autres.

C'est tout ce qu'on peut dire, n'ayant pas d'autres lumières sur ce sujet: on ne fait pas même quand Léonides, qui est le médecin le plus connu de la secte *épisyntétique*, a vécu, quoiqu'il soit probable que Soranus, le plus habile de tous les Méthodiques, l'a précédé de quelque tems. *Voyez l'histoire de la Médecine* de le Clerc, dont cet article est extrait. (d)

EPISODE, f. m. (*Belles-Lettres.*) se prend pour un incident, une histoire ou une action détachée, qu'un poète ou un historien insère dans son ouvrage & lie à son action principale pour y jeter une plus grande diversité d'événemens, quoiqu'à la rigueur on appelle *épisode* tous les incidents particuliers dont est composée une action ou une narration.

Dans la poésie dramatique des anciens on appelloit *épisode* la seconde partie de la tragédie. L'abbé

d'Aubignac & le P. le Bossu ont traité l'un & l'autre de l'origine & de l'usage des *épisodes*. La tragédie à sa naissance n'étant qu'un chœur, on imagina depuis, pour varier ce spectacle, de diviser les chants du chœur en plusieurs parties, & d'en occuper les intervalles par un récitatif qu'on confia d'abord à un seul acteur, ensuite à deux, & enfin à plusieurs, & qui étant comme étranger ou surajouté au chœur, en prit le nom d'*épisode*.

De-là l'ancienne tragédie se trouva composée de quatre parties, savoir le prologue, l'*épisode*, l'exode, & le chœur: le prologue étoit tout ce qui précédoit l'entrée du chœur (*voyez PROLOGUE*): l'*épisode* tout ce qui étoit interposé entre les airs que le chœur chantoit: l'exode tout ce qu'on récitait après que le chœur avoit fini de chanter pour la dernière fois; & le chœur, tous les chants qu'exécutoit la partie des acteurs, qu'on nommoit proprement *le chœur*. *Voyez CHŒUR & EXODE.*

Ce récit des acteurs étant distribué en différens endroits, on peut le considérer comme un seul *épisode* composé de plusieurs parties, à moins qu'on n'aime mieux donner à chacune de ces parties le nom d'*épisode*: en effet c'étoit quelquefois un même sujet divisé en différens récits, & quelquefois chaque récit contenoit son sujet particulier indépendant des autres. A ne considérer que la première institution de ces pièces *surajoutées*, il ne paroît nullement nécessaire qu'on y ait observé l'unité du sujet, au contraire, trois ou quatre récits d'actions différentes, sans liaison entr'elles, paroissent avoir été également propres à soulager les acteurs, à divertir le peuple, & conformes à la grossièreté de l'art, qui n'étant encore qu'au berceau, auroit mal soutenu la continuité d'une action, pour peu qu'il eût voulu lui donner d'étendue: difficulté qui a fait tolérer jusqu'ici les *épisodes* dans le poème épique. *Voyez EPOPEE.*

Ce qui n'avoit été qu'un ornement dans la tragédie, en étant devenu la partie principale, on regarda la totalité des *épisodes* comme ne devant former qu'un seul corps, dont les parties fussent dépendantes les unes des autres. Les meilleurs poètes conçurent leurs *épisodes* de la sorte, & les tirèrent d'une même action; pratique si généralement établie du tems d'Aristote, qu'il en a fait une règle, en sorte qu'on nommoit simplement *tragédies*, les pièces où l'unité de ces *épisodes* étoit observée, & *tragédies épisodiques*, celles où elle étoit négligée. Les *épisodes* étoient donc dans les drames des anciens, ce que nous appellons aujourd'hui *actes* dans une tragédie ou comédie. *Voyez EPISODIQUE.*

EPISODE, dans le même sens, est un incident, une partie de l'action principale. Toute la différence qu'Aristote met entre l'*épisode* tragique & l'*épisode* épique, c'est que celui-ci est plus susceptible d'étendue que le premier. *Voyez EPIQUE.*

Ce philosophe emploie le mot d'*épisode* en trois sens différens. Le premier est pris du dénombrement des parties de la tragédie, tel que nous l'avons rapporté ci-dessus; d'où il s'ensuit que dans la tragédie ancienne l'*épisode* étoit tout ce qui ne composoit ni le prologue, ni l'exode, ni le chœur; & comme ces trois dernières parties n'entrent point dans la tragédie moderne, le terme d'*épisode* signifioit en ce sens la *tragédie* toute entière. De même l'*épisode* épique seroit le poème tout entier, en en retranchant la proposition & l'invocation; mais si les parties & les incidents dont le poète compose son ouvrage sont mal liés les uns avec les autres, le poème sera *épisode* & défectueux: c'est-à-dire, pour éclaircir la pensée de l'auteur grec, que le terme *épisode* est équivalent à *poème* ou à *unité d'action*. Mais ce n'est pas là proprement le sens que les modernes lui donnent.

De plus, comme tout ce qu'on chantoit dans la tragédie, quoique divisé en scènes, étoit compris sous le nom général de *chœur*, de même chaque partie de la fable ou de l'action, chaque incident, quoiqu'il formât à part un *épisode*, étoit compris sous le nom général d'*épisode*, qu'on donnoit à toute l'action prise ensemble. Les parties du chœur étoient autant de chœurs, & les parties de l'*épisode* autant d'*épisodes*.

En ce sens (& c'est le second qu'Aristote donne à ce terme) chaque partie de l'action exprimée dans le plan & dans la première constitution de la fable, étoient autant d'*épisodes*; telles sont dans l'Odyssée, l'absence & les erreurs d'Ulysse, le desordre qui règne dans sa maison, son retour, & sa présence qui rétablissent toutes choses.

Aristote nous donne encore une troisième sorte d'*épisode*, lorsqu'il dit que ce qui est compris & exprimé dans le premier plan de la fable, est propre, & que les autres choses sont des *épisodes*. Par *propre* il entend ce qui est absolument nécessaire, & par *épisode* ce qui n'est nécessaire qu'à certains égards, & que le poète peut ou employer ou rejeter. C'est ainsi qu'Homère après avoir dressé le premier plan de sa fable de l'Odyssée, n'a plus été maître de faire ou de ne pas faire Ulysse absent d'Ithaque; cette absence étoit essentielle, & par cette raison Aristote la met au rang des choses *propres* à la fable: mais il ne nomme point de la sorte les aventures d'Antiphate, de Circé, des Syrennes, de Scylla, de Caribde, &c. le poète avoit la liberté d'en choisir d'autres; ainsi elles sont des *épisodes* distinguées de la première action, à laquelle en ce sens elles ne sont point *propres* ni immédiatement nécessaires. Il est vrai qu'on peut dire qu'elles le sont à quelques égards; car l'absence d'Ulysse étant nécessaire, il falloit aussi nécessairement que n'étant pas dans son pays il fût ailleurs. Si donc le poète avoit la liberté de ne mettre que les aventures particulières que nous venons de citer, & qu'il a choisies, il n'avoit pas la liberté générale de n'en mettre aucunes. S'il eût omis celles-ci, il eût été nécessairement obligé de leur en substituer d'autres, ou bien il auroit omis une partie de la matière contenue dans son plan, & son poème auroit été défectueux. Le défaut de ces incidents n'est donc pas d'être tels que le poète eût pu, sans changer le fonds de l'action, leur en substituer d'autres; mais de n'être pas liés entr'eux de façon que le précédent amène celui qui le suit; car c'est peu de se succéder, il faut encore qu'ils naissent les uns des autres.

Le troisième sens du mot *épisode*, revient donc au second; toute la différence qui s'y rencontre, c'est que ce que nous appelons *épisode* dans le second sens, est le fonds ou le canevas de l'*épisode* pris dans le troisième sens, & que ce dernier ajoute à l'autre certaines circonstances vraisemblables, quoique non nécessaires, des lieux, des princes, & des peuples chez lesquels Ulysse a été jetté par le courroux de Neptune.

Il faut encore ajouter que dans l'*épisode* pris en ce troisième sens, l'incident ou l'*épisode* dans le premier sens sur lequel l'autre est fondé, doit être étendu & amplifié, sans quoi une partie essentielle de l'action & de la fable n'est pas un *épisode*.

Enfin c'est à ce troisième sens qu'il faut restreindre le précepte d'Aristote, qui prescrit de ne faire les *épisodes* qu'après qu'on a choisi les noms qu'on veut donner aux personnages. Homère, par exemple, n'auroit pas pu parler de flotte & de navires comme il a fait dans l'Iliade, si au lieu des noms d'Achille, d'Agamemnon, &c. il avoit employé ceux de Capanée, d'Adrasle, &c. Voyez FABLE.

Le terme d'*épisode*, au sentiment d'Aristote, ne signifie donc pas dans l'épopée un événement étran-

ger ou hors d'œuvre, mais une partie nécessaire & essentielle de l'action & du sujet; elle doit être étendue & amplifiée avec des circonstances vraisemblables.

C'est par cette raison que le même auteur prescrit que l'*épisode* ne soit point ajouté à l'action & tiré d'ailleurs, mais qu'il fasse partie de l'action même; & que ce grand maître parlant des *épisodes* ne s'est jamais servi du terme *ajouter*, quoique ses interprètes l'aient trouvé si naturel ou si conforme à leurs idées, qu'ils n'ont pas manqué de l'employer dans leurs traductions ou dans leurs commentaires. Il ne dit cependant pas qu'après avoir tracé son plan & choisi les noms de ses personnages, le poète doive ajouter les *épisodes*, mais il se sert d'un terme dérivé de ce mot, comme si nous disions en français que le poète doit *épistodier* son action.

Ajoutez à cela, que pour faire connoître quelle doit être la véritable étendue d'une tragédie ou de l'épopée, & pour enseigner l'art de rendre celle-ci plus longue que l'autre, il ne dit pas qu'on ajoute peu d'*épisodes* à l'action tragique, mais simplement que les *épisodes* de la tragédie sont courts & concis, & que l'épopée est étendue & amplifiée par les siens. En un mot la vengeance & la punition des méchants énoncée en peu de paroles, comme on la lit dans le plan d'Aristote, est une action simple, propre, & nécessaire au sujet; elle n'est point un *épisode*, mais le fonds & le canevas d'un *épisode*; & cette même punition expliquée & étendue avec toutes les circonstances du tems, des lieux, & des personnes, n'est plus une action simple & propre, mais une action épistodée, un véritable *épisode*, qui pour être plus au choix & à la liberté du poète, n'en contient pas moins un fonds propre & nécessaire.

Après tout ce que nous venons de dire, il semble qu'on pourroit définir les *épisodes*, les parties nécessaires de l'action étendues avec des circonstances vraisemblables.

Un *épisode* n'est donc qu'une partie de l'action, & non une action toute entière; & la partie de l'action qui sert de fonds à l'*épisode*, ne doit pas, lorsqu'elle est épistodée, demeurer dans la simplicité, telle qu'elle est énoncée dans le premier plan de la fable.

Aristote, après avoir rapporté les parties de l'Odyssée considérées dans cette première simplicité, dit formellement qu'en cet état elles sont propres à ce poème, & il les distingue des *épisodes*. Ainsi que dans l'Œdipe de Sophocle la guérison des Thébains n'est pas un *épisode*, mais seulement le fonds & la matière d'un *épisode*, dont le poète étoit le maître de se servir. De même Aristote en disant qu'Homère dans l'Iliade a pris peu de chose pour son sujet, mais qu'il s'est beaucoup servi de ses *épisodes*, nous apprend que le sujet contient en soi beaucoup d'*épisodes* dont le poète peut se servir, c'est-à-dire qu'il en contient le fonds ou le canevas, qu'on peut étendre & développer comme Sophocle a fait le chatiment d'Œdipe.

Le sujet d'un poème peut s'amplifier de deux manières; l'une, quand le poète y emploie beaucoup de ses *épisodes*; l'autre, lorsqu'il donne à chacun une étendue considérable. C'est principalement par cet art, que les poètes épiques étendent beaucoup plus leurs poèmes que les dramatiques ne font les leurs. D'ailleurs il y a certaines parties de l'action qui ne présentent naturellement qu'un seul *épisode*, comme la mort d'Hector, celle de Turnus, &c. au lieu que d'autres parties de la fable plus riches & plus abondantes, obligent le poète à faire plusieurs *épisodes* sur chacune, quoique dans le premier plan elles soient énoncées d'une manière aussi simple que les autres: telles sont les combats des Troyens contre les Grecs, l'absence d'Ulysse, les erreurs d'Enée, &c. car l'ab-

sence d'Ulysse hors de son pays & pendant plusieurs années, exige nécessairement sa présence ailleurs; le dessein de la fable le doit jeter en plusieurs périls & en plusieurs états; or chaque péril & chaque état fournit un *épisode*, que le poète est maître d'employer ou de négliger.

De tous ces principes il résulte 1°. que les *épisodes* ne sont point des actions, mais des parties d'une action: 2°. qu'ils ne sont point ajoutés à l'action & à la matière du poème, mais qu'eux-mêmes sont cette action & cette matière, comme les membres sont la matière du corps: 3°. qu'ils ne sont point tirés d'ailleurs, mais du fonds même du sujet; qu'ils ne sont pas néanmoins unis & liés nécessairement à l'action, mais qu'ils sont unis & liés les uns aux autres: 4°. que toutes les parties d'une action ne sont pas des *épisodes*, mais seulement celles qui sont étendues & amplifiées par les circonstances particulières; & qu'enfin l'union qu'ont entr'eux les *épisodes* est nécessaire dans le fonds de l'*épisode*, & vraisemblable dans les circonstances. (G)

EPISODE, en Peinture, sont des scènes qu'on introduit dans un tableau, qui semblent étrangères au sujet principal du tableau, & qui néanmoins y sont nécessairement liées. Voyez COMPOSITION.

Ces scènes ou *épisodes* seroient, par exemple, dans un morceau représentant un sacrifice, un homme qui portant du bois pour entretenir le feu de l'autel, en laisse tomber quelques morceaux que d'autres ramassent; ou des femmes qui s'intéressant à la conservation d'un enfant, le dérangent du passage de la victime. Ces hommes qui ramassent les morceaux de bois tombés, ces femmes qui dérangent l'enfant, forment des *épisodes*; & cependant liés avec le sujet; ces *épisodes* jettent une variété, & même une sorte d'intérêt, qui produit de grands effets, particulièrement dans la représentation des actions qui ne sont pas suffisamment intéressantes par elles-mêmes.

EPISODIQUE, adj. (Belles-Lettres.) En Poésie on nomme *fable épisodique*, celle qui est chargée d'incidens superflus, & dont les *épisodes* ne sont point nécessairement ni vraisemblablement liés les uns aux autres. Voyez EPISODE.

Aristote dans sa poétique établit que les tragédies dont les *épisodes* sont ainsi comme décousus & indépendans entr'eux, sont défectueuses, & il les nomme *dramas épisodiques*, comme s'il disoit, *superabundantes in episodis*, surchargés d'*épisodes*; & il les condamne parce que tous ces petits *épisodes* ne peuvent jamais former qu'un ensemble vicieux. Voy. FABLE.

Les actions les plus simples sont les plus sujettes à cette irrégularité, en ce qu'ayant moins d'incidens & de parties que les autres plus composées, elles ont plus besoin qu'on y en ajoute d'étrangères. Un poète peu habile épuîsera quelquefois tout son sujet dès le premier ou le second acte, & se trouvera par-là dans la nécessité d'avoir recours à des actions étrangères pour remplir les autres actes. Aristote, *poetiq. chap. ix.*

Les premiers poètes françois sont tombés dans ce défaut; pour remplir chaque acte, ils prenoient des actions qui appartenoient bien au même héros, mais qui n'avoient aucune liaison entr'elles.

Si l'on infère dans un poème un *épisode* dont le nom & les circonstances ne soient pas nécessaires, & dont le fonds & le sujet ne fassent pas la partie principale, c'est-à-dire le sujet du poème, cet *épisode* rend alors la fable *épisodique*.

Une manière de connoître cette irrégularité, c'est de voir si l'on pourroit retrancher l'*épisode*, & ne rien substituer en sa place, sans que le poème en souffrit ou qu'il devînt défectueux. L'histoire d'Hypsipile, dans la Thébaine de Stace, nous fournit un exemple de ces *épisodes* défectueux. Si l'on retrans-

choit toute l'histoire de cette nourrice & de son enfant piqué par un serpent, le fil de l'action principale n'en iroit que mieux; personne n'imagineroit qu'il y eût rien d'oublié ou qu'il manquât rien à l'action. Le Bossu, *traité du poème épique*.

Dans le poème dramatique, lorsque la fable ou le morceau d'histoire que l'on traite fournit naturellement les incidens & les obstacles qui doivent contraster avec l'action principale, le poète est dispensé d'imaginer un *épisode*, puisqu'il trouve dans son sujet même ce qu'en vain il chercheroit mieux ailleurs. Mais lorsque le sujet n'en suggère point, ou que les incidens ne sont pas eux-mêmes assez importants pour produire les effets qu'on se propose, alors il est permis d'imaginer un *épisode* & de le lier au sujet, en sorte qu'il y devienne comme nécessaire. C'est ainsi que M. Racine a inséré dans son *Andromaque* l'amour d'Oreste pour Hermione, & que dans *Iphigénie* il a imaginé l'*épisode* d'Eriphile. L'*Andromaque* & *Iphigénie* ne sont pas des pièces *épisodiques*, dans le sens qu'Aristote l'entend & qu'il condamne.

Depuis quelques années on a mis sur le théâtre françois quelques pièces vraiment *épisodiques*, composées de scènes détachées, qui ont un rapport à un certain but général, & qu'on appelle autrement *pièces à tiroirs*. Le nom de *comédie* ne leur convient nullement, parce que la comédie est une action, & emporte nécessairement dans son idée l'unité d'action; or ces pièces à tiroir, que le défaut de génie a si étrangement multipliées, ne sont que des déclamations partagées en plusieurs points contre certains ridicules. Voyez UNITÉ. (G)

EPISSER UNE CORDE, (Corderie & Marine.) c'est l'assembler avec une autre, en entrelaçant leurs fils ou cordons l'un avec l'autre, ce qui se fait par le moyen d'une broche de fer appelée *cornet d'épisse* ou *épissoir*. Après un combat, lorsque quelques manœuvres sont coupées ou rompues, on est obligé de les *épisser* quand on n'en a pas de rechange.

Pour *épisser* deux cables ensemble, il faut premièrement détordre les trois tourons, longueur d'environ deux brasses de chaque cable, puis passer chaque touron dans le cable, tant d'un bout que de l'autre, par trois fois; les tourons étant ainsi passés, on décorde un cordon de chaque touron, on le coupe à l'endroit où il est passé, & on y fait entrer les bouts de ces cordons coupés; ensuite on passe chaque touron des cordons restans deux fois dans les cables, & de chaque côté; après cela on les décorde encore, & l'on coupe un des cordons de chaque touron à l'endroit qui est passé dans le cable, & on l'y fait entrer; enfin l'on passe chacun des cordons qui restent dans les tourons du cable, une fois de l'un & de l'autre bout, & on les coupe. (Z)

EPISSOIR, s. m. (Corderie.) instrument de corne, de buis, ou de fer, pointu par un bout, qui sert à défaire les nœuds & à détortiller les torons d'un cordage.

EPISSURE, s. f. (Corderie & Marine.) c'est un entrelacement de deux bouts de cordes que l'on fait pour les joindre ensemble, au lieu d'y faire un nœud, afin que la corde puisse passer & rouler aisément sur la poulie.

Épissure longue; c'est celle qui se fait avec des bouts de corde inégaux, qu'on assemble de façon qu'ils puissent passer sur une poulie.

Épissure courte; c'est celle où les deux bouts de corde qu'on veut épisser sont égaux, c'est-à-dire coupés de même longueur. (Z)

EPISTAPHYLIN, adj. en Anatomie; nom d'un muscle de la luette, qu'on appelle aussi *staphylin* & *arigos*. Voyez LUETTE, &c. (L)

EPISTATE, s. m. (Hist. anc.) nom du sénateur d'Athènes qui étoit en semaine de présider. Ce mot

vient d'ἐπί, *au-dessus*, & d'ἵστυμι, *je suis*; ainsi *épistate* désigne celui qui présidoit au-dessus des autres.

Les dix tribus d'Athènes formées par Clisthènes, éliisoient par an chacune au sort, cinquante citoyens ou sénateurs qui entroient en fonction pour l'année, & composoient le sénat des cinq cents. Les autres attendoient pour suppléer, ou pour être appelés à l'exercice actuel par l'élection de l'année suivante. Chaque tribu avoit tour-à-tour la préséance, & la cédoit successivement aux autres.

Les cinquante sénateurs en fonction se nommoient *prythanes*. Le lieu particulier où ils s'assembloient s'appelloit *prytanée*; & le tems de leur exercice, ou de la *prytanie*, duroit trente-cinq ou trente-six jours, suivant que ce terme quadroit pour remplir le nombre des jours de l'année lunaire.

Pendant les trente-cinq ou trente-six jours de *prytanie*, dix des cinquante *prytnes* regnoient par semaine sous le nom de *proèdres*; & celui des *proèdres* qui dans le cours de la semaine étoit en jour de présider, s'appelloit *épistate*. Des dix *proèdres* de chaque semaine, il en restoit toujours trois que le sort n'appelloit point à la place d'*épistate*, parce que la semaine n'est que de sept jours.

Celui qui une fois avoit été *épistate*, ne pouvoit jamais espérer de l'être une seconde fois dans le reste de sa vie, quand même il auroit été appelé différentes fois à être *prytane*. La raison de cette exclusion étoit qu'il auroit pû se laisser tenter de satisfaire sa cupidité, & s'arranger pour devenir le maître des grands biens dont il s'étoit vû dépositaire. Le jour de sa fonction il avoit les clés du trésor, des titres & des archives de l'état, & du sceau de la république.

Les particuliers qui avoient quelque affaire à poursuivre au tribunal des *prytnes*, s'adressoient à un des officiers de leur tribu, pour obtenir audience par-devant celle qui étoit en fonction.

Si quelque affaire importante survenoit, l'*épistate* de jour indiquoit l'assemblée, & le motif, afin que chacun pût s'instruire, & se préparer à apporter un suffrage raisonné. Après la discussion des suffrages, l'*épistate* dressoit & prononçoit à haute & distincte voix la loi formée sur la pluralité des suffrages: ensuite chacun se retiroit, & les *prytnes* se rendoient au *prytanée* avec ceux qui avoient droit d'y manger aux dépens de la république.

Voyez PRYTANE, PRYTANÉE, PROEDRE; car tous ces mots forment un enchaînement dont la connoissance est nécessaire pour entendre les auteurs qui nous parlent du gouvernement d'Athènes. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

EPISTEMONARQUE, adj. (*Hist. anc. ecclési.*) étoit dans l'ancienne église grecque, une personne chargée de veiller sur la doctrine de l'église, & d'avoir inspection, en qualité de censeur, sur tout ce qui concernoit la foi. Cette charge répondoit assez à celle du maître du sacré palais à Rome. Voyez INQUISITION. (G)

EPISTITES ou HEPHISTRITES, (*Histoire nat.*) pierre d'un rouge fort éclatant, dans laquelle Ludovico Dolce a trouvé un grand nombre de vertus que l'on rougiroit de rapporter. Boëtius de Boot, de *lapidibus & gemmis*.

EPISTOLAIRE, adj. (*Belles-Lettres*) terme dont on se sert principalement en parlant du style des lettres, qu'on appelle *style épistolaire*.

Il est plus facile de sentir que de définir les qualités que doit avoir le style *épistolaire*; les lettres de Cicéron suffisent pour en donner une juste idée. Il y en a de pur compliment, de remerciement, de louange, de recommandation; on en trouve d'enjouées, dans lesquelles il badine avec beaucoup d'aisance & de grace; d'autres graves & sérieuses, dans lesquelles

les il examine & traite des affaires importantes. Celle qu'il adresse à son frere Quintus & à Caton, sont pleines de délicatesse, quoiqu'elles roulent sur des affaires d'état & des matières politiques. Celles de Pline le jeune ne réunissent pas moins d'agrémens & de solidité. Mais les épîtres de Seneque sont trop travaillées: ce n'est point un homme qui parle à son ami, c'est un rhéteur qui arrange des phrases pour se faire admirer; l'esprit y pétille à chaque ligne, mais le sentiment & l'effusion de cœur ne s'y trouvent pas.

Dans notre langue nous n'avons guere de lettres politiques que celles du cardinal d'Osat, qui sous un style un peu suranné, contiennent des maximes profondes & des détails intéressans pour le commerce ordinaire de la vie. Celles de madame de Sevigné sont généralement les plus estimées.

Celles de Balzac, même ses lettres choisies, sont trop guindées, & sentent trop le travail: le tour nombreux & périodique de ses phrases, est diamétralement opposé à l'aisance & à la naïveté de la conversation, que le genre *épistolaire* se propose de copier. Pour celles de Voiture, quelque ingénieuses qu'elles soient, le ton en est trop singulier & le style trop peu exact, pour que personne ambitionnât aujourd'hui d'écrire comme cet auteur.

On pourroit encore moins proposer pour modele certains recueils de lettres faites à tête reposée, & avec un dessein prémédité d'y mettre de l'esprit; telles que les lettres du chevalier d'Her **, les lettres à la Marquise, &c. Le soin qu'on a pris de les embellir à l'excès, est précisément ce qui les masque & les défigure; en retranchant la moitié de l'estime qu'elles eurent autrefois, il leur resteroit la portion qu'elles méritent. *Essai sur l'étude des Belles-Lettres*, pag. 64 & suiv.

Epistolaire se dit aussi quelquefois des auteurs qui ont écrit des lettres ou des épîtres, tels que sont Cicéron, Pline le jeune, Seneque, Sidoine Apollinaire, Pétrarque, Politien, Busbeck, Erasme, Juste-Lipse, Muret, Milton, Petau, Launoy, Sarrau, Balzac, Voiture, & les autres que nous avons déjà nommés. (G)

EPISTOMIUM, s. m. en terme d'Hydraulique, est un instrument par l'application duquel l'orifice d'un vaisseau peut être fermé & rouvert ensuite à volonté; tels sont les pistons des pompes, des seringues, qui remplissent leur cavité, & qui peuvent à volonté être tirés & repoussés. (K)

EPISTROPHEUS, terme d'Anatomie, qui vient d'ἐπιστρέφω, *converto*, je tourne autour.

On donne ce nom à la seconde vertèbre du cou, à cause de son apophyse odontoïde. Voyez VERTEBRE & APOPHYSE. (L)

EPISTYLE, s. m. dans l'ancienne Architecture, est un terme dont les Grecs se servoient pour désigner ce que nous appelons aujourd'hui *architrave*, c'est-à-dire un massif de pierre, ou une pièce de bois posée immédiatement sur le chapiteau d'une colonne. Voyez ARCHITRAVE.

EPISYNAPHE, s. f. est dans la Musique ancienne, au rapport de Bacchius, la conjonction de trois tétracordes consécutifs, comme sont les tétracordes *hypaton*, *meson* & *synnemenon*. Voyez SYSTÈME, TÉTRACORDE. (S)

EPITAPHE, s. f. (*Belles-Lettres*) ἐπιτάφιος, inscription gravée, ou supposée devoir l'être, sur un tombeau, à la mémoire d'une personne défunte.

Ce mot est formé du grec ἐπί, *sur*, & de θάπτω, *j'enfouiss*. Voyez SÉPULCRE. Il y a un style particulier pour les *épitaphes*, sur-tout pour celles qui sont conçues en latin, qu'on nomme *style lapidaire*. Voyez STYLE LAPIDAIRE.

A Sparte on n'accordoit des *épitaphes* qu'à ceux qui

qui étoient morts dans un combat, & pour le service de la patrie ; usage fondé sur le génie de cette république, ou plutôt sur la constitution politique de son gouvernement, qui n'admettoit guere que la vertu guerriere. On dit que le mausolée du duc de Malbroug est encore sans *épitaphe*, quoique sa veuve eût promis une récompense de 500 liv. sterl. à celui qui en composeroit une digne de ce héros.

Dans les *épitaphes* on fait quelquefois parler la personne morte, par forme de prosopopée ; nous en avons un bel exemple, digne du siècle d'Auguste, dans ces deux vers, où une femme morte à la fleur de son âge, tient ce langage à son mari :

*Immatura perit ; sed tu felicior, annos
Vive tuos, conjux optime, vive meos.*

Du même genre est celle-ci, faite par Antipater le Thessalonicien, qu'on trouve dans l'Anthologie manuscrite de la bibliothèque du Roi, & que M. Boivin a traduite ainsi :

« Née en Lybie, ensevelie à la fleur de mes ans
» sous la poussière ausonienne, je repose près de Ro-
» me, le long de ce rivage sablonneux. L'illustre Pom-
» péia, qui m'a élevée avec une tendresse de mere,
» a pleuré ma mort, & a déposé mes cendres dans
» un tombeau qui m'égale aux personnes libres. Les
» feux de mon bucher ont prévenu ceux de l'hymen
» qu'elle me préparoit avec empressement. Le flam-
» beau de Proserpine a trompé nos vœux ».

La formule *sta viator*, qui se rencontre dans un grand nombre d'*épitaphes* modernes (comme dans celle-ci : *Sta, viator ; heroem calcas*), fait allusion à la coutume des anciens Romains, dont les tombeaux étoient le long des grands chemins. Voyez TOMBEAU. (G)

L'*épitaphe* est communément un trait de louange ou de morale, ou de l'une & de l'autre.

L'*épitaphe* de cet homme si grand & si simple, si vaillant & si humain, si heureux & si sage, auquel l'antiquité pourroit tout au plus opposer Scipion & César, si le premier avoit été plus modeste, & le second moins ambitieux ; cette *épitaphe* qui ne se trouve plus que dans les livres :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos Rois, &c.

fait encore plus l'éloge de Louis XIV. que celui de M. de Turenne.

Celle d'Alexandre, que gâte le second vers, & qu'il faut réduire au premier :

Sufficit huic tumulus, cui non suffecerat orbis.

est un trait de morale plein de force & de vérité : c'est dommage qu'Aristote ne l'ait pas faite par anticipation, & qu'Alexandre ne l'ait pas lue.

Le même contraste est vivement exprimé dans celle de Newton :

*Isaacum Newton,
Quem immortalem
Testantur Tempus, Natura, Cælum,
Mortalem hoc marmor
Fatetur.*

Mais ce contraste si humiliant pour le conquérant, n'ôte rien à la gloire du philosophe. Qu'un être avec des ressorts fragiles, des organes foibles & bornés, calcule les tems, mesure le Ciel, sonde la Nature ; c'est un prodige. Qu'un être haut de cinq piés, qui ne fait que de naître & qui va mourir, dépeuple la terre pour se loger, & s'y trouve encore à l'étroit ; c'est un petit monstre.

Du reste cette idée a été cent fois employée par les Poètes. Voyez dans les *Catalectes* l'*épitaphe* de Scipion l'Africain, celle de Cicéron, celle d'Antenor. Voyez Ovide sur la mort de Tibulle, Properce sur la mort d'Achille, &c.

Tome V.

Les Anglois n'ont mis sur le tombeau de Dryden que ce mot pour tout éloge,

Dryden.

& les Italiens sur le tombeau du Tasse,

Les os du Tasse.

Il n'y a guere que les hommes de génie qu'il soit sûr de louer ainsi.

Parmi les *épitaphes* épigrammatiques, les unes ne sont que naïves & plaisantes, les autres sont mordantes & cruelles. Du nombre des premières est celle-ci, qu'on ne croiroit jamais avoir été faite sérieusement, & qu'on a vûe cependant gravée dans une de nos églises :

*Ci gît le vieux corps tout usé
Du Lieutenant civil rusé, &c.*

Lorsque la plaisanterie ne porte que sur un léger ridicule, comme dans l'exemple précédent, elle n'est qu'indécence ; on croit voir les fossoyeurs d'*Hamlet*, qui jouent avec des ossements. Mais les *épitaphes* insultantes & calomnieuses, telles que la rage en inspire trop souvent, sont de tous les genres de satire le plus noir & le plus lâche. Il y a quelque chose de plus infame que la calomnie ; c'est la calomnie contre les morts. L'expression des anciens, *troubler la cendre des morts*, est trop foible. Le satyrique qui outrage un homme qui n'est plus, ressemble à ces animaux carnaciers qui fouillent dans les tombeaux pour se repaître de cadavres. Voyez SATYRE.

Quelquefois l'*épitaphe* n'est que morale, & n'a rien de personnel ; telle est celle de Jovianus Pontanus, qui n'a point été mise sur son tombeau :

*Servire superbis dominis,
Ferre jugum superstitionis,
Quos habes caros sepelire,
Condimenta vitæ sunt.*

L'*épitaphe* à la gloire d'un mort, est de toutes les louanges la plus noble & la plus pure, sur-tout lorsqu'elle n'est que l'expression naïve du caractère & des actions d'un homme de bien. Les vertus privées ont droit à cet hommage, comme les vertus publiques ; & les titres de *bon parent*, de *bon ami*, de *bon citoyen*, méritent bien d'être gravés sur le marbre. Qu'il me soit permis à cette occasion de placer ici, non pas comme un modèle, mais comme un foible témoignage de ma reconnaissance, l'*épitaphe* d'un citoyen dont la mémoire me fera toujours chère :

*Non sibi, sed patriæ vixit, regique, suisque.
Quod daret, hinc dives ; felix numerare beatos.*

Les gens de Lettres seroient bien à plaindre, si dans un ouvrage public on leur envioit quelques retours sur eux-mêmes, quelques traits relatifs à leurs sentimens & à leurs devoirs. Si leur plume doit leur être bonne à quelque chose, c'est à ne pas mourir ingrats. Mais la reconnaissance fait en eux, parce qu'elle est noble, ce que l'espoir des récompenses n'eût jamais fait, parce qu'il est bas & servile. On a remarqué au commencement de cet article, que le tombeau du duc de Malbroug étoit encore sans *épitaphe* ; le prix proposé justifie & rend vraisemblable la stérilité des poètes anglois. Devant une place assiégée un officier françois fit proposer aux grenadiers une somme considérable pour celui qui le premier planteroit une fascine dans un fossé exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta ; le général étonné, leur en fit des reproches : *Nous nous serions tous offerts, lui dit l'un de ces braves soldats, si l'on n'avoit pas mis cette action à prix d'argent.* Il en est des bons vers comme des actions courageuses. Voyez ELOGE.

Quelques auteurs ont fait eux-mêmes leur *épitaphe*. Celle de la Fontaine, modèle de naïveté, est

LLIII

connue de tout le monde. Il feroit à fouhaiter que chacun fît la sienne de bonne heure ; qu'il la fît la plus flateufe qu'il eft poffible , & qu'il employât toute fa vie à la mériter. *Art. de M. MARMONTEL.*

EPITASE, f. f. (*Belles-Lettres.*) dans l'ancienne poëfie , fignifioit la *féconde partie ou divifion d'un poëme dramatique* , dans laquelle l'action propofée dans la premiere partie ou protafe , étoit noyée , conduite , & poulée par différens incidens jufqu'à fa fin ou fon dénouement , qui formoit la troifieme partie appelée *cataftafe*. Voyez TRAGÉDIE.

L'*épitaſe* commençoit au fecond aëte , ou au plûtard avec le troifieme. Cette divifion n'a plus lieu dans les pieces dramatiques modernes , quant au nom , parce qu'on les divife en aëtes ; mais l'*épitaſe* y fubfifte toujours , quant au fond , & c'eſt ce que nous appellons *nœud & intrigue*. Voyez NŒUD & INTRIGUE.

Les anciens ſcholiaſtes de Térence ont défini l'*épitaſe* , *incrementum proceſſusque turbarum , ac totius nodus erroris* ; & Scaliger l'appelle *pars in quâ turbæ aut excitantur aut involvuntur* ; ce qui revient parfaitement à ce que nous entendons par *nœud ou intrigue*. (G)

EPITASE, (*Med.*) ἐπιτάσις, de ἐπιτείνωμαι, *augeſco*. Ce terme eſt employé par Hippocrate pour fignifier l'*accroiffement* d'une maladie , & fur-tout des fievres, dans leurs paroxyſmes & dans leurs exacerbations. Voyez FIEVRE, PAROXYSMES. (d)

EPITE, f. f. (*Art méchanique.*) petit coin que l'on applique à l'extrémité d'un autre pour le groſſir.

EPITHALAME, f. m. (*Poëſie.*) poëme à l'occafion d'un mariage ; chant de noces pour féliciter des époux.

Le mot *épithalame* vient du grec ἐπιθαλάμιον ; & ce dernier , en ajoutant ᾄσμα, fignifie *chant nuptial* : ᾄδαμος en eſt la véritable étymologie.

Or les Grecs nommerent ainſi leur chant nuptial , parce qu'ils appelloient ᾄδαμος l'appartement de l'époux ; & qu'après la ſolennité du feſtin , & lorsque les nouveaux mariés s'étoient retirés , ils chantoient l'*épithalame* à la porte de cet appartement. Il eſt inutile de rechercher ce qui les déterminâ à choiſir par préférence ce lieu particulier , moins encore de ſonger à réfuter les écrivains qui en alleguent une raifon peut-être auſſi frivole qu'elle eſt communément reçue. Quoi qu'il en ſoit , cette circonſtance du lieu eſt regardée par quelques modernes comme ſi néceſſaire , que tout chant nuptial qui ne l'exprime pas , ne doit point , ſelon eux , être nommé *épithalame*.

Mais ſans nous arrêter à cette pédanterie , non plus qu'à toutes les diſtinctions frivoles d'*épithalames* , imaginées par Scaliger , Muret & autres ; ni même ſans conſidérer ici ſervilement l'étymologie du mot , nous appellerons *épithalame* tout chant nuptial qui félicite de nouveaux époux ſur leur union ; qu'il ſoit un ſimple récit , ou qu'il ſoit mêlé de récit & de chant ; que le poëte y parle ſeul , ou qu'il introduiſe des perſonnages ; & quel que ſoit enfin le lieu de la ſcene , s'il eſt permis d'uſer d'une expreſſion ſi impropre.

L'*épithalame* eſt en général une eſpece de poëſie très-ancienne ; les Hébreux en connurent l'uſage dès le tems de David , du moins les critiques regardent le pſeume xlv. comme un véritable *épithalame*. Origene donne auſſi le nom d'*épithalame* au cantique des cantiques ; mais en ce cas c'eſt une ſorte d'*épithalame* d'une nature bien ſingulière.

Les Grecs connurent cette eſpece de chant nuptial dans les tems héroïques , ſi l'on ſ'en rapporte à Dyctis , & la cérémonie de ce chant ne fut point oubliée aux noces de Thétis & de Pelée ; mais dans ſa premiere origine l'*épithalame* n'étoit qu'une ſimple

acclamation d'*hymen* , o *hymenee*. Le motif & l'objet de cette acclamation ſont évidens : chanter *hymen* , o *hymenee* , c'étoit ſans doute féliciter les nouveaux époux ſur leur union , & fouhaiter qu'ils n'euffent qu'un même cœur & qu'un même eſprit , comme ils n'alloient plus avoir qu'une même habitation.

Cette acclamation paſſa depuis dans l'*épithalame* ; & les poëtes en firent un vers intercalaire , ou une eſpece de refrain ajuſté à la meſure qu'ils avoient choiſie : ainſi ce qui étoit le principal devint comme l'acceſſoire , & l'acclamation d'*hymen* , o *hymenee* amenée par intervalles égaux , ne ſervit plus que d'ornement à l'*épithalame* , ou plûtôt elle ſervit à marquer les vœux & les applaudiſſemens des chœurs , lorsque ce poëme eut pris une forme réglée.

Stéſichore , qui floriſſoit dans la xliij. olympiade , paſſe communément pour l'inventeur de l'*épithalame* ; mais l'on ſait qu'Héſiode s'étoit déjà exercé ſur ce même genre , & qu'il avoit compoſé l'*épithalame* de Thétis & de Pelée : ouvrage que nous avons perdu , mais dont un ancien ſcholiaſte nous a conſervé un fragment. Peut-être que Stéſichore perfectionna ce genre de poëſie , en y introduiſant la cithare & les chœurs.

Quoi qu'il en ſoit , l'*épithalame* grec eſt un véritable poëme , ſans cependant imiter aucune action. Son but eſt de faire connoître aux nouveaux époux le bonheur de leur union par les loiianges réciproques qu'on leur donne , & par les avantages qu'on leur annonce pour l'avenir. Le poëte introduit des perſonnages , qui ſont ou les compagnes de l'épouſe , comme dans Théocrite ; ou les amis de l'époux , comme dans Apollonius.

L'*épithalame* latin eut à-peu-près la même origine que l'*épithalame* grec : comme celui-ci commença par l'acclamation d'*hymenee* , l'*épithalame* latin commença par l'acclamation de *Talaſſius* : on en fait l'occafion & l'origine.

Parmi les Sabines qu'enleverent les Romains , il y en eut une qui ſe faiſoit remarquer par ſa jeuneſſe & par ſa beauté ; ſes raviffeurs craignant avec raifon , dans un tel deſordre , qu'on ne leur arrachât un butin ſi précieux , ſ'aviſerent de crier qu'ils la conduiſoient à *Talaſſius* , jeune homme beau , bien-fait , vaillant , conſidéré de tout le monde , & dont le nom ſeul imprima tant de reſpect , que loin de ſonger à la moindre violence , le peuple accompagna par honneur les raviffeurs , en faiſant ſans ceſſe retentir ce même nom de *Talaſſius*. Un mariage que le hafard avoit ſi-bien aſſorti , ne pouvoit manquer d'être heureux : il le fut , & les Romains employèrent depuis dans leur acclamation nuptiale le mot *Talaſſius* , comme pour fouhaiter aux nouveaux époux une ſemblable deſtinée.

A cette acclamation , qui étoit encore en uſage du tems de Pompée , & dont on voit des veſtiges au ſiecle même de Sidonius , ſe joignirent dans la fuite les vers ſecſcenniens ; vers extrêmement groſſiers , & pleins d'obſcénités.

Les Latins n'eurent point d'autres *épithalames* avant Catulle , qui prenant Sapho pour modele , leur montra de véritables poëmes en ce genre , & ſubſtitua l'acclamation greque d'*hymenee* à l'acclamation latine de *Talaſſius*. Il perfectionna auſſi les vers ſecſcenniens ; mais , comme il arrive d'ordinaire , s'il les rendit plus chaſtes par l'expreſſion , ils ne furent peut-être que plus obſcenes par le ſens.

Nous en avons des exemples dans un *épithalame* de ce poëte (*epithal. Jul.*) , dans une petite piece qui nous eſt reſtée de l'empereur Gallien , & dans le *Cen-ton* d'Auſone principalement. Stace , qui a fleuri ſous Domitien , ne ſ'eſt permis dans l'*épithalame* de Violantille & de Stella , aucune expreſſion peu meſurée. Claudien n'a pas toujours été ſi retenu , il ſ'échappe

d'une maniere indécente dans celui d'Honorius & de Marie.

Pour Sidonius, aussi-bien que tous les modernes, dont les poésies sont lûes des honnêtes gens, comme Buchanan parmi les Ecoïsois, Malherbe & quelques autres parmi nous, excepté Scarron, ils sont irréprochables à cet égard; si pourtant l'on excepte encore parmi les Italiens le cavalier Marini, qui mêle sans respect pour ses héros, à des loüanges quelquefois délicates, des traits tout-à-fait licentieux.

Il semble que l'*épithalame* admettant toute la liberté de la Poésie, il ne peut être assujetti à des préceptes; mais comment arriver à la perfection de l'art, sans le secours de l'art même? Aussi Denys d'Halicarnasse donnant aux orateurs les regles de l'*épithalame*, ne dit pas qu'elles soient inutiles; il les renvoie même aux écrits de Sapho. Rien n'est si avantageux, en général, que d'étudier les modeles, parce qu'ils renferment toujours les préceptes, & qu'ils en montrent encore la pratique.

Il est vrai qu'il n'y a point de regles particulieres prescrites pour le genre, pour le nombre, ni pour la disposition des vers propres à cet ouvrage; mais comme le sujet en tout genre de poésie est ce qu'il y a de principal, il semble que le poète doit chercher une fiction qui soit tout ensemble juste, ingénieuse, propre & convenable aux personnes qui en feront l'objet; & c'est en choisissant les circonstances particulieres, qui ne sont jamais absolument les mêmes, que l'*épithalame* est susceptible de toutes sortes de diversités.

Claudian & Buchanan, sans être en tout & à tous égards de vrais modeles, ont rendu propres à leurs héros les *épithalames* qu'ils nous ont laissés. Pour le cavalier Marini, loin qu'il soit heureux dans le choix des circonstances, ou dans les fictions qu'il ne doit qu'à lui-même, on n'y trouve presque jamais ni convenance ni justesse. L'*épithalame* qui a pour titre, *les travaux d'Hercule*, & pour objet un seigneur de ce nom, n'est qu'une indécente & froide allusion aux travaux de ce dieu de la fable. Dans l'hyménée où il s'agit des noces de Vincent Caraffe, c'est Silene qui chante tout simplement l'*épithalame* du berger Amynte. Telles sont ordinairement les fictions de cet auteur: s'il en a d'une autre nature, il les emprunte de Claudien, de Sidonius même; ou il les gâte par des descriptions si longues & si fréquentes, qu'elles rebutent l'esprit, & font disparoître le sujet principal.

*Fuyez de cet auteur l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile;*

dit un de nos meilleurs poètes dans une occasion toute semblable.

Parlons à présent des images ou des peintures qui conviennent à ce genre de poème. L'*épithalame* étant par lui-même destiné à exprimer la joie, à en faire éclater les transports, on sent qu'il ne doit employer que des images riantes, & ne peindre que des objets agréables. Il peut représenter l'Hyménée avec son voile & son flambeau; Vénus avec les graces, mêlant à leurs danfes ingénues de tendres concerts; & les Amours cueillant des guirlandes pour les nouveaux époux.

Mais ramener dans un *épithalame* le combat des géans, & la fin tragique des héroïnes fabuleuses, comme fait Sidonius, ou le repas de Thyeste, & la mort de César, comme fait le cavalier Marini, c'est (pour le dire avec un ancien) être en fureur en chantant l'hyménée.

Pour les images indécentes, ou qui révoltent la modestie, quiconque en employe de ce caractère ne peche pas moins contre les regles de l'art en général, que contre ses vrais intérêts. En effet, si un discours

Tome V.

n'a de véritable beauté qu'autant qu'il exprime une chose qui fait plaisir à voir ou à entendre, ou bien qu'il présente un sens honnête, comme Théophraste le soutient, & comme la raison même le persuade, que doit-on penser de ces sortes d'images? Et se les permettre dans une matiere chaste par elle-même, n'est-ce pas en quelque maniere imiter Aufone, qui pour avoir travesti en poète sans pudeur le plus sage de tous les Poètes, n'a pû trouver encore depuis tant de siècles un seul apologiste?

Bien différent de cet écrivain, Théocrite n'offre à l'esprit que des images agréables; il ne représente que des objets gracieux, & avec des idées & des expressions enchanteresses. Telle est son *épithalame* d'Hélène, chef-d'œuvre en ce genre qu'on ne sauroit trop louer.

Après avoir donné des couronnes de jacinthe aux filles de Lacédémone qui chantent l'hyménée, il leur fait relever en ces termes le bonheur de Ménélas: « Vous êtes arrivé à Sparte sous des auspices bien favorables; seul entre les demi-dieux, vous devez le gendre de Jupiter, vous épousez Hélène! » Les graces l'accompagnent, les amours sont dans ses yeux; elle étoit l'ornement de Sparte, comme le cypres est l'honneur des jardins ». Puis venant à Hélène même: « Uniquement occupées de vous, nous allons, disent-elles, vous cueillir une guirlande de lotos; nous la suspendrons à un plane, & en votre honneur nous y répandrons des parfums. » Sur l'écorce du plane, on gravera ces mots: *honoré - moi, je suis l'arbre d'Hélène* ». S'adressant ensuite aux deux époux: « Puissé Vénus, ajoutent-elles, vous inspirer une ardeur mutuelle & durable! puisse Latone vous accorder une heureuse postérité, & Jupiter vous donner des richesses que vous transmettiez à vos descendans »!

Ce poème, au reste, a deux parties qui sont bien marquées, & qui paroissent essentielles à tout *épithalame*; l'une qui comprend les loüanges des nouveaux époux, l'autre qui renferme des vœux pour leur prospérité.

La premiere partie exige tout l'art du poète; car il en faut infiniment pour donner des loüanges, qui soient tout ensemble ingénieuses, naturelles, & convenables: & voilà sans doute pourquoi l'on dit si souvent que l'*épithalame* est l'écueil des Poètes.

Les loüanges seront ingénieuses, si elles sortent, pour ainsi dire, du fond même de la fiction; naturelles, si elles ne blessent pas la vraisemblance poétique; convenables, si elles sont accommodées selon les regles de cette vraisemblance au sexe, à la naissance, à la dignité, au mérite personnel.

Il en est de même, à proportion, des vœux; ils doivent être naturels, ou se renfermer dans la vraisemblance poétique; & convenables, ou ne pas excéder la vraisemblance relative, si je puis m'exprimer ainsi avec M. Souchai; car j'ai tiré toutes les réflexions qu'on vient de lire dans cet article, d'un de ses discours inséré dans le recueil de l'académie des Belles Lettres, & je ne crois pas que personne ait mieux traité cette matiere.

C'est peut-être un travail en pure perte, que celui de notre savant; du moins on a lieu de le penser, quand on considere à quel point tout le monde est dégoûté de ce genre de poème, soit par la difficulté du succès, soit par l'exemple de tant de gens qui y ont échoué avec mépris, soit enfin par le peu d'honneur qu'on gagne à courir dans cette carrière: il est du moins certain que les *épithalames* sont tombés dans un tel discrédit, que les Hollandois qui en étoient les plus grands protecteurs, non-seulement les ont abandonnés, mais même ont pris le parti de leur substituer des estampes particulieres, qu'ils appellent de ce nom, comme s'ils pensoient que l'*épithalame* poéti-

L L I I I j

que ne pût jamais ressusciter. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPITHALAME, f. f. (*Gravure.*) Les Graveurs de Hollande, comme on l'a dit dans l'article précédent, appellent *épithalames* certaines estampes faites en l'honneur de quelques nouveaux mariés, dans lesquelles on les représente avec des attributs allégoriques, convenables à leur état & à leur qualité; on y joint toujours quelques vers à leur louange. Il n'y a que les personnes riches qui fassent cette dépense, & l'on ne tire qu'un très-petit nombre de ces estampes, pour les distribuer aux parens & aux amis des mariés. Quand ce nombre est tiré, on dore la planche, que l'on met ensuite en bordure, ce qui rend ces sortes de pièces fort rares.

Personne n'a mieux réussi dans ce genre que Bernard Picart. Ses *épithalames* sont les morceaux les plus gracieux & les plus estimés de ce maître. *Dict. de Peint.*

Cependant on a lieu de leur reprocher d'être quelquefois si recherchés en allégories, qu'ils sont intelligibles; mais en général les pensées en sont belles & pleines de noblesse; d'ailleurs la netteté & la propriété du travail caractérisent toujours ce célèbre artiste. On ne fait plus aujourd'hui que recopier en Hollande les estampes de cet habile maître, avec quelques légers changemens dans les attributs, pour fournir les *épithalames* de commande; & encore la mode en est presque passée, parce que tout ce qui est de mode passe très-vîte. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPITHEME, f. m. (*Pharmac.*) du grec ἐπιθεῖν, j'applique, je mets dessus, nom générique de tout remède destiné à être appliqué à la surface du corps.

L'usage a exclu cependant les emplâtres & les onguens de la classe des *épithèmes*, qui ne comprend que les remèdes extérieurs appliqués sous forme liquide, sous forme sèche, & sous forme de bouillie. Les *épithèmes* des deux premières espèces sont beaucoup plus connus sous le nom de *fomentation*, voyez FOMENTATION; & ceux de la dernière, sous celui de *cataplasme*. Voyez CATAPLASME.

Les fomentations appliquées sur le cœur ou sur le foie, sont spécialement désignées par le mot d'*épithème*, qui est presque oublié dans cette acception même, comme l'emploi des secours de ce genre. Voyez TOPIQUE.

Le sachet, la cucuphe, & la demi-cucuphe, le frontal, l'écuillon, &c. sont des espèces d'*épithèmes* secs. Voyez ces articles. (b)

EPITHETE, f. f. terme de Grammaire & de Rhétorique, du grec ἐπίθετος, adjectivus, accessorius, impositivus, dont le neutre est ἐπίθετον, epithetum: on sousentend ὄνομα, nomen; ainsi ce mot *épithète* pris substantivement, veut dire *nom ajouté*. Nos pères plus voisins de la source, faisoient ce mot masculin; mais enfin les femmes & les personnes sans études voyant ce mot terminé par un e muet, l'ont fait du genre féminin, & cet usage a prévalu. Le peuple abuse en plusieurs mots de ce que l'e muet est souvent le signe du genre féminin, sur-tout dans les adjectifs, *saint, sainte; époux, épouse; ouvrier, ouvrière*, &c.

Encore si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
Ma muse au moins souffroit une froide épithète.

Boil. Sat.

M. l'abbé Girard n'a point fait d'observation sur la différence qu'il y a entre *épithète* & *adjectif*. Il semble que l'adjectif soit destiné à marquer les propriétés physiques & communes des objets, & que l'*épithète* désigne ce qu'il y a de particulier & de distinctif dans les personnes & dans les choses, soit en bien, soit en mal: *Louis le Begue, Philippe le Hardi, Louis le Grand*, &c. c'est en partie de la liberté que nos

pères prenoient de donner des *épithètes* aux personnes, qu'est venu l'usage des noms propres de famille.

Quand le simple adjectif ajouté à un nom commun ou appellatif le fait devenir nom propre, alors cet adjectif est un *épithète*: *urbs*, ville, est un nom commun: mais quand on disoit *magna urbs*, on entendoit *la ville de Rome*.

Te canit agricola, magnâ cum venerit urbe.

Tibul. l. I. el. 7.

Tous les adjectifs qui sont pris en un sens figuré, sont des *épithètes*; la *pâle mort*, une *verte vieille*, &c.

Les adjectifs patronymiques, c'est-à-dire tirés du nom du père ou de quelqu'un des ayeux, sont des *épithètes*; *Telamonius Ajax*, *Ajax fils de Télamon*. Il en est de même des adjectifs tirés du nom de la patrie: c'est ainsi que Pindare est souvent appelé le poète thébain, *poeta thebanus*; *Dyon syracusanus*, *Dyon de Syracuse*, &c. Souvent les noms patronymiques sont employés substantivement par antonomase, κατὰ ἑξοχὴν, per excellentiam. C'est ainsi que par le philosophe on entend *Aristote*, & par le poète, on désigne *Homère*; mais alors *philosophe* & *poète* n'étant point joints à des noms propres, sont pris substantivement, & par conséquent ne sont point des *épithètes*.

On doit user avec art des *épithètes* ou adjectifs; on ne doit jamais ajouter au substantif une idée accessoire, déplacée, vaine, qui ne dit rien de marqué. Les *épithètes* doivent rendre le discours plus énergique. M. de Fénelon ne se contente pas de dire, que l'orateur, comme le poète, doit employer des figures, des images, & des traits; il dit qu'il doit employer des figures ORNÉES, des images VIVES, & des traits HARDIS, lorsque le sujet le demande.

Les *épithètes* qui ne se présentent pas naturellement, & qui sont tirées de loin, rendent le discours froid & ennuyeux. On ne doit jamais se servir d'*épithètes* par ostentation; on n'en doit faire usage que pour appuyer sur les objets sur lesquels on veut arrêter l'attention. (F)

* EPITHRICADIES, adj. f. pris subst. (*Hist. anc.*) fêtes instituées en l'honneur d'Apollon. Il ne nous en est resté que le nom.

EPITHYME, (*Pharm. Botan. & Mat. méd.*) Voyez CUSCUTE.

EPITIE, f. m. (*Marine.*) c'est un petit retranchement de planches fait le long du côté du vaisseau, pour mettre les boulets. Il porte ce nom, quoiqu'on le fasse en quelque autre endroit du vaisseau. (Z)

* EPITOGÉ, f. f. (*Hist. anc.*) espèce de manteau qui se mettoit sur la toge. Voyez TOGÉ.

L'*épitoge* ne nous est pas inconnu. C'est ainsi qu'on appelloit le chaperon que les présidens-à-mortier & le greffier en chef du parlement, portoient autrefois sur la tête dans les grandes cérémonies, & qu'ils ne portent plus que sur l'épaule.

EPITOIR, f. m. instrument de fer, pointu & quadré, qui sert à ouvrir l'extrémité d'une cheville de bois, lorsqu'il s'agit de la renfler par un coin qu'on appelle *épité*.

EPITOME, f. m. (*Belles-Lettres.*) abrégé ou réduction des principales matières d'un grand ouvrage, resserrées dans un beaucoup moindre volume.

On reproche souvent aux auteurs d'*épitome*, que leur travail occasionne la perte des originaux. Ainsi on attribue à l'*épitome* de Justin, la perte de l'histoire universelle de Trogue Pompée; & à l'abrégé de Florus, celle d'une grande partie des décades de Tite-Live. Voyez les raisons sur lesquelles est fondé ce reproche, au mot ABREGÉ. (G)

EPITRE, f. f. (*Belles-Lettres.*) ce mot vient du grec ἐπι, sur, & du verbe εἶλω, j'envie.

Ce terme n'est presque plus en usage que pour les lettres écrites en vers, & pour les dédicaces des livres.

Quand on parle des lettres écrites par des auteurs modernes, ou dans les langues vivantes, & sur-tout en prose, on ne se sert point du mot *épître* : ainsi l'on dit, *les lettres du cardinal d'Ossat, de Balzac, de Voiture, de madame de Sevigné*, & non pas les *épîtres* du cardinal d'Ossat, de Balzac, &c.

Au contraire, on se sert du mot *épître*, en parlant des lettres écrites par des anciens, ou dans une langue ancienne : ainsi l'on dit *les épîtres de Cicéron, de Sénèque*, &c. Il est pourtant vrai que les modernes se sont servis du terme de *lettres*, en parlant de celles de Cicéron & de Pline.

Le mot *épître* paroît encore plus particulièrement restraint aux écrits de ce genre, en matière de religion : ainsi l'on dit *les épîtres de S. Paul, de S. Pierre, de S. Jean*, & non *les lettres* de S. Paul, &c. (G)

On attache aujourd'hui à l'*épître* l'idée de la réflexion & du travail, & on ne lui permet point les négligences de la lettre. Le style de la lettre est libre, simple, familier. L'*épître* n'a point de style déterminé ; elle prend le ton de son sujet, & s'élève ou s'abaisse suivant le caractère des personnes. L'*épître* de Boileau à son jardinier, exigeoit le style le plus naturel ; ainsi ces vers y sont déplacés, supposé même qu'ils ne soient pas mauvais par-tout,

*Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.*

Boileau avoit oublié en les composant, qu'Antoine devoit les entendre.

L'*épître* au roi sur le passage du Rhin, exigeoit le style le plus héroïque : ainsi l'image grotesque du fleuve *essuyant sa barbe*, y choque la décence. Virgile a dit d'un genre de poésie encore moins noble, *sylvæ sint consule dignæ*.

Si dans un ouvrage adressé à une personne illustre on doit annoblir les petites choses, à plus forte raison n'y doit-on pas avilir les grandes ; & c'est ce que fait à tout moment dans les *épîtres* de Boileau, le mélange de *Cotin* avec Louis le Grand, du *sucre* & de la *cannelle* avec la gloire de ce héros. Un bon mot est placé dans une *épître* familière ; dans une *épître* sérieuse & noble, il est du plus mauvais goût.

Boileau n'étoit pas de cet avis ; il lui en coûta de retrancher la fable de l'huître, qu'il avoit mise à la fin de sa première *épître* au roi, pour *détacher*, disoit-il, *des lecteurs qu'un sublime trop sérieux peut enfin fatiguer*. Il ne fallut pas moins que le grand Condé pour vaincre la répugnance du poète à sacrifier ce morceau.

En général, les défauts dominans des *épîtres* de Boileau sont la féchereffe & la stérilité, des plaisanteries parasites, des idées superficielles, des vûes courtes, & de petits desseins. On lui a appliqué ce vers :

Dans son génie étroit il est toujours captif.

Son mérite est dans le choix heureux des termes & des tours. Il se piquoit sur-tout de rendre avec grace & avec noblesse des idées communes, qui n'avoient point encore été rendues en Poésie. Une des choses par exemple qui le flatoient le plus, comme il l'avoue lui-même, étoit d'avoir exprimé poétiquement sa perruque.

Au contraire, la bassesse & la bigarrure du style défigurent la plupart des *épîtres* de Rousseau. Autant il s'est élevé au-dessus de Boileau par ses odes, autant il s'est mis au-dessous de lui par ses *épîtres*.

Dans l'*épître* philosophique, la partie dominante doit être la justesse & la profondeur du raisonnement. C'est un préjugé dangereux pour les Poètes & injurieux pour la Poésie, de croire qu'elle n'exige ni

une vérité rigoureuse, ni une progression méthodique dans les idées. Nous ferons voir ailleurs que les écarts même de l'enthousiasme ne sont que la marche régulière de la raison. V. ODE & ENTHOUSIASME.

Il est encore plus incontestable, que dans l'*épître* philosophique on doit pouvoir presser les idées sans y trouver le vuide, & les creuser sans arriver au faux. Que seroit-ce en effet qu'un ouvrage raisonné, où l'on ne feroit qu'effleurer l'apparence superficielle des choses ? Un sophisme revêtu d'une expression brillante, n'est qu'une figure bien peinte & mal dessinée ; prétendre que la Poésie n'a pas besoin de l'exactitude philosophique, c'est donc vouloir que la Peinture puisse se passer de la correction du dessin. Or qu'on mette à l'épreuve de l'application de ce principe & les *épîtres* de Boileau, & celles de Rousseau, & celles de Pope lui-même. Boileau, dans son *épître* à M. Arnaud, attribue tous les maux de l'humanité à la honte du bien. La mauvaise honte ou plutôt la foiblesse en général, produit de grands maux :

Tyran qui cède au crime & détruit les vertus.

Henriade.

Voilà le vrai. Mais quand on ajoute, pour le prouver, qu'*Adam*, par exemple, *n'a été malheureux que pour n'avoir osé soupçonner sa femme* ; voilà de la déclamation. Le desir de la louange & la crainte du blâme produisent tour à tour des hommes timides ou courageux dans le bien, foibles ou audacieux dans le mal ; les grands crimes & les grandes vertus émanent souvent de la même source : *quand ? & comment ? & pourquoi ?* voilà ce qui seroit de la philosophie.

Dans l'*épître* à M. de Seignelai, la plus estimée de celles de Boileau, pour démasquer la flatterie le poète la suppose stupide & grossière, absurde & choquante au point de louer un général d'armée sur sa défaite, & un ministre d'état sur ses exploits militaires ; est-ce là présenter le miroir aux flateurs ? Il ajoute que rien n'est beau que le vrai ; mais confondant l'homme qui se corrige avec l'homme qui se déguise, il conclut qu'il faut suivre la nature.

C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on aime.

Un esprit né chagrin, plaît par son chagrin même.

Sur ce principe vague, un homme né grossier plaira donc par sa grossièreté ? un impudent par son impudence ? &c.

Qu'auroit fait un poète philosophe ? qu'auroit fait par exemple, l'auteur des discours sur l'égalité des conditions, & sur la modération dans les desirs ? Il auroit pris le naturel inculte & brute, comme il l'est toujours : il l'auroit comparé à l'arbre qu'il faut tailler, émonder, diriger, cultiver enfin, pour le rendre plus beau, plus fécond, & plus utile. Il eût dit à l'homme : « ne veuillez jamais paroître ce que vous n'êtes pas, » mais tâchez de devenir ce que vous voulez paroître : quel que soit votre caractère, il est voisin d'un certain nombre de bonnes & de mauvaises qualités ; si la nature a pu vous incliner aux mauvaises, ce qui est du moins très-douteux, ne vous découragez point, & opposez à ce penchant la contention de l'habitude. Socrate n'étoit pas né sage, & son naturel en se redressant ne s'étoit pas estropié ».

On n'a besoin que d'un peu de philosophie pour n'en trouver aucune dans les *épîtres* de Rousseau. Dans celle à Clément Marot il avoit à développer & à prouver ce principe des Stoïciens, que l'erreur est la source de tous les vices, c'est-à-dire qu'on n'est méchant que par un intérêt mal entendu. Que fait le poète ? il établit qu'un *vaurien* est toujours un sot sous le masque ; & au lieu de citer au tribunal de la raison un Aristophane, un Catilina, un Narcisse, qu'il auroit eu bien de la peine à faire passer pour d'honnêtes gens, ou pour des sots ; il prend un fat,

mauvais plaisant, dont l'exemple ne conclut rien ; & il dit de ce fat, plus sot encore :

*A sa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée,*

Qui dit esprit, dit sel de la raison :

*De tous les deux se forme esprit parfait ;
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.
Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
Sans la raison puis-je vertu connoître ?
Et sans le sel dont il faut l'appréter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?*

Passons sur le style ; quelle logique ! *La raison sans sel fait un monstre, incapable de tout bien : pourquoi ?* parce qu'elle est fade nourriture, qu'elle n'assaisonne pas la vertu, & ne la fait pas goûter aux autres. D'où il conclut qu'un homme qui n'a que de la raison, & qu'il appelle un sot, ne sauroit être vertueux. Molière, le plus philosophe de tous les poètes, a fait un honnête homme d'Orgon ; quoiqu'il n'en ait fait qu'un sot, & n'a pas fait un sot de Tartuffe, quoiqu'il n'en ait fait qu'un méchant homme.

Pope, dans les *épîtres* qui composent son essai sur l'homme, a fait voir combien la poésie pouvoit s'élever sur les aîles de la philosophie. C'est dommage que ce poète n'ait pas eu autant de méthode que de profondeur. Mais il avoit pris un système, il falloit le soutenir. Ce système lui offroit des difficultés épouvantables ; il falloit ou les vaincre, ou les éviter : le dernier parti étoit le plus sûr & le plus commode ; aussi, pour répondre aux plaintes de l'homme sur les malheurs de son état, lui donne-t-il le plus souvent des images pour des preuves, & des injures pour des raisons. *Article de M. MARMONTEL.*

ÉPITRE DEDICATOIRE. Il faut croire que l'estime & l'amitié ont inventé l'*épître dédicatoire*, mais la bassesse & l'intérêt en ont bien avili l'usage : les exemples de cet indigne abus sont trop honteux à la Littérature pour en rappeler aucun ; mais nous croyons devoir donner aux auteurs un avis qui peut leur être utile, c'est que tous les petits détours de la flatterie sont connus. Les marques de bonté qu'on se flatte d'avoir reçues, & que le Mécène ne se souvient pas d'avoir données ; l'accueil favorable qu'il a fait sans s'en appercevoir ; la reconnaissance dont on est si pénétré, & dont il devroit être si surpris ; la part qu'on veut qu'il ait à un ouvrage dont la lecture l'a endormi ; ses ayeux dont on lui fait l'histoire souvent chimérique ; ses belles actions & ses sublimes vertus qu'on passe sous silence pour de bonnes raisons ; sa générosité qu'on loue d'avance, &c. toutes ces formules sont usées, & l'orgueil qui est si peu délicat, en est lui-même dégoûté. *Monseigneur, écrit M. de Voltaire à l'électeur Palatin, le style des dédicaces, les vertus du protecteur, & le mauvais livre du protégé, ont souvent ennuyé le public.*

Il ne reste plus qu'une façon honnête de dédier un livre : c'est de fonder sur des faits la reconnaissance, l'estime, ou le respect qui doivent justifier aux yeux du public l'hommage qu'on rend au mérite. *Cet article est de M. MARMONTEL.*

ÉPITRE (*Hist. ecclési.*) C'est une des parties de la Messe, & qui précède l'Évangile ; ou plutôt, c'est cette partie de la Messe chantée aujourd'hui par le sous-diacre, un peu avant l'Évangile, & qui est un texte de l'Écriture-sainte. Cette partie de l'Écriture-sainte n'est jamais prise des quatre Évangiles, mais de quelque endroit de la Bible, & souvent des *épîtres* de S. Paul, ou de celle des autres apôtres, ce qui leur a fait donner le nom d'*épître*.

Pour connoître l'origine de l'*épître* & l'usage de

l'Eglise à cet égard, il faut remarquer que les Juifs faisoient lire dans leurs synagogues quelques endroits de la Loi & des prophètes, particulièrement dans les jours du sabbat. Les Chrétiens conserverent parmi eux cette coutume ; ils commençoient la célébration de l'Eucharistie par la lecture des saintes Ecritures, selon le témoignage de Tertullien dans son *Apologétique* ; & comme les actes des apôtres & les *épîtres* de S. Paul contenoient de grands exemples & des instructions très-utiles, on lisoit ordinairement quelques endroits de l'un & de l'autre, mais le plus souvent des *épîtres* de S. Paul, enforte que par une espèce d'habitude, on a donné à cette lecture le titre d'*épître*.

Quelques auteurs ont observé, que lorsque l'on lit un endroit des *épîtres* de S. Paul, on commence par ce mot, *Fratres*, parce que cet apôtre appelloit ainsi ceux à qui il écrivoit : & quand on lit quelques passages de l'ancien & du nouveau Testament, on dit toujours, *in diebus illis*.

Cette lecture introduisit l'ordre des lecteurs, dont la fonction a cependant cessé depuis quelques siècles dans l'Eglise catholique, où la lecture a été attribuée aux sous-diacres. Fleury, *Hist. ecclési. Dist. de Richelet & de Trév. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ÉPITRITE, f. m. (*Belles-Lettres.*) est un pié composé de quatre syllabes, trois longues & une breve. Voyez PIÉ.

Les Grammairiens comptent quatre sortes d'*épitrices* : le premier est composé d'un iambe & d'un spondée, comme *salūtānēs* ; le second d'un trochée & d'un spondée, comme *cōncītān* ; le troisieme d'un spondée, & d'un iambe, comme *cōmmūnīcāns* ; & le quatrieme d'un spondée & d'un trochée, comme *īncāntārē*. (G)

ÉPITRITE, (*Musique.*) étoit chez les Grecs le nom d'un rapport, appelé autrement *raison sesquiterce*, & qui est celui de 3 à 4, ou de la quarte. Voyez QUARTE.

C'étoit aussi le nom d'un des rythmes de leur musique, duquel les deux tems étoient entre eux dans ce même rapport. Voyez RHYTHME. (S)

ÉPITROPE, f. f. *figure de Rhétorique*, appelée par les Latins *concessio*, par laquelle l'orateur accorde quelque chose qu'il pourroit nier, afin que par cette marque d'impartialité, il puisse obtenir à son tour qu'on lui accorde ce qu'il demande.

Ainsi M. Despreaux a dit de Chapelain par *épître* :

*Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère ;
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
Comme roi des auteurs, qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe & je brûle d'écrire.*

Sat. ix. v. 212. (G)

ÉPITROPE, f. m. (*Hist. mod.*) sorte de juge, ou plutôt d'arbitre que les chrétiens grecs qui vivent sous la domination des Turcs, choisissent dans plusieurs villes pour terminer les différends qui s'élèvent entre eux, & pour éviter de porter ces différends devant les magistrats Turcs.

Il y a dans chaque ville divers *épitropes* : M. Spon remarque dans ses voyages qu'à Athènes il y en a huit, qui sont pris des différentes paroisses & appelés *vecchiardi*, c'est-à-dire *vieillards*. Mais Athènes n'est pas le seul endroit où il y ait des *épitropes* : il y en a dans toutes les îles de l'Archipel.

Quelques auteurs latins du cinquieme siècle appellent *épitropi*, ceux qu'on appelloit plus anciennement *villici*, & qu'on a dans la suite appelé *vidames*. Voyez VIDAME.

Dans des tems encore plus reculés, les Grecs employoient le terme *ἐπιτρόπος* dans le même sens que les Latins employoient celui de *procurator* : c'est-à-dire, que ce mot signifioit chez eux un *commissionnaire* ou *intendant*. Voyez *PROCURATOR*.

Ainsi les commissionnaires des provisions dans les armées des Perses sont appelés *epitropi* par Hérodote & Xénophon : dans le nouveau Testament, *ἐπιτρόπος* signifie le *steward* ou supérieur d'une maison, que la vulgate traduit par *procurator*. Voyez le *Dict. de Trévoux & Chambers*. (G)

ÉPLAIGNER, voyez *LAINER*.

ÉPLOYÉ, adj. en termes de *Blason*, se dit des oiseaux qui ont leurs ailes étendues, & particulièrement de l'aigle de l'Empire, à cause de la tête & du cou, qui étant ouverts & séparés, représentent deux cous & deux têtes.

Ronchival en Beaujolois, d'or à l'aigle *éployé* de gueules, membré & béqué d'azur.

* ÉPLUCHER, v. act. dans plusieurs arts mécaniques, c'est nettoyer d'ordures avec une attention scrupuleuse. Il se dit en jardinage d'un plan qu'on dégage avec la serfoiette des herbes inutiles ; il se dit dans les manufactures en laines, en soie, &c... d'une étoffe dont on enlève toutes les ordures ; & cette opération s'appelle l'*épluchage*. Il y a l'*épluchage* des laines comme celui des draps ; il se dit dans les verreries, de la terre qu'on emploie à faire les pots, & de la séparation des ordures ; ce sont des femmes qu'on emploie à cet ouvrage, & qu'on appelle *éplucheuses* ; ce qu'elles séparent de la terre s'appelle *épluchage* ; on *épluche* les soies de chaîne & de trame ; on *épluche* les ouvrages qui en sont faits, en ôtant toutes les bourres qui restent sur l'ouvrage, aux lisieres, &c. Les chapeliers *épluchent* les peaux de castor, & l'*épluchage* s'appelle le *jarre*. Voyez *CHAPELIER*. *Eplucher*, chez les *Vanniers*, c'est couper tous les bouts d'osier qui excèdent l'aire d'une pièce, quand elle est faite, &c.

ÉPLUCHOIR, f. m. (terme de *Vannier*.) C'est une lame d'acier assez forte, triangulaire, émouffée vers la pointe, & montée à virole sur un manche de bois ; on s'en sert pour parer l'ouvrage, en coupant toutes les extrémités des osiers qui hérissent la surface. Il y a des *épluchoirs* de plusieurs grandeurs.

EPODE, f. f. (*Poésie anc.*) espèce de poésie des Grecs & des Latins. Mais développons l'ambiguïté du mot *épode*, dont les diverses significations ont causé des débats entre les littérateurs.

1°. On appelloit *épode* chez les Grecs un assemblage de vers lyriques, ou la dernière strophe qui, dans les odes, se chantoit immédiatement après deux autres strophes nommées *strophe* & *antistrophe*. Ces trois sortes de strophes se répétoient ordinairement plusieurs fois suivant ce même ordre, dans le cours d'une seule ode, & le nombre de ces répétitions remplissoit l'étendue de ce poëme. La *strophe* & l'*antistrophe* contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, & pouvoient par conséquent se chanter sur le même air. L'*épode*, tantôt plus longue, tantôt plus courte, leur étoit rarement égale ; elle devoit donc, pour l'ordinaire, se chanter sur un air différent : elle terminoit le chant de ce que les Grecs nommoient *période*, & de ce que nous pourrions appeler un couplet de trois stances, & elle en faisoit comme la clôture ; c'est aussi de cette circonstance que lui venoit son nom, dérivé du verbe *ἐπώδην*, chanter par-dessus, chanter à la fin. Après avoir chanté le premier couplet de l'ode composé de ces trois stances, on chantoit le second, puis le troisième, & ainsi des autres. Presque toutes les odes de Pindare fournissent des preuves de ce que l'on vient d'avancer.

2°. On donnoit le nom d'*épode* à un petit poëme

lyrique composé de plusieurs distiques, dont les premiers vers étoient autant d'iambes-trimètres, ou de six piés, & les derniers étoient plus courts, & seulement des iambes-dimètres ou de quatre piés. De ce genre étoient les *épodes* d'Archiloque, c'est-à-dire ces pièces dans lesquelles ce poëte satyrique déchiroit impitoyablement Lycambe, Néobulé sa fille, & plusieurs de ses parens distingués par leur naissance ou par leurs emplois.

S'il en faut croire Victorinus le grammairien, c'étoit proprement le petit vers qui s'appelloit *épode*, parce qu'il terminoit le sens du distique, de même que l'*épode* des odes en finissoit le chant. Ce grammairien ajoûte que chaque vers trimètre ne doit point se faire entendre sans être suivi du petit vers dimètre, qui en fait comme la clôture & le complément.

3°. Le grammairien-poëte Terentianus attribue le nom d'*épode* à un demi-vers élégiaque, & Victorinus lui-même va jusqu'à prodiguer cette dénomination au petit vers adonien mis après trois vers saphiques, & de plus à un petit poëme composé de plusieurs vers adoniens rangés de suite.

4°. Enfin on a étendu la signification du mot *épode*, jusqu'à désigner par-là tout petit vers mis à la suite d'un ou de plusieurs grands : en ce sens le pentamètre est le vers *épode* après l'hexamètre qui est le proodique.

Si l'on demandoit à présent ce que signifient ces mots, *liber epodon*, que porte le livre V. des odes d'Horace, je répondrois que ce livre a pris ce nom de l'inégalité des vers, rangés de manière que chaque grand vers est suivi d'un petit, qui en est le complément ou la clause. Quand donc le livre V. des odes d'Horace est intitulé *liber epodon*, livre des *épodes*, c'est-à-dire *liber versuum epodon*, livre de vers *épodes*, livre où chaque grand vers de l'ode est suivi d'un petit vers qui termine le sens ; & cependant les huit dernières odes de ce livre ne sont point du caractère épodique des dix premières. Article de M. le chevalier de JAUCOURT.

EPODES, (*Musique*.) chant des anciens chœurs des Grecs, qu'ils exécutoient sans se mouvoir, pour représenter l'immobilité de la terre qu'ils croyoient fixe. Voyez *BALLET*, *CHŒURS*, *DANSE*. (B)

EPOINTÉ, adj. (*Manège*, *Maréchallerie*.) cheval *épointé*. Cette épithète a la même signification que celle d'*ébranché*. Voyez *ÉBRANCHÉ*. (e)

EPOINTER, v. act. (*Relieur*.) c'est racler avec un couteau ordinaire les bouts des ficelles avec lesquelles les livres sont cousus, afin de pouvoir les coller & les passer en carton.

EPOIS, f. m. pl. (*Venerie*.) cors qui sont au sommet de la tête du cerf : il y a des *épois* de coronure, de paulmure, de trochure & d'enfourchure.

* EPONE, f. f. (*Mythol.*) déesse tutélaire des muletiers.

EPONGE, f. f. *spongia*, (*Hist. nat.*) substance légère, molle & très-poreuse, qui s'imbibe d'une grande quantité d'eau à proportion de son volume. On avoit mis l'*éponge* au rang des zoophytes ; on a crû aussi que c'étoit une plante, jusqu'à ce que M. Peyssonel, médecin de Marseille, ait découvert que l'*éponge* étoit formée par des insectes de mer, de même que beaucoup d'autres prétendues plantes marines. On distingue plusieurs espèces d'*éponges*, qui diffèrent sur-tout par la forme ; les unes sont plates, les autres rondes : il y en a qui ressemblent à un tuyau ou à un entonnoir : on en voit de branchues, que l'on appelle *rameuses*, &c. Les *éponges* fines diffèrent de celles que l'on nomme *grosses éponges*, en ce que leur tissu est plus serré, & que leurs pores sont plus étroits : les unes & les autres sont de couleur jaunâtre ; les meilleures & les plus fines ont une

teinte de gris cendré. *Voyez l'article POLYPIER.*

EPONGE, (*Pharmacie. Matière médicale.*) On fait en Pharmacie deux différentes préparations de l'éponge ; l'une est connue sous le nom d'éponge brûlée, & l'autre sous celui d'éponge préparée.

Pour faire l'éponge brûlée, on prend des éponges fines qu'on lave bien ; & desquelles on sépare des petites pierres qui s'y trouvent ordinairement, on fait sécher les éponges, on les met dans un pot de terre, on les calcine à feu ouvert pendant une heure, après quoi on les pulvérise, & on les garde dans un bocal pour s'en servir au besoin.

L'éponge connue dans l'art sous le nom d'éponge préparée, se prépare de la manière suivante : on choisit de gros morceaux d'éponge fine, on en sépare exactement toutes les petites pierres ou coquilles, & on les trempe dans de la cire jaune fondue ; & sitôt qu'ils en sont bien imbibés, on les met un à un, ou séparés les uns des autres, dans une presse entre deux plaques d'étain que l'on a fait chauffer : on ferre la presse au point d'exprimer le plus de cire qu'il est possible ; par ce moyen un gros morceau d'éponge se réduit en un très-petit volume.

On attribuoit autrefois beaucoup de vertus à l'éponge brûlée : Duchêne, plus connu sous le nom de Quercetan, dit que les médecins de son tems s'en servoient avec beaucoup de succès pour guérir le bronchocele ou gouëtre ; ils la faisoient prendre dans du vin blanc pendant un mois lunaire.

On l'emploie encore aujourd'hui quelquefois dans le même cas, mais apparemment sans succès. *Voyez CHARBON.*

L'éponge préparée avec la cire fournit un secours commode pour empêcher la cicatrice de certaines plaies, dont on ménage l'ouverture à dessein de procurer par cette issue l'écoulement de certaines matières. *Voyez TENTE.*

On se sert d'une éponge entière pour appliquer des fomentations. *Voyez FOMENTATION.*

L'analyse chymique de l'éponge confirme la découverte des Naturalistes modernes, qui rangent cette production marine dans la classe des substances animales. (b)

EPONGE de rosier sauvage, d'églantier. *Voyez EGLANTIER.*

EPONGE, (*Manège, Maréchal.*) nom par lequel nous désignons l'extrémité de chaque branche d'un fer de cheval. *Voyez FER, FERRURE, FORGER.*

EPONGE, (*Manège, Maréchal.*) maladie, tumeur située à la tête ou à la pointe du coude, qui tire sa dénomination de la cause même qui la produit ; nous l'appellons en effet éponge, parce qu'elle n'est occasionnée que par le contact violent & réitéré des éponges de fer qui appuient contre cette partie lorsque les chevaux se couchent en vaches, c'est-à-dire lorsqu'étant couchés ils plient les jambes, de manière que leurs talons répondent au coude, & soutiennent ainsi presque tout le poids de l'avant-main de l'animal.

Ce contact violent est suivi d'une compression qui non-seulement meurtrit la peau, mais qui fait perdre aux fibres & aux vaisseaux leur ressort naturel. Ce ressort naturel perdu, ils ne peuvent plus contribuer à la circulation qui se fait dans cette partie : les humeurs s'y accumulent donc, principalement la lymphe, dont le mouvement est plus lent, & qui d'ailleurs est renfermée dans des canaux dont le tissu est infiniment plus foible que celui des vaisseaux sanguins. Cette humeur arrêtée, & l'abord de celle qui y survient sans cesse, tout contribuera à dilater les petits tuyaux ; la partie la plus subtile se dissipera, ou en s'échappant à l'obstacle pour se soumettre aux lois de la circulation, ou en passant & en se faisant jour à-travers les pores, tandis que la partie la plus

grossière de cette même humeur se durcira par son séjour. De-là les progrès de la tumeur, qui sera de la nature de celles que nous appelons loupes : elle augmentera plus ou moins en volume & en dureté, selon la disposition de la lymphe, selon le plus ou moins de force des vaisseaux, ou enfin selon la durée ou la force du contact ou de la compression ; mais la lenteur de son accroissement préservera la partie sur laquelle elle a établi son siège, de la douleur, de l'inflammation & de tous les autres accidents qui accompagnent en général les tumeurs dont la formation est prompte & soudaine.

Quelquefois aussi la même cause produit des effets différens ; car au lieu de donner lieu à une tumeur en forme de loupe, elle n'occasionne qu'une callosité, qui n'est autre chose qu'un dessèchement des vaisseaux comprimés ; dessèchement qui n'arrive que conséquemment au contact, qui affaissant les vaisseaux, les oblitère & ferme tout passage aux liqueurs qui circulent.

La callosité se distingue de la loupe, en ce que le volume n'en est jamais aussi considérable, & en ce qu'elle ne s'étend point au-delà de l'endroit comprimé : du reste l'une & l'autre ne présentent rien de dangereux, & la callosité ne mérite même aucune attention.

Pour ce qui concerne la loupe, il sera bon de tenter de résoudre l'humeur avant qu'elle soit entièrement concrète ; on emploiera pour cet effet les emplâtres résolutifs : celui de vigo, en triplant la dose de mercure, m'a toujours paru véritablement le plus efficace ; mais si son impuissance ne nous laisse aucun espoir de procurer la résolution, il conviendra d'extirper la tumeur : cette opération, dont les suites ne sauroient être fâcheuses, peut se pratiquer de deux manières.

Si la loupe est dans le corps même du tégument, on l'emportera avec la peau, car il seroit impossible de l'en dégager : si au contraire elle est au-dessous, & que le tégument soit mobile & vacillant au-dessus, on y fera une incision proportionnée au volume de la tumeur, c'est-à-dire que cette incision sera simplement longitudinale ou cruciale, selon ce volume. On disséquera ensuite les lambeaux des téguments ; après quoi on soulevera la loupe avec une errigne, & on la disséquera elle-même dans toute sa circonférence, à l'effet de l'emporter entièrement : l'extirpation en étant faite, on réunira les lambeaux, on les assujettira, s'il est nécessaire, par des points de suture, & on pansera le tout comme une plaie simple. Ce procédé demande plus de pratique & d'adresse que le premier ; mais on a l'avantage de terminer la cure beaucoup plutôt : la plaie circulaire faite conséquemment à l'autre moyen est toujours avec déperdition de substance, & demande pour se cicatrifier un espace de tems assez considérable. Au reste on ne doit pas oublier que la première attention dans le traitement de cette maladie, est de garantir l'animal du contact qui l'a occasionné ; & pour cet effet on peut matelasser l'éponge du fer, en y attachant un petit coussinet rembourré, de façon que la partie contuse porte sur ce coussinet lorsque l'animal se couche.

Il est sans doute inutile de parler de l'éponge dont se servent les palefreniers pour laver les crins & les extrémités de l'animal, puisqu'elle ne diffère point des éponges communes. *Voyez PANSER.* (c)

EPONGES. (*terme de Plombier.*) Ce sont les deux bordures qui environnent dans sa longueur la table ou moule sur laquelle les Plombiers versent leur plomb. *Voyez la figure 1. Pl. du Plombier.*

Le rable qui sert à pousser le métal fondu jusqu'au bout du moule, & à donner une juste épaisseur à la table de plomb, est appuyé par les deux bouts sur ces

ces éponges, où il est comme enchâssé par deux rainures qui l'assujettissent & l'empêchent de se détourner quand le plombier le pousse jusqu'au bout de la table ou moule. Voyez PLOMBIER, & les fig. 1. & 10. Pl. I. du Plombier.

EPONGES, pl. (*Vener.*) c'est ce qui forme le talon des bêtes.

EPONGER, v. act. en terme de Pain-d'épicer, c'est passer une éponge imbibée d'une composition de jaunes d'œufs battus ensemble, pour donner de la couleur au pain-d'épice.

* EPONIME, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit le chef des Archontes. Voyez ARCHONTES.

EPONTILLER, v. act. c'est, parmi les Tondeurs, ôter avec des pinces la bourre ou la paille qui se sont introduites dans le drap en l'ourdissant. Voy. LAINE.

EPONTILLES, SPONTILLES, f. m. pl. (*Mar.*) ce sont des étais ou pièces de bois posées perpendiculairement de deux en deux bancs pour fortifier les ponts & les gaillards. Celles qui sont voisines du grand & du petit cabestan sont à charniere, pour qu'on puisse les ôter quand il faut virer, mais aussitôt après on les remet à leur place : on met une forte épontille sous le mâit d'artimon, & dans tous les endroits où les ponts sont chargés d'un grand poids. Voyez Pl. IV. de Marine fig. 1, les épontilles ou étançes des gaillards, n° 135, & celles d'entre deux ponts, n° 110. (Z)

EPOPEE, f. f. (*Belles-Lettres.*) c'est l'imitation, en récit, d'une action intéressante & mémorable. Ainsi l'épopée diffère de l'histoire, qui raconte sans imiter ; du poème dramatique, qui peint en action ; du poème didactique, qui est un tissu de préceptes ; des fastes en vers, de l'apologue, du poème pastoral, en un mot de tout ce qui manque d'unité, d'intérêt, ou de noblesse.

Nous ne traitons point ici de l'origine & des progrès de ce genre de poésie : la partie historique en a été développée par l'auteur de la Henriade, dans un essai qui n'est susceptible ni d'extrait, ni de critique. Nous ne reveillerons point la fameuse dispute sur Homère : les ouvrages que cette dispute a produits sont dans les mains de tout le monde. Ceux qui admirent une érudition pédantesque, peuvent lire les préfaces & les remarques de madame Dacier, & son essai sur les causes de la décadence du goût. Ceux qui se laissent persuader par un brillant enthousiasme & par une ingénieuse déclamation, goûteront la préface poétique de l'Homère anglois de Pope. Ceux qui veulent peser le génie lui-même dans la balance de la Philosophie & de la Nature, consulteront les réflexions sur la critique par la Motte, & la dissertation sur l'Iliade par l'abbé Terrasson.

Pour nous, sans disputer à Homère le titre de génie par excellence, de pere de la Poésie & des dieux ; sans examiner s'il ne doit ses idées qu'à lui-même, ou s'il a pu les puiser dans les poètes nombreux qui l'ont précédé, comme Virgile a pris de Pisandre & d'Apollonius l'aventure de Sinon, le sac de Troie, & les amours de Didon & d'Enée ; enfin sans nous attacher à des personnalités inutiles, même à l'égard des vivans, & à plus forte raison à l'égard des morts, nous attribuerons, si l'on veut, tous les défauts d'Homère à son siècle, & toutes ses beautés à lui seul : mais après cette distinction nous croyons pouvoir partir de ce principe ; qu'il n'est pas plus raisonnable de donner pour modele en Poésie le plus ancien poème connu, qu'il ne le seroit de donner pour modele en Horlogerie la premiere machine à roïage & à ressort, quelque mérite qu'on doive attribuer aux inventeurs de l'un & de l'autre. D'après ce principe, nous nous proposons de rechercher dans la nature même de l'épopée, ce que les regles qu'on lui a prescrites ont d'es-

sentiel ou d'arbitraire. Les unes regardent le choix du sujet, les autres la composition.

Du choix du sujet. Le P. le Bossu veut que le sujet du poème épique soit une vérité morale, présentée sous le voile de l'allégorie ; enforte qu'on n'invente la fable qu'après avoir choisi la moralité, & qu'on ne choisisse les personnages qu'après avoir inventé la fable : cette idée creuse, présentée comme une regle générale, ne mérite pas même d'être combattue.

L'abbé Terrasson veut que sans avoir égard à la moralité, on prenne pour sujet de l'épopée l'exécution d'un grand dessein, & en conséquence il condamne le sujet de l'Iliade, qu'il appelle une *inaction*. Mais la colere d'Achille ne produit-elle pas son effet, & l'effet le plus terrible, par l'inaction même de ce héros ? Ce n'est pas la premiere fois qu'on a confondu, en Poésie, l'action avec le mouvement. Voy. TRAGÉDIE.

Il n'y a point de regle exclusive sur le choix du sujet. Un voyage, une conquête, une guerre civile, un devoir, un projet, une passion, rien de tout cela ne se ressemble, & tous ces sujets ont produit de beaux poèmes : pourquoi ? parce qu'ils réunissent les deux grands points qu'exige Horace ; l'importance & l'intérêt, l'agrément & l'utilité.

L'action d'un poème est *une*, lorsque du commencement à la fin, de l'entreprise à l'événement, c'est toujours la même cause qui tend au même effet. La colere d'Achille fatale aux Grecs, Itaque délivrée par le retour d'Ulysse, l'établissement des Troyens dans l'Aufonie, la liberté romaine défendue par Pompée & succombant avec lui, toutes ces actions ont le caractère d'unité qui convient à l'épopée ; & si les Poètes l'ont altéré dans la composition, c'est le vice de l'art, non du sujet.

Ces exemples ont fait regarder l'unité d'action comme une regle invariable ; cependant on a pris quelquefois pour sujet d'un poème épique tout le cours de la vie d'un homme, comme dans l'Achilleïde, l'Heracléïde, la Théséïde, &c.

M. de la Motte prétend même que l'unité de personnage suffit à l'épopée, par la raison, dit-il, qu'elle suffit à l'intérêt : mais c'est-là ce qui reste à examiner. Voyez INTÉRÊT.

Quoi qu'il en soit, l'unité de l'action n'en détermine ni la durée ni l'étendue. Ceux qui ont voulu lui prescrire un tems, n'ont pas fait attention qu'on peut franchir des années en un seul vers, & que les événemens de quelques jours peuvent remplir un long poème. Quant au nombre des incidens, on peut les multiplier sans crainte ; ils formeront un tout régulier, pourvu qu'ils naissent les uns des autres, & qu'ils s'enchaînent mutuellement. Ainsi quoiqu'Homère pour éviter la confusion, n'ait pris pour sujet de l'Iliade que l'incident de la colere d'Achille, l'enlèvement d'Helene vengé par la ruine de Troie n'en seroit pas moins une action unique, & telle que l'admet l'épopée dans sa plus grande simplicité.

Une action vaste a l'avantage de la fécondité, d'où résulte celui du choix : elle laisse à l'homme de goût & de génie la liberté de reculer dans l'enfoncement du tableau ce qui n'a rien d'intéressant, & de présenter sur les premiers plans les objets capables d'ébranler l'ame. Si Homère avoit embrassé dans l'Iliade l'enlèvement d'Helene vengé par la ruine de Troie, il n'auroit eu ni le loisir ni la pensée de décrire des tapis, des casques, des boucliers, &c. Achille dans la cour de Déidamie, Philoctete à Lemnos, & tant d'autres incidens pleins de noblesse & d'intérêts, parties essentielles de son action, l'auroient suffisamment remplie ; peut-être même n'auroit-il pas trouvé place pour ses dieux, & il y auroit perdu peu de chose.

Le poème épique n'est pas borné comme la tragé-

die aux unités de lieu & de tems : il a sur elle le même avantage que la Poésie sur la Peinture. La tragédie n'est qu'un tableau ; l'épopée est une suite de tableaux qui peuvent se multiplier sans se confondre. Aristote veut avec raison que la mémoire les embrasse ; ce n'est pas mettre le génie à l'étroit que de lui permettre de s'étendre aussi loin que la mémoire.

Soit que l'épopée se renferme dans une seule action comme la tragédie , soit qu'elle embrasse une suite d'actions comme nos romans , elle exige une conclusion qui ne laisse rien à désirer ; mais le poète dans cette partie a deux excès à éviter ; savoir , de trop étendre , ou de ne pas assez développer le dénouement. Voyez DÉNOUEMENT.

L'action de l'épopée doit être mémorable & intéressante , c'est-à-dire digne d'être présentée aux hommes comme un objet d'admiration , de terreur , ou de pitié : ceci demande quelque détail.

Un poète qui choisit pour sujet une action dont l'importance n'est fondée que sur des opinions particulières à certains peuples , se condamne par son choix à n'intéresser que ces peuples , & à voir tomber avec leurs opinions toute la grandeur de son sujet. Celui de l'Énéide , tel que Virgile pouvoit le présenter , étoit beau pour tous les hommes ; mais dans le point de vue sous lequel le poète l'a envisagé , il est bien éloigné de cette beauté universelle ; aussi le sujet de l'Odyssée comme l'a saisi Homère (abstraction faite des détails) , est bien supérieur à celui de l'Énéide. Les devoirs de roi , de père , & d'époux appellent Ulysse à Itaque ; la superstition seule appelle Énée en Italie. Qu'un héros échappé à la ruine de sa patrie avec un petit nombre de ses concitoyens , surmonte tous les obstacles pour aller donner une patrie nouvelle à ses malheureux compagnons , rien de plus intéressant ni de plus noble. Mais que par un caprice du destin il lui soit ordonné d'aller s'établir dans tel coin de la terre plutôt que dans tel autre ; de trahir une reine qui s'est livrée à lui , & qui l'a comblé de biens , pour aller enlever à un jeune prince une femme qui lui est promise ; voilà ce qui a pu intéresser les dévots de la cour d'Auguste , & flater un peuple enivré de sa fabuleuse origine , mais ce qui ne peut nous paroître que ridicule ou revoltant. Pour justifier Énée , on ne cesse de dire qu'il étoit pieux ; c'est en quoi nous le trouvons puiffanime : la piété envers des dieux injustes ne peut être reçue que comme une fiction puérile , ou comme une vérité méprisable. Ainsi ce que l'action de l'Énéide a de grand est pris dans la nature , ce qu'elle a de petit est pris dans le préjugé.

L'action de l'épopée doit donc avoir une grandeur & une importance universelles , c'est-à-dire indépendantes de tout intérêt , de tout système , de tout préjugé national , & fondée sur les sentimens & les lumières invariables de la nature. *Quidquid delirant reges plebsuntur achivi* , est une leçon intéressante pour tous les peuples & pour tous les rois ; c'est l'abrégé de l'Iliade. Cette leçon à donner au monde , est le seul objet qu'ait pu se proposer Homère ; car prétendre que l'Iliade soit l'éloge d'Achille , c'est vouloir que le paradis perdu soit l'éloge de satan. Un panégyriste peint les hommes comme ils doivent être ; Homère les peint comme ils étoient. Achille & la plupart de ses héros ont plus de vices que de vertus , & l'Iliade est plutôt la satire que l'apologie de la Grèce.

Lucain est sur-tout recommandable par la hardiesse avec laquelle il a choisi & traité son sujet aux yeux des Romains devenus esclaves , & dans la cour de leur tyran.

*Proxima quid soboles , aut quid meruere nepotes
In regnum nasci ? Pavidè num gessimus arma ?
Teximus an jugulos ? Alieni pœna timoris
In nostrâ cervice sedet*

Ce génie audacieux avoit senti qu'il étoit naturel à tous les hommes d'aimer la liberté , de détester qui l'opprime , d'admirer qui la défend : il a écrit pour tous les siècles ; & sans l'éloge de Néron dont il a souillé son poème , on le croiroit d'un ami de Caton.

La grandeur & l'importance de l'action de l'épopée dépendent de l'importance & de la grandeur de l'exemple qu'elle contient : exemple d'une passion pernicieuse à l'humanité ; sujet de l'Iliade : exemple d'une vertu constante dans ses projets , ferme dans les revers , & fidelle à elle-même ; sujet de l'Odyssée , &c. Dans les exemples vertueux , les principes , les moyens , la fin , tout doit être noble & digne ; la vertu n'admet rien de bas. Dans les exemples vicieux , un mélange de force & de foiblesse , loin de dégrader le tableau , ne fait que le rendre plus naturel & plus frappant. Que d'un intérêt puiffant naissent des divisions cruelles ; on a dû s'y attendre , & l'exemple est infructueux. Mais que l'infidélité d'une femme & l'imprudence d'un jeune insensé dépeuplent la Grèce & embrasent la Phrygie , cet incendie allumé par une étincelle inspire une crainte salutaire ; l'exemple instruit en étonnant.

Quoique la vertu heureuse soit un exemple encourageant pour les hommes , il ne s'ensuit pas que la vertu infortunée soit un exemple dangereux : qu'on la présente telle qu'elle est dans le malheur , sa situation ne découragera point ceux qui l'aiment. Caton n'étoit pas heureux après la défaite de Pompée ; & qui n'envieroit le sort de Caton tel que nous le peint Sénèque , *inter ruinas publicas erectum* ?

L'action de l'épopée semble quelquefois tirer son importance de la qualité des personnages : il est certain que la querelle d'Agamemnon avec Achille , n'auroit rien de grand si elle se passoit entre deux soldats ; pourquoi ? parce que les suites n'en seroient pas les mêmes. Mais qu'un plébéien comme Marius , qu'un homme privé comme Cromwel , Fernand-Cortès , &c. entreprennent , exécutent de grandes choses , soit pour le bonheur , soit pour le malheur de l'humanité , son action aura toute l'importance qu'exige la dignité de l'épopée. On a dit : *il n'est pas besoin que l'action de l'épopée soit grande en elle-même , pourvu que les personnages soient d'un rang élevé ; & nous disons : il n'est pas besoin que les personnages soient d'un rang élevé , pourvu que l'action soit grande en elle-même.*

Il semble que l'intérêt de l'épopée doive être un intérêt public , l'action en auroit sans doute plus de grandeur , d'importance , & d'utilité ; toutefois on ne peut en faire une règle. Un fils dont le père gémiroit dans les fers , & qui tenteroit pour le délivrer tout ce que la nature & la vertu , la valeur & la piété peuvent entreprendre de courageux & de pénible ; ce fils , de quelque condition qu'on le supposât , seroit un héros digne de l'épopée , & son action mériteroit un Voltaire ou un Fenelon. On éprouve même qu'un intérêt particulier est plus sensible qu'un intérêt public , & la raison en est prise dans la nature (voyez INTÉRÊT). Cependant comme le poème épique est sur-tout l'école des maîtres du monde , ce sont les intérêts qu'ils ont en main qu'il doit leur apprendre à respecter. Or ces intérêts ne sont pas ceux de tel ou de tel homme , mais ceux de l'humanité en général , le plus grand & le plus digne objet du plus noble de tous les poèmes.

Nous n'avons considéré jusqu'ici le sujet de l'épopée qu'en lui-même ; mais quelle qu'en soit la beauté naturelle , ce n'est encore qu'un marbre informe que le ciseau doit animer.

De la composition. La composition de l'épopée embrasse trois points principaux , le plan , les caractères , & le style. On distingue dans le plan l'exposition , le nœud , & le dénouement : dans les caractères

res, les passions & la morale : dans le style, la force, la précision, & l'élégance, l'harmonie & le coloris.

Du plan. L'exposition a trois parties, le début, l'invocation, & l'avant-scène.

Le début n'est que le titre du poème plus développé, il doit être noble & simple.

L'invocation n'est une partie essentielle de l'épopée, qu'en supposant que le poète ait à révéler des secrets inconnus aux hommes. Lucain qui ne devoit être que trop instruit des malheurs de sa patrie, au lieu d'invoquer un dieu pour l'inspirer, se transporte tout-à-coup au tems où s'alluma la guerre civile. Il frémit, il s'écrie :

« Citoyens, arrêtez ; quelle est votre fureur !
 » L'habitant solitaire est errant dans vos villes ;
 » La main du laboureur manque à vos champs stériles.

Desuntque manus poscentibus arvis.

Ce mouvement est plein de chaleur ; une invocation eût été froide à sa place.

L'avant-scène est le développement de la situation des personnages au moment où commence le poème, & le tableau des intérêts opposés, dont la complication va former le nœud de l'intrigue.

Dans l'avant-scène, ou le poète suit l'ordre des événemens, & la fable se nomme *simple* ; ou il laisse derrière lui une partie de l'action pour se replier sur le passé, & la fable se nomme *implexe* : celle-ci a un grand avantage, non-seulement elle anime la narration, en introduisant un personnage plus intéressé & plus intéressant que le poète, comme Henri IV. Ulysse, Enée, &c. mais encore en prenant le sujet par le centre, elle fait refluer sur l'avant-scène l'intérêt de la situation présente des acteurs, par l'impatience où l'on est d'apprendre ce qui les y a conduits.

Toutefois de grands événemens, des tableaux variés, des situations pathétiques, ne laissent pas de former le tissu d'un beau poème, quoique présentés dans leur ordre naturel. Boileau traite de *maigres historiens*, les poètes qui suivent l'ordre des tems ; mais n'en déplaît à Boileau, l'exactitude ou les licences chronologiques sont très-indifférentes à la beauté de la Poésie ; c'est la chaleur de la narration, la force des peintures, l'intérêt de l'intrigue, le contraste des caractères, le combat des passions, la vérité & la noblesse des mœurs, qui sont l'ame de l'épopée, & qui feront du morceau d'histoire le plus exactement suivi, un poème épique admirable.

L'intrigue a été jusqu'ici la partie la plus négligée du poème épique, tandis que dans la tragédie elle s'est perfectionnée de plus en plus. On a osé se détacher de Sophocle & d'Euripide, mais on a craint d'abandonner les traces d'Homère : Virgile l'a imité, & l'on a imité Virgile.

Aristote a touché au principe le plus lumineux de l'épopée, lorsqu'il a dit que ce poème devoit être une *tragédie en récit*. Suivons ce principe dans ses conséquences.

Dans la tragédie tout concourt au nœud ou au dénouement : tout devoit donc y concourir dans l'épopée. Dans la tragédie, un incident naît d'un incident, une situation en produit une autre : dans le poème épique les incidens & les situations devoient donc s'enchaîner de même. Dans la tragédie l'intérêt croît d'acte en acte, & le péril devient plus pressant : le péril & l'intérêt devoient donc avoir les mêmes progrès dans l'épopée. Enfin le pathétique est l'ame de la tragédie : il devoit donc être l'ame de l'épopée, & prendre sa source dans les divers caractères & les intérêts opposés. Qu'on examine après cela quel est le plan des poèmes anciens. L'Iliade a deux especes de nœuds ; la division des dieux, qui est froide & choquante ; & celle des chefs, qui ne fait qu'une situation. La colere d'Achille prolonge

Tome V.

ce tissu de périls & de combats qui forment l'action de l'Iliade ; mais cette colere, toute fatale qu'elle est, ne se manifeste que par l'absence d'Achille, & les passions n'agissent sur nous que par leurs développemens. L'amour & la douleur d'Andromaque ne produisent qu'un intérêt momentané, presque tout le reste du poème se passe en assauts & en batailles ; tableaux qui ne frappent guère que l'imagination, & dont l'intérêt ne va jamais jusqu'à l'ame.

Le plan de l'Odyssée & celui de l'Énéide sont plus variés ; mais comment les situations y sont-elles amenées ? un coup de vent fait un épisode ; & les aventures d'Ulysse & d'Enée ressemblent aussi peu à l'intrigue d'une tragédie, que le voyage d'Anson.

S'il restoit encore des Daciens, ils ne manqueroient pas de dire qu'on risque tout à s'écarter de la route qu'Homère a tracée, & que Virgile a suivie ; qu'il en est de la Poésie comme de la Médecine, & ils nous citeroient Hippocrate pour prouver qu'il est dangereux d'innover dans l'épopée. Mais pourquoi ne feroit-on pas à l'égard d'Homère & de Virgile, ce qu'on a fait à l'égard de Sophocle & d'Euripide ? on a distingué leurs beautés de leurs défauts ; on a pris l'art où ils l'ont laissé ; on a essayé de faire toujours comme ils avoient fait quelquefois, & c'est sur-tout dans la partie de l'intrigue que Corneille & Racine se sont élevés au-dessus d'eux. Supposons que tout le poème de l'Énéide fût tissu comme le quatrième livre ; que les incidens naissant les uns des autres, pussent produire & entretenir jusqu'à la fin cette variété de sentimens & d'images, ce mélange d'épique & de dramatique, cette alternative pressante d'inquiétude & de surprise, de terreur & de pitié ; l'Énéide ne feroit-elle pas supérieure à ce qu'elle est ?

L'épopée, pour remplir l'idée d'Aristote, devoit donc être une tragédie composée d'un nombre de scènes indéterminé, dont les intervalles seroient occupés par le poète : tel est ce principe dans la spéculation, c'est au génie seul à juger s'il est praticable.

La tragédie dès son origine a eu trois parties, la scène, le récit, & le chœur ; & de-là trois sortes de rôles, les acteurs, les confidens, & les témoins. Dans l'épopée, le premier de ces rôles est celui des héros, le poète est chargé des deux autres. *Pleurez*, dit Horace, *si vous voulez que je pleure*. Qu'un poète raconte sans s'émouvoir des choses terribles ou touchantes, on l'écoute sans être ému, on voit qu'il récite des fables ; mais qu'il tremble, qu'il gémissé, qu'il verse des larmes, ce n'est plus un poète, c'est un spectateur attendri, dont la situation nous pénètre. Le chœur fait partie des mœurs de la tragédie ancienne ; les réflexions & les sentimens du poète font partie des mœurs de l'épopée :

Ille bonis faveatque, & consilietur amicis,

Et regat iratos, & amet peccare timentes. Horat.

Tel est l'emploi qu'Horace attribue au chœur, & tel est le rôle que fait Lucain dans tout le cours de son poème. Qu'on ne dédaigne pas l'exemple de ce poète. Ceux qui n'ont lû que Boileau méprisent Lucain ; mais ceux qui lisent Lucain, font bien peu de cas du jugement que Boileau en a porté. On reproche avec raison à Lucain d'avoir donné dans la déclamation ; mais combien il est éloquent lorsqu'il n'est pas déclamateur ! combien les mouvemens qu'excite en lui-même ce qu'il raconte, communiquent à ses récits de chaleur & de véhémence !

César, après s'être emparé de Rome sans aucun obstacle, veut piller les trésors du temple de Saturne, & un citoyen s'y oppose. *L'avarice*, dit le poète, *est donc le seul sentiment qui brave le fer & la mort ?*

*Les lois n'ont plus d'appui contre leur oppresseur,
 Et le plus vil des biens, l'or trouve un défenseur !*

M M m m m ij

Les deux armées sont en présence, les soldats de César & de Pompée se reconnoissent : ils franchissent le fossé qui les sépare ; ils se mêlent, ils s'attendent, ils s'embrassent. Le poète saisit ce moment pour reprocher à ceux de César leur coupable obéissance :

*Lâches, pourquoi gémir ? pourquoi verser des larmes ?
Qui vous force à porter ces parricides armes ?
Vous craignez un tyran dont vous êtes l'appui !
Soyez sourds au signal qui vous rappelle à lui.
Seul avec ses drapeaux, César n'est plus qu'un homme ;
Vous l'allez voir l'ami de Pompée & de Rome.*

César au milieu d'une nuit orageuse, frappe à la porte d'un pêcheur. Celui-ci demande : *Quel est ce malheureux échappé du naufrage ?* Le poète ajoute :

*Il est sans crainte ; il sait qu'une cabane vile
Ne peut être un appas pour la guerre civile.
César frappe à la porte, il n'en est point troublé.
Quel rempart ou quel temple à ce bruit n'eût tremblé ?
Tranquille pauvreté ! &c.*

Pompée offre aux dieux un sacrifice ; le poète s'adresse à César :

*Toi, quels dieux des forfaits, & quelles Eumenides
Implores-tu, César, pour tant de parricides ?*

Sur le point de décrire la bataille de Pharsale, saisi d'horreur il s'écrie :

*O Rome ! où sont tes dieux ? Les siècles enchaînés,
Par l'aveugle hasard sont sans doute entraînés.
S'il est un Jupiter, s'il porte le tonnerre,
Peut-il voir les forfaits qui vont souiller la terre ?
A foudroyer les monts sa main va s'occuper,
Et laisse à Cassius cette tête à frapper.
Il refusa le jour au festin de Thieste,
Et répand sur Pharsale une clarté funeste ;
Pharsale où les parens, ardens à s'égorger,
Freres, peres, enfans, dans leur sang vont nager.*

C'en est assez pour indiquer le mélange de dramatique & d'épique que le poète peut employer, même dans sa narration directe ; & le moyen de rapprocher l'épopée de la tragédie, dans la partie qui les distingue le plus.

Mais, dira-t-on, si le rôle du chœur rempli par le poète, étoit une beauté dans l'épopée, pourquoi Lucain feroit-il le seul des poètes anciens qui s'y feroit livré ? Pourquoi ? parce qu'il est le seul que le sujet de son poème ait intéressé vivement. Il étoit romain, il voyoit encore les traces sanglantes de la guerre civile : ce n'est ni l'art ni la réflexion qui lui a fait prendre le ton dramatique, c'est son ame, c'est la nature elle-même ; & le seul moyen de l'imiter dans cette partie, c'est de se pénétrer comme lui.

La scène est la même dans la tragédie & dans l'épopée, pour le style, le dialogue & les mœurs ; ainsi pour savoir si la dispute d'Achille avec Agamemnon, l'entretien d'Ajax avec Idoménée, &c. sont tels qu'ils doivent être dans l'Iliade, on n'a qu'à les supposer au théâtre. Voyez TRAGÉDIE.

Cependant comme l'action de l'épopée est moins ferrée & moins rapide que celle de la tragédie, la scène y peut avoir plus d'étendue & moins de chaleur. C'est-là que seroient merveilleusement placées ces belles conférences politiques dont les tragédies de Corneille abondent ; mais dans sa tranquillité même la scène épique doit être intéressante : rien d'oïsf, rien de superflu. Encore est-ce peu que chaque scène ait son intérêt particulier, il faut qu'elle concoure à l'intérêt général de l'action ; que ce qui la suit en dépende, & qu'elle dépende de ce qui la précède. A ces conditions on ne peut trop multiplier les morceaux dramatiques dans l'épopée ; ils y répandent la chaleur & la vie. Qu'on se rappelle les adieux d'Hector & d'Andromaque, Priam aux piés

d'Achille dans l'Iliade ; les amours de Didon, Euryale & Nisus, les regrets d'Evandre dans l'Énéide ; Armide & Clorinde dans le Tasse ; le conseil infernal, Adam & Eve dans Milton, &c.

Qu'est-ce qui manque à la Henriade pour être le plus beau de tous les poèmes connus ? Quelle sagesse dans la composition ! quelle noblesse dans le dessein ! quels contrastes ! quel coloris ! quelle ordonnance ! quel poème enfin que la Henriade, si le poète eût connu toutes ses forces lorsqu'il en a formé le plan ; s'il y eût déployé la partie dominante de son talent & de son génie, le pathétique de Mérope & d'Alzire, l'art de l'intrigue & des situations ! En général, si la plupart des poèmes manquent d'intérêt, c'est parce qu'il y a trop de récits & trop peu de scènes.

Les poèmes où, par la disposition de la fable, les personnages se succèdent comme les incidens, & disparaissent pour ne plus revenir ; ces poèmes qu'on peut appeler *épisodiques*, ne sont pas susceptibles d'intrigue : nous ne prétendons pas en condamner l'ordonnance, nous disons seulement que ce ne sont pas des tragédies en récit. Cette définition ne convient qu'aux poèmes dans lesquels des personnages permanens, annoncés dès l'exposition, peuvent occuper alternativement la scène, & par des combats de passion & d'intérêt, noier & soutenir l'action. Telle étoit la forme de l'Iliade & de la Pharsale, si les poètes avoient eu l'art ou le dessein d'en profiter.

L'Iliade a été plus que suffisamment analysée par les critiques de ces derniers tems ; mais prenons la Pharsale pour exemple de la négligence du poète dans la contexture de l'intrigue. D'où vient qu'avec le plus beau sujet & le plus beau génie, Lucain n'a pas fait un beau poème ? Est-ce pour avoir observé l'ordre des tems & l'exactitude des faits ? nous avons prévenu cette critique. Est-ce pour n'avoir pas employé le merveilleux ? nous verrons dans la suite combien l'entremise des dieux est peu essentielle à l'épopée. Est-ce pour avoir manqué de peindre en poète, ou les personnages ou les tableaux que lui présentait son action ? les caractères de Pompée & de César, de Brutus & de Caton, de Marcie & de Cornélie, d'Affranus, de Vultéius, & de Scéva, sont saisis & dessinés avec une noblesse & une vigueur dont nous connoissons peu d'exemples. Le deuil de Rome à l'approche de César (*erravit sine voce dolor*), les proscriptions de Sylla, la forêt de Marseille & le combat sur mer, l'inondation du camp de César, la réunion des deux armées, le camp de Pompée consumé par la soif, la mort de Vultéius & des siens, la tempête que César effuie, l'assaut soutenu par Scéva, le charme de la Thessalienne ; tous ces tableaux, & une infinité d'autres répandus dans ce poème, ne sont peints quelquefois qu'avec trop de force, de hardiesse & de chaleur. Les discours répondent à la beauté des peintures ; & si dans l'un & l'autre genre Lucain passe quelquefois les bornes du grand & du vrai, ce n'est qu'après y avoir atteint ; & pour vouloir renchérir sur lui-même, le plus souvent le dernier vers est empoulé, & le précédent est sublime. Qu'on retranche de la Pharsale les hyperboles & les longueurs, défauts d'une imagination vive & féconde, correction qui n'exige qu'un trait de plume, il restera des beautés dignes des plus grands maîtres, & que l'auteur des Horaces, de Cinna, de la mort de Pompée, ne trouvoit pas au-dessous de lui. Cependant avec tant de beautés la Pharsale n'est que l'ébauche d'un beau poème, non-seulement par le style, qui en est inculte & raboteux, non-seulement par le défaut de variété dans les couleurs des tableaux, vice du sujet plutôt que du poète, mais sur-tout par le manque d'ordonnance & d'ensemble dans la partie dramatique. L'entretien

de Caton avec Brutus, le mariage de Caton & de Marcie, les adieux de Cornélie & de Pompée, la capitulation d'Affranus avec César, l'entrevue de Pompée & de Cornélie après la bataille; toutes ces scènes, à quelques longueurs près, sont si intéressantes & si nobles! Pourquoi ne les avoir pas multipliées? Pourquoi Caton, cet homme divin, si dignement annoncé au second livre, ne reparoit-il plus? pourquoi ne voit-on pas Brutus en scène avec César? pourquoi Cornélie est-elle oubliée à Lesbos? pourquoi Marcie ne va-t-elle pas l'y joindre, & Caton l'y retrouver en même tems que Pompée? Quelle entrevue! quels sentimens! quels adieux! Le beau contraste de caractères vertueux, si le poète les eût rapprochés! Ce n'est point à nous à tracer un tel plan, nous en sentons les difficultés; mais nous écrivons ici pour les hommes de génie.

Des caractères. Nous ne nous étendrons point sur les caractères, dans le dessein de traiter en son lieu cette partie du poème dramatique (*voyez TRAGÉDIE*); mais nous placerons ici quelques observations particulières aux personnages de l'épopée.

Rien n'est plus inutile, à notre avis, que le mélange des êtres surnaturels avec les hommes: tout ce que le poète peut se promettre, c'est de faire de grands hommes de ses dieux, *en les habillant de nos pièces*, suivant l'expression de Montagne. Et ne vaut-il pas mieux employer les efforts de la poésie à rapprocher les hommes des dieux, qu'à rapprocher les dieux des hommes? *Humana ad deos transfulerunt*, dit Cicéron en parlant des Philosophes mythologiques, *divina mallem ad nos*.

Ce que j'y vois de plus certain, dit Pope au sujet des dieux d'Homère, c'est qu'ayant à parler de la divinité sans la connoître, il en a pris une image dans l'homme: il contempla dans une onde inconstante & fangeuse l'astre qu'il y voyoit réfléchi.

On peut nous opposer que l'imagination ne raisonne point; que le merveilleux l'enivre; qu'il emporte l'âme hors d'elle-même, sans lui donner le tems de se replier sur les idées qui détruiroient l'illusion: tout cela est vrai, & c'est ce qui nous empêche de bannir le merveilleux de l'épopée; c'est ce qui nous a engagé à l'admettre même dans la tragédie. *Voyez DÉNOUEMENT*. Mais dans l'un & l'autre de ces poèmes il est encore moins raisonnable de l'exiger que de l'interdire. *Voyez MERVEILLEUX*.

Cependant comment suppléer aux personnages surnaturels dans l'épopée? Par les vertus & les passions, non pas allégoriquement personnifiées (l'allégorie anime le physique & refroidit le moral), mais rendues sensibles par leurs effets, comme elles le sont dans la nature, & comme la tragédie les présente. L'épopée n'exige donc pour personnages que des hommes, & les mêmes hommes que la tragédie; avec cette différence, que celle-ci demande plus d'unité dans les caractères, comme étant renfermée dans un moindre espace de tems.

Il n'est point de caractère simple. *L'homme*, dit Charon, *est un sujet merveilleusement divers & ondoyant*: cependant comme la tragédie n'est qu'un moment de la vie d'un homme, que dans ce moment même il est violemment agité d'un intérêt principal & d'une passion dominante, il doit, dans ce court espace, suivre une même impulsion, & n'essuyer que le flux & le reflux naturel à la passion qui le domine; au lieu que l'action du poème épique étant étendue à un plus long espace de tems, la passion a ses relâches, & l'intérêt ses diversions: c'est un champ libre & vaste pour l'inconstance & l'instabilité, qui est le plus commun & apparent vice de la nature humaine. (Charon). La sagesse & la vertu seules sont au-dessus des révolutions; & c'est un genre de merveilleux qu'il est bon de réserver pour elles.

Ainsi quoique chacun des personnages employés dans l'épopée doive avoir un fond de caractère & d'intérêt déterminé, les orages qui s'y élèvent ne laissent pas quelquefois d'en troubler la surface & d'en dérober le fond. Mais il faut observer aussi qu'on ne change jamais sans cause d'inclination, de sentiment ou de dessein; ces changemens ne s'opèrent, s'il est permis de le dire, qu'au moyen des contrepoids: tout l'art consiste à charger à propos la balance; & ce genre de mécanisme exige une connoissance profonde de la nature. *Voyez* dans Britannicus avec quel art les contrepoids sont ménagés dans les scènes de Burrhus avec Néron, de Néron avec Narcisse; & au contraire prenons le dernier livre de l'Iliade. Achille a porté la vengeance de Patrocle jusqu'à la barbarie: Priam vient se jeter à ses pieds pour lui demander le corps de son fils: Achille s'émeut, se laisse fléchir; & jusque-là cette scène est sublime. Achille invite Priam à prendre du repos. « Fils de Jupiter (lui répond le divin Priam) ne me forcez point à m'asseoir, pendant que mon cher Hector est étendu sur la terre sans sépulture ». Quoi de plus pathétique & de moins offensant que cette réponse! Qui croiroit que c'est à ces mots qu'Achille redevient furieux? Il s'apaise de nouveau; il fait laisser sur le chariot de Priam une tunique & deux voiles pour envelopper le corps, avant de le rendre à ce père affligé: il le prend entre ses bras, le met sur un lit, & place ce lit sur le chariot. Alors il se met à jeter de grands cris; & s'adressant à Patrocle, « mon cher Patrocle, s'écrie-t-il, ne sois pas irrité contre moi ». Ce retour est encore admirable; mais achevons. « Mon cher Patrocle, ne sois pas irrité contre moi, si on te porte jusque dans les enfers la nouvelle que j'ai rendu le corps d'Hector à son père; car (on s'attend qu'il va dire, *je n'ai pu résister aux larmes de ce père infortuné*; mais non.) car il m'a apporté une rançon digne de moi ». Ces disparates prouvent que jamais on n'a moins connu l'héroïsme que dans les tems appelés héroïques.

Du style. Nous supposons dans le lecteur une idée juste des qualités du style en général: il peut consulter les articles STYLE, ÉLÉGANCE, PRÉCISION, &c. Appliquons en peu de mots au style de l'épopée celles de ces qualités qui lui conviennent: les premières sont la force, la précision, & l'élégance. La force & la précision sont inséparables; mais c'est avec l'élégance qu'il est difficile de les concilier. Parmi les auteurs qui en écrivant se livrent à leur génie, ceux qui pensent le plus ne sont pas ceux qui écrivent le mieux; leurs idées, qui se pressent & se foulent dans leur impétuosité, sont que leurs expressions se serrent & se froissent: au contraire, ceux dont les idées moins tumultueuses se succèdent & s'arrangent à leur aise, conservent dans leur style cette liante facilité; leur imagination donne à leur plume le loisir d'être élégante. Du nombre des premiers sont Sénèque, Tacite & Lucain, Corneille, Pascal & Bossuet; du nombre des seconds, Cicéron, Tite-Live & Virgile, Racine, Molière & Fléchier.

Un ouvrage plus élégant & moins pensé a communément plus de succès qu'un ouvrage plus pensé & moins élégant: la lecture du premier est agréable & facile; la lecture du second est utile, mais fatigante: celui-ci est une mine d'or; celui-là une feuille légère, mais artistement travaillée: on l'admire, on en jouit; & qui va fouiller dans les mines? Ceux même qui s'y enrichissent se gardent bien de les faire connoître. Combien d'auteurs célèbres doivent leur fortune à d'obscurs écrivains qu'ils n'ont jamais daigné nommer? On a dit qu'une pensée appartenoit à celui qui la rendoit le mieux: cela ressemble au droit du plus fort. Dans le fait, il est du moins vrai que l'homme de génie est souvent comme le ver

à soie qui file pour l'ouvrier : *Sic vos, non vobis.*...

Mais le soin qu'on prend de polir le style ne peut-il pas refroidir l'imagination & ralentir la pensée ? Non, lorsque le poète se hâte d'abord de répandre ses idées dans toute leur rapidité, & ne donne à la correction que les intervalles du génie. Dans ce premier jet, l'expression se fond avec la pensée, & ne faisant plus qu'un même corps avec elle, ne laisse à la réflexion que des traits à rechercher & des contours à arrondir. Rien n'est plus vif ni plus élégant que les scènes passionnées de Racine ; c'est ainsi qu'il les a travaillées ; c'est ainsi sans doute qu'avoit commencé celui qui est mort à vingt-sept ans, & nous a laissé la *Pharsale*.

L'harmonie & le coloris distinguent sur-tout le style de l'épopée. Il y a deux sortes d'harmonie dans le style, l'harmonie contrainte, & l'harmonie libre : l'harmonie contrainte, qui est celle des vers, résulte d'une division symétrique & d'une mesure régulière dans les sons. Bornons-nous au vers héroïque, le seul qui ait rapport à ce que nous voulons prouver.

On sait que l'examètre des anciens étoit composé de six mesures à quatre tems : c'est d'après ce modèle que supposant longues ou de deux tems toutes les syllabes de notre langue, on en a donné douze à notre vers alexandrin. Mais comme notre langue, quoique moins dactylique que le grec & le latin, ne laisse pas d'être mêlée de longues & de breves, & que le choix en est arbitraire dans les vers, il arrive qu'un vers a deux, trois, quatre, & jusqu'à huit tems de plus qu'un autre vers de la même mesure en apparence.

Jē nē vēux qūe lā voir, sōupīrēr ēt mōūrīr.

Trāgāt ā pās tārdis ūn pēniblē sīllōn.

Ainsi le mélange des syllabes breves & longues détruit dans nos vers la régularité de la mesure : or point de vers harmonieux sans ce mélange ; d'où il suit que l'harmonie & la mesure sont incompatibles dans nos vers. Le choix des sons y est arbitraire : ce n'est donc pas encore ce choix qui rend nos vers préférables à la prose. Enfin la rime, qui peut causer un moment le plaisir de la surprise, ennuie & fatigue à la longue. Qu'est-ce donc qui peut nous attacher à une forme de vers qui n'a ni rythme ni mesure, & dont l'irrégulière symétrie prive la pensée, le sentiment & l'expression des grâces nobles de la liberté ?

La prose a son harmonie ; & celle-ci, que nous appellons *libre*, se forme, non de tel ou de tel mélange de sons régulièrement divisés, mais d'un mélange varié de syllabes faciles, pleines & sonores, tour-à-tour lentes & rapides, au gré de l'oreille, & dont les suspensions & les repos ne lui laissent rien à souhaiter. Là tous les nombres que l'oreille s'est choisis par prédilection, dactyle, spondée, iambe, &c. se succèdent & s'allient avec une variété qui l'enchant & ne la fatigue jamais : la mesure précipitée ou soutenue, interrompue ou remplie, suivant les mouvemens de l'ame, laisse au sentiment, d'intelligence avec l'oreille, choisir & marquer les divisions : c'est là que le trimètre, le tétramètre, le pentamètre trouvent naturellement leur place ; car c'est une affectation puérile que d'éviter dans la prose la mesure d'un vers harmonieux, si ce n'est peut-être celle du vers héroïque, dont le retour continu est trop familier à notre oreille, pour qu'elle ne soit pas étonnée de trouver ce vers isolé au milieu des divisions irrégulières de la prose. *V. ELOCUTION.*

Que l'harmonie imitative ait fait une des beautés des vers anciens, c'est ce qui n'est sensible pour nous que dans un très-petit nombre d'exemples ; quelquefois elle peint le physique :

Nec brachia longo

Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

quelquefois elle peint l'idée :

Magnum Jovis incrementum.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Mais rien n'est plus difficile ni plus rare que de donner à nos vers cette expression harmonique ; & si notre langue en est susceptible, ce n'est tout-au-plus que dans la prose, dont la liberté laisse au goût & à l'oreille du poète le choix des termes & des tours : c'est peut-être ce qui manque à la prose nombreuse, mais monotone, du *Télémaque*.

Cependant, s'il faut céder à l'habitude où nous sommes de voir des poèmes en vers, il y auroit un moyen d'en rompre la monotonie, & d'en rendre jusqu'à un certain point l'harmonie imitative : ce seroit d'y employer des vers de différente mesure ; non pas mêlés au hasard, comme dans nos poésies libres, mais appliqués aux différens genres auxquels leur cadence est le plus analogue. Par exemple, le vers de dix syllabes, comme le plus simple, aux morceaux pathétiques ; le vers de douze aux morceaux tranquilles & majestueux ; les vers de huit aux harangues véhémentes ; les vers de sept, de six & cinq aux peintures les plus vives & les plus fortes.

On trouve dans une épître de l'abbé de Chaulieu au chevalier de Bouillon, un exemple frappant de ce mélange de différentes mesures.

Tel qu'un rocher dont la tête

Egalant le mont Athos,

Voit à ses pieds la tempête

Troubler le calme des flots.

La mer autour brüit & gronde ;

Malgré ses émotions,

Sur son front élevé regne une paix profonde ;

Que tant d'agitations,

Et que les fureurs de l'onde

Respectent à l'égal du nid des Alcions.

Mais faudroit-il éviter le retour fatigant de la rime redoublée, croiser les vers, & varier les repos avec un art d'autant plus difficile, qu'il n'a point de règles.

Le coloris du style est une suite du coloris de l'imagination ; & comme il en est inséparable, nous avons crû devoir les réunir sous un même point de vue.

Le style de la tragédie est commun à toute la partie dramatique de l'épopée. Voyez TRAGÉDIE.

Mais la partie épique permet, exige même des peintures plus fréquentes & plus vives : ou ces peintures présentent l'objet sous ses propres traits, & on les appelle *descriptions* ; ou elles le présentent revêtu de couleurs étrangères, & on les appelle *images*.

Les descriptions exigent non-seulement une imagination vive, forte & étendue, pour saisir à-la-fois l'ensemble & les détails d'un tableau vaste, mais encore un goût délicat & sûr pour choisir & les tableaux, & les parties de chaque tableau qui sont dignes du poème héroïque. La chaleur des descriptions est la partie brillante & peut-être inimitable d'Homère ; c'est par-là qu'on a comparé son génie à l'effieu d'un char qui s'embrase par sa rapidité.... Ce feu, dit-on, n'a qu'à paroître dans les endroits où manque tout le reste, & fût-il environné d'absurdités, on ne le verra plus. (*Préf. de l'Homère Angl. de Pope.*) C'est par-là qu'Homère a fait tant de fanatiques parmi les savans, & tant d'enthousiastes parmi les hommes de génie : c'est par-là qu'on l'a regardé tantôt comme une source intarissable où s'abreuvoient les Poètes,

A quo ceu fonte perenni

Vatum pieriis ora rigantur aquis. Ovid.

tantôt comme l'avoit représenté le peintre Galathon, *cujus vomitum alii poetæ adstantes absorbent.* *Ælianus, l. XIII.*

Mais ce n'est point assez de bien peindre, il faut bien choisir ce qu'on peint : toute peinture vraie a sa beauté ; mais chaque beauté a sa place. Tout ce qui est bas, commun, incapable d'exciter la surprise, l'admiration, ou la curiosité d'un lecteur judicieux, est déplacé dans l'épopée.

Il faut, dit-on, des peintures simples & familières pour préparer l'imagination à se prêter au merveilleux ; oui sans doute : mais le simple & le familier ont leur intérêt & leur noblesse. Le repas d'Henri IV. chez le solitaire de Gerfai, n'est pas moins naturel que le repas d'Enée sur la côte d'Afrique : cependant l'un est intéressant, & l'autre ne l'est pas. Pourquoi ? Parce que l'un renferme les idées accessoires d'une vie tranquille & pure, & l'autre ne présente que l'idée toute nue d'un repas de voyageurs.

Les Poètes doivent supposer tous les détails qui n'ont rien d'intéressant, & auxquels la réflexion du lecteur peut suppléer sans effort : ils feroient d'autant moins excusables de puiser dans ces sources stériles, que la Philosophie leur en a ouvert de très-fécondes. Pope compare le génie d'Homère à un astre qui attire en son tourbillon tout ce qu'il trouve à la portée de ses mouvemens : & en effet Homère est de tous les Poètes celui qui a le plus enrichi la poésie des connoissances de son siècle. Mais s'il revenoit aujourd'hui avec ce feu divin, quelles couleurs, quelles images ne tireroit-il pas des grands effets de la nature, si savamment développés, des grands effets de l'industrie humaine, que l'expérience & l'intérêt ont porté si loin depuis trois mille ans ? La gravitation des corps, la végétation des plantes, l'instinct des animaux, les développemens du feu, l'action de l'air, &c. les mécaniques, l'astronomie, la navigation, &c. voilà des mines à-peine ouvertes, où le génie peut s'enrichir : c'est de-là qu'il peut tirer des peintures dignes de remplir les intervalles d'une action héroïque : encore doit-il être avare de l'espace qu'elles occupent, & ne perdre jamais de vûe un spectateur impatient, qui veut être délassé sans être refroidi, & dont la curiosité se rebute par une longue attente, sur-tout lorsqu'il s'aperçoit qu'on le distrait hors de propos. C'est ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si, par exemple, dans l'un des intervalles de l'action on employoit mille vers à ne décrire que des jeux (*Enéide, l. V.*). Le grand art de ménager les descriptions est donc de les présenter dans le cours de l'action principale, comme les passages les plus naturels, ou comme les moyens les plus simples. Art bien peu connu, ou bien négligé jusqu'à nous.

Il nous reste à examiner la partie des images ; mais comme elles sont communes à tous les genres de poésie, & que la théorie en exige un détail approfondi, nous croyons devoir en faire un article séparé. Voyez IMAGE.

Nous n'avons pu donner ici que le sommaire d'un long traité ; les exemples sur-tout, qui appuient & développent si bien les principes, n'ont pu trouver place dans les bornes d'un article : mais en parcourant les Poètes, un lecteur intelligent peut aisément y suppléer. D'ailleurs, comme nous l'avons dit dans l'article CRITIQUE, l'auteur qui, pour composer un poème, a besoin d'une longue étude des préceptes, peut s'en épargner le travail. Cet article est de M. MARMONTEL.

EPOQUE, s. f. (*Logiq.*) suspension de jugement ; c'est l'état de l'esprit par lequel nous n'établissons rien, n'affirmant & ne niant quoi que ce soit. Les philosophes sceptiques ayant pour principe, que toute raison peut être contredite par une raison opposée &

d'un poids égal ; ne fortoient jamais des bornes de l'époque, & ne recevoient aucun dogme. Pour arriver à cette époque, ils employoient dix moyens principaux, que je vais détailler d'après Sextus Empiricus, *livre I. des hypotyposes, ou institutions pyrrhoniennes.*

Le premier est tiré de la diversité des animaux. Voici un précis des exemples & des raisonnemens, sur lesquels Sextus appuie ce premier moyen. Il est aisé, dit-il, de remarquer qu'il y a une grande diversité dans les perceptions & dans les sensations des animaux, si l'on considère leur origine différente & la diverse constitution de leur corps. A l'égard de leur origine, on voit qu'entre les animaux, les uns naissent par la voie ordinaire de la génération, & les autres sans l'union du mâle & de la femelle. Ici Sextus s'étend sur ces prétendues générations spontanées, que la saine physique a entièrement bannies. Quant à ceux qui viennent par l'accouplement des sexes, continue-t-il, les uns viennent d'animaux de même espèce, ce qui est le plus ordinaire ; d'autres naissent d'animaux de différente espèce, comme les mulets : les uns naissent vivans des animaux ; d'autres sortent d'un œuf, comme les oiseaux ; d'autres sont mal formés, comme les ours. Ainsi il ne faut pas douter que les diversités & les différences qui se trouvent dans les générations, ne produisent de grandes antipathies parmi les animaux, qui sans contredit tirent de ces diverses origines des tempéramens tout-à-fait différens, & une grande discordance & contrariété les uns à l'égard des autres. Le philosophe sceptique entasse des exemples, qui justifient ce qu'il a avancé ; d'où il conclut ainsi : si les mêmes choses paroissent différentes à cause de la diversité des animaux, il est vrai que nous pourrions bien dire d'un objet quel il nous paroît ; mais nous nous en tiendrons à l'époque, nous demeurerons en suspens, nous ne déciderons rien, s'il s'agit de dire quel il est véritablement & naturellement. Car enfin nous ne pouvons pas juger entre nos perceptions & celles des autres animaux, lesquelles sont conformes à la nature des choses ; & la raison de cela, c'est que nous sommes des parties discordantes & intéressées dans ce procès, & que nous ne pouvons pas être juges dans notre propre cause.

Le second, de la différence des hommes. Quand nous accorderions qu'il faut s'en tenir au jugement des hommes plutôt qu'à celui des animaux, la seule différence qui regne entre les hommes, suffit pour maintenir l'époque. Nous sommes composés de deux choses, d'un corps & d'une âme ; mais à l'égard de ces deux choses, nous sommes différens les uns des autres en bien des manières : du côté du corps, la figure ou conformation, & le tempérament, varient ; Sextus en allègue quantité d'exemples : & quant à l'âme, une preuve de la différence presque infinie, qui se trouve entre les esprits des hommes, c'est la contrariété des sentimens des dogmatiques en toutes choses, & sur-tout dans la question des choses qu'on doit éviter ou rechercher. Or, ou nous croirons tous les hommes, ou nous en croirons quelques-uns. Si nous voulons les croire tous, nous entreprendrons une chose impossible, & nous admettrons des contradictions ; & si nous en croyons seulement quelques-uns, auxquels donnerons-nous la préférence ? Un platonicien nous dira qu'il faut s'en rapporter à Platon, un épicurien à Epicure ; mais c'est précisément cette contrariété qui nous persuade d'en demeurer à l'époque.

Le troisième, de la comparaison des organes des sens. Nous ne sommes point certains si les objets qui se présentent à nous revêtus de certaines qualités, n'ont que ces seules qualités, ou plutôt si elles n'en ont qu'une, & si la diversité apparente de ces qualités ne

vient point de la différente constitution de nos organes, ou enfin s'ils n'ont point plus de qualités que celles qui nous paroissent, quelqu'une de ces qualités pouvant ne pas tomber sous nos sens. Sextus n'a fait qu'ébaucher la matiere des sens de leurs divers rapports & de leurs erreurs; au lieu que Malebranche, dans son excellente *recherche de la vérité*, l'a presque épuisée.

Le quatrieme, *des circonstances*. Par ce terme, dit Sextus, nous entendons les habitudes, les dispositions, & les conditions différentes. Ce moyen consiste à considérer quelles sont les sensations & les perceptions d'une personne, conformes ou non conformes à sa nature, dans la veille ou dans le sommeil, dans les différens âges de la vie, dans le mouvement ou dans le repos, dans la haine ou dans l'amour, quand elle a faim ou quand elle est rassasiée, quand elle a de certaines dispositions ou habitudes, quand elle est dans la confiance ou dans la crainte, dans la tristesse ou dans la joie. Il est constant, & Sextus le prouve au long, que, suivant ces différentes dispositions, les hommes sont tantôt dans un certain état, tantôt dans un autre. Ainsi l'on peut dire facilement comment un objet est apperçu de chacun; mais il ne fera pas également facile de prononcer quel peut être réellement cet objet. Pour trouver un juge recevable qui décidât entre ces contrariétés infinies, il faudroit trouver un homme qui ne fût dans aucune disposition, dans aucune circonstance: mais c'est une supposition impossible. Tout homme est lui-même une partie discordante; tout homme est du nombre des choses dont on dispute.

Le cinquieme, *des situations, des distances, & des lieux*. Selon que ces relations sont différentes, les mêmes choses paroissent diversement. Un même portique, si on le regarde par une des extrémités de sa longueur, paroît aller toujours en diminuant; mais si on le regarde par son milieu, il semble égal partout. Un vaisseau vû de loin, paroît petit & sans mouvement; de près, il paroît grand & en mouvement. Une même tour vûe de loin paroît ronde, & de près quarrée. Voilà pour les distances. A l'égard des lieux, la lumière d'une lampe est obscure au Soleil, & brillante dans les ténèbres. Une rame paroît rompue dans l'eau, & droite dehors: Un œuf est mou dans le corps de l'oiseau, & dur dehors. Le corail est mou dans la mer, & se durcit à l'air. Une même voix paroît autre dans une trompette, autre dans les flûtes, & autre dans l'air simple. Quant aux positions; une peinture vûe presque tout-à-fait de côté, en sorte que l'œil ne soit presque point élevé au-dessus du tableau, paroît unie; mais si l'œil est plus élevé, si le tableau est moins incliné, ou vis-à-vis de l'œil, l'image paroît avoir des éminences & des enfoncemens. Le cou des pigeons paroît de diverses couleurs, suivant qu'ils se tournent. Or tous les objets des sens se présentant à eux de quelque distance, dans quelque lieu, & dans quelque position (toutes choses, qui chacune à part causent de grandes différences dans les perceptions & dans les idées), nous sommes obligés par ces raisons-là d'adopter l'époque.

Le sixieme, *des mélanges*. Rien de tout ce qui est hors de nous, ne tombe sous nos sens seul & pur, mais toujours avec quelqu'autre chose; d'où il arrive qu'il est apperçu & senti diversement par ceux qui le considerent. La couleur de notre visage, par exemple, paroît autre quand il fait chaud que quand il fait froid; ainsi nous ne pouvons pas dire quelle elle est purement & simplement, mais seulement quelle elle nous paroît avec le chaud ou avec le froid. Mais outre les mélanges extérieurs, il y en a qui résident dans les organes mêmes de nos sens, & qui varient infiniment la perception des objets. Nos yeux ont en eux-mêmes des tuniques & des humeurs.

Ainsi comme nous ne pouvons pas voir les objets extérieurs sans le mélange de ces choses qui sont dans nos yeux, nous ne pouvons pas non plus les appercevoir purement & exactement, & jamais nous ne les appercevons qu'avec quelque mélange. C'est la raison pourquoi toutes choses paroissent pâles & d'une couleur morte à ceux qui ont la jaunisse, & d'une couleur de sang à ceux qui ont un épanchement de sang dans les yeux. Il en est de même des oreilles, de la langue, &c. lesquelles sont si souvent chargées d'humeurs qui modifient l'impression des objets de plusieurs façons différentes. Tous ces mélanges ne permettant pas aux sens de recevoir exactement les qualités des objets extérieurs, l'entendement ne peut non plus juger quels ils sont purement & simplement; parce que les sens qui lui servent de guide se trompent, outre que peut-être il mêle lui-même certaines choses qui lui sont propres, aux perceptions qui lui viennent des sens.

Le septieme, *des quantités & des compositions*. Il est évident que ce moyen nous oblige encore à suspendre nos jugemens touchant la nature des choses. Par exemple, les raclures de cornes de chevres paroissent blanches, quand on les considère simplement & à part; mais dans la substance même de la corne, elles semblent noires. Les grains de fable séparés les uns des autres, paroissent raboteux, & en monceau on les trouve mous. Si l'on mange de l'ellébore réduit en poudre, il étouffe; mais il ne fait pas le même effet quand on le mange en gros morceaux, &c. Cette raison des quantités & des compositions fait donc que nous n'appercevons que d'une manière obscure les qualités réelles des objets extérieurs, & nous conduit encore à l'époque.

Le huitieme, *des relations*. Toutes choses sont relatives à quelques autres. Une chose peut être dite *relative* à deux égards: 1°. à l'égard de celui qui juge; car un objet extérieur paroît tel ou tel, relativement à quelque être qui en juge: 2°. une chose est relative à tout ce qui accompagne la perception ou la considération de cette chose. C'est ainsi que le côté droit est relatif au gauche, on ne peut penser à l'un sans penser à l'autre. Il y a des relations d'identité & de diversité, d'égalité & d'inégalité, de signe & de chose signifiée, sous lesquelles tous les êtres sans exception sont compris. Il est donc évident que nous ne pouvons pas dire ce qu'est une chose purement & de sa nature, mais seulement quelle elle paroît par rapport à une autre: nouveau principe d'époque.

Le neuvieme, *des choses qui arrivent fréquemment ou rarement*. Le Soleil est sans doute quelque chose de bien plus surprenant à voir, qu'une comète; mais parce que nous le voyons souvent, & que nous voyons rarement une comète, elle nous épouvante tellement, que nous nous imaginons que les dieux veulent nous présager par-là quelque grand événement, pendant que le Soleil ne fait point cet effet sur nous. Mais imaginons-nous que le Soleil parût rarement, ou qu'il se couchât rarement, & qu'après avoir éclairé tout le monde, il le laissât ensuite pour long-tems dans les ténèbres, nous trouverions-là de grands sujets d'étonnement. Un tremblement de terre effraye tout autrement ceux qui le sentent pour la première fois, que ceux qui y sont accoutumés. Quelle n'est pas la surprise de ceux qui voyent la mer pour la première fois? On estime les choses rares; mais celles qui sont familières, sont vûes avec indifférence. Puis donc que les mêmes objets nous paroissent tantôt précieux & dignes d'admiration, & tantôt tout différens, suivant leur abondance ou leur rareté, nous en concluons qu'on peut bien dire comment une chose nous paroît selon qu'elle arrive fréquemment ou rarement, mais que nous ne

ne faurions rien affirmer nuement & simplement sur son compte.

Le dixieme, *des instituts, des coutumes, des lois, des persuasions fabuleuses, & des opinions des dogmatiques*. C'est ici la source la plus abondante des contrariétés humaines, & des raisons d'adhérer à l'époque. Suivons encore notre guide, qui nous fournit les définitions & les exemples que vous allez lire. Un institut est le choix que l'on fait d'un certain genre de vie, ou quelque plan de conduite & de pratiques, que l'on prend d'une seule personne, comme par exemple de Diogene, ou des Lacédémoniens. Une loi est une convention écrite par les gouverneurs de l'état, laquelle convention emporte avec elle une punition contre celui qui la transgresse. La coutume est l'approbation d'une chose fondée sur le consentement & la pratique commune de plusieurs, dont la transgression n'est point punie comme celle de la loi : par exemple, c'est une loi de ne point commettre d'adultere, mais c'est une coutume parmi nous de ne point habiter avec sa femme en public. Une persuasion fabuleuse est l'approbation que l'on donne à des choses feintes & qui n'ont jamais été, telles que sont entre autres choses les fables que l'on raconte de Saturne ; car ces choses-là sont reçues comme vraies parmi le peuple. Une opinion dogmatique est l'approbation que l'on donne à une chose qui paroît être appuyée sur le raisonnement, ou sur une démonstration : par exemple, que les premiers élémens de toutes choses sont des atomes indivisibles, ou des homœomeries, c'est-à-dire des parties similaires qui se distribuent différemment pour composer les différens corps, &c. Or nous opposons chacun de ces genres, ou avec lui-même, ou avec chacun des autres. Par exemple, nous opposons une coutume à une coutume en cette maniere. Quelques peuples d'Ethiopie, disons-nous, impriment des marques sur le corps de leurs enfans, & non pas nous. Les Perses croient qu'il est décent de porter un habit bigarré de diverses couleurs & long jusqu'aux talons ; & nous, nous croyons que cela est indécent. Les Indiens caressent leurs femmes à la vue de tout le monde, mais plusieurs autres peuples trouvent cela honteux. Nous opposons loi à loi. Ainsi, chez les Romains, celui qui renonce aux biens de son pere, ne paye point les dettes de son pere ; & chez les Rhodiens, il est obligé de les payer. Dans la Chersonèse Taurique en Scythie, c'étoit une loi d'immoler les étrangers à Diane ; mais chez nous il est défendu de tuer un homme dans un temple. Nous opposons institut à institut, lorsque nous opposons la maniere de vivre de Diogene à celle d'Aristippe, ou l'institut des Lacédémoniens à celui des Italiens. Nous opposons une persuasion fabuleuse à une autre, lorsque nous disons que quelquefois Jupiter est appelé, dans les fables, *le pere des dieux & des hommes*, & que quelquefois l'Océan est appelé *l'origine des dieux*, & Thétis *leur mere*, suivant l'expression de Junon dans Homère. Nous opposons les opinions dogmatiques les unes autres, lorsque nous disons que les uns croient l'ame mortelle, & d'autres immortelle ; que les uns assurent que la providence des dieux dirige les événemens, & que d'autres n'admettent point de providence. Sextus, après avoir ainsi opposé ces chefs à eux-mêmes, les met aux prises les uns avec les autres ; mais ce détail nous meneroit trop loin. Tels sont les dix moyens de l'époque : renfermée dans de justes bornes, elle est sans contredit le principe le plus excellent qu'aucune secte ait jamais avancé, le préservatif le plus infailible contre l'erreur. Aussi Descartes, ce restaurateur immortel de la saine philosophie, est-il parti, pour ainsi dire, de là ; par une suspension universelle du jugement, il a frayé, à la vérité, de nouvelles routes qui, malgré les prétentions de quelques philoso-

Tome V.

phes plus récents, sont les seules qui conviennent à l'esprit humain. L'époque, principe mort entre les mains des Sceptiques qui se contentoient de détruire sans édifier, & qui se jettoient tête baissée dans un doute universel, devient une source de lumiere & de vérité, lorsqu'elle est employée par un philosophe judicieux & exempt de préjugés. *Voyez DOUTE. Cet article est tiré des papiers de M. FORMEY.*

ÉPOQUE, en *Astronomie*. On appelle époque ou *racine* des moyens mouvemens d'une planète, le lieu moyen de cette planète déterminé pour quelque instant marqué, afin de pouvoir ensuite, en comptant depuis cet instant, déterminer le lieu moyen de la planète, pour un autre instant quelconque.

Parmi les planetes nous comprenons aussi le soleil, que les tables astronomiques supposent, ou peuvent supposer en mouvement, en lui attribuant le mouvement de la terre. *Voyez COPERNIC. Voyez aussi MOUVEMENT MOYEN, LIEU MOYEN, TEMPS MOYEN, ÉQUATION DU TEMPS.*

Les astronomes sont convenus de faire commencer l'année dans leurs tables à l'instant du midi qui précède le premier jour de Janvier, c'est-à-dire, à midi le 31 Décembre, enforte qu'à midi du premier Janvier on compte déjà un jour complet ou vingt-quatre heures écoulées. Ainsi, quand on trouve dans les tables astronomiques au méridien de Paris l'époque de la longitude moyenne du soleil en 1700, de 9 signes 10 degrés 7 minutes 15 secondes ; cela signifie que le 31 Décembre 1699, à midi, à Paris, la longitude moyenne du soleil, c'est-à-dire, sa distance au premier point d'*Aries*, en n'ayant égard qu'à son mouvement moyen, étoit de 9 signes 10 degrés 7 minutes 15 secondes, & ainsi des autres.

L'époque une fois bien établie, le lieu moyen pour un instant quelconque est aisé à fixer par une simple regle de trois. Car on dira ; comme une année ou 365 jours est au tems écoulé depuis ou avant l'époque, ainsi le mouvement moyen de la planète, ou le tems périodique moyen pendant une année (*Voyez PÉRIODE & MOUVEMENT MOYEN*) est au mouvement cherché, qu'on ajoutera à l'époque ou qu'on en retranchera. Toute la difficulté se réduit donc à bien fixer l'époque, c'est-à-dire le vrai lieu moyen pour un tems déterminé. Pour cela il faut observer la planète le plus exactement qu'il est possible dans les points de son orbite où le lieu vrai se confond avec le lieu moyen, c'est-à-dire où les équations du mouvement sont nulles (*Voyez ÉQUATION*). On aura donc le lieu moyen de la planète pour cet instant, & par conséquent une simple regle de trois donnera le lieu moyen à l'instant de l'époque. Par exemple, le lieu moyen du Soleil se confond sensiblement avec le lieu vrai, lorsque le soleil est apogée ou périgée, parce qu'alors l'équation du centre est nulle ; le lieu moyen de la Lune se confond à peu près avec le lieu vrai lorsque la Lune est apogée ou périgée, & de plus en conjonction ou opposition ; je dis à peu près, parce que dans ce cas-là même il y a encore quelques équations, la plupart assez petites, que les tables & la théorie donnent, & auxquelles il est nécessaire d'avoir égard pour déterminer le vrai mouvement moyen ; aussi, comme ces équations ne sont pas exactement connues, l'époque du lieu moyen de la lune ne peut être fixée que par une espece de tâtonnement & par des combinaisons répétées & délicates. Il paroît en effet que M. Halley l'avoit trop reculée d'environ une minute, & d'autres astronomes la font de près de deux minutes plus avancée. Ce sont les observations répétées des lieux de la Lune comparés avec les calculs de ces mêmes lieux, qui peuvent servir à fixer l'époque aussi exactement qu'il est possible. *Voyez LUNE, & les articles cités ci-dessus. (O)*

NNnnn

EPOQUE, f. f. (*Histoire*.) On appelle ainsi certains événemens remarquables dont le tems est exactement ou à-peu-près connu dans la chronologie ancienne & moderne, & qui servent comme de points fixes pour y rapporter les autres événemens. Ce mot vient d'un mot grec qui signifie *s'arrêter*, parce que les époques dans l'histoire sont comme des lieux de repos, & pour ainsi dire, des stations où l'on s'arrête pour considérer de-là plus à son aise ce qui suit & ce qui précède, & pour lier entr'eux les événemens. Voyez ce que dit sur ce sujet M. Bossuet dans son discours sur l'Histoire universelle.

Les principales époques de l'Histoire sacrée, par exemple, sont la création du monde, le déluge, la vocation d'Abraham, la sortie d'Egypte, Saul ou les Juifs gouvernés par des rois, la captivité de Babylone, le retour de la captivité, la naissance de J. C. Les tems de ces différentes époques sont différens, selon la chronologie que l'on juge à propos de suivre. Voyez AGE, CHRONOLOGIE, &c.

Les principales époques de l'Histoire ecclésiastique, sont Constantin ou la paix de l'église, la naissance du Mahométisme, le schisme des Grecs, les croisades, le grand schisme d'Occident, le Luthéranisme, &c.

Celles de l'histoire de France sont Clovis, Pepin, Hugues Capet, tige des trois races de nos rois : & dans chacune de ces trois époques principales on peut en placer d'autres ; par exemple, depuis Hugues Capet, on peut placer différentes époques à S. Louis, à Charles le Sage, à François I, à Henri IV, à Louis XIV. Il en est de même de l'histoire des autres peuples. Voyez HISTOIRE. Voyez aussi l'article ERE. La règle qu'on doit se proposer pour les époques, c'est qu'elles ne soient ni trop, ni trop peu nombreuses. On en sent aisément la raison. Dans le premier cas, le lecteur ou l'historien s'arrêteroit inutilement à chaque pas ; dans le second il s'épuieroit de fatigues, ayant trop de terrain à embrasser à la fois. (O)

L'époque est donc proprement un terme ou point fixe de tems, depuis lequel on compte les années. Voyez AN.

Les nations ont différentes époques, & cela n'est pas surprenant : car comme il n'y a point de raisons tirées de l'Astronomie qui rendent l'une préférable à l'autre, la fixation des époques est purement arbitraire. La principale époque des Chrétiens est celle de la naissance ou incarnation de J. C. celle des Mahométans est l'hégire ; celle des Juifs, la création du monde ; celle des anciens Grecs, les Olympiades ; celle des Romains, la fondation de Rome ; celle des anciens Perses & Assyriens, est l'époque ou l'ère de Nabonassar. Voyez INCARNATION, HÉGIRE, OLYMPIADE, &c.

La connoissance & l'usage des époques est d'un grand avantage dans la Chronologie. Voyez CHRONOLOGIE.

C'est principalement dans l'histoire ancienne que les époques sont nécessaires. L'incertitude de la chronologie oblige de se fixer à quelques points principaux pour se former un système suivi. La manière différente de compter l'année chez les différens peuples, contribue à la difficulté de bien fixer les époques.

Pour réduire les années d'une époque à celle d'une autre, c'est-à-dire pour trouver quelle est l'année de l'une qui correspond à une année donnée de l'autre, on a inventé une période d'années qui commence avant toutes les époques connues, & qui en est, pour ainsi dire, le rendez-vous commun ; cette période est appelée *période julienne*. C'est à cette période que l'on réduit toutes les époques, en déterminant l'année de cette période, à laquelle chaque époque commence. Ainsi, il ne reste plus qu'à ajouter

l'année proposée d'une époque à l'année de la période qui correspond au commencement de cette époque, & à retrancher de cette même année proposée l'année de la même période qui répond à l'autre époque ; le reste est l'année de cette autre époque. Voyez PÉRIODE JULIENNE.

L'époque de *Jésus-Christ* ou de notre Seigneur, est l'époque vulgaire de toute l'Europe ; elle commence à la nativité du Sauveur le 25 Décembre, ou plutôt, selon la manière ordinaire de compter, à sa circoncision le premier Janvier : mais en Angleterre, elle commence à l'incarnation ou à l'annonciation de la Vierge le 25 de Mars, neuf mois avant la nativité. Voyez NATIVITÉ, CIRCONCISION, ANNONCIATION, &c.

L'année de la période julienne répondante à celle de la naissance & de la circoncision de J. C. est ordinairement comptée pour la 4713 de cette période. Ainsi la première année de notre ère répond à la 4714 année de la période julienne.

Donc 1°. si à une année donnée de J. C. on ajoute 4713, la somme fera l'année de la période julienne qui répond à l'année proposée ; par exemple, si à la présente année 1755 on ajoute 4713, la somme 6468 fera l'année où nous sommes de la période julienne. 2°. Au contraire, si on ôte 4713 d'une année donnée de la période julienne, le reste est l'année courante de J. C. Par exemple, si de l'année 6468 de la période julienne on ôte 4755, le reste fera l'année courante 1755.

L'époque de la naissance de notre Seigneur sert non seulement au calcul des années écoulées depuis le commencement de l'époque, mais encore aux calculs de celles qui l'ont précédé.

Pour trouver l'année de la période julienne, répondante à une année donnée avant J. C. il faut soustraire de 4714 l'année proposée, le reste fera l'année correspondante que l'on cherche. Ainsi on trouvera que l'année 752 avant J. C. est l'année 3956 de la période julienne. Au contraire, si on soustrait de 4714 une année proposée de la période julienne de 4714, le reste est l'année correspondante avant J. C.

L'auteur de l'époque vulgaire, ou de la méthode de compter les années depuis la naissance de J. C. est Denis le Petit, Abbé de Rome, Scythe de nation, qui florissait sous l'empire de Justinien vers l'an 507 ; ce Denis en avoit eu la première idée par un moine égyptien, nommé *Panodore*. Jusque-là les Chrétiens comptoient les années ou depuis la fondation de Rome, ou par l'ordre des empereurs & des consuls, ou suivant les autres méthodes des peuples parmi lesquels ils vivoient.

Cette diversité occasionna une grande dispute entre les églises d'Orient & celles d'Occident. Denis pour la faire cesser, proposa le premier une nouvelle forme d'année, & une nouvelle ère générale, qui furent l'une & l'autre généralement reçues en peu d'années.

Denis commença son ère à l'incarnation, ou à la fête appelée communément *annonciation de la Vierge*. Cette méthode est encore en usage dans les pays de la domination de la grande Bretagne, mais elle n'est plus en usage que là ; dans les autres pays de l'Europe, on commence l'année au premier Janvier, excepté en cour de Rome, où l'époque de l'incarnation est encore employée dans la date des bulles. Voyez INCARNATION.

Il faut ajouter que dans cette époque de Denis il y a une méprise : on croit communément qu'il a mis la naissance de J. C. un an trop tard, ou que J. C. étoit né l'hiver d'avant celui que Denis marque pour la conception. Mais la vérité est que cette faute doit être imputée à Bede qui a mal entendu Denis,

& dont nous suivons l'interprétation ; c'est ce que le P. Petau a fort bien prouvé par les lettres mêmes de Denis. Car Denis commence son cycle à l'année 4712 de la période julienne, mais il ne commence son époque qu'à l'année 4713, où l'ère vulgaire suppose que J. C. a été incarné.

Ainsi la première année de J. C. selon l'époque vulgaire, est la seconde selon le calcul de Denis. Par conséquent la présente année 1755 devrait être en rigueur 1756 ; quelques chronologistes prétendent même qu'il y a erreur, non-seulement d'un an, mais de deux.

C'est à cette ère vulgaire que les Chronologistes réduisent toutes les autres époques comme à un point fixe & déterminé : cependant il n'y a aucune de ces époques qui ne soit le sujet de quelque dispute, tant il y a d'incertitude dans la doctrine des tems. Nous allons rapporter les principales de ces époques, réduites à la période julienne.

L'époque de la création, *orbis conditi*, appelée aussi époque juive, est, selon le calcul des Juifs, l'année 953 de la période julienne, qui répond à l'année 3761 avant J. C. & commence au 7 d'Octobre.

Donc si on ôte 952 ans d'une année donnée de la période julienne, le reste sera l'année de l'époque juive qui y répond. Par exemple, la présente année étant la 6459 de la période julienne, se trouvera être la 5507 de l'époque juive, ou de la création du monde.

Cette époque est encore en usage parmi les Juifs.

L'époque de la création, en usage parmi les historiens grecs, est l'année 787 avant la période julienne, répondant à l'année 5500 avant J. C.

Ajoûtant donc 787 à une année donnée de la période julienne, la somme est l'année de cette époque : par exemple, 6459 étant l'année où nous sommes de la période julienne, la présente année de cette époque, ou de l'âge du monde, suivant le calcul des Grecs, sera 7246.

L'auteur de cette époque est Jules Africain qui l'a tirée des Historiens. Mais quand on voulut s'en servir dans l'usage civil, il fallut y ajoûter huit ans, afin que chaque année divisée par quinze pût marquer l'indiction dont les empereurs d'Orient se servoient pour dater leurs chartres & leurs diplomes.

L'époque de la création en usage parmi les Grecs modernes & parmi les Russiens, est l'année 735 avant la période julienne, ou l'année 5509 avant J. C. commençant au premier de Septembre ; cependant les Russiens ont admis dans la suite le calendrier julien, qui commence l'année au premier de Janvier.

Ajoûtant donc 795 à une année donnée de la période julienne, la somme sera l'année de cette époque ; ainsi l'année julienne étant aujourd'hui 6468, la présente année de la création, selon ce calcul, sera 7263 ; & de la présente année 7263 ôtant 5508, le reste sera l'année courante 1755.

Cette ère étoit employée par les empereurs d'Orient dans leurs diplomes, & c'est pour cela aussi qu'on l'appelloit l'ère civile des Grecs. Elle est en effet la même que l'époque de la période constantinopolitaine ; c'est pourquoi quelques-uns l'appellent l'époque de la période de Constantinople. Voyez PÉRIODE.

L'époque alexandrienne de la création, est l'année 780 avant la période julienne, qui répond à l'année 5494 avant J. C. & qui commence au 29 d'Août.

Ajoûtant donc 5493 à la présente année de J. C. 1755, la somme 7248 donnera la présente année de cette époque, ou les années écoulées depuis la création, en suivant cette méthode de calculer.

Cette époque fut imaginée par Panodore, moine égyptien, pour faciliter le calcul de la Pâque ; c'est pourquoi quelques auteurs l'appellent l'époque ecclésiastique grecque.

L'époque eusébienne de la création, est l'année 486

Tome V.

de la période julienne, qui répond à l'année 4228 avant J. C. & commence en automne.

Otant donc 486 de la présente année julienne 6468, ou ajoûtant 4228 à la présente année de J. C. le nombre 5983 qui en résulte, sera la présente année, suivant l'époque eusébienne.

Cette époque est celle qui est suivie dans la chronique d'Eusebe & dans le martyrologe romain.

L'époque des olympiades est l'année 3938 de la période julienne, répondant à l'année 776 avant J. C. & à l'année 2985 de la création ; elle commence à la pleine-lune qui suit le solstice d'été, & chaque olympiade renferme quatre ans.

Cette époque est fort célèbre dans l'histoire ancienne ; elle étoit en usage principalement chez les Grecs ; & tiroit son origine des jeux olympiques, que l'on célébroit au commencement de chaque cinquième année. Voyez OLYMPIADE.

Epoque de la fondation de Rome, ou *Urbis conditæ*, V. C. est l'année 3961 de la période julienne, selon Varron ; ou l'année 3962, selon les fastes capitolins : elle répond à l'année 753 ou 752 avant J. C. & commence au 21 d'Avril. Donc si les années de cette époque sont moindres que 754, il faudra les soustraire de 754 ou 753, pour avoir les années correspondantes avant J. C. Si elles sont plus grandes que 754, il faudra les ajoûter pour avoir l'année de la fondation de Rome, & en soustraire 754 pour avoir l'année de J. C. ainsi, selon le calcul de Varron, la présente année 1755 est la 2518^e. de la fondation de Rome.

L'époque de Nabonassar est l'année 3967 de la période julienne, qui répond à l'année 747 avant J. C. & commence au 26 de Février.

Cette ère est ainsi appelée du nom de son instituteur Nabonassar roi de Babylone ; & c'est celle dont Ptolomée s'est servi dans les observations astronomiques, aussi-bien que Censorin & plusieurs autres.

L'époque dioclétienne, ou l'époque des martyrs, est l'année 4997 de la période julienne, répondant à l'année 293 de J. C. On l'appelle ère des martyrs, à cause du grand nombre de Chrétiens qui souffrirent le martyre sous le règne de cet empereur.

Les Abyssins, qui s'en servent encore dans toutes leurs computations, l'appellent les années de grace ; cependant leurs années ne forment pas une suite continue depuis cette époque ; mais quand la période Dyonisienne de 534 est expirée, ils recommencent à compter de nouveau par 1, 2, &c.

L'époque de l'hégire, ou époque mahometane, est l'année 5335 de la période julienne, qui répond à l'an 622 de J. C. Elle commence au 16 de Juillet, qui est le jour où Mahomet s'enfuit de la Meque à Médine.

Cette époque est celle dont se servent les Turcs & les Arabes, & en général tous les Musulmans sectateurs de la loi de Mahomet. Son premier instituteur fut Omar, troisième empereur des Turcs. Les astronomes Alfraganus, Albategnius, Alphonse, & Ulugh-Beigh, mettent la fuite de Mahomet au 15 de Juillet ; mais tous les peuples qui font usage de cette époque, la fixent au 16 de ce même mois. Voyez HÉGIRE.

L'époque des Séleucides, dont les Macédoniens se servoient, est l'année 4402 de la période julienne, répondant à l'année 312 avant Jésus-Christ. Voyez SÉLEUCIDES.

L'époque persienne, ou *yezdegerdique*, est l'année 5345 de la période julienne, répondant à l'année 632 de J. C. & commençant au 16 de Juin.

Cette époque est fixée à la mort d'Yezdegerde dernier roi de Perse, tué dans une bataille contre les Sarrazins.

Epoque julienne, ou époque des années juliennes, N N n n n ij

est l'année 4668 de la période julienne, répondant à l'année 45 avant J. C.

Cette époque commence à l'année où Jules-César réforma le calendrier. On appelle cette année, *année de confusion*. Voyez AN.

Epoque grégorienne, voyez GRÉGORIEN.

Epoque espagnole, est l'année 4676 de la période julienne, répondant à l'année 38. avant J. C. Voyez ERE.

L'*époque actiaque* ou *actienne*, est l'année 4684 de la période julienne, répondant à l'année 30 avant J. C. & commençant au 29 d'Août.

Les autres mémorables époques sont celle du déluge, l'an 1656 de la création; la naissance d'Abraham en 2079; l'exode des Israélites, ou leur sortie d'Egypte en 2544; la construction du temple de Jérusalem en 3002; la destruction de ce même temple l'an 50 de J. C. la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, &c. Chambers. (G)

* EPOTIDES, f. f. (*Hist. anc.*) poutres ou grosses pièces de bois qui s'avançoient aux deux côtés de la proue, pour empêcher les coups violens des éperons: leur faillie étoit d'environ six coudées.

EPOUSAILLES, f. f. pl. (*Jurisprud.*) Ce terme dans les coutumes signifie la même chose que la *bénédiction nuptiale*: par exemple, la coutume de Paris, art. 220, dit que la communauté commence au jour des épousailles & bénédiction nuptiale. Voyez MARIAGE. (A)

EPOUSSETTE, f. f. (*Manège, Maréchal.*) nom qui a été donné à un morceau d'une étoffe quelconque, dont se servent les palefreniers pour chasser & pour faire voler la poussière & la crasse qu'ils ont attirées & laissées à la superficie du corps & des poils du cheval en l'étrillant.

L'*époussette* est communément faite d'environ une aune de quelque drap de laine très-grossier.

Il en est de frise que l'on humecte & que l'on passe après la brosse & le bouchon de paille, dans l'intention d'unir parfaitement le poil.

Il en est de crin, que l'on employe au même usage.

Il en est encore de toile, dont les palefreniers se font un tablier en travaillant. (e)

EPOUSSETTE, (*Gravure.*) c'est une espèce de brosse ou gros pinceau fait de la queue du petit-gris, qui sert à nettoyer le dessus de la planche vernissée, des ordures & portions du vernis détachées dans le travail, par la pointe & les autres outils employés.

EPOUSSETER un cheval, (*Manège, Maréchal.*) c'est enlever la poussière & la crasse que l'étrille a détachées de la peau, & qui se trouvent engagées entre les poils. Voyez PANSER & EPOUSSETTE. (e)

EPOUSSETOIR, f. m. (*Metteur en œuvre.*) petit pinceau de poil fort doux, & tenu proprement dans un étui, dont les Metteurs en œuvre se servent pour ôter la poussière & le duvet qui pourroient être restés sur le diamant, lorsqu'on l'a nettoyé avec une houppe avant que de l'arrêter dans son œuvre.

EPOUVANTAIL, f. m. (*Jardinage.*) ce sont des haillons que l'on met au bout d'une perche, pour épouvanter les oiseaux & les bêtes noires qui viennent manger les graines & les raisins. (K)

EPPINGEN, (*Géog. mod.*) ville du Palatinat du Rhin en Allemagne, sur l'Esals. Long. 27. 34. lat. 49. 12.

EPREINTES, (*Medec.*) douleurs vives au rectum, à la vessie ou à la matrice, & qui font faire des efforts comme pour pousser au-dehors la cause irritante, quelle qu'elle soit. On restreint vulgairement le terme d'*épreintes* à une maladie du fondement, qui cause de fréquentes & inutiles envies d'aller à la selle. Voyez TENESME. La dysenterie & les hémorroïdes causent des *épreintes*, dont la continuation

produit assez ordinairement le renversement de la membrane interne du rectum. Pour prévenir cet inconvénient, & pour y remédier, il est très-utile de se tenir le siège dans du lait, ou dans une décoction de plantes émollientes, afin que la membrane qui, poussée par les efforts répétés, forme un bourrelet à l'extérieur, soit humectée, baignée & rafraîchie, & qu'elle devienne moins susceptible de l'impression des causes irritantes. Ce traitement local calme la tension inflammatoire. Mais quand les douleurs & les accidens diminuent, si l'on continue les injections, il est à-propos de rendre la liqueur un peu résolutive, par l'addition des fleurs de camomille, de mélilot, de sureau, &c. aux plantes émollientes. On supprime enfin celles-ci, pour ajouter aux fleurs susdites celles de roses rouges, &c. sur-tout si le relâchement de la membrane a été considérable, afin de fortifier les parties que la maladie & les remèdes relâchant, qui conviennent dans son commencement & ses progrès, ont affoiblies. Ceux qui ont la pierre dans la vessie, sont sujets aux *épreintes* du rectum, par la communication qu'il y a entre ces parties, par le moyen des nerfs & des vaisseaux.

La vessie a aussi des *épreintes* dans la plupart de ses maladies, & dans celles des parties qui l'avoiennent. L'envie fréquente d'uriner, dans laquelle les malades rendent l'urine en petite quantité & avec grande douleur, a été appelée *tenesme de la vessie*, & plus communément *strangurie*. Voyez ce mot. Cette maladie peut avoir pour cause occasionnelle les embarras du canal de l'urethre. Voy. CARNOSITÉ. Une vessie racornie, des parois de laquelle il exude une humeur muqueuse susceptible de devenir acre, est sujette aux *épreintes*. Lorsque la capacité de la vessie est diminuée, les envies d'uriner doivent être fréquentes, parce qu'une petite quantité d'urine fait une impression sensible sur les parois de cet organe. Une boisson adoucissante & fort abondante, relâche & distend la vessie; mais il faut avoir soin que la sécrétion de l'urine, qui est augmentée, trouve une issue libre; & l'usage de la sonde placée dans la vessie, est un moyen sans lequel les malades ne se détermineroient pas à boire plus copieusement, parce qu'ils ont la fâcheuse expérience qu'ils souffrent d'autant plus, qu'ils urinent plus fréquemment: aussi la plupart craignent-ils de boire. Les injections qu'on fait dans la vessie, délayent & entraînent les matières qui y croupissoient, & concourent efficacement avec la boisson, à modifier la cavité de ce viscère dans les cas susdits, & dans celui d'ulcération.

Les vaisseaux variqueux à l'orifice de la vessie, sont susceptibles de gonflement, de phlogose & d'inflammation; de-là des *épreintes*, ou ce sentiment douloureux qui excite continuellement à faire des efforts pour uriner, la vessie même étant vuide. Quoiqu'on reçoive dans ce cas du soulagement de la sonde laissée dans la vessie, il n'est pas nécessaire d'y avoir recours, l'usage des bougies est suffisant, il faut les augmenter de volume par degré; & comme elles ne doivent agir qu'en comprimant les vaisseaux, elles doivent être très-adoucissantes. Le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, & la quantité de cire nécessaire pour donner la consistance requise, sont les seuls ingrédients qui entrent dans la composition de ces sortes de bougies.

Quand la chute de la matrice est compliquée d'inflammation, il survient difficulté & fréquence d'uriner: ce sont des *épreintes* symptomatiques, la réduction de la matrice les fait cesser.

On excite des *épreintes* par des lavemens acres, pour procurer la sortie d'un enfant mort, ou du placenta resté dans la matrice. Cet effet des lavemens irritans montre l'utilité des anodins dans les cas où il faut relâcher & détendre, comme dans l'inflam-

mation de la matrice, de la vessie, & des parties circonvoisines. (Y)

EPREINTES : c'est ainsi qu'on nomme les fientes des loutres.

* EPREUVE, ESSAI, EXPERIENCE, (Gram.) termes relatifs à la manière dont nous acquérons la connoissance des objets. Nous nous assurons par l'épreuve, si la chose a la qualité que nous lui croyons; par l'essai, quelles sont ses qualités; par l'expérience, si elle est. Vous apprendrez par expérience que les hommes ne vous manquent jamais dans certaines circonstances. Si vous faites l'essai d'une recette sur des animaux, vous pourrez ensuite l'employer plus sûrement sur l'espèce humaine. Si vous voulez conserver vos amis, ne les mettez point à des épreuves trop fortes. L'expérience est relative à l'existence, l'essai à l'usage, l'épreuve aux attributs. On dit d'un homme qu'il est expérimenté dans un art, quand il y a longtemps qu'il le pratique; qu'une arme a été éprouvée, lorsqu'on lui a fait subir certaines charges de poudre prescrites; qu'on a essayé un habit, lorsqu'on l'a mis une première fois pour juger s'il fait bien.

EPREUVE, f. f. (Hist. mod.) manière de juger & de décider de la vérité ou de la fausseté des accusations en matière criminelle, reçue & fort en usage dans le neuvième, le dixième & le onzième siècles, qui a même subsisté plus long-temps dans certains pays, & qui est heureusement abolie.

Ces jugemens étoient nommés *jugemens de Dieu*, parce que l'on étoit persuadé que l'événement de ces épreuves, qui auroit pu en toute autre occasion être imputé au hasard, étoit dans celle-ci un jugement formel, par lequel Dieu faisoit connoître clairement la vérité en punissant le coupable.

Il y avoit plusieurs espèces d'épreuves : mais elles se rapportoient toutes à trois principales; savoir le serment, le duel, & l'ordalie ou épreuve par les éléments.

L'épreuve par serment, qu'on nommoit aussi *purgation canonique*, se faisoit de plusieurs manières : l'accusé qui étoit obligé de le prêter, & qu'on nommoit *jurator* ou *sacramentalis*, prenoit une poignée d'épis, les jettoit en l'air, en attestant le ciel de son innocence : quelquefois une lance à la main, il déclaroit qu'il étoit prêt à soutenir par le fer ce qu'il affirmoit par serment; mais l'usage le plus ordinaire, & le seul qui subsista le plus long-temps, étoit de jurer sur un tombeau, sur des reliques, sur l'autel, sur les évangiles. On voit par les lois de Childebert, par celles des Bourguignons & des Frisons, que l'accusé étoit admis à faire jurer avec lui douze témoins, qu'on appelloit *conjuratores* ou *compurgatores*.

Quelquefois, malgré le serment de l'accusé, l'accusateur persistoit dans son accusation; & alors celui-ci, pour preuve de la vérité, & l'accusé, pour preuve de son innocence, ou tous deux ensemble, demandoient le combat. Il falloit y être autorisé par sentence du juge, & c'est ce qu'on appelloit *épreuve par le duel*. Voyez DUEL, COMBAT, & CHAMPION.

A ce que nous en avons détaillé sous ces mots, nous ajouterons seulement ici que, quoique certaines circonstances marquées par les lois faites à ce sujet, & les dispenses de condition & d'état, empêchassent le duel en quelques occasions, rien n'en pouvoit dispenser, quand on étoit accusé de trahison : les princes du sang même étoient obligés au combat.

Nous observerons encore que l'épreuve par le duel étoit si commune, & devint si fort du goût de ce temps-là, qu'après avoir été employée dans les affaires criminelles, on s'en servit indifféremment pour décider toutes sortes de questions, soit publiques, soit particulières. S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds, sur l'état d'une personne, sur le

sens d'une loi; si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. Ainsi l'empereur Othon I. vers l'an 968, fit décider si la représentation avoit lieu en ligne directe, par un duel, où le champion nommé pour soutenir l'affirmative demeura vainqueur.

L'ordalie, terme saxon, ne signifioit originairement qu'un jugement en général; mais comme les épreuves passaient pour les jugemens par excellence, on n'appliqua cette dénomination qu'à ces derniers, & l'usage le détermina dans la suite aux seules épreuves par les éléments, & à toutes celles dont usait le peuple. On en distinguoit deux espèces principales, l'épreuve par le feu, & l'épreuve par l'eau.

La première, & celle dont se servoient aussi les nobles, les prêtres, & autres personnes libres qu'on dispensoit du combat, étoit la preuve par le fer ardent. C'étoit une barre de fer d'environ trois livres pesant; ce fer étoit béni avec plusieurs cérémonies, & gardé dans une église qui avoit ce privilège, & à laquelle on payoit un droit pour faire l'épreuve.

L'accusé, après avoir jeûné trois jours au pain & à l'eau, entendoit la messe; il y communioit & faisoit, avant que de recevoir l'Eucharistie, serment de son innocence; il étoit conduit à l'endroit de l'église destiné à faire l'épreuve; on lui jettoit de l'eau bénite; il en buvoit même; ensuite il prenoit le fer qu'on avoit fait rougir plus ou moins, selon les présomptions & la gravité du crime; il le soulevoit deux ou trois fois, où le portoit plus ou moins loin, selon la sentence. Cependant les prêtres récitoient les prières qui étoient d'usage. On lui mettoit ensuite la main dans un sac que l'on fermoit exactement, & sur lequel le juge & la partie adverse apposoient leurs sceaux pour les lever trois jours après; alors s'il ne paroissoit point de marque de brûlure, & quelquefois aussi, suivant la nature & à l'inspection de la plaie, l'accusé étoit absous ou déclaré coupable.

La même épreuve se faisoit encore en mettant la main dans un gantelet de fer rouge, ou en marchant nus pieds sur des barres de fer jusqu'au nombre de douze, mais ordinairement de neuf. Ces sortes d'épreuves sont appelées *ketelvang* dans les anciennes lois des Pays-Bas, & sur-tout dans celles de Frise.

On peut encore rapporter à cette espèce d'épreuve celle qui se faisoit ou en portant du feu dans ses habits, ou en passant au-travers d'un bucher allumé, ou en y jettant des livres pour juger s'ils brûloient ou non, de l'orthodoxie ou de la fausseté des choses qu'ils contenoient. Les historiens en rapportent plusieurs exemples.

L'ordalie par l'eau se faisoit ou par l'eau bouillante, ou par l'eau froide; l'épreuve par l'eau bouillante étoit accompagnée des mêmes cérémonies que celle du fer chaud, & consistoit à plonger la main dans une cuve pour y prendre un anneau qui y étoit suspendu plus ou moins profondément.

L'épreuve par l'eau froide, qui étoit celle du petit peuple, se faisoit assez simplement. Après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui liait la main droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau. S'il furnageoit, on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là il devoit se trouver peu de coupables, parce qu'un homme en cet état ne pouvant faire aucun mouvement, & son volume étant d'un poids supérieur à un volume égal d'eau, il doit nécessairement enfoncer. Dans cette épreuve le miracle devoit s'opérer sur le coupable, au lieu que dans celle du feu, il devoit arriver dans la personne de l'innocent. Il est encore parlé dans les anciennes lois de l'épreuve de la croix, de celle de l'Eucharistie, & de celle du pain & du fromage.

Dans l'épreuve de la croix les deux parties se tenoient devant une croix les bras élevés ; celle des deux qui tomboit la première de lassitude perdoit sa cause. L'épreuve de l'Eucharistie se faisoit en recevant la communion , & occasionnoit bien des parjures sacrilèges. Dans la troisième on donnoit à ceux qui étoient accusés de vol, un morceau de pain d'orge & un morceau de fromage de brebis sur lesquels on avoit dit la messe ; & lorsque les accusés ne pouvoient avaler ce morceau , ils étoient censés coupable. M. du Cange , au mot *corned* , remarque que cette façon de parler, *que ce morceau de pain me puisse étrangler* , vient de ces sortes d'épreuves par le pain.

Il est constant , par le témoignage d'une foule d'historiens & d'autres écrivains , que toutes ces différentes sortes d'épreuves ont été en usage dans presque toute l'Europe , & qu'elles ont été approuvées par des papes , des conciles , & ordonnées par des lois des rois & des empereurs. Mais il ne l'est pas moins qu'elles n'ont jamais été approuvées par l'Eglise. Dès le commencement du ix. siècle , Agobard archevêque de Lyon , écrivit avec force contre la *damnable opinion de ceux qui prétendent que Dieu fait connoître sa volonté & son jugement par les épreuves de l'eau & du feu , & autres semblables*. Il se recrie vivement contre le nom de *jugement de Dieu* qu'on osoit donner à ces épreuves ; comme si Dieu , dit-il , les avoit ordonnées , ou s'il devoit se soumettre à nos préjugés & à nos sentimens particuliers pour nous révéler tout ce qu'il nous plaît de savoir. Yves de Chartres dans le xj. siècle les a attaquées , & cite à ce sujet une lettre du pape Etienne V. à Lambert évêque de Mayence , qui est aussi rapportée dans le décret de Gratien. Les papes Célestin III. Innocent III. & Honorius III. réitérent ces défenses. Quatre conciles provinciaux assemblés en 829 par Louis le Débonnaire , & le jv. concile général de Latran , les défendirent. Ce qui prouve que l'Eglise en général , bien loin d'y reconnoître le doigt de Dieu , les a toujours regardées comme lui étant injurieuses & favorables au mensonge. De-là les théologiens les plus sages ont soutenu après Yves de Chartres & S. Thomas , qu'elles étoient condamnables parce qu'on y tentoit Dieu toutes les fois qu'on y avoit recours , parce qu'il n'y a de sa part aucun commandement qui les ordonne , parce qu'on veut connoître par cette voye des choses cachées qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de connoître. D'où ils concluent que c'est à juste titre qu'elles ont été prosrites par les souverains pontifes & par les conciles.

Mais les défenseurs de ces épreuves opposoient pour leur justification les miracles dont elles étoient souvent accompagnées. Ce qui ne doit s'entendre que des ordales ; car pour l'épreuve par le serment , le duel , la croix , &c. elles n'avoient rien que d'humain & de naturel ; & de-là naît une autre question très-importante , savoir de quel principe part le merveilleux ou le surnaturel qu'une infinité d'auteurs contemporains attestent avoir accompagné ces épreuves. Vient-il de Dieu , vient-il du démon ?

Les théologiens mêmes qui condamnoient les épreuves , sans contester la vérité de ces miracles , n'ont pas balancé à en attribuer le merveilleux au démon ; ce que Dieu permettoit , disoient-ils , pour punir l'audace qu'on avoit de tenter sa toute-puissance par ces voyes superstitieuses ; sentiment qui peut souffrir de grandes difficultés. Un auteur moderne qui a écrit sur la vérité de la religion , prétend que Dieu est intervenu quelquefois dans ces épreuves , ou par lui-même , ou par le ministère des bons anges , pour suspendre l'activité des flammes & de l'eau bouillante en faveur des innocens , sur-tout lorsqu'il s'agissoit de doctrine ; mais il convient d'un autre côté que si

le merveilleux est arrivé dans le cas d'une accusation criminelle sur la vérité ou la fausseté de laquelle ni la raison ni la révélation ne donnoient aucune lumière , il est impossible de décider qui de Dieu ou du démon en étoit l'auteur ; & s'il ne dit pas nettement que c'étoit celui-ci , il le laisse entrevoir.

M. Duclos de l'académie des Belles-Lettres , dans une dissertation sur ces épreuves , prétend au contraire qu'il n'y avoit point de merveilleux , mais beaucoup d'ignorance , de crédulité , & de superstition. Quant aux faits il les combat , soit en infirmant l'autorité des auteurs qui les ont rapportés , soit en développant l'artifice de plusieurs épreuves , soit en tirant des circonstances dont elles étoient accompagnées des raisons de douter du surnaturel qu'on a prétendu y trouver. On peut les voir dans l'écrit même d'où nous avons tiré la plus grande partie de cet article , & auquel nous renvoyons le lecteur comme à un exemple excellent de la logique dont il faut faire usage dans l'examen d'une infinité de cas semblables. *Mém. de l'acad. tom. XV. (G)*

Comme toutes les épreuves dont on vient de parler s'appelloient en Saxon *ordéal* , *ordéal* par le feu , *ordéal* par l'eau , &c. il est arrivé que leur durée a été beaucoup plus grande dans le Nord , que partout ailleurs. Elles ont subsisté en Angleterre jusqu'au xiiij. siècle. Alors elles furent abandonnées par les juges , sans être encore supprimées par acte du parlement ; mais enfin leur usage cessa totalement en 1257. Emma mere d'Edoïard le confesseur , avoit elle-même subi l'épreuve du fer chaud. La coutume qu'avoient les paysans d'Angleterre dans le dernier siècle de faire les épreuves des forciers en les jettant dans l'eau froide piés & poings liés , est vraisemblablement un reste de l'*ordéal* par l'eau ; & cette pratique ne s'est pas conservée moins long-tems dans nos provinces , où l'on y a souvent assujetti , même par sentence de juge , ceux qu'on faisoit passer pour forciers.

Non-seulement l'Eglise toléra pendant des siècles toutes les épreuves , mais elle en indiqua les cérémonies , donna la formule des prières , des imprécations , des exorcismes , & souffrit que les prêtres y prêtassent leur ministère ; souvent même ils étoient acteurs , témoin *Pierre Ignée*. Mais pourquoi dans l'épreuve de l'eau froide , estimoit-on coupable & non pas innocent , celui qui surnageoit ? C'est parce que dans l'opinion publique , c'étoit une démonstration que l'eau (que l'on avoit eu la précaution de bénir auparavant) ne vouloit pas recevoir l'accusé , & qu'il falloit par conséquent le regarder comme très-criminel.

La loi salique en admettant l'épreuve par l'eau bouillante , permettoit du moins de racheter sa main du consentement de la partie , & même de donner un substitut : c'est ce que fit la reine Teutberge , bru de l'empereur Lothaire , petit-fils de Charlemagne , accusée d'avoir commis un inceste avec son frère moine & sôdiacre : elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante , en présence d'une cour nombreuse ; il prit l'anneau béni sans se brûler. On juge aisément que dans ces sortes d'aventures , les juges fermoient les yeux sur les artifices dont on se servoit pour faire croire qu'on plongeoit la main dans l'eau bouillante , car il y a bien des manières de tromper.

On n'oubliera jamais , en fait d'épreuve , le défi du dominicain qui s'offrit de passer à-travers un bucher pour justifier la sainteté de Savonarole , tandis qu'un cordelier proposa la même épreuve pour démontrer que Savonarole étoit un scélérat. Le peuple avide d'un tel spectacle en pressa l'exécution ; le magistrat fut contraint d'y souscrire ; mais les deux champions s'aiderent l'un l'autre à sortir de ce mau-

vais pas, & ne donnerent point l'affreuse comédie qu'ils avoient préparée.

Bien des gens admirent que les peuples aient pu si long-tems se figurer que les *épreuves* fussent des moyens sûrs pour découvrir la vérité, tandis que tout concouroit à démontrer leur incertitude, outre que les ruses dont on les voiloit auroient dû desabuser le monde; mais ignore-t-on que l'empire de la superstition est de tous les empires le plus aveugle & le plus durable?

Au reste les curieux peuvent consulter Heinius, Ebelingius, Cordemoy, du Cange, le P. Mabillon, le célèbre Baluze, & plusieurs autres sçavans qui ont traité fort au long des *épreuves*, ou pour mieux dire; des monumens les plus bizarres qu'on connoisse de l'erreur & de l'extravagance de l'esprit humain dans la partie du monde que nous habitons. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EPREUVE, f. f. c'est dans l'*Artillerie* les moyens qu'on employe pour s'assurer de la bonté des pieces de canon & de mortiers, & de celle de la poudre.

Suivant l'article xj. de l'ordonnance du 7 Octobre 1732, l'*épreuve* des pieces de canon doit être faite de la maniere suivante.

« Les pieces seront mises à terre, appuyées seulement sous la volée près les tourillons sur un morceau de bois ou chantier; elles seront tirées trois fois de suite avec des boulets de leur calibre, la premiere fois chargées de poudre à la pesanteur de leur boulet, la seconde aux trois quarts, & la troisieme aux deux tiers. Si la piece soutient cette *épreuve*, on y brûlera de la poudre pour la flamber, & aussi-tôt en bouchant la lumiere, on la remplira d'eau que l'on pressera avec un bon écouvillon pour connoître si elle ne fait point eau par quelque endroit. Après ces deux *épreuves*, on examinera avec le *chat* & une bougie allumée, ou le miroir lorsqu'il fera soleil, s'il n'y a point de chambres dans l'ame de la piece, si les métaux sont bien exactement partagés, & si l'ame de la piece qui doit être droite & concentrique n'est point égarée & ondée ».

Par une autre ordonnance du 11 Mars 1744, les pieces doivent être tirées pour l'*épreuve* cinq fois de suite avec des boulets de leur calibre, mais chargées seulement les deux premieres fois d'une quantité de poudre égale aux deux tiers du poids du boulet, & les trois autres de la moitié du boulet.

Pour l'*épreuve* des mortiers, on les examine en gratant intérieurement avec un instrument bien acéré les endroits où l'on soupçonne qu'il y a quelque défaut; & ceux où l'on n'en a point reconnu d'essentiels, sont mis sur leur culasse en terre, les tourillons appuyés sur des billots de bois pour empêcher qu'ils ne s'enterrent. On les fait tirer trois fois avec des bombes de leur diamètre, la chambre remplie de poudre, & les bombes pleines de terre mêlée de sciure de bois. On bouche ensuite la lumiere, & on remplit le mortier d'eau pour voir s'il s'y est fait quelque évent ou ouverture; & après l'avoir fait laver, on le visite de nouveau avec le gratoir pour examiner s'il n'y a point de chambres. S'il ne s'en trouve point, le mortier est reçu.

Pour l'*épreuve* de la poudre, voyez **POUDRE & EPROUVETTE. (Q)**

EPREUVE, dans l'usage de l'*Imprimerie*, s'entend des premieres feuilles que l'on imprime sur la forme après qu'elle a été imposée: la premiere *épreuve* se doit lire à l'*Imprimerie* sur la copie; c'est sur cette premiere *épreuve* que se marquent les fautes que le compositeur a faites dans l'arrangement des caractères. La seconde qu'on envoie à l'auteur ou au correcteur, devoit uniquement servir pour suppléer à ce qui a été omis à la correction de la premiere: mais

presque tous les auteurs ne voyent les *épreuves* que pour se corriger eux-mêmes, & font des changemens qui en occasionnent une troisieme, & quelquefois même une quatrieme; ce qui pour l'ordinaire dérange toute l'économie d'un ouvrage, & prolonge les opérations à l'infini.

EPREUVE, dans l'*Imprimerie en taille-douce*, se dit de la feuille de papier imprimée sur une planche, dont avant on avoit rempli toutes les gravûres d'encre, qui est un noir à l'huile fort épais: ce noir fort au moyen de la pression de la presse des gravûres du creux de la planche, & s'attache à la feuille de papier qui représente trait pour trait, mais en sens contraire, toutes les hachures de la planche: en ce sens toutes les planches du Dictionnaire Encyclopédique feront des *épreuves* des cuivres gravés qui auront servi à les imprimer.

EPROUVETTE, sub. f. c'est, dans l'*Artillerie*, une machine propre à faire juger de la bonté de la poudre.

Il y a des *épreuves* de plusieurs especes; la plus ordinaire représentée *Planche II. Art milit. figure 2.* consiste dans une maniere de batterie *F* de pistolet, avec son chien & son bassinet, montée sur un petit fût de bois, dont le canon *G*, qui est de fer & long d'un peu plus d'un pouce, est placé verticalement pour recevoir la poudre que l'on veut éprouver. Ce canon est couvert d'un petit couvercle de fer qui tient à une roue dentelée *H*, dont les crans sont arrêtés par un ressort *I* qui est au bout du fût. Quand on lache la détente de la batterie, la poudre voulant sortir du canon chasse la roue avec violence, & lui fait parcourir un certain nombre de crans, qui est ce qui marque la bonne ou la mauvaise poudre; ce nombre néanmoins, pour la qualité de la poudre en général, n'est point fixé; ainsi ce n'est que par la comparaison d'une poudre avec une autre, que l'on peut se rendre certain de la bonté de celle qu'on éprouve.

La *figure 3. de la même Planche II.* représente une autre *épreuve* qui ne differe guere de la précédente, qu'en ce que le canon qui contient la poudre est placé en *K* d'une maniere différente: sa lumiere est en *L*; *M* est le couvercle du canon *K*, qui est élevé par la poudre, & qui s'arrête dans la roue au moyen des crans qui y sont renfermés, & qui ne se voyent point par le profil.

N, est une clé ou vis, laquelle pressant le ressort *O*, le lâche & le ferre comme on veut.

La *fig. 4.* est aussi une *épreuve* d'une autre espece: elle est composée d'une plaque de cuivre jaune *A, A*, sur laquelle est creusé le bassinet où se met l'amorce, & qui répond à la lumiere. Elle a un canon *B*, où se met la charge de la poudre. C'est un poids massif, qui s'élève plus ou moins haut suivant la force de la poudre, & qui est retenu par les crans de la cremailliere *D*. *E* & *E* sont deux tenons qui s'ouvrent lorsque le poids s'élève, & qui l'empêchent de descendre quand il est une fois élevé.

Toutes les différentes sortes d'*épreuves* qu'on vient de décrire, ne peuvent servir qu'à faire juger de plusieurs especes de poudres quelle peut être la meilleure. C'est pourquoi pour avoir quelque chose de plus précis, le feu roi Louis XIV, par une ordonnance du 18 Septembre 1686, qui est encore en usage aujourd'hui, a ordonné que l'*épreuve* de la poudre se feroit avec un petit mortier qui chasseroit un boulet de 60 livres à la distance au moins de 50 toises avec trois onces de poudre seulement. Si le boulet va à une plus petite distance, la poudre n'est pas reçue dans les arsenaux de Sa Majesté.

La *figure 5. de la Planche II. Art milit.* fait voir ce mortier, qu'on nomme aussi *épreuve* à cause de son usage. Voici ses dimensions suivant l'ordonnance de 1686.

A A le diamètre à la bouche du mortier porte 7 pouces & trois quarts de ligne.

B B longueur de l'ame, 8 pouces 10 lignes.

C C diamètre de la chambre, 1 pouce 10 lignes.

B D longueur ou profondeur de la chambre, 2 pouces 5 lignes.

E lumière au ras du fond de la chambre.

F diamètre par le dehors du mortier à la volée, 8 pouces 10 lignes.

G G diamètre par le dehors du mortier à l'endroit de la chambre, 4 pouces 8 lignes & demie.

H diamètre de la lumière, 1 ligne & demie.

A I l'épaisseur du métal à la bande sans comprendre le cordon, 10 lignes.

K K la longueur de la semelle de fonte du mortier est de 16 pouces; la largeur de ladite semelle est de 9 pouces, & son épaisseur d'un pouce 6 lignes.

N N le diamètre du boulet de 60 livres.

O une anse représentant deux dauphins se tenant par la queue, ladite anse placée sur le milieu de la volée.

P languette de fonte qui tient au ventre du mortier, sur lequel il repose, & qui répond au bout de la semelle étant justement placé dans le milieu. *Voyez* Poudre à canon. (Q)

ÉPROUVETTE, (*Commerce.*) c'est une espèce de jauge dont les commis des aides se servent dans les visites qu'ils font chez les Marchands de vin & Cabaretiers, pour connoître ce qui reste de vin dans une futaille en vuidange.

Cette éprouvette est ordinairement une petite chaînette de fer, dont un des bouts est appesanti par un peu de plomb. On la fait entrer par le bondon de la pièce, & lorsqu'on sent le fond on la retire, le commis évaluant la liqueur sur la partie de la chaîne qu'il en tire humectée. *Dictionn. de Comm. de Trév. & de Chambers.*

ÉPROUVETTE; les *Potiers d'étain* nomment ainsi une petite cuillère de fer, dans laquelle ils fondent leur étain, pour en connoître la qualité avant que de le mettre en œuvre. *Voyez* POTIER D'ÉTAİN. *Dictionn. du Comm.*

EPS, f. f. (*Jurisp.*) du latin *apes*, dans quelques coutumes signifie *mouches-à-miel*. *Voyez* Amiens, art. 191. (A)

EPTACORDE. *Voyez* HEPTACORDE.

EPTAGONE. *Voyez* HEPTAGONE. Ces mots doivent être écrits par une *h*, parce que dans leur racine *επτα*, l'*ε* porte un esprit rude: il en est de même d'EXAGONE, &c. au lieu que dans *Enneagone* il n'y a point d'*h*, parce que l'*ε* d'*εννέα*, neuf, est marqué d'un esprit doux. (O)

EPTAMERIDE. *Voyez* HEPTAMERIDE.

ÉPUISEMENT, f. m. (*Medecine.*) *εξαυσις*, *exhaustio*, *diffusio*; ce terme est employé pour signifier la perte des forces, des esprits, par l'effet de quelque exercice violent long-tems continué, ou de la fièvre lorsqu'elle est très-aigue ou qu'elle a été de longue durée, ou des débauches de femmes, de vin, ou des travaux, des contentions d'esprit, des veilles immodérées. *Voy.* FORCE, DÉBILITÉ, ATROPHIE, ENERVATION, EXTÉNUATION. (d)

ÉPULIDE, f. f. (*Medecine.*) *επυλιδες*, de *ἐπὶ*, sur, & *ἐλον*, gencive; se dit de certain tubercule ou excroissance de chair, qui se forme sur les gencives ou sur les parties qui les avoisinent, principalement vers les dernières dents molaires. *Voyez* EXCROISSANCE CHARNUE.

On distingue deux sortes d'*épulides*; savoir, celles qui ne sont point accompagnées de douleur, & celles qui en causent beaucoup, qui ont un caractère de malignité, & sont susceptibles de devenir chancreuses: d'ailleurs de quelque espèce qu'elles soient, il y en a de dures & de molles, de grosses & de pe-

tites, de larges & d'étroites par leur base. Elles produisent aussi des effets différens; elles gênent les mouvemens de la mâchoire; elles font si douloureuses qu'elles occasionnent une tension spasmodique dans toutes les parties qui les environnent; elles empêchent aussi quelquefois la mastication par leur volume, en s'interposant dans l'espace qui se forme entre les deux mâchoires ouvertes, & en s'opposant à ce qu'elles se rapprochent; elles peuvent encore par ces deux raisons, empêcher le libre usage de la parole.

Ces fâcheux effets déterminent à en hâter la cure; on peut l'entreprendre par le moyen des gargarismes fortement résolutifs & astringens employés fréquemment: si les *épulides* ne cedent pas assez tôt à ces remèdes, il faut avoir recours à la ligature, quand on peut y appliquer un fil noyé, & les serrer par leur base, dans le cas où elle peut être saisie. L'excroissance n'ayant plus de communication avec la partie saine, de laquelle elle forme une extension contre-nature, se mortifie, se détache, & la cicatrice se fait aisément. Mais lorsque la partie inférieure de la tumeur est d'un trop grand volume pour pouvoir être liée, on ne peut suppléer au défaut de ce moyen que par les corrosifs d'une médiocre activité appliqués avec prudence, ou en emportant l'excroissance avec les ciseaux ou le bistouri, de manière à ne rien prendre sur les parties saines. On peut aussi tenter de l'arracher avec les pincettes dont on se sert pour les polypes des narines; & si l'on ne peut pas réussir à détruire entièrement l'*épulide*, & qu'elle renaisse, souvent après avoir été extirpée, quelques auteurs conseillent l'application du cautère actuel. S'il survient une hémorragie après l'opération, de quelque manière qu'elle se fasse, on peut l'arrêter en faisant laver souvent la bouche au malade avec du vin chaud rendu astringent avec un peu d'alun, jusqu'à ce que le sang ne coule plus: on doit ensuite s'appliquer à consolider la plaie selon les règles de l'art. *Voyez les institutions chirurgiques* d'Heister, d'où cet article est extrait en partie. (d)

EPULON, f. m. (*Hist. anc.*) signifioit anciennement, chez les Romains, un *ministre* des sacrifices.

Comme les pontifes ne pouvoient assister à tous les sacrifices qu'on faisoit à Rome, tant étoit grand le nombre des dieux que le peuple adoroit, ils nommoient trois ministres, qu'on appelloit *épulones*, parce qu'ils étoient chargés du soin & du gouvernement du festin qui se donnoit dans les jeux publics & solennels.

C'étoit eux qui ordonnoient & servoient le sacré banquet, qu'on offroit dans ces occasions à Jupiter, &c. Ils portoient une robe bordée de pourpre comme les pontifes: leur nombre fut porté dans la suite jusqu'à sept, & César les augmenta jusqu'à dix. Ils furent établis l'an de Rome 558, sous le consulat de L. Furius Purpureo, & de M. Claudius Marcellus. *Dict. de Trévoux & Chambers.* (G)

EPULUM, chez les anciens, signifioit un banquet, une fête sacrée préparée pour les dieux. *Voy.* FÊTE & LECTISTERNE.

On mettoit les statues des dieux sur des coussins posés sur des lits richement décorés, & on leur servoit un festin comme si elles eussent voulu manger. Toutes les viandes qu'on leur offroit tournoient au profit des ministres des sacrifices, qu'on appelloit pour cette raison *épulons*. *Voyez* EPULON.

EPURE, (*Coupe des pierres.*) du mot *épurer*, mettre au net, est le dessein d'une voûte tracée sur une muraille ou sur le plancher, de la grandeur dont elle doit être exécutée, pour y prendre les mesures nécessaires. Une *épure* ordinaire est l'extension de la douille *CDHG*, (fig. 12.) à l'entour de laquelle on met les panneaux de lit *CGIK*, *DLMH*, & ceux de

de tête *ABDC*, & *GHE*, que l'on peut aussi projeter comme *FGHE*. La figure 12. n°. 1. représente l'épure d'un berceau cylindrique.

Un pareil dessein pour la charpente change de nom, & s'appelle *ételon*. (D)

EPURGE, (*Matiere medic.*) espece de tithimale. Voyez TITHIMALE.

EQ

EQUANT, f. m. en *Astronomie*, est un cercle que les anciens astronomes imaginoient dans le plan du cercle déférent ou excentrique; pour diriger & pour régler certains mouvemens dans les planetes.

On n'en fait plus d'usage aujourd'hui, depuis que Kepler a banni les excentriques, & a démontré que les planetes se mouvoient dans des ellipses dont le Soleil occupoit le foyer. Voyez DÉFÉRENT, EPICYCLE, EXCENTRIQUE, COPERNIC, PLANETE, &c. (O)

EQUARRIR, v. act. (*Architect.*) c'est mettre une pierre d'équerre en tout sens. (P)

EQUARRIR UN TROU, parmi les *Horlogers*, signifie l'aggrandir en y passant un équarrissoir. Voyez EQUARRISSEMENT. (T)

EQUARRISSEMENT, f. m. (*Coupe des pierres.*) Tailler par équarrissement est une maniere de tailler les pierres sans le secours des panneaux, les ayant seulement préparées en les rendant de forme parallépipède, pour y appliquer les mesures des hauteurs & profondeurs que l'on a trouvées dans le dessein de l'épure pour chaque vousoir. (D)

EQUARRISSEMENT, f. m. (*Coupe des pierres.*) Tailler par équarrissement est une maniere de tailler les pierres sans le secours des panneaux, les ayant seulement préparées en les rendant de forme parallépipède, pour y appliquer les mesures des hauteurs & profondeurs que l'on a trouvées dans le dessein de l'épure pour chaque vousoir. (D)

EQUATEUR, f. m. en *Astronomie* & en *Géographie*, est un grand cercle de la sphere, qui est également éloigné des deux poles du monde, ou dont les poles sont les mêmes que ceux du monde. Voyez CERCLE.

Tel est le cercle représenté par la ligne *DA* (*Pl. astron. fig. 52.*) Ses poles sont *P* & *Q*. On le nomme

équateur, ou parce qu'il divise la sphere en deux parties égales, ou parce que quand le Soleil est dans ce cercle, il y a égalité entre les jours & les nuits: c'est pourquoi on l'appelle aussi *équinoxial*; & quand il est tracé sur les cartes & les planispheres, on l'appelle la ligne *équinoxiale*, ou simplement la ligne. Voyez EQUINOXIAL.

Chaque point de l'équateur est éloigné d'un quart de cercle des poles du monde: d'où il suit que l'équateur divise la sphere en deux hémispheres, dans l'un desquels est le pole septentrional, & dans l'autre le méridional. Voyez HÉMISPHERE.

L'équateur coupe la zone torride par le milieu; le Soleil décrit ce grand cercle le premier jour du printemps, & le premier jour de l'automne: ainsi il y revient deux fois par an. Les peuples qui l'habitent ont pendant toute l'année les jours égaux aux nuits. Car l'horison des peuples qui habitent sous l'équateur, passe par l'axe de la terre, & est perpendiculaire à tous les cercles paralleles à l'équateur, dont le Soleil décrit ou paroît décrire un chaque jour: d'où il s'ensuit qu'une moitié de ces cercles paralleles est au-dessus de l'horison des habitans de l'équateur, & l'autre moitié au-dessous: ainsi ils ont précisément autant de jour que de nuit, si ce n'est que le crépuscule du matin & du soir peut augmenter un peu leurs jours & diminuer leurs nuits. Les longues nuits sont très-nécessaires dans ces climats, dont le Soleil ne s'éloigne jamais de plus de 23 degrés $\frac{1}{2}$; de sorte que quand il est le plus éloigné du zénith des habitans de l'équateur, il en est encore plus près qu'il ne l'est de notre zénith le jour du solstice d'été: car il est alors éloigné de plus de 25 degrés. Or comme la longueur des jours & la brièveté des nuits est une des causes de la chaleur, il s'ensuit que la chaleur de l'équateur n'est pas à proportion aussi grande qu'elle devroit être, eu égard à la position du Soleil. Il y a même dans ces climats, des pays qui jouissent d'une chaleur modérée &, pour ainsi dire, d'un printemps perpétuel: tels sont certains endroits du Pérou. Le haut des montagnes y est aussi excessivement froid, comme il arrive par-tout ailleurs.

Le tems égal ou moyen de l'équateur, s'estime par les passages de ses arcs sur le méridien. On a fréquemment occasion de s'en servir, pour convertir les degrés de l'équateur en tems, ou pour convertir les parties du tems en parties de l'équateur.

Pour faire ces conversions, on a dressé la table suivante, dans laquelle sont marqués les arcs de l'équateur qui passent par le méridien dans les différentes heures, minutes, &c. du tems moyen. Voyez EQUATION DU TEMS.

CONVERSION des parties de l'équateur en tems, & réciproquement.

Degrés de l'équateur.	Heures.	Minutes.	Heures.	Degrés de l'équateur.	Minutes.	Degrés de l'équateur.	Minutes.
Minutes.	Minutes.	Secondes.	Minutes.	Minutes.	Secondes.	Minutes.	Secondes.
Secondes.	Secondes.	Tierces.	Secondes.	Secondes.	Tierces.	Secondes.	Tierces.
Tierces.	Tierces.	Quarties.	Tierces.	Tierces.	Quarties.	Tierces.	Quarties.
1	0	4	1	15	1	0	15
2	0	8	2	30	2	0	30
3	0	12	3	45	3	0	45
4	0	16	4	60	4	1	0
5	0	20	5	75	5	1	15
10	0	40	6	90	6	1	30
15	1	0	9	135	10	2	30
30	2	0	12	180	20	5	0
60	4	0	15	225	30	7	30
90	6	0	18	270	40	10	0
180	12	0	21	315	50	12	30
360	24	0	24	360	60	15	0

Il est très-aisé de construire cette table : car l'équateur étant supposé divisé en 360 degrés, comme il fait sa révolution en 24 heures & uniformément, il s'ensuit qu'il fait 15 degrés par heure ; par conséquent en une minute la 60^e partie de 15 degrés, c'est-à-dire 15 minutes de degré, en une seconde 15 secondes de degré, & ainsi de suite ; & il ne faut plus que des additions fort simples, pour savoir le nombre de degrés, de minutes, & de secondes qu'il parcourt dans un tems donné.

Dans cette table, les minutes, secondes, &c. de degré, sont en romain ; & les minutes, secondes, &c. d'heure, sont en italique. Ainsi on voit par les trois premières colonnes, qu'à une minute de degré de l'équateur répondent 0 minutes 4 secondes d'heure ; de même par la 4^e & la 5^e colonne, ou par les trois dernières, on voit que 5 minutes d'heure donnent 75 secondes de degré, ou une minute 15 secondes.

L'usage de cette table est facile. Supposez, par exemple, que l'on propose de convertir en tems 19 degrés 13 minutes 7 secondes de l'équateur ; auprès de 15 degrés, dans la première colonne, on trouve une heure 0 minutes 00 secondes ; auprès de 4 degrés, on trouve 16 minutes 00 secondes ; auprès de 10 minutes, 40 secondes ; auprès de 3 minutes, 12 secondes 000 tierces ; auprès de 5 secondes, 00 minutes 20 tierces ; & auprès de 2 secondes, 8 tierces : ce qui ajouté ensemble donne une heure 16 minutes 52 secondes 28 tierces.

De plus, supposez que l'on propose de trouver quels degrés, minutes, &c. de l'équateur répondent à 23 heures 25 minutes 17 secondes & 9 tierces ; auprès de 21 heures, dans la quatrième colonne de la table, on trouve 315 degrés ; auprès de 2 heures, 30 degrés ; auprès de 20 minutes, 5 degrés ; auprès de 5 minutes, 0 degré 15 minutes ; auprès de 10 secondes, 2 minutes 30 secondes ; auprès de 5 secondes, une minute 15 secondes 0 tierces ; auprès de 2 secondes, 30 secondes 0 tierces ; auprès de 6 tierces, une seconde 30 tierces ; auprès de 3 tierces, 45 tierces : le tout ajouté ensemble donne 351 degrés 19 minutes 17 secondes 15 tierces.

On voit par-là que cette table est fort utile dans la recherche des longitudes ; car connoissant la différence des heures entre deux lieux, par le moyen des éclipses de Lune ou des satellites de Jupiter, on connoît tout de suite par cette table de combien de degrés les méridiens de ces lieux sont éloignés l'un de l'autre. Par exemple, s'il est une heure à Constantinople lorsqu'il est midi à Paris, on voit que le Soleil passe au méridien de Paris une heure après le méridien de Constantinople, & que par conséquent le méridien de Paris est plus occidental de 15 degrés, que celui de Constantinople. Voyez LONGITUDE.

Élévation ou hauteur de l'équateur, est un arc d'un cercle vertical, qui est compris entre l'équateur & l'horison.

L'élévation de l'équateur avec celle du pôle est toujours égale à un quart de cercle ; ou, ce qui revient au même, l'élévation de l'équateur est égale à la distance du pôle au zénith. Cette élévation est donc le complément de la hauteur du pôle ou de la latitude. Voyez LATITUDE & HAUTEUR DU POLE ; voyez aussi ÉLEVATION & HAUTEUR. (O)

EQUATION, s. f. en *Algebre*, signifie une expression de la même quantité présentée sous deux dénominations différentes. Voyez EGALITÉ.

Ainsi quand on dit $2 \times 3 = 4 + 2$; cela veut dire qu'il y a équation entre deux fois trois & quatre plus deux.

On peut définir l'équation un rapport d'égalité entre deux quantités de différente dénomination, comme quand on dit 60 sous = 3 liv. ou 20 sous = 1 liv. ou $b = d + e$, ou $12 = \frac{a+b}{5}$, &c.

Ainsi mettre des quantités en équation, c'est représenter par une double expression des quantités réellement égales & identiques.

Le caractère ou le signe d'équation est = ou ∞ ; ce dernier est plus fréquent dans les anciens algébristes, & l'autre dans les modernes. Voyez CARACTERE.

La résolution des problèmes par le moyen de leurs équations, est l'objet de l'Algebre. Voyez ALGEBRE.

Membres d'une équation, ce sont les deux quantités qui sont séparées par le signe = ou ∞ ; & termes d'une équation, ce sont les différentes quantités ou parties, dont chaque membre de l'équation est composé, & qui sont jointes entr'elles par les signes + & -. Ainsi dans l'équation $b + c = d$, $b + c$ est un membre, & d l'autre ; & b , c , d , sont les termes ; & l'équation signifie que la seule quantité d est égale aux deux b & c prises ensemble. Voyez TERME, MEMBRE.

Racine d'une équation, est la valeur de la quantité inconnue de l'équation. Ainsi dans l'équation $a^2 + b^2 = x^2$, la racine est $\sqrt{a^2 + b^2}$. Voyez RACINE.

Les équations, eu égard à la puissance plus ou moins grande à laquelle l'inconnue y monte, se divisent en équations simples, quarrées, cubiques, &c.

Equation simple ou du premier degré, est celle dans laquelle l'inconnue ne monte qu'à la première puissance ou au premier degré, comme $x = a + b$.

Equation quarrée ou du second degré, est celle où la plus haute puissance de l'inconnue est de deux dimensions ; comme $x^2 = a^2 + b^2$ ou $x^2 + ax = b$. Voyez QUARRÉ & DEGRÉ.

Equation cubique ou du troisième degré, est celle où la plus haute puissance de l'inconnue est de trois dimensions, comme $x^3 = a^3 - b^3$ ou $x^3 + axx + b bx = c^3$. Voyez CUBIQUE.

Si la quantité inconnue est de quatre dimensions, comme $x^4 = a^4 - b^4$ ou $x^4 + ax^3 + b^3 x = c^4$, l'équation est appelée biquadratique ou quarrée quarrée, ou plus communément du quatrième degré ; si l'inconnue a cinq dimensions, l'équation est nommée surde-solide ou du cinquième degré, &c. V. PUISSANCE.

On peut considérer les équations sous deux points de vue, ou comme les dernières conclusions auxquelles on arrive dans la solution des problèmes, ou comme les moyens par lesquels on parvient à la solution finale. Voyez SOLUTION & PROBLÈME.

Les équations de la première espèce ne renferment qu'une quantité inconnue mêlée avec d'autres quantités données ou connues ; celles de la seconde espèce renferment différentes quantités inconnues qui doivent être comparées & combinées ensemble, jusqu'à ce que l'on arrive à une nouvelle équation qui ne renferme plus qu'une inconnue mêlée avec des connues.

Pour trouver la valeur de cette inconnue, on prépare & on transforme l'équation de différentes manières, qui servent à l'abaisser au moindre degré, & à la rendre la plus simple qu'il est possible.

La théorie & la pratique des équations, c'est-à-dire la solution des questions par les équations, a plusieurs branches ou parties. 1^o. La dénomination qu'on doit donner aux différentes quantités en les exprimant par les signes ou symboles convenables. 2^o. La réduction du problème en équation. 3^o. La réduction de l'équation même au degré le plus bas & à la forme la plus simple. 4^o. On y peut ajouter la solution de l'équation ou la représentation de ses racines par des nombres ou des lignes. Nous allons donner d'abord les règles particulières aux deux premiers articles, c'est-à-dire en général la méthode de mettre en équation une question proposée.

Une question ou un problème étant proposé, on suppose que les choses cherchées ou demandées sont

déjà trouvées, & on les marque ordinairement par les dernières lettres x, y, z , &c. de l'alphabet, marquant en même tems les quantités connues par les premières lettres de l'alphabet, comme b, c, d , &c. Voyez QUANTITÉ, CARACTERE, &c.

Toutes les quantités qui doivent entrer dans la question, étant ainsi nommées, on examine si la question est sujette à restriction, ou non, c'est-à-dire si elle est déterminée ou indéterminée. Voici les règles par lesquelles on peut le savoir.

1°. S'il y a plus de quantités inconnues qu'il n'y a d'équations données ou renfermées dans la question, le problème est indéterminé, & peut avoir une infinité de solutions. Quand les équations ne sont pas expressément contenues dans le problème, on les trouve par le moyen des théorèmes sur l'égalité des grandeurs. Voyez EGAL.

2°. Si les équations données ou renfermées dans le problème sont précisément en même nombre que les quantités inconnues, le problème est déterminé, c'est-à-dire n'admet qu'un nombre de solutions limité.

3°. S'il y a moins d'inconnues que d'équations, le problème est plus que déterminé, & on découvre quelquefois qu'il est impossible par les contradictions qui se trouvent dans les équations. Voyez DÉTERMINÉ.

Maintenant, pour mettre une question en équation, c'est-à-dire pour la réduire en différentes équations médiates par le moyen desquelles on puisse parvenir à une équation finale, la principale chose à laquelle on doit faire attention, c'est d'exprimer toutes les conditions de la question par autant d'équations. Pour y parvenir, il faut examiner si les propositions ou mots dans lesquels la question est exprimée, peuvent être rendus par des termes algébriques, comme nous rendons nos idées ordinaires en caractères grecs, latins ou françois, &c. Si cela est ainsi, comme il arrive généralement dans toutes les questions que l'on fait sur les nombres ou sur les quantités abstraites, en ce cas il faut donner des noms aux quantités inconnues & connues, autant que la question le demande, & traduire ainsi en langage algébrique le sens de la question. Ces conditions ainsi traduites donneront autant d'équations que le problème peut en fournir. On a déjà donné au mot ARITHMÉTIQUE UNIVERSELLE un exemple de cette traduction d'une question en langage algébrique.

Donnons encore un autre exemple. Un marchand augmente tous les ans son bien d'un tiers, en ôtant 100 liv. qu'il dépense par an dans sa famille, au bout de trois ans il trouve son bien doublé. On demande combien ce marchand avoit de bien au commencement de ces trois ans. Pour résoudre cette question, il faut bien prendre garde aux différentes propositions qu'elle renferme, & qui fourniront les équations suivantes.

En langage ordinaire	Algébriquement.
un marchand a un bien dont il dépense la première année 100 liv.	$x - 100.$
Et augmente le reste d'un tiers.	$x - 100 + \frac{x-100}{3}$ ou $\frac{4x-400}{3}$.
La seconde année il dépense 100 liv.	$\frac{4x-400}{3} - 100$ ou $\frac{4x-700}{3}$.
Et augmente le reste d'un tiers.	$\frac{4x-700}{3} + \frac{4x-700}{9}$ ou $\frac{16x-2800}{9}$.
La troisième année il dépense 100 liv.	$\frac{16x-2800}{9} - 100$ ou $\frac{16x-3700}{9}$.
Et augmente le reste d'un tiers.	$\frac{16x-3700}{9} + \frac{16x-3700}{27}$ ou $\frac{64x-14800}{27}$.

Tom. V.

Et au bout des trois ans il est deux fois plus riche qu'il n'étoit.

La question se réduit donc à résoudre cette équation $\frac{64x-14800}{27} = 2x$, par le moyen de laquelle on trouvera la valeur de x de la manière suivante.

On multipliera l'équation par 27, & on aura $64x - 14800 = 54x$; on ôtera de part & d'autre $54x$, & on aura $10x - 14800 = 0$, ou $10x = 14800$; divisant par 10, il viendra $x = 1480$. Ainsi ce marchand avoit 1480 liv. de bien.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que pour résoudre les questions qu'on propose sur les nombres ou sur les quantités abstraites, il ne faut presque que les traduire du langage ordinaire en langage algébrique, c'est-à-dire en caractères propres à exprimer nos idées sur les rapports des quantités. Il est vrai qu'il peut arriver quelquefois que le discours dans lequel l'équation est proposée, ne puisse être rendu algébriquement; mais en y faisant quelques petits changemens, & ayant principalement égard au sens, plutôt qu'aux mots, la traduction deviendra assez facile; la difficulté qui peut se rencontrer dans cette traduction vient uniquement de la différence des idiomes, comme dans les traductions ordinaires. Cependant pour faciliter la solution de ces sortes de problèmes, nous allons en donner un exemple ou deux.

1°. Etant donné la somme de deux nombres a , & la différence de leurs carrés b , trouver les nombres; supposons que le plus petit de ces nombres soit x , l'autre sera $a - x$, & les carrés seront xx , & $a^2 - 2ax + xx$, dont la différence est $a^2 - 2ax$, qui doit être égale à b ; donc $a^2 - 2ax = b$; donc $a^2 - b = 2ax$ & $\frac{a^2-b}{2a} = x$.

Supposons, par exemple, que la somme des nombres ou la quantité a soit $= 8$, & que la différence des carrés soit 16, alors $\frac{a^2-b}{2a}$ ou $\frac{a}{2} - \frac{b}{2a}$ sera $4 - 1 = 3 = x$, & on aura $a - x = 5$; donc les nombres cherchés sont 3 & 5. Voyez DIOPHANTE.

2°. Trouver trois quantités x, y, z , dont on connoisse la somme, étant prises deux à deux. Supposons que la somme de x & de y soit a , que celle de x & de z soit b , & que celle de y & de z soit c , on aura les trois équations $x + y = a$, $x + z = b$, $y + z = c$; pour chasser maintenant deux des trois quantités x, y, z , par exemple, z & y , on aura par la première & par la seconde équation $y = a - x$ & $z = b - x$; on substituera dans la troisième équation ces valeurs au lieu de y & de z , & l'on aura $a - x + b - x = c$, & $x = \frac{a+b-c}{2}$; x étant trouvée, on aura y & z par le moyen des équations $y = a - x$ & $z = b - x$.

Par exemple, si la somme de x & de y est 9, celle de x & de z , 10, & celle de y & de z , 13; dans les valeurs de x, y & z , on écrira 9 pour a , 10 pour b , & 13 pour c , & on aura $a + b - c = 6$, par conséquent x ou $\frac{a+b-c}{2} = \frac{6}{2} = 3$; y ou $a - x = 6$ & z ou $b - x = 7$.

3°. Diviser une quantité donnée en un nombre quelconque de parties, telles que les différences des plus grandes sur les plus petites, soient égales à des quantités données. Supposons que a soit une quantité que l'on propose de diviser en quatre parties, telles que la première & la plus petite soit x ; que l'excès de la seconde sur la première soit b , celui de la troisième soit c , & celui de la quatrième d , $x + b$ fera la seconde partie, $x + c$ la troisième, $x + d$ la

O O o o o ij

quatrième ; & la somme $4x + b + c + d$ de toutes ces parties sera égale à a . Retranchant $b + c + d$ de part & d'autre, on aura $4x = a - b - c - d$ & $x = \frac{a - b - c - d}{4}$.

Imaginons, par exemple, qu'on propose de diviser une ligne de vingt piés en quatre parties, de manière que l'excès de la seconde partie sur la première soit de 2 piés, celui de la troisième de 3 piés, & celui de la quatrième de 7 piés, on aura x ou $\frac{a - b - c - d}{4} = \frac{20 - 2 - 3 - 7}{4} = \frac{8}{4} = 2$, $x + b = 4$, $x + c = 5$, & $x + d = 9$. On peut se servir de la même méthode pour diviser une quantité donnée en un nombre quelconque de parties avec des conditions pareilles.

4°. Une personne voulant distribuer trois sous à un certain nombre de pauvres, trouve qu'il lui manque huit sous ; ainsi elle ne leur donne à chacun que deux sous, & elle a trois sous de reste. On demande combien cette personne avoit d'argent, & combien il y avoit de pauvres ? Soit x le nombre des pauvres ; & comme il s'en faut huit sous qu'ils ne puissent avoir trois sous chacun, l'argent est donc $3x - 8$, dont il faut ôter $2x$, & il doit rester 3 ; donc $3x - 8 - 2x = 3$ ou $x = 11$.

5°. Le pouvoir ou l'intensité d'un agent étant données, déterminer combien il faut d'agens semblables pour produire un effet donné a dans un tems donné b . Supposons que l'agent puisse produire dans le tems d l'effet c , on dira comme le tems d est au tems b , ainsi l'effet c que l'agent peut produire dans le tems d , est à l'effet qu'il peut produire dans le tems b , qui sera par conséquent $\frac{b \cdot c}{d}$. Ensuite on dira, comme l'effet $\frac{b \cdot c}{d}$ est à l'effet a , ainsi un des agens est à tous les agens ; donc le nombre des agens sera $\frac{a \cdot d}{b \cdot c}$. Voyez REGLE DE TROIS.

Par exemple, si un clerc ou secrétaire transcrit quinze feuilles en huit jours de tems, on demande combien il faudra de clercs pour transcrire 405 feuilles en neuf jours ? Rép. 24. Car si on substitue 8 pour d , 15 pour c , 405 pour a , & 9 pour b , le nombre $\frac{a \cdot d}{b \cdot c}$ deviendra $\frac{405 \times 8}{9 \times 15}$, c'est-à-dire $\frac{3240}{135}$ ou 24.

6°. Les puissances de différens agens étant données, déterminer le tems x dans lequel ils produiroient un effet donné d , étant jointes ensemble. Supposons que les puissances des agens A, B, C , soient telles que dans les tems e, f, g , ils produisent les effets a, b, c , ces agens dans le tems x produiront les effets $\frac{ax}{e}, \frac{bx}{f}, \frac{cx}{g}$, on aura donc $\frac{ax}{e} + \frac{bx}{f} + \frac{cx}{g} = d$, & $x = \frac{d}{\frac{a}{e} + \frac{b}{f} + \frac{c}{g}}$.

Imaginons, par exemple, que trois ouvriers finissent un certain ouvrage en différens tems. Par exemple, A une fois en trois semaines, B trois fois en huit semaines, & C cinq fois en douze semaines, on demande combien il leur faudra de tems pour finir le même ouvrage, en y travaillant tous ensemble ; les puissances des agens sont telles que dans les tems 3, 8, 12, ils produisent les effets 1, 3, 5, & on veut savoir en combien de tems ils produiroient l'effet 1, étant réunis. Au lieu de a, b, c, d, e, f, g , on écrira 1, 3, 5, 1, 3, 8, 12, & il viendra $x = \frac{1}{\frac{1}{3} + \frac{3}{8} + \frac{5}{12}}$ ou $\frac{24}{11}$ de semaine, c'est-à-dire six jours cinq heures & $\frac{2}{3}$ d'heure pour le tems qu'ils mettroient à finir l'ouvrage proposé.

7°. Etant données les pesanteurs spécifiques de plusieurs choses mêlées ensemble, & la pesanteur spécifique de leur mélange, trouver la proportion

des ingrédiens dont le mélange est composé. Supposons que e soit la gravité spécifique du mélange $A + B$, a celle de A , & b celle de B ; comme la gravité absolue ou le poids d'un corps est en raison composée de son volume & de sa pesanteur spécifique (voy. DENSITÉ) aA sera le poids de a , & bB celui de B , & $aA + bB$ sera $eA + eB$; donc $aA - eA = eB - bB$, & $a - e : e - b :: B : A$.

Supposons, par exemple, que la pesanteur spécifique de l'or soit 19, celle de l'argent 10 $\frac{1}{2}$, & celle d'une couronne composée d'or & d'argent 17, on aura $A : B :: e - b : a - e :: 7 - \frac{1}{2} : 2 :: 20 : 6 :: 10 : 3$; ce sera le rapport du volume de l'or de la couronne au volume de l'argent : & $190.31 :: 19 \times 10 :$

$10 \frac{1}{2} \times 3 :: a \times e - b : b \times a - e$; ce sera le rapport du poids de l'or de la couronne au poids de l'argent : enfin $221 : 31$, comme le poids de la couronne est au poids de l'argent. Voyez ALLIAGE.

Pour réduire en équations les problèmes géométriques, on remarquera d'abord que les questions géométriques ou celles qui ont pour objet la quantité continue, se mettent en équations de la même manière que les questions arithmétiques. Ainsi la première règle que nous devons donner ici, est de suivre pour ces sortes de problèmes les mêmes règles que pour les problèmes numériques.

Supposons, par exemple, qu'on demande de couper une ligne droite AB (Planche d'Algeb. fig. 6.) en moyenne & extrême raison en C ; c'est-à-dire de trouver un point C , tel que BE carré de la plus grande partie soit égal au rectangle BD fait de la ligne entière & de sa plus petite partie.

Supposant $AB = a$, & $CB = x$, on aura $AC = a - x$, & $xx = a$ par $a - x$; équation du second degré, qui étant résolue, comme on l'enseignera plus bas, donnera $x = -\frac{1}{2}a + \sqrt{\frac{1}{4}a^2}$.

Mais il est rare que les problèmes géométriques se réduisent si facilement en équations ; leur solution dépend presque toujours de différentes positions & relations de lignes : de sorte qu'il faut souvent un art particulier & de certaines règles pour traduire ces questions en langage algébrique. Il est vrai que ces règles sont fort difficiles à donner ; le génie est la meilleure & la plus sûre qu'on ait à suivre dans ces cas-là.

On peut cependant en donner quelques-unes, mais fort générales, pour aider ceux qui ne sont pas versés dans ces opérations : celles que nous allons donner sont principalement tirées de M. Newton.

Observons donc, 1°. que les problèmes concernant les lignes qui doivent avoir un certain rapport les unes aux autres, peuvent être différemment envisagés, en supposant telles ou telles choses connues & données, & telles ou telles autres inconnues ; cependant quelles que soient les quantités que l'on prend pour connues & celles qu'on prend pour inconnues, les équations que l'on aura seront les mêmes quant au fond, & ne différeront entr'elles que par les noms qui serviront à distinguer les grandeurs connues d'avec les inconnues.

Supposons, par exemple, qu'on propose de comparer les côtés BC, BD , & la base CD (figure 7. d'Algebre) d'un triangle isoscele inscrit dans un cercle, avec le diamètre de ce même cercle. On peut se proposer la question, ou en regardant le diamètre comme donné, avec les côtés, & cherchant ensuite la base, ou en cherchant le diamètre par le moyen de la base & des côtés supposés donnés, ou enfin en cherchant les côtés par le moyen de la base & du diamètre. Or sous quelque forme qu'on se propose ce problème, les équations qui serviront à le résoudre auront toujours la même forme.

Ainsi, supposons que l'on cherche le diamètre, on

nommera AB, x, CD, a , & BC ou BD, b ; ensuite tirant AC , on remarquera que les triangles ABC & CBE sont semblables, & qu'ainsi $AB : BC :: BC : BE$, ou $x : b :: b : BE$; donc $BE = \frac{b^2}{x}$ & $CE = \frac{1}{2} CD$ ou $\frac{1}{2} a$; & comme l'angle CEB est un angle droit, $CE^2 + BE^2 = BC^2$, c'est-à-dire $\frac{a^2}{4} + \frac{b^4}{x^2} = b^2$. Cette équation étant résolue donnera le diamètre cherché x . Si c'est la base qu'on demande, on fera $AB = c, CD = x$, & BC ou $BD = b$; ensuite on tirera AC , & les triangles semblables ABC & CBE donneront $AB : BC :: BC : BE$, ou $c : b :: b : BE$.

Donc $BE = \frac{b^2}{c}$ & $CE = \frac{1}{2} CD$ ou $\frac{1}{2} x$; & comme l'angle CBE est droit, on aura $CE^2 + BE^2 = CB^2$; donc $\frac{1}{4} x^2 + \frac{b^4}{c^2} = b^2$. D'où l'on tirera la valeur de la base cherchée x .

Enfin si les côtés BC & BD sont supposés inconnus, on fera $AB = c, CO = a$, & BC ou $BD = x$, on tirera ensuite AC ; & à cause des triangles semblables ABC & CBE , on aura $AB : BC :: BC : BE$ ou $c : x :: x : BE$; donc $BE = \frac{x^2}{c}$, $CE = \frac{1}{2} CD$ ou $\frac{1}{2} a$, & l'angle droit CBE donnera $CE^2 + BE^2 = BC^2$, c'est-à-dire $\frac{1}{4} a^2 + \frac{x^4}{c^2} = x^2$; équation qui étant résolue donnera la valeur x d'un des côtés cherchés.

On voit par-là que le calcul pour arriver à l'équation, & l'équation elle-même, sont semblables dans tous les cas, excepté que les mêmes lignes y sont désignées par des lettres différentes selon les données & les inconnues que l'on suppose. Il est vrai que la différence des données fait que la résolution des équations est différente; mais elle ne produit point de changement dans l'équation même. Ainsi on n'est point absolument obligé de prendre telle ou telle quantité pour inconnue; mais on est le maître de choisir pour données & pour inconnues les quantités qu'on croit les plus propres à faciliter la solution de la question.

3°. Un problème étant donc proposé, il faut commencer par comparer entr'elles les quantités qu'il renferme, & sans faire aucune distinction entre les connues & les inconnues, examiner le rapport qu'elles ont ensemble, afin de connoître quelles sont celles d'entr'elles qui peuvent faire trouver plus facilement les autres. Dans cet examen il n'est pas nécessaire de s'assurer par un calcul algébrique exprès, que telles ou telles quantités peuvent être déduites de telles ou telles autres; il suffit de remarquer en général qu'on peut les en tirer par le moyen de quelque connexion directe qui est entr'elles.

Par exemple, si on donne un cercle dont le diamètre soit AD (fig. 8. algèbr.) & dans lequel soient inscrites trois lignes AB, BC, CD , desquelles on demande BC , les autres étant connues, il est évident au premier coup-d'œil que le diamètre AD détermine le demi-cercle, & que les lignes AB & CD , qu'on suppose inscrites dans le cercle, déterminent aussi les points B & C , & que par conséquent la ligne cherchée BC a une connexion directe avec les lignes données. Voilà de quoi il suffit de s'assurer d'abord, sans examiner par quel calcul analytique la valeur de la ligne BC peut être réellement déduite de la valeur des trois lignes données.

4°. Après avoir examiné les différentes manières dont on peut composer & décomposer les termes de la question, il faut se servir de quelque méthode synthétique, en prenant pour données certaines lignes, par le moyen desquelles on puisse arriver à la connoissance des autres, de manière que le retour de

celles-ci aux premières soit plus difficile; car quoiqu'on puisse suivre dans le calcul différentes routes, cependant il faut le commencer par bien choisir ses données; & une question est souvent plus facile à résoudre, en choisissant des données qui rendent les inconnues plus faciles à trouver, qu'en considérant le problème sous la forme actuelle sous laquelle il est proposé.

Ainsi, dans l'exemple que nous venons de donner, si on propose de trouver AD , les trois autres lignes étant connues, je vois d'abord que ce problème est difficile à résoudre synthétiquement; mais que cependant s'il étoit ainsi résolu, je pourrois facilement appercevoir la connexion directe qui est entre cette ligne & les autres. Je prends donc AD pour donnée, & je commence à faire mon calcul comme si elle étoit en effet connue, & que quelqu'une des autres quantités AB, BC ou CD , fût inconnue; combinant ensuite les quantités données avec les autres, j'aurai toujours une équation en comparant entr'elles deux valeurs de la même quantité: soit que l'une de ces valeurs soit une lettre par laquelle cette quantité aura été marquée, en commençant le calcul; & l'autre, une expression de cette quantité qu'on aura trouvée par le calcul même, soit que les deux valeurs aient été trouvées chacune par deux différens calculs.

5°. Ayant ainsi comparé en général les termes de la question entr'eux, il faut encore de l'art & de l'adresse pour trouver parmi les connexions ou relations particulières des lignes, celles qui sont les plus propres pour le calcul; car il arrive souvent que tel rapport qui paroît facile à exprimer algébriquement, quand on l'envisage au premier coup-d'œil, ne peut être trouvé que par un long circuit; de manière qu'on est quelquefois obligé de recommencer une nouvelle figure, & de faire son calcul pas-à-pas, comme on pourra s'en assurer en cherchant BC par le moyen de AD, AB & CD . Car on ne peut y parvenir que par des propositions dont l'énoncé soit tel, qu'elles puissent être rendues en langage algébrique, & dont quelques-unes peuvent se tirer d'Euclide. *Ap. 19. proposit. 4. L. VI. & proposit. 47. L. I. element.*

Pour parvenir plus aisément à connoître les rapports des lignes qui entrent dans une figure, on peut employer différens moyens: en premier lieu, l'addition & la soustraction des lignes; car par les valeurs des parties on peut trouver celles du tout, ou par la valeur du tout & par celle d'une des parties, on peut connoître la valeur de l'autre partie: en second lieu, par la proportionnalité des lignes; car, comme nous l'avons déjà supposé dans quelques exemples ci-dessus, le rectangle des termes moyens d'une proportion, divisé par un des extrêmes, donne l'autre, ou ce qui est la même chose, si les valeurs de quatre quantités sont en proportion, le produit des extrêmes est égal au produit des moyens. Voyez PROPORTION. La meilleure manière de trouver la proportionnalité des lignes, est de se servir des triangles semblables; & comme la similitude des triangles se connoît par l'égalité de leurs angles, l'analyste doit principalement se rendre ce point familier. Pour cela il doit posséder les proposit. 5, 13, 15, 29, 32 du premier livre d'Euclide; les proposit. 4, 5, 6, 7, 8, du livre VI. & les 20, 21, 22, 27 & 31 du livre III. On peut y ajouter la troisième proposit. du livre VI. ou les proposit. 35 & 36 du livre III. Troisièmement, on fait aussi beaucoup d'usage de l'addition & de la soustraction des carrés, sur-tout lorsqu'il se trouve des triangles rectangles dans la figure. On ajoute ensemble les carrés des deux petits côtés pour avoir le carré du grand, ou du carré du plus grand côté on ôte le carré d'un des côtés, pour avoir le carré de l'autre. C'est sur ce petit nombre

de principes qu'est établi tout l'art analytique, au moins pour ce qui regarde la géométrie rectiligne, en y ajoutant seulement la proposition 1^{re} du VI. livre d'Euclide, lorsque la question proposée regarde des surfaces, & aussi quelques propositions des XI. & XII. livres. En effet toutes les difficultés des problèmes de la géométrie rectiligne peuvent se réduire à la seule composition des lignes & à la similitude des triangles; de sorte qu'il ne se rencontre jamais d'occasion de faire usage d'autres théorèmes, parce que tous les autres théorèmes dont on pourroit se servir, peuvent se réduire à ces deux-là, & que par conséquent ces derniers peuvent leur être substitués dans quelque solution que ce puisse être.

6°. Pour accommoder ces théorèmes à la construction des problèmes, il est souvent nécessaire d'augmenter la figure, soit en prolongeant certaines lignes jusqu'à ce qu'elles en coupent d'autres, ou qu'elles deviennent d'une certaine longueur; soit en tirant des parallèles ou des perpendiculaires de quelque point remarquable; soit en joignant quelques points remarquables; soit enfin comme cela arrive quelquefois, en construisant une nouvelle figure suivant d'autres méthodes, selon que le demandent les problèmes & les théorèmes dont on veut faire usage pour la résoudre.

Par exemple, si deux lignes qui ne se rencontrent point l'une & l'autre, font des angles donnés avec une certaine autre ligne, on peut les prolonger jusqu'à ce qu'elles se rencontrent; de manière qu'on aura un triangle dont on connoîtra tous les angles, & par conséquent le rapport des côtés; ou bien si un angle est donné, ou doit être égal à un angle quelconque, souvent on peut compléter la figure, & en former un triangle donné d'espèce, ou semblable à quelqu'autre: ce qui se fait, soit en prolongeant quelques-unes des lignes de la figure, soit en tirant une ligne qui soutende un angle. Si un triangle proposé est obliquangle, souvent on le résout en deux triangles rectangles, en abaissant une perpendiculaire d'un des angles sur le côté opposé. Si la question regarde des figures de plusieurs côtés, on les résout en triangles par des lignes diagonales, & ainsi des autres: mais il faut toujours avoir attention que par ces divisions la figure se trouve partagée, on en triangles donnés, ou en triangles semblables, ou en triangles rectangles.

Ainsi, dans l'exemple proposé, on tirera la diagonale BD , afin que le trapèze $ABCD$ puisse se résoudre en deux triangles, l'un rectangle ABD , & l'autre obliquangle BCD (fig. 8.). On résoudra ensuite le triangle obliquangle en deux triangles rectangles, en abaissant une perpendiculaire de quelque un des angles B, C, D , sur le côté opposé; par exemple, du point B sur la ligne CD , qu'on prolongera en E , afin que BE puisse la rencontrer perpendiculairement. Or comme les angles BAD & BCD pris ensemble font deux droits (par la prop. 22 du III. Eucl.), aussi-bien que BCE & BCD , il s'ensuit que les angles BAD & BCE sont égaux; par conséquent les triangles BCE & DAB sont semblables. Ainsi prenant AD, AB & BC pour données, & cherchant CD , on peut faire le calcul de la manière suivante. AD & AB donnent BD à cause du triangle rectangle ABD . AD, AB, BD, BC , à cause des triangles semblables ABD & CEB , donnent BE & CE . BD & BE donnent ED , à cause du triangle rectangle BED , & $ED - EC$ donne CD . Ainsi on aura une équation entre la valeur de la ligne CD trouvée par ce calcul, & la valeur de cette même ligne exprimée par une lettre algébrique. On peut aussi (& souvent il vaut mieux suivre cette méthode, que de pousser trop loin un seul & même calcul); on peut, dis-je, commencer

le calcul par différens principes, ou au moins le continuer par diverses méthodes, pour arriver à une seule & même conclusion, afin de pouvoir trouver deux valeurs différemment exprimées de la même quantité, lesquelles valeurs puissent être ensuite faites égales l'une à l'autre. Ainsi AD, AB & BC , donnent BD, BE & CE , comme ci-devant, ensuite $CD + CE$ donne ED , enfin DB & ED donnent BE , à cause du triangle rectangle BED .

7°. Ayant choisi & déterminé la méthode suivant laquelle on doit procéder, & fait la figure, on donne d'abord des noms aux quantités qui doivent entrer dans le calcul, c'est-à-dire desquelles on doit tirer la valeur des autres jusqu'à ce qu'on arrive à une équation; pour cela on aura soin de choisir celles qui renferment toutes les conditions du problème, & qui paroissent, autant qu'on peut en juger, les plus propres à rendre la conclusion simple & facile, de manière cependant qu'elle ne soit pas plus simple que le sujet & le dessein du calculateur ne le demandent. Ainsi il ne faut point donner de nouveaux noms aux quantités dont on peut exprimer la valeur par celle des quantités à qui on a déjà donné des noms. Par exemple, si une ligne donnée est divisée en parties, ou si on a un triangle rectangle, on doit laisser sans nom quelqu'une des parties de la ligne ou toute la ligne entière, ou un des côtés du triangle, parce que les valeurs de ces quantités peuvent se déduire de la valeur des données, comme dans l'exemple déjà proposé. Si on fait $AD = x$ & $BA = a$, on ne marquera BD par aucune lettre, parce qu'elle est le troisième côté du triangle rectangle ABD , & que par conséquent sa valeur est $\sqrt{x^2 - a^2}$. Si on nomme ensuite BC, b , on verra que les triangles semblables DAB & BCE donnent $AD : AB :: BC : CE$. Or de ces quatre lignes les trois premières sont déjà données; ainsi on ne donnera point de nom à la quatrième CE , dont la valeur se trouvera être $\frac{ab}{x}$ par le moyen de la proportion précédente. Si donc on nomme DC, c , on ne donnera point de nom à DE , parce que ses parties DC & CE , étant l'une c , l'autre $\frac{ab}{x}$, leur somme $c + \frac{ab}{x}$ est la valeur de DE .

8°. Par les différentes opérations qu'on fait pour exprimer les lignes auxquelles on n'a point donné de noms, le problème est déjà presque réduit à une équation; car après qu'on a exprimé ainsi les différentes lignes qui doivent entrer dans la solution de la question proposée, il ne faut plus que faire attention aux conditions du problème, pour découvrir une équation.

Par exemple, dans le problème dont nous avons déjà parlé, il ne faut que trouver par le moyen des triangles rectangles BCE & BDE , deux valeurs de BE ; en effet on aura $BC^2 - CE^2$ ou $bb - \frac{aabb}{xx} = BE^2$ & $BD^2 - DE^2$, ou $xx - aa - cc - \frac{2abc}{x} - \frac{aabb}{xx} = BE^2$. Egalant ensemble ces deux valeurs de BE^2 , & ôtant $\frac{aabb}{xx}$, on aura l'équation $bb = xx - aa - cc - \frac{2abc}{x}$, qui délivrée des fractions, donne $x^3 = aax + bbx + 2abc + ccx$.

9°. A l'égard de la géométrie des lignes courbes, on a coutume de déterminer ces lignes, ou en les supposant décrites par le mouvement local de quelques lignes droites, ou en les représentant par des équations qui expriment indéfiniment le rapport de certaines lignes droites disposées entr'elles dans un certain ordre & suivant une certaine loi, & terminées à la courbe par une de leurs extrémités. Voyez COURBE & LIEU.

Les anciens déterminoient les courbes, ou par le

mouvement continu de quelque point, ou par les sections des solides, mais moins commodément qu'on ne les détermine par la seconde des deux manieres dont nous venons de parler. Les calculs qui regardent les courbes, lorsqu'on les décrit de la premiere maniere, se font par une méthode semblable à celle que nous avons donnée jusqu'ici. Supposons, par exemple, que AKC (fig. 9.) soit une ligne courbe décrite par le point vertical K d'un angle droit $AK\phi$, dont un côté AK puisse se mouvoir librement, en passant toujours par le point A donné de position, tandis que l'autre côté $K\phi$ d'une longueur déterminée coule ou glisse le long d'une ligne droite AD , aussi donnée de position. On demande de trouver le point C , dans lequel une ligne droite CD aussi donnée de position doit couper cette courbe: pour cela on tirera les lignes AC , CF , qui peuvent représenter l'angle droit dans la position qu'on cherche; on mènera la perpendiculaire CB sur AF ; on s'appliquera ensuite à trouver le rapport des lignes, sans examiner celles qui sont données ou celles qui ne le sont pas, & on verra que toutes dépendent de CF , & de l'une des quatre lignes BC , BF , AF & AC ; supposant donc $CF = a$, & $CB = x$, on aura d'abord $BF = \sqrt{aa - xx}$, & $AB = \frac{xx}{\sqrt{aa - xx}}$; car à

cause des triangles rectangles ACF , CBF , on a $BF : BC :: BC : AB$. De plus, comme CD est donnée de position, AD est donnée; ainsi on appellera AD, b ; on connoît aussi la raison de BC à BD , qu'on supposera comme d à e , & on aura $BD = \frac{ex}{d}$ & $AB = b - \frac{ex}{d}$: donc $b - \frac{ex}{d} = \frac{xx}{\sqrt{aa - xx}}$. Si on quarre les deux membres de cette équation, & qu'on les multiplie ensuite par $aa - xx$, on réduira l'équation à cette forme $x^4 = \frac{2b d d e x^3 + a a e e - b b d d x x - 2 a a b d e x + a a b b d d}{d d + e e}$;

& par le moyen des quantités données a, b, d, e , on tirera de cette équation la valeur de x . Cette valeur de x ou de BC étant connue, on tirera à la distance BC une ligne droite parallele à AD , qui coupera la courbe, & CD au point cherché C .

Si, au lieu de descriptions géométriques, on se sert d'équations pour désigner les lignes courbes, les calculs deviendront encore plus simples & plus faciles, puisqu'on aura moins d'équations à trouver; ainsi supposons que l'on cherche le point d'intersection C de l'ellipse donnée ACE (fig. 10.) avec la ligne droite CD donnée de position; pour désigner l'ellipse, on prendra une des équations qui la déterminent, comme $rx - \frac{r}{q}xx = yy$, dans laquelle x marque une partie indéterminée AB ou Ab de l'axe prise depuis le sommet A , & y une perpendiculaire BC , terminée à la courbe, & où r & q sont données par l'espece donnée de l'ellipse. Or, puisque CD est donnée de position, AD sera aussi donnée; on la nommera A , & BD sera $a - x$; l'angle ABC sera aussi donné, & par conséquent le rapport de BD à BC , qu'on supposera être celui de 1 à e ; & $BC(y)$ sera $ae - ex$, dont le quarré $eeaa - 2e2ax + eexx$ doit être égal à $rx - \frac{rxx}{q}$. Cette équation

étant réduite, donnera $xx = \frac{2aeex + rx - aee}{ee + \frac{r}{q}}$ ou

$$x = \frac{ae + \frac{1}{2}r \pm e\sqrt{ar + \frac{rr}{4ee} - \frac{arr}{q}}}{ee + \frac{r}{q}}$$

On remarquera que lors même que l'on détermine les courbes par des descriptions géométriques ou par des sections de solides, on peut toujours les désigner par des équations, & que par conséquent toutes

les difficultés des problèmes qu'on peut proposer sur les courbes, se réduisent au cas où on envisageroit les courbes sous ce dernier point de vûe. Ainsi dans le premier exemple (fig. 9.), si AB est appelé x ,

& BC, y , la troisieme proportionnelle BF sera $\frac{yy}{x}$, dont le quarré joint au quarré BC est égal à CF^2 , c'est-à-dire que $\frac{y^4}{xx} + yy = aa$ ou $y^4 + xxyy =$

$aa xx$. Par cette équation on peut déterminer tous les points C de la courbe AKC , en trouvant la longueur de chaque ligne BC qui répond à chaque partie de l'axe AB ; & cette équation peut être fort utile dans la solution des problèmes qu'on aura à résoudre sur cette courbe.

Quand une courbe n'est point donnée d'espece, mais qu'on propose de la déterminer, on peut supposer une équation à volonté qui exprime sa nature d'une maniere générale; on prendra cette équation pour la véritable équation de la courbe, afin de pouvoir par ce moyen arriver à des équations, par le moyen desquelles on déterminera la valeur des quantités qu'on a prises pour données.

Jusqu'ici nous n'avons fait que traduire l'article équation à-peu-près tel qu'il se trouve dans l'Encyclopédie angloise. Cet article est tiré presque en entier de l'Arithmétique universelle de M. Newton; il est aisé d'y reconnoître en effet la main d'un grand maître, & nous avons crû devoir le donner tel qu'il est par cette raison, l'Arithmétique universelle n'ayant point d'ailleurs été traduite jusqu'ici en notre langue. Mais il reste encore sur la théorie des équations beaucoup de choses à dire pour rendre cet article complet dans un ouvrage tel que l'Encyclopédie. Nous allons tâcher de satisfaire à cet objet; & quoique la matiere ait déjà été fort maniée dans un grand nombre d'ouvrages, nous espérons montrer qu'elle a été traitée d'une maniere insuffisante à plusieurs égards, & la présenter d'une maniere presque entièrement nouvelle.

Je ne parlerai point ici de la maniere de préparer une équation, en faisant évanouir les fractions, les radicaux, & toutes les inconnues, excepté une seule, &c. Ces opérations seront détaillées au mot EVANOUIR.

Je ne parlerai point non plus de l'abaissement des équations. Voyez ABAISSEMENT & RÉDUCTION.

Je ne parlerai point enfin des équations du premier degré, c'est-à-dire de celles où l'inconnue ne monte qu'à une dimension: leur solution est sans difficulté. V. TRANSPOSITION. J'entrerai donc en matiere par les équations d'un degré plus élevé que l'unité; je les suppose abaissées au plus petit degré possible, & délivrés de radicaux & de fractions, enfin ordonnées suivant les dimensions de l'inconnue x , c'est-à-dire de maniere que le premier terme contienne x élevée au plus haut degré, que le second terme contienne x élevée au plus haut degré suivant, & ainsi de suite jusqu'au dernier terme, qui ne contiendra point x ; je suppose enfin que le premier terme n'ait d'autre coefficient que l'unité (nous enseignerons au mot TRANSFORMATION cette maniere de préparer l'équation), & que le second membre de l'équation soit zéro.

Soit donc $x^m + px^{m-1} + qx^{m-2} + \dots + r = 0$; l'équation à résoudre, dans laquelle il faut trouver la valeur de x .

Il est évident, par l'énoncé même de la question, qu'il faut trouver une quantité a , positive ou négative, réelle ou imaginaire, qui étant substituée à la place de x dans $x^m + px^{m-1} + \dots$ tout se détruise. Je suppose qu'on ait trouvé cette quantité a , je dis que la quantité $x^m + px^{m-1} + qx^{m-2} + \dots$

+r (en faisant, si l'on veut, abstraction de son égalité à zéro, & en la regardant comme une quantité algébrique réelle) sera divisible exactement par $x-a$. Car il est évident, 1°. que x ne montant qu'au premier degré dans le diviseur, on pourra par les règles de la division algébrique ordinaire (voyez DIVISION), pousser l'opération jusqu'à ce qu'on arrive à un reste que j'appelle R , & dans lequel x ne se trouvera pas. Soit donc Q le quotient, il est évident que si au produit du quotient Q par le diviseur $x-a$, on ajoute le reste R , on aura une quantité égale & identique au dividende. Or, en faisant dans le dividende $x=a$, tout s'évanouit par l'hypothèse; donc tout doit s'évanouir aussi, en faisant $x=a$ dans la quantité $(x-a)Q+R$, & cette quantité doit alors se réduire à zéro; mais en faisant $x=a$, cette quantité est $(a-a)Q+R$. Donc, puisque $(a-a)Q+R=0$, on a $R=0$. Donc la division se fait sans reste. Donc $x^m + px^{m-1} + qx^{m-2} \dots + r$ se divise exactement par $x-a$.

Je fais un raisonnement semblable sur le quotient provenu de la division: je suppose que b substitué à la place de x , fasse évanouir tous les termes de ce quotient, je dis qu'il est divisible par $x-b$; & il est évident que si b substitué à la place de x , fait évanouir le quotient Q , il fera évanouir aussi le dividende: car le dividende est $(x-a)Q$; donc toute supposition qui réduira Q à zéro, y réduira aussi le dividende. Donc $x-b$ divise aussi exactement le dividende.

On trouvera de même, qu'en supposant une quantité c , qui substituée à la place de x , fasse évanouir le quotient de Q divisé par $x-b$, ce nouveau quotient, & par conséquent le dividende, sera divisible par $x-c$.

Ainsi on aura autant de quantités simples $x-a$, $x-b$, $x-c$, qu'il y a d'unités dans m , lesquelles quantités simples donneront par leur multiplication le dividende ou équation proposée.

On pourra donc, au lieu de l'équation donnée, supposer $(x-a)(x-b)(x-c)=0$: mais il faut bien se garder d'en conclure, comme font tous les auteurs d'Algebre, qu'on aura $x-a=0$, $x-b=0$, $x-c=0$, &c. car, pourra dire un commençant, comment se peut-il faire qu'une même quantité x soit égale à plusieurs grandeurs différentes a , b , c ? Si vous dites que x , dans ces équations, ne désigne qu'en apparence la même grandeur, & désigne en effet des grandeurs différentes, en ce cas vous vous rejetez dans une autre difficulté; car si cela étoit, dans une équation du second degré, par exemple, comme $xx+px+q$, xx ne seroit plus un carré, cependant tous les Algébristes le traitent comme tel? Voici la réponse à cette difficulté, qui, comme je le fai par expérience, peut embarrasser bien des commençans. La quantité proposée est le produit de $x-a$ par $x-b$, par $x-c$, &c. Or la quantité proposée est supposée égale à zéro, & quand une quantité est égale à zéro, il faut qu'un de ses facteurs le soit; ainsi la quantité ou équation proposée est le produit de $x-a=0$ par $x-b$ & par $x-c$, &c. ou de $x-b=0$ par $x-a$ & par $x-c$, &c. ou de $x-c=0$ par $x-a$ & par $x-b$, &c. Dans chacun de ces cas on ne suppose à la fois qu'une des équations partielles égale à zéro; x est la même quantité dans chacun des cas, & elle est différente dans les différens cas. Ainsi $xx-ax+ab=0$ est $x-a$

$-bx$
 $=0$ par $x-b$, ou $x-b=0$ par $x-a$; cette équation $xx-ax+ab=0$ représente ces deux-ci;

$-bx$
 l'une $aa-aa+ab$ (en mettant a pour x), & l'autre $bb-ab+ab$ (en mettant b pour x).
 $-bb$

Dans l'un des cas, x & ses puissances représentent a & ses puissances; dans l'autre, x & ses puissances représentent b & ses puissances. Ainsi une équation d'un degré quelconque représente réellement autant d'équations particulières qu'il y a d'unités dans son degré; équations dans chacune desquelles x a une valeur différente. Pour suivons & approfondissons cette matière, qui, je le répète, est fort mal développée par-tout.

La démonstration précédente, dira-t-on, suppose qu'il y a toujours une quantité a possible, qui substituée à la place de x dans une quantité algébrique, $x^m + px^{m-1}$, &c. fera évanouir tous les termes. Sans doute: mais cette supposition est légitime. J'ai démontré le premier, *Mém. de l'Ac. de Berlin*, 1746, qu'il y avoit toujours en effet une telle quantité, laquelle sera ou réelle, ou égale à $m+n\sqrt{-1}$, m & n étant réelles, & m pouvant être $=0$. Cette proposition fondamentale de l'Algebre & même du calcul intégral (Voyez FRACTION RATIONNELLE & INTÉGRAL) n'avoit été démontrée par personne avant moi: j'y renvoie le lecteur, il la trouvera encore plus développée, & mise à la portée des commençans dans le traité du calcul intégral de M. de Bougainville le jeune, première partie. Voyez IMAGINAIRE.

De-là il s'ensuit qu'une équation est le produit d'autant de quantités simples, $x-a$, $x-b$, $x-c$, &c. qu'il y a d'unités dans le degré de l'équation; quelques-unes des quantités a , b , c , ou toutes, peuvent marquer des quantités réelles, égales ou inégales, imaginaires simples comme $n\sqrt{-1}$, ou mixtes imaginaires comme $m+n\sqrt{-1}$.

On remarquera maintenant que le produit de $x-a$ par $x-b$ ne peut être égal à un autre produit $x-e$ par $x-f$; car si cela étoit, on auroit $\frac{x-a}{x-b} = \frac{x-e}{x-f}$. Il faudroit donc ou que $x-a$ fût divisible exactement par $x-f$, ainsi que $x-e$ par $x-b$, ce qui ne se peut, ou que $x-f$ & $x-b$ eussent un diviseur commun, ainsi que $x-a$ & $x-e$, ce qui ne se peut encore. Tout cela est évident par soi-même.

Donc une quantité quelconque $xx+px+q$, où x monte au second degré, ne peut être le produit que de deux facteurs simples $x-a$, $x-b$, & il ne peut y en avoir d'autres que ces deux-là. Donc dans une équation du second degré, x ne peut avoir que deux valeurs différentes a , b , & jamais davantage. C'est une suite des propositions précédentes.

De même on ne fauroit supposer $x-a$ par $x-b$ par $x-c$, égal à $x-c$ par $x-f$ par $x-g$; car on auroit $\frac{x-a}{(x-f)(x-g)} = \frac{x-c}{(x-b)(x-e)}$. Donc les dénominateurs de ces fractions devroient avoir un diviseur commun, & par conséquent aussi leurs numérateurs $x-a$, $x-c$, ce qui ne se peut. Donc dans une équation du troisième degré, & par la même raison dans toute équation, l'inconnue ne peut avoir qu'autant de valeurs, soit réelles, soit imaginaires, qu'il y a d'unités dans le degré de l'équation. Voilà encore une proposition qu'aucun auteur n'avoit suffisamment prouvée. On appelle racines, les différentes valeurs de l'inconnue. Voyez RACINE.

Il pourroit se présenter aux commençans une difficulté sur la démonstration précédente. Soit, diront-ils, $a=4$, $b=17$, $c=7$, $e=8$, & $x=2$, on aura $(x-a) \times (x-b) = -2 \times -15 = -5 \times -6 = (x-7) \times (x-8) = (x-c) \times (x-e)$; on peut donc avoir, continueront-ils, $(x-a)(x-b) = (x-c)(x-e)$. La réponse à cette objection est bien simple; il est vrai qu'il peut y avoir des cas où, en donnant à x une certaine valeur, on ait $(x-a)(x-b) = (x-c)(x-e)$; mais il faudroit, pour renverser

renverser la démonstration précédente, que quelque valeur qu'on donnât à x , on eût toujours cette dernière équation, x marquant ici une quantité générale & indéterminée : or cela est impossible. En effet, si cela étoit, supposons $x = a$, on auroit donc, à cause de l'égalité supposée, $(a-a)(a-b) = (a-c)(a-e)$, c'est-à-dire $0 = (a-c)(a-e)$; ce qui ne se peut, puisque c & e sont différentes de a & de b . De-là on tire une autre démonstration de la proposition dont il s'agit, & qu'on peut appliquer aux degrés plus composés ; par exemple, si $(x-a)(x-b)(x-c)$ pouvoit être égal à $(x-e)(x-f)(x-g)$, on auroit $(a-e)(a-f)(a-g) = 0$, ce qui ne se peut ; & ainsi du reste.

Je passe un grand nombre de propositions qu'on trouvera suffisamment démontrées par-tout, par exemple celles qui sont indiquées au mot COEFFICIENT : c'est principalement à des choses nouvelles, ou du moins présentées d'une manière nouvelle & rigoureuse, que je destine cet article. J'observerai seulement que les propositions connues sur les coefficients des équations, servent quelquefois à démontrer d'une manière simple & élégante des propositions de Géométrie ; M. de l'Hôpital, dans le liv. X. de ses sections coniques, s'en est heureusement servi pour démontrer certaines propriétés des cordes du cercle.

Si une des racines de l'équation $x^m + p x^{m-1} + \dots + r = 0$ est un nombre entier a , positif ou négatif, ce nombre a fera un des diviseurs du dernier terme r ; car on a $a^m + p a^{m-1} + n a + r = 0$, donc $a^m + p a^{m-1} + \dots + n a = -r$, donc $a^{m-1} + p a^{m-2} + \dots + n = -\frac{r}{a}$. Or le premier membre de cette équation est un entier, puisqu'il est composé d'entiers ; donc $\frac{r}{a}$ est un entier, donc a est un des diviseurs de r . La démonstration ordinaire de cette proposition me paroît sujette à difficulté ; c'est par cette raison que j'en ai substitué une autre.

Si toutes les racines d'une équation sont réelles, & que tous les termes de l'équation aient le signe +, toutes ces racines seront négatives ; car, puisque tous les termes ont le signe +, il est évident qu'il ne peut y avoir de quantité positive, qui étant substituée à la place de x , rende l'équation égale à zéro.

Dans une équation, les racines imaginaires vont toujours deux à deux ; en sorte que si $a + b\sqrt{-1}$ est racine d'une équation, $a - b\sqrt{-1}$ en fera une autre. J'ai démontré le premier cette proposition dans les mém. de l'acad. de Berlin 1746. Voyez aussi l'ouvrage de M. de Bougainville déjà cité, & l'art. IMAGINAIRE.

Donc puisque les racines imaginaires sont toujours en nombre pair, il s'ensuit que dans les équations d'un degré impair il y a du moins une racine réelle ; ce qu'on peut encore démontrer en cette sorte. Soit, par exemple, $x^3 + p x^2 + q x + r = 0$, en donnant à x toutes les valeurs positives possibles depuis 0 jusqu'à l'infini, on a toujours un résultat réel, & ce résultat devient infini & positif quand $x = \infty$, c'est-à-dire ∞^3 ; de même en donnant à x toutes les valeurs négatives possibles depuis 0 jusqu'à l'infini, on aura toujours un résultat réel, & le dernier résultat est infini & négatif quand $x = -\infty$, c'est-à-dire $-\infty^3$; donc puisqu'on a une suite de résultats tous réels & sans interruption, dont les deux extrêmes sont de différens signes, il s'ensuit qu'il y a un de ces résultats égal à zéro. Donc il y a une valeur réelle de x qui rend $x^3 + p x^2 + q x + r = 0$. Donc x a au moins une valeur réelle dans cette équation. Il en est de même des autres cas.

Dans une équation délivrée de fractions, & dont le premier terme n'a d'autre coefficient que l'unité, la racine ne sauroit être une fraction $\frac{a}{b}$, dont le dé-

nominateur & le numérateur soient des nombres entiers & rationnels. Voilà encore une proposition bien mal prouvée dans presque tous les auteurs. En voici une meilleure démonstration. Soit $x^3 + p x^2 + q x + r = 0$; & supposons que $\frac{a}{b}$ soit racine de l'équation, on aura donc $\frac{a^3}{b^3} + \frac{p a^2}{b^2} + \frac{q a}{b} + r = 0$, & $a^3 + p a^2 b + q a b^2 + r b^3 = 0$. Donc, suivant la théorie des équations donnée ci-dessus, le nombre entier a doit être diviseur du dernier terme $r b^3$; or comme a & b n'ont aucun diviseur commun, car la fraction $\frac{a}{b}$ est supposée, comme de raison, réduite à ses moindres termes (Voy. DIVISEUR, FRACTION, & l'addition à l'article DIVISEUR dans l'errata de ce volume), il s'ensuit que a & b^3 n'ont aucun diviseur commun : donc a doit être diviseur de r ; donc $r = n a$, n étant un nombre entier. Donc on aura $a^3 + p a^2 b + q a b^2 + n a b^3 = 0$; donc $a^2 + p a b + q b^2 + n b^3 = 0$. Donc, par la même raison que ci-dessus, a doit être un diviseur du dernier terme $q b^2 + n b^3$, & par conséquent de $q + b n$; donc $q + b n = m a$; donc $a^2 + p a b + b^2 m a = 0$; donc $a + p b + b^2 m = 0$; donc $\frac{a}{b} = -p - m b$. Donc $\frac{a}{b}$ n'étoit point une fraction, ce qui est contre l'hypothèse. On démontrera de la même manière dans tous les autres cas, la proposition dont il s'agit. Donc, &c.

Il est évident, par la nature de cette démonstration, qu'elle ne s'étend qu'aux fractions rationnelles. Une équation sans fractions & sans radicaux peut en effet avoir pour racines des fractions irrationnelles ; par exemple, $x^2 - x - 1 = 0$, & une infinité d'autres.

Voyez au mot TRANSFORMATION, ce qui regarde la manière de transformer une équation en une autre, matière qui n'a d'ailleurs aucune difficulté, & qui est assez bien traitée dans presque tous les Algébristes ; par exemple, dans l'Analyse démontrée du P. Reyneau, &c.

On trouvera au mot RACINE, le fameux théorème de Descartes sur les racines des équations, démontré par M. l'abbé de Gua dans les mém. de l'acad. de 1741, auxquels le lecteur peut avoir recours. Nous nous bornerons ici à quelques réflexions générales sur les racines des équations.

Les racines d'une équation sont les différentes valeurs de l'inconnue ; il semble donc qu'un problème doive avoir autant de solutions qu'une équation a de racines ; & cela est vrai en effet dans un certain sens, mais ceci a pourtant besoin d'une plus ample explication.

1°. Si on proposoit de trouver un nombre x , tel que le carré de ce nombre plus 15 fût égal à 8 fois le nombre cherché, c'est-à-dire tel que $x^2 - 8x + 15$ fût $= 0$, on trouveroit que cette équation auroit deux racines réelles & positives $x = 3$, $x = 5$; & en effet, le carré de 3 qui est 9 augmenté de 15, donne 24 égal à 8 fois 3 ; & le carré 25, augmenté de 15, donne 40, égal à 8 fois 5. Ainsi les deux racines de l'équation satisfont en ce cas au problème, sans rien changer à son énoncé. Il y a donc des cas où toutes les racines d'une équation résolvent chacune le problème dans le sens le plus direct & le plus immédiat que son énoncé présente.

2°. Si on proposoit de trouver un nombre x plus petit que 1, & tel que le carré de $1 - x$ fût égal à $\frac{1}{4}$, on auroit $(1 - x)^2 = \frac{1}{4}$, & $1 - x = \pm \frac{1}{2}$; donc $x = \frac{1}{2}$ & $x = \frac{3}{2}$. Voilà deux racines réelles & positives, cependant il n'y a proprement que la racine $\frac{1}{2}$ qui satisfasse au problème, car la racine $\frac{3}{2}$ donne $1 - x = -\frac{1}{2}$, quantité négative. Or l'on suppose dans l'énoncé que x est plus petit que 1 ; pour quoi donc trouve-t-on une autre racine réelle & po-

P P P P

itive ? le voici. Si on eût proposé ce problème : *trouver un nombre x plus grand que 1, & tel que $(x-1)^2$, soit égal à $\frac{1}{4}$* , on auroit eu précisément la même équation que celle qui est donnée par la solution du problème précédent ; & en ce cas $x = \frac{3}{2}$ auroit été la vraie valeur de l'inconnue, ainsi l'équation $1-2x+xx=\frac{1}{4}$ représente réellement ces deux-ci, $(1-x)^2=\frac{1}{4}$ & $(x-1)^2=\frac{1}{4}$, qui sont la traduction algébrique de deux questions, très-différentes dans leur énoncé. La première de ces questions a pour réponse $x=\frac{3}{2}$, la seconde $x=\frac{1}{2}$. Donc, quoique les racines d'une équation soient toutes deux réelles & positives, il ne s'ensuit pas toujours qu'elles résolvent toutes exactement & rigoureusement la question ; mais elles la résolvent, en la présentant en deux sens différens, dont l'Algebre ne peut exprimer la différence ; par exemple, dans le cas dont il s'agit, l'énoncé devroit être : trouver une grandeur x telle que la retranchant de l'unité, ou retranchant l'unité d'elle, le carré du reste soit égal à $\frac{1}{4}$. La traduction algébrique du premier énoncé est par sa nature plus générale que ce premier énoncé ; c'est donc le second qu'il faut y substituer pour répondre à toute l'étendue de la traduction. Plusieurs algébristes regardent cette généralité comme une richesse de l'Algebre, qui, disent-ils, répond non seulement à ce qu'on lui demande, mais encore à ce qu'on ne lui demandoit pas, & qu'on ne songeoit pas à lui demander. Pour moi, je ne puis m'empêcher d'avouer que cette richesse prétendue me paroît un inconvénient. Souvent il en résulte qu'une équation monte à un degré beaucoup plus haut qu'elle ne monteroit, si elle ne renfermoit que les seules racines propres à la vraie solution de la question, telle qu'elle est proposée. Il est vrai que cet inconvénient seroit beaucoup moindre, & seroit même en un sens une véritable richesse, si on avoit une méthode générale pour résoudre les équations de tous les degrés ; il ne s'agiroit plus que de démêler parmi les racines celles dont on auroit vraiment besoin : mais malheureusement on se trouve arrêté dès le troisième degré. Il seroit donc à souhaiter, puisqu'on ne peut résoudre toute équation, qu'on pût au moins l'abaisser au degré de la question, c'est-à-dire à n'avoir qu'autant d'unités dans l'exposant de son degré que la question a de solutions vraies & directes, mais la nature de l'Algebre ne paroît pas le permettre.

3°. Si on proposoit de trouver un nombre x , tel que retranchant l'unité de ce nombre, le carré du reste fût égal à quatre, on trouveroit $(x-1)^2=4$, $x=3$ & $x=-1$. La première racine $x=3$, qui est réelle & positive, résout la question ; à l'égard de $x=-1$, elle ne résout point la question proposée, elle résout celle-ci : trouver un nombre, auquel ajoutant l'unité, le carré de la somme soit égal à quatre. On voit que dans cet énoncé, ajouter se trouve au lieu de retrancher, & somme au lieu de reste. En effet $(x+1)^2=4$ donne $x=1$ & $x=-3$, qui sont précisément les racines de l'équation précédente prises avec des signes contraires. D'où l'on voit que les racines négatives satisfont à la question, non telle qu'elle est proposée, mais avec de légers changemens qui consistent à ajouter ce qu'on devoit retrancher, ou à retrancher ce qu'on devoit ajouter. Le signe — qui précède ces racines indique une fausse supposition qui a été faite dans l'énoncé, d'addition au lieu de soustraction, &c. & ce signe — redresse cette fausse supposition. En veut-on un exemple plus simple ? qu'on propose de trouver un nombre x , qui étant ajouté à 20, la somme soit égale à 10, on aura $20+x=10$ & $x=-10$, ce qui signifie qu'il falloit énoncer ainsi la question : trouver un nombre qui étant retranché de 20, le reste soit égal à 10, & ce nombre est 10.

4°. Si on proposoit cette question, trouver un nombre x , tel que, ajoutant l'unité à ce nombre, le carré du tout soit égal à $\frac{1}{4}$, on auroit $(x+1)^2=\frac{1}{4}$, $x=-\frac{1}{2}$, $x=-\frac{3}{2}$: voilà deux racines négatives, ce qui signifie qu'il falloit changer ainsi la question ; trouver un nombre tel, que retranchant l'unité de ce nombre, s'il est plus grand, ou le retranchant de l'unité, s'il est plus petit, le carré du reste soit égal à $\frac{1}{4}$. C'est précisément le cas du n°. 1 précédent, dont les racines sont les mêmes que de ce cas-ci, avec des signes contraires.

5°. Tout nous prouve donc que les racines négatives ne sont destinées qu'à indiquer de fausses suppositions faites dans l'énoncé, & que le calcul redresse. C'est pour cela que les racines négatives ont été appelées fausses par plusieurs auteurs, & les racines positives, vraies, parce que les premières ne satisfont, pour ainsi dire, qu'à un faux énoncé de la question. Au reste je dois encore remarquer ici que quand toutes les racines sont négatives, comme dans le cas précédent, l'inconvénient est léger ; ces racines négatives indiquent que la solution avoit un énoncé absolument faux : redressez l'énoncé, toutes les racines deviendront positives. Mais quand elles sont en partie positives, & en partie négatives, l'inconvénient que cause la solution algébrique est, ce me semble, alors plus grand ; elles indiquent que l'énoncé de la question est, pour ainsi dire, en partie vrai & en partie faux ; elles mêlent, malgré nous, une question étrangère avec la question proposée, sans qu'il soit possible de l'en séparer, en rectifiant même l'énoncé ; car qu'on change dans l'énoncé les mots ajouter & somme, en ôter & reste, la racine négative devient à la vérité positive ; mais la positive devient négative, & on se trouve toujours dans le même embarras, sans pouvoir réduire la question à un énoncé qui ne donne que des racines réelles positives. Il en est de même dans le cas du n°. 1 précédent, où, quoique les racines soient toutes réelles & positives, cependant elles ne résolvent pas toutes la question ; néanmoins il y a encore cette différence entre ce cas & celui du n°. 3, que dans celui-ci, pour changer les racines négatives en positives, il ne faut changer qu'en partie les signes de $x+1$, c'est-à-dire écrire $x-1$ ou $1-x$; au lieu que dans le cas du n°. 1, il faut changer tout-à-la-fois les deux signes de $1-x$, & écrire $x-1$ dans l'énoncé, pour employer la racine positive inutile à la question.

6°. Les racines négatives, je le répète, sont un inconvénient, sur-tout lorsqu'elles sont mêlées avec les positives ; mais il y a bien de l'apparence qu'on ne parviendra jamais à lever cet inconvénient ; peut-être pourroit-on le diminuer, si on avoit une bonne méthode de résoudre les équations. C'est ce que nous tâcherons plus bas de faire sentir, ou plutôt entrevoir, en parlant des équations du second degré. Mais ce qui prouve que les racines négatives ne sont pas tout-à-fait inutiles à la solution d'un problème, c'est l'application de l'Algebre à la Géométrie. Les ordonnées négatives d'une courbe sont aussi réelles que les positives, & appartiennent aussi essentiellement à la courbe ; nous l'avons prouvé au mot COURBE d'une manière aussi rigoureuse que nouvelle, en faisant voir que les ordonnées négatives deviennent positives, en transposant seulement l'axe. De même en transformant une équation algébrique, on peut rendre toutes les racines réelles positives ; car soit b la plus grande des racines négatives, & soit fait $x=z-A$, A étant une quantité plus grande que b ou égale à b ; alors les facteurs, au lieu d'être, par exemple, $x-a$, $x+b$, seront $z-A-a$, $z-A+b$, toutes deux positives. Voy. encore sur cet article ce que nous dirons plus bas, en parlant des équations appliquées à la Géométrie.

7°. Si on proposoit de trouver un nombre x , tel que $(x+1)^2 + 4 = 0$, on auroit $x = -1 + \sqrt{-4}$, & $x = -1 - \sqrt{-4}$; valeurs imaginaires qui indiquent que l'énoncé de la question est absurde, & qu'il n'est pas possible de la résoudre. Mais, dira-t-on, pourquoi deux racines imaginaires? une seule suffiroit pour avertir de l'absurdité. Je réponds que les deux imaginaires avertissent que la question est absurde non-seulement dans son énoncé, mais même dans tout autre qu'on lui substituerait, c'est-à-dire en mettant $x-1$ ou $1-x$ à la place de $x+1$. En effet $1-x^2 + 4 = 0$, ou $x-1^2 + 4 = 0$, donne $x = 1 - \sqrt{-4}$ & $x = 1 + \sqrt{-4}$; racines imaginaires & de signe contraire aux précédentes, parce que l'énoncé de la question, quoique changé, demeure impossible.

8°. Ainsi, quand une équation n'a que des racines négatives ou fausses, cela indique que le problème est impossible dans le sens direct, mais non pas dans un autre sens; au lieu que quand elle n'a que des racines imaginaires, cela indique que le problème est impossible dans quelque sens qu'on le présente. Quand les racines sont réelles & incommensurables, cela indique que le problème n'a point de solution numérique exacte, mais qu'on peut trouver un nombre qui approche aussi près qu'on voudra des conditions proposées; donc les racines négatives, imaginaires & incommensurables, désignent différentes espèces d'impossibilité dans la solution, mais d'impossibilité plus ou moins entière, plus ou moins absolue.

9°. Mais quand les racines imaginaires sont mêlées avec des racines réelles, qu'est-ce qu'indiquent alors ces racines imaginaires? Par exemple, $u^3 - bu^2 = 0$, a pour racine réelle $u = b$, & deux autres racines imaginaires qui sont celles de l'équation $uu + bu + bb = 0$, comme on l'a vu au mot CAS IRREDUCTIBLE. Ces deux racines imaginaires, dira-t-on, paroissent ici bien inutiles. Je réponds que ces deux imaginaires ne sont point de trop; elles indiquent que s'il y avoit une quantité u , telle que $uu + bu + bb$ pût être égal à zéro, le cube de cette quantité u seroit égal à b^3 . Voilà, ce me semble, tout ce qui regarde les racines des équations suffisamment éclairci; passons à d'autres observations.

Il y a quelques remarques à faire sur la manière dont on résout ordinairement les équations du 2^d degré: soit $xx - px = q$, on en conclut tout de suite $x - \frac{p}{2} = \pm \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$; mais, dira-t-on, pourquoi fait-on $x - \frac{p}{2}$ positif égal à la quantité négative $-\sqrt{\frac{pp}{4} + q}$? il est bien vrai que deux carrés égaux donnent des racines égales; mais ce doit être des racines de même signe: cela est évident; car de ce que $4 = 4$, en conclura-t-on que $2 = -2$? D'ailleurs $\frac{p}{2} - x$ est aussi-bien que $x - \frac{p}{2}$ la racine de $xx - px + \frac{pp}{4}$; on

devroit donc avoir $\pm x \pm \frac{p}{2} = \pm \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$. Je réponds, 1°. que cette dernière équation donne les quatre suivantes $x - \frac{p}{2} = \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$, $\frac{p}{2} - x = \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$, $x - \frac{p}{2} = -\sqrt{\frac{pp}{4} + q}$, $\frac{p}{2} - x = -\sqrt{\frac{pp}{4} + q}$; or les deux dernières sont évidemment les mêmes que les deux premières; il suffit donc de prendre le double signe $+$ dans un des membres, & non dans les deux à la fois. 2°. J'aimerois mieux résoudre l'équation en raisonnant de cette sorte: La racine carrée de $xx - px + \frac{pp}{4}$ est $x - \frac{p}{2}$, si $x > \frac{p}{2}$; & $\frac{p}{2} - x$, si $x < \frac{p}{2}$:

dans le premier cas, on a $x - \frac{p}{2} = \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$; dans

Tome V.

le second, on a $\frac{p}{2} - x = \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$: ce sont ces deux cas très-distincts & très-clairement énoncés de cette manière, qu'on énonce tous les deux ensemble implicitement, & si je l'ose dire, obscurément, en

écrivant $x - \frac{p}{2} = \pm \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$. Les inventeurs de l'Algebre ont imaginé cette expression pour abréger; & cette expression commode rend la métaphysique plus obscure. Voyez sur cela ce qui a été dit au mot ELÉMENTS DES SCIENCES.

Si on avoit $xx + px = q$, alors on trouveroit, en suivant le raisonnement précédent, $x + \frac{p}{2} = \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$, ce qui ne donneroit que la racine positive; à l'égard de la racine négative ou fausse, on n'en a que faire, puisqu'elle ne résout pas le problème; cependant on auroit cette racine, si on vouloit, en changeant l'énoncé de la question suivant les règles données ci-dessus; ce qui donneroit $xx - px = q$

& $\frac{p}{2} - x$, ou $x - \frac{p}{2} = \sqrt{\frac{pp}{4} + q}$.

On voit donc que par cette manière que je propose de résoudre les équations du second degré, on sépareroit les racines positives nécessaires d'avec les inutiles, les vraies d'avec les fausses, &c. cette méthode s'appliqueroit aux autres degrés, si on avoit une règle générale pour résoudre toute équation: mais la règle dont il s'agit est encore à trouver.

J'ai donné au mot CAS IRREDUCTIBLE une théorie suffisante & neuve presque à tous égards de la résolution des équations du troisième degré; j'y renvoie le lecteur. Je n'y ai supposé qu'une proposition, c'est que si le second terme d'une équation du troisième degré est nul, & que les trois racines soient réelles, le troisième terme a toujours le signe $-$. La question se réduit à prouver que si $a + b + c = 0$, a , b , c , étant de tel signe qu'on voudra, & réelles, (voyez COEFFICIENT), on aura $ab + ac + bc$ négative, c'est-à-dire $-aa - ac - cc$ négative, ce qui est évident; donc si le troisième terme est positif, il y a deux racines imaginaires. Nous rappellerons ici ce qui a été remarqué dans l'errata du troisième volume, qu'à l'article CAS IRREDUCTIBLE, l'imprimeur a mis par-tout 27 pour 27; cette faute d'impression ne peut embarrasser que les premiers commençans. Du reste on trouvera dans cet article, ou explicitement, ou implicitement, toute la théorie des équations du troisième degré. Passons au quatrième degré.

Soit $x^4 + qx^2 + rx + s = 0$, une équation à résoudre, on suppose qu'elle soit le produit de $xx + yx + z = 0$, & $xx - yx + u = 0$; & on trouve, en multipliant ces deux équations l'une par l'autre, & comparant le produit terme à terme avec la proposée, les équations suivantes:

$$z = \frac{qy + y^3 - r}{2y},$$

$$\frac{qy + y^3 - r}{2y} = \frac{2sy}{qy + y^3 + r}, \text{ ou }$$

$$y^6 + 2qy^4 + q^2y^2 - rr = 0.$$

$$-4sy^2$$

$$u = \frac{s}{z} = \frac{2sy}{qy + y^3 - r} = \frac{qy}{2} + \frac{y^2}{2} + \frac{r}{2y}.$$

L'équation y^6 , &c. $= 0$, étant du sixième degré a six racines; & les équations $xx + yx + z = 0$, $xx - yx + u = 0$, en donnant chacune deux pour chaque valeur de y ; voilà donc, dira-t-on, vingt-quatre racines, quoique, suivant la théorie connue, l'équation x^4 , &c. ne doive avoir que quatre racines possibles. Je vais montrer que ces vingt-quatre racines se réduisent à quatre.

1°. Dans l'équation y^6 , &c. $= 0$, où tous les ter-

PPPP ij

mes paires manquent, il est évident que chaque racine positive a sa pareille négative. Cela est évident; car faisant $yy = z$, l'équation est du troisième degré. Voy. ABAISSEMENT. Or soient A, B, C , les valeurs de z , on aura donc $yy = A$; donc $y = +\sqrt{A}$, $y = -\sqrt{A}$: de même $y = +\sqrt{B}$, $y = -\sqrt{B}$; $y = +\sqrt{C}$, $y = -\sqrt{C}$. Cela posé.

Soit a une des valeurs de y , $-a$ en fera une autre; & l'équation $xx + yx + z$ donnera

$$xx + ax + \frac{q}{2} + \frac{a^2}{2} - \frac{r}{2a} = 0$$

$$xx - ax + \frac{q}{2} + \frac{a^2}{2} + \frac{r}{2a} = 0.$$

L'équation $xx - yx + u$, donnera

$$xx - ax + \frac{q}{2} + \frac{a^2}{2} + \frac{r}{2a} = 0$$

$$xx + ax + \frac{q}{2} + \frac{a^2}{2} - \frac{r}{2a} = 0.$$

Ces deux dernières équations reviennent au même que les deux précédentes; donc voilà déjà quatre équations réduites à deux, & vingt-quatre à douze.

Je dis maintenant que $xx \pm ax + \frac{q}{2} + \frac{a^2}{2} + \frac{r}{2a}$, donnera les mêmes racines que $xx \pm bx + \frac{q}{2} + \frac{b^2}{2} \pm \frac{r}{2b}$, en supposant $+b, -b$ deux autres racines de l'équation $yy + 2qy^4$, &c. = 0. Car soit $yy - aa$, $yy - bb$, $yy - cc$, les trois racines, on aura $2q = -aa - bb - cc$, $r = abc$; & les deux équations précédentes deviendront $xx \pm ax - \frac{bb}{4} + \frac{a^2}{4} - \frac{cc}{4} \pm \frac{bc}{2} = 0$, & $xx \pm bx - \frac{aa}{4} + \frac{b^2}{4} - \frac{cc}{4} \pm \frac{ac}{2} = 0$, dont les racines sont aisées à trouver, & sont les mêmes. On trouvera de même que $xx \pm cx - \frac{aa}{4} + \frac{c^2}{4} - \frac{bb}{4} \pm \frac{ac}{2} = 0$, donne encore les mêmes racines; donc en général les douze racines se réduisent à quatre, & ces quatre seront

$$-\frac{a}{2} + \frac{b-c}{2}.$$

$$-\frac{a}{2} + \frac{c-b}{2}.$$

$$+\frac{a}{2} + \frac{b-c}{2}.$$

$$+\frac{a}{2} + \frac{c-b}{2}.$$

Car il faut remarquer que le signe $-$ de $\frac{b-c}{2}$ répond à $+ax$, & que le signe $+$ répond à $-ax$; il ne faut pas prendre $+ax$ avec $+bc$, ni $-ax$ avec $-bc$.

Si on fait quatre équations simples des quatre valeurs précédentes de x , on formera par le produit une équation du quatrième degré qui sera la même que la proposée, en mettant pour q, s, r , leurs valeurs $-\frac{aa-bb-cc}{2}, \frac{q^2}{4}, -\frac{aa'bb'-aa'cc'-bb'cc'}{4}$, & abc .

Ainsi tout s'accorde parfaitement, comme on le voit. Il y a quelques auteurs qui ont traité ce dernier article des équations du quatrième degré avec assez de soin; mais, ce me semble, d'une manière moins simple que nous ne venons de faire.

En résolvant d'une certaine façon quelques équations du quatrième degré, on tomberoit dans un inconvénient semblable à celui du cas irréductible, c'est-à-dire qu'on trouveroit des quantités réelles sous une forme imaginaire. Soit, par exemple, $x^4 - a^4 = 0$, on a deux racines réelles $x = a$, $x = -a$, & deux autres imaginaires $x = \sqrt{-aa}$, $x = -\sqrt{-aa}$; cependant si on supposoit que l'équation $x^4 - a^4 = 0$, fût venue de ces deux-ci $xx + px + q$, $xx - px + q$, on trouveroit $2q - pp = 0$, $qq = -a^4$: ainsi on auroit pour les deux équations, dont la multiplication produit $x^4 - a^4$, ces deux-ci:

$$xx \pm x\sqrt{+2\sqrt{-a^4}} \pm \sqrt{-a^4} = 0;$$

$$xx \mp x\sqrt{\pm 2\sqrt{-a^4}} \pm \sqrt{-a^4} = 0;$$

équations d'où l'on ne tirera que des valeurs de x sous une forme imaginaire; néanmoins de ces différentes valeurs une sera $= a$, & une autre $= -a$. Voyez sur cela l'article IMAGINAIRE. Voyez aussi les mémoires de l'acad. de Berlin, 1746, & l'ouvrage cité de M. de Bougainville.

Il est aisé de voir par tout ce qui a été dit, qu'il n'y a jusqu'à présent que les équations du second degré dont on ait une solution complète; car 1°. les équations du troisième degré tombent souvent dans le cas irréductible. 2°. Si une équation du troisième degré a une racine réelle & commensurable, cette racine commensurable se présente sous une forme incommensurable, & il faut du travail pour la dégager de cette forme. Voy. RACINE & EXTRACTION. 3°. Les équations du quatrième degré se réduisent, comme on vient de le voir, au troisième, & sont par conséquent sujettes aux mêmes inconvénients.

Lorsqu'une équation du troisième degré a une racine commensurable, le plus court moyen de la déterminer, est d'essayer tous les diviseurs du dernier terme; M. Newton, dans son arithmétique universelle, a donné une méthode pour abréger considérablement cet essai. Nous ne dirons rien de cette méthode, qui a été suffisamment expliquée & développée par MM. Gravesande & Clairaut, dans leurs éléments d'Algebre.

Passé le quatrième degré, on n'a plus de méthode, même imparfaite & tronquée, pour résoudre les équations. Si la racine est réelle, il faut essayer les diviseurs du dernier terme; si elle est incommensurable, il faut tâcher de connoître à-peu-près cette racine en nombres entiers, & se servir ensuite de la méthode expliquée au mot APPROXIMATION, pour approcher de plus en plus de la vraie valeur. La difficulté est d'avoir d'abord la racine cherchée exprimée à-peu-près en nombres entiers ou rompus; on n'a point de méthode générale pour cela; on n'a que des tentatives & des essais; la méthode des cascades expliquée à l'article CASCADE, est très-limitée, & par conséquent très-fautive. Cette méthode suppose, 1°. que la proposée ait toutes ses racines réelles; 2°. que l'équation du maximum des y ait aussi toutes ses racines réelles; 3°. que l'on puisse connoître toutes les racines de cette dernière équation du maximum, ou du moins qu'on les puisse connoître à-peu-près, ce qui revient à la même difficulté.

Si on trouve deux quantités a, b , peu différentes l'une de l'autre, qui étant substituées à la place de x dans une équation, donnent l'une un résultat positif, l'autre un résultat négatif, il s'ensuit que la valeur qui donne le résultat $= 0$, & qui est la vraie racine de l'équation, sera entre a & b . En effet construisons une courbe de genre parabolique, nous verrons clairement que si une valeur de x donne l'ordonnée positive, & qu'une autre valeur de x donne l'ordonnée négative, la valeur de x qui donnera l'ordonnée $= 0$, sera entre ces deux-là: mais il n'en faut pas conclure, que si on diminue, ou qu'on augmente tant soit peu cette valeur de x , qui donne le résultat $= 0$, on aura deux résultats de signe différent; car il est évident qu'une courbe parabolique peut atteindre son axe sans le couper, mais en le touchant seulement; & en général pour qu'une quantité passe par le zéro, il n'est point nécessaire que les deux états voisins de cette quantité, l'un avant, l'autre après l'égalité à zéro, soient des états opposés. Cela est clair par les tangentes parallèles au diamètre du cercle, où l'ordonnée positive devient zéro, & redevient ensuite positive, & par une infinité d'autres cas semblables.

Dans les *mémoires de l'académie des Sciences pour l'année 1747*, page 665, on trouve un savant mémoire de M. Fontaine sur la résolution des équations. L'auteur annonce qu'il donne ce mémoire pour l'analyse en entier, telle qu'on la cherche, dit-il, si inutilement depuis l'origine de l'Algebre. Il se propose en effet de donner dans cet ouvrage des regles pour déterminer, dans une équation quelconque proposée, 1°. la nature & le nombre des racines, c'est-à-dire si elles sont réelles, égales ou inégales, toutes positives, toutes négatives, ou en partie positives & négatives, ou enfin imaginaires en tout ou en partie. L'auteur suppose dans cet ouvrage la vérité d'un théorème que j'ai démontré le premier, & dont il a déjà été fait mention plus haut: savoir que toute racine imaginaire d'une équation peut toujours être exprimée par $a + b\sqrt{-1}$, a & b étant deux quantités réelles, & qu'il y a en ce cas encore une autre racine exprimée par $a - b\sqrt{-1}$. Nous n'entrerons point ici dans le détail de la méthode donnée par M. Fontaine; elle est si bien expliquée dans le mémoire cité, & présentée avec tant de précision, que nous ne pourrions absolument que la transcrire ici; nous y renvoyons donc le lecteur. Nous ferons seulement les remarques suivantes, dans lesquelles nous supposerons qu'il ait le mémoire sous les yeux.

1°. La quantité ou fonction formée des coefficients m, n, p , &c. (qui est égale à zéro dans certains cas, plus grande que zéro dans d'autres, & plus petite dans d'autres) se trouve, en faisant égales entr'elles, quelques quantités parmi les racines de l'équation; car il y a toujours autant de quantités a, b, c, d , &c. dans les racines de l'équation qu'il y a de coefficients m, n, p, q , &c. on a donc autant d'équations entre a, b, c, d , &c. & m, n, p, q , &c. qu'il y a de coefficients m, n, p, q ; & on ne peut arriver à une quantité ou équation finale, de laquelle a, b, c, d , &c. aient disparu, que dans le cas où quelques-unes des quantités a, b, c, d , &c. seront égales; autrement, après toutes les opérations ordinaires destinées à faire évanouir les inconnues a, b, c, d , (voy. EVANOUIR) &c. il en resteroit toujours une, puisqu'il y auroit autant d'équations que d'inconnues. Prenons, par exemple, un des cas que M. Fontaine a proposés, $x^2 - 3x + 1 = 0$, ou $xx - mx + n = 0$; on trouve que $(x-a)(x-b)$ ou $(x-a+b\sqrt{-1})(x-a-b\sqrt{-1})$ ou $(x-b+a\sqrt{-1})(x-b-a\sqrt{-1})$ peuvent être les trois systèmes de facteurs de cette formule. Or pour que les deux premiers systèmes de facteurs deviennent les mêmes, il faut que dans le premier système $b=a$, & que dans le second $b=0$; d'où l'on tire $xx - 2ax + aa = xx - mx + n$; donc $m=2a$, $n=aa=\frac{m^2}{4}$; donc dans le cas de $a=b$, on a $mm - 4n = 0$. Maintenant pour que le second & le troisième système de facteurs deviennent le même, il faut que $b=a$ dans les deux systèmes; ainsi on aura $xx - 2ax + aa + aa = 0$; donc $m=2a$, $n=2aa=\frac{2m^2}{4}$; donc $mm - 2n = 0$; ainsi $mm - 4n$ & $mm - 2n$ sont les deux quantités égales, plus grandes ou plus petites que zéro, qui doivent déterminer ici les racines égales ou les racines réelles, ou les racines imaginaires, & de plus le signe & la forme des racines.

2°. On voit assez par la nature de la méthode de M. Fontaine, qu'un système de facteurs étant donné dans le second, ou même dans le troisième degré, on trouvera la nature de la formule d'équation qui en résulte, c'est-à-dire le signe de chaque coefficient de cette formule; mais on ne voit pas, ce me semble, avec la même clarté comment on déterminera la formule qui résulte d'un système de facteurs, dans les équations plus composées que le troisième degré;

ni s'il fera toujours possible d'assigner exactement toutes les formules qui résultent d'un même système de facteurs, en cas que ce système puisse produire plusieurs formules. Il seroit à souhaiter que ceux qui travailleront dans la suite d'après la méthode de M. Fontaine, s'appliquassent à développer ce dernier objet.

3°. M. Fontaine suppose que la quantité qui est $= 0$ dans le cas de la coïncidence de deux systèmes de facteurs, est nécessairement plus grande que zéro pour l'un de ces systèmes de facteurs, & plus petite pour l'autre. Il est vrai qu'il arrive le plus souvent qu'une quantité égale à zéro dans l'hypothèse de deux quantités qui coïncident, est positive & négative dans les deux cas immédiatement voisins; mais cela n'arrive pas toujours. Par exemple, lorsqu'une courbe de genre parabolique touche son axe, & que par conséquent l'abscisse x répondante à l'ordonnée $y=0$, a deux racines égales, il arrive souvent qu'en faisant x plus grande ou plus petite qu'une de ces racines, on a y positive dans les deux cas. Ce n'est pas tout. Il pourroit arriver que dans les cas infiniment voisins, ou extrêmement voisins de celui qui a donné l'égalité à zéro, la quantité formée de m, n, p, q , &c. fût plus grande que zéro pour un de ces cas, & plus petite pour l'autre; mais est-il bien certain que dans les cas qui ne seront pas fort voisins de celui qui a donné l'égalité à zéro, il y en aura toujours un qui donnera la fonction > 0 , & que l'autre donnera la même fonction < 0 ? Une courbe qui coupe son axe en un point, a près de ce point en-dessus & en-dessous des ordonnées de différens signes; mais il est très-possible que toutes les ordonnées au-dessus & au-dessous ne soient pas nécessairement de différens signes, parce que la courbe peut encore couper son axe ailleurs. M. Fontaine dit que s'il y a plusieurs fonctions $= 0$, il fera toujours facile de reconnoître laquelle de ces fonctions est toujours plus grande que zéro dans l'un des deux systèmes, & toujours moindre dans l'autre; il semble que, suivant son principe, dès qu'une fonction est égale à zéro dans le cas de la coïncidence de deux systèmes de facteurs, elle est toujours plus grande que zéro dans un de ces systèmes, & moindre dans l'autre. S'il y a des cas où cela puisse n'avoir pas lieu (comme M. Fontaine semble l'insinuer), pourquoi, dira-t-on, n'arriveroit-il pas quelquefois que cela n'auroit lieu dans aucun cas?

Enfin M. Fontaine détermine par le calcul d'un seul cas numérique particulier d'un des deux systèmes, celui où la fonction est > 0 , & celui où la fonction est plus petite. Cela peut être encore sujet à difficulté; car cela suppose que la formule est toujours > 0 dans un des cas, & toujours < 0 dans l'autre. Or, dira-t-on, ne pourroit-il pas arriver que la formule fût à la vérité toujours > 0 ou < 0 , dans les deux cas pris ensemble; mais qu'après avoir été plus grande que zéro dans l'un de ces cas, jusqu'à une certaine valeur des quantités a, b, c, d , &c. & plus petite dans l'autre cas, elle devînt ensuite plus petite que zéro dans le premier cas, & plus grande dans le second?

Nous ne prétendons point par ces difficultés attaquer, ni encore moins renverser la méthode de M. Fontaine; elle nous paroît pleine de sagacité & de finesse, & digne de toute l'attention des savans; nous la regardons comme une nouvelle preuve du génie supérieur que l'auteur a déjà montré dans d'autres ouvrages (voyez INTÉGRAL & TAUTOCHRONE); nous désirons seulement que M. Fontaine trouve ces difficultés assez capables d'arrêter les géometres, pour daigner les lever entièrement dans un autre écrit, & mettre sa méthode à l'abri même de toute chicane. Afin de l'y engager, voici à quoi nous ré-

duisons la question. La formule est $= 0$ dans le cas de l'égalité de certaines racines; soit cette formule appelée P . Supposons maintenant les racines inégales, en sorte que $2t$ soit leur différence (c'est-à-dire que $+t$ doive être ajouté à l'une, & $-t$ à l'autre), en ce cas la formule deviendra $P + Rt + Stt + Qt^3$, &c. R, S, Q , désignant des quantités connues: or, pour que la méthode de M. Fontaine ait lieu dans tous les cas, il faut, 1°. que R ne soit jamais $= 0$, ou du moins que si $R = 0$, S le soit aussi, en un mot que t se trouve toujours à une puissance impaire dans le premier des coefficients; autrement t étant supposé très-petit, les deux formules seroient l'une & l'autre > 0 ou < 0 , t étant positif ou négatif: 2°. qu'en supposant t positif, $Rt + Stt + Qt^3$, &c. soit toujours du même signe, t ayant telle valeur qu'on voudra: 3°. qu'en supposant t négatif, $Rt + Stt + Qt^3$, &c. soit toujours de signe contraire au précédent, t ayant telle valeur qu'on voudra. Ces trois propositions démontrées, il ne restera plus de doute sur la généralité & la certitude de la méthode proposée par M. Fontaine.

Il seroit encore à souhaiter que l'auteur donnât une démonstration de la méthode qu'il propose, pour approcher, aussi près qu'on veut, des racines des équations; il semble supposer encore dans l'exposé de cette méthode, que quand une certaine valeur de ϕ rend $= 0$ une quantité ou fonction de ϕ , deux autres valeurs de ϕ , l'une plus grande, l'autre plus petite, donneront l'une moins ou plus que zéro, l'autre plus ou moins que zéro. Cela n'est pas vrai en général, mais cela pourroit l'être dans le cas particulier de M. Fontaine; & c'est ce qu'il seroit bon de prouver. Voyez l'article RACINE.

Il nous reste à faire quelques réflexions sur les équations appliquées à la Géométrie. Nous avons indiqué au mot DÉCOUVERTE, par quel raisonnement Descartes est parvenu à appliquer les équations indéterminées aux courbes; les mots COURBE, DIFFÉRENTIEL, TANGENTE, &c. & autres semblables, font voir en détail les applications & les conséquences de ce principe. On a vû aussi au mot CONSTRUCTION, comment on construit les équations par la Géométrie. Il ne nous reste ici qu'un mot à dire sur la multiplicité des racines des équations en Géométrie. Les observations que nous avons à faire sur ce sujet, sont une suite de celles que nous avons déjà faites sur les racines multiples des équations algébriques.

Supposons, par exemple, qu'on propose de diviser une ligne a en moyenne & extrême raison, nommant x la partie cherchée de cette ligne, on aura $a : x :: x : a - x$; d'où l'on tire $xx + ax = aa$, & $x = -\frac{a}{2} + \sqrt{\frac{5aa}{4}}$; la racine négative de cette équation ne sauroit servir ici, mais elle serviroit à la solution de ce problème, trouver dans le prolongement de la ligne donnée a une ligne x , telle que $a : x :: x : a + x$; dans ce cas la racine négative devient positive, & la positive négative; & l'équation est $xx - ax = aa$.

Si on propose de tirer du point A une ligne AE (fig. 11. d'Algeb.) dans un cercle, telle que BO étant perpendiculaire au diamètre AD , & donnée de position, on ait $FE = a$ une ligne donnée a , on aura en nommant BF, x , une équation du quatrième degré qui n'aura ni second, ni quatrième terme; cette équation aura deux racines positives BF & Bf , telles que FE d'une part, & fe de l'autre, seront égales à a ; & deux autres racines égales aux deux précédentes & de signes contraires, parce qu'en achevant le cercle, & prolongeant OB en-dessous, le problème aura deux solutions pareilles; si a étoit plus grand que BD , les racines seroient imaginaires.

Si on nommoit $AF, x, BO, b, AC, r, AB, c$, on auroit $bb - xx + cc = ax$ ou $2rc = xx + ax$; la racine positive est AF , & la négative Af , parce que cette racine négative, si on la traitoit comme positive, donneroit $ax = Bf^2 - BO^2 = xx - bb - cc = xx - 2rc$, & non pas $ax = BO^2 - BF^2$. Voilà un cas où deux racines de différens signes n'indiquent pas des positions diamétralement opposées dans les lignes AF, Af , qui représentent ces racines, mais seulement le changement de signe du second terme ax dans l'équation du problème.

Dans ce dernier cas, c'est-à-dire en prenant AF pour l'inconnue, l'équation n'est que du second degré, au lieu qu'en prenant BF pour inconnue, elle monte au quatrième; d'où l'on voit comment par le bon choix des inconnues on peut simplifier un problème en plusieurs occasions. Mais, dira-t-on, pourquoi le problème a-t-il quatre solutions dans un cas, & deux seulement dans un autre? Je réponds que dans le dernier cas il a aussi quatre solutions comme dans le premier; ou pour parler plus exactement, que BF a quatre valeurs dans les deux cas; car $BF = +\sqrt{AF^2 - AB^2}$, ce qui donne deux valeurs égales de différent signe pour chaque valeur de AF . Voyez encore d'autres observations sur un problème de ce genre à l'article SITUATION.

Autre question. On propose d'inscrire dans un rectangle donné $ABDE$ (fig. 11. alg. n. 2.) un rectangle $abde$, dont les côtés soient également éloignés des côtés du grand, & qui soit à ce grand rectangle comme m est à n : soit $AB = a, AD = b, AC = x$, on aura $(a - 2x) \times (b - 2x) : ab :: m : n$, & on trouvera par la résolution de cette équation, qu'en supposant $m < n$, x a deux valeurs réelles & positives; cependant le problème n'a évidemment qu'une solution, mais il renferme une condition que l'Algebre ne peut pas énoncer, savoir que le rectangle $abde$ soit au-dedans de l'autre: si on avoit $ab : (2x - a)(2x - b) :: n : m$, on trouveroit la même équation, & cependant ce ne seroit plus le même problème. Le parallélogramme rectangle qui satisferoit à cette question, seroit alors celui qu'on voit, fig. 11. n. 3. dans lequel AC est égal à la plus grande valeur positive de x , & $AC = Ca$; le côté ad est éloigné de AD comme le côté ca de AB , & ainsi du reste; mais le rectangle $abcd$ n'est pas au-dedans de l'autre; condition que l'Algebre ne peut exprimer. Voyez SITUATION.

Sur les équations différentielles, exponentielles, &c. voy. DIFFÉRENTIEL, EXPOSANT, EXPONENTIEL, INTÉGRAL, CONSTRUCTION, &c.

On appelle quelquefois équation, en Géométrie & en Mécanique, ce qui n'est qu'une simple proportionnalité indiquée d'une manière abrégée; par exemple, quand on dit qu'un rectangle est égal au produit de sa base par sa hauteur, cela signifie explicitement: si on a deux rectangles, & qu'on prenne une quantité quelconque linéaire a pour la mesure commune de leur base & de leur hauteur; que B soit le nombre de fois (entier ou rompu, rationnel ou irrationnel) que la base de l'un contient a ; que H soit le nombre de fois que la hauteur du même contient a ; que b soit le nombre de fois que la base de l'autre contient a ; que h soit le nombre de fois que la hauteur du même contient a , les aires de ces deux rectangles seront entr'elles comme le produit des nombres B, H , est au produit des nombres b, h . De même, quand on dit que la vitesse d'un corps qui se meut uniformément, est égale à l'espace divisé par le tems, cela veut dire explicitement: si deux corps se meuvent uniformément, & parcourent, l'un l'espace E pendant le tems T , l'autre l'espace e pendant le tems t ; qu'on prenne une ligne a pour commune

mesure des espaces E , e , & un tems θ pour communes mesures des tems T , t , les vitesses seront comme le nombre $\frac{E}{a}$ divisé par le nombre $\frac{T}{v}$, est au nombre $\frac{e}{a}$ divisé par le nombre $\frac{t}{v}$. Voyez MESURE, VITESSE, &c. (O)

EQUATION DE L'HORLOGE, est la même chose que l'équation du tems. Voyez l'article suivant.

EQUATION DU TEMS, en Astronomie, est la différence entre le tems vrai ou apparent, & le tems moyen; c'est-à-dire la réduction du tems inégal apparent, ou du mouvement inégal, soit du Soleil, soit d'une planète, à un tems ou à un mouvement moyen, égal & uniforme. Voyez TEMS & MOUVEMENT.

Le tems ne se mesure que par le mouvement; & comme le tems en lui-même coule toujours uniformément, on se sert, pour le mesurer, d'un mouvement qu'on suppose égal & uniforme, ou qui conserve toujours la même vitesse.

Le mouvement du Soleil est celui dont on se sert communément pour cela, parce que ce mouvement est celui qu'on observe le plus facilement: cependant il manque de la principale qualité nécessaire pour mesurer le tems, c'est-à-dire de l'uniformité. En effet les Astronomes ont remarqué que le mouvement apparent du Soleil n'est pas toujours égal & uniforme; mais que ce mouvement tantôt s'accélère, tantôt se ralentit: il ne peut donc servir à mesurer le tems, qui est uniforme par sa nature. Voyez SOLEIL.

Ainsi le tems mesuré par le mouvement du Soleil, & qu'on appelle le tems vrai ou apparent, est différent du tems moyen & uniforme, suivant lequel on mesure & on calcule tous les mouvemens des corps célestes.

Voici comment on explique cette inégalité. Le jour naturel ou solaire n'est pas proprement mesuré par une révolution entière de l'équateur, ou par vingt-quatre heures équinoxiales, mais par le tems qui s'écoule, tandis que le plan d'un méridien qui a passé sous le Soleil, vient à y repasser une seconde fois par la rotation de la Terre; & ce tems est la distance qu'il y a entre le midi d'un jour & le midi du jour suivant. Voyez JOUR & MÉRIDIE.

Or si la Terre n'avoit point d'autre mouvement que celui de sa rotation autour de son axe, tous les jours seroient exactement égaux les uns aux autres, & auroient tous pour mesure le tems de la révolution de l'équateur: mais cela n'est pas tout-à-fait ainsi; car tandis que la Terre tourne autour de son axe, elle avance en même tems dans son orbite: de sorte que quand un méridien qui a passé sous le centre du Soleil a fait une révolution entière, ce méridien ne revient pas sous le Soleil précisément, comme il paroît par la figure.

Soit S le Soleil (*Pl. Astr. fig. 50*) & soit AB une portion de l'écliptique; supposons que la ligne MD représente un méridien quelconque, dont le plan prolongé passe par le centre du Soleil lorsque la Terre est en A ; imaginons ensuite que la Terre avance dans son orbite, & qu'en faisant une révolution autour de son axe elle arrive en B , le méridien MD se trouvera dans une position md parallèle à la première: par conséquent le méridien, dans ce nouvel état, ne passera pas par le centre du Soleil, & les peuples qui l'habitent n'auront point encore midi. il faut pour cela que le méridien $d m$ fasse encore un mouvement angulaire, & décrive l'angle $d B f$, afin que son plan puisse passer par le Soleil. Voyez TERRE.

De-là il s'ensuit que les jours solaires sont plus longs que le tems d'une révolution de la Terre autour de son axe.

Cependant si les plans de tous les méridiens étoient perpendiculaires au plan de l'orbite terrestre, & que la terre parcourût son orbite avec un mouvement uniforme, l'angle $d B F$ seroit égal à l'angle $B S A$, & les arcs $d f$ & AB seroient semblables: par conséquent l'intervalle d'un midi à l'autre seroit toujours le même, puisque l'arc AB & l'angle $d B F$ seroient toujours de la même quantité de degrés. Tous les jours solaires seroient donc égaux, & le tems moyen seroit le même que le tems vrai.

Mais les choses sont bien autrement, car la Terre n'a point un mouvement uniforme dans son orbite; elle décrit, lorsqu'elle est aphélie, un plus petit arc, & lorsqu'elle est périhélie, un plus grand arc dans le même tems. Voyez plus bas EQUATION DU CENTRE. D'ailleurs les plans des méridiens ne sont point perpendiculaires à l'écliptique, mais à l'équateur; & cette seule raison, indépendamment de l'inégalité du mouvement de la Terre, doit rendre les jours inégaux, car l'écliptique fait avec l'équateur un angle d'environ 23 degrés $\frac{1}{2}$: & si on divise l'écliptique en plusieurs petits arcs égaux qui représentent le chemin (supposé uniforme) du Soleil pendant chaque jour, & que par les poles du monde & par chacun des points de division on fasse passer des méridiens célestes, les arcs de l'équateur, compris entre ces méridiens, ne seront point égaux entr'eux comme les arcs de l'écliptique; par conséquent la distance entre le moment où le Soleil passe par un méridien, & le moment du jour suivant où il retourne à ce même méridien, ne fera pas la même pour tous les jours. Nous substituons ici au mouvement réel de la Terre, le mouvement apparent du Soleil, qui produit le même effet, & rend la chose un peu plus facile à entendre.

Ainsi en supposant même que le Soleil eût un mouvement uniforme dans l'écliptique, le tems qui coule uniformément ne pourroit être représenté par la distance entre le midi d'un jour & le midi d'un autre: les Astronomes ont donc été obligés d'inventer, pour la commodité de leurs calculs, des jours fictifs, tous égaux entr'eux, & moyens entre le plus long & le plus court des jours inégaux.

Pour déterminer ces jours, on a pris d'abord le nombre d'heures de la révolution totale du Soleil dans l'écliptique, & on a divisé le tems total en autant de parties qu'il y a d'heures, dont vingt-quatre composent un jour.

De plus, comme nous ne connoissons point dans la nature de corps dont le mouvement soit uniforme, & que cependant un tel mouvement est la seule vraie mesure du tems, on imagine un corps fictif, par ex. une étoile qui se meut uniformément dans l'équateur d'occident en orient, & qui, sans accélérer ni retarder jamais son mouvement, parcourt l'équateur, précisément dans le même tems que le Soleil fait sa révolution dans l'écliptique: le mouvement de cette étoile représente le tems égal ou moyen, & son mouvement diurne dans l'équateur est de 59' 8", c'est-à-dire le même que le mouvement moyen du Soleil dans l'écliptique: par conséquent le jour égal & moyen se détermine par l'arrivée de cette étoile au méridien, & il est égal au tems que les 360 degrés de la circonférence de l'équateur mettent à faire une révolution entière, & a 59' 8" de plus. Comme cette addition de 59' 8" est toujours la même, les jours moyens sont constamment égaux entr'eux.

Puis donc que le Soleil va vers l'orient inégalement, par rapport à l'équateur, il arrivera au méridien quelquefois plutôt que cet astre imaginaire, & quelquefois plus tard: de-là vient la différence qu'il y a entre le tems vrai & le tems moyen. On connoît cette différence quand on fait le lieu de l'astre

imaginaire dans l'équateur, & le point de l'équateur qui vient au méridien avec le Soleil; car l'arc compris entr'eux étant converti en tems, fait voir la différence qu'il y a entre le tems vrai & le tems moyen: c'est cette différence qu'on appelle *équation du tems*.

On peut donc définir l'*équation du tems*, le tems qui s'écoule tandis que l'arc de l'équateur, compris entre le point qui détermine l'ascension droite du Soleil, & le lieu de l'astre imaginaire, passe par le méridien: ou, comme Tycho l'explique, & après lui Street, la différence entre la vraie longitude du Soleil & son ascension droite.

Trouver l'*équation des jours solaires*, c'est-à-dire convertir le tems vrai en tems moyen, & le tems moyen en tems vrai. 1°. Si l'ascension droite du Soleil est égale à son mouvement moyen, le Soleil imaginaire & le vrai passeront par le méridien dans le même tems; & par conséquent le tems vrai est confondu avec le tems moyen.

2°. Si l'ascension droite est plus grande que le mouvement moyen, il faut soustraire le dernier du premier; & changeant cette différence en tems solaire, la retrancher du tems vrai pour trouver le tems moyen, ou l'ajouter au tems moyen pour trouver le tems vrai.

3°. Enfin si l'ascension droite est moindre que le mouvement moyen, ôtez le premier du dernier; & changeant la différence en tems solaire, ajoutez-la au tems vrai pour trouver le tems moyen, ou ôtez-la du tems moyen pour trouver le tems vrai.

Cette théorie de l'inégalité & de l'*équation* des jours naturels est en usage, non seulement dans les calculs astronomiques, mais aussi pour régler les horloges, les montres, & autres instrumens qui mesurent le tems. Par-là nous connoissons pourquoi une pendule, ou autre mouvement qui mesure le tems moyen, ne s'accorde point avec le Soleil qui mesure le tems vrai, mais va quelquefois avant, & quelquefois après lui: c'est pour cela que les cadrans solaires & les horloges ne sont jamais parfaitement d'accord. Voyez HORLOGE & CADRAN.

Ainsi quand on dit, par exemple, à midi de tems moyen, on parle du midi mesuré sur le mouvement de l'horloge; mouvement qui est uniforme & semblable à celui de l'astre imaginaire, que nous avons supposé plus haut: & quand on dit à midi de tems vrai, il s'agit du moment où le Soleil est arrivé au méridien du lieu; moment souvent différent de celui où l'horloge marque midi. De même quand on dit à 2 heures 15 minutes après midi tems moyen, on entend à deux heures 15 minutes marquées par la pendule après le midi moyen: & quand on dit 2 heures 15 minutes tems vrai, on entend 2 heures 15 minutes après l'instant du midi vrai.

On a souvent besoin en Astronomie de réduire le tems moyen en tems vrai, parce que les mouvemens des planetes sont calculés dans les tables, par rapport au tems uniforme ou moyen, & qu'il est ensuite nécessaire, pour se conformer à l'usage civil, de connoître ces mouvemens, par rapport au tems estimé selon le mouvement du Soleil: de même on a besoin de réduire le tems vrai en tems moyen, lorsqu'il s'agit de comparer aux tables astronomiques l'observation de quelque phénomène.

C'est l'*équation du tems* qui a produit l'*équation de l'horloge*, qui n'est autre chose que la quantité de tems dont une pendule bien réglée doit avancer ou retarder sur une bonne méridienne, cette méridienne donnant toujours le midi vrai. On trouve dans presque tous les almanachs astronomiques, comme dans la *connaissance des tems*, dans l'*état du ciel de M. Pingré*, &c. l'*équation* de l'horloge pour chaque jour. Nous renvoyons à ces ouvrages & à ces tables, & plus bas à l'article EQUATION, Horlogerie, ceux qui

auront besoin de régler leurs pendules sur le mouvement du Soleil. Il nous suffit d'avoir expliqué ici clairement, d'après les Astronomes modernes, en quoi consiste principalement l'*équation du tems*: nous disons principalement, car nous n'avons eu égard jusqu'ici qu'à une des causes de l'inégalité des jours naturels, à celle qui vient de l'obliquité de l'écliptique: nous n'avons touché qu'en passant une autre cause de cette inégalité, celle qui vient de l'inégalité réelle du mouvement du Soleil dans l'écliptique. Pour avoir exactement l'*équation* du tems ou de l'horloge, il faut avoir égard à cette seconde inégalité, & il faut que la table de l'*équation* de l'horloge, quand elle est exacte, renferme cette inégalité & la précédente. Cette table ne sauroit être perpétuelle, à cause de la précession des équinoxes & du changement de l'apogée du Soleil, qui fait que l'inégalité de son mouvement n'est pas exactement la même à la fin de l'année révolue: mais comme le mouvement de précession des équinoxes, & celui de l'apogée du Soleil sont fort lents, la table de l'*équation* de l'horloge peut servir sans erreur sensible pendant plusieurs années consécutives.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer en quoi consiste la seconde inégalité du mouvement du Soleil, qu'on appelle *équation du centre*; c'est l'objet de l'article suivant.

EQUATION DU CENTRE. Pour faire entendre bien clairement ce que c'est que cette *équation*, il est nécessaire de comparer le mouvement d'une planète dans les divers points de son orbite, avec le mouvement d'un corps qui parcourroit la circonférence d'un cercle d'un mouvement toujours égal & uniforme. On se ressouviendra d'abord de ces deux principes; 1°. que les planetes décrivent autour du Soleil des ellipses; 2°. que les aires décrites par les planetes sont proportionnelles aux tems. Voyez PLANETE & Képler. Cela posé, soit $AEBF$ (fig. 51. n°. 2. Astronom.) l'orbite d'une planète, au foyer de laquelle se trouve le Soleil en S ; soit AB le grand axe, OQ le petit axe, on décrira du centre S & de l'intervalle SE (que je suppose moyen proportionnel entre AK & OK , c'est-à-dire entre les deux demi-axes) le cercle $CEGF$, dont la surface sera par conséquent égale à celle de l'ellipse, comme cela est démontré dans les *sections coniques*. Supposons présentement qu'un corps céleste parcoure la circonférence $CEGF$ d'un mouvement toujours égal, mais de telle sorte qu'il achève sa révolution précisément dans le tems que la planète parcourt la circonférence entière de son ellipse: dans cette supposition, lorsque la planète fera à son aphélie au point A , le corps céleste, que nous supposons emporté d'un mouvement toujours égal & uniforme, se trouvera pour lors dans la ligne des apsidés au point C , & partant son mouvement représentera le mouvement égal, ou le moyen mouvement de la planète, puisqu'il décrira autour du point S des secteurs de cercles proportionnels aux tems, lesquels seront égaux aux aires elliptiques que la planète a dû décrire dans le même tems.

Supposons présentement que le secteur de cercle CSM représente le mouvement moyen de ce corps, ou l'angle proportionnel au tems qu'il a dû décrire autour du point S , on prendra sur l'ellipse l'aire ASP , égale à l'aire CSM ; & le lieu de la planète dans son orbite sera par conséquent au point P , & l'angle MSD , qui est la différence entre le mouvement vrai & le mouvement moyen de la planète, est ce qu'on appelle l'*équation du centre* ou la *prosthaphérese* (voyez PROSTHAPHÉRESE): mais l'aire $ACDP$ sera égale au secteur DSM ; c'est pourquoi l'aire $ACDP$ est toujours proportionnelle à l'*équation du centre*. Au point R , l'*équation du centre* sera égale à l'aire

l'aire *ACEPA* moins l'aire *EmR*, & ainsi de suite: d'où il est aisé de voir, 1°. que l'équation du centre est la plus grande aux points *E*, *F*; 2°. qu'elle est nulle aux points *A*, *B* de l'aphélie ou du périhélie; 3°. que depuis *A* jusqu'en *B* l'équation du centre est soustractive, c'est-à-dire doit se retrancher du mouvement moyen, & que depuis *B* jusqu'en *A* elle est additive, c'est-à-dire doit être ajoutée à ce mouvement.

Les Astronomes ont calculé des tables de l'équation du centre, & c'est par le moyen de ces tables qu'ils déterminent le lieu vrai du Soleil & des planètes pour chaque jour: nous avons donné au mot *ELLIPSE* la formule pour l'équation du centre, & indiqué la manière de trouver cette formule.

L'anomalie étant la distance du lieu d'une planète à son aphélie, il s'ensuit que si, depuis l'aphélie jusqu'au périhélie, on retranche l'équation du centre de l'anomalie moyenne, c'est-à-dire de la distance entre le lieu moyen & l'aphélie, & si on ajoute cette même équation à l'anomalie moyenne, depuis le périhélie jusqu'à l'aphélie, on aura l'anomalie vraie, ou égale, c'est-à-dire la distance du lieu vrai de la planète à l'aphélie.

Pendant ce xviii. siècle, lorsque le Soleil est au 10 degré du Scorpion, ou la Terre au 10 degré du Taureau, alors l'équation de l'horloge, formée des deux inégalités ci-dessus expliquées, est la plus grande qu'il est possible, étant de 16' 11": c'est ce qui arrive le 3 Novembre; la pendule retarde alors de cette quantité. Dès ce moment la pendule retarde de moins en moins jusqu'au 23 Décembre à midi, qu'elle s'accorde très-exactement, ou à très-peu près avec le Soleil. De-là jusqu'au 15 Avril elle avance sur le Soleil; du 15 Avril jusqu'au 17 Juin elle retarde, du 17 Juin jusqu'au 31 Août elle avance, & du 31 Août jusqu'au 23 Décembre elle retarde.

En effet, supposant le 23 Décembre à midi un astre placé dans l'écliptique qui la décrive non uniformément, mais avec l'inégalité de mouvement que donne l'équation du centre du Soleil, & supposant en ce même instant un astre imaginaire qui ait la même ascension droite, & qui décrive uniformément l'équateur, on verra, par les méthodes indiquées ci-dessus, que jusqu'au 15 Avril l'astre imaginaire passera au méridien avant le Soleil, qu'ensuite il y passera plus tard jusqu'au 17 Juin, &c.

EQUATION DU MOUVEMENT DES PLANETES. L'équation du centre n'est pas la seule inégalité à laquelle le mouvement des planètes soit sujet; il est encore d'autres inégalités qui viennent principalement de l'action mutuelle que les planètes exercent les unes sur les autres, ou de celle que le Soleil exerce sur les Satellites.

C'est principalement dans la Lune que ces équations sont sensibles; elles le sont aussi dans Jupiter & dans Saturne, mais la quantité n'en est pas si bien déterminée. Sur quoi voyez les articles *LUNE*, *SATURNE*, *JUPITER*. Je me contenterai de faire ici les observations suivantes à l'égard de la Lune.

1°. Depuis la publication de mon ouvrage, qui a pour titre, *recherches sur les différens points importants du système du monde*, Paris 1754, j'ai trouvé moyen de simplifier à certains égards, & de rendre encore plus exactes à d'autres, les tables du mouvement de la Lune données dans cet ouvrage. Dans les tables de correction qui se trouvent à la page 147 de la première partie, on doit supprimer entièrement la I. table de la page 149: dans la XIII. table, page 153, l'équation doit être 1' 21", au lieu de 1': & dans la XVI. table, page 155, l'équation doit être 39", au lieu de 1' 39".

2°. Outre les équations du mouvement du nœud, qu'on trouve dans les tables des *Inst. astronomiques*,

Tome V.

on a encore ces deux-ci: 4' 45" multipliées par le sinus du double de la distance de l'apogée de la Lune au nœud ascendant; plus 8' 22" multipliées par le sinus du double de la distance de la Lune au nœud, moins le sinus du double de la distance de la Lune au Soleil. Toutes les autres tables de l'équation du nœud peuvent être supprimées: ainsi on peut simplifier beaucoup nos tables des pages 190, 191, 195 de l'ouvrage cité; on les réduira à deux de la forme suivante.

I. Table. Distance de l'apogée de la Lune au nœud; ajoutez en descendant, &c.

II. Table. Distance de la Lune au nœud, ajoutez en descendant, &c.

Distance de la Lune au Soleil, ôtez en descendant, &c.

Dans la première de ces tables, la plus grande équation sera de 4' 45", comme dans la seconde colonne de la page 191 de mon ouvrage: dans la seconde table, la plus grande équation sera de 8' 22", comme dans la seconde colonne de la page 190.

3°. Dans les tables pour corriger l'inclinaison, page 102 du même ouvrage, on peut supprimer encore la seconde table de la page 103, & la première de la page 104.

Les raisons de ces différentes corrections aux tables publiées dans mon ouvrage, seront expliquées dans la troisième partie de ce même ouvrage, que j'espère publier bien-tôt, & qui contiendra beaucoup d'autres remarques importantes sur les tables de la Lune.

Sur la construction & la forme des tables d'équation des planètes, voyez l'article *TABLES ASTRONOMIQUES*.

EQUATION LUNAIRE, en Chronologie, est la même chose que la proemptose, ou anticipation de la nouvelle Lune. Voyez *PROEMPTOSE*.

EQUATION SOLAIRE, en Chronologie, est la même chose que la métemptose, ou retardement de la nouvelle Lune. Voyez *MÉTEMPTOSE*.

EQUATION, (Horlogerie, &c.) L'équation est cette partie de l'Horlogerie qui indique les variations du Soleil, ou la différence de son retour au méridien.

Ayant parlé des deux tems vrai & moyen (voyez ci-dessus *EQUATION du tems*), & donné une idée de leurs causes, il faut passer à la description des machines qu'on a employées pour les indiquer.

Les premières horloges qui ont été faites, ont indiqué le tems moyen: la disposition de ces machines ne pouvoit marquer les parties du tems que par des intervalles égaux.

Ce ne fut que lorsqu'on eut déterminé la quantité de variation apparente du Soleil par le moyen des observations astronomiques, que l'on chercha les moyens de faire suivre aux horloges ces mêmes variations du Soleil; ce qui donna lieu aux pendules à équation.

Les différentes espèces de construction que l'on a mises en usage pour faire marquer le tems vrai & moyen, peuvent se réduire en général aux suivantes. 1°. Aux pendules à équation qui marquoient les deux tems par le moyen de deux aiguilles: telle est celle dont parle le P. Alexandre dans son traité des Horloges, page 343. Cette pièce étoit dans le cabinet de Philippe II. roi d'Espagne; elle fut la première pendule à équation connue.

Voici ce que dit M. de Sully, *regle artificielle du tems*, dans sa réponse au P. Kefra sur les premières équations. « Il y a, dit-il, deux manières de produire » à-peu-près la même chose (de marquer l'équation); » l'une est par une pendule dont les vibrations sont » réglées sur le tems égal ou moyen, & dont la réduction du tems égal à l'apparent, est faite par le » mouvement particulier d'une seconde aiguille de

QQqqq

» minutes sur le cadran ; & c'est de cette manière
 » qu'est faite la pendule du roi d'Espagne , & toutes
 » les autres qu'on a faites jusqu'ici , & que l'on ap-
 » pelle *pendules d'équation*.

» La seconde manière, qui est celle que j'entends,
 » & qui n'a pas encore été exécutée, que je sache,
 » est par une pendule dont les vibrations seroient ré-
 » glées sur le tems apparent , & qui par conséquent
 » seroient inégales entr'elles. Cette pendule ayant
 » son cadran à l'ordinaire, ses aiguilles d'heures, de
 » minutes, de secondes, seroient toujours d'accord,
 » & montreroient uniquement & précisément le
 » tems apparent, comme il nous est mesuré par le
 » Soleil ». Cette dernière construction d'*équation* ap-
 partient au P. Alexandre : c'est la même dont je par-
 lerai bientôt.

Celles que l'on construit en Angleterre, étoient
 aussi sur le même principe : j'ignore quelle étoit la
 disposition intérieure de ces premiers ouvrages ;
 mais je suppléerai à cela en faisant la description de
 celle de M. Julien le Roi, qui est aussi à deux aiguil-
 les, & qui a été une des premières pendules à *équation*.

La seconde est celle du P. Alexandre, dont il a fait
 la description dans son traité *des Horloges*. Cette
 construction, toute simple & ingénieuse qu'elle est,
 a trop de défauts pour que je m'arrête à la décrire en
 entier, j'en donnerai simplement l'idée ci-après ;
 ceux qui seront curieux de la connoître mieux, pour-
 ront recourir au traité de l'*Horlogerie* de cet auteur :
 je ne crois pas qu'elle ait été exécutée ; elle ne pour-
 roit d'ailleurs marquer le tems moyen.

Je puis comprendre dans ce second genre une
 construction de M. de Rivaz, qui ne marque que les
 heures & minutes du tems vrai ; mais elle est exempte
 des défauts de celle du P. Alexandre : j'en ferai la
 description, & on en verra le plan dans la fig. 38. A.

La troisième est celle du sieur le Bon : cette con-
 struction marque les heures, minutes & secondes du
 tems vrai, & les heures & minutes du tems moyen ;
 c'est par le moyen de plusieurs cadrans qu'il a pro-
 duit ces effets. Je ne connois cet ouvrage que par
 l'extrait de la lettre de M. le Bon à l'abbé de Haute-
 feuille, indiqué dans le livre du P. Alexandre, page
 342.

Les pendules d'*équation* à cercles mobiles sont
 aussi de ce genre. La pendule à *équation* que j'ai con-
 struite, ainsi que la montre, peuvent y être compri-
 ses ; la description que j'en donne ci-après, supplée-
 ra à celle que j'aurois donnée de celle de M. le Bon,
 si j'avois eu la facilité de le faire.

Une dernière espèce de pendules à *équation*, est
 celle dont une aiguille marque les minutes du tems
 moyen ; & une autre la différence ou le nombre de
 minutes dont le tems vrai en diffère. Cette dernière
 aiguille ne fait qu'une demi-révolution environ,
 pour répondre à 30' 53". Cette quantité est la som-
 me des variations du Soleil ; car on voit par la table
 d'*équation* ci-après, que le Soleil avance de 16' 9"
 le premier Novembre sur le tems moyen ; & qu'au
 contraire il retarde de 14' 44" sur le même tems le
 11 Février, & la somme de ces variations est de 30'
 53".

On peut voir la description de la pendule dont il
 s'agit, dans le traité de M. Thiout, ainsi que plu-
 sieurs constructions d'*équations* qui y sont décrites,
 dont une partie sont en usage parmi les Horlogers,
 telle que celle de l'invention du sieur Enderlin, sa-
 vant artiste, que l'Horlogerie regrettera long-tems ;
 une de M. Thiout, auteur du traité ; une du sieur
 Regnaud, de Châlons. Je ne m'arrêterai sur aucune
 de ces pièces, qui sont d'ailleurs connues ; mon but
 étant d'exposer ici ce qu'on a trouvé depuis l'impres-

sion des traités de M. Thiout & du P. Alexandre, ou
 qui n'a pas encore été donné au public.

Avant de faire la description des différentes *équations*,
 on me permettra quelques remarques sur le
 choix des constructions d'*équation*, & sur ce qu'exige
 l'exécution de cette partie de l'Horlogerie.

Il y a trois sortes de personnes qui travaillent, ou
 se mêlent de travailler à l'Horlogerie ; les premiers,
 dont le nombre est le plus considérable, sont ceux
 qui ont pris cet état sans goût, sans disposition ni ta-
 lent, & qui le professent sans application, & sans
 chercher à sortir de leur ignorance : ils travaillent
 simplement pour gagner de l'argent, & le hasard a
 décidé du choix.

Les seconds sont ceux qui, par une envie de s'éle-
 ver fort loüable, cherchent à acquérir quelques con-
 noissances & principes de l'art, mais aux efforts des-
 quels la nature ingrate se refuse.

Enfin le petit nombre renferme ces artistes intelli-
 gens, qui nés avec des dispositions particulières, ont
 l'amour du travail & de l'art, & s'appliquent à dé-
 couvrir de nouveaux principes, & à approfondir
 ceux qui ont déjà été trouvés.

Pour être un artiste de ce genre, il ne suffit pas
 d'avoir un peu de théorie & quelques principes gé-
 néraux des Mécaniques, & d'y joindre l'habitude
 de travailler ; il faut une disposition particulière don-
 née par la Nature. Cette disposition seule tient lieu
 de tout ; lorsqu'on est né avec elle, on ne tarde pas
 à acquérir les autres parties. Si on veut faire usage
 de ce don précieux, le tems donne bientôt la prati-
 que, & un tel artiste n'exécute rien dont il ne sente
 les effets, ou qu'il ne cherche à les analyser : enfin
 rien n'échappe à ses observations ; & quel chemin
 ne fera-t-il pas dans son art, s'il joint à ces disposi-
 tions l'étude de ce que l'on a découvert jusqu'à lui ?
 Il est sans doute rare de trouver des génies heureux
 qui réunissent toutes ces parties nécessaires ; mais
 on en trouve qui ont toutes les dispositions naturel-
 les, il ne leur manque que d'en faire l'application ;
 ce qu'ils seroient sans doute, s'ils avoient plus de
 motifs pour les porter à se livrer tout entiers à la
 perfection de leur art. Il ne faudroit, pour rendre un
 service essentiel à l'Horlogerie & à la société, que
 piquer leur amour-propre, faire une distinction de
 ceux qui sont horlogers de nom, ou qui le sont en
 effet ; enfin confier l'administration du corps de
 l'Horlogerie aux plus intelligens ; faciliter l'entrée à
 ceux qui ont du talent, & la fermer à jamais à ces
 misérables ouvriers qui ne peuvent que retarder le
 progrès de l'art, qu'ils ne tendent même qu'à détrui-
 re ; ou, si l'on veut que cette communauté subsiste
 telle qu'elle est, que l'on érige du moins une société
 particulière, composée des plus fameux artistes qui
 seront juges du talent de ceux qui devront en être
 reçus, & qui décideront du mérite de toutes les nou-
 velles productions. Cette digression, si c'en est une,
 doit être pardonnée à mon zèle pour le progrès de
 l'art.

On peut réduire à deux points essentiels ou géné-
 raux, toutes les parties de l'Horlogerie ; la construc-
 tion, c'est-à-dire la disposition des différens mécha-
 nismes, & l'exécution. L'une & l'autre sont égale-
 ment nécessaires pour rendre les effets que l'on s'est
 proposé ; sans l'intelligence de l'artiste, l'exécution
 la plus belle ne forme que des parties séparées, qui
 n'ont point d'ame, & ne peuvent rendre que très-
 mal des effets ; & sans la pratique le théoricien ne
 peut mettre en exécution ses idées. D'ailleurs la pra-
 tique nous instruit de bien des phénomènes qu'on
 n'apperçoit qu'en exécutant.

La construction des ouvrages d'*équation* a été jus-
 qu'à présent trop composée, & les êtres multipliés
 sans raison, inconvénient ordinaire aux nouvelles

productions. Enderlin avoit employé fix roues de plus qu'aux pendules ordinaires, pour son *équation*. On verra par celle que je décrirai ci-après, que l'on est parvenu à les retrancher toutes dans certaines constructions, & à n'en employer que trois ou quatre dans d'autres.

Ce nombre de roues que l'on employoit, a produit non-seulement une augmentation d'ouvrage, mais encore un obstacle assez grand pour la justesse de l'*équation*. J'ai observé qu'une pendule construite avec fix roues de cadrature, malgré tous les soins apportés à l'exécution de ces roues, tant pour les arrondir que pour les fendre; j'ai observé, dis-je, que les aiguilles du tems vrai & moyen s'éloignent & se rapprochent à chaque révolution qu'elles font. La pendule qui m'a donné lieu de faire cette remarque, étoit exécutée avec soin, & les aiguilles s'éloignoient de trente secondes. On conçoit que c'est l'inégalité des roues qui produit cet effet. Il ne faut pas qu'elle soit sensible, pour ne donner que cette quantité; il ne faut que faire attention à leur nombre: ainsi s'il y en a six, comme à celle en question, c'est l'inégalité de six roues qui est multipliée par la différence de la longueur des aiguilles au rayon des roues.

La conduite de la roue annuelle n'étoit pas moins composée; on s'étoit attaché à la faire mouvoir continuellement, afin d'imiter par-là la progression insensible de l'augmentation ou diminution d'*équation*. Il me paroît que cette précision étoit assez superflue, si on envisage l'*équation*, non comme un simple objet de curiosité, mais comme une chose utile.

Si une pendule à *équation* ne sert simplement qu'à contenter un curieux, on a raison de ne lui rien laisser à désirer; car dès-lors l'augmentation de l'ouvrage ne doit plus faire un obstacle; mais si ces sortes de pièces sont destinées à un usage réel, il faut en faciliter l'exécution aux ouvriers ordinaires, produire les effets avec le moins de pièces possible, & réserver pour des artistes choisis les opérations délicates qui échappent au général.

La plus grande variation du Soleil en vingt-quatre heures, est de 30 secondes (voyez la table ci-après); or si le changement d'*équation* ne se fait qu'une fois par jour (& en quelques heures, comme de minuit à deux heures, par exemple), au lieu de se faire insensiblement & par un mouvement continu, il s'ensuivra de-là qu'à six heures du matin l'aiguille du tems vrai marquera $7\frac{1}{2}$ secondes de plus qu'elle ne devoit, en suivant la progression naturelle de la variation du Soleil; à midi elle marquera juste l'*équation*, & à six heures du soir elle marquera $7\frac{1}{2}$ secondes de moins: ainsi dans la plus grande variation journalière du Soleil, l'erreur qui résultera d'une construction d'*équation* dont le changement ne se fera pas insensiblement, sera de $7''\frac{1}{2}$; quantité même qui ne pourra être remarquée dans un cadran de 10 piés de diamètre: mais d'ailleurs à midi elle sera juste, ainsi on pourra voir le méridien & régler la pendule en se réglant sur l'aiguille du tems vrai, comme avec les constructions composées.

Description de la pendule à équation de M. JULIEN LE ROY, figures 37. 38. 39. 40. & 41. La roue *A* (fig. 41.) fait sa révolution en 365 jours. Sur cette roue sont gravés les mois de l'année & les quantités du mois, qui paroissent par une ouverture faite au cadran à l'endroit de 6 heures. Cette roue *A* est concentrique au cadran, & mûe par le mouvement, dont la première roue porte quarrément du côté de la cadrature, un pignon *d* (figure 37.) de 15 dents, qui fait, ainsi que la roue, un tour en 10 heures; il engrene dans la roue de champ *A* (fig. 39.) de 30 dents; elle est rivée sur une tige qui porte la pièce *B*, qui est une vis sans fin, simple, laquelle engrene

Tome V.

dans la roue *C* de 30 dents. La tige de cette roue passe à-travers la plaque, & porte quarrément le pignon *D* (fig. 40.). Ce pignon est de 15; il engrene dans la roue annuelle *A* de 219 dents. Le prolongement du quarré du pignon *D* passe au-travers du cadran; il sert à faire tourner le pignon *D* séparément de la roue *C* (figure 39.) il tourne à frottement sur cette tige, par le moyen d'un ressort qui presse la roue *C* contre l'assiette de ce pignon.

Les secondes sont concentriques au cadran. La tige du rochet des secondes porte un pignon *C* de 12 dents (fig. 37.), lequel passe au-travers de la pièce *AB*, qui a le même centre de mouvement que le rochet. Cette pièce *AB* se meut sur un pont, & peut faire une demi-révolution qui produit la variation de l'aiguille du tems vrai. La roue *D*, de 90 dents, engrene dans le pignon *C* fixé sur la tige du rochet des secondes. Cette roue est portée par la pièce *AB*, & par un petit pont *E* attaché à cette pièce. La roue *D* porte un pignon *F* de 12 dents, qui engrene dans la roue *O* du tems vrai (figure 38.) qui a 96 dents. Cette dernière porte à frottement la roue *I* fixée sur le canon qui porte l'aiguille du tems vrai; en sorte qu'on peut faire tourner cette roue *I* indépendamment de celle *O*. La roue *I* engrene dans celle de renvoi *F*: ces deux roues sont de même nombre. La roue *F* porte un pignon *p*, qui fait mouvoir la roue *H* du cadran: ainsi en faisant tourner l'aiguille du tems vrai, celle du cadran se meut aussi, mais celle du tems moyen reste immobile; & en la faisant tourner, elle ne fait point mouvoir celle du tems vrai, ce qui a obligé de faire graver sur la roue annuelle la différence du tems vrai au tems moyen pour tous les jours de l'année, afin de remettre les aiguilles à l'*équation*, lorsque la pendule a été arrêtée. La roue *F* porte 4 chevilles qui servent à lever la détente *M* de la sonnerie qui sonne les heures & quarts du tems vrai.

La tige de la troisième roue du mouvement porte un pignon *gg*, de 9 dents, qui fait mouvoir la roue *G* du tems moyen, de 72 dents. Le coq *E* (fig. 37. ou 38.) porte une broche *n* qui passe à-travers la fausse plaque par l'ouverture *Z*. Cette broche est conduite par une fourchette que porte la roue *T*, qui engrene dans le rateau *R*, lequel appuie sur l'ellipse ou courbe. Les différens diamètres de l'ellipse font avancer ou retarder l'aiguille du tems vrai, ce qui se fait par le mouvement que ce rateau imprime à la pièce *AB* (fig. 3.), laquelle peut parcourir un peu plus d'une demi-circonférence. Cette pièce ou châssis *AB* entraîne avec elle la roue *D*, qui engrene dans celle du tems vrai. Le plus petit rayon de la courbe répond au 11 Février, tems où le Soleil retarde de $14' 44''$; & le plus grand au premier Novembre, où au contraire il avance de $16' 9''$. La somme de ces deux excès du tems vrai sur le moyen, donne l'espace que doit parcourir la roue du tems vrai, sans que celle du tems moyen se meuve; ce que l'on verra mieux dans la partie où je parle de l'exécution des pendules à *équation*, qui terminera cet article.

Le ressort *gg* (fig. 37 ou 38.) appuie sur un levier mis en-dedans de la cage, lequel porte à son extrémité un bout de corde à boyau qui s'enveloppe sur une petite poulie fixée sur la pièce *AB*. L'effet de ce ressort est de faire presser continuellement le rateau sur la courbe.

Description d'une cadrature d'équation construite par M. DAUTHIAU, horloger. La figure 35 *A* représente cette cadrature vûe de profil. Les secondes sont concentriques; la tige du rochet passe à-travers le pont marqué *pp*, fixé sur la platine des piliers. Ce pont porte les deux roues des tems vrai & moyen, & celle de cadran. La roue *m* du tems moyen est menée par le pignon *C*, que porte la tige de la roue qui engrene dans le rochet d'échappement.

Q Q q q q ij

La tige *h* est celle de la roue du mouvement qui fait sa révolution en une heure. Cette tige passe à la cadrature, & porte quarrément un canon sur lequel est rivée une roue de champ *e*, qui fait mouvoir le pignon *a*, dont l'axe est parallèle au plan de la platine. Ce pignon est posé & tourne entre deux petits ponts fixés sur la roue *xx*, d'un nombre de dents à volonté. Cette roue *xx* engrene dans un rateau, dont un bout appuie sur l'ellipse. Ce rateau n'est point ici représenté; sa position dépend de celle de la roue annuelle, que l'on peut faire concentrique au cadran, ou on peut également la placer hors du centre.

Quoique la position de la roue annuelle ne doive pourtant pas être arbitraire, puisqu'à tous égards celle qui sera excentrique au cadran est préférable, non-seulement pour les frottemens qu'elle évite, mais encore pour la facilité de tailler la courbe, &c. cependant la disposition des boîtes, ou la construction d'une pièce ne permet pas toujours de la placer de cette sorte.

Le pignon *a* engrene dans une roue de champ *v* de même nombre que celle qui fait mouvoir le pignon; elle est d'un diamètre plus petit que celle *c*, pour que le pignon qui est mené ait la grosseur requise pour faire mouvoir lui-même. Voyez ENGRENAGE.

La roue de champ *v* pourroit ne former qu'une seule roue avec celle *b* qui engrene dans la roue *R* du tems vrai; mais si cela étoit, en tournant l'aiguille des minutes du tems vrai, celle des heures resteroit immobile; ce qui feroit un défaut d'autant plus grand, que par celle du tems moyen, on ne peut faire tourner ni l'une ni l'autre aiguille du tems vrai; ainsi il faudroit les faire tourner séparément l'une de l'autre, & faire des divisions des quarts pour l'aiguille des heures, afin de pouvoir toujours la remettre à des parties d'heures correspondantes à celles des minutes: il faut donc que la roue *b* tourne à frottement sur la roue de champ *v*, & que le pignon *o* qui mene la roue *q* de cadran soit rivé sur la roue *b*, l'un & l'autre tournant sur le prolongement de la tige *h*.

La roue *x* est concentrique à l'axe de la roue de champ, & peut faire plus d'une demi-révolution en emportant avec soi le pignon *a*, sans que la roue de champ *e* tourne; c'est cette demi-révolution qui fait la variation de l'aiguille du tems vrai; cet effet est produit comme dans celle de M. Julien le Roy & autres, par les différens diamètres de la courbe, qui font parcourir une espace au rateau, & par conséquent à la roue dans lequel il engrene.

Les tiges, *c*, *h*, telles qu'elles sont vûes dans la figure, paroissent éloignées l'une de l'autre; cependant elles ne doivent l'être en effet que de la longueur du rayon de la roue du mouvement fixée sur la tige *h*. Cette roue fait son tour en une heure, elle engrene dans un pignon que porte la tige *C* en-dedans de la cage; ce qui se verroit aisément, si j'eusse donné le calibre du mouvement qui est à l'ordinaire; j'ai pu par cette raison me dispenser de le faire, en renvoyant les plans de pendules à secondes, à l'article pendule à secondes. Voyez PENDULE À SECONDES.

Construction d'une équation de M. DE RIVAZ, à deux cadrans & deux aiguilles, figure 36 A. Je donne le plan de cette équation d'après une pendule où l'auteur l'a appliquée, ainsi que son pendule.

Cette pendule a deux cadrans, dont un excentrique sert pour faire marquer par une aiguille le tems vrai, & l'autre est à l'ordinaire pour les heures & minutes du tems moyen; la tige de la roue de minutes porte un pignon *P* mis sous la roue de chauffée, qui ainsi que la roue de renvoi & de cadran ne sont pas ici représentés; étant à l'ordinaire, elles sont

mues par la roue de chauffée, portée par la tige qui porte le pignon *P*, centre du grand cadran ou du tems moyen. Le pignon *P* engrene dans la roue *M*; la pièce *CCD* est posée sur la platine & mobile au point *S*, centre du pignon *B*. Elle porte une têtine tournée sur le trou même du pivot du pignon *B*. Cette têtine roule dans un trou fait à la platine, ainsi la pièce *CCD* se meut circulairement sur le centre du pignon *B*; les petites pièces *p p* sont faites pour contenir la pièce *CCD* contre la platine. Le pignon *B* se meut entre un pont *p p* & la pièce *CD*, ainsi que la roue *M*, ce qui forme une petite cage pour la roue *M* & le pignon *B*. Le pivot de ce pignon traverse ce pont, il est de longueur suffisante pour porter l'aiguille du tems vrai, la pièce *CD* porte un levier *E* qui est pour appuyer sur la courbe *x* portée par la roue annuelle *AA* que fait mouvoir le pignon *F*, ce levier *E* se meut suivant les différens diamètres de la courbe, & par conséquent la partie *o* de la roue *m* décrit une portion de cercle *nn*, qui oblige la roue *M* à faire une partie de révolution; cette même roue *M* engrene dans les deux pignons *P B* d'égale nombre & même diamètre; (à cela près que celui qui mene doit être plus gros que l'autre;) mais le pignon *P* étant immobile & fixe sur sa tige, la roue *M* faisant une partie de révolution, le pignon *B* dans lequel elle engrene doit tourner aussi, il fera donc un demi-tour passé pour répondre à la variation apparente du Soleil; & l'on voit que c'est la courbe qui détermine la quantité de son mouvement, ainsi qu'à toutes les constructions de cadrature d'équation.

Comme cette variation ne peut être produite que par la différence du point du mouvement de la pièce *CD* à celui de la roue *M*, lesquels différent entr'eux de la longueur du rayon de la roue *M*; le point *O* ne peut s'éloigner de la ligne des centres, sans que l'engrenage de cette roue avec le pignon *P* change & devienne fort ou foible, & par conséquent que l'aiguille du tems vrai acquierre du jeu; cette équation, d'ailleurs très-simple, a un défaut, puisque, comme je l'ai remarqué dans cette pièce, à 2 ou 3 minutes près, on n'est pas assuré de la justesse de l'équation du jour, il faudroit donc faire en sorte d'y adapter un ressort spiral, foible, qui presse le pignon *B* toujours du même côté.

Le nombre des dents de la roue *M* paroît d'abord assez arbitraire; cependant, c'est de la nature de l'engrenage de cette roue avec les pignons *P* & *B* que dépend en partie le balotage de l'aiguille du tems vrai. Les pignons pour cet effet doivent être au moins de douze & faire douze tours, pendant que la roue en fera un, l'espace que le point *o* parcourra devenant d'autant plus petit, que le nombre des tours du pignon sera grand, par rapport à ceux de la roue *M*.

Equation présentée en 1752 à l'académie des sciences, par Ferdinand BERTHOUD, figure 37 A. Cette pendule marque aussi l'année bissextile, ce qui évite de retoucher aux quantiemes, &c.

La roue de barillet de sonnerie engrene dans un pignon qui fait un tour en 24 heures. La tige de ce pignon passe à la cadrature, & porte quarrément une affiette sur laquelle est rivée la pièce *a a*. Sur le prolongement de cette tige est ajustée la pièce *S o n* qui porte une dent partagée en deux parties, dont l'une est plus saillante que l'autre. Ce cylindre ou pièce *S o p* peut monter & descendre sur cette tige, dont la partie qui passe à-travers le cylindre est ronde.

La partie *o* de la pièce *S o n* a une petite tige cylindrique, qui passe à-travers la pièce *a a*, qui par ce moyen en tournant entraîne avec elle la pièce *S o n*. C'est la partie *n* ou dent qui fait tourner la roue annuelle *B* fendue à rochet de 366 dents; elle

est maintenue par un sautoir ; aux années bissextiles la partie la moins saillante de la dent de la piece *Son* fait passer à chaque tour de la piece *aa* une dent de la roue annuelle , & lui fait faire un tour en 366 jours.

Dans les années de 365 jours , la partie la moins saillante de la dent fait passer 364 dents de la roue annuelle , & les deux dents de cette roue qui restent encore sont prises en un seul tour de la piece *aa* par la partie la plus saillante de la dent ; en sorte que les 366 dents de la roue annuelle sont prises en 365 fois qui répondent à autant de jours. Il reste à voir comment la piece *Son* change de position & monte pour présenter à la roue annuelle trois fois en quatre ans la partie la plus large de sa dent. L'étoile *L* divisée en huit parties est mue par deux chevilles que porte la roue annuelle , dont une fait passer une dent de l'étoile le 31 Décembre à minuit , & l'autre le 29 Février à la même heure. Cette étoile porte une plaque qui passe entre la roue annuelle & le cadran , où est gravé *premiere, deuxieme, troisieme année, & année bissextile* , lesquelles paroissent alternativement à-travers une ouverture faite pour cet effet au cadran. Cette étoile porte les trois parties *ppp* , qui sont des plans inclinés , qui servent à éloigner de la piece *aa* trois fois en quatre ans la piece *son* , & lui font présenter la partie *n* de la palette pour faire passer deux dents de la roue annuelle. Le ressort *m* est pour faire redescendre la piece *Son* aussi-tôt que le plan incliné lui en donne la liberté , ce qui se fait à l'instant que la palette fait passer la dent de la roue annuelle qui répond au premier Mars.

La dent de l'étoile parvenue à l'angle du sautoir *g* est obligée de parcourir un espace qui éloigne en même tems le plan *S* de la piece *so* , laquelle a un intervalle creusé dans la longueur du cylindre *S*. C'est dans cette partie que le plan incliné vient agir pour faire monter la piece *osn*.

Cette méthode de marquer les années bissextiles & de faire mouvoir la roue annuelle , quoique plus simple que celle qu'on avoit suivie jusqu'au tems que je construisis cette pendule , ne m'ayant pas encore satisfait , j'ai cherché depuis un nouveau moyen , qui étant plus simple conserve toute la solidité possible ; ce que je compte avoir trouvé , ainsi qu'on le verra à la suite de la description que je donne d'une pendule à *équation* où je l'ai appliquée ; la comparaison de ces deux constructions m'a persuadé que l'on ne parvient pas sûrement à faire des machines simples , sans avoir vû ou passé par les composées.

La roue *A* est celle du tems moyen qui engrene à l'ordinaire dans celle *C* de renvoi , dont le pignon engrene dans celle de cadran : sur cette roue *A* est attachée une partie *IL* de cuivre , laquelle porte un petit pont *R* qui fait une espece de cage pour l'étoile *E* fendue en 20 parties. Cette étoile porte un pignon à lanterne de quatre dents qui engrenent dans la roue *b* du tems vrai ; c'est en faisant tourner l'étoile de l'un ou de l'autre côté , que l'on fait avancer ou retarder la roue du tems vrai , sans que celle du tems moyen se meuve. Le levier *FT* mobile au point *Z* sert à produire cette variation. La partie *T* de ce levier porte deux chevilles , celle de la partie supérieure sert à faire retarder l'aiguille du tems vrai , & l'autre au contraire à le faire avancer ; ce sont les différents diametres de la piece *O* taillée en limaçon , qui déterminent la quantité de dents qu'une des chevilles doit faire passer , & dans quel sens elle doit le faire. Ces pas de limaçons sont déterminés par l'*équation* du jour , chaque pas de la piece *o* comme *q* sert pendant que l'*équation* est constante (puisqu'ils sont tous formés par des portions de cercle concentrique à la roue annuelle , &

par conséquent à la piece *O* fixée sur la roue annuelle) , & ils changent lorsque l'*équation* varie.

Le levier *FT* peut se mouvoir non-seulement en tournant sur ses pivots , mais encore monter & baisser , suivant leur longueur ; l'affiette de ce levier repose sur la piece *aa* ; cette piece a une entaille *x* , qui se présente à l'affiette à chaque 24 heures à 11 du soir , & lui permet de s'y enfoncer ; alors le levier présente l'une ou l'autre de ses chevilles à l'étoile *E* , qui emportée par la roue des minutes du tems moyen , rencontre une des chevilles du levier *T* , laquelle s'engage entre les rayons de l'étoile , & la fait tourner plus ou moins , suivant que la cheville se présente loin ou près du centre ; c'est cette quantité qui représente l'*équation* diurne : à minuit , l'entaille dans laquelle l'affiette étoit descendue , continuant à se mouvoir , fait remonter le levier par un plan incliné fait à l'entaille. Le levier reste élevé jusqu'à 11 heures du soir suivant , ce qui empêche les chevilles qu'il porte de s'engager pendant tout ce tems dans les dents de l'étoile , quoique l'étoile fasse la même révolution , & soit toujours emportée par la roue des minutes.

La piece *D* que porte cette roue est pour faire équilibre , non-seulement avec l'étoile & sa petite cage , mais encore avec l'aiguille des minutes du tems moyen ; l'aiguille du tems vrai est d'équilibre par elle-même.

Pour que les enfoncemens des portions de limaçon puissent être plus grands , & par-là ôter toutes les erreurs qui en pourroient résulter (comme , par exemple , qu'une des chevilles qui fait tourner l'étoile ne se présente pour faire passer trois dents au lieu de deux , &c.) ; la piece *aa* porte une cheville qui , pendant que la dent de la piece *osn* en fait passer une de la roue annuelle , éloigne la partie *F* du levier *FT* des pas de limaçon les plus élevés de la piece *O* ; en sorte que ces pas de limaçon n'exigent point de plans inclinés pour faire passer le levier *FT* à un pas plus élevé.

Lorsque la palette de la piece *osn* a fait passer une dent de la roue annuelle , la piece *aa* continuant à se mouvoir , lorsque la sonnerie frappe telle heure ; l'entaille *y* du levier *FT* , sert à y laisser entrer la cheville , & permet au levier de reprendre sa situation naturelle , & par conséquent à la partie *F* du levier de poser sur la portion de cercle qui se présente ; c'est après ces changemens que l'entaille *x* se présente à l'affiette du levier *FT* , & que se fait , comme on l'a vû , le changement d'*équation*.

J'ai fait graver sur la roue annuelle , dans une partie au-dessous de celle des mois , & de leurs quantités , la différence du tems vrai au tems moyen ; afin que si on laissoit la pendule arrêtée , on la puisse remettre à l'*équation* , sans le secours d'une table ; il n'y a que ce cas particulier qui oblige de retoucher à cette *équation* , puisqu'en faisant tourner l'aiguille des minutes du tems moyen , celles du tems vrai & de cadran tournent aussi.

Je joins ici une table particuliere que j'ai dressée pour tailler la courbe ou piece *o* : elle sert à déterminer l'espace qui doit être compris depuis chaque pas de limaçon jusqu'à l'autre ; & pour ne rien laisser à désirer , & éviter l'embarras où pourroient se jeter ceux qui voudroient exécuter ces sortes de pendules , je marquerai les moyens que j'ai mis en usage pour plusieurs de ces ouvrages que j'ai exécutés sur ce principe avec beaucoup de facilité. J'aurois dû remettre ce qui regarde l'exécution pour la fin de cet article , que je terminerai par la partie de l'exécution ; mais comme les moyens d'opérer pour cette construction-ci lui sont particuliers , & ne peuvent servir à d'autres , il me paroît plus naturel de les placer immédiatement après la description.

J'ai ajusté sur la plaque du cadran la piece ponctué *ll*, qui passe sous le levier *F*, qui peut parcourir un certain espace dessus cette piece *ll*. Elle a une entaille au-travers de laquelle passe une vis taraudée dans un morceau de cuivre *i*; de sorte que par la pression de cette vis, je puis rendre le levier immobile au point que je veux.

Je fixe d'abord le levier, en sorte que ni l'une ni l'autre cheville de la partie *T* ne puissent s'engager dans l'étoile *E*; & là je trace sur le plan 2 de la piece *l* un trait qui soit fin, & près du levier qui me sert de regle, je marque zéro sur ce trait qui me servira pour tracer les parties de la courbe, où d'un jour à l'autre l'équation n'est ni augmentée, ni diminuée: je fais changer le levier de position, & le place de sorte que la cheville supérieure puisse s'engager pour faire tourner une dent de l'étoile; ce qui répond à cinq secondes, & marque 1 sur ce trait, & continuant les mêmes opérations en marquant successivement 1 dent, 2, 3, &c. jusqu'à ce que le levier s'engage assez avant dans l'étoile pour faire changer six dents, lesquelles feront 30 secondes, qui est la plus grande quantité dont le Soleil varie en 24 heures. Sur ce côté je marque *retarde*, afin de me souvenir que c'est pour faire retarder l'aiguille du tems vrai; ensuite je fais passer mon levier de l'autre côté du trait de zéro, & je marque quatre traits, avec les soins que j'avois pris pour les autres, c'est-à-dire que l'un réponde à l'enfoncement qu'exige la cheville inférieure pour faire tourner l'étoile d'une dent, & ensuite de 2, 3 jusqu'à 4 qui feront 20 f. & marquer de ce côté *avance*. Ceci détermine donc tous les enfoncemens des pas de limaçon; il n'est plus question que de leur longueur qui est marquée dans la table ci-après.

La roue annuelle, l'ellipse, & le levier étant ainsi en place, je fixe le levier sur le trait de zéro, & fais tourner la roue annuelle, & la mets au 18 de Mai; & par un trou percé au point *F* du levier *FT*, je marque un point sur la courbe; il faut ensuite faire passer une dent de la roue annuelle, ce qui donnera le 19 Mai, & mettre le levier sur le trait 1, côté du retard, marquer un point sur la courbe avec le foret; ensuite faire passer la roue annuelle au 30 Mai, marquer encore un point, & suivre ainsi la table jusqu'à ce que la révolution annuelle soit faite: enfin percer des trous fins pour tous les points marqués, & tirer des traits de compas par tous les trous qui se trouvent à la même distance du centre; les pas formés, il ne s'agira plus, l'ayant limée, que d'égaliser la piece *O*; la piece *ll* servira encore pour cela. Cette opération faite, les pieces ponctüées *ill* 2 deviendront inutiles, & ne doivent pas rester attachées à la plaque; elles peuvent servir au contraire pour tracer d'autres courbes semblables.

Table pour tracer la courbe de la pendule ci-dessus calculée, pour les années bissextiles & communes.

Soleil retarde.
Du 12 Mai, le levier sera sur 0 jusqu'au 18 dudit mois; du 19, une dent du côté retard, jusqu'au 30; du 31 Mai, 2 dents jusqu'au 11 Juin; du 12 dudit, 3 dents jusqu'au 18; du 19, 2 dents jusqu'au 23; du 24, 3 dents jusqu'au 28; du 29 dudit, 2 dents jusqu'au 12 Juillet; du 13 dudit, 1 dent jusqu'au 22; du 23, 0 jusqu'au 30.

Soleil avance.
Du 31 Juillet, 1 dent du côté avance, jusqu'au 7 Août; du 8 dud. 2 dents jusqu'au 17; du 18 dud. 3 dents jusqu'au 28; du 29 Août, 4 dents jusqu'au 4 Octobre, du 5 dud. 3 dents jusqu'au 15; du 16, 2 dents jusqu'au 23; du 24 dud. 1 dent jusqu'au 30; du 31 Octobre, 0 jusqu'au 5 Novembre.

Soleil retarde.
Du 6 Novembre, 1 dent du côté du retard, jusqu'au 11; du 12, 2 dents jusqu'au 17; du 18, 3 dents jusqu'au 22; du 23, 4 dents jusqu'au 30; du 1 Décembre, 5 dents jusqu'au 11; du 12, 6 dents jusqu'au 3 Janvier; du 4 dudit, 5 dents jusqu'au 12; du 13 dud. 4 dents jusqu'au 21; du 22, 3 dents jusqu'au 27; du 28 Janvier, 2 dents jusqu'au 1 Février; du 2 dudit, 1 dent jusqu'au 8; du 9, 0 jusqu'au 14 Février.

Soleil avance.
Du 15 Février, 1 dent du côté avance, jusqu'au 21; du 22, 2 dents jusqu'au 1 Mars; du 2, 3 dents jusqu'au 16; du 17, 4 dents jusqu'au 27; du 28, 3 dents jusqu'au 1 Avril; du 2 dudit, 4 dents jusqu'au 8; du 9 Avril, 3 dents jusqu'au 22; du 23, 2 dents jusqu'au 29; du 30, 1 dent jusqu'au 11 Mai; du 12, 0 jusqu'au 18.

Des pendules à heures & minutes du Soleil, lesquelles ne marquent point le tems moyen. De celle du pere ALEXANDRE. La roue annuelle fait sa révolution en 365 jours 5 heures 48 minutes 58 secondes $\frac{38}{49}$ de secondes.

Je dois joindre ici les nombres des roues & pignons que le pere Alexandre a employés pour cette révolution annuelle astronomique. Les voici pour tout le roïage comme il l'a donné.

Rochet 30, pignon 88.

Roue moyenne 60.

Pignon 10.

Roue des minutes ou d'une heure 80.

La roue de douze heures 96.

Pignon 7.

Roue suivante 50.

Pignon 7.

Roue pénultieme 69.

Pignon 8.

Derniere roue, ou annuelle 83.

Cette révolution astronomique est fort exacte, & est sans contredit une des meilleures que l'on ait employées. Ceux qui voudront faire mouvoir différentes planetes, doivent consulter le pere Alexandre pour les calculs. M. Camus dans son *Traité de mécanique statique*, III. part. a donné les calculs de différens roïages; il y a joint celui d'une révolution annuelle, qui ne differe de la révolution annuelle moyenne du Soleil, que d'une seconde 14 tierces. En voici les nombres: une roue de 12 heures porte un pignon 4, qui engrene dans une roue de 25; celle-ci porte un pignon 7, qui engrene dans une roue de 69; celle-ci porte un pignon 7, qui fait mouvoir la roue annuelle de 83, qui fait la révolution en 365 jours 5 heures 48 minutes 48 secondes 46 tierces: une révolution de la Lune termine ce qu'il a écrit du calcul des planetes.

La roue annuelle du pere Alexandre porte une ellipse sur lequel appuie un levier qui porte le pendule suspendu par un ressort qui passe bien juste dans une fente d'un coq, fait comme ceux des pendules à seconde ordinaires, le ressort peut monter & descendre dans cette fente; c'est le coq qui donne le centre d'oscillation du pendule: ce coq est fixé sur la cage du mouvement. Pour produire les variations apparentes du Soleil, le pere Alexandre fait allonger & raccourcir le pendule; effet qui est produit par l'ellipse, dont les diametres sont donnés en raison de l'allongement ou raccourcissement qu'exige le pendule pour faire avancer ou retarder de telle quantité en 24 heures; il est entré la-dessus dans des détails fort étendus, qu'on peut voir dans son livre, page 147. Sa théorie a sans doute le mérite de la simplicité; mais pour l'approuver, il ne faut pas faire attention aux inconvéniens que la pratique en-

traîne; une seule erreur détruit tout l'édifice: l'erreur la moins sensible que puisse avoir la courbe, produira une variation sensible aux aiguilles; car je suppose que le pendule soit trop court par l'inégalité de l'ellipse de la douzième partie d'une ligne, le pendule avancera de 12 secondes en 24 heures, &c. toutes les vibrations qu'elle fera pendant ce tems, se feront en moins de tems qu'elles ne devroient; & cette erreur multipliée par leurs nombres, donnera les 12 secondes pour 1 point seulement, & chaque jour même difficulté; & d'ailleurs cette méthode n'est pas praticable avec les pendules pesans, tels qu'on les fait aujourd'hui, & dont les propriétés ont été bien démontrées de nos jours par M. de Rivaz; & enfin, je ne sens pas trop l'avantage d'un pendule, qui divise le tems en des parties inégales seulement: il étoit cependant à-propos de donner une idée de cette construction, pour l'intelligence de tout ce qui a rapport à l'équation; & de plus, je suis persuadé que la connoissance de toutes sortes de mécanismes aide beaucoup à d'autres constructions, pour produire certains effets; quoiqu'ils n'aient cependant pas de relations apparentes avec ce qui en a fait naître la première idée; ainsi il n'y a rien à négliger de ce qui regarde les arts mécaniques; il faut cependant toujours supposer de l'intelligence dans celui qui en fait une nouvelle application à d'autres objets.

Description d'une cadrature d'équation à heures & minutes du tems vrai, par M. DE RIVAZ, fig. 38 A. L'ellipse *O* est portée par une roue qui fait un tour en un an, laquelle est menée par un pignon du mouvement qui passe à la cadrature; la partie *E* du levier *DEF*, porte un rouleau qui appuie sur l'ellipse: ce levier est mobile au point *D*, & tient à la pièce *BC* par une vis à affiette *n*; en sorte que la courbe en faisant monter & descendre, le levier fait nécessairement monter & descendre cette pièce *BC*, qui est une plaque de cuivre qui pose sur la platine du mouvement; la plaque *BC* a une entaille formée par une portion du cercle *ox*, dont le centre est celui *r* de la roue *a*; *m* est une vis à affiette, qui tient à la platine, & donne la liberté à la pièce *BC* de se mouvoir, suivant l'entaille *ox*; sur la plaque *BC* est attaché le pont *P*, par le moyen de deux vis. Le pont *P* & la plaque *BC* forment une cage, dans laquelle se meuvent la roue *d* de cadran & le pignon *e*, l'un & l'autre ayant un centre commun. La tige de ce pignon est de grosseur & de longueur nécessaires, pour que sur la prolongueur qui passe à-travers le canon de la roue de cadran, soit fait un quarré pour porter l'aiguille des minutes.

Le pignon *e* engrene dans la roue *R* de renvoi, qui se meut sur une tige ou tenon, fixée sur la plaque *BC*: cette roue porte un pignon qui engrene dans la roue de cadran, & lui fait faire un tour en douze heures. Le pignon *e* engrene dans la roue *a*, rivée sur la tige d'une roue du mouvement qui passe à la cadrature, & est portée par le petit pont *p*: la roue *a* fait donc mouvoir le pignon, & par conséquent la roue *R*, & celle de cadran, qui toutes sont portées par le pont *P* & la pièce *BC*, excepté la roue *a*. Or, si on suppose que l'ellipse tourne, la pièce *BC* ainsi que toutes celles qu'elle porte, monteront & descendront suivant la portion du cercle *op*: ainsi le pignon *e* parcourra un espace autour du centre de la roue *a*, ce qu'il ne peut faire sans tourner en même tems sur lui-même; c'est ce dernier mouvement qui produit les variations apparentes du Soleil. L'espace que le pignon *e* doit parcourir autour du point *r*, fera environ la moitié de la circonférence de ce même pignon, quantité qui répondra aux 30' 53" de variations du Soleil. Si donc on suppose que le diamètre du pignon *e* soit de six lignes, son centre montera ou descendra

de 10 à 11 lignes environ; espace qu'il parcourra autour du point *R*, suivant la ligne *Su*.

Quoique l'on puisse diminuer ce diamètre, on ne pourra le faire assez pour que le centre des aiguilles ne diffère sensiblement de celui du cadran; ce qui causeroit une variation: d'ailleurs, de cette diminution de diamètre il en résulteroit un plus grand balotage à l'aiguille des minutes; c'est ce qui a obligé M. de Rivaz à faire porter le cadran par le pont *P*; ainsi il monte & baisse dans la boîte, suivant l'espace que parcourt la pièce *BC*, ou le pignon *e*.

On pourroit peut-être croire que la pesanteur du cadran doit causer une résistance, qui exigera que le mouvement ait un ressort plus fort, ou un poids plus pesant; mais si on fait attention à la lenteur du mouvement de l'ellipse, & au peu d'espace parcouru, l'objection sera réduite à rien.

DES CONSTRUCTIONS d'équation par une seule aiguille, & à cadran mobile.

Description d'une montre d'équation à secondes concentriques, marquant les quantités du mois & mois de l'année, par FERDINAND BERTHOUD, fig. 39 A, 40 A, & 41 A. La figure 39 A représente le cadran de cette montre; l'aiguille des secondes est entre celle des minutes & celle des heures; l'aiguille des minutes est de deux parties diamétralement opposées, dont la plus grande marque les minutes du tems moyen sur le grand cadran, & l'autre où est gravé un soleil, marque les minutes du tems vrai sur le cadran *A* qui est au centre du premier. L'ouverture *C* faite dans le grand cadran, est pour laisser paroître les mois de l'année gravés sur la roue annuelle, ainsi que les quantités qui le font de cinq en cinq; l'usage de ces quantités est principalement pour remettre la montre lorsqu'elle a été arrêtée, en sorte que l'équation réponde exactement à celle du jour où l'on est.

Figure 41 A. L'étoile *e* dont un des rayons passe toujours par une entaille faite à la fausse plaque, donne la liberté en la faisant tourner, de faire mouvoir la roue annuelle.

La montre se remonte par-dessous; ce qui m'a fait appliquer au fond de la boîte un cercle de quantième, construit comme ceux dont parle M. Thiout, traité d'Horlogerie, tome II. pag. 387.

Figure 40 A. Cette figure représente l'intérieur de la fausse plaque, qui porte en-dehors le grand cadran qui est fixé contre cette plaque, & dessous sont ajustées les pièces qui forment l'équation, où donnent les variations du Soleil. *A* est la roue annuelle de 146 dents fendues à rochet, mise immédiatement sous le cadran, & tourne sur un canon que porte la fausse plaque; sur laquelle elle s'appuie par son plan. L'ellipse *B* est attachée sur la roue annuelle; cette ellipse fait mouvoir le rateau *m*, qui engrene dans le pignon *n*, lequel est porté par un canon qui passe dans l'intérieur de celui de la fausse plaque. Sur le canon où est fixé le pignon *n*, est attaché en-dehors le cadran *A* du tems vrai: on voit qu'en faisant mouvoir la roue annuelle & l'ellipse, ce cadran doit nécessairement se mouvoir, tantôt en avançant, & ensuite en rétrogradant, suivant qu'il y est obligé par les différens diamètres de l'ellipse; ce qui produit naturellement les variations du Soleil. Venons au moyen dont je me sers pour faire mouvoir la roue annuelle; c'est en remontant la montre à chaque 24 heures, que l'étoile *e* par le moyen de deux palettes opposées qu'elle porte, fait tourner la roue annuelle, & lui fait faire une 365^e partie de sa révolution.

Figure 41 A. Le garde-chaîne de la montre est fixé sur une tige, dont les pivots se meuvent dans les deux platines, & peut y décrire un petit arc de cercle; un de ces pivots porte un quarré, sur lequel est

ajusté dans la cadrature le levier *d* à pié de biche.

Lorsqu'on remonte la montre, le garde-chaîne *e* c ponctué, fixé sur la tige & mis entre les deux platines, est soulevé par la chaîne jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur du crochet de la fusée : ce crochet lui donne un petit mouvement circulaire, qu'il communique au pié de biche *d*, dont l'extrémité s'engage dans l'étoile *c* qui est à cinq rayons, & fait passer un de ces rayons toutes les fois que le crochet de la fusée pousse le garde-chaîne.

L'étoile est assujettie par un valet ou sautoir, qui lui fait faire sûrement la cinquième partie d'un tour, & l'empêche de revenir en sens contraire lorsque le pié de biche se dégage. L'axe de cette même étoile porte, comme je l'ai dit, deux palettes opposées pour conduire la roue annuelle, en sorte que deux dents de cette roue passent nécessairement en cinq jours ; ce qui lui fait faire sa révolution en 365 jours. Sur la fausse plaque, *fig. 41 A*, est attaché un ressort qui sert de sautoir pour maintenir la roue annuelle ; en sorte que les palettes que porte l'étoile ne puissent lui faire passer ni plus ni moins de deux dents pendant une des révolutions de cette étoile.

D'une pendule à équation à secondes concentriques, marquant les mois & quantités des mois, les années bissextiles, & va treize mois sans être montée, par FERDINAND BERTHOUD. La suspension du pendule est à ressort ; l'échappement est celui de Graham renversé, disposé pour faire décrire au pendule d'aussi petits arcs que l'on veut.

Le rouage du mouvement est composé d'une roue plus que les pendules à 15 jours. La première roue du mouvement engrene dans un pignon, qui fait un tour en trois jours ; la tige de ce pignon porte trois palettes ou dents, qui engrenent successivement dans la roue annuelle, fendue sur 366 à rochet, & maintenue par un sautoir. Cette roue porte, comme celle de la montre, une ellipse qui agit sur un rateau, dont le mouvement alternatif se transmet au cadran d'équation, par le moyen d'un pignon placé sur le canon du cadran concentrique à celui des heures & minutes du tems moyen. La construction de cette partie de la pendule est absolument semblable à celle de la montre ; ainsi je ne m'y arrêterai pas. Je passe donc à la construction d'année bissextile, dont j'ai parlé ci-devant.

Figure 42 A. Les années communes & bissextiles sont marquées par la révolution d'un petit cadran *C*, tel que celui de la pendule que j'ai décrit ci-devant, lequel reçoit son mouvement de la roue annuelle *A*, de 366 dents fendues à rochet, & maintenues par un sautoir ; des chevilles posées sur cette roue, agissent sur l'étoile *B* de huit rayons, & déterminent les positions de ce petit cadran divisé en quatre années.

Pour que la roue annuelle marque exactement les jours du mois, il faut que pendant trois années consécutives les dents de cette roue, qui répondent au 29 Février & premier Mars, passent le même jour ; tandis qu'à l'année bissextile, ces deux mêmes dents passent en deux jours. Venons actuellement au moyen que j'ai employé. Une des chevilles de la roue annuelle qui répond au premier Janvier, fait tourner l'étoile *A* de huit rayons d'un huitième de sa révolution, & fait indiquer au cadran *C* que porte l'étoile, la première, seconde, troisième année, ou l'année bissextile ; une autre cheville qui répond au 28 Février, fait encore tourner cette étoile d'un autre huitième. La palette *S* qui fait mouvoir la roue annuelle, ayant fait passer la dent qui répond au 29 Février, le rayon de l'étoile qui se trouve actuellement en action avec le valet, est parvenu à l'angle de ce valet, lequel achève de faire parcourir un espace à l'étoile *A*, dont un rayon vient poser sur une

troisième cheville que porte la roue annuelle ; ce qui oblige celle-ci de se mouvoir de la quantité d'une dent qui répond au premier Mars : ainsi la dent que fait passer la palette, & celle que le valet & l'étoile ont obligé de se mouvoir, font les deux dents qui passent en un seul jour, ce qui donne les années communes qui se succèdent trois fois de suite ; & comme la quatrième doit avoir un jour de plus, le rayon de l'étoile qui y répond est entaillé, de sorte qu'il n'a point d'action sur la cheville du premier Mars : ainsi les deux dents du 29 Février & premier Mars passent en deux jours.

Je fais marcher cette pendule pendant treize mois avec deux poids égaux de dix livres, qui agissent alternativement sur le rouage, & ne descendent que de 15 pouces. J'ai réduit la chute à cette quantité, pour éviter les inconvénients qui résultent de l'approche des poids contre la lentille qui parcourt de très-petits arcs.

Le cylindre où s'enveloppe la corde qui porte le poids, est un mois à faire sa révolution ; son diamètre est d'environ deux pouces, en sorte que pour 15 pouces de chute d'un poids mouflé, il fait six tours $\frac{1}{2}$. Pour doubler ce tems, j'ai fixé au milieu de la boîte au-haut une poulie où passe la corde du mouvement, laquelle passe encore par une poulie mobile du second poids ; le bout de cette corde est enfin fixé au côté de la boîte, opposé à celui par où descend la corde depuis le cylindre : cette même corde porte donc deux poids à-peu-près d'égale pesanteur, à cela près que le second doit être plus pesant de la quantité qu'il faut pour vaincre le frottement des pivots des poulies. Lorsque le premier poids descend de quinze pouces, la corde qui mene le mouvement se développe de trente pouces ; & ce poids étant alors arrêté sur une planche qui l'y oblige, le second commence à descendre, jusqu'à ce que descendu au même point, il ait développé la corde d'une même quantité. Ce développement de soixante pouces répond à treize révolutions du cylindre, qui font mouvoir la pendule pendant treize mois.

De l'exécution des pendules à équation. La difficulté de l'exécution de ces sortes de machines dépend en partie de la construction que l'on a adoptée ; en général la plus grande difficulté naît de la courbe : c'est aussi à la façon de la tailler que je m'arrêterai ; les autres parties sont des engrenages. Or pour exécuter le moindre ouvrage d'Horlogerie, il faut savoir faire des engrenages de même que des ajustemens avec intelligence ; ainsi je puis me dispenser d'entrer dans les détails où m'entraîneroient ces différens objets : d'ailleurs ceux qui n'ont qu'une faible connoissance de l'engrenage, doivent recourir à l'article *Engrenage*. Voyez ENGRENAGE.

Pour tailler une courbe ou ellipse, il faut commencer par remonter la cadrature d'équation, former des repairs ; si c'est une construction qui en exige, attacher le cadran, mettre la roue annuelle en place, ainsi que l'ellipse, & le levier qui doit appuyer dessus ; percer un trou à ce levier : ce trou doit d'abord servir 1° à tracer la courbe, 2° à porter une fraise ou lime circulaire dont je parlerai bien-tôt, & enfin il doit porter un cylindre pour appuyer sur l'ellipse lorsqu'elle est finie ; ce trou doit être percé de sorte que dans les différens points où l'ellipse le pousse, il fasse à-peu-près une tangente de cette courbe.

Il faut après que cela est ainsi disposé, mettre en place les aiguilles du tems vrai & moyen, & fixer cette dernière à 60 minutes précises.

Alors faisant mouvoir celle du tems vrai, & par son moyen le levier ou rateau, on mettra la roue annuelle au premier Janvier, par exemple ; & voir dans une table d'équation, soit celle de la connoissance des tems qui a pour titre, *table du tems moyen*

au midi vrai, ou autres, la quantité dont le Soleil avance ou retarde le premier Janvier par rapport au tems moyen; & conduisant l'aiguille du tems vrai au nombre de minutes & secondes indiquées, prendre le foret avec lequel on a percé le trou du levier ou rateau, & marquer un point sur la plaque qui doit former la courbe. Cette opération faite, il faut faire passer cinq divisions de la roue annuelle qui répondent à cinq jours, ce qui par conséquent donnera le cinq Janvier: on verra dans la table l'équation dudit jour, & l'on conduira l'aiguille du tems vrai à la quantité que marque la table; & comme au premier Janvier on marquera un point sur la plaque, ainsi de cinq jours en cinq jours on fera de même, jusqu'à ce que la révolution annuelle soit achevée. Les points marqués par le foret détermineront donc la figure de la courbe, il ne s'agira plus que de la tailler; lorsque l'on aura percé un trou à chaque point marqué, on pourra avec une petite scie couper cette courbe, en ne faisant qu'effleurer les trous, & réservant pour les emporter à le faire avec une lime.

Une courbe taillée avec les soins que je viens d'indiquer, pourroit être assez juste; cependant pour y donner un plus grand degré de perfection, il faut l'égaliser avec une fraise ou lime circulaire d'environ 3 lignes de diamètre; cette fraise porte deux pivots, dont un roule dans le trou qui a servi à marquer la courbe, & l'autre est porté par un petit pont attaché sur le rateau.

La fraise mise dans cette espece de cage porte un cuivrot ou poulie, dans laquelle on fait passer une corde d'archet, par le moyen duquel faisant tourner la fraise, on emporte la matiere qu'il y a de trop à certaine partie de la courbe.

Pour cet effet on verra la table d'équation, & de quelle quantité l'aiguille du tems vrai differe du nombre des minutes & secondes données pour tel jour; mais il faut observer avant de rien limer à la courbe, que le diamètre de la fraise, que j'ai supposé de 3 lignes, éloigne par conséquent d'une ligne & demie le rateau de la courbe de plus qu'il ne l'étoit lorsqu'il a servi à la tracer, ce qui changera nécessairement la situation de l'aiguille du tems vrai: ainsi pour faire reprendre à cette aiguille la place que détermine la table d'équation, il faudroit emporter tout-autour de la courbe la grandeur du rayon de la fraise, ce qui seroit un ouvrage inutile, pénible, & qui rendroit la courbe plus petite qu'elle ne doit être. Pour parer cette difficulté, je fais le levier de deux pieces; celle qui agit & pose sur la courbe, peut se mouvoir séparément de l'autre partie du rateau; de sorte qu'on éloigne & approche la partie qui touche la courbe, jusqu'à ce qu'appuyant sur cette courbe au point où elle est trop enfoncée, l'aiguille marque l'équation répondant audit jour. Alors ayant fixé ensemble les deux parties du rateau, on emportera d'abord de cinq jours toutes les parties de la courbe où il y a trop de matiere, & on limera les intervalles lorsque l'on aura fait la révolution.

Enfin on peut après cela y toucher à chaque jour, & l'égaliser jusqu'à ce que l'aiguille marque exactement l'équation; il ne sera plus question que de substituer en place de la fraise un rouleau de même diamètre qui tournera dans les mêmes trous, lequel appuyera sur l'ellipse.

Pour tailler une courbe avec beaucoup de précision, il ne suffit pas de diviser par la simple vûe chaque division des minutes du cadran, en des parties que l'on suppose être de 30 secondes, de 15, de 10, de 5, &c.

Il faut de plus les diviser en effet avec un compas, de sorte que chaque division de minutes soit divisée en douze autres parties, plus ou moins, suivant la précision que l'on voudra donner à sa courbe.

Je joins ici une table d'équation, qui pourra servir à tracer les courbes, & à faire connoître la variation du soleil. Je la dressei il y a quelques années d'après celle de la *connoissance des tems*; j'y fis quelques changemens, qui m'ont paru en rendre l'usage plus facile.

Il y a dans la *connoissance des tems* deux tables différentes pour l'équation du tems; je dirai dans la suite de cet article la raison qui m'a fait préférer celle-ci.

M. Pingré chanoine régulier de sainte GENEVIEVE, & correspondant de l'académie royale des Sciences, dans son *état du ciel*, pour les années 1754 & 1755, dont il a été parlé au mot EPHÉMÉRIDES, donne aussi une table de l'équation de l'horloge à la dernière colonne de la première page de chaque mois: cette table est différente de celle qu'on trouve dans la *connoissance des tems* à la dernière colonne de la seconde page de chaque mois. Nous ne faisons ici usage ni de l'une ni de l'autre; mais celle de M. Pingré étant tantôt en avance, tantôt en retard, nous paroît plus commode que celle de la *connoissance des tems*, par la raison qu'on verra plus bas, & qui nous fait préférer la seconde table de la *connoissance des tems* à la première.

Dans la table que je donne ici, la première colonne indique le jour du mois, la seconde marque de combien le Soleil retarde ou avance sur la pendule: par exemple, au premier Janvier le Soleil retarde de 3' 59", c'est-à-dire qu'il est midi vrai, quand la pendule marque midi 3' 59"; la troisième colonne marque la différence d'un jour à l'autre: ainsi du premier au 2 Janvier le Soleil retarde de 29" de plus, &c.

TABLE de la différence du tems vrai au tems moyen pour le Midi de chaque jour, au Méridien de Paris.

JOURS du mois.	J A N V I E R.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 heures.
	M.	S.	
1	Retarde de	3 59	Sec. 29
2	R.	4 28	29
3	R.	4 56	28
4	R.	5 23	27
5	R.	5 50	27
6	R.	6 17	27
7	R.	6 43	26
8	R.	7 9	26
9	R.	7 34	25
10	R.	7 59	25
11	R.	8 23	24
12	R.	8 46	23
13	R.	9 9	23
14	R.	9 31	22
15	R.	9 53	22
16	R.	10 14	21
17	R.	10 34	20
18	R.	10 53	19
19	R.	11 12	19
20	R.	11 30	18
21	R.	11 47	17
22	R.	12 4	17
23	R.	12 20	16
24	R.	12 35	15
25	R.	12 49	14
26	R.	13 2	13
27	R.	13 15	13
28	R.	13 26	11
29	R.	13 37	11
30	R.	13 47	10
31	R.	13 56	9

JOURS du mois.	F E V R I E R.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	Retarde de	14 5	Sec. 9
2	R.	14 12	7
3	R.	14 19	7 qui augmentent
4	R.	14 25	6 le retard.
5	R.	14 30	5
6	R.	14 34	4
7	R.	14 38	4
8	R.	14 40	2
9	R.	14 42	2
10	R.	14 43	1
11	R.	14 44	1
12	R.	14 43	1
13	R.	14 42	1
14	R.	14 40	2
15	R.	14 37	3 qui diminuent le retard du Soleil.
16	R.	14 33	4
17	R.	14 29	4
18	R.	14 24	5
19	R.	14 19	5
20	R.	14 13	6
21	R.	14 6	7
22	R.	13 58	8
23	R.	13 50	8
24	R.	13 41	9
25	R.	13 32	9
26	R.	13 22	10
27	R.	13 11	11
28	R.	13 0	11
29	R.	12 48	12

Le Soleil avance ou retarde.

JOURS du mois.	A V R I L.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	R.	3 48	Sec. 18
2	R.	3 30	18
3	R.	3 11	19 qui diminuent le retard
4	R.	2 53	18
5	R.	2 35	18
6	R.	2 17	18
7	R.	2 0	17
8	R.	1 43	17
9	R.	1 26	17
10	R.	1 9	17
11	R.	0 53	16
12	R.	0 37	16
13	R.	0 21	16
14	R.	0 6	16
15	A.	0 9	15
16	A.	0 24	15
17	A.	0 39	15
18	A.	0 53	14
19	A.	1 6	13
20	A.	1 19	13
21	A.	1 32	13
22	A.	1 44	12
23	A.	1 56	12
24	A.	2 8	12
25	A.	2 19	11
26	A.	2 29	10
27	A.	2 39	10
28	A.	2 48	9
29	A.	2 57	9
30	A.	3 5	8

Le Soleil avance ou retarde.

JOURS du mois.	M A R S.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	Retarde de	12 36	Sec. 12
2	R.	12 23	13
3	R.	12 10	13
4	R.	11 56	14
5	R.	11 42	14
6	R.	11 28	14
7	R.	11 13	15
8	R.	10 58	15
9	R.	10 42	16
10	R.	10 26	16
11	R.	10 10	16
12	R.	9 53	17
13	R.	9 36	17
14	R.	9 19	17
15	R.	9 2	17
16	R.	8 44	18
17	R.	8 26	18
18	R.	8 8	18
19	R.	7 50	18
20	R.	7 32	18
21	R.	7 14	18
22	R.	6 55	19
23	R.	6 36	19
24	R.	6 17	19
25	R.	5 58	19
26	R.	5 40	18
27	R.	5 21	19
28	R.	5 2	19
29	R.	4 44	18
30	R.	4 25	19
31	R.	4 6	19

Le Soleil avance ou retarde.

JOURS du mois.	M A I.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	A.	3 13	Sec. 8
2	A.	3 20	7
3	A.	3 27	7
4	A.	3 33	6
5	A.	3 39	6
6	A.	3 44	5
7	A.	3 48	4
8	A.	3 52	4
9	A.	3 56	4
10	A.	3 59	3
11	A.	4 1	2
12	A.	4 2	1
13	A.	4 3	1
14	A.	4 4	1
15	A.	4 4	1
16	A.	4 3	1
17	A.	4 2	1
18	A.	4 0	2
19	A.	3 58	2
20	A.	3 55	3
21	A.	3 51	4
22	A.	3 47	4
23	A.	3 43	4
24	A.	3 38	5
25	A.	3 32	6
26	A.	3 26	6
27	A.	3 19	7
28	A.	3 12	7
29	A.	3 5	7
30	A.	2 57	8
31	A.	2 49	8

Le Soleil avance ou retarde.

JOURS du mois.	J U I N.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	A.	2 40	Sec. 9
2	A.	2 31	9
3	A.	2 21	10
4	A.	2 11	10
5	A.	2 1	10
6	A.	1 51	10
7	A.	1 40	11
8	A.	1 29	11
9	A.	1 18	11
10	A.	1 6	12
11	A.	0 54	12
12	A.	0 42	12
13	A.	0 30	12
14	A.	0 18	12
15	A.	0 5	13
16	R.	0 8	13
17	R.	0 21	13
18	R.	0 34	13
19	R.	0 47	13
20	R.	1 0	13
21	R.	1 13	13
22	R.	1 26	13
23	R.	1 39	13
24	R.	1 52	13
25	R.	2 5	13
26	R.	2 17	12
27	R.	2 29	12
28	R.	2 41	12
29	R.	2 53	12
30	R.	3 5	12

Le Soleil avance ou retarde.

qui diminuent l'avance du Soleil.

qui font tarder le Soleil.

JOURS du mois.	A O Û T.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	R.	5 44	Sec. 4
2	R.	5 40	4
3	R.	5 36	4
4	R.	5 31	5
5	R.	5 25	6
6	R.	5 19	6
7	R.	5 12	7
8	R.	5 5	7
9	R.	4 57	8
10	R.	4 48	9
11	R.	4 39	9
12	R.	4 29	10
13	R.	4 19	10
14	R.	4 8	11
15	R.	3 56	12
16	R.	3 44	12
17	R.	3 32	12
18	R.	3 19	13
19	R.	3 6	13
20	R.	2 52	14
21	R.	2 38	14
22	R.	2 23	15
23	R.	2 8	15
24	R.	1 52	16
25	R.	1 36	16
26	R.	1 19	17
27	R.	1 2	17
28	R.	0 45	17
29	R.	0 28	17
30	R.	0 10	18
31	A.	0 8	18

Le Soleil avance ou retarde.

qui diminuent le retard du Soleil.

JOURS du mois.	J U I L L E T.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	R.	3 16	Sec. 11
2	R.	3 27	11
3	R.	3 38	11
4	R.	3 49	11
5	R.	4 0	11
6	R.	4 10	10
7	R.	4 19	9
8	R.	4 28	9
9	R.	4 37	9
10	R.	4 46	9
11	R.	4 54	8
12	R.	5 2	8
13	R.	5 9	7
14	R.	5 16	7
15	R.	5 22	6
16	R.	5 28	6
17	R.	5 33	5
18	R.	5 38	5
19	R.	5 42	4
20	R.	5 46	4
21	R.	5 49	3
22	R.	5 51	2
23	R.	5 53	2
24	R.	5 55	2
25	R.	5 56	1
26	R.	5 56	0
27	R.	5 55	1
28	R.	5 54	1
29	R.	5 53	1
30	R.	5 51	2
31	R.	5 48	3

Le Soleil avance ou retarde.

qui augmentent le retard du Soleil.

qui diminuent le retard.

JOURS du mois.	S E P T E M B R E.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	A.	0 27	Sec. 19
2	A.	0 46	19
3	A.	1 5	19
4	A.	1 24	19
5	A.	1 43	19
6	A.	2 3	20
7	A.	2 23	20
8	A.	2 43	20
9	A.	3 3	20
10	A.	3 23	20
11	A.	3 44	21
12	A.	4 5	21
13	A.	4 26	21
14	A.	4 47	21
15	A.	5 8	21
16	A.	5 29	21
17	A.	5 49	20
18	A.	6 10	21
19	A.	6 31	21
20	A.	6 52	21
21	A.	7 13	21
22	A.	7 34	21
23	A.	7 54	20
24	A.	8 14	20
25	A.	8 34	20
26	A.	8 54	20
27	A.	9 14	20
28	A.	9 34	20
29	A.	9 53	19
30	A.	10 12	19

Le Soleil avance ou retarde.

qui augmentent les quantités dont le Soleil avance.

JOURS du mois.	OCTOBRE.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	A.	10 31	Sec. 19
2	A.	10 49	18
3	A.	11 7	18
4	A.	11 25	18
5	A.	11 43	18
6	A.	12 0	17
7	A.	12 17	17
8	A.	12 33	16
9	A.	12 48	15
10	A.	13 3	15
11	A.	13 18	15
12	A.	13 33	15
13	A.	13 47	14
14	A.	14 0	13
15	A.	14 13	13
16	A.	14 25	12
17	A.	14 36	11
18	A.	14 47	11
19	A.	14 57	10
20	A.	15 7	10
21	A.	15 16	9
22	A.	15 25	9
23	A.	15 33	8
24	A.	15 40	7
25	A.	15 46	6
26	A.	15 51	5
27	A.	15 56	5
28	A.	16 1	5
29	A.	16 5	4
30	A.	16 7	2
31	A.	16 9	2

Le Soleil avance ou retarde.

qui augmentent les quantités dont le Soleil avance.

JOURS du mois.	NOVEMBRE.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	A.	16 9	Sec. 0
2	A.	16 9	0
3	A.	16 8	1
4	A.	16 7	1
5	A.	16 5	2
6	A.	16 2	3
7	A.	15 58	4
8	A.	15 53	5
9	A.	15 47	6
10	A.	15 40	7
11	A.	15 33	7
12	A.	15 25	8
13	A.	15 16	9
14	A.	15 6	10
15	A.	14 56	10
16	A.	14 44	12
17	A.	14 32	12
18	A.	14 19	13
19	A.	14 5	14
20	A.	13 50	15
21	A.	13 34	16
22	A.	13 17	17
23	A.	13 0	17
24	A.	12 42	18
25	A.	12 23	19
26	A.	12 4	19
27	A.	11 44	20
28	A.	11 23	21
29	A.	11 2	21
30	A.	10 40	22

Le Soleil avance ou retarde.

qui diminuent le nombre de minutes dont le Soleil avance.

JOURS du mois.	DECEMBRE.		Différence du retour du Soleil au Mérid. en 24 h.
	M.	S.	
1	A.	10 17	Sec. 23
2	A.	9 53	24
3	A.	9 29	24
4	A.	9 4	25
5	A.	8 39	25
6	A.	8 13	26
7	A.	7 47	26
8	A.	7 20	27
9	A.	6 53	27
10	A.	6 25	28
11	A.	5 57	28
12	A.	5 29	28
13	A.	5 0	29
14	A.	4 31	29
15	A.	4 2	29
16	A.	3 33	29
17	A.	3 4	29
18	A.	2 34	30
19	A.	2 4	30
20	A.	1 34	30
21	A.	1 4	30
22	A.	0 34	30
23	A.	0 4	30
24	R.	0 26	30
25	R.	0 56	30
26	R.	1 26	30
27	R.	1 56	30
28	R.	2 25	29
29	R.	2 54	29
30	R.	3 23	29
31	R.	3 52	29

Le Soleil avance ou retarde.

qui diminuent les nombres de minutes

dont le Soleil avance.

qui font retarder

le Soleil.

De l'usage de la table d'équation, pour régler les ouvrages d'Horlogerie. Après avoir parlé de la cause des variations du soleil, de la construction des différens mécanismes propres à imiter ces effets, des moyens de les exécuter, & de se servir des tables d'équation pour tailler l'ellipse, je dois m'arrêter à l'usage que l'on fait de ces tables pour régler les pendules ordinaires, ainsi que les montres, & donner des méthodes pour en rendre l'usage facile.

Les pendules & montres ne peuvent marquer constamment que le tems moyen. Ces machines étant bien construites, ne sauroient diviser le tems qu'en des parties égales; lors donc que l'on veut régler une pendule par le méridien, il faut savoir si la quantité de tems écoulée entre le passage du soleil au méridien d'un jour, est égale à celle de son retour au même point pour un autre jour.

Les tables d'équation servent particulièrement à indiquer les différences du retour du soleil, ainsi il reste à donner les moyens de s'en servir; avant de le faire, il est à propos de faire connoître les deux sortes de tables d'équation que donne l'académie des Sciences, lesquelles sont jointes & font partie de la connoissance des tems.

Quoiqu'il n'y ait qu'une seule équation ou différence du tems vrai au tems moyen du soleil, cette différence peut cependant être exprimée différemment, suivant l'époque ou point d'où l'on part: pour la former on a construit deux tables d'équation, comme on le peut voir dans la connoissance des tems.

Dans la première espèce de table, qui est celle que donne la connoissance des tems à la sixième colonne de la seconde page de chaque mois, pour tous les jours de l'année, la variation du soleil est toujours dans le même sens; en sorte qu'une pendule réglée sur le tems moyen, mise le premier Novembre (époque que l'on a choisie pour la construction de cette

table) avec le Soleil à son passage au méridien, avancera en certains tems de l'année de 30' 53" sans être jamais en retard; ainsi le Soleil retardera toujours sur le tems moyen. Une pendule mise sur cette table de l'équation de l'horloge, ne se trouvera juste avec le Soleil qu'une fois par an, qui est le premier Novembre; jour où elle est supposée avoir été mise avec lui à son passage au méridien.

La seconde table d'équation de la connoissance des tems a pour titre, *table du tems moyen au midi vrai pour le méridien de Paris*. Dans celle-ci on a partagé la somme de la variation du Soleil: ainsi une pendule réglée sur le tems moyen ne peut avancer que de 14' 44", mais doit retarder de 16' 9"; ces deux quantités forment la même variation 30' 53" de la première table.

Une pendule réglée sur cette seconde espece de table, se trouvera quatre fois par an avec le Soleil; les deux tems vrai & moyen ne différeront pas l'un de l'autre le 15 Avril, le 15 Juin, le 31 Août, & le 23 Décembre. Quoique l'une & l'autre table d'équation puissent également servir à régler les montres & pendules, il auroit été fort-à-propos d'éviter au public le choix entre ces deux tables, en envisageant leur usage simplement relatif aux montres & pendules, ou comme ne devant servir qu'à régler ces machines.

Le tems moyen donné par l'une, fera, il est vrai, aussi propre à régler les pendules que le tems moyen donné par l'autre; mais ces deux tems paroîtront différer, quoiqu'étant au fond une même chose; car, pour en donner un exemple, une pendule qu'on aura réglée sur le moyen mouvement du Soleil, & qui aura été mise sur la première espece de table de l'équation de l'horloge, au passage du Soleil par le méridien le premier Novembre marquera midi juste, dans l'instant de ce passage du Soleil, tandis qu'une autre pendule, aussi réglée sur le tems moyen par la seconde table, retardera de 16' 9". Ce même jour les deux tems moyens donnés par ces deux tables & marqués par deux pendules, différeront donc entr'eux de 16' 9", & ainsi des autres tems de l'année.

Cette seconde espece de table, qui est celle que j'ai donnée ci-devant d'après celle de la connoissance des tems; cette table, dis-je, me paroît devoir être uniquement suivie, puisque la première n'a point d'autre propriété que la seconde, & que celle-ci au contraire a un avantage, c'est que le Soleil dans le tems qu'il est le plus éloigné de son moyen mouvement, ne l'est que de 16' 9"; & l'autre au contraire ayant toute l'erreur dans le même sens, peut en différer de 30' 53".

Méthode pour régler une pendule par le méridien, & lui faire suivre le tems moyen ou égal. Il faut mettre la pendule au moment du passage du Soleil par le méridien, à la quantité de minutes & de secondes que la table indique, ayant égard, si le jour proposé le Soleil avance, de mettre en retard l'aiguille; & au contraire s'il retarde, d'avancer l'aiguille du nombre de minutes & secondes qui répond audit jour.

On verra le lendemain si la pendule se trouve au passage du Soleil par le méridien à la différence que la table marque pour ce jour; si elle se rencontre, c'est une preuve qu'elle est réglée; au contraire si elle excède cette différence, soit en avance ou en retard, il faut baisser ou hausser la lentille proportionnellement à l'erreur qu'elle aura faite, & au sens dont elle se fera écartée de la table.

On doit mettre la pendule en retard, si la table marque que le Soleil avance, par la raison que cette pendule étant proposée pour marquer le tems moyen, le Soleil ne peut avancer sans que ce tems ne soit en retard; & qu'au contraire il ne peut retarder sans que le tems moyen n'avance, puisque c'est d'après

la comparaison de ces deux tems que la table a été faite.

Exemple. Le 18 Décembre on a vu le méridien, & mis la pendule à deux minutes 34 secondes (nombre que la table marque à ce jour): on observera le lendemain si elle retarde de la quantité que la table donne pour le 19, qui est 2 minutes 4 secondes; si elle se rencontre à cette quantité, c'est une preuve qu'elle est réglée.

Si elle a avancé sur ce nombre, baissez la lentille; au contraire si elle a retardé, faites-la monter par l'écrou en raison de l'erreur qu'elle aura faite, & répétez la même opération jusqu'à ce qu'elle suive la différence que la table indique.

On peut se dispenser de voir tous les jours le méridien, & en laisser écouler plusieurs, en se souvenant du nombre, afin que si la pendule diffère de la table, on touche à la lentille en raison du nombre de jours écoulés, & de celui de minutes & secondes dont elle a avancé ou retardé.

On peut aussi, lorsque la pendule est réglée, savoir l'heure du tems vrai, en voyant par la table d'équation de quelle quantité le Soleil avance ou retarde sur le tems moyen au jour proposé.

Méthode pour faire suivre le tems vrai à une pendule. Pour faire suivre ce tems à une pendule, il faut s'assujettir à conduire l'aiguille chaque jour suivant que le Soleil varie; car il n'y a que les pendules à équation qui puissent suivre cette variation. Il faut donc avoir soin en faisant suivre à une pendule ordinaire le tems vrai, d'y toucher de tems à autre, en conduisant l'aiguille suivant que le Soleil avance ou retarde, & faire attention si la pendule s'éloigne chaque jour du Soleil du nombre de secondes marquées à la dernière colonne de chaque mois, en sorte que le mouvement de la pendule suive toujours le tems moyen: la différence dont le Soleil varie d'un jour à l'autre est marquée à la dernière colonne de chaque mois; on peut se servir de cette variation pour régler la pendule proposée, si elle avance ou retarde d'une plus grande quantité que cette différence de 24 heures, il faut toucher à la lentille à proportion de l'erreur.

Dans le cas où on ne pourroit pas voir le Soleil tous les jours, la méthode dont je viens de parler pour faire suivre le tems vrai à l'aiguille, & régler la pendule par la troisième colonne, ou excès de 24 heures, deviendrait difficile.

Il faut donc avant de faire varier l'aiguille comme le Soleil, commencer par régler la pièce sur le tems moyen (par la première méthode), après quoi il est très-facile de faire suivre à l'aiguille le mouvement du Soleil, comme on le verra par cet exemple, qui suppose la pendule réglée sur le tems moyen, à laquelle on veut faire suivre les variations du Soleil ou le tems vrai.

Exemple pour régler la pendule sur le tems moyen, en lui faisant suivre le tems vrai. Ayant mis le premier Mars la pendule avec le Soleil à son passage au méridien, observez le 13 du même mois le Soleil, qui depuis le premier s'est approché de trois minutes du tems moyen: voyez pour cet effet la table d'équation, laquelle marque pour le premier Mars, le Soleil retarde de 12' 36", & le 13 de 9' 36", donc il a avancé de 3 minutes. Si la pendule est réglée sur le tems moyen, elle doit être en retard du Soleil de cette quantité; si elle en diffère en plus ou en moins, il faut monter la lentille si elle retarde, & la baisser si au contraire elle avance.

Pour régler une pendule à secondes ou d'observation, il est à-propos d'avoir une montre à secondes, que l'on arrête sur midi, & à l'instant du passage du Soleil par le méridien, on la laisse marcher (les montres à secondes ont ordinairement un petit

levier qui sert pour cela), de sorte que cette montre donne exactement l'heure du Soleil; car avec un méridien que j'ai fait, je suis assuré du passage du Soleil par le méridien à cinq secondes près, je puis même dire à deux secondes; ainsi ayant une table d'équation, on met la pendule à la quantité de minutes & secondes qu'elle indique; de cette façon on peut régler une pendule avec beaucoup d'exactitude.

Quant aux pendules & montres ordinaires, il n'est pas besoin de cette grande précision, & on ne doit pas même l'attendre; de sorte qu'on peut négliger quelques secondes que l'on appercevra de variation en un jour; & même quand il y auroit 30 secondes pour les montres, on ne doit pas y faire attention; le méridien peut aussi ne pas donner exactement l'instant de midi.

Description d'un moyen particulier de faire une révolution annuelle astronomique, de marquer les quantités des mois, les mois de l'année, & années bissextiles, par M. ADMYRAULD, horloger à Paris; figures 42 A & 43 A. Cette pièce est exécutée dès 1734; & quoique le mécanisme en soit assez ingénieux pour avoir mérité d'être présenté à l'académie, l'auteur ne l'a pas jugé à propos, & cela par un sentiment de modestie qui ne peut que lui faire honneur; car de nos jours on cherche à se faire payer de la moindre production par des éloges, que l'on n'a pas toujours mérités: quoi qu'il en soit, il a bien voulu me confier cette pièce pour la faire dessiner & en faire part au public, auquel je crois faire un présent, quoique l'ouvrage paroisse trop composé & pouvoir se réduire à une moindre quantité de pièces; mais rien n'est à négliger en fait d'arts, sur-tout lorsque la composition annonce du génie, & un homme qui possède son objet.

La roue annuelle *A* (fig. 42 A), fait sa révolution en 365 jours dans les années communes, & en 366 dans les bissextiles, par un moyen que nous allons expliquer.

Cette roue *A* fait mouvoir un petit roiiage qui lui est particulier, composé des roues *d e f* & du volant *g*, mises dans une petite cage formée par la platine des piliers, & par la pièce ponctuée *p*. La tige du pignon de la roue *f* passe à-travers la pièce *p*, & porte quarrément un pignon *r* de 4 dents. Ce pignon engrene dans le cercle *A* (fig. 43 A), où sont gravés les quantités du mois, & lui fait faire une révolution en 31 jours. La roue *f* fait un tour chaque jour, lorsque les doubles détentes *b e* ont donné la liberté à la cheville que porte cette roue, de se dégager & de faire cette révolution. Ces détentes font le même effet que celle d'une sonnerie. La détente *b* est portée par le quarré d'une tige qui passe à-travers les platines. La partie de la tige qui passe à-travers l'autre platine, porte quarrément un levier qui est mû par une roue de la sonnerie, qui fait un tour en 24 heures; laquelle porte une cheville qui fait agir les détentes *b c*, & dégage la cheville de la roue *f*.

Sur la platine des piliers, au-dessous de la roue annuelle, est fixé un barrillet, dans lequel agit un ressort qui fait tourner la roue annuelle, au moyen d'un encliquetage qu'elle porte, & sur lequel agit un rochet que porte l'arbre du barrillet dont le quarré va jusqu'au cadran, & sert à remonter ce petit roiiage tous les quatre ans seulement.

On peut envisager ce roiiage comme une espece de sonnerie, dont la plaque *O* est la roue de compte, qui fait faire 372 tours à la roue *f*, qui répondent à autant de jours, & font tous les mois de 31.

On conçoit que cette roue *f* n'étant déagée qu'une fois chaque jour, à ne suivre que ce mécanisme, la roue annuelle feroit une révolution en 372 jours. L'effet de la plaque *O* est donc pour faire passer le nombre des jours dont la roue annuelle est composée,

pour chaque mois, lesquels sont tous de 31, comme je viens de le dire, & qui excède celui dont tel mois est composé; en sorte que si c'est un mois de vingt-huit jours, la roue *f* fera quatre tours en un seul jour, par le moyen de la partie saillante de la roue de compte *O* qui fait rester la détente *c* levée jusqu'à ce que la roue *f* ait fait quatre révolutions, & ainsi des autres mois.

La roue *A* emporte avec elle, en tournant, la roue *d* de 40; celle-ci engrene dans un pignon *E* de 10, à lanterne, fixé sur la plaque ponctuée *pp*: cette roue *d* fait donc un tour en quatre ans. Elle porte une plaque *T*, laquelle a une entaille où le levier *q h* entre tous les quatre ans une fois. Ce levier est porté par la roue annuelle; il sert pour les années bissextiles; c'est-à-dire à faire que la roue de compte présente une partie saillante moins large, & qui par conséquent ne fasse passer que trois jours, au lieu de quatre qu'il en doit passer dans les années communes de 365 jours, puisque l'on a dit que la roue annuelle est calculée pour faire une révolution en 372 jours, en sorte que chaque mois seroit de 31 jours: le mois de Février de l'année commune est donc composé de quatre jours de trop.

La partie saillante de la roue de compte a une largeur qui tient la détente levée jusqu'à ce que la roue *f* ait fait trois tours; & la partie *i* du levier *q h* est mise contre la partie saillante de la roue de compte qui répond au mois de Février; & la rend plus large d'une quantité qui répond à un jour; ainsi ces deux parties tiennent levées les détentes, & permettent à la roue de faire quatre tours qui répondent à quatre jours. Le levier *q h* reste dans cette position pendant trois années; & à la quatrième, qui est la bissextile, il entre dans l'entaille de la plaque *T*, & diminue pour lors la largeur de la dent saillante de la roue de compte; de sorte que la roue *f* ne fait que trois tours pendant que la détente *c* reste levée: ainsi le mois de Février est composé par-là de 29 jours. Le cercle des mois marque aussi par ce moyen les quantités de mois exactement. Le levier *b* porte un bras à l'extrémité duquel il y a un pié-de-biche. Le bras *f* du levier *b* sert à faire changer à chacun de ses mouvements une dent de l'étoile *F* de sept rayons, laquelle porte un chaperon où sont gravés les jours de la semaine.

La roue annuelle porte 12 chevilles, dont chacune sert & est placée à propos pour faire passer une dent de l'étoile *M* (fig. 43.), aussi de 12 rayons. Cette étoile porte un limaçon de 12 pas, sur lesquels appuie un bras du levier *O*. Ce levier monte & descend, suivant qu'il y est obligé par le limaçon *P*; il sert à marquer les mois de l'année qui sont gravés sur la partie *qr*: ils paroissent alternativement à-travers de l'ouverture faite pour cet effet à la plaque ou cadran. L'étoile *M* porte une cheville qui fait mouvoir le levier *abc*, mobile au point *a*, brisé en *b*, & dont la partie *c* sert à faire tourner l'étoile *E* de huit rayons. Cette étoile porte un limaçon de quatre pas différents, lesquels sont répétés diamétralement deux fois, ce qui fait huit pas. L'étoile *E* reste huit ans à faire un tour; elle pourroit même n'en rester que quatre, puisque son usage est pour marquer les années bissextiles, & qu'elles ne sont que tous les quatre ans. Mais M. Admyrauld l'a fait, afin que le levier *abc* ne fût pas obligé de faire un trop grand chemin pour faire passer une dent de l'étoile, qui ne seroit pour lors que de quatre. Les pas de limaçon *f* font monter & descendre le levier *de*, & marquer les années communes & bissextiles qui sont gravées sur la partie *e*, & paroissent, comme ceux des mois, à-travers de la plaque. Chacune des étoiles dont j'ai parlé est maintenue par un sautoir, comme on le verra par les figures.

On peut fixer sur la roue annuelle une ellipse, & faire servir par ce moyen le mouvement annuel à faire marquer l'équation. C'est en l'envisageant aussi sous ce point de vue que j'ai crû devoir joindre la description de cette piece à l'article *équation*. Cet article est de M. FERDINAND BERTHOLD, horloger.

EQUERRE, f. f. (*Géometr.*) C'est un instrument fait de bois ou de métal, qui sert à tracer & mesurer des angles droits, comme *LEM*, *Planche de Géom.* fig. 42.

Elle est composée de deux regles ou jambes, qui sont jointes ou attachées perpendiculairement sur l'extrémité l'une de l'autre. Quand les deux branches sont mobiles à un point, on l'appelle *biveau* ou *fausse équerre*. Voyez BIVEAU.

Pour examiner si une équerre est juste ou non, décrivez un demi-cercle *AEF* d'un diamètre à discrétion; & dans ce demi-cercle tirez de chaque extrémité du diamètre *A* & *F* des lignes droites, vers un point pris à volonté dans la circonférence, comme *E*: appliquez l'équerre aux côtés de l'angle *AEF*, de maniere que son sommet soit en *E*. Si l'équerre s'ajuste exactement aux côtés de l'angle, elle est juste; autrement, elle est fautive. Harris & Chambers.

On dit que deux lignes, &c. sont d'équerre, quand elles sont perpendiculaires l'une à l'autre.

EQUERRE D'ARPENTEUR, en terme d'Arpentage; c'est un cercle de cuivre d'une bonne consistance, de 4, 5 ou 6 pouces de diamètre. *Pl. d'Arpent.* fig. 17. On le divise en quatre parties égales, par deux lignes qui s'entre-coupent à angles droits au centre. Aux quatre extrémités de ces lignes & au milieu du limbe, on met quatre fortes pinnules bien rivées dans des trous quarrés, & très-perpendiculairement fendues sur ces lignes, avec des trous au-dessous de chaque fente, pour mieux distinguer les objets éloignés. On évide ce cercle, pour le rendre léger.

Au-dessous & au centre de l'instrument se doit monter à vis une virole, qui sert à soutenir l'équerre sur son bâton de 4 à 5 piés (fig. 18.) suivant la hauteur de l'œil de l'observateur. Ce bâton est garni d'un fer pointu par le bout qui entre en terre, & l'autre bout est arrondi, pour que la virole y reste juste.

Toute la précision de cet instrument consiste en ce que les pinnules soient bien exactement fendues à angles droits; ce que l'on connoîtra facilement en bornant par deux pinnules un objet éloigné, & un autre objet par les deux autres pinnules. Il faut ensuite tourner l'équerre bien juste sur son bâton, & regarder les mêmes objets par les pinnules opposées: s'ils se rencontrent bien exactement dans l'alignement des fentes, c'est une marque de la justesse de l'instrument.

Pour éviter de fausser cette équerre, il faut, 1^o enfoncer en terre le bâton seul; & quand il est bien affermi, placer ladite équerre sur la virole, par le moyen de sa vis.

On fait aussi de ces sortes d'équerres où l'on met huit pinnules, de la même maniere que celles décrites ci-dessus; elles servent pour avoir les angles de 45 degrés, ainsi qu'aux Jardiniers pour aligner & planter des allées d'arbres en étoile.

Voici la maniere de se servir de cet instrument. Supposons qu'on veuille lever le plan du champ *ABCDE* (*Pl. de l'Arpent.* figure 24.), on plantera des jallons ou des piquets bien à-plomb à tous les angles; on mesurera la ligne *AC*, & les perpendiculaires qui tomberont des angles sur cette ligne, & l'on écrira séparément ces mesures. Pour trouver le point *F*, extrémité d'une des perpendiculaires, on plantera des jallons à discrétion sur la ligne *AC*, & l'on mettra le pié de l'instrument sur la même ligne, de maniere qu'à-travers deux alidades opposées on puisse voir deux des jallons plantés sur cette ligne;

& à-travers les deux autres alidades, le jallon *E*. Si dans cette station le point *E* n'est point visible, on reculera ou l'on avancera l'instrument, jusqu'à ce que les lignes *AF*, *EF* fassent un angle droit en *F*: par ce moyen on aura le plan du triangle *AFE*. On trouvera de la même maniere le point *H* où tombe la perpendiculaire *DH*, dont on mesurera la longueur avec celle de *HF*, pour avoir le plan du trapèze *EFHD*.

On mesurera ensuite *HC*, qui fait un angle droit avec *HD*, & on aura le plan du triangle *DHC*. Il ne restera plus après cela qu'à trouver le point *G*, où tombe la perpendiculaire *BG*. On trouvera ce point de la même maniere que les autres, & on aura par ce moyen le plan de tout le champ *ABCDE*, dont on aura l'aire ou la surface en ajoutant ensemble les triangles & les trapèzes. Voyez AIRE, SURFACE, TRIANGLE, TRAPESE, &c. Voyez aussi ARPENTEUR, CHAÎNE, LEVER UN PLAN, &c. (E)

EQUERRE, (*Architect.*) L'équerre des Architectes n'a rien de particulier; c'est une équerre commune, telle que celle des Géometres, dont on a donné la description au commencement de cet article. Il n'y a presque aucun art où elle ne soit d'usage, & nous y renverrons dans les articles suivans.

EQUERRE, en Architecture, s'entend aussi d'un lien de fer coudé, qu'on met aux poteaux corniers d'une encoignure de pan de bois, aux portes de menuiserie & à d'autres ouvrages. (P)

EQUERRES, (*Hydrauliq.*) sont des coudes qu'on est obligé de faire à une conduite, lorsque le dessein d'un jardin vous assujettit à des angles indispensables.

Equerre se dit encore de grosses plates-bandes de fer dont on garnit les angles des réservoirs de plomb élevés en l'air, pour soutenir la poussée & l'écartement des côtés. (K)

EQUERRE, en terme de Bijoutier, est un instrument formant un triangle équilatéral, dont ils se servent pour tracer des angles.

EQUERRE dont se servent les Graveurs & Dessinateurs, est une planche de bois représentée figure 12. *Pl. I. de la Gravure*, qui a deux arrêtes, *AB*, *CD*, perpendiculaires l'une à l'autre; & un trou *D*, pour pouvoir mettre le doigt & lever l'équerre facilement, & sans toucher à l'encre dont les arrêtes peuvent être mouillées.

EQUERRE DES JARDINIERS, voyez EQUERRE DES ARPENTEURS.

EQUERRE DES MAÇONS, voyez EQUERRE DES GÉOMETRES.

EQUERRE DES CHARPENTIER, voyez EQUERRE DES GÉOMETRES.

EQUERRE À ÉPAULEMENT, (*Charpent.*) Celle-ci ne diffère de l'équerre ordinaire, qu'en ce qu'une des branches est triple en épaisseur de l'autre: c'est par cette raison qu'elle a un épaulement de chaque côté. Cet épaulement sert à soutenir l'équerre ferme, lorsque l'on veut tracer une ligne. Voyez la fig. 10. *Pl. des outils du Charpentier*.

EQUERRE DU CHARRON, voyez EQUERRE DES GÉOMETRES: ils en ont de grandes & de petites.

EQUERRE, outil de Graveur de poinçons à lettres, est un morceau de bois ou de cuivre plié en équerre (fig. 53. *Planché III. de la Gravure*); enforte que la ligne *AB*, qui est l'angle ou jonction des deux parties de l'équerre, soit perpendiculaire au plan ou face de la pierre à l'huile sur laquelle on la pose. Le dessous de l'équerre est garni d'une semelle d'acier, qui glisse sur la pierre à l'huile. Lorsqu'on s'en sert pour dresser un poinçon par la face de la lettre, on place le poinçon dans l'angle de l'équerre, où on le tient assujéti avec le pouce, pendant que les autres doigts pressent extérieurement l'équerre. On fait glis-

fer le tout sur la pierre, qui use à-la-fois la semelle d'acier de l'équerre, & la face du poinçon où la lettre est gravée, qui par ce moyen est parfaitement dressée. Voyez l'article GRAVURE DES POINÇONS À LETTRE, & la figure 51. qui représente le poinçon dans l'équerre à dresser qui est posée sur la pierre à l'huile.

EQUERRE DES FERBLANTIER, voyez EQUERRE DES GÉOMETRES.

EQUERRE DU MENUISIER, voyez EQUERRE DU GÉOMETRE & DU CHARPENTIER.

EQUERRE DE L'ÉCRIVAIN, voyez EQUERRE DU GÉOMETRE.

EQUERRE DE L'ARQUEBUSIER, voyez EQUERRE DU GÉOMETRE.

EQUERRE, en terme de Potier de terre, est une plaque de fer à plusieurs pans, qui sert de patron ou de modele sur lequel on coupe le carreau.

EQUERRE, en termes de Vitrier, est une grande équerre d'acier percée d'espace en espace, & à biseaux en-dedans : elle sert à mettre les panneaux à l'équerre.

EQUERRES DES CLOCHERS, (Jurisprudence.) ou ESQUIERS DES CLOCHERS & DES ÉGLISES, signifie, selon quelques-uns, l'endroit où sont assis les clochers ; ou, selon d'autres, l'espace qui se trouve d'un clocher à l'autre. Plusieurs coutumes disent que le droit de vaine pâture pour les bestiaux d'une paroisse, s'étend jusqu'aux équerres des clochers voisins, c'est-à-dire d'un clocher à l'autre. Voyez les coutumes de Vitry, art. 212. Châlons, 266. Chaumont, art. 103. Troyes, 169. Sens, 145. Melun, art. 302. & PATURAGE, PATURE, VAIN-PATURE. (A)

EQUESTRE, adj. (Gramm.) est un terme dont on se sert sur-tout dans cette phrase, statue équestre, qui signifie une statue représentant une personne à cheval. Voyez STATUE.

Ce mot est formé du latin *eques*, chevalier, homme de cheval ; de *equus*, cheval. V. CHEVALIER.

La Fortune équestre, dans l'ancienne Rome, étoit une statue de cette divinité à cheval. Nous disons aussi quelquefois une colonne équestre. Voyez COLONNE.

Ordre équestre, chez les Romains, signifioit l'ordre des chevaliers, ou equites. Chambers.

EQUIANGLE, adj. en Géométrie, se dit des figures dont les angles sont égaux. Voyez ANGLE.

Un carré est une figure équiangulaire. Voyez QUARRÉ. Un triangle équilatéral est aussi équiangulaire. Voyez EQUILATÉRAL.

Quand les trois angles d'un triangle sont égaux aux trois angles d'un autre triangle, on appelle ces triangles équiangulaires entr'eux. Voyez TRIANGLE. (E)

Le mot équiangulaire s'emploie plus souvent dans ce dernier sens relatif, lorsqu'on compare les angles d'une figure à ceux d'une autre, que dans le premier sens ; lorsqu'on compare entre eux les angles d'une seule figure. Cependant il est utile de s'en servir dans les deux acceptions, pour éviter les circonlocutions, ayant soin d'ailleurs que ce mot ne fasse point d'équivoque ; une figure équiangulaire tout court, est une figure dont les angles sont égaux entr'eux ; une figure équiangulaire à une autre ou deux figures équiangulaires entr'elles, sont deux figures dont les angles sont égaux chacun à chacun. Peut-être feroit-on encore mieux de se servir dans le premier cas du mot équiangulaire (qui n'est pas même tout à fait hors d'usage) à l'exemple de quadrangulaire, & d'employer dans le second cas le mot équiangulaire : une figure équiangulaire, deux figures équiangulaires, &c. (O)

EQUICRURAL, adj. (Géom.) Un triangle équicrural est celui dont deux côtés sont égaux, & qu'on appelle plus communément un triangle isoscele. Voyez ISOSCELE & TRIANGLE. (E)

On peut appeller équicrural, un angle, une figure dont les côtés sont égaux. Mais ce mot n'est plus en usage, parce que ceux d'isoscele & d'équilatéral y suppléent. (O)

EQUICULUS, EQUULEUS, ou EQUUS MINOR, (Astronom.) est une constellation de l'hémisphère septentrional, autrement nommé cheval ou petit cheval. Voyez CHEVAL, (Astron.) (O)

EQUIDIFFÉRENT, adj. en Arithmétique. Si dans une suite de trois quantités il y a la même différence entre la première & la seconde, qu'entre la seconde & la troisième, on dit alors que ces quantités sont continuellement équidifférentes ; mais si dans une suite de quatre quantités, il y a la même différence entre la première & la seconde, qu'entre la troisième & la quatrième ; on appelle ces quantités discrètement équidifférentes. Voyez RAISON & RAPPORT.

Ainsi, 3, 6, 7 & 10 sont discrètement équidifférentes ; & 3, 6 & 9 continuellement équidifférentes. Harris & Chambers. Voyez DISCRET, CONTINU & QUANTITÉ. Voyez aussi PROPORTION ARITHMÉTIQUE. (E)

EQUIDISTANT, adj. en Géométrie, est un terme qui exprime la relation de deux choses, en tant qu'elles sont à la même ou à une égale distance l'une de l'autre. Voyez DISTANCE.

Ainsi on peut dire que les lignes parallèles sont équidistantes, ou également distantes ; parce que ni l'une ni l'autre ne s'éloigne ni ne s'approche. Voyez PARALLELE. Harris & Chambers. (E)

On peut néanmoins remarquer qu'il y a cette différence entre équidistant & parallèle, que le dernier s'applique à une étendue continue, ou considérée comme telle, & le premier à des parties de cette étendue isolées & comparées ; ainsi on peut dire que dans deux lignes parallèles deux points quelconques correspondans, c'est-à-dire situés dans la même perpendiculaire à ces deux lignes, sont toujours équidistans ; que dans deux rangées d'arbres parallèles chaque arbre est équidistant de son correspondant dans l'autre allée. Equidistant s'emploie encore lorsque dans une même portion d'étendue on compare des particules situées à égales distances les unes des autres ; ainsi dans une seule rangée d'arbres plantés à égale distance l'un de l'autre, on peut dire que les arbres sont équidistans ; au lieu que parallèle ne s'emploie jamais qu'en comparant la position de deux portions d'étendue distinguées. Telles sont les différences des mots parallèle & équidistant : la Géométrie, comme l'on voit, a ses synonymes ainsi que la Grammaire. (O)

EQUILATÉRAL, ou EQUILATERE, adj. (Géom.) se dit de tout ce qui a les côtés égaux. Ce mot est formé des deux mots latins *aequus* égal, & *latus* côté.

Ainsi un triangle équilatéral est celui dont les côtés sont tous d'une égale longueur. Dans un triangle équilatéral, tous les angles sont aussi égaux. Voyez TRIANGLE & FIGURE.

Tous polygones réguliers & tous corps réguliers sont équilatéraux. Voyez POLIGONE, RÉGULIER, &c. Harris & Chambers. (E)

Le mot équilatéral est plus en usage qu'équilatere, cependant ce dernier n'est pas encore tout-à-fait proscrit ; il est même en quelques cas plus en usage que l'autre, comme dans le cas suivant.

Hyperbole équilatere est celle dans laquelle les axes conjugués comme *AB* & *e* sont égaux. Planche des coniques, fig. 20.

Donc 1° comme le paramètre d'une hyperbole est une troisième proportionnelle aux axes conjugués, il leur est égal dans l'hyperbole équilatere : 2°, si dans l'équation $y^2 = bx + bx^2 : a$ qui est l'équa-

tion

tion générale des hyperboles, nous faisons $b = a$; l'équation $y^2 = ax + xx$ est celle d'une hyperbole *équilatère*. Voyez HYPERBOLE.

Dans cette dernière équation on prend l'origine des coordonnées au sommet de l'hyperbole: si on les prenoit au centre, l'équation de l'hyperbole *équilatère* rapportée à son premier axe seroit $yy = xx - \frac{a^2}{4}$, & rapportée au second axe, elle seroit $yy = xx + \frac{a^2}{4}$. (O)

EQUILIBRE, f. m. en Méchanique, signifie une égalité de force exacte entre deux corps qui agissent l'un contre l'autre. Une balance est en *équilibre* quand les deux parties se soutiennent si exactement, que ni l'une ni l'autre ne monte ni ne descend, mais qu'elles conservent toutes deux leur position parallèle à l'horison. C'est de-là que le mot *équilibre* tire son étymologie, étant composé de *æquus*, égal, & *libra*, balance. C'est pourquoi aussi on se sert souvent du mot *balancer* ou *contre-balancer* pour désigner l'*équilibre*. Voyez BALANCE & LEVIER.

En général, la partie de la Méchanique qu'on appelle *statique*, a pour objet les loix de l'*équilibre* des corps.

Pour que deux corps ou deux forces se fassent *équilibre*, il faut que ces forces soient égales, & qu'elles soient directement opposées l'une à l'autre.

Lorsque plusieurs forces ou puissances agissent les unes contre les autres, il faut commencer par réduire deux de ces puissances à une seule, ce qui se fera en prolongeant leurs directions jusqu'à ce qu'elles se rencontrent, & cherchant ensuite par les règles de la composition des forces la direction & la valeur de la puissance qui résulte de ces deux-là; on cherchera ensuite de la même manière la puissance résultante de cette dernière, & d'une autre quelconque des puissances données, & en opérant ainsi de suite, on réduira toutes ces puissances à une seule. Or pour qu'il y ait *équilibre*, il faut que cette dernière puissance soit nulle, ou que sa direction passe par quelque point fixe qui en détruise l'effet.

Si quelques-unes des puissances étoient parallèles, il faudroit supposer que leur point de concours fût infiniment éloigné, & on trouveroit alors facilement la valeur de la puissance qui en résulteroit & sa direction. Voyez la Méchanique de Varignon.

Le principe de l'*équilibre* est un des plus essentiels de la Méchanique, & on y peut réduire tout ce qui concerne le mouvement des corps qui agissent les uns sur les autres d'une manière quelconque. Voyez DYNAMIQUE.

Il y a *équilibre* entre deux corps, lorsque leurs directions sont exactement opposées, & que leurs masses sont entr'elles en raison inverse des vitesses avec lesquelles ils tendent à se mouvoir. Cette proposition est reconnue pour vraie par tous les Méchaniciens. Mais il n'est peut-être pas aussi facile qu'ils l'ont crû, de la démontrer en toute rigueur, & d'une manière qui ne renferme aucune obscurité. Aussi la plupart ont-ils mieux aimé la traiter d'*axiome* que de s'appliquer à la prouver. Cependant, si on y veut faire attention, on verra qu'il n'y a qu'un seul cas où l'*équilibre* se manifeste d'une manière claire & distincte, c'est celui où les deux corps ont des masses égales & des vitesses de *tendance* égales & en sens contraires. Car alors il n'y a point de raison pour que l'un des corps se meuve plutôt que l'autre. Il faut donc tâcher de réduire tous les autres cas à ce premier cas simple & évident par lui-même; or c'est ce qui ne laisse pas d'être difficile, principalement lorsque les masses sont incommensurables. Aussi n'avons-nous presque aucun ouvrage de Méchanique, où la proposition dont il s'agit soit prouvée avec l'exactitude

qu'elle exige. La plupart se contentent de dire que la force d'un corps est le produit de sa masse par sa vitesse, & que quand ces produits sont égaux, il doit y avoir *équilibre*, parce que les forces sont égales; ces auteurs ne prennent pas garde que le mot de *force* ne présente à l'esprit aucune idée nette, & que les Méchaniciens même sont si peu d'accord là-dessus, que plusieurs prétendent que la force est le produit de la masse par le quarré de la vitesse. Voyez FORCES VIVES. Dans mon *traité de Dynamique*, imprimé en 1743, page 37 & suiv. j'ai tâché de démontrer rigoureusement la proposition dont il s'agit, & j'y renvoie mes lecteurs; j'ajouterai seulement ici les observations suivantes.

1°. Pour démontrer le plus rigoureusement qu'il est possible la proposition dont il s'agit, il faut supposer d'abord que les deux corps qui se choquent soient des parallépipèdes égaux & rectangles, dont les bases soient égales, & s'appliquent directement l'une sur l'autre; ensuite on supposera que la base demeurant la même, un des parallépipèdes s'allonge en même proportion que sa vitesse diminue; par ce moyen on démontrera l'*équilibre* dans les parallépipèdes de même base, en suivant la méthode de l'endroit cité dans notre *traité de Dynamique*.

2°. Quand un des parallépipèdes est double de l'autre, au lieu de partager la vitesse V du petit en deux, on peut partager la masse M du grand en deux autres qui aient chacune la vitesse $\frac{V}{2}$, & dont, outre cela, la partie antérieure ait encore la vitesse $\frac{V}{2}$, & la partie postérieure la vitesse $\frac{V}{2}$ en sens contraire; car par ce moyen les deux parties du grand corps se feront *équilibre* entr'elles, & il ne restera plus qu'une masse M d'une part, animée de la vitesse V , & de l'autre qu'une masse $\frac{m}{2}$ ou M animée de la vitesse $\frac{V}{2} + \frac{V}{2} = V$, c'est-à-dire que tout fera égal de part & d'autre. On peut appliquer le même raisonnement aux autres cas plus composés.

3°. Quand on aura démontré les lois de l'*équilibre* pour des parallépipèdes de même base, on les démontrera pour des parallépipèdes de bases différentes, en employant le principe suivant: si deux parallépipèdes, égaux, rectangles, & semblables, sont fixés aux deux extrémités d'un levier, & qu'entre ces deux parallépipèdes on en place deux autres à égale distance des extrémités du levier, & qui agissent en sens contraire aux deux premiers, avec la même vitesse de *tendance*, il y aura *équilibre*; proposition dont la vérité ne sera point contestée, mais qu'il est peut-être difficile de démontrer rigoureusement. Sur quoi voyez l'article LEVIER.

4°. On applique ensuite cette même proposition pour démontrer l'*équilibre* des corps de figure quelconque, dont les masses sont en raison inverse de leurs vitesses, & qui agissent l'un sur l'autre suivant des lignes qui passent par leur centre de gravité. Par le moyen de ces différens théorèmes on aura démontré rigoureusement & sans restriction la loi de l'*équilibre* dans les corps qui se choquent directement. A l'égard de l'*équilibre* dans le levier, & autres machines, voyez LEVIER, POULIE, FORCES MOUVANTES, ROUE, COIN, MACHINE FUNICULAIRE, VIS, &c.

5°. On a demandé plusieurs fois si les lois du choc des corps sont telles qu'il ne pût pas y en avoir d'autres. Nous avons démontré au mot DYNAMIQUE, que les lois du choc dépendent de celles de l'*équilibre*; ainsi la question se réduit à savoir, si les lois de l'*équilibre* sont telles qu'il ne puisse pas y en avoir d'autres; or les lois de l'*équilibre* se réduisent, comme

nous avons vu dans cet article, à l'équilibre de deux corps égaux & semblables, animés en sens contraire de vitesses de tendance égales. Tout se réduit donc à savoir, s'il peut encore y avoir équilibre dans d'autres cas; c'est-à-dire par exemple si deux corps égaux dont les vitesses contraires sont inégales, pourront se faire absolument équilibre, ou ce qui est la même chose, comme il est aisé de le voir, si un corps *A* animé d'une vitesse quelconque *a*, & venant frapper un autre corps égal en repos, les deux corps resteront en repos après le choc. Il semble que ce dernier cas est impossible; car au lieu de supposer le second corps en repos, supposons-le animé de la vitesse $-a$ égale & en sens contraire à la vitesse *a*; il est certain d'abord que dans ce cas il y aura équilibre; supposons à présent que dans l'instant où il est animé de la vitesse $-a$, par laquelle il fait équilibre au premier corps, il soit animé de la vitesse $+a$, il est évident 1°. que rien n'empêchant l'action de cette dernière vitesse, puisque l'autre $-a$ est détruite par l'action du premier corps, rien n'empêchera ce second corps de se mouvoir avec la vitesse $+a$; cependant ce même corps animé des vitesses $+a$, $-a$, est dans un cas semblable à celui du repos, où nous l'avons supposé, & puisqu'on suppose que ce second corps en repos ne seroit point mû par le premier, ce second corps seroit donc tout à la fois en repos & en mouvement, ce qui est absurde. Donc il n'y a de vrai cas d'équilibre que celui des vitesses égales & contraires. Donc, &c.

6°. Donc quand deux corps sont en équilibre, en vertu de la raison inverse de leur vitesse & de leurs masses, si on augmente ou qu'on diminue si peu qu'on voudra la masse ou la vitesse d'un des corps, il n'y aura plus d'équilibre. Il faut nécessairement supposer cette dernière proposition, pour démontrer la proposition ordinaire de l'équilibre dans le cas de l'incommensurabilité des masses, voyez page 39 de ma *Dynamique*; car dans le cas des incommensurables on ne démontre que par la réduction à l'absurde; & la seule absurdité à laquelle on puisse réduire ici, comme on le peut voir par la démonstration citée, c'est qu'une masse plus grande fait le même effet qu'une moindre avec la même vitesse. Il est assez singulier que pour démontrer une proposition nécessairement vraie, telle que celle de l'équilibre des masses en raison inverse des vitesses, il faille absolument supposer cette autre proposition qui paroît moins nécessairement vraie; qu'un corps en mouvement venant frapper un autre corps en repos, lui donnera nécessairement du mouvement. Cette connexion forcée n'est-elle pas une preuve que la seconde proposition est aussi nécessairement vraie que la première? Il me semble que ce raisonnement n'est pas sans force, sur-tout si on le joint à celui de l'article précédent.

De tout cela il s'ensuit, qu'il n'y a qu'une seule loi possible d'équilibre, un seul cas où il ait lieu, celui des masses en raison inverse des vitesses; que par conséquent un corps en mouvement en mouvra toujours un autre en repos: or ce corps en mouvement, en communiquant une partie du sien, en doit garder le plus qu'il est possible, c'est-à-dire, n'en doit communiquer que ce qu'il faut pour que les deux corps aillent de compagnie après le choc avec une vitesse égale. De ces deux principes résultent les lois du mouvement & de la Dynamique; & il résulte de tout ce qui a été dit, que ces lois sont non seulement les plus simples & les meilleures, mais encore les seules que le Créateur ait pu établir d'après les propriétés qu'il a données à la matière. Voy. DYNAMIQUE, PERCUSSION.

Sur l'équilibre des fluides, voyez FLUIDE, HYDROSTATIQUE, &c.

Au reste on ne devoit à la rigueur employer le mot *équilibre*, que pour désigner le repos de deux puissances ou deux corps qui sont dans un état d'effort continuel, & continuellement contre-balancé par un effort contraire, en sorte que si un des deux efforts contraires venoit à cesser ou à être diminué, il s'ensuivroit du mouvement. Ainsi deux poids attachés aux bras d'une balance sont en équilibre dans le sens proprement dit; car ces deux poids agissent sans cesse l'un contre l'autre, & si vous diminuez un des poids, la balance sera en mouvement. Au contraire deux corps égaux & durs qui se choquent en sens opposés avec des vitesses égales, détruisent à la vérité leurs mouvemens, mais ne sont pas proprement en équilibre, parce que l'effort réciproque des deux corps est anéanti par le choc; après l'instant du choc ces deux corps ont perdu leur tendance même au mouvement, & sont dans un repos absolu & respectif, en sorte que si on ôtoit un des corps, l'autre resteroit en repos sans se mouvoir. Cependant pour généraliser les idées, & simplifier le langage, nous donnons dans cet article le nom d'équilibre à tout état de de puissances ou forces égales qui se détruisent, soit que cet état soit instantané, soit qu'il dure aussi long-tems qu'on voudra. (O)

EQUILIBRE, (*Economie animale.*) est un terme fort employé par Baglivi, & adopté par plusieurs physiologistes, mais dans un sens qui n'est pas exactement conforme à celui dans lequel il est usité en Mécanique & en Hydraulique.

L'égalité de forces entre des corps qui agissent les uns sur les autres par leur gravité spécifique, ou par toute autre cause, d'où résulte la cessation de leur mouvement, dès l'instant où cette égalité est établie (en quoi consiste le véritable équilibre, pris à la rigueur), ne peut pas avoir lieu dans l'économie animale, qui exige un mouvement continuel dans tous les organes nécessaires pour l'entretien de la vie, & dans tous les fluides que ces organes sont destinés à mouvoir: ainsi ce n'est pas de la théorie de l'équilibre proprement dit qu'on se propose de faire une application à la physique du corps humain.

L'auteur cité, & ceux qui admettent avec lui le terme d'équilibre dans la théorie de la Médecine, ont seulement prétendu désigner par ce terme, ou par celui d'équilibration, à défaut d'un autre plus propre, une égalité non absolue, mais respectueuse, une proportion dans les forces actives & passives, qui peut être conçue dans toutes les parties tant solides que fluides du corps animal, par rapport à ce que chacune de ces parties doit opérer pour la fonction à laquelle elle est destinée. C'est en vertu de cette proportion de forces dans toutes les fibres qui composent les différens vaisseaux dont est formé le corps humain, que chaque fluide est retenu en quantité déterminée, est réglé dans son cours, & reçoit l'élaboration qui lui est nécessaire, dans les canaux qui lui sont propres; en sorte qu'il est conservé entr'eux une égalité d'action & de réaction alternatives, qui ne laisse point prédominer, d'une manière durable, les parties contenues sur les parties contenant, & réciproquement celles-ci sur celles-là, tant que l'état de santé subsiste.

Cette disposition est absolument requise pour cet effet: c'est de la différence habituelle de cette disposition dans les différens sujets, que dépend aussi la diversité des tempéramens, dont les uns sont plus ou moins robustes que les autres, selon que cette disposition est plus ou moins susceptible qu'il y soit porté atteinte par l'usage ou par l'abus des choses nécessaires à la vie, que l'on appelle dans les écoles les choses non naturelles.

Cette sorte d'équilibre, ainsi conçue dans le corps humain, peut être considérée de trois manières dif-

férentes, par rapport aux solides comparés entr'eux, par rapport aux solides comparés avec les fluides, & par rapport aux fluides comparés entr'eux-mêmes : c'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer.

Pour que l'équilibre, tel qu'on en a donné l'idée, relativement à l'économie animale, subsiste entre les différens organes, il faut que le tissu, le ressort de tous les vaisseaux, soit proportionné à la quantité des liquides qu'ils doivent recevoir, au mouvement qu'ils doivent communiquer à ces liquides, & à l'effort qu'ils doivent en éprouver : ainsi les vaisseaux lymphatiques, par exemple, doivent avoir autant de force d'action & de résistance que les vaisseaux sanguins, respectivement à la quantité, au mouvement & à l'effort du liquide que ceux-là reçoivent, contiennent & distribuent à des vaisseaux subalternes de différens ordres.

Ainsi dans un corps bien conformé, & jouissant d'une santé aussi parfaite qu'il est possible, tous les solides, dans les vaisseaux de toutes les especes, doivent avoir proportionnellement la même force d'action, de résistance & de réaction.

Mais pour que cette force puisse être exercée librement, il est nécessaire qu'il existe une proportion entre elle & la quantité, la consistance des différens fluides, respectivement aux solides qu'ils contiennent ; d'où s'ensuit que l'équilibre des solides entr'eux suppose nécessairement celui des solides avec les fluides, & celui des fluides comparés les uns aux autres : par conséquent l'équilibre dont il s'agit dépend principalement de l'état des parties solides qui ont dans l'animal toute l'action, ou naturelle, c'est-à-dire élastique, ou sur-ajoutée, c'est-à-dire musculaire, tandis que les fluides n'ont que des forces passives, telles que la pesanteur, la mobilité : celle-ci même doit presque annuler les effets de celle-là ; de manière que la masse des humeurs animales ne doit avoir de poids que pour être susceptible de recevoir un mouvement réglé, pour résister à en trop prendre, & non pour suivre sa tendance comme corps grave.

On doit se représenter toutes les fibres qui entrent dans la structure de l'animal, comme dans un état de distractibilité continuelle, plus ou moins grande, à proportion que les vaisseaux qu'elles forment sont plus ou moins remplis ou dilatés par les liquides contenus : elles sont dans un état violent, attendu que, laissées à elles-mêmes, celles qui sont dans une position longitudinale tendent à se raccourcir de plus en plus, & les vaisseaux à s'oblitérer par la contraction des fibres circulaires, qui en est aussi un véritable raccourcissement. Ces effets n'ont jamais lieu dans les vaisseaux qui contiennent quelque liquide ; ils ne peuvent jamais parvenir à l'état de contraction parfaite ; ils en approchent seulement plus ou moins, à proportion qu'ils sont plus ou moins distendus par la quantité & l'effort des fluides qu'ils contiennent, tant que la distribution des fluides se fait avec égalité, c'est-à-dire proportionnellement à ce que chaque vaisseau doit en recevoir dans l'état naturel.

Tous les solides, dans quelque état qu'on les considère, soit de systole, soit de diastole, forment un ressort d'une seule pièce, dont les parties soutiennent l'effort les unes des autres, sans qu'aucune plie : mais s'il arrive, par quelque cause que ce soit, que les fibres ou les tuniques de quelques vaisseaux viennent à perdre de cette force de ressort, celle de toutes les autres restant la même, les fluides éprouvant moins de résistance à se porter dans la partie affoiblie, y sont poussés plus abondamment, & diminuent proportionnellement leur effort vers les vaisseaux des autres parties, dont le ressort n'a rien perdu de ses forces, & résiste toujours également & plus efficacement, attendu que ces vaisseaux peu-

Tome V.

vent se resserrer de plus en plus, en suivant leur disposition intrinsèque, qui étoit auparavant sans effet excédent.

Ainsi lorsque l'équilibre est rompu par relâchement dans quelques-unes des parties contenant, l'effort des fluides y devenant de plus en plus supérieur à la résistance des solides, ceux-ci cedent aussi de plus en plus, se laissent allonger au point que les vaisseaux qui en sont composés se dilatent outre mesure, quelquefois jusqu'à se rompre : les liquides contenus n'éprouvant que foiblement, ou point du-tout, la réaction des vaisseaux trop dilatés, croupissent & dégèrent de leurs qualités naturelles, ou ils s'épanchent de la cavité de ceux dans lesquels s'est fait une solution de continuité, ou ils transudent par les pores les plus ouverts, à cause de l'écartement des fibres, ou ils coulent plus abondamment qu'ils ne devroient, pour le bien de l'économie animale, par l'orifice forcé des vaisseaux, qui se trouve plus ouvert qu'il ne doit être dans l'état naturel.

De tous ces différens effets s'ensuivent des symptômes, dont la différence dépend principalement de celle du siège & des fonctions des organes qui pechent par le relâchement. Si ce vice a lieu dans le tissu cellulaire qui appartient aux tégumens en général, il en provient une *leucophlegmatie* ; si ce n'est que dans le tissu cellulaire des extrémités inférieures, il en résulte seulement l'enflure de ces parties ; s'il s'établit dans les vaisseaux lymphatiques du bas-ventre, ou de la poitrine, ou de la tête, il en est produit une hydropisie, ou un engorgement séreux des poumons, ou un épanchement dans la poitrine d'humeurs de même nature, ou une hydropisie de différente espece.

Mais le mal n'est jamais plus grand que lorsque les vaisseaux relâchés servent à une excrétion quelconque : alors les liquides contenus s'écoulant sans résistance par les conduits qui leur sont propres, sont suivis par les autres parties de la masse des humeurs, qui sont de consistance à ne pas trouver plus d'obstacle à s'écouler par la même voie ; ce qui rend le flux continuel, ou presque tel. Tous les autres vaisseaux du corps recevant & contenant à proportion moins des fluides qu'il s'en porte plus dans la partie foible, ont la liberté de se resserrer davantage : le chyle, avant de se changer en sang, la matière même du suc nourricier se portent aussi avec les parties les plus fluides de la masse des humeurs, vers les vaisseaux les plus libres, les moins résistans, c'est-à-dire vers ceux dont les fibres ont perdu l'équilibre : d'où il résulte que la déperdition des fluides en général, par la voie ouverte, venant à excéder la réparation, il se fait une diminution proportionnée du volume dans toutes les parties du corps, attendu qu'il dépend principalement de la quantité des humeurs qui tiennent les vaisseaux dans l'état de la dilatation ; cette diminution fait l'amaigrissement. Le cerveau ne recevant pas une suffisante quantité de fluides travaillés pour être changés en esprits animaux, il en résulte la faiblesse, l'abattement, l'impuissance au mouvement. Le suc nourricier manquant dans les vaisseaux auxquels il doit être distribué, ils s'oblitérent peu-à-peu, d'où le marasme. La partie relâchée devenant comme un égout, vers lequel tendent les humeurs de toutes les parties, la plupart des vaisseaux deviennent vides & affaiblis ; le corps se dessèche, & la flexibilité nécessaire aux solides en général, qui ne peut être attribuée qu'à l'interposition convenable des fluides, venant à manquer conséquemment à leur défaut, le mouvement qui ne peut avoir lieu sans cette flexibilité, cesse, & la mort suit.

Cette théorie convient à toutes sortes de fluxions, de dépôts, d'amas considérables, & d'écoulemens

SS s s s ij

d'humeurs qui proviennent de la perte de l'équilibre des solides, par cause de relâchement dans quelque partie du corps que ce soit. On peut regarder tous les effets provenans de cette cause, comme autant de *diabetes* : les eaux ramassées dans le ventre, dans la poitrine, dans la tête, dans le tissu cellulaire des tégumens en général, des paupieres, des bourses en particulier, ne different aucunement des liquides qui s'évacuent dans le diabetes proprement dit, provenans du relâchement des tuyaux uriniferes : les jambes des hydropiques, qui se crevent d'elles-mêmes, ne donnent-elles pas un écoulement de sérosités qui forme comme un diabetes ? Ainsi les vaisseaux lymphatiques de la tête, de la poitrine, du bas-ventre, qui laissent échapper continuellement dans les hydropisies de ces parties, le liquide qu'ils transportent, ne forment-ils pas comme autant de lymphons qui semblent, par une de leurs extrémités qui est leur principe, tremper dans la masse des humeurs, & par l'autre répandre ce qu'ils sucent ? Ainsi dans le relâchement des vaisseaux sécrétoires de l'urine, il se fait un écoulement de sérosité à laquelle se mêle, à proportion que le relâchement augmente, la lymphe, le chyle le plus fin, & ensuite le chyle le plus grossier, pour ainsi dire sous forme de lait ; ce qui rend, dans le diabetes proprement dit, les urines douçâtres & blanchâtres, quand il a duré un certain tems : d'où s'ensuit la consomption, comme de toute autre évacuation de cette espece, dans quelque partie du corps que ce soit. N'a-t-on pas vu des plaies produire cet effet par d'abondantes suppurations, & devenir comme un égout, par lequel s'écouloit presque toute la masse des humeurs, à cause du relâchement qui survenoit dans les solides de la partie, & de la moindre résistance qu'offroient les vaisseaux, toujours disposés à s'ouvrir ?

Les ventouses ne produisent pas autrement la tuméfaction des parties sur lesquelles elles sont appliquées, qu'en rompant, par la diminution de la compression de l'air, l'équilibre de résistance dans les vaisseaux, qui se laissent en conséquence engorger d'humeurs. Les animaux ne se gonflent sous le récipient de la machine du vuide, que parce que le poids de l'air étant aussi diminué par la succion, s'oppose moins à l'effort des fluides, qui tendent à dilater les vaisseaux de l'habitude du corps : ceux-ci ne pechent alors que par défaut d'équilibre ; d'où l'on peut inférer que la force qui le conserve dans l'économie animale saine, n'est pas seulement intrinsèque à l'égard des fibres, mais qu'elle est aussi extrinsèque.

Il est même, outre le poids de l'atmosphère, une autre cause qui y contribue, qui, quoiqu'étrangere à chaque vaisseau en particulier, ne l'est cependant pas à l'animal même ; c'est la pression réciproque des vaisseaux entr'eux, par laquelle ils contre-balaient, les uns par rapport aux autres, les efforts que les fluides font dans leur cavité respective, tendans à en écarter les parois outre mesure.

On voit, par tout ce qui vient d'être exposé, les pernicious effets que peut produire dans l'économie animale le défaut d'équilibre causé par la trop grande diminution du ressort dans les parties solides : ce même défaut, occasionné par la trop grande élasticité dans les fibres d'une partie, ou par leur rigidité, ou par la constriction spontanée ou spasmodique des tuniques musculaires des vaisseaux, n'est pas une source moins féconde de dérangement dans l'économie animale ; c'est ce qui semble suffisamment prouvé par les considérations suivantes.

Ainsi le resserrement d'un vaisseau considérable, ou de plusieurs vaisseaux dans une partie quelconque, ou tout autre obstacle formé au cours des humeurs, en quelque organe que ce soit, peuvent produire la fièvre, ou dans les parties affectées, si la

cause n'est pas bien considérable, ou dans tout le corps, en tant que les fluides poussés vers cette partie, ne pouvant pas y continuer leur mouvement progressif avec liberté, sont repoussés vers leurs sources par l'action même des vaisseaux engorgés, qui réagissent avec plus de force, à proportion qu'ils sont plus distendus au-delà de leur ton naturel ; ce qui dilate de proche en proche les troncs, & en force le ressort, qui par sa réaction sur les mêmes fluides repoussés, les renvoie vers l'obstacle, d'où naît une espece de pléthore particuliere entre l'obstacle & les troncs des vaisseaux embarrassés ; ce qui établit une sorte de fièvre dans la partie, comme on l'observe, par exemple, dans un *panaris* commençant, par les fortes pulsations qui se font sentir dans tout le doigt affecté. Si la cause de l'obstacle est considérable, un plus grand nombre de vaisseaux collatéraux participent à l'engorgement, & de proche en proche l'embarras gagne, la circulation se trouble, la pléthore devient générale, la puissance motrice, qui tend toujours à conserver l'équilibre ou à le rétablir, augmente l'action dans tous les vaisseaux, à proportion de la résistance : de-là une sorte d'agitation fébrile s'établit dans tout le corps, laquelle, si la cause est de nature à subsister, donne lieu à une véritable fièvre.

N'est-ce pas à un défaut d'équilibre de cette espece, qu'on peut attribuer la plupart des indispositions que causent les commencemens de la grossesse à un grand nombre de femmes ? le sang menstruel ne s'évacuant point dans cette circonstance, & formant par conséquent une pléthore particuliere dans la matrice, qui augmente de plus en plus, tant que le fœtus ne peut pas encore consommer en entier, pour sa nourriture & son accroissement, les humeurs surabondantes, que la nature a destinées à cet usage : les vaisseaux utérins, distendus outre mesure, ne cèdent cependant que jusqu'à un certain point à leur dilatation ultérieure ; le tiraillement de leurs tuniques forcées, qui approche du déchirement, est un sentiment *stimulant*, qui les excite à réagir extraordinairement en y attirant des forces sur-ajoutées, par l'influx du fluide nerveux & des contractions des fibres musculaires ; ainsi, ils deviennent par-là en état de résister aux plus grands efforts des humeurs, qui tendent à s'y porter plus abondamment : il se fait d'abord une espece d'hérence dans le cours des fluides de tous les vaisseaux utérins ; elle s'étend de proche en proche, comme par l'effet d'une digue ou écluse ; le ressort des vaisseaux réagissans, étant un peu dégagé, force ensuite ce qui reste encore de surabondant, dans leur cavité, à refluer dans les troncs des vaisseaux, d'où ils ont été distribués (ce reflux peut réellement avoir lieu dans le cas dont il s'agit ici, si l'on convient qu'il se fait dans la résolution des inflammations produites par *erreur de lieu*, voyez INFLAMMATION, ERREUR DE LIEU) : de ce reflux, ainsi conçu, ou de l'embarras dans le cours des humeurs de la matrice, s'ensuit l'engorgement des mamelles, parce que le sang, qui trouve de la résistance à abonder dans ce viscere, se replie par les vaisseaux épigastriques vers les mammaires, qui logent ainsi une partie des humeurs surabondantes.

Mais la pléthore se renouvelant continuellement, il succede toujours de nouveaux fluides à placer : ils sont repoussés, & se jettent toujours où ils trouvent moins de résistance ; il s'en fait d'abord une dérivation dans tous les vaisseaux collatéraux, qui se trouvent disposés à céder ; ce qui donne souvent lieu à une plus grande sécrétion dans les glandes & dans tous les filtres des intestins, dont l'excrétion fournit souvent la matiere d'un cours de ventre : ou les humeurs se portent dans les vaisseaux de l'estomac, les distendent, tiraillent leurs fibres musculaires, les nerfs de ce visce-

re, d'où s'ensuivent les mouvemens convulsifs, qui produisent des nausées, des efforts pour vomir, & le vomissement même, lorsqu'il y a des matieres dans l'estomac, qui pesent sur ses parois tendues, par l'engorgement de ses vaisseaux qui le rend beaucoup plus susceptible d'irritation : ou le transport des humeurs se fait vers les poumons, lorsqu'ils sont d'un tissu à proportion moins résistant que les autres parties du corps ; il y occasionne des suffocations, des oppressions, des crachemens de sang, &c. ou il se fait dans les vaisseaux des membranes du cerveau, de sa substance, & il y cause des douleurs, des pesanteurs de tête, assoupissement extraordinaire, des vertiges, &c. Tous ces effets supposent l'équilibre rompu entre les vaisseaux utérins, qui résistent à être engorgés ultérieurement, & les vaisseaux des autres parties, qui pretent & se laissent engorger par les humeurs surabondantes, qui refluent de la matrice, ou qui, restant dans la masse, tendent à se jeter sur quelque partie foible, & s'y logent en effet, en forçant les vaisseaux.

Mais si toutes les parties résistent également, le sang superflu restant dans les gros vaisseaux, sans pouvoir être distribué, gêne la circulation, cause des défaillances, des syncopes, ce qui rend, dans ce cas, la saignée si salutaire, par la promptitude avec laquelle elle rétablit l'équilibre, en dégorgeant les gros vaisseaux ; elle peut aussi produire de bons effets dans tous les autres engorgemens particuliers, par la même raison, mais ils sont moins sensibles : dans ce même cas, encore la nature, qui tend toujours à conserver ou à rétablir l'équilibre, peut avoir une autre ressource que la saignée ; tous les vaisseaux étant dans un état de résistance, & par conséquent de réaction égales, peuvent quelquefois, par leurs forces combinées, vaincre celles des vaisseaux utérins, & en forcer les orifices, donner lieu à une hémorrhagie qui peut rétablir l'équilibre perdu ; c'est par cette raison que plusieurs femmes ont des pertes pendant les premiers mois de leur grossesse, sur-tout les femmes robustes, sans aucun mauvais effet.

Tout ce qui vient d'être dit, peut convenir à bien des égards à ce qui se passe dans la suppression des regles, & peut tenir lieu d'explication de ce que Boerhaave dit simplement être un desordre dans la circulation, sans dire en quoi consiste ce desordre, ce changement, ce mouvement renversé dans le cours du sang, qu'il reconnoît, sans en indiquer la cause, sans la faire pressentir même : il semble cependant qu'on peut en rendre raison, de la manière précédente, en suivant la nature dans ses opérations, sans rien supposer. On voit, par exemple, pourquoi les femmes grosses sont sujettes à de si fréquentes & de si grandes agitations, à des fréquences dans le pouls, qui en sont une suite, sur-tout pendant le tems de la digestion, de l'entrée du chyle dans le sang : effet que l'on peut regarder comme étant des efforts que la nature fait pour rétablir l'équilibre ; efforts qui sont véritablement fébriles, & seroient de conséquence, s'ils n'étoient pas si irréguliers, & le plus souvent de très-peu de durée ; parce que la cause est ordinairement de nature à être aisément & promptement détruite, ou peut subsister sans danger : il n'y a pas de vice intrinsèque dans les humeurs ; elles ne pechent que par l'excès de quantité : il n'en est pas de même dans les suppressions du flux menstruel ; la cause étant le plus souvent difficile à vaincre, occasionne des efforts continuels de la nature, pour détruire la pléthore & rétablir l'équilibre ; ce qui donne souvent lieu, dans ce cas, à des fievres considérables, & dont les suites peuvent être fâcheuses.

Ainsi, les inflammations occasionnant aussi une sorte de pléthore, plus ou moins étendue, produisent la fièvre générale ou particulière : le resserre-

ment spasmodique des parties nerveuses dans un viscere, dans un membre, dans un tendon, dans un tronc de nerf picqué, irrité, produit le même effet ; de même aussi les irritations qui affectent les membranes nerveuses, comme celles des intestins, la plevre, la dure-mere, l'enveloppe des muscles, le périoste, &c. les remèdes irritans, tels, sur-tout, que les purgatifs, les vomitifs, les vésicatoires, les synapismes, les phœnigmes, &c. semblent n'attirer un plus grand abord d'humeurs dans les parties où ils agissent, que parce qu'ils excitent la réaction des vaisseaux éloignés vers ceux qui sont d'abord plus resserrés par l'irritation, mais qui sont bien-tôt forcés de céder à toutes les puissances des solides réunies contre eux ; ce qui opere une dérivation d'humeurs vers la partie irritée ; dérivation qui est, par cette raison, le plus souvent précédée d'une augmentation de mouvement dans tous les fluides, dans la circulation entière. N'est-ce pas ainsi que l'on peut concevoir la manière d'agir des topiques irritans, dont on se sert pour attirer la goutte dans les extrémités ? l'action des cauteris actuels, du *moxa*, produit aussi à-peu-près les mêmes effets : l'*orgasme*, dans les parties susceptibles d'impressions voluptueuses, fait ainsi naître une agitation générale, en tant que la tension de leurs parties nerveuses y forme des obstacles au cours ordinaire des humeurs, qui refluent dans tout le corps, y font une pléthore passagère, c'est-à-dire proportionnée à la durée de la cause de cette tension, & cette pléthore cesse avec le sentiment qui en a été la cause déterminante : c'est ce qu'on éprouve dans l'acte vénérien, dans la seule érection de la verge, du clitoris, soutenue par l'imagination échauffée, dans le gonflement des parties de la vulve, des mammelons : tout ce qui tend les nerfs plus qu'à l'ordinaire, comme une épine dans un tendon, dans des chairs bien sensibles, comme les brûlures, &c. produit un plus grand abord de sang dans les parties affectées ; d'où s'ensuit un battement d'arteres plus fort dans ces parties, ou une agitation générale, à proportion de l'intensité de la cause, &c.

Il résulte de ce qui a été dit jusqu'ici sur les différentes causes qui peuvent déranger l'équilibre de la machine dans l'économie animale, que dans le relâchement, l'élasticité naturelle qui subsiste dans les fibres, suffit en général, pour leur donner un degré de force qui détermine le cours des fluides vers la partie qui a perdu de son ressort ; mais le défaut d'équilibre, qui est produit par l'irritation, ne peut pas avoir lieu, sans qu'il soit ajouté généralement à tous les solides, une force qui puisse l'emporter sur la résistance de la partie où se fait l'irritation ; en sorte que dans ce cas, ils acquièrent plus de force d'action sur les fluides par un resserrement qui dépend des nerfs, & l'équilibre se détruit, tout comme si les parties irritées péchoient par relâchement, parce que celles-ci sont forcées de céder à l'action combinée de tous les vaisseaux du corps contr'elle ; étant alors inférieures en résistance, elles ne tiennent pas contre l'action des fibres, en général devenues plus fortes, que dans l'état naturel, par un moyen surajouté, qui leur est commun à toutes, *vis unita fortior*. Ainsi de deux causes opposées, le relâchement & le resserrement des fibres ou des vaisseaux, il peut également en résulter un défaut d'équilibre dans le corps animal.

Il est naturel de conclure de tout ce qui vient d'être exposé au sujet de l'équilibre dans le corps humain, qu'il est très-important de s'instruire de tout ce qui sert à faire connoître les phénomènes, les lois constantes de cette condition requise par la vie saine, de cet agent, qui paroît jouer un si grand rôle dans l'économie animale, qui est un principe fécond, d'où on peut déduire une infinité de causes, qui en-

tiennent la santé, qui produisent les maladies, selon les diverses dispositions des solides entr'eux, & relativement aux fluides. Les réflexions, sur ce sujet, semblent justifier la théorie des anciens médecins méthodiques, qui vouloient faire dépendre l'exercice réglé ou vicié de toutes les fonctions, de ce qu'ils appelloient le *strictum* & le *laxum*; ils ne se font vraisemblablement écartés de la vérité à cet égard, que pour avoir voulu tout attribuer à la disposition des solides, sans reconnoître aucun vice essentiel dans les fluides. Baglivi a trop fait dépendre l'équilibre, qu'il avoit justement entrevû dans le corps animal, du mouvement systaltique, qu'il attribuoit aux membranes du cerveau; mais en ramenant cette théorie aux vrais avantages que l'on peut en tirer, elle peut fournir de grandes lumières dans l'étude de la nature & de ses opérations, dans l'état de la santé & dans celui de maladie; par exemple, à l'égard de la distribution des différentes humeurs dans toutes les parties du corps, du mécanisme des sécrétions en général, de l'influence du poids de l'air & de ses autres qualités, du chaud, du froid, du sec, de l'humide, &c. sur le corps humain, sur les poumons principalement, des évacuations critiques & symptomatiques, des métastases, &c. Voyez sur ce sujet l'article MÉTHODIQUE, Prosper Alpin, de *medicina methodica*, & les œuvres de Baglivi. Si l'on admet l'importance des résultats, qui dérivent des observations sur l'équilibre dans l'économie animale, tel qu'on vient de le représenter, on ne peut pas refuser de convenir qu'elles doivent être aussi d'une très-grande utilité dans la pratique médicale, pour établir les indications dans le traitement des maladies, & pour diriger l'administration de la plupart des remèdes, comme les évacuans, dérivatifs, révulsifs, fortifiants, relâchans, anodins, narcotiques, antispasmodiques, & autres qui peuvent produire des effets relatifs à ceux-là. Voyez ces mots & les articles qui ont rapport à celui qui vient d'être terminé, tel que FIBRE, FLUXION, RELACHEMENT, SPASME, &c. (d)

EQUILIBRE, terme de Peinture. *Omne corpus, nisi extrema sese undique contineant, librenturque ad centrum, collabatur ruatque necesse est*: voilà un passage qui me paroît définir le terme dont il s'agit ici; & j'espère qu'une explication un peu détaillée de ce texte, & un précis de ce que Léonard de Vinci dit sur cette partie dans son traité de la Peinture, suffiront pour en donner une idée claire. Pomponius Gauric qui a composé en latin un traité de la Sculpture, est l'auteur de la définition que j'ai citée; elle se trouve au chapitre *vj.* intitulé de *statuarum statu, motu, & otio*. Toute espèce de corps, dit-il, dont les extrémités ne sont pas contenues de toutes parts, & balancées sur leur centre, doit nécessairement tomber & se précipiter.

La chaîne qui unit les connoissances humaines, joint ici la Physique à la Peinture; en sorte que le physicien qui examine la cause du mouvement des corps, & le peintre qui veut en représenter les justes effets, peuvent, pour quelques momens au moins, suivre la même route, & pour ainsi dire voyager ensemble. L'on doit même remarquer que ces points de réunion des Sciences, des Arts, & des connoissances de l'esprit, se montrent plus fréquens, lorsque ces mêmes connoissances tendent à une plus grande perfection. Cependant on a pu observer aussi (comme une espèce de contradiction à ce principe), que souvent la théorie perfectionnée a plutôt suivi que précédé les âges les plus brillans des beaux arts, & qu'au moins elle n'a pas toujours produit les fruits qu'on sembleroit devoir en espérer. Je réserve pour les mots THÉORIE & PRATIQUE quelques réflexions sur cette singularité. Il s'agit dans cet article d'expliquer le plus précisément qu'il est possible ce que l'on entend par équilibre dans l'art de Peinture.

Le mot équilibre s'entend principalement des figures qui par elles-mêmes ont du mouvement; telles que les hommes & les animaux.

Mais on se sert aussi de cette expression pour la composition d'un tableau; & je vais commencer par développer ce dernier sens. M. du Fresnoy, dans son poème immortel de *arte graphica*, recommande cette partie; & voici comment il s'exprime:

*Seu multis constabit opus, paucisque figuris,
Altera pars tabula vacuo ne frigida campo
Aut deserta siet, dum pluribus altera formis
Fervida mole sua supremam exurgit ad oram:
Sed tibi sic positis respondeant utraque rebus;
Ut si aliquid sursum se parte attoliat in unda,
Sic aliquid parte ex alia confurgat, & ambas
Equiparet, geminas cumulando æqualiter oras.*

« Soit que vous employiez beaucoup de figures, ou » que vous vous réduisiez à un petit nombre; qu'une » partie du tableau ne paroisse point vuide, dépeuplée, & froide, tandis que l'autre enrichie d'une » infinité d'objets, offre un champ trop rempli: » mais faites que toute votre ordonnance convienne » tellement que si quelque corps s'élève dans un » endroit, quelqu'autre le balance, en sorte que votre composition présente un juste équilibre dans ses » différentes parties ».

Cette traduction qui peut paroître moins conforme à la lettre qu'elle ne l'est au sens, donne une idée de cet équilibre de composition dont M. du Fresnoy a voulu parler; & j'ai hasardé avec d'autant plus de plaisir d'expliquer sa pensée dans ce passage, que la traduction qu'en donne M. de Piles présente des préceptes qui, loin d'être avoués par les artistes, sont absolument contraires aux principes de l'art & aux effets de la nature. Je vais rapporter les termes dont se sert M. de Piles.

« Que l'un des côtés du tableau ne demeure pas » vuide, pendant que l'autre est rempli jusqu'au » haut; mais que l'on dispose si bien les choses, que » si d'un côté le tableau est rempli, l'on prenne occasion de remplir l'autre; en sorte qu'ils paroissent » en quelque façon égaux, soit qu'il y ait beaucoup » de figures, ou qu'elles y soient en petit nombre ».

On apperçoit assez dans ces mots, en quelque façon, qui ne sont point dans le texte, que M. de Piles lui-même a senti qu'il falloit adoucir ce qu'il venoit d'avancer: mais cet adoucissement ne suffit pas. Il n'est point du tout nécessaire de remplir un côté du tableau, parce que l'on a rempli l'autre, ni de faire en sorte qu'ils paroissent, en quelque façon même, égaux. Les lois de la composition sont fondées sur celles de la nature, & la nature moins concertée ne prend point pour nous plaire les soins qu'on prescrit ici à l'artiste. Sur quoi donc sera fondé le précepte de du Fresnoy? que deviendra ce balancement de composition à l'aide duquel j'ai rendu son idée? Il naîtra naturellement d'un heureux choix des effets de la nature, qui non-seulement est permis aux Peintres, mais qu'il faut même leur recommander; il naîtra du rapprochement de certains objets que la nature ne présente pas assez éloignés les uns des autres, pour qu'on ne soit pas autorisé à les rassembler & à les disposer à son avantage.

En effet il est rare que dans un endroit enrichi, soit par les productions naturelles, soit par les beautés de l'art, soit par un concours d'êtres vivans, il se trouve dans le court espace que l'on peut choisir pour sujet d'un tableau (qui n'est ordinairement que celui qu'un seul regard peut embrasser), un côté dénué de toute espèce de richesses, tandis que l'autre en sera comblé. La nature garde plus d'uniformité dans les tableaux qu'elle compose; elle n'offre point brusquement le contraste de l'abondance & de l'ex-

trême aridité. Les lieux escarpés se joignent imperceptiblement à ceux qui sont unis ; les contraires sont séparés par des milieux, d'où résulte cette harmonie générale qui plaît à nos regards : d'ailleurs ce balancement ne consiste pas seulement dans la place, la grandeur, & le nombre des objets ; il a encore une source plus cachée dans la disposition & l'enchaînement des masses que forment la lumière & l'ombre. C'est sur-tout cet ordre ingénieux, ce chemin qu'on fait faire à la lumière dans la composition d'un tableau, qui contribuent à son balancement & à son *équilibre*, qui contentent la vue, & qui sont cause que ce sens étant satisfait, l'esprit & l'âme peuvent prendre leur part du plaisir que leur offre l'illusion de la Peinture.

J'insisterai d'autant plus sur ce principe d'*équilibre* de la composition, qu'il y a un danger infini pour les artistes dans l'affectation d'une disposition d'objets trop recherchée, & que c'est par cette route que se sont introduits ces faux principes de contraste & de disposition pyramidale.

Les beautés de la nature ont un caractère de simplicité qui s'étend sur ses tableaux les plus composés, & qui plaît dans ceux qu'on pourroit accuser de monotonie. Plusieurs figures dans la même attitude, sur le même plan, sans contraste, sans opposition, bien loin d'être monotones dans la nature, nous y présentent des variétés fines, des nuances délicates, & une union d'action qui enchantent. Il faut pour imiter ces beautés, une extrême justesse ; & la naïveté, je l'avoue, est voisine de la sécheresse, & d'un goût pauvre qu'il faut éviter avec autant de soin que le genre outré. Mais c'en est assez pour la signification de ces mots, *équilibre de composition*. Consultons Léonard de Vinci sur l'*équilibre des corps* en particulier.

« La pondération, dit-il chap. cclx, ou l'*équilibre* des hommes, se divise en deux parties : elle est simple, ou composée. L'*équilibre* simple est celui qui se remarque dans un homme qui est debout sur ses pieds sans se mouvoir. Dans cette position, si cet homme étend les bras en les éloignant diversement de leur milieu, ou s'il se baisse en se tenant sur un de ses pieds, le centre de gravité tombe par une ligne perpendiculaire sur le milieu du pied qui pose à terre ; & s'il est appuyé également sur les deux pieds, son estomac aura son centre de gravité sur une ligne qui tombe sur le point milieu de l'espace qui se trouve entre les deux pieds.

« L'*équilibre* composé est celui qu'on voit dans un homme qui soutient dans diverses attitudes un poids étranger ; dans Hercule, par exemple, étouffant Antée qu'il suspend en l'air, & qu'il presse avec ses bras contre son estomac. Il faut, dans cet exemple, que la figure d'Hercule ait autant de son poids au-delà de la ligne centrale de ses pieds, qu'il y a du poids d'Antée en-deçà de cette même ligne ».

On voit par ces définitions de Léonard de Vinci, que l'*équilibre* d'une figure est le résultat des moyens qu'elle emploie pour se soutenir, soit dans une action de mouvement, soit dans une attitude de repos.

Mais comme les principes & les réflexions excellentes de cet auteur sont peu liés ensemble dans son ouvrage, je vais, en les fondant avec les miennes, leur donner, s'il se peut, un ordre qui en rende l'intelligence plus facile, pour ceux mêmes qui ne pratiquent pas l'art de la Peinture.

Quoique le peintre de figure ne puisse produire qu'une représentation immobile de l'homme qu'il imite, l'illusion de son art lui permet de choisir pour cette représentation dans les actions les plus animées, comme dans les attitudes du plus parfait repos : il ne peut représenter dans les unes & dans les autres qu'un seul instant ; mais une action quelque vive, quelque rapide qu'elle soit, est composée d'une

suite infinie de momens, & chacun d'eux doit être supposé avoir quelque durée : ils sont donc tous susceptibles de l'imitation que le peintre en peut faire dans cette succession de momens dont est composée une action. La figure doit (par une loi que la nature impose aux corps qui se meuvent d'eux-mêmes) passer alternativement de l'*équilibre*, qui consiste dans l'égalité du poids de ses parties balancées & reposées sur un centre, à la cessation de cette égalité. Le mouvement naît de la rupture du parfait *équilibre*, & le repos provient du rétablissement de ce même *équilibre*.

Ce mouvement sera d'autant plus fort, plus prompt, & plus violent, que la figure dont le poids est partagé également de chaque côté de la ligne qui la soutient, en ôtera plus d'un de ces côtés pour le rejeter de l'autre, & cela avec violence & précipitation.

Par une suite de ce principe, un homme ne pourra remuer ou enlever un fardeau, qu'il ne tire de soi-même un poids plus qu'égal à celui qu'il veut mouvoir, & qu'il ne le porte du côté opposé à celui où est le fardeau qu'il veut lever. C'est de-là qu'on doit inférer, que pour parvenir à une juste expression des actions, il faut que le peintre fasse en sorte que ses figures démontrent dans leur attitude la quantité de poids ou de force qu'elles empruntent pour l'action qu'elles sont prêtes d'exécuter. J'ai dit la *quantité de force* ; parce que si la figure qui supporte un fardeau rejette d'un côté de la ligne qui partage le poids de son corps, ce qu'il faut de plus de ce poids pour balancer le fardeau dont elle est chargée, la figure qui veut lancer une pierre ou un dard, emprunte la force dont elle a besoin, par une contorsion d'autant plus violente, qu'elle veut porter son coup plus loin ; encore est-il nécessaire, pour porter son coup, qu'elle se prépare par une position anticipée à revenir aisément de cette contorsion à la position où elle étoit avant que de se gêner : ce qui fait qu'un homme qui tourne d'avance la pointe de ses pieds vers le but où il veut frapper, & qui ensuite recule son corps, ou le contourne, pour acquérir la force dont il a besoin, en acquerra plus que celui qui se poseroit différemment ; parce que la position de ses pieds facilite le retour de son corps vers l'endroit qu'il veut frapper, & qu'il y revient avec vitesse, enfin s'y retrouve placé commodément.

Cette succession d'égalité & d'inégalité de poids dans des combinaisons innombrables (que notre instinct, sans notre participation & à notre insçu, fait servir à exécuter nos volontés avec une précision géométrique si admirable) se remarque aisément dès que l'on y fait la moindre attention : cependant elle est encore plus visible, lorsqu'on examine les danseurs & les fauteurs, dont l'art consiste à en faire un usage plus raisonné & plus approfondi. Les faiseurs d'*équilibre* & les funambules sur-tout, en offrent des démonstrations frappantes ; parce que dans les mouvemens qu'ils se donnent sur des appuis moins solides, & sur des points de surface plus restraints, l'effet des poids est plus remarquable & plus subit, sur-tout lorsqu'ils exécutent leurs exercices sans appui, & qu'ils marchent ou sautent sur la corde sans contre-poids : c'est alors que vous voyez l'emprunt qu'ils font à chaque instant d'une partie du poids de leur corps pour soutenir l'autre, & pour mettre alternativement leur poids total dans un juste balancement, ou dans une égalité qui produit leurs mouvemens ou le repos de leurs attitudes : c'est alors qu'on voit dans la position de leurs bras l'origine de ces contrastes de membres qui nous plaisent, & qui sont fondés sur la nécessité ; plus ces contrastes sont justes & conformes à la pondération nécessaire des corps, plus ils satisfont le spectateur, sans qu'il cherche à se rendre compte de cette satisfaction qu'il

ressent; plus ils s'éloignent de la nécessité, moins ils produisent d'agrémens, ou même plus ils blessent, sans qu'on puisse bien clairement se rendre raison de cette impression.

Ce sont ces observations qui doivent engager les artistes à imiter Léonard de Vinci, & à employer leurs momens de loisir à des réflexions approfondies; ils se formeront par-là des principes certains, & ces principes produiront dans leurs ouvrages ces beautés vraies & ces graces naturelles, qu'on regarde injustement comme des qualités arbitraires, & pour la définition desquelles on emploie si souvent ce terme de *je ne sais quoi*: expression plus obscure cent fois que ce que l'on veut définir, & trop peu philosophique pour qu'il soit permis de l'admettre autrement que comme une plaisanterie.

En invitant les artistes à s'occuper sérieusement de l'équilibre & de la pondération des corps, comme je les ai déjà exhortés à faire des études profondes de l'Anatomie, je crois les rappeler à deux points fondamentaux de leur art. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit de l'Anatomie; mais j'ose leur avancer que la variété, les graces, la force de l'expression, ont aussi leurs sources dans les lois de l'équilibre & de la pondération; & sans entrer dans des détails qui demanderoient un ouvrage entier, je me contenterai de mettre sur la voie ceux qui voudront réfléchir sur ce sujet. Pour commencer par la variété, quelle ressource n'a-t-elle pas dans cette nécessité de dispositions différentes, relatives à l'équilibre, que la nature exige au moindre changement d'attitude? Le peu d'attention sur les détails de cette partie, peut laisser croire à un artiste superficiel, qu'il n'y a qu'un certain nombre de positions qui soient favorables à son talent; dès que son sujet le rapprochera tant-soit-peu d'une de ces figures favorites, il se sentira entraîné à s'y fixer par l'habitude ou par la paresse; & si l'on veut décomposer tous ses ouvrages & les réduire à leur juste mérite, quelques attitudes, quelques groupes, & quelques caractères de têtes éternellement répétés, offriront le fond médiocre sur lequel on portera un jugement qui lui sera peu favorable. Ce n'est point ainsi qu'ont exercé, & qu'exercent encore cet art immense, les artistes qui aspirent à une réputation solidement établie; ils cherchent continuellement dans la nature les effets, & dans le raisonnement les causes & la liaison de ces effets: ils remarquent, comme je viens de le dire, que le moindre changement dans la situation d'un membre, en exige dans la disposition des autres, & que ce n'est point au hasard que se fait cette disposition, qu'elle est déterminée non-seulement par le poids des parties du corps, mais par l'union qu'elles ont entr'elles par leur nature, c'est-à-dire par leur plus ou moins de solidité; & c'est alors que les lumières de l'anatomie du corps doivent guider les réflexions qu'on fait sur son équilibre. Ils sentiront que cette disposition différente qu'exige le moindre mouvement dans les membres, est dirigée à l'avantage de l'homme par un instinct secret, c'est-à-dire que la nature le porte à se disposer toujours de la façon la plus commode & la plus favorable à son dessein. La juste proportion des parties & l'habitude des mouvemens y concourent: de-là naît dans ceux qui voyent agir naturellement une figure bien conformationnée, l'idée de la facilité, de l'aisance; ces idées plaisent: de-là naît celle de la grace dans les actions. Pour l'expression, comme elle résulte du mouvement que l'âme exige du corps, & que ce dernier exécute; on sent qu'elle est ainsi subordonnée aux principes physiques des mouvemens corporels, auxquels il est obligé de se soumettre, pour obéir à l'âme jusque dans ses volontés les plus rapides & les plus spontanées. Cet article est de M. WATELET.

* **EQUILLE**, f. f. (*Fontaines salantes*.) ce terme a plusieurs acceptions: il se dit premierement d'une espece de croûte qui se forme au fond des poëles par la grande ardeur du feu, & qui arrête les coulées lorsqu'on heberge muire: secondement, d'un outil tranchant, avec lequel un des deux ouvriers qui heberge muire rompt la croûte qui couvre le coulé dans l'endroit que lui indique le champeur, afin d'y jeter de la chaux-vive détrempée qui arrête le coulé, lorsqu'il arrive à l'eau de se faire issue sous la croûte, & de s'échapper: troisiemement, de la croûte qui s'est formée au fond des poëles après la salinaison; celle-ci se porte à la petite saline, pour y être employée avec les autres matieres salées.

* **EQUILLEUR**, f. m. (*Fontaines salantes*.) c'est celui qui après la salinaison, est chargé de détacher l'équille du fond des poëles; ce qu'il exécute avec une masse de fer.

EQUIMULTIPLE, adj. en *Arithmétique* & en *Géométrie*, se dit des grandeurs multipliées également; c'est-à-dire par des quantités ou des multiplicateurs égaux. Voyez **MULTIPLICATION**.

Si on prend *A* autant de fois que *B*, c'est-à-dire si on les multiplie également, il y aura toujours le même rapport entre les grandeurs ainsi multipliées, qu'il y avoit entre les grandeurs primitives avant la multiplication. Or ces grandeurs ainsi également multipliées, sont nommées *équimultiples* de leurs primitives *A* & *B*; c'est pourquoi nous disons que les *équimultiples* sont en raison des quantités simples. Voyez **RAISON**.

En *Arithmétique*, on se sert en général du terme *équimultiple*, pour exprimer des nombres qui contiennent également ou un égal nombre de fois leurs sous-multiples.

Ainsi 12 & 6 sont *équimultiples* de leurs sous-multiples 4 & 2; parce que chacun d'eux contient son sous-multiple trois fois. Voyez **SOUS-MULTIPLE** & **MULTIPLE**. Harris & Chambers. (E)

EQUINOCTIAL. Voyez **EQUINOXIAL**.

EQUINOXE, f. m. en *Astronomie*, est le tems auquel le Soleil entre dans l'équateur, & par conséquent dans un des points équinoxiaux. Voy. **EQUINOXIAL**.

Le tems où le Soleil entre dans le point équinoxial du printems, est appelé particulièrement l'*équinoxe du printems*; & celui auquel le Soleil entre dans le point équinoxial d'automne, est appelé *équinoxe d'automne*. Voyez **PRINTEMPS** & **AUTOMNE**.

Les *équinoxes* arrivant quand le Soleil est dans l'équateur (voyez **ÉQUATEUR**), les jours sont pour lors égaux aux nuits par toute la terre, ce qui arrive deux fois par an; savoir, vers le 20^e jour de Mars, & le 20^e de Septembre; le premier est l'*équinoxe du printems*, & le second celui d'automne. C'est de-là que vient le mot *équinoxe*, formé de *æquus*, égal, & de *nox*, nuit. Depuis l'*équinoxe du printems* jusqu'à celui d'automne, les jours sont plus grands que les nuits; c'est le contraire depuis l'*équinoxe d'automne* jusqu'à celui du printems.

Comme le mouvement du Soleil est inégal, c'est-à-dire tantôt plus vite tantôt plus lent (sur quoi voyez plus haut l'article **ÉQUATION DU CENTRE**), il arrive qu'il y a environ huit jours de plus de l'*équinoxe du printems* à l'*équinoxe d'automne*, que de l'*équinoxe d'automne* à l'*équinoxe du printems*; parce que le Soleil emploie plus de tems à parcourir les signes septentrionaux, qu'il n'en met à parcourir les méridionaux.

Suivant les observations de M. Cassini, le Soleil emploie 186 jours 14 heures 53 minutes à parcourir les signes septentrionaux, & 178 jours 14 heures 56 minutes à parcourir les méridionaux: la différence est de sept jours 23 heures 57 minutes.

Le Soleil avançant toujours dans l'écliptique, & gagnant

gagnant un degré tous les jours, ne s'arrête point dans les points des *équinoxes*, mais au moment qu'il y arrive il les quitte.

Donc quoiqu'on appelle *jour de l'équinoxe* celui où le Soleil entre dans le point équinoxial, parce qu'il est réputé égal à la nuit, cependant cela n'est pas de la dernière précision; car si le Soleil en se levant entre dans l'*équinoxe* du printemps, en se couchant il l'aura passé & s'en sera éloigné du côté du septentrion d'environ 12 minutes; par conséquent ce jour-là aura un peu plus de 12 heures, & la nuit à proportion en aura moins. Il n'y a que les habitans de l'équateur qui ont un *équinoxe* perpétuel; car sous l'équateur les jours sont pendant toute l'année égaux aux nuits, abstraction faite des crépuscules. Voyez ÉQUATEUR.

Le tems des *équinoxes*, c'est-à-dire le moment auquel le Soleil entre dans l'équateur, se peut trouver, de la manière suivante, par observation, lorsqu'on connoît la latitude du lieu où l'on observe.

Le jour de l'*équinoxe* ou celui qui le précède, prenez la hauteur précise du Soleil à midi; si elle est égale à la hauteur de l'équateur, ou au complément de la latitude, le Soleil est dans l'équateur au moment même de midi; si elle n'est pas égale, la différence marque la déclinaison du Soleil. Le jour suivant observez comme la veille la hauteur du Soleil à midi, & trouvez sa déclinaison. Si la déclinaison est de différentes dénominations, c'est-à-dire l'une nord & l'autre sud, l'*équinoxe* est arrivé dans l'intervalle des deux observations; sinon, ou le Soleil avoit déjà passé l'*équinoxe* au tems de la première observation, ou il n'y est pas encore entré. Au moyen de ces deux observations, il est aisé de fixer le tems de l'*équinoxe* par un calcul assez simple. Cette méthode est expliquée plus au long dans les *institutions astronomiques* de M. le Monnier, pag. 467, & on peut, si on veut, y avoir recours. Mais M. le Monnier la regarde comme peu propre à donner le moment de l'*équinoxe*, parce qu'une erreur de 5 secondes dans la déclinaison, en produit une de 5 minutes dans le moment de l'*équinoxe*. C'est pourquoi il croit qu'on doit chercher le moment de l'*équinoxe* par une autre méthode, qui consiste à employer pour cela les ascensions droites des étoiles, & qu'il explique page 388 de ce même ouvrage.

On trouve par les observations, que les points des *équinoxes* & tous les autres points de l'écliptique, se meuvent continuellement d'orient en occident contre l'ordre des signes. Ce mouvement retrograde des points équinoxiaux, est appelé *précession des équinoxes*. Voyez PRÉCESSION, NUTATION, &c.

EQUINOXE, (Médecine.) Les Médecins font aussi mention des *équinoxes*, parmi les causes des maladies; parce qu'ils déterminent le commencement du printemps & de l'automne, qui sont des saisons où les variétés dans la température de l'air sont si considérables & si fréquentes, qu'elles produisent ordinairement de grandes altérations dans l'économie animale. Voyez AIR, SAISON. (d)

EQUINOXIAL, subst. m. en Astronomie, est un grand cercle immobile de la sphère, sous lequel l'équateur se meut dans son mouvement journalier. V. SPHERE.

L'*équinoxial* ou la *ligne équinoxiale*, est ordinairement confondue avec l'équateur, mais ce n'est pas la même chose; l'équateur est mobile, la *ligne équinoxiale* ne l'est pas: l'équateur est supposé tracé sur la surface convexe de la sphère, mais la *ligne équinoxiale* est imaginée tracée sur la surface concave du grand orbe. Voyez ÉQUATEUR.

On conçoit la *ligne équinoxiale*, en supposant un rayon de la sphère prolongé par-delà l'équateur, & qui par la rotation de la sphère sur son axe, décrit

Tome V,

un cercle sur la surface immobile & concave du grand orbe.

Toutes les fois que le Soleil dans son mouvement apparent arrive à ce cercle, les jours & les nuits sont égales pour tout le globe, ce qui n'arrive dans aucun autre tems de l'année. Voyez ÉQUATEUR. C'est de-là que ce cercle tire son nom. Voyez ÉQUINOXE.

L'*équinoxial* est donc un cercle que le Soleil décrit ou paroît décrire dans le tems des *équinoxes*, c'est-à-dire quand la longueur du jour est exactement ou sensiblement égale à la longueur de la nuit, ce qui arrive deux fois par an.

Equinoxial se prend aussi adjectivement; ainsi outre les mots *ligne équinoxiale*, qu'on emploie quelquefois pour désigner l'*équinoxial*, on se sert encore des manières de parler suivantes.

Points *équinoxiaux*, sont les deux points dans lesquels l'équateur & l'écliptique se coupent l'un l'autre: l'un, qui est au premier point du Bélier, est appelé l'*équinoxe du printemps*; l'autre, qui est au premier point de la Balance, est appelé l'*équinoxe d'automne*, sur quoi voyez PRÉCESSION & ZODIAQUE.

Colure *équinoxial* ou colure des *équinoxes*, est celui qui passe par les points des *équinoxes*. V. COLURE.

Cadran *équinoxial*, est celui dont le plan est parallèle à l'équateur. Voyez CADRAN.

Orient *équinoxial*, est le point où l'horizon d'un lieu est coupé par l'équateur vers l'orient; il en est de même de l'occident *équinoxial*; ces points sont le levant & le couchant aux *équinoxes*, différens du levant & du couchant d'hiver & d'été. Voyez LEVANT, COUCHANT, ORIENT, OCCIDENT, &c.

France *équinoxiale*, est le nom que quelques auteurs ont donné aux pays qui appartiennent à la France, & qui se trouvent sous l'*équinoxial* ou fort près de ce grand cercle. L'île de Cayenne, qui appartient aux François, & qui est à 4 degrés de l'équateur, fait la plus grande partie de la France *équinoxiale*. M. Barrère médecin de Perpignan, & correspondant de l'académie des Sciences de Paris, a donné un *essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*.

Le mot *équinoxial* doit s'écrire ainsi, si on le dérive d'*équinoxe*, & même de *æquus* & *nox*; mais il doit s'écrire *équinoctial*, si on le dérive de *æquus*, & d'un des cas du mot *nox*, comme *noctis*, *noctes*; nous avons préféré la première orthographe comme plus conforme à la prononciation, & du moins aussi conforme à l'étymologie; cependant plusieurs écrivent *équinoctial*. (O)

EQUIPAGE, f. m. (Gramm.) il se dit en plusieurs occasions de toutes les choses nécessaires pour commencer, continuer, & finir avec facilité & succès, certaines opérations, ou agréables, ou utiles, ou périlleuses, &c. Ainsi on dit, *équipage de guerre*. Voy. l'article suiv. EQUIPAGE DE CHASSE, EQUIPAGE DE PÊCHE, &c.

EQUIPAGE DE GUERRE, se dit en France des différentes choses utiles à la guerre, c'est-à-dire des chevaux, des harnois, des tentes, & autres ustensiles que les officiers, tant généraux que particuliers, font porter avec eux. L'artillerie & ce qui concerne les vivres forment aussi des parties essentielles des *équipages* de l'armée. Les *équipages* de l'artillerie sont composés du canon, des mortiers, & de toutes les espèces d'armes & de munitions nécessaires à leur service. Pour les vivres, les *équipages* consistent en caissons ou chariots couverts pour voiturier le pain des troupes, les farines, &c.

Les *équipages de guerre* des officiers doivent être le moins nombreux, & le plus simple qu'il est possible. Nous avons sur ce sujet de très-bonnes ordonnances pour limiter & fixer le nombre des *équipages*, mais qui ne sont pas toujours observées rigoureusement.

T T t t t

ment. Une trop grande quantité d'*équipages* est fort incommode & embarrassante dans les marches ; le nombre des chevaux & mulets augmente aussi la consommation du fourrage dans les camps ; ce qui oblige le général d'envoyer promptement fourrager au loin , au grand préjudice de sa cavalerie , & ce qui l'oblige aussi souvent à quitter un camp avantageux , parce que la disette & l'éloignement des fourrages ne lui permettent plus d'y subsister.

Les *équipages de guerre* se divisent en *gros* & en *petits*. Les gros comprennent les chariots & les charrettes ; & les petits , les chevaux de bât & les mulets. Lorsque le général a dessein de combattre , il débarrasse son armée des gros *équipages*. On les envoie avec une escorte sous le canon de quelque ville des environs ou de quelque poste fortifié. On s'en débarrasse encore dans les détachemens & dans les courses qu'on veut faire dans le pays ennemi , parce qu'ils retarderoient la marche , & qu'ils ne pourroient pas passer dans tous les chemins. On n'a donc dans ces sortes d'expéditions que les menus *équipages* , c'est-à-dire des mulets & des chevaux de bât. Les gros *équipages* , comme chariots & charrettes , sont plus commodes que les petits pour transporter beaucoup de bagages avec moins de chevaux , mais ils ont l'inconvénient de ne pas pouvoir aller dans toutes sortes de chemins. C'est pourquoi les Romains ne se servoient guere que de bêtes de charge pour porter les *équipages* de l'armée ; encore étoient-elles en petit nombre , parce qu'il n'y avoit que les personnes d'un rang distingué qui eussent des valets.

Dans nos armées , le général peut avoir , selon l'ordonnance du 20 Juillet 1741 , tel nombre de gros *équipages* qu'il juge à-propos ; un lieutenant-général ne doit avoir que trente chevaux ou mulets , y compris ceux qui sont employés aux attelages de trois voitures à roues ; un maréchal de camp , vingt chevaux , y compris les attelages de deux voitures à roues ; & un brigadier , colonel ou mestre-de-camp , seize chevaux , y compris une voiture à roues seulement.

Il est défendu aux lieutenans-colonels , capitaines , & autres officiers subalternes , d'avoir aucune voiture à roues , & un plus grand nombre de chevaux de monture ou de bât , que celui pour lequel ils reçoivent du fourrage.

Les officiers , qui , à cause de leurs infirmités , ne peuvent se tenir à cheval ou en supporter la fatigue , obtiennent une permission du général pour avoir une chaise roulante. Chaque bataillon peut avoir un chariot ou une charrette pour un vivandier , qui campe avec le bataillon. Il en est de même pour un régiment de cavalerie de deux ou trois escadrons.

Les régimens de cavalerie , dragons , & infanterie , peuvent aussi avoir une charrette pour un boulanger. Il est défendu aux colonels d'avoir ces charrettes à la place des vivandiers & des boulangers , auxquels elles sont permises pour les besoins du régiment ; elles doivent être attelées de quatre bons chevaux. Voyez sur ce sujet le *code militaire* de Briquet , ou l'abrégé qu'en a donné M. d'Hericourt dans le livre intitulé *éléments de l'art militaire*.

Il est du devoir du général de veiller à la conservation des *équipages* de son armée , parce que leur enlèvement met les officiers qui les ont perdus dans de grands embarras , & qu'il leur ôte d'ailleurs la confiance qu'ils peuvent avoir au général ; attendu que cet inconvénient ne peut arriver , selon M. de Feuquiere , que par la faute du commandant , au moins les enlevemens généraux ; car il en arrive tous les jours de particuliers par la faute des valets qui s'écartent de la colonne des *équipages* , & dont le général ne peut être responsable.

Les *équipages de guerre* de Charles XII. roi de Sue-

de , ne devoient point être fort considérables : « son » lit , dit M. de Folard , qui l'avoit vû en Scanie , » consistoit en deux bottes de paille , & une peau » d'ours par-dessus. Il couchoit tout habillé comme » le moindre de ses soldats. Le comte de la Marck » ambassadeur de France , que ce prince estimoit infiniment , lui persuada de coucher dans un lit pour » la première fois depuis la guerre ; mais quel étoit » ce lit ! un seul matelas , des draps , & une couverture , sans rideaux . . . Toute la vaisselle étoit de » fer battu , jusqu'à son gobelet ». *Note sur Polybe , tome V. p. 484.*

L'usage de la vaisselle d'argent pour les généraux n'est pas ancien dans nos armées. On prétend que le comte d'Harcourt (Henri de Lorraine mort le 25 Juillet 1666) , qui commandoit les armées du tems de Louis XIII. & dans la minorité de Louis XIV. est le premier qui s'en soit servi. Suivant l'ordonnance du 8 Avril 1735 , les colonels , capitaines , officiers subalternes ou volontaires , ne peuvent avoir dans leur *équipage* d'autre vaisselle d'argent que des cuillères , des fourchettes , & des gobelets. M. le marquis de Sancta-Cruz ayant prouvé dans ses *réflexions militaires* , tom. I. p. 417. & suiv. les inconvéniens des *équipages* trop nombreux , observe que leur excès vient de la diversité des mets , que de cette diversité naît l'intempérance , & que de l'intempérance viennent les maladies. « Les trop grands *équipages* , dit » ce savant & illustre officier , sont des suites des » soins honteux qu'on se donne pour contenter sa » bouche. Peut-on sans indignation , ajoute-t-il , entendre des généraux de certaines nations , qui ne » parlent jamais que de fausses & de ragoûts , & sont » de leurs entretiens une conversation de cuisiniers ? » Combien de fois arrive-t-il qu'un général occupe » son imagination des plats qu'on doit servir sur sa » table , quand il ne devrait penser qu'aux devoirs » importans du service de son prince » ? (Q)

EQUIPAGE D'UN VAISSEAU , (*Marine.*) On entend par ce mot le nombre des officiers , soldats & matelots qui sont embarqués sur un vaisseau , pour son service & sa manœuvre pendant le cours de la campagne. Les vaisseaux de guerre ont un *équipage* bien plus fort & plus nombreux que les vaisseaux marchands : un vaisseau de 80 pieces de canon en a davantage qu'un vaisseau de 50.

L'ordonnance de la Marine , de 1689 , règle le nombre d'hommes qui composent l'*équipage* d'un vaisseau , selon son rang. Ceux du *premier rang* , premier , second & troisieme ordre , ont 800 , 700 & 600 hommes d'*équipage*.

Ceux du *second rang* , premier , second & troisieme ordre , ont 500 , 450 & 400 hommes.

Ceux du *troisieme & quatrieme rang* ont 350 & 300 hommes.

Aujourd'hui les *équipages* sont plus forts que dans ces tems-là ; cependant en 1704 , au combat de Malaga , le vaisseau le Foudroyant , de 104 canons , avoit 950 hommes d'*équipage*. Le vaisseau du Roi , l'Espérance , de 78 pieces de canon , armé en 1740 , avoit 660 hommes d'*équipage*. On comprend dans l'*équipage* l'état-major , les officiers-mariniers , les matelots , les soldats , & les mousfles.

Dans un vaisseau où il y a 8 à 900 hommes d'*équipage* , l'état-major est à-peu-près de 15 à 20 personnes. Les officiers-mariniers montent au moins à 100 , canonniers environ 50 , matelots 450 , soldats 250 ; mais ceci est susceptible de beaucoup de variétés , suivant les circonstances & la destination de l'armement. (Z)

EQUIPAGE D'ATELIER , (*Marine.*) se dit dans le port , de toutes les machines & outils qui servent pour la construction. (Z)

EQUIPAGE DE POMPE , (*Mar.*) Il se dit de toutes

les pieces & garnitures qui sont nécessaires pour la mettre en état de servir. (Z)

EQUIPAGE, (*Hydraul.*) On dit l'équipage d'une pompe, ce qui renferme seulement les corps, les pistons, les fourches, les tringles, & les moises qui les attachent à des chassis qui sont à coulisses, & qui se peuvent glisser dans les rainures des dormans ou bâtis de charpente scellés dans les puits & citernes où on construit des pompes. (K)

EQUIPAGE : on nomme ainsi, dans le Commerce de terre, tout ce qui sert à conduire les charrettes, chariots & autres voitures par terre ; ce qui comprend les chevaux, leurs selles, traits & attelages : on le dit aussi des chevaux, mulets & autres animaux de charge des messagers & voituriers.

Les chevaux & équipages des voituriers & autres personnes qui veulent faire entrer ou sortir des marchandises en fraude des droits du roi, ou celles qui sont censées de contrebande, sont sujets à confiscation par les ordonnances du roi pour les cinq grosses fermes, aides & gabelles. *Dict. de Commerce, de Trévoux, & Chambers.*

EQUIPAGE, (*Architecture.*) se dit dans un atelier, tant des grues, grüans, chevres, vindas, chariots & autres machines, que des échelles, baliveaux, dosses, cordages, & tout ce qui sert pour la construction & pour le transport des matériaux. (P)

EQUIPE, f. f. *terme de Riviere* ; c'est une suite de bateaux attachés à la suite les uns des autres, & allant à la voile, quand le vent est favorable ; ou tirés par des hommes, quand le vent est contraire. Ce terme est sur-tout usité sur la Loire.

EQUIPÉ, adj. *en Blason* : il se dit d'un cavalier armé de toutes pieces. Il se dit aussi d'un vaisseau qui a ses voiles & ses cordages.

La Nauve, de gueules à la nef équipée d'argent, surmontée de trois étoiles d'or.

EQUIPEMENT ou ARMEMENT, f. m. (*Mar.*) c'est l'assemblage de tout ce qui est nécessaire, tant pour la manœuvre du vaisseau, que pour la subsistance & armement des équipages. (Z)

EQUIPER UN VAISSEAU, (*Marine.*) c'est l'armer, & y mettre toutes les munitions, agrez & appaux nécessaires pour la campagne, de même que le nombre de matelots & de soldats. (Z)

EQUIPOLÉ, adj. *terme de Blason*, qui se dit de neuf quarrés mis en forme d'échiquier, dont cinq, savoir ceux des quatre coins & du milieu, sont d'un métal différent de celui des quatre autres.

Saint-Priest en Forès, cinq points d'or équipolés à quatre d'azur.

EQUIPOLLENCE, f. f. *adjectif. terme de Logique.* Lorsque deux ou plusieurs expressions ou propositions signifient une seule & même chose, ces expressions ou ces propositions sont dites équipollentes ; & la propriété qu'elles ont d'exprimer la même chose de différentes façons, se nomme équipollence. Voyez SYNONYME & EQUIVALENT.

EQUIPOLLENT, adj. (*Jurisprud.*) se dit d'une chose qui équivaut à une autre ; ainsi l'on dit que le seigneur peut prendre un droit de mutation pour tous les contrats de vente, & autres équipollens à vente, c'est-à-dire pour tous les actes qui, quoique non qualifiés de vente, opèrent le même effet.

Equipollent étoit aussi un droit qui se levoit sur les choses mobilières du tems de Charles VI. pour les frais de la guerre, au lieu de 12 deniers pour livre qui se levoient ailleurs. Voyez EQUIVALENT.

Equipollent se dit aussi quelquefois en Languedoc, pour équivalent, qui est un subside qui se paye au roi. Voyez ci-après EQUIVALENT. (A)

* EQUIRIES, f. f. (*Hist. anc.*) fêtes instituées par Romulus en l'honneur du dieu Mars ; on les célé-

Tome V.

broit le 27 de Février dans le champ de Mars, par des courses à cheval.

EQUITATION, f. f. (*Hist. anc. & mod.*) c'est l'art de monter à cheval.

De l'ancienneté de l'équitation, & de l'usage des chevaux dans les armées. L'art de monter à cheval semble être aussi ancien que le monde. L'Auteur de la Nature, en donnant au cheval les qualités que nous lui connoissons, avoit trop sensiblement marqué sa destination, pour qu'elle pût être long-tems ignorée. L'homme ayant su, par un jugement sûr & prompt, discerner dans la multitude infinie d'êtres différens qui l'environnoient, ceux qui étoient particulièrement destinés à son usage, en auroit-il négligé un si capable de lui rendre les services les plus utiles ? La même lumière qui dirigeoit son choix lorsqu'il soumettoit à son domaine la brebis, la chevre, le taureau, l'éclaira sans doute sur les avantages qu'il devoit retirer du cheval, soit pour passer rapidement d'un lieu dans un autre, soit pour le transport des fardeaux, soit pour la facilité du commerce.

Il y a beaucoup d'apparence que le cheval ne servit d'abord qu'à soulager son maître dans le cours de ses occupations paisibles. Ce seroit trop présumer que de croire qu'il fut employé dans les premières guerres que les hommes se firent entr'eux : au commencement, ceux-ci n'agirent point par principes ; ils n'eurent pour guide qu'un emportement aveugle, & ne connurent d'autres armes que les dents, les ongles, les mains, les pierres, les bâtons (a). L'airain & le fer servirent ensuite leur fureur ; mais la découverte de ces métaux ayant facilité le triomphe de l'injustice & de la violence, les hommes, qui formoient alors des sociétés naissantes, apprirent, par une funeste expérience, qu'inutilement ils compteroient sur la paix & sur le repos, tant qu'ils ne seroient point en état de repousser la force par la force : il fallut donc réduire en art un métier destructeur, & inventer des moyens pour le pratiquer avec plus d'avantage.

On peut compter parmi ces moyens, celui de combattre à cheval ; aussi l'histoire nous atteste-t-elle que l'homme ne tarda point à le découvrir & à le mettre en pratique : l'antiquité la plus reculée en offre des témoignages certains.

Les inclinations guerrières de cet animal, sa vigueur, sa docilité, son attachement, n'échapperent point aux yeux de l'homme, & lui méritèrent l'honneur de devenir le compagnon de ses dangers & de sa gloire.

Le cheval paroît né pour la guerre ; si l'on pouvoit en douter, cette belle description qu'on voit dans le livre de Job (*ch. xxxix. v. 19.*) suffiroit pour le prouver : c'est Dieu qui parle, & qui interroge le saint patriarche.

« Est-ce de vous, lui demande-t-il, que le cheval
» tient son courage & son intrépidité ? vous doit-il
» son fier hennissement, & ce souffle ardent qui sort
» de ses narines, & qui inspire la terreur ? Il frappe
» du pié la terre, & la réduit en poudre ; il s'élance
» avec audace, & se précipite au-travers des hom-
» mes armés : inaccessible à la crainte, le tran-
» chant des épées, le sifflement des fleches, le bril-
» lant éclat des lames & des dards, rien ne l'étonne,
» rien ne l'arrête. Son ardeur s'allume aux pre-
» miers sons de la trompette ; il frémit, il écume,
» il ne peut demeurer en place : d'impatience il man-
» ge la terre. Entend-il sonner la charge ? il dit,
» allons : il reconnoît l'approche du combat, il dis-
» tingue la voix des chefs qui encouragent leurs sol-
» dats : les cris confus des armées prêtes à combat-

(a) *Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides, & item sylvarum fragmina rami, &c.*

Lucretius, de rerum natura, lib. V.

» tre, excitent en lui une sensation qui l'anime & qui l'intéresse ».

Equus paratur in diem belli, a dit le plus sage des rois. *Prov. ch. xxj.*

L'unanimité de sentiment qui regne à cet égard chez tous les peuples, est une preuve qu'elle a son fondement dans la Nature. Les principaux traits de la description précédente se retrouvent dans l'élégante peinture que Virgile a tracée du même animal :

*Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Alius ingreditur, & mollia crura reponit;
Primus & ire viam, & fluvios tentare minaces
Audet, & ignoto sese committere ponti,
Nec vanos horret strepitus.*

*. . . Tum si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, & tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.*

Virg. Georg. lib. III. vers. 75.

Homère (*Il. l. XIII.*) le plus célèbre de tous les poètes, & le chantre des héros, dit que les chevaux sont une partie essentielle des armées, & qu'ils contribuent extrêmement à la victoire. Tous les auteurs anciens ou modernes qui ont traité de la guerre, ont pensé de même; & la vérité de ce jugement est pleinement justifiée par la pratique de toutes les nations. Le cheval anime en quelque sorte l'homme au moment du combat; ses mouvemens, ses agitations calment cette palpitation naturelle dont les plus braves guerriers ont de la peine à se défendre au premier appareil d'une bataille.

A la noble ardeur qui domine dans ce superbe animal, à son extrême docilité pour la main qui le guide, ajoûtons pour dernier trait qu'il est le plus fidele & le plus reconnoissant de tous les animaux, & nous aurons rassemblé les puissans motifs qui ont dû engager l'homme à s'en servir pour la guerre.

Fidelissimum inter omnia animalia, homini est canis atque equus, dit Pline (*l. VIII. c. xl.*) *Amiffos lugent dominos*, ajoûte-t-il plus bas (*ibid. c. xlij.*), *lacrymasque interdum desiderio fundunt*. Homère (*Iliade, liv. XVII.*) fait pleurer la mort de Patrocle par les chevaux d'Achille. Virgile donne le même sentiment au cheval de Pallas fils d'Evandre :

*. Positis insignibus Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.
Æneid. l. XI. v. 89.*

L'histoire (b) n'a pas dédaigné de nous apprendre que des chevaux ont défendu ou vengé leurs maîtres à coups de piés & de dents, & qu'ils leur ont quelquefois sauvé la vie.

Dans la bataille d'Alexandre contre Porus (*Aul. Gell. noctium Attic. l. V. c. ij. & Q. Curt. l. VIII.*), Bucephale couvert de blessures & perdant tout son sang, ramassa néanmoins le reste de ses forces pour tirer au plus vite son maître de la mêlée, où il couroit le plus grand danger : dès qu'il fut arrivé hors de la portée des traits, il tomba, & mourut un instant après; paroissant satisfait, ajoûte l'historien, de n'avoir plus à craindre pour Alexandre.

Silius Italicus (*l. X.*) & Juste Lipse (*in epistol. ad Belgas.*) nous ont conservé un exemple remarquable de l'attachement extraordinaire dont les chevaux sont capables.

A la bataille de Cannes un chevalier romain nommé *Clælius*, qui avoit été percé de plusieurs coups, fut laissé parmi les morts sur le champ de bataille. Annibal s'y étant transporté le lendemain, *Clælius*,

(b) *Occiso Schytharum Regulo ex provocatione dimicante, hostem (cum victor ad spoliandum venisset) ab equo ejus ictibus morsuque confectum esse. . . . Ibidem Phylarchus refert Centareum à Galatis in prælio, occiso Antiocho, potito equo ejus, conscendisse equestrem; at illum indignatione accensum, demptis frenis ne regi posset, præcipitem in abrupta isse exanimatumque unâ. Lib. VIII. c. xlij. de Pline.*

à qui il restoit encore un souffle de vie prêt à s'éteindre, voulut, au bruit qu'il entendit, faire un effort pour lever la tête, & parler; mais il expira aussitôt, en poussant un profond gémissement. A ce cri, son cheval qui avoit été pris le jour d'auparavant, & que montoit un Numide de la suite d'Annibal, reconnoissant la voix de son maître, dresse les oreilles, hennit de toutes ses forces, jette par terre le Numide, s'élance à-travers les mourans & les morts, arrive auprès de *Clælius* : voyant qu'il ne se remuoit point, plein d'inquiétude & de tristesse, il se courbe comme à l'ordinaire sur les genoux, & semble l'inviter à monter. Cet excès d'affection & de fidélité fut admiré d'Annibal, & ce grand homme ne put s'empêcher d'être attendri à la vûe d'un spectacle si touchant.

Il n'est donc pas étonnant que par un juste retour (s'il est permis de s'exprimer ainsi) d'illustres guerriers, tels qu'un Alexandre & un César, aient eu pour leurs chevaux un attachement singulier. Le premier bâtit une ville en l'honneur de Bucephale; l'autre dédia l'image du sien à Vénus. On fait combien la pie de Turenne étoit aimée du soldat françois, parce qu'elle étoit chère à ce héros (c)

Le peu de lumieres que nous avons sur ce qui s'est passé dans les tems voisins du déluge, ne nous permet pas de fixer avec précision celui où l'on commença d'employer les chevaux à la guerre. L'Ecriture (*Gen. ch. xvj.*) ne dit pas qu'il y eût de la cavalerie dans la bataille des quatre rois contre cinq, ni dans la victoire qu'Abraham bientôt après remporta sur les premiers, qui emmenaient prisonnier Loth son neveu. Mais quoique nous ignorions, faute de détails suffisans, l'usage que les patriarches ont pu faire du cheval, il seroit absurde d'en conclure qu'ils eurent l'imbécillité, suivant l'expression de S. Jérôme (*Comment. du chap. xxxvj. d'Isaïe*), de ne s'en pas servir.

Origene cependant l'a voulu croire. On ne voit nulle part, dit-il, (*Homélie xvij.*) que les enfans d'Israël se soient servis de chevaux dans les armées. Mais comment a-t-il pu savoir qu'ils n'en avoient point? il faut, pour le prouver, une évidence bien réelle & des faits constans. La loi du Deutéronome (*ch. xvij. v. 16.*) dont s'appuie S. Jérôme, *non multiplicabit sibi equos*, n'exclut pas les chevaux des armées des Juifs; elle ne regarde que le roi, *sibi*, encore (d) ne lui en défend-elle que le grand nombre, *non multiplicabit*. C'étoit une sage prévoyance de la part de Moïse, ou parce que le peuple de Dieu devoit habiter un pays coupé, sec, aride, peu propre à nourrir beaucoup de chevaux; ou bien, selon que l'a remarqué M. Fleury, pour lui ôter le desir & le moyen de retourner en Egypte. C'est apparemment par la même raison qu'il fut ordonné à Josué (*II. 6.*) de faire couper les jarrets aux chevaux des Chananéens; ce qu'il exécuta après la défaite de Jabin roi d'Azor (vers l'an du monde 2559, avant J. C. 1445). David (*II. Reg. viij. 4.*) en fit autant à ceux qu'il prit sur Adavefer; il n'en réserva que cent.

Quoi qu'il en soit du sentiment d'Origene, la défense portée au dix-septieme chapitre du Deutéronome, le vingtieme chapitre du même livre (e), & le quinzieme de l'Exode (*equum & ascensorem dejecit*

(c) Chez les Scythes, Achéas leur roi panfoit lui-même son cheval, persuadé que c'étoit-là le moyen de se l'attacher davantage, & d'en retirer plus de service; il parut étonné, lorsqu'il fut par les ambassadeurs de Philippe que ce prince n'en usoit pas ainsi. *Vie de Philippe de Macédoine, liv. XIII. par M. Olivier.*

(d) Salomon avoit mille quatre cens chariots & douze mille cavaliers. *III. des Rois, ch. x. vers. 26. II. Paralip. c. jv. v. 24.*

(e) Si vous allez au combat contre vos ennemis, & qu'ils aient un plus grand nombre de chevaux & de chariots, & plus de troupes que vous, ne les craignez pas, &c. *Ex. 1.*

in mare), sont autant de preuves certaines que du tems de Moÿse l'art de l'équitation & l'usage de la cavalerie dans les armées n'étoient pas regardés comme une nouveauté.

Le premier endroit où ce législateur en ait parlé avec une sorte de détail, est au quatorzième chapitre de l'Exode, où il décrit le passage de la mer rouge par les Israélites (ans du monde 2513, avant J. C. 1491, selon M. Bossuet). Pharaon qui les poursuivait, fut englouti par les eaux avec ses chariots de guerre, ses cavaliers, & toutes les troupes qu'il avoit pû rassembler. Son armée, suivant Joseph, étoit composée de 200 mille hommes de pié, 50 mille cavaliers, & 600 chars (f)

Si les livres du Pentateuque n'offrent point de preuve plus ancienne de l'usage de la cavalerie dans les armées, c'est que conformément au plan que Moÿse s'étoit tracé, il n'a pas dû nous instruire des guerres que les Egyptiens avoient eues contre leurs voisins avant la délivrance des Juifs, & qu'il s'est borné seulement à raconter les faits essentiellement liés avec l'histoire du peuple de Dieu.

Mais outre qu'il seroit absurde de prétendre établir en Egypte l'époque de l'équitation par une cavalerie si nombreuse qu'elle égale ce que les plus grandes puissances de l'Europe peuvent en entretenir aujourd'hui, on doit encore observer que les chevaux ont toujours fait une des principales richesses des Egyptiens (g). D'ailleurs le livre de Job (h), probablement écrit avant ceux de Moÿse, parle de l'équitation & de chevaux employés à la guerre, comme de choses généralement connues.

L'histoire profane est sur ce point entièrement conforme à l'Ecriture-sainte. Les premiers faits qu'elle allègue, & qui ont rapport à l'équitation, supposent tous à cet art une antiquité beaucoup plus grande : disons mieux, on ne découvre en nul endroit les premières traces de son origine.

On voyoit, selon Diodore de Sicile, liv. I. gravée sur de la pierre dans le tombeau d'Osimandué, l'histoire de la guerre que ce roi d'Egypte avoit fait aux peuples révoltés de la Bactriane : il avoit mené contre eux, disoit-on, quatre cents mille hommes d'infanterie, & vingt mille chevaux (i). Entre cet Osimandué & Sésostris, qui vivoit long-tems avant la guerre de Troie, & avant l'expédition des Argonautes, Diodore compte vingt-cinq générations : voilà donc la cavalerie admise dans les armées, bien peu de siècles après le déluge.

Sésostris, le plus grand & le plus puissant des rois d'Egypte, ayant formé le dessein de conquérir toute la terre, assembla, dit le même historien (Diodore de Sicile, l. I.), une armée proportionnée à la grandeur de l'entreprise qu'il méditoit : elle étoit composée de six cents mille hommes de pié, vingt-quatre

(f) L'Exode dit de même, six cents chars. Le nombre de l'infanterie & de la cavalerie n'y est point spécifié.

(g) Il y a apparence que du tems du patriarche Joseph, les rois d'Egypte avoient des gardes à cheval, & que ce sont eux qui courent après Benjamin, & qui l'arrêtent. *Hist. des Juifs par Joseph, lib. I.*

(h) On peut en conclure que les chars sont postérieurs à la simple cavalerie : Job ne parle que de celle-ci, c. xxxix. v. 18. 19. & suiv. Au vers. 18. il est dit que l'autruche se moque du cheval & de celui qui le monte : les versets suivans contiennent la belle description du cheval qu'on a vû ci-devant.

(i) Le sentiment de Marsham & de Newton qui a suivi le premier est insoutenable, suivant M. Freret même. Ces deux Anglois font Sésostris postérieur à la guerre de Troie ; mais il est évident, par tous les anciens, que ce roi d'Egypte a vécu long-tems avant le siège de Troie & l'expédition des Argonautes. *Mém. de litt. de l'acad. des Inscript. to. VII. p. 145.* De cette expédition à la guerre de Troie, il y a au moins soixante-dix ans d'intervalle. En supposant Sésostris antérieur aux Argonautes du même nombre d'années ; & en comptant trois générations par siècle, il n'y auroit qu'un petit nombre de siècles d'intervalle entre le déluge & Osimandué.

mille chevaux, & vingt-sept mille chariots de guerre. Avec ce nombre prodigieux de troupes de terre, & une flotte de quatre cents navires, ce prince soumit les Ethiopiens, se rendit maître de toutes les provinces maritimes, & de toutes les îles de la mer-rouge, pénétra dans les Indes, où il porta ses armes plus loin que ne fit depuis Alexandre : revenant sur ses pas, il conquiert la Scythie, subjuguait tout le reste de l'Asie & la plupart des Cyclades, passa en Europe ; & après avoir parcouru la Thrace, où son armée manqua de périr, il retourna au-bout de neuf ans dans ses états, avec une réputation supérieure à celle des rois ses prédécesseurs.

Ce prince avoit fait dresser dans les lieux qu'il avoit soumis, des colonnes avec l'inscription suivante en caractères égyptiens (k) : *Sésostris, roi des rois, a conquis cette province par ses armes.* Quelques-unes de ces colonnes s'étoient conservées jusqu'au tems d'Hérodote, & cet historien (l. II.) ajoute qu'il y avoit encore alors sur les frontières de l'Ionie deux statues en pierre de Sésostris, l'une sur le chemin d'Epheze à Phocée, l'autre sur celui de Sardis à Smirne. Un rouleau portant une inscription, j'ai conquis cette terre avec mes épaules, peu différente de celle qu'on vient de lire, traversoit la poitrine de ces statues.

Ninus roi des Assyriens fit une première entreprise contre la Bactriane, qui ne lui réussit pas. Il résolut quelques années après d'en tenter une seconde ; mais connoissant le nombre & le courage des habitants de ce pays, que la nature avoit d'ailleurs rendu inaccessible en plusieurs endroits, il tâcha de s'en assurer le succès en mettant sur pié une armée à laquelle rien ne pût résister : elle montoit, poursuit Diodore, selon le dénombrement qu'en a fait Ctésias dans son histoire, à dix-sept cents mille hommes d'infanterie, deux cents dix mille de cavalerie, & près de dix mille six cents chariots armés de faux.

Le regne de Ninus, en suivant la supputation d'Hérodote, que l'on croit la plus exacte, & qui rapproche beaucoup de nous la fondation du premier empire des Assyriens, doit se rencontrer avec le gouvernement de la prophétesse Débora, 514 ans avant Rome, 1267 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il est antérieur à la ruine de Troie, au moins de 80 (l) ans. L'on conviendra aisément qu'une si grande quantité de cavalerie en suppose l'usage établi chez les Assyriens plusieurs siècles auparavant.

Tout ce qui nous reste dans les auteurs sur l'histoire des différens peuples d'Asie, démontre l'ancienneté de l'équitation : elle étoit (dit Hérodote, l. IV.) connue chez les Scolothés, nation Scythe, qui comptoit mille ans depuis leur premier roi, jusqu'au tems où Darius porta la guerre contre eux.

Par un usage aussi ancien que leur monarchie, le roi se rendoit tous les ans dans le lieu où l'on conservoit une charrue, un joug, une hache & un vase, le tout d'or massif, & que l'on disoit être tombés du ciel ; & il se faisoit en cet endroit de grands sacrifices. Le Scythe à qui pour ce jour la garde du trésor étoit confiée, ne voyoit jamais, disoit-on, la fin de l'année : en récompense on assuroit à sa famille autant de terre qu'il en pouvoit parcourir dans un jour, monté sur un cheval.

Que ce fait soit véritable ou non, il est certain que les Scythes en général, eux qui sous des noms différens occupoient en Asie & en Europe une étendue immense de pays, qui firent plusieurs irruptions

(k) *In cippis illis pudendum viri, apud gentes quidem strenuas & pugnaces, apud ignaves autem & timidas, femina, expressit : ex præcipuo hominis membro, animarum in singulis affectionem, posteris evidentissimam fore ratus.* Diod. lib. I. apud Rhodanum.

(l) M. Bossuet, qui suit cette chronologie, place le siège de Troie l'an 1184, avant J. C.

dans l'Asie-mineure, & qui dominèrent pendant 28 ans sur toute cette seconde partie du monde, ont nourri de tout tems une prodigieuse quantité de chevaux, & qu'ils faisoient du lait de leurs jumens leur boisson ordinaire. Il seroit donc ridicule de penser qu'ils eussent ignoré l'art de monter à cheval ^(m). Cela ne souffre aucune difficulté, quand on lit ce qu'Hérodote raconte des Amazones, femmes guerrières qui descendoient des anciens Scythes.

Les Grecs (Hérodote, *ibid.*) les ayant vaincues en bataille rangée sur les bords de Thermodon, firent plusieurs prisonnières, qu'ils mirent sur trois vaisseaux, & reprirent le chemin de leur patrie.

Quand on fut en pleine mer, nos héroïnes saisissant un moment favorable, se jetterent sur les hommes, les desarmèrent, & leur couperent la tête. Comme elles ignoroient l'art de la navigation, elles furent obligées de s'abandonner à la merci des vents & des vagues, qui les portèrent enfin sur un rivage des Palus Méotides, où étant descendues à terre, elles monterent sur les premiers chevaux qu'elles purent trouver, & coururent ainsi tout le pays.

Ce fait s'accorde parfaitement avec ce que l'abbreviateur de Trogue Pompée (Justin, *l. II.*) rapporte de l'éducation des Amazones : « elles ne passaient pas, dit-il, leur tems dans l'oisiveté ou à s'exercer ; elles s'exerçoient continuellement au métier des armes, à monter à cheval, & à chasser ». Strabon, *l. II.* d'après Métrodore &c. dit encore que les plus robustes des Amazones alloient à la chasse, & faisoient la guerre montées sur des chevaux. Le tems de leur célébrité est antérieur à la guerre de Troie : une partie de l'Asie & de l'Europe sentit le poids de leurs armes ; elles bâtirent dans l'Asie-mineure plusieurs villes (Justin, *l. II.*), entr'autres Ephèse, où il y a apparence qu'elles instituerent le culte de Diane.

Thésée étoit avec Hercule, lorsque ce héros à la tête des Grecs remporta sur elles la victoire du Thermodon. Résolues de tirer une vengeance éclatante de cet affront, elles se fortifièrent de l'alliance de Sigillus, roi des Scythes, qui envoya à leur secours une nombreuse cavalerie commandée par son fils. Marchant tout de suite contre les Athéniens, qui obéissoient à Thésée, elles leur livrerent bataille jusque dans les murs d'Athènes, avec plus de courage que de prudence. Un différend survenu entr'elles & les Scythes empêcha ceux-ci de combattre : aussi furent-elles vaincues ; & cette cavalerie ne servit qu'à favoriser leur retraite & leur retour.

Les annales des autres peuples, soit d'Europe, soit d'Afrique, concourent également à prouver l'ancienneté de l'équitation ; on la voit établie chez les Macédoniens, avant que les Héraclides eussent conquis la Macédoine (Hérodote, *l. VIII.*). Les Gaulois, les Germains, les peuples d'Italie faisoient usage des chars ou de la cavalerie dans leurs premières guerres qui nous sont connues (Diodore de Sicile, *liv. V.*). Les Ibériens ont de tout tems élevé d'excellens chevaux, de même que les Arabes, les Maures, & tous les peuples du Nord de l'Afrique.

Les traits historiques que nous venons de rapporter nous montrent évidemment, chez les Assyriens & les Egyptiens, les chevaux employés de toute antiquité dans les armées, à porter des hommes & à traîner des chars. Les Egyptiens ont inondé l'Asie de leurs troupes, pénétré dans l'Europe, & fondé

(m) Il y avoit au nord-est des Palus Méotides, des Scythes nommés *Lyrces*, qui ne vivoient que du produit de leur chasse, & voici comment ils la pratiquoient. Cachés parmi les arbres qui étoient là en grand nombre, & ayant près d'eux un chien & un petit cheval couché sur le ventre, ils tiroient sur la bête à son passage, & montoient tout de suite à cheval pour courir à sa poursuite avec leur chien. Hérodote, *liv. IV.*

plusieurs colonies dans la Grece : les Amazones & les Scythes, chez qui l'art de l'équitation étoit en usage de tems immémorial, avoient parcouru de même une partie de l'Europe & de l'Asie, sur-tout de l'Asie-mineure, & s'étoient fait voir dans la Grece. De ces événemens, tous antérieurs à la guerre de Troie, on pourroit conclure, sans chercher de nouvelles preuves, que dans le tems de cette expédition l'art de monter à cheval n'étoit ignoré ni des Grecs ni des Troyens.

II. L'équitation connue chez les Grecs avant la guerre de Troie. Cette proposition, que nous croyons vraie dans toute son étendue, a trouvé néanmoins deux contradicteurs célèbres, madame Dacier & M. Freret : fondés sur le prétendu silence d'Homère, & sur ce qu'il ne fait jamais combattre ses héros à cheval, mais montés sur des chars, ils ont prétendu que l'époque de l'équitation dans la Grece & dans l'Asie-mineure, étoit postérieure à la guerre de Troie, & que les Grecs, de même que les Troyens, ne faisoient en ce tems-là faire usage des chevaux que lorsqu'ils étoient attelés à des chars.

Il semble qu'une opinion si singulière doive tomber d'elle-même, quand on observe que les Grecs existoient long-tems avant le passage de la mer Rouge, puisque Argos étoit alors à son sixième roi ⁽ⁿ⁾, & que plus de quatre cents ans avant ce passage, l'égyptien Ourane avoit franchi le Bosphore pour donner des lois à ces Grecs, qui n'étoient encore que des sauvages, vivans comme les bêtes des herbes qu'ils broutoient. D'ailleurs plusieurs villes de la Grece n'étoient que des colonies des Egyptiens ou des Phéniciens. L'Egyptien Cecrops (environ 1556 ans avant J. C.) qui vivoit dans le siècle de Moïse, avoit fondé les douze bourgs d'où se forma depuis la ville d'Athènes : presque tout ce qui concernoit la religion, les lois, les mœurs, avoit été porté d'Egypte dans la Grece. Sur quel fondement croirait-on que les Egyptiens qui humanisèrent & policèrent les Grecs, leur eussent laissé ignorer l'art de l'équitation, qu'ils possédoient si bien eux-mêmes, & qu'ils n'eussent voulu seulement que leur apprendre à conduire des chars ? Comment ces Grecs, témoins des exploits de Sésostris, & qui avoient combattu contre les Amazones, ne virent-ils que des chars dans des armées où il y avoit indubitablement de la cavalerie ?

Malgré la solidité de ces réflexions, il s'en est peu fallu que le sentiment de M. Freret & de madame Dacier, soutenu par un profond savoir, n'ait prévalu sur les plus grandes autorités : mais la déférence que l'on accorde à l'opinion de certains personnages, quand elle n'a point la vérité pour base, cede tôt ou tard à l'évidence.

M. l'abbé Sallier (*histoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres, tom. VII. p. 37.*) est celui qui a coupé court au progrès de l'erreur : il a démontré sensiblement que l'art de monter à cheval étoit connu des Grecs long-tems avant la guerre de Troie ; mais il ne résout pas entièrement la question : il finit ainsi son mémoire.

» Le seul point sur lequel on ne trouve pas de témoignages dans Homère, se réduit donc à dire que » les Grecs dans leurs combats, devant Troie, n'avoient point de soldats servans & combattans à cheval ».

On va donc s'attacher à prouver, par l'examen des raisons mêmes qu'a eu M. Freret de croire le contraire, que l'équitation étoit connue des Grecs & des Troyens avant le siège de Troie, & que ces peuples avoient dans leurs armées de la cavalerie

(n) Ce royaume d'Argos avoit été fondé par l'égyptien Danaüs, vers l'an 1476, avant J. C.

distinguée des chars : nous conjecturons que ces chars ne servoient que pour les principaux chefs, lorsqu'ils marchaient à la tête des escadrons.

Madame Dacier, qui pensoit sur la question présente de même que l'illustre académicien, « ne com- » prend pas, dit-elle, (*préf. de la traduct. de l'Iliade*, » *édit. 1741. p. 60.*) comment les Grecs, qui étoient » si sages, se sont servis si long-tems de chars au lieu » de cavalerie, & comment ils n'ont pas vu les in- » convéniens qui en naissent ». Sans examiner la difficulté bien plus grande de conduire un char que de manier un cheval, ni le terrain considérable que ces chars devoient occuper, elle se contente d'observer, ajoute-t-elle, « que quoiqu'il y eût sur cha- » que char deux hommes des plus distingués & des » plus propres pour le combat, il n'y en avoit pour- » tant qu'un qui combattit, l'autre n'étant occupé » qu'à conduire les chevaux : de deux hommes en » voilà donc un en pure perte. Mais il y avoit des » chars à trois & à quatre chevaux pour le service » d'un seul homme : autre perte digne de considéra- » tion ». Madame Dacier conclut, malgré ces obser- » vations, qu'il falloit bien que l'art de monter à che- » val ne fût point connu des Grecs dans le tems de la guerre de Troie.

Quelle erreur de sa part ! Pour supposer dans ce peuple une si grande ignorance, il faut ou qu'elle n'ait pas toujours bien entendu le texte de son auteur, ou qu'elle n'ait pas assez réfléchi sur les expressions d'Homère. On doit convenir cependant qu'elle étoit si peu sûre de son opinion, qu'elle a dit ailleurs (*Remarques sur le X. liv. de l'Iliade*) : « Dans » les troupes il n'y avoit que des chars ; les cava- » liers n'étoient en usage que dans les jeux & dans » les tournois ». Mais qu'étoient ces jeux & ces tour- » nois, que des exercices & des préparations pour la guerre ? Et pourroit-on penser que les Grecs s'y fussent distingués dans l'art de monter des chevaux, sans profiter d'un si grand avantage dans les combats ?

M. Freret moins indéterminé (*mém. de Litt. de l'Acad. des inscript. tom. VII. p. 286.*) ne se dément pas dans son opinion. « On est surpris, dit-il, en exa- » minant les ouvrages des anciens écrivains, sur- » tout ceux d'Homère, de n'y trouver aucun exem- » ple de l'équitation, & d'être obligé de conclure que » l'on a long-tems ignoré dans la Grèce l'art de mon- » ter à cheval, & de tirer de cet animal les services » que nous en tirons aujourd'hui, soit pour le voya- » ge, soit pour la guerre ».

Telle est la proposition qui fait le sujet de sa dissertation : elle est remplie de recherches curieuses & savantes, mais qui, toutes prises dans leur véritable sens, peuvent servir à prouver le contraire de ce qu'il avance.

Après avoir établi pour principe qu'Homère ne parle en aucun endroit de ses poèmes, de cavaliers, ni de cavalerie, il prétend que ce poète, quoiqu'il écrivît dans un tems où l'équitation étoit connue, s'est néanmoins abstenu d'en parler, pour ne pas choquer ses lecteurs par un anachronisme contre le costume, qui eût été remarqué de tout le monde. Cet argument négatif est la base de tous ses raisonnemens ; & M. Freret n'oublie rien pour lui donner d'ailleurs une force qu'il ne sauroit avoir de sa nature.

Pour cet effet, 1°. il examine & combat tous les témoignages des écrivains postérieurs à Homère que l'on peut lui opposer : 2°. il discute dans quel tems ont été élevés les plus anciens monumens de la Grèce, sur lesquels on voyoit représentés des cavaliers ou des hommes à cheval, pour montrer qu'ils sont tous postérieurs à l'établissement de la course des chevaux dans les jeux olympiques : 3°. il cherche à

prouver que la fable des Centaures n'avoit dans son origine aucun rapport à l'équitation : 4°. il termine ses recherches par quelques conjectures sur le tems où il croit que l'art de monter à cheval a commencé d'être connu des Grecs.

Examen du texte d'Homère. Puisque Homère est regardé, pour ainsi dire, comme le juge de la question, voyons d'abord si son silence est réel, & si nous ne pouvons pas trouver dans ses ouvrages des témoignages positifs en faveur de l'équitation.

Dans le dénombrement (*Iliad. l. II.*) des Grecs qui suivirent Agamemnon au siège de Troie, il est dit de Ménéstée, le chef des Athéniens, « qu'il n'a- » voit pas son égal dans l'art de mettre en bataille » toute sorte de troupes, soit de cavalerie, soit d'in- » fanterie ». Sur quoi il est bon d'observer que les Athéniens habitoient un pays coupé, montueux, très-difficile, & dans lequel l'usage des chars étoit bien peu praticable.

On trouve parmi les troupes troyennes les belliqueux escadrons des Ciconiens ; & l'on voit dans l'Odyssée (*livre IX. pag. 262. édit. 1741.*) que ces Ciconiens favoient très-bien combattre à cheval, & qu'ils se défendoient aussi à pié, quand il le falloit. Quoi de plus clair que l'opposition de combattre à pié & de combattre à cheval ? Ils étoient en plus grand nombre, voilà donc beaucoup de gens de cheval. Madame Dacier le dit de même dans sa traduction : elle pensoit donc autrement quand elle composa la préface de sa traduction de l'Iliade.

Quand Nestor conseille (*Iliad. l. VII.*) aux Grecs de retrancher leur camp : « nous ferons, leur dit-il, » un fossé large & profond, que les hommes & les » chevaux ne puissent franchir ». Que peut-on entendre par ces mots, si ce n'est des chevaux de cavaliers ? Les Grecs avoient-ils naturellement à craindre que des chars attelés de deux, trois ou quatre chevaux franchissent des fossés ?

Ulysse & Diomède (*Iliad. l. X.*) s'étant chargés d'aller reconnoître pendant la nuit la position & les desseins des Troyens, rencontrèrent Dolon, que les Troyens envoyoit au camp des Grecs dans le même dessein, & ils apprirent de lui que Rhésus, arrivé nouvellement à la tête des Thraces, campoit dans un quartier séparé du reste de l'armée. Sur cet avis les deux héros coupent la tête de Dolon, présentent leur marche, & arrivent dans le camp des Thraces, qu'ils trouverent tous endormis, chacun d'eux ayant auprès de soi ses armes à terre & ses chevaux. Ils étoient couchés sur trois lignes ; au milieu dormoit Rhésus leur chef, dont les chevaux étoient aussi tout-près de lui, attachés à son char.

Diomède se jette aussi-tôt sur les Thraces, en égorge plusieurs, & le roi lui-même : après quoi, pendant qu'Ulysse va détacher les chevaux de Rhésus, il essaye d'en enlever le char ; mais Minerve lui ordonne d'abandonner cette entreprise. Il obéit, rejoint Ulysse, & montant ainsi que lui sur l'un des chevaux de Rhésus, ils sortent du camp & volent vers leurs vaisseaux, poussant les chevaux, qu'ils fouettent avec un arc. Arrivés dans l'endroit où ils avoient laissé le corps de Dolon, Diomède saute légèrement à terre, prend les armes de l'espion troyen, remonte promptement à cheval, & Ulysse & lui continuent de pousser à toute bride ces fougueux courriers, qui secondent merveilleusement leur impatience. Nestor entend le bruit, & dit : *il me semble qu'un bruit sourd, comme d'une marche de chevaux, a frappé mes oreilles.*

Tout lecteur non prévenu verra sans doute dans cette épiode une preuve de la connoissance que les Grecs, ainsi que les Thraces, avoient de l'équitation. Les cavaliers thraces, couchés sur trois rangs,

ont leurs chevaux & leurs armes auprès d'eux : mais les chevaux de Rhéus sont attachés à son char, sur lequel étoient ses armes : & c'est-là le seul char qu'on apperçoit dans cette troupe. D'où l'on doit conclure que les chefs des escadrons étoient seuls sur des chars.

Quelle est l'occupation d'Ulysse, pendant que Diomede égorge les principaux d'entre les Thraces ? C'est d'en retirer les corps de côté, afin que le passage ne fût point embarrassé. Il l'eût été bien davantage par des chars : cependant Homere n'en dit rien.

Pense-t-on d'ailleurs qu'il eût été possible à ces princes Grecs, de monter, & à poil, des coursiers fougueux, de les galoper à toute bride, de descendre & de remonter légèrement sur eux, si les hommes & les chevaux n'avoient pas été de longue main accoutumés à cet exercice ? Trouverions-nous aujourd'hui des cavaliers plus lestes & plus adroits ? C'est aussi sur cela que madame Dacier se fonde, pour croire qu'il y avoit des gens de cheval dans les tournois, pour se servir de sa même expression.

Le bruit sourd qu'entend Nestor, n'est point un bruit qu'il entende pour la première fois ; il distingue fort bien qu'il est causé par une marche de chevaux, & n'ignoroit pas que le bruit des chars étoit différent.

Qu'oppose M. Freret à un récit qui parle d'une manière si positive en faveur de l'équitation ? « Le défaut de vraisemblance, dit-il, de plusieurs circonstances de cet épisode, est sauvé dans le système d'Homere, par la présence & par la protection de Minerve, qui accompagne ces deux héros, & qui se rend visible, non-seulement pour soutenir leur courage, mais encore pour les mettre en état d'exécuter des choses qui, sans son secours, leur auroient été impossibles » : ainsi, selon lui, le parti que prennent Ulysse & Diomede, de monter sur les chevaux de Rhéus, pour les emmener au camp des Grecs, leur est inspiré par Minerve : cette déesse les accompagne dans leur retour, & ne les abandonne que lorsqu'ils y sont arrivés ; & comme c'est-là, ajoute-t-il, le seul exemple de l'équitation qui se trouve dans les poèmes d'Homere, on n'est point en droit d'en conclure qu'il la regardât comme un usage déjà établi au tems de la guerre de Troye.

Il est vrai qu'Homere « regarde quelquefois les hommes comme des instrumens dont les dieux se servent pour exécuter les decrets des destinées » ; mais l'on doit convenir aussi que ce poète, pour ne point trop s'éloigner du vraisemblable, ne les fait jamais intervenir, & prêter aux hommes l'appui de leur ministère ; que dans les actions qui paroissent au-dessus des forces de l'humanité.

Le desir de se procurer d'excellens chevaux & des armes couvertes d'or, fut ce qui tenta Diomede & Ulysse, & leur inspira le dessein d'entrer dans le camp des Thraces, & de pénétrer jusqu'à la tente de Rhéus. Deux hommes, pour réussir dans une entreprise semblable, ont certainement besoin de l'assistance des dieux ; Ulysse implore donc celle de Pallas, & la supplie de diriger elle-même leurs pas jusqu'à l'endroit où étoient les chevaux, le char, & les armes de Rhéus.

La protection de la déesse se fait bien-tôt sentir : les héros grecs arrivent dans le camp des Thraces : un silence profond y regne ; point de gardes sur les avenues ; tous les cavaliers étendus par terre près de leurs chevaux, sont ensevelis dans le sommeil ; le même calme & la même sécurité sont autour de la tente du chef. Alors Ulysse ne pouvant plus méconnoître l'effet de sa prière, & enhardi par le succès, propose à son compagnon de tuer les principaux Thraces, tandis qu'il ira détacher les chevaux de Rhéus :

voilà une conjoncture où le secours de la déesse devient encore très-nécessaire ; aussi Homere dit qu'elle donna à Diomede un accroissement de force & de courage : douze Thraces périrent de sa main avec leur roi. Les chevaux détachés par Ulysse, Diomede peu content de ces avantages, veut encore enlever le char de Rhéus ; mais la déesse, justement étonnée de cette imprudence, se rend visible à lui, & le presse de retourner au plutôt, de crainte que quelque dieu ne reveille enfin les Troyens. Diomede reconnoissant la voix de Pallas, monte aussi-tôt à cheval, & part suivi d'Ulysse. Jusque-là Homere a marqué exactement toutes les circonstances de l'entreprise dans lesquelles la déesse prêta son secours aux héros Grecs : il consiste à les conduire sûrement à travers le camp, à favoriser le massacre des Thraces & l'enlèvement des chevaux, à les obliger de partir, lorsque l'appas d'avoir des armes d'or les retient mal-à-propos, mais nullement à les placer sur les chevaux ; & une fois sortis du camp, elle les quitte, quoi qu'en ait dit M. Freret ; car dans Homere, elle n'accompagne pas leur retour comme cet académicien l'avance gratuitement. S'il étoit vrai cependant, qu'ils eussent eu besoin d'elle la première fois pour monter à cheval, son secours n'eût pas été moins nécessaire à Diomede, quand il fut obligé de sauter à terre pour prendre les armes de Dolon, & de remonter tout de suite ; & Homere n'auroit pas manqué de le faire remarquer, car il ne devoit pas ignorer qu'on ne devient pas si vite bon cavalier.

Disons donc que c'est uniquement parce qu'il étoit très-ordinaire dans les tems héroïques de monter à cheval, qu'Homere ne fait point intervenir le ministère de Pallas dans une action si commune.

Le XV. livre de l'Iliade nous offre un exemple de l'équitation, dans lequel cet art est porté à un degré de perfection bien supérieur à ce que nous oserions exiger aujourd'hui de nos plus habiles écuyers. Le poète qui veut dépeindre la force & l'agilité d'Ajax qui passant rapidement d'un vaisseau à l'autre, les défend tous à la fois, fait la comparaison suivante.

« Tel qu'un écuyer habile, accoutumé à manier plusieurs chevaux à la fois, en a choisi quatre des plus vigoureux & des plus vîtes, & en présence de tout un peuple qui le regarde avec admiration, les pousse à toute bride, par un chemin public, jusqu'à une grande ville où l'on a limité sa course : en fendant les airs, il passe légèrement de l'un à l'autre, & vole avec eux. Tel Ajax, &c. ».

(o) M. Freret veut qu'Homere, pour orner sa narration, & la rendre plus claire, ait expliqué en cet endroit des choses anciennes par des images familières à son siècle : tel est, ajoute-t-il, le but de ses comparaisons, & en particulier de celle-ci : « tout ce qu'on en peut conclure, c'est que l'art de l'équitation étoit commun de son tems dans l'Ionie. Des scholiastes d'Homere lui font un crime d'avoir emprunté des comparaisons de l'équitation ; ils les ont regardé comme un anachronisme, tant ils étoient persuadés que cet art étoit encore nouveau dans la Grece du tems d'Homere ». Mais ils ont crû, sans examen, & sans avoir éclairci la question. Puisque dans toute l'économie de ses poèmes, Homere est si exact, si sévère observateur des usages & des tems, qu'il paroît toujours transporté dans celui où vivoient ses héros, & qu'on ne

(o) Au V. liv. de l'Odyssée, v. 366. un coup de vent ayant brisé l'esquif qui restoit à Ulysse après la tempête qu'il essuya en sortant de l'île de Calypso, il en saisit une planche sur laquelle il sauta, & s'y posa comme un homme se met sur un cheval de selle. M. Freret feroit sans doute à cette comparaison la même réponse qu'à la précédente, quoique avec aussi peu de fondement.

peut, selon les mêmes scholiastes, lui reprocher aucun autre anachronisme : par quelle raison croirait-on qu'il se soit permis celui-ci ? Dira-t-on qu'il n'avoit pas assez de ressource dans son génie pour varier & ranimer ses peintures ? De plus, Homère n'a vécu que trois cents ans (p) après la guerre de Troie : un si court intervalle est-il suffisant pour y placer à la fois la naissance & les progrès de l'équitation, & pour la porter à un degré de perfection duquel nous sommes encore fort éloignés ? Cette réflexion tire du système de M. Freret une nouvelle force, en ce qu'il ne place dans l'Ionie la connoissance de l'art de monter à cheval, que 150 après la guerre de Troie.

Homère a suivi constamment les anciennes traditions de la Grèce ; il dépeint toujours ses héros, tels qu'on croyoit qu'ils avoient été. Leurs caractères, leurs passions, leurs jeux, tout est conforme au souvenir qu'on en conservoit encore de son tems. C'est ainsi qu'il fait dire à Hélène, « je ne vois (Iliad. liv. III.) pas mes deux frères », Castor si célèbre dans les combats à cheval, ἰπποδάμοις, & Pollux si renommé dans les exercices du ceste. Ce passage ne fait aucune impression sur M. Freret. Le nom de dompteur de chevaux, ἰπποδάμοις, de conducteur, de cavalier, ou encore celui de ταχέων ἐπισκῆτορες ἵππων, conscensores equorum, dont se sert, en parlant de ces mêmes Tyndarides, l'auteur des hymnes attribuées à Homère ; tous ces noms sont donnés quelquefois à des Grecs ou à des Troyens montés sur des chars, donc ils ne signifient jamais autre chose dans le langage de ce tems là. Ce raisonnement est-il bien juste ? il le feroit davantage, si l'on convenoit que ces mots ont quelquefois eu l'une ou l'autre signification : mais en ce cas, M. Freret ne pourroit nier que le titre de conducteur, de cavalier, ἡγεμὼν ἵππων, que Nestor (Iliad. XI. v. 745.) donne au chef des Éléens, ne veuille dire ce qu'il dit effectivement. Parce que ce chef combattoit sur un char, cela n'empêche pas qu'il n'ait commandé des gens de cheval. On peut dire la même chose d'Achille & de Patrocle, qu'Homère (Iliad. 16.) nomme des cavaliers, ἰπποδωλεῖς.

Plusieurs autres passages de l'Iliade, semblent désigner des gens de cheval ; mais ils n'ont sans doute paru dignes d'aucune considération à M. Freret, ou bien il a craint qu'ils ne fussent autant de preuves contre son sentiment (Iliad. liv. XVIII.). On voyoit sur le bouclier d'Achille, une ville investie par les armées de deux peuples différens : l'un vouloit détruire les assiégés par le fer & par le feu ; l'autre étoit résolu de les recevoir à composition. Pendant qu'ils dispuoient entr'eux, ceux de la ville étant fortis avec beaucoup de secret, se mettent en embuscade, & fondent tout-à-coup sur les troupeaux des assiégeans : aussitôt l'alarme se répand dans les deux armées ; tous prennent à la hâte leurs armes & leurs chevaux, arma & equos propere arripiunt, & l'on marche à l'ennemi. La célérité d'un tel mouvement convient mieux à de la cavalerie qu'à des chars : n'eût-elle pas été bien ralentie par le tems qu'il auroit fallu pour préparer ces chars, & les tirer hors des deux camps ?

Il est dit dans le combat particulier de Ménélas contre Paris (Iliad. liv. III.), que les troupes s'af-
frent toutes par terre, chacun ayant près de soi ses armes & ses chevaux. Doit-on entendre par ce dernier mot des chevaux attelés à des chars ? Celui qui les conduisoit & celui qui combattoit dessus, étoient l'un & l'autre d'un rang distingué, & n'étoient pas gens à s'asseoir par terre, confondus avec les moindres soldats : d'ailleurs ils eussent été mieux

assis dans leurs chars ; c'étoit, pendant ce combat, la situation la plus avantageuse, pour mieux remarquer ce qui s'y passoit. Les gens de cheval, au contraire, en descendent fort souvent pour se délasser, eux & leurs chevaux.

Dans le combat d'Ajax contre Hector (Iliad. liv. VII.), on trouve encore une preuve de l'équitation. Le héros troyen dit à son adversaire : je sais manier la lance ; & soit à pié, soit à cheval, je sais pousser mon ennemi.

Ne semble-t-il pas dans plusieurs combats généraux, que l'on voye manœuvrer de véritables troupes de cavalerie ?

» Chacun se prépare au combat (Iliad. liv. II. ou bien XI.), & ordonne à son écuyer de tenir son char tout prêt, & de le ranger sur le bord du fossé : toute l'armée sort des retranchemens en bon ordre : l'infanterie se met en bataille aux premiers rangs, & elle est soutenue par la cavalerie qui déploie ses ailes derrière les bataillons Les Troyens de leur côté étendent leurs bataillons & leurs escadrons sur la colline ».

Ici le mot *chacun* ne doit s'appliquer qu'aux chefs : pour peu qu'on lise Homère avec attention, on verra qu'il n'y avoit jamais que les principaux capitaines qui fussent dans des chars. Le nombre de ces chars ne devoit pas être bien considérable, puisqu'ils peuvent être rangés sur le bord du fossé. Quant à l'infanterie & la cavalerie, la disposition en est simple, & ne pourroit pas être autrement rendue aujourd'hui, qu'il n'y a plus de chars dans les armées.

Si les Troyens n'eussent eu que des escadrons de chars, ce n'est pas sur une colline qu'ils les eussent placés ; & l'on doit entendre par *escadrons*, ce que les Grecs ont toujours entendu, & ce que nous comprenons sous cette dénomination.

La description du combat ne prouve pas moins, que l'ordre de bataille, qu'il y avoit & des chars & des cavaliers. « Hippolochus se jette à bas de son char, & Agamemnon, du tranchant de son épée, lui abat la tête, qui va roulant au milieu de son escadron ». On lit dans le même endroit, que l'écuyer d'Agastrophus tenoit son char à la queue de son escadron.

Nestor renverse un troyen de son char, & sautant légèrement dessus, il enfonce ses escadrons (liv. XI.). Ne peut-on pas induire de-là, avec raison, que les chefs étoient sur des chars à la tête de leurs escadrons ? Cela n'est-il pas plus vraisemblable que des escadrons de chars ?

« L'infanterie enfonce les bataillons troyens, & la cavalerie presse si vivement les escadrons qui lui sont opposés, qu'elle les renverse : les deux armées sont ensevelies dans des tourbillons de poussière, qui s'élève de dessous les piés de tant de milliers d'hommes & de chevaux ».

M. Freret, lui-même, auroit-il mieux décrit une bataille, s'il eût voulu faire entendre qu'il y avoit de la cavalerie distinguée des chars, ou des chars à la tête des escadrons de gens de cheval ?

Il est dit, dans une autre bataille, que « Nestor plaçoit à la tête ses escadrons, avec leurs chars & leurs chevaux . . . derrière eux, il rangeoit sa nombreuse infanterie pour les soutenir. Les ordres qu'il donnoit à sa cavalerie, étoient de retenir leurs chevaux, & de marcher en bon ordre, sans mêler ni confondre leurs rangs (Iliad. liv. IV.).

Si Homère n'eût voulu parler que de chars, auroit-il ajouté au mot *escadron*, avec leurs chars & leurs chevaux ?

Que peut-on entendre par *mêler & confondre des rangs* ? Pouvoit-il y avoir plusieurs rangs de chars ? A quoi eût été bon un second rang ? le premier victorieux, le second ne pouvoit rien de plus ; le pre-

V V V V V

(p) Selon les marbres d'Arondel, le P. Pétau place Homère deux cents ans après la guerre de Troie.

mier rang vaincu, le second l'étoit conséquemment, & sans ressource; car comment faire faire à des chars mis en rang, des demi-tours à droite pour la retraite?

Il paroît suffisamment prouvé par les remarques que nous venons de faire sur quelques endroits du texte d'Homere, que l'art de monter les chevaux a été connu dans la Grece avant le siège de Troie, & qu'il y avoit même dans les armées des Grecs & des Troyens, des troupes de cavalerie, proprement dite. Si ce poète n'a point décrit particulièrement de combats de cavalerie, on ne voit pas non plus qu'il soit entré dans un plus grand détail, par rapport aux combats d'infanterie. Son véritable objet, en décrivant des batailles, étoit de chanter les exploits des héros & des plus illustres guerriers des deux partis: ces héros combattoient presque tous sur des chars, & l'on oseroit presque assurer qu'il n'appartenoit qu'à eux d'y combattre. Leur valeur & leur fermeté y paroissent avec d'autant plus d'éclat, que leur attention n'étoit point divisée par le soin de conduire les chevaux. Voilà pourquoi les descriptions des combats de chars sont si fréquentes, si longues, si détaillées. C'étoit par ces combats que les grandes affaires s'entamoient, parce que les chefs, montés sur des chars, marchaient toujours à la tête des troupes: Homere n'en omet aucune circonstance, & pèse sur tous les détails, parce qu'il a dû déjà nous intéresser vivement au sort des guerriers qu'il fait combattre. Son grand objet se trouvant rempli par là, dès que les troupes se mêlent, & que l'affaire devient générale, il passe rapidement sur le reste du combat; & pour ne point fatiguer le lecteur, il se hâte de lui en apprendre l'issue, sans descendre à cet égard dans aucune particularité. Tel est la méthode d'Homere, quand il décrit des combats ou des batailles.

Témoignages des écrivains postérieurs à Homere. M. Freret qui s'étoit fait un principe constant de soutenir que les Grecs & les Troyens au tems de la guerre de Troie ne connoissoient que l'usage des chars, & qu'on ne pouvoit prouver par les poèmes d'Homere que l'art de monter à cheval leur fût connu, récuse conséquemment à son système, les témoignages de tous les écrivains postérieurs à ce poète, & particulièrement tous ceux que les auteurs latins fournissent contre son opinion.

« Virgile, dit-il, & les poètes latins, ont été moins scrupuleux qu'Homere, & ils n'ont pas fait difficulté de donner de la cavalerie aux Grecs & aux Troyens; mais ces poètes postérieurs d'onze ou douze siècles aux tems héroïques, écrivoient dans un siècle où les mœurs des premiers tems n'étoient plus connues que des savans. . . . leur exemple, ajoute-t-il, ne peut avoir aucune autorité lorsqu'ils s'écartent de la conduite d'Homere ».

Si le témoignage de Virgile, postérieur d'onze ou douze siècles à la ruine de Troie, ne peut avoir aucune force: pourquoi M. Freret veut-il que le sien postérieur de trois mille ans, soit préféré? pourquoi admet-il plutôt celui de Pollux auteur grec, plus moderne que Virgile d'environ deux cents ans? Quant à ce qu'il dit que les mœurs des premiers tems n'étoient connues que des savans, ce reproche ne convient point à Virgile: au titre si justement acquis de *prince des Poètes*, il joignoit celui de *savant* & d'*excellent homme de lettres*.

De plus, son Enéide qu'il fut douze ans à composer, est entièrement faite à l'imitation d'Homere. Virgile ayant pris ce grand poète pour modèle, & pour sujet de son poème, des événemens célèbres qui touchoient, pour ainsi dire, à ceux qui sont chantés dans l'Iliade, croira-t-on qu'il ait confondu les usages & les tems, & méprisé le suffrage des savans

au point de faire combattre ses héros à cheval, s'il n'avoit pas regardé comme un fait constant que l'équitation étoit en usage de leur tems?

Tout ce qu'on peut présumer, c'est que Virgile s'est abstenu de parler de chars aussi fréquemment qu'Homere, pour rendre ses narrations plus intéressantes, & parce que les Romains n'en faisoient point usage dans leurs armées. Enfin les faits cités par les auteurs doivent passer pour incontestables, quand ils sont appuyés sur une tradition ancienne, publique, & constante: tel étoit l'usage établi depuis un tems immémorial chez les Romains, de nommer les exercices à cheval de leur jeunesse, *les jeux trayens*.

Trojaque nunc pueri trojanum dicitur agmen. (En. l. V. v. 602.) Virgile n'invente rien en cet endroit, il se conforme à l'histoire de son pays, qui rapportoit apparemment l'origine des courses de chevaux dans le cirque, au dessein d'imiter de semblables jeux militaires pratiqués autrefois par les Troyens, & dont le souvenir s'étoit conservé dans les anciennes annales du *latium*. Enée faisoit exercer ses enfans à monter à cheval: *Frenatis lucent in equis.* (Id. v. 557.)

C'est en suivant les plus anciennes traditions grecques, que Virgile (*Georg. l. III. v. 115.*) attribue aux Lapithes de Péléronium l'invention de l'art de monter à cheval. Il nous apprend dans le même endroit (*Ib. v. 113.*) l'origine des chars qui furent inventés par Erichonius, quatrième roi d'Athènes (q) depuis Cécrops; & ce qui suppose nécessairement que l'équitation étoit connue en Grece avant Erichonius, c'est que la tradition véritable ou fabuleuse de ces tems-là, rapporte que ce fut pour cacher la difformité de ses jambes qui étoient tortues, que ce prince inventa les chars.

Hygin qui, de même que Virgile, vivoit sous le regne d'Auguste, a fait de Bellérophon un cavalier (*Fable 273.*), & dit que ce prince remporta le prix de la course à cheval aux jeux funebres de Pelias, célébrés après le retour des Argonautes; mais parce qu'on ignore dans quel poète ancien Hygin a puisé ce fait, M. Freret le traite impitoyablement de *commentateur sans goût*, sans critique, indigne qu'on lui ajoute foi. Il en dit autant de Pline (*l. VII. c. lvi.*), qui en faisant l'énumération de ceux auxquels les Grecs attribuoient l'invention de quelque art ou de quelque coutume, ose d'après les Grecs, regarder Bellérophon comme l'inventeur de l'équitation, & ajouter que les centaures de Thessalie combattirent les premiers à cheval.

Pour réfuter ce qu'Hygin dit de Bellérophon, M. Freret prétend premièrement que, selon Pausanias (*lib. VI.*), l'opinion commune étoit que Glaucus pere de Bellérophon, avoit dans les jeux funebres de Pelops, disputé le prix à la course des chars: secondement, que ces mêmes jeux étoient représentés sur un très-ancien coffre, dédié par les Cypselides de Corinthe, & conservé à Olympie au tems de Pausanias (*l. V.*), & qu'on ne voyoit dans la représentation de ces jeux ni Bellérophon, ni de course à cheval. On peut facilement juger de la solidité de cette réfutation.

Le témoignage de Pausanias favorisant ici l'opinion de M. Freret, il s'en rapporte aveuglément à lui: mais il doit reconnoître de même la vérité d'un autre passage de cet auteur, capable de renverser son système.

Pausanias (*l. V.*) assure que Casius arcadien, & pere d'Atalante, remporta le prix de la course à cheval, aux jeux funebres de Pelops à Olympie (r). Ce

(q) Il vivoit environ 1489 ans avant J. C. Il succéda à Amphichon, & institua les jeux panathénaiques en l'honneur de Minerve.

(r) Ces jeux, dit M. Freret, sont postérieurs de quelques

fait qui donneroit aux courses à cheval presque la même ancienneté que celle qu'on trouve dans Hygin, M. Freret soutient qu'il n'est fondé que sur une tradition peu ancienne : Pindare, dit-il, n'en a pas fait usage lorsqu'il a célébré des victoires remportées dans les courses de chevaux. « Dans ces occasions, » ajoute-t-il, l'histoire ancienne ne lui fournissant aucun exemple de ces courses, il a recours aux aventures des héros qui se sont distingués dans les courses de chars (s). Mais qui ne voit que le poëte a voulu varier ses descriptions, en faisant de ces deux sortes de courses un objet de comparaison, capable de jeter plus de feu, plus de brillant, plus d'énergie dans ses odes ?

Si ces courses à cheval, dit M. Freret, avoient été en usage dès le tems de l'olympiade d'Hercule, pourquoi n'en trouve-t-on aucun exemple jusqu'à la trente-troisième olympiade de Corœbus, célébrée l'an 648 (t) avant J. C. 700 ans après les jeux funebres de Pelops, & 240 ans après le renouvellement des jeux olympiques par Iphitus ? Ce raisonnement ne prouve rien du tout : car on pourroit avec autant de raison dire à M. Freret : vous assurez qu'au tems d'Homère l'art de l'équitation étoit porté à un tel degré de perfection, qu'un seul écuyer conduisoit à toute bride quatre chevaux à la fois, s'élançant avec adresse de l'un à l'autre pendant la rapidité de leurs courses ; & moi je dis que si cela étoit vrai, on n'auroit pas attendu près de trois cents ans depuis Homère, pour mettre les courses de chevaux au nombre des spectacles publics.

Il y a quelque apparence que la nouveauté des courses de chars fut la cause qu'on abandonna les autres pendant long-tems, & qu'on n'y revint qu'après plusieurs siècles : il falloit en effet bien plus d'art & de dextérité pour conduire dans la carrière un char attelé de plusieurs chevaux, que pour manier un seul cheval. Qu'on en juge par le discours de Nestor à Antiloque son fils (*Iliad. l. XXIII.*).

La fable & Homère après elle, ont parlé du cheval d'Adrasfe : ce poëte le nomme *le divin Arion* ; il avoit eu pour maître Hercule ; ce fut étant monté sur Arion (Paus. *II. vol. p. 181.*) que ce héros gagna des batailles, & qu'il évita la mort. Après avoir pris Augias roi d'Elis, & après la guerre de Thebes antérieure à celle de Troye, il donna ce cheval à Adrasfe. Comme on voit dans presque tous les auteurs qui en ont parlé ce rapide coursier toujours seul, on en a conclu avec assez de vraisemblance, que c'étoit un cheval de monture : mais M. Freret lui trouve un second qu'on nommoit *Cayros*. Voilà un fait. Antimaque (u) l'assure ; il faut l'en croire : mais il doit aussi servir d'autorité à ceux qui ne pensent pas comme M. Freret. Or Antimaque dit positivement qu'Adrasfe fut en deuil monté sur son Arion. On a donc eu rai-

son de regarder Arion comme un cheval accoutumé à être monté, sans nier toutefois qu'il n'ait pu être quelquefois employé à conduire un char. Antimaque ajoute qu'Adrasfe fut le troisième qui eut l'honneur de dompter Arion : c'est qu'il avoit appartenu d'abord à Onéus, qui le donna à Hercule. Tout cela ne prouve-t-il pas en faveur de l'équitation de tems antérieurs à la guerre de Troye ?

Monumens anciens. M. Freret suit la même marche dans l'examen des monumens anciens. Ceux où il n'a point vu de chevaux de monture, méritent seuls quelque croyance, ils sont autant de preuves positives : les autres sont ou factices, ou modernes, on ne doit point y ajouter foi.

(Pausan. *l. V.*) Le coffre des Cypselides dont il a déjà été parlé, est, selon cet académicien, un monument du huitième siècle avant J. C. On y voyoit représentés les événemens les plus célèbres de l'histoire des tems héroïques, la célébration des jeux funebres de Pelias, plusieurs expéditions militaires, des combats, & même en un endroit deux armées en présence : dans toutes ces occasions, les principaux héros étoient montés sur des chars à deux ou à quatre chevaux, mais on n'y voyoit point de cavaliers ; doit-on conclure qu'il n'y en avoit point, de ce que Pausanias n'en parle pas ? mais son silence ne prouve rien ici : au contraire, l'expression qu'il emploie donneroit lieu de croire qu'il y en avoit. En décrivant deux armées représentées sur ce coffre, il dit que l'on y voyoit des cavaliers montés sur des chars (Paus. *l. V.*). Ce n'est point-là affirmer qu'il n'y en avoit point de montés sur des chevaux, car il ne dit pas qu'ils fussent tous sur des chars : d'ailleurs les chefs, dans les tems héroïques, combattant pour l'ordinaire sur des chars, il se pourroit fort bien que le sculpteur, qui ne s'attachoit qu'à faire connoître ces chefs & par leur portrait & par leur nom, n'ait représenté qu'eux, pour ne pas jeter trop de confusion dans ses bas-reliefs en y ajoutant un grand nombre de figures d'hommes à cheval. Cette raison est d'autant plus plausible, que dans le tems où ce coffre a été fait il y avoit, de l'aveu de M. Freret, au moins 250 ans que l'équitation étoit connue des Grecs.

Sur le massif qui soutenoit la statue d'Apollon dans le temple d'Arayclé, Castor & Pollux étoient représentés à cheval (Paus. *l. III.*), de même que leurs fils Anaxias & Mnafinoüs. Pausanias rapporte encore qu'on voyoit à Argos (*lib. II.*) dans le temple des Dioscures, les statues de Castor & Pollux, celles de Phoebe & Ilaira leurs femmes, & celles de leurs fils Anaxias & Mnafinoüs, & que ces statues étoient d'ébène, à l'exception de quelques parties des chevaux. Il y avoit à Olympie (Pausan. *l. V.*) un groupe de deux figures représentant le combat d'Hercule contre une amazone à cheval ; les mêmes Castor & Pollux étoient représentés à Athenes debout, & leurs fils à cheval (Paus. *l. II.*).

M. Freret qui rapporte tous ces monumens, & quelques autres d'après Pausanias, étale une érudition immense pour montrer que les plus anciens sont postérieurs à l'établissement de la course des chevaux aux jeux olympiques. Quand on en convient avec lui, on n'en seroit pas moins autorisé à croire que la plupart de ces monumens n'ont été faits que pour en remplacer d'autres que la longueur du tems ou les fureurs de la guerre avoient détruits ; & que les sculpteurs se sont exactement conformés à la manière distinctive dont les héros avoient été représentés dans les anciens monumens, de même qu'à ce que la tradition en rapportoit. La pratique constante de toutes les nations & de tous les tems, donne à cette conjecture beaucoup de vraisemblance.

années à ceux de Pélias, & c'est ce que l'on nomme l'olympiade d'Hercule, qui combattit à ces jeux, & qui en régla la forme soixante ans avant la guerre de Troye.

(s) M. Freret cite en preuve la première olympionique de Pindare, où à propos de la victoire remportée par Hiéron à la course des chevaux, ce poëte rapporte l'histoire de Pélops, vainqueur à la course des chars. Mais du tems d'Hiéron, à celui où l'on introduisit aux jeux olympiques les courses des chevaux, il y a cent soixante ans d'intervalle : les exemples anciens ne pouvoient donc pas manquer à Pindare, s'il avoit eu dessein d'en rapporter.

(t) Ce calcul de M. Freret n'est ni le plus exact, ni le plus suivi. Les plus savans chronologistes rapportent l'olympiade de Corœbus à l'an 776 avant J. C. l'époque de la fondation de Rome, liée avec cette olympiade, semble donner à ce dernier sentiment toute la force d'une démonstration. Il suit de-là que les courses de chevaux furent admises au nombre des spectacles des jeux olympiques cent vingt-huit ans plutôt que M. Freret ne l'a cru.

(u) Auteur d'un poëme de la Thébaine ; il vivoit du tems de Socrate. Quintilien dit qu'on lui donnoit le second rang après Homère ; Adria le mettoit au-dessus d'Homère même.

Quoique tous les monumens de la Grece se soient accordés à représenter les Tyndarides (x) à cheval; quoiqu'un fait remarquable, arrivé pendant la troisième guerre de Messene (y), prouve manifestement l'accord de la tradition avec les Sculpteurs; quoique cette tradition ait pénétré jusqu'en Italie, & quoi qu'Homere lui-même en ait dit, M. Freret ne peut se résoudre à croire que Castor & Pollux aient jamais su monter à cheval: il veut absolument que ces deux héros & même Bellérophon, ne fussent que d'habiles pilotes, & leurs chevaux, comme celui qui accompagnoit les statues de Neptune, un emblème de la navigation.

M. Freret revient au récit de Pausanias sur l'Arcadien Iassius, vainqueur dans une course de chevaux, & cela à l'occasion d'un monument qui autorisoit cette tradition: c'étoit (Paus. liv. VIII.) une statue posée sur l'une des deux colonnes qu'on voyoit dans la place publique de Tégée, vis-à-vis le temple de Venus. Les paroles (z) du texte de Pausanias l'ont fait regarder comme une statue équestre; mais le savant académicien veut qu'elles signifient seulement que cette statue a un cheval auprès d'elle, & tient de la main droite une branche de palmier: d'où il conclut qu'elle ne prouve point en faveur de l'équitation, & qu'on l'érigea en l'honneur de Iassius, parce qu'il avoit peut-être trouvé le secret d'élever des chevaux en Arcadie, pays froid, montagneux, où les races des chevaux transportés par mer des côtes d'Afrique, avoient peine à subsister. Quand une telle supposition auroit lieu, pourroit-on s'imaginer que cet Iassius qui auroit tiré des chevaux d'Afrique où l'équitation étoit connue de tout tems, eût ignoré lui-même l'art de les monter, & ne s'en fût servi qu'à traîner des chars?

Fable des centaures. La fable des centaures que les Poètes & les Mythologistes ont tous représentés comme des monstres à quatre piés, moitié hommes, moitié chevaux, avoit toujours été alléguée en preuve de l'ancienneté de l'équitation. Toutes les manières dont on raconte leur origine, malgré la variété des circonstances, concouroient néanmoins à ce but. « Selon quelques uns (Diod. liv. IV.), Ixion ayant embrassé une nuée qui avoit la ressemblance de Junon, engendra les centaures qui étoient de nature humaine: mais ceux-ci s'étant mêlés avec des caïques, ils engendrèrent les hippocentaures, monstres qui tenoient en même tems de la nature de l'homme & de celle du cheval. D'autres ont dit qu'on donna aux centaures le nom d'hippocentaures, parce qu'ils ont été les premiers qui aient su monter à cheval; & que c'est de-là que provient l'erreur de ceux qui ont cru qu'ils étoient moitié hommes, moitié chevaux ».

Il est dit (Diodore, ib.) dans le récit du combat qu'Hercule soutint contre eux, que la mere des dieux

(x) Les Romains représentoient les Tyndarides à cheval. Denys d'Halicarnasse, liv. VI, dit que le jour de la bataille du lac Rhégille, l'an de Rome 258 & 494 avant J. C. on avoit vu deux jeunes hommes à cheval d'une taille plus qu'humaine qui chargerent à la tête des Romains la cavalerie latine, & la mirent en déroute. Le même jour ils furent vus à Rome dans la place publique, annoncèrent la nouvelle de la victoire, & disparurent aussi-tôt.

(y) Pendant que les Lacédémoniens célébroient la fête des dioscures, deux jeunes messéniens revêtus de casques de pourpre, la tête couverte de toques semblables à celles que l'on donnoit à ces dieux, & montés sur les plus beaux chevaux qu'ils purent trouver, se rendirent au lieu où les Lacédémoniens étoient assemblés pour le sacrifice. On les prit d'abord pour les dieux mêmes dont on célébroit la fête, & l'on se prosterna devant eux; mais les deux messéniens profitant de l'erreur, se jetterent au milieu des Lacédémoniens, & en blessèrent plusieurs à coups de lances. Cette action fut regardée comme un véritable sacrilège, parce que les messéniens adoroient aussi les dioscures. Pausanias, liv. IV.

(z) Ἰππῶν τὸ ἔχοντες καὶ κλάδον ἐν τῇ δεξιᾷ φέρων φοίνικος.

les avoit donés de la force & de la vitesse des chevaux, aussi bien que de l'esprit & de l'expérience des hommes. Ce centaure Nessus, qui moyennant un certain salaire transportoit d'un côté à l'autre du fleuve Evénus ceux qui vouloient le traverser, & qui rendit le même service à Déjanire, n'étoit vraisemblablement qu'un homme à cheval; on ne sauroit le prendre pour un batelier, qu'en lui supposant un esquif extrêmement petit, puisqu'il n'auroit pu y faire passer qu'une seule personne avec lui (a).

Presque tous les monumens anciens ont dépeint les centaures avec un corps humain, porté sur quatre piés de cheval. Pausanias (l. V.) assure cependant que le centaure Chiron étoit représenté sur le coffre des Cypselides, comme un homme porté sur deux piés humains, & aux reins duquel on auroit attaché la croupe, les flancs, & les jambes de derrière d'un cheval. M. Freret, que cette représentation met à l'aise, ne manque pas de l'adopter aussitôt comme la seule véritable; & il en conclut qu'elle désigne moins un homme qui montoit des chevaux, qu'un homme qui en élevoit. Croyant par cette réponse avoir pleinement satisfait à la question, il se jette dans un long détail astronomique, pour trouver entre la figure que forment dans le ciel les étoiles de la constellation du centaure, & la figure du centaure Chiron que l'on voyoit sur le coffre des Cypselides, une ressemblance parfaite; & il finit cet article en disant que les différentes représentations des centaures n'avoient aucun rapport à l'équitation.

Une semblable assertion ne peut rien prouver contre l'ancienneté de l'art de monter à cheval, qu'autant qu'on s'est fait un principe de n'en pas admettre l'existence avant un certain tems. M. Freret, à qui la foiblesse de son raisonnement ne pouvoit être inconnue, a cru lui donner plus de force en jettant des nuages sur l'ancienneté de la fiction des centaures; il a donc prétendu qu'elle étoit postérieure à Hésiode & à Homere, & qu'on n'en découvroit aucune trace dans ces poètes.

Mais il n'y aura plus rien qu'on ne puisse nier ou rendre problématique, quand on détournera de leur véritable sens, les expressions les plus claires d'un auteur. Homere (Iliad. l. I. & II.) appelle les centaures des monstres couverts de poil, φηρας λαυνήεντας φηρσίν ὀρεσσώμοισι; cette expression qui paroît d'une manière si précise se rapporter à l'idée que l'on se formoit du tems de ce poète, sur la foi de la tradition, de ces êtres phantastiques, M. Freret veut qu'elle désigne seulement la grossièreté & la féroacité de ces montagnards.

Enfin quoique ces peuples demeurassent dans la Thessalie, province qui a fourni la première & la meilleure cavalerie de la Grece, plutôt que de trouver dans ce qu'on a dit d'eux le moindre rapport avec l'équitation ou avec l'art de conduire des chars, M. Freret aimeroit mieux croire qu'ils ne furent jamais faire aucun usage des chevaux, pas même pour les atteler à des chars; il se fonde sur ce que dans l'Iliade les meilleurs chevaux de l'armée des Grecs étoient ceux d'Achille & d'Eumelus fils d'Admete, qui regnoient sur le canton de la Thessalie le plus éloigné de la demeure des centaures. Un pareil raisonnement n'a pas besoin d'être réfuté.

Conjectures de M. Freret. Le quatrième & dernier article de la savante dissertation de M. Freret, contient ses conjectures sur l'époque de l'équitation dans l'Asie mineure & dans la Grece: elles se réduisent à établir que l'art de monter à cheval n'a été connu dans l'Asie mineure que par le moyen des différentes incursions que les Trérons & les Cimmeriens y firent, & dont les plus anciennes étoient postérieures

(a) Déjanire étoit avec Hercule & Hyllus son fils.

de 150 ans à la guerre de Troye, & de quelques années seulement, suivant Strabon, à l'arrivée des colonies éoliennes & ioniennes dans ce pays. Quant à la Grèce européenne, il ne veut pas que l'équitation y ait précédé de beaucoup la première guerre de Messène, parce que Pausanias dit que les peuples du Péloponnèse étoient alors peu habiles dans l'art de monter à cheval. M. Freret pense encore que la Macédoine est le pays de la Grèce où l'usage de la cavalerie a commencé; qu'il a passé de-là dans la Thessalie, d'où il s'est répandu dans le reste de la Grèce méridionale.

Ainsi l'on voit premièrement que M. Freret ne s'attache ni à déduire ni à discuter les faits constants que nous avons cités de Sésostris, des Scolothés ou Scythes, & des Amazones. Il est vrai qu'il nie que ces femmes guerrières aient jamais combattu à cheval, parce qu'Homère ne le dit pas; car le silence d'Homère est par-tout une démonstration évidente pour lui, quoiqu'il ne veuille pas s'en rapporter aux expressions positives de ce poète: mais cette assertion gratuite & combattue par le témoignage unanime des historiens, ne sauroit détruire les probabilités que l'on tire en faveur de l'ancienneté de l'équitation chez les Grecs, des conquêtes des Scythes & des Egyptiens, & des colonies que ceux-ci & les Phéniciens ont fondées dans la Grèce plusieurs siècles avant la guerre de Troye.

Secondement, fixer seulement l'époque de l'équitation dans la Grèce européenne vers le tems de la première guerre de Messène, c'est contredire formellement Xénophon (*de rep. Lacédæmon.*), qui attribue à Lycurgue les réglemens militaires de Sparte, tant par rapport à l'infanterie pesamment armée, que par rapport aux cavaliers: dire que ceux-ci n'ont jamais servi à cheval, & dériver leur dénomination du tems où elle désignoit aussi ceux qui combattoient sur des chars, c'est éluder la difficulté & supposer ce qui est en question. Ces cavaliers, dit Xénophon, étoient choisis par des magistrats nommés *hippagiræ*, *ab equitatu congregando*; ce qui prouve une connoissance & un usage antérieurs de la cavalerie. Cet établissement de Lycurgue, tout sage qu'il étoit, souffrit ensuite diverses altérations, mais il ne fut jamais entièrement aboli. Les hommes choisis, qui suivant l'intention du législateur avoient été destinés pour combattre à cheval, s'en dispensèrent peu-à-peu, & ne se chargèrent plus que du soin de nourrir des chevaux durant la paix, qu'ils confioient pendant la guerre (b) à tout ce qu'il y avoit à Sparte d'hommes peu vigoureux & peu braves. M. Freret confond en cet endroit l'ordre des tems. A la bataille de Leuctres, dit-il, la cavalerie lacédémonienne étoit encore très-mauvaise, selon Xénophon; elle ne commença à devenir bonne qu'après avoir été mêlée avec la cavalerie étrangère, ce qui arriva au tems d'Agésilais: ce prince étant passé dans l'Asie mineure, leva parmi les Grecs asiatiques un corps de 1500 chevaux, avec lesquels il repassa dans la Grèce, & qui rendit de grands services aux Lacédémoniens.

Agésilais avoit fait tout cela avant la bataille de Leuctres. La suite des événemens est totalement intervertie dans ces réflexions de M. Freret. Il suit de cette explication, qu'encore que les cavaliers spartiates n'aient pas toujours combattu à cheval, il ne laissoit pas d'y avoir toujours de la cavalerie à Sparte, mais à la vérité très-mauvaise: on le voit surtout dans l'histoire des guerres de Messène. Pausanias, l. IV.

(b) *Equos enim locupletiores alebant, cum vero in expeditionem eundum esset, veniebat is qui designatus erat, & equum & arma... qualiacumque accipiebat, atque ita militabat. Equis inde milites corporibus imbecilles, animisque languentes imponebant.* Xénoph. hist. greq. lib. VI.

Il est à-propos de remarquer que Strabon, sur lequel M. Freret s'appuie en cet endroit, prouve contre lui. Lorsque cet auteur dit (Strabon, l. X.) que les hommes choisis, que l'on nommoit à Sparte les cavaliers, servoient à pié; il ajoute qu'ils le faisoient à la différence de ceux de l'île de Crète: ces derniers combattoient donc à cheval. Or Lycurgue avoit puisé dans l'île de Crète la plupart de ses lois, par conséquent l'usage de la cavalerie avoit précédé dans la Grèce le tems où ce législateur a vécu.

S'il est vrai qu'au commencement des guerres de Messène les peuples du Péloponnèse fussent très-peu habiles dans l'art de monter à cheval (c), il l'est encore davantage qu'ils ne se servoient point de chars; on n'en voit pas un seul dans leurs armées, quoiqu'il y eût de la cavalerie. Il est bien singulier que ces Grecs, qui, dans les tems héroïques n'avoient combattu que montés sur des chars, qui encore alors se faisoient gloire de remporter dans les jeux publics le prix à la course des chars, aient cessé néanmoins tout-à-coup d'en faire usage à la guerre, qu'on n'en voye plus dans leurs armées, & qu'ils n'aient commencé d'en avoir que plusieurs siècles après, lorsque les généraux d'Alexandre se firent partagés l'empire que ce grand prince avoit conquis sur Darius.

Une chose étonnante dans le système de M. Freret, c'est qu'il suppose nécessairement que l'usage des chars a été connu des Grecs avant celui de l'équitation. La marche de la Nature qui nous conduit ordinairement du simple au composé, se trouve ici totalement renversée, quoi qu'en ait dit Lucrèce dans les vers suivans:

*Et prius est repertum in equi conscendere costas,
Et moderari hunc fræno, dextraque vigere,
Quam bigugo curru belli tentare pericla.* Lucr. l. V.

Ce poète avoit raison de regarder l'art de conduire un char attelé de plusieurs chevaux, comme quelque chose de plus combiné, que celui de monter & conduire un seul cheval. Mais M. Freret soutient que cela est faux, & que la façon la plus simple & la plus aisée de faire usage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer, a été de les attacher à des fardeaux, & de les leur faire tirer après eux: « Par-là, dit-il, » la fougue du cheval le plus impétueux est arrêtée, » ou du moins diminuée. Le traîneau a » dû être la plus ancienne de toutes les voitures; ce » traîneau ayant été posé ensuite sur des rouleaux, » qui sont devenus des roues lorsqu'on les a attachées » à cette machine, s'éleva peu-à-peu de terre, & a » formé des chars anciens à deux ou à quatre roues. » Quelle combinaison, quelle suite d'idées il faut » supposer dans les premiers hommes qui se sont servis du cheval? Cet animal a donc été très-long- » tems inutile à l'homme, s'il a fallu, avant qu'il le » prit à son service, qu'il connût l'art de faire des » liens, de façonner le bois, d'en construire des traî- » neaux? Mais pourquoi n'a-t-il pu mettre sur le dos » du cheval les fardeaux qu'il ne pouvoit porter lui-même? Ne diroit-on pas que le cheval a la féro- » cité du tigre & du lion, & qu'il est le plus difficile » des animaux, lui qu'on a vu sans bride & sans mors » obéir aveuglement à la voix du numide? Mais pour combattre un raisonnement aussi extraordinaire que celui de M. Freret, il suffit d'en appeler à l'expérience connue des siècles passés & à nos usa-

(c) L'état de faiblesse où se trouvoit alors toute la Grèce en général étoit une suite de l'irruption des Doriens de Thessalie, sous la conduite des Héraclides: cet événement arrivé un siècle après la prise de Troye, jeta la Grèce dans un état de barbarie & d'ignorance à peu-près pareil, dit M. Freret, à celui où l'invasion des Normands jeta la France sur la fin du neuvième siècle. Cela est conforme à ce que rapporte Thucydide, liv. I. il fallut plusieurs siècles pour mettre les Grecs en état d'agir avec vigueur.

ges présens : on ne s'avise d'atteler les chevaux à des charrues, à des charrettes, &c. qu'après qu'ils ont été domptés, montés, & accoutumés avec l'homme ; une méthode contraire mettroit en danger la vie du conducteur & celle du cheval. Mais l'histoire dépose encore ici contre cet académicien : par le petit nombre de chars que l'on compte dans les dénombrements qui paroissent les plus exacts des armées anciennes, & la grande quantité de cavalerie (d), il est aisé de juger que celle-ci a nécessairement précédé l'usage des chars. Ce n'est pas qu'on ne trouve souvent les chars en nombre égal, & même supérieur à celui des gens de cheval ; mais on a lieu de soupçonner qu'à cet égard il s'est glissé de la part des copistes des erreurs dans les nombres. On en est bien-tôt convaincu, quand on réfléchit sur l'impossibilité de mettre en bataille & de faire manoeuvrer des vingt ou trente mille chars (e) : on observe d'ailleurs, que bien loin de trouver dans les tems mieux connus cette quantité extraordinaire de chars, chez les peuples mêmes qui en ont toujours fait le plus grand usage, on en compte à peine mille dans les plus formidables armées qu'ils aient mis sur pied. (f)

Pour terminer enfin cet article, je tire de M. Freret même une preuve invincible que l'équitation a dû précéder dans la Grece l'usage des chars.

Selon cet auteur, les chevaux étoient rares en ce pays : on n'y en avoit jamais vû de sauvages, ils avoient tous été amenés de dehors. Dans les anciens poëtes on voit que les chevaux étoient extrêmement chers, & que tous ceux qui avoient quelque célébrité étoient regardés comme un présent de Neptune, ce qui dans leur langage figuré signifie qu'ils avoient été amenés par mer des côtes de la Lybie & de l'Afrique.

Cela posé, est-il vraisemblable que quelqu'un ait transporté de ces pays des chevaux dans la Grece, & qu'il n'ait pas enseigné à ceux qui les achetoient la maniere la plus prompte, la plus utile, la plus générale de s'en servir ? Il est incontestable que l'équitation étoit connue en Afrique long-tems avant la guerre de Troye. Par quelle raison les marchands en vendant leurs chevaux fort cher aux Grecs, leur auroient-ils caché l'art de les monter ? ou pourquoi les Grecs se feroient-ils chargés de chevaux à un prix excessif, sans apprendre les différentes manieres de les conduire, de les manier, & d'en faire usage ?

M. Freret devoit, pour donner à son système un air de vérité, prouver avant toute autre chose que l'art de monter à cheval étoit ignoré dans tous les lieux d'où les Grecs ont pû tirer leurs premiers chevaux. Ne l'ayant pas fait, sa dissertation malgré toute l'érudition qu'elle renferme, ne pourra jamais établir son étrange paradoxe, & il demeurera pour constant que l'équitation a été pratiquée par les Grecs long-tems avant le siège de Troye. *Cet article est de M. D'AUTHVILLE, commandant de bataillon.*

EQUITATION, (Medecine.) ἵπποελα, ἵπποαγία, equitatio, l'action d'aller à cheval ; elle est considérée comme un exercice qui fait partie de la Gymnastique, & qui peut être employé utilement pour la conservation de la santé, & pour son rétablissement.

Le mouvement du corps que procure l'équitation lorsqu'elle est modérée, peut être très-salutaire ; il cause de douces secousses dans les viscères de la poi-

(d) Lors du passage de la mer Rouge les Egyptiens avoient six cents chars & cinquante mille hommes de cavalerie, & Salomon sur douze mille hommes de cavalerie avoit quatorze cents chars. En faisant un calcul, on trouveroit le commandant de chaque escadron sur un char.

(e) Guerre des Philistins contre les Israélites. Joseph, liv. VI, chap. vij.

(f) Voyez l'expédition de Xerxès, & le dénombrement de son armée, &c.

trine & du bas-ventre ; il les applique & les presse sans effort les uns contre les autres ; il donne occasion à ce que l'on change d'air, & que l'on respire celui de la campagne ; il fait que ce fluide pénètre avec plus de force dans la poitrine ; il dispose à l'excrétion des matieres fécales.

Il résulte de tous ces effets combinés des changemens si avantageux, dans les cas où l'équitation est faite à-propos, qu'ils sont presque incroyables. Elle convient en général aux personnes d'un tempérament foible, délicat, dans les maladies qui produisent de grandes diminutions de force : on doit observer qu'elle ne doit pas avoir lieu pendant que l'estomac est plein d'alimens, mais avant les repas, ou lorsque la digestion est presque faite, attendu que les secousses que donne le cheval, ne pourroient que causer des tiraillemens douloureux à ce viscere par le poids des matieres contenues.

L'expérience avoit appris à Sydenham à faire tant de cas de l'équitation, qu'il la croyoit propre à guérir, sans autre secours, non-seulement de petites infirmités, mais encore des maladies desespérées, telles que la consommation, la phthisie même accompagnée de sueurs nocturnes & de diarrhée colliquative ; & il témoigne dans sa dissertation épistolaire, n'être pas moins assuré de l'efficacité de ce secours dans cette dernière maladie, que de celle du mercure dans la curation de la vérole, & de celle du kinkina contre les fievres intermittentes : il avertit en même tems qu'il ne faut pas que ceux qui mettent en usage l'équitation, se fatiguent tout-d'un-coup par une course trop précipitée ; mais qu'ils doivent faire cet exercice, d'abord fort doucement & pendant un petit espace de tems, ensuite en augmenter peu-à-peu le mouvement & la durée. Il rapporte un grand nombre d'exemples de très-belles cures qu'il a faites par ce moyen. Voyez la dissertation citée ci-dessus, parmi les œuvres de cet auteur. Voy. GYMNASIQUE. (d)

EQUITÉ, sub. f. (Morale, Droit politiq.) c'est, en général, cette vertu par laquelle nous rendons à chacun ce qui lui appartient justement, conformément aux différentes circonstances où chaque personne peut être relativement à notre égard & aux lois de la société.

On confond quelquefois l'équité avec la justice ; mais cette dernière paroît plutôt désignée pour récompenser ou punir, conformément à quelques lois ou regles établies, que conformément aux circonstances variables d'une action. C'est par cette raison que les Anglois ont une cour de chancellerie ou d'équité, pour tempérer la sévérité de la lettre de la loi, & pour envisager l'affaire qui y est portée, uniquement par la regle de l'équité & de la conscience. Cette cour de chancellerie est un des beaux établissemens qu'il y ait en Angleterre, & des plus dignes d'être imité par les nations civilisées.

En effet, l'intérêt d'un souverain & son amour pour ses peuples, qui l'engage à prendre garde qu'il ne se fasse rien dans son empire de contraire au bien commun, demande aussi qu'il redresse, qu'il rectifie, & qu'il corrige ce qui peut avoir été fait de tel.

Ainsi l'équité, prise dans ce sens particulier, est une volonté du prince, disposée par les regles de la prudence à corriger ce qui se trouve dans une loi de son état, ou dans un jugement civil de la magistrature établie par ses ordres, quand les choses y ont été réglées autrement que la vûe du bien commun ne le demanderoit dans les circonstances proposées ; car il arrive souvent que la loi se servant d'expressions générales, ou la foiblesse de l'esprit humain étant telle qu'elle empêche les législateurs de prévoir tous les cas possibles, les chefs de l'état s'éloignent du but auquel ils tendoient sincèrement.

L'amour du bien commun exige donc alors, que

les législateurs mêmes, après avoir examiné de près les circonstances du cas présent mieux qu'ils n'ont pû le faire en l'envisageant de loin, corrigent par une cour d'équité, à la faveur de la connoissance plus parfaite qu'ils ont des choses exposées à leurs yeux, ce qu'ils avoient établi pour regle là-dessus.

C'est de la loi naturelle que tire toute son autorité un jugement favorable, où l'on prononce, non à la rigueur, mais avec un adoucissement équitable; & par conséquent cette loi naturelle est la vraie source de l'équité, digne de toute notre attention. *Voy. LOI NATURELLE.*

Outre son usage très-important dans la correction des lois civiles, & quand il s'agit de faire de telles lois, elle est de la dernière nécessité dans les cas où les lois civiles se taisent, & pour le dire en un mot, dans la pratique de tous les devoirs des hommes les uns envers les autres, dont elle est la regle & le fondement.

En effet, ce n'est point des conventions humaines & arbitraires que dépend l'équité; son origine est éternelle & inaltérable, de maniere que si nous étions libres du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité; aussi quelle joie, dit M. de Montesquieu, quel plaisir pour un homme, quand il s'examine, de trouver qu'il a le cœur juste! Il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne goûtent pas ce bonheur, qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours; oui, Rhédi, ajoûte cet aimable & vertueux écrivain, sous le nom d'*Usbek* (*Lett. Pers. lxxxj.*), si j'étois sûr de suivre inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes! *Voyez DROIT, JUSTICE, ÉCONOMIE POLITIQUE, BIEN, MAL, &c. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* ÉQUITÉ, (*Mythol.*) divinité des Grecs & des Romains. Ils la représentoient tenant une épée d'une main, & une balance de l'autre. Ils la confondoient quelquefois avec Astrée & avec la Justice; quelquefois ils l'en distinguoient. Pindare donne trois filles à l'Équité, la Paix, Eunomie, & Dicé.

EQUIVALENT, adj. (*Philos.*) se dit de ce qui a la même valeur, la même force & les mêmes effets qu'une autre chose. *Voyez EGALITÉ.*

Il y a plusieurs sortes d'équivalence: dans les propositions, dans les termes, & dans les choses.

Les propositions équivalentes sont celles qui disent la même chose en différens termes, comme: *il est midi juste: le Soleil passe au méridien au-dessus de l'horison.*

Les termes équivalens sont ceux qui, quoique différens pour le son, ont cependant une seule & même signification, comme *tems & durée*, &c.

Les choses équivalentes sont ou *morales*, ou *physiques*, ou *statiques*: *morales*, comme quand nous disons que commander ou conseiller un meurtre, est un crime équivalent à celui du meurtrier: *physiques*, comme quand on dit qu'un homme qui a la force de deux hommes, équivaut à deux: *statique*, comme quand un moindre poids équivaut à un plus grand, en l'éloignant davantage du centre. *Chambers.*

EQUIVALENT, (*Jurispr.*) est une imposition qui se paye au roi dans la province de Languedoc, sur certaines marchandises: on la nomme *équivalent*, parce qu'elle fut établie pour tenir lieu d'une aide que l'on payoit auparavant. Pour bien entendre ce que c'est que cet *équivalent*, & à quelle occasion il fut établi, il faut observer que Philippe de Valois, dans le tems de ses guerres avec l'Angleterre, ayant établi une aide ou subside sur le pié de 6 deniers pour livre de toutes les marchandises qui seroient vendues dans le royaume, le roi Jean, du consentement des états, porta ce droit jusqu'à 8 den. & Charles V. à 12 den. ce qui fait le vingtième; & pour le vin vendu en détail, il en fixa le droit au

huitième, & au quatrième du prix, selon les différens pays où s'en faisoit la vente.

Charles VI. au commencement de son regne, déchargea ses sujets de cette imposition.

Elle fut rétablie par Charles VII. d'abord par tout le royaume; mais il la supprima en 1444, pour le Languedoc seulement, au moyen d'une somme de 80000 livres qui lui fut promise & payée pendant trois années. Pour former cette somme il permit de lever un droit d'un denier pour livre sur la chair fraîche & salée, & sur le poisson de mer, avec le fixième du vin vendu en détail. Ce droit fut nommé *équivalent*, parce qu'en effet il équivaloit à l'imposition de l'aide.

Les trois années étant expirées, & les besoins de l'état étant toujours les mêmes, le Languedoc fut obligé de continuer le même payement, & même de l'augmenter; car sous prétexte que la somme de 80000 liv. ne suffisoit pas pour indemniser le roi de ce qu'il auroit pû tirer de l'aide, la province consentit à l'imposition d'un nouveau droit, montant à 111776 livres, pour remplir ce qui manquoit à la valeur de l'*équivalent*; à condition néanmoins que si la recette de l'*équivalent* montoit à plus de 80000 liv. il seroit fait diminution d'autant sur le nouveau droit, qui fut appelé, du nom de l'imposition commune, *aide*.

En 1456 Charles VII. diminua l'*équivalent*, & le réduisit à 70000 l. mais en même tems il augmenta l'aide jusqu'à 120000 liv.

Louis XI. en 1462 ceda le droit d'*équivalent* à la province, au moyen de 70000 livres de préciput; mais il ne paroît pas que ce traité ait jamais eu d'exécution, comme il résulte de la déclaration donnée à Lyon par François I. en 1522.

On voit d'ailleurs que Louis XI. par des lettres du 12 Septembre 1467, attribua la connoissance de l'*équivalent*, en cas de ressort & de souveraineté, à la cour des aides de Montpellier; & cette attribution fut confirmée par plusieurs autres patentes postérieures, entr'autres par Charles IX. le 20 Juillet 1565; de sorte que nos rois ont toujours joui de l'*équivalent* jusqu'à l'édit de Beziers, du mois d'Octobre 1632, par lequel Louis XIII. en fit la remise à la province, & de toutes autres impositions. Les états sollicitèrent néanmoins la révocation de cet édit, parce qu'il donnoit d'ailleurs atteinte à leurs privilèges; & ils obtinrent en effet un autre édit au mois d'Octobre 1649, qui confirma à la province la remise entière du droit de l'*équivalent*, confirmée par celui de 1649; au moyen de quoi ce droit est présentement affermé au profit de la province: le bail monte annuellement à 335000 liv. de sorte que la province y trouve un avantage considérable, attendu qu'elle ne paye au roi sur cet article que 69850 liv. l'aide étant demeurée à son point fixe & ordinaire de 120000 liv. *Voyez PATENTE DE LANGUEDOC. Voyez le style du parlement de Toulouse, par Cayron, pag. 273. (A)*

EQUIVALENT est aussi le nom que l'on donne en certaines provinces à une imposition qui tient lieu de la taille, comme on voit par des lettres du 10 Mai 1643, registrées en la chambre des comptes, portant établissement de ce droit au lieu de la taille dans les îles de Marennes. (*A*)

EQUIVALENT, en quelques lieux, est ce que le pays paye au roi au lieu du droit de gabelles, & pour avoir la liberté d'acheter & vendre du sel, & être exempt des greniers & magasins à sel. *Voyez le gloss. de M. de Laurière, au mot équivalent. (A)*

EQUIVALENT est aussi un droit qui se paye en quelques provinces, comme Auvergne & autres, pour être exempt du tabellionage. *Voyez le gloss. de M. de Laurière, ibid. (A)*

EQUIVOQUE, f. f. (*Gramm.*) double sens d'une phrase, produit par sa mauvaise construction.

Les *équivoques* sont des expressions louches, qui rendent le discours réellement obscur, & embarrassent l'esprit du lecteur pour en découvrir le véritable sens. Les langues qui demandent de la clarté, & la langue françoise en particulier, sont ennemies de ces sortes d'ambiguités de construction. Il est vrai que toute la lecture de la période en fait d'ordinaire comprendre le sens, dès que l'on y donne un peu plus d'attention; mais il vaudroit mieux que cela n'arrivât point: car c'est aux paroles à faire entendre le sens, & non pas au sens à faire entendre les paroles. Si l'on vous relit deux fois, dit M. de Vaugelas, que ce soit pour vous admirer, & non pas pour chercher ce que vous avez voulu dire. Le même critique a justement remarqué que la plupart des *équivoques* se forment dans notre langue par les pronoms relatifs, possessifs, & démonstratifs. Exemple du pronom relatif: *c'est le fils de cette femme qui a fait tant de mal*. On ne sait si ce qui se rapporte à *fils* ou à *femme*; desorte que si l'on veut qu'il se rapporte à *fils*, il faut mettre *lequel* au lieu de *qui*. Exemple du pronom possessif: *il a toujours aimé cette personne au milieu de son adversité*. Ce *son* est *équivoque*; car on ne sait s'il se rapporte à *cette personne* ou à *il*, qui est celui qu'on a aimé. Il en est de même du pronom démonstratif.

Les *équivoques* se font encore, quand un mot qui est entre deux autres se peut rapporter à tous les deux, comme dans cette période d'un célèbre auteur: *je passerai par-dessus ce qui ne sert de rien; mais aussi veux-je bien particulièrement traiter ce qui me semblera nécessaire*. Le *bien* se rapporte à *particulièrement*, & non pas à *veux-je*; c'est pourquoi pour écrire nettement il falloit mettre, *aussi veux-je traiter bien particulièrement*, & non pas, *aussi veux-je bien particulièrement traiter*.

Les *équivoques* se font enfin, quand on met quelques mots entre ceux qui ont du rapport ensemble, & que néanmoins les derniers mots se peuvent rapporter aux mots qui sont entre deux; un exemple le va faire entendre: *l'orateur arrive à son but, qui est de persuader, d'une façon toute particulière*. L'intention de celui qui s'exprime ainsi, est que ces mots, *d'une façon toute particulière*, se rapportent à ceux-ci, *arrive à son but*; mais comme ils sont placés, il semble qu'ils se rapportent à *persuader*: il faudroit donc dire, *l'orateur arrive d'une façon toute particulière à son but, qui est de persuader*.

Quoique ce précis, tiré de M. de Vaugelas, puisse ici suffire, il seroit bon d'étudier toutes les observations de cet auteur, de même que celles de nos meilleurs critiques, sur les *équivoques* de construction; car c'est le défaut dans lequel tombent les plus grands écrivains, parce qu'il est très-difficile de l'éviter, si on n'y donne une grande attention, & si on ne relit souvent ses ouvrages à tête reposée; mais il ne faut pas en même tems porter ses timides scrupules jusqu'à l'excès, énerver son style, & prendre l'ombre d'une *équivoque* pour une *équivoque* réelle.

Equivoque se dit aussi dans notre langue d'un terme à double-sens, dont abusent seulement ceux qui cherchent à jouir sur les mots. Voyez *POINTE* ou *JEU DE MOTS*. Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

EQUIVOQUE, (*Morale.*) discours ou proposition à double-sens; l'un naturel, qui paroît être celui qu'on veut faire entendre, & qui est effectivement entendu de ceux qui écoutent; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui parle, & qu'on ne soupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. C'est un expédient imaginé pour ne point dire la vérité & ne point mentir

en même tems; mais cet expédient n'est réellement qu'une tromperie condamnable dans ceux qui s'en servent, parce qu'ils manquent à la bonne-foi. Il n'y a, dit très-bien un de nos auteurs modernes, que la subtilité d'une éducation scholastique qui puisse persuader que l'*équivoque* soit un moyen de sauver du naufrage sa sincérité; car dans le monde ce moyen n'empêche pas de passer pour menteur & pour mal-honnête homme, & il donne de plus un ridicule d'esprit très-méprisable.

Cependant, n'est-il jamais permis de se servir de termes ambigus, ou même obscurs? Je réponds avec Grotius & Puffendorf, qu'on ne doit jamais y avoir recours, à moins que ce moyen ne soit nécessaire, par exemple, à l'instruction de ceux qui sont confiés à nos soins, ou à éluder une question importante ou captieuse, qu'on n'a pas droit de nous faire; ou à nous procurer quelqu'avantage innocent sans nuire à un tiers. Du reste, toutes les fois qu'on est dans l'obligation de découvrir clairement sa pensée à quelqu'un, il n'y a pas moins de crime à le tromper par une *équivoque* que par un mensonge. Enfin, de l'aveu même des Payens, c'est un lâche artifice & une infigne fourberie, que d'avoir recours aux *équivoques* lorsqu'il s'agit de contrat ou de quelque affaire d'intérêt. En un mot, les *équivoques* sont si blâmables en général, qu'on ne peut apporter trop de réserve à spécifier les cas fort rares où elles seroient innocentes. Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

EQUIVOQUE, adj. (*Medecine.*) est aussi l'épithète que donnent les Medecins aux signes qui ne constituent pas essentiellement le caractère d'une maladie, & qui ne la distinguent pas d'une autre. *Equivoque* en ce sens est opposé à *univoque*, qui est l'épithète des signes qui conviennent uniquement à une maladie, tirés des symptômes qui en sont inséparables. Voyez *SIGNE*. (d)

EQUULEUS, voyez *EQUICULUS*.

E R

ERABLE, f. m. *acer*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales disposés en rond. Il sort du calice un pistil qui devient dans la suite un fruit composé de deux, & quelquefois de trois capsules, qui sont terminées chacune par un feuillet membraneux, & qui renferment une semence arrondie. Tournef. *inst. rei herb.* Voyez *PLANTE*. (I)

ERABLE, (*Jardinage.*) c'est un arbre de différente grandeur, selon les diverses espèces de son genre. Plusieurs de ces *érables* croissent naturellement en Europe, quelques-uns dans le Levant, & le plus grand nombre en Amérique. Il est peu d'arbres qui rassemblent autant de variété, d'agrément & d'utilité que ceux-ci, qui croissent avec plus de vitesse & d'uniformité, qui s'accroissent mieux des plus mauvaises expositions, & qui exigent moins de soins & de culture; qui résistent mieux à toutes les intempéries des saisons, & que l'on puisse pour la plupart multiplier avec plus de facilité.

Toutes les espèces d'*érables* que l'on connoît, semblent faites pour la température de ce climat; elles y réussissent à souhait; elles s'y soutiennent contre quantité d'obstacles qui arrêtent beaucoup d'autres arbres, & elles remplissent tout ce qu'on en peut attendre. Dans les terres seches & legeres, dans les lieux élevés & arides, dans les terrains les plus superficiels, on voit les *érables* profiter, grossir & s'élever aussi-bien que s'ils étoient dans les meilleures terres de vallée. Les différentes espèces de cet arbre offrent à plusieurs égards une variété dont on peut tirer grand parti pour l'embellissement des jardins: la verdure de leur feuillage fait autant de différentes nuances

nuances qu'il y a d'espèces d'*érables* : la forme & la largeur des feuilles varient également ; elles paroissent de bonne heure au printemps, & ne tombent que fort tard en automne : il y a aussi quelques espèces qui donnent des fleurs d'une assez belle apparence. On peut distinguer les différentes espèces d'*érables*, en grands & en petits arbres. Les grands *érables* forment de belles tiges bien droites ; ils ont l'écorce unie & la feuille fort grande : on peut les préférer à beaucoup d'autres arbres pour faire des avenues, des bosquets, & du couvert. Les petits *érables* ont un accroissement plus lent, le bois plus menu, & la feuille plus petite : ils sont très-propres à former des palissades & des haies à hauteur d'appui ; à quoi ils conviennent souvent d'autant mieux, qu'ils ont le mérite singulier de croître à l'ombre & sous les autres arbres.

Voici les différentes espèces d'*érables* les plus connues jusqu'à présent.

L'*érable-sycomore*, grand arbre qui croît naturellement dans quelques forêts de l'Europe & de l'Amérique septentrionale, & plus ordinairement dans les pays de montagnes. Sa tige est fort droite, son écorce est unie & rouffâtre : sa feuille est large, lisse, découpée en cinq parties principales, d'un verd-brun en-dessus, & blanchâtre en-dessous : ses fleurs viennent en grappes longues & pendantes ; elles sont d'une couleur herbacée, qui n'a nulle belle apparence : la graine qui en provient est à-peu-près de la forme d'un pépin d'orange ; elle est renfermée dans une double écaille, qui est terminée par une aile légère. Cet arbre est très-propre à faire des allées & du couvert sur les lieux élevés, & dans les plus mauvais terrains ; il s'y soutient contre les grandes chaleurs & les longues sécheresses, même dans les provinces méridionales de ce royaume, où l'on n'a pas eu de meilleure ressource que de recourir au *sycomore* pour remplacer avec succès différentes espèces d'autres arbres qui avoient péri successivement dans une partie du cours d'Aix en Provence, soit à cause de la grande chaleur de ce climat, soit par rapport à la mauvaise qualité du sol. Cet arbre réussit également dans les bonnes terres de la plaine & sur les croupes des montagnes exposées au nord ; il ne redoute aucune mauvaise qualité de l'air. M. Miller assure que le *sycomore* soutient mieux qu'aucun autre arbre les vapeurs de la mer. Mais un autre avantage particulier à cet arbre, c'est qu'il résiste parfaitement à la continuité & à la violence des vents ; en sorte que pour se garantir de leur impétuosité, & défendre à cet égard les bâtimens, les plantations & tout espace que l'on veut abriter, c'est cet arbre que l'on doit y employer par préférence. Le *sycomore* devient en peu de tems un gros & grand arbre ; il se garnit d'un feuillage épais, qui donne beaucoup d'ombre & de fraîcheur : il est si robuste, que les hyvers les plus rigoureux de ce climat ne lui portent aucun préjudice, même dans sa première jeunesse, & qu'il soutient le froid excessif qui se fait dans le Canada, où cet arbre est fort commun, & où l'on en tire la sève par incision, dont on fait de bon sucre. Le bois du *sycomore* est sec, léger, sonore, brillant, & d'une qualité fort approchante de celle du bois de hêtre : il n'est pas sujet à se tourmenter, à se déjetter ni à se fendre ; on l'emploie aux petits ouvrages des Tourneurs, Menuisiers, Sculpteurs, Armuriers, Ebénistes & Luthiers. Il est propre aux mêmes usages que le bois du tilleul & du hêtre : c'est le meilleur de tous les bois blancs. On peut multiplier cet arbre de graine, de branches couchées, ou par le moyen de la greffe, sur les autres *érables*, & même en plantant les racines qu'on auroit retranchées du tronc d'un *sycomore*. Mais cet arbre a quelques petits défauts ; ses feuilles sont d'un verd trop brun, & elles

Tom. V.

sont sujettes à être gâtées par les insectes. Il est vrai que sa verdure est fort brune, & même encore plus foncée lorsque l'arbre commence à pousser ; ce qui étant entièrement opposé au verd naissant & tendre de presque tous les autres arbres, c'est un contraste de verdure dont on pourra tirer parti. On convient aussi que les hannetons attaquent souvent les feuilles du *sycomore* ; mais ils ne l'endommagent pas assez, pour que l'arbre fasse un aspect désagréable.

L'*érable-sycomore panaché* : c'est une variété de l'espèce précédente, dont cet arbre ne diffère que par la couleur de ses feuilles, qui sont plus ou moins bigarrées de jaune & de verd, & qui font un agrément singulier. On fait que ce mélange de couleur, qui n'est qu'un accident occasionné par la foiblesse ou la maladie de l'arbre, ou par la mauvaise qualité du terrain, ne se soutient dans la plupart des autres arbres panachés, qu'en les multipliant par la greffe, ou en couchant leurs branches, & nullement en semant leurs graines, attendu que les plantes qui en naissent, rentrent dans l'état naturel. Mais il en est autrement du *sycomore panaché*, dont on peut conserver la diversité de couleur, non-seulement en couchant ses branches ou en le greffant sur le *sycomore* ordinaire, mais encore en semant sa graine, qui produit des plants dont la plupart sont panachés.

L'*érable plane*, grand arbre qui fait une belle tige très-droite, dont l'écorce est lisse & blanchâtre. Sa feuille a beaucoup de ressemblance avec celle du platane, ce qui lui a fait donner le nom d'*érable plane* : mais elle n'est ni si grande ni si épaisse, ni d'un verd si tendre que celle du platane. Ses fleurs viennent en bouquets de couleur jaune, qui ont quelque apparence ; elles commencent à paroître avant les feuilles, à la fin d'Avril. La graine qui en provient est plate & terminée par une aile, comme celle du *sycomore*. Après le platane, c'est l'un des plus beaux arbres que l'on puisse employer pour l'embellissement des jardins ; il a toutes les bonnes qualités du *sycomore*, avec lequel il a tant d'analogie & de ressemblance, qu'on peut faire à l'*érable plane* l'application de tout ce que l'on vient de dire du *sycomore* ; mais il n'a pas, comme celui-ci, le défaut d'avoir des feuilles d'un verd trop rembruni, ni d'être sujet aux attaques de quelques insectes, qui au contraire ne portent aucune atteinte aux feuilles de l'*érable plane*, dont la verdure tendre & agréable se soutient avec égalité pendant toute la belle saison, & ne passe que fort tard en automne. Son feuillage étant encore plus fourni que celui du *sycomore*, il fait un meilleur couvert, & de plus belles allées en palissade sur tige, pour lesquelles l'*érable plane* est des plus convenables ; mais il faut donner à ces arbres un quart de distance moins qu'aux tilleuls, parce que cette espèce d'*érable* prend plus de hauteur que d'extension. Cet arbre croît encore plus promptement que le *sycomore* : j'ai vu souvent des plants venus de semence en terrain sec, s'élever jusqu'à douze piés en trois ans. Les Anglois lui donnent le nom d'*érable de Norwege*, parce que vraisemblablement il leur est venu de ce pays-là, où il est fort commun. Mais comme la plupart des Jardiniers de Paris, & ceux des provinces à plus forte raison, confondent cet arbre avec le *sycomore*, il est à-propos de rapporter ici quelques caractères apparens, qui puissent les faire distinguer l'un de l'autre. L'*érable plane* a l'écorce blanchâtre sur le vieux bois, les boutons rougeâtres pendant l'hyver, la feuille plate, mince, & d'un verd tendre ; les fleurs jaunes, disposées en bouquets relevés, & la graine applatie : le *sycomore* au contraire a la tige plus grosse, la tête plus étendue, l'écorce rouffâtre, les boutons jaunes en hyver, la feuille plus épaisse, plus brune, & un peu repliée en-dessus ; les fleurs d'un petit jaune verdâtre, bien moins apparentes,

X X x x x

disposées en grappes pendantes, & sa graine est ronde.

L'érable plane, panaché : c'est une variété de l'espece qui précède, & à laquelle on peut appliquer ce qui a été dit plus haut du *fycomore panaché*, si ce n'est pourtant qu'il n'est pas encore certain qu'en fermant les graines de celui-ci, on doive s'attendre que les nouveaux plants conserveront la même variété.

Le *petit érable plane*, ou *l'érable à sucre* : arbre de moyenne grandeur, qui croît naturellement dans la Virginie, où il est fort commun, & où on lui donne le nom d'*érable à sucre*. Sa tige est très-droite & fort menue, son écorce est cendrée ; les boutons des jeunes branches sont d'une couleur très-brune pendant l'hyver : sa feuille a beaucoup de ressemblance avec celle de l'*érable plane* ordinaire ; mais elle est plus grande, plus mince, & d'un verd plus pâle, tenant du jaunâtre en-dessus, mais un peu bleuâtre en-dessous. Son accroissement est beaucoup plus lent que celui de l'*érable plane* dont on a parlé ; il étend bien moins ses branches, & il ne fait qu'une petite tête : il donne de la verdure de très-bonne heure au printemps, & avant tous les autres *érables*. Cet arbre est encore fort rare en France ; mais il y en a plusieurs plants dans les jardins de M. de Buffon à Montbard en Bourgogne, qui, quoiqu'âgés de dix ans, n'ont encore donné ni fleur ni graine. Cet arbre est très-robuste, il soutient les grandes chaleurs aussi-bien que les longues sécheresses ; il résiste à l'effort des vents impétueux & à la rigueur des grands hyvers, & il prend plus d'accroissement dans un terrain sec & élevé, que dans les bonnes terres de vallée. On prétend que les habitans de la Virginie font de bon sucre ; & en grande quantité, avec la seve qu'ils tirent de cet arbre par incision.

L'érable blanc : arbre de moyenne grandeur, originaire de l'Amérique septentrionale, sur-tout de la Virginie, où il est plus commun qu'ailleurs. Il fait une belle tige droite : son écorce sur le vieux bois est plus blanche que celle d'aucune espece d'*érable* ; mais celle des jeunes rameaux est rougeâtre, ainsi que les boutons, pendant l'hyver : ses feuilles d'un verd brillant en-dessus, & argentin en-dessous, font une des grandes beautés de cet arbre ; elles deviennent rougeâtres avant leur chute en automne. Dès le mois de Janvier, dans les hyvers peu rigoureux, il commence à donner des fleurs rougeâtres qui durent plus d'un mois, & qui sont assez apparentes pour faire un aspect agréable dans une telle saison : les graines qui succèdent, & qui sont de la même couleur, font durer le même agrément pour autant de tems : peu après ces graines se trouvent en maturité, à moins que les fleurs n'ayent été flétries par les gelées du printemps, qui gâtent si souvent les graines en Bourgogne, que des arbres de vingt ans n'en ont point encore rapporté. Cet arbre exige plus de choix sur la qualité du sol, que les autres especes d'*érable* ; il perd de sa beauté dans les terrains secs, élevés & superficiels : ce n'est pas qu'il n'y grossisse & qu'il n'y prenne de l'élevation autant que les autres arbres de son genre ; mais il n'y donne que de petites feuilles qui font peu d'ombrage, & qui tombent de bonne heure, souvent même dès le commencement du mois de Septembre dans les années trop seches. Il faut donc à l'*érable blanc* une bonne terre, quelque culture & de l'humidité, pour l'amener à sa perfection ; du reste il ne dégénere pas des especes qui précèdent, pour la vitesse de l'accroissement & les autres bonnes qualités qu'on leur a attribuées.

L'érable blanc à grandes fleurs : arbre de moyenne grandeur, que l'on nomme communément en Angleterre *l'érable de Charles Wager*, parce que c'est cet amiral qui l'a fait venir d'Amérique ; mais cet arbre n'est point encore parvenu en France. Il a beaucoup

de ressemblance avec le précédent, dont il ne differe que par une beauté qu'il a de plus. Ce sont ses fleurs de couleur écarlate, qui, au rapport de M. Miller, forment de très-grandes grappes, dont les plus jeunes branches sont si bien garnies, qu'à une petite distance l'arbre en paroît tout couvert ; ce qui est cause que l'on ne fait plus tant de cas de l'espece précédente, qui a moins d'agrément. C'est tout ce qu'a dit récemment M. Miller de ce bel arbre, qui auroit bien mérité quelque détail de plus.

L'érable à feuille de frêne ; grand arbre qui nous est aussi venu de la Virginie où il croît communément, & où il devient un des plus gros arbres. Sa tige est droite. Son écorce est cendrée sur le vieux bois, & verte sur les jeunes branches. Sa feuille est différente de celle de toutes les autres especes d'*érables* ; elle est composée de trois & le plus souvent de cinq lobes ou petites feuilles, tenant à une même queue & irrégulièrement échancrées : ce qui a fait donner à cet arbre le nom d'*érable à feuille de frêne*, quoique cette ressemblance soit fort imparfaite. Ses fleurs, d'une couleur herbacée qui n'a nulle belle apparence, viennent en longues grappes pendantes & applaties. Les graines qu'elles produisent sont plates aussi, toujours jumelles, & recourbées en-dedans. Cet arbre mérite qu'on s'attache à le multiplier ; on peut en tirer de l'agrément par rapport à son beau feuillage qui est d'un verd tendre, & dont l'aspect a l'air étranger. Il réussit dans tous les terrains ; il résiste à l'intempérie des différentes saisons dans ce climat. Son accroissement est très-prompt, & sa multiplication des plus faciles. Le plus court procédé pour y parvenir, c'est d'en faire des boutures dont le succès n'est jamais équivoque, & conduit d'ordinaire à les voir s'élever jusqu'à sept piés en deux ans ; même dans un terrain léger & sec, pourvu qu'on leur fasse de l'ombre. Il seroit avantageux de multiplier cet arbre par l'utilité que l'on pourroit retirer de son bois, qui est d'assez bonne qualité que celui des autres especes d'*érables*.

L'érable à feuille ronde, ou *l'opale* ; il croît naturellement dans les pays méridionaux de l'Europe, sur-tout en Italie & particulièrement aux environs de Rome, où il est l'un des plus grands arbres de ce canton-là, & où on lui donne le nom d'*opale*. Cet arbre est à peine connu en France ; il est même très-rare en Angleterre, quoique assez robuste pour le plein air. Mais comme M. Miller assure que l'on fait cas de l'opale en Italie à cause de la beauté de son feuillage, qui faisant beaucoup d'ombre engage à le planter le long des grands chemins & proche des maisons de plaisance, il faut espérer que le goût qui regne pour l'agriculture, portera les amateurs à faire venir des graines de cet arbre pour le multiplier.

L'érable commun, ou le *petit érable* ; arbre très-commun en Europe, tantôt petit, tantôt élevé, selon sa position, ou suivant la qualité du sol. Comme il croît volontiers dans les mauvais terrains, on ne le voit ordinairement qu'en sous-ordre & de la forme d'un arbrisseau dans les haies, les buissons, & les places vagues ; mais s'il se trouve en bonne terre & qu'on lui laisse prendre son accroissement parmi les autres grands arbres des forêts, il s'élève & grossit avec le tems jusqu'au point, que j'ai vu de ces *érables* qui avoient plus de cinquante piés de haut, & jusqu'à sept ou huit piés de pourtour. Cet arbre fait de lui-même une tige droite ; & si on le voit souvent tortu & rabattu, c'est parce qu'il aura été endommagé par le bétail, ou dégradé par d'autres atteintes. Son écorce est brute, ridée, & fort inégale, même sur les jeunes branches ; bien différent en cela des autres especes d'*érables*, qui tous ont l'écorce très-unie. Sa feuille est petite, d'un verd pâle, & découpée en cinq parties principales. Ses fleurs

verdâtres & de peu d'apparence, viennent en bouquet. Ses graines sont jumelles, plates, ailées, & plus petites que celles des grands *érables*. Cet arbre est très-robuste; il croît promptement, il se plaît dans tous les terrains, & par préférence dans ceux qui sont sablonneux, élevés, & superficiels; il se multiplie aisément, & même par la simple voie des boutures; il réussit très-bien à la transplantation: on peut l'employer de toute hauteur, sans qu'il faille retrancher beaucoup de branches. On en fait usage dans les jardins, pour former des palissades & d'autres embellissemens de cette espece; mais le cas que l'on fait aujourd'hui de cet arbre, n'est pas fondé sur les seules bonnes qualités que l'on vient de rapporter, il est d'une ressource infinie pour suppléer à la charmillie par-tout où elle refuse de venir, soit à cause de la mauvaise qualité du terrain, ou par le défaut d'air suffisant. Le petit *érable* a le mérite singulier de croître avec succès dans les terres usées & défectueuses, & il réussit également dans les endroits trop resserrés & à l'ombre, & sous le dégouttement des autres arbres. Son bois est blanc & veiné, assez dur quoique léger, & d'un grain fin & sec; il est bon à brûler, très-propre aux ouvrages du tour, & fort utile à d'autres petits usages.

L'érable de Montpellier; petit arbre qui vient naturellement dans les provinces méridionales de ce royaume, sur-tout aux environs de Montpellier où il est commun. Cet arbre peut être comparé à l'*érable* commun pour le volume; il fait quelquefois un assez bel arbre. J'en ai vu qui s'étoient élevés à plus de trente piés, & qui en avoient quatre de pourtour; mais plus ordinairement il n'a pas moitié de ce volume, sur-tout lorsqu'il n'a pas été cultivé. Il ne croît pas si vite ni si droit que le petit *érable*. La couleur de son écorce est d'un brun roussâtre. Sa feuille est petite, lisse, ferme, & découpée en trois parties qui sont égales & sans dentelures: elle est d'un verd brun & brillant en-dessus, & d'un petit blanc bleuâtre en-dessous. Ses fleurs disposées en bouquet, sont jaunâtres & assez apparentes. Ses graines sont petites, rondes, ailées, & elles viennent par paires; on pourroit faire usage de cet arbre pour l'ornement d'un jardin, où il seroit plus propre que le petit *érable* à former des palissades; ses jeunes rameaux sont plus souples que ceux de ce dernier arbre, il pousse plus faiblement, & sa verdure est plus belle. Quoique originaire des contrées méridionales de ce royaume, il résiste parfaitement au froid de nos provinces septentrionales; il garnit bien une palissade, sa verdure est stable, & son feuillage n'est nullement sujet à la dégradation des insectes; il ne se refuse à aucun terrain, il réussit bien à la transplantation, mais il n'est pas facile de le multiplier au loin, parce qu'il faut semer ses graines au moment de leur maturité; elles ne levent pas dès qu'il faut du retard pour les faire arriver à leur destination, à moins pourtant qu'on n'eût pris la précaution, si utile pour la plupart des graines, qui est de les envoyer dans de la terre.

L'érable de Candie; petit arbre originaire des îles de l'Archipel, où il est fort commun. C'est le plus petit de tous les *érables* connus. J'en ai vu de fort âgés que l'on avoit laissé croître à leur gré dans un bon terrain, & qui n'avoient que dix-huit piés de haut & cinq poudés de diamètre. Cet arbre au premier aspect a beaucoup de ressemblance avec le précédent. Son écorce est un peu grise. Sa feuille, qui est aussi découpée en trois parties, a quelques dentelures irrégulières; elle est comme celle de l'arbre précédent, d'un verd foncé & brillant en-dessus, & du même verd en-dessous, & la queue qui soutient cette feuille est très-courte, au lieu que dans l'autre espece elle est fort longue. La fleur & la graine n'ont

pas des différences bien sensibles. Cet arbre a toutes les bonnes qualités de l'*érable* de Montpellier, & quelques avantages de plus; tels que la facilité de pouvoir le multiplier par le simple moyen des boutures, & le mérite particulier de conserver sa verdure jusqu'à la fin de l'arrière saison. De tous les arbres robustes qui ne sont pas toujours verts, c'est celui dont la feuille se soutient le plus long-tems contre les premières fraîcheurs de l'hyver; en sorte que le plus souvent elles sont encore bien saines au commencement du mois de Novembre.

Il y a encore trois ou quatre especes d'*érables* que l'on a découvertes dans le Canada, & qui sont si rares en Europe, qu'elles ne sont point encore assez connues pour en faire ici une description satisfaisante.

Tous ces différens *érables* donnent presque en même tems leurs fleurs à la fin d'Avril, ou au plutôt les premiers jours du mois de Mai, & leurs graines se trouvent en maturité au commencement du mois d'Octobre, à l'exception de celles de l'*érable* blanc, qui meurent beaucoup plutôt. Mais comme ces graines tombent bien-tôt après leur maturité, & qu'elles sont sujettes à être dispersées par le vent à cause de leur légèreté, il faut avoir attention de les faire cueillir à propos, si on veut les semer. L'automne est le tems le plus propre à cette opération; car si on attendoit au printemps, elles ne leveroient que l'année suivante. Au bout de deux ans, les plants seront en état d'être transplantés en pépinière, où il faudra les laisser trois ou quatre ans, après quoi on pourra les placer à demeure. Ces arbres réussissent bien à la transplantation, qui leur cause peu de retard; ils souffrent la taille en été comme en hyver, & c'est au commencement du mois de Juillet qu'il faut tailler les palissades formées avec les *érables* de la petite espece. (c)

ERABLE, (*Mat. med.*) On ne fait point d'usage de l'*érable* parmi nous; on regarde cependant son fruit & ses feuilles comme de bons astringens. L'infusion des feuilles dans du vin, passe sur-tout pour un remède contre le larmoyement involontaire. (b)

ERAILLÉ, adj. se dit, dans les Manufactures en étoffes, lorsque la laine du filé a été enlevée de dessus la soie qui la porte, & que l'on voit cette soie à découvert. Il se dit encore de toute lésion faite à l'ouvrage pendant ou après sa fabrique.

ERAILLEMENT DES PAUPIERES, voyez *ECTROPIUM*.

ERAILLER, v. act. terme d'Ourdisage; c'est tirer une étoffe, une toile, une gaze, de façon que les fils s'entr'ouvrent, se séparent, & se relâchent. La mousseline, la gaze, & le crêpe, sont fort sujets à s'erailler.

ERAILLURE, f. f. terme d'Ourdisage; il se dit de l'endroit d'une étoffe, d'une toile, ou d'une gaze, dont le tissu s'est séparé dans la trame ou dans la chaîne, pour avoir été tirée trop violemment.

ERANARQUE, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit, chez les anciens Grecs un officier public, dont la charge consistoit à présider & à avoir l'inspection des aumônes & des provisions faites pour les pauvres.

L'*éranarque* étoit proprement l'administrateur ou l'intendant des pauvres. Lorsque quelqu'un étoit réduit à la pauvreté, ou fait prisonnier, ou qu'il avoit une fille à marier, & ne la pouvoit pourvoir faute d'argent; l'*éranarque* assembloit les amis & les voisins de cette personne, & taxoit chacun pour contribuer selon ses moyens & son état. C'est ce que nous apprend Cornelius Nepos, dans la vie d'Epaminondas. *Dict. de Trév. & Chambers.* (G)

ERARIUM, f. m. (*Hist. anc.*) étoit le trésor de l'état sous les empereurs romains.

Le temple de Saturne à Rome où se gardoit ce

thréfor, s'appelloit par cette raison *ararium*, du mot *æs*, *æris*, cuivre; parce qu'il n'y avoit pas eu d'autre monnoie à Rome que de ce métal, avant l'an 485 de sa fondation. *Voyez MONNOIE, ESPECE.*

Ce fut Auguste qui le commença, & il fut entretenu de ce que chacun y contribua volontairement; mais ces contributions ne suffisant pas pour les besoins de l'état, le vingtième des legs & des successions fut assigné à ce thréfor, pourvu néanmoins que les héritiers ou les légataires ne fussent pas des proches parens, ou des pauvres.

On tira de la cohorte prétorienne trois officiers, à qui on en confia la garde avec la qualité de *præfeti ærarii*. *Chambers.*

ERASTIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) secte ou parti de religion qui s'éleva en Angleterre durant le tems des guerres civiles, en 1647. On l'appelloit ainsi du nom de son chef Erastus. La doctrine de cette secte étoit que l'Eglise n'avoit point d'autorité quant à la discipline, c'est-à-dire n'avoit point le pouvoir légitime d'excommunier, d'exclure, d'absoudre, de prononcer des censures, de faire des decrets, &c. *Chambers. (G)*

* ERATO, (*Myth.*) celle des neuf muses qui préfidoit aux poésies amoureuses. On lui attribue l'invention de la lyre & du luth; & on la représente couronnée de myrthes & de roses, tenant une lyre d'une main & un archet de l'autre, & ayant à ses côtés un amour debout avec son flambeau.

Il y avoit aussi une néréide du même nom.

* ERCEUS, (*Myth.*) surnom sous lequel les gardes des murs d'une ville invoquoient Jupiter. *Jupiter erceus*, c'est la même chose que *Jupiter garde-murailles*. *Erceus* vient de *ἐρως*, *septum*.

ERE, f. f. en *Astronomie*, est la même chose qu'*époque*, en *Astronomie*. *Voyez EPOQUE*, qui est beaucoup plus usité en ce sens.

Le mot *ere*, selon quelques-uns, vient du mot arabe *arach* ou *erach*, qui signifie qu'on a fixé le tems. D'autres croient qu'il vient des lettres initiales de l'époque des Espagnols: *Ab Exordio Regni Augusti. (O)*

ERE, (*Chronol.*) terme synonyme à celui d'*époque*, & qui désigne un tems fixe d'où on part pour compter les années chez différens peuples. *Voyez EPOQUE*. Nous ignorons l'origine du mot *ere*; mais il est consacré aux époques particulières qui suivent. Ajoutons seulement sur cette matière, qu'on peut consulter Baronius, Calvisius, Képler, Marsham, Onuphrius, Pétau, Pagi, Prideaux, Riccioli, Sallian, Scaliger, Sigonius, Sponde, Vossius, Ussérius, &c. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ERE DES ABYSSINS; voy. ERE DE DIOCLÉTIEN, qui est l'*ere* dont les Abyssins se servent.

ERE ACTIAQUE, (*Chronol.*) époque des Egyptiens, qui a pris son nom de la bataille d'Actium, que l'armée d'Auguste commandée par Agrippa gagna contre Marc-Antoine l'an 723 de la fondation de Rome, & qui entraîna l'année suivante la conquête de toute l'Egypte.

C'est à cette conquête que l'*ere actiaque* doit son origine, suivant l'ordonnance des Romains qui fut ponctuellement exécutée. En effet on se servit depuis ce moment-là de cette époque en Egypte, jusqu'à la première année du regne de Dioclétien qui tombe à l'an 284 de J. C. Alors l'*ere actiaque* changeant de nom, fut appelée l'*ere de Dioclétien*, & par les chrétiens de ce pays-là, l'*ere des martyrs*; parce que ce fut sous le regne de cet empereur qu'arriva la dixième persécution de l'Eglise, où tant de martyrs scellerent de leur sang la vérité de leur religion.

Quoique l'*ere actiaque* tirât sa dénomination de la bataille d'Actium, elle ne commença pourtant que

le 29 Août de l'année suivante, & l'on fixa ce jour-là, parce que c'étoit le premier jour du mois de *Photh* qui faisoit de tems immémorial le premier jour de l'an des Egyptiens. D'ailleurs les Romains trouverent le 29 Août d'autant plus propre à régler le commencement de la nouvelle *ere* d'Egypte, qu'ils avoient réduit ce royaume sous leur joug vers la fin du mois d'Août.

C'est aussi pourquoi le sénat changea par un decret l'ancien mois de *Sextilis* en celui d'*Augustus*, & il ne s'en tint pas à cette seule marque de bassesse & de flatterie pour l'empereur. Mais sans nous y arrêter, admirons le sort des choses humaines! Octave par la victoire d'Actium enleve l'empire du monde à Antoine, & ce fut la postérité d'Antoine qui dans la fuite jouit de cet empire, du moins pendant quelque tems, tandis que celle d'Auguste ne parvint jamais à le posséder, *sic vos non vobis*. *Voyez M. Prideaux*, qui entre dans de plus grands détails. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ERE D'ALEXANDRE, voyez ERE PHILIPPIQUE.

ERE D'ANTIOCHE, (*Chronol.*) cette époque dont se servent plusieurs écrivains ecclésiastiques, commençoit 49 ans avant J. C. en la 4^e année de la 182^e olympiade, l'an 705 de Rome. Ce fut aussi la première année de la dictature de Jules César, & celle de la liberté de la ville d'Antioche. Quelques auteurs fixent cette *ere* d'après l'autorité de Scaliger à la 48^e année avant J. C. mais on prétend qu'ils se trompent. *Voyez Pagi, dissert. de periodo Græco-romana; Pétau, de doct. Temp. l. X. cap. lxiij. Riccioli, chronol. reform. l. III. cap. xj. p. 1. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

* ERE ARMÉNIENNE, qui est encore en usage parmi les Arméniens. Elle commence le 9 Juillet de l'an du monde 4501, ou après la naissance de J. C. 552.

ERE DES ARABES, voyez HÉGIRE.

ERE DE LA CAPTIVITÉ; elle commence au tems où Nabuchodonosor conduisit à Babylone Jéchonias avec 18000 Juifs d'élite, l'an du monde 3349.

* ERE CHALDAÏQUE; Ptolomée en a fait mention: elle commence au 26 Septembre, de l'an du monde 3639.

ERE-CHRÉTIENNE. (*Chronol.*) Elle commence au premier jour de Janvier après la naissance de J. C. dont personne ne fait aujourd'hui l'année.

L'opinion commune de l'Eglise catholique romaine la met au 25 Décembre 753 de la fondation de Rome. Sur quoi il faut remarquer qu'il y a au moins huit opinions différentes touchant l'année de la naissance de N. S.

La première opinion suppose cette naissance en l'année 748 de la fondation de Rome, sous le consulat de Lœlius Balbus, & d'Antistius Verus: c'est l'idée de Képler.

La seconde opinion la met en l'année 749 de Rome, sous le consulat de l'empereur Auguste avec Cornelius Sylla: le P. Pétau, Jésuite, est entr'autres de ce sentiment.

La troisième opinion est de ceux qui croient que J. C. naquit l'an de Rome 750, sous le consulat de Calvisius Sabinus & de Passienus Rufus: c'est l'avis de Sulpice Sévere, &c.

La quatrième opinion est de ceux qui pensent que le Sauveur du monde est né l'an 751 de Rome, sous le consulat de Cornelius Lentulus, & de Valerius Messalinus: le cardinal Baronius, Sponde, Scaliger & Vossius sont du nombre de ceux qui goûtent cette idée.

La cinquième opinion place la naissance du Messie en l'année 752 de Rome, sous le consulat d'Auguste avec Plantius Silvanus: le P. Sallian, Onufrius, &c. suivent cette conjecture.

La sixième est la commune qui fixe la naissance de J. C. en l'année 753 de la fondation de Rome, sous le consulat de Cornélius Lentulus & de Calpurnius Piso : c'est le sentiment de Denys le Petit, de Bede, &c. & l'Eglise romaine l'a autorisé par son martyrologe, le breviaire, & l'ancien calendrier.

La septième est de ceux qui tiennent pour l'an de Rome 754, comme George Hervat, &c.

La huitième est de ceux qui prétendent que le Sauveur naquit l'an 756 de Rome, deux ans plus tard que l'époque commune : Paul de Middelbourg a été de ce sentiment, qui est universellement rejeté.

Cette diversité d'opinions vient des difficultés qu'il y a sur l'année de la mort d'Hérode, qui vivoit encore lorsque J. C. vint au monde, *in diebus Herodis*, Matth. ch. xj. sur le commencement de l'empire d'Auguste, dont on croit que c'étoit la quarante-deuxième année, & de celui de Tibere la quinzième année, *anno 15 imperii Caesaris*, Luc. ch. iij. sur l'année du dénombrement du peuple romain sous Cyrénus ou Quirénus, gouverneur de Syrie, dont il est parlé en S. Luc, ch. xj. Voyez DÉNOMBREMENT.

On trouve à tous ces égards les auteurs fort partagés : les uns mettent la mort d'Hérode l'an 754 de Rome, & les autres quelques années auparavant : les uns commencent le regne d'Auguste à la mort de César, d'autres à son premier consulat : les uns font commencer l'empire de Tibere après la mort d'Auguste, & les autres deux ans auparavant, parce que, disent-ils, il étoit alors collègue d'Auguste. Il y a eu plusieurs dénombremens sous ce prince, & on a de la peine à fixer l'année de celui dont il est fait mention dans S. Luc.

Telles sont les causes qui ont produit les différentes opinions sur le tems de la naissance de J. C. quoique dans l'usage on suive l'année de l'époque vulgaire.

Remarquons d'ailleurs que les anciens Peres de l'Eglise n'ont pas commencé de marquer les années par la naissance de J. C. ils se servoient d'autres époques : ceux du patriarchat d'Alexandrie prenoient la leur de l'ère actiaque, ou du jour de la bataille d'Actium : les chrétiens d'Egypte lui substituerent l'ère qu'ils appellerent *dioclétienne*, autrement dite *des Martyrs*. Enfin les autres chrétiens comptoient leurs années, ou de la fondation de Rome, ou d'après les fastes consulaires, ou selon la manière des peuples, au milieu desquels ils vivoient.

Denys, surnommé *le Petit*, né en Scythie, & qui demouroit à Rome sous le titre d'abbé, au commencement du vij. siècle, crut qu'il n'étoit pas honorable à des chrétiens de compter leurs années du regne d'un tyran qui avoit fait périr inhumainement tant de fideles ; mais qu'il étoit plus à-propos de fixer une époque de la naissance de celui pour lequel les Chrétiens avoient si constamment versé leur sang. Il fit pour cet effet un cycle pascal, & en assigna le jour au 25 Décembre de l'an de Rome 753, pour commencer à compter l'an premier de l'ère chrétienne, au mois de Janvier 754 du consulat de C. César & de Paul Emile. Cette ère fut généralement approuvée par les Chrétiens, peu d'années après qu'elle fut introduite, c'est-à-dire vers l'an 527 : elle n'eut pourtant sa vogue entière qu'environ cent ans après, sous Charles Martel, au commencement du vij. siècle que l'Eglise latine la suivit, & on l'appella depuis universellement l'ère vulgaire.

Il est néanmoins vrai que cette ère commença trois ou quatre ans plus tard que la véritable naissance de N. S. & que Denys le Petit s'est trompé environ de cet espace de tems dans la fixation de son époque. Sans en discuter ici les preuves, je dirai seulement

que M. Vaillant le pere a fait voir en particulier, par des médailles de Quintilius Varus & d'Antipas fils d'Hérode, que la naissance de J. C. assignée par l'Eglise au 25 de Décembre, doit être placée dans la 749^e année de Rome, puisque Joseph rapporte la mort d'Hérode à la fin de Mars de l'an 750 de la fondation de cette ville.

Quoi qu'il en soit de l'opinion de M. Vaillant, fondée sur ses médailles, il ne faut pas s'étonner si tant de personnes éclairées ignorent les choses les plus cachées, puisqu'elles ne savent pas les plus communes. Les Chrétiens ne parlent que de la mort de J. C. tandis qu'ils en ignorent réellement l'année, de même que celui de sa naissance. La connoissance qu'on pouvoit avoir de l'une & de l'autre s'est perdue peu-à-peu, & l'on est enfin venu à n'en savoir plus les dates. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ERE DE DIOCLÉTIEN. (*Chronol.*) Epoque qui commença la première année de l'empire de Dioclétien, c'est-à-dire l'an 284 après la naissance de J. C. c'est la même que celle qu'on appella l'ère des Martyrs. Voyez ci-devant ERE ACTIAQUE. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

* ERE D'EDESSE ; c'est la même que l'ère d'Alexandre.

ERE D'ESPAGNE. (*Chronol.*) Cette époque des Espagnols commence 38 ans avant l'ère chrétienne : elle est d'un grand usage dans l'histoire d'Espagne, même dans celle de la partie méridionale des Gaules, & dans une grande partie de l'Afrique. Pierre IV. roi d'Arragon abolit cette ère dans ses états l'an 1350 de J. C. on en usa de même dans le royaume de Valence en 1358, aussi-bien qu'en Castille en 1383 : enfin le roi Jean I. l'abolit en Portugal en 1415. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

* ERE GELALÉENE ; c'est l'ère que les Persans suivent aujourd'hui : elle commence au 14 de Mars de l'an de J. C. 1079.

* ERE DES GRECS, dont il est fait mention au premier livre des Machabées ; elle commence au 13 Mars de l'an du monde 3638.

* ERE DES HASMONÉENS ; elle commence au tems où Simon délivra entièrement Jérusalem de la domination des Syriens, ou le 16 Mai de l'an du monde 3808.

* ERE DE L'HÉGIRE que suivent les Turcs ; elle commence au tems où Mahomet se sauva de la Mecque, ou le 15 Juillet de l'an de J. C. 622.

* ERE JEZDÉGERDIQUE, en usage parmi les Persans ; elle commence au tems où Osmarin, général des Sarrazins, défit & tua Jezdegerd roi des Persans, ou le 16 Juin de l'an de J. C. 632.

* ERE DES JUIFS, celle qu'ils suivent encore aujourd'hui, commence au 3 Octobre de la 189^e année du monde.

* ERE JULIENNE ; elle commence à la correction du tems ou du calendrier, ordonnée par Jules César l'an du monde 3905.

* ERE DE LAODICÉE ; elle commence l'an du monde 3900.

* ERE DU MONDE. Voyez ce qui a été dit à l'ère chrétienne.

ERE DES MARTYRS. Voyez ERE DE DIOCLÉTIEN.

ERE DE NABONASSAR, (*Chronol.*) fameuse époque astronomique dont se sont servis Ptolomée, Censorin, & autres auteurs. Elle a commencé la septième année de la fondation de Rome, la seconde de la huitième olympiade, 747 ans avant J. C. c'est-à-dire avant le commencement de l'ère vulgaire, & l'an 3967 de la période julienne.

Ce fut alors que l'ancien empire des Assyriens, ayant pris fin à la mort de Sardanapale, après avoir eu la domination de l'Asie pendant plus de 1300 ans,

il se forma de ses débris deux empires, l'un fondé par Arbaces, gouverneur des Medes, qui établit son siège à Ninive, & l'autre par Bélésis, gouverneur de Babylone, qui conserva pour lui cette ville, la Chaldée & l'Arabie : voilà les deux empires qui ont détruit les royaumes d'Israël & de Juda. Bélésis est le même que Nabonassar, du regne duquel commença l'époque dont il s'agit ici, nommée *ere de Nabonassar*. Ce prince est appelé dans l'Ecriture (Isaïe *xl. 1.*) *Baladan*, pere de ce *Moradac* ou *Mordace Empadus*, qui envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias pour le féliciter sur sa convalescence. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

* **ERE DES OLYMPIADES** : elle fut long-tems en usage chez les Grecs ; elle commençoit au 23 Juillet de l'an du monde 3174.

* **ERE DES PATRIARCHES ou DES PÉLERINAGES** ; elle commence au tems où Abraham quitta Haran, l'an du monde 2023 : on rapporte à cette époque plusieurs faits particuliers de la Bible.

* **ERE PHILIPPIQUE**, (*Chronol.*) époque particulière à l'Egypte.

Dès que Aridée, frere bâtard d'Alexandre le Grand, déclaré roi, eut changé son nom en celui de *Philippe*, on appella *ere philippique* la suite des années, dont celle de la mort d'Alexandre est la premiere. Cette *ere* ne commença pas au jour de la mort d'Alexandre, mais au jour de l'année où ce conquérant mourut, c'est-à-dire à notre 12 de Novembre de l'an 323 avant J. C. A l'*ere philippique* succéda l'*ere actiaque*, l'an 724 de Rome ; & à cette dernière l'*ere de Dioclétien*, l'an 284 de J. C. Pour entendre en gros l'histoire d'Egypte, il faut se rappeler la succession des diverses *eres* qui ont eu cours dans ce pays-là, & y appliquer les faits, afin d'éviter la confusion : le reste de cette histoire est un abysme. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

L'*ere philippique* commence au 12 Novembre, ce jour étant le premier de l'année vague égyptienne. C'est de cette époque que Théon, Albategnius, &c. se sont servis. On peut observer qu'entre les deux *eres* de Nabonassar & la mort d'Alexandre, il s'est écoulé précisément 424 années égyptiennes.

* **ERE DE ROME** ; elle commence au tems de la fondation de cette ville par Romulus, ou le 21 Avril de l'année 3190 du monde.

ERE DES SÉLEUCIDES. (*Chronol.*) Cette époque très-célèbre, & qu'on appelloit en Orient *les années des Grecs*, est fixée vers l'équinoxe d'automne de l'an 312 avant J. C. & de la période julienne 3402.

C'est à l'entrée du sage & brave Seleucus dans Babylone, après la défaite de Nicanor, l'an 312 avant J. C. que commença l'*ere fameuse des Séleucides*, cette *ere* dont tout l'Orient, Payens, Juifs, Chrétiens, Mahométans, se sont servis. Les Juifs la nomment autrement à-la-vérité ; ils l'appellent *l'ere des contrats*, parce que, lorsqu'ils tombèrent sous le gouvernement des rois Syro-Macédoniens, ils furent obligés de l'employer dans toutes les dates des contrats & des autres pieces civiles. Cependant ils s'y accoutumèrent si bien, que plus de 1000 ans encore après J. C. ils n'avoient point encore d'autres époques : ce ne fut qu'alors qu'ils s'aviserent de compter les années depuis la création du monde, comme ils font aujourd'hui. Tant qu'ils restèrent en Orient, ils suivirent la coutume des nations d'Orient, où l'on marquoit les années par cette *ere* ; mais quand vers l'an 1040 ils en furent chassés & obligés de se jeter dans l'Occident, & de s'établir en Espagne, en France, en Angleterre & en Allemagne, ils apprirent de quelques chronologistes chrétiens à compter depuis la création du monde.

La premiere année de cette *ere* de la création, selon leur compte, tombe sur l'an 953 de la période

julienne, & commence à l'équinoxe d'automne ; mais, selon Scaliger, la véritable année de la création du monde tombe 189 ans, & selon d'autres 249 ans plutôt que les Juifs ne la mettent dans leur *ere* : quoi qu'il en soit, cette *ere des contrats* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage parmi eux.

Les Arabes la nomment *taric dilcarnain*, *Pere du bicornu* ou *de l'homme à deux cornes*. Les auteurs qui veulent que cette *ere* regarde Alexandre se trompent, puisqu'elle ne commença que douze ans après la mort de ce prince, savoir au tems du rétablissement de Seleucus à Babylone : il faut donc chercher l'origine de *taric dilcarnain* dans la personne de Seleucus, qui effectivement, au rapport d'Appien, étoit si fort ou si adroit, qu'en prenant un taureau par les cornes il l'arrêtoit tout court ; ce qui avoit donné lieu aux Sculpteurs de le représenter ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête.

Les deux livres des Machabées (*I. Mach. j. 103. 11.*) l'appellent *l'ere du royaume des Grecs*, & tous deux l'employent dans leurs dates ; avec cette différence pourtant, que le premier de ces livres la fait commencer au printems, & l'autre à l'automne de la même année. Le calcul de ce dernier se trouve par-là être le même que celui qu'ont suivi les Syriens, les Arabes, les Juifs, en un mot tous ceux qui se servoient autrefois de cette *ere*, ou qui l'employent encore aujourd'hui, à la réserve des seuls Chaldéens ; car ces derniers ne regardant pas Seleucus comme bien établi à Babylone, avant le printems de l'année suivante, ils ne fixerent l'*ere des Séleucides* qu'à cette époque, d'où vient que toutes les années de cette *ere* commençoient aussi parmi eux dans la même saison.

Je ne déguiserai point qu'il y a dans la maniere de compter des deux livres des Machabées quelque chose d'assez surprenant, dont aucun critique, que je sache, n'a jamais rendu raison, ni le célèbre Usher, ni le savant Prideaux lui-même. Les dates du premier livre des Machabées précédent d'un an entier celles du style de Chaldée ; & celles du second livre des Machabées ne précédent le style de Chaldée que de six mois. On sait bien que dans l'*ere des Séleucides* le style de Chaldée & de Syrie différoient, en ce que le style de Chaldée commençoit six mois après celui de Syrie au printems suivant : mais d'où vient la différence des styles qui est entre le premier & le second livre des Machabées, & d'où vient même que le premier livre des Machabées est le seul qui fasse commencer l'*ere des Séleucides* un an entier avant le style des Chaldéens ? *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

* **ERE DE SYRACUSE** ; elle commence au tems où Timoléon rétablit les affaires des Syracusains, ou l'an du monde 3607.

* **ERE DE TROYE** ; elle commence à la prise de cette ville, ou l'an du monde 2766.

* **ERE DES TURCS.** Voyez **ERE DE L'HÉGIRE.**

* **ERE DES TYRIENS** ; elle commence au tems où ces peuples recouvrèrent leur liberté, ou l'an du monde 3825.

* **EREBE**, f. m. (*Mythol.*) Ce mot signifie *ténèbres*. L'*Erebe* est selon Hésiode, fils du chaos & de la nuit, & pere du jour.

Les Anciens ont encore donné le nom d'*erebe* à une partie de leurs enfers ; c'est la demeure de ceux qui ont bien vécu. Il y avoit une expiation particulière pour les âmes détenues dans l'*erebe*.

ERECTEURS DU CLITORIS ou ISCHIO-CERVERNEUX, est le nom qu'on donne en Anatomie à une paire de muscles qui viennent de la tubérosité de l'ischium, & qui s'infèrent au corps spongieux du clitoris, dont ils produisent l'érection dans le coït. Voyez **CLITORIS**.

ERECTEURS DE LA VERGE ou ISCHIO CAVERNEUX, sont deux muscles, charnus dans leur origine, qui viennent de la tubérosité de l'ischium, au-dessus des corps caverneux de la verge; ces muscles s'infèrent dans les épaisses membranes des corps caverneux. *Voyez CAVERNEUX & MUSCLE.*

ERECTION, f. f. (*Gram.*) se dit dans un sens figuré: comme l'érection d'un marquisat ou duché: les évêchés ne peuvent être érigés que par le roi.

C'étoit anciennement un usage de lever ou d'ériger des statues aux grands hommes. On demandoit un jour à Caton le censeur, *pourquoi on ne lui avoit point érigé de statue.* Demandez plutôt, répondit-il, *pourquoi on n'en auroit érigé une.*

ERECTION, (*Physiolog.*) se dit de l'action par laquelle l'homme couché se leve, pour mettre son corps debout; c'est-à-dire dans une situation perpendiculaire à l'horison, de la tête aux pieds.

La condition essentielle pour l'exercice de cette action consiste, en ce que le cours des humeurs se fasse avec égalité dans toute la substance corticale du cerveau & de celle-ci dans la médullaire, d'où il résulte une abondante sécrétion d'esprits animaux, qui puissent être distribués librement & en juste proportion dans tous les nerfs & dans tous les muscles; en sorte que les extenseurs d'un membre trouvent une certaine fermeté dans les fléchisseurs d'un autre membre & réciproquement. *Voyez MUSCLE.*

L'érection considérée physiquement, présente une très-grande complication de mouvemens, qui sont tous très-considérables, par la force nécessaire pour les produire, quoiqu'ils paroissent l'être très-peu.

Il n'est pas possible d'expliquer ici le mécanisme de cette fonction musculaire, quelque belle & quelque intéressante qu'en pourroit être l'exposition, parce qu'elle ne renfermeroit guère moins que l'histoire de tous les muscles & de tous les os du corps humain: il suffit de dire ici que dans la plupart des mouvemens, & particulièrement dans l'érection, les os du bassin sont le point fixe commun à toutes les parties de cet admirable édifice. *Extrait d'Haller. Voyez MOUVEMENT MUSCULAIRE; Borelli, de motu animalium. (d)*

ERECTION, (*Médecine physiol.*) est le terme employé pour signifier l'état du membre viril, dans lequel il cesse d'être pendant & se soutient de lui-même, relève, dresse; en sorte que le gland, qui en étoit la partie inférieure, en devient la supérieure: cela se fait conséquemment à ce que les corps caverneux & spongieux qui composent la verge sont gonflés, tendus; ce qui la rend dure, ferme, de flasque & molle qu'elle étoit avant ce changement.

C'est dans l'érection que consiste la disposition nécessaire pour l'intromission du membre viril dans le vagin, relativement à la fonction à laquelle est destiné cet organe pour la génération. C'est dans le même sens, quoique pour une fin différente, que l'on dit du clitoris qu'il est susceptible d'érection, attendu que cette partie est en petit de la même structure que la verge.

On peut encor regarder comme une sorte d'érection le gonflement qui survient aux mammelons de l'un & de l'autre sexe; sur-tout à ceux des femmes, dans lesquels il est plus marqué.

Toutes les parties dont il vient d'être fait mention, ont cela de commun, qu'elles passent à cet état d'érection, en conséquence de l'imagination échauffée par la représentation idéale ou physique des objets propres à exciter l'appétit vénérien, & sur-tout de l'attouchement sensuel ou de toute autre impression extérieure, qui peuvent mettre en jeu la sensibilité dont ces organes sont doués, & exciter l'éréthisme des parties nerveuses dont ils sont composés, qui empêche le retour par les veines; du sang

porté par les artères dans les cavités ou cellules que l'Anatomie démontre dans la structure de tous ces différens organes.

Le mécanisme de l'arrêt du sang, nécessaire pour établir l'érection, a été diversément expliqué, sur-tout à l'égard de la verge (*Voyez VERGE*); mais les raisons que l'on en a données jusqu'à présent, ne paroissent pas entièrement satisfaisantes, parce qu'il faudroit qu'elles pussent convenir à l'égard de toutes les parties susceptibles d'érection; attendu qu'il y a lieu de croire que la nature n'opère pas le même effet différemment dans l'une que dans l'autre; c'est cette cause commune qui reste à assigner; on ne peut en faire la recherche que d'après l'exposition anatomique des parties mêmes: ainsi on ne peut placer ce qui peut être dit à ce sujet, que dans les articles concernant les différens organes dont il s'agit. *Voyez les articles ERECTEURS, VERGE, CLITORIS, MAMMELON, COÏT, GÉNÉRATION, GROSSESSE. (d)*

EREMONTS, f. m. pl. *terme de Charon.* Ce sont deux morceaux de bois quarrés, posés & enchâssés sur l'avant-train, & qui sortent en-dehors & viennent embrasser le timon du carrosse. *Voyez la figure, Planche du Charon qui représente un avant-train.*

ERESIE, f. f. *eresia*, (*Hist. Nat. Bot.*) genre de plante dont le nom a été dérivé de celui de la patrie de Théophraste dans l'isle de Lesbos. La fleur des plantes de ce genre est monopétale, en forme de cloche ouverte & découpée. Il s'élève du calice un pistil qui est attaché comme un clou, & qui devient dans la suite un fruit rond, membraneux, & rempli de semences qui tiennent à un placenta. Plumier, *nova plant. amer. gener. Voyez PLANTE. (I)*

ERESIPLE, f. f. (*Médecine.*) est le nom d'une maladie inflammatoire, qui a le plus souvent son siège à la surface du corps; elle consiste dans une tumeur assez étendue, sans bornes marquées, peu élevée au-dessus du niveau des parties voisines, sans tension notable, accompagnée de douleur avec demangeaison, de chaleur acre & d'une couleur rouge tirant sur le jaune; qui cède à la pression des doigts, blanchit par cet effet, & devient rougeâtre dès que la pression cesse; & ce qui caractérise ultérieurement cette tumeur, c'est qu'elle semble changer de place, à mesure qu'elle se dissipe dans la première qu'elle occupoit; elle s'étend de proche en proche aux parties voisines.

Le mot *érésipèle*, *ερσιπελας*, vient de *ερυτρος*, *ruber*, & de *πελας*, *propè*, *presque rouge*; ce qui convient à la couleur de cette tumeur, qui n'est pas d'un rouge foncé comme le phlegmon, mais plutôt de couleur de rose, ce qui lui a fait donner le nom de *rosa* par les Latins; l'*érésipèle* a aussi été appelée par les anciens *ignis sacer*, feu sacré, à cause de la chaleur vive que l'on ressent dans la partie qui en est affectée.

L'*érésipèle* peut être de différente espèce: lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'autres symptômes que ceux qui ont été mentionnés dans la définition, elle est simple; & lorsque le milieu de la tumeur *érésipélateuse* est occupé par un phlegmon, par une oedème, ou par un skirrhe, elle est composée & prend différente dénomination en conséquence, selon la nature de la tumeur à laquelle elle se trouve jointe; ainsi elle est dans ces cas-là, *érésipèle phlegmonéuse*, *oedémateuse*, ou *skirrheuse*: on la distingue en essentielle, si elle ne dépend d'aucune maladie antérieure; & en symptomatique, si elle est compliquée avec une autre maladie qui l'ait produite: elle est encore distinguée en interne ou externe, selon le différent siège qu'elle occupe; en bénigne & en maligne, selon la nature des symptômes qu'elle produit; en accidentelle ou habituelle, selon qu'elle attaque

une seule fois, ou qu'elle revient plusieurs fois & même périodiquement tous les mois ou tous les ans, selon qu'il consiste par plusieurs observations.

L'*éréfipele* externe affecte communément la peau, la membrane adipeuse, & quelquefois, mais rarement, la membrane des muscles.

Lorsqu'elle est interne, elle peut avoir son siège dans tous les viscères, & vraisemblablement dans leur tissu cellulaire sur-tout; mais alors il est rare qu'on la considère autrement que comme une inflammation en général.

Le sang qui forme l'*éréfipele* est moins épais, moins dense que celui qui forme le phlegmon (voyez PHLEGMON); mais il est d'une nature plus acre & plus susceptible à s'échauffer: ces qualités du sang étant posées, si son cours vient à être retardé tout-à-coup dans les extrémités artérielles, & qu'il en passe quelques globules dans les vaisseaux lymphatiques, qui naissent des artères engorgées, l'action du cœur & de tout le système des vaisseaux restant la même, ou devenant plus forte, toutes ces conditions étant réunies, la cause continente de l'*éréfipele* se trouve établie avec le concours de toutes les autres circonstances qui constituent l'inflammation en général. Voyez INFLAMMATION.

Les causes éloignées de l'*éréfipele* sont très-nombreuses; elle est souvent l'effet de différentes évacuations supprimées, comme des menstrues, des lochies arrêtées, d'une rétention d'urine, mais plus communément du défaut de respiration insensible, occasionnée par le froid; elle est quelquefois produite par l'ardeur du soleil à laquelle on reste trop long-tems exposé; par l'application de quelques topiques acres, de quelque emplâtre qui bouche les pores d'une partie de la peau, des répercussifs employés mal à propos: le mauvais régime, l'usage des alimens acres, des liqueurs fortes, les mauvaises digestions, sur-tout celles qui fournissent au sang des sucs alkalis, rances, le trop grand exercice, les veilles immodérées, les peines d'esprit, contribuent aussi à faire naître des tumeurs *éréfipélateuses*, qui peuvent être encore des symptômes de plaies & d'ulcères, dans les cas où il y a disposition dans la masse des humeurs: cette disposition qui consiste en ce qu'elles soient acrimonieuses, & qui dépend souvent d'un tempérament bilieux, a aussi beaucoup de part à rendre efficaces toutes les causes éloignées tant internes qu'externes qui viennent d'être mentionnées.

Le caractère de l'*éréfipele* est trop bien distingué par les symptômes qui lui sont propres, rapportés dans la définition, pour qu'on puisse la confondre avec toute autre espèce de tumeur s'ils sont bien observés.

L'*éréfipele* n'est pas toujours accompagnée de symptômes violens, sur-tout lorsqu'elle n'attaque pas le visage, cependant il s'y en joint souvent de très-fâcheux, tels que la fièvre qui est plus ou moins forte & plus ou moins ardente; les insomnies, les inquiétudes: & comme elle est dans plusieurs cas une maladie symptomatique, dépendante d'une fièvre putride, par exemple, les accidens qu'elle produit varient selon les différentes circonstances.

L'*éréfipele* n'est pas dangereuse, lorsqu'elle est sans fièvre, & qu'elle n'est accompagnée d'aucun symptôme de mauvais caractère; & au contraire il y a plus ou moins à craindre pour les suites de la maladie, à proportion que la fièvre est plus ou moins considérable, & que les autres accidens sont plus ou moins nombreux & violens.

L'*éréfipele* de la face est de plus grande conséquence, tout étant égal, que celle qui affecte les autres parties du corps; à cause de la délicatesse du tissu de celle du visage, dont les vaisseaux ont moins de

force pour se débarrasser de l'engorgement inflammatoire. Cet engorgement est cependant moins difficile à détruire que dans toute autre inflammation; parce que la matière qui le forme n'a pas beaucoup plus de ténacité que les humeurs saines qui coulent naturellement dans les vaisseaux de la partie affectée: ainsi elle est très-disposée à la résolution. Voyez RÉSOLUTION. Mais cette manière dont se termine ordinairement l'*éréfipele* n'est pas toujours parfaite, l'humeur viciée peut-être dissoute, sans être entièrement corrigée; en sorte qu'elle ne soit pas encore propre à couler dans les autres vaisseaux où elle est jetée par l'action de ceux qui s'en sont débarrassés: quelquefois elle ne cède qu'à la force de ces derniers & reprend sa consistance vicieuse lorsqu'elle est parvenue dans des vaisseaux voisins qui agissent moins, ainsi l'*éréfipele* change de siège comme en rampant de proche en proche; elle est souvent rebelle dans ce cas & donne beaucoup de peine; elle parcourt quelquefois la moitié de la surface du corps sans qu'on puisse en arrêter les progrès, parce qu'alors le sang est pour ainsi dire infecté d'un levain *éréfipélateux*, qui fournit continuellement de quoi renouveler l'humeur morbifique dans les parties affectées ou dans les voisines; mais ce changement est bien plus fâcheux encore, lorsque le transport de cette humeur se fait du dehors, au-dedans, & se fixe dans quelque viscère; alors l'*éréfipele* qui en résulte est d'autant plus dangereuse que la fonction du viscère est plus essentielle: on doit aussi très-mal augurer de celle qui sans changer de siège tend à la suppuration ou à la gangrène; car il résulte du premier de ces deux événemens, qu'il se fait une fonte de matières acres, rongeantes, qui forment des ulcères malins, très-difficiles à guérir, & il suit de la gangrène *éréfipélateuse*, qu'ayant par la nature de l'humeur qui l'a produit beaucoup de facilité à s'étendre, elle consume & fait tomber comme en putrilage la substance des parties affectées, en sorte qu'il est très-difficile d'en arrêter les progrès & presque impossible de la guérir.

Toute autre manière que la résolution dont l'*éréfipele* peut se terminer, étant funeste, on doit donc diriger tout le traitement de cette espèce d'inflammation, à la faire résoudre, tant par les remèdes internes que par les topiques, d'autant plus que la matière morbifique y a plus de disposition que dans toute autre tumeur inflammatoire. Pour parvenir à ce but si désirable, on doit d'abord prescrire une diète sévère, comme dans toutes les maladies aiguës, qui consiste à n'user que d'une petite quantité de bouillon peu nourrissant, adoucissant & rafraîchissant, & d'une grande quantité de boisson qui soit seulement propre à détrempier & à calmer l'agitation des humeurs pour les premiers jours, & ensuite à diviser légèrement & à exciter la transpiration. Il faut en même tems ne pas négliger les remèdes essentiellement indiqués, tels que la saignée, qui doit être employée & répétée proportionnellement à la violence de la fièvre, si elle a lieu; ou à celle des symptômes, aux forces & au tempérament du malade, à la saison & au climat. Il convient de donner la préférence à la saignée du pied, dans le cas où l'*éréfipele* affecte la tête ou le visage. Il faut de plus examiner, à l'égard de toute sorte d'*éréfipele*, si le mal provient du vice des premières voies, & s'il n'est pas un symptôme de fièvre putride. Si la chose est ainsi, d'après les signes qui doivent l'indiquer, on doit se hâter de faire usage des purgatifs, des lavemens, & même des vomitifs répétés: ces derniers sont particulièrement recommandés contre l'*éréfipele* de la face, qu'ils disposent à une prompte résolution, selon que le démontre l'expérience journalière: on calmera le soir l'agitation causée par ces divers évacuans, en faisant prendre

prendre au malade un julep anodyn ou une émulsion. Pour ce qui est des topiques, on ne peut pas les employer pour l'érysipèle de la face, parce que les émolliens anodins, en relâchant le tissu déjà très-foible de cette partie, peuvent disposer l'inflammation à devenir gangreneuse, & parce que les résolutifs atténuans ne peuvent pas agir sans augmenter l'action des solides, la réaction des fluides, sans rendre la chaleur & l'acrimonie plus considérable; ce qui dispose l'érysipèle à s'exulcérer, & à causer des douleurs extrêmes; ce qui peut être aussi suivi de la mortification: ainsi il vaut mieux n'employer aucun remède externe dans ce cas, que d'en essayer dont il y a lieu de craindre de si mauvais effets.

Lorsque l'érysipèle occupe toute autre partie de la surface du corps, on peut faire usage avec beaucoup de succès, des topiques émolliens & résolutifs, par le moyen desquels on parvienne à relâcher plus ou moins le tissu de la partie affectée, à tempérer l'acrimonie du sang & de la lymphe, à modérer la chaleur, à calmer la douleur, & à rendre plus fluides les humeurs qui forment l'inflammation, afin d'en faciliter au plutôt la résolution. Il faut choisir parmi ces remèdes, ceux qui sont le plus proportionnés à la nature du mal, & mêler à-propos les émolliens avec les résolutifs, ou les employer séparément, selon l'exigence des cas, sous forme de fomentations ou de cataplasmes, qui doivent être diversement préparés, selon les différentes espèces d'érysipèles. On doit aussi en commencer ou en cesser l'usage plutôt ou plus tard, selon que l'exigent les indications. Voyez EMOLLIENS, RÉSOLUTIFS, &c.

Il n'est aucun cas où l'on puisse appliquer des remèdes repercutifs sur l'érysipèle, de quelque espèce qu'elle soit, non plus que des narcotiques, des huileux. Les premiers, en resserrant les vaisseaux, y fixeroient la matière morbifique, & la disposeroient à se durcir, ou la partie à se gangrener, ou donneroient lieu à des métastases funestes. Les seconds, en suspendant l'action des vaisseaux engorgés, tendroient également à produire la mortification. Les troisièmes, en bouchant les pores, en empêchant la transpiration, augmenteroient la pléthore de la partie affectée, l'acrimonie des humeurs, & par conséquent rendroient plus violens les symptômes de l'érysipèle. S'il se forme des vessies sur l'érysipèle, par la sérosité acre, qui détache l'épiderme & le sépare de la peau, ce qui arrive souvent, il faut donner issue à l'humeur contenue, qui par sa qualité corrosive & par un plus long séjour, pourroit exulcérer la peau. On doit, pour éviter ces mauvais effets, ouvrir ces vessies avec des ciseaux, en exprimer le contenu avec un linge, & y appliquer quelque lenitif, si l'érosion est commencée par la nature du mal, ou par mauvais traitement. Lorsque l'érysipèle se termine par la suppuration ou par la gangrene, il faut employer les remèdes convenables à ces différens états. Voyez SUPPURATION, ULCERE, GANGRENE.

Lorsque l'érysipèle ne provient pas d'une cause interne, d'un vice des humeurs, & qu'elle est causée par la crasse de la peau, par l'application de quelque emplâtre qui a pu arrêter la transpiration, embarrasser le cours des fluides dans la partie, il faut d'abord emporter la cause occasionnelle, nettoyer la peau avec de l'eau ou du vin chaud, ou de l'huile d'olive, selon la nature des matières qui y sont attachées: lorsqu'elles sont acres, irritantes, comme celles des synapismes, des phénigmes, des vésicatoires, on doit laver la partie avec du lait, ou y appliquer du beurre, ou l'oindre avec de l'huile d'œufs. Dans les cas où l'érysipèle n'est pas simple, où il est phlegmoneux, oedémateux, il participe plus ou moins de l'une des deux tumeurs compliquées, on doit par conséquent traiter celle qui est dominante,

ou qui présente les indications les plus urgentes, sans avoir égard à l'autre: celle-là étant guérie, s'il reste des traces de celle-ci, on la traitera à son tour selon les règles de l'art. Voyez PHLEGMON; ŒDEME. (d)

ERYSIPELE, (*Manège, Maréchal.*) maladie cutanée. Rien ne prouve plus évidemment l'uniformité de la marche & des opérations de la nature dans les hommes & dans les animaux, que les maladies auxquelles les uns & les autres sont sujets: les mêmes troubles, les mêmes dérangemens supposent nécessairement en eux un même ordre, une même économie; & quoique quelques-unes des parties qui en constituent le corps, nous paroissent essentiellement dissimilaires, pour peu que l'on pénètre les raisons de ces variétés, on n'en est que plus sensiblement convaincu que ces différences apparentes, ces voies particulières qu'il semble que cette mere commune s'est tracées, ne servent qu'à la rapprocher plus intimement des lois générales qu'elle s'est prescrites.

Quand on considère dans l'animal l'érysipèle par ses causes externes & internes, & quand on en envisage le génie, le caractère, les suites & le traitement, on ne sauroit se déguiser les rapports qui lient & qui unissent la Médecine & l'art vétérinaire. Cette maladie, qui tient & participe aussi quelquefois des autres tumeurs génériques, c'est-à-dire du phlegmon, de l'oedème & du skirrhe, peut être en effet dans le cheval essentielle ou symptomatique; elle peut être également produite conséquemment à l'acrimonie & à l'épaississement des humeurs, ou conséquemment à un air trop chaud ou trop froid; à des alimens échauffans, tels que l'avoine prise ou donnée en trop grande quantité, à des exercices outrés, à un repos immodéré, à des compressions faites sur les parties extérieures, à l'irritation des fibres du tégument ensuite d'une écorchure, d'une brûlure, du long séjour de la crasse sur la peau, &c. Les signes en sont encore les mêmes, puisqu'elle s'annonce souvent, sur-tout lorsqu'elle occupe la tête du cheval, par la fièvre, par le dégoût, par une sorte de stupeur & d'abattement, & toujours, & en quelque lieu qu'elle ait établi son siège, par la tension, la douleur, la grande chaleur, le gonflement & la rougeur de la partie; symptôme, à la vérité, qu'on n'aperçoit pas dans tous les chevaux, mais qui n'existe pas moins, & que j'ai fort aisément distingué dans ceux dont la robe est claire, & dont le poil est très-fin.

Cette tumeur fixée sur les jambes de l'animal, en gêne plus ou moins les mouvemens, selon son plus ou moins d'étendue; elle est pareillement moins formidable en lui que l'érysipèle de la face & de la tête, que quelques maréchaux ont prise pour ce fameux mal de tête de contagion supposé par une foule d'auteurs anciens & modernes, & sur les causes & la cure duquel ils ne nous ont rien présenté d'utile & de vrai.

Quoi qu'il en soit, les indications curatives qu'il faut offrir au maréchal, ne diffèrent point de celles qui doivent guider le médecin. Les saignées plus ou moins répétées, selon le besoin, détendront les fibres cutanées, débarrasseront, videront les vaisseaux, appaiseront la fougue du sang, faciliteront son cours, & préviendront les reflux qui pourroient se faire. Ces effets seront aidés par des lavemens émolliens, par des décoctions de plantes émollientes données en boisson, & mêlées avec l'eau blanche. Lorsque les symptômes les plus violens se feront évanouir par cette voie, on purgera l'animal; & quand on presumerait que les filtres destinés à donner issue aux humeurs viciées, ont acquis une souplesse capable d'assurer la liberté de leur sortie, on prescrira de légers diaphorétiques, tels que le gayac & la racine des autres bois mise en poudre, donnée

Y Y y y y

à la dose d'une once dans du son ; ou, si l'on veut, on humectera cet aliment avec une forte décoction de ces mêmes bois, dans laquelle on fera infuser une once de *crocus metallorum*.

Quant aux topiques & aux remèdes externes, les cataplasmes émolliens, ou les cataplasmes anodins, seront employés pour éteindre la chaleur, adoucir la cuisson & relâcher la peau, dont l'épiderme se sépare quelquefois en forme de vessie ou en forme d'écailles farineuses ; ce qui sollicite & précipite la chute des poils. On se servira ensuite de l'eau de fleur de sureau, dans laquelle on fera dissoudre du sel de Saturne ; on l'aiguillera avec quelques gouttes d'esprit-de-vin camphré, & on en baignera fréquemment la partie, pour résoudre enfin l'humeur arrêtée, & pour faciliter la transpiration ; & par le secours de tous ces remèdes réunis, mais administrés avec connoissance, l'animal parviendra à une guérison entière & parfaite. (e)

ERETHISME, f. m. (*Medecine.*) ἐρεθισμός, irritamentum. C'est une forte d'affection des parties nerveuses, dans laquelle il s'excite une plus grande tension ou une crispation de leur tissu qui souffre quelque irritation, d'où s'ensuit plus de sensibilité.

Cet état est produit par le mouvement déréglé & trop impétueux des esprits animaux, qui sont le principe de l'action de tous les organes du corps humain. Voyez IRRITABILITÉ, SPASME. (d)

ERFORT, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne ; elle est capitale de la haute Hongrie : elle est située sur le Gere. Long. 28. 55. lat. 51. 4.

* ERGANE, (*Myth.*) furnom de Minerve : il vient de ἔργον, art ; ainsi Minerve-Ergane, ou Minerve inventrice des arts, c'est la même chose. En effet, on attribuoit à cette divinité l'invention de l'art militaire ; de l'architecture ; de l'ourdissage de la toile ; du fil, de la tapisserie, des draps, du linge, &c. des chariots ; de la flûte ; des trompettes ; de la culture de l'olivier, &c. C'étoit à ces titres qu'elle avoit un autel dans Athenes, & c'étoit-là que sacrifioient les descendants de Phidias.

* ERGASTULE, f. m. (*Hist. anc.*) c'étoit un lieu souterrain ou cachot qui ne recevoit le jour que par des soupiraux étroits, où les Romains renfermoient à leurs campagnes les esclaves condamnés pour quelques forfaits aux travaux les plus pénibles. Un ergastule pouvoit contenir jusqu'à quinze hommes : ceux qui y étoient confinés, s'appelloient ergastules, & leur geolier, ergastulaire. On y précipita dans la suite d'honnêtes gens qu'on enlevait & qui dispafoient de la société, sans qu'on fût ce qu'ils étoient devenus. Ce desordre détermina Adrien à faire détruire ces lieux. Théodose ordonna la même chose par une autre considération, le desordre causé dans la société par les ergastules, lorsqu'ils étoient mis en liberté par des factieux qui brisoient leurs fers, & qui se les associoient.

* ERGATIES, adj. pris sub. fêtes que les Spartiates célébroient en l'honneur d'Hercule.

ERGOT, f. m. (*Hist. nat.*) C'est ainsi que l'on appelle une forte de corne molle qui se trouve derrière le boulet du cheval, qui est recouvert par le poil du fanon. On a aussi donné le même nom aux châtaignes ou lichenes du même animal, qui sont de petites tumeurs sans poil, de la grosseur d'une châtaigne, & de la consistance d'une corne molle : il y en a une dans chacune des quatre jambes, placée, dans celles de devant, en-dedans du bras, un peu au-dessus & à côté du genou ; & dans les jambes de derrière, un peu au-dessus & à côté du jarret. Mais les ergots proprement dits, sont derrière les boulets du cheval & des animaux à pié fourchu : ceux-ci en ont deux à chaque pié ; ils sont composés chacun d'une corne de même nature que celle des sabots de

chaque doigt. On nomme, en terme de chasse, les ergots du sanglier, du cerf, du chevreuil, &c. les gardes. On a aussi donné le nom d'ergot aux éperons du coq. Voyez COQ. (I)

ERGOT, (*Agricult. & Econom. domest.*) maladie singulière dont le seigle est attaqué. Quelques uns donnent ce nom au grain même qui est attaqué de la maladie, & qu'on appelle aussi blé-cornu ; & ces noms viennent en général de ce que le grain de seigle malade a quelque ressemblance avec la figure d'un ergot de coq. Langius, médecin & savant naturaliste, est un des auteurs qui ont le mieux décrit cette maladie du seigle, & ses effets funestes. Voyez *Act. Lips.* 1718, p. 309. Les grains attaqués sont plus gros que les autres ; d'une couleur noire ; ont un goût acre ; sont fendus en plusieurs endroits, suivant leur longueur, &c. Le seigle ergoté, mêlé dans le pain, produit des effets funestes : c'est sur-tout en 1709 qu'on l'a observé. Les seigles de la Sologne contenoient près d'un quart de blé-cornu, que les pauvres gens négligeoient de séparer du bon grain, à cause de l'extrême disette qui suivit le grand hyver : le pain infecté de ce blé, donna à plusieurs une gangrene affreuse, qui leur fit tomber successivement & par parties tous les membres. Voyez *mém. acad. des Sciences*, 1709, pag. 63.

La plupart des auteurs qui ont parlé de cette maladie, l'attribuent aux brouillards qui gâtent les épis. M. Tillet, directeur de la monnoie de Troyes, combat cette explication, dans une excellente dissertation sur la cause qui corrompt les grains de blé dans les épis ; dissertation couronnée avec justice par l'académie de Bordeaux en 1754, & imprimée dans la même ville en 1755. Comment, dit-il, les brouillards qui produisent l'ergot dans le seigle, ne produisent-ils jamais cette maladie dans l'orge, dans l'avoine, ni même dans une quantité prodigieuse d'épis de froment sans barbe, & où l'on ne voit presque jamais d'ergot ? D'ailleurs les brouillards couvrant ordinairement une certaine partie de terrain, devroient produire un effet assez général ; or souvent un épi est ergoté, sans que son voisin le soit ; un arpent est ergoté, sans que l'arpent voisin ait souffert : un épi même n'est jamais entièrement ergoté. Enfin le seigle qui est au haut des pièces enssemencées, est attaqué de l'ergot, comme celui qui est au bas, & qui sembleroit devoir plus souffrir de l'humidité & du brouillard ; & le seigle est ergoté dans les années seches comme dans les pluvieuses. A ces preuves on peut ajoûter les suivantes. L'ergot n'est pas une maladie particulière au seigle, il attaque la plante appelée *gramen loliaceum*, le *gramen micofuros* de la plus petite espece, & l'ivraie. Ces trois plantes sont ergotées dans des lieux & des tems secs, comme dans des lieux & des tems humides. Souvent ces plantes ne souffrent point de l'ergot dans des lieux inondés, où le seigle & le froment sont noyés sans ressource. L'ergot ne vient donc point de l'humidité.

M. Tillet croit devoir plutôt l'attribuer à la piquûre de quelqu'insecte ; en examinant plusieurs grains de seigle ergotés, il y a apperçu un petit ver à peine sensible aux yeux : ce ver renfermé dans un gobelet de crystal avec le grain ergoté, se nourrit de ce grain, & le consomme. En ce cas l'ergot seroit semblable à plusieurs maladies qu'on observe dans d'autres plantes, & qui sont causées de même par des piquûres d'insectes. Voyez GALLE, &c.

Langius croit qu'il y a de l'ergot nuisible à ceux qui en mangent, & de l'ergot qui ne l'est pas. M. Tillet croit que l'ergot est toujours nuisible, mais qu'il doit être pour cela en certaine quantité.

Le froment, selon les observations de M. Tillet, est aussi sujet à l'ergot, mais le cas est rare : la poul-

fiere des grains *ergotés* ne paroît pas contagieuse comme la poussière des grains de froment cariés. Voyez l'article GRAINS, où nous donnerons un extrait plus étendu de l'excellent ouvrage de M. Tillet; ouvrage également recommandable par l'importance de l'objet qu'il se propose, & par l'intelligence avec laquelle il l'a rempli.

L'auteur, depuis la publication de sa dissertation imprimée à Bordeaux en 1755, dédiée & présentée au Roi au mois de Mai de la même année, a ajouté à cette dissertation de nouvelles réflexions, fruit de ses nouvelles expériences, & imprimées à Paris dans le cours du même mois de Mai. Voici en peu de mots un précis de ce qu'on lit sur l'*ergot* dans ces nouvelles recherches.

M. Tillet a trouvé quelques épis *ergotés*, tant dans les endroits où il avoit semé le seigle pur, que dans ceux où il avoit été sali avec la poussière de quelques *ergots broyés*; preuve que cette poussière n'a rien de contagieux pour le grain.

Il a conservé, malgré le grand froid, plusieurs des insectes ou petites chenilles qu'il avoit trouvées dans les grains *ergotés*. Quelques-unes se changerent en assez jolis papillons d'une très-petite espèce, semblables à d'autres que M. Tillet avoit vus sur la surface de l'eau d'un cuvier exposé au soleil, & qu'il ne se rappelle point d'avoir vus en plaine campagne. Ces papillons avoient attaché à des grains de seigle des œufs qui avoient produit les petites chenilles, auxquelles les *ergots* ont servi de nourriture. Il y a apparence, suivant les observations de M. Tillet, que l'*ergot* commence à se former par le suintement de la liqueur contenue dans le grain altéré par l'insecte.

Parmi un grand nombre d'*ergots*, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui contiennent des chenilles; la plupart des grains, altérés simplement par l'insecte, selon M. Tillet, ne reçoivent point d'œufs, ou les œufs périssent. Quelquefois une chenille consomme entièrement l'*ergot*, & n'y laisse que l'écorce, qui sert alors comme d'enveloppe à l'insecte.

S'il y a des années où l'*ergot* est très-commun, & d'autres où il est très-rare, il est facile d'expliquer ces différences par le tems plus ou moins favorable à la propagation des chenilles, les accidens qui peuvent les faire périr, &c. C'est ainsi qu'il y a des années où les arbres à fruit souffrent considérablement, & d'autres où ils sont très-peu endommagés, selon que l'année est plus ou moins favorable à la production des insectes qui dévorent ces fruits. (O)

ERGOT, f. m. (*Manège, Maréchallerie.*) Nous appelons de ce nom un corps d'une consistance plus ou moins molle, d'un volume plus ou moins considérable dans certains chevaux que dans d'autres, & d'une forme vague & irrégulière, qui est situé sur chaque jambe derrière le boulet, & que le fanon recouvre; communément il a moins de dureté que la châtaigne, & cette espèce de corne est dénuée toujours de poil. Je ne fais quelle est l'intention des Maréchaux, qui pratiquent sur ce corps une incision cruciale, & qui le fendent ainsi dans le cas des enflures des jambes, des boulets, & dans celui des eaux, des mûles traversines, des grappes, &c. ce qu'ils appellent *desergoter*. Je ne leur ferai néanmoins aucune question à cet égard, parce que je suis très-persuadé que leur réponse ne présenteroit rien de satisfaisant. Ce dont je ne suis pas moins assuré, c'est qu'une pareille opération est inutile, & en pure perte. (e)

ERGOTÉ, (*Venerie.*) un chien est *ergoté* quand il a un ongle de surcroît au-dedans & au-dessus du pie.

ERGUET, terme de Pêche. Voyez l'article COLERET.

Tome V.

ERICTHONIUS, (*Astron.*) nom d'une constellation astronomique, qui est la même que le cocher, *auriga*. Voyez COCHER. (O)

ERIDAN, f. m. (*Astron.*) nom que les Astronomes ont donné à la troisième constellation des quinze méridionales. Cette constellation de l'hémisphère méridional, & qu'on représente sur le globe par une rivière, consiste, suivant le catalogue de Ptolomée, en trente étoiles; en dix-neuf, suivant Tycho Brahe; & en soixante-huit, suivant Flamsteed. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

ERIDAN, f. m. (*Géog.*) ancien nom du Pô, que Virgile appelle *le roi des fleuves* (*Géorg. liv. I. v. 482*). Les poètes l'ont rendu célèbre par la fable de la chute de Phaëton. Voyez la peinture de Lucain dans sa *Pharsale* de la traduction de Brébeuf, qui est un bon morceau dans cet endroit. Voyez le Dictionnaire de Trévoux. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

ERIE, (*Géog. mod.*) grand lac du Canada, d'environ 300 lieues de circuit.

* ERIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) hérétiques ainsi nommés d'Erius l'ancien, qui vivoit sous Valentinien I. l'an 349 de J. C. il prétendoit qu'il n'y avoit aucune différence entre un évêque & un ancien; que les évêques ne pouvoient conférer l'ordre; que la prière pour les morts étoit superflue; qu'il ne falloit prescrire aucun jeûne; & qu'il ne falloit laisser approcher de la sainte cène, que ceux qui avoient absolument renoncé au monde.

ERIGER, v. act. terme qui dans l'art de bâtir, signifie élever; ainsi on dit ériger un mur, ériger un pan de bois, &c.

ERIGNE ou AIRIGNE, f. f. petit instrument de Chirurgie, terminé par un crochet, dont on se sert pour élever & soutenir des parties qu'on veut disséquer, afin de les couper plus facilement.

Il y a des *érignes* simples qui n'ont qu'un crochet, & des doubles qui en ont deux.

Cet instrument est composé de deux parties, de la tige, & du manche. La tige est une pyramide d'acier, exactement cylindrique, qui a environ trois pouces de long; son extrémité postérieure est une mitre qui est ordinairement appuyée sur un manche; du milieu de la mitre, & du côté postérieur, qui est plane & limé grossièrement, il s'élève une soie quarrée, d'un pouce & demi de haut, qui s'ajuste dans le manche, & y est fixée avec du mastic.

L'extrémité antérieure est une espèce d'aiguille recourbée, crochue, & fort pointue: dans l'*érigne* double, c'est une fourche ou double crochet.

Cet instrument est monté sur un manche d'ébène ou d'ivoire, qui peut avoir six lignes de diamètre dans l'endroit le plus large, & trois pouces de longueur; il est fait à pans, pour présenter plus de surface, & être tenu avec plus de fermeté.

Cet instrument donne la facilité de disséquer, & d'emporter des petites glandes gonflées, qui ont échappé à l'extirpation d'une grosse tumeur; il est aussi d'usage dans l'opération de l'anévrysme, pour soulever l'artère, afin d'en faire la ligature, sans y comprendre le nerf & la veine. On peut se servir aussi d'une *érigne* d'argent, dont la pointe soit moufle dans l'opération de la hernie, pour faire l'incision du sac herniaire, &c. Cet instrument sert plus en Anatomie qu'en Chirurgie; il convient sur-tout pour soulever le filet nerveux dans la dissection de ces parties. Voyez les figures 9 & 10, Planche XXVI. (Y)

ERINACEA, f. f. (*Hist. nat. bot.*) genre de plantes qui diffèrent du *genista-spartium*, en ce qu'elles sont chargées d'épines. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

ERINACEUS, f. m. (*Hist. nat. bot.*) genre de

Y Y y y ij

plantes qui ne diffère du *polyporus*, que parce que la partie inférieure du chapiteau est découpée en petites dents longues & cylindriques, auxquelles tiennent des semences rondes ou arrondies. *Nova plant. amer. gener. &c.* par M. Micheli. (F)

ERISSO, (Géog. mod.) ville de Macédoine, dans la Turquie européenne.

ERISSON, RISSON, GRAPIN, f. m. (Marine.) c'est une ancre à quatre bras, dont on se sert dans les bâtimens de basbord, & dans les galères. (Z)

ERISTALIS, f. f. (Hist. nat.) pierre dont parle Pline, liv. XXXVII. chap. x. il dit qu'elle est blanche, & quand on la tourne ou incline, elle paroît prendre une nuance rougeâtre; c'étoit apparemment une espèce d'opale. Voyez OPALE.

ERIVAN, (Géog.) autrement CHIRVAN, grande ville d'Asie dans la Perse, sur la rivière de Zengui, & capitale de l'Arménie persienne, depuis que Cha-Sefi, roi de Perse, l'enleva aux Turcs en 1635: elle est le siège d'un patriarche Arménien. M. Chardin a mieux connu *Erivan*, qu'aucun de nos voyageurs, suivant la remarque de M. Tournefort. Sa long. est 63. 15. lat. 40. 20. Elle est bâtie sur une colline, & toute remplie de jardins & de vignes, qui produisent de très-bon vin. Le kan ou gouverneur y vient seulement quelquefois se rafraîchir au fort des chaleurs, dans des chambres qui sont construites sous le pont de Zengui: son gouvernement lui vaut vingt mille tomans, & passe pour un si beau poste, que les habitans du pays ne connoissent rien au-dessus. C'est sans doute par cette raison, qu'une femme d'*Erivan*, qui avoit obtenu une grace du roi de Perse, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'*Erivan*. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ERKELENS, (Géog. mod.) ville du duché de Juliers en Alsace. Long. 24. 8. lat. 51. 6.

ERLACH, (Géog. mod.) ville du canton de Berne, dans la Suisse.

ERLANG, (Géog. mod.) ville du cercle de Franconie, en Allemagne; elle appartient au marquisat de Culembach, & elle est située sur la Regnitz. Long. 28. 42. lat. 49. 38.

ERMELAND, (Géog. mod.) petite contrée du Palatinat de Marienbourg, en Pologne.

ERMES ou HERNES, adj. (Jurispr.) terres *ermes*, sont des terres désertes & abandonnées sans aucune culture: ce mot paroît venir du latin *eremus*, qui signifie *désert*, d'où on a fait *herema*, dont il est parlé dans la loi 4. au code de *cenfibus*. Papon les appelle aussi *prædia herema*; & la coutume de Bourbonnois, terres *hermes*, en l'art. 331. suivant lequel les terres *hermes* & les biens vacans sont au seigneur justicier. Il y a cependant de la différence entre les terres *ermes* & les biens vacans: les premières sont des terres en friche & désertes, dont on ne connoît point le dernier possesseur; au lieu que les biens vacans sont des biens qui ne sont réclamés par personne, comme une succession vacante. (A)

ERMIN, f. m. (Comm.) c'est ainsi qu'on nomme dans les échelles du Levant, & particulièrement à Smyrne, le droit de douane que l'on paye pour l'entrée & la sortie des marchandises. Les François ont payé long-tems cinq pour cent de droit d'*ermin*, tandis que les Anglois n'en payoient que trois. Mais en vertu des capitulations entre la France & la Porte, renouvelées par M. de Nointel en 1673, ce droit a été réduit à trois pour cent en faveur des François, & de ceux qui vont au Levant sous la bannière de France. On paye outre cela un droit qu'on appelle le droit doré, qui va environ à un quart par cent. Dictionn. du Comm. & de Chambers. (G)

ERMINETTE, f. f. (Menuiserie.) espèce de hache un peu recourbée, à l'usage des Menuisiers; ces

ouvriers s'en servent pour dégrossir leur bois.

ERNÉE, (Géog. mod.) ville du Maine en France; elle est située sur la rivière qui porte le même nom.

* EROMANTIE, f. f. (Divination.) c'étoit une des six espèces de divination, pratiquée chez les Perses; elle se faisoit par le moyen de l'air. Voyez DIVINATION.

EROSION, f. f. (Médecine.) c'est une sorte de solution de continuité, qui se fait imperceptiblement, & en détail, dans les parties solides du corps humain, par une chose acre & mordicante, appliquée extérieurement ou intérieurement, qui est d'une activité moyenne entre les détersifs & les caustiques, c'est-à-dire plus pénétrante que les premiers, & moins violente que les derniers; les poisons, les humeurs même de notre corps, qui dégèrent & acquièrent de semblables qualités, telles que la bile, l'urine, rendues acrimonieuses: l'*érosion* est la même chose que la *corrosion*, que la *diabrose*, *diabrosis*. Voyez CORROSION, DIABROSE, &c. (d)

EROSION, (Chirurgie.) maladie des dents, qui consiste dans l'inégalité de leur émail. Cette maladie est fort différente de la carie, en ce que celle-ci est un ulcère en l'os (voyez CARIE), & que l'*érosion* n'est formée que par des tubercules & des enfoncemens à l'émail.

M. Bunon chirurgien dentiste à Paris, & de Mesdames de France, qu'une mort prématurée a enlevé au public, s'étoit donné des peines & des soins incroyables pour faire des observations utiles sur les maladies des dents. Il avoit observé la naissance & les progrès des dents, avec tout ce qui pouvoit y avoir le moindre rapport, depuis leur germe dans le fœtus jusqu'à l'âge le plus avancé. Un travail long soutenu par beaucoup d'ardeur & d'émulation produisit plusieurs découvertes, & entr'autres celle de l'*érosion*. L'auteur a prouvé par beaucoup de faits, que l'*érosion* étoit causée par les maladies de l'enfance, telles que la petite-verole, la rougeole, le rachitis, &c. & que ces maladies ne faisoient impression que sur les dents qui étoient alors renfermées dans leurs alvéoles. Ainsi, si l'on étoit exact sur le choix des nourrices, on éviteroit ou on éloigneroit la plupart des maladies qui tourmentent si cruellement l'enfance, maladies d'où provient nécessairement la mauvaise qualité des dents, qui prépare aux enfans un enchaînement de douleurs pour toute la suite de leur vie.

La carie est l'effet ordinaire de l'*érosion*; il est cependant retrainé à certaines circonstances: la qualité des dents, leur plus ou moins de solidité, les impressions plus ou moins fortes que l'*érosion* a faites, & l'arrangement des dents, donnent plus ou moins lieu à la carie; car celles qui sont ferrées, mal en ordre, & disposées de manière à retenir certaines portions de limons, ou les restes de quelques alimens acres ou acides, y sont constamment les plus sujettes. Quand ces dispositions n'ont pas lieu, si l'*érosion* n'est que superficielle, les impressions peu profondes (sur-tout si les dents en sont exemptes, ou foiblement atteintes dans leurs parties latérales), elles retiennent difficilement ces particules de limon ou d'alimens qui les font carier. Si la carie vient à s'y former, elle fera bien moins de progrès, principalement sur les grosses molaires & sur celles qui remplacent les molaires de lait, pourvu néanmoins qu'on ait eu l'attention d'empêcher la communication des dents de lait cariées sur ces secondes dents.

M. Bunon, à la première inspection d'une dent marquée d'*érosion*, disoit avec certitude, en suivant les principes & le tems de la dentition, que la personne avoit eu une maladie à tel âge, parce que ses observations lui avoient fait connoître que l'*érosion* étoit toujours une affection du germe de la dent, par

une maladie survenue dans le tems qu'elle étoit encore dans l'alvéole. Cela est d'une grande utilité pour la pratique : aux exemples que l'auteur en a donnés dans ses deux traités sur les maladies des dents, j'en ajouterai un qui me regarde personnellement. La carie d'une seconde petite molaire de la mâchoire supérieure, m'obligea d'avoir recours à M. Bunon : avant d'en faire l'extraction, il me dit que cette dent avoit souffert de l'érosion, & que la carie avoit été un effet de l'altération de la surface émaillée de la dent ; il ajouta que les dents se formant ordinairement par paire, il appréhendoit que la pareille du côté opposé n'en fût pareillement altérée ; il avoit raison, & par le moyen d'une petite sonde il me fit sentir que malgré sa bonté apparente il y avoit un commencement de corrosion. Il me conserva cette dent, en enlevant au moyen de la lime la carie qui n'étoit que superficielle, & qui continuant à faire du progrès, ne se feroit manifestée que par des douleurs cruelles, dont l'extraction de la dent auroit été l'unique remède.

Les limes qui servent à détruire les caries superficielles, sont gravées, *Planc. XXV. fig. 8. (Y)*

*EROTIDES ou EROTIDIES, adj. pris subst. (*Myth.*) fêtes & jeux institués en l'honneur de l'Amour. Les Thespiens les célébroient tous les cinq ans, avec magnificence & solennité.

EROTIQUE, *chanson*, (*Poésie.*) espece d'ode anacréontique, dont l'amour & la galanterie fournissent la matiere. Rien n'est plus commun dans notre langue que ces sortes de chansons, & l'on peut assurer que nous en avons de parfaites. Nous voulons que les pensées en soient fines, les sentimens délicats, les images douces, le style léger, & les vers faciles. La subtilité des réflexions, la profondeur des idées, & les tours trop recherchés, y sont des défauts ; l'esprit & l'art n'y doivent point paroître, le cœur seul y doit parler. La chanson érotique tire encore un grand agrément des images, & des faits mythologiques que l'auteur y fait répandre avec goût. C'est même dans la délicatesse de leurs rapports & des allusions, que consiste principalement la finesse de son art. Une fiction ingénieuse qui rassembleroit tout cela sous un seul point de vue, rendroit une chanson de cette espece beaucoup plus intéressante, que celle dont les pensées détachées n'auroient pas cette intime liaison. Quelques-uns de nos poètes ont eu le talent de réunir toutes les graces dont nous venons de parler, & nous ont donné des chefs-d'œuvre en ce genre. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

EROTIQUE (*Mélancolie.*) Voyez MÉLANCOLIE.

EROTIQUE, adj. (*Medecine.*) de *ερος*, amour, d'où a été formé *ερωτικός* ; c'est une épithete qui s'applique à tout ce qui a rapport à l'amour des sexes : on l'emploie particulièrement pour caractériser le délire, qui est causé par le dérèglement, l'excès de l'appétit corporel à cet égard, qui fait regarder l'objet de cette passion comme le souverain bien, & fait souhaiter ardemment de s'unir à lui ; c'est une espece d'affection mélancolique, une véritable maladie ; c'est celle que Willis appelle *eroto-mania*, & Sennert, *amor insanus*.

On distingue l'amour insensé d'avec la fureur utérine & le satyriasis, qui sont aussi des excès de cette passion, en ce que ceux qui sont affectés de ces derniers ont perdu toute pudeur, au lieu que les amoureux en ont encore, souvent même accompagnée d'un sentiment très-respectueux, quelquefois déplacé.

Le délire érotique a différens degrés ; quelques-uns de ceux qui en sont affectés aiment passionnément un objet, dont ils ne peuvent pas se procurer la jouissance ; cependant ils conservent la raison, & sentent

parfaitement l'inutilité de leur passion ; ils avoient leur égarement sans pouvoir s'en corriger, parce qu'ils sont portés malgré eux à s'occuper de l'objet de leurs desirs impuissans, par la cause de leur mélancolie amoureuse (*voyez MÉLANCOLIE en général*) : ils éprouvent toutes les suites de cette maladie, ne pensent ni à manger ni à boire, ils refusent de subvenir aux besoins les plus pressans, & ils périssent, en se voyant périr, sans pouvoir se défendre de l'affection d'esprit qui les entraîne au tombeau. D'autres ressentent cette passion d'une manière encore plus fâcheuse ; ils sont agités, tourmentés jour & nuit par les inquiétudes, les chagrins, la tristesse, les larmes, la jalousie, la colere même, & la fureur, sentimens auxquels ils se livrent en réfléchissant sur leur malheureuse passion ; & il arrive souvent qu'ils perdent l'esprit & qu'ils se donnent la mort lorsqu'ils desesperent de pouvoir se satisfaire ; & au contraire lorsqu'ils s'imaginent qu'ils seront heureux, & que leurs desirs seront remplis, ils se laissent aller à des sentimens de contentement, de joie immodérée accompagnée de grands éclats de rire, lorsqu'ils sont seuls ; & quand ils se trouvent avec d'autres, ils tiennent à ce sujet des propos extravagans : ils s'exposent souvent à des dangers, dans l'espérance de mettre le comble à leur bonheur.

On trouve une très-belle description des effets de l'amour excessif dans Plaute, *in cistell. act. ij. scen. 1.* divers auteurs en ont aussi donné de très-exactes, tels que Paul Eginete, *lib. III. de re medicâ, c. xvij.* Galien, *lib. de præcogn. ad posth. cap. vj.* Valere-Maxime, Amatus Lusitanus, Valeriola, Sennert, &c. On trouve dans Tulpius un exemple d'*erotomanie*, qui avoit jetté le malade dans la catalepsie : Manget fait mention d'un amoureux phrénétique avec fièvre violente.

L'amour demesuré ne s'annonce cependant pas toujours par des signes évidens, il se tient quelquefois caché dans le cœur ; le feu dont il le brûle, dévore la substance de celui qui est affecté de cette passion, & le fait tomber dans une vraie consomption : il est difficile de connoître la cause de tous les mauvais effets qu'elle produit en silence. Tout le monde fait comment Erasistrate connut l'amour d'Antiochus pour Stratonice sa belle-mere ; en touchant le pouls à l'amant en présence de l'objet de sa passion, l'émotion trahit son secret : on peut de même découvrir la véritable cause d'une maladie produite par l'amour, lorsqu'on soupçonne cette passion, en parlant au malade de tout ce qui peut y avoir rapport, & de la personne que l'on peut croire y avoir donné lieu. Le changement subit du pouls, l'inégalité, l'altération des pulsations de l'artere qui se font sentir alors décelent infailliblement le secret de l'ame, sur-tout lorsque le pouls devient tranquille après qu'on a changé de conversation.

On voit par tout ce qui vient d'être rapporté, tous les desordres que produisent dans l'économie animale les folies de l'amour ; elle constitue par conséquent une sorte de maladie très-dangereuse, sur-tout lorsqu'elle est portée à un certain degré d'excès où les remèdes moraux, c'est-à-dire la raison, les réflexions, la philosophie, la religion ne font d'aucun secours, tous autres remèdes étant employés presque à pure perte dans cette affection. On peut cependant tenter l'effet de ceux que la Pharmacie peut fournir de plus convenables à rendre le calme à l'esprit, en appaisant l'agitation des humeurs ; tels sont les rafraichissans, les adoucissans, comme le lait, les émulsions des semences froides, les tisannes appropriées, les bains, les anodins : les préparations de plomb mises en usage avec prudence, peuvent aussi produire de bons effets, comme étant propres à engourdir l'appétit vénérien ; on doit accompagner ces re-

medes d'une diète très-severe : les saignées & les purgatifs peuvent aussi trouver place dans ce traitement, selon les différentes indications qui se présentent, tirées de l'âge, du tempérament, de la force du malade. Voyez AMOUR, PASSION, MÉLANCOLIE. (d)

EROTYLOS, f. m. (*Hist. nat.*) pierre fabuleuse dont Démocrite, & Pline d'après lui, vantent l'usage dans la divination. Voyez DIVINATION.

ERPACH, (*Gég. mod.*) château du cercle de Soliabe, en Allemagne. Long. 27. 42. lat. 48. 23.

ERPSE, f. f. Voyez ci-devant ERÉSIPELE.

ERRATA, f. m. terme de Littérature & d'Imprimerie, qui signifie une liste qu'on trouve au commencement ou à la fin d'un livre, & qui contient les fautes échappées dans l'impression, & quelquefois dans la composition d'un ouvrage. Voyez IMPRIMERIE.

Ce mot est purement latin, & signifie les fautes, les méprises; mais on l'a francisé, & du pluriel latin on en a fait en notre langue un singulier : on dit un errata bien fait.

Lindenberg a fait une dissertation particulière sur les erreurs typographiques ou fautes d'impression, de *erroribus typographicis*. Il en recherche les causes & propose les moyens de prévenir ces défauts; mais il ne dit rien sur cette matière, qui ne soit ou commun ou impraticable. Les auteurs, les compositeurs, & les correcteurs d'imprimerie, dit-il, doivent faire leur devoir : qui en doute ? Chaque auteur, continue-t-il, doit avoir son imprimerie chez lui : cela est-il possible ? & le souffriroit-on dans aucun gouvernement ?

Quelqu'un a appelé l'ouvrage du P. Hardouin sur les médailles, l'errata de tous les antiquaires; mais il est trop plein de choses singulières, hasardées, & quelquefois fausses, pour n'avoir pas besoin lui-même d'un bon errata. Les critiques sur l'histoire par Perizonius, peuvent être à plus juste titre appelées l'errata des anciens historiens. Le dictionnaire de Bayle a été regardé comme l'errata de celui de Moreri, cependant on y a découvert bien des fautes; elles sont comme inséparables des ouvrages fort étendus. *Dict. de Trévoux & Chambers.* (G)

ERRE, f. f. en terme de Marine, signifie l'allure ou la façon dont le vaisseau marche. (Z)

ERRES DU CERF, (*Ven.*) sont ses naces ou voies.

ERREMENS, f. m. plur. (*Jurisprud.*) les derniers *erremens*, sont les dernières procédures qui ont été faites de part ou d'autre dans une affaire. Ce terme paroît venir du latin *arrhæ*, d'où l'on a fait en français *aïres* ou *ërres*, *aïremens* ou *erremens*, les procédures & productions étant considérées comme des espèces d'arrhes ou gages que les parties se donnent mutuellement pour la décision du procès. Les *erremens du plaids* étoient cependant opposés aux gages de batailles; les premiers n'avoient lieu que dans les affaires civiles, les autres dans les affaires criminelles qui se décidoient par la voie du duel : cette différence est établie par Beaumanoir, chap. vij. pag. 49. lig. 7. & 8. ch. l. p. 271. & ch. lxxj. p. 318.

On donne encore copie des derniers *erremens*, c'est-à-dire des dernières procédures, & on procède suivant les derniers *erremens*, lorsque l'on reprend une contestation dans le même état & dans les mêmes qualités dans lesquelles on procédoit ci-devant; mais il faut pour cela que l'instance ne soit pas périe. Voyez l'ancien style du parlement, chap. j. & xjv. Joan. Galli, quest. 167. & 200. Boutillier, en sa somme rurale; la pratique de Masuer, & le gloss. de M. de Laurière au mot *Erremens*. (A)

ERREUR, f. f. (*Philos.*) égarement de l'esprit qui lui fait porter un faux jugement. Voyez JUGEMENT.

Plusieurs philosophes ont détaillé les erreurs des sens, de l'imagination & des passions : mais leur

théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination & les passions se replient de tant de manières, & dépendent si fort des tempéramens, des tems, & des circonstances, qu'il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu'elles font agir.

Semblable à un homme d'un tempérament foible qui ne relève d'une maladie que pour retomber dans une autre; l'esprit, au lieu de quitter ses erreurs, ne fait souvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d'une foible constitution, il faudroit lui faire un tempérament tout nouveau : pour corriger notre esprit de toutes ses foiblesses, il faudroit lui donner de nouvelles vûes, & sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même & la tarir.

Nous trouverons cette source dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées. Ce qui doit être attribué au tems de notre enfance, pendant lequel nos organes se développant lentement, notre raison vient avec encore plus de lenteur, & nous nous remplissons d'idées & de maximes, telles que le hasard & une mauvaise éducation les présentent. Quand nous commençons à réfléchir, nous ne voyons pas comment les idées & les maximes que nous trouvons en nous, auroient pu s'y introduire; nous ne nous rappelons pas d'en avoir été privés : nous en jouissons donc avec sécurité, quelque défectueuses qu'elles soient : nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées, que nous croyons souvent que si elles nous trompoient, Dieu seroit la cause de notre erreur; parce que nous les regardons sans raison comme l'unique moyen que Dieu nous ait donné pour arriver à la vérité.

Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la manière dont nous apprenons à parler. Nous n'atteignons l'âge de raison, que long-tems après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on excepte les mots destinés à faire connoître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, & qui a décidé des idées que nous leur avons attachées.

En rappelant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les renferme dans une cause unique. Si nos passions occasionnent des erreurs, c'est qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique, & d'un terme équivoque, pour en faire des applications d'où nous puissions déduire les opinions qui nous flatent. Donc, si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores, & les équivoques, sont des causes antérieures à nos passions; il suffira par conséquent de renoncer à ce vain langage, pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

Si l'origine de l'erreur est dans le défaut d'idées, ou dans des idées mal déterminées, celle de la vérité doit être dans des idées bien déterminées. Les Mathématiques en font la preuve. Sur quelque sujet que nous ayons des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si au contraire nous n'en avons pas, nous aurons beau prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. Sans des idées bien déterminées, on s'égageroit même en Arithmétique.

Mais comment les Arithméticiens ont-ils des idées si exactes ? C'est que connoissant de quelle manière elles s'engendrent, ils sont toujours en état de les composer, ou de les décomposer, pour les comparer selon tous leurs rapports.

Les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit; si elles sont défectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites. Le seul moyen pour les corriger, c'est de

les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connoissances, & les mettre en œuvre comme s'ils n'avoient pas été employés.

Les Cartésiens n'ont connu ni l'origine ni la génération de nos connoissances. Le principe des idées innées d'où ils sont partis, les éloignoit de cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a commencé aux sens. Le chancelier Bacon s'est aussi aperçu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit, avoient été mal faites, & que par conséquent pour avancer dans la recherche de la vérité, il falloit les refaire: *Nemo, dit-il, adhuc tantâ mentis constantiâ & rigore inventus est, ut decreverit & sibi imposuerit theorias & notiones communes penitus abolere, & intellectum abrasum & æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana quam habemus, ex multâ fide, & multo etiam casu, nec non ex puerilibus, quos primo hausimus, notionibus, sarrago quædam est & congeries. Quod si quis ætate maturâ, & sensibus integris, & mente repurgatâ, se ad experientiam & ad particularia de integro applicet, de eo melius sperandum est. . . . Non est spes nisi in regeneratione scientiarum; ut eâ scilicet ab experientiâ certo ordine excitentur & rursus condantur: quod adhuc factum esse aut cogitatum, nemo, ut arbitramur, affirmaverit.* Prévenu comme on l'étoit pour le jargon de l'école & pour les idées innées, on traita de chimérique le projet de renouveler l'entendement humain. Bacon proposoit une méthode trop parfaite, pour être l'auteur d'une révolution; celle de Descartes devoit réussir; elle laissoit subsister une partie des erreurs.

Une seconde cause de nos erreurs, sont certaines liaisons d'idées incompatibles qui se forment en nous par des impressions étrangères, & qui sont si fortement jointes ensemble dans notre esprit, qu'elles y demeurent unies. Que l'éducation nous accoutume à lier l'idée de honte ou d'infamie à celle de survivre à un affront, l'idée de grandeur d'ame ou de courage à celle d'exposer sa vie en cherchant à en priver celui de qui on a été offensé, on aura deux préjugés; l'un qui a été le point d'honneur des Romains; l'autre qui est celui d'une partie de l'Europe. Ces liaisons s'entretiennent & se fomentent plus ou moins avec l'âge. La force que le tempérament acquiert, les passions auxquelles on devient sujet, & l'état qu'on embrasse, en resserrent ou en coupent les nœuds.

Une troisième cause de nos erreurs, mais qui est bien volontaire, c'est que nous prenons plaisir à nous défigurer nous-mêmes, en effaçant les traits de la nature & en obscurcissant la lumière qu'elle avoit mise en nous; & cela par le mauvais usage de la liberté qu'elle nous a donnée.

C'est ce qui peut arriver de diverses manières: tantôt par une curiosité outrée, qui nous portant à connoître les choses au-delà des bornes de notre esprit & de l'étendue de nos lumières, fait que nous ne rencontrons plus que ténèbres: tantôt par une ridicule vanité qui nous inspire de nous distinguer des autres hommes, en pensant autrement qu'eux, dans les choses où ils sont naturellement capables de penser aussi-bien que nous: tantôt par la prévention d'un parti ou d'une secte, qui fait illusion en certains tems & en certains pays: tantôt par la suite imposante d'un grand nombre de vérités de conséquence, qui en éblouissant nos yeux, font disparaître la fausseté de leur principe: tantôt enfin par un intérêt secret qu'on trouve à obscurcir & à méconnoître les sentimens de la nature, afin de se délivrer des vérités incommodes. Voyez l'essai sur l'origine des connoissances humaines, par M. l'abbé de Condillac. Article tiré des papiers de M. FORMEY. Voyez encore, sur les erreurs de l'esprit, l'article EVIDENCE, §. 28-38.

ERREUR, (Jurisprud.) c'est lorsque l'on a dit ou

fait une chose, croyant en dire ou faire une autre.

L'erreur procède du fait ou du droit.

L'erreur ou ignorance de fait, consiste à ne pas savoir une chose, qui est, par exemple, si un héritier institué ignore le testament qui le nomme héritier, ou si sachant le testament, il ignore la mort de celui à qui il succède.

On appelle aussi *erreur de fait*, lorsqu'un fait est avancé pour un autre, & que cela est fait par ignorance; en ce cas c'est une *erreur* ou un faux énoncé: si le fait faux étoit avancé sciemment, il y auroit de la mauvaise foi.

L'erreur ou ignorance de droit, consiste à ne pas savoir ce qu'une loi ou coutume ordonne.

On peut être dans l'erreur par rapport au droit positif; mais personne n'est présumé ignorer le droit naturel; les gens mêmes les plus simples & les plus grossiers ne sont pas excusés à cet égard: *nec in eâ re rusticitati veniâ præbeatur. Lib. II. cod. de in jus voc.*

L'ignorance où quelqu'un est de ses droits, peut venir d'une *erreur de fait*, ou d'une *erreur de droit*. Par exemple, s'il ignore qu'il soit parent, c'est une ignorance de fait; s'il croit qu'un plus proche que lui l'exclut, ne sachant qu'il concourt avec lui par le moyen de la représentation, c'est une ignorance de droit.

L'erreur de fait ou de droit ne nuit jamais au mineur.

À l'égard des majeurs, l'erreur de fait ne leur préjudicie pas; parce que celui qui fait ainsi quelque chose par *erreur* n'est pas censé consentir, puisqu'il ne le fait pas en connoissance de cause: mais il faut pour cela que l'erreur de fait soit telle qu'il paroisse évidemment qu'elle a été le seul fondement du consentement qui a été donné; encore l'acte n'est-il pas nul de plein droit, mais il faut prendre la voie des lettres de rescision.

Si le consentement peut avoir été déterminé par plusieurs causes, l'erreur qui se trouve par rapport à quelques-unes de ces causes, ne détruit pas l'acte dès qu'il y a encore quelque autre cause qui peut le faire subsister.

L'ignorance des faits qui a induit en *erreur* est toujours présumée, lorsqu'il n'y a pas de preuve contraire, excepté dans les choses qui sont personnelles à celui qui allègue l'erreur, parce que chacun est présumé savoir ce qui est de son fait.

Lorsqu'un des contractans a été induit en *erreur* par le dol de l'autre, ce dol forme un double moyen de restitution.

L'erreur de droit n'est point excusée à l'égard des majeurs, car chacun est présumé savoir les lois, & sur-tout le droit naturel.

Néanmoins s'il s'agit d'une loi de droit positif, & qu'il soit évident que l'on n'a traité qu'à cause de l'ignorance de ce droit, il peut y avoir lieu à la restitution: mais si l'acte peut avoir eu quelque autre cause, si l'on peut présumer que celui qui n'a pas fait valoir son droit y a renoncé volontairement, en ce cas l'erreur de droit ne forme pas un moyen de restitution. Voyez au digeste le titre de *juris & facti ignorantia*. (A)

ERREUR DE CALCUL, est la méprise qui se fait en comptant & marquant un nombre pour un autre. Cette erreur ne se couvre point, *l. unic. cod. de err. calc. Voyez l'ordonnance de 1667, titre xxxix. art. 21.* (A)

ERREUR COMMUNE, est celle où sont tombés la plupart de ceux qui avoient intérêt de savoir un fait qu'ils ont cependant ignoré. C'est une maxime en droit que *error communis facit jus*, c'est-à-dire qu'elle excuse celui qui y est tombé, comme les autres. Il y

a dans les livres de Justinien deux exemples remarquables de l'effet que produit l'erreur commune.

L'un est en la fameuse loi *barbarius Philippus*, au ff. de officio pratorum; c'est l'espece d'un esclave qui avoir fait l'office de préteur: la loi décide que tout ce qu'il a fait est valable.

L'autre est la loi *si quis*, au ff. de senatusc. maced. qui décide que si un homme a traité avec un fils de famille, qui passoit publiquement pour être père de famille; ce fils de famille ne pourra pas exciper contre lui du bénéfice du macédonien, *quia publice . . . sic agebat, sic contrahebat.* (A)

ERREUR DE COMPTE, voyez ci-devant ERREUR DE CALCUL.

ERREUR DE DROIT; voyez ce qui a été dit ci-devant au premier article sur le mot ERREUR (Jurisp.)

ERREUR DE FAIT, voyez Ibidem.

ERREUR DE NOM, est lorsque dans un acte on nomme une personne pour une autre, ou une chose pour une autre. Une telle erreur vitie le legs, à moins que la volonté du testateur ne soit d'ailleurs constante. Voyez la loi 9. ff. de hered. instit. & leg. 4. ff. de legatis primo instit. de legat. §. 29. (A)

ERREUR DE PERSONNE, c'est-à-dire lorsque l'on croit traiter avec une personne, & que l'on traite avec une autre, le contrat est nul. Voyez ce qui a été dit ci-devant au mot EMPÊCHEMENT DE MARIAGE, (A)

ERREUR, (Proposition d') voyez au mot PROPOSITION.

ERREUR DE LIEU, (Med.) *error loci*; c'est une expression employée en Médecine pour désigner le changement qui se fait dans le corps humain, lorsqu'un fluide d'une nature déterminée & qui doit être contenu dans des vaisseaux qui lui sont propres, sort de ces vaisseaux & se porte dans d'autres voisins qui ne sont pas naturellement destinés à le recevoir. Comme ce changement n'est bien sensible que par rapport au sang qui passe de ses vaisseaux dans les lymphatiques ou autres, c'est-là proprement ce que les Médecins appellent *erreur de lieu*.

Les globules rouges sont la partie la plus grossière que l'on observe dans le sang; cette partie ne peut être naturellement contenue & mise en mouvement que dans les vaisseaux du corps qui ont le plus de capacité. La partie de ce fluide qui approche le plus du globule rouge par rapport à son volume, peut pénétrer dans des vaisseaux dont la capacité approche le plus des vaisseaux sanguins; mais qui donne l'exclusion aux globules rouges, parce qu'ils sont trop grossiers pour y pénétrer, & peut admettre toutes les autres parties des fluides plus subtils. La même chose a lieu vraisemblablement par rapport aux différens ordres de vaisseaux qui diminuent de capacité les uns respectivement aux autres, jusqu'aux vaisseaux les plus simples du corps humain, & la fanté semble consister principalement en ce que les différens fluides restent chacun dans les vaisseaux qui lui sont proportionnés. C'est dans les parties les plus grossières de chaque fluide, que réside la qualité propre qui le caractérise.

Lorsqu'il arrive que la trop grande quantité de sang, ou la raréfaction excessive de ce fluide, ou son mouvement trop impétueux, dilate ses propres vaisseaux & conséquemment les orifices des vaisseaux d'un genre différent, qui en naissent immédiatement au point de permettre le passage des parties les plus grossières du sang, qui devoient naturellement rester dans les vaisseaux sanguins; ces parties pénètrent dans les vaisseaux continus où elles sont étrangères: elles occupent un lieu, où elles ne sont admises que par un effet contre nature. Ce même effet peut aussi être produit sans aucun changement dans les parties solides contenant, si la consistance des

fluides contenus, ou le volume des parties qui le composent, sont tellement diminués qu'ils puissent pénétrer dans des conduits où ils n'auroient pas pu être admis avec leur consistance naturelle. Le premier cas se présente souvent dans les inflammations considérables; & le second, dans les dissolutions chaudes, la masse des humeurs, par l'effet de quelque exercice violent, de quelque cause physique ou de toute autre de cette nature.

L'ophthalmie fournit un exemple bien marqué du passage du sang dans des vaisseaux de différent genre, par l'effet de l'inflammation: toute la conjonctive ou albuginée, qui étoit avant l'ophthalmie d'une blancheur éclatante, devient quelquefois dans cette maladie d'un rouge très-foncé; ce qui ne peut pas se faire sans que les vaisseaux lymphatiques soient eux-mêmes engorgés de la partie rouge du sang, y ayant si peu de vaisseaux sanguins distribués dans le tissu de cette membrane de l'œil, dans l'état naturel.

Cette sorte d'erreur de lieu dans les inflammations est d'ailleurs démontrée par l'inspection anatomique, selon l'expérience du célèbre Vieussens, rapportée dans son ouvrage intitulé *novum systema vasorum*; par l'observation fréquente des cas dans lesquels on a vu des femmes, qui dans la suppression des règles par la voie naturelle, éprouvoient un supplément à cette évacuation par les orifices des vaisseaux galactophères, qui sont autour des mamellons; en sorte qu'il se faisoit sans aucune solution de continuité dans les vaisseaux sanguins, une véritable transmission des globules rouges, par les conduits destinés à ne porter ordinairement que la lymphe, & à séparer de la masse des humeurs la matière du lait à l'occasion de la grossesse. Les crachats, dans la péripneumonie, ne sont souvent aussi teints de sang, que parce qu'il a été poussé quelques globules rouges dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires de l'humeur bronchique.

Il ne manque pas aussi d'exemples du passage du sang dans des vaisseaux étrangers, par l'effet de la dissolution des humeurs; on le voit arriver dans les petites véroles qui sont accompagnées d'une si grande fonte d'humeurs, qu'ayant perdu leur consistance naturelle, les plus grossières deviennent susceptibles de pénétrer dans les vaisseaux les plus déliés; ainsi les globules rouges passent par les couloirs des urines, & constituent le pissement de sang; ils sont poussés dans les vaisseaux cutanés; ils y fournissent matière à des sueurs sanglantes; ils y font des taches de couleur d'écarlate, ou pourprées, &c. V. SANG, INFLAMMATION, PETITE VÉROLE, SUEUR, POURPRE, &c.

On trouve même, dans l'économie animale saine, des preuves du passage du sang dans des vaisseaux de différens genres, que l'on ne doit cependant pas appeler *erreur de lieu*, puisqu'il se fait naturellement; mais qui sert à établir la possibilité de celui qui est contre nature, & qui se fait véritablement par *erreur de lieu*: elles sont tirées de ce qui se passe dans l'écoulement du flux menstruel; il est certain que le sang, après s'être ramassé dans les vaisseaux utérins qui lui sont propres, dilate l'orifice des autres vaisseaux de la matrice, qui ne servant, hors du tems menstruel, qu'à porter une lymphe séreuse, pénètre dans ces vaisseaux & dans leur sinus, & parvient à l'embouchure de ces mêmes conduits, qui aboutissent à la surface interne de la matrice, où il se répand d'abord en petite quantité, mêlé avec la sérosité sous forme de sanie, & ensuite de sang en masse, jusqu'à ce que ces vaisseaux, dans lesquels il est étranger, soient desemplis, & puissent se resserrer au point de ne plus permettre aux globules rouges de pénétrer dans leur cavité. Voyez MENSTRUÉS. (d)

ERREUR, (Comm.) défaut de calcul, omission de partie,

partie, article mal porté sur un livre, dans un compte, ou dans une facture.

Dans le Commerce, on dit en ce divers sens : il y a *erreur* dans cette addition ; vous vous êtes trompé dans la facture que vous m'avez envoyée un tel jour ; vous tirez en ligne 1677 liv. 10 s. au lieu de 1657 l. 10 s. pour 130 aunes de drap à 12 liv. 15 s. c'est une *erreur* de vingt livres qui doit tourner à mon profit ; j'ai trouvé plusieurs *erreurs* dans votre compte ; l'article porté en crédit le 1 Juillet pour 1540 liv. ne doit être que de 1530 liv. vous me débitez le 20 Août de 400 liv. pour ma traite du 3 dudit à Lambert, je n'en ai point de connoissance.

Dans l'arrêté des comptes que les marchands & négocians foldent ensemble, ils ne doivent pas omettre la clause, *sauf erreur de calcul*, ou *omission de parties*.

On dit en proverbe qu'*erreur n'est pas compte*, pour faire entendre que quoiqu'un compte soit soldé, si l'on y trouve quelque défaut de calcul ou omission de parties, on doit réciproquement s'en faire raison. *Dict. de Comm. de Trév. & de Chamb. (G)*

ERRHINS, adj. pl. (*Pharmacie.*) Ce mot vient du grec *ῑν*, *in*, dans, & *ῑν*, *nasus*, nez.

C'est ainsi qu'on appelle tous les remèdes qui sont destinés à être introduits dans le nez.

Ces remèdes se préparent sous différentes formes ; tantôt ils sont liquides, tantôt solides, tantôt c'est une poudre, quelquefois c'est un liniment, une pommade, un onguent.

Ceux qui sont sous forme liquide, ou bien en poudre, se reniflent.

Ceux qui sont solides se forment en petits bâtons pyramidaux, qu'on introduit dans les narines, & qu'on y laisse autant de tems qu'il est nécessaire.

Les linimens, les pommades, les onguens se portent dans le nez avec le bout du doigt.

Les remèdes *errhins* sont quelquefois destinés à provoquer l'éternument, & alors on les nomme *sternutatoires*. Voyez STERNUTATOIRES. La véritable signification du mot *errhin* est celle que nous venons de lui donner avec les auteurs les plus exacts ; mais ce n'est pas dans ce sens générique que la plupart l'ont pris : quelques-uns ont restreint le nom d'*errhin* aux remèdes qui excitoient doucement l'excrétion des narines, & ils ne les distinguoient des *sternutatoires* que par le degré d'activité ; quelques autres définissent l'*errhin* par la forme liquide ; d'autres prétendent au contraire que la consistance pulvérulente, molle, liquide ou solide lui est indifférente, &c.

La signification du mot *errhin* étant bornée, selon son acception la plus ordinaire, à désigner les remèdes qui évacuent la membrane pituitaire, nous observerons que les *errhins* les plus doux peuvent devenir *sternutatoires* sur certains sujets, & que les *sternutatoires*, au contraire, peuvent n'être que des évacuans doux pour d'autres sujets. La manière d'agir de ces remèdes est donc la même ; ils opèrent une irritation sur la membrane pituitaire, & ils déterminent une évacuation par ses couloirs, en excitant avec plus ou moins d'énergie l'excrétion de l'humeur qu'elle sépare. Voyez EXCRÉTION & IRRITATION. Cette irritation portée à un certain point, détermine cette secousse violente & convulsive de plusieurs organes, qui est connue sous le nom d'*éternument* ; secousse inutile à l'évacuation des narines, mais que l'on cherche à exciter dans certains cas, pour une autre vue. Voyez ETERNUMENT & STERNUTATOIRE.

Les *errhins*, considérés comme évacuans, s'emploient le plus souvent contre les incommodités connues dans le langage ordinaire sous le nom de *fluxions*, & sur-tout de celles qui attaquent les yeux

& les oreilles, principalement lorsqu'elles sont absolument sèches. Voyez FLUXION. Les affections véritablement inflammatoires des yeux & des paupières sont plutôt augmentées que diminuées par l'usage des *errhins*, quoiqu'à vrai dire, ils deviennent bien-tôt si indifférens par une courte habitude, que le medecin ne peut guere compter sur ces secours.

L'usage presque général du tabac, qui est un *errhin* (que la plupart des preneurs de tabac s'appliquent continuellement sans le savoir, comme M. Jourdain faisoit de la prose), & même le seil que nous employions aujourd'hui, a rendu ce secours encore plus inutile, ou du moins plus rarement applicable ; comme l'habitude de boire du vin a privé la plupart des hommes d'une grande ressource contre plusieurs maux. (b)

ERS, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *Ervum*, genre de plantes à fleurs papilionacées. Le pistil sort du calice, & devient dans la suite une silique dont les deux faces sont relevées en ondes ou en nœuds ; elle renferme des semences arrondies : ajoutez aux caractères de ce genre, que les feuilles sont rangées par paires sur une côte. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

ERS ou OROBE. (*Pharmacie & Matière médicale.*) La semence, ou plutôt la farine de l'*ers*, est la seule partie de cette plante qui soit d'usage en Médecine : les anciens medecins la réduisoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'asthme humide, pour faciliter l'expectoration. Galien, dans son premier livre des facultés des alimens, dit que quoiqu'on ne mange point la semence d'*ers*, à cause de son mauvais goût & de son mauvais suc, cependant dans des disettes on a quelquefois été obligé d'y recourir.

La farine d'*ers* est une des quatre farines résolutives, & elle n'a d'autre usage magistral, que d'être un des ingrédiens des cataplasmes qu'on prépare avec ces farines. Voyez FARINE RÉSOLUTIVE. La farine d'*ers* entre dans les trochisques scillitiques.

ERSE, f. f. (*Marine.*) c'est une corde qui entoure le moufle de la poulie, & qui sert à l'amarrer. Voyez ETROPE. (Z)

ERTZGEBURGE, (*Géog. mod.*) nom d'un des cercles de l'électorat de Saxe.

ERUCAGO, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plantes à fleurs en croix. Il sort du calice un pistil qui devient dans la suite un fruit qui ressemble à une petite massue à quatre faces, dont les arrêtes sont relevées en forme de crêtes. Ce fruit est partagé en trois loges, & renferme des semences qui sont arrondies, pour l'ordinaire, & qui ont un petit bec. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE. (I)

ERUCAGO. (*Matière médicale.*) Lémery dit que l'*erucago segetum*, *sinapi echinatum*, J. B. est incisive, atténuante, propre pour raréfier la pituite du cerveau, & pour faire éternuer. On lui attribue une qualité anti-scorbutique, comme à la vraie roquette, dont elle a les principes. Chambers.

ERUCIR, (*Venerie.*) Il se dit d'un cerf, quand il prend une branche dans sa gueule, & la suce pour en tirer le suc.

ERUDIT, adj. m. (*Littérature.*) On appelle de la sorte celui qui a de l'érudition (voyez ÉRUDITION) ; ainsi on peut dire que Saumaïse étoit un homme très-érudit. *Erudit* se prend aussi substantivement ; on dit par ellipse, un *érudit*, pour un homme érudit : l'ellipse a toujours lieu dans les adjectifs pris substantivement. Voyez ELLIPSE, ADJECTIF, SUBSTANTIF, &c.

Les mots *érudit* & *docte* sont bornés à désigner les hommes profonds dans l'érudition ; *savant* s'applique également aux hommes versés dans les matières

d'érudition & dans les sciences de raisonnement. Voyez SCIENCE, DOCTE, &c. (O)

ERUDITION; f. f. (*Philosoph. & Litt.*) Ce mot, qui vient du latin *erudire*, *enseigner*, signifie proprement & à la lettre, *savoir*, *connaissance*; mais on l'a plus particulièrement appliqué au genre de savoir qui consiste dans la connaissance des faits, & qui est le fruit d'une grande lecture. On a réservé le nom de *science* pour les connaissances qui ont plus immédiatement besoin du raisonnement & de la réflexion, telles que la Physique, les Mathématiques, &c. & celui de *belles-lettres* pour les productions agréables de l'esprit, dans lesquelles l'imagination a plus de part, telles que l'Eloquence, la Poésie, &c.

L'*érudition*, considérée par rapport à l'état présent des lettres, renferme trois branches principales, la connaissance de l'Histoire, celle des Langues, & celle des Livres.

La connaissance de l'Histoire se subdivise en plusieurs branches; histoire ancienne & moderne; histoire sacrée, profane, ecclésiastique; histoire de notre propre pays & des pays étrangers; histoire des Sciences & des Arts; Chronologie; Géographie; Antiquités & Médailles, &c.

La connaissance des Langues renferme les langues savantes, les langues modernes, les langues orientales, mortes ou vivantes.

La connaissance des livres suppose, du moins jusqu'à un certain point, celle des matières qu'ils traitent, & des auteurs; mais elle consiste principalement dans la connaissance du jugement que les savans ont porté de ces ouvrages, de l'espèce d'utilité qu'on peut tirer de leur lecture, des anecdotes qui concernent les auteurs & les livres, des différentes éditions & du choix que l'on doit faire entr'elles.

Celui qui posséderoit parfaitement chacune de ces trois branches, seroit un *érudit* véritable & dans toutes les formes: mais l'objet est trop vaste, pour qu'un seul homme puisse l'embrasser. Il suffit donc, pour être aujourd'hui profondément érudit, ou du moins pour être censé tel, de posséder seulement à un certain point de perfection chacune de ces parties: peu de savans ont même été dans ce cas, & on passe pour érudit à bien meilleur marché. Cependant, si l'on est obligé de restreindre la signification du mot *érudit*, & d'en étendre l'application, il paroît du moins juste de ne l'appliquer qu'à ceux qui embrassent, dans un certain degré d'étendue, la première branche de l'*érudition*, la connaissance des faits historiques, sur-tout des faits historiques anciens, & de l'histoire de plusieurs peuples; car un homme de lettres qui se feroit borné, par exemple, à l'histoire de France, ou même à l'histoire romaine, ne mériteroit pas proprement le nom d'*érudit*; on pourroit dire seulement de lui qu'il auroit beaucoup d'*érudition* dans l'histoire de France, dans l'histoire romaine, &c. en qualifiant le genre auquel il se feroit appliqué. De même on ne dira point d'un homme versé dans la connaissance seule des Langues & des Livres, qu'il est érudit, à moins qu'à ces deux qualités il ne joigne une connaissance assez étendue de l'Histoire.

De la connaissance de l'Histoire, des Langues & des Livres, naît cette partie importante de l'*érudition*, qu'on appelle *critique*, & qui consiste ou à démêler le sens d'un auteur ancien, ou à restituer son texte, ou enfin (ce qui est la partie principale) à déterminer le degré d'autorité qu'on peut lui accorder par rapport aux faits qu'il raconte. Voyez CRITIQUE. On parvient aux deux premiers objets par une étude assidue & méditée de l'auteur, par celle de l'histoire de son tems & de sa personne, par le parallèle raisonné des différens manuscrits qui nous en restent. A l'égard de la critique, considérée par rapport à la croyan-

ce des faits historiques, en voici les règles principales.

1°. On ne doit compter pour preuves que les témoignages des auteurs originaux, c'est-à-dire de ceux qui ont écrit dans le tems même, ou à-peu-près; car la mémoire des faits s'altère aisément, si on est quelque tems sans les écrire: quand ils passent simplement de bouche en bouche, chacun y ajoute du sien, presque sans le vouloir. « Ainsi, dit M. Fleury, *premier discours sur l'hist. eccl.* les traditions vagues des faits très-anciens, qui n'ont jamais été écrits, ou fort tard, ne méritent aucune créance, principalement quand elles répugnent aux faits prouvés: & qu'on ne dise pas que les histoires peuvent avoir été perdues; car, comme on le dit sans preuve, on peut répondre aussi qu'il n'y en a jamais eu ».

2°. Quand un auteur grave & véridique d'ailleurs cite des écrits anciens que nous n'avons plus, on doit, ou on peut au moins l'en croire: mais si ces auteurs anciens existent, il faut les comparer avec celui qui les cite, sur-tout quand ce dernier est moderne; il faut de plus examiner ces auteurs anciens eux-mêmes, & voir quel degré de créance on leur doit. « Ainsi, dit encore M. Fleury, on doit consulter les sources citées par Baronius, parce qu'il a donné pour authentiques des pièces fausses ou suspectes, & qu'il a suivi des traductions peu fidèles des auteurs grecs ».

3°. Les auteurs, même contemporains, ne doivent pas être suivis sans examen: il faut savoir d'abord si les écrits sont véritablement d'eux; car on n'ignore pas qu'il y en a eu beaucoup de supposés. Voyez DÉCRÉTALES, &c. Quand l'auteur est certain, il faut encore examiner s'il est digne de foi, s'il est judicieux, impartial, exempt de crédulité & de superstition, assez éclairé pour avoir su démêler le vrai, & assez sincère pour n'avoir pas été tenté quelquefois de substituer au vrai, ses conjectures, & des soupçons dont la finesse pouvoit le séduire. Celui qui a vu est plus croyable que celui qui a seulement ouï dire, l'écrivain du pays plus que l'écrivain étranger, & celui qui parle des affaires de sa doctrine, de sa secte, plus que les personnes indifférentes, à moins que l'auteur n'ait un intérêt visible de rapporter les choses autrement qu'elles ne sont. Les ennemis d'une secte, d'un pays, doivent sur-tout être suspects; mais on prend droit sur ce qu'ils disent de favorable au parti contraire. Ce qui est contenu dans les lettres du tems & les actes originaux, doit être préféré au récit des historiens: s'il y a entre les écrivains de la diversité, il faut les concilier; s'il y a de la contradiction, il faut choisir. Il est vrai qu'il seroit bien plus commode pour l'écrivain de se borner à rapporter les différentes opinions, & de laisser le jugement au lecteur; mais il est plus agréable pour celui-ci, qui aime mieux savoir que douter, d'être décidé par le critique.

Il y a dans la critique deux excès à fuir également, trop d'indulgence, & trop de sévérité. On peut-être très-bon chrétien sans ajouter foi à une grande quantité de faux actes des Martyrs, de fausses vies des Saints, d'évangiles & d'épîtres apocryphes, à la légende dorée de Jacques de Voragine, à la fable de la donation de Constantin, à celle de la papesse Jeanne, à plusieurs même des miracles rapportés par Grégoire de Tours & par d'autres écrivains crédules, &c. mais on ne pourroit être chrétien en rejetant les prodiges, les révélations & les autres faits extraordinaires que rapportent S. Irénée, S. Cyprien, S. Augustin, &c. auteurs respectables, qu'il n'est pas permis de regarder comme des visionnaires.

Un autre excès de critique est de donner trop aux conjectures: Erasme, par exemple, a rejeté témé-

rairement, selon M. Fleury, quelques écrits de saint Augustin, dont le style lui a paru différer de celui des autres ouvrages de ce pere; d'autres ont corrigé des mots qu'ils n'entendoient pas, ou nié des faits, parce qu'ils ne pouvoient pas les accorder avec d'autres d'une égale ou d'une moindre autorité, ou parce qu'ils ne pouvoient les concilier avec la chronologie dans laquelle ils se trompoient. On a voulu tout savoir & tout deviner; chacun a raffiné sur les critiques précédens, pour ôter quelque fait aux histoires reçues, & quelque ouvrage aux auteurs connus: critique dangereuse & dédaigneuse, qui éloigne la vérité en paroissant la chercher. *Voyez* Fleury, *premier discours sur l'hist. eccl. ch. iij. & v.* Nous en avons extrait ces regles de critique, qui y sont très-bien développées, & auxquelles nous renvoyons le lecteur.

L'*érudition* est un genre de connoissance où les modernes se sont distingués par deux raisons: plus le monde vieillit, plus la matiere de l'*érudition* augmente, & plus par conséquent il doit y avoir d'érudits; comme il doit y avoir plus de fortunes lorsqu'il y a plus d'argent. D'ailleurs l'ancienne Grece ne faisoit cas que de son histoire & de sa langue, & les Romains n'étoient qu'orateurs & politiques: ainsi l'*érudition* proprement dite n'étoit pas extrêmement cultivée par les anciens. Il se trouva néanmoins à Rome, sur la fin de la république, & ensuite du tems des empereurs, un petit nombre d'érudits, tels qu'un Varron, un Plin le Naturaliste, & quelques autres.

La translation de l'empire à Constantinople, & ensuite la destruction de l'empire d'Occident anéantirent bien-tôt toute espece de connoissances dans cette partie du monde: elle fut barbare jusqu'à la fin du xv. siecle; l'Orient se soutint un peu plus long-tems; la Grece eut des hommes savans dans la connoissance des Livres & dans l'Histoire. A la vérité ces hommes savans ne lisoient & ne connoissoient que les ouvrages grecs, ils avoient hérité du mépris de leurs ancêtres pour tout ce qui n'étoit pas écrit en leur langue: mais comme sous les empereurs romains, & même long-tems auparavant, plusieurs auteurs grecs, tels que Polybe, Dion, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, &c. avoient écrit l'histoire romaine & celle des autres peuples, l'*érudition* historique & la connoissance des livres, même purement grecs, étoit dès-lors un objet considérable d'étude pour les gens de lettres de l'Orient. Constantinople & Alexandrie avoient deux bibliothèques considérables; la premiere fut détruite par ordre d'un empereur insensé, Léon l'Isaurien: les savans qui présidoient à cette bibliothèque s'étoient déclarés contre le fanatisme avec lequel l'empereur persécutoit le culte des images; ce prince imbécille & furieux fit entourer de fascines la bibliothèque, & la fit brûler avec les savans qui y étoient renfermés.

A l'égard de la bibliothèque d'Alexandrie, tout le monde fait la maniere dont elle fut brûlée par les Sarrafins en 640, le beau raisonnement sur lequel le calife Omar s'appuya pour cette expédition, & l'usage qu'on fit des livres de cette bibliothèque pour chauffer pendant six mois quatre mille bains publics. *Voyez* BIBLIOTHEQUE.

Photius qui vivoit sur la fin du ix. siecle, lorsque l'Occident étoit plongé dans l'ignorance & dans la barbarie la plus profonde, nous a laissé dans sa fameuse bibliothèque un monument immortel de sa vaste *érudition*: on voit par le grand nombre d'ouvrages dont il juge, dont il rapporte des fragmens, & dont une grande partie est aujourd'hui perdue, que la barbarie de Léon & celle d'Omar n'avoient pas encore tout détruit en Grece; ces ouvrages sont au nombre d'environ 280.

Quoique les savans qui suivirent Photius n'aient

pas eu autant d'*érudition* que lui, cependant long-tems après Photius, & même jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, la Grece eut toujours quelques hommes instruits & versés (du moins pour leur tems) dans l'Histoire & dans les Lettres, Psellus, Suidas, Eustathe commentateur d'Homere, Tzetzes, Bessarion, Gennadius, &c.

On croit communément que la destruction de l'empire d'Orient fut la cause du renouvellement des Lettres en Europe; que les savans de la Grece, chassés de Constantinople par les Turcs, & appelés par les Medicis en Italie, rapportèrent la lumiere en Occident: cela est vrai jusqu'à un certain point; mais l'arrivée des savans de la Grece avoit été précédée de l'invention de l'Imprimerie, faite quelques années auparavant, des ouvrages du Dante, de Pétrarque & de Bocace, qui avoient ramené en Italie l'aurore du bon goût; enfin d'un petit nombre de savans qui avoient commencé à débrouiller & même à cultiver avec succès la littérature latine, tels que le Pogge, Laurent Valla, Philelphe & quelques autres. Les grecs de Constantinople ne furent vraiment utiles aux gens de lettres d'Occident, que pour la connoissance de la langue greque qu'ils leur apprirent à étudier: ils formerent des élèves, qui bientôt égalerent ou surpasserent leurs maîtres. Ainsi ce fut par l'étude des langues greque & latine que l'*érudition* renaquit: l'étude approfondie de ces langues & des auteurs qui les avoient parlées, prépara insensiblement les esprits au goût de la saine littérature; on s'aperçut que les Démosthenes & les Cicérons, les Homeres & les Virgiles, les Thucydides & les Tacites avoient suivi les mêmes principes dans l'art d'écrire, & on en conclut que ces principes étoient les fondemens de l'art. Cependant, par les raisons que nous avons exposées dans le Discours préliminaire de cet Ouvrage, les vrais principes du goût ne furent bien connus & bien développés que lorsqu'on commença à les appliquer aux langues vivantes.

Mais le premier avantage que produisit l'étude des Langues fut la critique, dont nous avons déjà parlé plus haut: on purgea les anciens textes des fautes que l'ignorance ou l'inattention des copistes y avoient introduites; on y restitua ce que l'injure des tems avoit défiguré; on expliqua par de savans commentaires les endroits obscurs; on se forma des regles pour distinguer les écrits vrais d'avec les écrits supposés, regles fondées sur la connoissance de l'Histoire, de la Chronologie, du style des auteurs, du goût & du caractère des différens siècles. Ces regles furent principalement utiles lorsque nos savans, après avoir comme épuisé la littérature latine & greque, se tournerent vers ces tems barbares & ténébreux qu'on appelle le *moyen âge*. On fait combien notre nation s'est distinguée dans ce genre d'étude; les noms des Pithou, des Sainte-Marthe, des Ducange, des Valois, des Mabillon, &c. se sont immortalisés par elle.

Graces aux travaux de ces savans hommes, l'antiquité & les tems postérieurs sont non-seulement défrichés, mais presque entierement connus, ou du moins aussi connus qu'il est possible, d'après les monumens qui nous restent. Le goût des ouvrages de bel esprit & l'étude des sciences exactes a succédé parmi nous au goût de nos peres pour les matieres d'*érudition*. Ceux de nos contemporains qui cultivent encore ce dernier genre d'étude, se plaignent de la préférence exclusive & injurieuse que nous donnons à d'autres objets; *voyez* l'histoire de l'Acad. des Belles-Lettres, tome XVI. Leurs plaintes sont raisonnables & dignes d'être appuyées; mais quelques-unes des raisons qu'ils apportent de cette préférence ne paroissent pas aussi incontestables. La culture des

Lettres, disent-ils, veut être préparée par les études ordinaires des collèges, préliminaire que l'étude des Mathématiques & de la Physique ne demande pas. Cela est vrai ; mais le nombre de jeunes gens qui sortent tous les ans des écoles publiques, étant très-considérable, pourroit fournir chaque année à l'*érudition* des colonies & des recrues très-suffisantes, si d'autres raisons, bonnes ou mauvaises, ne tournoient les esprits d'un autre côté. Les Mathématiques, ajoute-t-on, sont composées de parties distinguées les unes des autres, & dont on peut cultiver chacune séparément ; au lieu que toutes les branches de l'*érudition* tiennent entr'elles & demandent à être embrassées à la fois. Il est aisé de répondre, 1°. qu'il y a dans les Mathématiques un grand nombre de parties qui supposent la connoissance des autres ; qu'un astronome, par exemple, s'il veut embrasser dans toute son étendue & dans toute sa perfection la science dont il s'occupe, doit être très-versedans la géométrie élémentaire & sublime, dans l'analyse la plus profonde, dans la mécanique ordinaire & transcendante, dans l'optique & dans toutes ses branches, dans les parties de la physique & des arts qui ont rapport à la construction des instrumens : 2°. que si l'*érudition* a quelques parties dépendantes les unes des autres, elle en a aussi qui ne se supposent point réciproquement ; qu'un grand géographe peut être étranger dans la connoissance des antiquités & des médailles ; qu'un célèbre antiquaire peut ignorer toute l'histoire moderne ; que réciproquement un savant dans l'histoire moderne peut n'avoir qu'une connoissance très-générale & très-legère de l'histoire ancienne, & ainsi du reste. Enfin, dit-on, les Mathématiques offrent plus d'espérances & de secours pour la fortune que l'*érudition* : cela peut être vrai des mathématiques pratiques & faciles à apprendre, comme le génie, l'architecture civile & militaire, l'artillerie, &c. mais les mathématiques transcendantes & la Physique n'offrent pas les mêmes ressources, elles sont à-peu-près à cet égard dans le cas de l'*érudition* ; ce n'est donc pas par ce motif qu'elles sont maintenant plus cultivées.

Il me semble qu'il y a d'autres raisons plus réelles de la préférence qu'on donne aujourd'hui à l'étude des Sciences, & aux matières de bel esprit. 1°. Les objets ordinaires de l'*érudition* sont comme épuisés par le grand nombre de gens de lettres, qui se sont appliqués à ce genre ; il n'y reste plus qu'à glaner ; & l'objet des découvertes qui sont encore à faire, étant d'ordinaire peu important, est peu propre à piquer la curiosité. Les découvertes dans les Mathématiques & dans la Physique, demandent sans doute plus d'exercice de la part de l'esprit, mais l'objet en est plus attrayant, le champ plus vaste, & d'ailleurs elles flatent davantage l'amour propre par leur difficulté même. A l'égard des ouvrages de bel esprit, il est sans doute très-difficile, & plus difficile peut-être qu'en aucun autre genre, d'y produire des choses nouvelles ; mais la vanité se fait aisément illusion sur ce point ; elle ne voit que le plaisir de traiter des sujets plus agréables, & d'être applaudie par un plus grand nombre de juges. Ainsi les Sciences exactes & les Belles-Lettres, sont aujourd'hui préférées à l'*érudition*, par la même raison qui au renouvellement des Sciences leur a fait préférer celle-ci, un champ moins frayé & moins battu, & plus d'occasions de dire des choses nouvelles, ou de passer pour en dire ; car l'ambition de faire des découvertes en un genre est, pour ainsi dire, en raison composée de la facilité des découvertes considérées en elles-mêmes, & du nombre d'occasions qui se présentent de les faire, ou de paroître les avoir faites.

2°. Les ouvrages de bel esprit n'exigent pres-

qu'aucune lecture ; du génie & quelques grands modèles suffisent : l'étude des Mathématiques & de la Physique ne demande non plus que la lecture réfléchie de quelques ouvrages ; quatre ou cinq livres d'un assez petit volume, bien médités, peuvent rendre un mathématicien très-profond dans l'Analyse & la Géométrie sublime ; il en est de même à proportion des autres parties de ces sciences. L'*érudition* demande bien plus de livres ; il est vrai qu'un homme de lettres qui, pour devenir *érudit*, se borneroit à lire les livres originaux, abrégeroit beaucoup ses lectures, mais il lui en resteroit encore un assez grand nombre à faire ; d'ailleurs, il auroit beaucoup à méditer, pour tirer par lui-même, de la lecture des originaux, les connoissances détaillées que les modernes en ont tirées peu-à-peu, en s'aidant des travaux les uns des autres, & qu'ils ont développés dans leurs ouvrages. Un érudit qui se formeroit par la lecture des seuls originaux, seroit dans le cas d'un géomètre qui voudroit suppléer à toute lecture par la seule méditation ; il le pourroit absolument avec un talent supérieur, mais il iroit moins vite, & avec beaucoup plus de peine.

Telles sont les raisons principales qui ont fait tomber parmi nous l'*érudition* ; mais si elles peuvent servir à expliquer cette chute, elles ne servent pas à la justifier.

Aucun genre de connoissance n'est méprisable ; l'utilité des découvertes, en matière d'*érudition*, n'est peut-être pas aussi frappante, sur-tout aujourd'hui, que le peut être celle des découvertes dans les sciences exactes ; mais ce n'est pas l'utilité seule, c'est la curiosité satisfaite, & le degré de difficulté vaincue, qui font le mérite des découvertes : combien de découvertes, en matière de science, n'ont qu'un mérite ? combien peu même en ont un autre ?

L'espèce de sagacité que demandent certaines branches de l'*érudition*, par exemple, la critique, n'est guère moindre que celle qui est nécessaire à l'étude des Sciences, peut-être même y faut-il quelquefois plus de finesse ; l'art & l'usage des probabilités & des conjectures, suppose en général un esprit plus souple & plus délié, que celui qui ne se rend qu'à la lumière des démonstrations.

D'ailleurs, quand on supposeroit (ce qui n'est pas) qu'il n'y a plus absolument de progrès à faire dans l'étude des langues savantes cultivées par nos ancêtres, le Latin, le Grec, & même l'Hébreu ; combien ne reste-t-il pas encore à défricher dans l'étude de plusieurs langues orientales, dont la connoissance approfondie procureroit à notre littérature les plus grands avantages ? On sait avec quel succès les Arabes ont cultivé les Sciences ; combien l'Astronomie, la Médecine, la Chirurgie, l'Arithmétique, & l'Algèbre, leur sont redevables ; combien ils ont eu d'historiens, de poètes, enfin d'écrivains en tout genre. La bibliothèque du roi est pleine de manuscrits arabes, dont la traduction nous vaudroit une infinité de connoissances curieuses. Il en est de même de la langue chinoise. Quel vaste matière de découvertes pour nos littérateurs ? On dira peut-être que l'étude seule de ces langues demande un savant tout entier, & qu'après avoir passé bien des années à les apprendre, il ne restera plus assez de tems, pour tirer de la lecture des auteurs, les avantages qu'on s'en promet. Il est vrai que dans l'état présent de notre littérature, le peu de secours que l'on a pour l'étude des langues orientales, doit rendre cette étude beaucoup plus longue, & que les premiers savans qui s'y appliqueront, y consumeront peut-être toute leur vie ; mais leur travail sera utile à leurs successeurs ; les dictionnaires, les grammaires, les traductions se multiplieront & se perfectionneront peu-

à-peu, & la facilité de s'instruire dans ces langues augmentera avec le tems. Nos premiers savans ont passé presque toute leur vie à l'étude du grec ; c'est aujourd'hui une affaire de quelques années. Voilà donc une branche d'*érudition*, toute neuve, trop négligée jusqu'à nous, & bien digne d'exercer nos savans. Combien n'y a-t-il pas encore à découvrir dans des branches plus cultivées que celle-là ? Qu'on interroge ceux qui ont le plus approfondi la Géographie ancienne & moderne, on apprendra d'eux, avec étonnement, combien ils trouvent dans les originaux de choses qu'on n'y a point vues, ou qu'on n'en a point tirées, & combien d'erreurs à rectifier dans leurs prédécesseurs. Celui qui défriche le premier une matière avec quelque succès, est suivi d'une infinité d'auteurs, qui ne font que le copier dans ses fautes même, qui n'ajoutent absolument rien à son travail ; & on est surpris, après avoir parcouru un grand nombre d'ouvrages sur le même objet, de voir que les premiers pas y sont à peine encore faits, lorsque la multitude le croit épuisé. Ce que nous disons ici de la Géographie, d'après le témoignage des hommes les plus versés dans cette science, pourroit se dire par les mêmes raisons, d'un grand nombre d'autres matières. Il s'en faut donc beaucoup que l'*érudition* soit un terrain où nous n'ayons plus de moisson à faire.

Enfin les secours que nous avons aujourd'hui pour l'*érudition*, la facilitent tellement, que notre paresse seroit inexcusable, si nous n'en profitions pas.

Cicéron a eu, ce me semble, grand tort de dire que pour réussir dans les Mathématiques, il suffit de s'y appliquer ; c'est apparemment par ce principe qu'il a traité ailleurs Archimède de petit homme, *homuncio* : cet orateur parloit alors en homme très-peu versé dans ces sciences. Peut-être à la rigueur, avec le travail seul, pourroit-on parvenir à entendre tout ce que les Géomètres ont trouvé ; je doute même si toutes sortes de personnes en seroient capables, la plupart des ouvrages de Mathématiques étant assez mal faits, & peu à la portée du grand nombre des esprits, au niveau desquels on auroit pu cependant les rabaisser (voyez *ELÉMENTS & LOGIQUE*) ; mais pour être inventeur dans ces sciences, pour ajouter aux découvertes des Descartes & des Newtons, il faut un degré de génie & de talens auquel bien peu de gens peuvent atteindre. Au contraire, il n'y a point d'homme qui, avec des yeux, de la patience, & de la mémoire, ne puisse devenir très-érudit à force de lecture. Mais cette raison doit-elle faire mépriser l'*érudition* ? nullement. C'est une raison de plus pour engager à l'acquiescer.

Enfin, on auroit tort d'objecter que l'*érudition* rend l'esprit froid, pesant, insensible aux graces de l'imagination. L'*érudition* prend le caractère des esprits qui la cultivent ; elle est hérissée dans ceux-ci, agréable dans ceux-là, brute & sans ordre dans les uns, pleine de vues, de goût, de finesse, & de sagacité dans les autres : l'*érudition*, ainsi que la Géométrie, laisse l'esprit dans l'état où elle le trouve ; ou pour parler plus exactement, elle ne fait d'effet sensible en mal, que sur des esprits que la nature y avoit déjà préparés ; ceux que l'*érudition* appesantit, auroient été pesans avec l'ignorance même ; ainsi la perte, à cet égard, n'est jamais grande ; on y gagne un savant, sans y perdre un écrivain agréable. Balzac appelloit l'*érudition* le *bagage de l'antiquité* ; j'aurois mieux l'appeller le *bagage de l'esprit*, dans le même sens que le chancelier Bacon appelle les richesses le *bagage de la vertu* : en effet, l'*érudition* est à l'esprit, ce que le *bagage* est aux armées ; il est utile dans une armée bien commandée, & nuit aux opérations des généraux médiocres.

On vante beaucoup, en faveur des sciences exac-

tes, l'esprit philosophique, qu'elles ont certainement contribué à répandre parmi nous ; mais croit-on que cet esprit philosophique ne trouve pas de fréquentes occasions de s'exercer dans les matières d'*érudition* ? Combien n'en faut-il pas dans la critique, pour démêler le vrai d'avec le faux ? Combien l'histoire ne fournit-elle pas de monumens de la fourberie, de l'imbécillité, de l'erreur, & de l'extravagance des hommes, & des philosophes même ? matière de réflexions aussi immense qu'agréable pour un homme qui fait penser. Les sciences exactes, dira-t-on, ont à cet égard beaucoup d'avantage ; l'esprit philosophique, que leur étude nourrit, ne trouve dans cette étude aucun contre-poids ; l'étude de l'histoire, au contraire, en a un pour des esprits d'une trempe commune : un érudit, avide de faits, qui sont les seules connoissances qu'il recherche & dont il fasse cas, est en danger de s'accoutumer à trop d'indulgence sur cet article ; tout livre qui contient des faits, ou qui prétend en contenir, est digne d'attention pour lui ; plus ce livre est ancien, plus il est porté à lui accorder de créance ; il ne fait pas réflexion que l'incertitude des histoires modernes, dont nous sommes à portée de vérifier les faits, doit nous rendre très-circonspects dans le degré de confiance que nous donnons aux histoires anciennes ; un poète n'est pour lui qu'un historien qui dépose des usages de son tems ; il ne cherche dans Homère, comme feu M. l'abbé de Longuerue, que la géographie & les mœurs antiques ; le grand peintre & le grand homme lui échappent. Mais en premier lieu, il s'enfueroit tout au plus de cette objection, que l'*érudition*, pour être vraiment estimable, a besoin d'être éclairée par l'esprit philosophique, & nullement qu'on doive la mépriser en elle-même. En 2^d lieu, ne fait-on pas aussi quelque reproche à l'étude des sciences exactes, celui d'éteindre ou d'affoiblir l'imagination, de lui donner de la sécheresse, de rendre insensible aux charmes des Belles-Lettres & des Arts, d'accoutumer à une certaine roideur d'esprit qui exige des démonstrations, quand les probabilités suffisent, & qui cherche à transporter la méthode géométrique à des matières auxquelles elle se refuse ? Voyez DEGRÉ. Si ce reproche ne tombe pas sur un certain nombre de géomètres, qui ont su joindre aux connoissances profondes les agrémens de l'esprit, ne s'adresse-t-il pas au plus grand nombre des autres ? & n'est-il pas fondé, du moins à quelques égards ? Convenons donc que de ce côté tout est à-peu-près égal entre les sciences & l'*érudition*, pour les inconvéniens & les avantages.

On se plaint que la multiplication des journaux & des dictionnaires de toute espèce, a porté parmi nous le coup mortel à l'*érudition*, & éteindra peu-à-peu le goût de l'étude ; nous croyons avoir suffisamment répondu à ce reproche dans le *Discours préliminaire*, page xxxjv. dans l'*Avertissement* du troisième volume, & à la fin du mot DICTIONNAIRE, à l'art. DICTIONNAIRES DES SCIENCES & DES ARTS. Les partisans de l'*érudition* prétendent qu'il en sera de nous comme de nos pères, à qui les abrégés, les analyses, les recueils de sentences, faits par des moines & des clercs dans les siècles barbares, firent perdre insensiblement l'amour des Lettres, la connoissance des originaux, & jusqu'aux originaux même. Nous sommes dans un cas bien différent ; l'Imprimerie nous met à couvert du danger de perdre aucun livre vraiment utile : plutôt à Dieu qu'elle n'eût pas l'inconvénient de trop multiplier les mauvais ouvrages ! Dans les siècles d'ignorance, les livres étoient si difficiles à se procurer, qu'on étoit trop heureux d'en avoir des abrégés & des extraits : on étoit savant à ce titre ; aujourd'hui on ne le feroit plus.

Il est vrai, graces aux traductions qui ont été

faites en notre langue d'un très-grand nombre d'auteurs, & en général, graces au grand nombre d'ouvrages publiés en françois sur toute sorte de matiere; il est vrai, dis-je, qu'une personne uniquement bornée à la connoissance de la langue françoise, pourroit devenir très-savante par la lecture de ces seuls ouvrages. Mais outre que tout n'est pas traduit, la lecture des traductions, même en fait d'*érudition* pure & simple (car il n'est pas ici question des lectures de goût), ne supplée jamais parfaitement à celle des originaux dans leur propre langue. Mille exemples nous convainquent tous les jours de l'infidélité des traducteurs ordinaires, & de l'inadvertance des traducteurs les plus exacts.

Enfin, car ce n'est pas un avantage à passer sous silence, l'étude des Sciences doit tirer beaucoup de lumieres de la lecture des anciens. On peut sans doute savoir l'histoire des pensées des hommes sans penser soi-même; mais un philosophe peut lire avec beaucoup d'utilité le détail des opinions de ses semblables; il y trouvera souvent des germes d'idées précieuses à développer, des conjectures à vérifier, des faits à éclaircir, des hypothèses à confirmer. Il n'y a presque dans notre physique moderne aucuns principes généraux, dont l'énoncé ou du moins le fond ne se trouve chez les anciens; on n'en fera pas surpris, si on considère qu'en cette matiere les hypothèses les plus vraisemblables se présentent assez naturellement à l'esprit, que les combinaisons d'idées générales doivent être bien-tôt épuisées, & par une espece de révolution forcée être successivement remplacées les unes par les autres. *Voy. ECLECTIQUE.* C'est peut-être par cette raison, pour le dire en passant, que la philosophie moderne s'est rapprochée sur plusieurs points de ce qu'on a pensé dans le premier âge de la Philosophie, parce qu'il semble que la premiere impression de la nature est de nous donner des idées justes, que l'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nouveauté, & auxquelles enfin on est forcé de revenir.

Mais en recommandant aux philosophes même la lecture de leurs prédécesseurs, ne cherchons point, comme l'ont fait quelques savans, à déprimer les modernes sous ce faux prétexte, que la philosophie moderne n'a rien découvert de plus que l'ancienne. Qu'importe à la gloire de Newton, qu'Empedocle ait eu quelques idées vagues & informes du système de la gravitation, quand ces idées ont été dénuées des preuves nécessaires pour les appuyer? Qu'importe à l'honneur de Copernic, que quelques anciens philosophes aient crû le mouvement de la terre, si les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été suffisantes pour empêcher le plus grand nombre de croire le mouvement du Soleil? Tout l'avantage à cet égard, quoi qu'on en dise, est du côté des modernes, non parce qu'ils sont supérieurs en lumieres à leurs prédécesseurs, mais parce qu'ils sont venus depuis. La plupart des opinions des anciens sur le système du monde, & sur presque tous les objets de la Physique, sont si vagues & si mal prouvées, qu'on n'en peut tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts, & profonds qui sont la pierre de touche de la vérité d'un système, & que quelques auteurs affectent d'en appeler l'*appareil*, mais qu'on en doit regarder comme le corps & la substance, & qui en font par conséquent la difficulté & le mérite. En vain un savant illustre, en revendiquant nos hypothèses & nos opinions à l'ancienne philosophie, a crû la venger d'un mépris injuste, que les vrais savans & les bons esprits n'ont jamais eu pour elle; sa dissertation sur ce sujet (imprimée dans le tome XVIII. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 97.) ne fait, ce me semble, ni beaucoup de tort aux modernes, ni beaucoup d'honneur aux

anciens, mais seulement beaucoup à l'*érudition* & aux lumieres de son auteur.

Avoüons donc d'un côté, en faveur de l'*érudition*, que la lecture des anciens peut fournir aux modernes des germes de découvertes; de l'autre, en faveur des savans modernes, que ceux-ci ont poussé beaucoup plus loin que les anciens les preuves & les conséquences des opinions heureuses, que les anciens s'étoient, pour ainsi dire, contentés de hasarder.

Un savant de nos jours, connu par de médiocres traductions & de savans commentaires, ne faisoit aucun cas des Philosophes, & sur-tout de ceux qui s'adonnent à la physique expérimentale. Il les appelle des *curieux faineans*, des *manœuvres* qui osent usurper le titre de *sages*. Ce reproche est bien singulier de la part d'un auteur, dont le principal mérite consistoit à avoir la tête remplie de passages grecs & latins, & qui peut-être méritoit une partie du reproche fait à la foule des commentateurs par un auteur célèbre dans un ouvrage où il les fait parler ainsi :

*Le goût n'est rien ; nous avons l'habitude
De rédiger au long de point en point
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.*

Volt. *Temple du Goût.*

Que doit-on conclure de ces réflexions? Ne méprisons ni aucune espece de savoir utile, ni aucune espece d'hommes; croyons que les connoissances de tout genre se tiennent & s'éclairent réciproquement; que les hommes de tous les siècles sont à-peu-près semblables, & qu'avec les mêmes données, ils produiroient les mêmes choses: en quelque genre que ce soit, s'il y a du mérite à faire les premiers efforts, il y a aussi de l'avantage à les faire, parce que la glace une fois rompue, on n'a plus qu'à se laisser aller au courant, on parcourt un vaste espace sans rencontrer presque aucun obstacle; mais cet obstacle une fois rencontré, la difficulté d'aller au delà en est plus grande pour ceux qui viennent après. (O)

ERUPTION, f. f. (*Medecine.*) Ce terme est ordinairement employé dans le même sens qu'*exanthème*, pour signifier la sortie de la matiere morbifique sur la surface de la peau dans les affections cutanées, qui forme des taches ou de petites tumeurs, comme dans la fièvre pourprée, dans la petite vérole.

L'action qui produit l'apparition des taches rouges dans la premiere de ces maladies, & celle des boutons dans la seconde, est ce qu'on appelle *eruption*. *Voy. EXANTHEME*, & toutes les maladies exanthémateuses, comme la petite-vérole, la rougeole, la gale, &c.

Eruption se prend encore dans un autre sens, mais plus rarement: lorsqu'il se fait une excrétion abondante & subite de sang, de pus, par l'ouverture d'un vaisseau, d'un abcès, on lui donne le nom d'*eruption*. (d)

* **ERYCINE**, f. f. ou adj. (*Mythol.*) surnom de Venus. Il lui venoit du mont Erix en Sicile, où Eri-cé lui éleva un temple lorsqu'il aborda dans l'île; la piété des Egeétans l'avoient enrichi de vases, de phioles, & d'encensoirs précieux. Dédale y avoit consacré une vache d'or d'un travail exquis. Il y avoit beaucoup d'autres ouvrages de sa main. *Voyez* dans Elien toutes les merveilles qu'il raconte de ce temple. *Venus Erycine* avoit aussi dans Rome un temple qui passoit pour fort ancien dès le tems même de Thucydide.

* **ERYMANTHE**, f. m. (*Géographie ancienne & Mythol.*) montagne de l'Arcadie, le séjour de ce terrible sanglier qui ravageoit toutes ces contrées, qu'Hercule prit tout vivant & qu'il conduisit chez Euristhée. Ce fut un de ses douze travaux.

* ERYNNIES, f. f. pl. (*Mythol.*) c'est ainsi que les Grecs appelloient les Furies. Elles avoient un temple dans Athenes. Ce temple des Furies étoit voisin de l'Aréopage. *Voyez FURIES.*

* ERYNNIS, f. ou adj. (*Mythol.*) Cères *Erynnis* ou Cères furieuse, fut ainsi appelée par les Siciliens, parce que ce fut dans une caverne de la Sicile qu'elle se retira & que Pan la découvrit, lorsque l'injure que Neptune lui fit, tandis qu'elle parcouroit le monde pour retrouver Proserpine sa fille, lui eut aliéné l'esprit. Cères séduite par Neptune alla se laver dans un fleuve, & se réfugia dans le fond d'un antre de la Sicile. Cependant la peste & la stérilité ravageoient la terre : les dieux inquiets du sort des hommes chercherent Cères ; mais ils ne l'auroient point trouvée si Pan ne l'eût aperçue en gardant ses troupeaux. Il en avertit Jupiter qui lui envoya les Parques qui la déterminèrent à venir au secours des hommes. Il n'est pas difficile d'apercevoir à travers les circonstances de cette fable, des vestiges d'allégorie, ni d'expliquer comment le voile de l'allégorie enveloppe à la longue les faits historiques : la tradition en se corrompant commence cet ouvrage, & la poésie l'acheve.

* ERYTHRÉ, adj. pris subst. (*Mythol.*) Hercule fut surnommé *Erythré* d'un temple qu'il avoit à Erythrés en Arcadie. Le dieu y étoit représenté sous la forme d'un radeau. C'est ainsi, disoient les Erythréens, qu'il étoit venu de Tyr par mer. Le dieu radeau entre dans la mer Ionienne, s'arrête au promontoire de Junon, à moitié chemin d'Erythrés à Chio : les habitans de ces lieux employent pour l'amener à bord tous les moyens que la marine & la dévotion leur suggerent ; mais c'est inutilement : un aveugle d'Erythrée, qui se mêloit de pêche avant que de faire le métier de devin, annonce à ses concitoyens que le seul moyen de mouvoir le radeau, c'est de le tirer avec une corde filée des cheveux des femmes érythréennes ; les femmes d'Erythrée aiment mieux conserver leur chevelure que d'avoir un dieu de plus, & Hercule radeau restoit en mer, lorsque des Thraciennes nées libres, mais esclaves dans Erythrée, plus pieuses que les Erythréennes, sacrifient la leur, & mettent les Erythréens en possession du dieu. On récompensa le zèle de ces Thraciennes, en leur accordant le privilège exclusif d'entrer dans le temple d'Hercule. Pausanias dit qu'on montroit encore de son tems la corde de cheveux. Quant au pêcheur aveugle, il recouvra la vue pour le reste de ses jours. *Voyez MIRACLE.*

* ERYTHRÉE ou ERYTHRÉENNE, adj. (*Myth.*) La sybille Erythrée est la première des quatre d'Élien, & la cinquième des dix de Varron. On dit qu'elle prédit aux Grecs qui partoient pour l'expédition de Troye, qu'ils prendroient cette ville, & qu'Homère feroit de leurs exploits la matière d'un ouvrage plein de fables.

* ERYTHREUS, ou LEROUGE, f. m. (*Myth.*) C'est un des chevaux du soleil.

ERYTHROÏDE, adj. pris subst. (*Anat.*) est le nom que donnent les Anatomistes à la première des membranes propres qui environnent les testicules. *Voyez TESTICULE.*

Cette membrane est mêlée de fibres charnues qui viennent du muscle crémaster, & qui la font paroître rougeâtre. *Voyez ELYTHROÏDE.*

C'est pour cette raison qu'elle porte le nom d'*érythroïde*, qui vient des mots grecs *ερύθρος* rouge, & *ειδος* forme. (L)

ERZEROM, (*Géog.*) ville assez grande de la Turquie Asiatique, située sur l'Euphrate, & bâtie dans une plaine au pied d'une chaîne de montagnes, ce qui y rend les hyvers également longs & rudes. Elle est à cinq journées de la mer Noire,

& à dix de la frontière de Perse. On la regarde comme le passage & le reposoir de toutes les marchandises des Indes par la Turquie. M. de Tournefort en parle fort au long dans ses voyages, & ce qu'il en dit mérite d'être lu. *Long. 6. 34. 15. lat. 39. 36. 35.* suivant le P. de Beze. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ES

ÈS, préposition qui n'est aujourd'hui en usage que dans quelques phrases consacrées, comme *maître-ès-arts*. Elle vient, selon quelques-uns du grec *ἐς* ou *εἰς*, *in*, *en* ; & selon d'autres, c'est un abrégé pour *en les*, *à les*, *aux*.

Robert Etienne dans sa grammaire, page 23, en parlant des articles, dit qu'il vaut mieux dire *il est ès champs*, que *il est aux champs*. *Traité de la grammaire françoise*, page 1569. Mais quelques années après l'usage changea. Nicot en 1606 dit qu'il est plus commun de dire, *il loge aux forsbourgs*, que *ès forsbourgs*.

Ès est aussi quelquefois une préposition inséparable qui entre dans la composition des mots ; elle vient de la préposition latine *ex* ou *ex*, & elle a divers usages. Souvent elle perd l'*s*, & quelquefois elle le retient, *esplanade*, *escalade*, &c. sur quoi on ne peut donner d'autre règle que l'usage. (F)

ESCABEAU, ou ESCABELLE, f. m. (*Menuis.*) petit siège de bois, quarré, qui n'est ni couvert ni rembourré, qui n'a ni bras ni dossier, & dont on usoit autrefois dans les salles à manger au lieu de chaises. Ce mot est quelquefois synonyme à *marchepié*.

ESCABLON, f. m. (*Antiq.*) espèce de pié d'estal, ou de pierre, ou de marbre, ou de bois marbré, qui va en diminuant du haut en bas, qui peut avoir trois piés de hauteur, & sur lequel on place dans les cabinets & dans les galeries des bustes & autres morceaux semblables.

ESCACHE, f. f. (*Manège.*) Nous nous écarterons ici sans scrupule de la définition que nous trouvons du terme d'*escache* dans le dictionnaire de Trévoux. Tous les auteurs qui ont employé ce mot, l'ont appliqué indifféremment à toutes sortes d'embouchures, parce que toute embouchure a la puissance d'*escacher* en quelque façon la barre ; & comme les anciens ne connoissoient qu'une seule manière d'assembler les branches au mors, les éperonniers modernes qui l'ont totalement abandonnée, ainsi que nous avons abandonné nous-mêmes le terme d'*escache*, pour désigner une embouchure, l'ont adapté mal à propos à cette ancienne monture. Elle étoit telle, qu'au lieu de la fonçure & du chaperon, chaque extrémité du canon étoit prolongée en un assez long triangle, pour embrasser la broche du banquet & venir cacher sa pointe dans une mortaise au-dessus de l'appui du canon sur les barres. On comprend que les branches ne pouvoient point être aussi solidement fixées qu'elles le sont par les méthodes que nous avons préférées. *Voyez EMBOUCHURE.* (e)

ESCADRE, f. f. (*Marine.*) C'est un nombre de vaisseaux réunis ensemble sous le commandement d'un officier général, soit lieutenant général, soit chef d'*escadre*. Il faut au moins 4 ou 5 vaisseaux ensemble pour qu'on leur donne le nom d'*escadre*.

Lorsqu'une *escadre* est considérable, c'est-à-dire composée de quinze ou vingt vaisseaux, on la partage en plusieurs divisions & le plus ordinairement en trois ; chaque division a son commandant particulier aux ordres du commandant général.

Les armées navales sont partagées en France en trois *escadres* ; savoir, l'*escadre* blanche, l'*escadre*

bleue, & l'*escadre* bleue & blanche. Voyez ARMÉE NAVALE. (Z)

ESCADRON, f. m. (*Art milit.*) *agmen equestre, turma equestris*. Dans la première origine on disoit *agmen quadratum*, d'où il est aisé de conclure que du mot italien *quadro*, les François ont fait celui de *scadron*, comme on disoit il n'y a pas encore cent ans :

*Aux scadrons ennemis on a vu sa valeur
Peupler les monumens.*

Racan, de l'*Acad. Franç.*

Ducange le fait venir de *scara*, mot de la basse latinité.

Bellatorum acies quas vulgari sermone scaras vocamus.
Hincmar, aux évêq. de Rheims, c. 3.

Scaram quam nos turmam vel cuneum appellare consuevimus.
Aimoin, liv. IV. c. xxvj.

Les Espagnols disent *escadro*, *per avar forma quadrada*; les Allemands appellent l'*escadron*, *schwadron*, *geswader* ou *reuter schaar*, qui veut dire *bande de reiters*.

Escadron est un assemblage de gens à cheval destinés pour combattre; le nombre des hommes, celui des rangs & des files, ainsi que la forme qu'on doit donner aux *escadrons*, a varié de tous les tems, & n'est point encore déterminée; l'espèce de gens à cheval, la quantité qu'on en a, les occurrences, & plus encore l'opinion de ceux qui commandent, ont jusqu'à présent fait la loi à cet égard.

Les deux plus anciens livres que nous ayons, l'un sacré, & l'autre profane, ne nous disent rien de l'ordre dans lequel on faisoit servir la cavalerie; Moïse nous apprend seulement qu'avant lui l'usage de monter à cheval étoit connu; & Homère ne nous enseigne rien de la manière dont les Grecs & les Troyens se servoient de leur cavalerie dans la guerre qu'ils eurent ensemble. Voyez EQUITATION. Ainsi nous parlerons de celle des tems moins reculés, comme on se l'est proposé par le renvoi du mot *cavalerie* à celui d'*escadron*: & après avoir dit quelque chose de son utilité, de ses services, des succès qu'elle a procurés, &c. on expliquera les différentes formes qu'on a donné à la cavalerie, comprise sous le nom d'*escadron*.

Les plus grands capitaines ont toujours fait un cas particulier de la cavalerie; les services qu'ils en ont tirés, le grand nombre de succès décisifs, dûs principalement à ce corps dans les occasions les plus importantes dont l'histoire ancienne & moderne nous a transmis le détail; enfin le témoignage unanime des auteurs que nous regardons comme nos maîtres dans l'art de la guerre, font autant de preuves indubitables que la cavalerie est non-seulement utile, mais d'une nécessité absolue dans les armées.

Polybe attribue formellement les victoires remportées par les Carthaginois à Cannes & sur les bords du Tessin, celles de la Trébie & du lac de Trasymène, à la supériorité de leur cavalerie. « Les Carthaginois, dit-il, (*liv. III. ch. xxvj.*) eurent la principale obligation de cette victoire, » aussi-bien que des précédentes, à leur cavalerie, » & par-là donnerent à tous les peuples qui devoient naître après eux, cette importante leçon, qu'il » vaut beaucoup mieux être plus fort en cavalerie » que son ennemi, même avec infanterie moindre » de moitié, que d'avoir même nombre que lui de » cavaliers & de fantassins ».

La réputation dont jouit Polybe depuis près de vingt siècles, d'être l'écrivain le plus consommé dans toutes les parties de la guerre, semble mettre son opinion hors de doute; il n'a d'ailleurs écrit que ce qui s'est passé pour ainsi dire sous ses yeux, & il a pour garans de son précepte tous les faits dont son histoire est remplie, les victoires d'Annibal aussi-bien

que sa défaite à Zama; & l'on peut regarder la seconde guerre punique, comme la véritable époque de l'établissement de la cavalerie dans les armées; avant ce tems les Grecs & les Romains en avoient très-peu, parce qu'ils en ignoroient l'usage, & que d'ailleurs les Grecs n'eurent long-tems à combattre que les uns contre les autres, & dans des pays stériles où la cavalerie n'auroit pu trouver à subsister, & qui étoient coupés de montagnes impraticables pour elle. La fameuse retraite des dix mille n'est pas un exemple qui prouve que les Grecs fussent se passer de cavalerie; il n'y a qu'à les écouter, pour s'assurer qu'ils étoient au contraire très-convaincus qu'elle leur auroit été d'un grand secours: « les Grecs, dit Xénophon en parlant de cette retraite dont il fut un des principaux chefs, » s'affligeoient beaucoup » quand ils considéroient que faute de cavalerie la » retraite leur devenoit impossible au cas qu'ils fussent battus, & que vainqueurs ils ne pouvoient ni » poursuivre les ennemis, ni profiter de la victoire; au lieu que Tissapherne, & les autres généraux qu'ils avoient à combattre, mettoient facilement leurs troupes en sûreté toutes les fois qu'ils étoient repoussés ». Ce passage prouve bien que si les Grecs n'eurent pas de cavalerie dans les tems de la guerre des Perses, c'est qu'ils n'avoient pas les moyens d'en avoir. Les uns étoient pauvres, & regardoient la pauvreté comme une loi de l'état, parce qu'elle étoit un rempart contre la mollesse & contre tous les vices qu'introduit l'opulence, aussi dangereuse dans les petits états qu'elle est nécessaire dans les grands. Les autres plus riches furent obligés de tourner leurs principales vues du côté de la mer, & l'entretien de leur flotte absorboit les fonds militaires, qui auroient pu servir à se procurer de la cavalerie.

Les Grecs une fois enrichis des dépouilles de la Perse, crurent ne devoir faire un meilleur usage des trésors de leurs ennemis, qu'en augmentant leurs armées de cavalerie. Ils en avoient à la bataille de Leuctres, & celle des Thébains contribua beaucoup à la victoire. On leur compte aussi cinq mille chevaux sur cinquante mille hommes à la bataille de Mantinée, & ce fut à sa cavalerie qu'Epaminondas dut en grande partie la victoire. C'est à sa sage prévoyance que les Thébains durent chez eux cet utile établissement, qui doit être regardé comme l'époque du rôle le plus brillant qu'ils aient joué sur la terre. Ce général, le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit, entendoit trop bien l'art de la guerre pour en négliger une partie aussi essentielle. Dès ce moment les Grecs ne se tiennent plus sur la défensive; on les voit porter la guerre jusqu'aux extrémités de l'Orient: dessein que jamais Alexandre n'eut sans doute osé concevoir, si son armée n'avoit été composée que d'infanterie. On sait que les Thébains ayant imploré le secours de Philippe contre leurs tyrans, il les défit, & qu'il s'attacha par-là ce peuple dont la cavalerie étoit alors la meilleure du monde; ce fut elle qui jointe à la phalange macédonienne, fit remporter tant de victoires à Philippe & à son fils: c'est cette cavalerie que Tite-Live appelle *Alexandri fortitudo*. Quant aux Romains, il est encore vrai que dans leur premier tems ils n'eurent que très-peu de cavalerie. L'histoire nous apprend que Romulus n'avoit dans les armées les plus florissantes de son regne, que mille chevaux sur quarante-six mille hommes de pié: ce qu'on en peut conclure, c'est que Romulus n'étoit pas fort riche; la dépense qu'il eût été obligé de faire pour s'en procurer davantage & pour l'entretenir, auroit de beaucoup excédé ses forces, dans un tems sur-tout où il avoit tant d'autres établissemens à faire: d'ailleurs les environs de Rome, le seul pays qu'il possédoit

& ceux d'Italie en général, étoient peu propres pour la guerre : enfin les premières guerres des Romains furent contre leurs voisins, qui comme eux n'étoient pas en état de s'en fournir, & dans ce cas les choses étoient égales de part & d'autre. Les conquêtes & les alliances que firent par la suite les Romains, leur donnerent les moyens d'augmenter leur cavalerie ; celle que les peuples, devenus sujets ou alliés de Rome, entretenoient pour elle à leurs dépens, étoit en ce genre la principale force des armées romaines : mais cette cavalerie étoit mal armée. Les Romains ignorèrent long-tems l'art de s'en servir avec avantage ; & c'est cette inexpérience qu'on peut regarder comme le principe de tous les malheurs qu'ils essuyèrent dans les deux premières guerres puniques : dans la première, Regulus est entièrement défait par la cavalerie carthaginoise ; & dans la seconde, comme on l'a déjà dit, Annibal bat les Romains dans toutes les occasions. La cavalerie faisoit au moins le cinquième de ses troupes ; aussi Fabius n'est pas plutôt à la tête des armées romaines, qu'il prend le sage parti d'éviter le combat ; & que pour n'avoir rien à souffrir de la cavalerie carthaginoise, il est obligé de ne plus conduire ses légions que sur le pié des montagnes.

Les Carthaginois firent enfin sentir aux Romains l'obligation d'être forts en cavalerie, ils le leur apprirent à leurs dépens, & les Romains ne commencèrent à respirer que lorsque des corps entiers de cavalerie numide eurent passé de leur côté : ces défections qui affoiblissoient d'autant l'ennemi, leur procurèrent insensiblement la supériorité sur les Carthaginois. Annibal obligé d'abandonner l'Italie pour aller au secours de Carthage, n'avoit plus cette formidable cavalerie avec laquelle il avoit remporté tant de victoires : à son arrivée en Afrique, il fut joint par deux mille chevaux ; mais un pareil renfort ne l'égalait pas à beaucoup près à Scipion, dont la cavalerie s'étoit augmentée par des recrues faites dans l'Espagne nouvellement conquise, & par la jonction de Masinissa roi des Numides, qui avoit appris des Grecs à bien armer sa cavalerie, & à la bien faire servir : ce fut cette supériorité qui, au rapport de tous les historiens, décida de la bataille de Zama. « La cavalerie, dit M. de Montesquieu (*cause de la grandeur & de la décadence des Romains*), » gagna la » bataille & finit la guerre ». Les Romains triomphèrent en Afrique par les mêmes armes qui tant de fois les avoient vaincus en Italie.

Les Parthes firent encore sentir aux Romains avec quel avantage on combat un ennemi inférieur en cavalerie. « La force des armées romaines, dit l'auteur ci-dessus cité, » consistoit dans l'infanterie la » plus ferme, la plus forte, & la mieux disciplinée » du monde ; les Parthes n'avoient pas d'infanterie, » mais une cavalerie admirable, ils combattoient de » loin & hors la portée des armes romaines, ils affié- » geoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient, » inutilement poursuivis, parce que chez eux fuir » c'étoit combattre : ainsi ce qu'aucune nation n'a- » voit pas encore fait (d'éviter le joug), celle des » Parthes le fit, non comme invincible, mais comme » inaccessible ». On peut dire plus, les Parthes firent trembler les Romains ; & c'est sans doute le péril où cette puissante rivale mit plus d'une fois leur empire en Orient, qui les força d'augmenter considérablement la cavalerie dans leurs armées. Cette augmentation leur devenoit d'autant plus nécessaire, que leurs frontières s'étant fort étendues, ils n'auroient pu sans des troupes nombreuses en ce genre, arrêter les incursions des Barbares : d'ailleurs, le relâchement de la discipline militaire leur fit insensiblement perdre l'habitude de fortifier leurs camps, & dès-lors leurs armées auroient couru de grands risques, sans

une cavalerie capable de résister à celle de leurs ennemis ; enfin l'on peut dire que presque toutes les disgrâces essuyées, ainsi que la plupart des avantages remportés par les Romains, ont été l'effet, les uns de leur infériorité, les autres de leur supériorité en cavalerie.

Si l'on veut lire avec attention les commentaires de César, on y verra que ce grand homme qui dut ses principaux succès à son inimitable célérité, se servoit si utilement de sa cavalerie, qu'on peut en quelque sorte regarder ses écrits comme la meilleure école que nous ayons en ce genre.

Quand il seroit vrai que les anciens se fussent passés de cavalerie, il n'en résulteroit pas qu'on dût aujourd'hui n'en point faire usage : autant vaudroit-il prétendre qu'on fît la guerre sans canon, ces deux propositions seroient d'une nature toute semblable ; ce sont des systèmes qu'on ne pourra faire approuver que lorsque toutes les nations guerrières seront convenues entr'elles d'abolir en même tems l'usage de la cavalerie & du canon.

Pour ne parler que de nos tems & de nos plus grands généraux (les Turenne & les Condé), on fait que M. de Turenne dut la plupart de ses succès, pour ne pas dire tous, à la cavalerie : ce général sans doute comparable aux plus grands personnages de l'antiquité, avoit pour maxime de *travailler l'ennemi par détail*, maxime qu'il n'auroit pu pratiquer s'il n'eût eu beaucoup de cavalerie ; aussi ses armées furent-elles composées presque toujours d'un plus grand nombre de gens de cheval, que de gens de pié.

La célèbre bataille de Rocroi nous apprend le cas que faisoit le grand Condé de la cavalerie, & combien il savoit la faire servir avec avantage. Cette victoire fixe l'époque la plus florissante de la nation françoise ; c'est elle qui commence le regne de Louis le Grand.

Dans cette fameuse journée, les manœuvres de cavalerie furent exécutées avec autant d'ordre, de précision, & de conduite, qu'elles pourroient l'être dans un camp de discipline par des évolutions concertées ; jamais l'antiquité dans une affaire générale n'offrit des traits de prudence & de valeur tels que ceux qui ont signalé cette victoire ; elle rassemble dans ses circonstances tous les événemens singuliers qui distinguent les autres batailles, & qui caractérisent les propriétés de la cavalerie. « Jamais bataille, dit M. de Voltaire, » n'avoit été pour la France ni plus glorieuse, ni plus importante ; elle en fut redevable » à la conduite pleine d'intelligence du duc d'Anguien qui la gagna par lui-même, & par l'effet d'un » coup-d'œil qui découvrit à la fois le danger & la » ressource ; ce fut lui qui à la tête de la cavalerie attaqua par trois différentes fois, & qui rompit enfin » cette infanterie espagnole jusque-là invincible ; par » lui le respect qu'on avoit pour elle fut anéanti, & les » armes françoises dont plusieurs époques étoient fa- » tales à leur réputation, commencèrent d'être respectées ; la cavalerie acquit sur-tout en cette journée la gloire d'être la meilleure de l'Europe ».

Il n'est point étonnant que les plus grands hommes aient pensé d'une manière uniforme sur la nécessité de la cavalerie ; il ne faut que suivre pié à pié les opérations de la guerre pour se convaincre de l'importance dont il est, qu'une armée soit pourvue d'une bonne & nombreuse cavalerie.

A examiner le début de deux armées, on verra que la plus forte en cavalerie doit nécessairement imposer la loi à la plus foible, soit en s'emparant des postes les plus avantageux pour camper, soit en forçant l'autre par des combats continus à quitter son pays, ou celui dont elle auroit pu se rendre maîtresse.

Alexandre dans son passage du Granique, & An-

nibal dans son début en Italie par le combat du Tefin, nous fournissent deux exemples, qui donnent à cette proposition la force de l'évidence.

Or deux victoires dont tout l'honneur appartient à la cavalerie, & l'influence qu'elles ont eu l'une & l'autre sur les événemens qui les ont suivis, prouvent combien ce secours est essentiel aux premières opérations d'une campagne. Si l'on en veut des traits plus modernes & analogues à notre manière de faire la guerre, la dernière nous en offre dans presque chacun de nos succès, ainsi que dans les circonstances malheureuses.

Dans les détails de la guerre, il y a quantité de manœuvres, toutes fort essentielles, qui seroient impraticables à une armée déstituée de cavalerie; s'il s'agit de couvrir un dessein, de masquer un corps de troupes, un poste, c'est la cavalerie qui le fait. M. de Turenne fit lever le siège de Casal en 1640, en rassemblant toute la cavalerie sur un même front; les ennemis trompés par cette disposition, perdirent courage, prirent la fuite: jamais victoire ne fut plus complète pour les François, dit l'auteur de l'histoire du vicomte.

A la journée de Fleurus, M. le maréchal de Luxembourg fit faire à sa cavalerie un mouvement à-peu-près semblable, sur lequel M. de Valdec prit le change; ce qui lui fit perdre la bataille (1690). C'est, dit M. de Feuquieres, une des plus belles actions de M. de Luxembourg.

La supériorité de la cavalerie donne la facilité de faire de nombreux détachemens, dont les uns s'emparent des défilés, des bois, des ponts, des débouchés, des gués; tandis que d'autres, par de fausses marches, donnent du soupçon à l'ennemi, & l'affoiblissent en l'obligeant à faire diversion.

Une armée qui se met en campagne est un corps composé d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, & de bagage; ce corps n'est parfait qu'autant qu'il ne lui manque aucun de ses membres; en retrancher un, c'est l'affaiblir, parce que c'est dans l'union de tous que réside toute sa force, & que c'est cette union qui respectivement fait la sûreté & le soutien de chaque membre. Dans la comparaison que fait Iphicrate d'une armée avec le corps humain, ce général athénien dit que la cavalerie lui tient lieu de pié, & l'infanterie légère de main; que le corps de bataille forme la poitrine, & que le général en doit être regardé comme la tête. Mais sans s'arrêter à des comparaisons, il suffit d'examiner comment on dispose la cavalerie lorsqu'on veut faire agir, pour sentir l'étroite obligation d'en être pourvu. C'est elle dont on forme la tête, la queue, les flancs; elle protège, pour ainsi dire, toutes les autres parties, qui sans elle courroient risque à chaque pas d'être arrêtées, coupées, & même enveloppées; s'il est question de marcher, c'est la cavalerie qui assure la tranquillité des marches, c'est à elle qu'on confie la sûreté des camps, laquelle dépend de ses gardes avancées; plus elle sera nombreuse, & plus ses gardes seront multipliées: de-là les patrouilles pour le bon ordre & contre les surprises en seront plus fréquentes, & les communications mieux gardées; les camps qui en deviendront plus grands, en seront plus commodes pour les nécessités de la vie; ils pourront contenir des eaux, des vivres, du bois, & du fourrage, qu'on ne fera pas obligé de faire venir à grands frais avec beaucoup de peine & bien des risques.

On peut considérer que de deux armées, celle qui sera supérieure en cavalerie sera l'offensive, elle agira toujours suivant l'opportunité des tems & des lieux, elle aura toujours cette ardeur dont on est animé quand on attaque; l'autre obligée de se tenir sur la défensive, sera toujours contrainte par la nécessité des circonstances, qu'une grosse cavalerie fera naître

à son désavantage à chaque moment; le soldat sera toujours surpris, découragé, il n'aura sûrement pas la même confiance que l'attaquant. Lorsqu'une armée sera pourvue d'une nombreuse cavalerie, les détachemens se feront avec plus de facilité; tous les jours sortiront de nouveaux partis, qui sans cesse obsédant l'ennemi, le gêneront dans toutes ses opérations, le harceleront dans ses marches, lui enlèveront ses détachemens, ses gardes, & parviendront enfin à le détruire par les détails, ce qu'on ne pourra jamais espérer d'une armée faible en cavalerie quelque forte qu'elle soit d'ailleurs: au contraire réduite à se tenir enfermée dans un camp d'où elle n'ose sortir, elle ignore tous les projets de l'ennemi, elle ne sauroit jouir de l'abondance que procurent les convois fréquens, on les lui enlève tous; ou s'il en échappe quelques-uns, ils n'abondent qu'avec des peines infinies. C'est la cavalerie qui produit l'abondance dans un camp; sans elle point de sûreté pour les convois: il faut qu'à la longue une armée manque de tout; vivres, fourrages, recrues, trésors, artillerie, rien ne peut arriver, si la cavalerie n'en assure le transport.

Les escortes du général & de ses lieutenans sont aussi de son ressort, & c'est elle seule qui doit être chargée de cette partie du service. La guerre se fait à l'œil. Un général qui veut reconnoître le pays & juger par lui-même de la position des ennemis, risquerait trop de se faire escorter par de l'infanterie; outre qu'il ne pourroit aller ni bien loin ni bien vite, il se mettroit dans le danger de se faire couper & enlever, avant d'avoir aperçu les troupes de cavalerie ennemie chargées de cette opération. Le seul parti qu'ait à prendre un général, s'il manque de cavalerie, c'est de ne pas passer les gardes ordinaires: or que peut-on attendre de celui qui ne pouvant connoître par lui-même la disposition de l'ennemi, ne sauroit en juger que par le rapport des espions? & le moyen que ses opérations puissent être bien dirigées, si faute de cavalerie il ne peut ni prendre langue, ni envoyer à la découverte, ni reconnoître les lieux?

La vitesse, comme le remarque Montecuculli, est bonne pour le secret, parce qu'elle ne donne pas le tems de divulguer les desseins; c'est par-là qu'on saisit les momens, & c'est cette qualité qui distingue particulièrement la cavalerie; prompte à se porter par-tout où son secours est nécessaire, on l'a vû souvent rétablir par sa célérité des affaires que le moindre retardement auroit pû rendre desespérées. La vivacité la met dans le cas de profiter des moindres desordres; & si elle n'a pas toujours l'avantage de vaincre, elle a en se retirant celui de n'être jamais totalement vaincue. La victoire, lorsqu'elle est l'ouvrage de la cavalerie, est toujours complète; celle que remporte l'infanterie seule, ne l'est jamais.

La guerre est pleine de ces occasions, dans lesquelles on ne sauroit sans risque accepter le combat. Il en est d'autres, au contraire, où l'on doit y forcer, & c'est par la cavalerie qu'on est le maître du choix.

Une armée ne peut se passer de vivres, d'hôpitaux, d'artillerie, d'équipages; il faut du fourrage pour les chevaux destinés à ces différens usages; il en faut pour ceux des officiers généraux & particuliers; & s'il n'y a point de cavalerie qui soit chargée du soin d'y pourvoir, l'infanterie ne pourra seule aller un peu loin faire ces fourrages; elle n'ira pas interrompre ceux de l'ennemi, lui enlever ses fourrageurs; la chaîne qu'elle formeroit ne seroit ni assez étendue pour embrasser un terrain suffisant, ni assez épaisse pour soutenir l'impétuosité du choc de la cavalerie ennemie.

Pour peu que l'on considère la variété des opéra-

tions d'une armée, & l'étendue de ses besoins, on ne peut dire que l'infanterie soit seule en état d'y suffire.

Dans la guerre de plaine & dans toutes les occasions, par exemple, qui exigent un peu de célérité, & qui sont assurément très-fréquentes, peut-on s'empêcher de convenir qu'elle ne soit d'une grande nécessité? Est-il question de traverser une rivière à la nage ou à gué? c'est la cavalerie qui facilite le passage en rompant la rapidité de l'eau par la force de ses *escadrons*, ou parce que chaque cavalier peut porter en croupe un fantassin. Si l'on veut présenter un grand front, si l'on veut déborder l'ennemi, l'envelopper, c'est par le moyen de la cavalerie qu'on le fait, c'est en détachant souvent des troupes de cavalerie qu'on maintient le bon ordre si nécessaire à une armée; elles empêchent les deserteurs, les maraudeurs de sortir du camp; ce sont elles qui veillent à ce qu'il n'y entre point d'espions ou autres gens aussi dangereux, & qui procurent aux paysans la sûreté chez eux, & la liberté d'apporter des vivres au camp.

Si l'on excepte les sièges qui sont des opérations auxquelles on ne peut procéder que lentement, & pour ainsi dire pié à pié, on ne trouvera peut-être point d'autres occasions à la guerre qui ne demande de la diligence, & conséquemment pour laquelle les services de la cavalerie ne soient très-avantageux: & d'ailleurs personne n'ignore que dans les sièges, la cavalerie n'ait un service qui lui soit uniquement affecté; on l'a vu au dernier siège de Berg-op-zoom faire ses fonctions, & partager même celles de l'infanterie. Ce n'est pas le seul exemple qui prouve qu'elle est capable de servir utilement en mettant pié à terre.

Le premier service de la cavalerie dans les sièges, & le plus important, est celui de l'investissement de la ville qu'on veut assiéger avant que l'ennemi ait pu y faire entrer du secours; veut-on, au contraire, secourir une ville menacée d'un siège, ou même qui est assiégée? c'est au moyen de la cavalerie. Le grand Condé nous en fournit un exemple dans le service qu'elle lui a rendu en pareille occasion; il s'agissoit de faire entrer du secours dans Cambrai que M. de Turenne tenoit assiégé, le tems pressoit: le prince de Condé rassemble à la hâte dix-huit *escadrons*, se met à leur tête, force les gardes, se fait jour jusqu'à la contrescarpe, il oblige M. de Turenne de lever le siège. Ce fut un seul détachement de cent chevaux qui en quelque sorte a donné lieu au dernier siège de Berg-op-zoom, siège à jamais glorieux pour les armes du Roi, & pour le général qui y a commandé; car il est à présumer que le siège eût été différé, ou que peut-être on ne l'eût pas entrepris, si les grandes gardes de cavalerie qu'avoient en avant les ennemis, eussent tenu assez de tems pour leur donner celui d'envoyer leur cavalerie, & ensuite le reste de leur armée qui étoit de l'autre côté, s'établir entre la ville & notre camp: mais ces gardes firent peu de résistance; une partie fut enlevée, & le reste prit la fuite.

La cavalerie n'est pas moins nécessaire pour la défense d'une place; si des assiégés en manquoient, ils ne pourroient faire de sorties, ou leur infanterie courroit risque en sortant de se faire couper par la cavalerie des ennemis.

Un état dépourvu de cavalerie, pourroit peut-être garder pour un tems ses places avec sa seule infanterie; mais combien en ce cas ne lui en faudroit-il pas? & que lui serviroient ses places si l'ennemi, au moyen de sa cavalerie, pénétrait jusque dans le cœur du royaume?

La levée & l'entretien d'un corps de cavalerie entraînent de la dépense; mais les contributions qu'elle impose au loin, les vivres, les fourrages qu'elle entretient, la sûreté des convois qu'elle procure, & tant

d'autres services qu'elle seule est en état de rendre, ne dédommagent-ils pas bien avantageusement de la dépense qu'elle occasionne? D'ailleurs la cavalerie étant d'une utilité plus générale pour les opérations de la guerre, on ne sauroit dire qu'elle soit plus à charge à l'état que l'infanterie, puisque la levée d'un *escadron* n'est pas d'une dépense plus grande que celle d'un bataillon, & que l'entretien de celui-ci est bien plus considérable.

Enfin si l'on s'en rapporte aux plus grands capitaines, on sera forcé de convenir que l'avantage sera toujours le plus grand pour celui des deux ennemis qui sera supérieur en cavalerie.

Cyrus, Alexandre, Annibal, Scipion, jouissent depuis plus de vingt siècles d'une réputation qu'ils doivent aux succès que leur a procuré leur cavalerie. Cyrus & Annibal avoient une cavalerie très-nombreuse; Alexandre est celui des Grecs qui, à proportion de ses forces, en a eu le plus; & l'on ne voit pas que les Grecs sous ce prince, non plus que les Perses & les Carthaginois du tems de Cyrus, aient été sur leur déclin; il sembleroit, au contraire, que la vie de ces grands hommes pourroit être regardée comme l'époque la plus florissante de leur nation.

Si les Romains, après avoir été vaincus par la cavalerie des Carthaginois, triomphent enfin d'eux, c'est que ceux-ci furent abandonnés de leur cavalerie, que leur enleva Scipion par ses alliances & ses conquêtes; & cette guerre qui avoit commencé par être honteuse au peuple romain, finit par l'époque la plus florissante pour lui.

Les suffrages des auteurs modernes qui ont le mieux écrit de l'art militaire, se réunissent avec l'autorité des plus grands capitaines & des meilleurs écrivains de l'antiquité. Il sembloit au brave la Noue, que sur quatre mille lancés il suffisoit de 2500 hommes d'infanterie: « Personne ne contredira, ajoute cet auteur, » qu'il ne faille toujours entretenir bon nombre de gendarmerie; mais d'infanterie, aucuns estiment qu'on s'en peut passer en tems de paix. Mais on doit considérer que la Noue écrivoit dans un tems (1587) où l'infanterie étoit comptée pour peu de chose; parce que les principales actions de guerre consistoient moins alors à prendre des places, qu'en des affaires de plaine campagne, où l'infanterie ne tenoit pas contre la cavalerie. Sa réflexion ne peut manquer de tomber sur la nécessité qu'il y a d'exercer pendant la paix la cavalerie, qui ne peut être bonne à la guerre si elle est nouvellement levée.

Un auteur fort estimé & en même tems grand officier (M. le maréchal de Puysegur), qui connoissoit sans doute en quoi consistoit la force des armées, dont il avoit rempli les premiers emplois pendant cinquante-six ans, propose dans ses projets de guerre plus de moitié de cavalerie sur une fois autant d'infanterie.

Santa-Cruz veut qu'une armée soit toujours composée d'une forte cavalerie; il soutient même qu'elle doit être une fois plus nombreuse que l'infanterie, suivant les circonstances: par exemple, si les ennemis la craignent davantage, ou si votre nation est plus propre à agir à cheval qu'à pié; la nature du pays où l'on fait la guerre est une distinction qu'il a oublié de faire. « Un pays plain, dit M. de Turenne, est très-favorable à la cavalerie; il lui laisse toute la liberté nécessaire à son service, & lui donne beaucoup d'avantage sur l'infanterie. » Ce grand général, dont les maximes sont des lois, avoit toujours, comme on l'a déjà dit, dans ses armées au moins autant de cavalerie que d'infanterie, & on l'a vu quelquefois avec un plus grand nombre de cavalerie.

Enfin Montécuculli, le Vegece de nos jours, estime que la cavalerie pesante doit au moins faire la moitié de l'infanterie, & la légère le quart au plus de la pesante : les sentimens de ces grands généraux de nations différentes, ceux des anciens & des plus grands capitaines, la raison & l'expérience, les opérations les plus importantes de la guerre, & tous les besoins d'une armée, sont autant de témoignages de la nécessité de la cavalerie.

C'est sans doute à cause de l'importance des services de la cavalerie en campagne, que de tout tems on a jugé que dans les occasions où il se trouve mélange des deux corps, l'officier de cavalerie commanderoit le tout, parce que les opérations de la cavalerie exigent une expérience particulière que ne peut avoir l'officier d'infanterie ; & l'on peut dire que si celle-ci attend la mort avec fermeté, l'autre y vole avec intrépidité.

On a prouvé de tout tems que des cavaliers épars n'auroient aucune solidité ; c'est ce qui a obligé d'en joindre plusieurs ensemble, & c'est cette union, comme on l'a déjà dit, qu'on nomme *escadron*.

Bien des peuples formoient leurs *escadrons* en triangle, en coin, en quarré de toutes especes : le losange étoit l'ordonnance la plus généralement reçue, mais l'expérience a fait sentir qu'elle seroit vicieuse, & a fait prendre à toutes les nations la forme des *escadrons* quarrés. Les Turcs seuls se servent encore du losange & du coin ; ils pensent, comme les anciens, que cette forme est la plus propre pour mettre la cavalerie en bataille sur toutes sortes de terrain, & la faire servir avantageusement aux différentes opérations de la guerre d'autant plus facilement, qu'il y a un officier à chacun de ses angles : d'ailleurs comme cet *escadron* se présente en pointe, ils croient qu'il lui est aisé de percer par un moindre intervalle ; que n'occupant pas un grand espace, il a plus de vivacité dans ses mouvemens, & qu'enfin il n'est pas sujet, lorsqu'il veut faire des conversions, à tracer de grands circuits comme l'*escadron* quarré, qui est contraint dans ce cas de parcourir une grande portion de cercle. Mais si les *escadrons* en losange ont effectivement ces avantages, ils ont aussi les défauts de ne présenter qu'un très-petit nombre de combattans ; les parties intérieures en sont inutiles, & la gauche n'en peut combattre avec avantage. Cet *escadron*, pris par un autre, formé sur un quarré long qui se recourbe de droite & de gauche, est immanquablement enveloppé sans avoir la liberté de se défendre ; & lorsqu'il est une fois rompu, il ne lui est plus possible de se reformer : ainsi il ne peut tout-au-plus être bon que pour une petite troupe servant de garde, & plutôt faite pour avertir & se retirer que pour combattre. Voici en deux mots qu'elles étoient les différentes manieres de former ces *escadrons* en triangle.

Les Thessaliens, chez qui l'art de combattre à cheval étoit connu bien avant la guerre de Troye, furent les premiers qui donnerent à leurs *escadrons* la forme d'un losange : on fait que parmi les Grecs cette cavalerie thessalienne étoit en fort grande réputation ; ce fut Iléon le thessalien qui le premier établit cet ordre, & dont il porte le nom d'*ilé*. Voyez la tactique d'Elie.

Celui qui commandoit l'*escadron* ou losange s'appelloit *ilarque* ; il tenoit la pointe de la tête ; ceux qui fermoient les droites & les gauches du rang du milieu étoient les *gardes-flancs*, & celui de la queue se nommoit le *ferre-file*.

Il y avoit quatre manieres de former l'*escadron* en losange ; la première avec des files & des rangs, la seconde sans rangs & sans files, la troisième avec des files, mais sans rangs, & la quatrième avec des rangs & point de files.

Les Macédoniens, les Scythes & les Thraces trouverent les *escadrons* en losange trop pesans ; ils en retrancherent la queue & formerent, moyennant cette réforme, ce qu'ils appellerent *le coin*. On assure que Philippe fut l'auteur de cette ordonnance : quoi qu'il en soit il ne paroît pas que ce fût-là l'ordre qu'observerent le plus communément les Macédoniens, puisque Polybe (*l. VI. ch. xij.*) nous apprend que leur cavalerie se rangeoit pour l'ordinaire sur huit de hauteur ; c'est, dit-il, la meilleure méthode. Tacite nous apprend que les Germains formoient aussi en coin les différens corps de leur armée.

Les Siciliens & la plupart des peuples de la Grece formerent de leur cavalerie des *escadrons* quarrés ; ils leur sembloient plus faciles à former, & devoir marcher plus unis & plus ferrés : d'ailleurs dans cet ordre, le front se trouve composé d'officiers & de ce qu'il y a de meilleurs cavaliers, & le choc se faisant tout ensemble, a plus de force & d'impétuosité. Le losange ou le coin, au contraire, ne présente qu'un seul combattant, lequel étant hors de combat cause infailliblement la perte de l'*escadron*.

Les Perfes se servirent aussi des formes quarrées pour former leurs *escadrons* ; & comme ils avoient une nombreuse cavalerie, ils donnerent à ces *escadrons* beaucoup de profondeur : les files étoient de douze, quelquefois de seize cavaliers ; ce qui rendoit leurs *escadrons* si pesans, qu'ils furent presque toujours battus, malgré la supériorité du nombre.

Les Romains formerent leurs *escadrons* ou leurs turmes sur une autre espece de quarré, les quarrés longs ; ils leur donnoient un front & une épaisseur beaucoup moins grands que les Grecs en général n'avoient fait : c'étoit l'usage reçu parmi les Romains pour la disposition de leurs *escadrons* ; mais ils n'y étoient pas tellement assujettis, que suivant les circonstances ils ne changeassent cet ordre. A la bataille de Pharsale nous voyons que Pompée, de beaucoup supérieur en cavalerie, joignit ensemble quatre turmes, & forma ses *escadrons* de quinze cavaliers de front sur huit de hauteur ; ce qui obligea César, qui n'avoit que trente-trois turmes, chacune de trente hommes, de les ranger sur dix de front & trois de hauteur, suivant l'usage ordinaire.

L'usage de ne faire combattre la cavalerie que sur un seul rang, a duré long-tems en Europe dans les premiers tems de notre monarchie ; l'espece de cavalerie, les armes offensives & défensives exigeoient cet ordre : il a duré jusqu'au milieu du regne d'Henri II. qui voyant les files de gendarmerie aisément renversées par les *escadrons* de lances & par ceux de reîtres que l'empereur Charles V. avoit créés, donna à notre cavalerie la forme quarrée, mais avec une excessive profondeur. Cet usage, bien que sujet à mille inconvéniens, a subsisté en Europe depuis Henri II. jusqu'à Henri IV. sous lequel les *escadrons* de dix rangs qu'ils avoient auparavant furent réduits à huit, puis à six rangs. Alors les compagnies formoient autant d'*escadrons* ; elles étoient de quatre cents maîtres, & les capitaines qui vouloient combattre à la tête de leur compagnie, ne vouloient pas partager le commandement en la partageant : mais ces compagnies ayant depuis été mises à deux cents hommes, les *escadrons* eurent moins de front & moins de profondeur ; ils étoient encore trop lourds, & ne furent réduits à la proportion la plus convenable, que lorsqu'on les enrégimenta sous Louis XIII. en 1635. On les disposa sous trois ou quatre rangs de quarante ou de cinquante maîtres chacun ; c'est-là l'ordre que notre cavalerie observe encore aujourd'hui, & c'est en effet celui que l'expérience a prouvé être le meilleur. Les officiers les plus expérimentés estiment que l'*escadron* de cavalerie sur trois rangs, à quarante-huit maîtres chacun, est préférable à tout

autre, étant le plus juste dans ses proportions; celui de cent vingt, à quarante maîtres par rangs, peut être bon quand les compagnies sont foibles, parce qu'il comporte huit divisions égales: l'autre peut être divisé en seize.

Quelques personnes cependant se sont élevées contre la méthode de former nos *escadrons* sur trois rangs, & ont soutenu qu'il seroit plus avantageux de leur en donner un quatrième: quoique leur système puisse être appuyé de l'autorité des Gustaves & des Turennes, qui donnoient à leurs *escadrons* quatre, quelquefois même jusqu'à cinq rangs de profondeur, il faut croire que si l'usage de faire combattre les *escadrons* sur trois rangs n'étoit pas effectivement le meilleur, l'Europe entière ne l'auroit pas adopté, ou ne l'eût pas au moins toujours conservé depuis.

D'autres au contraire trouvent encore trop de profondeur aux *escadrons* disposés sur trois rangs, & prétendent que l'ordre des *escadrons* en bataille sur deux rangs est le plus avantageux à la cavalerie. Ceux qui sont prévenus de ce sentiment le soutiennent, parce que l'ancienne cavalerie & la gendarmerie, qui ont fait si long-tems la principale force des armées de France, alloient à l'ennemi sur un seul rang. Mais que conclure de-là? Dans ces tems reculés aucun peuple ne formoit sa cavalerie en *escadrons*, les ennemis n'avoient alors à cet égard aucun avantage sur nous; d'ailleurs cette cavalerie étoit composée de l'élite de la noblesse françoise, hommes & chevaux étoient couverts d'une armure qui les rendoient presque invulnérables, & qui auroient donné une excessive pesanteur à des *escadrons* ainsi composés: leur arme offensive étoit la lance, qui ne permettoit pas non plus qu'ils combattissent en *escadrons*. N'auroit-ce pas été perdre sans nécessité d'excellens champions, que de doubler de pareils rangs? D'ailleurs on fait que cette cavalerie fut toujours battue lorsqu'elle eut à faire contre une autre disposée sur plusieurs rangs de hauteur.

La maison du roi combat sur trois rangs: comparable sans doute à tous égards à cette ancienne cavalerie, elle lui est de beaucoup supérieure pour la discipline; & s'il y avoit un avantage réel de combattre sur deux rangs, il est aisé de penser que cet usage eût été établi dans ce corps, à qui une longue expérience a appris à toujours vaincre, & dont deux rangs paroissent suffire pour cela. Le premier des trois rangs dans les *escadrons* des gardes-du-corps est composé entièrement d'officiers; & quand il ne s'en trouve pas suffisamment pour le compléter, on y admet les gardes qu'on nomme *Carabiniers*.

Si l'on veut comparer notre cavalerie avec la maison du roi, on se croira forcé de lui donner plutôt six rangs que trois: ce sont bien les mêmes armes, mais ce ne sont pas les mêmes hommes ni les mêmes chevaux; la nécessité oblige pendant la guerre d'ajouter aux bons cavaliers des cavaliers médiocres, & même de mauvais, c'est-à-dire de jeunes gens ou de jeunes chevaux non exercés, dont il n'est pas possible de tirer un grand service. S'il est un moyen de remédier à ces défauts, ce ne peut être qu'en donnant à cette cavalerie la meilleure forme dont elle est susceptible; elle doit être solide, mais en même tems facile à mouvoir: & pour cela il faut que la hauteur de l'*escadron* soit proportionnée à sa longueur, de manière qu'il n'occupe ni trop ni trop peu de terrain. La disposition de l'*escadron* sur trois rangs est sans contredit la plus propre à réunir ces avantages: on espère le démontrer, en supposant toujours que les *escadrons* doivent être de cent vingt à cent quarante-quatre hommes; car s'ils étoient de cent & au-dessous de ce nombre, il seroit nécessaire de ne leur donner que deux rangs.

Le terrain qui dans un champ de bataille contient la cavalerie en *escadrons* disposés sur trois rangs, est déjà d'une étendue très-considérable. Si on ne donnoit plus que deux rangs à ces *escadrons*, on seroit obligé de prolonger la ligne d'un tiers; cela est évident.

Qui ne voit d'un premier coup-d'œil combien une pareille disposition entraîne de difficulté? car enfin quand il seroit possible de trouver pour toutes les occasions des plaines assez vastes pour former sur deux rangs deux lignes de cinquante *escadrons* chacune (nombre aujourd'hui le plus ordinaire dans les armées), que d'inconvéniens ne résulte-t-il pas de la trop grande étendue d'un champ de bataille, où le général ne pouvant juger de tout par lui-même, ne sauroit donner des ordres à propos (a)? Les secours arrivent trop tard, les momens sont précieux à la guerre; & d'ailleurs quelle apparence que des ailes composées d'*escadrons* formés sur deux rangs puissent tenir contre le choc d'autres *escadrons* plus forts d'un rang? Ce sont les ailes qui, comme on fait, décident presque toujours du sort des batailles; dénuée de leur secours, l'infanterie est bien-tôt prise tout-à-la-fois en flanc & en queue par la cavalerie ennemie, & de front par l'infanterie; on ne sauroit donc trop rapprocher des yeux du général la cavalerie; & la meilleure manière de le faire, est d'en former les *escadrons* sur trois rangs; le poste qu'elle occupe n'en est déjà que trop éloigné: d'ailleurs ses combats sont vifs, de peu de durée, & presque toujours décisifs. Le général seul par sa présence est en état de parer à mille accidens que toute la prudence humaine n'auroit pu prévoir.

La trop grande étendue d'un *escadron* rend sa marche flotante & inégale; ses mouvemens sont moins légers & plus difficiles; il est fort à craindre qu'il ne s'ouvre ou qu'il ne creve par quelque endroit; alors un tel *escadron* est vaincu avant que d'avoir combattu. Sa véritable force consiste à être également serré de toutes parts, mais sans gêne; l'union en doit être parfaite: car, comme le remarque Montecuculli, « tout l'avantage à la guerre consiste à former un » corps solide, si ferme & si impénétrable, qu'en » quelque endroit qu'il soit ou qu'il aille, il y arrête » l'ennemi comme un bastion mobile, & se défende » par lui-même ».

Les mouvemens de l'*escadron* sur deux rangs ne peuvent être que fort lents & fort difficiles à exécuter; il ne faut pour l'arrêter, ou au moins pour retarder considérablement sa marche, qu'un fossé, un ravin, une haie, une hauteur ou un ruisseau, qui se rencontrent sur sa route; plus l'espace de terrain qu'il doit parcourir sera étendue, & plus il y a lieu de présumer qu'il trouvera de ces obstacles à vaincre; obstacles bien moins à craindre pour l'*escadron* sur trois rangs, qui peut plus aisément les éviter ou les vaincre par le peu d'étendue de son front.

Dans l'*escadron* sur trois rangs, le premier de ces rangs est composé de l'élite de toute la troupe; ce ne sont que des officiers, des brigadiers, des carabiniers, ou au moins les anciens cavaliers, dont les exercices, la valeur & l'expérience sont garants de leur conduite; elle sert d'exemple, & pique d'émulation les deux rangs qui suivent. Dans l'*escadron* ordonné sur deux rangs, ils sont l'un & l'autre d'un tiers plus nombreux; & il est impossible que le premier rang de celui-ci soit aussi-bien composé que le premier rang de l'*escadron* sur trois; on sera forcé d'y admettre des hommes de recrues qui n'auront point été exercés, des chevaux neufs, ou des chevaux rétifs, qui n'étant point faits au bruit de la guerre, rompront infailliblement l'*escadron*. Les officiers d'ail-

(a) *Melius est post aciem plura servare praesidia quam latius militem spargere.* Veget. lib. III. cap. xxvj.

leurs dans un *escadron* sur deux rangs feroient trop éloignés les uns des autres ; & ce feroit perdre un des avantages les plus considérables des *escadrons* françois sur ceux de leurs ennemis, dont le nombre des officiers est moins grand, mais qui placés sur un front plus étroit & plus convenable, deviendroient à proportion plus forts que le nôtre, dispersés sur un front trop étendu.

Si le premier rang de l'*escadron* qui n'en a que deux, est une fois entamé, peut-on présumer que le second composé de ce qu'il y a de moindre en hommes & en chevaux, puisse opposer une grande résistance ? il n'en est pas ainsi de l'*escadron* sur trois rangs, les vuides du premier sont remplis par les cavaliers du second ; & ce qui manque à celui-ci se prend dans le troisième rang.

On peut encore se procurer d'autres grands avantages d'un troisième rang, en ne le faisant pas participer au choc, & le faisant rester un peu derrière les deux premiers ; il sert en ce cas à fixer un point de ralliement ; & ce dernier objet mérite une grande considération, puisqu'un *escadron*, comme l'on sait, lorsqu'il est une fois rompu, ne se rallie qu'avec beaucoup de peine. Ce troisième rang peut encore dans le même cas se rompre à droite & à gauche, par le centre, & se porter sur les flancs & les derrières de l'*escadron* ennemi, ou s'opposer à de pareilles petites troupes qu'il détacheroit pour la même opération.

Les seuls avantages que présente l'*escadron* sur deux rangs, c'est que plus de gens y combattent à la fois, & qu'il peut espérer de débordé celui de l'ennemi par la plus grande étendue de son front, sans craindre d'être débordé lui-même ; mais ces avantages, à les examiner de près, ne sont point si réels qu'ils paroissent ; car enfin on veut qu'il embrasse, & que même il débordé le front de l'*escadron* qui lui est opposé : mais que deviendra son centre attaqué par un ennemi, dont l'*escadron* plus léger dirigeant toute son action dans cette partie, l'aura infailliblement ouvert, avant qu'il ait eu le tems de courber ses flancs ? que lui servira-t-il alors d'avoir débordé l'ennemi, & que deviendront ses ailes débordantes après la déroute de leur centre ? Ces prétendus avantages ne séduisent jamais que les gens accoutumés à juger des choses sur les apparences & dans le cabinet ; pour les gens du métier que l'habitude continuelle des exercices rend seuls juges compétens de cette matière, ils ne s'y laisseront point surprendre ; ils pensent tous que de toutes les formes à donner à un *escadron* de cavalerie, celle des trois rangs à quarante-huit cavaliers est sans contredit la meilleure. On ne doit cependant pas pour cela négliger d'exercer les *escadrons* de cavalerie sur deux rangs ; car comme dans cet ordre ils sont plus difficiles à manier, cette méthode rendra plus aisée les évolutions de l'*escadron* sur trois rangs. L'intention du Roi expliquée par l'instruction du 14 Mai 1754, est que toute la cavalerie soit exercée, tantôt sur deux rangs, tantôt sur trois, & qu'elle sache combattre de ces deux manières.

Tout ce qui vient d'être dit touchant l'obligation de former les *escadrons* sur trois rangs, ne doit cependant s'entendre que de ceux qui auront un front

assez étendu, c'est-à-dire de quarante ou de quarante-huit maîtres ; car pour ceux qui ne pourroient avoir que trente-deux cavaliers de front, il faut, pour qu'ils aient une juste proportion, qu'ils soient sur deux rangs de quarante-huit chacun.

Aujourd'hui, suivant l'instruction du 14 Mai 1754, les *escadrons* de cavalerie se forment sur deux ou trois rangs, à proportion de la force des compagnies, & comme l'ordonne celui qui commande. Ils sont chacun de quatre compagnies : la première d'un régiment composé de douze compagnies faisant trois *escadrons*, forme la droite du premier *escadron* ; la seconde, la droite du second ; & la troisième, celle du troisième ; la quatrième prend la gauche du premier *escadron* ; la cinquième, celle du second, & la sixième, celle du troisième : la septième se met à la gauche de la première compagnie au premier *escadron* ; la huitième à la gauche de la deuxième au second *escadron*, & la neuvième à la gauche de la troisième au troisième *escadron* ; la dixième se place entre la septième & la quatrième ; la onzième entre la huitième & la cinquième, enfin la douzième entre la neuvième & la sixième.

2				3				1					
5	11	8	2		6	12	9	3		4	10	7	1

Quand le régiment est plus fort ou plus foible, on suit le même ordre, en plaçant alternativement les compagnies suivant leur ancienneté (b) dans chaque *escadron*. Le commandant de chaque *escadron* se tient seul en avant du premier rang vis-à-vis le centre, entre la troisième & la quatrième compagnie de l'*escadron* ; en suivant l'ordre ci-dessus, le commandant du premier *escadron* est en avant de l'intervalle entre la septième & la dixième compagnie du régiment, & ainsi dans les autres.

Les majors & aides-majors n'ont point de place fixe ; ils se divisent & se tiennent à portée des commandans, pour recevoir leurs ordres.

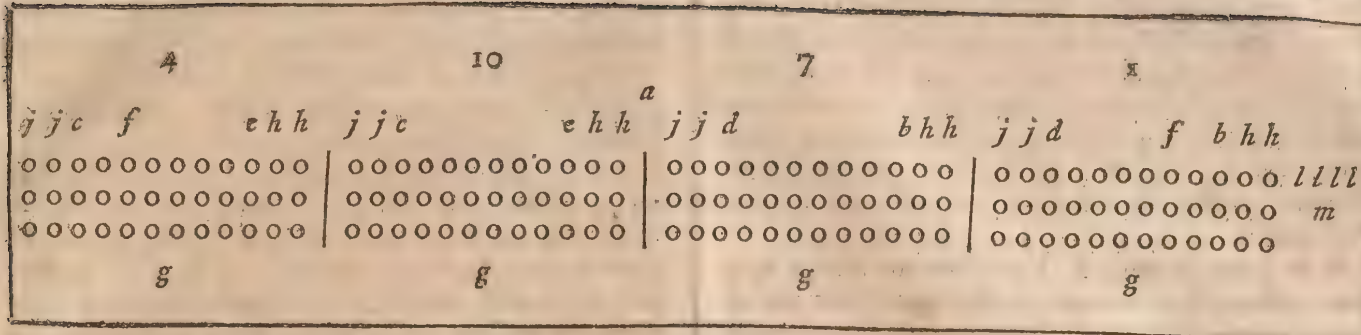
Les capitaines & lieutenans sont dans le premier rang : savoir les deux capitaines des compagnies de la droite à la droite de leur compagnie, & les deux de la gauche à la gauche ; les deux lieutenans des compagnies de la droite à la gauche de leur compagnie, & ceux de la gauche à la droite ; les uns & les autres sont couverts sur la droite de deux brigadiers, & sur la gauche de deux carabiniers, ceux-ci devant fermer les gauches des premiers rangs de chaque compagnie.

Les maréchaux-des-logis se tiennent en serre-file derrière le centre du dernier rang.

Les deux étendards se placent au premier rang à la cinquième file, lorsque l'*escadron* est sur trois rangs ; mais s'il est sur deux, on le met à la septième.

Les quatre trompettes sont sur un rang à la droite de l'*escadron*, & les timballes derrière les trompettes du premier *escadron*.

(b) Le régiment Colonel général a depuis la paix douze compagnies ; celui de Royal des carabiniers en a quarante, & chacun des autres en a huit. Ce nombre augmente à la guerre.



1, 4, 7, 10, rangs des compagnies du premier escadron d'un régiment qui en a trois.

a, commandant.
bb, capitaines de la droite.
cc, capitaines de la gauche.
dd, lieutenans de la droite.
ee, lieutenans de la gauche.
ff, cornetes avec les étendards.

gggg, maréchaux des logis.
hhhhhhhh, brigadiers.
jjjjjjj, carabiniers.
llll, trompettes.
m, timballiers.
oooo, cavaliers.

A l'égard des *escadrons* de dragons, hussards, & des autres troupes legeres, leur maniere de combattre étant différente de celle de la cavalerie, chacun de leur rang formant autant de troupes détachées, pour entretenir le combat, & pouvoir attaquer de toutes parts; il seroit fort bon qu'ils fussent plutôt sur quatre rangs que sur trois.

Il faut de plus que ces rangs soient également mêlés d'anciens & de nouveaux, contre ce qui se pratique dans la cavalerie, dont le premier rang est toujours composé des meilleurs & plus anciens cavaliers.

Auteurs qui ont écrit, particulièrement sur la cavalerie.

Georges Basta, le gouvernement de la cavalerie legere. A Rouen, 1616. in-folio.

Jean Jacques de Wallhauzen, art militaire à cheval. Zutphen, 1620, in-folio.

Hermanus Hugo, de militiâ equestri antiquâ & novâ. Antuerpiæ, 1630.

Lecocque-Madeleine, service de la cavalerie. Paris, in-12. 1720.

De Langais, devoir des officiers de cavalerie. Paris, 1725, in-12.

Cet article est de M. D'AUTHVILLE, Commandant de bataillon, qui se propose de faire imprimer incessamment des mémoires qui auront pour titre, *essai sur la cavalerie*. Voyez EQUITATION.

ESCADRONNER, v. n. c'est dans l'*Art militaire* faire les différentes évolutions qui appartiennent à la cavalerie. Voyez EVOLUTIONS. (Q)

ESCAETES, f. m. (*Jurispud.*) sont des héritages & des rentes non nobles qui proviennent de la succession des prédécesseurs de ceux auxquels ils appartiennent. Voyez l'*ancien style de la cout. de Norm.* tit. des *successions*, page 301. édit. de 1552. (A)

ESCALADE, f. f. c'est dans l'*art militaire* l'attaque d'un lieu ou d'un ouvrage par surprise, en franchissant les murs ou les remparts avec des échelles.

La méthode de s'emparer des villes par l'*escalade* étoit bien plus commune avant l'invention de la poudre qu'aujourd'hui : aussi les anciens, pour s'en garantir, prenoient-ils les plus grandes précautions. Ils ne terrassoient point leurs murailles, & ils les élevoient beaucoup, en sorte que non-seulement il étoit besoin d'échelles pour monter dessus, mais encore pour en descendre dans la ville. Les tours dont la muraille étoit flanquée étoient encore plus élevées que la muraille, & l'espece de petit chemin qu'il y avoit du côté intérieur de cette muraille, & sur lequel étoient placés les soldats qui défendoient la ville, étoit coupé vis-à-vis de ces tours, en sorte que l'ennemi, pour être parvenu au haut de la muraille, n'étoit pour ainsi dire encore maître de rien. Cependant, malgré ces difficultés, les *escalades* s'entreprenoient souvent. Il y a apparence que la lon-

gueur du tems qu'il falloit employer pour faire breche au mur de la ville, faisoit prendre ce parti, & que le canon pouvant faire une ouverture au mur assez promptement, on a insensiblement, pour ainsi dire, perdu l'usage de s'emparer des villes par l'*escalade*.

Il se peut bien aussi que la disposition de nos fortifications modernes y ait contribué : les anciens n'ayant point de dehors, on pouvoit s'approcher tout d'un coup du bord de leur fossé, descendre dedans, & appliquer des échelles le long du mur. Nos dehors ne permettent pas un si facile accès au corps de la place : cependant lorsque le fossé est sec, comme il faut communément qu'il le soit dans les *escalades*, il ne seroit pas impossible, si la place n'avoit pour tout dehors que des demi-lunes & son chemin couvert, de parvenir à l'*escalader*, sur-tout si la garnison en étoit foible ; car ces sortes d'entreprises ne peuvent guere réussir contre une garnison nombreuse, en état de bien garnir ses postes & de les bien défendre : mais quand on supposeroit trop de difficultés pour y réussir dans nos villes fortifiées à la moderne, il se trouve souvent dans les pays où l'on fait la guerre, des villes qui ne sont entourées que de murailles terrassées, & devant lesquelles il n'y a qu'un simple fossé. Contre ces sortes de villes l'*escalade* pourroit s'employer & réussir heureusement, comme elle a réussi à Prague au mois de Décembre 1741.

Pour bien réussir dans l'*escalade* d'une ville, il faut d'abord une connoissance parfaite de la place & de ses fortifications, afin de se déterminer sur le côté le plus facile à *escalader* & le plus négligé par l'ennemi.

Il faut avoir provision d'un grand nombre d'échelles, afin de pouvoir faire monter un plus grand nombre de gens en même tems ; être munis de pétards, pour s'en servir pour rompre les portes & donner entrée aux troupes commandées pour soutenir l'entreprise.

Pour trouver moins d'obstacle de la part de l'ennemi, il faut le surprendre : un ennemi qui seroit sur ses gardes à cet égard seroit bien plus difficile à être forcé, parce qu'il est aisé de se défendre contre l'*escalade* lorsqu'on est prévenu.

Mais dans le trouble que cause d'abord son exécution inattendue, l'ennemi ne pense pas à tout, ou du moins il ne peut parer à tout. On l'attaque de tout côtés afin qu'il partage ses forces : il ne lui est pas facile de démêler parmi les attaques quelles sont les fausses & quelles sont les véritables ; il est donc obligé de soutenir également tous ses postes, & pendant qu'il est occupé d'un côté, on entre dans la place par un autre.

Il est donc essentiel de cacher à l'ennemi le dessein de l'entreprise que l'on médite contre lui : pour cela

il faut qu'il ne soit pas instruit de la construction des échelles nécessaires, en pareil cas ; & s'il ne s'en trouve pas un nombre suffisant dans les magasins, il faut en faire construire secrètement.

On peut faire des échelles qui se démontent, c'est-à-dire composées de plusieurs parties ; elles se transportent beaucoup plus facilement : on s'en servit de cette espece pour l'*escalade* de Genève en 1602.

Lorsque tout est préparé pour l'entreprise, & qu'il ne s'agit plus que d'aller l'exécuter, on prend la quantité de monde dont on juge avoir besoin, tant en infanterie qu'en cavalerie. La cavalerie peut servir à charger l'ennemi assemblé dans les différentes places de la ville, lorsqu'on lui en a donné l'entrée, à le dissiper promptement, & à favoriser la retraite, si l'on est dans l'obligation de se retirer, & s'il y a des plaines à passer dans la retraite. On mène aussi des ferruriers & des charpentiers avec soi, pour s'en servir suivant le besoin & l'occasion.

On dirige la marche de maniere qu'on arrive devant la ville une ou deux heures avant le jour, & l'on ne néglige aucune attention pour que l'ennemi n'en puisse être informé de personne. S'il se rencontre quelqu'un en chemin il faut l'arrêter, & arriver devant la place avec le plus grand silence. Comme on doit être informé des chemins que l'on a à tenir, des défilés qu'il faut passer, on est en état de juger du tems que pourra durer la marche : il est important d'en faire le calcul exact ; car il pourroit arriver que l'armée étant trop long-tems en marche, arriveroit trop-tard devant la place pour commencer l'attaque avant le jour ; auquel cas, à moins d'une grande supériorité, il faudroit prendre le parti de s'en retourner. Il arrive quelquefois, suivant la situation des lieux, qu'on fait arriver les troupes devant la place par différens chemins ; en ce cas la marche est moins longue & moins embarrassante : mais les officiers qui conduisent chaque corps ne doivent pour aucune circonstance particuliere retarder leur marche, afin d'arriver devant la place à l'heure qui leur aura été indiquée, & que les différentes attaques commencent toutes en même tems, ou aux heures dont on sera convenu ; car il est quelquefois à propos, sur-tout lorsque la ville est fort grande, de les commencer successivement. La premiere attaque attire d'abord toute l'attention de l'ennemi, qui s'y porte promptement ; la seconde l'oblige de partager son attention ; & lorsque les premieres attaques, qui ordinairement sont fausses, ont attiré la plus grande partie de la garnison, on commence la véritable, dans laquelle on doit trouver moins de résistance.

On voiture les échelles sur des chariots devant la place ; ces chariots sont précédés de la plus grande partie des troupes destinées à cette expédition, lesquelles sont aussi précédées de quelques compagnies de grenadiers qui font leur avant-garde.

Étant arrivé auprès de la ville on s'y met en bataille, toujours dans un grand silence ; on distribue les échelles aux premiers soldats qui doivent commencer l'*escalade*, & qui doivent être les plus braves & les plus vigoureux de la troupe.

On partage les troupes de l'attaque en plusieurs petits corps, comme de 100 ou 120 hommes commandés par leurs officiers, & l'on s'avance auprès de la place. S'il y a un chemin couvert, on se sert des ferruriers pour en faire sauter les barrières avec le moins de bruit qu'il soit possible. Les troupes, après y être entrées, cherchent à descendre dans le fossé ; les soldats qui ont des échelles s'en servent, supposé qu'il soit profond & revêtu ; & qu'on ne puisse pas se glisser le long de son talud ; ce qui est d'une bien plus prompte expédition, & les autres y descendent par les degrés ou escaliers que l'on pratique ordinai-

rement aux arrondissemens de la contrescarpe & à ses angles rentrans.

Dès que l'on est descendu dans le fossé, on applique avec la plus grande diligence les échelles contre le rempart ou son revêtement, & on se hâte de monter promptement sur le rempart, sans confusion & sans trop charger les échelles : lorsqu'il y a un corps de 100 ou 150 hommes de montés, on fait venir les ferruriers & les charpentiers pour rompre la porte la plus prochaine. A mesure que les troupes montent sur le rempart on les range en bataille ; & si l'ennemi se présente, on le charge vigoureusement la bayonnette au bout du fusil, sans tirer, pour ne point donner une trop forte allarme aux corps-de-garde voisins : quand on est en assez grand nombre sur le rempart, & que l'on a fait ouvrir une porte pour faire entrer dans la ville les troupes du dehors, on s'étend tout le long du rempart pour s'en rendre solidement le maître, & ensuite on se joint avec le corps qui est entré par la porte, pour charger l'ennemi dans tous les lieux de la ville où il peut se retirer. Si lorsqu'il n'y a encore qu'un petit nombre d'hommes de montés sur le rempart, l'ennemi venoit pour les charger, ils se défendroient du mieux qu'ils pourroient contre lui, en se faisant un rempart des différentes choses qu'on peut trouver sur le rempart, comme des branches des arbres qui sont communément dessus ; & s'en faisant une espece de retranchement, derriere lequel on se tient jusqu'à ce qu'il soit monté sur le rempart un nombre d'hommes suffisant pour charger l'ennemi & le dissiper.

Si l'ennemi est exact à faire ses rondes, qu'il s'aperçoive que les troupes sont dans le fossé & prêtes à monter, qu'il fasse tirer les sentinelles pour donner l'allarme à la ville, on ne laissera pas de monter promptement. Comme il faut toujours quelque espace de tems pour qu'il vienne du secours, on peut en profiter pour monter sur le rempart, en assez grand nombre pour s'y soutenir contre les troupes de garde, qui sont les premieres qui peuvent se présenter sur le rempart pour en défendre l'accès.

S'il y a un château ou une citadelle dans la ville qui soit, comme il est d'usage, partie dans la ville & partie dans la campagne, il faudra y donner l'*escalade* en même tems qu'à la ville, afin que l'ennemi n'y trouve point de retraite, & que pressé de tous côtés, il soit dans la nécessité de se rendre.

Le tems le plus favorable pour surprendre les villes dont le fossé est plein d'eau, est l'hyver pendant une forte gelée : on peut franchir aisément le fossé en passant sur la glace, & monter sur le rempart, le pié des échelles étant posé sur la glace du fossé. Un gouverneur attentif a soin, dans les gelées, de faire rompre tous les jours la glace de ses fossés : mais il peut s'en trouver qui négligent cette attention ; & d'ailleurs ceux qui sont chargés de l'exécution peuvent la faire avec tant de négligence, qu'il soit encore possible de se servir de la glace pour planter les échelles au pié du rempart, & pour franchir le fossé. C'est à ceux qui se chargent de ces sortes d'entreprises de bien faire observer la conduite du gouverneur & celle de ceux qu'il charge de l'exécution de ses ordres, pour voir la maniere dont ils l'exécutent, & pour prendre leur parti en conséquence. *Elémens de la guerre des sièges, II. vol.*

A l'égard des précautions à prendre contre les *escalades*, elles consistent à avoir continuellement aussi de petits partis dans les environs de la place, pour être par eux instruit des demarches de l'ennemi, & faire des rondes continuelles pendant la nuit, pour que personne n'entre dans le fossé de la place sans qu'on en soit informé. On peut aussi pratiquer une cuvette dans le fossé, planter des palissades à quelque distance du mur pour empêcher l'en-

ennemi

nemi d'y appliquer ses échelles, garnir les flancs des bastions de pieces de canon chargées à cartouche avec des balles d'un quarteron, ou de la ferraille, pour tirer sur ceux qui voudroient escalader la place vis-à-vis les courtines; mettre dans les corps-de-garde à portée du rempart, des haliebardes, des faulx emmanchées de revers, & toutes autres sortes d'armes propres à donner sur l'ennemi lorsqu'il paroît au haut de l'échelle, & à le pousser dans le fossé; garnir le rempart d'une grande quantité de poutres cylindriques, pour les faire rouler sur les échelles & sur ceux qui sont dessus: & si la garnison ne se trouve pas en assez grand nombre pour pouvoir occuper tout le rempart, on doit attacher sur la partie supérieure du parapet des chevaux de frise, ou autre chose qui puisse empêcher l'ennemi de passer par-dessus pour sauter sur le rempart. Le rempart doit aussi être garni de bombes & de grenades toutes chargées, pour faire rouler dans le fossé sur l'ennemi. On doit aussi avoir des artifices préparés pour jetter sur lui, comme fascines gaudronnées, barrils foudroyans, pots à feu, &c. & jetter aussi dans le fossé une grande quantité de balles à feu pour l'éclairer, & que le canon de la place puisse faire un grand effet sur les troupes qui sont dedans. On peut encore garnir aussi le fossé de chausses-trapes, de petits fossés couverts de claies & de terre, pour que l'ennemi ne s'en apperçoive point, & qu'il tombe dedans: il peut y avoir au milieu de ces petits fossés une palissade, ou plutôt quelques longues pointes de fer disposées de maniere à enfermer ceux qui y tomberont, &c. (Q)

ESCALADE DES TITANS, grande & belle machine du prologue de Naïs, dont on trouvera la figure & la description dans un des volumes des Planches gravées. (B)

* ESCALE, f. f. (Commerce.) On nomme ainsi, sur les côtes d'Afrique, ce qu'on appelle une échelle dans le Levant, c'est-à-dire un lieu de commerce où les marchands negres viennent apporter leurs marchandises aux Européens: on le dit aussi des endroits où les Européens vont faire la traite avec eux.

Au Senegal il y a quantité de ces *escales* le long de la grande riviere & de la riviere du Morphil, les unes à trente lieues, les autres jusqu'à cent lieues & davantage de l'habitation des François.

On nomme aussi *escales* sur l'Océan les ports où abordent les navires pendant leurs voyages, soit pour rafraîchissement & autres choses nécessaires, soit pour y décharger partie de leur fret, ou pour recevoir des marchandises dans leur bord.

Les *escales* en France pour Terre-Neuve sont Oleron, BroUAGE & la Rochelle, c'est-à-dire celles où les navires se fournissent ordinairement de sel, & souvent de biscuit, pour leur pêche.

Faire *escaler*, c'est entrer dans un port pour s'y rafraîchir, ou y prendre ou décharger des marchandises en passant. *Dict. de Comm. de Trév. & de Chamb.* (G)

* ESCALETTE ou ECHELETTE, f. f. (Manuf. en soie.) c'est un parallelepiped de bois bien équarri, où l'on a pratiqué cinquante coches, & chaque coche capable de renfermer huit cordes de semple; il est de la largeur juste de la feuille du dessein, qui contient cinquante dizaines pour les métiers ordinaires de quatre cents cordes. L'*escalette* sert pour la lecture du dessein. Voyez l'*escalette* dans nos Planches de *soyerie*.

ESCALETTE, (Rubanier.) espece de peigne de bois, servant à mettre les soies en largeur sur les ensuples lors du ployage. On verra dans nos Planches de Rubanerie, l'*escalette* toute ajustée; les soies arrangées dans sa denture, & prêtes à être ployées sur l'ensuple; l'*escalette* garnie de ses dents de fil-de-fer;

Tome V.

les deux petits montans des bouts terminés en tenons pour entrer dans les mortoises du dessus, & les trous du dessus pour recevoir les petites chevillettes, qui tiendront ces deux pieces unies ensemble. Voici l'usage de l'*escalette*; on met une plus grande ou plus petite quantité des fils de la chaîne (ordinairement c'est une portée, quand on a un encroix par portée) dans chacune de ses dents, suivant la largeur que l'on veut donner au ployage; ensuite le ployeur faisant agir le bâton à tourner de la main droite (voyez BATON À TOURNER), il conduit de la gauche l'*escalette*, ce qui sert à arranger les soies de la chaîne uniment & également sur l'ensuple, qui doit les porter jusqu'à la fin de l'ouvrage; il conduit, dis-je, l'*escalette*, mais doucement, en tournant de tems en tems l'*escalette* devers lui, pour que les soies s'enroulent en plus petite, ensuite en plus grande largeur; ce qui s'exécute, afin que ces mêmes soies ne se trouvent point emmoncelées toutes en un tas, & sujettes par-là à ébouler, ce qui mettroit une confusion très-nuisible sur l'ensuple; confusion qu'il faut toujours éviter dans ce métier, d'ailleurs assez confus.

ESCALIER, DEGRÉ, MONTÉE, synonymes: ces trois mots désignent la même chose, c'est-à-dire cette partie d'une maison qui sert par plusieurs marches à monter aux divers étages d'un bâtiment, & à en descendre. Mais *escalier* est aujourd'hui devenu le seul terme d'usage. *Degré* ne se dit plus que par les bourgeois, & *montée* par le petit peuple. *Degré* s'employoit dans le dernier siecle, pour signifier chaque marche d'un *escalier*, & le mot de *marche* étoit uniquement consacré pour les autels. Nous aurions peut-être bien fait de conserver ces termes distinctifs, qui contribuent toujours à enrichir une langue. *Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ESCALIER, du latin *scalæ*, montées; c'est, dans un bâtiment, une piece dans laquelle sont pratiqués des degrés ou marches, pour monter & descendre aux différens étages élevés les uns au-dessus des autres. Ces degrés se font de marbre, de pierre, de bois, selon l'importance de l'édifice, & se soutiennent en l'air par différentes especes de voûtes, dont la poussée est retenue par les murs qui forment la cage de l'*escalier*.

Il se fait de plusieurs sortes d'*escaliers*; savoir à trois rampes, comme celui des Tuileries construit en pierre (voyez celui du plan, faisant partie de la distribution d'un palais, dans les Planches d'Architect.); à deux rampes, comme celui de Saint-Cloud, de marbre; à une seule rampe, tels que le sont la plupart de ceux de nos hôtels à Paris, & que l'on appelle, selon la diversité de leur figure & de leur construction, *escaliers triangulaires, cintrés, à jour, sphériques, suspendus, à vis saint-Gille, en arc de cloître, &c.*

La situation des *escaliers*, leur grandeur, leur forme, la maniere de les éclairer, leur décoration, & leur construction, sont autant de considérations importantes à observer pour parvenir à les rendre commodes, solides, & agréables.

De leur situation. Anciennement on plaçoit les *escaliers* hors œuvre du bâtiment; ensuite on les a placés dans l'intérieur & au milieu de l'édifice, tels qu'on le voit encore aujourd'hui au palais du Luxembourg; à présent on les place à côté du vestibule, ainsi qu'on le remarque au château des Tuileries, ayant reconnu que les *escaliers* placés dans le milieu du bâtiment, masquoient l'enfilade de la cour avec celle des jardins. Plusieurs architectes regardent comme arbitraire de placer les *escaliers* à la droite ou à la gauche du vestibule; cependant il faut convenir que la premiere situation est plus convenable, parce qu'il semble que nos besoins nous portent plus volontiers à chercher à droite ce qui nous est propre: néanmoins il y a des circonstances où l'on peut s'écarter de cette

B B B b b b

regle, lorsque par rapport à l'exposition & à la diversité des aspects d'un bâtiment, il paroît nécessaire de placer à droite les appartemens de société pour jouir d'un point de vue, qui très-souvent dans une maison de plaisance ne se rencontre que de ce côté; autrement on ne peut trop insister, soit préjugé, soit habitude, sur la nécessité de placer les *escaliers* comme nous le recommandons, & de les situer de manière qu'ils s'annoncent dès l'entrée du vestibule. *Voyez VESTIBULE.*

De la grandeur des escaliers. La grandeur des *escaliers* en général dépend de l'étendue du bâtiment, & du diamètre des pièces. Rien n'est plus contraire à la convenance, que de pratiquer un *escalier* principal trop petit pour monter à des appartemens spacieux, ou d'en ériger un trop grand dans une maison particulière. Par la grandeur d'un *escalier*, on doit entendre l'espace qu'occupe sa cage, la longueur de ses marches, & le vuide que l'on observe entre ses murs d'échiffre; car il est bon de savoir que dans tous les genres d'*escalier* destinés à l'usage des maîtres, la hauteur des marches, leur giron, & celle des appuis des balustrades, des rampes, doivent par-tout être les mêmes. L'on entend encore par la grandeur d'un *escalier*, non-seulement la surface qu'il occupe, mais aussi son élévation qui n'est jamais moins que de deux étages, & souvent beaucoup plus, ce qu'il faut éviter néanmoins; il est mieux de pratiquer un *escalier* particulier pour monter aux étages supérieurs, aux combles, aux terrasses, &c. à moins qu'il ne s'agisse d'une maison économique, ou à loyer.

De la différente forme des escaliers. La forme des *escaliers* est aussi diverse que celle des bâtimens. Les anciens les faisoient presque tous circulaires; ensuite on les a fait quadrangulaires; aujourd'hui on les fait indistinctement de formes variées, selon que la distribution des appartemens, l'inégalité du terrain ou la sujétion des issues semblent l'exiger: il est cependant certain que dans les bâtimens de quelque importance, les formes régulières doivent avoir la préférence, ces *escaliers* étant du nombre de ces choses où la simplicité des formes doit prévaloir sur le génie & l'invention; considération pour laquelle, sans avoir égard aux exemples de nos modernes à ce sujet, on ne peut trop recommander de retenue & de vraisemblance dans la forme & la disposition d'un *escalier*; & si quelquefois on se trouve contraint de faire les côtés opposés des murs de cage dissemblables, il faut que cette licence annonce visiblement une nécessité indispensable d'avoir voulu concilier ensemble la distribution des appartemens, la décoration des façades, & en particulier la symmétrie de cette sorte de pièces.

De la manière la plus convenable d'éclairer les escaliers. Quoiqu'il semble qu'on fasse usage des *escaliers* autant de nuit que de jour, il n'en est pas moins vrai qu'on doit être attentif à répandre une lumière égale sur la surface de leur rampe & de leurs paliers; ce qui n'arrive pas lorsqu'on les éclaire seulement sur l'une de leur face, parce que les rampes qui sont opposées à la lumière, sont presque toujours obscures: défaut que l'on remarque dans le plus grand nombre de ceux de nos hôtels à Paris. Pour éviter cet inconvénient, ne conviendrait-il pas de les éclairer en lanterne? alors la lumière plongeroit sur chaque rampe, ce qui rendroit leur usage plus facile, principalement, comme nous l'avons déjà remarqué, lorsque les marches, les paliers, & les rampes, se terminent au premier étage. On a vu pendant longtemps le succès de cette lumière pratiquée ainsi à l'*escalier* des ambassadeurs à Versailles, qui vient d'être démolie; & cet exemple devoit servir d'autorité pour tous ceux qui demandent quelque considération: d'ailleurs, il est possible de masquer les lanternes que

nous proposons par la hauteur des balustrades extérieures, lorsqu'on ne voudroit pas rendre leur élévation apparente dans les dehors.

De la décoration des escaliers. La convenance ici, comme par-tout ailleurs, doit présider dans la décoration d'un *escalier*, relativement à la matière dont il est construit; on doit user de retenue pour la multiplicité des membres d'architecture, & la prodigalité des ornemens: en général la simplicité doit être de leur ressort, la douceur des rampes, la longueur des marches, la grandeur de leur cage, le rapport de leur dimension, la symmétrie, & l'appareil de la construction, semblent devoir faire tous les frais de leur décoration, afin qu'il se rencontre une progression sensible de richesses entre la magnificence de ces genres de pièces & celle des appartemens, qui chacune séparément doit être décorée selon son usage & sa destination. Les *escaliers* des bâtimens de Paris qui paroissent décorés le plus convenablement, sont ceux des hôtels de Toulouse, d'Auvergne, de Tiers: ceux des hôtels de Soubise, de Luynes, de Tunis, &c. qu'on s'est aperçu après coup être trop simples, & où l'on a, par un excès opposé, répandu trop de richesse, montrent assez qu'il ne s'agit pas d'avoir pour objet d'imaginer un beau tableau. La vraisemblance doit avoir le pas sur tout ce que le génie le plus fertile peut produire d'élégant; considération pour laquelle il est essentiel que l'architecte préside à tout ce qui se fait dans un bâtiment, en supposant qu'il ait acquis une connoissance de tous les arts relatifs à l'art de bâtir.

Plus il est nécessaire d'admettre de la magnificence dans un *escalier*, plus il est essentiel d'éviter que les paliers du premier étage mettent à couvert la première rampe du rez-de-chaussée. Rien n'est mieux, en mettant le pié sur la première marche, que de découvrir la partie supérieure de la cage & toute la lanterne qui doit l'éclairer; mais en supposant qu'on ne fasse pas usage de ces lanternes, au moins faut-il éviter les sujets coloriés dans le plafond, ou les calotes qui les terminent. Cet ouvrage de peinture tranche trop sur le revêtement des murs de cage, qui ordinairement sont tenus de pierre, de plâtre, ou de stuc, ainsi qu'on le remarque à l'*escalier* de la bibliothèque du roi, & dans plusieurs de nos maisons royales. La sculpture y paroît plus convenable, ou au défaut de celle-ci on doit y peindre des griffes qui expriment les arcs doubleaux, les nervures, & les compartimens qu'on auroit mis en œuvre, si cette partie supérieure avoit été voûtée. Et si enfin un sujet colorié peut entrer pour quelque chose dans la décoration d'un *escalier*, ce ne doit être qu'en supposant que les revêtement seront de marbre de couleurs variées, tel qu'étoit celui des ambassadeurs à Versailles, un des beaux ouvrages qui aient été faits dans ce genre.

De la construction des escaliers. La construction est la partie la plus essentielle d'un *escalier*: elle consiste dans l'art du trait; & la beauté de l'appareil ne suffisant pas pour donner aux voûtes une forme trop élégante, la magie de l'art doit être mesurée à l'usage des pièces où on le met en œuvre. Il faut que ceux qui les fréquentent trouvent une sorte de sûreté à les monter & à les descendre, sans pour cela qu'on soit dispensé de donner de la grace aux courbes qui en composent les voûtes. De toutes les pièces d'un appartement, celle dont il est question exige le plus la réunion de la théorie avec la pratique, afin de joindre une solidité réelle & apparente à tout ce qui peut contribuer à rendre son ordonnance agréable. Ici l'art & le métier doivent être un; l'appareilleur, l'architecte, le décorateur, doivent se montrer partout: en un mot rien de si satisfaisant qu'un bel *escalier* dans un édifice d'importance; rien qui montre

tant l'insuffisance d'un architecte, lorsque quelques-unes des parties que nous recommandons ici manquent essentiellement dans leur situation, leur forme, leur décoration, & leur construction.

Regle la plus convenable pour constater la hauteur & le giron des marches. Le pas ordinaire d'une personne qui marche de niveau est communément de deux piés; d'où il paroît que la longueur du pas horizontal est double de celui fait perpendiculairement: or pour la joindre ensemble, il faut que chaque hauteur de marche prise avec son giron compose un pas ordinaire qui egale la longueur de deux piés; pour cet effet si on ne donne qu'un pouce de hauteur à une marche, il faut lui en donner vingt-deux de largeur; si la marche a deux pouces de haut, qui valent autant que quatre pouces de large, elle ne doit avoir que vingt pouces de giron; si elle a trois pouces de hauteur, la largeur doit être de dix-huit; ainsi de suite. Cette proportion est confirmée par l'expérience, quoiqu'elle ne soit pas toujours observée dans la plupart de nos escaliers; mais du moins faut-il éviter l'inégalité des girons dans les rampes comprises dans une même cage, de même que les ressauts dans les appuis ou balustrades, & ne jamais donner plus de six pouces à la hauteur des marches. Voy. MUR D'ÉCHIFFRE, GIRON, MARCHE.

On peut aussi renvoyer les amateurs de la piece du bâtiment dont on vient de parler, au célèbre Palladio, un de ces hommes rares qui par leur génie & leurs talens travaillèrent dans le xvj. siècle avec le Trissin, Scamozzi, Bramante, Vignole, & quelques autres, à faire revivre les anciennes beautés de l'Architecture, & à rétablir les regles du bon goût si longtemps éclipsées par la barbarie. Palladio est le premier qui ait décrit les choses les plus curieuses que nous ayons sur les ouvertures, la situation, la grandeur, les formes, & la construction des escaliers, & il a joint des desseins à ces descriptions; ils sont à la suite du premier livre de son ouvrage d'Architecture, qui parut à Rome en 1570, in-folio. (P)

ESCALIER, (*Hydr.*) On pratique dans la construction des cascades des escaliers de pierre, dont la plupart sont en fer à cheval, avec un bassin qui en occupe le milieu; quelquefois ces escaliers sont de gazon. Voyez ESCALIER DE GASON. (K)

ESCALIER DE GASON, (*Jard.*) Rien n'est si commode dans les jardins en terrasse, que de fréquents escaliers. On préfère aujourd'hui aux escaliers de pierre ceux de gazon, qui cependant ne conviennent que dans des talus ou glacis, dans des bosquets, dans des vertugadins & amphithéâtres de gazon.

Autant qu'il est nécessaire de laisser une petite pente sur les girons des marches de pierre, pour faire écouler l'eau qui pourriroit les joints de recouvrement, autant il la faut conserver pour le maintien du gazon, en tenant les girons des marches de gazon très-droits.

Ces escaliers doivent être doux & peu nombreux en marches de suite, sans y trouver des paliers ou repos. Il les faut fendre au ciseau tous les mois, les battre après la pluie ou l'arrosement; ce qui entretiendra long-tems leur beauté. (K)

ESCALIER, (*Charpente.*) Il y a des escaliers de différentes fortes. On appelle escalier à noyau recrusé, ou colet rampant, celui qui laisse un jour au milieu de deux limons; escalier à un noyau, celui qui est comme une vis, & ne laisse aucun jour au milieu; escalier à deux noyaux, celui qui a un limon entre les deux noyaux, mais sans aucun jour; escalier à quatre noyaux, celui qui laisse un jour quarré au milieu.

ESCALIN, f. m. (*Comm.*) petite monnoie de cours dans la Flandre autrichienne, évaluée à environ 12 sous de notre argent.

ESCAMOTES, f. f. (*Comm.*) toiles de coton qui

Tome V.

se tirent du Levant par la voie de Smirne. Elles se fabriquent à Menemen; elles portent 30 piés de Smirne, évaluées à dix cannes de Marseille.

ESCAMOTER, v. act. en terme de Brodeur au métier, c'est faire disparaître les bouts d'or ou de soie, &c. en les tirant de dessus l'ouvrage en dessous. On se sert pour cela d'une aiguille dans laquelle le fil est entré deux fois, & forme un anneau dans lequel se prend le bout, & se passe dessous la piece.

ESCAILLONAGE, f. m. (*Jurisprud.*) est un droit dû à quelques seigneurs féodaux pour la visite, examen, & étalonnage des poids & mesures. Ce terme vient du mot *échantillon*, qui étoit quelquefois usité en cette matiere pour *étalon*, l'*échantillon* étoit la regle des autres poids & mesures; d'*échantillon* on a fait *eschanteler*, ou *eschantiller*. La charte des libertés de Mont-Royal de l'an 1287 porte: *& si dicatur mensura falsa, vel ulna, ad mensuras vel ulnas eschantillandas vocentur duo vel tres burgenses meliores de villa, & illi cujus est mensura vel ulna & in presentia eorum eschantilletur, & videatur utrum sit falsa vel non.*

Le terme d'*eschantiller* est encore usité à Lyon pour les poids, & signifie *confronter un poids avec le poids original*. Le reglement du 28 Septembre 1689, ordonne que le fermier du droit de marque sur l'or & sur l'argent sera tenu de se servir dans l'argue de Lyon de poids *eschantillés* sur la matrice du poids de marc étant au greffe de la monnoie de Lyon; il est visible que de ce mot *eschantiller* on a fait *eschantillonage*, pour signifier l'action d'*eschantiller* & le droit qui se perçoit pour cette opération, & que dans la suite on a prononcé & écrit *escandillonage* pour *eschantillonage*. Voyez S. Julien dans son *hist. de Châlons*, p. 394. la coutume de Lodunois, tit. de moyenne justice, art. 2. Begat, sur la coût de Bourgogne, art. 187. Boizard, en son traité des monnoies. Voyez aussi ECHANTILLON, ETALON, MESURES, POIDS. (A)

ESCAPADE, f. f. (*Manège.*) C'est ainsi que l'on a nommé autrefois & que l'on nomme encore aujourd'hui l'action licentieuse, fougueuse & déréglée d'un cheval, qui se révolte & qui refuse d'obéir & de se soumettre. Voyez FANTAISIE. (e)

ESCAPE, terme d'Architecture. Voyez CONGÉ.

ESCARBALLE, (*Comm.*) c'est ainsi qu'on appelle les dents d'éléphants du poids de vingt livres & au-dessous.

ESCARBITE, f. f. (*Marine.*) c'est un morceau de bois creusé d'environ huit pouces de long, sur quatre de large, dans lequel on met de l'étoupe mouillée, pour tremper les ferremens dont se servent les calfats quand ils travaillent. (Q)

ESCARBOT, f. m. (*Hist. nat. Insectolog.*) *scarabæus, stercorarius, pilularius, seu cantharus*, insecte du genre des scarabées; il a le corps large, épais, de couleur noire, luisante, & mêlée d'une teinte de bleu. Il porte deux antennes dont l'extrémité est divisée en plusieurs filets; ses pattes sont dentelées. On le trouve dans le fumier & dans l'ordure la plus puante; c'est pourquoi on lui a donné le nom de *stercorarius*; & parce qu'il en fait des pelotes avec ses pattes, on l'a appelé *pilularius*. On le nomme aussi par la même raison *foiille-merde*. Voyez SCARABÉE, INSECTE.

ESCARBOT, (*Mat. med. & Pharmacie.*) L'*escarbot*, en latin *scarabeus*, est plus connu chez les apothicaires sous le nom de *scarabée*, que sous celui d'*escarbot*. Voyez SCARABÉE.

* ESCARBOT, (*Myth.*) cet insecte fut adoré des Egyptiens. Porphyre dit dans Eusebe, qu'ils sont tous mâles. L'*escarbot* est dans la table isiaque & dans une infinité d'autres anciens monumens égyptiens. Les Basilidiens ne l'avoient pas oublié dans leurs pierres magiques. Voyez BASILIDIENS.

B B B b b b ij

ESCARBOUCLE, f. m. (*Hist. nat. Litholog.*) *carbunculus*, *anthrax*, pierre précieuse à laquelle les anciens ont donné ces noms, parce qu'elle ressembloit à un charbon ardent lorsqu'on l'exposoit au soleil. Dans ce sens, toutes les pierres transparentes de couleur rouge, sur-tout le grenat, sont des *escarboucles*. On s'est imaginé que le vrai *escarboucle* des anciens brilloit même dans les ténèbres autant qu'un charbon ardent; & comme on n'a point vu de pierre qui eût cette merveilleuse propriété, on a crû que l'*escarboucle* des anciens étoit perdu; car on ne peut pas dire que les pierres qui restent lumineuses pendant quelque tems dans les lieux les plus obscurs, y brillent comme des charbons ardents. Il y a tout lieu de croire que l'*escarboucle* des anciens n'étoit qu'une pierre transparente, de couleur rouge comme le grenat, qui résiste plus qu'un autre à l'action du feu; c'est encore un caractère que Théophraste attribue à l'*escarboucle*. (I)

ESCARÉ, f. f. (*Chirurg.*) en Grec *εσχάρα*. On devroit donc écrire *eschare*, pour conserver l'étymologie, mais l'usage en a autrement décidé.

L'*escare* est une espece de croûte faite sur la peau par des cauterés actuels & potentiels, ou par toute autre cause externe, comme par le frottement violent, la compression, la ligature, la contusion, la gelée, la brûlure, &c. C'est pourquoi le nom d'*escare* se donne aux chairs brûlées, meurtries, contuses, & desséchées, que la suppuration détache d'une partie vivante. Voici comme l'*escare* se forme.

Les cauterés actuels qu'on met en usage pour la produire font une croûte sur la partie à laquelle ils sont appliqués, en échauffant les humeurs, qui venant à se raréfier par l'excessive chaleur qui leur est communiquée, rompent les vaisseaux qui les contiennent, en sorte que leurs molécules les plus subtiles s'exhalant en l'air, la partie demeure en croûte, sèche, & privée de nourriture.

Les cauterés potentiels agissent sur la peau par la qualité de leurs sels qui déchirent la tissure des solides: les chairs étant forcées de se desunir par cette action des sels, forment une substance morte, qui ne recevant plus de nourriture, se dessèche & s'en croûte.

Dans la brûlure, la partie extérieure des chairs ne peut essuyer l'action du feu, sans que le tissu des solides ne soit totalement altéré. Alors les fibres étant détruites & confondues, ne sont qu'un débris informe qui n'a plus de part à la vie du reste du corps animal; & cette chair morte ne tenant plus à rien, tombe bientôt d'elle-même, tandis que les fluides sont répandus sous les solides séchés & brûlés, ce qui constitue l'*escare*. La même chose arrive intérieurement par la causticité d'un venin acre & pestilentiel. Ainsi l'*escare* peut être produite intérieurement par quelque humeur corrosive, capable de détruire le tissu des chairs en les abreuvant.

L'*escare* qui naît d'une cause externe, se rétablit en ôtant cette cause; l'*escare* qui vient d'une cause interne & maligne, fait des progrès d'une façon cachée, & très-difficile à détruire; on peut le tenter par les corroborans antiputrides. L'*escare* qui procède d'un frottement violent, & dont la cause persiste, demande à être traitée comme l'inflammation. Voyez INFLAMMATION, GANGRENE, MORTIFICATION. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ESCARLINGUE, (*Marine.*) voyez CARLINGUE.

ESCARMOUCHE, f. f. en terme de guerre, est une espece de combat sans ordre ou de rencontre, qui se fait en présence des deux armées, entre de petits corps de troupes qui se détachent exprès du corps, & qui engagent un combat général & régulier.

Ce mot semble être formé du mot François *escarmouche*, qui a la même signification, & que Nicod

dérive du Grec *χαρμα*, qui signifie en même tems combat & réjouissance. Menage le fait venir de l'allemand *schürmen* ou *sekermen*, se défendre: Ducange dit qu'il vient de *scarmuccia*, petite action, de *scara* & *muccia*, qui signifie un corps de troupes en embuscade; parce que la plupart des *escarmouches* se font par des troupes en embuscade. Chambers, Trev. & Dict. étymol.

Les *escarmouches* s'engagent quelquefois malgré le général; souvent aussi elles lui sont utiles pour amuser l'ennemi, & lui cacher quelques dispositions particulières de l'armée. « Une maxime générale » pour les *escarmouches*, dit M. le marquis de Feu- » quieres, c'est de les faire engager par peu de trou- » pes, & de les soutenir avec beaucoup, étant d'une » grande conséquence de ne point accoutumer l'en- » nemi à ramener impunément ceux par qui on a fait » commencer l'*escarmouche*, qu'il faut toujours faire » soutenir par un corps plus considérable que celui » de l'ennemi ». C'est le terrain qui décide de la nature des troupes que l'on fait *escarmoucher*: ainsi si le terrain est ouvert & libre, on se sert de cavalerie; d'infanterie, s'il est fourré; & s'il est de l'une & l'autre espece, on y emploie de la cavalerie & de l'infanterie. On est souvent obligé dans les retraites d'*escarmoucher* pour arrêter la marche de l'ennemi, & s'opposer aux différens corps de troupes légères qui veulent harceler l'armée qui se retire. Voyez dans les études militaires de M. Bottée, p. 438, la manière d'*escarmoucher*, & les différens mouvemens auxquels on doit exercer le soldat pour lui faire exécuter facilement l'ordre qu'il doit observer en *escarmouchant*. (Q)

ESCAROTIQUE, f. m. (*Chirurg.*) tout médicament qui appliqué extérieurement sur les chairs, y produit des croûtes ou des escars, en brûlant, en rongant, ou en consumant ces chairs. Un *escarotique* s'appelle autrement caustique ou caustere. Voyez ces deux mots. Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.

ESCARPE, f. f. c'est dans la Fortification le côté du revêtement du rempart, qui fait face à la campagne. Voyez REVÊTEMENT. L'*escarpe* commence au cordon, & elle se termine au fond du fossé. La ligne qui termine le fossé du côté de la campagne se nomme *contrescarpe*, parce qu'elle est opposée à l'*escarpe*. Voyez CONTRESCARPE. (Q)

ESCARPIN, f. m. (*Cordonn.*) la plus légère des chaussures d'homme; c'est un foulier à simple semelle. Voyez SOULIER.

ESCARPOLETTE, f. f. (*Gymn.*) exercice de campagne qui consiste à s'asseoir & à se balancer sur une planchette, attachée par ses extrémités, à deux cordes qui se tendent à deux arbres éloignés d'une distance convenable, & qui la tiennent suspendue en l'air à la hauteur qu'on souhaite. Une ou deux personnes entretiennent la planchette en volée, en poussant les cordes, lorsque la planchette est descendue à son point le plus bas, du côté où elle va remonter.

ESCARTABLE, adj. (*Fauconnerie.*) se dit des oiseaux-fuyets à s'écarter, tels que sont les plus vêtus & les plus coutumiers de monter en essor, quand le chaud les presse.

ESCAR-DOUCE, f. f. (*Com.*) coton qui vient d'Amérique par la voie de Marseille.

ESCARTS, ou **ESCAS**, f. m. (*Jurispr.*) est un droit dû au seigneur dans quelques coutumes sur tous les biens meubles & cateux qui viennent & échéent soit par donation, succession, ou autrement, d'un bourgeois ou bourgeoise, en la main d'une personne foraine, c'est-à-dire qui n'est pas bourgeois ou bourgeoise du lieu. Ce droit est aussi dû par la femme ou fille bourgeoise qui se marie à un forain,

Ce droit paroît être un reste de la servitude personnelle où étoient autrefois tous les sujets de ces seigneurs, & singulièrement du droit que ces seigneurs avoient de succéder à leurs sujets main-mortables qui ne furent affranchis qu'à de certaines conditions, telles que ce droit d'*escarts* ou *escas* dans les coutumes de la ville & échevinage de Douay, *ch. xv.* Ce droit est de 100 liv. pour 10 liv. Il est aussi parlé de ce droit d'*escas* & des meubles *escassables*, c'est-à-dire, sujets à ce droit dans la coutume locale de Seclin & de la Bassée sous Lille, où ce droit est du dixième, & a lieu sur les meubles cateux & héritages réputés pour meubles. *Voyez le glossaire de M. de Lauriere, au mot Escarts. (A)*

ESCARTS, f. m. (*Com.*) c'est ainsi qu'on appelle certains cuirs qui viennent d'Alexandrie : on donne le même nom en Barbarie à la plus mauvaise sorte de ceux que les Francs négotient avec les Maures. Les bons s'appellent *foraux*.

ESCAS, (*Jurisprud.*) est la même chose qu'*escarts*. *Voyez ci-devant ESCARTS. (A)*

ESCASSABLE, (*Jurisprud.*) meubles *escassables*, c'est-à-dire, sujets au droit d'*escarts* ou *escas*. *Voyez ci-devant ESCARTS. (A)*

ESCAVESSADE, f. f. (*Manege.*) expression qui signifie proprement une secousse des longes d'un caveffon quelconque qu'un cavalier tient dans ses mains lorsqu'il est à cheval, & par le moyen desquelles il prétend relever l'animal, le placer, le retenir, &c. ou une secousse de la longe seule placée à l'anneau du milieu de ce même caveffon, & donnée par exemple, par le piqueur ou le palefrenier à pié, dans le tems qu'un cheval trotant à la longe sur les cercles, hâte trop son action & veut passer à celle du galop. *Voyez LONGE.*

L'*escaveffade* est un châtiment, puisqu'il en résulte un coup plus ou moins fort du caveffon sur le nez du cheval.

Nous avons banni cet appareil d'instrumens plus ou moins cruels, ces caveffons de chaînes, ces caveffons *retords*, ces sequettes, d'une, de deux, ou de trois pieces, & nous ne faisons usage dans de certains cas que du simple caveffon brisé, lequel est composé de trois pieces unies & de fer, repliées de maniere qu'assemblées par charniere, elles embrassent précisément le nez de l'animal. Ces trois pieces sont fixées sur cette partie par le moyen de deux montans de cuir auxquels elle sont suspendues, par une soûgorge, un frontail, & un petit bout de cuir, qui avec elles achevent de former postérieurement la muserolle. De chacune de ces pieces part un anneau de fer ; j'ai déjà parlé de l'utilité de celui du milieu : à l'égard des deux autres, ou de chacun de ceux qui sont dans les côtés, on y passe des rênes, lorsqu'on ne veut pas confier la bouche de son cheval au palefrenier que l'on charge de le promener, ou deux longes de cordes tenues par deux hommes différens pour se rendre maîtres de l'animal, sans s'exposer à lui offenser les barres ; & souvent encore on a la précaution de garnir ce caveffon & de le rembourrer dans la crainte de faire une impression trop vive, & de blesser ou d'entamer la partie sur laquelle il repose.

Le caveffon dont nous nous servons pour arrêter & pour maintenir un cheval dans les piliers est très-fort, & uniquement fait avec du cuir. Quelques-uns l'appellent *caveffine*. Il est pareillement composé d'un dessus de tête, d'une soûgorge, d'un frontail, de deux montans & d'une muserolle, aux deux côtés de laquelle sont fermement arrêtés deux anneaux de fer destinés à recevoir les longes qui s'y bouclent, par celle de leurs extrémités qui se trouve garnie d'un cuir, tandis que l'autre est engagé dans le trou pratiqué dans les piliers. *Voyez PILIERS.*

Tous les écuyers étrangers vantent unanimement les effets admirables du caveffon ; selon eux, il n'est que ce moyen de retenir, de relever, d'allégerir, d'affouplir le cheval, d'affurer sa tête & de le dresser en un mot, parfaitement & à toutes sortes d'airs sans offenser sa bouche ; en conséquence, ils ne cessent de nous reprocher l'obstination avec laquelle ils croient que nous affectons de ne pas vouloir les imiter en ce point. Nous n'avons d'autre réponse à leur faire, si ce n'est, que si par le secours de la bride seule nous parvenons à conduire l'animal à un degré de perfection qui ne le cède point à celui où ils le mettent eux-mêmes, notre méthode doit incontestablement obtenir la préférence. Ainsi il seroit superflu de nous perdre les uns & les autres dans de vains raisonnemens, & une question que l'on peut décider par les faits cesse bientôt d'en être une.

Je fais qu'on pourroit nous opposer l'autorité du fameux duc de Newcastle ; mais quelque respectable qu'elle soit, elle ne sauroit l'emporter sur l'évidence d'une preuve aussi convaincante ; d'ailleurs, il n'est pas douteux qu'il est très-difficile que des mains habituées dans des maneges à n'agir qu'avec une force considérable, & à opérer sur des chevaux de maniere à les précipiter dans une contrainte, telle que celle dont les estampes qui ornent l'ouvrage de cet auteur célèbre nous présentent une image fidelle, puissent revenir à ce sentiment fin, subtil & délicat, qui distinguera toujours le véritable homme de cheval de cette multitude innombrable de prétendus praticiens qui n'en ont que la forme & l'apparence. (e)

ESCAUT, (*Géog. mod.*) riviere des Pays-bas. Elle prend sa source à Beaurevoir, village du Vermandois, passe dans la Flandre : elle se divise en deux branches, dont l'une va dans le voisinage de Berg-op-zoom & se nomme l'*Escaut oriental*, & l'autre à Flessingue & se nomme l'*Escaut occidental* ; ces deux branches se jettent dans la mer d'Allemagne.

ESCHARS, (*Marine.*) *Voyez ECHARS.*

ESCHÉATEUR, f. m. (*Hist. mod.*) étoit autrefois en Angleterre le nom d'un officier qui avoit soin des eschéats ou *escas* du roi dans une certaine étendue de pays, & d'en certifier l'échiquier ou la chancellerie. *Voyez ESCAS.*

Il étoit nommé par le lord trésorier ; cette charge ne duroit qu'une année ; & personne ne pouvoit la posséder plus d'une fois en trois ans. Mais comme elle dépendoit principalement de la cour des forêts, elle n'existe plus aujourd'hui.

On trouve dans la collection de Rymer plusieurs actes d'Henri VIII & d'Elisabeth, qui commencent par ces mots : *Rex escaetori suo in comitatu Wigornæ, Regina escaetori suo, &c. Chambers. (G)*

ESCHILLON, f. m. (*Marine.*) est un terme dont se servent les matelots de la mer Méditerranée, qui signifie une *nuée noire*, dont sort une longue queue qui est une sorte de météore que les matelots craignent autant que la plus forte tempête : cette queue va toujours en diminuant ; & s'allongeant dans la mer, elle en tire l'eau comme une pompe, en sorte que l'on voit cette eau qui bouillonne tout-autour, tant l'attraction paroît violente. La superstition de ceux qui craignent cette nuée, fait qu'ils piquent dans le mât un couteau à manche noir, persuadés qu'en faisant cela ils détourneront l'orage. *Voyez PUCHOT. (Z)*

* ESCHINADES, f. f. pl. (*Mythol.*) Cinq naya-des étoliennes firent un sacrifice de dix taureaux auquel elles inviterent tous les dieux champêtres, excepté Acheloïs. Ce fleuve courroucé gonfle ses eaux, & entraîne dans la mer & les nymphes, & le lieu de leur sacrifice. Neptune touché de leur sort les métamorphose en îles, & ce sont elles

qu'on voit à l'embouchure de l'Archeloius dans la mer d'Ionie.

ESCHRAKITES, ou ERASKITES, f. m. (*Hist. mod.*) secte de philosophes mahométans, qui adhèrent à la doctrine & aux opinions de Platon.

Ce mot est dérivé de l'arabe *schraka*, qui signifie briller, éclairer comme le soleil; de sorte que *eschrakite* semble signifier illuminé.

Les *eschrakites* ou platoniciens mahométans font consister le bonheur suprême & le souverain bien dans la contemplation de la majesté divine, & méprisent l'idée grossière & matérielle que l'alcoran donne du paradis. Voyez MAHOMÉTISME.

Ils évitent avec beaucoup de soin toute sorte de vices, conservent autant qu'ils le peuvent l'égalité & la tranquillité d'ame, aiment la musique, & s'amusement à composer de petits poèmes ou chants spirituels. Les schéics ou prêtres, & les principaux prédicateurs des mosquées impériales, sont *eschrakites*. *Dict. de Trévoux & Chambers.* (G)

ESCLAME, (*Manège.*) terme qui n'est pas moins inusité que le mot *estrac*. L'un & l'autre étoient synonymes. Voyez ETROIT.

ESCLAIRE, (*Fauconnerie.*) C'est ainsi qu'on appelle un oiseau dont le corps est d'une belle longueur, & qui n'est point épaulé. On dit que les *esclaires* sont plus beaux voleurs que les gousfants, ou ceux qui sont courts & bas assis.

ESCLAVAGE, f. m. (*Droit nat. Religion, Morale.*) L'esclavage est l'établissement d'un droit fondé sur la force, lequel droit rend un homme tellement propre à un autre homme, qu'il est le maître absolu de sa vie, de ses biens, & de sa liberté.

Cette définition convient presque également à l'esclavage civil, & à l'esclavage politique: pour en crayonner l'origine, la nature, & le fondement, j'emprunterai bien des choses de l'auteur de l'esprit des lois, sans m'arrêter à louer la solidité de ses principes, parce que je ne peux rien ajouter à sa gloire.

Tous les hommes naissent libres; dans le commencement ils n'avoient qu'un nom, qu'une condition; du tems de Saturne & de Rhée, il n'y avoit ni maîtres ni esclaves, dit Plutarque: la nature les avoit fait tous égaux; mais on ne conserva pas long-tems cette égalité naturelle, on s'en écarta peu-à-peu, la servitude s'introduisit par degrés, & vraisemblablement elle a d'abord été fondée sur des conventions libres, quoique la nécessité en ait été la source & l'origine.

Lorsque par une suite nécessaire de la multiplication du genre humain on eut commencé par se lasser de la simplicité des premiers siècles, on chercha de nouveaux moyens d'augmenter les aïssances de la vie, & d'acquérir des biens superflus; il y a beaucoup d'apparence que les gens riches engagèrent les pauvres à travailler pour eux, moyennant un certain salaire. Cette ressource ayant paru très-commode aux uns & aux autres, plusieurs se résolurent à assurer leur état, & à entrer pour toujours sur le même pié dans la famille de quelqu'un, à condition qu'il leur fournirait la nourriture & toutes les autres choses nécessaires à la vie; ainsi la servitude a d'abord été formée par un libre consentement, & par un contrat de faire afin que l'on nous donne: *do ut facias*. Cette société étoit conditionnelle, ou seulement pour certaines choses, selon les lois de chaque pays, & les conventions des intéressés; en un mot, de tels esclaves n'étoient proprement que des serviteurs ou des mercenaires, assez semblables à nos domestiques.

Mais on n'en demeura pas là; on trouva tant d'avantages à faire faire par autrui ce que l'on auroit été obligé de faire soi-même, qu'à mesure qu'on vou-

loit s'aggrandir les armes à la main, on établit la coutume d'accorder aux prisonniers de guerre, la vie & la liberté corporelle, à condition qu'ils serviroient toujours en qualité d'esclaves ceux entre les mains desquels ils étoient tombés.

Comme on conservoit quelque reste de ressentiment d'ennemi contre les malheureux que l'on réduisoit en esclavage par le droit des armes, on les traitoit ordinairement avec beaucoup de rigueur; la cruauté parut excusable envers des gens de la part de qui on avoit couru risque d'éprouver le même sort; de sorte qu'on s'imagina pouvoir impunément tuer de tels esclaves, par un mouvement de colère, ou pour la moindre faute.

Cette licence ayant été une fois autorisée, on l'étendit sous un prétexte encore moins plausible, à ceux qui étoient nés de tels esclaves, & même à ceux que l'on achetoit ou que l'on acquéroit de quelque autre manière que ce fût. Ainsi la servitude vint à se naturaliser, pour ainsi dire, par le sort de la guerre: ceux que la fortune favorisa, & qu'elle laissa dans l'état où la nature les avoit créés, furent appelés *libres*; ceux au contraire que la foiblesse & l'infortune assujettirent aux vainqueurs, furent nommés *esclaves*; & les Philosophes juges du mérite des actions des hommes, regarderent eux-mêmes comme une charité, la conduite de ce vainqueur, qui de son vaincu en faisoit son esclave, au lieu de lui arracher la vie.

La loi du plus fort, le droit de la guerre injurieux à la nature, l'ambition, la soif des conquêtes, l'amour de la domination & de la mollesse, introduisirent l'esclavage, qui à la honte de l'humanité, a été reçu par presque tous les peuples du monde. En effet, nous ne saurions jeter les yeux sur l'Histoire sacrée, sans y découvrir les horreurs de la servitude: l'Histoire profane, celle des Grecs, des Romains, & de tous les autres peuples qui passent pour les mieux policés, sont autant de monumens de cette ancienne injustice exercée avec plus ou moins de violence sur toute la face de la terre, suivant les tems, les lieux, & les nations.

Il y a deux sortes d'esclavage ou de servitude, la réelle & la personnelle: la servitude réelle est celle qui attache l'esclave au fonds de la terre; la servitude personnelle regarde le ministère de la maison, & se rapporte plus à la personne du maître. L'abus extrême de l'esclavage est lorsqu'il se trouve en même tems personnel & réel. Telle étoit chez les Juifs la servitude des étrangers; ils exerçoient à leur égard les traitemens les plus rudes: envain Moïse leur crioit, « vous n'aurez point sur vos esclaves d'empire rigoureux; vous ne les opprimez point », il ne put jamais venir à bout, par ses exhortations, d'adoucir la dureté de sa nation féroce: il tâcha donc par ses lois d'y porter quelque remède.

Il commença par fixer un terme à l'esclavage, & par ordonner qu'il ne dureroit tout-au-plus que jusqu'à l'année du jubilé pour les étrangers, & par rapport aux Hébreux pendant l'espace de six ans. *Lévit. ch. xxv. v. 39.*

Une des principales raisons de son institution du sabbat, fut de procurer du relâche aux serviteurs & aux esclaves. *Exode, ch. xx. & xxij. Deutéronome, ch. xvj.*

Il établit encore que personne ne pourroit vendre sa liberté, à moins qu'il ne fût réduit à n'avoir plus absolument de quoi vivre. Il prescrivit que quand les esclaves se racheteroient, on leur tiendroit compte de leur service, de la même manière que les revenus déjà tirés d'une terre vendue entroient en compensation dans le prix du rachat, lorsque l'ancien propriétaire la recouvroit. *Deutéron. ch. xv. Lévit. ch. xxv.*

Si un maître avoit crevé un œil ou cassé une dent à son esclave (& à plus forte raison sans doute s'il lui avoit fait un mal plus considérable), l'esclave devoit avoir sa liberté, en dédommagement de cette perte.

Une autre loi de ce législateur porte, que si un maître frappe son esclave, & que l'esclave meure sous le bâton, le maître doit être puni comme coupable d'homicide : il est vrai que la loi ajoute que si l'esclave vit un jour ou deux, le maître est exempt de la peine. La raison de cette loi étoit peut-être que quand l'esclave ne mouroit pas sur le champ, on présuinoit que le maître n'avoit pas eu dessein de le tuer ; & pour lors on le croyoit assez puni d'avoir perdu ce que l'esclave lui avoit coûté, ou le service qu'il en auroit tiré : c'est du moins ce que donnent à entendre les paroles qui suivent le texte, *car cet esclave est son argent.*

Quoi qu'il en soit, c'étoit un peuple bien étrange, suivant la remarque de M. de Montesquieu, qu'un peuple où il falloit que la loi civile se relâchât de la loi naturelle. Ce n'est pas ainsi que S. Paul pensoit sur cette matière, quand, prêchant la lumière de l'Evangile, il donna ce précepte de la nature & de la religion, qui devroit être profondément gravé dans le cœur de tous les hommes : *Maîtres (Epit. aux Coloss. iv. 1.), rendez à vos esclaves ce que le droit & l'équité demandent de vous, sachant que vous avez un maître dans le ciel ; c'est-à-dire un maître qui n'a aucun égard à cette distinction de conditions, forgée par l'orgueil & l'injustice.*

Les Lacédémoniens furent les premiers de la Grece qui introduisirent l'usage des esclaves, ou qui commencèrent à réduire en servitude les Grecs qu'ils avoient faits prisonniers de guerre : ils allèrent encore plus loin (& j'ai grand regret de ne pouvoir tirer le rideau sur cette partie de leur histoire), ils traitèrent les Ilotes avec la dernière barbarie. Ces peuples, habitans du territoire de Sparte, ayant été vaincus dans leur révolte par les Spartiates, furent condamnés à un *esclavage* perpétuel, avec la défense aux maîtres de les affranchir ni de les vendre hors du pays : ainsi les Ilotes se virent soumis à tous les travaux hors de la maison, & à toutes sortes d'insultes dans la maison ; l'excès de leur malheur alloit au point qu'ils n'étoient pas seulement esclaves d'un citoyen, mais encore du public. Plusieurs peuples n'ont qu'un *esclavage* réel, parce que leurs femmes & leurs enfans font les travaux domestiques : d'autres ont un *esclavage* personnel, parce que le luxe demande le service des esclaves dans la maison ; mais ici on joignoit dans les mêmes personnes l'*esclavage* réel & l'*esclavage* personnel.

Il n'en étoit pas de même chez les autres peuples de la Grece ; l'*esclavage* y étoit extrêmement adouci, & même les esclaves trop rudement traités par leurs maîtres pouvoient demander d'être vendus à un autre. C'est ce que nous apprend Plutarque, *de superstitione*, p. 66. t. I. édit. de Wechel.

Les Athéniens en particulier, au rapport de Xénophon, en agissoient avec leurs esclaves avec beaucoup de douceur : ils punissoient sévèrement, quelquefois même de mort, celui qui avoit battu l'esclave d'un autre. La loi d'Athènes, avec raison, ne vouloit pas ajouter la perte de la sûreté à celle de la liberté ; aussi ne voit-on point que les esclaves aient troublé cette république, comme ils ébranlèrent Lacédémone.

Il est aisé de comprendre que l'humanité exercée envers les esclaves peut seule prévenir, dans un gouvernement modéré, les dangers que l'on pourroit craindre de leur trop grand nombre. Les hommes s'accoutument à la servitude, pourvu que leur maître ne soit pas plus dur que la servitude : rien n'est

plus propre à confirmer cette vérité, que l'état des esclaves chez les Romains dans les beaux jours de la république ; & la considération de cet état mérite d'attacher nos regards pendant quelques momens.

Les premiers Romains traitoient leurs esclaves avec plus de bonté que ne l'a jamais fait aucun autre peuple : les maîtres les regardoient comme leurs compagnons ; ils vivoient, travailloient, & mangeoient avec eux. Le plus grand châtimement qu'ils infligeoient à un esclave qui avoit commis quelque faute, étoit de lui attacher une fourche sur le dos ou sur la poitrine, de lui étendre les bras aux deux bouts de la fourche, & de le promener ainsi dans les places publiques ; c'étoit une peine ignominieuse, & rien de plus : les mœurs suffisoient pour maintenir la fidélité des esclaves.

Bien-loin d'empêcher par des lois forcées la multiplication de ces organes vivans & animés de l'économie, ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir, & les affocioient par une espèce de mariage, *contuberniis*. De cette manière ils remplissoient leurs maisons de domestiques de l'un & de l'autre sexe, & peuploient l'état d'un peuple innombrable : les enfans des esclaves qui faisoient à la longue la richesse d'un maître, naissoient en confiance autour de lui ; il étoit seul chargé de leur entretien & de leur éducation. Les pères, libres de ce fardeau, suivoient le penchant de la nature, & multiplioient sans crainte une nombreuse famille ; ils voyoient sans jalousie une heureuse société, dont ils se regardoient comme membres ; ils sentoient que leur ame pouvoit s'élever comme celle de leur maître, & ne sentoient point la différence qu'il y avoit de la condition d'esclave à celle d'un homme libre : souvent même des maîtres généreux faisoient apprendre à ceux de leurs esclaves qui montroient des talens, les exercices, la musique, & les lettres grecques ; Térence & Phèdre sont d'assez bons exemples de ce genre d'éducation.

La république se servoit avec un avantage infini de ce peuple d'esclaves, ou plutôt de sujets : chacun d'eux avoit son *pécule*, c'est-à-dire son petit trésor, sa petite bourse, qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit. Avec ce *pécule* il travailloit du côté où le portoit son génie ; celui-ci faisoit la banque, celui-là se donnoit au commerce de la mer ; l'un vendoit des marchandises en détail, l'autre s'appliquoit à quelque art mécanique, affermoit ou faisoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât à faire profiter ce *pécule*, qui lui procuroit en même tems l'aïssance dans la servitude présente, & l'espérance d'une liberté future. Tous ces moyens répandoient l'abondance, animoient les arts & l'industrie.

Ces esclaves, une fois enrichis, se faisoient affranchir & devenoient citoyens ; la république se réparoit sans cesse, & recevoit dans son sein de nouvelles familles à mesure que les anciennes se détruisoient. Tels furent les beaux jours de l'*esclavage*, tant que les Romains conservèrent leurs mœurs & leur probité.

Mais lorsqu'ils se furent aggrandis par leurs conquêtes & par leurs rapines, que leurs esclaves ne furent plus les compagnons de leurs travaux, & qu'ils les employèrent à devenir les instrumens de leur luxe & de leur orgueil, la condition des esclaves changea totalement de face ; on vint à les regarder comme la partie la plus vile de la nation, & en conséquence on ne fit aucun scrupule de les traiter inhumainement. Par la raison qu'il n'y avoit plus de mœurs, on recourut aux lois ; il en fallut même de terribles pour établir la sûreté de ces maîtres cruels, qui vivoient au milieu de leurs esclaves comme au milieu de leurs ennemis.

On fit sous Auguste, c'est-à-dire au commencement de la tyrannie, le *senatus-consulte Syllanien*, & plusieurs autres lois qui ordonnerent que lorsqu'un maître seroit tué, tous les esclaves qui étoient sous le même toit, ou dans un lieu assez près de la maison pour qu'on pût entendre la voix d'un homme, seroient condamnés à la mort : ceux qui dans ce cas réfugioient un esclave pour le sauver, étoient punis comme meurtriers. Celui-là même à qui son maître auroit ordonné de le tuer, & qui lui auroit obéi, auroit été coupable : celui qui ne l'auroit point empêché de se tuer lui-même auroit été puni. Si un maître avoit été tué dans un voyage, on faisoit mourir ceux qui étoient restés avec lui & ceux qui s'étoient enfuis : ajoutons que ce maître, pendant sa vie, pouvoit tuer impunément ses esclaves & les mettre à la torture. Il est vrai que dans la suite il y eut des empereurs qui diminuèrent cette autorité : Claude ordonna que les esclaves qui étant malades auroient été abandonnés par leurs maîtres, seroient libres s'ils revenoient en santé. Cette loi assûroit leur liberté dans un cas rare ; il auroit encore fallu assûrer leur vie, comme le dit très-bien M. de Montesquieu.

De plus toutes ces lois cruelles, dont nous venons de parler, avoient même lieu contre les esclaves dont l'innocence étoit prouvée ; elles n'étoient pas dépendantes du gouvernement civil, elles dépendoient d'un vice du gouvernement civil ; elles ne dérhoient point de l'équité des lois civiles, puisqu'elles étoient contraires au principe des lois civiles : elles étoient proprement fondées sur le principe de la guerre, à cela près que c'étoit dans le sein de l'état qu'étoient les ennemis. Le *senatus-consulte Syllanien* dérhoit, dira-t-on, du droit des gens, qui veut qu'une société, même imparfaite, se conserve : mais un législateur éclairé prévient l'affreux malheur de devenir un législateur terrible. Enfin la barbarie sur les esclaves fut poussée si loin, qu'elle produisit la guerre servile que Florus compare aux guerres puniques, & qui par sa violence ébranla l'empire romain jusque dans ses fondemens.

J'aime à songer qu'il est encore sur la terre d'heureux climats, dont les habitans sont doux, tendres & compatissans : tels sont les Indiens de la presqu'île, en-deçà du Gange ; ils traitent leurs esclaves comme ils se traitent eux-mêmes ; ils ont soin de leurs enfans ; ils les marient, & leur accordent aisément la liberté. En général les esclaves des peuples simples, laborieux, & chez qui regne la candeur des mœurs, sont plus heureux que par-tout ailleurs ; ils ne souffrent que l'esclavage réel, moins dur pour eux, & plus utile pour leurs maîtres : tels étoient les esclaves des anciens Germains. Ces peuples, dit Tacite, ne les tiennent pas comme nous dans leurs maisons pour les y faire travailler chacun à une certaine tâche, au contraire ils assignent à chaque esclave son manoir particulier, dans lequel il vit en pere de famille ; toute la servitude que le maître lui impose, c'est de l'obliger à payer une redevance en grains, en bétail, en peaux, ou en étoffes : de cette manière, ajoute l'historien, vous ne pourriez distinguer le maître d'avec l'esclave par les délices de la vie.

Quand ils eurent conquis les Gaules, sous le nom de *Francs*, ils envoyèrent leurs esclaves cultiver les terres qui leur échûrent par le sort : on les appelloit *gens de poète*, en latin *gentes potestatis*, attachés à la glebe, *addicti glebæ* ; & c'est de ces serfs que la France fut depuis peuplée. Leur multiplication fit presque autant de villages des fermes qu'ils cultivoient, & ces terres retinrent le nom de *villæ*, que les Romains leur avoient donné ; d'où sont venus les noms de *village* & de *villains*, en latin *villa* & *villani* : pour dire des *gens de la campagne* & d'une *basse extrac-*

tion, ainsi l'on vit en France deux espèces d'esclaves, ceux des Francs & ceux des Gaulois, & tous alloient à la guerre, quoi qu'en ait pu dire M. de Boulainvilliers.

Ces esclaves appartenoint à leurs patrons, dont ils étoient réputés *hommes de corps*, comme on parloit alors : ils devinrent avec le tems sujets à de rudes corvées, & tellement attachés à la terre de leurs maîtres, qu'ils sembloient en faire partie ; en sorte qu'ils ne pouvoient s'établir ailleurs, ni même se marier dans la terre d'un autre seigneur sans payer ce qu'on appelloit le droit de *fors-mariage* ou de *mé-mariage* ; & même les enfans qui provenoient de l'union de deux esclaves qui appartenoint à différens maîtres, se partageoient, ou bien l'un des patrons, pour éviter ce partage, donnoit un autre esclave en échange.

Un gouvernement militaire, où l'autorité se trouvoit partagée entre plusieurs seigneurs, devoit dégénérer en tyrannie ; c'est aussi ce qui ne manqua pas d'arriver : les patrons ecclésiastiques & laïques abusèrent par-tout de leur pouvoir sur leurs esclaves ; ils les accablèrent de tant de travaux, de redevances, de corvées, & de tant d'autres mauvais traitemens, que les malheureux serfs, ne pouvant plus supporter la dureté du joug, firent en 1108 cette fameuse révolte décrite par les historiens, & qui aboutit finalement à procurer leur affranchissement ; car nos rois avoient jusqu'alors tâché, sans aucun succès, d'adoucir par leurs ordonnances l'état de l'esclavage.

Cependant le Christianisme commençant à s'accréditer, l'on embrassa des sentimens plus humains ; d'ailleurs nos souverains, déterminés à abaisser les seigneurs & à tirer le bas-peuple du joug de leur puissance, prirent le parti d'affranchir les esclaves. Louis le Gros montra le premier l'exemple ; & en affranchissant les serfs en 1135, il réussit en partie à reprendre sur ses vassaux l'autorité dont ils s'étoient emparés : Louis VIII. signala le commencement de son règne par un semblable affranchissement en 1223 ; enfin Louis X. dit *Hutin*, donna sur ce sujet un édit qui nous paroît digne d'être ici rapporté. « Louis, » par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux... comme selon le » droit de nature chacun doit naître franc... nous, » considérant que notre royaume est dit & nommé » le royaume des Francs, & voulant que la chose en » vérité soit accordante au nom... par délibération de notre grand conseil, avons ordonné & ordonnons que généralement par tout notre royaume... franchise soit donnée à bonnes & valables » conditions... & pour ce que tous les seigneurs qui » ont hommes de corps prennent exemple à nous de » ramener à franchise, &c. Donné à Paris le tiers » Juillet, l'an de grace 1315 ».

Ce ne fut toutefois que vers le xv. siècle que l'esclavage fut aboli dans la plus grande partie de l'Europe : cependant il n'en subsiste encore que trop de restes en Pologne, en Hongrie, en Bohême, & dans plusieurs endroits de la basse-Allemagne ; voyez les ouvrages de MM. Thomafius & Hertins : il y en a même quelques étincelles dans nos coutumes ; voyez Coquille. Quoi qu'il en soit, presque dans l'espace du siècle qui suivit l'abolition de l'esclavage en Europe, les puissances chrétiennes ayant fait des conquêtes dans ces pays où elles ont cru qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves, ont permis d'en acheter & d'en vendre, & ont oublié les principes de la Nature & du Christianisme, qui rendent tous les hommes égaux.

Après avoir parcouru l'histoire de l'esclavage, depuis son origine jusqu'à nos jours, nous allons prouver qu'il blesse la liberté de l'homme, qu'il est contraire

traire au droit naturel & civil, qu'il choque les formes des meilleurs gouvernemens, & qu'enfin il est inutile par lui-même.

La liberté de l'homme est un principe qui a été reçu long-tems avant la naissance de J. C. par toutes les nations qui ont fait profession de générosité. La liberté *naturelle* de l'homme, c'est de ne connoître aucun pouvoir souverain sur la terre, & de n'être point assujettie à l'autorité législative de qui que ce soit, mais de suivre seulement les lois de la Nature : la liberté *dans la société* est d'être soumis à un pouvoir législatif établi par le consentement de la communauté, & non pas d'être sujet à la fantaisie, à la volonté inconstante, incertaine & arbitraire d'un seul homme en particulier.

Cette liberté, par laquelle l'on n'est point assujetti à un pouvoir absolu, est unie si étroitement avec la conservation de l'homme, qu'elle n'en peut être séparée que par ce qui détruit en même tems sa conservation & sa vie. Quiconque tâche donc d'usurper un pouvoir absolu sur quelqu'un, se met par là en état de guerre avec lui, de sorte que celui-ci ne peut regarder le procédé de l'autre, que comme un attentat manifeste contre sa vie. En effet, du moment qu'un homme veut me soumettre malgré moi à son empire, j'ai lieu de présumer que si je tombe entre ses mains, il me traitera selon son caprice, & ne fera pas scrupule de me tuer, quand la fantaisie lui en prendra. La liberté est, pour ainsi dire, le rempart de ma conservation, & le fondement de toutes les autres choses qui m'appartiennent. Ainsi, celui qui dans l'état de la nature, veut me rendre esclave, m'autorise à le repousser par toutes sortes de voies, pour mettre ma personne & mes biens en sûreté.

Tous les hommes ayant naturellement une égale liberté, on ne peut les dépouiller de cette liberté, sans qu'ils y aient donné lieu par quelques actions criminelles. Certainement, si un homme, dans l'état de nature, a mérité la mort de quelqu'un qu'il a offensé, & qui est devenu en ce cas maître de sa vie, celui-ci peut, lorsqu'il a le coupable entre ses mains, traiter avec lui, & l'employer à son service, en cela il ne lui fait aucun tort ; car au fond, quand le criminel trouve que son *esclavage* est plus pesant & plus fâcheux que n'est la perte de son existence, il est en sa disposition de s'attirer la mort qu'il desire, en résistant & défobéissant à son maître.

Ce qui fait que la mort d'un criminel, dans la société civile, est une chose licite, c'est que la loi qui le punit, a été faite en sa faveur. Un meurtrier, par exemple, a joui de la loi qui le condamne ; elle lui a conservé la vie à tous les instans ; il ne peut donc pas réclamer contre cette loi. Il n'en seroit pas de même de la loi de l'*esclavage* ; la loi qui établirait l'*esclavage* seroit dans tous les cas contre l'esclave, sans jamais être pour lui ; ce qui est contraire au principe fondamental de toutes les sociétés.

Le droit de propriété sur les hommes ou sur les choses, sont deux droits bien différens. Quoique tout seigneur dise de celui qui est soumis à sa domination, *cette personne-là est à moi* ; la propriété qu'il a sur un tel homme n'est point la même que celle qu'il peut s'attribuer, lorsqu'il dit, *cette chose-là est à moi*. La propriété d'une chose emporte un plein droit de s'en servir, de la consumer, & de la détruire, soit qu'on y trouve son profit, ou par pur caprice ; en sorte que de quelque manière qu'on en dispose, on ne lui fait aucun tort ; mais la même expression appliquée à une personne, signifie seulement que le seigneur a droit, exclusivement à tout autre, de la gouverner & de lui prescrire des lois, tandis qu'en même tems il est soumis lui-même à plusieurs obliga-

tions par rapport à cette même personne, & que d'ailleurs son pouvoir sur elle est très-limité.

Quelque grandes injures qu'on ait reçu d'un homme, l'humanité ne permet pas, lorsqu'on s'est une fois réconcilié avec lui, de le réduire à une condition où il ne reste aucune trace de l'égalité naturelle de tous les hommes, & par conséquent de le traiter comme une bête, dont on est le maître de disposer à sa fantaisie. Les peuples qui ont traité les esclaves comme un bien dont ils pouvoient disposer à leur gré, n'ont été que des barbares.

Non-seulement on ne peut avoir de droit de propriété proprement dit sur les personnes ; mais de plus il répugne à la raison, qu'un homme qui n'a point de pouvoir sur sa vie, puisse donner à un autre, ni de son propre consentement, ni par aucune convention, le droit qu'il n'a pas lui-même. Il n'est donc pas vrai qu'un homme libre puisse se vendre. La vente suppose un prix ; l'esclave se vendant, tous ses biens entrent dans la propriété du maître. Ainsi le maître ne donneroit rien, & l'esclave ne recevrait rien. Il auroit un pécule, dira-t-on, mais le pécule est accessoire à la personne. La liberté de chaque citoyen est une partie de la liberté publique : cette qualité, dans l'état populaire, est même une partie de la souveraineté. Si la liberté a un prix pour celui qui l'achète, elle est sans prix pour celui qui la vend.

La loi civile, qui a permis aux hommes le partage des biens, n'a pu mettre au nombre des biens une partie des hommes qui doivent faire ce partage. La loi civile qui restitue sur les contrats qui contiennent quelque lésion, ne peut s'empêcher de restituer contre un accord, qui contient la lésion la plus énorme de toutes. L'*esclavage* n'est donc pas moins opposé au droit civil qu'au droit naturel. Quelle loi civile pourroit empêcher un esclave de se sauver de la servitude, lui qui n'est point dans la société, & que par conséquent aucune loi civile ne concerne ? Il ne peut être retenu que par une loi de famille, par la loi du maître, c'est-à-dire par la loi du plus fort.

Si l'*esclavage* choque le droit naturel & le droit civil, il blesse aussi les meilleures formes de gouvernement : il est contraire au gouvernement monarchique, où il est souverainement important de ne point abattre & de ne point avilir la nature humaine. Dans la démocratie, où tout le monde est égal, & dans l'aristocratie, où les lois doivent faire leurs efforts pour que tout le monde soit aussi égal que la nature du gouvernement peut le permettre, des esclaves sont contre l'esprit de la constitution ; ils ne serviroient qu'à donner aux citoyens une puissance & un luxe qu'ils ne doivent point avoir.

De plus, dans tout gouvernement & dans tout pays, quelque pénibles que soient les travaux que la société y exige, on peut tout faire avec des hommes libres, en les encourageant par des récompenses & des privilèges, en proportionnant les travaux à leurs forces, ou en y suppléant par des machines que l'art invente & applique suivant les lieux & le besoin. Voyez-en les preuves dans M. de Montesquieu.

Enfin nous pouvons ajouter encore avec cet illustre auteur, que l'*esclavage* n'est utile ni au maître, ni à l'esclave : à l'esclave, parce qu'il ne peut rien faire par vertu ; au maître, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de vices & de mauvaises habitudes, contraires aux lois de la société ; qu'il s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales ; qu'il devient fier, prompt, colere, dur, voluptueux, barbare.

Ainsi tout concourt à laisser à l'homme la dignité qui lui est naturelle. Tout nous crie qu'on ne peut lui ôter cette dignité naturelle, qui est la liberté : la

regle du juste n'est pas fondée sur la puissance, mais sur ce qui est conforme à la nature ; l'esclavage n'est pas seulement un état humiliant pour celui qui le subit, mais pour l'humanité même qui est dégradée.

Les principes qu'on vient de poser étant invincibles, il ne sera pas difficile de démontrer que l'esclavage ne peut jamais être coloré par aucun motif raisonnable, ni par le droit de la guerre, comme le pensoient les jurisconsultes romains, ni par le droit d'acquisition, ni par celui de la naissance, comme quelques modernes ont voulu nous le persuader ; en un mot, rien au monde ne peut rendre l'esclavage légitime.

Le droit de la guerre, a-t-on dit dans les siècles passés, autorise celui de l'esclavage ; il a voulu que les prisonniers fussent esclaves, pour qu'on ne les tuât pas ; mais aujourd'hui on est defabusé de cette bonté, qui consistoit à faire de son vaincu son esclave, plutôt que de le massacrer. On a compris que cette prétendue charité n'est que celle d'un brigand, qui se glorifie d'avoir donné la vie à ceux qu'il n'a pas tués. Il n'y a plus dans le monde que les Tartares qui passent au fil de l'épée leurs prisonniers de guerre, & qui croient leur faire une grâce, lorsqu'ils les vendent ou les distribuent à leurs soldats : chez tous les autres peuples, qui n'ont pas dépouillé tout sentiment généreux, il n'est permis de tuer à la guerre, que dans le cas de nécessité ; mais dès qu'un homme en a fait un autre prisonnier, on ne peut pas dire qu'il ait été dans la nécessité de le tuer, puisqu'il ne l'a pas tué. Tout le droit que la guerre peut donner sur les captifs, est de s'assurer tellement de leurs personnes, qu'ils soient hors d'état de nuire.

L'acquisition des esclaves, par le moyen de l'argent, peut encore moins établir le droit d'esclavage, parce que l'argent, ou tout ce qu'il représente, ne peut donner le droit de dépouiller quelqu'un de sa liberté. D'ailleurs le trafic des esclaves, pour en tirer un vil gain comme des bêtes brutes, répugne à notre religion : elle est venue pour effacer toutes les traces de la tyrannie.

L'esclavage n'est certainement pas mieux fondé sur la naissance ; ce prétendu droit tombe avec les deux autres ; car si un homme n'a pu être acheté, ni se vendre, encore moins a-t-il pu vendre son enfant qui n'étoit pas né. Si un prisonnier de guerre n'a pu être réduit en servitude, encore moins ses enfans. En vain objecteroit-on que si les enfans sont conçus & mis au monde par une mere esclave, le maître ne leur fait aucun tort de se les approprier, & de les réduire à la même condition ; parce que la mere n'ayant rien en propre, ses enfans ne peuvent être nourris que des biens du maître, qui leur fournit les alimens & les autres choses nécessaires à la vie, avant qu'ils soient en état de le servir : ce ne sont là que des idées frivoles.

S'il est absurde qu'un homme ait sur un autre homme un droit de propriété, à plus forte raison ne peut-il l'avoir sur ses enfans. De plus, la nature qui a donné du lait aux meres, a pourvu suffisamment à leur nourriture, & le reste de leur enfance est si près de l'âge où est en eux la plus grande capacité de se rendre utiles, qu'on ne pourroit pas dire que celui qui les nourriroit, pour être leur maître, donnât rien ; s'il a fourni quelque chose pour l'entretien de l'enfant, l'objet est si modique, que tout homme, quelque médiocre que soient les facultés de son ame & de son corps, peut dans un petit nombre d'années gagner de quoi acquitter cette dette. Si l'esclavage étoit fondé sur la nourriture, il faudroit le réduire aux personnes incapables de gagner leur vie ; mais on ne veut pas de ces esclaves-là.

Il ne fauroit y avoir de justice dans la convention expresse ou tacite, par laquelle la mere esclave assu-

jetteroit les enfans qu'elle mettroit au monde à la même condition dans laquelle elle est tombée, parce qu'elle ne peut stipuler pour ses enfans.

On a dit, pour colorer ce prétexte de l'esclavage des enfans, qu'ils ne feroient point au monde, si le maître avoit voulu user du droit que lui donne la guerre, de faire mourir leur mere ; mais on a supposé ce qui est faux, que tous ceux qui sont pris dans une guerre (fût-elle la plus juste du monde), surtout les femmes dont il s'agit, puissent être légitimement tuées. *Esprit des lois, liv. XV.*

C'étoit une prétention orgueilleuse que celle des anciens Grecs, qui s'imaginoient que les barbares étant esclaves par nature (c'est ainsi qu'ils parloient), & les Grecs libres, il étoit juste que les premiers obéissent aux derniers. Sur ce pié-là, il seroit facile de traiter de barbares tous les peuples, dont les mœurs & les coutumes seroient différentes des nôtres, & (sans autre prétexte) de les attaquer pour les mettre sous nos lois. Il n'y a que les préjugés de l'orgueil & de l'ignorance qui fassent renoncer à l'humanité.

C'est donc aller directement contre le droit des gens & contre la nature, que de croire que la religion chrétienne donne à ceux qui la professent, un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas, pour travailler plus aisément à sa propagation. Ce fut pourtant cette maniere de penser qui encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes ; & ce n'est pas la seule fois que l'on se soit servi de la religion contre ses propres maximes, qui nous apprennent que la qualité de prochain s'étend sur tout l'univers.

Enfin c'est se joier des mots, ou plutôt se moquer, que d'écrire, comme a fait un de nos auteurs modernes, qu'il y a de la petitesse d'esprit à imaginer que ce soit dégrader l'humanité que d'avoir des esclaves, parce que la liberté dont chaque européen croit jouir, n'est autre chose que le pouvoir de rompre sa chaîne, pour se donner un nouveau maître ; comme si la chaîne d'un européen étoit la même que celle d'un esclave de nos colonies : on voit bien que cet auteur n'a jamais été mis en esclavage.

Cependant n'y a-t-il point de cas ni de lieux où l'esclavage dérive de la nature des choses ? Je réponds 1^o. à cette question qu'il n'y en a point ; je réponds ensuite, avec M. de Montesquieu, que s'il y a des pays où l'esclavage paroisse fondé sur une raison naturelle, ce sont ceux où la chaleur énerve le corps, & affoiblit si fort le courage, que les hommes ne sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châtement ; dans ces pays-là, le maître étant aussi lâche à l'égard de son prince, que son esclave l'est à son égard, l'esclavage civil y est encore accompagné de l'esclavage politique.

Dans les gouvernemens arbitraires, on a une grande facilité à se vendre, parce que l'esclavage politique y anéantit en quelque façon la liberté civile. A Achim, dit Dampiere, tout le monde cherche à se vendre : quelques-uns des principaux seigneurs n'ont pas moins de mille esclaves, qui sont des principaux marchands, qui ont aussi beaucoup d'esclaves sous eux, & ceux-ci beaucoup d'autres ; on en hérite, & on les fait trafiquer. Là, les hommes libres, trop foibles contre le gouvernement, cherchent à devenir les esclaves de ceux qui tyrannisent le gouvernement.

Remarquez que dans les états despotiques, où l'on est déjà sous l'esclavage politique, l'esclavage civil est plus tolérable qu'ailleurs : chacun est assez content d'y avoir sa subsistance & la vie : ainsi la condition de l'esclave n'y est guere plus à charge que la condition de sujet : ce sont deux conditions qui se touchent ; mais quoique dans ces pays-là l'es-

clavage soit, pour ainsi dire, fondé sur une raison naturelle, il n'en est pas moins vrai que l'*esclavage* est contre la nature.

Dans tous les états mahométans, la servitude est récompensée par la paresse dont on fait jouir les esclaves qui servent à la volupté. C'est cette paresse qui rend les ferrails d'Orient des lieux de délices pour ceux mêmes contre qui ils sont faits. Des gens qui ne craignent que le travail, peuvent trouver leur bonheur dans ces lieux tranquilles; mais on voit que par-là on choque même le but de l'établissement de l'*esclavage*. Ces dernières réflexions sont de l'*Esprit des lois*.

Concluons que l'*esclavage* fondé par la force, par la violence, & dans certains climats par excès de la servitude, ne peut se perpétuer dans l'univers que par les mêmes moyens. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ESCLAVAGE, (*Comm.*) On appelle ainsi en Angleterre un droit que l'on fait payer aux François, pour avoir permission d'enlever certaines sortes de marchandises, dont la vente appartient par privilège à quelques compagnies ou sociétés de marchands anglois. *Dictionn. de Comm. & de Chambers. (G)*

ESCLAVAGE, (*Metteur en œuvre.*) est un demi-cercle de pierreries qui couvre la gorge, & se rejoint par chacune de ses extrémités au collier, à-peu-près au-dessous des deux oreilles. L'*esclavage* est tantôt simple, tantôt double, ce qui fait qu'on dit *rang d'esclavage*.

ESCLAVE, (*Jurisp.*) est celui qui est privé de la liberté, & qui est sous la puissance d'un maître.

Suivant le droit naturel tous les hommes naissent libres; l'état de servitude personnelle est une invention du droit des gens. *Voyez* ESCLAVE.

Quelques-uns prétendent que les Lacédémoniens furent les premiers qui firent des esclaves, d'autres attribuent cela aux Assyriens, lesquels en effet furent les premiers qui firent la guerre, d'où est venue la servitude; car les premiers esclaves furent les prisonniers pris en guerre. Les vainqueurs ayant le droit de les tuer, préférèrent de leur conserver la vie, d'où on les appella *servi quasi servati*, ce qui devint en usage chez tous les peuples qui avoient quelques sentimens d'humanité, c'est pourquoi les lois disent que la servitude a été introduite pour le bien public.

Les Egyptiens, les Grecs avoient des esclaves; il y en avoit aussi chez les Romains, ils inventèrent même plusieurs façons nouvelles d'en acquérir, & firent beaucoup de lois pour régler leur état.

Ceux que les Romains avoient pris en guerre étoient appelés *mancipia quasi manu capta*; on faisoit cependant une différence de ceux, qui, après avoir mis bas les armes, se rendoient au peuple romain; on ne les mettoit point dans l'esclavage, ils étoient maintenus dans tous leurs privilèges, & demeuroient libres; on les faisoit seulement passer sous le joug pour marquer qu'ils étoient soumis à la puissance romaine: on les appelloit *deditii quia se-dederant*, au lieu que ceux qui étoient pris les armes à la main ou dans quelque siège devenoient vraiment esclaves.

Les Romains en achetoient aussi du butin fait sur les ennemis, & de la part réservée pour le public, ou de ceux qui les avoient pris en guerre, ou des marchands qui en faisoient trafic & les vendoient dans les marchés.

Il y avoit aussi des hommes libres qui se vendoient eux-mêmes. Les mineurs étoient restitués contre ces ventes, les majeurs ne l'étoient pas. Cette servitude volontaire fut introduite par un décret du sénat du tems de l'empereur Claude, & abrogée par Léon le Sage par sa nouvelle 44.

Tome V.

Les enfans nés d'une femme *esclave* étoient aussi esclaves par la naissance, suivant la maxime du droit romain, *partus sequitur ventrem*.

Enfin la peine de ceux qui s'étoient rendus indignes de la liberté, étoit de tomber dans l'esclavage, ce qui arrivoit à tous ceux qui avoient commis quelque action deshonorante & odieuse, tels que ceux qui s'étoient soustraits au dénombrement, ceux qui avoient deserté en tems de guerre, les affranchis qui étoient ingrats envers leur patron. Lorsqu'un criminel étoit condamné à quelque peine capitale, la peine étoit souvent commuée en celle de l'esclavage. Les femmes libres qui étoient devenues amoureuses d'un *esclave* participoient aussi à sa condition, mais Justinien abolit cette peine.

Quoique les esclaves fussent tous de même condition, on les distinguoit cependant par différens titres, selon l'emploi qu'ils avoient chez leur maître.

Ainsi *servi actores* étoient les intendans & économes des familles.

Ad manum, celui qui étoit propre à tout & employé à toutes sortes d'usages.

Ad limina custos, celui qui gardoit l'entrée de la maison. *Voyez* ci-après *Atrienfis*.

Admissionales, ceux qui introduisoient chez les princes.

Adscriptii ou *gleba adscripti*, ceux qui étoient attachés à la culture d'une certaine terre, tellement qu'ils ne pouvoient être vendus qu'avec cette terre.

Ad vestem, celui qui avoit soin des habits & de la garde-robe.

A manu ou *amanuensis*, le secrétaire.

Analectæ, ceux qui avoient soin de ramasser ce qui étoit tombé d'un festin, & de balayer la salle où l'on mangeoit.

Ante-ambulones, ceux qui conduisoient leurs maîtres pour leur faire faire place.

Aquarii, les porteurs d'eau.

Arcarii, ceux qui gardoient la caisse des marchands & banquiers.

Atrienfis, celui qui gardoit l'*atrium* de la maison où l'on voyoit les images de cire des ancêtres d'une famille & les meubles; on donnoit aussi ce nom au concierge ou garde-meubles.

Ancupes, ceux qui chassoient aux oiseaux.

Balneatores, les baigneurs. *Voyez* *Undatores*.

Calatores, ceux qui convoquoient les assemblées du peuple par curies & par centuries, ou les autres assemblées des prêtres & des pontifes.

Calculatores, calculateurs qui servoient pour compter de petites pierres au lieu de jetons.

Capsarii, ceux qui gardoient dans les bains les habits de ceux qui se baignoient. On donnoit aussi ce nom à ceux qui suivoient les enfans de qualité allant aux lieux des exercices, & qui portoient leurs livres, à ceux qui tenoient la caisse des marchands & banquiers, enfin à ceux qui faisoient des caisses & des coffres à mettre de l'argent. *Voyez* *Arcarii*.

Cellarius, celui qui avoit soin du cellier & de la dépense.

Cubicularius, celui qui étoit à la chambre du prince, un valet-de-chambre.

Cursores, couriers, ceux qui portoient des nouvelles.

Dispensator, celui qui faisoit la dépense d'une famille, qui achetoit & payoit tout.

Emissarii, maquignons de maîtresses & de chevaux, ou émissaires qui cherchoient à découvrir quelque fait caché.

Ab ephemeride, celui qui avoit soin de consulter le calendrier romain, & d'avertir son maître du jour des calendes, des nones, & des ides.

Ab epistolis, celui qui écrivoit sous son maître les lettres qu'il lui dictoit, & servoit de secrétaire.

C C C e e s ij

Fornacator, qui allumoit le fourneau des bains.
Janitores, portiers qui gardoient la porte pour l'ouvrir & la fermer.
Lecticarii, ceux qui portoient la litiere de leur maître, & ceux qui faisoient des litieres.
Liatarii, ceux qui avoient soin des salles destinées à manger en été.
Librarii, qui transcrivoient les livres en notes abrégées.
Medici, ceux qui favoient & pratiquoient la Médecine.
Ministri ad ea quæ sunt quietis, ceux qui faisoient faire silence. Voyez *Silentiarii*.
Molitores, ceux qui battoient le blé pour en tirer la farine avant l'usage des moulins.
Negociatores, ceux qui trafiquoient & négocioient.
Nomenclatores ou *nomenclatores*, ceux qui accompagnoient leurs maîtres & leur disoient les noms de ceux qui passaient.
Nutritii, ceux qui avoient soin de nourrir & élever les enfans.
Obsonatores, ceux qui alloient à la provision, qui achetoient des vivres.
Ostarii, les portiers. Voyez *Janitores*.
Pastores, bergers.
A pedibus, valet-de-pié.
Peniculi, qui avoient soin de nettoyer la table avec une éponge.
Pistores, ceux qui faisoient le pain.
Pocillatores ou *ad scyathos*, les échançons, ceux qui versaient à boire.
Pœnæ, c'étoit un criminel qui étoit condamné aux mines.
Pollinctor, celui qui avoit soin de laver, d'oin-dre, & d'ajuster les corps des défunts.
Præguſtor, qui faisoit l'essai du vin en servant son maître.
Procurator, qui avoit le soin des affaires de son maître.
Saccularii, ceux qui enlevoient d'un sac l'argent par des tours d'adresse.
Saltuarii, gardes bois.
Salutigeri, ceux qui alloient souhaiter le bon jour de la part de leurs maîtres.
Scoparii, les balayeurs, ceux qui avoient soin de nettoyer les latrines & les bassins des chaises-per-cées.
Ad scyathos. Voyez *Pocillatores*.
Silentiarii, ceux qui faisoient faire silence parmi les autres esclaves.
Structores, qui servoient & rangeoient les plats sur table.
Venatores, qui chassoient pour le maître.
Ad vestem ou *à veste*, valets de garde-robe.
Vestipici, ceux qui gardoient les habits, valets de garde robe.
Villicus, qui avoit soin du bien de campagne.
Vividarii, qui avoient soin des vergers & boudins.
Vocatores, qui alloient convier à manger, les se-moneurs.
Unctores, ceux qui oignoient avec des huiles de fenteur les corps de ceux qui s'étoient baignés.
 Les esclaves n'étoient point mis au rang des per-sonnes, on ne les regardoit que comme des biens. Ils ne participoient point aux droits de la société; tout ce qu'ils acquéroient tournoit au profit de leur maître; ils pouvoient faire sa condition meilleure, mais non pas l'engager à son détriment: ils ne pou-voient contracter mariage ni aucune autre obliga-tion civile; mais quand ils promettoient quelque chose, ils étoient obligés naturellement; ils étoient aussi obligés par leurs délits: ils ne pouvoient faire aucune disposition à cause de mort, ni être institués

héritiers, ni être témoins dans aucun acte; ils ne pouvoient accuser leur maître ni l'actionner en jus-tice.

Par l'ancien droit romain, les maîtres avoient droit arbitraire de vie & mort sur leurs esclaves, la plupart des autres nations n'en usoient pas ainsi; cette sé-vérité fut adoucie par les lois des empereurs, & Adrien décerna la peine de mort contre ceux qui tueroient leurs esclaves sans raison, & même lorsque le maître usoit trop cruellement du droit de correc-tion qu'il avoit sur son esclave, on l'obligeoit de le vendre.

Le commerce des esclaves & de leurs enfans fut tou-jours permis à Rome; ceux qui vendoient un esclave étoient obligés de le garantir & d'exposer ses défauts corporels aussi-bien que ceux de son caractère: il fut même ordonné par les édiles, que quand on meneroit un esclave au marché pour le vendre, on lui attache-roit un écriteau sur lequel toutes ses bonnes & mau-vaïses qualités étoient marquées; à l'égard de ceux qui venoient des pays étrangers, comme on ne les connoissoit pas assez pour les garantir, on les ex-positoit piés & mains liées dans le marché, ce qui annonçoit que le maître ne se rendoit point garant de leurs bonnes ou mauvaises qualités.

L'affranchissement ou manumission étoit ordinai-rement la récompense des esclaves dont les maîtres étoient les plus satisfaits. Il se faisoit de trois ma-nieres: savoir, *manumissio per vindictam*, lorsque le maître présentait son esclave au magistrat; depuis Constantin ces sortes d'affranchissemens se firent dans les églises: ou bien *manumissio per epistolam* & *inter amicos*, lorsque le maître l'affranchissoit dans un repas qu'il donnoit à ses amis; enfin *manumissio per testamentum*, celle qui étoit faite par testament: l'effet de tous ces différens affranchissemens étoit de donner à l'esclave la liberté.

La loi *fusia caninia* avoit restreint le nombre d'es-claves qu'on pouvoit affranchir par testament, & vouloit qu'ils fussent désignés par leur nom propre; mais cette loi fut abrogée par Justinien en faveur de la liberté.

L'esclavage n'ayant point été aboli par la loi de l'évangile, la coutume d'avoir des esclaves a duré encore long-tems depuis le Christianisme, tant chez les Romains que chez plusieurs autres nations; il y a encore des pays où les esclaves sont communs, comme en Pologne, où les paysans sont naturelle-ment esclaves des gentilshommes.

En France il y avoit aussi autrefois des esclaves de même que chez les Romains, ce qui vint de ce que les Francs laissèrent vivre les Gaulois & les Ro-mains suivant leurs lois & leurs coutumes.

Childebert ordonna en 554, que l'on ne passât point en débauches les nuits des vigiles de pâques, Noël, & autres fêtes, à peine contre les contreve-nans de condition servile & de cent coups de verge.

Outre les véritables esclaves, il y avoit en France beaucoup de serfs, qui tenoient un état mitoyen en-tre la servitude romaine & la liberté. Louis le Gros affranchit tous ceux qui étoient dans les terres de son domaine, & il obligea peu-à-peu les seigneurs de faire la même chose dans leurs terres. S. Louis & ses successeurs abolirent aussi autant qu'ils purent toutes les servitudes personnelles. Il y a pourtant encore des serfs de main-morte dans quelques cou-tumes, qui sont en quelque sorte esclaves. V. SERFS.

Il y avoit même encore quelques esclaves en Fran-ce dans le xiiij. siècle; en effet Philippe le Bel, en 1296, donna à Charles de France son frere comte de Valois, un juif de Pontoise, & il paya 300 liv. à Pierre de Chambly pour un juif qu'il avoit acheté de lui.

Mais présentement en France toutes personnes

sont libres, & si-tôt qu'un *esclave* y entre, en se faisant baptiser il acquiert sa liberté, ce qui n'est établi par aucune loi, mais par un long usage qui a acquis force de loi.

Il ne reste plus d'*esclaves* proprement dits dans les pays de la domination de France, que dans les îles françoises de l'Amérique; l'édit du mois de Mars 1685, appelé communément le *code noir*, contient plusieurs réglemens par rapport aux nègres que l'on tient *esclaves* dans ces îles.

Cet édit ordonne que tous les *esclaves* qui seront dans les îles françoises seront baptisés, instruits dans la religion catholique, apostolique, & romaine: il est enjoint aux maîtres qui achèteront des nègres nouvellement arrivés, d'en avertir dans huitaine les gouverneurs & intendans des îles, qui donneront les ordres pour les faire instruire & baptiser dans le tems convenable.

Les maîtres ne doivent point permettre ni souffrir que leurs *esclaves* fassent aucun exercice public ni assemblée, pour aucune autre religion.

On ne doit préposer à la direction des nègres que des commandeurs faisant profession de la religion catholique, à peine de confiscation des nègres contre les maîtres qui les auroient préposés, & de punition arbitraire contre les commandeurs qui auroient accepté cette charge.

Il est défendu aux Religionnaires d'apporter aucun trouble à leurs *esclaves* dans l'exercice de la religion catholique, à peine de punition exemplaire.

Il est pareillement défendu de faire travailler les *esclaves* les dimanches & fêtes, depuis l'heure de minuit jusqu'au minuit suivant, soit à la culture de la terre, à la manufacture des sucres, ou autres ouvrages, à peine d'amende & de punition arbitraire contre les maîtres, & de confiscation tant des sucres que des *esclaves* qui seront surpris dans le travail.

On ne doit pas non plus tenir ces jours-là le marché des nègres, sur pareilles peines, & d'amende arbitraire contre les marchands.

Les hommes libres qui ont un ou plusieurs enfans de leur concubinage avec leurs *esclaves*, & les maîtres qui l'ont souffert, sont condamnés chacun à une amende de 2000 livres de sucre; & si c'est le maître de l'*esclave*, il est en outre privé de l'*esclave* & des enfans, elle & eux sont confisqués au profit de l'hôpital, sans pouvoir jamais être affranchis. Ces peines n'ont cependant point lieu, lorsque le maître n'étant point marié à une autre, épouse en face d'église son *esclave*, laquelle est affranchie par ce moyen & les enfans rendus libres & légitimes.

Toutes les formalités prescrites par les ordonnances sont nécessaires pour le mariage des *esclaves*, excepté le consentement des père & mère de l'*esclave*, celui du maître suffit. Les curés ne doivent point marier les *esclaves* sans qu'on leur fasse apparoir de ce consentement. Il est aussi défendu aux maîtres d'user d'aucune contrainte sur leurs *esclaves* pour les marier contre leur gré.

Les enfans qui naissent d'un mariage entre *esclaves* sont aussi *esclaves*, & appartiennent aux maîtres des femmes *esclaves*, & non à ceux de leur mari, si le mari & la femme ont des maîtres différens.

Lorsqu'un *esclave* épouse une femme libre, les enfans tant mâles que femelles suivent la condition de leur mère, & sont libres comme elle nonobstant la servitude de leur père; & si le père est libre & la mère *esclave*, les enfans sont pareillement *esclaves*.

Les maîtres doivent faire inhumer dans les cimetières destinés à cet effet, les *esclaves* baptisés. Ceux qui décèdent sans avoir reçu le baptême, sont inhumés dans quelque champ voisin du lieu où ils sont décédés.

Les *esclaves* ne peuvent porter aucunes armes of-

fensives, ni de gros bâtons, à peine du fouet & de confiscation des armes au profit de celui qui les en trouvera saisis; à l'exception de ceux qui sont envoyés à la chasse par leurs maîtres, & qui sont porteurs de leur billet ou marque connue.

Il est défendu aux *esclaves* de différens maîtres de s'attrouper, soit le jour ou la nuit, sous prétexte de nêces ou autrement, soit chez un de leurs maîtres ou ailleurs, encore moins dans les grands chemins ou lieux écartés, à peine de punition corporelle, qui ne peut être moindre que du fouet, & de la fleur-de-lis; & en cas de fréquentes récidives & autres circonstances aggravantes, ils peuvent être punis de mort.

Les maîtres convaincus d'avoir permis ou toléré telles assemblées, composées d'autres *esclaves* que de ceux qui leur appartiennent, sont condamnés en leur propre & privé nom à réparer tout le dommage qui aura été fait à leurs voisins à l'occasion de ces assemblées, en dix écus d'amende pour la première fois, & au double en cas de récidive.

Il est défendu aux *esclaves* de vendre des cannes de sucre pour quelque cause ou occasion que ce soit, même avec la permission de leur maître, à peine du fouet contre l'*esclave*, de dix livres contre le maître qui l'aura permis, & pareille amende contre l'acheteur.

Il ne peuvent aussi exposer en vente au marché, ni porter dans les maisons pour vendre, aucunes denrées, fruits, légumes, bois, herbes, bestiaux de leurs manufactures, sans permission expresse de leurs maîtres par un billet ou par des marques connues, à peine de revendication des choses ainsi vendues sans restitution du prix par le maître, & de six livres d'amende à son profit contre l'acheteur. Il doit y avoir dans chaque marché deux personnes préposées pour tenir la main à cette disposition.

Les maîtres sont tenus de fournir chaque semaine à leurs *esclaves*, âgés de dix ans & au-dessus, pour leur nourriture, deux pots & demi mesure de pays de farine de Magnoc, ou trois cassaves pesant deux livres & demie chacun au moins, ou choses équivalant, avec deux livres de bœuf salé, ou trois livres de poisson, ou autres choses à proportion; & aux enfans depuis qu'ils sont sevrés jusqu'à l'âge de dix ans, on doit fournir la moitié des mêmes vivres.

Il est défendu aux maîtres de donner aux *esclaves* de l'eau-de-vie de canne guildent, pour tenir lieu de ces vivres, ni de se décharger de la nourriture de leurs *esclaves*, en leur permettant de travailler certain jour de la semaine pour leur compte particulier.

Chaque *esclave* doit avoir par an deux habits de toile, ou quatre aulnes de toile au gré du maître.

Les *esclaves* qui ne sont point nourris, vêtus, & entretenus par leur maître, selon le réglemant, peuvent en donner avis au procureur du roi, & mettre leurs mémoires entre ses mains, sur lesquels & même d'office les maîtres peuvent être poursuivis à sa requête & sans frais. La même chose doit être observée pour les crieries & traitemens inhumains des *esclaves*.

Ceux qui deviennent infirmes par vieillesse, maladie, ou autrement, soit que la maladie soit incurable ou non, doivent être nourris & entretenus par leur maître; & en cas qu'il les eût abandonnés, les *esclaves* sont adjugés à l'hôpital, auquel les maîtres sont condamnés de payer six sous par jour pour chaque *esclave* pour sa nourriture & entretien.

Les *esclaves* ne peuvent rien avoir qui ne soit à leur maître; & tout ce qui leur vient par industrie ou par la libéralité d'autres personnes ou autrement, est acquis en pleine propriété à leur maître, sans que les enfans des *esclaves*, leurs père & mère, leurs pa-

rens, & tous autres libres ou *esclaves*, puissent rien prétendre par succession, disposition entre-vifs ou à cause de mort; lesquelles dispositions sont nulles, ensemble toutes promesses & obligations qu'ils auroient faites, comme étant faites par gens incapables de disposer & de contracter de leur chef.

Les maîtres sont néanmoins tenus de ce que les *esclaves* ont fait par leur ordre, & de ce qu'ils ont géré & négocié dans la boutique, & pour le commerce auquel le maître les a préposés; mais le maître n'est tenu que jusqu'à concurrence de ce qui a tourné à son profit. Le pécule que le maître a permis à son *esclave*, en est tenu après que le maître en a déduit par préférence ce qui peut lui en être dû, à moins que le pécule ne consistât en tout ou partie en marchandises, dont les *esclaves* auroient permission de faire trafic à part: le maître y viendrait par contribution avec les autres créanciers.

On ne peut pourvoir un *esclave* d'aucun office ni commission ayant quelque fonction publique, ni les constituer à gens pour autres que leur maître: ils ne peuvent être arbitres; & si on les entend comme témoins, leur déposition ne sert que de mémoire, sans qu'on en puisse tirer aucune présomption, ni conjecture, ni adminicule de preuve: ils ne peuvent ester en jugement en matière civile, soit en demandant ou défendant, ni être partie civile en matière criminelle.

On peut les poursuivre criminellement sans qu'il soit besoin de rendre le maître partie, sinon en cas de complicité.

L'*esclave* qui frappe son maître, ou la femme de son maître, sa maîtresse, ou leurs enfans, avec contusion de sang, ou au visage, est puni de mort. Les autres excès commis des personnes libres, les vols, sont aussi punis sévèrement, même de mort s'il y échet.

En cas de vol ou autre dommage causé par l'*esclave*, outre la peine corporelle qu'il subit, le maître doit en son nom réparer le dommage, si mieux il n'aime abandonner l'*esclave*; ce qu'il doit opter dans trois jours.

Un *esclave* qui a été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'a dénoncé en justice, a les oreilles coupées & est marqué d'une fleur-de-lis sur l'épaule; la seconde fois il est marqué de même, & on lui coupe le jarret; la troisième fois il est puni de mort.

Les affranchis qui donnent retraite aux *esclaves* fugitifs, sont condamnés par corps envers leur maître en l'amende de 300 livres de sucre pour chaque jour de retention.

L'*esclave* que l'on punit de mort sur la dénonciation de son maître, non complice du crime, est estimé avant l'exécution par deux personnes nommées par le juge, & le prix de l'estimation est payé au maître; à l'effet de quoi il est imposé par l'intendant sur chaque tête de negre payant droit.

Il est permis aux maîtres, lorsque leurs *esclaves* l'ont mérité, de les faire enchaîner, de les faire battre de verges ou de cordes; mais ils ne peuvent leur donner la torture, ni leur faire aucune mutilation de membre, à peine de confiscation des *esclaves*. Si un maître ou un commandeur tue un *esclave* à lui soumis, il doit être poursuivi criminellement; mais s'il y a lieu de l'absoudre, il n'est pas besoin pour cela de lettres de grace.

Les *esclaves* sont meubles, & comme tels entrent en communauté; ils n'ont point de suite par hypothèque, se partagent également entre les héritiers, sans préciput ni droit d'aînesse; ils ne sont point sujets au douaire coutumier, ni aux retraits féodal & lignager, aux droits seigneuriaux, aux formalités des decrets, ni au retranchement des quatre quintes:

on peut cependant les stipuler propres à foi, & aux siens de son côté & ligne.

Dans la saisie des *esclaves*, on suit les mêmes règles que pour les autres saisies mobilières; il faut seulement observer que l'on ne peut saisir & vendre le mari & la femme & leurs enfans impubères, s'ils sont tous sous la puissance du même maître. On doit observer la même chose dans les ventes volontaires.

Les *esclaves* âgés de 14 ans & au-dessus jusqu'à 60, travaillant actuellement dans les sucreries, indigoteries, & habitations, ne peuvent être saisis pour dettes, sinon pour ce qui sera dû sur le prix de leur achat, ou que la sucrerie, indigoterie, ou habitation, soit saisie réellement, les *esclaves* de cette qualité étant compris dans la saisie réelle.

Les enfans nés des *esclaves* depuis le bail judiciaire, n'appartiennent point au fermier, mais à la partie saisie, & sont ajoutés à la saisie réelle. On ne distingue point dans l'ordre le prix des *esclaves* de celui du fonds; mais les droits seigneuriaux ne sont payés qu'à proportion du fonds.

Les lignagers & seigneurs féodaux ne peuvent retirer les fonds decretés, sans retirer les *esclaves* vendus avec le fonds.

Les gardiens nobles & bourgeois, usufructiers, admodiateurs, & autres, jouissant des fonds auxquels sont attachés des *esclaves* qui travaillent, doivent gouverner ces *esclaves* comme bons pères de famille, sans qu'ils soient tenus après leur administration de rendre le prix de ceux qui sont décédés ou diminués par maladie, vieillesse ou autrement, sans leur faute. Ils ne peuvent aussi leur retenir comme fruits les enfans nés des *esclaves* durant leur administration, lesquels doivent être rendus au propriétaire.

L'édit de 1685 permettoit aux maîtres âgés de 20 ans, d'affranchir leurs *esclaves* par acte entre-vifs, ou à cause de mort, sans être obligés d'en rendre raison, & sans avis de parens. Mais la déclaration du 15 Décembre 1723 défend aux mineurs, quoiqu'émancipés, de disposer des negres qui servent à exploiter leurs habitations, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 25 ans accomplis, sans néanmoins que les negres cessent d'être réputés meubles par rapport à tous autres effets.

Les enfans d'*esclaves* qui sont nommés légataires universels par leur maître, ou nommés exécuteurs de son testament, ou tuteurs de ses enfans, sont réputés affranchis.

Ceux qui sont affranchis sont réputés régnicoles, sans qu'ils aient besoin de lettres de naturalité.

Les affranchis sont obligés de porter un respect singulier à leurs anciens maîtres, à leurs veuves, & à leurs enfans; en sorte que l'injure qu'ils leur font est punie plus grièvement que si elle étoit faite à une autre personne: du reste les anciens maîtres ne peuvent prétendre d'eux aucun service ni droit sur leurs personnes & biens, ni sur leur succession.

Enfin l'édit accorde aux affranchis les mêmes droits, privilèges, & immunités dont jouissent les personnes nées libres.

L'édit du mois d'Octobre 1716, en confirmant celui de 1685, ordonne que lorsqu'un maître voudra amener en France un *esclave* negre, soit pour le fortifier dans notre religion, soit pour lui faire apprendre quelque art ou métier, il en obtiendra la permission du gouverneur ou commandant, qu'il la fera enregistrer au greffe de la juridiction du lieu de sa résidence avant son départ, & en celui de l'amirauté du lieu du débarquement, huitaine après l'arrivée en France. La même chose doit être observée, lorsque les maîtres envoient leurs *esclaves* en France, & au moyen de ces formalités, les *esclaves* ne pourront prétendre avoir acquis leur liberté sous prétexte de

leur arrivée en France, & sont tenus de retourner dans les colonies quand leurs maîtres jugent à-propos.

Il est aussi défendu à toutes personnes d'enlever ni de soustraire en France les esclaves nègres de la puissance de leurs maîtres, à peine de répondre de la valeur, & de 1000 livres d'amende pour chaque contravention.

Les esclaves nègres de l'un & de l'autre sexe amenés ou envoyés en France, ne peuvent s'y marier sans le consentement de leurs maîtres; & en vertu de ce consentement, les esclaves deviennent libres.

Pendant le séjour des esclaves en France, tout ce qu'ils peuvent acquérir par leur industrie ou par leur profession, en attendant qu'ils soient renvoyés dans les colonies, appartient à leurs maîtres, à la charge par ceux-ci de les nourrir & entretenir.

Si le maître qui a amené ou envoyé des esclaves en France vient à mourir, les esclaves restent sous la puissance des héritiers du maître décédé, lesquels doivent renvoyer les esclaves dans les colonies avec les autres biens de la succession, conformément à l'édit du mois de Mars 1685; à moins que le maître décédé ne leur eût accordé la liberté par testament ou autrement, auquel cas les esclaves feroient libres.

Les esclaves venant à décéder en France, leur pécule, si aucun y a, appartient à leur maître.

Il n'est pas permis aux maîtres de vendre ni d'échanger leurs esclaves en France; ils doivent les renvoyer dans les colonies pour y être négociés & employés, suivant l'édit de 1685.

Les esclaves nègres étant sous la puissance de leur maître en France, ne peuvent ester en jugement en matière civile, que sous l'autorité de leurs maîtres.

Il est défendu aux créanciers du maître de saisir les esclaves en France pour le paiement de leur dû; sauf à eux à les faire saisir dans les colonies, en la forme prescrite par l'édit de 1685.

En cas que quelques esclaves quittent les colonies sans la permission de leurs maîtres, & qu'ils se retirent en France, ils ne peuvent prétendre avoir acquis leur liberté; & il est permis à leurs maîtres de les réclamer par-tout où ils pourront s'être retirés, & de les renvoyer dans les colonies: il est même enjoint aux officiers des amirautés & autres qu'il appartiendra, de prêter main-forte aux maîtres pour faire arrêter les esclaves.

Les habitans des colonies qui étant venus en France s'y établissent & veulent vendre leurs habitations, sont tenus dans un an du jour de la vente, & qu'ils auront cessé d'être colons, de renvoyer dans les colonies les esclaves nègres de l'un & de l'autre sexe, qu'ils ont amenés ou envoyés dans le royaume. La même chose doit être observée par les officiers, un an après qu'ils ne seront plus employés dans les colonies; & faute par les maîtres ou officiers de renvoyer ainsi leurs esclaves, ils seront libres.

Voyez, au digeste, les titres de *servo corrupto*; de *servis exportandis*, &c. de *fugitivis*; & au code de *servis & colonis*, si *servus exportandus veneat*; si *mancipium ita fuerit alienatum*, &c. si *mancipium ita venierit*, &c. de *furtis & servo corrupto*; si *servus extraneo se emi mandaverit*; de *servis reipublice manumittendis*; de *servo pignori dato manumisso*, & les nouvelles de Léon, 9, 10, 11, 100, & 101. Voyez aussi AFFRANCHISSEMENT, MANUMISSION, SERF, SERVITEUR.

(A)

* ESCLAVES, (*Myth.*) Hercule en étoit le dieu tutélaire. Hérodote dit que le temple que les Egyptiens lui avoient élevé, étoit un asile pour les esclaves.

ESCLAVON, f. m. (*Hist. mod.*) ou LANGUE ESCLAVONNE, est la langue des Slaves anciens peuples de la Scythie européenne, qui vers l'année 518

quitterent leur pays, ravagerent la Grèce, fondèrent des royaumes dans la Pologne & la Moravie, & enfin s'établirent dans l'Illyrie, qui prit d'eux le nom de *Sclavonia*. Voyez LANGUE.

L'esclavon passe pour être, après l'arabe, la langue la plus répandue depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer du Nord, & depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Baltique. Cette langue est, dit-on, commune à un grand nombre de peuples différens, qui descendent tous des anciens Slaves; savoir, les Polonois, les Moscovites, les Bulgares, les Carinthiens, les Bohémiens, les Hongrois, les Prussiens, les peuples de Souabe: cependant chacun de ces peuples a son dialecte particulier; & l'esclavon est seulement la langue mere de tous ces idiomes particuliers, comme du polonois, du russe, du hongrois, &c.

Suivant une chronique latine de *Sclavis* composée par Helmold prêtre de Bosow, & par Arnould abbé de Lubec, & corrigée par M. Leibnitz, il paroît que les Slaves habitoient autrefois les côtes de la mer Baltique, & que ces peuples se divisoient en Orientaux & Occidentaux: dans cette dernière classe étoient les Russiens, les Polonois, les Bohémiens, &c. & dans la première étoient les Vandales.

Don Maur-Orbini Roser, de l'ordre de Malte, dans son histoire italienne des Slaves, intitulée *il regno de gli Slavi*, imprimée en 1601, prétend que ces peuples étoient originaires de Finlande en Scandinavie. Laurent Pribero de Dalmatie soutient, dans un discours sur l'origine des Slaves, que ces peuples venoient de Thrace, qu'ils étoient les mêmes que les Thraces, & descendoient de Thiras septième fils de Japhet. Théod. Policarpowitz, dans un dictionnaire grec, latin & esclavon, imprimé à Moscou en 1704, remarque que le mot *slava*, d'où est formé *esclavon*, signifie en cette langue gloire. Chambers. (G)

ESCOCHER, v. act. (*Boul.*) c'est un terme particulièrement à l'usage de ceux qui pétrissent le biscuit; l'*escocher*, c'est en battre la pâte fortement avec la paume de la main, afin de le ramasser en une seule masse.

ESCOMPTE, f. m. (*Arithm. & Comm.*) C'est en général la remise que fait le créancier, ou la perte à laquelle il se soumet en faveur du paiement anticipé qu'on lui fait d'une somme avant l'échéance du terme.

1. Plus particulièrement *escompter* sur une somme, c'est en séparer les intérêts qu'on y suppose noyés & confondus avec leur capital.

2. Il y a deux manières d'énoncer l'*escompte*; on dit qu'il se fait à tant pour $\frac{\circ}{100}$ par an (ou tel autre terme), ou qu'il se fait à tel denier. Nous nous en tiendrons à la première expression qui s'entend mieux, & qui est la plus usitée. Quant au moyen de ramener l'une à l'autre, voyez INTÉRÊT. Nous aurons souvent occasion de renvoyer à cet article, à cause de l'intime liaison qu'il y a entre les deux calculs; & surtout parce que l'article INTÉRÊT (dont l'autre se déduit) devant naturellement précéder, si l'ordre alphabétique de cet ouvrage ne s'y opposoit, la matière s'y trouve traitée plus à fond; on y aura donc recours, même sans en être averti, s'il se trouve quelque point qui ne paroisse pas ici suffisamment expliqué.

3. Quand on dit que l'*escompte* se fait à tant pour $\frac{\circ}{100}$ par an, par mois, par &c. un an, un mois, &c. est ce que nous nommerons *terme d'escompte*.

4. Dans toutes les questions de ce genre il entre nécessairement cinq élémens.

La somme due qui sera désignée par . . .

Le nombre (arbitraire, mais communément 100) sur lequel on suppose en général que se fait

l'escompte d

Ce qu'on *escompte* sur ce nombre i

Le tems que le paiement est anticipé t

Ce qui reste après *l'escompte* fait r

5. Comme c'est à exprimer t qu'on se trouve ordinairement le plus embarrassé, ce point demande quelque éclaircissement. t est proprement l'exposant du rapport du *terme d'escompte* au tems que le paiement a été anticipé, c'est-à-dire celui-ci divisé par celui-là. La fraction subsiste, lorsque le diviseur n'est pas soumultiple du dividende; elle disparoît dans l'autre cas, qui est le plus ordinaire. C'est ce que les exemples feront mieux entendre.

6. Pour avoir r , faites $d \times i t : d :: a : \frac{a d}{d + i t} = a \times \frac{d}{d + i t}$.

Ainsi $r = a \times \frac{d}{d + i t}$.

$$\left\{ \begin{array}{l} a = r \times \frac{d + i t}{d} \\ i = d \times \frac{a - r}{r t} \\ t = d \times \frac{a - r}{i r} \end{array} \right.$$

D'où l'on tire

7. *Premier exemple.* Un homme doit 1344 liv. payables dans quatre ans; son créancier offre de lui *escompter* à raison de 3 pour $\frac{\circ}{\circ}$ par an, s'il paye actuellement; acceptant l'offre, que doit-il payer?

$$\text{Faisant } \left\{ \begin{array}{l} a = 1344 \text{ liv.} \\ d = 100 \\ i = 3 \\ t = \frac{4}{1} = 4 \end{array} \right\} \text{ \& substituant } r = 1344$$

$$\times \frac{100}{112} = 1344 \times \frac{25}{28} = \frac{33600}{28} = 1200.$$

Le même exemple retourné. Un homme qui devoit 1344 liv. exigibles dans un certain tems, s'acquitte en payant actuellement 1200 liv. *l'escompte* étant à 3 pour $\frac{\circ}{\circ}$ par an; de combien d'années a-t-il anticipé le paiement?

Substituant dans la quatrième formule, on trouve $t = 100 \times \frac{144}{3600} = \frac{144}{36} = 4$.

8. *Second exemple.* Un homme doit 2000 liv. payables dans deux ans; on offre de lui *escompter* à raison de 5 pour $\frac{\circ}{\circ}$ par an, du jour qu'il pourra anticiper le paiement; il paye au bout de sept mois: quelle somme doit-il compter?

Le paiement est anticipé de deux ans — sept mois, ou réduisant les années en mois de $24 - 7 = 17$. Prenant donc 17 pour numérateur de la fraction qui (n^o. 5.) représente t , & lui donnant pour dénominateur le terme d'*escompte* un an aussi réduit en mois, on a $t = \frac{17}{12}$.

$$\text{Faisant donc } \left\{ \begin{array}{l} a = 2000 \text{ liv.} \\ d = 100 \\ i = 5 \\ t = \frac{17}{12} \end{array} \right\} \text{ \& substituant}$$

$$r = 2000 \times \frac{100}{100 + 8\frac{5}{12}} = \frac{240000}{128\frac{5}{12}} = \frac{480000}{257} = 1867 \text{ liv.}$$

$$\frac{181}{257}.$$

Le même exemple retourné. Un homme qui devoit 2000 liv. payables dans deux ans, s'est acquitté en payant au bout de sept mois 1867 liv. $\frac{181}{257}$ ou $\frac{480000}{257}$ liv. à combien pour $\frac{\circ}{\circ}$ par an s'est fait *l'escompte*?

Substituant dans la troisième formule, on trouve (sous une expression que les fractions rendent nécessairement un peu compliquée)

$$i = 100 \times \frac{2000 - 480000}{257} \times \frac{17}{12} = 100 \times \frac{34000}{816000} = \frac{1048560}{209712} = 5.$$

9. La règle de change n'est souvent qu'une règle d'*escompte*; & cela arrive lorsque le change se prend *en-dedans* de la somme principale. Un homme, par

exemple, comptant à un banquier, sous cette condition, une somme de 3000 livres, de combien (le change supposé à 3 pour $\frac{\circ}{\circ}$) fera la lettre qu'il en recevra? . . . appliquant la formule (& négligeant t qui n'est ici de nulle considération), on trouve qu'elle fera de $3000 \times \frac{100}{103} = \frac{300000}{103} = 2912 \text{ liv. } \frac{64}{103}$, le banquier retenant pour son droit 87 liv. $\frac{32}{103}$.

Le même homme, s'il eût voulu que la lettre fût de 3000 liv. *en plein*, eût dû compter 3090 liv. le change montant alors à 90 liv.

Mais, demandera-t-on, pourquoi cette différence? pourquoi l'intérêt étant le même, ajoute-t-on dans un cas 90 liv. & que dans l'autre on n'ôte que 87 liv. $\frac{32}{103}$? la réponse est bien simple, c'est que dans les deux cas on opère sur deux sommes différentes. Là, ce sont les intérêts de la somme même de 3000 liv. qu'on lui ajoute; ici, les intérêts qu'on ôte ne sont pas ceux de 3000 liv. mais d'une somme moindre qui y est renfermée & confondue avec eux. Cette somme même est 2912 liv. $\frac{64}{103}$, dont les intérêts à 3 pour $\frac{\circ}{\circ}$ produisent en effet 87 liv. $\frac{32}{103}$; en sorte que la somme & ses intérêts font ensemble 3000 liv.

Tout ceci, comme on voit, n'est que la règle de trois dirigée par le jugement, & maniée avec un peu de dextérité.

On ne connoît donc dans le Commerce qu'une espèce d'*escompte*; c'est celle qu'on vient de voir, & qui correspond à l'intérêt *simple*: néanmoins comme *escompter* n'est proprement, ainsi qu'on l'a déjà observé, que séparer d'un capital un intérêt qui y est, ou du moins qu'on y suppose confondu, & que l'intérêt est de deux sortes, il semble qu'il doit y avoir aussi deux espèces d'*escompte*, relatives chacune à l'espèce d'intérêt qu'il est question de démêler d'avec le capital. En adoptant, si l'on veut, cette idée, nous avertissons que le supplément qu'elle semble exiger (& qui n'est guère que de pure curiosité) se trouve à l'article INTÉRÊT REDOUBLÉ, la seconde des formules qu'on y voit n'ayant pour objet que de retrouver une somme primitive confondue avec les intérêts & les intérêts d'intérêts. Nous y renvoyons donc pour éviter les redites. Cet article est de M. RALLIER DES OURMES, Conseiller d'honneur au présidial de Rennes.

En général soit $\frac{1}{m}$ l'intérêt d'une somme S dû au bout d'un an, il est évident qu'on devra au bout de l'année $S (1 + \frac{1}{m})$; soit maintenant t le rapport d'un tems quelconque à une année, il est évident que dans le cas de l'intérêt simple (voyez INTÉRÊT), on devra au bout du tems t la somme $S (1 + \frac{t}{m})$, & que dans le cas de l'intérêt composé on devra la somme $S (1 + \frac{1}{m})^t$. Or si $t = 1$, ces deux quantités sont égales; si $t > 1$, la seconde est plus grande que la première, comme il est aisé de le voir; si $t < 1$, la première est plus grande que la seconde. Soit à présent S ce qu'on doit, en *escomptant* pour le tems t la somme q , on aura $S (1 + \frac{t}{m}) = q$ dans le premier cas, & $S (1 + \frac{1}{m})^t = q$ dans le second. Donc, 1^o. si $t = 1$, *l'escompte* est le même dans le cas des deux intérêts. 2^o. Si $t > 1$, la remise est plus grande dans le second cas que dans le premier; c'est le contraire, si $t < 1$. Ainsi quand on *escompte* pour moins d'un an, il est avantageux à celui pour qui on *escompte* de supposer qu'il prête à *intérêt composé*; c'est le contraire, si on *escompte* pour plus d'un an. C'est qu'en général l'intérêt composé est favorable au créancier pour les termes au-delà de l'année, & au débiteur pour les termes en-deçà. Voyez INTÉRÊT.

On voit aussi que pour trouver *l'escompte* de 100 liv.

liv. payables au bout d'un an, au denier 20, il faut prendre $\frac{100}{1 + \frac{1}{20}} = \frac{100 \cdot 20}{21} = 95 \text{ l. } 4 \text{ s. } 9 \text{ d.}$ & non pas

95 l. comme l'on paye ordinairement. En effet il faute aux yeux que 95 liv. au bout d'un an doivent produire seulement 99 liv. 15 s. au den. 20, & non pas 100 liv. M. Deparcieux a déjà fait cette remarque, pag. 10 & 11 de son *essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*. La raison arithmétique de cette fautive opération, c'est que les banquiers prennent $\frac{100}{1 + \frac{1}{20}}$ pour la même chose que $100 \left(1 - \frac{1}{20}\right)$: or $\frac{1}{1 + \frac{1}{20}}$ est un peu plus grand que $1 - \frac{1}{20}$, puisque 1 est un peu plus grand que $1 - \frac{1}{400}$. (O)

ESCOPE, f. f. (*Marine.*) c'est un brin de bois d'une très-médiocre grosseur, dont on se sert à jeter de l'eau de la mer le long du vaisseau, pour le laver & pour mouiller les voiles ; il est creusé par le bout & tient de la ligne droite & de la courbe, ayant un manche assez long. (Q)

ESCOPE, ECOPE, ESCOPE, f. f. (*Marine.*) c'est une sorte de petite pelle creusée, avec laquelle on puise & on jette l'eau qui entre dans une chaloupe ou dans un canot ; elle a le manche très-court, & il n'y en a que ce que la main peut empoigner. (Q)

ESCORTE, f. f. *en terme de guerre*, se dit d'une troupe qui accompagne un officier ou un convoi pour l'empêcher d'être pris par l'ennemi. Voyez CONVOI.

Les *escortes* doivent être proportionnées aux différens corps de troupes qu'elles peuvent avoir à combattre. Si elles sont à la suite d'un convoi, elles doivent être partie à la tête, à la queue, & sur les aîles ; elles doivent aussi envoyer des détachemens en avant & sur les aîles pour examiner s'il n'y a point quelques embuscades à craindre de la part de l'ennemi. (Q)

ESCORTE (*droit d'*) (*Droit public & Histoire.*) *jus conducendi* ; c'est le droit qu'ont plusieurs princes d'Allemagne d'*escorter* moyennant une somme d'argent les marchands qui voyagent avec leurs marchandises ; il y a des princes de l'Empire qui ont le droit d'*escorter* même sur le territoire des autres. Ce droit tire son origine des tems où l'Allemagne étoit infestée de tyrans & de brigands qui en rendoient les routes peu sûres. Suivant les lois, celui qui a le droit d'*escorter* sur le territoire d'un autre, a aussi celui de punir les délits qui se commettent sur la voie publique ; & si pour ce droit on jouit du droit de péage, *vektigal*, on est tenu d'indemniser des pertes qu'on a souffertes. (—)

ESCOT, f. m. (*Marine.*) C'est l'angle le plus bas de la voile latine, qui est triangulaire. (Z)

ESCOTS, f. m. pl. (*Ardoisiers.*) C'est ainsi que l'on appelle au fond de ces carrières des petits morceaux d'ardoise qui sont restés attachés à un banc, après qu'on en a séparé une grande pièce, & qu'on en détache ensuite pour être employés. Voyez l'art. ARDOISE.

ESCOUADE, f. f. *dans l'Art militaire*, se dit d'un petit nombre de fantassins ou de soldats à pié. Une compagnie d'infanterie est ordinairement divisée en trois *escouades* ; ce mot n'est en usage que parmi l'infanterie & non point dans la cavalerie. On dit aussi, une *escouade de guet*. (Q)

ESCOUADE BRISÉE, c'est *dans l'Art militaire* une *escouade* composée de soldats de différentes compagnies.

ESCOUSSOIR, voyez ECHANVROIR.

ESCRIME, f. f. L'art de se défendre ou de se servir de l'épée pour blesser son ennemi, & se ga-

rantir soi-même de ses coups. Voy. EPÉE & GARDE.

L'*escrime* est un des exercices qu'on apprend dans les académies, &c. Voyez EXERCICE, & ACADÉMIE. Le maître d'*escrime* s'appelle ordinairement parmi nous, *maître en fait d'armes*.

L'art de l'*escrime* s'acquiert en faisant des armes avec des fleurets appelés en latin *rudes* ; c'est pourquoi on appelle l'*escrime*, *gladiatura rudiaria*. Voyez GLADIATEUR.

On prétend que l'*escrime* est en si haute estime dans les Indes orientales, qu'il n'est permis qu'aux princes & aux nobles de s'adonner à cet exercice. Ils portent une marque ou une distinction sur leurs armes qu'on nomme dans leur langue *esaru*, que les rois eux-mêmes leur donnent avec beaucoup de cérémonie, de même que les marques de distinction de nos ordres de chevalerie.

Montaigne nous apprend que de son tems toute la noblesse évitoit avec soin la réputation de savoir faire des armes, comme une chose capable de corrompre les bonnes mœurs. Voyez *Dict. de Trévoux & Chambers*.

Le mot *escrime* nous donne en général l'idée de combat entre deux personnes ; il désigne sur-tout le combat de l'épée, qui est si familier aux François, qu'ils en ont fait une science qui a ses principes & ses règles. Le maître d'*escrime* commence par rompre le corps aux différentes attitudes qu'il doit affecter, pour rendre les articulations faciles, & donner de la souplesse dans les mouvemens ; ensuite il apprend à exécuter les mouvemens du bras & sur-tout de la main, qui portent les coups à l'ennemi ou qui tendent à éloigner les siens ; les premiers se nomment *bottes*, les seconds *parades* : il enseigne ensuite à mêler ces mouvemens pour tromper l'ennemi par de fausses attaques, ce qu'on nomme *feintes* ; enfin il vous apprend à vous servir à propos des feintes & des parades. Cette partie de l'art s'appelle *assaut*, & est vraiment l'image d'un combat. Voici en abrégé les élémens de l'*escrime*.

Dans la première attitude dans laquelle on se dispose à recevoir son ennemi ou à se lancer sur lui, le combattant doit avoir son pié gauche fermement appuyé sur la terre, & tourné de façon à favoriser la marche ordinaire, le pié droit tourné de façon à favoriser une marche sur le côté : les deux piés par ce moyen forment un angle droit ouvert par les pointes des fouliers, & ils doivent être à trois, quatre ou cinq semelles l'un de l'autre disposés sur la même ligne ; de sorte cependant que si on veut faire passer le pié droit derrière le gauche, les deux talons ne puissent se choquer.

Les deux genoux doivent être un peu pliés, contre le principe de plusieurs qui font seulement plier la jambe gauche & font roidir la droite.

Le bassin dans l'attitude que j'adopte étant également fléchi sur les deux os fémur, l'équilibre sera gardé, toutes les parties seront dans l'état de souplesse convenable, & les impulsions données se communiqueront & plus facilement, & plus rapidement.

Le tronc doit tomber à plomb sur le bassin ; il doit être effacé & suivre dans sa direction le pié droit : la tête doit se mouvoir librement sur le tronc, sans se pancher d'aucun côté ; la vue doit se fixer au moins autant sur les mouvemens de l'adversaire que sur ses yeux.

Le bras droit ou le bras armé doit être étendu de façon à conserver une liberté entière dans les mouvemens des articles : ce précepte est de la dernière conséquence, & fort opposé à celui de plusieurs maîtres qui font roidir le bras & le font tendre le plus qu'ils peuvent ; méthode condamnable ; car le combattant exécute ses mouvemens par les rotations

DDDDdd

de l'humérus, rotations très-lentes. Ajoutez à cela que ces combattans font toujours partir le corps le premier; habitude la plus repréhensible de toutes celles que l'on peut contracter dans les armes: car dans ce cas on est un tems infini à porter son coup, & souvent on ne dégage pas. Quand le bras est un peu fléchi, le poignet a la facilité d'agir, ses mouvemens sont plus rapides; vous avez déjà engagé le fer de votre adversaire du côté où il présente des jours, qu'il ne s'en est point aperçu: le bras en s'allongeant alors, seconde les mouvemens du poignet; & le reste de la machine développant rapidement ses ressorts, se porte en-avant, & donne une forte impulsion au poignet dans la direction qu'il s'est choisie: il faut donc que les articulations de ce bras soient libres, sans qu'il soit trop racourci.

Le fer doit être dirigé à la hauteur du tronc de l'adversaire, la pointe au corps.

Le bras gauche doit être un peu élevé, libre dans ses articles, & placé en forme d'arc sur la même ligne que le pié droit.

La seconde attitude est celle qu'on affecte dans l'extension, c'est-à-dire lorsque l'on se porte sur son ennemi.

A-t-on choisi un moment favorable pour s'élancer sur son adversaire? le fer est-il engagé? la tête de l'os du bras droit doit s'affermir dans sa cavité, & se porter vers le creux de l'aisselle; on appelle cela *dégagement des épaules*; cependant cet os du bras se dirige vers le corps de l'ennemi, & s'étend sur l'avant-bras qui s'affermir dans l'articulation du poignet; celui-ci est ou en supination ou en pronation suivant les coups portés, afin de former opposition.

Pendant que tous ces mouvemens s'opèrent dans le bras, les muscles des autres parties obéissant également, à la volonté, agissent & portent le corps en avant; mais ce mouvement d'extension semble principalement être opéré par les muscles extenseurs des cuisses, qui dans leurs contractions écartent ces deux extrémités l'une de l'autre. Le bassin & le tronc se trouvent emportés en-avant par ce mouvement d'extension des extrémités, le pié droit s'élève, parcourt en rasant la terre l'espace qui est entre lui & le pié de l'ennemi, & va tomber en droite ligne: il ne doit pas trop s'élever de terre.

Dans l'extension le corps doit avoir les attitudes suivantes.

Premièrement les os du côté gauche doivent être affermis dans leurs articles, le pié du même côté ne doit point quitter la terre, toute la plante doit porter à plomb sur le sol.

Toute l'extrémité inférieure gauche doit donc être étendue, la droite au contraire fléchie dans toutes les articulations; le bassin doit porter également sur ces deux extrémités, le tronc doit tomber à plomb sur le bassin. Ce précepte contrarie celui de quelques maîtres, qui après avoir fait porter dans la première attitude qu'on nomme *garde*, le tronc sur la partie gauche, veulent que dans l'attitude de l'extension le tronc se porte sur la partie droite; il en résulte plusieurs inconvéniens, le tronc est dans une suspension gênante; en outre il pèse sur la partie qui doit se relever pour se porter en-arrière, & la fixe pour ainsi dire en avant par sa gravité.

La tête doit rester droite sur le tronc & libre dans ses mouvemens; pour la garantir il faut dégager les épaules, élever un peu le poignet, afin que tout le bras décrive un arc de cercle imperceptible: joignez à ceci une bonne opposition, & la tête sera éloignée & garantie des coups.

Quand on a porté son coup il faut se remettre en garde.

Après ces attitudes & ces mouvemens d'exten-

sion, viennent les mouvemens particuliers du poignet, comme dégagemens, bottes, &c. qui supposent la connoissance des mesures, des tems, des oppositions, & des appels.

La connoissance des mesures & des tems est le fruit d'un long travail & une science nécessaire des armes; il faut un an pour acquérir la légèreté, la souplesse & la promptitude des mouvemens.

Il faut des années pour apprendre à se battre en mesure, & à profiter des tems. La mesure est une juste proportion de distance entre deux adversaires de laquelle ils peuvent se toucher. On serre la mesure en avançant la jambe droite & en approchant ensuite la gauche dans la même proportion, de sorte qu'on se trouve dans la même situation où l'on étoit auparavant: ce mouvement doit approcher de l'ennemi; on rompt la mesure quand on recule la jambe gauche de la droite, & que dans le second tems on approche la droite de la gauche; ce mouvement doit éloigner de l'ennemi, on rompt toutes mesures en sautant en-arrière.

On désigne par le mot de *tems* les momens favorables que l'on doit choisir pour fondre sur l'ennemi, ils varient à l'infini, & il est impossible de rien dire de particulier là-dessus; on manque les tems quand on part ou trop tôt ou trop tard, on part trop tard lorsque l'ennemi ne répondant point encore à de feints mouvemens qu'on a faits pour l'ébranler, on s'élance comme s'il y avoit répondu; on part trop tard, lorsque voulant surprendre un ennemi dans ses propres mouvemens, on attend qu'il les ait exécutés & on ne part qu'en même tems que lui.

Quand on est en mesure on *engage le fer*, c'est-à-dire, que l'on croise son fer d'un ou d'autre côté avec celui de l'ennemi que l'on tâche toujours de s'affermir en opposant le fort au foible. Voyez au mot *EPÉE* ce que c'est que *le fort & le foible*.

Le dégagement est un mouvement prompt & léger, par lequel sans déranger la pointe de son fer de la ligne du corps, on la passe par-dessus, ce qu'on appelle *couper sur la pointe*, ou par-dessous le fer de son ennemi, en observant comme nous venons de le dire, de s'en rendre maître autant que l'on peut par le moyen du fort au foible.

L'appel est un bruit que l'on fait sur la terre avec le pié qui doit partir, dans l'intention de déterminer son ennemi à faire quelque faux mouvement.

L'opposition a lieu dans les bottes & dans les parades; on oppose quand on courbe son poignet de façon que la convexité regarde le fer ennemi; par ce moyen on éloigne l'épée de l'adversaire de la ligne de son corps, sans écarter la pointe de la sienne du corps de l'ennemi.

Quand on fait dégager & opposer, on s'exerce à tirer des bottes, c'est-à-dire à porter à l'ennemi des coups avec certaines positions du poignet qui caractérisent les bottes. Ces positions du poignet sont la supination, la pronation, & la position moyenne entre la supination & la pronation. Le poignet est en supination quand la paume de la main regarde le ciel. Il est en pronation quand la paume regarde la terre; dans l'état moyen la paume de la main ne regarde ni la terre ni le ciel, mais elle est latéralement placée de façon que le pouce est en-haut: ces positions ne peuvent point se suppléer les unes aux autres, & on est obligé de les employer suivant les cas.

Les bottes sont la quarte simple, la quarte basse qui se tirent au-dedans de l'épée adverse, le poignet étant en supination.

La tierce, la seconde, ou tierce basse, qui se tirent au-dehors de l'épée.

La prime qui se tire au-dedans de l'épée, le poignet étant en pronation.

La quarte sur les armes, l'octave, la flanconade, qui se tirent au-dehors de l'épée, le poignet étant dans la position moyenne. Toutes ces bottes doivent être soutenues par l'opposition la plus exacte.

Tous ces coups que l'ennemi peut porter dans leurs sens divers, obligent aux parades. On pare les coups de l'ennemi en frappant vivement & sechement son fer avec le sien, employant l'opposition la plus exacte & les différentes positions du poignet, suivant les cas; observant de ne point parer de la pointe de l'épée, mais de la tenir toujours dirigée vers l'ennemi.

La parade de quarte s'exécute en-dedans de l'épée par le poignet qui tombe en supination, & qui forme opposition.

La parade du demi-cercle s'exécute de même, mais est précédée d'un mouvement demi-circulaire du poignet, qui ramasse les coups portés bas de dehors en-dedans.

La parade de tierce haute, de tierce basse, s'exécute par l'opposition du poignet qui tombe en pronation dehors l'épée.

La parade de quarte sur les armes, d'octave, se forme dehors l'épée par l'opposition du poignet qui est dans une position moyenne.

La parade de prime exige la pronation du poignet, mais a lieu en dedans de l'épée.

Quelques personnes parent d'une main, & tirent de l'autre; ce qui paroît fort naturel & fort avantageux.

On peut placer ici les voltes qui ne sont que de certaines évolutions du corps, par lesquelles on s'éloigne soit à gauche, soit à droite, soit à demi, soit en entier de la ligne sur laquelle on attendoit l'ennemi. Ces évolutions tiennent lieu de parade contre un adversaire furieux qui s'élance sans règle & sans mesure. On peut mêler ses parades à l'infini, & déconcerter les desseins d'un adversaire: quand on s'est exercé à exécuter chaque botte, on apprend à les faire succéder à propos les unes aux autres, c'est-à-dire à former de feintes attaques.

Les principales sont les bottes de quarte en tierce, de tierce en quarte, les coulés sur le fer, &c.

On ne finiroit pas si on vouloit détailler toutes les feintes qui varient à l'infini, suivant les circonstances.

Lorsque l'athlète sait exécuter toutes les bottes, & les faire succéder avec vitesse; lorsqu'il fait former ses parades, les mêler, le maître d'*escrime* lui enseigne l'art de se servir à propos de ces coups & de ces parades, en lui présentant les occasions favorables de les mettre en usage avec précision, & par-là lui présente les accidens d'un combat dans lequel les coups se succèdent en tout sens, suivent les parades, les précédent, &c. & cette image du combat s'appelle l'*assaut*.

Voici quelques préceptes généraux d'*assaut*, qu'on peut regarder comme des corollaires de ce qui précède.

I. Corollaire. Il faut se méfier de l'ennemi, & ne pas le craindre.

II. L'ennemi hors de mesure ne peut atteindre son estocade.

III. L'ennemi ne peut entrer en mesure sans avancer le pié gauche.

IV. L'ennemi en mesure ne peut porter l'estocade sans remuer le pié droit.

V. Quand on rompt la mesure il est inutile de parer.

VI. Si l'on n'est pas sûr de parer l'estocade, on rompt la mesure.

VII. Il ne faut jamais entrer en mesure sans être prêt à parer, car vous devez vous attendre que l'ennemi prendra ce tems pour vous porter une botte.

Tome V.

VIII. N'attaquez jamais l'ennemi par une feinte lorsque vous êtes en mesure; car il pourroit vous prendre sur le tems, soit d'aventure ou de dessein prémédité. *Voyez TEMS, ESTOCADÉ.*

IX. Ne confondez pas la retraite avec rompre la mesure.

X. Quand l'ennemi rompt la mesure sur votre attaque, poursuivez-le avec feu & avec prudence.

XI. Quand il rompt la mesure de lui-même, ne le poursuivez pas; car il veut vous attirer.

XII. Les battemens d'épée se font toujours en mesure; car hors de mesure ils seroient sans effet, puisqu'on ne pourroit saisir l'instant où l'on auroit ébranlé l'ennemi.

XIII. En mesure, on n'entreprend jamais une attaque en dégageant sans être prêt à parer l'estocade que l'ennemi vous pourroit porter sur ce tems.

XIV. Les plus grands mouvemens exposent le plus aux coups de l'ennemi.

XV. Lorsqu'on s'occupe d'un mouvement, quelque précipité qu'il soit, on se met en danger.

XVI. L'épée de l'ennemi ne peut être dehors & dedans les armes en même tems.

XVII. Pour éviter les coups fourrés, on ne détache jamais l'estocade d'une première attaque sans sentir l'épée de l'ennemi, & sans opposer.

XVIII. Quand on ne sent pas l'épée de l'ennemi, on ne détache l'estocade que lorsqu'il est ébranlé par une attaque.

XIX. La meilleure de toutes les attaques, est le coulement d'épée; parce que le mouvement en est court & sensible, & qu'il détermine absolument l'ennemi à agir.

XX. A la suite d'un coulement d'épée, on peut faire une feinte pour mieux ébranler l'ennemi.

XXI. Ne détachez pas l'estocade où l'ennemi se feroit découvert, parce qu'il veut vous faire donner dedans; mais si votre attaque le force à se découvrir, vous pouvez hardiment détacher la botte.

XXII. Toutes les fois que vous parez ou poussez, effacez. *Voyez EFFACER.*

XXIII. Quand vous parez ou poussez, ayez toujours la pointe plus basse que le poignet.

XXIV. Quand l'ennemi pare le dedans des armes, il découvre le dehors, & quand il pare le dehors, il découvre le dedans, &c.

XXV. On ne peut frapper l'ennemi que dehors les armes, ou dans les armes.

XXVI. Tenez toujours la pointe de votre épée vis-à-vis l'estomac de l'ennemi.

XXVII. Si l'ennemi détourne votre pointe d'un côté, faites-la passer de l'autre en dégageant.

XXVIII. Que votre épée n'aille jamais courir après celle de l'ennemi, car il profiteroit des découvertes que vous lui feriez; mais remarquez son pié droit, & n'allez à la parade que lorsqu'il le détache. *Voyez ALLER À L'ÉPÉE.*

XXIX. Après une attaque vive, faites retraite.

XXX. L'ennemi percera toujours le côté qui est à découvert; c'est pourquoi il ne faut pas allonger l'estocade sur cet endroit, mais feindre de la porter pour le prendre au défaut. *Voyez DÉFAUT.*

Pour étudier plus en détail cette science, il faut lire Liancourt, la Batte, de Brie, Girard, Saint-Martin, &c. & sur-tout fréquenter l'arene. *Voyez* aux différens articles de cet Ouvrage chaque chose plus en détail, suivant la place qu'elle doit occuper dans l'ordre alphabétique. *Voyez aussi nos Planches d'escrime* avec leurs explications.

* ESCULANUS, f. m. (*Myth.*) dieu de l'airain.

* ESCULAPE, f. m. (*Myth.*) dieu de la Médecine. Il est fils d'Apollon & de Coronis; il perdit sa mère; il fut allaité par une chevre; le centaure Chyron l'éleva; il apprit de ce maître la Médecine & les

DDD d d d ij

propriétés des plantes. Les nombreuses guérisons qu'il opéra excitèrent les plaintes du dieu des morts ; Jupiter le foudroya à la sollicitation de Pluton ; Apollon pleura sa mort, & la vengea sur les cyclopes qui avoient forgé le foudre ; Jupiter en fit, à la sollicitation d'Apollon, la constellation du serpentaire. Epidaure lieu de la naissance d'*Esculape*, lui éleva les premiers autels qu'il ait eus. On le représentait tantôt sous la forme d'un serpent, tantôt sous la figure d'un homme qui tient à sa main un bâton autour duquel un serpent est entortillé ; le coq fut encore un de ses symboles. Il eut pour fils tous les grands medecins de l'antiquité ; on lui donne pour filles Hygie & Iaso, ou la santé & la guérison. Ses temples étoient en plaine campagne ; il y rendoit des oracles ; ceux d'Epidaure & de Pergame eurent beaucoup de célébrité ; il opéra plusieurs guérisons miraculeuses ; sa statue étoit d'ivoire à barbe d'or. La longue peste qui désola Rome l'an 462, fit passer dans cette capitale du monde le culte du dieu d'Epidaure. Sur l'avis des prêtres & des livres sibyllins, on alla chercher *Esculape* dans sa patrie ; le serpent qu'on y adoroit comme tel, s'offrit de lui-même, se promena dans les rues d'Epidaure pendant trois jours, se rendit de-là sur le vaisseau des ambassadeurs romains, s'empara de la chambre principale, & se laissa transporter paisiblement jusqu'à Antium où il s'élança hors du vaisseau, alla droit au temple qu'il avoit dans cet endroit, s'entortilla à une palme, & fit douter de son retour. Cependant il rentra dans le vaisseau, & se laissa conduire à Rome, où l'on eut à peine touché un des bords du Tibre, que le dieu serpent se jeta dans le fleuve, le traversa, & entra dans l'isle, où l'on bâtit dans la suite son temple. Mais le merveilleux de l'histoire, c'est qu'à peine fut-il arrivé que la peste cessa. Cet *Esculape* donné par les Epidauriens aux ambassadeurs romains, n'étoit apparemment qu'un de ces serpens qu'ils élevoient & qu'ils rendoient familiers ; & la cessation de la peste à l'arrivée du serpent ne doit être regardée que comme le concours fortuit de deux événemens. Plus il y a d'événemens combinés, plus l'esprit du peuple se porte fortement au prodige ; il ne peut concevoir que le cas qui l'étonne, quelque compliqué qu'il soit, n'est pas moins possible qu'un autre.

ESCUN, (*Géog. mod.*) province du royaume de Maroc, en Afrique.

ESCURIAL, f. m. (*Hist. mod.*) ou comme l'écrivent les Espagnols, ESCORIAL, est un mot qui se rencontre fréquemment dans nos gazettes, & dans les nouvelles publiques. C'est un des lieux de la résidence des rois d'Espagne.

Escorial étoit originairement le nom d'un petit village d'Espagne, situé dans le royaume de Tolède, à sept lieues à l'occident de Madrid, & neuf à l'orient d'Avila. Ce village est sur une chaîne de montagnes, que quelques-uns appellent *montagnes carpentaines* ou *carpentaniennes*, & d'autres *monts pyrénées*, parce qu'elles sont une suite & comme une branche des grands monts pyrénées. Le roi Philippe II. fit bâtir en cet endroit un magnifique monastere pour les Hieronimites, ou religieux de l'ordre de S. Jérôme. Ce monastere est regardé par les Espagnols comme une des merveilles du monde ; & il est appelé l'*Escorial*.

Le P. François de los Padros, dans la description qu'il en a donnée, & qui a pour titre, *description breve del monasterio de S. Lorenzo, el real del Escorial*, dit que ce monastere fut bâti par Philippe II. en mémoire de la bataille de S. Quentin, gagnée le jour de St Laurent, & par l'intercession de ce saint, que les Espagnols ont en grande vénération.

Le roi & la reine d'Espagne y ont leurs appartemens, & le reste est habité par les moines. La plus

grande partie des actes de cette cour étoit autrefois datée de l'*Escorial*.

Il y a dans l'*Escorial* une magnifique église, où Philippe IV. fit construire une très-belle chapelle, appelée *Pantheon*, ou *Ronde*. Cette chapelle est le lieu de la sépulture des rois & des reines d'Espagne qui laissent des enfans ; ceux qui n'en laissent point sont enterrés dans un autre caveau de la même église, avec les infants & les autres princes. Voyez PANTHEON & ROTONDE. *Dict. de Trév. & Chamb.*

Ce monastere ou palais renferme trois bibliothèques, dans lesquelles on compte dix-huit mille volumes, & entre autres trois mille manuscrits arabes. Voyez BIBLIOTHEQUE.

On prétend que les dépenses faites pendant trente-huit ans par Philippe II. pour la construction de l'*Escorial*, montent à cinq millions deux cent soixante & dix mille ducats, sans parler de plus d'un million qu'il employa pour les ornemens d'église, à quoi il faut ajouter les sommes immenses qu'a coûté la magnifique chapelle bâtie par les ordres de Philippe IV. Une partie de ce superbe édifice fut brûlée en 1671.

ESCUROLLES, (*Géog. mod.*) petite ville du Bourbonnois, en France.

ESDRAS ou EZRA, (*Théolog.*) nom de deux livres canoniques de l'ancien Testament, dont le premier est connu sous le nom d'*Esdra*, & le second sous celui de *Nehemias*.

Ils sont ainsi appelés du nom de leurs auteurs. *Esdra* à qui l'on attribue le premier, fut grand prêtre des Juifs pendant la captivité, & particulièrement vers le tems où ils retournerent en Palestine sous le regne d'Artaxerxe Longuemain. Il est appelé dans l'écriture *scriba velox in lege Moyfi*, c'est-à-dire un docteur habile dans la loi de Moïse ; car le mot *sopher*, que la vulgate rend par *scriba*, ne signifie pas un *écrivain*, mais un *docteur de la loi*. Ce fut lui qui, selon les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des corruptions qui s'y étoient glissées, & les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres de l'alphabet hébreu. Ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui ont pensé que les livres de l'ancien Testament étant perdus, il les avoit dictés de mémoire. On croit aussi que dans cette révision il changea quelques noms des lieux, & mit ceux qui étoient en usage à la place des anciens ; observation qui sert de réponse à plusieurs objections de Spinosa. On conjecture encore que par l'inspiration du S. Esprit, il ajouta certaines choses arrivées après la mort des auteurs de ces livres.

Les deux livres d'*Esdra* sont canoniques & reconnus pour tels par la synagogue & par l'Eglise. Le troisième & le quatrième qui se trouvent en latin dans les bibles ordinaires après l'oraison de Manassès, quoique reconnus pour canoniques en plusieurs pays, & particulièrement chez les Grecs, sont regardés comme apocryphes par les Latins & même par les Anglicans. Le troisième dont on a le texte grec, est une répétition de ce qui est contenu dans les deux premiers. Il est cité par S. Athanase, S. Augustin, S. Ambroise : S. Cyprien même semble l'avoir connu. Le quatrième qu'on n'a qu'en latin, est plein de visions, de songes, & de quelques erreurs. Il est d'un autre auteur que le troisième, & probablement de quelque juif converti.

Le canon d'*Esdra* est la collection des livres de l'Ecriture faite par ce pontife, qui selon Genebrard, de concert avec la grande synagogue, les distingua par livres, & ceux-ci par versets. S. Jérôme dit qu'il les copia en caracteres chaldéens qui sont les quarés, & laissa les anciens aux Samaritains. Il paroît que la synagogue ne s'en est pas tenue au canon d'*Esdra*, & qu'elle y a ajouté d'autres livres ; témoin

le livre d'*Esdras* lui-même, & celui de *Nehemias*.
Voyez CANON. (G)

EFFARAM, (Géog. mod.) ville du Corazan, en Asie. Long. 73. 58. lat. 36. 48.

E. SI MI; E. MI LA, ou simplement E. caractère ou terme de Musique, qui indique la note de la gamme que nous appellons *mi*. Voyez GAMME (S)

ESKIMAUX, (Géog.) peuple sauvage de l'Amérique septentrionale, sur les côtes de la terre de Labrador & de la baie d'Hudson, pays extrêmement froids.

Ce sont les sauvages des sauvages, & les seuls de l'Amérique qu'on n'a jamais pu apprivoiser; petits, blancs, gros, & vrais antropophages. On voit chez les autres peuples des manières humaines, quoiqu'extraordinaires, mais dans ceux-ci tout est féroce & presque incroyable.

Malgré la rigueur du climat, ils n'allument point de feu, vivent de chasse, & se servent de fleches armées de pointes faites de dents de vaches marines, ou de pointes de fer quand ils en peuvent avoir. Ils mangent tout crud, racines, viande, & poisson. Leur nourriture la plus ordinaire est la chair de loups ou veaux marins; ils sont aussi très-friands de l'huile qu'on en tire. Ils forment de la peau de ces sortes de bêtes, des sacs dans lesquels ils serrent pour le mauvais tems une provision de cette chair coupée par morceaux.

Ils ne quittent point leurs vêtemens, & habitent des trous souterrains, où ils entrent à quatre pattes. Ils se font de petites tuniques de peaux d'oiseaux, la plume en-dedans, pour se mieux garantir du froid, & ont par-dessus en forme de chemise d'autres tuniques de boyaux ou peaux d'animaux cousues par bandes, pour que la pluie ne les pénètre point. Les femmes portent leurs petits-enfants sur leur dos, entre les deux tuniques, & tirent ces pauvres innocens par-dessous le bras ou par-dessus l'épaule pour leur donner le tétin.

Ces sauvages construisent des canots avec des cuirs, & ils les couvrent par-dessus, laissant au milieu une ouverture comme à une bourse, dans laquelle un homme seul se met; ensuite liant à sa ceinture cette espèce de bourse, il rame avec un aviron à deux pelles, & affronte de cette manière la tempête & les gros poissons.

Les Danois ont les premiers découvert les *Eskimaux*. Le pays qu'ils habitent est rempli de havres, de ports, & de baies, où les barques de Quebec vont chercher en troc de quincaillerie, les peaux de loups marins que ces sauvages leur apportent pendant l'été. *Extrait d'une lettre de Ste Helene, du 30 Octobre 1751. Voyez aussi si vous voulez la relation du Groenland insérée dans les voyages du Nord, & ceux du baron de la Hontan; mais ne croyez point que ces livres satisfassent votre curiosité, ils ne contiennent que des fictions; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'aucun voyageur, ni aucun armateur, ne s'est encore hasardé de pénétrer dans le vaste pays de Labrador pour en pouvoir parler. Ainsi les Eskimaux sont le peuple sauvage de l'Amérique que nous connaissons le moins jusqu'à ce jour. Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.*

ESLINGEN, (Géograph. mod.) ville du duché de Wirtemberg, dans le cercle de Souabe, en Allemagne; elle est située sur le Neckre. Long. 27. 30. lat. 48. 40.

ESMILIER, v. a& terme d'Ouvrier de bâtiment; c'est équerir du moilon avec le marteau, & piquer son parement. (P)

ESMINE ou EMINE, f. f. (Commerce.) sorte de mesure qui sert en quelques endroits à mesurer les grains & les légumes. Il y a aussi une autre *émine*

qui étoit autrefois une mesure des liquides. Voyez HEMINE. (G)

ESMOUTIER, (Géog. mod.) ville du Limosin, en France. Long. 19. 22. lat. 45. 45.

ESOTÉRIQUE, adj. Voyez EXOTÉRIQUE.

ESPACE, subst. m. (Métaphys.) La question sur la nature de l'espace, est une des plus fameuses qui aient partagé les Philosophes anciens & modernes; aussi est-elle, selon plusieurs d'entr'eux, une des plus essentielles, par l'influence qu'elle a sur les plus importantes vérités de Métaphysique.

Les Philosophes en ont donné des définitions fort différentes, & même tout opposées. Les uns disent que l'espace n'est rien sans les corps, ni même rien de réel en lui-même; que c'est une abstraction de l'esprit, un être idéal, que ce n'est que l'ordre des choses entant qu'elles co-existent, & qu'il n'y a point d'espace sans corps. D'autres au contraire soutiennent que l'espace est un être absolu, réel, & distingué des corps qui y sont placés; que c'est une étendue impalpable, pénétrable, non solide, le vase universel qui reçoit les corps qu'on y place; en un mot une espèce de fluide immatériel & étendu à l'infini, dans lequel les corps nagent.

Le sentiment d'un espace distingué de la matière a été autrefois soutenu par Epicure, Démocrite, & Leucippe, qui regardoient l'espace comme un être incorporel, impalpable, ni actif ni passif. Gassendi a renouvelé de nos jours cette opinion, & le célèbre Loke dans son livre de l'entendement humain, ne distingue l'espace pur des corps qui le remplissent, que par la pénétrabilité.

Keill, dans son introduction à la véritable Physique, & tous les disciples de Loke, ont soutenu la même opinion; Keill a même donné des théorèmes, par lesquels il prétend prouver que toute la matière est parsemée de petits espaces ou interstices absolument vuides, & qu'il y a dans les corps beaucoup plus de vuide que de matière solide.

L'autorité de M. Newton a fait embrasser l'opinion du vuide absolu à plusieurs mathématiciens. Ce grand homme croyoit, au rapport de M. Loke, qu'on pouvoit expliquer la création de la matière, en supposant que Dieu auroit rendu plusieurs parties de l'espace impénétrables: on voit dans le *scholium generale*, qui est à la fin des principes de M. Newton, qu'il croyoit que l'espace étoit l'immenfité de Dieu; il l'appelle dans son optique le *sensorium* de Dieu, c'est-à-dire ce par le moyen de quoi Dieu est présent à toutes choses.

M. Clarke s'est donné beaucoup de peine pour soutenir le sentiment de M. Newton, & le sien propre sur l'espace absolu, contre M. Leibnitz qui prétendoit que l'espace n'étoit que l'ordre des choses co-existantes. Donnons le précis des preuves dont les défenseurs de ces deux opinions se servent, & des objections qu'ils se font réciproquement.

Les partisans de l'espace absolu & réel appuient d'abord leur idée de tous les secours que l'imagination lui prête. Vous avez beau, disent-ils, anéantir toute matière & tout corps, vous concevez que la place que cette matière & ces corps occupoient subsiste encore, qu'on y pourroit remettre les mêmes choses, & qu'elle a les mêmes dimensions & propriétés. Transportez-vous aux bornes de la matière, vous concevez au-delà un espace infini, dans lequel l'univers pourroit changer sans cesse de place. L'espace occupé par un corps, n'est pas l'étendue de ce corps; mais le corps étendu existe dans cet espace, qui en est absolument indépendant; car l'espace n'est point une affection d'un ou de plusieurs corps, ou d'un être borné, & il ne passe point d'un sujet à un autre. Les espaces bornés ne sont point des propriétés des substances bornées, ils ne sont que des

parties de l'espace infini, dans lequel les substances bornées existent. Ensuite ces mêmes philosophes font sentir la difficulté qu'il y auroit pour les corps, de se mouvoir dans le plein absolu, contre lequel ils font trois objections principales : la première prise de l'impossibilité du mouvement dans le plein ; la seconde, de la différente pesanteur des corps ; & la troisième, de la résistance par laquelle les corps qui se meuvent dans le plein, doivent perdre leur mouvement en très-peu de tems : mais l'examen de ces difficultés appartient à d'autres articles (V. PLEIN, VUIDE). Le reste des défenses & attaques dont se servent ceux qui maintiennent l'espace absolu, se trouve exposé dans le passage suivant ; il est tiré de la cinquième réplique de M. Clarke à M. Leibnitz ; le savant anglois paroît y avoir fait ses derniers efforts sous ses étendards. « Voici, dit M. Clarke, » voici ce me semble la principale raison de la confusion & des contradictions que l'on trouve dans » ce que la plupart des philosophes ont avancé sur » la nature de l'espace. Les hommes sont naturellement portés, faute d'attention, à négliger une distinction très-nécessaire, & sans laquelle on ne » peut raisonner clairement ; je veux dire qu'ils n'ont » pas soia de distinguer, quoiqu'ils le dûssent toujours faire, entre les termes *abstraits* & *concrets*, » comme sont l'immensité & l'immense. Ils négligent aussi de faire une distinction entre les *idées* & » les *choses*, comme sont l'idée de l'immensité que » nous avons dans notre esprit, & l'immensité réelle » qui existe actuellement hors de nous. Je crois que » toutes les notions qu'on a eues touchant la nature » de l'espace, ou que l'on peut s'en former, se réduisent à celles-ci : l'espace est un pur néant, ou il » n'est qu'une simple idée, ou une simple relation » d'une chose à une autre, ou bien il est la matière » de quelqu'autre substance, ou la propriété d'une » substance.

» Il est évident que l'espace n'est pas un *pur néant* ; car le néant n'a ni quantité, ni dimensions, ni aucune propriété. Ce principe est le premier fondement de toute sorte de science, & il fait voir la différence qu'il y a entre ce qui existe & ce qui n'existe pas.

» Il est aussi évident que l'espace n'est pas une *pure idée* ; car il n'est pas possible de se former une idée de l'espace qui aille au-delà du fini, & cependant la raison nous enseigne que c'est une contradiction que l'espace lui-même ne soit pas actuellement infini.

» Il n'est pas moins certain que l'espace n'est pas une *simple relation* d'une chose à une autre, qui résulte de leur situation ou de l'ordre qu'elles ont entre elles, puisque l'espace est une quantité, ce qu'on ne peut pas dire des relations, telles que la situation & l'ordre. J'ajoute que si le monde matériel est ou peut être borné, il faut nécessairement qu'il y ait un espace actuel ou possible au-delà de l'univers.

» Il est aussi très-évident que l'espace n'est pas la *matière* ; car en ce cas la matière seroit nécessairement infinie, & il n'y auroit aucun espace qui ne résistât au mouvement, ce qui est contraire à l'expérience.

» Il n'est pas moins certain que l'espace n'est aucune sorte de *substance*, puisque l'espace infini est l'immensité & non pas l'immense ; au lieu qu'une substance infinie est l'immense & non pas l'immensité ; comme la *durée* n'est pas une substance, parce qu'une durée infinie est l'éternité & non un être éternel ; mais une substance dont la durée est infinie, est un être éternel & non pas l'éternité.

» Il s'ensuit donc nécessairement de ce qu'on vient de dire, que l'espace est une propriété de la même

» manière que la durée. L'immensité est une propriété de l'être immense, comme l'éternité de l'être éternel.

» Dieu n'existe point dans l'espace ni dans le tems, mais son existence est la cause de l'espace & du tems qui sont des suites nécessaires de son existence, & non des êtres distincts de lui dans lesquels il existe ». Voyez TEMS, ÉTERNITÉ.

L'espace, disent au contraire les Leibnitiens, est quelque chose de purement relatif, comme le tems ; c'est un *ordre de co-existens*, comme le tems est un *ordre de successions* ; car si l'espace étoit une propriété ou un attribut, il devroit être la propriété de quelque substance. Mais l'espace vuide borné que l'on suppose entre deux corps, de quelle substance seroit-il la propriété ou l'affection ? dira-t-on que l'espace infini est l'immensité ? alors l'espace fini sera l'opposé de l'immensité, c'est-à-dire la mesurabilité, ou l'étendue bornée : or l'étendue doit être l'affection d'un étendu ; mais si cet espace est vuide, il sera un attribut sans sujet. C'est pourquoi en faisant de l'espace une propriété, on tombe dans le sentiment qui en fait un ordre de choses, & non pas quelque chose d'absolu. Si l'espace est une réalité absolue, bien loin d'être une propriété opposée à la substance, il sera plus subsistant que les substances. Dieu ne le sauroit détruire, ni même changer en rien. Il est non-seulement immense dans le tout, mais encore immuable & éternel en chaque partie. Il y aura une infinité de choses éternelles hors de Dieu. Suivant cette hypothèse, tous les attributs de Dieu conviennent à l'espace ; car cet espace, s'il étoit possible, seroit réellement infini, immuable, increé, nécessaire, incorporel, présent par-tout. C'est en partant de cette supposition, que Raphson a voulu démontrer géométriquement que l'espace est un attribut de Dieu, & qu'il exprime son essence infinie & illimitée.

De toutes les démonstrations contre la réalité de l'espace, celle que l'on fait valoir le plus est celle-ci : si l'espace étoit un être absolu, il y auroit quelque chose dont il seroit impossible qu'il y eût une raison suffisante. Écoutons M. Leibnitz lui-même dans son troisième écrit contre M. Clarke : « L'espace est quelque chose d'absolument uniforme, & sans les choses qui y sont placées, un point de l'espace ne diffère absolument en rien d'un autre point de l'espace. Or il suit de cela (supposé que l'espace soit quelque autre chose en lui-même que l'ordre des corps entr'eux) qu'il est impossible qu'il y ait une raison pourquoi Dieu, gardant les mêmes situations des corps entr'eux, ait placé les corps dans l'espace ainsi & non pas autrement, & pourquoi tout n'a pas été pris à rebours, par exemple, par un échange de l'orient & de l'occident. Mais si l'espace n'est autre chose que cet ordre ou rapport, & n'est rien du tout sans les corps que la possibilité d'en mettre ; ces deux états, l'un tel qu'il est, l'autre pris à rebours, ne différeroient point entr'eux. Leur différence ne se trouve donc que dans la supposition chimérique de la réalité de l'espace en lui-même ; mais dans la vérité, l'un seroit précisément la même chose que l'autre, comme ils sont absolument indiscernables, &c. ».

M. Clarke répondit à ce raisonnement, que la simple volonté de Dieu étoit la raison suffisante de la place de l'univers dans l'espace, & qu'il n'y en avoit point d'autre. On sent bien que les Leibnitiens ne se payerent pas de cette raison, ce qui au fond ne prouve rien contre elle.

Voici, selon les Leibnitiens, comment nous venons à nous former l'idée de l'espace ; cet examen peut servir, selon eux, à découvrir la source des illusions que l'on s'est faites sur la nature de l'espace.

Nous sentons que lorsque nous considérons deux

choses comme différentes, & que nous les distinguons l'une de l'autre, nous les plaçons dans notre esprit l'une hors de l'autre; ainsi nous voyons comme hors de nous tout ce que nous regardons comme différent de nous; les exemples s'en présentent en foule. Si nous nous représentons dans notre imagination un édifice que nous n'aurons jamais vu, nous nous le représentons comme hors de nous, quoique nous sachions bien que l'idée que nous en avons existe en nous, & qu'il n'y a peut-être rien d'existant de cet édifice hors de notre idée; mais nous nous le représentons comme hors de nous, parce que nous savons qu'il est différent de nous; de même, si nous nous représentons idéalement deux hommes, ou que nous répitions dans notre esprit la représentation du même homme deux fois, nous les plaçons l'un hors de l'autre, parce que nous ne pouvons forcer notre esprit à imaginer qu'ils sont *un* & *deux* en même tems.

Il suit de-là que nous ne pouvons nous représenter plusieurs choses différentes comme faisant un, sans qu'il en résulte une notion attachée à cette diversité & à cette union des choses; & cette notion nous la nommons *étendue*; ainsi nous donnons de l'étendue à une ligne, entant que nous faisons attention à plusieurs parties diverses que nous voyons comme existant les unes hors des autres, qui sont unies ensemble, & qui sont par cette raison un seul tout.

Il est si vrai que la diversité & l'union font naître en nous l'idée de l'étendue, que quelques philosophes ont voulu faire passer notre ame pour quelque chose d'étendu, parce qu'ils y remarquoient plusieurs facultés différentes, qui cependant constituent un seul sujet, en quoi ils se trompoient: c'est abuser de la notion de l'étendue, que de regarder les attributs & les modes d'un être comme des êtres séparés, existans les uns hors des autres; car ces attributs & ces modes sont inséparables de l'être qu'ils modifient.

Pour peu que l'on fasse attention à cette notion de l'étendue, on s'aperçoit que les parties de l'étendue, considérées par abstraction, & sans faire attention ni à leurs limites ni à leurs figures, ne doivent avoir aucune différence interne; elles doivent être similaires, & ne différer que par le nombre: car puisque pour former l'idée de l'étendue on ne considère que la pluralité des choses & leur union, d'où naît leur existence l'une hors de l'autre, & que l'on exclut toute autre détermination, toutes les parties étant les mêmes quant à la pluralité & à l'union, l'on peut substituer l'une à la place de l'autre, sans détruire ces deux déterminations de la pluralité & de l'union, auxquelles seules on fait attention; & par conséquent deux parties quelconques d'étendue ne peuvent différer qu'entant qu'elles sont deux, & non pas une. Ainsi toute l'étendue doit être conçue comme étant uniforme, similaire, & n'ayant point de détermination interne qui en distingue les parties les unes des autres, puisque étant posées comme l'on voudra, il en résultera toujours le même être; & c'est de-là que nous vient l'idée de l'espace absolu que l'on regarde comme similaire & indiscernable. Cette notion de l'étendue est encore celle du corps géométrique; car que l'on divise une ligne, comme & en autant de parties que l'on voudra, il en résultera toujours la même ligne en rassemblant ses parties, quelque transposition que l'on fasse entr'elles: il en est de même des surfaces & des corps géométriques.

Lorsque nous nous sommes ainsi formés dans notre imagination un être de la diversité de l'existence de plusieurs choses & de leur union, l'étendue, qui est cet être imaginaire, nous paroît distincte du tout réel dont nous l'avons séparée par abstraction,

& nous nous figurons qu'elle peut subsister par elle-même, parce que nous n'avons point besoin, pour la concevoir, des autres déterminations que les êtres, que l'on ne considère qu'entant qu'ils sont divers & unis, peuvent renfermer; car notre esprit appercevant à part les déterminations qui constituent cet être idéal que nous nommons *étendue*, & concevant ensuite les autres qualités que nous en avons séparées mentalement, & qui ne font plus partie de l'idée que nous avons de cet être, il nous semble que nous portons toutes ces choses dans cet être idéal, que nous les y logeons, & que l'étendue les reçoit & les contient comme une vase reçoit la liqueur qu'on y verse. Ainsi entant que nous considérons la possibilité qu'il y a que plusieurs choses différentes puissent exister ensemble dans cet être abstrait que nous nommons *étendue*, nous nous formons la notion de l'espace, qui n'est en effet que celle de l'étendue, jointe à la possibilité de rendre aux êtres coexistans & unis, dont elle est formée, les déterminations dont on les avoit d'abord dépouillés par abstraction. On a donc raison, ajoûtent les Leibnitiens, de définir l'espace l'ordre des coexistans, c'est-à-dire la ressemblance dans la manière de coexister des êtres; car l'idée de l'espace naît de ce que l'on ne fait uniquement attention qu'à leur manière d'exister l'un hors de l'autre, & que l'on se représente que cette coexistence de plusieurs êtres produit un certain ordre ou ressemblance dans leur manière d'exister; enforte qu'un de ces êtres étant pris pour le premier, un autre devient le second, un autre le troisième, &c.

On voit bien que cet être idéal d'étendue, que nous nous formons de la pluralité & de l'union de tous ces êtres, doit nous paroître une substance; car entant que nous nous figurons plusieurs choses existantes ensemble, & dépouillées de toutes déterminations internes, cet être nous paroît durable; & entant qu'il est possible, par un acte de l'entendement, de rendre à ces êtres les déterminations dont nous les avons dépouillées par abstraction, il semble à l'imagination que nous y transportons quelque chose qui n'y étoit pas, & alors cet être nous paroît modifiable.

Il est donc certain, continuent les sectateurs de Leibnitz, qu'il n'y a d'espace qu'entant qu'il y a des choses réelles & coexistantes; & sans ces choses il n'y auroit point d'espace. Cependant l'espace n'est pas les choses mêmes; c'est un être qui en a été formé par abstraction, qui ne subsiste point hors des choses, mais qui n'est pourtant pas la même chose que les sujets dont on a fait cette abstraction; car ces sujets renferment une infinité de choses qu'on a négligées en formant la notion de l'espace.

L'espace est aux êtres réels comme les nombres aux choses nombrées, lesquelles choses deviennent semblables & forment chacune une unité à l'égard du nombre, parce qu'on fait abstraction des déterminations internes de ces choses, & qu'on ne les considère qu'entant qu'elles peuvent faire une multitude, c'est-à-dire plusieurs unités; car sans une multitude réelle des choses qu'on compte, il n'y auroit point de nombres réels & existans, mais seulement des nombres possibles; ainsi de même qu'il n'y a pas plus d'unités réelles qu'il n'y a de choses actuellement existantes, il n'y a pas non plus d'autres parties actuelles de l'espace que celles que les choses étendues actuellement existantes désignent; & l'on ne peut admettre des parties dans l'espace actuel, qu'entant qu'il existe des êtres réels qui coexistent les uns avec les autres. Ceux donc, ajoûtent nos Leibnitiens, qui ont voulu appliquer à l'espace actuel les démonstrations qu'ils avoient déduites de l'espace imaginaire, ne pouvoient manquer de s'engager dans

des labyrinthes d'erreur dont ils ne sauroient trouver l'issue.

Telles sont les deux opinions contraires sur la nature de l'espace ; elles ont l'une & l'autre des partisans distingués parmi les Philosophes. Je finirai cet article par une remarque judicieuse d'un grand physicien, c'est M. Musschembroek, qui s'exprime ainsi : « A quoi bon toutes ces disputes sur la possibilité ou l'impossibilité de l'espace ? car il pourroit arriver qu'il seroit seulement possible, & qu'il ne se trouveroit nulle part dans le monde, & alors toutes ces difficultés ne deviendroient-elles pas inutiles ? Il en est de même à l'égard de tout ce que les Philosophes disent touchant la possibilité : plusieurs d'entr'eux perdent ici bien du tems, prétendant que la Philosophie est une science qui doit traiter de la possibilité : certainement cette science seroit alors fort inutile & assujettie à bien des erreurs. En effet quel avantage me reviendrait-il d'employer mon tems à la recherche de tout ce qui est possible dans le monde, tandis que je négligerois de chercher ce qui est véritable ? d'ailleurs notre esprit est trop borné pour que nous puissions jamais connoître ce qui est possible ou ce qui ne l'est pas ; parce que nous connoissons si peu de choses, que nous ne prévoyons pas les contrariétés qui pourroient s'ensuivre de ce que nous croirions être possible ».

Cet article est tiré des papiers de M. FORMEY, qui l'a composé en partie sur le *recueil des Lettres* de Clarke, Leibnitz, Newton, *Amsterd.* 1740, & sur les *inst. de Physique* de madame du Châtelet. Nous ne prendrons point de parti sur la question de l'espace ; on peut voir, par tout ce qui a été dit au mot *ÉLÉMENTS DES SCIENCES*, combien cette question obscure est inutile à la Géométrie & à la Physique. Voyez TEMS, ETENDUE, MOUVEMENT, LIEU, VUIDE, CORPS, &c.

ESPACE, *en Géométrie*, signifie l'aire d'une figure renfermée & bornée par les lignes droites ou courbes qui terminent cette figure.

L'espace parabolique est celui qui est renfermé par la parabole : de même l'espace elliptique, l'espace conchoïdal, l'espace cissoïdal sont ceux qui sont renfermés par l'ellipse, par la conchoïde, par la cissoïde, &c. Voyez ces mots ; voyez aussi QUADRATURE. Sur la nature de l'espace, tel que la Géométrie le considère, voyez l'article ETENDUE.

ESPACE, *en Mécanique*, est la ligne droite ou courbe que l'on conçoit qu'un point mobile décrit dans son mouvement. (O)

ESPACE, (*Droit civil.*) étendue indéfinie de lieu, en longueur, largeur, hauteur & profondeur.

On met au rang des immeubles l'espace, qui de sa nature est entièrement immobile. On peut le diviser en commun & particulier.

Le premier est celui des lieux publics, comme des places, des marchés, des temples, des théâtres, des grands chemins, &c. l'autre est celui qui est perpendiculaire au sol d'une possession particulière, par des lignes tirées tant du centre de la terre vers sa surface, que de la surface vers le ciel.

La possession de cet espace, aussi-loin qu'on peut y atteindre de dessus terre, est absolument nécessaire pour la possession du sol ; & par conséquent l'air qu'il renferme toujours, quoique sujet à changer continuellement, doit aussi être regardé comme appartenant au propriétaire, par rapport aux droits qu'il a d'empêcher qu'aucun autre ne s'en serve ou n'y mette rien qui l'en prive, sans son consentement : cependant en vertu de la loi de l'humanité, il est tenu de ne refuser à personne un usage innocent de cet espace rempli d'air, & de ne rien exiger pour un tel service.

Chacun a aussi le droit naturel d'élever un bâtiment sur son sol, aussi haut qu'il le veut ; il peut encore creuser dans son sol aussi bas qu'il le juge à propos, quoique les lois civiles de certains pays adjugent au fisc ce qui se trouve dans les terres d'un particulier à une profondeur plus grande que celle où peut pénétrer le soc de la charrue.

Il faut au reste observer les lignes perpendiculaires tirées de la surface du sol, tant en haut qu'en bas : ainsi comme mon voisin ne sauroit légitimement élever un bâtiment qui, par quelque endroit, réponde directement à mon sol, quoiqu'il n'y soit pas appuyé, & qu'il porte sur des poutres prolongées en ligne horizontale ; de même je ne puis pas, à mon tour, faire une pyramide dont les côtés & les fondemens s'étendent au-delà de mon espace, à moins qu'il n'y ait à cet égard quelque convention entre mon voisin & moi ; c'est à quoi, pour le bien public, les lois s'opposent : ces lois sont fort sages en général, & les hommes toujours insatiables & fort injustes en particulier. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ESPACE, *en Musique*, est cet intervalle qui se trouve entre une ligne & celle qui la suit immédiatement, en montant ou en descendant. Il y a quatre espaces entre les cinq lignes de la portée. Voyez PORTÉE.

Guy Arétin ne posa d'abord des notes que sur les lignes ; mais ensuite, pour éviter la multiplication des lignes & ménager mieux la place, on en mit aussi dans les espaces. Voyez LIGNES. (S)

ESPACE. On appelle ainsi, dans l'usage de l'Imprimerie, ce qui sert à séparer dans la composition les mots les uns des autres : ce sont de petits morceaux de fonte de l'épaisseur du corps du caractère pour lequel ils sont fondus, & qui étant plus bas que la lettre, forment le vuide qui paroît dans l'impression entre chaque mot. Les espaces sont de différentes épaisseurs ; il y en a de fortes, de minces & de moyennes, pour donner au compositeur la faculté de justifier. Voyez JUSTIFIER.

ESPACEMENT, f. m. (*Architect.*) c'est dans l'art de bâtir, toute distance égale entre un corps & un autre : ainsi on dit l'espacement des poteaux d'une cloison, des solives d'un plancher, des chevrons d'un comble, des balustres d'un appui, &c. Espacer tant plein que vuide, c'est laisser les intervalles égaux aux solides. (P)

ESPACER. (*Jardinage.*) On se sert de ce terme pour marquer l'intervalle que l'on doit laisser d'un arbre à un autre. On espace ordinairement ceux des allées à 12 piés ; on les met dans la campagne à 17 & à 24 piés de distance. Les arbres à fruits de demi-tige dans les espaliers, se mettent à 12 piés avec un nain ou buisson entre deux ; lorsqu'ils sont de hauteur ils demandent un espace de 4 toises avec un arbre entre deux : dans les vergers on les plante à 17 & à 24 piés. (K)

ESPADE ou ESPADON, f. m. (*Cordier.*) est une palette de 2 piés de longueur, de 4 à 5 pouces de largeur & de 6 à 7 lignes d'épaisseur, dont on se sert pour espader le chanvre sur le chevalet. Voyez l'article & les Planches de la Corderie.

ESPADE, est une façon que l'on donne à la filasse après qu'elle a été broyée ; elle consiste à mettre du chanvre sur l'entaille du chevalet, & à le battre avec l'espadé jusqu'à ce qu'il soit entièrement net. Cette préparation a plusieurs avantages ; elle débarrasse la filasse des petites parties de chenevottes qui y restent, ou des corps étrangers, feuilles, herbe, poussière, &c. & de séparer du principal brin l'étoupe la plus grossière, c'est-à-dire les brins de chanvre qui ont été rompus en plusieurs parties, ou très-bouchonnés. En second lieu, elle sépare les unes des autres

très les fibres longitudinales, qui par leur union forment des especes de rubans.

Il y a des provinces où au lieu d'*espader* le chanvre, on le pile avec des maillets.

ESPADEURS, f. m. pl. (*Corderie.*) ce sont les ouvriers qui travaillent à donner à la filasse la préparation nommée l'*espade*. Voyez CORDERIE.

ESPADON, EMPEREUR, subst. m. (*Hist. nat. Ichthiolog.*) *xiphias* seu *gladius*; poisson de mer qui a le bec fort allongé & fait en forme de glaive ou d'épée à deux tranchans, longue de deux coudées & dure comme un os. Voyez la Pl. XIII. fig. 22. On pourroit le distinguer de tout autre poisson par ce seul caractère qui lui est particulier. Il est aussi grand qu'un cétacée; il pèse plus de cent livres, & quelquefois même plus de deux cents, & il a cinquaines de longueur. Le corps est allongé & rond, & fort épais près de la tête: c'est la machoire du dessus qui se prolonge au point de former l'épée dont vient le nom d'*espaddon*; on croit qu'il a été appelé *empereur*, parce qu'on représente les empereurs avec une épée en main. La machoire du dessous est pointue par le bout; il n'a qu'une nageoire sur le dos, mais elle s'étend presque d'un bout à l'autre: la queue est échancrée & a la figure d'un croissant. Ce poisson a une paire de nageoires auprès des ouïes, & deux autres nageoires qui sont au-delà de l'anus: sa peau est rude & luisante, de couleur noire sur le dos, & blanche sur le ventre. L'*espaddon* est très-fort; il enfonce son bec pointu dans les navires, & il perce les plus grands poissons cétacées. Rai, *synop. meth. pisc.* Rond. *hist. des poissons.* Voyez POISSON. (I)

ESPADON, (*Fourbiss.*) grande & large épée qu'on tient à deux mains. Voyez ÉPÉE.

* ESPADOT, f. m. terme de Pêche, usité dans le ressort de l'amirauté de Marennes; c'est un instrument formé d'un petit fer d'environ 2 piés & demi de long, crochu par le bout, lequel on emmanche dans une petite perche d'environ 5 piés de long, plus grosse par le bout, qui sert de poignée. Les Pêcheurs se servent de cet instrument dans les écluses où ils vont la nuit avec des brandons de roseaux ou de paille; & quand ils apperçoivent des poissons, ils les retirent avec le bout de l'*espadot*, & les tuent ensuite avec le même instrument.

Les langons sont des especes d'*espadots* formés de petites pointes ébarbelées, fichées au bout d'une perche: les foïannes ou fougnes ressemblent à celles qu'on trouvera décrites à l'article FOUANNE; & les faucilles ne sont souvent que ces sortes de couteaux à scier des grains quand ils sont hors de service, ou quelques morceaux de fer crochus.

ESPAGNE, (*Géog. hist.*) royaume considérable de l'Europe, borné par la mer, le Portugal & les Pyrénées: il a environ 240 lieues de long sur 200 de large. Long. 9. 21. Lat. 36. 44.

Je laisse les autres détails aux Géographes, pour retracer ici le tableau qu'un grand peintre a fait des révolutions de ce royaume dans son *Histoire du siècle de Louis XIV.*

L'*Espagne*, soumise tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths, par les Vandales, & par les Arabes qu'on nomme *Maures*, tomba sous la domination de Ferdinand, qui fut à juste titre surnommé *roi d'Espagne*, puisqu'il en réunit toutes les parties sous sa domination; l'Arragon par lui-même, la Castille par Isabelle sa femme, le royaume de Grenade par sa conquête sur les Maures, & le royaume de Navarre par usurpation: il décéda en 1516.

Charles-Quint son successeur forma le projet de la monarchie universelle de notre continent chrétien, & n'abandonna son idée que par l'épuisement de ses forces & sa démission de l'empire en 1556.

Tome V.

Le vaste projet de monarchie universelle, commencé par cet empereur, fut soutenu par Philippe II. son fils. Ce dernier voulut, du fond de l'escorial, subjuguier la Chrétienté par les négociations & par les armes; il envahit le Portugal; il desola la France; il menaça l'Angleterre: mais plus propre à marchander de loin des esclaves qu'à combattre de près ses ennemis, il ne put ajoûter aucune conquête à la facile invasion du Portugal. Il sacrifia de son aveu quinze cents millions, qui sont aujourd'hui plus de trois mille millions de notre monnoie, pour asservir la France & pour regagner les sept Provinces-Unies; mais ses trésors n'aboutirent qu'à enrichir les pays qu'il voulut dompter: il mourut en 1598.

Sous Philippe III. la grandeur espagnole ne fut qu'un vaste corps sans substance, qui avoit plus de réputation que de force. Ce Prince, moins guerrier encore & moins sage que Philippe II. eut peu de vertus de roi: il ternit son regne & affoiblit la monarchie par la superstition, ce vice des ames foibles, par les nombreuses colonies qu'il transplanta dans le Nouveau-Monde, & en chassant de ses états près de huit cents mille Maures, tandis qu'il auroit dû au contraire le peupler d'un pareil nombre de sujets: il finit ses jours en 1621.

Philippe IV. héritier de la foiblesse de son pere, perdit le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la foiblesse de ses armes, & la Catalogne par l'abus du despotisme: il mourut en 1665.

Enfin l'inquisition, les moines, la fierté oisive des habitans, ont fait passer en d'autres mains les richesses du Nouveau-Monde. Ainsi ce beau royaume, qui imprima jadis tant de terreur à l'Europe, est par gradation tombé dans une décadence dont il aura de la peine à se relever.

Peu puissant au-dehors, pauvre & foible au-dedans, nulle industrie ne seconde encore dans ces climats heureux, les présens de la nature. Les soies de Valence, les belles laines de l'Andalousie & de la Castille, les piastres & les marchandises du Nouveau-Monde, sont moins pour l'*Espagne* que pour les nations commerçantes; elles confient leur fortune aux Espagnols, & ne s'en sont jamais repenties: cette fidélité singulière qu'ils avoient autrefois à garder les dépôts, & dont Justin fait l'éloge, ils l'ont encore aujourd'hui; mais cette admirable qualité, jointe à leur paresse, forme un mélange, dont il résulte des effets qui leur sont nuisibles. Les autres peuples font sous leurs yeux le commerce de leur monarchie; & c'est vraisemblablement un bonheur pour l'Europe que le Mexique, le Pérou, & le Chili, soient possédés par une nation paresseuse.

Ce seroit sans doute un événement bien singulier, si l'Amérique venoit à secouer le joug de l'*Espagne*, & si pour lors un habile vice-roi des Indes, embrasant le parti des Américains, les soutenoit de sa puissance & de son génie. Leurs terres produiroient bien-tôt nos fruits; & leurs habitans n'ayant plus besoin de nos marchandises, ni de nos denrées, nous tomberions à-peu-près dans le même état d'indigence, où nous étions il y a quatre siècles. L'*Espagne*, je l'avoue, paroît à l'abri de cette révolution, mais l'empire de la fortune est bien étendu; & la prudence des hommes peut-elle se flater de prévoir & de vaincre tous ses caprices? Voyez ECOLE (*philosophie de l'*). Article de M. le Chevalier DE JAU COURT.

* ESPAGNOLETTE, f. f. (*Drap.*) étoffes de laine qui se fabriquent particulièrement à Roien, à Beauvais, & à Châlon. Les réglemens du commerce les ordonnent à Beauvais de laines d'Espagne pour la trame, ou des plus fines de France & du pays, sans agnelains ni peignons; les croisées à cinquante-six portées, trois quarts & un seizième de large,

E E E e e e

vingt-sept aunes de long , pour revenir foulées à demi-aune demi-quart de large , sur vingt-deux à vingt-trois aunes de long ; & les non-croisées à trente-fix portées , trois quarts & demi de large , vingt-sept aunes de long , pour revenir foulées à demi-aune demi-quart de large , sur vingt-deux à vingt-trois aunes de long. *Voyez les Régl. du Comm.*

* **ESPAGNOLETTE**, (*Econ. domestiq. & Serrurerie.*) espece de fermeture de fenêtre , dont on trouvera la description & la figure dans nos *Planches de Serrurerie*. En général , cette fermeture consiste en une longue barre de fer arrondie , attachée sur celui des deux battans de la fenêtre qui porte sur l'autre , & le contient ; à cette barre est unie , vers le milieu , une main qui fait mouvoir la barre sur elle-même ; les extrémités de la barre sont en crochet. Quand la barre est mûe sur elle-même , à l'aide de la main , de droite à gauche , les crochets sont reçus & retenus dans des gaches ; la main qui se meut aussi circulairement & verticalement sur une de ces extrémités , peut être arrêtée dans un crochet mobile attaché sur l'autre battant , & la fenêtre est fermée. Pour l'ouvrir , on fait sortir la main de son crochet , & par son moyen , on fait ensuite tourner la barre sur elle-même de gauche à droite ; alors ses extrémités sortent de leurs gaches , & la fenêtre est ouverte.

ESPALIER, f. m. (*Jardin.*) c'est une suite d'arbres fruitiers régulièrement plantés contre des murs , assujettis par un treillage , & conduits avec intelligence pour former une tapisserie de verdure naturelle qui donne de beaux fruits , & qui fait le principal ornement des jardins potagers. L'*espalier* a aussi l'avantage de préserver les arbres de plusieurs intempéries , & d'avancer la maturité du fruit. Mais il faut des soins suivis , une culture entendue , & beaucoup d'art pour conduire les arbres en *espalier* ; c'est le point qui décele ordinairement l'ignorance des mauvais jardiniers , & c'est le chef-d'œuvre de ceux qui ont assez d'habileté pour accorder la contrainte que l'on impose à l'arbre avec le rapport qu'on en attend. Tous les arbres à fruit ne sont pas propres à former un *espalier* : les fruits à pépin y conviennent moins que ceux à noyau , dont quelques especes y réussissent fort bien , & entr'autres le pêcher qui mérite sur-tout d'y être employé , quoiqu'il soit le plus difficile à conduire. La première & la principale attention , lorsqu'on veut planter un *espalier* , doit être de bien proportionner la distance des arbres , attendu que tout l'agrément & l'utilité qu'on peut se promettre d'un *espalier* , dépendront de ce premier arrangement. La distance des arbres , en pareil cas , doit se régler sur plusieurs circonstances auxquelles il faut avoir égard , comme à la hauteur des murs , à leur exposition , à la qualité du terrain , à la nature des arbres , &c. Les murs qui n'ont que huit à neuf piés , ne peuvent admettre que des arbres de basse tige , qu'il faut espacer à douze ou quinze piés. Si les murs ont environ douze piés d'élévation , on peut mettre alternativement entre chacun de ces arbres , d'autres fruitiers de fix piés de tige pour garnir le haut des murailles. La bonne ou mauvaise qualité du sol doit décider du plus ou du moins de distance. L'exposition au nord , où les arbres poussent plus vigoureusement qu'au midi , en demande davantage : tout de même , quelques especes d'arbres occupent plus d'espace que d'autres ; il faut plus de place à l'abricotier qu'au pêcher , beaucoup plus au figuier , &c. La forme que l'on doit donner aux arbres en *espaliers* , n'est pas un objet indifférent : il semble d'abord qu'un *espalier* , dont tous les arbres en se réunissant garniroient entièrement la muraille de verdure , devoit former le plus bel aspect ; mais cette uniformité n'est pas le but qu'on se doit proposer , parce qu'elle contra-

rieroit la production des fruits qui doivent faire le principal objet. Il faut au contraire que tous les arbres d'un *espalier* soient distinctement détachés les uns des autres , & qu'ils soient placés à une distance suffisante , pour permettre pendant toute leur durée d'étendre & d'arranger leurs branches , sans que la rencontre de celles des arbres voisins puisse y faire obstacle. Il a donc fallu leur approprier une forme particulière qui , en se rapprochant le plus qu'il étoit possible de la façon dont les arbres prennent naturellement leur accroissement , fût autant agréable à l'œil que favorable à la production du fruit. La figure d'un main ouverte , ou d'un éventail déplié , a paru la plus propre à remplir ces deux objets. Cependant comme la sève se porte plus volontiers dans les branches de l'arbre qui approchent de la ligne droite , que dans celles qui s'en écartent beaucoup , on doit avoir attention de laisser prendre aux arbres en *espalier* plus de hauteur que de largeur : très-différens en cela des arbres en contrespalier , auxquels il est d'usage de donner plus d'étendue en largeur qu'en hauteur , par des raisons de convenance. *Voy.* CONTRESPALIER. (c)

ESPALLEMENT, f. m. terme en usage parmi les commis des aides , & qui signifie la même chose que *jaugeage*. *Voyez* JAUGEAGE.

Espallement ne se dit pourtant guere que du mesurage qui se fait dans les brasseries , lorsque les commis jaugent les cuves , bacs , & chaudières dont se servent les brasseurs pour former leurs bières , afin de faire l'évaluation des droits du roi.

L'article 2. du titre de l'ordonnance des aides de 1680 , concernant les droits sur la bière , défend aux brasseurs de Paris & du reste du royaume , de se servir des cuves , chaudières & bacs , que l'*espallement* n'en ait été fait avec le fermier ou les commis. *Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers.* (G)

Espallement se dit aussi de la comparaison qui se fait d'une mesure neuve avec la mesure originale ou matrice , pour ensuite l'étalonner & marquer de la lettre courante de l'année , si elle lui est trouvée égale & conforme.

Ce terme en ce sens n'est en usage que pour la vérification des mesures rondes qui servent à mesurer les grains , graines , fruits , légumes secs.

Louis XIV. ayant ordonné , par un édit du mois d'Octobre 1669 , la fonte de nouveaux étalons sur lesquels se pût faire à l'avenir l'*espallement* des mesures de bois qui serviroient à la distribution & vente de toute nature de grains par le moyen de la trémie , régla aussi la manière de faire cet *espallement* ou vérification , ainsi qu'il s'ensuit.

Le juré-mesureur-étalonneur met d'abord dans la trémie la quantité d'un minot & demi de graine de millet , & non autres , qu'il laisse couler dans l'étalon du minot à blé , jusqu'à ce qu'il soit comble. L'ayant ensuite radé , sans laisser grain sur bord , le millet qui reste dans cette mesure matrice est de nouveau mis dans la trémie pour en remplir une seconde fois le même étalon , où le grain est encore radé comme auparavant ; après quoi il est versé aussi par la trémie dans le minot qui doit être étalonné , & qui l'est en effet , & marqué de la lettre courante de l'année , s'il est trouvé de bonne contenance & de la même mesure que l'étalon. L'*espallement* des autres mesures , moindres que le minot , se fait à proportion , de la même manière. *Voyez* MESURE & MINOT. *Dictionnaire de Commerce & de Chambers.* (G)

ESPALMER, (*Marine.*) c'est nettoyer , laver , & donner le suif depuis la quille jusqu'à la ligne de l'eau pour faire voguer un bâtiment avec plus de vitesse. C'est la même chose que *carener* ; mais le mot d'*espalmier* s'appliquoit autrefois particuliere-

ment aux galères, & *carener* aux vaisseaux. (Z)

ESPARTS, (*Carriere.*) c'est ainsi qu'on appelle dans les carrieres, des fix morceaux qui composent la civiere à tirer le moilon, les quatre qui sont emmortoisés avec les principales ou maîtresses pieces. Les *esparts* sont les plus petits.

ESPAVE, voyez EPAVE.

ESPECE, f. f. (*Mét.*) notion universelle qui se forme par l'abstraction des qualités qui sont les mêmes dans les individus. En examinant les individus, & les comparant entr'eux, je vois certains endroits par où ils se ressemblent; je les sépare de ceux en quoi ils different; & ces qualités communes, ainsi séparées, forment la notion d'une *espece*, qui comprend le nombre d'individus dans lesquels ces qualités se trouvent. La division des êtres en genre & en *espece*, n'est pas l'ouvrage de la Philosophie; c'est celui de la nécessité. Les hommes sentant qu'il leur seroit impossible de tout reconnoître & distinguer, s'il falloit que chaque individu eût sa dénomination particuliere & indépendante, se hâterent de former ces classes indispensables pour l'usage, & essentielles au raisonnement; mais si la Philosophie n'a pas inventé ces notions, c'est elle qui les épure, & qui de vagues qu'elles sont fréquemment dans la bouche du vulgaire, les rend fixes & déterminées, en suivant la méthode des Géometres, autant qu'elle est applicable à des êtres réels & physiques, dont l'essence n'est pas accessible comme celle des abstractions & des notions universelles.

La définition de l'*espece* exprime ordinairement celle du genre qui lui est supérieur, & les nouvelles déterminations qui par cette raison sont appelées *spécifiques*. En faisant attention à la production, ou génération des figures, les Géometres découvrent & démontrent la possibilité de nouvelles *especes*. Ce sont les qualités essentielles & les attributs qui servent à déterminer les *especes*; mais à leur défaut, les possibilités des modes entrent aussi dans ces déterminations. Euclide définit d'abord la figure comme le genre suprême; ensuite, après avoir donné l'idée du cercle, il passe aux figures rectilignes, qu'il considère comme un genre inférieur. De-là, continuant à descendre, il divise les figures rectilignes en trilateres, quadrilateres, & multilateres. Les figures trilateres se divisent de nouveau en équilatérales, isosceles, scalenes, &c. les quadrilateres en quarré, rhombe, trapèze, &c. Il s'en faut bien que cette précision puisse régner dans le développement des sujets réels & physiques. On n'en connoît que l'écorce, & il faut en détacher, le mieux qu'il est possible, ce qui paroît le plus propre à les caractériser. Or, faute de connoître l'essence de ces sujets, on ne suit pas la même route dans leurs définitions; & de-là dans toutes les Sciences, ces disputes & ces embarras inconnus aux Géometres, entre lesquels les controverses ne sauroient exister, ou du moins ne sauroient durer. Jetez au contraire les yeux sur toute autre science; par exemple, sur la Botanique, les définitions y sont des descriptions d'êtres composés, dont on dénombre les parties, & dont on indique l'arrangement & la figure. Chaque botaniste choisissant ce qui le frappe le plus, vous ne reconnoîtrez pas la même plante décrite par deux d'entr'eux, au lieu que la notion du triangle ou du quarré est invariable entre les mains de quelque géometre que ce soit. Néanmoins, comme nous n'avons, ni ne pouvons rien espérer de meilleur que ces descriptions des sujets physiques, on doit travailler à les rendre de plus en plus completes & distinctes, par les observations & par les expériences; sur quoi voyez BOTANIQUE, MÉTHODE, &c.

Les sujets qui ont les mêmes attributs propres, & les mêmes possibilités de mode, se rapportent à la

Tome V.

même *espece*. Dans les êtres composés, les qualités des parties, & la maniere dont ces parties sont liées, servent à déterminer les *especes*. Voyez plus bas ESPECE, (*Hist. nat.*) Article de M. FORMEY.

ESPECE, en Arithmétique; il y a dans cette science des grandeurs de même *espece*, & des grandeurs de différente *espece*.

Les grandeurs de même *espece* sont définies par quelques-uns, celles qui ont une même dénomination: ainsi 2 piés & 8 piés sont des grandeurs de même *espece*.

Les grandeurs de différente *espece*, selon les mêmes auteurs, ont des dénominations différentes; par exemple, 3 piés & 3 pouces sont des grandeurs de différente *espece*. (E)

On définira plus exactement les grandeurs de différente *espece*, en disant que ce sont celles qui sont de nature différente; par exemple, l'étendue & le tems, 12 heures & 12 toises sont des grandeurs de différente *espece*; au contraire, 12 heures & 12 minutes d'heure sont de la même *espece*.

On ne sauroit multiplier l'une par l'autre des quantités de même *espece*, dans quelque sens qu'on prenne cette expression; on ne peut multiplier des piés par des piés, ni des toises par des heures. Voyez-en la raison au mot MULTIPLICATION. On peut diviser l'une par l'autre des quantités de différente *espece*, prises dans le premier sens; par exemple, 12 heures par 3 minutes (voyez DIVISION); mais on ne peut diviser l'une par l'autre des quantités de différente *espece*, prises dans le second sens; par exemple, des toises par des heures. Voyez ABSTRAIT, CONCRET, &c.

On dit qu'un triangle est donné d'*espece*, quand chacun de ses angles est donné: dans ce cas, le rapport des côtés est donné aussi; car tous les triangles équiangles sont semblables (voyez TRIANGLE & SEMBLABLE). Pour qu'une autre figure rectiligne quelconque soit donnée d'*espece*, il faut non-seulement que chaque angle soit donné, mais aussi le rapport des côtés.

On dit qu'une courbe est donnée d'*espece*, 1°. dans un sens plus étendu, lorsque la nature de la courbe est connue, lorsqu'on fait, par exemple, si c'est un cercle, une parabole, &c. 2°. dans un sens plus déterminé, lorsque la nature de la courbe est connue, & que cette courbe ayant plusieurs parametres, on connoît le rapport de ces parametres. Ainsi une ellipse est donnée d'*espece*, lorsqu'on connoît le rapport de ses axes; il en est de même d'une hyperbole. Pour bien entendre ceci, il faut se rappeler que la construction d'une courbe suppose toujours la connoissance de quelques lignes droites constantes qui entrent dans l'équation de cette courbe, & qu'on nomme *parametres de la courbe* (voyez PARAMETRE). Les courbes qui n'ont qu'un parametre, comme les cercles, les paraboles, sont toutes semblables; & si le parametre est donné, la courbe est donnée d'*espece* & de grandeur: les courbes qui ont plusieurs parametres, sont semblables quand leurs parametres ont entr'eux un même rapport. Ainsi deux ellipses, dont les axes sont entr'eux comme m est à n , sont semblables, & l'ellipse est donnée d'*espece* quand on connoît le rapport de ses axes. Voyez SEMBLABLE & PARAMETRE. (O)

ESPECES, IMPRESSES, ou ESPECES VISIBLES, sont, dans l'ancienne Philosophie, les images des corps que la lumière produit, & peint dans leur vraie proportion & couleur au fond de l'œil.

Les anciens donnoient ce nom à certaines images qu'ils supposoient s'élancer des corps, & venir frapper nos yeux. Ils n'avoient aucune idée de la façon dont les rayons de lumière viennent se réunir dans

E E E e e ij

le fond de l'œil, & y peindre l'image des objets. Voyez VISION.

Les sectateurs d'Aristote s'imaginoient que ces images étoient immatérielles, & que cependant elles agissoient sur nos organes. Selon le système des philosophes modernes, ce n'est point l'image qui agit sur nos yeux; car elle n'est qu'une peinture ou une *espece* d'ombre; mais ce sont les rayons qui la forment par leur réunion, qui ébranlent les fibres de la nature, & cet ébranlement, communiqué au cerveau, est suivi de la sensation de la vue.

Comme l'Encyclopédie est en partie l'histoire des opinions des hommes, voici une exposition & une réfutation abrégée du système des anciens sur les *especes*. Celles que les objets impriment dans les sens extérieurs, sont par-là même appelées *especes impresses*; elles sont alors matérielles & sensibles, mais l'intellect agent les rend intelligibles & propres à être reçues par l'intellect patient: ces *especes* ainsi spiritualisées sont appelées *especes expresses*, parce qu'elles sont exprimées des impresses; & c'est par elles que l'intellect patient connoît toutes les choses matérielles. Lucrece employe tout le IV. livre de son poëme à développer cette hypothèse des simulacres ou images, qui comme autant d'écorces & de membranes découlent perpétuellement de la surface des corps, & nous portent leurs *especes* & leurs figures.

*Nunc agere incipiam tibi, quod vehementer ad has res
Attinet, esse ea, quæ rerum simulacra vocamus,
Quæ quasi membranæ summo de corpore rerum
Dereptæ volitant ultro citroque per auras.*

V. 33-37. & plus bas, v. 46-50.

*Dico igitur rerum effigies, tenuisque figuras
Mittier ab rebus summo de corpore earum,
Quæ quasi membrana vel cortex nominanda est,
Quod speciem, aut formam similem gerit ejus imago,
&c.*

Diverses raisons détruisent entièrement cette hypothèse.

1°. *L'impénétrabilité des corps*. Tous les objets, comme le soleil, les étoiles, & tous ceux qui sont proches de nos yeux, ne peuvent pas envoyer des *especes* qui soient d'autre nature qu'eux; c'est pourquoi les Philosophes disent ordinairement que ces *especes* sont grossières & matérielles, pour les distinguer des *especes* expresses qui sont spiritualisées: ces *especes* impresses des objets sont donc de petits corps; elles ne peuvent donc pas se pénétrer, ni tous les espaces qui sont depuis la terre jusqu'au ciel, lesquels en doivent être tous remplis: d'où il est facile de conclure qu'elles devroient se froisser & se briser les unes allant d'un côté, & les autres de l'autre, & qu'ainsi elles ne peuvent rendre les objets visibles. De plus, on peut voir d'un même endroit & d'un même point un très-grand nombre d'objets qui sont dans le ciel & sur la terre: donc il faudroit que les *especes* de tous ces corps pussent se réduire en un point. Or elles sont impénétrables, puisqu'elles sont matérielles: donc, &c. Mais non-seulement on peut voir d'un même point un nombre immense de très-grands & de très-vastes objets; il n'y a même aucun point dans tous ces grands espaces du monde d'où l'on ne puisse découvrir un nombre presque infini d'objets, & même d'objets aussi grands que le soleil, la lune, & les ciens: il n'y a donc aucun point dans l'Univers où les *especes* de toutes ces choses ne dussent se rencontrer; ce qui est contre toute apparence de vérité.

2°. *Le changement qui arrive dans les especes*. Il est constant que plus un objet est proche, plus l'*espece* en doit être grande, puisque souvent nous voyons l'objet plus grand. On ne voit pas ce qui peut faire que cette *espece* diminue, & ce que peuvent devenir les parties qui la composoient lorsqu'elle étoit plus

grande. Mais ce qui est encore plus difficile à concevoir selon ce sentiment, c'est que si on regarde un objet avec des lunettes d'approche ou un microscope, l'*espece* devient tout-d'un-coup cinq ou six cents fois plus grande qu'elle n'étoit auparavant; car on voit encore moins de quelles parties elle peut s'accroître si fort en un instant.

3°. *La différence qu'il y a entre certaines images & les objets qui les renvoyent*. Quand on regarde un cube parfait, toutes les *especes* de ses côtés sont inégales, & néanmoins on ne laisse pas de voir tous ses côtés également quarrés. Et de même, lorsque l'on considère dans un tableau, sous un certain point de vue, des ovales & des parallélogrammes qui ne peuvent envoyer que des *especes* de semblable figure, on n'y voit cependant que des cercles & des quarrés: de-là il s'ensuit évidemment qu'il n'est pas nécessaire que l'objet qu'on regarde produise, afin qu'on le voye, des *especes* qui lui soient semblables.

4°. *La diminution que les corps en devroient souffrir*. On ne peut pas concevoir comment il se peut faire qu'un corps qui ne diminue pas sensiblement, envoie toujours hors de soi des *especes* de tous côtés, qu'il en remplisse continuellement de fort grands espaces tout-à-l'entour, & cela avec une vitesse inconcevable: car un objet étant caché, dans l'instant même qu'il se decouvre on le voit de plusieurs lieues & de tous les côtés? On répondra peut-être que les odeurs sont des émanations qui n'affoiblissent point sensiblement le corps odoriférant; mais quelle différence de ces émanations à celle de la lumière, pour l'étendue qu'elles occupent? Voyez ODEUR. Et ce qui paroît encore fort étrange, c'est que les corps qui ont beaucoup d'action, comme l'air & quelques autres, n'ont point la force de pousser au-dehors de ces images qui leur ressemblent; ce que font les corps les plus grossiers, & qui ont le moins d'action, comme la terre, les pierres, & presque tous les corps durs.

A ces difficultés prises de ce qui se passe au-dehors, on en pourroit joindre d'autres sur ce qui arrive intérieurement dans la transmutation des *especes* impresses & matérielles, en *especes* expresses & spiritualisées. Ces distinctions d'intellect agent & d'intellect patient, & cette multiplication des facultés attribuées au sens intérieur & à l'entendement, sont autant de suppositions gratuites sur lesquelles on ne peut bâtir que des systèmes en l'air. Mais il reste si peu de partisans de ces anciennes chimères, qu'il seroit superflu de s'y étendre davantage. Voyez Malebranche, *rech. de la vérité*, liv. III. part. II. chap. ij. Cet article est tiré des papiers de M. FORMEY.

ESPECE, (*Hist. nat.*) « Tous les individus semblables qui existent sur la surface de la terre, sont regardés comme composant l'*espece* de ces individus; cependant ce n'est ni le nombre ni la collection des individus semblables qui fait l'*espece*, c'est la succession constante & le renouvellement non interrompu de ces individus qui la constituent: car un être qui dureroit toujours ne feroit pas une *espece*, non plus qu'un million d'êtres semblables qui dureroient aussi toujours. L'*espece* est donc un mot abstrait & général, dont la chose n'existe qu'en considérant la nature dans la succession des tems, & dans la destruction constante & le renouvellement tout aussi constant des êtres: c'est en comparant la nature d'aujourd'hui à celle des autres tems, & les individus actuels aux individus passés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle *espece*, & la comparaison du nombre ou de la ressemblance des individus n'est qu'une idée accessoire, & souvent indépendante de la première; car l'âne ressemble au cheval plus que le barbet au levrier, & cependant le barbet & le levrier ne font qu'une

» même *espece*, puisqu'ils produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres; au lieu que le cheval & l'âne sont certainement de différentes *especes*, puisqu'ils ne produisent ensemble que des individus viciés & infectés.

» C'est donc dans la diversité caractéristique des *especes*, que les intervalles des nuances de la nature sont les plus sensibles & les mieux marqués; on pourroit même dire que ces intervalles entre les *especes* sont les plus égaux & les moins variables de tous, puisqu'on peut toujours tirer une ligne de comparaison entre deux *especes*, c'est-à-dire entre deux successions d'individus qui se reproduisent & ne peuvent se mêler, comme l'on peut aussi réunir en une seule *espece* deux successions d'individus qui se reproduisent en se mêlant. Ce point est le plus fixe que nous ayons en Histoire naturelle; toutes les autres ressemblances & toutes les autres différences que l'on pourroit saisir dans la comparaison des êtres, ne seroient ni si constantes, ni si réelles, ni si certaines.....

» L'*espece* n'étant donc autre chose qu'une succession constante d'individus semblables & qui se reproduisent, il est clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux animaux & aux végétaux, & que c'est par un abus des termes ou des idées que les nomenclateurs l'ont employée pour désigner les différentes sortes de minéraux: on ne doit donc pas regarder le fer comme une *espece*, & le plomb comme une autre *espece*, mais seulement comme deux métaux différens..... » M. de Buffon, *hist. nat. gen. & part.* &c. tom. IV. p. 784 & suiv.

ESPECES, (*Pharm.*) en latin *species*. On entend, en Pharmacie, par *especes*, différentes drogues simples mêlées ensemble, & destinées à entrer dans les décoctions, dans les infusions, & même dans les électuaires. C'est ainsi qu'on dit *espece* de *decoctum sudoriferum*, *especes* de la confection hyacinthe, *especes* des tablettes *diacarthami*, &c.

On donne aussi ce nom à plusieurs poudres composées, officinales; ainsi au lieu de dire la *poudre de diarrhodon*, on dit les *especes diarrhodon*, &c.

Les vulnéraires suisses s'appellent encore *especes vulnéraires*, &c.

On donne aussi le nom de *thé* aux *especes* qui sont destinées à être infusées; ainsi on dit *thé vulnéraire*, *thé céphalique*, *thé pectoral*, aussi bien qu'*especes vulnéraires*, *especes céphaliques*, *especes pectorales*. (b)

ESPECES, (*Chimie.*) Quelques auteurs de Chimie ont désigné par ce nom les produits généraux de l'ancienne analyse, ou les fameux principes des Chimistes, l'huile, le sel, &c. Voyez PRINCIPES. (b)

ESPECE, (*Jurisp.*) signifie quelquefois le fait & les circonstances qui ont précédé ou accompagné quelque chose: ainsi on dit l'*espece* d'une question, ou d'un jugement.

Espece signifie aussi quelquefois la chose même qui doit être rendue, & non pas une autre semblable. Il y a des choses fungibles qui peuvent être remplacées par d'autres, comme de l'argent, du grain, du vin, &c. mais les choses qui ne sont pas fungibles, comme un cheval, un bœuf, doivent être rendues en *espece*; c'est-à-dire que l'on doit rendre précisément le même cheval ou bœuf qui a été prêté.

Especes, en style de Palais, signifie aussi quelquefois de l'argent comptant: on dit payable en *especes*; on ajoute quelquefois *sonnantes*, pour dire que le paiement ne se fera point en billets. (A)

ESPECES, (*Comm.*) ce sont les différentes pièces de monnaie qui servent dans le Commerce, ou dans différentes actions de la vie civile, à payer le prix de la valeur des choses.

Il n'y a dans un état d'*especes* courantes, que cel-

les autorisées par le prince; & le droit d'en faire fabriquer n'appartient qu'au souverain, & est un droit domanial de la couronne. Si anciennement divers seigneurs, barons, & évêques, avoient droit de faire battre monnaie, c'est que sans doute ce droit leur avoit été cédé avec la jouissance du fief, ou qu'ils le possédoient à titre de souveraineté; ce qui sous les deux premières races fut souffert dans le tems foible de l'autorité royale, tems où s'établit le genre d'autorité nommé *souveraineté*, *espece* de seigneurie que le bon droit eut tant de peine à détruire, après que le mauvais droit l'eut usurpé si facilement.

En 1262, l'ordonnance sur le fait des monnaies, dit que dans les terres où les barons n'avoient point de monnaie, il n'y aura que celle du roi qui y aura cours; & que dans les terres où les barons auroient une monnaie, celle du roi aura cours pour le même prix qu'elle auroit dans ses domaines.

Philippe-le-Bel commença à réduire les hauts seigneurs à vendre leur droit de battre monnaie, & l'édit de 1313 gêna si fort la fabrication, qu'ils y renoncèrent.

Philippe-le-Long songeoit quand il mourut (dit le président Hénault) à faire en sorte que dans la France on se servît de la même monnaie, & à rendre les poids & les mesures uniformes. Louis XI. eut depuis la même pensée. Voyez POIDS & MESURE.

Il n'appartient qu'à l'histoire de fixer le tems où l'on a commencé à fabriquer les différentes *especes*, de parler des matières & des marques en usage dans les tems reculés.

Le but de l'Encyclopédie n'est que de faire remarquer aux hommes les choses qui se passent sous leurs yeux; si l'on rappelle celles qui se sont passées, ce n'est que par le rapport qu'elles ont aux présentes, ou afin d'en faire une comparaison qui opere un avantage pour la réforme de ce qui se pratique. Il est bon de satisfaire la curiosité des lecteurs, il est mieux de les instruire utilement. Nous renvoyons donc à l'histoire pour tout ce qui n'est pas maintenant en usage. Il est à-propos cependant de parler du florin, du parisis, & du tournois. La première de ces *especes* étoit une monnaie réelle qui étoit fort sujette à varier d'autant plus souvent, que les rois de France regardoient les droits qu'ils retiroient de ces mutations comme une des principales branches de leurs revenus. En 1361, le bon florin, ou le florin de poids, valoit douze tournois d'argent, le tournois quinze deniers tournois: donc le florin valoit cent quatre-vingt deniers tournois, ou quinze sous tournois.

Le parisis n'est plus qu'un terme qui signifie le quart en sus. Ce nom vient de ce que la monnaie réelle frappée à Paris, valoit un quart en sus plus que celle frappée à Tours. Elle n'est plus d'usage; nous n'en parlons que pour faire entendre que lorsqu'on trouvera dans quelque ordonnance ce terme employé, il signifie le quart en sus.

Le tournois étoit une monnaie frappée à Tours; elle n'est plus monnaie réelle, elle est maintenant de compte: on dit une livre tournois, un sou tournois; elle est moindre que le parisis d'un cinquième, c'est celle qui est en usage aujourd'hui quant au terme seulement.

Les *especes* qui ont cours en France sont les pièces d'or, nommées anciennement écus. La fabrication des écus d'argent ne fut ordonnée qu'en Septembre 1641; & lorsqu'avant ce tems on parle d'écus, cela veut dire des écus d'or. Ce n'est pas qu'avant ce tems il n'y eût des *especes* d'argent; la fabrication des grosses *especes* d'argent avoit commencé sous Louis XII. qui fit ouvrir les gros testons; ils ont continué jusqu'à Henri III. lequel en interdisant leur fabrication,

ordonna en 1575 celle des pieces de vingt sous, & en 1577 celle des pieces de moindre valeur ; mais aucune n'étoit nommée *écu*. Maintenant les pieces d'or s'appellent *louis*, soit quadruples, doubles, simples, & demi-louis.

Les pieces d'argent nommées *écus doubles*, quel'on appelle vulgairement *gros écus*, sont à six livres ; les écus simples ou petits écus, à trois livres ; les pieces de vingt-quatre sous, celles de douze sous, & de six sous.

Les pieces de bas billon & de cuivre sont les sous & les liards.

Quant aux *especes* des villes commerçantes de l'Europe, même des autres parties du monde, voyez le *dictionnaire du Commerce* au mot *Monnaie*.

L'or, l'argent, & le cuivre, ont été préférés pour la fabrication des *especes*. Ces métaux s'allient ensemble, il n'y a que le cuivre qui s'emploie seul ; l'or s'allie avec l'argent & le cuivre, l'argent avec le cuivre seulement ; & lorsque la partie de cuivre est plus forte que celle d'argent, c'est ce qu'on appelle *billon*. Voyez BILLON & ALLIAGE.

En Angleterre on ne prend rien pour le droit du roi, ni pour les frais de la fabrication, en sorte que l'on rend poids pour poids aux particuliers qui vont porter des matieres à la monnaie : cela a été pratiqué plusieurs fois en France ; mais maintenant on prend le droit de seigneurage, on ajoute le grain de remede. Voyez MONNOYAGE au mot MONNOIE.

Les *especes* ont différens noms, suivant leur empreinte, comme les moutons, les angelots, les couronnes ; suivant le nom du prince, comme les louis, les henris (sur quoi il faut remarquer ce qu'on lit dans le pr. Hénault, que la premiere monnaie qui ait eu un buste en France est celle que la ville de Lyon fit frapper pour Charles VIII. & pour Anne de Bretagne ; la ville d'Aquila battit une monnaie en l'honneur de ce prince, dont la légende étoit françoise) ; suivant leur valeur, comme un écu de trois livres, une piece de vingt-quatre sous ; suivant le lieu où elles ont été frappées, comme un parisien, un tournois.

Les *especes* ont deux valeurs, une réelle & intrinsèque, qui dépend de la taille qui est fixée maintenant en France à trente loüis au marc, lequel marc monnoyé vaut, en mettant le louis à vingt-quatre liv. prix actuel, sept cents vingt livres ; & pour les *especes* d'argent à huit $\frac{3}{4}$ écus au marc, qui vaut monnoyé, en mettant l'écu à six liv. prix actuel, quarante-neuf livres seize sous.

L'autre valeur est imaginaire ; elle se nomme *valeur de compte*, parce qu'il est ordonné par l'ordonnance de 1667 de ne pas se servir dans les comptes d'autres dénominations que de celles de livres, sous, & deniers : cette valeur a eu beaucoup de variations ; elle étoit d'abord relative à la valeur intrinsèque : une livre signifioit une livre pesant de la matiere dont il étoit question : un sou étoit la vingtieme partie du poids d'une livre ; & le denier la douzieme partie du sou ; mais il y eut tant d'altération dans les *especes*, que l'on s'est écarté au point où l'on est à présent. On lit dans le président Hénault que le sou & le denier n'avoient plus de valeur intrinsèque que les deux tiers de ce qu'ils avoient valu sous saint Louis ; il en attribue la cause à la rareté de l'*espece* dans le royaume appauvri par les croisades ; ce qui ne contribuoit pas seul à augmenter la valeur numéraire, attendu que précédemment cette rareté étoit plus considérable, & la valeur beaucoup moindre. On en trouve la preuve dans deux faits rapportés par le même auteur sous le regne de Charles-le-Chauve. Vers l'an 837, il y eut un édit qui ordonna qu'il seroit tiré des coffres du roi cinquante livres d'argent pour être répandues dans le commerce, afin

de réparer le tort que les *especes* décriées par une nouvelle fabrication avoient causé. Le second exemple est que le concile de Toulouse, tenu en 846, fixa à deux sous la contribution que chaque curé étoit tenu de fournir à son évêque, qui consistoit en un minot de froment, un minot de seigle, une mesure de vin, & un agneau ; & l'évêque pouvoit prendre à son choix ou ces quatre choses, ou les deux sous. Suivant le premier exemple, les cinquante liv. d'argent, tirées des coffres du roi, doivent revenir à 4980 l. (en supposant la livre de seize onces, il y a lieu de croire que semblable à la livre romaine, elle ne valoit que douze onces, qui n'en valoient pas même douze de notre poids de marc) ; si cette somme étoit capable de rétablir le crédit, il falloit effectivement que l'argent fût bien rare : au reste, suivant le second exemple, deux sous qui valoient tout au plus cinq livres d'à-présent, payant un minot de froment, un minot de seigle, une mesure de vin, & un agneau, montrent que peu d'argent procuroit beaucoup de denrées ; d'où il faut conclure que l'augmentation numéraire de la valeur de compte, n'augmente pas les richesses ; on n'est pas plus riche pour avoir plus à nombrer.

Nous ne nous étendrons point à détailler les augmentations périodiques de la valeur des *especes* ; nous renvoyons à la carte des parités réciproques de la livre numéraire ou de compte, proportionnellement à l'augmentation arrivée sur le marc d'argent, dressée par M. Derius, chef du bureau de la compagnie des Indes, où l'on peut voir d'un coup-d'œil la valeur respective de la livre numéraire, sous les différens regnes depuis Charlemagne jusqu'à présent. Voyez, au surplus, le *dictionnaire de Commerce* au mot *monnaie*, où l'on a rapporté en détail les variations arrivées en France sur le fait des monnoies tant d'or que d'argent, depuis le mois de Mai 1718 jusqu'au dernier Mars 1726.

En tout pays l'*espece* d'or achete & paye celle d'argent, & plusieurs *especes* d'argent payent & achètent celle d'or, suivant & ainsi que la proportion de l'or à l'argent y est gardée, étant loisible à chacun de payer ce qu'il achete en especes d'or ou d'argent, au prix & à la proportion reçue dans le pays. En France, cette proportion est réduite & fixée par édit du mois de Septembre 1724, de 14 sous $\frac{1}{2}$ environ, car il y a quelques différences : 14 marcs $\frac{1}{2}$ d'argent valent 722 livres 2 f. & le marc d'or ne valut que 720 liv. comme nous l'avons dit ci-dessus, ce qui fait une différence de deux livres deux sous. Dans les autres pays cette proportion n'est pas uniforme ; mais en général la différence n'est pas considérable.

Cette proportion diversément observée, suivant les différentes ordonnances des princes, entre les villes qui commercent ensemble, fait la base du pair dans l'échange des monnoies. En effet, si toutes les *especes* & monnoies étoient dans tous les états au même titre & à la même loi qu'elles sont en France, les changes seroient au pair, c'est-à-dire que l'on recevrait un écu de 3 liv. dans une ville étrangere, pour un écu que l'on auroit donné à Paris ; si le change produisoit plus ou moins, ce seroit un effet de l'agiot & une suite nécessaire de la rareté ou de l'abondance des lettres ou de l'argent ; ce qui n'est d'aucune considération, attendu que si aujourd'hui les lettres sur Paris sont rares, elles le seront un autre jour sur Amsterdam, ainsi des autres villes : au lieu que l'on perd sur les remises qui se font dans les pays étrangers où l'argent est plus bas qu'en France. On veut remettre par exemple cent écus, monnaie de France, à trois livres, à Amsterdam, en supposant le change à 52 deniers de gros, on ne recevra que 130 livres ; parce que 52 deniers de gros ne sont que vingt-six sous, & qu'il y a trente-quatre sous de différence par écu :

si au contraire on veut faire payer à Paris 100 écus de trois livres, & qu'on en remette à Amsterdam la valeur en *especes* courantes audit lieu, en supposant le change au même prix, il n'en coûte que 5200 deniers de gros, qui divisés par cinquante-deux, donneront à recevoir à Paris 100 écus valant 300 livres.

La réduction en monnaie de France des différentes *especes* qui ont cours dans toutes les villes de commerce est faite en tant d'endroits, qu'il est inutile de répéter ce que l'on trouve dans le dictionnaire de Commerce, le parfait négociant de Savary, la bibliothèque des jeunes négocians par M. Delarue, le traité des changes étrangers par M. Derius, & beaucoup d'autres livres qui sont entre les mains de tout le monde. *Cet article est de M. DU FOUR.*

De la circulation, du surhaussement, & de l'abaissement des especes. Tout ce qui suit est tiré du traité des élémens du Commerce de M. de Forboney; ouvrage dont il avoit destiné les matériaux à l'Encyclopédie, & qu'il a publié séparément, afin d'en étendre encore davantage l'utilité.

La multiplication des besoins des hommes par celle des denrées, introduisit dans le commerce un changement qui en fait la seconde époque. *Voyez l'article COMMERCE.* Les échanges des denrées entre elles étant devenus impossibles, on chercha par une convention unanime quelques signes des denrées, dont l'échange avec elles fût plus commode, & qui pussent les représenter dans leur absence. Afin que ces signes fussent durables & susceptibles de beaucoup de divisions sans se détruire, on choisit les métaux; & parmi eux les plus rares pour en faciliter le transport. L'or, l'argent & le cuivre devinrent la représentation de toutes les choses qui pouvoient être vendues & achetées. *Voyez les articles OR, ARGENT, CUIVRE & MONNOIE.*

Alors il se trouva trois sortes de richesses. Les richesses naturelles, c'est-à-dire les productions de la nature; les richesses artificielles ou les productions de l'industrie des hommes; & ces deux genres sont compris sous le nom des richesses réelles: enfin, les richesses de convention, c'est-à-dire les métaux établis pour représenter les richesses réelles. Toutes les denrées n'étant pas d'une égale abondance, il est clair qu'on devoit exiger en échange des plus rares, une plus grande quantité des denrées abondantes. Ainsi les métaux ne pouvoient remplir leur office de signe, qu'en se subdivisant dans une infinité de parties.

Les trois métaux reconnus pour signes des denrées ne se trouvent pas non plus dans la même abondance. De toute comparaison résulte un rapport; ainsi un poids égal de chacun des métaux devoit encore nécessairement être le signe d'une quantité inégale des mêmes denrées.

D'un autre côté, chacun de ces métaux tel que la nature le produit, n'est pas toujours également parfait; c'est-à-dire, qu'il entre dans sa composition plus ou moins de parties hétérogenes. Aussi les hommes en reconnoissant ces divers degrés de finesse, convinrent-ils d'une expression qui les indiquât.

Pour la commodité du commerce, il convenoit que chaque portion des différens métaux fût accompagnée d'un certificat de sa finesse & de son poids. Mais la bonne foi diminuant parmi les hommes à mesure que leurs desirs augmentoient, il étoit nécessaire que ce certificat portât un caractère d'authenticité.

C'est ce que lui donna chaque législateur dans sa société, en mettant son empreinte sur toutes les portions des divers métaux: & ces portions s'appellerent *monnaie* en général.

La dénomination particulière de chaque pièce de monnaie fut d'abord prise de son poids. Depuis, la mauvaise foi des hommes le diminua; & même les

princes en retrancherent dans des tems peu éclairés où l'on séparoit leur intérêt de celui du peuple & de la confiance publique. La dénomination resta, mais ne fut qu'idéale: d'où vint une distinction entre la valeur numéraire ou la manière de compter, & la valeur intrinsèque ou réelle.

De l'authenticité requise pour la sûreté du commerce, dans les divisions de métaux appelées monnoies, il s'ensuit que le chef de chaque société a seul droit de les faire fabriquer, & de leur donner son empreinte.

Des divers degrés de finesse & de pesanteur dont ces divisions de métaux sont susceptibles, on doit conclure que les monnoies n'ont d'autre valeur intrinsèque que leur poids & leur titre; aussi est-ce d'après cela seul que les diverses sociétés reglent leurs payemens entre elles.

C'est-à-dire que se trouvant une inégalité dans l'abondance des trois métaux, & dans les divers degrés de finesse dont chacun d'eux est susceptible, les hommes sont convenus en général de deux choses.

1°. De termes pour exprimer les parties de la plus grande finesse dont chacun de ces métaux soit susceptible.

2°. A finesse égale de donner un plus grand volume des moins rares en échange des plus rares.

De ces deux proportions, la première est déterminée entre tous les hommes.

La seconde ne l'est pas avec la même précision; parce qu'outre l'inégalité générale dans l'abondance respective des trois métaux, il y en a une particulière à chaque pays. D'où il résulte que les métaux étant supposés de la plus grande finesse respective chez un peuple, s'il échange le métal le plus rare avec un plus grand volume des autres métaux, que ne le font les peuples voisins, on lui portera ce métal rare en assez grande abondance, pour qu'il soit bientôt dépouillé des métaux dont il ne fait pas une estime proportionnée à celle que les autres peuples lui accordent.

Comme toute société a des besoins extérieurs dont les métaux sont les signes ou les équivalens; il est clair que celle dont nous parlons, payera ses besoins extérieurs relativement plus cher que les autres sociétés; enfin qu'elle ne pourra acheter autant de choses au-dehors.

Si elle vend, il est également évident qu'elle recevra de la chose vendue une valeur moindre qu'elle n'en avoit dans l'opinion des autres hommes.

Tout ce qui n'est que de convention a nécessairement l'opinion la plus générale pour mesure; ainsi les richesses en métaux n'ont de réalité pour leurs possesseurs, que par l'usage que les autres hommes permettent d'en faire avec eux: d'où nous devons conclure que le peuple qui donne à l'un des métaux une valeur plus grande que ses voisins, est réellement & relativement appauvri par l'échange qui s'en fait avec les métaux qu'il ne prise pas assez.

Soit en Europe, la proportion commune d'un poids d'or équivalent à un poids d'argent comme un à quinze. Soit *a* une livre d'or, & *b* une livre d'argent, $a = 15 b$.

Si un peuple hausse cette proportion en faveur de l'or, & que $a = 16 b$.

Les nations voisines lui apporteront *a* pour recevoir $16 b$. Leur profit *b* sera la perte de ce peuple par chaque livre d'or qu'il échangera contre l'argent.

Il ne suffit pas encore que le législateur observe la proportion du poids que suivent les états voisins. Comme le degré de finesse ou le titre de ses monnoies dépend de sa volonté, il faut qu'il se conforme à la proportion unanimement établie entre les parties de la plus grande finesse, dont chaque métal est susceptible.

S'il ne donne pas à ses monnoies le plus grand degré de finesse, il faut que les termes diminués soient continuellement proportionnels aux plus grands termes.

Soient les parties de la plus grande finesse de l'or représentées par 16 *c*; les parties de la plus grande finesse de l'argent par 6 *d*.

Si l'on veut monnoyer de l'or qui ne contienne que la moitié des parties de la plus grande finesse dont ce métal est susceptible, elles seront représentées par 8 *c*.

Conservant la proportion du poids entre l'or & l'argent, il faut que le titre de ce dernier soit équivalent à 3 *d*. Parce que 8 *c*. 3 *d*:: 16 *c*. 6 *d*.

Si la proportion du titre est haussée en faveur de l'or, & que 8 *c* = 4 *d*, les étrangers apporteront de l'or de pareil titre pour l'échanger contre l'argent. La différence *d*, ou la quatrième partie de fin de chaque pièce de monnaie d'argent enlevée sera leur profit. Dès-lors l'état sur qui il est fait en est appauvri réellement & relativement. La même chose s'opérera sur l'or, si la proportion du titre est haussée en faveur de l'argent.

Ainsi l'intérêt de chaque société exige que la monnaie fabriquée avec chaque métal, se trouve en raison exacte & composée de la proportion unanime des titres, & de la proportion du poids observée par les états voisins.

Dans les suppositions que nous avons établies,

$$a + 16c = 15b + 6d$$

$$a + 8c = 15b + 3d$$

Et ainsi du reste. Ou bien si l'une de ces proportions est rompue, il faut la rétablir par l'autre :

$$a + 16c = 30b + 3d :: a + 16c = 15b + 6d$$

$$a + 8c = 7\frac{1}{2}b + 6d :: a + 8c = 15b + 3d$$

D'où il s'ensuit que l'alliage ou les parties hétérogènes qui composent avec les parties de fin le poids d'une pièce de monnaie, ne sont point évalués dans l'échange qui s'en fait avec les étrangers, soit pour d'autres monnoies, soit pour des denrées.

Ces parties d'alliage ont cependant une valeur intrinsèque; dès-lors on peut dire que le peuple qui donne le moins de degrés de finesse à ses monnoies, perd le plus dans l'échange qu'il fait avec les étrangers; qu'à volume égal de la masse des signes, il est moins riche qu'un autre.

De ce que nous venons de dire, on doit encore conclure que les titres étant égaux, c'est la quantité qu'il faut donner du métal le moins rare pour équivaler du métal le plus rare, qui forme le rapport ou la proportion entr'eux.

Lorsqu'un état a coutume de recevoir annuellement une quantité de métaux pour compenser l'excédent des denrées qu'il vend sur celles qu'il achète; & que sans s'écarter des proportions dont nous venons de parler au point de laisser une différence capable d'encourager l'extraction d'un de ses métaux monnoyés, il présente un petit avantage à l'un des métaux hors d'œuvre sur l'autre: il est clair que la balance lui sera payée avec le métal préféré; conséquemment après un certain nombre d'années, ce métal sera relativement plus abondant dans le Commerce que les autres. Si cette préférence étoit réduite, ce seroit augmenter la perte du peuple, qui paye la majeure partie de cette balance.

Si ce métal préféré est le plus précieux de tous; étant par cela même moins susceptible de petites divisions & plus portatif, il est probable que beaucoup de denrées, mais principalement les choses que le riche paye lui-même, hausseront plus de prix que si la préférence eût été donnée à un métal moins rare.

On conçoit que plus il y a dans un pays de subdivisions de valeurs dans chaque espèce de métaux monnoyés, plus il est aisé aux acheteurs de disputer sur

le prix avec les vendeurs, & de partager le différend.

Conséquemment si les subdivisions de l'or, de l'argent & du cuivre, ne sont pas dans une certaine proportion entr'elles, les choses payées par le riche en personne, doivent augmenter de prix dans une proportion plus grande que les richesses générales, parce que souvent le riche ne se donne ni le tems, ni la peine de disputer sur le prix de ce qu'il desire; quelquefois même il en a honte. Cette observation n'est pas aussi frivole qu'elle pourra le paroître au premier aspect; car dans un état où les fortunes seront très-inégaux hors du Commerce, l'augmentation des salaires commencera par un mauvais principe, & presque toujours par les professions moins utiles; d'où elle passe ensuite aux professions plus nécessaires. Alors le commerce étranger pourra en être affaibli, avant d'avoir attiré la quantité convenable d'argent étranger. Si l'augmentation du salaire des ouvriers nécessaires trouve des obstacles dans la pauvreté d'une partie du peuple, l'abus est bien plus considérable: car l'équilibre est anéanti entre les professions; les plus nécessaires sont abandonnées pour embrasser celles qui sont superflues, mais plus lucratives. A Dieu ne plaise que je desire que le peuple ne se resente pas d'une aisance dont l'état n'est redevable qu'à lui! au contraire je pense que le dépôt des richesses n'est utile qu'entre ses mains, & le Commerce seul peut le lui donner, le lui conserver. Mais il me semble que ces richesses doivent être partagées le plus également qu'il est possible, & qu'aucun des petits moyens généraux qui peuvent y conduire n'est à négliger.

Par une conséquence naturelle de ce que nous venons de dire, il est évident qu'à mesure que les monnoies de cuivre disparaissent du Commerce, les denrées haussent de prix.

Cette double proportion entre les poids & les titres des divers métaux monnoyés n'est pas la seule que le législateur doive observer. Puisque le poids & le titre sont la seule valeur intrinsèque des monnoies; il est clair qu'il est une autre proportion également essentielle entre les divisions & les subdivisions de chaque espèce de métal.

Soit, par exemple, une portion d'argent *m*, d'un poids *a*, d'un titre quelconque, sous une dénomination *c*. On aura $a = c$.

Si on altere le titre, c'est-à-dire si l'on substitue dans la portion d'argent *m*, à la place d'une quantité quelconque *x* de cet argent, une quantité *y* d'alliage, telle que la portion d'argent *m* reste toujours du même poids *a*.

Soit *z* la différence en valeur réelle & générale de la quantité *x* & de la quantité *y*.

Il est clair qu'on aura un poids $a = c$ & un poids $a = c - z$.

Si le législateur veut qu'un poids *a*, quel qu'il soit indistinctement, paye *c*; c'est précisément comme s'il ordonnoit que *c* soit égal à $c - z$. Qu'arrivera-t-il de-là? que chacun s'efforcera de faire le paiement *c* avec le poids $a = c - z$, plutôt qu'avec le poids $a = c$; parce qu'il gagnera la quantité *z*. Par la même raison personne ne voudra recevoir le poids $a = c - z$, d'où naîtra une interruption de commerce, un resserrement de toutes les quantités $a = c$, & un désordre général.

Ce n'est pas cependant encore tout le mal. Ceux qui se feront les premiers apperçus des deux valeurs d'un même poids *a*, auront acheté des poids $a = c$, avec des poids $a = c - z$; ils auront fait passer les poids $a = c$ dans les états voisins, pour les refondre & rapporter des poids $a = c - z$, avec lesquels ils feront le paiement *c* tant que le désordre durera.

Si le bénéfice se partage avec l'étranger moitié par

moitié

moitié, il est incontestable que sur chaque $a = c$ reformée par l'étranger en $a = c - z$, l'état aura été appauvri réellement & relativement de la moitié de la quantité z .

Le cas seroit absolument le même si le législateur ordonnoit que de deux quantités $a + b$ égales pour le titre & le poids, l'une passât sous la dénomination c en vertu de sa forme nouvelle, & l'autre sous la dénomination $c - z$. Car pour gagner la quantité z , le même transport se fera à l'étranger qui donnera la forme nouvelle à l'ancienne quantité; même bouleversement dans le commerce, mêmes raisons de resserrer l'argent, mêmes profits pour les étrangers, mêmes pertes pour l'état.

D'où résulte ce principe, qu'un état suspend pour long-tems la circulation & diminue la masse de ses métaux, lorsqu'il donne à la fois deux valeurs intrinsèques à une même valeur numéraire, ou deux valeurs numériques différentes à une même valeur intrinsèque.

Tous les états qui font des refontes ou des reformes de monnoies pour y gagner, s'écartent nécessairement de ce principe, & payent d'un secours léger la plus énorme des usures aux dépens des sujets.

Dans les pays où la fabrication des monnoies se fait aux dépens du public, jamais un semblable désordre n'arrive. Indépendamment de l'activité qu'une conduite si sage donne à la circulation intérieure & extérieure des denrées, & au crédit public par la confiance qu'elle inspire, elle met encore les sujets dans le cas de profiter plus aisément des fautes des états voisins sur les monnoies: on fait que dans certaines circonstances ces profits peuvent être immenses.

N'ayant effleuré la matière des monnoies qu'autant que ce préambule paroïssoit nécessaire à mon objet principal, qui est la circulation de l'argent, je ne parlerai du surhaussement & de la diminution des monnoies qu'à l'endroit où les principes de la circulation l'exigeront.

L'argent est un nom collectif, sous lequel l'usage comprend toutes les richesses de convention. La raison de cet usage est probablement, que l'argent tenant une espèce de milieu entre l'or & le cuivre pour l'abondance & pour la commodité du transport, il se trouve plus communément dans le commerce.

Il est essentiel de distinguer d'une manière très-nette les principes que nous allons poser, parce que leur simplicité pourra produire des conséquences plus compliquées, & sur-tout de resserrer ses idées dans chacun des cercles qu'on se propose de parcourir les uns après les autres.

Nous l'avons déjà remarqué, l'introduction de l'argent dans le commerce n'a évidemment rien changé dans la nature de ce commerce. Elle consiste toujours dans une échange des denrées contre les denrées, ou dans l'absence de celles que l'on desire contre l'argent qui en est le signe.

La répétition de cette échange est appelée *circulation*.

L'argent n'étant que signe des denrées, le mot de *circulation* qui indique leur échange devoit donc être appliqué aux denrées, & non à l'argent; car la fonction du signe dépend absolument de l'existence de la chose qu'on veut représenter.

Aussi l'argent est-il attiré par les denrées, & n'a de valeur représentative qu'autant que sa possession n'est jamais séparée de l'assurance de l'échanger contre les denrées. Les habitants du Potozi seroient réduits à déplorer leur sort auprès de vastes monceaux d'argent, & à périr par la famine, s'ils restoient fixés à sept jours sans pouvoir échanger leurs trésors contre des vivres.

Tome V.

C'est donc abusivement que l'argent est regardé en foi comme le principe de la circulation; c'est ce que nous tâcherons de développer.

Distinguons d'abord deux sortes de circulations de l'argent; l'une naturelle, l'autre composée.

Pour se faire une idée juste de cette circulation naturelle, il faut considérer les sociétés dans une position isolée; examiner quelle fonction y peut faire l'argent en raison de sa masse.

Supposons deux pays qui se suffisent à eux-mêmes, sans relations extérieures, également peuplés, possédant un nombre égal des mêmes denrées; que dans l'un la masse des denrées soit représentée par 100 livres d'un métal quelconque, & dans l'autre par 200 livres du même métal. Ce qui vaudra une once dans l'un coûtera deux onces dans l'autre.

Les habitants de l'un & de l'autre pays seront également heureux, quant à l'usage qu'ils peuvent faire de leurs denrées entr'eux; la seule différence consistera dans le volume du signe, dans la facilité de son transport, mais sa fonction sera également remplie.

On concevra facilement d'après cette hypothèse deux vérités très-importantes.

1°. Par-tout où une convention unanime a établi une quantité pour signe d'une autre quantité, si la quantité représentante se trouve accrue, tandis que la quantité représentée reste la même, le volume du signe augmentera; mais la fonction ne sera pas multipliée.

2°. Le point important pour la facilité des échanges, ne consiste pas en ce que le volume des signes soit plus ou moins grand; mais dans l'assurance où sont les propriétaires de l'argent & des denrées, de les échanger quand ils le voudront dans leurs divisions, sur le pié établi par l'usage en raison des masses réciproques.

Ainsi l'opération de la circulation n'est autre chose que l'échange réitéré des denrées contre l'argent, & de l'argent contre les denrées. Son origine est la commodité du Commerce; son motif est le besoin continuel & réciproque où les hommes sont les uns des autres.

Sa durée dépend d'une confiance entière dans la facilité de continuer ses échanges sur le pié établi par l'usage, en raison des masses réciproques.

Définissons donc la circulation naturelle de l'argent de la manière suivante:

C'est la présence continuelle dans le Commerce de la portion d'argent qui a coutume de revenir à chaque portion des denrées, en raison des masses réciproques.

L'effet de cette circulation naturelle, est d'établir entre l'argent & les denrées une concurrence parfaite qui les partage sans cesse entre tous les habitants d'un pays: de ce partage continuel, il résulte qu'il n'y a point d'emprunteurs; que tous les hommes sont occupés par un travail quelconque, ou propriétaires des terres.

Tant que rien n'interrompt cet équilibre exact, les hommes seront heureux, la société très-florissante, soit que le volume des signes soit considérable ou qu'il ne le soit pas.

Il ne s'agit point ici de suivre la condition de cette société; mon but a été de déterminer en quoi consiste la fonction naturelle de l'argent comme signe; & de prouver que par-tout où cet ordre naturel existe actuellement, l'argent n'est point la mesure des denrées, qu'au contraire la quantité des denrées mesure le volume du signe.

Comme les denrées sont sujettes à une grande inégalité dans leur qualité, qu'elles peuvent se détruire plus aisément que les métaux, que ceux-ci peuvent se cacher en cas d'invasion de l'ennemi ou de troubles domestiques, qu'ils sont plus commodes à trans-

F F F f f f

porter dans un autre pays si celui qu'on habite cesse de plaire ; enfin que tous les hommes ne sont pas également portés à faire des consommations, il pourra arriver que quelques propriétaires de l'argent fassent des amas de la quantité superflue à leurs besoins.

A mesure que ces amas accroîtront, il se trouvera plus de vuide dans la masse de l'argent qui compensoit la masse des denrées : une portion de ces denrées manquant de son échange ordinaire, la balance penchera en faveur de l'argent.

Alors les propriétaires de l'argent voudront mesurer avec lui les denrées qui seront plus communes, dont la garde est moins sûre & l'échange moins commode : l'argent ne fera plus son office ; la perte que feront les denrées mesurées par l'argent, précipitera en sa faveur la chute de l'équilibre ; le désordre sera grand en raison de la somme resserrée.

L'argent sorti du Commerce ne passant plus dans les mains où il avoit coutume de se rendre, beaucoup d'hommes seront forcés de suspendre ou de diminuer leurs achats ordinaires.

Pour rappeler cet argent dans le Commerce, ceux qui en auront un besoin pressant, offriront un profit à ses propriétaires, pour s'en défaire pendant quelque tems. Ce profit fera, en raison du besoin de l'emprunteur, du bénéfice que peut lui procurer cet argent, du risque couru par le prêteur.

Cet exemple engagera beaucoup d'autres hommes à se procurer par leurs réserves un pareil bénéfice, d'autant plus doux qu'il favorise la paresse. Si le travail est honteux dans une nation, cet usage y trouvera plus de protecteurs ; & l'argent qui circuloit, y fera plus souvent resserré que parmi les peuples qui honorent les travailleurs. L'abus de cet usage étant très-facile, le même esprit qui aura accredité l'usage, en portera l'abus à un tel excès, que le législateur sera obligé d'y mettre un frein. Enfin lorsqu'il sera facile de retirer un profit ou un intérêt du prêt de son argent, il est évident que tout homme qui voudra employer le sien à une entreprise quelconque, commencera par compter parmi les frais de l'entreprise, ce que son argent lui eût produit en le prêtant.

Telle a été, ce me semble, l'origine de l'usure ou de l'intérêt de l'argent. Plusieurs conséquences dérivent de ce que nous venons de dire.

1°. La circulation naturelle est interrompue, à mesure que l'argent qui circuloit dans le Commerce en est retiré.

2°. Plus il y a de motifs de défiance dans un état, plus l'argent se resserre.

3°. Si les hommes trouvent du profit à faire sortir l'argent du Commerce, il en sortira en raison de l'étendue de ce profit.

4°. Moins la circulation est naturelle, moins le peuple industrieux est en état de consommer, moins la faculté de consommer est également répartie.

5°. Moins le peuple industrieux est en état de consommer, moins la faculté de consommer est également répartie ; & plus les amas d'argent seront faciles, plus l'argent sera rare dans le Commerce.

6°. Plus l'argent sort du Commerce, plus la défiance s'établit.

7°. Plus l'argent est rare dans le Commerce, plus il s'éloigne de la fonction de signe pour devenir mesure des denrées.

8°. La seule manière de rendre l'argent au Commerce, est de lui adjuger un intérêt relatif à sa fonction naturelle de signe, & à sa qualité usurpée de mesure.

9°. Tout intérêt assigné à l'argent est une diminution de valeur sur les denrées.

10°. Toutes les fois qu'un particulier aura amassé une somme d'argent dans le dessein de la placer à in-

térêt, la circulation annuelle aura diminué successivement, jusqu'à ce que cette somme reparaisse dans le commerce. Il est donc évident que le commerce est la seule manière de s'enrichir, utile à l'état. Or le commerce comprend la culture des terres, le travail industrieux, & la navigation.

11°. Plus l'argent sera éloigné de sa fonction naturelle de signe, plus l'intérêt sera haut.

12°. De ce que l'intérêt de l'argent est plus haut dans un pays que dans un autre, on en peut conclure que la circulation s'y est plus écartée de l'ordre naturel ; que la classe des ouvriers y jouit d'une moindre aisance, qu'il y a plus de pauvres : mais on n'en pourra pas conclure que la masse des signes y soit intrinsèquement moins considérable, comme nous l'avons démontré par notre première hypothèse.

13°. Il est évident que la diminution des intérêts de l'argent dans un état ne peut s'opérer utilement, que par le rapprochement de la circulation vers l'ordre naturel.

14°. Enfin partout où l'argent reçoit un intérêt, il doit être considéré sous deux faces à-la-fois : comme signe, il sera attiré par les denrées : comme mesure, il leur donnera une valeur différente, suivant qu'il paroîtra ou qu'il disparaîtra dans le commerce ; dès-lors l'argent & les denrées s'attireront réciproquement.

Ainsi nous définirons la circulation composée, *une concurrence inégale des denrées & de leurs signes, en faveur des signes.*

Rapprochons à-présent les sociétés les unes des autres, & suivons les effets de la diminution ou de l'augmentation de la masse des signes par la balance des échanges que ces sociétés font entr'elles.

Si cet argent que nous supposons s'être absenté du Commerce, pour y rentrer à la faveur de l'usure, est passé pour toujours dans un pays étranger, il est clair que la partie des denrées qui manquoit de son équivalent ordinaire, s'absentera aussi du Commerce pour toujours ; car le nombre des acheteurs sera diminué sans retour.

Les hommes que nourrissoit le travail de ces denrées, seroient forcés de mandier, ou d'aller chercher de l'occupation dans d'autres pays. L'absence de ces hommes ainsi expatriés formeroit un vuide nouveau dans la consommation des denrées ; la population diminueroit successivement, jusqu'à ce que la rareté des denrées les remit en équilibre avec la quantité des signes circulans dans le Commerce.

Conséquemment si le volume des signes ou le prix des denrées est indifférent en soi pour établir l'assurance mutuelle de l'échange entre les propriétaires de l'argent & des denrées, en raison des masses réciproques, il est au contraire très-essentiel que la masse des signes, sur laquelle cette proportion & l'assurance de l'échange ont été établies, ne diminue jamais.

On peut donc avancer comme un principe, que la situation d'un peuple est beaucoup plus fâcheuse, lorsque l'argent qui circuloit dans son Commerce en est sorti, que si cet argent n'y avoit jamais circulé.

Après avoir développé les effets de la diminution de la masse de l'argent dans la circulation d'un état, cherchons à connoître les effets de son augmentation.

Nous n'entendons point par *augmentation de la masse de l'argent*, la rentrée dans le Commerce de celui que la défiance ou la cupidité lui avoient enlevés : il n'y reparoit que d'une manière précaire, & à des conditions qui en avertissent durement ceux qui en font usage ; enfin avec une diminution sur la valeur des denrées, suivant la neuvième conséquence. Auparavant, cet argent étoit dû au Commerce,

qui le doit aujourd'hui : il rend au peuple les moyens de s'occuper ; mais c'est en partageant le fruit de son travail , en bornant sa subsistance.

Nous parlons donc ici d'une nouvelle masse d'argent qui n'entre point précairement dans la circulation d'un état : il n'est que deux manières de se la procurer , par le travail des mines , ou par le commerce étranger.

L'argent qui vient de la possession des mines , peut n'être pas mis dans le commerce de l'état , par diverses causes. Il est entre les mains d'un petit nombre d'hommes ; ainsi , quand même ils useroient de l'augmentation de leur faculté de dépenser , la concurrence de l'argent ne sera accrue qu'en faveur d'un petit nombre de denrées. La consommation des choses les plus nécessaires à la vie , n'augmente pas avec la richesse d'un homme ; ainsi la circulation de ce nouvel argent commencera par les denrées les moins utiles , & passera lentement aux autres qui le sont davantage.

La classe des hommes occupés par le travail des denrées utiles & nécessaires , est cependant celle qu'il convient de fortifier davantage , parce qu'elle soutient toutes les autres.

L'argent qui entre en échange des denrées superflues , est nécessairement réparti entre les propriétaires de ces denrées par les négocians , qui sont les économes de la nation. Ces propriétaires sont ou des riches qui , travaillant avec le secours d'autrui , sont forcés d'employer une partie de la valeur reçue à payer des salaires ; ou des pauvres , qui sont forcés de dépenser presque en entier leur rétribution pour subsister commodément. Le commerce étranger embrasse toutes les espèces de denrées , toutes les classes du peuple.

Nous établirons donc pour maxime que la circulation s'accroîtra plus sûrement & plus promptement dans un état , par la balance avantageuse de son commerce avec les étrangers , que par la possession des mines.

C'est aussi uniquement de l'augmentation de la masse d'argent par le commerce étranger , que nous parlerons.

Par-tout où l'argent n'est plus simple signe attiré par les denrées , il en est devenu en partie la mesure , & en cette qualité il les attire réciproquement : ainsi toute augmentation de la masse d'argent , sensible dans la circulation , commence par multiplier sa fonction de signe , avant d'augmenter son volume de signe ; c'est-à-dire que le nouvel argent , avant de hausser le prix des denrées , en attirera dans le Commerce un plus grand nombre qu'il n'y en avoit. Mais enfin ce volume du signe sera augmenté en raison composée des masses anciennes & nouvelles , soit des denrées , soit de leurs signes.

En attendant , il est clair que cette nouvelle masse d'argent aura nécessairement réveillé l'industrie à son premier passage. Tâchons d'en découvrir la marche en général.

Toute concurrence d'argent survenue dans le Commerce en faveur d'une denrée , encourage ceux qui peuvent fournir la même denrée , à l'apporter dans le Commerce , afin de profiter de la faveur qu'elle a acquise. Cela arrive sûrement , si quelque vice intérieur dans l'état ne s'y oppose point : car si le pays n'avoit point assez d'hommes pour accroître la concurrence de la denrée , il en arrivera d'étrangers , si l'on fait les accueillir & rendre leur sort heureux.

Cette nouvelle concurrence de la denrée favorisée , rétablit une espèce d'équilibre entr'elle & l'argent ; c'est-à-dire que l'augmentation des signes destinés à échanger cette denrée , se répartit entre un

Tome V.

plus grand nombre d'hommes ou de denrées : la fonction du signe est multipliée.

Cependant le volume du signe augmente communément de la portion nécessaire pour entretenir l'ardeur des ouvriers : car leur ambition se règle d'elle-même , & borne tôt ou tard la concurrence de la denrée en proportion du profit qu'elle donne.

Les ouvriers occupés par le travail de cette denrée se trouvant une augmentation de signe , établiront avec eux une nouvelle concurrence en faveur des denrées qu'ils voudront consommer. Par un enchaînement heureux , les signes employés aux nouvelles consommations , auront à leur tour la même influence chez d'autres citoyens : le bénéfice se répètera jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes les classes d'hommes utiles à l'état , c'est-à-dire occupés.

Si nous supposons que la masse d'argent introduite en faveur de cette denrée à une ou plusieurs reprises , ait été partagée sensiblement entre toutes les autres denrées par la circulation , il en résultera deux effets.

1°. Chaque espèce de denrée s'étant approprié une portion de la nouvelle masse des signes , la dépense des ouvriers au travail desquels sera dû ce bénéfice , se trouvera augmentée , & leur profit diminué. Cette diminution des profits est bien différente de celle qui vient de la diminution de la masse des signes. Dans la première , l'artiste est soutenu par la vue d'un grand nombre d'acheteurs ; dans la seconde , il est désespéré par leur absence : la première exerce son génie : la seconde le dégoûte du travail.

2°. Par la répartition exacte de la nouvelle masse de l'argent , sa présence est plus assurée dans le Commerce ; les motifs de défiance qui pouvoient se rencontrer dans l'état , s'évanouissent ; les propriétaires de l'ancienne masse la répandent plus librement : la circulation est rapprochée de son ordre naturel ; il y a moins d'emprunteurs , l'argent perd de son prix.

L'intérêt payé à l'argent étant une diminution de la valeur des denrées , suivant notre neuvième conséquence , la diminution de cet intérêt augmente leur valeur ; il y a dès-lors plus de profit à les apporter dans le Commerce : en effet , il n'est aucune de ses branches à laquelle la réduction des intérêts ne donne du mouvement.

Toute terre est propre à quelque espèce de production ; mais si la vente de ces productions ne rapporte pas autant que l'intérêt de l'argent employé à la culture , cette culture est négligée ou abandonnée ; d'où il résulte que plus l'intérêt de l'argent est bas dans un pays , plus les terres y sont réputées fertiles.

Le même raisonnement doit être employé pour l'établissement des Manufactures , pour la Navigation , la Pêche , le défrichement des colonies. Moins l'intérêt des avances qu'exigent ces entreprises est haut , plus elles sont réputées lucratives.

De ce qu'il y a moins d'emprunteurs dans l'état ; & plus de profit proportionnel dans le Commerce , le nombre des négocians s'accroît. La masse d'argent grossit , les consommations se multiplient , le volume des signes s'accroît : les profits diminuent alors ; & par une gradation continuelle l'industrie devient plus active , l'intérêt de l'argent baisse toujours , ce qui rétablit la proportion des bénéfices ; la circulation devient plus naturelle.

Permettons à nos regards de s'étendre , & de parcourir le spectacle immense d'une infinité de moyens réunis d'attirer l'argent étranger par le Commerce. Mais supposons-en d'abord un seulement dans chaque province d'un état : quelle rapidité dans la circulation ? quel essor la cupidité ne donnera-t-elle point aux artistes ? leur émulation ne se borne plus

F F F f f f ij

à chaque classe particulière ; lorsque l'appas du gain s'est montré à plusieurs , la chaleur & la confiance qu'il porte dans les esprits , deviennent générales. L'aisance réciproque des hommes les aiguillonne à la vûe les uns des autres , & leurs prétentions communes font le sceau de la prospérité publique.

Ce que nous venons de dire de l'augmentation de la masse de l'argent par le commerce étranger , est la source de plusieurs conséquences.

1°. L'augmentation de la masse d'argent dans la circulation ne peut être appelée *sensible*, qu'autant qu'elle augmente la consommation des denrées nécessaires , ou d'une commodité utile à la conservation des hommes , c'est-à-dire à l'aisance du peuple.

2°. Ce n'est pas tant une grande somme d'argent introduite à-la-fois dans l'état , qui donne du mouvement à la circulation , qu'une introduction continue d'argent pour être réparti parmi le peuple.

3°. A mesure que la répartition de l'argent étranger se fait plus également parmi les peuples , la circulation se rapproche de l'ordre naturel.

4°. La diminution du nombre des emprunteurs , ou de l'intérêt de l'argent , étant une suite de l'activité de la circulation devenue plus naturelle ; & l'activité de la circulation , ou de l'aisance publique , n'étant pas elle-même une suite nécessaire d'une grande somme d'argent introduite à-la-fois dans l'état , autant que de son accroissement continu pour être réparti parmi le peuple , on en doit conclure que l'intérêt de l'argent ne diminuera point par-tout où les consommations du peuple n'augmenteront pas : que si les consommations augmentoient , l'intérêt de l'argent diminueroit naturellement , sans égard à l'étendue de sa masse , mais en raison composée du nombre des prêteurs & des emprunteurs : que la multiplication subite des richesses artificielles , ou des papiers circulans comme monnaie , est un remède violent & inutile , lorsqu'on peut employer le plus naturel.

5°. Tant que l'intérêt de l'argent se soutient haut dans un pays qui commerce avantageusement avec les étrangers , on peut décider que la circulation n'y est pas libre. J'entens en général dans un état ; car quelques circonstances pourroient rassembler une telle quantité d'argent dans un seul endroit , que la surabondance forceroit les intérêts de diminuer ; mais souvent cette diminution même indiqueroit une interception de circulation dans les autres parties du corps politique.

6°. Tant que la circulation est interrompue dans un état , on peut assurer qu'il ne fait pas tout le commerce qu'il pourroit entreprendre.

7°. Toute circulation qui ne résulte pas du commerce extérieur , est lente & inégale , à moins qu'elle ne soit devenue absolument naturelle.

8°. Le volume des signes étant augmenté à raison de leur masse dans le Commerce ; si cet argent en sortoit quelque tems après , les denrées seroient forcées de diminuer de prix ou de masse en même tems que l'intérêt de l'argent hausseroit , parce que sa rareté accroît les motifs de défiance dans l'état.

9°. Comme toutes choses auroient augmenté dans une certaine proportion par l'influence de la circulation , & que personne ne veut commencer par diminuer son profit , les denrées les plus nécessaires à la vie se soutiendroient. Les salaires du peuple étant presque bornés à ce nécessaire , il faudroit absolument que les ouvrages se tinssent chers pour continuer de nourrir les artistes : ainsi ce seroit la masse du travail qui commenceroit par diminuer , jusque à ce que la diminution de la population & des consommations fît rétrograder la circulation & diminuât les prix. Pendant cet intervalle les denrées étant chères , & l'intérêt de l'argent haut , le commerce étran-

ger declineroit , le corps politique seroit dans une crise violente.

10°. Si une nouvelle masse d'argent introduite dans l'état , n'entroit point dans le Commerce , il est évident que l'état en seroit plus riche , relativement aux autres états , mais que la circulation n'en accroît ni n'en diminueroit.

11°. Les fortunes faites par le Commerce en général ayant nécessairement accru ou conservé la circulation , leur inégalité n'a pu porter aucun dérangement dans l'équilibre entre les diverses classes du peuple.

12°. Si les fortunes faites par le commerce étranger en sortent , il y aura un vuide dans la circulation des endroits où elles répandoient l'argent. Elles y resteront , si l'occupation est protégée & honorée.

13°. Si ces fortunes sortent non-seulement du commerce étranger , mais encore de la circulation intérieure , la perte en sera ressentie par toutes les classes du peuple en général comme une diminution de masse d'argent. Cela ne peut arriver lorsqu'il n'y a point de moyens de gagner plus prompts , plus commodes , ou plus sûrs que le Commerce.

14°. Plus le commerce étranger embrassera d'objets différens , plus son influence dans la circulation sera prompt.

15°. Plus les objets embrassés par le commerce étranger approcheront des premières nécessités communes à tous les hommes , mieux l'équilibre sera établi par la circulation entre toutes les classes du peuple , & dès-lors plutôt l'aisance publique fera baisser l'intérêt de l'argent.

16°. Si l'introduction ordinaire d'une nouvelle masse d'argent dans l'état par la vente des denrées superflues , venoit à s'arrêter subitement , son effet seroit le même absolument que celui d'une diminution de la masse : c'est ce qui rend les guerres si funestes au Commerce. D'où il s'ensuit que le peuple qui continue le mieux son commerce à l'abri de ses forces maritimes , est moins incommodé par la guerre. Il faut remarquer cependant que les artistes ne desertent pas un pays à raison de la guerre aussi facilement , que si l'interruption subite du Commerce provenoit d'une autre cause ; car l'espérance les soutient , & les autres parties belligérantes ne laissent pas d'éprouver aussi un vuide dans la circulation.

17°. Puisque le commerce étranger vivifie tous les membres du corps politique par le choc qu'il donne à la circulation , il doit être l'intérêt le plus sensible de la société en général , & de chaque individu qui s'en dit membre utile.

Ce commerce étranger dont l'établissement coûte tant de soins , ne se soutiendra pas , si les autres peuples n'ont un intérêt réel à l'entretenir. Cet intérêt n'est autre que le meilleur marché des denrées.

Nous avons vû qu'une partie de chaque nouvelle masse d'argent introduite dans le Commerce , augmenté communément le volume des signes.

Ce volume indifférent en soi à celui qui le reçoit , dès qu'il ne lui procure pas une plus grande abondance de commodités , n'est pas indifférent à l'étranger qui achète les denrées ; car si elles lui sont données dans un autre pays en échange de signes d'un moindre volume , c'est-là qu'il fera ses emplettes : également les peuples acheteurs chercheront à se passer d'une denrée , même unique , dès qu'elle n'est pas nécessaire , si le volume de son signe devient trop considérable relativement à la masse de signes qu'ils possèdent.

Il paroît donc que le commerce étranger , dont l'objet est d'attirer continuellement de nouvel argent , travailleroit à sa propre destruction , en raison des progrès qu'il fait dans ce genre , & dès-lors que

l'état se priveroit du bénéfice qui en revient à la circulation.

Si réellement la masse des signes étoit augmentée dans un état à un point assez considérable, pour que toutes les denrées fussent trop chères pour les étrangers, le commerce avec eux se réduiroit à des échanges; ou si ce pays se suffisoit à lui-même, le commerce étranger seroit nul; la circulation n'augmenteroit plus, mais elle n'en seroit pas moins affoiblie, parce que l'introduction de l'argent cesseroit par une suite de gradations insensibles. Ce pays contiendrait autant d'hommes qu'il en pourroit nourrir & occuper par lui-même; ses richesses en métaux ouvragés, en diamans, en effets rares & précieux, surpasseroient infiniment ses richesses numéraires, sans compter la valeur des autres meubles plus communs. Ses hommes, quoique sans commerce extérieur, seroient très-heureux tant que leur nombre n'excéderoit pas la proportion des terres. Enfin l'objet du législateur seroit rempli, puisque la société qu'il gouverne seroit revêtue de toutes les forces dont elle est susceptible.

Les hommes n'ont point encore été assez innocens pour mériter du ciel une paix aussi profonde & un enchaînement de prospérités aussi constant. Des fléaux terribles continuellement suspendus sur leurs têtes les avertissent de tems-en-tems par leur chute, que les objets périssables dont ils sont idolâtres, étoient indignes de leur confiance.

Ce qui purge les vices des hommes, délivre le Commerce de la surabondance des richesses numéraires.

Quoique le terme où nous avons conduit un corps politique, ne puisse moralement être atteint, nous ne laisserons pas de suivre encore un moment cette hypothèse, non pas dans le dessein chimérique de pénétrer dans un lieu inaccessible, mais pour recueillir des vérités utiles sur notre passage.

Le pays dont nous parlons, avant d'en venir à l'interruption totale de son commerce avec les étrangers, auroit disputé pendant une longue suite de siècles le droit d'attirer leur argent.

Cette méthode est toujours avantageuse à une société qui a des intérêts extérieurs avec d'autres sociétés, quand même elle ne lui seroit d'aucune utilité intérieure. L'argent est un signe général reçu par une convention unanime de tous les peuples policés. Peu content de sa fonction de signe, il est devenu mesure des denrées; & enfin même les hommes en ont fait celle de leurs actions. Ainsi le peuple qui en possède le plus, est le maître de ceux qui ne savent pas le réduire à leur juste valeur. Cette science paroît aujourd'hui abandonnée en Europe à un petit nombre d'hommes, que les autres trouvent ridicules, s'ils n'ont pas soin de se cacher. Nous avons vu d'ailleurs que l'augmentation de la masse des signes anime l'industrie, accroît la population; il est intéressant de priver ses rivaux des moyens de devenir puissans, puisque c'est gagner des forces relatives.

Il seroit impossible de déterminer dans combien de tems le volume des signes pourroit s'accroître dans un état au point d'interrompre le commerce étranger. Mais on connoît un moyen général & naturel qui prolonge dans une nation l'introduction des métaux étrangers.

Nous avons vu naître de l'augmentation des signes bien répartis dans un état, la diminution du nombre des emprunteurs, & la baisse des intérêts de l'argent. Cette réduction est la source d'un profit plus facile sur les denrées, d'un moyen assuré d'obtenir la préférence des ventes, enfin d'une plus grande concurrence des denrées des artistes & des négocians. Calculer les effets de la concurrence, ce seroit vouloir calculer les efforts du génie ou mesurer l'esprit

humain. Du moindre nombre des emprunteurs & du bas intérêt de l'argent, résultent encore deux grands avantages.

Nous avons vu que les propriétaires des denrées superflues vendues à l'étranger, commencent par payer sur les métaux qu'ils ont reçus en échange, ce qui appartient aux salaires des ouvriers occupés du travail de ces denrées. Il leur en reste encore une portion considérable; & s'ils n'ont pas besoin pour le moment d'un assez grand nombre de denrées pour employer leurs métaux en entier, ils en font ouvrage une partie, ou bien ils la convertissent en pierres précieuses, en denrées d'une rareté assez reconnue pour devenir dans tout le monde l'équivalent d'un grand volume de métaux.

La circulation ne diminue pas pour cela suivant notre dixième conséquence sur l'augmentation de la masse de l'argent. Lorsque cet usage est le fruit de la surabondance dans la circulation générale, c'est une très-grande preuve de la prospérité publique. Il suspend évidemment l'augmentation du volume des signes, sans que la force du corps politique cesse d'être accrue. Nous parlons d'un pays où l'augmentation des fortunes particulières est produite par le commerce & l'abondance de la circulation générale; car s'il s'y trouve d'autres moyens de faire de grands amas de métaux, & qu'une partie soit convertie à cet usage, il est clair que la circulation diminuera de la somme de ces amas; que toutes les conséquences qui résultent de nos principes sur la diminution de la masse d'argent, seront ressenties, comme si cet argent eût passé chez l'étranger, à moins qu'il ne soit aussi-tôt remplacé par une nouvelle introduction équivalente; mais dans ce cas le peuple n'auroit point été enrichi.

Le troisième avantage qui résulte du bas intérêt de l'argent, donne une grande supériorité à un peuple sur un autre.

A mesure que l'argent surabonde entre les mains des propriétaires des denrées, ne trouvant point d'emprunteurs, ils font passer la portion qu'ils ne veulent point faire entrer dans le commerce chez les nations où l'argent mesure les denrées. Ils le prêtent à l'état, aux négocians, à un gros intérêt qui rentre annuellement dans la circulation de la nation créancière, & prive l'autre du bénéfice de la circulation. Les ouvriers du peuple emprunteur ne sont plus que des esclaves auxquels on permet de travailler pendant quelques jours de l'année pour se procurer une subsistance médiocre; tout le reste appartient au maître, & le tribut est exigé rigoureusement, soit que cette subsistance ait été commode ou misérable. Le peuple emprunteur se trouve dans cet état de crise, dont nos huitième & neuvième conséquences sur l'augmentation de la masse de l'argent donnent la raison.

Après quelques années révolues, le capital emprunté est sorti réellement par le paiement des arrérages, quoiqu'il soit encore dû en entier, & qu'il reste au créancier un moyen infailible de porter un nouveau désordre dans la circulation de l'état débiteur, en retirant subitement ses capitaux. Enfin pour peu qu'on se rappelle le gain que fait sur les changes une nation créancière des autres, on sera intimement convaincu de l'avantage qu'il y a de prêter son argent aux étrangers.

Diverses causes naturelles peuvent retarder la préférence de l'argent dans le Commerce, lors même que la circulation est libre; son transport d'ailleurs est long & coûteux. Les hommes ont imaginé de le représenter par deux sortes de signes.

Les uns sont momentanés, & de simples promesses par écrit de fournir de l'argent dans un lieu & à un terme convenu.

Ces promesses passent de main en main en paiement, soit des denrées, soit de l'argent même, jusqu'à l'expiration du terme.

Par la seconde sorte de signes de l'argent on entend des obligations permanentes comme la monnaie même dans le public, & qui circulent également.

Ces promesses momentanées & ces obligations permanentes n'ont de commun que la qualité de signes ; & comme tels, les uns ni les autres n'ont de valeur qu'autant que l'argent existe ou est supposé exister.

Mais ils sont différens dans leur nature & dans leur effet.

Ceux de la première sorte sont forcés de se balancer au tems prescrit avec l'argent qu'ils représentent ; ainsi leur quantité dans l'état est toujours en raison de la répartition proportionnelle de la masse de l'argent.

Leur effet est d'entretenir ou de répéter la concurrence de l'argent avec les denrées, en raison de la répartition proportionnelle de la masse de l'argent. Cette proposition est évidente par elle-même, dès qu'on fait réflexion que les billets & les lettres de change paroissent dans une plus grande abondance, si l'argent est commun ; & sont plus rares, si l'argent l'est aussi.

Les signes permanens sont partagés en deux classes : les uns peuvent s'anéantir à la volonté du propriétaire ; les autres ne peuvent cesser d'exister, qu'autant que celui qui a proposé aux autres hommes de les reconnoître pour signes, consent à leur suppression.

L'effet de ces signes permanens est d'entretenir la concurrence de l'argent avec les denrées, non pas en raison de sa masse réelle, mais en raison de la quantité de signes ajoutée à la masse réelle de l'argent. Le monde les a vus deux fois usurper la qualité de mesure de l'argent, sans doute afin qu'aucune espèce d'excès ne manquât dans les fastes de l'humanité.

Tant que ces signes quelconques se contentent de leur fonction naturelle & la remplissent librement, l'état est dans une position intérieure très-heureuse : parce que les denrées s'échangent aussi librement contre les signes de l'argent, que contre l'argent même ; mais avec les deux différences que nous avons remarquées.

Les signes momentanés répètent simplement la concurrence de la masse réelle de l'argent avec les denrées.

Les signes permanens multiplient dans l'opinion des hommes la masse de l'argent. D'où il résulte que cette masse multipliée a dans l'instant de sa multiplication l'effet de toute nouvelle introduction d'argent dans le Commerce ; dès-lors que la circulation répartit entre les mains du peuple une plus grande quantité des signes des denrées qu'auparavant ; que le volume des signes augmente ; que le nombre des emprunteurs diminue.

Si cette multiplication est immense & subite, il est évident que les denrées ne peuvent se multiplier dans la même proportion.

Si elle n'étoit pas suivie d'une introduction annuelle de nouveaux signes quelconques, l'effet de cette suspension ne seroit pas aussi sensible que dans le cas où l'on n'auroit simplement que l'argent pour monnaie ; il pourroit même arriver que la masse réelle de l'argent diminuât sans qu'on s'en aperçût, à cause de la surabondance des signes. Mais l'intérêt de l'argent resteroit au même point à moins de réductions forcées, & le Commerce ni l'Agriculture ne gagneroient rien dans ces cas.

Enfin il est important de remarquer que cette multiplication n'enrichit un état que dans l'opinion des sujets qui ont confiance dans les signes multipliés ; mais que ces signes ne sont d'aucun usage dans les

relations extérieures de la société qui les possède.

Il est clair que tous ces signes, de quelque nature qu'ils soient, sont un usage de la puissance d'autrui : ainsi ils appartiennent au crédit. Il a diverses branches, & la matière est si importante que nous la traiterons séparément. Voyez CRÉDIT. Mais il faudra toujours se rappeler que les principes de la circulation de l'argent sont nécessairement ceux du crédit qui n'en est que l'image.

Des principes dont la nature même des choses nous a fourni la démonstration, nous en pouvons déduire trois qu'on doit regarder comme l'analyse de tous les autres, & qui ne souffrent aucune exception.

1°. Tout ce qui nuit au Commerce, soit intérieur, soit extérieur, épuise les sources de la circulation.

2°. Toute sûreté diminuée dans l'état, suspend les effets du Commerce, c'est-à-dire de la circulation, & détruit le Commerce même.

3°. Moins la concurrence des signes existans sera proportionnée dans chaque partie d'un état à celle des denrées, c'est-à-dire moins la circulation sera active, plus il y aura de pauvres dans l'état, & conséquemment plus il sera éloigné du degré de puissance dont il est susceptible.

Nous avons tâché jusqu'à présent d'indiquer la source des propriétés de chaque branche du Commerce, & de développer les avantages particuliers qu'elles procurent au corps politique.

Les sûretés qui forment le lien d'une société, sont l'effet de l'opinion des hommes, elles ne regardent que les législateurs chargés par la providence, du soin de les conduire pour les rendre heureux. Ainsi cette matière est absolument étrangère, quant à ses principes, à celle que nous traitons.

Il est cependant une espèce de sûreté, qu'il est impossible de séparer des considérations sur le Commerce, puisqu'elle en est l'ame.

L'argent est le signe & la mesure de tout ce que les hommes se communiquent. La foi publique & la commodité ont exigé, comme nous l'avons dit au commencement, que le poids & le titre de cet équivalent fussent authentiques.

Les législateurs étoient seuls en droit de lui donner ce caractère : eux seuls peuvent faire fabriquer la monnaie, lui donner une empreinte, en régler le poids, le titre, la dénomination.

Toujours dans un état forcé relativement aux autres législateurs, ils sont astreints à observer certaines proportions dans leur monnaie pour la conserver. Mais lorsque ces proportions réciproques sont établies, il est indifférent à la conservation des monnoies que leur valeur numéraire soit haute ou basse : c'est-à-dire que si les valeurs numéraires sont surhaussées ou diminuées tout d'un coup dans la même proportion où elles étoient avant ce changement, les étrangers n'ont aucun intérêt d'enlever une portion par préférence à l'autre.

Dans quelques états on a pensé que ce changement pouvoit être utile dans certaines circonstances. M. Melon & M. Dutot ont approfondi cette question dans leurs excellens ouvrages, sur-tout le dernier. On n'entreprendroit pas d'en parler, si l'état même de la dispute ne paroïssoit ignoré par un grand nombre de personnes. Cela ne doit point surprendre, puisque hors du Commerce on trouve plus de gens en état de faire le livre de M. Melon, que d'entendre celui de son adversaire ; ce n'est pas tout, la querelle s'embrouilla dans le tems au point que les partisans de M. Melon publièrent que les deux parties étoient d'accord ; beaucoup de personnes le crurent, & le répètent encore. Il en résulte que sans s'engager dans la lecture pénible des calculs de M. Dutot, chacun restera persuadé que les surhaussements des monnoies sont utiles dans certaines circonstances.

Voici ce qu'en mon particulier, j'ai pu recueillir de plusieurs lectures des deux ouvrages.

Tous les deux conviennent unanimement qu'on ne peut faire aucun changement dans les monnoies d'un état, sans altérer la confiance publique.

Que les augmentations des monnoies par les réformes au profit du prince, sont pernicieuses : parce qu'elles laissent nécessairement une disproportion entre les nouvelles *especes* & les anciennes qui les font sortir de l'état, & qui jettent une confusion déplorable dans la circulation intérieure. M. Dutot en expliquant dans un détail admirable par le cours des changes, les effets d'un pareil desordre, prouve la nécessité de rapprocher les deux *especes*, soit en diminuant les nouvelles, soit en haussant les anciennes : que l'un ou l'autre opéroit également la cessation du desordre dans la circulation, & la sortie de l'argent ; mais il n'est point convenu que la diminution ou l'augmentation du numéraire fissent dans leur principe & dans leurs suites aucun bien à l'état. Il a même avancé en plus d'un endroit, qu'il valoit mieux rapprocher les deux *especes* en diminuant les nouvelles, & il l'a démontré.

M. Melon a avancé que l'augmentation simple des valeurs numéraires dans une exacte proportion entr'elles, étoit nécessaire pour soulager le laboureur accablé par l'imposition ; qu'elle étoit favorable au roi & au peuple comme débiteurs ; qu'à choses égales, c'est le débiteur qu'il convient de favoriser.

M. Dutot a prouvé par des faits & par des raisonnemens, qu'une pareille opération étoit ruineuse à l'état, & directement opposée aux intérêts du peuple & du roi. La conviction est entière aux yeux de ceux qui lisent cet ouvrage avec plus de méthode que l'auteur n'y en a employé : car il faut avouer que l'abondance des choses & la crainte d'en répéter, lui ont fait quelquefois négliger l'ordre & la progression des idées.

Examinons l'opinion de M. Melon de la manière la plus simple, la plus courte, & la plus équitable qu'il nous sera possible : cherchons même les raisons qui ont pu séduire cet écrivain, dont la lecture d'ailleurs est si utile à tous ceux qui veulent s'instruire sur le Commerce.

Si le numéraire augmente, le prix des denrées doit hausser ; ce sera dans une des trois proportions suivantes ; 1^o. dans la même proportion que l'*espece* ; 2^o. dans une proportion plus grande ; 3^o. dans une moindre proportion.

Première supposition. Le prix des denrées hausse dans la même proportion que le numéraire.

Il est constant qu'aucune denrée n'est produite sans travail, & que tout homme qui travaille dépense. La dépense augmentant dans la proportion de la recette, il n'y a aucun profit dans ce changement pour le peuple industrieux, pour les propriétaires des fruits de la terre. Car les propriétaires des rentes féodales auxquels il est dû des cens & rentes en argent, reçoivent évidemment moins ; les frais des réparations ont augmenté cependant, dès-lors ils sont moins en état de payer les impôts.

Ceux qui ont emprunté ou qui doivent de l'argent, acquitteront leur dette avec une valeur moindre en poids & en titre. Ce que perdra le créancier sera gagné par le débiteur : le premier sera forcé de dépenser moins, & le second aura la faculté de dépenser davantage. La circulation n'y gagne rien, le changement est dans la main qui dépense. Disons plus, l'argent étant le gage de nos échanges, ou pour parler plus exactement le moyen terme qui sert à les évaluer, tout ce qui affecte l'argent ou ses propriétaires porte sur toutes les denrées ou leurs propriétaires. C'est ce qu'il faut expliquer.

S'il y avoit plus de débiteurs que de créanciers,

la raison d'état (quoique mal entendue en ce cas) pourroit engager le législateur à favoriser le plus grand nombre. Cherchons donc qui sont les débiteurs, & l'effet de la valeur qu'on veut leur procurer.

Les créanciers dans un état sont les propriétaires de l'argent ou des denrées.

Il est sûr que l'argent est inégalement partagé dans tous les pays, principalement dans ceux où le commerce étranger n'est pas le principe de la circulation.

Si les propriétaires de l'argent ont eu la confiance de le faire rentrer dans le Commerce, surhausser l'*espece*, c'est les punir de leur confiance ; c'est les avertir de mettre leur argent à plus haut prix à l'avenir ; effet certain & directement contraire au principe de la circulation ; enfin c'est non-seulement introduire dans l'état une diminution de sûreté, mais encore autoriser une mauvaise foi évidente entre les sujets. Je n'en demande pas d'autre preuve que le système où sont quantité de familles dans le royaume de devoir toujours quelque chose. Qu'attendent-elles, que l'occasion de pouvoir manquer à leurs engagements en vertu de la loi ? Quel en est l'effet, sinon d'entretenir la défiance entre les sujets, de maintenir l'argent à un haut prix, & de grossir la dépense du prince ? Quoiqu'une longue & heureuse expérience nous ait convaincus des lumières du gouvernement actuel, le préjugé subsiste, & subsistera encore jusqu'à ce que la génération des hommes qui ont été témoins du desordre des surhaussemens, soit entièrement éteinte. Effet terrible des mauvaises opérations !

C'est donc le principe de la répartition inégale de l'argent qu'il faut attaquer ou réformer ; au lieu de dépouiller ses possesseurs par une violence dangereuse dans ses effets pendant des siècles. Mais ce n'est pas tout : observons que si les propriétaires de l'argent l'ont rendu à la circulation, elle n'est donc pas interrompue. C'est le cas cependant où M. Melon conseille l'augmentation des monnoies. Si l'argent est resserré ou caché, il y a un grand nombre de demandeurs & point de prêteurs : dès-lors le nombre des débiteurs sera très-médiocre ; & ce seroit un mauvais moyen de faire sortir l'argent, que de rendre les propriétés plus incertaines.

Ce ne peut donc être des prêteurs ni des emprunteurs de l'argent, que M. Melon a voulu parler.

D'un autre côté le nombre des emprunteurs & des prêteurs des denrées est égal dans la circulation intérieure. Les denrées appartiennent aux propriétaires des terres, ou aux ouvriers qui sont occupés par le travail de ces denrées. Par l'enchaînement des consommations, tout ce que reçoit le propriétaire d'une denrée passe nécessairement à un autre : chacun est tout à la fois créancier & débiteur ; le superflu de la nation passe aux étrangers. Il n'y a donc pas plus de débiteurs à favoriser que de créanciers. Il n'y a que les débiteurs étrangers de favoriser ; car dans le moment du surhaussement payant moins en poids & en titre, ils acquitteront cependant le numéraire de leur ancienne dette. Présent ruineux pour l'état qui le fait ! Examinons l'intérêt du prince, & celui du peuple relativement aux impôts.

Il est clair que le prince reçoit le même numéraire qu'auparavant, mais qu'il reçoit moins en poids & en titre. Ses dépenses extérieures restent absolument les mêmes intrinsèquement, & augmentent numériquement ; le prix des denrées ayant augmenté avec l'argent, la dépense sera doublée : il faudra donc recourir à des aliénations plus funestes que les impôts passagers, ou doubler le numéraire des impôts pour balancer la dépense. Où est le profit du prince & celui du peuple ?

Le voici sans doute. Si le prince a un pressant be-

soin d'argent, & qu'il lui soit dû beaucoup d'arrérages, la facilité de payer ces arrérages avec moins de poids & de titre, en accélérera la rentrée : cela ne souffre aucun doute ; mais il suffisoit de diminuer tant pour livre à ceux qui auroient payé leurs arrérages dans un certain terme, & dans la proportion qu'on se résoudroit à perdre, en cas d'augmentation de l'espece. Ceux qui n'auroient pas d'argent en trouveroient facilement, en partageant le bénéfice de la remise ; au lieu qu'en augmentant les especes, il n'en vient pas à ceux qui en manquent. Tout seroit resté dans son ordre naturel ; le peuple eût été soulagé, & le prince secouru d'argent.

Si le prince a des fonds dans son trésor, & qu'il veuille rembourser des fournisseurs avec une moindre valeur, il se trompe lui-même par deux raisons.

1°. Le crédit accordé par les fournisseurs est usuraire, en raison des risques qu'ils courent : c'est une vérité d'expérience de tous les tems, de tous les pays.

2°. Ces fournisseurs doivent eux-mêmes ; recevant moins, ils rembourseront moins : & à qui ? à des ouvriers, à des artistes, aux propriétaires des fruits de la terre.

La dépense étant augmentée, combien de familles privées de leur aisance ? quel vuide dans la circulation, dans le paiement des impôts, qui n'en font que le fruit !

Si c'est pour diminuer les rentes sur l'état, c'est encore perdre, puisque les nouveaux emprunts se feront à des conditions plus dures ; l'intérêt de l'argent haussant pour le prince, il devient plus rare dans le Commerce : la circulation s'affoiblit, & sans circulation, point d'aisance chez le peuple. Si cependant on se résout à perdre la confiance & à faire une grande injustice, il est encore moins dangereux de diminuer l'intérêt des rentes dûes par l'état, que de hauffer l'espece : la confusion seroit moins générale ; la défiance n'agiroit qu'entre l'état & ses créanciers, sans s'étendre aux engagements particuliers : mais ni l'un ni l'autre n'est utile.

Conclusion : en supposant le prix des denrées haussé en proportion de l'argent, il en naît beaucoup de desordres ; pas un seul avantage réel pour le roi, ni pour le peuple.

Seconde supposition. Le prix des denrées hausse dans une plus grande proportion que le numéraire.

Le mal sera évidemment le même que dans la première hypothèse, excepté que les rentiers seront plus malheureux, & consomment encore moins. Mais celle-ci a de plus un inconvénient extérieur ; car le superflu renchérisant, il n'est pas sûr que les étrangers continuent de l'acheter : du moins est-il constant qu'il arrivera quelque révolution dans le Commerce. Or ces révolutions font dans un état commerçant, le même effet que chez les Négocians ; elles l'enrichissent ou l'appauvrissent. Il s'en présente assez de naturelles, sans les provoquer & multiplier ses risques. Il est même un préjugé bien fondé, pour croire que le commerce étranger diminuera : car l'argent se soutiendra cher, en raison des motifs de défiance qui sont dans l'état ; & les denrées augmentant encore par elles-mêmes, il est évident que l'état aura un désavantage considérable dans la concurrence des autres peuples.

Avant de passer à la troisième supposition, il faut remarquer que l'expérience a prouvé que celle-ci est l'effet véritable des augmentations des monnoies, non pas tout-d'un-coup, mais successivement. Les denrées haussant continuellement, les dépenses de l'état augmentent, & par la même raison le numéraire des impôts. Le peuple, dont la recette est ordinairement bornée au simple nécessaire, quel que soit le numéraire, n'est pas plus riche dans un cas

que dans l'autre : il n'a jamais de remboursements à faire ; & s'il vient à payer plus de numéraire à l'état, en proportion de celui qu'il reçoit, il est réellement plus pauvre.

Les observations de M. l'abbé de Saint-Pierre, & les comparaisons que fait M. Dutot, des revenus de plusieurs de nos rois, ne laissent aucun doute sur cette vérité, que les denrées haussent successivement dans une plus haute proportion que la monnoie : cependant examinons la troisième supposition, & voyons les effets qui résultent de son passage.

Troisième supposition. Le prix des denrées n'augmente pas proportionnellement avec l'argent.

C'est la plus favorable au système de M. Melon. Considérons quelle aisance le peuple & l'état en retirent ; & ce qui est plus important, combien en durent les effets. Supposons la journée des ouvriers 20 sous ; la dépense nécessaire à la subsistance, 15 sous : ce seront 5 sous pour le superflu.

Supposons l'augmentation numéraire de moitié, & l'augmentation du prix des denrées d'un quart ; la journée montera à 25 sous, qui ne vaudront intrinsèquement que 16 sous 8 den. sur l'ancien pié. La dépense nécessaire sera de 18 sous 9 den. il restera pour le superflu 6 sous 3 d. Mais comme les denrées ont augmenté d'un quart, l'ouvrier n'achètera pas plus de choses qu'avec les 5 s. qu'il avoit coutume de recevoir.

Ainsi de ce côté l'ouvrier ou le peuple ne gagne point d'aisance : la circulation ne gagne rien.

Examinons la position du commerce étranger.

Supposons son ancienne valeur de 48 ; les denrées ayant augmenté d'un quart, la nouvelle valeur sera 60.

Il n'est point de nation qui ne reçoive des denrées des peuples auxquels elle vend : c'est l'excédent des exportations sur les importations, qui lui procure de nouvel argent. Évaluons les échanges en nature aux trois quarts de l'ancienne valeur, c'est-à-dire à 36, le profit de la balance eût été 12. Il est évident que l'étranger paye ses achats sur le pié établi dans le pays du vendeur ; mais qu'il se fait payer ses ventes sur le pié établi chez lui, c'est-à-dire en poids & en titre.

Cela posé, on achètera de l'étranger 54 ce qu'on payoit 36. Les ventes seront 60 : la balance restera 6.

Elle étoit de 12 auparavant ; par conséquent la circulation perd 6, & ces 6 n'équivaudront intrinsèquement qu'à 4 sur l'ancien pié.

Par la même raison, tout ce que l'étranger devra au moment du surhaussement, sera payé la moitié moins ; & ce qui leur sera dû, coûtera la moitié de numéraire en sus. Cette double perte pour les Négocians en ruinera un grand nombre au profit des étrangers ; les faillites rendront l'argent rare & cher : enfin l'état aura perdu tout ce que l'étranger aura payé de moins. Ces objets seuls sont de la plus grande importance ; car si l'état ajoute l'incertitude des propriétés aux risques naturels du Commerce, personne ne fera tenté d'y faire circuler ses capitaux ; le crédit des Négocians sera foible, l'usure s'en prévaudra : jamais les intérêts ne baisseront, & jamais l'état ne jouira de tous les avantages qu'il a pour commercer.

On objectera sans doute que les prix étant diminués d'un quart, les étrangers achèteront un quart de plus de denrées.

Si cela arrive, il est évident que l'industrie sera animée par cette nouvelle demande ; que la circulation recevra une très-grande activité ; que la balance numéraire sera 18, puisque la vente fera 72 ; enfin que l'état recevra autant de valeur intrinsèque qu'auparavant. Mais il y a plusieurs observations à faire sur cette objection.

1°. S'il est vrai de dire en général, comme on doit en convenir, que le bon-marché de la denrée en procure un plus grand débit, il n'arrive pas toujours pour cela que le débit s'accroisse dans une proportion exacte de la baisse des prix. Outre qu'il est des denrées dont la consommation est bornée par elle-même, le marchand qui les revend fait tout son possible pour retenir une partie du bon marché à son profit particulier.

2°. L'argent se soutiendra cher par la diminution de la confiance, & le grand nombre de faillites qu'aura occasionné le passage du surhaussement : ainsi, quoique la main-d'œuvre & les denrées n'aient haussé que d'un quart en numéraire, il est certain que l'intérêt des avances faites par les Négocians, sera de moitié plus fort en numéraire ; & que cette moitié en sus du numéraire de l'intérêt, doit être ajoutée au surhaussement des denrées, que nous avons supposé être d'un quart.

Si cet intérêt étoit de 6 pour $\frac{100}{100}$, ce seroit un douzième & demi en sus. Celui qui possédoit dans son commerce 100 liv. avant le surhaussement, se trouvera posséder numériquement 150 livres. L'augmentation des denrées étant du quart, il sembleroit qu'avec ces 100 liv. on pourroit commercer sur 25 liv. de plus en denrées.

Mais il faut observer que l'intérêt de 150 liv. est 9 liv. à 6 pour $\frac{100}{100}$; ainsi il faut retrancher sur 150 liv. à raison de cet intérêt, 9 liv.

Restent	141
L'augmentation du prix des denrées a été du quart,	25
	116

Reste donc pour 16 livres de plus en denrées, qu'on n'en avoit avant l'augmentation des *especes*. Cependant comme l'intérêt de ces 100 liv. étoit de 6 pour $\frac{100}{100}$ également, il convient d'ajouter 6 liv. aux 16 liv. ce qui en fera 22 liv.

Mais le plus fort numéraire des intérêts a évidemment diminué 3 livres sur les 25 livres que l'on espéroit trouver de plus en denrées, à raison de l'inégalité du surhaussement des denrées en proportion de celui des *especes*.

Ce calcul pourroit encore être poussé plus loin, si l'on évalue le bénéfice du commerçant, qui est toujours au moins du double de l'intérêt.

3°. Toutes les manufactures où il entre des matières étrangères, hausseront non-seulement d'un quart, comme toutes les autres denrées, mais encore de l'excédent du numéraire qu'on donnera de plus qu'auparavant pour payer ces matières.

4°. Si le pays qui a haussé sa monnaie, tire de l'étranger une partie des matières nécessaires à la Navigation, son fret renchérit d'autant en numéraire ; il faudra encore y ajouter le plus grand numéraire, & à raison de l'intérêt de l'argent, & à raison du prix des assurances. Toutes ces augmentations formeront une valeur intrinsèque qui donnera la supériorité dans cette partie essentielle, aux étrangers qui payent l'argent moins cher.

5°. Tout ce qui manquera à l'achat des étrangers pour répondre à ce quart de diminution sur le prix, diminuera la balance intrinsèque de l'état. Si dans l'exemple proposé, au lieu d'exporter 72 on n'exporte que 66, la balance numéraire sera de 12, comme auparavant ; mais la balance intrinsèque ne sera que 8.

6°. En supposant même le quart entier d'accroissement sur les ventes, ce qui n'est pas vraisemblable cependant, il est clair, suivant la remarque de M. Dutot, que l'étranger n'aura donné aucun équivalent en échange.

7°. Je conviens que l'état aura occupé plus d'hom-

Tome V.

mes : c'est un avantage très-réel ; mais il faut reconnoître aussi que les denrées haussant successivement, comme l'expérience l'a toujours vérifié, les ventes diminueront successivement dans la même proportion. La balance diminuera avec elles numériquement & intrinsèquement ; & suivant les principes établis sur la circulation, le peuple sera en peu de tems plus malheureux qu'il n'étoit : car son occupation diminuera ; le nombre des signes qui avoit coutume d'entrer en concurrence avec les denrées, n'entrant plus dans le commerce, la circulation s'affoiblira, l'intérêt de l'argent se soutiendra toujours. Telle est la vraie pierre de touche de la prospérité intérieure d'un état. Je veux bien compter pour rien le dérangement des fortunes particulières & des familles, puisque la masse de ces fortunes restera la même dans l'état ; mais je demanderai toujours s'il y a moins de pauvres, s'il y en aura moins par la suite, parce que la ressource de l'état peut être mesurée sur leur nombre.

Je ne crois point qu'on m'accuse d'avoir dissimulé les raisons favorables à l'opinion de M. Melon ; je les ai cherchées avec soin, parce qu'il ne me paroît pas naturel qu'un habile homme avançât un sentiment sans l'avoir médité. J'avoue même que d'abord j'ai hésité ; mais les suites pernicieuses & prochaines de cet embonpoint passager du corps politique, m'ont intimement convaincu qu'il n'étoit pas naturel ; enfin que l'opération n'est utile en aucun sens. C'est ainsi qu'en ont pensé Mun, Locke, & le célèbre Law, qu'on peut prendre pour juges en ces matières, lorsque leur avis se réunit. Il ne faut pas s'imaginer que l'utilité des augmentations numéraires n'ait pu se développer que parmi nous, à moins que l'influence du climat ne change aussi quelque chose dans la combinaison des nombres.

Enfin je ne me serai point trompé, si malgré une augmentation de denrée à raison de l'aggrandissement du royaume, malgré une augmentation de valeur de 150 millions dans nos colonies, la balance du commerce étranger n'est pas plus considérable depuis vingt-trois ans, que de 1660 à 1683.

Nous avons évidemment gagné, puisque depuis la dernière réforme il a été monnoyé près de treize cents millions ; mais il s'agit de savoir si nous n'aurions pas gagné davantage, en cas qu'on n'eût point haussé les monnoies ; si l'on verroit en Italie, en Allemagne, en Hollande sur-tout & en Angleterre, pour des centaines de millions de vieilles monnoies de France.

Jean de Wit évaluoit la balance que la Hollande payoit de son tems à la France, à 30 millions, qui en feroient aujourd'hui plus de 55. Je fais que nous avons étendu notre commerce : mais sans compter l'augmentation de nos terres & l'amélioration de nos colonies, supposons (ce qui n'est pas) que nous avons fait par nous-mêmes ou par d'autres peuples, les trois quarts du commerce que la Hollande faisoit pour nous en 1655, la balance avec elle devroit rester de plus de treize millions ; en 1752 elle n'a été que de huit.

Regle générale à laquelle j'en reviendrai toujours, parce qu'elle est d'une application très-étendue : par-tout où l'intérêt de l'argent se soutient haut, la circulation n'est pas libre. C'est donc avec peu de fondement que M. Melon a comparé les surhaussemens des monnoies, même sans réforme ni refonte, aux multiplications des papiers circulans. Je regarde ces papiers comme un remède dangereux par les suites qu'ils entraînent ; mais ils se corrigent en partie par la diminution des intérêts, & donnent au moins les signes & les effets d'une circulation intérieure, libre & durable. Ils peuvent nuire un jour à la richesse de l'état, mais constamment le peuple

GGGggg

vit plus commodément. S'il étoit possible même de borner le nombre des papiers circulans, & si la facilité de dépenser n'étoit pas un présage presque certain d'une grande dépense, je les croirois fort utiles dans les circonstances d'un épuisement général dans tous les membres du corps politique : disons plus, il n'en est pas d'autre, sous quelque nom ou quelque forme qu'on les présente. Il ne s'agit que de savoir user de la fortune, & se ménager des ressources.

Cette discussion prouve invinciblement que le commerce étranger est le seul intérêt réel d'un état au-dedans. Cet intérêt est celui du peuple, & celui du peuple est celui du prince : ces trois parties forment un seul tout. Nulle distinction subtile, nulle maxime d'une politique fautive & captieuse, ne prouvera jamais à un homme qui jouit de sa raison, qu'un tout n'est point affecté par l'affoiblissement d'une de ses parties. S'il est sage de savoir perdre quelquefois, c'est dans le cas où l'on se réserve l'espérance de se dédommager de ses pertes.

M. Melon propose pour dernier appui de son sentiment, le problème suivant :

L'imposition nécessaire au paiement des charges de l'état étant telle, que les contribuables, malgré les exécutions militaires, n'ont pas de quoi les payer par la vente de leurs denrées, que doit faire le législateur ?

J'aimerois autant que l'on demandât ce que doit faire un général dont l'armée est assiégée tout-à-la-fois par la famine & par les ennemis, dans un poste très-désavantageux.

Dire qu'il ne falloit pas s'y engager, seroit une réponse assez naturelle, puisque l'on ne désigneroit aucune des circonstances de cette position ; mais certainement personne ne donneroit pour expédient de livrer la moitié des armes aux ennemis, afin d'avoir du pain pendant quatre jours.

C'étoit sans doute par modestie que M. Desmarests disoit qu'on avoit fait subsister les armées & l'état en 1709, par une espèce de miracle. Quelque cruelle que fût alors notre situation, il me semble que les mots de *miracle* & d'*impossibilité* ne sont point faits pour les hommes d'état.

Toute position a ses ressources quelconques, pour qui fait l'envisager de sang-froid & d'après de bons principes. Il est vrai que dans ces occasions critiques, comme dans toutes les autres, il faut se rappeler la prière de David : *Insatua, Domine, consilium Achitopel.*

Ce que nous avons dit sur la balance de notre commerce en 1655, prouve combien peu est fondé ce préjugé commun, que notre argent doit être plus bas que celui de nos voisins, si nous voulons commercer avantageusement avec eux. M. Dutot l'a également démontré par les changes.

La vraie cause de cette opinion parmi quelques négocians, plus praticiens qu'observateurs des causes & des principes, est que nos surhaussements ont presque toujours été suivis de diminutions.

On a toutes les peines du monde alors à faire consentir les ouvriers à baisser leurs salaires, & les denrées se soutiennent jusqu'à ce que la suspension du Commerce les ait réduites à leur proportion. C'est ce qui arrive même après les chertés considérables ; l'abondance ne ramène que très-lentement les anciens prix.

Ce passage est donc réellement très-désavantageux au Commerce, mais il n'a point de suites ultérieures. Observons encore que l'étranger qui doit, ne tient point compte des diminutions, & que cependant le négociant est obligé de payer ses dettes sur le pié établi par la loi. Il en résulte des faillites, & un grand discrédit général.

C'est donc la crainte seule des diminutions qui a enfanté cette espèce de maxime fautive en elle-même, que notre argent doit être bas,

La vérité est qu'il est important de le laisser tel qu'il se trouve ; que parmi les prospérités de la France, elle doit compter principalement la stabilité actuelle des monnoies. *Voyez les articles MONNOIE, OR, ARGENT, CUIVRE, &c.*

ESPERANCE, f. f. (*Morale.*) contentement de l'ame que chacun éprouve, lorsqu'il pense à la jouissance qu'il doit probablement avoir d'une chose qui est propre à lui donner de la satisfaction.

Le Créateur, dit l'auteur de la *Henriade*, pour adoucir les maux de cette vie,

A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,

De la terre à jamais aimables habitans,

Soutiens dans les travaux, thrésors dans l'indigence :

L'un est le doux sommeil, & l'autre l'espérance.

Aussi Pindare appelle l'espérance, la bonne nourrice de la vieillesse. Elle nous console dans nos peines, augmente nos plaisirs, & nous fait jouir du bonheur avant qu'il existe ; elle rend le travail agréable, anime toutes nos actions, & recrée l'ame sans qu'elle y pense. Que de philosophie dans la fable de Pandore !

Les plaisirs que nous goûtons dans ce monde sont en si petit nombre & si passagers, que l'homme seroit la plus misérable de toutes les créatures, s'il n'étoit doüé de cette passion qui lui procure quelque avant-goût d'un bonheur qui peut lui arriver un jour. Il y a tant de vicissitudes ici bas, qu'il est quelquefois difficile de juger à quel point nous sommes à bout de notre espérance ; cependant notre vie est encore plus heureuse, lorsque cette espérance regarde un objet d'une nature sublime : c'est pourquoi l'espérance religieuse soutient l'ame entre les bras de la mort, & même au milieu des souffrances. *Voyez l'article suivant ESPÉRANCE, (Théologie).*

Mais l'espérance immodérée des hommes à l'égard des biens temporels, est une source de chagrins & de calamités ; elle coûte souvent autant de peines, que les craintes causent de souci. Les espérances trop vastes & formées par une trop longue durée, sont déraisonnables, parce que le tombeau est caché entre nous & l'objet après lequel nous soupirons. D'ailleurs dans cette immodération de desirs, nous trouvons toujours de nouvelles perspectives au-delà de celles qui terminoient d'abord nos premières vûes. L'espérance est alors un miroir magique qui nous séduit par de fausses images des objets : c'est alors qu'elle nous aveugle par des illusions, & qu'elle nous trompe, comme ce verrier persan des *contes arabes*, qui dans un songe flateur renversa par un coup de pié toute sa petite fortune. Enfin l'espérance de cette nature, en nous égarant par des phantomes éblouissans, nous empêche de goûter le repos, & de travailler à notre bien-être par le secours de la prévoyance & de la sagesse. Ce que Pyrrhus avoit gagné par ses exploits, il le perdit par ses vaines espérances ; car le desir de courir après ce qu'il n'avoit pas, & l'espoir de l'obtenir, l'empêcha de conserver ce qu'il avoit acquis ; semblable à celui qui jouant aux dés, amène des coups favorables, mais qui n'en fait pas profiter. *Que ne vous reposez-vous dès-à-présent*, lui dit Cinéas ?

Les conséquences qui naissent de ce petit nombre de réflexions, sont toutes simples. L'espérance est un présent de la nature que nous ne saurions trop priser ; elle nous mène à la fin de notre carrière par un chemin agréable, qui est semé de fleurs pendant le cours du voyage. Nous devons espérer tout ce qui est bon, dit le poète Linus, parce qu'il n'y a rien en ce genre, que d'honnêtes gens ne puissent se promettre, & que les dieux ne soient en état de leur accorder ; mais les hommes flotent sans cesse entre des craintes ridicules & de fausses espérances. Loin de se laisser guider par la raison, ils se forgent des mon-

êtres qui les intimident, ou des chimères qui les séduisent.

Evitons ces excès, dit M. Adisson, réglons nos *espérances*, pesons les objets où elles se portent, pour savoir s'ils sont d'une nature qui puisse raisonnablement nous procurer le fruit que nous attendons de leur jouissance, & s'ils sont tels que nous ayons lieu de nous flatter de les obtenir dans le cours de notre vie. Voilà, ce me semble, le discours d'un philosophe auquel nous pouvons donner quelque créance.

C'est un sage qui nous conduit,

C'est un ami qui nous conseille.

[Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.]

ESPÉRANCE, (*Théologie.*) vertu théologale & infuse, par laquelle on attend de Dieu avec confiance le don de sa grace en cette vie & la béatitude en l'autre.

On peut avoir la foi sans l'espérance, mais on ne peut point avoir l'espérance sans la foi ; car comment espérer ce qu'on ne croiroit pas ? d'ailleurs l'apôtre nous apprend que la foi est la base & le fondement de l'espérance, *est autem fides sperandarum substantia rerum*. Hébr. *cap. xj.* mais on peut avoir l'espérance, sans avoir la charité. De-là vient que les Théologiens distinguent deux sortes d'espérance, l'une *informe* qui se rencontre dans les pécheurs, & l'autre *formée* ou *perfectionnée* par la charité dans les justes.

L'effet de l'espérance n'est pas de produire en nous une certitude absolue de notre sanctification, de notre persévérance dans le bien, & de notre glorification dans le ciel, comme le soutiennent les Calvinistes rigides après la décision du synode de Dordrecht, mais d'établir dans les cœurs une simple confiance fondée sur la bonté de Dieu & les mérites de Jesus-Christ, que Dieu nous accordera la grace pour triompher des tentations & pratiquer le bien, afin de mériter la gloire, parce que l'homme doit toujours travailler avec crainte & tremblement à l'ouvrage de son salut, & qu'il ne peut savoir en cette vie s'il est digne d'amour ou de haine. Voyez PRÉDESTINATION.

Les vices opposés à l'espérance chrétienne sont le desespoir & la présomption. Le desespoir est une disposition de l'esprit qui porte à croire que les péchés qu'on a commis sont trop grands, pour pouvoir en obtenir le pardon, & que Dieu est un juge inflexible qui ne les peut remettre. La présomption consiste à être tellement persuadé de sa justice & de son bonheur éternel, qu'on ne craigne plus de les perdre, ou à compter tellement sur les forces de la nature, qu'on s'imagine qu'elles suffisent pour opérer le bien dans l'ordre du salut. Telle étoit l'erreur des Pélagiens. Voyez PÉLAGIENS.

Les Philosophes opposent la crainte à l'espérance, & disent qu'elles s'excluent mutuellement d'un même sujet ; mais les Théologiens pensent que toute espèce de crainte ne bannit pas du cœur l'espérance chrétienne. La crainte filiale qui porte à s'abstenir du péché, non-seulement dans la vue d'éviter la damnation, mais encore par l'amour de la justice qui le défend, non-seulement n'est point incompatible avec l'espérance, mais même elle la suppose. La crainte simplement servile ne l'exclut pas non plus ; mais la crainte servilement servile ne laisse qu'une espérance bien foible dans le cœur de celui qu'elle anime. Voy. CRAINTE. (G)

* ESPÉRANCE, (*Mythol.*) c'étoit une des divinités du Paganisme ; elle avoit deux temples à Rome, l'un dans la septième région, l'autre dans le marché aux herbes. On la voit dans les antiques couronnée de fleurs, tenant en main des épis & des pavots, appuyée sur une colonne, & placée devant une ru-

Tome V.

che. Les poètes en ont fait une des sœurs du sommeil qui suspend nos peines, & de la mort qui les finit.

ESPÉRANCE, (*cap-de-bonne*) Géogr. Voyez CAP, &c. & ajoutez-y que, selon M. Cassini, la longitude du Cap est est 37^d 36' 0", 17^d 44' 30" à l'orient de Paris, sa latitude 34^d 15' 0" mérid. Selon M. de la Caille, la latitude est 34^d 24', & la longitude à l'orient de Paris, 16^d 10'.

ESPERNAI, (*Géog. mod.*) ville de Champagne en France, sur la Marne. Longit. 21. 46. lat. 49. 2.

ESPERNON, (*Géog. mod.*) ville de Beauce en France ; elle est située sur la Guesle. Long. 18. 20. lat. 48. 35.

ESPIER, voyez EPIER.

ESPINAL, (*Géog. mod.*) ville de Lorraine ; elle est située proche les montagnes de Vosge, sur la Moselle. Long. 24. 14. lat. 48. 22.

ESPINGARD, subst. m. (*Art milit.*) petite pièce d'Artillerie qui, comme l'émerillon, ne passe pas une livre de balle. Voyez EMERILLON. (Q)

ESPINOSA, (*Géog. mod.*) il y a en Espagne deux villes de ce nom, l'une dans la Biscaye, l'autre dans la vieille Castille : celle-ci a de long. 13. 46. & de lat. 43. 2.

ESPION, f. m. (*Art milit.*) est une personne que l'on paye pour examiner les actions, les mouvements, &c. d'une autre, & sur-tout pour découvrir ce qui se passe dans les armées.

Quand on trouve un *espion* dans un camp, on le pend aussi-tôt. Wicquefort dit qu'un ambassadeur est quelquefois un *espion* distingué qui est sous la protection du droit des gens. Voyez AMBASSADEUR. Chambers.

Une chose essentielle à un général, & même à tous ceux qui sont chargés de quelque expédition que ce soit, c'est d'avoir un nombre de bons *espions* & de bons guides ; car sans cela il tombera tous les jours dans de grands inconvénients. Il ne doit jamais regretter la dépense qu'il fait pour l'entretien des *espions* ; & quand il n'a pas de quoi y satisfaire, il faut sacrifier celle de sa cuisine & de sa maison plutôt que de manquer à cet article. C'est-là qu'il faut répandre l'argent à pleines mains. Il est rare en suivant cette maxime qu'on soit surpris, au contraire on trouve souvent l'occasion de surprendre l'ennemi. (Q)

ESPLANADE, (*DE PARAPET*) f. f. en Fortification, s'appelle aussi *glacis*, partie qui sert à la contrescarpe ou chemin couvert ; c'est un talud, ou pente de terrain qui commence au haut de la contrescarpe, & qui en baissant insensiblement, devient au niveau de la campagne. Voyez GLACIS.

ESPLANADE signifie aussi le terrain plat & de niveau qui est entre le glacis de la contrescarpe & les premières maisons, ou bien l'espace qui est entre les ouvrages & les maisons de la place. C'est encore le terrain ou l'espace renfermé dans la ville entre les maisons & la citadelle. Voyez CITADELLE. Voyez aussi Pl. IX. de Fortific. fig. 6.

On applique aussi ce terme généralement à tout terrain applani & de niveau, qui auparavant avoit quelque éminence qui incommodoit la place. (Q)

ESPLANADE, (*Jardinage.*) est un lieu élevé & découvert pour jouir de la belle vue. Ces *esplanades* se trouvent ordinairement dans la rencontre de deux terrasses formant un carrefour, dans le plein-pié d'un belvédère & dans de grands parterres élevés sur des terrasses. (K)

ESPLANADE, (*Fauconnerie.*) c'est la route que tient l'oiseau lorsqu'il plane en l'air.

* ESPOLIN ou ESPOULIN, f. m. terme d'Ourdisage. C'est une petite navette qui contient la dorure

G G G g g ij

& la soie propre à brocher. Il y a des *espolins* à deux tuyaux : ces deux tuyaux portent la dorure.

ESPONCE, f. f. (*Jurisprud.*) signifie le dégrevement que le détenteur fait d'un héritage chargé de cens, rente, ou autre devoir, pour en être déchargé à l'avenir. Ce terme est usité dans les coutumes d'Anjou & Maine, Tours, Lodunois & Poitou. Le terme de *quittance* est quelquefois joint à celui d'*esponce* comme synonyme, non pas qu'*esponce* signifie une quittance proprement dite, mais pour dire que par l'*esponce* le détenteur quitte & abandonne l'héritage. (A)

ESPONCION, (*Jurisprud.*) est la même chose qu'*esponce*. Voyez ESPONCE. (A)

ESPONDEILLAN, (*Géog. mod.*) petite ville du Languedoc, en France, au diocèse de Beziers.

ESPONTILLES, voyez EPONTILLES.

ESPONTON, voyez SPONTON.

ESPORTE, f. f. (*Jurisprud.*) dans la coutume de Bordeaux, art. 82, 83, 85, 88, 93, & 94, est ce que le vassal donne ou offre à son seigneur pour obtenir de lui l'investiture de quelque fief, ou pour le relief dû à quelque mutation; ce mot vient du latin *sportula*, qui signifie *don* ou *présent*, d'où on a fait par contraction ou corruption *sporta*, ou *sportula*, & en françois *esporte*. Voyez le Glossaire de Ducange, au mot *sporta*. (A)

ESPRIT, f. m. terme de Grammaire grecque, Le mot *esprit*, *spiritus*, signifie dans le sens propre un vent subtil, le vent de la respiration, un souffle. En termes de Grammaire grecque, on appelle *esprit*, un signe particulier destiné à marquer l'aspiration comme dans l'article *o*, *le*, *n*, *la*. On prononce *ho*, *hé*, comme dans *hotte*, *héros*, ce petit qu'on écrit sur la lettre, est appelé *esprit rude*.

L'*esprit* des Grecs répond parfaitement à notre *H*; car comme nous avons une *h* aspirée que l'on fait sentir dans la prononciation, comme dans *haine*, *héros*, & que de plus nous avons une *h* qu'on écrit, mais qu'on appelle *muette*, parce qu'on ne la prononce point, comme dans l'*homme*, l'*heure*, de même en grec il y a *esprit rude* qu'on prononce toujours, & il y a *esprit doux* qu'on ne prononce jamais. Nous avons dit que l'*esprit rude* est marqué comme un petit qu'on écrit sur la lettre; ajoutons que l'*esprit doux* est marqué par une petite virgule; ainsi l'*esprit rude* est tourné de gauche à droite, & le doux de droite à gauche.

Que nos *h* soient aspirées ou qu'elles ne le soient pas, il n'y a aucun signe qui les distingue; on écrit également par *h* le *héros* & l'*héroïne*, mais les Grecs distinguoient l'*esprit rude* de l'*esprit doux*: je trouve que les Italiens sont encore plus exacts, car ils ne prennent pas la peine d'écrire l'*h* qui ne marque aucune aspiration; homme, *uomo*; les hommes, *uomini*; philosophe, *filosofo*; rhétorique, *rettorica*; on prononce les deux *t*.

L'*esprit rude* étoit marqué autrefois par *h*, *eta*, qui est le signe de la plus forte aspiration des Hébreux, comme l'*h* en latin & en françois est la marque de l'aspiration. Ainsi ils écrivirent d'abord *HEKATON*, dit la Méthode de Port royal, & dans la suite ils ont écrit *ἐκατον* en marquant l'*esprit* sur l'*e*.

La même méthode observe, page 23, que les deux *esprits* sont des restes de *h* qui a été fendue en deux horizontalement, en sorte qu'une partie *c* a servi pour marquer l'*esprit rude*, & l'autre *o* pour être le signe de l'*esprit doux*.

Le mécanisme des organes de la parole a souvent changé l'*esprit rude*, & même quelque fois le doux en *s* ou en *v*. Ainsi de *ὕπερ*, *dessus*, on a fait *super*; de *ὑπο*, *dessous*, on a fait *sub*; de *ὂνος*, *vinum*; de *ἷς*, *vis*; de *ἅλς*, *sal*; de *ἑπτά*, *septem*; de *ἑξ*, *sex*; de *σπέρμα*, *semis*; de *σέρπο*, *serpo*. (F)

ESPRIT, mens., f. f. (*Métaphys.*) un être pensant & intelligent. Voyez PENSÉE, &c.

Les philosophes chrétiens reconnoissent généralement trois sortes d'*esprits*, Dieu, les anges, & l'*esprit* humain.

Car l'être pensant est ou fini ou infini : s'il est infini, c'est Dieu; & s'il est fini, ou bien il n'est joint à aucun corps, ou bien il est joint à un corps : dans le premier cas c'est un ange, dans le second c'est une ame. Voyez DIEU, ANGE, & AME.

On définit avec raison l'*esprit* humain, une substance pensante & raisonnable. Comme pensante, elle est distinguée du corps, & comme raisonnable, ou plutôt raisonnante, elle est distinguée de Dieu & des anges, qu'on suppose voir les choses intuitivement, c'est-à-dire sans avoir besoin d'aucune déduction ou raisonnement. Voyez RAISONNEMENT & JUGEMENT.

ESPRIT signifie aussi un être incorporel. Dans ce sens on dit Dieu est un *esprit*, le démon est un *esprit* de ténèbres. Le pere Malebranche remarque qu'il est extrêmement difficile de concevoir ce qui pourroit faire la communication entre un corps & un *esprit*; car, dit-il, si l'*esprit* n'a point de parties matérielles, il ne peut pas mouvoir le corps : mais cet argument est faux par les conséquences qui en résultent; car nous croyons que Dieu peut mouvoir les corps, & cependant nous n'admettons en lui aucunes parties matérielles. Chambers. Voyez EVIDENCE.

ESPRIT, en Théologie. C'est le nom qu'on donne par distinction à la troisième personne de la sainte Trinité qu'on appelle l'*Esprit*, le *Saint-Esprit*. Voyez TRINITÉ, PERSONNE.

Les Macédoniens ont nié la divinité du *Saint-Esprit*, les Ariens ont soutenu qu'il n'étoit pas égal au pere, & les Sociniens nient son existence. Mais l'Ecriture, la tradition & les décisions de l'Eglise établissent uniformément les trois dogmes contraires à ces erreurs.

Le *Saint-Esprit* procède du pere & du fils comme d'un seul & même principe, ainsi que l'ont enseigné les peres, & qu'il a été défini au concile général de Lyon sous Grégoire X. contre les Grecs qui nioient que le *Saint-Esprit* procédât du fils; & c'étoit un des prétextes de leur schisme sous Michel Cérularius; cependant ils reconnurent ce dogme dans la réunion qui se fit au concile de Florence.

Les Théologiens expliquent la manière avec laquelle le *Saint-Esprit* est produit de toute éternité par la spiration active du pere & du fils. C'est de-là que lui vient le nom d'*esprit*, *spiritus*, quasi *spiratus*. Voyez SPIRATION.

Ils se servent aussi du mot *esprit* pour signifier la vertu & la puissance divine, & la manière dont elle se communique aux hommes. C'est en ce sens qu'il est dit, *Genèse*, chap. j. v. 2, que l'*esprit* étoit répandu sur la surface de l'abîme, que les prophètes ont été inspirés par l'*esprit* de Dieu. C'est aussi dans ce sens qu'on dit que la providence divine est cet *esprit* universel par lequel Dieu fait agir toute la nature, & que le corps de Jesus-Christ a été formé dans le sein d'une vierge par l'opération du *Saint-Esprit*.

On donne encore le nom d'*esprit* aux substances créées & immatérielles connues sous celui d'*anges* & de *démons*. Les premiers sont appelés *esprits célestes*, *esprits bienheureux*, on appelle les autres les *esprits de ténèbres*. (G)

ESPRIT PARTICULIER, *spiritus privatus*, terme célèbre dans les disputes de religion des deux derniers siècles. Il signifie le sentiment particulier & la notion que chacun a sur les dogmes de la foi & sur le sens des écritures, suivant ce qui lui est suggéré par ses propres pensées & par la persuasion dans laquelle il est par rapport à ces matières.

Les premiers réformateurs nient qu'il y eût aucun

interprète infallible des Ecritures ni aucun juge des controverses, soutinrent que chacun pouvoit interpréter & porter son jugement des vérités révélées, en suivant ses propres lumières assistées de la grace de Dieu; & c'est ce qu'ils appellent *esprit* ou *jugement particulier*. C'étoit lâcher la bride au fanatisme: aussi sans parler des variations innombrables que cette opinion a introduites parmi les prétendus-reformés, elle a donné naissance au Socinianisme & à plusieurs sectes également dangereuses auxquelles les reformés ont fourni des armes dont ils ne peuvent eux-mêmes parer les coups. En effet, de quelle autorité Calvin faisoit-il brûler Servet à Genève, si l'*esprit particulier* étoit le seul interprète des Ecritures? quelle certitude avoit-il de les entendre mieux que cet anti-trinitaire? Voyez TOLÉRANCE.

Les Catholiques au contraire prétendent que les vérités révélées étant unes & les mêmes pour tous les fideles, la règle que Dieu nous a donnée pour en juger doit nous les représenter d'une manière uniforme, ce qui ne se peut faire que par la voie d'autorité qui réside dans l'Eglise; au lieu que l'*esprit particulier* sur le même point de doctrine inspire Luther d'une façon, & Calvin d'une autre. Il divise Écolampade, Bucer, Osiandre, &c. & la doctrine qu'il découvre aux partisans de la confession d'Augsbourg, est diamétralement opposée à celle qu'il enseigne aux Anabaptistes, aux Mennonites, &c. sur le même passage de l'écriture. C'est un argument *ad hominem* auquel les protestans n'ont jamais répondu rien de solide. (G)

ESPRIT, (*Saint*.) ORDRE DU SAINT-ESPRIT, (*Hist. mod.*) est un ordre militaire établi en France sous le nom d'*ordre & milice du Saint-Esprit*, le 31 Décembre 1578, par Henri III. en mémoire de trois grands événemens arrivés le jour de la Pentecôte & qui le touchoient personnellement; savoir sa naissance, son éléction à la couronne de Pologne, & son avènement à celle de France. L'*ordre du Saint-Esprit* doit n'être composé que de cent chevaliers, qui sont obligés pour y être admis de faire preuve de trois races.

Le roi est grand-maître de cet ordre, & prête en cette qualité serment le jour de son sacre, de maintenir toujours l'*ordre du Saint-Esprit*; de ne point souffrir, autant qu'il sera en son pouvoir, qu'il tombe, ou diminue, ou qu'il reçoive la moindre altération dans aucun de ses principaux statuts.

Tous les chevaliers portoient autrefois une croix d'or au cou, pendant à un ruban de couleur bleu céleste: maintenant elle est attachée sur la hanche au bas d'un large cordon bleu en baudrier. Tous les officiers & commandeurs portent toujours la croix cousue sur le côté gauche de leurs manteaux, robes, & autres habillemens de dessus.

Avant que de recevoir l'*ordre du S. Esprit*, ils reçoivent celui de S. Michel; ce qui fait que leurs armes sont entourées de deux colliers; l'un de S. Michel, composé d'SS & de coquilles entrelacées; l'autre du S. Esprit, qui est formé de fleurs-de-lis d'or, d'où naissent des flammes & des bouillons de feu, & d'HH couronnées avec des festons & des trophées d'armes.

Parmi les chevaliers sont compris neuf prélats, qui sont cardinaux, archevêques, évêques, ou abbés, du nombre desquels est toujours le grand-aumônier, & ils sont nommés *commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit*. Henri III. avoit aussi projeté d'attribuer à chacun des chevaliers des commanderies; mais son dessein n'ayant pas eu d'exécution, il assigna à chacun d'eux une pension de mille écus d'or, réduite depuis à 3000 liv. qui sont payées sur le produit du droit du marc d'or affecté à l'ordre. (G)

ESPRIT, (*Saint*.) ORDRE DU SAINT-ESPRIT DU DROIT DESIR, (*Hist. mod.*) ordre de chevalerie in-

stitué à Naples dans le château de l'Œuf en 1352, par Louis d'Anjou dit de Tarente, prince du sang de France, roi de Jérusalem & de Sicile, & époux de Jeanne I^{re} reine de Naples. Les constitutions de cet ordre étoient en vingt-cinq chapitres, dont voici le préambule dans le style de ce tems-là: « Nous Loys, par la grace de Dieu roi de Jérusalem & de Sicile, al-lonneur du Saint-Esprit; lequel jour par la grace nous fumes couronnés de nos royaumes, en effaucement de chevalerie & accroissement d'honneur, avons ordonné de faire une compagnie de chevaliers qui seront appelés les chevaliers du Saint-Esprit du droit desir, & les dits chevaliers seront au nombre de trois cents, desquels nous, comme trouveur & fondeur de cette compagnie, serons princeps, & aussi doivent être tous nos successeurs, rois de Jérusalem & de Sicile, &c. »

Mais la mort de ce prince sans laisser d'enfans, & les révolutions qui la suivirent, firent périr cet ordre presque dès sa naissance. On ne fait comment les constitutions en tombèrent entre les mains de la république de Venise, qui en fit présent à Henri III. lorsqu'il s'en retournoit de Pologne en France. On dit que ce prince en tira l'idée & les statuts de l'ordre, qu'il institua ensuite sous le nom du Saint-Esprit; & que pour ne pas perdre le mérite de l'invention, il remit ces constitutions du roi Louis d'Anjou au sieur de Chiverni, avec ordre de les brûler; ce que celui-ci ayant cru pouvoir négliger sans préjudice de l'obéissance due à son souverain, elles se sont conservées dans sa famille, d'où elles avoient passé dans le cabinet du président de Maisons, & M. le Laboureur les a données au public dans ses additions aux mémoires de Castelnau. Mais en comparant ces statuts avec ceux qu'Henri III. fit dresser pour son nouvel ordre du Saint-Esprit, on n'y trouve aucune conformité qui prouve que ceux-ci soient une copie des premiers. (G)

ESPRIT, (*Saint*.) terme de Blason: Croix du Saint-Esprit, est une croix d'or à huit raies émaillées, chaque rayon pommeté d'or, une fleur-de-lis dans chacun des angles de la croix, & dans le milieu un Saint-Esprit ou colombe d'argent d'un côté, & de l'autre un Saint-Michel. La croix des prélats-commandeurs porte la colombe des deux côtés; parce qu'ils n'ont que l'ordre du Saint-Esprit, & non celui de Saint-Michel. (G)

ESPRIT, (*Philos. & Belles-Lettres*.) ce mot, en tant qu'il signifie une qualité de l'ame, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens. Il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, finesse; & il doit tenir de tous ces mérites: on pourroit le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit, *voilà un ouvrage plein d'esprit*, un homme qui a de l'esprit, on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de Corneille n'est ni l'esprit exact de Boileau, ni l'esprit naïf de Lafontaine; & l'esprit de la Bruyère, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de Malebranche, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un esprit judicieux, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, foible, léger, doux, emporté, &c. signifie le caractère & la trempe de l'ame, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, avoir de l'esprit.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel-esprit, & cependant ne signifie pas précisément la même chose: car jamais ce terme

homme d'esprit ne peut être pris en mauvaise part, & *bel-esprit* est quelquefois prononcé ironiquement. D'où vient cette différence? c'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur, talent marqué*, & que *bel-esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, & le *bel-esprit* est une affiche; c'est un art qui demande de la culture, c'est une espèce de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

C'est en ce sens que le P. Bouhours auroit eu raison de faire entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendoient pas à l'*esprit*; parce qu'alors leurs savans ne s'occupoient guere que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettoient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le *bel-esprit* se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'Aristote au lieu de s'en tenir à condamner sa physique qui ne pouvoit être bonne, étant privée d'expériences, seroient bien étonnés de voir qu'Aristote a enseigné parfaitement dans sa rhétorique la manière de dire les choses avec *esprit*. Il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair & l'expression énergique. Il en apporte plusieurs exemples, & entre autres ce que dit Périclès d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avoit péri, l'année a été dépouillée de son printemps. Aristote a bien raison de dire, qu'il faut du nouveau; le premier qui pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertumes, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'*esprit*. Ceux qui le répéterent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement; c'est par un tour nouveau; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée, c'est ce qu'on appelle *finesse, délicatesse*; & cette manière est d'autant plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'*esprit* des autres. Les allusions, les allégories, les comparaisons, sont un champ vaste de pensées ingénieuses; les effets de la nature, la fable, l'histoire présentes à la mémoire, fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à-propos.

Il ne sera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de la Sablière, qui a toujours été estimé des gens de goût.

*Eglé tremble que dans ce jour
L'hymen plus puissant que l'amour,
N'enleve ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis.
Si la belle les eût suivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.*

L'auteur ne pouvoit, ce semble, ni mieux cacher ni mieux faire entendre ce qu'il pensoit, & ce qu'il craignoit d'exprimer.

Le madrigal suivant paroît plus brillant & plus agréable: c'est une allusion à la fable.

*Vous êtes belle & votre sœur est belle,
Entre vous deux tout choix seroit bien doux;
L'amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.*

En voici encore un autre fort ancien; il est de Bertaud évêque de Sées, & paroît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'*esprit* & le sentiment.

*Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît le charme en mon ame renaitre,
Et que mon cœur autrefois son captif*

*Ne ressemblât l'esclave fugitif,
A qui le sort fit rencontrer son maître.*

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse. Le grand point est de savoir jusqu'où cet *esprit* doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos. Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut quand la raison seule où la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts: ce n'est pas alors du faux *bel-esprit*, mais c'est de l'*esprit* déplacé; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté. C'est un défaut dans lequel Virgile n'est jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au Tasse, tout admirable qu'il est d'ailleurs: ce défaut vient de ce que l'auteur trop plein de ses idées veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages. La meilleure manière de connoître l'usage qu'on doit faire de l'*esprit*, est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes & dans la nôtre.

Le faux-*esprit* est autre chose que de l'*esprit* déplacé: ce n'est pas seulement une pensée fautive, car elle pourroit être fautive sans être ingénieuse; c'est une pensée fautive & recherchée. Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'*esprit* qui traduisoit, ou plutôt qui abrégéa Homère en vers françois, crut embellir ce poète dont la simplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'Achille:

*Tout le camp s'écria dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point? Il s'est vaincu lui-même.*

Premièrement, de ce qu'on a dompté sa colère, il ne s'ensuit point du tout qu'on ne sera point battu: secondement, toute une armée peut-elle s'accorder par une inspiration soudaine à dire une pointe?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits, d'ailleurs estimables? comment supporter que dans un livre de mathématiques on dise, que « si Saturne venoit à manquer, ce seroit le dernier satellite qui prendroit sa place, parce que les » grands seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs »? comment souffrir qu'on dise qu'Hercule favoit la physique, & qu'on ne pouvoit résister à un philosophe de cette force? L'envie de briller & de surprendre par des choses neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues; ce qui est la pire espèce du faux *bel-esprit*.

Le faux goût est différent du faux *bel-esprit*; parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal: au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, & de suivre par instinct un mauvais exemple établi. L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'*esprit*, qu'un abus d'*esprit*. Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le Soleil & la Lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses & gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il est bien plus aisé d'être empoulé, que d'être juste, fin, & délicat.

Le faux *esprit* est précisément le contraire de ces idées triviales & empoulées; c'est une recherche fatigante de traits trop déliés, une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paroissent incompati-

bles, de diviser ce qui doit être réuni, de faïtir de faux rapports, de mêler contre les bienséances le badinage avec le sérieux, & le petit avec le grand.

Ce seroit ici une peine superflue d'entasser des citations, dans lesquelles le mot d'*esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de Boileau, qui est rapportée dans le grand dictionnaire de Trévoux : *C'est le propre des grands esprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'est pas vraie. Un grand esprit peut tomber dans cette foiblesse, mais ce n'est pas le propre des grands esprits. Rien n'est plus capable d'égayer la jeunesse, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens différens le mot d'*esprit* s'emploie ; ce n'est point un défaut de la langue, c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

Esprit d'un corps, d'une société, pour exprimer les usages, la maniere de penser, de se conduire, les préjugés d'un corps.

Esprit de parti, qui est à l'*esprit* d'un corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une loi, pour en distinguer l'intention ; c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *desir & intention* de se vanger.

Esprit de discorde, esprit de révolte, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *esprit de politesse* ; mais c'est d'après un auteur nommé Bellegarde, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs & ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance, de dissention, de faction* ; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, & signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit de Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière : on dit *esprits animaux, esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces *esprits* qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le docteur Méad est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du traité sur les poisons.

Esprit, en Chimie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes ; mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière. Voyez plus bas ESPRIT, en Chimie.

Il y a loin de l'*esprit*, en ce sens, au bon esprit, au bel esprit. Le même mot dans toutes les langues peut donner toujours des idées différentes, parce que tout est métaphore sans que le vulgaire s'en aperçoive. Voyez ELOQUENCE, ELÉGANCE, &c. Cet article est de M. DE VOLTAIRE.

ESPRIT, (Chimie.) ce nom a été employé dans sa signification propre, par les Chimistes comme par les Philosophes & par les Médecins, pour exprimer un corps subtil, délié, invisible, impalpable, une vapeur, un souffle, un être presque immatériel.

Tous les chimistes antérieurs à Stahl & à la naissance de la Chimie philosophique, ont été grands fauteurs des agens de cette classe, qui ont été mis en jeu dans plusieurs systèmes de physique. Un *esprit* du monde, un *esprit* universel, aérien, éthérien, ont été pour eux des principes dont ils se sont fort bien accommodés, & ils ont enrichi eux-mêmes la Phy-

sique de plusieurs substances de cette nature : l'archée, le blas, la *magnale* de Vanhelmont, les *ens* de Paracelse, &c. sont des phantômes philosophiques de cette classe, si ce ne sont point cependant des expressions énigmatiques, ou simplement figurées.

Des êtres très-existans qui mériteroient éminemment la qualité d'*esprit*, ce sont les exhalaisons qui s'élevent des corps fermentans & pourrissans de certaines cavités souterraines, du charbon embrasé, & de plusieurs autres matières. Ces corps sont véritablement incoercibles, invisibles, & impalpables ; mais on n'a pas coutume dans le langage chimique, de les désigner par ce nom. Nous les connoissons sous celui de *gas*. Voyez GAS.

Depuis que notre maniere plus sage de philosopher nous a fait rejeter tous ces *esprits* imaginaires dont nous avons parlé au commencement de cet article, nous ne donnons plus ce titre qu'à différentes substances beaucoup plus matérielles même que les *gas* ; savoir à certains corps expansibles ou volatils, dont l'état ordinaire sous la température de nos climats est celui de liquidité, & dont les différentes especes qui sont classées par ce petit nombre de qualités communes, sont d'ailleurs essentiellement différentes, en sorte que c'est ici une qualification très-générique, exprimant une qualité très-extérieure très-vaguement déterminée.

Les diverses substances qu'on trouve désignées dans les ouvrages des Chimistes, par le nom d'*esprit*, sont :

Premièrement, un être fort indéterminé, connu plus généralement sous le nom de *mercure*, qui est compté dans l'ancienne Chimie parmi les principes ou produits généraux de l'analyse des corps. Voyez MERCURE & PRINCIPE.

Secondement, la plupart des liqueurs acides retirées des minéraux, des végétaux, des animaux, par la distillation. Voyez VITRIOL, NITRÉ, SEL MARIN, ANALYSE VÉGÉTALE, au mot VÉGÉTAL, VINAIGRE, SUBSTANCES ANIMALES, & FOURMI.

Troisièmement, les sels alkalis volatils sous forme liquide. Voyez SEL ALKALI VOLATIL.

Quatrièmement, les liqueurs inflammables retirées des vins. Voyez ESPRIT DE VIN à l'article VIN.

Cinquièmement, les eaux essentielles ou *esprits* recteurs. Voyez EAUX DISTILLÉES.

Sixièmement, les huiles essentielles très-subtiles, retirées des baumes par la distillation à feu doux. Voyez HUILE & TEREBENTHINE.

Septièmement, enfin les *esprits* ardens chargés par la distillation de la partie aromatique, ou alkali volatil de certains végétaux. Voy. EAUX DISTILLÉES, ESPRIT ARDENT, CITRON, COCHLÉARIA, & ESPRIT VOLATIL AROMATIQUE HUILEUX.

Nota. Que dans le langage ordinaire, on ne désigne le plus souvent les *esprits* particuliers que par le nom de la substance qui les a fournis, sans déterminer par une qualification spécifique la nature de chaque *esprit*. Ainsi on dit *esprit de vitriol*, & non pas *esprit acide de vitriol* ; *esprit de soie*, & non pas *esprit alkali de soie* ; *esprit-de-vin*, (c'est-à-dire de suc de raisin fermenté, selon la signification vulgaire du mot *vin*), & non pas *esprit ardent de vin de raisin* ; *esprit de terebenthine*, & non pas *esprit huileux de terebenthine* ; *esprit de citron*, & non pas *esprit-de-vin* chargé de l'aromate du citron. Ainsi toute cette nomenclature est presque absolument arbitraire ; & d'autant plus que diverses substances, comme le sel ammoniac, la terebenthine, le citron, &c. peuvent fournir plusieurs produits qui mériteroient également le nom d'*esprit*, quoiqu'il ne soit donné qu'à un seul dans le langage reçu : on se familiarise cependant bien-tôt avec ces dénominations vagues ; on les apprend comme des mots d'une langue inconnue. (b)

ESPRIT ARDENT, (*Chimie.*) Voyez ESPRIT-DE-VIN, sous le mot VIN.

ESPRIT RECTEUR, (*Chimie.*) Voyez EAUX DISTILLÉES.

ESPRIT-DE-VIN, (*Chimie.*) Voyez au mot VIN.

ESPRIT VOLATIL, (*Chimie.*) Toutes les substances auxquelles les Chimistes ont donné le nom d'*esprit*, sont volatiles (voyez ESPRIT); il a plu cependant à quelques-uns de prendre la dénomination qui fait le sujet de cet article, dans un sens particulier; de l'attribuer aux alkalis volatils sous forme fluide; & de les distinguer par ce titre, des alkalis volatils, concrets, qu'ils ont appelés tout aussi arbitrairement, *sels volatils*. Voy. SEL ALKALI VOLATIL. (b)

ESPRIT-DE-VINAIGRE, *spiritus aceti*. Voyez VINAIGRE DISTILLÉ, au mot VINAIGRE.

ESPRITS SAUVAGES, (*Chimie.*) *spiritus sylvestres* de Vanhelmont. Voyez GAS, FERMENTATION, & VIN.

ESPRIT VOLATIL AROMATIQUE HUILEUX, (*Pharmac. & Mat. med.*) On a donné ce nom à une préparation officinale, qui n'est proprement qu'un mélange d'*esprit volatil*, de sel ammoniac, & d'un *esprit aromatique* composé. Voici cette préparation, telle qu'elle est décrite dans la nouvelle pharmacopée de Paris.

Prenez six dragmes de zestes récents d'oranges, autant de ceux de citron; deux dragmes de vanille, deux dragmes de macis, une demi-dragme de gérofle, une dragme de canelle, quatre onces de sel ammoniac: coupez en petits morceaux les zestes & la vanille: concassez le macis, le gérofle & la canelle: pulvérisez le sel ammoniac, & mettez le tout dans une cornue de verre, versant par-dessus quatre onces d'eau simple de canelle, & quatre onces d'*esprit-de-vin* rectifié: fermez le vaisseau, & laissez digérer pendant quelques jours, ayant soin de remuer de tems en tems.

Ajoutez, après deux ou trois jours de digestion, quatre onces de sel de tartre; & sur le champ ajoutez au bec de la cornue un récipient convenable, que vous luterez selon les règles de l'art: faites la distillation au bain de sable. Vous garderez la liqueur qui passera, dans une bouteille bien bouchée.

L'*esprit volatil aromatique huileux*, est un cordial très-vif, un sudorifique très-efficace, un bon emménagogue, un hystérique assez utile. On le fait entrer ordinairement à la dose de trente ou de quarante gouttes, dans des potions de quatre à cinq onces, destinées à être prises par cuillerées. (b)

ESPRITS ANIMAUX. Voyez NERFS, FLUIDE NERVEUX, &c.

ESQUAIN, QUEIN, QLIN, (*Marine.*) Ce sont les planches qui bordent les deux côtés de l'acastillage de l'arrière, au-dessus de la lisse de vibord; elles sont beaucoup moins épaisses que les autres bordages, & vont en diminuant vers le haut.

L'*esquain*, ou le bordage de l'acastillage, est tout ce qui se pose du côté de l'arrière, au-dessus de la lisse de vibord. La première planche qu'on met au-dessus de cette lisse, doit être de chêne, & épaisse, à cause du calfatage: il faut qu'elle ait au moins la moitié de l'épaisseur des planches du franc-bordage. On y fait une rablure sur le côté qui est par le haut, pour y faire entrer la première planche du véritable *esquain*. Dans les grands vaisseaux, les planches de l'*esquain* ont d'ordinaire un pouce ou un pouce & un quart d'épaisseur, & vont un peu en diminuant de largeur de l'arrière à l'avant; mais c'est peu de chose; car si la première planche de l'*esquain* a dix pouces de large vers l'arrière, elle n'aura que neuf pouces & demi en avant. Voyez ACASTILLAGE.

ESQUIF, (*Marine.*) C'est un petit bateau destiné pour le service d'un vaisseau, & que l'on embarque

dans tous les voyages. On le place ordinairement sur le tillac, & on le met en mer lorsqu'on en a besoin pour aller à terre, soit chercher des provisions, soit y débarquer quelqu'un. Voyez CHALOUPPE & CANOT.

ESQUILLE, f. f. (*Chirurgie.*) petit morceau détaché d'un os dans une fracture. Lorsque les *esquilles* picotent & irritent le périoste ou les chairs qui entourent l'os, & qu'on ne peut pas les réduire & les appliquer à l'os dont elles sont une continuité, on est obligé d'en faire l'extraction; & pour cet effet, s'il n'y a point de plaie, on fait une incision.

On appelle aussi du mot d'*esquilles*, des petites portions d'os qui s'exfolient les unes après les autres. Voyez EXFOLIATION. (Y)

ESQUILLES, f. m. pl. (*Hist. anc.*) V. ESQUILIN.

ESQUILIN, adj. (*Hist. anc.*) Le mont *Esquelin* est une des sept collines de l'ancienne Rome; c'est aujourd'hui le quartier de la montagne de sainte Marie majeure. Ce fut Servius Tullius qui l'enferma dans Rome. Il y avoit la porte *esquiline*, la tribu *esquiline*. C'est aux Esquilles que se faisoient les exécutions des criminels, & que leurs cadavres restoient exposés.

ESQUIMAN, (*Marine.*) Les Hollandais donnent ce nom à l'officier-marinier que nous appelons quartier-maître. C'est lui qui est chargé particulièrement du service des pompes, & qui est l'aide du maître & du contre-maître. V. QUARTIER-MAÎTRE.

ESQUIMAUX. Voyez ESKIMAUX.

ESQUINANCIE, f. f. (*Medec.*) est le nom d'une maladie de la gorge, que les Latins appellent *angina*, angine, d'*ango*, je serre, parce qu'il se fait un resserrement dans le gosier, par les causes de l'*esquinancie*; ainsi la signification générale du mot *angina* convient à toute sorte d'affection des parties du gosier, qui tend à former des obstacles dans les voies qui servent à la respiration & à la déglutition, sans que le thorax, les viscères qui y sont renfermés, & l'estomac, y soient intéressés essentiellement.

Les anciens medecins, & particulièrement les Grecs, qui vivoient peu de tems avant Galien, ont distingué l'*angine* de quatre différentes manières, dont ils ont tiré autant d'espèces de cette maladie, auxquelles ils ont donné des noms propres. Ils ont appelé *cynanche*, *συνάγχη*, l'*angine*, dans laquelle le vice réside dans les muscles & les parties inférieures du larynx. Ils ont fait allusion par ce mot, à l'état de ceux qui sont attaqués de cette espèce d'*angine*, dans lequel ils tirent la langue, comme les chiens que l'on étrangle. Ils ont donné le nom *paracynanche*, *παράσυνάγχη*, à l'*angine* dans laquelle le vice réside dans les parties extérieures du larynx. La préposition *para* est employée dans ce cas, comme dans bien d'autres, par les auteurs grecs, devant le nom d'une maladie, pour en distinguer l'espèce la moins violente. Ils ont nommé *cynanche*, *συνάγχη*, l'*angine* qui attaque l'intérieur du pharynx; & *paracynanche*, *παράσυνάγχη*, celle qui a son siège à l'extérieur. Ces différens mots grecs sont composés de *άγχω*, *serrer*, *étrangler*; & de *σύν*, *avec*; ou de *πρός*, *chien*: ainsi de *συνάγχη* ou de *πράσυνάγχη* on a formé le mot françois *esquinancie*.

Mais comme il arrive très-souvent qu'à cause de la proximité le pharynx n'est pas affecté sans que le larynx le soit, & réciproquement, ces distinctions sont plutôt des subtilités que des conséquences tirées de l'observation: ainsi on ne doit pas y avoir égard pour prendre une juste idée de cette maladie; il vaut mieux la diviser, avec les modernes, 1° en *légitime* ou *vraie*, qui est celle dans laquelle le gosier est rétréci par une inflammation; & en *fausse*, dans laquelle la gorge est affectée dans quelques-unes de ses parties, par un cedème ou par un skirrhe qui gêne le passage de l'air ou des alimens: 2° en *suffocatoire*

& non suffocatoire : 3^o en idiopathique & en sympathique : 4^o en épidémique & sporadique. Quelques auteurs distinguent encore l'*angine* en suppuratoire, en gangréneuse, en convulsive; en celle qui est accompagnée de tumeurs, & en celle qui est sans tumeurs apparentes.

Le siège de cette maladie est principalement dans les différentes parties qui composent le larynx & le pharynx; & toutes celles qui les avoisinent, telles que la langue, les amygdales, le voile du palais, la luette, la trompe d'Eustachi, & toutes les membranes musculieuses qui tapissent le fond de la gorge; la concavité de la voûte osseuse formée au-dessus du larynx & du pharynx, où il se forme quelquefois des concrétions polypeuses, des sarcomes, qui en grossissant peuvent souvent boucher l'ouverture des arrières-narines, tenir baissé le voile du palais, descendre jusque sur le larynx, couvrir la glotte, la boucher, la presser. Le vice qui constitue l'*angine* s'étend aussi très-souvent à la membrane pituitaire, à celle qui revêt l'intérieur de la trachée-artère & de l'œsophage, & aux glandes dispersées dans toutes ces parties.

Les causes de l'*esquinancie* sont aussi différentes que les espèces. Dans celle qui provient d'inflammation, il se forme subitement un obstacle à la circulation du sang dans les extrémités des vaisseaux sanguins, qui s'engorgent, se dilatent, se distendent. Les orifices des vaisseaux lymphatiques qui en naissent, sont ouverts à mesure, sont forcés à transmettre les globules rouges : la tumeur & tous les symptômes de l'inflammation s'ensuivent. Voyez INFLAMMATION. Dans l'*angine adémateuse* ce n'est que l'humeur lymphatique qui s'arrête dans ses conduits, ensuite de la compression des veines dans lesquelles ils s'évacuent; de l'obstruction dans le follicule des glandes muqueuses, ou dans leurs excrétoires; du froid qui resserre l'extrémité de ces mêmes vaisseaux; de la lenteur du mouvement des fluides : cette humeur s'y accumule, d'où naît le plus grand volume des parties affectées, qui cause l'empêchement de l'exercice des organes destinés à la respiration ou à la déglutition. Si le dépôt de cette humeur dure pendant quelque tems, il se fait une séparation des parties les plus fluides; les grossières qui restent se durcissent; & forment la matière d'un skirrhe; d'où l'*angine skirrheuse*, qui peut ensuite devenir chancreuse par des causes particulières. Voyez SKIRRHE, CHANCRE.

La cause de l'*angine suffocatoire* est celle de l'inflammation même, qui a son siège dans l'intérieur du larynx; en sorte qu'il en résulte un si grand resserrement de la glotte, qu'elle ne permet pas l'entrée de l'air dans les poumons. Dodonée fait mention dans ses observations, de plusieurs *esquinancies* de cette espèce, entr'autres à l'égard d'un boucher, qui s'étant plaint sur le midi d'une douleur à la gorge, d'une difficulté de respirer & d'avalier, mourut comme étranglé la nuit suivante.

La cause de l'*angine non suffocatoire*, est celle de l'inflammation de l'œdème ou du skirrhe, ou toute autre qui a son siège dans des parties qui n'intéressent pas notablement la respiration.

L'*angine idiopathique* provient de l'une de ces causes mentionnées ci-devant, qui a son siège dans quelques-unes des parties même de la gorge, sans qu'elle provienne d'aucune autre maladie qui ait précédé, ni d'aucun vice des parties voisines.

La *sympathique* est causée par le vice de quelque autre partie qui influe sur celles de la gorge par communication, comme la luxation d'une vertèbre du cou, occasionnée par une tumeur ou par quelque accident; les vents arrêtés dans l'œsophage, qui compriment les différentes parties de la gorge; le

Tome V.

resserrement convulsif, ou le trop grand relâchement de ces mêmes parties, qui empêche l'exercice de leurs fonctions.

Les causes de l'*esquinancie épidémique* doivent être déduites de celles de l'épiderme en général (voyez EPIDERME) : elles ne sont pas encore assez connues, pour qu'on puisse déterminer pourquoi elles affectent plutôt une partie du corps qu'une autre; tout ce que l'on peut dire, c'est que si le vice est dans l'air que l'on respire, il doit affecter plutôt les parties auxquelles il s'applique immédiatement & sans interruption, que toute autre; par conséquent toutes celles de la gorge, vû sur-tout la grande délicatesse de leur tissu. L'*esquinancie sporadique* ne peut être attribuée qu'au mauvais usage que l'on fait des choses appelées *non naturelles*.

Pour ce qui est de l'*angine suppuratoire*, elle doit sa cause à l'inflammation qui a précédé; elle en est une suite, une terminaison, de même que la gangréneuse. Voyez SUPPURATION, GANGRENE.

Le différent siège de l'engorgement des vaisseaux qui constitue le plus souvent l'*esquinancie*, étant intérieur ou extérieur, établit en-dehors ou en-dedans la tumeur dont elle est accompagnée dans ce cas; ce qui la rend apparente ou non apparente. Il arrive aussi quelquefois qu'il n'y en a pas du tout ni en-dehors ni en-dedans, dans des cas où l'*esquinancie* provient, par exemple, du relâchement ou de la paralysie de la partie affectée.

Tout ce qui vient d'être dit des causes prochaines de l'*esquinancie* considérée dans ses différentes espèces, réduit toutes les distinctions qu'on en fait, à deux principales; savoir à l'*esquinancie vraie* & à la *fausse*, puisque toutes ces différences doivent être rapportées à l'une & à l'autre. La vraie, qui est toujours causée par l'inflammation, est accompagnée souvent de symptômes si funestes, que la cause qui les produit ne laisse pas le tems d'y apporter aucun remède, ou rend inutiles ceux qu'on peut employer; l'*angine vraie* est par conséquent celle qui exige le plus d'attention : l'ordre mène à en rechercher les causes les plus éloignées.

Toutes celles qui peuvent contribuer à établir l'inflammation en général, peuvent produire l'*angine inflammatoire*; mais il y a aussi bien d'autres causes particulières qui peuvent déterminer l'inflammation sur les parties qui sont le siège de l'*angine* : telles sont la disposition particulière du sujet qui en est affecté. Les jeunes gens y sont plus sujets que les vieillards, comme aussi ceux qui sont d'un tempérament sanguin. Sydenham a remarqué que les personnes qui ont le poil roux, sont plus souvent atteintes de cette maladie que d'autres. Quelques auteurs prétendent aussi qu'elle attaque moins les femmes que les hommes : ils appuient leur opinion sur un passage d'Hippocrate, liv. VI. des *Epidémies*, sect. vij. dans lequel, en décrivant une constitution épidémique, il assure que parmi un grand nombre de personnes qui avoient été malades par des péri-pneumonies, des rhumes, des *angines*, il s'étoit trouvé très-peu de femmes; ce que l'on pourroit attribuer à ce qu'elles s'exposent moins aux différentes causes occasionnelles qui peuvent produire ces sortes de maladies épidémiques, & qu'elles ont en général le sang moins chaud.

Aussi voit-on que tout ce qui peut en augmenter l'activité, contribue à procurer l'*angine*, comme la fin du printemps, l'entrée de l'été; les exercices violents, & sur-tout ceux de la gorge, tels que les déclamations soutenues, le chant, les cris; la sécheresse de cette partie, causée par l'air chaud que l'on respire au soleil ou dans un lieu chaud quelconque, comme un poêle, &c. la course à cheval contre le vent froid, les grandes agitations du corps dans un

H H H h h h

air froid, une grande chaleur qui succede à un grand froid dans le printems ; comme aussi les fraîcheurs de la nuit, qui se font sentir ordinairement dans cette saison, après des jours assez chauds. C'est même de cette dernière cause dont Sydenham ne craint pas d'assurer qu'elle fait périr plus de monde que la peste, la guerre, & la famine.

L'*angine inflammatoire* qui est occasionnée par quelques-unes de ces différentes causes, produit différents symptômes, parmi lesquels il en est de très-violens & de terribles, selon la diversité des parties qui en font le siège.

Les symptômes communs à toute sorte d'*angine* qui la caractérisent, sont la difficulté de respirer ou d'avaler, avec un sentiment de douleur dans le fond de la gorge, sans que le thorax & les poumons ni l'estomac soient essentiellement affectés. L'*angine vraie* est distinguée en général de la *fausse*, parce que celle-là est accompagnée de rougeur, de chaleur dans le siège de la maladie, & la fièvre s'y joint ordinairement : celle-ci n'est essentiellement accompagnée d'aucun de ces symptômes. On peut aussi distinguer par des signes propres les différentes parties affectées dans l'*angine vraie* ; si elle a son siège dans la membrane musculeuse de la trachée artère, on y ressent tous les symptômes de l'inflammation avec une fièvre ardente très-violente, sans qu'il paroisse rien de changé à l'extérieur & dans le fond de la gorge : dans ce cas le malade a les yeux enflammés, saillans hors de la tête comme ceux d'un animal qu'on étrangle, & quelquefois même tournés : il parle avec beaucoup de peine ; il ne peut souvent pas articuler les paroles de manière à se faire entendre ; la voix est aiguë & semblable aux cris des petits chats. Il est obligé de tenir toujours la bouche ouverte, & il en coule une salive écumeuse ; il tire la langue, qui paroît enflammée & fort enflée : les lèvres deviennent livides ; il a le cou roide ; on y voit souvent de l'enflure avec rougeur, douleur & pulsation ; les veines jugulaires, frontales, canines paroissent variqueuses & fort gonflées ; la respiration est petite, fréquente. Le malade ne peut exercer cette fonction qu'étant sur son séant & avec de grands efforts, ce qui indique combien la circulation du sang est gênée dans les poumons ; il paroît avide de respirer un air frais, parce qu'il se sent une chaleur brûlante dans la poitrine : le pouls change à tout instant ; le malade est dans une agitation continuelle, d'une inquiétude extrême ; il se jette souvent hors du lit ; il ne peut pas rester couché sur le dos ; il ne voit, il n'entend que confusément ; il ne fait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, tant il est occupé de la crainte de la suffocation, dont il est fortement menacé : quelquefois même il tombe dans un vrai délire.

Plus le mal est voisin de la glotte, plus les symptômes mentionnés sont violens ; & si l'inflammation gagne les muscles qui servent à la fermer, la suffocation suit de près : c'est le cas le plus terrible ; c'est l'*angine* la plus funeste ; c'est celle de cette espèce que quelques auteurs distinguent par le nom de *suffocatoire* : Hippocrate en donne une description bien exacte, *lib. III. de morbis*. Il convient ici d'observer que dans cette sorte d'*esquinancie* il arrive souvent que non-seulement les parties intérieures du larynx & de la trachée-artère sont affectées, mais encore les poumons ; ce qui contribue beaucoup à rendre la respiration difficile : c'est ce qui a été prouvé par l'ouverture des cadavres de plusieurs personnes qui étoient mortes suffoquées par l'effet de la maladie dont il s'agit. Dodonée assure dans ses observations avoir trouvé dans ce cas les poumons purulens ou abscedés.

Si l'inflammation n'affecte que les muscles destinés à élever l'os hyoïde & le larynx, la respiration

est presque aussi libre que dans l'état naturel ; le commencement de la déglutition est accompagné d'une douleur très-vive, & on peut appercevoir dans la gorge quelque rougeur avec tumeur.

Lorsque c'est le pharynx qui est enflammé, on peut en appercevoir les signes en examinant le fond de la bouche, après avoir abaissé la langue, en la comprimant vers sa base : la respiration est assez libre dans ce cas, mais la déglutition est très-douloureuse, se fait très-difficilement, & ne peut quelquefois pas se faire du tout. Ce que le malade veut avaler revient par les narines, ou il entre quelque partie dans le larynx & la trachée-artère, qui excite une toux violente : par conséquent il ne peut prendre ni aliment ni boisson ; la masse des humeurs s'échauffe, devient acre faute d'être renouvelée par le chyle ; la fièvre qui accompagne presque toujours cette espèce d'*angine*, devient plus ardente, sans être aussi violente que dans la première espèce, & celle-là ne tend pas aussi promptement à la mort.

Si l'inflammation a son siège dans les amygdales, la luette, les membranes musculeuses du voile du palais, ce dont on peut aussi s'assurer par l'inspection des parties, la respiration est gênée, pénible ; il ne passe que peu ou point d'air par les narines : par conséquent le malade tient toujours la bouche ouverte ; il ne peut avaler qu'avec de grandes douleurs, à cause que les organes affectés concourent beaucoup à la déglutition ; les alimens sont même souvent rejetés dans la bouche, parce qu'ils ne peuvent pas passer sous les arcades du voile du palais trop tendu & trop douloureux ; il se filtre une plus grande quantité d'humours dans les amygdales, & dans toutes les glandes muqueuses qui sont dispersées dans le tissu des parties enflammées : le malade ne cesse de cracher des matières visqueuses, glaireuses en abondance ; il sent une douleur vive dans l'intérieur de l'oreille & dans la partie qui communique avec la gorge ; il sent aussi un craquement lorsqu'il avale, & quelquefois même il en résulte une surdité complète. Ces derniers accidens ne peuvent être attribués qu'à l'inflammation, qui affecte aussi la trompe d'Eustachi, en partie ou dans toute son étendue, en sorte même qu'elle s'étende jusqu'à la membrane qui tapisse la cavité du tambour de l'oreille.

Lorsque l'inflammation attaque l'œsophage proprement dit au-dessous du pharynx, les symptômes sont les mêmes que dans le cas où le pharynx est enflammé : on ne peut pas en découvrir les signes par l'inspection, mais le malade peut aisément indiquer le siège du mal par la douleur qu'il ressent dans la partie affectée, lorsque ce qu'il avale y est parvenu. La matière de la déglutition est souvent repoussée & remonte dans la bouche, ce qu'on peut appeler *regorgement*, pour distinguer ce symptôme du vomissement.

Si plusieurs de ces différentes espèces d'inflammation attaquent en même tems un malade, il est facile d'en tirer la conséquence que la maladie sera d'autant plus violente & plus dangereuse, & les symptômes d'autant plus funestes, qu'il y aura un plus grand nombre de parties affectées : il est rare qu'aucune de ces espèces d'inflammation se trouve solitaire ; le mal gagne de proche en proche, & s'étend plus ou moins sur les parties voisines.

L'*angine aqueuse*, *œdémateuse*, *catarrheuse* a ordinairement son siège dans les glandes, dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires de la mucoité qui est destinée à lubrifier toutes les parties de la gorge ; ses effets sont l'enflure blanche & froide de ces mêmes parties, sans aucun des signes de l'inflammation, la douleur, s'il y en a, n'ayant lieu que par le mouvement & la distension des organes de la respiration

ou de la déglutition : si la tumeur lymphatique devient schirreuse, on le connoît par les signes du skirrhe. Voy. SKIRRHE. De même que si celui-ci devient chancreux, on en jugera par les signes du chancre. Voyez CHANCRE.

Les symptômes ci-dessus énoncés caractérisent l'angine suffocatoire, & la distinguent de la non suffocatoire ; l'idiopathique & la sympathique, l'épidémique & la sporadique ont aussi leur caractère propre, que leur qualité spécifique annonce suffisamment : la suppuratoire & la gangreneuse se font connoître par les signes de la suppuration & de la gangrene.

Toutes les *angines humorales* sont formées par des tumeurs ; mais il n'y en a point dans la paralytique & la convulsive qui dépendent des muscles de la partie affectée, trop constamment contractés ou relâchés par le défaut des nerfs moteurs, qui pèchent par trop ou trop peu de jeu. L'*esquinancie paralytique* est souvent une suite de l'apoplexie, de l'émiplégie, des grandes évacuations, des longues convalescences, pendant lesquelles les forces diminuent de plus en plus, bien-loin de se rétablir, de la compression des nerfs, par la luxation de quelque vertèbre du cou, sur-tout de la seconde, &c. L'*angine convulsive* est un symptôme de maladie spasmodique, comme l'épilepsie, la passion hystérique, hypocondriaque : on distingue ces deux especes d'*angine* par le défaut de tumeur, tant au-dedans qu'au-dehors, & par les signes des maladies dont elles sont les accessoires.

Après avoir exposé les principaux symptômes de l'*esquinancie*, considérée dans ses différentes especes, & après en avoir déduit les signes diagnostics pour chacune en particulier, l'ordre exige de passer aux prognostics, que l'on peut aussi tirer de ces mêmes symptômes : l'observation enseigne en général que les *angines* dans lesquelles la respiration est gênée, sont les plus dangereuses, & que les autres qui ne font que rendre la déglutition difficile, sont le moins à craindre pour les suites, pourvu que la respiration ne soit point lésée. Pour ce qui est de l'*angine vraie*, inflammatoire, qui rend la respiration difficile, celle qui a son siège dans la cavité du larynx, auprès de la glotte & dans ses bords sur-tout, est la plus mauvaise de toutes, & il y a plus à craindre de celle qui empêche la déglutition, lorsque l'on ne peut découvrir aucune tumeur ni rougeur dans la gorge, & que cependant le commencement de l'exercice de la déglutition est fort douloureux. On peut aussi dire de toutes *angines* inflammatoires, qu'elles doivent être regardées comme très-pernicieuses, & le plus souvent mortelles, lorsqu'elles sont situées dans l'intérieur de la gorge, de manière que l'on ne puisse appercevoir ni tumeur ni rougeur : les autres de la même espece, quoique très-fâcheuses, sont cependant souvent moins dangereuses, sur-tout s'il paroît des tumeurs & des rougeurs dans la gorge, au cou & sur la poitrine ; mais si elles rentrent & disparaissent, & que la respiration devienne plus gênée, c'est un très-mauvais signe, de même que si la douleur cesse tout-à-coup d'être manifeste, parce qu'il y a tout lieu de craindre, dans ce cas, que l'inflammation ne se termine bien-tôt par une gangrene mortelle. La suppuration, qui peut quelquefois terminer moins malheureusement l'*angine*, peut avoir aussi des suites très-dangereuses ; si l'abcès venant à se rompre tombe dans la trachée-artère, ce qui peut causer une prompte suffocation ; si la formation est suivie d'une fièvre hectique, d'une toux sèche & fréquente, d'une douleur de côté & d'une expectoration répétée souvent de crachats blancs & visqueux : dans l'*angine suffocatoire* la mort prévient ordinairement la suppuration.

Quoiqu'il arrive quelquefois que certaine *angine inflammatoire* n'affecte qu'une des parties de la gorge,

Tome V.

& reste solitaire, néanmoins le plus souvent l'inflammation gagne les parties voisines & s'étend beaucoup ; en sorte qu'il en résulte un concours de plusieurs différens symptômes qui produisent un désordre proportionné dans les fonctions des parties affectées : d'où il est aisé de conclure que la maladie sera d'autant plus difficile à guérir, que les diverses especes d'*angine* seront plus multipliées en même tems ; il y aura plus à craindre de funestes évènements de la complication de tant de maux, qui finissent souvent par la mort, après avoir fait essuyer des tourmens & des angoisses supérieures à tout ce que la patience humaine peut surmonter.

Dans l'*angine suffocatoire* le malade périt par la syncope comme étranglé, au bout de dix-huit heures, depuis le commencement de la maladie ; & dans les autres especes d'*angines inflammatoires*, qui ne sont guère moins violentes, la mort arrive vers le troisième ou le quatrième jour au plus tard. Toute *angine* formée par un dépôt critique à la suite d'une autre maladie, est mortelle : c'est un bon signe dans l'*angine inflammatoire*, de quelque espece qu'elle soit, que la respiration ne soit pas fort gênée, & que la déglutition de la salive & de la boisson se fasse sans beaucoup de peine ; que la fièvre ne soit pas bien forte ; que le malade dorme, soit tranquille ; en un mot qu'il n'y ait aucun des mauvais symptômes mentionnés.

L'*angine œdémateuse*, *catarrheuse*, *skirrheuse*, & toute autre de cette nature, ne doit pas être regardée comme une maladie aiguë : ainsi comme elle est de plus long cours que l'inflammatoire la plus benigne, elle est aussi moins dangereuse ordinairement, tout étant égal. La cure est plus ou moins difficile, selon que l'humeur qui forme l'obstruction est plus ou moins susceptible de se résoudre aisément : si elle est devenue skirrheuse, le mal peut être de long cours, mais incurable ; à plus forte raison si le skirrhe dégénère en chancre, qui se trouve inévitablement toujours exposé à l'air, & dont la matière acre, rongeante détruit promptement toutes les parties auxquelles elle est appliquée, à cause de la délicatesse de leur tissu. De-là combien de maux qui, eu égard aux souffrances extrêmes qu'ils produisent, ne hâtent jamais assez la mort sûre qui les suit, & qui en peut être le seul remède.

L'*angine paralytique* est très-difficile à guérir ; si elle dépend d'une cause générale, elle dure quelquefois très-long-tems : lorsqu'elle est causée par une résolution particulière des muscles du larynx ou du pharynx, alors elle est suivie de marasme & de tous les mauvais effets du défaut de nourriture ; si la résolution est complète, la mort la suit de près. L'*esquinancie paralytique* causée par la luxation entière d'une vertèbre du cou, est aussi mortelle : si la luxation n'est pas entière, on peut tenter la réduction, & la guérison peut suivre.

L'*angine* causée par une contraction spasmodique subite des muscles du larynx, peut causer la suffocation & une mort prompte : si la convulsion n'est pas violente, elle effraye plus qu'elle n'est dangereuse ; elle cesse & revient souvent dans les maladies où le genre nerveux est sujet à des mouvemens spasmodiques irréguliers. Le globe hystérique qu'éprouvent si souvent bien des femmes, est une *angine convulsive* avec flatulence : l'air arrêté dans l'œsophage, par un resserrement convulsif, se raréfie, comprime la trachée-artère & dispose à la suffocation ; effet qui n'est pas ordinairement de longue durée.

Il suit de tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'affection qu'on appelle *angine* ou *esquinancie*, que ce n'est pas une maladie simple, mais un assemblage de différentes maladies sous le même nom : elles ont toutes cela de commun, qu'elles consistent dans la

H H H h h h i j

lésion de la respiration, ou de la déglutition causée par un vice des organes, qui servent à ces fonctions, situés au-dessus des poumons & de l'estomac; mais elles diffèrent en ce qu'elles sont avec tumeur apparente ou non apparente, ou sans tumeur, par la nature & le siège de la tumeur, quand il y en a, & par le nombre des parties affectées qui intéressent la respiration ou la déglutition, ou les deux fonctions ensemble, d'où résultent des effets si variés; par conséquent on ne peut pas indiquer une méthode de traitement qui convienne à toutes les différentes espèces d'*angine*: comme les causes sont si différentes, les remèdes doivent être variés à-proportion, en sorte qu'ils soient même quelquefois opposés par leur nature dans les cas qui le sont aussi, sans avoir cependant beaucoup d'égard à la différence des parties affectées.

Car soit que le larynx soit enflammé, ou le pharynx, c'est le traitement de l'inflammation qui est indiqué pour l'une comme pour l'autre partie: le danger plus ou moins grand, exige seulement des remèdes plus ou moins prompts.

L'*angine inflammatoire* peut se terminer de la même manière que l'inflammation en général: ainsi la même cure de celle-ci convient à celle-là, dans ses différens états (voyez INFLAMMATION) comme dans celle-ci; c'est à procurer la résolution de l'humeur morbifique qu'il faut diriger tous les secours employés à combattre l'*angine*: cette terminaison est même plus à désirer dans cette maladie que dans tout autre cas en général, parce que celles de la suppuration, du skirrhe, ou de la gangrene, ont des suites plus funestes dans les parties affectées, dont il s'agit, que dans toute autre: la gangrene, surtout, est toujours suivie d'une mort prompte, lorsqu'elle est étendue & profonde; car il conste, par plusieurs observations, que celle qui est superficielle peut être guérie, quoiqu'elle détruise & détache par morceaux, en forme de croûtes ou pellicules blanchâtres, toutes les membranes qui tapissent la bouche, la gorge, l'œsophage, les arrières-narines, & autres parties voisines.

Lors donc que l'on s'est assuré par les signes propres que l'*esquinancie* a son siège dans l'intérieur du larynx & aux environs de la glotte, & qu'elle est inflammatoire, on examine si l'inflammation est encore en nature; si on la trouve telle, on doit employer, avec le plus de diligence qu'il est possible, les moyens les plus propres à la résoudre: pour cet effet, on a recours sans délai à la saignée; on la fait abondante, & on la repète aux bras, aux pieds, & ensuite aux jugulaires & aux ranules, jusqu'à ce que la pâleur du malade, le refroidissement des membres, la faiblesse, l'abattement des forces annoncent que le volume des humeurs est suffisamment diminué, que les vaisseaux sont affaiblis, & que l'effort du sang vers la tumeur n'est plus assez considérable pour l'augmenter & rendre les vaisseaux plus distendus dans les parties enflammées: on doit faire usage dans la même vue des purgatifs, tant émétiques que cathartiques, & des lavemens de ces derniers sur-tout, rendus assez actifs dans les cas où le malade ne peut pas avaler, & où ils doivent par conséquent suppléer à tous évacuans de l'estomac & des intestins, sur-tout lorsque les remèdes sont particulièrement indiqués par les signes des mauvais levains dans les premières voies, lesquels venant à passer dans le sang, peuvent contribuer à augmenter la cause du mal: c'est ainsi, par le moyen des lavemens, que l'on doit fournir, dans ce cas, au malade la nourriture qui lui est nécessaire, vu qu'il est démontré par l'expérience & l'anatomie, que les gros boyaux ont des veines lactées, propres à transmettre à la masse des humeurs, tant les remèdes que les

alimens, & ceux-ci sur-tout, de manière qu'ils peuvent suffire pendant plusieurs jours pour soutenir les forces du malade, pourvu qu'ils soient de nature à n'avoir pas besoin d'être préparés dans les viscères qui servent à la confection du chyle, & qu'ils contiennent un suc nourricier tout prêt, tels que les bouillons de viande, les œufs délayés, le lait coupé avec de l'eau, le petit-lait, les décoctions de pain: ces trois dernières espèces d'alimens liquides sont préférables dans l'*angine*, selon Sydenham, qui défend l'usage de ceux qui sont préparés avec la viande, à cause de la disposition qu'ils ont à se pourrir: voyez les observations des auteurs sur les lavemens nourrissans, recueillies par Stalpart Wanderwiel.

Il faut en même tems employer des médicamens nitreux & tirans sur l'acide, que l'on fait entrer dans la composition des gargarismes avec le miel, dont on humecte souvent la gorge pour ramollir le tissu de ses parties & le relâcher: c'est pour remplir la même indication que l'on fait aussi recevoir au malade la vapeur humide & tiède de quelque préparation à-peu-près de même nature que les gargarismes mentionnés; on doit répéter, presque sans discontinuer, l'usage de ces secours, qui peuvent être d'autant plus efficaces, qu'ils sont appliqués aux parties même enflammées: on doit encore faire des applications extérieures sous forme de fomentation, de cataplasmes; les épispastiques propres à faire dérivation vers quelque autre partie moins importante que celles qui sont enflammées, les ventouses, les sinapismes appliqués au cou & à la poitrine, peuvent aussi produire de bons effets.

Si c'est le voisinage de l'os hyoïde & l'extérieur du larynx qui sont enflammés, on doit employer les mêmes remèdes, mais plus légers & d'une manière moins pressante: les cataplasmes adoucissans & relâchans, & toute application extérieure qui peut ramollir, sont plus particulièrement recommandés dans les *angines* de cette espèce.

L'inflammation du pharynx ne demande que les mêmes remèdes indiqués dans les cas précédens, mais sur-tout les gargarismes & les suffumigations, dont on doit faire un usage encore plus fréquent, avec attention de ne mettre en mouvement les organes affectés, que le moins qu'il est possible: ainsi la matière des gargarismes doit être retenue dans la bouche sans l'agiter, & les vapeurs doivent être reçues sans faire autre chose que tenir la bouche ouverte & immobile.

Si l'*angine* est suffocatoire, & que les remèdes indiqués aient été employés trop tard, ou qu'on ne les ait pas mis en usage, ou qu'on l'ait fait inutilement; si la maladie ne fait que commencer, & qu'elle menace cependant d'étrangler le malade; si les symptômes, quoique très-mauvais, n'annoncent pas que l'inflammation soit devenue gangreneuse, dans ce cas il faut avoir recours à l'opération qu'on appelle *bronchotomie*, pourvu que l'inflammation & l'obstacle à la respiration ne soient pas situés au-dessous de l'endroit où l'on peut faire l'ouverture de la trachée artère, pour suppléer par cette issue au défaut de la glotte qui est fermée dans ce cas. Voyez BRONCHOTOMIE.

Si l'inflammation *angineuse* a fait des progrès, & qu'il se soit formé un abcès, on tâchera de le faire ouvrir par des applications émollientes, relâchantes, qui puissent affaiblir le tissu du sac qui contient la matière de la suppuration; les gargarismes, les cataplasmes appropriés, doivent être employés à cette fin: on pourra aussi dans ce cas ranimer les forces du malade, pour que le mouvement des tumeurs augmenté fasse effort dans l'intérieur de l'abcès, & en déchire les parois, pourvu qu'on n'ait rien à craindre par cette augmentation de volume de la

compression des parties voisines de l'abcès ; s'il se trouve à portée d'être observé, & qu'il ne paroisse pas assez tôt disposé à s'ouvrir, après qu'on s'est assuré que la tumeur est molle, que la matière contenue est au point de maturation convenable pour être évacuée avec facilité, on doit en faire l'ouverture de la manière que l'art le prescrit (voyez ABCÈS) : s'il arrive que la matière de l'abcès se répande, par quelle cause que ce soit, dans l'intérieur de la trachée artère, il faut se hâter de l'évacuer en lui donnant issue par le moyen de la bronchotomie qui dégorge les poumons plus promptement que par la voie de la seule glotte : après l'ouverture d'un abcès, dans quelle partie de la gorge que ce puisse être, on doit faire user au malade de gargarismes & de tisannes propres à déterger les ulcères.

Lorsque l'angine devient gangreneuse, & que les parties ne sont pas assez profondément affectées pour que la mort suive de près, il convient d'empêcher les progrès de l'inflammation, pour arrêter ceux de la gangrène ; ce que l'on fait par les saignées ultérieures, si les forces le permettent, par les laxatifs propres à procurer une douce évacuation par la voie des selles, par les lavemens, par les autres remèdes appropriés. Voyez GANGRENE. L'oximel délayé avec la décoction de fleur de sureau, peut être employé très-utilement en gargarismes, & sous forme de vapeurs reçues dans la bouche pour faciliter la séparation de l'escare.

La curation des angines humorales froides, telle que l'aqueuse, l'oedémateuse, la catarrheuse, la skirrheuse, s'exécute, 1°. par le moyen des remèdes qui relâchent les orifices des vaisseaux excrétoires de la lymphe ou mucofite, s'ils ont été resserrés par le froid, par des astringens employés mal-à-propos ; tels sont les émolliens appliqués sous forme de cataplasme extérieurement, & sous forme de gargarisme, de vapeur dans la bouche : 2°. par le moyen des résolutifs, ou des corrosifs, ou des incisions, si l'engorgement des vaisseaux lymphatiques est occasionné par des obstructions, des concrétions qui gênent le cours des humeurs, si l'angine est causée par un skirrhe : 3°. par le moyen des purgatifs hydragogues, des sudorifiques, des diurétiques, des apoplegmatisans, des vésicatoires, des scarifications, & de la section des parties qui en sont susceptibles, & par l'abstinence des liquides & un régime échauffant, desséchant, si l'angine est causée par une infiltration du tissu cellulaire qui se remplit de sérosités.

L'angine chancreuse est incurable, & ne tarde pas à faire périr ceux qui ont le malheur d'en être affectés. L'angine qui est causée par un relâchement paralytique, se guérit par les remèdes contre la paralysie. Voyez PARALYSIE.

Celle qui dépend du relâchement des organes de la gorge par épuisement, à la suite de quelque grande évacuation, de longues maladies, est ordinairement mortelle ; la diète cardiaque analeptique seroit le seul moyen que l'on pourroit employer pour tenter la guérison, en faisant cesser la cause occasionnelle, si on en avoit le tems.

L'esquinancie qui est l'effet d'un resserrement convulsif, symptôme de la passion hypocondriaque ou hystérique, doit être traitée par les remèdes antispasmodiques & anti-hystériques.

L'angine qui est occasionnée par la compression des vents arrêtés & raréfiés dans l'œsophage, qui pressent la trachée-artère ou resserrent le larynx, doit être traitée par les remèdes contre le spasme & la flatulence. Voyez FLATULENCE. La plus grande partie de cet article est extraite des aphorismes de Boerhaave, & du commentaire de cet ouvrage, par Wanswieten. (d)

ESQUINE, f. f. (Manège.) terme qui a été em-

ployé par tous les auteurs anciens, & qui néanmoins n'est pas tombé dans l'oubli, ainsi que quelques personnes se le persuadent. Nous en faisons un usage fréquent en parlant du dos & des reins, non d'un cheval qui est dans le repos, mais d'un cheval qui manie & qui est en mouvement. Lorsque, par exemple, un cheval voûte en quelque manière son dos en sautant, nous disons qu'il saute de l'esquine, nous vantons la force ou la foiblesse de son esquine, pour vanter la force ou la foiblesse de ses reins, &c. (e)

ESQUISSE, f. f. (Peinture.) Ce terme, que nous avons formé du mot italien *schizzo*, a parmi nous une signification plus déterminée que dans son pays natal : voici celle que donne, au mot italien *schizzo*, le dictionnaire de la Crusca : *spezic di disegno senza ombra, e non terminato* ; espece de dessin sans ombre & non terminé. Il paroît par-là que le mot *esquisse*, en italien, se rapproche de la signification du mot françois *ébauche* ; & il est vrai que chez nous *esquisser* veut dire *former des traits qui ne sont ni ombrés ni terminés* ; mais par une singularité dont l'usage peut seul rendre raison, *faire une esquisse* ou *esquisser*, ne veut pas dire précisément la même chose. Cette première façon de s'exprimer, *faire une esquisse*, signifie *tracer rapidement la pensée d'un sujet de peinture*, pour juger ensuite si elle vaudra la peine d'être mise en usage ; c'est sur cette signification du mot *esquisse* que je vais m'arrêter, comme celle qui mérite une attention particulière de la part des Artistes.

La difficulté de rendre plus précisément le sens de ce mot, vient de ce qu'au lieu d'avoir été pris dans les termes généraux de la langue, pour être adopté particulièrement à la Peinture, il a été au contraire emprunté de la Peinture pour devenir un terme plus général : on dit *faire l'esquisse* d'un poëme, d'un ouvrage, d'un projet, &c.

En Peinture, l'*esquisse* ne dépend en aucune façon des moyens qu'on peut employer pour la produire.

L'artiste se sert, pour rendre une idée qui s'offre à son imagination, de tous les moyens qui se présentent sous sa main ; le charbon, la pierre de couleur, la plume, le pinceau, tout concourt à son but à-peu-près également. Si quelque raison peut déterminer sur le choix, la préférence est dûe à celui des moyens dont l'emploi est plus facile & plus prompt, parce que l'esprit perd toujours de son feu par la lenteur des moyens dont il est obligé de se servir pour exprimer & fixer ses conceptions.

L'*esquisse* est donc ici la première idée rendue d'un sujet de Peinture. L'artiste qui veut la créer, & dans l'imagination duquel ce sujet se montre sous différents aspects, risque de voir s'évanouir des formes qui se présentent en trop grand nombre, s'il ne les fixe par des traits qui puissent lui en rappeler le souvenir.

Pour parvenir à suivre le rapide effor de son génie, il ne s'occupe point à surmonter les difficultés que la pratique de son art lui oppose sans cesse ; sa main agit pour ainsi dire théoriquement, elle trace des lignes auxquelles l'habitude de dessiner donne à-peu-près les formes nécessaires pour y reconnoître les objets ; l'imagination, maîtresse absolue de cet ouvrage, ne souffre qu'impatiemment le plus petit ralentissement dans sa production. C'est cette rapidité d'exécution qui est le principe du feu qu'on voit briller dans les *esquisses* des peintres de génie ; on y reconnoît l'empreinte du mouvement de leur ame ; on en calcule la force & la fécondité. S'il est aisé de sentir par ce que je viens de dire, qu'il n'est pas plus possible de donner des principes pour faire de belles *esquisses* que pour avoir un beau génie, on doit en inférer aussi que rien ne peut être plus avantageux pour échauffer les Artistes, & pour les former, que

d'étudier ces sortes de desseins des grands maîtres ; & sur-tout de ceux qui ont réussi dans la partie de la composition.

Mais pour tirer de cette étude un avantage solide , il faut , lorsqu'on est à portée de le faire , comparer ensemble les différentes *esquisses* que les célèbres artistes ont fait servir de préparation à leurs ouvrages : il est rare qu'un peintre de génie se soit borné à une seule idée pour une composition. Si quelquefois la première a l'avantage d'être plus chaude & plus brillante , elle est sujette aussi à des défauts inséparables de la rapidité avec laquelle elle a été conçue ; l'*esquisse* qui suivra ce premier dessein offrira les effets d'une imagination déjà modérée ; les autres marqueront enfin la route que le jugement de l'artiste a suivie , & que le jeune élève a intérêt de découvrir. Si après ce développement d'idées que fournissent différentes *esquisses* d'un grand maître , on examine les études particulières qu'il a faites sur la Nature pour chaque figure , pour chaque membre , pour le nud de ces figures , & enfin pour leurs draperies , on découvrira la marche entière du génie , & ce qu'on peut appeller l'esprit de l'art. C'est ainsi que les *broùillons* d'un auteur célèbre pourroient souvent , mieux que des traités , montrer dans l'Eloquence & dans la Poésie les routes naturelles qui conduisent à la perfection.

Pour terminer la suite d'études & de réflexions que je viens d'indiquer , il est enfin nécessaire de comparer avec le tableau fini , tout ce que le peintre a produit pour parvenir à le rendre parfait. Voilà les fruits qu'on peut retirer , comme artiste , de l'examen raisonné des *esquisses* des grands maîtres ; on peut aussi , comme amateur , trouver dans cet examen une source intarissable de réflexions différentes sur le caractère des Artistes , sur leur manière , & sur une infinité de faits particuliers qui les regardent : on y voit quelquefois , par exemple , des preuves de la gêne que leur ont imposée les personnes qui les ont employés , & qui les ont forcés à abandonner des idées raisonnables pour y substituer des idées absurdes. La superstition ou l'orgueil des princes & des particuliers ont souvent produit par la main des Arts , de ces fruits extravagans dont il seroit injuste d'accuser les artistes qui les ont fait paroître. Dans plusieurs compositions , l'artiste pour sa justification auroit dû écrire au bas : *j'ai exécuté ; tel prince a ordonné*. Les connoisseurs & la postérité seroient alors en état de rendre à chacun ce qui lui seroit dû , & de pardonner au génie luttant contre la fottise. Les *esquisses* produisent , jusqu'à un certain point , l'effet de l'inscription que nous demandons.

L'on y retrouve quelquefois la composition simple & convenable d'un tableau , dans l'exécution duquel on a été fâché de trouver des figures allégoriques , disparates , ou des assemblages d'objets qui n'étoient pas faits pour se trouver ensemble. Le tableau de Raphaël qui représente Attila , dont les projets sont suspendus par l'apparition des apôtres S. Pierre & S. Paul , en est un exemple. Il est peu de personnes qui ne sachent que dans l'exécution de ce tableau , qui est à Rome , au lieu de S. Léon , Léon X. en habits pontificaux , accompagné d'un cortège nombreux , fait la principale partie de la composition. Un dessein du cabinet du Roi disculpe Raphaël de cette servile & basse flatterie , pour laquelle & la grandeur du miracle , & la convenance du sujet , & le *costume* , & les beautés de l'art même ont été sacrifiées.

Le dessein représente une première idée de Raphaël sur ce sujet qui est digne de lui ; il n'y est point question de Léon X. de sa ressemblance , ni de son cortège ; S. Léon même n'y paroît que dans l'éloignement ; l'action d'Attila , l'effet que produit sur lui

& sur les soldats qui l'accompagnent , l'apparition des apôtres est l'objet principal de son ordonnance , & la passion intéressante qu'il se proposoit d'exprimer. Mais c'en est assez , ce me semble , pour indiquer les avantages qu'on peut tirer de l'étude & de l'examen des *esquisses* ; il me reste à faire quelques réflexions sur les dangers que préparent aux jeunes artistes les attraites de ce genre de composition.

La marche ordinaire de l'art de la Peinture est telle , que le tems de la jeunesse , qui doit être destiné à l'exercice fréquent des parties de la pratique de l'art , est celui dans lequel il semble qu'on soit plus porté aux charmes qui naissent de la partie de l'esprit ; c'est en effet pendant le cours de cet âge que l'imagination s'échauffe aisément , c'est la saison de l'enthousiasme , c'est le moment où l'on est impatient de produire , enfin c'est l'âge des *esquisses* ; aussi rien de plus ordinaire dans les jeunes élèves , que le desir & la facilité de produire des *esquisses* de composition , & rien de si dangereux pour eux que de se livrer avec trop d'ardeur à ce penchant. L'indécision dans l'ordonnance , l'incorrection dans le dessein , l'aversion de terminer , en sont ordinairement la suite ; & le danger est d'autant plus grand , qu'ils sont presque certains de séduire par ce genre de composition libre , dans lequel le spectateur exige peu , & se charge d'ajouter à l'aide de son imagination tout ce qui y manque. Il arrive de-là que les défauts prennent le nom de beautés ; en effet , que le trait par lequel on indique les figures d'une *esquisse* soit outré , on y croit démêler une intention hardie & une expression mâle ; que l'ordonnance soit confuse & chargée , on s'imagine y voir briller le feu d'une imagination féconde & intarissable : qu'arrive-t-il après ces présages trompeurs ou mal expliqués ? l'un dans l'exécution finie offre des figures estropiées , des expressions exagérées ; l'autre ne peut sortir du labyrinthe dans lequel il s'est embarrassé ; le tableau ne peut plus contenir dans son vaste champ le nombre d'objets que l'*esquisse* promettoit , & les artistes réduits à se borner au talent de faire des *esquisses* n'ont pas tous les talens qui ont acquis à la Fage & au Parmesan une réputation dans ce genre.

L'artiste ne doit donc faire qu'un usage juste & modéré des *esquisses* ; elles ne doivent être pour lui qu'un secours pour fixer les idées qu'il conçoit , quand ces idées le méritent. Il doit se précautionner contre la séduction des idées nombreuses , vagues , & peu raisonnées que présentent ordinairement les *esquisses* ; & plus il s'est permis d'indépendance en ne se refusant rien de ce qui s'est présenté à son esprit , plus il doit faire un examen rigoureux de ces productions libertines lorsqu'il veut arrêter sa composition ; c'est par les règles de cette partie de la Peinture , c'est-à-dire par les préceptes de la composition , & au tribunal de la raison & du jugement , qu'il verra terminer les indécisions de l'amour propre , & décider du juste mérite de ses *esquisses*. Cet article est de M. WATELET.

ESQUIVE , en terme de Raffineur en sucre , c'est proprement la terre dont on a couvert les pains , qui a perdu son eau , s'est raffermie , & forme une espèce de fromage. Tourner l'*esquive* , c'est la mettre sens dessus-dessous quand elle n'a pas la première fois produit l'effet qu'on en attendoit. Voyez TERRE.

ESSAI , f. m. (Gram.) épreuve que l'on fait pour juger si une chose est de la qualité dont elle doit être.

Ce terme est fort usité dans le Commerce , & particulièrement dans celui des denrées qui se consomment pour la nourriture. On dit en ce sens : donnez-moi un *essai* de cette huile ; si je suis content de cet *essai* de fromage , j'en enverrai prendre telle quantité , &c. (G)

ESSAI , (Littérat.) ce mot employé dans le titre

de plusieurs ouvrages, à différentes acceptions; il se dit ou des ouvrages dans lesquels l'auteur traite ou effleure différens sujets, tels que les *essais de Montaigne*, ou des ouvrages dans lesquels l'auteur traite un sujet particulier, mais sans prétendre l'approfondir, ni l'épuiser, ni enfin le traiter en forme & avec tout le détail. & toute la discussion que la matière peut exiger. Un grand nombre d'ouvrages modernes portent le titre d'*essai*; est-ce modestie de la part des auteurs? est-ce une justice qu'ils se rendent? C'est aux lecteurs à en juger. (O)

ESSAI, (*Chimie métallurgique.*) examen d'un minéral, dans lequel on a pour but de connoître les différentes substances qui entrent dans sa composition, & la quantité en laquelle elles y sont contenues. Telle est l'acception particulière de ce nom en Chimie, où on l'emploie encore dans un sens plus général, pour désigner une expérience faite sur un objet de l'un des trois regnes, soit pour connoître la qualité des matières dont il est composé, ce qui constitue la Chimie analytique; soit pour savoir la quantité de chacune d'elles, condition qui caractérise proprement l'*essai* des minéraux, & le distingue de toute autre opération chimique, à l'exception pourtant de celles de la Métallurgie, avec laquelle il se trouveroit confondu par quelque endroit, si l'on n'ajoutoit à sa définition qu'il se fait sur de très-petites quantités de matières, & avec un appareil, qui, en même tems qu'il est le plus en petit qu'il se puisse, répond au dessein qu'on a de connoître avec la plus grande exactitude les proportions des substances du corps examiné, au lieu que dans la Métallurgie les travaux se font si en grand qu'il peut en résulter de très-gros bénéfices. Il suit de ce que nous venons d'exposer, que les opérations des *essais* ne sont autre chose que l'analyse chimique de certains corps, à laquelle on applique le calcul. Leur point de réunion, ou plutôt ces mêmes opérations rassemblées en un corps de doctrine prennent le nom de *Docimastique* ou *Docimastie*, qui signifie *art des essais*, art purement chimique, quoiqu'il puisse être isolé par l'exercice, de sa source comme les autres branches qui partent du même tronc, telles que la Teinture, la Peinture en émail, la Métallurgie, &c. il est vrai que la plupart des auteurs ne l'ont pas toujours regardé sous ce point de vue; c'est un reproche que l'on peut faire en particulier à M. Cramer. Cet illustre artiste, tout éclairé qu'il est, tombe là-dessus dans des contradictions perpétuelles. S'il eût été bien convaincu que la Docimastique n'est qu'une branche de la Chimie, comme il l'avance au commencement de sa préface, il n'eût pas intitulé son livre *éléments de l'art des essais*, selon la judicieuse remarque de M. Roüelle; parce que les éléments de cet art doivent être puisés dans la Chimie, & ne sont en effet que cette science elle-même, dont les *essais* ne diffèrent qu'en ce qu'on y emploie le calcul, & quelques instrumens particuliers nécessaires à son exactitude. Il ne se fût pas cru obligé de mettre à la tête de son livre une théorie, qui n'en est point une, puisqu'elle ne consiste presque qu'en une description des minéraux, qui appartient à l'Histoire naturelle, dont l'étude doit précéder celle de la Chimie; d'instrumens, dont le plus grand nombre n'appartient qu'à la Chimie; d'opérations, dont deux ou trois seulement sont strictement des *essais*, &c. Il eût supposé, comme il le devoit, que ceux qui vouloient exercer l'art des *essais*, devoient apporter à cette étude la connoissance préliminaire de l'Histoire naturelle & de la Chimie, sans entrer dans un détail de ces sciences, qui ne peut être d'aucune utilité aux commençans parce qu'il y est trop abstrait, & dont peuvent très-bien se passer ceux qui savent la Chimie, parce qu'ils n'y trouvent presque rien de neuf; avec ces dispositions il eût

abrégé une bonne partie de ce qu'il appelle sa théorie, & eût pû s'étendre davantage du côté de la pratique, quoiqu'il soit assez complet de ce côté-là, & qu'on n'y voie autre chose qu'une espèce d'affectation à ne lui vouloir donner pas plus d'étendue qu'à sa théorie. Cependant ces légers défauts sont effacés par mille bonnes choses qui feront toujours estimer son ouvrage, comme le premier que nous ayons en ce genre.

Avant Agricola, la docimastique dont Kiesling attribue l'invention au travail des mines, n'avoit existé que dans les laboratoires. Personne n'en avoit rien écrit; les auteurs ne faisoient que la nommer: ainsi elle ne se communiquoit pour lors que par l'expérience, & elle passoit du maître à l'élève sans que personne songeât à la transmettre autrement; sans doute faute de modèle à suivre dans ce genre. C'est lui qui le premier en a saisi l'esprit, & à qui l'on a l'obligation d'avoir comme tiré du chaos ce qu'on peut appeler *la base de la Métallurgie*. Auparavant, ceux qui cultivoient les *essais* étoient les mêmes qui exerçoient la Métallurgie, comme cela se pratique encore presque par-tout: car une fonderie ne va jamais sans un laboratoire d'*essais*; & l'on connoissoit seulement si une roche contenoit une matière métallique ou non, si elle recevoit plusieurs métaux, ou s'il n'y en avoit que pour un seul, & quelle en étoit à-peu-près la quantité; on savoit séparer les parties qui contenoient le métal, d'avec celles qui n'en donnoient point; & parmi celles-là, on distinguoit les plus riches: sans quoi l'on auroit risqué de dépenser inutilement des sommes immenses pour mettre sur pié les travaux de Métallurgie. Les Artistes occupés de cette science aujourd'hui, ne diffèrent nullement de ceux qui existoient du tems d'Agricola; M. Cramer leur fait le même reproche que cet auteur, & attribue à cette négligence l'ignorance où l'on est sur la nature de la plupart des minéraux. Mais comment donner le goût des belles connoissances à des gens dont l'intérêt est l'unique mobile, & qui n'en ont d'ailleurs nulle idée, ou à qui le défaut d'éducation interdit cette acquisition?

Les auteurs qui sont venus après Agricola, ont perfectionné ce qu'il n'avoit pour ainsi dire qu'ébauché. On est principalement redevable du degré de perfection où cet art a été porté de nos jours par MM. Cramer & Gellest son traducteur allemand, à Lazare Ercker, Modestin Fachs, à Shindler que l'illustre Stahl appelle *ingénieux* à juste titre, à Stahl lui-même, à Juncker, à Kiesling, & à Schlutter. On ne fait aucune mention des autres qui ont écrit sur cette matière, quoiqu'en assez grand nombre; parce qu'ils n'ont rien ajouté à ceux qui les avoient précédés, ainsi que le remarque M. Cramer. Voyez DOCIMASIE. Ercker étoit premier essayeur de l'empire d'Allemagne; Modestin Fachs étoit essayeur des minéraux du prince d'Anhalt en Saxe: son ouvrage a été imprimé à Léipsick en 1567, & a eu plusieurs éditions. L'ouvrage de Shindler porte pour titre, *traité des essais*: celui de Kiesling est intitulé, *relatio practica de arte probatoria mineralium & metallorum*, Léipsick 1742; il n'a fait que mettre en ordre & augmenter les leçons de Jean Schmieder professeur dans le laboratoire de sa majesté polonoise, après les avoir confirmées de ses propres expériences. L'ouvrage de Gellest a pour titre, *chimie métallurgique*, Léipsick 1750; il est scrupuleusement divisé, comme celui de M. Cramer, en deux parties, la première théorique, & la seconde pratique. Quant au livre de Schlutter, dont la traduction françoise vient d'être publiée par M. Hellot, il est entre les mains de tout le monde, ainsi que celui de M. Cramer dont j'ai donné la traduction depuis quelque tems. Le traité de Stahl se trouve dans ses opuscules: ce-

lui de Juncker, dans ses tables de Chimie. Malgré la loi que je me suis imposée de réduire le catalogue des auteurs de docimastique au petit nombre dont je viens de parler, je donnerai encore une notice des suivans. Dans le deuxième volume de l'ouvrage, qui a pour titre *otia metallica*, imprimé à Schneeberg en Saxe en 1748, on trouve une docimastique sans feu; elle consiste à se servir d'une balance hydrostatique, pour connoître le poids spécifique des minerais, au moyen de l'eau douce, de l'eau salée, de la balance de Swedemborg, & de son pese-liqueur. L'instruction sur les mines de Lohneyfs contient aussi un petit traité d'*essais*; l'auteur anonyme qui a donné un volume in-12 intitulé *procédés métallurgiques*, imprimé à Hesse-Cassel en 1737, a écrit aussi deux traités dont l'un a pour titre *ars docimastica fundamentalis*, & l'autre *ars docimastica curiosa*. Jean Matthesius, auteur du traité intitulé *sarepta*, a écrit sur les *essais*; ainsi que Libavius, & Glauber dans son traité des fourneaux.

Il faudroit être téméraire pour faire les frais des travaux qui concernent la Métallurgie, sans savoir s'ils doivent être compensés, non-seulement par le produit qu'on retirera de la mine, mais encore s'il y aura du bénéfice. L'art des *essais* seul peut décider la question. Les dépenses qu'il entraîne ne méritent pas d'entrer en comparaison avec celles de la Métallurgie, qui sont souvent ruineuses. C'est par son moyen qu'on peut déterminer si la mine essayée payera les frais des états & étançons, qu'on est souvent obligé d'employer dans les étolles & les puits: des machines hydrauliques ou des digues employées à pomper ou à détourner les eaux, au cas que la mine se trouve dans un vallon ou une plaine: du transport de toutes les matières nécessaires à son exploitation: du bocard & de sa suite: du bois & du charbon nécessaires à la fonderie: de la fonderie elle-même, & des engards & magasins: si elle fournira de quoi payer les différens ouvriers employés à ces sortes de travaux. C'est aux concessionnaires d'examiner mûrement tous ces points. Ils sont obligés d'ailleurs de satisfaire à certaines questions qui leur sont faites de la part du ministère, auxquelles la docimastique seule les met en état de fournir des réponses; elles sont en partie les mêmes que les motifs qui doivent les déterminer: car quoiqu'il souhaite que les mines du royaume soient mises en valeur, il veut néanmoins s'opposer à toute entreprise mal concertée.

La difficulté & même l'impossibilité de connoître certaines mines à l'inspection, sont de nouveaux motifs qui prouvent la nécessité & les avantages de la docimastique; sans elle il arriveroit souvent qu'on seroit induit en erreur, par l'apparence trompeuse d'une mine qui a l'éclat de l'or & de l'argent, & qui se ternit au moindre degré de feu: on n'eût peut-être jamais trouvé les moyens de perfectionner les travaux en grand, de diminuer la dépense, & de retirer tout l'aloi d'une mine; je n'entends pas ici parler de ces améliorations & maturations qu'adopte la crédulité & la cupidité, filles de l'ignorance & de l'avarice, mais de ces économies qui ont quelquefois doublé & au-delà le produit d'une mine. Voyez DOCIMASIE.

La docimastique est exercée par des artistes, qui ne s'occupent que de ce soin. En Allemagne où il y a une juridiction particulière pour les mines qui sont une grande partie du fonds de l'état, il y a des *essayeurs* en titre qui sont des officiers publics, & qui sont chargés de faire leur rapport à la compagnie dont ils sont partie. Il y a outre cela des professeurs d'*essais*. Il y a des essayeurs dans les monnoies & chez les orfèvres. C'est peut-être l'exercice isolé de cette profession, qui a porté M. Cramer & d'autres auteurs à croire qu'un essayeur & un chimiste faisoient deux êtres

fort différens l'un de l'autre: peut-être bien encore la routine de la plupart de ces sortes d'artistes leur aura-t-elle fait croire que l'on pouvoit posséder les *essais* sans être chimiste; ce qui seroit encore plus déraisonnable. En France on ne connoît d'essayeurs en titre que dans les monnoies & au bureau des Orfèvres.

Avant que d'en venir aux procédés, je donnerai le catalogue des ustensiles, que je regarde comme étant strictement de la docimastique, c'est-à-dire de ceux dont il faudroit qu'un chimiste se pourvût, s'il vouloit faire des *essais*. Quant à celui des ustensiles d'un laboratoire qu'on ne voudroit monter qu'à ce dessein, voyez DOCIMASIE. Un chimiste muni de tout ce qui lui est nécessaire à faire la chimie philosophique, doit ajoûter ce qui suit pour faire les *essais* en petit. Ceux qui se font en grand demandent encore d'autres appareils, qu'on trouvera encore à l'article DOCIMASIE.

Trois balances d'*essai* montées dans leurs lanternes.

- Un poids de proportion.
- Un poids de quintal en petit.
- Un poids de marc en petit.
- Un poids de karat.
- Un poids de deniers.
- Des bruselles.
- Une cuillier d'*essai*.
- Des moules pour les coupelles, scorificatoires, & creusets.
- Des pinces pour les coupelles & scorificatoires.
- Une plaque de fer fondu bien unie, servant de porphyre, avec son marteau.
- Des cucurbites de départ avec leur trépié.
- Des poeles à test.
- Des granulatoires à l'eau, & par la voie sèche.
- Des creusets, tutes, coupelles, scorificatoires, & moules de différentes grandeurs.
- Des fourneaux d'*essai*.
- Des aiguilles d'*essai* de différens alliages, & une pierre de touche.

Je n'entrerai ici dans le détail que des balances & des fourneaux d'*essai*. Voyez les autres articles à leur rang. On parlera des aiguilles d'*essai* au mot TOUCHAU & PIERRE DE TOUCHE.

La balance d'*essai* dont nous allons parler, n'a été décrite nulle part; elle ne se trouve qu'entre les mains de quelques particuliers. C'est au sieur Galonde qu'on est redevable de la perfection où elle est. Cet ingénieux artiste, connu dans Paris par l'habileté avec laquelle il fait les pendules & autres machines qui sont du ressort de l'Horlogerie, a retranché plusieurs inconvéniens qui se rencontroient dans les autres balances d'*essai*, & à rendu par-là la sienne en état de trébucher pour des fractions moindres qu'un millieme de grain: aussi doute-t-on avec raison que celle dont parle Boisard, fût assez sensible pour aller jusque-là. Cette balance étoit sans doute comme toutes les autres balances de Hollande, qu'on ne voit point avoir changé depuis Agricola jusqu'à M. Cramer qui en a donné la description; excepté pourtant que cet auteur en proposa une de sa façon dont la languette est renversée, & qu'il dit être plus juste que l'autre.

La balance en question se trouve dans nos *Planches de Chimie*. On y voit représentée la chape soutenant le fléau, au bout duquel on voit les deux porte-bassins. Cette chape n'a presque rien de semblable aux autres que son usage; elle est faite d'une lame de cuivre écroué, qui dans l'endroit qu'elle doit embrasser l'axe du fléau, se recourbe horizontalement en arrière, puis verticalement par en-bas, ensuite horizontalement en-devant, & enfin verticalement en-haut, & toujours à angles droits. La partie supérieure

re de la chape est soudée aux deux extrémités d'une portion de cercle, marquée de quelques divisions arbitraires, qui mesurent l'inclinaison de la languette, & par conséquent celle du fléau auquel elle est soudée. La chape est réunie à son support par le moyen de la coulisse, formée des deux plaques rondes *h* & *i*, autre *fig.* mais elle n'y est pas tellement fixée, qu'elle ne puisse osciller de devant en arrière, jusqu'à ce qu'elle soit dans son centre de gravité; au cas que l'on n'ait pas eu soin de mettre la lanterne de niveau avec l'horison, on lui a laissé la liberté d'aller d'avant en arrière, au moyen des mantonnets *l*, dans lesquels passent les vis *k*, même *fig.* qui entrent dans un petit trou de la plaque *h*. Dans les grandes balances, celles qui servent pour peser le plomb ou la mine, & dont on peut charger chaque bassin de trois ou quatre onces, on fait embrasser la portion de cercle par la bifurcation de la chape, qui cesse pour lors d'être une affaire d'ornement ou de délicatesse; & l'on fixe chaque branche à l'extrémité de l'arc de cercle, au moyen d'une vis qui a son écrou dans l'extrémité de la branche, & entre par la pointe dans un trou conique pratiqué dans l'extrémité de l'arc de cercle. Le support est, comme on le peut voir, même *fig.* en parallépipède de cuivre, arrondi par le bas & percé dans sa hauteur d'une fente qui laisse le passage à la petite lame de cuivre, qui fixe mutuellement les plaques rondes *h* & *i*; la partie supérieure de ce support se termine par une platine ronde posée horizontalement, au milieu de laquelle s'élève une vis qui doit passer à-travers la glace supérieure de la lanterne, pour recevoir l'écrou *n* qui doit l'y fixer. Au-dessous de la platine horizontale *b*, est une poulie dont le boulon est engagé dans deux mantonnets en console, servant en même tems à donner plus d'assiette à la platine: cette poulie sert à faire rouler le cordon de soie, au moyen duquel on leve la balance. Dans les balances pour les mines & pour le plomb dont j'ai fait mention, le support qui est le même, est embrassé en queue d'aronde par une plaque de cuivre quarrée, qui fait les fonctions des plaques rondes *h* & *i*, auxquelles on la substitue, parce qu'elle est plus solide & moins sujette à vaciller. S'il arrive que la chape, étant abandonnée à elle-même, penche en avant ou en arrière, en sorte que le fléau n'ait pas son axe parfaitement horizontal, alors on met un contre-poids du côté qui s'écarte de la ligne verticale; on en voit un, même *fig.* Les deux trous *c* & *d* destinés à recevoir l'axe du fléau, sont garnis inférieurement d'un coussinet d'acier en queue d'aronde, & mobile en cas qu'on veuille le changer: ce coussinet est fait de façon, qu'il ne peut entrer plus avant qu'il ne convient, & il est retenu en-dehors par la goutte d'acier, dont on a la liberté de placer les différens points de la surface vis-à-vis de l'extrémité du fléau, au cas que cette extrémité s'y pratique un trou. Le fléau & son axe sont faits d'une seule pièce d'acier, trempé après qu'il est poli; on ne lui donne de grosseur que celle qui lui est nécessaire, pour l'empêcher de se recourber par le poids qu'il doit supporter; chacune de ses extrémités est terminée par un quarré, dont le côté devant soutenir le porte-bassin est taillé en couteau: ce quarré n'est cependant pas d'une nécessité indispensable; on peut lui substituer une autre figure. L'extrémité du fléau, par exemple, recourbée en avant en crochet horizontal, peut en tenir lieu, pourvu toutefois que ce crochet soit en droite ligne dans la partie taillée en couteau soutenant le porte-bassin. Si une ligne droite tirée par le milieu des couteaux ne passoit pas par le centre du fléau, alors il faudroit le recourber en-arrière ou en-avant, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à lui donner la disposition convenable; car si la ligne passoit le fléau en-devant, la

partie antérieure de l'axe porteroit & froteroit plus que la postérieure; & réciproquement, si la ligne droite failloit en arrière. L'axe du fléau est triangulaire, & tranchant du côté qui porte, afin qu'il y ait le moins de frottement qu'il est possible; mais comme il n'auroit pas manqué de froter par une large surface, si son extrémité eût été taillée perpendiculairement à son centre, on l'a coupée en talud; en sorte que la seule partie qui peut toucher la goutte d'acier, est celle du centre du mouvement. La languette *b* est très-fine & assez haute pour marquer le moindre mouvement, & on lui a donné un contre-poids *e*. Il est inutile d'avertir qu'elle doit être assez longue pour se trouver vis-à-vis des divisions de la chape, ou que celle-ci doit être assez courte pour que les divisions de son arc de cercle ne soient pas plus haut que l'extrémité de la languette. Les porte-bassins sont faits d'un fil d'acier poli & trempé; leur extrémité supérieure se termine en un crochet applati de dessus en-dessus, & assez large pour que le porte-bassin ne se tourne sur le couteau, ni d'un côté ni d'un autre; l'inférieure est contournée, de façon que le centre de gravité se trouve à-peu-près le même que celui du bassin, & dans la même direction que la verge du porte-bassin; je dis à-peu-près, parce que comme ce bassin est soutenu sur un cercle soudé horizontalement à l'extrémité du porte-bassin, auquel il manque un arc d'environ 45 degrés, pour empêcher que la bruselle ne touche au cercle, on veut que le porte-bassin ne touche que par un petit talon qu'il porte à sa partie postérieure, de crainte qu'il ne vint à adhérer au sol de la lanterne, comme cela ne manqueroit pas d'arriver, s'il y étoit appliqué par une large surface. Les bassins sont d'environ trois quarts de pouce de diamètre, & sont faits d'une lame d'argent très-mince: on pourroit les faire de toute autre matière; cependant l'argent mérite la préférence, par la facilité qu'on a d'apercevoir les plus petits corps qui sont dessus, quand il est poli & bruni comme il doit l'être pour ces bassins. Cette balance, quoique susceptible de différentes grandeurs, doit toutefois ne pécher par aucun excès. Les dimensions de celle de nos Planches, sont les mêmes que de la balance copiée d'après nature. Cette balance & son support doivent être placés dans une lanterne garnie de glaces de tous côtés; la partie antérieure seule doit s'ouvrir, & en coulisse: pour cet effet la glace qui y répond est garnie d'un petit bouton par le bas, au moyen duquel on la leve. Cette lanterne est assise sur un petit coffret, dont les piés sont en vis pour lui donner le niveau de l'horison, & qui contient une layette où l'on met les poids, pincettes ou bruselles, & les autres ustensiles qui sont de la suite de la balance; comme, par exemple, le bassin de verre & sa tare, &c. servant pour les eaux salées, on voit un poids coulant sur la tablette pour tenir la balance dans le degré d'élévation qu'on veut. Dans la balance qui s'appelle strictement *balance d'essai*, & qui n'est destinée qu'à peser des fractions de grains, l'on se contente de coller dessous ce poids un morceau de peau ou de drap, pour l'empêcher de glisser si aisément sur la petite lame de cuivre *e*; au lieu que dans celles qui doivent peser de plus forts poids, on façonne la partie supérieure de cette lame de cuivre *e* en crémaillère, afin de retenir le poids en situation, au moyen d'un petit crochet qui s'abaisse par un ressort. Ce crochet est suspendu horizontalement en bascule, & se leve en comprimant un petit bouton *f*. Il faut observer que le cordon de soie ne doit pas être beaucoup au-dessus du niveau du petit crochet, sans quoi le poids de la balance feroit soulever le côté du contre-poids roulant. On voit dans la même Planche une chute de fractions de la drame. Quant à ces poids & les autres qui servent aux

essais, dont il y a plusieurs espèces, voyez POIDS FICTIFS; & quant à la maniere de donner à la balance d'*essai* la justesse requise, voyez PESÉE.

L'usage qu'on fait encore aujourd'hui des balances de Hollande que Juncker dit se trouver peut-être les meilleures de toutes, & dont la description se trouve dans M. Cramer, m'engage à la transcrire ici, avec d'autant plus de fondement, que je mettrai le lecteur à portée de juger par lui-même de l'avantage de la balance corrigée.

Son fléau doit être le plus long qui se puisse, afin d'être plus sensible au moindre défaut de justesse. Une longueur de dix ou douze pouces lui est pourtant suffisante; & comme le plus fort poids qu'on met dans chacun de ses plateaux (j'appelle ainsi le bassin propre de la balance, & suis obligé de réserver le mot de bassin pour désigner ces petits segmens mobiles qu'on charge des pesées) excède rarement celui d'une drachme, la grosseur de son fléau doit être telle que pareil poids suspendu à chacune de ses extrémités *a b*, le fasse presque fléchir. Il ne doit être chargé d'aucun ornement, parce qu'il n'en seroit que plus pesant & plus sujet à amasser des saletés. On renferme ce fléau dans une châsse (*V. les fig.*) d'acier trempé, d'une seule & même piece, à chaque branche de laquelle il y a inférieurement deux trous *a a*, pour recevoir l'axe du fléau. Un braier ou bride (*V. les fig.*) flexible de laiton que l'on introduit dans deux autres trous inférieurs aux précédens, le maintient en sa place, en rendant parallèles & approchant à deux lignes & demie l'une de l'autre les deux branches qui tendent à s'écarter par leur ressort. L'arc de la chappe sera garni intérieurement d'une aiguille *c* très-fine & très-aiguë, dont la pointe sera tournée vers le bas, la châsse étant suspendue, & dont la longueur sera telle qu'elle atteindra presque le sommet de la languette (*V. les fig.*) le fléau étant en équilibre: comme cette aiguille doit servir à l'annoncer, la partie de la chappe où elle est placée, sera écartée de deux ou trois lignes *b*, de plus que le reste; afin que l'artiste, étant vis-à-vis, puisse observer sa disposition. On peut donner à cette chappe tel ornement qu'on voudra, pourvu qu'on ne gêne point le mouvement du fléau. A chaque extrémité de celui-ci sera attaché un crochet figmoïde, qui tiendra suspendu au moyen de trois petits cordons de soie presque aussi longs que le fléau, un plateau d'argent fort mince, très-peu concave, & d'un pouce & demi de diametre. Chaque plateau doit être garni d'un petit bassin d'argent d'un pouce de diametre. C'est dans ces bassins qui doivent être de même poids, que l'on met, avant que de les placer eux-mêmes dans les plateaux de la balance, les corps qu'on veut peser. On les prend avec une bruselle ou une petite cuillère ou couloire, s'ils sont en poudre. L'usage de ces bassins est de donner la facilité d'ôter & de mettre dans les plateaux ce qu'on doit y peser, sans être obligé de les toucher, parce que comme ils sont fort minces, il pourroit arriver qu'on les bossueroit, ou qu'on les saleroit, & qu'on leur feroit perdre leur justesse en les essuyant.

Un porte-balance mobile de laiton ou de cuivre, soutient la balance en question. Il est composé d'un pie-d'estal (*voy. les fig.*), qui soutient une colonne *a* d'environ vingt pouces de hauteur, à la partie supérieure de laquelle est attaché à angles droits un bras *c* d'un pouce & demi de long. A l'extrémité de ce bras est embrassée une poulie *f* de trois lignes de diametre; une autre *e* est pareillement logée dans le sommet de la colonne, & une troisième dans la base *d*: ces trois poulies doivent tourner avec facilité autour de leur axe ou boulon. Un pouce & demi au-dessous du bras supérieur est attaché un second bras *g* long de deux pouces, dont l'extrémité est percée

perpendiculairement sous la poulie *f* du bras supérieur, d'une mortaise *h* longue de deux lignes, & large d'un quart, pour recevoir une lame *i* d'un pouce & demi de long, de telle largeur & de telle épaisseur, qu'elle puisse se mouvoir dans la mortaise sans vaciller. Cette lance sera munie d'un crochet à ses extrémités.

La balance d'*essai* étant si délicate que le moindre mouvement de l'air est capable de l'agiter, & d'y porter des saletés qui la rendroient fautive; on la renferme avec son support dans une lanterne garnie de verre de tous côtés, & par le haut, afin d'en voir l'intérieur. Elle doit être assez grande pour que la balance & son support puissent y être à l'aise, & sans que ses plateaux en touchent les côtés, lorsqu'on l'élèvera ou qu'on l'abaissera. Il ne faut cependant rien de trop, parce qu'on auroit moins de commodités pour peser, pour mettre & retirer les poids des plateaux. Ces fenêtres, droite, gauche, & antérieure, doivent s'emboîter dans leurs feuillures, de façon qu'on puisse les ouvrir & fermer sans ébranler sensiblement la lanterne. Deux godets tournés de laiton, hauts d'un pouce, de même concavité que les plateaux, mais plus larges, seront attachés au moyen d'une vis qu'ils auront à leur partie inférieure, à droite & à gauche de la lanterne, précisément sous les plateaux de la balance, qu'ils doivent recevoir; ils sont destinés à les retenir, pendant que l'on y met ou qu'on en retire quelques corps: cette lanterne sera assise sur une espece de coffret, &c.

Mais un artiste versé dans la mécanique-pratique, qui voudra fondre lui-même sa balance d'*essai*, la rendra beaucoup plus durable, & remplira plus aisément ses vûes, en s'y prenant de la maniere suivante. Il fera un fléau semblable au précédent, avec cette différence, que sa languette sera tournée par en-bas. La partie des anneaux destinée à recevoir ses puissances, sera dans la même ligne droite que l'axe, qui aura une longueur double de l'ordinaire. (*voy. les fig.*) Il fera la chappe de deux lames d'acier larges d'un pouce, & longues de six, assemblées par leurs extrémités de façon à laisser entre elles un intervalle parallèle de deux lignes *a a a a*; à la partie supérieure de cette châsse, il y aura une entaille *b* pour recevoir l'axe du fléau, & elle sera percée dans toute sa longueur, en sorte qu'on puisse voir le mouvement de la languette. Pour avoir une marque qui lui annonce l'équilibre du fléau, il attachera à l'une des lames de la châsse un menu brin de soie chargé d'un poids d'une drachme *c*; il assujettira la châsse en scellant dans chacune de ses extrémités un parallépipède de laiton large de deux lignes *d*, épais d'une demie, & long d'un pouce. Ces deux parallépipèdes destinés à tenir la chappe suspendue, doivent être introduits dans deux mortaises en ligne perpendiculaire, l'une pratiquée à l'extrémité *f* du bras inférieur de la colonne, & l'autre dans le second bras, en descendant *e* du sommet de la même colonne: en sorte qu'avec ce mécanisme, elle peut être élevée ou abaissée librement sans être susceptible d'aucun autre mouvement. Il fixera l'axe dans sa place en entourant la châsse d'une bride *g*, pourvue de deux échancrures vis-à-vis l'une de l'autre *h*, servant à le remettre en place quand on le baissera, au cas qu'il se fût tant soit peu dérangé quand on l'a eu élevé. Cette bride doit être assujettie au support à telle hauteur que l'axe soit un peu soutenu par les coches qui le recevront, quand on baissera la balance.

Cette dernière balance est presque sujette aux mêmes inconvéniens que la première; d'où il est évident que les cordons de soie soutenant les plateaux sont sujets à prendre une humidité qui doit

rendre la balance fautive. Dans la balance du fleur Galonde, on ne voit ni ces cordons, ni deux bassins mobiles, ni un support inutile, ni deux godets nuisibles, comme je l'ai remarqué dans ma traduction. Et en effet il est étonnant que M. Cramer n'ait pas fait attention à ce défaut. Dans la balance nouvelle le sol sur lequel portent les bassins est garni d'une glace, & encore ce corps-là n'est-il pas trop propre à remplir les vûes qu'on se propose, car il se charge d'une humidité que j'ai vû causer une erreur d'un quarantieme de grain. Mais on a remédié à ce défaut en contournant le porte-bassin de façon qu'il ne peut porter que sur le petit talon qui est inférieur au cercle. Sans cette correction, on eût été fort embarrassé à trouver un corps qui en même tems qu'il auroit été aussi poli que le verre, n'auroit point ainsi que lui réfléchi l'humidité, & ne se feroit point déjetté.

Passons maintenant aux *fourneaux d'essais*, nous en donnerons de quatre especes : le premier sera celui de M. Cramer : le second sera celui des *journalistes de Paris* : le troisieme celui de Schlutter qui est sans grille, & le quatrieme le *fourneau d'essai d'Angloise*, qui n'a encore été décrit nulle part, pas même par les Anglois que je sache. Ces fourneaux ont des différences réelles; chaque espece a ses perfections & ses inconvénients, qui peuvent la faire rechercher & abandonner.

Le principal fourneau d'un laboratoire docimastique, celui auquel on donne particulièrement le nom de *fourneau d'essai* ou de *coupelle*, se construit de la manière suivante. Voy. nos *Planches de Chimie*. Faites avec de la tole un prisme creux, quadrangulaire, large d'onze pouces, & haut de dix, *a a b b* : ajoutez à sa partie supérieure une pyramide tronquée de même matière, également creuse & quadrangulaire *b b c c*, haute de sept pouces, & terminée par une ouverture de même diamètre. Vous ferez ce sol, ou bas du fourneau aussi d'un morceau de tole quarré, & de grandeur capable d'en former la partie inférieure *a a*. Tout près de ce sol, pratiquez une ouverture *e*, haute de trois pouces, & large de cinq, pour le soubirail ou porte du cendrier. Au-dessus de cette porte, à six pouces du bas du fourneau, faites-en une autre *f* arquée par sa partie supérieure, ressemblant à un demi-cercle, large de quatre pouces à sa base, & haute de trois dans sa partie la plus élevée. Préparez trois bandes de tole dont chacune sera longue d'onze pouces. La première sera de la largeur d'un demi-pouce *g g*; vous l'attacherez par son bord inférieur au moyen de quelques clous à la base du fourneau, ayant eu soin auparavant de la plier de façon qu'elle forme entre elle & le fourneau une rainure capable de laisser un libre exercice aux portes en coulisses *k k* qu'elle doit recevoir, lesquelles sont destinées à fermer le soubirail, & doivent être faites d'une tole épaisse. Vous placerez la seconde *h h* dont la largeur doit être de trois pouces, parallèlement à la première, dans l'espace qui est entre la porte du cendrier & la bouche du foyer. Ses bords inférieurs & supérieurs doivent laisser également une rainure entre eux & le fourneau. La première, c'est-à-dire l'inférieure, devant recevoir la partie supérieure des portes ou coulisses du soubirail, & la seconde ou supérieure, la partie inférieure des portes & coulisses fermant la bouche du feu. Appliquez la troisieme bande, de même largeur que la première immédiatement au-dessus de la porte de la moufle, de façon que la rainure soit tournée vers la partie inférieure du fourneau. Vous ferez ensuite les fermetures en coulisses dont nous venons de parler. Il y en aura deux pour fermer chaque porte. Elles seront de tole ainsi que le reste, de telle épaisseur, & construites de façon *k k l l* qu'elles puissent glisser li-

Tome V.

brement dans les rainures. Vous pratiquerez une ouverture à la partie supérieure de chacune des fermetures *l l* de la porte de la moufle. L'une sera longue d'un pouce & demi, & large d'un cinquieme *m*; & l'autre semi-circulaire, longue de 2 pouces *n* sur 1 de hauteur. Chaque coulisse sera munie d'une poignée, afin qu'on puisse la mouvoir avec facilité. Vers la partie inférieure de la porte de la moufle *f*, vous attacherez sur la bande *h h* un crampon *x* propre à recevoir un canal de tole forte *b*, & à l'appliquer vis-à-vis la même porte. Ce canal sera long de six pouces, large de quatre, & aura ses côtés hauts de trois. Il sera garni d'une dent *y* que l'on engrenera dans ce crampon *a*, quand il sera nécessaire de le placer devant la porte de la moufle. Vous ferez au fourneau cinq autres trous ronds d'un pouce de diamètre, deux à la partie antérieure du fourneau *o o*, deux autres à la postérieure, à la distance de 5 pouces de sa base, & de 3 pouces & demi de chacun de ses côtés, & le dernier *p*, un pouce au-dessus du bord supérieur de la porte du foyer *f*. Le fourneau devant être garni de lut en-dedans; pour l'y faire tenir, vous placerez à 3 pouces les uns des autres de petits crochets de fer d'un demi pouce de long. Vous adapterez à l'ouverture supérieure du fourneau, un dome creux, quadrangulaire *q*, de la hauteur de 3 pouces, large de 7 par sa base, ainsi que la partie supérieure de la pyramide *d* qui doit le recevoir, & se terminant en un tuyau ou cheminée *r* de 3 pouces de diamètre, sur 2 de haut, un tant-soit-peu plus gros à son origine qu'à son extrémité. Ce commencement de tuyau est fait pour être reçu dans un autre également de tole, plus petit à sa partie supérieure qu'à sa base, de 2 piés de haut *t*, & destiné à rendre le feu de la dernière violence, étant adapté au précédent, qu'il doit embrasser très-exactement de la longueur d'un pouce & demi ou 2, ou à le diminuer par son absence. Ce dome *q* doit être garni de deux anses *s s*, afin de pouvoir l'ôter ou le remettre à volonté avec les tenailles. Vous aurez la précaution aussi pour rendre ce dome stable sur l'ouverture du fourneau, d'attacher à ses bords droits & gauches, une bande de tole que vous réfléchirez vers le fourneau, de façon qu'elle forme une rainure ouverte par le devant & par le derriere, capable de recevoir les bords latéraux du dome, de l'assujettir, & de permettre qu'on lui fasse faire un petit mouvement, en l'inclinant tantôt en arriere, & tantôt en avant; quand il sera question de le mettre ou de l'ôter, vous attacherez aux parois intérieures du fourneau, à la hauteur du bord supérieur du soubirail *e*, une bande de tole forte qui régnant tout autour, formera un quarré dont chaque côté sera large d'un pouce & demi. Ses fonctions seront de soutenir la grille du cendrier & le garni du fourneau. Vous la ferez de deux pieces, afin d'avoir la commodité de l'introduire dans le fourneau, où elle sera soutenue par des clous qui le perceront de toutes parts, à la hauteur dont nous avons parlé, & failliront d'un pouce en-dedans. Reste maintenant à lui donner le garni que nous avons indiqué ci-dessus. Voyez GARNI.

Le fourneau d'essai des *Journalistes de Paris* est aussi représenté dans nos *Pl*. Il est tout en terre & à trois portes à son cendrier. Sa pyramide n'est pas aussi haute que celle du fourneau de Cramer; & il n'a point de dome, à moins qu'on ne donne ce nom à sa pyramide. Il est susceptible de recevoir un tuyau pour augmenter le jeu de l'air & la vivacité du feu. Il est un peu plus long d'arriere en avant, que large. Du reste, les proportions sont à-peu-près les mêmes dans l'un & dans l'autre, où nous remarquons ce même défaut. Il consiste en ce qu'il ne peut tenir sous la moufle qu'une couche de charbon de 2 pouces tout au plus, au lieu qu'il en faut 4 ou 5 pour

lllll ij

le moins ; sans quoi on aura de la peine à y fondre du cuivre. Il seroit nécessaire aussi de pratiquer une petite fenêtre en côté vis-à-vis de cette couche, afin de voir si le charbon s'affaîsse. Faute de ce soin, on se donnera des peines inutiles pour faire la plupart des opérations. Dans le fourneau en question, peu importe que le feu puisse devenir de la dernière vivacité, puisqu'on est le maître de le diminuer & même de le suffoquer tout-à-fait. Les barres de fer qui font la grille du fourneau de Cramer sont assujetties en losange par le garni ; au lieu que dans le fourneau en terre il y a à chaque côté deux rebords saillans d'un pouce, immédiatement au-dessus des soupiriaux, dans lesquels on a fait des entailles propres à tenir les barres dans la même situation.

Voyez dans nos Planches le fourneau de Schlutter. On n'en voit que la coupe transversale ou d'un côté à l'autre, parce qu'on croit qu'elle suffira pour donner l'idée des différences qu'il a avec les autres. Cet auteur veut que le sol ou bas du fourneau soit carré, c'est-à-dire qu'il doit avoir 12 pouces de profondeur & autant de largeur. Mais comme il n'est pas toujours nécessaire qu'il soit si grand, au lieu d'en régler les proportions selon un certain nombre de pouces, on pourra se servir de parties plus petites, & ces parties indiqueront de même les hauteurs & longueurs ; mais de dehors en dehors. Ainsi si le fourneau a douze de ces parties en bas, il faut qu'il en ait dix de hauteur jusqu'à l'endroit où il commence à se rétrécir en forme de talus ; & ce talus entier aura six parties de hauteur perpendiculaire ; en sorte que la hauteur totale du fourneau sera de seize parties : l'ouverture d'en haut sera de huit parties en carré. Du pié du fourneau en montant vers le haut, on compte une partie pour l'épaisseur du fond ou sol qui reçoit la braise & les cendres ; & de-là trois parties pour la hauteur du soupirail ou porte d'en bas, laquelle en aura quatre de large. Au-dessus de cette porte, on laisse un espace de deux parties, & l'on y fait deux trous pour les barres de fer qui soutiennent la moufle. Chacun de ces trous aura une partie de diamètre. On donnera à l'embouchure de la moufle qui est au-dessus de ces deux trous quatre parties de largeur sur trois de hauteur. Plus haut & à la distance de deux parties au-dessus de l'arc ou voûte de la moufle, doit être le trou de la flamme qu'on nomme aussi l'œil du fourneau, & on lui donne une partie & demie de diamètre. On met des coulisses de tole forte prises dans des rainures, pour fermer en les coulant la porte du cendrier, l'embouchure de la moufle, & le trou de la flamme ou l'œil. C'est selon que le fourneau d'essai doit être grand ou petit, que la longueur de ces parties servant à ces proportions doit être déterminée ; on les fait de 10 lignes, d'un pouce, d'un pouce & demi ou de deux pouces : cependant, si ces parties excèdent le pouce, la porte du cendrier, l'ouverture de la moufle, & l'œil du fourneau deviendroient trop grands & même difformes, en leur donnant le nombre de parties indiqué ci-dessus pour leur hauteur & leur largeur : ainsi il faut diminuer ces ouvertures & les faire selon une autre proportion. Dans les hôtels des monnoies d'Allemagne, les fourneaux d'essais se font selon les mesures d'un pouce, mais dans les fonderies pour les mines, on les fait plus grands, & ordinairement de 18 pouces en carré ; en sorte qu'on y puisse passer jusqu'à quinze essais de mine à la fois. Quand le fourneau est en tole, il faut le garnir de terre en-dedans, &c.

Il faut bien que le fourneau d'essai sans grille ne soit pas tout-à-fait dépourvu de tout avantage, puisqu'on n'en employe presque point d'autre en Allemagne, & même dans les monnoies de France ; car celui de Boizard ressemble à celui de Schlutter : mais

pourquoi ne pas profiter dans le fourneau en question comme dans les autres, de l'utilité qu'on peut retirer d'une grille ? On fait qu'elle est nécessaire pour donner du jeu à l'air, & augmenter la vivacité du feu, qui doit être quelquefois considérable dans les essais, mais qui ne peut manquer d'être ralenti par la présence des cendres qu'il n'est pas possible de tirer. Ainsi quand on a travaillé un certain tems dans le fourneau de Schlutter, le feu ne doit plus être si vif, sans compter qu'il n'a qu'un soupirail pendant qu'on en fait trois à ces sortes de fourneaux. D'ailleurs l'essayeur est bien assez incommodé par la chaleur qui lui est dardée de la moufle comme d'un canon de fusil, sans avoir encore à essuyer celle du soupirail, dont il doit tomber de tems en tems quelques charbons qui peuvent troubler son attention. Voyez ECRAN. On conçoit que le fourneau de Schlutter est à la grille près le même que celui de M. Cramer. Les dehors de l'un & de l'autre sont les mêmes, excepté que dans celui de Schlutter, l'intervalle compris entre la partie inférieure de la bouche du feu & la supérieure du soupirail est un peu moindre que dans l'autre. On peut observer ici que le fourneau des émailleurs est aussi sans grille, quoiqu'il leur faille un feu assez vif. Nous ne parlerons point des autres défauts ; c'est à l'article qui concerne leur art, qu'on pourra trouver ce qu'il y a à dire là-dessus. Voyez ci-devant l'article EMAIL.

Le fourneau d'essai à l'angloise (V. nos Pl. de Chimie) n'a aucun rapport avec les précédens, quant à sa construction. C'est tout-à-la-fois un fourneau de fusion, tel que celui de Glauber, & de reverbere, dans le goût du grand fourneau anglois, sur les principes duquel il est construit, quant au reverbere. On ne sait quel a été le premier inventé ; mais il y a toute apparence que l'un a dû mener à l'autre. On le construit de différentes grandeurs. Ceux qui servent dans les fonderies sont de brique, & ont ordinairement 5 piés de long à-peu-près, sur 2 piés 8 pouces de large, & 2 piés 8 ou 9 pouces de hauteur. On ne donne qu'environ moitié de ces dimensions à ceux qu'on veut placer dans les laboratoires philosophiques, & on les fait pour lors en terre. Nous décrirons celui des fonderies. D'abord on élève une maçonnerie en brique (V. les fig.) à la partie b, de laquelle on laisse un espace vuide long de 21 pouces, & large de 10. A 18 pouces de haut on place quatre barres de fer plates, pour terminer l'ouverture du cendrier, & soutenir les briques qui doivent en former la partie supérieure. On donne à ces barres 2 pouces de large, & on leur laisse à chaque extrémité un excédent de 6 pouces qu'on réfléchit en-haut & en-bas, pour servir d'armure au fourneau. La casse ou foyer est large de dix pouces en carré, & profonde d'un pié. Elle communique avec le reverbere par l'espace e (voy. les fig.), qui est entre le carreau i & le pont, & qui a la même largeur que la casse, ou un peu moins, sur 2 pouces & demi de haut. Le reverbere est un espace long de 2 piés 3 pouces, sur 10 de large dans le milieu. Il est, ainsi qu'on peut le voir dans la fig. en ovale, & se termine par une issue de 5 ou 6 pouces de large sur 4 de haut, au bout de laquelle il y a aussi un petit pont de 2 pouces de hauteur, qui le sépare de la partie inférieure de son tuyau, auquel on donne la même largeur. On fait en sorte de bâtir ce fourneau près d'une cheminée, pour y conduire son tuyau ; auquel cas on bouche le reste, ou bien on lui adapte un tuyau de tole de 18 ou 20 piés, pour augmenter l'ardeur du feu. Le reverbere a de hauteur, depuis les carreaux qui le recouvrent jusqu'à son sol, 10 pouces. On y a accès à la faveur d'une porte g (V. les fig.), de même hauteur que le reverbere, & de 7 pouces d'embrasure, qui se terminent à 5 en-dedans. Dans la circonstance où le tuyau en

maçonnerie du fourneau se trouve sous une cheminée qu'il ferme, ou reçoit un tuyau de tole ajusté à demeure, on pratique tout vis-à-vis la partie inférieure du tuyau, une porte *h* (voyez les fig.) de même largeur que ce fond, & même un peu plus bas, pour avoir la commodité de le nettoyer de toutes les saletés qui s'y amassent.

Ce fourneau sert aux mêmes usages que les fourneaux de fusion ordinaires, & les fourneaux à calciner & à coupeller. Quand on ne veut que fondre, on place les creusets comme à l'ordinaire, mais sur une tourte bien élevée, s'ils sont sans piés, parce qu'ils sont fort sujets à s'y fêler. S'il ne faut qu'un feu doux, on ferme une partie du soubirail avec des carreaux destinés à cet usage, & l'on ne met point sur le fourneau le couvercle *c* (V. les fig.), à moins qu'on ne le veuille rendre bien foible & bien lent; auquel cas on passe une brique sur le pont *e* (voy. les fig.), & l'on met le couvercle. On lui donne plus de force en laissant le soubirail ouvert, ainsi que le haut de la casse; mais quand on veut un feu bien vif, on se contente d'y ajouter le couvercle, & pour lors la casse, le reverbere & la cheminée ne sont plus qu'un canal continu, qui augmente la rapidité & la vivacité du feu en raison de sa longueur. Il n'est pas besoin d'avertir que la porte *g* du reverbere (V. les fig.) ne doit s'ouvrir que quand on veut mettre ou retirer quelque vaisseau; & la décharge *h* (même fig.) ne s'ouvre que quand on soupçonne le bas de la cheminée plein de saletés. Dans les fonderies où l'on fait usage d'un pareil fourneau, c'est pour avoir la facilité de faire un *essai* sur huit ou dix livres de matière à-la-fois, qu'on torréfie à nud sur le sol, ou que l'on affine sur une cendrée qu'on y accommode à ce dessein; & l'on peut malgré cela roir & coupeller un quintal fêtif de matière seulement. Mais il faut employer à ce sujet le charbon de terre ou le bois; car il m'est arrivé de ne pouvoir affiner dans un pareil fourneau avec le charbon de bois, quoique la casse en fût remplie; & la mine de plomb à facettes spéculaires, pure, ne pouvoit même y devenir pâteuse, tant la chaleur que donne sa flamme est peu de chose. Ce n'est pas que cette flamme ne montât bien haut dans ce tuyau de tole; mais il est à présumer qu'elle n'avoit pas assez de consistance pour faire beaucoup d'effet. Il est vrai que le charbon de terre non calciné donne un soufre qui n'est pas bien favorable à un *essai* en petit; mais ce fourneau n'est pas destiné à cela: & en effet, on sent bien qu'il ne peut manquer de devenir faux par cette raison, & par la chute des cendres, qui doivent se vitrifier conjointement avec la matière qu'on veut *essayer*, ou dont l'alkali peut former un foie avec le soufre de la mine que l'on traite; ainsi le bois coupé menu comme du charbon, est à préférer pour cette espèce de fourneau, que l'on convient être insuffisant dans plusieurs circonstances. Il ne faut toutefois pas s'imaginer qu'on puisse faire usage de la casse & du reverbere en même tems, fondre & coupeller tout-à-la-fois, parce qu'il arrive que ces deux opérations demandent des degrés de feu qui ne sont pas les mêmes, dans le même tems précisément, en supposant qu'on les commence toutes les deux à-la-fois. Si, par exemple, l'on a à réduire une mine de plomb, & du plomb à affiner en même tems, il peut arriver qu'il faille donner chaud à l'affinage, pendant que le feu devra être ralenti, pour attendre que l'effervescence de la réduction soit passée. On ne nie pas pour cela qu'un artiste exercé ne puisse combiner assez juste pour réunir deux genres d'opérations, dont l'une ne souffre point du régime du feu nécessaire à l'autre, & réciproquement.

Voici maintenant les proportions qu'on donne communément au fourneau d'*essai* à l'angloise qu'on

veut placer dans le laboratoire philosophique. Elles ont été communiquées par M. *Baden* fameux *essayeur* anglois, dont l'occupation consistoit uniquement à se transporter dans les fonderies mêmes où il étoit appelé pour les *essais*, ou à faire des cours de Docimastique; & j'ai vu moi-même un fourneau construit en terre sur ses proportions, qui faisoit beaucoup plus d'effet qu'on n'auroit eu lieu de l'attendre, eu égard à sa grandeur. Il le faisoit construire quelquefois en briques de Windsor, dont les dimensions sont à-peu-près les mêmes que celles de nos briques de Bourgogne; c'est-à-dire qu'elles ont 8 pouces de longueur environ, sur 4 ou 4 & demi de large, & sur 2 environ d'épaisseur, en comptant le trait de rustique. Il lui mettoit sept rangs de ces briques jusqu'à la grille du foyer, à laquelle il donnoit, ainsi qu'à la casse, 8 pouces de long sur 6 de large. Le soubirail doit avoir aussi 6 pouces de large, & être élevé jusqu'à la grille. La casse a 9 pouces de profondeur, & communique à un reverbere de même largeur, c'est-à-dire de 6 pouces, sur 4 de long, par un pont élevé d'un pouce & demi au-dessus du sol du reverbere, qui est éloigné de sa couverture de 3 pouces. Peu importe que ce pont soit épais ou mince: on le fait de briques, faite d'autre chose; & pour lors il a, malgré qu'on en ait, 2 pouces d'épais. Le passage de la flamme, *flew* en anglois, est élevé d'un pouce au-dessus du sol du reverbere, & est surbaissé d'environ autant par le haut, afin de déprimer la flamme qui va gagner la cheminée, dont la largeur est de 9 pouces; ainsi l'on doit concevoir que le fourneau commence à s'élargir immédiatement après qu'il s'est élevé par le bas, & qu'il s'est déprimé par le haut pour le passage de la flamme, qui est d'un pouce & un quart de haut. La cheminée a 4 pouces de large dans le bas, & se termine en un tuyau de 4 pouces de diamètre, qu'on augmente avec un tuyau de tole. On couvre la casse d'un carreau de terre cuite, dont les bords excèdent un peu les siens. Ce carreau est surmonté d'un bouton ou poignée pour le manier, comme celui de la figure. Pour rendre ce fourneau durable, on met à chaque côté, ainsi qu'en-devant, deux rangs de briques qu'on arme de cercles & barres de fer. Ceux qui se font en terre, durent & tiennent leur chaleur en raison de l'épaisseur qu'on leur donne, qui est arbitraire.

Nous allons passer aux opérations de Docimastique: notre but n'est point d'en donner un traité complet; ceux qui voudront voir cette matière exposée au long, doivent consulter les ouvrages mentionnés au commencement de cet article. Les opérations qui se font pour les *essais*, n'ont point d'autre définition générale que celles de la Chimie analytique; elles ne sont, ainsi que celles de cette science, que les changemens qu'on fait subir à un corps, au moyen des instrumens de l'art, & selon les regles qu'il prescrit, à dessein de connoître la nature des substances qui entrent dans sa composition, & la quantité en laquelle elles s'y trouvent: dernière condition qui distingue l'*essai* de l'analyse pure & simple. Voyez CHIMIE. Je réduirai les opérations propres de Docimastique à la torréfaction, à la scorification, au départ concentré, à l'affinage & au raffinage, à l'inquart & au départ par la voie humide, à la liquation, & à quelques espèces de cémentations; & les préparatoires au lavage seulement. Toutes les autres, que M. Cramer met dans son catalogue, appartiennent à la Chimie philosophique. Mais il ne faut pas être étonné de cette erreur, elle est conséquente au principe qu'il a posé; & en effet, qui pourroit s'imaginer qu'un homme qui mérite avec raison le titre d'*ingénieur* que lui a donné son traducteur anglois dans son épître dédicatoire, & qui en donne des preuves continuelles dans son livre,

eût rangé dans ce nombre l'évaporation, la sublimation, la distillation, &c. voyez pag. 321, première partie de l'édition latine; & page 263, tome II. de la traduction françoise; à moins que de le supposer accoutumé à regarder la Docimastique comme une science isolée, & qui n'est pas plus la Chimie, quoiqu'elle en emprunte presque tout, que la Botanique n'est l'Anatomie, & réciproquement. Cette contradiction évidente est exposée bien clairement dans son §. 499: *Vix autem ulla habetur operatio chimica, quam non aliquando in arte docimastica opus sit perficere: à contrario plures sunt quos sibi Docimastia solos vindicat. Earum idem quæ huc tantum propriè pertinent, vel, licet ex Chimia generaliori petita sint, creberrimè tamen à Docimastis in usum vocantur, generalem licet conspectum, &c.* C'est-à-dire: « A peine y a-t-il une opération de Chimie dont on puisse se passer en Docimastique: cette science au contraire en possède un grand nombre qui n'appartiennent qu'à elle seule. Nous allons donner un tableau général de celles qui sont proprement de son ressort, ou dont les *Essayeurs* font un fréquent usage, quoiqu'empruntées de la Chimie générale ». Ainsi la Docimastique pourra prendre ce que bon lui semblera dans la Chimie, sans que celle-ci puisse s'en plaindre, ni même donner ses titres à l'autre, sauf à lui faire honneur de ce qui lui appartiendrait. L'art des *essais* fera, comme on le peut voir, ce qu'il est, sans rien devoir à la Chimie, quoiqu'il tienne presque tout d'elle; & il aura des opérations de son ressort, ou qui appartiendront à la Chimie générale. Un mot mis dans la place d'un autre, donnoit un sens à tout ceci, si M. Cramer eût dit, *tum, licet ex Chimia*, &c. au lieu de *vel, licet ex Chimia*, &c. il raisonnoit juste, & ne se contredisoit pas dans le même instant, mais seulement à l'égard de quelques autres endroits de son ouvrage; comme, par exemple, avec celui du §. 497, sans aller plus loin: *Primaria quævis operatio docimastica, ab agendi modo omnibus communi, vocari potest solutio, &c.* ce qui signifie que la dissolution, comme étant une action commune à toutes les opérations de Docimastique, peut être mise à leur tête. Nous ferons grace à Schlutter, quand il dit (page 73, ligne 2 par en-bas) « que qui-conque n'est pas dans l'habitude de connoître les minéraux métalliques à la simple inspection, doit acquérir cette connoissance par l'analyse chimique, à laquelle on a donné le nom de *Docimastie* », parce que nous ne confondons point l'artiste avec le dialecticien. On concevra aisément que quoique tout *essai* soit une analyse chimique, il ne s'ensuit pas pour cela que l'analyse chimique seule constitue l'*essai*; il faut de plus quelques opérations particulières à la Docimastique, & un appareil tourné du côté de l'exactitude que demande le calcul. Nous lui passerons encore la supposition qu'il fait, qu'on peut avoir l'habitude de connoître les minéraux métalliques à la seule inspection, parce qu'il est convenu (page 72.) que cela n'est pas toujours possible.

En décrivant ces opérations, nous ferons en sorte que la première serve de clé à la suivante; & c'est sur ces principes que nous commencerons par le plomb. Mais avant que d'*essayer* une mine de ce métal, il faut l'avoir lotie, au cas qu'on veuille savoir combien un tas de cette mine non triée, ou avec toute sa roche, peut fournir par quintal (voyez LOTISSAGE); car il arrive qu'on fait aussi un *essai* pour savoir ce que contient un quintal de mine lavée ou *schlich*; ou bien encore ce que contient un quintal de mine pure. Soit donné pour exemple la mine de plomb à facettes spéculaires, ou de telle autre espèce que ce soit, pourvu qu'elle soit fusible: mettez-la en petits morceaux gros comme des grains de chènevi; pesez-en trois quintaux fictifs (voyez POIDS

FICTIFS); étendez-les avec les doigts sur un test que vous placerez sous la moufle du fourneau d'*essai*, couvert d'un autre test qui ne laisse aucun intervalle entre lui & l'inférieur: vous aurez eu la précaution d'allumer le feu par le haut, & vous ferez l'instant pour placer votre test sous la moufle, où elle n'aura pris qu'un rouge un peu obscur: vous augmenterez le feu jusqu'au point où le test fera au même ton de chaleur, & vous ne le découvrirez que quand la décrépitation de la mine aura cessé. La mine alors paroîtra terne & livide, & parsemée de petites molécules blanches, qui ne sont autre chose que la roche qui a pris cette couleur. Continuez le même degré de feu pendant deux heures, & la mine fera pour lors d'un jaune grisâtre à sa surface. Retirez-la du feu quand elle sera refroidie; mettez-la en poudre fine, & lui ajoutez une partie de flux noir, & une demi-partie de limaille de fer non rouillée, avec autant de fiel de verre: mêlez bien le tout dans le mortier; chargez-en une tute ou creuset d'*essai*, dont la moitié reste vuide quand vous l'aurez couvert d'un doigt de sel marin décrépité, que vous tallerez bien: adaptez à ce creuset un couvercle, dont vous luterez bien les jointures avec de la terre à four: placez ce creuset ainsi chargé, dans la casse d'un fourneau à vent; couvrez-le de charbons jusqu'à son couvercle; allumez le feu par le haut avec quelques petits charbons ardents, que vous éloignerez du creuset le plus que vous pourrez: donnez quelques coups de soufflet, afin de rougir médiocrement votre vaisseau: continuez jusqu'à ce que vous entendiez un petit sifflement; si-tôt que ce bruit sera cessé, soufflez de nouveau, après avoir remis assez de charbon pour excéder le couvercle du creuset de 2 ou 3 doigts. Si le bouillonnement recommençoit, il faudroit couvrir la casse, & cesser de souffler jusqu'à ce qu'il fût passé; après quoi vous donneriez un bon feu de fonte pendant un quart d'heure ou une petite demi-heure: au bout de ce tems retirez votre creuset du feu, & le frappez de quelques petits coups par le côté, en appuyant vos tenailles de la main gauche sur le couvercle, pour l'empêcher de tomber. Quand il sera refroidi, cassez-le; son poids vous indiquera la quantité qu'on peut retirer de la mine, si l'*essai* est bien fait.

Si au lieu d'une mine fusible vous avez à en *essayer* une réfractaire par les pyrites qu'elle contient, vous pourrez la torréfier à un feu un peu plus fort, à deux ou trois reprises: vous lui ajouterez égale quantité de fiel de verre & le double de flux noir; & procéderez, quant au reste, comme pour la mine fusible.

Si c'est une mine réfractaire, en conséquence de terre & de pierre inséparables par le lavage, ajoutez-lui parties égales de fiel de verre, & trois ou quatre fois son poids de flux noir, que vous mêlerez bien intimement par la trituration, & procéderez ainsi que nous l'avons dit.

On divise la mine de plomb, afin qu'elle perde plus aisément le soufre qui la minéralise: il est pourtant de certaines bornes qu'il ne faut pas passer; si elle étoit en poudre trop subtile, elle seroit plus sujete à pâter, & le soufre ne se dissiperoit pas si bien. C'est pour éviter cet inconvénient qu'on recommande encore de bien étendre la mine dans le test, afin qu'elle communique par une plus large surface avec l'air, qui est le véhicule des vapeurs. On a la précaution de couvrir ce test d'un autre renversé, ou d'un couvercle, pour empêcher que la mine en décrépitant ne sautille & ne rende l'*essai* faux; autrement il s'en perdrait une bonne partie, sur-tout si la roche étoit abondante. J'ai roti quelquefois des mines de plomb si abondantes en soufre, que je voyois sa flamme fecher la surface de la mine dans le premier instant que je lavois le test.

Avant que d'allumer le *fourneau d'essai*, on assujettit bien la moufle sur ses deux barres, & on en lutte l'embouchure avec la porte du foyer, de la grandeur de laquelle elle doit être : on a soin de casser le charbon de la grosseur d'un œuf de pigeon, sans quoi il ne s'affaîsseroit pas également. On allume le feu par le haut pour échauffer lentement : il est bon de passer de tems en tems par l'œil du fourneau une verge de fer pour remuer le charbon & lui faire remplir les vuides qui peuvent se faire ; on en remet souvent, de crainte qu'une trop grande quantité fournie tout-à-coup ne refroidisse le fourneau & ne dérange l'opération. Si le feu étoit trop vif quand on place le test sur la moufle, on donneroit froid en fermant les soupiraux, jusqu'à ce qu'il fût du degré requis. Il faut tenir ce test d'un rouge obscur, sur-tout au commencement de l'opération, pour empêcher que la mine ne pâte & ne s'y attache ; car si cela arrivoit, il faudroit recommencer l'opération. Quand le soufre s'est dissipé en partie, alors on peut l'augmenter, mais toujours avec discrétion. M. Cramer conseille de frotter le scorificateire de sanguine ou de colchothar ; mais cette précaution est inutile quand on est exercé : il ne faut pas s'inquiéter de la présence des grains de sable, peu adhérens à la surface interne du test, que les Fournalistes de Paris saupoudrent pour leur commodité ; ils ne peuvent que se vitrifier avec le plomb : mais la réduction s'en fait pendant la fonte, en même tems que celle des particules nitreuses du fiel de verre. Il est bon d'observer que la mine ne doit être pesée que quand elle a été broyée, parce qu'il s'attache toujours quelques molécules de la mine au mortier ou au porphyre des *essayeurs*, quelque polis qu'ils soient l'un & l'autre, ou qu'il s'en détache toujours quelques petites molécules qui sautent de côté & d'autre ; ce qui rend l'*essai* faux. Il faut encore avoir un soin tout particulier à n'employer aucun vaisseau qui puisse porter dans l'*essai* une matière étrangère ; à moins qu'on ne se soucie peu de l'exactitude en pareille circonstance ; ou qu'on soit sûr du résultat du corps qu'on *essaye* ; car les phénomènes peuvent être tous différens, en conséquence du nouveau corps introduit. Si l'on pèse la mine de plomb rotie, on trouve que le poids est le même qu'avant de la griller, quelquefois plus foible, & quelquefois plus fort, quoiqu'elle ait cependant perdu une bonne quantité de soufre. Le même phénomène arrive encore au plomb calciné : quelques personnes attribuent l'augmentation de cette gravité spécifique au rapprochement des parties ; mais il me paroît qu'il est plus raisonnable de croire qu'elle est due à la surabondance de phlogistique qu'il prend dans cet état, quoiqu'il semble qu'il l'ait perdu. Mais la différence de combinaison produit celle de l'état : on voit une augmentation de poids dans le fer qu'on a réduit en acier ; en le mettant dans un creuset tout seul, & fermant bien ce creuset ; & l'on voit en même tems qu'une surabondance de phlogistique n'est pas toujours la cause d'une plus grande fusibilité, quoique combinée de la façon requise, comme il y a toute apparence.

Il n'y a nul inconvénient à faire plusieurs torréfactions à la fois, pourvu que ce soit des mines qui ne demandent pas des degrés de feu fort différens : on peut placer sous la moufle autant de scorificateires qu'elle en peut contenir, observant de mettre vers son fond ceux qui demandent un plus grand feu, ou bien employant les instrumens (*voyez MOUFLE*), s'ils exigent tous un feu doux, ou mettant des charbons allumés dans le canal de toile du fourneau, ou à l'embouchure même de la moufle du fourneau (*voyez la figure*), auquel cas il n'est pas nécessaire de l'allumer, la chaleur de la moufle suffisant pour cela. La matière de chaque test veut être re-

muée avec un crochet particulier, qu'il faut placer dans le même ordre que les scorificateires, afin que celle de l'un ne passe point dans l'autre, & réciproquement : la couleur terne de la mine annonce la dissipation d'une partie de son soufre ; quand il l'a perdue presque toute, alors il est d'un gris tirant sur le jaune.

On réduit en poudre fine la mine torréfiée, afin que chaque petite molécule de plomb soit, pour ainsi dire, environnée de plusieurs molécules de flux ; ce qui est nécessaire à la réduction. *Voyez FLUX*. On y ajoute le flux noir pour lui donner un réductif avec un fondant, parce que le plomb qui a perdu son phlogistique avec son soufre se vitrifieroit, au lieu de paroître sous la forme métallique. Le fiel de verre sert à donner de la fusibilité au flux noir, beaucoup plus réfractaire que lui : la limaille de fer sert à absorber le soufre qui peut rester, & l'on ne doit pas craindre qu'elle préjudicie à l'*essai* ; le fer pur ou sulphuré ne peut contracter d'union avec le plomb. Peu importe que le fer entre en fonte, il n'en absorbe pas moins le soufre ; & d'ailleurs ce minéral le rend fusible, outre que le flux noir produit le même effet. Sans l'addition de la limaille la mine ne se convertiroit point en plomb, elle se précipiteroit à-peu-près dans le même état qu'on l'a mis calciner, ou bien le bouton seroit caverneux & blanc comme de l'argent, parce qu'il naîtroit de l'union du soufre de la mine & de l'alkali du flux, un foie de soufre, qui est le dissolvant des métaux, qui corroderoit l'extérieur du culot. M. Cramer met deux parties de flux noir contre une de mine ; ce qui est inutile, quoiqu'il n'y ait aucun inconvénient d'en mettre plus que moins. Une *tute* (*voyez ce mot*) est préférable au creuset à pié ordinaire, ou au creuset triangulaire sans pié, parce que son couvercle y entre comme un bouchon, & n'est pas si aisé à déranger que celui des creusets à piés, que le moindre charbon délute quelquefois. Sans compter que le feu dilatant plus le creuset que le couvercle, & faisant sécher le lut, il arrive que celui-ci est forcé d'abandonner le couvercle, qui ne ferme plus exactement pour lors, & laisse consumer une partie de la matière charbonneuse du flux : il faut sécher les creusets avant que d'y mette la matière à réduire. Les sels qu'on emploie dans les *essais* doivent être bien secs aussi ; c'est souvent faute d'avoir pris cette précaution que le creuset se délute : le même inconvénient doit arriver à ces artistes qui emploient le flux crud au lieu du flux noir, pendant la détonnation duquel il s'élève des vapeurs épaisses capables de faire sauter le couvercle. C'est par la même raison qu'il faut faire décrepiter le sel marin, avant que d'en couvrir la matière de l'*essai* ; & il est étonnant que M. Cramer, qui est convaincu de la nécessité de faire bien sécher tous ces fondans, laisse à ce sel toute son humidité. Il est inutile d'y en mettre une couche de quatre doigts, selon que le prescrit cet auteur ; un seul suffit pour garantir la matière subjacente du contact de l'air : il n'est pas non plus nécessaire que le creuset reste les deux tiers vuides ; quand on sait gouverner le feu, deux doigts de bords sont tout ce qu'il faut : ainsi l'on ne doit pas cesser de faire une opération de cette espèce, parce qu'on n'aura que des creusets dont le vuide ne pourra être plus considérable.

On peut faire plusieurs réductions d'une même fournée, comme plusieurs scorifications, pourvu que les degrés de feu soient les mêmes ; on doit même faire plus d'un *essai* à la fois de la même mine, afin de choisir celui qui aura le mieux réussi : pour cet effet on retire les creusets du feu, à quelque tems les uns des autres, & l'on se détermine pour les deux qui approchent le plus l'un de l'autre, en

même tems qu'ils s'éloignent davantage des extrêmes.

Il est évident que c'est, pour échauffer peu-à-peu les creusets, qu'on allume le feu par le haut : en éloignant les charbons ardens des creusets, on fait en une seule fois ce que M. Cramer fait en deux, en prenant la peine d'en sécher le lut avant que de les mettre dans le fourneau. Quand la réduction se fait, elle est accompagnée d'une effervescence qui produit le sifflement qu'on entend, pendant lequel il faut ralentir l'action du feu, si l'on ne veut que la matière souleve le couvercle & passe par-dessus les bords du creuset.

Cet inconvénient peut arriver même quelques minutes après que le bouillonnement est cessé, si l'on redonne tout d'un coup un feu trop fort. On a des indices que la matière s'est répandue, par une flamme bleue & violette, & qui a odeur de foie de soufre : il faut bien se garder de la confondre avec la flamme jaunâtre, mêlée d'une fumée un peu épaisse & sentant légèrement l'hépar, qu'on voit toujours quand on fait une réduction, ou qu'en général l'on allume un fourneau. Ce phénomène vient des vapeurs sortant du creuset à-travers son lut, & sa cassation annonce la précipitation du régule : il ne faut cependant pas croire que l'opération doive être recommencée toutes les fois que la matière surmonte les bords du creuset ; si cet accident n'arrive que sur la fin de la réduction, & que la matière perdue ne soit pas en grande quantité, l'essai peut très-bien se trouver de même poids que ceux qui ont bien réussi, parce que ce n'est souvent que le sel marin, mêlé d'un peu de flux, qui s'est répandu.

En frappant le creuset de quelques petits coups, après qu'il a été retiré du feu, on a pour but d'achever de précipiter les petits grains métalliques qui peuvent être nichés dans les scories, pour les faire revenir au culot principal.

Il faut laisser refroidir le creuset de lui-même, car si on le plongeait dans l'eau, on trouverait des grains de régule épars dans les scories ; & si on le cassait encore chaud, on risquerait de mettre en même tems le régule en morceaux.

L'opération est bien faite quand les scories n'ont point touché au couvercle ni passé à-travers son lut ; quand on n'y trouve point de molécules régulières ; que le culot est lisse, livide & malléable ; que les scories sont compactes, excepté dans leur milieu. Une scorie spongieuse & parsemée de grains métalliques, & un culot caverneux, ou même ressemblant encore à la mine, indiquent que le feu n'a été ni assez long ni assez fort : au contraire on est certain qu'il a été trop violent, quand le régule est d'un blanc brillant, quoique ce phénomène arrive encore en conséquence de ce que le flux n'étoit pas assez réductif, & étoit trop caustique, & quand il est recouvert d'une croûte scorifiée. Il m'est arrivé quelquefois de trouver toute blanche la masse du sel marin fondue qui furnage les scories salines : mais ce phénomène n'a rien de mauvais en soi ; l'essai est tout aussi exact de cette façon que d'une autre, pourvu que cet inconvénient soit arrivé seul. On peut l'attribuer à ce que le sel marin, qui n'est noirci que par le flux noir, a perdu cette couleur par l'accès de l'air qui a donné lieu à la matière charbonneuse de se consumer & de se dissiper.

Cette opération peut également se faire dans l'air d'une forge sur laquelle on imite avec des pierres ou des briques la casse d'un fourneau à vent.

M. Cramer préfère en cette circonstance le fourneau de fusion, animé par le jeu de l'air, à celui qui l'est par le vent du soufflet ; parce que, dit-il, on est plus le maître du feu dans celui-là que dans celui-ci ; mais je crois que c'est tout le contraire. Quand

on a un bon soufflet double, on peut donner un feu très-vif dans un fourneau à vent, & le ralentir à volonté ; au lieu qu'un fourneau de fusion est souvent construit de façon qu'on ne peut le fermer exactement, ni par le haut ni par le bas.

On peut réduire la mine de plomb grillée, en la stratifiant avec les charbons. Ce travail est un modèle de ce qui se passe en grand dans le fourneau à manche. On prend pour cet effet un quintal fictif de mine rotie, dont chaque livre soit d'une demi-once, un quart d'once ou un gros. On le met lit sur lit avec du charbon dans le fourneau de fusion (*voy. les fig.*) garni de son bassin de réception, accommodé avec de la brasque pesante, & accompagné d'un second catin ; la dernière couche doit toujours être de charbon. On a la précaution de mettre la mine du côté opposé à la tuyère, afin qu'elle ne puisse être refroidie par le vent du soufflet. Il est bon d'avertir que les deux catins de réception doivent être séchés avant, au moins pendant une heure.

Il n'est point de plomb dans la nature qui ne contienne de l'argent. Souvent la quantité en est assez considérable, pour qu'on puisse l'affiner avec bénéfice dans les travaux en grand. On ne se donne pas cette peine quand le produit n'est pas capable de défrayer de la dépense. Soit donné le régule précédent, dont on veut connaître la quantité de fin. Prenez une coupelle capable de passer le culot en question ; vous le connaîtrez à ce qu'elle pèsera la moitié de son poids : placez-la sous la moufle du fourneau d'essai, où vous aurez allumé le feu comme nous l'avons dit : faites-la évaporer pendant le tems requis. Il faut la tenir renversée, de crainte qu'il ne tombe dedans quelques corps étrangers, qu'on n'en retireroit peut-être qu'en détruisant son poli. Mettez dessus le régule de plomb séparé de ses scories, & après avoir abattu ses angles à coups de marteau, de peur qu'il n'endommage la cavité de la coupelle. Le plomb ne tarde pas à entrer en fonte ; il bout & il fume ; il lance des étincelles lumineuses ; & l'on voit sa surface continuellement recouverte d'une petite pellicule qui tombe vers les bords, où elle forme un petit cercle dont le plomb est environné à-peu-près comme une rose l'est de son chaton. Cette pellicule, qui n'est autre chose que de la litharge, s'imbibe dans la coupelle à mesure qu'elle s'y forme. Tant que le plomb n'est pas trop agité, trop tombé, & que ses vapeurs qui lechent sa surface s'élèvent assez haut, il faut soutenir le feu dans le même état ; mais s'il est trop convexe, & que la fumée du plomb s'élève jusqu'à la voûte de la moufle, c'est une preuve qu'il est trop fort, & qu'il faut donner froid. Si le bouillonnement au contraire étoit peu considérable, & qu'il parût peu de vapeurs, ou point du tout, il faudroit donner chaud, pour empêcher que l'essai ne fût étouffé ou noyé. *Voyez ces mots.*

A mesure que le régule diminue, il faut hausser le feu, parce que le même degré n'est plus en état de tenir l'argent en fonte, qui est moins fusible que le plomb. S'il contient de l'argent, son éclat se convertit en des iris qui croissent continuellement & rapidement sa surface en tous sens, ce qu'on appelle *circuler*. La litharge pénètre la coupelle, & le bouton de fin paroît & fait son éclair (*voy. ECLAIR*). Sitôt que le feu n'est pas assez fort pour le tenir fondu, on le laisse un peu refroidir sous la moufle, & ensuite à son embouchure, parce que si on le retire si-tôt qu'il est passé, il se raréfie en vessie (*voy. ÉCARTEMENT*). Quand on s'aperçoit qu'il doit être figé, on le souleve de dessus la coupelle, parce que si on attendoit qu'il fût froid, on en emporteroit un morceau avec lui.

Cette opération prend le nom d'*affinage*, soit qu'elle

qu'elle se fasse pour connoître si la quantité d'argent que le plomb contient, peut être affinée avec bénéfice, ou à dessein de connoître quelle est la quantité d'argent que contient le plomb grenailé qu'on emploie aux *essais*, à laquelle on donne le nom de *grain de plomb*, de *grain de fin*, ou de *témoin* (*voyez ces mots*). Si on fait l'affinage dans un cendré, ou grande coupelle, on se sert des fourneaux qu'on trouvera dans *nos Pl.* Voyez leur explication.

Il est essentiel de donner chaud sur la fin, pour occasionner la destruction totale du plomb, dont il ne manquera pas de rester une petite quantité dans l'argent, qui induiroit en erreur. Il est vrai que quand le bouton est tant-soit-peu considérable, il est assez sujet à en retenir quelque portion dont on le dépouille par le raffinage, lequel détruira en même tems le cuivre qui peut s'y trouver.

Le raffinage de l'argent n'est que la répétition de l'opération que nous venons de détailler, excepté qu'on y ajoute du plomb granulé à diverses reprises. Voyez RAFFINAGE.

L'affinage & le raffinage en grand, sont précisément les mêmes qu'en petit. On peut retirer par la coupelle l'argent de quelques-unes de ses mines, en les raréfiant avec parties égales de litharge, si elles sont de fusion difficile, les pulvérisant, leur ajoutant huit fois autant de plomb granulé, si elles sont douces, ou le double, si elles sont rebelles. On met d'abord la moitié de la grenaille, à laquelle on ajoute la mine rotie par fractions. Le coupelage se fait comme nous l'avons mentionné.

Si l'argent contient de l'or, on le précipite & on le coupelle en même tems. On les sépare au moyen du départ. Voyez ce mot & INQUART.

La mine de cuivre pyriteuse, sulphureuse, & arsenicale, se traite par la torréfaction & la précipitation, comme celle de plomb; avec cette différence, qu'il faut la rotir jusqu'à trois fois en la triturant à chaque fois pour faire paroître de nouvelles surfaces, & achever de la dépouiller de son soufre & de son arsenic: comme ces matieres facilitent la fonte de la mine, il faut donner peu de feu au commencement du grillage, de crainte qu'elle ne se grumelle, sur-tout quand la mine est douce; auquel cas l'opération dure le double de tems. On ajoute un peu de graisse sur la fin pour achever de dissiper le reste du soufre, & empêcher que le cuivre ne devienne irréductible par la perte totale de son phlogistique.

Si la mine contient beaucoup de cuivre, la poudre en fera noirâtre: elle sera d'autant plus rouge, qu'elle sera mêlée d'une plus grande quantité de fer. Mêlez cette poudre avec égal poids d'écume de verre, & quatre fois autant de flux noir: mettez le tout dans un creuset, & avec les précautions que nous avons dit, vous aurez un culot demi-malléable, ordinairement noirâtre, & quelquefois blanchâtre, qu'on appelle communément *cuivre noir*.

On purifie ce cuivre noir en le mettant sur un test avec un quart de plomb granulé, s'il n'en contient point. On lui donne un feu capable de le faire bouillir légèrement. Le cuivre est raffiné quand on apperçoit sa surface pure & brillante; mais comme on ne peut savoir au juste quelle est la quantité de cuivre fin qu'on devoit retirer, parce que le plomb en a détruit une partie, il faut compter une partie de cuivre détruite par douze de plomb. Tels sont à-peu-près les rapports qu'on a découverts là-dessus.

On raffine encore le cuivre noir en le mettant au creuset avec égale quantité de flux noir: on le pile avant, & on le torréfie plusieurs fois, s'il est extrêmement impur.

On vient à bout de délivrer ainsi le cuivre de toute matiere étrangere, excepté de l'or & de l'argent,

Tome V.

qui demandent une opération particulière qu'on appelle *liqutation*. Voyez cet article.

Nous transcrivons ici la méthode de M. Cramer, pour tirer l'étain de sa mine. Après l'avoir séparée de ses pierres & terres par le lavage, mettez-en six quintaux dans un test; couvrez-le, & le placez sous une moufle embrasée; découvrez-le quelques minutes après. Il n'en est pas de cette mine, comme de celle de cuivre & de plomb dont on a parlé; elle ne pâte point à la violence du feu: si-tôt que les fumées blanches disparaîtront, & que l'odeur d'ail, qui est celle de l'arsenic, ne se fera plus sentir, ôtez le scorificateur: la mine étant refroidie, grillez-la une seconde fois, jusqu'à ce que vous ne sentiez plus d'odeur arsenicale, après l'avoir retirée. L'odorat est beaucoup meilleur juge que la vue en ces fortes d'occasions. Si vous craignez d'être incommodé en respirant sur le test, couvrez-le d'une lame de fer épaisse & froide, & la retirez avant qu'elle ait eu le tems de s'y échauffer: elle sera couverte d'une vapeur blanchâtre, si la mine contient encore quelque peu d'arsenic.

On réduit cette mine rotie comme celle de plomb, excepté qu'on lui ajoute un peu de poix.

On ne trouve presque jamais de mine d'étain sulphureuse: c'est au moyen de l'arsenic que ce métal est minéralisé, & pour lors la mine en est blanche principalement, demi-diaphane, & ressemble en quelque façon, quant à l'extérieur, à un spath ou à une stalactile blanche: elle est obscure quand il s'y trouve du soufre; mais la quantité de ce minéral ne mérite pas d'entrer en considération auprès de celle de l'arsenic. Comme l'arsenic entraîne avec lui beaucoup d'étain, à l'aide du feu, qu'il le calcine rapidement, détériore le reste, & le réduit en un corps aigre & demi métallique; il est essentiel d'en dépouiller sa mine par la torréfaction, le plus qu'il est possible. Il est à observer que ce métal se détruit en d'autant plus grande quantité & d'autant plus aisément, que sa mine supporte mieux la violence du feu, sans se réunir en masse. Alors il est irréductible, & se convertit en une scorie assez réfractaire, au lieu de se réduire. Il faut ajouter à cela que l'étain provenant d'une mine à laquelle on a donné la torture par le feu, n'est jamais si bon que quand il n'a éprouvé du feu que le degré convenable de durée & d'intensité. On peut vérifier cette doctrine avec le bon étain réduit: alors on reconnoitra qu'il devient d'autant plus chétif, qu'il est calciné & réduit plus de fois, & qu'on le traite à un feu plus fort, plus long, & plus pur. Voyez ETAIN.

On ne peut donc guere compter sur l'exactitude d'un *essai* fait par la réduction & précipitation dans les vaisseaux fermés de tout métal destructible au feu, & de l'étain sur-tout. Il est bien rare qu'un artiste, quelque exercé qu'il soit, qui répètera plusieurs fois ce procédé, retire des culots d'égal poids de la même mine, quoique réduite en poudre, & exactement mêlée. La mine ou la chaux d'étain sont assez réfractaires, quand il s'agit de les réduire, & ont conséquemment besoin d'un grand feu. L'étain au contraire se détruit au même feu qui l'a réduit. On peut juger en quelque façon si une mine d'étain est riche ou pauvre, ou si elle tient un milieu entre ces deux états; mais cela n'est presque pas possible à une livre près; car on n'a aucun signe, pendant l'opération, qui indique si la précipitation est faite; enforte que l'on n'a de ressource que dans les conjectures. Il faut se rappeler à ce sujet les indices qui ont été donnés de l'issue de l'opération du plomb, qui est la même que celle-ci. D'ailleurs le flux salin, dont l'effet est de faciliter la scorification, n'a de matiere sur laquelle il puisse agir, que l'étain lui-même, vû qu'on sépare de sa mine les matieres terrestres qui y

K K K k k k

adherent, avec beaucoup plus de foin & d'exactitude que de toute autre mine. Il n'est donc pas étonnant que le flux attaque promptement l'étain, & le vitrifie en conséquence de la dissipation du phlogistique occasionné par un feu continué beaucoup plus long-tems qu'il ne convient, sans compter que l'étain devient d'autant plus mauvais, qu'il est exposé plus long-tems à l'ardeur du feu. Néanmoins on peut juger de l'exactitude ou de l'inexactitude de l'opération par la perfection ou l'imperfection des scories salines, la dissémination des grains métalliques dans ces scories ou par les scories, provenant du métal détruit & réductible qui se trouve principalement dans le voisinage du culot. On peut inférer de tout ce qui vient d'être dit, qu'il faut avoir recours à une autre méthode par laquelle on puisse voir ce qui se passe dans les vaisseaux pendant l'opération. Elle consiste à placer un creuset dans un fourneau de fusion, à y jeter en deux ou trois fois rapprochées, quand il sera d'un rouge de cerise, le mélange de mine & de flux, & de le recouvrir; quelque minutes après, on en éloigne les charbons avant que de le découvrir. Alors si l'on voit le flux en fonte bien liquide & bouillant paisiblement sans écume, il faut l'ôter & le laisser refroidir. On le casse pour en avoir le culot.

La mine de fer se grille comme celle du plomb, mais plus fortement, & on la torréfie une seconde fois. On la mêle exactement avec trois parties de flux, composé d'une partie de verre pilé, d'une demi-partie de fiel de verre & de poussière de charbon: on couvre le tout de sel commun. On place le creuset dans le fourneau à vent: on le casse quand il est refroidi pour en avoir le culot.

Quoique la torréfaction enlève la plus grande partie du soufre & de l'arsenic à la mine de fer, néanmoins il en passe encore dans le bouton une quantité qui l'aigrit. C'est pour lui enlever ces dernières portions qu'on mêle aux mines de fer des absorbans terreux dans les travaux en grand, & qu'on forge ensuite la fonte, comme aussi pour lui enlever la terre non métallique qu'elle contient. *Cet article est de M. DE VILLIERS.*

ESSAIM, f. m. (*Hist. nat. Insectolog.*) volée d'abeilles qui sortent d'une ruche ou d'un tronc d'arbre pour aller se loger ailleurs; c'est ce qu'on appelle un *essaim* ou un *jetton*. Les *essaims* quittent la ruche en différens tems, relativement à la température du climat ou de la saison. Dans ce pays-ci c'est au plutôt à la mi-Mai, & au plus tard après la mi-Juin. On fait qu'une ruche est en état d'*essaimer*, c'est-à-dire de donner un *essaim*, lorsqu'on y voit des abeilles mâles que l'on nomme *faux-bourçons*. S'il y a une très-grande quantité d'abeilles dans une ruche, & si on en voit une partie qui se tient au-dehors contre la ruche ou sur le support, il est à croire qu'il en sortira un *essaim*; mais ce signe est équivoque: la plus grande certitude est lorsque les abeilles ne sortent pas de la ruche pour aller dans la campagne en aussi grand nombre qu'à l'ordinaire, alors on peut compter sur un *essaim* pour le jour même.

Dans les ruches qui doivent bien-tôt *essaimer*, il se fait pour l'ordinaire un bourdonnement le soir & pendant la nuit; quelquefois dans la même circonstance on n'entend, même en écoutant de près, que des sons clairs & aigus qui semblent n'être produits que par l'agitation des ailes d'une seule mouche. Ordinairement les *essaims* ne paroissent pas avant les dix ou onze heures du matin, ni après les trois heures du soir, selon l'exposition de la ruche. La chaleur que les mouches y produisent par leur grand nombre étant augmentée par l'ardeur du soleil, oblige l'*essaim* à sortir; quelques heures d'un tems chaud & couvert ne sont pas moins efficaces pour cet effet,

qu'un coup de soleil très-chaud: au contraire des jours trop froids pour la saison empêchent la sortie des *essaims*. Lorsque l'*essaim* est prêt à prendre l'essor, il se fait un grand bourdonnement dans la ruche, & plusieurs mouches en sortent: mais l'*essaim* ne subsisteroit pas s'il ne s'y trouvoit une reine, c'est-à-dire une abeille femelle. Dès qu'elle quitte la ruche, elle est suivie d'un grand nombre d'abeilles ouvrières, & en moins d'une minute toutes celles qui doivent composer l'*essaim* s'élèvent en l'air avec la reine, elles voltigent, & quelques-unes se posent sur une branche d'arbre pour l'ordinaire, d'autres s'y rassemblent; la reine se tient à quelque distance de ce groupe, & s'y joint lorsqu'il a grossi à un certain point. Alors toutes les abeilles s'y réunissent bientôt; & quoiqu'elles soient à découvert, elles y restent en se tenant cramponnées les unes aux autres par les jambes: on ne voit voltiger autour du groupe, qu'autant de mouches qu'il s'en trouve autour d'une ruche dans un tems chaud: mais lorsqu'il n'y a point d'abeille femelle dans un *essaim*, il revient bien-tôt à l'ancienne ruche.

S'il ne se trouve pas auprès des ruches quelques arbres nains auxquels les *essaims* puissent s'attacher, s'il n'y a que des arbres élevés, l'*essaim* prend son vol si haut & va si loin qu'il est souvent difficile de le suivre. Le meilleur moyen pour l'arrêter, est de jeter en l'air du sable ou de la terre en poudre qui retombe sur les mouches, & les oblige à descendre plus bas & à se fixer. On est aussi dans l'usage de frapper sur des chaudières ou des poêles, sans doute pour effrayer les abeilles par ce bruit comme elles le font par celui du tonnerre qui les fait retourner à leur ruche lorsqu'elles se trouvent dans la campagne; mais il ne paroît pas que le bruit des chaudières fasse beaucoup d'impression sur les abeilles, car celles qui sont sur des fleurs ne les quittent pas à ce bruit.

Lorsque le soleil n'est pas trop ardent, on peut mettre l'*essaim* dans une ruche une demi-heure après qu'il est rassemblé, & que ses plus grands mouvemens ont été calmés; on peut aussi attendre jusqu'à une heure ou deux avant le coucher du soleil. Mais si l'*essaim* étoit exposé à ses rayons, il pourroit changer de place, & se mettre dans un lieu où il seroit plus difficile à prendre: dans ce cas il n'y a pas de tems à perdre. Lorsqu'il se trouve fixé sur une branche d'arbre peu élevée, il est aisé de le faire passer dans une ruche. On la renverse, & on la tient de façon que l'ouverture soit sous l'*essaim*, on secoue la branche qui le soutient, & il tombe dans la ruche; il suffit même que la plus grande partie de l'*essaim* y entre dès qu'on a retourné la ruche & qu'on l'a posée à terre près de l'arbre, le reste y vient bientôt. Mais si plusieurs mouches retournoient sur la branche où étoit l'*essaim*, il faudroit la frotter avec des feuilles de sureau & de rue dont elles craignent l'odeur, y attacher des paquets de ces herbes, ou enfin y faire une fumigation avec du linge brûlé, pour faire fuir les mouches & les obliger à aller dans la ruche.

Lorsque l'*essaim* est sur un arbre si élevé ou dans des branches si touffues qu'on ne puisse pas en approcher la ruche, on le fait tomber sur une nappe, & on l'enveloppe pour le descendre; en développant la nappe, on pose la ruche sur l'endroit où il se trouve le plus de mouches, & par des fumigations on oblige les autres, s'il est nécessaire, à entrer dans la ruche. On peut aussi emporter l'*essaim* en coupant la branche à laquelle il tient, les mouches ne se disperseront pas si on attend pour cette opération que le soleil soit couché. Lorsque l'*essaim* est entré dans le trou d'un arbre ou d'un mur, on peut en retirer les mouches avec une cuillère, & les jeter dans la

ruche; elles y restent, sur-tout si c'est le soir dans un tems frais.

Pour engager les abeilles à demeurer dans la ruche où on veut loger un *essaim*, on la frote avec des feuilles de mélisse ou des fleurs de fèves, &c. ou on enduit ses parois avec du miel ou de la crème, mais toutes ces précautions ne sont pas absolument nécessaires; il est plus important d'empêcher que la ruche ne soit trop exposée au soleil après que l'*essaim* y est entré, une trop grande chaleur l'en feroit sortir; c'est pourquoi si elle ne se trouve pas à l'ombre, il faut la couvrir avec une nappe ou des feuillages jusqu'à ce qu'on la transporte dans l'endroit où elle doit rester sur un support, ce qui se fait dans le tems du coucher du soleil ou quelque tems auparavant.

Une mere abeille est en état de conduire un *essaim* quatre ou cinq jours après qu'elle est métamorphosée en mouche, lorsqu'elle sort de la ruche elle est prête à pondre, & on croit que ses œufs sont déjà fécondés. Comme il naît chaque année plusieurs abeilles femelles dans une ruche, il s'en rencontre toujours pour conduire les *essaims*, & quelquefois il y en a plusieurs dans un seul *essaim*. S'il s'en trouve deux, il arrive souvent que l'*essaim* se partage en deux pelotons, dont l'un est beaucoup plus petit que l'autre; chacun a sa reine, mais les mouches du petit peloton se réunissent peu-à-peu à l'autre, & la reine elle-même les suit & s'y mêle; mais il ne doit en rester qu'une dans l'*essaim*, l'autre est bientôt tuée; s'il y en a plusieurs de surnuméraires elles ont le même sort, & les abeilles ne s'arrangent & ne travaillent dans la ruche qu'après cette exécution. Il s'en fait une semblable dans l'ancienne ruche après que l'*essaim* est sorti; s'il s'y trouve plus d'une abeille femelle, il n'en reste qu'une; on trouve les autres mortes hors de la ruche.

Il sort quelquefois trois ou quatre *essaims* d'une même ruche, mais le premier est le meilleur; les autres sont peu nombreux, & la ruche se trouve dépeuplée; dans ce cas il convient d'en réunir deux dans une seule ruche. Pour empêcher qu'une ruche trop foible ne donne un *essaim*, ou que plusieurs *essaims* ne sortent d'une même ruche, on retourne le panier de façon que les parois qui étoient en-arrière se trouvent en-devant: on tâche par ce moyen de les engager à remplir de gâteaux le vuide qui étoit avant ce déplacement contre les parois postérieures de la ruche; car les mouches commencent toujours par garnir celles de devant: on exhausse aussi la ruche en l'allongeant par le bas, afin de donner un nouvel espace pour l'emplacement des gâteaux; mais ces expédiens sont fort incertains.

Quelquefois deux ruches donnent en même tems chacune un *essaim*, & ces deux *essaims* se réunissent ensemble: on peut les mettre dans une même ruche s'ils ne sont pas trop gros; on peut aussi les séparer en faisant tomber partie du groupe qu'ils forment dans une ruche, & partie dans une autre. S'il y a une mere dans chaque ruche, les *essaims* réussiront; mais s'il n'y en a point dans l'une des ruches, il faut nécessairement réunir le tout, & le partager de nouveau jusqu'à ce qu'il se trouve une mere dans chaque *essaim*; pour cela on fait entrer toutes les mouches dans une seule ruche, & ensuite on en fait tomber une partie dans une autre: on est sûr qu'il y a une mere dans chacune, lorsque les mouches s'y arrangent & y travaillent.

Il y a des *essaims* qui ne pèsent qu'une livre, ils sont très-foibles; car le poids des médiocres est de quatre livres, les bons doivent peser cinq livres, & les excellens six livres: on en a vu un qui pesoit jusqu'à huit livres & demie. On fait par expérience que cinq mille mouches pèsent environ une livre.

Tome V.

Dès-qu'un *essaim* est dans une ruche où il se trouve bien, les mouches y font des gâteaux quoiqu'elles y paroissent en repos; & dès le lendemain, si le tems est favorable, on en voit sortir pour aller dans la campagne; quelquefois en moins de vingt-quatre heures elles ont formé des gâteaux de plus de vingt pouces de longueur sur sept à huit pouces de largeur. Elles nettoient aussi la ruche, & en ôtent tout ce qui leur déplaît; elles bouchent les ouvertures qui ne leur sont pas nécessaires, avec une espece de résine rougeâtre que l'on appelle *propolis*. Un *essaim* peut donner un autre *essaim* dans la même année; mais cela n'arrive pour l'ordinaire dans les environs de Paris que l'année suivante. *Mémoire pour servir à l'hist. des insect. tom. V. Voyez ABEILLE, RUCHE, PROPOLIS. (I)*

* ESSALER, v. act. (*Font. salante.*) c'est une opération qui se fait sur la poêle, peu avant que de la mettre entièrement au feu. On prend de la muire qui provient des égouttures du sel formé: cette muire est forte & gluante; on en arrose la poêle, tandis que le feu s'allume dessous; elle forme avec la chaux dont la poêle est enduite, une espece de mastic qui empêche les coulils. Cette précaution s'appelle *essaler*. *Voyez l'article SALINE.*

ESSARTS, (LES) *Géog. mod.* petite ville de Poitou en France.

ESSARTER, (*Jard.*) *Voyez DÉFRICHER.*

ESSAYERIE, f. f. (*Art méch.*) c'est dans les souches des monnoies l'atelier où se font les essais.

ESSAYEUR, subst. m. (*à la Monnoie*) officier de monnoie qui fait l'essai & reconnoît le titre des métaux que l'on veut employer, ou qui ont été fabriqués. C'est sur le rapport de l'*essayeur* général des monnoies de France, & sur celui de l'*essayeur* particulier de Paris, que la cour juge si les pieces fabriquées sont au titre prescrit; & sur leur rapport, en cas d'écharfeté, on procede à condamnation.

ESSE, f. f. (*Carrier.*) c'est un marteau courbé & formant le croissant; il sert à sous-élever les pierres. Le picot à deux pointes des mêmes ouvriers, ne diffère de l'*esse* qu'en ce qu'il est double.

ESSEAU, f. m. (*Ouvriers en bois.*) c'est une petite hache recourbée, à l'usage des Tabletiers, des Charpentiers, des Menuisiers, &c.

ESSEAU, (*Couv.*) petit ais qu'on emploie dans la couverture des toits. *Voyez BARDEAU.*

* ESSEDUM, f. m. (*Hist. anc.*) espece de chariot en usage chez les Belges & d'autres peuples des Gaules; il étoit à deux roues, & tiré par deux chevaux ou deux mulets, marchant l'un à la queue de l'autre. On s'en servoit à la guerre. Les combattans appelés *Essedains* étoient debout dans leur *essedum*. Les gens du peuple, les personnes distinguées voyageoient dans cette voiture; on y mettoit indistinctement & des hommes & des bagages; on en conduisoit dans les triomphes; on en fit courir dans les cirques; on en fit même monter par des gladiateurs, d'où ils combattoient.

ESSEIN, f. m. (*Comm.*) mesure de contenance pour les grains, dont on se sert à Soissons.

Le muid de blé, mesure de Soissons, est composé de douze septiers, & le septier de deux *esseins*. Il faut trente-huit *esseins* pour faire le muid mesure de Paris, mais seulement pour le blé. (G)

ESSEK, (*Géog. mod.*) ville du comté de Walpott dans l'Eclavonie, en Hongrie; elle est située sur la Drave. *Long. 36. 30. lat. 45. 36.*

ESSELIER, f. m. chez les Brasseurs, c'est une des pieces du faux-fond d'une de leurs cuves: cette piece est à côté de la maîtresse piece, dans laquelle il y a un trou quarré, pour passer une pompe qui va jusqu'au fond de la cuve. *Voyez l'article BRASSEUR.*

K K K k k k ij

ESSELIER, chez les Charpentiers, c'est un lieu qui lie l'arbalétrier avec l'entrait. Voyez ENTRAIT.

ESSEN, (Géog. mod.) ville de la Westphalie en Allemagne. Long. 24. 42. lat. 51. 25.

ESSENCE, f. f. (Métaph.) c'est ce que l'on conçoit comme le premier & le plus général dans l'être, & ce sans quoi l'être ne seroit point ce qu'il est. Pour trouver l'essence d'une chose, il ne faut faire attention qu'aux qualités qui ne sont point déterminées par d'autres, & qui ne se déterminent pas réciproquement, mais en même tems qui ne s'excluent pas l'une l'autre. Le nombre des trois côtés & l'égalité de ces côtés, font l'essence du triangle équilatéral : 1°. parce que ces deux qualités peuvent co-exister : 2°. elles ne se déterminent point non plus l'une l'autre ; du nombre de trois ne résulte point l'égalité des lignes, ni vice versa : 3°. elles ne sont point déterminées par d'autres qualités antérieures ; car on ne sauroit rien concevoir dans la formation du triangle équilatéral, qui soit antérieur au nombre & à la proportion des lignes : 4°. enfin sans elles on ne sauroit se représenter l'être. S'il y a plus ou moins de trois côtés, ce n'est plus un triangle ; si les côtés sont inégaux, ce n'est plus un triangle équilatéral.

L'essence de l'être une fois connue, suffit pour démontrer la possibilité intrinsèque ; car l'essence comprend la raison de tout ce qui est actuellement dans l'être, ou de tout ce qui peut s'y trouver. Les qualités essentielles étant supposées, entraînent à leur suite les attributs, & ceux-ci donnent lieu aux possibilités des modes. Voyez ATTRIBUT, MODE.

Cette notion de l'essence est adoptée par tous les philosophes ; la diversité de leurs définitions n'est qu'apparente. François Suarez, l'un des plus profonds & des plus subtils scholastiques, définit l'essence, *primum radicale & intimum principium omnium actionum ac proprietatum quæ rei conveniunt* (Tom. I. disp. ij. sect. 4.). Et expliquant ensuite sa définition conformément aux principes d'Aristote & de saint Thomas d'Aquin, il dit que l'essence est la première chose que nous concevons convenir à l'être, & qu'elle constitue l'être. Il ajoute que l'essence réelle est celle qui n'implique aucune répugnance, & qui n'est pas une pure supposition arbitraire. On voit bien qu'il est aisé de ramener ces idées à la nôtre. Descartes s'en tint à ce que ses maîtres lui avoient appris là-dessus : *una est, dit-il, cujusque substantiæ præcipua proprietas quæ ipsius naturam essentiamque constituit, & ad quam omnes aliæ referuntur*. Princip. philosoph. part. I. La chose en quoi & les Scholastiques & Descartes se sont trompés, c'est en affirmant si positivement qu'une seule propriété étoit la base de toutes les autres, & faisoit l'essence de l'être. Il peut y avoir & il y a pour l'ordinaire plus d'une qualité essentielle. Le nombre n'en est point fixe, & s'étend, comme nous l'avons dit, à toutes celles qui ne sont supposées par aucune autre, & qui ne se supposent pas réciproquement.

De cette même notion des essences, il est aisé d'en déduire l'éternité & l'immutabilité. L'idée des essences arbitraires est une source de contradictions. Les essences des choses consistent, comme nous l'avons vu, dans la non-répugnance de leurs qualités primitives. Or il est impossible que des qualités une fois reconnues pour non-répugnantes, aient jamais été ou puissent se trouver dans une opposition formelle. La possibilité de leur co-existence est donc nécessaire, & cette possibilité n'est autre chose que l'essence. Celle d'un triangle rectiligne, par exemple, consiste en ce qu'il ne répugne pas que trois lignes droites, dont deux prises ensemble sont plus grandes que la troisième, se joignent de manière qu'elles renferment un espace. Dira-t-on que le contraire est également possible, ou même qu'il peut devenir impossible que

les trois lignes supposées soient propres à renfermer un espace ? Pour le soutenir, il faut convenir qu'une chose peut être & ne pas être à la fois. Il est donc, il a été, & il sera à jamais nécessaire que trois lignes droites soient propres à renfermer un espace ; & voilà tout ce que nous prétendons quand nous disons que l'essence du triangle ou de toute autre figure est nécessaire. De même quand une créature, telle que l'homme, n'auroit jamais existé, son essence n'en seroit pas moins nécessairement possible, & Dieu n'auroit pu lui donner l'actualité sans cette possibilité antérieure d'essence. Ce n'est point limiter la puissance de Dieu, que de la renfermer dans les bornes du possible. Un pouvoir qui s'étend à tout ce qui n'implique point contradiction, est un pouvoir infini ; car tout le reste est un pur néant, & le néant ne sauroit être l'objet d'une puissance active. Voyez DÉFINITION, ÉLÉMENTS. Cet article est de M. FORMEY.

ESSENCE, (Pharm.) on donne ce nom à différentes préparations qu'on a regardées comme possédant éminemment la vertu médicameuteuse du simple dont elles étoient tirées.

Mais ce nom n'a jamais eu, en Pharmacie, une signification bien déterminée ; car on la donne indifféremment à des teintures, à des huiles essentielles, à de simples dissolutions, &c. Voy. HUILE ESSENTIELLE, TEINTURE.

Les Alchimistes se sont aussi servi quelquefois du mot essence, mais plus communément de celui de quintessence. Voyez QUINTESSENCE. (b)

ESSENCE D'ORIENT, (Joallerie.) nom donné par les ouvriers à la matière préparée, avec laquelle on colore les fausses perles. Voyez PERLES FAUSSES.

On retire cette matière des écailles du petit poisson qu'on appelle able. Voyez ABLE.

Vous trouverez sous ce mot tout ce qui regarde l'essence d'Orient. Nous ajouterons uniquement que cette dénomination lui convient mal, puisqu'elle n'est pas plus essence ni liqueur, que ne l'est un sable extrêmement fin ou du talc pulvérisé, délayé avec de l'eau. Il est vrai qu'on ne peut bien la retirer des écailles de l'able qu'en les lavant, & que pour être employée, elle demande nécessairement, comme beaucoup de terres à peindre, à être mêlée avec l'eau : mais néanmoins si on l'observe avec une bonne loupe, on la distinguera facilement du liquide dans lequel elle nage, & l'on s'assurera que loin d'être liquide, elle n'est qu'un amas d'une infinité de petits corps ou de lames fort minces régulièrement figurées, & dont la plus grande partie sont taillées quarrément.

Quoiqu'on employe à dessein des broyemens assez forts pour enlever ces lames des écailles, on ne les brise, ni on ne les plie ; du moins n'en découvre-t-on point qui soient brisées ou pliées ; & suivant les observations de M. de Reaumur, ces petites lames paroissent au microscope à-peu-près égales, & toujours coupées en ligne droite dans leur grand côté. L'argent le mieux bruni n'approche pas, dit-il, de l'éclat que ces petites lames présentent aux yeux, aidés du microscope.

Il résulte de-là, qu'étant minces & taillées régulièrement, elles sont très-propres à s'arranger sur le verre, & à y paroître avec le poli & le brillant des vraies perles : enfin elles cedent aisément au plus léger mouvement, & semblent dans une agitation continuelle, jusqu'à ce qu'elles soient précipitées au fond de l'eau. Article de M. le Chevalier DE JAU-COURT.

ESSENIENS, f. f. pl. (Théol.) secte célèbre parmi les anciens Juifs.

L'historien Joseph parlant des différentes sectes de sa religion, en compte trois principales, les Pharisiens, les Sadducéens, & les Esséniens ; & il ajoute que ces derniers étoient originairement Juifs ; ainsi

S. Epiphane s'est trompé en les mettant au nombre des sectes samaritaines. On verra par ce que nous en allons dire, que leur maniere de vivre approchoit fort de celle des philosophes pythagoriciens.

Serrarius, après Philon, distingue deux sortes d'*Esséniens* : les uns qui vivoient en commun, & qu'on appelloit *Practici* ; les autres qu'on nommoit *Theoretici*, & qui vivoient dans la solitude & en contemplation perpétuelle. On a encore nommé ces derniers *Thérapeutes*, & ils étoient en grand nombre en Egypte. On a aussi nommé ces derniers *Juifs solitaires & contemplatifs* ; & quelques-uns pensent que c'est à l'imitation des *Esséniens* que les Cœnobites & les Anachoretés dans le Christianisme, ont embrassé le genre de vie qui les distingue des autres Chrétiens. Grotius prétend que les *Esséniens* sont les mêmes que les *Assidéens*. Voyez ASSIDÉENS.

De tous les Juifs, les *Esséniens* étoient ceux qui avoient le plus de réputation pour la vertu ; les Payens mêmes en ont parlé avec éloge ; & Porphyre dans son *traité de l'abstinence*, liv. IV. §. 11. & suiv. ne peut s'empêcher de leur rendre justice : mais comme ce qu'il en dit est trop général, nous rapporterons ce qu'en ont écrit Joseph & Philon le juif, infiniment mieux instruits que les étrangers de ce qui concernoit leur nation, & d'ailleurs témoins oculaires de ce qu'ils avoient.

Les *Esséniens* fuyoient les grandes villes, & habitoient dans les bourgades. Leur occupation étoit le labourage & les métiers innocens ; mais ils ne s'appliquoient ni au trafic, ni à la navigation. Ils n'avoient point d'esclaves, mais se servoient les uns les autres. Ils méprisoient les richesses, n'amassoient ni or ni argent, ne possédoient pas même de grandes pieces de terre, se contentant du nécessaire pour la vie, & s'étudiant à se passer de peu. Ils vivoient en commun, mangeant ensemble, & prenant à un même vestiaire leurs habits qui étoient blancs. Plusieurs logeoient sous un même toit : les autres ne comptoient point que leurs maisons leur fussent propres ; elles étoient ouvertes à tous ceux de la même secte, car l'hospitalité étoit grande entr'eux, & ils vivoient familièrement ensemble sans s'être jamais vus. Ils mettoient en commun tout ce que produisoit leur travail, & prenoient grand soin des malades. La plupart d'entr'eux renonçoient au mariage, craignant l'infidélité des femmes & les divisions qu'elles causent dans les familles. Ils élevoient les enfans des autres, les prenant dès l'âge le plus tendre pour les instruire & les former à leurs mœurs. On éprouvoit les postulans pendant trois années, une pour la continence, & les deux autres pour le reste des mœurs. En entrant dans l'ordre ils lui donnoient tout leur bien, & vivoient ensuite comme freres ; en sorte qu'il n'y avoit entr'eux ni pauvres ni riches. On choisissoit des économes pour chaque communauté.

Ils avoient un grand respect pour les vieillards, & gardoient dans tous leurs discours & leurs actions une extrême modestie. Ils retenoient leur colere ; ennemis du mensonge & des sermens, ils ne juroient qu'en entrant dans l'ordre ; & c'étoit d'obéir aux supérieurs, de ne se distinguer en rien, si on le devenoit ; ne rien enseigner que ce que l'on auroit appris ; ne rien celer à ceux de sa secte ; n'en point révéler les mystères à ceux de dehors, quand il iroit de la vie. Ils méprisoient la Logique comme inutile pour acquérir la vertu, & laissoient la Physique aux Sophistes & à ceux qui veulent disputer ; parce qu'ils jugeoient que les secrets de la nature étoient impénétrables à l'esprit humain. Leur unique étude étoit la Morale, qu'ils apprennent dans la loi, principalement les jours de sabbat, où ils s'assembloient dans leurs synagogues avec un grand ordre. Il y en avoit un qui lisoit, un autre qui expliquoit. Tous les jours

ils observoient de ne point parler de choses profanes avant le lever du Soleil, & de donner ce tems à la priere : ensuite leurs supérieurs les envoyoit au travail ; ils s'y appliquoient jusqu'à la cinquieme heure, ce qui revient à onze heures du matin : alors ils s'assembloient & se baignoient ceints avec des linges ; mais ils ne s'oignoient pas d'huile, suivant l'usage des Grecs & des Romains. Ils mangeoient dans une salle commune, assis en silence ; on ne leur servoit que du pain & un seul mets. Ils faisoient la priere devant & après le repas ; puis retournoient au travail jusqu'au soir. Ils étoient sobres, & vivoient pour la plupart jusqu'à cent ans. Leurs jugemens étoient sévères. On chassoit de l'ordre celui qui étoit convaincu de quelque grande faute, & il lui étoit défendu de recevoir des autres mêmes la nourriture ; en sorte qu'il y en avoit qui mouroient de misere : mais souvent on les reprenoit par pitié. Il n'y avoit des *Esséniens* qu'en Palestine, encore n'y étoient-ils pas en grand nombre, seulement quatre mille ou environ : au reste c'étoient les plus superstitieux de tous les Juifs, & les plus scrupuleux à observer le jour du sabbat & les cérémonies légales ; jusque-là qu'ils n'alloient point sacrifier au temple, mais y envoyoit leurs offrandes, parce qu'ils n'étoient pas contents des purifications ordinaires. Il y avoit entre eux des devins qui prétendoient connoître l'avenir par l'étude des livres saints, jointe à certaines préparations : ils vouloient même y trouver la medecine & les propriétés des racines, des plantes & des métaux. Ils donnoient tout au destin, & rien au libre-arbitre ; étoient fermes dans leurs résolutions, méprisoient les tourmens & la mort, & avoient un grand zele pour la liberté, ne reconnoissant pour maître & pour chef que Dieu seul, & prêts à tout souffrir plutôt que d'obéir à un homme. Ce mélange d'opinions sages, de superstitions, & d'erreurs, fait voir que quelque austere que fût la morale & la vie des *Esséniens*, ils étoient bien au-dessous des premiers chrétiens. Cependant quelques auteurs, & entre autres Eusebe de Césarée, ont prétendu que les *Esséniens* appellés *Thérapeutes* étoient réellement des chrétiens ou des juifs convertis par S. Marc, qui avoient embrassé ce genre de vie. Scaliger soutient, au contraire, que ces *Thérapeutes* n'étoient pas des chrétiens, mais des *Esséniens* qui faisoient profession du Judaïsme. Quoi qu'il en soit, il admet les deux sortes d'*Esséniens* dont nous avons déjà parlé. Mais M. de Valois dans ses notes sur Eusebe, rejette absolument toute distinction. Il nie que les *Thérapeutes* fussent véritablement *Esséniens* ; & cela principalement sur l'autorité de Philon, qui ne leur donne jamais ce nom, & qui place les *Esséniens* dans la Judée & la Palestine : au lieu que les *Thérapeutes* étoient répandus dans l'Egypte, la Grece, & d'autres contrées. Joseph, de bell. Jud. lib. II. antiquit. lib. XIII. cap. ix. & lib. XVIII. cap. ij. Eusebe, lib. II. cap. xvij. Serrarius, lib. III. Fleury, hist. ecclési. liv. I. pag. 7. & suiv. Dictionn. de Moréry & de la Bible. Voyez THÉRAPEUTES. (G)

ESSEQUEBE, (Géog. mod.) riviere de la Guiane dans l'Amérique septentrionale ; ses bords sont habités par des Sauvages.

ESSER, en termes de Cloutier d'épingle, c'est choisir la grosseur du fil qu'on veut employer par le moyen d'une mesure, dans laquelle on le fait entrer. Voyez ESSE.

ESSERE, f. f. (Med.) c'est une espece de gale, que Fallope appelle *volante* : elle paroît subitement en différentes parties du corps, en forme de petites tumeurs sous la peau, comme celles qui sont produites par la piquûre des orties, & causée des demangeaisons insupportables. Sydenham, qui en parle aussi, dit qu'elle survient dans tous les tems de l'an-

née, & qu'elle est sur-tout occasionnée par l'usage des vices atténuans, ou des liqueurs spiritueuses de semblable qualité. La maladie commence, selon cet auteur, par une petite fièvre, qui est d'abord suivie d'éruptions pustuleuses presque par tout le corps, qui rentrent & se cachent sous la peau, pour reparoître bientôt après avec une cuisson excessive qui se fait sentir après que la demangeaison a forcé à se grater.

Cette galle paroît être la même que le *sora* ou *sare* des Arabes, dont Sennert traite dans sa pratique, lib. VI. part. I. cap. xxvj.

Pour ce qui est de la cause de cette sorte d'éruption, voyez EXEMTHEME, GALE.

Quant à la cure, elle consiste dans une diète rafraîchissante & tempérante, après avoir fait précéder la saignée & la purgation, qui doivent être répétées selon le besoin; on doit dans cette affection cutanée, éviter toute sorte d'application sur la peau. *Turner. (d)*

ESSERRER, c'est-à-dire, en termes de Pêche, haler à terre la pinne d'une seinne.

ESSERET LONG, outil de Charron; c'est un morceau de fer long d'environ deux ou trois piés, rond, de la circonférence d'un pouce par en-haut, & par en-bas formant un demi-cercle en-dedans, tranchant des deux côtés, un peu recourbé par en-bas, formant une petite cuiller, qui sert aux Charrons à percer des trous dans des pièces de bois épaisses. Cet outil est emmanché avec un morceau de bois percé dans sa longueur, ce qui forme une espèce de croix. *Voyez la Planche du Charron.*

ESSERET court, outil de Charron: cet outil est fait comme l'esseret long, & ne sert aux Charrons que pour faire des trous dans des pièces de bois moins épaisses. *Voyez la Planche du Charron.*

ESSETTE, outil de Charron, de Couvreur, de Charpentier, de Tonnelier, & autres ouvriers en bois; c'est un morceau de fer courbé par un côté, & droit de l'autre, dont le côté courbé est applati & tranchant, large environ de six pouces, & l'autre côté est rond fait en tête comme un marteau: au milieu de ce morceau de fer est une douille enchâssée & rivée dans l'œil qui est au milieu de l'essette; l'on fixe dans cette douille un manche d'environ un pié & demi, plus gros du côté de la poignée que du côté de la douille. Cet outil sert aux Charrons à dégrossir & charpenter le bois qu'ils ont à employer. *Voyez la Planche du Charron.* L'essette des Couvresseurs est comme une petite herminette à marteau; elle leur sert à hacher les bois. Ils en ont une autre avec laquelle ils arrachent les clous de l'ardoise, lorsqu'on veut découvrir ou faire des recherches. Quant à l'essette des Tonneliers, c'est un marteau dont la tête est ronde, & qui se termine de l'autre côté en un large tranchant de fer acéré, qui se recourbe du côté du manche qui est de bois. Cet outil sert à arrondir l'ouvrage en-dedans.

ESSEX, (Géog. mod.) province maritime d'Angleterre. Colchester en est la capitale.

ESSIEU, f. m. (Méchan.) appelé aussi chez les anciens *cathete*, est la même chose qu'axe. *Voyez AXE & CATHETE.*

On ne se sert plus de ce terme qu'en parlant des roues, pour désigner la ligne autour de laquelle elles tournent ou sont censées tourner. *Voyez ROUE.*

Essieu dans le tour, est la même chose qu'axe dans le tambour. *Voyez ce mot. Voyez aussi TOUR, TREUIL, CABESTAN.*

Les anciens Géometres François, par exemple Descartes dans sa Géométrie, donnent le nom d'essieu à l'axe des courbes. *Voyez AXE & COURBE. (O)*

ESSIEU, (Charron.) c'est en général une pièce de bois de charonnage qu'on débite & qu'on envoie

en grume. Les essieux sont pour l'ordinaire d'orme, & quelquefois de charme. Il y en a de fer.

ESSIMER, v. act. (Fauconnerie.) c'est ôter la graisse excessive d'un oiseau par diverses cures, & l'amaigrir; c'est comme si on disoit *essuimer*, ôter le suif; c'est aussi le mettre en état de voler, lorsqu'on l'a dressé, ou qu'il sort de la mue.

ESSOGNE ou ESSONGNE, f. f. (Jurisprud.) est un droit ou devoir seigneurial dû par les héritiers ou successeurs du défunt aux seigneurs dans la censive desquels il possédoit des héritages au jour de son décès. Ce terme vient de *sonniata*, qui dans la basse latinité signifie *procuracion* sonniere, *seu hospitio excipere*, *procurare*. Dans la suite ce terme fut pris pour la prestation qui se payoit au lieu du droit de procuracion.

Ce droit est d'un ou deux deniers parisis en quelques endroits, c'est de douze en d'autres: c'est d'autant, ou du double, ou de la moitié du cens annuel. *Voyez le procès-verbal de la coutume de Reims.*

Le droit de meilleur catel usité dans les Pays-bas a quelque rapport à ce droit d'essogne; l'un & l'autre sont une suite du droit de main-morte. Comme les seigneurs prétendoient avoir les biens de leurs sujets décédés, on les rachetoit d'eux moyennant une certaine somme. *Voyez le Glossaire de M. de Lauriere, au mot essongne. (A)*

ESSONNIER, f. m. terme de Blason, double orle qui couvre l'écu dans le sens de la bordure. C'étoit autrefois une enceinte où l'on plaçoit les chevaux des chevaliers, en attendant qu'ils en eussent besoin pour le tournoi. Il y avoit dans cette enceinte des barres & des traverses pour les séparer les uns des autres. *Dict. de Trévoux.*

* ESSOR, f. m. (Gram.) l'action de l'oiseau partant librement pour s'élever dans les airs. On l'a transporté au figuré, & l'on dit d'un auteur qui a débuté hardiment, qu'il a pris son essor; d'un poète qui commence avec liberté, qu'il prend son essor: on dit aussi l'essor du génie, &c.

ESSORANT, particip. pres. en terme de Blason; se dit des oiseaux qui n'ouvrent les ailes qu'à demi pour prendre le vent, & qui regardent le soleil.

Gauthiot au Comté de Bourgogne, d'azur au Gautherot, oiseau essorant d'argent, armé & couronné d'or.

ESSORÉ, part. passé, en termes de Blason, se dit de la couverture d'une maison ou d'une tour, quand elle est d'un autre émail que celui du corps du bâtiment.

Grog ou Lefzoye en Pologne, de gueules à une couverture de grains de quatre pieux d'argent, essorée d'or.

ESSORER, (s') (Fauconnerie.) c'est prendre l'essor trop fort, mauvaise qualité dans un oiseau de proie.

ESSORER, Jardinage. On se sert de ce mot pour exprimer ce qu'il convient de faire à des oignons de fleur qui sortent de terre. Cela veut dire qu'il faut les étendre sur un plancher, les y laisser s'essuyer, & se sécher avant que de les ferrer dans des boîtes. (K)

ESSORER les eaux, terme de Chamoiseur; c'est les faire sécher sur des cordes, dans un endroit qu'on appelle un étendoir. *Voyez ETENDOIR. Voyez l'article CHAMOISEUR.*

ESSOURISSER, v. act. (Médec.) opération dont très-peu d'auteurs font mention, & qui consiste, selon ceux qui en ont parlé, dans l'extirpation d'un polype dans le nez du cheval. *Voyez POLYPE.* La raison de cette dénomination n'est autre chose que la dénomination même du polype qu'ils ont jugé à propos d'appeler la souris. (e)

ESSUI, f. m. (Art méca.) il se dit en général d'un

lien destiné à faire sécher. Les Tanneurs ont leur *estui*; les Chamoiseurs, les Papetiers ont le leur.

EST, f. m. en *Cosmographie*, est l'un des points cardinaux de l'horison, celui où le premier vertical coupe l'horison, & qui est éloigné de 90 degrés du point nord ou sud de l'horison. Voyez ORIENT, POINTS CARDINAUX, HORISON, &c.

Pour trouver la ligne & les points d'est & d'ouest, voyez LIGNE MÉRIDienne.

Le vent d'est est celui qui souffle du point d'est. Voyez VENT. Il s'appelle en latin *Eurus*, & en italien *Levante*, vent de levant.

Le sud-est souffle entre le sud & l'est, à 45 degrés de ces points, le nord-est à 45 degrés du nord & de l'est, &c. Voyez VENT, RHUMB. (O)

ESTACADE, f. f. terme de Rivière, file de pieux moisés, assemblés & couronnés, pour empêcher les glaces d'entrer dans un bras de rivière, où l'on a mis les bateaux à l'abri. Il y en a une à la tête de l'île Louvier.

ESTADOU, f. m. en terme de Tabletier Cornetier, est une espèce de scie à deux lames, entre lesquelles il n'y a de distance que celle que l'on veut mettre entre les dents du peigne. Cet instrument est monté sur un fût de bois dont le manche est droit, & la partie qui contient ces lames, un peu courbée. L'estadou sert, comme on peut le voir, à ouvrir les dents d'un peigne.

ESTAIN, (Géog. mod.) ville du duché de Bar, en France. Long. 23. 18. lat. 49. 15.

ESTAINS, f. m. pl. ou CORNIERES, (Marine.) sont deux pièces de bois qui par leur courbure, forment une espèce de doucine; elle prend sa naissance sur l'établot, à l'élévation des façons de l'arrière, & va aboutir aux extrémités de la lifse de hourdi. Voyez MARINE, Planche IV. fig. 1. n°. 12.

Les estains sont unis à l'établot & aux extrémités de la lifse de hourdi par des entailles & de grands clous chassés par-dehors, & comme ils sont par leur réunion une varangue fort aculée avec une portion des genoux du couple extrême de l'arrière, leur dimension est pareille à celle des autres varangues. Par exemple dans un vaisseau de 176 piés de long sur 48 piés de large, l'estain a d'épaisseur sur le droit un pié deux pouces six lignes; largeur sur le tour au pié, un pié trois pouces; largeur sur le tour au bout d'en-haut, un pié un pouce.

Dans des vaisseaux de 151 piés de long sur 40 de large, l'estain aura d'épaisseur sur le droit 11 pouces cinq lignes de largeur; sur le tour au pié, 10 pouces huit lignes de largeur; sur le tour au bout d'en-haut, six piés 10 lignes, & ainsi à proportion de la force du vaisseau.

ESTAIRE, (Géog. mod.) ville des Pays-bas; elle est située sur la Lis.

ESTALAGES, f. m. pl. (Forges.) partie du fourneau des grosses forges. Voyez l'article GROSSES FORGES.

ESTAMBOT, voyez ETAMBOT.

ESTAME, f. f. (Comm.) Le fil d'estame qui s'appelle aussi *fil d'estaim*, est un fil de laine, plus tors qu'à l'ordinaire, qu'on emploie à fabriquer des bas, des bonnets, des gans, soit au tricot, soit au métier. Les gans, les bas, les bonnets, &c. faits de ce fil, s'appellent *gans d'estame*, *bas d'estame*.

ESTAMES, f. m. (Comm.) petites étoffes de laine qui se fabriquent à Châlons-sur-Marne. Leur largeur doit être sur le métier d'une aulne sept huitièmes, & de trois quarts & demi, au retour du foulon.

ESTAMOY, f. m. Les Vitriers appellent ainsi un ais sur lequel est attachée une plaque de fer, où l'on fait fondre la soudure & la poix-résine.

ESTAMPE, f. f. (Gravure.) On appelle estampe,

une empreinte de traits qui ont été creusés dans une matière solide. Pour parvenir à m'expliquer plus clairement, je vais remonter à la Gravure, comme à la cause dont l'estampe est l'effet; & j'emploierai dans cette explication les secours généraux qui m'ont été fournis par M. Mariette. Cet illustre amateur travaille à l'histoire de la Gravure, & à celle des fameux artistes qui ont gravé. Cet ouvrage, dont on peut juger d'avance par les connoissances de l'auteur, nous fournira sans doute des matériaux pour enrichir un second article que nous donnerons au mot GRAVURE, comme un supplément nécessaire à celui-ci.

Pour produire une estampe, on creuse des traits sur une matière solide; on remplit ces traits d'une couleur assez liquide pour se transmettre à une substance souple & humide, telle que le papier, la soie, le vélin, &c. On applique cette substance sur les traits creusés, & remplis d'une couleur détrempe. On presse, au moyen d'une machine, la substance qui doit recevoir l'empreinte, contre le corps solide qui doit la donner; on les sépare ensuite, & le papier, la soie ou le vélin, dépositaires des traits qui viennent de s'y imprimer, prennent alors le nom d'estampe.

Cette manœuvre (dont j'ai supprimé les détails, pour les réserver aux places qui leur sont destinées; telles que les articles IMPRESSION, GRAVURE, &c.) suffit pour faire entendre d'une manière générale ce que signifie le mot estampe; mais comme il y a plusieurs sortes d'estampes, & que l'art de les produire, par une singularité très-remarquable, est moderne, tandis que la Gravure a une origine si ancienne qu'on ne peut la fixer, je vais entrer dans quelques détails.

On ne peut douter de l'ancienneté de la Gravure, puisque, sans parler d'une infinité de citations & de preuves de toutes espèces, les ouvrages des Egyptiens, qui existent encore, sur-tout leurs obélisques ornés de figures hiéroglyphiques gravées, sont des preuves incontestables que cet art étoit en usage chez un des peuples les plus anciens qui nous soient connus. Il est même vraisemblable que pour fixer l'origine de cet art, il faudroit remonter à l'époque où les premiers hommes ont cherché les moyens de se faire entendre les uns aux autres sans le secours des sons de la voix. La première espèce d'écriture a été sans doute un choix de figures & de traits marqués & enfoncés sur une matière dure, qui pût, en résistant aux injures de l'air, transmettre leur signification; & si cette conjecture est plausible, de quelle ancienneté ne peut pas se glorifier l'art de graver? Cependant l'un de ses effets (le plus simple, & en même tems le plus précieux), l'art de multiplier à l'infini par des empreintes, les traits qu'il fait former, ne prend naissance que vers le milieu du xv. siècle. Les Italiens disent que ce fut un orfèvre de Florence, nommé Maso ou Thomas Finiguerra, qui fit cette découverte. Les Allemands prétendent au contraire que la petite ville de Bockholt dans l'évêché de Munster, a été le berceau de l'art des estampes: ils nomment celui à qui l'on doit l'honneur de cette découverte; ce fut, à ce qu'ils assurent, un simple berger appelé François. Ce qui paroît certain, c'est que de quelque côté qu'elle soit venue, elle fut uniquement l'effet du hasard. Mais si l'industrie des hommes se voit ainsi humiliée par l'origine de la plus grande partie de ses plus singulières inventions, elle peut s'enorgueillir par la perfection rapide à laquelle elle conduit en peu de tems les moyens nouveaux dont le hasard l'enrichit.

Un orfèvre ou un berger s'aperçoit que quelques traits creusés sont reproduits sur une surface qui les a touchés, il ne faut pas trois siècles pour que toutes les connoissances humaines s'enrichissent par le

moyen des *estampes*. Ce court espace de tems suffit pour que chacun des hommes qui s'occupent de sciences & d'arts, puissent jouir à très-peu de frais de tout ce qui a existé de plus précieux avant lui dans le genre qu'il cultive. Enfin c'en est assez pour que d'avance on prépare à ceux qui nous suivront un amas presque intarissable de vérités, d'inventions, de formes, de moyens qui éterniseront nos Sciences, nos Arts, & qui nous donneront un avantage réel sur les anciens.

En effet, comme on ne peut pas douter que des routes par lesquelles les idées parviennent à notre conception, celle de la vûe ne soit la plus courte, puisqu'il est certain que les explications les plus claires parviennent plus lentement à notre esprit que la figure des choses décrites; combien serions-nous plus instruits sur les miracles de l'antiquité, si à leurs ouvrages ils avoient pu joindre des cartes géographiques, les plans de leurs monumens, la représentation des pièces détaillées de leurs machines, enfin des portraits & les images des faits les plus singuliers? Cependant il est nécessaire, comme on le sent aisément, que les secours que l'on tire des *estampes* pour ces différens objets, soient fondés sur la perfection de leur travail; ce qui les soumet à l'art de la Peinture dont elles font partie.

L'*estampe* peut donc aussi se définir une *espece de peinture*, dans laquelle premierement on a fixé par des lignes le contour des objets; & secondement l'effet que produisent sur ces objets les jours & les ombres qu'y répand la lumière. Le noir & le blanc sont les moyens les plus ordinaires dont on se sert; encore le blanc n'est-il que négativement employé, puisque c'est celui du papier qu'on a soin de réserver pour tenir lieu de l'effet de la lumière sur les corps.

Cette lumière dans la nature frappe plus ou moins les surfaces, en raison de leur éloignement du point dont elle part & se répand.

Il résulte de-là que les surfaces les plus éclairées sont indiquées sur l'*estampe* par le blanc pur: celles qui sont moins lumineuses, y sont représentées faiblement obscurcies par quelques traits légers; & ces traits qu'on appelle *taillies*, deviennent plus noirs, plus pressés ou redoublés, à mesure que l'objet doit paroître plus enveloppé d'ombre, & plus privé de lumière. On sentira aisément par cette explication, que cette harmonie qui résulte de la lumière & de sa privation (effet qu'en terme de Peinture on appelle *clair-obscur*), & la justesse des formes, sont les principes de la perfection des *estampes*, & du plaisir qu'elles causent. L'on croira aisément aussi que les deux couleurs auxquelles elles sont bornées, les privent de l'avantage précieux & du secours brillant que la peinture tire de l'éclat & de la diversité du coloris; cependant l'art des *estampes*, en se perfectionnant, a fait des efforts pour vaincre cet obstacle, qui paroît insurmontable. L'adresse & l'intelligence des habiles artistes ont produit des especes de miracles, qui les ont fait franchir les bornes de leur art.

En effet, les excellens graveurs qu'ont employés Rubens, Vandeyck & Jordans, se sont distingués par leurs efforts dans cette partie. Si l'impossibilité absolue les a empêchés de présenter la couleur locale de chaque objet, ils sont parvenus du moins, par des travaux variés, & analogues à ce qu'ils vouloient représenter, à faire reconnoître la nature de la substance des différens corps. Les chairs représentées dans leurs ouvrages, font naître l'idée de la peau, des pores, & de ce duvet fin dont l'épiderme est couvert. La nature des étoffes se distingue dans leurs *estampes*; on y démêle non-seulement la soie d'avec la laine, mais encore dans les ouvrages où la soie est employée, on reconnoît le velours, le satin, le taffetas. Représentent-ils un ciel? leurs travaux en

imitent la légèreté, les eaux sont transparentes. Enfin il ne faut que s'arrêter sur les belles *estampes* de ces graveurs, & sur celles de Corneille Vischer, d'Antoine Masson, des Nanteuils, des Drevets, & de tant d'autres, pour avoier que l'art des *estampes* a été porté à la plus grande perfection.

Pour approfondir davantage cet art, il faudroit en décomposer les moyens, décrire les outils, diviser les especes de productions. Cette division s'étendrait & dans l'exécution mécanique dépendante des matières qu'on emploie, & dans les genres de gravure, qui sont les routes différentes qu'on peut prendre dans une exécution raisonnée & sentie. Mais il me semble que ces choses appartiennent plus directement à la cause qu'à l'effet; ainsi nous dirons à l'article GRAVURE, ce qui pourra donner une idée plus exacte de ces détails; sans oublier dans l'article IMPRESSION, ce que l'opération d'imprimer produit de différence sur les *estampes*, pour leur plus ou moins grande perfection.

J'ajouterai à cette occasion que l'*estampe* regardée comme le produit de l'impression, s'appelle *épreuve*: ainsi l'on dit d'une *estampe* mal imprimée, c'est une *mauvaise épreuve*; on le dit aussi d'une *estampe* dont la planche est usée, ou devenue imparfaite. Article de M. WATELET.

* ESTAMPE, (*Gram.*) outil quelquefois d'acier, dans lequel il faut distinguer trois parties; la tête, la poignée, & l'*estampe*. L'*estampe* est la partie convexe ou concave qui donne à la pièce que l'on *estampe* la forme qu'elle a; la poignée est la partie du milieu que l'ouvrier tient à sa main en *estampant*, & la tête est celle sur laquelle il frappe pour donner à la pièce la forme de l'*estampe*.

ESTAMPE QUARRÉE, *outil d'Arquebuser*; c'est un morceau de fer exactement quarré, sur lequel on plie un morceau de fer plat, auquel on pratique des côtés quarrés. Pour cet effet on pose l'*estampe* sur l'enclume; on met une plaque de fer rouge dessus, & l'on frappe avec un marteau à main, jusqu'à ce que la plaque de fer soit pliée en deux.

ESTAMPE, *en terme d'Eperonnier*, est un poinçon de fer qui a quelque grosseur, dont l'extrémité arrondie sert à amboutir les fonceaux ou autres pièces sur l'amboutissoir. Voyez FONCEAUX, AMBOUTIR, AMBOUTISSOIR. Voyez la figure 2. Planc. de l'Eperonnier.

ESTAMPE, *outil d'Horloger*; c'est en général un morceau d'acier trempé & revenu, couleur de paille, auquel on donne différentes figures, selon les pièces que l'on veut *estamper*. Tantôt on le fait cylindrique, & on lui donne peu d'épaisseur, pour *estamper* des roues de champ ou des roues de rencontre: tantôt on le fait quarré & un peu long, pour pouvoir *estamper* des trous quarrément: enfin, comme nous l'avons dit, sa figure varie selon les différens usages auxquels on veut l'employer. Voyez ROUE DE CHAMP, ROUE DE RENCONTRE, &c. & la fig. 70. Planche XVI. de l'Horlogerie. (T)

ESTAMPE, (*Manège, Maréchal.*) instrument dont les Maréchaux se servent pour percer, c'est-à-dire pour *estamper* les fers qu'ils forgent, & qu'ils se proposent d'attacher aux pieds des chevaux. Cet instrument n'est autre chose qu'un morceau de fer quarré d'environ un pouce & demi, & d'un demi-pié de longueur, fortement acéré par le bout, lequel est formé en pyramide quarrée, tronquée d'un tiers, ayant pour base la moitié de la longueur qui lui reste. On doit en acérer la tête, non-seulement pour assurer la durée de cet outil, mais encore pour mettre à profit toute la percussion du marteau. Quand la tête n'est point acérée, une partie du coup se perd en l'écachant, & l'*estampure* en est moins franche. Communément au tiers inférieur de sa longueur est

un œil dans lequel est engagé un manche dont s'arme la main gauche du maréchal qui doit *estamper*, tandis que de l'autre il est occupé à frapper sur l'*estampe* avec le févretier. *Voyez FORGER. (e)*

ESTAMPE, *en terme d'Orfèvre en grosserie*, est encore une plaque de fer gravée en creux de quarrés continus, sur laquelle on frappe la feuille d'argent dont on veut couvrir le bâton d'une crosse, &c. On appelle cet outil *poinçon à feuilles*, plus ordinairement qu'*estampe*.

ESTAMPE, *en terme de Rafineur de sucre*, n'est autre chose qu'une poignée de sucre qu'on mastique dans le fond d'une forme à vergeoise. *Voyez VERGEOISE & ESTAMPER.*

ESTAMPÉ, *Broquette estampée, terme de Cloutier*; c'est la plus forte de toutes les broquettes: il y en a de deux fortes; la première, qui pèse deux livres le millier; & l'autre, qui va de deux livres & demie à trois livres le millier. *Voyez BROQUETTE.*

Ces fortes de broquettes ont la tête hémisphérique: on fait ces têtes avec une *estampe* qui est au poinçon, qui, au lieu d'être aigu, a une cavité de la forme & grandeur que l'on veut donner aux têtes. *Voyez la figure 26. Planche du Cloutier.*

ESTAMPER, v. act. *Voyez l'article ESTAMPE.*

ESTAMPER, *terme de Chapelier*; c'est passer sur les bords des chapeaux l'outil qu'on appelle *pièce*, afin d'en ôter les plis, & en faire en même tems sortir tout ce qui pourroit y être resté d'eau. Cette opération se fait sur la fouloire, dans le moment que le chapeau vient d'être dressé & enformé. *Voyez PIÈCE & CHAPEAU. Voyez les Planches du Chapelier.*

ESTAMPER, *en terme d'Éperonnier*; c'est donner de la profondeur à un morceau de fer plat dont on veut faire un fonceau. On le met sur un cercle aussi de fer, dont les bords de dessus tombent toujours en se rétrécissant vers ceux de dessous; & par le moyen d'un fer arrondi par le bout, on l'amboutit sur cette *estampe*.

ESTAMPER, *en Horlogerie*, signifie donner la figure requise à une pièce & à un trou, par le moyen d'une *estampe*. On appelle *estamper un trou quarrément*, y faire entrer à coups de marteau une *estampe* quarrée. On dit encore *estamper une roue de champ*, pour signifier l'action par laquelle on lui donne la forme qu'elle doit avoir avec une *estampe*. *Voyez ESTAMPE. (T)*

* ESTAMPER un fer, (*Manège, Maréchal.*) c'est y percer & y pratiquer huit trous, quatre de chaque côté, à l'effet de fournir un passage aux lames qui doivent être brochées dans les parois du sabot, & qui sont destinées à maintenir & à fixer d'une manière inébranlable le fer sous le pié de l'animal. Pour cet effet le maréchal repose le fer chaud sur la bigorne; il place l'*estampe*, & en présente la pointe sur les endroits de ce fer qu'il doit percer; il frappe ensuite de façon que cette pointe s'insinue, & occasionne une élévation en-delà des trous qu'il a commencés, & qu'il achève en retournant le fer qu'il tient avec des tenailles, & en frappant de nouveau sur toutes les bossés auxquelles ses premiers coups ont donné lieu. Alors l'*estampure* est prête à recevoir la lame; ou si elle n'est pas nette, il la perfectionne par le secours d'un poinçon. *Voyez FORGER.*

Estamper gras, c'est percer les trous très-près du rebord intérieur du fer.

Estamper maigre, c'est le pratiquer près du rebord extérieur.

Quelqu'essentielles que soient ces différences dans la pratique, les Maréchaux ne sont pas fort attentifs sur les cas où il seroit nécessaire de les observer. *Voyez FERRURE, FERRER. (e)*

ESTAMPER, *en terme d'Orfèvre en grosserie*; c'est faire le cuilleron d'une cuillère, par le moyen d'une

Tome V.

estampe qu'on frappe à coups de marteau dans la cuillère, sur un plomb qui reçoit ainsi qu'elle l'impreinte de l'*estampe*. *Voyez ESTAMPE.*

ESTAMPER, *en terme d'Orfèvre en tabatière*; c'est former les contours d'une boîte en l'amboutissant sur des mandrins, dans un creux de plomb sur lequel on a imprimé la forme du mandrin qui y est renfermé; & à grands coups de marteau qu'on frappe sur l'*estampe*, la matière pressée entre le plomb & le mandrin, prend la forme de celui-ci. *Voyez ESTAMPE & MANDRIN.*

ESTAMPER, *en terme de Potier*; c'est l'action d'imprimer dans un creux telle ou telle partie d'une pièce. *Voyez CREUX.*

ESTAMPER, *en terme de Rafineur*, est l'action de mastiquer une poignée de sucre dans le fond d'une batarde, où l'on veut jeter de la vergeoise (*voyez VERGEOISE*); ce sucre y forme par-là une espèce de croûte capable de soutenir l'effet de la matière. Si la matière avoit assez de corps, on n'*estamperoit* point la forme.

ESTAMPES, (*Géog. mod.*) ville de la Beauce, en France; elle est située sur la Suine. *Long. 19. 45. lat. 48. 24.*

ESTAMPEUR, f. m. *en terme de Rafineur*, est une sorte de pilon de bois, surmonté d'un manche d'environ deux piés & demi. On s'en sert pour *estamper* les formes où l'on veut faire des vergeoises. *Voyez VERGEOISE & ESTAMPER.*

ESTAMPOIR des anches, (*Lutherie.*) outil dont les Facteurs d'orgue se servent pour ployer les lames de cuivre dont les anches sont faites. C'est un morceau de fer fondu, représenté *fig. 54, Pl. de l'orgue*, dans lequel sont plusieurs gravures de formes hémicylindriques de différentes grandeurs, dont on fait prendre la forme aux lames de cuivre recuit, en les frappant dedans avec la cheville de fer *F* ou le mandrin *G*, qui n'est arrondi que d'un côté. On commence par poser la plaque de cuivre sur l'*estampo*; dessus on pose le mandrin *G*, sur lequel on frappe avec un marteau, pour faire enfoncer le cuivre dans le moule & en former une anche; on revient ensuite à la pièce, qui n'est que dégrossie, avec le mandrin, en y passant la cheville *F*, qui achève de lui donner la rondeur qu'elle doit avoir. Les entailles de l'*estampo* doivent suivre la proportion du diapason.

ESTAMPURE, f. f. (*Manège, Maréchal.*) terme par lequel nous désignons en général tous les trous percés dans un fer de cheval. Une *estampure* grasse, une *estampure* maigre. *Voyez ESTAMPER. (e)*

ESTANCES, (*Marine.*) ce sont des pièces de bois ou piliers posés verticalement tout le long des hiloires, & qui soutiennent les barrotins; ils ont de longueur toute la hauteur qui se trouve entre deux ponts. *Voy. Pl. IV. de Marine, fig. 1. n°. 39. estances du fond de cale; n°. 110. estances d'entre deux ponts; n°. 135. estances des gaillards.*

Estance à taquets, c'est l'estance du fond de cale, *figure ci-dessus n°. 39.* qui est entaillée à crans pour servir d'échelle, avec une corde à côté qu'on nomme *tirevieille*.

ESTANG, (*Géog. mod.*) petite ville du bas Armagnac, en France.

ESTANGUES, *terme de Monnoyeurs*, espèce de grandes tenailles, à l'usage de ces ouvriers.

ESTANT, participe présent, (*Jurisp.*) du latin *stans*, terme d'*Eaux & Forêts*, qui se dit en parlant des bois qui sont debout & sur pié; on les appelle *bois en estant*: l'ordonnance de 1669, *tit. xvij. art. v.* défend au garde-marteau de marquer, & aux officiers de vendre aucuns arbres en *estant*, sous prétexte qu'ils auroient été fourchés ou ébranchés par la chute des chablis, mais veut qu'ils soient conservés à peine d'amende arbitraire. (*A*)

LLLIII

ESTAPLES, (*Géog. mod.*) ville du Boulonnois, dans la Picardie, en France : elle est située à l'embouchure de la Canches. *Long.* 19. 18'. 16". *lat.* 50. 30". 44'.

ESTAPO, (*Géog. mod.*) ville de la nouvelle Espagne, dans l'Amérique : elle est située à l'embouchure du Tlaluc. *Long.* 273. 40. *lat.* 17. 50.

ESTARKÉ, (*Géog. mod.*) ville du Faristan, en Perse.

* ESTASES, f. f. *partie du métier d'étoffe de soie.* Les *estas* sont deux pièces de bois de même longueur & grosseur ; elles ont ordinairement trois aunes $\frac{1}{4}$ de long sur 6 à 7 pouces en quarré ; elles servent à fixer les quatre piés du métier.

ESTATEUR, f. m. (*Commerce.*) on nomme ainsi un cessionnaire, c'est-à-dire un négociant qui ayant mal fait ses affaires, fait cession en justice de tous ses biens à ses créanciers.

Quelques-uns croient que ce nom vient du latin *stare*, se tenir debout, parce que le cessionnaire doit présenter debout & tête découverte ses lettres de bénéfice de cession. D'autres pensent qu'il est dérivé du verbe *ester*, ancien terme de Jurisprudence, qui signifioit comparoître personnellement en justice. *Dictionn. de Comm. Voyez l'article ESTANT.*

ESTAVAYER, (*Géog. mod.*) ville du canton de Fribourg, en Suisse ; elle est située sur le bord oriental du lac de Neufchatel. *Long.* 24. 30. *lat.* 46. 46.

ESTAVILLON, *terme de Gantier* ; c'est un morceau de cuir taillé & disposé pour faire un gant.

ESTE, (*Géog. mod.*) petite ville du Padoïan, dans l'état de Venise, en Italie. *Longit.* 29. 15. *lat.* 45. 15.

ESTELIN ou ESTERLIN, f. m. poids d'Orfèvre qui pèse vingt-huit grains & demi ; c'est la vingtième partie d'une once. Le marc contient 160 *estelins* ou *esterlins*.

On a aussi nommé *esterlin* une espèce de monnaie ancienne, à cause de la figure d'une étoile qui y étoit empreinte.

ESTELLA ou L'ETOILE, (*Géog. mod.*) petite ville du royaume de Navarre, en Espagne ; elle est située sur l'Ega. *Long.* 15. 50. *lat.* 42. 35.

ESTÉPA, (*Géog. mod.*) ville de l'Andalousie, en Espagne ; elle est située sur une montagne. *Longit.* 13. 25. *lat.* 37. 10.

ESTER EN JUGEMENT, (*Jurisprud.*) signifie être en cause, instance ou procès avec quelqu'un devant un juge, soit en demandant ou défendant, *stare in judicio*.

Il y a des personnes qui ne sont pas capables d'*ester en jugement*, n'ayant point ce que l'on appelle en droit *personam standi in judicio*, c'est-à-dire la faculté de plaider en leur nom.

Tels sont tous ceux qui ne sont pas capables des effets civils, comme les morts civilement, du nombre desquels sont les religieux qui ont fait profession : néanmoins en matière criminelle ces derniers sont obligés de répondre lorsqu'ils sont assignés pour déposer dans une information.

Les mineurs, même émancipés, ne peuvent *ester en jugement* sans être assistés de leur tuteur ou curateur ; il en est de même des interdits.

Les fils de famille, même majeurs, ne peuvent pas non plus *ester en jugement* sans l'autorisation de leur père ou ayeul en la puissance duquel ils sont.

Les femmes en puissance de mari ne peuvent aussi *ester en jugement* sans l'assistance & l'autorisation de leurs maris, à moins qu'elles ne soient séparées de biens & la séparation exécutée, ou qu'elles ne soient autorisées par justice au refus de leurs maris.

ESTER À DROIT, se dit, en matière criminelle, d'un accusé qui est admis en justice à l'effet de répondre aux faits qu'on lui impute, & de recevoir un

jugement. Un accusé condamné par contumace, qui a laissé passer cinq ans sans se représenter, ne peut plus *ester à droit*, c'est-à-dire qu'il n'est plus écouté, à moins qu'il n'ait obtenu à cet effet des lettres du prince, qu'on appelle *lettres pour ester à droit*. Voyez le titre xvj. de l'ordonnance de 1670. (A)

ESTERRE, (*Marine.*) on se sert de ce terme dans plusieurs endroits de l'Amérique, pour désigner un petit port ou un endroit dans lequel la mer s'enfonçant dans les terres, les petits bâtimens peuvent aborder & se mettre à l'abri.

ESTEVAN DE GORMAS (SANT), *Géog. mod.* ville de la vieille Castille, en Espagne ; elle est située sur une hauteur proche du Duero.

ESTHER, (*Théol.*) livre de l'ancien Testament, qui tire son nom de celui d'une fille juive célèbre, captive en Perse, que sa beauté éleva jusqu'à la qualité d'épouse d'Assuerus, & au trône de Perse, & qui en cette qualité délivra les Juifs ses compatriotes d'une proscription générale, dans laquelle Aman ministre & favori d'Assuerus vouloit les envelopper. L'histoire de cet événement fait le sujet du livre d'*Esther*.

Les critiques sont partagés sur l'auteur du livre d'*Esther*. S. Augustin, S. Epiphane, & S. Isidore l'attribuent à Esdras, mais Eusebe le croit encore plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim grand-prêtre des Juifs, & petit-fils de Josedech ; d'autres disent que c'est l'ouvrage de la synagogue, à laquelle Mordechai ou Mardochée écrivoit des lettres pour l'instruire de tous les événemens contenus dans ce livre.

Mais la plupart des interprètes hébreux, grecs, latins, &c. l'attribuent à Mardochée lui-même. Elias lévite, dans son *mas-hamum*, *préf.* 3. parle de ce sentiment comme incontestable. Il est fondé sur-tout sur le *ψ.* 20 du *ch. ix.* du livre d'*Esther*, où il est dit que Mardochée écrit ces choses & envoie les lettres à tous les Juifs qui sont dispersés dans toutes les provinces, &c. On suppose aussi que la reine *Esther* y eut quelque part, comme il paroît par le *ψ.* 29 du même chapitre, où cette princesse & Mardochée écrivent une seconde lettre par ordre d'Assuerus, pour ordonner de solenniser tous les ans la fête appelée *purim*, c'est-à-dire le jour des sorts, en mémoire de ce que les Juifs avoient été délivrés des sorts qu'Aman avoit consultés pour savoir quel jour devoit être fatal à la nation juive & l'exterminer.

On croit que le livre d'*Esther* a d'abord été composé en hébreu, puis amplifié par quelque juif helléniste, dont les additions ont été insérées en leur place dans la version grecque, & mises par S. Jérôme toutes ensemble à la fin du livre depuis le 24 verset du chapitre x. Origène a cependant conjecturé que toutes ces pièces avoient été autrefois dans le texte hébreu : quoi qu'il en soit, le livre d'*Esther* étoit compris dans le canon des anciens Juifs. Il n'est cependant point dans quelques anciens canons des Chrétiens, mais il se trouve dans le concile de Laodicée & dans plusieurs autres. S. Jérôme a rejeté hors du canon des livres sacrés les six derniers chapitres, & plusieurs auteurs catholiques, jusqu'à Sixte de Siennese, ont été de ce sentiment ; mais le concile de Trente a reconnu le livre entier pour canonique. Les Protestans sont de l'opinion contraire, & n'admettent ce livre que jusqu'au troisième verset du chapitre x. Le reste jusqu'à la fin du chapitre xvj. est mis chez eux au nombre des livres apocryphes. Voyez APOCRYPHE. (G)

* ESTIER, f. m. *terme de Pêche*, canal, achenal, boucaut. On appelle ainsi, en *terme de Pêche*, les petites fosses des conduits de communication des lacs & des eaux des marais dans les grandes rivières ou à la mer.

ESTILLE, f. f. (*Manuf. en laine.*) c'est la même chose que *métier*. Ce terme est usité dans les sayeteries d'Amiens.

ESTIMATEUR, f. m. (*Gram.*) celui qui est choisi ou nommé pour faire une estimation. Voyez **ESTIMATION**.

Les huissiers sont jurés-priseurs, vendeurs, & *estimateurs* des biens meubles.

ESTIMATIF, (*Jurisp.*) se dit de ce qui contient l'estimation de quelque chose, comme un procès-verbal ou rapport d'experts, un devis *estimatif* d'ouvrages. (A)

ESTIMATION, (*Jurisp.*) signifie quelquefois la *prise* ou *évaluation* d'une chose; quelquefois on entend par le terme d'*estimation*, la somme même qui représente la valeur de la chose.

Toute *estimation* doit être faite en conscience & en la manière usitée. Les *estimations* frauduleuses & à vil prix ne sont jamais autorisées; cependant on ne fait pas toujours l'*estimation* à juste valeur, par exemple, dans les pays où la crue des meubles a lieu on les estime à bas prix, parce que cette *estimation* ou *prise* n'est que préparatoire, & que l'on fait que les meubles seront portés plus haut à la chaleur des enchères, ou que si on les prend suivant l'*estimation*, on y ajoutera la crue.

Dans les licitations des immeubles appartenans à des mineurs, l'*estimation* doit en être préalablement faite par autorité de justice, & le juge ne peut adjuger les biens au-dessous de l'*estimation* qui en a été faite par les experts.

Il y a des cas où l'*estimation* d'une chose équivaut à une vente, c'est-à-dire qu'on en est quitte en rendant l'*estimation*; c'est ainsi que dans quelques parlements de droit écrit l'on tient pour maxime que *æstimatio rei dotalis facit venditionem*, c'est-à-dire que quand un bien dotal est estimé, le mari en peut disposer pourvu qu'il rende l'*estimation*. (A)

ESTIME, f. f. (*Droit natur.*) degré de considération que chacun a dans la vie commune, en vertu duquel il peut être comparé, égalé, préféré, &c. à d'autres. On divise l'*estime* en *estime simple*, & en *estime de distinction*.

L'*estime simple* est ainsi nommée, parce qu'on est tenu généralement de regarder pour d'honnêtes gens tous ceux, qui, par leur conduite, ne se sont point rendus indignes de cette opinion favorable. Hobbes pense différemment sur cet article; il prétend qu'il faudroit présumer la méchanceté des hommes jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé le contraire. Il est vrai, suivant la remarque de la Bruyère, qu'il seroit imprudent de juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une première vue; il y a un intérieur en eux qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de gens qui discernent, & qui soient en droit de prononcer définitivement. Ce n'est que peu-à-peu, & forcés même par le tems & les occasions, que la vertu parfaite & le vice consommé, viennent à se déclarer. Je conviens encore que les hommes peuvent avoir la volonté de se faire du mal les uns aux autres; mais j'en conclus seulement, qu'en *estimant* gens de bien tous ceux qui n'ont point donné atteinte à leur probité, il est sage & sensé de ne pas se confier à eux sans réserve.

Enfin je crois qu'il faut distinguer ici entre le jugement intérieur & les marques extérieures de ce jugement. Le premier, tant qu'il ne se manifeste point au-dehors par des signes de mépris, ne nuit à personne, soit qu'on se trompe ou qu'on ne se trompe point. Le second est légitime, lorsque par des actions marquées de méchanceté ou d'infamie on nous a dispensés des égards & des ménagemens. Ainsi na-

Tome V.

tuellement chacun doit être réputé homme de bien, tant qu'il n'a pas prouvé le contraire: soit qu'on prenne cette proposition dans un sens positif, soit plutôt qu'on l'entende dans un sens négatif, qu'il se réduit à celui-ci; *un tel n'est pas méchant homme*: puisqu'il y a des degrés de véritable probité, il s'en trouve aussi plusieurs de cette probité qu'on peut appeller *imparfaite*, & qui est si commune.

Le fondement de l'*estime simple*, parmi ceux qui vivent dans l'état de nature, consiste principalement en ce qu'une personne se conduit de telle manière, qu'on a lieu de la croire disposée à pratiquer envers autrui, autant qu'il lui est possible, les devoirs de la loi naturelle.

L'*estime simple* peut être considérée dans l'état de nature, où comme intacte, ou comme ayant reçu quelque atteinte, ou comme entièrement perdue.

Elle demeure intacte, tant qu'on n'a point violé envers les autres, de propos délibéré, les maximes de la loi naturelle par quelque action odieuse ou quelque crime énorme.

Une action odieuse, par laquelle on viole envers autrui le droit naturel, porte un si grand coup à l'*estime*, qu'il n'est plus sûr désormais de contracter avec un tel homme sans de bonnes cautions: je ne sais cependant s'il est permis de juger des hommes par une faute qui seroit unique; & si un besoin extrême, une violente passion, un premier mouvement, tirent à conséquence. Quoi qu'il en soit, cette tache doit être effacée par la réparation du dommage & par des marques sincères de repentir.

Mais on perd entièrement l'*estime simple* par une profession ou un genre de vie qui tend directement à insulter tout le monde & à s'enrichir par des injustices manifestes. Tels sont les voleurs, les brigands, les corsaires, les assassins, &c. Cependant si ces sortes de gens, & même des sociétés entières de pirates, renoncent à leur indigne métier, réparent de leur mieux les torts qu'ils ont faits, & viennent à mener une bonne vie, ils doivent alors recouvrer l'*estime* qu'ils avoient perdue.

Dans une société civile, l'*estime simple* consiste à être réputé membre sain de l'état, en sorte que, selon les lois & les coutumes du pays, on tienne rang de citoyen, & que l'on n'ait pas été déclaré infame.

L'*estime simple naturelle* a aussi lieu dans les sociétés civiles où chaque particulier peut l'exiger, tant qu'il n'a rien fait qui le rende indigne de la réputation d'homme de probité. Mais il faut observer que comme elle se confond avec l'*estime civile*, qui n'est pas toujours conforme aux idées de l'équité naturelle, on n'en est pas moins réputé civilement honnête homme, quoiqu'on fasse des choses qui, dans l'indépendance de l'état de nature, diminueroient ou détruiroient l'*estime simple*, comme étant opposées à la justice: au contraire on peut perdre l'*estime civile* pour des choses qui ne sont mauvaises que parce qu'elles se trouvent défendues par les lois.

On est privé de cette *estime civile*, ou simplement à cause d'une certaine profession qu'on exerce, ou en conséquence de quelque crime. Toute profession dont le but & le caractère renferment quelque chose de deshonnête, ou qui du moins passe pour tel dans l'esprit des citoyens, prive de l'*estime civile*: tel est le métier d'exécuteur de la haute justice, parce qu'on suppose qu'il n'y a que des âmes de boue qui puissent le prendre, quoique ce métier soit nécessaire dans la société.

L'on est sur-tout privé de l'*estime civile* par des crimes qui intéressent la société: un seul de ces crimes peut faire perdre entièrement l'*estime civile*, lors, par exemple, que l'on est noté d'infamie pour quelque action honteuse contraire aux lois, ou qu'on est banni de l'état d'une façon ignominieuse, ou qu'on

LLL lll ij

est condamné à la mort avec flétrissure de sa mémoire.

Remarquons ici que les lois ne peuvent pas spécifier toutes les actions qui donnent atteinte civilement à la réputation d'honnête homme ; c'est pour cela qu'autrefois chez les Romains il y avoit des censeurs dont l'emploi consistoit à s'informer des mœurs de chacun, pour noter d'infamie ceux qu'ils croyoient le mériter.

Au reste il est certain que l'*estime simple*, c'est-à-dire la réputation d'honnête homme, ne dépend pas de la volonté des souverains, en sorte qu'ils puissent l'ôter à qui bon leur semble, sans qu'on l'ait mérité, par quelque crime qui emporte l'infamie, soit de sa nature, soit en vertu de la détermination expresse des lois. En effet comme le bien & l'avantage de l'état rejettent tout pouvoir arbitraire sur l'honneur des citoyens, on n'a jamais pu prétendre conférer un tel pouvoir à personne : j'avoué que le souverain est maître, par un abus manifeste de son autorité, de bannir un sujet innocent ; il est maître aussi de le priver injustement des avantages attachés à la conservation de l'honneur civil : mais pour ce qui est de l'*estime* naturellement & inséparablement attachée à la probité, il n'est pas plus en son pouvoir de la ravir à un honnête homme, que d'étouffer dans le cœur de celui-ci les sentimens de vertu. Il implique contradiction d'avancer qu'un homme soit déclaré infame par le pur caprice d'un autre, c'est-à-dire qu'il soit convaincu de crimes qu'il n'a point commis.

J'ajoute qu'un citoyen n'est jamais tenu de sacrifier son honneur & sa vertu pour personne au monde : les actions criminelles qui sont accompagnées d'une véritable ignominie, ne peuvent être ni légitimement ordonnées par le souverain, ni innocemment exécutées par les sujets. Tout citoyen qui connoît l'injustice, l'horreur des ordres qu'on lui donne, & qui ne s'en dispense pas, se rend complice de l'injustice ou du crime, & conséquemment est coupable d'infamie. Grillon refusa d'assassiner le duc de Guise. Après la S. Barthélemy, Charles IX. ayant mandé à tous les gouverneurs des provinces de faire massacrer les Huguenots, le vicomte Dorté, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au roi : « SIRE, « je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de » guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, » & pas un bourreau ; ainsi eux & moi supplions V. » M. d'employer nos bras & nos vies à choses faisables ». *Hist. de d'Aubigné.*

Il faut donc conserver très-précieusement l'*estime simple*, c'est-à-dire la réputation d'honnête homme ; il le faut non-seulement pour son propre intérêt, mais encore parce qu'en négligeant cette réputation on donne lieu de croire qu'on ne fait pas assez de cas de la probité. Mais le vrai moyen de mériter & de conserver l'*estime simple* des autres, c'est d'être réellement estimable, & non pas de se couvrir du masque de la probité, qui ne manque guère de tomber tôt ou tard : alors si malgré ses soins on ne peut imposer silence à la calomnie, on doit se consoler par le témoignage irréprochable de sa conscience.

Voilà pour l'*estime simple*, considérée dans l'état de nature & dans la société civile : lisez sur ce sujet la dissertation de Thomasius, de *exiſtimatione, famâ & infamiâ*. Passons à l'*estime* de distinction.

L'*estime de distinction* est celle qui fait qu'entre plusieurs personnes, d'ailleurs égales par rapport à l'*estime simple*, on met l'une au-dessus de l'autre, à cause qu'elle est plus avantageusement pourvue des qualités qui attirent pour l'ordinaire quelque honneur, ou qui donnent quelque prééminence à ceux en qui ces qualités se trouvent. On entend ici par le mot d'*honneur*, les marques extérieures de l'opinion avantageuse que les autres ont de l'excellence de quelqu'un à certains égards.

L'*estime de distinction*, aussi-bien que l'*estime simple*, doit être considérée ou par rapport à ceux qui vivent ensemble dans l'indépendance de l'état de nature, ou par rapport aux membres d'une même société civile.

Pour donner une juste idée de l'*estime de distinction*, nous en examinerons les fondemens, & cela, ou en tant qu'ils produisent simplement un mérite, en vertu duquel on peut prétendre à l'honneur, ou en tant qu'ils donnent un droit, proprement ainsi nommé, d'exiger d'autrui des témoignages d'une *estime de distinction*, comme étant dûes à la rigueur.

On tient en général pour des fondemens de l'*estime de distinction*, tout ce qui renferme ou ce qui marque quelque perfection, ou quelque avantage considérable dont l'usage & les effets sont conformes au but de la loi naturelle & à celui des sociétés civiles. Telles sont les vertus éminentes, les talens supérieurs, le génie tourné aux grandes & belles choses, la droiture & la solidité du jugement propre à manier les affaires, la supériorité dans les sciences & les arts recommandables & utiles, la production des beaux ouvrages, les découvertes importantes, la force, l'adresse & la beauté du corps, en tant que ces dons de la Nature sont accompagnés d'une belle ame, les biens de la fortune, en tant que leur acquisition a été l'effet du travail ou de l'industrie de celui qui les possède, & qu'ils lui ont fourni le moyen de faire des choses dignes de louange.

Mais ce sont les bonnes & belles actions qui produisent par elles-mêmes le plus avantageusement l'*estime de distinction*, parce qu'elles supposent un mérite réel, & parce qu'elles prouvent qu'on a rapporté ses talens à une fin légitime. L'honneur, disoit Aristote, est un témoignage d'*estime* qu'on rend à ceux qui sont bienfaisans ; & quoiqu'il fût juste de ne porter de l'honneur qu'à ces sortes de gens, on ne laisse pas d'honorer encore ceux qui sont en puissance de les imiter.

Du reste il y a des fondemens d'*estime de distinction* qui sont communs aux deux sexes, d'autres qui sont particuliers à chacun, d'autres enfin que le beau sexe emprunte d'ailleurs.

Toutes les qualités qui sont de légitimes fondemens de l'*estime de distinction*, ne produisent néanmoins par elles-mêmes qu'un droit imparfait, c'est-à-dire une simple aptitude à recevoir des marques de respect extérieur ; de sorte que si on les refuse à ceux qui le méritent le mieux, on ne leur fait là aucun tort proprement dit, c'est seulement leur manquer.

Comme les hommes sont naturellement égaux dans l'état de nature, aucun d'eux ne peut exiger des autres, de plein droit, de l'honneur & du respect. L'honneur que l'on rend à quelqu'un, consiste à lui reconnoître des qualités qui le mettent au-dessus de nous, & à s'abaisser volontairement devant lui par cette raison : or il seroit absurde d'attribuer à ces qualités le droit d'imposer par elles-mêmes une obligation parfaite, qui autorisât ceux en qui ces qualités se trouvent, à se faire rendre par force les respects qu'ils méritent. C'est sur ce fondement de la liberté naturelle à cet égard, que les Scythes répondirent autrefois à Alexandre : « N'est-il pas permis à ceux » qui vivent dans les bois, d'ignorer qui tu es, & » d'où tu viens ? Nous ne voulons ni obéir ni commander à personne ». Q. Curce, liv. VII. c. viij.

Aussi les sages mettent au rang des fottes opinions du vulgaire, d'*estimer* les hommes par la noblesse, les biens, les dignités, les honneurs, en un mot toutes les choses qui sont hors de nous. « C'est merveille, dit si bien Montagne dans son aimable langage, » que » faut nous, aucune chose ne s'apprécie que par ses » propres qualités Pourquoi estimez-vous un

» homme tout enveloppé & emballé ? Il ne nous
 » fait montre que des parties qui ne sont aucunement
 » fiennes, & nous cache celles par lesquelles seules
 » on peut réellement juger de son *estimation*. C'est le
 » prix de l'épée que vous cherchez, non de la gain-
 » ne : vous n'en donneriez à l'aventure pas un qua-
 » train, si vous ne l'aviez dépouillée. Il le faut juger
 » par lui-même, non par ses atours ; & comme le
 » remarque très-plaisamment un ancien, savez-vous
 » pourquoi vous l'estimez grand ? vous y comptez
 » la hauteur de ses patins ; la base n'est pas de la sta-
 » tue. Mesurez-le sans ses échasses : qu'il mette à
 » part ses richesses & honneurs, qu'il se présente en
 » chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions,
 » sain & alegre ? Quelle ame a-t-il ? est-elle belle,
 » capable, & heureusement pourvue de toutes ses
 » pièces ? est-elle riche du sien ou de l'autrui ? la for-
 » tune n'y a elle que voir ? si les yeux ouverts, elle
 » attend les espèces traitées ; s'il ne lui chaut par où lui
 » sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ? si elle
 » est raffinée, équable, & contente ? c'est ce qu'il faut
 » voir ». *Liv. I. ch. xliij.* Les enfans raisonnent plus
 sensément sur cette matière : Faites bien, disent-ils, & vous ferez roi.

Reconnoissons donc que les alentours n'ont aucune valeur réelle ; concluons ensuite que quoiqu'il soit conforme à la raison d'honorer ceux qui ont intrinsèquement une vertu éminente, & qu'on devroit en faire une maxime de droit naturel ; cependant ce devoir considéré en lui-même, doit être mis au rang de ceux dont la pratique est d'autant plus louable, qu'elle est entièrement libre. En un mot, pour avoir un plein droit d'exiger des autres du respect, ou des marques d'*estime de distinction*, il faut, ou que celui de qui on l'exige soit sous notre puissance, & dépende de nous ; ou qu'on ait acquis ce droit par quelque convention avec lui ; ou bien en vertu d'une loi faite ou approuvée par un souverain commun.

C'est à lui qu'il appartient de régler entre les citoyens les degrés de distinction, & à distribuer les honneurs & les dignités ; en quoi il doit avoir toujours égard au mérite & aux services qu'on peut rendre, ou qu'on a déjà rendu à l'état : chacun après cela est en droit de maintenir le rang qui lui a été assigné, & les autres citoyens ne doivent pas le lui contester. *Voyez CONSIDÉRATION.*

L'*estime de distinction* ne devrait être ambitionnée qu'autant qu'elle suivrait les belles actions qui tendent à l'avantage de la société, ou autant qu'elle nous mettroit plus en état d'en faire. Il faut être bien malheureux pour rechercher les honneurs par de mauvaises voies, ou pour y aspirer seulement afin de satisfaire plus commodément ses passions. La véritable gloire consiste dans l'*estime* des personnes qui sont elles-mêmes dignes d'*estime*, & cette *estime* ne s'accorde qu'au mérite. « Mais (dit la Bruyère) comme après le mérite personnel ce sont les éminentes dignités & les grands titres, dont les hommes tirent le plus de distinction & le plus d'éclat, qui ne fait être un Erasme, peut penser à être évêque ». *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

* *ESTIME, (Marine.)* c'est le calcul que fait le pilote de la route & de la quantité du chemin du vaisseau. La route d'un vaisseau étant, comme elle l'est presque toujours, oblique au méridien du lieu, il se forme un triangle rectangle dont elle est l'hypothénuse ; les deux autres côtés sont le chemin fait dans le même tems en longitude & en latitude. La latitude est connue par l'observation de la hauteur de quelque astre. On a par la boussole l'angle de la route, avec un côté du triangle ; on a la route en *estimant* la vitesse du vaisseau pendant un tems donné, d'où se tire très-aisément la quantité de la longitude.

La difficulté consiste dans l'*estime* de la vitesse du vaisseau. Pour l'avoir on jette le loch, pièce de bois attachée à une ficelle, que l'on divise à mesure que le vaisseau s'éloigne (*Voyez LOCH*) ; car la mer n'ayant point de mouvement vers aucun endroit, le loch y demeure flottant & immobile, & devient un point fixe par rapport auquel le vaisseau a plus ou moins de vitesse. Mais cette supposition cesse, si l'on est dans un courant : alors on est exposé à prendre pour vitesse absolue, ce qui n'est que vitesse relative ; savoir la différence en vitesse du loch & du vaisseau. Erreur dangereuse. Cependant quand on auroit les longitudes par l'observation céleste, le ciel se couvrant quelquefois pour plusieurs jours, il en faudroit toujours venir à la pratique de l'*estime* & du loch, qui ne fera jamais qu'un tâtonnement. *Mémoires de l'académ. 1702. Voyez NAVIGATION, &c.*

ESTIOLER, (Jard.) On dit d'une plante qu'elle *estiole* ou *s'estiole*, quand en croissant elle devient menue & fluette, ce qui est un défaut ; cela arrive aux légumes, quand les graines sont semées trop serrées. (K)

ESTINE, (Mar.) c'est le juste contre-poids qu'on donne à chaque côté d'un vaisseau, pour balancer sa charge avec tant de justesse, qu'un côté ne pèse pas plus que l'autre ; ce qui est nécessaire pour qu'il aille & marche avec plus de facilité.

ESTIRE, f. f. (Corroyeur.) c'est un morceau de fer ou de cuivre, de l'épaisseur de cinq à six lignes, de la largeur de cinq à six pouces, moins large par en-haut que par en-bas. La partie la moins large sert de poignée à l'ouvrier.

Le corroyeur étend, abat le grain de fleur, ou dégrasse ses cuirs à l'*estire*.

L'*estire* de fer est pour les cuirs noirs : celle de cuivre, pour ceux de couleur qu'on craint de tacher.

* *ESTISSEUSES, f. f. (Manuf. en soie.)* petites tringles de fer qui retiennent les roquetins & les canons dans les cantres.

ESTISSU, f. m. (Rubaniers.) c'est la même chose que les *estisseuses* de l'article précédent.

ESTOC, f. m. (Jurisprud.) signifie *tronc* ou *souche commune*, dont plusieurs personnes sont issues. Ce mot vient de l'allemand *stoc*, ou de l'anglo-saxon *stocce*, qui veut pareillement dire *tronc*.

On se sert de ce terme en matière de propres, soit réels ou fictifs, pour exprimer la souche commune d'où sortoit celui qui a possédé le propre.

Dans les coutumes de simple côté ou de côté & ligne, on confond souvent le terme d'*estoc* avec celui de *côté* ; mais dans les coutumes fouchères, le terme d'*estoc* s'entend, comme on vient de le dire, pour la souche commune.

La coutume de Dourdan, qui est du nombre des coutumes fouchères, explique bien (*art. 117.*) la différence qu'il y a entre *estoc* & *côté & ligne* ; & sont entendus, dit cet article, les plus prochains de l'*estoc* & ligne, ceux qui sont descendus de celui duquel les héritages sont procédés, & qui les a mis dans la ligne ; & où ils n'en seroient descendus, encore qu'ils fussent parens du défunt de ce côté, ils ne peuvent prétendre les héritages contre les plus prochains lignagers d'icelui défunt, posé qu'ils ne fussent lignagers dudit côté dont les héritages sont procédés. *Voyez Renusson, traité des propres, ch. vj. sect. 5. & aux mots CÔTÉ, COUTUMES SOUCHÈRES, LIGNE, PROPRES. (A)*

ESTOC-ET-LIGNE, (à la Monnoie.) les enfans & petits-enfans des monoyeurs, taillereffes, ouvriers ; enfin de ceux qui ont été reçus & qui ont prêté serment, sont dits être d'*estoc-&-ligne* de monnoyage : les aînés ont le droit d'être reçus, en cas de mort ou de résignation, à la place de leurs peres ou meres, selon le sexe & la place. Les cadets ne peuvent avoir

ce droit, mais on les reçoit dans des places inférieures, & ils avancent selon les événemens, les occasions, & leur habileté.

ESTOC, (*Art milit.*) c'est ainsi qu'on exprime souvent la pointe d'un fabre ou d'une épée. *Frapper d'estoc*, c'est pointer ou pousser l'épée ou le fabre pour le faire entrer par la pointe; & *frapper de taille*, c'est fabriquer ou donner des coups avec le tranchant du fabre ou de l'épée. Dans les différens exercices des soldats romains, « on leur montrait, dit Vege- » ce, principalement à pointer : avec quelque for- » ce qu'un coup de tranchant soit appuyé, il tue ra- » rement, parce que les armes défensives & les os » l'empêchent de pénétrer; tandis que la pointe, en- » foncée seulement de deux doigts, fait souvent » une blessure mortelle. D'ailleurs il n'est pas possi- » ble de donner un coup de fabre sans découvrir le » bras & le côté droit; au lieu qu'on peut pointer, » sans donner de jour à son ennemi, & le per- » cer avant qu'il voye venir l'épée ». *Nouv. trad. de Vegece*, par M. de Sigrais. (Q)

ESTOC, (*Com. de bois.*) On dit une coupe à blanc-*estoc*, quand on abat tous les arbres d'une forêt, sans en réserver aucun.

ESTOCADÉ ou BOTTE, (*Escrime.*) est un coup de pointe quelconque qu'on allonge à l'ennemi.

On peut terminer une *estocade* de cinq façons, dedans les armes, dehors les armes, dessus les armes, sous les armes, & en flanconade.

* ESTOIRE ou ASTEROTES, f. f. *terme de Pêche*, usité dans le ressort de l'amirauté de Bayonne, est une sorte de filet qu'on peut rapporter à l'espèce des bretellieres.

Le rêt que les pêcheurs Tillotiers (compagnie de Pêcheurs de Bayonne) nomment *asterote* ou *rêt à plier*, est un filet travaillé comme les traux de dreige; il a environ une brasse & demie de chute, & cinquante à soixante brasses de long; il se tend par fond comme les bretellieres, ou flettes trauillées à la mer des Pêcheurs hauts & bas Normands; & la manœuvre de la Pêche est la même que celle qui se fait avec le rêt de trente mailles; il sert pour prendre le poisson plat, & les Pêcheurs s'en servent en dedans le boucaut dans la rivière, & hors la barre à la mer; le calibre de ce tramail est le même que l'ordonnance de 1681 permet pour la dreige à la mer: ainsi c'est un tramail sédentaire, qui a les hameaux ou l'émail de neuf pouces en carré, & la toile, nappe, ou rêt du milieu, de 21 lignes en carré.

ESTOMAC, ΣΤΟΜΑΧΟΣ, *ventriculus*, en *Anatomie*, est une partie creuse, membraneuse, & organique de l'animal, qui est destinée à recevoir la nourriture après la déglutition, & à la convertir en chyle. Voyez NOURRITURE, DIGESTION, CHYLE, &c.

Il est d'une forme longue; quelques-uns le comparent à une citrouille; d'autres à une musette. Il est situé dans la région épigastrique, un peu plus panché du côté gauche que du côté droit. Sa partie supérieure est jointe au diaphragme & au petit épiploon; sa partie inférieure au grand épiploon; le côté droit au duodenum, & le côté gauche à la ratte. Le cartilage xiphoïde répond presque à la partie moyenne de l'estomac, il a deux orifices; un à chaque extrémité. L'orifice gauche est appelé proprement στόμας, de στόμα, *bouche*; on le nomme aussi καρδιά: il se joint à l'œsophage, dont il est en quelque façon une continuation. C'est par cet orifice que les alimens entrent dans l'estomac, où étant digérés, ils montent obliquement au pylore, ou vers l'orifice droit qui est joint au premier des intestins. L'estomac est courbé; il se forme en conséquence deux arcs entre ces deux orifices, un plus grand, convexe, tourné vers la partie inférieure, lorsque

l'estomac est vuide, & en-devant, lorsqu'il est rempli; l'autre plus petit, supérieur, concave, situé entre les deux orifices. Les viscères, voisins de l'estomac, sont la ratte à gauche, le foie à droite, & le pancreas derrière & inférieurement. Voyez FOYE, RATTE, PANCREAS, ŒSOPHAGE & PYLORE.

L'estomac est composé de quatre membranes ou enveloppes; la première & la plus intérieure, est formée de fibres courtes, qui sont situées perpendiculairement au-dessus des fibres de l'enveloppe voisine, & peuvent être manifestement aperçues vers le pylore: quand l'estomac est tendu par la nourriture, ces fibres deviennent épaisses & courtes: tandis qu'elles s'efforcent de se rétablir dans leur état, par leur élasticité naturelle, elles contractent la cavité de l'estomac, & lui font broyer & expulser les alimens. Cette enveloppe est plus large que les autres, & est remplie de plis & de rides, principalement vers le pylore: ces plis arrêtent le chyle, & l'empêchent de sortir de l'estomac, avant que d'être suffisamment digéré. Il y a dans cette enveloppe un grand nombre de petites glandes qui séparent une liqueur, qui humecte toute la cavité de l'estomac, & aide à la coction des alimens: c'est pourquoi cette enveloppe est nommée *tunique glanduleuse*.

La seconde tunique est plus mince & plus délicate; elle est tout-à-fait nerveuse; d'un sentiment exquis, & se nomme *tunique nerveuse*.

La troisième est musculaire, & composée de fibres droites & circulaires; celles qui sont droites, avancent sur la partie supérieure de l'estomac, entre l'orifice supérieur & l'inférieur; & celles qui sont circulaires, vont obliquement depuis la partie supérieure de l'estomac, jusqu'au fond. Les plus intérieures de ces fibres descendent vers le côté droit, & les plus extérieures, vers le côté gauche: de sorte que par leur action, les deux extrémités de l'estomac sont attirées vers le milieu, & le tout est également contracté: c'est par leur contraction & leur mouvement continuel, que l'attrition & la digestion des alimens se fait bien.

Toutes ces membranes sont unies entr'elles par un tissu cellulaire, que quelques-uns ont regardé comme des membranes particulières.

Un grand nombre de vaisseaux se rendent à l'estomac, & ils viennent de différens troncs, afin qu'aucune pression ne pût intercepter le cours des liqueurs qu'ils renferment; ce qui seroit très-aisément arrivé, s'il n'y avoit eu qu'un seul tronc: toutes ses artères viennent en général de la coeliaque: la coronaire stomachique est une branche de la coeliaque, se distribue entre les deux orifices le long du petit arc; la gastrique droite vient de l'hépatique, se porte le long du grand arc à droite, & s'anastomose avec la gastrique gauche qui vient de la sphérique, & qui se termine le long du grand arc à gauche; les veines suivent à-peu-près la même direction, & se vuident dans des branches de la veine-porte ventrale.

La huitième paire de nerfs envoie à l'estomac deux branches considérables, qui s'étendent autour de l'orifice supérieur, & qui sont fort sensibles; c'est delà aussi que naît la grande sympathie qu'il y a entre l'estomac, la tête, & le cœur; ce qui a fait croire à Van-Helmont que l'ame a son siège à l'orifice supérieur de l'estomac.

Quant au mouvement de l'estomac, le docteur Pitt nous apprend dans les *Transactions philosophiques*, qu'en disséquant un chien, il a trouvé que le mouvement péristaltique des boyaux avoit, de même, lieu dans l'estomac; le pylore, qu'on trouve pour l'ordinaire aussi haut que le diaphragme, tomboit à chaque ondulation au-dessous du fond de l'estomac; de manière qu'il pouvoit remarquer clairement un resserrement dans le milieu de l'estomac;

à chaque mouvement en en-bas, tel qu'il étoit capable de comprimer tout ce qui étoit renfermé dans sa cavité. Ces mouvemens, dit-il, étoient aussi réguliers qu'aucun qu'on puisse appercevoir dans les intestins; & il ajoute qu'il a fait la même observation dans trois autres chiens; d'où on peut conclure sûrement que cela se trouve dans tous. *Voyez PÉRISTALTIQUE.*

Les animaux qui ruminent, ont quatre *estomacs*: cependant on remarque que quelques-uns de ceux qui en ont quatre en Europe, n'en ont que deux en Afrique; apparemment à cause que les herbes d'Afrique sont plus nourissantes. *Voyez RUMINANT.*

Les oiseaux qui se nourrissent ordinairement de graines qui sont couvertes d'une peau dure, ont un espèce d'*estomac* qu'on appelle *jabot*, qui est composé de quatre grands muscles en-dehors, & d'une membrane dure & calleuse au-dedans: ceux qui vivent de chair, comme les aigles, les vautours, &c. n'en ont qu'un. *Voyez CARNIVORE, GRANIVORE, &c.* Quant à l'action de l'*estomac*, voyez DIGESTION. (L)

ESTOMAC, (*maladies de l'*). Les fonctions de cet organe sont très-nombreuses & très-variées; elles sont par conséquent susceptibles de différentes lésions.

Celles de la première espèce dépendent des vices de ce viscere, en tant qu'il est regardé comme le siège de l'appétit des alimens & de la boisson, qui est aboli dans l'*anorexie*, & diminué dans la *dysorexie* ou l'inappétence & le dégoût, ou *apostie* ou le dégoût dépravé dans la faim canine & les *envies*, c'est-à-dire le *pica* & le *malacia*. *Voyez FAIM, ANOREXIE, DYSCOREXIE, APOSITIE & ENVIE.*

Les maladies de l'*estomac* de la seconde espèce, regardent la cotion, en tant qu'elle dépend principalement de l'action du ventricule; ainsi lorsque les alimens, qui y sont contenus, ne sont pas digérés, ou lorsqu'ils ne le sont que lentement & avec peine, ou qu'ils changent de nature, & contractent des qualités qui ne sont point convenables au chyle, préparé d'une manière naturelle; ces différens vices constituent des maladies de l'*estomac*, qui sont l'*aepsie*, ou le défaut de digestion; la *dyspepsie*, ou la digestion difficile, douloureuse; la *bradypepsie*, ou la digestion trop ralentie; & la *diaphore*, ou la digestion faite avec corruption: il a été traité de chacune de ses affections en son lieu, ou à l'article DIGESTION. *Voyez APEPSIE, DYSPÉPSIE, BRADYPÉPSIE, & DIAPHORE.* La trop prompt digestion est rarement une maladie; lorsqu'elle est regardée comme un vice, elle constitue ce qu'on appelle la *boulimie*, ou faim excessive. *Voyez FAIM.*

Les maladies de l'*estomac* de la troisième espèce, regardent l'action de ce viscere, tentant à expulser les matieres contenues dans sa cavité: telles sont le hoquet, la nausée, le vomissement, le cholera, le rot; la lienterie est aussi de cette espèce, en tant qu'elle dépend du vice de l'*estomac*, comme de celui des intestins. *Voyez HOQUET, NAUSÉE, VOMISSEMENT, CHOLERA-MORBUS, ROT & LIENTERIE.*

Les maladies du ventricule de la quatrième espèce, dépendent des vices qui affectent spécialement les parties qui entrent dans la composition de sa substance: ainsi comme il reçoit un grand nombre de nerfs, qui se distribuent dans ses membranes, il est doilé d'un sentiment très-exquis; ce qui le rend très-susceptible de douleur, sur-tout dans les environs de son orifice supérieur: cette sorte d'affection est ce qu'on appelle la *cardialgie* ou l'*ardeur d'estomac*. *Voyez CARDIALGIE.*

L'*estomac* étant composé de vaisseaux de tous les genres, est par conséquent sujet aux engorgemens inflammatoires, aux abcès, aux ulcères, à la gan-

grene, aux obstructions, à l'oedeme, au skirrhe: c'est de ces dernières maladies, qui ne sont pas distinguées par des noms particuliers, dont il convient de donner succinctement l'histoire sous cet article.

De l'inflammation de l'estomac. Toute sorte d'engorgement de vaisseaux, dans quelque partie du corps que ce soit, augmente son volume, & y forme une tumeur; ainsi l'engorgement inflammatoire en produit toujours une dans la partie de l'*estomac*, où il a son siège; mais elle n'est sensible au-dehors, que lorsqu'elle est dans la partie antérieure: il est rare qu'il soit entièrement enflammé dans toute l'étendue, tant interne qu'externe de ses membranes; il ne l'est ordinairement qu'extérieurement, ou intérieurement dans une partie plus ou moins grande de sa substance.

Lorsque l'inflammation est formée, le malade ressent dans la région épigastrique une douleur fixe continue, punitive, avec un sentiment de pesanteur, qui ne peut être calmée par l'application d'aucun remède approprié; elle est accompagnée d'une fièvre très-aiguë, d'une chaleur très-ardente, & d'une soif très-pressante; & la douleur est augmentée, au moment même de l'entrée des alimens dans l'*estomac*, soit solides, soit liquides; elle se fait alors plus particulièrement sentir dans le point où est l'inflammation, & les matieres reçues dans sa capacité, ne tardent pas à en être expulsées par un vomissement très-douloureux, ou par une prompte & fatigante déjection, à moins que l'engorgement inflammatoire ne s'étende au cardia & au pylore, & ne ferme ces deux orifices: le hoquet se joint à tous ces symptômes, & rend la douleur encore plus aiguë; le malade se plaint d'une anxiété continuelle, & paroît être d'une inquiétude extrême, par les fréquentes agitations de son corps; si l'inflammation affecte tout le ventricule, il ne trouve pas une situation où il ne ressent une douleur très-vive dans toute la région épigastrique, si ce n'est que la surface externe: la douleur se fait plus sentir pendant la digestion; pendant que les fibres de l'*estomac* se contractent pour presser les matieres contenues, & ensuite les expulser de sa capacité, le malade prend, dans ce cas, les alimens nécessaires avec moins de peine, que lorsque c'est la surface interne qui est enflammée, parce que celle-ci est exposée au contact de ce qui est dans le viscere, ce qui la rend par conséquent extrêmement susceptible d'irritation, & renouvelle la douleur d'une manière insupportable: lorsque c'est la partie antérieure qui est le siège de l'inflammation, elle se manifeste par la tumeur qui est sensible au toucher, & même quelquefois à la vue dans l'étendue des parties contenant du bas-ventre, qui terminent le devant de la région épigastrique: cette partie est aussi d'une si grande sensibilité, que le malade ne peut rien supporter qui la presse, & même qui la touche, comme les couvertures du lit. Le malade souffre davantage, étant couché sur le dos, lorsque l'affection est dans la partie postérieure: il ne se couche qu'avec plus de douleur sur les parties latérales, si elles sont affectées; d'ailleurs le malade distingue par lui-même si elles sont le siège du mal, & l'indique par son rapport: si l'inflammation tient plus de la nature de l'érysipele que du phlegmon, les symptômes sont tous plus violens, mais la tumeur & le sentiment de pesanteur de la partie affectée, sont moins considérables: lorsque l'inflammation est fort étendue, & que la maladie est conséquemment fort grande, il survient de fréquentes défaillances; le malade éprouve de constantes insomnies, & tombe souvent dans le délire.

Avec tous ces signes, on a de la peine à distinguer l'inflammation de l'*estomac* d'avec l'inflammation d'une partie voisine, qui y a beaucoup de rap-

port ; c'est celle du petit lobe du foye , qui recouvre la partie supérieure du ventricule , ou celle des parties contenant de l'abdomen , qui lui est contiguë : presque tous les mêmes symptômes se trouvent dans l'une comme dans l'autre ; en sorte que les medecins les plus expérimentés s'y sont souvent trompés : on ne peut en faire la différence , que par la violence extrême des accidens qui accompagnent l'inflammation de l'*estomac*.

Les causes tant prochaines qu'éloignées de cette affection , sont les mêmes que celles de l'inflammation en général , appliquées à la partie dont il s'agit. Le medecin peut en connoître la nature & les différences , par les informations qu'il prend sur la maniere de vivre qui a précédé ; sur l'abus des six choses non naturelles , auquel il a peut-être donné lieu ; sur l'âge , le sexe , le tempérament , la saison , &c. dont la différence peut beaucoup influencer sur celles des causes de cette inflammation , qui peut encore être ou idiopathique ou sympathique , symptomatique ou critique.

Cette maladie devient très-dangereuse , & mortelle même en peu tems , si on ne se hâte pas d'y apporter remède , parce que la fonction de la partie affectée est extrêmement nécessaire à la vie ; parce que le défaut de cette fonction lui est très-préjudiciable , & que l'organe en est très-fourni de nerfs , & a une grande connexion par leur moyen avec toutes les parties voisines. Les personnes d'un tempérament foible , délicat , guérissent rarement de l'inflammation d'*estomac* : elle est moins dangereuse pour ceux qui sont robustes. Le froid aux extrémités , est un signe de mort prochaine dans cette maladie : elle se termine , comme toutes les autres maladies inflammatoires , par la résolution , par la suppuration , ou par la gangrene ; ou elle se change en tumeur skirrheuse , chancreuse ; ou elle procure une mort prompte , que les convulsions contribuent à accélérer. C'est la nature , & la violence de ses causes & de ses symptômes , qui dispose à ces différentes terminaisons , & les décide. Si l'inflammation de l'*estomac* tourne en suppuration , il s'ensuit plusieurs maux considérables , tels que la nausée , le vomissement , la douleur : ces symptômes sont quelquefois accompagnés de circonstances surprenantes ; on n'en connoît souvent pas la cause , & ils deviennent incurables : d'ailleurs le pus s'en répand ou dans la capacité de l'abdomen , ou dans celle du ventricule. Il se forme dans le premier cas un empieme : dans le second le pus est évacué par le vomissement ou par les déjections. Il résulte de l'un & de l'autre , que le malade tombe dans une vraie consomption à la suite de la fièvre lente , que procure le pus en se mêlant avec la masse des humeurs. L'*estomac* s'affoiblit de plus en plus , les alimens ne se digerent pas ; & le corps ne recevant presque point de nourriture , périt par l'atrophie & le marasme.

L'exulcération de ce viscere n'est cependant pas toujours l'effet de l'inflammation ; elle peut être aussi produite immédiatement par la corrosion de quelque humeur acre , de quelque médicament , de quelque aliment de nature à ronger la substance de l'*estomac* : elle peut aussi être causée par des corps durs , rudes , pointus , comme des portions d'os , des aiguilles & autres choses semblables , avalées à dessein ou par mégarde. Les ulceres de cette espece ne sont pas ordinairement si dangereux que ceux qui se forment à la suite de l'inflammation de ce viscere.

Lorsque la gangrene lui succede , elle est incurable ; & la mort qui suit de près , ne laisse pas le tems de placer aucun remède , qui seroit d'ailleurs inutile , à cause du peu d'épaisseur des tuniques de l'*estomac* , qu'elle détruit très-promptement.

L'œdeme , les obstructions , le skirrhe , qui ont

leur siège dans la substance du ventricule , sont très-difficiles à guérir , & dérangent considérablement les fonctions de cet organe : le chancre y cause des douleurs très-violentes , qui sont même susceptibles d'être augmentées par tout ce qui y est appliqué par la voie de la déglutition ; & qui deviennent fixes , insupportables & de longue durée par l'effet des remèdes irritans , & de toute autre chose de semblable qualité , pris intérieurement.

Dès que le medecin est assuré par le concours des signes qui caractérisent l'inflammation de l'*estomac* , qu'elle est formée , il doit recourir tout de suite à la saignée , la prescrire copieuse , & la faire répéter , si le cas l'exige ; & cependant , comme les violentes douleurs causent souvent des foiblesses , des défaillances , il faut avoir grande attention de conserver les forces , & de ménager par cette raison les évacuations ; d'éviter l'usage des purgatifs , & encore plus celui des vomitifs , qui , en attirant un plus grand abord d'humeurs dans la partie affectée , en la mettant en mouvement , & en lui causant des agitations convulsives , violentes par les irritations , ne peuvent qu'être extrêmement nuisibles. Il convient par conséquent de ne faire diversion que dans les parties éloignées ; ainsi les lavemens antiphlogistiques sont utiles dans cette vue. Le régime doit être exactement observé ; le malade doit se soumettre à une diete très-severe , & ne faire aucun usage de viande ni de ses suc , bouillons. Les délayans , les adoucissans , les tempérans , qui se trouvent réunis dans les tisannes émulsionnées , cuites , sont employés avec succès en grande quantité. Les décoctions de ris , d'orge , un peu miellées & aiguës par quelques gouttes d'acide minéral , comme l'esprit de nitre , ou végétal , comme le suc de limon à petite dose , produisent aussi de bons effets , & contribuent à calmer le vomissement & les autres symptômes pressans , tels que l'ardeur de la fièvre , la douleur. Les fomentations émollientes , repercutives , corroboratives & legerement astringentes ; les cataplasmes de même qualité , les onguens même appliqués sur l'*estomac* , sont encore très-utiles dans ce cas. On peut placer un doux purgatif sur la fin , lorsque la douleur paroît bien calmée. Si l'inflammation de l'*estomac* tourne en gangrene , il n'y a point de remède à employer , comme il a été dit : la mort de la partie est bientôt suivie de celle du tout. Si la partie enflammée vient à suppurer , & que l'on puisse le connoître , il faut traiter la maladie selon la méthode prescrite pour les abcès en général (voyez ABCÈS , ULCERE , SUPPURATION) ; & si l'*estomac* est affecté d'obstruction , d'œdeme , de skirrhe , de chancre , il faut aussi employer les remèdes indiqués contre ces différens vices. Voyez OBSTRUCTION , ŒDEME , SKIRRHE , CHANCRE. (d)

ESTOMBER , ESTOUSER : on écrit plus souvent , & on prononce toujours *estrumber*. *Estomber*, terme de Dessinateur ; c'est froter le crayon qu'on a mis sur son dessin , avec de petits rouleaux de papier barbus par le bout , ou avec du chamois roulé sur un petit bâton en forme de pinceau. Le chamois & le papier ainsi roulés , s'appellent *estompes*. On prend quelquefois du crayon en poudre avec l'*estompe* , & on le frote sur le dessin. (R)

ESTONIE , (Géogr. mod.) province de Russie , bornée à l'orient par la mer Baltique , au septentrion par le golfe de Finlande , à l'occident par l'Ingrie , & au midi par la Livonie. On la divise en cinq diocèses ; Alcuraxie , Virrie , Sarrie , Vixie , & Servie.

ESTOTILAND , (Géog.) Ce pays de l'Amérique septentrionale , au nord du Canada , vers les terres arctiques , découvert par Antonio Zéni , dont tant de géographes & de cosmographes ont parlé , & dont Davity nous a donné la description , jusqu'à détailler

détailler les livres latins de la bibliothèque de celui qui y commandoit ; ce pays, dis-je, malgré tant de témoignages positifs, n'est qu'un pays idéal & chimérique : aussi M. de Lisle en a banni le nom de ses cartes, avec d'autant plus de raison que l'on ne fait même ce qu'il signifie. *Article de M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

ESTOU, f. m. (*Boucherie.*) table à claire-voie sur laquelle les Bouchers habillent les moutons & les veaux. Si vous ôtez les bras à la civière des Maçons, vous aurez l'estou des Bouchers. L'estou est soutenu sur quatre bâtons posés aux quatre angles.

ESTOUPIN, ÉTOUPIN, ou VALET, (*Marine.*) C'est un peloton de fil de carret proportionné au calibre des canons : on s'en sert à bourrer la poudre quand on les charge.

ESTRAC, (*Manège, Maréchallerie.*) terme dont nous ne faisons plus aucun usage. Voyez ÉTROIT.

ESTRADE, f. f. (*Gramm. & Hist. mod.*) est un terme françois qui signifie à la lettre une route publique ou grand chemin. C'est de-là qu'est venue cette phrase militaire, *battre l'estrade*, c'est-à-dire envoyer des coureurs ou gens à cheval à la découverte pour épier les dispositions de l'ennemi, & donner avis au général de tout ce qu'ils ont aperçu dans la route. Une armée ne marche jamais sans envoyer de tous côtés des batteurs d'estrade.

Ce mot est formé de l'italien *strada*, rue ou chemin, qui vient lui-même du latin *strata*, rue pavée. Quelques-uns le dérivent d'*estradiots*, qui étoient anciennement des cavaliers qu'on employoit à battre l'estrade.

Estrade signifie aussi une petite élévation sur le plancher d'une chambre, qui est ordinairement entourée d'une alcove ou balustrade pour mettre un lit, & qui, comme en Turquie, n'est quelquefois couverte que de beaux tapis, pour y recevoir les personnes de distinction qui viennent en visite. Voyez ALCOVE.

ESTRADE, (*Art milit.*) se dit du terrain des environs d'une ville ou d'une armée ; ainsi *battre l'estrade*, c'est parcourir les environs d'une armée ou d'une place, pour découvrir s'il y a quelques partis de l'ennemi. (Q)

ESTRADE, (*Jardinage.*) Voyez GRADINS DE GAZON.

ESTRADIOTS ou STRADIOTS, f. m. pl. (*Art milit.*) espèce de cavalerie légère qui a été autrefois d'usage en France. Voyez CAVALERIE. (Q)

ESTRAGON, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) *dracunculus esculentus*. C'est une plante potagère qui pousse plusieurs tiges ou verges à la hauteur de deux piés, rameuses, & portant des feuilles longuettes, odorantes, d'un goût fort, mais agréable. Ses fleurs qui sont jaunes, sont si petites qu'à peine les découvre-t-on ; elles forment de petits bouquets, & sont suivies de petits fruits ronds qui en conservent la semence : on l'emploie dans les fournitures de salade, & on en met dans le vinaigre pour le faire sentir bon.

L'estragon se multiplie de traînasses ou boutures, rarement de semence, & repousse quand il a été coupé : sa culture n'a rien de particulier. (K)

ESTRAGON, (*Matière médic. Chim.*) Cette plante est puissamment incisive, apéritive, digestive ; elle donne de l'appétit, dissipe les vents, excite les urines & les règles, leve les obstructions : étant mâchée, elle fait sortir la pituite & la salive, comme la pyrethre ; c'est pourquoi elle apaise les douleurs des dents, & purge le cerveau humide. On en fait usage très-fréquemment parmi nous dans les salades ; elle tempère le froid & la crudité des autres plantes avec lesquelles on la mêle. Geoffroy, *mat. méd.*

L'estragon contient une partie mobile, vive & piquante, qui a quelque analogie avec l'esprit volatil

Tome V,

des crucifères, mais qui n'a pas les caractères essentiels de ces sels.

L'estragon doit être rangé à cet égard avec l'ail, l'oignon, le poireau, la capucine, & quelques autres, que M. Boerhaave & ses copistes placent mal-à-propos parmi les plantes qui contiennent un alkali volatil nud. On prépare avec cette plante un vinaigre qu'on appelle *vinaigre d'estragon*.

Le vinaigre d'estragon entre dans l'eau prophylactique de la pharmacopée de Paris. (b)

ESTRAGON, (*Diete.*) On mange les feuilles de cette plante en salade, rarement seules ; ordinairement avec la laitue, dont elles relevent admirablement le goût. Cette espèce d'assaisonnement peut devenir aussi fort utile pour l'estomac, & concourir efficacement avec le sel, le poivre & le vinaigre, à corriger la fadeur, l'inertie d'une plante aqueuse & insipide, telle que la laitue. Voyez LAITUE & SALADE. L'estragon est très-peu employé à titre de remède. (b)

ESTRAGON, (*Chimie.*) L'estragon contient une partie vive & piquante au goût & à l'odorat, & aussi volatil que l'esprit des crucifères, auquel il est d'ailleurs très-analogue. La nature de ce principe mobile n'est pas assez déterminée jusqu'à présent ; les Chimistes instruits savent seulement que ce n'est pas un alkali volatil. (b)

ESTRAMADURE ESPAGNOLE (L'), *Géog. mod.* province d'Espagne, qui a environ 70 lieues de longueur sur 40 de largeur. Elle est bornée au septentrion par le royaume de Léon & la vieille Castille ; à l'orient par la nouvelle Castille ; au midi par l'Andalousie, & à l'occident par le Portugal.

L'Andalousie Portugaise est une province du Portugal, située vers l'embouchure du Tage. Elle est bornée au septentrion par la province de Beira ; à l'orient & au midi par l'Alentéjo ; à l'occident par l'Océan Atlantique. Elle se divise en cinq territoires, Sétuval, Alanguer, Santaren, Leiria, Torna. Lisbonne en est la capitale.

ESTRAN, (*Marine.*) c'est une étendue de terrain le long de la côte, laquelle est très-plate & sablonneuse, & dont souvent une partie est couverte par les hautes marées ; mais ce terme n'est en usage que le long des côtes de Flandres & de Picardie.

ESTRANGEL, adj. (*Littérat.*) certains caractères de l'alphabet syriaque, qu'on en peut regarder aujourd'hui comme les lettres majuscules. On a cru que ces majuscules avoient été anciennement le véritable caractère courant.

ESTRAPADE, f. f. (*Art milit.*) est une espèce de punition militaire, dans laquelle, après avoir lié au criminel les mains derrière le dos, on l'élève avec un cordage jusqu'au haut d'une haute pièce de bois, d'où on le laisse tomber jusqu'au près de terre, de manière qu'en tombant la pesanteur de son corps lui disloque les bras. Quelquefois il est condamné à recevoir trois *estrapades*, ou même davantage.

Ce mot vient, dit-on, du vieux mot *estreper*, qui signifie *briser, arracher* ; ou bien de l'italien *strappata*, du verbe *strappare*, tordre par force. Trévoux & Chambers.

L'estrapade n'est plus d'usage, au moins en France.

ESTRAPADE, (*Marine.*) c'est le châtiment qu'on fait souffrir à un matelot, en le guindant à la hauteur d'une vergue, en le laissant ensuite tomber dans la mer, où l'on le plonge une ou plusieurs fois selon que le porte la sentence. C'est ce qu'on appelle autrement *donner la cale*. Voyez CALE.

ESTRAPADE, (*Manège.*) expression ancienne, & par laquelle on entendoit un châtiment donné avec les renes du caveçon ou de la bride. Il seroit à souhaiter pour les chevaux, que l'action de chatier ainsi fût aussi inusitée que ce mot. Quelques-uns lui don-

M M M m m m

ment une autre signification, ils prétendent qu'il n'a été employé & imaginé que pour définir des sortes de contre-tems communément appelés *sauts de mouton*. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que s'il a exprimé quelque chose autrefois, il a tellement vieilli qu'il ne nous est, pour ainsi dire, plus connu. (e)

ESTRAPASSER UN CHEVAL, (*Manège.*) c'est en outrer l'exercice sans considération de ce qu'il ne peut, ou de ce qu'il ne fait, relativement à ce qu'on lui demande. Cette expression quelque ancienne qu'elle soit n'a point vieilli, & vraisemblablement la brutalité, l'ignorance, & la témérité, d'un commun accord en perpétueront l'usage. (e)

* ESTRAPOIRES, f. f. (*Agriculture.*) ce sont de longues serpes en forme de croissant, attachées à l'extrémité d'un long bâton, dont on se sert pour couper le chaume à ras de terre. Cette manœuvre s'appelle *estrapier*.

ESTRAPONTIN ou HAMAC, (*Marine.*) c'est une espèce de lit fait d'un tissu de coton ou avec de la toile, & suspendu avec des cordes entre les ponts, sur lesquels on couche dans les vaisseaux. V. BRANLE & HAMAC.

* ESTRAQUELLE, sub. f. (*Verrerie.*) c'est ainsi qu'on nomme la pelle à enfourner. Elle a sept piés & demi de long. Les Tileurs s'en servent à tirer la matière cuite des anes à cendrière & la porter aux monceaux, d'où on la verse dans les pots. Il faut cinq *estraqelles*. Les plis de l'*estraqelle* auront neuf pouces de largeur, un peu plus de longueur, & quatre pouces de profondeur. L'*estraqelle* est de fer ou de roie.

ESTRASSE, f. f. (*Comm.*) bourre de foie, qu'on appelle aussi *cardasse*.

ESTREAFLÉ, adj. (*Venerie.*) se dit d'un chien qui a un os de la hanche hors de son lieu.

ESTREJURES, (*Jurisp.*) sont des choses abandonnées (voyez *Lindanum de Teneremonda*, p. 218.) Il en est aussi parlé dans les coutumes particulières du bailliage de S. Omer, art. 7. Voyez le glossaire de Laurière, au mot *estrejures*, & ci-devant le mot ESTRAYERS, qui a quelque rapport à celui-ci. (A)

ESTRELAGE, f. m. (*Comm.*) droit qui se leve sur le sel par quelques seigneurs, lorsque les voitures des fermiers passent sur leurs terres. La pancarte du droit d'*estrelage* doit être placée en un lieu éminent, près de l'endroit où on doit le lever. Ce droit se levoit autrefois en nature, mais par l'ordonnance de 1687, pour l'adjudication des gabelles, l'*estrelage* a été apprécié en argent, aussi-bien que tous les autres péages auxquels les sels des gabelles sont sujets sur les terres des seigneurs. *Dictionn. de Comm. de Trév. & Chambers.* (G)

ESTREMOS ou EXTREMOS, (*Géog. mod.*) ville de l'Alentéjo, en Portugal : elle est située sur la Tera. Long. 10. 46. lat. 38. 44.

ESTRIBORD ou STRIBORD, (*Marine.*) c'est le côté droit du vaisseau, eu égard à celui qui est assis à la poupe. On dit ordinairement *stribord*. Voy. STRIBORD.

ESTRIQUER, v. act. en terme de Rafineur de sucre, c'est boucher les fentes & les crevasses que la terre fait tout-autour des bords de la forme en se séchant. Cela se fait en y mettant de la nouvelle terre, que l'on unit au niveau de l'autre avec un estriqueur. Voyez ESTRIQUEUR. Cette opération précède le rafraîchi (voyez RAFRAÏCHI), parce que l'eau qu'on met alors sur la terre pourroit couler par ces crevasses, & faire des coulisses au pain. Voyez COULISSE.

ESTRIQUEUR, subst. m. en terme de Rafinerie de sucre, est un morceau de cercle de bois plié en crochet, dont on se sert pour fermer la terre autour de la forme avant de rafraîchir. Voyez RAFRAÏCHIR.

* ESTRIVIERES, f. f. (*Manuf. en soie.*) bouts de cordes attachés aux arbalestes des lissérons, quand il n'y a point de faux lissérons. Celles qui servent à faire lever la chaîne, tiennent aux calquerons ou carquerons; & celles qui servent à faire baisser les lisses, tiennent aux arbalestes & aux faux lissérons.

ESTROP, ESTROPE. (*Marine.*) Voyez ETROPE.

* ESTROPIÉ, f. m. Il se dit, au simple, d'un animal qui a quelques-uns de ses membres défigurés, soit naturellement, soit par accident : on l'a transporté au figuré, à une multitude infinie d'objets différents.

ESTROPIÉ, adj. (*Deffein & Peinture.*) se dit d'une figure d'un membre dessiné sans justesse & sans proportion. Ainsi une figure est *estropiée*, lorsque quelques-unes de ses parties sont trop grosses ou trop petites par rapport aux autres. On dit : ce peintre colorie bien, mais ses figures sont *estropiées*. (R)

ESTROPIER, (*Jardinage.*) Il est quelquefois à craindre qu'en arrachant des arbres dans des pépinières, vous n'*estropiez* les racines des arbres voisins, c'est-à-dire que vous ne les coupiez, les écorchiez & ne les rompiez.

On peut encore *estropier* un arbre en le taillant mal, & lui ôtant les branches nécessaires à sa beauté & à la production des fruits. (R)

ESTUQUE, (*Géog. mod.*) province du Biledulgerid, en Afrique.

ESTURGEON, f. m. (*Hist. nat. Ichtholog.*) *accipenser*, poisson cartilagineux, qui a le corps long, & cinq rangs d'écaillés osseuses, qui s'étendent d'un bout à l'autre, & qui forment les bords de cinq faces longitudinales. Le ventre est plat, les écaillés sont terminées par une petite pointe ferme & recourbée. Le bec est long, large, mince, & prolongé au delà de la bouche : il y a sous le bec quatre barbillons. La bouche est petite & dépourvue de dents; la queue ressemble à celle des chiens de mer; le dessus du corps est d'un bleu noirâtre, & le dessous de couleur argentée. Ce poisson entre dans les grandes rivières, & il y devient aussi grand qu'un poisson cétacée. On en a vu qui avoient plus de 16 piés de longueur, & qui pesoient jusqu'à deux cents soixante livres, mais dans la mer il ne passe guère un pié & demi. L'*esturgeon* est excellent à manger. Raii, *synop. method. pisc.* Rondelet, *hist. des poissons.* Voyez POISSON. (I)

* ESTURGEON, (*Pêche.*) La pêche de l'*esturgeon* avec les traux dérivans commence en Février & dure jusqu'en Juillet & Août, & même plus tard, suivant la saison. Les Pêcheurs qui font cette pêche dans la rivière, amarrent par un cordage de quelques brasses les bouts de leur tressure, qui a quelquefois plus de 100 brasses de long, à un pieu qui est planté à la rive, ou attaché à quelque arbre de bord. Le rets, suivant la profondeur des eaux, a 2, 3 à 4 brasses de chute, & pour lors le tramail reste sédentaire sans dérive, & arrête au passage les créacs, c'est-à-dire les *esturgeons* qui montent ou qui descendent.

On fait encore cette même pêche à la seine, qui est traînée par deux petites filadières montées chacune de trois à quatre hommes. Cette seine a une espèce de sac ou chauffe dans le milieu. Les Pêcheurs manœuvrent toujours de manière que la marée soit portée dans la chauffe, laquelle est soulevée par le flot. Quand ils s'aperçoivent qu'il y a quelques *esturgeons* de pris, ils les retirent & les amarrent par des bouts de ligne qui passent au-travers des ouïes & de la gueule du poisson : ils conservent ainsi les *esturgeons* vivans jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour faire un voyage à Bordeaux, où ils les portent tous; & même un seul pêcheur amasse quelquefois les *esturgeons* des autres & les porte à la vente, pendant que les autres continuent leur pêche.

ESU

ESULE, (Pharmacie & Matière médic.) Voyez THYMALE.

* ESUS, f. m. (Myth.) divinité des Gaulois, à laquelle ils immoloient après la victoire tout ce qui tomboit vivant entre leurs mains. Ils arrosoient quelquefois ses autels du sang de leurs femmes & de leurs

ESY IOII

enfants. Esus étoit représenté à demi-nud, avec une hache à la main, qu'il laissoit tomber.

* ESYMNETE, adj. (Mythol.) surnom donné à Bacchus, & emprunté de la statue que Vulcain avoit faite de ce dieu, & que Jupiter même avoit donnée à Dardanus.

FIN DU TOME CINQUIEME.

ERRATA pour le Tome Troisième.

Article CHALEUR, page 31. col. 2. lig. 9. enfermez entre deux parenthèses les expressions suivantes (expression peu exacte dans ce sens, qui n'est pas celui que lui donnoient les anciens).

Même art. pag. 32. col. 2. lig. 47. des explications de la faîne théorie, lisez des explications, de la faîne théorie.

Même art. p. 33. col. 1. lig. 49. effacez le guillemet.

Article CHAUD, (Docimastie.) pag. 252. col. 2. lig. 49. dorer chaud, lisez donner chaud.

Art. CHYMIE, pag. 430. col. 1. lig. 43. la mort de Roger Bacon est mise en 1392, lisez 1292.

Art. CHYMIE, pag. 435. col. 2. lig. 45. effacez ces mots, de la dernière partie.

Pag. 491. col. 2. lig. 61. au lieu de CITRONNIER, lisez CITRON, subst. m. (Chymie, Diète, Mat. méd. Pharm.)

Art. CIMENT, retranchez les deux derniers alinéa, & renvoyez à CÉMENT.

Artic. CLÉMATITE, pag. 521. col. 1. au lieu de ce titre, PLANTES VIVACES, lisez de suite à la ligne précédente, des autres plantes vivaces.

Art. COAGULATION, pag. 555. col. 1. lig. 7. délayées par les alcalis, lisez délayées, par les alcalis.

Les art. COMPOSÉ & COMPOSITION, (Chimie.) ont été omis; on les expliquera à l'article MIXTE & MIXTION.

ERRATA pour le Tome Quatrième.

Page 184. col. 1. lig. 48. COQUILLAGE, (Mat. méd.) lisez (Diète.)

Art. CORAIL, p. 196. col. 2. lign. 22. de l'acide, du vinaigre, effacez la virgule.

Pag. 252. col. 1. lig. 9. à compter d'en-bas, après CALMAR, ajoutez & COQUILLE.

Pag. 254. col. 2. lig. 23. au lieu de vilité, lisez virilité.

Pag. 269. à la fin de l'article CORPS, ajoutez, CORPS DE REFEND, (Architect.) Voyez REFEND.

Pag. 272. col. 1. lig. 25. capables, lisez capable.

Ibid. col. 2. alin. dern. lig. 3. son moyen, lisez ce moyen.

Pag. 298. au lieu de COSTUMÉ, lisez COSTUME sans accent, & de même dans tous les autres endroits de ce volume, où l'on aura écrit costumé.

Art. COUPELLE, pag. 349. col. 2. à la fin du second alin. mettez (Schlutter publié par M. Hellot).

Dans l'art. CRETONNE, (Toile.) pag. 459. col. 1. on dit qu'elles sont de chanvre & de lin.

On écrit de Lizieux, où ces toiles se fabriquent, que c'est une faute très-grande, que ces toiles sont toutes de lin, que ce seroit un moyen sûr de faire des toiles détestables de les mêler de chanvre & de lin; d'ailleurs ce mélange de matières est prohibé par le règlement à ce sujet du 14 Janvier 1738.

Pag. 682. col. 2. lig. 12. à compter d'en-bas, au lieu de roi, lisez Dieu.

Pag. 704. col. 1. lig. 30. au lieu de greffes, lisez griffes.

Ibid. lig. 44. au lieu de campanules, lisez campanelles.

Pag. 706. col. 2. lig. 69. au lieu de ses, lisez les.

Art. DECRETALES (FAUSSES), page 721, col. 2. lig. 63 & 64. au lieu de écrite au roi Thibaud en

l'an 744, lisez écrite l'an 744. à Ethelbalde, roi des Merciens en Angleterre.

Pag. 744. col. 2. lig. 7. défilér de suite, lisez défilér de l'aile.

Ibid. lig. 12. par marche ou quart de marche, lisez par manche ou quart de manche.

Pag. 820. avant DÉMOLIR, ajoutez. DEMOISELLE, terme de Paveur. Voyez PAVEUR.

Pag. 826. col. 2. sous l'article DENIER-CÉSAR, on renvoie au mot FONLIEU, lisez & voyez TONLIEU.

DIACRESE, (Chimie.) a été omis. Voyez au mot SÉPARATION.

À la fin de l'art. DIÈTE, au lieu de (b), mettez (d).

Page 1008. c. 1. l. 18. bienfiance, lisez bienfaisance.

Pag. 1048. ajoutez,

DISSOLUTION, (terme de Morale.) signifie débauche excessive. On entend assez que ce mot emporte l'oubli de toute retenue. Il s'emploie particulièrement pour exprimer la fréquentation des femmes prostituées. On dit aussi que le carnaval est un tems de dissolution. Nous avons entendu plus d'une fois nos prédicateurs appeler les spectacles des lieux de dissolution; c'est peut-être user de trop de sévérité envers quelques-uns d'entr'eux.

Pag. 1074. col. 1. avant la dernière ligne ajoutez: Il y a des fractions telles que $\frac{5}{17}$, $\frac{3}{12}$, &c. dont le numérateur est un nombre premier, & se divise exactement par le dénominateur; mais comme elles se réduisent à une fraction dont le numérateur est l'unité, il est aisé de voir qu'il ne s'agit point ici de ces fractions, & que la démonstration précédente n'en subsiste pas moins. Voyez FRACTION.

Art. DIURÉTIQUE, pag. 1084. col. 1. lig. 43-44. au lieu de évacuée à la rigueur; ce ne seroit, lisez évacuée; à la rigueur ce ne seroit.

ERRATA du Quatrième Volume, pour les Articles fournis par M. D'AUMONT.

CONSULTATION, (Méd.) pag. 109. col. 1. lig. 39. Article de M. Bouillet fils, lisez de M. d'Aumont.

CRUDITÉ, (Méd.) pag. 520. col. 2. lig. 14. prise dans ce sens, lisez prise dans l'un & l'autre sens.

DÉBILITÉ, pag. 650. col. 2. après ce premier mot, au lieu de (Méd.) lisez (Maladie.)

Ibid. col. 2. lig. 3. les causes de cet empêchement, lisez de ces empêchemens.

Ibid. lig. 47, qui excite, lisez qu'excite.

Ibid. lig. 61. de la sécrétion, lisez à la sécrétion.

DÉGLUTITION, (Pathol.) pag. 756. col. 1. lig. 9. & 11. effacez les lignes qui sont entre les deux parenthèses.

Ibid. lig. 47. Bornius, lisez Bohnius.

DÉGOUT, pag. 756. col. 2. lig. 40. fin canine, lisez faim. (Maladie.)

Ibid. lig. 57. 58. 61. au lieu d'une virgule devant les mots à cause, placez, pour le sens, un point & une virgule.

Ibid. pag. 757. col. 1. lig. 15. après les mots, de même nature, ajoutez que ceux dont on vient de faire mention.

DÉJECTION, pag. 770. col. 2. lig. 31. la virgule qui est placée avant le mot sur-tout, doit être placée avec un point après ce mot.

DÉLIRE, pag. 788. col. 1. lig. 51. de sa guérison, lisez de la curation.

DENTS, sous cet article, il a été omis de traiter des maladies des dents; ainsi il faut faire la correction suivante. Pag. 840. col. 1. lig. 34. effacez ces mots: après avoir traité des différentes affections des dents en particulier, lisez à la place, DENTS, (Séméiotique.) Il est à propos, &c.

DENTITION, pag. 449. col. 1. lig. 42. s'il a des convulsions, lisez s'il y a des convulsions.

DIABETES, pag. 926. col. 1. lig. 63. des urines claires & dans l'autre des urines épaisses, substituez les deux adjectifs l'un à la place de l'autre.

Ibid. lig. 65 & suiv. Il a voulu sans doute parler du diabète de la dernière espèce, qui est suivi de consomption; car celui de la première est assez commun; mettez les adjectifs dernière & première l'un à la place de l'autre: cette correction est nécessaire pour le sens de ce qui suit, col. 2. lig. 23.

Ibid. pag. 927. col. 1. lig. 8. le diabète de la première espèce, lisez de la seconde espèce.

Ibid. ligne 24. de la première espèce, lisez encore de la seconde espèce.

DIARRHÉE, page 947. colonne 1. ligne 54. des abris rompus, lisez: des abcès rompus, versés.

Ibid. pag. 949. col. 1. lig. 61. dans le reglement, lisez dans le dérèglement.

Ibid. col. 2. lig. 1. au lieu de: Et dans les prénotions il dit dans les coaques, lisez & dans les prénotions. Il dit dans les coaques, &c.

Ibid. lig. 40. aussi le trop d'embonpoint peut-il être corrigé par la purgation du ventre. Cette phrase est déplacée; elle doit être mise après les mots, du suc nourricier même qui fuit le torrent.

DIASTOLE, pag. 951. col. 2. lig. 6. à compter de bas en haut, car un concert de causes, lisez car un concours de causes.

Ibid. pag. 952. col. 2. lig. 28. est donc ainsi, lisez est donc aussi.

Ibid. lig. 36. l'alinéa doit commencer par ces mots, DIASTOLE du cerveau.

Ibid. pag. 953. col. 1. lig. 28. le précis qu'a établi, lisez le précis de ce qu'a établi.

Ibid. lig. 61. sur les trous veineux, lisez sur les troncs veineux.

Ibid. lig. 8. de bas en haut, qui résiste à son expression, lisez à son expulsion.

Ibid. col. 2. l. 15. lisez encore, troncs au lieu de trous.

Ibid. lig. 54. placez la parenthèse fermée après le mot difficiles, & effacez celle qui est après le mot fortement.

Ibid. lig. 10. de bas en haut, lisez pas au lieu de point.

DIGESTEUR, à la fin de l'article, pag. 998. col. 2. lisez (b), qui est la marque distinctive de M. VENEL, au lieu du (d), qui est celle de M. D'AUMONT.

ERRATA du Tome Cinquieme.

Page v. de l'Avertissement, lig. 18. en remontant, au lieu de auxquelles, lisez auxquels.

Page 10. col. 1. article DODECAGONE, lig. 7. au lieu de on voit, lisez on fait.

Pag. 19. col. 2. lig. 2. au lieu de enfin don, lisez en fin dom.

Pag. 67. col. 2. lig. 5. après Willughby, mettez un point.

Pag. 79. à la fin du mot DOUBLE FUGUE, mettez une (S)

Pag. 100. art. DRACONTIQUE, lig. 4. effacez de cette constellation.

Page 222. colonne 2. lig. 32. au lieu de ayant, lisez avoit.

Pag. 283. col. 1. lig. 25. à compter d'en-bas, après Godefroid, ôtez la virgule.

Pag. 284. col. 2. lig. 44 & 45. la perte de la tranquillité de cet homme né sensible, ôtez de cet homme né sensible, & lisez la perte de la tranquillité, ce bien si précieux à tout homme, &c.

Page 293. colon. 2. ligne 15. au lieu de qu'ils, lisez qu'elles.

Pag. 296. col. 1. lig. 38. effacez périclée.

Pag. 334. col. 1. lig. 9. au lieu de deux, lisez trois.

Pag. 338. col. 1. lig. 44. article ECONOMIE, dix bons magistrats, lisez dix hommes capables de gouverner leurs semblables.

Ibid. col. 2. lig. 34 & 35. lisez ainsi ces deux lignes: Il est important de remarquer que cette règle de justice, sûre par rapport, &c.

Pag. 339. col. 1. lig. 2. à l'état, lisez à la grande.

Pag. 341. col. 1. lig. 15. en remontant, retirer, lisez ruiner.

Pag. 342. col. 2. lig. 33. en remontant, se montre, lisez se montre donc.

Pag. 344. col. 1. lig. 5. Voy. EDUCATION, effacez ce renvoi.

Même col. lig. 25. le, lisez ce.

Même col. lig. 33. en remontant, de plus, lisez de plus près.

Même page, col. 2. lig. 13. changez ainsi ces deux lig. pour une chose, se trouvant destinés pour une autre, ni ceux qui montent, &c.

Pag. 345. col. 1. lig. 10. soïn, lisez besoin.

Pag. 346. col. 1. lig. 22. ne le vendoient jamais, ajoutez: Ce ne fut qu'au siège de Veies qu'on commença de payer l'infanterie romaine. Marius fut le, &c.

Ibid. lig. 24. légions romaines, effacez romaines.

Pag. 421. col. 1. lig. 31. au lieu de Pelisse, lisez Peluse.

Pag. 445. col. 1. lig. 27. au lieu de compacte, lisez compact.

Pag. 485. col. 2. lig. 19. au lieu de les maux, lisez les manes.

Pag. 498. col. 1. lig. 22. au lieu de consiste, lisez consistent.

Pag. 509. c. 1. l. 24 & 25. transposez les deux vers.

Page 517. colonne 2. ligne 6. lisez $\left(x - \frac{yf}{\sqrt{1-ff}}\right)$

$$\frac{\text{col. } F}{\text{lin. } 90 + E - F} = ?$$

Pag. 572. l'art. EMOTION doit être placé à la page précédente, après l'art. EMONDER.

Pag. 873. col. 2. lig. 29. au lieu de M, lisez m.

N. B. On attribue, page 90 du 1^{er} Volume, à M. l'abbé Desfontaines des observations sur l'accroissement & le décroissement alternatif & journalier de la taille humaine: c'est une faute d'impression considérable. Ces observations viennent de M. l'abbé de Fontenu, Pensionnaire de l'académie des Belles-Lettres. Il lut à son académie une dissertation sur ce sujet en 1725; la dissertation ayant été communiquée & lue à l'académie des Sciences, elle l'approuva, & M. de Fontenelle en donna un extrait dans le tome de 1725 des ouvrages de cette académie.





SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES



3 9088 00761 7459